



Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Ottawa

BIOGRAPHIE

UNIVERSELLE.

MRT-REF

BIOGRAPHIE UNIVERSELLE

OU

DICTIONNAIRE HISTORIQUE

DES HOMMES QUI SE SONT FAIT UN NOM

PAR LEUR GÉNIE, LEURS TALENTS, LEURS VERTUS, LEURS ERREURS OU LEURS CRIMES;

PAR F.-X. DE FELLER.

Édition revue et continuée jusqu'en 1848.

SOUS LA DIRECTION

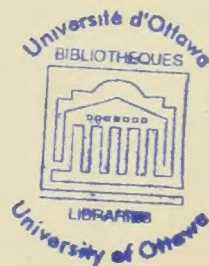
DE M. CH. WEISS,

CONSERVATEUR DE LA BIBLIOTHÈQUE DE BESANÇON, MEMBRE DE PLUSIEURS ACADÉMIES,

ET DE M. L'ABBÉ BUSSON,

ANCIEN SECRÉTAIRE DU MINISTÈRE DES AFFAIRES ECCLÉSIASTIQUES
ET VICAIRE-GÉNÉRAL HONORAIRE DE MONTAUBAN.

TOME VII.



PARIS,

J. LEROUX, JOUBY ET C^e, LIBRAIRES, | GAUME FRÈRES, LIBRAIRES,
Rue des Grands-Augustins, 9. | Rue Cassette, 4.

OUTHENIN CHALANDRE, rue de Savoie, 5.

LILLE. L. LEFORT, IMPRIMEUR-LIBRAIRE.

BESANÇON. OUTHENIN CHALANDRE FILS.

—
1849.



REF

CT

143

F4

1847-50

V. 7-8

BIOGRAPHIE

UNIVERSELLE.

PON

PONA (Jean-Baptiste), mort à Vérone sa patrie en 1588, à la fleur de son âge, est auteur d'un ouvrage critique qui a pour titre : *Diatrise de rebus philosophicis*, Venise, 1590; de *Poésies latines*; d'une pastorale intitulée *il Terrino*, etc. — Il ne faut pas le confondre avec Jean PONA, son frère, habile botaniste, apothicaire de Vérone, dont on a : *Plantæ quæ in Baldo monte et in via a Verona ad Baldum reperiuntur*, Vérone, 1595, in-4; et dans l'*Historia rariorum stirpium* de Charles de l'Ecluse, Anvers, 1601, in-fol. Cet ouvrage a été traduit en italien, et a paru sous le titre de *Monte Baldo descritto*, Venise, 1617, in-4; *Del vero balsamo degli antichi*, Venise, 1623, in-4.

PONA (François), né à Vérone en 1594, y exerça la médecine, et mourut vers 1652. On a de lui : *Medicinæ anima, sive rationalis praxis epitome*, etc., 1629, in-4; *La Lucerna di Eureka Misoscolo*, 1627, in-4. C'est un entretien qu'il a avec sa lampe, laquelle, suivant les principes des pythagoriciens, était animée d'une âme qui avait passé par plusieurs corps; *Saturnalia*, 1632, in-8; *l'Ormondo*, 1635, in-4 : c'est un roman; *La Messalina*, in-4, autre roman; des *Tragédies* et des *Comédies*; *La Galeria delle donne celebri*, 1641, in-12; *l'Adamo*, poema, 1664, in-16; *Della contraria forza di due begli occhi*, in-4, etc.

* PONCE (Pierre de), moine bénédictin, à Ona, en Espagne, né vers 1520 à Valladolid, est le premier inventeur connu de l'art d'instruire et de faire parler les sourds-muets. Voici à quelle occasion lui vint l'idée de s'occuper de ce soin. Un certain Gaspard Burgos n'ayant pu entrer dans un couvent qu'en qualité de frère convers, parce qu'il était sourd-muet, Pierre Ponce se chargea de l'instruire, trouva le secret de le faire parler, en sorte que le frère put se confesser, et d'après l'assertion d'Ambroise Morales (*Description de l'Espagne*, page 58), il devint habile dans les lettres, et composa plusieurs ouvrages. Le même historien Morales prétend que Ponce avait instruit les deux frères et une sœur du connétable, ainsi qu'un fils du grand juge d'Aragon, tous quatre sourds-muets de naissance, et il dit que non-seulement ces élèves écrivaient très-bien une lettre ou toute chose, mais qu'ils répondaient de vive voix aux questions que leur instituteur leur adressait par signes ou par écrit. Aussi

PON

Morales, qui dit avoir été témoin du fait, ajoute que ce cénobite a porté à sa perfection l'art d'enseigner les sourds-muets. Au reste, nous n'avons aucun détail sur sa méthode, si ce n'est que, selon Vallès ou Valesio (*voy.* ce nom), il traçait d'abord les lettres de l'alphabet, en montrait la prononciation par le mouvement des lèvres et de la langue, et, après avoir formé des mots, il faisait voir à ses élèves les objets qu'ils désignent. Ses successeurs ne lui sont redevables que de la certitude qu'on peut apprendre aux sourds-muets les langues, les lettres et les sciences. Car il enseignait, dit-on, tout cela à ses élèves. (*Voy.* SICARD). Ce religieux mourut en 1584, sans avoir rien écrit sur la méthode d'instruire les sourds-muets. Jean-Paul Bonet est le premier qui ait publié un ouvrage sur ce sujet, intitulé : *Reduccion de las letras, y arte para enseñar a hablar los mudos*, 1620, in-4. On peut lire sur la dispute que, dans les temps modernes, la question de la priorité de l'invention a fait naître le 4^e tome des *Cartas eruditas y curiosas* du père Feijoo, et la dissertation du père Andress : *Dell' origine e delle vicende dell' arte d'insegnar a parlare ai sordi-muti*, Vienne, 1795.

PONCE (Paul), sculpteur florentin, se distingua en France sous les règnes de François II et de Charles IX. Il y avait plusieurs de ses ouvrages aux Célestins de Paris, qui attiraient les curieux dans cette église, qui n'existe plus, et dont les beaux monuments sépulcraux ont été défaits et dispersés.

PONCE DE LAZARE, gentilhomme du diocèse de Lodève, dans le xiv^e siècle, fut longtemps le fléau de sa province par ses brigandages et ses violences. Touché de la grâce, il prit la résolution de faire une pénitence aussi éclatante que ses crimes avaient été publics. Sa femme, charmée de son dessein, lui en facilita l'exécution en entrant dans un monastère. Après avoir vendu tous ses biens et ses meubles, payé ses créanciers et tous ceux à qui il avait fait tort, et donné des exemples singuliers d'humilité et de pénitence, il alla à Saint-Jacques en Galice, avec six compagnons de ses débauches qu'il avait gagnés à Dieu, et fit, selon la coutume de ce temps-là, divers autres pèlerinages. Il s'arrêta ensuite, avec ses compagnons, dans un lieu appelé *Salvanes*, qu'Arnould du Pont, seigneur

de cet endroit, lui donna. Ils y bâtirent des cabanes, et le nombre des disciples de Ponce s'étant augmenté, ils embrassèrent la règle de Cîteaux en 1156. Pierre, abbé de Mazan, leur donna l'habit, et choisit Adémare, l'un d'entre eux, pour leur abbé. Ponce ne voulut d'autre rang que celui de frère convers, et mourut quelque temps après en odeur de sainteté.

PONCE DE LA FUENTE (Constantin), *Pontius Fontius*, chanoine de Séville, et docteur en théologie de la faculté de cette ville, fut prédicateur de l'empereur Charles-Quint; mais s'étant laissé fasciner par les nouveautés du protestantisme, il apostasia et embrassa ce parti, dont il devint un des plus ardents sectateurs. Il fut arrêté par ordre du saint Office, et n'échappa au supplice que par la mort, qu'il fut même accusé de s'être procurée en 1539 : son effigie fut livrée aux flammes. Ponce avait composé en latin des *Commentaires* sur l'Ecclesiaste, les Proverbes, le Cantique des cantiques, et d'autres ouvrages.

PONCE DE LÉON (Basile), canoniste et théologien de Grenade, d'une famille illustre, prit l'habit religieux de l'ordre des ermites de Saint-Augustin. Après avoir brillé dans ses études, il professa la théologie et le droit canon à Alcalá et à Salamanque, avec une grande réputation. Ses principaux ouvrages sont : *De confirmatione*, in-4; *De matrimonio*, in-fol.; *De impedimentis matrimonii*, in-4; *Diverses questions tirées de la théologie scolastique et de la positive*, en latin, ouvrage plein d'érudition, etc. Ce savant et pieux religieux mourut en 1629 à Salamanque, où il avait été chancelier de l'université. On lui a reproché des décisions trop peu sévères; mais ceux qui lui ont fait ce reproche n'ont pas été les hommes les plus rigides dans la pratique. Voy. ESCOBAR (Antoine).

PONCE DE LÉON (Gonsalve-Marie), écrivain de Séville, contemporain du précédent, très-habile dans la langue grecque, a traduit en latin les *Œuvres* de Théophraste, archevêque de Nicée, et le *Physiologue* de saint Epiphane. Ses traductions sont aussi élégantes que fidèles. On a encore de lui d'autres ouvrages.

PONCE PILATE. Voy. PILATE.

** PONCELET (François-Frédéric), jurisconsulte, né en 1790 à Mouzay (Meuse), vint très-jeune à Paris suivre les cours de droit, et ne se sentant aucun goût pour la profession d'avocat, tourna ses vues vers l'enseignement. Nommé professeur suppléant en 1820, il fut pourvu en 1826 de la chaire de l'histoire du droit, nouvellement créée. Il se livra dès lors à des travaux excessifs qui altérèrent sa santé, et il mourut en chrétien résigné, le 24 mars 1815, à un âge où il pouvait espérer encore une longue carrière. Indépendamment de quelques *Thèses* et d'une notice sur Bellart (voy. ce nom) dans les *Annales du droit français*, dont il fut un collaborateur, on lui doit une édition des *Maximes* de la Rochefoucauld, 1812, in-8, et des *Commentaires* de Pigeau sur le code de Procédure. (Voy. PIGEAU). On a de lui : *Histoire du droit romain*, Paris, 1821, in-8, et il a traduit de l'allemand de Mackeldey l'*Histoire des sources du droit romain*, 1829, in-12. Enfin

il a fourni des articles à la *Biographie universelle*.

* PONCELIN de la ROCHE-TILLAC (Jean-Charles), né en 1746 à Dissais, bourg du Poitou, embrassa l'état ecclésiastique, fut fait chanoine de Montreuil-Bellay en Anjou, et acheta une charge de conseiller à la table de marbre. Venu à Paris, il s'occupa de littérature, ou plutôt de spéculations de librairie. Dès le commencement de la révolution, il concourut à la rédaction d'un journal intitulé *Courrier de l'Assemblée nationale*, et qui prit ensuite le titre de *Courrier français*. Après le 10 août ce journal devint le *Courrier républicain*, mais n'en fut pas moins modéré. Lorsque la mort de Robespierre permit d'écrire avec un peu plus de liberté, Poncelin fonda la *Gazette française*, où il attaqua la Convention avec si peu de mesure, qu'après le 13 vendémiaire il fut pros crit et obligé de se cacher quelque temps. Il n'en continua pas moins la lutte contre le Directoire, et en particulier contre Barras qui, par un abus d'autorité, dont les républicains au pouvoir ne se font jamais faute, le fit un jour arrêter dans la rue par ses agents et fustiger jusqu'au sang. Il se plaignit de cette indignité, mais inutilement. Arriva peu de temps après le 18 fructidor, et le malheureux Poncelin ne fut point oublié sur la liste des pros crits. Condamné sans jugement à la déportation, il parvint à s'y soustraire; mais son journal fut supprimé, et son imprimerie fut brisée et jetée dans la rue. Le 18 brumaire lui rendit la liberté; mais sa feuille resta supprimée, et il ne lui fut pas permis d'en créer une autre. Dès lors il ne s'occupa plus que de son commerce de librairie, mais il n'y réussit pas, et en 1803, poursuivi par ses créanciers, il fut obligé de renoncer aux affaires. Il quitta Paris en 1811, pour aller habiter une maison de campagne à Ouarville, près de Chartres. Il y vivait retiré du monde et livré à la lecture des auteurs grecs dont il faisait ses délices, lorsqu'il est mort le 1^{er} novembre 1828, âgé de 82 ans. Comme auteur, comme libraire et comme éditeur il a publié un très-grand nombre d'ouvrages parmi lesquels : on citera *Bibliothèque politique, ecclésiastique, physique et littéraire de la France*, 1781, tome 1^{er}, in-8; *Description historique de Paris, et de ses plus beaux monuments*, 1781, 3 vol. in-4 (le 1^{er} est de Beguillet); *l'Art de nager, avec les instructions pour se baigner utilement*, 1781, in-8; *Tableau du commerce et des possessions des Européens en Asie et en Afrique, selon les conditions des préliminaires de paix signés le 20 janvier 1785*, 2 vol. in-12; *Histoire philosophique de la naissance, des progrès et de la décadence d'un grand royaume ou Révolution de Taïti*, 1782, 2 vol. in-12; *Tableau politique de l'année 1781*, in-12; *Histoire des enseignes et des étendards des anciennes nations*, 1782, in-12; *Cérémonies et coutumes religieuses de tous les peuples du monde*, 1785-88, 6 vol. in-fol. C'est une reproduction des estampes de Bern. Picart avec un texte encore plus mauvais que celui des éditions précédentes (Voy. PICART ci-dessus, 507); *Chefs-d'œuvre de l'antiquité sur les beaux-arts, et monuments précieux de la religion des Grecs et des Romains, de leurs sciences, etc.*, 1784, 2 vol. in-fol.; *Œuvres d'Ovide* (traduction de divers auteurs), 1798, 7 vol. in-8.

* **PONCET** (Pierre ou plutôt Maurice) (1), appelé vulgairement *Saint-Per*, fut un des prédicateurs séditeux du temps de la ligue. Né à Melun, il embrassa la vie monastique dans l'abbaye de Saint-Pierre de cette ville, et fit ses cours de théologie à l'université de Paris, où il reçut le bonnet de docteur. Il avait du talent pour la chaire, c'est-à-dire le talent de ce temps, qui consistait en beaucoup de hardiesse et en une élocution facile. Il déclamaït avec force et véhémence contre la cour de Henri III. S'étant permis un discours fongueux et indécent à propos de la *confrérie des pénitents*, instituée par ce prince, et de la *procession* de cette confrérie le 25 mars 1585, jour de l'Annonciation : « Pourquoi » le roi, sans vouloir parler à lui, disant que c'était » un vieux fol, le fit conduire dans son coche, par » le chevalier du guet, en son abbaye de Saint- » Pierre à Melun, sans lui faire autre mal que la » peur qu'il eut, en y allant, qu'on le jetât dans la » rivière (2); » il en fut quitte pour demeurer quelque temps en retraite dans ce monastère. Il devint ensuite curé de Saint-Pierre-des-Arcis, et n'en fut ni plus modéré ni moins satirique, à quoi le portait son caractère, ayant la riposte prompte et piquante (3). Il mourut de frayeur le 25 novembre 1586, ayant appris le supplice d'un avocat nommé François Le Breton, condamné à mort pour avoir composé une satire contre le roi et le parlement. On a de lui les ouvrages suivants : *Livre de l'oraison ecclésiastique, avec une explication de l'Oraison dominicale*, Paris, 1568, in-8; *Remontrance à la noblesse de France, de l'utilité et repos que le roi apporte à son peuple, et de l'instruction qu'il avait pour bien gouverner*, Paris, 1572, in-8; *Oraison funèbre prononcée aux funérailles d'Eustache de Conflans, vicomte d'Auchy*, Paris, 1574, in-8; *Discours de l'avis donné à Pierre de Gondi, évêque de Paris, sur la proposition qu'il fit aux théologiens, touchant la traduction de la première Bible en langue vulgaire*, Paris, 1578, in-8; *Méditations familières sur l'histoire de l'incarnation du Fils de Dieu*, Reims, in-8; enfin *Instructions pour aimer Dieu*, Paris, 1584, in-8.

* **PONCET** (dom Maurice), bénédictin, né vers 1690 à Limoges, de parents pieux, résolut de se consacrer à Dieu, et suivit l'exemple de son frère qui était entré dans la congrégation de St.-Maur. Après avoir fait son noviciat dans l'abbaye de Mar-moutiers, où il prononça ses vœux le 27 mai 1703, il fut attaché à l'académie bénédictine établie à Saint-Florent de Saumur, pour le perfectionnement de l'instruction des jeunes religieux. Il s'y livra à l'étude de l'Ecriture sainte et des antiquités

ecclésiastiques, recueillit beaucoup de matériaux, et composa plusieurs *Dissertations*. Une seule a été publiée par les soins de dom François Clément, sous ce titre : *Nouveaux éclaircissements sur l'origine et le Pentateuque des Samaritains*, Paris, 1760, in-8. Les journalistes de Trévoux en ont parlé avec éloge. Dom Poncet partagea de 1725 à 1752 le travail de dom Rivet sur l'*Histoire littéraire de France*. Il fut utile aux auteurs du nouveau *Traité de diplomatique*, et ce ne fut que par la reconnaissance qu'ils lui en témoignèrent qu'on l'apprit. Il mourut à l'abbaye de Coulombs, diocèse de Chartres, le 2 décembre 1764.

PONCET DE LA RIVIÈRE (Matthias), évêque de Troyes, né à Paris en 1707, mort en 1780, s'est distingué par son zèle, ses vertus et ses talents oratoires. Il fut aumônier de Stanislas, roi de Pologne, et fut exposé aux plus violentes contradictions dans un diocèse où les jansénistes avaient longtemps dominé. Son opposition à leur doctrine lui mérita l'exil, et le força, en 1758, à donner la démission de son siège. La lecture de ses *Oraisons funèbres* donne une haute idée de l'effet que devait produire sa parole. Le caractère de son éloquence, sans être du premier genre, a un mérite qui lui est particulier. « On voit, dit un critique, par certains morceaux de ses discours pleins de chaleur » et de dignité, que plus de sobriété dans l'usage » de son esprit, plus de retenue à sacrifier au » goût des contrastes et de l'antithèse, l'auraient » encore plus approché de nos vrais modèles en ce » genre. » On a encore de ce prélat une *Instruction pastorale sur le schisme*, et un *Discours sur le goût*, estimé pour la délicatesse des pensées et l'élégance de l'expression.

PONCHARD (Julien), né en Basse-Normandie, près la ville de Domfront, eut la principale direction du *Journal des savants*. Habile dans l'étude de l'hébreu, du grec et du latin, ainsi qu'en celle de la philosophie et de la théologie, il obtint en 1701 une place dans l'académie des inscriptions, et trois ans après la chaire de professeur en grec au collège royal. Il mourut en 1705, âgé de 40 ans. On a de lui : *Discours sur l'antiquité des Egyptiens*; un autre sur les *libéralités du peuple romain*, dans les Mémoires de l'académie; *Histoire universelle*, depuis la création du monde jusqu'à la mort de Cléopâtre, en manuscrit.

PONCHER (Etienne), fils d'un grainetier au grenier à sel de Tours, naquit dans cette ville en 1446. Il fut d'abord chanoine de Saint-Gatien et de Saint-Martin de la même ville, puis évêque de Paris en 1505. Son mérite lui procura les places de gardes-sceaux en 1512; d'ambassadeur de France à la cour d'Espagne en 1517, puis à celle d'Angleterre en 1518, avec l'amiral de Bonnivet; enfin l'archevêché de Sens en 1519. Egalement ferme et prudent, il soutint en présence de Louis XII et de la reine son épouse, qui n'aimait pas à être contredite, le parti des Vénitiens qu'on avait abandonnés; mais la passion du roi contre ces républicains et l'autorité de la reine l'emportèrent sur ses sages conseils. Poncher était aussi recommandable par son intelligence dans les affaires que par les vertus épisco-

(1) Voy. le *Journal des choses mémorables advenues durant le règne de Henri III, roi de France et de Pologne*, etc.; tom. 2, pag. 203.

(2) Ibid., tom. 1, page 60.

(3) A propos du sermon qui fit arrêter Poncet, le duc d'Epemon voulut le voir, et lui dit : « Monsieur nostre maître, on dit que » vous faites rire les gens à votre sermon. — Monsieur, répondit » Poncet, sans s'étonner autrement, je veux bien que vous sa- » chiez que je ne presche que la parole de Dieu, et qu'il ne vient » point à mon sermon de gens pour rire, s'ils ne sont méchants » ou athéistes; et aussi n'en ai-je autant fait rire en ma vie » comme vous en avez fait pleurer. » Ibid.

pales. Il mourut à Lyon en 1524, à 78 ans. On a de lui des *Constitutions synodales*, publiées en 1514, où il entre dans un grand détail sur la manière d'administrer les sacrements.

PONCHER (François), neveu du précédent, succéda à son oncle dans l'évêché de Paris en 1519. Il se brouilla avec la duchesse d'Angoulême, mère du roi François I^{er}, qui le fit renfermer à Vincennes, où il finit ses jours en 1552, sans que les délits qu'on lui attribue aient jamais été prouvés. On l'avait d'abord accusé de simonie, et ensuite d'avoir intrigué en Espagne, cherchant à prolonger la captivité de François I^{er}. Il a composé des *Commentaires sur le droit civil*.

PONÇOL (Henri-Simon-Joseph ANSQUER de), jésuite, né à Quimper-Corentin en 1750, mort au château de Bardy dans l'Orléanais, en 1785, a publié deux ouvrages très-bien accueillis du public : le premier est l'*Analyse des traités des bienfaits et de la Clémence de Sénèque, précédée de la Vie de ce philosophe*, Paris, 1776, in-12. Cette vie est surtout fort bien faite, remplie d'observations judicieuses et de discussions approfondies. Diderot en parle lui-même avec éloge dans son *Essai sur les règnes de Claude et de Néron*. Il faut convenir cependant que le portrait de Sénèque est flatté, et son éloge exagéré. L'autre ouvrage a pour titre : *Code de la raison*, Paris, 1778. C'est un recueil de sentences et de faits propres à faire aimer les mœurs et à donner de la justesse à l'esprit. L'auteur y a mis du choix et de l'intérêt, mais on ne peut s'empêcher de souhaiter qu'il eût mis un peu plus d'ordre et de suite dans les matières. On a encore de l'abbé de Ponçol diverses pièces fugitives insérées dans les journaux, et des manuscrits considérables, entre autres, une traduction de Martial, digne d'être imprimée. Voy. LONDRES (ANSQUER de).

PONCY de NEUVILLE (Jean-Baptiste), né à Paris, mort en 1757, âgé de 59 ans, prit l'habit de jésuite, qu'il quitta après s'être distingué dans cette compagnie. Se trouvant dans le monde sans ressources, il cultiva le talent de la chaire et celui de la poésie. Il remporta jusqu'à sept fois le prix à l'académie des Jeux Floraux de Toulouse. Nous avons aussi de lui plusieurs autres pièces de poésie, imprimées la plupart dans les *Mercur*. L'abbé de Poncy a encore composé un drame intitulé *Damoclès*, représenté au collège des jésuites de Mâcon, où il professait : on le trouve dans le *Cours de sciences* du père Buffier. De tous ses discours, le plus connu est le *Panegyrique de saint Louis*, prononcé en présence de l'académie des inscriptions et belles-lettres.

PONIATOWSKI (Stanislas-Auguste). Voy. STANISLAS.

* PONIATOWSKI (le prince Joseph), surnommé le *Bayard Polonais*, né à Varsovie, le 7 mai 1765, était fils d'André Poniatowski, général d'artillerie au service de l'impératrice Marie-Thérèse, et neveu de Stanislas, dernier roi de Pologne. Il fit ses premières armes dans l'armée autrichienne où il obtint un avancement rapide. En 1787, lorsque la guerre éclata entre l'Autriche et la Porte, il était colonel des dragons de l'empereur et aide-de-camp de Joseph II, sous les yeux duquel il fut dangereu-

sément blessé à la prise de Sabacz. Rappelé dans sa patrie en 1789, et chargé en 1792 du commandement de l'armée destinée à agir contre les Russes, il remporta des avantages signalés à Zielenca et à Dubienka. Lorsque Stanislas eut accédé à la confédération de Targowitz, il donna sa démission, avec tous les officiers les plus distingués par leurs talents. Ses compagnons d'armes lui offrirent avant son départ une médaille qu'ils avaient fait frapper à son effigie avec ces mots, *Miles imperatori*. Lors de l'insurrection de 1794, il revint se ranger sous les drapeaux de Kosciuszko, qui lui donna le commandement d'une division, et rendit d'importants services. Après le partage définitif de la Pologne, il se retira dans ses terres et ensuite à Vienne, refusant toutes les offres que Catherine II et son fils Paul I^{er} lui firent pour l'attacher à la cour de Russie. La paix de Tilsitt le ramena sur la scène politique (1806); et Napoléon, après l'érection du duché de Varsovie, nomma Poniatowski ministre de la guerre. Il organisa l'armée polonaise avec une habileté qui mérita les éloges de tous les généraux français. Les Autrichiens ayant attaqué la Pologne en 1809 avec 60,000 hommes, il marcha contre eux avec des forces inférieures, eut le talent de rendre cette guerre une guerre nationale, et par son intelligence et ses exploits il établit sa gloire militaire. Il servit sous Napoléon dans les funestes campagnes de 1812 et 1815, et se couvrit de nouveaux lauriers. Nommé maréchal de France, le 16 octobre, sur le champ de bataille de Leipzig, il ne jouit pas longtemps de cet honneur. Le 18, chargé de protéger la retraite de l'armée française, n'ayant avec lui que 700 hommes d'infanterie et 60 de cavalerie, il s'efforça de contenir les colonnes ennemies, reçoit une blessure, et, malgré sa faiblesse, parvient à traverser la Pleisse à la nage; mais, par une méprise funeste, le pont sur l'Elster avait été coupé par les Français eux-mêmes. Arrivé sur les bords escarpés de cette rivière plus profonde que la première, Poniatowski s'arrête un instant : l'ennemi lui criait de se rendre; se trouvant trop faible pour se battre, il se jeta dans les flots et disparut; ainsi périt ce héros aux yeux de l'armée, dont il fut sincèrement regretté. Le prince Poniatowski avait le caractère noble et bienfaisant : on a retrouvé dans son testament toute la bonté de son cœur. Ses principales dispositions étaient en faveur de ses compagnons d'armes. Il n'avait point été marié.

PONS (Jean-François de), issu d'une ancienne noblesse de Champagne, naquit en 1685 à Marly, près de Paris. Il vint dans cette ville en 1699, et y prit des leçons de théologie en Sorbonne; mais la faiblesse de sa santé le détermina à renoncer au bonnet de docteur. L'abbé de Pons fut nommé, peu de temps après, à un canonicat de la collégiale de Chaumont. Ce bénéfice lui ayant été disputé, il composa un *Mémoire* ingénieux, solide et bien écrit, qui lui fit gagner son procès en 1709. Ce succès fut suivi peu de temps après de la démission volontaire de son canonicat, qu'il quitta pour se fixer à Paris. Les liens de l'amitié et les plaisirs de la littérature le retenaient dans la capitale.

Parmi les amis qu'il se fit, il se lia surtout avec Houdard de la Motte, qu'il défendit contre Madame Dacier. Il traita cette savante avec la même vivacité que celle-ci avait montrée contre la Motte. On l'appelait le *Bossu de la Motte*, sobriquet dont il ne faisait que rire. Son tempérament était très-vif et très-faible, ce qui l'épuisa bientôt. Se sentant dépérir, il se retira à Chaumont, dans le sein de sa famille, et y mourut en 1753. A un esprit orné il joignait un cœur excellent et de grands sentiments de religion. On a imprimé à Paris, en 1728, les *Œuvres de l'abbé de Pons*, in-12. On trouve dans ce recueil, outre le *Factum* dont nous avons parlé, un nouveau *Système d'éducation*, et quatre *Dissertations sur les langues, et sur la langue française en particulier*. On voit de l'esprit et du brillant dans les écrits de l'abbé de Pons, mais un style affecté.

** PONS dit de Verdun (Robert), né dans cette ville en 1749, s'étant fait recevoir avocat, vint à Paris où inscrit au tableau en 1780, il plaida plusieurs causes importantes avec succès; mais son goût pour les lettres nuisit à sa réputation comme juriconsulte; et il était bien moins connu comme avocat que comme auteur de pièces de vers et d'épigrammes très-jolies qu'il publiait chaque année dans l'*Almanach des muses*, dont il était un des plus féconds pourvoyeurs. Arriva la révolution, il s'en déclara le partisan, et fut nommé juge au tribunal du 1^{er} arrondissement de Paris. Après le 10 août 1792, désigné pour remplir provisoirement les fonctions d'accusateur public, il fut élu député de son département (la Meuse) à la convention. Dans le procès du roi, il vota pour la mort, contre l'appel et le sursis. Après le rapport de Cavaignac sur la reddition de Verdun (*Voy. CAVAI GNAC*, n, 463), il demanda que la convention déclarât que les habitants de cette malheureuse ville n'avaient point *démérité de la patrie*. D'un caractère timide jusqu'à la faiblesse, il ne joua d'ailleurs qu'un rôle très-secondaire dans cette terrible assemblée, se contentant le plus souvent d'appuyer de son vote les mesures qu'il n'osait pas combattre. Après les événements de vendémiaire (novembre 1795), il fut secrétaire, puis membre de la commission des cinq, chargée de présenter des mesures de salut public. Il devint membre du conseil des cinq-cents, travailla beaucoup dans le comité de législation, et fut porté à la présidence le 22 mars 1799. Après le 18 brumaire, il fut nommé commissaire près le tribunal d'appel du département de la Seine; et sous l'empire, substitut, puis avocat-général près la cour de cassation. En 1814 il donna son adhésion à la déchéance de Bonaparte, et fut réintégré après le 20 mars 1815. A la seconde rentrée du roi, banni comme régicide, il se réfugia à Bruxelles, fut autorisé en 1819 à rentrer en France, et mourut à Paris, le 16 mai 1844. On a de lui : *Mes loisirs, ou contes et poésies diverses*, Londres et Paris, 1778, 1781, in-12; 1785, 1807, in-8; *Portrait du général Suvarow*, 1795, in-8; *Dialogue sur le congrès de Rastadt*; *Duel entre un royaliste et un anarchiste, etc.* Pons avait le projet de publier la *Bibliothèque des livres singuliers*; il n'en a donné qu'une partie à la suite des *Questions illustres*, ou

bibliothèque des livres singuliers en droit, de F.-M. Dufour, Paris, 1815, in-12. On a promis à diverses reprises une édition complète de ses *Œuvres*.

PONT (Louis du), jésuite espagnol, célèbre parmi les maîtres de la vie spirituelle, naquit à Valladolid, le 11 novembre 1554, d'une famille noble. Il entra dans la société en 1575, à l'âge de 21 ans, après avoir fait son cours de philosophie et en partie celui de théologie. Il balança longtemps entre l'institut de saint Dominique et celui des jésuites, et crut que Dieu l'appelait à ce dernier. Il fit son noviciat à Medina del Campo, étudia ensuite les lettres par ordre de ses supérieurs, et y fit de grands progrès. Une faible santé ne lui ayant pas permis de continuer l'emploi de l'enseignement, il se voua à la direction et à la composition d'ouvrages pieux. Pendant une peste, dans une partie de l'Espagne, touché du délaissement de ceux qui en étaient atteints, il sollicita vivement de ses supérieurs et obtint la permission d'aller à leur secours, et les soigna avec beaucoup de zèle et de charité. Après une vie passée dans les bonnes œuvres et la pénitence, il mourut à Valladolid, le 16 février 1624, âgé de soixante-dix ans, après en avoir passé 50 dans la société. Sa vie a été écrite en espagnol par le père Cachupin, jésuite. On a de lui : *Exposition morale du Cantique des cantiques*, en latin, 2 vol. in-fol., 1622, réimprimée à Séville, en espagnol, 1625, in-8; *Méditations sur les mystères*, Cologne, 1612, in-8, livre plein d'onction et d'instruction; *le Directeur spirituel*, Cologne, 1615, in-8. L'auteur y traite en détail de tout ce qui concerne la vie ascétique. La plus grande partie de ces ouvrages a été traduite en latin par le père Trévinio, jésuite; *De la perfection chrétienne*, Cologne, 4 vol. : les 2 premiers en 1616, les derniers en 1617; *Vie du père Balthasar Alvarez*, jésuite, ibid., 1614, in-8; *Directoire spirituel pour la confession, la communion et la célébration du sacrifice de la messe, ou du bon usage des sacrements*; *Traité du sacerdoce, et de l'épiscopat*. Cet ouvrage et les *Méditations* ont été traduits en arabe par le père Fromage, de la même société. Le père Jean Brignon, aussi jésuite, a traduit les ouvrages ascétiques en français. Cette traduction a été publiée à Paris, 1689, 1700, 1705, in-8. Le père Nicolas Frison en a fait un *Abrégé*, 1712, 4 vol. in-12. (*Voy. FROMAGE et BRIGNON.*)

PONT (le chevalier de), maréchal-de-camp, né vers 1760, entra jeune au service, et sorti de France avec la plupart de ses camarades en 1790, fit avec distinction les campagnes de l'armée de Condé. Il passa ensuite en Angleterre et se trouvait dans St.-Jean d'Acre assiégé par Bonaparte qui fut forcé d'en lever le siège. Étonné de l'héroïque résistance que lui opposait la garnison, Bonaparte dit un jour : *Il y a donc des Français là-dedans*, et l'on voit qu'il ne se trompait pas, car de Pont n'était pas le seul. Il fit là son devoir comme partout. Rentré en France il n'obtint qu'à la restauration la récompense de ses longs services. Monsieur, remis en possession de la Bibliothèque de l'*Arsenal*, l'en nomma l'un des conservateurs. Il mourut à Paris, en 1850, à 70 ans, entouré des secours de la religion.

PONT (Pierre du). *Voy. PONTANUS.*

PONT (du) Jacques-Léandre, et François. *Voy. FASSAN.*

PONT-DE-VEYLE (Antoine de FERRIOL, comte de), gouverneur de la ville de Pont-de-Veyle en Bresse, intendant-général des classes de la marine, né le 1^{er} octobre 1697 d'un président à mortier au parlement de Metz, et d'une sœur du cardinal de Tencin, mourut à Paris le 3 septembre 1774. Ses parents le destinaient à la robe ; mais il ne voulut embrasser aucun état qui pût gêner son goût pour les plaisirs. Il passa une partie de sa vie dans l'inaction, et à faire quelques comédies, quelques chansons et pièces fugitives, et accepta en quelque sorte malgré lui la charge d'intendant-général des classes de la marine, qu'il abandonna ensuite. Il était neveu de M. Ferriol, ambassadeur à Constantinople, qui fit peindre les figures des Levantins. Il en fit graver cent estampes avec l'explication, 1713, in-fol. Les tableaux originaux étaient chez le comte de Pont-de-Veyle, d'où ils passèrent chez le prince de Conti. Les comédies de Pont-de-Veyle sont : le *Complaisant*, comédie en cinq actes et en prose, 1755, in-8 ; pièce froide et sans intrigue, dit Laharpe. Le principal caractère est outré jusqu'à l'excès : le dialogue n'est que de l'esprit apprêté. Le *Fat puni*, comédie en un acte et en prose, 1758, in-8, à laquelle Laharpe reproche l'invraisemblance ; et le *Somnambule*, comédie en un acte et en prose, que Laharpe assure être de Sallé et du comte de Caylus. Mais Pont-de-Veyle paraît y avoir eu beaucoup de part. Pont-de-Veyle, dès l'âge de 22 ans (en 1719), avait fait connaissance de madame du Deffant (*voy. ce nom*). Quand il mourut, leur amitié comptait plus de cinquante-six ans ; mais, au dire de Grimm, cette amitié n'était que pure habitude, de sorte que madame du Deffant se montra fort indifférente à la perte de son ancien ami. Il était du conseil littéraire de Voltaire, et formait, avec son frère d'Argental, et Thiriot, ce que ce philosophe appelait son triumvirat. *Voy. le Nécrologe des hommes célèbres de France*, tom. 10, année 1775. Pont de Veyle s'était composé une bibliothèque riche en pièces de théâtre, qui après avoir appartenu au général Valence, mort en 1822, était passée à M. de Soleinne. Elle a été vendue publiquement en 1848. La bibliophile Jacob (Paul de Lacroix) en a dressé le catalogue.

PONTAC (Arnaud de), évêque de Bazas, natif de Bordeaux, d'une famille illustre, fut choisi par l'assemblée du clergé, tenue à Melun l'an 1579, pour faire au roi Henri III des remontrances : commission dont il s'acquitta avec dignité. On le trouve dans les *Mémoires du clergé*. Ce prélat mourut au château de Joubertthes en 1605, ayant la réputation d'un homme qui possédait les langues orientales. Les occupations de l'épiscopat ne l'empêchèrent pas de se livrer à son goût pour l'étude. On a de lui : des *Commentaires* sur Abdias, 1566, in-4 ; des *Notes* sur la Chronique d'Eusèbe ; un *Traité* contre du Plessis-Mornai.

PONTANUS (Octavius), théologien et juriconsulte, né à Cerreto, bourg de l'Ombrie, se fit un nom par son esprit. Pie II l'envoya en 1459 en qualité de nonce pour régler les différends de Fer-

dinand, roi de Naples, et de Pandolfe Malatesta, seigneur de Rimini. Il fut ensuite envoyé à Bâle, et nommé à la pourpre ; mais il mourut dans ce voyage, sans pouvoir profiter de cet honneur. On a de lui un volume d'*Épîtres*, et un autre de *Réponses* à des consultations de droit.

PONTANUS ou PONTANO (Joannes-Jovianus), né à Cerreto en 1426, se retira à Naples, où son mérite lui acquit d'illustres amis. Il devint précepteur d'Alphonse le Jeune, roi d'Aragon, duquel il fut ensuite secrétaire et conseiller d'état. Ce prince s'étant révolté contre son père, Jovianus les réconcilia. Ferdinand le combla d'honneurs, lui fit épouser une héritière fort riche, et lui conféra deux charges très-lucratives, outre celles dont il était déjà revêtu. En 1482, il pacifia l'Italie, que troublaient les différends du duc de Ferrare avec son beau-père, le roi Ferdinand. Il se rendit en 1492 auprès du pape Innocent VIII, et termina les discussions qui existaient entre le saint Siège et le roi de Naples. A son retour, il fut nommé premier ministre, charge qu'il remplit auprès d'Alphonse, successeur de Ferdinand. Dans sa vieillesse, il se retira des affaires ; et quand Louis XII eut de nouveau conquis le royaume de Naples (qu'il perdit peu de temps après), il offrit à Pontanus de le rétablir dans ses dignités ; mais il préféra sa studieuse tranquillité. Pontanus mourut en 1505. Il ternit sa grande réputation par des *Poésies* obscènes, et *Cinq dialogues* contre les ecclésiastiques. Ses autres ouvrages sont : *De Obedientia* ; *De Fortitudine* ; *De Liberalitate* ; *De Splendore* ; *de Aspiratione* ; *De Sermone*, etc. ; *l'Histoire des guerres de Ferdinand 1^{er} et de Jean d'Anjou*, et un grand nombre d'autres ouvrages en vers ou en prose, tous écrits en latin assez purement, et recueillis à Bâle en 1556 ; ils forment 4 vol. in-8. On a séparément ses ouvrages en prose, à Venise, 1518 et 1519, 3 vol. in-4 ; et ses productions poétiques recueillies dans la même ville, 1555, in-8. Les *Histoires* de Pontanus manquent de fidélité, et le reste n'est que médiocrement bon. Le style, quoique élégant, est souvent obscur et enflé. Robert de Sarno, oratorien, a publié la *vie de Pontanus* en latin, Naples, 1761, in-4 : elle a été abrégée par Suard dans ses *Variétés littéraires* tome 4^{er}.

PONTANUS ou du PONTE (Pierre), grammairien de Bruges, fut surnommé *l'Aveugle*, parce qu'il perdit la vue à l'âge de 3 ans. Cette disgrâce de la nature ne l'empêcha pas de devenir savant. Il enseigna les belles-lettres à Paris avec réputation, et publia plusieurs écrits qui lui firent honneur. Les principaux sont : une *Rhétorique*, et un traité de *l'Art de faire des vers*. Il y attaque Despautère en quelques endroits. Il est auteur de plusieurs poèmes qui ne montrent pas qu'il ait excellé dans ce genre. Pontanus était un philosophe tranquille, ennemi de la bassesse et de la flatterie, ami de la vertu, de la franchise et de la vérité. Il dit lui-même qu'il a toujours déclaré la guerre aux voluptés, et recommandé la piété et l'amour de la religion. Il florissait vers le commencement du xvi^e siècle.

PONTANUS (Roverus), carme, né à Bruxelles,

mort en 1567, est connu par un ouvrage intitulé : *Rerum memorabilium ab ann. 1500 ad ann. 1560, in republ. christiana gestarum, libri V*, Cologne, 1559, in-fol. Cette histoire est en forme d'annales avec des notes. L'auteur paraît l'avoir entreprise pour démontrer la mauvaise foi de Sleidan, qui a défiguré toute l'histoire de son temps pour calomnier les catholiques.

PONTANUS (Jacques), jésuite de Bohême, enseigna longtemps en Allemagne les belles-lettres avec un succès distingué. Il mourut à Augsbourg en 1626, à 84 ans. On a de lui en latin : des *Institutions poétiques*, 1602, in-8 ; des *Commentaires* sur les livres de *Ponto* et les *Tristes* d'Ovide, Ingolstadt, 1610, in-fol. ; des *Commentaires* très-amplis sur Virgile, Augsbourg, 1699, in-fol. ; des *Traductions* de divers auteurs grecs, et plusieurs autres ouvrages en prose et en vers. Ceux-ci sont faibles, et il était plus capable de commenter les poètes que de l'être lui-même. Voy. PHILIPPE le Solitaire.

PONTANUS (Jacques), né à Hermalle, village sur la Meuse entre Liège et Maëstricht, mort en 1668, fut censeur des livres à Louvain, et approuva avec beaucoup d'éloges l'*Augustinus* de Jansénius. Cela lui suscita quelques difficultés ; mais il déclara qu'il n'avait approuvé cet ouvrage qu'à cause de la réputation de l'auteur et à la sollicitation des éditeurs, et qu'il était éloigné des sentiments qu'il renfermait. Il donna lieu de soupçonner que sa déclaration n'était pas sincère, puisqu'il approuva dans la suite différents livres pour la défense de Jansénius et la fameuse version du nouveau Testament de Mons ; ce qui fit que l'archiduc Léopold, gouverneur des Pays-Bas, et le nonce du pape, le suspendirent de ses fonctions. On a de lui : *Laudatio funebris Joannis Maffi, monasterii paracensis abbatis*, Louvain, 1648, in-8.

PONTANUS (Jean-Isaac), historiographe du roi de Danemarck et de la province de Gueldre, était originaire de Harlem. Il naquit en 1571, à Elseleur, où ses parents étaient allés pour quelques affaires, et mourut à Harderwick, en 1640, à 69 ans, après y avoir enseigné la philosophie et les mathématiques. Des différents ouvrages dont il a enrichi la littérature, on n'estime que ceux d'érudition. Il se mêlait de poésie ; mais il versifiait en dépit d'Apollon, et ses vers, imprimés en 1654, in-12, à Amsterdam, n'étaient que de la prose mesurée. Il avait fait sur un trou l'énigme suivante, qu'il proposa aux savants :

Die mihi quid majus fiat, quo plurima demas.

Scriverius répondit sur-le-champ :

Pontano demas carmina, major erit.

Ses écrits en prose sont : *Historia urbis et rerum amstelodamensium*, 1611, in-fol. ; ouvrage qui déplaît à tous les bons critiques ; il y a une infinité de hors-d'œuvre qui montrent sa haine contre tout ce qui tient à l'antique religion, qui était autrefois florissante dans sa patrie ; *Itinerarium Galliae narbonensis*, 1606, Leyde, in-12 ; *Rerum danicarum historia, una cum chorographica ejusdem regni urbiumque descriptione*, Amsterdam, 1651, in-fol. Cette histoire estimée va jusqu'en 1548. M. de Westphal, chance-

lier dans le Holstein, en a fait imprimer la suite dans le second tome de ses *Monumenta inedita rerum germanicarum*, etc., Leipsig, 1740. Cette suite de Pontanus comprend les règnes de Christiern I^{er} et des cinq rois suivants : l'éditeur rapporte dans sa préface plusieurs traits particuliers de la vie de Pontanus ; *Disceptationes chorographicae de Rheni divortii atque ostiis et accolis populis adversus Ch. Cluverium*, 1617, in-8 : livre savant et judicieux ; *Observationes in tractatum de globis caelesti et terrestri, auctore Roberto Huesio*, Amsterdam, 1617, in-4 ; *Discussiones historicae*, Amsterdam, 1617, in-8. Il y traite principalement de la manière qu'il faut entendre ces mots, la mer libre et la mer fermée, contre Jean Selden, Anglais ; *Historia geldrica*, Amsterdam, 1659, in-fol., avec une description chorographique de cette province. Cet ouvrage estimé a été traduit en flamand par Arnold Schlischenhorst, Arnheim, 1654, in-fol. ; *Origines francicae*, in-4, pleines d'érudition ; *Historia ulrica*, in-fol. exacte ; la *Vie de Frédéric II*, roi de Danemarck et de Norwège, publiée en 1757, par Georges Kyrising, docteur en médecine à Flensburg.

PONTAS (Jean), célèbre casuiste, naquit à Saint-Hilaire de Harcourt, au diocèse d'Avranches, en 1658. Il vint achever ses études à Paris, et reçut les ordres sacrés à Toul, en 1655. Trois ans après, il fut reçu docteur en droit canon et en droit civil. Péréfixe, archevêque de Paris, instruit de son mérite, le fit vicaire de la paroisse de Sainte-Geneviève-des-Ardens à Paris. Il remplit cette place avec zèle pendant 25 ans, et fut ensuite nommé à celle de sous-pénitencier de l'église de Paris. Ses lumières n'éclatèrent pas moins dans cette place que l'ardeur de sa charité. Il mourut en 1728, à 90 ans. Parmi les ouvrages qui font honneur à sa mémoire, on distingue : *Scriptura sacra ubique sibi constans*, in-4. Il y concilie les contradictions apparentes du Pentateuque. Un grand *Dictionnaire des cas de conscience*, dont la plus ample édition est en 5 vol. in-fol. Il tient un juste milieu entre le rigorisme et le relâchement. On y trouve quelques décisions contradictoires, que son abrégiateur, l'abbé Collet, a tâché de concilier dans l'*Abregé* qu'il en a donné, 1764 et 1770, 2 vol. in-4. On ne saurait approuver qu'un ouvrage fait pour les pasteurs et directeurs des âmes soit écrit en langue vulgaire. Ce détail de péchés et d'opinions opposées sur leur nature et leur grièveté ne convient pas au simple peuple, et ne peut produire des fruits de piété. En traitant ces matières en français, on n'a que trop réussi à faire de la théologie une espèce de commune où tout le monde, jusqu'aux femmes, prétend labourer, récolter, arracher et couper. Des *Entretiens spirituels, pour instruire, exhorter et consoler les malades*, pleins d'onction et bien propres à ce charitable mystère ; traduits en flamand par Jean-Charles Dierxsens, curé de l'hôpital à Anvers, 1765 ; un grand nombre d'autres livres de piété qui prouvent qu'il était très-versé dans la lecture de l'Écriture et des Pères.

PONTAULT de BEAULIEU. Voy. BEAULIEU.

PONTBRIAND (René-François du BRIEL de), Berton, abbé de Saint-Marien d'Auxerre, né vers la fin

du ^{xviii}^e siècle, mort à Paris en 1767, avait occupé les moments de loisir que lui accordaient les devoirs de son état à écrire particulièrement contre les erreurs qui déshonorent le ^{xviii}^e siècle. Il est surtout connu par son zèle pour instruire et soulager les pauvres Savoyards qui se trouvent à Paris. Il fit paraître, de 1757 à 1745, quatre petits écrits, pour engager à prendre part à cette bonne œuvre, à laquelle il consacra son temps et sa fortune. Nous avons de lui : *L'Incrédule détrompé et le chrétien affermi dans la foi*, 1752, gr. in-8 : ouvrage écrit d'un style pur et simple, renfermant beaucoup de témoignages en faveur de la religion, pris dans les auteurs païens : *Pèlerinage du Calvaire sur le Mont Valérien*, 1751, in-18. — Son frère, abbé de Lanvaux, chanoine et grand-chantre de Rennes, est auteur des ouvrages suivants : *Nouvelles vues sur le système de l'univers*, 1751, in-8 ; *Essai de grammaire française*, 1754, in-8 ; *Poème sur l'abus de la poésie*, couronné aux Jeux Floraux, en 1722. — Un troisième frère des précédents, sacré évêque de Québec en 1741, mourut à Mont-Réal en 1760, pendant le siège de cette ville par les Anglais.

PONTCHARTRAIN (Paul PHELYPEAUX, seigneur de), 4^e fils de Louis Phelypeaux, seigneur de la Vrillière, naquit à Blois, en 1569. La famille de Phelypeaux, dont l'ancienneté remonte jusqu'au ^{xiii}^e siècle, est également distinguée par les hommes illustres qu'elle a produits, et par les charges dont ils ont été revêtus. Paul Phelypeaux, dont il est question dans cet article, joignant à la facilité d'un heureux génie toutes les lumières d'une excellente éducation, entra dans les affaires dès 1788. Il se perfectionna sous Villeroi, et fut pourvu par Henri IV de la charge de secrétaire des commandements de Marie de Médicis. Cette princesse satisfaite de son zèle, lui procura celle de secrétaire d'état en 1610, peu de temps avant la mort déplorable de Henri IV. Dans les temps orageux de la régence, il aida la reine à maintenir le pouvoir du trône et la tranquillité des peuples. Les mouvements des huguenots furent réprimés par ses soins. Enfin, le roi ayant été obligé d'armer contre eux, il le suivit en Guienne en 1621. Il tomba malade au siège de Montauban, et alla mourir à Castel-Sarrasin, le 21 octobre de la même année, âge de 52 ans. Ses travaux avaient épuisé ses forces et hâté sa mort. On a de lui des *Mémoires* intéressants, la Haye, 1720, 2 vol. in-8.

PONTCHARTRAIN (Louis PHELYPEAUX, comte de), petit-fils du précédent, naquit en 1645. Conseiller au parlement à l'âge de 17 ans, en 1661, il fut nommé, en 1667, premier président au parlement de Bretagne. Ayant contribué par son génie conciliant à calmer les agitations de cette province, il obtint la place de contrôleur-général en 1689, après la retraite de Le Pelletier ; devint ministre et secrétaire d'état en 1690. On reprocha à Pontchartrain d'avoir spéculé sur la vanité française, en vendant des charges nouvelles, et des lettres de noblesse ; mais à cette époque toutes les caisses étaient épuisées, il fallait subvenir à des besoins urgents, et il crut préférable d'avoir recours aux deniers des riches, en contentant leur amour-propre, que d'aggraver le peuple déjà par trop surchargé. Il fut nommé chan-

celier en 1699, et lorsqu'il prêta serment le 9 septembre de la même année, le roi lui dit : « Monsieur, je voudrais avoir une charge encore plus éminente à vous donner, pour vous marquer mon estime de vos talents, et ma reconnaissance de vos services. » Il protégea les sciences, et donna une nouvelle forme aux académies des sciences et des belles-lettres, qui eurent en lui un protecteur zélé. Après avoir rendu de longs services à l'état, il se retira en 1714 à l'institution de l'Oratoire où il se montra aussi grand par ses vertus, qu'il l'avait été par ses places. Louis XIV l'honora d'une de ses visites. Il mourut à Pontchartrain en 1727, à 54 ans, et fut enseveli sans pompe comme il l'avait désiré. « Il fut plus grand encore, dit le président Hénault, par sa généreuse retraite, que par les importants emplois qu'il remplit avec des talents supérieurs. » Son petit-fils, le comte de MAUREPAS, né en 1701, est mort sans postérité en 1781, à l'âge de 80 ans. Il avait été élevé au ministère, et occupa ce poste sous Louis XV. Disgracié pour une épigramme contre madame de Pompadour, il ne reparut au ministère qu'à l'avènement de Louis XVI au trône. Une disgrâce de vingt-cinq ans n'apporta aucun changement dans le caractère du comte de Maurepas ; toujours léger, faible, indolent, incapable d'une application profonde et sérieuse, il entraîna le monarque dans des démarches qui lui devinrent funestes. L'abbé Guyot et le marquis de Condorcet ont fait son *éloge*, mais ils n'ont pas tout dit. Des juges plus sévères, témoins de la révolution de France, l'ont regardé comme une des causes assez immédiates de cette grande catastrophe. La légèreté et l'indolence qui caractérisent son dernier ministère, les mauvais conseils qu'il donna au jeune roi, surtout pour le rappel des parlements, le retour et le triomphe de Voltaire à Paris, la guerre en faveur de la rébellion des colonies anglaises, etc., viennent à l'appui de ce jugement. L'abbé Soulavie a publié sous le titre de *Mémoires du comte de Maurepas*, Paris, 1792, 4 vol. in-8, un recueil de pièces que son secrétaire nommé Sallé est supposé avoir rassemblées par ses ordres, pendant son séjour à Pontchartrain. Elles ne peuvent être d'aucune utilité pour l'histoire.

PONTCHASTEAU (Sébastien-Joseph du CAMBOUT de), né en 1654 d'une famille illustre et ancienne, était parent du cardinal de Richelieu. Singlin, directeur des religieuses de Port-Royal, l'attira dans cette maison, mais il n'y resta guère. Après divers voyages en Allemagne, en Italie et dans les différentes parties de la France, et après plusieurs aventures, il rentra de nouveau à Port-Royal, et s'y chargea, en 1668, de l'office de jardinier, dont il fit pendant six ans toutes les fonctions. Obligé de sortir de sa retraite en 1679, il alla à Rome, où il agit en faveur du parti. Il y demeurait sous un nom emprunté, lorsque la cour de France le découvrit et obtint son expulsion. Pontchasteau se retira dans l'abbaye de la Haute-Fontaine, en Champagne, puis dans celle d'Orval, où il vécut pendant cinq ans. Quelques affaires l'ayant rappelé à Paris, il y tomba malade et y mourut en 1690, à 56 ans. On a de lui : *La manière de cultiver les arbres frui-*

liers, Paris, 1632, in-12, sous le nom de *Le Gendre*; les deux premiers volumes de la *Morale pratique des jésuites*, dont Arnauld a fait les six autres : ouvrage que le parlement de Paris condamna à être brûlé et lacéré par la main du bourreau, et que Rome défendit, sous peine d'excommunication, par un décret publié le 27 mai 1687. On prétend que Pontchâteau fit exprès, et même à pied, le voyage d'Espagne pour y acheter le *Teatro jesuitico*; une *Lettre à M. de Péréfixe*, en 1666, en faveur de M. de Sacy, qui avait été mis à la Bastille : il a traduit en français les *Soliloques* de Hamon sur le *Psaume CXVIII*.

PONTCOURLAY. Voy. WIGNEROD.

PONTE (Jean-François de), chevalier napolitain, né en 1571, sous le règne de Philippe II, roi d'Espagne, dont il était sujet. Il apprit les lois et fut successivement avocat, conseiller, et régent du grand conseil d'Italie. Il a publié : *Consiliorum*, 2 vol.; *Repetitiones feudales, juris responsum super censura veneta*, Rome, 1607, in-4; *Decisiones supremi itali concilii, regie cancellarie, et regie cameræ summarie*, Naples, 1612, in-fol.; *De potestate pro regis neapolitani, et collateralis concilii, regni-que regimine*, ibid., 1621, in-fol. Jean-Baptiste Ton réimprima cet ouvrage avec des additions. Ponte passait pour un jurisconsulte profond, et mourut dans sa patrie en 1635.

PONTE (Laurent de), de l'ordre des clercs mineurs, né à Naples le 24 septembre 1575, est auteur de *Commentaires sur le livre de la Sagesse*, et d'une *Explication de l'Evangile de saint Matthieu*, qui devait être composé de 4 vol.; mais il mourut après en avoir achevé deux, et ce livre est resté incomplet. Il a laissé néanmoins un grand nombre d'ouvrages qui eurent de la célébrité, et furent honorés de l'estime des savants. On cite surtout une *Vie de David*, qui fut très-bien accueillie du public. Le P. de Ponte mourut au collège d'Alcala le 26 octobre 1659.

PONTE (Louis de), jésuite plus connu parmi nous sous le nom de Du Pont. Voy. PONT (Louis-du).

PONTE. Voy. PONTANUS.

PONTEDERA (Jules), né à Vicence en 1688, fut professeur de botanique à Padoue, au commencement du XVIII^e siècle. Il fit paraître : *Compendium tabularum botanicarum, in quo plantæ 272 ab eo in Italia nuper detectæ recensentur*, 1718, in-4; *De florum natura*, 1720, in-4; *Antiquitatum latinarum græcarumque enarrationes et emundationes*, Padoue, 1740, in-4. Il est mort à sa terre de Lonigo, en 1757. Un *Recueil de ses lettres familières et de dissertations sur la botanique, l'agriculture, etc.*, a été publié par Jos. Ant. Bonati, Padoue, 1791, in-4, 2 vol., dont le premier est précédé de la *Vie* de Pontedera par Fabroni, tirée des *Vitæ Italorum*, tom. XII.

PONTEVES. Voy. FLASSANS.

PONTHIEU (Adélaïde ou Adèle, comtesse de), a été célèbre dans le temps des croisades. Injustement condamnée par son père, arrachée à son mari, vendue à un soudan, reconnue longtemps après, elle fut ramenée triomphante dans sa patrie. Ses aventures ont fourni au commandeur de Vignacourt

le sujet de son roman d'*Adèle de Ponthieu*, imprimé en 1725; peut-être cette histoire même n'était-elle, dans sa totalité, qu'un roman. De la Place a fait sur ce sujet une mauvaise *Tragédie*, et M. de Saint-Marc un *Opéra*, représenté en 1772.

PONTIEN (saint), placé sur la chaire de saint Pierre, après la mort de saint Urbain I^{er}, arrivée en 250, siégea cinq ans, selon le calendrier de Tibère; il souffrit beaucoup pour la foi de J.-C. sous l'empereur Maximin, et mourut l'an 255, dans l'île de Sardaigne, où il avait été exilé. S'il ne termina pas sa vie par le glaive, il ne fut pas moins martyr de la foi, en mourant de misère et d'abandon dans le pays où il avait été relégué. Son corps fut rapporté dans le cimetière de Callixte à Rome, et l'on croit communément que ce fut le pape saint Fabien qui fit cette translation. On lui attribue deux *Epîtres*; mais elles sont d'un temps postérieur à son pontificat.

PONTIER (Gédéon), naquit vers 1640. Il était protestant; mais jeune encore il se fit catholique, étudia les sciences sacrées, prit les ordres et devint protonotaire apostolique. Il mena toujours une vie régulière, et mourut en 1709. On a de lui : *Le Cabinet des grands*, Paris, 1680-1689, 3 vol. in-12; *Questions de la princesse Henriette de la Guiche, duchesse d'Angoulême, sur toutes sortes de sujets, avec les réponses*, Paris, 1688, in-12. Le président Cousin a fait dans le *Journal des savants* des éloges, peut-être un peu exagérés, des ouvrages de Pontier.

* PONTIER (Augustin), médecin et bibliographe, né à Aix en Provence, le 28 décembre 1756, devint libraire par goût et dirigea une imprimerie qui existe dans cette ville depuis 1574. Il a publié des *Notices sur des provençaux trop peu connus*; continué la *Collection des pièces piquantes et facétieuses de Caron* et réimprimé des *mystères*, qui, tirés à un petit nombre d'exemplaires, sont demeurés fort rares. Retiré sur la fin de sa vie à Marseille, il y mourut le 19 septembre 1855.

PONTIS (Louis de), seigneur de la terre de Pontis, dans le diocèse d'Embrun, naquit en 1585. Son père s'était distingué par sa valeur, et lui-même entra jeune dans le régiment des gardes, sous Henri IV, et s'éleva par son mérite à divers emplois militaires. Louis XIII, instruit de sa valeur, lui donna une lieutenance dans les gardes, et ensuite une compagnie dans le régiment de Bresse. Ce prince l'engagea à acheter la charge de commissaire-général des Suisses; mais mille obstacles s'opposèrent à sa fortune. Pontis, las de rouler sans cesse dans ce tourbillon, et n'ayant pas voulu s'attacher au cardinal de Richelieu, fut contraint de quitter la cour. Il s'enferma dans Port-Royal-des-Champs et y mourut en 1670, à 87 ans, après avoir servi 50 ans sous trois rois, et avoir reçu 17 blessures. Nous avons sous son nom des *Mémoires*, imprimés à Paris en 1676, en 2 vol. in-12. On y trouve les circonstances les plus remarquables des guerres de son temps, des intrigues de la cour, et du gouvernement des princes sous lesquels il a servi. Les mécontentements que l'auteur essaya à la cour rendent sa narration suspecte, surtout lorsqu'il parle du cardinal de Richelieu et de quelques autres mi-

nistres. « Je suis attachée, » dit dans une de ses lettres madame de Sévigné, « à des *Mémoires* de » M. de Pontis, qui conte sa vie et le temps de » Louis XIII avec tant de vérité, de naïveté et de » bon sens, que je ne puis m'en tirer. Ce livre a » bien des approbateurs, et d'autres qui ne le » peuvent souffrir. Ou on l'aime, ou on le hait, il » n'y a pas de milieu. » Le père d'Avrigny et Voltaire ont cru que ce Pontis n'a point existé, et que c'est un être supposé. Il est vrai néanmoins que la famille de Pontis était très-connue en Provence, et qu'elle passait ordinairement l'été à la terre de Pontis et l'hiver à Digne. Quant à Pontis lui-même, les solitaires de Port-Royal ne l'ont jamais regardé comme un personnage romanesque; mais leur témoignage peut paraître suspect. C'est un de leurs affidés, Thomas du Fossé, qui prétend avoir recueilli ces *Mémoires* des conversations de ce guerrier, source qui, quand elle serait véritable, supposerait, pour mériter de la confiance, une mémoire extraordinairement exacte et fidèle. Ce qu'en dit madame de Sévigné marque assez que c'est un ouvrage de parti, et qu'elle le juge d'après celui auquel elle fut attachée. Ce qu'il y a de sûr, c'est que ces *Mémoires* sont remplis de faits absolument faux, qui n'ont pu être rapportés par un auteur contemporain et instruit.

PONTIUS. Voy. PONCE.

PONTIUS ou DUPONT (Paul), graveur des Pays-Bas, né à Anvers en 1596, mort au commencement du xvi^e siècle. C'était un dessinateur correct et savant. On a de lui un grand nombre d'estampes, d'après Rubens, van Dick et Jordaens. Elles sont très-estimées. Son chef-d'œuvre est le *Saint-Roch*, d'après Rubens, dont l'original fait partie du musée du Louvre. On admire et on recherche également la belle estampe de *Tomyris faisant plonger la tête de Cyrus dans un vase de sang*.

PONTOPPIDAN (Eric-Ericson), docteur en théologie et évêque luthérien, né en 1616 à Biergegard, dans l'île de Fionie en Norvège, mort en 1678, âgé de 62 ans, a publié divers ouvrages, entr'autres : *Grammatica lingue danicæ*, 1666; *Bucolica sacra*, Leyde, 1645; *Theologiæ practicæ, seu Ethicæ sacræ synopsis*, 1656; *Epigrammatum latinorum centuriæ variæ*. — Eric PONTOPPIDAN, son petit-neveu, ou fils de son neveu, Louis Pontoppidan, prédicateur du roi de Danemark en 1744, a donné une *Histoire de la réformation du Danemark*; et une *Histoire ecclésiastique de ce pays*, pleine des préjugés de sa communion. Ce qui lui a fait plus d'honneur est *Marmora danica, seu inscriptionum per Daniam universam sylloge*, 1759-41, 2 vol. in-fol. Devenu évêque de Berghen, en Norvège, il publia l'*Histoire naturelle* de cette province, d'une manière très-intéressante et avec de solides réflexions. On en trouve un extrait en français dans le tome iv, des *Voyageurs modernes* de Puisieux. On a encore de lui une *Instruction pastorale* sur les merveilles de la Providence, et les bienfaits répartis dans les climats les plus âpres et les plus froids.

PONTORMO (Jacopo CARRUCCI da), célèbre peintre, né à Florence en 1495, mourut dans la même ville en 1558. Ses premiers ouvrages annoncèrent un

talent supérieur; Raphaël et Michel-Ange, en les voyant, dirent que « ce maître porterait la peinture à son plus haut degré. » Pontormo ne remplit point toute l'étendue de cette prophétie; mais on ne peut nier qu'il n'eût d'abord un pinceau vigoureux, un beau coloris, et qu'il ne mit de l'invention dans ses ouvrages. Sa manière était grande, quoique un peu dure. Il sortit de son genre, où il acquerrait beaucoup de réputation, pour prendre le goût allemand. C'est à cette bizarrerie qu'il faut attribuer la grande différence qui est entre ses premiers ouvrages, fort estimés, et les derniers dont on ne fait point cas. Il voulut revenir à sa première manière; mais ses efforts furent inutiles. Ce peintre avait quelques singularités dans sa façon de vivre : il avait fait construire dans sa maison un escalier de bois, qu'il retirait en haut par une poulie lorsqu'il était monté à son atelier : « Expédient, dit un » auteur, que les gens appliqués et ennemis des » conversations inutiles ne feraient pas mal d'employer pour tromper les oisifs et s'assurer du » calme nécessaire à leur travail. » Par la même raison, il se servait lui-même, et se délivrait de tout l'embarras que donne la dépendance d'un secours étranger. Le musée de Paris possède deux tableaux de ce peintre : le *Portrait présumé de Giovanni delle Corniole*, fameux graveur; *Le vœu de Florence*, ou la *Vierge assise sur les genoux de sainte Anne, soulevant l'enfant Jésus*, tandis qu'à leurs côtés, se voient d'autres saints.

PONTUS. Voy. GARDIE.

* PONZ (don Antonio), peintre et littérateur espagnol, né en 1725 à Bexis, dans le royaume de Valence. Après avoir achevé ses études classiques avec succès, il s'attacha malgré ses parents à la peinture, vint à Madrid pour se perfectionner dans son art, et se rendit à Rome pour y étudier les chefs-d'œuvres des grands maîtres. La vue des antiquités qu'on y rencontre à chaque pas, le rendit archéologue, et sans négliger la peinture, il acquit des connaissances très-étendues sur les monuments des anciens. De retour à Madrid, il fut chargé de parcourir l'Espagne pour recueillir parmi les tableaux qui avaient appartenu aux jésuites, ceux qui lui paraîtraient dignes d'entrer dans le musée de Saint-Ferdinand. Ce fut l'origine de son *Voyage en Espagne*, Madrid, 1772-94, 18 vol. in-8, ouvrage dont les premiers volumes ont été traduits en allemand et en italien et qui a été d'un grand secours à la Borde, pour son *Itinéraire*. Ponz mourut à Madrid le 4 décembre 1792, avant d'avoir terminé cet ouvrage dont le dernier vol. publié par son neveu, est précédé d'une *Vie* de l'auteur. On doit encore à Ponz : *Voyage hors d'Espagne*, Madrid, 1785, 2 vol. in-8. C'est le fruit de ses observations dans ses excursions à Rome et à Naples. On y remarque des aperçus justes, de l'impartialité, et une saine critique. Ponz était membre de la plupart des académies des beaux arts. On a de lui quelques tableaux estimés à l'Escurial.

PONZETA (Ferdinand), né à Florence de parents nobles et originaires de Naples, parvint à l'office de trésorier du pape Léon X, qui lui donna l'évêché de Melfi, puis celui de Grosseio, et enfin le fit car-

dinal en 1517. Ce prélat se fit estimer par sa prudence et par la pureté de ses mœurs et rendit de grands services au saint Siège. Lors de la prise de Rome, les allemands parmi lesquels se trouvaient beaucoup d'hérétiques, le traitèrent indignement, et le traînèrent par les rues de la ville avec barbarie. Ces violences furent cause de sa mort, qui arriva le 2 septembre 1527, dans la 90^e année de son âge. Son corps fut enterré dans l'église de Notre-Dame de la paix, où l'on voit son épitaphe, que lui fit faire Jacques Ponzeta, évêque de Malfi, son neveu.

PONZIO (Flamino), célèbre architecte, né près de Côme, dans la Lombardie, vers 1565. Il étudia à Rome, et s'y distingua dans son art. La belle chapelle de la famille Borghèse, à Sainte-Marie Majeure, est de son exécution, ainsi que celle appelée *Pauline*, où l'on remarque autant la richesse des pierres que le fini de la sculpture. La sacristie de cette basilique fut élevée sous sa direction, ainsi que le bel escalier double qui orne le palais Quirinal. Il présida à la construction de la basilique de Saint-Sébastien. Cependant son meilleur ouvrage est la superbe façade du palais de Sciarra Colonna, dont la porte principale est d'un seul morceau et fut construite d'après les principes de l'architecte Vignole. Ponzio mourut à Rome, âgé de 45 ans, et sous le pontificat de Paul V. Cet artiste aimait beaucoup le grandiose, et on remarque dans tous ses ouvrages beaucoup de goût, et une exacte proportion dans toutes les parties.

POOL. Voy. POLUS.

POOT (Hubert), poète hollandais, né au hameau d'Abstwoude, près de Delft, le 20 janvier 1689, d'un paysan, n'abandonna presque point la char-rue, et trouva néanmoins assez de loisir pour s'exercer et exceller dans la poésie flamande. Il a mérité d'être appelé par plusieurs *l'Hésiode de la Hollande*. Poot mourut à l'âge de 45 ans, le 31 décembre 1755. Ses poésies ont été recueillies en 5 vol. in-4, Delft, 1726, 1728 et 1755, enrichis de son portrait, de vignettes et de fleurons.

POPE (Alexandre), vit le jour à Londres le 22 mai 1688. Il était d'une ancienne famille noble du comté d'Oxford. Les auteurs de sa naissance, catholiques romains, ne lui laissèrent qu'une médiocre fortune. Faible de santé, mal conformé, bossu même, il fut l'objet des plus tendres soins de sa mère, et reçut dans la maison paternelle une éducation digne des dons heureux que lui avait faits la nature. A 6 ans il lisait déjà les poètes grecs et latins chez un vieux prêtre catholique où il était en pension : depuis il termina ses premières études à Londres ; là, ayant été au spectacle, il avait improvisé au bout de quelques jours une pièce sur un sujet grec. Rappelé à 12 ans dans la maison paternelle, il étudia les Eglogues de Virgile avec passion. Cette étude et l'aspect des champs l'entraînèrent à la composition de ses *Pastorales*. Il écrivit aussi une *Ode sur la vie champêtre* et plus tard il composa un poème intitulé la *Forêt de Windsor*, puis une *Eglogue sur la naissance du Messie*. On trouve dans cette dernière pièce des idées sublimes et une poésie fort élevée. L'*Essai*

sur la critique parut en 1709, et mit le jeune poète au rang des plus beaux génies de l'Angleterre, quoiqu'il n'y eût pas d'ordre dans le plan, et que l'imagination n'y soit pas toujours bien réglée. L'abbé du Resnel en a donné une traduction estimée. Le *Temple de la Renommée*, poème qui parut en 1710, offre encore moins d'ordre que l'*Essai sur la critique* ; tout y est confus ; il y a cependant des morceaux d'une grande beauté, et qui décèlent l'homme de génie. La *Boucle de cheveux enlevée*, petit poème en cinq chants, publié en 1712. Cette bagatelle ne respire que la galanterie, elle a été trad. en franç. par Marmontel, et en italien par Pignotti ; mais l'*Épître d'Héloïse à Abailard* paraît dictée par tout ce que l'amour le plus violent peut inspirer. Le poète y peint les combats de la nature et de la grâce d'une manière où la piété et la paix des âmes pures n'ont rien à gagner. Un travail plus considérable occupait Pope, lorsqu'il enfanta cette épître : il préparait une traduction en vers de l'*Illiade* et de l'*Odyssée*. Toute l'Angleterre souscrivit pour cet ouvrage, et l'on prétend que l'auteur, qui n'était rien moins que désintéressé, y gagna près de cent mille écus. Quand l'*Homère* anglais vit le jour, il parut fort au-dessous du grec, quoiqu'on y trouvât de l'abondance et de la force. Ses ennemis ou ses rivaux en profitèrent pour l'accabler de sarcasmes. Ils allèrent jusqu'à ridiculiser sa figure et sa taille, qui en effet n'étaient pas avantageuses ; ils lui reprochèrent d'être *puant, laid et bossu*. Pope répondit par une satire intitulée la *Dunciade*, c'est-à-dire l'*Hébétiade* ou la *Sottisiade*. Il y passait en revue les auteurs et les libraires. Cette satire basse et indécente respire la fureur. L'auteur eut honte dans la suite de l'avoir enfantée ; il n'hésita point à la jeter au feu, en présence du docteur Swift, qui la retira promptement, et lui rendit le mauvais office de la conserver. Non contents de le traiter dans vingt libelles d'*ignorant, de fou, de monstre, d'homicide, et d'empoisonneur*, ses adversaires firent courir dans les rues de Londres une relation d'une flagellation ignominieuse. Cette satire, où il y avait quelques traits perçants, et qui ne tombaient pas absolument à faux, remplit d'amertume le cœur de Pope. Il ne se contenta pas de faire écrire un *Avis au public*, où il attestait qu'il n'était pas sorti de sa maison le jour marqué par la relation, il voulut encore ajouter de nouveaux traits à la *Dunciade*. Ses amis lui conseillèrent de ne répondre à ses adversaires que par des ouvrages louables, et il enfanta l'*Essai sur l'homme*. L'auteur embellit les matières les plus sèches par une élocution noble, facile, énergique, variée avec art. Il y a pourtant des descriptions trop étendues et des pensées répétées ; on y trouve peu de solidité dans quelques assertions, peu d'ordre et de liaison entre les idées, et, ce qui fait l'objet d'une critique plus grave, des principes favorables à l'irréligion, une morale vague et sans autorité, une métaphysique imaginaire et illusoire. Il est vrai que Ramsay a tenté de faire l'apologie de ses sentiments, dans une lettre écrite à Racine le fils, auquel Pope écrivit lui-même ; mais il est bien difficile à qui-

conque a lu les ouvrages et a connu les amis de Pope, de n'avoir pas quelques doutes sur ses sentiments. « Après avoir lu ce poème dans l'anglais, » dit Racine, loin d'en être le défenseur, je re- » connais qu'il ne peut être justifié que par des » explications forcées, et que le système qu'il pré- » sente d'abord est celui du déisme. » Plusieurs écrivains l'ont traduit en français. La version de l'abbé du Resnel, en vers, n'est pas assez littérale, et celle de M. Silhouette, en prose, l'est trop. L'abbé Millot en a donné une en 1761, qui ne vaut aucune des deux précédentes. On trouve à la suite de sa traduction une épître morale de Pope sur la connaissance des hommes. C'est un tissu de réflexions où le génie anglais se montre dans tout son éclat et avec tous ses défauts. Cette épître tient par son sujet à l'*Essai sur l'homme*, et on peut la regarder comme une carte particulière, où est tracé en détail ce qu'une carte générale ne présente qu'en gros. (voy. DELILLE et FONTANES). Pope a encore composé des *Odes*, des *Fables*, des *Épithames*, des *Prologues*, et des *Épilogues*, il passe pour le poète le plus élégant et le plus correct, et, ce qui est encore beaucoup, le plus harmonieux qu'ait eu l'Angleterre. Il a réduit les sifflements aigres de la trompette anglaise au son doux de la flûte. Nous ne parlerons point de ses *Lettres*, dont on a un recueil assez ample. S'il y en a deux ou trois qui puissent intéresser le public, toutes les autres ne sont presque d'aucun prix; et il en est ainsi de presque toutes les collections de ce genre. Ses différents ouvrages ont été recueillis à Londres en 1751, 20 vol. in-8, 1769, 5 vol. in-4, 1797, 9 vol. in-8, 1806, 10 vol., et 1824, 10 vol. gr. in-8, une des meilleures éditions des œuvres de ce poète célèbre. Sa *Traduction* d'Homère ne se trouve pas dans toutes les éditions de Pope; mais comme elle a été imprimée plusieurs fois séparément, on peut l'y réunir. Les *Œuvres diverses de Pope, traduites de l'anglais*, 1767, 8 vol. in-12, sont un livre médiocre et qui n'a presque aucune valeur; mais les amateurs recherchent l'édition plus complète et surtout beaucoup plus belle, de Paris, 1779, 8 vol. in-8, fig. Cependant la plupart des traductions insérées dans ce recueil sont lourdes, maussades, pesantes. « Pope, dit un critique, avait plus de subtilité dans » l'esprit, que de vérité et de jugement. Il n'a ni le » génie de Milton, ni le goût épuré d'Addison. Son » talent principal était d'imiter et de s'approprier » les idées d'autrui; le talent qui lui manquait était » l'invention et l'ordre. Il entassait beaucoup de » parties brillantes, dont il ne savait pas faire un » tout bien proportionné. La plupart de ses détails, » pris séparément, sont bien; mais malgré son » système le tout n'est pas bien. » On a souvent cité de lui ce morceau sur la mort, qui est effectivement d'une grande beauté « O Mort, je te bénis! » C'est toi qui frappes les tyrans, qui en purges la » terre, qui mets un frein à la cruauté et à l'am- » bition. C'est toi qui confonds dans la poussière » ceux que le monde avait flattés, et qui regar- » daient les hommes avec mépris. Ils tombent, et » nous respirons. Sans toi, nos malheurs seraient » éternels. O Mort, qui tiens en respect les hommes

» durs et heureux, qui jettes l'effroi dans les cœurs » coupables, espoir des infortunés, achève d'étendre » ton bras sur les scélérats puissants et respectés! » Il ne reste plus qu'à faire connaître l'homme, après avoir fait connaître l'écrivain. Pope était bon parent et bon ami; il avait de la philosophie, mais surtout de celle qui est de mode dans ce siècle, qui est beaucoup plus dans l'esprit que dans le caractère. Il était vain, railleur, colère, envieux; sacrifiant tout à sa réputation, d'une sensibilité puérile sur la critique, et capable des plus grandes violences pour la repousser. Il allait souvent chez son libraire, et il donnait de temps en temps des scènes de fureur, que sa figure, sa taille et la singularité de ses mouvements rendaient comiques. On l'accusait aussi d'avarice. Sa santé fut toujours chancelante, et l'art fut souvent appelé au secours de la nature. Il mourut d'une hydropisie de poitrine en 1774 à 56 ans.

POPE Voy. BLOUNT.

POPELINIÈRE (Lancelot VOESIN, seigneur de la), gentilhomme du Bas-Poitou, né vers 1540, était calviniste. Il servit dans la guerre des protestants, contre le gouvernement, soit à Toulouse (1562), soit dans le Poitou. En 1575, il prit Tonnay-Boutonne, et fit une descente dans l'île de Ré. Envoyé par le prince de Condé aux états de Blois, en 1576, il y rédigea la protestation de ses coréligionnaires. L'année suivante, il voulut défendre La Rochelle avec peu de forces, et il eut une vive querelle avec un de ses officiers, qui lui représentait l'impossibilité de l'entreprise. L'officier lui donna un coup d'épée au travers du corps, et sa blessure, dont il se rétablit avec beaucoup de peine, l'empêcha de continuer la guerre. Peu de temps après, il fit son abjuration, et mourut en 1608, au faubourg St.-Germain, presque dans la misère. C'était un homme d'une imagination vive, mais mal réglée. On a de lui: une *Histoire de France*, depuis 1550 jusqu'en 1577, en 4 vol. in-8. Quoique la matière soit vaste, il pouvait se renfermer dans des bornes plus étroites. Il narre avec assez de netteté. Il est sincère et exact dans beaucoup d'endroits, et, s'il ne l'est pas en tout, c'est par zèle pour le calvinisme. Un ouvrage intitulé *Les Trois Mondes*, 1582, in-4; l'*Histoire des histoires*, 1599, in-8, etc. Ce n'est qu'un recueil de bruits populaires. *Histoire des derniers troubles*, etc., depuis 1562, Cologne, 1571; l'*Amiral de France*, 1584.

* POPHAM (sir Home RIGGS), amiral anglais, né en 1762 à Gibraltar d'une famille originaire d'Irlande, fut le 21^e fils de sa mère qui mourut en lui donnant le jour. Son père, consul à Tétuan, dans le Maroc, n'eut pas moins de 44 enfants de ses différentes femmes. Elevé par les soins de l'un de ses frères, jurisconsulte à Madras, il passa de l'université de Cambridge au service de mer comme simple matelot, dans l'escadre de sir Thomson; et plus tard suivit ce commodore sur la côte d'Afrique comme intendant maritime. De retour en Angleterre après la mort de son patron, il offrit ses services à la compagnie des Indes, qui le chargea de diverses commissions. En 1788, il fut un des commissaires envoyés pour visiter New-Harbour, qui

avait été représenté comme très-propre à devenir un arsenal maritime. En 1791, il commandait dans l'Inde un bâtiment du pays, avec lequel il se rendit à Bombay; mais il éprouva de violentes tempêtes qui le forcèrent de jeter l'ancre à Poulou-Pinang, appelé maintenant l'île du prince de Galles. Cet accident le conduisit à la découverte du passage du Sud, dont une carte fut publiée la même année avec la permission du gouvernement. La guerre ayant éclaté entre l'Angleterre et la France, il fut attaché à l'armée du duc d'York, et se fit remarquer en 1793 à la défense de Nieuport et de Nimègue. La valeur dont il avait fait preuve fut récompensée par le rang de capitaine. Il eut de 1798 à 1800, le commandement d'une compagnie de marins qu'on avait organisés pour défendre les côtes de l'Angleterre, contre toute invasion des Français. A la fin de 1800, envoyé dans les Indes avec une escadre de quatre vaisseaux de ligne, il fut ensuite chargé par le gouverneur-général Wellesley, de différentes missions auprès du shérif de la Mecque et d'autres chefs de l'Arabie. De retour en Angleterre, il trouva le ministère changé, et les wighs à la tête des affaires. Ce parti désapprouva sa conduite et le laissa sans emploi; mais élu au parlement par le bourg d'Yarmouth, il profita de sa position pour censurer à son tour l'administration, et le nouveau changement de cabinet en 1804 le fit remettre en activité. Il obtint alors le commandement de l'*Antelope*, de 50 canons, et fut chargé de faire l'essai d'un nouveau moyen de destruction des flottes. Il commanda l'expédition qui s'empara du cap de Bonne-Espérance en janvier 1806 : de là, il se porta sur Buenos-Ayres; mais ayant fait sans autorisation cette entreprise, il fut à son retour traduit devant une cour martiale et sévèrement admonesté. Il fut employé de nouveau dans l'expédition contre Copenhague, puis à l'attaque de l'île de Walcheren. Durant la guerre de la péninsule, il commanda le *Vénérable*, vaisseau de 74 canons, sur la côte d'Espagne. Elevé, en 1814, au grade de contre-amiral du pavillon blanc, il s'occupa de la confection d'un télégraphe nommé *Sémaphore*, qui fut adopté par le gouvernement, et employé, en 1815, sur la côte depuis Bridport jusqu'à l'extrémité du comté de Cornouailles. En 1819, il eut le commandement de la station de la Jamaïque, et peu après, celle des Antilles, et fit de vains efforts pour ménager un accommodement entre le roi noir Christophe et le général Boyer. De retour en Angleterre en 1820, il mourut à Cheltenham le 11 septembre de la même année. Il était membre de la société royale de Londres, etc. Il a publié : *Exposé succinct des faits relatifs au traitement éprouvé par lui, depuis son retour de la mer Rouge*, 1805, in-8; *Description de l'île du Prince de Galles*, 1805, in-8; *Principes et règlements à observer sur les vaisseaux de Sa Majesté*, 1805, in-4.

POPIEL 1^{er}, roi de Pologne, fils de Lesek ou Lechus III, et selon d'autres IV, lui succéda vers 815, et mourut cinq ans après. Son fils, Popiel II, qui lui succéda, est célèbre dans les annales polonaises par sa mort tragique et extraordinaire. Les historiens rapportent qu'il fut mangé par des rats

avec sa femme et ses enfants vers 840. (Voy. ΟΘΘΟΝ ou HATTON.) Piasl lui succéda après un interrègne d'un an ou deux.

POPILIUS (C.), de l'illustre famille des Popiliens, qui donna plusieurs grands hommes à la république romaine. Il fut député vers Antiochus, roi de Syrie, pour l'empêcher d'attaquer Ptolémée, roi d'Egypte, et allié du peuple romain. Le monarque syrien chercha à éluder par adresse la demande des Romains; mais Popilius aperçut son dessein, et traçant, avec sa baguette, un cercle autour de lui, il lui ordonna de n'en point sortir, sans lui donner une réponse décisive ou de paix ou de guerre. Cette action intimida tellement Antiochus qu'il renonça à son projet, l'an 168 avant Jésus-Christ, et évacua toutes les villes de l'Egypte où il avait garnison. — Il ne faut pas confondre C. Popilius avec un autre Popilius, scélérat obscur, qui tua Cicéron, quoique ce grand orateur lui eût conservé la vie par son éloquence.

POPILIUS NEPOTIANUS. Voy. NÉPOTIEN.

POPÉE (Poppea Sabina), fille de Titus Ollius, qui avait été questeur, prit le nom de son aïeul maternel Poppeus Sabinus, qui avait illustré sa famille par les honneurs du triomphe. Elle fut mariée à un chevalier romain, nommé Rufus Crispinus, et elle en avait un fils, lorsque Othon, qui fut depuis empereur et alors favori de Néron, l'enleva à son mari et l'épousa. Il ne cessa de la louer devant Néron, qui en devint amoureux, répudia sa femme Octavie, qui fut bientôt sacrifiée à sa rivale, et épousa Poppée. Comme Poppée n'espérait pas monter sur le trône pendant la vie d'Agrippine, elle irritait sans cesse Néron contre sa mère, qui fut enfin sacrifiée. Ce ne fut qu'après la mort d'Agrippine, qu'Octavie fut répudiée. Néron eut une fille de Poppée. La naissance de cet enfant lui causa des transports de joie violents. Il lui donna le nom d'Auguste, ainsi qu'à sa mère. Poppée ne jouit pas longtemps de sa faveur, sous un prince cruel et bizarre. Elle mourut d'un coup de pied que lui donna Néron, lorsqu'elle était enceinte, l'an 65 de Jésus-Christ. Elle s'était permis de railler l'empereur. Il la regretta ensuite, rendit à ses restes de grands honneurs et prononça lui-même son oraison funèbre. Les soins que Poppée prenait de sa beauté sont célèbres : elle se baignait tous les jours dans du lait d'ânesse.

POQUELIN. Voy. MOLIÈRE.

POQUET. Voy. LIVONIERE.

PORBUS. Voy. PORBUS.

PORCACCHI (Thomas), écrivain toscan, né vers 1530 à Castiglione-Aretino, mourut à Venise en 1585. Il traduisit en italien *Justin*, *Dion*, *Plutarque*, et d'autres auteurs grecs et latins. On a de lui d'autres ouvrages, dont le plus curieux est intitulé : *Funerali antichi di diversi popoli e nazioni, con figure del Porro*, Venise, 1574, in-4. Il cultiva aussi les muses italiennes et latines; mais il eut moins de succès en vers que dans les recherches d'érudition. On cite encore de lui : *Le Isole più famose del mundo*, Venise, 1572, in-fol.; 4^e édit., 1604, aussi in-fol.

PORCAIRE (saint) ou PORCHAIRE, abbé de Lérins en 751, était à la tête de 500 moines, lorsque

les Sarrasins ou Maures d'Espagne vinrent fonder sur cette île, au retour du siège d'Arles. Ces barbares massacrèrent tous ces saints religieux, à l'exception de quatre, qu'ils emmenèrent avec eux. Ceux-ci, s'étant sauvés, revinrent à Lérins, et n'y trouvèrent qu'un vieillard appelé *Eleuthère*, qui s'était caché dans une grotte pendant cette horrible boucherie. Ils l'élurent pour abbé, après avoir fait revenir d'Italie 56 religieux que saint Porcaire y avait envoyés à la première nouvelle des incursions des Sarrasins en Provence. Les habitants de Monverdan, près du Lignon en Forez, croient que saint Porcaire se retira chez eux, et qu'il y fut depuis martyrisé par les Sarrasins. Mais si le saint de ce nom qu'ils honorent est le même que l'abbé de Lérins, ce sera quelque translation de ses reliques, qui aura donné lieu au culte qu'ils lui rendent.

PORCELLETS (Guillaume des), seigneur en partie de la ville d'Arles, suivit en 1265 Charles 1^{er}, roi de Naples, dans son royaume de Sicile. Il se signala à la conquête de Naples, et mérita le titre de chevalier et le gouvernement de la ville de Pouzzoles. Sa probité et sa douceur le firent épargner seul à Palerme pendant le massacre terrible des Vêpres siciliennes.

PORCELLUS ou **PORCELIUS** (Pierre), écrivain de Naples, fut ainsi appelé parce qu'il garda, à ce que l'on croit, les pourceaux dans sa jeunesse. On ne sait comment il sortit de l'obscurité : ce qu'il y a de constant, c'est qu'il se qualifie *Secrétaire du roi de Naples*. Ses talents lui procurèrent l'amitié et l'estime de Frédéric, duc d'Urbain et célèbre général, mort en 1482. Il se trouva en 1452 dans l'armée des Vénitiens, qui étaient en guerre avec les Milanais. Porcellus y était, non comme guerrier, mais comme témoin des belles actions du comte Jacques Piccinino, qui combattait à ses frais pour les Vénitiens. Ce héros l'honorait de son estime, le logeait avec lui, et l'admettait tous les jours à sa table. Porcellus écrivit l'histoire de ce général, et l'adressa à Alphonse d'Aragon, sous ce titre : *Commentaires du comte Jacques Piccinino, appelé Scipion Emilien*. Ce morceau d'histoire, qui fut publié en 1751, par Muratori, dans le tome 20 de ses *Ecrivains d'Italie*, plait par les agréments du style. Son ouvrage est en 9 livres ; il avait fait une suite de cette histoire, mais elle est demeurée manuscrite. On a encore de Porcellus des *Epigrammes*, d'un style simple et naturel. On les trouve dans un Recueil de poésies italiennes, 1559, in-8.

* **PORCHER DE LISSONAY** (Gilles), comte de Richebourg, né en 1755, à la Châtre, y remplissait les fonctions de subdélégué et de procureur du roi. Au commencement de la révolution, il fut nommé successivement maire, commissaire du roi près le tribunal du district, et député suppléant du département de l'Indre à l'Assemblée Législative, où il ne siégea point. Réélu député à la Convention, dans le procès du roi, il vota pour la détention et le bannissement à la paix, déclarant qu'il votait non comme juge, n'en ayant pas le droit, mais comme représentant chargé de prendre des mesures de sûreté générale ; il se déclara aussi pour l'appel au peuple et pour le sursis. Depuis, il se fit peu remarquer

dans l'assemblée, et ce ne fut qu'après le 9 thermidor qu'on le vit agir avec beaucoup d'activité, tant au comité de législation, au nom duquel il fit de fréquents rapports, entr'autres celui qui amena, le 26 mai 1793, la suppression du tribunal révolutionnaire que dans les départements où il fut envoyé en mission. Il s'y conduisit d'une manière très-moderée ; néanmoins, aux approches de vendémiaire, se trouvant dans le Calvados, il dénonça les manœuvres des royalistes. Après la session il fut élu au conseil des Anciens par les deux départements de la province de Berry et continua de se montrer favorable au système républicain, quoiqu'il fût souvent en opposition avec le Directoire. En 1796, il fut réélu au même conseil par le département du Gard ; mais son élection ayant été annulée, il devint membre de la commission administrative des hospices civils de Paris. Il perdit cet emploi en 1799, à la suite d'un renouvellement général ; mais il fut réélu au conseil des Anciens, et dans le mois de novembre, il se prononça en faveur de la révolution de Saint-Cloud, qui mit le pouvoir aux mains de Bonaparte. Alors il fit partie de la commission intermédiaire du conseil, et enfin il entra au sénat conservateur. Il en était secrétaire à l'époque de la chute de Bonaparte (1814), et il signa, en cette qualité, la création d'un gouvernement provisoire et la déchéance de l'empereur. Le roi le nomma pair de France le 4 juin. N'ayant pas été appelé à la chambre des cent-jours, il conserva cette dignité jusqu'à sa mort, arrivée le 12 avril 1824.

PORCHERES d'ARBAUD (François de), né à Saint-Maximin en Provence, fut un des élèves de Malherbe, qui lui légua la moitié de sa bibliothèque. Porchères obtint une place parmi les premiers membres de l'académie française, et mourut l'an 1640, en Bourgogne, où il s'était marié. Ses poésies sont : une *Paraphrase des psaumes graduels* ; des *Poésies diverses* sur différents sujets, Paris, 1653, in-8 ; et plusieurs autres pièces, insérées dans les recueils de son temps ; une *Ode* au cardinal de Richelieu. On lui attribue un *Sonnet sur les yeux de la belle Gabrielle d'Estrées* ; sonnet qui lui valut, dit-on, une pension de 1,400 liv., de la part de Henri IV, souvent plus généreux en fait de galanterie qu'économe de la richesse publique (1). Porchères avait un frère, gentilhomme ordinaire de la chambre du roi, qui cultivait aussi la poésie, et dont on a les *Psaumes de la pénitence de David*, trad. en vers, Grenoble, 1651, in-12, et Marseille, 1685. Cette seconde édition est plus ample. Franç. Porchères, admis le 6^e à l'acad. française, y eut pour successeur le célèbre avocat Patru (voy. ce nom).

PORCHERON (dom David-Placide), bénédictin et bibliothécaire de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, naquit à Châteauroux en Berri l'an 1632. Les langues, l'histoire, la géographie, les généalogies et les médailles entraient dans la sphère de ses con-

(1) Le Sonnet est imprimé dans un recueil de 1607, intitulé : *Le Parnasse des plus excellents poètes de ce temps ou les Muses françoises ralliées de diverses parts* ; mais le fruit de la pension qu'il lui aurait valu, pourrait bien être apocryphe ; car Porchères, dans la préface de ses *Psaumes*, se plaint de la rigueur de sa fortune.

naissances. Ce pieux et savant religieux mourut à Paris dans l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, en 1694, à 42 ans. On a de lui : une édition des *Maximes pour l'éducation d'un jeune seigneur*, laquelle il publia en 1690, après en avoir réformé le style. Il y ajouta une traduction des *Instructions* de l'empereur Basile le Macédonien pour Léon son fils, et la *Vie* de ces deux princes. Une *Edition* de la *Géographie de l'Anonyme de Ravenne*, qu'il publia en 1688, in-8, avec des notes curieuses et savantes : ouvrage très-utile pour la géographie du moyen-âge ; il contribua à la nouvelle *Edition* de saint Hilaire, et à quelques autres éditions publiées par ses confrères.

PORCHETTI SALVAGIO, en latin de SILVATICUS, savant et pieux chartreux génois, qui mourut vers 1515, s'occupa dans sa solitude à réfuter les Juifs dans un livre intitulé : *Victoria adversus impios Hebræos ex sacris litteris, tum ex dictis Talmud, ac cabalistarum, et aliorum omnium auctorum quos Hebræi recipiunt, monstratur veritas catholice fidei* ; cet écrit dont la publication est due à Augustin Justiniani, évêque de Nebbio, qui eut beaucoup de peine à le mettre en ordre, parut à Paris, 1520, in-fol., gothique, assez rare. Cet ouvrage, dont Raimond Martin lui avait fourni le modèle, et qui depuis fut copié par Pierre Galatin, renferme de fort bonnes choses, mais aussi quelques raisonnements peu concluants ; son zèle paraît quelquefois plus avantageusement que sa logique. (*Voy.* JUSTINIANI Augustin.)

PORCIE, fille de Caton d'Utique, et femme, en premières noces, de Bibulus, puis de Brutus, se rendit célèbre par son esprit et par son courage. Dans le temps que Brutus devait exécuter contre César la conjuration qu'on lui cachait, elle se fit elle-même une grande blessure. Son mari demanda la raison d'une si étrange conduite. « C'est, répondit-elle, pour vous faire connaître avec quelle constance je me donnerais la mort, si l'affaire que vous allez entreprendre venait à échouer et causer votre perte. » Brutus ayant perdu la vie quelques années après, elle ne voulut point lui survivre. Ses parents s'opposèrent à ce funeste dessein, et lui ôtèrent toutes les armes avec lesquelles elle pouvait se nuire ; mais elle avala des charbons ardents, dont elle mourut l'an 42 avant J.-C. — Il y a eu une autre Porcie, sœur de Caton d'Utique, de laquelle Cicéron parle avec éloge.

PORCQ (Jean le), prêtre de l'oratoire, né dans le diocèse de Boulogne, professa, pendant cinquante ans, la théologie à Saumur, dans l'école célèbre qu'y avait formée la congrégation de l'oratoire, et qui a produit plusieurs sujets distingués. Le Porcq était très-opposé à la doctrine de Jansénius, et il la combattit dans le livre suivant : *Les sentiments de saint Augustin sur la grâce, opposés à ceux de Jansénius*, 1682, in-4. Cet ouvrage, tout dogmatique, est divisé en deux parties : l'une, des preuves ; l'autre, des objections : il est dédié au roi, et muni de l'approbation d'un évêque et de plusieurs docteurs. En 1700, Le Porcq en donna une seconde édition augmentée ; il rend compte de ces augmentations dans la préface, et répond à

quelques reproches de ses adversaires. Ceux-ci ne l'ont pas ménagé, et ils parlent avec beaucoup de mépris de son livre, qui ne nous a point paru mériter un jugement si sévère. C'est un ouvrage de controverse sans aucune personnalité ; l'auteur s'occupe même très-peu des personnes, et se borne à traiter le fond des questions, et à montrer que Jansénius a mal entendu saint Augustin, et que la doctrine du saint docteur est entièrement opposée à celle du théologien moderne. Le P. Le Porcq mourut à Saumur, le 5 avril 1722, dans sa 86^e année. « C'était, dit Goujet lui-même, un homme de » beaucoup de piété. » Le même Goujet raconte de Le Porcq des choses assez ridicules, mais très-peu vraisemblables ; *voy.* la *Bibliothèque des auteurs ecclésiastiques du XVII^e siècle*, II, p. 585. Il est vrai que le livre du P. Le Porcq lui suscita des ennemis dans sa congrégation ; mais ce livre, qui n'offre qu'une discussion modérée, ne devait pas blesser des gens sages et de bonne foi. Le ton seul dont l'auteur parle d'un de ses critiques, dans la préface de l'édition de 1700, annonce un homme qui voulait éviter tout ce qui ressent l'esprit de parti. On ne sait pourquoi Dupin n'a pas cité Le Porcq dans sa table des ouvrages, à la fin du IV^e vol. de son *Histoire ecclésiastique du XVII^e siècle*.

PORDENONE (Jean-Antoine LICINIO REGILLO, dit le), peintre, né en 1485 au bourg de Pordenone, dans le Frioul, à 8 lieues d'Udine, mourut à Ferrare en 1540. Ce fut dans l'école du Giorgion, qu'il étudia les effets piquants de la nature, pour les transporter dans ses ouvrages. Charles-Quint combla ce peintre de biens, et le décora du titre de chevalier. Le Pordenone a beaucoup peint à fresque ; il y a plusieurs villes d'Italie enrichies de ses ouvrages. Son tableau de *saint Augustin*, et deux chapelles qu'il a peintes à fresque à Vicence, sont particulièrement admirés. Il existait une rivalité ou plutôt une véritable inimitié entre le Pordenone et le Titien. Il est considéré comme le second maître de l'école vénitienne. — Son neveu Jules-Licinio le PORDENONE, né en 1500 à Venise, mort à Augsbourg en 1561, fut son élève, et réussissait dans la peinture à fresque. Il a peint à Venise et dans plusieurs autres endroits de l'Italie. Les magistrats d'Augsbourg, charmés des ouvrages qu'il y a faits, ont cru devoir honorer sa mémoire par une inscription particulière.

POREE. *Voy.* PORREE.

POREE (Charles), jésuite, né en 1675 à Vendes, près de Caen, entra dans la société des jésuites en 1692. Il professa d'abord les humanités en province, et se fit une grande réputation. Appelé à Paris pour y faire sa théologie, il fut chargé en même temps de la direction de quelques pensionnaires. Les progrès qu'ils firent sous un tel maître, l'idée que ses supérieurs avaient de ses talents, le firent nommer, en 1708, professeur de rhétorique au collège de Louis le Grand, emploi qu'il n'accepta qu'à regret. Si l'on n'eût écouté que ses inclinations et ses instances, il se serait consacré pour toujours aux missions contre les infidèles. Le père Porée, choisi immédiatement après le père Jouvenci, le remplaça dignement. Même zèle, même piété, même appli-

cation ; mais plus d'esprit, plus de génie, plus d'élévation dans le successeur. Une latinité moins élégante et moins pure, mais un style plus vif, plus ingénieux, un style que Sénèque et Pline auraient peut-être envié. On lui a reproché de n'avoir point l'éloquence nombreuse et périodique de Cicéron ; mais il ne voulait pas l'avoir. Le style coupé, pressé, vif, lui paraissait plus convenable pour des discours académiques, tels que ceux qu'il prononçait à l'ouverture des classes, et plus propre à aiguïser l'esprit des jeunes gens et à exercer leur imagination. Le père Porée forma des élèves dignes de lui, pendant les 33 années qu'il occupa la place de professeur, jusqu'à sa mort, arrivée en 1741. Il aimait ses disciples, et avait l'art de s'en faire aimer. Il les rappelait à leur devoir par la douceur, et à la vertu par ses exemples. Occupé uniquement de son emploi, il était presque aussi solitaire au milieu de Paris que dans un désert. On a de lui un *Recueil de harangues*, publié à Paris en 1735, en 2 vol. in-12. On ne peut nier qu'il n'y ait dans ses discours un grand nombre de tours ingénieux, de pensées fines, d'expressions vives et saillantes ; mais on y trouve en même temps des jeux de mots, des antithèses, et en général un tour tout différent de celui de l'éloquence romaine. On raconte à ce sujet l'anecdote suivante. Le père Thoulier (depuis l'abbé d'Olivet), lui parla un jour de cette différence. Le père Porée répondit : *Après tout, que trouvez-vous de si beau dans Cicéron ? — Je vous promets là-dessus le secret, votre vie durant*, reprit le père Thoulier, un des plus zélés partisans de l'orateur de Rome. Un second *Recueil de harangues*, Paris, 1747, in-12. Il y en a quelques-unes sur des sujets pieux, dans lesquels il est plus simple que dans ses discours d'apparat. Il ne pense qu'à éclairer l'esprit et à toucher le cœur, et il réussit. Six *Tragédies* latines, publiées en 1743, in-12, par le père Griffet, qui les a ornées d'une *Vie* de l'auteur. Il y a plusieurs morceaux pleins d'élévation, de noblesse et de pathétique ; mais tout n'est pas égal. Cinq *Comédies* latines en prose, en 1749, in-12, qui ont vu le jour par les soins du même éditeur. Le comique du père Porée est gracieux et toujours décent. Il n'a ni le *vis comica* de Plaute, ni l'élégante simplicité de Térence ; mais on admire la flexibilité de son esprit et surtout l'attention d'amener une morale exacte à la portée des jeunes gens. Le père Porée a fait d'autres pièces fugitives, telle que celle qu'il composa sur la dernière maladie du père Commire, où l'on remarque beaucoup d'imagination et de poésie. On a gravé son portrait, avec ces mots au bas, qui renferment un éloge d'autant plus flatteur qu'il est fondé sur la plus exacte vérité : *Pietate an ingenio, poesi an eloquentia, modestia major an fama ?* L'abbé Ladvoat blâme l'usage de faire représenter aux écoliers des comédies, et prétend qu'on devrait leur préférer les exercices en forme de plaidoyers, dont on se sert, dit-il, depuis le père Porée dans le collège Louis-le-Grand. Cet habile jésuite avait effectivement employé ce moyen établi par le père le Jay, et on convient qu'il l'avait porté à toute la perfection dont il est susceptible ; mais il croyait le théâtre plus propre à corriger le ridicule des jeunes gens,

et à leur donner de la hardiesse pour les actions publiques auxquelles on les destine. Ce sentiment est incontestable et sensiblement vrai dans ses effets ; mais le théâtre en général est aujourd'hui si corrompu, est devenu une source si vaste et si sûre de corruption, que dans la crainte de nuancer le bien avec le mal, il est convenable de sacrifier les avantages d'un théâtre honnête et innocent aux dangers du théâtre devenu l'école des vices et des abominations humaines.

PORÉE (Charles-Gabriel), frère du précédent, naquit à Caen, en 1685. Le dégoût que ses premiers maîtres lui firent prendre pour l'étude, dura jusqu'à 25 ans, qu'il se cassa la jambe. La lecture, sa ressource contre l'ennui pendant la guérison de cet accident, devint une passion qui ne le quitta qu'avec la vie. Il entra dans la congrégation de l'Oratoire d'où son frère le fit sortir bientôt après, pour le placer auprès de l'illustre Fénélon, en qualité de bibliothécaire. Ensuite, il fut curé dans l'Auvergne jusqu'en 1728, que le roi lui donna, dans la cathédrale de Bayeux, un canonicat qu'il résigna deux ans après. On le contraignit encore d'accepter la cure de Louvigny, près Caen ; il la garda vingt ans. Retiré dans cette ville au sein de sa famille, il partagea son temps entre la prière et l'étude jusqu'au 17 juin 1770, qu'il mourut. Il était gai, franc ; charitable, chéri de tous les honnêtes gens. Nous avons de lui : *Examen de la prétendue possession des filles de Landes, et Réfutation d'un mémoire où l'on s'efforce de l'établir*, Antioche (Rouen), 1758, in-8. Il fit cet ouvrage conjointement avec M. Dudonet, médecin à Caen. *La Mandarinade, ou Histoire du mandarinat de l'abbé de Saint-Martin*, connu dans le xviii^e siècle par ses ridicules : cette histoire en 3 vol. in-12 renferme beaucoup d'anecdotes amusantes sur l'abbé qui en est le héros. Ses extravagances fournirent, dit-on, à Molière l'idée du *Bourgeois gentilhomme*. Quatre *Lettres sur les sépultures dans les Eglises*, 1745. Cet ouvrage fut attaqué ; il répondit par un petit écrit, sous le titre d'*Observations. Nouvelles littéraires de Caen*, 2 vol. in-8. Il les commença en 1742 et les continua jusqu'à la fin de 1744. C'est un recueil de pièces, en prose et en vers, des académiciens de cette ville. Quarante-quatre *Dissertations sur différents sujets*, lues à l'académie de Caen, dont M. Porée a été pendant 30 années un des principaux ornements. Onze de ces dissertations ont été imprimées dans les *Mémoires* de cette académie, et dans les *Nouvelles littéraires*. Un grand nombre de *Corrections* et d'*Additions*, pour une nouvelle édition du *Dictionnaire de Trévoux*, restées manuscrites.

* PORION (Pierre-Joseph), évêque constitutionnel, né en 1745 à Thièvres, diocèse de Saint-Omer, fut professeur à la Flèche, puis à Arras, et devint en 1780 curé de Saint-Nicolas-des-Fossés dans cette ville. Elu le 30 mars 1791 évêque du Pas-de-Calais, en 1795 il renonça à ses fonctions, ainsi que la plupart des prêtres qu'il avait ordonnés ; se fit défenseur officieux, et fut quelque temps président de l'administration municipale de Saint-Omer. Il s'était marié à la fille d'un officier irlandais. En 1802, il vint se fixer à Paris où il vécut dans l'ob-

sécurité, et mourut le 20 mars 1850. Il a composé un *Commentaire de Lhomond*, et des *Corrigés de thèmes*. Il faisait des vers latins et français qui ne lui ont pas fait grande réputation, quoiqu'il ait chanté successivement les chefs des divers gouvernements qui se sont succédé pendant la révolution. On lui a donné une *Notice* dans la *Gazette des cultes* du 8 avril 1850.

PORLIER (Pierre), seigneur de Goupillières en Normandie, fut maître des comptes à Paris, et rendit un service important à l'ordre de Malte, en 1714. Les Turcs, sachant qu'il n'y avait pas de poudre dans l'île, résolurent d'en faire le siège. Porlier, sensible aux malheurs dont la religion était menacée, les prévint, en vendant sa vaisselle d'argent et d'autres effets précieux, pour acheter une grande provision de poudre, qu'il fit passer dans cette île, et les Turcs renoncèrent à leur projet. Le grand maître, Perellos de Rocafull, pénétré d'estime et de reconnaissance pour une action aussi généreuse, envoya à Porlier la croix de l'ordre. Il mourut à Paris dans un âge fort avancé.

* PORLIER (don Juan DIAZ), surnommé *El Marquesito*, maréchal-de-camp, capitaine général des Asturies, né vers 1775 à Carthagène en Amérique, était encore très-jeune lorsqu'il entra au service comme garde-marine. Il assista au désastreux combat de Trafalgar. Lorsque les Français envahirent la Péninsule, il entra dans un régiment d'infanterie et se distingua dans plusieurs occasions. Parvenu en peu de temps au grade de colonel, il se fit autoriser à lever un corps de *guérillas*, et mérita par d'éclatants services le grade de maréchal-de-camp et la capitainerie générale des Asturies. Ferdinand VII, replacé sur le trône, en 1814, l'accueillit avec distinction; mais Porlier qu'avaient séduit les idées libérales proclamées par les Cortès dans leur constitution, se montra peu favorable à la marche du gouvernement: il laissa même échapper des plaintes dans sa correspondance ainsi que dans ses entretiens. La police intercepta une de ses lettres, et bientôt après (10 août 1814) il fut enfermé dans le château de San-Antonio, d'où il ne sortit qu'au bout de plusieurs mois pour aller prendre les eaux d'Arteyo. C'est là que fut ourdi le fameux complot qui éclata dans la nuit du 18 au 19 septembre 1815, par la prise de Sainte-Lucie. Après y avoir réinstallé les anciennes autorités, il publia une proclamation dans laquelle il appelait aux armes ses concitoyens jaloux de reconquérir une liberté qu'ils avaient déjà payée au prix de tant d'efforts. Une junte provinciale de Galice s'institua sous sa présidence: elle lui décerna le titre de commandant général de l'intérieur du royaume. Il partit ensuite pour Santiago, où il comptait sur la coopération des troupes formant la garnison. Le gouverneur de la ville paralysa leurs dispositions, en payant la solde arriérée et en répandant l'or à pleines mains. Porlier arrivé à trois lieues de Santiago, épuisé de fatigues, s'était endormi, lorsque deux de ses sous-officiers, séduits à force d'argent et de promesses, livrèrent leur général. Conduit à la Corogne, il fut livré à une commission militaire, et pendu comme traître le 3 octobre 1815. Les restes de Porlier reçurent en 1820 une éphémère apothéose.

* PORMORANT (Alexandre-Colas de), né à Orléans au xvi^e siècle, embrassa l'état ecclésiastique et se consacra tout entier à l'instruction de la jeunesse et au soulagement des pauvres. Les services qu'il rendait furent récompensés par l'abbaye de la Madeleine de Pleine-Sèlve, diocèse de Bordeaux, dont les revenus ne lui servirent qu'à soulager un plus grand nombre d'infortunés. Il était depuis 1640 curé de Notre-Dame à Calais, et il administra cette paroisse pendant 35 ans avec un zèle que l'âge ne ralentit pas. Il mourut le 18 septembre 1675, pleuré de ses paroissiens et des pauvres dont il était le père. On a de lui: le *Triomphe de la Charité*, Paris, 1640; *Idée de la famille de Saint-Joseph, établie au faubourg Saint-Victor de Paris*, Paris, 1644, in-12, censurée par la Sorbonne; *Factum pour l'abbé de Pormorant, contre René Radigue*, au sujet de l'administration de l'hôtel-Dieu de Checi, en 1654, que nous ne citons que parce qu'il est écrit en vers. Il a publié plusieurs autres ouvrages de piété, et des réponses apologétiques à la censure de la Sorbonne.

PORPHYRE, philosophe platonicien, né près de Tyr, dans le bourg de Batanée, l'an de J.-C. 255, portait d'abord le nom de *Malchus*, qui signifie roi dans la langue syriaque; celui de *Porphyre*, *Purpuratus*, lui fut donné par Longin. Il étudia d'abord l'éloquence et la philosophie à Athènes sous ce rhéteur. De là il passa à Rome, où il prit Plotin pour maître. Après la mort de ce philosophe, il enseigna avec succès, et eut un grand nombre de disciples. On dit qu'il épousa la veuve d'un de ses amis, pour être plus à portée de faire du bien à sa femme et à ses enfants. Il paraît certain qu'il avait embrassé le christianisme, et que, par une inconstance très-peu philosophique, il le quitta pour un sujet fort mince. L'historien Socrate dit formellement que le platonicien de Batanée abandonna le christianisme, pour avoir été maltraité par quelques chrétiens de Césarée en Palestine. Il mourut sous le règne de Dioclétien, après s'être fait un grand nom par ses talents et par sa manière de vivre. Son génie était vif, entreprenant, passionné pour la nouveauté et les choses extraordinaires. « On voit, dit un critique, dans » tous ses ouvrages un esprit imbu de cette mysté- » rieuse théurgie, qui consistait dans divers moyens » de purifier l'âme, de la préparer à la communica- » tion la plus intime avec les esprits, de l'élever à » la connaissance des plus sublimes vérités, et même » en quelque manière, de la déifier. C'est là ce qu'il » s'efforce d'expliquer, et ce qu'il prétend démon- » trer par les *Vies* de Pythagore et de Plotin qu'il a » données, et qui sont toutes des miracles, des » prodiges, qu'il présente comme bien supérieurs à » ceux des chrétiens. Il est vrai qu'on n'en a point » d'autre garant que la parole de Porphyre lui- » même. Cette théurgie n'était au fond que la sœur » de la magie, qu'une espèce de commerce avec les » esprits séducteurs, qu'un ramas d'illusions sub- » tiles par lesquelles ces hommes orgueilleux et » présomptueux étaient souvent aveuglés eux- » mêmes, et séduisaient ensuite les autres. » Le plus célèbre de ses ouvrages est celui qu'il composa contre les chrétiens. Nous ne l'avons plus; mais il fallait qu'il fût bien répandu, puisqu'il a été réfuté

par saint Méthodius, évêque de Tyr; par Eusèbe, de *Præp. evang.*; par Apollinaire, saint Augustin, saint Jérôme, saint Cyrille et Théodoret. Ce philosophe avait lu l'Écriture sainte pour la combattre; et en comparant avec les historiens profanes les prophéties du livre de Daniel, il les trouva si claires, si détaillées et si conformes à l'histoire, qu'il s'imaginait que Daniel n'en avait pu être l'auteur, mais qu'elles avaient été composées par un écrivain qui avait vécu depuis Antiochus Epiphanes, et qui avait emprunté le nom de Daniel. On lui démontra le contraire, en exposant la tradition constante des Juifs et la manière dont s'est formé le canon des livres saints. Mais cette imagination de Porphyre est une excellente preuve de la clarté et de l'évidence frappante des prophéties. On vit ici les Juifs combattre pour les chrétiens, et la religion de Jésus-Christ avoir pour défenseurs ses plus cruels ennemis. Théodose le Grand fit brûler les ouvrages de Porphyre en 388. Ses traités *De abstinencia ab animalibus necandis*, et *De vita Pythagoræ*, parurent à Cambridge, 1653, in-8, avec des notes de Luc Holstenius; et Utrecht, 1767, in-8. On a encore de lui : *De antro nympharum*, Utrecht, 1765, in-4. On a imprimé sous son nom, *Porphyrii Isagoge latine*, Ingolstadt, 1492, in-fol. rare. Le *Traité sur l'abstinence des viandes* a été traduit en français par Mause, Paris, 1622, in-8, et par de Burigny, 1747, in-12. On doit au savant cardinal Mai un ouvrage inédit de Porphyre, adressé par ce philosophe à Marcelle sa femme, avec une trad. latine et des notes, Milan, 1816, in-8. Les *Œuvres choisies* de Porphyre ont été trad. en anglais par Th. Taylor, Londres, 1825, in-8.

PORPHYRE (Publius-Optatianus), poète latin, florissait sous l'empire de Constantin le Grand. Il composa en vers le *Panegyrique* de ce prince, vers l'an 379. Ce poème, présenté à l'empereur valut à l'auteur le rappel de l'exil où il était alors. Il fut imprimé à Augsbourg, en 1595, in-fol., de 28 feuillets. Rien n'est si ridicule que les difficultés que le poète a recherchées dans la confection de cet ouvrage. Ce sont des acrostiches au commencement et au milieu des vers, des chiffres entrelacés, des figures de mathématiques, etc., sur chaque page.

PORPHYROGÉNÈTE. Voy. CONSTANTIN.

* PORPORATI (Charles-Antoine), habile graveur, né à Turin, en 1741, vint jeune à Paris, où il reçut des leçons de J. G. Wille, de Chevillet et de Beauvarlet. Il fut reçu à l'académie des beaux-arts en 1775, sur la présentation de sa *Suzanne au bain*, d'après Santerre. L'amour de la patrie le rappela quelques années après à Turin; et le roi, qui avait encouragé ses dispositions, le nomma professeur de gravure. Il forma un grand nombre de bons élèves et mourut à Turin le 16 juin 1816. Ses principales estampes sont : *Agar renvoyée*, d'après Van Dick; le *Devoir naturel*, d'après Cignani; la *Mort d'Abel*, Paris, et *Oénone*, d'après Van der Werff; *Vénus et l'Amour*, *La Prêtresse compatissante*, *Le Couché*, etc. Son buvin, léger, donne beaucoup de moelleux aux chairs et de grace aux draperies.

* PORQUET (Pierre-Charles-François), né à Vire en 1728, de parents pauvres, fit de bonnes études

au collège de sa ville natale. Entré dans les ordres il vint à Paris, où, sur la recommandation de l'abbé Asselin son compatriote, il obtint la place de précepteur du chevalier ou l'abbé de Boufflers. Il se fit aimer de son élève et lui inspira le goût de la poésie qu'il cultivait lui-même en amateur. La protection de madame de Boufflers lui valut ensuite le titre d'aumônier du roi Stanislas, et il vécut à la cour de Lunéville bien vu de tout le monde. Après la mort de Stanislas, il revint à Paris où jusqu'à la révolution il passa la vie la plus douce au milieu des cercles les plus brillants, où ses talents et son caractère le faisaient chérir. La tempête dispersa ses amis et lui enleva toute sa fortune, c'est-à-dire les économies qu'il avait placées en rentes sur l'état. Le chagrin et la misère abrégèrent ses jours. On le trouva mort dans son lit le 22 novembre 1796, âgé de 68 ans. L'abbé Porquet s'était composé cette épitaphe :

D'un écrivain soigneux il eut tous les scrupules;
Il approfondit l'art des points et des virgules;
Il pesa, calcula tout le fin du métier,
Et sur le laconisme il fit un tome entier.

Ses vers sont dispersés dans l'*Almanach des Muses* et dans quelques autres recueils. On distingue dans le nombre une *Ode sur le bonheur*, et des *Stances sur l'espérance*. On a encore de lui son *Discours de réception* à l'académie de Nancy, en 1746, et des *Réflexions sur l'usure*. On trouve une *notice* sur cet homme aimable, et quelques-unes de ses pièces de vers dans le *Magasin encyclopédique*, 1807, tomes 2 et 3.

PORRÉE (Gilbert de la), né à Poitiers, fut chanoine, puis évêque de cette ville, après avoir enseigné la philosophie et la théologie avec une réputation extraordinaire. Le goût de son siècle était, en logique et en théologie, d'analyser tout, et de donner des noms différents aux différentes qualités des objets. Gilbert de la Porrée le suivit. Il avait composé plusieurs ouvrages théologiques, et avait traité les dogmes de la religion, plutôt selon les maximes d'Aristote que suivant le langage de l'Écriture et des saints Pères. Ainsi, par exemple, en parlant de la Trinité, il avait examiné la nature des personnes divines, leurs attributs, leurs propriétés. Il avait examiné quelle différence il y avait entre l'essence des personnes et leurs propriétés, entre la nature divine et Dieu, entre la nature et les attributs de Dieu. Comme tous ces objets avaient des définitions diverses, Gilbert jugea qu'ils étaient différents, que l'essence ou la nature de Dieu, sa divinité, sa sagesse, sa bonté, sa grandeur, n'étaient pas Dieu, mais la forme par laquelle il est Dieu. Ainsi, par une métaphysique aussi vaine et fautive qu'hétérodoxe, il regardait les attributs de Dieu et la Divinité comme de formes différentes; et Dieu, ou l'Être souverainement parfait, comme la collection de ces formes. C'est là l'erreur fondamentale de Gilbert de la Porrée. Il en avait conclu que les propriétés des personnes divines n'étaient pas ces personnes, que la nature divine ne s'était pas incarnée. Gilbert de la Porrée conserva tous ces principes, lorsqu'il fut élu évêque de Poitiers, et les expliqua dans un discours qu'il fit à son clergé. Arnauld et

Calon, ses archidiacres, le déférèrent au pape Eugène III, qui était alors à Sienne sur le point de passer en France. Lorsqu'il y fut arrivé, il fit examiner l'accusation qu'on avait portée contre l'évêque de Poitiers. Gilbert fut appelé à une assemblée qui se tint à Paris, en 1147, et ensuite au concile de Reims, tenu l'année suivante, et dans lequel on condamna les sentiments de Gilbert. Ce prélat rétracta ses erreurs, et se réconcilia sincèrement avec ses dénonciateurs. Il mourut en septembre 1154. Quelques-uns de ses disciples persévérèrent dans leurs sentiments, mais ils ne formèrent point un parti.

PORRETE (Marguerite), femme du Hainaut, vint à Paris, où elle composa un livre rempli des erreurs renouvelées par quelques quietistes modernes. (*Voy. MOLINOS*). Elle y disait, entre autres choses, « qu'une » personne anéantie dans l'amour de son créateur » peut satisfaire librement tous les désirs de la nature, sans crainte d'offenser Dieu. » Elle soutint opiniâtement cette doctrine, qui la fit condamner à être brûlée en 1510.

PORRETTI (Ferdinand), littérateur, né à Padoue, fit ses études au séminaire de cette ville, où il remplit ensuite avec distinction la chaire d'humanités. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, il reçut le laurier doctoral dans la faculté de théologie; cependant il continua de se livrer à l'enseignement des lettres, et les talents qu'il montrait décidèrent les magistrats de Padoue à l'enlever au séminaire pour le placer à la tête de leur école, où ses leçons et ses exemples contribuèrent à former un grand nombre de bons élèves. Il mourut au mois de février 1741, vivement regretté de ses compatriotes, et fut enterré dans l'église dite *il Torresino*, avec une épitaphe rapportée dans les *Vitæ virorum illustrium seminarii Patavini*, p. 401. On a de lui : une *Grammaire latine*, qui a eu deux éditions, des *Oraisons funèbres*, des *Discours d'apparat*, etc.; et il a laissé manuscrits plusieurs ouvrages en vers et en prose. Il était membre d'une congrégation de théologiens, connus sous le nom de *Ricovrati*.

PORRO (François-Daniel), algébriste, naquit à Besançon, en 1729. Après avoir terminé ses études, il embrassa la règle de Saint-Benoît, dans la congrégation de Saint-Vannes, et reçut alors le nom de Donat. Il obtint de ses supérieurs la permission de se livrer à son goût pour les sciences abstraites, et fut même dispensé de toutes les pratiques qui auraient pu le distraire de ses méditations. La révolution l'enleva à la vie paisible du cloître : il prit un modeste appartement non loin de l'abbaye de Saint-Vincent, où il avait passé des jours si heureux; et seul, au milieu de ses livres, il continua de s'appliquer à l'étude des mathématiques. Ce modeste religieux, presque inconnu, même dans sa ville natale, y mourut, le 26 janvier 1795, à 66 ans. Il a publié en gardant l'anonyme : *Jeu de cartes harmonique et récréatif*. C'est un jeu au moyen duquel on peut composer de petits airs, par la simple distribution des cartes et leur arrangement dans la progression numérique. *Exposition du calcul des quantités négatives*, Avignon (Besançon), 1784, in-8; *l'Algèbre selon les vrais principes*, Londres

(Besançon), 1789, 2 vol. in-8. L'auteur adressa ce dernier ouvrage à Bernardin de Saint-Pierre, qui lui répondit : « J'ai lu quelques-unes de vos définitions, qui m'ont paru très-précises, et votre récapitulation dont les conséquences me semblent très-justes. Je ne saurais, non plus que vous, admettre que $- + - = +$. Quelques amis de la vérité, auxquels j'ai communiqué vos observations, sont de votre avis. La maxime des géomètres a cependant force d'axiome. Partout les corps aiment à s'enrouler de mystères, et à en subjuguer la raison des hommes; c'est aussi la faute du commun des hommes, qui n'admirent que ce qu'ils ne comprennent pas. Pour moi, j'applaudis à votre noble courage en faveur de la vérité. Quoique vos *Principes d'algèbre* ne soient point à mon usage, je tâcherai de vous faire des partisans, en les communiquant à ceux de mes amis qui aiment les sciences abstraites, etc. » On voit que les principes de D. Porro étaient opposés à ceux qui sont admis par les géomètres; ce qui explique l'oubli où sont tombés ses ouvrages.

*** PORRU** (l'abbé Vincent), né en 1768 à Cagliari, dans l'isle de Sardaigne, se consacra à l'étude de la grammaire et de la rhétorique au collège de Sainte-Thérèse, où il fut préfet des études et membre de l'université royale. Outre un livre sur la *necessità della preghiera*, on lui doit une curieuse dissertation sur le patois *logudurese*, le *gallarese* et le *meridionale*, dialectes qu'on parle dans l'île, et qui se sont formés au *xiii^e* siècle de la corruption du latin et de l'allemand. Il en a publié le *lexique*, sous ce titre : *Dizionario univarsali sardu-italianu*, 1852, pet. in-fol. Ce savant mourut à Cagliari, le 25 mars 1856. Son dictionnaire de dialecte sarde est très-rare en France.

PORSENNA, roi d'Etrurie, dont la capitale était *Clusium* (aujourd'hui *Chiusi* en Toscane), alla assiéger Rome, l'an 507 avant J.-C., pour rétablir Tarquin le Superbe. Ce siège réduisit les Romains à la dernière extrémité; mais le courage de Clélie, d'Horatius Coclès et de Mutius Scaevola (*voy. ces trois articles*), obligea Porsenna de le lever. Il mourut peu de temps après.

PORTA (Simon), Napolitain, fut disciple de Pomponace, dont il embrassa les opinions. Après avoir fait quelque bruit dans différentes villes d'Italie, il professa la philosophie à Pise, et mourut à Naples en 1554, à 57 ans. On a de lui divers Traités de philosophie, recueillis à Florence en 1551, in-4. Cette collection renferme ses Traités *De mente humana*; *An homo bonus vel malus volens, fiat*, mauvais ouvrages; *De dolore*; *De coloribus oculorum*, etc. On a encore de lui : *De rerum naturalium principiis libri duo*, 1555, in-4, pleins de vues fausses ou hasardées; *De conflagratione agrî puteolani*, Florence, 1551, in-4; *Opus physiologicum, in quo tractatur num ars chimica verum aurum efficere queat?* Messine, 1618, in-4. — Il y a eu un Simon Portius, Romain, auteur d'un *Lexicon græco-barbarum et græco-litteratum*, 1655, in-4; et d'une *Grammaire de la langue grecque vulgaire*, 1658, in-4. Elle a été réimprimée dans la glossaire grec de Du Cange.

PORTA (Joseph), prit le surnom de *Salviati*, parce qu'il fut disciple du peintre de ce nom. Il naquit à Castel-Nuovo, dans la Garfagnana, en 1520, et mourut à Venise en 1585. Il se fit une manière qui tenait du goût romain et du vénitien. Porta excellait également à peindre à fresque et à l'huile. Le pape Pie IV et le sénat de Venise exercèrent longtemps son pinceau. Cependant ses occupations ne l'empêchèrent point de s'attacher aux sciences, et principalement à la chimie, dont il tira plusieurs secrets pour son art. Ce maître avait un dessin correct, un bon goût de couleur : il inventait facilement ; mais on remarque dans ses ouvrages trop d'affectation à exprimer les muscles du corps humain. Le musée du Louvre conserve un tableau de cet habile maître : *Adam chassé du Paradis terrestre* ; son *Enlèvement des Sabines* a longtemps fait partie de la galerie du Palais-Royal.

* PORTA (Jacques della), architecte, né à Milan vers 1550, s'occupa d'abord à faire des bas-reliefs de stuc ; il étudia ensuite l'architecture sous Vignole. Ses talents lui méritèrent la place d'architecte de Saint-Pierre de Rome. La voûte de la coupole fut faite par ses soins et ceux de Dominique Fontana, d'après les plans de Michel-Ange, du temps de Sixte-Quint que les embellissements de Rome ont immortalisé. Six cents hommes y travaillèrent constamment, et l'ouvrage fut achevé au bout de vingt-huit mois en novembre 1590. Della Porta continua également les travaux du Capitole d'après les dessins de Michel-Ange, et acheva aussi la construction de la belle église de *Jésus* sur le plan de Vignole. Il entreprit ensuite d'autres travaux qui font honneur à ses talents, et mourut à Rome, d'une colique, âgé de 65 ans.

PORTA (Jean-Baptiste), gentilhomme napolitain, et physicien célèbre, né à Naples, vers 1545, s'adonna à l'étude des mathématiques, de la médecine et de l'histoire naturelle. Il parcourut l'Italie, la France et l'Espagne, en observateur, et, de retour à Naples, il y établit l'académie des *Otiosi*. Son penchant l'entraînait vers les sciences occultes. Il tenait souvent chez lui des assemblées d'hommes versés dans l'astrologie, dans lesquelles on traitait des secrets de la magie, et cette réunion prit le nom d'académie de *Secreti*. La cour de Rome, instruite de l'objet qui occupait cette petite académie, lui défendit de la tenir. Il se consacra aux muses et composa des *Tragédies* et des *Comédies* qui eurent quelque succès. Il mourut en 1615, à 70 ans. On a de lui : un *Traité de la magie naturelle*, en latin, Amsterdam, 1664, in-12 ; traduit en français par Meissonnier, Lyon, 1688, in-12 : livre plein d'idées chimériques et extravagantes. On assure que l'auteur avait composé les premiers livres de cet ouvrage à l'âge de quinze ans. Un autre *Traité de la physionomie*, composé dans le même esprit que le précédent. L'auteur, entêté de l'astrologie judiciaire, l'a rempli d'inepties. Cet ouvrage, imprimé à Leyde en latin, 1645, in-12, fut traduit en français par Rault, Rouen, 1665, in-8. On l'a aussi en italien, Venise, 1682, in-8, édition extrêmement rare. *De occultis litterarum notis*, réimprimé à Strasbourg en 1606, avec des

augmentations. C'est un traité sur la manière de cacher sa pensée dans l'écriture, et de découvrir celle des autres. Il y donne plus de 180 manières de se cacher, et il en laisse encore une infinité d'autres à deviner, qu'il est aisé d'inventer sur celles qu'il propose. Ainsi il a surpassé de beaucoup tout ce qu'avait fait Trithème sur ce point, particulièrement dans sa *Polygraphie*, soit par sa diligence et son exactitude, soit par son abondance et sa diversité, soit enfin par sa netteté et par sa méthode. *Phytognomonica, seu Methodus cognoscendi ex inspectione vires abditas cujuscumque rei*, Naples, 1585, in-fol. ; *De distillationibus*, Rome, 1608, in-4. C'est à J.-B. Porta que nous devons l'invention de la chambre obscure, perfectionnée depuis par s'Gravesande. Il avait conçu le projet d'une *Encyclopédie*, que Bacon a proposé ensuite d'une manière plus développée, et qui, exécuté enfin d'une façon pitoyable par des hommes inconsequents et dirigés uniquement par l'esprit d'intérêt, a produit une masse informe, fatale à toutes les branches des sciences. C'était du reste un esprit empirique et faux, auquel on a trouvé plus d'un trait de ressemblance avec Corneille Agrippa, Cardan, Paracelse, et autres partisans d'une physique occulte et condamnable. M. H.-Gabr. Duchesne a publié une *notice historique* par J.-B. Porta, Paris, 1801, in-8. Voyez sur Porta la *Storia della letteratura* de Tiraboschi.

* PORTA (Charles), poète milanais, né en 1776, commença ses études à Mouza et les acheva à Milan. La lecture qu'il entendit faire de quelques pièces de vers, lui inspira l'envie d'en composer à son tour dans le patois Milanais. Ses premiers essais, qu'il dirigea vers la satire, lui attirèrent des désagréments, et il se contenta, quelque temps, d'insérer ses productions fugitives dans des almanachs. Les événements du jour fournirent des sujets à sa verve caustique, et Porta obtint un succès populaire. Quoique ses écrits portent l'empreinte d'un caractère malin et plaisant, l'auteur était sombre et mélancolique. Il mourut d'une attaque de goutte, à Milan, le 5 janvier 1821. Porta avait entrepris de traduire en milanais l'*Enfer* de Dante : mais il n'en a laissé que des fragments. Une partie des *Poésies* de Porta a été publiée à Milan, 1821, 2 vol. in-12.

PORTAL (Paul), chirurgien, naquit à Montpellier vers 1650, vint à Paris, où il termina ses études et se distingua dans la pratique des accouchements. Il a laissé : *Discours anatomiques sur le sujet d'un enfant d'une figure extraordinaire*, Paris, 1671, in-12 ; *La pratique des accouchements soutenue d'un grand nombre d'observations*, Paris, 1685, in-8 ; Amsterdam, 1690, in-8. Portal mourut à Paris, le 1^{er} juillet 1705. Quoique nous croyions qu'il répugne à la décence de recourir à un chirurgien, excepté dans les cas dangereux, pour assister à de semblables opérations, on ne peut refuser à Portal beaucoup d'habileté dans la partie qu'il avait entreprise.

* PORTAL (Antoine), premier médecin consultant du roi, était né en 1742 à Gaillac (Tarn), d'une famille qui de tout temps cultivait avec succès les

différentes branches de l'art de guérir. A 18 ans il alla étudier la médecine à Montpellier et il n'en avait pas 20 lorsque l'académie de cette ville l'admit au nombre de ses correspondants sur un mémoire qu'il lui avait présenté et qui servit de base à sa thèse pour le doctorat. Encouragé par ce début, il donna des leçons d'anatomie; mais il ne tarda pas à sentir que Paris était le seul théâtre qui lui convint. Arrivé dans cette ville en 1766, il y lut des mémoires à l'acad. des sciences, et s'y mit en rapport avec les médecins les plus célèbres, notamment Sénac et Lieutaud (voy. ces noms) dont la bienveillance lui fut très-utile. Grâce à ses talents et aussi à la sagesse de sa conduite, son avancement fut rapide; membre de l'acad. des sciences en 1768, il remplaça deux ans après Ferrein (voy. ce nom) dans la chaire de médecine au collège de France, et la remplit pendant 60 ans avec un succès qui ne s'est pas démenti; chose assez rare pour mériter d'être remarquée. En 1777 il dut à l'amitié de Buffon la place de professeur-d'anatomie au jardin des plantes. Dès lors il fut un des médecins les plus accrédités de Paris; mais sa nombreuse clientèle ne l'empêcha pas de continuer de fournir fréquemment à l'académie d'importantes observations, et de publier des ouvrages qui chaque année accroissaient sa réputation déjà si bien établie. Arriva la révolution, « sa vie fut menacée comme celle de ses amis qui périssaient sous la hache du bourreau. L'académie elle-même fut détruite, avec les écoles, avec les chaires, avec tout l'enseignement. Pour s'étourdir sur tant de calamités Portal se jeta dans le travail avec une sorte de frénésie. » En 1814 Louis XVIII se ressouvint que Portal avait été son médecin, et l'attacha de nouveau à sa personne. Il mit à profit l'estime dont l'honorait son auguste client pour fonder l'académie de médecine. A la mort de ce prince il fut premier médecin de Charles X. Portal mourut le 22 juillet 1842 dans sa 91^e année; il a légué à l'académie de médecine le fonds d'un prix annuel de 600 fr. Ses principaux ouvrages sont : *Précis de la chirurgie pratique*, Paris, 1768, 2 vol. in-8, fig.; *Histoire de l'anatomie et de la chirurgie*, 1770, 7 vol. in-8. C'est le résultat d'un immense travail : *Observations sur les effets des vapeurs méphitiques sur le corps de l'homme, etc.*, 1776, in-8. Cet ouvrage a été réimprimé un grand nombre de fois, par ordre du gouvernement. *Observations sur la nature et le traitement de la phthisie pulmonaire*, 1792, in-8, Paris, 1809, 2 vol. in-8. Cet ouvrage, riche d'une multitude de faits pratiques, présente un tableau fidèle de toutes les variétés de cette maladie, divisées d'après les causes qui la peuvent produire, et soumises pour le traitement aux principes qui résultent de la connaissance approfondie de leurs caractères. *Mémoire sur la nature et le traitement de plusieurs maladies*, Paris, 1800-1825, 5 vol. in-8; *Cours d'anatomie médicale*, 1804, 5 vol. in-8. Cet ouvrage a été mentionné dans le rapport du jury sur les prix décennaux. *Observations sur la nature et le traitement de l'apoplexie et sur les moyens de la prévenir*, 1811, 1 vol. in-8; *Observations sur la nature et le traitement des maladies*

du foie, 1815, 1 vol. in-8; *Observations sur la nature et le traitement de l'épilepsie*, 1827, in-8. Tous ces ouvrages sont analysés et appréciés dans l'*Eloge de Portal* par Pariset. (Voy. LIEUTAUD et PETIT Ant.)

** PORTAL (Pierre-Barthélemy, baron de), ministre de la marine, né en 1765 à Albarèdes, près de Montauban, d'une famille protestante, ses études terminées, s'établit à Bordeaux, et jeta les fondements de sa fortune dans les armements maritimes. Un *Mémoire*, qu'il avait rédigé sur le traité de commerce conclu en 1786 avec l'Angleterre, fut présenté en 1802 au 1^{er} Consul, qui plus tard se souvint de l'auteur et l'employa dans diverses circonstances. Adjoint du maire de Bordeaux, il remit l'ordre dans les finances de cette ville, en avançant sans intérêt les sommes nécessaires au rétablissement du crédit. En 1811, délégué au conseil-général du commerce, il fut, peu de temps après, nommé maître des requêtes. Maintenu par le roi au conseil d'état, il fit partie de la commission chargée de pourvoir au service de l'armée des alliés, puis l'un des négociateurs de la paix générale, et fut, en 1817, élevé aux fonctions de directeur supérieur des colonies. Au mois d'octobre 1818, il présida le collège électoral de Tarn-et-Garonne, et fut nommé député de Montauban. Le 29 décembre suivant il reçut le portefeuille de la marine et des colonies. Les trois années qu'il le conserva lui suffirent pour relever notre marine trop négligée sous l'empire, et la rétablir dans le rang qu'elle doit tenir en Europe. Elevé à la dignité de pair en 1821, et plus tard grand-croix de la légion-d'honneur, ses travaux dans la chambre, dans le conseil supérieur du commerce et des colonies, ou comme président de la commission mixte des travaux publics, ont laissé de profonds souvenirs. Retiré à Bordeaux, il y mourut, le 11 janvier 1845, dans sa 80^e année. Son *Eloge* a été prononcé à la chambre des pairs, par M. le comte Portalis (27 juin 1846). Ses *Mémoires*, publiés en 1846, in-8, contiennent des renseignements importants sur son ministère et seront toujours utilement consultés par les hommes d'état.

* PORTALIS (Jean-Etienne-Marie), ministre des cultes, né en 1746, au Beausset en Provence, d'une famille de robe qui depuis longtemps jouissait de l'estime générale, fut reçu avocat au parlement d'Aix à l'âge de 21 ans, et dès son début se plaça parmi les jurisconsultes et les orateurs les plus distingués. Plusieurs *Mémoires* remarquables et notamment celui qu'il fit imprimer en 1770, sous le titre de *Consultations sur la validité des mariages des protestants en France*, contribuèrent à le faire connaître. Deux causes qu'il eut à soutenir contre deux adversaires célèbres, Mirabeau et Beaumarchais, augmentèrent encore sa réputation. Portalis, chargé des intérêts de madame de Mirabeau, parvint à obtenir une séparation utile à sa cliente. (Voy. MIRABEAU.) Moins heureux en défendant le comte de la Blache contre Beaumarchais, il ne put gagner sa cause déjà perdue devant le public; mais sa défense fut digne de son talent. Portalis placé, malgré sa jeunesse, à la tête de l'administration de sa province, justifia par sa capacité, dans les fon-

tions administratives, le choix qu'on avait fait de lui. La modération de son caractère l'éloigna du rôle auquel l'auraient appelé ses talents à l'époque de la révolution, et dès 1790 il se retira à la campagne. Les troubles du Midi et les persécutions dont il était menacé, lui firent chercher un asile à Lyon, qu'il fut bientôt encore obligé de quitter. Arrivé à Paris dans les derniers mois de 1795, il ne tarda pas à y être arrêté, et ne recouvra sa liberté que plusieurs mois après la chute de Robespierre. En 1795, nommé député de la Seine au conseil des Anciens, il s'y montra opposé au Directoire dont la politique ambiguë luttait contre la faiblesse de son institution. Il sollicita l'abrogation de plusieurs lois révolutionnaires, repoussa toutes les mesures violentes proposées contre les prêtres et les émigrés, se prononça contre le rétablissement des sociétés populaires foyer perpétuel des troubles, appuya celui de la contrainte par corps en matière civile et présenta un rapport lumineux sur le divorce. Au 18 fructidor, condamné à la déportation, il se réfugia en Allemagne. La révolution du 18 brumaire lui rouvrit les portes de la France. Le 5 avril 1800, nommé commissaire du gouvernement près du conseil des prises, il entra peu de temps après au conseil d'état. Il fut chargé de défendre différents projets de lois et notamment celui qui était relatif à l'établissement de tribunaux spéciaux, qui éprouva une forte opposition. Membre de la commission chargée de préparer le Code civil, il prit une part active aux principales discussions et développa les motifs des différents titres devant le corps législatif. Mis au mois d'août 1801 à la tête de toutes les affaires concernant les cultes, il s'empessa de faire reconduire à Rome le corps de Pie VI. Il ordonna d'effacer les inscriptions païennes qui restaient sur le frontispice des temples, et rappela les évêques démissionnaires exilés depuis tant d'années. Cette mesure ne fut que le prélude d'un autre acte que réclamaient depuis longtemps la justice et l'humanité, le rappel des émigrés, objets si malheureux de la haine révolutionnaire, et sur lesquels la barbarie s'était appesantie au point qu'il suffisait d'être de cette classe proscrite, pour être envoyé à l'échafaud sans autre formalité. Le 5 avril 1802, il donna communication au corps législatif du concordat du 15 juillet qui fut approuvé après quelques discussions. Il l'avait fait précéder d'une exposé des motifs qui avaient amené la convention faite entre le saint Siège et le gouvernement français. Dans un discours grave, décent, et qui contrastait avec le langage inhumain et farouche dont cette même tribune avait retenti tant de fois, il y établit quelques principes fort sages ; mais on croit s'apercevoir que l'orateur craignait de paraître trop favorable à la religion catholique et qu'il redoutait les sarcasmes de la philosophie, à moins qu'on ne veuille l'excuser sur les préventions que l'esprit révolutionnaire avait encore laissées chez beaucoup de gens en place contre la religion ; préventions telles, que le gouvernement pouvait craindre que leur concordat ne fût pas adopté, si on heurtait trop leurs opinions. En 1805, il fut élu candidat au sénat conservateur ; en juillet de l'année suivante il fut nommé définitivement ministre des cultes. Le 1^{er}

février 1805, il fut créé grand officier de la légion d'honneur. Lors de la réorganisation de l'institut, admis à l'académie française, il y lut, le 2 janvier 1806, l'*Eloge* d'Ant.-Louis Séguier (voy. ce nom), avocat-général au parlement de Paris. A son ophthalmie qui le tourmentait continuellement, se joignit une infirmité assez grave qui le conduisit au tombeau le 25 août 1807. Il eut pour successeur à l'académie Laujon. Une statue lui a été élevée dans la salle du conseil d'état. Portalis a laissé : *Traité sur l'usage et l'abus de l'esprit philosophique pendant le xviii^e siècle*, Paris, 1820, 2 vol. in-8. Dans cet ouvrage très-remarquable par la noblesse et l'élégance du style, il réfute avec chaleur les désolantes doctrines des philosophes modernes, et montre que la religion, seule base de la société, est l'unique source du bonheur que les hommes peuvent goûter sur la terre.

* PORTALLIER (Claude-Joseph), né en 1788 à Meximieux, diocèse de Lyon, mort le 22 juillet 1851, appartenait à une famille aisée qui s'opposa longtemps au vœu qu'il manifestait d'entrer dans la carrière ecclésiastique. Il exerça le ministère à Poncin, et fut employé dans les séminaires de Meximieux, d'Aliz, de l'Argentière et de Saint-Irénée à Lyon. Chargé par M. l'évêque de Belley de la formation du grand séminaire de Brou, il s'en acquitta avec zèle et intelligence : sa santé ne lui permettant pas de supporter les austérités de la vie de séminaire, il fut chargé de diriger le noviciat des sœurs de Saint-Joseph à Bourg. Cette congrégation qui se consacre à tous les genres de bonnes œuvres, dessert sept hôpitaux, et a 80 établissements dans le diocèse. Parmi les ouvrages dont l'abbé Portallier est auteur, on distingue le *Manuel des cérémonies lyonnaises* et le *Mois de Marie*. On a aussi de lui une nouvelle édition de l'*Histoire de l'Eglise de Brou*. M. l'évêque de Bourg l'avait nommé chanoine d'honneur de sa cathédrale.

PORTE (Maurice de la), littérateur, né à Paris en 1550, d'un imprimeur, mort en 1571, à 40 ans, est le premier auteur qui ait rassemblé les *Epithètes françaises*. Le P. Daire, qui a fait un ouvrage sous le même titre, paraît n'avoir pas connu celui de La Porte. Il fut imprimé à Paris en 1571, in-8. Le but de ce compilateur est de faciliter l'intelligence des poètes. Mais ce livre n'a pu être utile qu'à des écoliers, et ne peut servir tout au plus aujourd'hui qu'à faire connaître que La Porte avait beaucoup lu nos anciens auteurs français, et que son livre est un fruit de ses lectures.

PORTE (Charles de la), duc de la Meilleraye, s'éleva aux premiers honneurs militaires par son courage, et surtout par la faveur du cardinal de Richelieu, son parent. Après s'être distingué dans plusieurs sièges, il obtint le gouvernement de la ville et du château de Nantes, en 1632. Il fut fait chevalier des ordres en 1655, et grand-maitre de l'artillerie en 1654. Il servit ensuite à la bataille d'Avent (et non pas Avein), dans le pays de Liège, à 2 lieues de Huy ; aux sièges de Louvain, de Dôle, etc. ; et après la prise d'Hesdin, il reçut des mains de Louis XIII le bâton de maréchal de France, sur la brèche de cette place, le 30 juin 1659. Le

nouveau maréchal défait les troupes du marquis de Fuentès, le 2 août suivant, et contribua beaucoup à la prise d'Arras en 1640. Il prit, les années suivantes, quelques autres places, et emporta Grave-lines en 1644, conjointement avec Gassion. (Voy. ce nom.) En 1646, il commanda l'armée en Italie, où il prit Piombino et Porto-Longone. Le roi érigea en sa faveur la Meilleraye en duché-pairie, en 1663. Ce maréchal mourut à l'Arsenal à Paris, en 1664, âgé de 62 ans. Il passait pour l'homme de son temps qui entendait le mieux les sièges. Son fils épousa Hortense Mancini, et succéda au nom de Mazarin. Voy. ce nom.

* PORTE (Pierre de la), premier valet de chambre de Louis XIV, né en 1605, entra dès l'âge de 18 ans au service d'Anne d'Autriche, comme porte-manteau. Dévoué entièrement aux intérêts et aux vues de cette princesse, il devint l'agent de la correspondance qu'elle entretenait avec le roi d'Espagne et la gouvernante des Pays-Bas. Il fut enveloppé en 1625 dans la disgrâce de la maison de la reine; et entra dans la compagnie des gendarmes commandés par le comte d'Estaing. Six ans après, le roi lui permit de reprendre ses premières fonctions. Mais devenu suspect, et non sans raison, au cardinal de Richelieu, ce ministre le fit arrêter au mois d'août 1637, conduire à la Bastille, et enfermer dans un cachot, naguère occupé par un certain Dubois, qui avait été exécuté pour avoir trompé le roi et le cardinal à qui il avait permis de *faire de l'or*. Il subit plusieurs interrogatoires en présence du cardinal lui-même. On força la reine à lui écrire qu'elle avait tout avoué, et qu'elle l'engageait à tout dire; mais ce moyen, les promesses, les menaces de la torture et du dernier supplice, rien ne put lui arracher un mot qui compromît sa souveraineté. Cependant La Porte était sûr qu'on n'aurait jamais pu lui apporter des preuves convaincantes sur le délit dont on l'accusait. On s'était emparé de ses papiers; mais ceux qui pouvaient déposer contre lui étaient cachés dans un trou de sa chambre, et ne furent pas trouvés. Pendant ce temps, le roi, par les conseils de mademoiselle de Lafayette, qui avait abandonné la cour pour embrasser la vie religieuse, s'était rapproché de la reine qui devint enceinte. Cet événement lui rendit quelque autorité. A sa médiation, La Porte sortit de la Bastille le 12 mai 1638, et fut exilé à Saumur. Le cardinal de Richelieu, témoin de la fidélité et la discrétion peu communes de La Porte, chercha à l'attacher à son service; mais toutes ses démarches furent inutiles. Après l'accouchement de la reine, ayant obtenu la liberté de se promener dans les environs de Saumur, La Porte en profita pour faire secrètement plusieurs voyages. Le cardinal mourut en 1642, et Louis XIII en 1643. Anne d'Autriche, devenue régente, reprit La Porte à son service, et en le revoyant pour la première fois dit : « Voilà ce pauvre garçon, qui a tant souffert pour moi, et à qui je dois ce que je suis à présent. » Elle lui donna cent mille francs pour acheter la charge de premier valet de chambre du jeune roi, et le présenta au cardinal Mazarin, qui jouissait d'un grand crédit auprès de la reine. Celui de La Porte ne dura pas longtemps, ce qu'on a attribué à un

excès de zèle ou de franchise. Disgracié en 1653, il ne fut rappelé à la cour qu'après la mort d'Anne d'Autriche en 1666. Louis XIV, qui connaissait son innocence, lui fit l'accueil le plus favorable; on ne lui rendit cependant pas ce qu'il avait perdu. Il mourut le 15 septembre 1680, âgé de 77 ans. Il avait écrit les principaux événements de sa vie, qui ont été publiés sous le titre de *Mémoires de M. de La Porte, premier valet de chambre de Louis XIV*, etc., Genève, 1755, petit in-12, et réimprimés dans la 2^e série de la *Collection des mémoires relatifs à l'histoire de France*, par MM. Petitot et Montmerqué, tom. 59. On y trouve des détails assez curieux : l'auteur s'y montre très-attaché à ses maîtres; mais on ne peut louer en lui son dévouement servile pour Anne d'Autriche, aux ordres de laquelle il aurait tout sacrifié.

PORTE (l'abbé Joseph de la), né à Belfort en Alsace, en 1718, embrassa l'état ecclésiastique. Après avoir débuté dans la carrière des lettres par des journaux et d'autres ouvrages critiques, il s'occupa de diverses compilations, parmi lesquelles on a distingué le *Voyageur français*, dont il a publié 24 vol. in-12. Il mourut à Paris le 19 septembre 1779, dans de grands sentiments de piété et de résignation, qu'on peut regarder comme une rétractation de ce qu'il y a de répréhensible dans ses écrits, quoiqu'on ait de la peine à accorder cette disposition du mourant avec les deux tomes du *Voyageur français* qui parurent immédiatement après sa mort, et qui sont beaucoup plus répréhensibles que les précédents. On publia, en 1780, dans le *Mercure de France*, une critique amère des ouvrages de l'abbé de la Porte. La fin chrétienne de cet abbé lui a attiré des sarcasmes de tout genre de la part des philosophes, avec lesquels il avait paru s'entendre assez bien. Mais s'il y a de l'exagération et de l'imposture dans la critique ou plutôt la satire insérée dans le *Mercure*, il n'y en a pas moins dans l'apologie insérée dans l'*Année littéraire*, 1780, n^o 2, p. 109, où l'on n'hésite point à élever jusqu'aux nues le *Voyageur français*, qu'on dit avoir réuni les suffrages de tout le monde. A Dieu ne plaise que tout le monde accorde son suffrage à une compilation aussi informe, aussi fautive et mal vue quant à son objet principal, aussi remplie de contes et d'observations lubriques, indécentes, irréligieuses quant à l'accessoire. L'abbé de Fontenai a continué cet ouvrage; malgré la sagesse reconnue de ses principes, il ne s'est peut-être pas assez écarté des défauts de l'abbé de la Porte. Domairon (voy. ce nom) lui a succédé : les 35^e et 34^e volumes ont paru en 1790. (Voy. le Journ. hist. et litt., 1^{er} août 1791, p. 490.) On a encore de de la Porte : *Observations sur l'Esprit des lois*, 1755, in-12; *Voyage au séjour des ombres*; le *Calendrier historique des théâtres de Paris*, pendant 28 ans; *Dictionnaire dramatique*, 1776, in-8, avec Chamfort qui n'a fait que la partie didactique; *Anecdotes dramatiques*, avec Clément, 1775, 5 vol. in-8; les *Pensées de Massillon*; l'*Esprit de J.-J. Rousseau*; l'*Ecole de la littérature*; *Observations sur la littérature moderne*, 1749 et ann. suiv., 9 vol. in-12; l'*Observateur littéraire*, 1758 et ann. suiv., 18 vol. in-12; *Tableau de l'empire otto-*

man, 1757, in-12; l'*Antiquaire*, comédie imitée de Goldoni.

* PORTE (Sébastien de la), conventionnel, neveu du précédent, était avocat à Belfort. Député du Haut-Rhin à l'Assemblée législative, il s'y fit remarquer par l'exagération de ses principes. Réélu à la Convention, il y vota la mort du roi, et fut envoyé commissaire à l'armée des Ardennes. Les habitants de Philippeville, refusant d'accepter les assignats en paiement des denrées que consommait la garnison, La Porte menaça de placer sur les remparts une potence où seraient attachés sur-le-champ ceux qui s'obstineraient dans leur résolution : la menace produisit son effet, et les soldats furent pourvus de vivres. Lors du siège de Lyon, il proposa de partager entre les sans-culottes les biens de ceux qu'il appelait des rebelles. Cependant, de retour à Paris, il concourut à la révolution du 9 thermidor et rejeta sur les terroristes toutes les atrocités qui avaient été commises. Il fut élu secrétaire de la Convention, le 22 septembre 1794, et plus tard il fit partie des comités de sûreté générale et de salut public. Il s'opposa de tous ses efforts aux diverses tentatives du parti démagogique, et le 15 vendémiaire, fut adjoint à Barras, nommé commandant de la force armée contre les sections insurgées. Après la session il entra au conseil des Cinq-cents, où il s'occupa de finances, et proposa divers projets pour l'établissement des impôts. N'ayant exercé aucun emploi sous le gouvernement impérial, il ne fut pas atteint par la loi contre les régicides. Il est mort au commencement de 1825. L'*Ami de la religion et du roi* dit que : « Touché de Dieu, il a eu » recours aux consolations de la religion, et qu'il » a témoigné son regret des actes publics qu'il » avait à se reprocher, notamment dans son vote » pour le procès du roi, et qu'il a reçu avec beau- » coup d'édification les sacrements des mourants, » » (tom. 55, pag. 591).

* PORTE (Barthélemy de la), théologien, né vers 1699, à la Ciotat, n'ayant pas voulu signer le *formulaire*, fut accueilli par M. Colbert, évêque de Montpellier, qui lui conféra les ordres et l'employa dans son diocèse. A la mort de ce prélat, n'ayant pas trouvé les mêmes sentiments dans son successeur, il s'en plaignit indiscrètement, et prit part à différentes intrigues qui firent juger son éloignement nécessaire. Exilé en 1741 à Auxerre, deux ans après il fut envoyé à Bordeaux. Il mourut en 1786, après avoir publié divers ouvrages sous le voile de l'anonyme. Nous citerons : *Lettre d'un Bordelais sur la vie et les mystères de la Sainte Vierge*, par Lafitau, 1759, in-12, de concert avec le père Eymar. (Voy. LAFITAU.) *Lettres philosophiques et théologiques, avec la réfutation d'une instruction pastorale de M. de Beaumont*, 1760; *Inscription en faux* contre le texte cité sous le nom de Bossuet, dans la réclamation de l'assemblée du clergé de 1760, 1761, in-12; *Principes théologiques, canoniques et civils sur l'usure*, 1765, 5 vol. in-12. Dans l'*Introduction* l'auteur passe en revue les écrits pour et contre le prêt. Un quatrième vol. publié en 1772, est spécialement dirigé contre le *Traité des prêtres* de Mignot. *Lettre instructive d'un théologien romain sur*

la nouvelle dévotion au sacré Cœur, 1775 (c'est la traduction d'un écrit en italien, qui avait paru à Rome); *Le Défenseur de l'usure confondu*, ou *Réfutation de la théorie de l'intérêt de l'argent*, 1782, in-12, avec un recueil d'ordonnances, par Maulrot. Il est à regretter que la Porte, homme d'ailleurs instruit et régulier, ait à de fort bonnes raisons mêlé des expressions dures contre ses adversaires.

* PORTE-DUTHEIL (François-Jean-Gabriel de la), savant littérateur, né à Paris en 1742, suivit d'abord la carrière des armes, servit plusieurs années avec distinction, et obtint la décoration de St-Louis. Retiré du service à la paix de 1765, il se livra tout entier à la culture des lettres qui avaient constamment charmé ses loisirs, même au milieu des hasards et des fatigues de la guerre. En 1770 il fit paraître une traduction de l'*Oreste* d'Eschyle qu'il accompagna de notes judicieuses; et ce travail le fit admettre la même année à l'académie des inscriptions. En 1775 il donna la traduction des *Hymnes* de Callimaque, et l'année suivante il partit avec l'autorisation du gouvernement en qualité de membre du comité des chartes, établi pour la recherche des monuments historiques. Après un séjour de plusieurs années en Italie, il en rapporta 17 ou 18 mille pièces, dont la plupart sont propres à jeter un nouveau jour sur l'histoire générale de l'Europe dans les XIII^e et XIV^e siècles. Un grand nombre de ces pièces sont imprimées dans le *Recueil des chartes, actes et diplômes relatifs à l'histoire de France*, 1791, 5 vol. in-fol. Le premier est de Brequigny (voy. ce nom, II, 210), et les deux autres de Dutheil. Une grande partie des exemplaires de ce précieux recueil ont été détruits pendant les orages de la révolution; mais M. Pardessus en prépare une édition augmentée dont le 1^{er} vol. a paru en 1845. Dutheil, après ces excursions dans le domaine de l'histoire, revenait avec empressement à la littérature grecque. C'est ainsi qu'il concourut à une nouvelle édit. du *Théâtre des Grecs*, du P. Brumoy (voy. ce nom, II, 254), dans laquelle il inséra sa traduction complète d'Eschyle. Membre de la commission chargée du dépouillement des manuscrits de la bibliothèque du roi, il en devint plus tard l'un des conservateurs. Si la révolution l'épargna dans sa personne, il eut à souffrir dans ses amis, dans ses proches, et garda de cette funeste époque une impression de tristesse que rien ne put dissiper. Il était occupé de traduire la *Géographie* de Strabon (voy. ce nom), quand une maladie de lenteur le força d'interrompre ce travail, et il mourut le 28 mai 1815, dans les sentiments de résignation que donne une piété solide et éclairée (1). Outre les ouvrages déjà cités on a de lui : *Traité de Plutarque sur la manière de discerner un flatteur d'avec un ami*, en grec et en français, 1772, in-8; le *Théâtre d'Es-*

(1) C'est à ce sentiment qu'il faut rapporter le courage qu'il eut de brûler l'édition entière d'une Traduction de Pétrone, qu'il avait fait imprimer en l'accompagnant d'un savant Commentaire. Il était sur le point de publier cet ouvrage (1800), lorsque son ami et collègue Sainte-Croix lui présenta que le scandale et le mal que ce livre produirait, ne seraient pas compensés par le léger avantage que l'érudition en pourrait retirer. Dutheil en convint, et ne balança pas à détruire tous les exemplaires.

chyle, en grec et en français, avec des notes, 1794, 2 vol. in-8; une édition du *Liber ignium* ou *Traité des feux propres à détruire les ennemis*, de Marcus Grævus, 1804, in-4. Ses manuscrits, qui consistent dans un *Commentaire* sur Athénée; dans un nouveau recueil de *Fragments* de Ménandre, etc., ont été déposés par sa sœur à la bibliothèque du roi. Dacier a fait son *éloge*; il est imprimé dans le *Recueil* de l'académie des inscriptions.

PORCE. Voy. DELAPORTE et LAPORTE.

PORTER (François), né en Irlande, dans le comté de Meath, fut récollet et professeur en théologie dans le couvent de Saint-Isidore à Rome. Plusieurs cardinaux l'honorèrent du titre de leur théologien, et Jacques II lui donna celui de son historiographe. Il mourut à Rome le 7 avril 1702. On a de lui : *Securis evangelica ad hæresis radices posita*, 1674; *Palinodia religionis prætensæ reformatæ*, 1679; *Compendium Annalium ecclesiasticorum regni Hiberniæ*, 1690, in-4; *Systema decretorum dogmaticorum ab initio nascentis Ecclesiæ per summos pontifices, concilia generalia et particularia hucusque editorum*, 1698.

** PORTER (Robert Ker), célèbre voyageur, de la même famille que le précédent, né vers 1775, à Durham, annonça dès son enfance de remarquables dispositions pour le dessin. Son père, officier de dragons, étant mort, laissant sa famille dans un extrême besoin, il put cependant, grâce aux bienfaits de la cour, faire ses études classiques à Edimbourg sous un habile maître dont les leçons lui profitèrent. Envoyé à Londres à l'académie de peinture, il ne tarda pas à se faire remarquer parmi les meilleurs élèves de West (voy. ce nom) qui le chargea de peindre différents tableaux pour les chapelles de Londres et des villes voisines. Il n'avait alors que 17 ans; mais le talent comme la valeur n'attend pas le nombre des années. Quelques tableaux dans le genre des *Panorama*, représentant des sujets faits pour flatter l'orgueil de ses compatriotes, commencèrent sa réputation; mais, chose rare en Angleterre, il fut peu récompensé. Attaché à l'ambassade anglaise en Russie, il fut accueilli par l'empereur Alexandre qui lui commanda des travaux importants et le combla des témoignages de sa satisfaction. Il put alors se livrer à son goût pour les voyages; de 1805 à 1808, il parcourut les différentes provinces de la Russie et de la Suède, décrivant et dessinant ce qu'elles offrent de plus curieux. En 1809 on le retrouve en Espagne à la suite de l'armée anglaise, qui devait finir par repousser les Français de la Péninsule. Il retourna en Russie, et fut témoin de la campagne de 1812 dont il écrivit la relation. A la paix, il alla visiter l'Asie; il était de retour en 1821 de ce voyage dans lequel il s'appliqua surtout à rechercher les ruines de Babylone. L'âge arrivait et le besoin du repos commençait à se faire sentir. Tout en courant le monde, il avait fait en Russie un mariage fort avantageux; il passa les dernières années de sa vie occupé de son intérieur, préparant l'avenir de ses enfants et cultivant toujours les arts, ces amis de tous les temps. Il mourut en 1842, à 77 ans. Nous citerons de lui : *Esquisses d'un voyageur en Russie*

et en Suède dans les années 1805-1808, Londres, 1809, gr. in-4, avec 41 pl.; *Lettres écrites de Portugal et de l'Espagne en 1809*; *Histoire de la campagne de Russie en 1812*, Londres, 1815, in-4. C'est le seul de ses ouvrages qui ait été traduit en français. *Voyages dans la Georgie, la Perse et l'ancienne Babylone de 1817 à 1820*, Londres, 1821, 2 vol. grand in-4, avec cartes et fig. Il est curieux surtout à cause des monuments antiques dont on y trouve la vue et la description.

* PORTER (mis Anna-Maria), née vers 1780, sœur du précédent, profita comme lui des bienfaits de la famille royale, et reçut une excellente éducation. Douée d'un esprit précoce, elle composait à douze ans de petits ouvrages en vers et en prose, dictés par une raison fort au-dessus de son âge et empreints de préceptes religieux dont sa vie fut la constante application. Cette femme angélique mourut à Bristol en 1852. On lui doit : *Contes sans art*, 1795, 2 vol. in-12; *Octavie*, 1798, 5 vol. in-12; *le lac de Killarney*, 1804, 5 vol. in-12; *l'Amitié du marin et l'amour du soldat*, 1805, 2 vol. in-12; *Les frères Hongrois*, 1807, 7 vol. in-12, traduits en français; *Dom Sébastien ou la maison de Bragance*, 1809, 4 vol. in-12; *Le Reclus de Norvège*, 1814, 4 vol. in-12, traduit en français par M^{me} Elizabeth de Bon, 1816, 4 vol. in-12; *Ballades, romances et autres poèmes*, 1811, in-8, etc.

PORTES (Philippe des), né à Chartres, en 1546, vint à Paris et s'y attacha à un évêque avec lequel il alla à Rome où il apprit la langue italienne. De retour en France, il se livra à la poésie française, qu'il cultiva avec un succès distingué. Peu de poètes ont été aussi bien payés de leurs vers. Henri III lui donna 10,000 écus pour le mettre en état de publier ses premiers ouvrages, et Charles IX lui avait donné 800 écus d'or pour son *Rodomont*. L'amiral de Joyeuse fit avoir à l'abbé des Portes une abbaye pour un sonnet. Enfin, il réunit sur sa tête plusieurs bénéfices, qui tous ensemble lui produisaient plus de 10,000 écus de rentes. Henri III faisait aussi l'honneur à des Portes de l'appeler dans son conseil, et de le consulter sur les affaires les plus importantes du royaume. On prétend qu'il refusa plusieurs évêchés, et même l'archevêché de Bordeaux. Après la mort de Henri III, il embrassa le parti de la ligue, et contribua à enlever la Normandie à Henri IV; il travailla ensuite à la faire rentrer sous son obéissance, et obtint l'amitié et l'estime de ce monarque. Des Portes mourut en 1606, à 60 ans. Nous avons de lui : des *Sonnets*; des *Stances*; des *Élégies*; des *Chansons*; des *Imitations de l'Arioste*; la *Traduction des Psaumes*, en vers français, 1598, in-8; d'autres *Poésies*, qui virent le jour pour la première fois en 1575, in-4. La muse de des Portes a une naïveté et une simplicité aimables; il est le premier parmi les poètes français qui ait possédé l'inutile et souvent dangereux talent de mettre de l'agrément et de la délicatesse dans les vers érotiques. La plupart de ses pièces en ce genre ne sont que des traductions de Tibulle, d'Ovide, de Propertius, de Sannazar. Il possédait tous les poètes anciens et modernes, et il les imitait souvent. Malherbe a beaucoup critiqué ses ouvrages. Des Portes

était neveu de Mathurin Regnier, et avait un frère, Joachim des PORTES, auteur d'un *Abrégé de la vie du roi Charles IX*.

PORTES. Voy. DESPORTES.

PORTEUS (Beilby), lord évêque de Londres, né à York en 1751, mort en 1808, fut d'abord chapelain du roi, puis curé de Lambeth, et ensuite évêque de Chester, d'où il fut transféré sur le siège de Londres, à la mort du savant Lowth (voy. ce nom). Il se rendit célèbre par ses talents et ses succès dans la prédication. On a de lui : *Courte réfutation des erreurs de l'Eglise romaine, extraite des cinq sermons de Thomas Secker, archevêque de Cantorbéry*, 1781, in-12; des *Discours prêchés par lui* (Porteus) à Lambeth, 1783, in-8. Il y établit l'évidence morale et naturelle d'une vie future indépendamment de la révélation. A ce volume il en ajouta un second en 1794. *The beneficial effects of christianity on the temporal concern of mankind, proved from history and from facts*, London, 1806, in-8, traduit en français par les soins des éditeurs du *Monthly repertory*, sous ce titre : *Heureux effets du christianisme sur la félicité temporelle du genre humain, prouvés par l'histoire et les faits*, suivi des *Principales preuves de la vérité et de la divine origine de la religion chrétienne*, Paris, 1808, petit in-8. Cet ouvrage, d'ailleurs assez court, est fait dans le meilleur esprit, et comme l'a remarqué un critique, « il faut que le mot de *papisme* ait échappé au bon et respectable évêque, pour qu'on ait pu deviner que l'auteur de cette production, qui annonce une plume véritablement chrétienne, appartenait à une communion dissidente. » Porteus cependant était très-attaché à l'Eglise établie, ce qui rend sa modération encore plus louable. On dit qu'il avait la confiance de Georges III, et l'on croit qu'il ne fut point étranger aux dispositions favorables de ce monarque pour les catholiques. Outre les ouvrages ci-dessus mentionnés, il a laissé plusieurs *Mandements*, dont quelques-uns sur l'incrédulité. Ses *Œuvres* ont été recueillies, Londres, 1811, 6 vol. in-8; précédés d'une *Notice* sur l'auteur. En 1815 on a publié en anglais *Beautés du docteur Porteus*, et en 1817, *Sermons tirés des leçons de l'évêque Porteus*.

* PORTICELLI (l'abbé Louis), savant littérateur, né en 1774 à Lonato-Pozzolo, fut, en 1805, nommé professeur d'éloquence au collège de cette ville, et devint en 1819, à la nouvelle organisation de l'instruction publique, censeur et préfet de l'université de Brera à Milan, charge qu'il conserva jusqu'à sa mort, arrivée le 30 janvier 1858. Porticelli a laissé un *Traité sur les règles poétiques*, et publié dans le recueil des classiques italiens des notes très-lumineuses sur *Dante*, *Sannazar* et *Lippi*.

* PORTIEZ de l'OISE (Louis), député à la Convention par le département dont il prit le nom, né en 1765 à Beauvais, était clerc de procureur à Paris et membre de la *basoche*, lorsque la révolution éclata. Ainsi que la plupart de ses camarades, il se trouvait à la prise de la Bastille. De retour à Beauvais avec le titre d'avocat et l'insigne dont on avait décoré les vainqueurs de cette forteresse, il organisa les clubs dans son département; et, en récompense de son patriotisme, il fut envoyé à la Convention con-

tinuer l'œuvre d'anarchie, commencée par les deux assemblées précédentes. Il s'y fit d'abord connaître par sa modération; mais il ne tarda pas à changer de système, et dans le procès du roi, il vota contre l'appel au peuple, pour la mort et contre le sursis, quoiqu'il eût demandé quelques jours auparavant que ce malheureux prince fût renvoyé devant le tribunal criminel de Paris. Après le 9 thermidor, il prit part à toutes les mesures réparatrices, et fit décréter, le 8 juillet 1795, qu'il ne serait plus fait d'exécution sur la place Louis XV, qu'on appelait alors *place de la révolution*. Envoyé la même année en Belgique, il s'occupa d'assurer la réunion de ce pays à la France. Il fut ensuite élu député au conseil des cinq-cents, puis membre du tribunal; et, à la dissolution de ce corps, il devint professeur et directeur des écoles de droit de Paris. Il n'était guères en état de remplir cette place; aussi ses leçons furent-elles souvent l'objet de la critique et même de la risée de ses élèves. Portiez mourut le 5 mars 1810. On a de lui : *Code diplomatique, contenant le texte de tous les traités conclus avec la république française jusqu'à la paix d'Amiens*, 1802-1805, 4 vol. in-8, loué par certains journaux. Ce n'est cependant qu'une maigre et sèche compilation de diverses pièces tirées du *Moniteur*. *Essai sur Boileau*, 1804, in-8, l'institut avait proposé l'éloge de ce grand poète; et Portiez se mit sur les rangs pour disputer le prix qui fut remporté par Auger (voy. ce nom); *Cours de législation administrative*, 1808, 2 vol. in-8, et quelques autres écrits moins importants.

PORTIUS (Grégoire), Italien de nation, s'est rendu célèbre vers l'an 1650 par son talent pour la poésie latine et pour la poésie grecque. Il a composé dans ces deux langues des *Odes*, des *Elégies*, des *Epigrammes*. On admire surtout la facilité et le naturel de ses vers latins : qualités d'autant plus estimables dans ce poète, que ceux de sa nation semblent ordinairement affecter l'enflure et l'hyperbole, soit dans leurs pensées, soit dans leurs expressions.

PORTIUS ou PORZIO (Luc-Antoine), né à Naples en 1659, enseigna la médecine à Rome vers 1672, passa de là à Venise, puis à Vienne en Autriche, où il exerça son art avec succès. Il termina ses jours dans sa patrie après l'an 1711. On a de lui : *De militis in castris sanitate tuenda*, Vienne, 1683, Leyde, 1741, in-8; en français, sous le titre de *Médecine militaire*, Paris, 1744. Ce traité est estimé. On a encore plusieurs ouvrages du même auteur, réunis sous ce titre : *Opera medica philosophica et mathematica in unum collecta*, Naples, 1756, 2 vol. in-4.

PORTIUS (Simon). Voy. PORTA.

* PORTLAND (William-Henri CAVENDISH-BENTINK, 3^e duc de), pair et ministre d'état anglais, était arrière-petit fils du premier comte de Portland, favori de Guillaume III. Né en 1758, sa naissance l'appela à la chambre des pairs, il y fut admis en 1762, et longtemps il s'y distingua dans les rangs de l'opposition. Nommé successivement à plusieurs charges importantes, il devint en 1785 premier lord de la trésorerie. Son ministère, ap-

pelé de la *coalition*, ayant été renversé la même année, il retourna sur les bancs de l'opposition; mais le 22 décembre 1792 il déclara « que dans la » crise où se trouvait la Grande-Bretagne, par suite » de la révolution française, il se croyait obligé » de prêter son concours au ministère et d'appuyer » toutes ses demandes. » En effet il l'appuya depuis constamment, et il parla plusieurs fois pour la continuation de la guerre avec la France. En 1794 il fut revêtu de la place de secrétaire d'état au département des affaires intérieures; et ensuite nommé vice-roi d'Irlande; il passa en 1805 aux fonctions de président du conseil-d'état du royaume uni de la Grande-Bretagne, qu'il garda jusqu'à la mort de Pitt, époque à laquelle il quitta le ministère; il y rentra en 1807, comme premier lord de la trésorerie, fut de nouveau remplacé en 1809, et mourut le 30 octobre de la même année, des suites de l'opération de la pierre. Il est un des nombreux écrivains auxquels on a successivement attribué les *Lettres de Junius*, et l'on a publié pour établir ce système un volume intitulé : *Letters to a nobleman, proving a late prime minister, the late Duke of Portland, to have been Junius*. Voy. le *Monthly Review* de septembre 1816, pag. 111.

* PORTO (Antoine, comte da), né en 1786 à Vicence, remplit successivement les fonctions de *podesta*, d'inspecteur des écoles, et de député de sa province près le gouvernement de Milan. On lui doit une traduction italienne de *Pindare* et de la *Batrachomyomachie* d'Homère. Agriculteur, non-seulement théoricien, mais plus spécialement praticien, il a écrit sur la *Culture des muriers* et l'*Education des vers à soie*. Le comte da Porto mourut à Vicence vers la fin de mars 1838.

* PORTO-MAURIZIO (le B. Léonard de), frère mineur, né le 20 décembre 1676 à Port-Maurice, ville ducal de l'état de Gènes, dont il prit le nom, était de l'illustre famille de *Casa nuova*. A l'âge de 12 ans, envoyé à Rome chez un oncle qui se chargea de son éducation, il fut mis sous la direction d'un prêtre pieux qui lui enseigna les premiers éléments des sciences : il fit ensuite ses humanités et sa philosophie au collège romain tenu par les jésuites. A l'âge de 21 ans, il résolut de quitter le monde, et prit le 2 octobre 1697 l'habit monastique chez les religieux réformés franciscains. Ordonné prêtre en 1712, il se dévoua à l'œuvre des missions, et pendant 40 ans, parcourut l'état de Gènes, la Toscane, la Corse, les Etats romains, laissant partout des fruits de son apostolat. Il établit au Colisée, si souvent arrosé du sang des martyrs, la sainte pratique connue sous le nom de *Chemin de la Croix*, et mourut à Rome au couvent de Saint-Bonaventure, le 26 novembre 1751, à 75 ans. Il fut regretté de Benoît XIV, qui souvent était allé l'entendre, et qui rendit un témoignage public à ses vertus. On a du père Léonard : *Il tesoro nascoto, ovvero pregi ed eccellenze della santa messa*, Rome, 1737. L'ouvrage est dédié à Clément XII; *Manuale sacro, ovvero raccolta di varj documenti spirituali per le monache*, Venise, 1754; *Direttorio della confessione generale*, Rome, 1759; *La via del paradiso, considerazioni sopra le massime eterne, e sopra la passione del Si-*

gnore, Bergame, etc. Après sa mort on a publié son *Quaresimale*, 4 vol.; *Esercizi spirituali e piccoli discorsi per la comunione*, 3 vol., et ses *Opere morali*, 2 vol. La réputation toujours croissante de ses vertus décida la cour de Rome à faire faire l'instruction qui a lieu en pareil cas. Le 16 février 1792, il fut déclaré que le P. Léonard avait porté les vertus chrétiennes jusqu'à l'héroïsme, et le 2 août 1795, que des miracles s'étaient opérés par son intercession. Enfin le 23 février 1796, la congrégation prononça qu'il méritait d'être inscrit parmi les bienheureux, et par un décret du 19 mars suivant, que l'on pouvait procéder à sa béatification. Le P. Raphaël de Rome, du même ordre, a écrit sa *Vie*, 1755.

PORTUS (François), célèbre philologue, né dans l'île de Candie en 1514, devint directeur de l'école des *Jeunes Grecs* à Venise. L'indécence avec laquelle il parlait des cérémonies de la religion, lui fit perdre cette place honorable. Il se rendit, en 1556, à Modène, et remplit avec distinction, dans cette ville, pendant six années, la chaire de langue grecque. Il se rendit ensuite à Ferrare, où la duchesse Renée de France lui confia l'éducation de ses enfants, et le chargea de la correspondance qu'elle entretenait avec Calvin, dont elle professait en secret les principes. Après la mort de cette princesse, il passa à Genève où il mourut en 1581, à 70 ans. On a de lui : des *Additions au Dictionnaire grec* de Constantin, Genève, 1593, in-fol.; des *Commentaires* sur Pindare, sur Thucydide, sur Longin, et sur plusieurs auteurs grecs.—Son fils, Emilius Portus, fut habile dans la langue grecque, l'enseigna à Lausanne et à Heidelberg, où il mourut en 1610. On a de lui : *Dictionarium ionicum et doricum, græco-latinum, quod indicem in omnes Herodoti libros continet*, Francfort, 1605, 2 vol. in-8; une *Traduction* de Suidas, et d'autres ouvrages.

PORUS, roi d'une partie des Indes, entre les fleuves Hydaspe et Acesine, possédait un empire considérable, dont on croit que La-Hor, autrefois Lo-Pore, était la capitale. Alexandre, vainqueur de Darius, le fit sommer par ses ambassadeurs, l'an 328 avant J.-C., de lui faire hommage de ses états. Le monarque indien, surpris d'une telle proposition, lui fit dire « qu'il irait sur les frontières de son » royaume le recevoir les armes à la main. » Il s'approcha en effet avec son armée des bords de l'Hydaspe pour en défendre le passage au conquérant macédonien. Ce torrent était une barrière en quelque sorte insurmontable. Cependant Alexandre passa ce fleuve à la faveur des ténèbres et battit le fils aîné de Porus. Ce prince livra un second combat, où il fut de nouveau vaincu, quoiqu'il eût montré dans la bataille la conduite d'un général et la bravoure d'un soldat. Enfin, percé de coups, il se retirait sur son éléphant. On l'atteignit, et Alexandre, admirateur de son courage, envoya un prince indien pour l'engager à se rendre. « N'entends-je point, » lui dit Porus, la voix de ce traître à la patrie? » et il se saisit en même temps d'un dard pour le percer. Alexandre le fit de nouveau solliciter par ses amis, qui le déterminèrent à se rendre, mais non pas à rabattre de sa fierté. Comment, lui demanda le vain-

queur, *veux-tu que je te traite? — En roi*, répondit le vaincu. Charmé de cette réponse généreuse, Alexandre ordonna qu'on prit grand soin de sa personne; il lui rendit ses états, et y ajouta de nouvelles provinces. Porus, pénétré de reconnaissance, suivit son bienfaiteur dans toutes ses conquêtes, après lui avoir juré une fidélité qu'il ne viola jamais.

POSADAS (François), dominicain, naquit en 1644, à Cordoue dans l'Andalousie, de parents pauvres mais vertueux (1). Il se signala dans son ordre par le talent d'instruire les pauvres de la campagne, et de ramener à une vie exemplaire les personnes du grand monde. Son mérite le fit nommer à un évêché; mais son humilité le porta à le refuser. Tout ce qu'il y avait de grand en Espagne avait pour lui une considération singulière. On le consultait comme un oracle. Le P. Posadas mourut à Cordoue le 20 septembre 1713, après une longue vie passée dans les bonnes œuvres et les austérités. La voix publique l'a déjà canonisé, et on a commencé à faire les informations pour procéder un jour à la canonisation authentique de ce serviteur de Dieu (2). Un savant religieux de son ordre a écrit sa *Vie*, et l'a publiée en 1 gros vol. in-4. Vincent de Castro en a donné un abrégé, Rome, 1818, in-12. On a du P. Posadas plusieurs ouvrages qui respirent la plus haute piété : *Le Triomphe de la chasteté contre les erreurs de Molinos*, in-4; *La Vie de saint Dominique de Gusman*, in-4; *Sermons doctrinaux*, 2 vol. in-4; *Sermons de la Sainte Vierge Marie*, in-4. On a encore de lui divers *Traité de théologie mystique*, qui pourraient former 6 vol. in-4. Ils sont restés manuscrits.

POSIDONIUS. Voy. POSSIDONIUS.

POSSEL (Jean), savant philologue, naquit en 1528, à Parchim, dans le duché de Mecklembourg. Après avoir terminé ses études, il fut admis au saint ministère, et, peu de temps après, pourvu de la chaire de littérature grecque à l'académie de Rostock; il la remplit avec beaucoup de distinction, et mourut le 15 août 1591. Outre une *Paraphrase* en vers grecs, des *Evangelies*, on a de Possel : *Syntaxis græca*, Wittenberg, 1560, in-8. On en connaît au moins 28 éditions, jusqu'à celle de Leipsig, 1695. *Calligraphia oratoria linguæ græcæ*, Francfort, 1582, in-8. C'est un choix d'exemples tirés des meilleurs auteurs, avec des explications. L'ouvrage n'eut pas d'abord tout le succès qu'il méritait; et les libraires chargés de la vente furent obligés de renouveler plusieurs fois le frontispice avant d'avoir vu s'écouler la première édition. Il a été réimprimé, depuis la mort de l'auteur, augmenté d'une troisième partie, et de deux tables ou *index*, l'un grec, l'autre latin, pour faciliter les recherches; et les catalogues en citent des éditions de Francfort, Hanau, Paris, Genève, etc., enfin de Padoue, 1692, in-8. L'abbé Giacometti, professeur à l'université de Padoue, à qui l'on doit cette dernière édition,

ayant supprimé du frontispice le nom de Possel, mutilé la préface, et retouché toutes les pièces préliminaires, s'est fait accuser, peut-être injustement, de plagiat. *Familiarium colloquiorum libellus*, gr. et lat., 1586, in-8; Londres, 1652, in-12; et au moins dix autres éditions imprimées en Allemagne. — POSSEL (Jean), fils du précédent, et que l'identité de nom a fait confondre souvent avec son père, était né en 1563 à Rostock; il professa la littérature grecque à l'académie de cette ville, et mourut, le 21 juin 1653. Outre des éditions augmentées de la *Calligraphia*, on lui doit : *Apophthegmata ex Plutarcho et aliis selecta, inque locos communes redacta*, gr. et lat., Wittenberg, 1595, in-8; *Hesiodi opera omnia*, gr. et lat., Francfort et Leipsig, 1601, 1605, 1615, in-8. C'est probablement à Possel le fils qu'il faut attribuer l'*Oratio de Reimondi Pellissonis et urbis Camberici laudibus*, dont ni Moller ni Roterman ne disent rien.

* POSSELT (Ernest-Louis), historien et publiciste allemand, né à Bade en 1765, fils d'un conseiller-aulique de Dourlach, acheva ses études classiques à Gœttingue, fit ensuite ses cours de droit à Strasbourg, et après y avoir reçu le doctorat, revint dans sa patrie exercer la profession d'avocat. Bientôt dégoûté de cette carrière, il sollicita et obtint la chaire de droit et d'éloquence au gymnase de Carlsruhe, et reçut le titre de secrétaire privé du margrave. Nourri des auteurs anciens, il conçut l'idée de reproduire leur éloquence oratoire en l'appliquant aux intérêts de sa patrie. Les discours qu'il prononça dans les solennités du gymnase commencèrent sa réputation. En 1791 il obtint une place de bailli à Gernsbach, près de Rastadt, qui lui donnant peu d'occupation, lui permit de fixer son attention sur les grands événements qui se passaient en France. Il se déclara chaudement le partisan de la révolution, et écrivit en latin l'*Histoire des premières guerres des Français contre les coalisés*, et commença l'*Almanach de l'histoire de nos jours*, qu'il continua de 1792-1800, et qui eut un grand succès en Allemagne; ce succès lui fit entreprendre les *Annales européennes*, 1793, 1804, l'un des meilleurs ouvrages périodiques que l'on puisse consulter pour cette époque. En 1796, il se démit de sa chaire, se réservant la moitié de son traitement, sous la promesse qu'il n'a pu remplir d'écrire l'*Histoire de Bade*. Cette même année il fit la connaissance du général Moreau, qu'il revit en 1801 après la fameuse retraite de Bavière, dont il inséra l'histoire dans les *Annales Européennes*. On en fit à Strasbourg une traduction française avec des notes. Posselt continua de correspondre avec Moreau; mais lorsque ce général fut accusé de trahison en 1804, il craignit d'être impliqué dans la procédure, quitta Bade, erra de ville en ville, ne se croyant nulle part en sûreté; enfin son imagination se troubla à un tel point qu'étant arrivé le 11 juin à Heidelberg, il s'élança d'un troisième étage sur le pavé et expira quelques heures après. On a de cet écrivain un grand nombre d'ouvrages, où l'on trouve beaucoup de facilité, mais trop de penchant à l'enthousiasme. Les principaux sont : *Histoire des ligues des princes allemands*,

(1) Moreri fait naître le père Posadas en 1639, et mourir en 1720. Les dates que nous employons, et qui paraissent plus sûres, sont celles qu'a adoptées l'*Ami de la religion*. (Voyez ce journal, tome 2^e, page 211.)

(2) Bénédict le 20 septembre 1817, le père Posadas a été canonisé en 1818.

Leipsig, 1787; cet ouvrage fut fait à l'occasion de la ligue de la Prusse et des petits états d'Allemagne pour protéger la Bavière contre les projets de l'Autriche; *Histoire des Allemands*, Leipsig, 1789-90, 2 vol. Posselt n'a pas continué cette histoire; mais Pœlitz y a ajouté un 5^e vol. en 1805; *Remarques sur l'histoire secrète de la cour de Berlin*, par Mirabeau, Carlsruhe, 1789, in-8; *Archives de l'histoire, de la politique et de la géographie ancienne et moderne, surtout de l'Allemagne*, Memmingen, 1790, 1792, 2 vol.; *Histoire de Gustave III, roi de Suède*, Carlsruhe, 1792, Giessen, 1805, trad. en franç., Genève, 1807, in-8. C'est un des meilleurs ouvrages de Posselt; mais le temps a depuis mis au jour des documents qui lui manquaient; *Histoire impartiale, complète et authentique du procès de Louis XVI*, Bâle, tome 1 et 2. Cette édition n'a pas été mise en circulation; une seconde fut commencée à Nuremberg en 1802, mais elle n'a point été terminée; *Annales Européennes*, Tubingue, 1795-1804, 40 années; *Dictionnaire de la révolution française ou Recueil de notices biographiques*, Nuremberg, 1802.

POSSEVIN (Antoine), né à Mantoue en 1534, fut d'abord précepteur de François et de Scipion de Gonzague, entra ensuite dans la compagnie de Jésus en 1559. Il prêcha en Italie et en France avec un succès distingué, et fut fait successivement recteur des collèges d'Avignon et de Lyon. Evrard Mercurin, général de son ordre, l'appela à Rome en 1575, et le fit son secrétaire. Son génie pour les langues étrangères et pour les négociations le fit choisir par le pape Grégoire XIII pour être envoyé en qualité de nonce à la cour de Suède; Maximilien II, empereur d'Allemagne, le décora du titre d'ambassadeur. Il travailla beaucoup en Suède pour les intérêts de la religion catholique, et parvint à engager le roi Jean à abjurer le luthéranisme le 16 mai 1578. Mais ce succès ne fut point de longue durée. Il fut encore envoyé en qualité de nonce en Pologne et en Russie, en 1581, rétablit la bonne intelligence entre Jean III, roi de Pologne, et le czar Basilowitz, et consacra tous ses soins à la réunion des Russes à l'Eglise romaine. On peut voir le succès de cette entreprise dans son ouvrage intitulé *Moscovia*. De retour en Italie en 1586, il demeura pendant quatre ans à Padoue, où il dirigea la conscience de saint François de Sales. Il travailla à Rome à la réconciliation de Henri IV avec le saint Siège. Ce zèle ne plut pas aux Espagnols, qui se défiaient de la conversion de ce prince, et qui firent donner ordre à Possevin de sortir de cette ville. Il mourut à Ferrare le 26 février 1611, âgé de 77 ans. Nous avons de lui divers ouvrages. Les plus importants sont : sa *Bibliothèque choisie*, Rome, 1595, in-fol., pleine d'érudition et de recherches; mais l'auteur ne fait pas toujours un assez bon choix des écrivains qu'il consulte, il en censure d'autres avec trop peu de ménagement; il y a d'ailleurs des négligences et des inexactitudes; *Apparatus sacer ad scriptores veteris et novi Testamenti*, en 3 vol. in-fol.; ouvrage qui a eu beaucoup de cours; *Moscovia*, Colcogne, 1587, in-fol. C'est une description fort étendue de l'état des Moscovites, de

leurs mœurs, de leur religion, etc.; *Judicium de Nuæ* (la Noue), Joannis Bodini, Philippi Mornæi et Nicolai Machiavelli quibusdam scriptis, Rome, 1572, et Lyon, 1595, ouvrage fait par ordre d'Innocent IX; *Confutatio ministrorum Transylvanie et Francisci Davidis, de Trinitate*; *Miles christianus*; quelques *Opusculs* en italien, dont on peut voir le titre dans le *Dictionnaire typographique*. Le père Dorigny, jésuite, a donné la *Vie* de cet habile négociateur, en 1712, in-12. Elle est curieuse et intéressante. — Il ne faut pas le confondre avec Antoine Possevin, son neveu, natif de Mantoue, dont on a *Gonzagarum Mantuæ et Montisferrati ducum historia*, Mantoue, 1628, in-4.

POSSIDIUS, élu en 397 évêque de Calame en Numidie, et disciple de saint Augustin, recueillit les derniers soupirs du saint docteur en 450. On a de lui la *Vie* de son maître, écrite d'un style assez simple; mais il y a beaucoup d'exactitude et de vérité dans les faits. Il y a joint le catalogue des ouvrages de ce Père, avec lequel il avait eu le bonheur de vivre pendant près de 40 ans. Cette *Vie* a paru à Naples, avec de savantes notes, 1751, et à Augsbourg, 1764, avec une dissertation critique : *De variis gestis, dictis ac visionibus sancto Augustino falsò aut minus solidè attributis*.

POSSIDONIUS ou POSIDONIUS, astronome et mathématicien d'Alexandrie, naquit à Apamée en Syrie et vivait après Eratosthène et avant Ptolémée. Il mesura la circonférence de la terre, et la trouva de 50,000 stades (environ 5,600,090 mètres, ou un peu plus du 8^e de la circonférence terrestre); mais comme les plus habiles astronomes modernes n'ont pu encore s'accorder sur cette mesure, il ne faut pas s'étonner si Possidonius ne fit pas un calcul bien juste. — Il ne faut pas le confondre avec Possidonius d'Apamée, célèbre philosophe stoïcien, qui tenait son école à Rhodes. Celui-ci florissait vers l'an 50 avant J.-C. Pompée, à son retour de Syrie, après avoir heureusement achevé la guerre contre Mithridate, vint exprès à Rhodes pour profiter en passant de ses leçons. On lui apprit qu'il était fort malade d'un accès de goutte, qui lui faisait souffrir de cruels tourments. Il voulut du moins voir celui qu'il s'était flatté d'entendre raisonner sur des sujets philosophiques. Il alla chez lui, le salua, et lui témoigna la peine qu'il avait de ne pouvoir l'entendre. « Il ne tiendra qu'à vous, » partit-il, et il ne sera pas dit qu'à cause de ma » maladie, un si grand homme soit venu me voir » inutilement. » Il commença donc dans son lit un long et grave discours sur ce dogme des stoïciens : « Qu'il n'y avait rien de bon que ce qui est hon- » nête : » sentiment que les seuls épicuriens s'avisent de contester. Et comme la douleur se faisait sentir vivement, il répéta souvent : « Tu ne gagne- » ras rien, ô douleur ! quelque incommode et vio- » lente que tu puisses être, je n'avouerai jamais » que tu sois un mal. » Bravades philosophiques, froides et pauvres ressources contre les malheurs et les souffrances de l'humanité. Un savant allemand, Jean Bake, a recueilli les *Fragments* qui nous restent de Possidonien et les a publiés, Leyde, 1810, in-8.

POSSIN. Voy. POUSSINES.

POSTEL (Guillaume) savant et célèbre visionnaire, né le 25 mars 1510, à la Dolerie, hameau de la paroisse de Baranton en Normandie, perdit à 8 ans son père et sa mère, qui moururent de la peste. La misère l'ayant chassé de son village, il se fit maître d'école, âgé seulement de 14 ans, dans un autre village près de Pontoise. Dès qu'il eut ramassé une petite somme, il vint continuer ses études à Paris. Pour éviter la dépense, il s'associa avec quelques écoliers; mais il ne fut pas longtemps à s'en repentir : dès la première nuit on lui vola son argent et ses habits. Le froid qu'il endura lui causa une maladie qui le réduisit à souffrir pendant deux ans dans un hôpital. Sorti de cet asile de la misère, il alla glaner en Beauce. Son industrie laborieuse lui ayant procuré un habit, il vint continuer ses études au collège de Sainte-Barbe, où il s'engagea à servir quelques régent. Ses progrès furent si rapides, qu'en peu de temps il acquit une science universelle. François I^{er}, touché de tant de mérite uni à tant d'indigence, l'envoya en Orient, d'où il rapporta plusieurs manuscrits précieux. Ce voyage lui mérita la chaire de professeur royal de mathématiques et de langues, avec des appointements considérables. Sa façon d'enseigner, et surtout sa façon de vivre, lui suscitèrent divers ennemis. La reine de Navarre, irritée de son attachement au chancelier Poyet, lui fit perdre ses places. Obligé de quitter la France, il passa à Vienne, s'en fit chasser; se rendit à Rome, se fit jésuite, fut exclu de l'ordre, et mis en prison l'an 1545, pour avoir commencé à répandre des erreurs. Après une année de captivité, il se retira à Venise, où une vieille fille s'empara de son cœur et de son esprit. Il s'oublia jusqu'à soutenir que la rédemption des femmes n'était pas achevée, et que la *Mère Jeanne* (c'était le nom de sa Vénitienne) devait terminer ce grand ouvrage : c'est sur cette enthousiaste qu'il publia son livre extravagant : *Des très-merveilleuses victoires des femmes du Nouveau-Monde, et comment elles doivent par raison à tout le monde commander, et même à ceux qui auront la monarchie du Monde-Vieil*, Paris, 1555, in-16. Ses rêveries le firent enfermer; mais on le relâcha ensuite comme un insensé. De retour à Paris dès 1552, il continua à débiter ses extravagances. Contraint de fuir en Allemagne, il se retira à la cour de Ferdinand, qui l'accueillit assez bien, et il professa quelque temps dans l'université de Vienne en Autriche. L'amour de la patrie le sollicitant de retourner en France, il adressa une rétractation à la reine, qui le rétablit dans sa chaire du Collège royal. Son changement n'était pas sincère. Il chercha à répandre ses folies, et fut relégué au monastère de Saint-Martin-des-Champs, où il fit pénitence, et où il mourut le 6 septembre 1581, âgé de 71 ans. Postel se faisait beaucoup plus vieux; il attribuait sa constante santé et sa longue vie à l'avantage de n'avoir jamais approché d'aucune femme. Il voulait persuader aussi qu'il était ressuscité, et, pour prouver ce miracle à ceux qui l'avaient vu autrefois avec un visage pâle, des cheveux gris et une barbe blanche, il se fardait secrètement et se peignait la barbe et

les cheveux. C'est pourquoi, dans la plupart de ses ouvrages, il s'appelait *Postellus Restitutus*. Quelques auteurs ont écrit qu'il a vécu cent ans, qu'à la fin de ses jours il rajeunit, et que ses cheveux blancs devinrent tout noirs. Postel était, malgré ses rêveries, un des génies les plus étendus de son siècle. Il avait une vivacité, une pénétration, une mémoire qui allaient jusqu'au prodige. Il connaissait parfaitement les langues orientales, une partie des langues mortes, et presque toutes les vivantes; il se vantait de pouvoir faire le tour du monde sans truchement. François I^{er} et la reine de Navarre le regardaient comme la *merveille de leur siècle*. Charles IX l'appelait son *philosophe*. On assure que quand il enseignait à Paris dans le collège des Lombards, il y avait une si grande foule d'auditeurs, que la salle de ce collège ne pouvant les contenir, il les faisait descendre dans la cour et leur parlait d'une fenêtre. On ne peut nier qu'il n'eût fait beaucoup d'honneur aux lettres, si, à force de lire les rabbins et de contempler les astres, il n'avait pas perdu la tête. Ses principales chimères étaient que les femmes domineraient un jour sur les hommes; que toutes les sectes seraient sauvées par J.-C.; que la plupart des mystères du christianisme pouvaient se démontrer par la raison; que l'ange Raziel lui avait révélé les secrets divins, et que ses écrits étaient les écrits de J.-C. même; enfin, que l'âme d'Adam était entrée dans son corps. Ces folles idées étaient plus dignes de compassion que de châtiement, et Postel était un de ces hommes qui sont moins méchants que fous. Dans la foule d'écrits dont il surchargea l'univers littéraire, on ne citera que les principaux : *Clavis absconditorum à constitutione mundi*, Paris, 1547, in-16, et Amsterdam, 1646, in-12. Cette dernière édition est très-commune, la première est fort rare. Quelques-uns ont comparé à cet ouvrage extravagant celui de Court de Gébelin, *Le Monde primitif analysé et considéré dans son génie allégorique, et dans les allégories auxquelles conduit ce génie*; mais il faut convenir que, malgré quelques rapports du côté de l'imagination, le parallèle dans sa généralité est peu exact; *De ultimo judicio*, sans nom de ville ni d'imprimeur, et sans date, in-16. C'est un des plus rares ouvrages de Postel. *Apologie contre les détracteurs de la Gaule*, qui renferme des choses singulières; *l'Unique moyen de l'accord des protestants et des catholiques*; les *Premiers éléments d'Euclide chrétien pour la raison de la divine et éternelle vérité démontrée, traduits du latin*, Paris, 1579, in-16; la *Divina ordinazione*, 1556, in-8, où est comprise la raison de la restitution de toutes choses; *Merveilles des Indes*, 1555, in-16; *Description et carte de la Terre-Sainte*, 1555; *Les Raisons de la monarchie*, Paris, 1551, in-8; *Histoire des Gaulois depuis le déluge*, Paris, 1552, 1 vol. in-16; *La Loi salique*, 1552; *De Phœnicum litteris*, Paris, 1552, in-8, petit format; *Liber de causis naturæ*, 1552, in-16; *De originibus nationum*, 1553, in-8; *Le prime nuove dell' altro mondo, cioè la Vergine venetiana*, 1553, in-8; *Traité de l'origine de l'Etrurie*; *Epistola ad Shwenfeldium de Virgine venetiana*, 1556, in-8; *Recueil des prophéties les plus célèbres du*

monde, par lequel il se voit que le roi François I^{er} doit tenir la monarchie de tout le monde; *Alcorani et Evangelii concordia*, Paris, 1545, in-8; *De rationibus Spiritus sancti*, ibidem; *De nativitate Mediatoris ultimi*, 1547, in-4; *Proto-Evangelium*, 1552, in-8; *De linguæ phœnicis, seu hebraicæ excellentia*, Vienne en Autriche, 1554, in-4, inséré depuis dans la Bibliothèque de Brème, très-rare. Il fit aussi l'apologie de Servet. *De Orbis concordia*, Bâle, 1544, in-fol. Le but de l'auteur est de ramener l'univers à la religion chrétienne. Cette production bizarre est divisée en quatre livres. Le premier contient les preuves de la religion; le deuxième, la réfutation de la doctrine de l'*Alcoran*; le troisième, un traité de l'origine des fausses religions et de l'idolâtrie, et le quatrième, de la manière de ramener les mahométans, les païens et les juifs. Ces écrits sont aussi rares que singuliers. Il y en a encore d'autres que les curieux recherchent, quoique leur rareté en fasse tout le mérite. Consultez les *Nouveaux Eclaircissements sur la vie et les ouvrages de Guillaume Postel*, par le père Desbillons, Liège, 1773. On voit par cet ouvrage que la folie s'était emparée de l'esprit de Postel longtemps avant qu'il eût la réputation d'en être atteint; c'est un germe qui s'étendait et qui croissait jusqu'à la maturité de ses fruits. Il en est ainsi de presque toutes les folies : elles s'annoncent par des écarts isolés, qu'on ne remarque presque point, et finissent par des délirés constants et des extravagances suivies. C'est à tort qu'on a attribué à Postel le livre *De tribus Impostoribus*. Voy. la MONNOYE et VIGNES (Pierre des).

POSTEL (Henri), jésuite, né le 28 mai 1707, à Binche, petite ville de Hainaut, mourut le 7 novembre 1788 à Douai où il avait professé la philosophie et la théologie pendant un grand nombre d'années. On a remarqué dans ses leçons une solidité, une précision, une clarté qui en ont fait désirer la publication. Il en a donné une partie sous le titre de *l'Incrédule conduit à la religion par la voie de la démonstration*, Tournai, 1772, 2 vol. in-8, dont le premier est dirigé contre les athées et autres incrédules, et le second n'est qu'un précis de controverses contre les sectaires. L'élégance et la légèreté du style n'égalent pas la force de raisonnement répandue dans cet ouvrage. L'auteur, en l'annonçant par la voie des périodistes, a donné le défi formel de faire voir quelque défaut de logique dans les divers arguments qu'il opposait aux erreurs dominantes. Ce défi n'a point été accepté, et l'ouvrage est demeuré sans réponse.

POSTHUME (Marcus-Cassianus-Latinus), l'un des 50 tyrans qui se disputèrent l'empire sous le règne de Gallien, fut proclamé empereur par une partie de l'armée, après l'assassinat de Valérien, en 261. Il commandait les légions stationnées dans les Gaules, et Gallien, fils de Valérien, dut en partie à ses conseils les victoires qu'il remporta sur les Germains. Mais le jeune Salonius, fils de Gallien, que son père avait nommé gouverneur des Gaules, ayant réclamé le butin fait sur l'ennemi, les soldats se révoltèrent, et élurent pour empereur Posthume (257); Salonius et son gouverneur Sylvanus furent tués. Posthume, toujours cher aux

soldats, repoussa les Germains, et sut pendant plusieurs années se maintenir dans sa dignité, quoique Gallien, fils de Valérien, fit des efforts extraordinaires pour le détruire. Posthume avait un fils qu'il associa à l'empire; il était digne de son père par ses grandes qualités, et lui était supérieur en éloquence. On lui a attribué dix-neuf *Déclamations*, qui ont paru sous le nom de *Quintilien*. Les deux Posthumes furent tués aussi par leurs soldats en 267, près de Mayence où ils venaient de vaincre le tyran Lélien.

POSTHUMIUS (Lucius), fut nommé consul après la bataille de Cannes (217 avant J.-C.), et partit pour les Gaules avec une armée; les Boïens, qui habitaient le Bourbonnais, le battirent complètement. Posthumius, couvert de blessures, expira sur le champ de bataille; les Gaulois lui ayant coupé la tête, la portèrent en triomphe dans leur temple, et le crâne du général romain devint un vase sacré, dans lequel ils offraient des libations à leurs dieux. Ces exemples de superstition atroce étaient assez communs parmi ces peuples barbares.

POTAMON, philosophe d'Alexandrie, contemporain d'Auguste, prit un milieu entre l'incertitude des pyrrhoniens et la présomption des dogmatiques. Il emprunta de chaque école de philosophie ce qu'il croyait pouvoir perfectionner sa raison. Il ne paraît pas que ce philosophe ait présidé une école, ni qu'il ait donné naissance à une secte : mais sa manière de philosopher se répandit dans le monde savant. Ceux qui l'embrassèrent, soit à Alexandrie, soit à Rome, furent nommés *Eclectiques*, d'ἐκλεγω, choisir, parce qu'ils choisissaient les opinions qui leur paraissaient les plus convenables.

POTEMKIN (le prince Grégoire Alexandrovitch), le *Taurique*, descendant d'une famille polonaise, naquit près de Smolensk en 1756. Il entra au service de la Russie, et se distingua par sa bravoure et son intelligence dans l'art militaire. Il remporta de grands avantages contre les Turcs, auxquels il enleva, le 17 décembre 1788, l'importante forteresse d'Oczakow, qu'il prit d'assaut, à la faveur d'un hiver très-rude, qui avait glacé le Borysthène et la mer Noire. Il s'empara d'autres places, occupa la Bessarabie, la Moldavie, et réduisit les infidèles à de grandes extrémités. L'impératrice récompensa ses services, en accumulant sur lui une multitude de dignités lucratives et honorifiques; elle le nomma feld-maréchal et commandant en chef de toute l'armée russe, chef des flottes de la mer d'Azof, de la mer Caspienne et de la mer Noire, sénateur et président du collège de guerre, gouverneur-général de Catharinoslaw, de la Tauride; adjudant-général, chambellan de S. M. I., inspecteur-général de toute l'armée, colonel des gardes du corps de Préobaschinski, chef du corps des chevaliers et d'un régiment de cuirassiers de son nom, chef des dragons de Pétersbourg et des grenadiers de Catharinoslaw, chef de toutes les manufactures d'armes et de fonderies de canons, grand-hetman des cosaques russes et de ceux de Catharinoslaw et des environs de la mer Noire, chevalier de l'ordre impérial russe de Saint-André, etc., etc. Il était sur le point, dit-on, de devenir prince souverain de quel-

ques places démembrées de la Pologne, lorsqu'il mourut le 16 octobre 1791, dans la 55^e année de son âge. Croyant que l'air de Jassy, où il s'était rendu pour entrer en conférence avec les plénipotentiaires ottomans, et conclure une pacification entre la Porte et la Russie, lui était contraire, il quitta cette ville le 15, et se mit en route pour Nikolaefka sur le Bog; mais à peine eut-il fait 53 werstes sur le chemin de Bender, qu'il se plaignit de violentes douleurs dans le bas-ventre, descendit de la voiture; et comme il n'y avait point d'habitation à l'entour, il se coucha par terre sur le ventre, et expira quelques minutes après. Ainsi finit, dans un désert et un abandon total, un homme qui avait fait tant de bruit dans le monde, et joui de toutes les faveurs que l'on peut recevoir des puissances de la terre. On a prétendu depuis qu'il allait se soulever contre l'impératrice, et que c'est elle qui s'en est défait. Quoi qu'il en soit, quelles réflexions une telle mort ne fait-elle pas faire sur les grandeurs humaines!.... Que la vraie philosophie se fortifie et se nourrit par de tels spectacles! Du reste, le prince Potemkin était aussi homme de bien qu'on pouvait l'être au faite des grandeurs, dans le sein d'une cour. Il avait de la probité, de la religion; les catholiques ont toujours trouvé en lui un protecteur; c'est lui qui est la cause principale de ce que certaines imitations n'ont pas eu lieu en Russie. On a cru que sa mort avait été l'effet du poison; mais il semble plus naturel de l'attribuer, avec les écrivains russes, à une décomposition de sang, préparée par son intempérance et hâtée par ses derniers chagrins. Il faut lire dans les *Mémoires de M. le Comte de Ségur*, le portrait moral de Potemkin, de cet homme dont le caractère offrait le mélange d'une ardeur très-martiale, de l'activité et de la paresse, d'une piété extrême avec beaucoup de superstition et des mœurs déréglées; de l'avarice avec la prodigalité; fier avec ses égaux, affable avec ses inférieurs, il fit peu de bien à ses amis, peu de mal à ses ennemis, et contribua sans contredit à la gloire du règne de Catherine et à la prospérité de la Russie. Sa *Vie* a été écrite plusieurs fois en russe et en allemand. L'une des meilleures qui ait été donnée en russe est anonyme et a été imprimée à Saint-Petersbourg en 1811. On en a une en français, par Laverne, publiée à Paris en 1807, in-8.

POTER ou plutôt POTTER (Paul), peintre, né à Enckhuysen en 1625, mort à Amsterdam en 1654, a excellé dans le paysage. On admire surtout l'art avec lequel il a rendu les différents effets que peut faire sur la campagne l'ardeur et l'éclat d'un soleil vif et brillant. Ses sites ne sont pas des plus riches, n'ayant exécuté que des vues de la Hollande, qui sont plates et peu variées. Son talent n'était point pour la figure; aussi il n'en peignait guère plus de deux, encore avait-il soin de les cacher ensuite. Pour les animaux, on ne peut les rendre avec plus de vérité que ce maître. Du Jardin, un de ses élèves, a imité sa manière.

POTHIER (Robert-Joseph), célèbre jurisconsulte, conseiller au présidial d'Orléans sa patrie, et professeur en droit de l'université de cette ville, naquit en janvier 1699, et mourut au mois de février 1772,

après avoir consacré toute sa vie à la jurisprudence. Un goût particulier le porta d'abord vers le droit romain; il s'attacha ensuite au droit français, et nous avons de lui un très-grand nombre d'ouvrages, qui prouvent qu'il possédait l'un et l'autre. Les principaux sont : *Pandectæ Justinianæ*, 1748 et 1782, 5 vol. in-fol.; *Traité des obligations*, 1761, 2 vol. in-12, et réimprimé en 1765, avec des augmentations; *Traité du contrat de vente*, 1765, in-12; *Traité du contrat de rente*, 1765, in-12; *Traité du contrat de louage*, 1764, in-12; *Traité du contrat de société*; in-12; *Traité des contrats maritimes*, in-12; *Traité des contrats de bienfaisance*, 1766, 2 vol. in-12; *Traité du contrat de mariage*, 1768, in-12. Tout n'y est pas exact; quoiqu'il s'éloigne de l'erreur de Launoy, et qu'il reconnaisse dans l'Eglise le pouvoir de mettre des empêchements dirimants, il n'est pas toujours d'accord avec les plus sages jurisconsultes, ni avec lui-même : on peut consulter là-dessus l'excellent traité : *Apologie du mariage chrétien*, Liège, 1788, in-12; et le *Journ. hist. et littér.*, 15 février 1791, p. 247. (Voy. DOMINIS, GERBAIS, GIBERT, LAUNOY.) *Coutume du duché d'Orléans*, 1740, 2 vol. in-12, et 1775, in-4; *Traité de la possession et de la prescription*, 1772, in-12, etc., etc. Ces nombreux ouvrages ont été recueillis en 1774 ou 1781, en 4 vol. in-4, à l'exception des *Pandectæ Justinianæ*. En 1777 et 1778 ont paru 5 vol. d'*Œuvres posthumes*, publiées par M. Guyot. Les différents ouvrages de Pothier existent aussi en 28 vol. in-12. Ils ont été imprimés plusieurs fois. L'édition de Bernardi, 1806 et années suiv., 25 vol. in-8, eut peu de succès. On n'y trouve ni le traité de la Procédure civile, ni ceux des Fiefs et de la Garde noble, ni la Coutume d'Orléans. Celle de 1817-20, 15 vol. in-8, est plus complète; nous citerons encore l'édition de M. Siffrein, Paris, 1820-24, 20 vol. in-8; de 1825 publiée sous la direction de M. Dupin, 11 vol. in-8, et de 1826-27; de MM. Rogron et Fribach, gr. in-8, en 2 colonnes avec une table de concordance, et enfin de M. Bugnet, professeur à l'école de droit de Paris, avec des notes, 1845-48, 10 vol. in-8. L'auteur joignait à beaucoup de mémoire une grande facilité de travail; mais son jugement n'égalait pas ces avantages : il est souvent obscur et embarrassé dans ses raisonnements; ses preuves sont incohérentes, quelquefois contradictoires, et presque toujours d'un faible résultat. Son amour pour la jurisprudence l'engagea à faire chez lui des conférences de droit, qui s'y tenaient toutes les semaines. Nommé par le chancelier d'Aguesseau à la place de professeur en droit français, en 1749, sans l'avoir demandée, il établit des prix pour exciter l'émulation parmi les étudiants. C'était un homme doué de toutes les vertus morales et chrétiennes, charitable, bienfaisant, utile à sa patrie par son savoir et par son esprit de conciliation. On lit dans l'építaphe que la ville d'Orléans fit mettre sur son tombeau dans le grand cimetière, l'éloge suivant :

Vir juris peritia, æqui studio,
Scripsi, concilioque,
Animi candore, simplicitate morum,
Vita sanctitate
Præclarus.
Civibus singulis, probis omnibus,

Studiosa juventuti,
Ac maxime pauperibus,
Quorum gratia pauper ipse vixit,
Æternum sui desiderium reliquit.

POTHIER (Remi), curé de Bétheniville, et chanoine de l'église de Laon, naquit à Reims, en 1717, et mourut dans cette ville, le 25 juin 1812. A des idées très-originales, il joignait un caractère opiniâtre. Ergoteur intrépide, il était la terreur de tous les ecclésiastiques, qu'il traitait d'ignorants lorsqu'ils n'étaient pas de son sentiment. Les plus célèbres traducteurs de l'écriture sainte avaient, suivant lui, mal entendu et mal rendu la bible. Bossuet lui-même n'était pas épargné. Il se fit connaître par un ouvrage intitulé : *Explication sur l'Apocalypse*, dont il fit paraître le plan, en 1775. L'avocat-général Séguier dénonça aussitôt au parlement cet ouvrage, comme capable d'ébranler les empires; et dans son réquisitoire, il qualifie ce livre de chef-d'œuvre de l'extravagance humaine : le parlement ordonna qu'il serait lacéré et brûlé par la main de l'exécuteur de la Haute-Justice. Pothier répondit au réquisitoire du magistrat, dans la préface de son livre, qu'il fit imprimer clandestinement à Douai, en 1773, 2 vol. in-12. Obligé de quitter la France pour se soustraire aux fureurs révolutionnaires, il le fit réimprimer à Liège, en 1795. L'ayant traduit en latin, il en donna une troisième édition dans cette langue, et une à Augsbourg, en 1797, 2 vol. Une quatrième parut dans la même ville, en 1798, en un gros vol. in-12. De cette dernière édition, Pothier fit un extrait, qu'il intitula : *Les trois dernières plaies dans lesquelles la colère de Dieu est consommée*, in-12 de 177 pag. Dans cet ouvrage, qui fut traduit en entier en allemand, Pothier prétend que saint Jean a prédit tout ce qui est arrivé, et ce qui doit arriver à l'Eglise, depuis Jésus-Christ, jusqu'au règne de l'antéchrist, et que ce règne n'est pas éloigné : il regardait Bonaparte comme son précurseur. En 1802, il fit imprimer à Augsbourg, en latin, une *explication des psaumes de David*; et il se proposait de donner aussi l'explication de toutes les prophéties. En 1809, il livra au public une petite brochure intitulée : *Eclaircissement sur le prêt, l'usure et le trafic de l'argent*; cet opuscule, où il combat l'opinion commune des théologiens, lui attira quelques disgrâces. En 1810 et en 1812, Pothier fit imprimer à Reims, sans nom d'auteur ni d'imprimeur, deux autres brochures contre les quatre articles de l'église gallicane : ces deux ouvrages furent dénoncés au ministère public; et le gouvernement ombrageux de ce temps-là en fit saisir tous les exemplaires qui se trouvaient chez la sœur de l'auteur.

POTHIN (saint), 1^{er} évêque de Lyon, était disciple de saint Polycarpe, qui l'envoya dans les Gaules. Il a pu l'être aussi de saint Jean, puisqu'il avait 45 ans quand cet apôtre mourut. Pothin était âgé de 90 ans, lorsqu'une persécution cruelle s'éleva sous l'empire de ce doux Marc-Aurèle, que nos philosophistes nous donnent comme un modèle de bienfaisance, l'an 177 de Jésus-Christ. Il fut conduit devant les magistrats de Lyon, à la vue d'une multitude de païens qui criaient contre lui. Le gou-

verneur lui demanda alors quel était le Dieu des chrétiens : *Vous le connaissez*, répondit saint Pothin, *si vous en êtes digne*. Cette réponse irrita le tyran. On le maltraita cruellement, et on le traîna en prison, où il mourut deux jours après. Saint Irénée fut son successeur. Voy. les Actes de son martyre dans la Lettre des églises de Vienne et de Lyon aux fidèles d'Asie et de Phrygie, qu'on trouve en grande partie dans l'Histoire ecclésiastique d'Eusèbe, lib. 5. C'est un des plus précieux monuments des premiers siècles de l'Eglise.

POTIER (Nicolas), seigneur de Blancmesnil, président au parlement de Paris, d'une noble et ancienne famille, naquit en 1541 dans cette ville. N'ayant pu sortir de Paris lorsque cette capitale se déclara pour la ligue catholique contre la protestante, il fut arrêté prisonnier au Louvre, avec ceux qui semblaient favoriser la première. La faction des Seize lui fit faire son procès dans les formes, parce qu'il entretenait une correspondance secrète avec les protestants. Il aurait subi le même sort que le président Brisson, si le duc de Mayenne ne fût allé le délivrer de sa prison. « Monseigneur, lui dit Blancmesnil en se jetant à ses pieds, je vous ai obligation de la vie; mais j'ose vous demander un plus grand bienfait : c'est de me permettre de me retirer auprès de mon légitime roi, ne pouvant vous servir comme mon maître. » Le duc, touché de cette fermeté, le laissa aller vers Henri IV. Il mourut en 1655, âgé de 94 ans. — Louis POTIER, son frère puîné, seigneur de Gesvres, secrétaire d'état, s'acquittait la confiance de Henri III, qui voulut l'avoir auprès de lui après la journée des Barricades, en 1588. Il ne fut pas moins attaché à Henri IV et à Louis XIII, auxquels il rendit de grands services durant les guerres civiles. Il mourut en 1650, laissant René POTIER, comte de Tresmes en Valais, capitaine des gardes du corps, gouverneur de Châlons, etc., dont la terre de Tresmes fut érigée en duché-pairie, l'an 1648, sous le nom de Gesvres.

POTIER (Charles), acteur comique, né à Paris en 1775, d'une ancienne famille de robe. Destiné à l'état militaire, il sortit de l'école au commencement de la révolution; mais ce fut comme simple soldat que la réquisition de 1795 l'envoya servir aux frontières. Réformé pour cause de santé, il revint à Paris, et entraîné vers la scène, par un penchant irrésistible il débuta successivement sur plusieurs théâtres secondaires où il ne tarda pas à être connu avantageusement. Toutefois ce fut en province que son talent prit un plus grand essor. Sa réputation le fit rappeler, en 1809, à Paris, où il débuta au théâtre des Variétés d'une manière qui lui mérita l'accueil le plus flatteur. La vérité de sa pantomime, son débit naturel, plein d'esprit et de verve, la flexibilité de son talent qui savait nuancer les caractères les plus opposés firent, pendant plusieurs années, la fortune de ce théâtre. Quelques discussions d'intérêt le déterminèrent en 1817, à passer à la Porte-Saint-Martin; mais il revint en 1822 aux Variétés. Potier est mort à Paris le 20 mai 1858. On peut le mettre au rang des plus habiles et des plus grands acteurs comiques de son époque. Dans un genre où devaient se rétrécir ses idées, il sut allier l'esprit au

naturel, et passer tour à tour de la charge à la vérité, du comique au sentiment avec une souplesse admirable.

* POTIER des Laurières (Laurent), l'un des mathématiciens qui ont perdu leur temps à chercher la solution du problème de la quadrature du cercle, et qui se sont flattés de l'avoir découverte. Né au Mans vers 1740, il embrassa l'état ecclésiastique, et après avoir rempli quelque temps différentes fonctions subalternes, fut nommé curé de Périgüé, gros bourg au diocèse de Poitiers. Dans les loisirs que lui laissait l'exercice du ministère, il continuait d'étudier les mathématiques, et de chercher l'explication de problèmes que les vrais savants ont depuis longtemps déclarés sans solution raisonnable; mais son entêtement ou la vanité l'aveuglait au point qu'il se flattait d'y parvenir. Il avait plus de 50 ans, quand il se hasarda de publier la *Nouvelle découverte sur le mouvement continu de la mer*, 1798, in-8. Cet ouvrage, qu'il reproduisit sous le titre de *Nouvelle découverte sur le flux et le reflux de la mer* (1806), fut à peine remarqué. Ce mauvais succès ne l'empêcha pas de donner son *Identité géométrique du cercle et du carré*, qui, selon lui, devait reculer les bornes de l'esprit humain. Il en adressa des exemplaires à l'institut, au ministre de l'intérieur et aux principales autorités, réclamant pour prix de cette chimérique découverte une récompense de 150,000 francs; l'institut ne daigna pas même lui répondre; mais il est probable que ce curé mathématicien n'était pas encore désabusé lorsqu'il mourut en 1810.

* POTOCKI (Stanislas-Félix, comte), né à Cracovie en 1750, d'une des plus anciennes et des plus illustres familles de Pologne, embrassa le parti de la Saxe, à l'époque des troubles qui désolèrent son pays. Il s'exila ensuite volontairement dans la Galicie, fit bâtir plusieurs villages dans les déserts de l'Ukraine dont il cherchait à civiliser les habitants, puis fut rappelé par ses compatriotes et devint un moment l'idole du peuple; mais sa fidélité ayant été, non sans motif, soupçonnée à la cour, il la quitta de nouveau et alla chercher un emploi dans l'armée russe; il seconda même les vues de la Russie, qui voulait tenir la Pologne dans l'abaissement. En mai 1792, il publia, de concert avec Rezwuski et Braniski, le fameux *manifeste* de Targowiltz, auquel Stanislas-Auguste accéda et qui amena le partage de la Pologne. Plusieurs écrivains prétendent que Potocki fut trompé sur le résultat de ses démarches qui n'avaient pour but que d'obtenir la protection de la Russie, et qu'il quitta l'armée russe avec le double regret de voir son pays opprimé, et d'avoir combattu dans les rangs de ses oppresseurs. Quoi qu'il en soit, lors de la révolution qui éclata en 1794, à Varsovie, il fut déclaré *traître à la patrie*; condamné à mort et ses biens confisqués. Potocki, retiré alors en Amérique, fut indigné d'un pareil jugement, et se croyant quitte envers ses compatriotes, redemanda du service à la Russie. L'impératrice Catherine le nomma lieutenant-général, et il revint en Europe jouir des bienfaits dont son souverain se plut à le combler. Il mourut en juillet 1805, à peine âgé de 55 ans.

— POTOCKI (Ignace, comte), grand-maréchal de Lithuanie, cousin du précédent, né en 1751, fut employé de bonne heure dans les affaires et se montra disposé à ranimer la culture des lettres dans sa patrie. Nommé membre de la commission de l'instruction publique, il réorganisa l'enseignement dans les collèges, traduisit lui-même en polonais la *Logique* de Condillac, et fit voyager à ses frais plusieurs savants. Lors de l'envahissement de la Pologne par les Russes, il fut obligé de se réfugier en Saxe: la victoire de Praclawice, remportée par Kosciusko, lui permit de revenir à Varsovie; il fut chargé d'organiser un nouveau gouvernement, et se conserva le ministère des affaires étrangères. Mais ce triomphe fut de courte durée: fait prisonnier au sac de Varsovie, il fut détenu dans la forteresse de Schlüsselbourg jusqu'à la mort de l'impératrice Catherine II. Il vécut ensuite en Galicie dans la plus grande retraite; à l'approche des Français en 1808, il fut arrêté de nouveau; mais après une détention de quelques mois à Cracovie, il obtint la permission de retourner dans ses terres, où il mourut en 1809.

* POTOCKI (Jean, comte), historien polonais, né vers 1750, après d'excellentes études, perfectionna son éducation par les voyages. En 1784 il visita la Turquie et l'Égypte; ce fut alors qu'il grava sur les pyramides du Caire ce vers de Delille:

Leur masse indestructible a fatigué le temps.

Il fit partie, en 1805, de la grande ambassade russe à la Chine, et en rapporta de nombreux matériaux qu'il s'occupait de mettre en ordre, lorsqu'il mourut en Ukraine à la fin de 1815. Ses principaux ouvrages sont: *Voyage en Égypte*, Paris, 1788, in-12; *Essai sur l'histoire universelle et Recherches sur celle de Sarmatie*, Varsovie, 1789, in-4, ou 2 vol. in-8; *Chroniques, mémoires et recherches pour servir à l'histoire de tous les peuples Slaves*, Varsovie, 1795, in-4; *Voyage en Basse-Saxe*, 1795, in-4; *Fragments historiques et géographiques sur la Scythie, la Sarmatie et les Slaves*, Brunswick, 1795, 4 vol. in-4; *Histoire primitive des peuples de la Russie*, Saint-Petersbourg, 1802, in-4; *Atlas archéologique*, 1805, in-fol.; *Voyage en Russie et dans le Caucase*, publié par Klaproth, Paris, 1850, 2 vol. in-8.

POTOCKI (Stanislas, comte), publiciste, littérateur et homme d'état, né en 1757 à Varsovie, se consacra de bonne heure aux affaires publiques, et trois fois élu nonce dans les diètes de 1776, de 1786 et de 1788, y donna des preuves d'un ardent patriotisme. Il fut un de ceux qui contribuèrent le plus à la fameuse constitution du 5 mai 1791. Après le second partage de la Pologne, il se rendit à Carlsbad pour y rétablir sa santé; mais il y fut arrêté par ordre du gouvernement autrichien, et envoyé dans la forteresse de Josephstadt. Après une captivité de huit mois, il obtint sa liberté; et dès lors éloigné des emplois publics, il ne s'occupa plus que des arts, des sciences et de la littérature. A l'organisation du grand duché de Varsovie, il fut créé sénateur palatin, et chef du conseil d'état et des ministres. Plus tard nommé ministre des cultes et de l'instruction publique, il justifia ce choix par les

nombreux établissements dont il dota la Pologne, université, observatoire, jardin botanique, cabinet d'histoire naturelle, bibliothèque, etc., tout fut organisé par ses soins et le tout sur des bases solides. En 1818 il fut nommé président du sénat. Il mourut trois ans après, le 24 septembre 1821, emportant les regrets universels. Il avait formé dans son palais de Willanow, près de Varsovie, une magnifique collection de tableaux, de vases étrusques, d'estampes, etc. Outre un assez grand nombre d'*opuscules académiques*, on a de lui : *Le Winkelman polonais*, précédé d'un *Discours sur l'art chez les anciens*, 1815, 4 vol. in-8; ce n'est point une simple traduction de Winkelman; *De l'éloquence et du style*, 1815, 4 vol. in-8; *Voyage à Ciennogrod*, roman satirique, en 4 vol. et les *Eloges de quelques grands hommes contemporains et des braves Polonais tués à la bataille de Raszyn en 1809*. Il a laissé manuscrits des ouvrages relatifs à la politique, à l'instruction publique et à la discipline ecclésiastique.

POTON. Voy. SAINTRAILLES.

POTT (Jean-Henri), habile chimiste allemand, né en 1692 à Halberstadt, mort le 20 mars 1777, recula les bornes de la science qu'il cultivait. On a de lui : *De sulphuribus metallorum*, 1758, in-4; *Observationes circa sal*, Berlin, 1759 et 1741, 2 vol. in-4. Ces ouvrages sont très-estimés, à cause d'un grand nombre d'observations nouvelles. C'est à lui que la Prusse doit la découverte d'une terre, aux environs de Berlin, propre à faire la pâte des porcelaines.

POTT (Percival), habile chirurgien anglais, naquit à Londres en 1715, fut élève du célèbre Nousse, chirurgien en chef de l'hôpital de Saint-Barthélemy, et fut lui-même attaché à cet hôpital jusqu'en 1787. Il s'appliqua à écarter les anciennes pratiques barbares, qu'il remplaça par d'autres moins douloureuses ou plus promptes, et il eut la satisfaction de voir adopter sa nouvelle méthode. Une chute de cheval qu'il fit en 1756, et dans laquelle il se fracassa une jambe, lui donna le loisir de composer le plan pour son *Traité des hernies*. Ses leçons étaient très-suivies, et on remarquait en lui beaucoup de précision dans les idées, de pureté dans le style, et de grâce dans les expressions. La société royale de Londres l'admit parmi ses membres en 1764, et il mourut au mois de décembre 1788, âgé de 73 ans. Ses principaux ouvrages sont : un *Mémoire sur les tumeurs qui ramollissent les os*, dans les *Transactions philosophiques*, 1741, n° 459; *Traité des hernies*, 1756-1765, in-8; *Mémoire sur une espèce de hernie particulière dans les enfants nouveau-nés, qui se présente quelquefois dans les adultes*, 1756, in-8; *Observations sur la fistule lacrymale*, 1758, in-8; *Observations sur les blessures et les contusions de la tête*, 1760; avec des additions, 1768; *Remarques pratiques sur l'hydrocèle; Méthode pour guérir l'hydrocèle à l'aide d'un sêton*, 1772, in-8; *Observations sur la cataracte, le polype du nez, le cancer du scrotum, et sur différentes espèces de hernies, etc. etc.* Les *Œuvres chirurgicales* de Pott, recueillies et publiées par lui en un vol. in-4, ont été réimprimées avec la vie de l'auteur, Londres, 1790, 5 vol. in-8;

elles avaient été trad. en français par Lemoine, 1777, 5 vol. in-8. Pott était doué d'un jugement sain, et avait une grande dextérité de la main. Tous ses ouvrages sont écrits d'un style correct et élégant.

POTTER (Christophe), né en 1591, fut élevé à Oxford. Il devint chapelain du roi Charles 1^{er}, doyen de Worcester, et vice-chancelier de l'université d'Oxford. Dans sa jeunesse, il fut puritain zélé. Dans un âge plus avancé, il s'attacha au parti du roi et fut maltraité dans les troubles qui agitaient l'Angleterre. On a de cet auteur quelques *Traités sur la prédestination et sur la grâce*. On ne doit point s'attendre à y trouver de la justesse ni de l'orthodoxie. Il a aussi traduit de l'italien en anglais, et publié l'*Histoire du différend du Pape Paul V avec les Vénitiens*. Il mourut en 1646.

POTTER (François), curé de Kilmanon en Angleterre. Son goût pour la peinture et les mécaniques allait jusqu'à la passion. Une machine pour l'eau, qu'il présenta à la société royale de Londres, lui valut l'honneur d'être admis au nombre de ses membres. Potter mourut aveugle en 1678. On a de lui plusieurs ouvrages, parmi lesquels on distingue l'*Explication du nombre 666 de la Bête de l'Apocalypse*, chap. 13. Il pousse le fanatisme jusqu'à prétendre trouver dans le nombre de la bête, Rome, le pape, les cardinaux et toute la hiérarchie de l'Eglise catholique. Ce livre, imprimé à Oxford, 1642, in-4, a été traduit en latin, Amsterdam, 1677, in-8.

POTTER (Jean), né à Wakefield, dans le comté d'York, en 1674, se rendit très-habile dans la langue grecque, fut nommé à l'archevêché de Cantorbéry et mourut en 1743. On a de lui : *Archæologia græca, sive antiquitatum Græciæ corpus absolutissimum* : cet ouvrage, ordinairement en anglais, a été publié à Oxford et a eu au moins treize éditions jusqu'en 1715. Les meilleures en anglais sont de 1699, 2 vol. in-8, Edimbourg, 1815, 1824, aussi en 2 vol. in-8, revues et corrigées par G. Dunbard, en latin; de Leyde, 1702, in-fol. et dans Gronovius; de Venise, 1754, 2 vol. in-4; une *Edition* de saint Clément d'Alexandrie avec des annotations, Oxford, 1756, 2 vol. in-fol.; une *Edition* de Lycophron, 1702; des *Ouvrages théologiques*, Oxford, 1755, 3 vol. in-8.

* POTTER (Robert), théologien anglican, né vers 1721, fit ses études à Cambridge, au collège d'Emmanuel, et y prit le degré de maître-ès-arts. Il obtint, en 1788, la cure de Lowestoft, au comté de Suffolk, et fut ensuite nommé à un canonat de Norwich. Il paraît qu'il s'occupa beaucoup plus de littérature que de théologie; du moins on ne trouve cité de lui aucun ouvrage du dernier genre; mais il acquit de la célébrité par ses *Traductions*, en anglais, de *Sophocle*, d'*Euripide* et d'*Eschyle*. Il mourut le 9 août 1804, dans la 83^e année de son âge.

POTTER (Paul), peintre. Voy. POTER.

POTTIER (François), né à Loches en Touraine, fut élevé au séminaire du Saint-Esprit, à Paris. Il partit, vers la fin de 1755, pour les missions de la Chine. Après qu'il eut travaillé plusieurs années dans la province du Sse.-Tchouan, souffrant cruel-

lement pour la foi, mais ne cessant de prêcher, de catéchiser, de courir partout, dans l'espoir d'augmenter le nombre des chrétiens; il fut nommé vicaire apostolique de cette province, sous le titre d'évêque d'Agathopolis. Il fut sacré, en 1769, par l'évêque, vicaire apostolique de Chen-Si. A dater de cette époque, la mission du Sse.-Tchouan devint plus florissante, le clergé national y prit des accroissements plus sensibles, et l'Evangile y multiplia ses conquêtes. Pottier mourut le 28 septembre 1792. On peut voir son éloge dans une lettre de M. de Saint-Martin, évêque de Caradre, qui fut son successeur au vicariat du Sse.-Tchouan. *Voy. SAINT-MARTIN* (Jean-Didier de). On peut voir des détails étendus sur les travaux de ce prélat, dans les *Nouvelles lettres édifiantes*, Paris, 1818, tom. 1, 2, 5; cet ouvrage renferme même plusieurs lettres du courageux missionnaire.

POUCHARD (Julien) naquit en 1656, près de Domfront, en basse Normandie. Il étudia la philosophie, l'histoire, les antiquités, et possédait l'hébreu, le grec et le latin. Il fut reçu, en 1701, à l'académie des inscriptions et belles-lettres, et il obtint, en 1704, la chaire de langue grecque au collège royal. Il mourut l'année suivante à l'âge de 49 ans. On a de lui : *Discours sur l'antiquité des Egyptiens*; un autre *sur les libéralités du peuple romain*. On les trouve dans les *Mémoires de l'académie*. Il a laissé en manuscrit une *Histoire universelle, depuis la création du monde jusqu'à la mort de Cléopâtre*. Il aurait mieux valu dire jusqu'au règne d'Auguste.

POUFFIER (Hector-Bernard), né à Dijon en 1658, suivit le barreau, et fut doyen du parlement de sa ville natale. Il fonda par son testament (imprimé en 1756) l'académie de Dijon, et lui légua des fonds nécessaires pour les prix et les exercices. Il mourut en 1752.

POUGATSCHEW. *Voy. PUGATSCHEW*.

* POUGENS (Marie-Charles-Joseph de), littérateur, né à Paris le 15 août 1755, fut, dès son enfance, entouré des maîtres les plus habiles et fit de rapides progrès dans les arts. Destiné à la diplomatie à 19 ans, il fut envoyé à Rome avec des lettres de recommandation pour le cardinal de Bernis, qui l'accueillit avec bienveillance. Mais la diplomatie avait peu d'attraits pour lui, et il profita de son séjour à Rome pour se perfectionner dans la peinture; il se fit même recevoir à l'académie de Saint-Luc sur la présentation d'un tableau, ayant pour sujet un *Marchand d'esclaves*. Ce fut à la même époque qu'il conçut l'idée de son *Trésor des origines de la langue française*, et d'un *Dictionnaire* sur le plan de celui que Johnson a exécuté pour la langue anglaise. Mais au milieu de ses travaux, il fut attaqué de la petite vérole, et, après de longues souffrances, perdit la vue à 24 ans. Il supporta ce malheur avec résignation; ne pouvant plus désormais vivre pour le monde, il résolut de ne vivre que pour la science, et continua de se livrer à l'étude avec une ardeur presque incroyable. De retour en France, il fut chargé d'une mission en Angleterre, et tout en continuant ses recherches au British-Muséum, contribua très-efficacement au

traité de commerce de 1786. La révolution lui enleva sa fortune; il soutint cette nouvelle perte avec le même courage qu'il avait fait celle de sa vue, et cherchant une ressource dans les lettres, vécut quelque temps du produit de ses ouvrages. Ses traductions du *Voyage en Allemagne*, de Forster (*voy. ce nom*, III, 588), de John-White, à la *Nouvelle Galles*, etc., furent bien accueillies. Admis à l'institut (classe d'hist. et de littérat.) en 1799, il fonda vers le même temps une maison de librairie et de commission qui, malgré une faillite considérable qu'il eut à essuyer, lui laissa au bout de quelques années d'assez beaux bénéfices. Ayant épousé en 1805 une demoiselle anglaise, il quitta le commerce et vint habiter Vauxbuin, près Soissons; il y vécut entouré de ses amis, dictant et écoutant des lectures quinze heures par jour, et s'occupant sans cesse de ses écrits. A la restauration il fut présenté au roi qui le reçut avec distinction. Pougens mourut le 19 décembre 1855, dans un âge très-avancé. Il a eu pour successeur à l'acad. des inscriptions M. Victor Leclerc. Ses ouvrages sont très-nombreux; mais la plupart sont maintenant oubliés; on doit donc se contenter de rappeler ici les titres de ceux qui peuvent encore être consultés utilement. *Vocabulaire de nouveaux privatifs français*, Paris, 1794, 2 part. in-8; *Essai sur les antiquités du Nord et les anciennes langues septentrionales*, Paris, 1799, in-8; *Doutes et conjectures sur la déesse Nehalennia, révéérée en Zélande*, Paris, 1810, in-8; *Trésor des origines ou dictionnaire grammatical et raisonné de la langue française* (specimen), Paris, 1819, gr. in-4; *Archéologie française, ou Vocabulaire de mots anciens tombés en désuétude*, Paris, 1821-1825, 2 vol. in-8; *Bibliothèque française*, ouvrage périodique, 1800-1805, 52 vol. in-12; il fut l'éditeur des *Lettres originales de Rousseau à M^{me} **** (de Luxembourg), de Malesherbes et d'Alembert, Paris, an 8, in-12.

POUGET (François-Aimé), prêtre de l'Oratoire, docteur de Sorbonne et abbé de Chambon, naquit à Montpellier, le 28 août 1666. Il fut fait vicaire de la paroisse de Saint-Roch à Paris en 1692, et ce fut en cette qualité qu'il eut part à la conversion du célèbre La Fontaine, dont il donna une relation curieuse et détaillée, dans une *Lettre* publiée par le père Desmolets. Pouget avait fait sa licence avec Colbert, évêque de Montpellier, qui le mit à la tête de son séminaire. Après avoir rempli avec zèle les fonctions attachées à cette place, il alla mourir à Paris dans la maison de Saint-Magloire, le 14 avril 1725, à 57 ans. Il avait fait dans cette ville des *Conférences* publiques sur les cas de conscience, et fut choisi par le cardinal de Noailles pour être membre de la commission chargée de travailler à la réforme de la liturgie de Paris. Son principal ouvrage est le livre connu sous le nom de *Catéchisme de Montpellier*, dont l'édition la plus recherchée est celle de Paris, 1702, in-4, ou 5 vol. in-12. Il a été traduit en italien, en espagnol et en anglais. Pouget avait lui-même traduit cet ouvrage en latin, et il voulait le publier avec les passages entiers qui ne sont que cités dans l'original français; la mort l'empêcha d'exécuter ce dessein. Le père Desmolets, son confrère, acheva ce travail,

et le mit au jour en 1725, sous le titre d'*Institutiones catholicae*, 2 vol. in-fol., Louvain, 1774, également in-fol. et en 14 vol. in-8. Cet ouvrage solide peut tenir lieu d'une théologie entière. Il y a peu de productions de ce genre où les dogmes de la religion, la morale chrétienne, les sacrements, les prières, les cérémonies et les usages de l'Eglise soient exposés d'une manière plus claire et avec une simplicité plus élégante. Il y a cependant quelques endroits qui ont essuyé des difficultés, et qui firent condamner l'ouvrage à Rome en 1721. L'auteur cite toujours en preuve de ce qu'il avance, les livres saints, les conciles et les Pères; mais l'on remarque dans quelques citations, non-seulement une prédilection qui semble tenir à l'esprit de parti, mais encore des applications qui ne tiennent pas au sens littéral, ce qui est cependant essentiel dans un catéchisme. Charancy, successeur de Colbert, le fit imprimer avec des corrections qui firent disparaître ce qui se ressentait des préventions de l'auteur, et paraissait favoriser les opinions condamnées par l'Eglise, et c'est de cette édition qu'il faut entendre les éloges que les catholiques ont fait de l'ouvrage. On doit encore au père Pouget : *Instruction chrétienne sur les devoirs des chevaliers de Malte*, 1712, in-12. Il ne fut guère que l'éditeur et le réviseur de cet ouvrage. Il a eu part au *Bréviaire de Narbonne*.

* **POUILLARD** (Jacques-Gabriel), sacristain de la chapelle royale des Tuileries, mort à Paris le 8 octobre 1825, était né à Aix en Provence, en 1731. Il embrassa de bonne heure l'état ecclésiastique; mais entraîné par son goût vers la peinture et les antiquités, il prit des leçons de dessin et étudia les éléments de l'archéologie; mais, sincèrement attaché à ses devoirs de religion, il prit en 1780 l'habit du Mont-Carmel, dans la maison d'Aix. Après y avoir passé quelques années, il sollicita de ses supérieurs la permission d'aller à Rome. Il s'y attacha à l'étude des médailles et des autres monuments antiques; l'histoire religieuse du moyen âge devint ensuite l'objet particulier de ses travaux. Il remplissait en même temps les fonctions de sacristain de l'église de Saint-Martin-des-Monts, et lorsque les Français y établirent un hôpital, il en devint l'aumônier, place dans laquelle il montra beaucoup de zèle pour ses malheureux compatriotes. Plus tard le cardinal Fesch l'appela à Paris pour le mettre à la tête de sa riche galerie de tableaux, et d'une bibliothèque religieuse qu'il se proposait de former; mais avant que Pouillard vint occuper cette place, le cardinal l'envoya remplir les fonctions de directeur dans un séminaire qu'il avait fondé dans le Bugey. En 1814, le cardinal de Talleyrand, devenu grand-aumônier, lui donna la place de sacristain du château des Tuileries. On a de ce savant archéologue des *Dissertations* dans le *Magasin encyclopédique* de Millin, *Sur une inscription trouvée à Rome, dans le jardin de Saint-Martin-des-Monts*, 1806; *sur le sceau de la basoche de Dijon*, 1809; *sur une question de chronologie*, 1809; *sur un ancien as romain*, 1809; *sur un vase chrétien de terre cuite, trouvé à Paris*, 1810; *sur une médaille de Siris et sur les médailles incuses*, 1815; *Dissertazione sopra l'antioritoria del*

bacio de piedi de' sommi Pontefici, all' introduzione della croce sulle loro scarpe, Rome, 1807, in-4. Il a laissé manuscrits : un *Voyage littéraire dans l'intérieur de Rome*; un *Mémoire sur l'état des arts en Provence, au temps du roi René*; une *Instruction chrétienne à l'usage des soldats*; un *Traité des droits spirituels du grand aumônier de France*, etc. Son compatriote Emeric-David lui a consacré une notice dans le *Moniteur* du 25 août 1825.

POUILLY (Jean-Simon). Voy. LEVESQUE.

POULAIN. Voy. POUILLAIN et SAINT-FOIX.

* **POULARD** (Thomas-Just), évêque constitutionnel, né à Dieppe en 1754, vint en 1772 à Paris, au séminaire des Trente-Trois, où il acheva ses études. Il ne tarda pas à se faire connaître par son talent comme prédicateur; et quoique pourvu d'une cure au diocèse de Lisieux, il n'en continua pas moins de suivre à Paris la carrière de la chaire. Ayant en 1791 prêté le serment exigé des ecclésiastiques, il fut nommé vicaire épiscopal de Sez. Forcé de cesser ses fonctions à la fermeture des églises en 1795, il les reprit après la terreur et devint curé d'Aubervilliers près de Paris. Il assista au concile national de 1797 comme député de la Haute-Marne, et fut un des signataires de l'adresse de ce prétendu concile de France à tous les ecclésiastiques, dont le but était d'opérer une réunion entre les membres du clergé. En suivant les formes constitutionnelles, il fut sacré le 14 juin 1800, évêque de Saône-et-Loire, et tint à Châlons un synode pour arriver aux moyens de réorganiser son diocèse. Il assista au concile national de 1801, donna sa démission quand elle lui fut demandée, et vécut depuis à Paris dans la retraite. Quoique lié avec Grégoire (voy. ce nom), dont il partageait les principes et qu'il dut aider dans ses publications, on n'entendit parler de lui ni sous l'empire ni sous la restauration. En 1850, peu avant la révolution, il publia : *Moyen de nationaliser le clergé de France*. (Voy. sur cet ouvrage l'*Ami de la religion*, t. 66, n° 10 et 131.) Vers le même temps, il prêta son ministère épiscopal pour les actes les plus irréguliers et les plus condamnables : ainsi, il conféra les ordres sacrés à plusieurs jeunes gens, sans examen, sans préparation, sans dispense. Il en ordonna deux avant la révolution de juillet; et l'année suivante trois dans la chapelle de Châtel, dont l'un était l'abbé Auzou, qui depuis a eu le bonheur de reconnaître ses erreurs; il n'en fut pas de même de Poulard. Il mourut le 9 mars 1855 en persévérant dans ses vieux principes. Comme il avait refusé le ministère du curé de sa paroisse qui s'était présenté deux fois chez lui, son corps fut porté directement au cimetière, sans prière, et sans que rien servit à indiquer le caractère ecclésiastique dont il avait été revêtu. On lui attribue des *Ephémérides religieuses pour servir à l'histoire ecclésiastique de la fin du XVIII^e siècle et du commencement du XIX^e*, ainsi qu'un ouvrage intitulé : *Sur l'état actuel de la religion en France*.

POULIN (Amable-Fidèle), théologien, né vers 1740 au Bief-du-Fourg, bailliage de Salins, fit de bonnes études, et embrassa l'état ecclésiastique. Après avoir professé quelque temps la philosophie,

il fut pourvu de la chaire de théologie au collège de Besançon, qu'il remplit d'une manière distinguée. L'évêque de Lausanne le nomma l'un de ses vicaires-généraux, et l'abbé de Saint-Gall, en lui donnant le titre de professeur honoraire de physique et de mathématiques, lui assigna une pension. A l'époque de la révolution, l'abbé Poulin suivit Mgr. de Dufort, archevêque de Besançon, forcé d'abandonner son siège, et lui prodigua les soins et les consolations qui dépendaient de son ministère. Après la mort de ce prélat, il continua de rester en Suisse, donnant à l'étude tous les loisirs que lui laissaient les devoirs de son état. Ayant obtenu, en 1799, la permission de rentrer en France, il vint habiter au milieu de sa famille; et il mourut au Bief-du-Fourg, en 1801, à 61 ans. Outre quelques *Dissertations* dans les *Recueils de l'Académie de Besançon*, dont il était membre, on a de l'abbé Poulin : *De Deo revelante prælectiones theologicæ*, Besançon, 1787-88, 5 tom. en 4 vol. in-12. C'est la première partie d'un cours de théologie, que les circonstances ne lui ont pas permis de terminer.

* **POULLAIN** ou **POULAIN** du **PARC** (Augustin-Marie), jurisconsulte, frère du littérateur Poullain de Saint-Foix (*roy. ce nom*), né à Rennes en 1701, embrassa la même profession que son père Poullain de Bélair, avocat, auteur d'une traduction abrégée du *Commentaire de d'Argentré sur la coutume de Bretagne*. Après s'être distingué au barreau, il n'y parut plus que dans des occasions d'éclat, et se consacra à l'enseignement du droit. Emule du célèbre Pothier, comme professeur, s'il est moins connu par ses ouvrages, c'est qu'il s'est borné à éclaircir les coutumes de sa province. Il mourut dans sa patrie en 1782. On a de lui : *Journal des audiences et des arrêts du parlement de Bretagne*, 1757-78, 5 vol. in-4; *Coutumes de Bretagne*, 1745, 3 vol. in-4. On les connaît plus généralement sous le nom de *Grande coutume*, pour les distinguer de l'ouvrage suivant : *La coutume et la jurisprudence coutumière de Bretagne dans leur ordre naturel*, 1759, in-8, réimprimé plusieurs fois; *Principes du droit français suivant les maximes de Bretagne*, 1767-71, 12 vol. in-12; cet ouvrage a été très-utile à Toullier (*roy. ce nom*); *Observations sur les ouvrages de Perchambault de la Bigottière*, 1776, in-12.

POULLAIN-GRANDPREY (Joseph-Clément), conventionnel, né le 25 décembre 1744 à Ligneville, près Mirecourt, était d'une constitution si délicate, que ses parents ne lui firent apprendre à lire et à écrire qu'à 9 ans; il acquit les premières notions de la langue latine dans la maison paternelle et termina ses études avec succès chez les jésuites de Pont-à-Mousson. D'abord avocat à Mirecourt, il fut en 1770 pourvu de l'office de procureur du roi près de ce bailliage, et l'année suivante il obtint la place de prévôt de Bulgneville, qu'il occupait à la révolution. L'un des commissaires chargés de rédiger les cahiers de doléances du tiers-état de la Lorraine, il fut élu procureur syndic du département des Vosges, et montra dans les circonstances difficiles où l'on se trouvait, une modération qui

lui acquit la confiance générale. Il présida les assemblées électorales de 1791 et de 1792, et dans cette dernière fut nommé député à la Convention. Désigné par le sort l'un des commissaires chargés de communiquer à Louis XVI les pièces trouvées aux Tuileries que l'on prétendait être à sa charge, afin qu'il pût y répondre, ses égards pour ce malheureux prince déplurent à Drouet et à Legendre, qui firent décréter qu'il ne lui serait plus fait de communication à l'avenir. Il s'opposa d'abord à ce que la Convention jugeât le roi; et forcé de prendre part à ce jugement inique, il se prononça pour la ratification du peuple et vota pour la mort, mais avec la réserve du sursis inséparable de son vote, ce qui le fit comprendre dans la minorité, c'est-à-dire, parmi ceux qui avaient voté la réclusion et le bannissement. Après la session, il passa au conseil des Anciens, en fut élu secrétaire, puis président, et occupa fréquemment la tribune. Sorti par la voie du sort, en 1797 il fut réélu au conseil des cinq-cents, prit une part active à la journée du 18 fructidor, et continua dans les sessions suivantes à servir le Directoire. Cependant en 1799 il changea de conduite, attaqua fortement les directeurs qu'il avait jusqu'alors défendus, et finit par se ranger dans le parti des démagogues qui plus tard voulurent s'opposer au 18 brumaire. Compris parmi les députés qui furent momentanément relégués dans le département de la Charente, il accepta un asile chez Montgolfier, pour se soustraire aux premières poursuites, et bientôt put revenir dans sa famille. Il s'y occupa d'essais agricoles, notamment de la culture du sainfoin qu'il introduisit dans son département, ce qui lui valut une médaille de la société d'encouragement. En 1800 nommé président du tribunal civil de Neufchâteau, il devint en 1811 président de la cour d'appel à Trèves, où il se concilia l'estime générale. Les événements de 1814 le ramenèrent dans ses foyers. Dans les cent-jours député à la chambre des représentants, à la seconde restauration il fut exilé comme régicide; mais le roi, s'étant fait rendre compte de la nature de son vote, il fut autorisé, par une ordonnance du 15 février 1818, à rentrer en France. Depuis il ne s'occupa plus que d'agriculture, et il mourut dans sa terre de Graux le 6 février 1826.

POULLAIN. *Voy. BARRE, POLLUX et SAINT-FOIX.*

* **POULLE** (l'abbé Louis), célèbre prédicateur, né en 1705 à Avignon, d'une famille distinguée dans la robe, suivit d'abord son goût pour la poésie, et deux années de suite obtint le prix aux Jeux-floreaux de Toulouse; mais ayant embrassé l'état ecclésiastique, il renonça à la poésie pour ne plus s'occuper que de l'étude des divines Ecritures. Quelques sermons qu'il eut l'occasion de prononcer annonçant un véritable talent pour la chaire, il se rendit à Paris pour se perfectionner, et dès son début s'y fit remarquer. Sa réputation s'accroissant de jour en jour, le roi lui accorda une pension; et ayant en 1748 prêché le panégyrique de saint Louis en présence de l'Académie française, ce corps, si juste appréciateur du mérite, sollicita pour lui un bénéfice; l'abbaye de Notre-Dame de Nogent lui fut alors accordée. Depuis, il ne cessa de prê-

cher, soit à Paris, soit à la cour, avec les mêmes applaudissements. En 1770, ayant pris la résolution de se retirer dans sa famille, il prit congé de ses auditeurs par son sermon sur la *Vigilance chrétienne*, où l'on remarqua ce passage dans lequel il prédit les malheurs que devait produire l'irréligion, affichée partout sous le nom de *Philosophie*. « Hélas ! mes très-chers frères, depuis 55 ans que nous exerçons le ministère de la parole dans cette capitale, nous n'avons cessé de vous annoncer tous ces malheurs et de vous en montrer le principe.. Sentinelle vigilante, du haut de la montagne où nous étions placés, nous avons sonné l'alarme au moment où la Babylone maudite, après avoir préparé son poison, vous offrit en souriant la coupe de l'impieété..., nous vous criâmes : Arrêtez..... ! Qu'allez-vous faire ? Loin de vos lèvres cette coupe empoisonnée... ! Vous buvez la mort. Tout est perdu, la religion, les mœurs, l'Etat. Vous ne regardiez alors nos prophéties que comme l'exagération d'un zèle outré, nous-même nous ne comptions pas qu'elles fussent si tôt accomplies..... Que nous reste-t-il donc à vous prédire en descendant de la montagne ? » Nous le disons en gémissant : les *Vengeances du ciel* ! Quel héritage... ! » A ces dernières paroles, tout son auditoire parut si consterné, qu'il y fut sensible lui-même. Retiré dans sa patrie, il ne cessa de l'édifier par la pratique de toutes les vertus chrétiennes. Il mourut le 8 novembre 1781, à 79 ans, à Avignon où sa famille lui avait fait élever dans l'église de Notre-Dame un monument qui a été détruit par les vandales de la révolution. L'abbé Pouille n'avait point écrit ses *Sermons* ; en 1776, cédant aux instances de son neveu, vicaire-général à Saint-Malo, il consentit à lui en dicter onze conservés dans sa mémoire depuis 40 ans : imprimés à Paris en 1778, 2 vol. in-12, ils y ont été reproduits en 1781 et à Lyon en 1818. Ces sermons écrits d'un style élégant et nerveux, souvent sublime, rempli de grandes images et de nobles pensées, sont défigurés par la recherche et l'enluminure académique. Laharpe, Chateaubriand, Fontanes, ont rendu justice aux talents de l'abbé Pouille, mais sans dissimuler ses défauts. Son *Eloge* a été publié par Sainte-Croix, Avignon, 1785, in-8.

* POULLE (l'abbé Louis de), neveu du précédent, né à Avignon le 10 mai 1745, ordonné prêtre à l'âge de 24 ans, fut presque aussitôt nommé par le pape, avec l'agrément du roi, prévôt de la cathédrale d'Orange. En même temps, l'évêque de Saint-Malo, son oncle, lui envoya des lettres de grand-vicaire, et à la mort du célèbre prédicateur, le roi lui accorda une pension. En 1789, député suppléant aux états-généraux par le clergé d'Orange, il y remplaça l'évêque de ce diocèse, et s'y distingua parmi les défenseurs des droits de la religion et du trône. A la mort de l'évêque d'Orange, le pape Pie VI le nomma pour administrer ce diocèse pendant la vacance ; mais les troubles toujours croissants de la révolution l'obligèrent bientôt de s'éloigner. S'étant rendu en Italie, il fut accueilli favorablement de Mesdames, à Rome, et de Louis XVIII, à Vérone. Rentré en France à la restaura-

tion, il fut créé chevalier de Malte, nommé vicaire-général de Saint-Flour, puis d'Avignon, et il eût sans doute obtenu un évêché, dont ses talents et ses vertus le rendaient digne, si son âge avancé, ses infirmités et un tremblement convulsif dans les mains ne l'eussent empêché de remplir les fonctions de cette place importante. Nommé, le 10 octobre 1824, chanoine honoraire du chapitre royal de Saint-Denis, il ne jouit que peu de jours de cet honneur, étant mort le 25 novembre de la même année, à 81 ans.

* POULLETIER de la SALLE (François-Paul-Lyon), médecin, né en 1719, fils de l'intendant de la généralité de Lyon, fut tenu sur les fonts de baptême au nom de la ville, ce qui explique pourquoi il en portait le nom. Envoyé à Paris pour y faire son droit, ce fut à l'étude de la médecine qu'il se livra. Il apprenait l'art de guérir dans des vues de bienfaisance, peu touché des vues de sa famille qui voulait qu'il devint magistrat. « Non », disait-il, je n'ai point assez médité sur des devoirs que je crois au-dessus de mes forces, et je n'ai point assez vécu pour inspirer la confiance qui est nécessaire au succès » Par égard cependant pour les auteurs de ses jours, il accepta la charge de maître des requêtes ; mais il exerçait en même temps la médecine en faveur des pauvres. Il établit dans les faubourgs de Paris trois hospices, où les malheureux furent reçus et traités à ses dépens par les médecins et les chirurgiens les plus habiles, sous lesquels il apprit à connaître la nature et les diverses périodes des maladies. Intime ami de Macquer, il partagea ses travaux et lui fournit plusieurs articles pour son *Dictionnaire de chimie*. Uniquement occupé à faire le bien, il ne connut d'autres délassements que la musique. Né avec une constitution faible, il succomba au mois de mars 1788, regretté de tous les amis des sciences et de l'humanité. Il a laissé une bonne traduction de la *Pharmacopée du collège royal des médecins de Londres*, Paris, 1761-1771, 2 vol. in-4. Vicq-d'Azyr prononça l'*Eloge* de Poulletier à la société de médecine.

POULLIN de LUMINA (Etienne-Joseph), négociant à Lyon, né à Orléans, mort en 1772, s'est fait connaître : par son *Histoire de la guerre contre les Anglais, depuis 1745 jusqu'à présent*, 1759-60, 2 vol. in-8 ; *Abrégé chronologique de l'histoire de Lyon*, 1767, in-4 ; *Histoire de l'Eglise de Lyon*, 1770, in-4 ; *Les mœurs et coutumes des Français*, 1769, 2 vol. in-8. Ces ouvrages sont écrits d'un style languissant et peu propre à attacher le lecteur. Dans son *Histoire de l'Eglise de Lyon*, on a cru remarquer un esprit de parti qui lui attira des désagréments.

* POULTIER D'ELMOTTE (François-Martin), militaire, religieux, législateur et écrivain, né à Montreuil-sur-Mer, en 1753, d'une famille estimée et considérée dans le pays, quitta ses études pour entrer dans la carrière des armes, et servit d'abord dans la maison du roi, puis dans le régiment de Flandre, où il était sous-lieutenant en 1770. Deux ans après il renonça à l'état militaire, et fut successivement professeur de littérature française à Londres, et commis dans les bureaux de l'inten-

dance de Paris ; mais s'étant servi du contre-seing de l'intendant pour faire circuler des nouvelles à la main , il perdit son emploi. Alors il entra au théâtre des élèves de l'opéra , et il y joua les rôles de Jannot. En quittant ce théâtre , il fut admis chez les bénédictins ; mais il se borna à en porter l'habit , et fut professeur au collège de Compiègne. Dès le commencement de la révolution , il en embrassa la cause avec chaleur ; il reprit les armes , s'enrôla comme volontaire , et devint chef de bataillon. Député du Nord à la Convention , il y vota la mort du roi et son exécution dans les 24 heures. Au 9 thermidor , il se déclara contre Robespierre , et il attaqua son compatriote Lebon et les jacobins avec autant de véhémence que s'il n'eut jamais figuré dans leurs rangs. Envoyé en mission dans le Midi , il se montra l'ennemi prononcé des terroristes ; mais , après le 13 vendémiaire , renvoyé dans la Haute-Loire , il y sévit contre les royalistes. Poultier passa au conseil des Anciens , et se voua aux intérêts du Directoire , qu'il défendit dans son journal de *l'Ami des lois* ; il y tonna contre les prêtres , les parents d'émigrés et le *modérantisme* , et contribua au 18 fructidor. Cependant plus tard il combattit dans le même journal le projet de Boulay de la Meurthe qui demandait la déportation des nobles , et contribua à faire rejeter cette atroce mesure. Sorti du conseil en 1798 , il fut nommé par le Directoire chef de brigade de gendarmerie dans les départements réunis. Réélu l'année suivante au conseil des cinq-cents , il y parla en faveur de la liberté de la presse , et se prononça pour la révolution du 18 brumaire. En 1802 , il rentra au service avec le grade de colonel , et nommé commandant de place à Montreuil , sa patrie , y resta jusqu'à la restauration. Ayant siégé pendant les cents-jours à la chambre des représentants , il fut obligé comme régicide de quitter la France en 1816 , et mourut à Tournay en 1827. On a de lui : *Lettres sur le partage de la Pologne* ; *Galatée* , scène lyrique ; plusieurs *Épîtres* en vers et plusieurs morceaux sur la métaphysique , la logique , la littérature , etc. La vie de Poultier fut agitée par des vicissitudes de tout genre : il porta tour à tour les habits les plus disparates et fit les métiers les plus opposés ; mais il n'est pas le seul que la révolution ait soumis à ces changements de conduite comme d'opinions.

POUPART (François) , né au Mans , vint de bonne heure à Paris , où il s'appliqua à l'étude de la chirurgie. L'académie des sciences se l'associa en 1699 , et le perdit en 1708. On a de lui : une *Description de la sangsue* , dans le *Journal des savants* ; un *Mémoire sur les insectes hermaphrodites* ; l'*Histoire du formica-leo et du formica-pulex* ; des *Observations sur les moulés* , et d'autres écrits dans les Mémoires de l'académie des sciences. On croit aussi qu'il fut l'éditeur du livre intitulé *La Chirurgie complète*. C'est un Recueil de plusieurs *Traités* curieux et utiles.

POUPART (l'abbé Vincent) , né en 1729 à Leveaux , dans le Berri , était curé de Sancerre à l'époque de la révolution. Il en adopta les principes , fut député aux états-généraux en 1789 , et prêta ,

l'année suivante , le serment exigé des ecclésiastiques. Poupard fut en conséquence élu évêque constitutionnel du département du Cher ; mais il refusa , à cause de la faiblesse de sa santé. Pendant la terreur il se tint à l'écart ; et , quand le calme fut un peu rétabli , il revint à Sancerre où il reprit l'exercice de ses fonctions , et mourut en 1796. On a de lui une *Histoire de la ville de Sancerre* , Paris , 1777 , in-12 ; 2^e édit. , Bourges , 1838 , in-8 , augmentée d'une notice sur l'auteur. — POUPART , chantre du chapitre de Saint-Maur , a publié , sous le voile de l'anonyme , une *Dissertation sur ce qu'on doit penser des esprits à l'occasion de l'aventure de Saint-Maur* , Paris , 1707 , in-12 ; réimprimée dans les *Dissertations sur les apparitions* de dom Calmet , et dans le *Recueil de dissertations* sur le même sujet de Lenglet-Dufresnoy. — POUPART (le P. Spiridion) , religieux du tiers-ordre de saint-François de Picpus , est auteur d'une *Dissertation sur deux tombeaux antiques qui se voient dans l'église de Notre - Dame de Soissons* , 1710 , in-12. — POUPART (Jean-Baptiste) , littérateur , né en 1768 à St.-Dié , mort en 1827 , bibliothécaire et membre de l'académie de Lyon , a laissé une traduction de *l'art poétique* d'Horace , en vers français , dont le manuscrit était conservé dans les portefeuilles de l'académie de Lyon. Cette traduction imprimée en 1828 a fait accuser Poupard de plagiat. *Voy. Sy.*

POUPLINIÈRE (de la). *Voy. POPELINIÈRE.*

POUPPÉE. *Voy. DESPORTES.*

** POUQUEVILLE (François-Charles-Hugues-Laurent) , historien , né en 1770 à Merlerault (Orne) , reçut les premières leçons de l'abbé Lecomte , vicaire de sa paroisse , et acheva ses études avec succès au collège de Caen. Destiné à l'état ecclésiastique , il entra en 1791 au séminaire de Lisieux ; il venait d'y prendre le sous-diaconat , quand les événements de la révolution le déterminèrent à suivre une autre carrière. Il se rendit alors à Paris pour y étudier la médecine , sous le célèbre Dubois (*voy. ce nom* , III , 288) , dont il devint l'ami , et auquel il dut la faveur d'être admis comme médecin à faire partie de l'expédition d'Egypte. A son retour , pris par un corsaire barbaresque , il fut déposé sur les rivages de la Morée , et tomba dans les mains des Turcs , qui l'emmenèrent prisonnier à Tripolitza , où il passa le rigoureux hiver de 1799. Au printemps suivant conduit à Constantinople , il y fut renfermé au château des Sept-Tours , où il trouva notre consul Ruffin (*voy. ce nom*) auquel il eut plus tard l'occasion de rendre d'importants services. Il y passa deux ans qu'il eut le bon esprit d'employer à étudier le grec moderne , qu'il parvint à parler et à écrire avec élégance et facilité. Mis en liberté sur la réclamation du gouvernement français , il arriva en 1801 à Paris , et , la même année , présenta pour recevoir le doctorat une thèse latine sur *La peste de l'Orient* , qui fut remarquée et qui a été mentionnée dans le rapport du concours pour les prix décennaux. En 1805 , il publia son *Voyage en Morée , à Constantinople et en Albanie* , 5 vol. in-8 , dont le succès fixa sur lui l'attention du gouvernement. Nommé consul à Janina , il y résida jusqu'en 1815 près du fameux Ali-Pacha , et sut mériter la con-

fiance de cet homme extraordinaire. Ce consulat ayant été supprimé, il fut envoyé, en 1816, consul à Patras; mais fatigué de cette vie isolée, et désirant mettre en ordre les matériaux qu'il avait recueillis, il obtint d'être remplacé par son frère (M. Hugues Pouqueville) et revint en France. Accueilli par tous les savants avec les égards que méritaient ses talents et ses services, il publia son *Voyage de la Grèce*, Paris, 1820-1822, 5 vol. in-8 (réimprimé en 1826-27, 6 vol. in-8). Cet ouvrage, qui dut une partie de sa vogue aux circonstances, offre de bonnes descriptions, des aperçus utiles et méritera toujours d'être consulté par ceux qui voudront se faire une idée exacte de l'état actuel d'un pays si intéressant sous tous les rapports. Il l'a refondu en partie dans son *Histoire de la régénération de la Grèce, comprenant le précis des événements depuis 1740*, Paris, 1824, 2^e édit. 1825, 4 vol. in-8. Nommé correspondant de l'académie des inscriptions depuis 1819, il y remplaça Laujuinais (*voy. ce nom*) comme membre titulaire en 1825. Il y lut depuis cette époque différents *Mémoires* sur le commerce du Levant, sur l'Illyrie, sur les colonies Valaques établies en Grèce, qui ont déjà trouvé ou qui trouveront place dans les recueils de cette savante compagnie. L'affaiblissement de sa santé l'avertit dès 1855 de sa fin prochaine; il s'y prépara avec la résignation d'un chrétien, et mourut, le 20 décembre 1858, à 68 ans. Indépendamment des ouvrages cités dans le corps de cet article, Pouqueville a publié dans l'*Univers pittoresque : la Grèce*, Paris, 1853, in-8, et dans les *Journaux* de 1821 à 1850 un si grand nombre d'articles, presque tous relatifs à la Grèce, que leur réunion formerait, dit-on, 8 volumes. La *Vie d'Ali-Pacha*, attribuée à Pouqueville, est de Julien Besières (*voy. ce nom*, 1, 609).

POURBUS, ou plutôt PORBUS (François), peintre, né à Burges, mort à Anvers en 1580, âgé d'environ 40 ans, était fils de Pierre, peintre habile, dont le chef-d'œuvre est un *saint Hubert*, qu'on voyait dans la grande église de Gouda. Il s'attacha surtout à peindre des animaux et des paysages; mais il a excellé dans le portrait. Il donnait à ses têtes beaucoup de ressemblance, et saisissait avec sagacité ces traits délicats dans lesquels l'esprit et la caractère d'une personne se font en quelque sorte connaître. Son ton de couleur est excellent; on aurait souhaité plus de force de dessin dans ses ouvrages. — Son fils, François Pourbus dit le Jeune, né à Anvers en 1570, mort à Paris en 1622, a paru surpasser son père et son maître. Il a fait beaucoup de portraits estimés. On lui doit aussi quelques sujets d'histoire, qui prouvent l'excellence de ses talents dans ce genre.

POURCHOT (Edme), célèbre professeur de philosophie, né au village de Poilli près d'Auxerre, en 1651, de parents obscurs, vint à Paris pour y achever ses études. Il s'y distingua, et devint professeur de philosophie au collège des Grassins, puis à celui de Mazarin. Il fut sept fois recteur de l'université; il l'eût été plus souvent encore, si l'on eût pu forcer davantage sa modestie. Pendant 40 ans qu'il en fut syndic, il servit ce corps avec le zèle le plus ardent, et ses membres avec l'amitié la plus agissante. Il

n'était pas seulement connu dans l'université, il l'était encore dans le monde, et l'était avantagusement. Racine, Despréaux, Mabillon, du Pin, Baillet, Montfaucon, Santeuil, le recherchèrent comme un homme dont le caractère et la conversation avaient des charmes. Bossuet et Fénelon l'honoraient d'une estime particulière. Ce dernier lui offrit plusieurs fois d'employer son crédit, pour le mettre au nombre des instituteurs des enfants de France; mais Pourchot aimait mieux se dévouer au service de l'université qu'à celui de la cour. Cet homme estimable mourut à Paris en 1734. On trouve son caractère en peu de mots dans ces vers faits par M. Martin, son élève :

Hic est Purchotius, quo se schola princeps jaclat,
Spretis certa sequi dogmata quisquiliis.
Religionis amans, idem sophiaque magister
Egregius, mores format et ingenium.

On a de lui *Institutiones philosophicae*, dont la 4^e édit. fut donnée en 1734, in-4, ou 5 vol. in-12. Ce *Cours de philosophie*, n'étant pas conforme aux systèmes modernes, est moins consulté qu'il ne l'a été; mais il est mieux rédigé et plus plein de choses vraies et utiles que la plupart des ouvrages qu'on écrit, on plutot qu'on compile aujourd'hui dans ce genre. Pourchot a travaillé, pour le style, aux *Prolegomènes*, et à la composition des *Méthodes hébraïque, chaldaïque et samaritaine* de Masclef son ami, lesquelles il contribua beaucoup à répandre. On a encore de lui des *Mémoires* sur différents droits de l'université. Pourchot était très-lié avec Port-Royal.

POURFOUR (François du PETIT), médecin de Paris sa patrie, né en 1664, plus connu sous le nom de *Petit*, fit des progrès rapides dans son art. Il s'acquit une grande réputation, surtout pour la cure des maladies des yeux. Il avait imaginé et fait construire un *ophthalmomètre*, instrument destiné à mesurer les parties de l'œil, et plusieurs autres machines, pour constater ce qu'il avançait sur toute cette matière, ou pour diriger la main de ceux qui ont à opérer sur cet organe délicat. Une des plus importantes était un globe de verre creux, représentant au naturel un œil dont le cristallin est cataracté. Cet habile homme mourut à Paris en 1741, après avoir publié quelques écrits, dont le style est négligé et sans aucun agrément. Renfermé dans les faits et dans les expériences, il s'embarrassait fort peu des phrases. Ses écrits ne sont que des brochures. Les principales sont : *Trois lettres sur un nouveau système du cerveau*, Namur, 1740, in-4; une *Dissertation sur une nouvelle méthode de faire l'opération de la cataracte*, 1727, in-12; *Lettre dans laquelle il est démontré que le cristallin est fort près de l'uvée*, Paris, 1729, in-4; une autre *Lettre contenant des réflexions sur ce que Hecquet a fait imprimer touchant la maladie des yeux*, 1729, in-4; une troisième *Lettre contenant des réflexions sur les découvertes oculaires*, 1752, in-4. Il a orné aussi les *Mémoires* de l'académie des sciences de plusieurs observations curieuses. On trouva, à sa mort, un herbier de 50 gros vol. in-fol., qui ne contenait aucune plante qu'il n'eût desséchée lui-même, et dont il ne connût la vertu. Il est encore auteur d'une *Dissertation* qui est rare, où il critique quelques en-

droits des *Eléments de botanique* de Tournefort.

* **POURTALES** (Jacques-Louis de), négociant distingué, né le 9 août 1722, à Neuchâtel, où sa famille, d'origine française, était établie depuis la révocation de l'édit de Nantes, se voua dès sa première jeunesse au commerce. En 1779 il fonda un établissement dont le siège principal était à Neuchâtel, et qui avait des comptoirs dans toutes les grandes places de l'Europe. Il intéressa un grand nombre d'hommes de talents à ses vastes affaires, et, plein de droiture, de simplicité, de probité, il eut le rare privilège d'acquiescer une fortune immense, sans faire des envieux, qu'il aurait d'ailleurs désarmés par le noble usage auquel il l'employa. Pourtales développait l'industrie de son pays natal, créait la prospérité d'une population nombreuse, et fondait à Neuchâtel un hôpital, où les malades sont reçus sans distinction de religion et de patrie. (*Voy. son Testament dans la Conserveur Suisse*, t. 8, pag. 174 et 528.) Cet honorable négociant mourut le 20 mars 1814. La même année ses trois fils reçurent du roi de Prusse le titre de comte. L'un d'eux était en (1854) à la tête des affaires du canton de Neuchâtel, où on lui doit l'établissement d'une chapelle catholique.

** **POUSCHKIN** (Alexandre), poète russe distingué, né en 1799 à Saint-Petersbourg, fit ses études au lycée de Tzar-Koëselo, d'où il fut exclu en 1817, pour avoir composé des vers qui n'annonçaient rien moins que des sentiments monarchiques. D'autres vers probablement lui rendirent la faveur de la cour, puisqu'il fut admis peu de temps après au collège des affaires étrangères, et quoiqu'il continuât de flatter les instincts et les passions populaires dans la plupart de ses ouvrages, il fut assez habile pour se ménager la faveur de l'empereur Alexandre, dont il reçut plusieurs bienfaits et qui le nomma gentilhomme de sa chambre. En 1820, il fut attaché à la chancellerie du gouverneur de la Bessarabie, et plus tard à celle d'Odessa, dans un emploi qui lui laissa tout le temps de cultiver son talent poétique. Sa réputation en grandissant ne pouvait manquer de lui faire des ennemis; mais Alexandre, qui l'aimait, se contenta de l'exiler dans une maison de campagne, et l'on peut croire que cette retraite un peu forcée ne fit que développer encore ses talents. Au reste elle ne fut pas longue, car l'empereur Nicolas, à son arrivée au trône (1825), se hâta de le rappeler à Moscou pour la solennité de son couronnement, et ne cessa depuis de le combler de faveurs. Avec de l'esprit, du talent et tout ce qui suivant le monde fait le bonheur, Pouschkin ne sut pas être heureux. Marié à une femme qu'il aimait et qui le payait de retour, il crut avoir des motifs de soupçonner sa fidélité. Dans son aveuglement, il provoqua son rival prétendu et reçut une blessure dont il mourut, le 4 février 1857, après avoir reconnu l'innocence de sa femme qu'il recommanda aux bontés de l'empereur qui lui assigna une pension considérable, et se chargea du sort de ses enfants. Pouschkin eut aussi le temps de reconnaître les erreurs dans lesquelles il avait vécu; il les désavoua publiquement et donna des marques d'un sincère repentir. Comme

poète la critique n'a trouvé que des éloges à lui donner. Doué du talent le plus flexible, il a tour à tour imité l'Arioste, Byron, Shakespear, sans se montrer trop inférieur à ses modèles. Ses *Œuvres* ont été publiées aux frais de la couronne, St.-Petersbourg, 1857, et trad. en français par H. Dupont, Paris, 1846, 2 vol. gr. in 8. On y distingue : *Rouslan et Ludmila*, poème en 6 chants, dont le sujet tiré des annales russes est traité dans le genre du *Roland furieux* de l'Arioste, avec une grâce et un charme inexprimables. M. Dupré de St.-Maur en a traduit un fragment en vers dans l'*Anthologie Russe*. — Les *Bohémiens*, petit poème que les Russes regardent comme sa meilleure production, et *Boris Godounoff*, tragédie, jouée en 1827 à St.-Petersbourg, et qui suffit pour assigner à l'auteur une des premières places parmi les auteurs dramatiques de son pays.

POUSSIN (Nicolas le), peintre célèbre, et considéré comme le *Raphaël de la France*, naquit aux Andelys en Normandie en 1594, d'une famille noble, mais très-pauvre, alla à Rome pour s'instruire dans l'art de la peinture, et y fit des progrès rapides. Lorsqu'il fut de retour en France, Louis XIII le nomma son premier peintre. Un jour que cet artiste venait à Fontainebleau, le roi envoya ses carrosses au devant de lui, et lui fit l'honneur d'aller jusqu'à la porte de sa chambre pour le recevoir. On avait chargé le Poussin de décorer la grande galerie du Louvre; mais ayant été traversé par plusieurs envieux, il retourna à Rome, et y resta jusqu'à sa mort, arrivée en 1665, à 71 ans. Il y avait quelque temps qu'il était à moitié paralytique. Il vécut toujours dans la médiocrité, quoique Louis XIV lui eût conservé sa qualité et ses pensions. Sa maison était montée sur le ton le plus modeste. Un jour qu'il reconduisait lui-même, la lampe à la main, l'abbé Massimi, depuis cardinal, ce prélat ne put s'empêcher de lui dire : « Je vous plains beaucoup, » M. Poussin, de n'avoir pas seulement un valet. — Et moi, répondit le Poussin, je vous plains beaucoup plus, monseigneur, d'en avoir un si grand nombre. » La gloire était son seul mobile. Il ne faisait jamais de prix pour ses tableaux; il marquait derrière la somme qu'il en voulait, et renvoyait ce qu'on lui présentait en sus de son estimation. Il était encore dans l'usage d'accompagner son ouvrage d'une lettre, pour en rendre un compte détaillé et raisonné. Le Poussin a montré un grand jugement dans tout qu'il a fait : il dessinait avec beaucoup de correction; sa composition est sage, et en même temps pleine de noblesse. On ne peut lui rien reprocher contre l'érudition et la convenance. Ses inventions sont ingénieuses, son style grand et héroïque. On voit à Rome plusieurs ouvrages du Poussin, mais la plus grande partie est en France, dans la collection des tableaux du roi. Celle-ci offre entre autres les *Sept sacrements*, suite très-précieuse. Le tableau du mariage est plus faible que les autres; ce qui fit dire plaisamment à un poète, dans une épigramme, qu'un bon mariage était difficile à faire même en peinture. Le Poussin a peint en outre le *Déluge*, *Rébecca*, les *Bergers de l'Arcadie*, la *Femme adultère*, *Eurydice*, l'*Echo* ou les *Effets de la frayeur*; *Pyrame* et *Thisbé*, plusieurs *Madones* et

Saintes familles, etc. Le Bellori, qui a écrit la *Vie* du Poussin en italien, composa ces quatre vers latins en son honneur :

Parce piis lacrymis, vivit Pussinus in urna,
Vivere qui de lerat, nescius ipse mori,
Hic tamen ipse silet, si vis audire loquentem
Mirum est, in tabulis vivit et eloquitur.

Une *Collection de lettres du Poussin* a été publiée par M. Quatremère de Quincy, Paris, 1824, in-8. L'éditeur y a joint un avertissement et des notes qui font bien connaître l'état des arts en France et en Italie dans le xvi^e siècle.

POUSSINES (Pierre), en latin *Possinus*, jésuite, né en 1609 à Lauran, bourg du diocèse de Narbonne, demeura longtemps à Rome, où la reine Christine de Suède, le cardinal Barberin, et plusieurs autres personnes illustres lui donnèrent des marques de l'estime qu'ils faisaient de son mérite. Il mourut en 1686, à 77 ans, également recommandable par son savoir et par sa piété. On a de lui : des *Traductions* d'un grand nombre d'écrivains grecs avec des notes; une *Chaine des Pères grecs sur saint Marc*, Rome, 1675, in-fol.; *Spicilegium evangelicum*; *Explanatio in Apocalypsim*; des *Harangues*, des pièces de vers, et d'autres ouvrages qui prouvent beaucoup en faveur de son érudition. L'*Eloge* du P. Poussines par le P. Théodore Lombard a été inséré dans les *Mémoires de Trévoux*, novembre 1750, et dans le *Dictionnaire de Moréri*, (édition de 1759.) Voy. POLEMON.

POUTEAU (Claude), docteur en médecine, né à Lyon, en 1725, commença sa carrière dans l'Hôtel-Dieu de Lyon; les cures éclatantes qu'il fit dans cet hôpital prouvèrent bientôt que son génie savait s'élever au-dessus des préjugés reçus. Il mourut à la fleur de son âge, en 1775. Il a publié plusieurs écrits très-précieux pour l'art de guérir, tels que *Mélanges de chirurgie*, 1760, in-8; *Essai sur la rage*, 1765, in-8; la *Taille au niveau*, 1765, in-8. On a trouvé en outre à sa mort une ample collection de pièces intéressantes, qui ont été arrangées et publiées à Paris en 1785, 3 vol. in-8, avec des notes par M. Colombier.

POUZOL (Marie de), fille illustre, célèbre par Pétrarque comme un prodige de force, de valeur, de vertu et de chasteté. Voyez les *Œuvres* de ce poète.

POVODOVIUS (Jérôme), archidiaque de Cracovie, issu d'une famille noble, se distingua par son érudition et par ses talents pour la chaire. On a de lui une *Instruction des confesseurs*, un *Traité de la Cène*, un autre de la *Résurrection*, et des *Ecrits polémiques*, contre les ariens, etc. Ils sont en latin, et virent le jour à Cracovie, 1610, in-4. Povodovius mourut 5 ans après, en 1615.

POWEL (Edouard), savant ecclésiastique catholique, né en Angleterre vers la fin du xvi^e siècle, fut élevé à l'université d'Oxford, dont il était regardé comme l'un des ornements. Sa réputation était si grande, que le roi Henri VIII le chargea d'écrire contre Luther; ce qu'il fit dans un ouvrage intitulé : *Propugnaculum summi sacerdotii evangelici, ac septenarii sacramentorum numeri adversus M. Lutherum, fratrem famosum, et Wickleffistam in-*

signem, Londres, 1525, in-4. Cet ouvrage, dit Dodd, dans son *Histoire de l'Eglise*, est regardé généralement comme ce qui a été publié de mieux sur ce sujet. Il existe deux lettres écrites par l'université d'Oxford, l'une au roi, l'autre à Audeley, évêque de Salisbury, pour applaudir au choix qui avait été fait d'une personne si capable de bien défendre la cause de l'Eglise; elle l'appelle la gloire de leur établissement, et le recommande, comme un ecclésiastique digne du poste le plus élevé. Mais tous ces éloges, quelque mérités qu'ils fussent, ne purent le mettre à couvert du ressentiment de Henri VIII, qui ne lui pardonna point d'avoir eu le courage d'écrire en faveur de la reine Catherine et de la suprématie du siège de Rome. Powel fut poursuivi, comme auteur de ces ouvrages, pendu, et ensuite écartelé à Smithfield, le 30 juin 1540, avec les docteurs Thomas Abel et Richard Fotherstone, auxquels on n'avait pas autre chose à reprocher. L'ouvrage qu'il avait écrit pour défendre la reine Catherine, était intitulé : *Tractatus de non dissolvendo Henrici regis cum Catharina matrimonio*; mais il n'est pas certain qu'il ait été imprimé, quoique Stow prétende en avoir vu un exemplaire in-4; on n'en connaît pas de copie. On attribue à Powel des *Sermons* latins, écrits dans un style élégant.

* POWEL (Georges), acteur et auteur dramatique anglais, né vers 1650, excellait dans le haut tragique, et réussissait surtout dans les pièces de Dryden : rival heureux, comme acteur, du fameux Belliston, il mérite, selon le poète Cibber, d'être comparé à Wilks. Les critiques anglais le placent parmi les poètes du second ordre. Il a laissé : *Alphonse, roi de Naples*, tragédie, 1691, in-4; *Les Frères traitres*, tragédie, 1696, in-4; *La véritable bonne Epouse*, comédie, 1695; *L'Imposture dévoilée*, 1698, etc. Il mourut en 1714, après avoir mené une conduite régulière, qui formait un contraste avec celle que tenait son confrère Belliston.

POWELL (David), savant ecclésiastique et historien Gallois, naquit dans le comté de Denbigh, vers 1552. Après avoir fait ses études dans un des collèges dépendant de l'université d'Oxford, il prit les ordres, en 1576, et obtint divers bénéfices; il exerça, en 1582, les fonctions de chapelain de sir Henri Sidney, président du pays de Galles, et mourut en 1598. On a de lui : *Historia Cambriae nunc Walliae dictae*. Cette histoire du pays de Galles, composée en latin par Caradoc, et qui s'étend de l'an 680 à 1282, avait été traduite en anglais, par Humphrey Lloyd; mais, à sa mort, la version n'était pas terminée. Powell corrigea et augmenta le manuscrit, continua l'histoire jusqu'au règne d'Elisabeth, et publia le tout avec des notes, Londres, 1584, in-4; 1697, 1774, in-8. Il en existe une traduction allemande, Cobourg, 1725, in-8; des *Notes sur l'itinerarium Cambriae de Giraldus Cambrensis*, Londres, 1585; *De Britannica historia recte intelligenda, epistola ad Gul. Fleetwoodum*, imprimée avec l'ouvrage précédent; *Pontifici Virannici historia Britannica*, Londres, 1585, in-8. Wood dit que Powell prit beaucoup de peine à compiler un dictionnaire Gallois, mais qu'il mourut avant que l'ouvrage fût terminé.

POWELL (Gabriel), fils du précédent, né à Ruan, dans le comté de Denbigh, en 1575, et mort vicaire de Northall, dans le Middlesex, en 1611, se fit une grande réputation parmi les puritains, par les ouvrages de controverse qu'il publia contre les catholiques. Wood, qui en donne la liste, prétend que Gabriel, quoique mort à 56 ans, était un prodige de science. Il reconnaît qu'il avait un zèle outré, et qu'il était puritain fanatique. Le titre d'un de ses ouvrages : *Illégitimité et danger de tolérer plusieurs religions, et de permettre un autre culte dans une monarchie, etc.*, ferait croire qu'il écrivait contre la tolérance, en même temps qu'il la demandait pour lui-même et pour ses frères les puritains.

* POWNALL (Jean), antiquaire anglais, né en 1725, à Lincoln, d'une famille distinguée, fit de bonnes études à l'université d'Oxford, et accompagna son frère (dont l'art. suit) en Amérique où il passa plusieurs années, employé dans les bureaux de l'administration des colonies. De retour en Angleterre, il se livra entièrement à l'étude de l'archéologie et fut admis dans la société des antiquaires de Londres. Il vint en France en 1787, et passa quelques mois à Lyon, où il fit imprimer une savante *Dissertation* sur l'arc de triomphe d'Orange. A la révolution il regagna l'Angleterre, où il continua de se livrer à ses goûts studieux, et mourut en 1795, à 70 ans. L'*Archéologie britannique* contient un grand nombre de *Dissertations* de cet écrivain laborieux. Il a en outre laissé un ouvrage très-estimé sur les antiquités anglaises.

* POWNALL (Thomas), frère du précédent, et comme lui antiquaire distingué, né à Lincoln en 1722, fut nommé en 1745 secrétaire de la commission pour le commerce et les colonies. En 1753 il se rendit en Amérique, et il y devint en 1757 gouverneur de la province de Massachussetts-Bay, puis de la province de New-Jersey en 1759, et l'année suivante gouverneur, capitaine général et vice-amiral de la Caroline méridionale. Dès 1754 il avait appelé l'attention des ministres sur les conséquences du congrès d'Albany qu'il prévoyait devoir être funeste à la mère-patrie, et qui servit de précédent et de modèle à cet autre congrès, plus remarquable, de 1775. Rappelé, en 1761, suivant ses désirs, en Angleterre, il y obtint l'emploi de payeur-général de l'armée sous les ordres du prince Ferdinand. A la paix, élu membre du parlement, il se montra fort opposé aux mesures qui amenèrent la guerre avec les colonies. Il renonça des 1781 à la carrière parlementaire pour ne plus s'occuper que d'économie politique et d'antiquités. Etant allé aux eaux de Bath, il y mourut le 25 février 1804. On a de lui un assez grand nombre d'ouvrages, dont les principaux sont : *Administration des colonies anglaises*, 5^e éd., Londres, 1774, 2 vol. in-8 ; *Description topographique d'une partie du nord de l'Amérique anglaise*, 1776, in-fol., avec une carte ; *Mémoire adressé aux souverains de l'Europe et de l'Atlantique*, 1780, in-8, trad. en français par Needham, 1781, in-8 ; *Notices et descriptions des antiquités de la province romaine de la Gaule*, 1787, in-4, ouvrage curieux.

POYET (Guillaume), chancelier de France, né

vers 1474, était fils de l'échevin perpétuel d'Angers ; il étudia dans les plus célèbres universités du royaume, et vint ensuite à Paris, où il parut avec éclat dans le barreau. Louise de Savoie, mère de François I^{er}, le choisit pour soutenir les prétentions qu'elle avait contre le connétable de Bourbon. Poyet ayant plaidé cette cause avec succès, la princesse lui obtint du roi la charge d'avocat-général. Ce ne fut pas là le terme de son élévation. Il devint président à mortier, puis chancelier de France en 1558. Mais ayant déplu à la reine de Navarre et à la duchesse d'Etampes, il fut arrêté en 1542, privé en 1545, par arrêt du parlement, de toutes ses dignités, déclaré inhabile à tenir aucune charge, condamné à 100,000 liv. d'amende, et enfermé pour cinq ans dans l'endroit que le roi ordonnerait. Péculation, altération de jugement, faussetés commises et protégées, concussion, créations et dispositions d'offices, évocations vexatoires, violences, abus de pouvoir, etc., tels furent les crimes dont on l'accusa suivant l'auteur de l'*Histoire du procès du chancelier Poyet*, Londres, 1776, in-8 : ouvrage d'ailleurs peu exact et plein de fiel, où l'on a moins cherché la vérité que les allusions propres à servir l'esprit de faction. On l'envoya dans la grosse tour de Bourges, d'où il ne sortit qu'après avoir cédé tous ses biens à François I^{er}. Poyet mourut en 1548, à 74 ans, d'une rétention d'urine. Bien des auteurs ont paru justifier sa mémoire, et regarder sa condamnation comme une intrigue de cour et une vengeance de femme. Il est certain que la reine de Navarre, sœur de François I^{er}, et la duchesse d'Etampes, maîtresse de ce prince, eurent plus de part à sa disgrâce que ses prévarications. Ce chancelier ayant reçu un ordre du roi de sceller des lettres, qu'il avait d'abord rejetées, quoiqu'accompagnées d'une recommandation de la duchesse, se rencontra avec la reine de Navarre, qui lui demandait aussi une grâce. Le chancelier lui dit d'un ton chagrin : « Voilà le bien que les dames font à » la cour. Non contentes d'y exercer un empire des » potique, elles veulent encore dominer sur les » magistrats les plus consommés, pour leur faire » violer les lois les mieux établies. » La reine de Navarre prit pour elle ces paroles, qui ne regardaient que la duchesse. Elle concerta avec elle le moyen de perdre le chancelier ; et qui a jamais résisté à deux femmes en crédit chez un roi faible ? Cependant l'impartialité nous oblige de dire que plusieurs des accusations dirigées contre Poyet étaient fondées. Afin de remplir les coffres du roi, il se procura de l'argent par des moyens vexatoires. Dans les divisions qui existaient entre le connétable de Montmorency et l'amiral Chabot, il prit le parti du premier ; et dans le procès de Chabot, dont il devint l'accusateur, il présida le tribunal, dont lui-même avait nommé les commissaires. Comme les juges ne rendirent pas l'arrêt qu'il aurait souhaité, il ajouta dans la copie qu'il en fit faire, différentes dispositions aggravantes ; mais la falsification fut reconnue ; l'amiral fut rétabli dans toutes ses dignités et Poyet puni : le roi lui-même déposa contre le chancelier. Après avoir payé 100,000 livres d'amende, il recouvra sa liberté. Il jouissait encore,

selon la réponse qu'il fit aux interrogatoires, de 40 mille livres de rente et de deux abbayes.

POYET (François), docteur de Sorbonne, de l'ordre de St.-Dominique, naquit à Angers vers le commencement du xvi^e siècle. Il était prieur d'Angoulême, lorsque l'amiral de Coligni s'empara de cette ville. Les hérétiques n'ayant pu l'entraîner dans leur parti, le mirent en prison avec Jean Chauveau, âgé de 70 ans, qui y mourut mangé des vers. Ensuite, ayant tâché de vaincre le père Poyet dans la dispute et par des conférences répétées, ils n'en remportèrent que la confusion. Ils le tirèrent de prison, le promenèrent par la ville, en lui faisant déchirer le dos et la poitrine avec des tenailles ardentes, l'habillèrent ensuite de haillons en forme de chasuble, lui mirent des brides au cou et aux bras en forme d'étole et de manipule, et le précipitèrent dans la Charente, où ils achevèrent de le tuer à coups de fusil. Tels furent les exploits qu'exerça sur une infinité de gens de bien, surtout sur les ministres du Seigneur, une secte qui a joué un si grand rôle dans la révolution sanglante qui avait détruit la religion en France.

* POYET (Bernard), architecte, né à Dijon le 3 mai 1742, reçut les leçons de Vailly, sous lequel il fit de grands progrès. Envoyé pensionnaire à Rome, il y perfectionna ses talents par la vue des monuments antiques et modernes. Dans un voyage qu'il fit à Naples, il fut chargé par l'ambassadeur de France de la direction des fêtes brillantes données à l'ambassade. De retour à Paris, il devint successivement architecte du duc d'Orléans, de la ville de Paris et de l'archevêché. Quoique étranger à tous les mouvements politiques qui agiteront la France, il fut employé par les différents gouvernements. Membre de l'académie d'architecture et du conseil des bâtiments civils, c'est lui qui fit transporter au milieu du marché des Innocents la belle fontaine de J. Goujon (*voy. iv, 169*); et c'est à son goût et à sa persévérance que l'on dut la démolition des maisons qui obstruaient les ponts. Parmi les édifices qu'il a construits, on remarque les écuries du duc d'Orléans et le superbe frontispice qui décore la chambre des députés; cependant on reproche à cette œuvre capitale de Poyet de n'offrir qu'une imitation commune de l'antique, et d'être dénuée de grâce et d'effets pittoresques. Cet architecte avait une fécondité et une fougue d'imagination étonnante, mais en voulant paraître original, il donna souvent dans la bizarrerie, et il présenta plusieurs projets ingénieux mais inexécutables. Il est mort le 6 décembre 1824. Parmi les écrits qu'il a publiés, on remarque : *Mémoire sur la nécessité de transférer et de reconstruire l'Hôtel-Dieu de Paris*, 1785, in-4. C'était l'île des Cignes qu'il avait choisi. Il reproduisit ce projet en 1807, en 1822 et en 1824; *Projet pour employer dix mille personnes, tant artistes qu'ouvriers, à la construction d'une place dédiée à la nation*, etc., 1791, in-8; *Projet de cirque national et de fêtes annuelles*, 1792, in-8; *Projet d'un monument à la gloire de Napoléon I^{er}*, 1806, in-8; *Hommage national destiné à consacrer l'époque fortunée du retour de Sa Majesté Louis XVIII*, etc., Paris, 1816, in-4; *Mémoire sur le projet d'un édifice à construire*

au centre du grand carré des Champs-Élysées, pour les réunions de la garde royale et de la garde nationale, ainsi que pour servir aux fêtes publiques, Paris, 1816, in 4; *Nouveau système de ponts en bois et en fer forgé... comparé avec les ponts ordinaires pour la durée, la solidité et l'économie*, Paris, 1822, in-fol. Voy. l'*Annuaire nécrologique*, tome v.

* POYNTER (Guillaume), vicaire apostolique de Londres, fut élevé au collège anglais de Douai, où il était professeur au commencement de la révolution. Enfermé avec plusieurs de ses compatriotes au château de Boullens, il ne recouvra sa liberté qu'après plus d'un an. De retour dans sa patrie, il se fit bientôt distinguer par son mérite. En 1805, il devint coadjuteur de M. Douglas, évêque et vicaire apostolique du district de Londres, et fut sacré évêque d'Halie *in partibus*. A la mort de ce prélat, en 1812, il prit possession de l'administration épiscopale. Dans les contestations, soit politiques, soit théologiques qu'il eut à soutenir, il se conduisit toujours avec réserve et modération. Son zèle éclairé, sa capacité pour les affaires, ses grandes connaissances, ses talents pour la controverse, lui donnèrent une grande influence sur les catholiques de son pays. Depuis la restauration, il vint à plusieurs reprises en France pour réclamer la restitution des biens qui appartenaient à sa nation; mais il échoua dans ses efforts. En 1815, il fit un voyage à Rome, pour l'intérêt des catholiques anglais : partout il se fit estimer par ses talents et sa sagesse. Ce prélat est mort le 26 novembre 1827 dans un âge peu avancé. Il est auteur de plusieurs ouvrages, dont un des plus remarquables est : *le Christianisme, ou Preuves et caractères de la religion chrétienne*, traduit par M. Taillefer, Paris, 1828, in-12, et réimpr. dans les *Démonstrations évangéliques* publiées par M. l'abbé Mignon, au Petit Mont-Rouge, 1845, in-4. Ses instructions ont contribué à faire rentrer dans le sein de l'Eglise catholique un assez grand nombre de protestants.

POZZO (André), né à Trente, en 1642, reçu frère jésuite à l'âge de 23 ans, était peintre et architecte; mais il se fit surtout une grande réputation dans la peinture. Il maniait le pinceau avec une vitesse et une facilité surprenante, et s'est distingué principalement dans la perspective. On estime beaucoup les peintures dont il a orné la voûte de l'église de St.-Ignace à Rome. Il ne réussit pas également dans l'architecture sur laquelle il a composé deux gros vol. in-fol., intitulés : *Traité de Perspective pour les peintres et les architectes*, Rome, 1695 et 1700, ouvrage d'un goût bizarre et contraire aux vrais principes de l'art. Tel est aussi le superbe autel de saint Louis de Gonzague, élevé sur ses dessins dans l'église de St.-Ignace, où la somptuosité et la magnificence brillent de toutes parts, mais ne dérobent pas aux yeux des artistes et des connaisseurs les défauts considérables qui règnent dans la composition. Frère Pozzo mourut le 31 août 1709 à Vienne, où ses talents l'avaient fait appeler par l'empereur.

POZZO (Cassien del), patricien de la ville de Bielle dans le Vercellais, seigneur de Reano, marquis de Romagnano, etc., né en 1498, était fils d'Antoine et de Marguerite della Torre. Juriscon-

sulte distingué, Cassien fut admis dans le collège des docteurs, à l'université de Turin, puis appelé à la magistrature en 1518. Il accompagna, comme conseiller intime, Charles III, duc de Savoie, dans la guerre que ce prince, à l'instigation de Charles-Quint, soutint contre les Français, qui envahirent la plus grande partie de ses états; et il se trouva avec lui à Nice, où le pape Paul III fit conclure, en 1558, une trêve entre François I^{er} et Charles-Quint. Lorsque la trêve fut rompue et que les hostilités recommencèrent, del Pozzo prouva qu'il unissait le talent du magistrat et la valeur guerrière. Le roi de France s'était allié avec le sultan Soliman, qui lui envoya, comme auxiliaire, le fameux Barberousse, vice-roi d'Alger, à la tête d'une flotte turque, pour se joindre à celle des Français, commandée par le comte d'Enghien. Les flottes combinées, ayant débarqué à Villefranche, se présentèrent devant Nice en juillet 1545; mais Cassien del Pozzo fit transporter des munitions et des vivres dans le château, où, secondé par le brave capitaine Simon de Balbe, il résista courageusement et lassa les assiégeants, qui se retirèrent après avoir pillé la ville. Dans la célèbre et dernière convocation des états généraux, tenue par le duc Emmanuel-Philibert à son retour en Piémont, afin de pourvoir à l'énorme dette publique dont l'intérêt montait jusqu'à 20 p. 100, del Pozzo opina pour la vente des biens domaniaux, inaliénables par la loi de l'état. Le duc Emmanuel-Philibert employa del Pozzo dans différentes missions importantes, et le nomma premier président du sénat de Turin, où il mourut en 1578. On a de lui : *Additiones ad communes doctorum opinionis*, Turin, 1545; *Additiones ad Bartolum*, 1577. La famille del Pozzo, prince de la Cisterna, doit à ce magistrat ses richesses et son illustration.

POZZO (Charles-Antoine del), archevêque de Pise, neveu du précédent, né en 1547, à Turin, fit ses études à Bologne, où il prit le doctorat; puis revenu à Turin, fut admis à proposer ses thèses, et à les défendre en public, pour obtenir l'agrégation au collège des docteurs de l'université ducale. Le cardinal Bobba, ayant été appelé à Rome en 1574, emmena avec lui le jeune abbé Charles-Antoine, qui, profitant des vastes connaissances de son protecteur, soit dans le droit-canon, soit dans la littérature grecque et latine, fut nommé auditeur de la Rote par le grand-duc de Florence; ensuite il devint juge du patrimoine, conseiller du grand-duc, et enfin il fut élu et sacré archevêque de Pise en 1582. Pendant les vingt-cinq ans de son épiscopat, il employa les revenus de son évêché à des œuvres de charité. Il érigea, en 1599, à Pise, une grande commanderie de l'ordre de St.-Etienne, avec le patronage de sa famille, laquelle commanderie fut assignée au chevalier Cassien del Pozzo, son neveu. En 1600, il fit construire son tombeau dans le *Campo-Santo* de Pise, et il y allait souvent méditer sur la vanité des honneurs et des richesses humaines. En 1605, il fonda, près de l'université de cette ville, un collège où il régla l'admission de sept fils de familles vercellaises, à la nomination de sa famille, sous la seule condition que, si les élèves ne prenaient pas le degré de docteur dans

l'une des facultés à leur choix, les parents seraient tenus de rembourser les frais de leur éducation. Sur la grande porte du palais du collège on lit l'inscription suivante : *Collegium Puteanum pietate et liberalitate Caroli Antonii Putei, archiepiscopi Pisani, fundatum et dotatum anno M. DC. V.* Par son testament il érigea un fidéi-commis en biens fonds très-considérables, auquel il appela les enfants du premier président Cassien, son oncle, ensuite les del Pozzo de Crémone, comme les seuls de l'agnation; car il faut noter que les del Pozzo d'Alexandrie sont un nom différent et d'une autre famille. Il mourut en 1606, dans son archevêché, au moment où le pape Paul V l'avait désigné cardinal. L'archevêque del Pozzo fut un des plus savants prélats de son temps. D'après l'historien Ughelli, il a laissé manuscrits les ouvrages suivants : *Tractatus de potestate principis*, qui existe dans la bibliothèque Laurentienne de Florence; *Tractatus de feudis in XIII libros digestum*, conservé dans les archives de Pise; *De communibus jurisconsult. opinionibus*, dans les archives du prince de la Cisterna, son neveu.

** POZZO DI BORGO (Charles-André, comte,) célèbre diplomate, né à Ajaccio, le 8 mars 1764, d'une famille déjà illustre au xiv^e siècle, reçut l'éducation la plus soignée, et finit ses études à Pise, où il prit ses grades. De retour en Corse, à l'époque de 1789, il avait trop de talents et d'imagination pour ne pas vouloir prendre une part active aux événements qui se préparaient, mais dont personne encore ne pouvait prévoir l'importance et le résultat. D'abord secrétaire-délégué de la noblesse, il mérita la confiance du vieux Paoli (voy. ce nom) et fut un des députés que ce général envoya remercier l'assemblée Constituante d'avoir déclaré la Corse partie intégrante de la France. Dans le peu de temps qu'il fut à Paris, il y fit la connaissance des hommes qui avaient le plus d'influence sur la marche de la révolution. Un peu plus tard député de la Corse à l'assemblée Législative, il s'y fit remarquer dans le comité diplomatique. N'ayant point été réélu à la Convention, il revint en Corse et s'associa à Paoli pour soustraire son pays à l'anarchie qui pesait déjà sur la France. Il concourut à l'organisation d'un gouvernement indépendant, qui, sous la protection de l'Angleterre, put pendant trois ans braver les menaces de la *Montagne*, et comme président du conseil d'état, forma le recueil des lois qui devaient régir son pays. Quand la flotte française parut devant l'île de Corse, restée sans défense, il s'embarqua sur un bâtiment anglais, avec les débris du gouvernement déchu, et vint à Londres, où il trouva des émigrés français dont les conseils et l'appui lui facilitaient l'entrée de la carrière dans laquelle il devait s'illustrer un jour. En 1799, au moment de la campagne de Souwarow, il était à Vienne mêlé au mouvement diplomatique, qui eut une si grande influence sur les destinées du monde. Il entra, peu de temps après, au service de la Russie, avec le titre de conseiller d'état. Chargé presque aussitôt d'une mission pour la cour de Vienne, il ne passa dans cette capitale que quelques mois, et se rendit ensuite en qualité de commissaire près de l'armée anglo-russe et napolé-

taine, dont les opérations devaient commencer par le nord de l'Italie. Après la paix de Presbourg, Pozzo retourna à Vienne, puis de là à Saint-Petersbourg, où de grandes scènes militaires se préparaient. Il dut accompagner l'empereur Alexandre dans la campagne de Prusse, et reçut à cette occasion le grade de colonel, emploi qui l'attachait à la personne même du souverain. Envoyé de nouveau à Vienne après la bataille d'Iéna, il ne put déterminer l'Autriche à reprendre les armes, et reçut alors la mission de se rendre aux Dardanelles comme ministre plénipotentiaire, pour traiter de la paix avec les Turcs. Il assista au combat du Mont-Athos, entre la flotte russe et celle du sultan, et il y gagna sa première décoration militaire. Après la paix de Tilsitt, voyant que le rapprochement qui avait lieu entre Napoléon et Alexandre rendait ses services inutiles, il demanda la permission de se retirer; mais le czar lui accorda seulement la permission de voyager. Il se trouvait, en 1808, à Vienne, où il demeura pendant toute la campagne de 1809, et ne fut pas sans influence sur le rôle équivoque de la Russie. Quand la paix fut encore imposée, Bonaparte, n'ignorant pas le rôle actif que Pozzo avait joué dans tous les mouvements diplomatiques d'Autriche et de Russie, exigea son extradition. Alexandre eut la faiblesse d'y consentir; et pour échapper au sort qui l'attendait, s'il tombait dans les mains de son ennemi, Pozzo prit le parti d'aller à Constantinople, seul point qui lui offrit une issue pour quitter l'Europe continentale et se retirer en Angleterre. Proscrit par la politique, il visita Smyrne, Malte, et de là se rendit à Londres, où il arriva en octobre 1810. Lord Castlereagh l'y accueillit avec une extrême bienveillance. Dans plusieurs conférences, Pozzo exposa aux ministres toutes les espérances qu'il avait encore d'un mouvement continental contre Bonaparte. Enfin la guerre éclata en 1812, et les Français entrèrent en Russie. A la suite de cette campagne, Pozzo resté à Londres fut rappelé par Alexandre qu'il rejoignit à Kalijch, cinq ans après l'avoir quitté. Dès ce moment, il s'occupa de rallier toutes les puissances contre Bonaparte, et concourut plus que personne à former cette terrible coalition qui devait, non sans peine, triompher de l'homme dont le pouvoir s'étendait sur la plus grande partie de l'Europe. Pendant la campagne de 1814, il fit rejeter toutes les propositions de Napoléon. Il était à la suite de l'empereur Alexandre lors de son entrée à Paris, et il fut chargé par les souverains alliés d'aller au-devant de Louis XVIII à Londres. Le roi l'accueillit avec beaucoup d'affabilité, et Pozzo ne quitta pas un instant ce prince pendant son voyage, préparant même, de concert avec lui, la déclaration de Saint-Ouen. Lorsque le gouvernement royal fut constitué, il resta à Paris comme représentant de la Russie, jusqu'au congrès de Vienne. Là il fit tous ses efforts pour décider les puissances à éloigner Bonaparte de l'Europe, et si son avis eût prévalu, il est certain qu'on n'aurait pas eu l'invasion des cent jours. A cette époque, il rejoignit Louis XVIII à Gand, avec une mission auprès de l'armée anglo-prussienne des Pays-Bas. Il arrivait en Belgique

lorsque Bonaparte tomba à l'improviste sur les frontières; il prit part aux opérations militaires des Anglais et des Prussiens, et reçut une blessure à la bataille de Waterloo. De retour à Paris, il reprit ses fonctions d'ambassadeur de Russie auprès de Louis XVIII, et fut l'un des signataires du traité de Paris. L'empereur Alexandre, en quittant la France, laissa plein pouvoir à son ambassadeur pour seconder le gouvernement de Louis XVIII. Pozzo remplit cette difficile mission avec une rare intelligence, et s'efforça, mais vainement, de diminuer les charges que la haine des Prussiens fit peser sur la France. Plus tard il contribua beaucoup à les alléger, et à délivrer le territoire de l'occupation étrangère. En récompense de ses services, le roi qui n'avait point oublié que Pozzo était né français, le nomma comte et pair de France, avec pouvoir de transporter ces titres en ligne collatérale. Charles X confirma cette double nomination. En 1825, quand Ferdinand VII (*voy. ce nom*) fut rétabli sur son trône, Pozzo reçut l'ordre de se rendre comme ambassadeur à Madrid, avec mission de pousser à un ministère de modération; il triompha, et revint prendre son poste à Paris, qu'il remplit avec le même zèle et le même talent jusqu'en 1839, époque à laquelle, par suite d'une sorte de disgrâce, il reçut le titre d'ambassadeur extraordinaire à Londres. Ce changement l'affligea beaucoup; mais il ne tarda pas à revenir à Paris, où il mourut, le 18 février 1842, à 78 ans.

POZZO (Modesta). *Voy. FONTE-MODERATA.*

PRADES (Jean-Martin de), prêtre, bachelier de Sorbonne, né vers 1720 à Castel-Sarrasin, dans le diocèse de Montauban, fit ses premières études en province, passa de là à Paris, et demeura dans plusieurs séminaires, entre autres dans celui de St-Sulpice. Ses progrès dans la théologie ne furent pas brillants; mais il sut se tirer de la foule et se faire une réputation par une *thèse* qu'il soutint en 1751, et qui fut approuvée par le syndic de la sacrée faculté, qui sans doute ne l'avait pas lue. Elle contenait les propositions les plus fausses sur l'essence de l'âme, sur les notions du bien et du mal, sur l'origine de la société, sur la loi naturelle et la religion révélée, sur les marques de la véritable religion, sur la certitude des faits historiques, sur la chronologie et l'économie des lois de Moïse, sur la force des miracles pour prouver la révélation divine, sur le respect dû aux saints Pères; mais ce qui indignait surtout, c'était le parallèle impie des guérisons d'Esculape et des guérisons miraculeuses de J.-C. Tous les gens de bien réclamèrent contre ce premier essai public de la philosophie irréligieuse. Le parlement de Paris sévit contre cette production grossière et dégoûtante. La Sorbonne l'imita, et publia une censure le 27 janvier 1752. (*Voy. HOOKE*). La thèse fut également condamnée par l'archevêque de Paris et par Benoît XIV. De Prades, craignant que l'on ne s'en tint pas à la condamnation de son livre, se retira à Berlin, et eut quelque temps après un canonicat de Breslaw. Alors il publia une Apologie, et fut aidé dans son travail par Diderot, qui lui avait prêté la main pour sa thèse, en reconnaissance des articles que l'abbé

avait fournis à l'Encyclopédie. Dans cette Apologie, de Prades se répandit en invectives contre ses censeurs, et les accabla d'injures; mais dès que sa bile fut soulagée, il rougit de ses excès, et songea à se réconcilier avec l'Eglise. L'évêque de Breslaw fut le principal moteur dont se servit la Providence pour ménager cette réconciliation. Il rendit compte à Benoît XIV des dispositions de de Prades; et cet abbé signa, le 6 avril 1754, une rétractation solennelle, où il dit, entre autres choses, « qu'il n'avait pas » assez d'une vie pour pleurer sa conduite passée » et pour remercier le Seigneur de la grâce qu'il lui » accordait. » Il en envoya des exemplaires au pape, à l'évêque de Montauban et à la faculté de Paris. Benoît XIV obtint de la Sorbonne qu'il fût rétabli dans ses degrés. Il fut fait ensuite archidiacre d'Op-pelen, et mourut à Glogau, en 1782, après avoir été renfermé quelque temps au château de Magdebourg, pour des indiscretions et des correspondances suspectes (1). Nous avons donné quelque étendue à cet article, parce que la Thèse de cet abbé fait époque dans la révolution arrivée de nos jours à l'égard de la religion. Avant cela, on ne l'attaquait qu'en se couvrant du manteau de l'anonyme, par des moyens obscurs, par de petites brochures clandestines : la Thèse fut le premier signal d'une attaque ouverte. Depuis ce temps, l'impiété, sous le masque de la philosophie, a marché tête levée, et ses partisans n'ont point rougi de mettre leurs noms à la tête des productions les plus infâmes, et de signer leur honte avec leurs blasphèmes. Entre les écrits que l'on a publiés contre l'abbé de Prades, on distingue celui du P. Brotier, le célèbre commentateur de Tacite, intitulé : *Examen de l'Apologie de l'abbé de Prades*, avec cette épigraphe : *Bis peccat qui crimen negat*, 1755. On a remarqué, lors du système de l'égalité établi en France en 1791, que dès l'an 1751 l'abbé de Prades l'avait mis formellement dans sa thèse : *Jus illud inæqualitatis barbarum, quod vocant æquius, quia validius*. Voy. le Journ. hist. et litt., 1^{er} octobre 1791, pag. 192.

PRADO (Jérôme), jésuite espagnol, natif de Baëga, enseigna la philosophie à Cordone avec un succès peu commun. Il finit ses jours à Rome en 1595, à 48 ans. Il s'était rendu dans cette ville pour y faire imprimer ses *Commentaires* sur l'Ecriture sainte. Il travailla pendant 16 ans avec le père Villalpande, autre jésuite, par ordre de Philippe II, roi d'Espagne, à expliquer les vingt-six premiers et les trois derniers chapitres d'Ezéchiel, qui concernent le temple. Leur production est imprimée en trois volumes in-fol., Rome, 1596. C'est un des livres les plus profondément savants qu'on ait faits sur les prophètes. On en estime surtout la description du temple et de la ville de Jérusalem : cette matière s'y trouve épuisée. Les figures sont un des mérites de cet ouvrage. On a encore de Prado des

Commentaires sur les prophètes Isaïe, Michée, Zacharie, sur les Epîtres de saint Paul aux Galates, aux Ephésiens, aux Colossiens et aux Hébreux.

PRADO. Voy. MARTINEZ DEL PRADO.

PRADON (Nicolas), poète français, natif de Rouen, en 1652, mourut à Paris au mois de janvier 1698. Les tragédies de Pradon eurent, à leurs premières représentations, beaucoup d'admirateurs et d'illustres partisans. Ce poète se montra le concurrent de Racine, en traitant le même sujet que lui ; en effet, sa tragédie de *Phèdre et d'Hippolyte* parut avec plus d'éclat que celle de son rival, et sembla balancer quelque temps sa réputation ; mais elle tomba ensuite dans un oubli dont elle n'a pu se tirer. Despréaux, intime ami de Racine, n'a pas peu contribué à ridiculiser Pradon. Cependant il faut avouer qu'il y a dans ses tragédies des morceaux qui satisfont l'homme judicieux. On jouait encore, il y a quelques années, son *Régulus* ; celui de Dorat (voy. ce nom) ne l'a pas fait oublier. Ses autres pièces sont : *La Troade*, *Statira*, *Scipion l'Africain*, *Tamerlan*, et *Pyrame et Thisbé*, qui fut sa première pièce. On les a recueillies à Paris, 1744, 2 vol. in-12. Il faudrait supposer que Pradon n'avait presque aucune étude, si l'anecdote suivante est vraie. Le prince de Conti, sortant de la première représentation de *Tamerlan*, lui fit observer qu'il plaçait en Europe une ville d'Asie : « Je prie Votre Altesse, répondit-il, de m'excuser ; » car je ne sais pas trop bien la *Chronologie*. »

PRADOVENTURA. Voy. VENTURA.

PRADT (Dominique Dufour de), ancien archevêque de Malines, naquit en 1759 à Allanches en Auvergne, d'une famille de la haute bourgeoisie. Après avoir terminé ses études avec succès, il embrassa l'état ecclésiastique et profita de sa position dans le monde pour apprendre une foule de choses qui ne se trouvent pas dans les livres, et qui lui furent très-utiles dans la suite. En même temps il étudia l'histoire, la politique, et comme s'il eut deviné le rôle qu'il devait jouer un jour, se mit au courant des alliances et des intérêts des différentes puissances de l'Europe. Cependant il ne négligeait pas les connaissances nécessaires dans son état ; et il se fit recevoir docteur en théologie en 1786. Grand-vicaire du cardinal de la Rochefoucauld, archevêque de Rouen, et pourvu de l'archidiaconé de Grand-Court, il fut député par le clergé de Normandie aux états-généraux de 1789. Il défendit avec courage à l'assemblée constituante les principes religieux et monarchiques, et signa toutes les protestations du côté droit. Après la session il se retira en Allemagne avec le cardinal de la Rochefoucauld, et s'établit à Munster, où il publia en 1798 un écrit remarquable : *Antidote au congrès de Rastadt*. Cet ouvrage, qui révélait un talent prodigieux et une grande connaissance des intérêts des différents états de l'Europe, fut suivi de *La Prusse et sa neutralité*, qui n'eut pas moins de succès. Le cardinal de la Rochefoucauld étant mort en 1799, et l'état de la France étant devenu plus calme, l'abbé de Pradt obtint sa radiation de la liste des émigrés, et, de retour à Paris, fut présenté par le général Duroc, son parent, au

(1) Il était véritablement entré dans une conspiration, non contre le roi de Prusse, mais contre la monarchie prussienne, en faveur de la France, avec laquelle il voulait se réconcilier de gré ou de force. Frédéric lui pardonna, pour ne pas paraître inconstant, après avoir reçu l'abbé de Prades, couvert du manteau d'une philosophie qui n'a jamais empêché les gens de conspirer au besoin contre l'ordre public.

1^{er} consul qui l'accueillit avec bienveillance. Plus tard Napoléon le nomma son aumônier, et le fit évêque de Poitiers en 1803. Il accompagna la même année Napoléon à Milan, où il officia dans la cérémonie de son couronnement comme roi d'Italie. Il le suivit en 1808 à Bayonne, et parut prendre quelque part aux négociations qui amenèrent la chute des Bourbons en Espagne. Nommé en 1809 archevêque de Malines, son chapitre refusa de le reconnaître. Il fut du nombre des évêques qui écrivirent en 1810 à Pie VII pour solliciter les dispenses de mariage que demandait Napoléon. En 1811 il fit partie de la commission chargée de préparer les objets qui devaient être soumis au concile, et fut nommé par l'empereur membre de la députation envoyée près du pape à Savone, au mois d'août de la même année. A son retour de Savone, il fut chargé par Napoléon, mécontent du cardinal Fesch, de remplir les fonctions de grand-aumônier. Nommé en 1812 ambassadeur à Varsovie, il arriva dans cette ville au mois de juin, et ouvrit la diète polonaise par un discours qui ne satisfait personne. Napoléon ne tarda pas à se repentir du choix qu'il avait fait de lui pour cette mission. L'archevêque de Malines fut rappelé. Une disgrâce complète suivit la conférence qu'il eut à son retour avec l'empereur. La grande-aumônerie lui fut retirée, et il reçut l'ordre de se rendre dans son diocèse avec défense d'en sortir. Il profita de l'entrée des alliés en France pour revenir à Paris, et publia plusieurs brochures en faveur des Bourbons, dans lesquelles il se flatta d'avoir beaucoup contribué pour sa part à la restauration. Nommé chancelier de la légion-d'honneur, il ne conserva pas longtemps cette dignité, qui convenait plus à un militaire qu'à un évêque, et se retira dans les montagnes de l'Auvergne, d'où il ne revint à Paris qu'après les *cent-jours*. En 1816 il donna sa démission de l'archevêché de Malines, moyennant une pension de 12,000 fr. qui lui fut assurée par le roi Guillaume; il en obtint une autre de Louis XVIII comme ex-chancelier de la légion-d'honneur. Mais humilié de la nullité politique dans laquelle on le laissait, il se jeta dans l'opposition libérale, et publia pour occuper ses loisirs une foule d'écrits, empreints de l'esprit de parti et semés d'erreurs grossières, mais dans lesquelles on est forcé de reconnaître une étonnante fécondité d'idées, un style brillant et plein d'images, et des rapprochements très-ingénieux. Traduit en 1820 devant la cour d'assises, pour un pamphlet très-violent contre la loi sur les élections, il fut défendu par M. Dupin et acquitté. Après deux tentatives infructueuses pour arriver à la députation, il fut enfin élu en 1827 par ses compatriotes du Puy-du-Dôme, et vint prendre place à la chambre à l'extrême gauche. Il espérait y exercer une grande influence; mais il trouva trop froids et trop méticuleux les libéraux sur lesquels il avait compté pour faire triompher ses opinions, et il donna sa démission en 1828. Après la révolution de juillet ses opinions se modifièrent encore. Il fit imprimer à Clermont en 1855 une brochure *sur la presse et le journalisme*, dans laquelle il appelle la royauté la sauvegarde des sociétés,

et le journalisme l'auxiliaire de tous les perturbateurs. La même année il fit paraître un écrit intitulé : *De l'esprit actuel du clergé*, qui peut être regardé comme une sorte de rétractation de ses anciens principes. L'abbé de Pradt, de retour à Paris, s'occupait à réunir des matériaux pour une *Histoire de la restauration*, lorsqu'il mourut d'apoplexie, le 18 mars 1857. Il avait publié quelques semaines auparavant une brochure intitulée : *Régicide et Rénicidé*, dans laquelle il montre la liaison intime qui existe entre le désordre religieux et le désordre politique. Parmi ses nombreux ouvrages ou pamphlets, dont un grand nombre ont perdu l'intérêt que leur donnaient les circonstances, on distingue : *Antidote au congrès de Rastadt*, 1798, in-8; — *La Prusse et sa neutralité*, 1802, in-8; — *Les trois âges des colonies, ou de leur état passé, présent et à venir*, 1801, 3 vol. in-8; — *De l'état de la culture en France, et des améliorations dont elle est susceptible*, 1802, 2 vol. in-8; — *Histoire de l'ambassade dans le grand-duché de Varsovie*, 1815, in-8; — *Du congrès de Vienne*, 1815, 2 vol. in-8; — *Mémoires historiques sur la révolution d'Espagne*, 3^e édit., 1816, in-8; — *Les quatre concordats, suivis de quelques considérations sur le gouvernement en général et sur l'église en particulier*, 1818, 3 vol. in-8; — *Suite des quatre concordats*, 1820, in-8; *Du jésuitisme ancien et moderne*, 2^e édit., 1827, in-8.

PRAGEMANN (Nicolas), docteur en philosophie à Iéna, où il mourut à la fleur de son âge, en 1719, était né à Strade en 1690. On a de lui une bonne dissertation *De meritis Germanorum in jurisprudentia naturali*; un ouvrage latin sur le *Droit Canon*, etc.

* PRAM (Chrétien), poète danois, né dans la Norvège en 1736, mort en 1821, à St.-Thomas, l'une des Antilles, où il remplissait avec le titre de conseiller d'état un emploi lucratif, remporta dans sa jeunesse plusieurs prix à l'académie de Copenhague; en 1785, il fit imprimer un poème en 15 chants, intitulé : *Staerkadder*, dont le sujet est tiré de l'histoire fabuleuse des Scandinaves. On y a relevé des inégalités; mais il renferme de très-beaux passages. On lui doit encore trois tragédies : *Damon et Pythias*, 1789; *Frøde et Fingal*, 1790, et *Olinde et Sophronie*, imprimées dans le recueil dramatique de Rahbek, et qui se sont mieux soutenues à la lecture qu'au théâtre : trois *Comédies*, inédites, et un opéra intitulé : *Lagertha*, inséré dans la *Minerva*, recueil périodique auquel il a longtemps coopéré. La verve, la vigneur, le feu de l'imagination, caractérisent spécialement le talent de ce poète. Il a fourni plusieurs morceaux intéressants aux *Mémoires de la société de littérature scandinave*, dont il était membre.

PRASLIN. Voy. CROISEL.

PRAT (Antoine du), archevêque et cardinal, né en 1465 d'une famille noble d'Issoire en Auvergne, parut d'abord au barreau de Paris. Il fut fait ensuite lieutenant-général au bailliage de Mont-Ferrant, puis avocat-général au parlement de Toulouse. Elevé de charge en charge, il devint premier président du parlement de Paris en 1507, et

chancelier de France en 1515. Pour donner plus d'activité et de promptitude à la justice, il crut devoir suggérer au roi de créer une nouvelle chambre au parlement de Paris. Cette chambre, composée de vingt conseillers, forma ce qu'on appelait la *Tournelle*. François I^{er} ayant toujours besoin d'argent, le chancelier fut obligé de se prêter à des moyens qui répugnaient à son caractère. Les tailles furent augmentées, et de nouveaux impôts établis sans attendre l'octroi des états contre l'ordre ancien du royaume. Ayant suivi en Italie François I^{er}, il persuada à ce prince d'abolir la pragmatique-sanction, et de faire le concordat, par lequel le pape remit au roi le droit de nommer aux bénéfices de France et le roi accorda au pape les annates des grands bénéfices sur le pied du revenu courant. (Voy. FRANÇOIS I^{er} et LÉON X.) Ce concordat finit heureusement les longues contestations qui avaient subsisté entre les papes et les rois de France. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, du Prat fut élevé successivement aux évêchés de Meaux, d'Albi, de Valence, de Die, de Gap; à l'archevêché de Sens, enfin à la pourpre en 1527. Nommé légat à latere en France, il couronna la reine Eléonore d'Autriche. Un auteur italien prétend qu'il voulut se faire pape en 1554, après la mort de Clément VII, et ajoute qu'il le proposa au roi, auquel il promit de contribuer jusqu'à 400,000 écus; mais que ce monarque se moqua de son ambition, et retint son argent. Ce fait n'a aucune vraisemblance: car, outre que Paul III obtint la tiare vingt-huit jours après la mort de Clément VII, il n'est point apparent que du Prat, qui était âgé et incommode, songeât à quitter la tranquillité de sa maison pour les agitations du trône pontifical. Il se retira, sur la fin de ses jours, au château de Nantouillet, où il mourut en 1555, à 70 ans. On accuse ce ministre d'avoir suggéré au roi l'idée de vendre les charges de judicature. M. Le marquis d'Argenson, ministre d'état, prétend, dans ses *Loisirs*, le justifier de ce reproche, et dit que ce fut d'Amboise qui commença à rendre les charges vénales; mais cette assertion paraît moins bien prouvée que la première. — Son fils, Guillaume du Prat, évêque de Clermont, assista au concile de Trente, sous le pape Paul III, fonda le collège de Clermont à Paris pour les jésuites, et mourut en 1560, à 55 ans, avec la réputation d'un prélat zélé et éclairé.

PRATELLI ou PRATILLI (François-Marie), chanoine de Capoue, où il naquit vers 1700. Il fut considéré comme un des hommes les plus érudits de son siècle. Il a publié: *Historia principum Longobardorum, quæ continet antiqua aliquot opuscula de rebus Longobardorum Beneventanæ olim provinciae, quæ modo regnum fere est Neapolitanum*, Naples, 1754, 5 vol. in-4. Cette même histoire avait été publiée en 1645 par Camille Pellegrini le jeune, de Capoue; elle comprend depuis 720 jusqu'en 1157, et a été insérée dans les collections historiques de Burmann et de Muratori. Pratelli l'augmenta considérablement, l'enrichit de plusieurs dissertations et de la vie de Pellegrini. *De consolari della provincia della Campania, dissertazione*, Naples, 1757; *La*

via Appia riconosciuta e descritta di Roma a Brindisi, Naples, 1747, in-fol., fig. Pratelli mourut en 1786.

PRATEOLUS (Gabriel), autrement du Préau, naquit en 1511 à Marcoussi, et mourut en 1588, docteur de Sorbonne. Son jugement n'égalait pas son érudition. Il mit au jour et augmenta la *Géomance* de Caltan, travail au moins inutile. Ses traités de doctrine et d'histoire ecclésiastique, tels que son *Elenchus hæreticorum*, Cologne, 1605, in-4, firent honneur à son zèle; mais l'*Elenchus* comprend bien des gens qui ne doivent pas être placés parmi les hérétiques. Les ouvrages de du Préau peuvent se diviser en quatre classes, théologie, traductions, grammaire et histoire. Voy. la *Bibliothèque* de la Croix-du-Maine.

* PRATI (Alessio), compositeur, né en 1756 à Ferrare, où il mourut le 2 février 1788, est particulièrement connu par son opéra d'*Ifigenia*, qui fut tellement goûté, qu'après la première représentation, l'archiduc acheta l'ouvrage, et le retira pour en demeurer seul possesseur; et par son *Armida abbandonata*, qui obtint un succès prodigieux, et lui valut la place de maître de chapelle de l'électeur palatin.

PRATINAS, ancien poète tragique de Philonte, ville du Péloponèse, voisine de Sicyone, florissait vers l'an 500 avant J.-C. Ce poète était contemporain d'Eschyle et de Chérile, qui écrivit dans le même genre, et dont il fut le concurrent. Il composa jusqu'à 50 poèmes dramatiques, parmi lesquels on comprend 52 farces connues sous le nom de *Satires*. On en trouve quelques fragments dans le *Corpus poetarum græcorum*, Genève, 1606 et 1614, 2 vol. in-fol.

* PRATO (Jérôme da), prêtre de la congrégation de l'Oratoire d'Italie, né à Vérone vers 1710, mort en 1782, était un savant philologue. On a de lui: *De chronicis libris ab Eusebio cesariensi scriptis et editis: accedunt græca fragmenta ex libro primo, olim excerpta a Georgio Syncello*, Vérone, 1750, in-8; *Sulpicii Severi opera ad mss. codices emendata, notis, observationibus et dissertationibus illustrata*, Vérone, 1754, 2 vol. in-4. — Casimir Oudin, *De scriptoribus ecclesiast.*, tom. 2, pag. 568, fait mention d'après Barthélemi Albizzi, auteur des *Conformités de saint François*, d'un PRATO (Arlotto), frère mineur, élu en 1225 général de son ordre, auquel il attribue les *Concordantiæ librorum sacrorum*, contre l'opinion qui les donne à Hugues de Saint-Cher (voy. ce nom, iv, 466); sur quoi on peut consulter Echard, *De scriptoribus ordinis prædicatorum*, tom. 1^{er}, p. 205; et Wadding, *Scriptores ordinis minorum*, p. 40, qui cite, en faveur de Prato, Trithème et d'autres.

PRATO (Hugues de). Voy. HUGUES.

PRATOVENTURA. Voy. VENTURA.

* PRATT (Charles), comte CAMDEN, chancelier d'Angleterre, né en 1715, fit ses études à Eton et à Cambridge, et exerça ensuite la profession d'avocat, mais avec si peu de succès, qu'il fut tenté d'y renoncer. En 1754, il fut nommé au parlement par le bourg de Downton, dans le Wiltshire. Cinq ans plus tard il obtint la place de juge assesseur de Bath,

et la même année celle de procureur-général du roi. En 1761, il présida la cour des plaids-communs et reçut le titre de chevalier, puis le grade d'avocat du roi. Pratt montra dans l'exercice de ses fonctions l'impartialité du magistrat et une profonde connaissance de la législation civile et politique de son pays. Sa conduite dans l'affaire de Jean Wilkes et dans celle des imprimeurs de North-Briton lui valut une grande popularité. Le lord-maire de Londres et le conseil de la ville lui adressèrent, dans une boîte d'or, l'acte de participation à leurs franchises, et lui décernèrent d'autres honneurs. En 1763, il fut créé pair de la Grande-Bretagne, avec le titre de baron Camden, et en 1766, il remplaça lord Northington, en qualité de grand-chancelier. Il conserva toujours son indépendance; sa constante opposition à toutes les mesures contre les Américains lui fit perdre sa charge en 1770. En 1782, l'issue de la guerre d'Amérique ayant confirmé les vues de Camden, il fut nommé président du conseil. Le ministère, dit de la *coalition*, l'expulsa un moment de ce poste, mais il y reentra ensuite définitivement, et obtint, au mois de mai 1786, le titre de comte. A l'égard de la révolution française, il se rangea du parti de Pitt. Il mourut le 18 avril 1794. On lui attribue *Recherches sur la nature et les effets de la loi d'habeas corpus*, le *grand boulevard de la liberté anglaise*, etc. Camden avait épousé une fille de Nic. Jeffreys.

PRAXAGORAS d'Athènes vivait vers l'an 345 de J.-C. Il publia, âgé seulement de 19 ans, l'*Histoire des rois d'Athènes*, et à 22 ans, la *Vie de Constantin le Grand*. Photius nous en a conservé des fragments. Quoique païen, il y parle très-avantageusement de ce prince : témoignage qui vaut certainement mieux, et qui a plus d'autorité et de force que toutes les satires des prétendus philosophes du XVIII^e siècle contre le premier empereur chrétien. (Voy. CONSTANTIN.) Il avait aussi écrit l'*Histoire d'Alexandre le Grand*.

PRAXEAS, hérésiarque du II^e siècle, était phrygien. Il alla à Rome du temps du pape Eleuthère, s'y déclara contre les montanistes, et engagea le pape à révoquer les lettres de communion qu'il leur avait accordées sur de faux exposés. Il connaissait d'autant mieux leurs erreurs, qu'il avait quitté leur secte; mais il tomba ensuite dans une autre hérésie; ne reconnaissant qu'une seule personne dans la Trinité, et disant même que le Père avait été crucifié comme le Fils, ce qui fut depuis suivi par les hérétiques noëtiens, par les sabelliens et par les patripassiens. Tertullien écrivit avec une extrême véhémence contre Praxeas, qui avait passé de Rome en Afrique. Il revint deux ou trois fois dans le sein de l'Eglise, qui, comme une bonne mère, le reçut avec une très-grande douceur; mais il re-tomba toujours et mourut dans l'hérésie.

PRAXILLA, dame de Sicyone, florissait vers l'an 450 avant J.-C. Elle inventa, dit-on, une espèce de vers, qui de son nom fut appelée *praxillienne*. Mais tout cela est fort incertain; et l'on peut douter aussi que les poésies imprimées sous son nom avec celles de quelques autres poètes lyriques, Hambourg, 1754, in-4, soient effectivement de cette ancienne muse.

PAXITÈLE, sculpteur grec, vers l'an 564 avant J.-C. réussissait tellement à travailler le marbre, qu'il semblait l'animer par son art. Tous ses ouvrages étaient, dit-on, d'une grande beauté : on ne savait auquel donner la préférence; il fallait être lui-même, pour juger des différents degrés de perfection. La fameuse courtisane Phryné ayant obtenu de Praxitèle la permission de choisir son plus bel ouvrage, se servit d'un stratagème pour le connaître. Elle fit annoncer à ce célèbre artiste que le feu était à son atelier; alors, tout hors de lui-même, il s'écria : « Je suis perdu, si les flammes n'ont point épar-gné mon *Satyre* et mon *Cupidon*. » Phryné, sachant le secret de Praxitèle, lui déroba le *Cupidon*. Les anciens auteurs ont beaucoup vanté une autre statue de l'*Amour* faite par ce sculpteur, une statue de *Phryné*, une entre autres, dont les habitants de Gnide furent possesseurs, mais que Pline dit avoir été inférieure à celle de Scopas. (Voy. ce nom.) On voit que Praxitèle, ainsi que la plupart des artistes du paganisme, choisissait de préférence des sujets assortis à la corruption des mœurs et au goût d'un peuple voluptueux. L'opinion commune est qu'un des deux chevaux qu'on voit au Monte-Cavallo à Rome, est de Praxitèle.

PRÉ (Claude du), sieur de Vau-Plaisaint, naquit à Lyon vers l'an 1545. Ses ancêtres y avaient été distingués dans la robe et dans la littérature. Il fit ses études dans sa patrie, et prit ses grades dans l'université de Toulouse, en 1565. Quatre ans après, il fut pourvu d'une charge de conseiller en la sénéchaussée et siège présidial de Lyon, laquelle il exerça avec beaucoup d'honneur. Il a fait un petit poème intitulé : *Dialogus Belli tumulus sive Pandora*, Lyon, 1569, in-4, très-rare; un *Abrégé fidèle de la vraie origine et généalogie des Français*, 1601, in-8, où il adopte la fable qui les font descendre des Troyens, et un recueil intitulé *Pratum Claudii Prati*, Paris, 1614, in-8. C'est dans ce dernier ouvrage, divisé en 4 livres, qu'il établit l'utilité de la philosophie pour étudier la jurisprudence, et (ce qu'il a moins bien prouvé) la nécessité de traiter la philosophie et les sciences en français. C'est peut-être à cet usage qui a prévalu que nous devons cette fourmière de faux savants qui dégradent les lettres en même temps qu'ils dévastent la religion et les mœurs. Cl. du Pré mourut après 1614, et fut vraisemblablement inhumé dans l'église des jacobins de Lyon, où sa famille avait sa sépulture. (Voy. FRANÇOIS I^{er}, FERNEL.)

PRÉ (Jean du), célèbre ermite dans le canton de Fribourg en Suisse, s'est signalé par un ouvrage unique en son genre, qui fait l'admiration de tous les voyageurs. C'est un monastère taillé dans le roc, auquel il travailla avec son valet durant 25 ans. (Voyez-en la description à l'article FRIBOURG, ermitage, dans le Dict. géog.) Il était né à Gruyères, et périt malheureusement dans la Sane en 1708, avec des écoliers de Fribourg, qui l'étaient venus voir le jour de la fête de son église : il les reconduisait à l'autre rive, dans une nacelle qui chavira.

PRÉ d'AULNAY (Louis du), Parisien, né en 1670, mourut en 1768, après avoir été commissaire des

guerres, directeur général des vivres, et chevalier de l'ordre du Christ. Nous avons de lui : *Lettres sur la génération des animaux* ; *Traité des subsistances militaires*, 1744, 2 vol. in-4 ; *Réception du docteur Hecquel aux enfers*, 1748, in-12 ; *Réflexions sur la transfusion du sang*, 1749, in-12. (*Voy.* LIBAVIUS, DENYS Jean-Baptiste et MERKLIN. *Aventures du faux chevalier de Warwick*, 1750, 2 vol.

PRÉ de SAINT-MAUR (Nicolas - François du), maître des comptes, à Paris, où il était né en 1695, y mourut en 1774. Il a donné : la *Traduction du Paradis perdu de Milton*, 5 vol. in-12, qui comprennent le *Paradis reconquis*, traduit par un jésuite, et les remarques d'Addison sur le *Paradis perdu*. Cette version, où l'on a fait disparaître les principaux défauts de l'original, en y faisant des retranchements, est écrite d'un style vif, énergique et brillant. Cependant on reproche à Pré ou Dupré d'avoir mutilé sans ménagement l'ouvrage de Milton. *Essai sur les monnaies ou Réflexions sur le rapport entre l'argent et les denrées*, Paris, 1746, in-4, ouvrage plein de recherches curieuses, et justement estimées ; il est peu commun ; *Recherches sur la valeur des monnaies et le prix des grains*, 1762, in-12 ; estimables et utiles ; *Tables de la durée de la vie des hommes*, dans l'*Histoire naturelle* de M. de Buffon.

PRÉAMENEU (Félix-Julien-Jean Bigot de). *Voy.* BIGOT.

PREAU (du). *Voy.* PRATEOLUS.

PREAUX (des). *Voy.* BOILEAU (Nicolas).

PRECIPIANO (Humbert-Guillaume, comte de), l'un des plus vertueux et des plus zélés évêques du XVII^e siècle, naquit à Besançon en 1626, d'une ancienne famille originaire de Gênes, alliée aux Doria et aux Spinola. Successivement chanoine, archidiacre et doyen de l'église de Besançon, abbé de Bellevaux, il brilla de tant d'excellentes qualités dans l'exercice de ces emplois, qu'il s'attira l'estime et la confiance de son souverain. Philippe IV, roi d'Espagne, le nomma conseiller ecclésiastique de la cour souveraine de Bourgogne, et en 1667 il fut choisi pour être envoyé, de la part des états de cette province, à la diète d'empire. Son habileté dans les négociations le fit élever en 1672 à la dignité de conseiller suprême pour les affaires des Pays-Bas et de Bourgogne, auprès de Charles II ; emploi qui demandait sa présence à Madrid. Dix ans après, il fut nommé évêque de Bruges. Sa piété et son zèle, qui ne s'étaient point ralentis pendant ses négociations, se manifestèrent avec un nouvel éclat après sa promotion. Il consacra tous ses soins à remplir les devoirs d'un pasteur vigilant, et s'attacha surtout à démêler la zizanie du bon grain pour l'arracher du champ qui lui était confié. Nommé à l'archevêché de Malines, il montra beaucoup de répugnance à quitter son troupeau ; il fallut des ordres exprès du pape Alexandre VIII pour lui faire accepter cette nouvelle dignité. Les Pays-Bas se souvenaient encore du zèle qu'il déplora pour maintenir la pureté de la foi et l'autorité du siège de Rome, pour soutenir les décrets de cette mère Eglise, la discipline et la juridiction ecclésiastique. Sa charité envers les pauvres, sa piété et la douceur de ses mœurs lui attirèrent l'a-

mour et la confiance de ses véritables ouailles ; mais il eut beaucoup à souffrir de la part de ceux qui montraient peu de soumission à l'autorité du saint Siège. Enfin, accablé sous le poids des années et des infirmités, il mourut à Bruxelles en 1711, à l'âge de 85 ans. Besançon, Bruges, Bruxelles, Malines, l'abbaye de Bellevaux, possèdent des monuments et de sa munificence et de sa piété. On voit son mausolée excellemment exécuté dans l'église métropolitaine de Malines, et accolé à celui de son frère Prosper-Ambroise Precipiano, lieutenant-général des armées d'Espagne, mort à Bruxelles en 1707. Ce dernier monument est hors du sanctuaire, quoiqu'il tienne à l'autre. On y voit ces paroles *Quomodo in vita dilexerunt se, ita et in morte non sunt separati*.

* PRECY (Louis-François PERRIN, comte de), général royaliste, né à Semur, le 13 janvier 1742, d'une famille originaire du Dauphiné, à 20 ans entra dans le régiment de Picardie dont un de ses oncles était colonel, fit en Allemagne les campagnes de 1755 à 1762, à la paix devint aide-major et fit en cette qualité la campagne de Corse en 1774. Lors de la formation des bataillons de chasseurs (en 1785), il fut nommé commandant de celui des Vosges qui se fit remarquer par sa bonne discipline au commencement de la révolution, et apaisa les désordres dans les villes de Collioure, Lunel, Perpignan et Montpellier. Il refusa en 1791 le grade de colonel du régiment d'Aquitaine pour se rapprocher du roi, et entra lieutenant-colonel dans la garde constitutionnelle. Ce corps ayant été licencié le 19 mai 1792, Précý sans titre apparent continua de veiller à la sûreté de Louis XVI, et de son auguste famille. Au 10 août il combattit de sa personne dans les rangs des Suisses. C'est là que le roi, quittant son palais pour ne plus y rentrer, apercevant ce serviteur dévoué, s'écria... « Ah ! fidèle » Précý !... » ces mots historiques sont devenus la devise de sa famille en vertu d'une autorisation de Louis XVIII en 1825. Après l'attentat du 21 janvier, Précý retiré dans sa famille à Semur, y attendait l'occasion de se dévouer pour la cause de la monarchie, quand les Lyonnais vinrent lui offrir le commandement de l'armée fédérale qu'ils organisaient contre la Convention. Il accepta et se rendit à Lyon ; mais la défection de ses soldats le réduisit bientôt à la perspective de soutenir un siège pour lequel rien n'avait été prévu. En vain il se hâta de chercher des secours au dehors. L'armée républicaine, forte de 40,000 hommes, était déjà devant Lyon, avant même qu'on eût pu dresser une seule batterie. L'attaque de la place commença le 8 août. Instruits dès les premières rencontres de ce que pouvait la valeur des assiégés, et n'espérant plus d'en venir à bout, comme ils s'en étaient flattés, par un coup de main, les conventionnels qui dirigeaient le siège, adressèrent le 17 aux autorités lyonnaises un message par lequel ils promettaient clémence et protection aux habitants, pourvu que dans une heure la ville ouvrit ses portes et livrât ses chefs. Ce message est remis à Précý qui s'empresse d'en donner connaissance au conseil de la cité ; et dans quelques heures vingt milles signatures repous-

sent cette proposition. Cependant aux masses toujours croissantes des assiégeants, Précý ne peut opposer que 4,500 hommes dont un tiers est toujours hors des murs pour protéger les arrivages. L'intérieur réclamait la surveillance la plus active pour contenir vingt mille ouvriers, tous jacobins. Le siège durait depuis deux mois, et la troupe de Précý se trouvait réduite à 1,500 hommes. Voyant l'impossibilité de prolonger la résistance, il se décide à effectuer une sortie avec 700 hommes, qu'il divise en trois corps : et l'exécute en plein jour, le 9 octobre. Les deux premiers corps traversèrent les lignes sous le feu des assiégeants ; mais le troisième que conduisait le comte de Virieu, fut taillé en pièces. Trahi par le sort, Précý fut obligé de chercher son salut dans la fuite. Il resta caché pendant huit mois dans un souterrain ; et ce ne fut qu'après la chute de Robespierre qu'il put enfin sortir de France. Arrivé à Turin, le roi Victor-Amédée l'attacha à son état-major avec le grade de colonel d'infanterie. Il s'occupait de la levée d'un corps franc, lorsqu'il fut appelé à Vérone par Louis XVIII, qui l'accueillit de la manière la plus flatteuse. Dans la première audience, comme il s'était incliné pour baiser la main de son souverain.... « Non, s'écria » Louis XVIII, le défenseur de Lyon doit embrasser » son roi... » Un autre jour, invité à dîner chez ce prince : « M. le comte de Précý, lui dit le roi, vous » ne trouverez aujourd'hui que du maigre ; il faut » être observateur zélé des lois de l'Eglise, pour » mériter de Dieu un serviteur aussi fidèle que » vous. » Admis à tous les plans de restauration monarchique, Précý fut chargé de plusieurs missions diplomatiques dont il s'acquitta avec tout le zèle dont il était capable. Il se rendit en Angleterre en 1796, chargé d'une mission auprès du comte d'Artois, qui le mit en rapport avec le gouvernement anglais, et il put ainsi devenir utile à plusieurs émigrés. Il visita ensuite la cour de Vienne, où il reçut un bienveillant accueil de la duchesse d'Angoulême, et de l'archiduc Charles. Retiré en Suisse, il fut contraint de s'en éloigner à l'approche de l'armée française. Les intérêts de la cause royale l'ayant appelé à Augsbourg, il fut également forcé de quitter cette ville après la défaite des Russes. Habitant à Bareuth, sous la protection du roi de Prusse, il y fut arrêté à la demande du consul Bonaparte, et enfermé dans un château fort, d'où il ne sortit qu'au bout de dix-huit mois. Le duc de Brunswick lui donna asile dans ses états. La bataille d'Iéna laissant les états de Brunswick ouverts aux armées françaises, il se rendit avec sa famille à Hambourg, puis à Francfort, et obtint enfin en 1810 la permission de rentrer en France. Mis d'abord en surveillance à Dijon, il put ensuite habiter Marcigny-sur-Loire, où il vécut dans la retraite au sein de sa famille jusqu'à la restauration. Venu à Paris en 1814, il fut nommé lieutenant-général et décoré du cordon rouge ; quelques mois après il reçut le commandement de la garde nationale de Lyon qui l'accueillit avec le plus vif enthousiasme. Au retour de Bonaparte de l'île d'Elbe, en 1815, il voulait essayer de défendre encore cette ville ; mais les dispositions de la garnison firent avorter ce

projet, et il ne lui resta d'autre parti que de suivre le comte d'Artois à Paris. Il y fut d'abord arrêté, puis relâché sous la surveillance de la police. Le retour du roi lui rendit le commandement de la garde nationale de Lyon, qu'il garda jusqu'en 1816, qu'il en fut nommé inspecteur-général honoraire. Revenu à Marcigny, il y fut attaqué d'une longue maladie, et y mourut le 25 août 1820, dans de grands sentiments de pitié, âgé de 78 ans. Il écrivit dans son testament : *Je recommande aux bontés du roi madame de Précý, ma digne épouse, dont l'âge et la modique fortune pourront paraître à S. M. dignes de sa munificence.* Ses restes furent transportés à Lyon et déposés le 29 septembre 1821, dans la chapelle expiatoire, bâtie en l'honneur des victimes du siège.

* PREGLIASCO (Jacques), architecte italien, né en 1757, se distingua par son talent pour l'architecture théâtrale et l'art de former les jardins suivant le goût anglais. On remarque parmi ses ouvrages le parc de la princesse de Lorene Carignano ; la restauration du grand théâtre de la Conobiana à Milan ; la plupart des décorations pour les ballets mythologiques de Vigano et de Gioja ; la nouvelle construction du grand théâtre de Naples et de celui de la cour de Milan à Monza. On cite enfin plusieurs jardins et théâtres qu'il a dessinés ou bâtis en Piémont. Pregliasco est mort à Turin, le 25 décembre 1825, à 68 ans.

PREIGNEY (Luc-Joseph MATHEROT, plus connu sous le nom de l'abbé de), ingénieux physicien à qui l'on doit plusieurs découvertes utiles, était né vers le commencement du XVIII^e siècle, à Dole, d'une famille patricienne. Pourvu de bonne heure d'un canonicat, il employa ses loisirs à l'étude de la physique et fit un grand nombre d'expériences, principalement sur la lumière. En 1744 il soumit à l'académie des sciences le modèle d'une lanterne à réverbères qu'il proposait de substituer à celles dont on se servait alors pour éclairer les rues de Paris. L'académie déclara que les lanternes de l'abbé de Preigney étaient très-supérieures à tout ce que l'on connaissait en ce genre ; mais il ne put pas déterminer l'administration de la ville de Paris à faire l'essai des réverbères. Cependant les nouvelles lanternes occupèrent quelque temps les parisiens. Valois d'Orville les célébra dans un poème, 1746, in-8 ; et Dreu du Radier, érudit laborieux qui avait le tort de se croire plaisant, profita de cet engouement passager pour publier son *Essai sur les lanternes*, Dole, Lucnophile, 1755, in-8. Dans cette facétie assez triste, quoique l'auteur ait tâché de la rendre gaie, l'inventeur des lanternes à réverbères est traité d'une manière peu décente. Au lieu des encouragements qu'il méritait, on propose de l'établir *grand-lanternier* de la calotte. L'abbé de Preigney, poursuivant ses utiles travaux, avait, dès 1748, présenté à l'académie des sciences son *Chandelier à l'huile* ; il le perfectionna depuis et en donna la description, accompagnée de deux planches, dans le *Recueil des machines approuvées par l'académie*, vii, 595. Ce chandelier n'est autre chose que la *lampe à pompe* dont l'usage est devenu si commun, sans que personne se soit encore occupé

d'en restituer l'invention à son auteur. Le gouvernement avait récompensé l'abbé de Preigny en lui donnant l'abbaye de Saint-Chéron; mais il jouit peu de ce bénéfice qui devait le mettre à même de tenter de nouveaux essais. Une mort prématurée l'enleva en 1738.

PRÉMARE (le P. Joseph-Henri), savant jésuite français, est celui des missionnaires envoyés à la Chine, qui a fait le plus de progrès dans la littérature de cet empire, et qui a le mieux apprécié la théorie de la langue et des antiquités chinoises. Tous les renseignements que l'on a sur sa vie se trouvent dans des *Lettres édifiantes* et se bornent à très-peu de détail. Parti de la Rochelle, le 7 mars 1698, pour aller prêcher l'évangile à la Chine, à son arrivée dans le céleste empire il en étudia la langue et les usages, pour se mettre à même de remplir ses utiles fonctions. Encouragé par ses supérieurs il poussa plus loin ses recherches; et il avait composé plusieurs ouvrages importants sur la langue et les antiquités de la Chine, lorsqu'il mourut vers 1754 ou 1755. On a de lui : *Recherches sur les temps antérieurs à ceux dont parle le Chou-King, et sur la mythologie chinoise*, insérées par De Guignes, sous la forme d'un discours préliminaire, à la tête du Chou-King trad. par le P. Gaubil. Le P. Amiot a traité avec beaucoup de sévérité cet ouvrage, le seul, avec les courts extraits donnés par Deshautesrayes, où les personnes qui ne savent pas le chinois puissent chercher quelques extraits des plus anciens livres sur les traditions fabuleuses de la Chine. *Notitia linguæ sinicæ*, Malacca, 1851, gr. in-4. Cette grammaire, composée à la Chine en 1728, n'était connue que par l'analyse de M. Abel Rémusat. *Journal des savants*, septembre 1851. C'est la plus remarquable et la plus importante production du P. Premare; ce n'est ni une simple grammaire, ni une rhétorique, c'est un traité de littérature presque complet, où l'auteur n'a pas seulement réuni tout ce qu'il avait recueilli sur l'usage des particules et les règles grammaticales des Chinois, mais où il a fait entrer aussi un grand nombre d'observations sur le style, les locutions particulières à la langue antique et à l'idiome commun, les proverbes, les signes les plus usités; le tout appuyé d'une foule d'exemples cités textuellement, traduits et commentés quand cela était nécessaire. Outre cette grammaire, il avait encore fait, en compagnie avec le P. Hervien, un *Dictionnaire latin-chinois*, qui formait 4 gros vol. in 4. On ignore s'il a été envoyé en Europe. Le P. Premare a traduit du chinois un drame intitulé : *Tchao-chi-cou-eulh*, ou l'*Orphelin de la maison de Tchao*, Péking, 1755, in-12; et l'on connaît de lui trois ouvrages écrits en chinois : *La vie de S. Joseph*, qu'il avait composée en 1718 ou 1719; le *Lou-chou chi-i*, ou véritable sens des six classes de caractères; enfin un petit *Traité sur les attributs de Dieu*, qu'il a inséré dans sa *Notitia linguæ sinicæ*, comme un exemple de la manière dont on peut écrire en chinois sur les matières de religion. La bibliothèque du roi possède quelques *Traités* en latin et en français du P. Premare, qui tous ont pour objet d'établir, de développer et de jus-

tifier les systèmes d'explication des caractères et des antiquités de la Chine, et les originaux de plusieurs *Lettres*, adressées au confesseur de Louis XV, et à d'autres personnes; trois ont été publiées dans le recueil des *Lettres édifiantes* et une quatrième adressée à Fourmont, dans les *Annales encyclopédiques*, 1717, vol. in-8, p. 15.

PRÉMONTVAL (André-Pierre le GRAY de), de l'académie des sciences de Berlin, naquit à Charenton, en 1716. Son goût pour les mathématiques lui fit ouvrir à Paris, en 1740, une école gratuite pour cette science. La causticité orgueilleuse de son caractère lui fit beaucoup d'ennemis; ayant été déshérité par son père, il quitta la France. Premontval, accablé de dettes, reçut de Fontenelle un secours de 1200 livres, et il se rendit à pied à Genève, avec une demoiselle qu'il avait enlevée. Il épousa à Fribourg, passa un an ou deux à Bâle, erra dans quelques villes d'Allemagne, et se fixa ensuite à Berlin, où il eut des succès et des querelles. Ce fut alors qu'il se mit au rang des auteurs, et il travailla pour les libraires. Nous avons de lui : *La Monogamie, ou l'Unité dans le mariage*, 1751, 3 vol. in-8, ouvrage mauvais, bizarre et ennuyeux; *Le Diogène de d'Alembert*, in-12. D'Alembert souhaitait à chaque siècle, on ne sait trop pourquoi, un Diogène, mais plus retenu, plus sage, plus décent que le cynique d'Athènes. D'après ce vœu, Premontval composa ce livre, où l'esprit d'indépendance, la haine de la société et du christianisme forment un délire perpétuel. *Préservatifs contre la corruption de la langue française en Allemagne*, 1761, in-8; c'est le meilleur de tous ses livres; plusieurs *Mémoires*. Il mourut à Berlin le 5 septembre 1764, avec la réputation d'un homme savant, mais qui faisait haïr ses connaissances par son caractère bizarre, difficile et emporté. Rien n'était moins décidé chez lui que la religion. Dans plusieurs passages de ses écrits, il se déclare pour le socinianisme, dans d'autres, il affiche le déisme : il a même donné, en faveur des atomes d'Epicure, de creuses spéculations sur les chances, solidement réfutées par les abbés Nonotte et Bergier, et même par Voltaire, dont le suffrage en pareille matière ne peut être suspect. On trouve cependant dans ses ouvrages des témoignages bien honorables au christianisme, et en particulier aux religieux, qu'il regarde comme les sauveurs des sciences, des arts et des lettres, dans les temps d'ignorance et de barbarie.

PREMORD (Charles-Léonard), ancien chapelain du roi Charles X, grand-vicaire de Strasbourg et de Quimper, naquit à Honfleur le 10 juillet 1760 de parents recommandables par leurs vertus, et jouissant de la considération publique. Après avoir terminé ses études avec distinction à Paris au séminaire de Saint-Magloire, il remplit les fonctions de catéchiste dans quelques paroisses, et sur la résignation d'un de ses oncles fut pourvu le 7 janvier 1789, d'un canonicat du chapitre de Saint-Honoré. La révolution, qui ne l'en laissa pas jouir longtemps, le força de chercher, en 1792, un asile en pays étranger. Retiré en Angleterre et dépourvu de tout, comme ses confrères, il n'eut d'abord

d'autre ressource que de donner des leçons de français. Nommé ensuite chapelain des bénédictines anglaises venues de France sous la conduite de M^{me} de Lévis-Mirepoix et établies à Cannington-Court, il dirigea cette communauté jusqu'en 1816. A cette époque, la plupart des ecclésiastiques exilés étant rentrés dans leur patrie, l'abbé Prémord les suivit, et se fixa définitivement à Paris où Mgr. le cardinal de Talleyrand-Périgord le nomma chanoine-honoraire de Notre-Dame. M. Asseline, évêque de Boulogne, prélat si distingué dans les derniers temps par son savoir et sa piété, avait laissé en mourant ses manuscrits à l'abbé Du Bréau, son grand-vicaire, et celui-ci, mort peu après la restauration, les avait confiés à l'abbé Prémord, son ami. Pour se conformer à leurs intentions, ce dernier publia en 1825 une édition des *Oeuvres choisies de M. Asseline*, Paris, 6 vol. in-12, précédée d'une notice, malheureusement incomplète, sur le célèbre prélat dont la vie privée eût offert tant de détails d'un puissant intérêt. Nommé en 1825 chapelain du roi, l'abbé Prémord occupa cette place jusqu'en 1850, sans cesser d'exercer le ministère et de se rendre utile à plusieurs communautés. Les événements qui signalèrent la fin de cette année l'engagèrent à quitter la France; il alla rejoindre à Cannington-Court les bénédictines qu'il avait dirigées lors de son premier séjour en Angleterre. Ces religieuses ayant changé de résidence en 1856, l'abbé Prémord, quoique affaibli par l'âge et les infirmités n'hésita pas à les suivre à Mount-Pavilion, près Lichtfield dans le Staffordshire. Il y était à peine arrivé, qu'il se vit, non sans regret, et quoique malade, obligé de défendre quelques-uns de leurs droits contestés par l'autorité spirituelle du lieu; mais il le fit avec tant de mesure et de raison, qu'il gagna sa cause sans offenser personne. Il termina ses jours bientôt après dans les sentiments de la plus vive piété, et laissant tout ce qu'il possédait aux religieuses et aux pauvres de la paroisse. Il mourut le 26 août 1857. Indépendamment de l'ouvrage déjà cité, on a de ce pieux ecclésiastique : *Rules of a christian life*, ou *Règles de la vie chrétienne*, tirées des écrivains les plus estimés sur les matières spirituelles. C'est une série de lettres adressées à une protestante convertie. La deuxième édition (1856) est augmentée de lettres sur le mariage, sur le choix d'un état de vie, de réflexions sur les institutions monastiques, etc. Cet ouvrage a été traduit en français par M. l'abbé Busson, Paris, 1858-41, 3 vol. in-12; 2^e édit., 1848. *La Vie de la princesse Louise*, trad. par l'abbé Proyard, Salisbury, 1808, 2 vol. in-12. Dans la préface de la seconde édition, le traducteur dit que, « depuis la première, il a reçu » des *documents authentiques* qui le mettent à même, » non-seulement d'ajouter à la nouvelle d'intéressantes additions, et de faire des corrections de » dates, etc.; mais encore de transposer des faits qui » n'étaient pas à leur place. » *L'Imitation de la sainte Vierge*, traduite en anglais, 1816, in-18. L'abbé Busson a mis à la tête des *Règles*, etc., un discours sur vie et les écrits de ce saint ecclésiastique.

PRENESTINUS, préteur dans l'armée de Papi-

rius Cursor, vers l'an 520 avant J.-C., n'imita point la valeur de son général. Saisi d'une lâche frayeur, il mena sa troupe à un combat avec la lenteur d'un homme qui craint la mort. Le consul Papirius après la victoire le fit venir, et se promenant devant sa tente, commanda au licteur de lever la hache. A cet ordre, Prénestinus fut glacé d'effroi : *Cà donc, licteur*, ajouta le consul, *coupez cette racine qui nuit au passage*. Il le renvoya ainsi, troublé par la crainte du dernier supplice, et lui donna une bonne leçon pour l'avenir.

PREPOSITIVUS (Pierre), théologien scolastique de l'université de Paris, au commencement du xiii^e siècle. a laissé une *Somme de théologie*, qui n'a point encore été imprimée.

PRESLES (Raoul de), fils naturel du fondateur du collège de Presles, avocat-général au parlement de Paris, puis maître des requêtes de l'hôtel du roi Charles V, fut historien et poète de ce prince. Ce fut par son ordre qu'il traduisit en français *La Cité de Dieu* de saint Augustin. Sa traduction a été imprimée à Abbeville, en 1486, 2 vol. in-fol. Elle est rare. Elle fut aussi imprimée à Paris en 1551. C'est la première version française de ce savant traité. Cette traduction de la *Cité de Dieu* est accompagnée d'un commentaire chargé d'une érudition très-remarquable pour le temps, et dans lequel on trouve quelques notions précieuses pour notre histoire. On a encore de Raoul un *Traité des puissances ecclésiastique et séculière*, que Goldast a fait imprimer dans le 1^{er} tome de sa *Monarchie*, comme favorable aux principes protestants. C'est un abrégé du *Songe du Vergier*, que fit de Presles, à la sollicitation du roi Charles V. Il y a de fortes raisons de croire qu'il a été aussi l'auteur du *Songe du Vergier*, 1491, in-fol., et qu'on trouve encore dans les *Libertés de l'église gallicane*, 1751, 4 vol. in-fol. (Voy. LOUVIERS.) On a de lui un traité intitulé *Musa*, mêlé de prose et de vers. C'est une fiction contre les mœurs de son temps. La traduction française de la Bible, qu'il a laissée manuscrite, est une copie de celle de Guyard des Moulins. De Presles mourut en 1582.

PRESSIGNY. Voy. CORTOIS DE PRESSIGNY.

* PRESSY (François-Joseph-Gaston de PARTZ de), évêque de Boulogne, né en 1712 au château d'Esquaires, acheva ses études avec la plus grande distinction à Paris, au séminaire de Saint-Sulpice. Nommé évêque de Boulogne le 24 décembre 1742, il fut sacré le 15 septembre de l'année suivante, et gouverna son diocèse pendant 46 ans avec un zèle qui ne se démentit jamais. Il y fit des établissements utiles, maintint la discipline ecclésiastique parmi son clergé, l'affermir par des statuts synodaux, institua des retraites qu'il présidait lui-même, fonda un petit séminaire, veilla à l'instruction des jeunes clercs qu'on y admettait, et ne laissa jamais manquer ses ouailles de l'enseignement qui leur était nécessaire. Sa charité n'avait point de bornes, ses libéralités s'étendaient au loin. Il entretenait des catéchistes dans les missions étrangères, il fournissait des sommes considérables pour la rédemption des captifs; en un mot, il n'était aucune bonne œuvre à laquelle il ne s'empressa de coopérer. En 1752, il adhéra à la lettre de 21 évêques, en date du

41 juin, adressée au roi en plainte des usurpations du parlement sur l'autorité ecclésiastique. Il s'exprima sur le même sujet avec énergie dans un de ses *Mandements* qui fut supprimé. Membre de l'assemblée générale du clergé de 1760, il partagea ses efforts pour arrêter les progrès de l'incrédulité, et publia différents mandements pour en préserver son diocèse. Entr'autres institutions pieuses, il établit la fête du *sacré Cœur* et l'adoration perpétuelle du saint Sacrement; il procéda aussi à des informations sur la vie du vénérable Benoit-Joseph Labre (*voy. ce nom*), né dans le diocèse de Boulogne, et dont on sollicitait la béatification. Ce digne prélat mourut au mois d'octobre 1789, et eut pour successeur l'abbé Asseline (*voy. ce nom*, 1, 520), que la révolution força bientôt de quitter la France. Parmi les nombreux *Mandements* de M. de Pressy, on distingue les suivants: *Mandement pour le renouvellement public et annuel des vœux du baptême*, 1758; *sur les conférences ecclésiastiques*, 1765; *sur l'obligation d'instruire, et sur la fête du sacré Cœur*, 1766; *pour l'Adoration perpétuelle du saint Sacrement*, 1775; *pour la pratique du souvenir de la mort de J.-C.*, 1776. On doit encore à ce prélat: des *Statuts synodaux*, 1746; un *Rituel*, 1780, in-4; des *Instructions pastorales et des dissertations théologiques sur l'accord de la foi et de la raison dans les mystères, considérés en général et en particulier*, 2 vol. in-4. Dans ces instructions répandues à diverses dates, il est traité des *Mystères en général et de chacun en particulier*, de la grâce, de l'eucharistie, de la création, etc. Les matières y sont discutées avec soin, et les preuves établies d'une manière solide. Une critique sévère pourrait y trouver de la diffusion, et quelquefois une métaphysique un peu obscure; mais l'un de ces défauts tient à la nature du sujet, et l'on est quelquefois obligé d'être diffus afin de se faire entendre, surtout du peuple, pour qui cet excellent évêque écrivait. On ne peut pas aussi facilement excuser quelques opinions erronées ou inexactes, que l'auteur aurait pu se dispenser de soutenir.

PRESTET (Jean), prêtre de l'Oratoire, était fils d'un huissier de Châlons-sur-Saône; il vint jeune à Paris, et entra au service du père Malebranche, qui, lui trouvant des dispositions pour les sciences, lui apprit les mathématiques. Le disciple y fit en peu de temps de si grands progrès, qu'à l'âge de 27 ans, en 1673, il donna la 2^e édition de ses *Éléments de mathématiques*. La meilleure édition de cet ouvrage est celle de 1689, en 2 vol. in-4. On y trouve un très-grand nombre de problèmes curieux, dont les jeunes mathématiciens peuvent se servir comme d'exemples pour s'exercer. Le père Prestet trouve par l'art des combinaisons que ce vers latin :

Tot tibi sunt doctæ, Virgo, quot sidera cælo.

peut être varié en 5576 manières, sans cesser d'être vers : ce qui paraîtrait incroyable, si on ne savait pas que ces combinaisons sont en raison du nombre des mots, multiplié par le nombre précédent, aussi multiplié par celui qui précède, et cela en remontant jusqu'à l'unité, de manière que si les huit mots de ce vers étaient absolument disponibles dans tous les sens, on pourrait le changer 40520

fois. (V. Sessa). Lorsqu'il publia cet ouvrage, il n'était pas encore de l'Oratoire : il y entra la même année, et après avoir professé les mathématiques avec distinction, surtout à Angers, il mourut à Malines en 1690, laissant une mémoire chère au public et à ses confrères.

PRESTRE (Claude le), conseiller au parlement de Paris, sur la fin du xvi^e siècle, était un magistrat recommandable par sa piété et par son intégrité. On a de lui un recueil fort estimé sous le titre de *Questions de droit*, avec 200 arrêts et des observations. La meilleure édition de ce recueil est celle de 1676, par Guéret, qui l'a enrichie de notes et de cent autres arrêts. Un *Traité des mariages clandestins*, et les *Arrêts de la 5^e chambre des enquêtes*. Ces ouvrages sont recherchés par les jurisconsultes.

PRESTRE (Sébastien le), plus connu sous le nom de VAUBAN, fils d'Urbain le Prestre, seigneur de Vauban, naquit en 1655. Il commença à porter les armes dès l'âge de 17 ans. Ses talents et son génie extraordinaire pour les fortifications se firent aussitôt connaître, et parurent avec éclat au siège de Sainte-Menehould en 1652. Vauban avait servi jusqu'alors sous le prince de Condé, général des armées espagnoles, contre la France. Il fut pris par un parti français, et le cardinal Mazarin l'engagea au service du roi. Cette même année Vauban servit d'ingénieur au second siège de Saint-Menehould, qui fut reprise par l'armée royale. Il fit ensuite les fonctions d'ingénieur au siège de Stenay en 1654, de Landrecies en 1655, de Valenciennes en 1656, et de Montmédi en 1657. L'année d'après il conduisit en chef les sièges de Gravelines, d'Ypres et d'Oudenarde. Après la paix des Pyrénées, le jeune ingénieur s'occupa à démolir des places ou à en construire. Quand la guerre se ralluma en 1667, il eut la principale conduite des sièges que le roi fit en personne. Il reçut au siège de Douai un coup de mousquet à la joue, et continua de servir. Il fut occupé, en 1668, à faire des projets de fortification pour les places de la Franche-Comté, de la Flandre et de l'Artois. Le roi lui donna le gouvernement de la citadelle de Lille, qu'il venait de construire; et ce fut le premier gouvernement de cette nature en France. La paix ayant été conclue à Aix-la-Chapelle, il n'en travailla pas moins que pendant la guerre. Il alla en Piémont avec Louvois, donna au duc de Savoie des dessins pour Verne, Vercell, Turin, et reçut de ce prince son portrait enrichi de diamans. La guerre de 1672 lui fournit de nouvelles occasions de signaler son génie. Il conduisit tous les sièges auxquels le roi se trouva. Ce fut à celui de Maëstricht, en 1675, qu'il commença à se servir d'une méthode singulière pour l'attaque des places. Il fit changer de face à cette terrible et importante partie de la guerre. Les fameuses *parallèles*, connues depuis le siège de Candie en 1669, et les *places d'armes* furent mises en exécution. Depuis lors il ne cessa d'inventer, tantôt les *cavaliers* de tranchées, tantôt un nouvel usage des *sapes* et des *demi-sapes*, tantôt les *batteries en ricochet*; et par ces inventions nouvelles, il satisfait à ses vues principales, la conservation des hommes. En 1677, Valenciennes fut prise d'assaut, et l'attaque de cette place fut faite en plein jour.

Ce fut Vauban qui donna ce conseil, pour empêcher qu'une partie des assiégeants ne tirât sur l'autre, et que la nuit ne favorisât la pusillanimité des lâches. L'usage ancien était que les attaques se fissent pendant la nuit. La paix de Nimègue lui ôta le pénible emploi de prendre des places; mais il en eut un plus grand nombre à fortifier. Il fit le fameux port de Dunkerque, son chef-d'œuvre, et par conséquent celui de l'art. Strasbourg et Casal furent ensuite ses travaux les plus considérables. La guerre, qui recommença en 1683, lui donna l'année suivante l'occasion de prendre Luxembourg, place forte par sa situation, mais qui alors n'avait presque aucun des ouvrages extérieurs qui la rendent aujourd'hui si vaste et si redoutable. En 1688, il fit, sous les ordres du dauphin, les sièges de Philipsbourg, de Manheim et de Frankenthal. Ce prince le récompensa de ses services, en lui donnant quatre pièces de canon à son choix pour mettre à son château de Bazoche : privilège unique jusqu'alors. Une maladie l'ayant mis hors d'état d'agir en 1690, il répara cette oisiveté involontaire par la prise de Mons en 1691, de Namur en 1692; par le siège de Charleroi en 1695; par la défense de la Basse-Bretagne contre les desseins des Anglais, en 1694 et 1695; enfin par le siège d'Ath en 1697. La succession d'Espagne ayant fait renaitre la guerre, il était à Namur en 1703 lorsqu'il reçut le bâton de maréchal de France. Il prit à la fin de cette année le Vieux-Brisach, et mourut en 1707, d'une fluxion de poitrine, à 74 ans, après avoir travaillé à 500 places anciennes, et en avoir construit 55 nouvelles; et après s'être trouvé à 140 actions de vigueur et avoir conduit 55 sièges. Le maréchal de Vauban était un ancien Romain sous les traits d'un Français. Sujet plein de fidélité et nullement courtisan, il aimait mieux servir que plaire. Il méprisait cette politesse superficielle, qui couvre souvent tant de dureté; mais sa bonté, son humanité, sa libéralité, lui composaient une autre politesse plus rare, qui était dans son cœur. Dans ses voyages, il s'informait avec soin de tous les détails de l'agriculture et du commerce. Il avait recueilli le prodigieux nombre d'idées qui s'étaient présentées à son esprit pour le bien public. De toutes ces différentes vues, il avait composé 12 gros volumes manuscrits, qu'il intitula ses *Oisivetés*. Fortifications, détail des places, discipline militaire, campements, manœuvres, courses par mer en temps de guerre, finances, culture des forêts, colonies françaises, il embrasse tout; mais ses vues ne sont pas toutes praticables. L'académie des sciences se l'associa en 1699, comme un homme qui ferait autant d'honneur à son corps qu'il en faisait à la France. Outre les *Oisivetés*, il y a encore plusieurs ouvrages qu'il a faits, ou qu'on lui attribue, ou que l'on dit avoir été composés sur ses idées. *Manière de fortifier*, par M. de Vauban, mise en ordre par M. le chevalier de Cambrai, Amsterdam, 1689 et 1692, in-8 et in-12; Paris, in-8, sous ce titre, l'*Ingénieur français*.... Hébert, professeur de mathématiques, a joint ses notes à cet ouvrage. Coignard le réimprima à Paris en 1691, in-12, avec les notes de l'abbé du Fay. Cette édition fut contrefaite à Amsterdam, en 1702 et 1727,

en 2 vol. in-4. *Nouveau Traité de l'attaque et de la défense des places, suivant le système de M. de Vauban*, par M. Desprez de Saint-Savin, Paris, 1756, in-8, excellent; *Essais sur la fortification*, par M. de Vauban, Paris, 1740, in-12. Ses *Oeuvres militaires* contenant l'attaque et la défense des places avec le traité des mines, ont été publiées, La Haye, 1757-42, 2 vol. in-4, et plusieurs fois depuis. Ceux qui ont considéré cet homme célèbre comme l'inventeur de la fortification moderne ne font pas attention au grand nombre de places antérieurement construites selon les mêmes idées en général. Cependant on ne peut contester à cet habile ingénieur d'avoir construit des places dont on respecte encore les fortifications, et d'y avoir ménagé une défense plus solide et plus facile que celle qu'offraient, au moins en France, les anciennes fortifications. *Projet d'une dime royale*, supprimant la taille, les aides, les décimes du clergé, et tous les autres impôts. *Projet romanesque*, qui a paru inéxecutable, et contraire à plus d'un principe, Rouen, 1707, in-4. Il a été réimprimé dans le recueil des *Economistes financiers du XVIII^e siècle*, Paris, 1845, gr. in-8. Le *Testament politique de M. de Vauban*, imprimé en 1708, in-12, est de Pierre Le Pesant, sieur de Bois-Guillebert, lieutenant-général au bailliage de Rouen, mort en 1714. Cet écrit avait d'abord paru sous le titre de *Détail de la France*.

PRESTRE (Antoine le), parent du précédent, après s'être signalé en 1705 au siège de Brisach, et en 1714 à celui de Barcelonne, fut fait lieutenant-général, et obtint l'érection de sa terre de Saint-Sernin en comté, sous le nom de Vauban. Il mourut dans son gouvernement de Béthune, en 1731, à 77 ans. Il avait alors 58 ans de service, et s'était trouvé à 44 sièges, et avait reçu 18 blessures considérables.

* PRESTRE (Anne-Joseph le), comte de VAUBAN, arrière-petit-neveu du maréchal, né à Dijon en 1547, entra, en 1770, sous-lieutenant dans les dragons de La Rochefoucault, et passa bientôt dans le régiment de Chartres, avec le grade de capitaine. Il suivit comme aide-de-camp Rochambeau dans la guerre d'Amérique, et revint en France en 1782, avec des dépêches de son général; deux ans après il fut fait colonel du régiment d'Orléans infanterie. Lors du départ de Louis XVI pour Varennes, il sortit de France, et fit la campagne de 1792 comme aide-de-camp du comte d'Artois. Il accompagna ce prince en Russie, passa ensuite en Angleterre, et fit partie, en 1795, de l'expédition de Quiberon, où il pensa périr. Après avoir cherché de nouveau un asile en Angleterre, puis en Russie, il profita de la permission de rentrer en France, et s'établit à Paris, où il vivait très-retiré. Néanmoins il fut arrêté en 1806, et resta longtemps prisonnier au Temple. Ses papiers ayant été saisis, on y trouva le manuscrit de ses *Mémoires historiques pour servir à l'histoire de la guerre de la Vendée*. Comme il y accusait avec beaucoup d'amertume la plupart de ses compagnons d'armes à Quiberon, et même ses anciens maîtres, le gouvernement s'empressa de les publier. On crut alors assez généralement qu'il n'en était pas l'auteur; cependant

l'ouvrage ayant été reproduit avec affectation au retour des Bourbons, et réimprimé dans les cent-jours, l'auteur n'a pas réclamé. Alph. de Beauchamp (*voy.* ce nom, 1, 497), en a réfuté quelques passages, dans la préface de la 4^e édit. de son *Histoire de la Vendée*. Le comte de Vauban, mis en liberté peu après la publication de ses *Mémoires*, s'était retiré dans le Charolais, où une partie de ses biens lui avait été rendue. Lors de la restauration, il s'empressa de venir à Paris présenter ses hommages aux princes qu'il avait longtemps servis; mais n'ayant pu être admis à cet honneur, il en conçut un tel chagrin, qu'il retourna malade dans son pays, et y mourut le 20 avril 1816.

PRÉTEXTAT (saint), évêque de Rouen, craignant les suites d'un commerce scandaleux, maria en 576 Mérovée, fils de Childéric, avec Brunehaut sa tante, persuadé que le cas était assez pressant pour autoriser une telle dispense; mais le concile de Paris, en 577, en jugea tout autrement, et le condamna; le roi l'exila dans une petite île de la Basse-Normandie. Quelques auteurs prétendent que Prétextat ne donna pas cette dispense; mais que le mariage s'étant fait à Rouen, il parut être en faute. En tout cas, la dispense était nulle, puisque les évêques ne peuvent dispenser à volonté dans les lois de l'Eglise universelle; et c'est vainement que quelques novateurs ont cité cet exemple pour renverser les règles établies: car si la dispense a été donnée, Prétextat en a été puni, et ce n'est pas par le délit, mais par la punition qu'il faut juger des principes alors reçus dans l'Eglise. On peut voir sur cette matière divers Traités publiés dans ces dernières années: *Véritable état du différend élevé entre le nonce apostolique résidant à Cologne et les trois électeurs ecclésiastiques*, 1787; *Coup d'œil sur le congrès d'Embs*, 1787; *Réflexions sur les 75 art. du pro Memoria de l'archevêque de Cologne*, 1788. (*Voy.* COLLET.) Prétextat, de retour dans son diocèse, continua de veiller avec soin à la garde de son troupeau. Il tâcha par ses exhortations d'ouvrir les yeux à Frédégonde sur l'énormité de ses crimes; mais cette princesse, au lieu de profiter de ses exhortations, le fit assassiner le 25 février 588.

PRETI (Jérôme), natif de Toscane, mort à Barcelonne en 1626, s'est fait un nom parmi les poètes d'Italie. De toutes les poésies de son recueil, imprimé en 1666, in-12, la pièce dont on fait le plus de cas est l'idylle de *Salmacis*.

PRETI (Mathias). *Voy.* CALABROIS.

PREUSCHEN (Augustin-Théophile), né en 1754 à Diethart en Basse-Hesse, mort le 24 mars 1805, entra dans l'état ecclésiastique, et eut la charge de diacre, d'abord à Grunstadt, puis à Carlsruhe, où, en 1792, il fut promu au rang de conseiller ecclésiastique. On a de lui plusieurs écrits sur la théologie, l'histoire et la politique; entre autres: *Monuments des anciennes révolutions physiques et politiques en Allemagne, surtout dans les contrées du Rhin*, Francfort, 1787, in-8, et *Précis des principales révolutions des contrées du Rhin, sous les Romains et les Germains*, 1788, in-8; mais ce qui a fait sa réputation, c'est son invention de la typométrie ou l'art d'imprimer des plans à l'aide de types

mobiles, dont il a rendu compte en allemand, dans son *Précis de l'histoire typométrique*, Bâle, 1778, in-8, et dans un autre ouvrage intitulé: *Monument consistant en une carte typométrique de la province de Sausenberg*, 1785; il en avait donné le premier aperçu en français, sous ce titre: *Essais préalables sur la typométrie, ou le moyen de dresser les cartes géographiques à la façon des imprimeurs*, Carlsruhe, 1776, in-8.

* PREVILLE (Pierre-Louis Dubus dit), célèbre comédien, né à Paris en 1721 d'une famille honnête, fut d'abord destiné à l'état ecclésiastique; mais ayant quitté la maison paternelle pour des étourderies, il fut quelque temps obligé de servir d'aide à des maçons. Retrouvé et ramené chez ses parents, il fut placé chez un procureur; il ne tarda pas à quitter l'étude de son patron pour s'enrôler dans une troupe de comédiens de campagne, et joua successivement à Dijon, Rouen, Strasbourg, etc. Il était directeur du théâtre de Lyon, lorsqu'il fut appelé à Paris, où il débuta le 20 novembre 1755, à la comédie française dans les rôles de Poisson (*voy.* ce nom), qu'il imitait à s'y méprendre et qu'il fit bientôt oublier. Pendant 55 ans il fit les délices des connaisseurs et prit sa retraite en 1786. Il reparut encore deux fois sur le théâtre, la première en 1791 et la seconde en 1794, à la prière de ses anciens camarades ruinés par les événements politiques, et fut reçu du public avec le même enthousiasme, quoiqu'à sa seconde rentrée on ne retrouvât plus en lui que les débris d'un grand talent. Il mourut à Beauvais le 18 décembre 1799. Un monument y a été élevé à sa mémoire. Prévillle était membre associé de l'institut, depuis sa formation. Ses *Mémoires* rédigés par Cahaisse, Paris, 1812, in-8, ont été réimprimés en 1825, avec une *Notice* par Ourry, dans la *Collection des mémoires sur l'art dramatique*.

PRÉVOST (Réné), curé de Saint-Maurice, près Amiens, né en 1664 à Doullens, mort le 21 décembre 1756, a donné les *Fables de Phèdre*, trad. en franc avec le latin en regard, 1702, 1728, et 1776, in-12, et a laissé une traduction des *comédies de Térence*. — PRÉVOST (Claude), chanoine régulier et bibliothécaire de Sainte-Genève à Paris, né en 1695 à Auxerre, mort le 15 octobre 1752, n'a rien publié, et cependant il avait fait d'abondantes collections: une *Bibliothèque des chanoines réguliers*; un recueil des *Vies des saints chanoines, tant séculiers que réguliers*, par ordre chronologique; *Histoire de toutes les maisons de chanoines réguliers*. Il avait même à peu près fini une *Histoire de l'abbaye de Ste.-Geneviève*; et presque tout ce qui se trouve sur cette maison dans le tom. VII du nouveau *Gallia christiana*, en a été tiré. Il avait fourni des matériaux à l'abbé Lebeuf, pour le catalogue des écrivains Auxerrois, qui fait partie de l'*Histoire d'Auxerre*.

PRÉVOST D'EXMES (François le), naquit à Caen le 29 septembre 1729. Il passa en Lorraine, et entra dans les gardes-du-corps de Stanislas, roi de Pologne. Il cultivait les lettres avec succès, et se fit connaître à la cour de Lunéville par une *Ode* qui obtint une mention honorable à l'académie de

Nancy. Il donna aussi quelques *Comédies* qui furent bien reçues du public. Encouragé par ses essais, il quitta le service militaire pour se fixer à Paris, et donna aux Italiens *Les Thessaliennes*. Peu de temps après, il obtint une place qui réparait en partie la perte de sa fortune, qu'avaient engloutie plusieurs faillites. La révolution le priva de cette seule ressource, et le plongea dans la plus affreuse misère. Naturellement timide, et n'osant confier sa détresse à ses plus chers amis, il se vit contraint, en 1793, de se retirer à l'hospice de la Charité, à Paris, où il mourut vers 1799. Il a laissé : *Les trois Rivaux*, opéra comique ; *La Nouvelle réconciliation*, comédie en un acte jouée sur le théâtre de Lunéville ; *Les Thessaliennes*, comédie en 3 actes, 1752 ; *Rosel*, ou *l'Homme heureux*. On trouve dans cet ouvrage, d'ailleurs très-bien écrit, de sages conseils qu'un père donne à son fils ; *Les Vies de Lulli et de Julienne-le-Roi*, dans le Nécrologe des hommes de lettres ; *Les Etrennes du Parnasse*, qu'il rédigea pendant plusieurs années ; *Trésor de la littérature étrangère*, qui eut beaucoup de succès, et dont on aurait souhaité la continuation. Le Prévost a travaillé au *Journal des spectacles*, et a fait les paroles de quelques *Oratorio* pour les concerts spirituels. Il a laissé manuscrite une *Histoire* de la dernière guerre (1779) de l'empereur d'Autriche contre les Turcs.

* PRÉVOST de SAINT-LUCIEN (Roch-Henri), avocat, né à Paris en 1740, mort en 1808, a publié plusieurs *Mémoires* dans des causes importantes et composé plusieurs ouvrages utiles : *Principes élémentaires de la grammaire française, mis à la portée des enfants du premier âge* ; *l'Arithmétique simple démontrée en six leçons* ; *l'Arithmétique composée rapprochant l'ancienne et la nouvelle manière de compter* ; *Moyens d'extirper l'usure, ou projet d'établissement d'une caisse de prêt public sur tous les biens des hommes*. Il a eu part à *l'Art du peintre, doreur et vannier*, de Watin, et a travaillé au *Journal encyclopédique*.

* PRÉVOST (Isaac Bénédicte), physicien et naturaliste, né à Genève en 1753, nommé professeur à la faculté de théologie protestante de Montauban, fut un des fondateurs de l'académie de cette ville où il mourut le 18 juin 1819. Il était membre de plusieurs sociétés savantes. On lui doit un ouvrage estimé, intitulé : *Mémoire sur la cause immédiate de la carie ou du charbon des blés et de plusieurs autres maladies des plantes*, Paris, 1807, in-8 ; et un grand nombre de *Mémoires* dans divers recueils scientifiques, notamment dans les *Annales de chimie*.

* PRÉVOST (Pierre), peintre, né en 1764 à Montigni près Châteaudun, avait déjà passé sa première jeunesse lorsque ses parents consentirent à l'envoyer à Paris cultiver les dispositions qu'il annonçait pour les arts. Admis dans l'atelier de Valenciennes, il y fit de rapides progrès et ne tarda pas d'exposer au salon diverses compositions qui lui méritèrent les suffrages des connaisseurs et des artistes. A cette époque, Fulton (voy. ce nom), étant venu à Paris donner le spectacle d'un *Panorama*, Prévost s'adonna dès lors à ce genre de peinture, et le porta à un tel degré de perfection, qu'il peut à ce titre en être regardé comme le véritable créateur. Le ta-

bleau de Paris, dont tout le monde put juger de la fidélité, fut le premier qui le fit connaître. Il en donna depuis 17 autres, parmi lesquels on distingue ceux de *Rome*, *Naples*, *Amsterdam*, *Boulogne*, *Tilsitt*, *Wagram*, *Anvers*, *Londres*, *Calais*, *Jérusalem*, et *Athènes*. Il eut pour collaborateurs Bouton, Daguerre et Cochereau, son neveu, mort en 1817. Cette perte empoisonna ses derniers jours ; une maladie de langueur l'enleva le 9 janvier 1825. Peu de peintres ont su rendre avec autant de talent les différents aspects de la campagne, et reproduire sur la toile, avec une vérité aussi frappante, la nature dans tous ses détails et sous toutes ses formes. Prévost réussissait également bien à exécuter à l'huile des compositions dans la dimension la plus réduite, et qui sont précieuses par le charme du coloris et la légèreté du dessin. Il excellait aussi dans la gouache, et réunissait aux talents d'un grand artiste toutes les qualités de l'honnête homme.

PRÉVOT (Jean), fameux par ses prestiges, dans le xiv^e siècle. Un abbé de l'ordre de Cîteaux, ayant perdu une somme considérable d'argent, il entreprit de la lui faire recouvrer par ses sortilèges. Mais ayant été découvert dans le temps de l'opération, il fut condamné à être brûlé vif avec Jean Persant, qui passait pour un grand maître dans l'art des sortilèges. Les complices, qui étaient un moine apostat de l'ordre de Cîteaux, disciple de Persant, l'abbé de Sarconcelles, du même ordre, et quelques chanoines réguliers, furent dégradés et condamnés à une prison perpétuelle. Ces faits, tout extraordinaires qu'ils paraissent, ne sont point d'une autre nature que ceux sur lesquels le parlement de Paris portait des jugements bien réfléchis à la fin du xv^e siècle (1688). Voy. *Beux* (le) dans ce Dictionnaire, et *Pacy* dans le Dictionnaire géographique.

PRÉVOT (Jean), *Præpositus*, savant médecin, né à Dilsberg, dans le diocèse de Bâle, en 1585, exerça son art avec succès à Padoue. On a de lui : *Opera medica*, 1656, in-12 ; *De morbo uteri passionibus*, 1669, in-8 ; *De urinis*, 1667, in-12. Il mourut à Padoue en 1651.

PRÉVOT (Pierre-Robert le), chanoine de l'église de Chartres, né à Rouen, en 1673, montra dès sa jeunesse un goût décidé pour l'éloquence de la chaire. La ville où il avait reçu le jour applaudit à ses premiers essais. Il vint à Paris pour s'y former sur le modèle des grands maîtres ; et bientôt il fut recherché avec empressement, et toujours écouté avec un nouveau plaisir. Il ne fut pas moins goûté à la cour, où il prêcha les Avents de 1714 et de 1727, et le carême de 1721. Il mourut à Paris, en 1756. On a de lui un *Panégrique de saint Louis*, et quatre *Oraisons funèbres* ; la plus belle est celle du duc de Berry. Elles ont été imprimées à Paris, en 1765, in-12.

PRÉVOT (Claude-Joseph), avocat au parlement de Paris, mort en 1753, à 81 ans, se fit un nom par ses consultations et par ses livres. Nous avons de lui *Règlement des scellés et inventaires*, 1734, in-4 ; *La manière de poursuivre les crimes, ou Lois criminelles*, 1759, 2 vol. in-4 ; *Principes de jurisprudence sur les visites et rapports des médecins, chirurgiens, accoucheurs et sages-femmes*, 1755, in-12.

PRÉVOT plutôt PRÉVOST d'EXILES (Antoine-François), écrivain fécond du xvm^e siècle, naquit en 1697, à Hesdin, petite ville de l'Artois, d'un procureur du roi au bailliage. Après avoir fait de bonnes études chez les jésuites, il prit l'habit de cette société, et le quitta quelques mois après pour porter les armes. Il s'enrôla en qualité de simple volontaire; mais fâché de ne point avancer dans cette carrière, il retourna chez les jésuites, d'où il sortit encore quelque temps après. Son goût pour le service militaire s'étant réveillé dans le cloître, il reprit les armes. Quelques années s'écoulèrent dans les plaisirs frivoles de la vie dissipée d'un officier. La malheureuse fin d'un engagement trop tendre le fit entrer chez les bénédictins de Saint-Maur. Il se livra d'abord à l'enseignement, et puis à la prédication, où il obtint beaucoup de succès. Envoyé à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, il travailla à la *Gallia-christiana*, dont il composa un volume presque entier. L'étude amortit un peu ses passions, mais son cœur brûlait sous la cendre. Tourmenté par le souvenir des faux appâts du monde, il prit occasion d'un petit mécontentement pour quitter sa congrégation et son habit. Il avait obtenu de Rome d'être transféré à l'abbaye de Cluni; mais l'évêque d'Amiens exigea, pour le lui permettre, de meilleures raisons que l'instabilité de son caractère; Prévôt était déjà sorti de son monastère, et ayant appris la résolution de l'évêque, il crut prudent de s'éloigner de la France. Il passa en Hollande, en 1729. Se trouvant sans fortune, il chercha des ressources dans ses talents. Il avait composé à Saint-Germain les deux premières parties de ses *Mémoires d'un homme de qualité* : il les mit au jour, et le succès de cet ouvrage fut aussi utile à sa bourse qu'à sa réputation. Fixé à la Haye, il lia connaissance avec une femme, et leur liaison donna lieu à des bruits désagréables. Diverses raisons l'ayant obligé de passer en Angleterre, à la fin de 1755, cette femme l'y suivit. Londres aurait pu être pour lui un séjour délicieux; mais la qualité de moine apostat et de littérateur vagabond était de grandes taches. Il avait entrepris un Journal sous le titre de *Le Pour et le Contre*. Quelque soin qu'il eût de ménager l'amour-propre des auteurs, il déplaisait toujours à quelqu'un : on l'accablait de brocards; on rappelait ses aventures, on prédisait « qu'il irait à Constantinople se faire circoncire, et » que de là il pourrait gagner le Japon pour y fixer » ses courses et sa religion. » Las de lutter contre ses folies et celles des autres, il sollicita son retour en France. Ses ouvrages lui avaient fait des protecteurs qui lui obtinrent cette permission. Il repassa à Paris, dans l'automne de 1754, y prit le petit-collet, et vécut tranquillement sous la protection du prince de Conti, qui l'honora des titres de son aumônier et de son secrétaire. Le choix que le chancelier d'Aguesseau fit de lui, en 1743, pour l'*Histoire générale des voyages*, lui donna une nouvelle considération. Sa mort fut accompagnée d'une circonstance tragique. Il fut frappé le 25 octobre 1765, dans la forêt de Chantilly, d'une attaque d'apoplexie, à la 66^e année de son âge. On le crut mort, et on le porta chez le curé du village le plus voisin. La

justice fit procéder à l'ouverture du corps. Un cri fit connaître au chirurgien que l'abbé était encore en vie; mais c'était trop tard, le coup mortel était porté. Accident tragique qui rappelle celui du cardinal d'Espinosa, dont les circonstances sont exactement les mêmes. L'abbé ne mourut cependant pas tout de suite; on le transporta à Paris, et l'on appela le fameux chirurgien M. Louis : c'est à cette occasion qu'on lit dans le *Journal général*, par M. de Fontenai, 1792, n^o 188, cette anecdote, digne de la philosophie du jour : « Ancien ami de M. l'abbé » Prévôt, M. Louis l'abandonna, par cette seule » raison, que, chrétien éclairé, mais longtemps » égaré, il avait jugé devoir consacrer à la religion » ses derniers moments. » Ses ouvrages sont : *Mémoires d'un homme de qualité qui s'est retiré du monde*, 1729, en 6 vol. in-12. Ce roman renferme plusieurs récits intéressants, des réflexions fines et délicates, et des historiettes assez agréables. La morale qui y règne est noble et utile, mais quelquefois déplacée, et presque toujours trop longue; *Histoire de M. Cléland, fils naturel de Cromwell*, 1752, 6 vol. in-12. L'auteur s'appesantit sur les détails; il invente mal; quoique les récits soient honnêtes et circonspects, l'impression générale de l'ouvrage n'est pas en faveur des bonnes mœurs; *Histoire du chevalier des Grieux et de Manon Lescaut*, 1755, in-12. Le héros de ce roman est un jeune homme vertueux et vicieux tout ensemble, pensant bien et agissant mal, aimable par ses sentiments, et détestable par ses actions : on sait que ces sortes de tableaux ne servent guère à multiplier et à renforcer les vertus; *Le Pour et le Contre, ouvrage périodique, dans lequel on s'explique librement en matière de sciences, d'arts, de livres, etc.*, 1755 et années suivantes, 20 vol. in-12. Ce journal eut moins de succès que les feuilles de l'abbé Desfontaines : on y trouve cependant des morceaux intéressants et une littérature variée; *Histoire universelle de M. de Thou, traduite en français*, 1755, in-4. Il n'en a paru que le premier volume, parce que l'abbé Desfontaines travaillait dans le même temps à une traduction de cette Histoire. Celle de l'abbé Prévôt est assez négligée, et le texte s'y trouve noyé dans un long commentaire; *Tout pour l'amour, et le monde bien perdu, ou la Mort d'Antoine et de Cléopâtre*, tragédie traduite de l'anglais (de Dryden), 1755, in-12. Le style de cet ouvrage est vif, nombreux, élégant, sans affectation, et la version est assez fidèle; *Le doyen de Killerine, histoire morale*, 1755, en 6 vol. in-12 : roman verbeux et assez mal imaginé; *Histoire de Marguerite d'Anjou, reine d'Angleterre, contenant les guerres de la maison de Lancastre contre la maison d'York*, 1740, 2 vol. in-12. Quoique cet ouvrage doive être rangé autant dans la classe des romans que dans celle des histoires, on le lut avec avidité. La narration en est agréable et les faits singuliers; *Histoire d'une Grecque moderne*, 1741, 2 vol. in-18 : roman qui a eu du succès; *Campagnes philosophiques, ou Mémoires de M. de Montcalm, aide-de-camp de M. le maréchal de Schomberg, contenant l'Histoire de la guerre d'Irlande*, 1741, 2 vol. in-12. C'est un mélange de fictions et de vérités quelquefois mal assorties, mais toujours rendues avec beau-

coup d'agrément; *Mémoires pour servir à l'histoire de Malte*, ou *Histoire du commandeur de ****, 1742, 2 vol. in-12; *Histoire de Guillaume le Conquérant, roi d'Angleterre*, 1742, 2 vol. in-12. Il y a trop d'intrigues de cabinet et de galanterie, trop de ressorts de politique, et point assez de cette simplicité noble qui est le véritable ornement de l'histoire; *Voyage du capitaine Robert Lade en différentes parties de l'Afrique, de l'Asie et de l'Amérique, contenant l'histoire de sa fortune, et ses observations sur les colonies et le commerce des Espagnols, des Anglais, des Hollandais, etc.*, ouvrage traduit de l'anglais, 1744, 2 vol. in-12 : relation intéressante et curieuse; *Lettres de Cicéron à Brutus* traduites en français, avec des notes, 1744, in-12; *Histoire de la vie de Cicéron*, tirée de ses écrits et des monuments de son siècle, avec les preuves et des éclaircissements, composée sur l'ouvrage anglais de M. Middleton, 1745, 4 vol. in-12. Cet ouvrage, fait à la hâte, aurait demandé plus de soin, de méthode, de précision et de goût; *Mémoires d'un honnête homme*, 1745; roman qui a peu réussi; *Histoire générale des voyages depuis le commencement du x^e siècle, contenant ce qu'il y a de plus curieux, de plus utile et de mieux vérifié dans toutes les relations des différentes nations du monde*; ouvrage traduit d'abord de l'anglais, et continué depuis l'interruption des premiers auteurs par ordre de monseigneur le chancelier de France, 1745 et années suivantes, 16 vol. in-4, et 64 vol. in-12. La table des matières a été composée par M. Chompré. Cette Histoire a été continuée par Querlon, et ensuite par Deleyre, Paris, 1768-1770, 12 volumes in-12. Laharpe en a donné un *Abrégé* en 21 vol. in-8, Paris, 1780, et un vol. de cartes, in-4. (C'est M. l'abbé du Tems qui en a fait la plus grande partie.) *Lettres de Cicéron, qu'on nomme vulgairement familières*, trad. en français sur les éditions de Grévius et de l'abbé d'Olivet, avec des notes, 1746, 5 vol. in-12. Cette version ressemble à un excellent original écrit en français; *Manuel lexicque, ou Dictionnaire portatif des mots français dont la signification n'est pas familière à tout le monde; ouvrage utile aux personnes qui veulent écrire et parler juste*, 1751, 4 vol. in-8, 1754; nouvelle édition, augmentée d'un abrégé de la grammaire française, 2 vol. in-8. C'est un des meilleurs dictionnaires qui aient été donnés dans ces derniers temps. Il renferme des définitions claires et précises. M. de Boille, chanoine régulier d'Eaucourt, en a donné une édition augmentée à Liège, 1788; mais n'ayant pu surveiller par lui-même l'impression, il a vu son travail défiguré par un grand nombre de fautes typographiques; *Lettres de miss Clarisse Harlowe*, en 12 parties, 1751 : ce roman est traduit de l'anglais de Richardson; *Histoire de sir Charles Grandisson, contenue dans une suite de lettres, publiées sur les originaux, par l'éditeur de Pamela et de Clarisse*; ouvrage traduit de l'anglais, 1755, 8 parties in-12; *Mémoires pour servir à l'histoire du cœur humain*, 1760, 4 vol. in-12; *Histoire de la maison de Stuart sur le trône d'Angleterre, traduite de l'anglais de M. Hume*, 1760, 3 vol. in-4, ou 6 vol. in-12. L'original est, comme l'on sait, le fruit de l'esprit protestant et philosophique; à ce

défaut, la traduction joint un air étranger, un style souvent embarrassé, semé d'anglicismes, d'expressions peu françaises, de tours durs, de phrases louches et mal construites; *Mémoires pour servir à l'histoire de la vertu*, 1762, 4 vol. in-12; *Almorán et Hamet*, 1762, 2 vol. in-12; *Lettres de Mentor à un jeune seigneur*, 1764, in-12. Ces trois ouvrages, dont le dernier est posthume, ont été traduits de l'anglais. L'abbé Prévôt était un écrivain d'une imagination belle et riche. On doit déplore qu'un homme capable des productions les plus utiles ait consacré la moitié de sa vie à un genre pernicieux, l'écueil de la vertu, l'opprobre de la raison, et le délire de l'imagination. Ce n'est pas qu'on veuille proscrire les romans qui ne blessent point l'honnêteté des mœurs, qui ne roulent point sur une fade galanterie, et qui mènent à la vertu par l'agrément. Il faudrait être de bien mauvaise humeur pour désapprouver *Télémaque*, *Séthos*, et quelques autres ouvrages qui ne sont, pour ainsi dire, que des cours de morale; mais il faudrait être aussi bien indulgent pour ne pas condamner ces écrits frivoles, qui, par la vivacité des situations, la tendresse des sentiments, amollissent l'âme et lui inspirent les passions les plus funestes. Ceux de l'abbé Prévôt, qui ont été réunis en 54 vol. sont presque tous dans ce dernier genre. Il est vrai que la morale suit partout ses héros, et jusque dans les plaisirs; mais la vertu n'y est qu'en maximes, et le vice y est mis en action; et s'ils parlent comme Sénèque, ils agissent comme Pétrone. On a donné les *Pensées de l'abbé Prévôt*, 1764, in-12, et ses *OEuvres choisies*, en 1785, 59 vol. in-8.

PREYSIUS (Christophe), né en Hongrie, professa la philosophie dans l'université de Francfort. Mélanchthon loue sa science, son érudition, sa sagacité, et son attachement à ce qu'il appelait la vérité, c'est-à-dire aux erreurs de son temps, que Preysius soutint avec opiniâtreté; il lui donne, suivant l'usage de son siècle, le nom de *Christophorus Pannonius*. Preysius a fait en latin une *Vie de Cicéron* que l'on estime. Il y entre dans le détail des études et des actions de cet excellent orateur; détail puisé dans ses écrits, ou dans ceux des auteurs contemporains. Cette *Histoire* de Cicéron parut à Bâle en 1555, in-8, avec un *Traité ou Discours, De imitatione Ciceroniana*, qui est aussi de Christophe Preysius. Gaspard Peucer estimait beaucoup ces deux ouvrages.

PRIAM, roi de Troie, fils de Laomédon, fut emmené en Grèce avec sa sœur Hésione, lorsque Hercule renversa le royaume de Troie; mais il se racheta, vint relever les murs de cette ville, et rendit son royaume le plus florissant de l'Asie-Mineure, pendant douze ans qu'il le gouverna. Il épousa Hécube dont il eut plusieurs fils et plusieurs filles. Paris, l'un de ses enfants, ayant enlevé Hélène, les Grecs vinrent assiéger cette ville, et la saccagèrent après dix ans de siège. Priam fut massacré par Pyrrhus au pied d'un autel qu'il tenait embrassé, environ l'an 1240 avant J.-C.

PRIAPE, dieu des jardins, fils de Bacchus et de Vénus, présidait aux Jardins, où l'on mettait ordinairement sa figure pour servir d'épouvantail. Il

était regardé comme le dieu le plus infâme du paganisme, et comme le père de la débauche. Ce sont de tels objets que l'homme corrompu transforme en divinité, pour se cacher sa turpitude, et trouver dans le ciel des exemples d'infamies punies dans les enfers.

PRICE (Jean), *Pricæus*, né à Londres en 1600, se retira à Florence, où il embrassa la religion catholique, et mourut à Rome dans le couvent des Augustins en 1676. Il embrassait le sacré et le profane, et joignait à beaucoup de mémoire le jugement qui ne l'accompagne pas toujours. On a de lui, des *Notes* sur les Psaumes, sur saint Matthieu, sur les Actes des apôtres, et sur quelques autres livres. On les trouve dans les *Critici sacri* de Pearson. On lui attribue encore un *Traité des hérésies*. Tous ces écrits sont savants.

PRICE (Charles), aventurier anglais, fils d'un fripier, naquit à Londres en 1725, et mourut en 1787. Jeune encore, il fit mourir son père de chagrin. Déjà trop connu dans sa patrie, il prit le parti de voyager incognito sous le nom de Johnson. Revenu en Angleterre, il fut mis en prison. Le désir de recouvrer sa liberté le rendit auteur. Il composa un pamphlet pour la sœur du roi contre celui de Danemarck. Le livre va jusqu'au roi, et Price sort de prison, plus fripon que jamais. Il se fit burlesque, et contrefit des billets. Après avoir fait une multitude de dupes, il est condamné à être pendu ; et, dès que sa destinée lui est connue, il se détruit lui-même. Six éditions faites en Angleterre et une traduction française de la vie d'un escroc, sous le titre d'*Histoire de Charles Price*, Paris, 1787, 2 vol. in-12, suffisent pour faire juger du goût et des graves occupations de ce siècle. Il est vrai que Cartouche et Mandrin ont eu aussi leurs historiens ; mais leurs vies étaient remplies de traits singuliers, et avaient un air romanesque, qui semblait justifier l'empressement de la curiosité ; au lieu que celle de Price ne présente guère que des scènes d'une scélératesse ordinaire, mais féconde en fourberies et en malice.

* PRICE (Richard), écrivain politique, né en 1725, à Tynton, au pays de Galles, fit marcher de front l'étude des mathématiques et de la théologie, et ayant reçu les ordres, remplit 15 ans les fonctions de chapelain, employant ses loirs à l'examen de diverses questions philosophiques. Ses talents l'ayant fait connaître, il fut admis en 1765 à la société royale de Londres. Quatre ans après ses amis lui firent conférer le grade de docteur en théologie à l'université de Glasgow dans le but de lui ouvrir la carrière des dignités ecclésiastiques ; mais il se la ferma lui-même par la liberté avec laquelle il soutint les opinions les plus dangereuses en religion et en politique. Partisan de tous les changements, après avoir défendu avec succès l'émancipation des colonies américaines, il embrassa avec la même chaleur la défense de la révolution française. Mais il faut croire qu'il n'en prévoyait pas les excès. Ses sophismes furent anéantis par le chef-d'œuvre de Burke (*voy. ce nom*) ; et le célèbre John Adams (*voy. ce nom*), avec lequel il était en correspondance intime, après lui avoir démontré, ce qui

n'était pas difficile, qu'on ne pouvait attendre aucun bien d'une révolution dont les chefs étaient la plupart des hommes irréligieux, lui prédit que l'événement dont il se constituait l'apologiste et le défenseur, coûterait la vie à plus d'un million d'êtres humains sans procurer aucun avantage solide et réel à l'humanité. Price aurait sans doute modifié ses opinions d'après cet avertissement salutaire ; mais à cette époque, atteint déjà d'une maladie cruelle, contre laquelle la médecine n'offre que d'impuissants palliatifs, il y succomba le 19 mars 1791, à 68 ans. Lié intimement avec Priestley (*voy. ce nom*), quoiqu'ils différassent d'opinions sur plusieurs points et qu'ils écrivissent souvent l'un contre l'autre, ils ne cessèrent jamais d'être amis. La plupart des pamphlets politiques de Price, quoiqu'ayant eu dans le temps beaucoup de succès et même d'influence, sont maintenant à peu près oubliés. Il en faut excepter ceux qu'il publia sur des questions de finances ; ce fut lui qui, l'un des premiers, appela l'attention des hommes d'état sur la nécessité de rétablir la caisse d'amortissement qui a tant contribué à rétablir le crédit public en Angleterre (*voy. PITT*). Son ouvrage sur les tontines, les annuités, les placements calculés sur les probabilités de la vie humaine (*Observations on reversionary payment*) continue de jouir d'un grand succès en Angleterre ; l'édition la plus complète est celle de Londres, 1812, 2 vol. in-8. Parmi les ouvrages utiles de Price, il faut compter son *Essai sur la Providence*, dans lequel il réfute avec autant de force que d'éloquence les paradoxes impies de son ami Priestley (*voy. ce nom*) ; il a été trad. en français par Ch. de Loys, Yverdon, 1776, in-8. On ne portera pas le même jugement de son *Nouveau plan d'éducation pour toutes les classes de citoyens*, trad. en français en 1790, in-8, qui est impraticable. Les *Mémoires* de sa vie ont été publiés par son neveu Vill. Morgan, Londres, 1815, in-8.

PRIDEAUX (Jean), né en 1578, à Stafford, dans le Devonshire, obtint la chaire de théologie et le rectorat du collège d'Exeter. Il s'acquit dans ces places beaucoup de réputation, et fit paraître un grand zèle pour les intérêts du roi et de l'église anglicane. Ce zèle lui mérita l'évêché de Worcester en 1641. Il mourut en 1650, à 72 ans. On a de lui : une *Apolo-gie pour Casaubon*, contre Eudæmon Jean, en latin, 1614, in-8 ; des *Leçons de théologie*, Oxford, 1648, in-fol., et d'autres ouvrages inconnus aujourd'hui.

PRIDEAUX (Humphrey) naquit à Padstow dans le comté de Cornouailles, en 1648, d'une bonne famille. Il fit ses études à Westminster, ensuite à Oxford, et se signala dans ces deux endroits par l'étendue de sa mémoire. La mort d'Edouard Pococke ayant fait vaquer la chaire d'hébreu, on l'offrit à Prideaux, qui la refusa. Il fut pourvu du doyenné de Norwich en 1704, et mourut dans cette ville le 1^{er} novembre 1724. Ses mœurs étaient celles d'un savant, toujours enfermé dans son cabinet. Il n'avait pas les dehors imposants de cette politesse légère de nos littérateurs français ; mais il se distinguait par un grand fonds de franchise et de vertu.

Nous avons de lui plusieurs ouvrages pleins de recherches, dont le principal regarde les marbres d'Arundel (*voy. ce mot*), et est intitulé : *Marmora oxoniensia, ex Arundellianis, Seldenianis, aliisque conflata, cum Græcorum versione latina, et lacunis supplementis, ac figuris æneis*, Oxford, 1676, in-fol. Selden avait entrepris cet ouvrage, et en avait fait imprimer une partie en 1627; mais il n'avait expliqué que vingt-neuf inscriptions grecques et dix latines; Prideaux a expliqué les deux cent soixante autres. Depuis quelque temps, les marbres (appelés de Paros ou d'Arundel) ont perdu beaucoup de leur considération : de savants critiques sont parvenus à les rendre suspects et à les faire considérer comme une chronique postiche et d'un temps infiniment postérieur à celui dont elle prétend tracer les événements. (*Voy. PAROS dans le Dictionn. géogr.*) Il a donné aussi la *Vie de Mahomet*, en anglais. Elle a été traduite en français, et imprimée à Amsterdam en 1698, in-8. M. Savary, dans une *Vie de Mahomet*, qui est à la tête de la traduction du *Coran* (Paris, 1782, 2 vol. in-8), attaque Prideaux sur ce qu'il a dit du moine Sergius, et il faut convenir que Prideaux ne s'est pas exprimé avec assez d'exactitude sur ce sujet; mais il n'en est pas moins incontestable que Mahomet a eu de longues conférences avec Sergius, moine du Hauran, et que c'est auprès de lui qu'il a étudié les Livres saints, d'où est emprunté ce qu'il y a de beautés dans le *Coran* (1). Savary, en contredisant ce fait, cherchait moins la vérité que la gloire de Mahomet, dont il voudrait faire un homme de génie. *L'ancien et le nouveau Testament accordés avec l'histoire des juifs*, en anglais, 2 vol. in fol., Londres, 1720; *Histoire des Juifs et des peuples voisins, depuis la décadence des royaumes d'Israël et de Juda jusqu'à la mort de Jésus-Christ*. Ce savant ouvrage, écrit en anglais, a eu un succès extraordinaire. On en a fait beaucoup d'éditions. Deux écrivains anonymes, Brutel de la Rivière et Du Soul ont donné la traduction française de cette histoire, Amsterdam, 1722, 5 vol. in-12. A la place des cartes de l'édition de Hollande, qui étaient simplement des copies de Cellarius, peu estimées des connaisseurs, on en a fait graver de nouvelles, qui ont été dessinées sur celles de de Lisle. Quant au corps de l'ouvrage de Prideaux, on n'y a fait aucun changement; le peu de retranchements qu'il y a roulent uniquement sur quelques expressions peu mesurées, que l'on a cru devoir adoucir, et que l'auteur n'aurait pas dû se permettre pour son propre honneur. A cela près, on a laissé l'ouvrage tel qu'il était. On aurait tort de vouloir que Prideaux parlât en catholique sur le canon de l'Ecriture, par exemple; on s'est donc contenté d'ajouter des dissertations sur les points où il s'écarte de la vérité. Le père Tournemine les a fournies; elles serviront de préservatif, et l'on ne doit pas craindre que ce que dit Prideaux sur ces articles puisse induire personne en erreur.

(1) Un fait cité dans l'histoire des Sarrasins vient à l'appui de ce que l'on avance ici : Epargnez les hommes du Très-Haut (les moines), et frappez sans pitié sur les gens à tonsure (les prêtres séculiers), telle était la devise des premiers musulmans. Même encore aujourd'hui, les moines grecs et latins jouissent parmi les Turcs d'une sorte de considération.

PRIERIO. *Voy. Mozzolino.*

* PRIESTLEY (Joseph), ministre unitaire et physicien, né en 1755 à Fieldhead, près de Leeds, ne s'est pas moins rendu célèbre par ses opinions religieuses et politiques, que par ses découvertes dans les sciences. Il composa un grand nombre d'ouvrages où le savoir ne manque pas, mais qui ne sont pas toujours d'accord les uns avec les autres. Zélé pour l'unitarisme, il rejetait les dogmes et les mystères opposés à ce système. Ainsi, pour lui, il n'y avait ni Trinité, ni Incarnation, ni par conséquent divinité de Jésus-Christ. Il voulait néanmoins un culte, des prières, une liturgie, et il donna tout cela de sa façon au petit troupeau qu'il gouvernait. Il eut des démêlés avec presque tous les écrivains de son temps, avec Horsley, au sujet de la Trinité et de la divinité de Jésus-Christ, avec Newcome (*voy. ce nom*), sur la durée du ministère du Sauveur; avec Wtaker, Parkhurst (*voy. ce nom*), David Levi, Wakefield, etc; puis avec Gibbon, les disciples de Swedenborg, Thomas Payne, Volney, etc. Il se déclara pour les principes de la révolution française; et comme son ami Price essaya de réfuter le célèbre ouvrage dans lequel Burke n'avait que trop bien prédit les suites de cette révolution. Soupçonné, mais à tort, d'être le promoteur d'un banquet qui eut lieu à Birmingham le jour anniversaire de la prise de la Bastille, la population ouvrière, après avoir dispersé les convives, mit le feu à la maison de Priestley, qui perdit dans cette circonstance, avec une riche bibliothèque et un précieux cabinet de physique, tous ses manuscrits, fruits de longues recherches. L'académie des sciences de Paris, dont il était associé depuis 1784, chargea Condorcet son secrétaire de lui témoigner la part qu'elle prenait à la perte qu'il venait d'éprouver; et Priestley l'en remercia par une lettre qui fut imprimée dans les journaux des deux pays. Priestley fut le premier des savants étrangers à qui l'assemblée législative, sur la proposition de Guadet, décerna le titre de citoyen français; et quelques semaines après il fut élu par le département de l'Orne député à la convention. Priestley s'excusa d'accepter sur ce qu'il ne parlait pas facilement le français. En quittant Birmingham qu'il avait habité pendant onze ans, il était revenu à Londres où il espérait jouir de plus de tranquillité; mais sans cesse harcelé à tort ou à raison, il prit le parti d'abandonner l'Angleterre pour se réfugier aux Etats-Unis; et il mourut à Northumberland le 6 février 1804. Comme théologien, on a de lui : *Histoire des corruptions du christianisme*, 1782. Il y expose les altérations qu'il prétend avoir été faites à la doctrine primitive. *Lettres à un philosophe incrédule*, et beaucoup d'autres écrits dans lesquels il se montre inconséquent, bâtissant d'un côté, puis détruisant l'édifice qu'il avait élevé, rarement d'accord avec le bon sens, et plus rarement encore avec lui-même, faisant abus de son talent, et ne sachant le plus souvent ni où il voulait aller, ni où il fallait s'arrêter. Le Recueil de ses *Oeuvres théologiques* a été imprimé en 1824, à Londres, en 25 vol. in-8. Comme savant, Priestley ne mérite que des éloges. Ses talents comme physicien et

comme chimiste, l'ont placé au rang des premiers hommes de l'Europe. Parmi ses ouvrages scientifiques, nous citerons : *l'Histoire de l'électricité*, 1767, trad. en franç. par Brisson, 1771, 3 vol. in-12; *l'Histoire et l'état actuel des découvertes relatives à la vision, à la lumière et aux couleurs*, 1772, in-4; *Expériences sur les différentes espèces d'air*, trad. par Gibelin, Paris, 1777, 9 vol. in-12; *Essai sur le phlogistique*, trad. en français par Adet, Paris, 1798, in-8, etc. La collection de ses *Œuvres* forme 70 vol. in-8. Ses *Mémoires*, continués par son fils, ont été publiés en anglais 1806, 2 vol. in-8. Sa *Vie* par J. Corry a paru en 1805, in-8, et son *Eloge* a été lu la même année à l'institut par Cuvier.

PRIEUR (Philippe le), *Priorius*, né à St.-Vaast (pays de Caux) en Normandie, professa avec un succès peu ordinaire les belles-lettres dans l'université de Paris, et mourut en 1680. On a de lui : une *Édition* de Tertullien, 1664, in-fol. qu'il accompagna de notes, tant de son propre fonds que de celles qu'il avait compilées, particulièrement de l'édition de Rigault. Il donna dans le même goût une *Édition* de saint Cyprien, de Minutius-Félix, d'Arnobé, de Firmicus-Maturnus et de Commodianus-Gazæus, 1666, in-fol.; une *Édition* d'Optat de Milève, 1679; un bon *Traité* des formules des lettres ecclésiastiques, sous ce titre : *Dissertatio de litteris canonicis, cum appendice de tractoitiis et synodicis*, 1675, in-8; un *Traité* latin, sous le nom d'Eusebe Romain, contre le livre des préadamites de la Peyrère. Ce *Traité* est intitulé : *Animadversiones in librum præadamitarum, in quibus confutatur nuperus scriptor, et primum omnium hominum fuisse Adamum defenditur*, Paris, 1656, in-8; *Epistola gratulatoria ad Peyrerium de ejus conversione ad romanam fidem*, 1658, in-8. *Voy.* PEYRERE (Isaac de la).

* PRIEUR de la MARNE, conventionnel, né vers 1768 à Châlons-sur-Marne, était avocat et jouissait d'une assez grande réputation d'habileté dans son voisinage. Élu député aux états-généraux, il s'y fit remarquer dès les premières séances parmi les membres les plus exagérés du côté gauche. Il prenait souvent la parole; mais quoiqu'il ne craignît pas d'aborder la tribune, comme il le prouva plus tard, au commencement de la session, il se contentait de lancer de sa place des phrases moins piquantes qu'hostiles contre les prêtres, les aristocrates et les ennemis de la révolution. Il se prononça pour le séquestre des biens du clergé; et, lorsque les évêques offrirent, au nom de cet ordre, de remplir un emprunt de quatre-cent millions, il leur fit observer que, ne possédant plus rien, ils ne pouvaient rien offrir. Il demanda la destruction des emblèmes qui décoraient le piédestal de la statue de Louis XIV sur la place des Victoires, et provoqua des mesures sévères contre les émigrants. Après le départ du roi pour Varennes, il accusa ce prince de perfidie, attaqua son inviolabilité, et fit décréter l'arrestation de tous ceux qui avaient concouru à ce fatal voyage. Envoyé dans le Finistère, pour y comprimer les troubles qui avaient éclaté à l'occasion de cet événement, il se hâta de revenir appuyer toutes les mesures extrêmes. A la fin de la session, il fut élu vice-président du tribunal

criminel de Paris. Député par son département à la Convention, il fut un des commissaires envoyés à l'armée de Dumouriez et qui traitèrent avec le roi de Prusse pour l'évacuation du territoire. Dans le procès du roi il vota pour la mort avec regret, contre l'appel au peuple et le sursis. Devenu membre du comité de salut public à son organisation, il fut successivement envoyé commissaire aux armées du Nord, des Ardennes, de la Moselle et du Rhin, puis dans la Vendée où il fit exécuter toutes les mesures décrétées contre les habitants de ce malheureux pays. Rentré au comité de salut public en octobre 1794, le même mois il fut nommé président de la Convention. Lors de l'insurrection de germinal (1^{er} avril 1795), s'étant montré favorable aux prétentions des insurgés, André Dumont l'accusa d'être leur complice; mais il parvint à se disculper. Moins heureux lors de la révolte de prairial (20 mai), il fut décrété d'arrestation; mais il parvint à s'évader, et profita de l'amnistie de brumaire. Dès lors il n'eut aucune part aux affaires publiques. Banni en 1816, comme régicide, il se retira dans les Pays-Bas, et mourut à Bruxelles en 1827, dans un état voisin de l'indigence. On a de lui : *Rapport fait à l'assemblée nationale sur l'établissement des sourds-muets*, 1791, in-4.

* PRIEUR-DUVERNOIS, dit PRIEUR de la COTE-D'OR (Clande-Antoine), conventionnel, né en 1763 à Auxonne, fils du receveur des finances de cette ville, entra de bonne heure dans l'armée du génie. Député en 1791 à l'assemblée Législative, il ne s'y fit point remarquer. Après le 10 août, il fut chargé d'aller annoncer à l'armée du Rhin les changements qui venaient d'arriver et de recevoir le serment des troupes (*voy.* ROUGET-DELISLE). Réélu à la Convention, il vota la mort du roi sans appel ni sursis. Les girondins vaincus au 31 mai, s'étant réfugiés dans la Normandie, il fut envoyé pour les poursuivre, mais il fut arrêté, ainsi que son collègue Romme (*voy.* ce nom), et retenu prisonnier à Caen. Revenu à la Convention, il fut nommé membre du comité de salut public, avec Carnot son ami, et fut spécialement chargé de surveiller la fabrication de la poudre et des armes de guerre. Après le 9 thermidor, il eut beaucoup de peine à se défendre de complicité avec les chefs de ce terrible comité qui avait couvert la France de prisons et d'échafauds. Il concourut alors avec Carnot à l'établissement de l'école polytechnique. Après la session, il passa par le sort au conseil des cinq-cents où il s'occupa beaucoup du nouveau système des poids et mesures. Il en sortit en 1798 et revint en Bourgogne où il établit une manufacture de papiers peints qui prospéra. N'ayant rempli aucune fonction publique sous l'empire ni pendant les cent-jours, il ne fut point atteint par la loi de 1816 contre les régicides, et mourut à Dijon le 11 août 1852. On lui doit : *Mémoire sur la nécessité et les moyens de rendre uniformes dans le royaume toutes les mesures d'étendue et de pesanteur*, 1790, in-8; *Instruction sur le calcul décimal*, 1795, in-8; *Rapport sur la loi du 18 germinal an 4*, 1795, in-8; *Rapport sur les moyens préparés pour établir l'uniformité des poids et mesures*, 1796, in-8; plusieurs

Mémoires, rapports et instructions dans le Journal de l'école polytechnique et dans les Annales de chimie.

PRIEZAC (Daniel de), né au château de Priezac en Limousin, en 1590, mort à Paris en 1662, prit le bonnet de docteur en droit à Bordeaux, y fréquenta le barreau, s'y maria, et y enseigna pendant dix ans la jurisprudence avec distinction. Le chancelier Séguier, protecteur des gens de mérite, le fit venir à Paris. Il y devint, peu de temps après, conseiller d'état ordinaire, et membre de l'académie française en 1659 (1). Ses principaux ouvrages sont : *Vindiciæ gallicæ adversus Alexandrum patricium Armachanum*, Paris, 1638, in-8, traduites en français par Beaudouin, 1659, in-8. C'est une réponse qu'il fit par ordre de la cour au *Mars gallicus* du fameux Jansénius. *Discours politiques* assez mal écrits, 2 vol. in-4; deux livres de *Mélanges* en latin, in-4; une *Paraphrase* de cinq *Psaumes*; les *Privileges de la Vierge Marie*; le *Chemin de la Gloire*, et des *Poésies*, 1650, in-8. — Salomon de PRIEZAC, son fils, a fait une *Dissertation sur le Nil*, 1664, in-8, et l'*Histoire des éléphants*, 1650, in-12.

PRILESZKY (Jean-Baptiste), savant jésuite, né en 1709 à Prilevz, en Hongrie, fut docteur en théologie, puis professeur de philosophie à l'université de Tyrnau, et enfin directeur du collège de Cassovic, ou Caschan. On ignore l'époque de sa mort. On a de lui plusieurs ouvrages sur l'histoire ecclésiastique, entre autres : *Acta sanctorum Hungariæ ex J. Bollandi continuatoribus, etc.*, Tyrnau, 1744; — *Notitia SS. Patrum, qui duobus primis ecclesiæ seculis floruerunt*, 1755, in-8; — *S. Cypriani Carthaginensis acta, et scripta omnia in summam redacta, etc.*, 1761, in-fol.; — *Acta et scripta S. Theophili patriarchæ Antiocheni, et M. Minutii Felicis in summam redacta, etc.*, 1764, in-8; — *S. Justinii acta et scripta annotationibus illustrata*, Caschan, 1765, in-4; — *Acta et scripta SS. Gregorii Neocæsariensis, Dionysii Alexandrini et Methodii Lycii illustrata*, 1766. On connaît de lui plusieurs autres ouvrages de moindre importance.

PRIMASE, évêque d'Adrumète en Afrique, se trouva, l'an 535, au 5^e synode général tenu à Constantinople, où il s'opposa à la condamnation des trois chapitres. (Voy. VIGILE, pape.) Nous avons de lui, dans la Bibliothèque des Pères, des *Commentaires* sur les Epîtres de saint Paul et sur l'Apocalypse. C'est un recueil des passages de saint Augustin et des autres Pères sur les livres saints. Ils ont été imprimés à Lyon en 1545. On lui a attribué aussi un *Traité des hérésies*.

PRIMAT (Claude-François-Marie), né en 1747 à Lyon, entra dans la congrégation de l'Oratoire, et lorsque la révolution éclata, il en embrassa les principes. Il fut élu, en 1791, évêque constitutionnel du département du Nord dont le siège était à Cambrai, assista au concile des évêques constitutionnels tenu à Paris, et fut transféré à l'évêché du Rhône et Loire. Après le concordat, il passa sur le siège archiepiscopal de Toulouse. Sa conduite lui donna des remords et il regretta de s'être laissé aller à de mauvais exemples; mais il n'eut pas le courage

de se rétracter, comme il en avait l'intention en 1798. Il devint membre du sénat en 1806, et mourut, le 10 octobre 1816, à Toulouse, regretté pour sa piété et sa bienfaisance. Il était membre de l'académie de cette ville, et de celle des Jeux-Floraux.

PRIMATICE ou PRIMATICCIO (François le), peintre et architecte, né à Bologne en 1490, fut employé à Mantoue dans le château du T. Les beaux ouvrages de stuc qu'il y fit donnaient une haute idée de ses talents, lorsqu'il fut appelé en France par François I^{er}. Le roi le chargea, en 1540, d'acheter en Italie des figures antiques, et de faire faire les moules des plus fameuses figures, qui furent jetées en bronze et placées à Fontainebleau. Le Primatice a embelli ce château par ses peintures. Il a aussi donné le plan du château de Meudon, et le dessin du tombeau de François I^{er} à Saint-Denis (1). Le Primatice mérita la bienveillance des successeurs de ce roi, Henri II et François II. Ce dernier le nomma commissaire général des bâtiments de l'état dans toute l'étendue du royaume. Le Primatice était très-envieux : il fit abattre plusieurs constructions de le Rosso ou Maître-Roux, qui l'avait précédé en France d'une année. Il mourut à Paris, en 1570. Cet artiste était bon coloriste, il composait avec esprit : les attitudes de ses figures sont d'un beau choix, mais on lui reproche d'avoir pressé l'ouvrage, et d'avoir peint de pratique. On a beaucoup gravé d'après ce maître. Son meilleur élève fut Nicolo de Modène.

* PRIMAUDAYE (Pierre, seigneur de la), né en 1546 dans l'Anjou, suivit de bonne heure la carrière des armes, et cultiva en même temps l'étude de la morale et des antiquités. Son courage et ses talents lui méritèrent la bienveillance de Henri III, qui le nomma gentilhomme de sa chambre. En 1577, il dédia au roi, l'*Académie française, en laquelle est traité de l'institution des mœurs et de ce qui concerne le bien et heureusement vivre en tous états*, 2 part. in-fol. Cet ouvrage, presque oublié aujourd'hui, eut beaucoup de succès et fut réimprimé de format in-8, et en 1615, in-4. On n'y trouve ni la profondeur ni l'énergie des *Essais* de Montaigne, mais de bons principes de morale et de politique, sagement appliqués par plusieurs traits historiques. Indépendamment de ces qualités, on y remarque de la facilité dans le style et beaucoup d'érudition. On doit en outre à la Primaudaye *Cent quatrains consolatoires*, qui ne sont pas sans mérite. Ils ont été imprimés plusieurs fois. L'édition la plus recherchée est celle de Lyon, B. Rigaud, 1582, in-8.

PRIMEROSE (Gilbert) naquit en Ecosse vers la fin du xvi^e siècle, et fut ministre de l'église française à Londres. Par la suite, il devint chapelain du roi et chanoine de Windsor. Il est auteur de plusieurs ouvrages théologiques, parmi lesquels on distingue : *Le Vœu de Jacob*, ou *Opposition aux*

(1) Des documents tirés des archives de la Chambre des comptes, prouvent que la France n'avait pas besoin de recourir à des étrangers, pour élever ce monument. Philibert de Lorme en donna les plans : Germain Pilon et d'autres artistes également français furent chargés de l'exécution.

(4) Il y fut reçu à la place d'Auger de Mauléon de Granier; et il y eut pour successeur Michel le Clerc, avocat au parlement.

vœux des moines et religieux, 4 vol. in-4, en français; *La trompette de Sion*. C'est un recueil de 18 sermons. D'autres *Opuscules*, etc. Il mourut en 1642.

PRIMEROSE (Jacques), médecin de Paris dans le xvi^e siècle, natif de Bordeaux, et selon quelques-uns, de Saint-Jean-d'Angely en Saintonge, fils d'un ministre écossais, exerça son art avec distinction en Angleterre. On a de lui : *De mulierum morbis*, Rotterdam, 1635, in-4; *Academia Monspelienensis descripta*, Oxford, 1631, in-8, rare; *Enchiridion medicopracticum*, Amsterdam, 1654, in-8; *Ars pharmaceutica*, ibid., 1651, in-8; *De vulgi erroribus in medicina*, Leyde, 1664, in-8, et en français par de Rostagny, Lyon, 1689, in-8; *De morbis puerorum partes duæ*, Rotterdam, 1659, in-12; plusieurs *Dissertations* pleines de raisonnements captieux, qu'il opposa à la démonstration que Harvey venait de faire de la circulation du sang.

PRINCE (Thomas-Nicolas le), né en 1730, et mort à Ligny le 31 décembre 1818, a publié : *Essai historique sur la bibliothèque du roi*, 1782, petit in-12; avec Nongaret, *Anecdotes des beaux-arts*; avec Baudrais, la *Petite bibliothèque des théâtres*, 1781-89, 80 vol. in-18, avec des *Notices* sur les auteurs, et des catalogues très-détaillés de leurs ouvrages. L'éditeur, après avoir changé la distribution des vol. de ce recueil, le fit reparaitre en 1791, sous le titre de *Chefs-d'œuvre dramatiques*, 100 vol. petit in-18; mais cette seconde collection ne contient guère que 70 vol. de la première. On a donné depuis une suite en 11 volumes.

PRINCE (le). Voy. BEAUMONT et LE PRINCE.

PRINGLE (Jean), chevalier baronnet, médecin du roi George III et de la reine d'Angleterre, né en 1707 à Stikel-House, dans le comté de Roxburg. Il se distingua par ses connaissances médicales, et par le zèle qu'il eut pour les soldats malades et blessés, auxquels il donna les plus grands soins durant la guerre de 1741, étant à la suite des armées d'Angleterre en Allemagne, jusqu'en 1745; il fut alors nommé médecin en chef des armées britanniques, place qu'il remplit près des troupes destinées à combattre le prince Edouard. C'est durant ces travaux qu'il prépara un ouvrage sur les maladies des armées, qui a été très-bien accueilli et traduit en plusieurs langues; entre autres en français par Larcher sous ce titre : *Observations sur les maladies des armées dans les corps et dans les garnisons*, Paris, 1755, 1771, 2 vol. in-12; la seconde édition est augmentée de sept *Mémoires sur les substances septiques et antiseptiques*, que Pringle avait présentés à la société royale de Londres depuis 1750 jusqu'en 1752, et qui ont été récompensés par des médailles. Il servit encore dans les armées d'Allemagne durant les trois premières campagnes de la guerre de 1755, et se fixa à Londres en 1758, partageant son temps entre la pratique de la médecine et la société royale, dont il devint président en 1772. Il quitta cette place en 1778, chagriné d'une espèce de schisme que l'usage des conducteurs électriques avait occasionné dans cette savante compagnie. Il vit avec peine que la méthode de Franklin avait perdu de son crédit, en

conséquence de plusieurs accidents qui en étaient résultés. Ami de Franklin, il soutint d'abord sa cause avec chaleur; mais il résolut ensuite de préférer sa tranquillité à ces contestations : son esprit juste et calme lui aura sans doute persuadé que, dans des empirismes de cette nature, tous les systèmes sont également vains et dangereux, et que ce n'est pas tant dans la manière que dans la chose même qu'on s'égare. (Voy. KIRCHMAN.) Il quitta Londres pour aller finir ses jours à Edimbourg; mais la rigueur du climat le força de revenir à Londres, où il mourut le 18 janvier 1782. Outre les ouvrages dont nous avons parlé, on a de lui : *Observations sur la nature et le traitement des fièvres des hôpitaux et des prisons*, adressées à M. Méad, 1750, in-8, en anglais; une *Dissertation sur les différentes espèces d'air*, prononcée à la société royale en 1774, et d'autres écrits où il y a d'excellentes choses, et quelquefois des idées systématiques et hasardées; en médecine cependant il ne voulait rien de ce genre. Il était ennemi des méthodes fondées sur la théorie, qu'il regardait comme trop vague et trop peu avancée. Il paraissait envisager l'empirisme, c'est-à-dire la pratique appuyée sur la seule observation, comme la meilleure méthode. *Il faut du moins que cet empirisme soit raisonné*, lui disait un de ses confrères. *Le moins qu'il se pourra*, répondit Pringle; *c'est en raisonnant que nous avons tout gâté*.

PRIOLO (Benjamin), né à Saint-Jean d'Angely, en 1602, descendait de l'illustre famille des Priuli ou Priolo, qui a donné quelques doges à la république de Venise. Après avoir étudié sous Heinsius et sous Vossius, il s'appliqua à Leyde, pendant trois ans, à l'étude des poètes et des historiens grecs et latins. De là il vint à Paris, pour voir et pour consulter Grotius. Il passa ensuite à Padoue, pour apprendre à fond, sous Crémonius et sous Licetus, les sentiments des philosophes de l'antiquité. Quelque temps après, il s'attacha au duc de Rohan, et en devint le plus intime confident. Après la mort de ce général en 1658, Priolo se retira dans une terre qu'il avait achetée près de Genève, d'où le duc de Longueville, qui allait à Munster en qualité de plénipotentiaire pour la paix, lui proposa de le suivre; ce qu'il accepta. Au retour de Munster, Priolo alla à Genève, dans le dessein de conduire sa famille à Paris, pour s'y établir. Quand il passa par Lyon, le cardinal François Barberin eut la consolation de le convaincre de la vérité de la religion catholique, et de recevoir son abjuration et celle de toute sa famille et de ses domestiques. Il mourut à Lyon en 1667, comme il allait à Venise, par ordre de la cour de France, pour une affaire secrète. On a de lui une *Histoire de France*, en latin, depuis la mort de Louis XIII jusqu'en 1664, dont la meilleure édition est de 1686, in-4. Elle est dédiée au doge et au sénat de Venise, qui le reconnurent pour noble chevalier vénitien.

PRIOR (Matthieu), poète et diplomate anglais, naquit à Londres (1) en 1664 d'un menuisier qui, en mourant, le laissa sous la conduite d'un oncle,

(1) A Winburn, dans le Middlesex, suivant le docteur Johnson, et à Winborne, dans le comté de Dorset, suivant d'autres écrivains.

lequel était cabaretier. Prior fit ses études avec succès dans l'école de Westminster. Le comte de Dorset fut si charmé de sa conversation sur Horace, qu'il le prit sous sa protection et l'envoya au collège de Saint-Jean à Cambridge. Prior y fut fait bachelier en 1686, et fut mis ensuite au nombre des associés. Ce fut pendant son séjour dans cette université qu'il lia une amitié intime avec Charles de Montagu, depuis comte de Halifax. Guillaume d'Orange ayant usurpé le trône de son beau-père, Prior fut conduit à la cour par le comte de Dorset, et fut nommé en 1690 secrétaire du comte de Berkeley, plénipotentiaire à La Haye. Il eut le même emploi auprès des ambassadeurs et des plénipotentiaires au traité de Ryswick en 1697. Il accompagna, l'année suivante, le comte de Portland dans son ambassade à la cour de France. Il y retourna de nouveau en 1711 en qualité de plénipotentiaire, et présenta en 1714 un écrit à la cour pour la démolition du canal de Mardick. Ce fut à lui, et non pas à milord Staires, comme le dit le président Hénault, que Louis XIV répondit : « J'ai toujours » été maître chez moi, quelquefois chez les autres ; » ne m'en faites pas souvenir. » Prior, de retour dans sa patrie, y trouva des ennemis qui le perdirent à la cour d'Angleterre. On lui intenta un procès criminel, à la poursuite du chevalier Walpole. Il se justifia, et la liberté lui fut rendue en 1717. Il mourut à Wimple en 1721, et fut enterré à l'abbaye de Westminster, où on lui dressa un monument. On a de lui un grand nombre de *Poésies anglaises*, Londres, 1779, 2 vol. in-8, dans lesquelles on remarque de l'esprit et de l'imagination. Ses *Odes* ont été traduites en français par l'abbé Yart, et son poème de *Salomon* par Perrin du Lac.

PRIORIUS. Voy. PRIEUR.

PRISCIE, *Priscianus*, était grammairien de Césarée au vi^e siècle ; on a de lui divers ouvrages imprimés à Venise par Alde Manuce en 1525, et à Paris par Badius en 1517, in-fol. ; ils avaient paru pour la 1^{re} fois à Venise en 1470, in-fol., et il en existe plusieurs autres éditions du xvi^e siècle. On les trouve aussi dans le *Recueil des grammairiens latins*, Hanau, 1605, in-4. Une édition complète de Priscien a été publiée par les soins de M. Krehl sous le titre de *Prisciani Cæsariensis opera*, Leipsig, 1819-20, 2 vol. in-8.

PRISCILLE ou PRISQUE, *Priscilla*, *Prisca*, chrétienne, femme d'Aquila, est fort connue par les Actes des apôtres et par les Epîtres de saint Paul. Le zèle de ces deux époux pour le progrès de l'Evangile les rendit célèbres : ils s'établirent d'abord à Rome ; mais l'édit de bannissement que l'empereur Claude porta contre les juifs les obligea de se retirer à Corinthe, où ils exercèrent l'art de faire des tapisseries, et où ils eurent l'un et l'autre l'avantage de recevoir saint Paul chez eux. Ils risquèrent leur vie pour sauver celle de l'apôtre, qu'ils conduisirent jusqu'à Ephèse, quand il fut obligé de quitter Corinthe ; c'est le témoignage que ce grand homme leur rend lui-même : *Qui pro anima mea suos cervices supposuerunt*. De là ils retournèrent à Rome, où ils étaient lorsque saint Paul écrivit son Epître aux Romains, l'an 58 de

J.-C. ; ils revinrent ensuite à Ephèse quelque temps après ; ils y demeuraient lorsque saint Paul écrivit la seconde Epître à Timothée. Les grecs et les Latins célébraient leurs fêtes. (Voy. AQUILA.) La tradition de Rome est que saint Pierre a consacré un autel dans la maison de sainte Prisque. Ces paroles du xvi^e chap. de l'Epître aux Romains, *Salutate Priscum et Aquilam et domesticam ecclesiam eorum*, viennent à l'appui de cette tradition.

PRISCILLE. Voy. MONTAN.

PRISCILLIEN, hérésiarque du iv^e siècle, né en Espagne, était un homme considérable par sa fortune, par sa naissance et par son mérite. A une grande facilité de parler il joignait un extérieur humble, un visage composé, des mœurs austères et un grand désintéressement. Ces qualités étaient ternies par une curiosité téméraire, par un caractère ardent et inquiet, qui le jetèrent d'abord dans les folles et vaines recherches de la magie, et ensuite dans les erreurs des gnostiques et des manichéens. Son hérésie commença à éclater en 379, et se répandit rapidement dans l'Espagne sa patrie. Il confondait, comme Sabellius, les trois personnes de la Trinité, et s'exprimait sur ce sujet en termes nouveaux et extraordinaires. Il enseignait que Dieu avait plusieurs fils, que J.-C. n'avait pris la nature humaine, n'était né et n'avait souffert qu'en apparence. Il condamnait le mariage et en rompait les liens ; il autorisait les plus grandes obscénités. Aux livres du nouveau Testament ses disciples joignaient de faux actes et deux ouvrages remplis de blasphèmes, l'un intitulé : *Memoria apostolorum*, écrit par Priscillien ; l'autre appelé *Libra*, attribué à Dictinius. Les priscillianistes formèrent un parti considérable en Espagne. Hygin, évêque de Cordoue, et Ithace, évêque d'Ossobona, les poursuivirent avec beaucoup de vivacité ; mais Hygin se laissa depuis gagner, et fut lui-même excommunié. Après plusieurs disputes, les évêques d'Espagne et d'Aquitaine tinrent un concile à Saragosse en 381, où les nouvelles erreurs furent anathématisées. Instance et Salvien, deux évêques priscillianistes, loin de se soumettre au jugement du concile, ordonnèrent Priscillien évêque. Cette ordination souleva tout l'épiscopat contre lui. L'empereur Gratien ordonna de les bannir. Priscillien, Instance et Salvien s'adressèrent au pape Damase, qui refusa de les voir. Salvien mourut à Rome ; les deux autres se retirèrent à Milan, où saint Ambroise refusa de communiquer avec eux. On assembla un concile à Bordeaux en 384 ; mais Priscillien ne voulut point répondre devant les évêques. Il en appela à Maxime, usurpateur de l'empire. Les évêques Ithace et Idace l'accusèrent devant le prince, malgré les sollicitations de saint Martin de Tours, qui, dans la crainte qu'on n'usât de trop de rigueur, conjura ces évêques de se désister de leur accusation ; il pria également Maxime de laisser la vie aux coupables, alléguant pour raison qu'il suffisait qu'ils eussent été déclarés hérétiques et excommuniés par les évêques. L'empereur fit attention aux remontrances de saint Martin, et promit même que les personnes accusées ne seraient point condamnées à mort. Mais à peine saint Martin était-il parti de

Trèves, que Maxime, instruit que Priscillien était convaincu, de son propre aveu, de plusieurs crimes contraires à l'ordre public, le condamna à mort avec ceux qui l'accompagnaient. Le supplice de Priscillien rendit Ithace et Idace odieux. On voit l'impression que leur conduite fit sur les esprits, par le panégyrique de Théodose, que Pacatus prononça à Rome l'an 389, en présence même de Théodose, et un an après la mort de Maxime. Mais il ne faut pas prendre à la lettre ce que dit l'orateur, qui voudrait faire croire à l'innocence de ces hérétiques, qui, dans le fond, étaient très-coupables. L'autorité de la justice, et la protection de l'empereur, empêchèrent qu'on ne poursuivît ceux qui avaient traité les priscillianistes avec tant de rigueur, et qu'on appela *ithaciens*. Saint Ambroise et plusieurs autres prélats se séparèrent de leur communion; parce que, quoique ces hérétiques eussent été punis justement et selon les lois, il était révoltant que leur sang eût été répandu à la sollicitation des évêques. Saint Martin refusa d'abord de communiquer avec eux; mais il s'y détermina ensuite, pour sauver la vie à quelques priscillianistes et à quelques partisans de l'empereur Gratien. Honorius porta des lois sévères contre les priscillianistes d'Espagne. Cette secte fut en grande partie détruite par le zèle de saint Léon, pape. Voy. saint Augustin, *Epist.* 257, n° 3. *Dissertatio critica de priscillianistis, eorumque factis, doctrinis et moribus*, par Simonis de Uries, Utrecht, 1743, in-4; *Historia priscillianistarum*, par François Girvesius, évêque d'Urgel, Rome, 1749, in-8.

PRISCUS, fameux ingénieur, qui florissait après le milieu du second siècle de l'Eglise, sous l'empire de Septime-Sévère. Il était très-habile dans son art; et ce prince respecta son mérite, lorsqu'en l'an 196 de J.-C. la ville de Byzance, la plus considérable de la Thrace, eut été prise. On fit mourir, par ordre de Sévère, tous les magistrats et tous les soldats. La ville fut ruinée, ses murailles furent rasées, ses théâtres, ses bains et tous ses ornements furent abattus. On vendit ensuite tous les biens des habitants, et Byzance, privée de la liberté, fut soumise, comme un simple bourg, à la ville de Périnthe. Priscus seul fut épargné, dans sa personne, dans sa liberté et dans ses biens. L'empereur Sévère lui donna même des marques d'affection, et se servit très-avantageusement de lui dans la suite.

PRISCUS, frère de l'empereur Philippe, gouverneur de Syrie, puis de Macédoine, s'attira la haine des peuples par ses exactions. Cela ne l'empêcha pas de prendre la pourpre dans cette dernière province, l'an 249, à la nouvelle de la mort de son frère; mais il en fut bientôt privé, ainsi que de la vie, par Dèce, le meurtrier et le successeur de Philippe.

PRITZ (Jean-Georges), en latin *Pritzius* ou *Pritius*, célèbre théologien de la confession d'Augustin, naquit à Leipsig en 1662, et se dévoua au ministère évangélique. Il avait du savoir et du talent. Son mérite le fit choisir en 1707 pour professer la théologie à Gripswald. Il y remplissait en

même temps les fonctions de conseiller ecclésiastique et de pasteur. En 1711 il fut appelé à Francfort pour y exercer la surintendance du ministère ecclésiastique. Il est auteur d'un assez grand nombre d'ouvrages; on lui doit : des *Sermons* en allemand; une *Introduction latine à la lecture du nouveau Testament*, laquelle eut plusieurs éditions : la meilleure est celle de 1724, in-8; *De immortalitate hominis*, contre Asgill, avocat anglais, qui avait fait un livre dans lequel il établissait qu'un homme pouvait, sans passer par la mort, être transféré de cette vie mortelle à la vie éternelle (voy. ASGILL); une édition des *Œuvres de saint Macaire*, en grec et en latin, Leipsig, 1698 et 1699, 2 vol. in-8; une édition du *nouveau Testament grec*, avec les diverses leçons, et des cartes géographiques, Leipsig, 1709, et 1724, in-12; une édition des *Lettres de Milton*; *De statu religionis christianæ in regno sinensi*; *De usu rationis*; *De causis finalibus, in rerum essentiis explicandis, attendendis*; *De amore Dei puro in causa Fenelonii, etc.* Pritz fut un des auteurs du *Journal de Leipsig*, depuis 1687 jusqu'en 1698. Il mourut le 24 août 1752.

PRIVAT DE FONTANILLES, littérateur, né vers 1710 à Tarascon, fut élevé à Toulouse par les soins de son oncle, grand prieur de l'ordre de Malte. Employé dans la diplomatie il était en 1760 à Madrid, où il publia la relation des fêtes qui furent données par l'ambassade française à l'occasion de l'avènement au trône du roi Charles III (voy. ce nom). On lui doit en outre : *Malte ou L'isle-Adam*, Paris, 1749, in-8. Ce poème dans lequel l'auteur a fait entrer différents traits héroïques des chevaliers de Rhodes et de Malte, lui fut inspiré par la reconnaissance. Le plan en est bien conçu, et les épisodes y sont liés assez naturellement; mais le style, qui seul fait vivre les ouvrages d'imagination, en est très-faible; et dans ce genre, comme l'a dit Boileau :

Il n'est point de degré du médiocre au pire.

PRIVAT. Voy. MOLIÈRES.

PROBA-FALCONIA, femme d'Anicius Probus au iv^e siècle, mérita les éloges de saint Jérôme, de saint Augustin et de saint Jean Chrysostome. (Voy. ANICIUS PROBUS.) On lui attribue la *Vie de Jésus-Christ*, composée de divers fragments de Virgile, assemblés en centons, Francfort, 1546; mais cet ouvrage est de la femme du proconsul Adelphius.

PROBUS (Marcus-Aurélius-Valérius), empereur romain, naquit à Sirmium dans l'Illyrie, pays qui donna le jour aux empereurs Claude II et Aurélien. Probus fut élevé dès sa jeunesse aux premières dignités militaires. Son père avait été jardinier; mais s'étant mis dans la milice, il parvint au grade de tribun. Son fils obtint de l'empereur Valérien le même titre dès l'âge de vingt-deux ans. Plus il s'éloignait de sa jeunesse, plus son mérite augmentait. Vainqueur des Sarmates, il se signala successivement en Afrique, dans le Pont, sur le Rhin, près du Danube, du Nil, de l'Euphrate : il conquit l'Egypte pour Aurélien, et Tacite lui confia le commandement de l'Orient. Enfin, il parvint, de dignité en dignité, jusqu'au trône. Après la mort de l'empereur Tacite, en 276, Florence son frère vou-

lut se saisir du sceptre impérial; mais les troupes d'Orient le donnèrent à Probus, comme le prix de sa valeur, de son intégrité et de sa clémence. Reconnu par le sénat et par les provinces de l'empire, il marcha vers les Gaules, où les Francs, les Bourguignons, les Goths et les Vandales exerçaient les plus cruels brigandages. Il les défit dans plusieurs batailles, leur tua plus de 400,000 hommes, et les força à demander la paix et à payer un tribut. Vainqueur des Gaulois, il passa en Illyrie contre les Sarmates et leur enleva tout ce qu'ils avaient usurpé. Il défit ensuite les Blemmys, peuple féroce dans le voisinage de l'Égypte. La victoire qu'il remporta sur eux épouvanta tellement Varanane II, roi de Perse, qu'il lui envoya des ambassadeurs avec des présents, pour lui demander la paix. Ces ambassadeurs le rencontrèrent sur de hautes montagnes proches de la Perse, au milieu de ses soldats, mangeant des pois cuits depuis longtemps et du porc salé. Probus, sans se détourner, dit aux envoyés du roi de Perse, que « si leur maître ne faisait une » entière satisfaction aux Romains, il rendrait les » campagnes de la Perse aussi rases que sa tête » l'était. » Il ôta en même temps son bonnet, pour leur montrer une tête parfaitement chauve. Il les invita ensuite à manger avec lui s'ils avaient faim, sinon de se retirer. Varanane, toujours plus épouvanté, vint lui-même trouver Probus, qui lui accorda tout ce qu'il voulut. Les ennemis du dehors vaincus, il s'en éleva au dedans. Jules Saturnin, Proculus et Bonose se firent tous les trois proclamer empereurs, l'un à Alexandrie, l'autre à Cologne, et le troisième dans les Gaules; mais leur révolte n'eut point de suite. L'empire romain jouit d'une paix générale. Ce fut pendant cette paix que Probus orna ou rebâtit plus de soixante-dix villes. Il occupa ses soldats à divers travaux utiles, et donna une permission générale de planter des vignes dans les Gaules et dans l'Illyrie; ce qui n'avait point été permis universellement, depuis que Domitien avait marqué les endroits où il accordait d'en planter. Crevier le regarde comme le fondateur des vignes de Tokai, de Champagne, de Bourgogne, et ajoute : « Ce » prince eût été sans doute célébré par les buveurs, » si les buveurs étaient savants. » Probus faisait des préparatifs de guerre contre les Perses qui avaient repris les armes, lorsqu'il fut massacré par ses soldats, las des travaux qu'il leur faisait entreprendre, à Sirmich, en 282, à 50 ans, après avoir régné 6 ans et 4 mois. Le seul défaut de Probus fut de n'avoir pas su mêler prudemment la fermeté avec la douceur. Sa mort inspira des regrets par tout l'empire. « Grands Dieux, disait le peuple, que vous a fait la » république romaine, pour lui enlever un si bon » prince! »

PROBUS (M. Valérius), grammairien latin, dans le ^{II}^e siècle, composa plusieurs ouvrages, dont il ne nous reste que des fragments, publiés dans le *Corps des anciens grammairiens* de Putschius, 1605, in-4.

PROCACCI (Camille), peintre, né à Bologne en 1546, mort à Milan en 1626, reçut de son père Hercule, aussi peintre distingué, les premières leçons de son art, et en reçut en outre à Rome, si l'on en doit croire quelques-uns de ses historiens,

de Michel-Ange et de Raphaël. Mais ce fut surtout le Parmesan qu'il s'efforça d'imiter. Ce peintre avait un beau génie : il peignait avec une liberté surprenante. Ses draperies sont bien jetées, ses airs de tête sont admirables. Il donnait beaucoup d'expression et de mouvement à ses figures; son coloris est frais. Ses principaux ouvrages sont à Bologne, à Reggio et à Milan. — Son frère, Jules-César PROCACCI, né à Bologne en 1548, et mort à Milan en 1626, avait un coloris vigoureux, un goût de dessin sévère et très-correct. Son génie était grand, vif, et facile; il étudiait la nature. Sa réputation le fit nommer chef de l'académie de peinture à Milan. Il eut une école nombreuse, et acquit une fortune considérable. — CHARLES-ANTOINE, son frère, plus jeune que lui, quitta la musique pour la peinture. Son talent était le paysage; il réussissait principalement à peindre les fleurs et les fruits, et laissa un fils, HERCULE JEUNE, mort en 1676, âgé de 80 ans, qui s'adonna aussi à peindre des fleurs; mais Jules-César, son oncle, lui donna des leçons et étendit ses talents. Il fit beaucoup de tableaux d'histoire pour la ville de Turin.

PROCHITA ou PROCIDA (Jean de), principal auteur des *Vêpres Siciliennes*, ainsi nommé parce qu'il était seigneur de l'île de Prochita (Procita ou Procida), dans le royaume de Naples, naquit vers l'an 1225 et s'adonna d'abord à la médecine. Les succès qu'il obtint lui valurent la faveur de l'empereur Frédéric II et celle de son fils Conrad IV. Il eut beaucoup d'autorité dans la Sicile, sous le règne de Mainfroi, porta les armes en faveur de Conradin, compétiteur de Charles d'Anjou, et fut dépouillé de ses biens et de ses charges par ce prince devenu roi de Sicile, qui abusa, dit-on, de la femme de Procida. « Les Français, ajoute M. de Lalonde » (*Voyage d'Italie*, t. 6, p. 98), n'ont que trop » souvent donné prise en ce genre aux plaintes des » étrangers. » Animé par l'esprit de vengeance, et profitant du mécontentement que les Français avaient fait naître (*voy.* CHARLES de France, comte d'Anjou, et CONRADIN), il entreprit de faire révolter la Sicile contre ce prince, et de la réduire sous la puissance de Pierre, roi d'Aragon. Pour tramer ce complot plus secrètement, il se déguisa en cordelier l'an 1280, et après avoir parcouru toute la Sicile sous cet habit, il alla à Constantinople traiter avec Michel Paléologue, et en obtint un secours d'argent. Après avoir ourdi sa conspiration pendant deux ans, avec des soins infatigables, elle fut exécutée en 1282. (*Voy.* PIERRE d'ARAGON, et PHILIPPE III, roi de France.) Procida fut depuis le conseiller fidèle des princes aragonais qui se succédèrent en Sicile, et parvint à une vieillesse avancée. Voyez les *Eclaircissements sur les Vêpres Siciliennes* par Bréquigny, dans le *Magasin encyclopédique*, 4^e année, t. 2, p. 499-515. Procida est le personnage principal de la tragédie des *Vêpres Siciliennes* de M. Casimir Delavigne.

PROCLUS (saint), célèbre patriarche de Constantinople, disciple de saint Jean Chrysostome, s'opposa avec une force mêlée de douceur au progrès du nestorianisme, et contribua beaucoup par ses vertus au triomphe de la vérité. Il nous reste de

lui des *Homélies*, des *Épîtres*, entre lesquelles on distingue celle qui est adressée aux Arméniens sur la foi; et d'autres écrits en grec, publiés par Riccardi, Rome, 1650, in-4. On les trouve aussi dans la Bibliothèque des Pères. Son style est semé de pointes et d'antithèses. Cet illustre prélat mourut en 447, après 15 ans et 5 mois d'épiscopat. Saint Cyrille dit « que c'était un homme rempli de piété, » parfaitement versé dans la connaissance de la discipline ecclésiastique, et un observateur exact » des canons. »

PROCLUS (Eutychius), grammairien célèbre du II^e siècle, était de Sicca en Afrique. L'empereur Antonin, dont il avait été précepteur, le fit proconsul. Trébellius Pollion cite un livre de Proclus sur ce qu'il y avait de plus curieux dans les pays étrangers; mais cet ouvrage est perdu.

PROCLUS DIADOCUS, philosophe platonicien du V^e siècle, était natif de Lycie, ou, selon d'autres, de Constantinople. Il eut beaucoup de part à l'estime et à l'amitié de l'empereur Anastase. On dit que dans le temps que Vitalien assiégeait Constantinople, Proclus brûla ses vaisseaux avec de grands miroirs d'airain : c'est une fable sans fondement. Proclus mourut à Athènes vers l'an 487. Chacun sait qu'il écrivit contre la religion chrétienne. Il nous reste de lui des *Commentaires* sur quelques livres de Platon, et plusieurs autres ouvrages écrits en grec. Ils ont été imprimés à la suite de l'édition de *Jamblique*, Venise, 1497, in-fol. Allatius a donné : *Proclus in Ptolemæi Tetrabiblos*, grec et latin, Leyde, 1653, in-8. On trouve ses *Hymnes* dans le recueil de Maittaire. Proclus était un des plus fanatiques partisans du paganisme, et en même temps un de ceux qui, parmi les anciens philosophes, ont le plus clairement reconnu la création de la matière; il dit que la matière, qui est le sujet de toutes choses, est elle-même produite par l'auteur de toutes choses. Il attribue le même sentiment à Platon, qui s'en explique en effet fort distinctement; et dans son commentaire sur le *Timée*, Proclus appelle Dieu l'Auteur ineffable de la matière. (Voy. HIEROCLES.) Marinus de Naples a écrit sa *Vie*, dont M. Boissonnade a donné une savante édition en 1814, in-8. Les divers ouvrages de Proclus ont été réunis et publiés par M. Victor Cousin avec des commentaires, sous ce titre : *Procli philosophi platonici opera è cod. MSS. Bibliothecæ regię Parisiensis*, etc., Paris, 1820-27, 6 vol. in-8. A ces volumes il faut joindre celui qu'on doit aux recherches de M. Boissonnade, Leipsig, 1820, sous le titre d'*Extraits des scolies de Proclus sur le Cratyle de Platon*.

PROCOPE (saint) était né à Jérusalem; mais il se retira à Bethsan, autrement appelée Scythopolis, où il fut ordonné lecteur et exorciste. Il fut aussi chargé d'expliquer la langue grecque en syro-chaldaïque. C'était, au rapport de l'auteur de ses actes, un homme d'une vertu sublime, qui avait toujours vécu dans une chasteté perpétuelle, dans la patience et dans la pratique des plus grandes austérités. Il possédait parfaitement les sciences des Grecs, mais il était encore plus versé dans la connaissance des saintes Ecritures, dont il nourrissait et fortifiait son âme. Les édits de Dioclétien contre le christianisme

étant arrivés en Palestine au mois d'avril de l'année 305, Procope fut le premier des fidèles du pays qui versa son sang pour Jésus-Christ. Il fut arrêté à Bethsan et conduit à Césarée avec plusieurs autres chrétiens, où ayant refusé de sacrifier aux empereurs, se disant dieux, le gouverneur le condamna à être décapité. Saint Procope est honoré chez les Grecs avec le titre de *grand martyr*. Eusèbe a écrit les *Actes* de son martyre, et a été témoin oculaire de tout ce qu'il y rapporte.

PROCOPE, empereur d'Orient, d'une famille illustre de Cilicie et parent de l'empereur Julien, était d'un caractère sombre, inquiet, ardent et ambitieux. Après avoir rendu des services à l'état sous Julien et sous Jovien, il se retira chez les barbares de la Chersonèse Taurique jusqu'au règne de Valens, époque à laquelle il vint se cacher à Chalcédoine. Cet empereur étant parti pour la Syrie, Procope se rendit à Constantinople, et se fit déclarer empereur le 28 septembre 365. Il marcha ensuite contre Valens. Le succès de ses armes fut si rapide, que ce prince aurait abdiqué l'empire, si ses amis ne l'en avaient détourné. L'année suivante, les choses changèrent de face. Procope fut défait dans une campagne de Phrygie, nommée *Salutaire*; et ayant été abandonné par ses soldats, il fut conduit à Valens, qui lui fit trancher la tête à la fin de mai 366. Il n'était âgé que de 52 ans.

PROCOPE, *Procopius*, fameux historien grec, fut longtemps professeur d'éloquence à Césarée, où il naquit au commencement du VI^e siècle. Il alla à Constantinople, où il gagna la confiance de Bélisaire, qui le prit pour son secrétaire, et le mena avec lui lorsqu'il était à la tête des troupes en Asie, en Afrique et en Italie. Justinien l'honora du titre d'*illustre* et lui donna la place de préfet de Constantinople. Il mourut vers la fin du règne de ce prince. Nous avons de lui : une *Histoire* en huit livres. Les deux premiers contiennent la guerre des Perses, depuis la fin du règne d'Arcadius jusqu'à la 55^e année du règne de Justinien. Les deux suivants décrivent la guerre des Vandales, depuis l'irruption de ces peuples dans l'Afrique en 535, jusqu'à l'an 545, qu'ils furent entièrement soumis aux Romains. Dans les quatre derniers, il raconte les guerres d'Italie contre les Ostrogoths, jusqu'à la mort de Taïas, leur dernier roi (487-522). Cette histoire est pleine de faits curieux et vrais. Le caractère des nations barbares qui inondèrent l'empire romain y est bien peint. Le style de Procope, sans être toujours pur, ne manque pas d'élégance. *Histoire secrète*. Ce sont des Anecdotes pour servir à la grande histoire. Procope, qui avait dit dans celle-ci tant de bien de Justinien et de Bélisaire, les couvre d'opprobres dans celle-là : c'est une satire dictée par la noirceur; et, quoique la méchanceté puisse dire vrai, cet ouvrage renferme des faits si atroces, qu'il est difficile d'y ajouter foi. L'impératrice Théodora y est surtout traitée d'une manière si affreuse, que les éditeurs de ces anecdotes se sont crus obligés d'en omettre plusieurs traits. Le P. Maltret, jésuite, qui dirigea, en 1662 et 1663, l'édition des ouvrages de Procope, donnée au Louvre en 2 vol. in-folio, grec et latin, en retrancha sagement plu-

sieurs passages; mais La Monnoye les a publiés dans le 1^{er} volume du *Menagiana*. Nous avons diverses traductions latines de l'*Histoire* de Procope, et une en français par le président Cousin. Procope est encore auteur d'un *Traité des édifices*, qu'on trouve dans l'édition du Louvre. Marmontel a voulu prouver, à la tête de son *Bélisaire*, que l'*Histoire secrète* n'est point de Procope; mais ses preuves n'ont pas eu l'approbation des savants. Martin Fumée a traduit l'*Histoire* de Procope et son *Traité des édifices*, Paris, 1587, in-fol. On trouve aussi plusieurs morceaux de cet historien dans l'*Histoire de Constantinople* par le président Cousin, Paris, 1672, in-4 et in-12.

PROCOPE de GAZA, rhéteur et sophiste grec, vers l'an 560, a composé : une *Chaîne des Pères grecs et latins sur l'Octateuque*, c'est-à-dire les premiers livres de la Bible; elle parut en latin, Zurich, 1555, in-fol.; cette version est peu estimée; des *Commentaires* sur les Livres des Rois et sur les Paralipomènes, que Meursius a publiés en grec et en latin, Leyde, 1620, in-4; des *Commentaires* sur Isaïe, imprimés en grec et en latin, Paris, 1580, in-fol., dans lesquels il ne s'attache pas assez au sens littéral, et est diffus.

PROCOPE-RASE ou le RASÉ. C'était un gentilhomme bohémien qui, après avoir voyagé en Allemagne, en France, en Italie, en Espagne et dans la Terre-Sainte, reçut la tonsure, ce qui lui fit donner le nom de *Rase* ou de *Rasé*. Il fut même ordonné prêtre; mais, dégoûté de l'état ecclésiastique, qu'il déshonorait par ses vices et ses erreurs, il s'attacha à Zisca, chef des hussites, qui eut pour lui une confiance toute particulière. Il succéda à cet aventurier en 1424, fit de grands ravages dans la Moravie, dans l'Autriche, dans le Brandebourg, la Silésie et la Saxe; se rendit maître de plusieurs places, et d'une grande partie de la Bohême. Sigismond, l'ayant vainement combattu, crut que ses négociations seraient plus heureuses que ses armes: il eut une entrevue avec Procope, qui lui demanda beaucoup, et n'obtint rien. Ce rebelle, déterminé à continuer la guerre, écrivit une longue lettre en mauvais latin, pour solliciter les princes chrétiens d'envoyer au concile de Bâle, indiqué en 1431, leurs évêques et leurs docteurs, pour disputer avec les docteurs des hussites, à condition de ne prendre pour fondement de leurs disputes que le texte seul de l'Écriture: moyen sûr d'engendrer et de propager toutes sortes d'erreurs, en substituant des explications arbitraires à l'autorité de la tradition des saints Pères et de l'Eglise catholique. Il écrivit une autre lettre à l'empereur Sigismond, le 22 mai 1432, pour l'engager à se trouver au concile de Bâle. Procope se rendit au concile avec ses fauteurs, au commencement de 1435; mais voyant que les affaires ne tournaient pas selon ses desirs, il en repartit fort irrité, et continua ses courses et ses ravages. Procope mourut en 1454, des blessures qu'il avait reçues dans un combat. Ses deux *Lettres* se trouvent dans le dernier volume de la grande *Collection des Pères Martène et Durand*. — Il ne faut pas le confondre avec PROCOPE, surnommé *le Petit*, chef d'une partie de l'armée des

hussites, qui accompagna Procope le Rasé, et fut tué en 1454, dans la même action où cet aventurier fut blessé à mort.

PROCOPE-COUTEAU (Michel COLTELLI, plus connu sous le nom de), médecin de Paris, sa patrie, naquit en 1684. Il était fils de François Procope, noble palermitain, qui, se trouvant sans fortune, vint à Paris, et le premier établit en France un café où se réunirent bientôt les novellistes et les littérateurs, et qui fut connu sous le nom de *Café Procope*. Michel Couteau avait été ecclésiastique avant de se consacrer à la médecine, que la frivolité et les plaisirs ne lui permirent guère de pratiquer. Il mourut à Chaillot en 1735. Un esprit vif, un caractère complaisant, faisaient oublier qu'il était petit, laid et bossu. On a de lui beaucoup de poésies fugitives, répandues dans différents recueils. Il a donné comme médecin: l'*Analyse du Système de la trituration de M. Hecquet*, 1712, in-12: il y attaque assez lestement ce médecin célèbre, dont il n'avait pas à beaucoup près les connaissances et le jugement; l'*Art de faire des garçons*, in-12; ouvrage frivole et indigne d'un physicien instruit. Il a aussi écrit des comédies ou des farces, telles que la *Gageure*, avec Lagrange, 1741; *Arlequin Balourd*, comédie en cinq actes, et en prose, jouée à Londres, en 1719, etc.

PROCOPIUS-ANTHEMIUS. Voy. ANTHÉMIUS.

PROCULEIUS, chevalier romain, ami de l'empereur Auguste, se signala par sa tendresse envers ses parents. Après la mort de son père, il avait partagé également l'héritage avec ses deux frères, Muréna et Scipion; mais ils furent totalement dépouillés par la guerre civile. Proculéius, pour les soulager dans leur malheur, partagea une seconde fois les biens qui lui étaient échus. Horace l'a célébré dans sa belle Ode *Nullus argento color est*.

Vivit extento Proculéius ævo.

Notus in fratres animi paterni.

PROCLUS (Titius-Ælius), né à Albenga, ville de la côte de Gènes, homme fâcheux par son audace et son courage, avait acquis de grandes richesses dans le vil métier de pirate. Il servit avec distinction dans les conquêtes d'Aurélien et de Probus. Son ambition lui fit prendre le titre d'empereur, l'an 280, à la sollicitation de sa femme Viturgie et des Lyonnais. Le prétexte de sa révolte fut qu'on l'avait salué du nom de *César* dans un divertissement, et que Probus ne lui pardonnerait pas d'avoir souffert cette flatterie. Cet empereur marcha en effet contre lui. Proculus fut trahi par les Francs, auxquels il s'était confié, et fut livré à l'empereur, qui lui fit subir à Cologne le dernier supplice. Ce rebelle était adonné aux femmes et livré à la débauche la plus outrée.

PRODICUS, sophiste et rhéteur de l'île de Céos, vers 596 avant J.-C., disciple de Protagoras, int maître d'Euripide, de Socrate, de Thémistocle et d'Isocrate. Il enseigna publiquement l'éloquence à Athènes, quoiqu'il y résidât en qualité d'ambassadeur de sa patrie. Une cupidité sordide le faisait aller de ville en ville, pour y étaler son éloquence, et mettre à contribution ses nombreux élèves. Ca

charlatan amassa de l'argent, et acquit de la gloire. Thèbes, Larédémone, lui rendirent des honneurs distingués. Prodicius avait ses pièces d'éclat comme les baladins de profession. Les anciens ont beaucoup parlé de sa *Harangue à 50 dragmes*, parce que personne ne pouvait y assister qu'en payant cette somme. Les Athéniens le firent mourir comme corrupteur de la jeunesse. Il eut le secret pendant quelques années d'échapper à ses ennemis; mais Aristophane l'ayant tourné en ridicule dans les *Nuées* et les *Oiseaux*, il fut enfin traduit devant la justice et condamné à boire la ciguë.

PRODICIUS, chef des hérétiques appelés *Adamites*, se fit connaître dans le *x^e* siècle par ses extravagances. La principale, et celle qui a donné le nom d'*adamites* à ses sectateurs, fut que l'homme devait être nu; du moins dans la prière, parce qu'Adam avait toujours été tel dans le temps d'innocence. (*Voy. PICARD.*) L'abus que les hérétiques ont fait dans tous les temps de la sainte Ecriture, quand ils ont voulu en être les seuls interprètes, prouve la nécessité d'un tribunal suprême pour l'expliquer, et montre de plus, contre ceux qui en conseillent la lecture à tout le monde, que ce livre divin peut devenir une source d'erreurs dans les esprits faibles ou corrompus. Gerson remarque que c'est de là « que sont venues les erreurs des béguards, des pauvres de Lyon et de tous leurs semblables, dont il y a beaucoup de laïcs qui font une traduction de la Bible dans leur langue vulgaire, au grand préjudice et scandale de la vérité catholique. C'est ce qu'on a proposé de retrancher par le projet de réformation. » *Tractat. de comm. laïc. sub utraque specie.* « C'est, dit-il » ailleurs, une chose trop périlleuse que de donner » aux hommes simples qui ne sont pas savants les » livres de la sainte Ecriture traduits en français, » parce qu'ils peuvent, en les expliquant mal, » tomber d'abord dans des erreurs; ils doivent » écouter cette parole dans la bouche des prédicateurs, autrement on prêcherait en vain. » *Serm. de Nativ. Dom.* Il se fonde sur la réflexion suivante : « Comme on peut tirer quelque bien d'une bonne » et fidèle version de la Bible en français, si le lecteur l'entend avec sobriété, au contraire il arrivera des erreurs et des maux innombrables si elle est mal traduite ou expliquée avec présomption, en rejetant les sens et les explications des saints docteurs. » *Serm. contra adulat. Voy. ALGASIE, ARUNDEL, EUSTOCHUM, HARNEY, MALLET, MARCELLE.*

PROENESTINUS. *Voy. PRENESTINUS.*

PROPOSITIVUS. *Voy. PREPOSITIVUS.*

PROGNE, fille de Pandion roi d'Athènes, et sœur de Philomèle, épousa Térée roi de Thrace dont elle eut un fils nommé *Itys*. Elle fut métamorphosée en hirondelle, Philomèle en rossignol, et *Itys* en faisane. *Voy. Térée.*

PROMETHEE, fils de Japet et de Clymène, et frère d'Epiméthée. (*Voy. ce nom.*) Ce fut lui qui forma les premiers hommes de terre et d'eau. Il monta au ciel avec le secours de Pallas, et y déroba du feu pour les animer. Jupiter, irrité de ce vol, ordonna à Vulcain de l'attacher sur le mont

Caucase, où un vautour mangeait son foie à mesure qu'il renaissait : supplice symbolique qui exprime les remords rongeurs, les agitations et les tourments intérieurs des méchants. (*Voy. Tithyus.*) Des savants tirent de l'histoire plusieurs conjectures sur l'origine de cette fable. Le docte Bochart, en particulier (dans son *Phaleg.*, livre 1^{er}, chap. 2), s'efforce de prouver que Prométhée est le même que Magog, fils de Japhet, dont il est parlé chap. 10 de la Genèse; mais ce Magog est si peu caractérisé, qu'il est difficile de lui trouver les rapports propres à constater cette identité.

PRONAPIDE d'Athènes, ancien poète grec, qui, selon Diodore de Sicile, dit-on, fut le maître d'Homère. Ce fut lui qui commença à écrire de gauche à droite, au lieu que les Grecs écrivaient avant lui de droite à gauche, à la manière des Orientaux. On a attribué à ce poète une production en vers intitulée : *Le premier monde.*

**** PRONY** (Gaspard-Claire-François-Marie RICHE, baron de), célèbre ingénieur, né en 1755 à Chamelet dans le Lyonnais, fut admis en 1776 à l'école des ponts-et-chaussées, et y remporta plusieurs prix. Nommé sous-ingénieur en 1780, après en avoir rempli les fonctions dans différentes généralités, il fut appelé à Paris pour seconder Perronet et Chezy, trop avancés en âge pour suffire à leurs nombreux travaux. Un *Mémoire* sur la poussée des voûtes, dans lequel il réfuta solidement les injustes critiques du pont de Neuilly (*Voy. PERRONET*), lui mérita l'estime des savants, entre autres de Monge, qui voulut devenir son maître dans les parties les plus élevées de l'analyse. En 1788, il concourut, avec Perronet, à la restauration du port de Dunkerque, et en 1787 à la construction du pont Louis XVI. Il fut, en 1791, nommé ingénieur en chef à Perpignan; mais il désirait ne pas s'éloigner de Paris, et ses amis vinrent à bout de l'y fixer en le faisant nommer directeur du cadastre général qui venait d'être décrété par l'assemblée constituante. Peu de temps après il fut chargé de dresser, d'après le nouveau système métrique, des tables logarithmiques et trigonométriques adaptées aux services de l'astronomie et de la géodésie. Ce travail gigantesque, pour lequel la vie d'un homme eût été insuffisante, il le termina, grâce à l'application ingénieuse de la division du travail, dans l'espace de quelques années, et les 17 vol. in-fol. qui renferment ses calculs, déposés à l'observatoire, sont utilement consultés. A la création de l'école polytechnique en 1794, il fut chargé d'y professer la mécanique, et il y donna le modèle de cette clarté d'exposition qui depuis a tant contribué à populariser les sciences. L'institut, lors de sa formation, s'empressa de l'admettre au nombre de ses membres. Bonaparte, à son retour d'Italie, voulut connaître Prony, et lui témoigna le désir de l'emmener en Egypte; mais Prony ne voulut pas courir les chances de cette expédition aventureuse, et le vainqueur de l'Italie, devenu maître de la France, ne lui pardonna pas son refus, il l'employa souvent, mais ne lui donna jamais aucune marque de faveur. En 1798, il remplaça Chezy (*voy. ce nom*, II, 398) comme directeur général

des ponts-et-chaussées. De 1805 à 1812, il fut envoyé trois fois en Italie, où il eut à s'occuper successivement de régulariser le cours du Pô, d'améliorer le port de Gênes et le Golfe de la Spezzia, puis les ports d'Ancône, de Venise, de Pola, et enfin de l'assainissement des marais Pontins. A la restauration Prony, à qui l'âge commençait à rendre pénibles les fonctions de professeur, échangea sa chaire contre la place d'examineur à l'école polytechnique. Il fut fait en même temps officier de la légion d'honneur et chevalier de St.-Michel. Chargé de différents travaux importants dans plusieurs parties du royaume, les projets qu'il présenta en 1827 pour régulariser le cours du Rhône furent récompensés par le titre de baron. La révolution de 1850 ne changea rien à la position qu'il devait à ses talents, il fut fait pair en 1855 et mourut à Paris, le 29 juillet 1859. Il était membre des principales académies et sociétés scientifiques de l'Europe. Indépendamment d'un grand nombre de *Mémoires* dans les recueils de ces académies ou dans les journaux, on lui doit : *Nouvelle architecture hydraulique*, 1790-96, 2 vol. gr. in-4; *Mécanique philosophique, ou analyse raisonnée des diverses parties de la science de l'équilibre et du mouvement*, 1800, in-4; cet ouvrage imprimé dans le *Journal de l'école polytechnique*, a été tiré à part; *Analyse de l'exposition du système du monde par Laplace*, 1801, in-8; *Recherches sur la poussée des terres*, 1802, in-4; *Recherches physico-mécaniques sur la théorie des eaux courantes*, 1804, in-4; *Cours de mécanique concernant les corps solides*, 1815, 2 vol. in-4; *Description hydrographique et historique des marais Pontins, etc.*, 1822-25, in-4, et atlas de 95 pl. in-fol. L'opinion des Romains sur cet important ouvrage s'est manifestée d'une manière bien honorable dans une lettre adressée à Prony par le pape Léon XII, avec une médaille d'or. *Nouvelle méthode de nivellement trigonométrique*, 1825, in-4; *Résumé de la théorie et des formules relatives au mouvement de l'eau dans les tuyaux et les canaux*, Paris, 1825, in-4; *Note sur les moyens de perfectionner le compas de réduction, en donnant à son usage plus d'étendue et plus de précision*, 1855, in-8. L'Eloge de Prony a été prononcé à la chambre des pairs, par M. Charles Dupin (2 avril 1840). M. Robert a été son successeur à l'académie des sciences.

PROPERCE (Sextius-Anrelius-Propertius), poète latin, naquit l'an 52 avant J.-C., à Mevania, ville d'Ombrie, aujourd'hui Bevagna, dans le duché de Spolette, et mourut douze ans avant J.-C. Son père, chevalier romain, avait été mis à mort par ordre d'Auguste, pour avoir suivi le parti d'Antoine pendant le triumvirat. Le fils vint à Rome, et son talent pour la poésie lui mérita la protection de l'empereur, et l'estime de Mécène et de Cornélius Gallus. Ovide, Tibulle, Bassus, et les autres beaux esprits de son temps, se firent un honneur et un plaisir d'être lié avec lui. Il nous reste de Propertius quatre livres d'*Élégies*. Une dame, appelée *Hostia* ou *Hostilia*, à laquelle il donne le nom de *Cynthia*, et qui possédait son cœur, est le sujet de ses plaintes amoureuses. Ce poète manie très-

heureusement la fable. Il a su allier la pureté de l'expression à la délicatesse du sentiment. Ses *Élégies* accompagnent ordinairement celles de Catulle (*voy. ce nom*), et méritent le même reproche de licence. Elles ont cependant été imprimées séparément dès le x^e siècle. Les bibliographes en citent une édition in-4 qu'ils croient sortie des presses de Th. Ferrand, imprimeur à Brescia, vers 1475. L'édition de Bologne, 1487, in-fol., est accompagnée du comment. de Ph. Beroald. Les meilleures sont celles d'Amsterdam, 1702 ou 1727, in-4, de Padoue, avec les notes de Vulpi, 1755, 2 vol. in-4; les *élégies* de Propertius ont été traduites en prose par de Lonchamps (*voy. ce nom*, v, 285) et en vers par Denne-Baron, 2^e édit., 1825; par Mollevaut, 2^e édit., 1821, gr. in-18, etc.

PROPERTIA de ROSSI florissait à Bologne sous le pontificat de Clément VII; elle s'adonna particulièrement à la sculpture et décora la façade de l'église de Ste.-Pétrone de plusieurs statues de marbre, qui lui méritèrent les éloges des connaisseurs. La sculpture n'était point son seul talent, elle possédait tous ceux qui ont rapport au dessin : elle peignit quelques tableaux, et grava plusieurs morceaux sur le cuivre.

* PROPIAC (Catherine-Joseph-Ferdinand GERARD de), traducteur et compilateur infatigable, né vers 1760 à Dijon d'une famille noble, entra fort jeune au service en qualité d'officier. Il émigra en 1791, servit dans l'armée des princes, habita longtemps Hambourg, et retourna en France après le 18 brumaire. Il obtint peu de temps après l'emploi d'archiviste du département de la Seine. Ces fonctions lui laissant beaucoup de loisir, il travailla pour le théâtre de la Gaité, et pendant 20 ans il fit la musique de la plupart des mélodrames qui y furent joués. En même temps il travaillait aussi pour les libraires, et donna successivement un grand nombre de traductions de livres élémentaires et d'abrégés, très-superficiels, qui ne sont pas toujours exempts de reproches relativement à la morale et à la vérité de l'histoire. Il mourut le 1^{er} novembre 1823. Outre quelques traductions de l'allemand, on a de lui : *Plutarque ou Abrégé des hommes illustres de ce célèbre écrivain, avec des leçons explicatives, etc.*, 1805, 2 vol. in-12, 4^e édition, 1825; *Histoire de France*, 1807, 2 vol. in-12, fig., 5^e édit., 1822; *Histoire d'Angleterre*, 1818, 2 vol. in-12, fig., 2^e édit., 1825; *Histoire sainte*, 1810, 2 vol. in-12; le *Plutarque des jeunes demoiselles, ou Abrégé des vies des femmes illustres*, 1810, in-12, fig., 5^e édit., 1821, 2 vol. in-12; *Beautés de l'histoire sainte*, 5^e édition, 1825, in-12; le *Plutarque français*, 1815, 2 vol. in-12, 2^e édit., 1825; *Beautés de l'histoire militaire ancienne et moderne*, 1814, in-12; *Beautés de l'histoire de la Suisse*, 1817, in-12, 2^e édit., 1825; *Dictionnaire d'émulation*, Paris, 1820, in-12; les *Merveilles du monde, ou les plus beaux ouvrages de la nature et des hommes répandus sur toute la surface de la terre*, 1820, 2 vol. in-12, 2^e édit., 1825. Cet ouvrage est traduit de l'anglais. *Petit Tableau de Paris et des Français aux principales époques de la monarchie*, reproduit l'année suivante sous le titre de *Beautés historiques de la ville de Paris*, 1821,

2 vol. in-12; le *Laharpe de la jeunesse*, 1822, 4 vol. in-12; *Beautés de la morale chrétienne*; *Beautés de l'histoire du Pérou*, etc., Paris, 1825, in-12.

PROPTÉIDES, filles qui soutenaient que Vénus n'était pas déesse. Pour les punir, elle leur fit perdre toute honte et toute pudeur, sans considérer que cette perte les rapprochait de sa divinité; elles furent changées en rochers, expression de la stupeur et de la dureté que produit la luxure.

PROSE, divinité du paganisme assez inconnue. On dit qu'elle présidait aux accouchements. *Prosa*, mot latin fort ancien, signifie droit : de là vient *Prose*, en latin *recta oratio*, discours uni; c'est le contraire de la Poésie, qu'on appelle en latin *versa oratio*, discours tourné, et de là vient le mot de vers.

PROSERPINE, fille de Jupiter et de Cérès, fut enlevée par Pluton, pendant qu'elle cueillait des fleurs dans les campagnes de la Sicile. Cérès, sa mère, s'en plaignit à Jupiter, qui lui permit de la ramener des enfers, pourvu qu'elle n'y eût rien mangé. Mais Proserpine y avait goûté quelques grains de grenade : ainsi elle demeura dans l'empire infernal, en qualité d'épouse de Pluton, et de reine de ces lieux ténébreux. Cérès obtint depuis de Jupiter que sa fille passerait six mois dans les enfers avec Pluton, et les six autres mois sur la terre avec sa mère. On croit que c'est la même déesse appelée Diane sur la terre, la lune dans le ciel, Hécate dans les enfers.

PROSPER (saint) naquit dans l'Aquitaine au commencement du ^{ve} siècle. Il passa sa jeunesse dans les plaisirs et la débauche; mais les malheurs dont les peuples étaient accablés par les ravages des barbares lui firent ouvrir les yeux. Après avoir expié les fautes de sa vie passée, par ses larmes et par ses austérités, il voulut engager les peuples à l'imiter dans sa pénitence. Il se nourrit des livres de saint Augustin, auquel il s'unit pour la défense de la grâce contre les semi-pélagiens. Lorsque ces hérétiques répandirent leurs erreurs dans les Gaules, Prosper les dénonça à cet illustre évêque. Après la mort du maître, le disciple n'en fut pas moins ardent à défendre sa doctrine. Il refusa les prêtres de Marseille et Cassien. (*Voy.* CASSIEN, Jean). Ses écrits ayant excité quelques rumeurs, il alla à Rome avec un pieux laïque, nommé *Hilaire*, pour porter de concert leurs plaintes au pape. Célestin était sur la chaire de St-Pierre; il écrivit en leur faveur aux évêques des Gaules. Saint Léon, successeur de Célestin, ne témoigna pas moins d'estime à Prosper; il le fit venir à Rome, le fit son secrétaire, et se servit de lui dans les affaires les plus importantes. Ce saint vivait encore, selon la Chronique de Marcellin, en 465, mais on ignore en quelle année il mourut, et s'il était évêque ou laïque. La plus commune opinion est qu'il n'était point engagé dans le ministère ecclésiastique. Les écrits qui nous restent de saint Prosper sont : une *Lettre à saint Augustin* et une à *Rufin*; le *Poème contre les ingrats*. Il donne cette dénomination aux pélagiens et semi-pélagiens qu'il regarde comme des ingrats envers la grâce de J.-C. Deux *Epigrammes*, contre un censeur de saint Augustin; cent seize autres *Epigrammes*, avec une préface; la *Réponse aux objections de Vincent*; le

Livre sur la grâce et le libre arbitre, contre le Colporteur, c'est-à-dire Cassien; le *Commentaire sur les psaumes*, qui n'est qu'un abrégé de celui de saint Augustin; nous n'en avons qu'une partie; le Recueil de 592 *Sentences tirées des ouvrages de saint Augustin*, en prose, et traduites en vers latins; deux *Chroniques*, l'une depuis l'origine du monde jusqu'à l'an 455, publiée par le père Labbe, dans sa Bibliothèque des manuscrits; l'autre, nommée *Chronique consulaire*, publiée par Du Chesne dans le 1^{er} vol. des Historiens de France. On a attribué à saint Prosper les *Livres de la vocation des gentils*, qui appartiennent avec plus de vraisemblance à saint Léon (*voy.* ce nom et ANTHELM, et les art. suivants), ainsi que d'autres ouvrages qui ne sont pas de lui. Cet illustre défenseur de la grâce a réuni le rare talent d'écrire avec élégance en vers et en prose. Ses poésies ont de la douceur, de l'onction et du feu. La diction en est pure et le tour aisé. S'il n'y a point répandu certains agréments, comme les poètes profanes, c'est qu'il ne cherchait qu'à édifier et non à plaire; la matière d'ailleurs ne le permettait pas. Ses ouvrages en prose sont d'un style concis, nerveux, naturel, sans affectation ni de termes ni de figures. Dans l'un et dans l'autre genre d'écrire, il traite son sujet avec beaucoup de force et de netteté. La meilleure édition de ses *Oeuvres* est celle de Paris, 1711, in-fol., par Mangeant. Jean Salinas en a publié une partie avec des notes, à Rome en 1752, in-8. Ses *Oeuvres sur la grâce* ont été insérées par le savant prélat Foggini (*voy.* ce nom, m, 365), dans le tome trois de sa collection des écrits des SS. Pères latins sur cette matière; et elles ont été traduites en français par Lequeux, 1762, in-12. Le Maître de Sacy a donné une traduction en vers français de son *Poème contre les ingrats*, Paris, 1646, in-12.

PROSPER (saint), évêque d'Orléans, se signala par ses vertus et ses lumières. Il était contemporain de saint Prosper d'Aquitaine; il succéda vers l'an 454 à saint Aignan, sur le siège d'Orléans. Quelques auteurs l'ont pris, mais sans fondement, pour l'évêque de ce nom qui assista aux conciles qui se tinrent à Vaison et à Carpentras dans le sixième siècle. On ignore en quelle année il mourut. Il est nommé dans le *Martyrologe* le 29 juillet.

PROSPER, écrivain ecclésiastique du ^{ve} siècle, qui, pour éviter la persécution des Vandales, avait passé d'Afrique, sa patrie, en Italie. Quelques critiques prétendent que c'est ce Prosper qui est auteur du *Traité de la vocation des gentils*, et de l'*Épître à la vierge-Démétride*, dans l'*Appendix augustini*, Anvers, 1705, in-fol. Quelques-uns lui attribuent aussi l'ouvrage intitulé : *De Prædicationibus et promissionibus Dei*, qui se trouve dans la collection des ouvrages de saint Prosper d'Aquitaine. C'est une explication de plusieurs prophéties relatives au Sauveur, à l'Antechrist, etc.; mais plusieurs savants ne regardent pas la distinction de Prosper l'Africain et de Prosper d'Aquitaine comme suffisamment fondée. — Quelques-uns distinguent un PROSPER TYRO, de qui on a une Chronique appelée en latin *Chronicon pithæenum et imperatorium*, dont

Henri Noris a corrigé les erreurs dans l'*Histoire pélagienne*, tome II, chapitre 15. D'autres croient que cette chronique est la même que celle de saint Prosper d'Aquitaine, mais falsifiée par un pélagien.

PROSPER ALPINI. Voy. ALPINI.

PROSPER MARCHAND. Voy. MARCHAND.

PROST (Jean-Claude), surnommé le *capitaine Lacuson*, né à Longchaumois près de St.-Claude, entra au service de l'Espagne, et de 1655 à 1659 fit dans sa province la guerre de partisan. La terreur qu'il avait inspirée aux habitants de la Bresse était si grande qu'on le redoutait comme la fièvre si commune dans cette contrée, et que dans une oraison, qui s'est perpétuée jusqu'à nous, ils demandaient à Dieu de les préserver de ces deux fléaux, Lacuson et la fièvre. On lui attribuait les crimes les plus atroces, et la tradition dépose encore contre lui. Mais le parlement de Dole, après une enquête sur sa conduite, le justifia de tous les attentats qu'on lui imputait. Lacuson défendit successivement contre les armées de Louis XIV les principaux châteaux du premier plateau du Jura. Sa principale demeure était le manoir de Saint-Laurent-la-Roche, près de Lons-le-Saunier, dont les ruines dominent les vastes plaines de la Bresse et le duché de Bourgogne. C'est de là qu'il partait pour s'emparer des convois faiblement escortés, et pour rançonner les petites villes environnantes. On remarque encore à Cuiseaux, sur l'un des panneaux de la boiserie en chêne de l'église paroissiale, un renard dans une chaire prêchant des poules qui ouvrent un large bec : les habitants de ce lieu voulurent rappeler par cette allégorie qu'un soldat de Lacuson, déguisé en capucin, entra dans cette ville et y introduisit par surprise ses camarades qui la pillèrent. Cet aventurier mourut au siège de Milan dans les rangs espagnols.

PROST DE ROYER (Antoine-François), avocat et ancien lieutenant-général de police de Lyon, né dans cette ville le 5 septembre 1729, s'acquitta de cette place avec beaucoup de zèle et d'intelligence. Il ne remplit pas avec moins d'honneur les fonctions d'administrateur des hôpitaux, d'échevin, de président du tribunal de commerce, de lieutenant provincial des monnaies. A des talents et des connaissances étendues qui le rendaient propre à tous les emplois, il joignait une âme généreuse et un cœur sensible. Il était de son temps le seul homme à Lyon qui connût le droit public. Après avoir mérité l'estime de ses concitoyens par ses vertus et son dévouement à leurs intérêts, il mourut dans l'indigence le 21 septembre 1784. On a de lui une *Lettre à M. l'archevêque de Lyon sur le prêt à intérêt*, 1765, in-8; un *Mémoire* estimable sur les hôpitaux, et un autre sur la conservation des enfants trouvés, 1778, in-8; une *lettre* sur l'administration de la municipalité de Lyon, remplie de vues grandes et utiles, 1765, in-12; un *Mémoire* très-bien écrit sur l'allaitement des enfants et l'établissement des bureaux de nourrices. Il avait entrepris une nouvelle édition entièrement refondue du *Dictionnaire des arrêts*, de Brillion, 1778, in-8; mais il n'a publié que les quatre premiers volumes de cet important ouvrage; le cinquième allait paraître lorsque Prost

de Royer mourut. Son *Eloge*, par Barou du Soleil, a été imprimé, 1785, in-8. On a son portrait gravé par Boily.

PROTADE (saint). Voy. PROTHADE.

PROTAGORAS, célèbre sophiste grec, naquit vers l'an 488 avant J.-C., à Abdère, et exerça d'abord le métier de crocheteur. Démocrite l'ayant rencontré chargé de fagots arrangés dans un équilibre géométrique, conçut une idée avantageuse de son esprit et le mit au nombre de ses disciples. Protagoras, tiré de la misère, ouvrit bientôt son cœur à un orgueil insupportable. Il osa attaquer la Divinité, et nia l'existence d'un être suprême, ou du moins la mit en problème. Ses écrits impies furent condamnés aux flammes par les magistrats d'Athènes, qui chassèrent l'auteur comme une peste publique, persuadés qu'une bête féroce est moins à craindre qu'un homme sans religion. Le blasphémateur parcourut alors les îles de la Méditerranée, et mourut en allant en Sicile, dans un âge très-avancé, vers l'an 400 avant J.-C. Il fut, dit-on, le premier qui déshonora la philosophie, en donnant ses leçons pour de l'argent. Il trouva un imitateur dans Prodicus, aussi sophiste, qui fut son élève. Protagoras amassa de grandes richesses. Il écrivit un *Traité de la Nature* : le précis de la doctrine de ce philosophe se trouve dans le *Théétète* de Platon. Protagoras avait l'esprit moins solide que subtil. Il raisonnait ou plutôt il déraisonnait en dilemme. Il s'appliquait de préférence à fournir des arguments captieux, pour faire gagner une mauvaise cause : on lui a quelquefois comparé Bayle, et il y a quelques rapports entre ces deux sophistes et sceptiques. Une de ses opinions était que l'âme n'était pas différente des sens, et que tout ce qu'ils représentaient était véritable.

PROTAIN (Jean-Constantin), peintre, né à Paris en 1769, élève de Chalgrin, fut en 1794 nommé professeur de dessin à l'école des mines; il cessa ses fonctions au commencement de l'année suivante pour suivre l'ambassade de Constantinople. En 1798, attaché comme architecte à l'expédition d'Egypte, il fit partie de l'institut du Caire, et prit une part active aux travaux de cette savante compagnie. Il se trouvait près de Kléber (voy. ce nom) au moment où cet illustre général tomba sous le poignard d'un assassin, et fut lui-même dangereusement blessé. De retour en France, il fut peu de temps après nommé contrôleur des bâtiments de Versailles. A la restauration, il fut décoré de la Légion-d'honneur. En 1836 il exposa le projet d'un monument à élever à Kléber, à Strasbourg, et celui d'un édifice destiné à l'exposition des produits de l'industrie et à la décoration de la place Louis XV. Il mourut le 24 décembre 1857.

PROTAIS (saint). *Protasius*. Voy. GERVAIS.

PROTHADE (saint), évêque de Besançon dans le vi^e siècle, était fils ou du moins très-proche parent de Prothade, maire du palais de Bourgogne, et se consacra de bonne heure au service des autels. Ses lumières, sa vive piété lui gagnèrent l'affection de l'évêque Nicet auquel il succéda en 612 ou 615 sur le siège de Besançon. Prothade maintint la discipline, chassa les simoniaques et préserva les fidèles de son

diocèse des erreurs qui infestaient les pays voisins. Le roi Clotaire II avait pour ce prélat une grande vénération, et le consultait souvent. Pour fixer les cérémonies, Prothade composa un *Rituel*, qui continue d'être cité sous son nom, malgré les nombreux changements qui y ont été apportés depuis et qui en ont fait un ouvrage entièrement neuf. Dunod l'a publié dans les *preuves de l'Histoire de l'Eglise de Besançon*, pages 28-61, à la suite de l'*Histoire du premier royaume de Bourgogne*. Prothade mourut en 624, le 10 février, jour où l'Eglise honore sa mémoire. La plus grande partie de ses reliques est conservée dans l'église St.-Pierre de Besançon, où il fut inhumé. Sa *Vie*, par P.-Fr. Chifflet, est insérée dans les *Acta Sanctorum*, et dom Rivet lui a consacré une *Notice* dans l'*Histoire litt. de la France*, t. III, pag. 351.

PROTHÉE ou PROTÉE, dieu marin, fils de l'Océan et de Thétis, suivant quelques mythologues, et de Neptune et de Phœnice, suivant d'autres, était chargé de conduire et faire paître les troupeaux marins du dieu des eaux. Il avait reçu en naissant la connaissance de l'avenir avec le pouvoir de changer de corps, et de prendre toutes les formes qu'il voudrait. Comme on accourait de toutes parts pour le consulter, il se débrouillait aux yeux, et quand il était découvert, il avait recours à mille métamorphoses pour éviter l'importunité pressante des curieux. Plus il était léger, souple et versatile, pour éblouir ou effrayer, plus on devait redoubler d'efforts et de fermeté pour le retenir. Alors, épuisé de fatigues, il revenait à sa première figure, et satisfaisait le désir des consultants. Les métamorphoses de Prothée font un des beaux morceaux du 4^e livre des *Georgiques*. On a donné à cette fable diverses explications dont aucune n'est satisfaisante.

PROTHÉE. Voy. PÉREGRIN.

PROTOGÈNES, peintre de Caune, ville de Carie soumise aux Rhodiens, florissait l'an 556 avant J.-C. Il fut réduit par son indigence à peindre des vaisseaux. Aristote, avec qui il était lié d'amitié, lui proposa les batailles d'Alexandre; mais Protogènes crut ce travail au-dessus de ses forces. Apelles, étant venu voir ce peintre, fut étonné de la grandeur de son talent, vraiment rare pour ce temps-là, et, indigné de ce que les Rhodiens n'en connaissaient point le prix, il offrit d'acheter ses tableaux; mais cette proposition s'étant répandue dans le public, les compatriotes de Protogènes ouvrirent les yeux sur son mérite, et payèrent ses ouvrages comme ils le méritaient. Démétrius ayant assiégé Rhodes, ne voulut point mettre le feu à un quartier de la place, quoique ce fût le seul moyen de s'en emparer, parce qu'il apprit que c'était en cet endroit que Protogènes avait son atelier. Le tableau le plus célèbre de ce peintre était l'*Ialyse*, chasseur fameux, qui passait pour être un petit-fils du Soleil et le fondateur de Rhodes. Il employa sept années à ce morceau; et pendant tout ce temps il prit un régime de vie extrêmement sobre, afin d'être plus capable de réussir. Cependant tant de précaution pensa lui être inutile. Il s'agissait de représenter dans ce tableau un chien

tout haletant et la gueule pleine d'écume; depuis longtemps il y travaillait, et n'en était jamais content. Enfin, de dépit il jette sur l'ouvrage l'éponge dont il s'était servi pour l'effacer. Le hasard fit, dit-on, ce que l'art n'avait pu faire; l'écume fut représentée parfaitement, et l'animal, ainsi rendu, fit l'admiration des connaisseurs (1). Apelles, arrivé à Rhodes, alla chez ce peintre, et traça chez lui quelques traits, que Protogènes trouva si supérieurs aux siens, que, sans s'amuser inutilement à jouter contre un si redoutable rival, il contracta depuis avec lui l'amitié la plus intime. On a trouvé des fresques à *Herculanum*, tirées des peintres grecs; on les admire encore, et les peintres modernes se sont empressés de les imiter. On dit que quelques-unes appartiennent à l'école ou au style de Protogènes. Voy. APELLES.

PROTO-SPATHARIUS. Voy. THÉOPHILE.

PROU (Claude), religieux célestin, né à Orléans, entra dans cet ordre, et y fit profession de la vie monastique le 15 novembre 1666. Il s'y distingua par sa piété, sa régularité, et la composition d'ouvrages édifiants et estimés, dont voici les titres : *Les Regrets d'une âme touchée d'avoir abusé longtemps de la sainteté du Pater*, Orléans, 1691, in-12 : livre plein d'onction, qui fut bien accueilli des personnes pieuses, et qu'on recherche encore; *La Vie de saint Lyé, solitaire de Beausse*, Orléans, 1694, in-8; *Réflexions chrétiennes sur la virginité*, 1695, in-8. Elles furent réimprimées en 1700, avec une augmentation de sept chapitres, et reparurent sous ce titre : *Réflexions importantes sur la virginité*; *Le Guide des pèlerins de N.-D. de Verdelys*, Bordeaux, 1700, in-8. Verdelys (*Viridis Lucus*) est un monastère du diocèse de Bordeaux, célèbre par son pèlerinage et la dévotion des fidèles; *Dispositions nécessaires pour le jubilé de l'année sainte*, Bordeaux, 1700; *Instructions morales touchant l'obligation de sanctifier les dimanches et fêtes*, Bordeaux, 1705, in-8, etc. Le P. Prou mourut au monastère de Verdelys, le 20 décembre 1722. L'auteur de l'*Histoire des Célestins de France*, le nomme Proust; c'est mal à propos.

** PROUDHON (Jean-Baptiste-Victor), savant jurisconsulte, né en 1758 au village de Chanans (Doubs), fit ses premières études chez le maître d'école de Nods, et vint, à l'âge de 19 ans, étudier la philosophie au collège de Besançon; puis il prit la soutane et fit quatre ans et demi d'études théologiques au séminaire. Au moment de s'engager dans les ordres, il y renonça tout-à-coup; mais les connaissances qu'il avait acquises en théologie eurent la plus heureuse influence sur tout le cours de sa vie; il conserva des sentiments religieux, resta l'ami de ceux dont il avait été près de partager les engagements, leur offrit un asile dans des temps malheureux, et ne craignit pas d'élever la voix pour les défendre. Après avoir étudié le droit à l'université de Besançon pendant six ans, il fut reçu docteur en 1789. L'année suivante, il fut élu l'un des administrateurs du département du Doubs, et peu après nommé simultanément, et

(1) Le même trait a été attribué à Apelles, pour l'écume d'un cheval.

par voie d'élection, juge dans les tribunaux de quatre districts. Il opta pour celui de Pontarlier, qu'il quitta bientôt pour venir à Nods remplir les modestes fonctions de juge de paix du canton. Après le 9 thermidor, il fut appelé au directoire du département. En l'an iv, élu membre du tribunal, il en présidait la seconde section, lorsqu'on lui offrit la chaire de législation à l'école centrale. Il la remplit avec un talent qui bientôt attira de nombreux élèves à ses leçons; et lors de la suppression des écoles centrales, il les continua gratuitement. A lui seul il tenait lieu de toute une faculté; il avait établi un registre destiné à recevoir, aussi régulièrement qu'on peut le faire aujourd'hui, les inscriptions de ses élèves, qui les firent servir plus tard pour obtenir leurs grades. A l'organisation des écoles de droit, il ne pouvait être oublié. Le 17 janvier 1806, il fut nommé professeur de la première chaire de code civil à Dijon, puis directeur de cette école, titre qu'il changea bientôt après contre celui de doyen, qu'il a toujours conservé. Il mourut dans cette ville, le 20 novembre 1858, après 42 ans de professorat non interrompu, offrant l'exemple peut-être unique d'un professeur, n'ayant été et n'ayant voulu être que professeur, mettant toute son ambition dans son devoir, et préférant une seule fonction bien remplie à plusieurs auxquelles il n'aurait peut-être pas suffi complètement. C'est pour cela qu'il a excellé comme professeur; c'est par là surtout qu'il mérite la reconnaissance des hommes de bien. Il était membre des académies de Besançon et Dijon, et correspondant de l'institut (académie des sciences morales et politiques). Après le 18 fructidor, au moment où le directoire faisait exécuter les lois de sang contre les ecclésiastiques, Proudhon publia un *Mémoire sur la question de savoir si un prêtre inscrit sur la liste des émigrés, dans le cours de sa déportation, peut être considéré et traité comme émigré* (1798, in-8), et prouva que c'était par une fausse application de la loi que les prêtres arrêtés étaient traduits devant des commissions militaires. Ce mémoire sauva la vie à plusieurs ecclésiastiques. On a de ce savant professeur : *Cours de législation et de jurisprudence française sur l'état des personnes*, Besançon, 1799, 2 vol. in-8. Il est à regretter que l'auteur n'y ait pas parlé plus exactement sur les vœux religieux. Plus tard, après la publication du nouveau code civil, l'auteur refondit cet ouvrage et le donna sous le titre de *Cours de droit français*, Dijon, 1809, 2^e édit. 1810, et 5^e édit. 1842, 2 vol. in-8, considérablement augmentée par M. Valette. *Traité des droits d'usufruit, d'usage, d'habitation et de superficie*, 1825-26, 9 vol. in-8; 2^e édit. 1856, 8 vol. in-8, augmentée de commentaires sur les droits d'usage (voy. CURASSON, III, 108). Ce traité, son chef-d'œuvre, est considéré par tous les jurisconsultes comme un des plus beaux monuments de la science du droit. Un juge compétent, Toullier (voy. ce nom), devenu l'ami de Proudhon sans l'avoir jamais vu, lui écrivait dès l'apparition du premier volume : « C'est un ouvrage consommé, qu'on ne surpassera point, et qui surpasse tous

ceux qui ont paru sur la même matière. » — *Du domaine public, ou de la distinction des biens considérés principalement par rapport au domaine public*, 1835, 5 vol. in-8. — *Du domaine de propriété, ou de la distinction des biens considérés principalement par rapport au domaine privé*, 1839, 5 vol. in-8, publié par les soins d'un des fils de l'auteur. *L'éloge de Proudhon a été lu en 1840 à l'académie de Besançon*, par Curasson, l'un de ses élèves les plus distingués, et par M. Firmin Lagier, à la conférence de l'ordre des avocats de Dijon. Voy. SEGUIN (Ch.-Ant.).

* PROUSTEAU (Guillaume), jurisconsulte, né à Tours le 26 mai 1626, d'un marchand, fit ses premières études chez les jésuites de cette ville et les continua à la Flèche, où il remporta tous les prix. Il fit ensuite sa philosophie à Paris au collège de Clermont; et après avoir suivi les leçons des plus habiles professeurs d'Orléans et de Poitiers, se fit recevoir, en 1656, docteur en droit à Orléans; il y exerça quatre ans la profession d'avocat; et résolu de se consacrer à l'enseignement du droit, visita les principales universités de l'Europe dans le but de se former par l'exemple des grands maîtres. De retour à Orléans, il y obtint en 1668 une chaire qu'il remplit pendant près de 50 ans avec un zèle et un constant succès. Il aimait ses élèves comme un père tendre ses enfants, les visitait dans leurs maladies et les aidait de ses livres et de sa bourse. Ses vertus égalaient son savoir; il regardait, dit le P. Fabre, les pauvres comme faisant partie de sa famille et leur distribuait de fréquentes aumônes. Il assistait tous les jours à la messe qu'il entendait à genoux; toutes les lois de l'Eglise lui étaient sacrées; jamais il ne se dispensa de celle du jeûne, même dans un âge avancé. Il mourut sans maladie le 19 mars 1715, à l'âge de 79 ans. Ayant acquis, en 1679, la précieuse Bibliothèque de H. de Valois (voy. ce nom), avec les manuscrits de ce savant, il l'enrichit des meilleurs ouvrages; et voulant en faire jouir le public la déposa, en 1694, dans le monastère de *Bonne-Nouvelle* avec un fonds pour l'entretenir. Le catalogue en a été publié en 1724 par Léon Méry, conservateur de cette Bibliothèque, et réimprimé en 1777 avec des additions par le P. Fabre (voy. ce nom), précédé d'un *mémoire historique* sur cet utile établissement. On a de Prousteau : *Recitatio ad legem 25 contractus. ff. de regulis juris*, Orléans, 1684, in-4 : livre qui établit justement sa réputation, réimprimé par Meermann dans son *Novus thesaurus juris*, tom. 5; *De verborum significatione; Institutes du droit canon; des Commentaires sur différents titres du Digeste et du Code*, conservés manuscrits dans la bibliothèque d'Orléans, etc.

PROVENZALI (Jérôme), médecin de Clément VIII, puis archevêque de Sorrento, était de Naples. Il fit honneur à sa patrie par ses connaissances. Il mourut en 1612, après avoir gouverné son diocèse avec sagesse. On a de lui un *Traité des sens*, en latin, Rome, 1597, in-4, qui dément la mauvaise idée qu'on s'est faite de la physique de son siècle.

PROVIDENCE. Elle avait un temple dans l'île

de Délos. On la trouve représentée sous la figure d'une femme âgée et vénérable, tenant une corne d'abondance d'une main, et les yeux fixés sur un globe, vers lequel elle étend une baguette qu'elle tient de l'autre main. Les Romains en avaient aussi fait une divinité, séparant ainsi Dieu de lui-même, et livrant aux délires du polythéisme la notion de cet être simple, immense, magnifique, dont émanent tous les biens, et qui est la seule sauve-garde contre tous les maux.

PROVINS (le P. *Pacifique* de). Voy. PACIFIQUE.

* PROYART (Liévin-Bonaventure), historien, né dans l'Artois vers 1745, fit ses premières études au collège de St.-Quentin, et les acheva au séminaire de Saint-Louis à Paris. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, il se consacra à l'éducation de la jeunesse. Appelé au collège de Louis-le-Grand après l'expulsion des jésuites, il s'efforça d'y maintenir l'esprit religieux qui y régnait sous les célèbres maîtres que la persécution venait d'arracher à l'enseignement. De Louis-le-Grand il passa principal du collège au Puy en Velay dont il fit une des écoles les plus florissantes du royaume. Quelques ouvrages qu'il publia l'ayant fait connaître avantageusement, il fut pourvu d'un canonicat du chapitre d'Arras. Lorsque la révolution éclata, il se réunit au petit nombre d'écrivains restés fidèles aux saines doctrines, et défendit avec plus de zèle que de succès les principes éternels d'ordre et de morale. Condamné à la déportation pour avoir refusé le serment, il se retira d'abord en Flandre, où il eut une conversation avec Dumouriez, qui le sollicita vainement d'accepter un évêché constitutionnel. En 1794, il complimenta l'empereur François II à Bruxelles, au nom des prêtres français, et reçut de ce prince les éloges dus à sa fidélité. La guerre l'ayant obligé de se retirer en Allemagne, il fut accueilli avec une extrême bienveillance par le prince Hohenlohe-Bartenstein, qui le fit son conseiller ecclésiastique. Il ne rentra en France qu'après le Concordat, et s'établit à Saint-Germain. Son ouvrage intitulé : *Louis XVI et ses vertus aux prises avec la perversité de son siècle*, l'exposa à de nouvelles persécutions. Enfermé à Bicêtre, le chagrin, la privation des choses les plus nécessaires et la rigueur du froid, eurent sur sa santé la plus funeste influence : atteint d'une hydropisie de poitrine, il obtint, grâce aux démarches de ses amis, d'être transféré à Arras où il mourut le 22 mars 1808, à 63 ans. L'abbé Proyart était un prêtre édifiant, à qui les choses de piété étaient familières, et un écrivain laborieux, animé des intentions les plus pures, et fortement prononcé pour le bien; mais on ne peut pas dire qu'il fut toujours un écrivain modéré et judicieux. Son style est quelquefois diffus, son ton vif et ses jugements hasardés et sévères, surtout dans ses derniers ouvrages. Les principaux sont : *l'Ecolier vertueux*, ou *Vie édifiante de Décalogne, écolier de l'université de Paris*, 1772 : petit livre très-répandu dans les collèges et maisons d'éducation, et très-propre à inspirer le goût de la piété et de la vertu; *Le modèle des jeunes gens*, ou *Vie de Claude le Peletier de Souzi*, 1789, in-18; ouvrage aussi répandu que le précédent; à

la fin est une *Notice* sur le frère de Souzi, supérieur-général de Saint-Sulpice; *Histoire de Loango, Kakongo et autres royaumes d'Afrique*, 1776, in-12, rédigée sur les Mémoires des missionnaires français; *Vie du Dauphin, père de Louis XVI*, 1777, 1780, 2 vol. in-12, et réimprimée un grand nombre de fois. L'édition la plus récente est de Lyon, 1854, en un seul vol. in-12; *Eloge du même prince*, envoyé au concours proposé par l'académie française, 1780, in-12; *De l'Education publique*, 1783, in-12, ouvrage rédigé d'après les vues de l'assemblée du clergé de 1780; *Vie du Dauphin, père de Louis XV*, 1782, 2 vol. in-12. L'auteur fait très-bien connaître le caractère et le mérite de ce prince; il le montre à la cour, à l'armée, dans le silence du cabinet et dans les détails de la vie privée, toujours égal, bon, laborieux, réglé dans sa conduite. Cette *Vie*, outre l'intérêt du héros, l'élève de Fénelon, qui donnait de si grandes espérances, nous paraît une des meilleures productions de l'abbé Proyart; *l'Histoire de Stanislas, roi de Pologne*, 1784, 2 vol. in-12; *Vie de M. de la Mothe d'Orléans, évêque d'Amiens*, 1788, in-12; *Vie de madame Louise de France, fille de Louis XV, carmélite à Saint-Denis*; *Vie de Marie Leczinska, reine de France*; *Vie et crimes de Robespierre*. Ces trois ouvrages, publiés en pays étrangers, sont intéressants, mais il y a parfois des longueurs. *Louis XVI détrôné avant d'être roi*, Londres, 1800, in-8; *Louis XVI et ses vertus aux prises avec la perversité de son siècle*, Paris, 1805, 3 vol. in-8. Nous allons rapporter sur ces deux ouvrages le jugement d'un écrivain distingué. « Il y a dans ces livres, dit-il, des réflexions très-justes et des faits malheureusement très-vrais; mais on désirerait souvent plus de précision, de mesure et de critique. Les digressions sont fréquentes et ne sont pas toujours assez motivées. Il y a dans le dernier ouvrage des détails sur Clément XIV qui ne paraissent ni exacts ni présentés avec la mesure convenable. Ce livre renferme des anecdotes qui supposent beaucoup de recherches; deux volumes presque entiers roulent sur les philosophes modernes, les illuminés, les francs-maçons, et sur quelques charlatans qui firent du bruit à Paris vers la fin du dernier siècle. L'auteur fait bien connaître l'esprit du temps, et les extraits des écrits philosophiques qu'il rapporte mettent à découvert leurs vues et leurs projets. Si quelquefois les tableaux sont un peu chargés, les expressions fortes, le ton vif, il faut le pardonner à celui qui avait vu les sinistres effets des doctrines anti-religieuses, et dont l'imagination vive avait été frappée du spectacle de tant d'excès et de tant de fureurs. » On attribue aussi à l'abbé Proyart quelques brochures de circonstance à l'époque de la révolution, et une continuation de *l'Histoire abrégée de l'Eglise* par Lhomond, qu'on a remplacée, dans les nouvelles éditions, par une autre de M. l'abbé Ganilh la Gravière, plus conforme à l'esprit de l'auteur. Les *Oeuvres complètes* de l'abbé Proyart ont été publiées à Paris, en 1819, 17 vol. in-8, ou in-12.

PRUDENCE (Aurelius-Prudentius-Clemens), poète chrétien, né à Calahorra dans la Vieille-Castille,

l'an 348, fut successivement avocat, magistrat, homme de guerre, gouverneur de Saragosse, et se distingua dans toutes ces professions. Son mérite lui procura un emploi honorable à la cour d'Honorius; mais on ne sait rien de plus particulier sur sa vie ou sur sa mort. On sait seulement que le préfet Symmaque ayant demandé à Valentinien II, au nom du sénat, le rétablissement de l'autel de la Victoire, et les revenus des temples païens que Gratien avait confisqués, Prudence fit contre lui deux livres qui nous restent encore. Les meilleures éditions de ses *Poésies* sont celle d'Elzévir, Amsterdam, 1667, in-12, avec les notes de Nicolas Heinsius; de Paris, 1687, in-4, *ad usum Delphini*, par les soins du P. Chamillard, jésuite, et de Parme, Bodoni, 1789, 2 vol. in-8. La *Vie* de Prudence est dans la plupart des éditions; on l'a omise dans celle de 1667; elle est dans les *Mémoires* de Tillemont, tom. 7. Ses poèmes sont : *Psychomachia*, ou *Combat de l'esprit contre le vice*; *Cathermerinon*; c'est un recueil d'hymnes pour certains temps de la journée et quelques solennités; *Apotheosis*; c'est une défense de la foi contre les païens et les hérétiques; *Hamartigenia*, de l'origine des péchés; *Enchiridion*; c'est un abrégé de l'histoire sainte; *Peri Stephanôn*, ou *Des couronnes des Martyrs*, composé de quatorze hymnes. Le Clerc, fameux critique protestant, fait sur ce livre l'observation suivante : « Il paraît clairement par plusieurs » endroits de ces hymnes, et que depuis ce temps-là » on invoquait les martyrs, et qu'on croyait qu'ils » avaient été établis de Dieu patrons de certains » lieux. Quelques protestants, qui se sont imaginé » que l'on doit joindre à l'Ecriture la tradition des » quatre ou cinq premiers siècles, ont nié que l'on » invoquât les saints dans le quatrième siècle, mais » ils ont eu tort de se former un système en idée, » avant que d'être bien instruits des faits, puisqu'on » peut les convaincre de celui-ci par divers endroits » de Prudence. » *Biblioth. univ. et hist.*, t. 12. Prudence est plus estimable encore par son zèle pour la religion que par la beauté de ses poésies. Il y a dans ses vers des fautes de quantité; ses phrases se ressentent de la décadence des lettres et de la bonne latinité. Mais il faut convenir qu'on rencontre dans ses ouvrages plusieurs morceaux où il règne du goût et de la délicatesse. Ses stances sur les innocents, *Salvete, flores martyrum*, sont de ce nombre. Il mérite, suivant Erasme, par la sainteté et par l'érudition sacrée qui éclatent dans ses écrits, d'avoir une place parmi les plus grands docteurs de l'Eglise. Des auteurs ecclésiastiques et quelques hagiographes lui ont donné le titre de saint; mais on ne lit point son nom dans les Martyrologes.

PRUDENCE (saint), surnommé *le Jeune*, quitta son nom de Galindo, pour prendre celui de *Prudence*, peut-être en mémoire du précédent. Il était né en Espagne, et passa en France pour se soustraire à la fureur des infidèles. Son rare mérite le fit élever en 840 ou 845 sur le siège épiscopal de Troyes. Il s'y distingua par ses lumières et son zèle, surtout dans l'affaire de Gotescalc : il signa les articles de la doctrine catholique, établis au concile de Querci, contre ce moine opiniâtre, et se

tint en même temps armé contre les hérésies opposées et les illusions des pélagiens et semi-pélagiens. Quelques savants prétendent qu'il poussa la précaution trop loin, et qu'il enveloppa la vérité dans la proscription de l'erreur. Mais il est à croire que c'est l'effet de la dispute; sa parfaite soumission à l'autorité de l'Eglise prouve qu'il ne cherchait et n'aimait que la croyance catholique; il travailla ensuite avec saint Loup de Ferrières à la réforme des monastères de France, et mourut le 6 avril 861. On a de lui quelques écrits, insérés dans la *Bibliothèque des Pères*, t. 15. M. Breyer, chanoine de Troyes, a écrit sa *Vie*, 1725, in-12.

PRUDENT (Joseph - Hippolyte - Aug. VAUCHOT, connu sous le nom de père). Voy. VAUCHOT.

PRUDHOMME de la BOUSSINIÈRE des VALLÉE (Jacques-Guillaume-Réné-François), évêque constitutionnel, né en 1728 à Saint-Christophe, diocèse du Mans, acheva ses études à Paris, fit sa licence en 1750 en Sorbonne, et reçut docteur en 1760, fut curé de la paroisse du Crucifix au Mans. Le 25 mars 1767 il prononça dans l'église de l'hôpital l'*Eloge* de M. Froulay de Lessé, dont le cœur y a été déposé. Un passage dans lequel l'orateur désigna les jansénistes, comme des *esprits inquiets et turbulents*, fit traiter son discours de *rapodie fanatique*, par les rédacteurs des *Nouvelles ecclésiastiques*, n° du 15 juillet 1767. Ce pasteur jouissait de l'estime et de la considération générales lorsque les événements de la révolution apportèrent quelque modification à ses principes. L'abbé Grégoire (voy. ce nom), nommé évêque au Mans et à Blois, ayant opté pour ce dernier siège : Prudhomme qui s'offrit pour le remplacer, fut sacré à Paris le 11 mars 1791, et installé le 10 avril suivant : le *Mandement* qu'il publia, en prenant possession de son siège, déplut à la majorité des fidèles restés dans la communion de l'ancien prélat (M. Jouffroy de Gonsans), et lui attira une solide réfutation sous ce titre : *Mon petit mot à M. Prudhomme*. Il n'en persista pas moins dans la voie où il était entré, et le 5 janvier 1792 parut sa *Lettre pastorale*, intitulée le *Catholicisme de l'assemblée constituante*, démontré par la discipline des premiers siècles et les procès-verbaux du clergé, ou instruction pastorale dogmatique de M. l'évêque de la Sarthe sur les contestations qui divisent l'Eglise de France, in-8; *L'Ami de la religion*, (n° 1660, 7 juillet 1850), ne pense pas que cette diatribe contre le clergé ait été rédigée par Prudhomme; les traces de jansénisme qu'il y trouve lui font croire que quelque avocat de la secte a tenu la plume pour lui. Il est juste de dire qu'il ne fut jamais partisan des excès révolutionnaires. On le vit s'opposer au mariage d'un de ses grands-vicaires, ancien bénédictin qui plus tard reçut d'un de ses confrères la bénédiction nuptiale dans la cathédrale même du Mans. Après avoir cessé momentanément ses fonctions, Prudhomme les reprit, adhéra aux deux *encycliques* publiées par les *Réunis* en 1795, assista aux conciles dits nationaux de 1797 et de 1801, et tint lui-même en 1800 au Mans un synode dont les *Actes* ont été imprimés. Il se rendit ensuite au comité métropolitain que Lecoz avait convoqué à Rennes, et donna sa démission en 1801.

Prudhomme mourut au Mans le 9 février 1812, à l'âge de 85 ans, et fut assisté dans ses derniers moments par un chanoine. Il passait la plus grande partie de l'année à sa campagne de Baine où il a été inhumé : l'inscription placée sur son tombeau ne rappelle en aucune manière son titre épiscopal. Voy. pour plus de détails la *Notice* sur cet évêque dans l'*Ami de la religion*, n° cité.

* PRUDHOMME (Louis), journaliste, né à Lyon en 1752, mort à Paris le 22 avril 1850, fut d'abord garçon de magasin chez un libraire de Lyon, puis relieur au Mans. Il vint habiter Paris peu de temps avant la révolution, et dès le commencement des troubles, il fit paraître un grand nombre de pamphlets dont selon lui-même, au 14 juillet 1789, le chiffre s'élevait à plus de quinze cents, et qui tous se faisaient remarquer par leur exagération. Ses *Litanies du tiers état*, et son *Avis aux gens de livrée sur leurs droits politiques*, furent distribués à plus de cent mille exemplaires; son *Résumé des cahiers et doléances des bailliages pour les députés des trois ordres aux états-généraux*, en 5 vol. in-8, parut tellement séditieux, qu'il fut saisi par la police dans un temps où les plus audacieux écrits circulaient librement. Dès le lendemain de la prise de la Bastille, parut le premier numéro de son journal des *Révolutions de Paris* (1789-1795, 18 vol. in-8), avec cette épigraphe : *Les grands ne nous paraissent grands que parce que nous sommes à genoux..... Levons-nous.....!* Dès lors il ne garda plus de mesure; dénonçant indistinctement tous les partis, il harcelait sans cesse tous les agents de l'autorité, et attaquait toutes les institutions. Mais parmi les pamphlets qui parurent à cette époque, quelques-uns lui ont été attribués à tort. On vit Prudhomme presser le jugement de Louis XVI, sommer le gouvernement de faire chaque année, au 14 juillet, la fête des piques, en ordonnant que cette arme fût arborée ce jour-là à toutes les fenêtres. Cependant il fut emprisonné en 1795 comme royaliste, et il eut besoin de ses anciens amis pour se tirer d'affaire. Il était, en 1799, directeur des hôpitaux de Paris, et il y devint ensuite imprimeur-libraire. Ayant acheté, en 1810, de Chaudon (voy. ce nom), le droit de faire une édition de son *Dictionnaire*, il attaqua les éditeurs de la *Biographie universelle* en contrefaçon, mais il perdit ce procès. On citera de lui comme auteur : *Géographie de la république française en 120 départements*, 1791, in-8; *Histoire générale et impartiale des erreurs, des fautes et des crimes commis pendant la révolution*, 1798, 7 vol. in-8. En tête du 1^{er} vol. est une note qui finit par ces mots : Que l'homme impassible lise, il sera convaincu de la nécessité de ne plus révolutionner; *Dictionnaire universel de la France*, 1805, 5 vol. in-4; *Miroir de l'ancien et du nouveau Paris*, 1804, 6 vol. petit in-12; *Voyage descriptif et philosophique de l'ancien et du nouveau Paris*, 1814, 1821, 1825, 2 vol. in-18; *L'Enfer des hommes d'état et le Purgatoire des peuples*, Paris, 1815, 2 vol. in-12; *L'Europe tourmentée par la révolution en France, ébranlée par dix-huit années de promenades meurtrières de Napoléon Bonaparte*, 1816, 2 vol. in-12. Prudhomme professe dans cet

ouvrage le plus profond mépris pour le gouvernement de Napoléon, et pour la noblesse qu'il a créée. *Histoire impartiale des révolutions de France, depuis la mort de Louis XV*, Paris, 1824, 12 vol. in-12; *Répertoire universel, historique et biographique des femmes célèbres mortes ou vivantes*, Paris, 1826-1827, 4 vol. in-8. Prudhomme a été l'éditeur des *Cérémonies religieuses*, par B. Picard. (voy. PICARD), 1810, 15 vol. in-fol., et de l'*Art de connaître les hommes par la physionomie*, de Lavater, 1803-1809, 10 vol. in-4 et in-8.

* PRUDHON (Pierre-Paul), peintre, membre de l'institut, né le 6 avril 1760 à Cluny, d'un maître maçon dont il était le 15^e enfant, perdit son père, étant encore en bas âge, et fut admis comme orphelin à l'école que tenaient les moines de Cluny. Sa bonne conduite et ses dispositions lui méritèrent la protection de l'évêque de Mâcon (M. Moreau), qui l'envoya à l'école de dessin de Dijon, sous Devosges (voy. ce nom). Ses progrès justifiaient les espérances qu'il avait fait concevoir; mais aussi l'ardeur et la vivacité d'une imagination qu'il ne chercha point à réprimer le précipitèrent dans des écarts qui eurent sur le reste de sa vie une influence bien funeste, et le tinrent dans un état de gêne qui l'empêcha de se livrer à des travaux de longue haleine. A peine âgé de 18 ans, et avant d'avoir obtenu le prix de peinture fondé par les états de Bourgogne, il s'était épris d'une passion violente pour une femme qui de sa maîtresse devint son épouse. Cette union mal assortie fut pour lui une source de chagrins continuels : l'humeur et l'inconduite de sa femme le forcèrent à s'en séparer par un divorce. Quelque temps après une demoiselle Mayer, son élève, le fit renoncer au projet qu'il avait formé de vivre dans la solitude; mais cette alliance criminelle fut pour tous les deux une source de regrets et de remords. Dans un accès de jalousie elle mit elle-même fin à ses jours. Le chagrin que Prudhon en éprouva le conduisit au tombeau le 16 février 1825. M. Voyart a publié une *Notice* sur sa vie et ses ouvrages, Paris, Didot, 1824, in-8. Ses principales productions sont : le plafond du musée, représentant *Diane implorant Jupiter*; *Le crime poursuivi par la justice et la vengeance céleste*, allégorie, où le peintre s'est élevé très-haut, principalement dans la partie poétique et morale de son art. Ce tableau, gravé par M. Roger, est au Louvre; *L'Enlèvement de Psyché* par les zéphirs, gravé par Muller; *Zéphyre se balançant sur la surface des eaux*, lithographié par M. Grevedon; *l'Assomption de la Vierge*, dans la chapelle des Tuileries. Enfin un *Christ mourant sur la Croix*, qui a été acheté par le ministre de la maison du roi. On reproche à cet artiste de l'incorrection dans le dessin et une constante ressemblance dans les têtes de ses personnages; mais il avait une couleur suave et brillante, et un charme de pinceau que personne ne peut lui contester.

PRUSIAS, fils de Prusias le Boiteux, et petit-fils de Ziélas, succéda à son père dans le royaume de Bithynie. Il était sur le point d'entrer dans la ligue d'Antiochus contre les Romains, auxquels sa politique l'avait rendu redoutable, lorsque le sénat l'en

détacha par ses ambassadeurs. Il tourna ses armes contre Eumène, roi de Pergame, et le vainquit en plusieurs occasions, par l'adresse et le courage d'Annibal qui s'était réfugié chez lui. Il ternit l'éclat de ses victoires par l'ingratitude dont il paya celui qui les avait remportées. Les Romains lui ayant proposé de leur livrer ce héros, il était près de le faire, lorsque Annibal s'empoisonna, lui épargnant ce crime, 185 ans avant J.-C. Ce lâche monarque se rendit à Rome l'an 167, et y fut reçu magnifiquement; mais ce fut par des bassesses d'esclave qu'il obtint ces honneurs. Il alla au devant des députés envoyés pour le recevoir, la tête rasée, avec le bonnet, l'habit et la chaussure des affranchis. « Voici, leur dit-il, un de vos serviteurs, » prêt à tout faire et à tout entreprendre pour vous. » Lorsqu'il parut devant le sénat assemblé, il baisa le seuil de la porte. De retour dans ses états, il déclara la guerre à Attale, roi de Pergame, le vainquit, s'empara de la capitale de ses états, et fut contraint par les Romains à rendre tout et à faire des réparations au vaincu. Cette paix conclue, l'an 154 avant J.-C., et l'extrême cruauté de Prusias, le rendirent l'exécration et le mépris de ses sujets. « Ce n'était, dit un historien, par la taille qu'une » moitié d'homme, par le courage qu'une femme. » Les peuples révoltés mirent sur le trône son fils Nicomède. Prusias, dès le premier moment de la révolte, avait mis son espérance dans les Romains; mais, désespéré de ce qu'ils n'envoyaient que des ambassadeurs au lieu de soldats, il s'enfuit à Nicomédie, où il fut tué près de l'autel de Jupiter, l'an 148 avant l'ère chrétienne : ce fut son fils lui-même, si l'on en croit Tite-Live, qui fut son meurtrier.

PRYNNE ou PRYNN (William), jurisconsulte anglais, naquit en 1600 à Swanswick dans le comté de Somerset. Il s'éleva avec violence contre les évêques, dans un écrit intitulé : *Du violement du sabbat et de l'état des évêques*. Cet écrit, qui lui valut une condamnation humiliante, lui suscita beaucoup d'ennemis, qui n'attendaient qu'une occasion pour le perdre. Elle arriva en 1665, lorsqu'il publia *l'Histrio-mastix* ou le *Fouet des comédiens*, écrit dans lequel il s'élevait contre les femmes qui se livrent au théâtre. La reine avait joué dans une pièce, et devant la cour; l'on persuada au roi que Prynne avait voulu insulter la reine dans son ouvrage, et, bien qu'il fût constant que la publication du livre avait précédé de dix semaines le divertissement royal, il fut condamné à payer une amende de cinq mille livres, à sortir de l'université, à être attaché au pilori en deux endroits différents, en perdant une oreille à chaque station, et à une prison perpétuelle. La révolution de 1640 le rendit à la liberté. La persécution qu'il avait soufferte le fit regarder par les puritains comme un martyr de la bonne cause. On le choisit pour être un des membres de la chambre des communes, dans le parlement assemblé contre le roi. Prynne insista pour qu'on acceptât les propositions de Charles I^{er}, et fut de nouveau mis en prison. Il y composa un petit livre pour détourner le parlement de faire le procès au roi. Il fut poursuivi sous Crom-

well, et mourut à Lincoln's-Inn, le 24 octobre 1669, à 69 ans. Outre l'ouvrage dont nous avons parlé, et qui se trouve dans le *Sylloge variorum tractatum*, imprimé en 1649, on a de Prynne : la *Vie des rois Jean II, Henri III et Edouard I^{er}*, in-fol., en anglais. Il y défend le pouvoir suprême des rois, après l'avoir attaqué longtemps. *Histoire de Guillaume Laud*, archevêque de Cantorbéry, in-fol. en anglais; *Antiquæ constitutiones regni anglici sub Joanne II, Henrico III et Eduardo I, circa jurisdictionem ecclesiasticam*, Londres, 1672, 2 vol. in-fol., recueil qui n'est pas commun; plusieurs ouvrages de théologie et de controverse, où il y a quelque érudition et peu de jugement. Voltaire traite assez mal cet auteur.

PRZIBRAM (Jean), pasteur de la paroisse de Saint-Gilles de Prague, et professeur en théologie de cette ville, mort l'an 1447, eut un grand crédit parmi les hussites. Ayant abjuré leurs erreurs, il écrivit contre eux un Traité; mais dans la *Profession de Foi* qu'il dressa depuis sur la Trinité, à la tête de l'université, il montra que, pour avoir abjuré le hussitisme, il n'en était pas plus catholique, et qu'il n'avait paru quitter ses erreurs que pour les reprendre. On trouve ses ouvrages dans *l'Histoire des hussites*, de Cochlée.

PRZIPCOWIUS (Samuel), l'un des plus ardents défenseurs du socinianisme, fut chassé de Pologne avec les unitaires en 1658, et se réfugia chez l'électeur de Brandebourg, qui le mit au rang de ses conseillers. Il a laissé en faveur de sa secte un grand nombre d'ouvrages, dont quelques-uns ont été imprimés dans la *Bibliothèque des Frères Polonais*, 1656, 9 vol. in-fol. Il termina sa carrière en Prusse, en 1670, à 80 ans.

* PRZYBYLSKI (Hyacinthe), traducteur et poète polonais, naquit en 1756 à Cracovie et fut successivement professeur et bibliothécaire à l'université de cette ville, où il mourut en 1819. Il a traduit : *La mort d'Abel*, de Gessner, 1787; *les Lusiades* de Camoëns, 1790; *les OEuvres d'Hésiode*, 1790, in-8; *l'Illiade*, 2 vol.; *le Paradis perdu* et *le Paradis retrouvé*, de Milton, 1791; *les OEuvres d'Ovide*, écrites dans l'exil, 1802; *les OEuvres de Quintus-Calaber*; *les Lamentations de Jérémie*, 1805, in-4; *l'Art poétique d'Horace*, 1805, in-8; *l'Odyssée*, 2 vol.; *la Batrachomyomachie*; *les Géorgiques* de Virgile, 1815, in-8; *l'Enéide*; *La clef de l'ancien monde*, pour l'intelligence d'Homère et de Quintus-Calaber, 1816, in-8.

* PSALMANAZAR (Georges), est le nom supposé d'un savant dont la vie fut partagée en deux parties qui, par l'étrange contraste qu'elles présentent au lecteur, ne sembleraient point avoir appartenu à un même personnage. La première moitié de sa carrière fut avilie par la bassesse de ses actions, et il consacra l'autre à des travaux littéraires et à des actes de vertu. Lui-même nous apprend dans les Mémoires qu'il a laissés, que c'est par respect pour ses parents, qu'il caché le nom de sa famille et le lieu de sa naissance, qui sont en effet restés inconnus jusqu'à ce jour. Né dans le midi de la France en 1679, il reçut une éducation distinguée, et rampa successivement dans les conditions les plus abjectes. Il prit le masque

du mensonge et de l'hypocrisie, pour jouer tour-à-tour, dans diverses contrées de l'Europe, le rôle d'un jeune catholique persécuté par un père protestant, celui d'un Irlandais poursuivi par ses compatriotes, celui d'un Japonais converti à la religion chrétienne. Pour mieux accréditer cette dernière imposture, il imagina un alphabet, une grammaire, une nouvelle religion, s'habitua à écrire avec les caractères qu'il avait inventés, et publia à Londres une *Relation de l'île de Formose*, où il prétendait avoir reçu le jour. Cette relation dont l'authenticité ne faisait naître aucun doute, et qu'on citait comme autorité, eut un grand nombre d'éditions et fut traduite en plusieurs langues. L'auteur, devenu l'objet d'un intérêt presque général, reçut de nombreux bienfaits, et vécut encore longtemps du fruit de ses mensonges. Quelques livres religieux qu'il lut, lorsqu'il était déjà parvenu à l'âge de trente-deux ans, commencèrent à lui inspirer une conviction entière de la vérité du christianisme, puis une piété fervente, qui fit naître en lui le désir, et bientôt après la ferme volonté de travailler à sa conversion. Il renonça d'abord aux bienfaits dont il avait abusé, et, pour se mettre à même de vivre de son travail, il apprit l'hébreu; après quoi il annonça aux libraires qu'il traduirait, pour un juste salaire, tous les livres qu'ils désireraient, pourvu qu'ils ne présentassent rien de contraire à la religion et à la morale. Il s'éloigna dès lors des plaisirs et des sociétés et vécut dans la solitude, partageant son temps entre le travail et la prière. Le célèbre Johnson, qui le fréquentait à cette époque, dit qu'il n'a point connu d'homme plus modeste, plus doux, plus simple, plus excellent. Après avoir longtemps hésité entre les catholiques et les anglicans, il fut décidé en faveur des derniers, par un écrit de Charles Lesley, sur cette matière. Psalmanazar devint un des principaux collaborateurs de l'*Histoire universelle*, publiée en Angleterre, en 58 vol. in-8, « ouvrage informe, » dit l'abbé Feller, dans l'article que nous reimplaçons par celui-ci, et qui n'a pu être accueilli » que dans un siècle de frivolité et d'insouciance » pour toutes sortes de vérités (voyez le *Journal historique et littéraire* (1), 15 janvier 1781, p. 9). Psalmanazar mourut à Londres en 1765, à l'âge de 85 ans, léguant tout ce qu'il possédait à une dame, nommée Sarah Rewalling, que, dans son testament, il appelle son amie. Ses mémoires qu'il avait écrits, à l'âge de 75 ans, pour être publiés après sa mort, l'ont été par elle sous ce titre : *Mémoires de***, communément connu sous le nom de Georges Psalmanazar* (en anglais), Londres, 1764, in-8, avec le portrait de l'auteur assez mal gravé. — Sa relation intitulée : *Description de l'île de Formose, en Asie, etc., dressée sur les Mémoires de Georges Psalmanazar*, parut en anglais, en 1704, in-4; elle eut ensuite trois éditions en français dans le format in-12, 1705, 1708, et 1712. Plus

tard, il composa pour un traité de géographie qui parut en 1747, (*Complete System of geography*), l'article *Formose*, uniquement pour avoir occasion de rétablir la vérité sur ce qui concernait cette île. Mais la *Relation* n'en a pas moins continué d'être citée comme autorité, et Boucher de la Richaraderie en a donné de longs extraits dans sa *Bibliothèque universelle des Voyages*, 1808, t. 5, page 289). Les parties de l'*Histoire universelle*, dont Psalmanazar est auteur, sont : l'*Histoire des Juifs, depuis Abraham jusqu'à la captivité de Babylone*. L'*Histoire des Celtes et des Scythes*. L'*Histoire ancienne de la Grèce durant les temps fabuleux ou historiques*. La *Suite de l'Histoire des Juifs, depuis leur retour de la captivité de Babylone jusqu'à la destruction du temple de Jérusalem par Titus*. L'*Histoire des anciens empires de Nicée et de Trébizonde*. L'*Histoire ancienne de l'Espagne*. Celle des *Gaulois, des Germains*. Et dans la seconde édition : La *Suite de l'Histoire de Thèbes et de celle de Corinthe*; La *Retraite des Dix-mille*. La suite de l'*Histoire des Juifs* (jusqu'à l'époque où l'auteur écrivait).

PSAMMÉNITE fut le 479^e et dernier roi d'Égypte de la dynastie des Scïtes, la 26^e des races royales qui gouvernèrent ce pays. Psamménite monta, dit-on, sur le trône après Amasis, son père, vers l'an 526 avant J.-C. Cambyse lui déclara la guerre, et l'attaqua devant Péluse, mit son armée en fuite, et s'empara de la ville. Le vainqueur, profitant de la superstition des Égyptiens, avait mis à la tête de son armée les animaux que ce peuple honorait comme ses dieux; ce qui empêcha les Égyptiens de se défendre comme ils auraient pu. Le roi d'Égypte fut envoyé à Suse, après avoir vu égorger son fils aîné et ses filles traitées en esclaves. Il mourut empoisonné par ordre de Cambyse, qui l'accusait d'avoir voulu soulever les Égyptiens. Psamménite est le seul des anciens rois d'Égypte sur lequel l'histoire profane nous apprend quelque chose de positif. Tout ce qui précède, dans Hérodote, n'est que mêlé de fables. On prétend même que cet Amasis qu'on lui donne pour père est le roi d'Assyrie Nabuchodonosor (voy. ce nom). Après Psamménite, l'Égypte est restée aux rois de Perse jusqu'à Alexandre le Grand.

PSAMMITIQUE, roi d'Égypte, né à Saïs, capitale de la Basse-Égypte, était fils de Bocchoris, qui fut tué par Sabacos, roi d'Éthiopie, lorsque celui-ci s'empara de l'Égypte. L'Égypte avait alors douze rois (l'an 667 avant J.-C.). Psammitique ouvrit ses états aux Grecs, qui l'aiderent à triompher de ses rivaux, et il demeura seul souverain de l'Égypte. Tout ce qu'on en a raconté appartient aux temps fabuleux, ainsi que l'histoire de Sabacos, par lequel on le fait tuer. Voy. SABACOS.

PSAPHON, Libyen, qui, voulant se faire reconnaître comme dieu, amassa un grand nombre d'oiseaux. Il leur apprit à répéter ces mots *Psaphon est un grand dieu*. Quand il les crut assez instruits, il les lâcha sur les montagnes, qu'ils firent retentir de ces mêmes mots. Les habitants de la Libye, frappés de ce prétendu prodige, regardèrent Psaphon comme un dieu, et lui décernèrent les honneurs divins.

(1) Observons que Psalmanazar ne consentit à coopérer à cette entreprise, qu'à condition que l'ouvrage serait rédigé dans un tout autre esprit que celui qui avait présidé à son début, et qu'on y prendrait pour base les saintes Écritures.

PSEAUME (Nicolas), en latin *Psalmus*, fils d'un simple laboureur de Chaumont-sur-Aire, village du diocèse de Verdun, dut son éducation à un de ses oncles, l'abbé de Saint-Paul de Verdun, qui l'éleva avec soin, et lui résigna son abbaye en 1558. Il se fit prémontré en 1540, et l'année d'après il fut fait docteur de Sorbonne. Il fut pourvu de l'évêché de Verdun en 1548, par la résignation que lui en fit le cardinal Jean de Lorraine. Il assista en cette qualité au concile de Trente, et s'y signala par son éloquence. On a de lui : un *Journal de ce qui s'est fait au concile de Trente* ; ouvrage curieux, qui a été donné au public par le père Hugo, prémontré, dans son recueil intitulé : *Sacrae antiquitatis Monumenta*, tom. 1^{er} ; un écrit intitulé : *Préservatif contre le changement de religion*, Verdun, 1565, in-8 : ouvrage qui conserva à l'Eglise quelques-uns de ses enfants, disposés à s'en séparer. Pseaume mourut le 10 août 1575, dans sa ville épiscopale, emportant avec lui les regrets de ses ouailles.

PSSELLUS (Michel), auteur grec, sous le règne de l'empereur Constantin Ducas, qui le fit précepteur de son fils Michel Parapinace, laissa quelques ouvrages : *De quatuor mathematicis*, Bâle, 1556, in-8 ; *De Lapidum virtutibus*, grec et latin, Toulouse, 1615, avec les notes de Philippe-Jacques Maussac, et Leyde, 1745, in-8, avec celles de Maussac et de Jean-Etienne Bernard ; *De operatione dæmonum*, grec et latin, Paris, 1625, in-8 ; première édition donnée par Gaulmin, avec des notes et la trad. latine de Pierre Morel ou Moreau, de Tours, Kiell, 1688, in-12 ; et dans la *Bibliothèque des Pères* ; M. Boissonade en a donné une nouvelle édit., Nuremberg, 1858, in-8, augmentée de quelques opuscules inédits de Psellus ; *De victis ratione libri duo*, Bâle, 1529, in-8, traduit par Georges Valla ; *Synopsis legum versibus græcis edita, cum latina interpretatione Fr. Bosqueti*, Paris, 1652, in-8, réimprimé dans le *Novus Thesaurus juris* de Menrmane, et depuis séparément, Leipzig, 1789 ou 1796, in-8. Psellus fut enveloppé dans la disgrâce de Michel Parapinace, qui fut détrôné par Nicéphore Botomate en 1078. On le dépouilla de ses biens, et on le relégua dans un monastère, où il mourut la même année.

PSYCHÉ. C'est un mot grec qui signifie *Ame*. Les païens en avaient fait une divinité, dont on a raconté bien des fables absurdes et obscènes, dignes de l'aveugle gentilité.

PTOLÉMÉE-LAGUS ou **SOTER**, roi d'Egypte, fut le fondateur de la dynastie macédonienne qui rétablit la monarchie égyptienne détruite par Cambyse. (*Voy.* PSAMMÉNITE.) Il naquit dans l'Eordée, province de la Mygdonie, l'an 560 avant J.-C., et était fils d'Arsinoé, concubine de Philippe de Macédoine. Ce prince la maria, dès qu'elle fut enceinte, à Lagus, homme de basse extraction, qui fut depuis l'un des gardes d'Alexandre le Grand. Ptolémée, élevé à la cour de ce conquérant, devint l'un de ses plus intimes favoris et eut une grande part à ses conquêtes. Après la mort d'Alexandre, Ptolémée eut l'Egypte en partage, dans la distribution qui fut faite de ses états, l'an 525 avant J.-C. Quoiqu'il ne prit point encore le titre de *roi*, c'est toutefois de ce

temps qu'il faut compter les années de l'empire des nouveaux rois d'Egypte surnommés *Lagides*. Le premier soin de Ptolémée fut de profiter des troubles de Cyrénaïque en Libye pour s'en rendre maître. Perdicas, régent du royaume de Macédoine, se préparait à marcher contre lui ; mais la réputation que Ptolémée s'était faite par sa douceur, son équité, sa sagesse et sa modération, attira beaucoup de monde dans son parti. Perdicas fut vaincu, et massacré par sa propre armée, qui offrit la régence de l'empire à son rival. Ptolémée refusa ce titre, qu'il regardait comme plus dangereux qu'utile à ses intérêts. Pour s'assurer la possession de l'Egypte par les conquêtes des provinces voisines, il se rendit maître de la Célésyrie et de la Phénicie par ses généraux, entra dans la Judée, prit Jérusalem, et emmena plus de 100,000 captifs en Egypte, du nombre desquels il choisit 50,000, à qui il donna la garde des places les plus importantes de ses états. Il invita aussi les Juifs à venir s'établir dans Alexandrie, pour achever de la peupler, et il leur accorda le droit de bourgeoisie. Ptolémée passa ensuite dans l'île de Chypre, et s'en rendit maître. De là il alla mettre le siège devant Gaza, défendue par Démétrius, sur lequel il remporta une victoire signalée. Le vainqueur, non-seulement donna au vaincu la permission de faire enterrer ses morts, mais il ne garda aucun prisonnier, et lui renvoya tous ses bagages sans rançon. Cette victoire mit Ptolémée en possession de la Phénicie et de la Syrie, Tyr et Sidon rentrèrent sous son obéissance. Cependant Démétrius lève de nouvelles troupes, et, de concert avec son père Antigone, il porte la guerre en Egypte, qu'il fut forcé d'abandonner. Désespéré d'avoir manqué son coup, il assiégea Rhodes que Ptolémée secourut. Les Rhodiens, pénétrés de reconnaissance, donnèrent à leur libérateur le surnom de *Soter* ou de *Sauveur*. Après plusieurs autres tentatives de Démétrius, Ptolémée resta paisible possesseur d'un grand nombre d'états, et nomma pour son successeur Ptolémée Philadelphie, qu'il plaça lui-même sur le trône. Il mourut quelque temps après, l'an 285 avant J.-C., à 75 ans, après en avoir régné 40. Ce roi avait établi à Alexandrie une académie appelée le *Musée* ; modèle ou cause occasionnelle des académies qui se sont successivement formées en divers pays, et dont l'Europe est aujourd'hui couverte : dans l'état de dégradation où sont les sciences, ce sont autant de foyers d'ignorance et de sottise, qui ne tendent qu'à la subversion des idées saines. Sous le règne de ce prince fut élevée la fameuse tour du fanal de l'île de Pharos, mis au nombre des sept merveilles du monde. Cette tour était construite de marbre blanc, où, selon Pline, de pierres blanches, et l'on y entretenait continuellement du feu pour servir de guide aux matelots.

PTOLÉMÉE II ou **PHILADELPHIE**, fils du précédent, né dans l'île de Cos, vers l'an 509 avant J.-C., succéda l'an 285 avant J.-C. à son père, qui de son vivant l'avait déjà associé à l'empire. Il fut surnommé *Philadelphie*, amateur de ses frères, par antiphrase ou contre-vérité, parce qu'il en avait fait mourir deux. Ptolémée rechercha l'amitié des

Romains, qui lui envoyèrent des ambassadeurs pour conclure un traité d'alliance. Il distribua à chacun des députés une couronne d'or; ils en ornèrent ses statues. Flatté de cette politesse généreuse, Philadelphie leur fit de magnifiques présents, qu'ils portèrent au trésor public, à leur retour à Rome. Cependant il s'élevait plusieurs rebelles en Egypte. Magès, son frère utérin, trama une conspiration contre lui; mais elle fut bientôt éteinte par la mort du coupable. Quatre mille Gaulois méditaient la conquête de l'Egypte. Ptolémée sut conduire les conjurés dans une île du Nil où ces barbares, investis de tous côtés, périrent par leur propre fureur ou par la faim. Tranquille après ces agitations passagères, il travailla à attirer dans son royaume le commerce maritime. Dans ce dessein, il bâtit, sur la côte occidentale de la mer Rouge, une ville à laquelle il donna le nom de sa mère *Bérénice*; mais ce port n'étant pas commode, on se servait de celui de Myos-Hormos, qui n'en était pas éloigné. C'était là que venaient aborder les richesses de l'Arabie, de l'Inde, de la Perse et de l'Ethiopie; et, pour faciliter le transport des marchandises, on construisit un canal, depuis le Nil, dont il tirait ses eaux, jusqu'au port de Myos-Hormos. Ptolémée fit équiper deux flottes, l'une dans la mer Rouge, et l'autre dans la Méditerranée, et par ce moyen, il s'assura tout le commerce du levant et du couchant. Antiochus *Theos*, ou le *Dieu*, roi de Syrie, marcha contre Ptolémée, avec toutes les forces de Babylone et de l'Orient; mais les troubles élevés dans ses états le forcèrent à faire la paix. Les conditions du traité furent, que le roi de Syrie répudierait Laodice, sa femme et sa sœur; qu'il épouserait Bérénice, fille de Ptolémée, et que déshéritant les enfants du premier lit, il assurerait la couronne à ceux qui naîtraient de ce mariage. Conditions barbares et contre la nature, qui prouvent, à tant que l'assassinat de ses frères, que Ptolémée, pour aimer les sciences, n'en était ni plus juste ni plus humain. L'alliance des deux rois fut conclue à ces conditions, et Ptolémée, malgré son grand âge et ses infirmités, conduisit lui-même la princesse jusqu'à Séleucie, port de mer proche l'embouchure de l'Oronte, rivière de Syrie, où Antiochus la vint recevoir. Ptolémée, dans le séjour qu'il fit en Syrie, fut frappé d'admiration pour une statue de Diane, et l'obtint d'Antiochus; mais à peine cette statue fut-elle transportée à Alexandrie, qu'Arsinoé, femme de Ptolémée, tomba malade. Cette reine crut voir en songe Diane elle-même, qui se plaignait d'avoir été ainsi enlevée de son temple. Quoi qu'il en soit de ce rêve, il est certain, par une multitude d'exemples, que Dieu réprouve la révolution des temples, même païens, faite par ceux qui n'ont pas d'autre culte, parce que c'est une insulte faite à la religion en général, et l'effet de l'impiété est partout détestable. (*Voy. BRENNUS.*) « J'ai vu, dit un auteur de ce siècle, des » chrétiens se scandaliser de ces observations; comme » si *Dieu*, disaient-ils, s'intéressait aux idoles et » aux cultes superstitieux. Mais il s'intéresse moins » encore à une impiété absolue, le plus funeste » comme le plus punissable des crimes. Démolir des

» pagodes, pour élever sur leurs débris des temples » au vrai *Dieu*, c'est la plus sainte des œuvres : » mais attaquer les faux cultes parce qu'on n'en veut » aucun, c'est la disposition d'esprit la plus détestable. Aussi toutes les histoires sont-elles remplies d'événements qui châtaient l'impiété, quel qu'en soit l'objet. *Voy. le traité de Sacrilegiorum vindictis et poenis, ex christianis et gentilibus historicis collectus*, qui peut servir de pendant à celui de Spelman. » Le roi, voulant guérir l'esprit inquiet de la reine, renvoya la statue en Syrie. La mort de cette princesse, arrivée peu de temps après, accabla Ptolémée de douleur : ce monarque l'avait aimée constamment. Il donna son nom à plusieurs villes qu'il fit bâtir, et lui rendit, après sa mort, tous les honneurs qu'il put imaginer. Il avait, entre autres, formé le projet d'élever à sa mémoire un temple, dont la voûte devait être revêtue de pierres d'aimant, pour y tenir la statue d'Arsinoé suspendue en l'air; mais la mort de Dinocrate, fameux architecte, qui avait donné le dessin de ce temple, empêcha l'exécution de ce projet ridicule et insensé. Ptolémée Philadelphie ne survécut pas longtemps à Arsinoé; il mourut dans la 64^e année de son âge, et l'an 246 avant J.-C. Ce prince enrichit la bibliothèque d'Alexandrie des livres les plus rares et les plus curieux qu'il put trouver dans toutes les parties du monde connu. Lorsqu'il mourut, elle était composée de 200,000 volumes, et ses successeurs l'augmentèrent jusqu'au nombre de 700,000. (*Voy. DÉMÉTRIUS de Phalère.*) « Il ne faut pas croire, au reste, dit un » auteur moderne, que cette fameuse bibliothèque » surpassât celles de l'empereur à Vienne, et du » roi de France, qui n'ont que 300, 000 volumes, » ni même la plupart de nos bibliothèques un peu » considérables. Ces volumes étaient des rouleaux » qui contenaient très-peu de choses. Un ouvrage » divisé en 50 livres donnait autant de rouleaux, » et ces livres, comme l'on sait, n'avaient jamais » beaucoup d'étendue; on en peut réduire cent et » plus en un de nos *in-folio*. Il faut observer encore » que tous ces livres étaient écrits à la main, et ne » pouvaient concentrer dans le même espace autant de choses que des livres imprimés, et enfin » qu'ils n'étaient écrits que d'un côté, comme encore aujourd'hui les livres chinois; c'est pour » cela que saint Jean parle, comme d'un livre extraordinaire, de celui qui était *scriptus intus et foris*. » On sait que c'est Ptolémée Philadelphie qui a fait traduire en grec les livres sacrés des Juifs; et c'est sans doute la plus sage et la plus utile des opérations faites sous son règne. *Voy. ARISTÉE, ÉLÉAZAR, MASCLER.*

PTOLÉMÉE III ou ÉVERGÈTE, le *Bienfaisant*, fils et successeur du précédent, monta sur le trône 246 ans avant J.-C. Il entreprit de venger la mort de Bérénice sa sœur, mariée à Antiochus le Dieu. Il se rendit maître de la Syrie et de la Cilicie, passa l'Euphrate et soumit tout jusqu'au Tigre. Il était sur le point de faire d'autres conquêtes, lorsqu'une révolte l'obligea de revenir dans ses états. Le vainqueur emporta avec lui des richesses immenses, et plus de 2,500 statues, dont la plus grande partie avaient

été enlevée dans les temples d'Égypte lorsque Cambyse en avait fait la conquête. Les Égyptiens, charmés de revoir leurs dieux, depuis longtemps captifs chez une nation étrangère, lui donnèrent par reconnaissance le nom d'*Evergète*, c'est-à-dire *Bien-faisant*. Il eut ensuite un démêlé avec les Juifs. La fin du règne de Ptolémée fournit peu d'événements. Ce prince, profitant des douceurs de la paix, s'occupa à faire fleurir les sciences, et à augmenter la fameuse bibliothèque d'Alexandrie. Il mourut l'an 221 avant J.-C., après un règne de 27 ans. *Voy. ONIAS II.*

PTOLÉMÉE IV ou **PHILOPATOR**, roi d'Égypte, ainsi nommé par dérision, parce qu'on l'accusa d'avoir empoisonné son père, auquel il succéda l'an 221 avant J.-C., fut un monstre de cruauté. Il se défit de sa mère, de son frère, de sa sœur et de sa femme. Adonné aux passions les plus brutales, il fit régner avec lui la licence et la débauche; ce qui lui fit donner le surnom mérité de *Tryphon*. Antiochus le Grand, roi de Syrie, lui ayant déclaré la guerre, Ptolémée marcha contre son agresseur à la tête d'une puissante armée, et alla camper dans les plaines de Raphia. Théodote, officier du monarque syrien, voulant terminer la guerre par un coup hardi, pénétra dans le camp des Égyptiens, entre dans la tente de Ptolémée, tue son médecin, qu'il prend pour ce prince. Cette hardiesse hâta la bataille. Antiochus fut vaincu, et obtint la paix; mais sa défaite fit rentrer la Célésyrie et la Palestine sous la domination de Ptolémée. Le vainqueur parcourut alors les provinces conquises par ses armes. Il entra dans Jérusalem et alla au temple; mais voulant pénétrer jusque dans le sanctuaire, malgré l'opposition des Juifs, il fut arrêté par la main de Dieu. De retour en Égypte, il voulut se venger de cet affront. Il ordonna qu'on exposât un grand nombre de Juifs dans la place destinée à la course des éléphants, pour les faire écraser sous les pieds de ces animaux, qui tournèrent leur fureur contre les spectateurs. Ce prodige calma la colère de Ptolémée, et depuis il combla la nation juive de bienfaits. Il signala ensuite sa magnificence envers les Rhodiens, désolés par un horrible tremblement de terre. Les dernières années de son règne furent marquées par une ambassade de la part des Athéniens, et par le renouvellement de l'alliance avec les Romains. Il mourut l'an 204 avant J.-C., usé de débauches et comblé de malédictions, après un règne licencieux et cruel de 17 ans. Les femmes tinrent le sceptre pendant tout ce règne, et l'état n'en fut pas gouverné avec plus de douceur.

PTOLÉMÉE V ou **ÉPIPHANES**, monta sur le trône d'Égypte à l'âge de quatre ans, après la mort de son père, Ptolémée Philopator, l'an 204 avant J.-C. Il fut en danger d'être mis à mort durant sa minorité, par ceux qui avaient le soin de sa tutelle, et fut redevable de sa couronne à la fidélité de ses sujets et à la protection des Romains, car Antiochus le Grand, voulant profiter de la faiblesse de l'âge de ce prince pour s'emparer de ses états, envahit la Syrie et la Palestine, que les généraux de Ptolémée reprirent quelque temps après. Mais

l'année suivante le roi de Syrie, ayant battu l'armée des Égyptiens, conquit de nouveau la Célésyrie et la Palestine. Les Juifs, s'empressant de lui porter les clefs de leurs villes, l'aiderent encore à chasser les garnisons des Égyptiens. Ils lui demeurèrent attachés, jusqu'à ce qu'ils retournèrent sous l'obéissance du roi d'Égypte, par le mariage de ce prince avec Cléopâtre, fille d'Antiochus, qui céda les provinces contestées pour la dot de la princesse. Ptolémée ayant été déclaré majeur, fut placé sur le trône avec beaucoup de magnificence, et honoré du surnom d'*Epiphanes*, c'est-à-dire illustre, surnom qu'il ne mérita pas longtemps. Dès qu'il fut maître, il s'abandonna aux dérèglements les plus infâmes. A des rois corrompus il faut des ministres qui leur ressemblent. Aristomène, son tuteur, son conseil et son soutien, homme d'un esprit éclairé, d'une âme pleine de noblesse, fut empoisonné par ses ordres. L'Égypte ne fut plus qu'un chaos. L'humour féroce du roi souleva plusieurs villes. Celle de Lycopolis éclata la première, et fut forcée de se rendre. Ptolémée chargea Polycrate, grand ministre et grand général, de réduire les autres rebelles, et ce héros les eut bientôt fait rentrer dans le devoir. Quatre des principaux conjurés furent chargés d'aller renouveler à Alexandrie leur serment de fidélité. Le roi avait promis de leur pardonner; mais à peine furent-ils arrivés, qu'il les fit attacher nus à son char, et après les avoir traînés dans toute la ville, il les envoya au supplice. Ce monstre ne survécut pas longtemps à cette barbarie. Comme il avait le dessein de faire la guerre au roi de Syrie, on lui demanda où il prendrait l'argent nécessaire pour cette expédition? Il répondit que *ses amis étaient son argent*. Les principaux de la cour conclurent, de cette réponse ambiguë, que le roi en voulait à leurs biens, et même à leurs personnes, et ils le firent empoisonner l'an 180 avant Jésus-Christ, la 28^e année de sa vie, et la 24^e de son règne.

PTOLÉMÉE VI ou **PHILOMÉTOR**, ainsi nommé par ironie, parce qu'il détestait Cléopâtre, sa mère, monta sur le trône d'Égypte après la mort de Ptolémée Epiphanes, son père, l'an 180 avant J.-C. C'est sous le règne de ce prince que fut bâti par Onias III, dans la préfecture d'Héliopolis, le temple surnommé *Onion*. (*Voy. ONIAS III.*) Ptolémée mourut entre les mains des médecins, qui voulaient faire sur lui l'opération du trépan, pour le guérir d'une blessure qu'il avait reçue à la tête, dans une bataille contre Alexandre Bala, roi de Syrie. Il fut vainqueur; mais la victoire lui coûta cher. On place sa mort l'an 146 avant J.-C.

PTOLÉMÉE-PHYSCON ou *le Ventru*, avait d'abord régné quelque temps avec son frère Philométor. Il s'empara, après sa mort, du trône d'Égypte, l'an 146 avant J.-C., au préjudice de la veuve et du fils de son frère. Ceux-ci, soutenus par une petite armée de Juifs, marchèrent à Alexandrie pour disputer la couronne à l'usurpateur; mais un ambassadeur romain qui se trouvait à Alexandrie amena les choses à un accommodement. On convint que Physcon épouserait Cléopâtre, veuve de son frère, dont le fils serait déclaré héritier de la couronne, et

qu'en attendant, Physcon en jouirait toute sa vie. Leur mariage ayant été conclu, Physcon fut reconnu roi, et le jour même des noces il tua le jeune prince entre les bras de sa mère. Ses vices et ses cruautés excitèrent une indignation générale. On conspira contre lui, et il eût été détrôné sans la prudence d'Hyéras, son premier ministre. Enfin, sa tyrannie monta à un tel point, que les habitants d'Alexandrie se réfugièrent dans les pays étrangers, et laissèrent la ville presque déserte. Pour repeupler cette ville, il fallut accorder de grands privilèges à ceux qui voulurent s'y établir; mais peu d'hommes eurent ce courage. Parmi les réfugiés d'Alexandrie, il y eut beaucoup de grammairiens, de philosophes, de géomètres, de médecins, de musiciens et d'artistes, qui portèrent le goût des sciences et des beaux-arts dans l'Asie mineure et dans les îles voisines. Les nouveaux habitants d'Alexandrie y brisèrent ses statues. Ptolémée croyant que Cléopâtre, qu'il venait de répudier, était auteur de cette action, fit tuer Memphitis, son fils et le sien, jeune prince de grande espérance; il ordonna qu'on coupât son corps par morceaux, et envoya ce fatal présent à Cléopâtre, le jour même de la naissance de cette princesse. Un si affreux spectacle inspira l'horreur qu'il méritait. On leva contre le tyran une armée, dont la reine donna le commandement à Marcias, mais elle fut vaincue. Ptolémée, après cette victoire, voulut assurer la couronne à l'aîné de ses fils, qu'il avait eu de sa dernière femme, et, dans ce dessein, il le maria à Cléopâtre sa fille, suivant l'infâme coutume du pays, où le roi et la reine étaient souvent frère et sœur, mari et femme. Il mourut l'année d'après, l'an 116 avant J.-C., souillé de tous les vices de l'esprit et du cœur, et surnommé *Cacourgete*, c'est-à-dire Malfaisant; surnom bien digne d'un tyran.

PTOLÉMÉE-LATHYRE, ainsi appelé à cause d'un poireau qu'il avait au nez, eut à peine succédé à son père Physcon l'an 116 avant J.-C. que Cléopâtre sa mère, soutenue des forces d'Alexandre Janée, roi des Juifs, le chassa du trône pour mettre à sa place Ptolémée son frère, et le força de se retirer à Chypre. Lathyre, pour se venger du monarque juif, entra dans son royaume, et après avoir emporté Azot, il livra bataille à ce prince, qu'il rencontra près d'Azoph sur le Jourdain. La victoire fut longtemps disputée; mais enfin Lathyre rompit l'armée des Juifs, et en fit un grand carnage; 50000 restèrent sur la place, et le vainqueur s'étant répandu dans les bourgs, fit égorguer les femmes et les enfants, et les fit jeter dans des chaudières d'eau bouillante, pour inspirer plus de terreur à l'ennemi. Lathyre ayant tenté en vain de rentrer en Egypte, se retira dans l'île de Chypre; mais il fut rappelé après la mort de Ptolémée-Alexandre, qui fut tué par un pilote, l'an 88 de J.-C. Il mourut environ 8 ans après.

PTOLÉMÉE-AULETES, c'est-à-dire *Joueur de flûte*, fils naturel de Ptolémée-Lathyre, monta sur le trône d'Egypte, l'an 75 avant J.-C., après Alexandre III. Pour s'y affermir, il donna à César 6000 talents; mais les levées extraordinaires dont il surchargeait son peuple, la lâche indifférence avec

laquelle il laissa le peuple romain s'emparer de l'île de Chypre, ses crimes et ses débauches, irritèrent les Alexandrins à un tel point, qu'on déclara Bérénice, l'aînée de ses enfants, reine à sa place. Autèles aborda à l'île de Rhodes, où Caton était depuis plusieurs jours. Le roi le fit avertir de son arrivée; mais le fier sénateur attendit qu'il vint le trouver; et, sans daigner se lever il blâma ouvertement Ptolémée de ce qu'il abandonnait son royaume pour devenir le client et le jouet des grands de Rome: il lui conseilla de retourner en Egypte et offrit de l'accompagner pour être médiateur entre lui et ses sujets. Ptolémée méprisa ces sages conseils, et continua sa route vers Rome, où il comptait trouver du secours pour rentrer dans son royaume. Les Alexandrins, craignant que le séjour de Ptolémée auprès des Romains n'eût pour eux des suites funestes, envoyèrent cent des plus notables de la ville afin de justifier dans le sénat leur conduite, et d'exposer les excès et les vexations de Ptolémée. Mais ce prince fit égorguer la plus grande partie de ces citoyens députés, et gagna les autres par des présents. Cependant les affaires de Ptolémée traînaient en longueur. Ses ennemis, et un prétendu oracle de la Sibylle, directement contraire à ses intérêts, lui ôtèrent l'espérance de régner de nouveau en Egypte. Il se retira à Ephèse, dans le temple de Diane. Bérénice, sa fille, avait épousé Archélaüs, prêtre d'une ville de Pont, avec lequel elle partageait son trône; mais Ptolémée, ayant été rétabli par Gabinus, lieutenant de Pompée, il fit mourir sa fille, et mourut lui-même peu de temps après, l'an 51 avant J.-C., fit un testament par lequel il donnait la couronne aux aînés des deux sexes, et ordonnait le mariage entre le frère et la sœur, suivant la coutume incestueuse du pays; et, comme l'un et l'autre étaient fort jeunes, il les mit sous la protection du sénat romain.

PTOLEMEE ou DENYS, surnommé BACCHUS, roi d'Egypte, succéda à son père Autèles, avec Cléopâtre, l'an 51 avant J.-C. C'est lui qui eut la lâche cruauté de faire mourir Pompée son bienfaiteur, après la bataille de Pharsale. Il ne fut pas plus fidèle à César, car il lui dressa des embûches à Alexandrie; mais ce héros en sortit victorieux. Ptolémée avait eu plusieurs différends avec sa sœur Cléopâtre, qui était son aînée. Leurs flottes allaient se livrer bataille lorsque César arriva en Egypte. Il prit le parti de Cléopâtre, refit le roi prisonnier, et soutint dans Alexandrie plusieurs combats contre les Egyptiens, commandés par Achillas et Arsinoë, sœur puînée de Cléopâtre. C'est pendant cette guerre qu'un incendie consuma la bibliothèque d'Alexandrie fondée par Ptolémée Philadelphie, qui contenait 400,000 volumes. César, ayant reçu des secours de Rome, rendit la liberté à Ptolémée, qui recommença la guerre. Les soldats de Ptolémée furent vaincus par Mithridate de Pergame, fils du grand Mithridate, qui était uni d'une étroite amitié avec César, et il se retrancha auprès du Nil. César vint l'attaquer, culbota ses troupes, et, dans sa fuite, Ptolémée se noya dans le Nil, l'an 47 avant Jésus-Christ.

PTOLÉMÉE-MENNÉUS, roi de Chalcide, vers l'an

50 avant J.-C., fit alliance avec Alexandre, fils d'Aristobule, prince des Juifs. Après la mort de son allié, occasionnée par Scipion, il envoya Philippien son fils offrir à Alexandra, sœur du malheureux Alexandre, une retraite honorable dans ses états. Mais s'étant aperçu que Philippien avait conçu de l'amour pour la princesse, il le tua de sa propre main, et força Alexandra à recevoir aux pieds des autels sa main fumante encore du sang de son fils.

PTOLÉMÉE-MACRON, fils de Borymène, avait reçu de Philométor le gouvernement de l'île de Chypre. Il livra ensuite cette île à Antiochus Epiphane, qui lui donna le commandement des troupes qu'il avait dans la Phénicie et la Célésyrie. Il se laissa corrompre par argent, et fit déclarer innocent l'impie Ménélaüs par Antiochus (II. *Mach.*, 4). Après la mort d'Epiphane, ses ennemis le noircirent dans l'esprit du jeune Eupator, en le représentant comme le protecteur des Juifs, et ils le forcèrent de s'empoisonner.

PTOLÉMÉE, fils d'Abobi, gendre de Simon Machabée, gouverneur du château de Doch et de la plaine de Jéricho, conçut le barbare dessein de se défaire de son beau-père et de son fils, pour s'emparer seul du gouvernement de la Judée. Simon, qui était alors occupé à visiter les places de son état, arriva à Jéricho, l'an 153 avant Jésus-Christ, avec sa femme et ses fils, Mathathias et Judas, et alla loger chez son gendre au château de Doch. Ptolémée leur fit un grand festin, et, au milieu du repas, des gens qu'il avait apostés entrèrent dans la salle, tuèrent Simon et quelques-uns des siens, et retinrent prisonniers sa belle-mère et ses deux fils. Aussitôt il manda à Antiochus Sidètes ce qu'il avait fait, et le pria de lui envoyer du secours pour délivrer le pays du joug des Machabées. Il envoya en même temps des gens à Gazara pour tuer Jean Hircan, dernier fils de Simon, et d'autres à Jérusalem, avec ordre de se saisir de la montagne du temple; mais Dieu fit échouer les projets de cet ambitieux. Hircan, averti à temps, se mit en défense, et se sauva à Jérusalem; il quitta ensuite cette ville, dont il fit fermer les portes, et vint assiéger Ptolémée dans son château. Ce barbare lui fit lever le siège, en faisant déchirer à coups de fouet sa mère et ses frères. Il les fit ensuite mourir, et s'enfuit auprès de Zénon, tyran de Philadelphie. (I. *Mach.* 16.)

PTOLÉMÉE (Claude), mathématicien de Péluse (1), surnommé par les Grecs *très-divin* et *très-sage*, florissait à Canope, près d'Alexandrie, sous l'empire d'Adrien et de Marc-Aurèle, vers l'an 158 de Jésus-Christ. Il est célèbre par son *Système du monde*, dans lequel il place la terre au centre de l'univers. Sa *Géographie* est un ouvrage nécessaire pour la connaissance du monde ancien. La 1^{re} édition latine est de Vicence, 1475, in-fol., et la meilleure celle de Bertius, 1619, in-fol. On fait cas aussi de celle de Servet, Lyon, 1555, in-fol. réimprimée avec

des changements et des retranchements en 1541. Outre sa *Géographie*, Ptolémée a donné plusieurs savants ouvrages sur l'astronomie, publiés à Bâle, 1551, in-fol. Les principaux sont : l'*Almageste* ou *Compositio magna*; on trouve dans ce livre un catalogue des étoiles fixes, formé d'après les observations de l'auteur et celles d'Hipparque. On y compte 1022 étoiles, dont les longitudes et les latitudes sont déterminées. (Voy. HIPPARQUE, FLAM-TEED.) Enfin cet ouvrage est singulièrement estimable par la démonstration que Ptolémée y donne du mouvement des étoiles fixes sur le centre de l'écliptique. La *grande Composition* et la *Composition mathématique* de Ptolémée a été traduite pour la 1^{re} fois du grec en français par l'abbé Halena (voy. ce nom). De *judiciis astrologicis*; *Planisphærium*; *Harmonicorum libri tres*, Oxford, 1682, in-4. Son système du monde a été adopté pendant plusieurs siècles par les philosophes et par les astronomes. Tycho l'a perfectionné et dégagé de divers embarras. Les savants d'aujourd'hui l'ont abandonné pour suivre le système de Copernic : reste à savoir si cette préférence n'aura pas le sort général des opinions humaines.

PTOLÉMÉE, dit de Lucques, parce que, selon quelques écrivains, il était né dans cette ville au xiv^e siècle, et que, selon d'autres, il y avait fait un long séjour, embrassa l'ordre de Saint-Dominique. Il s'appliqua particulièrement à l'étude de l'histoire sacrée et profane; mais, voulant pénétrer trop avant dans la mysticité, et en dire plus que ce que nous dit l'Ecriture sainte sur l'incarnation du Verbe, il s'égara. Il osa avancer dans un sermon prêché à Mantoue que Jésus-Christ avait été formé dans le cœur de la sainte Vierge, et non dans ses entrailles. Une proposition aussi singulière obligea ses supérieurs à lui imposer silence. Il se tut en chaire, et il parla par ses livres, qui ne valent guère mieux que ses sermons. Les principaux sont : des *Annales* en latin, depuis 1060 jusqu'en 1505. On les trouve dans la Bibliothèque des Pères. Une *Chronique des papes et des empereurs* dans la même langue, réimprimée à Lyon en 1619, in-4.

PTOLOMÉE (Jean-Baptiste), ou TOLOMEI, né à Pistoie en Toscane, entra chez les jésuites, et fut fait, malgré lui, cardinal par Clément XI. Cette dignité ne changea rien dans sa manière de vivre. Il continua de demeurer au Collège romain, se contentant de deux petites chambres, et mangeant à la table commune. Il mourut le 18 janvier 1726. Il passait pour un des plus savants hommes de l'Europe; et les ouvrages qu'il a donnés au public soutiennent cette opinion, surtout son *Cours de philosophie*, où l'on découvre des vues vastes et hardies, qui donnent des explications, aussi neuves que simples et finies.

PUBLICI (Aymon de), des comtes de Piosasci, docteur en droit, co-seigneur de Publici (*Publ. ciarum*), près de Turin, après avoir rempli divers emplois, devint conseiller du grand conseil de Charles II, duc de Savoie. Ce prince l'envoya comme ministre en différentes cours, à Rome et en France. Ce fut lui qu'il chargea, en 1529, d'aller à Venise revendiquer ses droits à la couronne de Chypre. Il

(1) L'opinion qui place la naissance de Ptolémée à Péluse, quoiqu'elle soit devenue générale, est erronée. On ne sait pas d'une manière précise où naquit cet astronome. Selon Théodore Meliteniote, Grec du moyen âge, dont on a une *Introduction à l'Astronomie*, publiée par Boulliau, ce serait en Thébaïde, dans la ville grecque nommée *Ptolémée d'Hermias*, métropole de cette province, que Ptolémée aurait reçu le jour.

assista, avec le duc de Savoie, à Bologne, au couronnement de Charles-Quint; l'année suivante, il fut nommé président du sénat de Chambéry, et il conserva cette place jusqu'aux troubles de l'année 1556, qui l'obligèrent de se retirer chez lui. Accusé d'être favorable au parti du duc de Savoie, il fut arrêté et conduit dans le château de Turin, en 1542. Son procès fut instruit, et il fut relégué à Montferrand en Auvergne. Après y avoir fait venir sa femme, ses enfants et sa bibliothèque, il exerça sa profession de juriconsulte dans les sièges de Riom, de Clermont et de Montferrand. Il s'appliqua particulièrement à composer une *Conférence du droit écrit avec les Coutumes d'Auvergne*, ouvrage plein d'érudition, qui est peu lu aujourd'hui.

PUBLIUS-SYRUS, poète mimique latin, natif de Syrie, florissait à Rome l'an 44 avant J.-C. Il fut amené esclave, et tomba entre les mains d'un maître qui l'éleva avec soin et l'affranchit fort jeune. Syrus se distingua dans la poésie mimique, c'est-à-dire dans des satires mises en actions sur le théâtre. (*Voy. LABERIUS*). On a de cet auteur des *Sentences* en vers iambes libres, rangées dans l'ordre alphabétique. Les meilleures éditions sont celles de Tanneguy Le Fèvre; d'Havercamp, ornée de remarques, Leyde, 1708, in-8, avec les *Sentences* de Sénèque; de Padoue, Comino, 1740, in-8, et de J.-C. Orelli, Leipsig, 1822, in-8, à laquelle il faut joindre un *Supplément* imprimé en 1824. Les *Sentences* de Publius Syrus ont été traduites en français par Accarias de Serione, Paris, 1736, in-12, à la suite de sa traduction de l'*Etna*, poème du P. Corn. Severus; et par M. Levasseur, 2^e édit., Paris, 1825, gr. in-32.

PUBLIUS, un des principaux habitants de l'île de Malte, reçut saint Paul et le défraya avec toute sa suite durant trois jours. Saint Paul guérit de la fièvre le père de Publius (*Act. 28*). On assure qu'il se fit chrétien, et fut le premier évêque de cette île. Quelques auteurs croient qu'il était gouverneur de l'île pour les Romains, parce qu'il est nommé *princeps insule*; mais dans l'Écriture sainte ce mot se prend souvent pour un homme puissant et distingué.

* PUCCI (Antoine), poète italien, né à Florence vers 1460, fils d'un fondeur de cloches, exerça lui-même cet état pendant plusieurs années. En même temps qu'il travaillait avec son père, il allait dans un couvent voisin prendre des leçons de grammaire latine et de rhétorique. Quelques *Poésies légères* qu'il publia lui acquirent une certaine réputation. Il quitta son premier état, et, à l'aide d'un puissant Mécène, dont il avait su gagner la bienveillance, il occupa plusieurs places dont les émoluments le mirent à portée de se livrer à son goût pour les lettres. Il fut un des premiers qui introduisirent dans la poésie italienne ce genre burlesque adopté par d'autres poètes, et notamment par Berni, qui le rendit plus général par son *Orlando innamorato*, et dont il a reçu le nom de *Bernesco*. L'Arioste, Lippi dans son *Malmantile racquistato*, Tassoni dans sa *Secchia rapita*, Fortiguerra dans le *Ricciardetto*, portèrent ensuite ce genre au point de perfection dont il était susceptible. On

aurait souhaité qu'en l'adoptant ils se fussent bornés à ridiculiser les vices et les travers des hommes, sans employer d'expressions trop libres, sans tomber dans ces équivoques indécentes qui insultent à la morale et souvent même à la religion. Les compositions de Pucci sont insérées dans plusieurs recueils, et notamment dans la *Scelta di varie poesie*. Il mourut au commencement du xvi^e siècle.

* PUCCI (François), controversiste, né dans le xvi^e siècle à Florence, après y avoir terminé ses études vint à Lyon suivre la carrière du commerce. Mais les liaisons qu'il forma avec quelques protestants, l'ayant porté à embrasser du moins en partie leurs opinions, il alla étudier la théologie à Oxford. Il y reçut en 1574 le degré de maître-ès-arts, et publia peu de temps après un traité : *De fide in Deum, quæ et qualis sit*, dans lequel il combat les dogmes du parti calviniste qui dominait dans cette université. Cet écrit lui ayant suscité de nombreux ennemis, il fut obligé de quitter Oxford; il se rendit à Bâle, où il se lia avec Faustus Socin dont il embrassa les opinions; mais les théologiens de cette ville l'en firent bannir à cause de son sentiment sur la grâce universelle. Pucci revint à Londres : ses opinions manifestées avec trop de licence le firent mettre en prison. Lorsqu'il eut reconqué la liberté, il passa en Hollande, d'où il entretenait avec Socin une correspondance active; cependant il le combat sur certains points dans un traité : *De immortalitate naturalis primi hominis ante peccatum*. Il habita ensuite Anvers et Cracovie, puis se fixa quelque temps à Prague, où après avoir eu quelques conférences avec le nonce du pape, il fit entre ses mains une rétractation publique de ses erreurs en 1595. Trois ans auparavant, il avait dédié au pape Clément VIII un ouvrage intitulé : *De Christi Salvatoris efficacitate omnibus et singulis hominibus quatenus homines sunt, assertio catholica*, Gouda, 1592, in-8. Après sa rétractation, Pucci fut ordonné prêtre et devint secrétaire du cardinal Pompée d'Aragon, chez lequel il mourut en 1600. Une dissertation de J. B. de Gaspari, *De vita, fatis, operibus et opinionibus Fr. Pucci Florentini*, est insérée dans la *Nuova raccolta Calogerana*, tom. 50, Venise, 1776.

PUCELLE (l'abbé René) naquit à Paris, en 1655, de Claude Pucelle, avocat au parlement, et de Françoise de Catinat, sœur du maréchal du même nom. Il se consacra d'abord à l'état ecclésiastique; mais, peu de temps après, le goût des armes l'emporta sur cette première destination. Après avoir fait quelques campagnes en qualité de volontaire, il voyagea en Italie et en Allemagne. De retour à Paris, il reprit l'habit ecclésiastique, se fit ordonner sous-diacre, étudia en droit, et fut reçu conseiller clerc au parlement de Paris, en 1684, s'escrima, en 1715, contre l'*Histoire des jésuites de Jouvenci*, et en 1714 il se déchaina contre la bulle *Unigenitus*. Après la mort de Louis XIV, en 1715, il eut une place dans le conseil de conscience, établi par le duc d'Orléans, régent du royaume. La vivacité avec laquelle il continua de favoriser la cause des anticonstitutionnaires le fit exiler dans son abbaye de Saint-Léonard de Corbigni, dont il avait été

pourvu en 1694. Il mourut à Paris en 1745, à 90 ans.

PUCELLE d'Orléans. (Voy. JEANNE D'ARC.)

* PUCKERIDGE (B.), Irlandais, né en 1750, est l'inventeur de l'*harmonica*. Le son produit par le frottement d'un doigt mouillé sur les bords d'un verre à boire éveilla son attention (en 1760). Après plusieurs expériences, en plaçant sur une table un certain nombre de verres de différentes grandeurs, et diversement remplis d'eau, il en tira des sons variés, et put jouer un morceau tout entier. Cette invention fut connue de Franklin, qui la perfectionna, et l'*harmonica* devint un instrument à la mode dans toute l'Europe. Puckeridge mourut à la fleur de son âge. Voy. le *Traité de Physique expérimentale* de Biot.

PUFENDORF (Samuel), publiciste et historien, né à Chemnitz, village de Misnie, en 1652, d'une famille luthérienne, était fils du ministre de ce village. Après avoir étudié à Leipsig, il devint en 1658 gouverneur du fils de Coyet, ambassadeur du roi de Suède à la cour de Danemark. Il se rendit avec son élève à Copenhague; mais à peine y fut-il arrivé, que la guerre s'étant allumée entre le Danemark et la Suède, il fut arrêté avec toute la maison de l'ambassadeur. Pufendorf, pendant sa prison, qui dura 8 mois, réfléchit sur ce qu'il avait lu dans les ouvrages de Grotius, mit ses réflexions en ordre, et les publia à La Haye en 1660, sous le titre d'*Eléments de la Jurisprudence universelle*. Ce premier essai lui acquit une telle réputation, que Charles-Louis, électeur palatin, fonda en sa faveur une chaire de droit naturel dans l'université d'Heidelberg. Pufendorf demeura dans cette ville jusqu'en 1670, que Charles XI, roi de Suède, le fit son historiographe. Il s'attacha ensuite à l'électeur de Brandebourg, qui le fit conseiller d'état, et le chargea d'écrire l'histoire de l'électeur Guillaume le Grand. Il mourut à Berlin en 1694, à 62 ans. Parmi les ouvrages qui lui ont fait un nom, on distingue : *Histoire de Suède, depuis l'expédition de Gustave-Adolphe en Allemagne jusqu'à l'abdication de Christine*, c'est-à-dire depuis 1628 jusqu'en 1654, Utrecht, 1686, in-fol.; *Histoire de Charles Gustave*, en 2 tomes in-fol., Nuremberg, 1696, en latin, et imprimée en français dans la même ville, 1698, in-fol.; *Histoire de Frédéric - Guillaume le Grand, électeur de Brandebourg*, Berlin, 1695, 2 vol. in-fol. en latin. Cette histoire, tirée des archives de la maison de Brandebourg, essuya plusieurs retranchements pendant le cours de l'impression; il est rare de trouver des exemplaires sans corrections; *Elementorum jurisprudentiæ universalis libri duo*, La Haye, 1660; Léna, 1669, avec un appendix de *Sphæra morali*, qui est d'une autre main; une édition des *Miscellanea laconica Joannis Meursii*, Amsterdam, 1661, in-4, et de la *Grèce ancienne*, de Jean Lairembert, 1661, in-4; *Severini de Monzambano, de statu imperii germanici*, Genève, 1667, in-12, souvent réimprimé depuis, et traduit en plusieurs langues, quoique vivement censuré par plusieurs savants. Pufendorf, déguisé sous les noms de *Monzambano*, veut y prouver que l'Allemagne est un corps de républiques, dont les mem-

bres mal assortis font un tout monstrueux. La traduction française est de Savinien d'Alquier, Amsterdam, 1669, in-12 : Un recueil de *dissertations académiques*, en latin, 1668, in-8; une *Description historique et politique de l'empire du pape*, en allemand, production partielle, que les fanatiques du parti protestant ont traduite en flamand et en latin. On la trouve dans l'ouvrage suivant, édition de 1742; *Introduction à l'Histoire des principaux Etats qui sont aujourd'hui dans l'Europe*, en allemand, 1682, avec une suite en 1686, et une addition contre Varillas en 1722. Ce livre fut traduit en français par Claude Rouxel; et en 1722, un anonyme rectifia cette traduction, continua l'ouvrage, l'enrichit de notes, et publia le tout à Trévoux, sous le titre d'Amsterdam, 7 vol. in-12. (Voy. BRUZEN DE LA MARTINIÈRE.) M. de Grace en a donné depuis une nouvelle édition, considérablement augmentée, en 8 vol. in-4. Quelque mérite qu'ait cet ouvrage, il faut convenir qu'il est fort au-dessous de la réputation dont il a joui, et sur laquelle on revient tous les jours. « La narration de Pufendorf, dit un critique, est maigre; on n'en peut supporter la lecture sans ennui, et parlant sans profit pour le commun des hommes. Son histoire est un squelette, où il manque, comme le disait Lucien, la chair et les couleurs; » *Traité du droit naturel et des gens*, imprimé, pour la 1^{re} fois, en 1672, à Leyde, en allemand. En 1684, il en fit faire une seconde édition à Francfort, augmentée d'un quart. Ce traité fut traduit en français par Jean Barbeyrac, avec des notes, et imprimé à Amsterdam en 1754, 2 vol. in-4. On l'a réimprimé en latin à Francfort, 1744, 2 vol. in-4. Il publia un abrégé de cet ouvrage sous le titre de *Devoirs de l'homme et du citoyen*, traduit en latin à Edimbourg, in-8, et en français, par Barbeyrac, 1718, 2 vol. in-8. Si Pufendorf eut des approbateurs, il ne manqua pas de critiques, contre lesquels il n'oublia pas aussi de se défendre. Le recueil de ce qui fut dit de part et d'autre forme un livre, imprimé, dès l'an 1686, à Francfort, sous le titre d'*Eris scandica*. Quelque chose qu'on ait dit des traités de Pufendorf, il est certain qu'il a rectifié et étendu quelques principes de Grotius; mais son protestantisme est moins modéré et moins équitable envers les catholiques que celui du jurisconsulte hollandais. Le compilateur Fébronius a fort mal à propos transcrit un grand nombre de passages de Pufendorf, pour rendre l'Eglise romaine odieuse; de tels témoignages ne prouveront jamais rien dans l'esprit des gens équitables. Les éditions de Pufendorf, publiées en France dans ces derniers temps, doivent être prises avec précaution. Les éditeurs ont encore donné de l'extension aux principes libéraux de l'auteur. La liste des ouvrages de Pufendorf, se trouve dans son *Eloge* par M. Ienisch, de Berlin, éloge qui remporta, en 1797, le prix proposé par l'académie de belles-lettres et d'histoire de Stockholm, et dans les *Mémoires* de la même académie, 1802.

PUFENDORF (Isaïe), frère de Samuel, naquit à Chemnitz, en Misnie, en 1628, fit ses études avec tant de succès, qu'avant même qu'il les eût terminées on lui offrit des places aussi honorables que

lucratives. Il les remplit, dès sa première jeunesse, dans son propre pays, fut ensuite chargé de plusieurs missions importantes auprès de diverses cours, et il demeura dans quelques-unes en qualité de résident. Il est auteur d'un ouvrage intitulé : *Anecdotes de Suède, ou Histoire secrète de Charles XI*, 1716, in-8, et d'un autre qui a pour titre : *Opuscula juvenilia*, 1669, in-8, qui contiennent différentes dissertations sur les druides, les lois saliques, la théologie de Platon. Pufendorf mourut à Ratisbonne en 1689.

PUGATSCHEW ou POUGATSCHEW, (Yemelka), fameux rebelle et imposteur, né en 1726, à Simorreisk, sur le Don, se fit passer pour le fils de Pierre II, empereur de Russie, et excita de grands troubles dans quelques provinces de Russie, particulièrement dans celles d'Astracan et d'Orembourg. Il fut pris et exécuté à Moscou, le 10 janvier 1775. « Les » progrès rapides et effrayants de cette révolte ont » été, suivant l'observation d'un politique, la suite » de la faute grossière que fit Pierre I^{er} de transférer » sa résidence et de placer la métropole de l'empire » sur les bords de la Baltique. » (*Voy. Moscou dans le Dict. géogr.*)

PUGET (Pierre), sculpteur, peintre et architecte, né à Marseille en 1622, mort dans la même ville le 2 décembre 1694, appartenait à une famille distinguée; un de ses ancêtres, Jean Puget, fut quatre fois premier consul d'Aix, en 1541, 1556, 1559, et 1570. Simon, arrière-petit-fils de Jean, et père de celui qui forme le sujet de cet article, était architecte. Pierre annonça dès l'enfance ce qu'il devait être un jour. Il construisit une galère, n'étant âgé que de seize ans. Il séjourna à Florence et à Rome. De retour dans sa patrie, à 21 ans, il inventa, pour orner les vaisseaux, ces belles galeries que les étrangers ont imitées. Puget se faisait aussi un grand nom par ses tableaux; mais une maladie lui fit abandonner cet art, pour ne plus se livrer qu'à la sculpture. Fouquet le chargea d'aller choisir en Italie de beaux blocs de marbre. Ce ministre ayant été disgracié, ce fut un obstacle au retour de Puget. Il fit plusieurs grands morceaux à Gènes, et, pour le duc de Mantoue, ce magnifique bas-relief de l'Assomption, auquel le chevalier Bernin ne put refuser ses éloges. Colbert le rappela, et lui fit donner une pension de 1200 écus. Ses morceaux de sculpture pourraient être comparés à ceux de l'antiquité, pour le grand goût et la correction du dessin, pour la noblesse et l'expression de ses caractères, pour la beauté de ses idées, et l'heureuse fécondité de son génie. Puget a dessiné sur le velin des *marines*, morceaux précieux pour le goût et l'exécution. Il peignit plusieurs tableaux pour différentes villes de Provence; l'*Annonciation* et la *Visitation*, pour la ville d'Aix, dont les figures sont grandes comme nature; le *Sauveur du monde*, de la même proportion; le *Baptême de Constantin*, celui de *Clovis*, qui sont au musée de Marseille, etc. Son bas-relief d'*Andromède* fut placé dans le parc de Versailles, avec le groupe de *Milon*. La dernière production de ce grand-maître est le bas-relief représentant la *Peste de Milan*, qui se voit à Marseille, dans la salle du conseil de Santé. Son *Eloge*, par Eméric David,

a été couronné par l'académie de Marseille en 1807.

** PUGET (Louis du), physicien et naturaliste, né en 1629 à Lyon, fils du procureur du roi au présidial, annonça de bonne heure de grandes dispositions pour les sciences; sa fortune lui permit de se former un cabinet de physique, chose fort rare à cette époque et qui commença sa réputation. Ses expériences sur l'aimant le firent connaître des savants: il fut en 1700 l'un des sept fondateurs de l'académie de Lyon qui tient un rang distingué parmi les sociétés littéraires de France. Du Puget était très-charitable; au commencement du rigoureux hiver de 1709, il vendit sa vaisselle pour pouvoir procurer du bois et des vêtements à un plus grand nombre de malheureux. Il mourut au mois de décembre de la même année, léguant sa bibliothèque au petit collège des jésuites, et les raretés de son cabinet à ses amis, parmi lesquels il comptait Brossette et Boileau, le P. Lami, etc. On a de lui des *Lettres sur l'aimant* et les *microscopes*, qui ne peuvent plus offrir d'intérêt; mais les curieux recherchent toujours ses *Observations sur la structure des yeux de divers insectes*, et sur la trompe des papillons, Lyon, 1706, in-8, fig., rare. Son *Eloge*, par l'abbé Tricaud, est inséré dans le *Journal de Trévoux*, sept. 1710, p. 1573-1589.

PUGET BARBANTANE. *Voy. BARBANTANE.*

PUGIN (Auguste), né en 1769 en France, passa la plus grande partie de sa vie en Angleterre, où il se fit distinguer par son talent pour le dessin. Employé pendant longtemps par l'architecte Nash et par le libraire Ackermann, il s'occupa exclusivement de reproduire par le crayon les monuments d'architecture. Il eut une part considérable aux dessins du *Microcosme de Londres*, 1808-1811, 5 vol. in-4. Il publia en 1819 une *suite de vues d'Islington et Pentonville*, avec un texte par Brayley. Ensuite parurent les *Echantillons (specimens) d'architecture gothique, choisis parmi les vieux édifices de l'Angleterre, etc.*, avec des textes de divers auteurs, mais principalement d'E.-F. Wilson, 1821-25, 2 vol. in-4, le 1^{er} de 60 planches, le 2^e de 54. Ce bel ouvrage, presque indispensable pour bien connaître les différents styles de l'architecture du moyen âge en Angleterre, contient des plans, des hauteurs, des coupes; presque tous les sujets sont empruntés au comté de Lincoln. L'année 1824 vit paraître 2 nouv. vol. non moins remarquables d'Aug. Pugin, intitulés : *Illustrations architecturales des monuments publics de Londres. Les échantillons des antiquités d'architecture normande* suivirent de près, 1825, in-4. S'il n'exécuta pas tous les dessins, il en dirigea l'exécution. Enfin le livre intitulé *Paris et ses environs*, Londres, 1828-51, 2 vol. pet. in-4, signala encore son infatigable activité. Le texte de tous ces ouvrages est en anglais. Pugin préparait une nouvelle série de dessins pour illustrer Sleaford et le pays aux alentours, lorsqu'il mourut à Bloomsbury, le 19 décembre 1852. Il était membre honoraire de la société des antiquaires de Normandie.

* PUGLIOLA (Barthélemy de la), historien italien, né à Bologne le 15 octobre 1578, à 15 ans, entra dans l'ordre des mineurs conventuels, et s'étant rendu fort habile en philosophie et en théolo-

gie, professa ces deux sciences dans diverses villes d'Italie. Il se fit connaître aussi, notamment à Rome, par son talent pour la prédication, et devint vicaire-général de son ordre, qu'il gouverna avec sagesse. Il mourut le 10 février 1456, âgé de 58 ans. Il est le principal auteur d'une *Chronique* de Bologne, extraite en partie des manuscrits de Jacques Bianchini, et qui s'étend de 1562 à 1407. Elle a été continuée jusqu'à l'année 1471 par différents écrivains, et publiée par Muratori, dans ses *Scriptores Italici*, tome 18, pag. 259.

* PUGNANI (Gaetano), célèbre violoniste, né à Turin en 1728, reçut dès sa plus tendre jeunesse des leçons de J.-B. Somir, l'un des élèves les plus distingués de Sorelli. Après avoir parcouru une partie de l'Europe, il revint dans sa patrie, où il fonda une école de violon, qui a produit de très-bons exécutants. Devenu chef d'orchestre du théâtre royal de Turin, il composa la musique de plusieurs pièces qui obtinrent du succès : *Issea*, 1771 ; *Tamas-Kouli-Kan*, 1772 ; *Achille in Sciro*, 1788 ; *Demofonte e Demetrio a Rodi*, 1789. Il mourut en 1798. Peu d'artistes ont su mériter comme lui l'admiration pour leur talent et l'estime pour leur personne. Jamais il ne paraissait en public, sans être somptueusement paré. Il conservait aussi dans son maintien beaucoup de dignité. Le grandiose de son exécution répondait parfaitement à cet extérieur qui frappait tous les yeux.

PUIRAVAU. Voy. LECOINTE PUIRAVAU.

** PUBUSQUE (M.-L.-G., vicomte de), ancien sous-intendant militaire, fit preuve de sang-froid dans les désastres de la retraite de Moscou, et reçut à Smolensk, de Napoléon, les félicitations que méritait sa conduite intelligente et courageuse. Chevalier de Saint-Louis et de la Légion-d'Honneur, il fut aussi décoré des ordres de Sainte-Anne de 1^{re} classe, et de Léopold de Pologne. Il mourut le 18 août 1841, dans un âge avancé. Outre plusieurs écrits remplis d'excellentes vues sur l'organisation des haras, la remonte de la cavalerie et les subsistances militaires, on a de lui : *Lettres sur la guerre de Russie*, en 1812, sur la ville de Saint-Petersbourg, les mœurs et les usages des habitants de la Russie et de la Pologne, Paris, 1816, in-8 ; elles eurent, dès l'année suivante, une 2^e édition. — *Les Souvenirs d'un invalide*, qu'il publia peu de temps avant sa mort, servent de complément à ses *Lettres*. — M. Adolphe de PUBUSQUE, de la même famille, déjà connu par plusieurs pièces de vers qui ont remporté des prix dans différentes académies, est auteur de *l'Histoire comparée des littératures espagnole et française*, Paris, 1844, 2 vol. in-8, ouvrage couronné par l'académie française au concours extraordinaire de 1842.

* PUISAYE (Joseph, comte de), lieutenant-général des armées royales, grand-croix de l'ordre de Saint-Louis, naquit vers 1755 à Mortagne, d'une famille dans laquelle la charge de grand-bailli du Perche était héréditaire. Le plus jeune de quatre frères et destiné à l'état ecclésiastique, il fut envoyé au séminaire St Sulpice pour y faire ses études ; mais son goût l'entraîna vers les armes, et à 18 ans il obtint une sous-lieutenance dans Conti (cavalerie), et passa ensuite capitaine dans les dra-

gons de Lanans. Mais son ambition n'étant point satisfaite, il se retira dans sa famille. A la mort de son père, il recueillit sa part de la succession et acheta la charge de colonel des Cent-Suisses. Nommé, en 1789, député de la noblesse du Perche aux états-généraux ; après avoir signé la protestation contre le décret du 19 juin, prononçant l'abolition de la noblesse, il n'en vota pas moins toutes les réformes propres à établir en France un gouvernement modèle sur celui de l'Angleterre dont il se montra partisan. La session terminée, il fut fait maréchal-de-camp ; plus tard nommé commandant de la garde nationale d'Evreux, il se fit adjoindre en 1795 au général Wimpfen, comme chef de son état-major, et commanda l'avant-garde de l'armée de l'Eure que les troupes de la Convention écrasèrent à Pacy-sur-Eure (au mois de juin). Sa tête ayant été mise à prix, Puisaye se rendit en Bretagne où il rallia et réorganisa les débris de la chouannerie, se mit en rapport avec d'autres chefs royalistes, créa un conseil militaire, et, revêtu des pleins pouvoirs du comte d'Artois, entra en relation avec le cabinet de Londres. Persuadé que les royalistes ne pourraient réussir dans leurs tentatives sans l'appui des Anglais, il subordonna toutes ses opérations aux volontés du gouvernement britannique, et plus d'un Vendéen rougit de cette humiliation à laquelle il condamnait son parti. Venu secrètement en Angleterre au mois de septembre 1794, il y fut mal accueilli par les émigrés, et il ne fallut rien moins que toute son adresse pour vaincre les difficultés qu'on lui suscita. Il parvint à déterminer le ministère anglais à armer cette expédition de Quiberon, dont on connaît la funeste issue. La division des chefs royalistes (voy. HERVILLY), et l'habileté de Hoche (voy. ce nom), rendaient ce désastre inévitable. On fit peser sur Puisaye la responsabilité d'une expédition qu'il avait provoquée ; et regardé par les uns comme un traître, par d'autres comme manquant de courage, il retourna en Angleterre. Il obtint des ministres anglais un établissement dans le Canada, et s'y rendit accompagné de ceux d'entre ses officiers qui lui étaient restés attachés. A l'époque du traité d'Amiens, il revint à Londres où il trouva les mêmes préventions ; la publication de ses *Mémoires* qui parurent de 1805 à 1808, 6 vol. in-8, ne parvint pas à les dissiper. Cette justification, dans laquelle il traitait avec beaucoup de hauteur et de dureté plusieurs ministres et agents royalistes, fut réfutée dans plusieurs brochures. Sa disgrâce fut complète. Il se fit naturaliser anglais, obtint une pension, et mourut le 15 octobre 1827 à Hammersmith près de Londres, après avoir reçu les secours de la religion d'un pieux prélat, M. Weld, évêque d'Amiclée. Puisaye se plaignait souvent de l'ingratitude des hommes ; il est à regretter qu'il ait mis dans sa défense une amertume qui n'a pu qu'accroître les préventions formées contre lui. Ses *Mémoires* contiennent du reste des faits curieux et sont nécessaires pour quiconque veut connaître *l'Histoire du parti royaliste* pendant la révolution. Voy. *l'Histoire de la Vendée* par Beauchamp, les *Lettres sur la chouannerie* et les autres écrits relatifs à cette époque. Outre

les *Mémoires* du comte de Puisaye, on connaît de lui : *Réfutation du libelle diffamatoire publié par M. d'Avaray, sous le titre de Rapport à sa Majesté très-chrétienne*, publié avec sa permission, suivi d'une Réponse au comte Joseph de Puisaye, Londres, 1809, in-8.

PUISIEUX (Philippe-Florent de), né à Meaux en 1715, mort à Paris en 1772, était avocat au parlement de Paris. Il cultiva moins la jurisprudence que la littérature. Nous avons de lui un grand nombre de traductions de livres anglais, dont quelques-unes sont utiles. Telles sont celles de la *Grammaire géographique de Gordon*, 1748, in-8; de l'*Histoire navale d'Angleterre*, 1751, en 5 vol. in-4; de la *Grammaire des Sciences philosophiques*; des *Eléments des sciences et des arts*, etc., etc. Il a aussi traduit quelques romans et quelques autres brochures anglaises, dont la plupart ne méritaient pas de passer la mer.

PUISIEUX. Voy. BRULART.

** PUISSANT (Louis), habile géomètre, né en 1769 à la ferme de la Gastellerie, près du Châtelet, en Champagne, placé fort jeune chez un arpenteur, sentit bientôt le besoin d'étudier la géométrie pour comprendre les principes de son art. Il y fit de rapides progrès, et après avoir travaillé quelque temps dans les bureaux, et sous la direction d'un ingénieur des ponts-et-chaussées, devint réellement très-habile. Lors des premières guerres de la révolution, il fut appelé au dépôt de la guerre; et la même année nommé ingénieur-géographe à l'armée des Pyrénées orientales. Quatre à cinq ans s'écoulèrent ainsi pour lui; en 1795, il obtint une place de professeur de mathématiques à l'école centrale de Lot-et-Garonne. Le *Recueil de propositions de géométrie* qu'il publia en 1801, le fit remarquer des mathématiciens; et l'année suivante, placé de nouveau au bureau de la guerre, il fut envoyé à l'île d'Elbe pour en lever la carte, et à Milan, pour y travailler à la triangulation de la république Cisalpine. La manière dont il s'acquitta de ces diverses missions lui valut le grade de chef d'escadron au corps des ingénieurs-géographes avec la permission de rentrer en France. Mais l'organisation de ce corps n'étant encore rien moins que définitive, il eut la chaire de mathématiques à l'école militaire de Fontainebleau (1804). Au bout de cinq ans, il put revenir à Paris, et le corps des ingénieurs-géographes ayant été reconstitué militairement, il y rentra, toujours avec l'épaulette de chef d'escadron, et fut nommé professeur de géodésie et chef des études à l'école d'application, fonctions qu'il exerça plus de vingt années, soit avec ce grade, soit avec celui de lieutenant-colonel. Admis en 1828 à l'académie des sciences, où il succédait à Laplace, il devint peu de temps après membre et secrétaire du comité du dépôt de la guerre et de la commission royale de la nouvelle carte de France. En 1856 il eut un vif débat avec le secrétaire de l'académie (M. Arago), au sujet de la mesure du méridien de Paris à Formentera, et il fut reconnu qu'il fallait en effet ajouter 100 toises à la mesure, et par suite changer le chiffre adopté pour la longueur du méridien, ainsi que pour le mètre. Puissant mourut

le 11 janvier 1845. Il était chevalier de St.-Louis et officier de la légion-d'honneur. Il fut remplacé à l'académie par Lamé. Outre de nombreux *Mémoires* et divers articles et notices dans le *Journal de l'école polytechnique*, (tom. x), les *Recueils de l'académie des sciences*, le *Bulletin de la société philomatique*, et la *Connaissance des temps*, on a de lui : *Traité de géodésie*, Paris, 1803, in-4; 2^e édit., 1819, 2 vol. in-4, 15 pl. avec un supplément, 1827, in-4. Cet ouvrage est demeuré le manuel de tous ceux qui s'occupent de la science dont l'auteur expose et coordonne les principes; *Traité de topographie, d'arpentage et de nivellement, avec un supplément*, Paris, 1807-1810, 3 vol. in-4; 2^e édit., 1820, in-4, 9 pl.; *Recueil de diverses propositions de géométrie, résolues et démontrées par l'analyse algébrique*, 1801; 5^e édit., 1824, in-8, 6 pl. C'est ce que l'on appelle vulgairement la *géométrie de Puissant*; *Cours de mathématiques*, 5^e édit., 1852, in-8. C'est en 1809 que ce cours fut rédigé, et c'est encore un des traités élémentaires que l'on étudie avec le plus de fruit; *Trigonométrie appliquée au lever des plans, etc.*, 1809, in-8, 6 pl.; *Description géométrique de la France*, 5 vol. in-4, formant les tom. vi, vii et vii bis du *Mémorial du dépôt de la guerre*. Ce travail peut être regardé comme l'expression la plus complète des travaux de la science géodésique en France. Indépendamment de ses ouvrages, on doit encore à Puissant un instrument de perspective, le *Panorographe*, dont on trouve une description dans le tom. iv du *Bulletin de la société de géographie*.

PUJOS (André), né à Toulouse en 1750, et peintre de l'académie de cette ville, se distingua dans le dessein et la peinture en miniature, puis s'attacha aux portraits, genre où il excella. Il peignit presque tous les hommes qui avaient quelque célébrité en France.

* PUJOLX (Jean-Baptiste), littérateur, né à St.-Macaire, (Gironde), en 1762, mort à Paris le 17 avril 1821, concourut à la rédaction de différents journaux, auxquels il fournit des articles qui annonçaient du goût, de la facilité et des connaissances; dans le même temps il publia différents ouvrages et fit représenter plusieurs pièces dont aucune n'est restée au théâtre. Parmi ses ouvrages on distingue : *Paris à la fin du xviii^e siècle, ou Esquisse historique et morale des monuments et des ruines de cette capitale*, 1800 et 1801, in-8; *Promenades au Jardin des Plantes, à la Ménagerie et dans les galeries du musée d'histoire naturelle*, 1804, 2 vol. in-18; *Leçons de physique de l'école polytechnique sur les propriétés générales des corps*, précédées d'une introduction, 1805, in-8; *La Botanique des jeunes gens*, 1810, 2 vol. in-8; *Minéralogie à l'usage des gens du monde*, 1815, in-8; *Louis XVI peint par lui-même, ou Correspondance et autres écrits de ce monarque*, 1817, in-8. Pujoux regardait cette *Correspondance* comme authentique, mais on sait maintenant qu'elle est supposée.

PULCHÉRIE (Ælia-Pulcheria-Augusta, sainte), impératrice, fille de l'empereur Arcadius, et sœur de Théodose le Jeune, naquit l'an 399 à Constantinople, fut créée Auguste en 414, et partagea avec son frère la puissance impériale. Après la mort de

Théodose, arrivée en 450, sainte Pulchérie fit élire Marcien et l'épousa, plutôt pour avoir un soutien qui l'aidât à porter le poids de la couronne, que pour avoir un époux. Elle lui fit promettre qu'il garderait la continence avec elle. Le concile de Chalcédoine assemblé en 457, par Marcien, à la prière de saint Léon, la combla d'éloges. Elle les méritait par sa piété et par son zèle. Cette princesse aimait les lettres et les cultivait. Elle mourut en 454, à 55 ans. Voltaire ménagea peu cette princesse dans la préface de son commentaire sur la *Pulchérie* de Corneille.

PULCHRE (François Le), seigneur de la Mothe Messemé, était originaire d'Angleterre, et son père avait la charge de surintendant auprès de Marguerite, reine de Navarre, qui demeurerait ordinairement à Mont-de-Marsan. Le Pulchre y naquit vers l'an 1540, suivit, dès sa première jeunesse, la carrière des armes, et se trouva à la bataille de Dreux (1562). Il fut envoyé par Charles IX à la reine sa mère, Catherine de Médicis, pour apprendre de ses nouvelles, et lui en demander de la paix, dont cette princesse s'occupait dans ce moment. Le Pulchre resta toujours attaché à la cour, et la suivit à Paris, à Saint-Germain, etc. Il se distingua dans toutes les guerres qui eurent lieu à cette époque, et, en récompense, Charles IX le nomma gentilhomme ordinaire de sa chambre. Le Pulchre mourut dans un âge très-avancé; il a laissé un ouvrage assez singulier par le titre, et par la bizarrerie du style, mais qui contient plusieurs faits historiques assez curieux et intéressants; cet ouvrage a pour titre : *Les sept livres des honnêtes plaisirs de M. de la Mothe-Messemé, chevalier de l'ordre du roi, et capitaine de cinquante hommes d'armes de sa Majesté. Chaque livre est intitulé du nom d'une des planètes, qui est un discours en forme de chronologie, où sera véritablement discours des plus notables occurrences de nos guerres civiles et de divers accidents de l'auteur, dédié au roi; plus un mélange de divers poèmes, d'épigrammes, stances et sonnets, etc.*, Paris, 1587.

PULCI (Louis), poète italien, né à Florence en 1452 d'une famille noble, et chanoine de cette ville, est auteur d'un long poème intitulé : *Morgante maggiore*, espèce de poème épique, où il y a quelque imagination, mais peu de jugement, encore moins de goût, et où l'auteur fait un mélange bizarre du sérieux et du comique le plus bas. Il se permet d'ailleurs des plaisanteries révoltantes sur des matières sacrées, et même des obscénités grossières. Quelques critiques italiens, Varchi, entre autres, ont mis Pulci au-dessus de l'Arioste. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il existe entre eux beaucoup de rapport quant à la monstruosité et la bizarrerie des idées. L'académie della *Crusca* a cité *Morgante* comme un ouvrage classique, non pour la composition, mais sous le rapport du style, qui est le plus pur toscan. Pulci publia en outre le *Credo*, in-4, et la *Confession à la Vierge*, petit poème en tercets, suivi de quelques poésies pieuses, Florence, 1597, in-4. On ignore l'année de sa mort. Zilioli, auteur d'une histoire manuscrite des *Vies des poètes italiens*, a dit, mais sans preuves, que ce poète était mort à Padoue, et qu'on lui avait re-

fusé la sépulture comme à un excommunié. — Luc et Bernard Pulci, frères de Louis, se distinguèrent aussi dans la poésie. Le premier est principalement connu par deux poèmes : *Il Ciriffo calvaneo*, dont la meilleure édition est celle de Venise, 1518, in-8; *Il Driadeo*, Florence, 1479, in-4. Le second a composé un Poème sur la passion de J.-C., et une Traduction en vers des *Bucoliques* de Virgile.

* PULGAR (Ferdinand de), surnommé le *Plutarque espagnol*, né en 1456 à Pulgar près de Tolède, d'une ancienne et illustre famille; il fut élevé à la cour où son père occupait un emploi. Son éducation fut digne de sa naissance; mais il s'attacha particulièrement à la culture des lettres qui fleuraient en Espagne, par les soins et la protection du monarque. Dans les différends qui eurent lieu entre Henri IV et sa sœur Isabelle de Castille, il suivit le parti de cette princesse; et quand elle s'assit sur le trône avec Ferdinand le Catholique, les deux augustes époux le nommèrent leur secrétaire intime. Peu de temps après, chargé d'une mission difficile auprès de la cour de France, il s'en acquitta avec honneur. A son retour, il fut créé conseiller d'état. Pour se livrer plus tranquillement à l'étude, il sollicita la permission de quitter la cour. Ferdinand et Isabelle l'y rappelèrent en 1482, et le nommèrent leur historiographe. Il les suivit dans leurs voyages, leurs expéditions, et fut témoin oculaire des faits qu'il raconte dans sa *Chronique*, d'abord publiée en latin par Sanche de Lebrixa (Grenade, 1545, in-fol.) qui sur le frontispice attribua l'ouvrage à son père, le célèbre Antoine de Lebrixa ou Nebrissensis (voy. ce nom, 1, 282,) qui n'en est que le traducteur; et en espagnol à Valladolid en 1565, in-fol., toujours sous le nom de Lebrixa; mais elle fut enfin rendue à son véritable auteur dans l'édition de Saragosse, 1567, in-fol. Toutes ces éditions sont fort rares. Celle de Valence, 1789, in-fol. est de beaucoup meilleure. Cet ouvrage, écrit d'un style simple, mais noble, est surtout remarquable par la concision et l'exactitude des faits. On cite encore de Pulgar : *Los claros Varones de Espana*, (Les hommes célèbres de la Castille), Séville, 1500, in-4, 1^{re} et rare édition. Il en existe plusieurs autres; à celle de Madrid, 1789, in-8, on a réuni ses *Lettres à la reine Isabelle*, imprimées séparément, Alcalá, 1528, Madrid, 1775, in-8. « Ces deux ouvrages, dit le savant Capmani, » apprennent plus à connaître les hommes que la » plus grande partie des histoires. » Cet écrivain mourut vers 1486. D. Martinez de la Rosa a publié un *Essai (Bosquejo)*, sur la vie et les écrits de Ferd. de Pulgar, avec un ouvrage très-rare du même auteur : *Breve parte de las hazanas del escelente nunbrado el gran capitán*, (Le Cid), Madrid, 1854, gr. in-8. Nicolas Antonio attribue cette vie du *grand capitaine*, à un autre Ferd. de Pulgar, comte de Salaz.

PULLUS ou POUILLAIN (Robert), théologien anglais, fit ses études à Paris avec distinction. A son retour en Angleterre, vers 1150, il rétablit l'académie d'Oxford, et fut pourvu de l'archidiaconé de Rochester. Quelque temps après, le pape Innocent II l'appela à Rome, où il fut fait cardinal par le

pape Célestin II, en 1144, et chancelier de l'Eglise romaine par Luce II. Le P. Mathon, bénédictin, publia en 1655 ses trois livres des *Sentences*, in-fol. Il est encore auteur de *Commentaires* sur les Psaumes et sur l'Apocalypse, et d'autres ouvrages. Il mourut vers 1150. (*Voy.* PIERRE de Poitiers.)

PULMANN (Théodore POELMANN, plus connu sous le nom de), né à Cranenbourg, dans le duché de Clèves, vers 1510. Quoique d'une condition obscure et obligé de vivre du travail de ses mains, il se rendit habile dans les belles-lettres et dans la critique grammaticale. Son application principale fut de corriger les poètes latins sur d'anciens manuscrits, et d'en donner de bonnes éditions chez Plantin, à Anvers; il y servit de correcteur d'imprimerie pendant 16 ans. On a de lui des éditions d'*Arator*, de *saint Paulin*, de *Virgile*, de *Lucain*, de *Juvénal*, d'*Horace*, d'*Ausone*, de *Claudian*, d'*Esop*, de *Térence*, de *Suétone*, etc. Il mourut à Salamanque en Espagne.

* PULTENEY (William), comte de Bath, né en 1682, d'une ancienne famille du comté de Leicester, fut nommé jeune à la chambre des communes, et se prononça fortement contre le ministère que la reine Anne avait en 1710 choisi parmi les torys. Georges I^{er}, à son avènement au trône (1714), récompensa Pulteney en l'admettant dans son conseil privé; ce monarque le nomma en même temps secrétaire de la guerre, et ensuite trésorier de l'épargne. Il vécut d'abord en bonne intelligence avec Robert-Walpole et partagea toutes ses chances de fortune; mais ayant cru s'apercevoir que le premier ministre ne rendait pas justice à ses talents, Pulteney conçut contre Walpole une telle haine, combattit ses projets avec un tel acharnement, qu'en 1751 le roi irrité le dépouilla de toutes les commissions dont il avait été chargé, et raya son nom de la liste des conseillers privés. Cette disgrâce ne fit qu'accroître sa popularité; mais il la perdit lorsqu'en 1742, après la retraite de Robert Walpole, qu'il n'avait cessé de poursuivre de sa haine, il fut remplacé sur la liste du conseil privé, et créé pair avec le titre de comte de Bath. L'influence dont il jouit le reste de sa vie à la cour le dédommagea, sans doute, des applaudissements qu'il ne pouvait plus obtenir et qu'il affectait de dédaigner. Il mourut le 8 juin 1764, à l'âge de 82 ans, emportant la réputation d'un homme habile, mais non désintéressé. Outre de nombreux pamphlets politiques, et des articles dans le journal *The Craftsman* (l'Artisan), on a de lui des *Poésies* assez estimées.

* PULTENEY (Richard), médecin et botaniste, né en 1750 à Loughborough, ayant achevé ses études en médecine, vint exercer sa profession à Leicester. Quoiqu'instruit et laborieux, ne pouvant réussir à se faire une clientèle, il employa ses loisirs à l'étude de l'histoire naturelle et des antiquités, et communiqua ses observations au *Gentleman's Magazine*. Sur ses ouvrages la société royale de Londres l'admit au nombre de ses membres en 1762; et deux ans après, l'université d'Edimbourg lui expédia des lettres de docteur en médecine. Ces témoignages d'estime de deux corps respectables

attirèrent l'attention sur le médecin de Leicester. Le vieux comte de Bath (*voy.* l'art. précéd.) le reconnut pour son parent et voulut l'avoir près de lui. A la mort du comte, Pulteney s'établit à Blandfort, dans le comté de Dorset, il y acquit une grande réputation et une clientèle très-étendue, et mourut le 15 octobre 1801. Ses principaux ouvrages sont : *Revue générale des écrits de Linnée*, 1782, in-8; *Essais sur les progrès de la botanique en Angleterre*, 1790, 2 vol. in-8, traduits en français, le premier par Millin, 1788, et le second par Boulard, 1809. Pulteney a enrichi de ses recherches l'*Histoire de Leicester*, par Nichols, et celle du comté de Dorset, de Hutchins, édition de Gough. Il était l'un des premiers membres de la société linnéenne anglaise à laquelle il légua son riche musée d'histoire naturelle.

PUNT (Jean), graveur, acteur et peintre hollandais, naquit à Amsterdam en 1711. Il s'était déjà fait connaître avantageusement dans la gravure, lorsque, s'étant marié en 1755 à une fameuse comédienne, Anne-Marie Bruin, il embrassa son art, et devint lui-même un acteur célèbre, rival de Duim; il excellait dans les grands rôles tragiques. La mort prématurée de sa femme le dégoûta de la scène, et il reprit alors le burin. Il s'occupa à graver les 36 plafonds peints par Rubens pour les quatre galeries de l'église des jésuites d'Anvers. Jacob de Witt les avaient dessinés six ans avant que ce magnifique édifice fût consumé par les flammes. Cédant aux instances de ses amis, il reparut sur la scène en 1755, et deux ans après il obtint la place lucrative de concierge du théâtre, équivalente à celle de directeur. Dans sa première jeunesse, il avait pris des leçons de peinture, il la cultiva et peignit le portrait, le paysage, et même l'histoire, et son travail assidu contribuait à le faire vivre dans l'aisance. Il s'était remarié, en 1748, avec Anne-Marie Chicot, fille d'un marchand de tableaux, qui avait réveillé en lui le goût de la peinture. Devenu veuf une seconde fois, en 1771, il prit encore une troisième femme, Catherine Fokke, tragédienne renommée. Punt, d'un caractère modeste et doux, avait une bonne réputation, et, lié avec les personnes les plus distinguées, il jouissait du bonheur domestique, quand un accident funeste vint le troubler. La salle de spectacle dont il était concierge fut réduite en cendres; il y perdit plusieurs tableaux, une partie de sa fortune, et lui et son épouse purent à peine se sauver de la fureur des flammes. Cet accident influa sur sa santé; peu de temps après il tomba malade, et mourut en 1779. Il aurait mieux valu pour ce peintre acteur de n'avoir jamais recherché les applaudissements de la scène, et de s'être entièrement consacré à la peinture, art propre à contribuer à sa tranquillité et à sa gloire.

PUPIEN (Marcus-Claudius-Maximus-Pupienus), empereur romain, né vers l'an 164 d'un forgeron, prit le parti des armes, et parvint par son mérite aux premiers emplois de l'armée et du sénat. Il fut préteur, consul, préfet de Rome, et gouverneur de plusieurs provinces, où il se conduisit avec autant d'intégrité que d'intelligence. Après la mort

des Gordiens en 257, le sénat le déclara Auguste avec Balbin, pour délivrer l'empire de la tyrannie des Maximins. Il marchait contre eux avec une armée formidable, lorsqu'il apprit qu'ils avaient été massacrés devant Aquilée. Il fut alors reconnu par tout l'empire, et vint jouir à Rome de la paix procurée par le meurtre des Maximins. Il se préparait à porter ses armes victorieuses dans la Perse; mais les soldats du prétoire s'étant révoltés, il fut massacré par Balbin, le 15 juillet 258. Ce prince, digne d'un meilleur sort, avait la taille élevée, le maintien grave, la figure noble. La mélancolie dominait dans son caractère, il était sévère sans rudesse, humain sans faiblesse, et d'une douceur admirable. Il régna un an et quelques jours, et mourut âgé de 74 ans.

PURBACH, PEURBACH ou BURBACH (Georges), *Purbachius*, né en 1425, au village de Purbach, entre la Bavière et l'Autriche, enseigna la philosophie et la théologie à Vienne. Il prit un goût particulier pour l'astronomie, et fit plusieurs voyages en Italie, afin d'acquérir des connaissances plus étendues dans cette science. On voulut le fixer à Bologne; mais l'empereur Frédéric III l'engagea par tant de bienfaits à retourner à Vienne, qu'il en reprit le chemin. Purbach s'attacha alors uniquement à l'observation des astres; et après avoir rectifié les instruments des anciens astronomes, il en imagina de nouveaux. Il forma des tables astronomiques, et perfectionna la trigonométrie et la gnomonique. Au milieu de ses travaux, il désirait toujours avoir une traduction fidèle de l'*Almageste* de Ptolémée. Cet ouvrage était écrit en grec, et il ignorait cette langue. Le cardinal Bessarion, grec d'origine, étant venu à Vienne, lui conseilla de retourner en Italie pour apprendre la langue grecque. Il travaillait à un abrégé de ce grand ouvrage, et il en était au sixième livre. Il se disposait cependant à suivre le conseil de Bessarion, lorsqu'une maladie l'enleva le 8 avril, en 1462, à 59 ans. Ses ouvrages sont : *Theoricæ novæ planetarum*; *Observationes hassiacæ*; *Tabule eclipsium*, pour le méridien de Vienne. Muller a publié une partie de ces ouvrages.

PURCHAS (Samuel), savant anglais, né dans le comté d'Essex en 1577, mort en 1628, a donné un *Recueil* des voyages faits par ceux de sa nation, Londres, 1625-26, 5 vol. in-fol.; cette Collection, fort estimée, est rarement complète. Il était lui-même très-habile navigateur, et a donné son nom à une pointe de terre découverte à l'extrémité du Spitzberg, à 82 degrés de latitude septentrionale.

PURE (Michel, abbé de), écrivain français du XVIII^e siècle, né à Lyon en 1654, est auteur de quelques pièces de théâtre, qu'on n'a pu ni jouer ni lire. On a encore de lui des traductions : des *Institutions* de Quintilien, 1665, in-4, très-inférieure à celle de l'abbé Gedeon; de l'*Histoire des Indes orientales*, de Maffei, 1665, in-4; de l'*Histoire africaine*, de J.-B. Brago, 1666, in-12. Son ouvrage le plus recherché est sa *Vie du maréchal de Gassion*, Paris, 1675, 4 vol. in-12. Mais il est plus connu par le ridicule dont Boileau l'a couvert dans ses satires que par les ouvrages qu'il a publiés. Il mourut à Paris en 1680. L'abbé de Pure était l'ami de Pierre Cor-

neille qui lui a écrit quatre lettres de 1659 à 1662.

* PURICELLI (Jean-Pierre), né en 1589 à Gallarate, fit ses études chez les jésuites de Milan, d'où il passa au séminaire. Ses connaissances l'avaient rendu cher au cardinal Frédéric Borromée, qui le chargea de commissions honorables dont il s'acquitta si bien, que, pour l'en récompenser, ce prélat, en 1629, l'éleva à la dignité d'archiprêtre de l'église de Saint-Laurent. La peste qui désola Milan l'année suivante lui fournit l'occasion de signaler son zèle et sa charité : seul de tous les chanoines il se dévoua au service des pestiférés, et fut le seul que la contagion épargna. Puricelli faisait son occupation principale de la recherche des anciens manuscrits, et il eut le bonheur d'en découvrir plusieurs d'inédits. Il fut aussi l'un des premiers qui portèrent dans les travaux de ce genre le flambeau de la critique, exemple que suivirent avec tant d'avantage les Muratori, les Maffei, etc. Il mourut en 1659, à l'âge de 70 ans. Parmi les ouvrages qu'il a laissés, on distingue : *Ambrosianæ Mediolani basilicæ monumenta*, 1648, in-fol., ouvrage important pour l'histoire ecclésiastique en général, et en particulier pour celle de l'église de Milan; *Satyræ confessoris et SS. Ambrosii et Marcellinæ tumulus luci restitutus*, Milan, 1658, in-4; *SS. martyrum Gervasii et Protasii, Nazarii et Celsi, Arianaldi et Erlembaldi, dissertatio; Vita Laurentii Littæ archiepiscopi Mediolani*, etc. Mais Puricelli n'a publié qu'une très-petite partie de ses *OEuvres*. La bibliothèque ambrosienne renferme un grand nombre de ses productions restées inédites, et qui n'ont pas moins d'intérêt. On s'étonne qu'il ait pu suffire à rassembler tous les monuments anciens, les chartes, les diplômes, les inscriptions, qui composent ses recueils. On croit, et c'est l'opinion de l'*Argelati*, qu'on lui doit la *Storia degli Umi-gliati*. Il est certain du moins qu'il a tiré des archives de Milan, et de plusieurs autres villes d'Italie, une grande quantité de pièces concernant cet ordre; Tiraboschi en a profité pour ses *Vetera Humiliatorum monumenta*, Milan, 1768, 3 vol. in-4. L'*Argelati* a donné, dans sa *Bibliotheca scriptorum mediolanensium*, la liste détaillée des ouvrages de Puricelli, précédée de la *Notice* de sa vie.

PUSCULO (Hubert), célèbre poète latin, né à Brescia vers l'an 1440, fut un des hommes les plus instruits de son temps. Il se distingua surtout dans la poésie latine, et on remarque dans ses ouvrages une connaissance profonde de cette langue : il paraît nourri de la lecture de Virgile, et souvent il offre une imitation heureuse de son modèle. Il est auteur de deux poèmes : *La chute de Constantinople*, en 4 livres; cet ouvrage n'a pas été achevé; *Le martyre du jeune Simon*, mis à mort par les Hébreux, Aost, 1511, in-4. Pusculo fut employé par la république vénitienne dans plusieurs missions importantes. Il entendait fort bien les affaires, et était en outre un excellent helléniste. Il mourut dans un âge avancé, vers l'an 1522.

PUTEANUS (*Erycius*), ou Henri du Puy, ou plutôt VANDE-PUTIE, né à Venloo dans la Gueldre, en 1574, fut disciple de Juste-Lipse. Il voyagea en Italie, et obtint une chaire d'éloquence à Milan.

Sa réputation le fit choisir par Philippe III, roi d'Espagne, pour son historiographe. L'archiduc Albert, désirant le posséder dans les Pays-Bas, lui donna la place de professeur qu'avait Juste-Lipse, le gouvernement de la citadelle de Louvain, et une charge de conseiller d'état. Ces récompenses étaient dues au mérite de Puteanus, et aux qualités de son cœur. Il avait autant de modestie que de savoir; c'était un philosophe chrétien, qui, pendant plus de 40 ans, s'appliqua avec beaucoup de zèle à former aux belles-lettres, et encore plus à la vertu, les élèves qui lui étaient confiés. Son style n'était pas celui des anciens, c'était celui de Juste-Lipse, son maître. Il mourut à Louvain, en 1646, à 72 ans. On a de lui un grand nombre de traités d'histoire, de rhétorique, de mathématiques, d'antiquités romaines, des poésies. Les principaux sont : *Statera belli et pacis*, 1635, in-4, dans lequel il veut persuader aux Espagnols de faire la paix. On prétend que ses principes pacifiques, et la façon dont il les exposa, faillirent l'exposer à des affaires fâcheuses. *Historia insubrica*, Leipzig, 1678, in-fol. Il reçut en récompense un collier d'or de l'archiduchesse Isabelle. *Theatrum heroicum imperatorum austriacorum*, etc., Bruxelles, 1644, in-fol. : ouvrage superficiel; *Comus, seu de Lucu*, traduit en français par Nicolas Pelloquin, sous le titre de *Comus*, ou le Banquet dissolu des Cimmériens, Paris, 1615, in-12, et une infinité d'autres ouvrages dont plusieurs ont trouvé place dans le *Trésor des antiquités romaines*. Voy. Nicéron, tom. 16.

PUTHERBÆUS. Voy. PUY-HERBAULT.

PUTIPHAR. Voy. JOSEPH.

PUTSCHIUS (Elie, né à Anvers, en 1580, d'une famille originaire d'Augsbourg, n'avait que 21 ans lorsqu'il mit au jour *Salluste*, Leyde, 1601, in-12, avec des fragments et de bonnes notes. Il donna ensuite un *Recueil* de 55 anciens grammairiens, avec des notes, Hanau, 1605, in-4. Ce savant préparait d'autres ouvrages, lorsqu'il mourut à Stade, en 1606, à 26 ans.

* PUTTER (Jean-Etienne), publiciste allemand, né en 1725 à Iserlohn, fit ses études aux universités de Marbourg, Halle, Iéna, et fut nommé en 1746 professeur de droit public à Gœttingue. Mais avant d'entrer en fonctions, le gouvernement hanovrien l'envoya étudier à Wetzlar, Ratisbonne et Vienne, l'organisation des tribunaux suprêmes et de la diète de l'empire. Pendant plus de cinquante années, il fit avec succès des cours sur le droit public, la procédure des tribunaux suprêmes et l'histoire de l'empire. Il trouvait encore du temps pour donner des leçons particulières et pour prendre part aux travaux de la faculté, dont il devint le doyen en 1797, à la mort de Boehmer. Ses consultations qui le mirent en rapport avec des personnages marquants, accrurent sa renommée. Il mourut à Gœttingue, le 12 août 1807. Ses *Consultations* ont été recueillies sous le titre de *Causes choisies de droit*, Gœttingue, 1767-1809, 16 vol. in-fol. et sous celui de *Beytrage*, etc., Gœttingue, 1777-1779, 2 vol. Putter fait époque dans l'histoire du droit public d'Allemagne. Aussi érudit que Moser, il a plus de méthode et de clarté. Ses ouvrages, écrits

en allemand et en latin, embrassent des questions de droit civil et de procédure devant les cours suprêmes. Les plus remarquables sont : *Essai d'une histoire académique des savants de l'université de Gœttingue*, 1768-1788; *Manuel de l'histoire d'Allemagne*, Gœttingue, 2^e édit., 1772, 2 vol.; *Littérature du droit public allemand*, ibidem, 1781-1783, 5 vol. Kluber en a donné un 4^e en 1791. *Nova epitome processûs imperii supremorum tribunalium*, ibid., 1796, in-8; *Développement historique de la constitution de l'empire germanique*, ibid., 1798, 3^e éd. 5 vol.; sa *Biographie* écrite par lui-même, 1798, 2 vol.; *Institutiones juris publici germanici*, ibid., 6^e édit., 1802. Les écrits de Putter ont beaucoup perdu de leur valeur à raison des changements politiques survenus depuis leur publication. Mais ses facultés morales s'étant affaiblies dans ses dernières années, il n'eut point le chagrin de connaître les causes qui pouvaient diminuer l'utilité de ses travaux et le prix de sa gloire littéraire. On a aussi de lui plusieurs ouvrages de piété et de morale.

PUY (Raimond du), *De Podio*, 2^e grand-maître de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, succéda en 1120 à Gérard, instituteur de cet ordre. Il était du Dauphiné ou peut-être du Languedoc. Beaucoup de gentilshommes capables de manier les armes s'étant rangés sous sa bannière, il établit une milice pour défendre la religion contre ses ennemis. Il assembla le premier chapitre général, et y fit de nouvelles constitutions, confirmées en 1125 par le pape Callixte II et en 1150 par Innocent II. Ayant rassemblé des troupes, il offrit ses services à Baudouin, roi de Jérusalem, qu'il accompagna au siège d'Ascalon, où il signala son courage. La ville se rendit en peu de jours. Anastase IV, ayant appris cette conquête, accorda, l'an 1154, de grands privilèges à son ordre. C'est depuis cette époque, quoi qu'en dise l'abbé de Vertot, que l'ordre fut partagé en trois classes : de chevaliers, de sergents d'armes, et de chapelains. Auparavant, il n'y avait que deux classes de frères, celle des clercs et celle des laïques. Raimond mourut en 1160. Quoique nous ayons dit qu'il était le second grand-maître de l'ordre, il est certain qu'il prit le premier ce titre, Gerard n'ayant eu que celui de recteur de l'hôpital de Saint-Jean-de-Jérusalem. Le brave Montbrun était de la même famille. (Voy. son article.)

PUY ou VANDE-PUTTE (Henri du). Voy. PUTTEANUS.

PUY (Claude du), né à Paris d'un avocat au parlement, apprit les belles-lettres sous Turnèbe, et le droit sous Cujas. Après avoir fait un voyage en Italie, il fut reçu conseiller au parlement, et employé dans plusieurs affaires importantes. Il mourut à Paris, en 1594, à 49 ans.

PUY (Christophe du), fils aîné du précédent, naquit à Paris vers 1580, fit ses études à Tours, et suivit à Rome le cardinal de Joyeuse, en qualité de son protonotaire. Il s'y trouva dans le temps que la congrégation de l'*Index* voulait mettre au nombre des livres défendus la 1^{re} partie de l'*Histoire* du président de Thou, à raison de la grande inclination que l'auteur témoigne pour les protestants, et de la passion qu'il montre contre les catholiques. Du Puy

travailla vainement à empêcher le décret, qui fut donné le 7 novembre 1609. De retour en France, il se fit chartreux à Bourg-Fontaine, et devint procureur-général de son ordre à Rome, où il mourut en 1654, à 74 ans, prieur de la Chartreuse de cette ville. Pendant qu'il était aumônier du roi, et auprès du cardinal du Perron, il fit le *Perroniana*, recueil plein de choses hasardées, imprimé in-12, en 1669, par les soins de Daillé le fils. Ce livre et quelques autres anecdotes semblent prouver qu'il n'avait pas parfaitement l'esprit de son état.

PUY (Pierre du), frère du précédent, et troisième fils de Claude du Puy, né à Paris, en 1582, travailla avec ardeur à la recherche des droits du roi et à l'inventaire du trésor des chartes. Tant de pièces rares qui avaient passé sous ses yeux lui donnèrent une si grande connaissance de toutes les parties de l'histoire de France, que peu de personnes y ont fait d'aussi heureuses découvertes. Le roi croyant avoir des droits à faire valoir sur les évêchés de Metz, Toul et Verdun, du Puy fut chargé de cette commission avec Le Bret et de Lorme. Il en porta lui seul tout le poids, et dressa toutes les pièces nécessaires pour cette affaire, qui dans le fond fut mieux éclaircie par la puissance et l'humeur conquérante de Louis XIV, que par les lumières des savants. Reçu conseiller au parlement et garde de la bibliothèque du roi, il se signala dans ces deux charges par son amour pour les lettres, et il mourut à Paris en 1631, à 69 ans. Ses principaux ouvrages sont : *Traité touchant les droits du roi sur plusieurs états et seigneuries*, 1633, in-fol. Le cardinal de Richelieu chargea de cet ouvrage intéressant pour le pouvoir et le trésor royal, Théodore Godefroy, qui y travailla de concert avec du Puy. *Recherches pour montrer que plusieurs provinces et villes du royaume sont aux domaines du roi* : livre écrit dans l'esprit et le but du précédent; *Preuves des libertés de l'Eglise gallicane*, dans le *Traité sur les libertés*, Paris, 1751, 4 vol. in-fol. Cet ouvrage ne déplut pas seulement à la cour de Rome, mais vingt-deux évêques ou archevêques de l'Eglise gallicane le censurèrent avec autant de force que de raison. « Il fallut, dit un critique, recourir » à d'autres mains pour le corriger; mais la matière » a été brouillée depuis si longtemps par les mains » séculières, qu'on n'a pas encore réussi, et qu'on ne » réussira vraisemblablement jamais à la débrouil- » ler parfaitement. » *Histoire véritable de la condamnation de l'ordre des Templiers*, Bruxelles, 1751, in-4, et 2 vol. in-12 : collection très-curieuse et très-intéressante. Il résulte de ce recueil, que l'ordre méritait la suppression, quoiqu'on ne puisse croire toutes les horreurs qu'on lui attribue, ni approuver le supplice horrible du grand-maître et de tant d'autres chevaliers. (Voy. CLÉMENT V, MOLAY, PHILIPPE LE BEL, et *Journal hist. et litt.*, 1^{er} oct. 1790, pag. 167.) *Histoire générale du schisme qui a été dans l'Eglise depuis 1378 jusqu'en 1428*, in-4, 1634; *Mémoire de la provision aux prélatures de l'Eglise; Différends entre le saint Siège et les empereurs pour les investitures; Histoire du différend entre le pape Boniface VIII et le roi Philippe le Bel*, 1655, in-fol.; *Traité de la loi salique; Histoire des favoris*, in-4, et

en 3 vol. in-12; *Du Concordat de Bologne entre le pape Léon X et le roi François I^{er}; Traité des régence et majorité des rois de France*, in-4, ou 2 vol. in-8; *Traité des contributions que les ecclésiastiques doivent au roi en cas de nécessité; Mémoire du droit d'aubaine; Traité de l'interdit ecclésiastique; Mémoire et instruction pour servir à justifier l'innocence de messire François-Auguste de Thou; Apologie de l'Histoire de M. le président de Thou*, etc., dans le recueil des *Pièces historiques*, Delft, 1717, in-12 : deux fruits de l'amitié et peut-être de la prévention. Du Puy s'est appliqué dans presque tous ses ouvrages à réprimer l'autorité ecclésiastique; mais il faut avouer aussi que la force de la vérité lui a arraché des témoignages d'autant plus précieux, qu'il s'en était montré grand adversaire. Tel est celui-ci : « Ce qui regarde la religion et les affaires de l'E- » glise doit être examiné et décidé par les ecclé- » siastiques, et non par les séculiers; ce principe » est reconnu des deux partis. » Il apporte en preuve le concile de Sardique, les paroles d'Osius à Constance (voy. OSIUS de Cordoue), et les plaintes de saint Hilaire au même empereur. Il poursuit : « Comme il y a deux sortes d'état dans le monde, » celui des ecclésiastiques ou des prêtres, et celui » des séculiers, il y a aussi deux puissances qui ont » droit de faire des lois, et de punir ceux qui les » violent, l'ecclésiastique et la séculière. » (*Libertés de l'Eglise gallicane*, tom. 1, p. 15 et 21, édition, de 1751.) Nicolas Rigault, son ami, a écrit sa *Vie*.

PUY (Jacques du), frère du précédent, et cinquième fils de Claude du Puy, devint prieur de St-Sauveur, et garde de la bibliothèque du roi. Il continua de tenir dans cette bibliothèque les conférences qui avaient procuré tant de gloire à son frère et tant d'avantages aux gens de lettres. Il mourut en 1636, après avoir publié le plus grand nombre des ouvrages de son frère.

PUY (Claude-Thomas du), fils d'un négociant de Paris, où il était né, s'éleva par son mérite. Il fut conseiller du roi, d'état, maître des requêtes honoraire, intendant de la Nouvelle-France en Canada, et avocat-général au grand conseil pendant 12 ans. Il s'était acquis l'estime des savants par ses talents pour les sciences et les beaux-arts, et surtout pour la mécanique. Il est le premier qui ait fait des sphères mobiles suivant le système de Copernic. Les machines hydrauliques de son invention ont mérité l'attention des savants de Paris et des étrangers. Il mourut en 1738, à 58 ans.

PUY (Jean Cocnon du), médecin de la marine à Rochefort, né à Niort en Poitou, l'an 1674, mort en 1757, publia en 1698 une brochure curieuse, intitulée : *Histoire d'une enflure du bas-ventre très-particulière*. C'était un homme fort habile dans sa profession, qu'il a exercée longtemps avec le plus grand zèle.

PUY-GULLON. Voy. PINGOLAN.

PUY-HERBAULT (Gabriel du), Putherbæus, religieux de l'ordre de Fontevault et docteur de Sorbonne, natif de Touraine, fut l'un des plus célèbres prédicateurs et des plus habiles controversistes de son temps. Les protestants le regardaient comme leur fléau. Il mourut en 1566, au monastère de Notre-

Dame de Colignance, en Picardie. On a de lui plusieurs ouvrages; les plus connus sont : *Evangelicæ Tetranomon*; *Theotimus, de tollendis et expurgandis malis libris*, Paris, 1549, in-8.

PUYS (Benoît), docteur en théologie, chanoine et secrétaire de l'église de St.-Nizier de Lyon, passa dans sa jeunesse quatre ou cinq mois chez les chartreux, et en sortit pour cause de santé. Il se mêla vivement à une discussion sur l'assistance à la messe paroissiale et les privilèges des ordres religieux en ce qui concernait ce point de discipline ecclésiastique. Il traduisit donc le *Théophile paroissial de la messe de paroisse*, par le R. P. B. B. C. P. (le Bonaventure Basséan ou de la Bassée, capucin prédicateur), Lyon, 1649, in-8. Le P. Albi, jésuite, combattit le chanoine dans un livre intitulé : *l'Anti-Théophile paroissial*, Lyon, 1649, in-12 de 94 pag. Benoît Puys publia alors sa *Response chrétienne à l'Anti-Théophile*, Lyon, 1649, in-8, dédiée au clergé de France. Le P. Albi revint à la charge, et fit paraître son *Apologie pour l'Anti-Théophile paroissial contre la réplique injurieuse et les plaintes injustes de M. Benoît Puys*, Lyon, 1649, in-12. Cet ouvrage parut sous le pseudonyme de *Paul de Cabriac, prêtre séculier*. On a encore de Benoît Puys : *la Science du salut*, etc., Lyon, 1654, in-8.

PUYSEGUR (Jacques de CHASTENET, seigneur de), colonel du régiment de Piémont, et lieutenant-général des armées du roi, sous les règnes de Louis XIII et de Louis XIV, descendait d'une famille illustre de l'Armagnac. Il porta les armes pendant 45 ans sans discontinuation, et se trouva à plus de 120 sièges, à plus de 50 combats, batailles ou rencontres, et passa par tous les degrés militaires, sans avoir été malade, ni avoir reçu aucune blessure. Il a laissé des *Mémoires*, qui s'étendent depuis 1617 jusqu'en 1658. Ils ont vu le jour à Paris et à Amsterdam en 1660, 2 vol. in-12, par les soins de Duchêne, historiographe de France. M. Petitot les a compris dans sa *Collection des mémoires relatifs à l'histoire de France*. On y voit divers événements remarquables sur les campements où il s'est trouvé, et il y a à la fin des instructions militaires assez utiles. L'auteur raconte avec hardiesse et avec un ton de vérité. Il mourut à l'âge de 82 ans, vers l'an 1670.

PUYSEGUR (Jacques-François de CHASTENET, marquis de), fils du précédent, naquit à Paris en 1653. Il s'éleva de grade en grade, fut du nombre de ceux qui entrèrent au conseil de guerre établi après la mort de Louis XIV en 1715, et parvint enfin à être nommé maréchal de France. Le bâton lui fut accordé en 1754, et en 1759 il fut reçu chevalier des ordres du roi. Il mourut à Paris en 1745, à 88 ans, après s'être signalé par son esprit et par son courage. En 1705 il avait précédé en Espagne le maréchal de Berwick sous les ordres duquel il devait servir comme directeur-général des troupes. Il eut une grande influence dans les affaires politiques de ce royaume, et contribua à rassembler le trône de Philippe V. On a de lui un ouvrage estimé sur *l'Art de la guerre*, 1748, in-fol., et 2 vol. in-4.

* PUYSEGUR (Jacques-François-Marie de CHAS-

TENET, marquis de), fils du précédent, né à Paris en 1716, mort en 1782, parvint jeune encore au grade de lieutenant-général. On a de lui : *Discussion intéressante sur la prétention du clergé d'être le premier ordre d'un état*, 1767, in-8; cet opuscule, qui faillit faire mettre l'auteur à la Bastille, fut supprimé par arrêt du conseil, du 12 février 1768, et l'évêque d'Orléans, alors chargé de la feuille, dans son indignation, déclara que jamais aucun Puysegur n'aurait de bénéfice. « Cet ouvrage, » est imprégné des désolantes doctrines qui donnaient cette célébrité fâcheuse trop ambitionnée » alors par ceux-là même qui plus tard en ont si » cruellement éprouvé les effets : aussi à l'assemblée » Constituante, les révolutionnaires ne manquèrent-ils pas de le citer avec éloge. » Lors de la discussion sur les biens du clergé, Dupont de Nemours exprima le regret qu'on n'eût pas suivi, dans le temps, le plan proposé par M. de Puysegur; *Analyse et Abrégé du Spectacle de la nature de Pluche*, 1772, 1786, in-12; *Etat actuel de l'art et de la science militaire à la Chine*, 1775, in-12, etc.

* PUYSEGUR (Amand-Marie-Jacques de CHASTENET, marquis de), petit-fils du maréchal, né en 1751, à 16 ans entra dans l'artillerie, où son nom et son mérite lui valurent un rapide avancement. A 27 ans, il eut le brevet de colonel, sous la condition qu'il passerait un certain nombre d'années à compléter son instruction dans tous les emplois et grades militaires. Il fit la campagne d'Espagne en 1782, et remplit, au siège de Gibraltar, les fonctions de major de tranchée. En 1786, il fut nommé commandant du régiment de Strasbourg. Ayant adopté les principes de la révolution, il devint commandant de l'école de la Fère, avec le grade de maréchal-de-camp; mais lorsqu'il vit la marche des événements, il donna sa démission. Accusé de correspondre avec ses frères émigrés, il fut arrêté et détenu pendant deux ans à Soissons. Après le 9 thermidor, retiré dans sa terre de Buzancy, il fit tout ce qui dépendait de lui pour être utile aux victimes de nos dissensions. Après avoir racheté les biens de sa famille, il s'empessa de les partager avec ses parents. Sous le consulat, nommé maire de Soissons, il donna sa démission en 1805, et continua dans ses loisirs de se livrer avec beaucoup d'ardeur à l'étude du magnétisme, dont il avait été dès l'origine le partisan. Il mourut dans son château de Buzancy le 1^{er} août 1825. Il a publié : *Mémoire pour servir à l'histoire et à l'établissement du magnétisme animal*, Paris, 1784, 1788, 1809, in-8; *Du magnétisme animal considéré dans ses rapports avec diverses branches de la physique*, 1807-1809, in-8; *Recherches, expériences et observations physiques sur l'homme, dans l'état de somnambulisme naturel et dans le somnambulisme provoqué par l'acte magnétique*, 1811, in-8; *les Vérités cheminent, tôt ou tard elles arrivent*, 1814, in-8; ouvrage aussi relatif au magnétisme. Puysegur a coopéré, de 1814 à 1825, aux : *Annales du magnétisme*, à la *Bibliothèque magnétique* et aux *Archives du magnétisme*. On lui doit un outre : *l'Intérieur d'un ménage républicain*, vaudeville représenté le 15 nivôse an 11, et le *Juge bienfaisant*, comédie jouée avec succès

en 1799, dont le sujet est un trait de la vie de M. Angran-d'Alleray (voy. ce nom, I, 215) (1).

* PUYSEGUR (Pierre-Louis de CHASTENET, comte de), de la même famille que les précédents, mais d'une autre branche, né en 1727, suivit comme ses ancêtres la carrière des armes, avec distinction, fut nommé lieutenant-général et en 1780 remplaça le prince de Montbarrey au ministère de la guerre. Il conserva ce poste jusqu'en 1789, et lors de sa retraite l'assemblée Constituante déclara qu'il emportait l'estime et les regrets de la nation. Dévoué à la monarchie, il fut du nombre des gentilshommes qui, dans la journée du 10 août, accoururent aux Tuileries pour défendre le roi et sa famille. Après la mort de son malheureux maître il passa dans les pays étrangers, revint en France à l'époque du consulat et mourut à Rabasteins en 1807. Millin lui attribue un ouvrage sur le *magnétisme animal*, publié avec des notes de d'Epréménil. (*Magasin encyclop.*, octobre 1807, p. 418.)

* PUYSEGUR (Jean-Auguste de CHASTENET de), frère du précédent, né en 1740, à Rabasteins, fut nommé à 34 ans évêque de Saint-Omer, puis de Carcassonne, et enfin en 1787 archevêque de Bourges. Député aux états-généraux, il signa toutes les protestations du côté droit, et fut un des trente évêques qui souscrivirent l'*Exposition des principes*. (Voy. BOISGELIN). Obligé de s'expatrier, il fut aussi un des signataires de l'*Instruction sur les atteintes portées à la Religion*, publiée en 1798 par les évêques français émigrés. En 1801, sur la demande du souverain pontife, il donna la démission de son siège, revint en France, où il vécut dans la retraite, et mourut à Rabasteins en 1815.

* PUYSEGUR (Antoine-Hyacinthe-Anne de CHASTENET de), neveu du précédent, né en 1752, annonça dès ses plus jeunes années des dispositions pour les sciences; et entré dans la marine s'y fit remarquer par ses talents. Dans un voyage qu'il fit aux îles Canaries en 1772, il sollicita et obtint du roi d'Espagne la permission de pénétrer dans les catacombes servant à la sépulture des Guanches, peuple qui habitait autrefois l'île de Ténériffe, mais dont l'origine est encore ignorée. Il parvint, à travers mille dangers, à en extraire des momies très-bien conservées, qui enrichissent les cabinets d'histoire naturelle de Paris et de Madrid, où on les voit encore. Il fut, en 1774, chargé d'aller dresser les cartes de tous les débouchements de l'île de St-Domingue, pour guider la navigation dans ces parages, et qui sont encore d'une grande utilité. Emigré au commencement de la révolution, il fit plusieurs campagnes dans l'armée de Condé, passa ensuite au service de l'Angleterre, puis du Portugal. Promu au grade de contre-amiral il reçut la croix de l'ordre du Christ, et fut envoyé dans la Méditerranée pour protéger le roi de Naples, Ferdinand IV, dont les états étaient menacés par les Français; et il eut l'avantage de conduire ce prince et sa famille, en Sicile sur le vaisseau qu'il commandait. De retour en France en 1805, il ne voulut point

reprendre de service; consacra ses dernières années à l'étude, et mourut le 20 janvier 1809, laissant la réputation d'un homme instruit, bienfaisant, très-attaché à la religion.

* PUYVALLEE (Philippe-Jacques BENGY de), agronome, né en 1745 à Bourges, entra sous-lieutenant dans le régiment de la Vieille-marine et fit la campagne de Corse. Il donna sa démission en 1790, pour se livrer exclusivement à ses goûts pour l'agriculture. Député de la noblesse du Berry à l'assemblée Constituante, il y vota constamment avec le côté droit, combattit le projet de diviser le royaume en départements, et parla plusieurs fois en faveur du Veto et des prérogatives de la couronne. Après la session il quitta la France, et y rentra dès 1792; mais contraint de passer de nouveau à l'étranger, il courut les plus grands dangers. Sous le gouvernement consulaire, il revint à Bourges, mais il ne voulut accepter d'autre place que celle de membre de la commission administrative des hospices. A la restauration, membre du conseil-général du département du Cher, il en obtint cinq fois la présidence, et mourut à Bourges le 5 octobre 1823. Outre des *Reflexions politiques sur le cadastre*, in-8, on lui doit *Essai sur la Société religieuse en France, et sur ses rapports avec la société politique, depuis l'établissement de la monarchie jusqu'à nos jours*, Paris, 1820, in-8. Son *Eloge*, prononcé par M. de Ville-saison à la société d'agriculture, a été publié par extrait dans le *Moniteur* du 21 août 1824.

PUYVERT (Bernard-Emmanuel-Jacques, marquis de), lieutenant-général, né vers 1770 d'une ancienne famille du Languedoc, entré au service à 16 ans, était en 1789 major en second du régiment de Guyenne; il émigra vers la fin de l'année suivante et fut choisi par M. le comte d'Artois pour un de ses aides-de-camp. Dévoué à la monarchie, il était muni des pouvoirs de Louis XVIII pour le midi de la France, lorsqu'il fut arrêté à Belleville près de Paris, le 12 mars 1804. A peine sorti de prison en 1812, Puyvert prit part à la conspiration de Mallet; arrêté de nouveau, il fut enfermé à Vincennes, puis transféré au château d'Angers, où il resta jusqu'à la restauration. Elevé successivement au grade de maréchal de camp et de lieutenant-général, il reçut en 1814 le commandement de Vincennes. Au 20 mars, sommé de rendre le château dont le roi lui avait confié la garde, il ne le quitta qu'après une capitulation dont il dicta lui-même les conditions. Pendant les cent-jours, il organisa des volontaires royaux dans les départements de l'Eure, d'Eure-et-Loire et de la Seine-Inférieure, et reprit, au retour du roi, ses fonctions de commandant de Vincennes. En 1815 il fut nommé par le département de l'Aude membre de la chambre des députés, et désigné questeur il abandonna la moitié du traitement qui lui était alloué en cette qualité. Il ne fut point réélu après l'ordonnance du 5 septembre, mais il conserva le commandement de Vincennes jusqu'en 1850. Il mourut à Paris en janvier 1852, et fut inhumé dans le château où il avait été tour à tour prisonnier et gouverneur.

PUZOS (Nicolas), accoucheur, né à Paris en

(1) Cet homme respectable, obligé comme juge d'envoyer en prison un père de famille insolvable, alla sous un déguisement payer lui-même la dette de ce malheureux.

1686, devint en 1745 directeur de l'académie de chirurgie. Il mourut le 7 juin 1753. Sa charité pour les pauvres ne se bornait pas à secourir gratuitement ceux qui avaient recours à lui ; il y en avait un grand nombre dont il était le trésorier. Il laissa quelques notes sur l'art qu'il avait pratiqué. M. Morissol-Deslandes en forma un *Traité des accouchements*, 1759, in-4, qui parut inférieur au nom que Puzos s'était fait, et qui prouve assez bien la vérité des réflexions de M. Roussel sur l'espèce de charlatanerie attachée à une opération simple. *Voy. HECQUET et HIÉROPHILE.*

PUZY. *Voy. BUREAUX de PUZY.*

PYGMALION, fameux sculpteur, qui aima tellement une statue de Vénus qu'il avait faite en ivoire, qu'il demanda à cette déesse que la statue fût animée. Il obtint sa demande. Alors il épousa l'objet de son amour, et il en eut Paphus. Délire du lubrique et luxurieux paganisme, que la fureur histrionique de ce siècle a reproduits sur le théâtre.

PYGMALION, roi de Tyr, vers l'an 900 avant J.-C., fit mourir Siché, mari de Didon, qui se sauva en Afrique avec tous ses trésors, et y fonda la ville de Carthage. Virgile, qui rapporte cet événement dans le premier livre de l'Énéide, l'appelle :

Scelere ante alios immanior omnes.

Astarbé, sa femme, l'empoisonna, et voyant qu'il ne mourait pas assez promptement, elle l'étrangla.

PYGMÉES, peuple de Lybie, célèbre dans la fable, n'avaient qu'une coudée de hauteur ; leur vie était de huit ans ; les femmes engendraient à cinq, et cachaient leurs enfants dans des trous, de peur que les grues, avec lesquelles cette nation était toujours en guerre, ne vissent les enlever. Ils osèrent attaquer Hercule, qui avait tué leur roi, appelé Antée. Un jour, l'ayant trouvé endormi dans un grand chemin, ils sortirent des sables de Lybie, et le couvrirent comme une fourmilière. Ce héros s'étant éveillé, les enferma dans sa peau de lion, et les porta à Eurysthée. Quelques savants ont cru fausement qu'il y avait eu une nation de pygmées ou d'hommes très-petits. Mais ces prétendus hommes étaient des singes qui se battaient avec les grues pour conserver leurs petits, qu'elles voulaient leur enlever. Cette observation de Pluche est adoptée par M. de Buffon. « Ce singe, dit le célèbre naturaliste, (le *pithecos* des Grecs, le *simia* des Latins), eût-il encore été plus ressemblant à l'homme, les anciens auraient eu raison de ne le regarder que comme un homoncule, un nain manqué, un pygmée capable tout au plus de combattre contre les grues, tandis que l'homme sait dompter l'éléphant et vaincre le lion. » Les poètes plaçaient les Pygmées dans la Thrace, où les hommes sont très-bien faits. Pline les met tantôt dans la Thrace, tantôt dans l'Éthiopie, près du lac d'où sort le Nil ; Aristote et Pomponius-Mela leur assignent aussi cette dernière région ; Aulu-Gelle les porte sur les frontières des Indes. Tant d'incertitudes et de contradictions suffisent pour nous convaincre que ce menu peuple est imaginaire. Aujourd'hui qu'on a parcouru toute la terre, on n'a trouvé de pygmées nulle part. Les

Lapons et les Samoïèdes, déjà bien supérieurs aux prétendus Pygmées, lorsqu'ils sont transplantés dans les climats méridionaux, atteignent à la taille ordinaire de l'homme.

PYLADE, pantomime de Cilicie, parut à Rome du temps d'Auguste. Il inventa une danse où, par des gestes et par les divers mouvements du corps, des doigts et des yeux, les acteurs exprimaient, sans parler, les sujets tragiques ou comiques. Ces acteurs étaient proprement appelés *mimes*, et les autres *histrions*, quoique ces deux mots se confondent souvent. (*Voy. BATHILLE.*) Il ne faut pas confondre les mimes avec les poètes mimiques. *Voy. PUBLIUS-SYRUS et LABERIUS.*

** PYOT (Jean-Jacques-Richard), médecin, né en 1792 à Isomes-sous-Mont-Sangeon (Haute-Marne), de parents originaires de Franche-Comté, n'avait point encore terminé ses études médicales, lorsqu'il fut appelé au service comme chirurgien sous-aide. Il fit en cette qualité la désastreuse campagne de Russie, et continua d'être employé dans les hôpitaux jusqu'au licenciement de l'armée. Il reprit alors ses études, et s'étant fait recevoir docteur en 1818 à la faculté de Strasbourg, il vint exercer la médecine dans le Jura, d'abord à Lons-le-Saunier et ensuite à Clairvaux. Dans les loisirs que lui laissait sa clientèle assez nombreuse, il s'occupait de recherches sur l'histoire locale, et chaque année en adressait le résultat à la *Société d'émulation* qui l'avait admis au nombre de ses membres. Cet homme estimable est mort à Clairvaux en 1844, regretté de tous ceux qui l'avaient connu. On a de lui : *Recherches philosophiques et critiques sur l'état actuel de la vaccine*, 1851, in-8 ; *Histoire du choléra-morbus*, 1851, in-8 ; — *Statistique du canton de Clairvaux*, Lons-le-Saunier, 1855, in-8 ; *Tablettes jurassiennes, ou histoire abrégée des ducs et comtes palatins de Bourgogne, etc.*, Dole, 1856, in-18 ; *La Franche-Comté, ses souverains, ses hommes illustres et sa géographie*, 1856, in-12 ; *Statistique générale du Jura*, Lons-le-Saunier, 1858, in-8, imprimé aux frais de la société d'émulation qui décerna pour ce travail une médaille d'or à l'auteur ; le *Recueil de cette société* pour 1845 contient une notice étendue sur le docteur Pyot, par M. Houry, qui était l'un de ses membres les plus distingués.

PYLADE. *Voy. Oreste.*

PYRAME, jeune Assyrien, célèbre par sa passion pour Thisbé. Comme ses parents et ceux de Thisbé les gênaient extrêmement, ils se donnèrent un rendez-vous pour partir ensemble et se retirer dans un pays éloigné. Thisbé arriva la première au rendez-vous, et ayant aperçu une lionne qui avait la gueule tout ensanglantée, elle se sauva, et laissa tomber son voile, que la lionne déchira et teignit de son sang. Pyrame étant arrivé, ramassa le voile, et croyant que sa maîtresse était dévorée, il se perça de son épée. Thisbé revint un moment après, trouva Pyrame expirant, et connaissant son erreur, elle se perça aussi avec la même épée. Telles étaient les fables d'amour et de désespoir dont se repaissait l'antiquité profane.

PYREICUS, peintre grec, mieux connu de nos

jours par ses tableaux découverts dans les ruines d'Herculanum. Selon Plinie, il ne fut pas inférieur aux plus grands peintres de la Grèce. Il peignait en miniature, et on remarque dans ses ouvrages que sa manière se rapproche beaucoup de l'école hollandaise, d'où on peut conclure que les Grecs ne manquaient ni de couleur ni d'exécution. Il rendait en miniature des boutiques de barbiers et de cordonniers, des animaux, des fleurs, des légumes, objets dont l'effet consiste principalement dans l'exactitude et dans les diverses nuances de couleur. Suivant ce que Plinie rapporte, on achetait ses ouvrages beaucoup plus cher que les plus belles productions. Cela provenait encore de ce que ce genre de peinture n'était pas assez commun parmi les Grecs, et que peut-être Pyreicus en avait été l'inventeur. Il vivait au temps de Plinie, c'est-à-dire vers l'an 70 de J.-C.

PYRÉNÉE, roi de Thrace, ayant un jour enfermé chez lui les Muses, qui s'y étaient arrêtées en retournant au Parnasse, et n'ayant pas voulu les laisser sortir, elles s'attachèrent des ailes et s'envolèrent. Pyrénée monta sur une haute tour d'où il se jeta en l'air pour voler après elle ; mais il tomba et se cassa la tête. Fable qui exprime assez bien la destinée de ceux qui veulent cultiver les muses sans en avoir les talents.

PYRGOTÈLES, graveur sous Alexandre le Grand, avait le droit exclusif de graver ce fameux conquérant, de même que le sculpteur Lysippe était seul autorisé à faire ses statues. Ce privilège montre bien la vanité de l'original. Elizabeth, reine d'Angleterre, a renouvelé et porté même plus loin cet égoïsme de figure. Voy. son article.

PYRRHA. Voy. DEUCALION.

PYRRHON, fameux philosophe grec, né à Elis dans le Péloponèse, florissait vers l'an 356 avant J.-C. Il avait exercé la profession de peintre avant que de s'attacher à l'étude de la philosophie. Anaxarque fut son maître. Pyrrhon flôtait dans un doute éternel ; il trouvait partout des raisons d'affirmer et des raisons de nier, et après avoir bien examiné le pour et le contre, il suspendait son consentement, et se réduisait à dire : *Non liquet*, cela n'est pas évident. Ainsi il chercha toute sa vie la vérité, et ne voulut jamais tomber d'accord qu'il l'eût trouvée. C'est cet art de disputer sur toutes choses, sans prendre d'autre parti que de suspendre son jugement, que l'on appela le *septicisme* ou le *pyrrhonisme*. Quoique Pyrrhon n'en soit pas l'inventeur, il le mit néanmoins tellement en vogue de son temps, que depuis il a porté son nom. Cette opinion n'était pas la plus dangereuse de celles qu'il avançait. Il enseignait que « l'honneur » et l'infamie des actions, leur justice et leur injustice, dépendent uniquement des lois humaines » et de la coutume. » Son indifférence était si étonnante, ou, si l'on veut, si brutale, qu'Anaxarque son maître, étant un jour tombé dans un fossé, il passa outre sans daigner lui tendre la main. Pyrrhon soutenait que *vivre et mourir étaient la même chose*. Un de ses disciples, choqué de cette extravagance, lui ayant dit : « Pourquoi donc ne mourez-vous pas ? — C'est précisément, répondit-il,

» parce qu'il n'y a aucune différence entre la mort » et la vie. » Etant sur le point de faire naufrage, il fut le seul que la tempête n'étonna point, et comme il vit les autres saisis de frayeur, il les pria d'un air tranquille de regarder un pourceau qui était à bord, et qui mangeait à son ordinaire : « Voilà, leur dit-il, quelle doit être l'insensibilité » du sage. » Il faut convenir qu'il choisissait bien son modèle : c'est là effectivement où conduit l'insensibilité et le cynisme philosophique. Quand il parlait, il se mettait peu en peine si on l'écoutait ou si on ne l'écoutait pas, et il continuait ses discours, quoique ses auditeurs s'en allassent. Il tenait ménage avec sa sœur, et partageait avec elle les plus petits soins domestiques. Il balayait la maison, il engraisait des poulets, des cochons, et allait les vendre au marché. Il se fâcha un jour contre elle pour un sujet assez léger ; et comme on lui remontra que son chagrin ne s'accordait pas avec l'indifférence dont il faisait profession : « Pen- » sez-vous, répondit-il, que je veuille mettre cette » vertu en pratique pour une femme ? » On sait que les philosophes ne tâchent de paraître vertueux que dans les occasions d'éclat. Les anciens nous apprennent que Pyrrhon allait toujours devant lui, sans se détourner ni reculer, même à la rencontre d'un chariot ou d'un précipice, et que ses amis, qui le suivaient, lui sauvèrent souvent la vie. Ce philosophe vivait du temps d'Epicure et de Théophraste, et mourut à quatre-vingt-dix ans, sans avoir laissé aucun écrit. On trouve sa Vie dans *Sextus Empiricus*. Les philosophes modernes, que l'irréligion a réduits à un triste scepticisme, ont fait de grands efforts pour réhabiliter la mémoire et la doctrine de Pyrrhon ; Bayle surtout s'est signalé dans ce vain et pernicieux travail ; mais un doute perpétuel sur les plus importantes et les plus consolantes vérités est un état violent, que la nature de l'esprit humain ne comporte pas. « L'opinion des pyrrhoniens, dit un écrivain judicieux, n'a jamais subsisté que dans les discours, les disputes ou les » écrits, et personne n'en a jamais été sérieusement persuadé. Ils prétendaient qu'on ne peut » distinguer le sommeil de la veille, ni la folie du » bon sens : malgré toutes leurs raisons pouvaient-ils douter qu'ils ne dormaient point, et qu'ils » avaient l'esprit sain ? Mais s'il se trouvait quel- » qu'un capable de former ce doute, au moins per- » sonne ne saurait douter, comme dit saint Au- » gustin, s'il est, s'il pense, s'il vit ; car, soit qu'il » dorme ou qu'il veille, soit qu'il ait l'esprit sain » ou malade, soit qu'il se trompe ou qu'il ne se » trompe pas, il est certain au moins, puisqu'il » pense, qu'il est et qu'il vit, étant impossible de » séparer l'être et la vie de la pensée, et de croire » que ce qui pense n'est pas et ne vit pas. » (Voy. ARCÉSILAUS.) On peut consulter l'*Histoire comparée des systèmes de philosophie considérés relativement aux principes des connaissances humaines*, par Degérando, deuxième édition, 1822, 4 vol. in-8.

PYRRHUS, fils d'Achille et de Déidamie, fille de Lyncos, roi de Scyros, naquit dans cette île un peu avant la guerre de Troie, et y fut élevé jusqu'à la mort d'Achille. Alors Ulysse et Phénix furent

envoyés par les Grecs vers Pyrrhus, pour l'emmener au siège de Troie, parce qu'on leur avait prédit que c'était le seul moyen de prendre cette fameuse ville. Pyrrhus y alla malgré sa grande jeunesse : ce qui lui fit donner le nom de *Néoptolème*, comme la couleur de ses cheveux l'avait fait appeler Pyrrhus. Il se montra digne du sang d'Achille ; il fut, comme lui, brave, féroce, inhumain. Il combattit contre Eurypile, fils de Téléphos, et le tua. Cette victoire lui plut si fort, qu'il institua à cette occasion la danse qu'on nomma *Pyrrhique*, dans laquelle les danseurs devaient être armés de toutes pièces. Il entra le premier dans le fameux cheval de bois ; et la nuit de la prise de Troie, il fit un carnage épouvantable, et massacra le roi Priam d'une manière barbare. Ce fut lui aussi qui précipita du haut d'une tour le petit Astyanax, fils d'Hector, et qui immola Polyxène sur le tombeau d'Achille. Après le sac de Troie, il eut Andromaque en partage, et il en fit sa femme ou sa concubine. Il alla ensuite en Epire où il fonda un royaume. Quelque temps après, il épousa Hermione, fille de Ménélas et d'Hélène, et fut tué par Oreste furieux au pied des autels. Tous ces détails, du reste, appartiennent aux temps fabuleux, plutôt qu'à l'histoire, s'il est vrai que le siège de Troie même en fasse partie.

PYRRHUS, roi des Epirotes, après que les Molosses eurent tué son père, fut enlevé, par quelques serviteurs fidèles, à la fureur des révoltés qui le poursuivaient pour l'égorger. Cassandre, roi de Macédoine, voulut acheter la mort de cet enfant ; mais Glaucias, roi d'Illyrie, à la cour duquel il s'était retiré, eut horreur d'une telle inhumanité : il le fit élever comme son propre fils, et lorsqu'il eut atteint l'âge de douze ans, il le rétablit dans son royaume. Pyrrhus fut d'abord obligé de le partager avec Néoptolème, qui l'avait usurpé ; mais il se défit peu de temps après de ce rebelle, et régna seul en grand roi. Alexandre Balas, roi de Syrie, l'ayant appelé à son secours contre Démétrius, roi de Macédoine, il lui demanda pour prix de ses services quelques provinces dont il s'empara. Il s'y établissait lorsque Démétrius le força de se retirer. Ce prince ravagea l'Epire, et Pyrrhus se vengea sur l'Italie, où il remporta une victoire signalée. La nouvelle d'une maladie de Démétrius le rappela dans la Macédoine l'année d'après, l'an 290 avant Jésus-Christ. Tout céda à la force de ses armes, jusqu'à ce que Démétrius, étant un peu remis, le repoussa. Pyrrhus fit de nouvelles tentatives, qui eurent un succès heureux : il s'empara de la Macédoine, et la partagea avec Lysimaque ; mais il n'en jouit pas longtemps. Les Macédoniens le chassèrent sept mois après, et ne voulurent reconnaître pour leur souverain que son collègue. Une guerre plus importante vint bientôt l'occuper. Les Tarentins l'ayant appelé à leur secours, il courut à Tarente, livra bataille au consul Lavinus, près d'Héraclée, et remporta une victoire complète. Ce prince avait amené des éléphants armés en guerre. La vue, l'odeur extraordinaire, les cris de ces monstrueux animaux, effarouchèrent les chevaux de l'armée romaine, et causèrent leur déroute. Le combat fut

meurtrier, et le nombre des morts fut à peu près égal des deux côtés. Le vainqueur disait après la bataille : « Hélas ! si j'en gagne une semblable, il » faudra que je retourne en Epire presque sans » suite. » Il souhaitait beaucoup la paix, et il envoya à Rome le philosophe Cynéas pour la proposer. Cynéas harangua le sénat avec beaucoup d'éloquence ; mais on lui répondit que « si Pyrrhus » haitait l'amitié du peuple romain, il ne devait en » faire la proposition que quand il serait hors de » l'Italie. » Il se donna une seconde bataille près d'Ascoli, dans la Pouille, où la victoire fut balancée, et si douteuse, que les historiens se contredisent sur ce qu'ils en racontent. Pyrrhus continuait la guerre avec assez peu de succès, lorsque les Siciliens l'appelèrent dans leur île pour les délivrer du joug des Carthaginois, et de celui de plusieurs petits tyrans. Il y passa, gagna deux batailles sur les Carthaginois en 276 et 277 avant J.-C., et prit Eryx avec quelques autres places. Cependant l'insolence de ses troupes et son envie de dominer commencèrent à le rendre odieux aux Siciliens. On fut charmé de le voir partir. Dès qu'il eut disparu, il perdit presque toutes les villes qui avaient embrassé son parti. Les Tarentins le rappelèrent ; mais sa flotte fut battue dans le détroit de Sicile par celle des Carthaginois. De 200 galères, il n'en ramena que 12 en Italie. Il châtia en passant les Locriens, et pilla le trésor consacré à la déesse Proserpine. Il y eut une nouvelle bataille à Bénévent entre lui et les Romains. Le consul Curius Dentatus eut la gloire de le vaincre ; il n'avait que 20,000 hommes, et son adversaire en avait plus de 80,000. Pyrrhus, honteux de sa défaite, retourna précipitamment dans son royaume. Il implora le secours d'Antiochus, roi de Syrie, et d'Antigone, roi de Macédoine ; mais n'en ayant reçu que des lettres d'excuses, il ravagea les états du dernier, s'empara de plusieurs places frontières et de toutes les villes de la haute Macédoine et de la Thessalie. Enivré de l'orgueil de ses triomphes, et oubliant ses défaites, il affecta d'humilier les Macédoniens par des inscriptions infamantes. Cléonyme, prince du sang royal de Sparte, l'ayant appelé à son secours, il entra dans le Péloponèse et forma le siège de Sparte ; mais il fut bientôt contraint de l'abandonner. De là il se jeta dans Argos, où il s'était élevé une faction entre Aristippe et Aristias. Les Argiens lui envoyèrent des ambassadeurs pour le prier de se retirer. Il le promit ; mais il entra la nuit dans leur ville, dont Aristias lui avait facilité l'ouverture. Pyrrhus eut l'imprudence d'y faire entrer ses éléphants, qui, trop resserrés, nuisirent beaucoup à l'action. Abandonné des siens et prêt à tomber entre les mains de l'ennemi, il se fait jour par sa valeur, après avoir quitté son aigrette pour n'être pas reconnu. Un Argien l'attaque, et lui porte un coup de javeline, qui fut paré par l'épaisseur de sa cuirasse. Le prince, plein de fureur, était près de le frapper, lorsque la mère de cet Argien, qui voyait le combat de son toit, lança une tuile sur la tête du roi et le renversa sans connaissance. Un soldat d'Antigone survint et lui coupa la tête. C'est ainsi que mourut, l'an 272 avant J.-C., ce prince, également

célèbre par de grandes qualités et de grands défauts. Son caractère était affable, son accès facile. Il était reconnaissant des services qu'on lui rendait, et prompt à les récompenser. Il pardonnait aisément les fautes que l'on commettait à son égard, et ne punissait qu'à regret. De jeunes officiers, pris de vin, avaient fait de lui des plaisanteries offensantes : l'ayant su, il les fit venir, et leur demanda s'il était vrai qu'ils eussent ainsi parlé ? « Oui, seigneur (répondit l'un d'entre eux), et nous en aurions dit » davantage si le vin ne nous eût manqué. » Cette répartie le fit rire, et il les renvoya..... Le témoignage glorieux qu'on dit lui avoir été rendu par Annibal, l'homme du monde le plus capable de juger sainement du mérite guerrier, ne permet pas de refuser à Pyrrhus le titre de grand capitaine. Personne, en effet, ne savait mieux que lui prendre ses postes, ranger ses troupes, gagner le cœur des hommes et se les attacher. On pourrait à quelques égards le ranger aussi parmi les législateurs, par les sages réglemens qu'il fit en plus d'une occasion. « Dès que Pyrrhus, dit un historien, eut été » reçu dans Tarente aux acclamations de tout un » peuple, il s'appliqua à en connaître les mœurs. Il » leur trouva le goût du luxe et de la bagatelle, et » l'entreprit d'en réformer les désordres. Le théâtre » était le lieu où les gens oisifs allaient perdre le » temps, et où les brouillons fomentaient des divisions et des partis ; il le fit fermer. Tous les jours » on s'assemblait dans le parc et sous des portiques, » où, en se promenant, on parlait de la guerre et » de la paix, et l'on réglait l'état selon ses caprices ; » il en défendit l'entrée. Les festins, les mascarades, les comédies, occupaient le jour et la nuit » ces hommes désœuvrés et voluptueux ; il en interdît l'usage. Le maniement des armes et les » exercices militaires étaient presque entièrement » bannis de Tarente ; il les rétablit. » Pyrrhus n'avait aucune règle dans ses entreprises, et il s'y livrait presque toujours par tempérament, par passion et par impuissance de se tenir en repos. Violent, inquiet, impétueux, ne respectant ni les traités ni sa parole, il fallait qu'il fût toujours en mouvement et qu'il y mit les autres ; toujours errant, et allant chercher de contrée en contrée un bonheur qui le fuyait, et qu'il ne rencontrait nulle part. On connaît le bon mot de Cynéas. Pyrrhus lui étalant un jour les conquêtes qu'il avait faites en imagination, de toute l'Italie, de la Sicile, de Carthage et de la Grèce, ce prince ajouta : « Ce sera alors, » mon ami, que nous rirons, et que nous nous reposerons à l'aise. » — « Mais, seigneur, répartit » Cynéas, qui nous empêche de le faire dès à présent ? » Pyrrhus descendait du héros grec de ce nom, fils d'Achille. Il était le douzième des rois Pyrrhides dans les listes chronologiques. Il existe une *Histoire de Pyrrhus, roi d'Épire*, en français, par J.-B. Jourdan, Amsterdam, 1749, 2 vol. in-12.

PYTHAGORE, chef et fondateur de l'école philosophique, dite *école d'Italie*, naquit à Samos, d'un sculpteur, vers l'an 600 avant J.-C. Il exerça d'abord le métier d'athlète ; mais s'étant trouvé aux leçons de Phérécyde sur l'immortalité de l'âme, il se consacra à la philosophie (*voy. PHÉRECYDE*), abandonna

sa patrie, ses parents, ses biens, et parcourut l'Égypte, la Chaldée et l'Asie mineure. De retour à Samos, il trouva que Polycrate avait usurpé le gouvernement de sa patrie ; cela le détermina à aller s'établir dans cette partie de l'Italie qui a été appelée la Grande-Grèce. Il fit sa demeure ordinaire à Héraclée, à Tarente, et surtout à Crotone, dans la maison du fameux athlète Milon. C'est de là que sa secte a été appelée *Italique*. Sa réputation se répandit bientôt dans toute l'Italie. On accourait de toutes parts pour l'entendre, et dans peu de temps il eut quatre ou cinq cents disciples. Avant que de les admettre à ce rang, il leur faisait subir un noviciat de silence, qui durait deux ans pour les taciturnes, et qu'il faisait durer au moins cinq années pour ceux qu'il jugeait les plus enclins à parler. « Loi tyrannique, dit un auteur judicieux : il » n'était pas possible que durant cet espace de » temps il ne se formât dans l'esprit de ses disciples » des difficultés sur lesquelles leur maître ne pouvait être consulté, et qu'ils ne courussent le » risque de ne pouvoir jamais les éclaircir. » Il leur recommandait aussi fortement de ne jamais manger des fèves, et de tenir les oreilles toujours attentives aux concerts des sphères célestes. On dit que, pour donner plus de poids à ses leçons, il s'enferma dans un lieu souterrain où il demeura pendant un certain temps. Sa mère lui communiqua en secret tout ce qui se passait pendant son absence. Pythagore sortit enfin de sa caverne avec un visage pâle et défat ; il assembla le peuple, et assura qu'il venait des enfers. (*Voy. COLLIS, LUCIEN, J.-J. ROUSSEAU, ZÉNON, etc.*) Pythagore forma des disciples qui devinrent des législateurs fameux, tels que Zaleucus, Charondas et quelques autres. La science des mœurs et des lois n'était pas la seule que ce philosophe professât ; il était, dit-on, savant en astronomie et en géométrie. On prétend qu'il inventa cette fameuse démonstration du *carré de l'hypothénuse*, qui est d'un si grand usage dans les traités de mathématiques. « Il fit lui-même, dit un » écrivain, des découvertes importantes dans les » mathématiques, et leur donna une forme méthodique.... Outre la démonstration du carré de l'hypothénuse, il détermina les rapports mathématiques des intervalles musicaux. Les sons des mar- » teaux d'un forgeron le convainquirent qu'ils formaient la quarte, la quinte et l'octave, et les poids » de ces marteaux étaient dans les rapports de 5/4, » 2/3 et de 1/2. Un grand nombre de ses élèves » furent appelés aux plus grands emplois dans les » villes de la Grande-Grèce..... » On ajoute qu'il en sentit lui-même l'utilité, tellement qu'il immola à Dieu, par reconnaissance, une hécatombe ou sacrifice de 100 bœufs : sacrifice contradictoire avec la défense qu'il fit à ses disciples de tuer les animaux, et d'en manger les viandes ; mais l'on se tromperait beaucoup, si l'on prétendait trouver de la conséquence ou de la consistance dans les idées des anciens sages (1). Cette défense au reste était une suite de son système de la métempsychose,

(1) On pourrait objecter que lorsque Pythagore offrit ce sacrifice, il n'avait pas encore établi sa doctrine, ni son école, et qu'il ne s'occupait encore que des sciences abstraites.

c'est-à-dire à la transmigration des âmes d'un corps dans un autre. C'était le dogme principal de sa philosophie; il l'avait emprunté ou des Egyptiens ou des Brachmanes. Cette chimère lui tenait si fort au cœur, qu'il se vantait de se souvenir dans quel corps il avait été avant que d'être Pythagore. Sa généalogie ne remontait que jusqu'au siège de Troie. Il avait été d'abord Ethalides, fils putatif de Mercure; ensuite Euphorbe, le même qui fut blessé par Ménélas. Son âme passa du corps d'Euphorbe dans celui d'Hermotime; de celui-ci dans le corps d'un pêcheur; enfin, dans celui de Pythagore. Quelques autres parties de son système étaient moins ridicules : il admettait dans le monde une intelligence suprême, une force motrice, une matière sans intelligence, sans mouvement. « Tous les phénomènes, selon Pythagore, supposaient ces trois principes; mais il avait observé dans les phénomènes une liaison de rapports, une fin générale, et il attribuait l'enchaînement des phénomènes, la formation de toutes les parties du monde et leurs rapports à l'Intelligence suprême, qui seule avait pu diriger la force motrice, et établir des rapports et des liaisons entre toutes les parties de la nature; il ne donna donc aucune part aux génies dans la formation du monde. Pythagore avait découvert, entre les parties du monde, des rapports, des proportions. Il avait aperçu que l'harmonie ou la beauté était la fin que l'Intelligence suprême s'était proposée dans la formation du monde, et que les rapports qu'elle avait mis entre les parties de l'univers étaient le moyen qu'elle avait employé pour arriver à cette fin. Ces rapports s'exprimaient par des nombres. Parce qu'une planète est, par exemple, éloignée du soleil plus ou moins qu'une autre, un certain nombre de fois, Pythagore conclut que c'était la connaissance de ces nombres qui avait dirigé l'Intelligence suprême. L'âme de l'homme était, selon Pythagore, une portion de cette Intelligence suprême, que son union avec le corps en tenait séparée, et qui s'y réunissait lorsqu'elle s'était dégagée de toute affection aux choses corporelles. La mort, qui séparait l'âme du corps, ne lui ôtait point ses affections; il n'appartenait qu'à la philosophie d'en guérir l'âme, et c'était l'objet de toute la morale de Pythagore. » (*Mémoires pour servir à l'histoire des égarements de l'esprit humain, ou Dictionnaire des hérésies, discours préliminaire, pag. 72 et 73.* Pluquet, auteur de cet ouvrage estimable, renvoie le lecteur à l'*Examen du fatalisme*, t. 1^{er}, et à la *Vie de ce philosophe* par Dacier.) Notre soin principal devait être, selon Pythagore, de nous rendre semblables à la Divinité. Le seul moyen d'y parvenir était de posséder la vérité, et pour la posséder, il fallait la chercher avec une âme pure. « Il faut, dit-il souvent, ne faire la guerre qu'à cinq choses : aux maladies du corps, à l'ignorance de l'esprit, aux passions du cœur, aux séditions des villes, et à la discorde des familles. Telles sont les cinq choses, s'écriait-il, qu'il faut combattre de toutes ses forces, même par le fer et par le feu. Il disait que le spectacle de ce monde ressemble à celui des jeux olympiques : les uns y tiennent boutique

» et ne songent qu'à leurs intérêts; les autres y paient de leur personne et ne cherchent que la gloire; d'autres ne font que regarder tout cela, » et leur condition n'est pas la pire. Interrogé par les magistrats des villes de la Grande-Grèce, il leur recommanda la bonne foi, la justice; leur représenta l'anarchie comme le plus grand des maux, l'éducation des enfants comme le moyen le plus efficace d'assurer un jour d'heureuses destinées à l'état. » Ce philosophe se plaisait à débiter ses préceptes sous le voile des énigmes; mais ce voile était si épais que les interprètes y ont trouvé une ample matière à leurs conjectures. On ne sait rien de certain sur le lieu et sur le temps de la mort de ce philosophe. Les uns disent qu'il mourut à Métaponte, vers l'an 497 avant J.-C.; d'autres le font brûler à Crotone; d'autres disent qu'arrêté dans un champ de fèves, pour lesquelles il avait toujours eu une extrême vénération, il aima mieux se laisser tuer que de gâter ces plantes. Sa maison fut changée en un temple, et on l'honora comme un dieu. Il était en si grande vénération, qu'on lui fit faire pendant sa vie et après sa mort une foule de prodiges. On disait qu'il écrivait avec du sang sur un miroir ce que bon lui semblait, et qu'opposant ces lettres à la face de la lune quand elle était pleine, il voyait dans le rond de cet astre tout ce qu'il avait écrit dans la glace de son miroir; qu'il parut avec une cuisse d'or aux jeux olympiques; qu'il se fit saluer du fleuve de Nessus; qu'il arrêta le vol d'un aigle, apprivoisa un ours, fit mourir un serpent, et chassa par la vertu de certaines paroles un bœuf qui gâtait un champ de fèves; qu'il se fit voir au même jour et à la même heure dans la ville de Crotone et dans celle de Métaponte; qu'il avait des secrets magiques; qu'il prédisait les choses futures, etc. Ces contes absurdes prouvent mieux que tout le reste qu'une grande partie de ses admirateurs étaient les plus stupides des hommes, qui se laissaient persuader les plus grandes extravagances à la faveur de l'αὐτοῦ ἔφα (c'est lui qui l'a dit). Cette observation tenait lieu à ses disciples de tout raisonnement; après qu'on l'avait faite, il n'était plus permis de douter ni de ses opinions ni de ses assertions quelconques. Nous avons, sous le nom de Pythagore, un ouvrage en grec, commenté par Hiéroclès, et intitulé *les Vers dorés*; mais il est constant que ce livre n'est point de lui. On les a imprimés en latin, dès le x^v^e siècle, avec le commentaire de Hiéroclès (voy. ce nom, iv, 405). Ils l'ont été pour la première fois en grec à la suite de la *Grammaire* de Lascaris, édit. Aldine de 1493. — Diogène Laërce, Porphyre, Jamblique, un anonyme dont Photius donne l'extrait, ont écrit la *Vie* de ce philosophe avec une crédulité puérile et sans discernement; il est certain que les légendaires les plus décriés n'ont jamais poussé la bonhomie à ce point. On a réuni leurs écrits à Amsterdam, 1707, in-4. Dacier a mis plus de critique dans celle qu'il a publiée en français, avec les *Vers dorés* et le *Commentaire* d'Hiéroclès, Paris, 1706 et 1771, 2 vol. in-12. Mais Dacier est si prévenu pour les vieilles choses, qu'il faut toujours beaucoup rabattre de ce qu'il en dit. Il va jusqu'à ad-

mirer des choses extravagantes; il se met l'esprit à la torture pour expliquer les énigmes de Pythagore, et il y trouve des sens auxquels le philosophe n'a vraisemblablement jamais pensé. (*Voy. FABRE d'OLIVET.*) Lucien, en parlant de Pythagore dans son dialogue de Gallus, l'a peint au naturel. Si ce que dit Jamblique dans sa *Vie* est vrai, on ne peut s'empêcher de le mettre au nombre des plus grands scélérats. On trouve d'autres vues sur Pythagore dans l'*Histoire des temps fabuleux*, par Guérin du Rocher, et dans *Hérodote, historien du peuple hébreu sans le savoir*, par l'abbé Bonnaud. « Tous les disciples de Pythagore mettaient leurs biens en » commun, avec la faculté de les reprendre quand » ils voudraient quitter la société; ils habitaient » tous ensemble avec leurs familles dans un vaste » édifice appelé *Emachion*: ils y suivaient une règle » dont l'austérité était tempérée par la promenade, » le chant, la danse, et la lecture des poètes: le » vin, la viande et le poisson y étaient interdits. » *Voyez l'Hist. comparée des systèmes de philosophie, considérés relativement aux principes des connaissances humaines*, par Degérando, 2^e édit., 1822, 4 vol. in-8.

PYTHAGORE de Reggio, sculpteur, contemporain de Polyclète d'Argos, 452 ans avant J.-C., est, selon Plinie, un des trois fameux statuaires de ce nom, qui vivaient à la même époque. Mais il paraît qu'il le confond avec Pythagoras de Samos; car Pausanias lui donne pour maître Cléarque, élève d'Enchir le Corinthien, qui vivait dans un temps plus reculé. On voyait de cet artiste, à Olympie, une statue qui représentait Pancratiaste Léonticus, qui était d'un beau fini, ainsi qu'un monument de bronze, représentant *Cratistène sur le char de la victoire; Europe assise sur le taureau; le combat d'Éléocle et de Polynice*. Ces morceaux remarquables conservaient toute leur réputation du temps de Pausanias.

PYTHÉAS, philosophe contemporain d'Aristote, naquit à Marseille, colonie des Phocéens, et se rendit habile dans la philosophie, l'astronomie, les mathématiques et la géographie. On conjecture que ses concitoyens, prévenus en faveur de ses connaissances et de ses talents, et dans la vue d'étendre leur commerce, lui fournirent les moyens d'aller tenter dans le Nord de nouvelles découvertes, tandis qu'ils employaient Euthymènes à découvrir les pays du Sud. Pythéas parcourut, dit-on, une partie des côtes de l'Océan, et s'avança jusqu'à l'île de Thulé (l'Islande); il pénétra ensuite dans la mer Baltique, jusqu'à l'embouchure

d'un fleuve qu'il nomma mal à propos Tanaïs (car le Tanaïs se décharge dans la mer Noire), et qui est peut-être la Vistule. Il observa qu'à mesure qu'il s'avancait vers le pôle arctique, les jours s'allongeaient au solstice d'été, et qu'à l'île de Thulé le soleil se levait presque aussitôt qu'il s'était couché: ce qui arrive en Islande et dans les parties septentrionales de la Norvège. La relation des voyages de Pythéas a paru fabuleuse à Polybe et à Strabon; mais Gassendi, Sanson et Rudbeck ont été du sentiment d'Hipparque et d'Eratosthène, en prenant la défense de cet ancien géographe. Strabon nous a conservé une autre observation que Pythéas fit dans sa patrie au temps du solstice. Ce Marseillais est le premier et le plus ancien des écrivains gaulois qui nous soit connu. Le plus célèbre de ses ouvrages était intitulé *Le tour de la terre*; mais ni cet ouvrage ni aucun des autres de Pythéas ne sont parvenus jusqu'à nous, quoique quelques-uns existassent encore à la fin du iv^e siècle. Ils étaient écrits en grec, qui était alors la langue des Marseillais.

PYTHIAS *Voy. DAMON.*

PYTHON. Ce mot signifie proprement le dieu Apollon, appelé Python ou Pythius, à cause du serpent Python qu'il tua. Ce fut en mémoire de cette victoire, qu'il institua les jeux pythiens. Il mit la peau de cet animal sur le trépied, où lui, ses prêtres et ses prêtresses s'asseyaient pour rendre ses oracles. — On appelait aussi *pythones* des génies qui entraient dans le corps des hommes, surtout des femmes, pour leur découvrir ce qui devait arriver; et ces femmes s'appelaient *pythonisses*. Il y avait chez les Hébreux des magiciennes, que Saül chassa de ses états avant qu'il eût désobéi à Dieu. Mais après son péché, loin de mettre sa confiance en lui, il alla consulter une pythonisse, et la somma de lui faire voir Samuel, qui parut en effet, et lui prédit qu'il mourrait avec ses fils dans la bataille de Gelboé. Saint Eustache d'Antioche a écrit un *Traité sur la pythonisse*, publié par Allatius en 1629. Il y prétend, contre le texte exprès de l'Écriture, que Samuel n'apparut pas réellement, mais que le démon agit sur l'imagination de cette femme et de Saül (voyez *Samuel*). Dans le paganisme, la pythonisse était une prêtresse d'Apollon, qui rendait ses oracles à Delphes, dans le temple de ce Dieu. Elle se plaçait sur un trépied couvert de la peau du serpent Python. Lorsqu'elle voulait prédire l'avenir, elle entraînait en fureur, parlait d'une voix étouffée, grêle et inarticulée, s'abandonnait à des convulsions horribles, et évoquait, quand elle voulait, les mânes des morts.

Q

QUADRAT (saint), *Quadratus*, disciple des Apôtres, et, selon quelques-uns, l'ange de Philadelphie, à qui J.-C. parla dans l'Apocalypse, était déjà célèbre dans l'Eglise du temps de Trajan, et répandait partout la semence de la parole évangélique. On

prétend qu'il fut élevé sur le siège d'Athènes vers l'an 126. Quadratus est le premier qui ait composé une *Apologie* de la religion chrétienne, qu'il présenta à Adrien vers l'an 151. Cet ouvrage, plein de raisonnements forts et solides, est digne d'un disciple

des apôtres. Il paraît par un passage de Lampride dans la *Vie d'Alexandre Sévère*, qu'Adrien en fut frappé au point de reconnaître la divinité de J.-C. « Alexandre, » dit-il, « forma le dessein d'élever » un temple à J.-C., et de le placer parmi les dieux » de l'empire. Adrien avait déjà conçu le même » projet en ordonnant qu'on bâtit dans toutes les » villes des temples sans images. Ces temples, qui » ne sont consacrés à aucune divinité particulière, » se nomment *Adriannées*, ou *temples d'Adrien*. » Quoi qu'il en soit, l'écrit de Quadratus arrêta le feu de la persécution, qui était alors allumé contre les chrétiens. Il ne nous en reste qu'un fragment conservé par Eusèbe. On y lit, entre autres choses, cette distinction solide des miracles de J.-C. des impostures des magiciens : « Les miracles du Sauveur » subsistent toujours, parce qu'ils étaient réels et » véritables. Les malades qu'il a guéris, les morts » qu'il a ressuscités, n'ont pas seulement paru un » instant ; ils sont restés sur la terre avec lui ; quel- » ques-uns mêmes ont vécu jusqu'à notre temps, » et par conséquent bien après l'ascension du Seigneur. »

QUADRI (Jean-Louis), architecte, peintre de perspective, graveur et mécanicien, naquit en 1681 à Bologne, d'une ancienne famille bourgeoise. Il exerça ces trois arts avec succès, et on voit en Italie et dans son pays natal plusieurs de ses ouvrages qui obtiennent encore l'approbation des connaisseurs. On a de lui : *Tavole ou Tables gnomoniques pour dessiner des cadrans solaires, qui indiquent les heures comme les horloges ordinaires, et autres tables pour la construction de ceux-ci*, etc., Bologne, 1755; *Tables gnomoniques pour régler pendant le jour les horloges à roues*, ibid., 1756; *Règles pour les cinq ordres d'architecture de M. Jacques Barozzi di Vignola, dernièrement gravées sur le premier original de l'auteur*, ibid., 1756; *Règles pour la perspective pratique, dessinées suivant la seconde règle de J. Barozzi*, ibid., 1744. Plusieurs manuscrits de Quadri se conservent dans la bibliothèque de l'institut de Bologne (*La Specola*) ; ils passent pour être très-utiles aux arts, et l'on prétend qu'ils gagneraient à être connus. Cet artiste mourut dans sa patrie en 1748.

QUADRIO (François-Xavier), littérateur italien, né à Ponte, dans la Valteline le 1^{er} décembre 1695, se fit jésuite, et se distingua par son application ; mais sa mélancolie et son inconstance lui firent abandonner cet état en 1744 : il se retira à Zurich, d'où il sollicita auprès du souverain pontife la permission de rester dans l'état de prêtre séculier. Benoît XIV, qui avait pour lui de la bienveillance, acquiesça à sa demande, et lui donna un canonat. Quadrio vint à Paris en 1744, y passa trois ans, et fut bien accueilli par le cardinal de Tencin. Après avoir visité encore une fois Rome, il retourna à Milan, et vers la fin de sa carrière, il se retira chez les barnabites, où il mourut le 21 novembre 1756. On a de lui : Un *Traité de la poésie italienne*, sous le nom de Joseph-Marie Andrucci ; *Histoire de la poésie*, (*Della storia e della ragione d'ogni poesia*), Venise, 1756-59, 7 vol. in-4 ; *Dissertations sur la Valteline*, pleines d'érudition, 1755-56, 5 vol. pet. in-fol.

QUAGLIA ou QUAYE (Gian-Genèsio), religieux cordelier, nommé quelquefois aussi frère Jean de Parme, était contemporain de Pétrarque. Il alla faire sa théologie en Angleterre, d'où il revint en 1591, très-versé dans cette science qu'il professa plusieurs années à Pise. Il mourut dans sa patrie en 1598. On a de lui : *Liber de civitate Christi compilatus*, Reggio, 1501, Rome, 1525, in-4 ; *Rosarium* ; c'est un traité de philosophie morale ; il en existe des copies dans plusieurs bibliothèques d'Italie ; *De incarnatione Christi, seu de secretis philosophiæ*, ouvrage savant, conservé dans la bibliothèque du Vatican, sous le n^o 5129. Voy. le P. Affo, (*Memorie degli scrittori parmigiani*, vol. 2, p. 97.) Suivant Wadding (voy. ce nom), Genèsio, qu'il nomme aussi Jean de Parme, serait né dans le Bolonais. Après avoir professé à Paris, Innocent IV le fit venir à Rome. Elu supérieur général de son ordre l'an 1247, il fut envoyé en Orient vers l'empereur des Grecs et vers Manuel, patriarche de Constantinople ; s'étant démis du généralat, il eut pour successeur saint Bonaventure ; il se retira dans une cabane de la vallée de Rieti, bâtie par saint François, où il vécut d'une manière pénitente ; Jean XXI l'avait en grande estime ; Nicolas IV l'envoya une seconde fois vers les Grecs, et s'étant mis en chemin, il mourut à Camerino, en 1289, c'est-à-dire au moins cent ans avant l'époque fixée par le P. Affo, et fut enterré dans le couvent de St-François de cette ville. Wadding lui attribue les traités suivants : *In libros Magistri sententiarum* ; *De conversatione religiosorum libri duo* ; *De beneficiis Creatoris* ; *De civitate Christi* ; *Sacrum commercium sancti Francisci cum domina paupertate* ; *Officium passionis Christi*, qui commence par ces mots : *Regem Christum crucifixum*. Wadding ajoute que quelques-uns distinguent Jean-Genèsio de Quaglia, de Jean de Parme ; mais il assure que c'est la même personne : *Idem prorsus est Joannes hic cum Joanne parmensi*.

QUAINI (Louis), peintre, né à Ravenne en 1645, mort à Bologne en 1717. Le Cignani lui apprit les éléments de son art. Bientôt il eut tant de confiance dans les talents de cet illustre élève, qu'il lui remit ses principaux ouvrages, conjointement avec Franceschini, qui était devenu, dans la même école, son rival et son ami. Leurs pinceaux réunis semblent n'en faire qu'un. Les parties principales de Quaini étaient l'architecture, le paysage et les autres ornements. Franceschini se chargeait pour l'ordinaire de peindre les figures. Ils ont principalement travaillé à Parme et à Bologne.

* QUAINO (Jérôme), religieux servite, né à Padoue au xvi^e siècle, y remplit plusieurs années une chaire à l'université avec une rare distinction. Savant théologien, il fut en même temps un grand prédicateur, et mourut en 1582. Il a laissé des *Commentaires* sur quelques livres de la Bible, et des *Traités* de théologie estimés. Plusieurs de ses sermons ont été recueillis par le P. Tommaso Porcachi dans *Le Prediche di diversi illustri theologi*, Venise, 1566, in-8, 1^{re} partie. On voit la statue en marbre du P. Quaino dans l'église de son monastère, à Padoue.

QUANTIRAN de **BOIRIE** (Jean-Bernard-Eugène), auteur dramatique, né à Paris en 1783, était fils d'un ancien secrétaire général de l'intendance. Ayant à la révolution perdu la plus grande partie d'une fortune considérable, il se livra dès lors entièrement à la littérature, et fit jouer une grande quantité de drames qui annoncent de l'imagination et une grande connaissance de la scène. Les plus remarquables sont : *la Bataille de Pultawa*; *l'Homme de la forêt noire*; *Le maréchal de Luxembourg*; *l'Abbaye de Grasseville*; *Catinat*; *la Caverne de Souabe*; *La jeunesse de Frédéric*; *Stanislas*; *Henri IV*; *Jean-sans-Peur*; *La marquise de Ganges*; *Duquesclin*; *le Château de Palluzzi*, etc. Dans toutes les circonstances il donna des preuves de son attachement à la famille des Bourbons; aussi fut-il exposé souvent aux tracasseries ruineuses de la police impériale; on dit même qu'elle le dépouilla de la propriété du théâtre des jeunes artistes. Il mourut en 1858.

* **QUANZ** (Jean-Joachim), musicien, né en 1697 au village d'Oberscheden près de Goettingue, était fils d'un maréchal ferrant qui le destinait au même métier : mais son goût pour la musique se révéla dès son enfance, et à 10 ans son père le mit en apprentissage chez un oncle, musicien pensionnaire à Mersbourg. Ses progrès furent très-rapides. Après avoir été attaché à l'orchestre des ducs de Mersbourg et de Dresde, il fut admis comme hautbois au théâtre de Varsovie, et fit en 1724, avec l'ambassadeur de Pologne, le voyage de Naples, où il se concilia l'amitié de Hasse et de Scarlatti. Il parcourut ensuite la France et l'Angleterre, en donnant des concerts. De retour en Allemagne, il eut l'honneur de donner des leçons de flûte à Frédéric II, alors prince royal de Prusse, qui, monté sur le trône, le fit venir à Berlin, lui assura une pension considérable et ne cessa de lui témoigner le plus vif intérêt. Ce prince exécutait souvent avec lui des duo de flûte. Quanz perfectionna cet instrument. En 1726, il y ajouta une *lanquette*, et en 1752, il inventa le *bouchon*, qui sert à baisser la flûte, et hausser le ton sans toucher au corps de *rechange*. Il établit, pour la fabrication de ses instruments, un atelier qui devint très-utile à sa fortune. Il composa pour son royal élève 299 concertos, et 200 solos. Son *Instruction pour jouer de la flûte*, Berlin, 1752, in-4, souvent réimprimée, a été traduite en français et en hollandais. Quanz mourut à Postdam, le 12 juillet 1775, âgé de 76 ans. Frédéric le soigna lui-même pendant sa maladie, et lui fit élever un monument magnifique.

* **QUARANTA** (Etienne), clerc régulier, né à Naples au commencement du xvi^e siècle, se distingua dans sa congrégation par ses vertus et ses lumières, et devint en 1650 évêque d'Amalfi. On ignore l'époque de sa mort. On a de lui plusieurs ouvrages parmi lesquels nous citerons : *De concilio provinciali et auctoritate episcopi in suffraganeos, eorumque subditos in tota provincia; Summa bullarii omniumque summorum pontificum constitutionum.* — **QUARANTA** (Orazio) est auteur de divers opuscules, dont Cinelli rapporte les titres dans sa *Bibliothèque volante*, tome, 4, p. 107.

QUARESME (François) naquit à Lodi dans le Milanais, se fit cordelier, fut employé aux missions du Levant, et mourut vers 1640. Il a laissé quelques ouvrages théologiques, et une *Description de la Terre-Sainte*, qui contient plusieurs particularités assez curieuses.

* **QUARIN** (Joseph), premier médecin de l'empereur Joseph II, né à Vienne le 19 novembre 1753, d'un médecin distingué de cette ville, reçut une excellente éducation. Docteur en philosophie à 15 ans, et de médecine à 18, il se livra dès lors à l'enseignement et fit à l'université de Vienne des cours d'anatomie et de matière médicale qui eurent du succès. En 1756, nommé conseiller aulique et médecin inspecteur de la Basse-Autriche, l'emploi que son maître Storck (voy. ce nom) faisait de la ciguë contre les maladies cancéreuses, lui fournit l'occasion de différents essais de ce médicament dont il publia les résultats, et son ouvrage fut favorablement accueilli. L'archiduc Ferdinand, gouverneur de la Lombardie, étant tombé malade en 1777, Quarin fut envoyé à Milan par l'impératrice Marie-Thérèse, et ayant été assez heureux pour rétablir la santé de ce prince, il en reçut le titre de son premier médecin. De retour à Vienne, l'empereur Joseph II lui donna le même titre, après l'avoir nommé premier médecin de l'hôpital général. Il profita de sa position pour améliorer l'instruction médicale, établit des cours de clinique qui ont servi de modèle à ceux de France et d'Italie, fit construire de nouveaux hôpitaux mieux distribués que les anciens, et rendit à l'humanité tous les services qui dépendaient de lui. Ses nombreuses occupations le forcèrent de se démettre de sa place de médecin à l'hôpital général, mais son zèle pour l'instruction resta le même. Joseph II, dans sa dernière maladie, lui demanda s'il pouvait guérir; Quarin lui répondit, avec une noble franchise, qu'il ne restait à Sa Majesté que peu de jours à vivre. L'empereur lui sut gré de sa franchise, le créa baron, et lui fit présent de mille souverains d'or (20,000 liv. environ). Fait comte en 1797, il obtint, en 1808, le cordon de l'ordre de Saint-Léopold, et mourut le 19 mars 1814, âgé de 81 ans. Depuis 1802, son buste en marbre avait été placé solennellement dans la grande salle de l'université. Il était membre des sociétés de médecine de Copenhague, de Londres, de Venise et de Vienne. On a de lui : *Tentamina de cicuta*, Vienne, 1761, in-8; *Methodus medendarum februm*, ibid., 1772, in-8; *Methodus medendi inflammationes*, ibid., 1774, in-8; Ces deux traités réimprimés à Vienne, sous ce titre : *De curandis febris et inflammationibus commentatio*, 1781, ont été traduits et publiés en français, 1800, par Emonnot; *Tractatus de morbis oculorum*; *De Entomia noxa et utili physico-medice considerata* (en allemand); *Considérations sur les hôpitaux de Vienne*, 1784; *Animalversiones practicae, in diversos morbos*, 1786, in-8, traduit en français par Sainte-Marie, sous le titre d'*Observations pratiques sur les maladies chroniques*, 1807, in-8. Les ouvrages de cet estimable médecin renferment des vues pratiques très-sages, mais aussi quelques théories erronées sur les fièvres, et des divisions peu exactes :

au reste, on les consulte toujours avec profit.

QUARRÉ ou QUARREY (Jean-Hugues), docteur de Sorbonne, né à Poligny dans la Franche-Comté, en 1580. Il fut nommé chanoine-théologal dans la collégiale de Poligny, et se démit de cette prébende pour entrer, en 1617, dans la congrégation naissante de l'Oratoire. Ses *Sermons*, ses ouvrages et ses vertus lui firent une grande réputation. Il devint prédicateur de l'infante Isabelle, gouvernante des Pays-Bas : il demeura à Bruxelles, où il était prévôt de la congrégation belge de son ordre. Le père Quarré mourut le 26 mai 1636. Par son testament il légua tous ses biens à la maison de l'oratoire de Poligny, dont il était un des fondateurs. Ses principaux ouvrages sont : *La Vie de la bienheureuse mère Angele, première fondatrice des mères de Sainte-Ursule*, in-12; *Traité de la pénitence chrétienne*, in-12; *Trésor spirituel, contenant les excellences du christianisme et les adresses pour arriver à la perfection chrétienne par les voies de la grâce et d'un entier abandonnement à la conduite de Jésus-Christ*, in-8. Il y a eu six éditions de cet ouvrage, qu'une critique trop subtile a vainement attaqué. *Direction spirituelle pour les âmes qui veulent se renouveler en la piété, avec des Méditations*, in-8. Le style de ces ouvrages est suranné; mais ils respirent une piété douce et tendre.

QUARTIERI (Lorenzo), jurisconsulte, né à Bagnone, petit château de la Lunéigiane, en 1765, fit ses études à Pise, et fut reçu docteur en 1787. Il avait commencé l'exercice de la profession d'avocat, lorsqu'en 1791 il fut pourvu de la chaire de droit à l'université. Son premier ouvrage intitulé : *Traité sur les améliorations qu'on pourrait faire aux lois* (de son pays), lui acquit une juste renommée. Sous la domination française, l'université ayant été réorganisée, il fut fait conseiller académique et chargé d'expliquer le *Code Napoléon*. Ses nouvelles fonctions donnèrent naissance à sa *Jurisprudence comparée*. Ferdinand III, duc de Toscane, ayant été rétabli, et avec lui les anciennes formes universitaires, Quartieri expliqua les Pandectes, et pour rendre ses leçons plus profitables à ses auditeurs il publia son *Traité d'herméneutique légale*. Chargé en 1815 d'enseigner les éléments de la législation au fils du grand duc, lorsque ce prince succéda à son père en 1825, il lui conféra diverses distinctions lucratives et honorifiques. Quartieri mourut le 1^{er} mars 1854.

QUATREMAIRE (dom Jean-Robert), bénédictin, né à Courzeraux, au diocèse de Séz en 1611, se signala par son ardeur contre Naudé, qui soutenait que Gersen n'était pas l'auteur de l'*Imitation*. Dom Quatremaire publia deux *Ecrits* très-vifs en latin à cette occasion, l'un et l'autre in-8, Paris, 1649 et 1650. (*Voy. NAUDÉ, AMORT, KEMPIS, FRONTEAU, GERSEN.*) On a encore de lui : deux *Dissertations* pour prouver, contre Lannoy, le privilège qu'a l'abbaye de Saint-Germain-des-Près, d'être immédiatement soumise au saint Siège. La première vit le jour en 1637, in-8; la deuxième en 1668, in-4; une autre *Dissertation* publiée en 1659 pour autoriser de pareils droits de l'abbaye de Saint-Médard de Soissons. Quelques-uns lui attribuent le *Recueil* des

ouvrages sur la grâce et la prédestination, qui a paru sous le nom de *Guilbert Mauguin*, 1650, en 2 vol. in-4; mais l'abbé d'Olivet donne le 2^e vol. de ce recueil à l'abbé de Bourzéas. Ce bénédictin étant en l'abbaye de Ferrières en Gatinais pour y prendre les bains, se noya dans la rivière, le 7 juillet 1671.

QUATRESOUX de PARCELAIN (Antoine), né à Epernay en 1786, et mort à Mandres (Seine-et-Oise) le 19 mai 1855. D'abord grenadier, puis lieutenant dans les vélites de la garde impériale, il devint en 1824 directeur des postes militaires à Figuières (Espagne), et fut admis en 1825 à l'intendance de la maison de Charles X. Dans ces positions si diverses il cultiva toujours la littérature. On lui doit une *Histoire de la guerre contre les Albigeois*, 1855, in-8. Il a laissé en manuscrit : *Règles de la tragédie; Sept tragédies en cinq actes et en vers; Ephémérides françaises; Atlas historique et départemental de la France; Histoire de France*, qui s'arrête à Charles VII.

* QUATTRO-FRATI (François-Marie), jésuite, né à Modène en 1646, cultiva l'art oratoire et la poésie avec succès, et devint membre de l'académie de Parme, dite des *innominati*. Il mourut à Plaisance le 16 février 1704, à 58 ans. Il a publié un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels on distingue : *Relazione delle essequie ed orazioni in morte del padre Francesco Bordonì*, Parme, 1671 et 1676, in-4. Bordonì était de Parme, et théologien distingué de l'ordre de Saint-François; *Discorso funebre sopra le virtù di mgr. Ettore Molza, vescovo di Modena*, 1679; *Relazione delle essequie del padre Paolo Rosini, min. conventuale, coll' orazione funebre*, Parme, 1685; *Prediche, panegiriche, co' sermoni per le otto feste principali di Maria Vergine*, Plaisance, 1698, in-12; *Le Lamentazioni di Geremia, volgarizzate*, Plaisance, 1701, in-12; *Prose et carmina*, Modène, 1706, in-4. On lui doit en outre, les *Vies* de quelques bienheureux et des opuscules ascétiques.

QUATTRO FRATI (Nicolas), poète latin du x^e siècle, de la même famille que le précédent, était en relation avec les plus célèbres poètes de son temps, le Guarini de Vérone, qui n'est point l'auteur du *Pastor fido*, et l'Arioste, probablement l'un des ancêtres de l'auteur de *Roland furieux*. Il leur adressa quelques *Épigrammes*, consignées dans un beau manuscrit de la bibliothèque du marquis Bevilacqua, à Ferrare. Hylas de Prato dans une élégie que l'on trouve dans le même recueil et dont Tiraboschi a publié un assez long fragment dans la *Bibliot. modenese*, IV, 257, le nomme

Italica splendor, gloria et urbis honos,

et nous apprend que Nicolas avait composé plusieurs poèmes d'une assez grande étendue, dont un sur les guerres de Modène et un autre contre Dante, que Hylas de Prato appelle *Mira dulcedine librum*.

QUATTROMANI (Sertorio), né à Cosenza, dans le royaume de Naples, vers 1541, d'une famille honnête, mourut vers 1606. La littérature et la poésie remplirent toute sa vie. Le recueil de ses *OEuvres*, publié à Naples, en 1714, in-8, renferme des vers latins et italiens, des lettres, etc. On y trouve certaines pièces, mais en petit nombre, dignes de quelque attention. Sannazar, son compa-

triotte et presque son contemporain, avait été son modèle, et le copiste lui est inférieur. *Voyez* la liste de ses ouvrages dans le *Dictionnaire historique et critique*, en 4 vol. in-8, publié à Lyon en 1771, sous le nom de *Bonnegarde*; et dans le tome 11 des *Mémoires* de Nicéron.

QUAUHTEMOTZIN. *Voy.* GUATIMOZIN.

* QUECCIUS (Grégoire), médecin, né à Altorf en 1596, fut reçu docteur à Bâle, en 1620, et occupa pendant plusieurs années la chaire de philosophie dans sa ville natale. Il a laissé un ouvrage qui établit sa réputation, et qui a pour titre : *Anatomia philologica, continens discursus de notabilitate et præstantia hominis, contra iniquos conditionis humanæ æstimatores*, imprimé en 1652, in-4, à Nuremberg. Il mourut la même année dans cette ville, à 56 ans.

** QUELEN (Hyacinthe-Louis de), archevêque de Paris, né dans cette ville en 1778, d'une illustre famille de Bretagne, commença ses études au collège de Navarre, et reçut la tonsure en 1790, au moment où la religion et le trône étaient si vivement menacés. Persistant dans sa vocation pour l'état ecclésiastique, sous le règne affreux de la terreur, il continua de se préparer au saint ministère par la prière et l'étude; et lorsque le séminaire de St.-Sulpice fut rouvert en 1801 par l'abbé Emery (*voy.* ce nom), il en devint un des premiers élèves, et ne tarda pas à se faire remarquer dans les fonctions de catéchiste. Il alla en 1807 recevoir les ordres à Saint-Brieuc, obtint peu après le titre de grand-vicaire de ce diocèse, et, de retour à Paris, fut attaché, sans titre particulier, au cardinal Fesch, qui lui témoigna beaucoup d'affection, et pour lequel il conserva tout sa vie une sincère reconnaissance. Lors du rétablissement des Bourbons sur le trône, attaché d'abord à la grande-aumônerie de France en qualité de vicaire-général, il fut en 1817 nommé suffragant de l'archevêque de Paris avec le titre d'évêque de Samosate *in partibus*, et succéda sur ce siège en 1821 à M. de Talleyrand-Périgord (*voy.* ce nom). L'année précédente, il avait prononcé à Saint-Denis l'oraison funèbre du duc de Berry (*voy.* ce nom), tombé sous le poignard d'un assassin. A peine établi sur son siège, il commença la visite générale de son diocèse et, appliquant le remède où était le mal, il favorisa les missions et ouvrit dans différentes églises des conférences religieuses qui, malgré les efforts d'une opposition coupable, réalisèrent en peu de temps un bien immense. Il fut élevé en 1822 à la pairie, et en 1824 son opposition au projet de remboursement des rentes contribua beaucoup à le faire rejeter. Dans cette circonstance, il reçut les éloges les plus exagérés des mêmes journaux qui depuis lui furent presque continuellement hostiles. Sa santé, que ses travaux avaient gravement compromise, lui fit entreprendre en 1825 un voyage en Italie. Il fut accueilli à Rome avec distinction par Léon XII, qu'il avait connu personnellement pendant sa nonciature en France; et à son départ il reçut du pontife deux bustes de Saint-Pierre et de Saint-Paul semblables à ceux qui ornent l'église de Saint-Jean de Latran, et qui furent confiés à la garde du chapitre dans le trésor

de Notre-Dame de Paris. De retour dans son diocèse, il continua de s'appliquer aux devoirs de l'épiscopat, sans se mêler désormais des questions ardentes de la politique. Les événements de 1830 ne firent que donner un nouveau relief à sa grandeur d'âme et à ses vertus épiscopales. Pendant que l'insurrection éclatait à Paris, et que son palais était livré au pillage, l'archevêque était à Conflans, bien éloigné de soupçonner le danger qu'il courait. Dès qu'il le connut, au lieu de fuir comme on le lui conseillait, il voulut revenir à Paris, où il fut obligé de chercher un asile à l'hospice de la Salpêtrière. Mais n'y étant pas en sûreté, il fut successivement recueilli par des hommes chers à la science, et dont la noble conduite dans cette circonstance méritait d'être signalée; ce sont MM. Caillard, Serres, Lisfranc et Geoffroy-Saint-Hilaire. Le danger passé, ce prélat était revenu s'établir à l'archevêché, lorsqu'une terrible émeute, dirigée principalement contre sa personne, le força de fuir une seconde fois au mois de février 1831. Les insurgés envahirent sa demeure, jetèrent les meubles du prélat dans la Seine, y précipitèrent sa bibliothèque, et ne se retirèrent qu'après avoir dévasté son palais. Cette épreuve le trouva soumis. L'année suivante, époque où le choléra affligeait Paris, il offrit son château de Conflans pour les malades, et, bravant le danger, prodigua lui-même les secours de la religion à ceux qui étaient atteints du redoutable fléau. Sa noble conduite dans cette circonstance (1) força l'admiration même de ses ennemis, qui depuis n'osèrent plus troubler une vie entièrement consacrée aux bonnes œuvres; les circulaires, les mandements, les lettres pastorales qu'il publia pour exciter la charité publique en faveur des orphelins du choléra resteront comme un monument durable de son éloquence et de son active charité. Ce vertueux prélat mourut à Paris, le 31 décembre 1839, à 61 ans, regretté des pauvres dont il avait été le père et l'appui. En 1824, il avait remplacé le cardinal de Bausset à l'Académie française, et le discours qu'il prononça dans cette circonstance fut remarqué. Il a eu pour successeur, M. le comte Molé, qui l'a dignement loué. Outre des *Mandements*, dont le recueil a été imprimé en 2 vol. in-4, on a de ce prélat l'*Oraison funèbre de Louis XVI*, prononcée en 1814, et celle du duc de Berry, en 1820. M. Bellemare fit paraître quelques jours après sa mort un écrit intitulé : *M. de Quelen pendant dix ans*, in-8, et M. Henrion a publié *la Vie et les travaux apostoliques de M. de Quelen*. Cette vie est très-exacte et donne une juste idée du caractère élevé de l'archevêque, de ses vertus aimables, de sa douceur, de sa piété, de son tact, et de l'esprit qui a dirigé son administration.

QUELEN. *Voy.* VAUCUYON.

QUELLIN (Erasmus), *Quellinus*, peintre, né à Anvers en 1607, mort dans cette ville l'an 1678, s'adonna dans sa jeunesse à l'étude des belles-lettres. Il professa même quelque temps la philosophie; mais son goût pour la peinture l'ayant entièrement dominé, il fréquenta l'école de Rubens,

(1) Elle a été retracée avec éloquence par M. Molé, dans son *Discours de réception* à l'Académie française.

et donna des preuves de l'excellence de son génie. Ses compositions font honneur à son goût. Son coloris se ressent des leçons de son illustre maître; sa touche est ferme et vigoureuse. Il y a peu de peintres qui aient fait de plus grands tableaux; celui du *Paralytique*, qu'on voit dans l'église de l'abbaye de Saint-Michel à Anvers, occupe tout le fond de la croisée. On voit aussi deux de ses plus grandes compositions dans le réfectoire de l'abbaye de Tongerlo. Son imagination vaste, hardie, gigantesque et luxuriante, à force d'ornements et d'incidents, embrouillait quelquefois les sujets, de manière que du premier abord il n'est pas toujours aisé de les saisir. Il s'est beaucoup attaché à l'architecture et aux figures d'optique. Dans la *Description des principaux ouvrages de peinture, sculpture, etc., de la ville d'Anvers*, imprimée à Anvers, 1774, il est toujours nommé *Quillin*; mais on voit *Quellinus* écrit de sa main sur un dessin qui exprime pittoresquement cette vérité eucharistique : *Visus, gustus, tactus in te fullitur, sed auditu solo, tuto creditur*. Il eut un fils, nommé Jean-Erasme QUELLIN, qui n'eut point les talents de son père. On voit pourtant de lui dans différentes villes de l'Italie, quelques tableaux qui lui font honneur. — Son neveu, Artus QUELLIN, a fait à Anvers, sa patrie, des morceaux de sculpture qui le font regarder comme un excellent artiste. C'est lui qui a exécuté les belles sculptures de l'hôtel de ville d'Amsterdam, gravées par Hubert QUELLIN.

* QUELLMALTZ (Samuel-Théodore), savant médecin, né en 1679, à Friedberg en Misnie, s'étant établi à Leipsig, y fut successivement professeur d'anatomie, de chirurgie, de physiologie et de pathologie, et y mourut en 1758. On a de lui des thèses recueillies par Haller dans ses *Dissertationes ad morborum historiam*, etc., et qui étaient dignes de cet honneur. Ce sont : *De pyralismo febrili*, Leipsig, 1748; *De narium, eorumque septi incurvatione*, 1750; *De musculorum capitis extensorum paralyti*, 1751; *De viribus electricis medicis*, 1755; *Programma quo frigoris acrioris in corpore humano effectus expendit*, 1755.

* QUENON (J.), lexicographe, né vers 1767, mort professeur de seconde au collège de Louis-le-Grand, le 25 juillet 1821, à 54 ans, avait publié, en société avec M. Thory, 1^{er} employé à la bibliothèque du roi, un *Dictionnaire grec-français*, Paris, 1807, 2 vol. in-8, ouvrage adopté par l'université, mais qui a été surpassé par les dictionnaires de Planche et de C. Alexandre. Quenon a laissé des matériaux pour un *Dictionnaire français-grec*.

QUENSTEDT (Jean-André), théologien luthérien, né en 1617 à Quedlinbourg, mort en 1688, à 71 ans, a laissé : un *Traité*, en forme de dialogue, touchant la naissance et la patrie des hommes de lettres, depuis Adam jusqu'en 1600, in-4; cet ouvrage, superficiel et inexact, parut à Wittenberg en 1634, in-4; un savant traité *De sepultura veterum, sive de ritibus sepulchralibus Græcorum, Romanorum, Judæorum et Christianorum*, in-8 et in-4; c'est son meilleur écrit; Un *Système de la théologie de ceux qui suivent la confession d'Augsbourg*, en 4 vol. in-folio, 1685. On en diminuerait le nombre si on en

ôtait ce qu'il a écrit en pure perte contre les catholiques. Du reste, l'ouvrage est très-bien intitulé : dès qu'on se détache une fois de la doctrine de l'Eglise catholique, tout ce que l'on disserte en théologie n'est que *système*, qu'un ensemble d'opinions éphémères et arbitraires; plusieurs autres ouvrages remplis d'érudition, mais quelquefois dénués de critique, d'exactitude et de goût.

QUENTAL (Barthélemi), né dans l'île de Saint-Michel, une des Açores, en 1626, donna dès son enfance des marques d'une piété singulière. Devenu confesseur de la chapelle du roi de Portugal, et l'un de ses prédicateurs ordinaires, il profita de son crédit pour fonder la congrégation de l'Oratoire du Portugal, l'an 1668. Il refusa l'évêché de Lamego, et mourut saintement en 1698 à 72 ans. On a de lui : des *Méditations sur les mystères*; des *Sermons* en portugais, qui sont pleins d'onction. Le pape Clément XI lui donna le titre de *Vénérable*.

QUENTIN (saint), martyr dans le III^e siècle, était romain, si l'on en croit ses Actes publiés par Surrius, et descendant d'une famille sénatorienne. Rempli d'ardeur pour la propagation de l'Evangile, il quitta son pays, renonça à toutes les espérances qu'il avait dans le monde, et partit pour les Gaules avec saint Lucien. Il pénétra jusqu'à la ville d'Amiens, qu'il choisit pour y exercer son zèle apostolique, et ce zèle lui procura la couronne du martyre au commencement du règne de Maximien-Hercule, que Dioclétien associa à l'empire en 286. Après avoir souffert dans les tortures tous les raffinements que la cruauté peut inventer, il fut conduit par ordre de Riccius Varus, préfet du prétoire dans les Gaules, d'Amiens à Augusta, capitale du Vermandois. Il y persista généreusement dans la confession de la foi; et, après avoir été percé de broches et de clous, il eut la tête tranchée le 31 octobre 287. Saint Eloi, évêque de Noyon et de Vermandois, ayant fait chercher ses saintes reliques en 641, on les trouva avec les clous dont le corps du saint avait été percé et on les plaça dans l'église derrière l'autel. On en fit une nouvelle translation le 25 octobre 825. Ces reliques sont conservées chez les chanoines de Saint-Quentin, qui prend son nom de celui du saint martyr. Cependant quelques savants prétendent que Saint-Quentin n'est pas exactement l'*Augusta Veromanduorum*. Voy. le *Dictionnaire géog.*, 1795.

QUERINI (Angelo-Maria). Voy. QUIRINI.

* QUER-Y-MARTINEZ (Joseph), botaniste espagnol, né en 1693, à Perpignan, étudia la médecine à Valence, puis à Barcelonne et à Madrid. Attaché, en qualité de chirurgien-major, à un régiment, il profita de ses différents voyages, dans plusieurs provinces de l'Espagne, sur les côtes de l'Afrique et ailleurs, pour recueillir un grand nombre de plantes et de graines, dont il forma dans la suite un jardin botanique où il réunit en peu d'années plus de deux mille espèces. Cet établissement, le premier de ce genre en Espagne, donna l'idée à Charles III d'en créer un semblable dans le Prado; mais ce projet ne fut mis à exécution qu'en 1755, sous Ferdinand VI. Quer fut désigné pour y remplir la chaire de botanique, et les succès qu'obtinrent ses leçons lui méritèrent la place de

directeur. Il mourut à Madrid le 19 mars 1764, avant d'avoir pu terminer l'ouvrage auquel il doit sa réputation, c'est la *Flore espagnole*, ou *Histoire des plantes d'Espagne*, 1762, 4 vol. in-4, avec une petite *Carte de la péninsule* et 188 planches. Ortega (voy. ce nom, vi, 309), en a publié les deux derniers vol. en 1784 et a fait précéder le 3^e de l'*Eloge historique de Quer*. Ce botaniste est le premier Espagnol qui ait publié un travail sur les plantes de son pays. On regrette qu'il n'ait tenu aucun compte de la réforme opérée dans l'étude de l'histoire naturelle par Linnée, envers lequel d'ailleurs il se montre injuste.

QUERAS (Mathurin), docteur de Sorbonne, naquit à Sens, l'an 1614, d'une famille obscure. M. de Gondrin, archevêque de cette ville, le mit à la tête de son séminaire, et le fit un de ses grands vicaires. Cet ecclésiastique avait été exclu de Sorbonne pour avoir refusé de signer le formulaire, et de souscrire à la censure contre le docteur Arnould. Il mourut à Troyes en 1695, âgé de 81 ans. Nous avons de lui un *Eclaircissement* de cette question : « Si le concile de Trente a décidé ou déclaré que » *l'attrition*, conçue par les seules peines de l'enfer » et sans amour de Dieu, soit une disposition suffisante pour recevoir la rémission des péchés et la » grâce de la justification au sacrement de pénitence ? 1685, in-8. Il défend la négative. » *Voy. NEERCASSEL*.

* QUERBEUF ou QUERBOEUF (Yves-Mathurin-Marie de), jésuite, né à Landernau en 1726, entra fort jeune dans la société de Jésus, où il se distingua par ses talents, et occupa divers emplois. A la suppression de l'ordre en France, il se retira dans les Pays-Bas. De retour à Paris, il habita d'abord chez la duchesse de Nivernois, puis chez le duc de la Vauguyon qui lui confia l'éducation de son fils. Ses lumières et ses vertus lui méritèrent la confiance de plusieurs personnes de distinction qui le choisirent pour directeur. A la révolution il quitta une seconde fois la France, et se réfugia avec la comtesse de Marsan à Brunswick, où il mourut vers 1799. Ses productions sont peu nombreuses et il n'a attaché son nom à aucun ouvrage remarquable : on connaît seulement de lui une *Ode sur la naissance du duc de Berri*, la *Vie de Fénélon*, à la tête de l'édition qu'il a donnée des *Œuvres* de cet illustre prélat, et la traduct. de *l'Oraison funèbre du duc de Bourgogne*, composée en latin par son confrère le P. Willermet. Mais on lui doit, comme éditeur : *Mémoires pour servir à l'histoire de Louis, Dauphin de France*, recueillis par le père Griffet, Paris, 1777, 2 vol. in-12 ; *Lettres édifiantes et curieuses écrites des missions étrangères par quelques missionnaires de la compagnie de Jésus*, Paris, 1780-85, 26 vol. in-12. Les relations des divers pays étaient placées confusément dans la première édition. Querbeuf les divisa en quatre parties, le Levant, l'Amérique, les Indes et la Chine avec les royaumes adjacents ; il réunit les lettres qui avaient rapport à la même mission et au même pays, et y en ajouta de nouvelles ainsi que des mémoires inédits, et des Notes du savant père Brotier ; *Œuvres de Fénélon*, 1787-92, 9 vol. in-4. Cette édition, entreprise sous

les auspices du clergé de France, fut d'abord confiée à l'abbé Gallard ; mais il mit tant de lenteur à s'acquitter de ce travail, qu'il fallut songer à le remplacer, et on lui substitua le père Querbeuf. L'abbé Gallard n'avait laissé que peu de matériaux, et Querbeuf, dont les occupations étaient très-multipliées, ne pouvant apporter à ce travail les soins nécessaires, a laissé échapper des erreurs. On les a fait disparaître des éditions plus récentes des *Œuvres* de l'illustre archevêque de Cambrai (voy. FÉNÉLON) ; *Sermons du P. de Neuville*, Paris, 1776, 8 vol. in-12. Querbeuf fut secondé dans cette édition par le père Mars, son ancien confrère ; les *Observations sur le Contrat social de J.-J. Rousseau*, et les *réflexions sur les Psaumes et sur Isaïe*, par le P. Berthier. Ce dernier ouvrage, publié avec beaucoup de négligence, fourmille de fautes ; elles ont été corrigées dans une édition postérieure, publiée sous le titre plus convenable d'*Œuvres spirituelles* du père Berthier. Querbeuf était recommandable par sa haute piété, par sa modestie et sa simplicité : il était oncle de l'abbé Legris-Duval.

* QUERCIA (Jacques della), sculpteur, né en 1538 à Sienne, était déjà connu par plusieurs ouvrages remarquables lorsqu'il fut chargé de la construction de la belle fontaine de marbre qui orne la place del Consiglio, dans sa ville natale. C'est de ce monument, l'un des plus beaux que l'on connaisse en ce genre, qu'il a été nommé Jacques, *della Fontana*. Il eut la surintendance des travaux de la cathédrale de Sienne, construite sur le plan du *Duomo* de Florence, et mourut dans sa patrie en 1420.

QUERENGHI (Antoine), poète italien et latin, naquit à Padoue en 1546. Il eut un talent précoce : à l'âge de 14 ans, il expliquait les passages les plus difficiles des auteurs grecs et latins, et possédait déjà plusieurs langues modernes. Il obtint les mêmes succès dans les sciences, et avant d'avoir atteint sa 25^e année, il savait la philosophie, la jurisprudence, la théologie, et avait acquis une grande réputation comme poète. Son aptitude pour les affaires le fit appeler à la cour de Rome, où il prit les ordres et fut secrétaire du sacré collège, sous cinq papes, qui l'envoyèrent dans plusieurs missions importantes auprès des cours de France, d'Espagne, de la république de Venise, etc. Henri IV voulut l'attirer auprès de lui ; Querenghi préféra demeurer attaché au saint Siècle. Clément VIII le fit chanoine à Padoue. Paul V le rappela à Rome, le nomma son camérier secret, référendaire de l'une et de l'autre signature, et prélat ordinaire. Grégoire XV et Urbain VIII le conservèrent dans ces mêmes places ; et il mourut à Rome le 1^{er} septembre 1635, âgé de 87 ans. Il a laissé des *Poésies latines*, Rome, 1629, in-8, et *italiennes*, ibid., 1616, in-8. La plupart de celles-ci sont des sujets sacrés, où l'on trouve de la facilité et une grande pureté de langage. Ces mêmes qualités distinguent ses *Poésies latines*, qui sont écrites avec plus de verve et de chaleur que les premières, étant composées dans une langue à laquelle Querenghi s'était plus particulièrement livré. On y trouve aussi plusieurs heureuses imitations d'*Horace*.

* **QUERENGHI** (Flavio), neveu du précédent, né à Padoue en 1580. Après avoir achevé ses études dans sa ville natale d'une manière brillante, il se perfectionna dans toutes les sciences cultivées à cette époque en suivant les leçons des plus habiles professeurs, à Rome, à Parme et enfin à Pérouse. Nommé par Grégoire XV son *camerier* d'honneur, il fut choisi plus tard pour le siège épiscopal de Veglia; à cette dignité il préféra le modeste canonicat de Padoue dont il était pourvu. Il excellait surtout dans la philosophie morale. En 1624 le sénat de Venise lui en offrit une chaire qu'il accepta. Il mourut dans cet emploi en 1646. Il a publié : *Epitome institutionum moralium. De genere dicendi philosophorum; Introductio in philosophiam moralem Aristotelis*. Cette philosophie était le sujet principal de ses leçons, la destination de la chaire qu'il occupait étant de l'expliquer, *De honore libri V; De consiliariis principum; Alchimia delle passioni dell' anima*, etc.; *Ragionamento a nome dello studio di Padova ad Ottaviano Bon.*, *postea; Discorsi varj curiosi ed eruditi*. Par son testament Querenghi partagea sa bibliothèque entre les dominicains de Padoue et les religieux d'une chartreuse voisine où il avait choisi sa sépulture. Il était lié d'amitié avec François Rémond, jésuite, qui lui adressa plusieurs épigrammes, dans lesquelles il le loue de son goût pour la poésie, et de ses connaissances profondes en jurisprudence. (Voy. **REMOND**, François).

QUERINI (Angelo-Maria). Voy. **QUIRINI**.

* **QUERIOLET** (Pierre de), né le 14 juillet 1602, dans la ville d'Aurai, en Bretagne, était fils d'un conseiller au parlement qui lut fit donner une éducation religieuse, dont il profita peu. Il se laissa entraîner au libertinage, et sa débauche l'entraîna dans d'autres crimes. Il avait achevé son cours de droit, lorsqu'il s'enfuit de la maison paternelle emportant une somme considérable. L'ayant bientôt dissipée, il eut recours à toute sorte d'expédients pour se procurer de l'argent. Habile à manier l'épée, il provoquait en duel tous ceux qui avaient le malheur de lui déplaire et fit de nombreuses victimes. A la mort de son père il revint à Rennes et acheta une charge de conseiller au parlement. Cette place honorable ne le rendit pas plus sage, son impiété surtout s'accrut encore. Sa corruption alla si loin, qu'il entra dans ses vœux de pouvoir séduire des religieuses. On eut dit cependant que Dieu épuisait pour lui toutes les ressources de sa miséricorde. La foudre brûla un jour une partie du lit où il était couché, et une autre fois l'abattit de son cheval. Enfin une espèce de vision qui dura cinq ou six heures, et pendant laquelle il se crut plongé dans l'enfer, produisit sur son esprit une profonde impression. Il donna quelques signes de conversion et entra même chez les chartreux pour y faire pénitence. Mais peu après il retourna au vice et il continua ses désordres et ses blasphèmes. Au milieu de ses déplorables égarements il avait néanmoins conservé un reste de dévotion pour la sainte Vierge, et, lors même qu'il blasphémait le nom de Dieu, par une contradiction inexplicable, il invoquait sa mère. Aussi plus tard il attribua sa conversion à l'intercession de

Marie. Elle s'opéra à Loudun où il s'était rendu pour tenter de corrompre une demoiselle huguenote. Un des moyens de séduction qu'il voulait employer était d'abjurer le catholicisme. Mais avant d'exécuter ce projet, il voulut être témoin de l'exorcisme de jeunes filles possédées du démon. Frappé de cette sainte cérémonie, la lumière entra dans son esprit, et il résolut de mener une vie chrétienne. Après avoir vendu sa charge de conseiller, il fit un pèlerinage à Notre-Dame de Bonne-Nouvelle à Rennes, et là il se confirma dans sa résolution. Il se soumit à plusieurs épreuves, et se décida ensuite, de l'avis de son directeur, à prendre les ordres sacrés; Queriolet fut ordonné le 28 mars 1657. Dès lors sa vie ne présente qu'une suite de mortifications. Il serait trop long de détailler tous les genres de privations qu'il s'imposa; il prit à tâche de maltraiter son corps, et jusqu'à sa mort ce fut une pénitence continuelle. Sa fortune tout entière fut consacrée au soulagement des pauvres : souvent il visitait les hospices et les prisons. Autant ses premières années avaient donné de scandale, autant les dernières furent édifiantes. Sa mort qui fut celle d'un saint arriva le 8 octobre 1660. Plusieurs personnes malades, dit-on, furent guéries en l'invoquant ou en venant visiter son tombeau. Sa vie a été écrite sous ce titre : *Le grand Pêcheur converti, représenté dans deux états de la vie de M. de Queriolet, prêtre, conseiller au parlement de Rennes, par le P. Dominique de Sainte-Catherine, religieux Carme de la province de Touraine et observance de Rennes*, 5^e édit., augmentée, Paris, 1671, in-12. On la trouve aussi dans les *Vies, gestes, mort et miracles des saints de la Bretagne-Armorique*, par Albert-le-Grand.

QUERK (Ignace), jésuite, né en Autriche, passa sa vie dans l'instruction du peuple, surtout dans les campagnes, et fut regardé des grands et des petits comme le modèle des hommes apostoliques. Vieux et infirme, retiré dans la maison de Sainte-Anne, qui était le noviciat des jésuites à Vienne, il exhortait les novices qui le servaient dans sa maladie à se pourvoir d'une vertu ferme et résistante, parce qu'il arriverait bientôt des temps où ils en auraient besoin, et leur disait souvent : *Advenient tempora magnæ tribulationis, quibus absque solida virtute succumbetis. Gaudebitis si quis vobis micæ de mensa suppediterit; sanguis a capitibus vestris defluet* : prédiction accomplie à l'égard de la société, et à l'égard du clergé en général. Il mourut en 1743, à l'âge de 84 ans.

QUERLON (Anne-Gabriel MEUSNIER de), né à Nantes en 1702, mort à Paris, le 22 avril 1780, s'était fait recevoir avocat; mais il renonça à cette profession pour se livrer à la littérature. L'abbé Sallier l'attacha à la garde des manuscrits de la bibliothèque du roi. Il occupa cette place huit années, et dans cet espace de temps il lut les meilleurs ouvrages dans tous les genres. N'ayant rien mis en réserve pour sa vieillesse, il serait peut-être tombé dans la misère, si l'abbé Mercier de Saint-Léger ne l'eût fait entrer, comme bibliothécaire, chez Beaujon, riche financier, qui consacrait une grande partie de sa fortune à protéger les lettres et

les arts. M. de Maurepas lui fit aussi accorder une pension. Querlon a donné un grand nombre d'ouvrages, dont les principaux sont : *Testament littéraire de l'abbé des Fontaines*, 1746, in-12; le *Code lyrique*, ou *Règlement pour l'Opéra de Paris*, 1745, in-12; une *Edition* de Lucrèce, 1744, in-12, accompagnée de notes très-estimées; une *Edition* de Phèdre, avec des notes; une *Edition* des poésies d'Anacréon; *Collection historique ou Mémoires pour servir à l'histoire de la guerre terminée par la paix d'Aix-la-Chapelle en 1748*, Paris, 1757, in-12; *Continuation de l'Histoire des voyages*, de l'abbé Prévôt; elle forme le 17^e vol. de l'édition. in-4; des *Romans*, fades moins et moins ennuyeux que la plupart des productions de ce genre; *Traduction* du poème de la Peinture, de l'abbé de Marsy; elle est fidèle et élégante; la préface des *Dons de Comus*, ouvrage plein de gaieté et de finesse. Il a rédigé, pendant 22 ans, la feuille périodique intitulée : *Annonces et Affiches*, le *Mercur*, la *Gazette* et autres journaux. Critique éclairé, sage, profond, il eut le mérite rare de bien apprécier les talents, de faire valoir les ouvrages essentiels, de ne traiter que légèrement les objets frivoles, d'être ferme et invariable sur les principes du devoir, de la décence, de la religion, des mœurs, du bien public et du vrai goût en matière d'art et de littérature. Dans les douleurs de sa dernière maladie, il a joui des adoucissements que les lettres et la religion peuvent seules procurer. Heureux d'avoir su éviter, au milieu de l'égoïsme et des factions, tout esprit de brigade et de parti, d'avoir vécu sans faste et sans ambition!

* QUERNO (Camille), improvisateur, né vers 1482, à Monopoli, dans le royaume de Naples, dut à son humeur enjouée et à ses talents de puissants protecteurs. Venu en 1514, à Rome, il y reçut un accueil très-favorable de Léon X, qui l'admit à sa table, et le combla de bienfaits. Après la mort de ce pontife (1521), il retourna dans sa patrie; comme il était dissipateur et ami du vin, il eut bientôt consommé ce qu'il avait amassé à la cour de Rome. Malade et réduit à l'indigence, il fut contraint de se réfugier dans un hôpital où il mourut en 1530. Il avait composé un poème de 20 mille vers intitulé *l'Aziade*, qu'il récitait par cœur.

QUESNAY (François), chef de la secte des économistes, premier médecin ordinaire de Louis XV, membre de l'académie des sciences de Paris et de la société royale de Londres, né à Merey, près de Monfort-l'Amaury, en 1694, d'un laboureur, s'occupa des travaux de la campagne jusqu'à 16 ans. Il apprit alors à lire et à écrire, et fit ses délices de la lecture de la *Maison rustique* de Liébault. Le chirurgien du village d'Ecquevilli lui donna quelque teinture de grec et de latin, et des premiers principes de son art. Ayant pris la maîtrise en chirurgie, il alla l'exercer à Mantes. M. de la Peyronie le trouvant déplacé dans une petite ville, l'appela à Paris pour être secrétaire de l'académie de chirurgie qu'il voulait établir. Quesnay orna le premier recueil des Mémoires de cette compagnie d'une préface qui donne une idée favorable de ses talents. La goutte qui le tourmentait lui fit abandonner la chirurgie

pour la médecine; mais son ancien goût pour l'économie rurale et politique se réveilla à la fin de ses jours, et il fut regardé comme un des patriarches de la secte des économistes, qui le perdit au mois de décembre 1774. Elle fit son oraison funèbre; et bien qu'on ne puisse en approuver l'enthousiasme et les exagérations, on doit cependant reconnaître à Quesnay des qualités patriotiques et sociales, quoique son génie égaré par une imagination inquiète et exaltée ait toujours eu quelque chose d'exotique et de romanesque. (Voy. MIRABEAU, VI, 28). Ses ouvrages sont : *Observations sur les effets de la saignée*, 1750, in-12, réimprimé en 1750; *Essai physique sur l'économie animale*, 1747, 3 vol. in-12; où il développe, suivant sa manière de voir, l'origine et les progrès, les excès et les remèdes des passions. Si on excepte les idées fausses de Quesnay, ce n'est qu'une suite de plagiat et d'endroits copiés dans Boerhaave; *L'Art de guérir par la saignée*, 1756, in-12. Ce livre, réimprimé en 1750, offre des raisonnements et des principes qui ont été contredits avec raison; *Traité des fièvres continues*, 1732, 2 volumes in-12, bon ouvrage; *Traité de la gangrène*, 1749, in-12; *De la suppuration*, 1749, in-12; *Physiocratie*, ou *Du gouvernement le plus avantageux au genre humain*, 1768, in-8 : livre dont les idées sont aussi singulières que le style ridiculement recherché, ampoulé et amphibologique; divers *Opuscules* sur la science économique, où il y a quelques bonnes vues, mais encore plus de spéculations fausses, inutiles ou même dangereuses; quelques articles de l'*Encyclopédie* relatifs à la même matière. Depuis sa mort, la secte des économistes a beaucoup perdu de son crédit : le public, d'abord engoué des grands mots d'*humanité*, de *bienfaisance*, d'*amour des hommes*, etc., a ouvert les yeux sur cette espèce de charlatanerie, comme sur les autres, qu'il ne connaît pour l'ordinaire qu'après en avoir été dupe. Voy. TURGOT. L'éloge de Quesnay par Grand-Jean de Fouchy a été inséré dans le *recueil de l'académie des sciences*. Le marquis de Mirabeau, l'un des plus grands admirateurs de Quesnay, et qui, dit-on, l'avait aidé dans la rédaction de quelques-uns de ses ouvrages, a composé aussi son *éloge*; mais il est d'un ridicule si rare que, s'il faut en croire Laharpe, les curieux l'ont conservé comme un modèle de galimatias. Il existe un troisième *Eloge de Quesnay* par le comte d'Albon, Paris, 1775, in-8. Il a été inséré dans le *Nécrologe* des hommes célèbres de France. Le *portrait de Quesnay* a été gravé par Will, in-8 et in-fol., et par J. Ch. François, à la manière noire : l'un et l'autre sont également recherchés.

QUESNE (Abraham, marquis du), né en Normandie en 1610, apprit le métier de la guerre sur mer sous son père, capitaine habile. En 1637, il se trouva à l'attaque des îles de Sainte-Marguerite, et l'année d'après, il contribua beaucoup à la défaite de l'armée navale d'Espagne devant Cattari. Il se signala devant Tarragone en 1641, devant Barcelonne en 1642, et l'an 1643 dans la bataille qui se donna au cap de Gates contre l'armée espagnole. L'année suivante, 1644, il alla servir en Suède, où son nom était déjà connu avantageusement. Il

y fut fait major de l'armée navale, puis vice-amiral. Il avait ce dernier titre dans la bataille où les Danois furent entièrement défaits, et il aurait fait prisonnier le roi de Danemarck lui-même, si ce prince n'avait été obligé, la veille de la bataille, par suite d'une blessure dangereuse, de sortir du vaisseau qu'il montait. Du Quesne, rappelé en France en 1647, fut destiné à commander l'escadre envoyée à l'expédition de Naples. Comme la marine de France était fort déchue de son premier lustre, il arma plusieurs navires à ses dépens en 1650. Ce fut avec sa petite flotte qu'il obligea Bordeaux, révolté contre son roi, à se rendre. Ce qui a le plus contribué à son éclatante réputation, ce sont les guerres de Sicile. Ce fut là qu'il eut à combattre le grand Ruyter, et qu'il résista dans trois batailles, avec un succès presque égal, aux flottes réunies de Hollande et d'Espagne, le 8 janvier, le 22 avril et le 2 juin 1676. Le général hollandais fut tué dans le second combat. Les vaisseaux de Tripoli, qui étaient en guerre avec la France, se retirèrent dans le port de Chio. Du Quesne alla les foudroyer avec une escadre de six vaisseaux; et après les avoir tenus bloqués pendant longtemps, il les obligea à demander la paix. Alger et Gênes furent forcés de même à implorer la clémence de Louis XIV. Du Quesne mourut à Paris en 1688, à l'âge de 78 ans, dans le calvinisme où il avait été élevé, laissant quatre fils, dont le plus connu est Henri, marquis du QUESNE, qui se distingua par son habileté dans la guerre dans la marine. Il mourut à Genève en 1722, à 71 ans. On a de lui des *Réflexions anciennes et nouvelles sur l'Eucharistie*, 1717, in-4, dont les protestants font un cas singulier, parce qu'elles renferment toutes les erreurs de la secte touchant cet auguste mystère des chrétiens.

QUESNÉ (François-Alexandre), botaniste-cultivateur, naquit en 1742 à Rouen. Il renonça au commerce qu'il avait embrassé pour plaire à ses parents, et se livra tout entier à la culture des plantes et à l'étude raisonnée de la botanique. Quesné acclimata dans son jardin de Bois-Guillaume, près de Rouen, plusieurs plantes exotiques, telles que les mélèzes, les cèdres du Liban, et le *ginkgo biloba*. Il a publié divers *Mémoires* et *Notices* sur la botanique, la plupart insérés dans le *Recueil* de la Société d'émulation de sa ville natale. Quesné traduisit l'excellent *Discours* que M. A.-L. de Jussieu avait placé en tête de son *Genera plantarum*; mais malheureusement ce dernier ouvrage est encore inédit. Le travail qui fait le plus d'honneur à Quesné, comme écrivain, est la traduction française de la *Philosophie botanique* de Linnée, Rouen, 1788, in-8, et qui eut beaucoup de succès. Quesné mourut dans sa patrie le 17 avril 1820, âgé de 78 ans.

QUESNEL (Pasquier), né à Paris le 14 juillet 1654 d'une famille honnête, fit son cours de théologie en Sorbonne avec beaucoup de distinction. Après l'avoir achevé, il entra dans la congrégation de l'Oratoire en 1657. Consacré tout entier à l'étude de l'écriture et des Pères, il composa de bonne heure des livres de piété, qui lui méritèrent, dès l'âge de 28 ans, la place de premier directeur de l'institution de Paris. Ce fut pour l'usage des jeunes

élèves confiés à ses soins qu'il composa ses *Réflexions morales*. Ce n'étaient d'abord que quelques pensées sur les plus belles maximes de l'Evangile. Le marquis de Laigue ayant goûté cet essai, en fit un grand éloge à Félix Vialart, évêque de Châlons-sur-Marne, qui résolut de l'adopter pour son diocèse. L'oratorien, flatté de ce suffrage, augmenta beaucoup son livre : il fut imprimé à Paris en 1671, avec un mandement de l'évêque de Châlons et l'approbation des docteurs. Quesnel travaillait alors à une nouvelle édition des *Oeuvres* de saint Léon, pape, sur un ancien manuscrit apporté de Venise, qui avait appartenu au cardinal de Grimani. Elle parut à Paris en 1675, en 2 vol. in-4, fut réimprimée à Lyon en 1700, in-fol., et l'a été depuis à Rome en 3 vol. in-fol. avec des augmentations et des changements. Quelque éloge qu'en fasse M. du Pin, l'oratorien semble ne l'avoir entreprise que pour attaquer les prérogatives du saint Siège : d'ailleurs il s'est donné des peines inutiles pour prouver que saint Léon est auteur de la lettre à Démétrius et du livre de la *Vocation des gentils*. Le repos dont il avait joui jusqu'alors fut troublé peu de temps après. L'archevêque de Paris (M. de Harlay), instruit de son attachement aux nouveaux disciples de saint Augustin, et de son opposition à la bulle d'Alexandre VII, l'obligea de quitter la capitale et de se retirer à Orléans en 1681; mais il n'y resta pas longtemps. On avait dressé dans l'assemblée générale de l'Oratoire, tenue à Paris en 1678, un formulaire de doctrine qui défendait à tous les membres de la congrégation d'enseigner le jansénisme et quelques nouvelles opinions en philosophie, dont on se défiait alors, parce qu'elles n'étaient pas encore bien éclaircies. Dans l'assemblée de 1684, il fallut quitter ce corps ou signer ce formulaire. Quelques membres de la congrégation en sortirent : Quesnel fut de ce nombre. Il se retira aux Pays-Bas en 1685, et alla se consoler auprès de M. Arnauld à Bruxelles. C'est alors qu'il commença à jouer un rôle. Ayant un talent singulier pour écrire facilement, avec onction et élégance, jouissant d'une santé robuste, que ni l'étude, ni les voyages, ni les peines continuelles d'esprit n'altérèrent jamais; joignant à l'étude le désir de diriger les consciences, personne n'était plus en état que lui de remplacer Arnauld. Il en avait recueilli les derniers soupirs. Un auteur prétend « qu'Arnauld mourant l'avait » désigné chef d'une faction malheureuse. Aussi » les jansénistes, à la mort de leur pape, de leur » père abbé, mirent-ils Quesnel à la tête du parti. » L'ex-oratorien méprisa des titres si fastueux, et » ne porta que celui de père prieur. Il avait choisi » Bruxelles pour sa retraite. Le savant bénédictin » Gerberon, un prêtre nommé Brigode, et trois » ou quatre autres personnes de confiance com- » posaient sa société. Tous les ressorts qu'on peut » mettre en mouvement, il les faisait agir en » digne chef du parti. Soutenir le courage des élus » persécutés, leur conserver les anciens amis et » protecteurs ou leur en faire de nouveaux, rendre » neutres les personnes puissantes qu'il ne pouvait » se concilier; entretenir sourdement des corres- » pondances partout, dans les cloîtres, dans le

» clergé, dans les parlements, dans plusieurs cours
 » de l'Europe : voilà quelles étaient ses occupations
 » continuelles. Il eut la gloire de traiter par am-
 » bassadeur avec Rome. Hennebel y alla, chargé
 » des affaires des jansénistes. Ils firent de leurs
 » aumônes un fonds qui le mit en état d'y repré-
 » senter. Il y figura quelque temps : il y parut
 » d'égal à égal avec les envoyés des têtes cou-
 » ronnées ; mais les charités venant à baisser, son
 » train baissa de même. Hennebel revint de Rome
 » dans les Pays-Bas en vrai pèlerin mendiant.
 » Quesnel en fut au désespoir ; mais, réduit lui-
 » même à vivre d'aumônes, comment eût-il pu
 » fournir au luxe de ses députés ? » Ce fut à Bruxelles
 qu'il acheva ses *Réflexions morales sur les actes et les épîtres des apôtres*. Il les joignit aux *Réflexions sur les quatre Evangiles*, auxquelles il donna plus d'étendue : l'ouvrage ainsi complet parut en 1693 et 1694. Le cardinal de Noailles, alors évêque de Châlons, successeur de Vialart, invita par un mandement, en 1695, son clergé et son peuple à le lire. Il le proposa aux fidèles comme le *pain des forts et le lait des faibles*. Les jésuites, voyant qu'on multipliait les éditions de ce livre, y soupçonnèrent un poison caché. Le signal de la guerre se donna en 1696. Noailles, devenu archevêque de Paris, publia une instruction pastorale sur la *prédestination*, qui occasionna le *Problème ecclésiastique*. (Voy. NOAILLES.) Cette brochure roulait presque entièrement sur les *Réflexions morales*. Elle donna lieu à examiner ce livre. Le cardinal de Noailles convint que la critique était fondée, et fit faire des corrections ; l'ouvrage ainsi corrigé parut à Paris en 1696. La retraite de Quesnel à Bruxelles ayant été découverte, Philippe V donna un ordre pour l'arrêter : l'archevêque de Malines, Humbert de Précipiano, le fit exécuter. On le trouva au refuge de Forêt, caché derrière un tonneau. « Comme on avait de » la peine à le reconnaître, dit l'abbé Bérault, sous » l'habit séculier qu'il portait, on lui demanda » s'il n'était pas le père Quesnel. Il répondit avec » simplicité qu'il s'appelait de Rebecq. *De Fresnes*, » de Rebecq, le père Prieur : c'étaient là pour lui » autant de noms de guerre, et de pieux expédients, » pour éviter les restrictions mentales et l'abomi- » nable équivoque. » On ne laissa pas de saisir de Rebecq, et on le conduisit dans les prisons de l'archevêché, d'où il fut tiré par une voie inespérée, le 15 septembre 1703. Sa délivrance fut l'ouvrage d'un gentilhomme espagnol réduit à la misère, qui, plein d'espoir en la boîte qui vaut la pierre philosophale, perça les murs de la prison et brisa ses chaînes. En l'arrêtant, on s'était saisi de ses papiers, et de ceux qu'il avait d'Arnauld : le jésuite Le Tellier en fit des extraits, dont madame de Maintenon lisait tous les soirs quelque chose à Louis XIV pendant les dernières années de sa vie. Le monarque y trouva des motifs nouveaux de ne pas se repentir des efforts qu'il avait faits pour abattre cette secte naissante. Quesnel, remis en liberté, s'enfuit en Hollande, d'où il décocha plusieurs brochures contre l'archevêque de Malines, un des plus sages et des plus zélés prélats qu'eût alors l'Eglise catholique. (Voy. son article.) Ce-

pendant, dès le 15 octobre de cette année, Foresta de Cologne, évêque d'Apt, proscrivit les *Réflexions morales*. L'année suivante, on dénonça l'auteur au public, comme *hérétique et comme séditieux*. Il était effectivement l'un et l'autre. Le père Quesnel se défendit ; mais ses apologies n'empêchèrent pas que ses *Réflexions morales* ne fussent condamnées par un décret de Clément XI en 1708, supprimées par un arrêt du conseil en 1711, prosrites par le cardinal de Noailles en 1715, enfin solennellement anathématisées par la constitution *Unigenitus*, publiée à Rome le 8 septembre de la même année, sur les instances de Louis XIV. Cette bulle fut acceptée, le 25 janvier 1714, par les évêques assemblés à Paris, enregistrée en Sorbonne le 5 mars, et reçue ensuite par le corps épiscopal, à l'exception de quelques évêques français qui en appelèrent au futur concile. De ce nombre était le cardinal de Noailles, qui dans la suite abandonna le parti avec éclat. Quesnel survécut peu à ces événements. Après avoir employé sa vieillesse à former à Amsterdam quelques églises jansénistes, il mourut dans cette ville en 1719, à 85 ans. (Voy. *Causa quesnelliana*, Bruxelles, 1704, in-4, et *Historia Ecclesiae ultrajectinae a tempore mutatae religionis*, par Hoynck van Papen Drecht, Malines, 1725, in-folio.) La manière dont il s'expliqua dans ses derniers moments est remarquable. Il déclara dans une profession de foi : « Qu'il voulait mourir comme » il avait toujours vécu, dans le sein de l'Eglise » catholique ; qu'il croyait toutes les vérités qu'elle » enseigne, qu'il condamnait toutes les erreurs » qu'elle condamne ; qu'il reconnaissait le sou- » verain pontife pour le premier vicaire de J.-C., » et le siège apostolique pour le centre de l'unité. » Dans le cours de la même maladie, il rappela à une personne qui était auprès de lui les accusations qu'on avait formées contre lui à Louvain touchant ses mœurs, et assura qu'elles étaient mal fondées. Quelque temps auparavant, son neveu Pinson lui ayant demandé conseil sur le parti à prendre dans les disputes qui l'avaient occupé, il lui recommanda de rester attaché à l'Eglise : « Les manières » outrageantes des jésuites, ajouta-t-il, m'ont » engagé à soutenir avec opiniâtreté ce que je sou- » tiens aujourd'hui. » Ce détail se trouve dans une lettre de M. Pinson, sculpteur, à M. Poncet de la Rivière, évêque d'Angers. On a de Quesnel : *Lettres contre les nudités, adressées aux religieuses qui ont soin de l'éducation des filles*, 1686, in-12 ; *L'Idée du sacerdoce et du sacrifice de Jésus-Christ*, dont la seconde partie est du père de Gondren, deuxième supérieur-général de l'Oratoire. On a plusieurs éditions de cet ouvrage, qui est in-12. *Les trois consécration, la consécration baptismale, la consécration sacerdotale, et la consécration religieuse*, in-12, avec l'ouvrage précédent ; *Elévations à N.-S. J.-C. sur sa passion et sa mort*, etc., in-16 ; *Jésus pénitent*, in-18 ; *Du bonheur de la mort chrétienne*, in-12 ; *Prières chrétiennes, avec des pratiques de piété*, 2 vol. in-12 ; *Office de Jésus, avec des réflexions*, in-12 ; *Prières à N.-S. J.-C. au nom des jeunes gens, et de ceux qui désirent de lire la parole de Dieu, et surtout l'Evangile*, brochure

in-12; *Eloge historique de M. Desmahis*, chanoine d'Orléans, à la tête de *Vérité de la religion catholique*, etc., de ce chanoine. Tous ces ouvrages ont été souvent réimprimés. *Recueil de Lettres spirituelles sur divers sujets de morale et de piété*, Paris, 1721, 3 vol. in-12; *Tradition de l'Eglise romaine sur la prédestination des saints et sur la grâce efficace*, Cologne, 1687, 4 vol. in-12, sous le nom du Sr. Germain, docteur en théologie. La matière y est traitée conformément aux maximes adoptées par l'auteur; *La discipline de l'Eglise, tirée du nouveau Testament et de quelques anciens conciles*, Lyon, 1689, 2 vol. in-4. Ce ne sont que des mémoires imparfaits, fruits des conférences sur la discipline qu'il avait été engagé de faire par ses supérieurs. *Cause arnaldine*, 1699, in-8, en Hollande. On voit dans cet ouvrage tout ce que l'esprit de parti peut inspirer d'ardeur pour la défense du chef. Il le fit entrer en partie dans la *Justification* de M. Arnauld, 1702, 3 vol. in-12. *Entretiens sur le décret de Rome, contre le nouveau Testament de Châlons, accompagnés de réflexions morales*; sept *Mémoires* en 7 vol. in-12, pour servir à l'examen de la constitution *Unigenitus*; une grande quantité d'ouvrages sur les contestations dans lesquelles il s'était engagé, dont il est inutile de donner la liste, depuis que la secte dont il fut le coryphée a professé ouvertement le déisme et l'athéisme, comme on l'a pu voir dans la révolution de France en 1789 et années suiv. M. Valéry a publié les *Lettres inédites* de Quesnel à Magliabichi à la suite de la *Correspondance de Mabillon et de Montfaucon avec l'Italie*.

QUESNEL (Pierre), surnommé *Bénard*, mort à la Haye vers 1774, âgé de 73 ans, est connu dans la république des lettres par plusieurs ouvrages, et principalement par l'*Histoire de la compagnie de Jésus*, dont les quatre premiers volumes ont été imprimés à Utrecht en 1741. Cet écrivain, qui avait achevé, trois mois avant sa mort, cette *Histoire*, à laquelle il avait employé la plus grande partie de sa vie, s'est déterminé, peu d'heures avant de rendre le dernier soupir, et à la persuasion de certaines personnes qui lui en ont fait un cas de conscience, à en faire brûler le manuscrit, qui aurait formé 20 vol. in-12.

QUESNOY (François du), connu sous le nom de *Flamand*, sculpteur, natif de Bruxelles, mort à Livourne en 1644, âgé de 52 ans, travailla principalement en Italie et dans les Pays-Bas. Les compositions de cet ingénieux artiste sont d'un goût et d'une élégance admirables. Il a fait beaucoup de petits bas-reliefs en bronze, en marbre, en ivoire, etc., et de petites figures en cire, qui représentent, la plupart, des jeux d'enfants, des bacchanales et autres sujets gais, traités avec un art et un esprit exquis. Ils sont fort recherchés des curieux.

QUESNOY (Jérôme du), frère du précédent, excellent comme lui dans la sculpture. On voit les chefs-d'œuvre de cet artiste aux Pays-Bas. On admire surtout le mausolée de Triest, évêque de Gand, dans l'église cathédrale de cette ville. C'est un des plus beaux ouvrages de sculpture qui soient dans ce pays; il est composé d'une manière grande,

exécuté avec correction et finesse. Jérôme, dont les vices égalaient les talents, fut surpris en finissant ce mausolée dans le crime de pédérastie, et brûlé dans la même ville le 24 octobre 1654. Plusieurs de ses ouvrages se ressentent de la corruption de son cœur.

QUETIF (Jacques), né à Paris en 1618, prit l'habit de Saint-Dominique, fut bibliothécaire du couvent des dominicains de la rue Saint-Honoré, et mourut le 2 mars 1698, à 80 ans. On a de lui : une *Edition* des opuscules et des lettres de Pierre Morin; une nouvelle *Edition* du concile de Trente, in-12; une nouvelle *Edition* de la Somme de saint Thomas, en 3 vol. in-fol.; les *Lettres de Savonarole*, et sa *Vie* par Jean-François Pic de la Mirandole; il préparait une *Bibliothèque des auteurs* de son ordre, qui fut finie par le P. Echard (*voy.* III, 345), son confrère. Toutes ses productions sont des témoignages avantageux de son érudition. Sa vertu égalait son savoir, et son savoir était très-étendu.

QUEUX (Claude le), chapelain de Saint-Yves à Paris, mort en 1768, a donné des *Traductions* de plusieurs traités de saint Augustin et de saint Prosper sur la grâce et sur le petit nombre des élus. De plus, il a composé : *Les dignes fruits de pénitence*, 1742, in-12; *Le Chrétien fidèle à sa vocation*, 1748 et 1761, in-12; *Le Verbe incarné*, 1759, in-12; *Tableau d'un vrai chrétien*, 1748, in-12; *Mémoires justificatifs de l'Exposition de la doctrine chrétienne* de Mesenguy; un *Traité du petit nombre des élus*, traduit du latin de Foggini. Il a travaillé aussi avec l'abbé Le Roi, ex-oratorien, à une édition de l'*Histoire des variations* par Bossuet, 1772, 5 vol. in-12, avec la *Défense*, les *Avertissements aux protestants*, etc.; mais ce qui l'a fait le plus connaître, est le *Prospectus* de la nouvelle édition des *Oeuvres* de ce prélat, abandonnée ensuite à dom Déforis et autres bénédictins : édition proscrite par le clergé de France, et entreprise précisément pour rompre les écrits de ce grand homme, et rendre sa foi suspecte. On raconte au sujet de l'abbé Le Queux l'anecdote suivante, que nous transcrivons telle qu'elle nous a été communiquée. « Feu M. Ri- » ballier, syndic de la faculté de Paris, parlant à » M. l'abbé Le Queux du petit ouvrage qu'avait fait » Bossuet sur le formulaire d'Alexandre VII, lui » dit que sûrement il avait dû le trouver parmi ses » manuscrits. L'abbé répondit qu'effectivement il » l'avait trouvé, mais qu'il l'avait jeté au feu. M. Ri- » ballier lui fit à ce sujet une réprimande convenable. » Nous pouvons citer les personnes les plus respectables qui vivent encore, et à qui M. Riballier a fait part de cette anecdote. Il n'en revenait pas toutes les fois qu'il racontait cette impertinente réponse. *Voy.* SOARDI.

QUEVEDO de VILLEGAS (D. François), né à Madrid en 1580 d'une famille noble, étudia à Alcalá, où il fit de rapides progrès dans toutes les sciences, sans excepter la médecine, la jurisprudence et la théologie. Il possédait en outre le latin, le grec, l'hébreu, l'arabe, l'italien et le français. Un duel qu'il eut en Espagne, pour défendre une dame, l'obligea de passer à Palerme, où le duc d'Ossone le nomma inspecteur général des finances. Ce même

seigneur lui ayant obtenu sa grâce, il revint en Espagne, et fut employé à diverses négociations auprès de plusieurs cabinets. La disgrâce du duc d'Ossone entraîna la sienne; il fut arrêté en 1620 et transporté dans une de ses terres, où on le retint trois ans. Ayant recouvré sa liberté, il demanda les arrérages de sa pension, et il fut exilé. Rappelé à Madrid, le duc d'Alvarès l'investit de la charge de secrétaire du roi, et il lui offrit l'ambassade de Gènes, qu'il ne voulut pas accepter. Il se maria à l'âge de 54 ans, après avoir renoncé à plusieurs bénéfices ecclésiastiques qu'il possédait. Il fut bientôt accusé d'un libelle contre le ministère, ses biens furent saisis, et il se vit jeté dans un cachot, et réduit à vivre d'aumônes. On trouva enfin le véritable auteur du libelle, et Quevedo sortit de la prison. Il se retira dans sa terre de la Torre de Juan Abad, où il mourut en 1645, âgé de 65 ans. Il était chevalier de Saint-Jacques. Cet auteur est mis au rang des plus célèbres écrivains de sa nation. Malheureusement en évitant l'enflure et l'exagération qu'il reprochait aux disciples de Gongora, il n'a pas su se garantir de l'affectation de l'esprit; et ce défaut est chez lui poussé à l'excès. Il s'est exercé dans plusieurs genres de poésie. On a de lui : des *Pièces héroïques*; des *lyriques*; de *facétieuses*. Il publia ses différentes poésies sous le titre de *Parnasse espagnol*, Madrid, 1650, in-4; des *Traductions*; l'*Aventurier Buscon*; mauvais roman traduit en français, 1775, in-12; les *Visions*. A ces ouvrages il faut ajouter la *Politique de Dieu*; la *Vie de saint Paul*; *Conte des contes*; des *Comédies*, des *Satires*, etc., etc. Ses *Ouvrages* en vers et en prose ne manquent ni d'imagination ni d'agrément. Ils ont été recueillis et réimprimés un grand nombre de fois. La meilleure édition est celle de Madrid, 1790-94, 11 vol. in-8; on fait encore quelques cas de celle d'Ibarra, 1772, 6 vol. in-4. Don Paul-Antoine de Tarsia a donné la vie de Quevedo en espagnol, Madrid, 1665, in-8. On peut consulter sur cet écrivain l'*Histoire de la littérature du Midi* par M. de Sismondi, et l'*Histoire de la littérature espagnole* par M. Bouterweck.

* QUEVEDO-Y-QUINSANO (Pierre d'ALCANTARA de), prélat espagnol, naquit le 12 janvier 1756 à Villa-Nova-di-Fresno, dans l'Estramadure, d'une famille recommandable par ses vertus et par sa noblesse. Après avoir achevé ses études à l'université de Salamanque, il y reçut le grade de docteur, et ayant embrassé l'état ecclésiastique, il fut bientôt pourvu de divers bénéfices qu'il devait moins à sa naissance qu'à ses talents et à ses vertus. Il n'avait pas 40 ans lorsqu'il fut élevé à la dignité d'évêque d'Orense en Galice. Ce n'était point un poste brillant; son humble troupeau n'en eut que plus de droit à son intérêt. Il prêchait assidûment, répandait d'abondantes aumônes, maintenait la discipline parmi son clergé, et faisait de fréquentes visites à pied dans son diocèse pour s'assurer du bien à faire, et des abus à réprimer. La mort du cardinal Delgado en 1782, ayant laissé vacant le siège de Séville, Charles III y nomma Quevedo; mais aussi désintéressé que modeste, il supplia le roi de le dispenser d'accepter cette place, et de le laisser à sa

première épouse. Lorsque la persécution obligea les ecclésiastiques français de quitter leur patrie, il accueillit honorablement tous ceux qui cherchèrent un asile dans son diocèse, et fournit à tous leurs besoins. Plus il s'en présentait, plus la Providence semblait multiplier les ressources dans ses mains charitables. Il aidait également des familles d'émigrés retirées en Galice. On a évalué à plus de 80,000 f. ce qu'il consacrait par an à cette bonne œuvre, qui lui donne des droits à la reconnaissance de toutes les âmes généreuses. Quand les Français envahirent l'Espagne, fidèle à son souverain, il ne voulut reconnaître ni un maître étranger, ni le pouvoir que s'arrogeaient les cortès. Proscrit, il se retira en Portugal, et y demeura jusqu'au retour de Ferdinand VII, en 1814. Ce prince lui offrit l'archevêché de Séville, qui se trouvait de nouveau vacant, et pour la seconde fois, il refusa ce riche bénéfice. La lettre qu'il écrivit à ce sujet au ministre secrétaire d'état est un modèle de désintéressement et de modestie. *Voy. l'Ami de la religion*, tom. 1, p. 851. Ferdinand voulut bien agréer ses excuses; et, pour lui donner du moins une marque de son estime, il lui envoya le grand cordon de l'ordre de Charles III. Quelque temps après, il le présenta au cardinalat. Pie VII l'éleva à cette dignité dans le consistoire du 8 mars 1816; mais il ne fut déclaré que le 25 septembre suivant. Sa modestie et ses autres vertus apostoliques ne reçurent aucune atteinte des honneurs dont il fut comblé malgré lui. Le vénérable pasteur mourut presque subitement, la nuit du 27 au 28 mars 1818, regretté de son clergé et de son peuple. Il commençait sa 83^e année. En 1801, les prêtres français firent graver son portrait à Madrid, avec cette inscription : *Consolatus est lugentes in Sion; eleemosynas ejus enarrabit omnis Ecclesia sanctorum*.

* QUEYSEN (Guillaume), homme d'état, né à Zwolle, le 31 mai 1754, suivit avec succès la carrière du barreau. Nommé membre du conseil de sa ville natale, il fit partie, en 1795, des états de la province, qui l'élevèrent député aux états-généraux. Membre de la première Convention de la république batave, il y déploya de grands talents oratoires, et fit partie du comité de constitution. Réélu à la seconde Convention, il devint membre du comité des affaires étrangères. Opposé à toutes les mesures violentes, le parti démagogique ayant pris le dessus, il fut enfermé comme prisonnier d'état, à Horn, où il demeura jusqu'au mois de juin 1798. En recouvrant sa liberté, il déclara qu'il voulait renoncer aux affaires publiques. Cependant cédant aux vœux de ses concitoyens, il accepta la place de membre du directoire exécutif qu'il conserva jusqu'en 1805, époque de sa dissolution. Lorsque la Hollande fut érigée en royaume, il fut nommé conseiller d'état et directeur général des postes. A la réunion de ce pays à l'empire français, il devint membre du corps législatif. La chute de Napoléon le ramena en Belgique, et lors de la création du royaume des Pays-Bas, il conserva son titre de conseiller d'état, et fut créé chevalier de l'ordre du Lion-Belgique. Il fit partie de la commission instituée pour vérifier les lois fondamentales de l'état,

et s'y prononça pour la liberté de la presse et la publicité des délibérations ; malgré l'opposition la plus vive, l'opinion de Queysen prévalut. Sa santé s'étant visiblement altérée, il se retira à Zorgvliet, village près de la Haye, où il mourut le 11 avril 1817, âgé de 65 ans.

QUIEN de la NEUFVILLE (Jacques le), né à Paris en 1647, capitaine de cavalerie, d'une ancienne famille du Boulonnais, fit une campagne en qualité de cadet dans le régiment des gardes françaises, et quitta ensuite le service pour le barreau. Il était sur le point d'être pourvu de la charge d'avocat-général de la cour des monnaies, lorsqu'une banqueroute considérable faite à son père déranger ses projets, et le réduisit à chercher une ressource dans la littérature. Après avoir appris l'espagnol et le portugais, il donna, en 1700, en 2 vol. in 4°, l'*Histoire générale de Portugal* ; ouvrage qui lui mérita une place à l'académie des inscriptions, en 1706. Le Quien n'a conduit cette histoire que jusqu'en 1521, à la mort d'Emmanuel 1^{er} ; et outre que son ouvrage n'est pas fini, il a plusieurs autres défauts. La Clède, secrétaire du maréchal de Coigni, qui donna, en 1755, en 2 vol. in 4°, et en 8 in-12, une *Nouvelle Histoire de Portugal*, conduite jusqu'à nos jours, prétend que le Quien a supprimé dans la sienne un grand nombre de faits importants, et a passé légèrement sur beaucoup d'autres ; mais, malgré sa critique, l'ouvrage de Le Quien est avec raison préféré au sien. Son traité *De l'usage des postes chez les anciens et les modernes*, Paris, 1754, in-12, lui fit donner la direction d'une partie de celles de la Flandre française. Il alla s'établir au Quesnoy, et il y demeura jusqu'en 1715, que l'abbé de Mornay, ambassadeur en Portugal, l'emmena avec lui, comme un homme intelligent et un confident sûr. Ce voyage lui fut aussi avantageux qu'honorable. Le roi de Portugal lui donna une pension de 1,500 livres, payables en quelque lieu qu'il fût, et le nomma chevalier de l'ordre du Christ. Le Quien crut ne pouvoir mieux le remercier qu'en travaillant à finir son *Histoire de Portugal* ; mais sa trop grande application lui causa une maladie dont il mourut à Lisbonne, en 1728, à 81 ans, laissant deux fils.

QUIEN (Michel le), dominicain, naquit à Boulogne en 1661, d'un marchand. Etant venu achever ses études à Paris, il s'y rendit habile dans les langues, dans la théologie et dans l'antiquité ecclésiastique. Il fut aimé par ses confrères et consulté par les savants, qui trouvaient en lui un critique habile et un littérateur poli, toujours prêt à communiquer ses lumières. Ce pieux et savant dominicain mourut à Paris, en 1755, à 72 ans. Ses principaux ouvrages sont : la *Défense du texte hébreu* contre le père Pezron, avec une réponse au même père, qui avait réfuté cette Défense, in-12. (*Voy. MORIN, Jean et CAPPEL.*) Une *Edition des Œuvres* de saint Jean Damascène, en grec et en latin, 1712, 5 vol. in-fol. ; un traité contre le schisme des Grecs, qu'il a intitulé : *Panoplia contra schisma Græcorum*, in-4, sous le nom d'*Etienne de Altimura* ; *Nullité des ordinations anglicanes*, contre le père Le Courayer, 4 vol. in-12 ; plusieurs *Dissertations* dans les

Mémoires de littérature et d'histoire, recueillis par le père Desmolets ; *Oriens christianus, in quatuor patriarchatus digestus, in quo exhibentur Ecclesiæ patriarchæ, cæterique præsules Orientis*, Paris, 1740, 5 vol. in-fol., de l'imprimerie royale. Ouvrage qui renferme toutes les Eglises orientales, sous les quatre grands patriarchats de Constantinople, d'Alexandrie, d'Antioche et de Jérusalem. L'auteur y donne la description géographique de chaque diocèse des villes épiscopales. Il rapporte l'origine et l'établissement des églises, leur étendue, leur juridiction, leurs droits, leurs prérogatives, leurs prétentions, la succession et la suite de leurs évêques, le gouvernement politique, les changements qui y sont arrivés, etc. La *Gallia christiana* de Sainte-Marthe lui a servi de modèle, et il l'a très-bien imitée.

QUIETUS (Fulvius), second fils de Macrien, se distingua dans les armes, et fut fait tribun par Valérien. Son père ayant été déclaré empereur en 261 par l'armée d'Orient, lui donna le titre d'Auguste, et partagea son autorité avec lui et Macrien le jeune. Macrien le père voulut aller se faire reconnaître en Occident où Gallien régnait ; il laissa à Quiétus le soin de défendre l'Orient contre les Perses. Quiétus signala dans cette occasion ses talents militaires. Mais son père et son frère ayant été tués, Odenat, qui l'avait très-bien servi jusqu'alors, lui enleva une partie de ses troupes, et mit le siège devant Emèse, où l'infortuné prince s'était renfermé. Les habitants le sacrifièrent à leur sûreté, et après lui avoir donné la mort, ils jetèrent son cadavre dans les fossés de la ville. Ce fut à la fin de juillet de l'an 262. Son règne ne fut que d'environ 17 mois ; mais dans un si court espace, il parut très-capable de bien gouverner un empire.

QUIGNONEZ (François de), cardinal, était fils du comte de Luna, et naquit à Léon vers la fin du x^e siècle. Il fut page du cardinal Ximènes, et quitta cet homme célèbre pour entrer chez les cordeliers. Quignonez parvint par ses talents à la place de général de son ordre en 1522. L'empereur Charles-Quint, qui l'aimait autant qu'il l'estimait, le fit membre de son conseil de conscience. Lorsque Clément VII eut été fait prisonnier, en 1527, par les troupes de ce prince, Quignonez fut chargé par ce pontife de négocier la paix et d'obtenir sa liberté. Ses soins lui ayant réussi, il fut honoré de la pourpre, envoyé légat en Espagne et à Naples, fait évêque de Coria, et mourut à Veruli en 1540, après avoir donné une grande idée des lumières de son esprit et des qualités de son cœur. On a de lui un *Bréviaire* (*Breviarium romanum e sacra potissimum Scriptura et probatis sanctorum historiis confectum*), imprimé à Rome, en 1555, in-8, aujourd'hui assez rare. La préface en est belle et mérite d'être lue. On a suivi en partie, dans les nouveaux Bréviaires de France, le plan proposé par ce cardinal : et si celui de Paris était pendant toute l'année comme il est au temps pascal, il y serait entièrement conforme. Les Heures canonicales sont réduites à trois psaumes, et les Matines à trois leçons : le Psautier y est distribué de façon qu'on peut le réciter en entier dans chaque semaine ; mais les psaumes y sont morcelés, ce

qui fait un défaut essentiel par la confusion qu'il y a dans les idées, relativement au nombre, à la nature et à l'objet de ces divins cantiques, par l'extinction de l'enthousiasme poétique qui en a dessiné les liaisons et fixé l'ensemble de la manière la plus inviolable. (Voyez *Journ. hist. et littér.*, 1^{er} novembre 1786, pag. 471, 1^{er} octobre 1792, pag. 196; avantages de l'ancien et du nouveau Bréviaire comparés, *ibid.* 1^{er} septembre 1792, pag. 15.) Pie V, ne voulant d'ailleurs pas autoriser par son silence la circulation d'un ouvrage liturgique qui n'avait aucune sanction, le supprima. On le réimprima à Paris, in-8, en l'an 1679 : il est recherché des savants, surtout des liturgistes. Voy. ROBINET (Urbain).

QUIGNONEZ (Jean de), médecin espagnol, de la même famille que le précédent, naquit vers 1600. Il exerçait la médecine par goût et non par intérêt. Ses amis, à qui il portait généreusement du secours dans leurs maladies, éprouvèrent plus d'une fois combien il était instruit dans l'art des guérisons. Il nous reste de lui, sur les langoustes ou sauterelles, un traité écrit en espagnol, et qui est curieux et peu commun. Il fut imprimé à Madrid, in-4, en 1620. Quignonez est encore auteur d'un Traité assez recherché, imprimé à Madrid, en 1652, in-4, sous ce titre : *El monte Vesuvio*. Il est curieux. Cet auteur, comme on voit, avait embrassé plus d'une science. Outre celle de l'histoire naturelle, à qui nous devons les deux traités précédents, il cultiva aussi celle des antiquités. Il a laissé un *Traité*, en espagnol, sur quelques monnaies des Romains, imprimé à Madrid, en 1620, in-4 : il est peu commun. Un *Discours sur la cloche miraculeuse de Villitu*, 1625, in-4, plus rare que recherché, et un autre contre les gitanos (les Bohémiens), 1631, in-4, ouvrage singulier et curieux.

QUILLARD (Pierre-Antoine), peintre, né à Paris vers 1700, fut élève de Watteau, dont il suivit le style. Son dessin était parfait, et dès l'âge de 11 ans, il donnait de si belles espérances, que le cardinal de Fleury présenta quelques-uns de ses ouvrages à Louis XV, et ce monarque le gratifia d'une pension. Un médecin suisse, attaché à la cour de Lisbonne, nommé Merveilleux, l'engagea à passer en Portugal pour dessiner les productions végétales de ce royaume, dont il voulait composer un herbier. Lorsque Quillard fut arrivé dans la capitale, le roi dom Joseph lui assigna une pension de 80 cruzados (400 fr.) par mois. Après avoir travaillé quelque temps à la Flore du médecin Merveilleux, il peignit les plafonds de l'appartement de la reine, et plusieurs tableaux, très-estimés, dans l'hôtel du duc de Cadaval. Il grava en outre, sur ses propres dessins, toutes les planches représentant la pompe funèbre du duc de Nunho, Olivares Pereyra, Lisbonne, 1750, in-fol. Quillard est mort à Lisbonne en 1755.

QUILLET (Claude), poète latin moderne, né en 1602 à Chinon en Touraine, exerça d'abord la médecine. Il se trouva à Loudun, dans le temps que Laubardemont fut envoyé par le cardinal de Richelieu dans cette ville, pour prendre connaissance de la fameuse affaire de Grandier. On sait qu'il était question de sortilège. Le diable s'était emparé des

religieuses de Loudun, par le ministère, à ce qu'on prétendait, du malheureux curé. (Voy. GRANDIER, MESNARDIERE.) Quillet laissa échapper quelques discours qui offensèrent le cardinal, et écrivit un traité où il se trouva plusieurs assertions propres à lui causer du désagrément. S'étant retiré en Italie, il y embrassa l'état ecclésiastique, et le maréchal d'Estrées, ambassadeur de France à Rome, le prit pour son secrétaire. Ce fut dans cette ville qu'il commença sa *Callipédie*, poème en quatre chants, qu'il termina à Paris, où il revint après la mort de Richelieu. La *Callipédie* fut imprimée à Leyde, en 1655, sous ce titre : *Calvidii Læti Callipædia, sive de pulchræ prolis habendæ ratione*, in-4. L'auteur le publia sous un nom étranger, parce qu'il y avait lancé plusieurs vers satiriques contre le cardinal Mazarin. Ce ministre le découvrit, et ne s'en vengea qu'en lui donnant un abbaye : Apprenez, lui dit-il, à ménager davantage vos amis. Quillet, pénétré de reconnaissance, donna une nouvelle édition de son poème à Paris, en 1656, in-8, la dédia au cardinal, et substitua l'éloge à la satire. Cet auteur mourut quelque temps après, à Paris, en 1661, à 59 ans. Son poème est intéressant par la juste distribution des parties, par l'ingénieux emploi de la fable, par la variété des épisodes ; mais sa versification ne se soutient pas, la diction n'est pas toujours correcte, et la bonne latinité y est blessée en quelques endroits. La matière n'y est pas traitée avec solidité, et ne pouvait pas l'être ; on y trouve quelques erreurs populaires : il y débite sérieusement les extravagances de l'astrologie judiciaire. Un défaut plus grave, c'est un grand nombre de peintures trop libres ; il est vrai que le sujet semble les amener, mais où est la nécessité de traiter de tels sujets ? Montenaull d'Egley en a publié une traduction française, 1746, in-12, et Lancelin de Laval une en vers français avec le texte latin en 1774, in-8. Caillau, médecin de Bordeaux, en a publié, en 1799, une nouvelle traduction avec le texte latin et une notice sur Quillet. Ce qui est répréhensible dans le latin l'est bien davantage encore dans le français. Quillet avait écrit un *Poème sur Henri IV* ; il en laissa par testament le manuscrit à Ménage avec cinq cents écus pour le faire imprimer ; Ménage garda l'argent et oubliâ le poème qui s'est perdu.

QUILLIN. Voy. QUELLIN.

* QUILLOT (Claude), ecclésiastique, né vers 1650 à Arnai-le-Duc, d'une famille pauvre, fit ses premières études dans sa ville natale, et vint les continuer à Dijon. Un conseiller au parlement le choisit pour précepteur de ses enfants. Le désir de mener une vie pénitente lui fit prendre la résolution d'embrasser la règle des chartreux qu'il édifia par son zèle et sa régularité ; mais il ne put soutenir l'austérité de cette vie. L'évêque de Langres lui conféra les ordres et l'attacha à la paroisse de Saint-Pierre de Dijon. Sa vie édifiante lui eut bientôt attiré la confiance des personnes les plus religieuses. On le consultait de toutes parts. Il devint célèbre, et cette célébrité, qu'il ne cherchait pas, lui fit des jaloux. Sa piété le portait à rechercher les ouvrages qu'il croyait les plus propres à la nourrir. Il lut les

mystiques, et même, dit-on, les écrits de Molinos, qui n'étaient pas encore condamnés. Il reçut chez lui, en 1686, madame Guyon et le P. Lacombe. Ses ennemis le dénoncèrent comme complice de *Philibert Robert*, alors accusé de *quiétisme*. Atteint par la sentence lancée le 17 juillet 1700, par l'official de Dijon, contre ce prêtre et ses sectateurs, Quillot, contumace, fut déclaré convaincu d'avoir tenu des discours remplis des erreurs du *quiétisme*, d'avoir distribué des livres qui contenaient lesdites erreurs, etc., et fut condamné à trois ans de prison dans un monastère, à y jeûner au pain et à l'eau tous les vendredis, et à faire certaines prières et aumônes : tout pouvoir d'entendre les confessions lui était retiré. Le parlement de Dijon crut devoir prendre connaissance d'une affaire dans laquelle plusieurs laïques se trouvaient impliqués. Quillot lui fit parvenir sa justification ; et par arrêt du 27 août 1700, il fut mis *hors de cour*. Ce premier succès lui en fit espérer un plus complet. Il demanda la révision du procès instruit devant l'officialité, et se constitua prisonnier. Une nouvelle sentence le renvoya *à pur et à plein de l'accusation formée contre lui* ; il sortit de prison le 21 avril 1701, et reprit ses fonctions, à l'exception de celles du confessionnal, dont ses supérieurs jugèrent qu'il devait s'abstenir. Cette justification authentique n'empêcha pas la publication d'un écrit intitulé : *Histoire du quillotisme, ou de ce qui s'est passé à Dijon au sujet du quiétisme*, etc., Zell, 1705, in-4. L'auteur est Hubert Mauparty, procureur du roi du bailliage et siège présidial de Langres : tout, dans cette histoire, respire et la haine et la passion. On veut absolument y faire croire à une nouvelle hérésie, dont Quillot serait l'auteur. M. de Clermont-Tonnerre, évêque de Langres, ayant fait examiner cet ouvrage, le défendit par une *Lettre pastorale* du 21 avril de la même année ; et le parlement de Dijon le condamna, le 9 juillet suivant, à être lacéré et brûlé par l'exécuteur de la haute justice, comme calomnieux et blessant également le sacerdoce et l'empire. Il est devenu très-rare. On ignore l'époque de la mort de Quillot.

* QUIN (Jacques), acteur anglais, naquit à Londres le 24 février 1695. Sa mère, mariée à un négociant qui, pour raison de commerce, passa aux Indes orientales, ne recevant point de ses nouvelles depuis plusieurs années, se crut veuve et se remaria. Quin, seul fruit de cette nouvelle union, était encore en bas âge lorsque le premier mari de sa mère repartit à Londres et réclama sa femme. Envoyé à Dublin pour y faire ses études, il n'avait que 17 ans lorsque son père, qui jusqu'alors avait pris de lui le plus grand soin, mourut subitement, le laissant sans appui et sans ressources. Poussé par le besoin, il s'engagea dans une troupe de comédiens. Quelques années après il vint à Londres, et admis au théâtre de Drury-Lane, il eut l'occasion d'y faire connaître ses talents dans le rôle de *Bajazet* de la tragédie de *Tamerlan*. Après avoir recueilli d'unanimes applaudissements sur plusieurs théâtres de l'Angleterre et de l'Irlande, il revint à Drury-Lane, au moment où les débuts de Garrick fixaient l'attention générale. Ils jouèrent ensemble dans la *Belle pénitente*, mais

Quin ne pouvant soutenir la comparaison d'un rival trop supérieur, quitta brusquement le théâtre et se retira à Bath. Rappelé à Londres, pour contribuer à secourir plusieurs familles de Cornhill, qu'un incendie avait réduites à la misère, il reparut au théâtre et leur procura une abondante recette. A cette époque, le prince de Galles le chargea de donner des leçons de déclamation à ses enfants, auxquels il voulait faire jouer la tragédie de *Caton* d'Addison. En apprenant que Georges III, proclamé en 1760, avait prononcé son premier discours au parlement avec autant de grâce que de dignité, il s'écria d'un ton aussi insolent que ridicule. « Eh » bien ! c'est encore moi qui ai formé ce jeune » homme. » Il mourut à Bath le 21 janvier 1766, à l'âge de 75 ans. Parmi les défauts de son caractère, il fit paraître quelques bonnes qualités. Il secourut plusieurs gens de lettres, notamment Thompson (*voy. ce nom*). Le célèbre Pope lui témoigna beaucoup d'amitié. Mais il avait un caractère vaniteux et querelleur. Il existe une *Vie de Quin*, 1766, in-8. Davies est entré dans de grands détails sur cet acteur dans la *Vie de Garrick*.

QUINAULT (Philippe), poète lyrique, naquit à Paris, le 5 juin 1655, d'une famille honnête, et non d'un boulangier, comme l'insinue Furetière dans son *Factum* contre l'académie. L'auteur de *Mariamne*, *Tristan l'Ermite*, dont il avait été, dit-on : le domestique, lui donna les premières leçons de poésie. Il se fit connaître avant l'âge de 20 ans par quelques pièces de théâtre, et avant l'âge de 50 ans il en donna 16, dont plusieurs obtinrent les suffrages du parterre. Elles furent jouées depuis 1654 jusqu'en 1666. Quinault, s'apercevant qu'une de ses tragédies était mal reçue, dit à un courtisan que la scène était en Cappadoce, qu'il fallait se transporter dans ce pays-là, et entrer dans le génie de la nation : *Vous avez raison*, répondit le courtisan, *franchement je crois qu'elle n'est bonne qu'à être jouée sur les lieux*. Boileau lui reprocha que dans ses pièces doucereuses, languissantes, tout, jusqu'à je vous hais, se disait tendrement. Il faut convenir que si le satirique n'épargna pas assez le jeune poète, son tort n'est que dans l'excès de sa critique ; et, en jugeant Quinault précisément comme poète, il ne pouvait en porter un jugement bien favorable. D'ailleurs, et il est bon d'y faire attention, lorsque Boileau a traité sévèrement Quinault, ce dernier n'avait point encore donné ses meilleurs opéras. D'Alembert, lui-même, qui, à cette occasion, a dit bien du mal de Boileau, convient que sa critique n'était pas sans fondement. « La grande poésie, dit-il, veut des images, de l'énergie, une harmonie » ferme et soutenue, un faire mâle et prononcé, » qu'on ne trouve que rarement dans Quinault. » Aussi dira-t-on de lui avec justice, que c'est un » poète charmant ; mais personne ne dira que c'est » un grand poète, comme on le dira de Despréaux, » de Corneille, de Racine, de Rousseau. C'est à peu » près ainsi que le maréchal de Villars disait du maréchal d'Uxelles. *J'ai toujours entendu dire que » c'était une bonne caboche ; mais personne n'a jamais » osé dire que ce fut une bonne tête.* » Voltaire et Laharpe rendent plus de justice à Quinault. Cepen-

dant Quinault, qui avait mêlé l'étude du droit à celle de la rime, arrangea les comptes d'un riche marchand que ses associés inquiétaient. Après la mort de ce marchand, qui arriva quelque temps après, il épousa sa veuve. Devenu riche par ce mariage, il acheta, en 1671, une charge d'auditeur en la chambre des comptes. Sa nouvelle fortune ne l'empêcha pas de se plaindre en jolis vers de sa médiocrité.

C'est avec peu de bien un terrible devoir,
De se sentir pressé d'être cinq fois beau-père.
Quoi ! cinq actes devant notaire !
Pour cinq filles qu'il faut pourvoir !
O ciel ! peut-on jamais avoir
Opéra plus fâcheux à faire ?

Il avait été reçu l'année d'auparavant à l'académie française : ses *Opéras* lui avaient mérité une place dans cette compagnie (1). Lulli le préféra à tous les autres poètes, parce qu'il trouvait en lui seul toutes les qualités qu'il cherchait : une oreille délicate, qui ne choisit que des paroles harmonieuses ; un goût tourné à la tendresse, pour varier en cent manières les sentiments consacrés à cette espèce de tragédie. Ce poète eut l'honneur de haranguer le roi, au nom de l'académie française, au retour de ses campagnes de 1675 et 1677. Ayant appris la mort de Turenne au moment qu'il allait parler, il fit une digression, aussi ingénieuse que touchante, sur ce héros. Sur la fin de sa vie, il se repentit d'avoir consacré son temps à ses opéras, auxquels il a dû sa célébrité ; et ces regrets étaient bien justes, car l'amour et la volupté y sont parés de tous les moyens de la séduction, et ne peuvent faire que des impressions dangereuses sur un jeune cœur, disons mieux, sur tous les cœurs. « Cette musique, » dit madame de Maintenon dans une de ses *Lettres*, « qui fait le seul plaisir du roi, et où l'on n'entend que des maximes absolument contraires aux mœurs, » serait, ce me semble, bien convenable à re- » toucher ou à proscrire. Si l'on en dit un mot, le » roi répond aussitôt : *Mais cela a toujours été. La » reine, ma mère, qui avait de la piété, et la reine, » qui communiait trois fois la semaine, ont vu tout » cela comme moi.* Il est vrai que pour lui personnellement cela ne lui fait aucune impression, » qu'il n'est occupé que de la beauté de la musique, » des sons, des accords, et qu'il chante même ses » propres louanges comme si c'étaient les louanges » d'un autre, et seulement par goût pour les airs. » Mais il n'en est pas de même pour le reste des » spectateurs ; il est impossible que, parmi tant de » jeunes cœurs, il n'y en ait de sensibles à ces » paroles pleines d'une morale qui fait consister le » bonheur dans le plaisir. Car mettez à l'alambic » tous les opéras, vous n'en retirerez jamais que » cette maxime retournée en mille façons diffé- » rentes. Le roi a pris autrefois un plaisir extrême » aux beaux cantiques d'*Esther* et d'*Athalie* ; aujourd'hui il est presque honteux de les faire chanter, » parce qu'il sent qu'ils ennuiant les courtisans, que » Quinault pourtant n'ennuie pas moins. N'est-il » pas déplorable que, parmi des chrétiens, et sous » un roi qui ne voudrait assurément pas offenser

» Dieu, on ait des principes si contraires à tout le » système de religion ? Si le roi cependant voulait » absolument qu'au lieu des maximes pernicieuses » semées dans les opéras, on ne chantât que des » choses saintes, ou du moins innocentes, les gens » d'esprit, dont la France abonde, s'empresse- » raient de travailler dans ce genre. Mais il craint » d'établir une nouveauté ; il craint que les beaux » airs n'ennuiant dès que les paroles en sont pures ; » il craint de déplaire au public, de l'opinion du- » quel le prince dépend encore plus que le sujet. » Quelques-uns disent que *ce que l'on entend à » l'Opéra entre par une oreille et sort par l'autre.* » Oui, mais ils oublient que le cœur est entre deux. »

Quinault mourut dans de grands sentiments de religion, le 26 novembre 1688, âgé de 53 ans, après avoir composé pour lui-même cette épitaphe, dont la simplicité est remarquable :

Passant, arrête ici pour prier un moment :
C'est ce que des vivants les morts peuvent attendre :
Quand tu seras au monument,
On aura soin de te le rendre.

Quinault est aussi auteur de quelques *Epigrammes*, dont la poésie est faible ; de la *Description de la maison de Sceaux*, petit poème écrit avec délicatesse ; de différentes pièces de poésie, répandues dans les recueils du temps. Ses *Oeuvres* ont été imprimées avec sa *Vie* à Paris, 1759 et 1778, 5 vol. in-12 ; Paris, 1824, 2 vol. in-8, avec une *Notice* intéressante. Quinault avait aussi le dessein de faire un poème sur l'extinction de la religion réformée, qui commençait par ces vers :

Je n'ai que trop chanté les jeux et les amours :
Sur un ton plus sublime il faut me faire entendre.
Je vous dis adieu, muse tendre,
Je vous dis adieu pour toujours.

C'est une vraie cruauté d'avoir abandonné ses opéras à M. Marmontel, qui les a gâchés et limousinés d'une manière affligeante pour la littérature et pour la mémoire de ce célèbre lyrique. On a fait, à l'occasion de cette destructive réforme, l'épigramme suivante :

Quinault, par la douceur de ses aimables vers,
Suspendit le tourment des ombres malheureuses :
Cherchons, pour l'en punir, des peines rigoureuses,
S'écria le dieu des enfers.
Il invente aussitôt le mal le plus horrible
Dont au Tartare même on se fût avisé.
Je veux faire, dit-il, un exemple terrible :
J'ordonne que Quinault soit Marmontélisé.

Ce qui doit un peu consoler les vrais littérateurs de cette corruption, c'est que l'*opéra* en lui-même est un ouvrage défectueux, monstrueux même dans les règles du théâtre, qui n'appartient à aucun genre, et qui, dans la réalité, n'est qu'une farce sérieuse et parée. On connaît le mot de J.-J. Rousseau, qu'un poète a rendu ainsi :

On peut faire un bon opéra ;
Mais je ne sais trop quel suffrage
Aux mauvais on réservera,
Puisqu'un bon opéra n'est pas un bon outrage.

Les principaux opéras de Quinault sont les *Fêtes de l'Amour et de Bacchus*, *Amadis de Gaule*, *Armide*, *Cadmus*, *Alceste*, *Thésée*, *Atis*, *Isis*, *Persée*, *Roland*, *Proserpine*, etc.

(1) L'abbé Feller se trompe. A cette époque, Quinault n'avait pas encore composé un seul vers d'opéra.

* QUINAULT DUFRESNE (Jeanne-Françoise), sœur de Dufresne (voyez FRESNE), naquit en 1701, à Paris, d'une famille dont plusieurs membres avaient suivi la carrière du théâtre. Elle suivit leur exemple, et débuta en 1718, par le rôle de *Phèdre*; mais le peu de talent qu'elle y déploya l'engagea à renoncer au cothurne, et elle fut reçue pour l'emploi des soubrettes. Elle s'essaya ensuite dans d'autres rôles, et toujours avec un égal succès. Cette actrice ne manquait pas d'une certaine instruction, et plusieurs auteurs lui donnaient ses conseils. Elle donna à La Chaussée l'idée de la comédie *le Préjugé à la mode*. Ce fut à elle aussi que Voltaire dut le sujet de *l'Enfant prodigue*, qu'elle avait voulu d'abord confier à Destouches; mais Voltaire la pria de lui donner la préférence. Elle présida au plan de la pièce, aux corrections, etc. Malgré ses nombreux défauts, cette comédie-parade eut du succès. Dans sa maison, qui était à la mode, comme celles de M^{mes} du Deffant, l'Espinasse et Geoffrin (voyez ces noms), M^{le} Quinault réunissait la société, sinon la mieux choisie, du moins la plus brillante, et dont faisaient partie le grand-prieur d'Orléans, Caylus, d'Alembert, Voltaire, Destouches, Fagan, Duclos, Moncrif, Crébillon fils, Pont-de-Veyle, Voisenon, M. de Maurepas, le marquis d'Argenson, etc. On dînait deux fois par semaine, soit chez M^{le} Quinault, soit chez le comte de Caylus; mais chaque convive devait payer sa carte en esprit, et par des productions en prose, vers, bons mots, saillies piquantes, petites méditations, etc., etc., ce qui formait à la vérité une réunion fort spirituelle, fort gaie, mais où la morale ne trouvait pas grand-chose à gagner. On ne sait pas à quel propos on appelait ces banquets *dîners du bout du banc*; car ils n'étaient ni sobres ni courts. Mademoiselle Quinault se retira du théâtre en 1741, à l'âge de 40 ans. Sa bonne humeur et ses habitudes ne l'abandonnèrent pas dans sa vieillesse, et l'élégance de sa toilette formait un de ses principaux soins. Elle s'en occupait encore quand la mort vint la surprendre, presque subitement, en 1783, à l'âge de 82 ans. Elle laissa à d'Alembert des manuscrits et un diamant de prix. On trouve dans les *mémoires de Mad. d'Epinay* (voy. ce nom) des détails curieux sur cette actrice.

QUINAULT. Voy. FRESNE (Du).

QUINCY (Charles SEVIN, marquis de), lieutenant-général d'artillerie, né vers 1660, s'est distingué par son courage, et par son amour pour les lettres. On a de lui : *l'Histoire militaire du règne de Louis XIV*, Paris, 1726, 7 vol. in-4, qui se relie en 8, avec des cartes et des plans. Elle est très-utile pour ceux qui s'appliquent au métier de la guerre, et qui veulent suivre les marches, les campements et les autres opérations militaires. Le marquis de Quincy mourut vers 1729.

QUINCY (Jean), médecin anglais, exerçait sa profession au commencement du xvi^e siècle à Londres. Il mourut dans cette ville en 1725, après avoir publié en anglais : un *Dictionnaire de physique*, 1719, in-8; une *Pharmacopée universelle*, 1721, in-8, traduite en français par Clausier, Paris, 1745, in-4. On y trouve la critique des principales préparations des apothicaires. *Pharmacopée chimique*, Londres, 1725, in-4.

* QUINETTE (Nicolas-Marie), conventionnel, né à Paris au mois de septembre 1762, avait reçu une éducation très-négligée. Il était nouvellement pourvu d'une charge de procureur à Soissons lorsque la révolution éclata; il en adopta les principes avec enthousiasme, et nommé, en 1790, l'un des administrateurs du département de l'Aisne, il fut député l'année suivante à l'assemblée législative. Après avoir brillé par la force de ses poumons et une loquacité infatigable dans les clubs, Quinette parut muet à la législative; cependant, lors des premières attaques contre les émigrés, il rompit le silence, demanda que tous leurs biens fussent séquestrés, et appuya la proposition de Lamarque, qui voulait que le décret du séquestre ne fût pas soumis à la sanction royale. Il s'unit ensuite à Chabot pour demander la mise en accusation du duc de Brissac, commandant de la garde constitutionnelle du roi. Depuis, jusqu'après le 10 août, époque de la chute du trône, on n'entendit plus parler de Quinette. Alors, nommé membre de la commission du nouveau gouvernement, il fit décréter, au nom de cette commission, que la famille royale serait logée à l'hôtel de la chancellerie, et entourée d'une nombreuse garde aux ordres du maire de Paris, et qu'il serait alloué pour ses dépenses un fonds annuel de cinq cent mille francs, payable par semaine, jusqu'à l'installation de la Convention. Envoyé à l'armée du Nord, à son retour, il fut nommé député à la Convention par le département de l'Aisne. Dès la première séance, l'abbé Grégoire et Collot-d'Herbois demandèrent l'abolition de la royauté. Quinette osa dire que c'était au peuple à choisir entre l'ancienne forme de gouvernement et la république; mais, effrayé lui-même de sa hardiesse, il tâcha de la faire oublier par les motions les plus violentes. Le 12 décembre 1792, il demanda que Louis XVI fût traduit à la barre de la Convention, pour être jugé sans délai, « et que ses défenseurs ne pussent dépasser, » dans leurs discours, les bornes qui leur seraient prescrites. » Lors de ce jugement inique, il vota pour la mort, contre l'appel au peuple et le sursis, et fit le serment de traiter de même tous ceux qui usurperaient les droits du peuple, et prendraient le titre de roi. Devenu membre du comité de salut public, il fut un des quatre députés envoyés à l'armée de Dumouriez pour arrêter ce général, qui les fit saisir eux-mêmes et les livra au prince de Cobourg. Après deux ans de détention, il furent échangés (le 25 décembre 1795) contre Madame, fille de Louis XVI, enfermée alors au Temple. La Convention ayant été remplacée par le conseil des cinq-cents, Quinette fut présenté à cette assemblée, porté en triomphe jusqu'au fauteuil du président, et l'on déclara qu'il avait bien mérité de la patrie. En 1796, il en devint membre par la réélection des deux tiers de la Convention. Instruit par l'expérience, il s'y montra plus modéré, et demanda qu'on accordât des secours aux enfants des émigrés, qu'il avait tant persécutés. Il sortit du conseil avant la journée du 18 fructidor. Nommé ministre de l'intérieur en juillet 1799, il ne figura point dans la journée du 18 brumaire. Nommé préfet de la Somme, il se fit aimer de ses administrés, qui le désignèrent candidat au

sénat conservateur; mais Napoléon n'accepta pas le candidat. Pour le dédommager, il le fit conseiller d'état, et créa pour lui la place de directeur général de la comptabilité des communes et des hospices. Quinette donna son adhésion à la déchéance de Bonaparte (le 11 avril 1814). A son retour de l'île d'Elbe, celui-ci le nomma commissaire dans les départements de la Somme et de la Loire, et le créa pair. Il l'avait déjà nommé baron, et Quinette avait pris le titre de baron de Rochemont, d'une terre qu'il avait près de Soissons. Il essaya, mais en vain, de faire adopter par les pairs la proposition de La Fayette à la chambre des députés, qui avait pour objet de faire déclarer traîtres à la patrie ceux qui chercheraient à dissoudre la *représentation nationale*. Après la seconde abdication de Bonaparte, Quinette fit partie de la commission qui gouverna jusqu'au retour de Louis XVIII. Exilé comme régicide, il se retira aux Etats-Unis, d'où il revint à Bruxelles avec sa famille. Il y vivait presque ignoré, lorsqu'il fut frappé d'apoplexie le 14 juin 1821, à l'âge de 60 ans. On ne cite de lui qu'un *Rapport* sur la détention de Camus, Bancal, Quinette, Lamarque et Drouet, Paris, an IV (1796), in-8 de 206 pages.

QUINQUARBOREUS. Voy. CINQ-ARBRES (Jean).

QUINTE-CURCE (Curtius-Rufus), historien latin, probablement au premier siècle de l'ère vulgaire, était, selon quelques-uns, fils d'un gladiateur; au moins sa naissance était si peu illustre, que Tacite, par égard pour un homme devenu très-célèbre, n'a pas voulu en parler. Il s'attacha dans sa jeunesse au questeur d'Afrique, se fit des protecteurs, et après avoir rempli diverses dignités, il eut le gouvernement de l'Afrique. Tibère, en le lui donnant, essaya de couvrir en quelque sorte l'obscurité de sa naissance; en disant qu'il paraissait s'être fait lui-même. *Curtius Rufus videtur mihi ex se natus*. Tacite et Pline le Jeune racontent que son élévation lui fut prédite par un spectre qui apparut à Adrumète, sous la figure d'une femme. L'idée que le premier de ces auteurs donne de son caractère n'est rien moins que flatteuse. Quinte-Curce s'est immortalisé par son *Histoire d'Alexandre le Grand*, et il a immortalisé ce héros. Cet ouvrage était en dix livres, dont les deux premiers, la fin du cinquième et le commencement du sixième ne sont pas venus jusqu'à nous. Son style est noble, élégant, pur, mais trop fleuri. Ses pensées sont brillantes, ingénieuses et sensées. Le nom d'Alexandre ne lui en impose point : il dit le bien et le mal de ce héros, comme il l'aurait pu dire d'un homme ordinaire. Il est moins fidèle dans les discours qu'il prête à ce conquérant et aux personnages qu'il fait agir. La plupart sont trop longs, et le bel esprit y paraît plus que l'homme véritablement éloquent. On lui reproche encore d'avoir trop négligé la chronologie, les dates, et d'avoir fait des fautes essentielles en géographie. Les meilleures éditions sont celles du père Matthieu Raderus, Cologne, 1628, in-fol.; d'Elzévir, 1655, in-12; du père Le Tellier *ad usum Delphini*, Paris, 1677, in-4; de Cellarius, Leipsig, 1721. Les curieux recherchent aussi celles de Rome et de Venise, 1470, in-4, qui sont les

deux premières. Nous citerons encore les éditions de Cunze, Helmstadt, 1795-1802, 3 vol. in-8, de Coker, Leipsig, 1818, gr. in-8. La traduction donnée par Vaugelas, 2 vol. in-12, est estimée et mérite de l'être. Voy. FAVRE, Claude, et FREINSHEMIUS.) Mais il en existe plusieurs autres, par Beauzée, 1781, 2 vol. in-12; par l'abbé Mignot, 1781, 2 vol. in-8, et par MM. Trognon, 1828, 3 vol. in-8; celle-ci fait partie de la *Biblioth. lat.-franç.* de Panckoucke.

QUINTIANUS-STOA. Voy. QUINZANO.

QUINTIEN (saint), né en Afrique sous la domination des Vandales, vint en France du temps du roi Clovis, et fut élu évêque de Rhodéz; il assista, en cette qualité, au concile d'Agde en 506. Chassé de son siège par les Goths, il se retira en Auvergne, où il devint évêque, et où il mourut saintement en 527, après avoir sauvé par ses prières sa ville épiscopale, que le roi Thierry avait juré de détruire.

* QUINTILIA de la MIRANDE (Lucrèce), italienne célèbre par ses talents dans les lettres et la peinture, naquit vers 1520. On lui doit, entre autres ouvrages, une *Biographie* des peintres les plus célèbres, et des *poésies* où l'on remarque un style correct et des pensées neuves. Comme peintre, ses tableaux estimés en Italie, se distinguent par l'exactitude du dessin et la grâce dans les figures. Quintilia est morte vers 1585.

QUINTILIEN (Marcus-Fabius Quintilianus) naquit la 2^e année de l'empereur Claude, la 42^e de Jésus-Christ. On dispute sur le lieu de sa naissance. Plusieurs le font Espagnol et de Calahorra; d'autres croient, avec assez de fondement, qu'il était né à Rome (1). Quintilien, pour se former à l'éloquence, se rendit le disciple des orateurs qui avaient le plus de réputation. Domitius Afer tenait alors parmi eux le premier rang. Quintilien ne se contentait pas d'entendre ses plaidoyers au barreau; il lui rendait de fréquentes visites. Au commencement de l'empire de Galba, Quintilien ouvrit à Rome une école de rhétorique. Il fut le premier qui l'y enseigna par autorité publique, et aux gages de l'état. Il dut ce privilège à Vespasien, « qui assigna sur le fisc, dit » Suétone, un revenu annuel aux professeurs d'éloquence grecque et latine. » Ce revenu était considérable et équivalait à 20,000 livres, monnaie de France; mais c'était sans doute une somme à répartir entre tous. Quintilien remplit la chaire de rhétorique avec un applaudissement général. Il exerça en même temps, et avec un pareil succès, la fonction d'avocat, et se fit un grand nom dans le barreau. Après avoir employé 20 années à ces deux exercices, il obtint de l'empereur Domitien la permission de les quitter. Le loisir que se procura Quintilien par sa retraite ne fut pas un loisir de langueur et de paresse, mais d'ardeur et d'activité. Il commença par composer un *Traité sur les causes de la corruption de l'éloquence*, dont on ne saurait trop regretter la perte; nous ne le connaissons que par quelques passages et citations. Quelque temps après, pressé par les instantes prières de ses amis, il commença son ouvrage des *Institutions oratoires*

(1) Martial ne le désigne que comme romain dans ce distique :

Quintilianus vagæ moderator summe juveniæ
Gloria romana, Quintilianæ, togæ.

composé de 12 livres. Il en avait achevé les trois premiers, lorsque l'empereur Domitien lui confia le soin des deux jeunes princes ses petits-neveux, qu'il destinait à l'empire. Le plaisir que lui causa la composition de ce livre fut troublé par la perte de ses deux fils et de sa femme; il fut surtout sensible à la mort de l'ainé. « La fécondité de son génie, dit-il, n'en était pas demeurée aux boutons » et aux fleurs; dès l'âge de 10 ans il portait des fruits. » C'était principalement pour ce cher fils, l'objet de ses complaisances et de ses soins, qu'il avait commencé ses *Institutions oratoires*. C'est la rhétorique la plus complète que l'antiquité nous ait laissée. Son dessein est de former un orateur parfait. Il le prend au berceau et le conduit jusqu'au tombeau. Dans le premier livre, il traite de la manière dont il faut élever les enfants dès l'âge le plus tendre, et prouve que c'est moins de leur propre caractère que des exemples de leurs précepteurs et de leurs parents, que naissent les défauts et les vices qui en font par la suite le fléau de la société. « Plût aux dieux, dit-il, que nous n'ayons pas à nous imputer à nous-mêmes les vices de nos enfants! Nous amollissons leur enfance par de dangereuses délicatesses. Cette molle éducation leur énerve l'esprit et le corps. Accoutumés à fouler la pourpre, jusqu'où ne porteront-ils pas leurs désirs, à mesure qu'ils avanceront en âge? S'il leur échappe quelques termes trop libres, nous nous en amusons, et ce que nous ne souffririons pas dans la bouche des plus grands libertins, nous le souffrons dans la bouche de nos enfants, nous en rions, nous les caressons. De qui ont-ils appris ces mots licencieux? Hélas! ils ne sont que les échos de ce qu'ils nous ont entendu dire! Nous les rendons témoins de nos libertés criminelles: il n'est point de repas qui ne retentisse de chansons indécentes, et où l'on n'expose à leurs yeux des choses qui font rougir la pudeur: ils en contractent l'habitude, qui se change bien-tôt en nature, et les malheureux enfants sont déjà vicieux, sans savoir ce que c'est que le vice (1). » Dans le même livre, il traite de ce qui regarde la grammaire. Le second expose ce qui doit se pratiquer dans l'école de rhétorique, et plusieurs questions qui regardent la rhétorique même. On trouve dans les cinq livres suivants les préceptes de l'invention et de la disposition. Un des caractères particuliers de la rhétorique de Quintilien, est d'être écrite avec art et élégance. On y voit une grande richesse de pensées, d'expressions, d'images, et surtout de comparaisons, qu'une imagination vive et ornée lui fournit à propos. On y souhaiterait seulement plus de précision et plus de profondeur.

(1) Horace avait prélué à ce tableau de la dégénération des mœurs, dans sa belle ode: *Delicta majorum*, etc. La profanation du lit nuptial, les danses efféminées apprises aux jeunes filles, qui n'en sortaient que pour se nourrir le cœur de voluptés et l'esprit de pensées criminelles: tout semblait déjà conspirer de son temps à amener assez rapidement la dégradation de l'espèce, et promettre une génération encore plus vicieuse que la sienne:

*Damnosa quid non imminuit dies?
Ætas parcentum, pejor avis, tulit
Nos nequiores, mox daturos
Progeniem vitiosiorum.*

Quintilien parle, mais il ne creuse pas assez son sujet. Ses *Institutions* demeurèrent inconnues jusqu'en 1415. Elles furent trouvées par le Pogge, dans l'abbaye de Saint-Gall, et non point dans la boutique d'un épiciers allemand, comme quelques-uns l'ont écrit: c'est chez les moines qu'on a trouvé, à la renaissance des lettres, les anciens ouvrages que quelques savants croyaient perdus; et c'est à eux qu'on en doit la conservation, comme celle des sciences, dans des temps de barbarie et d'ignorance. C'est la justice qui leur a été rendue par des philosophes de ce siècle, leurs forcenés ennemis. L'abbé Gédoyen a traduit en français les *Institutions*, Paris, 4 vol. in-12; excellente traduction, souvent réimprimée en 4 ou 6 vol. in-12. L'édition de 1805, 4 vol. in-12, a été complétée par Adry. Une nouvelle traduction par M. C. V. Ouizille, Paris, 1829-33, 6 vol. in-8, fait partie de la *Biblioth. lat.-franç.* de Panckoucke. Les curieux recherchent deux éditions des *Institutions* données à Rome, en 1470, in-fol., l'une par Campanus, qui est la plus estimée, et l'autre par l'évêque d'Aleria. — Il ne faut pas confondre cet éloquent rhéteur avec QUINTILIEN, son aïeul. C'est de ce dernier qu'il nous reste 143 *Déclamations*. Ugolin de Parme publia les 136 premières dans le xv^e siècle, Venise, 1481 et 1482, in-fol. Les 9 autres furent publiées en 1565 par Pierre Ayrauld, et ensuite par Pierre Pithou, en 1580. Il y a encore 19 autres *Déclamations* imprimées sous le nom de *Quintilien l'orateur*; mais Vossius pense qu'elles ne sont ni de lui ni de son grand-père. Il les attribue au jeune Posthume, qui prit, dit-on, le nom de César et d'Auguste dans les Gaules, avec Posthume son père, l'an 260 de J.-C. Elles ont été traduites en français, in-4, par Jean Nicole, père de l'auteur des *Essais de morale*. On a réuni les *Institutions* du petit-fils et les *Déclamations* de l'aïeul, dans l'édition *cum notis variorum*, 1665, 2 vol. in-8; et dans celle du savant et proluxe commentateur Burman, 1724, 2 tom. en 3 vol. in-4, moins estimée que l'autre.

QUINTILIUS-VARUS. Voy. VARUS.

QUINTILIUS (Marcus-Aurélius Claudius), empereur romain, né vers 230, se distingua dans la guerre contre les Goths. Il se fit proclamer Auguste par les troupes qu'il commandait, près d'Aquilée, afin de succéder à son frère Claude II; mais celui-ci, avant de mourir, avait recommandé à ses généraux d'élire Aurélien, comme le plus propre à porter la couronne. Les gardes prétoriennes, ainsi que les autres milices, qui aimaient Aurélien, fameux par plusieurs victoires, suivirent l'avis de Claude, et le proclamèrent empereur. Quintilius, se voyant à la veille d'être abandonné de ses propres soldats, et ne pouvant lutter contre un si puissant adversaire, quitta son camp, revint à Aquilée, où il se fit ouvrir les veines dans un bain, après un règne éphémère de dix-sept jours. Aurélien fit rendre à son rival tous les honneurs de l'*apothéose*, réservés aux empereurs, et souvent accordés sans avoir égard à leurs vices ou à leurs crimes. On ne connaît point de médailles en argent de Quintilius. Celles en or sont fort rares, mais on en trouve beaucoup en petit bronze.

* QUINTILLI (Jean-Paul), avocat, né à Rome en 1632, avait étudié la philosophie et les lettres en même temps que le droit, et s'était fait une telle réputation comme orateur, que quand il plaidait, la salle du tribunal ordinairement vide, pouvait à peine contenir la foule accourue pour l'entendre. Croyant que Venise était un lieu plus propre à y exercer ses talents, il s'y rendit, obtint un accueil favorable au barreau, et se concilia l'estime générale. Rappelé à Rome, il fut nommé auditeur général de Rote, et mourut en 1705. On cite de lui plusieurs *Traité de Jurisprudence; Dissertation médico-physique à l'occasion de la mort d'une dame qu'on croyait empoisonnée*, Rome, 1695; des *Oratorio*, etc.

QUINTIN (Jean), né à Autun en 1500, fut chevalier servant dans l'ordre de Malte, et accompagna le grand-maître dans cette île en qualité de domestique. De retour en France, il devint professeur en droit canon à Paris, l'an 1536, et s'y acquit beaucoup de réputation. Quintin mourut à Paris en 1561. On a de lui une *Description de l'île de Malte*, en latin, 1536, in-4, et d'autres ouvrages plus volumineux qu'exactes.

QUINTIN, tailleur d'habits, chef des hérétiques qu'on nommait *Libertins*, tient une place parmi les rêveurs et les blasphémateurs du xvr^e siècle. Il soutenait que J.-C. était Satan, que tout l'Evangile était faux, et qu'il n'y avait dans l'univers qu'un seul Esprit, qui est Dieu; qu'on ne doit pas punir les méchants; qu'on peut professer toutes sortes de religions; enfin, qu'on peut, sans péché, se laisser aller à toutes ses passions. Cet impie factieux et turbulent fut brûlé à Tournai en 1550; mais la mort du maître n'empêcha pas les disciples de se répandre en France, en Hollande et dans les pays voisins.

QUINTIN. Voy. MESSIS.

QUINTINIE (Jean de la), auteur agronomique, naquit à Chabanais dans l'Angoumois, en 1626. Après son cours de philosophie, il prit quelques leçons de droit, et vint à Paris se faire recevoir avocat. Quoiqu'il eût peu de temps dont il pût disposer, il en trouvait suffisamment pour satisfaire la passion qu'il avait pour l'agriculture. Il lut Columelle, Varron, Virgile, et tous les auteurs anciens et modernes qui ont traité de cette matière. Il augmenta ses connaissances sur le jardinage dans un voyage qu'il fit en Italie. De retour à Paris, la Quintinie se livra tout entier à l'agriculture, et fit un grand nombre d'expériences curieuses et utiles. On dit communément qu'il a prouvé le premier qu'un arbre transplanté ne prend nourriture que par les racines qu'il a poussées depuis qu'il est replanté, et nullement par les petites racines qu'on lui a laissées, qu'on appelle ordinairement *le chevelu*; qu'ainsi loin de conserver ces anciennes petites racines, quand on transplante l'arbre, comme on faisait autrefois avec grand soin, il faut les couper. Cependant Roger de Schabola prétendu prouver le contraire, et soutient que le chevelu est nécessaire. La manière vivace dont nous voyons reprendre des plantes (1), sans aucune de ces petites racines,

(4) Même des bois secs et des tronçons d'arbres, dans certaines espèces, comme l'olivier. Virgile a dit, et il a dit vrai :

*Quin etiam caudicibus sectis, mirabile dictu !
Truditur è sicco radix oleagina ligno.*

est favorable à l'assertion de la Quintinie. C'est lui aussi qui a donné la méthode de bien tailler les arbres pour les contraindre à donner du fruit aux endroits où l'on veut qu'il vienne, et même à le répandre également sur toutes les branches. La Quintinie fait de vains efforts pour détruire le sentiment qui attribue de l'influence à la lune, autrefois généralement reconnue, puis rejetée comme une qualité occulte, aujourd'hui rétablie par les écrivains les plus célèbres (1). Il se déclara aussi contre la circulation de la sève dans les plantes; et ce qu'il disserte là-dessus prouve peut-être qu'il était meilleur cultivateur que bon physicien. La Quintinie mourut à Paris vers 1700. Louis XIV avait créé en sa faveur la place de directeur-général des jardins potagers et fruitiers des maisons royales. On a de lui un livre intitulé : *Instructions pour les jardins fruitiers et potagers*, Paris, 1725, 2 vol. in-4; et plusieurs *Lettres* sur la même matière.

QUINTUS-CALABER. Voy. CALABER.

* QUINZANO (Jean-François CONTI), en latin *Quintianus-Stoa*, poète latin, né en 1484, au village de Quinzano, dans le Brescian, étudia la rhétorique à Brescia; il y apprit en même temps la langue grecque, la philosophie, les mathématiques et même l'astrologie qui avait alors beaucoup de vogue. Dès sa première jeunesse, il montra une si étonnante facilité pour les vers latins, que ses condisciples l'appelèrent *Stoa*, d'un mot grec qui signifie *portique des muses*, et la sévérité avec laquelle il censurait leurs compositions, lui fit donner celui de *Quintianus*, l'ami et le censeur de Martial; c'est sous ce double nom de *Quintianus Stoa* qu'il était connu dans les écoles et parmi les savants. Il fit un cours de jurisprudence à Padoue, et s'adonna ensuite tout entier à la poésie. Etant venu en France, il y fut accueilli par le cardinal d'Amboise, qui le fit nommer précepteur du jeune duc d'Angoulême, depuis François I^{er}, auquel Quinzano inspira son goût pour les lettres. Reçu professeur à l'université de Paris, il en devint recteur. Louis XII le mena avec lui lorsqu'il alla conquérir le Milanais; et à peine s'en fut-il rendu maître qu'il lui donna la couronne poétique. Nommé par le sénat de Milan à la chaire de belles-lettres de l'université de Pavie, il y publia ses *Epigraphies* qu'il avait composées à l'âge de 20 ans. Lors de la retraite des Français, en 1515, il revint à Paris, où il fit imprimer plusieurs ouvrages. De retour à Milan en 1515, après la victoire de Marignan, il alla reprendre ses fonctions de professeur à Pavie. En 1522, il obtint le titre de citoyen de Brescia. Il passa ensuite

(1) On peut voir le *Dict. encyclop.* art. ASTROLOGIE, où les influences sont reconnues et expliquées autant que la matière le comporte. M. de Lalande observe que si la lune soulève deux fois par jour les eaux de l'Océan, elle doit bien produire d'autres effets encore. « Je voudrais, ajoute-t-il, que les médecins consultassent au moins l'expérience à cet égard, et qu'ils examinassent si les crises et les paroxysmes des maladies n'ont pas quelque correspondance avec les situations de la lune par rapport à l'équateur, aux *syzygies* et aux *apsides*. Plusieurs médecins habiles m'en ont paru persuadés, et c'était pour les engager à s'en occuper, que je donnai pendant quelques années, dans la *Gazette de médecine*, les détails des circonstances astronomiques dont on doit tenir compte. » *Abrégé d'astronomie*, à Paris, 1774. Derham, dans sa *Théologie astronomique*, pag. 150, établit les influences d'une manière plus positive encore.

à Venise, où le sénat lui conféra le titre de chevalier, et voulut le nommer président de l'université de Padoue, mais il n'accepta point cet honneur; et retiré d'abord à Villa Chiara, puis à Quinzano, son pays natal, il y mourut le 7 octobre 1537, âgé de 75 ans. On lui érigea, dans l'église paroissiale, un mausolée d'où ses restes furent retirés et transportés en 1580 dans le chœur de l'église Majeure della Pieve, où on éleva en son honneur un tombeau magnifique, orné des portraits de Louis XII, de François I^{er}, et de Jean et Domitien Conti, parents de Quinzano. Quinzano était à la fois grammairien, orateur, historien, philosophe et poète, les plus beaux esprits du temps en ont fait l'éloge dans leurs écrits. On conserve encore à Brescia, dans la bibliothèque Mazzuchelli, le diplôme que Louis XII remit à Quinzano lors de son couronnement poétique. Il a écrit et publié un grand nombre d'ouvrages dont nous citerons quelques-uns : *Grippi decem de omnibus numeris ad imitationem Ludicri Ausoniani*, Milan, 1512; *Lucernæ XX in totidem libr. Noctium alticarum, Aulu-Gellii*, ibid., 1531; Venise, 1542; *Odæ tres ad cardinalem de Roano* (d'Amboise, archevêque de Rouen), Paris, 1504; *Vita D. Quintiani Avernorum episcopi*, Venise, 1519; *Disticha in omnes fabulas Ovidii Metamorphoseon et elegia*, Pavie, 1506; Paris, 1514; Bâle, 1544; Brescia, 1565; *Tragedia de passione D. N. Jesu Christi*, Milan, 1508, in-4, Gand, 1518, in-8; *Paraclesis; ad Ludovicum XII elegia*, 1512; *Apologia pro poetis*; Cleopolis : *de laudibus celeberrimæ Parisiorum urbis; sylva et bacchantium eleodia post interfectum Orpheæ*, Paris, 1514; *De Figuris poeticis libri duo*, Venise, 1567; *De mulierum dignitate*, Milan, 1517; *Christianorum metamorphoseon* lib. 8, Pavie, 1511; *Citationes omnium poetarum, cum adnotamentis et scholiis* Milan, 1558; *Vita Ludovici XII, Galliarum regis*, etc., etc. Sa vie a été publiée à Brescia, 1664, par le P. Léonard Cozzando, et par Nember sous le titre de *Memorie ou Mémoires anecdotes et critiques sur la vie et les écrits de J.-Fr. Quinzano Stoa*, etc., Brescia, 1777.

QUIQUERAN de BEAUJEU (Pierre de), naquit en 1526 d'une ancienne maison d'Arles en Provence. Après avoir appris la rhétorique et la poésie à Paris, il fit un voyage en Italie, où il s'appliqua à la musique. De retour à Paris, il étudia les mathématiques, l'histoire naturelle, la botanique et les belles-lettres. Sa naissance, soutenue par la réputation que lui avaient faite ses talents, lui mérita l'évêché de Senez, à l'âge de 18 ans. Il n'en jouit pas longtemps, étant mort à Paris en 1550, à 24 ans. Quiqueran fut le premier évêque nommé après le concordat de Léon X et de François I^{er}. On a de lui : un *Eloge de la Provence*, en vers latins, sous ce titre : *De laudibus Provinciæ*. On en a une version française, in-8, par François de Claret, archidiacre de l'église d'Arles. Un *Poème latin* sur le passage d'Annibal dans les Gaules. Ces deux ouvrages offrent des images heureuses et de l'esprit; mais on voit que son génie n'avait pas encore acquis sa maturité. Ils ont été recueillis à Paris, en 1551, in-fol.

QUIQUERAN de BEAUJEU (Paul-Antoine de),

célèbre marin de la même famille, chevalier de Malte, combattit souvent avec succès contre les Turcs. Mais, au mois de janvier 1660, une tempête l'ayant obligé de relâcher dans un fort mauvais port de l'Archipel, il y fut investi par 30 galères de Rhodes, que le capitain-pacha Mazamamet commandait en personne. Il en soutint le feu pendant un jour entier, et n'y succomba qu'après avoir épuisé ses munitions et perdu les trois quarts de son équipage. Il était chargé de fers, quand une seconde tempête, plus violente que la première, mit la flotte victorieuse en tel danger, que Mazamamet se vit réduit à implorer le secours du chevalier. Quiqueran la sauva par l'habileté de sa manœuvre. Le capitain, touché de reconnaissance pour ce service, voulut le sauver à son tour. Pour réussir plus facilement, il le confondit avec les plus vils esclaves. Mais le grand visir, qui le reconnut au portrait qu'on en avait fait, le fit mettre au château des Sept-Tours, sans espérance de rançon ni d'échange. Louis XIV le redemanda en vain, et les Vénitiens ne purent le faire comprendre dans le traité de Candie. Il fut délivré par la hardiesse et le zèle ingénieux de son neveu, Jacques de QUIQUERAN, et mourut commandant de Bordeaux. — Son autre neveu, Honoré de QUIQUERAN de BEAUJEU, frère de Jacques, naquit à Arles en 1655, entra dans la congrégation de l'Oratoire, fut envoyé dans les missions du Poitou et du pays d'Aunis, après la révocation de l'édit de Nantes, et devint évêque d'Oléron en 1705, et peu de temps après de Castres. Louis XIV étant mort en 1715, dans le temps de l'assemblée générale du clergé, l'évêque de Castres fut choisi pour prononcer à Saint-Denys l'*Oraison funèbre* de ce monarque : il s'en acquitta avec succès. Ce prélat mourut à Arles, où il était allé voir sa famille, en 1756, à 81 ans. On a un vol. in-4 des *Mandements, des Lettres, des Instructions pastorales* qu'il publia sur l'établissement de son séminaire, sur les maladies contagieuses de Provence et de Languedoc, sur l'incendie de Castres, et sur quelques objets qui décèlent son attachement aux nouveaux disciples de saint Augustin. Colbert et Soanen eurent en lui un ami zélé.

QUIRIN (saint), évêque de Sciscia, ville de la Pannonie, aujourd'hui *Sisseg*, souffrit la mort pour la foi à Sabaria, le 4 juin 505 ou 504. Saint Jérôme et Fortunat en parlent avec de grands éloges : Prudence a composé une Hymne en son honneur. Dom Ruinart a publié les Actes authentiques de son martyre.

QUIRINALIS (Claudius), ancien rhéteur, né à Arles, s'appliqua avec tant de succès à l'étude des belles-lettres, qu'il ne tarda pas à se trouver en état de les enseigner aux autres et de s'acquérir beaucoup de réputation dans cette profession. On croit qu'il commença à l'exercer dans la ville de Marseille, et qu'il fut, dans le 1^{er} siècle de l'Eglise, un de ces illustres rhéteurs qui contribuèrent à rendre si célèbres les écoles de cette ville. Mais, selon saint Jérôme, il quitta les Gaules, et passa à Rome, où il professa publiquement la rhétorique avec une grande réputation.

QUIRINI ou QUERINI (Angelo-Maria), noble Vé-

nitien, cardinal et littérateur, né en 1680, avec un esprit vif, entra de bonne heure dans l'ordre de Saint-Benoît. Il fit profession, le 1^{er} janvier 1698, dans l'abbaye des bénédictins de Florence, et se livra aux sciences avec une application infatigable. Il fut aussi chargé de donner des leçons de théologie et de langue hébraïque aux novices de son ordre. Cependant, en 1709, ses études furent quelque temps traversées par une idée importune ; il s'imaginait qu'il avait la pierre. Il en fut détrompé par une diète sévère, qui, en guérissant son imagination, affaiblit excessivement ses forces : pour les rétablir, il prit le parti de voyager et de visiter les savants. Il parcourut l'Allemagne, la Hollande, l'Angleterre et la France, et fit connaissance avec plusieurs hommes distingués. De retour à Rome, il fut nommé en 1725 archevêque de Corfou, et s'attira par une conduite vraiment épiscopale, non-seulement la vénération de ses ouailles, mais encore celle des Grecs schismatiques. Honoré du chapeau de cardinal en 1727, il répara avec magnificence l'église de Saint-Marc, qui était son titre. L'église cathédrale de Brescia, dont il avait été fait évêque en 1726, est devenue par ses soins une des plus magnifiques d'Italie. Toute l'Europe sait combien il a contribué à la construction de l'église catholique de Berlin. Il augmenta la bibliothèque du Vatican par la donation de la sienne, qui était choisie, et si nombreuse, qu'il fallut, pour la placer, construire une nouvelle salle. Il acheta un grand nombre de livres, qu'il donna de même à la ville de Brescia, pour en faire une bibliothèque publique, à l'entretien de laquelle il assigna des fonds suffisants. On s'étonnera peut-être de toutes ses libéralités ; mais il avait de grands revenus, et peu de besoins. Cet illustre prélat mourut subitement d'apoplexie à Brescia en 1755, à 75 ans. Lebeau fit en 1756 son *Eloge* à l'académie des inscriptions et belles-lettres, dont le cardinal était correspondant. Ses principaux ouvrages sont : *Primordia Corcyrae, ex antiquissimis monumentis illustrata*, ouvrage plein d'érudition et de critique, dont la meilleure édition est celle de Brescia en 1758, in-4 ; une *Edition* des ouvrages de quelques saints évêques de Brescia, qu'il publia en 1738, in fol., sous ce titre : *Veterum Brixiae episcoporum, sancti Philastrii et sancti Gaudentii opera : nec non beati Ramperti et venerabilis Aldemani opuscula, etc.* ; *Specimen variae litteraturae, quae in urbe Brixia ejusque ditone paulo post typographiae incunabula florebat*, etc., 1759, in-4 ; la *Relation* de ses voyages : elle renferme des anecdotes curieuses et intéressantes ; une *Edition* des livres de l'office divin, à l'usage de l'église grecque ; une de l'*Enchiridon Græcorum ; Gesta et epistolae Francisci Barbari* ; un recueil de ses *Lettres*, en dix livres, 1742-49, 6 part. in-4 ; la *Vie du pape Paul II*, contre Platine, Rome, 1740, in-4 ; une *Edition* des lettres du cardinal Polus ; *Quatre Instructions pastorales* ; un *Abrégé de sa Vie*, jusqu'à l'année 1740, Brescia, 1749-50, 3 vol. in-8. Etant bibliothécaire du Vatican, il procura la nouvelle *Edition* des *Œuvres* de saint Ephrem, 1742, 6 tom. in-fol., en grec, en syriaque et en latin ; une *Harangue*, *De mosaicae historiae praestantia*, pleine

d'idées justes, et bien propre à faire apprécier la narration de Moïse.

QUIRINUS (Publius-Sulpitius), consul romain, natif de Lanuvium, rendit de grands services à sa patrie sous l'empire d'Auguste. Après son consulat il commanda une armée dans la Cilicie, et il soumit les Homonades, et mérita, par ses victoires sur ce peuple, l'honneur du triomphe. Auguste envoya Quirinus pour gouverner en Syrie, environ dix ans après la naissance de Jésus-Christ ; ce qui forme une difficulté dans le passage de saint Luc, qui dit que ce fut sous Quirinus ou Cyrinus, que se fit le dénombrement qui obligea la sainte Vierge et Joseph d'aller à Bethléem pour s'y faire inscrire. Il est certain cependant que Quirinus ne fut nommé au gouvernement de Syrie que dix ans après la naissance de Jésus-Christ, qui vint au monde au temps de ce dénombrement. Ainsi quelques interprètes traduisent le passage de saint Luc : *Hæc descriptio prima facta est a præside Syriae Cyryno*, de la manière suivante : « Ce dénombrement est le premier, » et s'est fait avant celui de Quirinus. » D'autres croient que ce dénombrement, qui avait été commencé dans le temps de la naissance de J.-C., avant l'arrivée de Quirinus en Syrie, fut continué et achevé par ce gouverneur, dont il porta le nom ; d'autres enfin supposent que Quirinus fit ce dénombrement en vertu d'une commission particulière avant d'être gouverneur de Syrie. Quirinus fut ensuite gouverneur de Caius, petit-fils d'Auguste. Il épousa Æmilia-Lepida, arrière-petite-fille de Sylla et de Pompée ; mais il la répudia dans la suite, et la fit bannir de Rome d'une manière honteuse. Il mourut l'an 22 de J.-C.

QUIROGA (Joseph), missionnaire espagnol, né le 14 mars 1707 à Lugo en Galice, d'une illustre famille de cette province, entra dans la société de Jésus à l'âge de 15 ans. Il avait étudié les mathématiques avec succès, et admis à l'école de la marine avait fait sur mer plusieurs voyages. Il sollicita de ses supérieurs la permission de passer en Amérique, pour y prêcher l'Evangile. Dans le même temps, il reçut du roi d'Espagne la commission de visiter la terre dite *Magellanique*, à l'extrémité de l'Amérique du sud, de s'assurer des ressources que le pays pouvait offrir, et de déterminer des points convenables à l'établissement de ports et de rades pour les bâtimens de commerce. Le résultat de ce voyage ne fut pas aussi important qu'on était en droit de l'attendre du zèle du P. Quiroga. De retour en Europe, il se rendit à Rome pour y exposer l'état des missions dans le Paraguay. Lors de la suppression de son ordre, il se fixa à Bologne, où il se lia avec les mathématiciens les plus renommés, comme Canterzoni, Palcini, etc. Il y mourut le 25 octobre 1784, à l'âge de 77 ans. On a de lui : *Tratado del arte verdadero de navegar por circulo paralelo a la equinozial*, Bologne, 1784, qui eut beaucoup de succès. Il a laissé plusieurs autres ouvrages manuscrits, conservés dans la bibliothèque de l'institut de Bologne, qui traitent de la manière de trouver la longitude en mer (en latin) ; de l'art de fabriquer les boussoles ; des moyens de renouveler et purifier l'air dans un vaisseau ; de l'art de con-

struire des barques et des ponts sur les fleuves et les rivières les plus rapides; de la construction d'oiseaux artificiels, etc. Le *Journal du voyage*, de Quiroga, rédigé sur ses observations et sur celles de ses compagnons, par le P. Lozano, a été imprimé dans les *Pièces justificatives de l'histoire du Paraguay*, par le P. de Charlevoix.

** QUIROGA (D. Antonio), général espagnol, de la même famille que le missionnaire, né en 1784 à Betanzul, dans la Galice, fut destiné au service de mer, et, après avoir achevé les études préliminaires, fut nommé garde-marine. A l'époque de l'invasion de la Péninsule (1808), il demanda à être employé dans l'armée de terre; nommé sous-lieutenant, puis lieutenant dans le régiment de la *Victoire*, qui prit plus tard le nom de *la Mort*, il passa bientôt capitaine dans le régiment de l'*Union*, organisé par Morillo (*voy. ce nom*, vi, p. 115), et, pendant toute la guerre de l'indépendance, servit comme officier d'état-major. Colonel en 1811, il se trouvait en 1815 à Santiago, lors de la tentative de Porlier pour rétablir la constitution des cortès. (*Voy. Portier*, VII, 17). Envoyé par son général à Madrid pour rendre compte de cette affaire, il devint suspect au ministre, qui le fit arrêter; traduit en 1819 devant un conseil de guerre, il fut acquitté faute de preuves et renvoyé à son régiment, qui faisait partie de l'armée destinée à passer en Amérique pour soumettre les colonies espagnoles. A la veille de l'embarquement, cette armée s'étant insurgée, Quiroga fut arrêté de nouveau; mais délivré par le régiment d'Espagne, il rejoignit Riégo (*voy. ce nom*), et, reconnu chef de l'armée insurrectionnelle, s'empara de l'île de Léon, où il proclama la constitution que le roi Ferdinand se vit contraint de jurer une seconde fois. Créé par le roi maréchal-de-camp, puis député de la Galice aux cortès de 1820, il fit preuve dans cette assemblée de talents oratoires remarquables, et montra de la modération dans les discussions orageuses que suscitaient les circonstances. Capitaine-général de la Galice en 1825, lors de l'entrée de l'armée française sous les ordres du duc d'Angoulême, il déploya du courage dans la défense de la Corogne, et fit tout ce qu'il put pour retarder la soumission de cette province. Quand les Français s'en furent rendus maîtres, il s'embarqua pour l'Angleterre, et revint à travers mille dangers à Cadix essayer de ranimer l'énergie des cortès. Mais, ayant perdu l'espoir de réussir dans ses projets, il retourna en Angleterre, et fixa sa résidence à Londres, où il consacra tout son temps à l'étude des sciences. Après la mort du roi Ferdinand, de retour en Espagne, il y fut accueilli d'abord avec enthousiasme; mais, trop sage, trop modéré pour ne pas déplaire aux exaltés de tous les partis, il cessa bientôt d'être employé, et, retiré dans la Galice, y mourut presque oublié, le 21 juin 1841.

QUIROS (Pedro-Fernandez de), célèbre navigateur espagnol, naquit à Bilbao, en 1562. Il avait fait plusieurs voyages en Amérique, en qualité de pilote, lorsque Philippe III le chargea, en 1604, de faire des découvertes dans la mer Pacifique. Quiros partit de Lima en décembre 1605, s'avança

à 20 degrés de latitude et 240 de longitude, et découvrit les terres australes du Saint-Esprit, et les îles de la Société. Il écrivit ce *Voyage*, qui dans le temps fut imprimé en espagnol, et qui fut inséré ensuite dans le recueil des *Voyages*. Il a été d'une grande utilité au fameux Cook; et il rend cet hommage à Quiros, dans son *Voyage autour du monde*. Le navigateur espagnol obtint une pension de Philippe III, et mourut à Lima en 1650. Le *Mémoire* que Quiros adressa à Philippe III, pour lui demander des secours afin de continuer ses découvertes, fut imprimé à Séville, en 1610; traduit en latin, Amsterdam, 1615; en français, Paris, 1617; en anglais, Londres, 1625, dans la *Collection des Voyages* de Purchas.

QUIROS (Théodore de), missionnaire espagnol, naquit en 1599, à Vivero, dans la Galice. Après avoir terminé ses études avec beaucoup de succès, il prit l'habit de Saint-Dominique, et sollicita de ses supérieurs la permission d'aller prêcher l'évangile dans les Indes. Il s'embarqua pour les îles Philippines, en 1637; professa d'abord la philosophie à Manille, et se rendit ensuite dans l'île Formose, où il demeura dix ans, remplissant avec un zèle infatigable les fonctions de son ministère. Les Hollandais s'étant emparés de cette île, le P. Quiros fut fait prisonnier, et conduit à Jacatra, puis à Macassar. Il retourna, par l'ordre du roi d'Espagne, à Manille, et consacra le reste de sa vie à la conversion des Indiens, dont il parlait la langue aussi bien que les naturels du pays. Enfin, épuisé de fatigues, il mourut, le 4 décembre 1662, à 63 ans. Le P. Quiros avait composé la *Grammaire* et le *Dictionnaire* de la langue *Tagala*; de plus, il traduisit, dans cette langue, un *Catéchisme*, et plusieurs ouvrages ascétiques, entre autres un *Traité* de la dévotion au rosaire, imprimé plusieurs fois à Manille et à Mexico.

QUIROS (Augustin de), jésuite espagnol, natif d'Andujar, inspecteur des missions de la Nouvelle-Espagne, mort à Mexico, le 15 décembre 1622, à 56 ans, a laissé des *Commentaires* en latin, sur quelques livres de la Bible, Séville, 1622, in-fol., et une *Dissertation* en espagnol, contre les écrivains qui affectent de se servir d'expressions anciennes et inusitées.

QUIROS (Hyacinthe-Bernard de), dominicain espagnol, portait dans son ordre les noms d'Augustin-Thomas. Après avoir enseigné la théologie et le droit canonique à Rome, il apostasia, et se rendit à Berne, où il obtint une chaire d'histoire ecclésiastique à l'université de Lausanne. Il y mourut, le 6 novembre 1758: sa bibliothèque a été donnée à cette université, par ordre de la république de Berne. On connaît de lui une *Histoire de l'Eglise*, en allemand, Lausanne, 1756, in-fol., et quelques *Dissertations* académiques, en latin. Sa *Vie* se trouve dans la collection de Simler, n. p. 559-64. (*Voy. la Gazette littéraire* de Gottingue, 1759, pag. 448.)

** QUIROT (Jean-Baptiste), conventionnel, né vers 1760 à Mantoche près de Gray, était en 1789, un des jeunes avocats du barreau de Besançon. Ayant embrassé la cause des innovations avec ardeur, il fut

élu en 1790 l'un des premiers administrateurs du département du Doubs, et concourut à y introduire les changements amenés par les nouvelles lois. Député à la convention, dans le procès du roi, il vota pour la réclusion de ce malheureux prince, tout en reconnaissant que la convention n'avait pas le droit de le juger; mais dans la crainte de la guerre civile, il vota contre l'appel au peuple et contre le sursis. Quoiqu'il se fût prononcé au 31 mai en faveur des Girondins, il échappa cependant aux proscriptions qui en furent la suite. Il concourut à renverser Robespierre au 9 thermidor, puis à réprimer la révolte de prairial. Membre de la commission des 21 chargés d'examiner la conduite de Jos. Lebon (voy. ce nom), c'est sur son rapport que ce député fut décrété d'accusation. Ennemi des excès, mais attaché franchement au régime républicain, il provoqua des mesures contre les sections de Paris au mois de vendémiaire; et réélu au conseil des 500, y combattit les projets des royalistes sans approuver la marche du Directoire. L'un des opposants à la journée du 18 brumaire, il fut arrêté et envoyé en surveillance dans le département de la Charente-Inférieure; mais il obtint bientôt la permission de revenir dans sa province. Retiré à Mantoche, il fut peu de temps après élu juge de paix du canton, et il en remplissait encore les fonctions lorsque les événements ramenèrent les Bourbons en France. Compris en 1816 sur la liste des régicides, malgré ses réclamations, il fut obligé de se retirer en Suisse. Mais dès l'année suivante, il obtint l'autorisation de revenir dans sa famille, où il mourut vers 1850, âgé d'un peu plus de 70 ans. Les biographies contemporaines ont confondu Quiror le conventionnel, avec son frère, commissaire du Directoire à Besançon, et depuis membre de la municipalité de cette ville, mort le 5 janvier 1859.

QUISTORP (Jean), théologien luthérien, naquit à Rostock en 1584, et fut professeur de théologie dans cette ville. Il eut ensuite la surintendance des églises de sa communion. Il assista Grotius dans ses derniers moments. Il a composé divers ouvrages, savoir : *Articuli formulæ concordie illustrati*; *Manuductio ad studium theologicum*; des *Notes* latines sur tous les livres de la Bible; des *Commentaires* sur les Epîtres de saint Paul; des *Sermons*; des *Dissertations*. Il mourut en 1648. — QUISTORP (Jean), fils du précédent, naquit en 1624, et suivit la même carrière que son père. Il fit ses études à Gripswald, et visita les universités de Copenhague et de Leyde, pour en entendre les professeurs. Revenu à Rostock, il y obtint une chaire de théologie, et en même temps une place de pasteur. On a de lui : *Catechesis antipapistica*. Il y attaque le pape et l'Eglise romaine. *Pia desideria*; *Repetitiones decalogi antipapisticae*; une *Lettre* allemande à la reine Christine de Suède, sans signature; le *Trésor dans le champ*; *Disputationes theologicæ*. Dans ses écrits, surtout dans ceux contre le pape, le fiel est mêlé à l'érudition. Il mourut en 1669.

QUISTORP (Jean-Nicolas), théologien luthérien, né à Rostock en 1631, fut pasteur dans cette ville, et y mourut le 9 août 1715. Il a laissé des *Explications* sur saint Jean, et plusieurs écrits de controverse et de théologie.

QUOD-VULT-DEUS (saint), était évêque de Carthage dans le temps que cette ville fut prise par Genseric, roi des Vandales, l'an 459. Ces barbares le mirent lui et la plupart de ses clercs dans de vieux navires qui faisaient eau de toutes parts, et qui étaient sans aucune provision. Dieu fut leur pilote et les fit aborder heureusement à Naples, où ils furent reçus comme de glorieux confesseurs de Jésus-Christ. Voy. DEO-GRATIAS.

R

RABACHE (Etienne), docteur de Sorbonne, de l'ordre des augustins, naquit à Voves, dans le diocèse de Chartres, en 1556. Il fit à Bourges la réforme des religieux de son ordre, et l'établissement de la congrégation de Saint-Guillaume, en 1594. Ce pieux réformateur finit sa vie à Angers, en 1616, à 60 ans.

RABAN-MAUR (Magnence) en latin *Hrabanus Magnentius*, naquit à Fulde en 788, de la meilleure noblesse du pays. Ses parents l'offrirent, à l'âge de dix ans, au monastère de Fulde, où il fut instruit dans la vertu et dans les lettres. On l'envoya ensuite à Tours, pour y étudier sous le fameux Alcuin. De retour à Fulde, il en fut élu abbé en 822, et réconcilia Louis le Débonnaire avec ses enfants. Raban écrivit une lettre pour consoler ce prince, que l'on avait déposé injustement, et publia un *Traité sur le respect* que doivent avoir les enfants envers leur père, et les sujets envers leur prince. Il est dans

la *Concordia* de Marca, édition de Baluze. Raban-Maur obtint de riches possessions dont il dota diverses maisons naissantes, entr'autres l'abbaye d'Hirsauge. Il se démit ensuite de son titre pour aller vivre dans la solitude du Mont-Saint-Pierre. Devenu archevêque de Mayence en 847, il fit paraître beaucoup de zèle et de charité dans le gouvernement de son église. Après avoir examiné la doctrine de Gotescalc dans un concile tenu dans sa ville épiscopale en 848, il la condamna et envoya Gotescalc à Hincmar, archevêque de Reims, dans le diocèse duquel il avait été ordonné. (Voy. GOTESCALC.) Une famine qui désola le diocèse de Mayence en 830, lui fournit une occasion de montrer le zèle et la charité dont il était animé pour son troupeau : ses revenus furent distribués aux pauvres, et chaque jour il en avait 500 à sa propre table. Il présida ensuite le concile assemblé en 852, dans sa ville épiscopale, et assista l'année suivante

à celui de Francfort. Raban mourut dans sa terre de Winfeld, en 856, à 68 ans. Il légua ses livres aux abbayes de Fulde et de Saint-Alban. On a de lui beaucoup d'ouvrages recueillis à Cologne en 1627, 5 tom. in-fol., qui se relient en 5 vol. Ils contiennent : des *Commentaires* sur l'Écriture, qui ne sont presque que de simples extraits des écrits des Pères ; c'était la manière des théologiens de son temps ; un *Traité de l'Institution des clercs et des Cérémonies de l'Eglise ou des Offices divins*, divisé en trois livres. C'est un de ses plus importants ouvrages : il a eu plusieurs éditions dans le xvi^e siècle. Un *Traité du Calendrier ecclésiastique*. Il y enseigne la manière de discerner les années bissextiles et de marquer les indictions. Un *Livre sur la vue de Dieu, sur la pureté du cœur, et la manière de faire pénitence*. Ce sont des extraits que l'auteur avait faits en lisant les Pères. *De universo, sive Etymologiarum opus*. Il contient la définition des noms propres qui se trouvent dans l'Écriture sainte. Des *Homélies* ; un *Martyrologe*. Le prologue de ce martyrologe a été publié par dom Mabillon, *Analect.*, page 419, d'après un manuscrit de la bibliothèque de Saint-Gall ; le *Livre de la grammaire* ; ce n'est qu'un extrait de Priscien le grammairien ; *Traité des ordres sacrés, des sacrements et des habits sacerdotaux* ; *Traité de la discipline ecclésiastique* ; un *Pénitentiel* ; un *Traité de l'invention des langues* ; le *Traité des vices et des vertus*, qu'on lui attribue, est d'Haltigarius, évêque d'Orléans. On trouve dans le *Thesaurus* de Marianne, dans les *Miscellanea* de Baluze, et dans les *Œuvres* du père Sirmond, quelques traités qui ne sont point dans le recueil de ses *Œuvres* ; Raban cultivait aussi la poésie : témoin son *Poème* en l'honneur de la sainte croix, qui est dans le recueil de ses ouvrages, et dont il y a une assez belle édition particulière à Augsbourg, 1603, in-fol. Le père Brouwer a publié ses poésies à la suite de celles de Fortunat. On y trouve le *Veni Creator*, conservé dans les prières de l'Eglise. Quoique le style de Raban soit en général simple, clair et concis, cependant il a quelquefois besoin d'explication ; il écrit moins bien en vers qu'en prose ; il lui échappe même des fautes contre la prosodie, ce qui, dans ces siècles, n'a rien d'étonnant.

RABARDEAU (Michel), jésuite, né en 1572, à Orléans, mort à Paris, le 24 décembre 1649, à 77 ans, est connu par son *Optatus gallus de cavendo schismate benigna manu sectus*, Paris, 1641, in-4. Rabardeau, prétendant réfuter le livre intitulé : *Optati galli de cavendo schismate* de Charles Hersent qui paraissait craindre un schisme dans l'Eglise de France, à l'occasion du patriarcat dont le cardinal de Richelieu semblait vouloir se revêtir, donna, aussi bien que son adversaire, dans diverses erreurs. Il avançait que la création d'un patriarcat en France n'avait rien de schismatique, et que le consentement de Rome n'était pas plus nécessaire pour cela, qu'il ne l'avait été pour établir les patriarches de Jérusalem et de Constantinople. Ce dernier article en particulier montre combien l'auteur avait peu réfléchi. Les termes seuls de sa comparaison auraient dû lui ouvrir les yeux. Le pape, successeur du prince des apôtres et chef de l'Eglise universelle, est en même

temps patriarche de l'Occident, mais il ne l'est pas de l'Orient. Ainsi l'érection des patriarchats de Jérusalem et de Constantinople n'avait rien pris sur sa juridiction patriarcale ; au lieu que la création d'un patriarcat en France lui en ravissait une partie des plus considérables. Elle ne pouvait donc se faire malgré lui sans une injustice palpable. « Qu'elle pût » absolument avoir lieu sans schisme, dit un auteur » fort modéré, c'est là une de ces spéculations qui » égarent toujours dans les circonstances où on les » agite communément, et où l'on agite celle-ci, » c'est-à-dire dans la chaleur du ressentiment, et » l'aveuglement du dépit, conduisent inévitablement » au précipice, qu'on n'en sépare que par des » précisions idéales. » Son ouvrage fut condamné à Rome en 1645 ; l'assemblée du clergé de France reçut ce décret le 19 septembre 1645, et le fit enregistrer dans son procès-verbal.

RABAUDY (Bernard de), religieux de l'ordre des frères prêcheurs, né à Toulouse en 1631, professa la théologie avec éclat dans l'université de cette ville, où il mourut le 5 novembre 1731. On a de lui trois volumes in-8 d'un ouvrage estimé, et qui est intitulé : *Exercitationes theologicæ, ad singulas partes summæ S. Thomæ, doctoris angelici*. Le reste de cette composition conservé manuscrit dans la bibliothèque des dominicains de Toulouse, jusqu'à la révolution, se trouve aujourd'hui dans celle du collège de la même ville. La maison de Rabaudy était comptée au nombre des plus illustres de Toulouse, et la place de *Viguier*, c'est-à-dire vicaire du comte de Toulouse, fut toujours occupée par un de ses membres, depuis 1397 jusqu'en 1749, époque de la suppression de cette charge.

* RABAUT de SAINT-ÉTIENNE (Jean-Paul), né à Nîmes en avril 1745, était fils d'un pasteur de cette ville, qui se signala dans plusieurs circonstances par son zèle pour ses coréligionnaires. Son père, quoique condamné à errer d'asile en asile dans les montagnes des Cévennes, trouva le moyen de lui donner une première connaissance des lettres. Admis à jouir en Suisse des fondations faites par plusieurs souverains protestants, en faveur des jeunes Français qui se livraient aux études théologiques, il compta Court de Gébelin parmi ses maîtres. Devenu ministre de l'Evangile, il vint en France où ses discours furent remarqués. Alors il publia comme traduit de l'anglais d'un prétendu W. Jesterman, le *Vieux Cévenol*, 1784. Ce roman qui n'est qu'une censure des édits portés contre les protestants, depuis 1685, et une apologie des fanatiques des Cévennes (*voy. CAVALIER*), avait déjà paru à Londres, en 1779, sous le titre de *Triomphe de l'intolérance, ou Anecdotes*, etc. Plus tard il fit l'*Eloge de M. de Bec-de-Lièvre*, évêque de Nîmes, que sa charité avait fait aimer même des protestants, et ce discours mérita les éloges de Laharpe. Sectateur ardent du philosophisme et des innovations politiques, il disait « que tous les établissements anciens nuisaient au peuple ; qu'il fallait renouveler les » esprits, changer les idées, les lois, les usages, les » hommes, les mots, enfin tout détruire pour pouvoir tout recréer. » Nommé par la sénéchaussée de Nîmes, député du tiers aux états-généraux, il s'y

montra très-hostile au clergé, et, dès le mois d'août 1789, parvint, malgré l'opposition des évêques, à faire décider l'égalité des cultes religieux, comme une suite et une conséquence de tous les autres droits. Dans le cours de cette longue session, il présenta plusieurs projets de loi, demanda et obtint le décret que les ouvrages incendiaires seraient soumis à un jury *pour éviter l'inquisition contre la pensée*. Sans être grand orateur, il obtint une certaine réputation, due en partie à l'habitude qu'il avait de parler en public. Il devint président en 1790. En 1791, il s'éleva avec violence contre les troubles de Nîmes, qu'il attribua aux catholiques. Quelques mois après, il parla sur l'organisation des gardes nationales, et demanda ensuite la liberté indéfinie des cultes. Après la session, Rabaut put alors réfléchir sur les suites inévitables de la crise politique dans laquelle se trouvait la France, et, lorsqu'au mois de septembre 1792 il fut envoyé à la Convention par le département de l'Aube, il se montra l'ennemi déclaré de l'anarchie. Dans le procès du roi, il fut du petit nombre de ceux qui soutinrent que la Convention n'avait pas le droit de juger Louis XVI. « La nation vous a envoyés pour déléguer » les pouvoirs, non pour les exercer tous à la fois; » car il est impossible qu'elle n'ait voulu que chan- » ger de maître... Si quelqu'un m'objecte que vous » avez jugé quelquefois, je lui répondrai que c'est » ce dont je me plains; quant à moi, je vous l'a- » voue, *je suis las de ma portion de despotisme*; » je suis fatigué, harcelé, bourré de la tyrannie » que j'exerce pour ma part, et je soupire après le » moment où vous aurez créé un tribunal national » qui me fasse perdre les formes et les contenance » d'un tyran... On a dit que la politique demandait » que ce fût nous qui jugeassions Louis. La poli- » tique! ah! c'est dans l'histoire que nous aurions » pu puiser d'utiles leçons! Elle nous aurait appris » que la vraie politique, c'est de donner de bonnes » lois... Vous auriez dû ériger un tribunal national, » et il lui porter le décret d'accusation; mais vous ne » l'avez pas fait. Vous avez vu les preuves exposées » du délit; vous avez rédigé l'acte d'accusation; » vous avez entendu l'accusé; prononcez par *oui* ou » par *non* que Louis est ou n'est pas coupable, et » quant à la peine à appliquer, renvoyez au sou- » verain dont vous êtes les mandataires. » Il ajouta » que la mort de Charles I^{er} avait amené en Angle- » terre la domination de Cromwell et le retour de la » royauté. » Fidèle à ses nouveaux principes, et ne » pouvant empêcher le jugement de Louis XVI par la » Convention, il vota pour la détention de ce prince » et son bannissement à la paix. Il vota également » pour l'appel au peuple et pour le sursis. Au mois » de février, les Girondins parvinrent à le faire nom- » mer président de la Convention, et au mois de mars, » il fit partie de la commission des douze, imaginée » par les Girondins pour déjouer les complots de la » municipalité de Paris. Chargé de faire un rapport » sur ce sujet, sa voix fut étouffée par les clameurs » de la montagne, et il ne put parvenir à se faire en- » tendre. Ce fut le signal de l'orage dont il devait être » la victime. En effet, bientôt après les Girondins suc- » combèrent, et Rabaut fut entraîné dans leur chute.

Un premier décret, qu'il évita par la fuite, le mit en arrestation; un second le mit hors la loi. Alors il revint à Paris, chez un ami qui paya de sa tête le généreux asile qu'il lui avait accordé. Ayant été découvert par une indiscrétion, il fut livré au tribunal révolutionnaire et exécuté le 5 novembre 1795, à l'âge de 50 ans. Les connaissances de Rabaut étaient variées et assez étendues; mais, élevé par un père d'un caractère ardent et passionné, il puisa dans ses leçons un amour excessif d'indépendance et une ambition désordonnée qui causèrent sa perte. On citera de lui : *Sermon sur le mariage du dauphin* (depuis Louis XVI), 1770; *Sermon sur la mort de Louis XV*, 1774, in-8; *Hommage à la mémoire de M. Bec-de-Lièvre, évêque de Nîmes*, 1784, in-12; *Lettre sur la vie et les écrits de Court de Gébelin*, 1774, in-4; *Lettres à Bailly sur l'histoire primitive de la Grèce*, Paris, 1787, in-8. *A la nation française, sur les vices de son gouvernement, sur la nécessité d'établir une constitution*, etc., 1788, in-8; *Considérations sur les intérêts du tiers-état*, 1789; *Almanach historique de la révolution*, 1792, in-18, réimprimé par ordre de la Convention en 1794, et publié ensuite sous le titre de *Précis de l'histoire de la révolution*. M. Charles de Lacretelle a continué cet ouvrage, qui contient quelques détails curieux, mais qu'on doit lire avec circonspection. Nous n'en citerons qu'un passage qui fera connaître suffisamment l'esprit dans lequel il a été composé. « Le clergé, dit-il, cherche » encore dans une religion, qu'on appelle de paix, » des prétextes et des moyens de discorde et de » guerre; il brouille les familles dans l'espoir de » diviser l'état : tant il est difficile à ce genre » d'hommes de savoir se passer de richesses et de » pouvoir! Mais les lumières, en se communiquant » bientôt aux dernières classes des citoyens, les af- » franchiront de la plus dangereuse de toutes les » servitudes, l'esclavage de la pensée; alors, ou les » prêtres seront citoyens, ou l'on ne voudra plus de » prêtres. » Rabaut a coopéré à la rédaction de la *Feuille villageoise* avec Cerutti, et au *Moniteur* jusqu'à la fin de 1792. Une édition de ses *Œuvres*, précédée d'une *Notice biographique*, a été publiée par Collin de Plancy, 1826, 2 vol. in-8. Il en existe une seconde avec une *Notice* par le comte Boissy-d'Anglas, Paris, 1820-26, 6 vol. in-18.

* RABAUT-POMIER (Jacques-Antoine), frère puîné du précédent, né en 1744, à Nîmes, fut comme lui ministre de la religion réformée. Après avoir achevé ses études à Lausanne, il desservit successivement les églises de Nîmes, de Marseille et de Montpellier. Partisan des réformes politiques, il fut, en 1790, nommé membre de la municipalité de Montpellier, et, en 1792, député à la Convention par le département du Gard. Dans le procès du roi, il vota pour la mort, mais avec la condition expresse du sursis, en déclarant que son opinion était *indivisible*. Son vote ne fut donc point compté pour l'application de la peine. Il ne fut cependant point proscrit comme son frère; mais ayant signé les protestations contre la tyrannie de la montagne, il fut un des 75 députés mis en arrestation, et qui ne furent relâchés qu'après le 9 thermidor. Entré au

conseil des anciens, il en fut secrétaire, et y vota constamment avec les hommes les plus modérés. Sous le consulat, il fut nommé sous-préfet du Vigan; il quitta cette place en 1803, et devint l'un des pasteurs de l'église protestante de Paris. En 1813, on lui appliqua la loi contre les régicides; nonobstant ses réclamations, il fut obligé de sortir de France; mais il y rentra en 1818, et mourut à Paris le 16 mars 1820. Nous ne connaissons de lui que deux *Discours* religieux : *Napoléon libérateur*, 1810, in-8; *Sermon d'actions de grâces sur le retour de Louis XVIII.* — RABAUT-DUPUIS ou RABAUT jeune, frère des précédents, négociant à Nîmes, partagea les opinions de ses frères, et fut proscrit avec eux, en 1795, comme fédéraliste. Ayant pris la fuite, il fut porté sur la liste des émigrés; cette circonstance fit arrêter son père. Député du Gard, en 1797, au conseil des anciens, il écrivit en faveur du directoire, quoiqu'il n'en approuvât pas toutes les mesures. Il défendit à la tribune les émigrés du Bas-Rhin, ainsi que ceux d'Avignon et du comtat Venaissin. S'étant prononcé pour la révolution du 18 brumaire, il fit partie du corps législatif; c'est sous sa présidence, en 1802, que fut voté le consulat à vie. Envoyé en mission dans le Midi, à son arrivée à Toulouse, apprenant qu'un émigré (M. de Seguy) allait être fusillé en vertu du jugement d'un conseil de guerre, il prit sur lui d'en suspendre l'exécution et sauva cette victime. En 1805, il reçut la décoration de la Légion-d'Honneur, et, en cessant ses fonctions législatives, il devint conseiller de préfecture à Nîmes, charge qu'il exerçait encore lorsqu'il mourut, le 13 septembre 1808, d'une chute de cheval. On lui doit : *Détails historiques et recueil de pièces sur les divers projets qui ont été conçus depuis la réformation jusqu'à ce jour, pour la réunion de toutes les communions chrétiennes*, 1806, in-8; *Annuaire ou Répertoire ecclésiastique à l'usage des églises réformées*, Paris, 1807, in-8; ce recueil a été continué.

* RABBE (Alphonse), littérateur, né en 1786, à Riez, acheva ses études à Paris, à l'école des Quatre-Nations, et remporta, en 1805, le prix d'honneur. Un peu plus tard, il se rendit à l'armée d'Espagne, où il remplit pendant deux ans un emploi dans l'administration militaire. De retour à Paris, il s'y occupa quelque temps de littérature. Il revint en 1815 en Provence, et, en 1815, il se prononça fortement en faveur de la restauration. S'étant chargé d'une mission secrète en Espagne, il fut arrêté sur la frontière; mais, remis en liberté après la bataille de Waterloo, il se trouvait à Marseille lorsque le duc d'Angoulême y passa. Ne trouvant point assez importante une place que lui offrit le duc de Richelieu au ministère des affaires étrangères, il déserta la cause qu'il avait embrassée, et se fit recevoir avocat à Aix, où il plaida plusieurs affaires avec assez de succès. En 1819, il alla fonder à Marseille le *Phocéen*, feuille quotidienne, qu'il fit précéder d'une brochure intitulée : *De l'utilité des journaux politiques publiés dans les départements*. Dès les premiers numéros, le *Phocéen*, poursuivi par le procureur du roi, fut condamné successivement à plusieurs amendes. Rabbe revint à Paris en 1822, concourut

à la rédaction de plusieurs journaux, tels que l'*Album*, les *Tablettes universelles*, et se chargea ensuite de la direction de la *Biographie universelle et portative des contemporains*, dont l'*Ami de la Religion* (tome LXII, page 550) porte ce jugement : « Il y » avait rivalité entre Rabbe et ses associés à qui » serait plus hardi, plus violent, plus insolent, à » qui défigurait mieux l'histoire, à qui dirait plus » de mal des rois et des prêtres. » Rabbe souffrait depuis longtemps des suites d'une maladie qu'il avait contractée en Espagne, et il mourut le 1^{er} janvier 1850, dans sa 44^e année. Ses principaux ouvrages, écrits avec plus d'imagination que d'exactitude, sont : *Résumé de l'histoire d'Espagne*, Paris, 1825, in-18; 4^e édit., 1828; *Résumé de l'histoire de Russie*, Paris, 1825, in-18; *Histoire d'Alexandre I^{er}, empereur de toutes les Russies*, Paris, 1826, 2 vol. in-8; *Géographie de l'empire de Russie*, Paris, 1828, 2 vol. in-18.

* RABBI (Charles-Constance), religieux Augustin, né à Bologne en 1678, avait étudié presque toutes les sciences. Il professa la philosophie et la théologie dans les couvents de son ordre à Bologne et à Rome, et mérita, par ses talents, l'estime du pape Benoît XIV; mais son extrême modestie le tint toujours écarté des dignités ecclésiastiques. Il mourut à Rome le 8 septembre 1746, laissant plusieurs ouvrages, comme *De mathematicarum disciplinarum ad theologiam utilitate, ipsarumque in ea usu dissertatio*, Faenza, 1729; Venise, 1745; *Sinonimi ed aggiunti italiani raccolti, con in fine un trattato de sinonimi, degli aggiunti e delle similitudini*, Bologne, 1752, nouv. édit. augmentée par le P. Bandiera, Venise, 1777, et Parme, 1778, in-4. La bibliothèque de l'institut de Bologne (*la Specola*), possède quelques-uns de ses manuscrits.

RABELAIS (François) naquit vers l'an 1485, à Chinon en Touraine, d'un apothicaire. Son père le mit chez les moines de l'abbaye de Seuillé, voisine de Chinon, puis dans un couvent d'Angers, où il connut du Bellay, depuis cardinal, et son protecteur. Il entra ensuite chez les cordeliers de Fontenay-le-Comte, dans le Bas-Poitou, et fut élevé aux ordres sacrés. Né avec une imagination vive et une mémoire heureuse, il se consacra à la chaire, et y réussit. Son couvent était dépourvu de livres : il employa les honoraires de ses sermons à se faire une petite bibliothèque. Sa réputation commençait à se former, lorsqu'une aventure scandaleuse le fit renfermer dans une prison monastique. Le jour de la fête du couvent, il avait ôté l'image de saint François d'une niche placée dans un lieu assez obscur, y avait substitué sa propre personne, et s'était ainsi offert à la vénération du peuple qui venait apporter des offrandes. Le savant Tiraqueau, lieutenant-général du bailliage de Fontenai-le-Comte, obtint sa liberté. Des personnes de la première qualité, à qui son esprit enjoué avait plu, secondèrent le penchant qui le portait à sortir de son cloître. Clément VIII lui accorda, à leur sollicitation, la permission de passer dans l'ordre de Saint-Benoît, au monastère de Maillezais. Rabelais, ennemi de toute sorte de joug, quitta tout-à-fait l'habit religieux, et alla étudier en médecine à Montpellier, où il prit le bonnet de docteur, et obtint une chaire dans cette

faculté en 1531. Il publia une édition latine de quelques écrits d'Hippocrate. Un arrêt, provoqué par le chancelier Duprat, avait aboli les privilèges de la faculté de Montpellier : cette faculté députa Rabelais auprès du chancelier pour plaider sa cause ; il réussit, et, en reconnaissance de ce service, l'université décida que tout médecin appelé au doctorat se revêtirait de la robe de Rabelais. On dit que cet usage subsiste encore. Rabelais quitta bientôt Montpellier pour passer à Lyon. Il y exerça pendant quelque temps la médecine ; mais Jean du Bellay l'ayant invité à le suivre dans son ambassade de Rome, il partit pour l'Italie. Ses saillies amusèrent beaucoup le pape et les cardinaux, et il obtint une autre bulle de translation dans l'abbaye de Saint-Maur-des-Fossés, dont on allait faire un chapitre. De cordelier il était devenu bénédictin, de bénédictin chanoine ; de chanoine il devint curé. On lui donna la cure de Meudon en 1545 ; mais il ne parut pas plus appelé à cet état qu'aux autres qu'il avait abandonnés. Ce fut vers ce temps-là qu'il mit la dernière main à son *Pantagruel*, satire atroce contre les moines, qui fut censurée par la Sorbonne et condamnée par le parlement. Dans cet extravagant livre, il a répandu une gaieté bouffonne, l'obscénité et l'ennui. S'il a voulu par là se venger de ses supérieurs qui l'avaient mis en prison, il n'a pas rempli son but, car rien ne prouve mieux combien il la méritait. Il mourut en 1553, à 70 ans. On raconte que près de mourir, il demanda son *domino* ; et, comme on paraissait étonné de cette demande, il répondit : *Beati mortui qui in Domino moriuntur*. Mais cette anecdote, où la sottise marche à côté de l'impie, n'est probablement pas plus vraie que tant d'autres qu'on raconte de lui, aussi extravagantes que son histoire de *Gargantua*. On prétend, par exemple, que n'ayant ni de quoi payer son auberge, ni de quoi faire son voyage de Paris, il fit écrire par le fils de l'hôtesse ces étiquettes sur de petits sachets : « Poison pour faire mourir le roi, poison » pour faire mourir la reine, etc. » Il usa, dit-on, de ce stratagème pour être conduit et nourri de Lyon jusqu'à Paris sans qu'il lui en coûtât rien, et pour faire rire le roi ; mais une telle turlupinade, loin de faire rire, aurait pu faire pleurer celui qui en était l'auteur. Les *Œuvres* de Rabelais, dont les Elzévir donnèrent une édition sans notes en 1665, en 2 vol. in-12, furent reproduites en Hollande en 5 vol. in-8, 1715, avec des figures et un commentaire, par Le Duchat. En 1741, Bernard, libraire à Amsterdam, en donna une édition in-4, 3 vol., avec des figures gravées par le fameux Bernard Picart. Elles ont été réimprimées un grand nombre de fois, notamment à Paris, 1825-1825, 8 vol. in-8, édit. *Variorum*, avec un *Commentaire historique et philosophique*, etc. On a encore de Rabelais des *Lettres* in-8, sur lesquelles M. de Sainte-Marthe a fait des notes, et quelques écrits de médecine. On a gravé 120 estampes en bois, sous le titre de *Songes drolatiques de Pantagruel*, 1565, in-8. On donna en 1752, sous le titre d'*Œuvres choisies de M. François Rabelais, Gargantua, le Pantagruel*, etc., dont on a retranché les endroits licencieux et les impiétés. On trouve à la fin une *Vie* de Rabelais. Cette édit.,

en 5 petits vol. in-12, est due aux soins de l'abbé Perau. Jean Bernier avait déjà publié : *Jugement et observations sur les œuvres de Rabelais, ou le Véritable Rabelais réformé*, Paris, 1697, in-12. Rabelais a fait imprimer à Lyon, en 1552 : *Testamentum Lucii Cupidii* ; item, *Contractus venditionis antiquis Romanorum temporibus initus, cum prefatione*. Il croyait que ces deux pièces n'avaient jamais paru, et qu'elles étaient anciennes ; mais il se trompait sur l'un et sur l'autre article. Ce testament et ce contrat de vente avaient été imprimés, et c'étaient deux pièces modernes. Un curé de Meudon, qui a publié tout ce qu'il a pu trouver à la louange de Rabelais, aurait pu employer son temps plus utilement. M. Astruc parle fort au long de ce médecin dans son *Histoire de la faculté de Montpellier*.

* RABENER (Théophile-Guillaume), littérateur allemand, né en 1714 à Wachau, près de Leipsig, termina ses études à l'université de cette ville, en soutenant une thèse de droit. Doué d'un esprit juste et propre aux affaires, habile financier et très-honnête homme, il obtint à 26 ans une place de contrôleur des contributions et la remplit toute sa vie avec une exactitude qui lui valut l'estime de ses chefs et une équité telle qu'il ne donna jamais lieu à la moindre plainte contre ses décisions. Mais ce qui est vraiment surprenant, c'est que son attachement à ses devoirs ne nuisit point au goût qu'il avait montré de bonne heure pour la poésie, et qu'au milieu des chiffres et des calculs il trouva toujours le loisir de cultiver la littérature. Il écrivait aussi bien en prose qu'en vers, et réussissait surtout dans la *satire*, talent qui lui fit des admirateurs et pas un ennemi, parce qu'en attaquant les vices il ménageait toujours les vicieux. Cet homme estimable mourut à Dresde le 22 mai 1771, à 57 ans. Ses *Œuvres* qu'il publia lui-même en 1755, ont été réimprimées plusieurs fois ; la 11^e édition, Leipsig 1777, 6 vol. in-8, avec la *Vie de l'auteur*, par M. C.-F. Weisse, est la meilleure ; les *Satires de Rabener* ont été traduites librement par Boispréaux (Dujardin), Paris, 1754, 2 vol. in-12 ; et ses *Mélanges amusants, récréatifs et satiriques*, par M. N. L. F., *ibid.*, 1776, 4 vol. in-12 ; ces traductions ne donnent qu'une idée bien imparfaite du mérite de cet écrivain, que nos voisins d'outre-Rhin mettent à côté, si non au-dessus des moralistes les plus estimés anciens et modernes. Rabener mettait en pratique les conseils qu'il donnait aux autres. Dans le bombardement de Dresde en 1760, il vit sa maison détruite et perdit son mobilier, ses manuscrits, sa bibliothèque, sans perdre le calme d'esprit que donne une résignation fondée sur une piété sincère. La lettre qu'il écrivit à un de ses amis pour lui annoncer ce désastre respire la plus douce sérénité. Il est même gai en parlant de la perte de ses ouvrages : « les manuscrits spirituels, dit-il, qui ne devaient être imprimés qu'après ma mort, sont tous consumés à la grande joie des sots des siècles à venir. Maintenant il ne vaut presque plus la peine que je meure, puisqu'on ne trouvera rien à imprimer après moi. »

* RABESANO (Livio) cordelier, né près de Vienne en 1605, après avoir professé la philosophie dans

plusieurs maisons de son ordre, y remplit des emplois importants et mourut à Vienne vers 1680. On a de lui : *Cursus philosophicus ad mentem doctoris subtilis pro tyronibus scotistis*, Venise, 1665, in-4; *Cursus philosophicus*, etc., *continens tres libros Aristotelis de anima*, ibid., 1665; *De calo et mundo*, ibid., 1672; *De generatione et corruptione*, ib., 1674.

RABIRIUS, célèbre architecte, vivait sous l'empire de Domitien, prince cruel, qui ne s'est pas moins rendu fameux par ses fureurs que par sa passion extraordinaire pour les bâtiments. Ce fut Rabirius qui construisit le palais de cet empereur, dont on voit encore des restes. Ce superbe édifice était d'une architecture excellente. — Il ne faut pas le confondre avec CAIUS RABIRIUS, qui fit sous Auguste un Poème sur la guerre qui éclata entre cet empereur et Marc-Antoine. Maître en rapporte quelques fragments dans son *Corpus poetarum*.

* RABOTEAU (Pierre-Paul), littérateur, né en 1766 à La Rochelle, se fit connaître de bonne heure par quelques compositions qui lui ouvrirent, à 22 ans, les portes de l'académie de sa ville natale. Venu à Paris en 1797, il y fit jouer quelques *Vaudevilles* qui furent favorablement accueillis. Sous-chef au ministère de la police (1815-1820), il se démit de cette place et revint à la Rochelle, où il mourut le 21 octobre 1825. On cite de lui la *Prise de la Bastille*, ode, 1790, in-8; *L'avare et son ami*, comédie en un acte et en prose, mêlée de vaudevilles, 1801, in-8 (avec Radet); *Lasthénie ou une journée d'Alcibiade*, id. 1802, in-8 (avec Lachabeaussière); *La ville et le village*, divertissement, 1802, in-8. Les *Jeux de l'enfance*, poème, 1802 et 1805, in-8. Il y a du naturel et de la sensibilité. De tous ses ouvrages c'est celui qui a eu le plus de succès. Dans les séances de la *société philotechnique*, dont il était membre, il lut un Poème adressé aux artistes, une *Eglogue de Rebecca*, tirée de la Bible, une *Épître à l'ennui*, et des *Fables* pleines d'esprit et de naturel. Il a laissé en manuscrit un travail sur Plaute, qui, dit-on est, très-remarquable. Villenave lui a consacré une *Notice* dans la *Revue encycl.*, 1826, tom. 1, p. 540.

* RABUEL (Claude), jésuite, né à Pont-de-Veyle en 1669, entra dans la société à l'âge de 17 ans, cultiva les belles-lettres, et les enseigna; mais un goût particulier pour les sciences exactes lui avait fait donner à l'étude des mathématiques une partie de son temps, et il les possédait à un haut degré; il les professa pendant vingt ans dans le collège de la Trinité à Lyon, où il mourut le 12 avril 1728. Lorsque la *Géométrie de Descartes* parut, elle piqua sa curiosité, et il fit sur cet ouvrage un *Commentaire* que le père Lespinasse, son disciple, fit imprimer en 1750, à Lyon, in-4. Il avait laissé d'autres traités sur l'*Algèbre*, les *sections coniques*, le *calcul différentiel* et le *calcul intégral*, etc., qui sont restés manuscrits.

RABUSSON (dom Paul), né en 1654 à Gannat, ville du Bourbonnais, entra dans l'ordre de Cluny en 1655, et y occupa différentes places. Les deux chapitres de 1676 et 1678 le chargèrent de composer le fameux *Bréviaire* de son ordre, qui a servi de modèle à tant d'autres. On lui associa

Claude de Vert, de l'ancienne observance, qui ne se chargea que des rubriques. D. Rabusson engagea Santeuil, de Saint-Victor à consacrer à des poésies plus dignes d'un chrétien le talent qu'il avait pour ce genre d'écrire; et le poète fit, à sa sollicitation, ces belles *Hymnes*, dont le Tourneux et Rabusson lui fournissaient les pensées. Dom Rabusson fut élu en 1695, supérieur général de la réforme; et pendant près de dix-huit ans qu'il gouverna de suite, il fit régner dans Cluny la paix et toutes les vertus religieuses. Les cardinaux de Bouillon et de Noailles faisaient beaucoup de cas de son mérite. Il mourut en 1717, à quatre-vingt-trois ans.

RABUTIN (François de Bussy), gentilhomme de la compagnie du duc de Nevers, d'une des plus anciennes et des plus illustres familles de Bourgogne, est célèbre par ses Mémoires militaires, qu'il fit imprimer à Paris, en 1574, sous ce titre : *Commentaire sur le fait des guerres en la Gaule Belgique, entre Henri II et Charles - Quint*, in-8. Le style en est simple, ainsi que la narration, et il y règne un grand air de sincérité. Il vivait sous les règnes de Henri II et de Charles IX, qui eurent en lui un sujet fidèle et un guerrier habile.

RABUTIN (Roger, comte de Bussy), né à Epiry en Nivernais l'an 1618, petit-fils du précédent, servit dès l'âge de 12 ans dans le régiment de son père. Sa valeur parut avec éclat dans plusieurs sièges et batailles. Elle lui mérita les places de mestre-de-camp de la cavalerie légère, de lieutenant-général du Nivernais. Etant devenu veuf en 1648, il conçut une violente passion pour madame de Miramion; il l'enleva, mais inutilement. (*Voy. MIRAMION.*) Reçu à l'académie française en 1665, il y prononça une *harangue* pleine d'esprit et de fanfaronnades. Il courait alors sous son nom une histoire manuscrite des amours de deux dames puissantes à la cour (d'Olonne et de Châtillon). Ce manuscrit, intitulé *Histoire amoureuse des Gaules*, faisait beaucoup de bruit. Aux grâces du style, à la délicatesse des pensées, à la vivacité des saillies, l'auteur avait su joindre des portraits peints avec autant d'art que de vérité, de plusieurs personnes de la cour, et un ton de dépravation qui n'était pas ce qui plaisait le moins. Les personnes intéressées portèrent leurs plaintes au roi, qui, déjà mécontent de Bussy, le fit mettre à la Bastille. Les *Amours des Gaules* furent le prétexte de sa détention. Bussy avait déjà mérité cette punition par une chanson indécente contre le roi, et un livre en forme d'*Heures*, où il substituait aux images des saints quelques hommes de la cour, dont les femmes étaient soupçonnées de galanteries. Une maladie occasionnée par sa prison lui procura la liberté; mais avant de l'obtenir, il fallut qu'il donnât la démission de sa charge, et qu'il écrivit une lettre de satisfaction aux victimes de sa méchanceté; il ne sortit de la Bastille que pour aller en exil dans ses terres. Il fatigua pendant tout ce temps-là Louis XIV par une foule de lettres qui décèlent, si ce n'est une âme fausse, au moins un âme petite et faible. Il protestait au roi une tendresse qu'il n'avait pas, et il se donnait des éloges qu'on croyait beaucoup plus sincères que les protestations d'attachement dont il excédait le mo-

narque. Après dix-sept ans de sollicitations, il obtint enfin la permission de retourner à la cour; mais le roi évitant de le regarder, il se retira dans ses terres, partageant son temps entre les plaisirs de la campagne et ceux de la littérature. (*Voy. RIVIÈRE, Henri-François.*) Il mourut à Aulun en 1695, à 75 ans. Il faut avouer qu'il avait de l'esprit, mais plus d'amour-propre encore; et il ne se servit guère de son esprit, que pour se faire des ennemis. Comme courtisan, comme guerrier, comme écrivain, comme homme à bonnes fortunes, il croyait n'avoir point d'égal. On a de lui : *Discours à ses enfants sur le bon usage des adversités, et sur les divers événements de sa vie*, Paris, 1694, in-12. On y trouve des réflexions utiles, mais communes. Ses *Mémoires*, Paris, 1696, 2 vol. in-4, réimprimés à Amsterdam, 5 vol. in-12, avec plusieurs pièces curieuses. Pour quelques faits vrais et intéressants, on y trouve cent particularités dont on ne se soucie pas; le style en fait le principal mérite: il est léger, pur et élégant. Des *Lettres*, Paris, 1720, en 7 vol. in-12, plusieurs fois réimprimées. Elles ont eu dans leur temps beaucoup de réputation, mais on y sent trop qu'elles ont été faites pour être publiques; et, quoique écrites avec noblesse et avec correction, elles ne plaisent guère aux personnes d'un goût véritablement délicat, qui préfèrent le naturel à toutes ces grâces contraintes. *Histoire abrégée de Louis le Grand*, Paris, 1699, in-12. Ce n'est presque qu'un panégyrique, et il révolte d'autant plus que l'auteur écrivait contre sa pensée. Des *Poésies*, répandues dans ses lettres et dans différents recueils; elles sont plutôt d'un bel esprit que d'un poète. On n'estime guère que ses *Maximes d'amour* et ses *Epigrammes* imitées de Martial. Les *Amours des Gaules* ont été imprimées en Hollande avec d'autres historiettes du temps, en 2 vol. in-12; et à Paris, sous le titre de Hollande, en 5 petits vol. in-12.

RABUTIN (Louise-Françoise de Bussy), fille du précédent. *Voy. BUSSY-RABUTIN.*

* RACAGNI (Joseph-Marie), savant physicien, né en 1741, à la Tarraza, dans la province de Voghera, prit à 19 ans l'habit religieux dans le collège des barnabites de Monza. Il y fut instruit dans les mathématiques, par le père Canterzani, et mérita par ses rapides progrès, d'être appelé, très-jeune encore, à Milan, pour en donner des leçons au collège de Saint-Alexandre. Son confrère le P. Frisi, (*voy. ce nom*) le proposa pour le suppléer dans la chaire de mathématiques transcendentes. Enfin nommé professeur de physique dans les écoles de Brera, il remplit cette chaire pendant trente ans, avec autant de zèle que de succès, car plusieurs de ses élèves sont devenus des hommes très-distingués. Le cabinet de physique de Brera lui dut la plupart de ses machines et instruments nouveaux. Vers 1790, il vit Vienne, la Hongrie, Rome, Naples, pour se mettre en rapport avec les physiciens de ces pays. En 1801 il fut nommé membre de la société italienne, et, en 1812, de l'institut italien. Il mourut le 5 mars 1822, laissant le fonds d'un prix annuel de deux mille francs pour celui des élèves des sciences physiques qui s'y distinguerait le plus. On a de lui : *Théorie des*

Fluides, imprimée en 1779. L'auteur y traite des fluides en général, et en particulier de l'eau, de l'air et de l'électricité; Un *Mémoire sur les translations*, où il examine les différentes formules proposées par Prony, Fossombroni et Bezuto; un *Mémoire sur la propriété des conducteurs électriques* inséré dans les *Actes de la société italienne*, tome 18, pag. 159; un *Mémoire sur les propriétés des nombres*, dans lequel il entreprend de généraliser la théorie de Kramp. On lui doit encore des expériences faites avec le père Pini, son collègue, sur le *bétier hydraulique*, dont ces deux savants expliquèrent, les premiers, les singuliers phénomènes. Le docteur Labus a fait l'Eloge du père Racagni.

RACAN (Honorat de BUEL, marquis de), poète français, né en Touraine à la Roche-Racan, l'an 1589, d'un maréchal de camp des armées du roi, fut un des premiers membres de l'académie française. Il reçut une éducation toute militaire, et prit même une telle aversion pour la langue latine, qu'il ne put jamais, dit-on, retenir le *Confiteor*. A l'âge de 16 ans, il devint page de la chambre du roi, sous Bellegarde, qui avait pris Malherbe dans sa maison par l'ordre de Henri IV. Racan, cousin-germain de madame de Bellegarde, eut occasion de voir ce grand maître en poésie, et il se forma sous lui. Le jeune Racan quitta la cour pour porter les armes: mais il ne fit que deux ou trois campagnes, et il revint à Paris après le siège de Calais. Ce fut alors qu'il consulta Malherbe sur le genre de vie qu'il devait embrasser. Le poète, pour toute réponse, se contenta de lui réciter la *Fable du meunier, son fils et l'âne*; fable ingénieuse, inventée par le Pogge et imitée par la Fontaine. Le marquis de Racan continua quelque temps encore la carrière qu'il avait embrassée, parvint au grade de maréchal-de-camp, se maria et passa le reste de sa vie au milieu des plaisirs et du culte des muses. Ses *Bergeries* sont recommandables dans le genre pastoral. Celle qui commence ainsi : *Paissez, chères brebis, jouissez de la joie*, etc., passe pour son chef-d'œuvre. On a loué aussi ses *Stances* sur la fausseté des grandeurs humaines. (*Voy. LOUISE DE FRANCE.*) Sa traduction de la fameuse strophe d'Horace, *Pallida mors*, a été souvent comparée, mais toujours à son détriment, à celle de Malherbe. Voici la traduction de Racan :

Les lois de la mort sont fatales,
Aussi bien aux maisons royales
Qu'aux laudis couverts de roseaux.
Tous nos jours sont sujets aux Parques :
Ceux des bergers et des monarques
Sont coupés des mêmes ciseaux.

Malherbe avait dit :

Le pauvre, en sa cabane, où le chaume le couvre
Est sujet à ses lois;
Et la garde qui veille aux barrières du Louvre,
N'en défend pas nos rois.

Le mérite de Racan était d'exprimer d'une manière ingénue et touchante toutes sortes d'objets, ceux même qui appartenaient à la poésie sublime; mais il réussissait mieux dans ceux qui étaient proprement du ressort de la poésie simple et naturelle. Il mourut à la Roche-Racan, en 1670, à 81 ans. L'au-

teur de l'Art poétique a bien caractérisé Malherbe et Racan dans ces deux vers :

Malherbe, d'un héros peut vanter les exploits ;
Racan, chanter Philis, les bergers et les bois.

Les ouvrages de Racan sont : les *Bergeries*, Paris, 1628, in-8; *Lettres diverses*, dans le recueil des *Lettres nouvelles* de Faret, Paris, 1627, in-8; Les *Sept psaumes de la pénitence*, en 1631, in-8; *Poésies diverses*, dans les recueils de 1621, 1627, 1635; *Odes sacrées*, dont le sujet est pris des Psaumes de David, et qui sont accommodées au temps, avec un *Discours* contre les sciences, Paris, 1631, in-8; *Mémoires pour la vie de Malherbe*, 1 vol. in-12; *Dernières Œuvres et Poésies chrétiennes*, Paris, 1660. Constelier donna une édition de ses *Œuvres complètes*, Paris, 1724, 2 vol. in-12. Mais on n'y trouve point les *Mémoires sur la vie de Malherbe*, et il y manque en outre plusieurs pièces, entre autres une Ode à Richelieu.

* RACCAFORTE (Innocent), né à Palerme vers 1640, embrassa l'état ecclésiastique, obtint un canonicat de la cathédrale de Catane, et consacra ses loisirs à l'étude de l'histoire de son pays. Il a laissé un ouvrage intitulé : *Journal historique de la Sicile, depuis la création du monde jusqu'à l'année 1700*, 2 vol. in-fol. On joint ce journal aux *Eclaircissements historiques de la Sicile*, par Pierre Carrera, etc. Raccaforte a composé, dans le patois de son pays très-favorable à la poésie bucolique, quelques idylles, qui ont été insérées dans plusieurs recueils de *poésies siciliennes*.

RACHEL, seconde fille de Laban, épousa le patriarche Jacob, l'an 1752 avant J.-C. Elle en eut Joseph et Benjamin. Rachel mourut en accouchant de celui-ci. Elle fut enterrée sur le chemin qui conduit à Ephrata, où Jacob lui éleva un monument qui a substitué pendant plusieurs siècles. On montre encore aujourd'hui, sur la route d'Ephrata, une espèce de dôme soutenu sur quatre piliers carrés, qui forment autant d'arcades, et l'on prétend que c'est le tombeau érigé à Rachel par Jacob. Mais comme ce monument est encore tout entier, il est difficile de croire que ce soit le même que le patriarche consacra à la mémoire de son épouse.

RACHEL (Joachim), né en Basse-Saxe, poète allemand, recteur de l'école de Norden, s'est attaché particulièrement à la poésie satirique dans le xvii^e siècle. Il n'a point écrit avec la même pureté et la même délicatesse que Despréaux; mais il est plus véhément, et partout il se montre l'ennemi implacable du vice et des ridicules. Son énergie lui a fait donner le nom de *Lucilius allemand*. Les satires de Rachel, peu connues en France, continuent de jouir d'une assez grande réputation au-delà du Rhin; elles ont été réimprimées avec des notes et des additions, Altona, 1828, in-8.

RACINE (Jean), un des plus beaux génies du siècle de Louis XIV, et peut-être le poète tragique le plus parfait qui ait jamais paru, naquit à la Ferté-Milon d'une famille noble, le 21 décembre 1639, l'année même où Corneille, âgé de 55 ans, faisait représenter *Horace* et *Cinna*. Orphelin de père et de mère dès l'âge de 5 ans, il fut élevé d'abord à Beauvais, puis à Paris, au collège d'Har-

court, et enfin à Port-Royal-des-Champs, où Marie des Moulins, sa grand'mère, s'était retirée. Son goût dominant était pour les poètes tragiques. Il allait souvent se perdre dans les bois de l'abbaye, un *Euripide* à la main : il cherchait dès lors à l'imiter. Il cachait des livres pour les dévorer à des heures indues. Le sacristain Claude Lancelot, son maître dans l'étude de la langue grecque, lui brûla consécutivement trois exemplaires des *Amours de Théagène et de Chariclée*, roman grec qu'il apprit par cœur à la troisième lecture. Après avoir terminé sa philosophie au collège d'Harcourt, il débuta par une *Ode* sur le mariage de Louis XIV. Cette pièce, intitulée la *Nymphé de la Seine*, lui valut une gratification de cent louis et une pension de 600 livres. Le ministre Colbert obtint pour lui l'une et l'autre de ces grâces. Racine composa, vers la fin de 1663, une autre ode, ayant pour objet de célébrer le rétablissement des trois académies, et intitulée la *Renommée aux Muses*, qui lui valut une nouvelle gratification et ce qui était pour lui d'un bien plus grand avantage, lui fournit l'occasion de se lier avec Boileau. Ces succès le décidèrent à se livrer à la poésie. En vain un de ses oncles, chanoine régulier et vicaire-général d'Uzès, l'appela dans cette ville pour lui résigner un riche bénéfice; la voix du talent le rappela à Paris. Il s'y retira vers 1664, époque de sa première pièce de théâtre, qui fut la *Thébaïde* ou *Les Frères ennemis*, suivie d'*Alexandre*, en 1666. Car Racine, quoique élevé dans les maximes sévères de Port-Royal, et portant l'habit ecclésiastique, n'en travaillait pas moins au profit des histrions; et ce n'est pas la première fois que l'on vit un partisan du rigorisme s'occuper des choses que les plus lâches probabilistes eussent cru ne s'accorder pas avec l'esprit du christianisme. Ce fut à peu près vers ce temps-là qu'il obtint le prieuré d'Epinay; mais il n'en jouit pas longtemps. Ce bénéfice lui fut disputé : il n'en retira pour tout fruit qu'un procès, que ni lui ni ses juges n'entendirent jamais; aussi abandonna-t-il et le bénéfice et le procès. Il eut bientôt un autre procès qui fit plus de bruit. Des Marets de Saint-Sorlin écrivit contre Nicole, qui, dans la première de ses lettres, traita les poètes dramatiques d'*empoisonneurs*, non des corps, mais des âmes. Racine prit ce trait pour lui; il lança d'abord une lettre contre ses anciens maîtres. Nicole négligea de répondre : mais Barbier d'Aucourt et Dubois le firent pour lui. Racine leur répliqua par une lettre qui sentait l'homme piqué, et qui à tout prix voulait avoir raison. Boileau, à qui il la montra avant que de la rendre publique, l'engagea à la supprimer. *Alexandre* fut suivi d'*Andromaque*, jouée en 1668. La comédie des *Plaideurs*, jouée la même année, eut du succès, à raison des allusions où l'on reconnut divers personnages, et des anecdotes qui avaient été l'objet de la conversation des Parisiens; ce n'était du reste qu'une imitation des *Guêpes* d'Aristophane : cette pièce se joue encore au Théâtre-Français. *Britannicus* parut en 1670. *Bérénice*, jouée l'année d'après, n'est qu'une pastorale héroïque; elle manque de ce grand intérêt et de ce terrible, les deux grands ressorts de la tragédie. Racine prit un essor plus élevé, en

1672, dans *Bajazet. Mithridate*, joué en 1673, est plus dans le goût du grand Corneille, quoique l'amour soit encore le principal ressort de cet épithalame, et que cet amour y fasse faire des choses peu dignes de la tragédie. Mithridate s'y sert d'un artifice de comédie pour surprendre une jeune personne et lui faire dire son secret. Cette fureur de mettre de l'amour partout a dégradé presque tous les héros de Racine. Voltaire a eu raison de dire : « Les connaisseurs qui se plaisent plus à la douceur » élégante de Racine qu'à la force de Corneille, me » paraissent ressembler à ceux qui préfèrent les » nudités du Corrège au chaste et noble pinceau de » Raphaël. » *Iphigénie* ne parut que deux ans après (en 1675), et mérita le même reproche que les précédentes. *Phèdre* fut jouée en 1677 deux jours avant la représentation du même sujet traité par Pradon. Le plan des deux pièces est à peu près de la même texture : mêmes personnages, mêmes situations, même fonds de sentiments et de pensées ; mais c'est lorsque les deux auteurs se rencontrent de plus près, qu'on sent davantage la supériorité du talent. Cependant Pradon, soutenu par les ennemis de Racine, attira tout Paris à sa pièce, tandis que celle de son rival fut couverte de huées et de ridicule. Racine, dégoûté de la carrière du théâtre, semée de tant d'épines, résolut de se faire chartreux. Son directeur qui connaissait l'inconstance de son caractère, lui conseilla de s'arracher au monde et au théâtre, plutôt par un mariage chrétien que par une entière retraite. Il épousa, quelques mois après, la fille du trésorier de France d'Amiens. La même année de son mariage, en 1677, Racine fut chargé d'écrire l'histoire de Louis XIV, conjointement avec Boileau. Cette histoire n'a jamais paru ; le manuscrit en a péri dans l'incendie de la bibliothèque de M. de Valincourt. Il en a échappé, dit-on, un fragment, qui a été publié en 1784. (*Voy. Journ. hist. et litt.*, 1^{er} décembre 1784, p. 502.) Ce fragment ne donne pas une grande idée de l'ouvrage, et n'offre dans le fait qu'un *Eloge historique*, titre sous lequel il a paru. On y admire tout, on y exalte tout. « Tant » il est vrai, dit un critique, qu'on ne peut jamais » écrire l'histoire pendant la vie des rois, surtout » lorsqu'ils sont venus à bout de subjuguier les es- » prits, comme avait fait Louis XIV. On doit se » borner alors à recueillir les faits par ordre chro- » nologique, et l'on n'est pas en droit d'en attendre » davantage des historiographes contemporains. » La religion ayant enlevé Racine à la poésie ; la religion l'y ramena. Madame de Maintenon le pria de faire une pièce sainte, qui pût être jouée à Saint-Cyr : il en fit deux, *Esther* et *Athalie* ; mais ces tragédies, quoique d'une grande beauté, et vrais chefs-d'œuvre de la scène française, ne furent pas reçues avec le même enthousiasme que les précédentes : nouvelle preuve des vrais motifs qui produisent l'attachement aux spectacles, toujours faible lorsque la corruption du cœur ne le fortifie pas. On disait « que c'était un sujet de dévotion, » propre à amuser des enfants. »..... Racine jouissait alors de tous les agréments que peut avoir un bel esprit à la cour. Il était gentilhomme ordinaire du roi, qui le traitait en favori, et qui le faisait

coucher dans sa chambre pendant ses maladies. Ce monarque aimait à l'entendre parler, lire, déclamer. Tout s'animait dans sa bouche, tout y prenait une âme, une vie. Sa faveur ne dura pas, et sa disgrâce hâta sa mort. Madame de Maintenon, touchée de la misère du peuple, avait demandé à Racine un *Mémoire* sur ce sujet intéressant. Le roi le vit entre les mains de cette dame, et fâché de ce que son historien se mêlât de son administration, il lui défendit de le revoir, en lui disant : *Parce qu'il est poète, veut-il être ministre ?* Des idées tristes, une fièvre violente, une maladie dangereuse, furent la suite de ces paroles. Racine mourut le 22 juin 1699, à 60 ans, d'un petit abcès dans le foie. Tant il y a de distance entre les ornements de l'esprit et la force de l'âme ; entre la culture des lettres et les sentiments de la véritable grandeur, qui sent si vivement son indépendance des cours et des rois, et qui en jouit si bien ! Racine était d'une taille médiocre, sa figure était agréable, son air ouvert, sa physionomie douce et vive. Il avait la politesse d'un courtisan et les saillies d'un bel-esprit. Son caractère était aimable, mais il passait pour faux ; et, avec une douceur apparente, il était naturellement très-caustique. Plusieurs épigrammes, un grand nombre de couplets et de vers satiriques, qu'on brûla à sa mort, prouve la vérité de ce que répondit Despréaux à ceux qui le trouvaient trop malin : *Racine l'est bien plus que moi*. Les défauts de ce poète furent effacés en partie par de grandes qualités. La religion réprima souvent ses penchants. « La raison, disait Boileau à ce sujet, conduit ordinairement les autres à la foi ; mais c'est la foi » qui a conduit Racine à la raison. » Avec cela, on remarquait un air de fluctuation dans sa conduite, et comme un état de dispute entre Dieu et le monde, entre sa conscience et les choses quelle réprouvait. Il eut sur la fin de ses jours une piété tendre, une probité austère ; il condamna l'usage qu'il avait fait de ses talents en faveur d'un genre où les vertus chrétiennes ont si peu à gagner. Outre les tragédies de Racine, nous avons de lui : des *Cantiques*, qu'il fit à l'usage de Saint-Cyr. Ils sont pleins d'onction et de douceur. On en exécuta un devant le roi, qui, à ces vers :

Mon Dieu, quelle guerre cruelle !
Je trouve deux hommes en moi :
L'un veut que, plein d'amour pour toi,
Je te sois sans cesse fidèle ;
L'autre, à tes volontés rebelle,
Me soulève contre ta loi.

dit à madame de Maintenon : « Ah ! madame, voilà » deux hommes que je connais bien. » L'*Histoire de Port-Royal*, 1767, 2 parties in-12. Le style de cet ouvrage est coulant et historique, mais souvent négligé ; on sent assez que l'historien est dans le cas de faire quelquefois l'apologiste et quelquefois le panégyriste. Clémencet nous a donné aussi une *Histoire* de cette maison chérie du parti. Il en a paru une nouvelle en 1786, Paris, 4 vol. in-12, réunis en 2 vol. Outre cela, nous avons encore les *Mémoires hist. et chron.* de Guilbert. Tant d'histoires d'une maison religieuse semblent dire qu'elle avait besoin de gens qui en contassent du bien. (*Voy. CLEMENCET.*) Une *Idylle sur la paix*, pleine de grandes

images et de peintures riantes; quelques *Epi-grammes* : genre qui n'était que trop dans son caractère, auquel il se fût livré peut-être davantage, si les remords n'en avaient affaibli le goût; des *Lettres* et quelques opuscules, publiés par son fils dans ses *Mémoires de la vie de Jean Racine*, 1747, 5 vol. in-12. On trouve les différents ouvrages de Racine dans l'édition de ses *Œuvres*, publiée en 1768, 7 vol. in-8, par Luneau de Boisjermain, qui l'a ornée de remarques. L'abbé d'Olivet a donné des *Remarques de grammaire sur Racine*, avec une *Lettre critique sur la rime*, adressée à M. le président Bouhier, Paris, 1758, in-12. L'année suivante, l'abbé des Fontaines opposa à cet écrit : *Racine vengé ou Examen des remarques grammaticales de l'abbé d'Olivet sur les Œuvres de Racine*, Avignon (Paris), in-12. Ces deux écrits méritent d'être lus. Celui de l'abbé d'Olivet a été réimprimé en 1766. (*Voy. CORNEILLE.*) Nous avons encore d'autres remarques et d'autres commentaires sur Racine; on doit les lire avec précaution et se défier de leurs louanges : les plus connus sont ceux de Laharpe et de Geoffroy. On dit qu'il fit perdre à Louis XIV l'habitude de figurer dans les ballets qui se donnaient à la cour et sur un théâtre, par ces vers, de la tragédie de *Britannicus* :

- « Pour toute ambition, pour vertu singulière,
- « Il excelle à conduire un char dans la carrière,
- « A disputer des prix indignes de ses mains,
- « A se donner lui-même en spectacle aux Romains. »

Les éditions de son théâtre sont innombrables : nous indiquerons seulement celle de Bodoni, 1815, 5 vol. in-fol., et celle de Pierre Didot l'aîné, an 9 (1801-1805), 5 vol. in-fol., un des livres les plus magnifiques que la typographie ait produits. Parmi les éditions des *Œuvres complètes de Racine*, nous citerons celle de Germain Garnier, Paris, 1807, 7 vol. in-8, avec le *commentaire* de Laharpe et le portrait de l'auteur; et celles d'Aimé-Martin avec les notes de tous les commentateurs, Paris, 6 vol. in-8, 1820, 1822 et 1825, 7 vol. C'est l'édition la plus complète que nous ayons des œuvres de ce grand poète.

RACINE (Louis), fils du précédent, naquit à Paris, le 6 novembre 1692. Ayant perdu son père de bonne heure, il fut confié aux soins de Rollin, alors principal du collège de Beauvais. Il demanda des avis à Boileau, qui lui conseilla de ne pas s'appliquer à la poésie; mais son penchant pour les muses l'emporta. Il donna, en 1720, le poème de la *Grâce*, écrit avec assez de pureté, et dans lequel on trouve plusieurs vers heureux. Il le composa chez les Pères de l'Oratoire de N. D. des Vertus, où il s'était retiré après avoir pris l'habit ecclésiastique. Les chagrins que son père avait essuyés à la cour lui faisaient redouter ce séjour; mais le chancelier d'Aguesseau réussit pendant son exil à Fresnes à le réconcilier avec le monde qu'il avait quitté. Il se fit des protecteurs, qui contribuèrent à sa fortune. Le cardinal de Fleury, qui avait connu son père, lui procura un emploi dans les finances, et il coula dès lors des jours tranquilles et fortunés avec une épouse qui faisait son bonheur. Un fils unique, fruit de leur union, jeune homme qui donnait de grandes

espérances, périt malheureusement dans le tremblement de terre et l'inondation qui ravagèrent Caix en 1755. Son père, vivement affligé de cette perte, ne trouva plus qu'une vie triste, et mourut dans de grands sentiments de religion, en 1765, à 71 ans. L'académie des inscriptions le comptait parmi ses membres dès l'an 1719. Ce poète faisait honneur à l'humanité : bon citoyen, bon époux, père tendre, fidèle à l'amitié, reconnaissant envers ses bienfaiteurs, la candeur régnait dans son caractère, et la politesse dans ses manières, malgré les distractions auxquelles il était sujet. Il s'était fait peindre les *Œuvres* de son père à la main, et le regard fixé sur ce vers de Phèdre :

Et moi, fils inconnu d'un si glorieux père....

Pénétré de la vérité du christianisme, il en remplissait les devoirs avec exactitude. On a de lui des *Œuvres diverses*, en 6 vol. in-12. On trouve dans ce recueil : son poème sur la *Religion*, imprimé séparément in-8 et in-12, avec d'excellentes notes : cet ouvrage offre les grâces de la vérité et de la poésie. Il n'y a point de chant qui ne renferme des traits excellents et un grand nombre de vers admirables, mais il ne se soutient pas, et il y règne une monotomie qui le rend quelquefois languissant. Dans les dernières éditions on trouve des changements que l'auteur a cru devoir faire, surtout dans les notes, par déférence pour certaines critiques qui n'avaient pas la solidité qu'il leur supposait, et cette docilité mal entendue prend quelquefois un air de faiblesse et d'inconséquence. Ce poème, que Laharpe regarde comme un des meilleurs du deuxième ordre, a été réimprimé un grand nombre de fois, et traduit en vers anglais, en vers allemands, deux fois en vers italiens et plusieurs fois en vers latins. Son poème sur la *Grâce*, 1722, qu'on trouve à la suite du précédent. Il en a paru une critique, où l'on examine, 1^o la marche et la versification; 2^o la doctrine. Cette critique parut en 1725, sous le titre d'*Examen*, etc. Elle est quelquefois un peu sévère, mais il y a des observations raisonnables. Voltaire a adressé à l'auteur de ce poème les vers suivants :

Cher Racine, j'ai lu, dans tes vers didactiques,
De ton Jansénus les leçons fanatiques :
Quelquefois je t'admire, et ne te crois en rien;
Si ton style me plaît, ton Dieu n'est pas le mien;
Tu m'en fais un tyran, je veux qu'il soit un père.
Ton hommage est forcé, le mien est volontaire;
Mieux que toi de son sang je reconnais le prix :
Tu le sers en esclave, et je l'adore en fils.
Crois-moi, n'affecte plus une inutile audace,
Il faut comprendre Dieu pour comprendre la grâce.
Soumettons nos esprits, présentons-lui nos cœurs
Et soyons des chrétiens, et non pas des docteurs :

Des *Odes*, recommandables par la richesse des rimes, la noblesse des pensées et la justesse des expressions. Quoiqu'elles soient sur le vrai ton de ce genre, on souhaiterait d'y rencontrer plus souvent le feu de Rousseau. Des *Épîtres* qui renferment quelques réflexions judicieuses. Sa poésie est élégante; mais il n'y a aucun trait bien frappant, et elle manque en général de chaleur et de coloris. Des *Réflexions sur la poésie*, qu'on a lues avec plaisir, quoiqu'il n'y ait rien d'absolument neuf et de bien profond. Des *Mémoires sur la vie de Jean Racine*, imprimés séparé-

ment en 2 vol. in-12. Ils sont curieux et intéressants pour ceux qui aiment l'histoire littéraire. S'il y a quelques minutes, on doit les pardonner à un fils qui parle de son père, et d'un père si célèbre. « Malheur à l'âme froide, dit un critique équitable, qui ne sera pas attendrie en assistant à cette procession où l'auteur d'*Athalie* porte la croix, dont ses filles composent le clergé, et que termine le jeune Lionval (nom de Louis Racine dans sa jeunesse), faisant gravement les fonctions respectables de pasteur ! Il faut l'avouer : nos mœurs sont si corrompues, notre goût si frelaté, qu'en lisant ces Mémoires, nous nous croyons transportés, je ne dirai pas dans un autre siècle, mais dans un autre monde. Cependant il est encore des âmes honnêtes qui sentent tout le prix d'un hommage rendu à l'amour paternel par la piété filiale ; et jamais, non jamais, notre fastueuse philanthropie ne vaudra cette touchante naïveté. » Nous avons encore de cet auteur deux ouvrages médiocres : *Remarques sur les tragédies de J. Racine*, en 3 vol. in-12. C'est une critique volumineuse : on a reproché à l'auteur de manquer d'élévation, d'usage du théâtre, et de connaissance du cœur humain. Il y a pourtant de bonnes réflexions. Une *Traduction du Paradis perdu de Milton*, 3 vol. in-8, chargée de notes. Elle est plus fidèle que celle de Du Pré de Saint-Maur ; mais on n'y sent point, comme dans celle-ci, l'enthousiasme de l'Homère anglais. On y rencontre quelquefois des alliances de mots qui choquent, un style heurté, des anglicismes, et c'est par là qu'elle a obtenu en Angleterre des suffrages qu'on lui refuse en France ; car on sait que les Anglais se servent communément de cette traduction pour étudier la langue française. Les *Pièces fugitives* publiées sous son nom en 1784 ont été hautement désavouées par sa veuve et ses amis ; et il est certain que c'est une imposture typographique, aujourd'hui si commune en fait d'ouvrages posthumes. Voy. la fin de l'article BROTIER. Les *Ouvrages de Louis Racine* ont été recueillis en 1747 et en 1752, 6 vol. petit in-12. Une nouvelle édition en a été publiée, Paris, 1808, 6 vol. in-8, précédée de l'*Eloge* de l'auteur par Le Beau.

RACINE (Bonaventure), ecclésiastique, né à Chauny en 1708, vint achever ses études à Paris, au collège Mazarin, et s'y rendit habile dans les langues latine et grecque. La Croix-Castries, archevêque d'Alby, l'appela en 1729, pour rétablir le collège de Rabasteins, dont les habitants demandaient la restauration. Mais son zèle pour les nouvelles opinions l'obligea de se retirer à Montpellier auprès de Colbert, qui le chargea de la direction du collège de Lunel. Il en sortit secrètement peu de temps après, pour éviter des ordres rigoureux. Il passa à la Chaise-Dieu, afin d'y voir l'évêque de Senes, puis à Clermont, où il s'entretint avec la nièce de Pascal, et vint à Paris. Il s'y chargea de l'éducation de quelques jeunes gens au collège d'Harcourt. Il fut encore obligé d'en sortir en 1754, par ordre du cardinal de Fleury. Caylus, évêque d'Auxerre, attaché ainsi que lui aux intérêts du parti, le nomma à un canonical de sa cathédrale, et lui conféra les ordres sacrés. Il mourut à Paris,

en 1755, à 47 ans. L'abbé Racine fut recommandable par ses connaissances, par la bonté de son caractère, et dans son parti par la vivacité de son zèle. Ardent et inflexible dans ce qu'il croyait vrai, ou qu'il s'était engagé de défendre comme tel, il le soutenait avec une espèce de fanatisme. On a de lui : quatre écrits sur la dispute qui s'était élevée touchant la crainte et la confiance ; un *Abrégé de l'histoire ecclésiastique*, 1748-56, 15 vol. in-12. Cet ouvrage a eu le plus grand succès auprès des disciples de l'Augustin d'Ypres ; mais ceux qui distinguent l'Eglise catholique des factions diverses qui de tout temps se sont élevées dans son sein, n'en ont pas porté le même jugement. « Ce n'est réellement, dit un critique, qu'un libelle diffamatoire de tous les hommes illustres dont les noms ne se trouvent pas dans les dyptiques du parti, et un recueil d'éloges de tous les fanatiques qui en ont porté les intérêts jusqu'à la démente. » (Voy. VINCENT DE PAUL.) L'auteur se proposait de pousser cet *Abrégé* au moins jusqu'en 1750 ; mais la mort ne lui en a pas donné le temps. On joint à cette histoire des lettres à Morénas, qui font le 14^e vol. et une suite en 2 vol. formant les 15^e et 16^e vol. Les neuf premiers volumes ont moins de partialité et d'esprit de parti que les quatre suivants, où l'auteur prend un ton d'enthousiasme indigne de l'histoire. De simples religieux appelants ou apostats occupent 50 pages, tandis que des saints reconnus par l'Eglise, et les martyrs, les évêques, les solitaires, qui ont illustré la religion chrétienne dans les premiers temps, sont traités lestement et avec une sorte d'indifférence. Rondet en a donné une édition augmentée de notes et de suppléments, Cologne, 1762-66, 15 vol. in-4. L'*Histoire de l'Eglise* par l'abbé Bérault a entièrement effacé celle de Racine dans l'esprit des gens dont le jugement n'est asservi à aucun parti. Nous ne dirons rien des *Siècles chrétiens* de l'abbé du Creux, autre abrégé de l'histoire ecclésiastique, ouvrage moitié philosophique, et qui, dans sa totalité, ne peut être envisagé que comme le fruit de la faiblesse et de l'inconséquence.

* RACLE (Léonard), architecte, né en 1756 à Dijon, acquit, presque sans maître, des connaissances assez étendues dans les mathématiques et les différentes branches de la physique. Il dirigea les travaux du canal qui joint la Reissouze à la Saône, et fit construire sur ce canal, à Pont-de-Vaux, un pont de fer, le premier qu'on ait vu en France, mais qui n'a subsisté que peu d'années ; il bâtit Ferney, donna les plans de la ville et du port de Versoix, et établit près de cette ville, et ensuite à Pont-de-Vaux, une manufacture de faïence d'où sont sortis un grand nombre de beaux ouvrages que la révolution a détruits. On lui dut aussi le secret d'un enduit que Voltaire nommait argile-marbre, parce qu'il en a le poli et la dureté. Il mourut des suites d'un excès de travail, à Pont-de-Vaux, le 8 janvier 1791. Il a publié un *Mémoire sur la construction d'un pont de fer ou de bois d'une seule arche de 450 pieds d'ouverture*, couronné par l'acad. de Toulouse en 1786 ; et des *Réflexions sur le cours de la rivière de l'Ain, et les moyens de le*

fixer, Bourg, 1790, in-8, de 41 pages, ouvrage plein d'idées lumineuses sur l'art hydraulique. Racle a laissé plusieurs manuscrits. Antanton lui a consacré une *Notice biographique*, Dijon, 1810, in-8.

* RACNITZ (Joseph-Frédéric, baron de), était âgé de 17 ans lorsqu'il entra au service de l'électeur de Saxe; il fit les campagnes de 1761 et 1762, et à la paix d'Hubertsbourg, reçut le grade de premier-lieutenant dans les grenadiers de la garde électoral. En 1765 il fut nommé gentilhomme de la chambre, quitta le service militaire en 1769, et devint successivement chambellan, directeur de la chapelle, grand-maitre d'hôtel, et grand-maréchal du palais; il mourut en 1818. Racnitz s'est beaucoup occupé du progrès des sciences et des arts, et il a publié : *Lettre sur Carlsbad, et les productions naturelles de ses environs*, Dresde, 1780; *Lettres sur la basalte*, 1790; *Lettres sur les arts*, 1792, in-4; *Histoire du goût chez les principaux peuples, sous le rapport de l'architecture et l'ornement intérieur des appartements*, 1796, in-4, fig.; *Essai critique sur divers tableaux de la galerie royale de Dresde*, 1811, fig.; *Esquisse d'une histoire des beaux-arts en Saxe, particulièrement de la peinture*, 1812.

RACONIS (Charles-François d'ABRA de), théologien, né en 1580, au château de Raconis, dans le diocèse de Chartres, professa la philosophie au collège du Plessis, et la théologie à celui de Navarre. La régularité de ses mœurs, jointe au succès de ses sermons et de ses ouvrages de controverse, lui méritèrent l'évêché de Lavaur en 1657. Il mourut en 1646, après avoir publié plusieurs écrits : *Traité pour se trouver en conférence avec les hérétiques*, Paris, 1618, in-12; *Théologie latine*, en plusieurs vol. in-8; la *Vie et la mort de madame de Luxembourg, duchesse de Mercœur*, Paris, 1625, in-12; *Réponse à la Tradition de l'Eglise sur la pénitence et la communion*, d'Arnauld, etc. C'est sans doute le souvenir de cette critique qui a engagé Boileau à comprendre Raconis parmi les mauvais auteurs qu'il immola à la risée publique dans le 1^{er} chant de son *Lutrin*.

RADBERT. Voy. PASCHASE-RADBERT.

RADBOD II, évêque de Noyon et de Tournai, mort l'an 1082, a écrit la *Vie de saint Médard*, publiée par les bollandistes.

* RADCLIFFE (Jean), médecin anglais, né en 1650 à Wakefield dans le comté d'York, acheva ses études à l'université d'Oxford, et ayant été reçu docteur en 1675 y commença la pratique de la médecine. En fondant avec aigreur les anciennes coutumes et traditions de son art, il se fit des ennemis de tous les vieux médecins; mais, soit habileté, soit par suite de ses censures, il acquit une grande réputation. Il vint s'établir à Londres en 1648, et devint le rival du docteur Lower, médecin alors fort en vogue, fut médecin de la princesse de Danemarck, et amassa en peu de temps des sommes considérables. Mais ses économies qu'il avait confiées à un armateur furent la proie d'un corsaire. Il allait réparer cette perte par un mariage avantageux, lorsqu'il apprit que celle qu'il devait épouser avait d'autres engagements. La mort de la reine Marie, qu'il avait traitée, fut attribuée à sa

négligence. Il perdit la faveur du roi Guillaume qui s'était d'abord amusé de ses saillies. Un jour ce prince le consultant sur l'enflure de ses jambes : ma foi, reprit l'impertinent médecin, je ne voudrais pas avoir ces jambes-là, quand même vous me donneriez vos trois royaumes. Lorsque la princesse Anne parvint au trône, le comte de Godolphin chercha vainement à mettre Radcliffe dans ses bonnes grâces. « Il me dira toujours, » lui répondit-elle, « que tous mes maux ne sont que des » vapeurs. » La reine étant tombée dangereusement malade, le conseil, ou plutôt un message de lady Marsham, dame d'honneur de la princesse, fit appeler dans l'après-midi Radcliffe, qui, sans avoir égard à la gravité de la circonstance, ni à la dignité du malade, répondit brusquement « qu'il ne pouvait sortir, parce qu'il avait pris un remède ce » jour-là. » La reine mourut peu de jours après; et, comme il avait eu le bonheur de sauver lord Gower dans une maladie pareille, tout le monde attribua la mort de la reine à sa conduite bizarre. Se voyant en butte au ressentiment de toute la ville, il alla se cacher au village de Carshalton, où, craignant encore d'être assassiné par le peuple, la frayeur s'empara si fortement de lui, qu'il mourut trois jours après la reine, le 1^{er} novembre 1714. Il avait vécu dans une dispute continuelle avec ses confrères, qui ne le considéraient que comme un empirique hardi. Les docteurs Atterbury et Mead rapportent plusieurs anecdotes de cet homme singulier. Au milieu des richesses, il était extrêmement avare; il l'avouait lui-même, et redoutait de changer une guinée. » Elle s'évapore, » disait-il, « aussitôt qu'elle est en petite monnaie. » Pour donner une idée des sommes qu'il avait amassées, il suffira de dire qu'il légua à l'université d'Oxford 40,000 livres sterling (près d'un million de francs), pour construire une bibliothèque, avec une rente annuelle de 100 livres pour l'entretenir, et de 150 pour le bibliothécaire. On a de lui : *Practical disquisitiones containing a complet body of prescriptions sitted for all diseases internal and external*, Londres, 1718, in-8, plusieurs fois réimprimé et traduit en allemand.

* RADCLIFFE (Anne), romancière célèbre, dont la vie fut aussi obscure que la réputation de ses ouvrages a été brillante, naquit à Londres le 9 juillet 1764 de parents estimables, qui l'élevèrent avec soin. Mariée à William Radcliffe, gradué à l'université d'Oxford, elle se livra dès-lors à la culture des lettres. En 1794, elle fit un court voyage en Hollande, dont elle a donné la *Relation* (1795, in-4, trad. en franç. par Cantwel), et de retour en Angleterre reprit ses travaux littéraires. Le succès de ses romans en a fait publier sous son nom, qui sont indignes d'elle; et l'on croit que c'est pour se soustraire à ce désagrément qu'elle cessa tout-à-coup d'écrire. Elle mourut le 7 février 1825 à 62 ans. Ses principaux ouvrages, dont une partie a été traduite par l'abbé Morellet, sont : *Les mystères d'Udolphe*, Londres, 1794, 4 vol. in-12. C'est le meilleur de ses romans; *l'Italien ou le Confessionnal des pénitents noirs*, 1795, 3 vol. in-12. L'auteur, comme bon protestant, a la bonne foi d'y

attribuer à un moine toutes les horreurs dont serait capable le plus grand scélérat. *Julia ou les Souverains du château de Mazzini*, c'est le plus faible de ses ouvrages. *La Forêt ou l'Abbaye de Saint-Clair*, 3 vol. in-12, que l'on place immédiatement après les *Mystères d'Udolphe*, etc. On peut dire de miss Radcliffe qu'elle avait la terreur dans son esprit et dans son cœur : elle a su la peindre avec toutes les couleurs qui lui sont propres. En général, ses romans peuvent intéresser les amateurs de ce genre de lecture. Le plan en est habilement conçu les événements bien conduits, et l'intérêt adroitement ménagé ; mais ils frappent plutôt l'esprit qu'ils n'excitent la sensibilité. Les descriptions vraiment pittoresques, sont trop longues et trop prodiguées. Walter Scott a consacré un article à Anne Radcliffe dans sa *Biographie des romanciers célèbres*.

RADEGONDE (sainte), fille de Berthaire, roi de Thuringe, née en 519, fut élevée dans le paganisme jusqu'à l'âge de 40 ans, que le roi Clotaire I^{er} l'emmena et la fit instruire dans la religion chrétienne. Elle joignait aux charmes de la vertu ceux de la figure. Clotaire l'épousa, et lui permit, 6 ans après, de se faire religieuse. Elle prit le voile à Noyon, de la main de saint Médard, et fixa sa demeure à Poitiers, où elle mourut saintement, le 15 août 587, à 68 ans, dans l'abbaye de Sainte-Croix qu'elle avait fait bâtir. Nous avons son *Testament* dans le Recueil des Conciles ; et sa *Vie*, Poitiers, 1527, in-4, traduite du latin par Jean Bouchet : il y en a une plus moderne, par le père de Monteil, Rodez, 1627, in-12.

RADEMAKER (Abraham), peintre hollandais, né en 1675 à Amsterdam, excella dans les paysages. Ses dessins sont d'un effet très-piquant, rares et des plus précieux. Le musée du Louvre possède de cet artiste un dessin à la plume, lavé à l'encre de la Chine, représentant l'*Hiver*. On a aussi de lui un recueil fort estimé des *Vues les plus intéressantes des monuments de l'antiquité répandus dans les Provinces-Unies* ; il est composé de 500 estampes qu'il a dessinées et gravées, Amsterdam, 1751, 1 vol. in-4. Il mourut à Harlem, en 1755, âgé de 60 ans.

RADER (Matthieu), Raderus, jésuite, du Tyrol, né en 1561, mort à Munich en 1634, à 73 ans, se signala par son savoir, ses vertus et ses ouvrages. C'est lui qui publia, en 1615, la *Chronique d'Alexandrie*, Munich, in-4. On a encore de lui : *Vitridarium sanctorum, ex Menæis Græcorum collectum, annotationibus et similibus historiis illustratum*, Augsbourg, 1604-1612, 3 parties in-8, où l'on désirerait plus de critique ; des *Notes* sur plusieurs auteurs classiques, entre autres sur Quinte-Curce, Cologne, 1628, in-fol., et sur Martial : elles sont estimées ; une bonne *Edition de saint Jean Climaque*, in-fol. ; *Bavaria sancta et Bavaria pia*, 1615-24-27-28, 4 vol. in-fol., ouvrage très-recherché des amateurs, à cause des belles gravures de Sadeler dont il est orné.

* RADET (Etienne), général, né en 1762 à Varennes, était à la révolution garde-chasse du prince de Condé. Entré dans la gendarmerie en 1792, il en était colonel en 1799, dans le comtat d'A-

vignon. Consulté par Bonaparte sur l'organisation de cette arme, il lui adressa un *Mémoire* dont les vues plurent tellement au consul qu'il appela Radet à Paris et le fit général de brigade. Envoyé en Corse, puis en Piémont, à Gènes et en Toscane, pour y organiser la gendarmerie, ses services furent récompensés par le grade de général de division. C'est à lui qu'en 1809 fut confiée la triste mission d'enlever le pape Pie VII (voy. ce nom). Il dirigea en personne l'assaut qui fut livré au palais Quirinal dans la nuit du 5 au 6 juillet. Aidé d'un millier d'hommes, gendarmes, conscrits ou soldats de la garde civique de Rome, il fit appliquer des échelles vers deux heures du matin au palais où le pape se tenait renfermé ; et après avoir fait enfoncer les fenêtres et les portes intérieures, il arriva suivi de ses hommes portant des armes et des torches jusqu'à la pièce qui précédait immédiatement la chambre à coucher du pape. Celle-ci fut ouverte par ordre de Sa Sainteté ; alors Radet, le chapeau à la main, se présenta devant le Saint-Père et lui exposa l'objet de sa mission. Le pape, ayant refusé d'obéir à l'injonction qui lui était faite, Radet lui déclara qu'en ce cas il avait ordre de l'emmener (voy. PACCA). Il était 4 heures du matin lorsque le pape monta dans une voiture qui l'attendait à la porte extérieure du palais, et il sortit de Rome par la porte *del Popolo*. Le général demanda de nouveau au Saint-Père s'il voulait renoncer aux Etats de l'Eglise, et sur la réponse négative de Sa Sainteté, il fit prendre le chemin de Florence. Dans le trajet, Radet prit toutes les précautions imaginables pour soustraire son prisonnier à l'empressement et à la curiosité publique ; il pressa même tellement les postillons, que la voiture où était renfermé le saint Pontife versa à Poggibonzi. Heureusement le pape ne se fit aucun mal ; mais le général, qui était dans le cabriolet sur le devant de la voiture, fut jeté dans une mare d'eau bourbeuse ; il continua néanmoins sa route jusqu'à Florence, et là il remit son vénérable prisonnier à un autre officier de gendarmerie. En 1814, Radet qui n'avait fait qu'obéir malgré lui à des ordres supérieurs et qui se flattait d'avoir eu pour le saint Pontife tous les égards compatibles avec ses devoirs, sollicita la permission de retourner à Rome, où, disait-il, le Pape ne refuserait pas de le revoir et peut-être même de le remercier ; mais il ne put obtenir cette faveur. A son retour de l'île d'Elbe, l'empereur le rétablit dans ses fonctions d'inspecteur-général de la gendarmerie et le créa grand prévôt de l'armée. Après Waterloo, il suivit l'armée sur les bords de la Loire. En 1816, il fut arrêté à Vincennes, où il s'était réfugié et fut conduit à la citadelle de Besançon. Un jugement du conseil de guerre le condamna à neuf ans de détention ; mais une ordonnance royale du mois de décembre 1818 lui rendit la liberté, et il se retira à Varennes, où il mourut le 28 septembre 1825.

RADONVILLIERS (Claude-François LYSARDE de), littérateur, né à Paris en 1709, mort dans la même ville le 20 avril 1789, a joui de la confiance de Louis XV et de la famille royale ; il fut sous-précepteur des enfants de France, conseiller d'état, etc.,

et donna dans ces différents emplois des preuves de ses talents et de sa vertu. On a de lui une *Idylle sur la convalescence du roi*, et une comédie en un acte, intitulée les *Talents inutiles*, pièce ingénieuse, et si sagement composée, qu'on ne fit pas de difficulté de la représenter au collège de Louis le Grand, en 1740; un *Traité de la manière d'apprendre les langues*, 1768, in-8. L'abbé de Radonvilliers avait été jésuite, et conserva toujours les maximes qui honorent l'état religieux, ce qui n'empêcha pas qu'il ne fût élu membre de l'académie française; mais il eut plus d'une fois lieu de s'apercevoir du mécontentement de ses confrères, particulièrement en 1779, lorsque, comme directeur de l'académie, dans sa réponse à Ducis, appelé au fauteuil de Voltaire, il s'exprima ainsi : « Heureux si, tenant dans le » siècle de Louis XV la place des beaux génies qui » ont illustré le siècle de Louis XIV, M. de Voltaire » eût conservé leurs principes et imité leurs exemples! Corneille, Racine, Despréaux, satisfaits de » l'honneur légitime que procurent les talents, dé- » daignèrent cette triste célébrité qui s'acquiert » malheureusement par l'audace et par la licence : » ils abandonnaient aux écrivains sans génie ces » ressources déplorables. Pourquoi M. de Voltaire » a-t-il paru ne pas les croire indignes de lui? » En 1807, le cardinal Maury (*voy. ce nom*), nommé une seconde fois membre de l'académie, choisit pour sujet de son discours de réception, l'éloge de l'abbé de Radonvilliers à qui le malheur des temps n'avait pas encore permis de rendre des honneurs publics. Ce discours rappela l'attention sur cet homme de lettres si estimable et si peu connu. La même année parut une édition de ses *Oeuvres*, revues et publiées par Noël, en 5 vol. in-8. Le premier, précédé de l'*Eloge* de l'auteur par le card. Maury, contient son traité de la *manière d'apprendre les langues*; le second divers *Opuscules* composés pour l'éducation des enfants de France et qui rappellent Fénelon, des fragments d'un ouvrage en forme de lettres, entrepris pour la défense de la religion, et la traduction des trois premiers livres de l'*Enéide*; et enfin le troisième, la traduction de *Cornélius-Nepos*, revue et terminée par Noël.

RADOSSANYI (Ladislas), né à Neytra en Hongrie, fit ses études avec succès à Presbourg, embrassa la règle des camaldules, et remplit plusieurs charges dans son ordre. On a de lui une *Histoire des saints ermites camaldules*, en latin, Neustadt, 1756, in-4. Elle est pleine de recherches, et renferme plusieurs vies intéressantes, même pour les gens du monde, entre autres celles de saint Romuald, de Paul Justinien, fondateur de la congrégation du Mont-Couronné, de saint Dominique l'Encuirassé, etc.

RADULPHE. *Voy. RICHARD d'ARMAGH.*

RADZIWIŁ (Nicolas), 4^e du nom, palatin de Wilna, grand maréchal et chancelier de Lithuanie, voyagea dans la plupart des pays de l'Europe. Les grâces de son esprit et ses talents lui acquirent à son retour l'estime et l'amitié de Sigismond-Auguste, roi de Pologne, qui le fit capitaine de ses gardes. Il commanda trois fois les armées polonaises dans la Livonie, et soumit cette province à

la Pologne, après avoir remporté une victoire complète sur les Allemands. L'archevêque de Riga et le grand maître des chevaliers de Livonie y furent faits prisonniers. Quelque temps après, ayant embrassé publiquement la religion protestante, à la sollicitation de sa femme, il fit prêcher des ministres dans son palais de Wilna, et les chargea de traduire la Bible en langue polonaise. Radziwil fit imprimer cette traduction à ses dépens, en 1565, in-fol. : elle est très-rare. En vain le nonce du pape et tout ce qu'il y avait d'hommes respectables dans le royaume lui reprochèrent son apostasie; le palatin mourut opiniâtre dans la nouvelle hérésie en 1567, laissant quatre fils, qui rentrèrent dans le sein de l'Eglise catholique.

* RADZIWIŁ (Nicolas-Christophe), duc d'Olica et de Nieswitz, fils aîné du précédent, né en 1549, abjura le luthéranisme, et fit vœu, pendant une maladie grave dont il fut atteint à l'âge de 26 ans, d'aller en pèlerinage à la Terre-Sainte; mais la guerre qui éclata contre les Moscovites, ne lui permit d'accomplir ce vœu qu'en 1582. Ce pèlerinage dura deux ans. Il assista, en 1587, à la diète d'élection de Sigismond-Auguste III, devint maréchal de la cour, puis vaïvode de Trozka et de Wida, et mourut en 1616. Radziwil a laissé en polonais : *Voyage à Jérusalem*. Thomas Tretter, custode de l'église de Warmie, en a donné une traduction latine, Brunsberg, 1601, in-fol., Anvers, 1644, in-fol. fig. Cet ouvrage offre des détails curieux sur la Terre-Sainte, l'Egypte et les autres contrées que l'auteur avait visitées.

* RADZIWIŁ (Charles de), palatin de Wilna, de la même famille que les précédents, se trouva maître, à la mort de son père, d'une fortune de cinq millions de revenu. Elevé, dit Rhulière (*Hist. de l'anarchie de Pologne*), comme dans les temps barbares, il n'était presque jamais sorti des forêts de la Lithuanie; étranger à tous les arts, à toute politesse, à toute éducation, il avait une confiance féroce dans sa force corporelle, dans le nombre de ses amis, dans la valeur de ses soldats, et surtout dans la droiture de ses intentions, car il avait un sens droit, quand la passion du vin n'en obscurcissait pas la lueur. Il s'environnait de la jeune noblesse de Lithuanie qui lui composait une espèce de cour, et qui à son exemple se livrait à la débauche la plus effrénée. En 1762 il fut revêtu de la première dignité de la province (Palatin). Dès lors il combattit pour l'indépendance de son pays toujours menacée par la Russie. Il fut d'abord assez heureux; mais, après la mort de Frédéric-Auguste, il ne put empêcher l'élection de Poniatowski faite sous l'influence des baïonnettes russes. Néanmoins il continua de se battre; mais les revers qu'il essuya le déterminèrent à se retirer des affaires publiques, et il mourut dans ses domaines le 29 novembre 1792, laissant encore une succession très-opulente. — Le prince Dominique RADZIWIŁ, de la même famille, d'abord colonel d'un régiment de lanciers au service de France, se distingua dans les campagnes de 1812 et 1815, en qualité de major des cheveu-légers polonais de la garde. A la bataille de Hanau un boulet lui enleva son schakos sans

lui faire aucune blessure apparente ; mais il mourut peu de jours après , à peine âgé de 30 ans.

* **RAEBURN** (sir Henri) , célèbre peintre de portraits , naquit en 1756 , à Edimbourg , où les succès qu'il obtint le retinrent constamment. Le style de cet artiste lui est tout-à-fait propre , et son dessin a autant de hardiesse que de vigueur et de correction. Il prenait rang , parmi les peintres anglais , après Lawrence , pour la transparence de la couleur et la liberté de son pinceau. Son commerce était doux et facile , et les artistes trouvaient en lui un protecteur et un guide plein de délicatesse et de désintéressement. Il devint président de l'académie d'Edimbourg et membre de l'académie royale de Londres , et mourut le 6 juillet 1825 , quelque temps après avoir été fait chevalier par Georges IV.

REMOND ou **RÉMOND**. *Voy.* **FLORIMOND DE RÉMOND**.

RAEMSDONK. *Voy.* **Ghesquières**.

* **RAEPSAET** (Jean-Joseph) , membre de l'académie de Bruxelles et de l'institut des Pays-Bas , fut employé par les divers gouvernements qui se succédèrent dans son pays ; mais il regretta l'ancienne constitution belge. Il mourut dans un âge avancé , à Oudenarde , le 19 février 1852. On a de lui : une *Analyse des droits des Belges*, Gand, 1824-26, 5 vol. in-8 , ouvrage important. Cette édition , n'ayant été tirée qu'à un petit nombre d'exemplaires , est très-rare ; des *Mémoires académiques* ; des *Dissertations* insérées dans les *Annales* , puis dans le *Messenger* , journal scientifique publié à Gand ; de curieuses *Recherches* sur les droits seigneuriaux , en général , et sur celui de *marquette* en particulier ; sur les *inaugurations des souverains belges* , sur *l'origine de l'art d'encaquer le hareng* , sur *l'origine du carnaval* , etc. ; ces divers écrits font honneur à son érudition et à son jugement ; les *Oeuvres complètes* de Raepsaet ont été publiées à Gand , 1856-41 , 6 vol. in-8.

RÉVARDUS (Jacques) , jurisconsulte , né à Lisseweghe , près de Bruges , en 1554 , professa le droit avec distinction à Douai , et mourut dans sa patrie , en 1568 , dans un âge peu avancé. La connaissance qu'il avait des belles-lettres , des antiquités grecques et romaines , fait que ce qu'il a écrit sur la jurisprudence est lu avec plus de goût et de fruit par les antiquaires que par les jurisconsultes. Ses *Oeuvres* ont été réunies en 2 vol. in-8 , Lyon , 1625.

* **RAFFEL** (Etienne) , philologue , poète et antiquaire , né en 1712 à Orbitello , dans la Toscane , entra jeune chez les jésuites , et , pendant 20 ans , y professa la rhétorique avec le plus grand succès. Il compta parmi ses élèves des sujets distingués , qui depuis occupèrent des places éminentes dans la diplomatie et dans l'Eglise. Après la suppression de son ordre , il continua de demeurer à Rome , où il mourut en janvier 1788 , à l'âge de 76 ans. Il était de l'académie des Arcades , et d'autres sociétés littéraires de l'Italie. On a de lui : *Giovani Colonna* , 1765 ; *Flavio Clemente , e il Trionfo dell' amicizia* , ib. , 1764. Ces deux tragédies jouées dans les collèges , et ensuite sur les théâtres publics , eurent un succès mérité ; *Dissertazione sopra il Crise di Marco Pacuvio* , Rome , 1770. C'est l'examen d'une pièce de Pacuvius

(*voy.* VI , 356) , dont il reste des fragments ; *Dissertazione sopra Apollo Pizio* , ibid. , 1772 ; et six autres *Dissertations* sur divers monuments de Rome , qui d'abord imprimées séparément de 1772 à 1779 , ont été réunies en 1821 , dans un vol. in-fol. qui fait suite à l'édition des *Monumenti antichi inediti* , de Winkelmann , réimprimée la même année ; des *Poésies* , sonnets , odes , épithalames , etc. La prose du P. Raffel est correcte et facile , et ses vers ont beaucoup d'harmonie et de concision.

* **RAFFENEL** (Claude-Denys) , né vers 1797 dans le département du Jura , d'un officier de marine qui devint commandant à la Rochelle , fit ses études à Clermont en Auvergne , et fut placé en 1816 dans une maison de commerce. Il ne tarda pas à en sortir pour se livrer à des spéculations aventureuses dans les mers du Levant. Il avait déjà parcouru diverses contrées de l'Orient , et se trouvait au Sénégal à l'époque du naufrage de la *Méduse*. (*Voy.* **GERICAULT** , IV , 97.) Exalté par tout ce que cet événement avait de merveilleux et de terrible , il prit la résolution de pénétrer dans l'intérieur de l'Afrique. En effet il visita quelques parties de ce continent ; et les curieux détails qu'il donna de ce voyage à ses amis , font regretter qu'il n'en ait pas écrit la relation , comme il se l'était proposé. Attaché quelque temps à l'un des consulats du Levant , et témoin des premiers mouvements des Grecs , il embrassa leur cause avec chaleur. Il fonda à Smyrne , sous le titre de *l'Observateur oriental* , un journal , qu'il voulait consacrer à l'intérêt du commerce des Français , gravement compromis par suite de l'insurrection. Mais , ne pouvant le soutenir seul , il passa en Morée et prit part à la première campagne des Hellènes. Une maladie grave l'obligea de revenir en France où il fut bien accueilli par le général La Fayette , qui le chargea de diriger l'éducation de ses petits-fils. En 1826 , il retourna combattre sous les drapeaux des Grecs et eut la tête emportée d'un boulet dans le château d'Athènes le 27 janvier 1827. Raffenel a publié : *Histoire des Grecs modernes depuis la prise de Constantinople par Mahomet II* , Paris , 1820 , 5 vol. in-8 ; *Histoire complète des événements de la Grèce , depuis les premiers troubles* , 2^e édit. , 1825 , 5 vol. in-8 , avec carte et portraits ; *Résumé de l'histoire de la Perse , etc.* , 1825 , in-8 ; *Résumé de l'histoire du Bas-Empire* , 1826 , in-18. Raffenel avait toutes les qualités qui pouvaient faire espérer un bon écrivain.

* **RAFFLES** (Thomas Stamford) , fils d'un capitaine de marine marchande , naquit en 1781 , à bord d'un navire en vue de l'île de la Jamaïque. Il reçut une éducation distinguée , fut en 1805 nommé sous-secrétaire du gouverneur de l'île du Prince-de-Galles , et profita de sa position pour se livrer à l'étude ; mais il le fit avec si peu de ménagement , que sa santé en ayant été altérée , il fut forcé de se retirer à Malacca. En 1811 il obtint la place de gouverneur de Java et revint en Angleterre. Il avait une parfaite connaissance de tous les dialectes Malais , et de toutes les annales de cette partie de l'Asie. En 1817 il publia son *Histoire de Java* , 2 vol. in-4 , ouvrage curieux et instructif , trad. en franç. par M. Marchal , Bruxelles , 1824 , in-4. A

la fin de la même année 1817, il fut envoyé à Bencoolen, dans l'île de Sumatra, avec le titre de gouverneur du fort Marlborough. En 1824, contraint, par raison de santé, de retourner en Angleterre, presque au sortir du port le feu prit au navire : l'équipage parvint à se sauver sur deux barques ; mais Raffles perdit les matériaux qu'il avait amassés pour écrire une *Histoire de Sumatra, de Bornéo et des îles voisines*. Il mourut d'apoplexie à Highwood-Hill le 4 juillet 1826, âgé de 54 ans. Il a été l'éditeur de l'*Ambassade du Bengale à Siam et à Hoé, pendant les années 1821-25*, par Georges Finlayson, 1825, in-8. Les *Mémoires sur la vie et les services de Raffles, particulièrement à Java et à Bencoolen*, ont été publiés par sa veuve, Londres, 1850, in-4, et 1855, 2 vol. in-8.

* RAFFRON DU TROUILLET (Nicolas), conventionnel, né à Paris en 1709, quoique âgé de 80 ans à l'époque de la révolution, en embrassa les principes avec l'ardeur d'un jeune homme. Nommé député de Paris à la Convention, il pressa vivement le procès du malheureux Louis XVI, dont il vota la mort sans appel et sans sursis. Il appuya la création de l'armée révolutionnaire, demanda que les nobles fussent renvoyés des armées ; et, afin d'accélérer la vente des biens des émigrés, il proposa de les adjuger par petits lots. Cependant, les jacobins ayant été vaincus au 9 thermidor, il songea à pourvoir à sa sûreté personnelle en se détachant de ce parti ; il hâta le jugement de Carrier, puis se déclara contre Lebon et David. En 1795, député au conseil des cinq-cents par le départ du Nord, il présida le premier cette assemblée comme doyen d'âge ; il y présenta un plan de finances dans lequel il s'élève contre le luxe, les folles dépenses et les vêtements somptueux, disant que pour un citoyen la plus belle parure doit être la cocarde nationale. Sorti du conseil en 1797, il retomba dans l'obscurité, et mourut en 1800. Raffron, dans un discours qu'il lut à la tribune de la Convention, exprima des idées raisonnables sur l'instruction publique. Il osa dire que c'était surtout sous le rapport de la morale qu'il fallait la surveiller ; que dans tous les cas elle devait rester libre ; et même que l'éducation paternelle lui paraissait préférable.

* RAGOIS (L'abbé Le), était neveu de l'abbé Gobelin, docteur de Sorbonne, et confesseur de madame de Maintenon. Il devint, par le crédit de cette dame, précepteur du duc de Maine. C'est pour ce prince qu'il composa son *Instruction sur l'histoire de France et sur l'histoire romaine*, 1684, in-12, dans lequel on trouve en outre, des *Questions sur la géographie et sur la mythologie*. Ce livre, en vogue dans les maisons d'éducation, a été souvent réimprimé, et les instituteurs et institutrices le mettent encore dans les mains de leurs élèves. Il a été totalement refondu par Moustalon ; Paris, 1820, 2 vol. in-12. Mais depuis plusieurs années l'ouvrage de ce Ragois a été remplacé par ceux du père Lorieux (voy. ce nom). L'auteur, qui serait entièrement oublié sans son livre, mourut vers l'an 1685.

RAGOTZKI ou plutôt RACOCZI (François), fils de Georges II, prince de Transylvanie, et de Sophie

de Bathori, fut élevé par sa mère dans la religion catholique, passa sa vie dans les exercices de piété, mourut à Makowitz l'an 1676, et fut enterré à Cassovie dans l'église des jésuites, qu'il avait fait bâtir avec sa mère. C'est ce prince qui est le véritable auteur du livre de prières intitulé : *Officium ragotzianum*, dont on fait grand usage en Hongrie.

RAGOTZKI ou RACOCZI (François-Léopold), prince de Transylvanie, né en 1676, au château de Borshi, près de Patack, fut mis en prison à Neustadt, en avril 1701, accusé d'avoir voulu soulever la Hongrie contre l'empereur. Il trouva le moyen de se sauver, déguisé en dragon, le 7 novembre de la même année, à deux heures après midi. Il passa en Pologne, et alla joindre à Varsovie le comte de Bercheni, l'un des mécontents de Hongrie. Le 29 du même mois, on afficha dans la ville de Vienne des placards, par lesquels ce prince était proscrit, avec promesse de dix mille florins à ceux qui le livreraient vivant entre les mains des officiers de l'empereur, et de six mille à ceux qui apporteraient sa tête. Cette proscription le détermina à se faire chef des mécontents de Hongrie. Le conseil de l'empereur le condamna, en 1705, à avoir la tête tranchée, le dégrada de ses titres, et le priva de tous ses biens. Deux mois après, il prit le fort de Katto, et passa au fil de l'épée les Impériaux, qui n'avaient point fait de quartier aux Hongrois. Ayant fait la guerre avec succès, les états de Hongrie le déclarèrent protecteur du royaume, en attendant l'élection d'un nouveau roi, et le proclamèrent prince de Transylvanie, en août 1704. Les affaires ayant changé de face en 1713, et la Hongrie ayant fait sa paix avec l'empereur, Ragotzki vint en France, et passa de là à Constantinople. Il y demeura toujours depuis, estimé de la cour ottomane, et aimé de tous ceux qui connaissaient ses grandes qualités. Il était retiré à Rodosto, lieu situé sur les bords de la mer de Marmara, entre les Dardanelles et Constantinople, à 25 lieues de cette ville, lorsqu'il mourut le 8 avril 1755, âgé d'environ 59 ans. Si on excepte sa révolte, c'était un homme de bien, sage, réglé dans ses mœurs, et fort pieux ; il s'était imaginé que les torts, vrais ou prétendus, faits à sa patrie, lui donnaient le droit de la venger. (Voy. ses *Mémoires, dans les Révolutions de Hongrie*, la Haye, 1759, 2 vol. in-4, ou 6 vol. in-12.) On a donné sous son nom, en 1751, un ouvrage intitulé : *Testament politique et moral du prince de Ragotzki* ; mais on doute avec raison qu'il soit de lui. Lorsqu'il fut arrêté en 1701, il avait dans sa chambre un tigre qui le défendit longtemps contre les soldats.

RAGUEAU (François), professeur en droit dans l'université de Bourges, distingué par sa science, est auteur d'un *Commentaire* fort étendu sur les *Coutumes du Berry*, 1618, in-fol. Laurière fit réimprimer en 1704, 2 vol. in-4, un autre livre du même auteur, intitulé : *Indice des droits royaux*. Ragueau mourut en 1605.

RAGUEL, père de Sara. Voy. TOBIE.

RAGUENET (François), littérateur, naquit à Rouen vers 1660, embrassa l'état ecclésiastique,

et s'appliqua à l'étude des belles-lettres et de l'histoire. Il remporta le prix de l'éloquence à l'académie française, en 1687. Son *Discours* roulait sur le mérite et la dignité du martyre. Ce petit succès l'encouragea, et il commença à jouer un rôle dans la république des lettres. Il donna, en 1704, un *Parallèle des Italiens et des Français*, en ce qui regarde la musique et les opéras : ce parallèle occasionna une guerre littéraire. La musique des Italiens est, suivant lui, fort supérieure à la française à tous égards, 1^o par rapport à la langue, dont tous les mots et toutes les syllabes se prononcent distinctement ; 2^o par rapport au génie des compositeurs, à l'enchantement des symphonies, à l'invention des machines. Lecerf de la Vieuville (*voy.* ce nom), garde des sceaux du parlement de Normandie, réfuta ce parallèle que l'abbé Ragueneau défendit. La Vieuville écrivit de nouveau, et cette querelle finit, comme toutes celles de ce genre, par le dégoût des parties belligérantes et l'indifférence du public. L'abbé Ragueneau mourut en 1722, après avoir publié plusieurs ouvrages. Les principaux sont : *Les monuments de Rome, ou Description des plus beaux ouvrages de peinture, de sculpture et d'architecture de Rome, avec des observations*, Paris, 1700 et 1702, in-12. Ce petit ouvrage valut à son auteur des lettres de citoyen romain, dont il prit le titre depuis ce temps-là. *L'Histoire d'Olivier Cromwell*, Paris, 1691, in-4 ou 2 vol. in-12, très-supérieure, pour le fond, au roman de Gregorio Leti : elle est bien écrite ; il serait à souhaiter que quelques faits que l'on y trouve fussent mieux avérés, et que les autres fussent à leur place ; *Histoire de l'ancien Testament*, in-12 ; *Histoire du vicomte de Turenne*, in-12. C'est une assez froide relation des actions militaires de ce général, qui y est peint comme héros, et non comme homme privé. Cet ouvrage a cependant été imprimé un grand nombre de fois. On attribue à Ragueneau le *Voyage romanesque de Jacques Sadeur dans la terre Australe*, mais ce livre est de Gabriel Foigny, cordelier apostat.

RAGUET (Gilles-Bernard), né à Nanur en 1668, se rendit fort jeune à Paris, où il embrassa l'état ecclésiastique et fut nommé directeur spirituel de la compagnie des Indes. En 1722, le roi le nomma à l'abbaye de l'Aumône, dite le Petit-Cîteaux, et l'année suivante au prieuré d'Argenteuil. Il fut du nombre des gens de lettres employés à l'éducation de Louis XV. Les auteurs du *Gallia christiana* le désignent sous le titre de *Regis antescholarus*. Il mourut à Paris le 20 juin 1748. Nous avons de lui : *Histoire des contestations sur la Diplomatique de dom Mabillon*, Paris, 1708, in-12. Il s'y décide en faveur des observations du père Germon contre le savant bénédictin. *Traduction de la nouvelle Atlantide de Bacon, avec des augmentations*, 1702, in-12, etc. Il a aussi travaillé au *Journal des savants* depuis 1705 jusqu'en 1721.

* RAGUSA (Jérôme), jésuite, né en 1665, à Modica dans la Sicile, cultiva l'éloquence, la théologie et l'histoire, surtout en ce qui concernait les antiquités et la biographie de son pays, et mourut vers 1720. Il est auteur des ouvrages suivants :

Elogia Siculorum, qui veteri memoria litteris floruerunt, Lyon, 1690, in-12 ; cet ouvrage, réimprimé par un neveu de l'auteur sous le titre de *Siciliæ bibliotheca vetus*, Rome, 1700, in-4, a été inséré par Burmann dans le *Thesaurus antiquit. Italiæ* ; *Fragmenta progymnasmatum diversorum*, Venise, 1706, in-8 ; *Raggionamenti, panegirici morali e misti*, ibid., 1706, in-12 ; il a laissé un grand nombre de manuscrits, entr'autres : *Quæstiones theologiæ morales de virtutibus theologicis et de sacramentis* ; *Theologia tripartita*, 3 vol. ; *Passio Domini nostri Jesu Christi, cum commentario* ; *Paraphrasis in Pentateuchum* ; *Opuscula tria canonico-politica*, etc.

RAGUSE. *Voy.* JEAN de RAGUSE.

** RAGUSIO (Pompée), religieux carme, florissait au xvi^e siècle. Il était savant et fort estimé dans son ordre, parce qu'à un grand savoir il joignait d'autres bonnes qualités et beaucoup de vertus. Il fut lecteur de philosophie dans divers couvents de son institut, et laissa plusieurs ouvrages de philosophie et de théologie. On a aussi de lui un *Commentaire sur Jean Bacon*, imprimé sous un nom supposé. Le P. Ragusio mourut en 1600.

RAHAB, habitante de Jéricho, reçut chez elle et cacha les espions que Josué envoyait pour reconnaître la ville. Josué l'excepta, avec toute sa maison, de l'anathème qu'il prononça contre cette ville. Rahab épousa Salmon, prince de Juda, de qui elle eut Booz. Ce dernier fut père d'Obed, et celui-ci d'Isaï, de qui naquit David. Ainsi J.-C. a voulu descendre de cette Chananéenne. Le texte hébreu la nomme *Zonah*, qui signifie femme de mauvaise vie, *meretrix* ; ou hôtelière, *hospita*. Cette différente signification du même mot a donné lieu à plusieurs interprètes de justifier Rahab, et de la regarder simplement comme une femme qui logeait chez elle des étrangers. Ils ajoutent d'ailleurs qu'il n'est guère probable que Salmon, prince de la tribu de Juda, eût voulu épouser Rahab, si elle eût été accusée d'avoir fait un métier infâme, ni que les espions se fussent retirés chez une courtisane, dont des liaisons auraient dû leur inspirer de la défiance. Mais les autres, en plus grand nombre, se fondant sur l'autorité des Septante, sur saint Paul et saint Jacques, et sur la plupart des Pères, soutiennent que le mot hébreu doit se prendre ici pour une femme débauchée. Du reste, il n'y a pas lieu de douter que si Rahab a été dans ce cas, elle s'en est relevée pour mener une vie honnête ; et cette résipiscence date vraisemblablement de l'acte d'hospitalité qu'elle exerça envers les Israélites par la foi qu'elle eut en leur Dieu : *Fide Rahab meretrix non perit cum incredulis, excipiens exploratores cum pace*. Heb. 11.

RAIDEL (Georges-Martin), bibliographe, né à Nuremberg, le 26 août 1702, embrassa l'état ecclésiastique et fut pourvu de quelques bénéfices. Il parcourut l'Allemagne pour visiter les savants et les bibliothèques, et se fit connaître d'une manière avantageuse par la publication d'une savante dissertation, intitulée : *Commentatio critico-litteraria de Cl. Ptolemæi Geographiæ ejusque codicibus tam manuscriptis quam typis expressis*, Nuremberg, 1757,

in-4. Quoique Murr y ait signalé quelques erreurs, cet ouvrage est très-estimé et renferme beaucoup d'érudition. On attendait de nouveaux fruits des travaux de l'auteur, lorsqu'il fut enlevé par une mort prématurée, le 28 janvier 1741. On a encore de Raidel une édition d'une partie de la correspondance de Jean Gérard avec les érudits de son temps (J. Gerardi, *litterarium quod cum doctis habuit commercium ex parte editum*, Nuremberg, 1751, in-8), et la *Géographie du moyen âge*, publiée par J. D. Koehler, en 1757, dont il composa la seconde partie.

* RAIIEVSKI (André), littérateur, mort à Koursk en Russie, le 15 mars 1822, est auteur de plusieurs ouvrages, parmi lesquels nous citerons : *Mémoires sur les campagnes des années 1815 et 1814* (en russe), Moskow, 1822, 2 vol. in-8; des *poésies* dans différents recueils; le 1^{er} vol. des *Principes de stratégie de l'archiduc Charles*, dont il n'a pu achever la traduction, Saint-Pétersbourg, 1818, in-8.

RAILLON (Jacques), né en 1762 à Bourgoing dans le Dauphiné. Attiré dans le diocèse de Luçon par M. de Mercy son compatriote, y fit son cours de théologie et professa plusieurs années au petit séminaire. Nommé à la cure de Montaigu, petite ville du diocèse, il y fut peu de temps après remplacé par un *intrus*, et vint à Paris où son évêque s'était déjà retiré. Il y publia en 1792 un *Appel au peuple catholique*, in-8, alla joindre M. de Mercy à Soleure, passa depuis en Italie et résida longtemps à Venise où il eut des relations avec les littérateurs, et dans ses loisirs il composa un recueil d'idylles dans le goût de Gessner (1). Rentré en France à l'époque du concordat, il se chargea de l'éducation d'un fils de M. Portalis, et en 1806 obtint un canonicat à Notre-Dame. Trois ans après, à l'organisation de la faculté de théologie, il y fut nommé professeur suppléant d'éloquence sacrée. Quelques discours prononcés dans des cérémonies d'apparat l'ayant mis en évidence, il fut nommé le 21 octobre 1810 à l'évêché d'Orléans (*voy. MERAULT*). Rappelé à Paris en 1816 par le grand aumônier, il s'occupa d'une *Vie de saint Ambroise* pour laquelle il fit de nombreuses recherches. Cet ouvrage, que d'autres travaux ne lui permirent pas de terminer, fait, dit-on, connaître parfaitement saint Ambroise, ses ouvrages et son siècle. Nommé en 1829 à l'évêché de Dijon, sa lettre pastorale du 50 novembre, pour sa prise de possession, parut d'un heureux augure; en effet son administration fut dirigée dans des vues de modération et de sagesse, et son bon esprit lui concilia l'estime générale. Transféré, le 14 décembre 1850, à l'archevêché d'Aix, différentes circonstances retardèrent l'expédition de ses bulles, et ce ne fut que le 24 février 1852 qu'il fut préconisé. Sa conduite fut la même à Aix qu'à Dijon. Toujours prêt à écouter les observations des membres de son clergé, il savait ménager toutes les opinions, et consacrait tout son temps à son diocèse. Parmi ses mandements, non moins remarquables par la sagesse et l'élevation des pensées que par le mérite d'un style toujours élégant et pur, on doit citer celui du 28 novembre 1855 pour le jubilé : c'est

une profession de foi qui peut être comptée parmi les plus honorables témoignages de l'attachement inviolable de l'église gallicane au saint Siège. Affaibli depuis longtemps par un travail opiniâtre, Raillon est mort le 15 février 1855 à Hières, où il s'était retiré dans l'espoir d'améliorer sa santé.

RAIMOND d'AGILES, chanoine de l'église cathédrale du Pui en Velai, fut de l'expédition de la première croisade, ainsi que l'évêque du Pui, le célèbre Adhémar ou Aymar de Monteil, qui en avait été déclaré le chef, avec le titre de légat du pape Urbain II. A son départ pour la Terre-Sainte, en 1096, il n'était encore tout au plus que diacre : il fut ordonné prêtre, lorsque l'armée était déjà en route, et fut attaché pendant la croisade, en qualité de chapelain, à Raimond, comte de Toulouse et de Saint-Gilles, l'un des chefs de l'armée croisée. C'était, suivant les auteurs de l'*Histoire littéraire de la France*, un homme d'esprit, de piété et de mérite, en qui le comte de Saint-Gilles avait tant de confiance, qu'il l'admettait volontiers dans ses conseils. Ce qui prouve la considération dont il jouissait parmi les croisés, c'est qu'il fut du petit nombre qu'on choisit pour prendre part au recouvrement, dans l'église d'Antioche, de la Lance, l'un des instruments de la passion de J.-C. On ignore le lieu et l'époque de sa mort. Il écrivit l'histoire de la croisade; et son ouvrage, qui a pour titre : *Raimundi de Agiles historia Francorum qui ceperunt Iherusalem*, a été inséré par Jacques Bongars, dans les *Gesta Dei per Francos*, etc., et traduit en français dans la *Collection des mémoires relatifs à l'histoire de France*, publié par M. Guizot, xxi.

RAIMOND VI, comte de Toulouse, dit *Vieux*, fils de Raimond V, né en 1156 d'une famille illustre par son ancienneté et par sa valeur, fut dépouillé de ses états dans la croisade contre les albigeois. Ce prince favorisait ouvertement ces hérétiques dont les chefs, Pierre de Bruys, Henri Olivier et autres, furent toujours vaincus dans les conférences qu'ils voulurent engager, et contre lesquels prêchèrent saint Bernard et saint Dominique. Le légat du saint Siège, Pierre de Castelnau, l'excommunia en 1207; Raimond parut alors vouloir changer de conduite. Il fit prier le légat de venir à Saint-Gilles, promettant d'accepter les conditions qu'il lui proposerait. Le prélat s'y rendit avec joie, mais Raimond, le plus fourbe et le plus cruel des hommes, le fit assassiner par ses gens. Les croisés s'avancèrent alors contre lui; craignant leur ressentiment, il fit tout ce qu'il put pour obtenir l'absolution des censures. Mais lorsqu'il eut échappé au danger, il recommença ses liaisons avec les albigeois, et fut excommunié de nouveau. Pierre II, roi d'Aragon, prit sa défense; mais ils furent vaincus l'un et l'autre à la bataille de Muret en 1215. L'année d'après il signala de nouveau sa cruauté et son irréligion, en faisant pendre son frère Baudoin, comte de Toulouse, sans lui laisser la liberté de recevoir les sacrements de l'église, quoiqu'il ne demandât que cette grâce. (Baudoin avait passé dans le parti de Montfort, comte de Leicester, après lui avoir livré le château de Montferrand qu'il défendait.) Le concile de Latran de l'an 1215 joignit en

(1) Elles ont été imprimées à Paris, 1803, in-46.

vertu du concours de la puissance temporelle, aux censures ecclésiastiques contre Raimond, la privation des domaines qu'il possédait. Philippe-Auguste, de qui relevait le comté de Toulouse, avait renvoyé au souverain pontife le jugement de son vassal : ses ambassadeurs furent présents à ce jugement, et le prince le ratifia lui-même, par l'investiture qu'il donna du comté de Toulouse à Simon de Montfort; on ne laissa à Raimond qu'une pension viagère de 4,000 marcs d'argent, et à son fils, qu'une partie du marquisat de Provence. Les Toulousains s'étant révoltés, Raimond, appelé par eux de la frontière d'Espagne, où il s'était réfugié, soutint vaillamment le siège que Montfort vint mettre devant cette ville, et où ce dernier fut tué en 1218, d'un coup de pierre. Amauri, fils du comte de Leicester, fut repoussé par Raimond et son fils, qui recouvrèrent presque tous leurs états. Raimond mourut en 1222; il s'était marié cinq fois, et ne laissa que deux enfants légitimes, Raimond VII, qui lui succéda, et Constance, qui épousa d'abord Sanche VIII, roi de Navarre, et en secondes noces, Pierre Bermond de Sauve, seigneur d'Anduse. Comme il n'avait point été absous de l'excommunication, son corps resta sans sépulture. Raimond n'avait rien de médiocre dans ses bonnes ni dans ses mauvaises qualités. Il avait l'âme noble, le génie actif; l'adversité ne l'abattait point. Les sièges des villes qu'il soutint, les conquêtes qu'il fit, sont des preuves de son courage et de son habileté dans l'art de la guerre; mais ses défauts l'emportèrent sur ses bonnes qualités. Il poussa l'amour du plaisir jusqu'à l'inceste, et la colère, comme nous venons de le dire, jusqu'à tremper ses mains dans le sang d'un de ses frères et d'un légat du saint Siège. Il comptait pour rien la parole qu'il avait donnée. On le vit au pied de l'autel ordonner à ses bouffons de contrefaire les prêtres disant la messe. C'était lui faire sa cour que d'embrasser l'hérésie; et quelle hérésie! on sait que toutes les abominations se trouvaient réunies dans celle des albigeois. Il ruina les monastères, changea les églises en citadelles, chassa les évêques de leurs sièges, etc. Tel est le portrait que les historiens contemporains font de Raimond. Guillaume Catel en a rassemblé les témoignages dans son *Histoire des comtes de Toulouse*, et le père Langlois dans l'*Histoire des croisades contre les albigeois*. On sait que Voltaire a fait ses efforts pour disculper ce prince, et pour noircir Simon de Montfort; mais cela ne doit nullement surprendre : l'un a constamment soutenu les droits de la religion, et l'autre s'en est déclaré l'ennemi irréconciliable. L'abbé Millot, en fidèle disciple, a copié ce patriarche de la philosophie.

RAIMOND VII, comte de Toulouse, fils du précédent, né à Beauvais, en 1197, succéda à ses états et à ses querelles. Il combattit vivement Amauri de Montfort, fils du célèbre Simon, et le força à se retirer en France. Cependant la croisade subsistait contre lui, et il fut excommunié en 1226. Enfin, après avoir soutenu une longue guerre, il fit la paix avec les catholiques, et parut rentrer de bonne foi dans le sein de l'Eglise. En 1247, saint Louis l'engagea à se croiser pour la Terre-Sainte; mais le

pape Innocent IV, qui voulait l'opposer aux partisans de l'empereur Frédéric II, l'empêcha de faire ce voyage. Il mourut deux ans après, en 1249, à Milhau en Rouergue, âgé de 52 ans. Alphonse, comte de Poitou, frère de saint Louis, ayant épousé la fille et l'héritière de ce prince, et n'en ayant point eu d'enfants, tous les états de Raimond VII furent réunis à la couronne de France en 1261, par Philippe III.

RAIMOND, dit PENNAFORT ou PEGNAFORT (saint), naquit au château de Pegnafort en Catalogne, l'an 1175. Après avoir fait ses études à Barcelonne, il alla les perfectionner dans l'université de Bologne, et y enseigna le droit canon avec réputation. De chanoine de Barcelonne, il entra dans l'ordre de Saint-Dominique, qu'il illustra par ses vertus et son savoir. Le pape Grégoire IX l'employa l'an 1228 à la collection des *Décrétales*, et voulut l'élever à l'archevêché de Tarragone, qu'il refusa. Ce pontife voulait le retenir à sa cour; mais le saint homme préféra sa solitude de Barcelonne à tous les avantages qu'on lui faisait espérer. Il s'occupait dans le silence et la retraite, à l'étude et à la prière, lorsqu'il fut élu général de son ordre en 1258, dignité dont il se démit deux ans après. Il contribua beaucoup, par son zèle et par ses conseils, à l'établissement de l'ordre de la Mercy. (*Voy. PIERRE DE NOLASQUE.*) Ce fut aussi par son crédit que l'inquisition fut établie dans le royaume d'Aragon et dans le Languedoc. Les papes lui permirent de pourvoir aux offices de ce tribunal, et il le fit avec beaucoup de sagesse. Raimond mourut à Barcelonne, en 1275, dans la centième année de son âge. Le pape Clément VIII le canonisa en 1601. On peut voir le tableau de ses vertus dans l'*Histoire des hommes illustres de l'ordre de Saint-Dominique*, par le père Tournon qui a donné une vie très-exacte et très-circconsciencée de ce saint. On a de lui : la *Collection des Décrétales*, qui forme le second volume de *Droit canon*. Ce recueil est en cinq livres. L'auteur a joint divers décrets des conciles aux constitutions des papes. Une *Somme des cas de conscience*, autrefois très-consultée. La meilleure édition est celle du P. Laget, Lyon, 1728, in-fol., avec de savantes notes. On estime aussi celle de Vérone, 1744, in-fol.

RAIMOND (Pierre), *lou Prou*, c'est-à-dire le *Preux* et le *Vaillant*, né à Toulouse, suivit l'empereur Frédéric dans l'expédition de la Terre-Sainte, où il se signala par ses vers provençaux et par ses exploits. Ce poète mourut en 1225, pendant la guerre des comtes de Provence contre les albigeois : guerre qui servit à faire briller son courage. Il avait fait un *Poème* contre les erreurs des *Ariens*, et un autre où il blâmait les rois et les empereurs d'avoir laissé prendre trop de pouvoirs aux ecclésiastiques. Il ne songeait pas que, dans les siècles barbares, ce pouvoir avait beaucoup servi à adoucir les mœurs, à réprimer la violence des grands et des petits, et à tempérer le despotisme. Tout ce qui a suivi l'affaiblissement de leur considération au xviii^e siècle, justifie cette observation.

RAIMOND-LULLE. *Voy. LULLE.*

RAIMOND-MARTIN. *Voy. MARTIN.*

RAIMONDI, graveur. V. MARC-ANTOINE RAIMONDI.

* **RAIMONDI** (Raphael), célèbre jurisconsulte, né vers la fin du xiv^e siècle, à Côme, d'une famille illustre, après avoir suivi les leçons du savant Christophe Castiglione, à Padoue, y obtint, fort jeune encore, une chaire qu'il remplit avec la plus grande distinction. Son traitement, en 1422, s'élevait à 600 ducats, somme énorme pour le temps, et, dit Tiraboschi, dans son *Histoire de la littérature italienne*, preuve claire et sans réplique de la réputation à laquelle il était parvenu. Il fut appelé, en 1426, à Venise, pour les affaires de la république. De retour à Padoue, il y mourut l'année suivante, à l'âge de 40 ans, et fut inhumé dans l'église de Sainte-Justine, où son fils lui fit élever un tombeau magnifique. On a de lui des *Consultations* imprimées avec celles de Raphael Fulgose, son condisciple et son ami, Brescia, 1490, in-fol.; un *Commentaire sur la logique d'Aristote*, Paris, 1500, in-4, et des *Explications sur différentes parties de l'infortiat*, qui avaient servi de thèmes à ses leçons, Venise, 1500, in-fol.

* **RAIMONDI** (Annibal), mathématicien, né à Vérone en 1503, étudia non-seulement les sciences mathématiques, mais encore la physique et l'astronomie. Il avait un oncle général au service des Vénitiens, et il nous apprend lui-même, dans la préface de son *Traité du flux et reflux de la mer*, qu'il l'avait accompagné dans quelques-unes de ses expéditions. Ses talents lui méritèrent la protection de plusieurs princes d'Italie, et il jouissait d'une pension de la république de Venise. On prétend qu'il signala le premier la nouvelle étoile qui parut en 1573, dans la constellation de Cassiopée; mais cette découverte lui a été contestée avec beaucoup de vraisemblance. Ses travaux astronomiques, rapportés par Maffei (*Verona illustrata*), ne lui ont pas mérité l'honneur d'être mentionné par Delambre dans son *Histoire de l'astronomie*. Raimondi mourut en 1592. On a de lui plusieurs ouvrages, dont nous citerons les suivants : *Discorso della trepidazione delle stelle fisse*; *Paterne riprensioni a medici razionali*; il leur reproche de ne pas faire plus souvent usage des simples dans le traitement des maladies. *Dell' antica*, etc., ou *De l'ancienne et honorable science de Nomancie ou Onomancie*, Venise, 1549, traduit en français; c'est un traité de la divination par les noms; elle était pratiquée par les anciens, et s'est conservée, comme on voit, assez tard chez les modernes. *Trattato*, etc., ou *Traité du flux et reflux de la mer*, Venise, 1589. Georges Jodocus lui donne de grands éloges dans un poème intitulé : *Benacus*.

* **RAIMONDI** (Jean-Baptiste), orientaliste, né à Crémone vers 1540, passa plusieurs années en Asie, où il fit une étude approfondie de l'arabe, de l'arménien, du syriaque et de l'hébreu. De retour en Italie, il étonna ses compatriotes par la variété et l'étendue de ses connaissances. Il fut placé, par le cardinal Ferdinand de Médicis, à la tête d'un vaste atelier de typographie orientale, qui a été comme le berceau de la célèbre imprimerie de la Propagande. C'est sous son inspection que furent gravés les caractères dont on se servit pour imprimer en 1591, in-fol., deux édit. des *quatre Evangiles*, tirées à 5,000 exemplaires, l'une en arabe, et l'autre avec

une version latine. Il s'occupa longtemps de l'exécution d'une *Bible polyglotte*, plus complète que celles d'Alcala (*voy.* XIMENES) et d'Anvers (*voy.* PERRENOT), puisqu'elle devait donner de plus les versions arabe, persane, égyptienne, éthiopienne et arménienne; mais la mort de Grégoire XIII l'obligea d'y renoncer. Raimondi, par le conseil du cardinal Du Perron, consacra les dernières années de sa vie à la publication d'une *Grammaire arabe* qu'il dédia, en 1610, au pape Paul V, par une longue *Epître* que le P. Le-long a réimprimée dans son *Discours sur les Bibles polyglottes* et dans sa *Bibliotheca sacra*. Il est probable que Raimondi, alors âgé de plus de 70 ans, ne survécut pas longtemps à cette publication.

* **RAINALDI** (Jérôme), architecte, né à Rome en 1570, élève de Dominique Fontana, s'acquît une réputation brillante dans son art, et fut chargé d'ouvrages importants, parmi lesquels on distingue le palais ducal de Parme, celui du prince Pamphili à Rome, l'église des carmes déchaussés à Caprarola, le collège des jésuites à Bologne, leur maison professe à Rome, etc. Cet artiste mourut en 1633, à Rome, et fut inhumé dans l'église de Saint-Martin. Quelques-uns de ses ouvrages ont été faussement attribués à Vignole, dont le nom est plus populaire.

* **RAINALDI** (Charles), architecte, fils du précédent, né en 1611, élève de son père, fut aussi un artiste distingué. Mais on lui reproche de manquer de correction et de s'écarter quelquefois des vrais principes. Il construisit ou répara plusieurs églises, entre autres celle de Sainte-Agnès, à la place Navone; mais son chef-d'œuvre est le palais qu'il construisit pour le duc de Nevers, et qui est aujourd'hui l'Ecole de France. Il concourut avec le cavalier Bernin aux travaux du Louvre, et Louis XIV, à cette occasion, lui envoya son portrait enrichi de diamants. Précédemment, le duc de Savoie lui avait fait remettre la croix de Saint-Maurice et Saint-Lazare, comme un témoignage de sa satisfaction pour les plans qu'il lui avait adressés de différents édifices. Pieux et charitable, il distribuait aux pauvres d'abondantes aumônes, et il fit don de ses pierreries à la confrérie des *Stygmates*, dont il était associé, pour décorer l'ostensoir dans les solennités. Rainaldi mourut en 1691.

RAINALDI (Oderic), né à Trévise, en 1595, d'une famille patricienne, entra chez les Philippins ou prêtres de l'Oratoire, et s'appliqua au même genre d'étude que son confrère Baronius; mais il s'en faut bien que la *Continuation* soit aussi estimée que les *Annales* de ce cardinal. Il y a beaucoup de recherches et d'érudition, une manière de voir sage, équitable et parfaitement orthodoxe; mais sa critique n'est pas assez sévère et assez éclairée; sa narration n'est pas toujours exacte, ni en général fort intéressante. On en a cependant imprimé un *Abrégé* à Rome en 1669, in-fol., et 1670, 5 vol. in-4. Rainaldi mourut le 22 janvier 1671. Sa *Continuation*, imprimée à Rome, in-fol., 1646-77, en 9 vol., s'étend depuis 1199 jusqu'en 1569.

RAINIER, dominicain de Pise, vice-chancelier de l'Eglise romaine et évêque de Maguelone, mort en 1249, est auteur d'un *Dictionnaire théologique* qu'il a intitulé *Pantheologia*. La meilleure édition de cet

ouvrage est celle de Lyon, 1655, 3 vol. in-fol., avec les additions du P. Nicolai, dominicain.

* **RAISS** (Arnould), savant agiographe, né à Douai vers 1580, y obtint un canonicat au chapitre de St.-Pierre, et consacra ses loisirs à recueillir tout ce qui pouvait avoir rapport aux saints des Pays-Bas, au culte dont on les honorait et à leurs reliques. Cette entreprise demandait du travail et beaucoup de recherches. Il n'épargna ni peines, ni frais, ni voyages. Il parcourut les diverses provinces belgiques, visita les églises et les monastères, fouilla leurs archives et les autres dépôts publics, et en tira une foule de renseignements. C'est dans ses utiles occupations que s'acheva sa vie; et il mourut à Douai le 6 septembre 1644. On a de lui : *Auctarium ad natales sanctorum Belgii Joannis Molani*, Douai, 1626, in-8; *Hicogazophylacium belgicum*, 1628, in-8. C'est l'indication des reliques conservées dans les Pays-Bas; *Peristromata sanctorum*, 1630, in-8; *Origines cartusiarum Belgii*, 1632, in-4; *Belgica christiana*, 1633, in-4 : c'est l'histoire des évêques et prélats des provinces flamandes. *Cænobiarcha Crispiniensis*, Douai, 1642, in-4 : c'est l'histoire du monastère de Crépin, abbaye de l'ordre de Saint-Benoît en Hainaut, avec les Vies de saint Landelain son fondateur au VIII^e siècle, et de saint Aybert qui en fut un des supérieurs, de la *Vie de la bienheureuse Marie*, religieuse du tiers ordre de St.-Dominique, née dans l'île de Chio, Douai 1656. et une édition augmentée de l'*Histoire* par Fr. Mosc de l'abbaye d'Oignies au diocèse de Namur. On lui doit en outre une traduction de l'espagnol en latin.

RAISSANT (Pierre), savant numismate, né à Reims, vers 1640, fut médecin, antiquaire et garde du cabinet des médailles de Louis XIV. On le trouva noyé dans le parc de Versailles, le 7 juin 1689. (*Voy. OUDINET.*) On a de lui : *Dissertation sur douze médailles des jeux séculaires de l'empereur Domitien*, Versailles, 1684, in-4; dissertation sur l'origine de la figure des fleurs de lys, Paris, 1687, in-4, etc.; le *Journal des savants* renferme en outre plusieurs dissertations de cet auteur.

RAISSON (François-Etienne-Jacques), né en 1760, à Paris, fils d'un limonadier, ayant fait d'assez bonnes études devint sous-secrétaire des commandements du prince de Condé. Cette place de confiance ne l'empêcha pas de se déclarer pour les principes de la révolution. Il fut nommé successivement électeur, secrétaire général de l'administration de la Seine, directeur de la fabrique des assignats, administrateur général des subsistances et enfin chef de division au ministère de la police. L'un des fondateurs du club des Jacobins, il fixa longtemps l'attention par les pétitions hardies qu'il présenta à la Convention au nom de cette société dont il était secrétaire, et par la surveillance qu'il exerça sur les représentants. Après le 9 thermidor, poursuivi comme terroriste, il fut enfermé quelques mois au château de Ham. Nommé électeur en 1798, il se montra plus ami de l'ordre et fut envoyé l'année suivante en mission à Turin; il ne s'y était point enrichi comme on l'a prétendu faussement, puisqu'à son retour il se trouva trop heu-

reux d'accepter la place de rédacteur au bureau particulier du ministère de la police, place qu'il remplit plusieurs années. Retiré à Sens depuis 1820, il y mourut le 24 avril 1855, à 75 ans. Son fils (M. Horace Raissou) est connu par plusieurs productions qui ont obtenu un succès de vogue.

RAITSCH (Jean), archimandrite du couvent de Saint-Michel-Archange, à Kovila né en 1726 à Karlowitz, mort à Kovila, le 25 décembre 1801, étudia la théologie à Kiew, et entreprit plusieurs voyages dans les provinces turques, pour faire des recherches sur l'ancienne histoire de la Servie. Il prit des extraits des divers manuscrits qu'il trouva dans les couvents Serviens. C'est à ces savantes recherches que l'on doit l'important ouvrage intitulé : *Istoriја Pazyich Slavenskisch Narodow-Næpatsche Bolgar*, etc. *Histoire des divers peuples Slaves, particulièrement des Bulgares, des Croates et des Serviens*, Vienne, 1794, 4 vol. in-8, fig. Cet auteur a laissé manuscrits une *Relation de ses voyages*, des *Fragments pour servir à l'histoire de la Servie*, etc.

RALEGH. Voy. RAWLEIGH.

* **RALLIER** (Louis-Antoine-Esprit), né vers 1749 à Fougère, entra dans le corps du génie et se fit remarquer par son activité et ses connaissances. Envoyé à Saint-Domingue, il y fit exécuter plusieurs travaux d'art. De retour en France il fut employé successivement dans différentes divisions et parvint au grade de capitaine. A la révolution, après avoir été officier municipal et administrateur du district de Fougères, il fut député en 1793 au conseil des anciens où il s'occupa spécialement des intérêts de Saint-Domingue. En 1798, à la suite de la crise de prairial, il passa au conseil des cinquante, et s'y fit remarquer par son opposition à toutes les mesures violentes; il combattit la loi des otages et demanda qu'elle ne fût appliquée qu'aux parents des assassins. S'étant montré favorable à la révolution du 18 brumaire, il fit partie du corps législatif où il siégea jusqu'au 20 mars 1815; mais il n'accepta aucune fonction pendant les cent-jours. Renvoyé par ses concitoyens à la chambre en 1827, il mourut deux ans après à Fougères à 80 ans. Rallier avait profité des loisirs que lui laissaient ses fonctions pour cultiver les lettres. Nous citerons parmi ses ouvrages : *Recueil de chants moraux et patriotiques*, 1799, in-12; *Épître à la rime*, 1808, in-8; *Œuvres poétiques et morales*, 1815, 2 vol. in-12; 2^e édit., 1822, 2 vol. in-8; augmentée de six *Tragédies* qui n'ont pas été représentées.

* **RALPH** (James), historien et poète, né dans l'Amérique anglaise de parents pauvres et obscurs, ne dut qu'à ses talents la considération dont il jouit. Il fut d'abord maître d'école à Philadelphie; mais cet état ne convenant guère ni à son activité naturelle ni à son génie, il vint à Londres au commencement du règne de Georges II. Le premier ouvrage qu'il publia fut la *Nuit*, poème qui eut peu de succès : Pope l'a mentionné dans sa *Dunciade*, mais ce n'est pas pour en faire l'éloge. Il donna ensuite quelques pièces de théâtre qui ne réussirent point. Plus heureux en prose, les articles qu'il pu-

blia dans plusieurs journaux furent goûtés du public : ses *pamphlets* politiques eurent aussi un grand succès, par la justesse de la critique et la finesse des aperçus. Son *Histoire d'Angleterre* (Londres, 1744-46, 2 vol. in-fol.) a mieux encore établi sa réputation. Le règne des Stuarts surtout est comparable à ce qu'ont produit de mieux les plus célèbres historiens modernes. La mort du prince de Galles, son protecteur, lui enleva toute espérance d'avancement, et il mourut de chagrin à Londres, en 1762.

RALPH. Voy. RICHARD D'ARMAGH.

RAMAZZINI (Bernardin), médecin italien, naquit à Carpi, dans le Modénais, en 1655. Après avoir exercé avec succès la médecine à Rome et à Carpi, il alla la pratiquer et la professer à Modène, puis à Padoue. Il mourut à Venise, en 1714, à 81 ans. Le sénat de Venise, quoiqu'il eût perdu la vue, le nomma à l'âge de 71 ans, président du collège de médecine de cette ville, et premier professeur de médecine-pratique. Son petit-fils lui servait de lecteur, et il continua encore ses cours pendant six ans. Son humeur était douce ; et quoique sérieux et réservé avec ceux qu'il ne connaissait pas, il était fort gai avec ses amis. Ses grandes lectures rendaient sa conversation fort utile. On a de lui : une *Dissertation latine sur les maladies des artisans*, trad. en franç. par de Fourcroÿ, Paris, 1777, in-12 ; un *Traité latin de la santé des princes*, et plusieurs autres ouvrages de médecine et de physique, dont le recueil a été imprimé à Londres en 1718, 1759, in-4. La meilleure édition est celle de 1742, *ibid.*, 2 vol. in-4. Un de ses principes était que, pour conserver la santé, *il fallait varier ses occupations et ses exercices*. Sa vie est à la tête de ses *Œuvres*.

* RAMBALDI (Jean-François), poète latin, né dans le xvi^e siècle à Vérone, avait des connaissances étendues ; mais une imagination trop vive et trop féconde nuisit souvent à ses succès. On cite de lui : *Physiologicorum libri duo* ; *Meteorologicorum libri duo* ; *De sensibus libri duo* ; *De universo* ; *De bona fortuna*, etc., tous en vers hexamètres. Voy. la *Verona illustrata*, de Maffei.

RAMBAM. Voy. MAIMONIDE.

* RAMBAUD de VACHERES, un des plus célèbres troubadours du xii^e siècle, était fils d'un pauvre chevalier provençal. Ses talents poétiques lui donnèrent accès auprès du prince Guillaume de Baux, prince d'Orange, qui le combla de bienfaits. Il eut un autre puissant protecteur dans le marquis de Monferrat, qu'il suivit en 1188 à la Terre-Sainte. Le marquis l'avait créé chevalier, et après avoir conquis Salonique sur les Turcs, il lui en donna le gouvernement. Le poète chanta cette croisade dans un *poème* dont les vers respirent l'ardeur guerrière du temps et l'enthousiasme de la gloire. Ses autres pièces les plus connues sont des *sirventes*, et un *poème* intitulé *la Caros*, qu'il avait composé pour Béatrix, sœur du marquis, dont il était épris. Ce poète est mentionné par Nostradamus. Raynouard a publié les principales pièces de Raimond dans son *Choix des poésies originales des troubadours*, avec une notice d'un contemporain sur ce poète.

RAMBOUILLET (Catherine de Vivonne, femme de Charles d'ANGENNES, marquis de), qu'elle avait épousée en 1600, fut une dame aussi distinguée par son esprit que par ses vertus. Un grand nombre de gens de lettres fréquentaient son hôtel, qui devint une petite académie. On y jugeait la prose et les vers, et ce n'était pas toujours le goût qui présidait à ses jugements. Des écrivains subalternes, protégés par madame de Rambouillet, ayant voulu être les émules des plus grands génies, cette rivalité ne contribua pas peu à décrier les décisions de ce tribunal même. Elle mourut en 1665, laissant trois filles religieuses, et une quatrième, Julie-Lucie d'Angennes mariée au duc de Montausier, et qui fut dame d'honneur de la reine Marie-Thérèse, et gouvernante du grand Dauphin. Elle mourut en 1671, à 64 ans, et eut la vertu et l'esprit de sa mère. Le marquis de Rambouillet était mort à Paris en 1652, chevalier des ordres du roi, conseiller d'état et maréchal de camp. Il avait été envoyé l'an 1627 en ambassade à Turin, pour conclure la paix entre le roi d'Espagne et le duc de Savoie. Voy. SAINTE-MAURE.

RAMBOUILLET. Voy. ANGENNES.

RAMBOULTS (Théodore), peintre d'Anvers, mort en 1642, excellait dans le petit. On admire dans ses ouvrages la légèreté et la finesse de la touche. Ses figures sont bien dessinées et plaisantes. Il a représenté des *preneurs de tabac*, des *buveurs*, etc.

RAMBURES (David, sire de), chambellan du roi, et grand maître des arbalétriers de France en 1411, de l'illustre et ancienne maison de Rambures en Picardie, rendit des services signalés au roi Jean, à Charles V et à Charles VI. Il fut tué à la bataille d'Azincourt, avec trois de ses fils, en 1415.

RAMEAU (Jean-Philippe), célèbre musicien français, naquit à Dijon le 25 septembre 1683. Après avoir appris de son père, qui était organiste, les premiers éléments de la musique, il suivit les opéras ambulants de province. A l'âge de 17 à 18 ans, il commença ses essais ; et, comme ils étaient déjà au-dessus de la portée de son siècle, ils ne réussirent pas, quoique exécutés dans Avignon, qui était alors en réputation à cet égard. Le dépit le fit sortir de cette ville, et après avoir parcouru une partie de l'Italie et de la France, il interrogea l'instrument le plus propre à lui rendre raison de ses idées sur la musique, c'est-à-dire le clavecin. L'étude qu'il fit de cet instrument le rendit habile dans son jeu, et presque le rival de Marchand. Il s'arrêta quelque temps à Dijon, sa patrie, et y toucha l'orgue de la Ste.-Chapelle. Il demeura beaucoup plus longtemps à Clermont, où on lui confia celui de la cathédrale. La réputation qu'il s'y était faite y attira Marchand, qui voulut l'entendre. « Rameau, dit ce célèbre musicien, a plus de main que moi, mais j'ai plus de tête que lui. » Ce discours rapporté à Rameau l'engagea à rendre la pareille à Marchand. Il fit le voyage de Paris dans cette vue, et n'eut pas de peine à reconnaître la supériorité de ce maître. Devenu son disciple, il apprit sous lui les principes les plus importants de l'harmonie, et presque toute la magie de son art. Quelque temps après, il concourut pour l'orgue de Saint-Paul, et

fut vaincu par le fameux Daquin. Dès ce moment, il abandonna un genre dans lequel il ne pouvait pas primer, pour s'ouvrir une carrière nouvelle en musique. C'est à ses méditations que nous devons la *Démonstration du principe de l'harmonie*, 2 vol. in-4 : ouvrage universellement estimé, qui porte sur un principe simple et unique, mais très-lumineux, la basse fondamentale. Cette idée si naturelle, dont cet auteur a fait un grand usage dans son *Code de la musique*, imprimé au Louvre, est la preuve du génie de Rameau. Dès que sa théorie lui eut fait un nom, il s'attacha à la pratique, et devint compositeur de la musique du cabinet du roi, qui lui accorda des lettres de noblesse en 1764. Il était désigné pour être décoré de l'ordre de Saint-Michel, lorsqu'il mourut le 12 septembre de la même année. Quoiqu'on l'accusât d'aimer l'argent, cette passion ne put jamais l'engager à plier pour quelque motif que ce fût. Il n'imposa silence à ses ennemis et à ses rivaux que par ses talents. « Quinault avait dit : » qu'il fallait que le musicien fût le très-humble » serviteur du poète. Qu'on me donne la gazette de » Hollande, dit Rameau, et je la mettrai en musique. » Il disait vrai, s'il en faut juger par certains mauvais poèmes qu'il a mis au théâtre de l'Opéra, et qui eurent le plus grand succès. Quoiqu'il ait couru la même carrière que Lulli, il y a beaucoup de différence entre eux. Rameau a moins de ces beautés lâches et molles, qui sont si fatales aux bonnes mœurs, et est en général noble, majestueux et sublime, quoiqu'il ne soit pas exempt du reproche d'avoir aussi sacrifié à la licence et à la volupté. Outre la *Démonstration* dont nous avons parlé, on a de lui : *Code de musique*, 1760, in-4 ; plusieurs recueils de pièces de clavecin, admirées pour l'harmonie, et des opéras. On sait quel ridicule d'Alembert s'est donné en raisonnant froidement et gauchement sur les principes et les talents de Rameau. On peut voir là-dessus *Les bêtises, erreurs et méprises de différents auteurs célèbres en matière musicale*, par M. Le Febvre, Paris, 1789. Il résulte des preuves de l'auteur, que M. d'Alembert n'était pas en état de distinguer une tierce majeure d'une tierce mineure ; d'où il est aisé de conclure quel cas l'on doit faire de tout ce qu'il a écrit sur la musique : et il ne faut pas regarder comme outré le jugement d'un critique, qui a dit à cette occasion : « Bien des personnes ont apprécié l'immortel secrétaire de l'académie française, en le considérant » comme bel-esprit, comme écrivain, comme philosophe : mais ce que bien des gens ignorent, » c'est que dans cette volumineuse compilation de » toutes les connaissances humaines, dans ce fameux *Dictionnaire encyclopédique*, où les arts et » les sciences dorment pêle-mêle comme au fond » d'un vaste tombeau, la musique se trouve ensevelie de sa propre main. »

** RAMEAUX (Fr.-Alexis), vicaire apostolique dans la Chine, né en 1802 à Desnes, arrondissement de Dole (Jura), après avoir terminé ses études au grand-séminaire de Besançon, entraîné par un penchant irrésistible vers l'état ecclésiastique, obtint son admission dans la congrégation de Saint-Lazare, et fut à l'âge de 26 ans envoyé professeur

d'histoire sacrée au séminaire de Montauban. En 1850, nommé principal du collège de Roye, il traversait Paris pour se rendre à sa destination lorsqu'éclata cette révolution qui précipita du trône trois générations de rois. Témoin du sac de l'archevêché et du peu d'empressement des Parisiens à sauver ce palais de leurs prélats, une telle indifférence en le navrant de douleur lui inspira la pensée de fuir une terre, d'où tous les sentiments religieux lui semblaient bannis. Il renonça au principalat de Roye, se présenta aux missions de Saint-Lazare, et l'année suivante il quittait Bordeaux pour se rendre à la destination que ses supérieurs lui avaient indiquée. Le 5 mars 1852 arrivé à Macao, il y étudia l'idiome et les mœurs des Chinois ; et ses progrès sont si rapides, que huit mois après il est jugé digne d'être mis à la tête de la chrétienté du Houpé. C'est là que pendant sept ans il eut à instruire, à consoler, à soulager une population misérable dont les ressources peuvent à peine suffire à ses besoins. En 1859, il était dans le Kiang-Si, lorsqu'il apprend que la persécution vient d'éclater dans le Houpé ; il se hâte d'y retourner, mais les chrétiens ses enfants sont dispersés, et sa propre tête est mise à prix. C'est dans ces circonstances, si terribles aux yeux des hommes du monde, que notre missionnaire, dont le mérite avait percé malgré sa modestie, fut nommé vicaire-apostolique des provinces du Kiang-Si et du Tché-Kiang réunies pour former un seul diocèse. Il fut sacré le 1^{er} mars 1840, sous le titre d'évêque de Myre *in partibus*, et pendant deux années encore il fut obligé d'errer sans asyle pour se soustraire à la persécution. Quand elle fut apaisée, il entreprit des courses pastorales qui se terminèrent dans le Tcheou-Chan, où il eut le bonheur de prêcher le premier l'évangile, et d'élever dans la ville de Tin-Hay une église au Dieu qui est mort pour le salut de tous les hommes. En 1845, il revint à Macao pour s'entretenir avec l'ambassadeur de France, M. de Lagrenée, des intérêts de la religion ; il y arriva le 24 juin, exténué de fatigues, et portant sur son front déjà sillonné de rides la cicatrice d'une plaie que lui avait occasionnée la trop grande ardeur du soleil. Quelques jours de repos lui étaient nécessaires et il le sentit lui-même ; mais un médecin lui ayant conseillé un bain, il s'était rendu pour le prendre sous un rocher qui s'avance sur la mer, lorsqu'il fut saisi d'une douleur d'entrailles si violente qu'il expira le 14 juillet, à l'âge de 44 ans et quelques mois. Quelques jours après la jeunesse portugaise alla planter sur le rocher au pied duquel le prélat avait expiré, une croix qu'on aperçoit de tous les points du port de Macao ; hommage vraiment digne du saint prélat dont le nom vivra dans les fastes de l'église en Chine.

* RAMEL (Jean-Pierre), maréchal de camp, né à Cahors en 1770, était chef de bataillon à l'armée des Pyrénées lorsque son frère aîné, officier-général, fut condamné à mort par une commission militaire et fusillé pour avoir, dans diverses circonstances, donné des preuves de modération et d'humanité. Il faillit éprouver le même sort ; rendu à la liberté après une captivité de seize mois, il obtint le grade d'adjudant-général, et fit la campagne

du Rhin sous Moreau. Nommé commandant du fort de Kehl, il le défendit vaillamment. En 1797 il fut fait chef de la garde des conseils. Compromis dans la conspiration de Brottier et Laville-Heurnois, il déclara qu'il n'y avait pris part que pour la dénoncer. Ce rôle indigne et qui démentait tout son passé, fut récompensé par un décret portant qu'il avait bien mérité de la patrie. Il n'en fut pas moins proscrit au 18 fructidor, et conduit à Caïenne avec les membres des deux conseils soupçonnés de royalisme, et ces mêmes Brottier et Laville-Heurnois (*voy. ces noms*), dont il avait trahi la confiance. Telle était la justice de cette époque. L'un des proscrits qui parvinrent à s'échapper de Sinnamari, en s'exposant aux plus grands dangers, à son arrivée en Allemagne, il fit paraître un *Journal contenant les faits relatifs à la journée du 18 fructidor, au transport, au séjour et à l'évasion des déportés*. Cet écrit, dont on attribue la rédaction au général Math. Dumas, eut un succès dont le Directoire punit Ramel en l'inscrivant sur la liste des émigrés. Il ne put donc rentrer en France qu'après le 18 brumaire. En 1806, il fut employé dans son grade d'adjudant général à l'état-major de l'armée de Portugal. A la restauration, fait maréchal de camp, il fut pendant les cents-jours nommé commandant de la ville de Toulouse; il conserva cette place après le second retour du roi et fit tout ce qui dépendait de lui pour rétablir la tranquillité parmi les habitants; mais il ne put en venir à bout. Le 15 août 1815, des forcenés s'introduisirent dans son hôtel et le percèrent de mille coups. Il mourut deux jours après de ses blessures, après avoir reçu avec piété les sacrements de l'Eglise et refusé constamment de nommer ses assassins.

RAMEL de NOGARET. *Voy. NOGARET.*

RAMELLI (Augustin), ingénieur et machiniste italien, né vers 1551, à Maranzana, dans le duché de Milan, allia l'étude des beaux arts avec le bruit des armes. Il servit avec distinction dans les armées de Charles-Quint, vint ensuite en France, et fut pensionné par Henri III. On admire quelques-unes de ses machines, et on s'en est servi quelquefois avec utilité. Le recueil où il les a rassemblées fut imprimé à Paris, en italien et en français, 1588, in-fol. sous ce titre : *Le diverse ed artificiose machine del Augustino Ramelli*. Plusieurs croient que ce n'est pas de lui, et qu'il a profité des inventions des autres. Quoi qu'il en soit, les amateurs d'inventions mécaniques recherchent beaucoup cet ouvrage rare, qui est enrichi de 195 figures. Cet habile ingénieur mourut en 1590.

RAMESSÉS ou RAMESÈS, RAMISÈS, RAMSÈS, RAMPSES et RAMESTÈS, nom commun à plusieurs rois des 18^e et 19^e dynasties égyptiennes, toutes deux appelées *Thébaines*, parce que les princes de ces dynasties résidaient à Thèbes dans la Haute-Egypte. Il paraît que celui qui régnait, quand Jacob y alla avec sa famille, portait ce nom. Plusieurs critiques le confondent avec Sésostris, qui est lui-même l'objet de beaucoup de conjectures. C'est à un de ces rois d'Egypte nommés Ramessès que l'on attribue (peut-être mal à propos), le magnifique obélisque de 115 pieds de haut que l'empereur

Constantin fit transporter à Alexandrie en 354, et que Constance, son fils, fit élever à Rome 18 ans après. Les Goths, saccageant cette ville l'an 409, renversèrent cet obélisque, qui fut rompu en trois morceaux, et demeura enfoncé sous terre jusqu'au temps de Sixte V : ce pape fit redresser ce bel ouvrage dans la place de Saint-Jean de Latran. Il est chargé de quantité d'hieroglyphes.

RAMEY (Claude), statuaire, né en 1754 à Dijon, reçut les leçons de Devosge, à l'école de cette ville, puis celles de Gois, à Paris. Ayant remporté le grand prix de sculpture, en 1782, il fut envoyé pensionnaire à Rome, où pendant trois ans il se perfectionna par l'étude de l'antique. De retour à Paris, il ne tarda pas à s'y faire connaître avantageusement, mais aussi modeste qu'habile et étranger à l'intrigue, il ne fut admis qu'en 1817 à l'institut dans la classe des beaux-arts. Il mourut à Paris en juin 1858 à 84 ans. Ses principaux ouvrages sont : *Napoléon*, en costume impérial; *Sapho*, assise; *Le cardinal de Richelieu*, statue colossale placée au musée, puis sur le pont de la Concorde, et enfin dans la cour d'honneur du palais de Versailles; *Blaise Pascal*; *Cérès*; *Scipion l'Africain*, à la chambre des pairs; les *Bustes des sénateurs Cousin, Durazzo et Praslin*; une *Statue du prince Eugène de Beauharnais*; une *Naiade*, au jardin du Luxembourg; un *Athlète phrygien*; plusieurs des *Bas-reliefs de l'arc-de triomphe du Carrousel*, d'autres au Luxembourg, au Panthéon, etc.

* RAMLER (Charles-Guillaume), poète allemand, né en 1725 à Colberg en Poméranie, de parents pauvres, fut élevé dans la maison des Orphelins de Stettin, puis placé à celle de Halle, et termina ses études dans l'université de cette ville. Dominé par son goût pour la poésie, il n'y cultiva que la littérature. En 1746, il se rendit à Berlin, où Gleim, qui l'avait connu à Halle, lui procura une place de précepteur. Son mérite lui valut bientôt la chaire de logique et de belles-lettres au corps royal des cadets. Les belles odes dans lesquelles il célèbre les victoires de Frédéric furent à peine remarquées de son héros qui n'estimait que la littérature française; mais il fut dédommagé de l'indifférence de ce prince par l'accueil qu'elles reçurent du public allemand. Il devint membre de l'académie de Berlin, et en 1787, il eut avec Engel la direction du grand théâtre; mais il ne jouit pas longtemps des avantages de sa position; il se démit en 1790 de sa place de professeur, et ses infirmités l'obligèrent en 1796, de renoncer à celle de directeur de théâtre; mais il en conserva les appointements, et mourut le 11 avril 1798. Le *Recueil de ses poésies*, publié par son ami Gockingk, 1800-1801, 2 vol. in-8, est suivi d'une *notice biographique* très-intéressante. Il en parut en même temps une édit. format, in-4, et elles ont été réimprimées, Berlin, 1823, 2 part. in-12. On y distingue 17 *Odes sur le retour du roi*; *Prédiction de Glaucus*; le *Triomphe*; *Odes à la paix, à la concorde, à la muse*, etc. Quelques-unes des *Poésies lyriques* de Ramler ont été trad. en franç. (par Cacault), Berlin, 1777, in-8. Nourri de la lecture d'Horace, qu'il imite sans cesse, il a quelquefois sa noblesse; mais on y chercherait en vain

sa grâce et sa légèreté. Outre une traduction complète des *odes* d'Horace, Berlin, 1800, 2 vol. in-8, on lui doit celle des *Principes de littérature de l'abbé Batteux*, accompagnée de remarques, ouvrage qui pendant longtemps fut classique en Allemagne. La 1^{re} édit. parut à Leipzig, 1758, 4 vol. in-8, et la 5^e en 1805; *Chansons des Allemands et anthologie lyrique*, Berlin, 1776, 5 vol. in-8; *Recueil des meilleures épigrammes des poètes allemands*, Riga, 1766, in-8; *Extraits de Martial*, en latin et en allemand, Leipzig, 1787-91, 5 part. in-8; *Choix d'idylles*, 1787, in-8; et *Le premier navigateur*, de Gessner, mis en vers, Berlin, 1789; *Mythologie abrégée*, etc., Berlin, 1790, 2 vol. in-8; 2^e édit., 1808; *Recueil de Fables*, Leipzig, 1790, 2 vol. in-8; *Extraits de Catulle*, en latin et en allemand, 1795, in-8; *Odes choisies d'Anacréon*, et les deux *Odes de Sapho*, avec des remarques. Il s'est occupé de revoir et de corriger les ouvrages de plusieurs poètes de sa nation; mais ses corrections n'ont pas toujours été heureuses.

RAMOLINO (Mad.) Voy. BONAPARTE.

* RAMOND de CARBONNIERES (le baron Louis-François-Elizabeth), naturaliste, né à Strasbourg en 1755, fut d'abord attaché au cardinal de Rohan, et en 1789 faisait partie de la maison du roi. Déjà connu comme savant par divers ouvrages et lié avec les hommes les plus distingués, à leur exemple il adopta l'espoir d'un meilleur ordre de choses. En 1791, nommé député de Paris à l'assemblée Législative, il s'y montra l'un des plus sages et des plus modérés. Il y prit la défense des prêtres insermentés, combattit les lois contre les émigrants et fit tout ce qu'il put, mais sans succès, pour démontrer à ses collègues que la violence n'était pas le meilleur moyen d'opérer cette conciliation qui pouvait seule affermir le trône constitutionnel et faire jouir la France de ce repos dont elle avait tant besoin. Au 20 juin où le palais des Tuileries fut envahi par la populace et le roi menacé (voy. PÉTION), il demanda que ceux qui s'étaient rendus coupables de cet attentat fussent désarmés, et quelques jours après appuyant Lafayette (voy. ce nom, v, 80), qui s'était rendu à l'assemblée pour demander la répression des factieux, il lui donna le titre de *Fils aîné de la liberté*. Après le 10 août, obligé de fuir pour échapper à la proscription, il se retira dans les Pyrénées; aux jours de la terreur, il y fut découvert et jeté dans les cachots de Tarbes, où heureusement pour lui, et grâce aussi à quelques amis, il resta jusqu'après le 9 thermidor. Ses ressources étaient épuisées, et lors de la création des écoles centrales, il sollicita la place de professeur d'histoire naturelle dans cette même ville de Tarbes où il était resté si longtemps prisonnier. Il l'occupa pendant quatre ans avec un succès qui eut un assez grand retentissement. Nommé correspondant de l'institut à sa création, il fut en 1800 appelé au corps législatif. En rendant justice à tout ce que faisait Bonaparte pour reconstituer en France la société si profondément ébranlée, il n'approuvait ni ses guerres incessantes ni ses mesures despotiques; aussi ne tarda-t-il pas à tomber dans la disgrâce du maître; et en 1806 il fut obligé d'accepter la préfecture du Puy-de-Dôme. Il administra bien ce

département; mais il sut en même temps l'étudier sous le double rapport de la géologie et de la botanique. En 1815, il lui fut permis de résigner sa préfecture, et il revint habiter les environs de Paris où il s'occupa de mettre en ordre les matériaux qu'il avait amassés depuis quarante ans; mais sa maison fut saccagée par les cosaques, et en quelques heures tous ses papiers furent détruits. Nommé maître des requêtes en 1815, trois ans après il fut fait conseiller d'état. Il est mort à Paris le 4 mai 1827. Il était depuis 1822 membre de l'académie des sciences, section de minéralogie. On a de lui : *Lettres de W. Coxe sur l'état politique, civil et naturel de la Suisse*, trad. de l'anglais, et augmentées des observations du traducteur, 1781, 2 vol. in-8; *Observations faites dans les Pyrénées, pour servir de suite à des observations sur les Alpes*, insérées dans une traduction des *Lettres de Coxe sur la Suisse*, 1789, 2 vol. in-8; *Voyage au Mont-Perdu et dans la partie adjacente des Hautes-Pyrénées*, 1801, in-8; *Mémoire sur la formule barométrique de la mécanique céleste*, 1812, in-4. Le recueil des mémoires de l'institut en contient plusieurs de Ramond, et le tome ix, son *éloge* par Cuvier.

* RAMOS PAREJA, et non PEREIRA (Barthélemi), réformateur de la musique, naquit à Salamanque vers 1555. Il était aussi habile dans la théorie que dans la pratique de cet art. Le pape Nicolas V ayant fondé à Bologne une chaire de musique, appela, en 1582, Pareja pour l'occuper. Malgré les nombreux partisans de Guido-Aretino, il eut le courage de démontrer à l'Italie la fausseté du système de celui-ci, et il publia, pour le prouver, son *Traité de la musique*, Bologne, 1595; malgré les efforts des *Guidistes*, ce livre fut généralement adopté, d'abord en Italie, et ensuite dans toute l'Europe. Pareja a composé plusieurs savants morceaux, comme des *motets*, des *psaumes*, des *cantiques*, etc., qui se conservent à la bibliothèque musicale du couvent de Saint-François, à Bologne. Pareja mourut dans cette ville vers 1610.

* RAMOS (don Henri), militaire et écrivain espagnol, né à Alicante en 1758, passa de l'artillerie dans la garde royale, où il parvint au grade de capitaine, avec le titre de colonel, et puis de brigadier. Il servit avec distinction dans les guerres d'Alger (1772), de Gibraltar (1780), et contre la république française (1795). Son instruction n'était pas moindre que sa bravoure, et il cultiva les sciences exactes et la poésie avec un égal succès. Il était surtout très-versé dans la géométrie, et plaçait cette science au premier rang des connaissances humaines. Il mourut à Madrid en 1801. Parmi ses ouvrages, les plus connus sont : *Eléments sur l'instruction et la discipline de l'infanterie*, Madrid, 1776, in-8; *Eléments de géométrie*, ibid., 1795, in-4; *Instructions pour les élèves d'artillerie*, ibid., 1788; *Eloge de Bayan, marquis de Santa-Cruz*, Madrid, 1780; *Gusman*, tragédie en 5 actes, Barcelonne, 1780, in-8; *Pélage*, tragédie en 5 actes, Madrid, 1784. Ces deux pièces obtinrent du succès. *Le Triomphe de la vérité*, poème plein de verve, qui a mérité les éloges des critiques espagnols.

RAMPALLE. Voy. PIERRE de SAINT-ANDRÉ.

RAMPEN (Henri), docteur en théologie, né à Huy, dans la principauté de Liège, vers 1572, enseigna le grec et la philosophie à Louvain, et y donna pendant plusieurs années des leçons d'Écriture-Sainte. Il fut président du collège de Sainte-Anne et du grand collège. Il termina, le 4 mars 1641, sa vie, qui avait toujours été édifiante. Nous avons de lui un *Commentaire sur les quatre Évangiles*, qui contient d'excellentes remarques, à Louvain, 1651-55-54, 5 vol. in-4.

** RAMPON (Antoine-Guillaume), général, né en 1759 à Tournon, dans le Vivarais, entra, dès l'âge de seize ans, dans un régiment d'infanterie, où il fit un congé de huit ans. En 1791, enrôlé dans un des bataillons de volontaires de son département, il fit comme lieutenant la campagne de 1792 en Italie. Il passa l'année suivante à l'armée des Pyrénées, et, fait chef de bataillon sur le champ de bataille, fut peu de temps après nommé général de brigade. Tombé dans une embuscade au commencement de 1794, il ne recouvra sa liberté qu'à la paix avec l'Espagne. Renvoyé à l'armée d'Italie en 1796, il prit une part honorable aux principales actions de cette brillante campagne et de la suivante. L'un des généraux de l'avant-garde de l'armée qui pénétra dans les provinces Illyriennes, il vint ensuite combattre en Suisse. Il fit partie de l'expédition d'Égypte, se signala sur les grands champs de bataille, et promu au grade de général de division, fut chargé du commandement des provinces de Damiette et de Mansourah. Après la capitulation, il s'embarqua pour la France, où il n'arriva qu'à la fin de 1801. Avant son retour, nommé membre du sénat, peu de temps après il fut fait grand-officier de la légion-d'honneur. La sénatorerie de Rouen et le titre de comte lui échurent bientôt. En 1806, il eut le commandement des gardes nationales des départements de l'ancienne Picardie, de la Flandre et de la Belgique. Lorsqu'en 1809, les anglais débarqués dans l'île de Walcheren tentèrent de s'emparer d'Anvers, il concourut à leur expulsion. En 1815, après la campagne de Saxe, il fut renvoyé en Hollande; mais obligé de s'enfermer dans Gorcum, il ne capitula qu'après une vigoureuse résistance. Créé pair de France par le roi, il fut maintenu dans cette dignité par Bonaparte en 1815. Ce motif le fit rayer de la liste, au second retour du roi; mais il y fut rétabli en 1819. Dès lors il put jouir tranquillement du repos acheté par de glorieux services. Il mourut à Paris, le 4 mars 1842.

RAMSAY (Charles-Louis), gentilhomme écossais, est auteur d'un ouvrage latin intitulé *Tacheographia*, ou *l'Art d'écrire aussi vite qu'on parle*, dédié à Louis XIV. Il a été traduit en français, et publié dans ces deux langues à Paris, en 1681. L'auteur substitue aux lettres romaines des traits plus simples, représentés en six tables. Voy. TIRON.

RAMSAY (André-Michel de), chevalier-baronnet en Ecosse, et chevalier de Saint-Lazare en France, docteur de l'université d'Oxford, naquit à Ayr en Ecosse, en 1686, d'une branche cadette de l'ancienne maison de Ramsay. Il eut, dès sa plus tendre jeunesse, un goût décidé pour les sciences, surtout pour les mathématiques et pour la théologie. Il

aperçut bientôt la fausseté de la religion anglicane. Après avoir longtemps hésité entre les diverses opinions philosophiques, il consulta les théologiens d'Angleterre et de Hollande, et ne fut pas moins embarrassé. Il ne trouva la vérité que dans les lumières de l'illustre Fénelon, archevêque de Cambrai, qui le fixa dans la religion catholique en 1709. Ramsay ne tarda pas à se faire connaître en France et dans les pays étrangers par des ouvrages qui, sans être d'une grande étendue, annonçaient d'heureuses dispositions. On lui confia l'éducation du duc de Château-Thierry, et ensuite celle du prince de Turenne. Le roi d'Angleterre, ou le prétendant Jacques III, l'appela en 1724 à Rome, où il était réfugié, pour lui confier une partie de l'éducation des princes ses enfants; mais des brouilleries de cour l'obligèrent de revenir en France. Ramsay fit, en 1750, un voyage en Angleterre, où il fut admis à la société royale de Londres, et reçu docteur à l'université d'Oxford. A son retour en France, il devint intendant du prince de Turenne, depuis duc de Bouillon, et mourut à Saint-Germain-en-Laye en 1745, à 57 ans. Ramsay était un homme estimable; mais il prêtait beaucoup à la plaisanterie par ses airs empressés, par son affectation à faire parade de science et d'esprit dans la société. Ses ouvrages sont : *l'Histoire de la vie et des ouvrages de M. de Fénelon, archevêque de Cambrai*, La Haye, 1725, in-12, publiée aussi en anglais la même année : elle fait aimer ce digne évêque; *Essai philosophique sur le gouvernement civil*, Londres, 1721, in-12; ib., 1722, in-8; réimprimé depuis sous le titre d'*Essai de politique*; le *Psychomètre*, ou *Réflexions sur les différents caractères de l'esprit*; les *Voyages de Cyrus*, Paris et Londres, 1727, 2 vol. in-8; 1750, in-4, et 2 vol. in-12, écrits avec assez d'élégance, mais trop chargés d'érudition et de réflexions. L'auteur y a copié Bossuet, Fénelon et d'autres écrivains sans les citer. Il y a à la fin un *Discours sur la mythologie des anciens*, savant et estimé; *Plan d'éducation*, par l'auteur des *Voyages de Cyrus*, en anglais, Glasgow, 1749, 2 vol. in-4, posthume; plusieurs petites pièces de poésie en anglais; *l'Histoire du maréchal de Turenne*, Paris, 1755, 2 vol. in-4, et Hollande, 4 vol. in-12. Il y a de l'ordre, de la précision, de l'élégance dans cet ouvrage : on y voit des portraits bien dessinés et des parallèles ingénieux; mais ses réflexions ont un air affecté et sont assez mal enchâssées. Un ouvrage posthume, imprimé en anglais à Glasgow, sous ce titre : *Principes philosophiques de la religion naturelle et révélée, développés et expliqués dans l'ordre géométrique*, 1749, 2 vol. in-4. On trouve dans cet ouvrage des opinions pour le moins très-singulières, telles que la métempsychose, l'animation des brutes par les démons, la fin des peines de l'enfer, etc.; ce qu'il y a de plus singulier encore, c'est que Ramsay prétend qu'en tout cela il est parfaitement d'accord avec la croyance de Fénelon, et même avec les décisions de l'Eglise; par le second de ces accords, on peut juger du premier; il est de plus très-naturel de croire qu'un homme qui a la confiance de préconiser de telles opinions comme de grandes et importantes vérités, peut avoir celle de les attribuer à un homme célèbre; s'il les a trouvées

dans la doctrine de l'Eglise, rien n'empêche qu'il ne les ait découvertes dans celle de Fénelon. Du reste, il n'est pas inutile d'observer que quelques critiques regardent cet ouvrage comme faussement attribué à Ramsay, ou du moins comme essentiellement altéré. La qualité de *posthume* autorise ce sentiment. On sait que ces ouvrages servent souvent à déchirer la mémoire des gens de bien, qui n'ont plus de voix pour réclamer contre l'imposture. C'est un des artifices favoris de l'hérésie et de la philosophie. (*Voy. BROTIER, RACINE.*) Un *Discours sur le poème épique*, dans lequel l'auteur adopte le système de La Motte sur la versification. On le trouve à la tête du *Télémaque*, 1717, in-12, et plusieurs fois depuis.

* RAMSAY (Alain), poète écossais, naquit en 1696, dans la province de Peebles. Sa famille étant fort pauvre il ne put recevoir aucune éducation. Forcé de pourvoir à sa propre subsistance, il se mit au service d'un barbier. Mais comme il avait de l'esprit naturel, plusieurs de ses pratiques lui conseillèrent de faire quelques études et de se livrer à l'art dramatique. Avec leur secours, il put prendre des leçons de grammaire et de rhétorique, en même temps qu'il lisait les poètes classiques de sa nation. Ayant passé à Londres, il y débuta par quelques *poésies légères* qui furent bien reçues. Il donna ensuite des comédies qui réussirent également; la meilleure est une pastorale : *The gentle shepherd* (le gentil berger). On lui doit aussi des *poésies fugitives*, pleines de grâce et de facilité. L'édition la plus complète et la plus estimée est celle de Londres, 1800, 2 vol. in-8, accompagnée d'un glossaire et précédée de la vie de l'auteur par G. Chalmers. La première est d'Edimbourg, 1721-28, 2 vol. in-4. Sa *Pastorale* publiée en 1725 a été réimprimée maintes fois, notamment à Glasgow, 1788, in-4, et à Edimbourg, 1808, 2 vol. in-8, avec un glossaire. Enfin on cite encore d'Alain un *Recueil des proverbes écossais*, 1757, in-12, souvent réimprimée.

RAMUS (Pierre la RAMÉE, plus connu sous le nom latin de), philosophe célèbre, naquit à Cuth, village de Vermandois, vers 1502. Ses ancêtres étaient nobles; mais les malheurs de la guerre réduisirent son aïeul, retiré en Picardie, à faire et à vendre du charbon pour subsister. Dans son enfance, Ramus fut attaqué deux fois de la peste. Après avoir été gardien de troupeaux, il vint à l'âge de 8 ans à Paris, d'où la misère le chassa. Il y revint une seconde fois, et ce second voyage ne fut pas plus heureux. Enfin, dans le troisième, il fut reçu comme domestique au collège de Navarre. Il employait le jour aux devoirs de son état, et la nuit à l'étude. Il acquit assez de connaissances pour aspirer au degré de maître-ès-arts. Il prit pour sujet de sa thèse que « tout ce qu'Aristote avait enseigné n'était » que fausseté et chimères : » assertion ridicule et plus extravagante dans sa généralité que toutes les erreurs qui se trouvent dans les écrits d'Aristote. L'université intenta contre Ramus un procès, et l'accusa d'énervier la philosophie, en décréditant le philosophe grec. L'affaire fut portée au grand conseil, qui lui défendit d'enseigner. L'arrêt fut rendu en 1515, et peu s'en fallut qu'on ne l'envoyât aux

galères. Il fut bafoué, joué sur les tréteaux, et il souffrit tout sans murmurer. Cependant Ramus profita l'année d'après de l'occasion de la peste, qui ravageait Paris, pour recommencer ses leçons. Les collèges étaient fermés; les écoliers allèrent l'entendre par désœuvrement. La faculté de théologie présenta requête au parlement pour l'exclusion du collège de Presles; mais le parlement le maintint dans son emploi. Les chaires d'éloquence et de philosophie ayant vagné au Collège-Royal (collège de France), Ramus les obtint en 1531, par la protection du cardinal de Lorraine. Il professa tranquillement dans cette nouvelle place, et composa une *Grammaire* pour les langues latine et française. On prononçait alors en latin le Q comme le K, de façon qu'on disait *Kiskis*, *Kankan*, pour *Quisquis*, *Quantum*; il eut bien des obstacles à surmonter pour réformer cette prononciation. « La lettre Q, disait » un mauvais plaisant à ce sujet, fait plus de *Kankan* » que toutes les autres lettres ensemble. » Ramus était protestant, et l'était jusqu'au fanatisme. Après l'enregistrement de l'édit qui permettait le libre exercice de la religion, il brisa les images du collège de Presles, disant qu'il *n'avait pas besoin d'auditeurs sourds et muets*; action contraire à l'ordre public et aux droits de la religion établie. Il déclama contre le discours de l'université opposante à l'enregistrement de l'édit, et désavoua le recteur. Tous ces excès le rendirent odieux. La guerre civile l'obligea de quitter Paris; l'université le destitua et déclara sa place vacante. Le roi lui donna un asile à Fontainebleau; tandis qu'il s'y tenait, les catholiques pillaient sa bibliothèque à Paris, et dévastaient son collège. Ils le poursuivirent dans son asile, où il ne cessait d'intriguer en faveur de sa secte. Il fut obligé de se sauver, et ne fut rétabli dans sa charge de principal du collège de Presles et dans sa chaire qu'après la mort du duc de Guise, en 1565. Ayant pris ouvertement les armes contre l'Etat, il se trouva en 1567 à la bataille de Saint-Denis, où il manqua périr. Cependant, à la paix, il fut encore rétabli dans ses fonctions. Il s'absenta pendant quelque temps pour aller visiter les universités d'Allemagne, et ses honoraires lui furent continués. Il avait demandé la chaire de théologie de Genève : Théodore de Bèze écrivit contre lui, et l'empêcha de l'obtenir. Ramus, d'un esprit toujours inquiet et tracassier, aussi mécontent des protestants que des catholiques, avait projeté une réforme dans le calvinisme. De retour à Paris, en 1571, il fut compris dans le massacre de la Saint-Barthélemy en 1572. Il s'était caché dans une cave; un de ses ennemis l'y découvrit au bout de deux jours. Ramus lui demande la vie : l'autre consent à la lui vendre, et, après lui avoir pris son argent, il le livre à ses satellites, qui l'égorge et le jettent par les fenêtres. Les écoliers de l'université répandirent ses entrailles dans les rues, traînèrent son cadavre jusqu'à la place Maubert en le frappant de verges, et le jetèrent dans la rivière. Il était âgé de 69 ans. Ramus ne s'était point marié. On a de lui : trois livres d'*arithmétique*, Paris, 1535, in-4, et vingt-sept de *géométrie*, fort au-dessous de sa réputation; un traité *De militia Cæsaris*, ibid., 1539, in-8; un autre *De moribus*

veterum Gallorum, 1559 et 1562, in-8; *Grammaire grecque*, 1560, in-8, trad. en français par Michel de Castelnau; *Grammaire latine*, 1558, 1559 et 1564, in-8; *Grammaire française*, 1571, in-8, et un grand nombre d'autres ouvrages dont on trouvera les titres dans les *Mémoires* de Nicéron, t. xiii et xx. (*Voy. d'Ossat*). Theoph. Banosius, Th. Freig, Nic. Nancel, Fred. Lenz et C. Waddington Kastus ont écrit la *Vie* de Ramus. Cette dernière, réimprimée en 1848, et dont l'auteur a profité des travaux de ses prédécesseurs, est intitulée : *De P. Rami vita, scriptis, philosophia*, in-8.

RAMUS (Jean), littérateur et jurisconsulte, né à Tergoes en Zélande, en 1553, enseigna la rhétorique et la langue grecque à Vienne en Autriche, le droit à Louvain et à Douai, et mourut le 25 novembre 1578, à Dole en Franche-Comté, où il était allé pour prendre possession d'une chaire de droit qu'on lui avait offerte. On a de lui une *Traduction* du grec en latin du *Bouclier d'Hercule*, poème attribué à Hésiode : cette traduction est insérée dans l'édition de ce poète, faite à Bâle; *Commentarii ad regulas juris utriusque*, Louvain, 1641, in-4, et quelques autres ouvrages de littérature et de jurisprudence. Ramus était éloquent et méthodique. En désapprouvant l'érection des nouveaux évêchés aux Pays-Bas, et en parlant avantageusement de la *Pacification de Gand*, il a fait naître des soupçons sur sa religion.

RAMUSIO ou RAMNUSIO (Jean-Baptiste), historien, secrétaire du conseil des Dix de la république de Venise, sa patrie, né en 1485, mort à Padoue en 1557, à 72 ans, fut envoyé en France, en Suisse et à Rome, et montra beaucoup de prudence et de sagacité dans ces différentes missions. Il est auteur d'un traité de *Nili incremento*; d'un *Recueil de voyages maritimes*, Venise, imprimé par les Juntas en 5 vol. in-fol., enrichis de *préfaces*, de *dissertations* et de *notes*. Cette collection est en italien. Le 1^{er} volume est de 1550, le 2^e de 1559, et le 5^e de 1566, à Venise. L'auteur avait laissé les matériaux d'un 4^e volume; mais ses notes ont péri dans l'incendie de l'imprimerie des Juntas, en 1557. Les biographes prétendent que, pour avoir un exemplaire bien complet du *Recueil* de Ramusio, il faut choisir le 1^{er} volume de l'édition de 1565, le 2^e de celle de 1585, et le 5^e de celle de 1565, en ajoutant à ce dernier un supplément de trois pièces, qui sont de l'édition de 1566. Presque tous les morceaux composant les premiers volumes ont été traduits en français, et forment le *Recueil* de J. Temporal, intitulé : *Description de l'Afrique*, etc., Lyon, 1556, 2 vol. in-fol. Une nouvelle édition de *Recueil* de Ramusio a été commencée à Venise en 1855, in-4, à 2 colonnes.

RANCÉ (dom Armand-Jean le BOUTILLIER de), né à Paris en 1626, était neveu de Claude le Bouthilier de Chavigny, secrétaire-d'état et surintendant des finances (1). Rancé fit paraître, dès son enfance, de si heureuses dispositions pour les belles-lettres que, dès l'âge de 12 à 15 ans, à l'aide de son précepteur, il publia une nouvelle édition des *Poésies d'Anacréon*,

en grec, avec des notes, 1659, in-8 (1). Il devint chanoine de Notre-Dame de Paris, et obtint plusieurs abbayes. Des belles-lettres il passa à la théologie, et prit ses degrés en Sorbonne avec la plus grande distinction. Il fut reçu docteur en 1654. Le cours de ses études fini, il entra dans le monde et s'y livra à toutes ses passions, et surtout à celle de l'amour. On veut même qu'elle ait occasionné sa conversion. On dit que l'abbé de Rancé, au retour d'un voyage, allant voir sa maîtresse, dont il ignorait la mort, monta par un escalier dérobé, et qu'étant entré dans l'appartement, il trouva sa tête dans un plat : on l'avait séparée du corps parce que le cercueil de plomb qu'on avait fait faire était trop petit. (*Voy. les Véritables motifs de la conversion de l'abbé de Rancé*, par Daniel de Larroque, Cologne, 1685, in-12.) D'autres prétendent que l'aversion de Rancé pour le monde fut causée par la mort ou par les disgrâces de quelques-uns de ses amis, ou bien par le bonheur d'être sorti sans aucun mal de plusieurs grands périls : les balles d'un fusil, qui devaient naturellement le percer, donnèrent dans le fer de sa gibecière. Du moment qu'il projeta son changement de vie, il ne parut plus à la cour. Retiré dans sa terre de Veret, auprès de Tours, il consulta les évêques d'Aleth, de Pamiers et de Comminges. Leurs avis furent différents : celui du dernier fut qu'il embrassât l'état monastique. Le cloître ne lui plaisait point alors; mais, après de mûres réflexions, il se détermina à y entrer. Il vendit sa terre de Veret 500,000 livres, pour les donner à l'Hôtel-Dieu de Paris, et ne conserva de tous ses bénéfices que le prieuré de Boulogne, de l'ordre de Grammont, et son abbaye de la Trappe, de l'ordre de Cîteaux. Les religieux de ce monastère n'y vivaient pas selon leur règle primitive. L'abbé de Rancé, tout rempli de ses projets de retraite, demande au roi et obtient un brevet pour pouvoir y établir la réforme. Il prend ensuite l'habit régulier dans l'abbaye de Perseigne, est admis au noviciat en 1665, et fait profession l'année d'après, âgé de trente-huit ans. La cour de Rome lui ayant accordé des expéditions pour rétablir la règle dans son abbaye, il prêcha si vivement ses religieux, que la plupart embrassèrent la nouvelle réforme. L'abbé de Rancé eût bien voulu faire dans tous les monastères de l'ordre de Cîteaux ce qu'il avait fait dans le sien; mais ses soins furent inutiles. N'ayant pu étendre sa réforme, il s'appliqua à lui faire jeter de profondes racines à la Trappe. Ce monastère reprit en effet une nouvelle vie. Continuellement consacrés au travail des mains, à la prière et aux pratiques les plus austères, les religieux retracèrent l'image des anciens solitaires de la Thébaïde. Le réformateur les priva des amusements les plus permis. L'étude leur fut interdite; la lecture de l'Ecriture sainte et de quelques traités de morale, voilà toute la science qu'il disait leur convenir. Pour appuyer son idée, il publia son *Traité de la sainteté et des devoirs de l'état monastique* : ouvrage qui causa une dispute entre l'austère réformateur et le doux et savant Mabillon (*voy. ce nom*). Cette guerre ayant été

(1) La famille des Bouthillier tenait son nom de la charge d'échanson qu'elle avait exercée pres des ducs de Bretagne.

(1) Chardon de La Rochelle a publié une *Notice* sur cette édition d'*Anacréon*, *Mélanges de critique et de philologie*, 1, 144.

calmée, il fallut qu'il en soutint une autre avec les partisans d'Arnauld. Il écrivit sur la mort de cet homme fameux une lettre à l'abbé Nicaise, dans laquelle il s'exprimait de cette sorte : « Enfin, » voilà M. Arnauld mort ! après avoir poussé sa » carrière aussi loin qu'il a pu, il a fallu qu'elle se » soit terminée. Quoi qu'on dise, voilà bien des » questions finies. Son érudition et son autorité » étaient d'un grand poids pour le parti. Heureux » qui n'en a point d'autre que celui de J.-C. ! » Ces quatre lignes produisirent vingt brochures contre lui, et les jansénistes ne lui pardonnèrent jamais. La part qu'il prit aux démêlés théologiques entre Bossuet et Fénelon, et qui se réduit à deux lettres très-courtes adressées à l'évêque de Meaux, publiées contre le gré de celui qui les avait écrites, lui attirèrent des vers très-piquants de la part du duc de Nevers (*voy.* ce nom). L'abbé de la Trappe, accablé d'infirmités, crut devoir se démettre de son abbaye. Le roi lui laissa le choix du sujet, et il nomma dom Zozime, qui mourut peu de temps après. Dom Gervaise, qui lui succéda, mit le trouble dans la maison de la Trappe. Il inspirait aux religieux un nouvel esprit, opposé à celui de l'ancien abbé, qui, ayant trouvé le moyen d'obtenir une démission, la fit remettre entre les mains du roi. Le nouvel abbé, surpris et irrité, courut à la cour noircir l'abbé de Rancé, l'accusa de jansénisme, de caprice, de hauteur ; mais, malgré toutes ses manœuvres, dom Jacques de la Cour obtint sa place. La paix ayant été rendue à la Trappe, le pieux réformateur mourut tranquille, le 26 octobre 1600. Il expira couché sur la cendre et sur la paille, en présence de l'évêque de Séez et de toute sa communauté. L'abbé de Rancé possédait de grandes qualités, un zèle ardent, une piété éclairée, une facilité extrême à s'énoncer et à écrire. Son style est noble, pur, élégant ; mais il n'est pas assez précis. Il ne prend souvent que la fleur des sujets, et ne s'arrête pas à les approfondir. « Sans rien ôter à sa piété, dit un écrivain très-impartial, ni à ses vrais talents, on peut dire que » c'est le feu, l'imagination, la facilité et l'élégance » qui dominent dans ses écrits ; et que si personne » ne s'exprime avec plus de grâce, et ne tourne une » pensée en plus de manières intéressantes, il ne » pense pas toujours aussi parfaitement qu'il s'ex- » prime ; il ne médite pas assez les choses, et ne » fait souvent qu'effleurer les matières. » Dans le temps qu'il était lié avec les jansénistes, il adopta plusieurs de leurs opinions sur parole, et avança des choses qui ne peuvent avoir été le résultat de son jugement propre. C'est ainsi qu'il attribuait aux décisions des casuistes les désordres de la plupart des pécheurs qui venaient se jeter entre ses bras : » Comme si les consciences cautérisées, dit l'abbé Bérault, qui allaient chercher leur dernier re- » mède à la Trappe, s'étaient fort occupées aupar- » ravant de la lecture des moralistes. » Il y a toute apparence que l'abbé s'en était peu occupé lui-même, ou du moins n'avait pas étudié leurs sentiments dans les sources (*voy.* BUSEMBAUM, ESCOBAR, PASCAL). L'ambition avait été sa grande passion avant son changement de vie ; il tourna ce feu qui le dévorait du côté de Dieu ; mais il ne put pas se

détacher entièrement de ses anciens amis. Il dirigeait un grand nombre de personnes de qualité, et les lettres qu'il écrivait continuellement en réponse aux leurs occupèrent une partie de sa vie. Voltaire a dit « qu'il s'était dispensé, comme législateur, de » la loi qui force ceux qui vivent dans le tombeau de » la Trappe d'ignorer ce qui se passe sur la terre. » Mais on peut dire, pour l'excuser, que sa place l'obligeait à ces relations, et qu'il s'en servait souvent pour ramener les personnes du monde dans la voie du salut. On ne peut cependant s'empêcher de reconnaître dans ses démarches les plus louables un air d'éclat et d'ostentation, que la sainteté chrétienne évite pour l'ordinaire avec tant de soin. On a de lui : une *Traduction française des Œuvres attribuées à saint Dorothee : Explication sur la règle de saint Benoît*, in-12 ; *Abrégé des obligations des chrétiens ; Réflexions morales sur les quatre Evangiles*, 4 vol. in-12 ; et des *Conférences sur le même sujet*, aussi en 4 vol. ; *Instructions et maximes*, in-12 ; *Conduite chrétienne*, composée pour mad. de Guise, in-12 ; *Lettres spirituelles*, 2 vol. in-12 ; plusieurs *Ecrits* au sujet des études monastiques ; *Relation de la vie et de la mort de quelques religieux de la Trappe*, en 4 vol. in-12, auxquels on en a ensuite ajouté 2 ; les *Constitutions et les règlements de l'abbaye de la Trappe*, 1701, 2 vol. in-12 ; *De la sainteté des devoirs de l'état monastique*, 1685, 2 volumes in-4, avec des *Eclaircissements* sur ce livre, 1685, in-4 ; *Lettres* (inédites), 1846, in-8, publiées par B. Gonod, biblioth. de la ville de Clermont. *Voy.* les *Vies* de l'abbé de Rancé, par Maupeou, par Marsollier, et par dom Le Nain, et le *Genuinus character patris Armandi Joannis Rancei*, par M. Inguimberti. On peut consulter aussi l'*Apologie de Rancé* par dom Gervaise, contre ce qu'en dit dom Vinc. Thuillier dans son *Histoire de la contestation excitée au sujet des études monastiques*, au tome 1^{er} des *Œuvres posthumes* des PP. Thierry Ruinart et Jean Mabillon. Il y a d'excellentes réflexions dans cette apologie, mais trop de hauteur et de vivacité. A ce que Marsollier écrit dans la *Vie* de Rancé, livre 4, pag. 44-60, édit. de Paris, 1705, in-4, pour le disculper du soupçon de jansénisme, et la Lettre écrite à l'abbé Nicaise, dont nous avons parlé, il faut ajouter deux *Lettres* à mad. de Saint-Loup, publiées sur les originaux par le cardinal de Bissy, à la fin de sa Réponse aux jansénistes qui avaient attaqué son Mandement pastoral de l'an 1710. Rancé avait été favorable au parti, et avait contribué à répandre, avant sa conversion, les *Lettres provinciales* ; mais dès qu'il connut la secte, il s'en détacha. Cependant quelques hommes sévères auraient voulu que, ayant connu l'erreur, il se fût appliqué à la démasquer, et que, non content de la repousser lui-même, il eût averti avec plus d'activité et d'éclat ceux qui pouvaient s'y être engagés à la faveur de son nom. « Sa réserve, dit un » historien très-orthodoxe, ne plut à aucun des » partis, ou plutôt elle les choqua l'un et l'autre, » et les lui mit presque également à dos. Tant la » neutralité en matière de foi, ne fût-elle qu'ap- » parente, fait de fâcheuses impressions dans les » esprits. Toujours elle répand sur les vertus même

» les plus éclatantes des ombres que les meilleurs » apologistes ensuite ne réussissent pas toujours à » dissiper. » M. de Chateaubriand a publié une nouvelle *Vie de l'abbé de Rancé*, Paris, 1844, in-8.

RANCHIN (Etienne), né vers 1500, mort en 1585, à Montpellier, où il professait le droit, se fit un nom parmi les jurisconsultes de son temps, par ses ouvrages sur la jurisprudence. Le principal est *Miscellanea decisionum juris*, traduit en français, à Genève, 1709, in-fol.

RANCHIN (Guillaume), parent du précédent, était avocat du roi à la cour des aides de Toulouse. On a de lui : *Révision du Concile de Trente*, Toulouse, in-8. Ce livre, imprimé en 1600, a inspiré des soupçons sur sa catholicité : plusieurs ont même assuré que Ranchin était réellement protestant. Il est certain que l'auteur a donné lieu à cette assertion, et que dans les prétendues nullités qu'il trouve dans ce concile œcuménique, il a emprunté le langage des novateurs de ce temps-là. — Il ne faut pas le confondre avec Henri RANCHIN, conseiller à la cour des comptes de Montpellier, de la même famille que les précédents, auteur d'une assez mauvaise *Traduction des Psaumes* en vers français, 1697, in-12. — Un autre RANCHIN, conseiller à la chambre de l'édit, et originaire de Montpellier, est connu par quelques *Poésies* écrites d'un style faible, mais facile.

RANÇONNET (Aimar de), fils d'un avocat de Bordeaux, se rendit très-habile dans le droit romain, dans les mathématiques et dans les antiquités. Il devint conseiller au parlement de Bordeaux, et ensuite président à celui de Paris. Le président de Rançonnet écrivait bien en grec et en latin ; et, si l'on en croit Pithou, ce fut lui qui composa le *Dictionnaire* qui porte le nom de *Charles Etienne*. Pithou ajoute que le cardinal de Lorraine ayant fait assembler le parlement de Paris pour avoir son avis sur la punition des hérétiques, Rançonnet y porta les *Œuvres* de Sulpice-Sévère, et y lut l'endroit où il est parlé de Priscillien dans la *Vie* de saint Martin de Tours. L'application n'était pas juste : si les priscillianistes avaient porté, comme les protestants, le fer et le feu dans le sein de l'état, saint Martin en eût porté un jugement différent. Cette démarche ayant déplu au cardinal, qui connaissait mieux que lui les nouvelles sectes, Rançonnet fut renfermé à la Bastille, où il mourut de douleur en 1559, âgé de plus de 60 ans. Tous les maux à la fois l'avaient assailli et avaient rempli ses jours d'amertume : la misère le réduisit à être simple correcteur des Etienne ; il vit mourir sa fille sur le fumier, exécuter son fils, et sa femme fut écrasée par le tonnerre. On a de lui le *Trésor de la langue française, tant ancienne que moderne*, qui servit beaucoup à Nicot et à Monet pour la composition de leurs Dictionnaires.

RANÇONNIER (Jean), missionnaire, né dans le comté de Bourgogne en 1600, fut conduit en Flandre par son père ; il acheva ses études au collège de Malines, et y embrassa la règle de Saint-Ignace, à l'âge de dix-neuf ans. Ayant obtenu de ses supérieurs la permission d'aller prêcher l'évangile en Amérique, il partit, en 1625, pour le Paraguay, et se rendit, en 1652, chez les *Itatines*, qu'il eut le

bonheur de convertir à la foi catholique. Il passa le reste de ses jours au milieu de cette peuplade, dont il fut l'apôtre et le législateur (voy. *l'Histoire du Paraguay*, par Charlevoix, livr. viii) ; mais on ignore l'époque de sa mort, que les bibliothécaires de la société (qui l'appellent Jacques Ransonnier) placent par inadvertance vers l'année 1650, deux ans avant son départ pour le pays des *Itatines*. On a du P. Rançonnié des *Lettres* sur l'état des missions dans le Paraguay, datées de 1626 et 1627 : elles ont été publiées à Anvers, 1656, in-8. Ce recueil ne peut être que fort rare, puisqu'il n'est cité dans aucun catalogue de bibliothèques. Léon Pinelo donne à entendre (*Epitome*, col. 662) que ce n'est qu'une version latine de l'état des missions du Paraguay, publié en italien par le P. Nic. Mastrillo, 1627, tiré du Mémorial du P. Fr. Purgis, et que le P. Duhalde a donné en français dans le 12^e recueil des *Lettres édifiantes*.

RANDAN. Voy. ROCHEFOUCAULD, et FOIX.

RANDOLPH (Thomas), poète anglais, né en 1695 dans la province de Northampton, mort vers 1655, est auteur de diverses *poésies* qui lui ont mérité la seconde ou troisième place sur le Parnasse britannique.

RANFAING (Marie-Elisabeth de), veuve d'un gouverneur d'Arches, nommé du Bois, s'étant retirée avec ses trois filles en Lorraine où elle était née, y fut l'objet de l'édification publique, et devint l'institutrice des religieuses de *Notre-Dame de Refuge*. Dans l'immense variété des ordres et des congrégations établis pour assortir les moyens du salut à tous les caractères et à toutes les dispositions, on avait oublié, jusque-là, comme perdues sans ressources, les femmes qui avaient trahi l'honneur le plus irréparable de leur sexe. La pieuse dame s'occupa de cet objet, établit un institut que le pape Urbain VIII approuva le 20 mars 1654. Jean de Porcelet, évêque de Toul ; Eric de Lorraine, évêque de Verdun ; le cardinal de Bérulle, et à leur exemple quantité d'ecclésiastiques et de laïques distingués, s'employèrent vivement pour consommer et cimenter cet établissement. Dès l'année 1627, le duc de Lorraine, Charles IV, donna ses lettres-patentes pour le refuge de Nancy. Deux ans après, le cardinal Nicolas-François de Lorraine, évêque de Toul, dont Nancy dépendait, établit cette maison en forme de monastère, lui donna la règle de saint Augustin, et fit dresser les constitutions, qui, approuvées d'abord par Urbain VIII, furent confirmées dans la suite par Alexandre VII. La fondatrice fut appelée en différentes villes de France pour y établir des maisons de son institut. De retour à sa maison de Nancy, et épuisée d'austérités, plus encore que de travaux, elle y mourut le 14 janvier 1649 en odeur de sainteté.

RANGIERUS, *Rangier*, cardinal et archevêque de Reggio en Calabre, naquit à Reims ou dans le diocèse, vers 1055. Après avoir étudié sous saint Bruno avec Eudes de Châtillon, chanoine de Reims, cardinal, et enfin Pape sous le nom d'Urbain II, Rangierus renonça au monde et se retira dans le monastère de Marmoutier. Il y mena une vie obscure jusqu'au temps d'un différend qu'eurent les reli-

gieux avec les archevêques de Tours. Bernard, abbé de cette maison, ayant confiance dans Bernard-Ponce, Rémois, prieur du monastère, et dans Rangierus, il les fit partir pour Rome, espérant qu'ayant été tous les deux condisciples du Pape, ils obtiendraient sans peine ce qu'il sollicitait. Ils l'obtinent en effet : la bulle expédiée, Bernard-Ponce revint en France, mais Rangierus resta près du Saint-Père qui plus tard le fit cardinal. L'archevêché de Reggio étant devenu vacant par la mort d'Arnoul, Rangierus y fut promu en 1090. L'année suivante il souscrivit au privilège accordé par le Pape au monastère de Cave, rapporté par Baronius et par le bullaire du Mont-Cassin. Urbain II étant venu en France en 1095, ce prélat l'y suivit et assista au célèbre concile de Clermont, où la première croisade fut décidée. Le concile fini, Rangierus aida le souverain pontife pour la consécration de l'église de Marmoutier, et retourna ensuite à Reggio. En octobre 1106 il assista au concile de Guastalla avec le pape Pascal II. Ughelli parle de lui comme d'un homme de grande considération : *Vir magnæ existimationis*, mais il ne dit rien de sa mort.

* RANGONE (le marquis Jean-Baptiste), d'une famille illustre par son ancienneté, par les emplois qu'elle a remplis et surtout par la protection éclairée qu'elle a constamment accordée aux lettres, né à Modène en décembre 1715, était fils de l'ambassadeur du duc de Modène, mort en 1750 à Paris, où l'on voyait son mausolée, dans l'église Saint-Roch. A 12 ans, entré dans les gardes de son souverain, il fit ses premières armes en 1751, dans la guerre contre les Turcs. Il assista comme envoyé du duc de Modène au couronnement de Charles VII en 1742. Il servit ensuite dans la guerre de sept ans comme colonel de la garde. Lors de la prise de Velletri, où l'infant d'Espagne, don Carlos, faillit être fait prisonnier par les Autrichiens, il donna, de concert avec le comte Salinguerra Torelli, son parent, les ordres les plus sages pour rallier les troupes, et battit le corps d'Autrichiens commandé par le prince Lobkowitz. L'infant don Carlos, depuis roi de Naples, voulut l'attacher à son service; mais il ne put jamais le résoudre à quitter son souverain. Malgré son dévouement et ses services, il se vit en butte à la jalousie et aux persécutions du premier ministre Sabattini, et fut contraint de se retirer à Bologne. Il se lia avec les hommes les plus distingués de cette ville, le comte Savioli, le docteur Rosa, etc. Le marquis de Rangone était en outre en correspondance avec presque tous les savants de l'Italie, et fut uni d'une étroite amitié avec Muratori et Tiraboschi. Plusieurs académies l'avaient reçu dans leur sein. Le duc François III, ayant reconnu l'injustice de son ministre, rappela son ancien serviteur et compagnon d'armes, et le nomma successivement conseiller intime d'état, ministre des eaux, ponts et chaussées, et grand veneur. Il hérita des biens substitués de la famille du célèbre *Machiavel*, à la charge d'en relever le nom. A cette occasion il fit un voyage à Florence, où il demeura quelque temps, et mourut le 17 octobre 1795. Il a laissé manuscrits un *Poème burlesque* et des *Poésies légères* qui ne sont pas sans mérite.

RANNEQUIN SUALEM dont le vrai nom est SWALM RENKIN, célèbre machiniste, né à Liège en 1644 et non en 1648, était fils d'un charpentier, et suivit lui-même cette profession pendant plusieurs années. Il s'est immortalisé par la fameuse machine de Marly. Il s'agissait de donner de l'eau à Versailles, et pour cela il fallait la faire monter au sommet d'une montagne élevée de 502 pieds au-dessus du lit de la rivière. C'est à quoi parvint Rannequin, par une machine composée de 14 roues, qui ont toutes pour objet de faire agir deux pompes qui forcent l'eau à se rendre sur une tour élevée au sommet de la montagne. Cette machine donne 5258 tonneaux d'eau en 24 heures. On dit qu'elle a coûté plus de 8,000,000. Elle avait été commencée en 1682. L'abbé Delille l'a célébrée dans une épître poétique. (*Voy. MARLY dans le Dict. géog.*) Avant d'exécuter en grand cet ouvrage, il l'avait exécuté en petit au château de Modave dans le pays de Liège, où l'on en aperçoit encore des traces. Ce château appartenait à M. de Ville, gentilhomme liégeois. On a gravé le portrait de ce seigneur, avec une inscription qui lui attribue l'invention de la machine de Marly; mais on sait, à n'en point douter, qu'il n'en fut que l'entrepreneur, et qu'il se servit, pour l'exécuter, de Rannequin, dont il avait essayé les connaissances dans la mécanique à Modave. La machine de Marly a été décrite avec le plus grand soin dans un *Mémoire* publié en 1801 avec des planches; on en voit un petit modèle au conservatoire des arts et métiers. Cette machine merveilleuse pour l'époque a été détruite depuis peu, et remplacée par une pompe à feu. Rannequin mourut en 1708, âgé de 64 ans.

RANS (Bertrand de), imposteur célèbre, était un ermite né dans la ville de Reims. Il vécut longtemps fort religieusement dans la forêt de Parthenay, et dans celle de Glacon, près de Tournai. Las de sa solitude, il voulut se faire passer pour Baudouin I^{er}, empereur de Constantinople, comte de Flandre et de Hainaut. C'était environ 20 ans après la mort de ce prince, que le roi des Bulgares avait pris dans une bataille l'an 1205, et qu'il avait fait mourir en prison l'année suivante. Bertrand de Rans parut en Flandre pour jouer son personnage. Jeanne, fille aînée de l'empereur Baudouin, comtesse de Flandre et de Hainaut, ne voulant rien précipiter, envoya deux personnes de confiance en Grèce, et s'assura pleinement de la mort de l'empereur Baudouin. Cependant une bonne partie de la noblesse de Flandre reconnut l'imposteur pour son souverain, pour son comte, et pour l'empereur d'Orient. Jeanne fut obligée d'implorer le secours de Louis VIII, roi de France, contre cet usurpateur, qui fut pendu publiquement à Lille.

RANTZAW (Josias, comte de), maréchal de France, gouverneur de Dunkerque, lieutenant-général des armées du roi en Flandre, était de l'illustre maison de Rantzaw dans le duché de Holstein. Il porta les armes avec distinction dans l'armée suédoise, vint en 1655 en France avec Oxenstiern, chancelier de Suède, et fut retenu par le roi Louis XIII, qui le fit maréchal-de-camp, et colonel de deux régiments. Il alla servir l'an 1656 au siège de

Dôle, où il perdit un œil d'un coup de mousquet; et il défendit vaillamment St.-Jean-de-Lône en Bourgogne, contre le général Galas, qu'il obligea de lever le siège. En 1640, il servit à celui d'Arras, y perdit une jambe et fut estropié d'une main. L'année suivante, il se trouva au siège d'Aire, et fut fait prisonnier au combat d'Honnecour en 1642. Sa valeur se signala encore au siège de Gravelines en 1645 : il fut fait gouverneur de Dunkerque, et reçut le bâton de maréchal de France le 16 juillet par la faveur du cardinal Mazarin. L'assurance qu'il avait donnée d'abjurer le luthéranisme contribua beaucoup à son élévation : il se fit catholique la même année. Il servit les années suivantes en Flandre, et fut arrêté le 26 février 1649, sous quelques soupçons qu'on eut de sa fidélité. Mais s'en étant justifié, il sortit de prison le 22 janvier 1650 et mourut d'hydropisie le 4 septembre suivant, sans laisser d'enfants. Sa valeur était admirable dans les grandes actions; mais elle dédaignait, pour ainsi dire, les petits périls, et il paraissait nonchalant dans les occasions ordinaires de la guerre. Il aimait le vin à l'excès, et cette passion déshonorante lui fit manquer quelques projets, et le livra à des emportements qui auraient pu lui être funestes. On dit qu'à sa mort il n'avait plus qu'un œil, qu'une oreille, qu'un bras, qu'une jambe, qu'un de tout ce que les hommes ont double, par les ravages que la guerre avait faits sur son corps. Ce qui donna lieu de lui faire cette épitaphe :

Du corps du grand RANTZAU tu n'as qu'une des parts :
L'autre moitié resta dans les plaines de Mars.
Il dispersa partout ses membres et sa gloire.
Tout abattu qu'il fut, il demeura vainqueur;
Son sang fut en cent lieux le prix de sa victoire.
Et Mars ne lui laissa rien d'enfuir que le cœur.

On a publié, *Relation de ce qui s'est passé à la mort de Josias, comte de Rantzau*, Paris, 1620, in-4.

* RAON (Jean), habile sculpteur parisien, né en 1650, alla se perfectionner à Rome, où ses ouvrages lui acquirent de la réputation. De retour en France il fut employé aux embellissements des jardins de Versailles, où l'on voit encore quelques statues de cet artiste, qui décèlent du goût et du talent. Il mourut à Paris, en 1707, âgé de 77 ans.

RAOUL 1^{er}, duc de Normandie. Voy. ROLLO.

RAOUL L'ARDENT, prêtre du diocèse de Poitiers, ainsi surnommé à cause de la vivacité de son esprit et de l'ardeur de son zèle, suivit Guillaume IX, comte de Poitiers, à la croisade de 1101. On a de lui des *Homélies* latines, 1586, in-8, traduites en français, 1575, en 2 vol. in-8. On croit qu'il mourut dans la Palestine.

RAOUL de CAEN, surnom qu'il tient du lieu de sa naissance en Normandie, est célèbre par son *Histoire* ou *Gestes de Tancrede*, l'un des chefs de la première croisade, et auquel il s'était attaché. Il traite de supercherie et d'imposture la découverte de la sainte lance que Raimond d'Agiles, autre historien de cette croisade, tâche de faire passer pour un événement incontestable. L'*Histoire* de Raoul de Caen publiée pour la première fois par Martène, dans le 5^e volume de ses *Anecdotes*, a reparu depuis dans la grande *Collection* de Muratori. Elle a été traduite dans la *Collection des Mémoires relatifs à*

l'Histoire de France, publié par M. Guizot sous le titre de : *Faits et Gestes du prince de Tancrede, pendant l'expédition de Jérusalem*. Raoul mourut vers 1115.

RAOULX (Jean), peintre, né à Montpellier en 1677, mort à Paris en 1734, fut reçu à l'académie en 1717. Bon Boullongne lui donna les premières instructions de son art, et son séjour en Italie le perfectionna. Il trouva, à son retour en France, un Mécène dans le grand-prieur de Vendôme, qui le logea dans son palais du temple, où l'on voyait quelques ouvrages de ce maître. Raoulx était bon coloriste; il a peint avec succès le portrait, l'histoire, et souvent des morceaux de caprice.

RAPHAEL de SANTI ou SANZIO, l'Homère de la peinture, né à Urbain l'an 1485, le jour du Vendredi saint, est, de tous les peintres, celui qui a réuni le plus de parties. Son père, peintre fort médiocre, l'occupa d'abord à peindre sur la faïence, et le mit ensuite chez le Pérugin. L'élève devint bientôt égal au maître; il puisa la beauté et les richesses de son art dans les chefs-d'œuvre des grands peintres. A Florence, il étudia les fameux cartons de Léonard de Vinci et de Michel-Ange, et à Rome, il sut s'introduire dans la chapelle que Michel-Ange peignait. Cette étude lui fit quitter la manière qu'il tenait du Pérugin, pour ne plus prendre que celle de la belle nature. Le pape Jules II fit travailler Raphaël dans le Vatican, sur la recommandation de Bramante, célèbre architecte, et son parent. Son premier ouvrage pour le pape fut l'*Ecole d'Athènes*. Sa réputation s'accrut par les autres morceaux qu'il peignit au Vatican, où que ses disciples firent sur ses dessins. Enfin il se surpassa lui-même dans son tableau de la *Transfiguration*, qu'on regarde comme le chef-d'œuvre de ce peintre, j'ai presque dit de la peinture. On le voyait à Rome dans l'église de Saint-Pierre in Montorio. Ce grand artiste mourut le 7 avril 1520, à 37 ans, épuisé par la passion qu'il avait pour les femmes, et mal gouverné par les médecins, à qui il avait cédé la cause de son mal (1). Un génie heureux, une imagination féconde, une composition simple, un beau choix, beaucoup de correction dans le dessin, de grâce et de noblesse dans les figures, de finesse dans les pensées, de naturel et d'expression dans les attitudes : tels sont les traits auxquels on peut reconnaître la plupart de ses ouvrages. Michel-Ange avait plus d'imagination et de génie que Raphaël, mais celui-ci avait plus de goût et d'esprit. Raphaël surpassait Michel-Ange en beauté, Michel-Ange surpassait Raphaël en énergie. Les productions de Michel-Ange ont un caractère fort, vaste et singulier; elles semblent comme jetées en fonte dans ce génie riche et inépuisable, qui n'avait pas besoin ou avait honte d'emprunter aucun secours étranger. Raphaël au contraire tirait parti de tous les matériaux qu'il employait; sa main y mettait de l'ordre et de la convenance. Les dessins de ce grand maître, qu'il faisait la plupart au crayon rouge, sont très-

(1) Cette opinion sur la mort de Raphaël n'est pas à l'abri de toute contestation; certains biographes l'attribuent à un refroidissement subit qu'il éprouva dans les salles du Vatican. (Voy. la 2^e édit. de la *Vie de Raphaël* par Quatremère de Quincy.)

recherchés pour la hardiesse de ses traits et les contours coulants de ses figures. On a beaucoup gravé d'après lui. On compte parmi ses disciples Jules Romain, Jean-François Penni, qu'il fit ses héritiers; Pellegrin de Modène, Perrin del Vaga, Polydore de Caravage, etc. On lui a fait cette épitaphe, attribuée au cardinal Bembo :

Hic situs est Raphaël : metuit quo sospite vinci
Magna parens rerum, quo moriente mori.

Les auteurs qui ont écrit sur Raphaël sont : Vasari (*Vita di piu eccellenti pittori*, etc.), Lanzi (*Storia pittorica*, Bassano), Antoine-Joseph Dezallier d'Argenville (*Abrégé de la vie de quelques peintres célèbres*, etc.), De Piles (*Vie des peintres*), Mengs (*Opere*, etc.). (Voy. tous ces noms), et Quatremère de Quincy, supérieur à tous ses devanciers; *Histoire de la vie et des ouvrages de Raphaël*, 1824, 2^e édit., Paris, 1833, in-8.

RAPHAEL D'AREZZO ou de REGGIO, mort en 1580, était fils d'un paysan qui l'occupait à garder des oies; sa forte inclination pour la peinture l'entraîna à Rome, où il se mit sous la discipline de Frédéric Zuccharo. On fait cas de plusieurs morceaux de lui, qui sont dans le Vatican, à Sainte-Marie-Majeure, et dans plusieurs autres lieux de Rome.

RAPHAEL DE COME. Voy. RAIMONDI.

RAPHELENGIUS ou RAVLENGHIEN (François), savant orientaliste, né à Lanoy près de Lille en 1539, vint de bonne heure à Paris, où il apprit le grec et l'hébreu. Les guerres civiles l'obligèrent de passer en Angleterre, où il enseigna le grec à Cambridge. De retour dans les Pays-Bas, il épousa, en 1565, la fille du célèbre imprimeur Christophe Plantin. Il le servit pour la correction de ses livres, qu'il enrichissait de notes et de préfaces, et travailla surtout à la *Bible polyglotte* d'Anvers, imprimée en 1569-1572, par ordre de Philippe II, roi d'Espagne. Raphelengius alla s'établir en 1585, à Leyde, où Plantin avait une imprimerie. Il y travailla avec son assiduité ordinaire, et mérita par son érudition d'être élu professeur en hébreu et en arabe dans l'université de cette ville. Ce savant mourut d'une maladie de langueur, causée par la perte de sa femme, en 1597, à 58 ans. Ses principaux ouvrages sont : des *Observations* et des *Corrections* sur la Paraphrase chaldaïque; une *Grammaire hébraïque*, un *Lexicon arabe*, 1615, in-4; un *Dictionnaire chaldaïque*, qu'on trouve dans l'*Apparat de la Polyglotte d'Anvers*, et d'autres ouvrages. — Un de ses fils, du même nom que lui, a publié des *Notes* sur les tragédies de Sénèque; et des *Eloges* en vers de 50 savants avec leurs portraits, Anvers, 1587, in-fol. Il était digne de son père par son érudition.

RAPICIUS, ou RAPICCIO. Voy. JOVITA.

RAPIN (Nicolas), littérateur, né vers 1540 à Fontenay-le-Comte en Poitou, fut vice-sénéchal de cette ville, et vint ensuite à Paris, où le roi Henri III lui donna la charge de grand-prévôt de la connétablie. Rapin, ne voulant point entrer dans la ligue des catholiques contre celle des protestants, fut chassé de Paris. Henri IV le rétablit dans sa charge. Il mourut à Poitiers en 1608 à 68 ans.

Rapin a tenté de bannir la rime des vers français, et de les construire à la manière des Grecs et des Latins, sur la seule mesure des pieds; mais cette singularité, contraire au génie de la langue, n'a point été autorisée. Ses *Œuvres latines* furent imprimées en 1610, in-4. Ce sont des épigrammes, des odes, des éloges, etc. Ses vers ont de l'élégance, et l'on en trouve une bonne partie dans le 3^e tome des *Délices des poètes latins* de France. On estime particulièrement ses *épigrammes*, à cause de leur sel, et du tour aisé qu'il leur a donné. Parmi ses vers français, il y en a très-peu qui méritent d'être cités. Rapin travailla à la *Satire Ménippée*, et quelques auteurs lui attribuent tous les vers de cette pièce; d'autres disent qu'il fut aidé par Passerat : on ne comprend pas comment des écrivains, se disant catholiques, s'amüsèrent à ridiculiser et à calomnier la ligue catholique, sans montrer la moindre humeur contre la ligue huguenote, qui depuis longtemps portait le feu et le fer dans toute la France, et qui tendait ouvertement à renverser du même coup le trône et l'autel. (Voy. DUCHAT, LE FÈVRE, ANTOINE, GILLOT, MONTGAILLARD, PITHOU.) Il ne faut donc pas être surpris si Rapin fut regardé par les catholiques comme un huguenot déguisé.

RAPIN (René), jésuite, né à Tours en 1621, mort à Paris en 1687, est célèbre par son talent pour la poésie latine. Il s'y était consacré de bonne heure, et il enseigna pendant neuf ans les belles-lettres avec un succès distingué. A un génie heureux, à un goût sûr, il joignait une probité exacte, un cœur droit, un caractère aimable et des mœurs douces. Parmi ses différentes poésies latines, on distingue le *Poème des jardins*. C'est son chef-d'œuvre. « Il est digne du siècle d'Auguste, dit » l'abbé des Fontaines, pour l'élégance et la pu- » reté du langage, pour l'esprit et les grâces qui y » règnent. L'agrément des descriptions y fait dis- » paraître la sécheresse des préceptes, et l'imagi- » nation du poète sait délasser le lecteur par des » fables, qui, quoique trop fréquentes, sont presque » toujours riantes et bien choisies. » Plusieurs critiques ont prétendu que le père Rapin n'était que le père adoptif de cet ouvrage charmant, et qu'on le trouvait dans un ancien manuscrit lombard, qu'un prince de Naples conservait dans sa bibliothèque. Mais quels garants donne-t-on d'une anecdote aussi singulière? des oui-dire sans fondement, et qui sont démentis par la facilité qu'il y aurait de vérifier le fait s'il était vrai.... En 1782, M. Delille a donné un poème français sur les *jardins*, à l'occasion duquel il critique fortement celui du père Rapin. Mais l'année suivante l'on vit paraître un *Parallèle raisonné entre les deux poèmes*, etc. On y fait voir que « le plan du père Rapin est grand, » quoique simple; la marche en est aisée, quoi- » qu'on s'arrête un peu trop souvent pour cueillir » des fleurs; heureux défaut! Le style est élégant, » les détails pleins de délicatesse et de sensibilité; » enfin, les épisodes très-heureux, quoiqu'un peu » trop fréquents. Le poème de M. l'abbé Delille n'a » aucun plan : tout y est dans le désordre et la » confusion; on est inondé de préceptes froids et

» sentencieux que rien n'égale; le cœur y est
 » d'une sécheresse qui l'attriste; il n'y règne point
 » d'ensemble; on n'y trouve que deux épisodes
 » bien faits et qui appartiennent au poète; et par-
 » dessus tout cela, on voit, en lisant le père Rapin
 » le premier, que M. Delille s'est approprié les
 » tournures les plus heureuses, les expressions les
 » plus poétiques de son rival; qu'il a imité les plus
 » beaux morceaux en les amaigrissant par la fu-
 » reur de créer un jargon précieux, un style ma-
 » niéré qui ne soit qu'à lui. » Cette critique est
 terminée par un dialogue en vers, intitulé *le Chou*
et le Navet, dans lequel on trouve des vers fort heu-
 reux et des détails d'une gaieté piquante et natu-
 relle. On ne fait pas moins de cas des églogues sa-
 crées du père Rapin que de son poème. Si celui-ci
 est digne des Géorgiques de Virgile, celles-là méritent
 un rang distingué auprès des Bucoliques. Quoique le père Rapin fût bon poète, il n'était pas
 entêté de la poésie. Du Perrier et Santeuil parièrent
 un jour à qui ferait mieux des vers latins. Ménage
 n'ayant pas voulu être leur juge, ils convinrent
 de s'en rapporter au père Rapin. Ils le trouvèrent
 qui sortait de l'église. Ce jésuite, après leur
 avoir reproché vivement leur vanité, leur dit que
 les vers ne valaient rien, rentra dans l'église d'où
 il sortait, et jeta dans le tronc l'argent qu'ils lui
 avaient consigné. On a encore du père Rapin des
Œuvres diverses, Amsterdam, 1709, 3 vol. in-12.
 On y trouve : des *Réflexions* sur l'éloquence, sur
 la poésie, sur l'histoire et sur la philosophie; les
Comparaisons de Virgile et d'Homère, de *Démos-
 thenes et de Cicéron*, de *Platon et d'Aristote*, de
Thucydide et de Tite-Live : celle-ci et la pénultième
 sont moins estimées que les premières; plusieurs
 ouvrages de piété, entre autres la *Perfection du
 christianisme*, l'*Importance du salut*, la *Vie des pré-
 destinés*, etc. On trouve dans ces *Œuvres* des ré-
 flexions judicieuses, des jugements sains, des idées
 et des vues : le style ne manque ni d'élégance, ni
 de précision; mais on y souhaiterait plus de variété,
 plus de douceur, plus de grâce. Ces qualités se font
 surtout désirer dans les *Parallèles* des auteurs an-
 ciens. Le père Rapin publiait alternativement des
 ouvrages de littérature et de piété; cette variation
 fit dire à l'abbé de la Chambre, que ce jésuite ser-
 vait Dieu et le monde par semestre. La meilleure
 édition de ses *poésies latines* est celle de Cramoisy,
 en 3 vol. in-12, 1681. On y trouve des églogues,
 les 4 livres des *Jardins* et les *poésies diverses*. Les
Jardins ont été traduits en français par Gazon
 Dourxigné, Paris, 1772 : mais cette traduction
 proluxe et très-infidèle est semée de termes indé-
 cents qui ne se trouvent pas dans le poète latin;
 toujours fidèle aux bienséances de son état, jamais
 il ne chanta l'amour et ses transports, comme la
 traduction pourrait le faire soupçonner. On a donné
 une meilleure traduction avec le texte à côté, Paris,
 1782, in-8 (voy. GABRIOT); elle aurait cependant été
 plus exacte et plus complète si les traducteurs
 avaient eu sous les yeux la belle édition de l'ori-
 ginal donnée par le père Brotier avec des additions,
 des notes lumineuses, et la Dissertation du père
 Rapin *De disciplina hortensis culturæ*, Paris, 1780.

RAPIN-THOIRAS (Paul de), historien, né à
 Castres en 1661, d'une ancienne famille originaire
 de Savoie, se fit recevoir avocat. La profession qu'il
 faisait du calvinisme étant un obstacle à son avan-
 cement dans la magistrature, il résolut de suivre
 le métier des armes; mais sa famille n'y voulut
 point consentir. La révocation de l'édit de Nantes
 en 1685, et la mort de son père, arrivée deux mois
 auparavant, le déterminèrent à passer en Angle-
 terre, où il arriva en 1686. Peu de temps après, il
 repassa en Hollande et entra dans une compagnie
 de cadets français, qui était à Utrecht. Il suivit le
 prince d'Orange, depuis Guillaume III, en Angle-
 terre en 1688; et l'année suivante, milord Kingston
 lui donna l'enseigne colonelle de son régiment,
 avec lequel il alla en Irlande. Il fut ensuite lieute-
 nant, puis capitaine dans le même régiment, et se
 trouva à plusieurs sièges et combats où il ne fut
 pas spectateur oisif. Rapin céda sa compagnie, en
 1695, à l'un de ses frères, pour être gouverneur
 de milord Portland. Il suivit ce jeune seigneur en
 Hollande, en France, en Allemagne, en Italie et
 ailleurs. Lorsqu'il eut fini l'éducation du duc de
 Portland, il se retira à La Haye, où il se livra tout
 entier à l'étude des fortifications et de l'histoire. Il
 se transporta en 1707, avec sa famille, à Wesel.
 Ce fut alors qu'il travailla à son *Histoire d'Angle-
 terre*. L'ouvrage qu'il publia sous ce nom a eu un
 grand succès, et il le mérite à bien des égards;
 mais il est rempli de faits faux ou hasardés. On
 voit d'ailleurs clairement que c'est en partie le
 chagrin, l'aigreur et la haine qui lui ont mis la
 plume à la main. Tout ce qui tient, de quelque ma-
 nière que ce soit, à la religion catholique, est bar-
 bouillé de toutes les couleurs dont le fanatisme de
 secte a coutume de peindre l'antique mère des
 chrétiens. A ces défauts, fruits de la prévention ou
 de la passion, il en a ajouté d'autres. Il a avancé
 un grand nombre de faits sans les vérifier. Son style
 est naturel, assez net, quelquefois brillant. Sa
 narration est vive : ses portraits ont du coloris et
 de la force, mais ils sont peu réfléchis. Cet histo-
 rien mourut à Wesel en 1725. Ses ouvrages sont :
Histoire d'Angleterre, la Haye, 1724 et 1726, 9 vol.
 in-4; et réimprimée à Trévoux en 1728, en 10
 aussi in-4; on ajouta à cette édition des *Extraits
 de Rymer*. On y joint ordinairement une continua-
 tion en 5 vol. in-4, par David Durand, et les re-
 marques de Tindall en 2. L'édition la meilleure et
 la plus complète est celle de Lefèvre de St.-Marc,
 la Haye (Paris), 1749, et ann. suiv., 16 vol. in-4.
 On en a un *Abrégé* par Falaiseau, 3 vol. in-4, ou
 10 vol. in-12, la Haye, 1750. Une bonne *Disserta-
 tion sur les Wighs et les Torys*, imprimée à la Haye,
 en 1717, in-8. Rapin-Thoyras était arrière-petit-
 fils de Philibert RAPIN, maître-d'hôtel du prince
 de Condé, qui, ayant été envoyé au parlement de
 Toulouse pour y porter de la part du roi l'édit de
 purification en 1558, y fut arrêté par ordre de cette
 cour, qui lui fit son procès en 3 jours, et le fit
 décapiter, le 15 avril de cette année, comme un
 des principaux auteurs de la conjuration de Tou-
 louse, malgré l'amnistie que le roi lui avait ac-
 cordée.

RAPINE (Claude), célestin, né au diocèse d'Auxerre, et conventuel à Paris, fut envoyé en Italie pour réformer quelques monastères de son ordre. Le succès avec lequel il s'acquitta de cette commission le fit choisir par le chapitre général pour corriger les constitutions de son ordre, suivant les ordonnances des chapitres précédents. Ses principaux ouvrages sont : *De studiis philosophiæ* ; *De studiis monachorum*. Le P. Mabillon en a fait usage dans son *Traité des études monastiques*. Ce pieux et savant religieux mourut en 1495.

* **RAPP** (Jean), général de cavalerie et pair de France, né à Colmar en 1772, entra au service dès l'âge de 16 ans, se distingua dans les premières guerres de la révolution, et devenu aide-de-camp de Desaix, fit sous ses yeux, dans les campagnes d'Allemagne et d'Égypte (1796-99), diverses actions d'éclat qui lui valurent le grade de colonel. Après la mort de Desaix, Bonaparte attacha Rapp à sa personne, il lui confia en 1802 la mission délicate de signifier aux Suisses l'intervention de la France dans leurs troubles civils. Rapp exécuta cet ordre avec beaucoup d'intelligence, et reçut même à cette occasion des remerciements du sénat de Berne. Lors de la reprise des hostilités, il soutint sa réputation de valeur à Austerlitz où il mit en déroute la garde impériale Russe, et fit prisonnier le prince Repnin. Ce brillant succès, qu'il avait acheté par plusieurs blessures, lui valut le grade de général de division sur le champ de bataille. Toujours avide de gloire, il ne se distingua pas moins dans les campagnes suivantes, et notamment à la bataille de Golymin, où il eut le bras gauche fracassé ; il regret le gouvernement de Thorn, pour se rétablir. Il se signala encore à la Moscowa et au combat de Malajaroslawitz. Après les désastres de cette campagne il alla reprendre le gouvernement de Dantzick, où il fut bientôt bloqué par les Russes ; il développa toutes les ressources du génie et du courage ; enfin, après avoir lutté contre la famine et une épidémie cruelle qui lui enleva les deux tiers de la garnison, obligé de capituler, il fut conduit prisonnier à Kiov en Russie. A son retour en France, il fut accueilli avec distinction par Louis XVIII qui lui confia en mars 1815 le commandement du premier corps d'armée destiné à arrêter la marche de Napoléon. Rapp ne put résister à l'ascendant de son ancien chef, qui le nomma commandant de la 5^e division, membre de la chambre des pairs, et lui donna le commandement en chef de l'armée du Rhin. Après quelques engagements contre un ennemi bien supérieur en nombre, il se replia sur Strasbourg, et, après le licenciement de l'armée, il se retira dans l'Argovie, où il fit l'acquisition du château de Wildenstein. De retour à Paris en 1817, il fut placé sur le cadre de disponibilité, et nommé l'année suivante membre de la chambre des pairs où il vota constamment avec le côté droit. Cette conduite lui valut de nouveaux témoignages de la faveur royale. Rapp mourut le 2 novembre 1821, à Rheinwiller, dans le grand-duché de Bade. On a publié sous son nom des *Mémoires*, qui paraissent avoir été rédigés par M. Bulos, d'après des notes du général Belliard et de quelques autres amis de Rapp.

RASARIO (Jean-Baptiste), médecin, né à Valduggia dans le Novarais, en 1517, enseigna avec réputation à Venise la rhétorique et la langue grecque pendant 22 ans. Il fut de l'académie degli *Affidati* de Padoue, et mourut d'une fièvre maligne en 1578, à Pavie, à 61 ans. Quoiqu'il eût passé toute sa vie dans le célibat, il ne fut jamais soupçonné d'avoir manqué aux bonnes mœurs. Naturellement généreux, il traitait les malades gratuitement et nourrissait les nécessiteux, comme s'il eût été leur père. On a de lui des *Traductions* latines de Pachymère, d'Ammonius, de Xénocrate ; des *Commentaires* de Galien sur quelques livres d'Hippocrate, Saragosse, 1567, in-4 ; d'Oribase, 1557, in-8, publiés de nouveau à Leyde, 1733, in-4.

RASCHI. Voy. JARCHI.

RASCHID. Voy. AARON-RASCHID.

RASIS, **RAZI**, ou **RHASES** (Mohammed-Abou-Bekribn-Zacaria), fameux médecin arabe au x^e siècle, connu sous le nom d'*Almansor* ou le *Grand*. C'était le Galien des Arabes. Il opérait avec fermeté, et jugeait avec circonspection. Il ne cessa jamais de lire ou d'écrire jusqu'à un âge avancé, qu'il devint aveugle. Il fut tué peu de temps après, vers l'an 935. Ses *Traité*s sur les maladies des enfants sont encore estimés. Rasis est le premier qui ait écrit sur la petite vérole, qui peut-être n'est pas beaucoup plus ancienne que lui. Voy. PAULET. Il est certain que les Romains ne la connaissaient pas, et qu'il n'existe pas de nom latin pour la désigner. (Voy. CONDAMINE.) Robert Etienne donna, en 1548, en grec, le traité de ce médecin sur cette maladie funeste. On en a fait depuis à Londres une édition en arabe et en latin, 1767, in-8. Ses autres ouvrages se trouvent avec le *Trallien*, 1548, in-fol. Il tira son nom de *Rhases* ou *Arasi*, de Ray en Perse, célèbre par son académie : il y naquit vers l'an 860. Après s'être signalé par plusieurs guérisons, il eut la direction de plusieurs hôpitaux, et la place de médecin du calife Muktader Billah.

* **RASK** (Erasmus-Christian), professeur d'histoire et de littérature et bibliothécaire de l'université de Copenhague, né en 1787 à Brandekilde, dans l'île de Fyen, après avoir achevé ses études fit plusieurs voyages en Suède, en Islande et en Russie, dans le but de rechercher les origines des peuples de ces contrées, encore mal connues. Doué d'une aptitude remarquable pour les langues, ses premiers travaux sur les dialectes du Nord fixèrent l'attention des savants et lui méritèrent du gouvernement Danois, des encouragements pécuniaires dont il profita pour faire de nouveaux voyages et acquérir de nouvelles connaissances. Un prix lui fut décerné en 1811 par l'université de Copenhague, pour ses *Recherches sur l'origine de la langue islandaise*. En 1817, muni d'un congé, il se rendit à Stockholm où il fit un cours public d'islandais, publia en suédois une *Grammaire anglo-saxonne*, et prépara de petites éditions des *Edda*. L'année suivante il se rendit à Pétersbourg pour y faire les préparatifs d'un voyage en Asie, d'où l'on suppose que sont venues les nations qui ont peuplé le nord de l'Europe. En 1819, il alla par le Caucase en Perse et dans l'Inde, et fut de retour en 1825 à Copen-

hague, rapportant cent treize manuscrits très-rares et très-précieux, en Zend, en Pali et autres langues anciennes de l'Orient. Nommé président de la société islandaise et de celle des antiquaires du Nord, qu'il avait contribué à former, il fut en 1826 pourvu d'une chaire de langues orientales créée pour lui; mais ses travaux sur les langues du Nord dont il continuait de s'occuper presque exclusivement, et une phthisie dont il avait rapporté le germe de ses voyages, ne lui permirent pas de la remplir avec cette supériorité qu'on attendait de ses incontestables talents et de sa profonde érudition. Il mourut à Copenhague, le 14 novembre 1852, à l'âge de 45 ans. Ses principaux ouvrages sont : *Les Recherches sur la langue islandaise* (en danois), Copenhague, 1818, in-8; *Specimen literaturæ islandicæ*, Stockholm, 1819, in-8; et sa *Grammaire anglo-saxonne*, publiée en suédois, 1817, in-8; elle a été réimprimée avec des additions et trad. en danois, Copenhague, 1850, in-8. Un *Recueil* de ses petites *Dissertations essais et traités*, a paru à Copenhague, 1854-58, 5 vol. in-8.

* RASORI (Jean), célèbre médecin, né à Parme, en 1767, étudia la médecine à Florence, à Pavie et en Angleterre. Il passa quelque temps à Paris, dans les commencements de la révolution, et revint dans sa patrie imbu des principes d'un affranchissement absolu, qu'il désirait propager. Il avait embrassé en Angleterre la doctrine médicale de Brown; et dans le dessein de la substituer à celle qu'on enseignait dans les écoles d'Italie, il publia une traduction italienne des ouvrages du médecin anglais. Nommé professeur de pathologie à Pavie, ses leçons, basées sur les mêmes principes, firent beaucoup de bruit dans les écoles; le professeur Vacca-Berlinghieri de Pise les refuta par de judicieuses observations. Rasori, qui avait promis d'y répondre, fut obligé de quitter sa chaire. A l'entrée des Français en Italie, en 1796, il se rendit à Milan, et y publia sous ce titre : *L'Amico della libertà e dell'uguaglianza*, un journal dans lequel il ne ménagea pas les professeurs de Pavie, ses anciens collègues, et en général tous ceux qui ne partageaient point ses opinions médicales et républicaines. Il devint secrétaire du ministère de l'intérieur de la république cisalpine, mais forcé de se démettre de son emploi en 1797, il retourna professer à Pavie la clinique interne et la médecine pratique; ses attaques violentes contre les médecins anciens et modernes, excitèrent des réclamations sans nombre, et le renvoi du professeur fut demandé par une députation d'étudiants au directoire cisalpin, qui l'accorda. Revenu à Milan, il y développa un nouveau système de médecine qui trouva de nombreux prosélytes parmi les jeunes gens. Quand l'armée austro-russe reconquit le Milanais en 1799, Rasori se retira à Gènes où commandait Masséna; et pendant l'épidémie de typhus qui se manifesta dans cette ville, il donna ses soins aux soldats français et à la population avec un zèle et une activité qui méritèrent des éloges. Après la bataille de Marengo, il revint à Milan, obtint la place de *proto-medico* (premier médecin) du gouvernement; celle de médecin en chef de l'hôpital militaire et de professeur de clinique

au grand hospice de *Santa-Corona*; mais en 1812; sur la dénonciation des dangers du système médical de Rasori, il fut destitué de tous ses emplois par le ministre de l'intérieur. Vers la fin de 1814, arrêté comme *Carbonaro*, il fut renfermé dans la citadelle de Mantoue, et ne recouvra sa liberté qu'au bout de deux ans. Il reprit alors l'exercice de sa profession, et mourut à Milan, le 15 avril 1857. La doctrine de Rasori, nommée en Italie *Contro-Stimolo*, a été développée dans les *Annales de médecine*; elle a beaucoup de rapports avec celle de Broussais (voy. ce nom). Outre des traductions de l'anglais et de l'allemand, on a de Rasori un assez grand nombre d'opuscules; mais ses principaux ouvrages, sur lesquels se fonde sa réputation et les seuls que l'on doive citer ici sont : *Storia della febre petecchiale di Genova*, Milan, 1803, in-8, souvent réimprimée, et trad. en français par Fontaneilles, Paris, 1822, in-8, avec des *Notes*. *Opuscoli di medicina clinica*, ib., 1850, 2 vol. in-8; *Teoria della flogose*, ib., 1857, 2 vol. in-8; trad. en franç. par Sirus Pironi, Marseille, 1859, 2 vol. in-8.

* RASPE (Rodolphe-Eric), savant antiquaire, né à Hanovre en 1757, fit ses études à Göttingue et à Leipzig, et obtint la chaire d'archéologie à Cassel. Il devint ensuite inspecteur du cabinet des antiques et médailles du Landgrave. Enfin on créa pour lui une seconde place de bibliothécaire, et il fut chargé d'aller en Italie aux frais du gouvernement faire des recherches relatives à l'histoire et aux antiquités. Son goût excessif pour la dépense l'ayant portée à se rendre coupable d'un vol dans le cabinet confié à sa garde, il fut obligé de fuir en Angleterre où il donna des leçons de théologie et d'histoire et traduisit plusieurs ouvrages allemands. Là, comme en Allemagne, sa conduite privée le fit mépriser : et son nom fut rayé de la liste des membres de la société royale de Londres. Retiré en Irlande, il mourut à Mucross en 1794. Outre une éd. des *Œuvres philosophiques de Leibnitz*, Leipzig, 1765, in-4 (1), on lui doit : *Mémoires pour servir à la plus ancienne histoire de Hesse - Cassel*, 1774, in-8; *Voyage en Angleterre sous le rapport des manufactures, des arts, de l'industrie, etc.*, Berlin, 1785; *An account of some german volcanos and their productions*, Londres, 1776; *Essai critique sur les peintures à l'huile* (en anglais), Londres, 1781, in-4; cette dissertation curieuse est rare; *Catalogue raisonné d'une collection générale de pierres gravées, antiques et modernes, tirées des plus beaux cabinets de l'Europe*, en angl. et en franç., Londres, 1791, 2 vol. in-4, 57 pl., ouvrage rare et recherché.

RASPONI (dona Félicie), dame italienne, célèbre par son savoir, naquit à Ravenne en 1525, d'une illustre famille. Elle apprit la langue latine, étudia la philosophie de Platon et celle d'Aristote, l'écriture, les saints Pères, et soutint des thèses latines avec les hommes les plus savants de son époque. Douée d'une beauté rare et comblée des biens de la fortune, elle ne voulut cependant jamais se marier, et refusa les partis les plus avantageux. Félicie

(1) Ce vol. se joint à la collection des *Œuvres* de Leibnitz par Dutens. A l'art. Leibnitz, v, 492, où l'éditeur n'est indiqué que par ses prénoms, il faut lire Rud. Eric Raspe.

était extrêmement pieuse, et, voulant fuir tous les appâts des grandeurs, elle se retira dans un couvent de bénédictines, dans le monastère de Saint-André. Elle y fit sa profession, y mena une vie exemplaire, et mourut en 1579, à l'âge de 56 ans. Elle a laissé : *Della cognizione*, etc., ou *De la connaissance de Dieu*, discours, etc., Bologne, 1670 ; *Dialogo dell' eccellenza*, etc., ou *Dialogue sur l'excellence de l'état monacal et de plusieurs de ses exercices*, Bologne, 1672.

* RASPONI (César), cardinal, célèbre par sa piété et son talent pour les négociations, naquit en 1615 à Ravenne d'une famille alliée aux principales maisons de l'Italie. Sa mère, restée veuve fort jeune, ne voulut point se remarier, afin de soigner l'éducation de ses enfants et surtout celle de César, qui montrait déjà les plus heureuses dispositions ; elle le conduisit à Rome où il fit ses études d'une manière distinguée. Il n'avait que quatorze ans quand il fut désigné pour réciter en public des harangues et des pièces de vers, suivant un usage qui se conserve en Italie. Sur les éloges qu'on faisait du jeune orateur, le pape Urbain VIII témoigna le désir de l'entendre. Il prononça dans la chapelle du Vatican le *Panegyrique* du B. Louis de Gonzague, en latin, puis en hébreu ; et le pape, charmé non moins de son érudition que des grâces de son débit, lui donna une abbaye. Après avoir terminé ses premières études, la philosophie, les lettres, l'histoire et les antiquités l'occupèrent tour-à-tour ; mais il fut obligé d'interrompre ses recherches numismatiques pour se livrer à l'étude du droit canonique, et bientôt après il reçut le laurier doctoral dans les deux facultés. Pourvu, dès l'âge de 21 ans, d'une prébende de la collégiale de Saint-Laurent *in Damaso*, il l'échangea dans la suite contre un canonicat de Saint-Jean-de-Latran, et il devint archiviste de ce chapitre. Ses talents joints aux avantages de sa naissance lui procurèrent des emplois importants ; il les remplit avec tant de zèle et de prudence qu'il se maintint dans la faveur du pape Innocent X, quoique le pontife fût mal disposé pour les Barberins. César fit en 1649 le voyage de Paris pour travailler à la réconciliation du cardinal Fr. Barberin, son parent, avec la cour de Rome, et il eut le bonheur d'y contribuer. Il fut confirmé dans tous ses emplois par le pape Alexandre VII, dont il avait mérité depuis longtemps l'estime et la confiance. Il rendit des services signalés dans sa place, en préservant Rome de la peste et de la famine qui désolaient le royaume de Naples et menaçaient d'envahir les états de l'Eglise. Il eut la plus grande part aux négociations que nécessita l'insulte faite à l'ambassadeur de France par la garde Corse, et finit par terminer les différends qui s'étaient élevés à ce sujet. L'habileté qu'il avait montrée dans cette affaire lui mérita la *barette*, qu'il reçut en 1666. Clément IX, en arrivant au pontificat, nomma le cardinal Rasponi gouverneur du duché d'Urbain. L'affaiblissement de sa santé, qu'il crut occasionné par l'air de cette ville, l'ayant bientôt obligé de revenir à Rome, il allait donner sa démission de cette place ; mais le pape la refusa dans l'espoir qu'il ne

tarderait pas à se rétablir. Cependant son état ne fit qu'empirer, et après avoir supporté, pendant plusieurs années, de vives douleurs, il mourut, le 21 novembre 1675, à 60 ans. Le cardinal Rasponi fut inhumé dans l'église de Saint-Jean-de-Latran, où l'on voit son tombeau près de celui qu'il avait élevé à sa mère, qui ne l'avait précédé que de cinq ans dans la tombe. C'est à son neveu, son héritier, qu'on doit la fondation de l'hospice des catéchumènes. Outre quelques opuscles, on a de ce prélat : *De basilica et Patriarchio lateranensi*, libr. IV, Rome, 1656, in-fol., fig., ouvrage curieux, mais pour la rédaction duquel l'auteur a beaucoup profité des recherches de Panvinio (*voy.* ce nom). Il a laissé en manuscrit des *Harangues* ; un *Poème* qu'il adressa au pape Urbain VIII, pour le remercier du don qu'il lui avait fait d'une abbaye, intitulé : *Princeps hieropoliticus* ; des *Rime serie e facete* ; le *Journal* de son voyage en France en 1649 ; des *Mémoires* de sa vie ; un *Recueil* de sentences extraites de la sainte écriture et des Pères, etc. On trouve des détails dans Ginanni, *Scrittori Ravennati*, II, 259-56.

* RAST DE MAUPAS (Jean-Louis), manufacturier et agronome, né en 1751, à La Voulte, dans le Vivarais, était fils d'un habile médecin, qui s'établit à Lyon où il ne tarda pas à se faire une clientèle très-lucrative. Son goût le portait à l'étude des sciences et particulièrement de l'histoire naturelle. Entré dans une maison de commerce il eut l'occasion de faire de fréquents voyages dans les différentes parties de l'Europe, et il en profita pour satisfaire son désir légitime de s'instruire. Etant à Naples pendant une éruption du Vésuve, il s'en approcha de très-près pour l'observer, et peu s'en fallut qu'il ne payât de sa vie son imprudente curiosité. La révolution lui enleva une grande partie de la fortune qu'il devait à son intelligence et à son travail soutenu ; il ne craignit pas d'en compromettre le reste en garantissant par sa signature les bons de subsistances militaires des Lyonnais insurgés contre la convention. Après le siège, il fut proscrit et ne reparut à Lyon qu'au 9 thermidor. Depuis il fut porté par le suffrage de ses concitoyens au conseil général ainsi qu'à la *chambre du commerce*. En 1820 une médaille lui fut décernée pour les services qu'il avait rendus à l'agriculture. Il mourut à Lyon le 27 mai 1821. Cette ville lui doit l'établissement connu sous le nom de *condition des soies*, où par des procédés ingénieux on parvient à leur donner le degré convenable de dessiccation. Il a publié en 1800 des *Observations* à ce sujet, in-4. On lui doit encore un procédé propre à peindre et à dorer l'étoffe, à la manière des Chinois ; le modèle d'un bateau insubmersible ; un moulin propre à écraser le raisin qu'on veut jeter dans la cuve, et enfin une nouvelle greffe qui a conservé son nom ; elle est du genre de la greffe *par scion*, c'est-à-dire qu'elle s'effectue avec de jeunes pousses boisées, telles que bourgeons, rameaux, racines, etc., qu'on sépare de leurs troncs pour les placer sur un autre, afin d'y vivre et d'y croître à ses dépens. Thouin (*voy.* ce nom) l'a décrite dans son ouvrage relatif à la multiplica-

tion des végétaux. M. Grogner a publié une *Notice* sur Rast dans le *Compte rendu des travaux de la société d'agriculture de Lyon*, année 1821, t. 1^{er}, 241-50.

RASTIGNAC. Voy. CHAPT DE RASTIGNAC.

RATALLER (Georges), né d'une famille noble à Leuwarden, en 1528, fut fait conseiller au grand conseil de Malines, en 1565, et président du conseil d'Utrecht, en 1569. Il y mourut le 6 octobre 1581, avec la réputation d'un magistrat laborieux et intègre, et d'un savant littérateur. Nous avons de lui : *Sophoclis tragœdiæ latino carmine redditæ*, Anvers, 1570, in-8 ; *Euripidis tragœdiæ*, 1581, in-8, en vers latins ; *Hesiodi opera*, Francfort, 1546, en vers latins, etc.

RATBERT. Voy. PASCHASE RATBERT.

RATHERE ou RATHIER, moine de l'abbaye de Lobbes, suivit en Italie Hilduin, qui avait été dépourvu de l'évêché de Liège ; Rathère y obtint l'évêché de Vérone, dont il fut dépossédé quelque temps après. Il remonta sur son siège épiscopal ; mais il en fut encore chassé par Manassès, archevêque de Milan, qui, contre toutes les lois, avait été ordonné évêque de Vérone. Saint-Brunon, archevêque de Cologne, dont Rathère avait été précepteur, le fit nommer à l'évêché de Liège après la mort de Hilduin ; mais il l'essuya le même sort qu'en Italie. S'étant élevé, peut-être avec trop de véhémence, contre les vices dominants, un parti puissant parvint à le faire déposer. Il repassa en Italie, et fut de nouveau rétabli par le crédit de l'empereur Othon sur le siège de Vérone : mais s'étant livré, comme à Liège, à toute l'ardeur de son zèle contre les désordres qui y régnaient, il en fut chassé une troisième fois, ce qui donna lieu à ce vers :

Veronæ præsul, sed ter Ratherius exul.

Il vint alors en France, y acheta des terres, et obtint les abbayes de Saint-Amand, d'Aumont et d'Alne. Selon plusieurs auteurs, il mourut à Alne, dans l'Entre-Sambre-et-Meuse, l'an 974 ; et son corps fut transporté à Lobbes. On a de lui : des *Apologies*, des *Ordonnances synodales*, des *Lettres* et des *Sermons*, qui se trouvent dans le tome 2^e du *Spicilège* de dom Luc d'Achery ; six livres de *Discours* (*Præloquiorum*) dans le tome 9 de l'*Amplissima collectio* des PP. Martenne et Durand. Pierre et Jérôme Ballerini, frères, ont donné une édition des *Œuvres* de Rathère, à Vérone, en 1765, in-fol.

RATHSAMHAUSEN (Casimir-Frédéric de), né à Strasbourg le 17 janvier 1698, dans le sein d'une famille noble, qui venait de rentrer au giron de l'Eglise, fit profession de la règle de Saint-Benoît, le 24 avril 1718, dans la célèbre abbaye princière de Murbach. D'abord grand-prieur de Lure, puis élu coadjuteur de Murbach le 26 août 1757, il succéda le 26 juin 1756, dans la dignité abbatiale, au cardinal François-Armand de Rohan-Soubise. Son abbaye, transférée, en 1759, à Gebwiler, fut sécularisée et changée en chapitre équestre le 11 août 1764, par le pape Clément XIII. C'est particulièrement aux soins de ce vertueux prélat que l'église de Gebwiler, un des plus beaux édifices de l'Alsace, doit son existence ; elle justifie

aux yeux de tous les connaisseurs l'inscription placée au haut du frontispice : *Opus namque grande est : neque enim homini præparatur habitatio, sed Deo* (1 Par. 29).

* RATIER (le P. Vincent), prédicateur, né en 1654 à Langres, prit l'habit de Saint-Dominique à l'âge de seize ans, dans le couvent de Provins, et se distingua bientôt par son talent pour la chaire. Animé d'un zèle infatigable, il se fit entendre plusieurs fois dans les principales villes du royaume, et partout ses exemples et ses discours produisirent les plus heureux effets. Après avoir successivement rempli différents emplois, il fut élu en 1694 supérieur-général de l'ordre en France. Au bout de quatre ans, il se hâta de remettre les marques de sa dignité dans les mains de son successeur, et revint à Provins reprendre ses travaux évangéliques ; mais, atteint d'un mal qu'il négligea de soigner, il y mourut, le 2 février 1699. On a de lui : *Discours sur le rétablissement de l'église royale de Saint-Quirien de Provins*, Orléans, 1666, in-12 ; *Octave angélique de Saint-François de Sales*, renfermée dans les discours du P. V. Ratier, son septième panégyriste, donnée au public par l'un de ses amis, ib., 1667, in-8 de 45 p. Cet opuscule est en vers de huit syllabes. L'avertissement est signé des initiales F.-P. — *Raison funèbre de Mme Jeanne-Gabrielle Dauvet des Marets, abbesse du Mont-Notre-Dame pres de Provins*, ib., 1690, in-4 de 27 p. Voy. *Bibl. ord. prædicat*, des PP. Quéatif et Echard, II, 750.

RATKAI (Georges), historien, né en 1615 en Hongrie d'une famille noble, embrassa l'état ecclésiastique, et fut fait chanoine de l'église de Zagrab. Il y mérita la confiance du vice-roi de la Croatie, Jean Draskovits, qui l'engagea à écrire l'histoire de cette province, et lui en facilita le moyen par le libre accès qu'il lui donna aux archives. Les fruits de ses recherches sont consignés dans *Memoria regum et bannorum regnorum Dalmatiæ, Croatiae, Slavoniæ, inchoata ab origine sua usque ad annum 1652*, Vienne, 1652, in-fol. ouvrage qui a fixé les suffrages de ses compatriotes et des savants. Il a été réimprimé, Vienne, 1772, in-4.

RATRAMNE, moine de l'abbaye de Corbie en Picardie, florissait dans le 1^{er} siècle. Il était contemporain d'Hincmar, contre lequel il publia deux *Livres sur la prédestination*, dans lesquels il montre que la doctrine de saint Augustin sur la grâce est la seule doctrine catholique. Ce qui doit s'entendre des assertions opposées aux erreurs des pélagiens, et point de diverses questions incidentes que l'Eglise, comme Célestin 1^{er} et Innocent XII l'ont déclaré, n'a pas prétendu décider. On les trouve dans les *Vindiciæ prædestinationis* de Gilbert Mauguin, 1650, 2 vol. in-4. On a encore de lui plusieurs autres Traités : *De l'enfantement de J.-C.*, dans le *Spicilège* de D. d'Achery ; *de l'Ame* ; un *Traité contre les Grecs*, en 4 livres, dans lequel il justifie les Latins : il se trouve dans le *Spicilège* ; un *Traité du corps et du sang de J.-C.*, contre Paschase Ratbert. Le docteur Boileau le publia en 1686, in-12, avec une traduction française et des notes. Le traducteur l'orna en même temps d'une

préface dans laquelle il démontre, contre les calvinistes, que le traité de Ratramne n'est nullement favorable à leurs opinions, comme ils le prétendent ordinairement. L'auteur de la *Perpétuité de la foi* a démontré également que cet ouvrage obscur est bien plus favorable aux catholiques qu'aux sacramentaires ; mais Mabillon a porté cette preuve jusqu'à l'évidence dans la préface au 1^{re} *Siècle des Annales des Bénédictins*. Ratramne entreprend d'y prouver deux choses : la première, que le corps et le sang de Jésus-Christ, qui sont reçus dans l'Eglise par la bouche des fidèles, sont des figures, si on les considère par l'apparence visible et extérieure du pain et du vin, quoiqu'ils soient véritablement le corps et le sang de J.-C., par la puissance du Verbe divin ; la deuxième, que le corps de J.-C. dans l'eucharistie est différent, non en soi et quant à la substance, mais quant à la manière d'être du corps de J.-C. tel qu'il était sur la terre et tel qu'il est dans le ciel, sans voile et sans figure. Le *Traité du corps et du sang de J.-C.* fut imprimé en latin avec une *Défense*, en 1712, in-12. On trouve dans les *Ecrivains ecclésiastiques* d'Oudin, article RATRAMNE, une lettre curieuse de celui-ci sur les hommes qui ont une tête de chien. Il y a toute apparence que ces prétendus hommes étaient des singes ; quoiqu'il soit possible que la partie inférieure du visage, devenue trop saillante, ait donné à quelques familles une espèce de physiologie canine, sans altérer essentiellement la figure de l'homme, ineffaçable dans ses grands traits, comme le remarque Buffon, la même sous tous les climats et l'influence de toutes les causes locales. Les monstruosités qu'elle essuie quelquefois ne sont qu'individuelles, et tiennent aux règles mêmes qui maintiennent l'uniformité générale.

* RATTE (Etienne-Hyacinthe de), astronome, né en 1722 à Montpellier, se livra de bonne heure à l'étude des sciences dans lesquelles il fit de si grands progrès, qu'à 19 ans admis à l'académie de cette ville, il en fut nommé l'année suivante secrétaire perpétuel, place qu'il remplit jusqu'à la suppression des académies. Le retour de la comète de 1759, prédit depuis longtemps, le décida pour l'astronomie. Il en observa d'autres, ainsi que le passage de Vénus, en 1761. Après la mort de son père, en 1770, il se fit recevoir conseiller à la cour des aides et il en exerça les fonctions jusqu'à sa suppression. Mis en prison pendant la terreur, après le 9 thermidor il s'pressa de reconstituer l'académie sous le titre de *Société libre*, et il en fut élu président. Nommé correspondant de l'institut à sa formation, il obtint, en 1804, la croix d'honneur, et mourut le 13 avril 1805, âgé de 85 ans. Outre un grand nombre d'articles dans le *Dictionnaire encyclopédique*, tels que *Froid*, *Glace*, *Gelée*, etc., il a publié deux vol. des *Mémoires de l'académie de Montpellier* qu'il a enrichis de plusieurs *Eloges*. Ses *Observations astronomiques* ont été recueillies par Flaugergues son neveu : on a son *Eloge* par Poitevin, Montpellier, 1803, in-4.

* RAUCOURT (Françoise-Marie-Antoinette SAUCEROTTE, plus connue sous le nom de M^{lle}), célèbre actrice, naquit en 1756 à Nancy d'un comédien,

qui l'emmena en Espagne où elle fut applaudie, dès l'âge de 12 ans, dans plusieurs rôles tragiques. De retour en France, mandée à Paris, elle y prit des leçons de Brizard, et débuta à l'âge de 16 ans, dans le rôle de *Didon*. Son éclatante beauté, sa taille à la fois noble et gracieuse, enfin les dispositions qu'elle annonçait, attirèrent à ses débuts une foule extraordinaire. Elle se fit remarquer dans les rôles de *Rodogune*, d'*Athalie*, de *Sémiramis*, etc. L'envie ne pouvant attaquer ses talents, attaqua ses mœurs, et le même public qui l'avait accueillie avec enthousiasme lui fit subir l'affront des sifflets. Elle disparut en 1776, et parcourut plusieurs cours du nord. La protection de la reine la fit rentrer au Théâtre en 1779, et dès lors elle recouvra son ancienne faveur. La reconnaissance qu'elle devait, et chose rare qu'elle témoignait à la famille royale, la fit arrêter comme *suspecte* en 1794 ; le 9 thermidor lui rendit la liberté, et des débris de l'ancienne troupe, elle en forma une qui fut goûtée des amateurs. Son théâtre fut fermé par l'ordre du directoire en 1797. Elle rentra au Théâtre-Français après le 18 brumaire, et Bonaparte qui aimait son talent, la chargea d'organiser les troupes qui devaient renouveler l'art théâtral en Italie. De retour à Paris, peu de temps avant la rentrée des Bourbons, elle reçut de M. le comte d'Artois des marques de bonté qui la pénétrèrent de reconnaissance. Elle mourut le 15 janvier 1815, à 59 ans. Sa mort fut l'occasion d'une scène scandaleuse qui affligea profondément les amis de la religion. Le clergé de Saint-Roch ayant, conformément aux canons, refusé de lui rendre les honneurs religieux, l'église fut envahie par une multitude égarée qui se livra aux excès les plus condamnables. Triste fruit des idées prétendues philosophiques et du progrès des fausses lumières qui ont fait de Paris le foyer de l'anarchie dont les résultats seraient, dans un temps assez rapproché, l'anéantissement de la civilisation dans le monde, si Dieu lui-même ne nous avait pas donné l'assurance que les *portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre la vérité*. En 1782, M^{lle} Raucourt avait fait jouer *Henriette*, drame qui eut quelques représentations.

* RAUCOURT (Louis-Marie), dernier abbé de Clairvaux, né en 1745 à Reims, fils d'un contrôleur des guerres, commença ses études à l'université de sa ville natale. Un voyage qu'il fit à Clairvaux dont un de ses oncles était prieur, fixa sa vocation pour la vie religieuse. Admis au noviciat, il fut envoyé à l'abbaye des Trois-Fontaines, puis à Paris au collège des bernardins, où il fit ses cours de théologie. De retour à Clairvaux, il en devint procureur en 1768, et prieur en 1775. Deux ans après il retourna prendre ses grades en Sorbonne, et fut en 1780 nommé coadjuteur de l'abbé. Son administration répondit aux espérances que ses talents avaient fait concevoir. Il acheta 500,000 francs la belle bibliothèque du président Bouhier (1), et conçut le projet d'élever à saint Bernard un monument digne de cet illustre fondateur. L'une des statues qui représentait celle de la charité était déjà ar-

(1) Cette bibliothèque est aujourd'hui le fonds de celle de Troyes.

riyée et les marbres étaient en route; mais les troubles qui survinrent en empêchèrent l'érection. A la révolution, Clairvaux fut envahi; le mobilier, le trésor, tout fut enlevé hormis quelques reliques trouvées par l'abbé Raucourt. Expulsé de son palais, il se réfugia au petit village de Juvancourt à une lieue de là, où jusqu'en 1804, il vécut entouré de l'estime et du respect des habitants qui lui en donnèrent des preuves non équivoques pendant la terreur. Il mourut à Bar-sur-Aube, le 6 avril 1824. *L'Ami de la religion* lui a consacré une notice intéressante, (tome, 61, p. 78).

RAULLENGHIEN. Voy. RAPHELENGIUS.

RAULIN (Jean), prédicateur, naquit à Toul en 1445. Après avoir pris ses degrés dans l'université de Paris, il prêcha dans cette capitale avec beaucoup de succès. Il était entré dans l'ordre de Cluny en 1497, et il mourut à Paris en 1514, à 71 ans. En 1541, on recueillit ses *Sermons* in-8. Il se rendit autant recommandable par sa régularité que par les ouvrages ascétiques qu'il donna au public. On a encore de lui des *Lettres*, Paris, 1521, in-4, peu communes. Ses ouvrages furent recueillis à Anvers, 1612, 6 vol. in-4. La Fontaine a emprunté à Raulin le sujet de sa belle fable des *Animaux malades de la peste*, et Rabelais a tiré parti d'une histoire de cet auteur dans les chap. 9 et 17 de son *Pantagruel*.

RAULIN (Jean-Façon), Espagnol de nation, a donné, dans le cours du XVIII^e siècle, *Histoire ecclésiastique du Malabar*, imprimée à Rome, 1745, in-4. Elle est pleine de particularités qui semblent n'avoir d'existence que dans l'imagination de l'auteur.

* RAULIN (Joseph), médecin, né en 1708 à Aygue-tinte, près d'Auch, exerça d'abord son art à Nérac avec peu de succès. Sur l'invitation de Montesquieu qui avait eu l'occasion d'apprécier son mérite, il vint en 1755 à Paris, où il fut bientôt aussi recherché qu'il avait été négligé en Gascogne. Ses talents furent récompensés par la considération et la fortune. Nommé médecin ordinaire du roi, et peu de temps après censeur royal, il fut chargé par le gouvernement de composer divers *Traité*s élémentaires destinés à répandre dans les campagnes des notions plus saines d'hygiène et à prévenir les accidents qui sont la suite ordinaire de l'ignorance complète des lois de la nature. Cet habile médecin, qui joignait la théorie à la pratique, répondit aux vœux du monarque, occupé du bonheur et de la santé de ses peuples; ses utiles écrits contribuèrent à dissiper bien des préjugés fâcheux, à prévenir bien des accidents, et à éloigner le retour de ces maladies meurtrières qui sévissent d'une manière si cruelle dans les campagnes. Raulin mourut à Paris le 12 avril 1784 à 76 ans. Il était membre des académies de Bordeaux, de Rouen, des Arcades de Rome, etc. Ses principaux ouvrages sont : *Traité des maladies occasionnées par les promptes variations de l'air*, 1752, in-12; *Traité des maladies occasionnées par les excès de chaleur, de froid, d'humidité et autres intempéries de l'air*, Paris, 1756, in-12; *De la conservation des enfants, ou des moyens de les fortifier, et de les préserver et guérir des maladies*, ibid., 1768, 2 vol. in-12, et 1779, 5 vol. in-12; *Instruction suc-*

cincte sur les accouchements, 1769, 1770, in-12; *Traité des maladies des femmes en couche*, ib., 1771, in-12; *Traité de la phthisie pulmonaire*, 1782, in-8, 2^e édit., 1784, 2 vol. in-8.

** RAUZAN (Jean-Baptiste), docteur en théologie, vicaire-général de Paris, supérieur des missions de France et fondateur de la société des prêtres de la Miséricorde, naquit à Bordeaux, le 5 décembre 1757. Il se fit remarquer de bonne heure par son talent pour la chaire. Il n'était encore que vicaire, que déjà, de toutes les parties de sa ville natale, on accourait à ses sermons. A la révolution, il refusa le serment et s'expatria. Il parcourut l'Angleterre et l'Allemagne, et se fixa plus particulièrement à Berlin. Dans tous les lieux où il eut occasion de prêcher, son éloquence fut admirée. De retour en France, après la tempête révolutionnaire, les chaires de la capitale retentirent de ses discours, et l'éclat de son talent, joint à ses autres qualités, fit penser à lui pour l'épiscopat; mais afin d'échapper à une dignité qui l'effrayait, il se hâta de quitter Paris et reentra dans son diocèse. Mgr. d'Aviau (voy. ce nom), alors archevêque de Bordeaux, le fit chanoine de sa métropole et le revêtit du titre de vicaire-général. Le cardinal Fesch (voy. ce nom), archevêque de Lyon, qui avait conçu le projet de rétablir les missions de France, jeta les yeux sur lui pour le réaliser; mais il ne fallut pas moins que l'intervention de l'empereur pour décider l'archevêque de Bordeaux à céder un sujet si distingué. Le succès répondit à l'attente du cardinal, et, dès le début, les missions eurent un retentissement qui offusqua bientôt le despote couronné. Elles furent défendues. Appelé à Paris par son neveu, Fesch y conduisit l'abbé Rauzan, dont il connaissait trop le mérite pour s'en séparer. L'empereur le fit son chapelain; à ce titre il lui fut permis de réveiller, pour ainsi dire, les échos sacrés de la chapelle des Tuileries, depuis longtemps endormis; il prêcha devant la cour, et il fut goûté. Louis XVIII le nomma son prédicateur ordinaire, et plus tard lui confia la direction des clercs de saint Denis. Cependant les missions ayant pu reprendre leur cours, il s'y consacra tout entier, avec l'abbé de Janson (voy. ce nom), son éloquent et pieux collaborateur. Il est peu de villes en France qui n'aient entendu sa voix et qui ne bénissent son nom. Chaque année, des personnes augustes allaient au Mont-Valérien, incliner leurs têtes devant la croix, attirées non moins par l'éloquence du missionnaire que par la célébrité du pèlerinage. Sainte-Geneviève, temple aujourd'hui désert et souillé par les restes mortels des ennemis de Dieu et de son Christ, vit plus d'une fois son enceinte se remplir d'une foule immense, désireuse de l'entendre. 1850 ayant dispersé sa communauté, il se retira à Rome, où, pendant un séjour de deux années, il consolida l'institution dont il était chef, en lui donnant un but nouveau, sous le nom de société des prêtres de la Miséricorde. Il en établit une maison à Rome même, une à Bordeaux, une à Orléans, une à New-York, indépendamment de la maison-mère qui est à Paris. C'est dans celle-ci qu'il mourut le 5 septembre 1847, à l'âge de 91 ans. La simplicité, l'onction, la véhémence étaient les

caractères de son éloquence, qui rappelait celle du P. Beauregard (*voy.* ce nom). « Prêtre modeste » et profondément humble, dit un écrivain, malgré » son savoir et son éloquence admirée de tous, il » refusa les honneurs de l'épiscopat, ne voulant que » le titre laborieusement conquis, de simple missionnaire apostolique.... Il a conservé jusqu'à la » fin son goût parfait pour les saines doctrines, » son aversion pour toutes les nouveautés, et par-dessus tout cette piété et cette foi profonde qui » l'ont constamment placé dans le clergé de France » comme un véritable modèle. » Son *Eloge*, prononcé en 1848 à la distribution des prix du petit séminaire de Bordeaux, a été imprimé in-8.

* RAUTENSTRAUCH (Etienne de), abbé de Braunau, était savant en théologie, et avait professé cette science pendant plusieurs années dans son monastère. Adoptant la doctrine nouvellement introduite en Allemagne, qui rabaisait l'autorité spirituelle pour relever celle des princes, il l'enseignait dans ses leçons. Mandé par le consistoire archiepiscopal de Prague pour rendre compte de ses opinions, il ne put parvenir à les justifier et fut privé de sa chaire. Il appela de cette décision à la faculté de théologie de Vienne dont il n'avait fait que soutenir et développer les sentiments; et non-seulement il fut rétabli dans sa chaire, mais il fut nommé président des études à Prague où il avait été condamné. Là ne se borna point son triomphe. En 1774, l'impératrice Marie-Thérèse, abusée sur son compte, le nomma président de la faculté de théologie de Vienne. Investi de l'autorité nécessaire pour faire prévaloir les nouvelles idées, il dressa dans ce sens un *Plan de théologie*, qui malgré les réclamations du cardinal Migazzi, archevêque de Vienne, fut approuvée par le conseil des études ainsi qu'une *Introduction à la théologie*, dressée d'après les mêmes principes par Ferdinand Stoger, professeur d'histoire ecclésiastique. On n'employa plus que des professeurs imbus des opinions nouvelles; chaque jour la manie d'innover devenait plus hardie, et tandis que l'un d'eux osait proposer de se servir de la langue vulgaire dans la célébration des offices et dans l'administration des sacrements, Rautenstrauch faisait soutenir des *Thèses* où l'on prenait contre le pape le parti de l'Eglise d'Utrecht, et où l'on permettait une usure modérée. Il entreprit en 1785 un voyage en Hongrie pour y propager ces réformes; mais il mourut à Erlau le 30 septembre de la même année. Il avait publié en 1771 des *Prolégomènes sur le droit ecclésiastique universel, et sur le droit ecclésiastique d'Allemagne*.

RAUWOLF (Léonard), surnommé *Dasylyceus*, médecin, natif d'Augsbourg, avait pour la botanique une forte passion, qui fit qu'il se rendit en Syrie en 1573. Il parcourut toute la Judée, l'Arabie, la Babylonie, l'Assyrie, l'Arménie, etc., amassa un grand nombre de plantes et de curiosités naturelles, et fit des observations sur les mœurs des peuples de ces contrées. Il revint dans sa patrie en 1576; mais les troubles qui l'agitaient l'obligèrent de se retirer en 1588 à Lintz, où il mourut en 1596(1), avec le

titre de médecin des archiducs d'Autriche. Il publia la *Relation* de son voyage en allemand, Francfort, 1582, in-4. Nicolas Staphorst l'a traduit en anglais, Londres, 1695. Le *Catalogue* des plantes que Rauwolf a observées au Levant, a été donné en latin par Jean-Frédéric Gronovius, sous le titre de *Flora orientalis*, Leyde, 1755, in-4. On voit encore dans la bibliothèque de Leyde les plantes sèches que Rauwolf a rapportées en Europe.

RAVAILLAC (François), le meurtrier d'Henri IV, né à Angoulême, en 1578 ou 1579, conçut l'exécrationnable dessein d'assassiner Henri IV, et il l'exécuta le 14 mai 1610. Ce monstre avait été d'abord valet de chambre d'un conseiller, puis praticien, ensuite maître d'école. Il fut mis en prison pour dettes, à Angoulême; et lorsqu'il recouvra la liberté, il protesta qu'il avait eu d'étranges visions dans sa prison. Dans un de ses nombreux voyages à Paris, il prit l'habit de frère convers chez les feuillants; mais il en fut chassé comme *visionnaire*. De retour à Angoulême, il entendit dire, chez un certain Belliard, que le pape avait menacé d'excommunier le roi, et que Henri IV avait répondu que si le pape l'excommunierait, il le déposerait. Dès lors Ravallac conçut le projet d'assassiner le roi. Cependant, étant revenu à Paris, il se rendit au Louvre chez la duchesse d'Angoulême, pour qu'on le présentât au roi, afin, disait-il, de le prier de forcer les protestants d'embrasser la religion catholique; « car sans cela il avait l'intention de le tuer. » Cette assertion est consignée dans son procès, et l'on s'étonne qu'on n'ait point arrêté un fanatique qui témoignait de telles intentions. Il retourna encore dans son pays, y resta quelques mois, et avant de se rendre à Paris pour la dernière fois, il communia, fit dire une messe; quinze jours après être arrivé à Paris, il vola un couteau dans une hôtellerie, en aiguisa la pointe avec une pierre, et le jour suivant, se trouvant rue de la Ferronnerie, au moment où un embarras de charrettes avait arrêté le carrosse du roi, Ravallac monta sur une des roues de derrière, et avançant le corps dans le carrosse au moment que ce prince était tourné vers le duc d'Epemon assis à son côté, pour lui parler de l'oreille, il lui donna dans la poitrine deux coups de poignard. Le monstre eût pu se sauver sans être reconnu; mais étant demeuré à la même place, tenant à la main le couteau encore dégouttant de sang, le duc d'Epemon le fit arrêter. Son procès ayant été dressé, il fut écartelé à la place de Grève, le 27 mai 1610, âgé d'environ 32 ans, après avoir constamment persisté à dire dans tous ses interrogatoires, qu'il n'avait point de complices. Les deux docteurs de Sorbonne qui l'assistèrent à la mort, Filesac et Gamache, ne purent rien arracher de lui, peut-être parce qu'il n'avait rien à dire. On n'entrera point dans des détails et dans un amas de circonstances que personne n'ignore, sur le caractère des personnes auxquelles on a attribué ce détestable parricide; on dira seulement qu'il est très-difficile de décider si, parmi ces personnes, il y en eut quelqu'une qui trempa dans cet horrible ladjie, nous apprend que Rauwolf mourut dans la forteresse de Batvan, située dans le comtat de Hevech, en Hongrie.

(1) Tob. Cober, médecin, qui le soigna dans sa dernière ma-

forfait. Le duc de Sully assure que le cri public désigne assez ceux qui ont armé le bras du monstre. Mais les *Mémoires* de ce ministre furent composés par ses secrétaires dans le temps qu'il était disgracié par Marie de Médicis. Il n'est pas étrange qu'on y laisse échapper quelques soupçons sur cette princesse que la mort de Henri IV rendait maîtresse du royaume, et sur le duc d'Epemon (1), qui avait servi à la faire déclarer régente. Les conjectures odieuses que les autres historiens ont recueillies ne sont pas plus fondées.

RAVANEL, chef des camisards, sachant que sa tête était mise à prix, eut la hardiesse de venir trouver le maréchal de Villars, et de lui demander les mille écus de récompense, en se découvrant. Le maréchal lui pardonna et lui fit compter la somme. Mais l'année suivante, ayant été reconnu pour le chef d'une conspiration tramée en Languedoc, et convaincu d'excès atroces, il fut brûlé vif, en juin 1705. « Ravanel et Catinat (dit M. de Berwick dans ses excellents et véridiques *Mémoires*), » qui avaient été grenadiers dans les troupes, » furent brûlés vifs, à cause des sacrilèges horribles » qu'ils avaient commis. Billart et Jonquet furent » roués : le premier s'était chargé d'exécuter le » projet formé contre M. Basville et moi ; il l'avoua, » et semblait s'en faire gloire. Le même jour que » j'entrai dans la province, l'on prit un nommé » Castanet, prêchant, lequel fut roué à Montpellier, » convaincu de toutes sortes de crimes énormes, » et non pour fait de religion, comme on a affecté » de le publier... Je sais qu'en beaucoup de pays » on a voulu noircir ce que nous avons fait contre » ces gens-là ; mais je puis protester en homme » d'honneur qu'il n'y a sorte de crimes dont les » camisards ne fussent coupables. Ils joignaient à » la révolte, aux sacrilèges, aux meurtres, aux » vols et aux débordements, des cruautés inouïes, » jusqu'à faire griller des prêtres, éventrer des » femmes grosses et rôtir les enfants. » Voilà les objets des apologies philosophiques et des déclamations les plus forcenées contre les catholiques !

RAVAUD. Voy. REMI.

* RAVENET (Simon - François), graveur, né à Paris en 1721, était déjà connu par quelques estampes qu'il avait gravées pour le recueil de Crozat (voy. ce nom, III, 101), lorsqu'il se rendit en Angleterre et s'établit à Londres, où il mourut avant 1788. Parmi les ouvrages de cet artiste, on distingue l'*Emblème de la vie humaine*, d'après le Titien ; les *Bergers d'Arcadie*, d'après Poussin ; et *Lucrèce déplorant son sort*, d'après Casali ; on a de lui un grand nombre de beaux portraits. — Son fils, aussi graveur, né à Paris en 1749, s'établit à Parme, où il a exécuté plusieurs morceaux d'après le Corrège, *Jupiter et Antiope*, d'après Rubens, etc.

(1) Il est constant que le duc d'Epemon s'opposa avec une sorte de violence à ce que le régicide fut massacré sur-le-champ par les gens du roi ; et pour peu qu'il eût été complice, il n'avait qu'à laisser faire. On avait monté la tête peu solide de Ravailiac, comme on a monté de nos jours celles plus mauvaises encore d'une partie des assassins de Louis XVI, à force de calomnies, et des plus dégoûtantes. Ce malheureux voyant le peuple fondre en larmes à la lecture de l'endroit de sa sentence où l'on retraçait son horrible action contre le bon roi, s'écria : « Ah ! si j'avais su qu'il fut tant aimé ! »

RAVENNE (Marc de), ou *Ravignano*, célèbre graveur, né en 1500, fut élève de Marc-Antoine Raimondi (voy. v, 469), qu'il aida dans plusieurs de ses travaux ; il grava pour son propre compte plusieurs des chefs-d'œuvre de Raphaël ; tels que la *Sainte-Famille* ; les *Douze Apôtres* ; les *Trois grâces* ; des *Danses d'enfants*, etc. ; d'après Jules Romain, la *Bataille de Constantin* ; et d'après Bandinelli le *Massacre des Innocents*. Il mourut vers 1570.

RAVESTEYN (Josse) ou *Jodocus Tiletanus*, né à Thielt en Flandre vers 1506, professeur en théologie et chanoine de Saint-Pierre à Louvain, assista au concile de Trente, député de Charles-Quint, et au colloque de Voorst en 1557. Il mourut à Louvain le 7 février 1571. Ce docteur était habile controversiste, grand adversaire des erreurs de Baïus, qu'il dénonça à plusieurs évêques et universités, etc. Nous avons de lui : une *Réfutation de la Confession d'Anvers*, en latin, Louvain, 1567 ; *Apologie de cette réfutation*, 1567 ; *Apologie des décrets du concile de Trente touchant les sacrements*, Cologne, 1607, in-12.

* RAVESTEYN (Jean van), peintre, né à la Haye en 1580, se fit une grande réputation dans le genre de portrait, où il n'a d'égaux que Van-Dyck et quelques autres peintres hors ligne. On conserve de lui trois superbes tableaux, à la Haye, dans les salons du jardin de l'Arquebuse. C'est à lui que l'on doit également le tableau qui décore une des salles de l'Hôtel de Ville, où sont représentés les magistrats en exercice en 1636. Cet artiste est mort après 1635, dans un âge avancé.

* RAVESTEYN (Hubert), paysagiste, né à Dordrecht en 1647, acquit de la réputation en peignant des *Vues*, des *Foires*, des *Rassemblements du peuple*, etc. — RAVESTEYN (Nicolas), peintre, né à Bommel en 1661, excella dans le portrait ; il avait une grande facilité et continua de travailler dans un âge très-avancé sans que ses ouvrages se ressentissent de la vieillesse. Il mourut le 9 janvier 1750, à 89 ans, laissant avec une grande fortune la réputation d'un bon peintre et d'un homme d'esprit.

* RAVI (Jean), sculpteur, né vers l'an 1280, fut employé, aux travaux de l'église Notre-Dame de Paris. On n'a pas d'autres renseignements sur sa vie que ceux qu'indiquait l'inscription suivante, placée dans cette église, à côté d'une petite figure représentant cet artiste : « C'est maître Jean Ravi, » qui fut *maçon* de Notre-Dame par l'espace de 26 » ans, et commença ces *Nouvelles histoires*. Priez » Dieu pour l'âme de lui : et maître Jean Le Bou- » telier son neveu, les a parfaits, l'an 1352. » On n'ignore pas que dans ces temps on désignait les architectes par le nom de maîtres-maçons.

RAVIUS TEXTOR Voy. TIXIER.

RAVIUS ou RAVE (Christian), né à Berlin en 1615, voyagea en Orient, où il apprit les langues turque, persane et arabe, et d'où il rapporta des manuscrits précieux. De retour en Europe, il professa les langues orientales à Utrecht, d'abord sans appointements, et ensuite avec une pension de 600 florins que la ville lui décerna. Ravius fut un des savants de la cour de la reine Christine de Suède. Enfin il professa les langues orientales à Kiell,

puis à Francfort-sur-le-Mein, où il mourut en 1677, à 64 ans. On a de lui : un *Plan d'orthographe et d'étymologies hébraïques*; une *Grammaire hébraïque, chaldaïque, syriaque, arabe, samaritaine et anglaise*, Londres, 1640, in-8; une *Traduction latine de l'arabe d'Apollonius de Perge*. — Il ne faut pas le confondre avec Jean RAVIUS, son fils, bibliothécaire de l'électeur de Brandebourg, qui a laissé des *Commentaires* sur Cornélius Népos, des *Aphorismes militaires*, et d'autres écrits latins.

RAWLEGH ou RALEGH (Walter), d'une famille noble et ancienne, eut beaucoup de part aux expéditions maritimes du règne de la reine Elizabeth dont il avait gagné les bonnes grâces en étendant un beau manteau sous ses pieds dans un chemin boueux. C'était un génie audacieux et romanesque. Il naquit vers 1552 à Hayes, lieu obscur de la paroisse de Budley dans le Devonshire. Il vint en France avec les secours d'armes qu'Elizabeth envoya aux protestants. De retour en Angleterre, Rawleigh alla dans l'Amérique septentrionale en 1584, s'y rendit maître du pays de Mocosa, y introduisit la première colonie anglaise, et donna à ce pays le nom de *Virginie*. Elizabeth le choisit en 1592 pour commander la flotte destinée à s'opposer aux progrès des Espagnols dans l'Amérique. Rawleigh se mit en mer avec quinze vaisseaux de guerre. Il causa de grandes pertes aux Espagnols, et leur enleva une caraque estimée 2 millions de livres sterling. La reine le reçut à son retour comme un homme distingué, le nomma capitaine de sa garde, et lui fit épouser une de ses dames d'honneur. Rawleigh se rembarqua en 1595, alla attaquer les Espagnols dans l'île de la Trinité, brûla la ville de Saint-Joseph, et fit prisonnier le gouverneur. Il s'avança ensuite sur la rivière d'Orénoque, mais n'ayant pu aborder dans la Guiane, il réduisit en cendres la ville de Comana, et se conduisit, comme en toute occasion, avec autant de cruauté que de courage. Sous le règne de Jacques I^{er}, il fut accusé d'avoir voulu mettre sur le trône Arbellé Stuard, dame du sang royal, et condamné à perdre la tête; mais le roi se contenta de le faire renfermer à la tour de Londres, où il demeura 15 ans. Rawleigh profita de cette retraite pour composer une *Histoire du monde*. Il fut mis en liberté en 1616, pour aller sur la Castille d'or et sur les côtes de la Guiane; mais son expédition n'ayant pas été heureuse, il eut la tête tranchée à Westminster l'an 1618, en exécution de l'ancien arrêt qui n'avait pas été annulé, et à la sollicitation de l'ambassadeur d'Espagne, qui se plaignit de diverses atrocités exercées par Rawleigh sur les sujets de son maître. Le fanatisme de secte, qui entraînait pour beaucoup dans sa bravoure, le rendait sanguinaire et cruel : l'auteur du *Plutarque anglais* s'est vainement efforcé d'en faire un homme de bien. On a de lui : son *Histoire du monde*, en anglais, in-8, 1614. L'auteur ne publia que la première partie, il jeta au feu la seconde. Cet ouvrage est confus et peu exact; l'auteur n'avait pas la tête assez calme pour écrire avec clarté, ordre et vérité. Une *Relation* de son premier voyage à l'Amérique, ou la *Découverte de*

la Guienne, en latin, Nuremberg, 1599, in-4. Il y a des choses curieuses, mais toutes ne sont pas vraies.

* RAWLINSON (Thomas), bibliomane, né à Londres en 1681, à l'aide d'une immense fortune, rassembla la plus nombreuse collection de livres et de manuscrits qui existât de son temps chez un particulier. Il en remplit ses vastes appartements jusqu'à sa chambre à coucher, où il n'avait pas même laissé une place pour son lit qui était relégué dans un corridor. Il mangeait, dormait, s'habillait et recevait au milieu de cet énorme fatras de volumes. Sa manie n'échappa point à la plume piquante d'Addisson, qui l'eût, dit-on, en vue lorsqu'il fit dans le *Tatler* le portrait de *Tom Folio*. Rawlinson avait des connaissances étendues et était lié avec les hommes de lettres de son temps, et particulièrement avec Maittaire, qui lui dédia son édition de *Juvénal*. C'est d'après un de ses manuscrits qu'ont été imprimées les *Annales d'Albertus Beverlacensis*. Il mourut en 1725. On employa 52 vacations à la vente de ses manuscrits.

* RAWLINSON (Richard), savant antiquaire, frère cadet du précédent, né vers 1690, fit ses études à l'université d'Oxford, où il reçut en 1719 le bonnet de docteur en droit. Il cultiva de préférence les antiquités et la numismatique; ramassa d'immenses matériaux pour la continuation de l'*Atheniæ oxonienses* de Wood, (voy. ce nom), et concourut à la publication de plusieurs autres ouvrages. On lui doit une *Vie de Wood*, 1711, in-8; une traduction en anglais de la *Méthode d'étudier l'histoire*, de Lenglet-Dufresnoy, 1728, etc. Il mourut à Islington, le 6 avril 1755, léguant à l'université d'Oxford sa bibliothèque, ses médailles et ses manuscrits.

RAY (Jean ou John), en latin *Raius*, savant naturaliste, né dans le comté d'Essex en 1628 d'un forgeron, étudia à Cambridge et fut membre du collège de la Trinité. Après avoir pris les degrés académiques, il fut ordonné prêtre de l'église anglicane; mais son opposition aux sentiments des évêques l'empêcha d'obtenir des bénéfices. Il se consola de la privation des biens ecclésiastiques par l'étude de la nature. Il avait tout ce qu'il fallait pour l'approfondir : un esprit actif, un zèle ardent, un courage infatigable. Il parcourut l'Angleterre, l'Ecosse et l'Irlande, la Hollande, l'Allemagne, l'Italie, la France et plusieurs autres pays dans lesquels il fit des recherches laborieuses. La société royale de Londres s'empressa de le posséder en 1667, et le perdit en 1706. Il était pour lors âgé de 78 ans. Ray passa sa vie en philosophe et la finit de même. Sa modestie, son affabilité, lui firent des amis illustres. Il n'était point, comme certains savants, avare de ses recherches; il les communiquait avec un plaisir infini. Il joignait aux connaissances d'un naturaliste celles d'un littérateur et d'un théologien. Ses ouvrages, dans lesquels on trouve beaucoup de solidité, de sagacité et d'érudition, sont : une *Histoire des plantes*, en 3 vol. in-fol., 1686-1688-1704; et les trois tomes ensemble, 1716, in-fol.; une *Nouvelle Méthode des plantes*, Londres, 1682, in-8; un *Catalogue des plantes d'Angleterre et des îles adjacentes*, Londres, 1677, in-8, avec un supplément en 1688,

et divers autres ouvrages de botanique. Son système diffère de celui de Tournefort. Celui-ci ne distribue les plantes qu'en 22 genres, au lieu que Ray en compte 28 : cependant d'habiles physiciens ont cru que cette multiplication des genres n'avait point formé une classification plus exacte que celle de Tournefort et de Linnée, et que les difficultés se compensaient dans ces systèmes divers (*Voy. TOURNEFORT.*) Un *Catalogue des plantes* des environs de Cambridge, 1660, in-8, avec un appendix de 1665, et un de 1683 ; *Stirpium europæarum extra Britanniam nascentium sylloge*, Londres, 1694, in-8 ; *Synopsis methodica animalium quadrupedum et serpentini generis*, ibid., 1724, in-8 ; *Synopsis methodica avium et piscium*, ibid., 1615, in-8 ; *Historia insectorum cum Appendice Martini Listeri de scarabæis britannicis*, 1710, in-4 ; *Dictionariolum trilingue secundum locos communes* ; *De variis plantarum methodis dissertatio*, 1696, in-4. C'est une apologie de son système. Tous les ouvrages précédents sont en latin. Les principaux de ceux qu'il a écrits en anglais sont : *L'Existence et la sagesse de Dieu, manifestées dans les œuvres de la création*. Ce livre a été traduit en français, Utrecht, 1714, in-8. Il y a beaucoup de solidité et d'érudition. Trois *Dissertations sur le chaos et la création du monde, le déluge et l'embrasement futur du monde*, dont la plus ample édition est celle de Londres, en 1715, in-8. Une *Exhortation à la piété, le seul fondement du bonheur présent ou futur*. Ce discours est contre Bayle, qui niait qu'une république composée de chrétiens qui observeraient les préceptes de Jésus-Christ pût se soutenir. Divers *Discours* sur différentes matières théologiques imprimés à Londres en 1692, in-8 ; un *Recueil de lettres philosophiques*, 1718, in-8, qui ne sont pas dans leur totalité un recueil précieux ; *Observations topographiques, morales et physiques*, sur les pays qu'il a parcourus, 1675 et 1746, in-8. — Il ne faut pas le confondre avec l'abbé Augustin-Fidèle Ray, dont on a une *Zoologie universelle, ou Histoire universelle de tous les quadrupèdes, cétacés et oiseaux connus*, etc. Paris, 1788, in-4 ; ouvrage savant et sagement écrit. *Voy. le Journal historique et littéraire* 15 octobre 1789, page 245.

RAYGER (Charles), né à Presbourg en 1641, étudia en médecine à Strasbourg, à Leyde et à Montpellier, pratiqua son art avec beaucoup de succès dans sa patrie, communiqua à l'académie impériale de Vienne un grand nombre d'observations, qui lui méritèrent, en 1694, une place dans cette société, et mourut à Presbourg le 14 janvier 1707. Ses *Observations* sur une infinité d'objets curieux et intéressants, qui ont rapport à la médecine et à l'histoire naturelle, ont trouvé place dans les *Miscellanea* de l'académie dont il était membre. On a encore de lui des *Observations* jointes à celles de Paul Sprindler avec des notes, Francfort, 1691, in-4.

RAYMOND. *Voy. RAIMOND.*

* RAYMOND (Jean-Arnaud), né en 1742 à Toulouse, était fils d'un entrepreneur de bâtiments, qui lui donna les premières notions d'architecture. Il vint en 1760, à Paris, où il suivit les leçons des plus habiles maîtres ; et ayant obtenu le grand prix

en 1767, alla se perfectionner à Rome par l'étude des chefs-d'œuvre. De retour à Paris en 1776, ses talents ne tardèrent pas d'être appréciés, il fut appelé à Montpellier pour y construire la belle place du Peyrou. Nommé architecte des états de Languedoc, il donna les plans de l'église collégiale de l'Île-Jourdain, à quatre lieues de Toulouse. En 1784, admis comme professeur à l'académie d'architecture, il eut peu de temps après le titre d'architecte du roi. Calonne avait le projet de restaurer le cirque de Nîmes, et Raimond devait en être chargé ; mais la révolution fit renoncer à ce projet comme à beaucoup d'autres. Entré à l'institut, lors de sa formation, il fut chargé des travaux du Louvre, du Muséum, de la Bibliothèque, de l'Opéra, du palais de Saint-Cloud, et, conjointement avec Chalgrin, de la construction de l'arc de l'Etoile. Attaqué d'une maladie grave, qui l'obligea, comme il le disait lui-même, à mettre un intervalle entre la vie et la mort, il y succomba le 28 février 1811. Cet artiste d'un caractère doux et bienfaisant est un de ceux qui ont contribué le plus à ramener en France le bon goût dans l'architecture.

RAYMOND (Jean-Michel), né en 1776, à Saint-Vallier (Drôme), se destina d'abord à la médecine, et, après avoir reçu le grade de docteur à Montpellier, revint en 1786 exercer son art dans sa ville natale. Mais, entraîné par un goût passionné pour la chimie, il ne tarda pas à se rendre à Paris pour y suivre les leçons de Fourcroy, de Vauquelin et de Bertholet, dont il fut l'ami. De retour à Saint-Vallier, il venait d'y fonder un établissement pour le blanchiment des toiles, lorsqu'un ordre du comité de salut public l'envoya dans les départements du Midi hâter et diriger, en qualité d'inspecteur-général, la fabrication des poudres et salpêtres. En 1795, il revint à Paris suivre les cours de l'école normale, et lors de la création de l'école polytechnique, il y fut attaché comme préparateur et répétiteur de chimie. Un *Mémoire* sur la nature et les propriétés de l'acide nitreux, qu'il publia dans le *Journal des mines*, obtint le suffrage des savants, et ses divers articles dans les *Annales de chimie* accrurent sa réputation. Il quitta l'école polytechnique pour recommencer ses expériences de blanchiment à Saint-Vallier. Forcé encore une fois d'y renoncer, il devint, en 1802, professeur de chimie à l'école centrale de l'Ardèche ; et, bientôt après, il fut appelé, par le ministre de l'intérieur, à la chaire de chimie appliquée à la teinture que venait de fonder la ville de Lyon. En 1812, il reçut du gouvernement une gratification de 8,000 francs pour la découverte d'une couleur nouvelle, connue aujourd'hui sous le nom de bleu-Raymond. En 1815, il créait à Saint-Vallier une manufacture de produits chimiques ; et, en 1818, il quitta sa chaire pour venir diriger lui-même cet établissement, dans lequel il introduisit de nombreux perfectionnements. Lors de l'exposition des produits de l'industrie, en 1819, il reçut une médaille d'or et la décoration de la Légion-d'honneur. Laisant à son fils le soin de continuer ses travaux, il alla vivre dans sa campagne d'Erioux, qu'il avait ornée avec goût. Il mourut à Saint-Vallier le 6 mai 1857. Outre un ouvrage sous le titre

de *Souvenirs d'un oisif*, 1856, 2 vol. in-8, fruit de ses premières études et de ses relations avec les savants et les artistes, il a publié un *Essai sur le jeu*, considéré sous le rapport de la morale et du droit naturel, in-8.

RAYMONDIS (Jean-Zacharie). Voy. PARADIS.

* RAYNAL (Guillaume-Thomas-François), l'un des philosophes les plus célèbres du XVIII^e siècle, né le 11 mars 1715, à Saint-Geniez, dans le Rouergue, entra fort jeune chez les jésuites, et y obtint des succès dans l'enseignement et dans la prédication. Mais se lassant d'un genre de vie qui ne s'accordait point avec son caractère, en 1747 il quitta la société et vint à Paris, où il fut attaché quelque temps à la paroisse de Saint-Sulpice en qualité de prêtre desservant; mais renonçant ensuite aux pratiques du saint ministère, il parut dans le monde et mendia l'appui des coryphées du parti philosophique, alors tout-puissant. N'ayant pas de fortune, il chercha des moyens d'existence dans la culture des lettres : ses premiers ouvrages, à peu près oubliés, fournirent à ses besoins. Son *Histoire du stathouderat*, prônée par des amis intéressés, obtint un succès de vogue. Diderot et d'Alembert lui firent confier la rédaction du *Mercur*, et l'aiderent de leur crédit pour lui assurer une existence indépendante. Cependant Raynal, que les occupations littéraires n'enrichissaient pas, se livra, dit-on, à des spéculations commerciales qui furent plus utiles à sa fortune. Ce fut au milieu des calculs de l'agiotage qu'il conçut et qu'il exécuta son *Histoire philosophique des établissements et du commerce des Européens dans les deux Indes*. Il fut aidé dans cet ouvrage par plusieurs de ses amis. Les comtes d'Aranda et de Souza lui fournirent des mémoires sur les colonies espagnoles et portugaises; et pour le dire en passant, c'est tout ce qu'il y a de vraiment utile dans l'ouvrage; d'Holbach, Pechmeja, Naigeon et surtout Diderot, rédigèrent les morceaux prétendus philosophiques, et Deleyre se chargea de réunir et de coordonner les matériaux. D'après les principes connus de tels collaborateurs, on ne doit pas être étonné de l'esprit de ce livre, qui parut en 1770, et obtint un succès prodigieux. Averti par les observations des Anglais sur cent des défauts de son ouvrage, Raynal, avant de le réimprimer, visita les principales places de commerce de l'Europe pour recueillir de nouveaux renseignements. Il avait flatté l'amour-propre des Anglais sur leurs établissements dans l'Inde : aussi fut-il à Londres l'objet de distinctions très-flatteuses. A son retour, il s'arrêta à Genève pour y donner une édition définitive de son *Histoire*, c'est celle de 1780, 5 vol. in-4 ou 10 vol. in-8. Elle contient d'utiles corrections, des notices plus exactes sur la Chine, les Etats-Unis, et sur le commerce en général; mais, en revanche, sa haine contre la religion s'y montre encore plus à découvert. C'est seulement alors que la magistrature, dont le coupable silence ne peut s'expliquer, sévit contre l'ouvrage qui fut condamné par le réquisitoire de l'avocat-général Séguier dont nous rapportons un fragment à la fin de cet article. La Sorbonne déclara le livre *abominable*, et le qualifia de *délire d'une âme impie*.

Décrété de prise de corps, Raynal averti quitta Courbevoie, où il demeurerait alors, pour se rendre aux eaux de Spa. Il alla ensuite à Berlin, où Frédéric ne l'accueillit pas comme il l'espérait, et promena sa renommée dans la plupart des cours d'Allemagne. A sa rentrée en France, il demeura quelque temps dans les provinces méridionales. Usant libéralement de sa fortune, il donna 1200 livres de rente aux pauvres cultivateurs de Saint-Geniez; il fit, aux académies de Marseille et de Lyon, les fonds de plusieurs prix pour être distribués aux auteurs d'ouvrages dont il indiquait les sujets. Le plus remarquable est celui qui avait pour but de déterminer *si la découverte de l'Amérique avait été utile ou nuisible à l'Europe*. Mûri par l'âge, et moins dominé par l'effervescence des passions, il ne vit dans les innovations de l'assemblée constituante, dont il avait refusé de faire partie, que des attentats contre la propriété, et des encouragements à la licence. Le 31 mai 1791, il adressa au président Bureaux de Puzi une lettre où l'on remarque les passages suivants : « J'osai, dit-il, parler longtemps aux rois de leurs » devoirs; souffrez qu'aujourd'hui je parle au peuple » de ses erreurs. Serait-il donc vrai qu'il fallût me » rappeler avec effroi *que je suis un de ceux qui*, en » éprouvant une indignation généreuse contre le » pouvoir arbitraire, *ont peut-être donné des armes » à la licence*... ? Près de descendre dans le tombeau, » que vois-je autour de moi ? des troubles religieux, » des dissensions civiles, la consternation des uns, » l'audace des autres; un gouvernement esclave de » la tyrannie populaire, le sanctuaire des lois en » vironné d'hommes effrénés qui veulent alternati- » vement ou les dicter ou les braver; des soldats » sans discipline, des chefs sans autorité, des mi- » nistres sans moyens, la puissance publique n'exis- » tant plus que dans les clubs... ! Vous vous applau- » dissez de toucher au terme de votre carrière, et » vous n'êtes entourés que de ruines, et ces ruines » sont souillées de sang et baignées de larmes; des » bruits sourds et vagues, une terre qui fume et » qui tremble de toutes parts, annoncent encore des » explosions nouvelles. Qui osa jamais rêver pour » un grand peuple une constitution fondée sur un » nivellement abstrait et chimérique ? Ma pensée » va jusqu'à désirer que le tombeau se referme » promptement sur moi; vous recevrez d'un vieil- » lard qui s'éteint la vérité qu'il vous doit. » Quand Raynal avait parlé le langage des passions, il avait trouvé un grand nombre d'admirateurs; il parlait une fois en homme sage, et ces mêmes admirateurs méprisaient ses avis, et allaient jusqu'à l'insulter. On ne fit aucun cas de sa lettre, et on le traita de vieux radoteur. Voyant la marche toujours plus violente de la révolution, il alla se fixer à Passy, où il vécut tout-à-fait ignoré, et où il eut le temps de regretter *d'avoir donné des armes à la licence*. Il demeurerait depuis quelque temps à Monthéri, lorsqu'étant allé voir un ami à Chaillot, il y mourut le 6 mars 1796, à 83 ans, dans un dénuement presque absolu. Peu d'instant avant sa mort, il avait fait des observations critiques sur un journal qu'on lisait devant lui. On ne trouva, chez lui,

qu'un assignat de 50 livres, valant alors 5 sous. Raynal était de la société royale de Londres et de l'académie de Berlin. A l'organisation de l'institut, il avait été nommé membre de la classe d'histoire. Ses principaux ouvrages sont : *Histoire du stathouderat*, Paris, 1748, in-12; 1750, 2 vol., réimprimée en 1819. Il la fit imprimer à ses frais, la vendit lui-même, et en débata, dit-on, 6,000 exemplaires; *Histoire du parlement d'Angleterre*, ibid., 1750, 2 vol. in-12. Un spéculateur a réimprimé cet ouvrage sous le titre d'*Histoire du parlement anglais*, par Louis Bonaparte, avec des *Notes* de Napoléon. *Anecdotes littéraires, historiques, militaires et politiques*, ibid., 1755, 3 vol. in-12. Cet ouvrage présente des faits assez curieux et intéressants, et il est écrit d'un style naturel et rapide, qualités qu'on retrouve rarement dans ses autres productions, excepté la suivante, à laquelle on accorde le même mérite; *Histoire du divorce de Henri VIII*, ibid., 1765, in-12; le meilleur ouvrage de Raynal; *Ecole militaire*, 1762, 3 vol. in-12, recueil indigeste, et où les exemples de bravoure sont entassés pêle-mêle avec ceux de bassesse et de lâcheté; *Mémoires historiques de l'Europe*, 1772, 3 vol. in-12, où la critique et les faits ne sont pas toujours exacts; *Tableau et révolutions des colonies anglaises dans l'Amérique septentrionale*, 1781, 2 vol. in-12; *Histoire philosophique et politique des établissements et du commerce des Européens dans les deux Indes*, Paris, 1770; Genève, 1780, 10 vol. in-8, réimprimée à Paris, en 1820. Le style en est parfois noble et élevé, mais l'auteur prend trop souvent le ton d'un charlatan monté sur un tréteau, pour débiter à la multitude des lieux communs, contre le despotisme et la superstition. Toute sa morale se fonde sur ce principe: *liberté de jouir*, qu'ont adopté les sectes anti-sociales et communistes, qui, après avoir désolé la France, menacent de s'étendre dans toute l'Europe. Nous terminerons par le passage suivant du réquisitoire de l'avocat général Séguier contre cet ouvrage qui fit tant de bruit à son apparition, mais qu'on ne lit plus guère depuis que les principes qu'il renferme, passés pour ainsi dire dans le domaine public, ont été poussés à un point que Raynal lui-même n'aurait jamais imaginé : « Par » une singularité bien étonnante, cette histoire, qui » ne devait être que philosophique et politique; qui » n'avait pour objet que l'établissement des Euro- » péens dans les deux Indes; qui ne devait avoir » d'autre but que l'accroissement et la facilité du » commerce; cette relation de faits arrivés sous dif- » férentes époques, est tellement entremêlée de dé- » clamations impies, de reproches amers, de sar- » casmes indécents, et d'impostures grossières sur » tout ce qui est relatif à la religion chrétienne, et » par là même absolument étrangères à la matière, » qu'on dirait que l'auteur n'a entrepris ce travail » que pour réunir sous un seul et même point de » vue, tous les genres d'impiétés... Nous n'entre- » rons pas dans le détail de toutes les rêveries que » l'on débite dans ce livre sur la souveraineté. » L'auteur semble se joindre aux ennemis de la » France pour l'injurier, et ce patriote prétendu » s'exhale en invectives contre le gouvernement

» même sous lequel il vit. A l'en croire, la religion » ne présente qu'une morale barbare, abjecte, ex- » travagante, superstitieuse, puérile, indécente... » L'impiété, l'audace, le mépris du souverain et l'es- » prit d'indépendance sont tellement empreints dans » cet ouvrage, qu'on peut dire que l'auteur n'a fait » qu'un code barbare, qui n'a d'autre but que de » renverser les fondements de l'ordre civil. En rap- » prochant toutes les parties du système répandu » dans la totalité de cette histoire, on pourrait » tracer le plan de subversion générale que ren- » ferme cette affreuse production. » Plusieurs au- » teurs entr'autres le savant card. Gerbil ont réfuté les assertions de Raynal. Honteux lui-même de ses égare- » ments, il se proposait sur la fin de sa vie de donner une édition de son *Histoire*, purgée de toutes les dé- » clamations qui lui avaient valu de si déplorables succès; mais la mort l'empêcha d'exécuter ce dessein.

RAYNAUD (Théophile), né à Sospello, au comté de Nice, en 1585, entra dans la société des jésuites en 1602, et y passa toute sa vie, quoique traversé par ses confrères et sollicité d'en sortir par les étrangers. Quelques auteurs l'ont cru Français, parce qu'il a toujours vécu en France. Après avoir enseigné les belles-lettres et la théologie dans différentes maisons de sa compagnie, il mourut dans celle de Lyon, en 1665, à 80 ans. Cet auteur avait l'esprit pénétrant, une imagination vive et une mémoire prodigieuse. Il avait embrassé tous les genres; mais on reconnaît à sa façon d'écrire qu'il avait trop négligé les auteurs de la belle latinité. Imitateur de différents styles, lorsqu'il a voulu s'en faire un propre, c'est celui de Tacite qu'il a rencontré. Il paraît très-souvent obscur, parce qu'il affecte de se servir de termes recherchés et de mots tirés du grec. Il voulait être original dans sa diction comme dans ses pensées. Ayant fait un chapitre sur la bonté de J.-C., il l'intitula : *Christus bonus, bona, bonum*. Quoiqu'il parût l'homme le plus doux dans le commerce de la vie, il était très-mordant la plume à la main. Malgré ses défauts, son érudition immense, et une sorte de singularité dans les sujets qu'il a choisis, ainsi que dans la manière de les traiter, feront toujours rechercher ses ouvrages. On distingue entre autres : *Erotemata de bonis et malis libris*, c'est-à-dire, Questions sur les bons et sur les mauvais livres; *Symbola antoniana*, Rome, 1648, in-8, relatif au feu Saint-Antoine; les *Heteroclitia spiritalia*, où il traite des dévotions singulières et exotiques, que le goût de la solide piété semble ne pas comporter. On trouve dans les autres plusieurs questions qui sont d'une originalité sans exemple. Parmi les satires qui sont sorties de sa plume, il n'y en a point de plus vive que celle qu'il publia contre les dominicains, sous le nom de *Petrus à Valle clausa*. Les parlements d'Aix et de Toulouse condamnèrent cet ouvrage au feu; jugement où il y avait autant d'humeur que de rigueur. Il avait fait un livre en faveur du scapulaire, Paris, 1635, in-8; mais il désavoua ensuite ce traité, comme ayant été altéré par une main étrangère depuis le commencement jusqu'à la fin. Les carmes ne laissèrent pas de lui rendre des honneurs funèbres dans tous les couvents de l'ordre. Toutes ses

Œuvres, Lyon, 1665-69, 20 vol. in-fol., n'eurent pas d'abord beaucoup de débit, et Boissat, son imprimeur, mourut à l'hôpital. La plupart des livres du père Raynaud avaient déjà été imprimés séparément, et il avait eu la mortification d'en voir mettre quelques-uns à l'Index. Ceux-ci sont presque tous dans le tom. 20^e, intitulé : *Apopompeius*, et imprimés avec la souscription masquée de Cracovie. (Voy. HURTADO, Thomas.) On trouve la liste des ouvrages de Raynaud dans le 26^e vol. des *Mémoires* de Nicéron.

* RAYNAUD (le P. Paul), prédicateur, né à Hyères, entra dans la congrégation de l'oratoire, et après avoir enseigné dans divers collèges de l'institut y remplit différents emplois. Il était préfet des études à Soissons en 1752, lorsqu'il remporta le prix de poésie aux jeux floraux, et celui d'éloquence à l'académie de Marseille. En 1757 il fut couronné par l'académie française, pour un discours sur ce sujet : *Qu'il est avantageux de n'être ni pauvre ni riche*; et pour une ode intitulée : *Les progrès de l'art du génie sous le règne de Louis-le-Grand*, etc. Cette double couronne reçue le même jour aurait dû ce semble l'encourager à poursuivre la même carrière; mais par un sentiment de convenance, il y renonça et ne s'occupa plus que de loin à loin de littérature. Il se dévoua dès lors à la chaire et se fit une réputation par cette éloquence douce qui parle au cœur. Un de ses plus célèbres sermons est celui contre les spectacles. Sa modestie l'empêcha d'en publier aucun; il mourut en 1790, dans un âge avancé. Outre des *Vers au roi sur sa convalescence* en 1744, on cite de lui : *La Grandeur de Dieu dans ses moindres ouvrages*, ode, 1770, in-4.

RAYNAULD. Voy. RAINOLDS.

RAYNEVAL. Voy. GERARD DE RAYNEVAL.

* RAYNOUARD (François-Just-Marie), littérateur, né à Brignolles en 1761, se fit remarquer dès sa jeunesse par des qualités qui ne se rencontrent pas ordinairement dans le même homme, l'esprit des affaires et l'amour de la poésie. Entraîné de bonne heure vers la carrière littéraire, où il sentait qu'il trouverait la gloire, il eut le courage d'ajourner ses espérances poétiques pour se livrer à des travaux arides et obscurs. Il se fit avocat, dans le but de se procurer cette aisance qui assure au talent les loisirs dont il a besoin pour exécuter ses œuvres. La révolution le surprit avant qu'il eût accompli cette tâche. Il en embrassa la cause, mais en détestant tous les excès qui la souillèrent. Sa modération et la sympathie qu'il avait manifestée pour les girondins, le signalèrent aux terroristes comme un ennemi dont il fallait se défaire. Arrêté au fond de la Provence après le 31 mai, il fut conduit à Paris et jeté dans un cachot. Ayant en face une mort prochaine, il adressa dans un chant funèbre, ses adieux aux espérances qui avaient enchanté sa jeunesse. Les événements du 9 thermidor lui rendirent la liberté. Il retourna dans son pays, et reprit les travaux qui devaient assurer son indépendance. « Je » suis, » disait-il à un ami qui lui reprochait de sacrifier encore la gloire à l'intérêt, « je suis un philosophe, et je n'ai besoin que de la besace et du » manteau; mais encore faut-il que la besace soit

» pleine, et que le manteau soit propre. » Lorsqu'il eut acquis l'indépendance, il se rendit à Paris en 1800, avec quelques ouvrages littéraires qu'il avait composés dans les moments qu'il avait pu dérober aux affaires. Sa tragédie des *Templiers*, jouée en 1805, obtint beaucoup de succès. On y admire surtout le récit de la mort des Templiers, terminé par un des traits les plus sublimes de la scène française. L'année précédente, son poème intitulé : *Socrate dans le temple d'Aglaure*, avait été couronné par l'académie française. En 1806, il fut nommé membre du corps législatif. L'année suivante il remplaça le poète Lebrun à l'institut. Il fit jouer, en 1810, à Saint-Cloud, pendant les fêtes du mariage de Marie-Louise, sa tragédie intitulée : *Les Etats de Blois*. Cette pièce ne plut point à la cour. Bonaparte conseilla à l'auteur d'embellir le caractère d'Henri III, et de mettre tous les torts du côté des Guises. Raynouard ne tint aucun compte de cet avis, et ne put avoir l'avantage de voir jouer alors sa pièce à Paris. La même année l'institut, dans le rapport sur les prix décennaux, ayant indiqué les *Templiers*, comme la meilleure tragédie, la distribution de ces prix fut indéfiniment ajournée; mais Raynouard fut nommé dans le même temps membre de la Légion-d'honneur. Réélu au corps législatif en 1814, il fit partie de la commission chargée à la fin de 1815, de faire un rapport sur l'état de la France. Ce rapport, rédigé par Lainé (voy. ce nom) fut suivi de la dissolution de la chambre, qui ne put se réunir de nouveau qu'après la restauration. Raynouard s'y montra souvent opposé aux vues du gouvernement royal, notamment dans un rapport qu'il fit sur la répression des délits de la presse. Pendant les cent-jours, il fut nommé membre de la chambre des représentants, et conseiller de l'université; mais il refusa ces deux fonctions. Peu de mois auparavant, il avait remis au théâtre français sa tragédie des *Templiers*, à laquelle il avait fait de grands changements, et qui obtint encore un grand succès. Il fit aussi jouer ses *Etats de Blois*; mais cette pièce n'obtint que huit représentations. Maintenu à la réorganisation de l'institut sur la liste des membres de l'académie française, il fut nommé la même année membre de l'académie des inscriptions. A la mort de Suard en 1817, il le remplaça dans les fonctions de secrétaire perpétuel de l'académie française, et les remplit avec beaucoup de zèle. Raynouard, né dans la patrie des anciens troubadours, avait étudié à fond cette langue singulière qui a brillé un moment avec eux pour disparaître à jamais. De cet examen, il fut conduit à l'observation d'un grand événement intellectuel resté longtemps obscur, la formation des idiomes modernes. Aidé d'une érudition sûre, il observa ce phénomène historique avec la plus patiente curiosité. En 1827, il donna sa démission de la place de secrétaire perpétuel de l'académie française, pour se livrer plus assidûment à ses travaux philologiques. Raynouard est mort au commencement de 1857. Il a été remplacé à l'académie par M. Mignet. Outre les ouvrages déjà cités, on a de lui : *Caton d'Utique*, tragédie tirée à un très-petit nombre d'exemplaires; *Monuments historiques relatifs à la*

condamnation des chevaliers du temple et à l'abolition de leur ordre, 1815, in-8; *Éléments de la grammaire de la langue romane avant l'an 1000, précédés de recherches sur l'origine et la formation de cette langue*, 1816, in-8; *Grammaire romane*, ou *Grammaire de la langue des troubadours*, 1816, in-8; *Choix de poésies originales des troubadours*, 1817-1822, 6 vol. gr. in-8; le 6^e vol. a paru séparément, sous ce titre: *Grammaire comparée des langues de l'Europe latine, dans leurs rapports avec la langue des troubadours*; *Lexique roman* ou *Dictionnaire de la langue des troubadours*, comparée avec les autres langues de l'Europe latine, 1856-44, 6 vol. in-8. Raynouard avait d'abord intitulé son ouvrage: *Nouveau choix des poésies originales des troubadours*; mais comme sur les six vol. dont il devait se composer, le lexique en comprenait cinq, il jugea convenable de lui donner ce nouveau titre; *Histoire du droit municipal en France*, 1819, 2 vol. in-8; différents morceaux de poésies, lus dans les séances publiques de l'académie, entr'autres une ode sur le dévouement de Malesherbes; des rapports à l'académie sur les concours et des articles très-importants dans le journal des savants dont il était, depuis 1816, un des rédacteurs.

RAZIAS, un des principaux d'entre les Juifs qu'on appelait même le *Père du peuple*, à cause de l'affection qu'il lui portait, fut sollicité par Nicanor (voy. ce nom) d'adorer les idoles. Ce général fit entourer la maison de Razias de cinq cents soldats. Celui-ci, voyant que la porte allait être enfoncée, se donna un coup d'épée pour ne point tomber entre les mains des idolâtres, et être l'occasion de leurs blasphèmes contre le Seigneur; mais parce qu'il n'était point blessé à mort, il se précipita du haut d'une muraille et tomba la tête la première; il se releva, monta une pierre escarpée, prit ses entrailles à pleines mains de son corps entr'ouvert, et les jeta sur le peuple, priant Dieu de le venger et de le ressusciter un jour (2 Mach. 14). Cette action a été diversement interprétée. Quelques Pères, entre autres saint Augustin, la condamnent; d'autres la regardent comme inspirée par le maître de la vie et de la mort, pour qui toutes les manières de disposer de nos jours sont saintes et légitimes. Ce qu'il y a de certain, c'est que, sans approuver l'action, on peut louer l'intention du courageux Israélite qui crut y voir un moyen d'affermir la foi et la constance de ses compatriotes. Un judicieux théologien remarque qu'il ne faut pas juger sur les règles communes de la morale chrétienne certaines actions extraordinaires auxquelles les saints se sont portés dans les transports d'une foi vive, d'une charité ardente, ou d'une douleur profonde à la vue de grands crimes, et d'outrages faits à Dieu. *Omnia sanctorum dicta vel facta ad accuratam normam exigenda non sunt*. Voy. APOLLINE.

RAZILLY (Marie de), morte à Paris en 1707, âgée de 85 ans, était d'une famille ancienne et noble de la province de Touraine. Son goût pour les vers alexandrins, qu'elle composait presque toujours sur des sujets héroïques, lui fit donner le nom de *Calliope*. Parmi ses poésies, répandues dans différents recueils, on distingue son *Placet au roi*, de plus de 120 vers, en

1667. Louis XIV lui accorda une pension de 2,000 liv.

* RAZZI (Sylvain), religieux camaldule, né en 1527, à Maradi, château dans la Romagne, dépendant de la Toscane. Il avait reçu au baptême le nom de Jérôme, qu'il changea contre celui de Sylvain, lorsqu'il entra dans l'ordre dont il devait être l'un des ornements. Au goût des lettres qu'il cultivait avec beaucoup de zèle, leur consacrant tout le temps dont il pouvait disposer, il joignait une grande piété et l'amour de ses devoirs. Il fut mis à la tête des plus illustres maisons de son ordre, notamment de celle de Pise, qu'il gouverna deux fois avec le titre d'abbé, donnant à ses frères l'exemple de toutes les vertus. Il mourut à Florence le 14 octobre 1611, à 84 ans, et fut inhumé dans l'église de son monastère, dit des *Anges*, non loin de son maître, Benoît Varchi (voy. ce nom), auquel il avait fait élever à ses frais un tombeau magnifique. Avant d'embrasser la vie religieuse, il avait composé plusieurs comédies: *La Cecca*, *la Balia*, *la Costanza*, et une tragédie: *La Gismonda*, qui furent jouées dans le temps avec succès. Depuis, il ne s'occupa plus que d'ouvrages en rapport avec son nouvel état, et parmi lesquels on distingue: les *Miracles de la sainte Vierge*, 1576, souvent réimprimé; *la Vie de la sainte Vierge et de saint Jean-Baptiste*, 1577; les *Vies des dames illustres par leur sainteté*, 1593-99, 4 vol.; celles des saints de la Toscane, 1601, 2 vol.; celles d'Uberti, duc d'Athènes, de Silvestre et Côme de Médicis-le-Vieux, et de Gualtieri, Florence, 1580; *La vita della contessa Matilda*, 1587, in-8; *la Vie de Pierre Soderini*, gonfalonier perpétuel de Florence, imprimée pour la première fois à Padoue en 1757.

* RAZZI (Séraphin), dominicain, frère du précédent, né à Florence en 1551, n'avait pas encore 18 ans lorsqu'il prit l'habit dans le couvent de Saint-Marc de cette ville. Il professa dans divers couvents de son ordre, et prêcha longtemps avec succès. A la piété, il joignait des mœurs douces, et du zèle pour la discipline. On lui confia la supériorité de diverses maisons, la surintendance des études, et, en 1587, il était vicaire-général de sa province. On ignore l'époque de sa mort; mais il vivait encore en 1615. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, dont on trouve la liste dans les *Scriptor. ord. prædicat.*, du P. Echard, les principaux sont: *La Corona angelica, ovvero degli Angeli libri V*; *Cento casi di coscienza*, Florence, 1578 et 1585, réimprimés plusieurs fois à Venise et ailleurs; *Lezioni sopra Tobia*, Foligno, 1569; des *Sermons*, 1575, 2^e édit., 1590; *il Rosario della Madonna, in ottava rima*, Florence, 1585; *l'Innario dominicano, con le annotazioni in prosa*, Pérouse, 1587, in-4; *Vite de i santi del sacro ordine de predicatori*, Florence, 1577, in-4; *ibid.*, 1588, in-4, avec beaucoup d'augmentations; traduites en français par Jean Blancon de Toulouse, de l'ordre des frères mineurs, Paris, 1616, in-4. Cet ouvrage demandait des recherches infinies. L'auteur rapporte que dans la seule année 1572, il parcourut à pied la Marche d'Ancone, la Romagne, la Lombardie, le Piémont, pour en visiter les archives des églises et des monastères, les bibliothèques et les dépôts publics.

* RÈ (le comte Philippe), célèbre agronome, né en 1765, à Reggio, cultiva de bonne heure l'agriculture et la botanique. La réputation qu'il s'acquitt fit créer pour lui, en 1795, au lycée de Reggio, une chaire d'agriculture, qu'il remplit d'une manière brillante. Les événements qui changèrent la face de l'Italie ayant amené la division des propriétés, on sentit le besoin d'en augmenter le revenu. Il rendit un service important à ses compatriotes, en leur offrant dans ses *Eléments d'agriculture*, un traité complet d'économie rurale rédigé avec ordre et précision. Cet ouvrage, adopté par toutes les écoles d'Italie, accrut sa célébrité et le fit appeler à la chaire d'agriculture à Bologne. Il fonda dans le même temps un journal destiné à répandre les nouvelles découvertes en agriculture, et, pendant onze ans qu'il en fut le directeur, il y inséra un grand nombre d'articles intéressants. A la réorganisation de l'université de Modène, il fut invité par son souverain à venir y reprendre la chaire d'agriculture et de botanique, et ce prince l'obligea à se charger en même temps de la surintendance des jardins royaux. Cet homme respectable mourut le 26 mars 1817. Outre un grand nombre d'*Opuscules* sur l'agriculture, on a de lui : *Elementi di agricoltura*, Parme, 1798, 2 vol. in-8; Venise, 1802; 5^e édit. revue et augmentée, ibid., 1816, 4 vol. in-8. C'est le premier ouvrage italien dans lequel les principes de la chimie aient été appliqués à l'agriculture pratique avec méthode et clarté. *Annali dell' agricoltura, del regno d'Italia*, Milan, 1805-1814, 22 vol. in-8; ce journal est très-estimé. *Elementi di giardinaggio*, Milan, 1806, in-8; *Elementi di economia campestre*, Milan, 1808, in-8; *Dizionario ragionato de' libri d'agricoltura veterinaria ed altri rami di economia campestre*, Venise, 1808, 4 vol. in-8; cette bibliographie comprend environ 1,400 articles sur autant d'ouvrages qu'il avait lus, et sur lesquels il donne des jugements précis et motivés. *Dei letami, e delle altre sostanze per migliorare i terreni*, Milan, 1810, in-8, trad. en franc. par M. Dupont sous ce titre : *Essais sur les engrais et sur les autres substances dont on fait usage en Italie pour améliorer les terres*, Paris, 1815, in-8, *Elogio di Pier de Crescenzi*, Bologne, 1812, in-8 (voy. CRES-CENTIS); *Nuovi elementi di agricoltura*, Milan, 1815, 4 vol. in-8; 5^e édition, 1857, 4 vol. in-8; *Saggio storico sullo stato dell' agricoltura antica*, etc., Milan, 1817, in-8. Les *Annales encyclopédiques*, d'août 1817, contiennent une *Notice* sur Philippe Ré, traduite du *Journal encyclopédique de Naples*.

RÉAL (César VICHARD de SAINT-), fils d'un conseiller au sénat de Chambéry, où il naquit en 1659, vint à Paris de bonne heure, et y prit la tonsure chez les jésuites. Depuis, il ne fut connu que sous le nom d'abbé de Saint-Réal. Varillas, auprès duquel il vécut quelque temps, l'accusa de lui avoir enlevé quelques papiers, et cette accusation n'a pas été éclaircie. De retour dans sa patrie en 1674, il fut chargé par Charles-Emmanuel II d'écrire l'histoire d'Emmanuel I^{er}, son aïeul; on ignore s'il exécuta ce projet, on croit même qu'il ne reçut jamais cette mission. La duchesse Mancini, nièce du cardinal Mazarin, s'étant réfugiée en Savoie, goûta

l'abbé de Saint-Réal, et l'emmena avec elle en Angleterre où il se lia avec le fameux Saint-Evremond. Ce voyage ayant dérangé ses études, il vint à Paris et y demeura jusqu'en 1692, qu'il se rendit à Chambéry, où il mourut vers la fin de cette année. Cet écrivain avait une imagination vive, une mémoire ornée; mais son goût n'était pas toujours sûr. On lui reproche d'avoir été d'une sensibilité puérile pour la critique, vif et impétueux à l'excès dans la dispute. Ses ouvrages parurent en 1743, Paris (Nyon), 3 vol. in-4, et 6 vol. in-12. Les principaux sont : sept *Discours sur l'usage de l'histoire*, Paris, 1671, pleins de réflexions judicieuses, mais écrits sans précision; *Histoire de la conjuration que les Espagnols formèrent en 1618 contre la république de Venise*, 1674. Ce morceau est certainement romanesque à plusieurs égards, et il est très-vraisemblable que le fonds même manque de vérité. (Voy. CUEVA, GROS-LEV.) Il y règne un sens admirable dans les réflexions, un coloris vigoureux dans les portraits et un choix heureux dans les faits; c'est dommage que tout cela ne soit qu'un tableau d'imagination. *Don Carlos*, 1672, in-12, nouvelle historique, purement romanesque (voy. CARLOS, don); *Vie de Jésus-Christ*, Paris, 1689. Il y a à la fin des remarques qui sont estimées. *Discours de remerciement* prononcé le 15 mai 1680 à l'académie de Turin, dont il avait été reçu membre dans un voyage qu'il fit cette année en cette ville; *Relation de l'Apostasie de Genève*. Cet ouvrage, curieux et intéressant, est une nouvelle édition du livre intitulé : *Levain du calvinisme*, composé par Jeanne de Jussie, religieuse de Sainte-Claire, à Genève. L'abbé de Saint-Réal en retoucha le style, et le publia sous un autre titre : *Césaire, ou Divers entretiens curieux*; *Discours sur la valeur*, adressé à l'électeur de Bavière en 1688. C'est une des meilleures pièces de Saint-Réal. *Traité de la critique*; *Traduction des lettres de Cicéron à Atticus*, 2 vol. in-12. Cette traduction ne contient que les deux premiers livres des épîtres à Atticus, avec la deuxième lettre du premier livre à Quintus. Plusieurs *Lettres*. Les autres ouvrages de cet auteur sont : la *Conjuration des Gracques*, celle de *Pison*; des *Opuscules sur César*, *Affaires de Marius et de Sylla*, etc. Son style est plus dur que fort, et plus élégant que correct. En 1757, l'abbé Pérau donna une nouvelle et jolie édition de toutes les *Œuvres* de cet auteur, en 8 petits vol. in-12. Ce n'est qu'une réimpression de celle qu'il avait donnée en 1743. On a ses *Œuvres choisies, précédées d'une notice sur sa vie*, par Ch. Malo, Paris, 1819, in-8. De Neuville a donné l'*Esprit de Saint-Réal*, in-12.

RÉAL (Gaspard de), seigneur de Curban et grand sénéchal de Forcalquier, né à Sisteron en 1682, et mort à Paris en 1752, se distingua par ses talents pour la politique. On a de lui un *Traité de la science du gouvernement, ouvrage de morale, de droit et de politique*, Aix-la-Chapelle (Paris), 1762-63-64, 8 vol. in-4. Il contient les principes du commandement et de l'obéissance, où l'on réduit toutes les matières du gouvernement en un corps unique, entier dans chacune de ses parties, et où l'on explique les droits et les devoirs des souverains, ceux des sujets, ceux de tous les hommes en quelque si-

tuation qu'ils se trouvent. On n'y rencontre pas les paradoxes ni la morgue des philosophes du temps. — RÉAL, connu sous le nom d'abbé de *Burle*, neveu du précédent, né à Sisteron en 1701, mort en 1774, est auteur d'un ouvrage intitulé : *Dissertation sur le nom de la famille qui règne en France*, 1762, in-12.

* RÉAL (Dominique-André), conventionnel, né à Grenoble en 1755, était, à la révolution, un des avocats les plus distingués du barreau de cette ville ; les nouveaux principes eurent en lui un zélé partisan. Nommé président du directoire du district, il fut un des députés de l'Isère à la Convention. Dans le procès du roi, il se déclara contre la compétence de l'assemblée, et appuya ensuite la proposition de n'ouvrir la discussion que trois jours après l'impression et la distribution de la défense de ce prince. Lors de l'arrêt, il conclut, non comme *juge*, mais comme *législateur*, et par mesure de sûreté générale, à la détention provisoire, sauf à commuer cette peine, dans un temps plus calme, en un bannissement perpétuel. La peine de mort ayant prévalu, il vota contre le sursis à l'exécution (*voy. QUINOT*). Il fit plusieurs rapports au nom du comité des finances, défendit Buzot, un des principaux Girondins (*voy. Buzot*), et cependant ne fut point proscrit au 31 mai. Envoyé en mission, il ne reparut à la Convention qu'après le 9 thermidor. Il s'unit alors aux députés qui voulaient effacer les traces de la terreur ; il vota la suppression du *maximum* ainsi que la levée du séquestre des biens des étrangers, et appuya la proposition de restituer les biens des condamnés. Attaché en l'an 5 en qualité de commissaire à l'armée des Alpes, son premier soin fut de mettre en liberté les ecclésiastiques et les religieuses ; mais à son arrivée à Nice, il signala les mouvements royalistes du Midi, et se mit en devoir, de concert avec Kellermann, de les comprimer. Réélu par son département au conseil des cinq-cents, il y combattit l'impôt en nature, démontrant que ce mode de perception était plus dispendieux, et conséquemment plus onéreux pour les contribuables, et présenta un projet sur le régime hypothécaire dont les principales dispositions furent consacrées par la loi du 11 brumaire an 11. Sorti du conseil, il fut nommé commissaire du directoire près le département de l'Isère ; en 1801, il devint juge à la cour d'appel de Grenoble, puis président de chambre à la cour impériale, place dont il donna sa démission en 1815. Compris dans la liste des anciens conventionnels qui devaient sortir de France, une décision du 26 septembre 1819 déclara que la loi ne lui était pas applicable, et il jouit de son traitement de retraite jusqu'à sa mort. Il mourut à Grenoble le 19 octobre 1852, à 78 ans.

RÉAL (Pierre-François), préfet de police, né vers 1765 à Chatou, près de Paris, était à la révolution procureur au Châtelet. Après la session de l'Assemblée Constituante, il se montra l'un des plus chauds partisans de Danton, qui le fit nommer accusateur public près le tribunal révolutionnaire créé le 17 août pour juger les vaincus. Substitut du procureur de la Commune, il se signala par son acharnement contre Brissot et les Girondins. Ce fut lui qui provoqua la pétition présentée à la barre de

la convention, au nom des sections de Paris, pour demander leur expulsion. Dans l'exercice de ses fonctions à la Commune, il essaya cependant de modérer les violences révolutionnaires ; mais il n'y réussit pas, et fut, après la chute de Danton, enfermé au Luxembourg. Délivré presque aussitôt après le 9 thermidor, il dévoila l'intérieur des prisons, et fit connaître les moyens qu'on employait pour trouver des crimes aux détenus. S'étant établi défenseur officieux, il se trouva en rapport avec les proscrits de tous les partis. Il défendit devant le tribunal révolutionnaire à Paris, Carrier et les membres du comité de Nantes, ensuite à la haute-cour de Vendôme, Babeuf et ses complices, et plus tard Tort de la Sonde qui, vers la fin de 1795, dénonça le ministre Merlin. Aux élections de 1798, les amis de Réal essayèrent de le faire nommer député ; Merlin, alors directeur, rendit leurs efforts inutiles ; mais celui-ci ayant succombé, Réal devint commissaire du gouvernement près le département de Paris. Partisan du 18 brumaire il devint conseiller d'état, et fut attaché à la section de la justice. En 1804 il était l'un des conseillers d'état adjoints au ministère de la police générale. A la première restauration, Réal cessa d'être employé. Nommé préfet de police lors du retour de Napoléon, il remplit cette place avec beaucoup de zèle jusqu'aux derniers jours de juin. Compris dans l'ordonnance du 24 juillet 1815, il se retira d'abord dans les Pays-Bas, et passa ensuite dans les Etats-Unis où il établit une distillerie de liqueurs. Rentré en France depuis les événements de 1850, il mourut à Paris dans le mois de mai 1854. On a de lui : *Journal de l'opposition*, 1795, in-8 ; *Journal des patriotes de 1789* (avec Méhée) ; *Essai sur les journées des 15 et 14 vendémiaire*, 1796, in-8 ; *Procès de Barthélemy Tort de la Sonde, accusé de conspiration contre l'état, et de complicité avec Dumouriez*, 1796, in-8.

REALINO (Bernardino), jésuite, né en 1550 à Carpi, mort à Lecce, le 2 juillet 1616, à 86 ans, en odeur de sainteté, avait publié dans sa jeunesse : *In nuptias Pelei et Thetidis Catullianus commentarius* ; *item, adnotationes in varia scriptorum loca*, Bologne, 1551, in-4. On a de lui plusieurs autres écrits dont on trouvera la liste dans la *Bibl. soc. Jesu* et dans la *Bibl. modenese* de Tiraboschi. On a plusieurs *Vies* du P. B. Realino. La plus détaillée est celle qu'a publiée, en latin, le P. Leonardo di Sant-Anna, 1656, in-4. Tiraboschi préfère celle du P. Fuligati, Viterbe, 1644, in-8, en italien, et trad. en latin, par Baervoet, Anvers, 1645, in-12.

RÉAUMUR, (René-Antoine FERCHAULT, sieur de), naturaliste et physicien célèbre, né à La Rochelle en 1685 d'une famille de robe, quitta l'étude du droit pour s'appliquer à la physique. Il se rendit à Paris en 1705, et en 1708 il fut agréé à l'académie des sciences. Depuis ce moment, il se livra tout entier à l'étude de l'histoire naturelle. Ses mémoires sur la formation des coquilles, sur les araignées, sur les filières, les moules, les puces marines, etc., lui firent un nom distingué. Mais il se rendit surtout utile par un ouvrage intitulé : *L'art de con-*

vertir le fer forgé en acier, et l'art d'adoucir le fer fondu et de faire des ouvrages de fer fondu aussi finis que le fer forgé, 1722, in-4. Le duc d'Orléans, régent, crut devoir récompenser ces services rendus à l'état par une pension de douze mille livres; Réaumur, voulant la rendre perpétuelle, ne l'accepta qu'en demandant qu'elle fût mise sous le nom de l'académie, qui en jouirait après sa mort. Ce fut à ses soins qu'on dut les manufactures de fer blanc-établies en France; on le tirait autrefois de l'étranger. La patrie lui fut encore redevable de l'art de faire de la porcelaine. Ses premiers essais en ce genre réussirent parfaitement. Il contrefit même la porcelaine de Saxe, et transporta par ce moyen dans le royaume un art utile et une nouvelle branche de commerce. Un autre travail intéressant pour la physique est la construction d'un nouveau thermomètre, au moyen duquel on peut conserver toujours et dans toutes les expériences, des degrés égaux de chaud ou de froid. Ce thermomètre porte son nom et a fait oublier ceux de Drebbel, d'Amontons, de La Hire, etc. Celui de Fahrenheit, que les Allemands ont voulu lui substituer, n'en a ni la simplicité ni la sûreté (voy. FAHRENHEIT); de manière qu'on lui doit la perfection d'une découverte beaucoup plus utile et plus importante que tant d'autres dont on a fait beaucoup plus de bruit. « Car avant l'usage du thermomètre, dit un physicien célèbre, comment pouvait-on juger des différentes températures de l'air, de celle des lieux où il nous importe qu'elle soit d'un degré déterminé, de l'état d'un certain mélange, de certaines compositions dont le succès n'est sûr qu'autant qu'on y entretient telle ou telle chaleur? Connaissait-on d'autres refroidissements que ceux dont on s'apercevait par le toucher, signe tout-à-fait équivoque? Savait-on que dans les caves profondes et dans les antres souterrains il ne fait ni plus chaud en hiver ni plus froid en été que dans toutes les autres saisons de l'année, et que s'il y a des différences, elles sont très-peu considérables? Savait-on que l'eau qui bout longtemps ne devient pas plus chaude qu'après les premiers bouillons! Enfin, sans le thermomètre, se serait-on jamais douté que dans les pays les plus chauds, sous la ligne équinoxiale, la plus grande chaleur n'excède pas celle que nous éprouvons quelquefois dans nos climats tempérés? Aurait-on su, et l'aurait-on pu croire, qu'il y eût un pays habité par des hommes où le froid devient en certaines années deux fois aussi grand, et même davantage, que celui qui causa tant de désordres en 1709 en France et dans plusieurs autres parties de l'Europe? Le physicien, guidé par le thermomètre, se travaille avec plus de certitude et de succès; le bon citoyen est mieux éclairé sur les variations qui intéressent la santé des hommes et les productions de la terre: et le particulier qui cherche à se procurer les commodités de la vie est averti de ce qu'il doit faire pour habiter pendant toute l'année dans une température à peu près égale, et éviter d'échauffer trop des appartements, afin de ne pas s'exposer à des températures trop con-

» traires, subites et dangereuses. C'est en l'observant qu'on donne à la chambre d'un malade, ou à une serre, la température convenable. » L'illustre observateur composa l'*Histoire des rivières aurifères de France*, et donna le détail de cet art si simple qu'on emploie à retirer les paillettes d'or que les eaux roulent dans leur sable. Une tentative qu'on croyait d'abord beaucoup plus importante fut de nous donner l'art de faire éclore et d'élever les poulets et les oiseaux comme il se pratique en Egypte, sans faire couvrir des œufs; mais cette tentative fut infructueuse, et dans la pratique il n'a jamais été dédommagé de ses peines ni de ses dépenses. Une collection d'oiseaux desséchés, qu'il avait trouvé le secret de se procurer et de conserver, lui donna lieu de faire des expériences singulières sur la manière dont les oiseaux font la digestion de leur nourriture. Dans le cours de ses observations, il fit des remarques sur l'art avec lequel les différentes espèces d'oiseaux savent construire leurs nids. Il en fit part à l'académie en 1756, et ce fut le dernier ouvrage qu'il lui communiqua. Il mourut le 17 octobre 1757, âgé d'environ 75 ans, des suites d'une chute, en sa terre de la Bermondière dans le Maine, où il était allé passer les vacances. Réaumur était un physicien plus pratique que spéculatif; observateur infatigable, dont tout arrêta l'attention, tout excitait l'activité, tout appliquait l'intelligence. Ses ouvrages font assez connaître l'étendue de son esprit. Il est peut-être trop diffus; mais ce défaut est une nécessité dans les ouvrages d'observation, et il a traité sa matière avec autant de soin que de clarté et d'agrément. Il est vrai qu'il a quelquefois trop généralisé le résultat et les conséquences de ses observations, et qu'il a trop précipitamment conclu la fausseté de quelques anciennes opinions fondées sur des expériences plus vraies et plus constantes que les siennes. Les qualités de son cœur le rendaient encore plus estimable que celles de son esprit. La douceur de son caractère, sa bonté, la pureté de ses mœurs et son exactitude à remplir les devoirs de la religion en faisaient un citoyen aussi respectable qu'aimable. Ses ouvrages sont: un très-grand nombre de *Mémoires* et d'*Observations* sur différents points d'histoire naturelle. Ils sont imprimés dans la collection de l'académie. L'*Histoire naturelle des insectes*, 1754-42, 6 vol. in-4. Tout n'y est pas exact, et quelques-unes de ses assertions ont été corrigées par des observations plus récentes; mais en général l'ouvrage est curieux, intéressant, et le fruit de beaucoup d'application. C'est Réaumur qui fournit à l'abbé de Lignac les raisonnements dont il a fait usage dans ses *Lettres américaines* (voy. LIGNAC).

REBECCA, fille de Bathuel et petite-fille de Nachor, frère d'Abraham. Eliézer, intendait de la maison de ce patriarche, étant allé en Mésopotamie chercher une femme pour le fils de son maître, aperçut Rebecca qui, étant venue à la fontaine, s'en retournait à Haran, portant sur son épaule sa cruche pleine d'eau. Le serviteur d'Abraham ayant reconnu que c'était celle que le Seigneur destinait à son maître, l'obtint de Bathuel, et l'amena à Isaac, qui demeurait alors à Béersabée dans la terre

de Chanaan. Elle demeura vingt ans avec son mari sans en avoir d'enfants ; après ce temps, les prières d'Isaac lui obtinrent la vertu de concevoir, et elle devint mère de deux jumeaux, dont le premier fut surnommé Esaü, et l'autre Jacob. Rébecca eut toujours plus d'inclination et de tendresse pour Jacob que pour Esaü, parce que, sachant les desseins de Dieu sur Jacob, elle réglait ses sentiments sur ceux de la souveraine et éternelle justice. Comme il lui avait été révélé que le plus jeune de ses enfants jouirait du droit de l'aîné, sa foi la tenait attentive à tous les événements. L'ouvrage commença par la cession que fit de ce droit Esaü pour un plat de lentilles ; mais il fallait faire confirmer cette cession par la bénédiction de son père, et c'est ce que fit Rébecca dans le temps. Quand elle sut qu'Isaac se préparait à bénir Esaü, elle fit couvrir Jacob des habits de ce dernier et le substitua à son frère. Esaü, désespéré de se voir supplanté par son cadet, jura de se venger quand Isaac serait mort ; et Rébecca, le craignant, engagea Isaac à envoyer Jacob en Mésopotamie, pour y épouser une des filles de son oncle Laban. Depuis ce temps, l'Ecriture ne nous dit plus rien de Rébecca, sinon qu'Isaac fut mis dans le tombeau avec elle. Quoiqu'on ne puisse pas blâmer cette tendre et vertueuse mère d'avoir assuré à son fils les avantages de la primogéniture que son frère lui avait vendus, et qui dans les vues de la Providence lui étaient dévolus, l'on n'est pas obligé pour cela de justifier toutes les circonstances de cet événement et tous les moyens qu'elle y fit servir. (Voy. JÉHU.) Cependant saint Augustin l'excuse de mensonge, parce que son dessein ne fut pas de tromper Isaac, mais de lui faire faire ce qu'il fallait, et qu'il se fut trompé au contraire en donnant la première bénédiction à Jacob. Il est vrai aussi que, quoique aucune espèce de mensonge ne soit permise dans aucun cas, cette morale pure et sévère n'a pas toujours été également connue. On a pu se persuader innocemment, quoique faussement, que dans des affaires justes et louables il était permis de n'être pas toujours sincère. Si des saints Pères ont cru pouvoir adopter cette opinion avant que l'Eglise eût paru la rejeter, il ne faut pas s'étonner que dans les temps de la première simplicité on l'ait regardée comme véritable.

REBECQUE. Voy. CONSTANT de REBECQUE.

REBELLUS (Ferdinand), jésuite portugais, né à Prado en 1547, mort en 1608, est le premier théologien qui ait attaqué le probabilisme. (Voy. GONZALEZ, Tyrse). Il enseigna longtemps la philosophie et la théologie à Evora. On a de lui un ouvrage ample et érudit sur les obligations de justice, de religion et de charité.

* REBOLLEDO (Bernardin comte de), poète espagnol, né en 1507 à Léon, d'une ancienne et illustre famille, embrassa fort jeune la profession des armes et servit quelque temps en Sicile. Nommé commandant d'une galère, il se distingua dans la guerre contre les Génois à la prise d'Onelle, de Port-Maurice et du château de Vintimille. Il reprit, en 1626, du service dans l'armée de terre, et donna de nouvelles preuves de valeur devant Nice et à la prise de

Casal où il fut grièvement blessé. Il commandait en 1652 un corps de lanciers en Flandre. En 1656, il fut chargé de conduire des secours à l'empereur Ferdinand II et mérita l'estime de ce prince qui le nomma comte de l'empire, gouverneur du Bas-Palatinat et plus tard capitaine-général de l'artillerie en Allemagne. En 1649, il fut envoyé ambassadeur en Danemarck, et dans ce poste il se conduisit de manière à se concilier l'affection des Danois, et à mériter de plus en plus la confiance de son souverain. Rappelé dans sa patrie en 1691, il fut nommé président du conseil suprême de Castille, et mourut à Madrid en 1677, âgé de 80 ans. Ses différentes occupations ne l'empêchèrent pas de cultiver la littérature, et il aurait mérité un rang distingué parmi les bons poètes de sa nation, s'il n'eût pas sacrifié trop souvent au mauvais goût, mis à la mode par Gongora (voy. iv, 157). Ses ouvrages sont intitulés : *Selvas militares et politicas*, 1652, in-16 ; *Selvas Danicas*, 1655, in-4 ; c'est une histoire rimée du Danemarck. *Selvas sa gradas*, 1657, in-4 ; c'est une imitation des *Psaumes*, des *Lamentations* de Jérémie et du *Livre* de Job. Ce nom de *Selvas* (forêts) était nouveau, et fit fortune. Bouterweck (voy. n. 180,) dans son *Hist. de la littérature espagnole*, dit qu'on se trouve bien perdu dans ces forêts là, surtout quand on y entre avec le souvenir de l'ancienne poésie espagnole ; *Ocios* (Loisirs) 1660, in-4. La meilleure édition des poésies de Rebollo est celle de Madrid, 1778, 4 vol. in-8.

** REBOUL (Henri), minéralogiste, né en 1762 à Pézénas, où il est mort, le 10 mars 1859, à 76 ans, membre correspondant de l'académie royale des sciences, dut cet honneur aux deux ouvrages suivants : *Géologie de la période quaternaire, et introduction à l'histoire ancienne*, Paris, 1855, in-8 ; *Essai de géologie descriptive et historique. Prolégomènes et Période primaire*, Strasbourg, 1855, in-8, avec une planche. Il est encore auteur de quelques opuscules moins importants.

REBOULET (Simon), historien, né à Avignon le 9 juin 1687, mort dans la même ville en 1752, fit de bonnes études chez les jésuites de sa patrie. Il prit du goût pour cet état, l'embrassa, et fut obligé de le quitter par défaut de santé. Il tourna alors ses études du côté de la jurisprudence, se fit recevoir avocat dans l'université d'Avignon et fréquenta assidûment le barreau. Il remplissait les fonctions d'avocat et de juge avec applaudissement, lorsque des vomissements de sang réitérés l'obligèrent d'abandonner l'une et l'autre. Peu de temps avant sa mort, l'université, dont il était membre, l'honora de la charge de primicier. Une étude plus ou moins sérieuse l'occupait toute sa vie ; celle de l'histoire lui servait de délassement. Les ouvrages que nous avons de lui en ce genre sont : *L'Histoire de la congrégation des Filles de l'Enfance de Jésus-Christ*, 1754, 2 vol. in-12. Ses anciens confrères lui en fournirent les mémoires (1). Beaucoup de personnes ont dit que Reboulet n'était pas l'auteur de cette histoire, puisque, dit-on, le manuscrit avait été

(1) Cette congrégation, fondée à Toulouse en 1662 par madame de Mondouville, fut supprimée par ordre de la cour en 1686.

vu à Paris avant qu'il fût imprimé. La seconde partie de cette allégation peut être vraie; mais la première est absolument fautive. L'abbé Juliard attaqua cet ouvrage; Reboulet fit une *Réponse* pour en défendre la vérité; mais le marquis de Gardouche, neveu de madame de Mondonville, jugea que l'autorité valait mieux que les raisons, et obtint en 1758 un arrêt au parlement de Toulouse qui condamna cette *Réponse* et l'*Histoire* au feu: genre de réfutation qui n'affaiblit pas toujours la vogue d'un ouvrage, et qui fit rechercher davantage celui-ci, écrit avec art et d'une manière très-intéressante. L'on ne peut cependant s'empêcher de croire qu'il n'y ait de l'exagération dans quelques récits, et de regarder les moyens employés pour dévoiler les secrets de la maison comme peu conformes à la candeur et à la simplicité chrétienne. En vain dirait-on qu'il est permis de combattre la fraude par la fraude, de découvrir par un mensonge utile et commandé des impostures funestes et odieuses; ce peut bien être là un principe de politique mondaine, mais ce ne sera jamais la morale de l'Evangile. (Voy. JULIARD et MONDONVILLE.); *Mémoires du chevalier de Forbin*, 2 vol. in-12, rédigés sur les manuscrits de ce célèbre marin: ils sont pleins de faits curieux dont quelques-uns sont hasardés; *Histoire de Louis XIV*, Avignon, 1742-44, en 5 vol. in-4, et en 9 vol. in-12, écrite avec trop de sécheresse. En beaucoup d'endroits, elle ressemble à une gazette; il y en a de plus ornés, et en général cette histoire se fait lire avec plus de plaisir que celle de Larrey et de La Martinière. On y trouve quelques faits altérés, parce que l'auteur écrit souvent d'après des mémoires peu sûrs, mais plus encore parce que l'esprit national a séduit l'impartialité de l'auteur. Les succès des Français sont toujours exagérés, et ceux des ennemis presque réduits à rien; *Histoire de Clément XI*, 2 vol. in-4, supprimée en France à la prière du roi de Sardaigne, dont le père (Victor-Amédée), y était maltraité. Ce prince avait persécuté les jésuites, et l'ex-jésuite Reboulet ne pouvait le peindre qu'avec des couleurs désagréables. Cette histoire est écrite d'ailleurs avec netteté et dans un assez grand détail. Lafitau a traité le même sujet, mais d'une manière moins développée. On trouve des détails sur Reboulet dans les *Mémoires de littérature* de l'abbé d'Artigny.

REBUFFE ou REBUFFI (Pierre), jurisconsulte, né à Baillargues, à deux lieues de Montpellier, en 1487, enseigna le droit avec beaucoup de réputation à Montpellier, à Toulouse, à Cahors, à Bourges, et enfin à Paris. Son mérite engagea le pape Paul III à lui offrir une place d'auditeur de rote à Rome. On voulut aussi lui faire accepter une charge de conseiller, puis de président au grand conseil et successivement une de conseiller aux parlements de Rouen, de Toulouse, de Bordeaux et de Paris; mais il préféra le repos à toutes les places. Son amour pour la vertu l'ayant engagé dans l'état ecclésiastique en 1547, il fut élevé au sacerdoce à l'âge de 60 ans. Cet habile homme mourut dix ans après, à Paris, en 1557. Il possédait le latin, le grec, l'hébreu. Sa modestie relevait son savoir. On

a recueilli ses ouvrages à Lyon en 5 vol. in-fol., 1586 et années suivantes. Les principaux sont: *Praxis beneficiorum*; un *Traité de la bulle In cœna Domini*. (Voy. PIE V.) Des *Notes sur les règles de la chancellerie*; *Commentaires sur les édits des rois de France*, sur les *Pandectes*, etc. Tous ces ouvrages sont en latin, fort savants et sagement écrits, dans les bons principes de jurisprudence et de morale chrétienne.

RECARÈDE 1^{er}, 17^e roi des Visigoths en Espagne, succéda à Leuvigilde, son père, en 586. Il remporta quelques avantages sur Gontran, chef des Francs, près de Carcassonne, abjura l'arianisme à l'exemple d'Hermenigilde son frère, et fit embrasser la religion catholique à ses sujets. Ce n'est pas le seul service qu'il leur rendit; il en fut le bienfaiteur et le père. C'est par ses soins que fut assemblé le 3^e concile de Tolède en 589, dont il appuya les décisions de l'autorité royale. Ce bon prince mourut en 601. Saint Léandre rend un beau témoignage à ses vertus et à son zèle. Recarède est le héros d'un poème latin de P.-J. Mayre de Salins.

RECCO (l'abbé Joseph), né en 1743 à Ripatransone, après avoir fait ses études dans sa ville natale, se rendit à Rome, et y embrassa l'état ecclésiastique. Elu, en 1794, membre de l'académie des *Forti*, il y lut la même année une dissertation intitulée: *Ercole latino*. Il dédia plusieurs ouvrages au pape Pie VI, qui avait pour lui une estime particulière. Sa santé ayant été gravement altérée par l'excès du travail, il quitta Rome, et se retira à Castelmadama; mais le changement d'air ne lui fut d'aucune utilité, et il mourut peu de temps après, en août 1801. Il avait publié: *Dell'esistenza d'una giurisdizione nella chiesa cattolica stabilita nell'autorità del Pontefice romano, e della sua sede*, Rome, 1791, in-8; *Dissertazione epistolare intorno alla celebre controversia del battesimo degli eretici fra S. Stefano et S. Cipriano*, Rome, 1791, in-8; *Discussione delle due potestà spirituale e temporale*, Rome, 1793, in-8; *Discorso politico intorno all' occultazione delle monete dello stato Pontificio, ed intorno ai modi di rimetterle in giro* (sans nom d'auteur), Rome, 1793, in-8; *Discorso sulla riprovazione della sinagoga, e sulla vocazione delle genti*, Rome, 1796, in-4. Mais les principaux ouvrages de l'abbé Recco, ceux qui devaient le placer parmi les philosophes et les publicistes, sont restés inédits, ce sont: *Analisi e confutazione de i Diritti dell'uomo, di Nicola Spedalieri*. L'impression de cet ouvrage en était déjà à la 208^e page, lorsque la mort de l'auteur la fit suspendre, et elle n'a pas été reprise, bien que Recco en eût expressément chargé ses héritiers. *Dubbio se il pontifice romano possa dirsi successore nel trono de SS. apostoli Pietro e Paolo*; le plan d'un ouvrage intitulé *lo spirito della società*, et qui devait avoir cinq volumes.

RECEVEUR (Laurent), religieux de l'ordre des Minimes, fut du nombre de ceux qui accompagnèrent La Pérouse dans son voyage de découvertes. Le P. Receveur, physicien et botaniste, périt à la baie de Botanique, ainsi que dix-huit autres, notamment les frères de La Borde, qui furent massacrés par les naturels du pays. La Pérouse fit graver,

à l'endroit où son corps fut enterré, l'inscription suivante :

*Hic jacet L. Receveur,
e FF. Minimis, Galliarum sacerdos Physicus,
In circum navigatione mundi;
Duce de La Pérouse.
Obiit die 17 februarii anno 1788.*

(Voy. le *Journal de Paris*, du vendredi 26 juin 1789). C'était un savant très-distingué et qui avait déjà réuni d'immenses matériaux, lesquels malheureusement ont été perdus.

* RÉCHAC (le P. Jean de), dominicain, connu aussi sous le nom de Jean de Ste. Marie, né en 1604 dans un château près de Quillebeuf, de parents nobles originaires de l'Aquitaine, prit à 14 ans l'habit à Paris dans le couvent de l'Annonciation, et y termina ses études avec succès. Il enseigna le grec et l'hébreu dans la maison de son ordre à Bordeaux; et en 1630 ses supérieurs l'avaient désigné pour la première chaire de théologie à Toulouse; mais il obtint la permission de s'embarquer pour l'île de Chio d'où il se rendit à Constantinople, où il donna des preuves de son zèle pour la propagation des vérités chrétiennes. De retour à Paris, il fut attaché quelque temps au noviciat général, puis mis à la tête de différentes maisons dans lesquelles il fit régner avec la régularité le goût des saintes lettres. Elu visiteur d'une partie des maisons de son ordre en France, il prêcha dans plusieurs provinces avec le plus grand fruit. Il venait de prêcher le carême à Saint-Symphorien près de Lyon, lorsqu'épuisé de fatigues, il y mourut, le 9 avril 1660, dans sa 56^e année. Outre un assez grand nombre d'ouvrages manuscrits dont on trouve la liste dans Echard, II, 556, on a de ce religieux plusieurs ouvrages ascétiques et des vies de saints; mais on doit mentionner spécialement la *Vie de St. Dominique, avec la fondation de tous les couvents et monastères de son ordre en France et dans les Pays-Bas*, Paris, 1647, in-4. On y joint les *Vies des saints canonisés et des Léatifiés de l'ordre des frères précheurs*; 1647-50, 2 vol. in-4. Cet ouvrage, devenu rare, peut être lu avec fruit par les personnes pieuses qui tiennent moins à la forme du style un peu vieilli, qu'au fond des choses. La *Vie de Ste. Catherine de Sienne*, 1647, in-12.

RECHENBERG (Adam), théologien protestant, né à Meissen dans la Haute-Saxe, en 1642, fut professeur en langues, en histoire, puis en théologie à Leipzig, où il mourut en 1721, après avoir été marié quatre fois. On a de lui : quelques *Livres de controverse*; des *Editions d'Athénagore*, des *Epîtres* de Roland des Marets, de l'*Obstetricia animarum* du docteur Edmond Richer, Leipzig, 1708, in-12, et de l'*Historia nummaria scriptores*, ibid., 1692, ou 1693 2 vol. in-4; *Fundamenta religionis prudentium*, dans le *Syntagma dissertationum philologicarum*, Rotterdam, 1699, in-8, et 1708, in-12.

* RECHENBERG (Charles-Othon), fils du précédent, né à Leipzig en 1689, devint professeur en droit l'an 1711, fut décoré du titre de conseiller, et mourut en 1751. Ses ouvrages sont : *Institutiones jurisprudentiæ naturalis*; *Institutiones juris publici*; *Regulæ juris privati*.

* RECUPERO (Alexandre), savant numismate,

naquit vers 1740, à Catane dans la Sicile, d'une famille noble. Un duel l'obligea de quitter son pays; ayant changé son nom contre celui d'Alexis Motta, il visita les principales villes d'Italie et s'établit à Rome, où il se livra entièrement à l'étude de la numismatique, et mourut en 1805. La riche collection de médailles consulaires, qu'il avait formée, a été acquise pour le cabinet du roi de Danemarck. On trouve des détails sur cette collection dans une lettre écrite par Recupero à M. de Saint-Vincens, imprimée dans le *Magasin encyclopédique*, 1797, tom. I, 340. Ce numismate a laissé en manuscrit divers ouvrages. — RECUPERO (dom Joseph), son frère, chanoine de Catane, avait fait une étude spéciale des phénomènes de l'Etna, dont il se proposait de publier l'histoire, lorsqu'il mourut en 1787. Ses manuscrits furent achetés par le prince de Biscari; mais les événements retardèrent l'impression d'un ouvrage impatientement attendu par les savants; ce n'est qu'en 1813 qu'a paru la *Storia naturale e generale dell' Etna*, Catane, 2 vol. in-4, fig.

REDI (François), savant naturaliste, né à Arezzo en 1626, d'une famille noble, devint premier médecin des grands-ducs de Toscane, Ferdinand II et Côme III. Il travailla beaucoup au *Dictionnaire* de l'académie de la Crusca, dont il était membre; mais il se signala surtout par ses recherches dans la physique et dans l'histoire naturelle. Cet habile naturaliste fut trouvé mort dans son lit, le 1^{er} mars 1697, à 71 ans. Quoiqu'il fût sujet à plusieurs maladies, entre autres à l'épilepsie, il ne voulut jamais abandonner l'étude. On a de lui : des *Poésies* estimées de ses compatriotes et d'excellents ouvrages de philosophie et d'histoire naturelle. Son *Bacco in Toscana* est un poème agréable qu'il a accompagné de notes savantes. Ses *Oeuvres* ont été recueillies à Venise en 1712, 6 vol. in-8, et à Naples, 1741-42, 6 vol. in-4. L'édition de Milan, 1809-11, 9 vol. in-8, fait partie de la collection des classiques italiens. Une partie des ouvrages de Redi ont été traduits en latin et imprimés à Leyde, 1729, 5 vol. pet. in-12; ce sont ceux qui concernent l'histoire naturelle. On a imprimé séparément : ses *Expériences sur la génération des animaux*, Florence, 1668, in-4; en latin, à Amsterdam, 1688, 2 vol. in-12. Il y combat le faux système de la génération des insectes par la pourriture. *Observations sur les vipères*, 1664, et en latin, 1678; *Expériences sur les choses naturelles qu'on apporte des Indes*, 1671, in-4; en latin, Amsterdam, 1683. Il ne s'y montre guère prévenu en faveur des remèdes étrangers. Redi ne haïssait rien tant que la multitude des médicaments dont on accable ordinairement les malades; sa méthode était simple.

* REDING (Aloys, baron de), landamman suisse, né en 1753, entra dans sa jeunesse au service d'Espagne, et parvenu au grade de colonel prit sa retraite en 1788, et vint habiter le canton de Schwitz, dont sa famille était une des plus distinguées. Lors de l'invasion des Français en 1798, à la tête des milices de Schwitz, il osa leur livrer bataille le 2 mai, força leur ligne et parvint à les repousser de la plaine de Morgarten, déjà fameuse

par la victoire remportée par les Suisses en 1515 sur les Autrichiens, sous la conduite d'un de ses ancêtres Rodolphe Reding de Biberegg. Dans l'impossibilité de prolonger une lutte trop inégale, il conseilla d'accepter la capitulation honorable que proposait le général Schauenbourg. Il prit ensuite une part très-active aux troubles qui agiterent son pays, et devint en 1801 chef du gouvernement central avec le titre de premier landamman de l'Helvétie. Pendant qu'il était le plus occupé de régler les intérêts de sa patrie, il fut destitué par suite des intrigues du parti qui lui était opposé. Il se remit alors à la tête des milices de Schwitz, et remporta plusieurs avantages sur ses adversaires. La France intervint dans cette guerre civile, et Reding, arrêté par ordre du général Ney, fut détenu dans la forteresse d'Arbourg jusqu'à la pacification. Elu, en 1801, landamman du canton de Schwitz, il assista, en cette qualité, à la diète de Fribourg en 1809. Après les désastres de la France en 1812 et 1813, il fut envoyé par les cantons près des souverains alliés. On croit qu'il ne fut point étranger au passage du Rhin, qui s'effectua peu après sur le territoire suisse. Reding mourut à Schwitz dans les premiers jours de février 1818.

* REDORTE (Maurice-Mathieu, comte de la), pair de France, grand-croix de la légion-d'honneur, né en 1769 à Saint-Affrique, département du Tarn, était à peine âgé de 16 ans, lorsque, nommé sous-lieutenant dans la légion de Luxembourg, il s'embarqua pour les Indes. De retour en France en 1789, il entra lieutenant au régiment royal-dragons, et devenu capitaine dans le même corps, fit, en cette qualité, les campagnes de 92 à 96 à l'armée du Rhin. Employé comme adjudant-général à l'armée du Nord, sous les ordres de Macdonald, il le suivit en Italie où il se distingua particulièrement à la prise de Terracine et d'Otricoli. En 1799, élevé au grade de général de division, il fit en cette qualité toutes les guerres de l'empire, et se signala sur les champs de bataille en Autriche, en Prusse et en Pologne. Envoyé en Espagne, il y soutint sa réputation et se couvrit de gloire à la bataille de Tudela. Rentré en France après les revers de nos armées, il fut nommé, en 1817, commandant de la 19^e division militaire, où il laissa les plus honorables souvenirs. Ses services furent récompensés par la dignité de pair de France. Il est mort le 1^{er} mars 1853.

** REDOUTÉ (Pierre-Joseph), célèbre peintre de fleurs, né en 1759 à St-Hubert, dans le pays de Liège, reçut de son père, artiste distingué, les premières leçons de dessin, et en profita si bien, qu'à l'âge de quatre ans il crayonnait déjà de petits tableaux de genre. A treize ans, il quitta sa famille pour visiter la Flandre et la Hollande, et trouva dès lors dans son talent naissant des ressources suffisantes pour vivre honorablement. Arrivé à Paris pour s'y perfectionner par l'étude des modèles et la fréquentation des maîtres, il y connut le botaniste L'héritier (voy. ce nom, iv, 485), qui, frappé de sa facilité à peindre les fleurs, le décida sans peine à se consacrer exclusivement à ce genre dans lequel il devait obtenir une réputation si brillante. Il accom-

pagna L'héritier à Londres, où il dessina une partie des figures du *Sertum anglicum*. La reine Marie-Antoinette venait de le nommer dessinateur de son cabinet, lorsque la révolution éclata. En 1792, il obtint le titre de dessinateur de l'académie des sciences. L'année suivante, après un brillant concours, il fut chargé de continuer la magnifique collection de plantes et d'animaux peints d'après nature sur vélin, et qui est déposée au musée d'histoire naturelle. A la création de l'institut, il en devint le dessinateur en titre. En 1805, peintre de fleurs de l'impératrice Joséphine, il obtint en 1851, le même emploi près de la reine Marie-Amélie. Il mourut à Paris, le 20 juin 1840. C'est à Redouté que l'on doit les figures de la plupart des beaux ouvrages de botanique publiés depuis quarante ans par Ventenat, Desfontaines, de Candolle, Michaux, Bonpland, etc.; mais il doit principalement sa réputation à sa belle *Collection de lilacées*, 1802-16, 8 vol. in-fol., contenant 486 pl., et à ses *Roses*, 1817-24, 5 vol. in-fol., 168 pl., sans compter le frontispice. M. Bouchard a publié une *Notice nécrologique sur Redouté*, in-8.

* REES (Abraham), savant anglais, né vers 1745 dans le nord du pays de Galles, d'un ministre de l'évangile, professa les mathématiques à l'institution d'Hoxton près de Londres où il avait terminé ses études, et après avoir rempli cette chaire pendant vingt ans, passa comme professeur de théologie au collège d'Hackney, où il demeura jusqu'en 1795. Rees, non moins recommandable par ses vertus que par son savoir, est mort le 9 juin 1825, avec la réputation d'un des savants les plus distingués de l'Angleterre. Son principal ouvrage et le plus connu a pour titre : *The new encyclopedia, or universal dictionary of arts, sciences and literature*, Londres, 1802-21, 45 vol. gr. in-4. Composé sur le plan de notre *encyclopédie* et du grand *dictionnaire de Chambers*, cet ouvrage qui jouit d'une haute estime en Angleterre, dénote un immense savoir. Rees était membre de la société royale de Londres, et de plusieurs autres corps savants.

REESENDE. Voy. RESENDE.

* REEVE (Clara), romancière anglaise, née vers 1725 à Ipswich, où elle mourut en 1805, était fille d'un ecclésiastique anglican, qui lui inspira de bonne heure le goût de l'étude des langues et de l'histoire. Sa mère, devenue veuve, alla se fixer à Colchester; miss Clara l'y suivit avec deux de ses sœurs. C'est là qu'elle commença à se faire connaître (1772) par une traduction anglaise de l'*Argenis* de Barclay, qu'elle publia sous ce titre le *Phoenix*. Elle composa ensuite des romans, dont le meilleur ou celui qui a eu le plus de vogue, est : *The champion of Virtute* qui parut en 1777, et fut réimprimé sous le titre de *The old english Baron* (le Vieux baron anglais); il a été traduit en français par La Place. Ce roman fut suivi d'un assez grand nombre d'autres, dont à part les *Deux mentors*, également traduits par La Place, aucun n'est connu en deçà de la Manche. Walter-Scott a consacré une *Notice* à miss Reeve, dans le tome 3 de sa *Biographie des romanciers célèbres*.

* REEVE (Joseph), prêtre catholique anglais,

entra fort jeune dans la société des jésuites, et y professa les humanités avec distinction. Renvoyé en Angleterre pour y exercer les fonctions de missionnaire, il devint chapelain de lord Clifford, et dès lors partagea son temps entre l'étude et les travaux du saint ministère, qu'il exerça avec le plus grand zèle jusqu'au moment où il perdit la vue. Il avait alors 73 ans, et il mourut le 20 mai 1820, à 87 ans. On lui doit : un *Abrégé de la Bible*, en 2 vol. in-12; c'était dans le principe une traduction libre de l'*Abrégé de Royaumont*, mais depuis il refondit entièrement l'ouvrage qui a été très-souvent réimprimé; des *Sermons*, 2 vol. plus recommandables pour la solidité que pour l'élocution; *Tableau abrégé de l'histoire de l'Eglise*, 3 vol. in-12. Reeve s'est attaché particulièrement à ce qui regarde l'église d'Angleterre, et à réfuter les assertions inexactes des protestants anglais. Des *Poésies latines et anglaises* sur divers sujets.

REGA (Henri-Joseph), docteur et professeur primaire de la faculté de médecine à Louvain sa patrie, où il naquit en 1690. Il s'est distingué autant par ses vertus chrétiennes, surtout par sa grande charité à secourir les pauvres, que par sa science. Lorsque ses occupations ne lui laissaient pas le loisir de visiter les malades indigents, il y envoyait d'autres médecins et se faisait rendre compte de l'état où ils les trouvaient. Il fut décoré deux fois du rectorat de l'université. Sa trop grande application le conduisit au tombeau l'an 1754, âgé de 64 ans. L'archiduchesse Marie-Elizabeth, gouvernante des Pays-Bas, l'avait honoré du titre de son médecin. On a de lui : *De sympathia, seu de consensu partium corporis humani*, Harlem, 1621, et Leipsig, 1762, in-12, ouvrage savant, et qui lui fit une grande réputation; *De urinis tractatus duo*, Louvain, 1752; Francfort, 1761, in-8; *Accurata methodus medendi per aphorismos proposita*, Louvain, 1757; Cologne, 1767, in-4; *Dissertatio medica de aquis mineralibus fontis marimontensis*, Louvain, 1740, etc.

* REGANHAC (Géraud VALET de), littérateur, né à Cahors en 1719, partagea sa vie entre l'étude et les soins qu'il devait à sa famille. Ayant remporté plusieurs prix à l'académie des *Jeux floraux*, cette société célèbre s'empressa de l'admettre au nombre de ses membres. Il s'est exercé particulièrement dans le genre lyrique, et quelquefois il l'a fait avec succès. Outre ses *Etudes lyriques*, d'après Horace, 1775, in-8, on lui doit une trad. des *Odes* du poète latin, 1781, 2 vol. in-12, à laquelle il a joint ses pièces couronnées aux jeux floraux. Reganhac est mort en 1784, à l'âge de 65 ans. Un de ses fils a publié un *Eloge* de Louis XII, 1782, et a été couronné en 1787, par l'académie de Montauban, pour un *Eloge* de J. Lefranc de Pompiyan.

* REGEMORTES (Louis de), ingénieur, hollandais d'origine, fut employé sous Vauban aux fortifications de New-Brisach; chargé en 1719 des projets et de l'exécution du canal du Loing qu'il rendit navigable dès 1725, il obtint trois ans après la direction générale du canal d'Orléans auquel il fit de nombreuses améliorations. — Louis, son second fils, premier ingénieur des turcies et levées, entreprit, en 1755, la construction du pont de Moulins,

remarquable par sa beauté, et qui lui fit d'autant plus d'honneur qu'il lui avait fallu vaincre de très-grandes difficultés pour le fonder solidement. Trois ponts de pierre et un de bois s'étaient écroulés à Moulins en moins de 40 ans, et aucun homme de l'art n'osait se charger de cette entreprise. Il a fait connaître le détail des moyens qu'il a employés dans sa *Description d'un nouveau pont de pierre construit sur la rivière d'Allier à Moulins*, Paris, 1771, in-fol. Cet habile ingénieur mourut en 1776.

RÉGILLIEN (Quintus-Nonius-Regillianus-Augustus), un des tyrans qui troublèrent l'empire sous Gallien, était Dace d'origine, et parent, à ce qu'on croit, du roi Décébale, vaincu par Trajan. Il s'éleva sous Valérien aux premiers emplois militaires. Il commanda en chef dans l'Illyrie, sous Gallien, et remporta en 260 des victoires signalées dans la Haute-Mœsie. Les peuples, mécontents de Gallien, l'éurent empereur. On prétend qu'il dut en partie son élévation au nom qu'il portait. Ce nom, qui en latin a des rapports avec celui de *roi*, parut d'un augure favorable à des officiers qui soupaient ensemble, et le lendemain ils le revêtirent de la pourpre. Régillien se préparait à marcher contre les Sarmates, lorsqu'à la fin d'août 263 il fut tué par ses soldats, de concert avec les peuples d'Illyrie, qui craignaient d'éprouver de nouveau la cruauté de Gallien. Ce prince avait du courage et de grandes qualités.

REGILLO. Voy. PORDENONE.

REGINALD (Valère), jésuite, né en 1543, aux Usiès, dans la Franche-Comté, mort le 14 mars 1625, après avoir enseigné la philosophie à Bordeaux, à Pont-à-Mousson et à Paris, et la théologie à Dole. On a de lui : *Praxis fori*, Cologne, 1625. Saint François de Sales en recommande la lecture dans son *Avertissement aux confesseurs*.

REGINALD (Antoine), dominicain, mort à Toulouse en 1676, se distingua par ses ouvrages. Les principaux sont : un petit *Traité théologique sur la célèbre distinction du sens composé et du sens divisé*; un gros volume *De mente Concilii Tridentini, circa gratiam per se efficacem*, 1706, in-fol. Il s'y montre un des plus ardents défenseurs de la doctrine, qu'il regarde comme celle de saint Thomas et de saint Augustin.

REGINON, abbé de Prum, de l'ordre de Saint-Benoît, mort l'an 915 dans le monastère de Saint-Maximin à Trèves, comme il résulte de l'ouverture de son tombeau faite l'an 1581, a mérité par son savoir que son nom fût consacré dans les fastes de l'Eglise. On a de lui : une *Chronique*, utile pour l'Histoire de l'Allemagne, publiée pour la première fois à Mayence en 1521. On la trouve dans les *Historiens d'Allemagne*, de Pistorius, tome 1^{er}, édition de Francfort, 1585. La chronique de Reginon commence à J.-C., et finit à l'an 907; elle a été continuée jusqu'à l'an 972. Un recueil de canons et de réglemens ecclésiastiques, intitulé : *De disciplinis ecclesiasticis, et de religione christiana libri duo*. Il composa cet ouvrage à la sollicitation de Ratbode, archevêque de Trèves, dans la ville duquel il s'était retiré après avoir été obligé de quitter son abbaye en 899. Baluze a donné en 1671, in-8, une excel-

lente édition de ce recueil, avec des notes pleines d'érudition. On conserve dans la bibliothèque de Brême une *Lettre* de Régimon à Ratbode, sur l'institution du chant; à la suite de cette lettre il y a une partie de l'office divin avec les notes du chant de ce temps-là. On trouve la *Vie de Régimon* au tome 6 de l'*Hist. littér. de France*.

REGIO-MONTAN. Voy. MULLER (Jean).

RÉGIS (saint Jean-François), né d'une famille noble de Languedoc en 1597, entra chez les jésuites. Ayant demandé plusieurs fois inutilement la permission de passer chez les sauvages du Canada, il s'attacha à convertir les hérétiques, à ramener à Dieu les pécheurs et à diriger les âmes dans les voies du salut. Son zèle fut couronné des plus grands fruits dans le Languedoc et dans les provinces voisines, où il forma plusieurs établissements de piété. Consumé de travaux et d'austérités, il mourut à la Louvesc, village du Dauphiné, en 1640. Clément XII le canonisa en 1757. Sa *Vie* a été écrite en français par le père d'Aubenton, in-8. On trouve à la fin de la copie des témoignages authentiques qui réfutent la fable imaginée sur sa prétendue sortie de la société des jésuites. On peut consulter aussi *Les saints enlevés et restitués aux jésuites* (saint François-Xavier et saint François Régis), par Jean-Joseph Petit-Didier, Luxembourg, 1758, in-12.

RÉGIS (Pierre-Sylvain), philosophe cartésien, né à la Salvétat de Blanquefort dans le comté d'Agenois, en 1652, vint achever ses études à Paris, et fut disciple de Rohault. Il alla ensuite à Toulouse, où il établit des conférences publiques sur la philosophie. Il parlait avec facilité, et avait surtout le don de mettre les manières abstraites à la portée de ses auditeurs. L'ancienne philosophie fit bientôt place à la nouvelle, et les Toulousains, touchés des instructions et des lumières que Régis leur avait apportées, lui firent une pension. Le marquis de Vardes, exilé en Languedoc, passa de Toulouse à Montpellier en 1671. Régis qui avait en lui un disciple zélé, l'y accompagna et y fit des conférences qui obtinrent tous les suffrages. Régis vint à Paris en 1680, et y eut les mêmes applaudissements qu'à Montpellier et à Toulouse. Après avoir soutenu plusieurs combats pour Descartes, il entra dans l'académie des sciences en 1699, et mourut en 1707 chez le duc de Rohan, qui lui avait donné un appartement dans son hôtel. Ses ouvrages sont : *Système de philosophie, contenant la logique, la métaphysique et la morale*, 1690, 3 vol. in-4. C'est une compilation judicieuse de différentes idées de Descartes, que l'auteur a développées et liées; mais ces idées n'étant plus à la mode, cet ouvrage ne peut être aujourd'hui que d'un très-petit usage. Un livre intitulé : *Usage de la raison et de la foi*, in-4; une *Réponse* au livre du célèbre Huet, intitulé : *Censura philosophiæ cartesianæ*, in-12 (voy. Huet); une autre *Réponse* aux *Réflexions abstraites* de du Hamel, 1691, in-12; des *Ecrits* contre le père Malebranche, pour montrer que la grandeur apparente d'un objet dépend uniquement de la grandeur de son image tracée sur la rétine; une *Dissertation* sur cette question : *Si le plaisir nous rend actuellement heureux?* 1694, in-4.

RÉGIS (Pierre), né à Montpellier en 1636, docteur en médecine dans l'université de cette ville, se rendit de bonne heure à Paris. Il s'y acquit l'estime de Du Verney, de Lemery, de Pellisson, de Despréaux, de Perrault, de Ménage, etc. De retour à Montpellier, il y pratiqua la médecine avec succès jusqu'en 1685, que la révocation de l'édit de Nantes l'obligea de se retirer avec sa famille à Amsterdam. Il y mourut d'un abcès dans l'estomac, en 1726, à 70 ans. Ses ouvrages sont : une *Edition des Œuvres posthumes* du savant Malpighi, 1698, in-4; des *Observations sur la peste de Provence*, 1721, in-12; il retoucha tous les articles de *médecine* et de *botanique* du *Dictionnaire* de Furetière, de l'édition de Basnage, sieur de Beauval. On peut voir la liste de ses ouvrages dans le tom. 5, pag. 8, des *Mémoires de Nicéron*.

RÉGIS (Jean-Baptiste), jésuite français, missionnaire à la Chine et habile géographe, travailla avec plusieurs de ses confrères à la carte générale de la Chine, et donna, sur la manière dont fut conduite cette importante opération, des détails qui nous ont été transmis par Duhalde, dans sa *Description de la Chine*. On a de Régis une traduction latine du *I-king*, à laquelle il a joint d'amples éclaircissements et de savantes notes. La bibliothèque du roi possède une copie de ce précieux ouvrage. On sait que le P. Régis prit part en 1724 aux discussions que les missionnaires eurent à soutenir devant l'empereur Young-Tching, relativement à la proscription du christianisme à la Chine; mais on ignore l'époque de sa mort, ainsi que celle de sa naissance.

RÉGIS (Joseph-Charles de), jésuite et neveu du précédent, né en 1718 à Istres, alla régenter en 1756 les basses classes au collège de Dole, enseigna ensuite la rhétorique à Marseille, et occupa cette chaire jusqu'à l'extinction de la société. Retiré depuis dans sa ville natale, avec un de ses frères, ex-jésuite comme lui, il y mourut, le 12 mars 1777. Il est auteur de quelques pièces de théâtre à l'usage des collèges (*le Lazare*, *Vengeance*, *Hercule*, *le Testament de l'avare*, *les fêtes Marseillaises*, etc.)

RÉGIS (l'abbé Pierre), né en 1747 à Roburonto dans la province de Mondovi, porta de bonne heure l'habit ecclésiastique; et, après avoir fait ses études au séminaire de son diocèse, alla prendre ses degrés à Turin. Trois ans plus tard il fut admis au nombre des docteurs agrégés de la faculté de théologie, et nommé répétiteur au collège des Provinces. Il obtint ensuite la chaire d'écriture sainte et de langues orientales. L'université ayant été fermée en 1794, par suite des événements politiques, ne fut rouverte qu'en 1799; mais comme, dans la nouvelle organisation, les cours de théologie ne faisaient plus partie de l'enseignement universitaire, l'abbé Régis fut appelé d'abord à la chaire de philosophie, puis, en 1800, à celle de droit naturel et de droit des gens. Il obtint sa retraite en 1805, et mourut le 21 novembre 1820. On a de lui : *Moses legislator, seu de mosaicarum legum præstantia*, Turin, 1799, in-4. Dans cet ouvrage l'auteur défend l'autorité des livres sacrés contre les attaques de Bolingbroke, de Boulanger, de Fréret, etc. *De Judæo cive libr. III.*

1795, 2 vol. in-8; *De re theologica, ad Subalpinos*, 1794, 5 vol. in-8. — Regis (J.-G.), ecclésiastique allemand, mort en 1850, à Leipsig, fut un prédicateur très-distingué, et dont on a un grand nombre de *Sermons* imprimés.

REGIUS ou LE ROY (Urbain), né à Langenargen, sur le lac de Constance, étudia à Ingolstadt et y enseigna avec succès. Plusieurs gentilshommes lui confièrent la conduite de leurs enfants, sans en excepter le soin qui regardait la dépense; mais ces jeunes gens s'endettèrent. Comme Régus était leur caution, il fit une espèce de banqueroute, et fut obligé de s'enrôler. Son professeur Eckius le dégagea et le réconcilia avec les Muses. Il reçut à Ingolstadt la couronne d'orateur et de poète, de la main même de l'empereur Maximilien; quelque temps après, il fut fait professeur de rhétorique et de poésie. Son penchant pour le luthéranisme l'obligea de se retirer à Augsbourg, où il fonda une église protestante. Il fut quelque temps zuinglien, et ensuite fongueux luthérien. Régus s'attacha en 1550 au duc de Brunswik, qui le fit surintendant des églises de Lünebourg. Il mourut à Zell en 1544. Ses *Ouvrages* ont été imprimés en 1562, 5 vol. in-fol. Les deux premiers sont consacrés aux écrits latins, et le dernier aux écrits allemands. Il y a de l'érudition dans les uns et dans les autres, mais peu de justesse et de modération.

REGIUS ou DU ROI (Henri), né à Utrecht en 1598, se rendit habile dans la médecine et en devint professeur à Utrecht en 1658. Sa passion pour le cartésianisme lui suscita de fâcheuses affaires de la part de Voëtius et des autres adversaires de Descartes, qui manquèrent de lui faire perdre sa chaire. Si Regius fut un des premiers sectateurs du cartésianisme, il en fut aussi l'un des premiers déserteurs. Descartes ayant refusé d'approuver quelques sentiments particulier de son disciple, celui-ci renonça aux opinions de son maître. Regius finit sa carrière en 1679. Ses principaux ouvrages sont : *Physiologia*, Utrecht, 1644, in-4; *Fundamenta physica*, 1646, in-4. Il en donna une nouvelle édition sous le titre de *Philosophia naturalis*, en 1661, in-4. Cet ouvrage a été traduit en français, Utrecht, 1686. On accusa Regius d'avoir dérobé à Descartes une copie de son *Traité des animaux*, et de l'avoir ensuite presque toute insérée dans cet ouvrage. *Praxis medica*, etc. 1637, in-4, c'est le meilleur de ses écrits; *Explicatio mentis humane*, Utrecht, 1639, in-4; *Hortus academicus ultrajectinus*. Tous ses ouvrages de médecine ont été réunis et imprimés à Utrecht en 1668, in-4.

REGNARD (Jean-François), poète comique, naquit à Paris en 1647, d'un marchand qui demeurait sous les pilliers des Halles, et qui cependant lui laissa une fortune assez considérable. Sa passion pour les voyages se déclara presque dès son enfance. Il parcourut d'abord l'Italie, y joua, et ses gains furent si considérables, que les frais de ses voyages payés, il lui resta encore dix mille écus. A son retour, il s'embarqua avec une femme nommée Elvire, à Gènes, sur un bâtiment anglais qui allait à Marseille, et qui fut pris par deux vaisseaux algériens; l'équipage fut conduit à Alger. Regnard avait du talent

pour la cuisine, art qu'il avait exercé pour satisfaire son amour pour la bonne chère. Il fut fait cuisinier du maître dont il était devenu l'esclave. Il s'en fit aimer; mais sa bonne mine et ses manières prévenantes lui gagnèrent aussi le cœur des femmes favorites de son maître. Il écouta leur passion, fut découvert et livré à la justice. Il allait être puni selon les lois, qui veulent « qu'un chrétien trouvé avec une mahométane expie son » crime par le feu, ou se fasse mahométan. » Le consul de la nation française, qui avait reçu depuis peu une somme considérable, s'en servit pour l'arracher au supplice et à l'esclavage. Regnard devenu libre, retourna en France, emportant avec lui la chaîne avec laquelle il avait été attaché. Le 26 avril 1681, il partit de nouveau de Paris pour visiter la Flandre et la Hollande, d'où il passa en Danemarck et ensuite en Suède. Le roi de ce dernier pays lui conseilla de voir la Laponie. Notre voyageur s'embarqua à Stockholm, avec deux autres Français, passa jusqu'à Tornéo et pénétra jusqu'à la mer Glaciale. S'étant arrêté lorsqu'il ne put aller plus loin, il grava ces quatre vers sur une pierre et sur une pièce de bois.

Gallia nos genuit : vidit nos Africa ; Gangem
Hæsimus, Europamque oculis lustravimus omæm :
Casibus et variis acti terræque marique,
Hic tandem stetimus nobis ubi defuit orbis.

On trouve la traduction suivante de ces vers dans le Cours de littérature de Laharpe :

Nés Français, éprouvés par cent périls divers,
Le Gange nous a vus monter jusqu'à ses sources,
L'Afrique affronter ses deserts,
L'Europe parcourir ses climats et ses mers ;
Voici le terme de nos courses,
Et nous nous arrêtons où finit l'univers.

De retour à Stockholm, Regnard en partit le 5 octobre 1681 pour aller en Pologne. Après avoir visité les principales villes de ce royaume, il passa à Vienne, d'où il revint à Paris après un voyage de deux années. Il y acheta une charge de trésorier de France au bureau des finances de Paris, et établit au bout de la rue de Richelieu sa demeure qui devint le rendez-vous des amateurs de la bonne chère : il eut souvent au nombre de ses convives les princes de Condé et de Conti. Il possédait la terre de Grillon près de Dourdan, à 11 lieues de Paris. C'est là que dans la belle saison, il s'abandonnait à une vie sensuelle et délicate, dans la compagnie de quelques épicuriens choisis; et à force de rechercher le plaisir, il en éprouva le plus désespérant dégoût. Ce philosophe voluptueux, cet homme en apparence si gai, mourut de chagrin en 1709, à 62 ans. On prétend même qu'il avança ses jours, et qu'il mourut d'une médecine prise à la suite d'une indigestion. La meilleure édition de ses *OEuvres*, est celle de Paris, 1770, 4 vol. in-12 (1). Le premier

(1) Depuis la publication de ce *Dictionnaire*, il a paru plusieurs éditions des *OEuvres* de Regnard, très-supérieures à celle que l'abbé Feller regardait comme la meilleure; nous citerons celles que préfèrent les amateurs, Paris, 1789-90, 6 vol. in-8, avec des avertissements et des remarques sur chaque pièce par Germ. Garnier; c'est la première édition complète de cet excellent comique—Paris, P. Didot, 1820, 4 vol. in-8, de la *Collection* des meilleurs ouvrages de la langue française—Paris, Crapet, 1822, 6 vol. in-8, avec des variantes et des notes.

vol. contient la relation de ses *voyages* en Flandre, en Hollande, en Danemarck, en Suède, en Laponie, en Pologne et en Allemagne. Il n'y a que la relation de son voyage en Laponie qui mérite de l'attention; le reste est fort peu de chose. L'auteur n'avait composé ses relations que pour s'amuser; il ne comptait pas les publier. Le second vol. renferme les pièces suivantes : *La Provençale*, œuvre posthume. C'est une historiette où Regnard fait le récit des aventures qu'il eut dans le voyage sur mer où il fut pris et mené à Alger; il contient quelques particularités de sa vie. On trouve ensuite ses pièces de théâtre, qui l'ont mis dans la classe des meilleurs poètes comiques. La plus connue de ses pièces et la plus souvent représentée, est *Le Joueur* (1). Ce poète connaissait le caractère qu'il avait tracé. Il était joueur, et joueur heureux. La gaieté est le caractère dominant des comédies de Regnard; il excelle dans le comique noble ainsi que dans le familier : mais sa versification n'est pas toujours correcte; et ce qui fait la matière d'un reproche plus grave, quoique commun à presque tous les poètes comiques, c'est que la bonne morale y est souvent blessée. « J'aurais trop d'avantage, dit un philosophe célèbre (J.-J. Rousseau), si je vous lais passer de l'examen de Molière à celui de ses successeurs, qui n'ayant ni son génie, ni sa probité, n'en ont que mieux suivi ses vues intéressées, en s'attachant à flatter une jeunesse débauchée et des femmes sans mœurs..... Regnard, plus modeste, n'en est pas moins dangereux. C'est une chose incroyable qu'avec l'agrément de la police, on joue publiquement au milieu de Paris une comédie où, dans l'appareil d'un oncle qu'on vient de voir expirer, son neveu, l'honnête homme de la pièce, s'occupe, avec son digne cortège, de soins que les lois paient de la corde :..... faux acte, supposition, vol, fourberie, mensonge, inhumanité; tout y est, et tout y est applaudi.... Belle instruction pour les jeunes gens, *nesci auræ fallacis*, qu'on envoie à cette école, où les hommes faits ont bien de la peine à se défendre de la séduction du vice....! Tous nos penchants y sont favorisés, et ceux qui nous dominent y reçoivent un nouvel ascendant. Les continuelles émotions qu'on y ressent nous enivrent, nous affaiblissent, nous rendent plus incapables de résister à nos passions, détruisent l'amour du travail, découragent l'industrie, inspirent le goût de subsister sans rien faire. On y apprend à ne couvrir que d'un vernis

(1) Rivière du Fresny avant fait aussi, à peu près dans le même temps, une comédie sur ce sujet, les deux auteurs s'accusèrent réciproquement de plagiat, ce qui donna lieu à cette épigramme de Gacon :

Un jour Regnard et de Rivière,
En cherchant un sujet que l'on n'eût point traité,
Trouveront qu'un Journeux serait un caractère
Qui plairait par sa nouveauté.

Regnard le fit en vers, et de Rivière en prose;
Ainsi, pour dire au vrai la chose,
Chacun vola son compagnon.

Mais quiconque aujourd'hui voit l'un et l'autre ouvrage,
Dit que Regnard a l'avantage
D'avoir été le bon larron.

« Il faut, dit Voltaire, se connaître peu au génie des auteurs, pour penser que Regnard ait dérobé cette pièce à du Fresny. »

» de procédé la laideur du vice, à tourner la sagesse en ridicule, à substituer un jargon de théâtre à la pratique des vertus, à mettre toute la morale en métaphysique, à travestir les citoyens en beaux-esprits, les mères de famille en petites-maitresses, les filles en amoureuses de comédies. » (Voy. MOLIERE.) On publia, en 1785, un *Supplément aux Œuvres de Regnard contenant les pièces qu'il a données à l'ancien théâtre italien*, 2 vol. in-12. Si on avait rejeté de ce recueil les inutilités et les niaiseries, il eût été réduit à une quarantaine de pages. Les principales pièces de Regnard sont avec le Joueur : *Le Légataire universel*, *Les Ménechmes*, *Les Folies amoureuses*, *Le Distrain*, *Le Retour imprévu*, etc.

REGNAULDIN (Thomas), sculpteur, natif de Moulins, mourut à Paris en 1706, âgé de 79 ans. Il était de l'académie royale de peinture et de sculpture. Cet illustre artiste a fait plusieurs morceaux estimés. On voit de lui, dans les jardins de Versailles, l'*Automne et Faustine*; et aux Tuileries, le beau groupe représentant l'*Enlèvement de Cybèle par Saturne*, sous la figure du *Temps*.

REGNAULT (Noël), jésuite, né à Arras en 1683, mourut à Paris en 1762. L'étude de la philosophie ancienne et moderne remplit ses soins et sa vie, après les devoirs de la piété. On a de lui : *Entretiens physiques*, d'abord en 3 vol. in-12, ensuite en 5. Les jeunes écoliers qui veulent savoir un peu plus de physique qu'on n'en apprend communément dans les collèges trouveront dans cet ouvrage de quoi se satisfaire. Il est écrit avec beaucoup d'ordre, de clarté, et tout l'intérêt que les matières comportent. *Origine ancienne de la physique nouvelle*, 1754, 3 vol. in-12. L'auteur, dans cet ouvrage, enlève à plusieurs physiciens fameux la gloire de beaucoup de découvertes et fait voir que, par une suffisance ingrate, nous nous parons des dépouilles de nos aïeux en les déprisant. Georges Paschius et M. Dutens ont démontré la même chose, l'un dans son traité *De novis inventis quarum accuratiori cultui facem prætulit antiquitas*, l'autre dans ses *Recherches sur l'origine des découvertes attribuées aux modernes*; *Entretiens mathématiques*, 1747, 5 vol. in-12; *Logique en forme d'entretiens*, 1742, in-12. Elle n'a pas eu autant de succès que ses *Entretiens physiques*.

* REGNAULT (l'abbé Louis-Georges), prêtre du Diocèse de Paris, est auteur d'une *Instruction pour la première communion*, 1759, in-8, et d'une *Instruction pour la confirmation*, 1767, in-8, deux ouvrages utiles et souvent réimprimés à Paris et dans les provinces.

* REGNAULT (Nicolas-François), peintre, né à Paris, a publié : *La botanique mise à la portée de tout le monde*, ou *Collection des plantes d'usage dans la médecine, dans les aliments et dans les arts*, Paris, 1774, 3 vol. gr. in-fol., ornés de 467 pl. coloriées, et quelquefois 475; ouvrage rarement complet et d'un prix fort élevé; *Les écarts de la nature*, ou *Recueil des principales monstruosité que la nature produit dans le genre animal*, Paris, 1775, in-fol., fig. coloriées, ouvrage non terminé.

* REGNAULT (.....), né à Paris en 1756, mort dans cette ville en 1818, a publié une *Nouvelle*

grammaire renfermant la solution des difficultés de la langue française, 1808, in-12; elle a eu plusieurs éditions, la 3^e est de 1816, in-12.

* REGNAULT-DE-SAINT-JEAN-D'ANGELY (Michel-Louis-Etienne comte), né à Saint-Jean d'Angely, en 1760, reçu avocat vers 1781, fut nommé l'année suivante lieutenant de la prévôté de la marine à Rochefort. Il se fit remarquer par ses talents, et député par le tiers-état de son bailliage aux états-généraux, apporta dans cette assemblée des opinions modérées. Doué d'une élocution facile et brillante, il réunissait tous les avantages propres à le faire réussir dans la carrière qui s'ouvrait devant lui. Le *Journal de Versailles* (1), qu'il fonda, tableau fidele des opérations de l'assemblée, représente parfaitement ses propres opinions. Cette feuille cessa de paraître, lorsque l'assemblée Constituante vint tenir ses séances à Paris; alors Regnault donna des notes pour un petit journal intitulé : le *Postillon par Calais*, résumé très-succinct de chaque séance. En 1790, il dénonça l'adresse des catholiques de Nîmes, et il vota pour la réduction des pensions qui n'étaient pas toutes, à la vérité, très-légitimement acquises. Il fut partisan très-prononcé des réformes ecclésiastiques, et demanda que les évêques et les curés qui refuseraient de prêter serment à la constitution civile du clergé, fussent à l'instant remplacés. Lors des débats sur la question du droit de faire la paix ou la guerre, il soutint avec Péthion et Barnave que le roi ne devait faire aucune entreprise hostile sans le consentement de la nation, qui, par ce système, aurait été mise à la merci de l'étranger, ou livrée à la disposition de quelques factieux de l'assemblée. Le 7 mai 1791, il se réunit à ceux qui demandaient que le droit de cité dans les colonies appartint immédiatement aux affranchis, quelle que fût leur couleur, noire ou sang mêlé. Lors du départ de Louis XVI pour Montmédy, il fit décréter toutes les mesures nécessaires pour empêcher la famille royale de continuer sa route. Regnault se jeta ensuite dans le parti feuillant, qui paraissait vouloir le maintien de la constitution et la conservation de ce qui restait de la royauté, et devint capitaine de grenadiers nationaux. Pendant la session de l'assemblée Législative, il donna plusieurs articles au *Journal de Paris*; mais il travailla plus particulièrement à l'*Ami des Patriotes*, feuille dont la liste civile faisait les frais. Echappé à la proscription du 10 août, il se tint à l'écart; mais après le 31 mai 1793, il fut découvert. Mis sous la surveillance d'un gendarme, il lui échappa et s'enfuit; mais arrêté à Douai, et jeté dans les prisons, il n'en sortit qu'après le 9 thermidor. Nommé, peu de temps après, administrateur des hôpitaux de l'armée d'Italie, ce fut alors que commencèrent ses rapports avec Bonaparte, aux destinées duquel il s'attacha et qu'il servit depuis avec un très-grand zèle. Il fut un de ceux qui contribuèrent à la révolution du 18 brumaire. Nommé conseiller d'état, Regnault vit dès lors les honneurs s'accumuler sur sa tête. A

(1) Plusieurs biographes ont confondu le *Journal de Versailles* avec le *Courrier de Versailles*, journal que rédigeait Gorsas (voy. ce nom). Ce fut le *Courrier* qui dénonça le fameux repas des gardes-du-corps aux révolutionnaires de Paris, et qui donna le signal de l'insurrection des 5 et 6 octobre.

la réorganisation de l'académie française en 1803, il en fut membre; lors de la création de la noblesse, il eut le titre de comte; enfin il fut nommé au mois de juillet 1804, procureur-général près de la haute-cour; en 1810, il devint secrétaire de l'état civil de la famille impériale. Défenseur obligé de tous les projets de l'empereur, Regnault était cependant fort éloigné de les approuver toujours. Dès l'ouverture de la campagne de Russie, il prévint la chute de Napoléon, mais il ne lui en resta pas moins fidèle. Une dame anglaise, nommée Bishop, chargée de lui faire des propositions pour embrasser la cause des Bourbons, en reçut cette réponse : *Si le temps amène la catastrophe dont le gouvernement impérial est menacé, libre alors de tout engagement, je me dévouerai aux intérêts de Louis XVIII, et lui offrirai pour garant de ma conduite, les proscriptions que j'ai essayées, et l'alliance que j'ai contractée avec une famille dévouée à ce prince lui-même* (1). Nommé, le 8 janvier 1814, commandant d'une légion de la garde nationale parisienne, le 30 mars suivant, il rejoignit à Blois l'impératrice Marie-Louise, et ne quitta cette princesse qu'après l'arrivée du commissaire des puissances alliées. Au retour de Napoléon en 1815, il reprit ses fonctions; et nommé par son départ, à la chambre des représentants, il donna une dernière preuve de son attachement à l'empereur en faisant tout ce qui dépendait de lui pour faire proclamer Napoléon II. Ayant échoué dans ses propositions, il passa en Amérique, et n'obtint de revenir en France qu'après quatre ans d'exil. Il arriva mourant à Paris, où il expira quelques heures après, le 12 mars 1819. Ses *Discours* et ses *Rapports* qui sont très-bien écrits pourraient former un gros volume.

REGNAULT. Voy. Guise (dom Claude).

REGNAUT (Charles-Douin), curé du village de Bezannes près de Reims, naquit dans cette ville sur la fin du xv^e siècle, et y devint chanoine de la collégiale de Saint-Symphorien par nomination royale. On a de lui : *Histoire des sacres et couronnements de nos rois, faits à Reims, à commencer par Clovis jusqu'à Louis XV, avec le recueil du formulaire le plus moderne qui s'observe au sacre, etc.*; — Une *Dissertation historique touchant le pouvoir accordé aux rois de France de guérir des écrouelles, accompagnée de preuves touchant la vérité de la sainte Ampoule*, et une *Relation exacte de la cérémonie du sacre et couronnement du roi Louis XV*, Reims, 1722, in-12. Regnaut avait fait un recueil d'épithètes des hommes qui se sont distingués dans l'état et dans la robe, ainsi que dans les arts libéraux et mécaniques, auquel il a joint un abrégé des faits qui les ont rendus recommandables. Il proposa l'impression de ce recueil aux imprimeurs et libraires, les laissant maîtres d'en fixer les conditions. Cette proposition, qui se trouve dans le *Journal historique* de Verdun, mai 1721, ne fut point acceptée. Il composa ainsi sa propre épithète :

Isto canonicus recubat sub marmore adroso
Qui scriptor studio, munere pastor erat.

REGNIER (Mathurin), poète satirique français, neveu de l'abbé Desportes, né à Chartres, le 21

(1) Regnault avait épousé M^{lle} de Bonneuil, dont le père avait été attaché au service de Monsieur.

décembre 1575, mort à Rouen le 22 octobre 1613, montra dès sa jeunesse son penchant pour la satire. Son père le châtia plusieurs fois pour le lui faire perdre : punitions, prières, tout fut inutile. Ce malheureux talent lui fit des amis illustres. Le cardinal François de Joyeuse le mena à Rome avec lui, et il fit une seconde fois ce voyage avec l'ambassadeur Philippe de Béthune. Ses protecteurs lui procurèrent plusieurs bénéfices, et une pension de 2,000 livres sur l'abbaye de Vaux-Cernai. Il devéolut en même temps un canonicat de l'église de Chartres, et ne se servit de tous ces biens sacrés que pour satisfaire son goût effréné pour le plaisir. Vieux à 50 ans, il mourut à 40, entièrement usé par les débauches. On assure que sa fin fut chrétienne. On trouve dans le recueil de ses *OEuvres* seize *Satires*, trois *Épîtres*, cinq *Élégies*, des *Stances*, des *Odes*, etc. Ses satires sont ce qui fixe le plus l'attention dans ce recueil. Régnier verse son fiel sur tous ceux qui lui déplaisent, et souvent avec une licence brutale. Il a cependant quelques vers heureux et originaux, quelques saillies fines, quelques bons mots piquants, quelques expressions naïves. Son style est souvent incorrect, ses plaisanteries basses; la pudeur y est blessée en plus d'un endroit, et c'est avec raison que Boileau a dit :

Heureux ! si ses discours, craints du chaste lecteur,
Ne se sentaient des lieux que fréquentait l'auteur,
Et si du son hardi de ses rimes cyniques
Il n'alarmait souvent les oreilles pudiques.

Les meilleures éditions de Régnier sont celles qui ont été publiées par M. Viollet-le-Duc en 1821, in-8, et par M. Lequien en 1822, in-8, avec le *Commentaire* de Brossette.

* REGNIER (Jacques), médecin et poète latin, né à Beaune le 6 janvier 1589, reçut le bonnet de docteur à Cahors en 1624. Outre la médecine, il possédait les langues grecque et latine, l'histoire naturelle des animaux, des poissons, des plantes et des minéraux. Il était aussi versé dans l'histoire générale et ecclésiastique. Régnier avait fait ses études dans sa ville natale, puis à Dijon, où il fut répétiteur chez un de ses parents. De là il se rendit à Besançon, et ensuite à Lyon, en vivant de son travail; les épargnes qu'il fit dans cette dernière ville, où il demeura deux ans, lui servirent pour faire un voyage à Paris. Il y donna plusieurs comédies, entre autres l'*Amphitruon* de Plaute, qui fut joué sur le théâtre de l'hôtel de Bourgogne. S'étant rendu à Bordeaux, il y étudia sous d'habiles professeurs la médecine théorique et pratique. Il quitta bientôt cette ville et alla à Saintes, où il exerça son art avec succès. Il retourna enfin dans sa patrie, après 15 ans d'absence, y suivit la profession de médecin, et obtint beaucoup de réputation. Régnier mourut le 16 juin 1655, âgé de 64 ans. Il a écrit plusieurs ouvrages, comme un *Poème latin* à la louange d'une dame, plusieurs *Comédies*; mais l'ouvrage qui l'a fait connaître avantagusement est un recueil de fables, intitulé : *Apologi Phædrii ex ludicris J. Regnerii, belnensis doctoris medici*, janvier, 1643, in-12 de 125 pages. Ces fables sont divisées en deux parties : la première est de 40 fables, la seconde de 60 (100). On trouve ces fables dans

plusieurs catalogues des *Fables de Phèdre*, et notamment dans le Phèdre de Coustellier, 1747, et dans celui du P. Brottier, 1785 : et cela par une erreur bien singulière; car au lieu d'entendre par *Apologi Phædrii*, « Apologues dans le genre de ceux de Phèdre », on a cru que c'était une édition de Phèdre. » Vers la fin de ses jours, il composa un autre recueil de *Fables*, plus volumineux que le premier, quoiqu'il eût mis à la fin de celui-ci : *Hic cestus artemque repono*.

RÉGNIER-DESMARIS ou plutôt DESMARETS (François-Séraphin), naquit à Paris, en 1652, d'une famille noble, originaire de Saintonge. Il fit sa philosophie avec distinction dans le collège de Montaigu. Ce fut pendant son cours qu'il traduisit en vers burlesques la *Batrachomyomachie* d'Homère, ouvrage qui parut un prodige dans un jeune homme de 15 ans. Le duc de Créqui, charmé de son esprit, le mena avec lui à Rome, en 1662. Le séjour de l'Italie lui fut utile; il apprit la langue italienne, dans laquelle il fit des vers dignes de Pétrarque. L'académie de la Crusca de Florence prit une de ses *odes* pour une production de l'amant de Laure, et lorsque cette société fut désabusée, elle ne se vengea de son erreur qu'en accordant une place dans son sein à celui qui l'avait causée. Ce fut en 1667 qu'on lui fit cet honneur, et trois ans après l'académie française se l'associa. Mézerai, secrétaire de cette compagnie, étant mort en 1684, sa place fut donnée à l'abbé Régnier. Il se signala dans les démêlés de l'académie contre Furetière, et composa tous les *Mémoires* qui ont paru au nom de ce corps. L'abbé Régnier eut plusieurs bénéfices, entre autres l'abbaye de Saint-Laon de Thouars. On prétend qu'il aurait été évêque, sans sa traduction d'une scène voluptueuse du *Pastor fido*. Il mourut à Paris, en 1715, à 81 ans. Ses talents étaient relevés par une probité, une droiture et un amour du vrai généralement reconnus. Son amitié faisait honneur à ceux qu'il appelait ses vrais amis, parce qu'il ne la leur donnait que quand il reconnaissait en eux les qualités qui formaient son caractère. Nous avons de lui : une *Grammaire française* imprimée en 1676, en 2 vol. in-12. La meilleure édition est celle de 1710, in-4. On trouve dans cet ouvrage, un peu diffus, le fond de ce qu'on a dit de mieux sur la langue. Une *Traduction* en vers italiens des *odes* d'Anacréon, in-8, qu'il dédia, en 1692, à l'académie de la Crusca : la simplicité et le naturel y sont joints à l'élégance et à la noblesse; des *Poésies françaises, latines, italiennes et espagnoles*, réunies, en 1708, en 2 vol. in-12. Ses vers français offrent de la variété, de la gaieté, des moralités heureusement exprimées : mais son style est plus noble que vif, et plus pur que brillant. Ses vers italiens et espagnols ont plus de coloris et plus de grâce. Les poésies françaises ont été augmentées dans les éditions de 1716 et de 1750, 2 vol. in-12. Une *Traduction* de la *Perfection chrétienne* de Rodriguez, entreprise à la prière des jésuites, et plusieurs fois réimprimée, en 3 vol. in-4, et en 4 in-8. Cette version, écrite avec moins de nerf que celle de Port-Royal, est d'un style plus pur et plus coulant; elle est aussi plus fidèle, car les traducteurs de Port-Royal font dire souvent à

l'auteur espagnol tout le contraire de ce qu'il dit en effet. (*Voy. RODRIGUEZ.*) Une *Traduction des 2 livres de la Divination de Cicéron*, 1710, in-12; une autre *Version des livres de cet auteur, De finibus bonorum et malorum*, avec de bonnes remarques, in-12; *l'Histoire des démêlés de la France avec la cour de Rome, au sujet de l'affaire des Corses*, 1767, in-4.

* RÉGNIER (Claude-François), né en Auvergne, en 1718, vint achever ses études au séminaire de Saint-Sulpice, et embrassa l'état ecclésiastique. Reçu docteur en Sorbonne, il se fit agréger à la congrégation des sulpiciens, et devint un des directeurs du séminaire de Paris. On a de lui : *Certitude des principes de la religion contre les nouveaux efforts des incrédules*, Paris, 1778-82, 6 vol. in-12; *Tractatus de Ecclesia Christi*, Paris, 1789, 2 vol. in-8. Ces ouvrages sont estimés. L'abbé Régnier mourut en 1790. — RÉGNIER (dom), bénédictin de la congrégation des Exempts, a publié des *Sermons*, 1761, 5 vol. in-12.

RÉGNIER (Claude-Amboise), duc de Massa, ministre de la justice, né en 1756, à Blamont en Lorraine, était en 1789, un des avocats les plus distingués du barreau de Nancy. Député aux états-généraux par le bailliage de cette ville, il eut le rare mérite de ne s'occuper à la constituante que des questions qu'il connaissait le mieux, et concourut à l'organisation du nouvel ordre judiciaire. Echappé aux proscriptions du 10 août, il vécut ignoré pendant la terreur, et ne reparut sur la scène politique qu'après le 5 thermidor. Nommé par son département (la Meurthe) au conseil des Anciens, il s'opposa au rappel de Job-Aymé au corps législatif, et à la rentrée des prêtres déportés ou exilés, et fut un des défenseurs de la loi du 3 brumaire. Secrétaire, puis président du conseil, il concourut à la révolution du 18 brumaire, et fut de la commission chargée de préparer la nouvelle constitution. Après l'établissement du régime consulaire, il devint conseiller d'état dans la section des finances, et fut chargé de divers rapports au corps législatif, entre autres de celui sur la loi qui rétablissait la marque pour les crimes de faux. En 1802, il réunit, sous la dénomination de *grand juge*, le ministère de la justice et celui de la police générale; ce fut lui qui en 1804 dirigea toutes les poursuites contre Georges et Pichegru. Nommé grand-officier de la légion-d'honneur, il fut, en février 1805, créé duc de Massa. En novembre 1815, il remit le portefeuille de la justice, et devint président du corps législatif, place qu'il occupait encore à l'abdication de Bonaparte. Il écrivit, le 8 avril 1814, au gouvernement provisoire, pour savoir s'il serait continué dans ses fonctions, et ne reçut point de réponse. Aussi frappé de la chute de son maître que de sa propre disgrâce, il mourut à Paris, le 24 juin 1814. Son fils fut nommé pair de France par Louis XVIII.

* RÉGNIER (Edme), mécanicien, né en 1751 à Semur, en Bourgogne, commençait ses études, lorsqu'ayant eu le malheur de perdre son père et restant l'aîné de douze enfants, il fut retiré du collège pour être mis en apprentissage chez un arquebusier de Dijon. Il fit de rapides progrès dans sa

profession et se trouva bientôt en état de venir au secours de sa mère, puis d'élever et d'établir ses frères et ses sœurs. La première production de son esprit inventif fut une *épreuve pour essayer la force des poudres de chasse*, qui le conduisit bientôt à imaginer le *dynamomètre*, pour mesurer la force et la résistance des machines. Il construisit le premier des *paratonnerres* en Bourgogne, et il en avait établi six à Semur et dans les environs, avant qu'il y en eût aucun à Paris. Franklin à qui il présenta des échantillons de conducteurs mobiles, qu'il avait imaginé de substituer à ceux que cet illustre physicien avait employés, applaudit à cette ingénieuse amélioration. Il fit aussi pour sa ville natale un *méridien sonnant*, dont il eut l'honneur d'offrir un modèle réduit à Louis XVI, qui l'admira et récompensa l'inventeur. En 1777, parut sa *serrure à combinaisons*, décrite dans l'*Encyclopédie méthodique*, et qu'il perfectionna depuis. On lui doit encore l'invention d'une *échelle à incendie* qui remporta le prix proposé, et le *sécateur*, instrument pour tailler les arbres. Cet homme utile, forcé de quitter sa ville natale pendant la révolution, vint à Paris, y fut employé dans la fabrication des armes portatives, et réunit les matériaux qui ont servi depuis à former le musée d'artillerie dont il devint le conservateur. Il mourut à Paris le 10 juin 1825. On a publié un *Mémoire explicatif du dynamomètre et autres machines inventées par le citoyen R.* (Régnier), 1798, in-4.

* RÉGNIER-DESTOUBET (François-Hippolyte), littérateur, né en 1804, à Langres, reçut une éducation religieuse et se disposa quelque temps à embrasser l'état ecclésiastique. Mais diverses circonstances l'empêchèrent de réaliser ce projet, et, après avoir achevé ses études classiques, il vint à Paris suivre les cours de la faculté de droit. Il était encore sur les bancs de l'école, lorsqu'il publia : *Les Jésuites en France*, 1825, in-8, opuscule dans lequel il répond aux accusations dirigées contre cet ordre. Ayant obtenu la place de juge suppléant au tribunal de Châlons-sur-Marne, il donna sa démission en 1850 et revint à Paris où il publia, sous le nom de l'abbé *Tiberge*, un roman intitulé *Louisa*, dans lequel démentant les principes qu'il avait défendus jusqu'alors, il présente les membres du clergé sous des couleurs aussi fausses que détestables. Etant tombé malade peu de temps après, il témoigna un vif repentir du scandale qu'il avait pu donner par ses derniers écrits, et mourut dans des sentiments de piété le 25 septembre 1852, à peine âgé de 28 ans. Parmi ses ouvrages, dont aucun ne paraît destiné à lui survivre, les principaux sont : *Histoire du Clergé de France pendant la révolution*, 1828-29, 3 vol. in-12, ouvrage superficiel. Les *Septembriseurs*, scènes historiques, 1829, in-8; *Napoléon ou Schœnbrunn*, et *St.-Hélène*, 1850, etc.; *Charlotte Corday*, drame, 1851, in-8.

** RÉGNIER DE LA PLANCHE (Louis), gentilhomme Parisien, calviniste, et confident du maréchal de Montmorency, a composé l'*Histoire de l'état de France, tant de la république que de la religion, sous le règne de François II*, 1574 et 1576, in-8. Cet ouvrage dont l'édition la plus récente était

de 1625, in-8, a été réimprimé, Paris, 1857, 2 vol. in-8, ou petit in-fol.; l'éditeur M. Ed. Menechet y a joint le *Discours de Michel Soriano Vénitien, touchant son ambassade de France*; et le *Livre des marchands ou du grand et loyal devoir, fidélité et obéissance de MM. de Paris envers le roi et couronne de France*, que plusieurs bibliographes attribuent à Regnier. Cet auteur est grave, sérieux, souvent théologien, et plus souvent encore moraliste. Il parle toujours par sentences; mais il ne prêche la modération ni de paroles, ni d'exemple. Peu d'auteurs ont écrit avec autant de passion. Il est cependant croyable sur les faits, parce qu'il était très-honnête homme, et qu'il a été lui-même employé dans les affaires dont il parle.

* REGUIS, curé dans le diocèse de Gap, est auteur de la *Voix du pasteur*, discours familiers d'un curé à ses paroissiens, pour tous les dimanches de l'année, 1766-75, 6 vol. in-12, réimprimés en 1805 dans le même format. Cet ouvrage, remarquable par la simplicité et l'onction qui y règnent, vient encore d'être perfectionné par un pasteur animé du même esprit que l'abbé Reguis, sous le titre d'*Instructions familières*, imprimées d'abord en 5 vol., puis en 6, et enfin en 8 vol. in-12. La 7^e édition a paru en 1821. Ces instructions courtes et adaptées aux circonstances, sont bien propres à ranimer le zèle pour les intérêts de la religion, à combattre l'indifférence des chrétiens et leur lâcheté à en observer les préceptes.

REGUIS (Claire), dame LENOIR-la-ROCHE. Voy. la fin de l'article LENOIR LAROCHE.

RÉGULUS (Marcus - Atilius), consul romain avec Julius Libo, l'an 267 avant J.-C., réduisit les Salentins et se rendit maître de Brindes leur capitale. Consul une 2^e fois avec Manlius Vulso, ils furent vainqueurs d'Amilcar et d'Hannon, dans un combat naval donné près d'Héraclée sur la côte de Sicile; ils leur prirent 64 galères et en coulèrent à fond plus de 50. Régulus, resté en Afrique après cette victoire sur mer, gagna une bataille sur terre, suivie de la reddition de plus de 200 places, et surtout de Tunis, ville à 3 ou 4 lieues de Carthage. Les Carthaginois demandèrent la paix; mais Régulus ne voulut pas la leur donner. Ebloui par ses succès, il oublia la vicissitude des choses humaines et l'issue incertaine des combats; il prescrivit aux vaincus des conditions cruelles et déraisonnables, et provoqua les ressources du désespoir. Xantippe, officier spartiate, arrivé à Carthage avec un renfort de troupes grecques, promit de rétablir les affaires. Il y eut un combat entre lui et le consul. Il tailla en pièces 50,000 Romains, fit 15,000 prisonniers, et prit Régulus, qui fut emmené à Carthage avec les compagnons de son infortune. On l'envoya bientôt à Rome, sous le serment d'un prompt retour, pour y annoncer les conditions de la paix et proposer l'échange des prisonniers; mais, loin de le solliciter, Régulus persuada au contraire au sénat de le rejeter avec fermeté, et retourna dégager sa parole et se livrer aux tortures qu'on lui préparait. Les Carthaginois, irrités, inventèrent pour lui de nouveaux supplices. On lui coupa les paupières et on l'exposa plusieurs jours aux ardeurs du soleil;

on l'enferma dans un tonneau garni de pointes de fer, l'an 251 avant J.-C. La femme de Régulus ayant appris cet excès de cruauté, obtint du sénat les plus considérables prisonniers carthaginois, les fit mettre dans une armoire étroite, hérissée de pointes de clous, et les y laissa 5 jours sans nourriture; ils y périrent tous, hormis un, nommé Amilcar : vengeance aussi lâche que celle que les Carthaginois avaient tirée de Régulus. L'action de Régulus a été célébrée au xvin^e siècle, dans une tragédie de Pradon, et de nos jours, par Dorat : mais rien n'égale la brièveté sublime avec laquelle Horace a chanté ce général dans la belle ode *Cælo tonantem*, etc. Valère-Maxime rapporte que Régulus, faisant la guerre en Afrique, trouva, sur le bord du fleuve Bagrada, un serpent d'une grandeur si monstrueuse, qu'il fallut l'attaquer avec les machines de guerre, comme une citadelle : quoiqu'il y ait peut-être de l'exagération dans ce récit, la grandeur de quelques serpents d'Amérique lui donne de la vraisemblance. La mort de Régulus a encore été mise avec succès sur la scène française par M. Arnault fils, et par Métaïstase sur le théâtre lyrique italien.

REICHA (Antoine-Joseph), savant compositeur, né à Prague en 1770. Après avoir terminé ses études à l'université de Bonn, il fit exécuter dans cette ville ses premiers essais de composition qui furent accueillis. Encouragé par ce succès, il se livra exclusivement à l'étude de la musique avec son condisciple, le célèbre Beethoven. Les Français s'étant emparés, en 1794, de l'électorat de Cologne, Reicha qui appartenait depuis quelques années à la chapelle de l'électeur, alla se fixer à Hambourg. Deux ans après il vint à Paris, où il commença à se faire connaître par une symphonie à grand orchestre exécutée avec beaucoup de succès aux concerts de la rue de Cléry. En 1802, il se rendit à Vienne près de Haydn, dont les conseils le dirigèrent dans l'étude de l'art. De retour à Paris, il y donna des leçons de composition musicale, et acquit par cet enseignement une grande célébrité. En 1818, il remplaça Méhul comme professeur au conservatoire, et fit adopter une méthode beaucoup plus claire et plus précise que celle qui avait été suivie jusqu'alors. Nommé en 1835, membre de l'académie des beaux-arts, il mourut à Paris, le 28 mai 1856, à 66 ans. Indépendamment d'un grand nombre de morceaux, on lui doit : *Traité de mélodie, abstraction faite de ses rapports avec l'harmonie*, 1814, in-4, avec 77 pl. *Cours complet de composition musicale*, ou *Traité complet et raisonné d'harmonie pratique*, 1814; *Traité de haute composition*, 2 vol. Reicha est auteur de deux grands opéras : *Nathalie* (1816) et *Sapho* (1822), représentés à l'académie royale de musique; et de 24 quintetti, pour instruments à vents.

* REICHARD (Henri-Auguste-Ottocar), directeur de l'administration de la guerre de l'état de Saxe-Gotha, né en 1751 à Gotha, dut une brillante éducation à son beau-père, Rudolphe, conseiller intime de régence. Après avoir suivi des cours de jurisprudence dans les universités de Göttingue, de Leipsig et d'Iéna, Reichard s'attacha plus spé-

cialement aux études littéraires et fit de rapides progrès sous la direction de Götter et de Klupfel. Quelques *Poésies*, insérées dans les *Almanachs des muses*, et plusieurs articles qui parurent dans divers recueils périodiques, lui méritèrent d'être admis des premiers dans la société dramatique fondée à Gotha par Seyler. Plusieurs *Pièces* qu'il fit représenter avec succès accrurent sa réputation ; il devint directeur du théâtre ducal et bibliothécaire du duc Ernest, et publia : *l'Almanach du Théâtre de Gotha* et le *Journal dramatique*, qui conserve de l'importance pour l'histoire de l'art chez les Allemands. Plus tard il fonda la *Gazette scientifique de Gotha*, et s'associa à la rédaction du recueil intitulé : *Olla-Podrida*, puis à celle du *Nouveau Mercure de France*, du *Journal de lecture* et de la *Bibliothèque des romans*. Reichard parcourut avec sa jeune épouse l'intérieur de l'Allemagne, la Suisse, l'Italie et la France, et le fruit de ses excursions fut entr'autres : son *Guide des voyageurs en Europe* (en français), dont la 5^e édit. parut à Weimar en 1807, 5 vol. gr. in-8, fig.; et la 15^e à Vienne en 1850. Son *Passager en voyage* et ses *Petits voyages*, en allemand, ont eu aussi une très-grande vogue. Reichard s'était affilié à diverses sociétés secrètes, dont le duc lui-même faisait partie, notamment à celle des francs-maçons de Gotha, dans le sein de laquelle fut publié, en octobre 1825, un écrit sous le titre de *Jubilé de Reichard*. Quoiqu'il fût partisan des nouvelles doctrines, il était fermement attaché aux intérêts et aux prérogatives de la royauté ; il conserva toujours les bonnes grâces d'Emile-Léopold-Auguste, et fut aussi employé dans plusieurs affaires d'état sous Frédéric IV, son successeur. Reichard mourut en octobre 1828. La liste de ses nombreux ouvrages se trouve dans l'*Allemagne littéraire* de Meusel.

* REICHARDT (Jean-Frédéric), compositeur, né en 1752, à Königsberg, apprit la musique dès sa plus tendre enfance, un peu plus tard étudia la philosophie sous Kant (1769-1770), et alla ensuite achever ses études à Leipzig. Appelé à Berlin en 1775, par Frédéric II, pour diriger l'opéra italien, il se voua tout entier à la musique. Il visita l'Italie en 1782, et trois ans après il donna des concerts à Londres et à Paris, dans lesquels il fit exécuter plusieurs morceaux de sa composition. Il retourna en Prusse pour mettre en musique la *Cantate* qui fut exécutée aux obsèques de Frédéric à Potsdam. Le nouveau roi lui confia la direction de son orchestre ; mais il se brouilla avec la cour et se retira dans une terre près de Halle ; il en fut promptement rappelé. Mais à son retour d'un nouveau voyage qu'il fit à Paris en 1792, la manière dont il jugeait les événements qui se passaient en France l'ayant fait regarder comme un révolutionnaire, il perdit ses emplois. Cette injustice fut réparée et il revint à Berlin. Lors de l'invasion de l'Allemagne par les Français, il eut la direction des théâtres de Cassel qu'il ne conserva pas longtemps ; il mourut dans sa terre près de Halle le 27 juin 1814. Comme compositeur il a donné plusieurs opéras, parmi lesquels on distingue : *l'Ile des esprits*, qu'il fit pour le sacre du roi Frédéric-Guillaume II, et

comme écrivain : *Lettres familières écrites pendant un voyage en France* en 1792, 2 vol. in-8 ; *Nouvelles lettres familières écrites pendant un voyage en France* en 1803 et 1804, 3 vol. in-8, elles eurent beaucoup de succès ; *Lettres familières sur Vienne*, qui furent aussi bien accueillies. Il a rédigé la *Gazette musicale* de Berlin, pendant les années 1804 et 1805. Il était correspondant de l'institut de France.

REICHSTADT (duc de). Voy. BONAPARTE.

* REID (Thomas), célèbre métaphysicien, le chef de l'école écossaise, était né à Strachan, dans le comté de Kincardine. Sa vie n'offre aucun de ces événements remarquables qui excitent l'intérêt et la curiosité. Après avoir achevé ses premières études, il fut envoyé à l'université d'Aberdeen où il fit sa philosophie et dont il fut pendant quelque temps bibliothécaire. En 1756, il résigna cet emploi et fit un voyage en Angleterre, où il visita les deux universités d'Oxford et de Cambridge, et se lia avec leurs professeurs les plus distingués. L'année suivante, il fut nommé ministre de l'évangile à New-Machar, dans le comté d'Aberdeen, dépendant du patronage de l'université. Au lieu de composer des sermons, il se contentait de lire à ses paroissiens ceux de Tilotson et d'Evans. Les fonctions de son ministère ne l'empêchèrent pas de se livrer avec ardeur à l'étude des mathématiques, et en 1748, il fit insérer dans les *Transactions* de la société royale de Londres, un *Essai sur l'application des mathématiques à la morale* ; morceau dans lequel il prouve, contre l'opinion de quelques auteurs, que les méthodes mathématiques ne peuvent nullement convenir à la morale. Il fit paraître, quelque temps après, une *Analyse de la logique d'Aristote*, qu'avait publiée Hume. Nommé en 1752 professeur de philosophie au collège d'Aberdeen, il fonda dans cette ville une association littéraire, dont les membres se soumettaient les fruits de leurs travaux, et qui paraît avoir eu d'heureux effets sur la direction des études philosophiques, dans le nord de l'Ecosse. Les Gregory, les Campbell, les Beattie et plusieurs autres hommes distingués en firent partie. Mais parmi les ouvrages publiés par quelques-uns de ses membres, il n'en est ni de plus original ni de plus profond que celui que fit paraître Reid en 1764, sous le titre de *Recherches sur l'esprit humain*. Il avait commencé par admettre avec Hume et Berkeley, que nous n'apercevons pas les choses extérieures, mais uniquement les images et les représentations des choses, et que tous les objets de nos connaissances sont des idées imprimées dans notre esprit. Mais bientôt étonné des conséquences qu'on pouvait tirer de ce système, il sentit la nécessité de le soumettre à une analyse exacte et sévère. Il pénétra jusqu'au fond de cette doctrine et chercha dans son livre à réfuter la *Théorie idéale*, généralement admise alors dans les écoles, et sur laquelle reposait toute la philosophie de Hume, et les raisonnements de Berkeley contre l'existence de la matière. La méthode employée pour parvenir à ce résultat, méthode qui consiste à poursuivre l'étude de l'esprit humain sur un plan analogue à celui qui fut si heureusement adapté aux sciences physiques par les disciples

de Bacon, n'est pas le moindre mérite de cet ouvrage. Les travaux philosophiques de Reid firent bientôt apprécier dans le monde savant l'étendue et la profondeur de ses aperçus. L'université de Glasgow s'empressa de l'appeler dans son sein en lui conférant la chaire de philosophie morale vacante par la résignation d'Adam Smith; à l'imitation de son prédécesseur, Reid divisa son cours en 4 parties. La première comprenait la métaphysique; la seconde, la morale proprement dite; la troisième traitait de la jurisprudence, ou du droit naturel, et la dernière du droit politique. Reid fit aussi un cours de rhétorique dans lequel il exposa ses idées sur le beau et sa Théorie de l'éloquence. De tout son enseignement, il ne nous reste que ses *Essais sur les facultés actives de l'homme*, publiés en 1788, et son premier ouvrage sur les *facultés intellectuelles* publié en 1785. Ces deux ouvrages que Dugald Stewart a réunis sous le titre de *Philosophie de Reid*, forment à eux seuls un traité complet de philosophie. Reid avait coutume de lire ses leçons, et la monotonie de son débit était peu propre à relever la simplicité un peu sèche de son style. Cependant telle était l'estime accordée à son talent que le nombre de ses auditeurs augmentait tous les jours. Parmi ses disciples figurent en première ligne Oswald, Beattie, et Dugald Stewart. En France Royer Collard, Jouffroy, et plusieurs autres savants ont adopté les idées fondamentales de Reid. M. Cousin, après avoir été partisan de cette école, parait l'avoir abandonnée pour la métaphysique allemande. Outre les ouvrages dont nous avons parlé plus haut, Reid a composé quelques opuscules qui ont été insérés dans des recueils scientifiques, et parmi lesquels nous distinguerons : *Examen des opinions de Priestley sur l'esprit et la matière*; *Observations sur l'Utopie de Thomas More*; *Quelques réflexions physiologiques sur le système musculaire*. Ce dernier essai fut écrit par l'auteur quelques mois avant sa mort. Reid dans sa vieillesse était revenu à l'étude des mathématiques, qui avait été une des prédictions de son jeune âge. Il mourut à Glasgow après quelques jours de maladie, le 7 octobre 1796, dans sa 87^e année. *Les Recherches de Reid sur l'entendement humain d'après les principes du sens commun*, ont été trad. en franç., Amsterdam, 1768, 2 vol. in-12, et ses *Œuvres complètes* ont été publiées par Th. Jouffroy, avec des *Fragments de Royer-Colard*, et une *Introduction de l'éditeur*, Paris, 1828, et ann. suiv., 6 vol. in-8. Voy. JOUFFROY, ROYER et STEWARD.

REIDANUS (Everard), né à Deventer, vers 1550, fut bourguemestre à Arnheim, député des états-généraux, et mourut à 51 ans. Il est auteur de l'*Origine et suite des guerres des Pays-Bas*, etc., depuis 1566 jusqu'en 1601, Amsterdam, 1644, in-fol., en flamand. Il y a assez d'exactitude dans les faits; mais on y souhaiterait plus d'impartialité. Il y en a cependant plus que dans les écrits des autres protestants qui ont écrit sur ces événements; si s'élève lui-même contre les impostures de Méteren. Cette histoire a été traduite en latin par Denys Vossius, Leyde, 1655, in-folio.

REIFFENBERG (Frédéric de), de l'illustre famille des barons de ce nom dans le pays de Trèves,

où il naquit en 1719, entra chez les jésuites et se fit connaître par des pièces de littérature. Il étudia la théologie à Rome, et de retour en Allemagne, il s'appliqua à former les jeunes jésuites à la bonne latinité. On a de lui : la *Traduction latine de l'ouvrage italien du célèbre Scipion Maffei, sur la grâce, le libre arbitre et la prédestination*, divisé en 16 livres; les *Réponses de ce savant aux réfutations que les jansénistes ont prétendu faire de son ouvrage*, et une *Dissertation sur ces matières*, que le père de Reiffenberg y a ajoutée, Mayence et Francfort, 1756, in-fol. On trouve au commencement du volume la *Vie de Maffei*, et la liste de ses ouvrages, dont les titres occupent deux pages. Un *Recueil de poésies latines de toute espèce*, avec une *Dissertation sur le style lapidaire*, 1 vol. in-8; une *Apologie en allemand* in-8; en faveur des jésuites; des *Préceptes latins et grecs*, et *Exemples tirés des meilleurs auteurs anciens et modernes*, pour les colléges du Bas-Rhin et de Westphalie, 5 vol. in-8, rédigés avec beaucoup de méthode et de choix; l'*Histoire des jésuites de la province du Bas-Rhin* depuis 1550 jusqu'en 1626, 1 vol. in-fol. On y désirerait plus de critique, un style plus précis, plus noble. La mort qui l'enleva en 1764, à l'âge de 45 ans, l'empêcha de la continuer.

* REIFFENSTUEL (le P. Anaclet), savant cordelier de la province de Bavière, après avoir professé la théologie dans plusieurs maisons de son ordre avec le plus grand succès, fut revêtu de différents emplois dans lesquels il soutint la réputation qu'il s'était faite par ses ouvrages; le principal est un traité *De probabilismo*, en 2 vol. in-4, qui reçut l'accueil le plus favorable en Allemagne. Il a été réimprimé plus de vingt fois en Italie. Le P. Mansi, de l'ordre de la Mère de Dieu, l'enrichit d'un supplément. L'édition la plus récente est celle de 1765, donnée à Trente, dédiée au cardinal Léopold-Ernest di Firmiano. On doit encore au P. Reiffenstuel : *Jus canonicum universum, cum tractatu de regulis juris et repertorio generali*, 6 vol. in-fol., ouvrage qui n'eut pas moins de succès en Allemagne et en Italie. Il a été réimprimé à Rome en 1851, 6 tom. en 4 vol. in-fol.

REIGNY. (Voy. BEFFROY.

REIHING (Jacques), né à Augsbourg en 1579, entra chez les jésuites, et enseigna les humanités, la philosophie et la théologie à Ingolstadt avec réputation. Il combattit avec zèle pendant plusieurs années les erreurs de Luther; mais ayant, par vanité ou par corruption du cœur, perdu l'esprit de son état, il perdit encore sa foi, se retira à la cour de Wurtemberg, se fit luthérien et se maria. On lui donna une chaire de théologie à Tubingen et la direction du collége. Il mourut en 1528 méprisé des deux partis, qui ne voyaient en lui qu'un homme lâche qui avait abandonné sa religion pour une femme. On a de lui plusieurs ouvrages de controverse, dont la doctrine est différente, selon les différents temps dans lesquels il les écrivit.

* REIL (Jean-Christien), médecin, né en 1759 à Rhanden dans l'Ost-Frise, fils d'un pasteur, fut voué à l'état ecclésiastique; mais il manifesta de bonne heure un goût particulier pour la médecine,

et reçu docteur en 1782, il se livra à la pratique jusqu'en 1787, qu'il fut nommé professeur en chef de clinique à l'université de Halle, et médecin des pauvres de la ville, double place qu'il remplit avec autant de zèle que de succès. A la création de l'université de Berlin en 1810, il y fut nommé professeur et soutint sa réputation. Il eut la direction générale des nombreux hôpitaux qui furent établis à la suite de la bataille de Leipsig; mais épuisé par l'étude et les veilles, il succomba aux attaques du typhus, le 12 novembre 1815. Reil a contribué par ses écrits à jeter un nouveau jour sur les phénomènes de la psychologie et à étendre les progrès de la médecine morale. On a de lui un grand nombre d'ouvrages parmi lesquels on distingue *Tractatus de polycholia*, Halle, 1785, in-8; *Histoire de la maladie du professeur Goldhagen*, 1788, in-8, en allemand; *Memorabilia clinica medico-practica*, 1790-95, 5 part. in-8; *Archives de physiologie*, ouvrage périodique en allemand, 1795-1815, 12 vol. in-8; *Exercitationum anatomicarum fasciculus primus de structurâ nervorum*, 1796, in-fol.; *Pensées détachées sur l'application de la méthode psychologique au traitement des aliénés*, 1805, in-8; *Pépinière pour l'instruction et la formation des routiniers en médecine, comme besoin de l'état dans la position actuelle*, 1804, in-8; différents *Mémoires* publiés à Vienne en 1811, et à Halle, en 1817.

* REIMARUS (Herman-Samuel), savant philologue, né à Hambourg, le 22 décembre 1694, s'appliqua, dans sa jeunesse, à l'étude des langues, et acquit une connaissance profonde du latin, du grec et de l'hébreu. Il obtint, en 1727, une chaire de philosophie, et épousa une fille du savant J. Alb. Fabricius, qu'il seconda dans ses travaux philologiques. Sur la fin de sa vie, Reimarus consacra ses loisirs à l'étude de l'histoire naturelle, où il puisa de nouveaux motifs de reconnaissance et d'amour envers le Créateur. Il mourut le 1^{er} mars 1768, avec la fermeté d'un philosophe chrétien. Il était membre de l'académie impériale de Saint-Petersbourg, et de la plupart des sociétés littéraires de l'Allemagne. Ses principaux ouvrages sont : *Primitia Wismariensia*, Weimar, 1725, in-4. On y trouve entre autres choses une Dissertation dans laquelle l'auteur prouve que le génie de Socrate n'était autre chose que la prévoyance (*Animi præ-sagitio*) dont ce sage était doué, et une réfutation des principes irrégieux de l'auteur de la *Fable des Abeilles* (voy. MANDEVILLE). *De vita et scriptis J.-Alb. Fabricii commentarius*, Hambourg, 1757, in-8; *Traité des principales vérités de la religion naturelle* (en allem.), Hambourg, 1754, et 1772, in-8; *Observations physiques et morales sur l'instinct des animaux, leur industrie et leurs mœurs*, Hambourg, 1760, 2 vol. in-12. Cet ouvrage, qui obtint un très-grand succès en Allemagne, a été traduit en français, par Reneaume de la Tache, Amsterdam, 1770, 2 vol. in-12. Reimarus y combat les systèmes de plusieurs philosophes modernes sur les animaux, tels que Cudworth, Descartes, Leibnitz, Malebranche, Buffon, et soutient contre Condillac que l'industrie des animaux est innée, et que leurs opérations ne se perfectionnent point par

l'exercice. On lui attribue les fameux *Fragments* publiés en 1774 et 1777, dans les nos 3 et 4 des *Mémoires hist. et litt. tirés de la Biblioth. de Wolfenbuttel* (voy. LESSING), qui excitèrent une si grande fermentation parmi les théologiens protestants d'Allemagne. — Son fils, Jean-Albert-Henri REIMARUS, né à Hambourg, en 1729, reçu docteur en médecine à Leyde, en 1755, se rendit à Edimbourg, où il fut un des fondateurs de la société médicale. De retour dans sa patrie, il y exerça son art avec succès, et y devint professeur de physique et d'histoire naturelle au gymnase. Il mourut à Ranzau en 1815, laissant plusieurs écrits : *Sur la foudre et les moyens naturels, offerts par l'expérience, de la détourner des édifices*, Hambourg, 1768, in-8; *Langelzalza*, 1770, in-8; *De animalium inter naturæ regna statione et gradibus, oratio*, Hambourg, 1796, in-4; *Sur la formation du globe et la théorie de Deluc*, 1802, in-8, etc. Reimarus avait donné à Hambourg, en 1798, une édition des *Observations* de son père sur l'instinct des animaux.

** REIMONET (Gabriel-Bernard-Nazaire), vicaire apostolique dans les diocèses de Marseille, Aix, Toulon et Fréjus, pendant la persécution de l'église de France, naquit au Beausset (Var), le 28 juillet 1765, de parents sans fortune, mais pleins d'honneur et de probité, et sincèrement attachés à la religion. Il fit ses premières études classiques à Marseille où ses parents étaient allés s'établir. Ses progrès furent rapides, il entra en philosophie à l'âge de 14 ans. A l'aide de plusieurs personnes qui connaissaient ses heureuses dispositions et son désir ardent de se consacrer aux missions étrangères, il fit son cours de théologie, entra au séminaire, fournit son titre clérical et put être ordonné prêtre. La révolution, qui éclata bientôt après, suspendit son départ pour les missions. Il voulut rester en France pour se rendre utile aux enfants de l'Eglise dans les nouvelles conjonctures. Son refus du serment constitutionnel lui valut des persécutions; il fut embarqué pour Nice avec d'autres fidèles, par ordre de l'autorité locale, le 25 juillet 1795. De Nice il se rendit à Rome, où il reçut de Pie VI le titre de vicaire apostolique. L'archevêque d'Aix, les évêques de Toulon et de Fréjus lui donnèrent des lettres de vicaire-général pour leurs diocèses respectifs, et l'abbé Rémusat, vicaire-général de Marseille, lui délégua ses pouvoirs pour cette église. Il revint ensuite à Marseille où il exerça le saint ministère avec le zèle d'un apôtre. Vers 1795, il bénit dans cette ville le mariage de Joseph Bonaparte avec M^{lle} Julie Clary, en présence de Napoléon, de Lucien et de Bernardotte. Jusqu'au 18 brumaire, sa vie ne fut qu'une suite continuelle d'actions de charité, de zèle et de dévouement sacerdotal. Mais, à peine la persécution de l'église était-elle apaisée, qu'il se vit en butte à la calomnie. Il eut la douleur de se voir abandonner par quelques-uns de ses confrères, et regardé comme séditieux par son évêque, alors à Paris. Sa patience soutint avec courage ces épreuves d'où sa vertu sortit avec un nouvel éclat. Mgr. de Cicé, archevêque d'Aix et d'Arles, voulait l'appeler à de hautes fonctions ecclésiastiques, il préféra la vie obscure du simple prêtre. Il mourut à Marseille

le 24 mars 1804, à 57 ans, dans les sentiments de la plus édifiante piété. Toute la population manifesta les regrets qu'inspirait sa mort.

* REINA (François), littérateur, né vers 1770 à Malgrate, près de Côme, mort à Canato, dans le Mantouan le 12 novembre 1821, reçut une éducation distinguée et étudia le droit sans négliger la littérature. Ses études finies, il s'établit à Milan où il ne tarda pas à se faire une réputation au barreau. Les événements qui changèrent la face de l'Italie en 1776, le lancèrent dans l'arène politique. Nommé membre du grand conseil de la république cisalpine, la fermeté avec laquelle il s'opposa aux prétentions du directoire français lui valut son exclusion de ce corps. Il n'en fut pas moins arrêté, lors de l'entrée des Autrichiens à Milan, et envoyé dans la forteresse des bouches de Cattaro. La victoire de Marengo lui rendit la liberté; et il fit partie du conseil législatif de la république où il parla pour faire sentir la nécessité d'une amnistie générale. En 1801, il assista aux comices à Lyon, et de retour à Milan, devint membre du corps législatif. Voyant l'inutilité de ses efforts pour résister au despotisme qui pesait sur sa patrie, il donna sa démission et ne s'occupa plus que de la culture des lettres. Il fut l'éditeur des *OEuvres* de Parini (voy. ce nom), dont il avait été l'élève et qui lui avait légué ses manuscrits; et on lui doit de nouvelles éditions des *OEuvres* de Gelli; de l'*Orlando furioso*; du théâtre de Métastase, de la *Vérone illustrée* de Maffei, revues, améliorées, et la plupart ornées d'excellentes *Notices*. Il avait formé une bibliothèque précieuse qui a été vendue à Paris en 1854, et dont le *catalogue* est imprimé.

REINBECK (Jean-Gustave), né à Zell en 1682, mort à Berlin en 1741, âgé de 58 ans, fut pasteur des églises de Werder et de la Ville-Neuve, premier pasteur, prévôt de Saint-Pierre, inspecteur du collège de Coln (quartier de la ville de Berlin), conseiller du consistoire, et chapelain de la reine et de la princesse royale de Prusse. Nous avons de lui : *Tractatus de redemptione*, Halle, in-4; *La nature du mariage et la réjection du concubinage*, in-4, en allemand, contre Chr. Thomasius, qui avait eu l'impudence d'écrire en faveur de ce dernier état; *Considérations sur les vérités divines contenues dans la Confession d'Augsbourg*, en allemand, 4 vol. in-4 : ouvrage qui ne persuada pas même ceux de sa communion; car ils ont bien de la peine à croire à cette divinité de la confession d'Augsbourg, à laquelle ils ont tant de fois dérogé et dérogent encore tous les jours; plusieurs volumes de *Sermons*, dont quelques-uns ont été traduits en français : on n'y remarque ni l'orateur éloquent ni l'homme de goût; plusieurs *Traité*s de métaphysique sur l'optimisme, la nature et l'immortalité de l'âme, en allemand. On y trouve quelques idées neuves.

REINECCIUS ou REINECK (Reinier), naquit en 1541, à Steinheim, dans le diocèse de Paderborn. Il fut élève de Melanchthon et de Glandorp, et enseigna les belles-lettres dans les universités de Francfort et de Helmstadt jusqu'à sa mort, arrivée en 1595 dans cette dernière ville. On a de lui : un *Traité* de la méthode de lire et d'étudier l'histoire :

Methodus legendi historiam, Helmstadt, 1585, in-fol. : ce n'est qu'une compilation assez mal digérée; *Historia julia*, 1594, 1595 et 1597, 3 vol. in-fol. : ouvrage savant pour les recherches des anciennes familles, et rare, surtout de l'édition que nous citons; *Chronicon hierosolymitanum*, in-4, peu commun; *Historia orientalis*, in-4; livre rempli d'une érudition profonde, etc., etc. Peu d'écrivains ont écrit aussi savamment que Reineccius sur l'origine des anciens peuples.

REINESIUS (Thomas), né à Gotha en 1587, devint bourguemestre d'Altenbourg et conseiller de l'électeur de Saxe. Il se retira ensuite à Leipsig, où il mourut en 1667, à 80 ans. On a de lui : *Syntagma inscriptionum antiquarum* : compilation utile, Leipsig, 1682, en 2 vol. in-fol. : c'est un supplément au grand recueil de Gruter; six livres de *diverses leçons*, 1640, in-4; des *Lettres*, 1667-1670, 2 vol. in-4, un grand nombre d'autres ouvrages en latin. Il fut un des savants qui eurent part aux libéralités de Louis XIV.

* REINHARD (François-Volkmar), prédicateur protestant, né en 1755 à Vohenstraus dans le duché de Sulzbach, était fils d'un ministre qui dirigea ses études jusqu'à l'âge de 16 ans. Envoyé alors au gymnase de Ratisbonne, il passa ensuite à l'université de Wittemberg, où il obtint bientôt la place de professeur de théologie qu'il remplit avec distinction. Nommé en 1772 premier prédicateur à la cour de Saxe, conseiller ecclésiastique et membre du consistoire suprême, il se servit de son influence pour introduire des améliorations dans toutes les branches de l'enseignement scolaire et religieux. Il consentit à présider les exercices pour la prédication, auxquels se livraient tour à tour les membres d'une société homilétique formée sous ses auspices. Reinhard mourut à Dresde le 6 septembre 1812. Ses principaux ouvrages sont : *Système de la morale chrétienne*, 1788-1815, 5 vol. in-8; *Essai sur le plan formé par le fondateur de la religion chrétienne pour le bonheur du genre humain*, 4^e édit. 1791-1797, in-8; l'idée fondamentale de cet ouvrage est peut-être plus clairement exprimée dans le titre de sa dissertation latine, *Consilium bene merendi de universo genere humano, ingenii supra hominem elati documentum*, 1780, in-4; *Sermons*, 1786-1815, 11 vol. in-8; *Lettres sur ses études et sa carrière de prédicateur*, trad. par Monod, 1816, in-8; *De præsentia religionis christianæ in consolandis miseris*, trad. en allemand par J. S. Fest, 2^e édit., 1798; *Leçons de théologie dogmatique*, 1801, 4^e éd., 1818, in-8.

* REINHARD (Charles), diplomate distingué, naquit et fut élevé en Allemagne. Destiné par son père à la carrière ecclésiastique, il étudia la théologie aux séminaires de Denkendorf et de Tübingue. Quelques pièces de vers qu'il composa au sortir de l'école le firent remarquer par Gessner, Wieland, Schiller, et il fut nommé membre de l'académie des sciences de Goettingue. Ses connaissances à la fois solides et variées le firent appeler à Bordeaux, précepteur dans une famille protestante; il s'y trouva bientôt en relation avec plusieurs hommes qui jouaient alors un rôle à l'as-

semblée Législative. Ce furent eux qui le décidèrent à s'attacher au service de la France. Ses connaissances étendues en géographie le firent admettre à l'Institut dès sa formation. Dans un voyage qu'il fit aux eaux de Carlsbad, il se lia avec Goëthe, et dès lors il s'établit entre eux une correspondance littéraire qui a été imprimée en Allemagne. Entré dans la carrière diplomatique il fut successivement premier secrétaire de légation à Londres et à Naples, ministre plénipotentiaire près des Villes anséatiques, chef de la troisième division au département des affaires étrangères, ministre à Florence, ministre des relations extérieures, plénipotentiaire en Helvétie, consul général à Milan, ministre plénipotentiaire près le cercle de Basse-Saxe, résident dans les provinces turques au-delà du Danube, et commissaire général des relations commerciales en Moldavie, ministre plénipotentiaire près du roi de Wurtemberg, directeur de la chancellerie du département des affaires étrangères, ministre près de la diète germanique, et enfin à Dresde. Dans tous ces emplois, Reinhard déploya les qualités d'un habile diplomate. Ses rapports étaient écrits avec abondance, facilité et finesse. Mais ce même homme qui écrivait à merveille, s'exprimait avec difficulté. C'était la seule qualité qui lui manquait pour être un diplomate accompli. Après la révolution de juillet, il fut appelé à la chambre des pairs. Il mourut presque subitement, le 25 décembre 1857. Talleyrand prononça son éloge à l'académie des sciences morales et politiques.

* REINHOLD (Charles-Léonard), métaphysicien, né en 1758 à Vienne, faisait son noviciat chez les jésuites au collège de Saint-Ange, lorsque cet ordre fut supprimé en 1775. Il passa l'année suivante chez les barnabites, et fut chargé de l'enseignement de la philosophie; mais ayant formé des liaisons avec plusieurs savants de Vienne, il fut associé à la rédaction d'un journal philosophique qui s'y publiait. Ses nouvelles relations le dégoutèrent de l'état ecclésiastique: il se rendit à Leipzig en 1785, et ce fut sans doute pour briser plus brusquement les liens qui l'attachaient à sa profession, qu'il y publia une *Apologie de la réformation*. Il alla ensuite à Weimar, où il se lia avec Wieland dont il devint le gendre, et avec lequel il partagea la direction du journal *le Mercure*. Appelé à Iéna pour y remplir une chaire de philosophie, il la quitta en 1794, pour s'attacher à l'université de Kiell où il fut attiré par le gouvernement danois. Il mourut dans cette ville en 1825. Il avait reçu la décoration de l'ordre de Danebrog et le titre de conseiller d'état. Parmi ses productions on distingue un *Essai pour concilier les discussions des philosophes* (en allemand), Iéna, 1792-94, 2 vol. in-8, et des *Lettres sur la philosophie de Kant*, dont il était l'admirateur enthousiaste, Leipzig, 1796, 2 vol. in-8. Une *Histoire de sa Vie et de ses travaux littéraires*, Iéna, 1823, in-8, a été publiée par son fils, ouvrage intéressant, particulièrement parce qu'il renferme des *Lettres* adressées à Reinhold, par Kant, Fichte, Jacobi, Lavater, et Ch. Villers. Ces dernières sont en français.

REINIE (Gabriel NICOLAS, seigneur de la), né à Limoges d'une famille ancienne, fut envoyé à Bor-

deaux pour faire ses études. Il s'y établit et devint président au présidial de cette ville, jusqu'aux troubles arrivés en Guienne l'an 1630. Le duc d'Épernon, gouverneur de la province, le présenta à Louis XIV, qui le fit maître des requêtes en 1661. On créa pour lui, en 1667, une charge de lieutenant-général de police de la ville de Paris. C'est aux soins infatigables de ce magistrat que la France a été redevable des beaux réglemens de police qui ont subsisté longtemps dans la capitale. Louis XIV, pour le récompenser, le fit conseiller d'état en 1680. La Reinie mourut en 1709, à 85 ans, universellement regretté pour sa vigilance, son intégrité, son amour pour le bon ordre, ses soins pour la sûreté publique, et surtout pour son équité et son désintéressement.

REINIER. Voy. REYNIER.

REINOLD ou REINHOLD (Erasmus), astronome, de Saalfeld dans la Thuringe, est auteur de quelques ouvrages de mathématiques. Il mourut en 1553 en prononçant le vers suivant, imité du 4^e livre de l'Enéide :

Vixi, et quem dederas cursum mihi, Christe, peregrini.

Son fils, qui porta le même prénom, a laissé comme son père des ouvrages sur l'astronomie; on estime sa *Géométrie souterraine*.

REISK (Jean), recteur du collège de Wolfenbützel, mort en 1701, à 60 ans, a publié un grand nombre d'ouvrages plus savants que méthodiques, sur la *corne d'Ammon*; sur les *oracles des Sybilles* et les autres anciens oracles; sur l'*Assuérus d'Esther*; sur la *maladie de Job*; sur les *images de J.-C.* et sur la *langue qu'il parlait*; sur les *glossopètes*; une édition du *Chronicon sarracenicum et turcicum* de Wolfgang Drechter, avec des notes et un appendix.

REISKE (Jean-Jacques), savant philologue et docteur en médecine, né en 1716 à Zoerbig, petite ville de Saxe, fit ses études à Halle, puis à Leipzig. En 1758 il passa en Hollande et se fixa à Leyde, où sa situation financière l'obligea de se faire correcteur d'épreuves, tout en suivant les leçons d'Albert Schultens qui professait dans cette ville les langues orientales. Il eut bientôt la facilité de prendre une connaissance exacte des manuscrits orientaux de la bibliothèque de Leyde, fut chargé de les ranger, de les numéroter et d'en faire un nouveau catalogue manuscrit, plus approprié au service d'une bibliothèque publique. Une indemnité lui fut donnée pour ce travail. Son insouciance pour l'avenir et son caractère d'indépendance lui firent refuser en 1742, une chaire dans le collège de Campen; mais convaincu que la philologie ne pouvait, dans la position où il se trouvait, lui procurer une honnête existence, il résolut d'étudier la médecine et fut reçu docteur en 1746. Vers la fin de la même année, après huit ans de séjour dans la Hollande, il se fixa à Leipzig, où il reçut l'année suivante le titre de professeur dans la faculté de philosophie, et en 1748, il fut nommé professeur extraordinaire de langue arabe. Reiske était depuis 1758 recteur du collège de St.-Nicolas, lorsqu'il mourut en 1774 à 58 ans. Sa fin fut avancée par le travail forcé auquel il se livra dans ses dernières années, pour la publication de son édition des ora-

teurs grecs. On a de lui les ouvrages suivants : littérature orientale : *Abi Mohammed el Kasem Basrensis vulgo Hariri Consessus 26 rakdah seu variegatus dictus* : é cod. ms. cum scholiis arabicis et versione latina, Leipsig, 1757, in-4; *Tharaphæ Moallakah cum scholiis Nahas et versione latina*, Leyde, 1742, in-4; *Miscellaneæ observationes med. ex Arabum monumentis, disputat. pro gradu doctoris*, ib., 1746, in-4; réimprimé à Halle en 1776, in-8; *De principibus Muhammedanis qui aut ab eruditione aut ab amore litterarum et litteratorum claruerunt*, Leipsig, 1747, in-8; *De Arabum epocha vetutissima Sail ol Aren, id est, ruptura cataractæ Marebensis*, ibid., 1748, in-4; *Abilfedæ annales Moslemici*, ib., 1754, in-4; une *Traduction allemande* du poème arabe de Tograï, intitulé : *Lamiat alarab*, Friederichstadt, 1756, in-4; *Abil Walidi Risalet seu epistolium arabice et latine cum notulis*, Leipsig, 1755, in-4; *Recueil de quelques proverbes arabes*, pris des Bâtons et des verges (en allemand), ibid., 1758, in-4; de *Actamo, philosopho-arabico*, ibid., 1760, in-4; *Morceaux de poésies arabes* (en allemand), ibid., 1765, in-4; *Abilfedæ geographicum*, inséré dans le *Recueil de Busching*; *Marai, des sohs Josephs...*, c'est-à-dire, *Histoire des princes qui ont gouverné l'Égypte*, trad. de l'arabe, de Marai, fils de Joseph, inséré également dans le *Recueil de Busching*; *Prodidagmata ad Hagji chalifæ librum memorialem rerum a Muhammedanis gestarum*, etc., inséré à la suite de la *Description de la Syrie*, d'Alboulféda, publiées par Koehler; *J. J. Reiske Conjecturæ in Jobum et proverbia Salomonis*, etc., Leipsig, 1779, in-8; *Lettres sur les monnaies arabe*, (en allemand), insérées dans le *Repertorium*, etc. de Eichhorn. Les ouvrages de littérature grecque et latine sont : *Constantini Porphyrogenetæ libri duo de Cæremoniis autæ Byzantinæ*, grec et latin, Leipsig, 1754-54, 2 vol. in-fol.; *Animadversiones ad Sophoclem*, ibid., 1755, in-8; *Animadversiones ad Euripidem et Aristophanem*, ibid., 1754, in-8; *Anthologiæ græcæ à Constant. Cephalæ editæ, lib. III*, ibid., réimprimé à Oxford en 1764; *Animadversiones ad Græcos auctores*, ibid., 1757, 59, 61, 65, 66, 5 vol. in-8; *M. Tullii Ciceronis Tusculanarum disputationum libri V*, ibid., 1759, in-12; *De Zenobia, sophista Antiochena*, ibid., 1759, in-4; *De quibusdam è Libanio repetitis argumentis*, etc., ibid., 1759, in-4; *De rebus ad scholam Nicolaitanam Lipsiensem pertinentibus expositio*, ibid., 1759, in-4; *De linguarum veterum scientia, maxime necessaria*, ibid., 1759; *Theocriti Reliquiæ cum scholiis græcis et commentariis integris*, etc., ibid., 1766, 2 vol. in-4; *Oratores græci*, ib., de 1770 à 1775, 12 vol. in-8 (1); *Apparatus critici ad Demosthenem*, vol. 1, 2, 3, etc., ibid., 1775, in-8; *Indices operum Demosthenis*, ibid., 1775, in-8; *Plutarchi quæ supersunt omnia*, grec-latin, ibid., 12 vol. in-8, de 1774 à 1782; *Maximi Tyrii Dissertationes è recensione Davisii*, etc., ib., 1774-75, 2 vol. in-8; *Dionysii Halicarnasensis opera omnia*, grec-latin, etc., ibid., 6 vol. in-8, de 1774 à 1777; *Libanii sophistæ orationes et declamationes*, Altenbourg, 1785 à 1787, 4 vol.

in-8; *Dionis Chrysostomi Orationes*, etc., ibid., 1784, 2 vol. in-8. On a encore de Reiske des *Traductions allemandes*, des *Harangues tirées de Thucydide*, des *Discours de Démosthènes et d'Eschine*, etc.; un grand nombre d'*Articles* dans les *Acta eruditorum*, les *Miscellanea Lipsiensia*, et autres recueils allemands. La *Vie de Reiske* écrite par lui-même jusqu'en 1770, et continuée par sa veuve, a paru à Leipsig en 1785 en allemand.

* REJON DE SILVA (don Diego Antonio), littérateur, né en 1740, à Lorca, dans le royaume de Murcie, après avoir achevé ses études à Salamanque, visita l'Italie, et y puisa dans l'examen réfléchi des chefs-d'œuvre un goût très-vif pour les arts, dont il fut un zélé protecteur. Ses talents l'appelèrent à diverses places importantes, qu'il remplit avec honneur; conseiller et secrétaire du roi Charles III, il joignit à ce titre celui de chef des bureaux des affaires étrangères. Il avait formé une magnifique collection de tableaux, et il se plaisait à recevoir chez lui les articles auxquels il prodiguait les conseils et les encouragements. Dans ses loisirs, il cultivait les lettres et la poésie avec succès. Son poème de la *Peinture*, Ségovie, 1786, in-8, est un ouvrage estimable pour lequel il a beaucoup profité, comme il le déclare lui-même, des poèmes de Lemierre, de Watelet et de Dufresnoy. On lui doit encore un *Dictionnaire des Beaux-Arts*, 1788, in-4; et de bonnes traductions enrichies de notes du *Traité de la Peinture* de Léonard de Vinci, et des trois livres d'Alberti, sur le même sujet. Il mourut à Madrid en 1798, âgé de 58 ans. Rejon était membre de l'académie des arts de Madrid.

RELAND (Adrien), né à Ryp, village de Nord-Hollande, en 1676, d'un ministre de ce village, fit paraître dès son enfance des talents extraordinaires pour les belles-lettres et pour les sciences. La chaire de philosophie de Hardewick ayant vaqué, il y fut nommé, quoiqu'il n'eût que 24 ans. Il la quitta ensuite pour une place de professeur des langues orientales et des antiquités ecclésiastiques à Utrecht. La petite vérole l'emporta le 5 février 1718, à 42 ans. Ses principaux ouvrages sont : une *Description de la Palestine*, très-savante et très-exacte. L'auteur considère cette province dans les différents états où elle a été. Il publia cet ouvrage sous le titre de *Palestina ex monumentis veteribus illustrata*, Utrecht, 1714, 2 vol. in-4 : il a profité des observations que M. Lub avait faites sur les lieux pendant dix-sept ans; cinq *Dissertations sur les médailles des anciens Hébreux*, Utrecht, 1709, et plusieurs autres *Dissertations* sur différents sujets curieux et intéressants, 1706-1708, 4 vol. in-8 : elles décèlent une érudition profonde; une *Introduction à la grammaire hébraïque*, 1710, in-8; *Antiquitates sacre veterum Hebræarum*, 1717 : cet ouvrage est écrit avec méthode, mais il est peu solide, on n'y trouve que les explications des talmudistes presque toujours destituées de fondement; *De religione mahamedica*, traduit en français par Durand. La seconde édition, qui est la plus estimée, est d'Utrecht, 1717, in-8. Cet ouvrage est divisé en deux livres, dont le premier contient un abrégé de la croyance des mahométans, traduit d'un manuscrit arabe;

(1) Les trois derniers volumes ont été publiés par madame Reiske.

et le 2^e, les accusations et les reproches qu'on leur fait, et sur lesquels il entreprend trop légèrement de les justifier. « C'est, dit un critique, une de ces » apologies dont il est difficile de deviner le but ; » car l'auteur n'ignorait point qu'il ne persuaderait » pas les savants qui connaissaient l'Alcoran et le » mahométisme à fond ; et il semble qu'il y a de » la mauvaise foi à vouloir persuader les autres. » Il demande comment, si cette religion était absurde, tant de nations l'auraient embrassée : le mode de la prédication de Mahomet et la nature de sa doctrine répondent suffisamment à cette question. Reland ne faisait sans doute pas attention que sa demande justifie tout autrement l'idolâtrie que le mahométisme ; *De spoliis templi hierosolymitani in arcu titiano Romæ conspicuis*, Utrecht, 1716 ; une édition d'*Epictète*, pour lequel l'éditeur est beaucoup trop prévenu ; *Petri Relandi fasti consulares*, Utrecht, 1715, in-8. Adrien ne fut que l'éditeur de cet ouvrage, composé par Pierre Reland son frère, mort vers 1714.

RELY (Jean de), l'un des orateurs les plus distingués du x^e siècle, né à Arras vers 1450, embrassa l'état ecclésiastique, fut pourvu d'un canonicat, devint successivement chancelier et archidiacre de l'église de Notre-Dame, professeur de théologie, recteur de l'université et docteur en Sorbonne. Ce fut lui qui, en 1461, rédigea les remontrances présentées par le parlement à Louis XI, pour le maintien de la *Pragmaticque sanction*. Ces *Remontrances*, écrites avec une énergie remarquable, ont été réimprimées plusieurs fois en français et en latin. Député par le clergé de Paris aux états-généraux de Tours, en 1483, et chargé de présenter à Charles VIII le résultat des délibérations de l'assemblée, Rely plut au jeune prince par son éloquence, devint son aumônier, bénit son mariage avec Anne de Bretagne, l'accompagna dans son expédition à Naples, et fut chargé de plusieurs missions auprès du pape Alexandre VI. Il mourut évêque d'Angers en 1499. Ce prélat avait retouché, par ordre de Charles VIII, le style de la traduction des *livres historiques* de la Bible, par Guyart de Moulins, et la fit imprimer à Paris vers 1495.

REMACLE (Saint), né dans l'Aquitaine, fut disciple de saint Sulpice de Bourges, puis de saint Eloi, qui l'établit premier abbé du monastère qu'il fonda à Solignac, près de Limoges. Il se vit depuis obligé de prendre le gouvernement de l'abbaye de Cougnon. Saint Amand ayant quitté le siège épiscopal de Tongres, en 650, saint Remacle fut contraint d'accepter cette dignité, qui donna un nouvel éclat à ses vertus. Sigebert, roi d'Austrasie, l'honora de toute sa confiance, et le saint en profita pour l'engager à fonder deux monastères dans les Ardennes (Stavelo et Malmédy), où des religieux seraient occupés à adresser des vœux au Seigneur pour la stabilité et la tranquillité du royaume. Saint Remacle en fut fait abbé en 652. La crainte de s'oublier lui-même au milieu des fonctions extérieures du ministère lui fit désirer la retraite. Il résigna son évêché à saint Théodard, du consentement de son clergé et du roi Childeric II, et alla se renfermer à Stavelo en 660 ou 661 (et non pas en 655), comme le prou-

vent les bollandistes. Sur le bruit de sa sainteté, qui se répandit de toutes parts, un grand nombre de personnes demandèrent à vivre sous sa conduite : on compte parmi ses disciples saint Théodard, saint Lambert, saint Hubert, qui occupèrent successivement son siège épiscopal, saint Tron et saint Hadelin. Il mourut l'an 675, dans un âge très-avancé.

REMBRANDT (Paul, dit VAN RYN), célèbre peintre et graveur, fils d'un meunier, naquit en 1606 dans un village situé sur le bras du Rhin qui passe à Leyde. Un petit tableau qu'il fit pendant son apprentissage, et qu'un connaisseur paya cent florins, le mit en réputation dans les plus grandes villes de Hollande. Il fut surtout employé dans les portraits ; nous en avons de lui un grand nombre. Ses sujets d'histoire sont plus rares. Il mettait ordinairement des fonds noirs dans ses tableaux, pour ne point tomber dans des défauts de perspective, dont il ne voulut jamais se donner la peine d'apprendre les principes. On lui reproche aussi beaucoup d'incorrections. Mais ces défauts ne l'empêchèrent pas d'être compté parmi les plus célèbres artistes. Il est égal au Titien pour la fraîcheur et la vérité de ses carnations, et possédait à un degré éminent le clair-obscur. Ses tableaux, à les regarder de près, sont raboteux ; mais ils font de loin un effet merveilleux. Toutes les couleurs sont en harmonie, sa manière est suave, et ses figures semblent être de relief. Ses compositions sont très-expressives, ses demi-figures, et surtout ses têtes de vieillards, sont frappantes. Enfin il donnait aux parties du visage un caractère de vie et de vérité qu'on ne peut trop admirer. Les estampes en grand nombre que Rembrandt a gravées, sont dans un goût singulier. Elles sont recherchées des connaisseurs, et fort chères, particulièrement les bonnes épreuves. La plus considérable est la pièce de *Cent francs*, ainsi appelée parce qu'il la vendait ce prix-là ; le sujet de cette pièce est *Notre-Seigneur guérissant les malades*. On a aussi gravé d'après lui. Rembrandt a fait quelques paysages, excellents pour l'effet. Il mourut à Amsterdam en 1668, ou, selon d'autres, en 1674. Comme il était avare, il amassa de grandes richesses, dont hérita son fils Titus. Rembrandt a beaucoup peint et gravé ; on trouve de ses ouvrages dans presque toutes les collections d'arts qui existent en Europe, particulièrement en Hollande et en Angleterre. On a le *Catalogue des tableaux* de Rembrandt, Londres, 1856, in-8, en anglais, et celui de ses *Estampes* en anglais par D. Daulby, 1796, in-8, en français par Baruch, Vienne, 1797, in-8, et par le chev. de Claussin, Paris, 1824-28, 2 vol. in-8.

REMI (Saint), né dans les Gaules vers l'an 458 ou 459, d'une famille illustre dans les environs de Laon en Picardie, fut encore plus distingué par ses lumières et ses vertus que par sa naissance. Ses grandes qualités le firent mettre sur le siège pontifical de Reims à 22 ans. Il eut beau résister, il fallut qu'il sortit de sa solitude. Ce fut lui qui baptisa le roi Clovis, qu'il instruisit des maximes du christianisme, conjointement avec saint Godard de Rouen et saint Vaast. Rien n'est plus admirable que la dignité avec laquelle il parla à ce roi altier et victorieux, au moment qu'il courbait la tête pour

recevoir les eaux sacrées du baptême : *Adorez*, dit-il, *ce que vous avez brûlé, brûlez ce que vous avez adoré* : désignant par ce contraste frappant la croix et les idoles. « Le nouveau Samuel, dit Bossuet, appelé » pour sacrer les rois, sacra ceux de France en la » personne de Clovis, comme il dit lui-même, *pour » être les défenseurs de l'Eglise et des pauvres, qui » est le plus digne objet de la royauté*. Il les bénit et » leurs successeurs, qu'il appelait toujours ses enfants, et priaît Dieu nuit et jour qu'ils persévérassent dans la foi. Prière exaucée de Dieu, avec une prérogative bien particulière, puisque la France est le seul royaume de la chrétienté qui n'ait jamais vu sur le trône que des rois enfants de l'Eglise. » Il mourut en 533, dans la 94^e année de son âge. Nous avons sous son nom 4 *Lettres* dans la *Bibliothèque des Pères*. On a aussi deux *Testaments* ; mais plusieurs savants doutent qu'ils soient de lui. Le P. Suyskens, dans les *Acta sanctorum*, paraît avoir démontré que le plus ample de ces deux testaments est une pièce supposée. L'abbé Bye, savant bollandiste, a fortifié les preuves du P. Suyskens d'une dissertation intitulée : *Réponse aux mémoires de M. des Roches*, Bruxelles, 1780, in-8. L'abbé Ghesquière a démontré la même chose dans les *Acta sanctorum Belgii selecta*. Voy. Oudin, in *Suppl. ad Bellarm.*, pag. 115. Il existe un grand nombre de *Vies* de saint Remi ; on doit consulter principalement la *Bibliothèque littéraire de France*, la *Gallia christiana* et le *Rocueil* de Godescard.

REMI (Saint), grand-aumônier de l'empereur Lothaire, succéda à Amolon dans l'archevêché de Lyon en 832. On croit que ce fut lui qui fit, au nom de cette église, la *Réponse aux trois lettres d'Hincmar de Reims, de Pardule de Laon, et de Raban de Mayence*. Il présida le concile de Valence en 855, se trouva à celui de Langres et à celui de Savonnières, près de Toul, en 859, et se signala dans toutes ces assemblées par un zèle peu commun. Cet illustre prélat termina sa vie glorieuse en 875, après avoir fait diverses fondations. On trouve son nom parmi ceux des saints dans le supplément au Martyrologe romain de Ferrari, et dans le Martyrologe de France par du Saussay ; mais il ne paraît pas qu'il ait jamais été honoré d'un culte public. Outre la *Réponse* dont nous avons parlé, et dans laquelle il soutient la doctrine de saint Augustin sur la grâce et sur la prédestination, nous avons de lui : *Traité de la condamnation de tous les hommes par Adam, et de la délivrance de quelques-uns* par J.-C. : restriction qui ne doit s'entendre que de la délivrance efficace et effective. On trouve ce traité, ainsi que la réponse, dans la *Bibliothèque des Pères*, et dans *Vindiciae prædestinationis*, 1650, 2 vol. in-4.

REMI D'AUXERRE, ainsi nommé parce qu'il était moine de Saint-Germain d'Auxerre, fut appelé à Reims vers 882, par Foulques, archevêque de cette ville, pour y établir des écoles. Il mourut vers l'an 908. Il eut pour maître Henric ou Henri. Ses études, suivant le bon usage de ce temps-là, embrassèrent les sciences profanes et les sciences divines. On croyait alors, ce que les gens sages pensent encore aujourd'hui, que ces sciences bien étudiées se prêtent de mutuels secours. Il enseigna

dans l'université de Paris, et s'y acquit quelque réputation. On a de lui : une *Exposition de la messe*, des *Commentaires* sur les petits prophètes, sur les Epîtres de saint Paul, sur le Cantique des cantiques ; sur l'Apocalypse (ces deux derniers commentaires ont été longtemps attribués à Haymon d'Albers-tadt). Il en a aussi fait sur les *Psaumes*, Cologne, 1536, in-fol., et dans la *Bibliothèque des Pères*.

REMI (Abraham), en latin *Remmius*, dont le nom véritable était *Ravaud*, né en 1600, mort en 1646, professa l'éloquence au Collège-Royal ; Remi, village de Beauvoisis sa patrie, lui donna son surnom. Il est regardé comme un des meilleurs poètes latins de son temps. Ses productions virent le jour à Paris en 1645, in-12. On y remarque de l'esprit, une imagination vive, de l'invention, et une facilité peu commune. Il a fait sur Louis XIII un *Poème épique* divisé en quatre livres, sous le titre de *Borbonias*, 1627, in-8. Son *Mæsonium*, ou recueil de vers sur le château de Maisons, près Saint-Germain, est ce que cet auteur a fait de mieux.

REMI (Joseph-Honoré), né à Remiremont, en 1738, embrassa l'état ecclésiastique, fut ordonné prêtre par l'évêque de Toul, qui voulut le fixer dans son diocèse ; mais, dominé par l'amour de l'indépendance, et captivé par les coryphées de la secte philosophique, il préféra le séjour de Paris, où il s'appliqua à la littérature. Ce genre d'étude ne lui fournissant point de quoi subsister, il se livra au droit et se fit recevoir avocat. Il concourut pour plusieurs prix académiques, et les maximes qu'il eut soin de parer d'une éloquence verbiageuse et antithétique lui méritèrent les applaudissements de bien des gens. *L'Eloge de Fénélon* fut jugé digne d'un *accessit* en 1771, et celui de *Michel l'Hôpital* fut couronné en 1777 ; mais la faculté de théologie, offensée des paradoxes de l'auteur, flétrit ses lauriers par une censure bien motivée. Il se chargea ensuite de la rédaction de la partie de la jurisprudence dans la nouvelle édition de *l'Encyclopédie*, par ordre de matières ; il rédigea le premier volume, et était assez avancé dans le second, lorsqu'il mourut le 12 juillet 1782. Outre les ouvrages dont nous avons fait mention, on a de lui : *Le Cosmopolisme*, 1770 ; *Les Jours, pour servir de correctif aux Nuits d'Young*, 1770, où il critiqua fort mal à propos cet ouvrage admirable, plein de grandes idées et de sentiments profonds, chef-d'œuvre du genre sombre ; le *Code des Français*, 1771, 2 vol. in-12 ; plusieurs *Extraits* dans le *Mercur de France*, dont il a été un des rédacteurs depuis la fin de 1778. L'abbé Remi avait des dispositions heureuses pour réussir dans la culture des belles-lettres. Ses succès n'auraient pas été douteux, sans ce malheureux esprit philosophique, qui dessèche l'âme, qui éteint le sentiment et l'imagination, les deux grands ressorts de l'éloquence.

REMIGIO FIORENTINO, dominicain et littérateur italien du xvi^e siècle, se fit connaître par plusieurs ouvrages, dont les principaux sont : les *Traductions* d'Ammien Marcellin, de Cornélius Népos, et de l'Histoire de Sicile de Fazello. Il est aussi auteur de *Réflexions sur l'Histoire de Guichardin*, et sur quelques autres Histoires, Venise, 1582, in-4, assez es-

timées; et de *Poésies italiennes*, 1517, in-8, fort médiocres. Remigio passa presque toute sa vie à Venise; son nom de famille était Nanni. Il mourut à Florence, sa patrie, en 1580, à 62 ans.

* REMOND (François), jésuite, né à Dijon en 1558, fils d'un conseiller au parlement de Bourgogne, qui mourut empoisonné par les intrigues des ennemis de l'état, acheva ses brillantes études en Italie, et entra dans la société à Rome, en 1580, ayant alors 22 ans. Il y professa la philosophie et ensuite la théologie pendant 20 ans tant à Padoue qu'à Parme, et enfin à Bordeaux. De retour en Italie, il enseigna les saintes lettres à Mantoue, et fut chargé par le duc de surveiller les études à l'université de cette ville récemment fondée. Lors du siège de Mantoue par les Impériaux, il contracta la fièvre en administrant les secours spirituels aux soldats, et mourut le 14 novembre 1631. On a de lui : *Poemata et XXI orationes; Epigrammat. libri II; Elegiæ VIII de divinis amoribus; Alexias elegiæ VII* L'auteur, dans ce dernier ouvrage, introduit l'épouse abandonnée de saint Alexis, exprimant ses plaintes et ses douloureux regrets sur sa fuite. Colletet, a traduit l'*Alexiade* en vers, sous le titre de *Désespoir amoureux*; « expression trop libre peut-être, pour une âme si dévote, » dit l'abbé de Maroles, qui, à propos du même poème, n'hésite point de proclamer le père Remond l'*Ovide chrétien*. *Panegyricæ orationes XV in laudem S. Ignatii et S. Francisci Xaverii*, etc., Plaisance, 1626, in-4; *Orationes in funere Matthiæ Contarelli, Constantii Sarnani et Philippi Guastavillei, cardinalium*, dans les *Orationes funebres*, Hanovre, 1613, in-4.

REMOND de SAINT-MARD (Toussaint), littérateur, né à Paris en 1682, se fit connaître par ses *nouveaux Dialogues des dieux*, Paris, 1711. Il ne fait qu'effleurer la surface des objets, ainsi que dans ses autres ouvrages; et il faut moins y chercher la morale évangélique que celle d'Epicure. Ses ouvrages sont : *Lettres galantes et philosophiques*, accompagnées de *l'Histoire de mademoiselle de ****, remplies de paradoxes, de maximes fausses et licencieuses; trois *Lettres sur la naissance, les progrès et la décadence du goût* : elles sont écrites avec plus de feu que tout le reste; elles ont même un petit ton satirique, qui n'est pas désagréable aux esprits malins, c'est-à-dire au plus grand nombre; différents *Traité*s sur la poésie en général, et sur les différents genres de poésie, remplis de faux jugements; un petit poème intitulé *La Sagesse*, et qui devrait être intitulé *La Démence*, fruit d'une philosophie très-corrompue, parut d'abord en 1712, et on le réimprima dans un recueil en 1713, sous le nom du marquis de la Fare, qui n'en était point l'auteur; une *Lettre sur le goût et le génie*, et sur l'utilité dont peuvent être les règles. Ces différents écrits ont été recueillis en 1742, à Paris, sous le titre de la Haye, en 5 vol. in-12; et depuis, en 1751, 5 vol. in-12, petit format. L'auteur mourut à Paris en 1757, à 75 ans. Sa santé avait toujours été extrêmement délicate, et il était sujet à plusieurs infirmités, fruit de sa morale spéculative et pratique. Il parlait comme il écrivait, d'une manière précieuse. Il s'était formé sur Fontenelle, quoi-

qu'il le regardât comme le corrupteur du goût, et qu'il ne cessât de lancer contre lui quelques traits dans ses livres et dans sa conversation.

REMOND de SAINTE ALBINE (Pierre), censeur royal, membre de l'académie des sciences et belles-lettres de Berlin, né à Paris en 1698, mort dans la même ville, le 9 octobre 1778, à 80 ans, a publié : *Abrégé de l'Histoire du président de Thou*, avec des remarques, 1759, 10 vol. in-12, livre écrit sèchement, et qui n'a pas eu de succès; *Le Comédien*, 1749, in-8, où il donne des leçons de déclamation.

REMOND. Voy. FLORIMOND de REMOND.

* REMONDINI (Balthasar-Marie), savant prélat italien, naquit en 1698, à Bassano, d'une famille patricienne et qui remplissait les premières charges de la magistrature. Il étudia les lettres grecques et latines au séminaire de Padoue, et suivi les cours de l'université de cette ville où il reçut le laurier doctoral dans la double faculté de droit. Instruit que le séminaire épiscopal de Vicence manquait de professeurs, il se chargea d'y enseigner gratuitement la rhétorique. Ayant été ordonné prêtre, il revint à Bassano, où il fit un cours de théologie aux jeunes clercs. Désirant se perfectionner dans les sciences, il se rendit à Rome où sa réputation l'avait devancé. En 1736, Clément XII, instruit de son mérite, le nomma aux sièges unis de Zante et de Céphalonie. Des tremblements de terre avaient presque entièrement détruit son église cathédrale : il la répara, l'enrichit d'ornements précieux, en accrut les revenus, et y rappela les chanoines dispersés. Il établit à ses frais un séminaire et y fonda un certain nombre de bourses en faveur des jeunes gens sans fortune, qui se destinaient à l'état ecclésiastique. Rien n'échappait à sa sollicitude pastorale. En 1747, il fit un second voyage à Rome, où il fut accueilli par Benoît XIV, avec la bienveillance et l'estime dues à ses services. Ce pontife lui offrit un des plus riches évêchés des états romains; mais attaché à une église où il avait fait tant de bien, il n'accepta pas cette offre brillante. Après avoir passé quelques jours dans sa famille, il retourna à Zante, où il continua de donner l'exemple de toutes les vertus épiscopales. Il y mourut saintement le 5 octobre 1777, âgé de 79 ans. La multitude de ses occupations ne l'empêchaient pas de cultiver les lettres. Il avait formé une collection précieuse de manuscrits grecs, dont il légua plusieurs à la bibliothèque du Vatican. On a de lui : *Discurso, ossia istruzione cristiana sopra el mutuo, nelle sue diocesi*, Rome, 1748, in-8; *Invito pastorale al suo capitolo di rimettere la sacra cotidiana officatura in quella sua moderna cattedrale*, Venise, 1752, in-8; *Sancti Marci, monachi, qui sæculo quinto floruit, sermones de jejuniis et de Melchisedech qui deperditi putabantur, nunc primum cum latina interpretatione in lucem prolati*, Rome, 1745, in-8. Bellarmin a confondu cet écrivain avec un autre Marc cité par Zonaras, et qui vivait dans le x^e siècle, en quoi il a été suivi par Le Mire, Labbe, Cave, Oudin, etc.; *De Zacynthi antiquitatibus et fortuna commentarius*, Venise, 1756, in-8. Remondini a laissé plusieurs ouvrages manuscrits, entr'autres

une traduction du syriaque des *Homélies* de saint Isaac, évêque de Ninive au ^v^e siècle.

RÉMUSAT, frère de Romulus. Quelques-uns prétendent que, ne pouvant s'accorder avec son frère, il s'exila et passa dans les Gaules, où il fonda la ville de Reims; d'autres disent que son frère le tua pour se venger de ce qu'il avait sauté par mépris le fossé récemment tracé des murs de Rome, ou plutôt pour régner seul : mais tous ces faits sont fort incertains.

* RÉMUSAT (Claire-Elizabeth-Jeanne, comtesse de), petite nièce de M. de Vergennes (voy. GRAVIER), ministre de Louis XVI, née le 5 janvier 1780, fut mariée à 16 ans, au comte de Rémusat depuis préfet du palais impérial. M^{me} de Rémusat, nommée elle-même dame d'honneur de l'impératrice Joséphine, continua de lui rester attachée après son divorce. Depuis la restauration, elle suivit son mari dans les diverses préfectures (Haute-Garonne et Nord), où il fut appelé. Elle mourut à Paris le 16 décembre 1821, après avoir rempli tous ses devoirs religieux par le ministère de l'abbé Legris-Duval. M^{me} de Rémusat est auteur d'un *Essai sur l'éducation des femmes*, publié par son fils en 1824, in-8, auquel l'académie française a décerné une médaille d'or et qui a obtenu beaucoup de succès. Cependant cet ouvrage, trop souvent superficiel, écrit d'une manière quelquefois très-abstraite, contient plutôt des recherches et des discussions que des préceptes et des moyens pour diriger l'éducation des femmes. L'ouvrage d'ailleurs n'a pas été achevé, et l'éditeur lui-même convient qu'il ne renferme qu'environ la moitié du plan que l'auteur s'était tracé. Le contenu des chapitres ne répond guère au titre, par exemple dans celui qui est intitulé : *De l'éducation des filles dans la première enfance*, dès les premières lignes il est question de mariage. Il est vrai que dans ce chapitre l'auteur renvoie à Rousseau (voy. ce nom), qui s'est occupé du régime des enfants, et dont l'*Emile* lui semble très-propre à diriger les mères. Ainsi, les femmes chrétiennes qui ne veulent pas lire cet écrit si rempli de sophismes, ne trouvent rien pour les diriger dans les soins qu'exige la première enfance. Rousseau est souvent cité dans cet *Essai* d'éducation, avec éloge, ce qui n'est guère propre à inspirer la confiance. On aimerait mieux y trouver les conseils d'une femme qui a l'usage du monde, que les rêves d'un homme qui a mis ses enfants à l'hôpital. Le chapitre sur la religion paraît aussi susceptible de beaucoup de reproches. On y trouve qu'on emploie la peur pour instruire le pauvre; qu'on n'apprend aux malheureux la religion que par la crainte; que les instructions, les sermons sont effrayants, et que ce qui trouble est toujours un mauvais moyen. On ignore où l'auteur a lu ou entendu de pareils discours, qu'elle a soin d'accompagner de réflexions ironiques. D'ailleurs son ouvrage n'est pas écrit pour l'éducation des pauvres, et alors à quoi bon censurer la méthode qu'elle prétend qu'on emploie à leur égard. Les chapitres intitulés : *De la destinée des femmes en France, sous le règne de Louis XIV; les Femmes du règne de Louis XV; les Femmes pendant la révolution; de*

la Destinée prochaine des femmes, seraient mieux placés dans un *Essai sur les femmes*, que dans un *Essai d'éducation*, de 500 pages. M^{me} de Rémusat a publié une *Nouvelle* dans le tom. 3 du *Lycée-français*.

* RÉMUSAT (Jean-Pierre-Abel de), savant orientaliste, naquit à Paris le 5 septembre 1788, d'une famille originaire de Marseille. Destiné par ses parents à la médecine, il fit ses cours avec succès, ce qui ne l'empêcha pas de trouver du temps pour se livrer à l'étude des langues orientales vers lesquelles un goût prononcé l'entraînait dès son enfance. Le chinois, le tartare et le tibétain furent l'objet spécial de ses investigations. Les secours lui manquaient; mais il y suppléa par l'opiniâtreté de son travail. Ne pouvant parvenir à se procurer un dictionnaire chinois, il se fit un vocabulaire à son usage. Son zèle et ses heureuses dispositions excitèrent l'intérêt de l'académie des inscriptions qui parvint à le faire exempter de la conscription. Rémusat accepta ce bienfait comme une dette sacrée dont il s'acquitta plus tard en publiant l'*Essai sur la langue et la littérature chinoise*, qui parut en 1811. Cet ouvrage fixa sur lui l'attention des savants et lui valut des relations honorables avec plusieurs d'entre'eux. Quelques opusculs qu'il publia sur la même langue, à des intervalles rapprochés, achevèrent d'établir sa réputation. Cependant ses travaux sur les idiomes de l'Orient ne ralentirent point ses progrès dans l'art médical; il fut reçu en 1815, docteur à la faculté de Paris; mais il ne paraît pas qu'il ait profité du titre qu'il venait d'obtenir pour exercer son art. A la création d'une chaire de chinois au collège de France, il y fut nommé le 29 novembre 1814. Ses leçons, dont on trouve un résumé dans sa *grammaire chinoise*, acquéraient un nouvel intérêt par les applications historiques et littéraires qu'il savait y mêler. Elu membre de l'institut (acad. des inscriptions), le 5 avril 1816, il devint en mars 1818, un des rédacteurs du *Journal des savants*, qui lui devait déjà plusieurs articles. Il contribua en 1822, à la fondation de la société asiatique de Paris, dont il fut secrétaire; il succéda en 1824 à Langlès comme conservateur des manuscrits orientaux de la bibliothèque du roi, et mourut à Paris du choléra, le 5 juin 1852, dans la 44^e année de son âge. Ses principaux ouvrages sont : *Essai sur la langue et la littérature chinoise*, Paris, 1811, in-8, avec 5 pl.; ouvrage plus substantiel et plus utile que les deux vol. de Bayer, et les deux in-fol. de Fourmont; *Plan d'un Dictionnaire chinois*, 1814, in-8; *Le livre des récompenses et des peines*, trad. du chinois, avec des notes et des éclaircissements, 1816, in-8; *L'invariable milieu*, ouvrage moral de Tseussé, en chinois et en mandchou, avec une version latine, une trad. française et des notes, etc., 1817, in-4; *Mémoire sur les livres chinois de la bibliothèque du roi*, 1818, in-8; *Description du royaume de Camboge*, trad. du chinois, 1819, in-8; *Mémoires et anecdotes sur la dynastie des Djogours, souverains du Japon*, 1820, in-8; *Histoire de la ville de Khotan*, trad. du chinois, 1820, in-8; *Recherches sur les langues tartares, ou mémoires sur différents points de la grammaire et de*

la littérature des mandchous, des mongols, des ouïgours, et des thibétains, 1820, in-4, tom. 1^{er}; *Éléments de la grammaire chinoise*, 1822, in-8. C'est un des ouvrages qui ont le plus contribué à la haute réputation de Rémusat parmi les sinologues. *Deux Mémoires sur les relations politiques des premiers chrétiens, et particulièrement des rois de France avec les empereurs mongols*, 1822-1824, in-4; *Mémoire sur la vie et les opinions de Lao-Tseu, philosophe chinois du sixième siècle avant notre ère*, qui a professé les opinions communément attribuées à Pythagore, à Platon, et à leurs disciples, 1825, in-4; *Recherches chronologiques sur l'origine de la hiérarchie lamaïque*, 1824, in-4; *Mémoire sur plusieurs questions relatives à la géographie de l'Asie centrale*, 1825, in-4; *Ju-Kiaoli, ou les deux cousines, roman chinois*, 1826, 2 vol. in-12, fig. On lui doit en outre plusieurs articles et des mémoires remarquables, insérés dans les journaux scientifiques et les recueils de l'acad. des inscriptions, et un assez grand nombre d'articles dans la *biographie universelle*. L'auteur les a réunis sous ce titre : *Mélanges asiatiques*, 1825-26, 2 vol. in-8; et *Nouveaux mélanges asiatiques*, 1825, 2 vol. in-8, auquel on joint *Mélanges posthumes d'histoire et de littérature orientale*, (publiés par M. Félix Lajard), 1845, in-8. Silvestre de Sacy a prononcé son *éloge* à l'acad. des inscriptions.

* RENA (Côme de la), historien, né vers 1650 à Florence, était capitaine dans la garde civique. Versé dans les antiquités, et plus particulièrement dans les antiquités étrusques, il fit partie de l'académie florentine dont il fut consul ou président en 1675. Outre quelques opuscules insérés dans différents recueils, on lui doit : la *Chronologie des anciens ducs et marquis de Toscane*, ouvrage savant dont la 1^{re} partie fut imprimée à Florence, 1690, in-fol., et plusieurs manuscrits dont on trouve la liste dans *Negri storia degli scrittori fiorentini*.

RENAU d'ELICAGARAY (Bernard), célèbre marin, né dans le Béarn en 1652, d'une famille ancienne de Navarre, fut placé, dès son enfance, auprès de Colbert du Terron, intendant de Rochefort. On lui fit apprendre les mathématiques : il y réussit, et devint de bonne heure l'ami intime du père Malebranche. La marine était son étude favorite. Quand il y fut assez instruit, du Terron le fit connaître à Seignelay, qui devint son protecteur. Il lui procura en 1679 une place auprès du comte de Vermandois, amiral de France qui lui donna une pension de mille écus. Louis XIV, voulant réduire à des principes uniformes la construction des vaisseaux, fit venir à la cour les plus habiles constructeurs. Après quelques discussions on se borna à deux méthodes, l'une de Renau, et l'autre de du Quesne, qui eut la générosité de donner la préférence à celle de son rival. Renau jouit de son triomphe en présence de Louis XIV, qui lui ordonna d'aller à Brest et dans les autres ports pour instruire les constructeurs. Il mit leurs enfants en état de faire, à l'âge de 15 à 20 ans, les plus grands vaisseaux, qui demandaient auparavant une expérience de 20 ou 50 ans. En 1680, Louis XIV résolut de se venger d'Alger; Renau proposa de le bombarder. Jusqu'alors il n'était venu dans l'idée de personne, que des mor-

tiers pussent n'être pas placés à terre, et se passer d'une assiette solide. Il promit de faire des galiotes à bombes : on se moqua de lui dans le conseil; mais Louis XIV voulut qu'on essayât cette nouveauté funeste, qui eut un heureux effet. Après la mort de l'amiral (le comte de Vermandois), il alla en Flandre trouver Vauban, qui le mit en état de conduire les sièges de Cadaquiers en Catalogne, de Philisbourg, de Manheim et de Franckental. Le roi, pour récompenser ses services, lui donna une commission de capitaine de vaisseau, un ordre pour avoir entrée et voix délibérative dans les conseils des généraux, une inspection générale sur la marine, et l'autorité d'enseigner aux officiers toutes les nouvelles pratiques dont il était l'inventeur, avec 12,000 livres de pension. Cet habile homme fut demandé par le grand-maître de Malte pour défendre l'île; mais le siège n'ayant pas eu lieu, Renau revint en France. Il fut fait à son retour conseiller de marine et grand-croix de l'ordre de Saint-Louis. Sa mort, arrivée en 1719, fut celle d'un religieux de la Trappe. Persuadé de la religion par sa philosophie, il regardait son corps comme un voile qui lui cachait la vérité éternelle, et la mort comme un passage des plus profondes ténèbres à une lumière parfaite. La valeur, la probité, le désintéressement, l'envie d'être utile, soit au public, soit aux particuliers, toutes ces qualités étaient chez lui au plus haut degré, et elles étaient soutenues par une piété aussi tendre que constante. Il avait été reçu membre honoraire de l'académie des sciences en 1699. On a de lui la *Théorie de la manœuvre des vaisseaux*, 1689, in-8; et plusieurs *Lettres* pour répondre aux difficultés de Huyghens et de Bernouilli contre sa Théorie. (Voy. PRÉTOR.) On peut consulter pour plus de détails l'*Eloge de Renau* par Fontenelle, et le *Dictionnaire* de Chauffepié.

* RENAUD (Louis), dominicain, docteur de Sorbonne, prédicateur du roi, né en 1690 à Lyon, mort en 1771, est auteur d'un *Discours* latin prononcé à Beauvais à l'occasion de l'exaltation de Benoît XIII, en 1724; de l'*Oraison funèbre du maréchal de Villeroi*, imprimée dans la *Description de sa pompe funèbre*, Lyon, 1650, et de l'*Oraison funèbre du duc d'Orléans*, Paris, 1752, in-4. Les *Sermons* du P. Renaud n'ont point été imprimés.

RENAUD. Voy. AIMON.

* RENAUD (Jean-Baptiste-Lupicin), colonel d'artillerie, né en 1777 à Montigny (Jura), élève de l'école polytechnique, s'y distingua par ses progrès, fut employé successivement dans les différentes armées, et se signala sur les principaux champs de bataille dans les guerres de l'empire. Il remplit en outre avec succès plusieurs missions importantes à Berlin et ailleurs. Attaché au comité consultatif d'artillerie, il réunit à ces fonctions l'inspection des forges de cette arme. Il mourut à Paris le 29 novembre 1827. On lui doit un livre estimé sur la fabrication de la poudre, 1811, in-8.

** RENAUD DE LA GRELAYE, littérateur, né en 1757 à Dijon, mort en 1807 à Paris, membre de la société libre des sciences, lettres et arts et de plusieurs académies, est auteur de divers ouvrages qui ne lui ont pas fait une grande réputation,

parce qu'il a vécu étranger aux coteries; mais qui n'annoncent pas moins un homme estimable. Ce sont : *Les tableaux de la nature*, poème, Paris, 1775, in-8; réimprimés en 1781 sous le titre de *Promenades de Chloé; l'Ami des mœurs*, ib., 1788, in-8. C'est un recueil de poésies, dont le titre annonce le but. *Les soupers de Vauchuse*, ib., 1789, 5 vol. in-12; *Promenades de Vauchuse*, 1807, 5 vol. in-12; *Mémoire sur la mendicité et les moyens de l'éteindre*, 1804, in-18. On doit encore à cet écrivain une édition des *Œuvres* de Berquin, 1802, 28 vol. in-18, fig.

RENAUDIE (Jean (1) de BARRI, sieur de la), dit de la Forest, chef de la conjuration d'Amboise, et second chef de la conjuration que les huguenots firent, en 1560, contre le roi Henri III, était d'une ancienne famille de Périgord. Condamné au bannissement pour le crime de faux, il passa le temps de son exil à Genève et à Lausanne, où il embrassa le calvinisme, et s'insinua dans l'esprit de plusieurs Français retirés en Suisse à cause de la religion. Depuis, il forma les mêmes cabales en France, où il ne fut connu d'abord que de ceux de son parti. La Renaudie avait de l'esprit, de la hardiesse, et était vindicatif. Il souhaitait effacer l'infamie de son bannissement par quelque action éclatante. Dans cette vue, il offrit ses services à ceux de la conjuration formée par les protestants. Il se chargea d'aller dans les provinces, et de gagner par lui-même et par ses amis ceux qu'il avait déjà connus, et leur donna jour au 1^{er} février pour s'assembler à Nantes. L'assemblée se tint, et on résolut d'exécuter la conjuration à Amboise, où était la cour; mais ce dessein ayant été découvert par un avocat, nommé Pierre Avenelles, chez qui il était logé, La Renaudie, qui s'avancait avec des troupes, fut tué le 17 mars 1560, dans la forêt de Château-Renard, près d'Amboise, où son corps fut porté et pendu sur le pont à un gibet, ayant sur le front cette inscription : *Chef des rebelles*. Un de ses domestiques, nommé *La Bigne*, qui fut pris dans la même occasion, expliqua divers *Mémoires* écrits en chiffres, et découvrit tout le secret de la conjuration.

RENAUDOT (Théophraste), médecin, né à Loudun en 1584, s'établit à Paris en 1625. Il fut le premier qui commença, en 1651, à faire imprimer en France ces nouvelles publiques, si connues sous le nom de *Gazettes*. Depuis le xiv^e siècle, il en existait déjà en Italie et en Espagne où on les appelait *Gazetta*, du nom de la pièce de monnaie qu'on payait pour les lire. Louis XIII donna à Renaudot un privilège, qui fut confirmé par Louis XIV, pour lui et pour sa famille. Ce médecin gazetier mourut à Paris, en 1655. Pour se donner une grande réputation en qualité de médecin, il s'avisait d'établir chez lui un bureau public de consultations gratuites pour les pauvres, et obtint du cardinal de Richelieu des lettres qui le nommaient *commissaire général des pauvres valides et invalides dans tout le royaume*. La faculté de médecine se récria contre ce privilège, qu'elle prétendit n'être qu'un manéteau qui cachait un trafic vil et usuraire. Le parlement lui défendit par arrêt du 1^{er} mars

1644, de se servir de ce privilège. Isaac Renaudot, son fils, médecin, a publié les *Pièces* de ce singulier procès, 5 vol. in-4. On a de Renaudot, père, outre ses *Gazettes* : une suite du *Mercur français*, depuis 1655, jusqu'en 1645. Comme il ne donna dans ce recueil que la seule relation des faits, sans y joindre les pièces justificatives, ainsi qu'avaient fait Jean et Etienne Richer, il fut obligé de le discontinuer. Il n'a donné que les six derniers volumes de cet ouvrage, qui est en 25 vol. in-8. Les siens sont les moins estimés. Un *Abrégé de la vie et de la mort de Henri de Bourbon, prince de Condé*, 1646, in-4; *La Vie et la mort du maréchal de Gassion*, 1647, in-4; la *Vie de Michel Mazarin*, cardinal, frère du premier ministre de ce nom, 1648, in-4. Ce fut Renaudot qui, le premier, établit à Paris un *bureau de prêt*, connu ensuite sous le nom de *Mont-de-Piété*.

RENAUDOT (Eusèbe), petit-fils du précédent, naquit à Paris, en 1646. Après avoir fait ses humanités au collège des jésuites, et sa philosophie au collège d'Harcourt, il entra chez les Pères de l'Oratoire et n'y demeura que peu de mois. Il continua cependant de porter l'habit ecclésiastique; mais il ne songea point à entrer dans les ordres. Il se consacra d'abord aux langues orientales, et il en étudia ensuite plusieurs autres. Son dessein était de faire servir ses connaissances à puiser dans les sources primitives les vérités de la religion. Le grand Colbert avait conçu le dessein de rétablir en France les impressions en langues orientales. Il s'adressa à l'abbé Renaudot, comme à l'homme le plus capable de seconder ses vues; mais la mort de ce ministre fit abandonner ce projet. Le cardinal de Noailles mena l'abbé Renaudot avec lui à Rome en 1700, et le fit entrer dans le conclave. Son mérite lui attira les distinctions les plus flatteuses. Le pape Clément XI l'honora de plusieurs audiences particulières, et lui conféra le prieuré de Frossay en Bretagne. Il l'engagea à rester encore sept à huit mois à Rome, après le départ du cardinal, pour jouir plus longtemps de son entretien. Le grand-duc de Florence, auprès de qui il passa un mois, le logea dans son palais, le combla de présents et lui donna des felouques pour le ramener à Marseille. Ce fut à son retour en France qu'il publia la plupart des ouvrages qui ont illustré sa plume. Il mourut en 1720, à 74 ans, après avoir légué sa nombreuse bibliothèque aux bénédictins de Saint-Germain-des-Prés. L'abbé Renaudot avait un esprit net, un jugement solide, une mémoire prodigieuse. Homme de cabinet et homme du monde tout ensemble, il se livrait à l'étude par goût, et se prêtait à la société par politesse. Attentif à garder les bienséances, ami fidèle et généreux, libéral envers les pauvres, insensible à tout autre plaisir qu'à celui de converser avec les savants, il fut le modèle de l'honnête homme et du chrétien. Quelque lié qu'il fût avec quelques personnes de la *petite Eglise*, il ne sut pas les imiter dans les intrigues et les mouvements de parti, et ne fit pas de manifeste contre les décrets du saint Siège. Ses principaux ouvrages sont : deux vol. in-4, en 1711 et 1715, pour servir de continuation au livre de la

(1) La *Biographie universelle* lui donne le prénom de Godefroi.

Perpétuité de la Foi : Historia patriarcharum, alexandrinorum, jacobitarum, etc., Paris, 1715, in-4 : *Recueil d'anciennes liturgies orientales*, Paris, 1716, 2 vol. in-4, avec des dissertations très-savantes, réimprimés à Francfort en 1846; deux anciennes *Relations des Indes et de la Chine*, avec des observations, Paris, 1718, in-8. Cet ouvrage, traduit de l'arabe, renferme les voyages de deux mahométans du ix^e siècle; *Défense de la perpétuité de la foi* in-8, contre le livre d'Aymon; plusieurs *Dissertations* dans les Mémoires de l'académie des inscriptions; *Défense de son Histoire des patriarches d'Alexandrie*, in-12; une *Traduction* latine de la *Vie* de saint Athanase, écrite en arabe; elle a été insérée dans l'édition des *Œuvres* de ce Père par dom de Montfaucon, etc.; plusieurs ouvrages manuscrits. Le style de ces diverses productions est assez noble, mais il manque de légèreté et d'agrément. Renaudot fut reçu à l'académie française en 1689; deux ans après il remplaça Quinault à celle des inscriptions, et fut nommé en 1700 associé de celle de la Crusca.

* RENAZZI (Philippe-Marie), savant juriconsulte, né à Rome en 1747, y professa le droit avec une grande réputation et y mourut en 1808 à 61 ans. On a de lui plusieurs ouvrages, mais on ne connaît en France que ses *Eléments de droit criminel*, Rome, 1775, 5 vol. in-8, dont il se fit cinq éditions en peu d'années, et qui furent traduits et commentés dans presque toutes les langues de l'Europe, et son *Histoire du célèbre collège de la Sapienza, depuis sa fondation au xiii^e siècle*, Rome, 1805-6, 4 vol. in-4. Parmi ses manuscrits, on cite une *Réfutation* du Contrat social de J.-J. Rousseau.

RENE, comte d'Anjou et de Provence, arrière-petit-fils du roi Jean, né à Angers le 16 janvier 1409, descendait de la seconde branche d'Anjou, appelée au trône de Naples par la reine Jeanne I^{re}. Ayant épousé en 1420 Isabelle de Lorraine, fille et héritière de Charles II, il ne put recueillir l'héritage de son beau-père. Antoine, comte de Vaudemont, qui le lui disputa les armes à la main, le chassa de Lorraine, le fit prisonnier, et le força de donner sa fille Isabelle en mariage à son fils Ferri de Vaudemont, dont les descendants régnèrent dans cette province. Louis, roi de Naples, son frère, et la reine Jeanne II qui l'avait fait son héritier, étant morts, il se rendit en 1455, dans le royaume de Naples; il n'y fut pas plus heureux qu'en Lorraine. Jean de Calabre, son fils, entreprit non moins inutilement la conquête du royaume d'Aragon, sur lequel René formait des prétentions du côté de sa mère Yolande. Le comte d'Anjou, n'ayant eu que des revers à la guerre, se retira en Provence, où il cultiva les arts de la paix. Il fit des vers, et peignit, comme un prince pouvait peindre dans un siècle et dans un pays alors à demi-barbare (1). On voyait un de ses tableaux aux Célestins d'Avignon. Le sujet n'est pas riant, mais peut provoquer des réflexions salutaires. C'est le squelette

de sa maîtresse à moitié rongé des vers, avec le cercueil d'où elle sort. Il est le premier auteur de la fameuse procession d'Aix, où l'on voit les diables, mêlés avec différents personnages, représenter des scènes qui, aujourd'hui, ne paraîtraient que ridicules, mais qui, chez un peuple grossier, étaient des moralités mises en action. Plusieurs de ces scènes ne sont pas aisées à expliquer. On peut consulter l'abbé Papon, *Voyage de Provence*, tom. 1^{er}, pag. 51, édit. de 1787. René mourut à Aix en 1480. On lui a attribué l'*Abusé en cour*, qu'on imprima dans un recueil d'anciennes poésies sans date, mais fort ancien, in-fol. et depuis Vienne, 1484, in-fol. On a encore de lui : *Les Cérémonies observées à la réception d'un chevalier* : manuscrit enrichi de belles miniatures. Jeanne de Laval, qu'il épousa en secondes noces, lui donna des enfants qui moururent avant lui. Walter-Scott a décrit la cour de René dans *Anne de Geierstein. Les Tournois du roi René* ont été publiés par M. Champollion Figeac d'après les manuscrits et les dessins originaux de la bibliothèque du roi, Paris, 1827, in-fol., et ses *Œuvres complètes*, par M. le comte de Quatrebarbes, Angers, 1845, 4 vol. gr. in-4. On a un *précis historique sur la vie de René d'Anjou*, par M. Boisson de la Salle, Aix, 1820, in-8, et l'*Histoire de ce prince*, par le vicomte de Villeneuve Bargemont, 1825, 5 vol. in-8. Une statue en marbre a été érigée à Aix en 1825. On désigne encore sous le nom de *Cheminées du bon roi René* les endroits où il avait coutume de se promener.

RENE, duc de Lorraine, engagé par le roi de France à faire la guerre à Charles le Hardi, duc de Bourgogne, fut d'abord malheureux et perdit son duché; mais il le recouvra par les secours que lui fournirent les Suisses. Charles étant revenu avec une puissante armée assiéger Nancy, il s'y livra une sanglante bataille le 4 janvier 1477, dans laquelle Charles fut défait et tué (selon toute apparence) par Campo-Basso, un de ses généraux, gagné par René avec plusieurs autres. (*Voy. CHARLES le HARDI*.) René mourut en 1508.

RENEAULME (Paul-Alexandre de), chanoine régulier de Sainte-Geneviève de Paris, né à Blois vers 1672 d'une famille noble, originaire de Suisse, fut prieur de Marchenoir, et ensuite de Theuwy, où il mourut d'hydropisie en 1749. C'était un homme plein de vertus et surtout très-charitable. Il connaissait la botanique et servait de médecin aux pauvres de son canton. Il s'était formé une des plus belles bibliothèques qu'un particulier pût se procurer. En 1740, il publia un *Projet de Bibliothèque universelle*, pour rassembler dans un même corps d'ouvrage, par ordre alphabétique et chronologique, le nom de tous les auteurs qui ont écrit en quelque langue que ce soit; le titre de leurs ouvrages, tant manuscrits qu'imprimés, suffisamment étendu pour en donner une idée en forme d'analyse; le nombre des éditions, des traductions, etc. Une santé languissante dans les dernières années de sa vie l'a empêché d'exécuter cet ouvrage immense. Tous ses manuscrits, ainsi que sa bibliothèque, passèrent à la maison des chanoines réguliers de Saint-Jean, à Chartres. — Il ne faut pas le

(1) Dans ces derniers temps on a beaucoup exagéré les talents d'artiste de ce bon roi, il est certain que René d'Anjou entretenait autour de lui plusieurs peintres de mérite; et l'on peut conjecturer, sans crainte de se tromper, que tant de beaux tableaux attribués à René sont l'ouvrage de ces vieux maîtres ignorés.

confondre avec RENEULME, Paul, médecin du xvii^e siècle, de qui on a : *Ex curationibus observationes*, Paris, 1606, in-8 : il y démontre que les remèdes chimiques sont quelquefois d'un grand secours ; *Specimen historiae plantarum*, avec fig., 1611, in-4 ; *La vertu de la fontaine de Médicis près de Saint-Denis-les-Blois*, 1618, in-8.

RENÉE de FRANCE, duchesse de Ferrare, née à Blois en 1510, de Louis XII et de la reine Anne de Bretagne, avait été accordée en 1515 à Charles d'Autriche, depuis empereur, et fut demandée quelques années après par Henri VIII, roi d'Angleterre. Ces projets n'eurent point de suite, pour quelques raisons d'état, et la princesse fut mariée, par François I^{er}, à Hercule d'Est, deuxième du nom, duc de Ferrare. C'était une femme d'un esprit inconstant et d'une curiosité inquiète. Calvin, ayant été obligé de quitter la France et de passer en Italie, porta facilement l'esprit de cette princesse à suivre ses opinions ; et Marot, qui lui servait de secrétaire, la confirma dans cette disposition. Après la mort du duc son époux, en 1559, elle revint en France et s'occupa à augmenter les troubles du royaume. Elle parla pour le prince de Condé lorsqu'il fut mis en prison ; mais leur amitié ne dura pas. Elle se brouilla avec lui, parce qu'elle désapprouva la guerre des prétendus réformés. Elle mourut dans l'hérésie, en 1575, dans le château de Montargis, âgée de 65 ans. Sa vie a été publiée par Catteau, Berlin, 1781, in-8.

* RENGGER (Albert), né en 1764 à Brugg, canton de Berne, où il reçut le doctorat en médecine et exerça sa profession avec succès. Lors des changements arrivés en Suisse sous l'influence française il remplit différentes fonctions importantes. En 1815 il fut député d'Argovie au congrès de Vienne. Il mourut en 1825 président de la société de physique de Lausanne. On lui doit plusieurs opuscules en français et en Allemand. — Son fils, médecin comme lui, né, en 1775, à Lausanne, s'embarqua le 1^{er} mai 1818, pour l'Amérique, avec son ami le docteur Lonchamps. Ils débarquèrent à Buénos-Ayres, et arrivèrent au mois de juin 1819 à l'Assomption. Le docteur Rengger parcourut la plupart des contrées de l'Amérique méridionale, et séjourna plusieurs années au Paraguay. De retour en Suisse au mois de mars 1826, il continua de se livrer à son goût pour l'histoire naturelle et pour les voyages. Il se trouvait au commencement de 1852 à Naples, où il tomba malade : il ne put revenir qu'avec peine dans sa patrie et mourut à Arau le 9 octobre, n'ayant pas encore atteint sa 58^e année. Rengger a laissé plusieurs ouvrages, entre autres un *Essai historique sur la révolution du Paraguay et le gouvernement dictatorial du docteur Francia*, Paris, 1827, in-8 ; réimprimé à Stuttgart en 1829 et trad. en Espagnol ; une *Histoire des mammifères du Paraguay*, et une *Description* encore inédite des contrées américaines qu'il avait parcourues.

* RENNEL (James), savant géographe, né à Chudleigh dans le Devonshire, en 1742, descendait d'une ancienne famille française, dont un des chefs accompagna Guillaume-le-Conquérant en Angle-

terre. Il entra à quinze ans dans la marine comme *midshipman* (élève), et profita des loisirs que lui laissait son service pour étendre ses connaissances. Etant passé au service de la compagnie des Indes en 1761, il se distingua par sa valeur à la prise de Pondichéry. La guerre terminée, il s'empressa de revenir à ses études favorites, qu'il n'abandonna plus. Il entra dans le corps des ingénieurs militaires, y fut nommé capitaine, et peu après commissionné arpenteur-général du Bengale et du Bahar. Il leva des plans, dressa des cartes remarquables par leur exactitude, et la géographie de l'Inde anglaise et de ses mers lui dut en outre de notables perfectionnements. Ayant obtenu sa retraite avec le grade de major, il revint en 1777, en Angleterre où il fut accueilli de la manière la plus honorable. Il refusa un poste important et lucratif pour s'occuper exclusivement des travaux géographiques auxquels il doit une si grande et si juste réputation. Il mourut à Londres le 29 décembre 1850, et fut inhumé dans l'abbaye de Westminster. Membre des principales sociétés savantes de l'Europe, il était correspondant de l'Institut de France, où M. Walckenaer a prononcé son *Eloge*. Ses principaux ouvrages sont : *Carte de l'Indostan ou de l'empire mogol*, accompagnée d'une description historique, et précédée d'une introduction contenant un tableau des différentes révolutions que cette vaste contrée a éprouvées, 1782, in-4 ; 2^e édit., 1788, avec un nouveau mémoire, et 3^e édit., 1795, in-4 ; trad. en franç. par Bouche-Seiche sous le titre de *Description historique et géographique de l'Indostan*, 1800, 5 vol. in-8, et atlas in-4 ; *Atlas du Bengale*, 1781, in-fol. ; *Système géographique d'Hérodote*, 1800, gr. in-4 ; 1850, 2 vol. in-8 ; *L'Histoire et l'expédition du jeune Cyrus, et la retraite des dix mille*, éclaircies par la géographie, 1816, in-4. *Géographie comparée de l'Asie*, 1851, 2 vol. in-8 ; *Recherches sur les courants de l'Océan atlantique*, 1852, in-4. On recherche encore de ce géographe les ouvrages suivants : *Eclaircissements sur la géographie de l'Afrique*, 1795, in-4, trad. de l'anglais par Langlès dans son édition du *Voyage* de Fréd. Hornemann (*voy.* ce nom, iv, 446) ; *Mémoires sur la géographie de l'Afrique*, 1790-1798, in-4 ; *Observations sur la topographie de la plaine de Troie*, 1814, in-4.

RENNEQUIN ou RENKIN. *Voy.* RANNEQUIN.

RENNES (le P. Brice de), capucin, missionnaire en Palestine, fut un de ceux qui, par ordre de la Propagande, travaillèrent à l'édition de la Bible arabe, imprimée en 1671 pour l'usage des églises orientales. Ce religieux a traduit dans la même langue l'*Epitome annalium ecclesiasticorum cardinalis Baronii*, 2 vol. in-4, et l'*Epitome annalium veteris Testamenti Jacobi Saliani ab Adamo usque ad Christum*, de l'imprimerie de la Propagande, 1655, 2 vol. in-4.

* RENNEVILLE (René-Auguste-Constantin de), écrivain moins connu par ses ouvrages que par ses malheurs, naquit à Caen vers 1650. Après avoir servi quelque temps dans les mousquetaires, il prit sa retraite ; et par la protection de M. de Chamillart, obtint un emploi dans les domaines. Le désir de pratiquer librement la religion calviniste

qu'il avait embrassée le décida à passer en Hollande, où il resta quelques années. A son retour en France, il retrouva M. de Chamillart, toujours disposé à le protéger et qui lui laissa le choix de plusieurs emplois lucratifs. Quelques bouts rimés qu'il avait composés plusieurs années auparavant d'une manière injurieuse à la France, ayant été remis au marquis de Torcy, lui valurent de fortes réprimandes. Accusé bientôt d'une correspondance criminelle avec les puissances étrangères, il fut mis à la Bastille en 1702. Exilé, après une captivité de 11 ans, il alla en Angleterre, où il mourut vers 1724. On a de lui : *L'inquisition française ou l'Histoire de la Bastille*, 1724, 5 vol. in-12; cette édition est augmentée de beaucoup d'anecdotes suspectes. Le 5^e vol. n'est que la reproduction de *l'Histoire de l'inquisition de Goa*, par Dellon (voy. ce nom, III, 284); *Recueil des voyages qui ont servi à l'établissement de la compagnie Hollandaise des Indes orientales*, Amsterdam, 1702-05, 5 vol.; et 1750, 10 vol. in-12.

* RENNEVILLE (Sophie de), dame auteur, née vers 1771, morte à Paris le 15 octobre 1822, a contribué avec Mesd. de Beaufort, d'Hautpoul, Dufresnoy, à l'*Athénée des dames*, et à l'ouvrage qui a pour titre : *Amusements de l'adolescence*, et a publié plusieurs ouvrages d'éducation qui ont eu du succès. Dans le nombre on distingue : *Lettres d'Octavie, jeune pensionnaire de la maison de Saint-Claire*, 1806, in-12; 4^e éd., 1818, in-12; *Stanislas, roi de Pologne*, roman historique, suivi d'un *Abrégé de l'histoire de Pologne et de Lorraine*, 3^e éd., 1812, 5 vol. in-12; *Galerie des femmes vertueuses*, ou *Leçons de morale à l'usage des jeunes demoiselles*, 1808, in-12; 3^e éd., 1817, in-12; *Vie de sainte Clotilde, reine de France*, 1809, in-12; *Contes à ma petite fille*, 4^e éd., 1817; *la Mère gouvernante*, 1812, 4 vol. in-12; *le Retour des vendanges*, contes moraux, 1812, 4 vol. in-12; 2^e éd., 1820, 4 vol. in-18; *Zélie, ou la Bonne fille*, 1815, in-12; 4^e éd., 1817, in-18; *la Fée gracieuse*, 1815, in-18; *la Fée bienfaisante*, 1814, in-12; 2^e éd., 1817, in-18; *le Précepteur des enfants*, ou *le Livre du second âge*, 7^e éd., 1818, in-12; *Coutumes gauloises*, 1819, in-12; *Galerie des jeunes vierges*, ou *Modèles des vertus qui assurent le bonheur des femmes*, 1819, in-12; 2^e éd., 1822, in-12; *les Jeunes personnes*, 2^e éd., 1822, 2 vol. in-12; *Nouvelle mythologie des demoiselles*, 1821, 2 vol. in-12.

* RENNIE (John), mécanicien et ingénieur anglais, né au comté de Lothian, dans l'Ecosse, le 7 juin 1761, d'un fermier qui le laissa orphelin en bas âge, ne reçut d'autre éducation que celle qu'on donnait dans l'école du bourg de Preston-Kirk qu'il habitait. Ayant souvent l'occasion d'aller dans une manufacture voisine, il eut le bonheur d'inspirer quelque intérêt au chef d'atelier, qui lui donna des instructions et lui prêta des outils. A 10 ans, il avait déjà construit des modèles de moulin à vent, et de machines à vapeur et à battre les pieux, remarquables par la perfection de la main d'œuvre. A 15, il alla étudier à Dunbar les sciences mathématiques et physiques, dans lesquelles il fit de très-grands progrès. Pour s'y perfectionner, il voulut aller suivre

à Edimbourg le cours des professeurs Robison et Black. Le premier l'introduisit dans les ateliers de Soho, près Birmingham, et il y travailla pendant un an à exécuter diverses machines; enfin il alla à Londres, et il y fut employé par Watt et Bolton dans l'établissement connu sous le nom d'*Albion Mills*, où il continua à faire preuve d'une grande habileté. Calculateur et praticien, ses machines étaient remarquables par une précision de mouvement, une proportion, une harmonie entre les diverses parties, qui les faisaient regarder comme des chefs-d'œuvre. A ces qualités, il joignait le talent, plus essentiel encore, d'employer la force motrice avec un grand avantage. Il fit des sciences hydrauliques l'objet de ses méditations, et il exécuta plusieurs grandes constructions en ce genre, sous la direction du célèbre Smeaton, dont il devint bientôt l'émule, et qu'il fut jugé seul capable de le remplacer. Parmi les nombreux travaux de Rennie, on cite le canal de Lancastre, un des plus beaux monuments de ce genre; celui de Crinian en Ecosse, dont le creusement offrait les plus grandes difficultés; les magnifiques *docks* ou bassins d'entrepôts pour les vaisseaux marchands que Londres compte parmi ses ornements; la jetée ou *Breakwater* de Plymouth, l'une de ses plus belles conceptions; le pont en fer de Southwark, le premier où l'on ait conçu l'idée hardie d'employer le fer coulé en masses compactes, d'une étendue qui surpasse celle des massifs de pierre les plus considérables; celui du Strand ou Waterloo, exécuté en pierre aussi sur la Tamise, le plus grand, le plus régulier, et le plus hardi de tous ceux qui se trouvent dans le royaume britannique, et enfin, les arsenaux royaux de Portsmouth, Chatam et Sheerness. L'aspect de ce dernier, dont M. C. Dupin a publié la description dans son *Voyage de la Grande-Bretagne*, où il donne sur Rennie une *Notice* fort intéressante, frappe d'admiration les personnes les plus étrangères à l'architecture hydraulique. Ce grand ingénieur a été enlevé aux sciences et aux arts le 16 octobre 1821.

RENOMMÉE, divinité poétique, messagère de Jupiter. Elle se plaçait sur les lieux les plus élevés pour publier les bonnes et les mauvaises nouvelles. Les poètes la représentent sous la figure d'une jeune fille, avec des ailes remplies d'yeux et d'oreilles, autant de bouches et de langues, sonnant de la trompette, et ayant sa robe retroussée. Virgile en fait une description très-pittoresque dans le IV^e livre de l'*Enéide*. Une de ses qualités distinctives est de raconter les mensonges avec la même contenance que les vérités.

Tam falsi fictique tenax quam nuncia veri.

* RENOU (Antoine), peintre et littérateur, né à Paris en 1751, obtint souvent des couronnes à l'université; cependant son goût pour le dessin le décida pour la peinture. Après avoir étudié sous Pierre et Vien, il concourut pour le grand prix, et obtint la seconde palme. Il allait rentrer dans la lice, lorsqu'en 1760 le roi Stanislas l'appela à la cour de Lunéville, dont jusqu'à la mort de ce bon prince il partagea les plaisirs. Son tableau représentant *Jésus parmi les docteurs* le fit agréger, en 1766, à l'académie de peinture, dont il fut reçu membre en

1784, sur un des tableaux du plafond de la galerie d'Apollon, représentant l'*Aurore*. L'académie ayant été supprimée, il fit partie des écoles spéciales de peinture avec le titre de secrétaire et de surveillant des études. Il mourut à Paris en 1806. Comme peintre, ses principales productions, outre celles qu'on a citées, sont : *Agrippine débarquant à Brindes, avec l'urne contenant les cendres de Germanicus*; une *Annonciation* qui se voyait dans une église à Saint-Germain-en-Laye, et un *plafond* pour l'hôtel des monnaies de Paris. Comme littérateur, on a de lui : *Térée*, tragédie jouée avec succès au Théâtre-Français en 1775; il l'entreprit à la suite d'une discussion élevée sur les difficultés de la poésie et celles de la peinture. Lemierre soutint la suprématie de la poésie; alors Renou le défie de faire un tableau, et s'engage à faire une tragédie; il composa *Térée*, et le tableau est encore à venir. On lui doit en outre une traduction en vers de *l'art de peindre*, Poème de Dufresnoy, 1789, in-8, estimée surtout pour les notes, et une de la *Jérusalem délivrée*, dont on ne connaît que des fragments où l'on trouve de beaux vers; et enfin des *Lettres* sur les expositions publiques du Louvre, aussi instructives pour les artistes que pour le public.

RENTI (Gaston-Jean-Baptiste, baron de), issu d'une ancienne maison d'Artois, naquit en 1611, au château de Beni, dans le diocèse de Bayeux. Il fit éclater, dès sa plus tendre jeunesse, une piété que son commerce avec le monde n'éteignit jamais. Il se proposa d'entrer chez les chartreux, mais ses parents s'y opposèrent. Il servit avec distinction dans les guerres de Lorraine, et Louis XIII l'honora de son estime. Il épousa, à l'âge de 22 ans, Elisabeth de Balzac, comtesse de Graville. Son occupation principale fut dès-lors de remplir tous les devoirs d'un chef de famille en vrai chrétien; il donna le spectacle de toutes les vertus que la religion peut inspirer. Insensible aux richesses, aux honneurs, aux plaisirs et à tous les biens créés, il ne songea qu'à servir le souverain maître, et à le faire servir par ses vassaux, et surtout par ses enfants. Il mourut à Paris le 24 avril 1649, et fut enterré à sa terre de Citri, diocèse de Soissons. Il eut part à l'établissement des frères cordonniers. (Voy. BUCHE.) Le P. de Saint-Jure, jésuite, a donné sa *Vie*, 1651, in-4, réimprimée très-souvent in-12.

* RENZI (Antoine), littérateur, né dans le diocèse de Volterre, et mort à Florence en 1825, âgé de 45 ans, se fit remarquer par un écrit dans lequel il venge l'Italie des reproches que M^{me} de Staël lui adresse dans sa *Corinne*. On lui doit en outre de bonnes éditions du Dante et de l'Arioste, accompagnées de notes savantes. Enfin il a fourni des articles instructifs à l'*Anthologie* de Florence, l'un des meilleurs recueils périodiques de l'Italie.

* RENZOLI (César), jésuite, né en 1627, dans l'état de Modène, habita successivement les collèges de son institut à Ancône, Macerata et Lorette. Il se dévoua au ministère de la prédication et à l'œuvre des missions avec un zèle qui produisit d'heureux fruits. Il était rare que ceux qui allaient l'entendre n'en retirassent pas de grands avantages spirituels, et beaucoup de conversions furent dues à ses exhortations.

On croit qu'il mourut à Pérouse au commencement du xvm^e siècle. Il a publié : *Sermoni sopra la passione di N. S. Gesù-Christo*, 1687, 1702, 6 vol. in-8; *Panegirici e discorsi sacri*, Macerata, 1698, 3 vol.; *Nuova scelta di laudi spirituali per uso delle missioni*, Ancône, 1689.

** RÉPÉCAUD (François-Marie), né en 1768, à Salins (Jura), après avoir achevé ses études au collège de cette ville tenu par les oratoriens, entra dans cette congrégation et fut envoyé au Mans, où il professa la grammaire et les humanités avec succès. Lors de la suppression de tout enseignement en France, il revint dans sa ville natale; et, atteint par la réquisition, fut élu chef d'un des bataillons de volontaires que son département envoyait à la frontière. Après quelques campagnes sur le Rhin, il donna sa démission au moment où on lui offrait un grade plus élevé, et revint dans sa famille. Il y reçut bientôt une nouvelle preuve de l'estime de ses concitoyens par son élection à la place de président du département. Lors de la réouverture des collèges, il s'empressa de quitter l'administration pour prendre une chaire dans celui de Salins, qu'il remplit avec tout le zèle dont il était capable. A l'organisation de l'université, nommé inspecteur de l'académie de Besançon, il obtint sa retraite en 1821, et, revenu à Salins pour ne plus le quitter, y partagea son temps entre les soins qu'il devait à sa famille et la lecture des classiques latins qui avaient toujours fait ses délices. Il mourut le 31 décembre 1858, à 70 ans, laissant la réputation d'un homme instruit et d'un philosophe chrétien. On a de lui : *Éléments de la religion, ou Entretiens d'un père avec ses enfants*, 1820, in-12.

* REPIN (Nicolas-Wasiliewitsch, prince), célèbre général russe, né en 1754 d'une famille distinguée, était fils d'un général qui commanda, sous Pierre le Grand, un corps d'armée contre Charles XII, et neveu du comte Panin, principal ministre de Catherine II. Il fit ses premières armes comme volontaire dans un corps français, pendant la guerre de Sept-ans. Envoyé ensuite par Pierre III à la cour de Berlin, il fut choisi en 1764 par Catherine pour aller en Pologne seconder l'élection de Stanislas Poniatowski; puis accrédité comme ambassadeur près du nouveau monarque, il seconda les projets de Catherine sur la Pologne, en faisant endurer à la noblesse tous les dédains d'un orgueil intraitable, et en fomentant dans le royaume l'anarchie et la guerre civile. Il quitta Varsovie pour se rendre à l'armée qui se préparait à agir contre les Turcs; et les succès qu'il obtint dans cette guerre le firent juger propre à entamer les négociations pour la paix. Nommé ambassadeur à Constantinople, il signa, en qualité de plénipotentiaire médiateur, le traité de Teschen, en 1779. (Voy. FRÉDÉRIC II et MARIE-THÉRÈSE, impératrice.) Plus tard il continua de déployer une valeur brillante et des talents militaires peu communs dans la guerre contre les Turcs, notamment dans la campagne de 1791. Potemkin sous lequel il commandait, obtint la disgrâce d'un rival qu'il commençait à redouter, et ce fut alors que Repnin, irrité de l'injustice de sa souveraine, forma cette société de

mécontents connus sous le nom de *martinistes*, et dont la plupart des membres furent exilés en Sibérie. Cependant Repnin fut traité avec les plus grands ménagements, et il obtint même le gouvernement de la Lithuanie, où se trouvait le malheureux Stanislas, dont il avait provoqué la ruine, après avoir été le premier instrument de son élévation. Lors de l'invasion qui eut pour résultat d'achever le démembrement de la Pologne, Repnin fut mis à la tête des armées russes. Mais son commandement lui ayant été enlevé par Souwaroff il accepta le titre de ministre de Catherine en Pologne, et ce fut d'après ses instructions, ou plutôt par ses ordres, que Stanislas signa son abdication. Elevé sous Paul 1^{er} au rang de feld-maréchal, il fut envoyé à la cour de Berlin, pour y négocier la deuxième coalition contre la république française. Mais il ne put décider la Prusse à rompre sa neutralité, et il fut, dit-on, disgracié pour avoir échoué dans cette mission et avoir pris pour secrétaire un Français, nommé Aubert, qui s'esquiva, emportant une partie des papiers et des secrets de la légation. Repnin mourut à Moscou en 1801. Son fils, le prince Nicolas Repnin, qui s'est distingué dans la campagne de 1812, fut nommé, en 1814, administrateur-général de la Saxe, et depuis gouverneur-général de Pultawa.

* REQUENO Y VIVES (Vincent), savant littérateur et numismate, naquit en 1745 à Calatrabo dans l'Aragon, et à l'âge de 14 ans, embrassa la règle de Saint-Ignace. Lors de la suppression des jésuites, il s'embarqua pour l'Italie avec un grand nombre de ses confrères, et s'établit à Rome, où il ne tarda pas à se faire connaître par son érudition et son goût pour les antiquités. Il profita de la permission accordée aux jésuites espagnols de rentrer dans leur patrie, et fut nommé membre de l'académie royale des sciences d'Aragon, et conservateur du cabinet de médailles de cette société. Informé du rétablissement des jésuites dans le royaume des Deux-Siciles, il se hâta de retourner en Italie, dans le dessein de se réunir à ses anciens confrères; mais il mourut à Tivoli, le 17 février 1811, à 68 ans. Outre un ouvrage ascétique (*Esercizj spirituali*, Rome, 1804), on a du P. Requeno : *Saggio sul ristabilimento dell' antica arte de' greci e de' romani pittori*, Venise, 1784, in-4. Sous le titre modeste d'essai, le savant auteur donne un traité complet de la peinture chez les anciens, et des divers procédés employés par les artistes grecs et romains. Cet ouvrage, plein de recherches et d'expériences curieuses, a été réimprimé avec des additions et des corrections, Parme, 1787, 2 vol. in-8. *Principi, progressi, perfezione, perdita et ristabilimento dell' antica arte di parlare da lungi in guerra*, etc., Turin, 1790, in-8; c'est un traité des signaux des anciens. Depuis la renaissance des sciences, un grand nombre de savants s'étaient occupés de recherches sur cet objet important; et plusieurs même avaient tenté des expériences dont le résultat a produit enfin la découverte du *Télégraphe*, qui fera passer avec honneur le nom de Chappe à la postérité (voy. CHAPPE, II, 517). *Scoperta della chironomia, ossia dell' arte di gestire*

colle mani, Parme, 1797, in-8. La manière de se faire entendre par le moyen des doigts est fort ancienne. On trouve parmi les *Œuvres* de Bède (édit. de 1688), un opuscule : *De loquelâ per gestum digitorum*, avec des gloses. Fabricius a rapporté, dans sa *Biblioth. latin.*, les éditions de ce traité; et à cette occasion, il indique tous les auteurs parvenus à sa connaissance, qui ont écrit sur l'art de parler avec les doigts. Cet art, perfectionné par Pereire, dans le siècle dernier (voy. PEREIRE, VI, 452), est presque sans utilité, depuis que l'abbé de l'Épée et Sicard ont trouvé une méthode bien supérieure pour instruire les sourds et muets (voy. L'ÉPÉE ET SICARD). Toutefois cette méthode n'a acquis elle-même une véritable perfection qu'à l'aide du langage gesticulé qu'emploient naturellement entre eux de jeunes sourds-muets élevés ensemble; langage qu'ont dû finir par étudier les maîtres eux-mêmes, pour étendre celui de leurs élèves. Par-là disparaît, en grande partie, le merveilleux d'une méthode qui supposait des individus incapables, sans elle, de notions abstraites, parce qu'ils sont privés de l'idée des sons; *Saggi sul ristabilimento dell' arte di dipingere all' encausto degli antichi*, 1798, 2 vol. in-8. Caylus s'était occupé le premier, avec succès, de la recherche des procédés qu'employaient les anciens pour peindre à l'encaustique; mais le P. Requeno a fait de nouveaux essais très-intéressants, qui rendent son ouvrage précieux pour les artistes. Il faut joindre aux deux volumes qu'on vient d'indiquer, un *Appendice*, Rome, 1806, in-8; *Saggio sul ristabilimento dell' arte armonica de' greci e romani cantori*, ib., 1798, 2 vol. in-8, ouvrage curieux et plein de recherches, comme tous ceux de l'auteur; *Medallas ineditas antiquas existentes en el museo dela real sociedad Aragonesa*, Saragosse, 1800, in-4, imprimé aux frais de l'académie. Cet ouvrage est divisé en deux parties, dont la première contient des remarques sur les explications données par quelques numismates, et de nouvelles conjectures sur diverses médailles; *Tamburo, stromento di prima necessità per regolamento delle truppe perfezionato*, Rome, 1807, in-8. L'auteur y présente les moyens de changer le bruit du tambour en sons harmonieux, et propres à se marier avec la voix (voy. le *Magasin encyclopédique*, 1807, v, 185); *Osservazioni sulla chirotipografia, ossia antica arte di stampare a mano*, Rome, 1810, in-12. Dans cet opuscule, le P. Requeno cherche à prouver que l'imprimerie était connue et pratiquée bien avant le x^{ve} siècle, quoiqu'elle n'eût pas atteint la perfection à laquelle l'ont portée Guttemberg et Schœffer. On trouve une *Notice* sur Requeno, dans le *Supplément* de Caballero à la *Biblioth. soc. Jesu*; mais elle est incomplète.

REQUESENS (Louis de ZUNIGA Y), d'une famille illustre d'Espagne, commandeur de l'ordre de Saint-Jacques, fut gouverneur-général des Pays-Bas en 1574, après le départ du duc d'Albe. Il s'empara de la ville de Zircizee en Zélande; mais son administration ne fut pas heureuse. Son caractère n'avait pas l'énergie nécessaire pour les circonstances, et les mécontents en profitèrent. Cet qui a fait dire que le duc d'Albe n'aurait pas dû

venir aux pays-Bas, ou qu'il n'aurait pas dû en sortir. Requesens mourut à Bruxelles en 1576. Il avait été auparavant gouverneur du Milanais, et s'était conduit d'une manière peu convenable à l'égard de saint Charles Borromée, auquel il donna de cuisants chagrins; ce que des personnes ont regardé comme la cause de son peu de succès dans le gouvernement des Pays-Bas et de sa mort prématurée. Cependant il en avait fait demander pardon au saint prélat, qui avait promis de le demander à Dieu par ses plus ferventes prières.

* REQUIER (Jean-Baptiste), né à Pignans en Provence en 1715, entra dans la congrégation de l'Oratoire, et débuta dans la carrière littéraire par une *Ode*, sur la convalescence de Louis XV, qui obtint un accessit à l'académie de Marseille. Inspecteur des études à l'école royale militaire de Paris, le gouvernement le chargea de la traduction des *Mémoires secrets* de Vittorio Siri, 1767-85, 24 vol. in-12. Il avait déjà publié du *Mercur* du même auteur, 1755, 48 vol. in-12. Sa vie privée mérita la parfaite estime de tous ceux qui le connurent: il vécut en sage dans sa modeste retraite, et termina sa longue carrière au commencement de 1799. On a de lui: *Recueil historique et critique de tout ce qui a été publié sur la ville d'Herculane*, Paris, 1757, in-12; *Vie de Peiresc*, 1770, in-12; *L'Esprit des lois romaines*, trad. du lat. de Gravina, 1776, 5 vol. in-12, etc.; *Les Hiéroglyphes* dit de Horapollé, trad. du grec, Paris, 1779, in-12, etc.

RESCIUS (Stanislas), chanoine de Warmie en Pologne, secrétaire du cardinal Hosius, fut député vers Henri, duc d'Anjou, élu roi de Pologne, et envoyé ensuite par Etienne Baltori, en qualité d'ambassadeur à Rome. Ce prince lui avait donné l'abbaye d'Androw, ordre de Cîteaux. Nous avons de lui: *De rebus in electione regis Poloniae gestis ad disscum ejus*, Rome, 1575, in-4; *Vita D. Stanislai Hosii*, Poloni, S. R. E. cardin. majoris penitentiarii et episcopi warmiensis, Rome, 1587; Munster, 1650, in-8; *Dissidium evangelicorum magistrorum ac ministrorum*, Cologne, 1592, in-8; *De atheismis et phalarismis evangelicorum*. Ce traité, qui n'est pas commun, fut imprimé en 1596, in-4, à Naples, où l'auteur mourut 2 ans après, en 1598.

RESENDE ou REESENDE, *Resendius* (André ou Lucius-André de), le restaurateur des lettres dans le Portugal, né à Evora en 1498, entra jeune dans l'ordre de saint Dominique, et étudia avec succès à Alcalá, à Salamanque, à Paris et à Louvain. Le roi de Portugal, Jean III, lui confia l'éducation des princes ses frères, et ayant obtenu du pape la permission de lui faire quitter l'habit de religieux, il lui donna un canonicat d'Evora. Resende ne fut pas moins laborieux sous l'habit de chanoine que sous celui de dominicain. Il ouvrit une école de littérature, cultiva la musique et la poésie, et prêcha avec applaudissement. Il mourut en 1573, à 75 ans. On a de lui un grand nombre d'ouvrages. La plupart ont été recueillis à Cologne, en 1600, en 2 vol. Les principaux sont: *De Antiquitatibus Lusitaniæ*, Evora, 1595, in-fol., curieux et rare; *Deliciæ lusitano-hispanicæ*, 1615, in-8, bon et recherché; un vol. in-4 de poésies latines, Lisbonne,

1561; *De vita aulica*, in-4; une grammaire, sous ce titre: *De verborum conjugatione*, etc. Il était très-versé dans les langues grecque, latine et hébraïque, dans les antiquités sacrées et profanes. Ses poésies valent moins que ses ouvrages d'érudition. Il y a un autre RESENDE (Garcias de), auteur de l'*Histoire de Jean II*, en portugais, 1534 et 1622, in-fol., et l'éditeur d'un *Concioneiro*, Lisbonne, 1516, in-fol., recueil précieux et de la plus grande rareté.

RESENIUS (Pierre), professeur en morale et en jurisprudence à Copenhague, devint prévôt des marchands de cette ville et conseiller d'état. Ses ouvrages sont relatifs à l'histoire et au droit public d'Allemagne. On a de lui: *Jus aulicum norvegicum*, 1675, in-4; un *Dictionnaire islandais*, 1685, in-4; deux *Edda* des Islandais, 1665, in-4. M. Mallet en a donné la traduction dans son *Introduction à l'histoire de Danemarck*, Copenhague, 1756, in-4. Resenius poussa sa carrière jusqu'à soixante-trois ans, et mourut en 1688.

RESNEL du BELLAY (Jean-François du), né à Rouen en 1692, fit voir dès sa jeunesse beaucoup d'esprit et de talent pour la poésie. Dès qu'il se fut montré à Paris, il trouva des amis et il méritait d'en avoir. On lui procura l'abbaye de Fontaine et une place à l'académie française et à celle des belles-lettres. L'abbé du Resnel a un rang marqué sur le Parnasse par ses traductions des *Essais sur la critique et sur l'homme* de Pope, in-12. Ses versions sont précédées d'une préface très-bien écrite. (*Voy. POPE*.) Il a prêté dans ses vers beaucoup de force et de grâce à des sujets arides. On y trouve de très-beaux morceaux, quoiqu'il y ait quelques vers prosaïques et languissants. On prétend que Pope était assez mécontent de son traducteur; on n'en voit pas trop la raison; car le copiste a souvent embelli son original. L'abbé du Resnel s'était aussi adonné à la chaire, et nous avons de lui un *Panegyrique de saint Louis*. Il mourut à Paris en 1761, à 69 ans. On lui doit dix *Mémoires* dans le *Recueil de l'académie des inscriptions*.

RESSIUS (Rutger), professeur de langue grecque à Louvain, naquit à Maseyck, dans la principauté de Liège, vers la fin du x^e siècle. Erasme rend un hommage flatteur à son érudition et à ses mœurs, dans une lettre qu'il écrivit à Jean Robin, doyen de l'église de Malines. *Doctior, dit-il, an inveniri possit nescio, certo diligentem ac moribus puriorem vix invenias*. La France tâcha de l'arracher à cette université par les offres les plus attrayantes, mais ce fut inutilement. Il mourut l'an 1545, après avoir donné des éditions: des *Institutions du droit des Grecs*, par Théophile, Louvain, 1536; des *Aphorismes* d'Hippocrate, 1535; des *Lois* de Platon.

RESSONS (Jean-Baptiste DESCHENS de), né à Châlons en Champagne, vers 1660, d'une bonne famille, mourut à Paris en 1755. Son goût le porta dans sa jeunesse à prendre le parti des armes. Il servit dans l'artillerie, et fit de si rapides progrès dans les mathématiques, qu'il fut bientôt admis dans l'académie des sciences, dont il a enrichi le recueil d'un assez bon nombre de *Mémoires*.

RESTAUT (Pierre), grammairien français, né à

Beauvais en 1694, d'un marchand de draps de cette ville, vint de bonne heure à Paris où il fut chargé de quelque éducation particulière au collège de Louis-le-Grand. Il se livra ensuite à l'étude de la jurisprudence, fut reçu avocat au parlement, acheta en 1740 une charge d'avocat au conseil du roi, et mourut à Paris en 1764, à 70 ans. Tout le monde connaît ses *Principes généraux et raisonnés de la grammaire française*, 1750, in-12. Il y a eu une foule d'éditions de cette grammaire. « Cet auteur, » dit un habile critique, n'a fait que répéter ce » qu'avaient dit le père Buffier, l'abbé Regnier, » M. de la Touche, et tous ceux qui avaient écrit » avant lui sur cette matière, qu'il a embrouillée à » force d'exceptions aux règles qu'il établit; » on peut ajouter, et rendue insipide par la forme de demandes et de réponses, et par l'étalage d'une érudition spéculative aussi inutile que repoussante pour ceux qui apprennent une langue. « Pourquoï, continue le critique, ce livre a-t-il eu tant de vogue? » C'est que l'auteur était protégé par un parti qui » le prônait. » Restant a revu le *Traité de l'orthographe en forme de dictionnaire*, Poitiers, 1764, in-8. On a encore de lui un *Abrégé de sa grammaire*, in-12; et la traduction de la *Monarchie des Solipses*, 1721, in-12, avec des notes contre les jésuites. Voy. INCHOFER.

* RESTIF de la BRETONNE (Nicolas-Edme), écrivain cynique et bizarre, naquit en 1754, à Sacy en Bourgogne. Son père, cultivateur, le destinait à son état; mais il montra dès son enfance un caractère inquiet et ardent, qui ne pouvait s'accommoder d'une vie honorable et paisible. Il fut envoyé par ses parents à Auxerre pour apprendre l'imprimerie. Ennuagé de sa place de prote, il revint dans son village, où il composa son premier ouvrage : *L'école de la jeunesse*, et se rendit à Paris, avec son manuscrit, pouvant dire comme Bias : *Omnia bona mea mecum porto*. L'indigence et des goûts licencieux lui firent contracter des liaisons et des habitudes avilissantes qu'il conserva toute sa vie, et qui pourtant ne l'empêchèrent pas de vouloir s'élever en réformateur des mœurs. Le bruit tumultueux de la capitale, les différents objets qui frappaient ses yeux, exaltèrent encore plus son imagination déjà très-vive, et lui firent enfanter ce nombre prodigieux d'ouvrages qui prouvent en lui, sinon un grand talent, au moins une fécondité peu commune. Restif n'était qu'un écrivain spirituel; il étonnait souvent ses lecteurs, mais il ne leur laissait pas d'impression durable; et quoique tous ses romans paraissent avoir un but moral, ce but se perd souvent au milieu des sentiments exagérés, des passions extraordinaires, des tableaux qui blessent ou la pudeur, ou le bon goût, ou les convenances. Sa vie entière offre elle-même un roman trop long à décrire, et qui participe de ces défauts. Il était dans le fond ce qu'on appelle un *bon homme*; il se croyait dispensé de la modestie, et ne cachait pas la haute opinion qu'il avait de ses talents : ainsi il disait que souvent il ne prenait pas même la peine de rédiger en entier ses ouvrages. Comme il revenait par caprice ou par besoin à son premier état d'imprimeur, il en composait des passages en-

tiers sans manuscrit, et était en même temps auteur et ouvrier; ses productions faites à la casse étaient, selon lui, « les meilleures, les mieux écrites » et les plus fortement pensées. » Le produit de ses livres aurait suffi à lui assurer une honnête existence; mais il aimait les plaisirs, et il se vit souvent privé du nécessaire. Il n'était cependant pas de luxe dans sa mise, qui était très-négligée. Il mourut à Paris en 1806, âgé de 72 ans. Restif se croyait au moins l'égal de Voltaire et bien supérieur à Buffon, qu'il appelle *une taupe*; il croyait pouvoir lutter victorieusement avec J.-J. Rousseau, dont il affectait d'ailleurs toutes les singularités : c'est ainsi qu'il fit paraître en 1772, en opposition avec *l'Emile*, les *Lettres d'une fille à son père*, qu'il regardait comme un *chef-d'œuvre de sensibilité*, un *tissu de lumières et de vertus*, en un mot comme le *plus beau présent qu'il pût faire à la postérité*. Il a écrit plus de 150 vol. de romans. Le style en est énergique, rapide, mais souvent incorrect et ampoulé. Ses principaux ouvrages sont : *L'école de la jeunesse*, qu'il ne rendit pas meilleur en le recomposant presque en entier, Paris, 1774, 4 vol. in-12; *Lettres d'une fille à son père*, ibid., 1772, 5 vol. in-12; *La femme dans les trois états de fille, d'épouse et de mère*, ibid., 1775, 5 vol. in-12; *Le ménage parisien*, ibid., 1775, 2 vol. in-12; *L'école des pères*, ibid., 1776, 5 vol. in-12; *Le paysan pervers*, ibid., 1776, 4 vol. in-12. C'est son meilleur ouvrage et le plus moral : il renferme des caractères fortement dessinés, des tableaux frappants, et les vices du peuple y sont bien rendus; le *Quadragénaire*, ou *l'Âge de renoncer aux passions*, ib., 1772, 4 vol. in-12; *La dernière aventure d'un homme de 45 ans*, 1782, in-12; *Les métamorphoses*, ou *Les ressorts du cœur dévoilés*, 2 vol. in-12; *Le Mimographe*, *Le Pornographe*, *L'Antropographe*, le *Gynographe* et le *Thesmographe*, 1790, 5 vol. in-8; *Les contemporaines*, ou *Aventures des plus jolies femmes de l'âge présent*, Paris, 1780-42, vol. in-12. C'est un recueil de plus de cent nouvelles, presque toutes vraies, sous des noms supposés, qui offrent des scènes licencieuses. Il avouait que dans cet ouvrage il avait souvent manqué de goût, et il ajoutait : « Ne passerez-vous rien au génie? » *La malédiction paternelle*, 1779, 5 vol. in-12; *Les Françaises*, ou *Trente-quatre exemples choisis dans les mœurs actuelles*, Neuchâtel, 1786, 4 vol. in-12; *La femme infidèle*, 1786, 4 vol. in-12. Ce roman contient le tableau le plus hideux des désordres de sa femme; *La vie de mon père*, ibid., 1787, 2 vol. in-12; *La prévention nationale*, 5 vol. in-12; *Les Parisiennes*, 4 vol. in-12; *Tableau des mœurs d'un siècle philosophe*, 2 vol. in-12; *Les nuits de Paris*, ou *Le spectateur nocturne*, 1788, Londres, 4 vol. in-12; *Le cœur humain dévoilé*, 1799, in-12, etc. C'est un tissu de sottises. Restif avait la manie bizarre ou la vanité de placer à la fin de chacun de ses ouvrages une critique de l'ouvrage même, en y ajoutant ce qu'il pensait de son caractère, de ses talents et de son esprit. Ce modeste auteur a été appelé quelque part le *Rousseau du ruisseau*.

RESTOUT (Jean), peintre ordinaire du roi, des académies de Caen et de Rouen sa patrie, naquit en 1692. Fils, petit-fils de peintres, et neveu de

Jouvenet, il hérita de ses pères et de son oncle le goût pour ce bel art , et la nature y ajouta un génie plus vaste. Il mourut à Rouen en 1768, directeur de l'académie de peinture, laissant, de la fille de Hallé, un fils héritier de ses talents. Il avait une piété éclairée et solide, des connaissances et de l'esprit. Comme peintre, il se distingua par une composition noble et mâle. Il entendait supérieurement ces balancements et ces oppositions que les grands maîtres font des masses, des formes, des ombres et des lumières. On lui a reproché un coloris un peu jaune, défaut qu'il tenait apparemment de Jouvenet, dont il avait été le disciple.

* RESTOUT (Jean-Bernard), fils du précédent, né à Paris vers 1740, reçut de son père les premières leçons de peinture, et ayant remporté le premier prix au concours de 1758, fut envoyé pensionnaire à Rome. Il ne profita pas de son séjour dans cette capitale des arts pour chercher par l'étude des chefs-d'œuvre, à se corriger des défauts qu'il tenait de ses premiers maîtres. Cependant il rapporta d'Italie son tableau d'*Anacréon*, la meilleure de ses productions, sur lequel il fut reçu à l'académie en 1756 et qui plus tard a été gravé par Asselin. Le *Philemon et Baucis*, qu'il produisit trois ans après est fort inférieur; enfin la *Présentation au temple* qu'il exposa au salon de 1771, eut moins de succès encore, et il ne put obtenir le titre de professeur qu'il sollicitait. Cet échec lui fut très-sensible et dès lors il cessa d'assister à l'académie, et ne s'occupa même plus guère de l'art pour lequel il n'avait jamais montré qu'un goût médiocre. Il se lança dans les affaires, dans les spéculations commerciales; et lorsque vint la révolution il se trouva tout prêt à figurer dans les assemblées électorales, et dans les clubs. Membre de la municipalité, du 10 août et nommé par Roland, conservateur du garde-meuble de la couronne, il fut peu de temps après dénoncé et jeté dans une prison, d'où, sans le 9 thermidor, il ne serait sorti que pour monter à l'échafaud. Une détention de vingt mois avait altéré sa santé, et il mourut subitement au mois de juillet 1796. Le musée conserve de cet artiste un morceau d'étude qui n'est pas sans mérite, saint Bruno priant dans le désert. Une *Notice* sur sa vie par Robin se trouve dans le *Magasin encyclopéd.*, 1797, VI, 445.

RÉTIF de la BRETONNE. Voy. RESTIF.

RETZ (Albert de GONDI, dit le maréchal de), était fils d'Antoine de Gondi, maître-d'hôtel de Henri II. Sa famille, établie à Florence, y brillait depuis les premiers temps de la république. Albert était né dans cette ville en 1522; il vint jeune à Lyon, où son père était banquier. Catherine de Médicis ayant nommé la mère d'Albert gouvernante des enfants de France, celui-ci vint à la cour, fut placé auprès du jeune Charles IX, et obtint un avancement rapide. Il fut employé dans les négociations et dans les armées. Il s'empara de Belle-Ile, qu'il fortifia; fut gouverneur de Provence, que les factions l'obligèrent de quitter. Charles IX le fit maréchal de France en 1574; Henri III le fit duc et pair. Il mourut en 1602, regardé comme un courtisan habile et un médiocre général, qui n'avait eu le bâton que par faveur. Au grade de maréchal, il

réunissait d'autres distinctions; il était chevalier du Saint-Esprit, général des galères, duc de Belle-Ile, gouverneur de Provence, de Nantes et de Metz, et enfin généralissime. Il avait été le premier à se déclarer pour Henri IV, et c'est lui qui avait conseillé à Henri III de s'unir avec le roi de Navarre contre les entreprises de la ligue. — Son frère, Pierre de GONDI, fut évêque de Langres, puis de Paris. Le pape Sixte V l'éleva au cardinalat en 1587. Il mourut à Paris le 17 février 1615, à 84 ans. — Son neveu, le cardinal Henri de GONDI, lui succéda. Il mourut à Béziers, où il avait suivi Louis XIII qui marchait par son conseil contre les huguenots, le 5 août 1622, et eut pour successeur Jean-François de Gondi son frère, 1^{er} archevêque de Paris, prélat vertueux, mort en 1654, à 70 ans. C'est à ce dernier que succéda le cardinal de Retz, qui suit. La postérité du maréchal de Retz finit en son arrière-petite-fille, Paule-Françoise-Marguerite de Gondi, qui épousa le duc de Lesdiguières, dont elle resta veuve en 1681, et descendit au tombeau en 1716, à 61 ans. Elle n'eut qu'un fils, qui mourut sans postérité en 1705.

RETZ (Jean-François-Paul de GONDI, cardinal de), petit-neveu du précédent, naquit à Montmirel en Brie, l'an 1614. Son père, Emmanuel de Gondi, était général des galères et chevalier des ordres du roi. On lui donna pour précepteur le célèbre Vincent de Paul. Il fit ses études particulières avec succès et ses études publiques avec distinction; prit le bonnet de docteur de Sorbonne en 1645, et fut nommé la même année coadjuteur de l'archevêché de Paris. L'abbé de Gondi sentait beaucoup de dégoût pour son état: son génie et son goût étaient décidés pour les armes. Il se battit plusieurs fois en duel, même en sollicitant les plus hautes dignités de l'église. Devenu coadjuteur, il se corrigea pendant quelque temps pour se gagner le clergé et le peuple. Mais dès que le cardinal Mazarin eut été mis à la tête du ministère, il se montra tel qu'il était. Il précipita le parlement dans les cabales et le peuple dans les séditions. Il leva un régiment qu'on nommait le *régiment de Corinthe*, parce qu'il était archevêque titulaire de Corinthe. On le vit prendre séance au parlement ayant dans sa poche un poignard, dont on apercevait la poignée. Ce fut alors qu'un plaisant dit: *Voilà le bréviaire de notre archevêque!* L'ambition lui fit souffler le feu de la guerre civile; l'ambition lui fit faire la paix. Il se réconcilia secrètement avec la cour, pour avoir un chapeau de cardinal. Louis XIV le fit nommer à la pourpre en 1651. Le nouveau cardinal ne cabala pas moins; il fut arrêté au Louvre, conduit à Vincennes, et de là dans le château de Nantes, d'où il se sauva. Après avoir erré pendant longtemps en Italie, en Hollande, en Flandre et en Angleterre, il revint en France l'an 1661, fit sa paix avec la cour en se démettant de son archevêché, et obtint en dédommagement l'abbaye de Saint-Denis. Il avait vécu jusqu'alors avec une magnificence extraordinaire. Il prit le parti de la retraite pour payer ses dettes, ne se réservant que 20,000 livres de rente. Il remboursa à ses créanciers plus d'un million, et se vit en état, à la fin de ses jours, de faire des pensions à ses amis. Il mourut le 24 août 1679, dans de grands

sentiments de piété, qu'il avait constamment manifestés dans sa retraite, et qui prouvèrent que les marques qu'il en avait données par intervalle dans le temps de ses incartades n'étaient pas l'effet du caprice, moins encore de l'hypocrisie. Cet homme audacieux et bouillant devint, sur la fin de sa vie, doux, paisible, sans intrigue, et fut aimé de tous les honnêtes gens; comme si toute son ambition d'autrefois n'avait été qu'une débauche d'esprit, des tours de jeunesse dont on se corrige avec l'âge. « Il parut sentir, dit un historien, que les honneurs » où il était parvenu ne valaient pas ce qu'il lui en » avait coûté pour y parvenir. Réduit, après tant » d'agitations et de troubles, à une situation paisible, avec un petit nombre d'amis, il signala les » dernières années d'une vie très-peu chrétienne, » par tous les procédés et la délicatesse même de la » vertu. Il demanda au roi la permission de renvoyer à Rome le chapeau de cardinal. Le souverain pontife, à la persuasion du roi, lui ordonna » de le conserver; mais on ne put l'empêcher d'aller ensuite se renfermer dans l'une de ses abbayes, » pour y méditer à loisir les grandes vérités du » christianisme, jusque-là si neuves pour lui. » A ce portrait du cardinal de Retz, si diversement jugé par ses contemporains et par la postérité, on pourrait ajouter ceux qu'en ont tracés la Rochefoucauld, Bossuet dans l'oraison funèbre de Le Tellier, le président Hénault et Laharpe. Il nous reste de ce cardinal plusieurs ouvrages : ses *Mémoires*, auxquels nous renvoyons nos lecteurs pour de plus amples détails, sont le plus agréables à lire. Ils virent le jour pour la première fois en 1717; on les réimprima à Amsterdam en 1751, en 4 vol. in-12. Cette édition passe pour la plus belle. On y joint ordinairement : *Mémoires de Guy Joly*, Amsterdam, 1758, 2 vol. in-8, et *Mémoires de la duchesse de Nemours*, imprimés aussi à Amsterdam, 1758, petit in-8. « Ces *Mémoires* (du cardinal de Retz), sont » écrits, dit l'auteur du *Siècle de Louis XIV*, avec » un air de grandeur, une impétuosité de génie et » une inégalité, qui sont l'image de sa conduite. » Il les composa dans sa retraite, avec l'impartialité d'un philosophe qui ne l'a pas toujours été. Il ne s'y ménage point, et il n'y ménage pas davantage les autres. On y trouve le portrait de tous ceux qui jouèrent un rôle dans les intrigues de la Fronde. « Portraits, dit le cardinal Maury, qui sont autant » de chefs-d'œuvre, à l'exception toutefois de celui » d'Anne d'Autriche, que l'écrivain trace en homme » de parti, aveuglé par la haine, et alors, selon » l'usage, privé par sa passion de toutes les forces » de son esprit. » On a encore de lui : *Conjuration du comte de Fiesque*, ouvrage composé à l'âge de 17 ans, et traduit en partie de l'italien de Maseardi. Musset-Pathay a publié : *Recherches historiques sur le cardinal de Retz*, 1807, in-8. Voy. LEZAY-MARNEZIA (Adrien).

RETZ (François), né à Prague en 1672, entra chez les jésuites en 1689. Devenu général en 1750, il gouverna la société pendant 20 ans avec beaucoup de prudence, dans un calme parfait qui semblait annoncer des tempêtes prochaines, et mourut à Rome le 19 novembre 1750.

RETZ. Voy. LAVAL Gilles et André.

* RETZIUS (Anders-Jahan), naturaliste suédois; né en 1742 à Christianstadt, offre une nouvelle preuve qu'un homme de talent, avec le goût du travail et une bonne conduite, triomphe presque toujours des difficultés qui s'opposent à son avancement. La mort de son père le força d'interrompre ses études, et pour se procurer le nécessaire, il se fit garçon de pharmacie à Lund en Scanie, et suivit en même temps les cours de l'université. Reçu docteur en 1776, après quelques années de séjour à Stockholm où il donna des preuves de sa capacité, il revint à Lund avec le titre de démonstrateur de botanique, et reçut peu de temps après celui de professeur d'histoire naturelle. Il remplit cette chaire avec succès et mourut le 6 octobre 1821 à Stockholm, chevalier de l'étoile polaire et membre de toutes les sociétés scientifiques du Nord et de l'Allemagne. Outre des traductions en suédois d'ouvrages utiles et des éditions améliorées de la *Flore* et de la *Faune* suédoise de Linnée, son vénérable maître, on lui doit : *Observationes botanicæ, sex fasciculis comprehensæ*, Leipsig, 1779-91, in-fol.; *Floræ scandinaviæ prodromus*, Leipsig, 1795, in-8; *Genera et species insectorum*, ibid., 1785, in-8. C'est un résumé de l'important ouvrage de Geer, (voy. ce nom, IV, 62).

REUCHLIN (Jean), connu aussi sous le nom de *Fumée* et de *Kapnion* (parce que *reuch* ou *rauch* en allemand, et *καπνος* en grec, signifie *fumée*), naquit à Pfortzheim en Souabe, l'an 1455, et étudia en Allemagne, en Hollande, en France et en Italie. Il brilla par la connaissance des langues latine, grecque et hébraïque. Lorsqu'il était à Rome, il connut Argyropile et étudia sous lui. Ce savant ayant prié Reuchlin d'interpréter un passage de Thucydide, il le fit d'une façon si élégante et avec une prononciation si nette, qu'Argyropile dit en soupirant : *Græcia nostra exilio transvolavit Alpes*. Il enseigna le grec à Orléans et à Poitiers; puis il retourna en Allemagne, où il s'attacha à Eberard, prince de Souabe. Reuchlin fut nommé triumvir de la ligne de Souabe pour l'empereur et les électeurs, et fut envoyé quelque temps après à Inspruck, vers l'empereur Maximilien. Ses derniers jours furent empoisonnés par un démêlé qu'il eut avec les théologiens de Cologne. Pfeffercorn avait obtenu un édit de l'empereur pour faire brûler tous les livres des juifs. Ceux-ci ayant sollicité la révocation de cet édit, Reuchlin fut consulté sur cette affaire. Il distingua deux sortes de livres chez les descendants de Jacob : les indifférents, qui traitent de divers sujets, et ceux qui sont composés directement contre la religion chrétienne. Il fut d'avis qu'on laissât les premiers, qui pouvaient avoir leur utilité, et qu'on supprimât les derniers; mais il mêla à cet avis bien des hors-d'œuvre et des digressions, qui parurent répréhensibles. Pfeffercorn lui opposa un ouvrage qu'il intitula : *Miroir manuel*; Reuchlin y répondit par *Miroir oculaire*. Les théologiens de Cologne examinèrent cette réponse, et en tirèrent 44 propositions qu'ils accusèrent d'erreur et d'hérésie, et qui furent publiées en latin par Arnould de Tongres, avec des notes. Les théologiens de Paris furent consultés, et 80 docteurs rendirent, en 1514,

une décision qui jugea le livre de Reuchlin digne du feu. Rome ne fut pas plus favorable à cet ouvrage, il fut mis dans l'*Index* du concile de Trente. Reuchlin se retira à Ingolstadt, où ses amis lui procurèrent une pension de 200 écus d'or pour enseigner le grec et l'hébreu. Ses ennemis voulurent l'envelopper dans l'affaire de Luther, mais ils n'y purent réussir. Il persista à demeurer dans la communion catholique, et il mourut à Stutgard en 1522, à 67 ans, épuisé par des études pénibles et constantes. Reuchlin avait beaucoup d'érudition et écrivait avec chaleur. L'Allemagne n'avait alors que ce seul homme qu'elle pût opposer aux savants d'Italie. On a de lui un grand nombre d'ouvrages imprimés en Allemagne, parmi lesquels on distingue son traité *De arte cabalistica*, 1517, in-fol., et dans *Artis cabalisticæ scriptores*, 1587, in-fol. Cet ouvrage fut attaqué avec succès par le père Hochstrat, qui publia *Destructio cabalæ, seu cabalisticæ perfidiæ, adversus Reuchlinum*, Anvers, 1518, in-4. On a encore de Reuchlin : *De verbo mirifico libri tres*. Ces deux ouvrages ont été condamnés à Rome. On lui attribue les lettres connues sous le titre de *Litteræ obscurorum virorum* : satire amère contre les théologiens scolastiques; mais il n'est pas sûr que cet ouvrage soit de Reuchlin, et on l'attribue avec plus de raison à Ulric de Hutten; d'autres disent qu'ils y ont travaillé en société. (Voy. GRATIUS.) La *Vie* de Reuchlin a été écrite par Jean Henri Maius (ou Mai), 1687, in-8. Voy. *Contra dialogum de causa Reuchlini*, et *Apologiæ contra Reuchlinum*, par le père Hochstrat.

REUSS (Jérémie-David), savant philologue, né en 1750 dans le duché de Schleswich, fut admis en 1782 comme employé à la bibliothèque de Gœttingen, dont il fut nommé en 1814 conservateur en chef. De 1785 à 1827 il occupa dans la même ville la chaire d'histoire générale et spéciale de littérature. On lui doit un ouvrage d'une haute importance et qui lui valut une réputation européenne; c'est le *Repertorium commentationum à societatibus litterarum editarum*, Gœttingen, 1801-1820, 20 vol. in-4, les matières y sont rangées d'après une classification méthodique; en sorte que les recherches sont faciles. On a de lui en outre : *L'Angleterre savante de 1770 à 1790*, Berlin, 1791, 10 vol. in-8, espèce de bibliographie raisonnée dont il a publié plus tard la continuation jusqu'en 1805, ibid., 1804, 6 vol. in-8; *Description des manuscrits et des livres remarquables de la bibliothèque de l'université de Tubingen*, et plusieurs autres écrits bibliographiques. Son grand âge l'obligea de se démettre de ses fonctions, et il mourut en 1857, à 87 ans.

* REUTH (Bernard), historien, né vers 1760, à Mayence, acheva ses études dans les principales universités d'Allemagne, et fut attaché quelque temps à l'administration du département du Mont-Tonnerre. Il se rendit ensuite à Dorpat, où il remplit les fonctions de vice-directeur de l'institut pédagogique. Sur l'invitation du comte Stanislas Potocki (voy. ce nom), en 1804 il alla professer à l'université de Kharkof, l'histoire des états de l'Europe et leur statistique; il remplit cette chaire avec succès jusqu'à sa mort arrivée le 5 janvier 1825. Outre une

traduction allemande de l'histoire des guerres civiles en France de Davila (voy. ce nom) et quelques autres moins importantes, on a de lui plusieurs ouvrages en allemand, entr'autres : *Lettres politiques, accompagnées d'un essai sur l'histoire de l'ancienne ville impériale de Mayence*, Manheim, 1789; *Histoire de la puissance des rois et de la révolution en France depuis la dissolution de la ligue*, 1796-97, 2 vol. in-8; *Specimen historiæ Russorum*, 1^{re} part., Kharkof, 1811, in-8; *Esprit des productions littéraires de l'Orient et de l'Occident*, Kharkof, 1811, in-4. Reuth était un excellent critique; on lui reproche cependant d'avoir admis quelquefois des étymologies peu fondées.

REUTER (Jean), né dans la province de Luxembourg, en 1680, se fit jésuite à l'âge de 26 ans. Après avoir enseigné les humanités et la philosophie, il fut huit ans professeur de théologie morale dans l'université de Trèves. On a fait imprimer ses *Leçons* à Cologne en 1756, 4 vol. in-8. Il a encore donné *Neo confessarius practice instructus*, livre très-propre à former les jeunes ecclésiastiques à un sage administration du sacrement de pénitence. Il partagea son temps entre la prière, l'étude et les œuvres de charité. C'est dans ces exercices qu'il mourut à Trèves en 1762.

* REUVENS (Gaspard-Jacques-Christien), archéologue, né à Leyde en 1793, fit de très-bonnes études dans sa ville natale et à Amsterdam sous d'habiles professeurs, et venu en 1811 à Paris y suivit les leçons de M. Boissonnade, en même temps que les cours de la faculté de droit, où il reçut le grade de licencié. A la suite des événements de 1814 il retourna en Hollande, et nommé professeur à l'université de Leyde en 1818, prit possession de sa chaire par un *Eloge* de l'archéologie. Il concourut à la rédaction d'une revue archéologique, en hollandais, qui eut un grand succès dans un pays où les solides études sont en honneur. Toujours avide d'accroître ses connaissances il fit plusieurs voyages dans le but de visiter les cabinets ou les collections d'antiquités. C'est dans une excursion qu'il avait faite en Angleterre qu'il mourut à Londres le 22 juin 1835 à 42 ans. C'est à lui qu'est due la fondation du musée d'antiquités égyptiennes attaché à l'université de sa ville natale. On a de Reuens : *Collecta litteraria sive conjecturæ in maximam partem ad Romanorum rem scenicam pertinentes*, Leyde, 1815, in-8; *Periculum animadversionum archaeologicarum ad cippos punicos Humbertianos*, ib., 1822, in-4; *Lettres à M. Letronne sur les papyrus bilingues et grecs, et sur quelques autres monuments gréco-égyptiens du musée d'antiquités de Leyde*, 1850, in-4, avec atlas in-fol.

RÉVAL (Jean-Nicolas), né en 1751, religieux des écoles Pies, professeur de littérature à l'université de Pesth, est mort dans la même ville, le 1^{er} avril 1807. Le recueil de ses ouvrages a paru à Raab, en 1787. Il était poète, philologue et grammairien; ses poésies sont inégales, et l'on n'y observe pas toujours ce génie qui caractérise le vrai poète. Parmi ses ouvrages en prose, on peut remarquer ses *Antiquités hongroises*, et sa grammaire hongroise, ou *Elaboration grammatica hungarica, ad genuinam*

patrii sermonis indolem fideliter exacta, affiniumque linguarum adminiculis locupletius illustrata, Pesth, 1805, 2 vol. in-8. C'est Révai qui a principalement répandu en Hongrie l'esprit de recherches et de critique. Voy. un article de Beroni, dans le *Mercurie étranger*, en 1815, n° 6.

REVELLIÈRE-LEPAUX. Voy. LAREVELLIÈRE.

* REVER (Marie-François-Gilles), archéologue, né en 1755 à Dol, en Bretagne, embrassa l'état ecclésiastique et professa la philosophie à Angers et à Dol. A la révolution, il était curé de Conteville, près de Pont-Audemer. Ayant prêté le serment, il fut nommé procureur syndic du département de l'Eure, puis en 1791, député à l'Assemblée Législative. Sous le directoire il fut nommé bibliothécaire et professeur de physique de l'école centrale d'Evreux. Il n'attendit pas la réorganisation de l'instruction pour se démettre de ses emplois, et retira dans sa propriété de Conteville, il s'y livra tout entier à son goût pour l'archéologie. C'est là qu'il mourut le 12 novembre 1828. Il était correspondant de l'Académie des inscriptions, et membre des académies de Normandie et de Bretagne. Outre un assez grand nombre d'opuscules sur l'objet de ses études, imprimés dans les recueils des académies ou séparément, on a de lui : *Mémoire sur les ruines de Lillebonne, arrondissement du Havre, avec un appendice contenant la description de quelques cachets*, etc., Evreux, 1821, in-8, avec plans et fig.; *Mémoire sur les ruines du Vieil Evreux départ, de l'Eure*, 1827, in-8, avec 5 pl. Cet ouvrage qui remporta la gr. médaille d'or de l'institut au concours d'archéologie est recherché des curieux.

* REVERS (Louis-François), né vers 1728, à Carantan, fit ses études avec un grand succès à Paris au collège de Navarre. M. de Juigné, évêque de Châlons-sur-Marne, lui donna un canonicat de sa cathédrale et le chargea de rédiger pour son diocèse un nouveau *Rituel* qui parut en 1776, 2 vol. in-4. Ce prélat ayant été transféré en 1781 sur le siège de Paris, il emmena l'abbé Revers qui concourut avec les abbés Plunkett et Charlier (voy. ce nom), à la rédaction du *Pastorale Parisienne*, 1785, 5 vol. in-4. Cet ouvrage déplut surtout aux jansénistes, et bientôt il fut attaqué par Maulrot, Larrière et Clément, depuis évêque constitutionnel de Versailles. Déféré même au parlement par le conseiller Robert de Saint-Vincent, le 19 décembre 1789, il ne tint pas à lui que la distribution n'en fût arrêtée. Un avis plus modéré prévalut, et la dénonciation n'eut pas de suite. (Voy. JUIGNÉ). L'abbé Revers, nommé chanoine de St-Honoré, perdit ce bénéfice à la révolution. Il mourut en mars 1798, laissant inédite une traduction en vers latins du *Poème de la Religion* par Racine le fils. Elle a été revue et publiée par son ami l'abbé Charlier, Paris, 1804, in-12.

* REVILLERS (Claude), médecin, né à Mâcon en 1720, exerça son état avec honneur dans sa patrie, et entra ensuite dans les hôpitaux militaires, où il acquit une grande réputation. Il était excellent praticien, et avait un grand bonheur dans ses cures. Il mourut à Thionville en 1795, âgé de 75 ans. On a de lui : *Recherches sur les affections hypocon-*

driaques, Paris, 1779, 1786, in-8. L'auteur croit qu'elles sont le résultat de la suppression de la transpiration insensible. La seconde édition est augmentée d'un *Journal de l'état du corps*, en raison de la température et de la transpiration.

REVIUS (Jacques), né à Deventer l'an 1586, parcourut presque toute la France, fut ministre en divers lieux de son pays, principal du collège théologique de Leyde en 1642, et y mourut le 15 novembre 1658. Il assista au prétendu synode de Dordrecht, et fut nommé réviseur de la *Bible* qui porte le nom de cette ville. Il était versé dans les langues savantes et entendait presque toutes les langues vivantes de l'Europe. On a de lui : *Belgicarum Ecclesiarum doctrina et ordo*, grec et latin, Leyde, 1625, in-12; *Epîtres françaises des personnages illustres et doctes à Scaliger*, Harderwyck, 1634, in-12; le principal mérite de ce recueil est sa rareté; *Historia pontificum romanorum*, Amsterdam, 1652, in-12, qui n'est pas estimée même chez les protestants; *Suarez repurgatus*, Leyde, 1644, in-4. C'est la métaphysique de Suarez qu'il prétend corriger; on a beaucoup ri de cette présomption de se mesurer avec le plus profond métaphysicien de son siècle. Il lui reproche des erreurs théologiques; mais elles consistent en ce que Suarez n'a pas été calviniste. *Histoire de Deventer*, en latin, 1651, in-4, et quelques ouvrages de peu d'importance.

** REVOIL (Pierre-Henri), peintre et littérateur, né en 1776 à Lyon, annonça de bonne heure des dispositions pour le dessin; ses parents l'envoyèrent à Paris pour s'y perfectionner, et, admis dans l'atelier de David (voy. ce nom), il ne tarda pas à se faire remarquer de son maître qui lui prodigua ses conseils et ses encouragements. Le premier tableau qui le fit connaître était une composition allégorique représentant *La ville de Lyon relevée de ses ruines par le général Bonaparte*, qui a disparu. En 1809, à la création de l'école de dessin de Lyon, il en fut nommé professeur. Plusieurs tableaux exposés au Salon avaient déjà solidement établi sa réputation lors de la rentrée des Bourbons qu'il accueillit avec enthousiasme. Nommé peintre de M^{me} la Dauphine en 1822, il revint l'année suivante reprendre à l'école de Lyon sa place de professeur qu'il avait abandonnée pour pouvoir se livrer plus librement à la composition. Il l'abandonna de nouveau après 1850, mécontent et des événements et de l'injustice de ses concitoyens. Le chagrin lui fit négliger son art, et ce ne fut qu'en 1855, qu'appelé à Paris par un oncle, il sembla reprendre courage; il y mourut le 19 mars 1842. Correspondant de l'institut (classe des beaux-arts), il était aussi membre des académies de Lyon, d'Aix et d'autres sociétés savantes. On a de lui un grand nombre de tableaux, nous citerons les plus remarquables : *L'Anneau de Charles-Quint*; *le Tournai de Du Guesclin*; *la Convalescence de Bayard*; *Henri IV jouant avec ses enfants*; *Jeanne-d'Arc prisonnière à Rouen*; *Marie Stuart conduite au supplice*; *la Prise de Bethléem par Tancrède*; *Philippe-Auguste prenant l'oriflamme à Saint-Denis*, avant de partir pour la Terre-Sainte; *Pharamond élevé sur le pavois*. Ces trois derniers tableaux lui avaient été demandés

pour le Musée de Versailles. Le dessin, la peinture et les recherches d'antiquités n'ont pas été les seuls objets des travaux de Revoil, il s'est occupé de littérature, de poésie et de musique; il a composé des *Romans historiques*, des *Chants guerriers et chevaleresques*, qui sont restés inédits. Sa collection d'antiquités acquise par Charles X, a été déposée au Louvre. M. Martin d'Aussigny a publié en 1845, une *Notice* sur ce peintre distingué.

* REWBEL (Jean-Baptiste), un des membres du directoire exécutif de France, né en 1746 à Colmar, était bâtonnier de l'ordre des avocats lors de la convocation des états-généraux. Député à cette assemblée par le tiers-état de sa province, il s'y montra l'ennemi déclaré des riches, des nobles, des prêtres et des monarques. Il débuta par dénoncer des complots royalistes, et par essayer de prouver que, *pour le bien de la nation*, on ne devrait pas respecter le secret des lettres (*voy. ROBESPIERRE*). Il peignit les princes étrangers possessionnés en Alsace, et qui, avaient été ses clients les plus utiles, comme de petits tyrans dont il provoqua la spoliation. Il proposa ensuite la vente des cloches, la suppression des parlements; s'opposa à ce qu'on accordât au roi le droit de paix et de guerre, et pressa le remplacement des prêtres insermentés. Il présida l'assemblée le 5 avril 1791, et le 15 mai, il fit rendre un décret portant que les assemblées coloniales resteraient organisées telles qu'elles l'étaient; mais qu'à l'avenir les gens de couleur, nés de pères et de mères libres, auraient le droit d'y être admis à l'égal des blancs. On sait quelles furent dans nos colonies les suites désastreuses de cette mesure. La session finie, il devint procureur-syndic du Haut-Rhin, et réélu à la Convention, s'y rangea parmi les ennemis les plus acharnés de l'infortuné Louis XVI. Toutefois envoyé à Mayence peu avant l'époque du jugement de ce prince, il ne coopéra à ce crime que par son adhésion. Il s'enferma dans cette ville assiégée par les Prussiens, et après la capitulation, reçut du comité du salut public l'ordre d'accompagner la garnison de Mayence dans la Vendée. Quels que fussent les principes politiques de Rewbell, il recula devant le règne de la terreur, et se tint à l'écart pendant presque toute la durée de cette fameuse époque. Le 9 thermidor arriva enfin, et ce ne fut qu'alors qu'il osa se prononcer hautement contre les *jacobins*; il insista pour qu'on les éloignât du gouvernement, et demanda à plusieurs reprises qu'on fermât les clubs. Devenu membre du comité de *sûreté générale*, bientôt après président de la Convention, il fit ensuite partie du comité de *salut public*, et acquit une grande influence dans les affaires. Il s'en servit pour renouveler ses invectives contre les *royalistes*, les *prêtres réfractaires* et les *émigrés*, et fit décréter, le 17 avril 1793, la vente de leurs biens par voie de loterie, pour faciliter cette opération. Il passa en septembre au conseil des cinq-cents, dont il fut nommé secrétaire, puis devint membre du Directoire exécutif. Cependant Rewbell n'avait pas les talents d'un homme d'état; violent, emporté, il ne savait que menacer ses collègues auxquels il en imposait par son ton tranchant et par son assurance impertur-

nable. Il ne joua qu'un rôle très-secondaire dans le coup d'état du 18 fructidor. Ce fut lui qui fit décider l'invasion de la Suisse où il envoya son beau-frère Rapinat, pour faire la police du pays et surtout pour y lever des contributions. Sorti du directoire par le sort en 1799, il fut élu au conseil des Anciens. Imperturbable au milieu des accusations qui pesaient sur lui, il redoublait d'audace, à proportion qu'elles augmentaient; il osa se plaindre de la calomnie, et vanter sa probité. Après la révolution du 18 brumaire, il tomba dans une nullité absolue, et mourut ignoré en 1801, âgé de 55 ans.

REY (Jean), qu'il ne faut pas confondre avec le célèbre Jean Rey ou Ray (*voy. ce dernier nom*), vivait du temps du père Mersenne, et correspondait avec lui. Il était né vers la fin du xvr^e siècle, à Bugne, petite ville du Périgord, et donna, en 1629, des *Essais sur la chimie*, réimprimés en 1782, avec des notes d'un M. Gobet, qui lui attribue la découverte de la gravité de l'air, objet si peu à portée de Rey, qu'il ignorait même la nature de l'air, qu'il croyait être un composé de terre et d'eau: sans doute que dès lors il dut le croire pesant, mais ce n'est pas ce qu'on appelle une découverte. Ce n'est sur aucun des effets de l'air que Rey en imagina la pesanteur, mais d'après l'absurde idée qu'il avait de sa composition.

REYD (Van). *Voy. REIDANUS*.

REYHER (Samuel), né à Schleusingen, dans le comté de Henneberg, le 19 avril 1653, mort en 1714, à Kiel, où il professa les mathématiques et ensuite la jurisprudence, était conseiller du duc de Saxe-Gotha, et membre de l'académie des sciences de Berlin. Il a traduit en allemand les ouvrages d'Euclide. On a encore de lui, en latin, un livre savant intitulé: *Mathesis Biblica*, 1678, in-4; *Monumenta landgraviorum Thuringiæ et marchionum Misniæ*, 1692, in-fol., reimprimée à la suite de la *Thuringia sacra*, Francfort, 1737, in-fol.; et une *Dissertation* fort curieuse sur les inscriptions de la croix de J.-C., et sur l'heure de son crucifiement, etc.

REYLOF (Olivier), trésorier de la ville de Gand, où il était né, vers 1670, mort le 13 avril 1742, cultiva avec succès les Muses latines, et en fit un usage fort louable. Nous avons de lui: *Poematum libri tres, continet: Effectus mirabiles divini amoris, Querelam animæ in inferis detentæ*, etc., Gand, 1711, in-8; *Poematum libri tres, continet: Eclogas sacras et profanas, Dissertationem de piscibus et de ranis*, Gand, 1732, in-8. On a recueilli ces différentes productions, sous le titre de *Opera poetica*, Gand, 1738. Il y a de la variété et de l'élégance, beaucoup de clarté.

* REYMOND (Henri), évêque de Dijon, né en 1737 à Vienne en Dauphiné, prit ses degrés en théologie à l'université de Valence, et, lors de l'expulsion des jésuites, y fut nommé professeur de philosophie. Devenu curé de St.-Georges dans sa ville natale, il eut à soutenir pour ses droits deux procès contre le chapitre noble de St.-Pierre, et de 1776 à 1781, publia plusieurs écrits dans lesquels il attaque vivement les privilèges du haut clergé. Il en vit donc avec plaisir la suppression, prêta le serment, fut élu second évêque de l'Isère, et sacré à

Grenoble le 13 janvier 1795. Pendant la terreur, il fut emprisonné, et devenu libre après le 9 thermidor, il fut quelque temps sans vouloir reprendre ses fonctions. Il assista cependant au concile de 1797, et prit part à quelques actes du comité dit des *Réunis*. A l'époque du concordat il donna sa démission comme tous ses collègues et fut promu, en 1802, à l'évêché de Dijon. Qu'il ait ou non signé la formule de rétractation demandée par le saint Père, son administration se ressentit de ses anciens principes jansénistes. A la rentrée des Bourbons, il refusa de faire chanter un *Te Deum*. Mais quand Bonaparte se fut échappé de l'île d'Elbe, il publia une *Lettre pastorale*, où l'on trouve cette phrase singulière : *Le sens de nos textes sacrés s'applique par la droite raison au rétablissement inattendu de l'illustre Napoléon*. Au second retour du roi, mandé à Paris, il essaya de se justifier dans un *Mémoire* qui fut inséré dans la *Chronique religieuse*. Revenu à Dijon, il fit paraître, le 14 décembre 1818, une *circulaire*, pour dispenser ses diocésains de l'abstinence persisté par l'Eglise. Réymond mourut subitement le 20 février 1820. Outre plusieurs *Mandements et lettres pastorales*, on a de lui : *Droits des curés et des paroisses sous leur double rapport spirituel et temporel*, Paris, 1776, in-8, et 1791, 5 vol. in-12. Cet écrit fut supprimé par arrêt du parlement de Grenoble ; *Mémoire à consulter pour les curés à portion congrue du Dauphiné*, 1780 ; *Droits des pauvres*, 1781, in-12 ; *Analyse des principes constitutifs des deux puissances, avec une Adresse aux curés*.

REYNA (Cassiodore), né à la fin du xvi^e siècle, a traduit toute la Bible en espagnol sur les originaux. Cette traduction calviniste est devenue si rare, que Gaffarel, qui la vendit à Carcavi pour la bibliothèque du roi de France, lui fit accroire que c'était une ancienne Bible des Juifs. Mais, outre que le nouveau Testament y est traduit aussi bien que le Vieux, on connaît aisément, par la figure de l'ours qui est à la première page du livre, qu'elle a été imprimée à Bâle, et que l'auteur a caché son nom sous ces deux lettres C. R., qu'on voit à la fin du discours latin qui est au commencement. Elle est intitulée : *La Biblia, que es los sacros libros del viejo y nuevo Testamento, transladada en espanol*, 1569, in-4. Il y a à la tête un long discours en espagnol, pour prouver qu'on doit traduire les livres sacrés en langue vulgaire ; sentiment bien opposé à celui d'un des illustres compatriotes du traducteur (le cardinal Ximénès), « qui croyait, dit M. Fléchier, que dans ces siècles si éloignés de la » foi et de la docilité des premiers chrétiens, rien » ne convenait moins que de mettre indifféremment » entre les mains de tout le monde ces oracles sa- » crés, que Dieu fait concevoir aux âmes pures, et » que les ignorants, selon l'apôtre saint Pierre, » corrompent à leur propre perte ; qu'il était bon » de publier dans la langue du pays des catéchismes, » des prières, des explications solides et simples » de la doctrine chrétienne, des recueils d'exem- » ples édifiants, et autres écrits propres à éclairer » l'esprit des peuples et à leur inspirer l'amour de » la religion ; mais que, pour plusieurs endroits de

» l'ancien et du nouveau Testament, qui deman- » daient beaucoup d'attention, d'intelligence et de » pureté de cœur et d'esprit, il valait mieux les » laisser dans les trois langues que Dieu avait per- » mis qu'on eût comme consacrées sur la tête de » J.-C. mourant ; l'ignorance en abuserait, et que » ce serait un moyen de séduire les hommes char- » nels qui ne comprennent pas ce qui est de Dieu, » et les présomptueux, qui croient entendre ce qu'ils » ignorent. On eût dit qu'il prévoyait dès lors l'a- » bus que les dernières hérésies devaient faire des » Ecritures. »

* REYNAUD (Marc-Antoine), prêtre *appelant*, né vers 1717, à Limoux, entra novice à l'abbaye de Saint-Polycarpe, réformée par le pieux La Fite-Maria ; mais des troubles survenus dans cette abbaye en ayant fait renvoyer les novices en 1741, Reynaud fut obligé de se retirer, et trouva un asile dans le diocèse d'Auxerre, où l'évêque, M. de Caylus, l'accueillit, lui fit achever ses études dans son séminaire, l'ordonna prêtre et en 1747 lui donna la cure de Vaux. Il consacra sa plume à la défense de ses principes ; mais sans tomber dans les excès et les absurdités de quelques écrivains du même parti, qu'au contraire il prit à tâche de combattre. A la révolution, privé de sa cure pour refus de serment, il fut mis en prison où il passa deux ans ; rendu à la liberté, il se trouva dans un tel état de misère, qu'il fut obligé de se retirer à l'hôpital d'Auxerre. Il mourut dans cette ville le 25 novembre 1796. On a de lui : *Le philosophe redressé par un curé de campagne*, ou *Réfutation du livre sur la destruction des jésuites en France*, par d'Alembert, 1765, in-12, qu'il ne faut pas confondre avec celle de Mirasson, barnabite, qui porte le même titre ; *Traité de la foi des simples*, 1770, in-12 ; *Lettres aux auteurs du militaire philosophe et du Système de la nature*, 1769, in-12 ; *Errata de la Philosophie de la nature par un P. Picpus*, 1775, in-12 ; *Lettres aux cordicôles*, 1781, in-12 ; *Histoire de l'abbaye de Saint-Polycarpe, de l'ordre de Saint-Benoît*, 1779, in-12. L'auteur y loue beaucoup l'esprit qui régnait dans cette maison. Cinq *Lettres sur les secours violents ou les convulsions*, 1785, in-12. L'auteur y combat le *secourisme*, en démontre l'absurdité et les dangers, et révèle les folies, les cruautés et les turpitudes d'un parti qui se couvrait du manteau de la rigidité. Il a encore publié sur la même matière : *Le Secourisme détruit*, le *Mystère d'iniquité dévoilé*, et *Lamentations amères et derniers soupirs des écrivains secouristes*. On trouve sur le curé de Vaux une notice très-détaillée et très-intéressante dans l'*Ami de la religion*, tome 35, page 59.

** REYNAUD (Antoine-André-Louis, baron), mathématicien distingué, né à Paris en 1777, sortit de l'école polytechnique en 1798 pour entrer dans le génie des ponts-et-chaussées ; mais il fut bientôt désigné par ses maîtres eux-mêmes pour les aider dans l'enseignement. Répétiteur d'analyse en 1804, ses ouvrages élémentaires ne tardèrent pas à lui faire un nom dans la science qu'ils contribuaient à populariser, et qui adoptés dans les écoles de France, le furent également en Pologne et en Russie. Nommé examinateur, il remplit trente ans ces fonc-

tions honorables et difficiles. Le titre de baron fut la récompense de ses travaux; et après la restauration, conservé dans tous ses emplois, il fut nommé chevalier de Saint-Michel. Ce savant mourut à Paris, le 23 février 1844. Il était membre de plusieurs académies. Ses principaux ouvrages sont : *Cours de mathématiques à l'usage des écoles de marine* (avec M. Nicolet), 1850-58, 5 vol. in-8; *Traité d'arithmétique*, 21^e édit. 1858, in-8; *Traité d'algèbre*. 10^e édit. 1859, in-8; *Application de l'algèbre à la géométrie et à la trigonométrie*, 1819, in-8. *Traité élémentaire de Statique*, 1858, in-8.

REYNEAU (Charles-René), savant oratorien, et habile géomètre, né à Brissac en 1656, entra dans l'Oratoire à Paris, âgé de 20 ans. Après avoir professé la philosophie à Toulon et à Pézénas, il fut appelé à Angers en 1685, pour y remplir la chaire de mathématiques. L'académie des sciences de Paris se l'associa en 1716 et le perdit le 24 février 1728. « Sa vie, dit Fontenelle, a été la plus simple » et la plus uniforme. L'étude, la prière, deux ouvrages de mathématiques et un de logique, en sont tous les événements. Il se tenait fort à l'écart de toute affaire, encore plus de toute intrigue, et il comptait pour beaucoup cet avantage, si précieux et si peu recherché, de n'être rien. » Il ne recevait guère de visites que de ceux avec qui il ne perdait pas son temps. Ses principaux ouvrages sont : *Analyse démontrée, ou manière de résoudre les problèmes de mathématiques*, Paris, 1708, 2 vol. in-4; réimprimée avec beaucoup d'additions, 1756, 2 vol. in-4; la *Science du calcul, des grandeurs en général*, ou *Eléments de mathématiques*, Paris, 1714-55, 2 vol. in-4 : ces deux ouvrages sont très-estimés; la *Logique ou l'Art de raisonner juste*, in-12, qu'on lui a quelquefois attribuée est du père Noël Regnault.

* REYNIE (La). Voy. REINIE.

* REYNIER (Jean-Louis-Antoine), né en 1762 à Lausanne, était fils d'un médecin, dont la famille originaire du Dauphiné s'était réfugiée en Suisse après la révocation de l'édit de Nantes. Il s'appliqua surtout à la botanique, à l'économie rurale, et après quelques voyages en Hollande et en France, s'établit à Garchy dans le Nivernais, où il avait acquis un domaine. Il rejoignit son frère (voy. l'art. suiv.) en Egypte, et peu de temps après obtint du général en chef le titre de directeur des revenus en nature et du mobilier national. Appelé à Naples par Joseph Bonaparte, il fut d'abord intendant des Calabres, puis surintendant-général des postes et enfin directeur-général des forêts. Privé de son emploi par les événements de 1814, il se retira dans le pays de Vaud, y accepta l'intendance des postes cantonales et partagea dès lors son temps entre les devoirs de cette place et ses travaux scientifiques. Il est mort à Lausanne le 17 décembre 1824. Il avait formé un très-riche herbier et une belle collection de médailles dont il a publié le catalogue. On a de lui : le *Louvet, maladie du bétail, ses causes et ses remèdes*, 1782, in-12; du *Feu et de quelques-uns de ses effets*, 1787 et 1790; avec M. Struve, professeur de chimie à Lausanne, *Mémoires pour servir à l'histoire physique et naturelle de la Suisse*, 1788, in-8;

le *Guide du voyageur en Suisse*, 1791, in-12; de l'*Egypte sous la domination des Romains*, Paris, 1807, in-8; de l'*Economie publique et rurale des Celtes, des Germains et d'autres peuples du nord et du centre de l'Europe*, Genève, 1818, in-8;—des *Perses et des Phéniciens*, 1819, in-8;—des *Arabes et des Juifs*, 1820, in-8;—des *Egyptiens et des Carthaginois*, 1825, in-8;—des *Grecs*, 1825, in-8. On trouve dans ces différents ouvrages des aperçus neufs et originaux. On lui doit en outre la section *Physique expérimentale* dans l'*Abrégé des transactions philosophiques* de la société royale de Londres; des *Considérations sur l'agriculture de l'Egypte et sur les améliorations dont elle est susceptible*, dans les *Annales d'agriculture* et reproduites dans le tom. 4 des *Mémoires sur l'Egypte*, et divers articles dans le *Dictionnaire d'agriculture* de l'*Encyclopédie méthodique*, dans la *Décade égyptienne*, dans la *Décade philosophique*, dans la *Revue Philosophique*, et enfin dans la *Feuille du canton de Vaud* de 1806 à 1824.

* REYNIER (Jean-Louis-Ebenezer), général de division, frère du précédent, né à Lausanne en 1771, porté par son goût à l'étude des sciences exactes, se préparait à entrer dans le génie civil, lorsque la révolution vint lui ouvrir une autre carrière. Il fit, comme simple canonnier, la campagne de France contre les Prussiens, mais ses talents lui valurent en peu de temps l'emploi d'adjoinct à l'état-major, et ce fut en cette qualité qu'il fit celle de Belgique en 1792. Elevé au grade d'adjudant-général, il contribua aux succès de l'armée du Nord, en 1795, devint général de brigade pendant la conquête de la Hollande, et montra beaucoup de valeur et d'intelligence au passage du Wahal. Lors des préliminaires de la paix avec la Prusse, choisi pour fixer la démarcation des cantonnements, il laissa une bonne opinion de ses connaissances, même aux généraux prussiens. Chef d'état-major de Moreau, à l'armée du Rhin, il mérita les éloges de ce général aux divers passages du Rhin, et aux batailles de Rastadt, de Neresheim, de Friedberg et de Biberach. L'intrigue l'écarta quelque temps du service; il y reentra au moment de l'expédition d'Egypte et donna de nouvelles preuves de courage à la bataille des Pyramides. Dans la campagne de Syrie, il passa le premier le désert avec sa division, culbuta l'avant-garde ennemie, fit le siège d'El-Arisch, et battit complètement vingt mille Turcs qui venaient à sa rencontre. Envoyé par Kléber commander dans le Kelioubeth, après l'assassinat de ce général, il revint au Kaire, où commencèrent ses plaintes contre Menou dont il souffrait avec impatience l'autorité. L'approche des Anglo-Turcs, ne put même les réunir, et quoique il eût montré son intelligence et sa valeur accoutumées dans la sanglante bataille livrée sous les murs d'Alexandrie (20 mars 1800), elle fut perdue. Arrêté par ordre de Menou et conduit en France, il fut mal accueilli par le premier consul. L'ouvrage qu'il publia sur l'Egypte et un duel qu'il eut, en 1805, au bois de Boulogne, avec le général Destaing, qu'il tua, achevèrent sa disgrâce. Exilé de Paris, il y revint en 1805, et fut appelé au commandement de la division de l'armée d'Italie, qui s'empara des Calabres.

Il fut ministre de la guerre du royaume de Naples jusqu'en 1809; mais ennemi du repos, il rejoignit Napoléon à Vienne, et eut sous ses ordres le corps des Saxons à la bataille de Wagram, où il cueillit de nouveaux lauriers. Il soutint sa réputation en Espagne, d'où il fut rappelé par Bonaparte, qui l'employa dans l'expédition de Russie. En 1815, il se distingua à la bataille de Bautzen, et s'empara de Gorlitz. La bataille de Leipsig où il fut abandonné par le corps saxon qu'il commandait, fut le terme de sa carrière militaire. Après cette affaire désastreuse, il revint à Paris où il mourut en 1814, le 27 février, à peine âgé de 45 ans. On a de lui : *De l'Égypte après la bataille d'Héliopolis*, et *Considérations générales sur l'organisation physique et politique de ce pays*, Paris, 1802, in-8, avec carte : cet ouvrage, dont il parut la même année une traduction anglaise, a été réimprimé sous le titre de *Mémoires de Reynier*, précédé d'une notice par M. Bulos, dans la seconde série des *Mémoires de la révolution française*; *Conjectures sur les anciens habitants de l'Égypte*, Paris, 1804, in-8; sur les *Sphinx qui accompagnent les pyramides*, ibid., 1805, in-8.

REYNOLD (Antoine de), né en 1611, d'une noble et ancienne famille du canton de Fribourg, distinguée par les emplois civils et militaires qu'elle a occupés dès la fin du xv^e siècle en France et en Suisse, suivit la carrière des armes. Capitaine en 1658 et colonel en 1659, il se distingua au siège de Tortose, sous le maréchal de Schomberg, en 1648. Sa bravoure lui valut bientôt le grade de maréchal-de-camp et plusieurs distinctions honorables; entr'autres le droit de jouir pour lui et pour ses descendants de tous les droits des Français sans se faire naturaliser. Louis XIV voulant, en 1674, faire la conquête de la Franche-Comté, les Suisses à la demande des cours de Vienne et de Madrid, résolurent d'envoyer des secours à cette province; mais le roi connaissant la considération dont jouissait le colonel de Reynold, l'envoya auprès des confédérés, dont il parvint à faire révoquer la décision. En récompense de ce service important, le roi lui donna une compagnie franche qui devait appartenir à perpétuité à sa famille, et former la garnison du fort Barreaux, clef du Dauphiné contre le Piémont. Retiré plus tard dans sa patrie, il y devint conseiller d'état et capitaine général du pays. Honoré de l'amitié du duc Emmanuel de Savoie, il fut en correspondance avec ce prince, qui le chargea plusieurs fois de ses intérêts. Il mourut le 26 novembre 1686.

* REYNOLD (François de), fils d'Antoine, né le 27 mai 1642, en Dauphiné, fut capitaine aux gardes suisses, en 1637, à l'âge de 15 ans. Dès lors il fit toutes les campagnes de la glorieuse époque du règne de Louis XIV, et se distingua dans toutes les affaires, et particulièrement en 1678 à la bataille de St.-Denys en Flandre, où il commandait le 1^{er} bataillon des gardes. Il en devint lieutenant-colonel, lors de la création de cette charge en 1689. Nommé brigadier en 1690, il se fit remarquer au siège de Namur et à la bataille de Steinkerque. Sa belle conduite fut récompensée par le don d'un

régiment d'infanterie de son nom. Il conduisait une brigade à la bataille de Nerwinde en 1695; y fut blessé et y acquit beaucoup de gloire en contribuant à emporter ce village. Maréchal-de-camp en 1696, ses nouveaux services lui valurent le régiment des gardes, le 25 juin 1702, et le 22 décembre le grade de lieutenant-général. Sa place l'attachait dès lors à la cour, où il garda une position honorable au milieu des intrigues qui précédèrent et suivirent la mort du roi. Le duc de St.-Simon lui rend à cet égard la justice la plus complète. Les ministères ayant été remplacés par des conseils, Reynold fut nommé le 26 septembre 1715, membre du conseil de la guerre, et spécialement chargé des troupes suisses. Le 24 septembre 1718 il fut chargé de suppléer le duc de Maine dans les fonctions de colonel général des Suisses et Grisons, et en cette qualité de nommer aux places d'officiers dans les régiments. Comblé d'honneurs et de dignités, grand-croix de St.-Louis depuis longtemps et désigné pour être commandeur de l'ordre à la première promotion, il mourut quelques jours auparavant, le 22 décembre 1722, à Versailles, à 80 ans, dont plus de 60 de services.

REYNOLDS (sir Josué), un des peintres les plus célèbres du xviii^e siècle, mort à Londres en 1792, dans la 69^e année de son âge, joignant au goût le plus exquis, aux grâces, à une facilité heureuse, au mérite de l'invention, une richesse et une harmonie de coloris qui l'ont rendu presque l'égal des grands-maîtres d'Italie et de Flandre. Il est regardé comme le fondateur de l'école anglaise, et fut enterré avec beaucoup de pompe à Westminster à côté du Wren. Ses *Discours sur la pénitence*, trad. de l'anglais par Jansen, 1788, in-8, ont été réimprimés dans la traduction complète de ses *Œuvres* par le même, 1806, 2 vol. in-8.

REYRAC (François-Philippe de LAURENS de), chanoine régulier de Chancelade, prieur-curé de Saint-Maclou à Orléans, né au château de Longeville en Limousin, le 29 juillet 1754, mort à Orléans le 10 décembre 1782, s'est distingué par plusieurs ouvrages qui respirent les bons principes, les bonnes mœurs et le zèle pour la religion. Il se fit d'abord connaître par un *Panégyrique de saint Louis*, prononcé dans les chaires de Toulouse et de Bordeaux, et qui décelait un grand orateur. Le dernier de ses ouvrages, celui qui lui a fait le plus de réputation, est une *Hymne au soleil*, écrite en prose, et plusieurs fois imprimée depuis 1777. « Si cette prose, » dit un critique, sur la source de la lumière et du » feu, est dépourvue de verve et de chaleur, elle ne » l'est point de clarté, de correction, ni d'images » grandes et noblement exprimées, et célèbre digne- » ment ce bel astre, l'ornement et l'âme du monde » physique, appelé si justement dans l'écriture : » *Vas admirable opus Excelsi*. » Ce petit ouvrage est précédé d'un discours préliminaire qui renferme d'excellents principes de morale et de goût. On a encore de lui : *Épître à M. le comte de Vareilles sur le vrai bonheur de l'homme*, 1758; *Ode sur la vertu*, à M. le duc de Mortemart, 1759; *Lettres sur l'éloquence de la chaire*; *Les charmes de la vie privée*, épître à un ami, Paris, 1761, in-12; *La Philoso-*

*phie champêtre, ode, traduite de l'italien, avec des réflexions sur la poésie, 1762, in-8; Discours prononcé dans l'église de Pompignan; Manuale clericorum; Odes sacrées, 1757, in-42; Discours sur la poésie des Hébreux, 1760; Poésies tirées des saintes Ecritures, dédiées à M^{me} la dauphine, 1770. La poésie de cet auteur est en général assez froide; le langage sublime et figuré des prophètes n'a que faiblement échauffé sa verve. L'abbé de Rey rac possédait toutes les qualités qui pouvaient le rendre cher, une aménité de mœurs, une politesse, une honnêteté qu'il aurait été difficile de trouver réunies dans un degré plus éminent. Livré par devoir et par zèle aux fonctions importantes de son ministère, il faisait aimer, par l'innocence de ses mœurs et la douce onction de ses paroles, la religion sainte qui seule peut donner cette sérénité du juste empreinte sur son front. Sa présence apportait le courage aux pauvres, la consolation aux affligés, la concorde aux familles désunies; et l'on ne pouvait l'approcher sans partager en quelque sorte ce calme heureux, cette paix inaltérable, qui formait comme l'essence de son caractère. Son *Eloge*, par Laurent Béranger, 1785, respire la plus douce sensibilité.*

* REYRE (Joseph), ecclésiastique, né à Eyguières, en Provence, le 25 avril 1755, d'une honnête famille, après avoir achevé ses études chez les jésuites d'Avignon, y fit son noviciat, et fut envoyé régent dans les collèges de Roanne, Lyon et Aix. Les premiers arrêts du parlement contre les jésuites l'obligèrent de se retirer dans le Comtat, où il enseigna les belles-lettres à Carpentras. Après la dissolution de la société, il fit entendre la parole sainte dans plusieurs villes du midi. En 1788, le talent qu'il avait montré pour la chaire le fit appeler à Paris; il y prêcha le carême à Notre-Dame; mais les troubles, qui commençaient à agiter la capitale, l'empêchèrent de remplir la station suivante à Saint-Sulpice. Pendant les orages de la révolution, il se tint caché à Saulx près Carpentras, chez un de ses amis; mais il y fut arrêté avec un de ses frères, et détenu quelque temps à Saint-Remi. Lorsque la paix eut été rendue à l'Eglise, il vint à Lyon pour y exercer le ministère. L'air de cette ville n'étant pas favorable à sa santé, il s'établit à Avignon, où il mourut le 5 février 1812. Prêtre édifiant et zélé, rempli de l'esprit de la société dont il avait été membre, il s'efforçait d'en suivre les devoirs en consacrant sa plume à l'instruction des fidèles et à l'éducation de la jeunesse. Ses ouvrages répandus dans les maisons d'éducation sont écrits avec aisance et facilité, mais un peu superficiels. Nous connaissons de cet estimable écrivain : *l'Ami des enfants*, réimprimé sous le titre de *Mentor des enfants*, 1 vol. in-12; *l'école des jeunes demoiselles*, 2 vol. in-12; *Bibliothèque poétique de la jeunesse*, 2 vol. in-12; *Fabuliste des enfants*, 4 vol. in-12; *Anecdotes chrétiennes*, 2 vol. in-12; *Prônes nouveaux*, en forme d'homélies. Ces deux derniers ouvrages réunis aux *Instructions sur les fêtes* ont été publiés sous le titre d'*Année pastorale*, 5 vol. in-12, et réimprimés plusieurs fois.

REYS (Antonio dos), littérateur portugais, né à Pernes, à trois lieues de Santarem, en 1690, se fit

oratorien à Lisbonne. Il s'y distingua par ses prédications, et devint historiographe de sa congrégation, qualificateur du saint office, consultant de la bulle de la croisade, examinateur synodal du patriarche de Lisbonne et des trois ordres militaires de Portugal, chronologiste de ce royaume en langue latine, censeur et académicien de l'académie d'histoire portugaise. Il refusa plusieurs évêchés, et mourut à Lisbonne en 1758. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, les uns imprimés et les autres manuscrits. Les principaux de ceux du premier genre sont des *Poésies latines*, élégantes; on estime surtout ses *Epigrammes*, dans lesquelles il a conservé toute la décence de son état; la *Vie de Ferdinand de Ménézes*, en latin; une *Introduction au Recueil des meilleurs poètes portugais*, in-8; *Corpus illustrium poetarum lusitanorum qui latine scripserunt*, imprimé après sa mort, 1745-48, 7 vol. in-4, etc. Reys avait des connaissances très-étendues. Il savait les langues anciennes et modernes, et sa critique était assez exacte.

* REZZANO (François), poète italien, né à Côme en 1751, d'honnêtes parents qui ne lui laissèrent aucune fortune, embrassa l'état ecclésiastique et vint à Rome, où ses talents lui concilièrent la protection du cardinal Colonna, qui lui procura quelques petits bénéfices. A la mort de ce prélat, qui n'avait pas pu l'enrichir, il revint dans sa patrie et obtint un canonicat qui lui procura sinon l'aisance convenable, du moins le loisir nécessaire à ses travaux poétiques. Il mourut le 27 mai 1780, à l'âge de 49 ans, dans de grands sentiments de piété. On lui doit : *Il libro di Giobbe, esposto in poesia italiana con annotazioni*, Rome, 1760, in-4, et Nice, 1781. Les critiques d'Italie, en rendant compte de cette traduction, en font un grand éloge. *Dodici cantici sagri, latini e italiani*, 1772. L'ouvrage reparut à Lucques en 1776 sous ce titre : *l'Anima meditante*, augmenté de douze autres cantiques. Le 17^e, sur les *misères de la vie*, est la peinture trop réelle de celle que mena l'auteur pendant plusieurs années. *Il Trionfo della Chiesa*, Venise, 1778, in-8, poème en 18 chants, dont les premiers surtout offrent de grandes beautés. Le comte Gioivo, intime ami de Rezzano, fit l'acquisition de ses manuscrits et honora sa mémoire d'une *Notice* dans son recueil intitulé *Gli uomini illustri della Comasca diacesi*, p. 208.

* REZZONICO (Aurelio), jésuite, issu de la noble famille de ce nom, et allié à une autre famille papale par sa mère, Thérèse *Odescalchi*, était né à Côme le 16 septembre 1725. Entré dans l'institut le 8 juin 1740, il s'y lia, le 15 août 1757, par les quatre vœux. Il prêcha dans les principales villes d'Italie, et recueillit partout des applaudissements. Clément XIII, qui, n'étant encore qu'évêque de Padoue, l'avait ordonné prêtre, l'appela près de lui à son avènement au souverain pontificat, et le mit à la tête du séminaire romain. C'était un emploi difficile dans les circonstances malheureuses où l'on se trouvait. Rezzonico le remplit avec toute la prudence et la sagesse qu'on pouvait désirer. A la suppression de la société, il se retira à Côme, où il fut pourvu d'un canonicat de la cathédrale, et de la dignité de pénitencier. Il mourut vers la fin de 1777, âgé de

54 ans. On a de lui : *Orazione panegirica in lode di S. Catarina, vergine e martire*, Venise, 1762; *Orazione detta in Cremona per i felici successi dell'armi austriache*, Milan, 1764; *Orazione sagra detta nella sala del senato di Lucca*, Lucques, 1769. L'astronome Lalande, qui avait eu occasion de voir le P. Rezzonico, en parle avec éloge dans son *Voyage en Italie*.

* REZZONICO (Antoine-Joseph, comte de LA TOUR), savant littéraire, né à Côme en 1709, de la même famille, embrassa la profession des armes et servit avec distinction en Espagne. Au milieu des camps, il conserva le goût des lettres, et il mit à profit ses voyages en recueillant des matériaux pour une nouvelle édition qu'il préparait de l'*Histoire naturelle* de Pline. La croix de Saint-Jacques et le grade de brigadier furent la récompense de ses services. A son retour en Italie, il fut nommé chambellan du duc de Parme, et quelques productions qu'il fit paraître lui ouvrirent les portes des académies et des sociétés littéraires. Le reste de sa vie fut employé à la publication de ses recherches sur Pline; mais il mourut avant d'avoir terminé cet important ouvrage, le 16 mars 1785, dans la citadelle de Parme, dont il était gouverneur depuis 20 ans. On a de Rezzonico : *De suppositiis militaribus stipendiis Bened. Odescalchi, qui pontifex maximus anno 1676, Innocentii XI prænominis fuit annunciat*, Côme, 1742, in-fol. Le but principal de cette dissertation est de démontrer la fausseté des anecdotes rapportées par plusieurs historiens sur la jeunesse d'Innocent XI, et de venger ce pontife de leurs calomnies. *Ludovico adamato, Galliarum et Navarra regi christianissimo, ob minorem fortissimamque Balearium a Gallis expugnatam musarum epinicia*, etc., Parme, 1757, in-4. C'est un recueil de vers relatifs à la prise de Minorque, avec des notes historiques sur cette île, depuis les Romains. *Disquisitiones Plinianæ in quibus de utriusque Plinii patriâ, scriptis, codicibus, editionibus atque interpretibus agitur*, Parme, 1763-1767, 2 vol. in-fol. Cet ouvrage intéressant et curieux est terminé par une lettre de Rezzonico au P. Jacquier, sur le fameux obélisque qu'Auguste fit élever par Manilius ou Manlius, mathématicien, à Rome, dans le Champ-de-Mars, pour servir de gnomon, (voy. l'*Histoire des mathématiques*, t. 1^{er}, pag. 485-87.) *Discorsi accademici*, Parme, 1772, 2 vol. in-8; *Versi sciolti*, Parme, 1774, in-4, renfermant des sonnets, des odes anacréontiques, et quatre petits poèmes en vers blancs : le premier sur les progrès de l'art dramatique en Italie, dans lequel il promet à sa patrie des Corneille, des Racine et des Molière; le second est consacré à la mémoire du P. Lesueur; le troisième est une traduction du *Penseroso* de Milton, et le quatrième traite de l'astronomie. Rezzonico fut agrégé, en 1775, à l'académie de Berlin par Frédéric, qui lui écrivit à ce sujet une lettre que les journaux publièrent.

** REZZONICO (Charles-Gaston, comte de la Tour), fils du précédent, né en 1742 à Côme, après avoir achevé ses études au collège des nobles à Parme, fut placé dans les pages du roi de Naples. De retour à Parme à l'âge de 19 ans, il prit du service, parvint rapidement au grade de colonel et fut comblé de faveurs. Héritier de l'amour de

son père pour les lettres, il se lia bientôt avec tous les hommes éminents dans tous les genres. En 1769, il remplaça comme secrétaire de l'académie des beaux-arts le poète Frugoni (voy. ce nom), et publia une édition de ses *Œuvres* dont le tort est d'être trop complète. Après la mort de son père, il visita les principaux états de l'Europe. Dans ses voyages il eut avec le trop fameux Cagliostro (voy. ce nom) des rapports plus ou moins intimes, qui dans la suite causèrent ses malheurs. Cagliostro, prisonnier à Rome en 1789, l'ayant nommé comme un de ses adeptes, il fut destitué de tous ses emplois et ne put jamais recouvrer la faveur de son souverain. Il alla demeurer à Naples et il y mourut peu de temps après de chagrin, le 20 juin 1796, à l'âge de 54 ans. Il était membre de la plupart des académies italiennes et de celle de Berlin. Le recueil de ses *Œuvres* a été publié en 1855, 10 vol. in-8; on y trouve des drames, de petits poèmes, des poésies légères, des discours académiques, des lettres et enfin la relation de ses voyages. Parmi ses ouvrages on distingue le drame d'*Alexandre et Timothée*, dont il existe une belle édition, Parme, 1782, in-4, et un petit poème *la Ruine de Côme*, ouvrage de sa jeunesse qui offre de vraies beautés de détail. Le comte J.-B. Giovio, son cousin, a publié en 1815 des *Mémoires* sur la vie et les ouvrages de Rezzonico.

RHABAN ou HRABAN-MAUR. Voy. RABAN-MAUR.

RHADAMISTE, fils de Pharasmanes, roi d'Ibérie, feignant d'être mal avec son père, se retira auprès de son oncle Mithridate, roi d'Arménie, dont il épousa la fille appelée Zénobie. Dans la suite, il leva une puissante armée contre Mithridate; l'ayant attiré à une conférence, il le fit étouffer par trahison. Son crime ne demeura pas impuni; car, ayant été vaincu par Artaban, roi des Parthes, il fut contraint de prendre la fuite, après avoir poignardé lui-même sa femme (voy. ZÉNOBIE), l'an 52 de J.-C. Son père, Pharasmanes, le fit ensuite mourir comme un traître.

RHASÈS. Voy. RASIS.

RHAY (Théodore), né à Raës, dans le duché de Clèves, en 1605, se fit jésuite en 1622, fut précepteur des jeunes ducs de Juliers et Neubourg, ensuite recteur du collège de Duren, où il mourut le 10 mars 1671, fort regretté. On a de lui des ouvrages estimés : *Descriptio regni Thibet*, Paderborn, 1658, in-4; *Relatio rerum mirabilium regni Mogol*, Neubourg, 1663, in-4; *Animæ illustres Juliae, Cliviae, etc., e monumentis redivivæ*, Neubourg, 1665, in-4; deux ouvrages de controverse en allemand.

RHEA-SYLVA ou ILIA, reine d'Albe, et fille de Numitor, fut enfermée avec les Vestales par Amulius son oncle, qui ne voulait point de concurrents au trône. Mais un jour, étant allée puiser de l'eau dans le Tibre, dont un bras passait alors à travers le jardin des Vestales, elle eut, dit-on, une aventure avec Mars, et fut mère de Rémus et de Romulus, d'après ce qu'en dit Virgile dans son *Enéide* :

Marte gravis geminam partus dabit Ilia prolem.

RHEITA (Antoine-Marie SCHYRLE de), théologien, prédicateur et mathématicien, né en Bohême vers la fin du xvi^e siècle, entra dans l'ordre des capucins et s'appliqua, dans ses loisirs, aux mathé-

matiques et à l'astronomie. On lui est redevable de la lunette astronomique actuelle, à quatre verres convexes, et du télescope binocle que Montucla croit trop négligé. Il donna quelques ouvrages sur cette dernière science, l'astronomie, où il a mêlé avec la théorie des astres des vues ascétiques et morales, entre autres : *Oculus Enoch et Eliæ sive radius sidero-mysticus*, etc. Cet ouvrage fut imprimé à Anvers en 1645, en 2 vol. A la tête du 2^e, on trouve cet autre titre : *Theo-Astronomia, qua consideratione visibilia ab astris desumptos, mens humana in invisibilia Dei introducitur*, ouvrage qui a quelque rapport avec la *Théologie astronomique* de Derham, quoique d'un style très-différent : l'auteur s'étend sur les réflexions et les sentiments qui naissent naturellement dans l'homme à l'aspect du ciel étoilé. Il a fait plusieurs observations astronomiques qui ont fait du bruit dans le temps. Il prétendit avoir découvert cinq nouveaux satellites autour de Jupiter, ce qui ne peut avoir été qu'une illusion de catoptrique ou de dioptrique. On a encore de lui un petit *Traité sur les indulgences*. Il vécut longtemps à Cologne, et mourut à Ravenne en 1660.

RHENANUS (Beatus), philologue, naquit à Schelstadt en 1485, d'où il vint à Paris, ensuite à Strasbourg, puis à Bâle où il contracta une étroite amitié avec Erasme, et où il fut correcteur de l'imprimerie de Froben. On lui a reproché d'avoir été luthérien dans l'âme, mais il est constant qu'il ne professa jamais ouvertement le luthéranisme. Ce fut lui qui publia le premier les deux livres de l'histoire de *Velléius Paterculus*. On a encore de lui : la *Préface* qui est la tête des *OEuvres d'Erasme*; des *Notes* sur Tertullien, sur Pline le naturaliste, sur Tite-Live et sur Tacite, etc.; une *Histoire d'Allemagne*, sous le titre de *Res germanicæ*, 1695, in-4, qui passe pour son chef-d'œuvre; *Illyrici provinciarum, utriusque imperio, tum romano, tum constantinopolitano, servientis descriptio*; dans la *Notitia dignitatum imperii romani*, Paris, 1602, in-8 : ouvrage savant ainsi que tous ceux qui sont sortis de sa plume. Rhenanus mourut à Strasbourg, le 20 mai 1542, à 51 ans. On peut consulter sur Rhenanus le tom. 58 des *Mémoires* de Nicéron.

RHENFERD (Jacques), savant orientaliste, né à Mulheim en 1634, professa avec réputation pendant près de 50 ans les langues orientales et la philosophie à Franeker. Il mourut dans cette ville, en 1712, à 58 ans. On a de lui un grand nombre de *Dissertations* curieuses, imprimées à Utrecht en 1712, in-4. Les principaux sont : *De antiquitate characteris hodierni judaici*; *De stylo novi Testamenti*; *Observationes ad loca novi Testamenti*; *Hebræa rudimenta grammaticæ harmonice linguarum orientalium*; *Periculum criticum in loco depravata perditæ Eusebii cæsaræ*, etc. On en trouvera la liste dans les *Mémoires* de Nicéron, tome premier.

RHÉTICUS (Georges-Joachim). Voy. JOACHIM.

* RHIGAS, l'un des plus ardents promoteurs de l'insurrection grecque, né vers 1755, à Velesina dans la Thessalie, fit d'excellentes études dans les meilleurs collèges de sa patrie, et se rendit à Bukharest, où il resta jusqu'au commencement de la

révolution française, partageant son temps entre des opérations de commerce et ses études favorites. Cette ville lui offrait des ressources pour étendre ses connaissances : l'ancienne littérature de la Grèce lui inspirait une sorte d'enthousiasme, et il s'était rendu familières les langues française, latine, italienne et allemande. Il était à la fois poète et musicien; mais la géographie comparée faisait son occupation la plus agréable. Passionné jusqu'à l'excès pour l'affranchissement de sa patrie, il conçut l'idée hardie de former une grande société secrète, dans le but de soulever la Grèce contre la Porte, et de délivrer ses compatriotes du joug des musulmans. Le talent de la parole qu'il possédait à un haut degré et la considération dont il jouissait, lui facilitèrent les moyens de réaliser ce projet, et il entraîna dans son parti des évêques, des archontes, des savants, des officiers de terre et de mer, des négociants, ainsi que plusieurs étrangers de distinction. Rhigas, alla s'établir dans la capitale de l'Autriche, et de cette ville entretenait une correspondance secrète avec les principaux affiliés, en Hellénie et en Europe. Il publiait un journal grec pour l'instruction de ses compatriotes; il fit une traduction du *Voyage du jeune Anacharsis*, dont il a paru quelques volumes; il mit au jour un *Traité de la tactique militaire*, et un *Traité élémentaire de la physique à l'usage des gens du monde*, etc. Il rendit surtout son nom populaire par la composition de poésies propres à enflammer l'imagination des jeunes Grecs, à leur inspirer la haine la plus énergique contre le despotisme du croissant. Son imitation de la *Marseillaise*, que les Grecs chantaient encore dans les derniers combats qu'ils ont livrés à leurs oppresseurs, sa belle chanson : *Héros ! jusques à quand vivrons-nous sur les montagnes... ?* produisirent un effet prodigieux sur la jeunesse de son pays. Vers le commencement du mois de mai 1798; un traitre dénonça Rhigas et ses collaborateurs, au gouvernement autrichien, comme conspirateurs. L'empereur les fit arrêter et livrer à la Porte, à l'exception de trois, qui avaient été naturalisés autrichiens, et qui furent condamnés à un bannissement perpétuel. Quelque temps avant que la police de Vienne eût donné des ordres pour l'arrêter, Rhigas s'était éloigné; mais il fut pris à Trieste, où il tenta de se donner la mort d'un coup de poignard. Il demandait, ainsi que ses quatre compagnons, de n'être point livrés aux Turcs. Leurs gardes craignant que Paswan-Oglou ne leur arrachât ces victimes, leur épargnèrent le supplice qui les attendait en les précipitant dans le Danube. Ainsi périt l'infortuné, Rhigas, à l'âge de 45 ans. Sa mort donna lieu à quelques opuscles, dont le plus remarquable est celui qui porte le titre de *Nomokratia*. Outre les écrits dont nous avons parlé, Rhigas avait composé une grande *Carte de la Grèce*, en douze feuilles, gravée à Vienne, dans laquelle il désigne, par les noms actuels et les noms anciens, tous les lieux célèbres dans l'histoire. Cette carte contient un grand nombre de médailles antiques. Quoique ce travail ne soit pas exempt de fautes et d'incorrections, il a suffi pour fonder la réputation de l'auteur.

* RHO (Jacques), célèbre missionnaire, naquit en 1593 à Milan, d'une famille noble. Son père, savant juriconsulte, s'était fait un nom par quelques ouvrages. Entré à 20 ans chez les jésuites, il fit de médiocres progrès dans ses études littéraires, mais il obtint des succès étonnants en mathématiques. Ordonné prêtre à Rome par le cardinal Bellarmin, il partit pour l'Orient (1620), avec le père Trigaut, qui retournait en Chine avec 44 compagnons. Après avoir achevé sa théologie à Goa, il se rendit à Macao; les Hollandais étant venus assiéger cette ville, Rho apprit aux habitants à faire usage du canon, et les sauva d'une surprise. Ce service lui ouvrit l'entrée de la Chine. Aussitôt il mit tous ses soins à en étudier la langue, et la sut en peu de temps assez bien pour la parler et l'écrire. Un ordre de l'empereur l'appela à Pékin, pour y travailler à la réforme du *calendrier*. Ce n'était point une tâche facile. Les pères Rho et Schall l'entreprirent, et au bout de quelques années, l'ouvrage fut fini à la satisfaction de l'empereur. Ce prince offrit en récompense aux deux jésuites des titres et des emplois considérables; mais ils ne voulurent accepter qu'une somme d'argent pour bâtir une église. Telle était l'heureuse situation de la mission de Pékin, lorsque le père Rho mourut le 27 avril 1658, âgé de 45 ans. On lui fit d'honorables funérailles, auxquelles assistèrent beaucoup de mandarins et d'officiers de la cour. Outre deux *Lettres*, écrites en italien dans lesquelles il rend compte de son voyage, Milan, 1620, in-8, on a de lui un grand nombre d'ouvrages en chinois; entr'autres des *Traitéz pieux, du jeûne, de l'aumône, des bons conseils, des œuvres de miséricorde*, etc.

* RHO (Jean), jésuite, frère du précédent, né en 1590, à Milan, se fit une réputation par son talent pour la chaire et mourut à Rome en 1662. Il a laissé plusieurs écrits, soit en latin, soit en italien entre autres: *Achates ad Constantium Cajetanum adversus ineptias et malignitatem libelli Pseudo-Constantiani, de S. Ignatii constitutione atque exercitiis*, 1646. C'est une réfutation du livre de dom Constantin Cajetan (*voy. ce nom II*, 55), qui, par zèle pour la gloire de son ordre, prétendait que saint Ignace était bénédictin. *Ad J.-B. Castaldum interrogationes apologeticae, in quibus S. Ignatii cum B. Cajetano Theatino colloquuntis, atque ab eo theatinorum ordinem postulantis, rejicitur fabula*, 1690; des *Sermons*, des *Panegyriques*, etc., et d'autres ouvrages, dont on trouve la liste dans la *Biblioth. des Jésuites*, et dans celle des *Ecrivains de Milan d'Argelati*.

RHODE. *Voy. RHODIUS*.

RHODES (Alexandre de), né à Avignon en 1591, entra dans la société des jésuites à Rome en 1612, dans le dessein de se consacrer entièrement à l'instruction des infidèles. Il partit en 1618 pour Macao, où s'étant appliqué à l'étude des langues en usage dans ces diverses contrées, il se rendit au Tonquin, pour y répandre la foi chrétienne: ce qu'il fit avec le plus grand succès. Il y baptisa plus de 5000 habitants, dont plusieurs mandarins envoyés en exil. Il cultiva si bien, par ses catéchistes, cette chrétienté naissante, qu'en peu de temps le nombre des

fidèles s'accrut jusqu'à 50,000. Il passa ensuite à la Cochinchine, où sa prédication produisit les mêmes fruits, et ayant été emprisonné, chassé du royaume, il eut la consolation d'apprendre que son principal catéchiste, nommé André, avait scellé ses instructions de son sang, et mérité le nom de proto-martyr de la Cochinchine. Envoyé par ses supérieurs à Rome, il demanda la permission d'établir une nouvelle mission en Perse; et l'ayant obtenue, il se rendit dans ce vaste royaume, où, après des travaux incroyables, il mourut en 1660. On a de lui: un *Dictionnaire annamitique*, langue en usage dans le Tonquin et provinces voisines, imprimé à Rome en 1631, in-4; un *Catéchisme*, en tonquinois et en latin, Rome, 1652; *Relation des progrès de l'Evangile dans le royaume de Tonquin*, en italien, Rome, 1650, in-4; en français et latin, Lyon, 1651 et 1652; son *Itinéraire*, in-4; et d'autres ouvrages où la piété, ainsi qu'une sage curiosité, trouve à se satisfaire. — Il ne faut pas le confondre avec Georges de RHODES, dont on a une *Théologie*, 2 vol. in-fol., également jésuite, né à Avignon, en 1597, et mort à Lyon en 1661. Il était, suivant toute probabilité, frère ou parent du précédent.

RHODIGINUS (Ludovicus COELIUS), dont le véritable nom était *Louis Ricchieri*, vit le jour à Rovigo, dans l'état de Venise, en 1450, se rendit habile dans le latin et dans le grec. Il vint en France pour perfectionner ses connaissances par la fréquentation des savants, et retourna, l'an 1481, en Italie; il eut à souffrir bien des persécutions, et fut même contraint, pour vivre, de donner des leçons particulières. Après avoir professé à Milan, il alla enseigner à Padoue, où il mourut en 1525, à 75 ans. Son principal ouvrage est: *Antiquæ lectiones*, Venise, Alde, 1516, Bâle, 1566, et Francfort; 1666, in-fol. Jules-César Scaliger lui donne des louanges qui paraîtraient moins suspectes si Rhodiginus n'avait pas été son maître. Sa *Vie* a été écrite en italien par le comte Camille Silvestri.

RHODIUS (Ambroise), né à Kemberg près de Wittenberg, l'an 1577, alla en Danemark, et s'acquit l'estime de Ticho-Brahé et de Képler. Il exerça la médecine à Anso en Norwège, et devint professeur de physique et de mathématiques dans le collège de cette ville; mais s'étant mêlé des affaires publiques, il fut mis en prison, où l'on croit qu'il mourut en 1655. Ses ouvrages sont: *Disputationes de scorbuto*; une *Optique*, avec un *Traité des crépuscules*, en latin, Wittenberg, 1614, in-8; *De transmigratione animarum pythagorica, quomodo eadem concipi et defendi possit*. Cet ouvrage renferme plusieurs paradoxes.

RHODIUS ou RHODE (Jean), célèbre médecin, né à Copenhague vers l'an 1587, se rendit à Padoue en 1614. Le séjour de cette ville lui plut tellement qu'il s'y fixa. Uniquement jaloux de sa liberté, il lui sacrifia toutes les places. Il refusa en 1651 une chaire de professeur en botanique à Padoue, avec la direction du jardin des plantes, et une autre de physique à Copenhague, en 1640. Il était boiteux; mais ce défaut corporel était compensé par les lumières et la sagacité de son esprit. On a de Rhodius: *Notæ et Lexicon in Scribonium Largum de composi-*

tionne medicamentorum, Padoue, 1635, in-4; trois *Centuries d'observations médicales*, Padoue, 1637, in-8; un *Traité des bains artificiels*, 1639, in-8; et un grand nombre d'autres ouvrages en latin, remplis d'érudition. Il mourut à Padoue, en 1659, à 72 ans. On trouve une notice sur cet auteur dans les *Mémoires* de Nicéron, tom. 58. Voyez aussi le tome 7^e de la *Biographie médicale* publiée chez Panckoucke.

RHOË (Thomas), né dans le comté d'Essex, mort en 1644, à 64 ans, fut ambassadeur au Mogol, à Constantinople, dans le Nord, chancelier de l'ordre de la Jarretière, et conseiller du conseil privé du roi. Il s'illustra par son patriotisme et ses lumières. On a de lui : un *Voyage au Mogol*, dans Purchas et Thévenot; *Relation de la mort du sultan Otman*, en anglais, 1622, in-4.

RHOTENAMER (Jean), peintre, né à Munich, en 1564. Le séjour qu'il fit en Italie développa son goût. Il se fixa quelque temps à Venise, où il dessina d'après le Tintoret. Rhotenamer s'était fait une manière qui tenait du goût flamand et du goût vénitien. Il est gracieux dans ses airs de tête; son coloris est brillant, ses ouvrages sont très-finis. On lui reproche de manquer quelquefois de correction. On voit à Augsbourg plusieurs grands morceaux de ce peintre; on y admire entre autres son tableau de *tous les saints*. Nous ignorons l'année de sa mort.

RIAMBOURG (Jean-Baptiste-Claude), magistrat, né à Dijon en 1776, fut admis à l'école polytechnique, lors de sa formation, et ne craignit point de s'y montrer chrétien, sous des maîtres hostiles à la religion. Mais bientôt, ne pouvant supporter la direction toute matérialiste de l'enseignement qui prévalait alors, il donna sa démission. Il résolut alors d'étudier l'architecture, mais il s'en lassa comme des mathématiques, et suivit les cours de droit, science dans laquelle son esprit juste et solide trouvait de quoi se satisfaire. Reçu avocat en 1806, il devint deux ans après juge-auditeur au tribunal d'appel de Dijon, et en 1812 fut nommé conseiller à la cour impériale. Sous la restauration, procureur-général près la cour royale de Dijon, puis en 1818, président de chambre; ce fut alors que sans rien relâcher de ses devoirs, il consacra ses loisirs à l'étude de la philosophie. Après la révolution de juillet, il donna sa démission, vécut dès lors dans la retraite et mourut d'apoplexie à Dijon, le 16 avril 1856. On a de ce magistrat : *Principes de la révolution française définis et discutés*, 1820, in-8. L'auteur y remonte aux causes de la révolution et en examine les conséquences. Il s'y montre profondément religieux, et insiste sur la nécessité de rendre à la religion son influence, et de mettre des bornes à la liberté de la presse. *L'Ecole d'Athènes*, ou *Tableau des variations et contradictions de la philosophie ancienne*, Paris, 1850, in-8, ouvrage couronné par la société catholique des bons livres. Dans cet écrit remarquable par la sagesse des vues et par le mérite de l'érudition, l'auteur met à découvert avec une irrésistible évidence, l'impuissance radicale de toute philosophie proprement dite, pour constituer une croyance quelconque. De l'inanité de toutes les philosophies, il déduit victorieusement la nécessité

d'une révélation, en pose les caractères, et démontre par des preuves toutes extérieures et palpables, où il faut chercher la seule révélation qui vienne du ciel : *Du rationalisme et de la tradition, ou Coup-d'œil sur l'état actuel de l'opinion philosophique et de l'opinion religieuse en France*, 1854, in-8. Ce livre est consacré en grande partie à faire voir le vide des systèmes philosophiques anciens et modernes. L'auteur examinant successivement les trois écoles qui partagent les rationalistes, l'éclectique, l'école écossaise et celle du progrès indéfini, en fait ressortir le faible. Il attaque surtout la théorie du progrès indéfini, et dévoile l'illusion funeste de quelques esprits ardents et superficiels, qui vont jusqu'à croire que c'est le christianisme qui s'oppose à ce progrès, et qu'il faut en finir avec la religion, pour donner au progrès tout son essor. « Aveugles, dit-il, ce serait bien alors que vous » pourriez dire : montagnes tombez sur nous; car » il y aurait à passer des jours d'angoisse, si les » vœux que vous formez étaient à la fin accomplis. En attendant, vous rêvez une ère de prospérité sans exemple, et vous ne remarquez pas » que votre état s'empire. Vous vous imaginez » avancer à grands pas vers ce but de perfectionnement idéal dont on approche sans cesse, et qui » ne sera jamais atteint, et vous ne voyez pas que » vous avez déjà sensiblement rétrogradé dans le » chemin de la civilisation. Une nation qui admet » ce principe, que l'autorité vient d'en bas, que la » loi doit être athée, que le divorce peut avoir lieu, » a déjà fait bien des pas en arrière. C'est notamment à ceux d'entre vous qui sont passionnément » vement pour l'indépendance et la liberté, qu'il » appartient d'éprouver, si le christianisme se retire, » les plus cruels mécomptes. Le christianisme et la » liberté s'appellent l'un l'autre : hors du christianisme, despotisme, anarchie; mais de vraie liberté, point. Si donc, l'Europe a véritablement » entrepris d'étendre la liberté, en même temps » qu'elle ferait abjuration du christianisme, c'est » un problème insoluble qu'elle s'est imposée la » tâche de résoudre, et elle périra dans les convulsions de l'anarchie, si elle ne subit point le joug » du despotisme le plus humiliant. » Ce livre plein d'idées sages et d'aperçus lumineux est sans contredit un des plus remarquables qui aient paru dans ces derniers temps, et il mériterait d'être plus connu. La jeunesse surtout y puiserait des idées saines, et apprendrait à se défier des théories creuses dont on la berce. Les *Oeuvres philosophiques* de Riambourg ont été recueillies par M. Foisset, Paris, 1857, 3 vol. in-8, précédés d'une notice intéressante sur l'auteur.

RIBADENEIRA (Pierre), jésuite, né à Tolède, en 1527, fut reçu par saint Ignace au nombre de ses disciples, en 1540, avant même que sa compagnie eût été confirmée par le saint Siège. Il vint étudier à Paris, en 1542, passa de là à Padoue, d'où il fut envoyé à Palerme pour y enseigner la rhétorique, et se fit partout des amis illustres. Après avoir travaillé à la propagation de la société dans les Pays-Bas, en France et en Espagne, il mourut à Madrid en 1611, à 84 ans. C'était un homme d'un zèle in-

fatigable, savant, mais destitué des lumières de la critique. Il est principalement connu par ses *Fleurs des vies des saints*, imprimées à Madrid, 1599-1601, 2 vol. in-fol., et traduites en français par différents écrivains. Il y adopte sans discernement une infinité de choses douteuses, fausses et quelquefois révoltantes. L'ouvrage est d'ailleurs écrit purement en espagnol. Ses autres ouvrages sont : les *Vies de saint Ignace*, de *saint François de Borgia*, des *pères Lainez et Salmeron*, 1594, in-fol. Comme il avait connu beaucoup ces hommes célèbres, et vécu longtemps avec eux, ce qu'il en rapporte mérite toute la confiance que l'on peut donner à un auteur contemporain, si l'on excepte certaines choses extraordinaires qu'il rapporte sur des ouï-dire. Un *Traité du schisme d'Angleterre*, Valence, 1588, in-8, l'édition la plus récente est de Madrid, 1786, in-4; un autre, intitulé *le Prince*, où il traite des vertus du prince chrétien. Il y a quelques propositions qui ont prêté à la critique. On le traduisit d'espagnol en latin, Anvers, 1603, in-fol. La *Bibliothèque des écrivains jésuites*, Lyon, 1609, in-8. Ce livre contient un dénombrement assez curieux des provinces, des membres et des savants de la société. On y trouve aussi une liste de ses martyrs. (Voy. OUVRIER François.) Un *Traité de la Tribulation*.

RIBALLIER (Ambroise) docteur de Sorbonne, et abbé commendataire de Chambon, diocèse de Poitiers, naquit à Paris en 1712, d'une bonne famille originaire de Bourgogne. Les places principales du collège des Quatre-Nations étaient affectées à des membres de la maison de Sorbonne. Le docteur Riballier fut nommé grand-maître de ce collège. Il était connu pour sage, modéré et conciliant. Il fallait ces qualités dans l'ecclésiastique appelé au syndicat de la faculté de théologie. La place ayant vagné en 1765, il en fut pourvu. Enfin, lorsqu'en 1766 un arrêt du conseil du roi, du 31 juillet, créa une commission pour la réforme des ordres religieux, l'abbé Riballier en fut nommé membre, et chargé de différents travaux relatifs à cet objet. Il les entreprit; mais les vues dans lesquelles ils étaient ordonnés ne permirent pas à Riballier de faire le bien qu'il désirait. On a de l'abbé Riballier : *Lettre à l'auteur du Cas de conscience sur la réforme des réguliers*, 1768, in-12; *Essai historique et critique sur les privilèges et exemptions des réguliers*, 1768, in-12; *Lettres d'un docteur à un de ses amis au sujet de Bélisaire*, 1768, in-12. Cet ouvrage de Marmontel, imprimé avec approbation et privilège obtenus un peu par surprise (1), avait paru dangereux à cause du chapitre 15, où se trouvaient des propositions répréhensibles. Le 2 mars 1767, l'abbé Riballier, en sa qualité de *syndic*, le dénonça à la faculté de théologie, qui nomma pour l'examiner une commission dont lui-même faisait partie. Néanmoins, avant de procéder à la censure, on crut devoir user de ménagements. Il y eut chez M. l'archevêque de Paris (de Beaumont), des pourparlers avec l'auteur. Comme il n'en résulta rien, la censure de la faculté parut émettre la bile de Voltaire. Il bafoua la censure et la Sorbonne dans une foule de libelles qui se succédaient rapidement et circu-

laient dans la capitale. Il s'y vengeait du syndic qui avait présidé la commission, par d'indécentes bouffonneries, par de basses allusions à son nom, par des injures grossières dignes des halles (1). L'abbé Riballier répondit par des raisons. Il n'en fut attaqué que plus vivement. Il se tut, et c'était le seul parti à prendre. Il eut d'autres affaires à débattre. En 1768, on soumit à son examen des Thèses qui avaient été soutenues en pays étrangers; il s'y trouvait des expressions dures et des principes qui lui parurent avoir besoin d'être modifiés. Il s'en expliqua dans des notes remplies de modération. Un parti, qui voulait trouver dans ces thèses un appui pour ses propres opinions, fut mécontent des notes, et les critiqua. Les docteurs Riballier et Le Grand répondirent à la critique par une lettre imprimée en 1769. Cette lettre ne demeura pas sans réplique, et elle fut suivie de deux autres du 15 janvier et du 12 septembre 1770, dans lesquelles les deux docteurs démontraient la différence qu'il y a entre les sentiments des *augustiniens* d'Italie, et ceux des *appelants* français. Un procès entre le chapitre de Cahors et les curés de cette ville donna lieu à un autre différend, dans lequel l'abbé Riballier se trouva impliqué. Les curés de Cahors avaient mis en avant la prétention d'être de droit divin, et d'avoir succédé dans l'ordre hiérarchique aux 72 disciples. Ils faisaient dériver de là des prérogatives qui choquaient les chanoines. Ceux-ci traitèrent leurs prétentions de chimériques; les curés les soutinrent, et rédigèrent à l'appui un *mémoire* qu'ils envoyèrent en Sorbonne. Deux docteurs, Xaupi et Billette, donnèrent droit aux curés. Les abbés Riballier et le Grand, dans une autre consultation du 14 avril 1772, en ne refusant point de reconnaître que les curés sont de droit divin, trouvèrent néanmoins que leurs prétentions étaient exagérées. La question fut portée à la faculté de théologie assemblée. Elle blâma la première consultation, et celle des docteurs Riballier et le Grand fut maintenue. L'abbé Riballier a eu des ennemis. Il dut en avoir parmi les philosophes du jour, parce qu'il combattait leur doctrine, et s'opposait à sa propagation. Il en eut aussi dans le parti qui refusait de se soumettre aux décisions de l'Eglise, parce qu'il en maintenait l'autorité de tout son pouvoir; mais il était généralement estimé dans le clergé, et il le méritait; il avait du talent, du savoir et les qualités convenables aux places qu'il occupait; il en remplissait les devoirs avec exactitude et dignité. A un caractère doux et facile il joignait de l'aménité dans les manières. Il était ennemi des voies rigoureuses et de l'éclat, et, autant qu'il était en lui, il les évitait. C'était en un mot, un homme de mérite, et qui n'emprunte point, quoi qu'en dise le *Dictionnaire universel*, sa célébrité de celle du *Bélisaire*. Il est mort en 1785.

(1) On se sert à regret de cette expression : malheureusement elle n'est que trop fondée. Personne n'ignore que c'était la manière de M. de Voltaire à l'égard de ceux qui lui déplaisaient. De quels termes outrageux ne s'est-il pas servi envers l'abbé Desfontaines? Les mots de *ribaud*, de *bouc*, de *cuistre*, de *polisson*, de *maraud*, de *faussaire*, de *coquin*, d'*escroc*, d'*apostat*, et pis encore, se trouvent dans ses écrits, associés à des noms qui ne sont pas sans gloire, dont la plupart avaient droit à des égards, et dont quelques-uns méritaient du respect : tant la passion peut dégrader ce qu'ont de noble un grand talent et un beau génie.

(1) Voy. *Mémoires de Marmontel*, tom. 3, p. 55 et suiv.

RIBAS Y CARALQUILLAS (Jean de), prédicateur de l'ordre de Saint-Dominique, naquit en 1612 à Cordoue, et y mourut en 1687 à 75 ans, après avoir enseigné longtemps la philosophie et la théologie. C'est lui qui est auteur du fameux livre intitulé : *Teatro jesuitico*, Coimbre, 1634, in-4, et non pas don Ildefonso de Saint-Thomas, dominicain et évêque de Malaga, auquel on l'avait d'abord attribué. C'est un recueil intéressant pour les ennemis des jésuites. On a encore du père de Ribas plusieurs autres écrits contre la société.

RIBEIRA. Voy. ESPAGNOLET.

RIBEIRO (Jean-Pinto), jurisconsulte portugais, mort en 1694, se fit un nom parmi ses compatriotes par sa science dans le droit. Ses *Oeuvres* ont été recueillies et imprimées in-fol. à Lisbonne, en 1729. Elles sont précieuses aux Portugais, qui croient y voir une ample justification de la fameuse révolution de 1640.

RIBERA ou **RIBEIRA** (François de), pieux et savant jésuite, né en 1514, à Villacastin, dans le territoire de Ségovie en Espagne, étudia dans l'université de Salamanque, et y apprit les langues et la théologie. Il entra prêtre chez les jésuites, à l'âge de 35 ans. Il enseigna avec succès à Salamanque, où il mourut en 1591, aimé et estimé. On a de lui : de bons *Commentaires* sur les douze *Petits prophètes*, Cologne, 1599, in-fol.; sur l'*Evangile de saint Jean*, Lyon, 1623, in-fol.; — sur l'*Épître aux Hébreux*, Cologne, 1600, in-8; — sur l'*Apocalypse*, Anvers, 1605, in-8; un *Traité du temple de Salomon*, avec le précédent; la *Vie de sainte Thérèse*, 1620, in-8. Il avait été pendant quelque temps son directeur.

RIBERA (Anastase-Pantaléon de), poète espagnol, naquit à Saragosse en 1580. L'enjouement de son caractère et ses saillies ingénieuses le firent aimer à la cour du roi Philippe IV. Ses *Poésies*, imprimées à Saragosse, en 1640, in-8, et à Madrid, en 1648, in-12, sont dans un genre burlesque. On remarque dans plusieurs un tour agréable et de bonnes plaisanteries. Il mourut en 1629, à 49 ans. La nature de son talent pourrait le faire considérer comme le Scarron de l'Espagne.

* **RIBEYRE** (Paul de), évêque et seigneur de Saint-Flour, naquit en 1692, à Clermont-Ferrand, d'une des plus anciennes familles de la province. Peu touché des honneurs que sa haute naissance lui promettait dans le monde, il embrassa l'état ecclésiastique, et déjà il était chanoine au chapitre cathédral de Clermont, lorsque Massillon vint illustrer le siège épiscopal de cette ville. Ce prélat ayant bientôt apprécié ses rares dispositions le nomma son grand-vicaire et officiel. Le trait suivant prouvera l'estime qu'il faisait de ses talents : il lui avait envoyé, de sa maison de campagne, un mandement pour le faire imprimer. L'abbé de Ribeyre le lut, et s'étant permis quelques observations, les soumit à l'illustre auteur qui reconnut leur justesse, et lui écrivit : *Je vous renvoie, mon cher abbé, mon thème corrigé*. Ribeyre fut sacré évêque de Saint-Flour, le 7 août 1742. Une profonde ignorance et une grande misère pesaient sur le peuple qu'il était appelé à administrer. Des missionnaires, pleins de lumière et de zèle, allèrent porter partout la

parole de vie, et le nouveau prélat fit paraître des statuts synodaux, que le premiersénat du royaume revêtit de son approbation. Tout en s'occupant de réprimer ou de prévenir les abus, le sage évêque pourvoyait aux besoins de ses diocésains : il réussit à détourner une famine dont l'Auvergne était menacée. Un vaste hôpital fut créé par ses soins, ainsi qu'un grand séminaire. Des routes et des places furent ouvertes, et les nécessiteux reçurent chaque année d'abondantes aumônes. Sa fortune ne pouvant suffire à l'excès de sa charité, il se dépouilla de son mobilier pour le donner aux pauvres. Aussi lorsqu'après trente-cinq années d'épiscopat, ce digne évêque mourut en 1776; les regrets furent universels. La ville de Saint-Flour fit placer ses armes sur sa porte d'entrée qui fut nommée *Porte-Ribeyre*, et au-dessus de laquelle fut gravée cette inscription, que fournit le poète du Belloy :

De Ribeyre en ces lieux tu vois le moindre ouvrage :
Compter nos monuments, c'est compter ses bienfaits.
De l'Eglise et du pauvre il accroît l'héritage,
Et légua à ses parents les heureux qu'il a faits.

La tourmente révolutionnaire a détruit ce que la Porte-Ribeyre avait de monumental : il ne reste plus que les deux pilastres.

* **RIBIER** (César), curé, né à Lyon en 1762, après avoir été ordonné prêtre, fut chargé de la paroisse de Farnay, annexe de Saint-Paul-en-Jarrets, et se fit chérir des habitants par son excessive charité. Ayant refusé le serment, il fut enfermé dans une maison de réclusion et peu de temps après déporté. Pendant son exil, il acquit des connaissances en médecine, persuadé qu'en travaillant à rendre la santé aux corps, il trouverait plus facilement les moyens de procurer le salut des âmes. En 1795 il revint à Lyon, et fut désigné secrétaire du conseil diocésain, dirigé par les vicaires-généraux pendant l'exil de M. de Marbeuf (voy. ce nom). A la nouvelle organisation ecclésiastique, en 1802, d'abord vicaire de la paroisse de Saint-Nizier, il fut cinq ans après nommé curé à Larajasse, dans les montagnes du Lyonnais. L'évêque de Belley, M. Devie, qui l'honorait d'une amitié particulière, voulut se l'attacher en qualité de son premier vicaire-général; mais cédant aux instances de ses paroissiens qui le regardaient comme un père, il resta au milieu d'eux. Ce vénérable pasteur leur fut enlevé le 14 mai 1826. On a de lui : *Le paradis sur la terre, ou le chrétien dans le ciel par ses actions*; *Méditations sur l'amour de Dieu pour tous les jours de deux mois, sur la communion, pour entendre la sainte messe, et divers autres exercices en forme de méditations*, précédé d'un *Abrégé de la vie de l'auteur*, Lyon, 1827, in-18; la 2^e édit., 1828, est ornée de son portrait; ce sont des sujets détachés qui forment la matière d'amples réflexions pour celui qui veut entrer dans la vie spirituelle; *Conférences et sermons, suivis d'Avis et d'une Retraite de trois jours pour les premières communions, et d'un Plan de retraite pour les religieuses*, Lyon, 1829, in-12. Il a laissé un grand nombre de *Sermons* et d'*Instructions familiaires*.

RIBIER (Guillaume), président du bailliage de Blois, député aux états en 1614, fut fait conseiller

d'état, et mourut à Blois en 1663. Il a paru sous son nom : *Lettres et Mémoires d'état sur les règnes de François I^{er}, Henri II et François II*, Blois, 1666, 2 vol. in-fol. Comme cette compilation n'a paru qu'après sa mort, il s'y est glissé plusieurs fautes; elle est cependant encore assez recherchée. — Il ne faut pas le confondre avec Jacques RIBIER, son frère, conseiller au parlement de Paris en 1591, qui a publié : *Mémoires des chanceliers et gardes-des-sceaux*, Paris, 1629, in-4, et un *Discours sur le gouvernement des monarchies*, 1650, in-4.

RIBOUTTE (Jean-Louis), auteur dramatique, né à Lyon vers 1770, achevait ses études lorsque la révolution commença. Quoique partisan des réformes il n'hésita pas à s'enrôler dans un des bataillons levés pour repousser l'armée de la Convention. (Voy. PRECY). Après le siège, il vint à Paris et s'y fit remarquer parmi les jeunes gens qui se réunirent pour s'opposer au retour du terrorisme. Il exerça la profession d'agent de change et vendit sa charge afin de s'occuper entièrement de littérature. De toutes les pièces qu'il a données au théâtre, deux seulement méritent d'être citées. *L'Assemblée de famille*, comédie en cinq actes et en vers, 1808, dont le succès fut complet et qui, deux ans après, fut mentionnée honorablement dans le rapport sur le concours des prix décennaux; et *Le Spéculateur ou L'école de la jeunesse*, comédie en cinq actes et en vers, 1826, in-8, pièce moins gaie que l'*Agiotage* de Picard, et moins satirique que l'*Argent*, de M. Casimir Bonjour, et qui obtint un succès mérité. Riboutte mourut à Paris, le 22 janvier 1854. *L'Assemblée de famille* a été réimprimée dans la suite du répertoire tom. 31.

RICARD (Jean-Marie), avocat au parlement de Paris, né à Beauvais en 1622, était un des premiers du palais pour la consultation et pour les arbitrages. Il fut choisi pour conseil par les premières maisons du royaume, et mourut en 1678, à 56 ans. On a de lui : un *Traité des substitutions*; un *Commentaire sur la Coutume de Senlis*; un excellent *Traité des donations*, dont la meilleure édition est celle de 1754, en 2 vol. in-fol. avec le précédent. Denys Simon, conseiller au présidial de Beauvais, a fait des additions aux ouvrages de cet avocat, un de ceux qui ont le mieux écrit et qui ont le plus mal plaidé.

* RICARD (Dominique), littérateur distingué, né à Toulouse en 1741, embrassa l'état ecclésiastique, et nommé professeur de rhétorique au collège d'Auxerre, remplit cette chaire avec le plus grand succès. A la suppression de cet établissement, il vint à Paris et se chargea de l'éducation du fils du président de Meslay; ses talents le mirent en rapport avec les savants les plus distingués : l'abbé Barthélemy, Pluquet, Larcher, Dacier, Pastoret, etc., étaient au nombre de ses amis. Ils le forcèrent de se présenter, en 1785, à l'académie des inscriptions où la mort de Burigny laissait une place vacante, mais il échoua malgré leur appui et n'en témoigna pas le moindre regret. L'année suivante il visita la Suisse avec le président de Meslay, et consigna ses impressions dans une suite de lettres que ses amis le pressèrent vainement de livrer au public. « On

» y trouve, dit Villenave, d'agréables tableaux des sites les plus pittoresques de l'Helvétie, et des notions satisfaisantes sur le gouvernement, les lois, les mœurs et les coutumes de ses habitants. » Alors il entreprit une *Traduction des œuvres de Plutarque*, travail immense auquel il consacra le reste de sa vie. Pendant la révolution, retiré à la campagne pour chasser ses chagrins et se délasser des recherches d'érudition, il composa un poème de la *Sphère*, qui lui assigne un rang honorable parmi les poètes didactiques. A peine l'échafaud fut-il renversé, qu'il revint à Paris; alors il entreprit de concert avec l'abbé Sicard, son ami, un *Journal* destiné à rappeler les Français à la religion de leurs pères; ce journal, dont il a publié les douze premiers nos, fut continué par l'abbé de Boulogne (voy. ce nom). Ricard mourut à Paris, le 28 janvier 1805, à l'âge de 62 ans. Sa traduction de Plutarque, sans faire oublier celle d'Amyot qui sera toujours lue avec plaisir par les amateurs de notre vieille langue, a conquis dans l'estime publique une place qu'elle conservera; et comme Dusaulx le traducteur du *Juvenal* le lui avait prédit, on dit le *Plutarque de Ricard*, comme on dit le *Plutarque d'Amyot*. La nouvelle traduction est même très-supérieure à l'ancienne sous le rapport de l'exactitude et de la correction; sans parler des notes qui l'accompagnent et dans lesquelles les savants mêmes peuvent trouver à apprendre beaucoup de choses. Cette *Traduction* publiée d'abord in-12, les *Oeuvres morales*, 1785-94, 17 vol., et les *Vies des Hommes illustres*, 1798-1805, 15 vol., a été réimprimée plusieurs fois en 10 vol. in-8, ou gr. in-12; il en existe aussi une édition grand in-4, imprimée avec un luxe que M. Brunet trouve aussi dispendieux que mal entendu (voy. le *Manuel du libraire* au mot Plutarque). Son poème de la *Sphère*, en 8 chants, 1796, in-8, est enrichi de notes et d'une notice des poèmes grecs qui traitent de quelques parties de l'astronomie. Ricard fut l'éditeur des *Traités sur la superstition et sur l'enthousiasme*, de l'abbé Pluquet, qu'il a fait précéder d'une Notice sur cet auteur. Enfin il a laissé manuscrites plusieurs traductions du grec et du latin, et quelques opuscules en vers ou en prose.

** RICARD (Etienne-Pierre-Sylvestre), lieutenant-général, né en 1771 à Castres, venait d'achever d'excellentes études, lorsque s'ouvrit devant lui la carrière militaire, à laquelle il ne se destinait probablement pas. A 20 ans il obtint le brevet de sous-lieutenant, dans le 52^e régiment d'infanterie, et rejoignit ce corps en Corse, d'où il revint bientôt avec lui à l'armée des Alpes. Après avoir fait honorablement les premières campagnes de la révolution, il était colonel aide-de-camp du maréchal Soult, lorsqu'en 1806, il fut nommé général de brigade. Dans la campagne contre l'Autriche en 1807, il se distingua en plusieurs rencontres, passa en Espagne en 1810, puis fit en 1812 partie de l'expédition de Russie, pendant laquelle il obtint le grade de général de division. En 1813, il combattit avec la plus grande valeur à Lutzen, ce qui lui valut le titre de comte et celui de grand-officier de la légion-d'honneur. Il concourut en 1814 à la défense du territoire,

et se fit remarquer à Montmirail et au village de Marchais, qui fut pris et repris plusieurs fois dans la même journée. Aussitôt après l'abdication de Bonaparte, il s'empressa d'envoyer son adhésion au rétablissement des Bourbons et leur resta fidèle; pendant les cent-jours il alla rejoindre Louis XVIII à Gand, et ne rentra en France qu'avec ce prince. Créé pair la même année, il fut en même temps chargé du commandement de la 18^e division, et l'année suivante, il entra au comité de la guerre comme conseiller-d'état en service ordinaire. Il coopéra alors par ses lumières et son expérience à tous les travaux d'organisation, et fut l'un des huit lieutenants-généraux nommés dans le cadre du corps d'état-major. Appelé en 1823 au commandement d'une division de l'armée destinée à rétablir le roi Ferdinand sur son trône, il fit le blocus de Saint-Sébastien, et rendit un service important à toute la Catalogne par les sages mesures qu'il prit contre la fièvre jaune. Après la pacification de l'Espagne, il reçut le grand cordon de l'ordre de Saint-Ferdinand. En 1825, il eut le commandement de la 8^e division, d'où il passa à celui de l'infanterie de la garde royale le 1^{er} janvier 1829. L'ordonnance du 11 août 1850 qui licenciait ce corps, le mit en disponibilité, et sur sa demande, il fut admis à la retraite. Il continua jusqu'en 1844, à prendre part aux travaux de la chambre des pairs; mais à cette époque, sa santé l'exigeant, il quitta Paris pour fixer sa résidence au château de Varès, près de Milhau, où il mourut, le 6 décembre 1845. On lui attribue : *Fragments de la situation politique de la France au 1^{er} floréal an V*, 1797, in-8, mais il n'est pas certain qu'il en soit l'auteur.

RICARDO (David), économiste célèbre, né à Londres en 1772, était fils d'un juif qui exerçait l'état lucratif de courtier de change. En même temps qu'il se livrait au commerce, il s'adonnait à une étude approfondie de l'économie politique, et toujours heureux dans ses spéculations, il acquit une fortune immense. Elu, en 1827, membre de la chambre des communes par le bourg de Portarlinton en Irlande, il y acquit une grande considération par sa supériorité en matière d'économie politique; et bien qu'il siégeât sur les bancs de l'opposition, il était consulté par les ministres sur toutes les questions délicates. Il mourut à Catcomb-Park le 11 août 1823. On a de lui : *Essai sur le haut prix du lingot* (Bullion), preuve de la dépréciation des billets de banque, 4^e édit. 1811; *Essai sur l'influence du bas prix du blé, sur les profits ou le cours des fonds publics*, 1815, in-8; *Projet d'un papier-monnaie économique et sûr*, 1816 et 1818, in-8; *Principes de l'économie politique et de l'impôt*, 1817, in-8, 5^e édit., 1821; trad. en franç., 1819, 2 vol. in-8, avec des Notes du J.-B. Say; *Sur les prohibitions en agriculture*, 1822, in-8. Il a inséré dans le Supplément de l'Encyclopédie britannique un article sur le Système d'amortissement. Ses *Œuvres complètes* ont été trad. en franç. par MM. Conslancio et Alex. Fonteyrand, Paris, 1817, in-8. Il avait abandonné la religion de ses pères pour se faire chrétien anglican.

*RICARDOS-CARRILLO de ALBORNOS, (don Antonio), général espagnol, né en 1748 à Séville, d'une famille illustre, entra dès l'âge de 15 ans dans les gardes et obtint un avancement rapide. Colonel à 20 ans, il fit en 1762 la guerre contre le Portugal et y établit sa réputation de valeur. On lui dut l'organisation de l'école de cavalerie d'Ocana, et il fut nommé inspecteur de cette arme. Après avoir fait les campagnes d'Alger et de Gibraltar en 1775 et en 1782, il fut élevé au grade de capitaine-général de la province de Guipuscoa, puis de la Catalogne. Lorsque la guerre éclata contre la France en 1793, à la tête d'une armée rassemblée à la hâte, il pénétra sur le territoire français, prit le fort des Bains, et celui de Bellegarde, se signala au combat de Trullas, et arriva bientôt sous les murs de Perpignan, mais il n'osa attaquer cette place et revint à Madrid demander des renforts. Il y fut reçu au milieu des acclamations, et le roi le décora de la grand-croix de l'ordre de Charles III. Mais pendant ce temps le gouvernement français envoyait des forces imposantes vers les Pyrénées; et les Espagnols furent forcés de repasser les frontières. Cet échec mécontenta le peuple de Madrid, et fut attribué à la lenteur de Ricardos, qui pressait en vain un ministre tout-puissant de lui accorder des troupes. Il se rendit enfin à son armée, mais il n'arriva que pour la voir se retirer en désordre. Sa disgrâce était préparée d'avance par Godoy; ce revers l'accéléra. Il fut remplacé par le comte de la Union, qui fut encore plus malheureux (*voy.* UNION). Ricardos se retira dans une de ses terres près de Séville, où il mourut oublié, en avril 1798. Ce général avait des talents militaires et du courage, mais il manquait de la flexibilité nécessaire pour captiver la bienveillance d'un favori.

RICAUT (Paul), chevalier anglais, fut d'abord secrétaire du comte Winchelsea, ambassadeur extraordinaire de Charles II auprès du sultan Mahomet IV. Il devint ensuite consul de la nation anglaise à Smyrne pendant 11 ans; et, dans ces postes différents, il fut très-utile aux négociants de sa nation établis en Turquie. De retour en Angleterre, le comte de Clarendon le nomma, en 1685, son premier secrétaire pour les provinces de Leinster et de Connanght en Irlande. Le roi Jacques II l'honora du titre de conseiller privé pour l'Irlande et de juge de l'amirauté. Après la révolution qui chassa le monarque du trône, il fit sa cour à Guillaume III, et obtint le caractère de résident d'Angleterre dans les villes asiatiques de Hambourg, Lubeck, Brême, etc. Il retourna en Angleterre en 1700, et y mourut la même année. Nous avons de lui : *Histoire de l'état présent de l'empire ottoman*, en anglais, Londres, 1669, un des ouvrages qui nous font le mieux connaître l'état de cet empire. Il fut d'abord traduit en français par Briot, dont la traduction parut à Paris en 1670, in-4 et in-12. Cette version est bonne. L'in-4, qui est rare et magnifique, est orné de belles figures gravées par Le Clerc. Bessier a aussi traduit le même ouvrage, Rouen, 1677, 2 vol. in-12, et accompagna sa version de remarques curieuses qui la font rechercher. *Histoire des trois derniers empereurs des Turcs*,

depuis 1625 jusqu'en 1679, Paris, 1682, 4 vol. in-12; Une *Histoire des Turcs* de 1679 à 1699, 5 vol. in-12, traduite par Briot, ouvrage exact; *Histoire de l'Etat présent des églises de la Grece et de l'Arménie*, Londres, 1678, in-12, traduite par Rosemond, Middelbourg, 1692; Amsterdam, 1696, et 1710, in-12. Ricaut a aussi traduit en anglais l'*Histoire du Pérou*, de Garcilasso de la Vega, 1688, in-fol. et le *Criticon* de Gracian.

RICCATI (Vincent de), jésuite, né en 1707, à Castel-Franco, dans le territoire de Trévise, professa les mathématiques à Bologne jusqu'à la suppression de l'ordre en 1775. A cette époque, il se retira dans sa patrie, où il mourut d'une colique en 1775, à 68 ans. On a de lui plusieurs ouvrages de mathématiques : le plus recherché est son *Traité du calcul intégral*, 3 vol. in-4. Il travailla sur le cours des fleuves. La république de Venise fit frapper en son honneur en 1774 une médaille d'or, de la valeur de 1000 livres.

RICCHIERI. Voy. RHODIGIUS.

RICCI (Matthieu), jésuite et fondateur de la mission de la Chine, né à Macerata en 1552, passa aux Indes, acheva sa théologie à Goa en 1578, et y enseigna la rhétorique. Ses supérieurs l'ayant destiné aux missions de la Chine, il apprit la langue du pays, et ne négligea point les mathématiques, qu'il avait étudiées à Rome sous le savant Clavius. Après bien des traverses, il arriva à Pékin, et y fut reçu avec distinction par l'empereur Chin-Tsong. Ricci n'oublia rien pour le rendre favorable à la prédication de l'Evangile. Parmi diverses curiosités d'Europe que le père lui présenta, il fut si touché de quelques tableaux du Sauveur et de la sainte Vierge, qu'il les fit placer dans un lieu élevé de son palais, pour y être honorés. L'empereur lui ayant demandé une *Carte* géographique, il évita de choquer les idées d'un peuple ignorant et vain, qui croit que la Chine est au milieu du monde, et disposa la carte de façon que la Chine se trouva réellement placée au milieu. Après des peines infinies et une longue patience, il parvint à bâtir une église, et à jeter les fondements d'une chrétienté qui devint très-florissante. Cet homme illustre mourut à Pékin en 1610, à 58 ans. Il laissa des *Mémoires* curieux sur la Chine, dont le P. Trigault s'est servi pour écrire son ouvrage : *De christiana expeditione apud Sinas*, Cologne, 1684, in-8. Le P. d'Orléans, jésuite, qui a donné en 1695 la *Vie de Ricci*, rapporte que ce père composa d'abord pour les Chinois un petit Catéchisme, « où il ne mit presque, » dit-il, que les points de la morale et de la religion naturelle les plus conformes à la religion chrétienne. » Les esprits étant ainsi favorablement disposés, il eut moins de peine à leur faire adopter la croyance des mystères. C'est ainsi que de tout temps le zèle des hommes vraiment apostoliques a toujours été accompagné de prudence et d'une sainte industrie. Le P. Ricci est le premier Européen qui ait écrit des ouvrages en langue chinoise; ils sont au nombre de quinze, dont nous citerons les suivants : *La véritable doctrine de Dieu*; *Les six premiers livres d'Euclide*; *Arithmétique pratique*, en 11 livres; *Géométrie pratique*; *Explication de la sphère terrestre et céleste*, etc.

RICCI (Barthélemi), célèbre littérateur de Lugo, dans le Ferrarais, vivait dans le xiv^e siècle. On a de lui des *Harangues*, des *Epîtres*, des *Comédies*, etc., imprimées séparément. On en a donné une édition complète à Padoue en 1748, 5 vol. in-8.

RICCI (Joseph), natif de Brescia, et clerc régulier de la congrégation des Somasques, est connu par deux ouvrages médiocres, écrits en latin, et imprimés à Venise en 1649, in-4, 2 vol. L'un est l'*Histoire de la guerre d'Allemagne*, depuis 1618 jusqu'en 1648, que l'on appelle communément la *Guerre de trente ans*; le second est l'*Histoire des guerres d'Italie*, depuis 1613 jusqu'en 1653. Ces histoires sont des compilations écrites d'une manière languissante; mais on y trouve des particularités curieuses. Les retranchements des traits satiriques qu'on exigea de l'auteur dans la seconde, la rendirent moins agréable aux esprits malins.

RICCI (Michel-Ange), cardinal, né à Rome en 1619, aima les mathématiques et y fit de grands progrès, comme le prouve son traité, *De maximis et minimis*... Innocent XI lui donna le chapeau en 1681; mais il ne jouit pas longtemps de sa dignité, étant mort le 21 mai 1682. Ses vertus, ses lumières, son amour pour la vérité, et son zèle, le rendirent digne des éloges et de l'estime des souverains pontifes.

RICCI (Sébastien), peintre, né à Bellune, dans les états de Venise, en 1639, mourut à Venise en 1734. Les princes de l'Europe ont presque tous occupé son pinceau; Ricci fut appelé en Angleterre par la reine; il passa par Paris, y séjourna quelque temps, et se fit recevoir à l'académie de peinture. Après avoir satisfait à Londres à tout ce qu'on exigeait de lui, il revint à Venise, et s'y fixa. Ce peintre avait des idées nobles et élevées; son imagination était vive et abondante; son coloris est vigoureux, quoique souvent trop noir; ses ordonnances sont frappantes; sa touche est facile. Il y a plusieurs morceaux gravés d'après lui. Le musée de Paris conserve de ce peintre un tableau allégorique représentant *Les Amours servant la France, et un Génie portant le diadème*.

RICCI (Laurent), jésuite, né à Florence le 2 août 1705, d'une famille distinguée, fut élu général le 21 mai 1758. Le plus grand événement de son généralat fut la destruction de son ordre. Les jésuites ayant été chassés de Portugal en 1759, le furent quelques années après de France, d'Espagne et de Naples. Les ministres des cours de Bourbon se réunirent pour en demander l'extinction totale au pape Clément XIV. Ce pontife signa le bref qui supprimait la compagnie de Jésus, en date du 21 juillet 1775. (Voy. CLEMENT XIV) (1). On transféra l'ex-général Ricci, accompagné de ses assistans et de plusieurs autres jésuites, au château Saint-Ange, après lui avoir fait signer une lettre circulaire à tous les missionnaires de son ordre pour leur en apprendre la suppression. L'explication de ces événements, de leur cause, et des effets qui en résultèrent, n'appartient pas à ce siècle; la postérité verra tout cela d'une manière plus calme et plus sûre. Cependant un voyageur philosophe, qui juge

(1) Voy. l'*Ami de la religion*, tome 17, page 241 et 273.

avec beaucoup d'impartialité, a cru pouvoir se permettre les réflexions suivantes : « De ces siècles où la cour de Rome parut souvent abuser de son autorité, je passe à des temps où elle n'est plus occupée qu'à parer les traits qu'on lui lance. Elle ne commande plus; elle ne fait qu'obéir. Les demandes des souverains sont des ordres pour elle. Les sollicitations la font plier, les menaces l'intimident et l'effraient; elle recule à pas de géant, tandis que son intérêt lui conseille, le devoir même lui ordonne de se raidir contre les obstacles, et d'avancer. Si elle paraît de temps en temps reprendre son ancienne vigueur, ce n'est ordinairement que pour montrer bientôt plus de faiblesse, et tomber avec plus d'éclat dans une situation qui excite la pitié : elle n'entend autour d'elle que le frémissement des passions les plus violentes. Fatiguée, elle prend des résolutions extrêmes, et qui semblent inspirées par le désespoir. Privée d'une partie de ses ressources, elle n'ose faire usage de l'autre, et se range quelquefois du côté de ceux qui la détestent et la combattent, tandis qu'en même temps elle repousse ceux qui l'aiment et qui la soutiennent. Armée du glaive, elle s'avance avec une confiance fière pour consommer un sacrifice qui étonne l'univers. Sur un autel élevé par des mains ennemies, elle immole des victimes dont elle n'ignore pas le prix, et qui n'auraient jamais dû tomber sous ses coups. » *Discours sur l'histoire*, etc., par le C. d'Albon. Ricci mourut dans sa prison le 24 novembre 1775. Il signa peu de temps avant sa mort une espèce de *Mémoire*, qu'on rendit public suivant ses intentions. Il y protestait : 1° que la compagnie de Jésus n'avait donné aucun lieu à sa suppression, et qu'il le déclarait en qualité de supérieur bien informé de ce qui se passait dans son corps; 2° qu'en son particulier, il ne croyait pas avoir mérité l'emprisonnement et les duretés qui avaient suivi l'extinction de son ordre; 3° enfin, qu'il pardonnait sincèrement à tous ceux qui l'avaient tourmenté et affligé, d'abord par les affronts faits à ses confrères, et ensuite par les atteintes portées à sa propre réputation. Un grand évêque, le plus éloquent prédicateur qu'eut alors la France, en prêchant peu de temps après la suppression de cet ordre devant une des plus illustres assemblées du monde, n'a pas fait difficulté de s'exprimer en ces termes : « Si une société fameuse par le crédit et la confiance dont elle avait joui si longtemps auprès des pontifes et des rois, et par les services qu'elle avait rendus à la religion et aux lettres (car quelle considération pourrait empêcher les âmes sensibles de rendre ce témoignage à des hommes malheureux?) si cette société a été la victime, etc. » *Oraison funèbre de Louis XV*, par M. de Beauvais, évêque de Senes. Caraccioli, auteur souverainement fécond en brochures de tous les genres, a donné la *Vie* du père Ricci, froide et incohérente compilation de gazettes.

* RICCI (Scipion), évêque de Pistoie et de Prato, né à Florence en 1741, neveu du précédent, fut élevé au séminaire romain. Auditeur du nonce à

Florence, puis vicaire-général, il fut promu à l'évêché de Pistoie en 1780. Fauteur des réformes introduites dans les états autrichiens par l'empereur Joseph II, et par suite dans le grand-duché de Toscane, il fut longtemps en opposition avec le saint Siège, qui repoussait ses dangereuses innovations. Devenu conseil du grand duc Léopold II, on vit dès lors le gouvernement se mêler des affaires ecclésiastiques, vouloir régler le culte et les cérémonies, et s'emparer de l'enseignement spirituel. On faisait composer des catéchismes sans consulter les évêques; et l'on établissait dans les écoles des professeurs imbus des doctrines qu'on voulait accréditer. Le 18 septembre 1786, conformément aux désirs du grand-duc, Ricci ouvrit à Pistoie un synode pour procéder régulièrement aux réformes qu'on voulait faire. Il s'en fallait bien qu'elles fussent du goût de la majorité de son clergé; mais la nouvelle théologie avait pénétré dans l'université de Pavie. On fit venir Tamburini, privé de sa chaire par le cardinal Molino, évêque de Pavie, et Ricci le fit promoteur de son synode, quoiqu'il n'eût pas même le droit d'y assister. On y adopta toute la doctrine des *appelans* français. On y consacra le système de Baïus et de Quesnel sur les deux amours, sur l'efficacité et la toute puissance de la grâce, sur l'inefficacité et l'inutilité de la crainte; en un mot, sur des dogmes que l'Eglise n'a cessé de repousser. L'année suivante, une seconde assemblée, composée de tous les évêques de Toscane, se tint à Florence le 25 avril par ordre du grand-duc. Elle fut loin de se terminer au gré de Ricci, comme la première. Non-seulement il y trouva de l'opposition de la part de la majorité des évêques, mais encore il fut obligé de la dissoudre le 5 juin, après dix-neuf sessions. Pendant sa durée, une sédition avait éclaté dans Prato. On avait renversé et brûlé son trône épiscopal et ses armoiries, après avoir enlevé de son palais et de son séminaire les livres et les papiers qui s'y trouvaient. On fut obligé d'envoyer des troupes pour y rétablir l'ordre. Malgré ces échecs, Ricci, soutenu par le grand-duc, n'abandonna pas ses plans. A son instigation, de nouveaux édits calqués sur ceux de Vienne, se succédaient. La mort de Joseph II, en faisant passer Léopold sur le trône impérial, mit fin à ces funestes innovations. Après son départ de Toscane, tout rentra dans l'ordre. Une nouvelle émeute, qui eut lieu à Pistoie, contre Ricci, le détermina à donner sa démission de son siège. Pie VI en 1794, par la bulle *Auctorem fidei*, condamna la doctrine établie dans le concile de Pistoie. Cette condamnation ne suffit pas pour ouvrir les yeux à Ricci. Plus tard, en 1799, il subit un emprisonnement pour avoir approuvé les décrets de l'assemblée Constituante et s'être déclaré en faveur des Français qui avaient momentanément occupé la Toscane. Rendu à la liberté, il persista dans ses erreurs. Ce ne fut qu'en 1805 qu'il revint sur ses pas. Pie VII passait par Florence en revenant de France. L'heure du repentir était arrivée. L'ancien évêque de Pistoie vit le saint Père et lui remit une déclaration portant qu'il recevait les *constitutions apostoliques* contre Baïus, Jansénius et Quesnel, et notamment la bulle *Auctorem fidei*, qui

condamnait son synode. Ce prélat mourut le 27 janvier 1810. On a de lui quelques *Instructions pastorales*, tendant à appuyer ses prétendues réformes. La *Vie* et les *Mémoires de Scipion Ricci* ont été publiés par M. De Potter, Bruxelles, 1824, 4 vol. in-8. Cet ouvrage a été réimprimé à Paris en 1825, mais avec des changements par l'abbé Grégoire et Lanjuaïnais.

RICCIARELLI (peintre). Voy. VOLTERRE.

RICCIO. Voy. RIZZIO et CRINITUS.

RICCIOLI (Jean-Baptiste), jésuite, né à Ferrare en 1598, professa avec succès la théologie à Parme et à Bologne. Il se fit un nom par ses connaissances astronomiques et mathématiques. Ses principaux ouvrages sont : *Geographiæ hydrographiæ libri XII*, Bologne, 1661, et Venise, 1672, in-fol. Ce livre peut servir à ceux qui veulent travailler à fond sur la géographie ; mais il faut prendre garde, en le lisant, aux inexactitudes, qui, dans le temps où écrivait l'auteur, étaient inévitables. *Chronologia reformatæ*, Bologne, 1669, in-fol. : livre où l'on trouve des choses communes, avec d'autres utiles et savantes ; *Almagestum novum, astronomiam veterem novamque complectens, tribus tomis distinctum*, Bologne, 1651, in-fol. Fruit d'une étude profonde de l'astronomie, et un des traités les plus complets que nous ayons sur cette science : ceux qui ont eu le plus de succès dans ce siècle ne l'ont pas fait oublier. Il y a des fautes et des erreurs, mais peut-être en plus petit nombre que dans les ouvrages des astronomes les plus modernes. C'est la grande réputation de Riccioli et la considération qu'avaient pour lui les savants, qui a fait adopter généralement les dénominations qu'il donne aux taches de la lune, et rejeter celles qu'Hevelius a imaginées. Le P. Riccioli fit aussi des expériences curieuses sur la chute des corps, de concert avec le P. Grimaldi, son confrère, qui le seconda dans tous ses travaux. Il mourut en 1671. L'abbé Baroltti a inséré une bonne notice sur la *vie et les ouvrages du P. Riccioli* dans ses *Memorie istoriche de' letterati ferraresi*, Ferrare, 1795, tom. 2, pag. 270 et suiv.

RICCOBONI (Antoine), *Riccobonus*, naquit à Rovigo en 1541. Les célèbres Paul Manuce, Sigonius et Muret furent ses maîtres dans l'étude des humanités. Il professa lui-même les belles-lettres à l'université de Padoue, pendant trente années, et avec beaucoup d'honneur. Il y mourut en 1599. Il a laissé : *Commentaires historiques*, avec des fragments des anciens historiens ; *Commentaires* sur les Oraisons et sur quelques autres ouvrages de Cicéron ; *Rhétorique*, 1595, in-8 ; des *Commentaires* sur la Poétique et la Morale d'Aristote ; in-4 ; *Histoire de l'université de Padoue*, Paris, 1592, in-4 ; *Paraphrase sur la rhétorique* d'Aristote ; cet ouvrage qui a joui d'une grande estime dans le xvi^e siècle, conserve encore de nombreux partisans en Angleterre, où il a été réimprimé deux fois, il y a peu d'années, à Oxford, en 1817, et à Londres, en 1822, in-8, etc.

RICCOBONI (Louis), né à Modène, en 1674 ou 1677, se consacra au théâtre, sous le nom de *Lelio*. Il effectua une réforme dramatique sur les théâtres de son pays, en bannissant les farces ignobles ou

monstrueuses qui le déshonoraient, et en y donnant des pièces régulières, notamment des traductions ou imitations de Molière, et des autres auteurs français. Après avoir joué en Italie, il vint en France, où l'appelaient le duc d'Orléans, alors régent (1716), et où il se distingua comme comédien. Il passa pour le meilleur acteur du théâtre italien de Paris (l'hôtel de Bourgogne) qu'il abandonna ensuite par principe de religion. Sa mort, arrivée en 1755, à 79 ans, excita les regrets des gens de bien. Ses mœurs n'étaient point celles de la profession qu'il avait embrassée et son caractère était aimable. On a de lui le *Recueil des comédies* qu'il avait composées pour le théâtre italien. Il y en a quelques-uns qui réussirent dans le temps. Mais on fait beaucoup plus de cas de ses *Pensées sur la déclamation*, in-8, et de son *Discours sur la réformation du théâtre*, 1745, in-12 ; ouvrage rempli de réflexions judicieuses. On le trouva trop sévère, et peut-être ne l'était-il pas encore assez. Nous avons aussi de lui de bonnes *Observations sur la comédie, et sur le génie de Molière*, 1756, in-12 ; des *Réflexions historiques et critiques sur les théâtres de l'Europe*, 1758, in-8, et l'*Histoire du théâtre italien*, publiée en 1750 et 1751, 2 vol. in-8.

** RICCOBONI (Antoine-François), fils du précédent, né en 1707, embrassa l'état de comédien à l'exemple de son père et joua les mêmes rôles ; mais avec moins de succès. Il composa pour le théâtre italien un assez grand nombre de pièces qui furent presque toutes fort applaudies dans leur nouveauté, et dont l'une, *Les Cuquets*, reprise en 1802, au théâtre Louvois, eut encore beaucoup de succès. Marié à une femme aimable et spirituelle, il ne la rendit pas heureuse, quoiqu'il fut forcé de l'estimer pour sa conduite et ses talents. Il mourut à Paris, le 15 mai 1772. Il est auteur de l'*Art du théâtre*, ouvrage agréable et rempli de réflexions ingénieuses ; la 2^e édit., 1752, in-8, est augmentée des *Pensées sur la déclamation*, que l'on doit à son père.

* RICCOBONI (Marie-Jeanne LABORAS de MEZIERES), femme du précédent, s'est fait une juste réputation dans le genre du roman ; née à Paris en 1714, d'une famille ruinée par la chute du système de Law, la nécessité l'obligea d'entrer au théâtre, mais avec infiniment d'esprit elle ne fût qu'une actrice médiocre. Le froid accueil du public et les tracasseries de ses camarades ajoutèrent encore au chagrin que lui causait la conduite de son mari. Ce fut pour se distraire qu'elle devint auteur ; ses *Lettres de Fanny Butler*, dans lesquelles on prétend qu'elle a raconté ses propres malheurs, et l'*Histoire du marquis de Cressy*, qui suivit de près ce premier ouvrage, la placèrent dès son début au premier rang parmi nos meilleurs romanciers. Le succès de ces deux romans et des *Lettres de Julie Catesby*, fut tel, que l'on doutât d'abord qu'une femme put en être l'auteur. Palissot qui, par quelques traits de sa *Dunciade* (voy. PALISSOT), n'avait pas peu contribué à répandre ce soupçon, se rétracta, et M^{me} Riccoboni put jouir de son triomphe. S'étant retirée du théâtre en 1761, elle vécut alors du produit de ses ouvrages et d'une petite pension

que lui faisait la cour. La révolution la priva de cette dernière ressource, et elle mourut dans l'indigence à Paris, le 6 décembre 1792, à l'âge de 78 ans. Parmi les autres ouvrages de M^{me} Riccoboni on distingue *Ernestine*, que Laharpe regarde comme le *Diamant* de l'auteur; les *lettres de la comtesse de Sancerre*; les *lettres d'Elisabeth Sophie de Vallière*; et enfin les *lettres de Milord Rivers*. Les *Œuvres* de M^{me} Riccoboni ont été publiées plusieurs fois, même de son vivant, mais sans sa participation. Les meilleures éditions sont celles de Paris, 1809, 14 vol. in-18, et 1818, 6 vol. in-8; une correspondance inédite de M^{me} Riccoboni avec Laclos, au sujet du roman, des *liaisons dangereuses* (voy. LACLOS), a été imprimée dans la *Nouvelle bibliothèque des romans*, 7^e année, tom. 10.

* RICH (James-Claudius), résident d'Angleterre à Bagdad, en 1807, joignait à une connaissance approfondie des langues orientales le goût des recherches d'antiquité. Il avait formé une belle collection de manuscrits orientaux, de médailles précieuses, de cylindres, de pierres gravées et d'objets antiques de tous les genres, et particulièrement de monuments babyloniens qu'il avait recueillis lui-même dans les nombreuses visites qu'il fit sur l'emplacement de Babylone. Ses *Recherches*, insérées dans le tome 5 du *Recueil des mines de l'Orient*, Vienne, 1815, in-fol., ont été trad. en franç. par J. Raymond, sous ce titre : *Voyage aux ruines de Babylone*, 1818, in-8. Le même vol. du *recueil des mines* contient un *Catalogue de ses manuscrits arabes, persans et turcs*, et le tome 4, une traduction anglaise de l'Histoire, ou plutôt de la *Légende des sept dormans*, écrite en arabe. Le *Journal des savants*, mai 1821 et avril 1822 renferme des extraits intéressants de deux *Lettres* de ce savant à Sylvestre de Sacy. Rich, après plusieurs voyages et de nombreuses découvertes, poussa ses recherches jusques dans les cantons ses plus reculés du Koundistan, et mourut à Schiraz du choléra le 5 octobre 1821, âgé seulement de 55 ans. Le *voyage de Rich aux ruines de Babylone* a été réimprimé en anglais, augmenté d'un voyage à Persépolis, Londres, 1859, in-8. La *Relation de son séjour dans le Koundistan*, avec les recherches sur l'ancien emplacement du Ninive, etc., a été publié en 1856, 2 vol. in-8.

RICHARD 1^{er}, roi d'Angleterre, surnommé *Cœur de Lion*, né à Oxford, en 1157, monta sur le trône après la mort de Henri II son père, l'an 1189. Sa mère était Eléonore de Guienne, répudiée par Louis VII, roi de France. Richard était devenu l'aîné par la mort de son frère Henri, dit le Jeune, en 1185. Il s'était réuni à Henri pour faire la guerre à son père. Saladin venait de prendre Jérusalem : cette nouvelle avait enflammé le courage du jeune Richard; mais les guerres qu'il excitait contre l'autorité paternelle empêchaient le départ des croisés : le légat du pape l'excommunia. Sur ces entrefaites, Henri II mourut de chagrin, en maudissant ses fils ingrats. Richard se repentit de sa conduite, et après son couronnement, qui eut lieu le 5 septembre 1189, il ne pensa plus qu'au voyage de la Terre-Sainte. Le désir de chasser les mahométans des belles provinces qu'ils avaient usurpées sur les

chrétiens, et de repousser dans l'Arabie une puissance qui menaçait déjà l'Europe, animait alors tous les princes. Richard prit part comme tous les autres à cette entreprise dictée par la justice, la pitié et la bonne politique, et se croisa avec Philippe-Auguste en 1190. Le rendez-vous des deux armées était à Messine : Guillaume II, roi de Sicile, venait de mourir. Sa veuve était sœur de Richard, qui exigea la restitution de la dot auprès de Tancrede, successeur de Guillaume. La querelle des deux monarques occasionna des disputes sanglantes entre les croisés et le peuple de Messine. Richard s'empara de la ville; mais Philippe-Auguste se déclara médiateur et rétablit la paix entre les deux monarques; mais de ce moment on vit cesser la bonne intelligence qui régnait entre les rois de France et d'Angleterre. Richard s'empara de l'île de Chypre en 1191, et contribua beaucoup à la prise d'Acre. C'est en ce voyage qu'il donna à Gui de Lusignan l'île de Chypre, en échange du titre de roi de Jérusalem. La division s'étant mise dans les armées, Philippe retourna en France. Richard, demeurant maître du champ d'honneur, déploya le courage le plus héroïque. Saladin, qui revenait vainqueur de la Mésopotamie, livra bataille aux croisés près de Césarée. Richard eut la gloire de le désarmer et de s'emparer de plusieurs places. Ayant fait une trêve de trois ans avec Saladin, il s'en retourna à la vérité avec plus de gloire que Philippe-Auguste, mais d'une manière moins prudente. Il partit en 1192 avec un seul vaisseau, et ce navire ayant fait naufrage sur les côtes de Venise, il traversa, déguisé, la moitié de l'Allemagne. Il avait offensé au siège d'Acre, par ses hauteurs, Léopold, duc d'Autriche, sur les terres duquel il eut l'imprudence de passer. Ce duc le chargea de chaînes, et le livra au barbare et lâche empereur Henri VI, qui le garda en prison comme un ennemi qu'il aurait pris en guerre. Le pape pressé par les prières de la reine Eléonore, menaça le duc Léopold et Henri de les excommunier s'ils ne rendaient pas la liberté à Richard. Cependant le prince, traduit devant une diète, et accusé du meurtre de Conrad, marquis de Tyr, se justifia avec une éloquence si touchante, qu'il intéressa en sa faveur ses accusateurs. Mais l'empereur, en rendant la liberté au roi d'Angleterre, exigea, dit-on, 250,000 marcs d'argent pour sa rançon. Richard, de retour dans son royaume, l'an 1149, le trouva déchiré par la faction que Jean son frère y avait formée : il la dissipa, et tourna ses armes contre Philippe-Auguste; mais les succès de cette guerre ne furent pas décisifs. En 1199, après avoir pillé plusieurs églises, il apprit qu'il y avait un trésor renfermé dans Chalus, place du Limousin; il alla l'attaquer, et y reçut une blessure dont il mourut le 6 avril de la même année, à 42 ans. Un poète de ce temps a consigné cet événement dans un distique où, par un jeu de mots, il fait allusion aux vases sacrés enlevés et profanés par Richard :

Christe, tui calicis prædo fit præda Calicis :
Ere brevi rejicis qui tulit æra crucis.

Avant de mourir, il fit donner un assaut général à la place assiégée, qui fut emportée de vive force. Il

fit pendre tous les soldats qu'on avait faits prisonniers, à la réserve de celui qui avait tiré sur lui, qu'il destinait à un plus rigoureux supplice; mais il changea tout d'un coup de sentiment, et se voyant lui-même près de mourir, il renouça à sa vengeance. Etant dans cette disposition, il fit venir l'archer, à qui il demanda avec douceur quel mal il lui avait fait pour l'avoir obligé à lui ôter la vie : « Vous » avez, répondit-il bien fièrement, fait mourir mon » père et mes deux frères; et comme je me suis » vengé de vous, vengez-vous aussi de moi. Je » m'offre avec plaisir à tous les supplices que vous » me préparez, content de voir que vous ne me sur- » vivez pas longtemps.—Et moi, répondit le roi, je » vous pardonne, et je veux que vous me surviviez » pour être un exemple de ma clémence. » Ce prince avait un orgueil qui lui faisait regarder les rois ses égaux comme ses sujets, et ses sujets comme des esclaves. Son avarice ne respectait ni la religion ni la pauvreté, et sa lubricité ne connaissait ni bornes ni bienséances. Il fut brave, mais féroce; entreprenant, mais inquiet; ferme, mais opiniâtre; passionné pour la gloire des armes, mais jaloux de tous ceux qui pouvaient la lui disputer. Richard était comte de Poitou et duc de Normandie. Jean-Sans-Terre, son frère, lui succéda. Sedaine et Grétry sont les auteurs du fameux opéra intitulé *Richard Cœur de Lion*, où il est question du dévouement de Blondel, jadis attaché à Richard..... Les auteurs arabes célèbrent eux-mêmes la valeur de Richard, qui avait passé en proverbe dans l'Orient. Quand les enfants pleuraient, les mères musulmanes les faisaient taire en leur disant : *Paix-là, voici le roi Richard !* A Jaffa, avec 400 arbalétriers et dix chevaux, il attaqua et mit en fuite 15,000 cavaliers musulmans. Il revint de cette action, qui n'a point de pareilles dans l'histoire, tout couvert des flèches lancées contre lui, *semblable*, dit un historien, témoin oculaire, à une pelote remplie d'aiguilles.

RICHARD II, roi d'Angleterre, fils d'Edouard, prince de Galles, dit le *Prince Noir*, naquit à Bordeaux en 1366, succéda à son aïeul Edouard III, en 1377. Il était encore extrêmement jeune. Après avoir éprouvé divers troubles dans sa minorité, il calma ces orages pour porter la guerre contre les Français et contre les Ecossais. Il la fit aux uns et aux autres avec assez de bonheur; mais cette prospérité ne se soutint pas. Jean, duc de Lancastre, Edouard, duc d'York, et Thomas, duc de Gloucester, tous trois frères de son père, étaient très-mécontents de l'administration de leur neveu. Le dernier conspira contre lui en 1397, et périt à Calais, où il fut étranglé dans sa prison. Le comte d'Arundel eut la tête tranchée, et le comte de Warwick fut condamné à un exil perpétuel. Quelque temps après, Henri, comte de Derby, fils du duc de Lancastre, voulant défendre la mémoire de son oncle, se vit banni du royaume, où il fut rappelé par quelques séditeux. Le comte de Northumberland, qui était dans ses intérêts, arrêta en 1399 le roi à Flint, dans la principauté de Galles, et le remit entre les mains de Henri, depuis peu de Lancastre, qui l'enferma dans une prison. La nation se déclara pour lui. Richard II demanda seulement qu'on lui laissât la vie

et une pension pour subsister. Un parlement assemblé le déposa juridiquement. Richard, enfermé dans la Tour, remit au duc de Lancastre les marques de la royauté avec un écrit signé de sa propre main, par lequel il se reconnaissait indigne de régner. Il l'était en effet, puisqu'il s'abaissait à le dire. Le parlement d'Angleterre ordonna que, si quelqu'un entreprenait de le délivrer, dès lors Richard II serait mis à mort. Au premier mouvement qui se fit en sa faveur, huit scélérats allèrent l'assassiner dans sa prison, à Pontfract, où il avait été transféré de la Tour de Londres. Il défendit sa vie mieux qu'il n'avait défendu son trône; il arracha la hache d'armes à l'un des meurtriers, et il en tua quatre avant que de succomber. Enfin il expira sous les coups en 1400, à 33 ans. Ainsi périt ce malheureux prince, qui n'eut ni les vertus d'un chrétien, ni les qualités d'un honnête homme, ni les talents d'un grand roi. Il manqua également d'esprit, de cœur et de mœurs. C'est sous son règne que Wiclef commença à dogmatiser.

RICHARD III, roi d'Angleterre, auparavant duc de Gloucester et frère d'Edouard IV, était né en 1452. Il se fit proclamer roi en 1483, après avoir fait mourir Edouard V et Richard duc d'York, ses neveux, héritiers légitimes du trône. Il ne jouit que deux ans et demi de son usurpation, et pendant ce court espace il assembla un parlement dans lequel il osa faire examiner son droit à la couronne. Il y a des temps où les hommes sont lâches, à proportion que leurs maîtres sont cruels. Ce parlement déclara que la mère de Richard III avait été adultère; que ni Edouard IV ni ses autres frères n'étaient légitimes; que le seul qui le fût était Richard; qu'ainsi la couronne lui appartenait, à l'exclusion des deux jeunes princes (étranglés dans la Tour, mais sur la mort desquels on ne s'expliquait pas). Il parut bientôt un vengeur de ces infortunés. Le duc de Buckingham s'éleva contre Richard III; mais il fut arrêté et décapité. Henri, comte de Richemont, le seul rejeton qui restât de la *Rose rouge*, parut après lui, et fut plus heureux. Tout le pays de Galles, dont ce jeune prince était originaire, arma en sa faveur. Richard III et Richemont combattirent à Bosworth, le 22 août 1485. Richard, au fort de la bataille, mit la couronne en tête, croyant avertir par-là ses soldats qu'ils combattaient pour leur roi contre un rebelle; mais le lord Stanlay, un de ses généraux, qui voyait depuis longtemps avec horreur cette couronne usurpée par tant de meurtres, trahit son indigne maître, et passa avec un corps de troupes du côté de Richemont. Richard, voyant la bataille désespérée, se jeta en furieux au milieu de ses ennemis, et y reçut une mort plus glorieuse qu'il ne méritait. Cette journée mit fin aux désolations dont la *Rose rouge* et la *Rose blanche* avaient rempli l'Angleterre. Le comte de Richemont, couronné sous le nom de Henri VII, réunit par son mariage les droits des maisons de Lancastre et d'York. Richard III fut le dernier roi de la race des princes d'York, ou Plantagenet. Shakespeare a fait une tragédie intitulée *Richard III*. On doit à M. J. Rey des *Essais historiques et critiques* sur Richard III, Paris, 1818, 1 vol. in-8.

RICHARD I^{er}, surnommé *Sans peur*, petit-fils de Rollon, premier duc de Normandie, succéda l'an 942 à son père Guillaume Longue-Epée, à l'âge de dix ans. Echappé par l'heureuse adresse d'Osmond son gouverneur, des mains du roi Louis d'Outremer, qui le retenait à Laon, il se vit à la veille d'être dépouillé de ses états; mais Aigrold, roi de Danemarck, et Hugues le Blanc, comte de Paris, appelés à son secours, battirent les troupes françaises, et firent Louis IV prisonnier. Othon I^{er}, roi de Germanie, et Thibaut, comte de Blois, armés contre ce jeune prince, n'eurent pas un meilleur succès: ils furent défaits, le pays Chartrain fut pillé; sa capitale brûlée. Après la mort de Louis, roi de France, le duc Richard fut un de ceux qui contribuèrent le plus à placer la couronne sur la tête de Hugues Capet, son beau-frère. Il mourut en 996 à Fécamp, dont il avait fait bâtir l'église, très-regretté pour la douceur de son gouvernement.

RICHARD II, dit le *Bon*, fils et successeur de Richard I^{er}, duc de Normandie, régna jusqu'en 1027, époque de sa mort. Le commencement de son règne fut troublé par le soulèvement du peuple, qui se plaignait des prétentions de la noblesse. Il eut depuis à combattre plusieurs princes puissants: Guillaume, comte de Hiesmes, son frère naturel, qui refusait de lui rendre hommage; le roi d'Angleterre, qui, étant descendu en Normandie, ramena à peine la moitié de ses gens dans son île; enfin Eudes, comte de Chartres et de Blois, jaloux de sa puissance: celui-ci donna bientôt toute satisfaction au duc de Normandie, à la vue des troupes que Lagman et Olaüs, rois de Suède et de Danemarck, avaient amenées à son secours. Richard II eut pour successeur Richard III son fils, qui mourut un an après, non sans soupçon de poison.

RICHARD de SAINT-VICTOR, théologien écossais, vint étudier à Paris où il se fit chanoine régulier dans l'abbaye de Saint-Victor. Il fut prieur de ce monastère, en 1164, et y mourut en 1175, respecté pour ses vertus autant que pour ses lumières. Son tombeau, qui était dans le cloître, portait cette courte inscription: *Hic quiescit B. Richardus a sancto Victore, doctor celeberrimus*; mais on lisait à côté un éloge un peu plus ample. Nous avons de lui un grand nombre d'ouvrages, dans lesquels il raisonne avec justesse et avec méthode. Sa dialectique est exacte, sa logique vigoureuse, et sa théologie parfaitement orthodoxe. Un chanoine de Trèves, nommé Oembs, a osé se servir d'un de ses passages pour établir le paradoxe sacrilège, que dans le XII^e siècle l'Eglise avait commencé à varier sur le dogme de la Trinité, et à donner dans l'hérésie de Sabellius; mais il fut vigoureusement réfuté dans le *Judicium theologorum coloniensem*, 1790. Effectivement, peu de théologiens ont traité ce dogme avec autant d'exactitude dans la doctrine et dans le langage que Richard de Saint-Victor. La meilleure édition de ses *Œuvres* est celle de 1630, à Rouen, 2 vol. in-fol. Ses traités théologiques sont exacts, et ses ouvrages ascétiques sont pleins des règles les plus sublimes de la vie intérieure. Ses *Commentaires* sur l'Ecriture sainte sont un peu diffus, mais remplis de bonnes et solides explications.

RICHARD D'ARMAGH ou RADULPHE, nommé dans sa patrie *Fetzel Ralph*, né à Dundalge en Irlande, étudia à Oxford, y devint professeur en théologie, et gagna les bonnes grâces d'Edouard III, qui le fit successivement doyen de Litchfield, et chancelier de l'université d'Oxford en 1353. Il devint ensuite archevêque d'Armagh l'an 1347. Il soutint la juridiction des évêques et des curés contre les religieux mendiants qui l'accusèrent d'hérésie. Il fut cité à Avignon, où il mourut le 16 novembre 1360, après un séjour de trois ans, sans avoir terminé les affaires pour lesquelles il avait été mandé. Il avait la réputation d'un homme versé dans la lecture de l'Ecriture sainte et des Pères. Ses principaux ouvrages sont: plusieurs *Sermons*; un écrit intitulé: *Defensio curatorum adversus mendicantes*, Paris, 1496, in-8. Il avait déclamé ce discours à Avignon. Roger de Conway lui opposa *Defensio mendicantium*; Un autre *De audientia confessionum*; un *Traité* curieux, Paris, 1512, in-8, contre les erreurs des Arméniens. L'auteur n'en est pourtant pas exempt lui-même; il incline quelquefois vers celles que Wiclef soutenait en ce temps.

RICHARD, de Reims, religieux de l'ordre de Saint-François d'Assise, florissait dans le XIV^e siècle. Ecolâtre de Reims vers 1570, il se rendit célèbre par son éloquence et par son érudition. Il fit, pour satisfaire Jean de Craon, son archevêque, des homélies pour les dimanches et les fêtes des saints, et donna une édition des œuvres de saint François. Ses homélies ont pour titre: *Sermonum de tempore et de sanctis, lib. duo*. V. Wading, *scriptores ord. minorum*, p. 506. Trithème, qui le confond avec Richard Picque, archevêque de Reims (1), l'a mis au nombre des écrivains illustres.

RICHARD (Martin) peintre, natif d'Anvers, mourut en 1636, âgé de 45 ans. Il se sentit du goût pour le paysage, et fit toutes les études nécessaires pour y réussir. On estimait ses tableaux, qu'il ornait de belles fabriques. Le célèbre Van-Dyck faisait en particulier beaucoup de cas de ce maître, et voulut en avoir un portrait. Un jour que Richard s'approcha des fortifications de Namur pour les dessiner, il fut arrêté comme espion; mais il se fit connaître, et obtint sa liberté. Ce qu'il y a de singulier dans ce peintre, c'est qu'il vint au monde avec le bras gauche seulement. Son frère David Richard s'appliqua aussi à la peinture, mais avec moins de succès.

RICHARD (Jean), bachelier en théologie, né à Paris, fut nommé à la cure de Triel, diocèse de Rouen. Après l'avoir occupée pendant 18 ans, il fut arrêté et mis dans les prisons de l'officialité de Rouen, pour avoir écrit contre la signature du Formulaire. Il mourut à Paris en 1686, à l'âge de 65 ans. Il avait permuté sa cure pour le prieuré d'Avoie près Chevreuse. On a de lui plusieurs ouvrages qui furent lus dans le temps, mais qui ont été effacés par d'autres meilleurs: l'*Agneau pascal*

(1) Ce prelat mort en 1389 était de Besançon. La société des Bibliophiles de Reims a fait imprimer en 1842, l'*Inventaire* des meubles trouvés à son décès dans ses différents châteaux. C'est une pièce curieuse pour l'histoire des mœurs et des arts à cette époque.

ou *Explication des cérémonies que les Juifs observent dans la manducation de l'agneau de Pâques, appliquées dans un sens spirituel à la manducation de l'agneau divin dans l'eucharistie*, 1686, in-8; *Pratiques de piété pour honorer Jésus-Christ dans l'eucharistie*, 1683, in-12; *Sentiments d'Erasmus conformes à ceux de l'Eglise catholique sur tous les points controversés*. Apologie un peu trop générale, et qui ne s'accorde que bien difficilement avec ce que l'histoire et les écrits d'Erasmus nous en apprennent (voy. son article). *Aphorismes de controverses*, etc.

RICHARD (Jean), né à Verdun en 1659, se fit recevoir avocat à Orléans; mais ce fut moins pour en exercer les fonctions que pour avoir un titre. Quoique laïque et marié, il choisit un genre d'occupation que l'on prend très-rarement dans cet état. Il se fit auteur de sermons. Il prêcha toute sa vie de son cabinet, ou du moins il eut le plaisir de s'entendre prêcher. On a de lui : des *Discours moraux*, en 3 vol. in-12, en forme de sermons, qui furent bientôt suivis de cinq autres en forme de *prônes*, et de deux autres sur les *mystères* de Notre-Seigneur et sur les *fêtes* de la Vierge : ils sont solidement écrits, mais ils manquent de chaleur et de nerf; *Eloges historiques des saints*, 1716, 4 vol. in-12; *Dictionnaire moral*, ou *La Science universelle de la chaire*, 1700, en 6 vol. in-8. On trouve dans cet ouvrage, par ordre alphabétique, ce que les prédicateurs français, espagnols, italiens, allemands, ont dit de plus curieux et de plus solide sur les différents sujets. Il est l'éditeur des *Sermons* de Fromentières, des *Prônes* de Joly, des *Discours* de l'abbé Boileau. La vieillesse ne fut pas pour lui un temps de repos; il travailla jusqu'à sa mort, arrivée en 1719, à 81 ans.

RICHARD (René), historiographe de France, fils d'un notaire de Saumur, naquit en 1654. Il entra de bonne heure dans la congrégation de l'Oratoire, d'où il sortit, après avoir été employé dans les missions faites par ordre du roi dans les diocèses de Luçon et de La Rochelle. Il obtint un canonicat de Sainte-Opportune à Paris, et mourut doyen de ce chapitre en 1727. Il avait eu le titre d'historiographe de France. L'abbé Richard était un homme singulier, et la singularité de son caractère a passé dans ses écrits. Les principaux sont : *Parallèle du cardinal de Richelieu et du cardinal Mazarin*, Paris, 1704, in-12; réimprimé en 1716. Cet ouvrage pèche en bien des endroits, contre la vérité de l'histoire. L'auteur n'avait ni l'esprit assez profond, ni le jugement assez solide, ni une assez grande connaissance des affaires, pour faire des parallèles justes. Il avait promis de comparer aussi les deux derniers confesseurs de Louis XIV, La Chaise et Le Tellier; les deux archevêques de Paris, Harlai et Noailles, et quelques-uns des ministres de Louis XIV : mais ces ouvrages n'ont pas vu le jour; *Maximes chrétiennes*, et le *Choix d'un bon directeur*, ouvrages composés pour les demoiselles de Saint-Cyr; *Vie de Jean-Antoine Le Vacher, prêtre, instituteur des sœurs de l'union chrétienne*, in-12; *Histoire de la vie du père Joseph du Tremblay, capucin, employé par Louis XIII dans les affaires d'état*, in-12. L'abbé Richard peint dans cet ouvrage le père Joseph comme un saint, tel qu'il a dû être; mais peu de temps après,

il en donna un portrait contradictoire dans le livre intitulé : *Le véritable père Joseph, capucin, contenant l'histoire anecdotique du cardinal de Richelieu, Saint-Jean-de-Maurienne* (Rouen), 1704, in-12, réimprimé en 1750, 2 vol. in-12. Et pour mieux se déguiser, il fit une critique de cette histoire, sous le titre de *Réponse au livre intitulé : Le véritable père Joseph*, in-12, comme le précédent. Si effectivement tous ces ouvrages opposés les uns aux autres, sont de l'abbé Richard, ils prouvent un esprit inconstant, tortueux et faux, qui recherchait moins le vrai que la très-vaine gloire de revêtir le mensonge de toutes sortes de couleurs; *Dissertation sur l'indult*, in-8; *Traité des pensions royales*, in-12.

* RICHARD (le P. Charles-Louis), théologien, né en 1711 à Blainville-sur-Eau, en Lorraine, d'une famille noble, mais pauvre, à 16 ans embrassa la règle de Saint-Dominique, et envoyé par ses supérieurs à Paris y fit ses cours de théologie et fut reçu docteur en Sorbonne. Après s'être appliqué à la prédication, avec plus de zèle que de succès, il se consacra tout entier à la défense des principes religieux attaqués par les philosophes. Une brochure dans laquelle il censurait un arrêt du parlement de Paris, relatif au mariage d'un juif converti, lui ayant fait appréhender des poursuites, il se retira dans la maison de son ordre à Lille. Il y resta jusqu'à la révolution. S'étant alors prononcé contre le serment exigé des ecclésiastiques, il fut obligé de chercher un asile dans les Pays-Bas. Lors de l'entrée des Français à Mons, il y fut découvert et traduit devant une commission militaire, comme auteur d'un écrit intitulé : *Parallèle des Juifs qui ont crucifié Jésus-Christ avec les Français qui ont tué leur roi*. Condamné à mort, ce respectable vieillard marcha au supplice avec calme, appuyé sur le bras du père Sylvestre Tahon, récollet, son confesseur, récitant des prières, et tomba percé de balles le 16 août 1794, à 85 ans. On lui doit un grand nombre d'ouvrages, dont voici la liste : *Dissertation sur la possession des corps, et l'infestation des maisons, par les démons*, 1746, in-8; *Dictionnaire universel des sciences ecclésiastiques*, 1760, 6 vol. in-fol., dont un de supplément. Il eut son confrère le P. Giraud pour collaborateur dans cette utile compilation. Elle a été réimprimée sous le titre de *Bibliothèque sacrée, ou Dictionnaire*, etc., avec des corrections et additions, pour une société d'ecclésiastiques, Paris, 1822-27, 29 vol. in-8; *Examen du libelle intitulé : Histoire de l'établissement des moines mendiants*, 1767, in-12; *Lettre d'un archevêque à l'auteur de la brochure intitulée : Du droit des souverains sur les biens-fonds du clergé et des moines*, Paris, 1770, in-8; *Dissertation sur les vœux*, 1771, in-12; *Lettre d'un docteur de Sorbonne à l'auteur de l'Essai historique sur les privilèges et les exemptions des réguliers*, 1771, in-12; *Analyse des conciles généraux et particuliers*, 1772-1777, 5 vol. in-4; ouvrage utile et très-bon à consulter quoiqu'il ne puisse pas dispenser en certains cas de recourir aux actes des conciles. « La netteté, l'ordre, la précision, ne sont pas les seules qualités qui caractérisent cet ouvrage; on y trouve tout ce qui peut intéresser le lecteur curieux et le savant : style, érudition, critique, intelligence

profonde du droit ancien et moderne, etc., etc. (1); » *La nature en contraste avec la religion et la raison, ou l'ouvrage qui a pour titre : De la nature, condamnée au tribunal de la foi et du bon sens*, 1775, in-8 (voy. ci-après ROBINET); *Observations modestes sur les pensées de d'Alembert*, 1774, in-8; *Défense de la religion, de la morale, de la vertu, de la société*, 1775, in-8; *L'accord des lois divines, ecclésiastiques et civiles, relativement à l'état du clergé*, 1775, in-8; *Réponse à la lettre écrite par un théologien (Condorcet) à l'auteur du Dictionnaire des trois siècles*, 1775, in-12; *les Protestants déboutés de leurs prétentions*, 1776, in-12; *les Cent questions d'un paroissien au curé de ****, 1776, in-12 (voy. GUIDI, IV, 155); *Réponse à la diatribe de Voltaire contre le clergé de France*, 1776, in-8; *Le Préservatif nécessaire à toutes les personnes qui ont lu les lettres faussement attribuées au pape Clément XIV*, 1776, in-8 (voy. CARACCIOLI II, 292); *Annales de la charité ou de la bienfaisance chrétienne*, Paris, 1785, 2 vol. in-12; *Réfutation de l'Alambic moral*, 1774, in-8; des opuscules et plusieurs brochures anonymes imprimées à Mons et à Lille, relatives au serment exigé des prêtres, et à la révolution, mais qu'il serait difficile aujourd'hui de trouver ailleurs que dans le cabinet de quelques curieux, les imprimeurs les ayant brûlées, dans la crainte d'être compromis. (Voy. *Dictionnaire des Anonymes*). L'auteur des *Martyrs de la Foi* a consacré une notice intéressante au P. Richard.

** RICHARD (l'abbé Jérôme), écrivain laborieux, né vers 1720, en Bourgogne, fut pourvu d'un canonicat du chapitre de Vezelay et profita des loisirs que lui laissait ce modeste bénéfice pour se livrer entièrement à la culture des lettres. Il s'occupa d'abord de l'histoire de sa province et publia le résultat de ses recherches de 1755 à 1760, sous le titre de *Tablettes historiques de Bourgogne*. Dans le même temps il communiquait à l'académie de Dijon des *Dissertations* qui sont mentionnées dans la *Biblioth. hist. de France* de Fontette. Le goût des arts et des lettres le conduisit en Italie, où il passa plusieurs années et dont il a donné une *Description*, 1766, ou 1770, 6 vol. in-12, un peu vieillie nécessairement, mais encore utile à consulter. A son retour de ce voyage, il s'établit à Paris où il avait déjà des amis; il y publia de 1770 à 1771, l'*Histoire naturelle de l'air et des météores*, 10 vol. in-12, ouvrage que l'auteur regardait comme une suite nécessaire de Buffon; mais qui eut peu de succès en France. Il a été traduit en allemand. En 1785, il donna la traduction des *Lettres d'Alciphron*, jugée bien sévèrement dans ce Dictionnaire (voy. ALCIPHON, I, 111), car leur traducteur en a retranché les passages les plus indécents; il y a joint des notes pleines d'érudition. Enfin l'abbé Richard a publié en 1788, 2 vol. in-12, l'*Histoire naturelle et civile de Tunkin*, rédigée sur les mémoires des missionnaires. Il mourut peu de temps après, heureux de ne pas voir les bouleversements dont l'approxe troubla peut-être ses dernières années.

RICHARD (Jean-Pierre), prédicateur, né en 1743,

à Belfort en Alsace, commença ses études au collège de sa ville natale et les continua dans celui de Colmar sous la direction des jésuites. En 1760 il prit l'habit de ses maîtres : et lors de la suppression de l'institut il se retira d'abord en Lorraine où le bon roi Stanislas avait offert un asyle à ces religieux; et se rendit ensuite à Liège où le prince-évêque l'appela pour soigner l'éducation de ses neveux. De retour en France vers 1786, il se livra dès lors à la prédication et se fit connaître très-avantageusement. En 1789, il prêcha le sermon de la Pentecôte à la cour. Les troubles qui suivirent l'arrêtèrent dans la carrière qu'il paraissait appelé à parcourir avec succès. Quoiqu'il n'eût point prêté le serment, il ne quitta point Paris, et dès qu'il le put il reprit le cours de ses prédications. Le cardinal de Belloy le nomma, en 1805, chanoine de Notre-Dame. En 1818, il fut chargé de la station du carême aux Tuileries; il devait y remplir, en 1820, celle de l'*Avent*, mais une rapide maladie l'enleva le 29 septembre, à 77 ans. Ses *Sermons*, au nombre de vingt-neuf, ont été imprimés en 1822, 4 vol. in-12; ils se font remarquer par l'ordonnance, l'esprit, la diction, la couleur générale, et une profonde connaissance des matières ecclésiastiques.

* RICHARD (Louis-Claude-Marie), botaniste, né à Versailles en 1754, était fils d'un jardinier du roi à Auteuil, homme instruit qui le destinant à l'état ecclésiastique l'envoya faire ses études au collège de Vernon; mais son goût pour la botanique l'emporta; il quitta la maison paternelle et vint à Paris pour se livrer sans contrainte à sa science favorite. Les dures privations auxquelles il fut soumis dans les premiers temps, loin d'ébranler sa vocation, ne firent pour ainsi dire qu'augmenter en lui l'ardeur du travail. D'après les conseil de ses amis il donna des leçons de dessin qui lui procurèrent de l'aisance et bientôt le mirent à même de faire des économies. Il poursuivit alors l'étude des sciences naturelles avec un tel succès, qu'en 1781 l'académie des sciences le proposa au roi pour un voyage à la Guiane et aux Antilles. Après huit ans, il revint réclamer la récompense promise à ses services; mais à son arrivée en France, on était en 1789, et il n'y trouva que des maux à déplorer. Ses ressources étant épuisées, il fut longtemps réduit à un état de gêne que le délabrement de sa santé rendait encore plus cruel. Cependant le calme s'étant rétabli, il fut nommé professeur de botanique à l'école de médecine, et quelques années après il fut élu membre de l'institut. Il s'acquitt bientôt une grande réputation dans l'enseignement, et il publia plusieurs *Mémoires* qui ont puissamment contribué aux progrès de la botanique. Richard mourut le 7 juin 1821, honoré de l'estime des savants. Il était membre correspondant de la société royale de Londres. C'est à son zèle qu'on doit la création du jardin de botanique de la faculté de médecine. Il aimait la science pour elle-même; toutes ses recherches tendaient à créer une philosophie botanique qui pût remplacer celle de Linnée. Personne n'a poussé plus loin l'art d'observer la nature dans les plus petits détails : la difficulté que présentait un objet était pour lui une

(1) Nouvelle Bibliothèque d'un homme de goût, tom. 3, pag. 237.

raison de s'en occuper; l'organisation la plus compliquée était celle qui l'intéressait le plus, et il passait des mois entiers à suivre une observation, lorsqu'elle lui paraissait devoir répandre de la lumière sur un point obscur. Possédant au plus haut degré l'art du dessin, toutes ses figures offrent les détails les plus minutieux avec une netteté et une exactitude admirables. Outre une édition entièrement refondue du *Dictionnaire élémentaire de botanique* de Bulliard, 1800, in-8, on lui doit : *Démonstrations botaniques ou Analyse du fruit considéré en général*, Paris, 1808, in-8; cet ouvrage remarquable par son extrême concision, et par les idées exactes qu'il renferme, a été traduit en plusieurs langues; *Commentatio botanica de coniferis et cycadeis*, 1826, in-4, fig., ouvrage posthume publié par son fils. Enfin, on a de lui plusieurs *Mémoires* dans le recueil de l'institut, dans les *Annales du Museum* et dans divers autres recueils scientifiques et il a fourni des articles au nouveau *Dictionnaire d'histoire naturelle*, et rédigé la *Flore de l'Amérique septentrionale*, de Michaux (voy. ce nom, vi, 4.)

* RICHARD (Gabriel), missionnaire, né en 1764, à Saintes, descendait, dit-on, par sa mère de la famille de Bossuet. Après avoir fait ses études au séminaire d'Angers, il entra dans la congrégation de Saint-Sulpice. Ordonné prêtre en 1791, il passa l'année suivante aux Etats-Unis, pour enseigner les mathématiques au collège naissant de Baltimore; mais quelques mois après son arrivée, il fut envoyé par l'évêque, M. Carrol, dans le pays des Illinois, à Kaskaskia, colonie de Canadiens français. En 1798, il se rendit avec MM. Levadoux et Dilhet, dans le Michigan, et depuis il resta constamment chargé de cette mission, avec le titre de grand-vicaire de M. l'évêque de l'Ohio. L'église de la Ville-de-Détroit où il faisait sa résidence habituelle ayant été détruite en 1805, dans un incendie, il parvint à en construire une nouvelle en pierres, de 116 pieds de long sur 60 de large. En 1809 il se procura des caractères et une presse, qui, la seule du Michigan, servit longtemps sous sa direction à multiplier une foule d'utiles opuscules. Fait prisonnier par les Anglais dans la guerre de 1812, il fut envoyé à Sandwich dans le Bas-Canada; il y trouva l'occasion d'exercer son zèle infatigable. A son retour les habitants de la Ville-de-Détroit souffraient de l'extrême rareté des subsistances, il fit venir des blés d'une province voisine et les distribua gratuitement aux plus nécessiteux. En 1825, élu député au congrès américain, il accepta cette charge qui lui fournissait le moyen d'être plus utile à la religion; et consacra la totalité de son traitement à la construction d'une chapelle à St.-Anne, qu'il avait entreprise depuis quelques années. Il entretenait des relations avec les différentes tribus du Michigan, et leur envoyait des missionnaires. Le choléra ayant éclaté en 1832 à la Ville-de-Détroit, Richard mourut le 15 septembre victime de son zèle. On a de lui des *Lettres* dans les *Annales de la Propagation de la foi*, tome 5. *L'Ami de la religion* lui a consacré une *Notice* fort intéressante dans son numéro du 22 novembre 1852.

RICHARDOT (François), naquit en 1507, à Morey

près de Vesoul en Franche-Comté, et se fit religieux augustin dans le couvent de Champlitte. Il devint ensuite professeur à Paris, au collège que les Granvelle venaient de fonder à Besançon et succéda au cardinal sur le siège épiscopal d'Arras, en 1561. Il préserva son diocèse des erreurs des protestants, parut avec éclat au concile de Trente, et eut beaucoup de part à l'érection de l'université de Douai. Sa mort, arrivée en 1574, à 67 ans, fut digne des vertus qui avaient illustré sa vie. On a de lui : des *Ordonnances synodales*, Anvers, 1588; un *Traité de controverse*; des *Sermons* en français, traduits en latin par François Schott, avocat de Saint-Omer, 1608, in-4; *Institution des pasteurs*, Arras, 1564, et d'autres ouvrages. — Jean RICHARDOT, son neveu, fut président du conseil d'Arras, puis du conseil privé de Bruxelles. Il se signala par sa fidélité et par sa capacité dans plusieurs négociations importantes, et surtout dans l'ambassade que l'archiduc Albert envoya, au nom du roi d'Espagne, à Vervins. Alexandre de Parme en faisait un cas tout particulier, et l'employa dans les occasions les plus importantes comme les plus délicates. Quand les mécontents demandaient à traiter avec lui, il les renvoyait au président Richardot. Cet habile négociateur mourut en 1609.

RICHARDSON (Jean), théologien anglican, natif de Chester, devint évêque d'Armagh, en Irlande, et mourut en 1653. On a de lui des *Observations choisies sur l'ancien Testament*, in-fol., en anglais, qui pèchent souvent contre leur titre.

RICHARDSON (Samuel), né près de Derby en Angleterre, en 1689, mort le 4 juin 1761, exerça longtemps la profession d'imprimeur, et composa plusieurs romans qui eurent de la vogue. Ses principaux ouvrages sont : *Pamela*, ou *La Vertu récompensée*, traduit en français, en 4 vol. in-12. Ce roman, qui eut cinq éditions dans la même année, est le premier fondement de la réputation de Richardson; il semble présenter des encouragements à la vertu, mais lui présente réellement des écueils et des illusions; *Lettres de miss Clarisse Harlowe*, traduites en français par l'abbé Prévôt, en 15 parties in-12, et depuis par le Tourneur, 10 vol. in-8, pleines de cette morale factice qui, par des couleurs empruntées, exalte l'imagination, et affecte dangereusement le cœur. C'est l'ouvrage de Richardson qui a eu le plus de succès en France, où cependant il est moins lu que vanté comme un des chefs-d'œuvre dont l'esprit humain doit s'honorer. Il a été réduit en 1846, à 2 vol. in-12, par M. J. Janin, qui est parvenu à rendre à ce roman un instant de vogue; *Histoire de sir Charles Grandisson*; traduite encore en français par l'abbé Prévôt, 8 parties in-12. C'est sur un fond tout différent; mais ce sont les mêmes défauts, du moins pour ceux qui n'aiment point qu'on allonge le récit des peines, des soins, des mouvements qui agitent les personnages d'un roman; cependant si une *saine morale* est considérée pour quelque chose, on la trouve répandue dans tout ce roman. Il a paru, en 1804, une *Correspondance de Samuel Richardson*, précédée d'une *Notice biographique et critique*, par Mistriss Barbauld. Celle que lui a consacrée Walter

Scott, dans sa *Biographie des romanciers célèbres*, est pleine de détails curieux. Diderot a donné un *éloge* de Richardson, morceau écrit avec chaleur; mais Laharpe a mieux apprécié ce célèbre romancier dans son *Cours de littérature*.

* RICHAUD (Hyacinthe), ancien maire de Versailles, né en 1757 à Faucon, Basses-Alpes, négociant à Châlon-sur-Saône, vint en 1787 à Versailles, prendre la direction de la maison de commerce de son oncle, et ne tarda pas à se faire remarquer par une probité sévère et par son esprit de justice. Devenu maire il s'exposa dans la journée du 9 septembre 1792, aux plus grands dangers pour s'opposer au massacre des prisonniers d'Orléans. Après avoir harangué les factieux, invoqué la loi et l'humanité, voyant les armes levées sur ces infortunés, il monte sur la première charrette, et se jette au devant des coups dont ils vont être atteints. Mais ne pouvant arrêter la fureur des factieux, il se couvre la tête de son écharpe et se confond avec ceux qu'il ne pouvait sauver. Un habitant de Versailles le reconnaît, voit son danger, l'enlève et le transporte dans une maison voisine, où il s'évanouit d'horreur et de fatigue : quand il reprit ses sens, le crime avait triomphé. Mais les suites de cette fatale journée réservaient à son courage d'autres épreuves; la géole et la maison d'arrêt deviennent, le soir, le théâtre des actes de la frénésie la plus sanguinaire de la part des mêmes hommes; déjà plusieurs détenus avaient été massacrés. Richaud y court, et au milieu de cette horrible boucherie, bravant la mort, il parvient à dissiper ces monstrueux attroupements et sauve la vie à douze de ces malheureuses victimes. Député de Seine-et-Oise à la Convention, il refusa de prendre part au jugement du roi. Plus tard envoyé en mission à l'armée de la Moselle, il prit sur lui de ne point exécuter le décret qui en bannissait les officiers nobles. Il vota la suppression du *maximum* et combattit la restriction proposée par Lecointre en faveur des grains. Réélu au conseil des Cinq-cents, il y fut adjoint au comité des finances et s'y occupa d'une meilleure assiette de l'impôt. A la création des administrations départementales, il fut nommé conseiller de préfecture, place qu'il conserva jusqu'à sa mort, survenue en avril 1827. En 1816, la ville de Versailles ayant fait célébrer un service pour le repos de l'âme des martyrs de 9 septembre, Richaud occupa la 1^{re} place à cette cérémonie, et quelques jours après il reçut du roi la croix d'honneur.

RICHE (Claude-Antoine-Gaspard), naturaliste et médecin, né en 1762 à Chamelet près de Lyon, était le frère cadet du célèbre ingénieur Prony (voy. ce nom plus haut, 72). Il fut destiné par ses parents à la magistrature; mais à la mort de son père, il alla étudier la médecine à Montpellier et sut, tout en suivant les cours avec une exactitude qui lui mérita bientôt l'affection de ses maîtres, trouver le loisir de faire de temps à autre des excursions dans les montagnes du Languedoc pour en étudier la flore et la géologie. La variété de ses connaissances lui valut une distinction rare et qui dut le flatter beaucoup. L'académie des sciences

de Montpellier dérogeant à ses règlements, qui lui défendaient d'admettre aucun étudiant en médecine, lui décerna le titre de son associé correspondant. Reçu docteur en 1787, il vint l'année suivante à Paris où il fut accueilli par Vicq-d'Azir, qui s'empressa de l'associer à ses travaux. La même année il concourut à fonder la société philomatique dont il fut le premier secrétaire. En 1791, sur sa demande, il fit partie, comme naturaliste, de l'expédition à la recherche du malheureux La Peyrouse, commandée par d'Entrecasteaux (voy. ce nom, III, 590). Ce voyage lui fournit l'occasion d'enrichir l'histoire naturelle de découvertes précieuses. Mais à son arrivée à l'île de Java, ses collections furent saisies par le gouverneur Hollandais, sous le prétexte de la guerre de la Hollande avec la France, et malgré toutes ses démarches, jamais il ne put les reconstruire. Le chagrin qu'il éprouva de cette perte aggrava encore l'état de sa santé, déjà déplorable. Après quelque séjour à l'île de France, il revint dans sa patrie, si malade, qu'étant allé prendre les eaux au Mont-d'Or, il y mourut le 3 septembre 1797, à 35 ans. On a de lui des *Mémoires sur la classification des êtres naturels par leurs parties intérieures; sur un système naturel de larves; sur les animaux microscopiques et sur les coquillages pétrifiés des environs de Paris*, qui font partie du recueil de la société philomatique. L'éloge historique de ce jeune naturaliste dont la mort prématurée fut une perte pour la science, composé, d'après le journal de son voyage, par Cuvier, offre un grand intérêt. Voy. le *Supplément aux Eloges de Cuvier*.

RICHEBOURG. Voy. BOURDOT et PORCHER de LIS-SONAY.

RICHELET (César-Pierre) naquit en 1631, à Cheminon en Champagne. La langue française fut son étude principale. L'abbé d'Aubignac l'admit dans son académie, en 1665. (Voy. HEDELIN). Richelet habitait la capitale depuis 1660, et il s'y fit recevoir avocat. Il quitta ensuite Paris, et parcourut différentes villes de province, où son penchant pour la satire lui fit bien des ennemis. Il mourut à Paris en 1698, à 67 ans. Nous avons de lui : *Dictionnaire français, contenant l'explication des mots, plusieurs nouvelles remarques sur la langue française, les expressions propres, figurées et burlesques*, etc. La première édition de cet ouvrage est de Genève, 1680, in-4 (voy. FABRE); et la dernière est de Lyon, 1759, 3 vol. in-fol. On la doit à l'abbé Goujet, qui a donné en même temps un *Abrégé* de ce Dictionnaire, en 1 vol. in-8, réimprimé avec des augmentations par Wailly. On a beaucoup blâmé l'orthographe de Richelet; mais on a réproché avec encore plus de raison les inutilités et les grossièretés malignes dont son ouvrage fourmille. L'édition publiée par l'abbé Goujet est purgée des principales. Quelques curieux bizarres lui préfèrent la première, à cause des méchancetés qu'elle renferme. *Dictionnaire des rimes*. Une bonne édition de cet ouvrage, qui ne fera jamais un poète, est celle de Berthelin, 1760, in-8. L'éditeur l'a augmentée et mise dans un nouvel ordre. *Les plus belles lettres des meilleurs auteurs français*, avec des notes, recueil très-mé-

diocre : Bruzen de la Martinière en a donné une nouvelle édition en 1727, 2 vol. in-12 ; *Histoire de la Floride*, écrite en espagnol par Garcilaso de la Véga, traduite en français, plusieurs fois réimprimée. La dernière édition est celle de Leyde, en 1751, 4 vol. in-8, avec fig.

RICHELIEU. Voy. PLESSIS.

* RICHELIEU (Armand-Emmanuel-Sophie-Séptimanie du Plessis, duc de), petit-fils du maréchal, président du conseil des ministres sous Louis XVIII, né à Paris en 1766, porta d'abord le nom de comte de Chinon, puis celui de duc de Fronsac jusqu'à la mort de son père en 1791. Elevé au collège du Plessis, fondé par le cardinal de Richelieu, son arrière grand-oncle, il y fit ses études avec un brillant succès. Pour terminer son éducation, on le fit voyager en Italie ; mais auparavant il fut marié, à 18 ans, à une riche héritière de l'ancienne maison de Rochechouart. A son retour, il remplit près de Louis XVI les fonctions de premier gentilhomme. Peu de temps après, il obtint du roi la permission de quitter la France, et se rendit à Vienne, où l'empereur Joseph II lui fit un accueil honorable. Il passa de là en Russie, prit de l'emploi dans les armées de Catherine II, se distingua au siège d'Ismail, (22 décembre 1790), et reçut de la tsarine, en récompense de sa valeur, le grade de général-major, l'ordre de Saint-Georges de 4^e classe et une épée à poignée d'or. Jouissant à Pétersbourg d'une grande faveur, il put y être utile aux princes Français exilés. Il devint leur négociateur près des diverses puissances ; et nommé l'un des six commandants des corps d'émigrés à la solde de l'Angleterre, se trouva en cette qualité au siège de Valenciennes, en 1795 ; mais le succès n'ayant pas répondu à son attente, et son zèle devenant désormais superflu, il retourna en Russie, où régnait Paul I^{er}, et il obtint par la protection du grand duc Alexandre le commandement d'un régiment de cuirassiers. On le lui ôta bientôt après, sous le prétexte qu'il avait conduit ce régiment au secours d'un village incendié sans en avoir reçu l'ordre. Forcé de s'éloigner après cette disgrâce, il ne revint à Pétersbourg qu'après l'avènement d'Alexandre I^{er}, qui se plut à le combler de marques de distinction. La paix de 1801 permit enfin au duc de Richelieu de revoir la France. Il vint y recueillir les débris de son ancienne fortune, qu'il distribua aux créanciers de son père et de son aïeul. Il retourna en Russie, et y fut nommé, en 1803, gouverneur d'Odessa, avec une autorité sans bornes, dont il ne se servit que pour le bonheur et la prospérité des peuples. A son arrivée à Odessa, cette ville ne renfermait que 4000 habitants ; en 1805 elle en comptait déjà plus de 20,000 et en 1815 leur nombre s'élevait à plus de 55,000. Les plus sages mesures concoururent à faire fleurir cette contrée, où des habitations tristes et malsaines firent place à des constructions élégantes et commodes. Par les soins du duc de Richelieu un institut et un gymnase furent fondés à Odessa (voy. NICOLE, VI, 224), et le commerce y eut bientôt un port où affluent aujourd'hui les vaisseaux de toutes les nations. En un court espace de temps plus de

cent villages s'élevèrent dans cette contrée déserte. Alexandre ayant en 1818 parcouru cette province, écrivit au duc de Richelieu : « En visitant ces pays » confiés autrefois à vos soins, j'y ai trouvé à chaque » pas, j'y ai admiré avec une satisfaction qui se re- » portait sans cesse vers vous, le fruit de vos travaux, » de vos intentions droites et pures, constamment » réalisées par une vigilance infatigable. » Richelieu, nommé pair de France en 1814, se hâta de venir reprendre ses anciennes fonctions auprès de Louis XVIII, qu'il suivit à Gand, en mars 1815. De retour à Paris, après la seconde abdication de Bonaparte, le roi le nomma ministre des affaires étrangères, avec la présidence de conseil. « Le sort » des armes, » dit M. de Bausset, « venait de mettre » la France à la merci de 7 à 800,000 hommes : » c'était l'Europe entière qui venait, les armes » à la main, non pas discuter des calculs et des » chiffres, mais commander impérieusement toutes » les interprétations qu'il lui plairait de donner » aux articles du traité de 1814. C'est dans cette » grande circonstance, que M. de Richelieu, se servant, pour le salut de la France, de l'honorable » ascendant que son caractère lui avait donné auprès des principaux cabinets de l'Europe, sut » employer dans une juste mesure la plus noble » fermeté et une grande habileté. Il existe une lettre » de lui au principal ministre d'une grande puissance, dans laquelle il l'invite à ne pas porter » au désespoir une grande nation qui venait sans » doute d'éprouver de grands revers, mais qui sentait encore ses forces, et dont les ressentiments » pouvaient devenir terribles. Il lui déclarait en même temps avec franchise, qu'il serait le premier à conseiller ce noble désespoir à son pays, si l'on ne revenait pas à un système de modération aussi conforme à la saine politique qu'à la justice et à l'honneur. » Cette noble fermeté amena le traité du 20 novembre 1815, qui, bien que très-onéreux pour la France aurait pu l'être davantage sans l'habileté et l'influence du négociateur. Il apporta dans ses rapports avec les chambres, cette fermeté et cette modération qui formaient le trait principal de son caractère. Lors de la discussion du projet de loi d'amnistie, quelques députés ayant proposé de confisquer les biens des bannis : « Ce sont, » dit-il, les confiscations qui rendent irréparables » les maux des révolutions : en punissant les enfants, elles lèguent aux générations les haines et les vengeances ; elles désolent la terre comme des conquérants à la suite desquels elles marchent. » A la réorganisation de l'institut, nommé par le roi membre de l'académie française, il en présida la séance d'installation. S'étant rendu au congrès d'Aix-la-Chapelle en 1818, il y fut l'objet des égards les plus marqués de la part des souverains et de leurs ministres ; mais ils lui proposèrent d'adopter quelques modifications au système politique qui régnait en France, et soit que sa sagesse ne crut pas devoir les adopter, ou soit que les difficultés de diverses natures qu'il trouva à Paris lui parussent insurmontables, il ne tarda pas à donner sa démission, et fut remplacé par M. Decazes. Plusieurs récompenses accompagnèrent la retraite de

Richelieu. Le roi le nomma grand-veneur, le décora du cordon du Saint-Esprit; et les deux chambres, interprètes des vœux de la nation, le gratifièrent d'un consentement unanime, à titre de *récompense nationale*, d'une rente annuelle de cinquante mille francs. Il accepta cette récompense par déférence pour la volonté du roi et pour le vote des chambres; mais il en consacra le produit à la fondation d'un hospice dans la ville de Bordeaux où il se trouvait alors. Déchargé du fardeau des affaires, il parcourut le midi de la France, la Suisse, l'Italie, et l'Allemagne, et revint à Paris vers la fin de 1819. Peu de temps après, le roi le chargea d'aller en Angleterre complimenter Georges IV sur son avènement au trône, et il était sur le point de partir lorsque dans la nuit du 14 février 1820, fut commis sur le duc de Berri (*voy. ce nom*), l'horrible attentat qui plongea la France dans le deuil. Cédant aux désirs du roi, il accepta de nouveau les fonctions de président du conseil, et réunit tous ses efforts pour lutter contre la gravité des circonstances. Cependant, à l'ouverture de la session de novembre 1821, les partis les plus opposés de la chambre s'étant réunis pour renverser le ministère, le duc de Richelieu n'hésita pas à donner sa démission. Cette retraite qui dérangeait tous ses plans pour la prospérité de l'état parut le contrarier. Cependant il continuait d'assister assidûment aux séances de la chambre des pairs, et de prendre part aux discussions. Le 15 mai 1822, il s'était rendu au château de Courteille, qu'habitait la duchesse de Richelieu, où elle se faisait chérir par ses vertus. Se sentant indisposé, il voulut revenir à Paris, et il expira dans la nuit du 16 mai, à l'âge de 55 ans. Le duc de Richelieu était simple dans ses goûts, généreux, noble et affable dans ses manières; sa franchise et l'élevation de ses vues le rendirent digne de la considération dont l'honoraient les souverains de l'Europe. Sa loyauté était si généralement connue, que l'on disait de lui : *La parole du duc de Richelieu vaut un traité*. Ce même homme qui, pendant 11 ans, avait exercé dans la Nouvelle Russie un pouvoir absolu, et qui occupa deux fois en France la place de premier ministre, *n'avait pour toute fortune qu'un revenu de 12,000 francs sur l'état*. Son *Eloge* fut prononcé à l'académie française par Dacier, son successeur; il l'avait été par le cardinal de Bausset à la chambre des pairs.

RICHEMONT (le connétable de). *Voy. ARTUS III*, dit le Justicier, et CHARLES VII.

RICHEMONT (Henri, comte de). *Voy. HENRI VII*, roi d'Angleterre.

** RICHEMONT (Philippe PANON - DESBASSAYNS, comte de), né en 1774 à St.-Paul (île de Bourbon), d'une famille ancienne et riche, fut envoyé de bonne heure en France pour y faire ses études. Il se destinait à l'artillerie; mais la révolution l'ayant arrêté dans son projet, il retourna dans les colonies, et s'y livra bientôt à des spéculations commerciales qui vinrent accroître sa grande et honorable fortune. Revenu en France en 1798, il fut chargé par le gouvernement consulaire de différentes missions en Angleterre, et parvint à sauver des pertes considérables au trésor, en démontrant l'injustice des

réclamations de plusieurs maisons de Hambourg. En 1811, il eut le bonheur de réussir dans une négociation d'un autre genre; nos malheureux soldats retenus sur les pontons anglais lui durent la liberté. Après la restauration, nommé administrateur du conseil-général des établissements français dans l'Inde, il obtint la restitution de nos comptoirs à Madagascar et au Bengale, et, sans le retour de Napoléon, il nous aurait fait rendre la magnifique colonie de l'île de France. Après 1815, il fut nommé intendant à l'île Bourbon, qu'il a dotée d'utiles institutions, puis remplit dans l'Inde deux missions qui ont contribué puissamment à la prospérité de nos colonies orientales. A son retour, il fut récompensé de ses services par le titre de conseiller-d'état et de membre du conseil de l'amirauté. Dès-lors président de presque toutes les commissions nommées pour s'occuper des colonies, c'est sur ses propositions que, de 1825 à 1850, furent rédigées toutes les ordonnances relatives à ce service. Elu par le département de la Meuse membre de la chambre des députés, il cessa d'en faire partie après la révolution de juillet, et se retira dans sa terre de Cangé, où il se livra tout entier à l'amélioration des pratiques agricoles, et au soulagement des malheureux. Il mourut à Paris en septembre 1840, laissant par testament 140,000 fr. aux pauvres de sa paroisse, et faisant d'autres legs qui serviront à perpétuer le souvenir de cet homme de bien. M. David, son ancien collègue au conseil-d'état, prononça sur sa tombe un discours touchant, dont on s'est servi pour la rédaction de cet article.

RICHENET (Louis-François), né en 1760 à Petit-Noir, près Dol, entré jeune dans la congrégation de Saint-Lazare, fut envoyé professeur au séminaire de Saint-Pol-de-Léon. Ayant refusé de prêter le serment exigé des ecclésiastiques, il alla chercher un asile en Angleterre avec la plupart de ses confrères. Depuis la suppression des jésuites, les Lazaristes étaient restés chargés de fournir aux besoins des missions. Richenet ayant obtenu de ses supérieurs la permission de s'y rendre, partit de Londres en 1800 avec un de ses confrères, M. Dumazel. Après un long séjour, tant à Macao qu'à Canton, il leur fut permis en 1805 d'aller à Pékin; mais à quelques journées de cette capitale, un contre-ordre les força de rétrograder. La découverte de la correspondance d'un missionnaire, qui parut suspecte aux Chinois devint le prétexte d'une persécution. De retour à Macao, Richenet s'y appliqua avec ardeur à l'étude de la langue, des mœurs et des usages de la Chine. Doué d'autant d'intelligence que d'activité, il vint à bout de former une collection de manuscrits, de vêtements, de meubles, d'ornements, etc., qu'il apporta en 1815 en Europe. Son but était de se concerter avec ses supérieurs sur les moyens de perpétuer leur mission en Chine, où il se proposait de retourner promptement; mais il reçut une autre destination. Nommé directeur de la maison-mère des sœurs de la Charité à Paris, il mourut dans cette ville le 19 juillet 1856.

RICHEOME (Louis), jésuite, né à Digne en Provence, l'an 1544, défendit avec zèle la foi catholique contre les huguenots. Après avoir été deux

fois provincial, il devint assistant général de France en 1598. Il mourut à Bordeaux en 1625, à 87 ans, avec une grande réputation de piété. On a de lui plusieurs *Traité*s de controverse, et des écrits ascétiques et théologiques, imprimés à Paris en 2 vol. in-fol., 1628. Quelques-uns lui attribuent le *Traité de l'origine des hérésies*, qui a paru sous le nom de Florimond de Rémond.

* RICHEPANSE (Antoine), général de division, né en 1770 à Metz, était fils d'un officier au régiment de Conti. Sous-lieutenant en 1791, au 1^{er} régiment de chasseurs, l'émigration des officiers favorisa son avancement. Général de brigade en 1796, il contribua à la victoire de Siegburg par sa bravoure et son sang-froid, partagea la gloire de la journée d'Altenkirchen qui lui valut le grade de général de division et se distingua encore à la bataille d'Altendorf, où il reçut une blessure. L'année suivante employé à l'armée de Sambre-et-Meuse, il se signala au combat de Neuwied, combattit, avec sa valeur accoutumée, à Engen et sur les bords de l'Iller, et contribua, peu de jours après, à la victoire de Moesskirch. Dans la campagne de 1800 en battant les Hongrois, il décida la victoire de Hohenlinden (voy. MOREAU). Nommé en 1807, commandant à la Guadeloupe, il était parvenu à rendre la tranquillité à cette colonie, lorsqu'atteint de la fièvre jaune, il y succomba, à l'âge de 57 ans. Le nom de ce général a été donné à une des rues de Paris.

RICHER, qui, à ce qu'on croit, était moine dans l'abbaye de Saint-Remi de Reims, naquit dans cette ville et florissait vers 992. Historien célèbre et digne d'être comparé à Flodoard, presque son contemporain, il se fit remarquer par ses connaissances dans les lettres sacrées et profanes, par son ardeur pour le travail et par le talent de bien écrire. Trithème, qui s'est servi utilement de ses écrits, dit qu'on avait de lui une *Histoire des Français* divisée en deux livres, et dédiée à Gerbert, alors archevêque de Reims, et depuis pape sous le nom de Silvestre II. Cette histoire allait jusqu'à l'année 995.

RICHER ou RICHERIUS, moine de l'abbaye de Sénones au xm^e siècle, avait fait ses études littéraires et théologiques à Strasbourg; on ne sait si c'est aussi dans cette ville, qu'avant d'embrasser la vie religieuse, il apprit l'art de la sculpture. Mais devenu moine, il employa ses talents à décorer l'église de Sénones. Avec la permission de ses supérieurs il y plaça plusieurs tombeaux en marbre, entr'autres celui de l'abbé Rambert, mort en 1156, qu'il représenta sur sa tombe revêtu de ses habits pontificaux et tenant son bâton pastoral. Richer composa dans le même temps la *Chronique de Sénones* et des autres abbayes des Vosges; elle a été imprimée par d'Achery dans le tome III du *Spicilege*; mais l'éditeur en retrancha plusieurs chapitres. Dès le xvi^e siècle il existait une traduction française de cette chronique, qui a été revue et publiée par M. J. Cayon, Nancy, 1845, in-4. Cette édition n'a été tirée qu'à cent exemplaires. On trouve dans cet ouvrage beaucoup de fables, mais aussi des faits curieux, et des détails qui peuvent servir à l'histoire de l'art français au xm^e siècle.

Richer mourut suivant Ducange, en 1267. Dom Calmet, abbé de Sénones, a consacré un long article à l'historien de cette abbaye, dans la *Bibliothèque de Lorraine*.

RICHER (Edmond), syndic de la faculté de théologie de Paris, né à Chaource, diocèse de Langres, en 1560, vint achever ses études dans la capitale et y fit sa licence avec distinction. Né avec un génie impétueux, il se distingua beaucoup dans le parti de la Ligue. Il eut la hardiesse, dans une de ses thèses soutenue au mois d'octobre 1591, d'approuver l'action de Jacques Clément. Il avait pris le bonnet de docteur en 1590, devint grand-maitre du collège du cardinal Le Moine, puis syndic de la faculté de théologie de Paris le 2 janvier 1608. Il s'éleva avec force, en 1611, contre la thèse d'un dominicain qui soutenait l'infailibilité du pape et sa supériorité sur le concile. Il publia la même année, in-4, un petit écrit intitulé : *De la puissance ecclésiastique et politique*, pour établir les principes sur lesquels il prétendait que la doctrine de l'église de France et de la Sorbonne, touchant l'autorité du concile général et du pape, était fondée. Mais il ne se borna pas là; il y établit presque tous les principes de Marc-Antoine de Dominis. (Voy. son article.) Sous prétexte d'attaquer la puissance du pape, il étalait des principes qui renversaient la puissance royale aussi bien que celle du souverain pontife et des évêques. Tel est celui-ci : « Chaque communauté a droit immédiatement et essentiellement de se gouverner elle-même, c'est à elle et non à aucun particulier que la puissance et la juridiction a été donnée. » Il ajoute : « Ni le temps, ni les lieux, ni la dignité des personnes ne peuvent prescrire contre ce droit fondé dans la loi divine et naturelle. » Ce petit livre souleva contre lui le nonce, les évêques et plusieurs docteurs. On voulut le faire déposer du syndicat, et faire anathématiser son livre par la faculté de théologie; mais M. de Verdun, premier président du parlement, eut assez de crédit pour parer ce coup. Le cardinal du Perron, archevêque de Sens, assembla tous les évêques de sa province, et, après plusieurs conférences, l'ouvrage de Richer fut condamné le 15 mars 1612. Son livre, pros crit à Rome, le fut encore par l'archevêque d'Aix et par les évêques de sa province, le 24 mai de la même année. On vit paraître alors de tous côtés une foule d'écrits pour le réfuter. Le cardinal de Richelieu, au génie duquel rien n'échappait, sentit le danger des principes de Richer, et en fut alarmé. L'habile ministre crut qu'il avait eu en vue d'attaquer les deux puissances par ses principes généraux, et il ne se trompa point. « Cet ouvrage, dit le cardinal du Perron, est un levain de vieille doctrine qu'il a couvée et soutenue dès longtemps, en laquelle, » encore qu'il ait changé de procédure, pour le fait de l'Eglise, néanmoins il a conservé les mêmes maximes qu'il tenait alors pour le fait de l'état. » Car l'an 1591, au mois d'octobre, il soutint publiquement, en Sorbonne, que les états du royaume étaient indubitablement par-dessus le roi, etc. » (Effectivement, lors de la révolution de 1789, on vit l'assemblée nationale, composée dans sa partie dominante de richéristes, régler sur le système du

vieux syndic toutes ses opérations, tant à l'égard de la constitution civile qu'à l'égard de la constitution ecclésiastique.) La cour défendit à Richer de rien écrire pour sa justification, et ordonna à la faculté de le dépouiller du syndicat. On élut un autre syndic en 1612; et, depuis ce temps, les syndics de la faculté ont été élus de deux ans en deux ans, au lieu qu'ils étaient perpétuels auparavant. Richer cessa d'aller aux assemblées de la faculté et se renferma dans la solitude, uniquement appliqué à l'étude; mais on l'accusait de continuer à dogmatiser. Il fut enlevé et mis dans les prisons de Saint-Victor. Il donna, en 1620, une déclaration par laquelle il protestait qu'il était prêt à rendre raison des propositions de son livre *De la puissance ecclésiastique et politique*. Il en donna une seconde, où il reconnaît l'Eglise romaine pour *mère et maîtresse de toutes les Eglises*, et déclare que ce qu'il avait écrit « était contraire à la doctrine catholique, » posée fidèlement par les saints Pères; faux, hérétique, impie, et pris des écrits empoisonnés de Luther et de Calvin. » Enfin, pour ne laisser aucun doute sur la sincérité de ses rétractations, il en donna une troisième en 1630. L'historien du P. Joseph de Paris et l'abbé Racine disent qu'on la lui extorqua; mais cette violence, avec toutes ses circonstances, est victorieusement prouvée fautive dans le *Journal de Trévoux*, janvier 1703. Il mourut le 29 novembre 1651. Richer était un homme qui, à l'obstination des gens de son état, joignait une inflexibilité d'esprit particulière. Vieilli sur les bancs, au milieu de la chicane, endurci dès l'enfance à la misère, il brava la cour, parce qu'il ne lui demandait rien, et qu'il pouvait se passer de tout. Nous avons de lui un grand nombre d'ouvrages, dont les principaux sont : *Vindiciæ doctrinæ majorum scholæ parisiensis contra defensores monarchiæ et curiæ romanæ*, Cologne, 1685, in-4; de *Potestate Ecclesiæ in rebus temporalibus*, 1692, in-4; une *Apologie de Gerson*, avec une édition des *Œuvres* de ce célèbre chancelier de l'université de Paris, où l'éditeur s'est permis plus d'une sorte d'altération; une *Histoire des conciles généraux*, en latin, 3 vol. in-4; l'*Histoire de son syndicat*, publiée en 1753, in-8; *Obstetrix animorum*, Leipsig, 1693, in-4, et quelques autres livres de grammaire; de *Optimo academæ statu*, in-8; son plus fameux ouvrage : de *Potestate ecclesiastica*, avec une défense de sa doctrine et de sa conduite, Cologne, 1701, 2 vol. in-4. André Duval, Pelletier, Jean Boucher, qui autrefois s'étaient déclarés pour la Ligue, les PP. Eudémon-Jean, Gautier et Sirmond, ont victorieusement réfuté les erreurs contenues dans cet ouvrage; ce qui n'a pas empêché de Dominis, Febronius et d'autres novateurs d'en faire la base de leurs diatribes contre l'Eglise. « Ce qu'il est bon de savoir, dit un savant moderne, c'est que les jansénistes sont devenus panégyristes du système de Richer, auquel ils ont donné des lettres d'affiliation. Le fameux patriarche de la secte, l'abbé de Saint-Cyran, pensait qu'il y a de la témérité à traiter les richéristes d'hérétiques ou de schismatiques. On devine ce que, dans le langage de Saint-Cyran, signifiait cette orthodoxie des richéristes. » M. de Sainte-Beuve,

qui avait des relations avec le parti, écrivant au fameux docteur Saint-Amour, qui, comme on sait, avait été envoyé à Rome pour soutenir la cause des cinq propositions, s'exprimait en ces termes : « Si le jansénisme est condamné, ce sera une des choses les plus désavantageuses au saint Siège, et qui diminuera dans la plupart des esprits le respect et la soumission qu'ils ont toujours gardés pour Rome, et qui fera incliner beaucoup d'autres dans les sentiments des richéristes... Faites, s'il vous plaît, réflexion sur cela, souvenez-vous que je vous ai mandé, il y a longtemps, que de cette décision dépendra le renouvellement du richérisme en France. » Les jansénistes eux-mêmes nous ont conservé cette lettre, qu'ils ont fait imprimer en 1662. Pour saisir le sens de la confidence de Sainte-Beuve au sujet de Saint-Amour, il faut se rappeler qu'à cette époque les jansénistes pressentaient la condamnation des cinq propositions à Rome. Pour amortir le coup, ils se disposaient à faire valoir le richérisme, qui ne donne au pape que le pouvoir ministériel ou exécutif, et qui, en cette qualité, ne peut, selon Richer, prononcer le décret sans un concile général. C'était d'avance une contre-batterie dont ils menaçaient Innocent X et sa bulle. — C'est encore une chose curieuse de voir, avant le jansénisme, le calvinisme enseigner le dogme de Richer. Sa doctrine est la confession de foi d'Anne du Bourg, qui, comme calviniste, fut condamné à mort sous Henri III. « Je crois, disait Anne du Bourg, la puissance de lier et de délier, qu'on appelle communément les clefs de l'Eglise, être donnée de Dieu, non point à un homme ou deux, mais à toute l'Eglise, c'est-à-dire à tous les fideles et croyants en J.-C. » Cette assertion, comme on s'en aperçoit à la seule lecture, est la même que celle de Quesnel, et dérive de la maxime de Richer, que la juridiction appartient collectivement à la société entière. Ainsi on peut assurer, avec la plus exacte vérité, que le richérisme n'est qu'un système combiné des maximes des calvinistes et des jansénistes. La *Vie de Richer* a été imprimée à Amsterdam, 1715, in-12.

RICHER DE BELLEVAL (Pierre). Voy. BELLEVAL.

RICHER (Henri), né en 1685, à Longueil, dans le pays de Caux, fut destiné par ses parents au barreau; mais un attrait plus puissant le tournait vers la littérature et la poésie. Il alla à Paris, et se livra entièrement à son goût. Il y mourut en 1748, à 65 ans. Nous avons de lui : une *Traduction* en vers des *Eglogues* de Virgile, 1717, in-12, et réimprimée en 1756, avec une *Vie* de ce prince des poètes latins, qui est assez bien faite. Sa version est fidèle, mais elle est faible et sans coloris. Un *Recueil de fables*, dont la dernière édition est de 1748, in-12. La morale n'y est ni vive ni frappante; le style en est froid et sans imagination, mais recommandable par la simplicité et la correction du langage, par la variété des peintures et par l'agrément des images. Les huit premières *Héroïdes* d'Ovide, mises en vers français, 1745, in-12. L'auteur a joint à sa version quelques autres poésies. La *Vie de Mécène*, en 1746, in-12, avec des notes. On y trouve des recherches et de l'érudition. — Il ne faut pas le confondre avec François Richer d'Aube, intendant de Caen, né à

Rouen, en 1686, dont nous avons un livre intitulé : *Essai sur les principes du droit et de la morale*, Paris, 1745, in-4, et qui mourut à Paris, le 10 octobre 1752, à 66 ans. Ce neveu de Fontenelle à la mode de Bretagne aurait été tout-à-fait oublié, quoiqu'homme d'esprit et savant jurisconsulte, sans ces vers de Rhuilières :

Auriez-vous, par hasard, connu feu monsieur d'Aube,
Qu'une ardeur de dispute éveillait avant l'aube?

* RICHER (Adrien), historien, né en 1720, à Avranches, continua l'*Histoire moderne* de l'abbé de Marsy (voy. ce nom, v. 526), et consacra sa vie à d'utiles compilations, entre autres : les *Vies des hommes illustres, comparés les uns avec les autres, depuis la chute de l'empire romain jusqu'à nos jours*, Paris, 1756, 2 vol. in-12. Dans cet ouvrage, l'auteur s'est proposé Plutarque pour modèle; moins philosophe que l'auteur grec, il est plus impartial. Plutarque, en comparant les Romains avec les Grecs, cherche toujours à relever ces derniers. Richer, au contraire, n'oppose pas les hommes d'une nation à ceux d'une autre; mais il compare homme à homme, et il est aussi juste critique avec ses compatriotes qu'avec les étrangers. *Nouvel Abrégé chronologique de l'histoire des empereurs*, 1754 ou 1769, 2 vol. in-8; *Essai sur les grands événements par les petites causes*, 1758, in-12; *le Théâtre du monde*, 1775-88, 4 vol. gr. in-8. L'auteur y a mis en opposition les vertus et les vices. *Vies des plus célèbres marins*, 1784-89, 15 vol. in-12; *Caprices de la fortune, ou Vies de ceux que la fortune a comblés de ses faveurs, et de ceux qui ont essuyé ses plus terribles revers dans les temps anciens et modernes*, 1786-1789, 4 vol. in-12. Richer mourut à Paris en 1798, âgé de 78 ans. — Son frère, François, avocat, né à Avranches en 1718, mourut en 1790, à Paris, où il s'était fait une réputation comme jurisconsulte. Outre un assez grand nombre d'éditions d'ouvrages de jurisprudence qui étaient devenus rares et qu'il a enrichis de notes et de préfaces, on lui doit entre autres : *Traité de la mort civile*, 1755, in-4, ouvrage estimé; *Examen des principes d'après lesquels on peut apprécier la déclaration de l'assemblée du clergé de 1760*, in-12; *De l'autorité du clergé et du pouvoir du magistrat politique, sur l'exercice des fonctions du ministère ecclésiastique*, 1767, 2 vol. in-12. Cet auteur n'était pas favorable au pouvoir de l'Eglise. *Causes célèbres et intéressantes*, Amsterdam (Paris), 1772-88, 22 vol. in-12. (Voy. GAYOT DE PITAYAL.)

RICHER (Edouard), historien et poète, né à Noirmoutiers (Vendée), le 12 juin 1792, et mort à Nantes le 21 janvier 1854. On a de lui : *Précis de l'histoire de Bretagne*, Nantes, 1821, in-4; *Voyage pittoresque dans la Loire-Inférieure*, 1820-25, 2 vol. in-4; *Victor et Amélie*, poème, Paris, 1816, in-8; de la *Nouvelle Jérusalem*, 1852-56, 8 vol. in-8. Ses *Œuvres littéraires* ont été réunies, Nantes, 1858, 8 vol. in-8, avec une notice historique par M. Emile Souvestre, et une introduction aux mémoires sur la vie et les ouvrages de l'auteur, par M. F. Piet.

** RICHER du Bouchet (l'abbé Claude), mathématicien et historien, né en 1680 à Auxerre, après avoir terminé ses humanités, étudia la théologie et vint à Paris, où il fut ordonné prêtre. Il y passa

trente années dans l'exercice des fonctions ecclésiastiques, devint ensuite chanoine de la collégiale de Saint-Quiriace à Provins, puis doyen de l'église Notre-Dame de la même ville, où il mourut en 1756. On a de lui : *La gnomonique universelle, ou la science de tracer les cadrans solaires sur toutes sortes de surfaces, tant stables que mobiles*, 1701, in-8; *Discours de l'utilité du fragment de Manéthon sur les dynasties des rois d'Egypte*, etc., Provins, 1747, in-12. C'était l'exposition d'un travail immense dont il s'occupa sans relâche et au détriment de sa santé. Après avoir composé 2 vol. in-fol., intitulés *Dénouement du fragment de Manéthon*, il ne put les faire imprimer et en inséra seulement un extrait dans le supplément du *Dictionnaire* de Moréri de 1749, où l'on trouve aussi un *Ordre chronologique des rois d'Egypte* qu'il avait déjà donné, suivant le fragment de Manéthon. Le *Journal des savants*, février 1790, contient une analyse de cet extrait.

* RICHER-SERIZY (.....), né à Caen, vers 1764, vint jeune à Paris, où il travailla plusieurs années dans l'étude d'un procureur au parlement, tout en s'occupant de littérature. En 1789 il se prononça contre tout changement dans l'ordre de choses établi; mais il n'en resta pas moins lié avec Camille-Desmoulins, dont il aimait l'esprit original. Il concourut à la rédaction des *Actes des Apôtres* (voyez PELTIER, VI, 424), et fut arrêté comme suspect pendant la terreur. Le 9 thermidor ouvrit les portes de sa prison, et peu de temps après il fit paraître l'*Accusateur public*, journal écrit avec une énergie et quelquefois avec une éloquence qui le font distinguer parmi les publications de cette époque. En butte aux dénégations des républicains exaltés et toujours absous par le jury, le Directoire profita du 18 fructidor pour inscrire son nom sur la liste des journalistes qui devaient subir la peine de la déportation. S'étant réfugié en Suisse, il y fut arrêté sur la demande du Directoire et conduit à Rochefort. Il parvint à s'échapper de prison et vint à Bordeaux, où il fit imprimer le 53^e et dernier numéro (1) de son *Accusateur public*. Il se rendit ensuite à Madrid, d'où il passa en Angleterre, et mourut à Londres en 1805.

** RICHERAND (Anthelme), célèbre chirurgien, né en 1779 à Belley, vint en 1796 à Paris, suivre les cours de cette école de santé, d'où sont sortis tant de praticiens habiles et de personnages distingués. Admis en 1799 à l'exercice de son art, il se livra dès-lors à l'enseignement de la physiologie, et sut attirer à ses leçons un grand nombre d'élèves par la clarté et la précision avec lesquels il décrivait les différentes fonctions des organes. Il n'avait que 22 ans lorsqu'il publia ses *Nouveaux éléments de physiologie*, qui obtinrent le plus grand succès, et qui successivement améliorés et maintenus à la hauteur de la science, sont restés un des meilleurs ouvrages sur la matière. Peu de temps après il fut attaché au service de l'hôpital St.-Louis; et c'est alors qu'il entreprit sa *Nosographie chirurgicale*, ouvrage qui n'eut pas le même succès que

(1) Le 43^e n^o qui devait contenir les événements du 43 vendémiaire n'a point paru; et l'on croit même que Richer-Serizy n'en a rien écrit.

la *Physiologie*, quoiqu'on y retrouve les qualités de l'auteur. En 1807 il remplaça Lassus (voy. ce nom) dans la chaire de pathologie interne à la faculté de médecine, où plus tard il obtint celle des opérations. En 1814 chirurgien en chef de l'hôpital St.-Louis, il déploya un zèle infatigable lors du typhus qui se déclara dans cet établissement, et fit preuve du dévouement le plus honorable. Plusieurs décorations et des titres honorifiques furent la récompense légitime de ses travaux; mais il eut des ennemis parmi ses confrères, entre autres Dupuytren (voy. ce nom), et l'on ne peut dissimuler qu'il ne se les fût attirés par des attaques trop vives contre tous ceux dont la réputation menaçait d'éclipser la sienne. Cet homme si violent dans la polémique, dès qu'il avait quitté la plume, était l'ami le plus serviable et le plus doux. Épuisé de fatigues, renonçant à sa clientèle des plus brillantes, il se retira dans une terre près de Paris pour y jouir de quelque repos. L'invasion du choléra en 1832 le rappela bientôt à l'hôpital St.-Louis. Dès que le danger fut passé, il reprit le chemin de la retraite. Richerand mourut à Paris, le 25 janvier 1840. Dans sa dernière maladie il fut visité par Mgr. l'archevêque d'Auch, son ancien condisciple, et reçut des mains de ce prélat les secours de la religion. Ses principaux ouvrages sont : *Nouveaux éléments de physiologie*, 1802, 10^e édit. 1852, 3 vol. in-8; *Nosographie chirurgicale*, 1803, 5^e édit. 1821, 4 vol. in-8, fig.; *Des erreurs populaires relatives à la médecine*, 1809, 2^e édit., 1812, in-8; *De l'enseignement actuel de la médecine et de la chirurgie*, 1816, in-4, c'est une apologie de la faculté de Paris; *Histoire des progrès récents de la chirurgie*, 1825, in-8; *De la population dans ses rapports avec le gouvernement*, 1856, in-8; et y attaque les doctrines du xix^e siècle, dont il prévoyait les suites, avec une verve et une causticité remarquable. Ces ouvrages scientifiques, écrits d'un style brillant, se distinguent moins par la nouveauté des faits, ou par la profondeur, que par la clarté et l'enchaînement des idées.

* RICHERY (Joseph de), contre-amiral, né à Alons (Basses-Alpes), le 13 septembre 1757, s'embarqua comme mousse à l'âge de 9 ans. Elève en 1774, il obtint en 1778 le grade d'enseigne, fit sur le vaisseau l'*Hector*, la campagne d'Amérique, et se distingua à la prise de Newport. Il fit ensuite la glorieuse campagne de l'Inde, sous les ordres du bailli de Suffren, fut chargé de diverses missions dans les mers d'Asie et de Chine, et à son retour remit au ministre de la marine des cartes, des plans et des mémoires intéressants sur les contrées qu'il avait parcourues. En récompense il obtint le grade de lieutenant, et fit, en cette qualité, trois autres campagnes dans l'Inde. Nommé capitaine de vaisseau, en 1795, il prit le commandement de la *Bretagne*, qu'il conserva jusqu'en 1794, époque où il fut destitué comme noble. Réintégré quelques mois après, il fut élevé au grade de contre-amiral, et reçut le commandement d'une escadre destinée à aller détruire les établissements anglais de Terre-Neuve. Ayant rencontré, près du cap Saint-Vincent, un riche convoi qui faisait route vers l'Angleterre, il l'atta-

qua, lui enleva un vaisseau de guerre et trente bâtiments, qu'il conduisit à Cadix, où il les vendit au profit de ses équipages et remit ensuite à la voile. Arrivé, le 28 août 1796, devant le grand-baie de Terre-Neuve, il ruina tous les établissements de pêche que les Anglais avaient dans la baie de Bull, aux îles de Saint-Pierre, de Miquelon et au Labrador, s'empara en outre de 80 bâtiments qu'il détruisit, après en avoir retiré ce qu'ils renfermaient de plus précieux, et rentra à Rochefort le 5 novembre de la même année. Bloqué dans ce port par les Anglais, il en sortit glorieusement, et arriva à Brest assez à temps pour faire partie de l'expédition d'Irlande, dans laquelle il eut le commandement d'une division. On connaît l'issue de cette expédition, dont les Anglais eux-mêmes ont dit que l'Irlande avait été sauvée par les éléments. De retour il obtint un congé dont il profita pour aller respirer l'air natal. Mais épuisé de fatigues, il mourut à Alons, en mars 1799, laissant la réputation d'un des officiers de mer les plus distingués.

* RICHERY (Charles-Alexandre de), archevêque d'Aix, né en 1739, à Alons, de la même famille que le précédent, fit sa théologie à Paris, au séminaire de St.-Sulpice, et ne tarda pas à être pourvu d'un canonicat de la métropole d'Aix. Sa fervente piété l'entraîna bientôt à la Trappe; mais, ses forces n'ayant pas répondu à l'excès de son zèle, il fut obligé de revenir au séminaire, puis à Aix, et il devint ensuite grand-vicaire de l'évêque de Senez. Pendant la révolution il se retira à Rome où il logea au convent des Olivétains. Durant son séjour dans la capitale du monde chrétien, il eut des relations avec Mesdames de France, et en 1816 il fut choisi, avec M. l'abbé de Latour, pour accompagner leurs dépouilles mortelles à Paris. Dès 1801 il était revenu en France; mais il n'avait voulu accepter aucune fonction. Nommé en 1817 à l'évêché de Fréjus, et sacré en 1825, il se dévoua tout entier au troupeau qui lui était confié. Appelé à succéder à M. de Bausset sur le siège d'Aix en 1829, il ne fit que paraître dans ce diocèse, et mourut le 25 novembre 1850, regretté de ses diocésains pour l'innépuisable charité dont il avait donné des preuves l'hiver précédent.

* RICHEY (Michel), né en 1678 à Hambourg, y suivit tous les cours du gymnase de sa ville natale et prit en outre des leçons particulières du célèbre Fabricius. Après avoir soutenu deux thèses sur les plus anciennes traductions allemandes de la Bible, il alla terminer ses études à Wittenberg, où il resta trois ans. Nommé, en 1704, recteur du gymnase de Stade, puis, en 1719, professeur d'histoire et de grec à Hambourg, où la guerre l'avait forcé de revenir, il y professa cinquante ans avec tant de succès, que la société patriotique de cette ville fit frapper une médaille d'argent à son effigie. Il ne fut pas moins heureux en cultivant la poésie allemande et le retour de Charles XII. La mort de sa femme lui inspirèrent deux pièces qui furent regardées comme des chefs-d'œuvre. La seconde lui valut, de la part de la comtesse de Løwenhaupt, une couronne de laurier, une plume d'argent, une coupe ciselée et du vin de palmier. Richey, de concert avec

Weichmann, etc., entreprit, en Allemagne, un ouvrage dans le genre du *Spectateur* anglais : cette feuille, vivement critiquée, mais imitée depuis, est intitulée le *Patriote*. On a encore de Richey : *Gallorum quorundam de Germanorum ingenii judicium iniquitatis convicta*, Stade, 1703, in-4; *Polymnemonis seu memorie diviniore exempla plus centum ex variâ historiâ præsertim eruditorum deprompta*, 1706-1711, 4 part.; *De optimis subsidiis ad comparandam latinè scribendi facultatem*, léna, 1710. Cette partie de ses cours fut publiée par un de ses élèves à son insu. *Notitia auctorum veterum, ubi de rebus eorumdem scriptis ac editionibus disseritur*, 1700, in-8; *Idioticon Hamburgense seu glossarium vocum saxonicarum quæ populari nostra dialectico Hamburgi maxime frequentantur*, 1743, in-8; cet opuscule est fort rare. *Flavii Junii-Adriensis centum veneres seu lepores*, Hambourg, 1714, in-8. Richey est l'éditeur du 4^e vol. des poésies de Brocke. — Son fils, RICHÉY (Jean), né à Stade, le 14 décembre 1706, licencié en droit, soutint à Leipzig une Thèse : *Vindicte prætoris romani et juris honorarii*, Leyde, 1728; et une autre à Utrecht : *de Pactorum dotium mutatione jure Hamburgensi restrictâ*. Il fit insérer dans le 9^e tom. de la *Bibliothèque raisonnée*, une apologie de la ville de Hambourg contre l'*Histoire de Charles XII*, de Voltaire. Syndic de Hambourg, auprès de la cour d'Autriche, il mourut à Vienne, le 9 février 1758, âgé de 52 ans.

* RICHMANN (Georges-Guillaume), physicien, né en 1711 à Pernau, en Livonie, était fils d'un capitaine de cavalerie suédois, qui mourut de la peste peu de mois avant la naissance de son fils. Ayant fini ses études, il fut précepteur des enfants du comte d'Ostermann, en Russie, et dès l'âge de 24 ans, fut nommé adjoint de l'académie des sciences de Pétersbourg. Il obtint dans cette ville, en 1745, une chaire d'histoire naturelle, et ce fut en exerçant les fonctions de cette place, qu'il répéta les essais de Franklin, d'attirer la foudre le long d'une barre de fer, et de construire des paratonnerres. Le professeur avait dressé une longue barre dans un lieu élevé, et, à chaque orage, il ne manquait pas de se placer à côté : seulement il s'en éloignait, lorsqu'il jugeait que ce conducteur commençait à se trop charger de matière électrique. Mais, le 26 juillet 1753, la foudre tomba sur la barre, avant qu'il eût pu se retirer; le graveur Sokolow, témoin de ce triste événement, vit une boule de feu d'un blanc bleuâtre s'échapper de la barre, frapper le physicien au front et le renverser. Richmann était tombé raide mort, et Sokolow lui-même perdit quelques moments l'usage de ses sens. La mort singulière de Richmann donna lieu à une foule d'écrits, parmi lesquels on distingue : la *Notice de Hanov, sur la mort célèbre et mémorable du professeur Richmann*, et la dissertation de B. Hofmann : *De mortalitate circa electricitatis experimenta, præsertim fulmina*.

* RICHMIR (Saint), abbé, né en Touraine sous le règne de Thierry III, fils de Clovis II, c'est-à-dire vers l'an 670. Dès qu'il fut en âge de disposer de son bien, il se consacra tout entier à Dieu et bâtit un monastère dans son propre héritage sur les bords

du Loir. Gilbert, évêque du Mans, lui ayant permis de prêcher dans son diocèse, il parvint à ranger sous sa discipline quarante religieux qui vécurent avec lui dans le monastère qu'il avait fondé et doté de son patrimoine. Sa carrière ne fut pas très-longue, car il paraît qu'il mourut, le 13 janvier de l'an 712, âgé d'environ 42 ans, et fut inhumé dans ce même monastère dont l'histoire ne nous a pas conservé le nom, et qui n'existe plus depuis fort longtemps. L'éclat de ses vertus le fit mettre après sa mort au nombre des Saints. Sa vie est insérée dans le 3^e vol. des *Siècles bénédictins* du P. Mabillon.

* RICHMOND (Charles LENNOX, duc de), homme d'état, né en 1755, hérita en 1750 des biens et des titres de son père, et fut en 1756 admis à la chambre des pairs. Il s'attacha au parti wigh, qui avait alors pour chef le premier duc de Newcastle; mais il ne prit aucune part aux contestations politiques qui signalèrent la fin du règne de Georges II. Alors occupé uniquement de la gloire militaire, le duc de Richmond obtint un régiment d'infanterie, sur le continent, et se distingua en 1759 à la bataille de Minden. Rentré dans la carrière civile en 1765, il combattit avec autant de talent que de hardiesse les mesures adoptées par lord Bute, et par son successeur George Grenville. Il devint, en 1765, secrétaire d'état dans l'administration qui avait pour chef le duc de Rockingham, et lorsqu'elle fut renversée il lutta de nouveau contre celles qui lui succédèrent. Nommé en 1781 président des délégués de toutes les sociétés constitutionnelles, qui insistaient pour une réforme parlementaire, il montra, quoique sans succès, le zèle le plus ardent pour atteindre ce but. L'année suivante le duc de Rockingham, étant rentré au ministère, il fut créé grand-maître de l'artillerie, et remplit ce poste jusqu'en 1795. Il eut ensuite le commandement d'un régiment des gardes à cheval, se retira des affaires en 1805, et mourut le 29 décembre 1806, sans laisser de postérité.

RICHTER (Henri-Wenceslas), né à Prossnitz en Moravie en 1655, entra chez les jésuites en 1668, et fut envoyé dans les missions d'Amérique en 1684. Il signala son zèle chez les sauvages qui habitent les bords du fleuve des Amazones, jusqu'en 1696, qu'il fut tué par quelques-uns que ses exhortations irritèrent. Nous avons de lui diverses *Relations* très-curieuses, pleines d'observations savantes, recueillies dans le *Weltbote* de Stœcklein. Le P. Emmanuel de Boye a écrit sa *Vie*, Prague, 1772, in-8.

RICHTER (Christian), médecin saxon du XVIII^e siècle, a pratiqué son art avec une réputation distinguée, et a donné au public des ouvrages parmi lesquels on distingue *Erkenntniss des Menschen*, ou Connaissance de l'homme, 1 vol. in-8, plein de bonnes observations physiques et morales. Il faut voir surtout ce qu'il dit, chap. 17, n° 56, sur l'effet de la vertu, de la piété, et des impressions spirituelles sur le corps, la santé, et la physionomie de l'homme; conformément à ces paroles de l'Écclésiastique : *Timor Domini dans sanitatem et vitam et benedictionem*. On a, relativement au même ob-

jet, un discours de M. Boers, docteur et professeur en théologie dans l'université de Leyde, *De religione præclaro sanitatis subsidio*, 1785; et en sens contraire, mais toujours en preuve de la même thèse, un traité en allemand de Daniel Langshans, *sur les vices dont l'homme est puni par la perte de la santé*, Berne, 1774. Voy. ONAN, RIVAULT.

* RICHTER (Auguste-Gottlob), chirurgien distingué, né en 1742 à Zoerbig dans la Saxe, étudia la médecine à Göttingue, fut, à 22 ans, reçu docteur, et visita la France, l'Angleterre et la Hollande pour se perfectionner. A son retour, pourvu d'une chaire de chirurgie, il la remplit avec succès jusqu'à sa mort arrivée à Göttingue en 1812. Il a publié plusieurs ouvrages qui jouissent en Allemagne d'une grande réputation. Les principaux sont : *Observationum chirurgicarum fasciculi III*, 1770-1780, 5 vol. in-8; *Bibliothèque chirurgicale*, en allemand, 1771-97, 15 vol. in-8; *Mémoires sur les fractures*, Göttingue, 1777-85, 5 vol. in-8, trad. en franc. par Rougemont, Bonn, 1788, in-4; *Eléments de chirurgie*, Göttingue, 1782-1804, 7 vol. in-8, dont L.-G. Morel a extrait et trad. en franç. le *Traité des plaies de tête*, 1797, in-8; *Observations médicales et chirurgicales*, 1790-1815, 2 vol. in-8; *Thérapeutique spéciale*, Berlin, 1815-1821, 7 vol. in-8, ouvrage posthume publié par son fils.

* RICHTER (Otto-Frédéric), voyageur russe, né à Dorpat, en 1792, se livra de bonne heure à l'étude des langues orientales et des antiquités. Après divers voyages en Allemagne, en Suisse et en Italie, il se rendit à Constantinople d'où il passa en Egypte avec M. Lidmann, secrétaire de l'ambassade suédoise. Tous deux pénétrèrent jusqu'en Nubie d'où ils rapportèrent une riche moisson de notes, de dessins, d'observations. S'étant embarqués pour Jaffa, ils se rendirent à Jérusalem, et M. Lidmann ayant été rappelé, Richter parcourut seul la Palestine, la Syrie et l'Asie mineure, et revint à Constantinople chargé de nouvelles collections. L'empereur de Russie l'ayant attaché à son ambassade de Perse, il se rembarqua pour l'Asie, mais il ne put supporter les fatigues de ce nouveau voyage, et il mourut en 1816, à peine âgé de 24 ans. Ses *Collections* et ses *manuscrits* furent envoyés à Ewers, son ancien maître, qui a publié : *Otto Friedrich Von Richters, Wallfahrten in Morgenlande*, Berlin, 1822, in-8, avec atlas in-fol.

* RICHTER (Guillaume-Michel de), professeur émérite de l'université de Moscou, sa ville natale, au sortir de ses cours (1786) voyagea en Allemagne, en France, en Angleterre et en Hollande et reçut en 1788 le doctorat à l'université d'Erlangen. Attaché deux ans après comme professeur à l'université de Moscou, il y enseigna jusqu'en 1819. Sa santé l'ayant forcé de prendre sa retraite, il passa ses trois dernières années de sa vie dans un cruel état de souffrances, et mourut à Moscou, en 1822, à 74 ans, président de la société des sciences physico-médicales, médecin de l'empereur, conseiller d'état, et décoré de plusieurs ordres. Le plus remarquable de ses ouvrages est une *Histoire de la médecine en Russie*, écrite en Allemand, Moscou, 1815-1815, 2 tom. en 5 vol. in-8. Richter était

surtout très-habile dans l'art des accouchements.

* RICHTER (Jean-Paul-Frédéric), littérateur allemand, connu sous ses prénoms de Jean-Paul, né en 1765 à Wunsiedel dans le pays de Bareuth, se distingua de bonne heure par ses facultés brillantes, et aussi par son penchant à se singulariser. Il étudia d'abord la théologie à l'université de Leipzig; mais il y renonça bientôt, entraîné par son goût pour les lettres. Il composa divers écrits qui font encore les délices d'une grande partie de la nation allemande, et qui lui valurent de puissants protecteurs. Wieland, en lisant ses essais, disait : « S'il peut s'assujettir aux règles du goût, il nous » effacera tous. » Mais il ne le voulut jamais; ses dernières productions comme les premières renferment des beautés du premier ordre et des pages ravissantes, à côté d'autres qui ne se distinguent que par l'enflure et l'extravagance. Chez lui l'érudition dégénère souvent en pédanterie, l'énergie en grossièreté, le comique en burlesque; et ses allusions continuelles font le désespoir de ses lecteurs même instruits, tant elles sont obscures; aussi Reinhold a-t-il publié un *Dictionnaire* pour en faciliter l'intelligence. Richter était revenu en 1784, dans sa famille à Schwarzenbach, où son père était pasteur. Ses succès le mirent en relation avec des personnes très-influentes, entre autres avec le duc de Hildburghausen. Il épousa à Berlin M^{lle} Caroline Meyer, fille d'un des principaux employés du gouvernement, et s'établit en 1798 à Weimar, et quelque temps après à Bareuth où il partagea son temps entre les plaisirs du travail, le commerce de l'amitié et le bonheur de la vie domestique. Le prince primat Dalberg lui avait assuré en 1802, une pension considérable, qui après la mort de ce protecteur des lettres lui fut continuée par le roi de Bavière. Dans les derniers mois de sa vie, Richter devint aveugle; il n'en continua pas moins ses occupations littéraires, et s'éteignit paisiblement le 14 novembre 1825. Ses principaux ouvrages sont : *Esquisses satiriques*, Berlin, 1785 et 1784, 2 vol. in-8; *Les modes Groenlandaises*, Berlin, 1785; *Extrait des papiers du diable, avec un avis du juif Mendel*, 1788; *Le vieillard jubilaire*; *Palingénésie*, 1798; *Ses lettres et son plan de vie future*, 1749; *Les années d'un écolier, de 1805 à 1805, et les petits voyages*, 4 vol. in-8; *Hesperus ou 45 jours de la peste aux chiens*, Berlin, 1795, in-8, 2^e édit., 1798, une de ces productions les plus spirituelles; *Vie de Quintus Fixlein*, 1796, in-8, édit. augm., Berlin, 1800; *la Vallée campanienne ou de l'immortalité de l'âme*, Erfurt, 1797, in-8; 2^e édit., 1801; *Titan*, de 1800 à 1815, 6 vol. in-8, Berlin, 1800, un des ouvrages où il a montré le plus d'originalité; *Levana ou Science de l'éducation*, Brunswick, 1807, in-8. Il a publié en 1804 son premier ouvrage d'un genre sérieux : l'*Introduction à l'esthétique*, dont la 2^e édition a paru en 1814. Il écrivit aussi sur l'*histoire politique du temps* (1814), et composa à la même époque ses *sermons sur la paix et l'échange du trône entre Mars et Phébus*. Son dernier roman est la *Comète* qui parut en 1821; peu de temps avant sa mort il fit une *Collection d'essais critiques*. On a pu-

hlié *l'Esprit de Jean-Paul ou Choix des meilleurs morceaux de ses écrits*, Weimar, 1801, 3 vol., et en 1829, *ses pensées*, in-8. Ses *Œuvres complètes* ont été données pour la première fois à Berlin après sa mort et réimprimées de 1840 à 1842, 52 vol. in-12. M. Phil. Charles en promettait une trad. dont il a paru, en 1854, 4 vol. in-8, mais qui n'a pas été continuée. De Lucenay lui a consacré une *Notice* dans la *Revue encyclopédique*, tom. 29, page 875.

RICIMER, patrice et général romain, était, par sa mère, petit-fils de Wallia, roi des Goths. Il vivait dans le ve siècle; il était né en Souabe et avait été élevé aux premières dignités de l'empire. Aucun particulier n'y avait plus de crédit et d'autorité que lui. Il s'en prévalut pour déposer des empereurs, qu'il faisait et défaisait à son gré. Il ne tenait qu'à lui de prendre la pourpre; mais il craignait que la qualité d'étranger ne le rendit odieux. Après avoir assassiné l'empereur Majorien l'an 461, il fit proclamer à Ravenne Libius Severus, sans se mettre en peine du consentement de l'empereur d'Orient. Les Vandales d'Afrique qui descendirent en Sicile, en furent chassés; et les Alains, qui étaient entrés en Italie, furent entièrement défaits par Ricimer. Libius Severus mourut l'an 464, et Ricimer continua à disposer de toutes choses en Italie, et la défendit de son mieux contre les Vandales. Anthémius, nouvel empereur, lui donna sa fille en mariage; mais Ricimer se brouilla avec lui, le prit dans Rome, et le fit mourir l'an 472. Il mourut lui-même de maladie le 18 août suivant.

RICIUS (Paul), médecin et théologien, juif converti, florissait au xve siècle. Il était Allemand, et enseigna la philosophie à Pavie avec beaucoup de réputation. L'empereur Maximilien le mit au nombre de ses médecins; mais ce ne fut pas de ce côté-là qu'il se distingua. Il dut sa principale gloire à son érudition. Quoiqu'on ait donné de grands éloges à sa politesse et à sa modération, il se fit plusieurs adversaires, entre autres Jean Eckius. Le sujet de leur dispute était : *Si les cieux étaient animés*? Ricius, qui tenait pour l'affirmative, avança à ce sujet des sentiments qui le firent passer pour un esprit singulier. On a de lui un grand nombre d'ouvrages contre les Juifs et sur d'autres matières. *De celesti agricultura*, Bâle, 1587, in-fol. : Erasme en parle avec éloge dans une de ses Epîtres. *Talmudica commentariola*, Augsbourg, 1519, in-4; *De LXXIII mosaice sanctionis edictis*, Augsbourg, 1515, in-4; une *Harangue* pour animer les Allemands à entreprendre la guerre contre ses anciens frères; production indigne d'un savant chrétien.

** RICORD (Jean-François), conventionnel, né vers 1760 en Provence, était un des plus minces avocats du barreau d'Aix. Nommé député du Var à la convention, il s'y fit remarquer par son exaltation; dans le procès du roi il vota pour la mort sans appel ni sursis et se lia ensuite intimement avec les Robespierre pour abattre les girondins. Après le 31 mai, il fut envoyé en mission avec Robespierre, jeune, à l'armée d'Italie; il connut Bonaparte au siège de Toulon, dont il dirigea en partie les opérations, et après la soumission de cette ville con-

tribua, dit-on, à son élévation au grade de général de brigade. Revenu à Paris au 9 thermidor, il ne partagea point le sort de ses amis, mais il eut à souffrir de leur chute. Plus tard accusé d'être un des chefs de l'insurrection de prairial, il fut décrété d'accusation, puis amnistié par la loi du 3 brumaire qui assura l'impunité de tous les crimes de la révolution. Mêlé à toutes les intrigues du parti qu'on appelait la queue de Robespierre, il fut impliqué dans la conspiration de Babeuf; mais défendu par Réal devant la haute-cour de Vendôme, il fut acquitté. Après le 18 brumaire, Bonaparte ne fit rien pour son ancien protecteur; mais il ne s'en débarrassa pas comme des autres démagogues qu'il envoya périr aux îles Séchelles; ce ne fut qu'à son retour en 1815 que croyant avoir besoin des républicains, il nomma Ricord commissaire général de police à Bayonne. Le commissaire impérial ne garda cette place que quelques mois; et atteint par la loi contre les régicides, se réfugia dans la Belgique, où il mourut après 1820.

RIDLEY (Nicolas), né en 1500 dans le comté de Northumberland, fut élevé, sous le règne d'Edouard VI, à l'évêché de Rochester, puis à celui de Londres. Mais à l'avènement de Marie à la couronne, il fut traduit en jugement pour son apostasie et son attachement aux nouvelles erreurs, dont il était un des plus fanatiques partisans, déposé et brûlé à Oxford, le 16 octobre 1555. On a de lui un traité *De cæna dominica*, et quelques autres livres contre la religion catholique.

RIDLEY (Thomas), jurisconsulte, né à Eli en Angleterre, mort en 1628, est auteur d'une *Idée des lois civiles et ecclésiastiques* : ouvrage savant.

RIDOLFI (Charles), auteur et peintre vénitien, né en 1602 à Lonigo dans le territoire de Vicence, mort en 1660, a composé à Venise plusieurs tableaux estimés. On lui doit une *Vie* en italien de Jacques Robusti, dit *Tintoret*, 1642, in-4. Cet ouvrage est estimé, et *Une* de Charles Cagliari, fils de Paul Veronese, 1646, même format. Nous avons encore de lui une *Histoire des peintres vénitiens*, réimprimée avec des portraits, à Venise, 1648, 2 vol. in-4 : c'est la meilleure édition.

RIDOLPHO FIORAVANTI. V. ALBERTI (Aristotile).

RIEDEL (Joseph-Herman de), baron d'Eisenbach sur Altenbourg, né en 1740, ministre du roi de Prusse à la cour de Vienne, s'est distingué dans la république des lettres par son livre intitulé : *Voyage dans la Sicile et la Grande-Grèce*, Zurich, 1771, Paris, 1775, in-12; réimprimé avec l'*Histoire de la Sicile par Le Nowairi*, trad. de l'arabe par Caussin, Paris, 1802, in-8. Riedesel est encore connu comme ministre plénipotentiaire au congrès de la paix de Teschen. Il mourut dans sa campagne près de Vienne le 19 septembre 1785, à l'âge de quarante-cinq ans.

* RIEGELS, gouverneur des pages du roi de Danemarck, mort à Copenhague en 1804, dans sa 74e année, est auteur de la meilleure *histoire de ce royaume*. Il s'est composé une épithaphe remarquable, que l'on trouve dans le *Magazin encyclopédique*, 1805, tom. 1er, 168.

* RIEGO Y NUNEZ (dom Raphael del), le principal auteur de la révolution espagnole de 1820, naquit en 1785, à Tuna, dans les Asturies. Il s'enrôla en 1808 dans un des bataillons des milices qui s'organisèrent pour repousser l'agression de Bonaparte, et devint officier. Fait prisonnier et conduit en France, la lecture des pamphlets politiques l'initia aux idées libérales dont plus tard il devait être l'un des champions parmi ses compatriotes. Les événements de 1814 lui ayant rendu la liberté, il voulut visiter l'Allemagne et l'Angleterre avant de rentrer dans sa patrie. Il y reprit du service et obtint le grade de lieutenant-colonel dans le régiment des Asturies. Ce corps destiné à faire partie d'une expédition contre les colonies d'Amérique, ayant été dirigé vers Cadix pour s'y embarquer, Riego profita du mécontentement des officiers et des soldats, et le 1^{er} janvier 1820 il proclama, au village de Las-Cabezas-de-san-Juan, le rétablissement de la constitution des cortès. D'autres régiments suivirent le mouvement insurrectionnel, et pour ne pas laisser ralentir le premier élan d'enthousiasme, il dirigea sa marche vers Malaga; mais défait complètement par le général O'Donnell, il ne s'échappa qu'avec une poignée d'hommes prêts à se disperser, lorsqu'il apprit que la Corogne et Madrid venaient de proclamer la constitution et qu'elle avait été acceptée par le roi. Alors il poursuivit sa route avec sa petite colonne, et il arriva à Madrid où il fut reçu avec une sorte de solennité triomphale. Créé maréchal-de-camp, puis capitaine général de l'Aragon, Riego se trouva bientôt en opposition avec le ministère qui le destitua et l'exila à Lérída; mais cette disgrâce augmenta sa popularité, et son nom devint, parmi les *Comuneros*, un cri de ralliement. Les élections de 1822 le portèrent aux Cortès, et il en fut nommé président. Lors du soulèvement de la garde royale, le 7 juillet 1822, il combattit dans les rangs des miliciens, et fit triompher le parti constitutionnel. A l'approche de l'armée française il vota, conformément à un article de la constitution, la suspension provisoire de l'autorité royale, et en même temps celle de l'assemblée des Cortès, qui furent l'une et l'autre remplacées par une régence durant la translation du roi et du gouvernement de Séville à Cadix. Envoyé pour remplacer le général Zayas dans le commandement des troupes stationnées à Malaga, il y débarqua le 17 août, réunit aussitôt 5000 hommes, qu'il conduisit vers les cantonnements de Ballesteros, et s'étant assuré que ce général trahissait la cause des Cortès, le fit arrêter; mais l'arrivée d'une division française l'obligea de renoncer à ses projets. Alors il se retira sur Jaën, espérant gagner les montagnes; mais il n'en eut pas le temps. Livré par ses propres guides, il fut conduit à Madrid, et condamné à mort, périt du supplice du gibet, le 5 novembre 1823, au milieu d'un grand concours de peuple. On a publié *Mem. of the life of Raphael del Riego, by a spanish officer*, Londres, 1823, in-8; *Proces du général Riego*, précédé d'une Notice biographique, 1823, in-8.

RIENZI. Voy. GABRINI. Voy. aussi l'art. PERTICARI.

* RIES (Ferdinand), compositeur, né en 1784, à Bonn en Prusse, était fils de François Ries, célèbre

violon, qui en 1790 succéda à Reicha (*voy.* ce nom) comme maître de chapelle de l'électeur de Cologne. Son père l'adressa dès l'âge de quinze ans à son compatriote et ami Beethoven, alors à Vienne, qui lui donna des leçons d'harmonie. Il y débuta comme pianiste, avec un grand succès. En 1806 il se rendit à Saint-Petersbourg où il donna des concerts dont le produit le mit en état de se livrer entièrement à la composition. En 1808, il s'établit à Londres, où pendant un séjour d'environ douze années, il acquit une fortune très-considérable. Il revint en 1821 dans sa ville natale pour y jouir de quelque repos; mais la crise commerciale de 1825 ayant occasionné la faillite des maisons où il avait placé ses capitaux, il conçut le projet de solliciter une place de maître de chapelle. En 1828 il fit représenter à Berlin *Die Rauber-Bräut* (la Fiancée du Brigand), grand opéra romantique en trois actes, qui fut reçu avec enthousiasme et se maintint au répertoire de tous les théâtres lyriques de l'Allemagne. En 1831, il fit un second voyage à Londres où il eut le bonheur de recouvrer ses placements, et où il composa un opéra-féerie *Leika*, ou *la Sorcière de Gyllenstein*, dont tous les airs sont devenus populaires. En 1832, il visita la Suisse et l'Italie, et l'année suivante se fixa à Francfort-sur-le-Mein où il a passé le reste de ses jours. Ries appartient au petit nombre de compositeurs qui ont obtenu des succès dans tous les genres. Ce qui caractérise son style, c'est une grande variété; ses œuvres dépassent le nombre de six cents; et la mort le surprit travaillant à un nouvel opéra.

* RIETZ (M^{me}), connue sous le nom de comtesse de LICHTENAU, fille d'un musicien nommé Henck, devenue la maîtresse de Frédéric-Guillaume II, joua sous son règne un grand rôle, et eut l'adresse d'attirer chez elle toute la cour; la famille royale murmura plus d'une fois de la nécessité d'obéir à cette fantaisie du monarque. Elle s'était emparée exclusivement de l'esprit de ce prince, et ce fut avec une peine infinie que l'on parvint à empêcher cette femme de recueillir son dernier soupir. Aussitôt après la mort du roi, elle fut dépouillée de ses terres et de ses effets de banque. Sa vaisselle et ses diamants furent affectés à l'extinction de ses dettes qui étaient considérables. On lui laissa seulement, par bienveillance, son mobilier et la jouissance d'un revenu viager de quatre mille écus; enfin, elle fut condamnée à être enfermée dans la forteresse de Glogau. Après 18 mois, elle obtint la permission de se retirer à Breslau. Plus tard, elle revint à Berlin, où elle vécut dans l'obscurité, et mourut presque oubliée, le 9 juin 1820, après avoir couru de nouvelles aventures qui prouvaient son peu de délicatesse, et lui attirèrent de nouveaux chagrins.

RIEUX (Jean de), maréchal de France, fit ses premières armes dans l'armée anglaise, par le secours de laquelle Pierre le Cruel, roi de Castille, reconquit une partie de son royaume. Il s'attacha depuis à la France, et servit glorieusement sous Charles VI. Nommé maréchal de France, en 1377, il défait les Anglais qui ravageaient la Bretagne en 1404. Des intrigues de cour le firent suspendre des fonctions de

sa charge en 1411, sans cependant être destitué, comme le disent la plupart des écrivains; mais il fut rétabli l'année d'après. Las des vicissitudes de la vie de courtisan, et accablé du poids des années, il se démit de sa dignité, le 12 août 1417, en faveur de son fils, et se retira dans ses terres où il mourut le 7 septembre de la même année, âgé de 75 ans.

RIEUX (Pierre de), seigneur de Rochefort, fils du précédent, fut fait maréchal de France en 1417, à la place de son père. Destitué en 1418 par la faction bourguignonne, il se jeta dans le parti du dauphin (depuis Charles VII) qu'il servit avec succès. Il défendit la ville de Saint-Denis contre les Anglais, en 1455, reprit sur eux Dieppe, et leur fit lever en 1457 le siège de Harfleur. Mais comme il revenait triomphant de cette expédition à Paris, Guillaume Flavi, capitaine de Compiègne, dévoué aux Anglais, l'arrêta, et le tint dans une dure prison en cette ville, où il mourut de misère, l'an 1459.

RIEUX (Jean de), petit-neveu du précédent, né en 1447, suivit François, duc de Bretagne, l'an 1464, dans la guerre du *bien public*. Il fut fait maréchal de Bretagne, en 1470, et lieutenant-général des armées du duché, en 1472. Les favoris du duc François le forcèrent à se joindre aux mécontents, en 1484; mais étant rentré dans le devoir, il fut nommé par ce prince tuteur de sa fille Anne de Bretagne. Il suivit Charles VIII dans la malheureuse expédition de Naples, fut nommé par Louis XII commandant en Roussillon, et mourut en 1518, à 71 ans.

* RIFFAUT-DES-HÊTRES (Jean-René-Denys), physicien, né vers 1754 à Saumur, fils d'un médecin, fut nommé commissaire des poudres et salpêtres, à Ripaut près de Tours, et porta cet établissement à un haut degré de prospérité par l'amélioration des divers procédés de fabrication. Il devint ensuite l'un des trois administrateurs généraux de la régie des poudres et salpêtres, place qu'il conserva jusqu'à sa suppression. Il utilisa ses loisirs en composant divers ouvrages de chimie ou en en traduisant de l'anglais; et mourut à Paris le 7 février 1827. On lui doit : *Manuel du commissaire des poudres et salpêtres*, Paris, an 8, in-4; *Système de chimie*, trad. de l'angl. de Thomson, enrichi d'observations par Berthollet, 1807, 9 vol. in-8; 2^e édit., 1818, 4 vol. in-8; avec un *Supplément*, 1822; *Traité de l'art de fabriquer la poudre à canon*, Paris, 1812, in-4, avec Bottée de Toulmont; *L'Art du salpêtrier*, avec le même, 1815, in-4; *Traité pratique sur l'usage et le mode d'application des réactifs chimiques, fondé sur des expériences*, trad. de l'angl., 1819, in-8; *Chimie des gens du monde*, trad. de l'angl., de Samuel Parke, 1822, 2 vol. in-8; *Dictionnaire de chimie sur le plan de celui de Nicholson*, par André Uré, trad. de l'angl., 1822-24, 4 vol. in-8, avec 14 pl.; *Essai sur les affections calculeuses*, trad. de l'anglais d'Al. Marcet, 1825, in-8; *Manuel théorique et pratique du peintre en bâtiments, du doreur et du vernisseur*, 1824, in-18, 2^e édit., 1825; *Manuel théorique et pratique du brasseur*, 1825, in-18; *Manuel de chimie*, 1825, in-18, 2^e éd., augm. par A. D. Vergnaud, 1827, in-18; *Manuel de chimie*

amusante, trad. de l'angl. d'Accum, 1825, 2^e édit. revue par Vergnaud, 1827, in-18; *Manuel complet du teinturier et du dégraisseur*, 1825, in-18. M. C.-F. Vergnaud-Romagnési a publié une *Notice* sur Riffaut dans les *Annales de la société royale des sciences d'Orléans*, tome 7.

RIGA (Pierre de), poète, natif de Vendôme, fut d'abord chanoine et chantre de la métropole de Reims; il abandonna ces emplois pour se faire chanoine régulier de Saint-Denis dans la même ville, et mourut en 1209. (Quelques biographes reculent sa mort jusqu'en 1265.) Nous avons de lui un poème intitulé : *Aurora*, publié par D. Georges Galopin, moine de Saint-Guislain (1). C'est un abrégé de la Bible en vers élégiaques, assez bien faits pour le temps de l'auteur.

RIGANTI (Jean-Baptiste), né à Melfi, dans le royaume de Naples, l'an 1661, étudia en droit à Rome, en 1675, et y fit tant de progrès, qu'à l'âge de 22 ans le célèbre Bandinus Pancierius cardinal prodataire, le prit pour son auditeur, emploi qu'il remplit avec honneur pendant 55 ans. Sa science et ses vertus lui méritèrent l'estime et la confiance de plusieurs cardinaux et des savants, entre autres du cardinal Lambertini, depuis pape sous le nom de Benoît XIV, qui honorait souvent Riganti de ses visites. Ce savant jurisconsulte mourut à Rome le 17 janvier 1755. Il avait laissé des *Commentaires sur les règles de la chancellerie apostolique*, qui ont été publiés avec des notes par Nicolas et Jean-Baptiste Riganti, ses neveux, Rome, 1745; Cologne, 1751, 4 vol. in-fol.

RIGAS. Voy. RHIGAS.

RIGAUD (Hyacinthe), peintre, né à Perpignan, le 25 juillet 1659, a été nommé, avec justice, le *Van-Dyck* de la France. Aucun peintre ne l'a surpassé pour le portrait. La ville de Perpignan, sa patrie, qui jouissait depuis 1479 du privilège de nommer tous les ans un noble, voulut donner à son citoyen une marque éclatante de son estime, en le nommant. Louis XV ajouta à cet honneur, en lui donnant de nouvelles lettres de noblesse, le cordon de Saint-Michel et des pensions. Rigaud parvint aussi à la place de directeur de l'académie de peinture, qui le perdit en 1745, à 84 ans. Ce maître a composé quelques tableaux d'histoire, mais en petit nombre. Il consultait toujours la nature avec discernement et avec choix; il a peint les étoffes avec un art qui va jusqu'à séduire le spectateur. Ses couleurs et ses teintes sont d'une vivacité et d'une fraîcheur admirables; ses ouvrages sont finis sans être peignés. On lui reproche d'avoir mis trop de confusion dans ses draperies, ce qui détourne l'attention due à la tête du portrait; et l'on remarque dans plusieurs tableaux de ses dernières années, des contours secs, et un ton de couleur qui tire sur le violet. On a beaucoup gravé d'après cet artiste. Le musée de Paris possède plusieurs de ses portraits, entre autres ceux de *Le Brun*, de *Mignard* et de *Bossuet*.

* RIGAUD (Antoine, baron), maréchal de camp,

(1) Feller se trompe; le poème de Riga est encore inédit à part des fragments imprimés dans divers auteurs notamment dans Luyser : *Historia poetarum mediæ ævi*

né en 1758, à Agen, entré simple cavalier dans un régiment, fit toutes les guerres de la révolution, et gagna tous ses grades par sa bonne conduite. Devenu colonel du 25^e régiment de dragons, et s'étant signalé à la bataille d'Austerlitz, il fut fait baron et commandant de la légion d'honneur, puis général de brigade en janvier 1809. A la restauration, en 1814, il fut nommé commandant du département de la Marne. Initié au complot qui devait soumettre une seconde fois la France à Bonaparte, il y concourut de tout son pouvoir; et au moment où les troupes se rassemblaient à Châlons, pour marcher à sa rencontre, il détacha ses épaulettes et foula aux pieds le lis et la croix de St.-Louis, en ordonnant aux soldats de crier *vive l'empereur*. Craignant toutefois d'être arrêté, il prit la route d'Épernay, escorté de quelques régiments, et revint le même jour à Châlons, dans l'espoir d'y surprendre le maréchal Victor. Le 21 mars 1815 il fit proclamer l'installation de l'empereur et reprit en son nom le commandement. Au mois de juillet, attaqué par le général russe Czernitscheff, et obligé de céder au nombre, il fut fait prisonnier et conduit à Francfort. La capitulation de Paris lui rendit la liberté, mais il n'osa point rentrer en France. Au mois de mai 1816, condamné à mort par contumace, il se tint à Saarbruck, d'où il entretenait une correspondance avec les mécontents de l'intérieur. Le commandant prussien reçut l'ordre de le faire transporter à Wesel; mais il prévint cette mesure en se réfugiant à Deux-Ponts, puis dans les Pays-Bas, et enfin aux États-Unis. Il mourut à la Nouvelle-Orléans en 1821.

RIGALTIUS, en latin *Rigaltius* (Nicolas), savant philologue, né à Paris en 1577 d'un père médecin, fit ses études avec distinction chez les jésuites, et plut au président de Thou par son *Funus parasiticum*, pièce satirique contre les parasites, qu'il composa à 19 ans. Casaubon, chargé de mettre en ordre la bibliothèque du roi, s'étant retiré en Angleterre, Rigault, qui avait eu part à ses travaux, le remplaça. Le roi, content de ses services, le nomma procureur-général de la chambre souveraine de Nancy, conseiller au parlement de Metz, enfin intendant de cette province. Il mourut à Toul en 1654, à 77 ans. Ses principaux ouvrages sont : des *Éditions* de saint Cyprien, 1648, in-fol., et de Tertullien, 1664, in-fol., enrichies d'observations, de corrections, de notes qui servent souvent moins à éclaircir le texte qu'à établir les opinions particulières du scoliaste. (*Voy. VAVASSEUR.*) Il prétendit prouver, dans une de ses remarques sur Tertullien, que « les laïques ont droit de consacrer l'eucharistie, » en cas de nécessité, lorsqu'ils ne peuvent recourir aux ministres ordinaires de l'Eglise. » Le savant l'Aubespine lui prouva la fausseté de cette assertion, et Rigault se rétracta. Il avait d'autres sentiments peu favorables à la croyance de l'Eglise romaine, et il remarquait avec plus de soin que de jugement dans les anciens ce qui lui paraissait contraire à cette croyance. Quelques *Traductions* d'auteurs grecs, sans élégance et sans correction. Ces auteurs sont : Onosandre (*De imperatoris institutione*), 1600, in-4.... Artémidore et Achmet (*De di-*

vinatione per somnia), 1665, in-4; des *Notes* et des *Corrections* sur plusieurs auteurs grecs et latins; sur Phèdre, sur Julien, sur les écrivains *De re agraria*, Amsterdam, 1674, in-4; une continuation de l'*Histoire du président de Thou*, en 5 livres : indigne de cet historien du moins pour l'élégance du style, mais bien assortie à ses préjugés; *De verbis quæ in Novellis Constitutionibus post Justinianum occurrunt, glossarium*, en 1601, in-4; *De la prélation et retenue féodale*, en 1612, in-4; *Diatriba de satyræ Juvenalis* dans l'édition de ce poète donnée par Robert Etienne, à Paris, en 1616, in-12; *De lege venditionis dicta, observatio duplex*, Toul, 1645 et 1644, in-4; *Funus parasiticum*, 1601, in-4; *Auctores finium regundorum*, Paris, 1614, in-4; *Observatio ad constitutionem regiam anni 1645*; *De modo fœnori proposito*, 1645; *Observatio de pabulis fundis*, etc., Toul, 1631, in-4. On trouve dans les *Hommes illustres qui ont paru en France pendant le XVII^e siècle* une notice sur Rigault, par Perrault et son portrait gravé par Edelinck.

* RIGAULT (Hugues), curé de Saint-Pierre de Naze, diocèse d'Auxerre, né à Paris en 1707, mort en 1785, cultivait la littérature dans les loisirs que lui laissait l'exercice du ministère. Elève des Coffin et des le Beau, à leur exemple il composait des vers latins qu'il se bornait à communiquer à ses amis. L'un deux M. Aug.-Et. Frappier, nous a conservé son poème intitulé : *Sanctæ Autissiodorensis ecclesiæ fastorum carmen libri XII*, 1790, in-8.

* RIGNOUX (Antoine baron), maréchal de camp, né en 1771, entra au service à 20 ans, et devint en 1809, chef de bataillon. Sa brillante conduite à Eylau le fit nommer sur le champ de bataille, colonel du 105^e régiment. Il fit les campagnes de Prusse et de Pologne, passa en Espagne et se distingua particulièrement à la bataille d'Ocana (18 nov. 1809). Il surprit un jour les Espagnols dans les montagnes de Ronda, et fit mettre bas les armes à un corps nombreux dont il ramena 600 prisonniers. Au mois de juin 1815 il remplit les fonctions de chef d'état major du huitième corps de l'armée des Pyrénées. Mis à la demi-solde, puis à la retraite, il se retira dans ses propriétés à Villenave-d'Ormon à une lieue de Bordeaux et il y mourut le 4 septembre 1852. Il avait été nommé chevalier de la légion-d'honneur le 14 juin 1804, lors de la première promotion, officier en 1810, et commandeur en 1815. Louis XVIII lui donna la croix de St.-Louis en 1814.

RIGNY (Henri, comte de), vice-amiral, ministre de la marine, né à Toul (Meurthe), en 1782, était l'aîné de cinq frères. Son père, ancien capitaine au régiment de Penhièvre-dragons, s'était de bonne heure retiré du service pour se consacrer à l'éducation de sa nombreuse famille. Entré à l'école militaire de Pont-à-Mousson, il y resta jusqu'à la destruction de l'établissement, et revint au foyer paternel qu'il trouva désert. Son père était mort, et sa mère portée sur la liste des émigrés. Le vœu de son père mourant et sa propre vocation déterminèrent sa famille à le faire entrer dans la marine. Inscrit sur les contrôles comme vice-timonnier

en 1798, il subit un examen l'année suivante, et passé peu de temps après comme aspirant sur le vaisseau le *Muiron*, il prit part au glorieux combat d'Algésiras. Incorporé en 1803 dans les marins de la garde, il fit cinq campagnes avec ce corps en Allemagne, puis en Espagne, où il fut aide-de-camp du maréchal Bessières, et enfin en 1809 sur le Danube où il concourut très-efficacement à la construction des ponts de l'isle Lobau. Nommé capitaine de frégate, il alla en 1810 commander l'*E-rigone* à Anvers, et il devait partir pour les Antilles quand il apprit la chute de l'empire. Fait capitaine de vaisseau en 1816, il fut envoyé l'année suivante dans le Levant, où il se conduisit avec toute la maturité d'un négociateur consommé, s'interposant entre les Turcs et les Grecs, toujours certains de sa généreuse protection, pour diminuer le nombre des victimes de la guerre. La France, l'Angleterre et la Russie avaient résolu d'imposer leur médiation aux parties belligérantes, et d'arrêter ainsi le cours d'odieux massacres. Déjà de Rigny avait officieusement proposé cette médiation, et ménagé une capitulation honorable à la garnison d'Athènes. Le grade de contre-amiral qui lui fut conféré, le 22 mai 1825, lui permit de prendre une part encore plus directe aux affaires. Dans les premiers jours de septembre 1827, les amiraux anglais et français, informés que la Porte refusait d'accéder à aucun arrangement favorable aux Grecs, songèrent à agir suivant les instructions qu'ils avaient reçues pour ce cas, qui avait été prévu. Dans la baie de Navarin était une flotte de cent-vingt bâtiments turcs ou égyptiens, commandée par Ibrahim-Pacha, portant des troupes et des munitions destinées à une expédition contre Hydra. Attaquée le 20 octobre, après deux heures de combat, la flotte turco-égyptienne n'existait plus : près de cent bâtiments avaient été brûlés ou coulés bas ; le reste se jeta à la côte, où ils se brûlèrent eux-mêmes. La victoire de Navarin, à laquelle il avait pris une part glorieuse, valut à Rigny le grade de vice-amiral, et à son retour à Paris, en 1829, il reçut le titre de comte et fut nommé préfet maritime à Toulon. Il revint à Navarin au moment où les Russes et les Ottomans venaient de conclure la paix ; et ce fut là qu'il apprit le renversement du trône de Charles X, et la nomination de son oncle, l'abbé Louis (voy. ce nom, v, 540), au ministère des finances. En 1831, nommé ministre de la marine, il accepta ensuite, mais non sans répugnance, le portefeuille des affaires étrangères qu'il ne garda que quelques mois ; il reprit alors celui de la marine. Un changement complet dans le ministère amena sa retraite le 50 avril 1855. Sa santé dès lors fort altérée le détermina à se rendre aux eaux ; mais les fatigues du voyage aggravèrent ses maux, et de retour à Paris, il y mourut le 6 novembre, dans sa 55^e année. M. le duc de Broglie prononça un discours sur sa tombe, et son éloge retentit dans tous les journaux.

RIGOLEY DE JUVIGNY (Jean-Antoine), originaire de Bourgogne, était conseiller honoraire au parlement de Metz. Citoyen paisible et vertueux, savant appliqué et retiré, honnête homme, ami

sûr et constant, défenseur des vrais principes en matière de littérature et de philosophie, il n'a cessé de travailler à des ouvrages utiles et agréables. Outre la nouvelle édition des *Bibliothèques Françaises de La Croix du Maine et de du Verdier* (1772, 6 vol. in-4), enrichie de remarques érudites et importantes, il a donné : une *édition des Œuvres de Piron*, à laquelle on ne peut reprocher que d'être trop complète ; car il eût été à souhaiter que, constant dans ses principes, l'éditeur eût fait un choix, qui, pour être satisfaisant au jugement des vrais sages, supposait un certain degré de sévérité. (Voy. *PIRON*). Plusieurs *Mémoires et Discours* sur diverses matières, parmi lesquels on distingue un *Discours sur les progrès des lettres en France*, in-8, et à la tête de la Bibliothèque de du Maine ; et une plaisanterie ingénieuse sous le titre de *Mémoire pour l'âme de Jacques Féron de Vanvres*, 1750, in-12, plusieurs fois réimprimée : les philosophes n'y sont pas ménagés ; *De la décadence des lettres et des mœurs*, 1786, in-8 et in-12. C'est surtout dans ce dernier ouvrage que l'auteur a peint son esprit et son cœur. (Voy. le *Journ. hist. et littér.* 1^{er} juin 1787, pag. 219 ; 25 juillet, p. 395 ; 1^{er} août, pag. 482.) Son zèle contre les erreurs du temps, contre la corruption du goût et l'oubli des vérités les plus essentielles, enflamme son éloquence, et produit des tableaux pleins de vigueur, qui frappent et instruisent par une éloquence mâle, noble, pleine de dignité et de force. Le philosophisme du jour en a été atterré. Le petit-maître aboyeur, que la secte a lâché contre le sage écrivain, pour opposer des sarcasmes et des platitudes à ses lumineux raisonnements, n'a fait que compléter son triomphe. On a aussi de lui quelques pièces de poésies fugitives. Il mourut le 21 février 1788. M. Lemaire lui a fait cette épithaphe :

De principes sacrés nourri dès son enfance,
Juvigny défendit et l'Eglise et les mœurs ;
Du bon goût il peignit la triste décadence ;
Et de ses ennemis méprisant les clameurs,
Son zèle l'enflamma du plus noble courage.
Vous, mortels vertueux, quand votre ami n'est plus,
A ses mânes vos pleurs seraient un faible hommage ;
Cette tombe est l'autel dressé pour ses vertus,
Ou doit brûler toujours le pur encens de sage.

RIGORD ou RIGOLD (en latin *Rigordus*, *Rigoltus* ou *Rigotus*, historien du moyen âge), né dans la Gothie (aujourd'hui le Languedoc), était médecin, historiographe du roi de France et clerc de l'abbaye de Saint-Denis ; car à la tête de son ouvrage, il s'appelle *Beati Dionysii clericorum minimus*. Il mourut le 17 novembre 1207. Il a écrit en latin la *Vie* de Philippe-Auguste, dont il fut médecin. Ce fut lui qui le premier lui donna le surnom d'*Auguste*. Cette histoire, qui comprend l'intervalle de 1169 à 1209, sous ce titre : *Gesta Philippi Augusti Francorum regis*, est estimée, parce que l'auteur a été témoin de la plupart des faits qu'il raconte. Le style en est assez clair, et le latin n'en est pas mauvais. Il y a des particularités curieuses, mais trop de louanges, et quoique communément les médecins ne soient pas crédules, il ne laisse pas d'y avoir dans l'ouvrage de celui-ci, parmi bien

des choses vraies et décrites exactement, des contes dignes du peuple. Il dit, par exemple, « depuis » que la vraie croix eut été prise par les Turcs, les » enfants n'avaient plus que 20 ou 25 dents, au » lieu qu'ils en avaient 50 ou 52 auparavant. » L'histoire de Rigord a été continuée par Guillaume le Breton. On la trouve dans les *Historiæ Francorum scriptores* de Pithou, Francfort, 1596, in-fol.; dans la collection de Duchesne, t. 5 des *Scriptores coetanei*, dans le Recueil des historiens de France, par D. Brial, t. 17, et traduit en français dans le tom. 11^e de la *Collection des mémoires relatifs à l'hist. de France* par M. Guizot; le tom. 8 du *Recueil de l'académie* des inscriptions contient un mémoire sur la vie de Rigord, par Sainte-Palaye.

* RIGORD (le P.) jésuite, né à Marseille d'une famille honorable et qui a fourni plusieurs hommes de mérite, mourut en 1759, laissant un ouvrage intitulé : *Connaissance de la mythologie par demandes et par réponses*. Cet ouvrage imprimé l'année même de sa mort reparut en 1745, avec des additions et corrections que l'on attribue à l'abbé d'Allainval et à C. - Franc. - Simon. La 5^e édition, publiée par Alletz en 1748 avec de nouvelles corrections, a servi de modèle à celles qui ont suivi.

RIMINALDI cardinal. Voy. METASTASE.

* RINCON (Antoine de), peintre, né à Guadaluara vers l'an 1446, étudia son art à Rome, et se rendit fort habile dans l'histoire et le portrait. A son retour en Espagne ses talents lui méritèrent la protection du roi Ferdinand le Catholique qui le nomma peintre de sa chambre et plus tard le décora de l'ordre de Saint-Jacques. Cet artiste, que quelques auteurs regardent comme le fondateur de l'école espagnole, mourut en 1500 dans un âge avancé. Plusieurs de ses tableaux périrent en 1608, dans l'incendie du Palais de Pardo. Mais on voyait encore de lui naguères à Tolède, dans l'église de St-Jean de Los Reyes, les portraits de Ferdinand et d'Isabelle, et sur le maître autel un tableau représentant le saint patron. Il avait un dessin correct, de la sagesse dans la composition, et une grâce particulière pour les draperies.

* RINGHIERI (le P. François-Ulysse), poète tragique, né à Bologne d'une famille noble d'Imola, embrassa la vie religieuse dans la congrégation du Mont-Olivet, où il enseigna longtemps les principes de la littérature. Il cultiva lui-même la poésie dramatique avec plus de zèle que de succès. Ses *tragédies*, écrites d'un bon style, manquent la plupart d'action et d'intérêt. Les sujets de presque toutes sont tirés de l'Ecriture sainte, comme *Salomon*, *Athalie*, *Esther*, *David*, etc. Elles furent représentées dans les collèges d'Italie et même sur quelques théâtres publics. On en a recueilli quinze, Bergame, 1778, 4 vol. in-8, qui, réunies à celles qu'il a faites depuis, ont eu plusieurs éditions à Bologne, Rome, Florence, etc. Le P. Ringhieri mourut à Imola le 7 octobre 1787, membre de l'académie des arcades de Rome et de plusieurs autres sociétés littéraires.

RINUCCINI (Ottavio), poète florentin, vint en France à la suite de la reine Marie de Médicis. Il est l'inventeur des *Opéras*, c'est-à-dire de la manière de représenter en musique, avec toutes

sortes de machines et de décorations, des sujets tragiques et comiques. D'autres écrivains attribuent cet établissement à un gentilhomme romain, nommé *Emilio del Cavalero*, qui avait donné un opéra dès 1590. Quoi qu'il en soit, il est certain que l'opéra ne tient en rien à la bonne littérature et n'est d'aucun genre. C'est un ensemble monstrueux, une espèce de farce parée, fruit de la décadence du goût. (Voy. QUINAULT.) Rinuccini mourut en 1621, à Florence, et ses *Oeuvres* furent publiées en 1622, dans la même ville, in-8, par Pierre-François Rinuccini son fils; et il en a été donné une édition plus complète par Gaët Poggali, sous le titre de *Drammi musicali*, Livourne, 1802, in-8.

RIOJA (Pierre Soro de), poète espagnol, né à Grenade vers 1590, étudia le droit à Salamanque, où il reçut le bonnet de docteur. Pendant quelques années, il exerça la profession d'avocat à Valladolid et à Madrid; mais ayant pris les ordres, il quitta le barreau, et peu de temps après il obtint un canonicat. Il était très-lié avec Lope de Vega, qui fait l'éloge de ce poète dans son *Laurel de Apolo* (le *Laurier d'Apollon*). Outre ses *poésies* légères et imprimées séparément, on a de Rioja deux ouvrages publiés par les soins de Lope de Vega, et qui ont pour titre : *Desenganos de amor* (*Exemples pour fuir l'amour*), Madrid, 1625, in-8. Rioja a mis à la tête de ce recueil un discours ou traité sur la poésie en général, et plus particulièrement sur la poésie castillane, qui est justement estimé. *El Carro de Faetone*, poème (le *Char de Phaëton*), ibid., 1659, in-8. Ces deux ouvrages ont été réimprimés en Espagne, à Anvers et à Bruxelles. Rioja est mort à Madrid en 1658.

RIOLAN (Jean), médecin de la faculté de Paris, né en 1559, à Amiens, mort le 18 octobre 1605, fut un des plus zélés défenseurs de la doctrine d'Hippocrate contre les chimistes. On a de lui divers ouvrages de médecine et d'anatomie, recueillis en 1610, Paris, in-fol. Ce médecin avait une vaste littérature; il écrivait et il parlait avec une facilité admirable. Ses livres sont encore consultés aujourd'hui.

RIOLAN (Jean), fils du précédent, fut aussi docteur de la faculté de Paris; il naquit dans cette ville en 1577, et non pas en 1580, comme le dit la *Biogr. univers.*, et mourut en 1657. Il fut nommé, en 1615, professeur royal en anatomie et en botanique, et ensuite médecin de Marie de Médicis, mère de Louis XIII. Nous avons de Riolan un grand nombre d'écrits sur l'anatomie, science où il fit plusieurs découvertes très-utiles. Ils eurent beaucoup de cours dans leur temps et sont bien écrits. Riolan possédait les poètes grecs et latins, et faisait de leurs vers des explications fort heureuses. Il était un peu trop prévenu en faveur des anciens, et critiqua amèrement les anatomistes modernes. Ses principaux ouvrages sont : *Comparatio veteris medicinae cum nova*, 1605, in-12; il s'y déclare contre les chimistes; *Schola anatomica*, 1604, in-8. Il l'augmenta et le publia à Paris, 1610, in-fol., sous le titre d'*Anatome corporis humani*; *Gigantomachie*, 1615, in-8. Il écrivit contre Habicot (voy. IV, 287), au sujet de la découverte des os du prétendu géant Teutobochus; ce livre

ayant été attaqué, il répondit et publia : *L'Imposture découverte des os humains supposés et fausement attribués au roi Teutobochus*, Paris, 1614; *Gigantologie ou Discours sur la grandeur des géants*, 1618, in-8. Ces ouvrages, avec ceux de Hans Sloane, n'ont pas peu contribué à corriger les idées populaires sur cette matière.

* RIOS (Charlotte-Marie de los), née à Anvers en 1728, d'une famille d'origine espagnole, reçut une très-bonne éducation; mais, privée de fortune, elle se vit contrainte de se faire institutrice. Distinguée par ses vertus et par ses connaissances, elle acquit une réputation, et mourut dans sa patrie en juillet 1802. Elle a écrit plusieurs ouvrages sur l'éducation, parmi lesquels on remarque : *Magasin des enfants*, 1774, in-8; *Abrégé de toutes les sciences*, 1776, in-12; *Encyclopédie enfantine*, 1780, in-8, trad. en anglais. Tous ces ouvrages sont écrits d'un style pur, mais simple, et à portée de l'intelligence des êtres intéressants pour lesquels ils ont été composés.

RIOU (de la Haie de). Voy. MONTESSON (la marquise).

* RIOUFFE (Honoré), né en 1764, à Rouen, avant terme, embrassa la cause de la révolution, et s'étant prononcé pour les Girondins, partagea leur proscription au 31 mai. S'étant réfugié à Bordeaux, il y fut arrêté comme fédéraliste, et envoyé à Paris, à la Conciergerie; pendant le trajet, il fut traité avec la plus grande barbarie. Oublié dans son cachot, il recouvra la liberté après le 9 thermidor, et publia les *Mémoires d'un détenu*, in-8, ouvrage qui eut un grand succès. Après la révolution du 18 brumaire, membre du tribunal, il en fut élu président et plusieurs fois secrétaire, et il y fit quelques discours en faveur de Bonaparte, qui le nomma, en 1804, préfet de la Côte-d'Or. Après une courte disgrâce, dont nous ignorons les motifs, il obtint la préfecture de la Meurthe. Sur la fin de 1815, le typhus s'étant manifesté dans les hôpitaux de Nancy, Riouffe, qui regardait comme un devoir de sa place d'aller porter des consolations aux soldats que le fléau avait frappés, en fut atteint et mourut le 50 novembre 1815. Outre l'ouvrage que nous avons cité, on a de lui : *Poème sur la mort du duc de Brunswick*, 1787, in-8; *Quelques chapitres*, 1793, in-8; *Oraison funèbre de J.-B. Louvet*, 1798, in-4; il s'y montre zélé républicain. Il a laissé en manuscrit quelques *Fragments de traductions de Platon et de Pope*; un *Commentaire sur le Verther de Goethe*; des *Notes sur Aristote et Xénophon*, et quelques *Mémoires particuliers*. Berr a donné une *Notice sur le baron Riouffe*, on en trouve une autre de Pariset à la tête de ses *Mémoires d'un détenu*, dans la *Collection des mémoires relatifs à la révolution*.

RIPAMONTE (Joseph), né à Tignone, dans l'état de Milan, nommé historiographe du roi d'Espagne, fut prêtre du collège ambrosien. Son ouvrage le plus connu est une *Histoire de l'Eglise de Milan*, 1617 et suiv., 4 vol. in-4, en latin, qui est estimée à cause des recherches, quoiqu'elle manque quelquefois de critique. L'auteur mourut vers le milieu du XVII^e siècle.

* RIPAULT (Louis-Madeleine), savant philologue,

neveu de l'historien Désormeaux (voy. ce nom), né à Orléans en 1775, fut pourvu à 15 ans d'un bénéfice; mais la révolution l'en priva, et forcé de renoncer à l'état ecclésiastique, quand le calme fut rétabli, il se fit libraire. Revenu à Paris, il concourut à la *Gazette de France*, dirigée alors par Fiévée, et qui fut supprimée au 18 fructidor. Sur la recommandation de Pougens, il fut admis comme savant à faire partie de l'expédition d'Egypte. A son retour, il devint bibliothécaire du 1^{er} consul Bonaparte, et il s'acquittait de son emploi avec beaucoup de zèle; mais l'abbé Denina lui ayant été adjoint, il se dégoûta de ses fonctions, y renonça en 1807, et eut pour successeur A.-A. Barbier (voy. ce nom). Retiré dans sa famille, à La Chapelle-Saint-Mesnin, près d'Orléans, il y mourut le 12 juillet 1825, à 48 ans. Ses ouvrages les plus connus sont : *Description abrégée des principaux monuments de la Haute-Egypte*, 1800, in-8, trad. en allemand, Coblenz, 1801; *Marc-Aurèle, ou Histoire philosophique de l'empereur Marc-Antonin*, Paris, 1820, 4 vol. in-8; *Tite-Antonin-le-Pieux, résumé historique*; *Marc-Aurèle-Antonin, sommaire historique, etc.*, Paris, 1825, in-8. C'est un abrégé de l'ouvrage précédent. Il promettait une collection de 120 pl. in-fol. des *Monuments de l'histoire aurélienne*. Il avait étudié les langues sémitiques, l'arabe, l'éthiopien, le copte, le syriaque, et les différents dialectes de l'hébreu pour arriver à l'explication des hiéroglyphes, et il a laissé sur ce sujet de nombreux manuscrits, fruits de ses laborieuses recherches.

RIPERT DE MONTCLAR (Jean-Pierre-François, marquis de), procureur-général au parlement d'Aix, est né dans cette ville en 1711. Il est connu par un *Mémoire* où il prétend établir la souveraineté du roi de France à Avignon et dans le comtat Venaissin, et par plusieurs *Plaidoyers* contre les jésuites. C'est un des suppôts de la robe qui ont le plus fait valoir les petites chicanes du barreau contre les décrets, la croyance et les droits de l'Eglise : l'appel comme d'abus était toujours un de ses grands moyens. Il prétendait, à l'imitation de tous les parlementaires jansénistes, concilier une opposition formelle, déguisée par un mot illusoire, avec le respect dû à la religion et à ses pontifes. « C'est » en vérité dommage, dit un auteur bien raisonnable, que l'empereur Julien, à qui on ne reproche pas d'être un empereur Claude, ne se soit pas avisé de cette excellente ressource. Affectant un profond respect pour J.-C., et plutôt que d'innier jurier Luc et Matthieu, il se serait contenté de rendre le sénat appelant comme d'abus de l'exécution de l'Evangile, et il aurait très-décemment » aboli le christianisme, sans essayer de se faire » débaptiser; mais Julien n'avait pas le mérite d'un » Montclar ni d'un Camus. » Ripert revint de ses erreurs, et mourut en 1772 dans de grands sentiments de piété, après avoir rétracté tout ce qu'il avait dit contre le saint Siège et les jésuites : rétractation qui, selon ce qu'il avait désiré, fut publiée en chaire par le vicaire de sa paroisse. C'est en vain que Voltaire a essayé de répandre des nuages sur un événement qui ne peut qu'honorer la mémoire du célèbre magistrat. M. de la Merlière, évêque

d'Apt, en fit dresser un procès-verbal, qu'il envoya au pape Clément XIV.

RIPPERDA (Jean-Guillaume, duc de), d'une famille noble de la province de Groningue, et d'origine espagnole, servit quelque temps les états généraux en qualité de colonel d'infanterie. Il était revêtu de ce grade, lorsqu'il fut nommé, en 1715, ambassadeur de Hollande à la cour d'Espagne. Son esprit adroit et insinuant ayant plu à Philippe V, il se fixa à la cour de Madrid, en 1718, et y parvint bientôt au faite de la grandeur. On lui confia le détail de la guerre, de la marine, des finances. Enfin, il eut le pouvoir de premier ministre sans en avoir le titre. Disgracié en 1726, il fut renfermé au château de Segovie. Il y resta jusqu'au 2 septembre 1728, qu'il trouva le moyen de s'évader en Portugal. De là il passa en Angleterre et ensuite en Hollande, où il connut l'ambassadeur de Maroc, qui l'engagea de se rendre auprès de Muley Abdallah, son souverain. Il se fit circoncire, prit le nom d'*Osman*, et affecta un grand zèle pour la religion mahométane. Cependant il méditait un nouveau système de religion, qu'il comptait faire goûter au peuple. Il prétendait que les chrétiens, les mahométans et les Juifs avaient été jusqu'alors dans une erreur presque égale; les premiers en attribuant trop à Jésus-Christ, les seconds à Mahomet, et les derniers en n'attribuant rien à l'un ni à l'autre. Selon son système, le Messie est encore à venir. Voilà du moins ce que raconte l'abbé Prévôt, dans le tom. 1^{er} de son *Pour et contre*. Ripperda fut obligé de quitter Maroc en 1734, également méprisé des mahométans et des chrétiens. Il mourut à Tétuan en 1737. La *Vie* de Ripperda a été publiée en français, en espagnol et en anglais, par trois différents auteurs.

RIQUET ou RIQUETI (Pierre-Paul de), baron de Bon-Repos, né à Béziers en 1604, (d'une ancienne famille originaire de Florence, établie en Provence, et divisée en deux branches), forma l'utile projet du grand canal de Languedoc pour la communication des deux mers, et il eut la gloire de l'exécuter avec succès. Mais il n'en vit pas faire le premier essai; car il mourut à Toulouse en 1680. Cet essai ne se fit qu'au mois de mai de l'année suivante, par les soins de ses deux fils, Jean-Mathias de Riquet, mort président à Mortier au parlement de Toulouse en 1714, Paul de Riquet, comte de Caraman, mort lieutenant général des armées du roi, le 25 mars 1750. Ce canal, par lequel la Méditerranée communique avec l'Océan, ne fut achevé que sous Louis XIV. La révolution de 1789, qui a porté la hache dans tant de beaux ouvrages, n'a pas épargné celui-ci. *Voy.* Canal royal dans le *Dictionnaire géographique*, et Andréossy. — Riquet (Victor-Marie-Joseph, duc de Caraman), lieutenant-général, pair de France, l'un de ses descendants, né à Paris en 1762, ambassadeur à Berlin, près du grand Frédéric, mourut à Montpellier, le 25 décembre 1859. M. le duc de Crillon a prononcé son *éloge* à la chambre des pairs, dans la séance du 16 mai 1840.

RIQUETI (Victor de), marquis de Mirabeau. *Voy.* MIRABEAU.

RISBECKI ou RIESBECH (Gaspard), né en 1750, à Hoechst près de Francfort, eut pour père un négociant assez riche, qui l'envoya dans cette dernière ville pour s'y appliquer au droit; mais une imagination brûlante et un caractère impétueux rendirent le jeune Risbeski peu propre à l'étude des lois. A cette époque régnait en Allemagne une secte dont les principes dangereux n'ont porté que trop de prosélytes: elle s'appelait la *Secte des génies par excellence* (Das Genie-Vesen). Ses principes fondamentaux étaient le mépris souverain des convenances sociales, l'éloignement pour toute affaire quelconque. Ses partisans regardaient comme au-dessous d'eux les emplois, les engagements politiques, les fonctions qui exigent un travail suivi; enfin la liberté était l'idole chimérique qu'ils encensaient, et à laquelle ils sacrifiaient toutes les réalités: espèce de *sans-culottisme* qui préludait à celui de France. Risbecki ne fut point des derniers à se rendre auprès de ces nouveaux Diogènes; mais il dissipa en peu de temps le bien dont il avait hérité, et se vit réduit, pour subsister, à se mettre aux gages des libraires. Il écrivit des *Lettres sur les moines*, telles qu'un homme passionné et fanatique pouvait en écrire; il répandit les mêmes fureurs contre les prêtres et les catholiques en général, dans son *Voyage d'Allemagne*, traduit en français, Paris, 1788, 5 vol. in-8. « Qu'on se représente, » dit un bibliographe, un jeune homme empreint » de tous les délires du philosophisme, et, de plus, » d'une forte dose de préjugés protestants, qui par- » court l'Allemagne à pied, dans un état à ne pou- » voir guère fréquenter que les dernières classes » de la société, et qui dans sa course prononce dé- » finitivement sur la politique, la religion, les » mœurs, les cours et les princes; et l'on aura une » idée juste de ce voyageur. Sa grande règle est de » trouver affreux tout ce qui est catholique, et de » porter jusqu'aux nues tout ce qui tient ou à l'es- » prit de secte ou à l'impiété dominante du siècle. » Il a consigné les mêmes écarts dans une prétendue *Histoire d'Allemagne*, qu'il laissa manuscrite. Réduit à la misère, il s'isola dans le village d'Arau en Suisse, où il ne connut plus d'autre société que celle des cabarets, et où il mourut le 5 février 1786. Dans ses ouvrages, il a pris, ou les éditeurs lui ont donné le titre de *baron*; mais il est certain qu'il n'était ni baron ni noble. (*Voy. le Journ. hist. et litt.*, 1^{er} avril 1788, pag. 478.) Le prince Boris de Galitzin a publié, dans le *Mercur* d'août 1788, une *Notice* fort intéressante sur cet auteur.

RISCALTA (Pierre), historien, naquit à Pavie vers 1510, et fut un des hommes les plus éclairés de son temps. Il occupa plusieurs places, soit à Milan, soit dans d'autres villes de la Lombardie, et mourut en 1574. On lui doit une *Histoire de Pavie* jusqu'à l'année de la mort de l'auteur, publiée par Christophe Poggiali, en 1577, in-4, avec un grand nombre d'additions.

RISIUS (Sergius), savant maronite, archevêque de Damas, florissait dans le xvi^e siècle. C'est par ses soins, et par ceux de Guadagnoli et de Pierre Golius qu'a été publiée la *Bible arabe*, Rome, 1671. *Voy.* GOLIUS, Pierre.

* **RISSO** (Antoine), naturaliste, né en 1777 à Nice, entra chez un apothicaire à 12 ans, et se livra avec une rare intelligence à toutes les manipulations du laboratoire, sans rien négliger de ce que la fréquentation de plusieurs cours gratuits et la lecture de quelques bons livres pouvaient ajouter à ses études pratiques. Reçu pharmacien en 1805, il cumula l'exercice de sa profession avec l'enseignement des sciences physiques au lycée impérial. En 1826, il céda son officine à l'un de ses élèves pour se livrer plus spécialement à ses études favorites. Lors de la formation des écoles préparatoires de médecine et de pharmacie à Nice, il obtint la chaire de chimie médicale. Les fonctions de professeur ne l'empêchèrent pas de consacrer une grande partie de son temps, comme il l'avait fait dans les diverses phases de sa carrière, à l'étude simultanée de toutes les branches de l'histoire naturelle, et plus spécialement de l'ichtyologie. Il mourut le 25 août 1845. Outre divers *Mémoires et opuscules* sur la capricification, sur les insectes nuisibles à l'olivier ou sur d'autres sujets d'économie agricole, insérés la plupart dans des recueils académiques ou dans les actes de la chambre d'agriculture de Nice, dont il dirigea le jardin de naturalisation, depuis son origine en 1828, on a de lui : *Ichtyologie de Nice, ou histoire naturelle des Poissons du département des Alpes-Maritimes*, Paris, 1810, in-8, avec 11 pl.; *Histoire naturelle des crustacés de la mer de Nice*, Paris, 1815, in-8, avec fig.; *Histoire naturelle des Orangers*, Paris, 1818-22, in-4, avec 109 fig. dessinées et color. par Poiteau; *Histoire naturelle des principales productions de l'Europe méridionale, et particulièrement de celles des environs de Nice et des Alpes-Maritimes*, Paris, 1826, 5 vol. in-8, avec 2 cartes géologiques des Alpes-Maritimes; *Nouveau guide du voyageur dans Nice*, 1841, 2^e édit. 1844, in-12; *Flore de Nice et des principales plantes exotiques naturalisées dans ses environs*. 1844, in-12, avec 27 pl. Il avait commencé l'impression d'une *Histoire naturelle des figuiers*, que sa mort a laissé inachevée.

RIST (Jean), né à Pinneberg en 1607, fut pasteur à Wedel sur l'Elbe, comte palatin impérial et conseiller ecclésiastique du duc de Meckelbourg, et mourut en 1667, après avoir fondé la société du Cygne. Ses principales *Œuvres* sont : *Hortus poeticus*; *Theatrum poeticum*; *Parnassus poeticus*; *Vindiciæ lingue germanicæ*; *Musa teutonica*; un poème allemand, intitulé : *Galatée et Florabelle*, etc.

RISTAUD (Sophie). Voy. COTTIN.

* **RISTEAU** (François), négociant, né en 1714 à Bordeaux, fut directeur de la compagnie des Indes et chargé par le roi en 1771 de négociations importantes auprès du gouvernement anglais, dont il s'acquitta avec honneur. Ami de Montesquieu, il opposa à ses censeurs : *Réponse aux observations sur l'Esprit des lois*, 1751, in-12. On y trouve des pensées justes, de l'éloquence et une logique pressante, mais il ne réfute pas toutes les objections. Risteau mourut en 1784.

* **RITCHIE** (Joseph), voyageur, né à Otley dans le Yorkshire, était secrétaire du consulat de sa nation à Paris, lorsqu'ayant appris que la compagnie

anglaise d'Afrique se proposait d'envoyer dans cette contrée un homme en état de l'explorer, il s'offrit pour faire ce voyage dangereux. Il partit au mois de mars 1819 de Malte, accompagné d'un officier de marine M. Lyon; mais arrivé à Mourzouk, trompé par le Bey, manquant de ressources, et ne pouvant résister à l'influence maligne du climat, il y mourut le 20 novembre. Son compagnon, M. Lyon, de retour en Angleterre, y publia en 1824, in-4, le récit de cette *Expédition*, qui a servi à mieux faire connaître le Fezzan. Cette relation a été abrégée en français, par Edme Gauttier, Paris, 1824, 2 vol. in-18. On y trouve des détails intéressants.

RITHOVIUS. Voy. BALDUIN.

* **RITSON** (Joseph), savant critique anglais, né en 1752 à Stockton-Up-on-Tees dans le comté de Durham, fut notaire au collège de justice de Gray, et se livra par goût à l'étude de l'ancienne littérature de son pays. Mais d'un caractère caustique et irascible, il montra dans l'exercice de la critique littéraire un malheureux esprit de dénigrement qui ne pouvait manquer de lui faire beaucoup d'ennemis. Il mourut en 1803 à Hoxton, dans une maison d'aliénés. Pour être plus juste à son égard qu'il ne l'était à celui des autres, on conviendra qu'il avait une instruction peu commune, et que sa critique, trop mordante, ne manque pas toujours de justesse. Parmi ses ouvrages on distingue : *Observations sur l'Histoire de la poésie anglaise de Warton*, 1785; *Bibliographie poétique*, catalogue des poètes anglais du XII^e au XVIII^e siècle, avec de courtes notices; *Anthologie anglaise*, 1792-95, 5 vol.; *Chansons écossaises*, 1794, 2 vol. in-8; Son *Traité de l'abstinence de la chair des animaux*, est l'ouvrage d'un cerveau dérangé.

RITTANGELIUS (Jean-Etienne), de Forcheim, au diocèse de Bamberg, de catholique romain était devenu juif, et de juif il se fit luthérien, suivant quelques auteurs. On a de lui des *Notes* sur le livre intitulé *Jezirah* (voy. ABRAHAM), où il soutient que la Paraphrase chaldaïque fournit des arguments contre les Juifs et contre les antitrinitaires. Cette proposition fut attaquée par un socinien Guillaume-Henri Vorstius, qui se cacha sous le nom d'*Irenopolita*. Rittangelius se défendit par un traité qu'il intitula *Libra veritatis*, 1698, et qu'il dédia à Jean Casimir, roi de Pologne. Il mourut vers 1682, professeur en langues orientales dans l'académie de Königsberg. Nous avons de lui : un traité de *Veritate religionis christianæ*, Franeker, 1699; des *Lettres*; une *Traduction* allemande des prières que les Juifs font dans leurs synagogues le premier jour de chaque année, et d'autres écrits.

RITTENHOUSE (David), fameux mathématicien et mécanicien, né en 1752 à Germantown dans la Pensylvanie, mort en 1796 dans la 65^e année de son âge, succéda à Francklin dans la présidence de la société philosophique américaine; depuis l'indépendance de l'Amérique il exerça la charge de trésorier de l'état. Il a imaginé un planisphère qui représentait les révolutions des corps célestes, plus exactement qu'aucun n'avait fait jusqu'alors. Ses instruments de mathématiques étaient regardés comme supérieurs à tous ceux qu'on apportait de

l'Europe. Il fut chargé d'observer dans la ville de Norton un passage de Vénus, annoncé pour le 5 juin 1769. Il constata aussi le passage de Mercure le 9 novembre suivant, et fut nommé en 1775 l'un des commissaires pour juger la dispute élevée entre la Pensylvanie et la Virginie, à l'occasion de la fixation des limites. Les travaux de ce savant sont insérés dans les *transactions de la société américaine* : son *Eloge* a été publié par Rush, Philadelphie, 1797, in-8.

* RITTER (Jean-Guillaume), physicien, né en 1776 à Samitz en Silésie, d'une famille pauvre, se consacra néanmoins à l'étude avec ardeur, et, malgré son peu de moyens pécuniaires, parvint à se faire recevoir médecin à léna; il s'occupa spécialement du *galvanisme* et de l'électricité et mérita par d'ingénieuses expériences l'honneur d'être admis en 1804 à l'académie de Munich. Mais entraîné par son imagination, il dépassa les bornes de la réalité et tomba dans des erreurs qu'il eut probablement fini par reconnaître lui-même, si une mort prématurée, suite de son intempérance, ne l'eut enlevé le 25 janvier 1810, à 34 ans. Outre des *Mémoires* dans les journaux scientifiques d'Allemagne, on lui doit : *Preuve que l'action de la vie est toujours accompagnée de galvanisme*, Weimar, 1798; *Contributions à la connaissance plus particulière du galvanisme*, léna, 1801, 2 vol. in-8; *Mémoires physico-chimiques*, Leipsig, 1806, 3 vol. in-8; *Fragments tirés de la succession d'un jeune physicien*, Heidelberg, 1810, 2 vol. in-8; c'est une espèce d'autobiographie où il fait connaître la manière dont il se jugeait lui-même. — RITTER, Jérémie-Benjamin, né aussi en Silésie, à Hirschberg, en 1762, mort en 1807, fut directeur de la société pharmaceutique de Berlin, et attaché à la manufacture de porcelaine de cette ville. On lui doit : *Sur les nouveaux objets de la chimie*, Breslaw, 1791-1802, 2 cah. in-8; *Eléments de la stœchiométrie, ou l'Art de mesurer les éléments chimiques*, Breslaw, 1792-94, 3 vol. in-8. Il a rédigé les tomes 3 et 6, et le *Supplément du Dictionnaire de chimie*, commencé par Bourguet, et coopéré à plusieurs journaux de physique et de chimie.

RITTERSHUYS (Conrad), *Rittershusius*, jurisconsulte de Brunswick, est auteur et éditeur d'un grand nombre d'ouvrages dans lesquels on remarque beaucoup de critique et d'érudition. Il mourut à Altorf, l'an 1613, où il était professeur en droit. — Son fils, Nicolas RITTERSHUYS, né à Altorf, en 1597, s'appliqua à l'étude de l'histoire des généalogies, des mathématiques, de la littérature grecque et latine, et mourut en 1670, professeur de droit féodal. On a de lui un ouvrage intitulé : *Genealogiæ imperatorum, regum, ducum, comitum, etc.*, Tubingen, 1664, 7 tom. in-fol.

RIUPÉROUX (Théodore de), né à Montauban en 1664, d'un avocat du roi de cette ville, porta d'abord le petit collet et obtint un canonicat à Forcalquier. Il quitta ensuite l'état ecclésiastique et obtint une charge de commissaire des guerres. Il mourut à Paris, en 1706, à 42 ans, laissant quatre *Tragédies*, dont les vers sont faciles et coulants, mais sans force et sans chaleur. On a aussi de Riupéroux quelques petites pièces de vers, telles qu'une *Épître*,

le *Portrait du sage*, etc., répandues dans différents recueils. Il était secrétaire du marquis de Créqui. Ce seigneur, devant jouer avec le roi, avait conservé 1,000 louis pour cette occasion, qu'il mit en dépôt entre les mains de son secrétaire, afin de n'être point tenté de les dissiper ailleurs. Riupéroux les alla jouer, et les perdit. C'était cependant l'homme qui avait fait le *Portrait du sage*.

* RIVALS (Jean-Pierre), peintre et architecte, né à la Bastide d'Anjou, en 1625, d'une ancienne famille de Toulouse, reçut les premières leçons de dessin d'Ambroise Frédeau, religieux augustin, et se rendit à Rome, où il étudia les bons modèles. De retour à Toulouse, il fut employé à décorer l'hôtel de ville, où l'on a longtemps admiré ses ouvrages; mais ils ont été presque tous détruits par les Vandales de 1795. Il enrichit de ses productions différents cabinets, et c'est sur ses plans que fut construit le beau palais où résidait le grand prieur de Malte. Il est mort en 1706; son fils, dont l'art. suit, La Fage, Marc Arcis, furent ses élèves.

RIVALS (Antoine), peintre né en 1667, à Toulouse, mort dans la même ville, le 7 décembre 1753, à 68 ans, eut son père pour premier maître. Il vint à Paris pour s'y perfectionner et se rendit ensuite à Rome où il remporta le prix de peinture à l'académie de Saint-Luc, ce qui lui valut l'honneur d'être couronné au Capitole. Rappelé à Toulouse, il remplit avec distinction la place de son père. Il avait une touche ferme, vigoureuse; son dessin est correct, ses compositions sont ingénieuses.

RIVARD (Dominique-François), mathématicien, né à Neufchâteau en Lorraine, en 1697, fit ses études à Paris, et y obtint une chaire de philosophie au collège de Beauvais, qu'il quitta en 1749, à la mort de Coffin, principal de ce collège. Rivard mourut en 1778. On voit par ses ouvrages qu'il s'était entièrement dévoué à sa profession; tels sont : *Institutiones philosophicæ*, 1778, 4 vol. in-12; *Eléments de mathématiques*, Paris, 1740, in-4, 5^e édit., revue et corrigée, 1755, aussi in-4; *Eléments de géométrie*, in-4; *Traité de la sphère*, in-8; une *Gnomonique*, in-8; *Table des sinus*, in-8; *Trigonométrie rectiligne*, in-8. Ces ouvrages sont écrits avec clarté, quoiqu'un peu diffus.

* RIVAROL (Antoine, comte de), l'un des écrivains les plus spirituels du XVIII^e siècle, naquit en 1753, à Bagnols, en Languedoc, où ses ennemis ont dit que son père était aubergiste. Destiné à l'état ecclésiastique, il fit ses études à Avignon, au séminaire de Sainte-Barbe; mais son caractère inquiet, léger et satirique, ne pouvait guère s'accommoder de la vie sérieuse du séminaire. Il fut quelque temps précepteur sous le nom de de Parcieux, qu'un neveu de l'académicien (voy. DEPARCIEUX, III, 20) le força bientôt de quitter. La *Lettre* qu'il publia, en 1785, sur les *aérostats*, les *têtes parlantes* (voy. MICAL), confirma la réputation d'homme d'esprit qu'il s'était faite dans les salons. Sa traduction de l'*Enfer* du Dante parut la même année, et fut accueillie comme une *création*; enfin son *Discours sur l'universalité de la langue française*, couronné en 1784 par l'académie de Berlin, obtint un immense succès. Le roi

de Prusse lui écrivit plusieurs lettres pour le féliciter, et donna l'ordre de le recevoir dans son académie. Rivarol remercia ce prince par une *Épître* qui prouva qu'il n'écrivait pas moins bien en vers qu'en prose. S'abandonnant à son penchant pour la satire, il n'épargnait pas même ses amis. Non content d'avoir fait imprimer dans les journaux plusieurs *Lettres* contre le poème des *Jardins*, de l'abbé Delille, il s'égaya sur le compte de l'auteur dans le *Dialogue du chou et du navet*, qui eut beaucoup de vogue. L'humeur mordante de Rivarol lui avait fait une foule d'ennemis; mais loin de les craindre, il ne semblait occupé que d'en augmenter le nombre par de nouveaux pamphlets, dans lesquels il traite parfois très-légèrement les choses les plus respectables. La révolution vint lui ouvrir les yeux sur les dangers que d'imprudents réformateurs allaient faire courir à la société; il s'en déclara franchement l'adversaire: il en combattit les principes et en montra les terribles conséquences dans le *Journal politique et national*, où, s'élevant à la hauteur de l'historien, tout en retraçant les faits dont il était le témoin, il les jugea comme l'a fait la postérité. Dans le même temps, il concourut avec Peltier (*voy.* ce nom) aux *Actes des apôtres*, l'un des pamphlets les plus virulents du temps, dans lequel il versait à pleines mains le ridicule sur les partisans du nouvel état de choses. Obligé de s'expatrier, il se rendit à Bruxelles, puis à Londres, et enfin, en 1796, à Hambourg, où il fut contraint de se mettre aux gages d'un libraire. Il avait entrepris un *Dictionnaire de la langue française* sur un plan plus vaste que celui de l'académie; mais il n'en a terminé que la préface, qui, publiée en forme de prospectus, fait vivement regretter qu'il n'ait pas eu le loisir de composer l'ouvrage. Des tracasseries l'ayant obligé de quitter Hambourg, il se rendit à Berlin, où il fut bien accueilli du prince Henri. Quoiqu'il y vécut dans l'aisance, il ne pouvait s'empêcher de regretter sa patrie. « La vraie terre promise », écrivait-il à un de ses amis, est la terre où » vous êtes; je la vois de loin; je désire y revenir, » et je n'y rentrerai peut-être jamais. » Sa prédiction s'accomplit; il mourut à Berlin le 11 avril 1801, à 47 ans. Les *Oeuvres* de Rivarol ont été publiées à Paris en 1808, 5 vol. in-8, précédées d'une *Notice* contre laquelle sa veuve a réclamé. Outre ceux déjà cités: *L'Enfer* du Dante, le *Discours sur l'universalité de la langue française*, etc., ses principaux ouvrages sont: le *petit almanach des grands hommes*, 1788, in-12; recueil d'épigrammes contre les littérateurs de l'époque, dont quelques-uns se vengèrent par des satires très-piquantes, entr'autres Chénier dont le *Dialogue entre l'anonyme et le public*, rappelle la manière de Voltaire, dans son meilleur temps; *Discours sur les facultés intellectuelles et morales des hommes*, Hambourg, 1797, in-8, réimprimé sous le titre: *De l'homme et de ses facultés intellectuelles*, et des idées premières et fondamentales, Paris, 1800, in-4; c'est la *Préface* de son dictionnaire dont on a parlé; *Tableau de l'assemblée constituante*, 1798, in-8; c'est le recueil de ses articles dans le *Journal politique et national*; réimprimé dans la *Collection des mémoires sur la*

révolution, précédé d'une *Notice* sur l'auteur, par M. Berville. On a publié: *Vie philosophique, politique et littéraire de Rivarol*, 1802, 2 vol. in-12, reproduite en 1808 sous le titre d'*Esprit* de Rivarol.

* RIVAROL (Jean-Etienne-Auguste, vicomte de), neveu du précédent. Sorti de l'école polytechnique en 1806, il entra lieutenant dans le régiment d'Issembourg avec lequel il fit la guerre dans la Calabre, et par ses talents se concilia l'estime de ses chefs. A la restauration, il passa capitaine dans la garde royale, et mourut adjudant-major, le 14 novembre 1823, à 57 ans. Cet officier qui donnait beaucoup d'espérance, a publié: *Notice historique sur la Calabre pendant les dernières révolutions de Naples*, Paris, 1817, in-8; *Discours sur la vie et les ouvrages de Rollin*, 1819, in-8; il a laissé inachevée une *Histoire de St.-Louis*.

** RIVAUD (François), né en 1754 dans le Limousin, fit un congé dans un régiment de cavalerie et revint dans sa province. Au commencement de la révolution, il s'en montra zélé partisan; mais nommé en 1792 député de la Haute-Vienne à la convention, il se réunit au parti modéré, et dans le procès du roi vota pour l'appel au peuple et la détention jusqu'à la paix. Compris dans les proscriptions qui suivirent le 31 mai 1795, il fut un des 73 que la montagne exclut de l'assemblée, et qui n'y rentrèrent qu'après la chute de Robespierre. Il passa par le sort au conseil des cinq-cents, en sortit deux ans après, et fut réélu en 1798 au conseil des anciens; mais il donna sa démission et fut envoyé par le directoire, commissaire civil en Italie, où ses opérations excitèrent de vives réclamations. Dénoncé à plusieurs reprises comme concussionnaire, toutes ces récriminations furent sans résultat et tombèrent dans l'oubli. Après le 18 brumaire, il entra dans la gendarmerie comme chef d'escadron à Limoges, et quelques années après passa colonel à Turin. Admis à la retraite, il vint habiter le département de la Creuse, et mourut à Guéret au mois de novembre 1857. Il a publié un écrit devenu rare, et dont aucun bibliographe ne fait mention, intitulé: *Les conspirateurs démasqués, ou cause de l'arrestation de plusieurs députés de la convention nationale*, Paris, 1795, in-8.

RIVAUT (David), sieur de Flurance, né à Laval en 1571, fut élevé auprès de Guy, comte de Laval. Après avoir voyagé en Italie, il accompagna en Hongrie le comte de Laval qui fut tué par les Turcs. Il revint en France, fut nommé gentilhomme du roi, sous-précepteur, puis précepteur de Louis XIII, et mourut à Tours en 1616, à 45 ans. Malherbe et plusieurs autres écrivains célèbres ont parlé de Rivault avec estime, et cela n'est pas étonnant, il était bien à la cour. Il nous reste de lui quelques ouvrages, qui ne justifient que faiblement leurs éloges. Les principaux sont: des *Eléments d'artillerie*, 1608, in-8, qui sont rares et assez curieux; les *Etats, esquels il est discoursu du prince, du noble et du tiers-état, conformément à notre temps*, 1596, in-12; une *Edition* d'Archimède, in-4; *L'art d'embellir, tiré du sens de ce sacré paradoxe: La sagesse de la personne embellit sa face* (*Sapientia hominis luet in vultu ejus, et potentissimus faciem illius com-*

mutabit, Eccles. 8); étendu à toutes sortes de beautés, et es moyens de faire que le corps retire en effet son embellissement des belles qualités de l'âme, 1608, in-12. Cet art n'est pas une chimère, il est même le fondement vrai de la science physiognostique. « On croit, dit un philosophe (J.-J. Rousseau), que la physionomie n'est qu'un simple développement des traits déjà marqués par la nature. » Pour moi, je penserais qu'outre ce développement, les traits du visage d'un homme viennent insensiblement se former et prendre de la physionomie, par l'impression fréquente et habituelle de certaines affections de l'âme. Ces affections se marquent sur le visage, rien n'est plus certain; et quand elles tournent en habitude, elles y doivent laisser des impressions durables. » L'auteur des *Etudes de la nature* appuie ces observations et les porte même beaucoup plus loin, sans qu'on puisse dire que l'expérience lui soit contraire. Après avoir parlé de la variété extrême et de la configuration très-bigarrée des physionomies, il ajoute : « Au reste, ceux qui ont été défigurés par les atteintes vicieuses de nos éducations et de nos habitudes, peuvent réformer leurs traits : et je dis ceci surtout pour nos femmes qui, pour en venir à bout, mêlent du blanc et du rouge, et se font des physionomies de poupées, sans caractère. » Au fond, elles ont raison; car il vaut mieux le cacher que de montrer celui des passions cruelles qui souvent les dévorent. Elles ont un moyen sûr de devenir des beautés d'une expression touchante. C'est d'être intérieurement bonnes, douces, compatissantes, sensibles, bienfaisantes et pieuses. Ces affections d'une âme vertueuse imprimeront dans leurs traits des caractères célestes, qui seront beaux jusque dans leur extrême vieillesse. » *Voy. RICHIER.*

RIVAZ (Pierre-Joseph de), né à Saint-Gingoulph dans le Valais, en 1741, eut un goût et un talent décidé pour la mécanique. On lui doit plusieurs inventions utiles dans l'horlogerie, l'hydraulique, etc. Il disputa aussi avec sagacité quelques points d'histoire, entre autres le *Martyre de la légion thébéenne*, sur lequel il donna des *Eclaircissements*, Paris, 1779, in-8. (*Voy. MAURICE, saint*) On a encore de lui *L'Antiquité de la maison de Savoie*. Il mourut à Moutiers en 1772.

* **RIVE** (Jean-Joseph), savant bibliographe, né en 1750, à Apt, en Provence, fils d'un orfèvre, embrassa l'état ecclésiastique et professa la philosophie au collège de Saint-Charles d'Avignon. Pourvu ensuite de la cure de Mollèges, près d'Arles, il y résigna en 1767, et vint à Paris, où, placé par le duc de la Vallière, à la tête de sa riche bibliothèque, il l'augmenta d'un grand nombre de livres rares et précieux. Il avait des connaissances très-étendues, mais encore plus d'orgueil; et son caractère irascible et contrariant, le brouilla avec tous les savants qui s'occupaient comme lui de bibliographie, et qu'il stigmatisait d'épithètes injurieuses. A la mort de M. de La Vallière, son héritière, Mad. la duchesse de Châtillon chargea Debure et Vanpraet (*voy. ces noms*), de dresser le catalogue des livres rares de la bibliothèque, (*voy. VALLIÈRE*).

Cette préférence blessa Rive qui s'en vengea par d'amères critiques contre ces deux savants; mais dont heureusement l'exagération empêcha l'effet. Le marquis de Méjanes ayant légué aux états de Provence une bibliothèque considérable, M. de Boisgelin, archevêque d'Aix, proposa à Rive, au nom de ses compatriotes les Provençaux, d'être leur bibliothécaire. Rive accepta cette place; ses prétentions exorbitantes donnèrent lieu à d'interminables disputes, que sa présence à Aix, où il s'était transporté, rendait encore plus difficiles à terminer. Sur ces entrefaites, la révolution éclata; et, quoiqu'intérieurement il n'en approuvât peut-être pas les maximes, il se montra un des plus ardens démagogues. Il se déchaîna contre l'archevêque, qu'il appelait le *mitrophore* Boisgelin, compromit plusieurs citoyens estimables, poursuivit l'avocat Pascalis, dont on l'accuse même d'avoir causé la mort, et l'on ne sait où il se serait arrêté, si une attaque d'apoplexie ne l'eût conduit au tombeau, à Marseille, en 1792, à 62 ans. On a de Rive un assez grand nombre d'ouvrages projetés ou commencés. Parmi ceux qu'il a finis les principaux sont : *Eclaircissement sur les cartes à jouer*, Paris, 1780, in-12; il en attribue l'invention aux Espagnols; Dupuy a combattu cette opinion dans le *Journal des Savants*, août, 1780; *La Chasse aux bibliographes et anti-quaires mal avisés*, Londres (Aix), 1789, 2 vol. in-8, ouvrage plein de recherches curieuses; mais aussi d'injures contre des hommes estimables, dont quelques-uns lui étaient supérieurs même comme érudits; *Chronique littéraire des ouvrages imprimés et manuscrits de l'abbé Rive*, 1791, in-8.

RIVE (La). *Voy. LARIVE.*

RIVERY (Claude-François-Félix BOULANGER de). *Voy. BOULANGER.*

RIVET (André), ministre calviniste, né à Saint-Maixent en Poitou, l'an 1572, s'acquit une grande réputation dans le parti des calvinistes, fut chargé de leurs affaires les plus importantes, et présida à plusieurs de leurs synodes. Il devint professeur de théologie dans l'université de Leyde, et mourut à Bréda en 1651, à 78 ans. On a de lui un traité intitulé : *Criticus sacer*, Dordrecht, 1619, in-8; *Commentaires* sur plusieurs livres de l'Écriture; *Instruction chrétienne touchant les spectacles publics, les comédies et tragédies, où est décidée la question s'ils doivent être permis par les magistrats*, etc., La Haye, 1659, in-12, livre curieux et rare; divers *Traité de controverse*, et d'autres ouvrages, recueillis en 5 vol. in-fol. — Son frère, Guillaume Rivet, fut comme lui ministre en France. Il est auteur d'un *Traité de la justification*, et d'un autre de *la liberté ecclésiastique contre l'autorité du pape*, Genève, 1625, in-8 : livres qui n'ont eu cours que chez les protestants.

RIVET de la GRANGE (dom Antoine), de la même famille que les précédents, mais d'une branche catholique, naquit à Confolens, petite ville du Poitou, en 1685. Il prit l'habit de bénédictin à Marmoutier en 1704, et y fit ses vœux en 1705. Ses supérieurs l'appelèrent à Paris l'année suivante, pour travailler avec quelques autres religieux à l'*Histoire des hommes illustres de Saint-Ber-*

noît. Il ramassa une grande quantité de matériaux relatifs à cet objet ; mais cette entreprise échoua. Il se livra entièrement à l'*Histoire littéraire de la France*, dont il avait déjà conçu le dessein, et qui l'a occupé toute sa vie. Il s'associa dans ce travail trois de ses confrères, dom Joseph Duclou, dom Maurice Poncet et dom Jean Colomb. La tranquillité de sa vie fut troublée par son attachement à la mémoire et à la cause d'Arnault et de Quesnel. Il fit imprimer, en 1725, à Amsterdam, in-4, le *Nécrologe de Port-Royal-des-Champs*. La publication de cet ouvrage, jointe à la vivacité de son opposition à la bulle *Unigenitus*, dont il avait appelé, indisposa ses supérieurs. On l'obligea de se retirer dans l'abbaye de Saint-Vincent du Mans. Il y travailla pendant plus de 50 ans à l'*Histoire littéraire de la France*. Il en fit paraître en 1755, le 1^{er} vol. in-4, et il finissait le 9^e qui renferme les premières années du xii^e siècle, lorsqu'il mourut en 1749, à 66 ans. Dom Taillandier, son confrère, qui revit ce volume, l'a fait précéder de l'*Eloge* de Dom Rivet. Les tomes x et xi de l'*Histoire littéraire de la France* sont dus à Dom Clémencet, et le xii^e à Dom Clément (voy. ces noms). Ce grand ouvrage, interrompu par la révolution, a été repris en 1814 par une commission de l'institut, et se compose aujourd'hui de xxi volumes dont le dernier a paru en 1847 et termine le xiii^e siècle. On souhaiterait que les auteurs eussent mis plus d'élégance, plus de correction et plus de légèreté dans le style ; qu'ils se fussent moins appesantis sur les écrivains inconnus, et qu'ils eussent rendu plus de justice à ceux qui, sur certaines matières, ne pensaient pas comme eux (1).

RIVET. Voy. PAPILLON.

RIVIÈRE (Lazare), professeur de médecine dans l'université de Montpellier, sa patrie, obtint cette place en 1622, et mourut vers 1653, âgé de 66 ans. Nous avons de lui : une *Pratique de médecine* (*Praxis medica*), Lyon, 1637, in-fol., souvent consultée. Il suit Sennert pas à pas, et souvent il en transcrit des pages entières sans le citer ; mais ce qu'il écrit de lui-même prouve qu'il pouvait se passer de secours étrangers ; *Observationes medicæ et curationes insignes*, Paris, 1646, in-4.

RIVIÈRE (Henri-François de la), fils d'un gentilhomme ordinaire de la chambre du roi, naquit à Paris, et prit le parti des armes. Il se trouva en 1664, au siège de Gigeri en Barbarie, avec le duc de Beaufort, dont il était aide-de-camp. Après s'être distingué en plusieurs occasions, il se retira dans une terre qu'il avait auprès de celle qu'habitait le comte de Bussy-Rabutin. Ce comte avait avec lui Françoise-Louise de Rabutin, sa fille, veuve du marquis de Coligni-Langeac. La Rivière sut lui plaire, et l'épousa à l'insu de son père en 1681. Le comte, devenu furieux à cette nouvelle, songea à faire rompre le mariage, et engagea sa fille à se déclarer elle-même contre son époux. Malgré l'arrêt en faveur de La Rivière, la marquise de Rabutin ne voulut pas habiter avec lui. La Rivière tâcha de

la ramener ; mais n'ayant pu y réussir, il se retira à l'institution de l'oratoire à Paris, où il mena une vie exemplaire et édifiante, et où il mourut en 1754, à 94 ans. Ses principaux ouvrages sont : des *Lettres*, publiées par Michault, Paris, 1752, 2 vol. in-12, avec un *Abrégé de la vie* de l'auteur, et la *Relation de son procès*. Ces lettres sont écrites avec la légèreté et la délicatesse d'un homme qui a fréquenté le grand monde ; mais on y sent aussi le bel esprit précieux et maniéré, et l'on n'y apprend presque rien ; *Vie du chevalier Reynel*, 1706, in-12 ; *Vie de M. de Courville*, 1749, in-12.

RIVIÈRE (Mathias Poncet de la). Voy. PONCET.

* RIVIÈRE (Mercier de la), économiste, né vers 1720 d'une famille de finance, acquit en 1747 la charge de conseiller au parlement de Paris, et fut nommé peu après intendant de la Martinique. A son retour, il embrassa avec ardeur les opinions de Quesnay, et fut un des rédacteurs du *Journal d'agriculture*. Témoin des malheurs de la révolution qu'il avait prédite, en indiquant les moyens qu'il croyait propres à la prévenir, il eut le bonheur d'échapper aux proscriptions, et mourut vers 1794. On a de lui : *L'ordre naturel et essentiel des sociétés politiques*, Paris, 1767, in-4, ou 2 vol. in-12. C'est l'exposé des principes des économistes ; *L'intérêt général de l'état, ou la Liberté du commerce des blés, démontrée conforme au droit naturel, etc.*, 1770, in-12 ; *De l'instruction publique*, Paris, 1775, in-8 ; *Lettres sur les économistes*, in-12, sans date (1787), in-8. C'est une apologie de leurs principes ; *Lettre à MM. les députés composant le comité des finances dans l'Assemblée nationale*, 1789, in-8 ; il y adopte le système de Necker ; *Essai sur les maximes et les lois fondamentales de la monarchie française, ou Canecvas d'un code constitutionnel*, 1789, in-8 ; *Palladium de la constitution politique, ou Régénération morale de la France*, 1790, in-8 ; *L'heureuse nation ou Relation du gouvernement des Féliens, peuple souverainement libre et heureux sous l'empire absolu des lois*, 1792, 2 vol. in-8. Ces deux derniers ouvrages ainsi que la lettre à MM. les députés ont été quelquefois attribués par erreur à Henri de la Rivière (voy. ce nom, v, 441).

* RIVIÈRE (Charles-François de RIFFARDEAU, marquis puis duc de), né à La Ferté-sur-Cher en 1765, entra fort jeune dans les Gardes-Françaises. Il alla rejoindre le comte d'Artois à Turin, devint son premier aide-de-camp, suivit ce prince dans tous ses voyages, et fut chargé par lui de plusieurs missions délicates, dans la Bretagne et la Vendée. Arrêté en 1793, et conduit au château de Nantes, il parvint à s'évader. Il fut arrêté de nouveau en 1804 à Paris, avec Georges et Pichegru, et condamné à mort le 10 juin ; mais, sur les instances de l'impératrice Joséphine, sa peine fut commuée, et après une détention de 4 ans au fort de Joux il fut déporté. Rentré en France en 1814, il fut nommé maréchal de-camp et ambassadeur à Constantinople ; et il se rendait à sa destination lorsqu'il apprit le débarquement de Napoléon. Alors il se plaça sous les ordres du duc d'Angoulême et tenta, mais sans succès, d'insurger la population, et fut obligé de s'embarquer avec ce prince pour l'Es-

(1) Cette réflexion critique de Feller ne peut s'appliquer qu'aux volumes publiés par les Benedictins, les seuls dont il ait eu connaissance.

pagne, d'où il revint à Marseille après la nouvelle du désastre de Waterloo. Créé pair de France, et envoyé presque aussitôt commander en Corse où il courut les plus grands dangers : son intrépidité désarma les rebelles, et son esprit conciliateur acheva de les soumettre. Remplacé dans son commandement en 1816, il partit pour son ambassade de Constantinople. Le commerce de Marseille se plaignit qu'il eût souscrit un tarif qui lésait les intérêts des négociants français ; il fut mandé à Paris, mais il n'eut pas besoin de se justifier, et retourna à Constantinople d'où il fut rappelé en 1820. Quelque temps après il fut nommé capitaine des gardes de Monsieur, emploi qui fut changé à l'avènement de ce prince au trône, en celui de capitaine des gardes du corps du roi. Il avait été créé duc et nommé gouverneur du duc de Bordeaux, lorsqu'il mourut à Paris le 20 avril 1828, laissant la réputation d'un homme vertueux. Les *Mémoires posthumes touchant la vie et la mort de G.-F. duc de Rivière*, Paris, 1829, in-8, sont attribués à M. de Naylies, officier supérieur des gardes du corps. M. le comte de Marcellus a donné une *Notice sur le duc de Rivière*, dans l'*Ami de la religion* du 30 avril 1828, tome 55, p. 366.

RIVIÈRE (l'abbé de LA). *Voy. BARBIER* (Louis).

RIVIÈRE (la). *Voy. BAILLI*, I, 596.

RIVINUS (André), dont le vrai nom était *Bachmann*, né à Hall en Saxe, en 1600, fut médecin, professeur de poésie et de physiologie à Leipsig, et mourut le 4 avril 1636. Il s'est fait une réputation par ses *Remarques* sur les anciens poètes chrétiens, par des *Dissertations* sur diverses matières de littérature, et sur l'origine de l'imprimerie ; et par des *Editions* de quelques auteurs anciens, qu'il a accompagnées de notes. Son *Commentaire* sur le *Pervigilium Veneris*, qu'on trouve dans l'édition de la Haye, 1712, in-8, ne fait pas l'éloge de ses mœurs. On a encore de lui : *Veterum bonorum scriptorum de medicina collectanea*, 1654, in-8 ; *Mysteria medico-physica*, 1681, in-12.

RIVINUS (Augustus-Quirinus), fils du précédent, né à Leipsig, professeur de médecine et de botanique en 1632, mourut en 1725 dans sa patrie, avec la réputation d'un médecin habile et d'un botaniste distingué. On lui doit la découverte d'un conduit salivaire, ainsi que l'invention d'une nouvelle méthode botanique. On a de lui : *Introductio ad rem herbariam*, Leipsig, 1690-99, 3 parties, in-fol. avec fig. ; ouvrage estimé dont les exemplaires sont peu communs ; il est ainsi divisé : *Ordo plantarum quæ sunt flori irregulari monopetalo*, 1690.... *Tetrapetalo*, 1691.... ; *Pentapetalo*, 1699 ; les figures rendent fidèlement les plantes : c'est dommage qu'il se soit borné à en faire graver les sommets ; *Censura medicamentorum officinalium*, 1701, in-4 : c'est une critique des boutiques des apothicaires qui sont toujours surchargées de drogues inutiles ; *Dissertationes medicæ*, 1710, in-4 ; c'est le recueil de ses thèses ; *Manuductio ad chimiam pharmaceuticam*, Nuremberg, 1718, in-8 ; *Notitia morborum*.

RIVIUS (Jean), luthérien allemand, natif d'Altdorf, fut conseiller de Georges, duc de Saxe, puis précepteur d'Auguste qui fut dans la suite électeur.

Il mourut étant recteur du collège de Meissen, en 1555, à 55 ans. On a de lui des ouvrages de controverse, et un traité de morale sous ce titre : *De stultitia mortalium in procrastina correctione vitæ*, Bâle, 1547, in-8, plein de réflexions judicieuses, mais communes. — Il ne faut pas le confondre avec Rivius, médecin allemand, dont on a une *Introduction aux sciences nécessaires à un architecte*, Nuremberg, 1547 ; une *Traduction* de Vitruve, avec des *Commentaires*, Nuremberg, 1548, et plusieurs ouvrages de médecine.

RIVIUS (Jean), religieux augustin, né à Louvain en 1599, fils de l'imprimeur Gérard Rivius, fut prieur et provincial dans son ordre, et mourut à Ratisbonne le 1^{er} novembre 1665. On a de lui : une *Vie de saint Augustin*, qui a beaucoup servi à Tillemont. Rivius l'a puisée dans les écrits de ce Père et dans les auteurs contemporains. On le blâme cependant de ce qu'il a osé traiter (p. 519) de semipélagiens les théologiens qui admettent en Dieu, depuis la chute d'Adam, un décret de donner à tout homme des secours suffisants pour faire son salut. L'*Index*, d'accord avec la raison et la bonne théologie, désigne cette assertion comme devant être tranchée. On doute aussi très-fort qu'il ait réussi à prouver que saint Augustin savait le grec et l'hébreu. Les ouvrages de ce saint docteur déposent contre cette assertion ; on y voit qu'il n'avait qu'une connaissance médiocre du grec et aucune de l'hébreu ; *Rerum Francicarum decades quatuor, imperii Belgarum exordium, progressus ad annum 1500*, Louvain, 1651, in-4. Il n'y flatte point les Français ; *Poemata*, Anvers, 1629 ; *Diarium obsidionis lovaniensis, anno 1653*, Louvain, 1655, in-4, etc.

RIVO (Raoul), ou du RUISSEAU, né à Brée, petite ville de la principauté de Liège, dans le xiii^e siècle, alla étudier les langues savantes à Rome. Sa science et ses vertus l'élevèrent à la dignité de doyen de l'église collégiale de Tongres. Il fonda le monastère de Corsendonc, et donna aux religieux de cette maison une règle conforme aux anciens canons. Il mourut l'an 1405. On a de lui : *Traité de l'observation des canons*, Cologne, 1568, Rome, 1590, dans la Bibliothèque des Pères, tome 6^e, édition de Paris, et t. 14^e, édition de Cologne ; *Histoire des évêques de Liège*, depuis l'an 1347, jusqu'à l'an 1589, dans la collection de Chapeauville ; *Calendrier ecclésiastique*, Louvain, 1568 ; *Martyrologe* en vers.

* RIVOIRE (Antoine), savant jésuite, membre de l'académie de Lyon, où il était né le 15 mars 1709, remplit dans son ordre les chaires de physique et d'histoire naturelle, et a laissé les ouvrages suivants : *Traité des aimants artificiels*, 1752, in-12 ; *Nouveaux principes de la perspective linéaire*, traduits de l'anglais, 1757, in-8 ; *Histoire métallique de l'Europe*, ou *Catalogue des médailles modernes du cabinet de M. Poulhartz*, 1767, in-8 ; *Vie de saint Castor*, évêque d'Apt, 1768, in-12. Après la suppression de la compagnie, il continua d'habiter Lyon, où il mourut vers 1789. M. Jars prononça son *Eloge* à l'académie de cette ville.

RIZZIO ou RICCIO (David), né à Turin en Piémont, vers 1520, était fils d'un joueur d'instruments, qui lui apprit la musique, et lui donna une

éducation au-dessus de son état. Il plut au comte de Moretto, nommé ambassadeur de Savoie en Ecosse, qui le mena avec lui. Marie Stuart régnait alors dans ce royaume. Moretto le lui présenta comme un excellent musicien, et la reine fut charmée de son jeu et de son chant. Rizzio avait reçu une bonne éducation. Il servit Marie Stuart par ses talents, qui ne se bornaient pas à celui de la musique; il entendait les affaires, et les conduisait avec beaucoup de prudence. Elle l'employa dans les négociations les plus importantes. Henri Stuart — Darnlei, ayant épousé Marie Stuart sa cousine, voulut se faire déclarer roi, comme mari de la reine. Cette princesse, éclairée par les bons avis de Rizzio, vit bien qu'on voulait lui enlever l'autorité, et que son mari, homme violent et ambitieux, étant déclaré roi, ne lui laisserait que le nom de reine; elle s'opposa à cette prétention. Darnlei, irrité contre Rizzio, résolut de s'en défaire. Il communiqua son dessein à quelques-uns de ses amis, alléguant des prétextes injurieux à la reine, que l'âge et la figure de Rizzio méritaient hors de tout soupçon. Quelques jours après, la reine étant à souper dans son cabinet, n'avait auprès d'elle que la comtesse d'Argille et Rizzio, qui lui parlait de quelque affaire; le duc de Rothsay y entra avec Retwein, armé, et suivi de cinq personnes. Rizzio reçut plusieurs coups d'épée devant Marie elle-même, et ayant été entraîné par les conjurés dans la chambre voisine, y fut tué, en 1566. La reine vengea cette mort sur quelques-uns des assassins, qui furent exécutés publiquement.

* RJEVOUSKI (le comte Adam), historien polonais, né en 1760, à Névige, ville du gouvernement de Minsk, se fit remarquer aux diètes de 1782, 1784 et 1786, autant par la sagesse de ses vues que par son éloquence. Nommé, en 1788, ambassadeur près du roi de Danemark, il entra deux ans plus tard, au sénat de Pologne, puis, en 1817, au sénat de Russie. Il mourut près de Lipovetz, le 24 janvier 1825, laissant un grand nombre d'ouvrages inédits, parmi lesquels on distingue : *Mémoires sur le règne de Stanislas-Auguste*, précieux, parce que l'auteur était par sa position à même de connaître les causes des révolutions qui ont agité son pays. *Réputation des erreurs de Dumouriez*, sur la conférence de Bar; des *Remarques sur les lois de Pologne*; des *Dialogues des morts*; des *Géorgiques polonaises*; et des traductions en vers des *Élégies* de Tibulle, du *Polyeucte* de Corneille et de la *Mort de César* de Voltaire, etc.

ROA (Martin de), jésuite, né à Cordoue vers 1565, embrassa, dès l'âge de 15 ans, la règle de Saint-Ignace, professa successivement la rhétorique et les saintes Ecritures au collège de sa ville natale, et remplit avec distinction les principaux emplois de son ordre. Il fut recteur de différents collèges, provincial à Séville, et procureur-général à Rome. De retour en Espagne, il se démit de tous ses emplois, et ne s'occupa plus que de l'étude de l'histoire et des antiquités. Il mourut à Montillo le 5 avril 1657, à 74 ans. On lui doit un assez grand nombre d'ouvrages, dont on trouve la liste dans la *Bibliothèque de la société*. Les principaux sont : *Singularum locorum et rerum S. Scripturæ libri VI, in duas partes distincti* : item, *de die natali sacro et profano,*

liber unus, Lyon, 1667, in-8, édition recherchée; *De accentu et recli in græcis, latinis, barbaris pronunciatione*; *De Cordubæ principatu, et de auctoritate et antiquitate sanctorum martyrum cordubensium, ac de cordubensi breviario*, Lyon, 1617, in-4, traduit par l'auteur en espagnol. *Santos Honorio, Eutichio, Estecan, patronos de Xerès de la Frontera, nombre, sitio, antigüedad de ciudad, valor de ciudadanos*, Séville, 1617, in-4; *Dei estado, etc.*, ou *De l'état des âmes du purgatoire, d'après le livre des Machabées*, ibid., 1624, trad. en latin et en italien: ouvrage plus singulier qu'utile; il y avance plusieurs choses qu'il eût mieux valu laisser dans les secrets de Dieu. *Malaga, su fundacion, su antigüedad*, Malaga, 1627, in-4; *Historia de la muy antigua y noble ciudad de Ecija*, Séville, 1629, in-4.

ROALDES (François), d'une noble famille de la petite ville de Marcillac en Rouergue, professa le droit avec une grande réputation à Cahors et à Valence, devint ensuite professeur en droit à Toulouse, où il mourut en 1589, à 70 ans. On a de Roaldes : *Annotaciones in notitiam utramque, tum Orientis tum Occidentis*; un *Discours des choses mémorables de la ville de Cahors*.

ROBBE (Jacques), ingénieur et géographe du roi de France, né à Soissons en 1645, fut maire perpétuel de Saint-Denis en France, avocat au parlement de Paris, et mourut à Soissons en 1721. C'était un homme d'un esprit cultivé, et savant dans les langues. On a de lui : *Méthode pour apprendre facilement la géographie*, 1678, en 2 vol. in-12, réimprimée plusieurs fois; assez bon ouvrage; il y a des jugements vrais et impartiaux sur les caractères des peuples, et autres objets sur lesquels l'esprit national égare souvent les géographes comme les historiens. On y trouve cette assertion aussi exactement vraie qu'honorable aux habitants de la Belgique : « C'est assurément l'endroit de toute l'Europe où la religion catholique soit professée avec le plus de pureté et de sincérité : » observation que l'événement confirma en 1792, par l'invincible résistance que ces peuples opposèrent à l'impiété des démocrates français, devenus les maîtres de leur pays; préservant ainsi par leur exemple, par une conduite ferme et conséquente, l'Europe d'une subversion qui eût pu devenir générale. *Emblèmes sur la paix*, présentés au roi le 29 mars 1679. L'allégorie de cet emblème est ingénieuse.

* ROBBE (Jacques), prêtre du diocèse d'Amiens, docteur et professeur en théologie de la maison et société de Sorbonne, et grand-maitre du collège Mazarin, né en 1678, mort en 1742, à 64 ans, a laissé plusieurs ouvrages qui ont été publiés par les soins de MM. Lebel, ses neveux, l'un docteur en théologie, de la maison de Sorbonne, chanoine de Sainte-Oportune; l'autre, ancien recteur de l'université, mort le 19 octobre 1780, à 65 ans. Ce sont : *Tractatus de mysterio Verbi incarnati*, Paris, 1762, in-8; *De augustissimo Eucharistiae sacramento*, Neufchâteau, 1772, in-8; *De gratia Dei*, 1780-81, 2 vol. in-8; *Dissertation sur la manière dont on doit prononcer le canon et quelques autres parties de la messe*, Neufchâteau, 1770, in-12. L'objet de cette dissertation pleine de recherches est de prouver que

le rit de la prononciation secrète du canon et de quelques autres parties de la messe a été universellement et continuellement observé dans l'église grecque et latine, depuis les premiers siècles jusqu'à notre temps; et qu'un prêtre ne peut pas, sans pécher, prononcer à haute voix les parties de la messe où le concile prescrit une prononciation secrète.

* **ROBBÉ DE BEAUVESET** (Pierre-Honoré), poète satirique et licencieux, né à Vendôme en 1714, d'un marchand gantier, fit de bonnes études chez les oratoriens de sa ville natale, et se livra dès sa jeunesse à son goût pour la satire. Des vers contre le marquis de Rochambeau, gouverneur de la province, lui attirèrent quelques coups de bâtons : d'autres conséquences l'obligèrent de quitter son pays; il vint à Paris, où il eut des démêlés avec Piron, au sujet d'un trait piquant que celui-ci lança contre Robbé dans la préface de sa *Métromanie*. La muse caustique de Robbé n'épargna pas Louis XV; mais il eut le temps de remplacer sa satire par une apologie; ce qui fit croire à ce prince qu'on avait calomnié le poète. Au lieu de le faire mettre à la Bastille, il lui donna une pension. On dit qu'il se jeta dans le *jansenisme*, et même dans les *convulsionnaires*, contre lesquels il fit néanmoins quelques épigrammes. On dit encore qu'il se repentit de sa mauvaise conduite; cependant il récitait ses vers devant madame du Barry, qui le protégeait. La duchesse d'Olonne, que ses vers avaient également amusée, lui laissa un legs de 15,000 francs. Robbé, méprisé de tous les honnêtes gens, mourut à Saint-Germain en 1794, à 80 ans. Parmi ses ouvrages, écrits d'un style dur et barbare, les seuls que l'on puisse citer sont : *Épître du sieur Rabot, maître d'école de Fontenoi* (sur cette bataille), 1745, in-8; *Satire sur le goût*, 1752, in-8; *Mon Odyssée*, ou *Journal de mon retour en Saintonge*, poème en quatre chants, 1767, in-12; *Satire au comte de...* (Bissy), 1766, où il se déchaîne contre Piron, Palissot, Voltaire, Sabattier, etc.

* **ROBELOT** (Denis), né en 1765, à Dijon, venait d'être pourvu d'un canonicat à la cathédrale de cette ville, quand la révolution éclata. Ayant refusé de prêter le serment exigé des prêtres, il fut obligé d'émigrer, et se réfugia en Westphalie, où il passa plusieurs années. Rentré en France sous le consulat, il fit quelques éducations particulières, et mourut à Saint-Dizier le 2 février 1825. On a de lui : *De l'influence de la réformation de Luther sur la croyance religieuse, la politique et le progrès des lumières*, Lyon, 1822, in-8; *De l'autorité qui, prévenant les écarts de l'indépendance dans la société religieuse, civile et domestique, devient le premier de nos intérêts et le plus indispensable des besoins sociaux*, ibid., 1824, in-8.

* **ROBERJOT** (Claude), conventionnel, né à Mâcon en 1755, était curé de sa ville natale, où il se montrait l'ami des pauvres et le consolateur des malheureux; mais aussitôt que la révolution eut éclaté, il en adopta les principes avec chaleur, puis quitta l'habit ecclésiastique, et finit par se marier. Nommé président de l'administration du département de Saône-et-Loire, il en fut élu député suppléant à la Convention, où il ne prit séance qu'a-

près la mort du roi. Envoyé en mission à l'armée de Sambre-et-Meuse, il veilla à ses besoins et réchauffa son zèle; après la conquête de la Belgique, il y organisa les autorités publiques, rappela dans leurs domiciles les manufacturiers fugitifs, et chercha à y ranimer le travail par la confiance. A son retour, il fit plusieurs rapports sur la nécessité de reculer les frontières de la France jusqu'au Rhin, ce qui le fit considérer comme diplomate. Après la session, il passa au conseil des cinq-cents, d'où il sortit le 20 mai 1797. Il fut alors nommé ministre plénipotentiaire à Hambourg, où il rédigea, sur les établissements de charité de cette ville, un *Rapport* qui fut imprimé. On l'envoya au ministre plénipotentiaire auprès de la république batave, enfin au congrès de Rastadt, et fut assassiné avec Bonnier et Jean Debry, le 28 avril 1799. (*Voy. BONNIER*, II, 107.) On a de Roberjot des *Lettres* sur l'agriculture et l'industrie des Pays-Bas, dans le *Conservateur* de François de Neufchâteau.

ROBERT (saint), premier abbé de la Chaise-Dieu, dans le diocèse de Clermont, était fils de Gérard, descendant de saint Gérard, baron d'Aurillac. Ayant fait un voyage à Rome, dans des vues de religion et de piété, il se retira avec deux compagnons dans une solitude où il releva les ruines d'une église, et fonda un monastère avec l'approbation de l'évêque et du pape Léon IX. En peu de temps il fut chef de plus de 500 religieux d'une ferveur extrême, qu'il gouverna avec la prudence des saints, et mourut le 24 avril 1067 ou 1068. — Il ne faut pas le confondre avec saint ROBERT, abbé de Molesme, de l'ordre de Cîteaux, mort en 1108 ou 1110, qui fut canonisé par le pape Honorius III.

ROBERT, deuxième fils de Richard III, duc de Normandie, eut en apanage, l'an 989, le comté d'Evreux. Promu en même temps à l'archevêché de Rouen, dans cet âge où les passions ont plus d'empire, il se livra sans retenue à la dissolution. Il ne rougit pas d'épouser, en sa qualité de comte, une femme nommée Herlève, dont il eut trois fils. Ce fut lui qui baptisa, en 1004, Olaf, roi de Norvège, appelé au secours du duc Richard II, contre la France. Ce comte-archevêque, dans sa vieillesse, revint de ses égarements et mourut en bon pasteur l'an 1037. Sa postérité conserva le comté d'Evreux jusqu'à Amaury V, qui le céda, en 1200, à Philippe-Auguste. Le roi Philippe III, dit le Hardi, le donna à son fils puîné Louis, mort en 1519. Celui-ci fut père de Philippe, qui devint roi de Navarre par sa femme Jeanne, fille de Louis X, et mourut en 1545. De leur union sortit Charles II, roi de Navarre, dont le fils, Charles III, mourut sans postérité masculine en 1425. L'an 1404, il avait cédé ce comté au roi de France, Charles VI. Il servit d'apanage à François, duc d'Alençon, fils de Henri II, en 1569. Mais ce prince étant mort sans enfants, en 1584, le comté d'Evreux fut réuni à la couronne. Enfin, il a été donné à la maison de Bouillon en échange de Sedan. *Voy. l'Histoire généalogique de France*, par le père Anselme, et l'*Abrégé chronologique des grands fiefs*, in-8.

ROBERT, roi de France, surnommé le Sage et le Dévot, parvint à la couronne en 996, après la

mort de Hugues Capet son père. Il fut sacré à Orléans, où il était né, puis à Reims, après l'emprisonnement de Charles de Lorraine. Il avait épousé Berthe, sa cousine, veuve d'Eudes 1^{er}, comte de Blois; Grégoire V déclara nul ce mariage, et excommunia le monarque. Si nous en croyons le cardinal Pierre Damien, cet anathème fit en France tant d'effet, que tous les courtisans du roi et ses propres domestiques se séparèrent de lui. Il ne lui en resta que deux qui, pleins d'horreur pour tout ce qu'il avait touché, passaient par le feu jusqu'aux plats où il avait mangé, et jusqu'aux vases où il avait bu. Le même cardinal rapporte qu'en punition de cet inceste, la reine accoucha d'un monstre qui avait la tête et le cou d'un canard. (Des auteurs rapportent que la reine étant accouchée d'un enfant mort, on répandit le bruit qu'elle avait mis un monstre au monde.) On ajoute que Robert fut si frappé de cette espèce de prodige, qu'il se sépara de sa femme. Robert contracta un second mariage avec Constance, fille de Guillaume, comte d'Arles; mais l'humeur altière de cette princesse aurait bouleversé le royaume, si la sagesse du roi ne l'eût empêchée de se mêler du gouvernement de l'état. Henri, duc de Bourgogne, frère de Hugues Capet, mourut en 1002 sans enfants légitimes, laissant son duché à un fils que sa femme avait eu d'un premier mariage. Robert, assisté de Richard, duc de Normandie, déclara la guerre aux seigneurs bourguignons qui voulaient soutenir ce choix. Elle dura six ans, et Robert se vit enfin tranquille possesseur de la Bourgogne. Il investit de ce duché Henri, son second fils, qui depuis, étant devenu roi, le céda à Robert son cadet. (Voy. HENRI 1^{er}, roi de France.) Le duc Robert fut chef de la première branche royale des ducs de Bourgogne, qui dura jusqu'en 1561. Ce duché fut alors réuni à la couronne par le roi Jean, qui le donna à son quatrième fils, Philippe-le-Hardi, chef de la deuxième maison de Bourgogne, qui finit en la personne de Charles-le-Téméraire, tué en 1477. Le roi Robert termina par sa médiation les longues querelles qui existaient entre le comte de Chartres et le duc de Normandie. Ce dernier avait appelé à son secours deux de ces rois du Nord, encore païens, qui dévastaient alors l'Angleterre. Le roi Robert conclut la paix entre les deux adversaires, et paya sur son propre trésor les sommes nécessaires pour congédier les deux princes du Nord, prévoyant combien il serait difficile de les chasser dès qu'ils auraient été séduits par le pillage, récompense ordinaire de leurs services. Ce prince mérita par sa sagesse qu'on lui offrit l'empire et le royaume d'Italie; mais il les refusa, et, après avoir fait couronner à Reims son second fils, Henri 1^{er}, il mourut à Melun en 1051, âgé de 60 ans. Robert bâtit un grand nombre d'églises, et fit restituer au clergé les dîmes et les biens dont les seigneurs laïques s'étaient emparés. La déprédation était telle que les séculiers possédaient les biens ecclésiastiques à titre héréditaire; ils les partageaient à leurs enfants; ils donnaient même les cures pour la dot de leurs filles ou la légitime de leurs fils. Robert cultiva les sciences et les protégea. On a de lui plusieurs *Hymnes* que l'on

chante encore dans l'Eglise, et on lui a attribué l'hymne *Veni, sancte Spiritus*. Son règne fut heureux et tranquille. C'est sous ce même règne que la France éprouva, en 1010, une famine de quatre ans, suivie d'une peste qui parut une seconde fois en 1050 jusqu'en 1055. Robert régna 55 ans, et pendant près de 50 ans la France jouit d'une tranquillité parfaite.

ROBERT 1^{er}, dit le *Magnifique*, duc de Normandie, deuxième fils de Richard II, succéda l'an 1028 à son frère Richard III, mort, dit-on, du poison qu'il lui avait fait donner. Il eut à réprimer, dans les commencements, les fréquentes révoltes de plusieurs de ses grands vassaux. Il rétablit dans ses états Baudouin IV, comte de Flandre, que son propre fils en avait injustement dépouillé. Il força Canut, roi de Danemarck, qui s'était emparé de ceux d'Angleterre, à les partager avec ses cousins Alfred et Edouard. L'an 1055, il entreprit nu-pieds le voyage de la Terre-Sainte. Les mous et délicats philosophes, qui traitent les croisades de fanatisme, ne peuvent au moins se dispenser d'admirer une si endurante et si éclatante piété dans un grand prince, qu'on ne s'est jamais avisé de traiter d'esprit faible. A son retour, il mourut empoisonné à Nicée en Bithynie, laissant pour successeur Guillaume, son fils naturel, depuis roi d'Angleterre, et qu'il avait fait reconnaître avant son départ dans une assemblée des états de Normandie.

ROBERT, dit *Courte-Cuisse*, fils aîné de Guillaume-le-Conquérant, fut établi, l'an 1087, duc de Normandie par son père, qui donna la couronne d'Angleterre à son autre fils Guillaume-le-Roux (voy. ce nom). Ce fut un des plus vaillants princes de son siècle dans les combats, et un des plus faibles hommes dans la conduite. A la croisade de 1096, il fit des prodiges de valeur; l'armée chrétienne lui dut en grande partie les victoires qu'elle gagna sur les infidèles, notamment celle qui suivit la prise d'Antioche, l'an 1098, où ils perdirent, dit-on, cent mille cavaliers. Après la prise de Jérusalem, à l'assaut de laquelle il monta un des premiers, suivi de ses seigneurs, il revint en Europe, trouva le trône d'Angleterre occupé par Henri son jeune frère, après la mort de Guillaume-le-Roux, et tenta en vain de le recouvrer. Livré à l'indolence et aux plaisirs, il se laissa gouverner par ses courtisans, et perdit le duché de Normandie avec la liberté, ayant été pris, l'an 1106, à la bataille de Tinchebrai, par son frère Henri, qui l'enferma dans une prison en Angleterre, où il mourut en 1154.

* ROBERT de LUZARCHES, architecte, né en Normandie vers l'an 1180, fut un de ceux qui firent adopter en France le goût de l'architecture gothique. Il eut la principale part à la construction de la belle cathédrale d'Amiens, commencée en 1220, et achevée en 1288 par Renault. Nous croyons devoir transcrire ici l'inscription suivante, que cet artiste fit graver sur le pavé de la nef, et qui atteste un fait historique :

En l'an de grâce mil deux cent
Et vingt, fut l'œuvre de *Chéens*
Premièrement encommencée.
Adont iest de chesc évêchie
Everard, évêque béni,

Et le roi de France Loys,
 Qui fust fils de Philippe le Sage.
 Chil qui maistre était de l'ouvrage
 Maistre Robert était nommé
 Et de Luzarches surnommé.
 Maistre Thomas fut après lui
 De Cormon, et après cestui,
 Son fils maistre Renault, qui mette
 Fit à ches point-chi cette lettre,
 Que l'incarnation valoit
 Treize cents ans, douze en falloit.

ROBERT, né à Thorigni en Normandie, et pour cela appelé *Robertus a Torineo*, abbé du mont Saint-Michel au diocèse d'Avranches, fut employé dans plusieurs affaires importantes par Henri II, roi d'Angleterre. Ses occupations ne l'empêchèrent pas de composer un grand nombre d'ouvrages, dont il ne nous reste que la continuation de la *Chronique de Sigebert*, et un *Traité des Abbayes de Normandie*, que D. d'Acheri a donné à la fin des *OEuvres* de Guilbert de Nogent. Il mourut l'an 1186.

* ROBERT d'Auxerre ou de Saint-Marion (*Robertus altissiodorensis*), florissait à la fin du ^{xii}^e siècle. Son nom de famille était *Abolant* ou *Abolanz*. Il était chanoine de la cathédrale d'Auxerre, sous l'épiscopat de Hugues Desnoyers, et revêtu de la dignité de lecteur, comme le prouvent plusieurs titres finissant par ces mots : *Datum per manum Roberti lectoris*. Pendant qu'il remplissait cette charge, il fit transcrire deux vol. d'*Actes des saints*, dont un était conservé à l'abbaye de Saint-Germain d'Auxerre. Sa passion pour les livres l'avait intimement lié avec Milon, abbé de Saint-Marien, qui en possédait une collection précieuse pour le temps : *Insignem bibliothecam quæsitis undequaque voluminibus cumulatum*. A sa sollicitation il compila les *Chroniques de Sigebert* et d'autres écrivains, en y ajoutant tout ce qu'il put tirer de faits intéressants, des archives de l'église de Sens et du livre intitulé *Gesta pontificarum Altissiodorensium*. Il conduisit d'abord son ouvrage jusqu'à l'an 1205, où il prit l'habit de l'ordre de Prémontré dans l'abbaye de Saint-Marien; il y continua sa chronique jusqu'en 1212, et mourut la même année. Un religieux de Saint-Marien, nommé Hugues, poussa le travail de Robert jusqu'à l'an 1227. Cette chronique, « d'un » meilleur goût que tant d'autres, » disent les auteurs de l'*Histoire littéraire de France* (t. ix, p. 127), peut être consultée avec confiance, quoiqu'elle ne soit point exempte de fautes. Robert était instruit dans l'histoire pour son temps. Les règles d'une sage critique, si peu connues dans ces siècles reculés, ne lui étaient pas étrangères, et il en trace de fort judicieuses pour les légendes. Elle fut imprimée par les soins de Nicolas Amusat (voy. II, 568) sous ce titre : *Chronologia ab orbis origine ad annum Christi 1220, cum appendice ad annum 1225*, Troies, 1608, in-4. M. Le Venier, pénitencier d'Auxerre, mort en 1669, avait en le projet d'en donner une 2^e édition sur un meilleur manuscrit; et plus tard, l'ordre de Prémontré annonça la même intention, mais sans plus de résultat. L'abbé Le Bœuf a publié dans les *Preuves* de ses *Mémoires sur l'histoire d'Auxerre* le testament que fit Robert avant d'embrasser l'institut de Prémontré. — Un autre ROBERT d'Auxerre, religieux comme lui de Saint-Marien,

prieur de Notre-Dame-là-d'hors, cure dépendante de cette abbaye, est auteur d'un ouvrage intitulé : *Tradition de l'église d'Auxerre*, imprimé en 1719.

ROBERT de COURTENAI, empereur français d'Orient, succéda à son père Pierre de Courtenai sur la fin de l'an 1220, et fut couronné à Sainte-Sophie, le 25 mars 1221. Il s'adressa au pape pour prêcher une croisade contre Vatace, qui, après s'être fait déclarer empereur à Nicée, avait fait de rapides conquêtes sur les Français, et resserré leur empire jusque dans le territoire de Constantinople. Le pape arma plusieurs princes chrétiens pour son secours. Ils passèrent en Orient, sous la conduite de Guillaume de Monferrat; mais, ce général étant mort, ils retournèrent en Europe, et Robert fut obligé de demander la paix à Vatace. Robert épousa la fille d'un chevalier d'Artois; elle avait été promise à un gentilhomme bourguignon, qui, outré de voir qu'on lui préférât un empereur, enleva l'impératrice et sa mère, fit jeter celle-ci dans la mer, coupa le nez et les lèvres à la fille, et la laissa sur le rivage. Robert en mourut de douleur, l'an 1228. Ce prince n'avait aucun talent militaire : les divisions de ses ennemis l'appelaient aux conquêtes; mais son indolence et son goût pour les plaisirs le retinrent toujours. Il donna lieu, par sa négligence, à l'établissement de deux nouveaux empires, outre l'empire de Nicée, celui de Trébisonde et celui de Thésalonique. (Voy. COURTENAI.) Les seigneurs français appelèrent après sa mort Jean de Brienne, dépouillé de son royaume de Jérusalem, pendant la minorité de Baudouin II. On trouve la *Vie* de ce prince par Ducange, dans la 5^e partie de l'*Histoire de Constantinople*.

ROBERT GROSSE-TESTE, en latin *Capito*, naquit en Angleterre dans le pays de Suffolk, de parents pauvres. Ses talents lui méritèrent l'archidiaconé de Leicester, et en 1255 l'évêché de Lincoln. Il eut de grands différends avec les moines, et un démêlé considérable avec Innocent IV, sur une dispense que ce pape avait accordée pour un canonicat de l'église de Lincoln. Il mourut en 1255. Outre son *Abrégé de la sphère*, ses *Commentaires sur les Analytiques d'Aristote*, et quelques *Lettres* renfermées dans le recueil de Brown, intitulé *Fasciculus rerum expetendarum*, nous citerons ses ouvrages : *de Cessatione legalium*, Londres, 1632; *Commentarius in Pseudo-Dionysii areopagitæ theologiam mysticam*, Strasbourg, 1502; et son *Testamentum XII patriarcharum, filiorum Jacob*, Haguenau, 1552, in-8, très-rare : ouvrage apocryphe, dont il n'est que l'éditeur ou le traducteur du grec en latin. A l'authenticité près, il a ce qu'il faut pour être un livre utile. On y trouve les mystères chrétiens si formellement exprimés, que les douze patriarches n'ont pu en parler de la sorte sans anachronisme, ou sans des révélations qu'on n'est pas fondé à supposer. Quelques critiques prétendent que ces *Testamenta* sont de la composition de Grosse-Teste, et que l'original hébreu, ni même la traduction grecque n'ont jamais existé. Dans ses autres écrits, il reprend avec liberté, et peut-être avec trop d'amertume, les vices et les déréglemens des ecclésiastiques de son temps. Il y a une édition

de plusieurs de ses ouvrages faite à Venise en 1514.

ROBERT de FRANCE, né en 1216, surnommé *le Bon*, *le Vaillant*, troisième fils de Louis VIII, et frère de saint Louis qui érigea en sa faveur l'Artois en comté-pairie, l'an 1257. C'était dans le temps de la funeste querelle entre le pape Grégoire IV et l'empereur Frédéric II. Grégoire offrit à saint Louis l'empire pour Robert; mais sur l'avis des seigneurs français, assemblés pour délibérer sur cette proposition, elle ne fut pas acceptée : exemple rare, car les princes profitaient volontiers de la jurisprudence établie dans ce temps-là, qui donnait au pape le droit de déposer les rois. (Voy. MARTIN IV.) Robert suivit saint Louis en Egypte, et ce fut lui qui engagea, avec plus de bravoure que de prudence, la bataille de la Massoure, le 9 février 1250. Comme il poursuivait les fuyards à travers cette petite ville, il y fut assommé de pierres, bûches, et autres choses que l'on jetait par les fenêtres. C'était un prince intrépide, mais fougueux et opiniâtre.

ROBERT II, comte d'Artois, fils du précédent, surnommé *le Bon* et *le Noble*, fut de l'expédition d'Afrique en 1270. Il châtia les rebelles de Navarre en 1276. Après les Vêpres siciliennes, il mena un puissant secours à Charles I^{er}, roi de Naples, et fut régent de ce royaume pendant la captivité de Charles II. Il défit les Aragonais en Sicile l'an 1289, les Anglais près de Bayonne en 1296, les Flamands à Furnes en 1298. Mais l'an 1302, ayant voulu imprudemment forcer les mêmes Flamands retranchés près de Courtrai, il reçut trente coups de pique, et perdit la vie. Homme vaillant, et grand capitaine, mais emporté et violent, il n'était bon que pour un coup de main. Mahaud, sa fille, hérita du comté d'Artois, et le porta en mariage à Othon, comte de Bourgogne, dont elle eut deux filles : Jeanne, femme de Philippe le Long, et Blanche, femme de Charles le Bel. Cependant Philippe, fils de Robert II, avait un fils, Robert III, qui disputa le comté d'Artois à sa tante Mahaud. Mais il perdit son procès, par deux arrêts rendus en 1302 et 1318. Il voulut faire revivre ce procès en 1329, sous Philippe de Valois, à la faveur de prétendus nouveaux titres qui se trouvèrent faux. Robert fut condamné pour la troisième fois, et banni du royaume en 1331. Ayant trouvé un asile auprès d'Edouard III, roi d'Angleterre, il l'engagea à se déclarer roi de France : source des guerres longues et cruelles qui affligèrent ce royaume. Robert fut blessé au siège de Vannes en 1342, et mourut de sa blessure en Angleterre. Jean, fils de Robert, eut le comté d'Eu, fut fait prisonnier à la bataille de Poitiers en 1356, et termina sa carrière en 1387. Son fils Philippe II fut connétable de France, fit la guerre en Afrique et en Hongrie, et mourut prisonnier des Turcs en 1397. Il eut un fils nommé *Charles*, mort en 1472, sans postérité.

ROBERT BRUCE, roi d'Ecosse, monta sur le trône en 1306, après l'expulsion de Jean Baillet, ou Baillot, qui avait usurpé la couronne d'Ecosse, par le secours d'Edouard I^{er}, roi d'Angleterre. Robert se trouvait prisonnier à Londres, tandis que Cumyn, l'ennemi implacable du malheureux et

noble Wallace, gouvernait l'Ecosse au nom d'Edouard. Voyant la position critique de Bruce, un seigneur anglais nommé Glower, ami de sa famille, lui envoya une paire d'éperons et une bourse d'or. Robert comprit ce langage, fit ferrer trois chevaux en sens contraire, de manière à marquer les traces d'une arrivée, au lieu de celles d'un départ. Il se fit suivre de deux amis sûrs, arriva en Ecosse, réunit ses partisans, fit mettre à mort Cumyn, et fut couronné roi à Scone. Il secoua le joug des Anglais, les chassa, et rendit l'Ecosse très-puissante et très-florissante. C'était un prince chéri de son peuple, quoiqu'il aimât la guerre; mais il ne la fit que pour tirer sa nation de l'esclavage, et pour la rendre heureuse. Il mourut en 1329, à 55 ans. Etant près d'expirer, il conjura Jacques Douglas, un de ses courtisans, de porter son cœur dans la Terre-Sainte, preuve attendrissante du motif religieux qui animait les braves de ce temps-là à arracher ce pays, si intéressant pour les chrétiens, aux barbares qui l'avaient envahi. Il laissa pour successeur David II, âgé de 5 ans, et une fille qui porta le sceptre d'Ecosse dans la maison de Stuart.

ROBERT d'Anjou, dit *le Sage*, troisième fils de Charles le Boiteux, succéda à son père, dans le royaume de Naples, en 1309, par la protection des papes et par le désir des peuples, à l'exclusion de Charobert, fils de son frère aîné. Il fut un grand roi, juste, sage, vaillant. Il régna 55 ans 8 mois, et mourut le 19 janvier 1345, âgé de 64 ans. Philippe de Valois s'abstint de livrer bataille, en 1359, sur les avis réitérés que lui donna ce prince, grand ami de la France, par inclination et par intérêt, et qui d'ailleurs détestait la guerre entre les princes chrétiens.

ROBERT IV, comte d'Alençon, est peu connu dans l'histoire; mais il tient une place dans celle de France, parce qu'en lui finit la postérité masculine des comtes d'Alençon. Après sa mort, arrivée en 1519, sa sœur Alix donna le comté à Philippe Auguste, en 1520. Il a passé ensuite à différents princes qui en ont porté le nom. Voy. FRANÇOIS de FRANCE.

ROBERT ou RUPERT, dit *le Bref* et *le Débonnaire*, électeur palatin, fils de Robert le Tenace, naquit en 1352, et fut élu empereur d'Allemagne en 1400, après la déposition du barbare Wenceslas. Pour gagner les Allemands, il voulut rendre à l'empire le Milanais, que Wenceslas en avait détaché; mais ses efforts furent inutiles. Il ne fut pas plus heureux en tâchant, durant le grand schisme d'Occident, d'empêcher qu'on ne reconnût Alexandre V pour pape dans l'Allemagne, et de ramener les princes à Grégoire XII. Il mourut à Oppenheim, en 1410, après avoir partagé ses états entre ses quatre fils, qui sont les tiges des différentes branches de la maison palatine. Robert acheva d'établir la souveraineté des princes d'Allemagne. Les empereurs avaient conservé le droit de haute justice dans les terres de plusieurs seigneurs : mais il leur céda ce droit par des privilèges. Il est fondateur de l'université de Heidelberg.

ROBERT de BAVIERE, prince palatin du Rhin, duc de Cumberland, fils de Frédéric, prince élec-

teur palatin du Rhin, et d'Elizabeth, fille de Jacques I^{er}, roi d'Angleterre et d'Ecosse, se signala d'abord en Hollande, puis passa en Angleterre l'an 1642. Le roi Charles I^{er}, son oncle, le fit chevalier de la Jarretière, et lui donna le commandement de son armée. Le prince Robert remporta d'abord de grands avantages sur les parlementaires; mais il fut ensuite obligé de se retirer en France. Charles II, étant remonté sur le trône de ses pères, le fit membre de son conseil privé, en 1662, et lui donna le commandement de sa flotte contre les Hollandais, en 1664. Le prince Robert défit, l'année suivante, la flotte hollandaise, et fut fait amiral d'Angleterre, en 1675. Il se montra digne de cet emploi par son intelligence et par sa valeur, et mourut en 1682.

* ROBERT (Clande), né à Bar-sur-Aube, vers 1564, ou suivant Moréri, à Cheslât, près de Bar-sur-Seine, devint précepteur d'André Frémot, depuis archevêque de Bourges, avec lequel il voyagea en Italie, en Allemagne et dans les Pays-Bas. Les cardinaux Baronijs, d'Ossat et Bellarmín lui donnèrent des marques de leur estime. De retour en France, il fut nommé archidiacre et grand vicaire de Châlons-sur-Saône. Ce savant mourut en 1656. Le plus important de ses ouvrages est le grand recueil intitulé *Gallia christiana*, qu'il publia en 1625, in-fol. MM. de Sainte-Marthe augmentèrent, dans la suite, cet ouvrage utile, dont les bénédictins de la congrégation de Saint-Maur ont donné une nouvelle édition, qui est en 12 vol. in-fol., et qui n'est pas achevée.

ROBERT (Nicolas), peintre d'Orléans au xvi^e siècle, excellent dessinateur d'animaux et d'insectes, fit en ce genre, pour Gaston de France, une belle suite de miniatures, qu'on voit au cabinet des estampes du roi. Il travailla aussi aux 519 planches de plantes de l'académie des sciences de Paris : recueil parfaitement exécuté, et dont on recherche les anciennes épreuves. M. Anisson y a joint, vers 1780, un frontispice, un avertissement et une table en 20 pages, qu'il est bon de joindre aux exemplaires. G. Audran a publié : *Recueil d'oiseaux les plus rares, tirés de la ménagerie royale, dessinés et gravés par N. Robert*, Paris, 1676, in-fol. On a du même artiste *Divers oiseaux dessinés d'après le naturel*, Paris, 1775, in-fol. Il mourut en 1684, à 74 ans.

* ROBERT de VAUGONDY (Gilles), géographe ordinaire du roi Louis XV, né à Paris en 1688, et mort dans la même ville en 1766, a beaucoup contribué aux progrès de la géographie en France. Indépendamment d'une *Géographie sacrée et historique de l'ancien et du nouveau Testament*, Paris, 1747, 5 tom. en 2 vol. in-12, dont le fonds est de l'avocat Sérieux, et où Robert a inséré plusieurs dissertations de Nicolas et Guillaume Sanson son aïeul et son oncle, on a de lui un *Petit Atlas*, 1748, 2 vol. in-8, contenant 205 cartes; *Atlas portatif*, in-4, oblong, de 54 cartes; un *Grand Atlas universel*, 1758, in-fol., 108 cartes; on préfère les anciens exemplaires. *Atlas complet des révolutions du globe, offrant en 66 cartes les distributions géographiques du monde civilisé à autant d'époques différentes* : la dernière répond à l'an 1640 : cet ouvrage n'a pas été publié, et les cuivres n'existaient plus en 1775.

On n'en connaît qu'un exemplaire; mais on croit que cet Atlas a servi de modèle à Picaud de Nantes pour ses *Révolutions de l'univers*, publiées en 1765.— ROBERT de VAUGONDY (Didier), fils du précédent, né à Paris en 1725, mort en 1786, fut associé de bonne heure aux travaux de son père, et n'avait que 19 ans quand il fit paraître une nouvelle édition des *Tables méthodiques* de Nicolas Sanson. Il obtint aussi la place de géographe ordinaire du roi, et reçut le même titre du roi Stanislas qui le fit admettre à l'académie de Nancy. Il fut nommé censeur royal, et obtint une pension sur la cassette du roi. Outre plusieurs *Mémoires* lus à l'académie des sciences sur diverses questions géographiques; deux grands globes, l'un *céleste*, et l'autre *terrestre*, sur lesquels il ajouta, de 1764 à 1774, les découvertes des navigateurs; et diverses cartes pour l'*Histoire naturelle* de Buffon, l'*Esprit des lois*, la *Bible* de Vence, l'*Histoire des terres australes* de de Brosse, le *Mémoire sur le voyage de Hannon* par Bougainville, le *Tacite* de Brotier, etc., on cite de lui : *Essai sur l'histoire de la géographie*, Paris, 1755, in-12 : c'est la préface du *grand Atlas universel* publié par son père, auquel il eut beaucoup de part; *Tablettes Parisiennes*, contenant le plan de la ville et des faubourgs de Paris, précédées d'une description abrégée et historique, ib., 1760, in-8; *Cosmographie ou description du ciel en deux hémisphères calculés et construits pour 1765*, ibid., 1764, in-4; *Institutions géographiques*, ib., 1766, in-8; *Description et usage de la sphère armillaire, suivant le système de Copernic*, 1771, in-4; *Mémoire sur les pays de l'Asie et de l'Amérique situés au nord de la mer du Sud*, 1774, in-4, de 52 pages, avec une carte. Le but de l'auteur est de concilier les travaux de Delisle et de Buache. *Mémoire sur une question de géographie pratique : Si l'applatissement de la terre peut être rendu sensible sur les cartes, et si les géographes peuvent le négliger sans être taxés d'inexactitude*, Paris, 1775, in-4. Bonne publia un examen de ce mémoire en 1777. Dès 1774, Robert travaillait à une *Géographie ancienne* dont il avait terminé l'Europe et l'Asie, et qui devait former 4 vol. in-8. Les deux premiers volumes furent approuvés par Gibert, censeur royal, mais Vaugondy en suspendit la publication, lorsque d'Anville annonça une *Géographie ancienne abrégée*. Puis ayant reconnu que le plan de ce géographe différait du sien, il reprit son travail qui cependant n'a point été terminé.

* ROBERT (Hubert), peintre, né à Paris en 1755, y fit ses études au collège de Navarre avec succès. Cependant on le voyait sans cesse un crayon à la main reproduire tous les objets qui le frappaient. L'un de ses professeurs, l'abbé Batteux, avait conservé un de ses dessins qui annonçait déjà les plus heureuses dispositions. Ses parents, qui le destinaient à l'état ecclésiastique, lui permirent enfin de suivre sa vocation pour la peinture. Il partit en 1755 pour l'Italie, dont pendant douze ans ses crayons reproduisirent les plus riches aspects et les plus précieux monuments. De retour à Paris, en 1767, il fut admis à l'académie, sur la présentation d'un tableau de *ruines* qui réunit tous les suffrages. Ses talents lui procurèrent différentes places, entre

autres celle de garde des tableaux du roi, dont la révolution le dépouilla. Enfermé à Ste.-Pélagie, il s'y consolait avec ses crayons. Ce fut lui qui dessina le portrait de Roucher que cet infortuné poète envoya la veille de sa mort à sa femme et à sa fille. (*Voy. ROUCHER.*) Rendu à la liberté après dix mois de détention, il reprit ses pin-ciaux. Nommé, en 1800, conservateur du musée, il projeta la réunion des galeries du Louvre aux Tuileries, et reproduisit cette idée dans un tableau. Son imagination se transportant à des siècles plus reculés, il présenta dans un autre tableau les ruines de ce monument, où, au milieu des débris d'édifices et d'arcs renversés, l'*Apollon du Belvédère*, actuellement rendu au musée du Vatican, était conservé tout entier, comme si le peintre eût voulu indiquer par-là que le temps n'avait pas d'empire sur ce chef-d'œuvre des arts. Robert était d'un caractère doux et modeste; sa vie fut heureuse et paisible, et il la termina à Paris, le 15 avril 1808, à 75 ans. Il a composé un grand nombre de tableaux, où l'on remarque, outre la majesté et la variété des sites, des groupes de figures parfaitement dessinées, toutes portant les costumes des différentes époques que représentent ces tableaux. Parmi ceux-ci on distingue une *Vue du pont du Gard*, le *Tombeau de Marius*, le *Temple de Venus*, la *Maison carrée de Nîmes*, l'*Incendie de l'Hôtel-Dieu de Paris*, l'*Escalier de Bernin* au Vatican, les *Catacombes de Rome*, les *Ruines du château de Meudon*, des *Bains publics*, etc.

* ROBERT (François), ingénieur-géographe, né en 1757 à la Charmelle près de Châlons-sur-Saône, s'était fait connaître par quelques ouvrages utiles lorsque la révolution éclata. Il en embrassa la cause, et après le 31 mai, il devint maire de la commune de Besnotte, puis administrateur du département de la Côte-d'Or, et en mars 1797 député au conseil des cinq-cents. Le 5 juin il parla de la nécessité de rendre à la morale, sa véritable base, la religion, et c'était alors un acte de courage. Le 29 juillet il combattit le projet de vendre les presbytères, soutenant que c'étaient des propriétés communales dont l'état ne pouvait disposer. Son élection fut annulée le 18 fructidor; mais il ne fut point inscrit sur la liste des déportés. Rendu à la vie privée il revint habiter la province et reprit ses études. Ayant fait un voyage en Allemagne, il y tomba malade à Heiligenstadt en Saxe, et il y mourut le 5 mai 1819, à 82 ans. On a de lui : *Géographie naturelle, historique, politique et raisonnée*, 1777, 5 vol. in-8; *Géographie élémentaire à l'usage des collèges*, 12^e édit., 1817, in-12; *Voyage dans les treize cantons Suisse, les Grisons, le Valais*, 1789, 2 vol. in-8; *Description historique, physique et géographique de la France*, 1790, in-4; *Traité de la sphère avec l'exposition des différents systèmes astronomiques du monde et un précis du système physique de Descartes et de Newton*, 2^e édit., 1801, in-12; *Mélanges sur différents sujets d'économie politique*, 1800, in-8; *Dictionnaire géographique, d'après le traité de Paris du 20 nov. 1815*, Paris, 1818, 2^e édit., 1820, 2 vol. in-8. Robert a rédigé le *Dictionnaire de géographie moderne* dans l'*Encyclopédie méthodique*.

* ROBERT (Pierre-François-Joseph), conventionnel, né en 1765, à Gimnée près de Givet, était avocat à Paris, et y fit un cours de droit public qui n'eut pas un grand succès. A la révolution dont il embrassa les principes avec chaleur, il rédigea, de concert avec sa femme, née Kéralio (*voy. ce nom, v, 20*), *Le Mercure national*, qui malgré sa violence ne put se soutenir plus de quinze mois. Secrétaire de Danton, et poussé par ce puissant protecteur, il fut nommé député à la Convention, où il vota la mort de Louis XVI, en regrettant qu'il ne fût pas en son pouvoir de prononcer celle de tous les souverains. Dénoncé comme accapareur, sa maison fut pillée et la populace s'empara de plusieurs tonneaux de liqueurs des îles; ce qui le fit désigner depuis par le sobriquet de *Robert-Rhum*. En 1793, il fut envoyé en mission à Liège; mais il fut rappelé presque aussitôt, comme entravant les opérations de l'administration de la Belgique. A la fin de la session il cessa de remplir des fonctions publiques. A la restauration, il s'établit liquoriste à Bruxelles, où il est mort en 1826. Entr'autres ouvrages il a publié : la *Reconnaissance publique*, ode, 1787, in-8; *Mémoire sur le projet de rétablissement d'une société de jurisprudence*, 1790, in-8; le *Républicanisme adapté à la France*, 1790, in-8; *Le droit de faire la paix et la guerre appartient incontestablement à la nation*, 1790, in-8.

ROBERT de GENEVE. *Voy. GENEVE.*

ROBERT GUISCARD. *Voy. GUISCARD.*

ROBERT LINDET. *Voy. LINDET.*

ROBERT SORBON. *Voy. SORBONNE.*

ROBERT (Léopold), peintre distingué, était né le 15 mai 1794, à la Chaux-de-Fonds, canton de Neuchâtel. Destiné d'abord au commerce, il vint en 1810 à Paris, étudier la gravure en taille douce, et tout en apprenant à manier le burin, suivit les leçons de David. En 1814 il obtint le second grand prix de gravure; l'année suivante il concourut dans l'espérance d'obtenir le premier prix. Mais dans l'intervalle le comté de Neuchâtel ayant été rendu à la Prusse, il n'avait plus le droit d'exposer son travail. Toutefois il ne perdit pas courage, et se remit à l'étude de la peinture avec une nouvelle ardeur. Lors de l'exil de David en 1816, Robert se hâta d'aller retrouver sa famille, et décidé à vivre désormais de son talent, il fit à Neuchâtel un assez grand nombre de portraits qui fixèrent sur lui l'attention des amateurs. En 1818, il se rendit en Italie; la plupart des tableaux qu'il composa des lors sont consacrés à la reproduction de quelques scènes de la vie italienne. *L'improvisateur napolitain*, exposé au salon de 1824, plaça Robert à un rang distingué. Sa *Madone de l'arc*, appréciée des connaisseurs, lui ouvrit les premiers salons de Rome et de Florence. En 1831, il envoya à Paris son tableau des *moissonneurs*, qui obtint un brillant succès, c'est la plus belle de ses compositions, et cependant elle laisse encore à désirer sous le rapport du dessin. Les *pêcheurs napolitains*, son dernier ouvrage, n'obtinrent pas le même succès. Cet ouvrage annonçait pourtant un progrès réel dans le talent du peintre; Robert avait composé ce tableau à Venise, où le retenait une passion vio-

lente. Ayant perdu l'espoir de s'unir à la personne qu'il aimait, il se donna la mort, le 20 mars 1833 : nouvel exemple ajouté à tant d'autres des désastreux effets que produisent les passions, lorsqu'elles ne sont pas tempérées par les croyances religieuses.

ROBERTI (Michel), historien, naquit à Florence en 1550, occupa plusieurs places dans cette république, et fut lié avec les plus grands hommes de son temps. On a de lui une *Histoire générale* qui s'étend depuis la création du monde jusqu'à l'époque où il a vécu. Elle est conservée à Florence à la bibliothèque Magliabecchiana. Dans cette histoire, écrite en toscan très-pur, Roberti prouve avec beaucoup de sagacité, et par des raisons qui semblent convaincantes, que tous les changements ainsi que la décadence et la chute des royaumes ont été le résultat inévitable des fautes des gouvernants.

ROBERTI (Jean), jésuite, né à Saint-Hubert en Ardennes, l'an 1569, enseigna la théologie et l'écriture sainte à Douai, à Trèves, à Würzburg, à Mayence, et mourut à Namur le 14 février 1651. Ses ouvrages prouvent qu'il était versé dans les belles-lettres, la théologie, la controverse et dans l'histoire ecclésiastique. Les principaux sont : *Dissertatio de superstitione*, 1614; *Quatuor Evangelia, historiarum et temporum serie vinculata, græce et latine*, Mayence, 1615, in-fol.; *Tractatus de magnetica vulnerum curatione*, Louvain, 1616. Le P. Roberti y démontre les impostures de Goclenius, qui prétendait guérir toutes les maladies avec l'aimant. (Voy. GOCLENIUS). Il fit suivre cette Dissertation de quatre ou cinq autres aussi solides que la première. Une *Dissertation* pour prouver que saint Barthélémi est le même que Nathanaël, Douai, 1619, in-4; *Historia sancti Huberti*, Luxembourg, 1621, in-4. Cette histoire est très-curieuse, et renferme plusieurs dissertations; la plus importante est celle où il parle des guérisons qui se font journellement à Saint-Hubert. Il y examine, d'après les règles de la plus sévère critique, si les cérémonies qui s'y observent renferment quelque chose de superstitieux, et il décide qu'elles ne contiennent rien de semblable. Ces cérémonies, traitées de pratiques superstitieuses par Gerson, par quelques docteurs en théologie de Paris et les médecins de la même université; l'an 1671, par M. Gillot, docteur de Sorbonne, par le P. Pierre le Brun, dans son *Histoire des pratiques superstitieuses*, ont été défendues, non-seulement par le P. Roberti, mais encore par le P. Marchant, par Jacques Boudart, et par un religieux de Saint-Hubert. (On trouve l'explication de ces cérémonies par ce religieux, dans l'*Histoire des pratiques superstitieuses* du P. le Brun.) Les docteurs de Louvain, entre lesquels était Martin Steyaerts, les approuvèrent par une déclaration du 6 septembre 1690, et les docteurs en médecine de la même université, le 17 juin 1691. Elles ont encore été approuvées en 1690 par les examinateurs synodaux de Liège, et par Jean-Louis d'Elderen, évêque de la même ville. M. Collet a remis sur le tapis cette question dans le 5^e volume de son *Traité des dispenses*, où après avoir répondu aux plus fortes objections, et observé que les docteurs de

Louvain ne sont pas gens à tolérer des usages superstitieux, il conclut en ces termes : « Voilà tout » ce que je puis dire au sujet de la neuvaine de » Saint-Hubert; pour moi je n'aurais point de » peine à la faire. Son adversaire le plus déclaré, » Gillot, et tous ses Gillotins avouent qu'elle n'est » pas évidemment mauvaise : *Aperta corruptela va-* » *cat*. Il dit de plus, qu'au moyen de la bonne foi » et de la piété avec laquelle on la fait, on peut » obtenir (il aurait pu ajouter, et l'on obtient tous les » jours de Dieu), par les mérites de son saint, le pré- » servatif qu'on va lui demander. » Il est vrai cependant qu'on attache à ce qu'on appelle le *répit* (ou le délai qu'accordent ceux qui ont été taillés) des effets démentis par des exemples récents et incontestables, et qu'on ne saurait trop louer la prudence des religieux de Saint-Hubert, qui, dans ces dernières années, ont simplifié ou réformé plusieurs observances, dont l'explication n'était pas sans difficulté. Rien de plus sensé que ce qu'on lit à ce sujet dans l'excellent recueil des *Vies des Pères, des martyrs*, etc. tom. 10, pag. 605. « On doit implorer les secours » du ciel contre la rage, avec d'autant plus d'ar- » deur qu'on ne peut avoir guère de confiance dans » les autres remèdes ordinaires. Le nouveau secret » qu'on a trouvé contre ce mal redoutable a réussi » quelquefois; mais ce n'est rien moins qu'un re- » mède infailible. Cependant, comme la supersti- » tion se glisse facilement dans les pratiques les » plus respectables par leur objet, il est du zèle des » pasteurs de veiller avec le plus grand soin sur les » pèlerinages à Saint-Hubert, et sur les autres dé- » votions semblables. » *Sanctorum quinquaginta jurisperitorum elogia, contra popolare commentum de solo Ivone, publicata*, Liège, 1652. On est surpris d'y trouver au nombre des saints avocats plusieurs patriarches de l'ancien Testament, des rois, des papes, des docteurs de l'Eglise, etc. *Vita sancti Lamberti, episcopi tungrensis*, etc., *ex antiquis auctoribus et chartis collecta et edita*, Liège, 1655, in-12, peu commun.

ROBERTSON (Guillaume), théologien anglais, dont on a un *Dictionnaire hébreu*, Londres, 1680, et un *Lexicon grec*, Cambridge, 1695. Ces deux ouvrages sont in-4, et jouissent de l'estime des sava-nts : l'auteur mourut en 1686.

* ROBERTSON (William), célèbre historien anglais, né en 1721 à Borthwick en Ecosse, après avoir achevé ses cours à l'université d'Edimbourg, fut pourvu d'une cure de campagne et se partagea entre l'étude et la prédication. Chef d'une nombreuse famille dont la mort de son père l'avait laissé l'unique soutien, il languit assez longtemps dans un état voisin de la misère. Mais ses succès comme prédicateur lui ayant fait un nom avant qu'il en eut un comme historien, il fut nommé chapelain du roi et vit ainsi son existence assurée. Plus tard il devint principal du collège d'Edimbourg et historiographe d'Ecosse. Il mourut le 11 juin 1795. On a de lui : une *Histoire de Charles-Quint*, Londres, 1769, 2 vol. in-4, où il y a des choses vraies et judicieusement dites, mêlées à d'autres qui sentent la passion et les préjugés; elle a été traduite en français par Suard, 1771, 2 vol. in-4; 1778, 6 vol. in-12;

1822 et 1828, 4 vol. in-8; une *Histoire d'Amérique*, Londres, 1777, 2 vol. in-4, remplie de faussetés et des erreurs de la philosophie anti-chrétienne. (Voy. PETRONE.) La traduct. franç. de Suard et Jansen, Paris, 1778, 2 vol. in-4, a été réimprimée en 1827, avec des *Notes* de MM. Humboldt et de La Roquette. Des *Recherches historiques sur l'Inde ancienne*, 1790, 1799, in-4; c'est le fruit d'une crédulité puérile et fanatique. Ce livre a été traduit en français, Paris, 1792, in-8. Voy. le *Journ. hist. et littér.*, 4^{er} juin page 165; *Histoire d'Ecosse sous les regnes de Marie Stuart et Jacques VI*, Londres, 1739, in-4. Cette histoire, plus recherchée en Angleterre qu'en France, a été traduite en français par Besset de la Chapelle, Paris, 1772-1784, 5 vol. in-12, et par Champenon, 1821, 5 vol. in-8.

ROBERTSON (Joseph), littérateur anglais, né à Knipe, dans le comté de Westmoreland, en 1728, embrassa l'état ecclésiastique; reçut le bonnet de docteur en théologie, et fut nommé au vicariat de Herscard au comté d'Hamp. En 1752, il obtint une cure à Raleigh en Essex. Robertson était très-versé dans les sciences sacrées; il étudia les antiquités, et cultiva avec honneur les belles-lettres. Il vint à Londres, où il travailla depuis 1764 à 1785 au journal intitulé *Critical Review*. Il devint en 1770 recteur de Sulton, dans le comté d'Essex; en 1795, vicaire de Horn-Castle, au comté de Lincoln, et y mourut le 19 janvier 1802. Il a laissé plusieurs ouvrages, dont les principaux sont : *Introduction à l'étude de la belle littérature*, 1782, in-12 : ouvrage peu volumineux, mais très-utile et fort bien écrit : *Essai sur la ponctuation*, 1782, in-12, qui fut très-bien accueilli; *Dissertation sur la chronologie de Paros*, 1788. On ne connut que quelques années après le mérite de cette dissertation. *Télémaque*, nouvelle traduction du français, avec des notes et la vie de l'auteur, 1795, 5 vol. in-8; *Essai sur la nature de la poésie anglaise*, 1798. Cet essai est un des meilleurs ouvrages de Robertson; il s'y montre littérateur profond et sage critique.

* ROBERTSON (Etienne-Gaspard), aéronaute, né à Liège en 1765, fut destiné à l'état ecclésiastique et fit ses études à l'université de Louvain; mais lorsqu'il les eut terminées, Vilette, un de ses compatriotes, et ami de l'abbé Nollet, fit naître en lui le goût des sciences, dans lesquelles il obtint de rapides succès. Lorsque la Belgique fut réunie à la France, il obtint la chaire de physique du département de l'Ourthe; dans le même temps il offrit à l'académie des sciences un miroir d'Archimède, perfectionné. Sa réputation lui mérita, lorsque Volta vint à Paris, pour y enseigner la véritable théorie de galvanisme, d'y être appelé pour faire une expérience qui prouvait l'identité du fluide électrique avec le fluide galvanique. L'aérostatique le compte aussi parmi ses plus ardents et ses plus heureux prosélytes, et il a exécuté dans les principales villes de l'Europe 59 ascensions, dont la plus remarquable est celle qu'il fit à Hambourg, le 18 juillet 1805; il monta jusqu'à 5,670 toises, point le plus élevé de l'atmosphère, auquel aucun être vivant soit parvenu. L'académie de St.-Petersbourg le chargea, en 1804, d'exécuter avec Zacharof,

l'un de ses membres, une ascension destinée à des recherches scientifiques, qui se prolongea une partie de la nuit. Il en fit une à Wilna, le 15 janvier 1809, par un froid de 18 degrés, dans le seul but d'augmenter ses connaissances. Lorsque le comte Galovin fut envoyé par la Russie ambassadeur à la Chine, Robertson l'accompagna pour offrir à Pékin une ascension acrostatique, et d'autres expériences qui devaient donner aux Chinois une haute idée des sciences et des arts de l'Europe. On trouve l'histoire de ces diverses expériences dans ses *Mémoires récréatifs, scientifiques et anecdotiques*, 1850-54, 2 vol. in-8. Après avoir parcouru l'Allemagne, la Russie, l'Espagne, le Portugal et les côtes d'Afrique, Robertson s'était retiré dans un faubourg de Paris pour y soigner sa santé délabrée; c'est là qu'il mourut le 2 juillet 1857.

ROBERVAL (Gilles PERSONE, sieur de), naquit en 1602 à Roberval, paroisse du diocèse de Beauvais. Il devint professeur de mathématiques au collège de Maître-Gervais à Paris; il disputa ensuite la chaire de Ramus et l'emporta. La conformité des goûts le lia avec Gassendi et Morin. Il succéda à ce dernier dans la chaire de mathématiques au collège royal, sans quitter néanmoins celle de Ramus. Il fit des expériences sur le vide, inventa deux nouvelles sortes de balance, dont l'une est propre à peser l'air, et lui mérita d'être de l'académie des sciences. Ses principaux ouvrages sont : un *Traité de mécanique* dans l'*Harmonie* du père Marssenne; une *Edition* d'Aristarque de Samos, etc. Ils furent recherchés dans leur temps. Ce savant estimable mourut en 1675, à 75 ans. Il eut quelques disputes avec Descartes, lui contesta la gloire de ses inventions analytiques, et même son savoir géométrique.

* ROBESPIERRE (François-Maximilien-Joseph-Isidore), le chef de la tyrannie populaire la plus sanglante qui ait pesé sur l'espèce humaine, était fils d'un avocat d'Arras et naquit dans cette ville en 1759. Son père, ruiné par son in conduite, se réfugia à Cologne où il établit une école de langue française, et passa de là en Angleterre puis en Amérique d'où il ne revint pas. Sa mère, fille d'un brasseur, mourut jeune laissant plusieurs enfants dont l'aîné, qui devait acquérir un jour une si horrible célébrité, n'avait que neuf ans. Comme il annonçait des dispositions, l'évêque d'Arras, M. de Conzié, lui fit obtenir une bourse au collège de Louis-le-Grand, et pourvut à son entretien. L'abbé Proyart, alors principal de ce collège, fut le dispensateur des secours du prélat. Ainsi l'homme qui devait couvrir la France d'échafauds, fut redevable à deux vertueux ecclésiastiques d'une éducation dont il devait si étrangement abuser. Il se montra dans ses classes animé d'un enthousiasme sans mesure pour les institutions de la Grèce et de Rome. Un de ses professeurs, nommé Hérivaux, l'appela le *romain*, et vantait son amour pour l'indépendance et la liberté. A sa sortie du collège, il suivit les écoles de droit et revint dans sa ville natale exercer la profession d'avocat. Un procès qu'il gagna, en 1785, contre les échevins de Saint-Omer, qui s'étaient opposés à l'érection des paratonnerres, commença à le faire connaître. Le plaidoyer qu'il

prononça dans cette circonstance, et qui fut imprimé, renferme un pompeux éloge du malheureux prince qu'il devait conduire à l'échafaud. L'année suivante, il remporta un prix à l'académie de Metz par un Discours dans lequel il examine l'origine de l'opinion, qui faisait rejaillir sur toute une famille l'infamie d'une condamnation. Peu de temps après il envoyait à l'académie d'Amiens un *Eloge de Gresset*, « qui respire les plus sages principes, l'amour du roi et des institutions religieuses. » Nul n'aurait alors pensé que, moins de dix ans plus tard, le même homme s'en montrerait l'ennemi le plus acharné. En 1789, député de sa province aux états-généraux, il se fit d'abord peu remarquer dans cette assemblée. Mais dès qu'il eut vu que la royauté désarmée était infailliblement destinée à périr sous le choc des passions populaires dont chaque jour augmentait la violence, il prit place parmi ses plus violents adversaires. Le 27 juillet, on le voit commencer sa carrière politique par un discours dans lequel il établit qu'il est des circonstances où le *secret des lettres doit être violé*. Courtisan assidu de Mirabeau, il s'en éloigna dès qu'il l'eut supplanté dans la faveur populaire, et devint alors l'oracle de la démagogie, qui lui décerna le titre d'*incorruptible*, comme à Péthion celui de *vertueux*. Pendant le reste de la session, il prit part à toutes les discussions, et prononça plusieurs discours, plus fougueux qu'éloquents, sur la liberté de la presse, sur les conspirations supposées de la cour, contre le marc d'or (1), la loi martiale, etc. Comme il n'avait aucun système arrêté, on le vit tour à tour caresser les jacobins, défendre le prince de Condé, et M. de Lautrec, et soutenir « que le » régime monarchique était le seul qui convint à » un empire aussi grand que la France; » ce qui ne l'empêcha pas de refuser au monarque le droit de paix et de guerre, et le privilège de l'inviolabilité. Il parla des émigrés et des prêtres, mais avec modération; il proposa même d'augmenter le traitement des ecclésiastiques avancés en âge; et lorsqu'on discuta le Code criminel, il demanda l'*abolition de la peine de mort*, comme injuste et contraire à la nature. Ainsi l'homme qui devait deux ans plus tard envoyer à la mort tant de milliers d'innocents, débutait par proclamer les principes de philanthropie et de mansuétude judiciaire les plus absolus. Tous ses efforts n'augmentèrent pas son crédit dans l'assemblée. Mais il en acquérait un immense sur le peuple dont il savait à propos flatter les passions. Souvent il lui arrivait de soutenir seul ses opinions. Peu lui importait d'être repoussé par ses collègues; c'était la populace qu'il voulait émouvoir, et la populace lui savait gré de son opiniâtreté, et même de ses défaites. En mars 1791, il parla sur la législation des colonies, et combattit Barnave qui proposait de laisser l'initiative aux colons. Ce fut dans cette circonstance qu'il fit entendre cette horrible exclamation : *Périssent les colonies plutôt qu'un principe*. Après l'arrestation de la famille royale à Varennes, Robespierre demanda

des couronnes civiques pour ceux qui avaient empêché la fuite de l'infortuné monarque, et soutint qu'il devait être soumis, ainsi que la reine, aux formes ordinaires de la justice, la reine comme *simple citoyenne*, le roi comme *fonctionnaire responsable envers la nation*. Il demanda en outre que Monsieur fût poursuivi, et dès lors essaya, mais sans succès, de faire adopter cette monstrueuse maxime, que *tout citoyen peut être mis en accusation, sans preuve et sur de simples indices*. Il se prononça ensuite contre l'inviolabilité du roi qu'il dénonça comme un traître et comme un tyran. Dans plusieurs occasions, on le vit encourager les tumultes et les insurrections populaires; il soutint que les soldats révoltés de Nancy étaient de bons patriotes et que leurs chefs seuls méritaient un châtiment: les mesures proposées pour réprimer les émeutes étaient qualifiées par lui d'attentat à la liberté et à la souveraineté du peuple. Toujours déchainé contre les ministres, quels qu'ils fussent, il demanda qu'aucun membre de l'assemblée ne pût faire partie du ministère, et cette motion triéplandie fut décrétée comme article constitutionnel. Les discours de Robespierre lui valaient les louanges des journaux démagogiques qui attisaient déjà le feu de la discorde civile, et lui conciliaient les suffrages de la populace. Aussi à la fin de la session il fut porté en triomphe par une troupe de forcenés qui placèrent sur sa tête une couronne de chêne, en l'appelant *l'ami du peuple, le défenseur de la liberté*. Nommé accusateur public près le tribunal criminel de la Seine; secondé par Péthion et Danton, il remplit la capitale d'une foule d'aventuriers, et força les honnêtes gens à s'en éloigner. Les malfaiteurs, absous dès qu'ils étaient patriotes, trouvaient près de lui asile et protection; et c'est ainsi que se forma cette cohorte d'assassins qui devaient bientôt faire couler le sang des victimes désignées à ses fureurs. Toutefois Robespierre n'était pas sans inquiétude sur les résultats de la lutte engagée entre la monarchie et la révolte. Il conserva donc encore une sorte de retenue dans sa conduite, et exprima même des opinions presque modérées dans un journal intitulé *le Défenseur de la constitution*. Il prit peu de part aux apprêts de la journée du 10 août, et disparut au moment de l'attaque pour ne sortir de sa retraite que lorsque la victoire fut assurée. Trois jours après, il parut à la barre de l'assemblée législative, conduisant les sectionnaires de la place Vendôme, et demanda qu'on élevât un monument aux héros morts à l'attaque du château. Nommé président de l'affreux tribunal du 17 août, il se refusa par la raison qu'ayant dénoncé les conspirateurs, il ne pouvait pas être leur juge. Il laissa à Danton, à Billaud-Varenne et à la commune l'horrible gloire des massacres de septembre. (Voy. DANTON.) Elu premier député de Paris à la Convention, il ne prit point la parole dans la séance où, sur la proposition de Collot-d'Herbois, fut décrétée l'abolition de la royauté et l'établissement de la république. Cependant ses projets ne pouvaient échapper aux députés de la Gironde, parmi lesquels on comptait de grands orateurs et des talents distingués. Appuyé sur cette

(1) 15 fr. de contributions suffisaient pour être électeur et 30 pour être éligible. Voilà ce que Robespierre appelait le marc d'or.

partie de l'assemblée, Louvet le dénonça le 25 septembre, comme voulant s'élever à la dictature; il s'engagea alors entre Robespierre et ses accusateurs une lutte terrible qui dura plusieurs séances; mais avec l'appui des Jacobins, il finit par l'emporter. Les attaques des Girondins avaient ébranlé sa puissance. La victoire lui rendit toutes ses forces. Dès ce moment il jura la perte du parti qui l'avait menacé. Mais avant de l'abattre il voulut s'en servir pour faire tomber la tête de Louis XVI. Il s'efforça donc de réunir contre l'auguste prisonnier du Temple des calomnies et des accusations de tout genre. Il demanda que Louis Capet fût jugé sur-le-champ, que sa femme fût traduite au tribunal criminel, et que leur fils restât enfermé jusqu'à la paix. Enfin il mit à poursuivre le malheureux roi un incroyable acharnement, et il influa plus que tout autre sur sa condamnation. S'apercevant que plusieurs des Girondins cherchaient à sauver ce prince, il parvint, uni à Danton, à les intimider en les faisant menacer par son parti; il se déclara contre l'appel au peuple et le sursis, et dit, avec une ironie féroce « que c'était une cruauté que de » vouloir prolonger l'agonie de Louis Capet... » Puis se tournant vers les *Girondins* : « Vous ne » demandez un sursis que pour le sauver... » L'exécution du 21 janvier fut le signal d'une lutte nouvelle et plus acharnée entre les girondins et les montagnards. Secondé par Danton, ainsi que par les jacobins et la commune de Paris, Robespierre parvint à amener contre ses adversaires la plus vile populace, et les fit proscrire dans la journée du 31 mai. Dès-lors il domina la Convention et fonda ce régime sanguinaire qui ne finit qu'avec sa vie. Il était encore, ou, pour mieux dire, il feignait d'être l'ami de Danton; aussi se joignit-il à lui pour proscrire les fêtes ridicules et impies dites de la *Raison*, inventées par Chaumette, qu'il envoya à l'échafaud, ainsi qu'Hébert, chef des athées, avec ses partisans. Sa puissance augmentait de jour en jour en s'élevant sur les ruines des différents partis qu'il terrassait. Danton, qui craignait que son tour n'arrivât, disait : « Tout ira bien tant » qu'on dira Robespierre et Danton; mais malheur » à moi si l'on dit Danton et Robespierre! » L'un et l'autre commencèrent enfin à se regarder avec méfiance; on chercha à les réunir; mais leur entrevue ne fit qu'accélérer leur rupture définitive. Danton lui ayant représenté que, dans les nombreuses proscriptions qui désolaient la France, il ne fallait punir que les coupables : « Qui vous a » dit, lui répondit Robespierre, en fronçant le » sourcil, qu'on ait fait périr un innocent? » Ce fut comme l'arrêt de mort de son ancien collègue. Les amis de Danton lui conseillèrent de le prévenir, mais il temporisa et finit par succomber sous les coups d'un adversaire plus actif. Robespierre, délivré de Danton, se trouva maître absolu. Ayant sous ses ordres le terrible comité de *salut public*, il couvrit la France d'échafauds. Par les assassinats juridiques auxquels il présidait, il répandit une terreur si générale, que tout Français craignit de se confier à un ami, à un parent. Ses proconsuls, Carrier, Couthon, Collot-d'Herbois, etc.,

allaient par ses ordres inonder de sang les principales villes des départements; la Vendée surtout fut le théâtre de leurs horribles expéditions. C'est alors que Robespierre put dire avec raison « que » la république s'était glissée en France au milieu » des cadavres et à l'insu des partis. » Sur de la terreur qu'il avait inspirée à la France entière, on l'entendit, au club des jacobins, et même dans l'assemblée, dire : *Je veux*. Souvent il semblait parler comme par inspiration, et prenait le ton d'un illuminé. Infatigable dans sa tyrannie, il poursuivait avec un cruel acharnement les émigrés, que jadis il avait feint de ménager; mais à cette époque même il prit la défense des prêtres (*Voy. VADIER*) si indignement calomniés. Cependant, la nécessité d'établir son pouvoir sur des fondements solides lui suggéra l'idée de donner à la morale une sanction qui lui manquait, et ce fut alors qu'il fit décréter l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme. Peu de jours après la fête à l'*Être suprême*, que Robespierre présida, fut célébrée au jardin des Tuileries. Après cette cérémonie, plus politique que religieuse, il prit l'attitude d'un souverain. La France, fatiguée de la lutte des factions, appelait de ses vœux le moment où un pouvoir fort s'élèverait sur les ruines des partis; et tel était l'excès de ses maux que la tyrannie d'un seul lui semblait un état digne d'envie. Mais Robespierre sentit qu'il ne pouvait arrêter la terreur qu'après s'être débarrassé de ceux qui avaient été ses agents ou ses complices. Les plus fameux étaient déjà montés sur l'échafaud; et les autres comprirent que leur tour ne tarderait pas d'arriver. L'imminence du péril leur redonna du courage, et, certains de leur perte, ils voulurent au moins essayer de se sauver par un coup d'audace. Leur complot éclata d'une manière inattendue. Éloigné du comité de salut public, Robespierre avait passé quarante jours dans la retraite, occupé à tracer des plans, à composer des discours. Il reparut le 8 thermidor à la Convention, et lut un long discours dans lequel, en insistant sur la nécessité de maintenir le gouvernement révolutionnaire, il essaya de prouver qu'il fallait épurer le comité de salut public et renouveler le comité de sûreté générale entièrement composé de ses adversaires. Bourdon de l'Oise osa s'opposer à l'impression de ce discours qui fut repoussée. Cependant le jour même Robespierre le lut à la société des jacobins où il fut vivement applaudi, et le lendemain il reparut à la Convention, décidé à braver l'orage. Tallien, après avoir fait décréter la permanence de l'assemblée, demanda dans un discours véhément que Robespierre et Henriot fussent décrétés d'accusation. Billaud-Varenne appuya cette proposition et interpela Maximilien, lui reprochant sa conduite perfide envers ses collègues. Ce fut en vain qu'à plusieurs reprises Robespierre tenta de se faire entendre, sa voix était étouffée par les cris : *à bas le tyran ?* « Un » mot, disait-il écumant de rage, un mot, prési- » dent des assassins ! » « Tu n'as pas la parole, s'é- » criait-t-on de toutes parts; tu l'as refusée à Danton, » tu l'as refusée à Lacroix, c'est le sang de Danton » qui l'étouffe ! » Tallien déclare qu'il poignardera le nouveau Cromwel, s'il n'est pas à l'instant dé-

crété d'arrestation ainsi que ses complices. Le décret mis aux voix est adopté. « Les brigands triomphent ! » s'écrie Robespierre, et assis sur son banc il parcourt des yeux toutes les parties de la salle semblant réclamer tour-à-tour l'appui de la montagne, celui du centre et des tribunes. Enfin les huissiers l'entourent et le poussent jusque dans l'enceinte de la barre. On le conduisit à la prison du Luxembourg ; mais le concierge qui était une de ses créatures, lui ouvrit les portes dès que l'escorte fut partie, et il se rendit à l'hôtel-de-Ville, où Fleuriot, Payan et d'autres amis jurèrent de le défendre. Il se crut un instant victorieux, et Robespierre se disposait à marcher contre la Convention, qui de son côté le mettait *hors de la loi* lui et les siens, et nommait Barras et six autres commissaires pour diriger la force armée. Bientôt de nombreuses colonnes marchèrent sur la maison commune. Henriot (*voy. ce nom, iv, 372*) réunit quelques canoniers ; mais il n'osa pas leur ordonner de faire feu. Alors Robespierre épouvanté et voyant tous ses amis en fuite, se tira un coup de pistolet qui lui fracassa la mâchoire. Transporté dans la salle du comité de salut public, il fut étendu sur la table où il avait signé tant d'arrêts de mort. En proie à d'horribles souffrances, ne pouvant se faire entendre et livré aux derniers outrages de ses ennemis, il rappela dans ce moment au peuple français qu'il avait opprimé, l'existence de cette justice providentielle qui apparaît au jour marqué pour apaiser la conscience publique en frappant les grands criminels par des coups terribles et inattendus. On le transporta dans les prisons de la Conciergerie, et le lendemain 10 thermidor (28 juillet 1794), à quatre heures du soir, il fut conduit au supplice entre Couthon et Henriot. Au moment où la charette passait devant la maison qu'il habitait, la populace la fit arrêter, et des femmes dansèrent devant la voiture. Quand il fut sur l'échafaud le bourreau ayant arraché brusquement l'appareil mis sur sa blessure, il jeta un cri douloureux ; les deux mâchoires se séparèrent ; le sang jaillit en abondance, et sa tête offrit le spectacle le plus hideux. Il avait 55 ans. Le lendemain 70 membres de la commune et du tribunal révolutionnaire, comme lui mis hors la loi, périrent sur le même échafaud. Il n'est pas inutile d'entrer dans quelques détails sur cet homme horriblement célebre. Il était maigre et de petite taille. Sa démarche était vive, ses yeux mornes et éteints, et il portait souvent des conserves. Des mouvements brusques, quelquefois convulsifs, révélaient l'agitation de son âme ; son teint livide, sa voix aigre et criarde, son regard sombre et équivoque, tout en lui annonçait la haine et l'envie. Il avait un grand soin de son extérieur, et était sobre, non par vertu, mais par politique ou par tempérament. Orateur médiocre, il s'élevait parfois dans les occasions importantes, et alors sa logique était plus adroite qu'éloquente ; sa diction, remplie d'antithèses, d'ironie, de lieux communs, était âpre, sans ordre et souvent obscure et triviale. Il sut apprécier la puissance de la multitude, profiter des talents et des crimes des autres, les flatter pour les asservir, et les

sacrifier quand ils voulaient s'attirer la faveur du peuple, dont il prétendait jouir exclusivement. Lié aux partis qui avaient renversé le trône, il en devint l'ennemi quand ils voulurent entrer en partage de l'autorité ; c'est ce qui amena la proscription des girondins, ainsi que la mort de Danton, d'Hébert et de leur satellites. Profondément dissimulé, et froidement cruel, il n'eut aucun confident de ses arrière-pensées, et son âme vivait solitaire et inébranlable au milieu de toutes les ruines qu'il accumulait, et de tout le sang qu'il faisait couler. Maître de la municipalité de Paris dont il dirigeait les opérations, ayant sous sa main le comité de salut public et commandant aux départements, il parvint à exterminer les chefs des divers partis qui lui faisaient ombrage. C'est ainsi que, scélérat lui-même, il put décourager l'ambition de tous les scélérats qu'il fit périr, ou qu'il contraignit à se tenir au second rang, et à n'être que des valets assassins. Doué d'une grande présomption, il méprisait Pitt, et prenait presque pour des éloges les sarcasmes piquants du duc d'York. Il fut au comble de la joie lorsqu'il apprit que les journaux anglais appelaient les armées françaises, *les troupes de Robespierre*. Tour à tour il protégea et opprima la Convention. Si un des membres faisait une proposition qui lui déplaisait, il le regardait d'un air menaçant, et souvent ce coup d'œil suffisait pour le condamner au silence. Il ne s'environna que de gens nourris dans le crime, soumis aveuglément à ses volontés, parce que, d'un seul mot, il pouvait les livrer à l'échafaud. Irritable et vindicatif, fourbe et audacieux, il sut profiter des circonstances, mais non les maîtriser. Aussi fut-il terrassé presque sans résistance. On cita dans le temps une correspondance de Robespierre avec l'étranger, qui révélait ses projets de dictature. On ajoutait même qu'il avait un parti à Londres disposé à reconnaître sa puissance absolue, à certaines conditions. Quoi qu'il en soit de ces assertions, il paraît certain que Vadier, devenu possesseur de ces lettres, les montra aux ennemis de Robespierre et qu'elles accélèrent sa chute. Un biographe a fait observer qu'on aurait tort de croire que Robespierre fut l'auteur de tous les crimes dont on a chargé sa mémoire : parmi ses collègues des comités, et surtout parmi ceux qui furent envoyés dans les départements, plusieurs portèrent la cruauté bien au-delà des instructions et des ordres qu'il leur avait donnés, et se hâtèrent de l'accuser de leurs crimes lorsqu'ils l'eurent renversé. On assure même que ce fut pendant qu'il s'éloigna des comités, quelques semaines avant sa mort, que la terreur fut portée au plus hant degré, et que son intention alors était de mettre fin aux exécutions. Il n'en est pas moins vrai que Robespierre fut le créateur de cet affreux système d'oppression et de massacre qui pesa si longtemps sur la France, et qu'il sera regardé par la postérité, comme la personnification la plus complète de la révolution française, dans sa période la plus terrible et la plus sanglante. Les principaux ouvrages de Robespierre sont : *Plaidoyer pour le sieur Visserly* (dans l'affaire des paratonnerres), 1783, in-8° (*Voy. le journal des savants*, mars 1784, page 180.) *Dis-*

cours couronné par la société royale de Metz, Amsterdam (Paris), 1785, in-8°. *Eloge de Gresset*, discours qui a concouru pour le prix proposé par l'académie d'Amiens, Londres (Paris), 1785, in-8. *Eloge de M. Dupaty*, président à mortier au parlement de Bordeaux, 1789, in-8°. *Discours sur l'organisation des gardes nationales*, 1790. *Le Défenseur de la constitution*, in-8°, journal dont il a paru 12 nos depuis avril jusqu'à la fin d'août 1792. Le citoyen Laponneraie a publié en 1852 les *Œuvres choisies* de Robespierre; et depuis quelque temps son nom est redevenu le cri sinistre que poussent dans les émeutes les hommes animés des plus mauvaises passions. Parmi les ouvrages publiés sur Robespierre, nous citerons : *Conjuration de Robespierre*, par Montjoie, 1794, in-8. *La vie et les crimes de Robespierre*, par Désèarts, 1798, 2 vol. in-12. *La mort de Robespierre*, tragédie en 5 actes et en vers (par Sérieys), 1801, in-8. Les renseignements les plus exacts sur ses crimes se trouvent dans le *Rapport de l'examen des papiers trouvés chez Robespierre et ses complices*, par Courtois in-8, et réimprimé dans les *Mémoires sur la révolution*. (Voy. LAYA).

* ROBESPIERRE (Augustin-Benoît-Joseph), frère du précédent, né en 1760, fut élevé comme lui au collège de Louis-le-Grand, où il fit de médiocres études. Nommé procureur de la commune d'Arras par l'influence de son frère, il le fit ensuite élire député de Paris à la Convention; il ne s'y fit guère remarquer, si ce n'est par sa soumission complète aux vues de son frère, qui n'avait pas une haute idée de sa capacité. Dans le procès du roi il vota la mort et contre l'appel et le sursis. Il dénonça le ministre Roland et les députés de la Gironde, et fit arrêter Lacroix et Bonne-Carrère, comme agens de ce parti. Quand la commune de Paris fut accusée de vouloir renverser la Convention pour se mettre à sa place, il proposa de décréter qu'elle avait bien mérité de la patrie. Envoyé en mission dans le midi, il se trouvait à Toulon lors de la reprise de cette ville par les Anglais, et rendit compte des terribles exécutions qui eurent lieu, tant à Toulon qu'à Marseille. Renvoyé plus tard à l'armée des Alpes, en passant à Vesoul il fit mettre en liberté tous les suspects du département de la Haute-Saône, mesure qui provoqua de grandes plaintes de la part des jacobins. De retour à Paris peu de jours avant le 9 thermidor, quand il vit son frère décrété d'accusation, il demanda à partager son sort comme il avait partagé ses vertus, et fut mis hors de la loi comme lui. Voyant son frère blessé, il s'élança par une fenêtre de l'Hôtel-de-Ville, se cassa la jambe, et périt le lendemain sur l'échafaud. Il avait 54 ans. Son admiration pour son frère aîné tenait de la stupidité et du délire.

ROBICHON. Voy. GUÉRINIÈRE.

* ROBILANT (Esprit-Benoît NICOLIS de), général piémontais, né à Turin en 1724, d'une famille noble, était fils d'un militaire fort instruit à qui l'on doit un bon traité de *la Science de la guerre*, Turin, 1744, in-8. Elève de Bertola, le Vanban du Piémont, il apprit de lui l'architecture civile et militaire et de Vincenti la théorie et la pratique de l'artillerie. Il

se distingua dans la guerre que son souverain entreprit, en 1742, de concert avec la reine de Hongrie, pour repousser les Espagnols qui voulaient envahir la Lombardie; il fut employé avec succès à la défense de plusieurs places, notamment de la forteresse de Demont, qu'il sauva par son courage et par sa présence d'esprit de l'explosion du magasin à poudre. Il alla ensuite recueillir en Allemagne les connaissances nécessaires à l'exploitation des mines du Piémont, dont il fut nommé à son retour inspecteur-général. En cette qualité il rendit d'éminents services à sa patrie, et fut le créateur d'une nouvelle branche d'études, de recherches et de travaux qui exercèrent la plus heureuse influence sur le développement des richesses minérales. A la prière de Clément XIV il organisa aussi l'exploitation des mines dans les états romains. En 1786 il réforma le système monétaire du Piémont; et reçut en récompense de ce nouveau service la grand'croix de l'ordre des saints Maurice et Lazare, avec une commanderie. L'année suivante, nommé lieutenant-général d'infanterie, et commandant suprême du corps royal du génie militaire à la mort du comte Pinto, il lui succéda dans la place de premier ingénieur, et fut en même temps chef du corps civil des édiles. Les faveurs dont il était l'objet ne ralentirent point son zèle. Accompagné de son neveu (voy. l'art. suiv.), il visita toutes les places fortes et enfin pourvut à la défense des frontières. Une paralysie aux jambes l'empêcha de prendre une part active à la guerre de 1796 qui se termina par l'occupation du Piémont. (Voy. CHARLES-EMMANUEL IV, II, 564); mais il continua d'envoyer de son cabinet des ordres et des instructions. Le chagrin de voir l'envahissement de sa patrie accéléra la fin de ses jours. Il mourut le 1^{er} mai 1801, dans les bras de sa famille et de son fils unique, fidèle aux sentiments religieux qu'il avait toujours professés. Membre de l'académie des sciences de Turin depuis sa fondation, il en a enrichi les *Mémoires* de plusieurs travaux importants : *Essai géographique*, suivi d'une *Topographie souterraine minéralogique*, et d'une *Docimasia des états du roi en terre ferme*, avec une carte géographique et topographique (t. VI, 191), *Expériences sur le platine*, (tom. VII, p. 125); *Description du duché d'Aoste*, suivie d'un *Essai sur deux minières des anciens Romains*, d'un *Supplément à la théorie des montagnes et des mines*, ibid.; p. 245; *Journaux des expériences et observations métallurgiques et docimastiques*, tom. VIII, p. 50; *Machine pour passer à la filière les lames d'épées, baïonnettes et couteaux*, tom. IX, p. 75. Il a publié séparément un *Mémoire sur les différents procédés employés à l'hôtel des monnaies, pour améliorer les traitements métallurgiques*; *De l'utilité et de l'importance des voyages dans son propre pays*, Turin, 1789, petit in-fol. avec pl.

* ROBILANT (Jean-Baptiste NICOLIS, comte de), neveu du précédent, entré au service en 1775, dans la légion des campemens qu'avait créée et que commandait son père, passa dans le corps du génie, devint aide-de-camp et chef d'état-major du duc de Montferrat, et fit avec beaucoup de distinction les campagnes de 1792 à 1796. Ses services

furent récompensés par la croix de l'ordre militaire de Savoie, le grade de lieutenant-colonel, et les titres de premier écuyer et de gentilhomme de la chambre du duc de Montferrat. Pendant l'occupation du Piémont par les Français, il refusa tous les emplois qui lui furent offerts, et occupa ses loisirs à l'étude des langues dont il connaissait un grand nombre. A la rentrée du roi de Sardaigne dans ses états, il fut nommé colonel du régiment de Suse, puis général-major d'infanterie. Pendant les cent-jours, il commanda le cordon d'observation en Savoie, fut par *intérim* gouverneur de Grenoble, et reçut du roi de France la croix de Saint-Louis, et de l'empereur d'Autriche celle de Saint-Léopold. La même année (1815), mis à la tête de l'académie royale, il fut fait ministre de la guerre en 1817, et, en 1820, lieutenant-général, inspecteur général du génie. Cet officier mourut le 20 janvier 1821, dans de grands sentiments de piété.

* ROBILLARD (...), savant précoce, né à Metz en 1722, fils d'un professeur à l'école d'artillerie, avait à peine 16 ans lorsqu'il adressa à l'académie des sciences un *Traité sur l'application de la géométrie ordinaire et des calculs différentiel et intégral à la résolution de plusieurs problèmes*, mentionné avec éloge dans ses *Mémoires* de l'année 1740, et qui fut imprimé à Paris, en 1755, in-4, avec 50 pl. par les soins de Saverien. L'auteur était mort en 1742, à l'âge de 20 ans.

* ROBIN (Jean), que Tournefort met au nombre des plus célèbres botanistes de son temps, naquit en 1550. Il établit à ses frais un jardin dans lequel il élevait des plantes rares, pour procurer des modèles nouveaux aux dames de la cour, qui faisaient leur passe-temps de la broderie. Il enrichit de quelques plantes le jardin des Tuileries, et fut le premier qui introduisit en France la *keturie* ou grande mauve, plante qui a les couleurs vives et très-variées; il y naturalisa aussi le faux acacia, dont il avait reçu les graines du Canada. Linnée, en mémoire de ce botaniste, a donné à cet arbre le nom de *robinia pseudo-acacia*. On a de Robin : *Description du jardin des Tuileries*, 1608, in-fol. Il mourut vers 1650.

ROBIN de la Rochefuron (Réné), né à Tours, n'est connu que par la publication d'un ouvrage de piété fort répandu, et qui est intitulé : *Quatre-ains moraux en vers français, suivis d'un livre d'oraisons, contenant les pieux et utiles moyens de s'entretenir devant Dieu une heure entière, sans ennui et sans distraction*, Tours, 1664. La dernière partie du livre est une traduction de l'ouvrage du P. C. Franciotti.

** ROBIN (Claude), antiquaire, né en 1715 à Saint-Florent le Vieux dans l'Anjou, après de bonnes et solides études, reçut le doctorat en théologie à l'université d'Angers, dont il prend le titre d'ancien recteur à la tête d'un de ses ouvrages. Il obtint la cure de Chêne-Hutte, village où se trouvent des ruines très-anciennes, désignées dans le pays sous le nom du *Chatelier*. L'examen qu'il en fit lui inspira le goût des monuments antiques, et pour le satisfaire il se rendit en 1750 à Rome, où il passa plusieurs mois à en étudier les antiquités. Peu après son retour de

ce voyage, il fut pourvu de la cure de St.-Pierre d'Angers; et par un hazard singulier, il trouva dans sa nouvelle paroisse un autre sujet d'aliment pour la curiosité, c'est le *camp de César*, à peine alors connu des savants; mais sur lequel il publia des remarques qui attirèrent l'attention des amateurs. Son ardeur pour l'étude ne lui faisait pas négliger ses devoirs envers ses paroissiens : ses soins paternels pour les pauvres lui avaient gagné tous les cœurs. On ne pouvait lui reprocher qu'un peu trop de familiarité dans ses manières, défaut qui n'aurait eu aucun inconvénient un siècle plus tôt, alors que les hommes et les mœurs étaient plus simples. Mais le curé Robin se sentait aimé, et il ne tenait point à imposer le respect. Par suite de son goût pour les antiquités, il fit bâtir en 1768 au village d'Empiré, dépendant de sa paroisse, une petite chapelle dans laquelle il voulait être enterré; à côté de son buste, il y avait placé celui de son père, bon et honnête marchand de Saint-Florent, pour lequel il conservait la plus vive tendresse; mais il eut la douleur de voir détruire en 1795 ce monument de la piété filiale; et l'année suivante, entassé, par l'ordre de l'infâme Carrier (*voy. ce nom*), avec une multitude de ses respectables confrères, dans un bateau à soupape, il fut englouti dans la Loire, au-dessous de Nantes, à l'âge de 79 ans. On a de Cl. Robin : *L'Ami des peuples*; ou mémoire intéressant pour l'Eglise et pour l'Etat, au sujet de l'administration des paroisses et des droits des pasteurs de provinces, in-12; *Le camp de César*, au village d'Empiré, paroisse de St.-Pierre d'Angers, avec une dissertation sur cette église, et des remarques sur d'autres ouvrages des Romains en Anjou et aux environs, Saumur, 1764, in-8. Dans sa dissertation sur Saint-Pierre, il prétend que cette église est l'ancienne cathédrale; mais cette opinion trouva des contradicteurs. *Le Mont-Glonne*, ou recherches historiques sur l'origine des Celtes, Angevins, Aquitains, Armoriques, etc., ibid., 1774, 2 vol. in-12. Cet ouvrage, recherché des curieux, devait avoir une suite qui n'a point paru. Quelques-unes des assertions de l'auteur ont été combattues par la Sauvagère (*voy. ce nom*). Le curé de saint-Pierre avait composé d'autres ouvrages, quelques-uns imprimés, tels que le *Pieux Pèlerin*, et un plus grand nombre manuscrits ou même non terminés. On trouve dans les *Recherches* de J. F. Bodin (*voy. ce nom*), sur *Angers et le bas Anjou*, un chapitre sur le curé Robin qu'il est impossible de lire sans éprouver de la sympathie pour un si excellent homme, et sans être douloureusement ému de sa fin malheureuse.

* ROBIN (Vincent), médecin fameux de son temps, mais très-oublié du nôtre, né à Dijon, vivait en 1635; il est auteur de quelques opuscules, entr'autres : *Avis sur la peste reconnue en quelques endroits de Bourgogne, etc.*, Dijon, 1628, in-12; *Synopsis rationum Fieni et adversariorum, de tertia de fetus animatione, ex quibus clare constabit celebratam antiquitate opinionem de fetus formatione deserendam, Fieni vero novam complectendam*, Dijon, 1652, in-4.

** ROBIN (.....), prêtre, né en 1750 à Tonnerre,

acheva ses études à Paris avec succès et dut à de puissants protecteurs une position qui lui permit de cultiver son goût pour les lettres. D'abord secrétaire de la venerie de M. le comte d'Artois, il accompagna Rochambeau (voy. ce nom), dans sa campagne d'Amérique. A son retour, il fut nommé chapelain du roi, et conçut le plan d'un grand ouvrage que les circonstances et peut-être aussi le défaut d'encouragement le forcèrent d'abandonner. Il vit dans la révolution l'époque de réformes utiles à l'humanité; mais les événements ne tardèrent pas à le tromper. On ignore la date de sa mort; cependant on peut conjecturer qu'il ne survécut pas longtemps à l'année 1791, date de son dernier écrit. On a de lui : *Recherches sur les initiations anciennes et modernes*, Paris, 1779, in-12, ouvrage superficiel, surtout en ce qui concerne les initiations anciennes; mais qu'on lit avec plaisir. Il a été attribué au fameux abbé Raynal. *Nouveau voyage dans l'Amérique septentrionale en l'année 1781 et campagne de l'armée de Rochambeau*, 1782, in-8, trad. en allemand et en hollandais. On y trouve des observations intéressantes sur les mœurs et les coutumes des Anglo-américains. *Vies des grands hommes du christianisme*, 1787, in-8. Ce 1^{er} volume, le seul qui ait paru, contient la vie de Jésus-Christ, suivie de celles de St.-Pierre, des quatre évangélistes et de Saint-Paul; on trouve à la fin les vies de Simon le magicien et d'Apollonius de Thyane. On doit regretter que ce monument entrepris à la gloire de la religion n'ait pas été achevé. *Histoire de la constitution de l'empire français, ou Histoire des Etats-généraux pour servir à l'histoire de notre droit public*, 1790-91, 5 vol. in-8. On attribue à l'abbé Robin la traduction du *Traitément des insensés, à l'hôpital de Bedlam à Londres*, 1787, in-8.

ROBINET (Urbain), pieux et savant docteur de Sorbonne, chanoine et grand-vicaire de Paris, abbé de Bellozane, né en Bretagne, mort le 29 septembre 1758, âgé de 75 ans. Il est le rédacteur du *Bréviaire de Rouen*, qui (si on en excepte la mutilation des Psaumes) est un chef-d'œuvre en ce genre, Rouen, 1756. Il publia en 1744 : *Breviarium ecclesiasticum clero propositum*, ce bréviaire a été adopté par les évêques de Cahors et du Mans, et quelques autres. (Voy. QUIGNONX). On lui attribue les belles *Préfaces* de la messe des morts et de celles du Saint-Sacrement, de la dédicace de l'Eglise, de l'Avent, de la Toussaint, etc., qu'on chante dans la plupart des églises de France. (Voy. le *Journal historique et littéraire*, 1^{er} août 1788, page 490.)

ROBINET (Jean-Baptiste-René), écrivain laborieux, né à Rennes, en 1743, mort dans sa patrie le 24 mars 1820, embrassa d'abord la règle de St.-Ignace; mais regrettant bientôt sa liberté, il entra dans le monde, se livra avec ardeur à la culture des lettres, et alla ensuite en Hollande faire imprimer un ouvrage intitulé : *De la nature*, qui fit dans le temps quelque bruit, à cause des opinions singulières qu'il renferme. De retour à Paris en 1778, il fut nommé censeur royal et secrétaire particulier du ministre Amelot. A la révolution il perdit tous ses emplois et se retira dans sa province où il vécut ignoré, ne s'occupant que de ses devoirs envers sa

famille. Il avait été disciple des encyclopédistes, et s'était attaché aux principes de l'Eglise constitutionnelle. Il eut le bonheur d'être ramené à la religion, et signa une rétractation de ses erreurs. Robinet a laissé un assez grand nombre d'ouvrages, dont le plus connu est celui déjà cité : *De la nature*, 1761, in-4, 1766-68, 4 vol. in-8, auquel il faut joindre : *Considérations philosophiques sur la gradation naturelle des formes de l'être*, 1768, in-8. Une mauvaise physique, une métaphysique plus mauvaise encore, forment le fonds de ce livre, rempli de paradoxes. L'auteur peu d'accord avec lui-même, nie dans un endroit ce qu'il accorde dans l'autre, et accumule les contradictions, les hypothèses et les assertions les plus hardies. Il a été réfuté solidement par le P. Richard (voy. ce nom, ci-dessus, p. 254); et l'abbé Barnet a consacré plusieurs passages des *Helviennes* à l'examen de ses divers systèmes; *Essais de morale, ou Recherches sur les principes de la morale*, traduit de l'anglais de David Hume, Amsterdam, 1760, in-12. Ce volume fait partie de la collection des *Œuvres philosophiques de Hume*, traduites par Mérian. *Considérations sur l'état présent des littératures en Europe*, trad. de l'anglais de Hume, Londres, 1762, in-12; cet ouvrage a été faussement attribué à l'abbé Aubry; *Parallele des conditions et des facultés de l'homme avec la condition et les facultés des autres animaux*, Bouillon, 1769, in-12. L'auteur n'a pas pour but, comme on pourrait le supposer par son titre, de rabaisser l'homme au-dessous des animaux. Tout au contraire il relève les facultés de l'homme, du roi de la création auquel il reproche de ne pas tirer tout le fruit des avantages qu'il a reçus de son créateur; *Paradoxes moraux et littéraires*, 1769, in-12; *Dictionnaire universel des sciences morales, économiques, etc.*, 1775-85, 50 vol. in-4, vaste compilation dont Robinet n'est que l'éditeur; *Considérations sur le sort et les révolutions du commerce d'Espagne*, 1761, in-8; *Grammaire française, extraite des meilleurs grammairiens*, 1762, in-8; *Grammaire anglaise*, 1764, in-8; 1774, in-12; *L'homme d'état*, traduit de l'italien de Nic. Donato, 1767, 5 vol. in-12. Robinet a aussi travaillé à divers recueils, et a traduit des romans et des livres anglais. Voy. l'*Annuaire nécrolog.* de Mahul, tom. 1^{er}, et l'*Ami de la religion*, tom. 24, p. 567.

ROBINOT (Louis-Augustin), né en 1756 à Decize, petite ville du Nivernais, quitta la France pendant les premières années de la révolution, et ne put y rentrer qu'en 1798. Nommé successivement curé de Lucenay-les-Aix et de Marcigny, lors du rétablissement du diocèse de Nevers, il fut fait chanoine de la cathédrale. Placé, peu de temps après, à la tête du collège de cette ville, il ne tarda pas à devenir supérieur du petit séminaire. L'abbé Robinot mourut grand-vicaire honoraire, le 27 avril 1841, à 85 ans. On a de lui : *Discours dogmatiques et moraux sur différents points de la religion*, Lyon, 1824, 4 vol. in-12; *La religion démontrée et défendue*, Valence, 1856, 4 vol. in-8 et in-12, trad. de l'italien de Mgr. Alexandre Tassoni.

ROBINS. (Benjamin), savant mathématicien, naquit à Bath en 1707 de parents quakers, à qui leur

peu de fortune ne permit pas de lui donner une éducation soignée ; mais sans aide et sans secours, il acquit de vastes connaissances. Il cultiva plus particulièrement les mathématiques ; et ses amis, l'ayant engagé à venir à Londres, en même temps qu'il s'instruisit dans les langues modernes, il lut les ouvrages des plus célèbres mathématiciens. Dès l'âge de 20 ans, il donna une *Démonstration* de la dernière proposition du traité des *quadratures* de Newton, qui fut insérée dans les *Transactions philosophiques* de 1727, et lui mérita son admission à la société royale. L'année suivante il osa se mesurer avec le célèbre géomètre J. Bernoulli (voy. ce nom, t. 1, 585) sur la fameuse question des *forces vives*. A cette époque il renonça au costume et aux manières des quakers et consentit à donner des leçons. Son mérite lui valut bientôt un grand nombre d'élèves ; mais ce genre de vie ne pouvait lui convenir. Il quitta donc son école pour aller en Flandres examiner les principales places fortes. De retour à Londres, il prit part à une discussion sur la *Méthode des fluxions* de Newton, et fut quelque temps employé comme secrétaire par un comité de la chambre des communes. En 1749, nommé ingénieur de la compagnie des Indes orientales, il y arriva le 15 juillet 1750. Il donna des plans pour les forts de Saint-David et de Madras ; mais il ne put les voir exécuter. Le climat ayant altéré sa santé, il languit quelques mois, et mourut le 29 juillet 1751, âgé de 44 ans. Outre trois *Écrits* sur des matières politiques, Londres, 1759, on a de lui : *Nouveaux principes d'artillerie*, 1742 ; cet ouvrage renferme le fruit de ses expériences sur la force de la poudre à canon et la résistance de l'air, relativement à la force et à la vitesse des projectiles. Il a été traduit en allemand par Euler, qui l'a enrichi d'un commentaire très-étendu, Berlin, 1740, et en français par Dupuy, 1771 ; et Lombard, 1785, in-8. Les *Ouvrages mathématiques et philosophiques* de Robins ont été recueillis et publiés, Londres, 1761, 2 vol. in-8, précédés d'une *Notice* sur sa vie par le D. Wilson. C'est Robins qui a rédigé le *Voyage autour du monde*, d'Anson (voy. ce nom, t. 1, 226), sur le Journal de Walter, chapelain de vaisseau.

* ROBINS (James), ancien libraire à Londres, et auteur d'une *Histoire d'Angleterre* sous le règne de Georges III, qui a eu deux éditions sous le pseudonyme de *Robert Scott*, est mort à Lewisham au mois de novembre 1856.

* ROBINSON (Marie DARBY), surnommée la *Sapho anglaise*, née à Bristol en 1758, d'une famille honnête, mais pauvre, à quinze ans épousa un étudiant du collège de Lincoln. Cette union ne fut pas heureuse. Ruinée par ses dépenses frivoles, elle se fit comédienne, eut d'éclatants succès dans les grands rôles tragiques, et captiva le cœur du prince de Galles, dont elle devint la maîtresse en titre. Des liaisons de cette nature ne sont ni heureuses, ni durables. Après avoir dissipé le fruit de sa honteuse conduite, poursuivie par ses créanciers, elle se réfugia sur le continent en 1785. Elle demeura longtemps à Paris ; et, s'il faut l'en croire, sa maison y fut fréquentée par les personnes les plus distinguées. De retour en Angleterre en 1788, elle se livra entière-

ment aux lettres, qu'elle avait cultivées dès sa première jeunesse, et qui lui valurent des succès plus durables que ceux qu'elle avait dus à sa beauté. Elle mourut à Englefield - Green dans le comté de Surrey, le 25 décembre 1800, à l'âge de 42 ans. On lui doit des *Poésies*, 1775, 2 vol. in-8 ; des *Romans*, dont plusieurs ont été traduits en français, et enfin des *Mémoires* trad. également en français, qui peuvent passer pour un roman assez ingénieux et bien écrit. — Elle a laissé une fille qui s'occupe aussi de romans, et qui a donné entre autres *Le sanctuaire de Berthe*.

ROBINSON CRUSOE. Voy. FOÉ et VAN-EFFEN.

* ROBIQUET (Pierre), chimiste, né en 1780 à Rennes, vint à Paris où il se forma sous Fourcroy et Vauquelin. Attaché comme pharmacien à l'armée d'Italie, il fut après la victoire de Marengo employé dans sa patrie à l'hôpital militaire de Rennes, puis rappelé à Paris à l'hospice du Val de grâce, et en 1811 nommé professeur à l'école de pharmacie, dont il devint plus tard administrateur. Admis en 1835 à l'institut, où il remplaça Chaptal, il renonça dès lors au professorat pour se livrer plus librement, dans son laboratoire, à la recherche de principes chimiques importants ; c'est à lui qu'on doit la découverte de l'Asparagine, du Variolarin, de l'Orcine, de la Codéine, de la Purpurine et de l'U-lizarine qui ont enrichi à la fois la chimie et l'industrie. Il mourut à Paris, le 50 avril 1840, à 60 ans. Outre de nombreux articles dans le *Journal de Pharmacie*, et des notes dans la traduction de l'*Histoire naturelle* de Plin, publiée par Ajasson-de-Grand-sague (voy. ce nom, t. 1, 87), etc., on a de lui : *De l'emploi du bicarbonate de soude dans le traitement médical des calculs urinaires*, 1826, in-8 ; *Nouvelles expériences sur les amandes amères et sur l'huile volatile qu'elles fournissent*, 1850, in-8 ; *Nouvelles expériences sur la semence de moutarde*, 1851, in-8 ; *Notices son André Laugier et Aug.-Arth. Plisson*, 1852, in-8.

* ROBINSON (John), mathématicien écossais, né en 1759 à Boghall, dans le comté de Stirling, s'appliqua de bonne heure à l'étude des sciences. A l'âge de 19 ans, il s'embarqua pour le Canada, comme instituteur du fils aîné de l'amiral Knowles. Il suivit son élève sur le *Royal William* avec un grade équivalent à celui d'aspirant, rendit d'importants services pendant le siège de Québec, et dans assez peu de temps acquit des connaissances très-étendues dans la science et l'art de la navigation. Il fit dans la rivière Saint-Laurent des observations sur l'aiguille magnétique et il entreprit en 1762 le voyage de la Jamaïque, pour faire l'essai des montres marines d'Harrison. A son retour en Angleterre il apprit la mort de son élève chéri, qui avait péri sur le vaisseau le *Pérégryn*, et dégoûté de la carrière maritime, en 1767 accepta la chaire de chimie à l'université de Glasgow. Trois ans après il suivit l'amiral Knowles en Russie, en qualité de secrétaire ; il y obtint, par ses talents, l'emploi d'inspecteur-général du corps des cadets de la marine. Quelques dégoûts qu'il éprouva dans sa position l'engagèrent à accepter l'offre de la chaire de philosophie à Edimbourg, et il la remplit avec distinction jus-

qu'à sa mort, arrivée en 1805. Outre les articles marine, la 5^e édition de l'*Encyclopédie britannique*, contient de lui les articles *mathématiques et philosophiques* qui ont été imprimés séparément sous le titre de *System of mechanical philosophy*. La meilleure édition est celle de 1822, 4 vol. gr. in-8, ou petit in-4. On a encore de lui un ouvrage *contre la franc-maçonnerie*, qui a eu plusieurs éditions, et dont l'abbé Barruel a tiré parti pour ses *Mémoires sur le jacobinisme*. Il a aussi donné une édition des *Éléments de chimie*, de Black, 1805, 2 vol. in-4.

ROBOAM, roi de Juda, succéda à Salomon son père, l'an 975 avant J.-C. A peine fut-il monté sur le trône, que Jéroboam, à la tête du peuple, alla le prier de décharger ses sujets des impôts dont son père les avait accablés dans les dernières années de son règne. Roboam demanda trois jours pour lui faire réponse. Pendant ce temps, les plus anciens de son conseil furent d'avis de soulager le peuple; mais il préféra l'avis des jeunes seigneurs avec lesquels il avait été élevé, et ne répondit qu'en menaçant le peuple d'un traitement encore plus fâcheux. « Conduite, dit un politique, que les souverains » imprudents et orgueilleux ne cessent d'imiter, et » qui a toujours le même effet. » Cette dureté fit soulever dix tribus, qui se séparèrent de Roboam, et choisirent Jéroboam pour leur roi. Telle fut l'origine du royaume d'Israël. Roboam fit construire des forteresses pour conserver les deux tribus qui restaient; et quand il se crut à l'abri des entreprises de Jéroboam, il abandonna la loi du Seigneur pour suivre les penchants de son cœur corrompu. Il adora les idoles, et le peuple ne tarda pas à suivre les traces du maître. Sésac, roi d'Égypte, suivi d'une armée innombrable, entra dans le pays, et prit en peu de temps toutes les places de défense. Jérusalem, où le roi s'était retiré avec les principaux de sa cour, allait être assiégée. Pour leur ôter toute espérance, Dieu envoya le prophète Séméias, qui leur déclara de sa part que, puisqu'ils l'avaient abandonné, il les abandonnait aussi au pouvoir de Sésac. Cette menace les toucha; ils s'humilièrent sous la main de Dieu, et reconnurent la justice de ses jugements. Le Seigneur, fléchi par cette humiliation, adoucit la rigueur de l'arrêt par sa justice. Sésac se retira de Jérusalem, après avoir enlevé les trésors du temple du Seigneur et ceux du palais du roi. Roboam continua à vivre dans l'iniquité. Il mourut l'an 938 avant J.-C., après avoir régné 17 ans, laissant le royaume à Abias, un de ses fils.

ROBOREUS. Voy. ROVERE.

ROBORELLO (François), né en 1516 à Udine, dans le Frioul, enseigna avec réputation la rhétorique et la philosophie morale à Lucques, à Pise, à Bologne et à Padoue; il y remplit aussi les chaires des langues grecque et latine, et mourut à Padoue en 1567. Robortello avait un grand savoir; mais il était d'un caractère irascible et envieux: il eut des querelles avec plusieurs hommes érudits de son temps, tels qu'Érasme, Paul Manuce, Muret, Henri Estienne, etc., et surtout avec Sigonius. On a de lui: un *Traité d'histoire (de historica facultate)*, etc. très-superficiel, Florence, 1548, in-8; ce volume qui contient plusieurs autres morceaux est devenu

rare. Toutes ces pièces ont été insérées par Gruter dans son *Thesaurus criticus*; des *Éditions* de plusieurs poètes grecs et latins, avec des *Commentaires*; *De vita et victu populi romani sub imperatoribus Cæs. Augustis*, Bologne, 1559, in-fol.; ce volume devait être suivi de trois autres qui n'ont point paru; un grand nombre d'autres écrits, dans lesquels il y a quelquefois une critique trop âpre. On raconte que Jean-Baptiste Egnace fut si irrité de celle qui regardait un de ses ouvrages, qu'il le blessa d'un coup de poignard.

ROBUSTI. Voy. TINTORET.

ROCABERTI (Jean-Thomas de), né vers 1624, à Pérelada, sur les frontières du Roussillon et de la Catalogne, d'une maison illustre, entra jeune dans l'ordre de Saint-Dominique. Il devint provincial d'Aragon en 1666, général de son ordre en 1670, archevêque de Valence en 1676, et grand inquisiteur de la foi en 1695. Il s'acquit l'estime du roi catholique, qui le fit deux fois vice-roi de Valence. Il employa le temps que lui laissaient ces places à composer plusieurs ouvrages. Les principaux sont: un traité estimé, *De romani pontificis auctoritate*, 1695-94, 5 vol. in-fol.; ouvrage condamné par arrêt du parlement de Paris le 20 décembre 1695; *Bibliotheca pontificia maxima*: c'est un recueil de tous les traités composés par différents auteurs, en faveur de l'autorité et de l'infailibilité pontificale, imprimé à Rome en 1700 et ann. suiv., 21 vol. in-fol.; un livre intitulé: *Aliment spirituel*, etc. Il mourut à Madrid le 15 juin 1699.

ROCCA (Ange), né en 1545 à Rocca-Contrata, dans la Marche d'Ancône, ermite de Saint-Augustin, fut fait docteur en théologie à Padoue en 1577, secrétaire de son ordre pendant 6 ans, président de l'imprimerie du Vatican en 1585, sacristain de Clément VIII en 1595, et enfin évêque de Tagaste en 1605. Il mourut à Rome le 8 avril 1620. Il a fait diverses remarques sur l'Écriture sainte et sur les Pères; mais on ne lit plus ses commentaires. Il s'y sert indifféremment des bons et des mauvais auteurs, de monuments authentiques et de pièces douteuses. Il écrit nettement, mais sans élévation. Ses différents ouvrages parurent à Rome en 1719, 2 vol. in-fol. Cette édition a été reproduite, moyennant un nouveau frontispice, sous le titre de *Thesaurus pontificiarum antiquitatum, necnon rituum ac caeremoniarum*, 1745, les littérateurs font quelque cas de la *Bibliotheca vaticana illustrata* de cet auteur. On estime aussi son traité *De campanis*, Rome, 1612, in-4. On le trouve dans le 2^e vol. du *Thesaurus antiquitatum romanarum* de Sallengre. Le P. Nicéron, dans le t. 21 de ses *Mémoires*, a donné les titres des ouvrages de Rocca, au nombre de quarante-un.

ROCH (saint), né en 1295 à Montpellier, d'une famille noble, portait en venant au monde une croix couleur de pourpre sur la poitrine. Il perdit son père et sa mère à l'âge de 20 ans; il alla à Rome en pèlerinage, y guérit un grand nombre de personnes affligées de la peste, et, à son retour, il s'arrêta à Plaisance, infectée de cette maladie. Roch en fut frappé lui-même, et, contraint de sortir de la ville, pour ne pas infecter les autres, il

se retira dans une forêt où le chien d'un gentilhomme voisin, nommé *Gothard*, lui apportait tous les jours un pain. Guéri de la contagion, il retourna à Montpellier. Sa patrie était alors en proie aux fureurs de la guerre : pris pour un espion, il fut jeté dans un cachot où il mourut le 12 août 1527. Cet article est composé d'après les traditions populaires, et sur des légendes de peu d'autorité ; mais l'incertitude des actes d'un saint ne conclut point contre son existence, ni contre l'idée générale de ses vertus et de ses miracles. (*Voy. Ste.-CATHERINE*, II, 449.) Les alléateurs des légendes n'ont choisi que de vrais actes, de vraies histoires pour les embellir ; ils eussent regardé comme une impiété l'audace d'en supposer pour le fond, et ils n'auraient pas réussi à les faire recevoir ; ce n'est qu'en faveur des monuments et du culte déjà établi que ces impostures, qu'ils ont crues méritoires, ont pris faveur. Une excuse plus recevable est que, durant les dévastations des barbares, un grand nombre d'actes de martyrs, d'histoires édifiantes, etc., ont péri, et que la piété des moines a cru devoir les remplacer par d'autres, rédigés sur la tradition ou sur le souvenir qu'ils en avaient conservé ; et comme ces sources n'étaient ni fort sûres ni suffisantes pour fournir à de grands détails, les nouvelles histoires ont été peu exactes et dirigées en partie sur les mémoires de l'imagination. On a une *vie* de saint Roch par F. Diedo. Les curieux préfèrent sa *légende* publiée en latin au commencement du XVI^e siècle par J. D. Pins, évêque de Rieux. *Voy.* aussi le *Recueil* des hollandistes et les *Vies des saints* de Butler et Baillet.

* **ROCHAMBEAU** (Jean-Baptiste-Donatien de VIMEUR, comte de), maréchal de France, né en 1725 à Vendôme, dont son père était gouverneur, entra dès l'âge de 16 ans cornette dans le régiment de Saint-Simon cavalerie. Il s'y distingua pendant la guerre d'Allemagne, fut fait capitaine en 1744, l'année suivante aide-de-camp du duc d'Orléans, et en 1747 colonel du régiment de la Marche infanterie. Blessé à la bataille de Laufeldt, il fut présenté quelque temps après à Louis XV. Il se signala au siège de Maëstricht. Après l'expédition de Minorque il fut fait brigadier d'infanterie et chevalier de saint Louis, quoiqu'il n'eût que 15 ans de service. Dès l'année suivante (1757) il fut employé en Allemagne où il continua de se distinguer. Il fut blessé au combat de Clostercamp en 1760, obtint l'année suivante le grade de maréchal de camp, fut fait à la paix major général et inspecteur de l'infanterie d'Alsace, et reçut plus tard le cordon rouge ainsi que l'inspection de la Bretagne et de la Normandie. Nommé lieutenant-général en 1780, il eut quelque temps après le commandement d'un corps auxiliaire, envoyé aux Etats-Unis d'Amérique. Débarqué à Rhode-Island, il arrêta, de concert avec Washington, le nouveau plan de campagne, sut retenir à New-York le général anglais Clinton, et contribua à faire rétrograder lord Cornwallis, qui, cerné dans la ville l'York, fut réduit à signer la célèbre capitulation du 9 octobre 1781, où un corps de 8000 Anglais mit bas les armes, abandonnant 214 pièces de canon et 22 drapeaux. Cette journée amena la paix qui fut signée le 1^{er} juin 1785. Le congrès américain té-

moigna sa reconnaissance à Rochambeau en lui donnant deux pièces prises sur l'armée anglaise. A son retour, Louis XVI le nomma gouverneur de la Picardie, et lui conféra le titre de chevalier de ses ordres. Lorsque l'Alsace fut agitée en 1789 par les troubles populaires, le roi l'envoya dans cette province, où il rétablit le calme. Il obtint en 1790 le commandement de l'armée du Nord, rétablit les fortifications de cette frontière, et forma trois camps retranchés, à Dunkerque, à Maubeuge, à Sedan, qui tinrent en respect l'ennemi. Créé maréchal de France, il refusa en 1791 le ministère de la guerre. Après l'arrestation du roi à Varennes, croyant la monarchie détruite, il se présenta à la barre de l'assemblée nationale pour y prêter serment d'obéissance. La guerre contre l'Allemagne ayant éclaté, Rochambeau présenta ses plans de campagne ; mais ils furent désapprouvés. Pendant ce temps, Dumouriez qui n'aimait pas le maréchal, parvint au ministère, trouva le moyen de le laisser à Lille, tandis qu'il employait des généraux moins anciens. Ce vieux guerrier se démit du commandement, et, après 50 ans de service, se retira dans sa ville natale. Emprisonné sous le règne de la terreur, il allait monter dans la fatale charrette qui conduisait Malesherbes au supplice, lorsque le bourreau, trouvant, dit-on, qu'elle était trop chargée, repoussa le vieux guerrier en lui disant : ton tour viendra plus tard. Le 9 thermidor le sauva ; il alla achever tranquillement dans ses foyers son honorable carrière, et mourut le 10 mai 1807. Dans les dernières années de sa vie, il s'était occupé de la rédaction de ses *Mémoires* qui ont paru en 1809, 2 vol. in-8, avec une *préface* de Luce de Lancival. On trouve de curieux détails sur la campagne de Rochambeau aux Etats-Unis dans le *Voyage* de l'abbé Robin, (*voy. ce nom*).

* **ROCHAMBEAU** (Donatien-Marie-Joseph de VIMEUR, vicomte de), fils du précédent, né en 1750, embrassa l'état militaire dès l'âge de 12 ans, et colonel du régiment d'Auvergne en 1779, suivit son père en Amérique et eut part aux succès de l'expédition. Devenu maréchal-de-camp en 1791, il fut nommé lieutenant-général l'année suivante, et peu de temps après commandant des îles du Vent. Il soumit les Nègres révoltés de Saint-Domingue, et se rendit à la Martinique dont il força les Anglais de s'éloigner. Il déjoua également leurs tentatives sur la Guadeloupe et sur Sainte-Lucie, mais les secours sur lesquels il avait dû compter lui manquèrent ; et en 1794 attaqué par des forces très-nombreuses il ne put, malgré la plus vive résistance, empêcher les Anglais de s'emparer de la Martinique et des autres possessions françaises dans les Antilles (*voy. SAINT-VINCENT*). Il revint en France l'année suivante, et en 1796 fut nommé gouverneur de Saint-Domingue. Arrivé dans cette colonie avec 400 hommes, il eut à souffrir des contrariétés, de ses généraux, et des commissaires civils ; et destitué par ceux-là même qui devaient lui obéir, il fut renvoyé en France. Après l'établissement du gouvernement consulaire, il fut employé à l'armée d'Italie en 1800, et chargé de défendre la tête du Pont du Var. Il fit la campagne suivante sur la Piave et dans le Tyrol. En 1802, il

retourna à Saint-Domingue, avec l'expédition commandée par le général Leclerc, et remporta plusieurs avantages sur Toussaint-Louverture. Après la mort de Leclerc, il prit le commandement en chef à titre d'ancienneté; mais ne pouvant, avec une armée décimée par la fièvre jaune, faire tête à Desallines, il dut se renfermer dans la ville du Cap. Là ne recevant pas de secours, il finit par capituler avec les Noirs et se remit le 30 novembre lui et les faibles restes de l'expédition à la disposition des Anglais. Conduit en Angleterre, il y resta jusqu'en 1814, qu'il revint en France par suite d'un échange. En 1815 il obtint le commandement d'une division du 5^e corps de la grande armée, se distingua à Bantzen, ainsi que dans plusieurs autres actions, et fut tué à Leipsig, le 18 octobre 1815.

ROCHE (Jean de la), né dans le diocèse de Nantes, entra dans la congrégation de l'Oratoire. Son talent pour la prédication se manifesta de bonne heure. Il remplit avec succès les principales chaires de la province et de la capitale. Cet orateur mourut en 1711, dans sa 55^e année. On a de lui un *Avent*, un *Carême*, et des *Mystères*, en 6 vol. in-12; et 2 vol. in-12, de *Panégiriques*. C'est principalement dans ce dernier genre qu'il excellait. Ses *Panégiriques de saint Augustin* et de *saint Louis* furent applaudis, lorsqu'il les débita, et plaisent encore lorsqu'on les lit. Ses *Sermons* sont solides, et l'Evangile n'y est pas défiguré par le vernis de nos orateurs à la mode. Ils sont écrits avec noblesse et avec élégance.

ROCHE (Antoine-Martin), ex-oratorien, né dans le diocèse de Meaux, quitta l'Oratoire à raison de son opposition aux décrets de l'Eglise, et mourut à Paris en 1753, avant la 50^e année de son âge. On a de lui un *Traité de la nature de l'âme et de l'origine de ses connaissances*, contre le système de Locke et de ses partisans, en 2 gros vol. in-12, qui ont paru en 1739. Cet ouvrage solide et bien écrit mérite d'être lu.

ROCHE (Jacques FONTAINE de la), prêtre du diocèse de Poitiers, grand partisan des convulsions, mort en 1761, vécut à Paris dans une obscurité prudente. Il eut, depuis 1751, la principale part aux feuilles qui paraissaient toutes les semaines, sous le titre de *Nouvelles ecclésiastiques*. Il avait été pourvu d'une cure dans le diocèse de Tours; mais il quitta la houlette pastorale en 1728, pour prendre la plume satirique et fanatique d'un *scélérat obscur*, selon l'expression d'un auteur très-connu. Comme ce libelle a été continué, et qu'il a été longtemps la trompette du mensonge et de la calomnie, il ne sera pas inutile de l'apprécier. En comparant les témoignages des jésuites, des jansénistes, et de ceux qui se moquent des uns et des autres, il sera aisé de déterminer au juste le mérite de la gazette et du gazetier. Si l'on pouvait s'en rapporter aux jésuites, le nouvelliste réunit tous les vices. Il est impie dans sa morale, hérétique dans sa doctrine, calomniateur dans ses imputations, calomnieux dans ses plaintes, imposteur dans ses décrets, traître dans ses déclamations, forcené dans ses invectives, hypocrite dans ses sermons, absurde dans ses raisonnements, faus-

saire dans ses citations, furieux dans ses satires, fade dans ses éloges, insipide dans ses plaisanteries... Son libelle périodique est un trésor de mensonges grossiers, de blasphèmes horribles, d'impostures atroces, de falsifications palpables, de contradictions sans nombre, de platitudes pitoyables. C'est là que des convulsions diaboliques sont mises sur le compte du Tout-Puissant, et qu'on vomit contre les vicaires de J.-C. et leurs décisions, contre les premiers pasteurs et leurs instructions, contre les gens de bien et leur soumission à l'Eglise, les calomnies les plus atroces, assaisonnées de toutes les expressions indécentes que peuvent suggérer la rage et la fureur à un frénétique qui n'a ni âme ni éducation. L'infurnal gazetier, dans sa retraite obscure, se nourrit de son infamie, il s'enveloppe de sa noirceur, il s'applaît de sa méchanceté. Il ne s'humanise que lorsqu'il faut faire l'oraison funèbre de quelque maître d'école, de quelque servante, qui auront eu le bonheur de mourir en disant des injures au pape, en faisant décrier leur pasteur, en se faisant porter leur jugement et leur condamnation en vertu d'un exploit, et sous l'escorte des huissiers. En un mot, si l'on en croit les jésuites, la gazette ecclésiastique est contraire aux premiers principes de la foi, de la raison, de la charité et de la probité. Si l'on s'en rapporte aux écrivains qui ne sont ni jésuites, ni jansénistes, en particulier à d'Alembert, « le gazetier est un *scélérat obscur*, qui se rend tous les huit jours criminel de lèse-majesté, par des libelles méprisés; qui est tombé dans un excès d'avilissement auprès des gens sensés, en donnant le nom de miracles à des tours de passe-passe dont les charlatans de la foire rougiraient; en faisant l'éloge de ces filles séduites que des imposteurs ont dressées dès l'enfance pour jouer, à prix d'argent, cette farce abominable. C'est un blasphémateur qui calomnie le vicaire de J.-O. en citant l'Evangile; qui ne parle que de la charité dont il viole toutes les lois; qui vend toutes les semaines un libelle qui dégoûte aujourd'hui les lecteurs les plus avides de satires; qui ne respecte ni les oints du Seigneur, ni les premiers pasteurs de l'Eglise, ni les ministres des souverains; qui distille, en un mot, son venin sur les talents et les vertus qui honorent la religion, et que la religion consacre. » Si l'on consulte enfin les jansénistes, dont il est le secrétaire et l'entrepôt, ils n'en font point un portrait plus flatteur. Le célèbre et modéré Duguet dit que l'auteur inconnu des *Nouvelles ecclésiastiques* se rend coupable d'un attentat énorme. Petitpied, appelant, le caractérise ainsi : « L'auteur insensé des *Nouvelles ecclésiastiques*, abandonnant les voies de la charité, n'a point trouvé celles de la vérité. C'est un impudent... qui n'a aucun discernement. C'est un historien partial... indigne de toute créance... C'est un ingrat... c'est un indocile... C'est un rebelle... L'esprit de vertige s'est saisi de lui... C'est un furieux qui attaque toutes les puissances ecclésiastiques et séculières, tous les corps et tous les particuliers. Abbés, évêques,

» archevêques, cardinaux ; papes , ordres religieux ,
 » magistrats , ministres , princes , rois , rien n'est
 » épargné par ce frénétique ; le fiel coule de sa
 » plume , le noir sang qui bout dans ses veines se
 » répand... sur les personnes de tout état , de tout
 » sexe , de toute condition . C'est un convulsion-
 » niste... fanatique . En un mot , c'est un enragé ,
 » qui déchire à belles dents depuis le simple clerc
 » jusqu'au souverain pontife , depuis Neutelet jus-
 » qu'à Louis XV , et tout ce qui est entre ces deux
 » extrêmes . » De ces trois portraits , on pourra
 » choisir celui qui paraîtra le plus ressemblant et le
 » plus flatteur . En voici un quatrième , tracé par une
 » main respectable à tous égards , par un des plus
 » grands prélats qu'il y ait eu en France . De Mon-
 » tillot , archevêque d'Auch , dans son Instruction
 » vraiment pastorale du 24 janvier 1764 , apprend
 » ainsi à ses diocésains à se former une juste idée du
 » gazetier ecclésiastique . « C'est un écrivain caché ,
 » inconnu : on ne sait où il habite , cependant , du
 » fond de son repaire , il lance incessamment les
 » traits les plus envenimés contre tout ce qui lui
 » déplaît ; monstre déguisé sous les dehors d'un
 » défenseur du grand précepte de la charité , il en
 » viole toutes les règles ; c'est un fourbe , un im-
 » posteur , un calomniateur décidé : vertu , mérite ,
 » puissance , autorité , tout est en proie à la mali-
 » gnité de sa plume ; vrai ou faux , tout lui est égal ,
 » pourvu qu'il nuise , qu'il déchire , qu'il mette en
 » pièces ; rien ne le décide que l'intérêt de la cause
 » à qui il a vendu sa plume , son honneur et son
 » âme ; il est connu par les siens même sous ce
 » caractère : mais on a besoin d'un tel homme ,
 » on le paie , on le méprise et on s'en sert . »
 » Écoutez encore d'Alembert (*Dict. encycl.* , art.
Nouvelles ecclésiastiques) . « *Nouvelles ecclésiastiques*
 » est le titre très-impropre d'une feuille ou plutôt
 » d'un libelle périodique , sans esprit , sans vérité ,
 » sans charité et sans aveu , qui s'imprime clan-
 » destinement depuis 1725 , et qui paraît régulière-
 » ment toutes les semaines . L'auteur anonyme de
 » cet ouvrage , qui vraisemblablement pourrait se
 » nommer sans être plus connu , instruit le public ,
 » quatre fois par mois , des aventures de quelques
 » clercs tonsurés , de quelques sœurs converses , de
 » quelques prêtres de paroisse , de quelques moines ,
 » de quelques convulsionnaires , appelants et réap-
 » pelants ; de quelques petites fièvres guéries par
 » l'intercession de M. Paris ; de quelques malades
 » qui se sont crus soulagés en avalant de la terre
 » de son tombeau , parce que cette terre ne les a
 » pas étouffés , comme bien d'autres . Quelques per-
 » sonnes paraissent surprises que le gouvernement
 » qui réprime les faiseurs de libelles , et les ma-
 » gistrats qui sont exempts de partialité comme les
 » lois , ne sévissent pas efficacement contre ce ramas
 » insipide et scandaleux d'absurdités et de men-
 » songes . Un profond mépris est sans doute la seule
 » cause de cette indulgence : ce qui confirme cette
 » idée , c'est que l'auteur du libelle périodique
 » dont il s'agit est si malheureux , qu'on n'entend
 » jamais citer aucun de ses traits ; humiliation la
 » plus grande qu'un écrivain satirique puisse rece-
 » voir , puisqu'elle suppose en lui la plus grande

» ineptie dans le genre d'écrire le plus facile de
 » tous . » Après ces portraits divers , tracés par des
 » mains non suspectes , ceux qui sont condamnés
 » et calomniés dans ce libelle peuvent dire avec Ter-
 » tullien : *Tali dedicatore damnationis nostræ etiam*
gloriamur , Apolog. , c. 5 . Après avoir fait connaître
 » l'ouvrage , ajoute ici un continuateur de Feller ,
 » nous allons faire connaître l'auteur . Chassé de sa
 » cure , il vint à Paris en 1728 , et fut accueilli par les
 » frères Desessarts , dont la maison était ouverte à
 » tous les appelants . Ils avaient commencé à envoyer
 » dans les provinces des bulletins en faveur de l'ap-
 » pel ; ils s'adjoignirent vers cette époque Fontaine ,
 » les frères Boucher , Troya , et quelques autres , qui
 » travaillèrent à ces bulletins ; mais Fontaine en de-
 » meura bientôt seul chargé . Il se condamna pour
 » cet effet à une profonde retraite . Une dame Théodon ,
 » à ce que l'on croit , avait formé l'imprimerie secrète
 » d'où partaient les écrits du parti , et c'était dans sa
 » maison , près de la rue de la Parcheminerie , que
 » s'imprimaient les *Nouvelles* , que le lieutenant de
 » police de cette époque ne put jamais parvenir à
 » arrêter . Fontaine mourut en 1761 ; mais sa mort
 » ne fit point cesser le journal . Guézin , dit de Saint-
 » Marc , lui succéda et continua les *Nouvelles* jus-
 » qu'en 1795 . Il avait d'abord eu comme réviseurs ,
 » Gourlin , Mey , Maulrot , et dans les derniers temps ,
 » il était secondé par Larrière et Hauteclage . Depuis
 » 1795 , les *Nouvelles* furent continuées à Utrecht par
 » Jean-Baptiste-Sylvain Mouton , prêtre , né à la Cha-
 » rité-sur-Loire . Elles ne paraissaient plus que tous
 » les quinze jours , et elles cessèrent totalement en
 » 1805 , l'abbé Mouton étant mort le 15 juin de la
 » même année .

* ROCHE (Jean-Baptiste-Louis de la) , docteur
 » de Sorbonne , né vers 1700 à Paris ou dans le dio-
 » cèse , y remplit différentes fonctions ; il était en 1758
 » vice-gérant de la paroisse de Saint-Côme . Ses talents
 » pour la chaire lui méritèrent le titre de prédica-
 » teur du roi . Dans ses loisirs il cultivait les lettres ,
 » mais sans grand succès . Il mourut à Paris en 1780 ,
 » dans un âge avancé . On a de lui : *Les Psaumes de*
David , distribués pour tous les jours du mois ,
 » 1725 , in-12 ; *Office de saint Côme et de saint Da-*
mien , 1728 , in-12 ; *OEuvres mêlées* , avec un *dis-*
cours sur le but que s'est proposé Virgile dans la
 » composition de ses *Bucoliques* , et une traduction
 » en vers français de ses *Eglogues* , Paris , 1752 ,
 » in-12 , version faible et languissante ; *Panegyrique*
de sainte Geneviève , 1757 , in-4 ; *Pensées de La*
Roche-Joucauld , avec des remarques , 1757 , in-12 ;
 » *La belle vieillesse* , ou *les anciens quatrains de Pi-*
brac , Dufaur et Matthieu , sur la vie , la mort , et
 » la conduite des choses humaines , avec remarques ,
 » 1746 , in-12 ; *Eloge funèbre de M. le duc d'Or-*
léans , 1755 , in-4 ; *Règles de vie chrétienne* , pour
 » conduire à Dieu les âmes dans tous les états ,
 » tirées principalement de St.-François de Sales , 1755 ,
 » in-12 ; *Cosmographie pratique* , in-12 ; *Année domi-*
nicale , 8 vol. in-12 ; *Heures nouvelles* , in-12 ; *Bré-*
viaire de Cîteaux , à l'usage des religieux de la
 » Trappe , in-12 ; *Mélanges de maximes chrétiennes* ,
 » sur la religion , la morale et la nature , 1769 , in-12 .

* ROCHE (Sophie dame de la) , née le 6 décembre

1750, à Kaufbeuren en Souabe, fille d'un médecin nommé Cullermann, fut initiée dès son bas âge à la littérature par son père, et bientôt étonna tout le monde par l'étendue de ses connaissances et la sûreté de son goût. Le célèbre Wieland, son parent, alors fort jeune, lui donna des conseils et des leçons et fit une préface pour son premier ouvrage les *Mémoires de M^{lle} de Sternheim* dont le succès fut assez grand en Allemagne et qui a été trad. en franç. par M^{me} de La Fite, 1775, 2 vol. in-12. Elle épousa un conseiller de l'électeur de Mayence, Franck Lichtenfels, dont le nom avait été transformé par le ministre Stadion, en celui de la Roche; continua de se livrer à son goût pour les lettres, et publia plusieurs ouvrages estimables qui lui firent une réputation parmi ses compatriotes; mais qui sont moins connus en France. Cette dame mourut à Offenbach le 18 février 1807.

ROCHEBLAVE (Henri de), prédicateur de la religion prétendue réformée, né en 1665, fut ministre à Schaffhouse en Suisse, dès l'âge de 20 ans. Il passa ensuite en Irlande, et devint ministre de l'église française de Dublin, où il mourut en 1709. On a de lui un volume de *Sermons*.

ROCHEBLOND (Charles HOTMAN, dit la), bourgeois de Paris, fut l'auteur de la faction connue sous le nom des *Seize*, parce qu'ils avaient distribué à seize d'entre eux les 16 quartiers de Paris. Elle se forma en 1589, pendant la ligue, à laquelle elle se joignit; mais elle eut aussi ses intérêts particuliers, et ne seconda pas toujours les intentions du duc de Guise, ni celles du duc de Mayenne; ses procédés étaient en général moins réfléchis: c'était une espèce de démocratie qui tenait aux défauts de ce genre de gouvernement.

ROCHECHANDIEU. Voy. CHANDIEU.

ROCHECHOUART (René de), baron de Mortemart et seigneur de Vivonne, était d'une des plus anciennes familles du royaume, à laquelle la terre de Rochechouart, en Poitou, avait donné son nom. Il servit dès l'âge de 15 ans au siège de Perpignan, et s'y signala par sa valeur. Il se trouva à la défense de Metz, en 1552, et, après avoir acquis beaucoup de gloire dans diverses occasions importantes, il mourut en 1587, à 61 ans, laissant plusieurs enfants de Jeanne de Saulx, fille du maréchal de Tavannes. L'ainé, Gabriel de Rochechouart, mort en 1645, à 68 ans, fut le père de Gabriel de Rochechouart, duc de Mortemart, pair de France, et premier gentilhomme de la chambre, qui mourut en 1675.

ROCHECHOUART (François de), chevalier de Jars. Voy. JARS.

ROCHECHOUART (Louis-Victor de), duc de Mortemart et de Vivonne, prince de Tonnay-Charente, fils de Gabriel duc de Mortemart, né en 1656, servit de maréchal-de-camp à la prise de Gigeri en Afrique, l'an 1664, à celle de Douai en Flandre, en 1667, et au siège de Lille l'année d'après. Sa valeur le fit choisir pour conduire les galères du roi au secours de Candie, où il fut en qualité de *général de la sainte Eglise*, titre dont le pape Clément IX l'honora. Ce pontife, pénétré de reconnaissance pour les services qu'il avait rendus à cette occasion, lui

permit de porter dans l'écusson de ses armes, lui et sa postérité, le gonfalon de l'Eglise. Il ne se distingua pas moins dans la guerre de Hollande, 1672, où il reçut une blessure dangereuse. Le bâton de maréchal de France, le gouvernement de Champagne et de Brie, et la place de général des galères, furent les récompenses de son courage, et le fruit de la faveur de la marquise de Montespan, sa sœur. Il mourut en 1688.

ROCHECHOUART (Françoise-Athénaïs de), marquise de Montespan, sœur du précédent, fut d'abord connue sous le nom de mademoiselle de Tonnay-Charente. Sa beauté la rendit moins célèbre que le caractère de son esprit, plaisant, agréable et naturel. Recherchée par les plus grands seigneurs, elle fut mariée au marquis de Montespan, qui lui sacrifia des partis considérables, et qui ne fit qu'une ingrate. La duchesse de la Vallière, maîtresse de Louis XIV, l'admit dans sa société, et le roi ne la regarda d'abord que comme une aimable étourdie. Elle agaça sans cesse ce monarque, qui disait, en se moquant, à madame de la Vallière: « Elle voudrait bien que je l'aimasse, » mais je n'en ferai rien. » Il ne tint pas parole, et il fut bientôt épris de ses charmes. La marquise de Montespan régna avec empire. Ses fantaisies engagèrent ce prince dans des dépenses excessives et inutiles. Elle avait supplanté madame de la Vallière, et elle fut supplantée à son tour, d'abord par la duchesse de Fontanges, puis par la marquise de Maintenon. Louis XIV lui ordonna de quitter la cour vers 1680, et elle mourut en 1707, âgée de 66 ans, à Bourbonne, où elle avait été prendre les bains. A la fin de sa vie, elle se signala par de grandes aumônes, et tâcha de réparer les scandales qu'elle avait donnés. Elle fit plusieurs présents à l'Eglise, surtout à Notre-Dame des Ardilliers de Saumur, où l'on voit encore des traces de sa magnificence. « Peu à peu, » dit le duc de Saint-Simon dans ses *Mémoires*, « elle vint à donner tout ce qu'elle avait » aux pauvres. Elle travaillait pour eux plusieurs » heures par jour à des ouvrages bas et grossiers, » comme des chemises et autres choses semblables, » et y faisait travailler ce qui l'environnait; sa » table, qu'elle avait aimée avec excès, devint la » plus frugale; ses jeûnes furent fort multipliés; » sa prière interrompait sa compagnie, et le plus » petit jeu auquel elle s'amusait; et, à toutes les » heures du jour, elle quittait tout pour aller prier » Dieu dans son cabinet. Ses macérations étaient » continuelles; ses chemises et ses draps étaient de » toile jaune, la plus dure et la plus grossière, » mais cachés sous les draps et une chemise ordi- » naire. Elle portait sans cesse des bracelets, des » jarretières et une ceinture à pointes de fer, qui » lui faisaient souvent des plaies; et sa langue, » autrefois si à craindre, avait aussi sa pénitence. » Ce qui a pu lui mériter ces grâces, c'est que dans le temps même de ses égarements, « elle n'avait » jamais, dit le même écrivain, perdu de vue la » religion; rien ne lui aurait fait rompre aucun » jeûne ni un jour maigre; elle fit tous les ca- » rêmes, et avec austérité; quant aux jeûnes, lors- » qu'elle était à la cour, elle y ajoutait des au-

» mônes abondantes ; jamais rien qui approchât du » doute et de l'impïété ; mais impérieuse , altière , » dominante , moqueuse , et tout ce que la beauté » et la toute-puissance qu'elle en tirait , entraîne » après soi. » La France parut lui pardonner ses torts , pour avoir introduit à la cour le grand Bos-suet , le duc de Montausier et M^{me} de Maintenon.

* ROCHECHOUART-MORMEART (Marie-Madeleine-Gabrielle-Adélaïde de), abbesse de Fontevrault, née à Paris en 1643, était sœur de la précédente. Nommée en 1670, chef et générale de l'ordre de Fontevrault, elle donna dans l'abbaye, chef-lieu de cet ordre, l'exemple de toutes les vertus. Parlant et écrivant en français de la manière la plus remarquable, elle possédait plusieurs autres langues vivantes. Elle mourut en 1704, laissant quelques opuscules, dont on ne connaît guère que le morceau intitulé : *Question sur la politesse, résolue par M^{me} l'abbesse de F....*, insérée dans le *Recueil de divers écrits*, de St.-Hyacinthe, Bruxelles (Paris), 1756. Cette dame avait traduit, entre autres ouvrages anciens, une partie du *Banquet de Platon*, nommément le *Discours d'Alcibiade*. L'abbé Anselme a publié l'*Oraison funèbre* de M^{me} de Rochechouart, Paris, 1705, in-4.

* ROCHECHOUART (Armand-Constant comte de), de la même famille, né vers 1765, à Paris, suivit la carrière des armes, et était parvenu au grade de maréchal-de-camp, lorsqu'il fut élu, en 1789, député de Paris aux états-généraux. Il fut un des sept membres de l'ordre de la noblesse qui se réunirent les premiers au tiers état. Il marqua d'ailleurs très-peu pendant le cours de cette session, et mourut dans les premiers jours de juillet 1791.

* ROCHECOTTE (Fortuné-Guyon, comte de), général royaliste, né en 1769, près de Langeais, dans la Basse-Touraine, fut élevé à l'école militaire de Paris, entra en 1786 comme officier dans le régiment du roi-infanterie, et fut en 1790 témoin des troubles de Nancy. Son régiment ayant été licencié, il rejoignit l'armée de Condé, et fit les campagnes de 1792, 95 et 94 dans la garde-noble à cheval. Il revint en France en 1795, dans l'intention de servir sous les ordres de Charette ; mais ayant appris que ce général était en négociations avec le gouvernement républicain, il fit un voyage à Paris, où il eut une entrevue avec quelques agents du roi. Sur ces entrefaites la trêve fut rompue ; alors il revint dans le Maine, et rejoignit Charette en février 1796. Peu après il reçut une commission de commandant en chef dans le Maine, et, malgré l'opposition qu'il éprouva de quelques officiers, il organisa une troupe, avec laquelle il tenta une diversion ; mais il échoua et se jeta dans le Perche. Lors de la pacification de la Vendée, par le général Hoche, il refusa de déposer les armes, et reçut des commissaires du roi un brevet de commandant en chef des provinces du Maine, du Perche et du pays Chartrain. Il fit différents voyages à Paris dans l'intérêt des Bourbons et se rendit près de Louis XVIII, alors à Blankenbourg, pour lui rendre compte de la situation des esprits en France. De retour à Paris, il concourut à l'évasion de Sidney Smith (voy. ce nom) ; mais dénoncé par un traître qu'il venait

d'admettre au nombre de ses officiers, le 29 juin 1798 il fut arrêté sur le Pont-Royal après avoir fait une vigoureuse résistance. Livré à une commission militaire, il fut fusillé peu de jours après, derrière le mur d'enceinte, près du Champ-de-Mars. Alph. de Beauchamp a publié les *Mémoires du comte de Rochecotte*, Paris, 1819, in-8.

ROCHE-FLAVIN (Bernard de la), né en 1552 à Saint-Cernin en Rouergue, fut d'abord conseiller à Toulouse, puis au parlement de Paris. Son savoir lui procura la place de premier président en la chambre des requêtes au parlement de Toulouse, puis celle de conseiller d'état. Il mourut en 1727, à 76 ans. On a de lui un excellent *Recueil des arrêts notables* du parlement de Toulouse, imprimé en cette ville, 1720, in-4. On y trouve : un *Traité des droits seigneuriaux*, très-consulté ; un *Traité des parlements*, Bordeaux, 1617, in-fol., etc., plein de recherches et peu commun.

ROCHEFORT. Voy. MONTLÉRI et RIEUX.

ROCHEFORT (Guy de), seigneur de Pleuvault, d'une maison originaire du comté de Bourgogne, près de Dôle, s'appliqua à l'étude des belles-lettres, et se distingua à la guerre dans le conseil de Charles, duc de Bourgogne, qui le fit son conseiller et son chambellan ; mais sa faveur ne dura pas, soit qu'il eût mérité de la perdre, soit qu'il n'ait été qu'une nouvelle preuve de l'inconstance de l'amitié des grands. Louis XI lui ayant fait des offres avantageuses, il vint servir ce monarque, qui le fit premier président au parlement de Dijon en 1482. Charles VIII, son fils, l'appela auprès de sa personne, et l'honora de la charge de chancelier en 1497. Il mourut en 1507, après avoir soutenu la dignité de la couronne d'une manière qui rend sa mémoire immortelle. C'est lui qui fit créer le grand conseil en 1497. On trouve à la suite du recueil des *lettres* de Fauste Andrelin, un petit *poème latin*, à la louange de Guy de Rochefort. — Guillaume de ROCHEFORT, son frère, chancelier de France comme lui, mais moins célèbre, était mort en 1492. Il détournait Charles VIII de dépouiller Anne de Bretagne, et lui persuada de l'épouser, pour réunir plus sûrement et plus honorablement cette province à la couronne.

ROCHEFORT (Henri-Louis d'ALOIGNY de), se signala dans la guerre contre les Espagnols, et après la paix des Pyrénées, il suivit La Feuillade en Hongrie, et n'y montra pas moins de valeur. De retour en France, il servit avec distinction, et parvint à la dignité de maréchal de France en 1676. Il mourut la même année.

ROCHEFORT (Guillaume de), membre de l'académie des inscriptions, naquit à Lyon en 1751, et mourut à Paris en 1788. Il est avantagement connu dans la littérature par une traduction en vers de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* d'Homère, 1765-76, 2 vol. in-4 ou 4 vol. in-8 ; une *Histoire critique des opinions des anciens et des systèmes des philosophes sur le bonheur* ; des *Poésies diverses contre le système des matérialistes* ; un *Poème sur la mort de l'impératrice Marie-Thérèse* ; deux tragédies, *Electre* et *Pénélope*. Il réunissait plus d'un genre d'érudition. A la connaissance du grec et du latin

il joignait celle de l'italien et de l'anglais. En général, il était plus disposé à estimer les beautés des anciens que celles des modernes. Il écrivait avec plus de pureté que de chaleur, et plus de facilité que de force. Son style en prose a de la correction et même de l'élégance; mais ces vers manquent souvent de vigueur. C'est à ce défaut peut-être qu'on doit attribuer la sévérité avec laquelle sa traduction d'Homère a été jugée par quelques lecteurs qui n'ont pas réfléchi, sans doute, à la prodigieuse difficulté d'une telle entreprise, et au courage constant et soutenu qu'elle demande. Une autre raison de cette sévérité, qui fait beaucoup d'honneur au traducteur, c'est qu'il s'est toujours tenu fort éloigné de la secte philosophique, et qu'il en a combattu les erreurs avec autant de force que de constance. De là les éloges très-flatteurs qu'il a reçus des critiques qui n'étaient pas enroulés dans ce parti. Il est certain que sa version est supérieure à celle de Houdard de la Motte, le seul qui ait fait la même tentative; encore s'est-il borné à l'*Illiade*. (Voy. HOMÈRE, IV, 428.)

ROCHEFOUCAULD (François, comte de la), d'une maison illustre, fut chambellan des rois Charles VIII et Louis XII. Il fit admirer à la cour son caractère bienfaisant, généreux, droit et sincère. Il tint en 1494 sur les fonts baptismaux François I^{er}. Ce prince, ayant obtenu le sceptre, conserva beaucoup de considération pour son parrain. Il le fit son chambellan ordinaire; il érigea en 1515 la baronnie de la Rochefoucauld en comté. Le comte de la Rochefoucauld mourut en 1517, laissant une mémoire illustre et un nom respecté. C'est depuis lui que tous les aînés de sa famille ont pris le nom de François.

ROCHEFOUCAULD (François de la), évêque de Senlis et cardinal, né en 1558, de Charles de la Rochefoucauld, de la même famille que le précédent, se fit connaître avantageusement dès son enfance. Le roi Henri III l'éleva, en 1585, à l'évêché de Clermont, qu'il gouverna avec beaucoup de sagesse. Le pape Paul V, instruit de son zèle pour faire recevoir le concile de Trente en France, et pour détruire l'hérésie, lui envoya le chapeau de cardinal en 1607. Louis XIII, voulant l'avoir plus près de sa personne, lui fit quitter l'évêché de Clermont pour celui de Senlis, en 1615. Ce prélat travailla beaucoup pour la réforme des ordres de Saint-Augustin et de Saint-Benoît, et il eut le bonheur d'introduire la réforme dans son abbaye de Sainte-Genève-du-Mont. En 1625, on fit courir en France un petit livre qui avait pour titre : *Jugement des cardinaux, archevêques et évêques sur les libelles diffamatoires* (ces libelles étaient deux ouvrages où le cardinal de Richelieu était offensé). Le parlement fit défense de publier aucun autre écrit contre ces libelles, parce que peut-être il supposait que c'était la véritable censure des prélats, comme M. Dupin l'a soutenu dans son *Histoire ecclésiastique*; mais les prélats assemblés désavouèrent, le 27 février 1626, cet ouvrage, comme n'ayant été lu ni vu par aucun des nommés au titre qu'il porte. Le cardinal de la Rochefoucauld justifia leur conduite dans un assez gros ouvrage inti-

ulé : *Raison pour le désaveu fait par les évêques*, etc., et l'adressa au roi. Il y montre que le livre désavoué est marqué au sceau du schisme. Il y a beaucoup d'érudition dans cet ouvrage. Il mourut en 1645, à 87 ans. Les vertus de cet homme illustre, sa piété et l'innocence de ses mœurs ne l'ont pas mis à l'abri des reproches et des injures des jansénistes, et surtout de l'abbé de Saint-Cyran; ils lui ont fait un crime d'avoir fait du bien aux jésuites, d'avoir agi avec zèle dans les querelles excitées par le docteur Richer. (Voy. sa Vie, 1646, par le père La Morinière, chanoine régulier, ou celle en latin du père Rouvière, jésuite.) Il était frère d'Alexandre de la Rochefoucauld. Voy. BROS-SIER.

ROCHEFOUCAULD (François, duc de la), prince de Marsillac, fils de François I^{er}, duc de la Rochefoucauld, naquit en 1615. Sa valeur et son esprit le mirent au premier rang des seigneurs de la cour qui mêlaient les lauriers de Mars à ceux d'Apollon. Il fut lié avec la fameuse duchesse de Longueville; et ce fut en partie par l'instigation de cette princesse qu'il entra dans les querelles de la Fronde. Il se signala dans cette guerre, et surtout au combat de Saint-Antoine, où il reçut un coup de mousquet, qui lui fit perdre quelque temps la vue. Après que ces querelles furent assoupies, le duc de la Rochefoucauld ne songea plus qu'à jouir des doux plaisirs de l'amitié et de la littérature. Sa maison était le rendez-vous de tout ce que Paris et Versailles avaient d'ingénieux. Les Racine, les Boileau, les Sévigné, les La Fayette, trouvaient dans sa conversation des agréments qu'ils cherchaient vainement ailleurs. La goutte le tourmenta sur la fin de ses jours. Il supporta les douleurs de cette maladie cruelle avec constance, et mourut à Paris en 1680, à 68 ans, avec les sentiments d'un bon chrétien. Quoique dans ses *Maximes* il ait représenté la mort comme le plus grand de tous les maux, quoiqu'il assure qu'on ne peut la voir telle qu'elle est sans trouver que c'est une chose épouvantable, il fit cependant paraître, dans ses derniers moments, une fermeté et un courage héroïques. « Je crains bien, dit madame de Sévigné, que » nous ne perdions cette fois M. de la Rochefoucauld; » la fièvre a continué; il reçut hier Notre-Seigneur; » mais son état est une chose digne d'admiration. » Il est fort bien disposé; pour sa conscience, voilà » qui est fait; du reste, c'est la maladie et la mort » de son voisin dont il est question; il n'en est pas » effleuré, il n'en est pas troublé. Il entend plaider » devant lui la cause des médecins, du frère Ange » et de l'Anglais, sans daigner quasi dire son avis... » Croyez-moi, ma fille, ce n'est pas inutilement » qu'il a fait des réflexions toute sa vie; il s'est ap- » proché de telle sorte ces derniers moments, qu'ils » n'ont rien de nouveau ni d'étranger pour lui. » On a de lui des *Mémoires de la régence d'Anne d'Autriche*, 1662, Amsterdam (Trévoux), 1715, 2 vol. in-12, écrits avec l'énergie de Tacite; c'est un tableau fidèle de ces temps orageux, peint par un peintre qui avait été lui-même acteur; cet ouvrage a été souvent réimprimé, la 1^{re} partie qui sert d'introduction a paru pour la première fois dans l'édition publiée par M. Renouard, Paris, 1817. Des

Réflexions et des Maximes, 1665, petit in-12, souvent réimprimées. Elles roulent sur un système qui en rend plusieurs fausses, et quelques autres outrées. Selon lui, l'amour-propre est le mobile universel de toutes les actions de l'homme. S'il entendait par amour-propre l'amour de nous-mêmes, qui ne saurait être vicieux tant qu'il est éclairé par de saines lumières et retenu dans de justes bornes, son principe ne serait pas défectueux ; mais ce n'est pas ainsi qu'il l'entend. L'amour-propre sur lequel il établit tout, est la vanité ou l'orgueil ; poison, selon lui, si universellement répandu sur toute l'humanité, que l'homme ne peut le détruire, malgré tous les efforts de sa raison. « Quand on ne saurait pas, dit un critique judicieux, que ce petit livre est d'un homme de cour, on le devinerait sans peine en le lisant. L'auteur juge le cœur humain d'après celui des courtisans. Il croyait apparemment que la nature n'avait fait l'homme que pour être grand seigneur ou esclave des grands ; il a pris l'ouvrage de toutes les passions combinées dans la société corrompue, pour l'ouvrage de la nature. Son livret, qui peut être bon pour conduire l'esprit du monde, ne saurait plaire aux grandes âmes, et n'inspirera jamais une belle action. » Le reproche, que lui a fait l'abbé Trublet, de fatiguer par le changement des matières, par le peu d'ordre qui règne dans ses réflexions, et par l'uniformité du style, paraît également fondé. Une bonne édition de cet ouvrage est celle que nous en a donnée l'abbé Gabriel Brotier, avec des *Observations* intéressantes, Paris, 1789, 1 vol. in-8. Cette édition doit être d'autant plus précieuse aux amateurs de la littérature, que l'ouvrage de la Rochefoucauld a été étrangement maltraité par les éditeurs précédents. Les uns, sous le vain prétexte d'un rapprochement commode, ont fait de ce livre un triste et ennuyeux dictionnaire de morale. D'autres, plus téméraires, ont cité la Rochefoucauld à leur tribunal ; ils ont rejeté plusieurs *Maximes* de la Rochefoucauld, et leur en ont substitué d'autres que l'auteur lui-même avait rejetées. Ce désordre a commencé en 1778, dans l'édition de Suard (*voy.* ce nom), et s'est renouvelé dans toutes les éditions suivantes. Pour rendre à cette production célèbre son ancien état, il a fallu que M. l'abbé Brotier détêrât, par le plus heureux hasard, dans des cabinets particuliers, la première et la dernière édition publiées par La Rochefoucauld lui-même, et qui ne se trouvaient pas dans les plus grandes bibliothèques, même dans celle du roi. Aimé-Martin a publié une édition des *Maximes de la Rochefoucauld*, 1822, in-8, avec des notes et un *Examen critique*, écrit dans les principes les plus purs, mais qui cependant n'a pas eu l'approbation générale. Les *Œuvres* de la Rochefoucauld publiées en 1818, avec une notice sur sa vie et ses ouvrages par M. Depping, l'ont été en 1825, précédées d'une notice biogr. et littér. par M. le comte Gaetan de La Rochefoucauld.

ROCHEFOUCAULD (Frédéric-Jérôme de ROYE de la), de l'illustre maison des comtes de Rouci-Rochefoucauld, était fils de François de ROYE de la Rochefoucauld, second du nom, lieutenant-général et commandant de la gendarmerie de France. Un na-

tural heureux, un caractère doux, un esprit conciliant, un grand sens, telles furent les qualités qui distinguèrent de bonne heure l'abbé de la Rochefoucauld, et qui lui méritèrent l'archevêché de Bourges en 1729. Il se montra dans ce poste tout ce qu'il avait paru dès sa plus tendre jeunesse, ami de la vertu, de la paix, et surtout des indigents qui avaient besoin de sa générosité. Elu co-adjuteur de l'abbaye de Cluny, en 1738, il en devint abbé titulaire par la mort du cardinal d'Auvergne, en 1747. Ce fut cette même année qu'il fut honoré de la pourpre romaine. Il fut envoyé l'année d'après ambassadeur de France à Rome. De retour à Paris, il y fut accueilli comme il le méritait. Le roi le nomma à l'abbaye de Saint-Vandril en 1755, et le chargea en même temps du ministère de la feuille des bénéfices. Il présida aux assemblées du clergé de 1750 et de 1755, et se servit de sa droiture et de ses lumières pour rétablir la paix dans l'église gallicane. Louis XV l'éleva en 1756 à la place de son grand-aumônier. Il n'en jouit pas longtemps ; une fluxion de poitrine l'enleva à l'Eglise et à la patrie en 1757. Les malheureux dont il était le consolateur, et les indigents dont il était le père, le pleurèrent amèrement. Son cœur généreux et bienfaisant s'ouvrait de lui-même à la pitié, et les libéralités abondantes suivaient à l'instant les sentiments de compassion que l'indigence lui inspirait.

ROCHEFOUCAULD (Alexandre-Nicolas de la), marquis de Surgères, né en 1709, mort le 29 avril 1760. Il prit le parti des armes, et cultiva en même temps les lettres. On a de lui : une comédie intitulée : *l'Ecole du monde* ; un abrégé de *Cassandre*, roman ennuyeux, qu'il a tâché de rendre agréable, 5 vol. in-12 ; un abrégé de *Pharamond*, 4 vol. in-12, dans le goût du précédent. M. Sérieyx a publié, en 1804, *Œuvres de la Rochefoucauld, marquis de Surgères*, contenant ses traités sur la guerre, sur le gouvernement, sur la morale, etc., in-8.

ROCHEFOUCAULD-MOMONT (François-Joseph de la), et ROCHEFOUCAULD-BAYERS (Pierre-Louis de la), frères, tous deux évêques, éprouvèrent l'un et l'autre le même sort. François-Joseph naquit à Angoulême en 1735. Il embrassa l'état ecclésiastique, et portait le nom d'abbé de Momont. Après ses premières études, il entra au séminaire de Saint-Sulpice, fit sa licence de 1762 à 1763, et s'attacha à la maison de Navarre. En 1772, il fut nommé évêque-comte de Beauvais, et sacré le 22 juin de la même année. Elu député aux états-généraux, en 1789, par le clergé du bailliage de Clermont en Beauvoisis, il siégea dans l'assemblée constituante, n'y parla pas, mais vota constamment avec le côté droit, et resta attaché aux intérêts de la monarchie et de son ordre. Il fut, ainsi que son frère, du petit nombre des évêques qui n'émigrèrent point, et tous les deux furent enfermés aux Carmes après le 10 août 1792.

— Pierre-Louis de la Rochefoucauld-Bayers, né en 1744, était attaché comme son frère à la maison de Navarre. Pendant son cours de licence, qui eut lieu de 1768 à 1770, il fut pourvu du prieuré commendataire de Nanteuil, sur la nomination de M. le cardinal de la Rochefoucauld, en sa qualité d'abbé de Cluny. Nommé à l'agence du clergé en

1773, il fit, pendant les cinq années que dura cette commission, divers rapports au conseil d'état, et la termina honorablement en 1780. L'année précédente, il avait obtenu l'abbaye de Vaultuisant. Il était d'usage que l'agence finie, les agents du clergé passassent à un évêché. L'abbé de la Rochefoucauld eut celui de Saintes, et fut sacré le 6 janvier 1782. Il gouverna sagement son diocèse et s'y fit aimer. Vers la fin de l'assemblée constituante, il vint à Paris pour y concerter avec ses collègues les mesures à prendre relativement aux affaires de l'Eglise de France. En 1792, dans la séance de l'assemblée législative du 4 juin, l'évêque de Beauvais fut dénoncé par le capucin Chabot, comme prenant part au prétendu *comité autrichien*. Cette réunion, qu'on a toujours regardée comme imaginaire, eût-elle eu quelque réalité, ceux qui ont connu l'évêque de Beauvais savent que personne n'était moins propre à de pareilles affaires, et moins disposé à y entrer. Néanmoins, pour donner moins de prise à la malveillance, les deux frères résolurent de quitter Paris, et se retirèrent à Soissons chez leur sœur, abbesse de Notre-Dame. Un détachement de soldats révolutionnaires étant arrivé dans cette ville, ils surent que deux évêques étaient dans le couvent. Ils s'y présentèrent en force, et demandèrent qu'on les leur livrât. On parvint à dissiper cet attroupement; mais la nuit, MM. de la Rochefoucauld, pour ne point compromettre leur sœur et ses religieuses, quittèrent Soissons et revinrent à Paris. L'évêque de Beauvais ayant été arrêté, son frère demanda à partager sa prison, et ils furent conduits aux Carmes. Dans les derniers jours d'août, le valet-de-chambre de l'évêque de Saintes parvint à s'introduire dans cette maison, et annonça à son maître qu'il avait le moyen de l'en faire sortir, déguisé avec des habits qu'il apportait. L'évêque de Saintes lui demanda s'il pouvait aussi sauver son frère. Lui ayant été répondu que non, il refusa d'en faire usage. Tous deux furent massacrés le 2 septembre 1792. « C'est, dit Mathon de la Varenne, un » tailleur d'habits, nommé Berthelot, qui tua les » évêques la Rochefoucauld, et Martin Froment se » fit un atroce plaisir de mutiler leurs cadavres en » leur coupant le nez et les oreilles. »

* ROCHEFOUCAULD (Marie-Charlotte de la), sœur des précédents, née en 1752, prit le voile fort jeune. Abbesse du Paraclat (*voy. ABAILARD*), elle gouverna ce monastère pendant dix ans, et passa en 1778 à l'abbaye de Soissons. Elle y faisait tout le bien que peut inspirer la charité chrétienne à un cœur naturellement généreux. Elle n'en eut pas moins sa part des persécutions dont les personnes de son état et de son rang furent l'objet. On a vu, dans l'article qui précède, qu'on vint chez elle à main armée pour en arracher ses frères. On fit des visites et des perquisitions dans son couvent. Une petite imprimerie portative, dont l'évêque de Beauvais s'était servi pour imprimer quelques oraisons pour les religieuses, fut transformée par la société populaire en un instrument destiné à reproduire des libelles. Emprisonnée sous le règne de la terreur, infirme, réduite à l'indigence, elle fut un modèle de courage, de patience, de résignation chrétienne, et mourut

le 27 mai 1806, âgée de 74 ans, dans le lieu même où elle avait fait un si saint et si noble usage de la richesse que la Providence avait mise entre ses mains.

* ROCHEFOUCAULD (Dominique de la), cardinal-archevêque de Rouen, né en 1715, à Saint-Elpis, près de Mende, était d'une branche pauvre et ignorée que M. de Choiseul, évêque de Mende, découvrit en faisant la visite de son diocèse. Ce prélat le instruisit l'archevêque de Bourges, Frédéric-Guillaume de la Rochefoucauld, qui se fit un devoir de retirer de l'obscurité cette portion de sa famille. Ayant appelé auprès de lui le jeune Dominique, il le plaça d'abord au séminaire de Saint-Sulpice, et le fit son grand-vicaire. L'abbé de la Rochefoucauld, nommé en 1747 à l'archevêché d'Albi, fut membre des assemblées du clergé de 1750 à 1755, abbé de Cluny en 1757, et transféré deux ans après sur le siège de Rouen. En 1778, il fut déclaré cardinal sur la présentation du roi, et il présida les assemblées du clergé de 1780 et 1782. Député aux états-généraux et président de la chambre du clergé, il vota avec la majorité de son corps pour la séparation des trois ordres, et ne se réunit au tiers que sur l'invitation expresse de Louis XVI. Il concourut à toutes les mesures que le clergé adopta, et dont le résultat fut l'*Exposition des principes*, etc. (*voy. BOISGELIN*, II, 62). Les maximes subversives de la révolution ne pouvaient qu'affliger ce vertueux prélat. Une lettre dans laquelle il épanchait son cœur dans celui d'un ami, fut interceptée et communiquée à l'assemblée. « Oui, Messieurs, dit M. de la Rochefoucauld, j'ai écrit la lettre qu'on vous dénonce, » et j'ai dû l'écrire; elle renferme mes véritables » sentiments. » Il refusa de prêter le serment, et fut remplacé suivant les formes *constitutionnelles*, quoiqu'il eût écrit aux électeurs pour leur représenter combien leur opération était irrégulière, et publié une *Instruction pastorale* contre la *constitution civile du clergé*. Sorti de France en septembre 1792, il passa dans les Pays-Bas et demeura successivement à Maëstricht, à Bruxelles et à Munster, et bien qu'il refusât, assure-t-on, les offres de sa famille et celles de Pie VI, il trouvait les moyens d'être utile aux malheureux. Il mourut à Munster le 25 septembre 1800, à l'âge de 89 ans. L'abbé Jarry prononça son *Oraison funèbre*. Ce discours, qui fait bien connaître les vertus du prélat, est suivi de son *épitaphe*.

* ROCHEFOUCAULD (Louis-Alexandre de la), duc et pair de France, né à Paris vers 1755, se montra de bonne heure le protecteur des sciences et des arts, et les cultiva lui-même sans ostentation. Sa maison, ainsi que celle de la duchesse d'Enville, sa mère, était ouverte aux hommes les plus distingués dans la littérature et l'économie politique. Son immense fortune lui donnait une influence dont il ne se servait que dans des vues d'utilité publique. Malheureusement égaré par les systèmes d'une fausse philosophie, il crut aussi comme tant d'autres à la possibilité de réaliser sans secousse des plans qui devaient assurer le bonheur de l'humanité. Membre de l'assemblée des notables, et député de la noblesse de Paris en 1789, aux états-

généraux, il fut un des 47 premiers membres de son ordre qui se réunirent le 25 juin au tiers-état. Deux jours après il demanda qu'on s'occupât du sort des *Noirs*, et par cette question imprudemment soulevée donna le signal des troubles de St.-Domingue. Il aborda la plupart des grandes questions politiques et les traita d'une manière intelligente, mais sans éclat. Après avoir voté pour l'établissement d'une assemblée nationale unique, il tenta, mais vainement, de faire adopter le principe d'un pouvoir modérateur; et l'on sait ce qu'il en arriva. Il combattit, mais également sans succès, les deux propositions qui avaient pour but l'une d'exclure les constituants de l'assemblée législative, et l'autre d'interdire au gouvernement le droit de prendre les ministres parmi les députés. Il provoqua le décret de spoliation du clergé, et vota l'abolition des ordres religieux. Il défendit la conduite du général Bouillé à Nancy. Après la session, nommé président du département de Paris, il fit tous ses efforts pour le maintien de la constitution; mais il n'éprouva que des contrariétés et ne put empêcher le désordre. Il donna sa démission, et, après la catastrophe du 10 août, s'éloigna de Paris; mais il était trop connu pour être oublié; et des assassins envoyés à Gisors où il s'était retiré, le massacrèrent le 14 septembre 1792. Il avait 60 ans.

* ROCHEFOUCAULD - LIANCOURT (François-Alexandre-Frédéric, duc de la), longtemps connu sous le nom de duc de LIANCOURT, né en 1747, était fils du duc d'Estissac, auquel il succéda dans la charge de grand-maitre de la garde-robe de Louis XV, et remplit les mêmes fonctions auprès de Louis XVI. Député aux états-généraux par la noblesse du bailliage de Clermont en Beauvaisis, il n'accepta ce mandat qu'avec l'agrément du roi; et il attendit de même que ce prince eût ordonné la réunion des deux premiers ordres au tiers-état pour prendre place à l'assemblée constituante. Cédant à ses conseils, le roi rappela Necker au ministère, et se rendit à l'assemblée pour y annoncer la concession qu'il faisait à l'opinion dominante : l'attachement au roi, dont il donna des preuves dans plus d'une occasion, et la loyauté de son caractère ne permettent pas de douter qu'il crut que cet acte de condescendance de la part du monarque satisfierait toutes les exigences. Il s'était laissé séduire par quelques-uns des principes de la philosophie moderne. Dans la fameuse séance du 4 août il vota pour l'abolition des titres, et quelques jours après, proposa d'en éterniser le souvenir par une médaille. En agissant ainsi, il croyait calmer l'effervescence populaire, et éloigner de plus grands dangers; mais les factieux ne voulaient, par toutes ces concessions, que se frayer un chemin pour arriver au trône et l'ébranler plus facilement. Il parut s'en apercevoir, lorsque, dans un discours éloquent qu'il prononça le 1^{er} septembre sur la question du *veto*, il s'écria : « Disons la vérité : le roi n'est bravé que par les factieux ; c'est à la royauté qu'on en veut ; c'est le trône qu'on veut renverser.... » Il voulait, en un mot, améliorer, mais non renverser. Cependant le duc de Liancourt n'oubliait pas ses habitudes de philanthropie et de charité. C'est sur son rapport que l'as-

semblée décréta que l'entretien des enfants-trouvés et des indigents serait à la charge de l'état. Mira-beau, raccommié avec la cour, avait dit qu'il *combattrait les factieux de toutes les couleurs* : c'est sur cette déclaration (un peu tardive) que le duc de Liancourt demanda que l'assemblée assistât aux funérailles de ce grand orateur. Il n'avait point été mis dans la confidence du départ du roi; mais il n'en prit pas avec moins de vivacité la défense de son malheureux maître. La session terminée il fut nommé commandant à Rouen. Après l'attentat du 20 juin, il conseilla au monarque de venir en Normandie, où il s'engageait d'assurer sa retraite. Le 10 août arriva, et le duc de Liancourt destitué n'échappa que par une prompte fuite aux fureurs des anarchistes qui n'eussent pas manqué de lui faire expier son attachement au roi, s'embarqua au Havre, et parvint en Angleterre, d'où il se rendit aux Etats-unis. Il employa le temps de sa proscription à s'instruire de tout ce qu'il était possible d'emprunter aux divers états de l'Union, arts, industrie, agriculture, commerce, dans le but d'en faire jouir son pays. De retour en Europe en 1798, il visita, dans le même but, la Hollande, le nord de l'Allemagne et le Danemarck. Dès l'année 1780, il avait établi dans sa propriété de Liancourt une école *des arts et métiers* qui fut comme le germe et le noyau de celle qui, transférée successivement de Compiègne à Châlons, a été si florissante sous sa direction. Rentré en France après le 18 brumaire, et remis en possession de ses biens non vendus, il rétablit dans son château de Liancourt des manufactures qui devinrent bientôt très-importantes et répandirent l'aisance dans la contrée. C'est dans son château que furent faits les premiers essais de la vaccine, et c'est de là que se répandit dans toute la France cette précieuse découverte. Lors de la restauration, nommé pair le 6 juin 1814, il prit le titre de duc de la Rochefoucauld, qu'il avait hérité de son cousin, assassiné à Gisors. (*Voy. plus haut*). Au retour de Bonaparte de l'île d'Elbe, il accepta les fonctions de membre de la chambre des représentants pour le collège d'arrondissement de Clermont, et l'année suivante il reprit sa place à la chambre des pairs, où il vota dans le sens libéral, ne prévoyant pas les conséquences de cette guerre constante aux ministres qui ne pouvait qu'affaiblir l'autorité et préparer de nouvelles révolutions. Membre de la société d'instruction élémentaire, il était directeur de l'école *des arts et métiers* à Châlons, où il introduisit d'utiles réformes. Le conseil spécial des prisons ayant reçu en 1825 une nouvelle organisation, M. de la Rochefoucauld en fut exclu. Comme il se plaignit de cette mesure, il fut destitué de toutes ses places également honorifiques. Cette disgrâce ne fit qu'accroître sa popularité, comme il était facile de le prévoir. Cet homme respectable mourut à Paris le 27 mars 1827, à l'âge de 80 ans, vivement regretté de tous sans acception de parti. Dans ses derniers moments il fut assisté par M. Feutrier, évêque de Beauvais, et reçut tous les sacrements de l'Eglise avec l'expression de la foi la plus sincère. Ses funérailles sont tristement célèbres. Les élèves de l'école des arts et

métiers dont il doit être regardé comme le véritable fondateur se pressaient à son convoi. Ils voulurent porter en pompe ses restes jusqu'au cimetière; mais la police intervint et il en résulta un scandale déplorable. Ses principaux ouvrages sont : *Plan du travail du comité pour l'extinction de la mendicité, présenté à l'assemblée nationale, 1790, in-4; Des prisons de Philadelphie, 1796, in-8; Voyage dans les Etats-Unis d'Amérique, de 1793 à 98, Paris, 1800, 8 vol. in-8; Etat des pauvres, ou Histoire des classes travaillantes de la société, en Angleterre, extrait de l'ouvrage de Morton, 1800; Note sur l'impôt territorial d'Angleterre, 1801, in-8; Notes sur la législation anglaise des chemins, 1801, in-8. La pairie des ducs de la Rochefoucauld a passé à M. le duc d'Estissac, son fils aîné. Un de ses autres fils, M. le comte Frédéric Gaëtan, a publié en 1827 une *Vie du duc de la Rochefoucauld-Liancourt*, in-8.*

ROCHE-GUYON (le duc de la). *Voy. ROCHEFOUCAULD* (Louis-Alexandre de la).

ROCHEJAQUELEIN. *Voy. LA ROCHEJAQUELEIN.*

ROCHEMAILLET (Gabriel-Michel de la), avocat de Paris, né à Angers en 1562, et mort en 1642, a donné de bonnes éditions de *Fontanon, du Coutumier général*, etc., et a fait un *Théâtre géographique de la France*, Paris, 1652, in-fol.

* ROCHER (Pierre-Jérôme), prêtre, né à Chinon, en 1751, orphelin de bonne heure, reçut les soins de deux ecclésiastiques, et acheva ses études à Paris, au séminaire de Saint-Sulpice. Ordonné prêtre en 1776, il fut successivement vicaire à Tours, puis à Chinon, où il obtint un canonicat du chapitre de Saint-Mexmes. Curé de Loches en 1790, il refusa le serment, et condamné à la déportation, il se retira dans l'île de Jersey, puis à Londres. Au mois d'août 1797, sur l'invitation de l'évêque de Saint-Pol de Léon, il alla remplir les fonctions d'aumônier près des Français prisonniers de guerre, au nombre de six à sept mille, à Normancross, et de retour à Londres, devint secrétaire de ce prélat. En 1808, Louis XVIII le choisit pour son confesseur; et il accompagna ce prince à son retour en France, et pendant les cent-jours il le suivit à Gand. Il continua de jouir de sa confiance et l'assista dans ses derniers moments. Ce vertueux ecclésiastique fut ensuite attaché à la paroisse de Saint-Roch, et mourut le 1^{er} décembre 1828, à 77 ans.

ROCHERS. *Voy. DESROCHERS.*

* ROCHES (François de), théologien protestant, né à Genève en 1701, y remplit d'abord les fonctions de prédicateur, fut ensuite pourvu d'une chaire au gymnase, et mourut en 1769. C'était un homme instruit; aux connaissances de son état en joignant d'autres très-variées. Il concourut à la nouvelle trad. de la *Bible* en français, eut part à la révision de la *liturgie*, et fut également employé dans les affaires publiques. On a de lui : *Sermons à l'occasion des divisions politiques de Genève, 1757; Défense du christianisme, ou Préservatif contre un livre intitulé : Lettres sur la religion essentielle à l'homme, Lausanne, 1740, 2 vol. in-8 (voy. HUBER, Marie, iv, 457). Une édition du Catechisme d'Osterwald, avec des notes, 1752; une Réponse à Melines, dit Fléchier, sur son changement de religion, 1755.*

ROCHES (Jean des), membre de l'académie des sciences de Bruxelles, a donné une *Grammaire* et un *Dictionnaire flamand et français*, qui sont estimés. Il avait commencé une *Histoire des Pays-Bas*, qu'il ne put achever, étant mort en 1787, peu de temps après que le premier tome en eut paru. Si on en juge par ce commencement, la suite de l'ouvrage n'est pas à regretter : on voit que l'auteur écrivait à la hâte, et n'avait ni les connaissances ni l'impartialité nécessaires pour bien écrire les Annales belgiques. Il y a quelques-uns de ses *Mémoires* dans le *Recueil* de ceux de l'académie de Bruxelles, où l'on peut trouver quelques assertions qui prêtent à la critique; on y voit entre autres choses, qu'il ne rendait pas assez de justice à ces zélés religieux d'Angleterre, d'Irlande, qui ont converti à la foi une partie de la Belgique et des régions voisines (1).

ROCHES. (Mesdames des). *V. PASQUIER* (Etienne), PARTHENAY.

ROCHESTER (Jean WILMOT, comte de), poète anglais, né à Ditchley, dans le comté d'Oxford en 1648, était fils de ce comte de Rochester, qui, toujours fidèle à la cause des Stuart, assura la fuite du jeune Charles II, après la perte de la bataille de Worcester, et qui mourut avant la restauration de 1660. Un gouverneur habile cultiva les talents du jeune Rochester avec tant de succès, que ce seigneur, à l'âge de 12 ans, célébra en vers le rétablissement de Charles II. Il voyagea en France et en Italie, prit le parti des armes, et servit sa patrie avec distinction. Enfin, il s'adonna tout entier à son goût pour les plaisirs et pour l'étude. Cette alternative fatigante ruina sa santé, et le fit mourir à la fleur de son âge, en 1680 (*voy. la Relation* de sa mort par Burnet, traduite en français, in-8.) Le comte de Rochester s'était attiré les faveurs de son roi par son zèle; il mérita son indignation par ses *Satires*, publiées à Londres en 1714, in-12. C'est le genre dans lequel il a principalement travaillé. Les passions y donnent souvent le ton, plus que le goût et le génie. Ses poésies sont la plupart d'une obscénité dégoûtante; cependant, dans ce tas d'ordures, il y a quelques traits sublimes, quelques pensées fortes et hardies. Plusieurs de ses *Satires* ont été traduites en français. De nombreux passages attestent qu'il fut loin de respecter toujours ce même monarque dont il avait chanté la restauration.

ROCHESTER (l'évêque de). *Voy. ATTERBURY.*

* ROCHON DE CHABANNES (Marc-Antoine-Jacques), auteur dramatique, né en 1750, mort à Paris le 15 mai 1800, avait déjà fait jouer différentes pièces à l'opéra comique, lorsqu'il débuta sur un théâtre supérieur, par le *Deuil anglais* (1757), comédie en deux actes qui n'eut que quelques représentations. Il réussit mieux au Théâtre-Français, où il fit représenter en 1762, *Heureusement*, petite pièce dont le dialogue est agréable et les caractères

(1) Les ouvrages de des Roches ont eu plus de succès que Feller ne le conjecturait. Sa *Grammaire* a été réimprimée plusieurs fois, in-12; et son *Dictionnaire français-flamand* a reparu avec des augmentations par A. Grange, Anvers, 1824, 2 vol. in-8; son *Historia belgica lib. VII*, Bruxelles, 1782, 2 vol. in-8, figura parmi les ouvrages qui méritaient d'être consultés; ainsi que son *Histoire ancienne des Pays-Bas Autrichiens, avant et depuis l'invasion des Romains*, Anvers, 1787, gr. in-4, ou 2 vol. in-8. Ce dernier ouvrage n'est pas terminé.

bien tracés, mais le style trop négligé. Il donna depuis la *Manie des arts*, les *Valets maîtres*, les *Agnants généreux*, le *Jaloux*, comédie en cinq actes, qui manque d'action et dont le dénouement est vicieux; puis à l'opéra le *Seigneur bienfaisant*; *Alcindor*; et les *Prétendus*, dont le succès s'est longtemps soutenu. Outre son *Théâtre*, 1786, 2 vol. in 8, on a de Rochon; *La Noblesse oisive*, 1786, in-12; opuscule composé lors de la discussion excitée par la *Noblesse commerçante*, de l'abbé Coyer (voy. ce nom); *Satire sur les hommes*, 1788, in-12; *Discours philosophique et moral*, en vers, 1788, in-12; ces deux morceaux sont imités de Juvénal; *Observations sur la nécessité d'un second Théâtre-Français*, 1780, in-12, de 47 pages.

* ROCHON (Alexis-Marie de), astronome, né en 1741 au château de Brest, dont son père était aide-major, fut destiné à l'état ecclésiastique, et obtint même un bénéfice; mais entraîné par son goût pour les sciences et les voyages, il resta clerc tonsuré. Il fut nommé, en 1765, bibliothécaire de l'académie royale de marine établie à Brest, et l'année suivante, il obtint le titre d'astronome de la marine. Ce fut en cette qualité qu'il s'embarqua, en 1767, sur un vaisseau qui transportait à Maroc le général Breugnot, ambassadeur extraordinaire auprès de l'empereur, ainsi que le consul Chénier, qui allait y résider comme agent-général du gouvernement français. Dans ce voyage, il détermina plusieurs longitudes, par les distances de la lune au soleil et aux étoiles. En 1768 il fut chargé d'aller reconnaître les îles et les écueils qui séparent les côtes de l'Inde des îles de France et de Bourbon, et s'acquitta de cette mission avec succès. Après avoir reconnu l'île de Madagascar, il explora les rescifs, les écueils et les îles au nord de l'île de France, traversa les Maldives, et longea la côte de Malabar, prévint, dans les parages de Ceylan, la perte de la corvette sur laquelle il était embarqué, en indiquant la position de la petite basse, et en faisant connaître au capitaine le danger qu'il courait. En revenant en France, Rochon s'étant arrêté à la Corogne, reçut en présent du capitaine-général de la Galice un grand lingot de platine; ce qui le mit plus tard à même de s'occuper de ce métal utile pour la fabrication des miroirs de télescopes et d'autres instruments nautiques. Enfin il accompagna, en 1771, Kerguelen (voy. ce nom), dans l'expédition qui lui était confiée; mais peu satisfait de ses procédés, il n'alla pas au-delà de l'île de France. De retour à Brest, en 1772, il obtint deux ans après la place de garde du cabinet de physique et d'optique du roi, au château de la Muette. Dans ce poste tranquille, il dirigea ses recherches sur les instruments d'optique. L'étendue de ses connaissances lui fit confier de nouvelles missions en Bretagne, dans le Berri et le Nivernois. En 1787, nommé astronome-opticien de la marine, il fut en 1790 envoyé à Londres au sujet du nouveau système des poids et mesures qu'on voulait introduire en France, puis en 1792, chargé d'examiner les différents projets pour le dessèchement des eaux stagnantes de la Seine près de Neuilly. A cette époque, prié de toutes ses places, il se retira dans sa ville natale

où il continua de consacrer tous ses moments à des travaux d'utilité publique. La marine ne pouvait se procurer pour la construction des fanaux de soute, d'entrepont et de combat, les feuilles de corne à lanterne qu'on tirait d'Irlande: il inventa des gazes métalliques, en fils de laiton et de fer, recouvertes d'un enduit solide et transparent fait avec des matières qu'il était facile d'obtenir à bon marché. Ces gazes réunissaient à l'avantage d'être combustibles celui de donner une clarté double, et de pouvoir être employés au vitrage des vaisseaux. Il forma aussi en 1795 à Brest un atelier pour la fabrication des lunettes nécessaires à la marine. Compris lors de la création de l'institut au nombre de ses membres, il revint quelque temps après à Paris, et il y mourut le 5 avril 1817. On a de lui: *Opusculs mathématiques*, Brest, 1768, in-8; renfermant des mémoires sur le pilotage, sur la manière de tailler et de polir les verres, et les miroirs des télescopes dioptriques et catoptriques, etc.; *Recueil de mémoires sur la mécanique et sur la physique*, Paris, 1785, in-8; *Nouveau voyage à la mer du sud*, rédigé d'après les plans et les journaux de M. Croset, 1785, in-8; *Voyages à Madagascar et aux Indes-Orientales*, Paris, 1791, in-8; 5^e édit., 1802, 3 vol. in-8, et nouvelle éd., dont on a retranché tout ce qui concerne Madagascar, sous ce titre: *Voyage aux Indes-Orientales et en Afrique.. avec une Dissertation sur les îles de Salomon*, Paris, 1807, in-8. Ces voyages ont été traduits en allemand et en anglais; *Aperçu... des avantages qui peuvent résulter de la conversion du métal de cloches en monnaie moulée, pour faciliter l'échange des petits assignats*, Paris, 1791, in-8, de 25 pag.; *Compte rendu des expériences sur la monnaie coulée et moulée en métal de cloches*, suite du précédent, in-8, de 17 pag.; *Essai sur les monnaies anciennes et modernes*, 1792, in-8, avec six pl.; bon ouvrage, réuni quelquefois aux deux précédents; des mémoires lus à l'institut de 1800 à 1812; *Sur la construction des verres lenticulaires brûlans à échelons*; *Sur les verres achromatiques adaptés à la mesure des angles*, etc.; *Sur les marées*; *Sur la navigation intérieure*; *Sur une lunette faite avec un prisme de cristal d'Islande*; *Sur la gaze de fil de fer*; *Sur la formation de la double image et sur sa disparition dans le spath d'Islande et dans le cristal de roche*; *Sur l'art de multiplier les copies*. Camus en donne le précis dans son *Histoire du Polytypage*, p. 55-56; *Sur la construction d'un micromètre prismatique*; *Théorie générale des instruments servant à la mesure des angles*; *Sur l'emploi des gazes métalliques pour rendre les édifices incombustibles*; *Sur l'emploi du mica pour l'éclairage*; *Procédé pour connaître par la hauteur moyenne de l'homme, la distance à laquelle cet homme se trouve de l'observateur*; *Moyen de rendre potable l'eau de la mer*, etc. Delambre a lu une *Notice* sur Rochon dans la séance publique de l'académie des sciences du 16 mars 1818.

ROCHOW (Frédéric-Everard de), chanoine et dignitaire du grand chapitre de Halberstadt, né à Berlin en 1734, suivit d'abord la carrière militaire. Entré à 15 ans dans la cavalerie, il fit, en qualité d'officier, les deux premières campagnes de la

guerre de Sept ans; mais des blessures l'ayant obligé de quitter le service en 1757, il se retira dans ses terres, et se livra à l'étude qu'il avait négligée dans sa jeunesse. Il apprit sans maître le latin et plusieurs langues modernes, et acquit des connaissances étendues sur l'économie politique et rurale, l'histoire naturelle, etc. Occupé dans le même temps du bien-être de ses vassaux, il établit dans ses domaines des écoles et les pourvut de maîtres habiles auxquels il assura par son testament une existence honnête. Il eut le plaisir de voir son exemple suivi par ses voisins; et mourut béni des pauvres à Reckan, près de Postdam, le 16 mai 1805. Outre l'*Histoire de ses écoles*, Rochow a publié *Essai d'un livre d'école pour les enfants des paysans*, ou *Instructions pour les maîtres des classes inférieures*, Berlin, 1777, et plusieurs autres traités élémentaires, parmi lesquels on distingue l'*Ami des enfants*, traduit dans presque toutes les langues. Il a aussi donné plusieurs ouvrages sur les *pauvres*, le *crédit*, le *caractère national*, etc.

ROCHYSANA. Voy. ROQUESANNE.

ROCOLES (Jean-Baptiste de), historien français au-dessous du médiocre, quoique décoré du nom pompeux d'historiographe de France et de Brandebourg; né à Béziers, protestant à Genève, de nouveau catholique en France, de rechef protestant en Hollande, enfin il mourut catholique en France en 1696. On a de lui : *Description des empires du monde par Davity*, augmentée d'un vol., Paris, 1660, 6 vol., in-fol. Ce volume n'a fait qu'augmenter les fautes dont cet ouvrage fourmille; *Introduction générale à l'Histoire*, 1664; *Abrégé de l'Histoire de l'empire d'Allemagne*, Cologne, 1679. C'est une mauvaise traduction du *Nucleus Hist. Germ. de Larcher*, ou *Sagittarius* (voy. ce nom); *Les imposteurs insignes qui ont usurpé la qualité d'empereurs*, Amsterdam, 1658 ou 1696, in-12, fig. rare, Bruxelles, 1729, en 2 vol. in-8; *Histoire véritable du calvinisme, opposée à l'histoire de M. Mainbourg*, Amsterdam, 1685, in-12; ouvrage dont les protestants, et en particulier Bayle, ont été peu contents, quoique l'auteur ait eu envie de leur plaire. *Ziska le redoutable aveugle*, capitaine général des Bohémiens évangéliques, ibid., 1685, in-12. Bayle dit que ce livre mérite d'être lu.

ROCQUES. Voy. MONTGAILLARD.

RODERIQUE (Jean-Ignace de), né à Malmédy en 1697, entra chez les jésuites, qu'il quitta au bout de huit ans, et alla s'établir à Cologne; il se distingua par son amour pour les lettres, et par les secours qu'il procura à ceux qui les cultivaient. Il rédigea longtemps la *Gazette de Cologne* avec un succès qui le rendit célèbre dans toute l'Europe, et qui tira pour quelque temps cette feuille de la foule des ouvrages périodiques. Ce n'était qu'un amusement pour lui. Ses vues portaient sur des objets plus graves; il fut employé et consulté par différents princes dans des affaires importantes, publia plusieurs dissertations savantes, et mourut à Cologne le 6 avril 1758. On voit à Malmédy une très-belle chapelle dont il ordonna la construction, et où l'on a placé un monument, avec son épitaphe très-bien rédigée en latin.

RODNEY (Georges BRIDGE), chevalier de l'ordre du Bain, amiral de l'escadre blanche, né à Londres en 1717, mort dans la même ville le 24 mai 1792, dans la 74^e année de son âge, fut un des plus habiles marins d'Angleterre. Le 16 janvier 1780, il défait entièrement la flotte espagnole à la hauteur de Cadix; Langara, qui la commandait, y fut pris avec cinq vaisseaux de ligne. Les 15, 17 et 19 avril de la même année, il combattit la flotte française, commandée par le comte de Guichen : dans ces trois actions, la victoire fut balancée; mais le 12 avril 1782 elle se déclara ouvertement pour Rodney aux Antilles, à la hauteur de la Martinique, où la flotte française, sous les ordres du comte de Grasse, fut défaite avec perte de plusieurs vaisseaux de ligne, parmi lesquels *La Ville de Paris*, de 100 pièces de canon, montée par l'amiral, qui fut fait prisonnier. Le vainqueur continua à servir avec gloire jusqu'à la paix conclue l'année suivante. On l'appela l'*heureux Rodney*.

* RODOERIO (Jean-Leonard), célèbre jurisconsulte, né en 1620, à Montecorvino, dans le royaume de Naples, occupa plusieurs places distinguées dans la magistrature; il a laissé : *Observationes singulares cum additionibus ad quotidianum librum resolutionum Donati Antonii de Marinis*, Naples, 1666, in-fol. *Consiliorum sive juris responsorum cum novissimis decisionibus*, Naples, 1674, 1 vol. in-fol.

RODOGUNE ou RHODHOGUNE, fille de Phraates, roi des Parthes, fut mariée à Démétrius Nicanor, que Phraates tenait prisonnier, ce qui causa de grands malheurs, par la jalousie de Cléopâtre (voyez ce nom). La pièce de P. Corneille qui porte ce titre est un de ses chefs-d'œuvre.

RODOLPHE, comte de Rheinsfeld, duc de Souabe, époux de Mathilde, sœur de l'empereur Henri IV, fut élu roi de Germanie l'an 1077 par les Allemands, soulevés contre l'empereur son beau-frère. La fortune fut douteuse pendant quelque temps, se déclarant tantôt pour un parti, et tantôt pour un autre. Mais elle abandonna totalement Rodolphe, l'an 1080, à la bataille de Wolcksheim, où il périt. Il ne laissa qu'une fille, qui épousa Berthold, duc de Zeringhen.

RODOLPHE 1^{er} de HABSBURG, empereur d'Allemagne, surnommé le *Clément*, était fils d'Albert le Sage, comte de Habsbourg, château situé entre Bâle et Zurich. Né en 1218, il fut élevé dans les camps de l'empereur Frédéric II dont il était le parent, et excella de bonne heure dans tous les exercices militaires. Son père étant mort dans la Palestine, en 1240, il hérita seul, comme aîné, du Landgraviat de la Haute-Alsace, du bourgraviat de Rheinsfeld, et, concurremment avec ses deux frères, de quelques domaines dans la Souabe et le Brisgau, et du comté de Habsbourg. Cet héritage le mit à même de lever un corps d'aventuriers avec lesquels il fit la guerre à plusieurs seigneurs ses voisins. Il servit ensuite sous Ottocare, roi de Bohême, et fut engagé dans d'autres hostilités tant en Suisse qu'en Alsace. Plus tard les cantons d'Uri, d'Underwald et de Schwitz le choisirent pour protecteur et pour chef. La réputation qu'il s'était acquise fixa le choix des électeurs de l'empire germanique, et il fut élu

empereur le 29 septembre 1275, après un long interrègne et par décision de la diète de Francfort. Rodolphe ne voulut pas aller à Rome pour se faire couronner; mais il fit un traité en 1278 avec le pape Nicolas III, par lequel il s'engagea à défendre les biens et les privilèges de l'Eglise romaine. Son règne fut troublé par la guerre contre Ottocare, roi de Bohême, sur lequel il remporta une victoire signalée. Le vaincu fut obligé de céder au vainqueur l'Autriche, la Styrie et la Carniole. Il consentit à faire un hommage-lige à l'empereur dans une île au milieu du Danube, sous un pavillon dont les rideaux devaient être fermés, pour lui épargner une mortification publique. Ottocare s'y rendit couvert d'or et de pierreries. Rodolphe, par un faste supérieur, le reçut avec l'habit le plus simple. Au milieu de la cérémonie, les rideaux du pavillon tombent; et font voir aux yeux du peuple et des armées qui bordaient le Danube le superbe Ottocare à genoux, tenant ses mains jointes entre les mains de son vainqueur. Quelques écrivains ont traité cela de conte; mais ce fait est accrédité. La femme d'Ottocare, indignée de cet hommage, engagea son époux à recommencer la guerre. L'empereur marcha contre lui; la bataille se donna à Marckfeld, près de Vienne, le 26 août 1278, et Ottocare la perdit avec la vie. Rodolphe vendit la liberté aux villes d'Italie qui voulurent bien l'acheter. Florence donna 40,000 ducats d'or, Lucques 12,000, Gênes et Bologne 6,000. Cette liberté consistait dans le droit de nommer des magistrats, de se gouverner suivant leurs lois municipales, de battre monnaie, d'entretenir des troupes. Rodolphe mourut à Gemersheim, près de Spire, en 1291, à 75 ans, avec la réputation d'un des plus braves guerriers et des plus grands politiques de son siècle. On rapporte qu'étant encore comte de Habsbourg, il rencontra, étant à la chasse, un prêtre portant péniblement à travers les montagnes le viatique à un malade; il descendit de cheval, y fit monter le prêtre, l'accompagna chez le malade, et ne voulut plus reprendre le cheval. Quelques jours après, un pieux ermite lui prédit son élévation au trône impérial. C'est à cette occasion qu'on cite une espèce de prophétie consignée dans l'*Histoire de la décadence de l'empire*, par Maimbourg, t. II, p. 256. « Grand exemple (celui de Rodolphe de Habsbourg) qui doit apprendre aux princes de cette maison que comme les choses ne se conservent que par les mêmes principes qui leur ont donné l'être, aussi la grandeur à laquelle il a plu à Dieu de les élever en ce monde en récompense de la piété de l'empereur Rodolphe, leur chef, ne durera que tandis qu'ils auront un vrai zèle pour la religion; et que s'ils le perdent par une fausse politique, pour ne songer qu'à leur agrandissement temporel et à leur intérêt, en abandonnant celui de Jésus-Christ, ils périront. » Rodolphe s'était marié deux fois, et il est, suivant l'opinion du jésuite Barre (*Journal des savants*, mars 1752), la tige de toutes les maisons souveraines de l'Europe existantes au XVIII^e siècle. Il y a un *Recueil de 140 lettres* de cet empereur (1). On conserve précieu-

sement ce manuscrit dans la bibliothèque impériale à Vienne. L'histoire de cet empereur a été bien éclaircie dans le recueil publié par l'abbé de Saint-Blaise, Gerbert, sous ce titre : *De translatis Habsburgo austriacorum principum*, etc., Saint-Blaise, 1772, in-4. Il existe un poème héroïque intitulé *Rodolphe de Habsbourg*, dont le P. Mogenigo a donné l'explication, Padoue, 1827. Adolphe de Nassau fut élu empereur après lui.

RODOLPHE II, né à Vienne en 1552, roi de Hongrie en 1572, roi de Bohême en 1575, élu roi des Romains à Ratisbonne le 27 octobre de la même année, était fils de Maximilien II et de Marie d'Autriche, fille de Charles-Quint. Il prit les rênes de l'empire en 1576, après la mort de son père, et les tint d'une main faible. La Hongrie presque entière fut envahie par les Turcs en 1598, sans qu'on pût les en empêcher. Les revenus publics étaient si mal administrés, qu'on fut obligé d'établir des trones à toutes les portes des églises, non pour faire la guerre (comme le dit Voltaire), mais pour secourir dans les hôpitaux les malades et les blessés qui l'avaient faite. Rodolphe envoya en Hongrie une armée qui n'arriva qu'après la prise d'Agria et de plusieurs autres places importantes. Cette armée, ainsi que toutes celles qui, à cette époque, combattirent les Turcs, que la seule maison d'Autriche d'Allemagne n'était pas en état de repousser, était un composé de toutes sortes de nations, sans discipline et sans subordination, et dont par conséquent les défaites n'ont rien de merveilleux. Barthélemi Georgiewitz, dans un discours inséré dans sa *Chronique turque*, en parle de cette sorte : *Latrocinatur Hungarus, prædatur Hispanus, potat Germanus, stertit Bohemus, libidinatur Italus, Gallus cantat, Anglus lucratur, Scotus helluatur; militem qui moribus miles sit, vix ullum reperias*. Le duc de Mercœur, accompagné d'un grand nombre de Français, rétablit un peu les affaires de ce royaume en 1600. L'empereur eut d'autres chagrins à essuyer. Son frère Mathias s'étant révolté, il fut obligé de lui céder les royaumes de Hongrie et de Bohême. Les divisions de sa maison, jointes au vif ressentiment que lui causèrent les électeurs par la demande qu'ils lui firent de choisir un successeur à l'empire, tout cela hâta sa mort, arrivée en 1612, à 60 ans. Tycho-Brahé, qui se mêlait de prédire, lui avait conseillé de se méfier de ses plus proches parents : conseil que la révolte de Mathias justifia, et que Rodolphe ne suivit que trop, ne laissant pas approcher ses parents de sa personne. Il est vrai qu'il en usait à peu près de même envers les étrangers; ceux qui voulaient le voir étaient obligés de se déguiser en palefreniers pour l'attendre dans son écurie, quand il venait voir ses chevaux, dont il était fort curieux, et qu'il entretenait en grand nombre et d'un grand choix. C'était d'ailleurs un bon prince, ennemi du faste et de toute ostentation, juste, chaste, pieux, qui protégeait les savants et cultivait lui-même les sciences, particulièrement la physique, l'astronomie et la chimie. Il ne voulut jamais se marier. Il devait épouser Isabelle, fille de Philippe II; mais sa

in-fol. Bodman en a donné un *nouveau Recueil*, Leipzig, 1805, in-8.

(1) Les *Lettres* de Rodolphe ont été publiées par Gerbert, 1772,

répugnance pour le mariage fit manquer ce projet, ainsi que cinq autres. L'histoire de Rodolphe a été publiée par le P. Brachel sous le titre de *Fama austriaca*, Cologne, 1627, in-fol., et par G. Londorp dans sa continuation de Sleidan (de 1553 à 1610), Francfort, 1619, in-fol., ou 5 vol. in-8. On a publié les *Lettres* de ce prince d'après un manuscrit conservé à la Bibl. impériale de Vienne, 1774, in-4.

RODON (David de), calviniste du Dauphiné, enseigna la philosophie à Die, puis à Orange et à Nîmes, fut banni du royaume en 1663, et mourut à Genève vers 1670. C'était un homme turbulent, plein de subtilités et d'idées bizarres. On a de lui un ouvrage rare, qu'il publia sous ce titre : *L'Imposture de la prétendue confession de foi de saint Cyrille*, Paris, 1629, in-8; un livre peu commun intitulé : *De supposito*, Amsterdam, 1682, in-12, dans lequel il entreprend de justifier Nestorius, et accuse saint Cyrille de confondre les deux natures en Jésus-Christ; un traité de controverse intitulé : *le Tombeau de la messe*, Francfort, 1655, in-8; c'est ce traité qui le fit bannir; *Disputatio de libertate et atomis*, Nîmes, 1662, in-8, assez rare; divers autres ouvrages imprimés en partie à Genève, 1668, 2 vol. in-4. Quoique ce recueil ne soit pas commun, il n'est pas beaucoup recherché.

RODRIGUE. Voy. SANCIO.

RODRIGUEZ (Simon), jésuite, né à Voussella, dans l'évêché de Visen en Portugal, fut disciple de saint Ignace de Loyola, et refusa l'évêché de Coimbre. Il fut fait précepteur de don Juan, alla prêcher la foi aux sauvages du Brésil, et devint provincial des jésuites portugais. Il fut aussi provincial d'Aragon, et mourut à Lisbonne en 1579, avec de grands sentiments de religion.

RODRIGUEZ (Alphonse), jésuite, né à Valladolid en 1526, enseigna longtemps la théologie morale, et fut ensuite recteur de Monte-Rey en Galice, et instituteur des novices, parmi lesquels il eut l'honneur de compter le savant P. Suarez. Il mourut à Séville le 21 février 1616, à 90 ans, en odeur de sainteté. Ce pieux jésuite est principalement connu par son *Traité* intitulé : *Pratique de la perfection chrétienne*, Séville, 1614, in-4, ouvrage profond, qui décèle un homme supérieurement versé dans la connaissance du cœur humain, et des moyens de l'épurer, de le sanctifier et de le rendre digne de son auteur. Le P. Rodriguez fait un admirable usage de l'Écriture sainte et des Pères, et c'est ce qui donne à son ouvrage un ton d'autorité et d'onction qu'on trouve dans peu de livres spirituels au même degré. Ce *Traité* a été traduit en français par les solitaires de Port-Royal, en 2 vol. in-4, et par l'abbé Regnier-Desmarais, 5 vol. in-4, 4 in-8 et 6 in-12. La première de ces versions est très-pen fidèle, et les traducteurs n'ont pas fait difficulté d'attribuer à l'auteur espagnol leurs sentiments particuliers. Cette version devient très-rare. On en conservait un exemplaire au collège de Louis-le-Grand, avec des notes de Regnier-Desmarais, Paris, 1674, 2 vol. in-4. Cet exemplaire fut enlevé pour cinq francs, quoique des curieux eussent donné commission de l'acheter à tout prix. Il en existe quatre autres versions françaises moins bonnes. (Voy. MOREAU.) L'ou-

vrage de Rodriguez, excellent en son genre, serait encore meilleur si l'auteur ne l'eût rempli de plusieurs histoires qui ne paraissent pas trop bien appuyées. L'abbé Tricalet en a donné un *Abrégé* en 2 vol. in-12. Cet abrégé est trop resserré; l'on n'y trouve ni les lumières ni l'onction de l'ouvrage de Rodriguez.—Il ne faut pas le confondre avec un autre Alphonse RODRIGUEZ, aussi jésuite, né à Ségovie le 25 juillet 1551, et mort à Majorque le 31 octobre 1617, à l'âge de 87 ans, considéré comme un homme apostolique, plein d'œuvres et de mérites, et dont des écrivains contemporains ont parlé comme d'un thaumaturge. Il était fils d'un marchand, et exerça lui-même le négoce. Des malheurs de tout genre vinrent l'accabler : il perdit son épouse et ses deux enfants. Enfin des revers de fortune l'ayant obligé de quitter le commerce, il se donna tout entier à la piété. Il entra en 1771 comme frère ou coadjuteur temporel dans la compagnie de Jésus, fit son noviciat à Valence, et fut envoyé dans l'île de Majorque, où il résida jusqu'à sa mort. Sa présence dans cette île fut un exemple continu des plus hautes vertus, de ferveur, d'humilité, d'esprit de pauvreté et de mortification; elles lui valurent une réputation de sainteté que des miracles sont venus confirmer depuis. Après plusieurs procédures et plusieurs minutieuses informations, deux décrets furent donnés, l'un par Clément XIII, le 20 mai 1706, qui atteste l'héroïsme des vertus d'Alphonse; l'autre de Léon XII, du 31 juillet 1824, qui reconnaît l'existence de deux miracles opérés par ce religieux. Enfin Alphonse Rodriguez a été déclaré *bienheureux* le 12 juin 1825. Plusieurs écrivains ont publié sa vie. Nous citerons celle du P. de Boissieu, publiée à Lyon, celle du P. Janin, publiée aussi à Lyon en 1648 (en latin); enfin celle du P. Archangel, réimprimée à Rome en 1825. Il en a paru une nouvelle, Lyon, 1828, in-12, dont l'*Ami de la religion* (N° 1460), a rendu un compte avantageux.

RODRIGUEZ (Emmanuel), religieux franciscain, d'Estremos en Portugal, mourut à Salamanque en 1619, à 68 ans. On a de lui : une *Somme des cas de conscience*, 1395, 2 vol. in-4; *Questions régulières, et canoniques*, 1609, 4 vol. in-fol.; un *Recueil des Privilèges des réguliers*, Anvers, 1625, in-fol., et d'autres ouvrages qui n'ont plus de cours.

* RODRIGUEZ (Antoine-Joseph), bénédictin, né en 1705 à Mérida dans l'Estramadure, après avoir terminé ses humanités embrassa la vie monastique, et obtint de ses supérieurs la permission de consacrer ses loisirs à l'étude. Il acquit bientôt des connaissances très-étendues dans la théologie, le droit et l'histoire, et surpassa la plupart de ses compatriotes dans les sciences physiques et naturelles, jusqu'alors trop négligées en Espagne. Nommé, par l'archevêque de Tolède, examinateur synodal, il fut, peu de temps après, honoré de la confiance de l'infant D. Louis, qui le choisit pour son directeur spirituel. Les académies de Séville et de Madrid s'empressèrent de l'admettre au nombre de leurs membres; et il obtint la permission de se fixer dans cette dernière ville, où il mourut en 1781, à 76 ans. On a de lui : *Palestra critico-medica*, Madrid, 1755 et ann. suiv., dans lequel il dévoila l'ignorance, le

charlatanisme et la mauvaise foi des empiriques ; *Traité de théologie et de droit canonique*, 1760, in-4 ; *Démonstration des fondements de la religion*, 1762, in-8 ; *Dissertation sur le grand problème de la respiration*, 1765, in-8 ; *Dissertation sur la règle de saint-Benoît*, 1764, in-8 ; *Dissertation sur l'origine, la discipline et le gouvernement de l'ordre monastique*, 1766, in-8 ; *Traité de théologie morale et de droit civil*, 4 vol. in-4 ; l'édition la plus estimée est celle de 1788.

RODULPHE, né à Munster, sur la fin du x^e siècle, se fit religieux dans l'abbaye de Saint-Tron au pays de Liège. Il en devint abbé ; mais il eut la douleur de voir piller et brûler son monastère par Gislebert, comte de Duras, ce qui le contraignit de se retirer à Cologne, où l'archevêque le fit abbé du monastère de Saint-Pantaléon. Il rentra ensuite dans son abbaye de Saint-Tron, et y mourut l'an 1156. Nous avons de lui : une *Chronique* de ce monastère, depuis sa fondation jusqu'à l'an 1156 ; *Vie de saint Libert*, évêque de Cambrai : ces deux ouvrages se trouvent dans le tome 7^e du *Spicilege* de dom d'Achéry ; un *Traité contre la simonie*, en 7 liv., que dom Mabillon a trouvé dans la bibliothèque du monastère de Gemblours.

ROË (Thomas) et non RHOË, ou ROWE, voyageur et diplomate anglais, né vers 1560 à Low-Layton dans le comté d'Essex, fut envoyé par la compagnie anglaise des Indes (en 1614) en ambassade auprès du Grand-Mogol. De retour en Angleterre, il fut élu membre du parlement, et Jacques I^{er} le nomma ambassadeur à Constantinople en 1620. Il rapporta de ses voyages plusieurs manuscrits grecs, qu'il donna à la bibliothèque *Bodleienne*, à Oxford. Il fut ensuite envoyé pour ménager la paix entre la Pologne et la Suède, et profita de cette occasion pour animer Gustave Adolphe à dévaster l'empire, pour soutenir les protestants. Il mourut en 1644. On a ses *Négociations à la Porte depuis 1620 jusqu'en 1628*, Londres, 1740, in-fol., en anglais, et la *Relation* de sa mission près du Grand-Mogol, dans le tome 1^{er} du Recueil de Purchas : Thevenot en a inséré la traduction dans le 1^{er} vol. de sa collection.

* ROEDERER (Jean-Georges), célèbre médecin, né à Strasbourg en 1726, acquit une grande réputation dans son art, et fut en 1754, appelé par Haller à Göttingue pour y remplir la chaire des accouchements, partie à laquelle il s'était plus spécialement consacré. Il y forma d'habiles élèves et revint à Strasbourg où il mourut en 1765. Il était membre des académies de Pétersbourg, et de chirurgie de Paris, d'Upsal et de Göttingue. On citera de lui : *Oratio de artis obstetriciæ præstantia*, Göttingue, 1751, in-4 ; *Elementa artis obstetriciæ in usum prælectionum academicarum*, 1755, in-8, réimprimé en 1759, et à Cologne, 1765, in-8, traduit en français par Paris, Paris, 1765, in-8 ; *Icones uteri humani observationibus illustratæ*, 1759, in-fol. ; recueil de planches anatomiques, fort estimé. *Opuscula medica, sparsim prius edita, nunc demum collecta, aucta et recensita*, 1764, in-4, etc., etc. ; son *Traité de la maladie muqueuse*, ouvrage important qui n'a point encore été surpassé, a été traduit en français par le Prieur, 1806, in-8.

* ROEDERER (Pierre-Louis), pair de France, né en 1754 à Metz, d'une famille de robe, acquit une charge de conseiller au parlement. Député en 1789 aux états-généraux, il provoqua l'abolition des ordres religieux, s'opposa à ce que la religion catholique fût déclarée religion de l'état, et se prononça en toute occasion contre l'autorité royale. Il s'opposa au départ de Louis XVI pour Saint-Cloud, et le 22 juin 1791, provoqua la destitution du général Bouillé qui avait employé tous ses efforts pour faire évader le roi. Après les événements du champ de Mars (17 juillet), il passa d'abord au nouveau club des Feuillants, mais il n'y resta que peu de temps, et vint prudemment se réunir à celui des Jacobins, où siégeaient Péthion et Robespierre, dont il prévoyait le prochain triomphe. Après la session, il fut nommé procureur syndic du département de la Seine. Ce fut lui qui, dans la terrible journée du 10 août, lors de l'envahissement des Tuileries par la populace, engagea le roi à se retirer au sein de l'assemblée nationale. On l'a depuis accusé d'avoir trahi Louis XVI dans cette occasion ; mais la Commune de Paris fit mettre les scellés sur ses papiers, et lança contre lui un décret d'arrestation, pour avoir trahi le peuple. Obligé de se dérober aux recherches des agents de la Commune, il osa, pendant les débats du procès de Louis XVI, publier dans le *Journal de Paris*, dont il était un des propriétaires, une suite d'articles favorables à l'auguste accusé qu'il ne tint pas à lui de sauver. Il se tut après le 31 mai, sentant qu'il n'était plus possible de faire entendre le langage de la modération. Après le 9 thermidor, il évita de se prononcer entre les différents partis, et à force d'habileté et de circonspection, il échappa à toute espèce de persécution. Au mois de juin 1796, il fut élu membre de l'institut dans la classe des sciences morales. Peu de temps auparavant, il avait été nommé professeur d'économie politique aux écoles centrales. Ayant concouru puissamment à la révolution du 18 brumaire, il fut nommé sénateur, conseiller d'état et président de la section de l'intérieur, chargé de la direction de l'instruction publique, poste dans lequel il fut bientôt remplacé par Fourcroy. En 1802, il présenta au corps législatif le projet de loi pour l'établissement de l'ordre de la Légion-d'honneur et en développa les motifs. Le sénat l'ayant député à Naples en 1806 pour féliciter Joseph Bonaparte sur son avènement au trône, il prit une grande part à la nouvelle organisation du royaume, et fut nommé ministre des finances. Røederer quitta Naples avec Joseph, mais il ne voulut pas le suivre en Espagne. En 1810, il devint ministre du grand duché de Berg. En 1815, au moment de la première invasion, il fut envoyé en qualité de commissaire extraordinaire à Strasbourg pour y prendre les mesures que nécessitaient les circonstances. Resté sans emploi après la restauration, il fut, pendant les cent-jours, nommé membre de la chambre des pairs. Le second retour du roi le fit disparaître de la scène politique, et il fut rayé de l'institut. Il rentra, en octobre 1852, à la chambre des pairs, où il parut souvent à la tribune, puis à la réorganisation de la classe des

sciences morales, il y reprit sa place. Il mourut le 17 décembre 1855, à l'âge de 82 ans. Røderer a été jugé sévèrement par l'abbé de Montgaillard, qui en a tracé le portrait suivant : « Røderer, depuis » connu par son astuce, tête sans aplomb, comme » sans principes fixes, faiseur de galimatias politique, dissertateur à double face, ayant ordinairement joué des rôles équivoques, en s'occupant » néanmoins avec toute l'habileté d'un homme médiocre, mais attentif, des intérêts de sa vanité et » de sa fortune. » Mallet-du-Pan l'a accusé d'avoir introduit dans les discussions politiques ce *marivaudage* métaphysique, et ce galimatias étudié qui depuis quelque temps passe pour de la profondeur. Chénier a dit de lui : « Je lisais Røderer et baillais » en silence. » Il a publié un très-grand nombre de brochures politiques dont quelques-unes assez remarquables, mais qui ont perdu tout l'intérêt qu'elles tenaient des circonstances. On se contentera de citer les principales : *Du gouvernement*, 1795, in-8; *Des institutions funéraires convenables à une république qui permet tous les cultes et n'en adopte aucun*, 1796, in-8; *Journal politique*, 1796, 5 vol. in-8; *Lettre à Adrien Lezai sur Chénier*, 1797, in-8; *De l'usage à faire de l'autorité publique dans les circonstances présentes*, 1797, in-8; *Des sociétés particulières, telles que clubs, réunions, etc.*, 1799, in-8; *De la philosophie moderne et de la part qu'elle a eue à la révolution française*, ou *Examen de la brochure publiée par Ricarol sur la philosophie moderne*, 1799, in-8; *Recueil des lois, etc., concernant la division territoriale de la république*, 1800, in-8; *Opuscules mêlés de littérature et de philosophie*, 1800-04, 5 vol. in-8; *La première et la seconde année du consulat de Bonaparte*, 1802, in-8; *Petits écrits concernant de grands écrivains du XIX^e siècle*, ibid.; *De la propriété considérée dans ses rapports avec les droits politiques*, 1819, in-8; *Le marquillier de Saint-Eustache*, comédie en trois actes et en prose, 1819; *Comédies historiques*, Paris, 1827-50, in-8; *Mémoires pour servir à une nouvelle histoire de Louis XII*, 1820, in-8; réimprimés en 1825, sous ce titre : *Louis XII et François I^{er}, ou Mémoires*, etc. 2 vol. in-8; *Chronique de cinquante jours, du 20 juin au 10 août 1792*, Paris, 1852, in-8; *Mémoires pour servir à l'histoire d'une société polie*, 1855, in-8. Røderer a donné une édition avec des notes du *Traité de Beccaria des délits et des peines*. Voy. PILATRE DU ROZIER.

ROELL (Herman-Alexandre), né en 1655 dans la terre de Doëlberg, dont son père était seigneur, dans le comté de la Mark en Westphalie, devint en 1704 professeur de théologie à Utrecht, et mourut à Amsterdam en 1718, à 66 ans. Il possédait les langues, la philosophie et la théologie. On a de lui : un *Discours* et de savantes *Dissertations philosophiques sur la religion naturelle et les idées innées*, Franeker, 1700, in-8; des *Thèses*, 1680, in-4; et plusieurs autres ouvrages peu connus.

ROEMER (Olaus), astronome danois, né à Copenhague, en 1644, se rendit très-habile dans les mathématiques, l'algèbre et l'astronomie. Picard, de l'académie des sciences de Paris, ayant été envoyé en 1671 par Louis XIV, pour faire des obser-

vations dans le Nord, conçut tant d'estime pour le jeune astronome, qu'il l'engagea à venir avec lui en France. Roëmer fut présenté au roi, qui le chargea d'enseigner les mathématiques au grand dauphin, et lui donna une pension. L'académie des sciences se l'associa en 1672, et n'eut qu'à se féliciter d'avoir un tel membre. Pendant dix ans qu'il demeura à Paris, et qu'il travailla aux observations astronomiques avec Picard et Cassini, il fit des découvertes dans les différentes parties des mathématiques. De retour en Danemarck, il devint mathématicien du roi Christiern V, et professeur d'astronomie, avec des appointements considérables. Ce prince le chargea aussi de perfectionner la monnaie et l'architecture, de régler les poids et les mesures, et de mesurer les grands chemins dans toute l'étendue du Danemarck. Roëmer s'acquitta de ces commissions avec autant d'intelligence que de zèle. Ses services lui méritèrent les places de conseiller de la chancellerie, et d'assesseur du tribunal suprême de la justice. Il fut nommé bourguemestre de Copenhague, conseiller d'état sous le roi Frédéric IV, et mourut en 1710. C'était un homme sage, un savant modeste, un observateur attentif et appliqué. Harrebow, son disciple, mais qui n'avait pas toutes les qualités de son maître, beaucoup plus léger et plus présomptueux que lui, fit imprimer à Copenhague en 1755, in-4, diverses observations de Roëmer, avec la méthode d'observer, du même, sous le titre de *Basis astronomie*. Condorcet a publié l'*Eloge de Roëmer* dans le *recueil* de ceux des membres de l'académie des sciences, tom. 1^{er}, p. 167-177.

* ROENTGEN (David), ébéniste et mécanicien, né à Hernhut en 1745, d'une famille morave, s'établit à Neuwied. Sa réputation le fit appeler en Russie par Catherine II, et on voit encore, au palais de l'Ermitage, plusieurs meubles et pendules de cet artiste. Il savait donner au bois la dureté et le poli du marbre. La manière dont ses ouvrages sont exécutés est admirable; l'œil le plus fin ne peut y distinguer le moindre assemblage, et l'on croirait qu'ils ont été fondus d'un seul jet. Son chef-d'œuvre, d'après Castéra, est un bureau dont Catherine fit présent à l'académie des sciences de Pétersbourg. En l'ouvrant, on voit sur le devant un groupe en bronze, qui, dès qu'on presse légèrement un ressort, disparaît, et est remplacé par une superbe écritoire; l'espace au-dessus de l'écritoire est occupé par un tiroir à secret. Si l'on y porte la main, on entend aussitôt la musique douce et plaintive d'un orgue caché sous le pupitre. L'artiste ne demandait de ce meuble que 20,000 roubles; mais l'impératrice le força d'en accepter 5,000 de plus à titre de gratification. Roentgen mourut à Neuwied le 12 février 1807. Plusieurs seigneurs russes possèdent des ouvrages de cet artiste.

ROFFIAC (Elie de) reçut l'habit religieux dans le monastère de Saint-Martial, des mains de Pierre Barry, qui en était le 25^e abbé. Il fut le continuateur de l'ouvrage d'Adhemar de Chaboneix, intitulé : *Commemoratio abbatum Lemovicensium basilicæ Sancti Marialis*. Son catalogue finit par Pierre de Barry, qui décéda en 1174. On trouve la continuation de l'ouvrage d'Adhémar dans la biblio-

thèque nouvelle du P. Labbe, tom. 2. C'est un ouvrage estimé.

ROFFRED de Bénévent, appelé le *second Papien*, enseigna le droit, premièrement à Bologne, ensuite à Arezzo, d'où il passa à la cour de l'empereur Frédéric II, qu'il accompagna à Rome en 1220, à l'occasion du couronnement de ce prince, pour lequel il prononça une apologie dans le Capitole, l'an 1227, lorsque Grégoire IX l'excommunia. Quelque temps après Roffred s'attacha au parti des Papes, contre lesquels il s'était déclaré dans ses écrits. Grégoire le créa clerc de la chambre apostolique. Après la mort de ce pontife, il se retira à Bénévent, où il se tint dans la neutralité, quoique Frédéric l'eût appelé de nouveau à sa cour. Il y mourut dans un âge avancé. Parmi ses ouvrages, on estime surtout le *Livre sur l'ordre que les juges doivent tenir dans le barreau civil et ecclésiastique*.

ROGAT (*Rogatus*), évêque donatiste d'Afrique, se fit chef d'un nouveau parti dans la Mauritanie césarienne, aujourd'hui le royaume d'Alger, vers l'an 572. Il donna à ceux qui le suivirent le nom de *Rogatistes*. Ils étaient autant opposés aux autres donatistes qu'aux catholiques; et les donatistes n'avaient pas moins de haine contre eux que contre les catholiques mêmes. Ils les firent persécuter par Firmus Maurus, roi de Mauritanie. L'évêque de Césarée, qui était rogatiste, lui livra lui-même sa ville. On a accusé Rogat d'avoir suivi les sentiments particuliers de Donat de Carthage, touchant l'inégalité des trois personnes divines. Sa secte dura quelque temps en Afrique, et il eut pour successeur Vincent Victor.

ROGER II, comte et premier roi de Sicile, né l'an 1097, était fils de Roger, dit le *grand comte*, conquérant de la Sicile, et neveu de fameux *Roger Guiscard*, petit-fils de Tancrède de Hauteville en Normandie. Le comte Roger son père le laissa en mourant sous la tutelle d'Adélaïde sa mère. Dès que ce prince fut en âge de gouverner ses états, il ne songea plus qu'à étendre les bornes du comté de Sicile, dont il avait hérité de son père. Il s'empara de la Pouille, après la mort du duc Guillaume son oncle. Le pape Honorius II, effrayé de ses progrès, tenta de l'arrêter : Roger dissipa les troupes qu'on lui opposait, contraignit le pape à lui donner l'investiture de la Pouille, de la Calabre et de Naples, et obligea Robert, comte de Padoue, de se reconnaître son vassal. L'an 1150, il embrassa le parti de l'antipape Anaclet; et celui-ci, en reconnaissance, lui accorda le titre de roi de Sicile, avec la suzeraineté sur la principauté de Capoue et du duché de Naples. Les princes ses voisins appelèrent à leur secours l'empereur Lothaire, qui enleva à ce nouveau roi une partie de ses conquêtes; mais à peine eut-il repris le chemin de l'Allemagne, que Roger s'en ressaisit avec la même facilité qu'elles lui avaient été ôtées. Il fit prisonnier Innocent II avec toute sa suite; et ce pape n'obtint sa liberté qu'en accordant au roi et à ses descendants le royaume de Sicile, le duché de la Pouille, et la principauté de Capoue, comme fiefs-liges du saint Siège. L'an 1146, il tourna ses armes contre Manuel, empereur des Grecs, prit Corfou, pilla Céphalonie, Négrepont,

Corinthe, Athènes, s'avança jusqu'aux faubourgs de Constantinople, et revint chargé d'un immense butin. Ces expéditions furent suivies de la prise de Tripoli et d'autres places sur les côtes d'Afrique, et de la défaite d'une partie de la flotte de l'empereur grec. Enfin, après avoir assuré la paix dans ses états, s'être fait respecter de ses sujets et craindre de ses ennemis, ce prince illustre mourut l'an 1154, âgé de 57 ans. Il avait fait graver ce vers sur son épée :

Apulus et Calaber, Siculus mihi servit et Afer.

* ROGER (Eugène), religieux récollet et missionnaire du *xvii^e* siècle, passa sa jeunesse à voyager et séjourna pendant cinq ans dans la Terre-Sainte, dont il publia une relation sous ce titre : *La Terre-Sainte, ou description topographique des Saints-Lieux et de la terre de Promission, avec un traité de quatorze nations différentes qui l'habitent, leurs mœurs, croyance, cérémonies et police*, Paris, 1664, in-4, avec figures. Cet ouvrage renferme des renseignements exacts et curieux sur les peuples que l'auteur a vus.

* ROGER-DUCOS, membre du Directoire et troisième consul, né en 1747 à Dax, y exerçait la profession d'avocat. Ayant embrassé la cause populaire avec chaleur, à la réorganisation de l'ordre judiciaire il fut nommé président du tribunal criminel des Landes. Député de ce département à la Convention, il vota la mort du roi sans appel et sans sursis. Envoyé peu après dans la Belgique, à son retour de cette mission il se rangea parmi les adversaires des girondins : d'ailleurs il se fit assez peu remarquer dans cette terrible assemblée où il n'eut aucune influence. Après la session, il entra au conseil des anciens qu'il présida plusieurs fois; il occupait le fauteuil au 18 fructidor (1797); il convoqua la minorité à l'école de médecine, et fit rendre le décret, qui condamnait à la déportation une partie de ses collègues. A l'expiration de son mandat il fut réélu par la ville de Paris; mais sa nomination fut annulée, et il retourna dans son département reprendre la place de président du tribunal criminel; et il la remplissait lorsque Barras, désirant avoir des collègues qui ne lui donnassent aucun ombrage, le fit nommer membre du Directoire à la place de Merlin de Douay. Sans se séparer de Barras, qui se préparait à jouer le rôle de Monck (*voy. BARRAS*, 1, 444), il s'unît plus étroitement à Siéyes dont les combinaisons politiques étaient plus d'accord avec ses sentiments, et concourut, dans la mesure de ses moyens, à la journée du 18 brumaire. Le jour du coup d'état de St-Cloud il entra dans la salle du Directoire, où étaient réunis Barras, Gohier et Moulin, et leur demanda si les bruits qui couraient avaient quelque fondement. Ne pouvant recevoir de réponse positive, il rejoignit Siéyes et Bonaparte, et reçut le titre de troisième consul qu'il ne garda pas longtemps. Il passa au sénat conservateur, dont il fut 2^e président. En 1804, il reçut une sénatorerie, puis fut nommé grand-croix de la légion - d'honneur. En 1814, il vota la création d'un gouvernement provisoire et la déchéance de son bienfaiteur. A son retour de l'Isle-d'Elbe, Napoléon lui pardonna son ingratitude et

le comprit dans sa création de pairs. Exilé en 1816, n'ayant pas obtenu la permission d'habiter Stuttgart, il se rendit à Ulm. Arrivé près de cette ville, ses chevaux s'étant emportés il voulut sauter de la voiture, tomba sur sa tête, et mourut des suites de cet accident au mois de mars 1816.

** ROGER (le P.) jésuite, né à Ornans (Doubs) en 1724, voué par ses supérieurs à l'enseignement, professa les humanités et la rhétorique avec succès dans différents collèges de l'institut. A sa suppression il se chargea de l'éducation d'un jeune seigneur anglais avec lequel il visita les différents états de l'Europe. Cette éducation terminée il s'établit à Paris où, accueilli par Suard et Desmeuniers (voy. ces noms), ses compatriotes, il trouva bientôt l'emploi de ses talents. Aussi modeste qu'instruit, il concourut à différentes entreprises littéraires, traduisit plusieurs ouvrages de l'anglais, fournit des articles aux journaux, et ne voulut jamais permettre qu'on mit son nom à aucun de ses ouvrages. La révolution arriva et il dut à son obscurité d'échapper aux persécutions que subirent alors tous les gens de bien. L'âge ne ralentit point son ardeur pour le travail; et il mourut en 1810 presque sans maladie, en chrétien qui n'a jamais regardé la vie que comme un passage à un monde meilleur. Le P. Roger a publié sous le pseudonyme de M^{me} D. L. R : *Dialogue entre un auteur et un receveur de la capitation*, 1767, in-12; il a revu la traduction de Suard de l'*Histoire de Charles-Quint*, par Robertson, et en a composé la *Table*. Il a laissé un grand nombre de manuscrits dont on a extrait des *Remarques inédites sur Molière*, qui ont été publiées dans le *Molière commenté* de Simonin, Paris, 1815, 2 vol. in-12.

* ROGER (Michel), dit *Loiseau*, né à Toul en 1770, émigré au commencement de la révolution, après avoir fait les campagnes de l'armée des princes, passa dans la Vendée, où Georges Cadoudal lui donna le commandement de sa cavalerie. A la pacification de la Vendée il alla en Angleterre; mais il ne tarda pas à rentrer en France, et prit part au complot dirigé contre la vie du premier consul, et qui éclata le 5 nivose (voy. BONAPARTE, II, 84). De retour en Angleterre, il se disposait à passer en Amérique, mais Cadoudal le retint à Londres, et le ramena à Paris pour le seconder dans ses nouveaux projets. Cette conspiration ayant été découverte, il fut arrêté, et condamné à mort le 24 juin 1804, à l'âge de 55 ans.

** ROGER (François), auteur dramatique, né en 1776 à Langres, fils du receveur-général des décimes du diocèse, était destiné à la profession d'avocat. En attendant qu'il fût dans l'âge de suivre les cours de droit, on l'envoya faire sa rhétorique à Paris; la gravité des événements qui se succédaient, déterminèrent ses parents à le rappeler dans sa famille, et il ne put revenir à Paris qu'en 1795. Mais pendant qu'on le croyait occupé de se mettre en état de débiter au barreau, il fréquentait assidûment les spectacles; et bientôt il fit jouer quelques pièces de sa composition, qui durent, comme il en convenait lui-même, la meilleure partie de leur succès au jeu des acteurs. La con-

naissance qu'il fit un peu plus tard de Maret, depuis duc de Bassano, lui valut une place dans les bureaux d'un ministère et lui procura les moyens de se livrer plus librement à son goût pour le théâtre. La comédie de l'*Accat*, qu'il fit représenter en 1806, eut un immense succès et s'est soutenue. Député l'année suivante par le département de la Haute-Marne au corps législatif, il s'y lia bientôt avec un de ses collègues, Creuzé de Lesser (voy. ce nom, II, 90); leur association produisit, en 1809, *La Revanche*, jolie comédie qui fut aussi fort bien reçue du public; et en 1811, à l'opéra-comique, le *Billet de loterie*, le *Magicien sans magie*. Roger était devenu, par la protection de Fontanes, conseiller ordinaire de l'université; connu pour un bon administrateur, après la restauration il fut fait secrétaire-général des postes et continua d'être membre de la chambre des députés. En 1817, il remplaça Suard à l'académie française, où il lut plusieurs morceaux écrits avec goût et pleins d'intérêt. La révolution de 1830 le priva de sa place aux postes, et quoiqu'il n'eût point de fortune, il ne se plaignit pas; sa piété sincère l'avait habitué dès longtemps à la résignation. Il vit arriver sa fin sans faiblesse, et mourut à Paris, le 4 mars 1842, à 66 ans. Il eut pour successeur à l'académie française M. Patin. Ses *Œuvres diverses* avaient été publiées par Ch. Nodier, Paris, 1855, 2 vol. in-8, qui contiennent ses *pièces de théâtre* dont on a indiqué les principales, ses *Discours* à l'académie et à la société des bonnes lettres, et des *Mélanges littéraires*, où l'on distingue la notice sur J. Racine, qui présente des faits curieux et des appréciations qui avaient échappé à ses historiens ou à ses panégyristes. On lui doit encore : des *Excerpta*, ou *faibles choisies de Lafontaine*, avec des notes, 1805, in-12, 4^e édit. 1826, in-18; des éditions de l'*Appendix de diis*, etc. du P. Jouveney, 1806, 1824, in-18; du *Théâtre classique*, ou *Esther*, *Polyeucte* et le *Misanthrope commentés*, 1807, in-8. Enfin une traduction sous le titre de *Cours de poésie sacrée*, du traité sur la poésie des Hébreux de Lowth (voy. ce nom, V, 548). Roger a fourni quelques articles à la *Biographie universelle*.

ROGER. Voy. SCHABOL.

* ROGERS (Jean), ministre anglican, né en 1679 à Ensham, dans le comté d'Oxford, fit ses études au collège de *Corpus Christi*, dont il devint agrégé. Il prit part à la controverse de Bangor contre Hoadly, fut vicaire de Saint-Gilles, à Cripplegate, devint ensuite chanoine et sous-doyen de Wells, enfin chapelain du prince de Galles. Il mourut le 1^{er} mai 1729. On a de lui : *Défense de l'établissement civil de la religion*, contre Collins (voy. ce nom); *La nécessité d'une révélation divine; et la vérité de la religion chrétienne démontrée; Discours sur l'Eglise visible et invisible du Christ*, 1719, in-8. Cet ouvrage acquit une grande réputation à son auteur. Des *Sermons*, 1727, in-8.

* ROGGE (Corneille), historien hollandais, ministre de l'église des remontrants, naquit à Amsterdam en 1761, et mourut à Leyde le 27 août 1806. On a de lui : *Mémoire sur la véritable nature du christianisme, selon les décisions de Jésus et des*

apôtres, Rotterdam, 1794; *Tableau de l'histoire de la dernière révolution dans les Provinces-Unies des Pays-Bas*, 1796, in-8; *Histoire de la constitution du peuple batave* (suite du livre précédent), 1799, in-8; ces deux derniers ouvrages sont les seuls écrits de Rogge qui conservent encore des lecteurs, même parmi ses co-réligionnaires.

**** ROGNAT** (Joseph, vicomte), lieutenant-général du génie, né en 1776 à Saint-Priest dans le Dauphiné, d'une famille honorable, entra au service dans les premières années de la révolution. Parvenu au grade de capitaine en 1795, et envoyé à l'armée du Rhin, il fut d'abord employé dans la division de Delmas, dont il justifia la confiance, et dans la glorieuse campagne de Moreau, se distinguant le 26 juin 1800 à la bataille de Neubourg. Devenu chef de bataillon, il resta à l'armée du Rhin et concourut à la brillante victoire de Hohenlinden. Rentré en campagne en 1805, lors de la rupture avec l'Autriche, il se signala en 1807 au siège de Dantzic, à la suite duquel Napoléon le fit colonel. Envoyé l'année suivante en Espagne, il rendit les plus grands services au siège de Saragosse; récompensé par le grade de général de brigade, il fut appelé à la grande armée, où il fit la campagne de 1809, dont il a rendu compte dans ses *Considérations sur l'art de la guerre*, sans pouvoir plaire à Napoléon qui crut voir dans cet ouvrage le projet de rabaisser sa gloire, chose qui n'était nullement dans les intentions de Rogniat. Renvoyé en Espagne, il ouvrit la campagne de 1810 par les sièges de Tortose et de Tarragone, qui furent poussés avec une remarquable activité. Après la prise de ces deux places importantes, nommé général de division, il combattit sous les murs de Sagonte, dont le siège fut commencé et terminé au mois d'octobre 1811. Il eut aussi la plus grande part à la prise de Valence. Appelé en 1815 à la grande armée, il fut chargé de fortifier Dresde. Pendant la campagne de France, il commanda le génie à Metz. Au retour du roi il fut fait grand-officier de la légion d'honneur, et nommé membre du comité de la guerre. En 1816, il présida le conseil qui prononça la peine de mort contre le général Brayer, à côté duquel il devait plus tard siéger à la chambre des pairs, et fut membre de celui qui acquitta Drouet. Inspecteur-général du génie, il devint, en 1820, membre du conseil de perfectionnement de l'école polytechnique, et plus tard reçut la commission de donner au duc de Bordeaux les premières leçons de l'art des fortifications. Admis à l'académie des sciences en 1829, il y lut plusieurs *mémoires*. Après la révolution de 1830, le titre de premier inspecteur-général du génie dont il était revêtu ayant été supprimé, il obtint un congé de plusieurs mois, et ne revint à Paris qu'après son élévation à la pairie. L'excès de travail affaiblit sa santé, et sentant arriver sa fin, en homme qui connaît le néant de la vie, il remplit tous ses devoirs religieux, et après avoir reçu de ses amis un dernier adieu, s'éteignit le 10 mai 1840, laissant la réputation d'un excellent officier et d'un habile administrateur. On a de lui : *Relation des sièges de Saragosse et de*

Tortose, dans la dernière guerre d'Espagne, 1814, in-4; *Considération sur l'art de la guerre*, 1816, 2^e édit. 1817, in-8, ouvrage très-estimé des hommes du métier. Napoléon, dont les plans de campagne y sont discutés sévèrement, entreprit de le réfuter à Ste.-Hélène. Rogniat fit paraître une *Réponse à ses notes critiques*, etc. 1825, in-8; *Situation de la France en 1817*, in-8; *Des gouvernements*, 1819, in-8, tom. 1^{er}. Il n'a paru que ce volume; l'ouvrage devait en avoir quatre. Le comte Baudrand prononça son éloge dans la séance de la chambre des pairs du 22 février 1841.

**** ROGUET** (François, comte), lieutenant-général, né en 1770 à Toulouse, était entré au service, à 19 ans, comme simple soldat, dans le régiment de Guyenne (infanterie). Colonel en 1799, général de brigade en 1804, et général de division en 1811, il avait fait toutes les guerres de la république et de l'empire. Il commandait la vieille garde à Waterloo, et resta le dernier sur le champ de bataille, avec le dernier bataillon, lors même que tout avait disparu et qu'il n'y avait plus d'armée; il fut occupé le lendemain à en rallier tous les débris, et il commandait encore la garde devant Paris et à l'armée de la Loire. Mis à la retraite en 1815, il ne fut rappelé à l'activité qu'en 1850. Nommé pair de France en 1854, il eut en même temps le commandement de la division militaire dont Lyon est le chef-lieu, et resta au service aussi longtemps que sa santé, altérée par de nombreuses blessures, lui permit d'être utile à son pays. Il mourut à Paris, le 7 novembre 1846. Il se distinguait, non moins que par sa bravoure, par son talent à organiser et à discipliner les troupes.

ROHAN (Anne et Catherine de). Voy. PARTHENAY.

ROHAN (Pierre de), chevalier de Gié et maréchal de France, plus connu sous le nom de *maréchal de Gié*, était fils de Louis de Rohan, d'une des plus anciennes et des plus illustres maisons du royaume, originaire de Bretagne. Louis XI récompensa sa valeur par le bâton de maréchal de France, en 1475; il fut un des quatre seigneurs qui gouvernèrent l'état pendant la maladie de ce prince à Chinon, en 1484. Deux ans après, il s'opposa aux entreprises de l'archiduc d'Autriche sur la Picardie. Il commanda l'avant-garde à la bataille de Fornoue, en 1495, où il se signala. Sa faveur se soutint sous Louis XII, qui le fit chef de son conseil, et général de son armée en Italie. Mais ayant encouru la disgrâce de la reine Anne de Bretagne, il fut exilé de la cour et privé des fonctions de sa charge pendant 5 ans. Il mourut en 1515, entièrement désabusé des grands et de la grandeur.

ROHAN (Henri, duc de), pair de France, prince de Léon, naquit au château de Blain, en Bretagne, l'an 1579, de René II, vicomte de Rohan. Henri IV, sous les yeux duquel il donna des marques distinguées de bravoure au siège d'Amiens, à l'âge de 16 ans, l'aima avec tendresse. Après la mort de ce monarque, il devint chef des calvinistes en France, et chef aussi redoutable par son génie que par son épée. Il soutint, au nom de ce parti, trois guerres contre Louis XIII. La première s'alluma lorsque ce prince voulut rétablir la religion

catholique dans le Béarn; la deuxième à l'occasion du blocus que l'armée royale mit devant La Rochelle; et la troisième, lorsque cette place fut assiégée pour la seconde fois. (Voy. Louis XIII et PLESSIS RICHELIEU.) Le duc de Rohan s'apercevant, après la prise de cette place, que les villes de son parti cherchaient à faire des accommodements avec la cour, réussit à leur procurer une paix générale en 1629, à des conditions plus avantageuses. Le seul sacrifice un peu considérable que les huguenots furent obligés de faire, fut celui de leurs fortifications; ce qui les mit hors d'état de recommencer la guerre. Cette paix ayant éteint le feu de la guerre civile, le duc de Rohan, inutile à son parti, et désagréable à la cour, se retira à Venise. Cette république le choisit pour son généralissime contre les Impériaux. Louis XIII l'enleva aux Vénitiens pour l'envoyer ambassadeur en Suisse et chez les Grisons. Sous prétexte d'aider ces peuples à soumettre les habitants de la Valteline (voy. ROZIERE), protégés par les Espagnols et les Impériaux, Rohan espérait de s'y former un petit état; mais ce chimérique espoir ayant été déjoué, il se retira à Genève, d'où il alla rejoindre le duc de Saxe-Weimar. S'étant mis à la tête du régiment de Nassau, il enfonça les ennemis; mais il fut blessé le 28 février 1658, et mourut de ses blessures, le 15 avril suivant, dans sa 59^e année. Il fut enterré le 27 mai dans l'église de Saint-Pierre à Genève. — Sa femme, Marguerite de BETHUNE, fille de Sully, qu'il avait épousée en 1605 (et dont il ne laissa qu'une fille mariée à Henri Chabot, qui prit le nom de Rohan), était protestante comme lui, et se rendit fameuse par son courage, quoique mal employé : elle défendit Castres contre le maréchal de Thémynes, en 1625, et partagea les fatigues d'un époux dont elle captiva tous les sentiments. Elle mourut à Paris, le 22 octobre 1660. Le duc de Rohan fut un des plus grands capitaines de son siècle; mais son esprit exalté et romanesque, joint au fanatisme de secte, rendit ses talents militaires inutiles ou dangereux. Il avait en dessein d'acheter l'île de Chypre, pour y introduire les familles protestantes de France et d'Allemagne. Le grand-seigneur devait la lui céder moyennant 200,000 écus, et un tribut annuel de 60,000 livres; mais la mort du patriarche Cyrille, favorable aux protestants, auquel il avait confié cette affaire, la fit échouer. Nous avons de lui plusieurs ouvrages : *Les intérêts des princes*, livre imprimé à Cologne, en 1666, in-12, dans lequel il apprécie à sa manière les intérêts publics de toutes les cours de l'Europe; *Le parfait capitaine*, ou l'*Abrégé des guerres des Commentaires de César*, in-12 : il fait voir que la tactique des anciens peut fournir beaucoup de lumières pour celle des modernes; un *Traité de la corruption de la milice ancienne*; un *Traité du gouvernement des 15 Cantons*; des *Mémoires*, dont les plus amples éditions sont en deux vol. in-12. Ils contiennent ce qui s'est passé en France depuis 1612 jusqu'en 1629. On pense bien que tout y prend le ton de son âme aigrie et vindicative. *Recueil de quelques Discours politiques sur les affaires d'état*, depuis 1612 jusqu'en 1629, in-8, Paris, 1644-1695-1755; et avec les

Mémoires et Lettres de Henri, duc de Rohan; sur la guerre de la Valteline, Genève (Paris), 1757, 3 vol. in-12. C'est la première édition qu'on ait donnée de ces *Mémoires*. M. le baron de Zurlauben les a tirés de différents manuscrits authentiques. Il a orné cette édition de notes géographiques, historiques et généalogiques, et d'une *Préface*, qui contient une *Vie* abrégée du duc de Rohan. Nous avons la *Vie* du même duc, composée par l'abbé Pérau, continuateur de d'Auvigny. Elle occupe les tom. 21 et 22 de l'*Histoire des hommes illustres de France*.

ROHAN (Benjamin de), seigneur de Soubise, frère du précédent, porta les armes en Hollande sous le prince Maurice de Nassau, et soutint le siège de Saint-Jean-d'Angely, 1621, contre l'armée que Louis XIII commandait en personne. Cette place se rendit. Rohan promit d'être fidèle, et il reprit les armes six mois après. Il s'empara de tout le Bas-Poitou en 1622, et, après différents succès, il fut chassé, en 1626, de l'île de Ré, dont il s'était emparé, ensuite de celle d'Oleron, et fut contraint de se retirer en Angleterre. Il négocia avec chaleur, pour obtenir des secours aux Rochelois; et, lorsque, malgré ces secours, cette ville eut été soumise, il ne voulut pas revenir en France. Il se fixa en Angleterre, où il mourut sans postérité en 1641.

ROHAN (Marie-Eléonore de), fille de Hercule et de Rohan-Guéméné, duc de Montbazou, prit l'habit de religieuse de l'ordre de Saint-Benoît, dans le couvent de Montargis, en 1645. Elle devint ensuite abbesse de la Trinité de Caen, puis de Malnoue, près de Paris. Les religieuses du monastère de Saint-Joseph, à Paris, ayant adopté, en 1669, l'office et la règle de Saint-Benoît, madame de Rohan se chargea de la conduite de cette maison. Elle y donna des *Constitutions*, qui sont un excellent *Commentaire* de la règle de Saint-Benoît. Cette illustre abbesse mourut dans ce monastère en 1681, à 55 ans. La religion, la droite raison, la douceur, formaient son caractère. On a d'elle quelques ouvrages estimables. Les principaux sont : la *Morale du Sage*, in-12; c'est une paraphrase des Proverbes, de l'Ecclésiastique et de la Sagesse; *Paraphrase des Psaumes de la pénitence*, imprimée plusieurs fois avec l'ouvrage précédent; plusieurs *Exhortations* aux vœux et aux professions des filles qu'elle recevait; des *Portraits* écrits avec assez de délicatesse.

ROHAN (Armand-Gaston de), né en 1674, docteur de Sorbonne, évêque de Strasbourg, obtint le chapeau de cardinal en 1712. Il fut ensuite grand-aumônier de France en 1715, commandeur de l'ordre du Saint-Esprit, et proviseur de Sorbonne. Il eut part à toutes les affaires ecclésiastiques de son temps, et fit paraître beaucoup de zèle pour l'union de l'Eglise et la soumission à ses jugements. L'académie française et celle des sciences se l'associèrent et le perdirent en 1749. C'était un prélat magnifique, et il ne se signala pas moins par sa générosité que par la douceur de son caractère, par son affabilité, et par les autres qualités qui rendent les hommes aimables dans la société. On a sous son nom des *Lettres*, des *Mandements*, des *Instructions pastorales*, et le *Rituel de Strasbourg*. — Armand de ROHAN, son petit neveu, né en 1717, connu sous

le nom d'abbé de Ventadour et de cardinal de Soubise, fut prieur et docteur de Sorbonne, recteur de l'université de Paris, évêque de Strasbourg, abbé de la Chaise-Dieu, grand-aumônier de France, cardinal, commandeur des ordres du roi, et l'un des quarante de l'académie française. Il mourut à Saverne, en 1756, après s'être distingué par sa charité, son zèle, des mœurs douces et pures. Il avait fait d'excellentes études en Sorbonne, et profita de ses lumières pour sa conduite personnelle et celle de ses ouailles. Il marquait la plus grande considération aux ecclésiastiques qui remplissaient leur devoir, et c'est ce qui n'a pas peu contribué à multiplier les bons pasteurs dans son diocèse. — Armand Jules de ROHAN, cousin du cardinal Armand-Gaston, né en 1695, fut nommé archevêque de Reims en 1722, sacra Louis XV le 25 octobre de la même année, reçut le chapeau de cardinal, et mourut en 1762. — Louis-Constantin de ROHAN, frère du précédent, fut d'abord chevalier de Malte, puis capitaine de vaisseau (1720). Ayant embrassé l'état ecclésiastique, il devint aumônier du roi, évêque de Strasbourg et cardinal (1761). Il mourut à Paris en 1779.

ROHAN (Marie de), duchesse de Chevreuse. (Voy. CHEVREUSE.)

ROHAN (le chevalier Louis de). Voy. TRUAUMONT.

* ROHAN-CHABOT (Louis-Antoine-Auguste, duc de), général et pair de France, né le 20 avril 1753, entra fort jeune au service, fit les campagnes de la guerre de sept ans en Allemagne et fut nommé lieutenant-général en 1781. Il suivit d'abord le parti de la révolution et devint aide-de-camp de La Fayette. Mais ayant bientôt reconnu le but réel des novateurs, il ne songea plus qu'au salut de la monarchie. On le vit, le 10 août 1792, voler auprès de Louis XVI, se rendre avec lui à l'assemblée, et demeurer à sa porte jusqu'au moment où ce malheureux monarque fut transféré au Temple avec sa famille. Arrêté quelques jours après et mis à l'Abbaye, il y périt dans les massacres du 2 septembre.

* ROHAN-GUÉMENE (Louis-René-Edouard, prince cardinal de), évêque de Strasbourg, né en 1754, devint en 1760 coadjuteur de son oncle, Louis-Constantin, au siège de Strasbourg. Sa naissance, ses talents, une belle figure, un esprit facile et des manières aimables, le firent réussir à la cour. Après l'adigrace du duc de Choiseul il obtint l'ambassade de Vienne. Arrivé dans cette ville en janvier 1772, il fut froidement accueilli par Marie-Thérèse, et crut effacer l'impression de cette défaveur en déployant à la cour d'Autriche le plus grand luxe : ce vain éclat, pour le soutien duquel il contracta des dettes énormes, n'imposa point à l'impératrice, qui demanda même son rappel ; toutefois il ne fut rappelé qu'après la mort de Louis XV. Quoique reçu froidement par Louis XVI et la reine Marie-Antoinette à son retour de cette ambassade, il n'en fut pas moins nommé successivement grand-aumônier de France, abbé de Saint-Waast (bénéfice de 500,000 livres de revenu), proviseur de Sorbonne et administrateur de l'hôpital des Quinze-Vingts. Il obtint à la même époque sur la demande du roi de Pologne, Stanislas

Poniatowski, le chapeau de cardinal. Ce prélat, écrasé de dettes, et dupe des intrigants qui l'entouraient, eut le malheur d'être gravement compromis dans la scandaleuse affaire du collier. (Voy. MOTTE Jeanne DE LA, VI, 129.) Arrêté par ordre du roi le 15 août 1785, il fut enfermé à la Bastille, et malgré les efforts des partisans et des amis du cardinal, le parlement, à qui l'affaire avait été renvoyée, n'en commença pas moins la procédure. L'instruction dura plus d'un an, et le 31 août 1786, intervint un arrêt qui, malgré les conclusions de l'avocat-général Joly de Fleury, déclara le cardinal déchargé de toute accusation. Quatre heures après sa sortie de la Bastille il reçut l'ordre de remettre au roi sa démission de la charge de grand-aumônier, la décoration de l'ordre du Saint-Esprit et de se rendre en exil à l'abbaye de la Chaise-Dieu, en Auvergne. Il avait obtenu la permission de retourner dans son diocèse, lorsqu'en 1789 il fut élu député du clergé du bailliage de Haguenau aux états-généraux. Son élection ayant été confirmée, il parut à l'assemblée dans la séance du 12 septembre, et la félicita sur ses travaux. Les révolutionnaires se flattaient qu'un esprit de vengeance le jetterait dans le parti opposé à la cour. Mais sa conduite ne tarda pas à les déabuser, et on ne put lui reprocher que son serment civique. Bientôt la marche des événements le décida à quitter l'Assemblée ; retiré dans sa principauté sur la rive droite du Rhin, il y accueillit les émigrés, les prêtres et même les personnes dont il avait eu à se plaindre éprouvèrent sa bienfaisance. Il se démit de son évêché lors du concordat de 1801, et mourut à Ettenheim le 16 février 1805. Son abord était très-prévenant, son air noble, sa conversation spirituelle et animée ; il parlait avec grâce, même avec éloquence. On peut consulter sur ce prélat les *Mémoires de Besenval*, de madame Campan et de l'abbé Georgel ; l'*Histoire du XVIII^e siècle* par Lacretelle, etc.

* ROHAN-MONTBAZON (Louis - Armand - Constantin, prince de), vice-amiral, né à Paris en 1750, était frère aîné du précédent. Etant entré fort jeune dans la marine, il était capitaine de vaisseau en 1758 ; fait prisonnier par les Anglais dans un combat où la valeur avait été forcée de céder au nombre, il fut bientôt échangé. Nommé chef d'escadre en 1764, deux ans après, commandant des îles sous le vent, et en 1769 lieutenant-général, il fit avec distinction toutes les campagnes de la guerre d'Amérique, et fut nommé vice-amiral en 1784. Il n'émigra point et fut d'abord ménagé par les révolutionnaires ; mais lors de la terreur, enfermé comme suspect au Luxembourg, puis impliqué dans une conspiration des prisons, il fut condamné à mort le 25 juillet 1794, quatre jours avant la chute de Robespierre, événement qui l'eut sauvé ; il était âgé de 64 ans.

* ROHAN-ROCHEFORT (la princesse de), née à Paris en 1750, fut accusée d'avoir tramé une conspiration avec Bertrand de Molleville, et décrétée le 9 novembre 1792. Cette accusation était d'autant plus mal fondée que M^{me} de Rohan était connue pour être sujette à des aliénations mentales pendant une partie de l'année. Tallien et Chabot lui-même firent

valoir cette raison en sa faveur, et elle fut renvoyée. Mais l'année suivante, accusée de complicité avec l'admiral, assassin de Collot-d'Herbois, elle fut condamnée à mort le 14 juin 1794, avec un de ses fils, âgé de 24 ans, et tous deux furent conduits à l'échafaud, vêtus d'une chemise rouge. Son autre fils, qui avait émigré, rentré imprudemment en France, fut arrêté en 1794 à Grenoble, et condamné à mort par une commission militaire.

* ROHAN-CHABOT (Louis-François-Auguste de), duc de Rohan, prince de Léon, cardinal du titre de la Sainte-Trinité, au Mont-Pincius, archevêque de Besançon, né à Paris le 29 février 1788, était fils d'Alexandre-Louis-Auguste de Rohan-Chabot, duc de Rohan et de Porroët, et d'Anne-Louise-Madeleine-Elizabeth de Montmorency. Dès son enfance il eut à pleurer sur la ruine de la monarchie, et sur les malheurs de sa propre famille. Il suivit pendant la terreur ses parents en Angleterre, et revint avec eux quand des jours plus calmes se levèrent pour la France. Une facilité étonnante et une application soutenue lui firent faire des progrès rapides dans ses études. Bonaparte dont la politique habile tendait à donner pour soutiens à sa dynastie, les anciennes familles qui avaient entouré le trône des Bourbons, jeta les yeux sur le jeune de Rohan, qui après avoir été attaché à la princesse Borghèse, devint successivement chambellan de la reine de Naples, et de l'empereur. Au milieu d'une cour licencieuse et guerrière sa piété ne se démentit pas, et toutes les séductions de la jeunesse et du monde ne purent lui faire oublier ses devoirs. La crainte de déplaire au pouvoir qui régissait la France ne l'empêcha jamais de suivre l'impulsion de sa conscience. Lorsque le duc de Polignac fut enfermé à Vincennes sous le poids d'une accusation capitale, on le vit presque chaque jour apporter à cet illustre détenu les consolations de l'amitié, et plus tard (1812), quand Pie VII vint expier à Fontainebleau sa courageuse résistance à des volontés despotiques, plus chrétien que courtisan, il alla déposer ses pieux hommages aux pieds du père commun des fidèles. Vers les derniers temps de l'empire, il fit un voyage en Italie d'où il ne revint qu'en 1814. La restauration ouvrait devant lui une carrière plus brillante. Chargé d'un commandement dans les compagnies rouges, à leur suppression, il obtint le grade de colonel. La perte d'une épouse chérie, M^{lle} de Serent qui périt dans les flammes, le feu ayant pris à ses vêtements, au moment où elle se disposait à aller à un bal que donnait l'ambassadeur d'Autriche, le rapprocha encore de la religion qui seule pouvait adoucir une si cruelle blessure. Bientôt les malheurs de la monarchie vinrent le distraire de ses propres souffrances. Pendant les cent-jours, il suivit le duc d'Angoulême en Espagne. Peu après son retour, il eut la douleur de perdre son père (le 8 février 1816), auquel il succéda dans son titre de duc et pair. Sa famille cherchait à lui faire contracter de nouveaux liens; mais déjà une voix secrète lui révélait la carrière dans laquelle il devait entrer. Sa modestie seule le détournait encore du sacerdoce, qu'il regardait comme une mission sublime. Cependant des conseils pieux et éclair-

rés fixèrent peu à peu son irrésolution, et après avoir passé plusieurs jours en prières, il se décida malgré toutes les remontrances de sa famille, à suivre la nouvelle route que la providence ouvrait devant lui. Entré à Saint-Sulpice le 29 mai 1819, il s'y distingua par sa ferveur, sa régularité, et son application aux études théologiques. Elevé à la prêtrise le 1^{er} juin 1822, il fut nommé peu après grand-vicaire de Paris. En 1828 il fut appelé au siège archiepiscopal d'Auch, et passa en 1829 à celui de Besançon. Avant de venir prendre possession de son diocèse, il vendit le château de ses ancêtres, afin comme il le disait lui-même, de pouvoir faire plus de biens aux pauvres et à son église. Un de ses premiers soins fut d'embellir sa métropole, qu'il enrichit d'ornements de bon goût et de vitraux peints dans le genre gothique, dont l'effet est favorable au recueillement de la prière. Le duc de Rohan s'acquitta de ses augustes fonctions avec le zèle le plus fervent et ne quitta son diocèse que pour aller siéger à la chambre des pairs en 1829 et en 1850. Décoré du *pallium* par Léon XII, il fut promu au cardinalat dans le consistoire du 5 juillet 1850. La révolution le surprit à Paris, où il fut arrêté et maltraité par des furieux qui le prirent pour l'archevêque de Reims (*voy. LATIL*, v, 151). Douloureusement affecté de la chute du trône de Charles X, il se retira en Suisse, puis à Rome où il concourut à l'élection de Grégoire XVI (*voy. ce nom*). Le cardinal conservait le désir de revenir promptement dans son diocèse, et lorsqu'il eut appris que le choléra menaçait de l'envahir, il n'hésita plus. Un concours de circonstances malheureuses lui préparait pour son retour à Besançon une épreuve cruelle. Sous prétexte que sa rentrée en France coïncidait avec l'apparition de la duchesse de Berry dans la Vendée, des exaltés vinrent pendant les trois jours qui suivirent son arrivée, pousser sous ses fenêtres d'odieuses vociférations. Le soin de son diocèse lui offrit une distraction aux chagrins qui déchiraient son âme. On le vit, uniquement occupé des devoirs de l'apostolat, encourager les institutions pieuses, visiter les hôpitaux et les prisons, et porter la parole évangélique jusque dans les plus obscurs villages. Ses pieux travaux altérèrent sa santé naturellement débile. Après avoir prêché en plein air dans le village de Chénecy, il fut atteint d'un rhumatisme inflammatoire qui le conduisit au tombeau, après trois semaines de souffrances, le 8 février 1855. Sa charité, sa douceur et sa résignation chrétienne brillèrent d'un nouvel éclat dans ses derniers moments. L'avant-veille de sa mort il adressa les plus touchants adieux à son clergé, et comme s'il eût voulu expier par une humilité plus profonde sa magnificence passée, il répéta souvent sur son lit de mort : *Mes frères, priez pour moi, je ne suis rien, moins que rien!* Par son testament, monument de bienfaisance et de piété, il fit des legs considérables au séminaire de Besançon, à l'église métropolitaine et aux pauvres, et laissa son mobilier et sa chapelle à ses successeurs. Nul ne sut jamais rendre la piété plus aimable par sa bienveillante aménité et sa tolérance toute chrétienne. Ami des arts, il encouragea puissam-

ment les hommes qui les cultivaient. Zélé pour l'instruction du clergé, l'enseignement de son séminaire excita sa sollicitude, et il fonda une rente pour les améliorations qu'il avait projetées. Sa mort causa dans tout le diocèse une sensation profonde, et l'on vit couler des larmes sincères. Outre des *mandements* et des *Lettres pastorales*, il a publié, sous le titre de *manuel*, un livre de prières qui est un véritable chef-d'œuvre d'onction et de piété. M. l'abbé de Margey, aujourd'hui évêque de St.-Flour, prononça l'oraison funèbre de ce prélat, le 27 mars dans l'église métropolitaine de Besançon.

ROCHAULT (Jacques), physicien, né en 1620 d'un marchand d'Amiens, fut envoyé à Paris pour y faire sa philosophie, et s'attacha aux opinions de Descartes. Il enseigna la physique 10 ou 12 ans à Paris, et mourut en 1675, à 55 ans. Robault était tout à lui-même et à ses livres. Il ne sépara jamais la philosophie de la religion, et concilia l'une et l'autre dans ses écrits et dans ses mœurs. Ses principaux ouvrages sont : un *Traité de physique*, 1671, in-4, et 1682, 2 vol. in-12 : il y a fait entrer une foule de questions physico-mathématiques et physico-anatomiques; des *Eléments de mathématiques*; un *Traité de mécanique*, dans ses *Œuvres posthumes*, 1682, 2 vol. in-12; des *Entretiens sur la philosophie*, 1671, 1675-1675, et d'autres ouvrages qui ont été utiles autrefois.

* ROISSARD (l'abbé), prédicateur du roi, est auteur d'un bon ouvrage intitulé : *La consolation du chrétien*, ou *Motifs de confiance en Dieu dans les diverses circonstances de la vie*, 1775, 2 vol. in-12, et depuis très-souvent réimprimé; il fait partie de la *Bibliothèque catholique*.

* ROLAND de la PLÂTIÈRE (Jean-Marie), ministre sous Louis XVI, né en 1752 à Villefranche près de Lyon, d'une famille distinguée dans la magistrature, mais déchu, ne voulant pas s'engager dans les ordres, ni entrer dans le commerce, à 19 ans, seul, sans protection, vint à Nantes dans l'intention de passer aux Indes; l'état de sa santé lui fit abandonner ce projet; et l'un de ses parents, inspecteur des manufactures, lui ayant procuré un emploi dans cette administration, il sut mériter l'estime de ses chefs, et fut récompensé de ses services par la place d'inspecteur-général à Amiens, puis à Lyon. Des voyages en Italie, en Suisse et en Angleterre lui firent acquérir des connaissances étendues sur différentes branches d'industrie, et divers ouvrages qu'il publia, en le faisant admettre dans plusieurs sociétés savantes, commencèrent sa réputation. D'un caractère ferme et d'une probité sévère, indigné des abus, il se prononça fortement pour la révolution qui devait en amener la réforme. Membre de la municipalité de Lyon, il fut envoyé en 1791 à Paris, solliciter de l'assemblée constituante des secours en faveur des fabriques qui se trouvaient dans un état de souffrance. Pendant son séjour à Paris où il avait mené sa femme, qui eut toujours sur lui une très-grande influence, il vit les coryphées du parti populaire et fréquenta la société des jacobins. Sa mission terminée d'une manière satisfaisante, il revint à Lyon et il y fonda un club qui ne tarda pas de devenir un foyer d'anarchie.

Sa place d'inspecteur des manufactures ayant été supprimée, il revint à Paris pour faire valoir ses droits à une retraite, et travailler à la continuation du *Dictionnaire des manufactures*, faisant partie de l'*Encyclopédie méthodique*. Il renoua dès lors ses relations avec les députés de l'assemblée législative les plus opposés à la cour, et lorsque le roi intimidé crut pouvoir sortir d'embarras en prenant ses ministres dans le parti de l'opposition, Roland fut appelé au ministère de l'intérieur (mars 1792). Il parut au conseil les cheveux sans poudre, les souliers sans boucles, et le chapeau rond. Son ton tranchant et pédantesque, ses manières dont on n'avait pas alors l'habitude, déplurent au roi qui cependant consentit à travailler avec lui. Mais ce prince ayant refusé sa sanction au décret contre les prêtres et à celui qui ordonnait la formation d'un camp au-dessous de Paris, Roland lui adressa le 10 juin une lettre si insolente, que le roi lui redemanda son portefeuille. Cette disgrâce accrut la popularité de Roland, au point qu'après la catastrophe du 10 août, il fut rappelé au ministère et fit partie du conseil exécutif provisoire; mais la rigidité de ses principes déplut bientôt aux hommes qui n'avaient renversé la monarchie que pour se baigner dans le sang et s'enrichir. Après les massacres de septembre, il poursuivit les membres de la commune de Paris, qu'il en regardait comme les auteurs, et demanda leur destitution avec énergie; mais cette démarche lui mit à dos tous les brigands du 10 août, et les révolutionnaires qui ne reconnaissaient plus pour chefs que Robespierre, Marat et Danton. Elu député de la Somme à la Convention, cette assemblée l'engagea à ne pas quitter le ministère. Il y fut bientôt en butte à un système de dénigrement qu'il crut pouvoir combattre efficacement en présentant le *compte* de son administration. Alors il redoubla de protestations de républicanisme, mais ce fut en vain. Quand il remit à la Convention les papiers trouvés aux Tuileries dans la fameuse armoire de fer, on l'accusa d'en avoir détourné les pièces qui pouvaient compromettre les députés *girondins*. Il tint ferme tant qu'il put espérer d'être soutenu par le parti modéré de l'assemblée; mais les *girondins* accusés de fédéralisme, c'est-à-dire de former une fédération pour détacher de Paris les départements, n'ayant plus la majorité; et Roland convaincu d'ailleurs que les honnêtes gens étaient perdus, parce qu'ils *ne savaient pas s'entendre*, offrit avec ses comptes sa démission qui fut acceptée; mais il lui fut défendu de sortir de Paris. Après la journée du 31 mai, prévenu que le comité révolutionnaire de la section allait le faire arrêter, il s'évada, et parvint à gagner Rouen où il trouva un asile sûr. Mais à la nouvelle du supplice de sa femme, il résolut de ne pas lui survivre. Il quitta sa retraite le 16 novembre 1795, à six heures du soir, suivit la route de Paris jusqu'au bourg Beaudouin, entra dans une avenue, s'assit contre un arbre, et s'enfonça dans la poitrine le fer qu'il avait dans sa canne. On trouva sur lui un billet ainsi conçu : « Qui que » tu sois qui me trouves gisant, respecte mes restes; » ce sont ceux d'un homme qui consacra toute sa » vie à être utile, et qui est mort comme il a vécu,

» vertueux et honnête. Puissent mes concitoyens » prendre des sentiments plus doux et plus humains ! L'indignation me dicte cet avis : le sang » qui coule par torrents dans ma patrie en indique » assez la nécessité : je n'ai pas voulu rester plus » longtemps sur une terre souillée de crimes. » Roland avait fait de bonnes études, était instruit, possédait plusieurs langues, était obligeant ; mais son caractère et ses principes favorisèrent des bouleversements dont il ne connut pas d'abord le danger, et dont il finit par être victime. Ses ouvrages méritent plus d'éloges que sa conduite politique. En voici la liste : *Mémoire sur l'éducation des troupeaux et la culture des laines*, 1779-1785, in-4 ; *L'Art des fabricants d'étoffe de laine ; celui du fabricant de velours sur coton, et celui du tourbier*, 1780-1785, dans le *Recueil des arts et métiers* publié par l'académie des sciences ; *Dictionnaire des manufactures et des arts qui en dépendent*, 5 vol. in-4 ; dans l'*Encyclopédie méthodique* ; *Lettres écrites de Suisse, d'Italie, de Sicile et de Malte*, en 1776-1778, Amsterdam, 1782, 6 vol. in-12, réimprimées en 1801. Elles contiennent des vues et des notions intéressantes sur les manufactures de ces divers pays, et sont adressées à M^{lle} Philpon, qu'il épousa peu de temps après. Plusieurs lettres, opuscules, rapports, etc. — ROLAND (Dominique), frère du précédent, chanoine et membre de l'académie de Villefranche, sa patrie, aussi bon prêtre, dit l'auteur des Martyrs de la foi, que son frère était impie, refusa le serment et fut guillotiné le 25 novembre 1795, comme contre-révolutionnaire et fédéraliste. Quoique l'ex-ministre eût quatre frères dans l'état ecclésiastique, il n'en poursuivit pas moins les prêtres opposés à la constitution civile du clergé ; et dans sa fameuse lettre à Louis XVI, il lui reproche d'avoir un aumônier insermenté.

* ROLAND (Manon-Jeanne PHILPON, dame), femme du précédent, née à Paris en 1754, fille d'un graveur en taille-douce, reçut une éducation soignée, fit des progrès rapides dans le dessin, la musique et l'histoire, et montra de bonne heure un caractère décidé. A 9 ans, elle lisait les *Vies de Plutarque*, et c'est dans ce livre qu'elle puisa les idées qui la rendirent républicaine, « sans qu'elle songeât à le devenir un jour. » Les idées religieuses la dominèrent ensuite, et elle entra chez les dames de la congrégation au faubourg Saint-Marcel. De retour dans la maison paternelle, elle reprit ses premiers exercices et étudia la physique et les mathématiques. Ayant perdu sa mère, elle se chargea dès l'âge de 21 ans de tous les détails du ménage, partageant son temps entre ces soins domestiques et la lecture des ouvrages des philosophes. Elle lut aussi les orateurs chrétiens, fit une critique de Bourdaloue, et composa un *Sermon* et un *Discours* pour l'académie de Besançon, qui avait mis au concours cette question : *Comment l'éducation des femmes peut-elle contribuer à rendre les hommes meilleurs ?* Une liaison fondée sur l'estime prépara son mariage avec Roland, qui l'épousa en 1780. Il était alors inspecteur des manufactures, et sa femme le suivit à Amiens, où elle cultiva la botanique, et composa un herbier des plantes de la Picardie.

M^{me} Roland suivit ensuite son mari dans ses diverses résidences, lui fit obtenir celle de Lyon et l'accompagna dans des voyages en Angleterre et en Suisse. La révolution arriva, et M^{me} Roland en embrassa les principes avec ardeur. Elle prit part avec son mari à la rédaction du *Courrier de Lyon*, et y donna entr'autres articles, la *Description de la fédération lyonnaise* du 50 mai 1790, dont il fut vendu plus de 60,000 exemplaires. Ayant accompagné Roland à Paris en 1791 (voy. l'art. précédent), elle fréquenta les séances de l'assemblée législative et des jacobins, et reçut chez elle en soirée plusieurs fois la semaine les députés les plus influents du côté gauche, tels que Brissot, Vergniaud, Buzot, etc., sur lesquels les talents et les charmes de son esprit exercèrent bientôt une grande influence. Avec de tels amis, elle n'eut pas de peine à faire nommer son mari ministre ; mais Roland, conduit par sa femme, ne fit que des fautes et finit par être renvoyé. On savait que M^{me} Roland avait eu une grande part à tous les actes de son mari pendant son passage aux affaires ; et elle en convient elle-même dans ses *Mémoires* en disant : « S'il eût fait » des homélies, j'en aurais composé. » Aussi quand Roland, rappelé au ministère après le 10 août, fut invité de le garder par la Convention, Danton s'écria : « Si l'on fait une invitation à monsieur, il en faut » faire aussi une à madame..... Nous avons besoin d'hommes qui voient autrement que par » les yeux de leurs femmes. » M^{me} Roland s'attacha exclusivement au parti des girondins, et fit comme à cet époux imprudent et docile de nouvelles fautes que ses ennemis ne tardèrent pas à relever. Dans les libelles qu'on lançait sur lui, on n'épargnait pas sa femme : elle fut même l'objet d'une dénonciation qui lui procura l'occasion d'un dernier triomphe. Elle parut le 7 décembre à la barre de la Convention, et confondit ses calomniateurs ; cependant les girondins ayant été vaincus au 31 mai (voy. l'art. précédent), elle fit évader son mari ; mais elle crut pouvoir rester à Paris, bravant la persécution et décidée à l'affronter. Arrêtée et conduite dans les prisons de l'abbaye, le jour même de la fuite de son mari, elle fut peu de temps après enfermée à Sainte-Pélagie. Accusée d'entretenir des correspondances avec les députés pros crits, après cinq mois de captivité elle fut transférée à la Conciergerie, le jour même de l'exécution de Brissot et des députés de la Gironde (1^{er} octobre 1795). Chauveau-la-Garde, étant venu pour se concerter avec elle sur sa défense, elle lui présenta un anneau en lui disant : « Ne venez pas demain au tribunal, ce serait vous perdre sans me sauver : acceptez ce seul gage que ma reconnaissance puisse vous offrir..... demain je n'existerai plus. » Elle fut en effet condamnée, comme ayant conspiré contre l'unité et l'indivisibilité de la république. Elle entendit son arrêt avec un courage stoïque, et marcha au supplice avec l'ironie et le dédain sur les lèvres. Arrivée à la place Louis XV, elle s'inclina devant la statue de la liberté, et s'écria : « O liberté, que de crimes on commet en ton nom ! » Elle fut exécutée le 8 novembre 1795, à l'âge de 39 ans. M^{me} Roland, quoiqu'elle eût renoncé à tout

sentiment de religion, comme elle s'en vante dans ses *Mémoires*, passait pour avoir des mœurs pures, et souvent elle parle de l'innocence de sa vie. Sa conversation était spirituelle, son caractère insinuant. Elle avait beaucoup de sagacité dans l'esprit, un goût déterminé pour le sarcasme et la satire, et portait jusqu'à l'exagération ses idées d'indépendance. Elle voulut être à la fois écrivain, philosophe et publiciste; son ambition la perdit. Elle se jeta dans les partis, et ne vit dans les députés de la Gironde qu'autant de héros et d'hommes supérieurs dignes seuls de régénérer la France. On dit que M^{me} Roland avait un cœur sensible; cependant les malheurs de la famille royale la laissèrent indifférente et elle ne se plaignit que quand son parti devint victime de ses déplorables innovations. Sans être d'une beauté remarquable, elle avait une figure douce et pleine d'expression; de grands yeux noirs animaient une physionomie peu régulière, mais agréable; sa voix était sonore et flexible, et elle en parle avec complaisance. Ses *Oeuvres* ont été publiées par Champagneux, Paris, 1800, 3 vol. in-8; dont le 5^e contient différents *Opuscules* tirés de ses manuscrits, et ses *Voyages en Angleterre et en Suisse*. Les deux premiers renferment les *Mémoires* qu'elle écrivit en prison, et qui traitent de sa vie privée, du ministère de son mari et de son arrestation, etc. : Publiés par M. Bosc, sous le titre d'*Appel à l'impartiale postérité*, Paris, 1793, in-8; ils ont été reproduits dans la *Collection des mémoires sur la révolution*, précédés d'une *Notice* par F. Barrière, et suivis de pièces justificatives. En général, le style de M^{me} Roland est incorrect, quelquefois éloquent, souvent diffus, mais presque toujours énergique. Dans ses *Mémoires* elle parle politique avec un ton bien plus décidé que ne le faisaient Pitt, Fox, Burke et Mirabeau, et se plaît surtout à faire l'éloge de ses opinions et de son courage. Quoiqu'ils soient curieux et intéressants, ils laissent néanmoins une impression pénible par l'exagération des sentiments, et l'absence de cette délicatesse et de cette réserve qu'une femme ne méprise pas impunément.

* ROLAND (Philippe-Laurent), sculpteur, né en 1746, à Marck dans les environs de Lille, comme tant d'autres annonça dès son enfance des dispositions pour l'art dans lequel il devait se distinguer. A 15 ans il vint à Paris recommandé à Pajou (voy. ce nom, vi, 342), qui l'employa dans les travaux d'ornements du Palais-Royal et de la salle de spectacle de Versailles. Ayant amassé quelqu'argent par son travail, il se rendit à Rome, où il passa cinq ans à étudier les chefs-d'œuvre antiques. A son retour à Paris, Pajou, charmé de ses progrès, l'engagea à se présenter à l'académie; il y fut agréé en 1779 sur une figure de *Caton d'Utique* et reçu en 1781, sur une figure de *Samson*. Vers cette époque, il fut chargé par le directeur général, M. d'Angivilliers, de la statue du *grand Condé* qui établit sa réputation, et s'occupa de plusieurs autres travaux qui lui firent beaucoup d'honneur. En 1792, il exécuta le modèle colossal en plâtre de la statue de la *Loi* qui fut placée sous le péristyle du Panthéon. Lors de la création de l'institut, il en fut nommé

membre. En 1799 il exposa le buste de *Pajou* son maître et son ami, et obtint pour ce beau travail un prix de première classe; il fut ensuite chargé d'une partie des sculptures intérieures des palais du Luxembourg et des Tuileries et il y travailla cinq ans; d'autres bustes et des statues lui furent commandées. Mais son chef-d'œuvre est la statue d'*Homère chantant sur sa lyre*, l'un des plus beaux morceaux de l'école française. Ce grand artiste mourut d'apoplexie le 11 juillet 1816, à l'âge de 70 ans. Il était professeur de l'académie royale de peinture et du sculpture. Ramey fut son successeur à l'institut.

* ROLDAN (Louise), née à Séville en 1634, fille d'un habile sculpteur, se distingua dans le même art que son père, et l'aïda dans plusieurs de ses travaux. Sur sa réputation elle fut appelée par Philippe IV à Madrid où elle mourut en 1704, à 50 ans. Elle n'a traité que des sujets religieux : on admire d'elle un *crucifix*, à Sisante, dans la Manche, et dans l'église St.-Bernard à Séville, un groupe représentant la *Foi* entourée de *St.-Michel*, *St.-Augustin*, *St.-Thomas* et *St.-Jean l'évangéliste*. L'Escorial est décoré de plusieurs de ses ouvrages.

ROLEWINCK (Werner), nommé quelquefois *Laerius* ou *Larensis*, parce qu'il est né en 1425 à Laer, bourg du diocèse de Munster, se fit chartreux à Cologne en 1447, et se distingua par sa science et par sa régularité. Le grand nombre d'ouvrages qu'on a de lui, imprimés et en manuscrits, prouvent son assiduité au travail. Il mourut l'an 1492, victime de sa charité envers des religieux de son ordre, infectés de la peste (1). Entre tous ses ouvrages on distingue : *Fasciculus temporum*, Cologne, 1474, 1475, Louvain, 1486, in-fol. traduit en français, par Pierre Farget, de l'ordre de Saint-Augustin, 1485, sous le titre de *fleurs des temps passés*. C'est une chronique qui va, dans l'édition de Louvain, jusqu'en 1480, et qui a été continuée par Jean Linturius jusqu'en 1514. Il y a des éditions où l'on ne trouve pas l'histoire de la résurrection du chanoine qu'on dit avoir occasionné la conversion de saint Bruno. (Voy. DIOCRE.) *Libellus de venerabili Sacramento*, Paris, 1515; *De regimine principum*, Munster, in-4; *Vita et miracula sancti Servatii*, Cologne, 1472; *Vita sancti Hugonis*; *Dissertationes de martyrologio paschali lune*, 1472, in-4; des *Sermons*, des *Commentaires* sur quelques livres de l'Écriture, etc. Quatre seulement des ouvrages de ce savant religieux subsistent dans nos bibliothèques, savoir : *Paradisus conscientiae*, in-fol., Cologne, 1475; *Quæstiones theologice duodecim*, ib., 1475; *De laude Westphaliæ, sive de moribus et situ antiquorum Saxonum libri III*, in-4, sans date; 2^e édition, Cologne, 1514; et *Fasciculus temporum*. Ce dernier ouvrage qui parut pour la première fois en 1474, comme il est indiqué ci-dessus, eut un grand nombre d'éditions. On en compte vingt-sept avant l'an 1501.

* ROLIN (Nicolas), chancelier de Bourgogne, né à Autun, originaire de Poligny (voy. les *Mémoires* sur cette ville par Chevalier), fut créé maître des requêtes en 1419, et chargé par le duc Philippe-le-

(1) La *Biographie universelle* place la mort de W. Rolewinck à l'année 1502, cette date paraît être en effet la véritable.

Bon, de poursuivre la punition des meurtriers de son père Jean-sans-Peur (*voy. JEAN-SANS-PEUR et PHILIPPE-LE-BON*). Le zèle qu'il mit dans cette affaire lui mérita la faveur de Philippe qui le fit chevalier, et lui confia, en 1422, les sceaux de Bourgogne. Le chancelier qui devait son élévation à ses talents et à la culture des lettres, en devint le protecteur, et prit toutes les mesures qui devaient assurer l'établissement d'une université à Bôle. Rolin avait une érudition et une éloquence peu communes pour son temps, et il donna des preuves de sa fermeté en luttant contre les entreprises des grands vassaux : ce qui le rendit odieux à la noblesse. Jean de Granson, d'une des puissantes familles de Bourgogne, ayant donné le signal de la révolte, le chancelier le fit arrêter, et malgré les instances des parents du coupable et du comte de Charolais lui-même, il fut mis à mort. Rolin eut part à tous les traités de son temps ainsi qu'à la rédaction de la coutume de Bourgogne, et se maintint pendant quarante ans dans la plus haute faveur. Il mourut le 28 janvier 1461, à Autun, et y fut inhumé. Il amassa de grandes richesses dont il fit un noble usage : Autun lui dut la fondation de sa collégiale, et il dota celle de Poligny. En 1445, il établit à Beaune un hôpital pour les pauvres malades, et pourvut à leurs besoins (*voy. l'Histoire de Beaune*, par Gandelot). Il ne faut pas prendre à la lettre ce qu'on lit dans la relation d'un voyageur : « Mais de » tout ce que j'avais vu, dit-il, rien ne m'a plus » étonné que le magnifique hôpital fondé en 1445 » par Nicolas Rollin (Rolin) chancelier de Philippe le Bon, duc de Bourgogne. Je ne sais si le » fondateur avait réellement la conscience assez » chargée pour mériter ce bon mot de Louis XI : *Il est juste qu'ayant fait tant de pauvres, il construise un hôpital pour les loger*. S'il en était ainsi, le chancelier aurait eu donc l'envie de ruiner et son maître et Louis XI; car il avait eu soin d'y faire construire une chambre pour le roi de France, une pour le duc de Bourgogne et même des logements pour des personnes de condition.... » Il vaut mieux s'en référer à ce que dit Paradin dans les *Annales de Bourgogne*, page 885 : « Rolin fut un digne exemple et archétype de tout » savoir, piété et honneur, dont il fit miraculeuse » preuve des affaires du bon duc Philippe, qui de » tout en tout se reposait sur la sagesse, savoir et » conduite de ce prudent chancelier. »

* ROLLAND D'ERCEVILLE (Barthélemi-Gabriel), né à Paris en 1754, d'une famille distinguée dans la magistrature, acquit une charge de conseiller au parlement. Dans les loisirs que lui laissaient ses fonctions il continua de se livrer à l'étude de l'histoire et il a publié quelques ouvrages pleins de recherches. Lorsque les jésuites furent publiquement attaqués, il se fit remarquer par son acharnement contre un ordre qui avait rendu tant de services, et son zèle ardent pour sa destruction. Devenu président de la chambre des enquêtes, il partagea la disgrâce du parlement en 1771, et reprit ses fonctions au commencement du nouveau règne. En 1790, il protesta, comme plusieurs de ses confrères, contre les opérations de l'assemblée

nationale. Sa démarche n'eut d'abord aucun résultat funeste; mais les factieux, qui avaient désigné d'avance leurs victimes, le dénoncèrent, pendant le règne de la terreur, comme suspect; et traduit devant le tribunal révolutionnaire, il fut condamné à mort le 20 avril 1794, à 64 ans. On a de lui : *Lettres d'un magistrat à Morénas*, 1784, in-12 (*voy. ce nom*, vi, 115). *Lettre à l'abbé Velly sur l'autorité des états en France*, 1786, in-12; *Compte rendu des papiers trouvés chez les jésuites*, 1770, in-4. Leur expulsion lui avait coûté plus de 60,000 livres de son argent; mais il n'en fut pas moins déshérité par un de ses oncles jansénistes. Il s'en plaint dans un *Mémoire* dont on a rapporté un curieux passage à l'art. NICOLE, vi, 222. *Plan d'études*, 1770, in-4, dans lequel au milieu de quelques vues utiles, il s'en trouve de singulières. *Dissertation si les inscriptions doivent être rédigées en français ou en latin*. 1782, in-8 : l'auteur se prononce pour le latin; *Recherches sur les prérogatives des dames chez les Gaulois*, etc., 1787, in-12; ouvrage savant; *Discours prononcé à l'académie d'Orléans*, 1787, in-4, etc.

ROLLE (Michel), né à Ambert en Auvergne, l'an 1632, mourut à Paris en 1719. Son inclination pour les mathématiques l'attira dans cette ville, où il fut associé à l'académie des sciences. Son mérite, sa conduite paisible et régulière, la douceur de sa société et sa probité exacte, furent ses seuls solliciteurs. Il a laissé un *Traité d'algèbre*, 1690, in-4, qui mérita l'attention des mathématiciens; et une *Méthode pour résoudre les questions indéterminées de l'algèbre*, 1699.

ROLLENHAGEN, allemand, né en 1542, mort en 1609, est auteur d'un petit poème épique dans le goût de la *Batrachomyomachie* d'Homère. Il a aussi laissé quelques *Homélies* et *Tragédies*, etc.

ROLLER (Joseph), né à Hohenstadt en Moravie, en 1704, entra chez les jésuites en 1720, et se distingua dans l'étude des belles-lettres. L'éloquence de la chaire l'occupait surtout; il l'enseigna pendant 9 ans avec un succès extraordinaire; il donna ensuite pendant un an des leçons sur l'éloquence profane. A la sollicitation de ses auditeurs, il publia son traité : *Eloquentia sacra et profana in geminis tractatus distributa*, Olmutz, 1732, in-8. C'est une excellente rhétorique, contenant les meilleurs principes et un bon choix d'exemples. L'auteur mourut à Waporzau en 1767.

ROLLI (Paul-Antoine), poète renommé, né à Todi, dans l'Ombrie, en 1687, d'un architecte, fut disciple de Gravina, qui lui inspira le goût des lettres et de la poésie. Un seigneur anglais (le lord Sombuch) l'ayant emmené à Londres, l'attacha à sa famille en qualité de maître de la langue toscane. Rolli demeura en Angleterre jusqu'à la mort de la reine Caroline, sa protectrice. Il revint l'an 1747 en Italie, se fixa à Rome et y mourut en 1767, laissant un cabinet très-curieux, et une bibliothèque riche et bien choisie. Ses principales productions poétiques virent le jour à Londres en 1755, in-8. Ce sont des *Odes* non rimées, des *Élégies*, des *Chansons*, et des *Hendécasyllabes*, dans la manière de Catulle. On a encore de lui un recueil d'*Épigrammes*, imprimé à Florence en 1776, in-8,

et précédé de sa *Vie*, par l'abbé Frugoni; et le *Paradis perdu* de Milton en vers italiens, Londres, 1755, in-fol.; les *Odes* d'Anacréon, aussi en vers italiens, Londres, 1759, in-8.

ROLLIN. Voy. RAULIN et ROLIN.

ROLLIN (Charles), historien et recteur de l'université de Paris, où il naquit le 50 janvier 1661, était fils d'un coutelier, et fut reçu maître dans la même profession dès son enfance. Un bénédictin de la maison des Blancs-Manteaux, dont il servait la messe, ayant reconnu dans ce jeune homme des dispositions heureuses, lui obtint une bourse pour faire ses études au collège du Plessis. Charles Gobinet en était principal; il devint le protecteur de Rollin, qui sut gagner l'amitié de son bienfaiteur par son caractère, et mériter son estime par ses talents. Après avoir fait ses humanités et sa philosophie au collège du Plessis, il fit trois années de théologie en Sorbonne; mais il ne poussa pas plus loin cette étude, et il n'a jamais été que tonsuré. Le célèbre Hersan, son professeur d'humanités, lui destinait sa place. Rollin lui succéda effectivement en seconde en 1685, en rhétorique en 1687, et à la chaire d'éloquence au Collège royal en 1688. A la fin de 1694, il fut fait recteur, place qu'on lui laissa pendant deux ans pour honorer son mérite. L'université prit alors une nouvelle face : Rollin y ranima l'étude du grec; il substitua les exercices académiques aux tragédies; il introduisit l'usage, toujours observé depuis, de faire apprendre par cœur une partie de l'Écriture sainte aux écoliers. L'abbé Vittement, coadjuteur de la principalité du collège de Beauvais, ayant été appelé à la cour, fit donner cette place à Rollin, qui gouverna ce collège jusqu'en 1712. Ce fut dans cette année qu'il se retira, pour se consacrer à la composition des ouvrages qui ont illustré sa mémoire. L'université le choisit une seconde fois pour recteur en 1720. L'académie des belles-lettres le possédait depuis 1701, Rollin mourut à Paris le 14 septembre 1741. Il était principalement estimable par la douceur de son caractère, et par la simplicité de ses mœurs. Au lieu de rougir de sa naissance, il était le premier à en parler. *C'est de l'autre des Cyclopes*, disait-il dans une épigramme à un de ses amis, en lui envoyant un couteau, *que j'ai pris mon vol vers le Parnasse*. Ce n'est pas qu'il n'eût en même temps une sorte de vanité, surtout par rapport à ses ouvrages, dont les éloges emphatiques de ses partisans lui avaient donné une haute opinion. Il disait naïvement ce qu'il en pensait; et ses jugements, quoique trop favorables, étaient moins l'effet de la présomption que de la franchise de son caractère. C'était un de ces hommes qui sont vains sans orgueil. Rollin parlait bien; mais il avait plus de facilité à écrire qu'à parler, et on trouvait plus de plaisir à le lire qu'à l'entendre. Son nom passa dans tous les pays de l'Europe. Plusieurs princes cherchèrent à avoir des relations avec lui. Frédéric, roi de Prusse, étant encore prince-royal, entretenait une correspondance avec lui. Quand il fut monté sur le trône, il lui écrivit pour lui annoncer son avènement. Rollin lui répondit par une longue lettre bien édifiante, où il lui détaillait les devoirs

d'un roi chrétien. La réponse de Frédéric commençait ainsi : *M. Rollin, je trouve dans votre lettre les conseils d'un sage, la tendresse d'une nourrice, et l'empressement d'un bon ami*. Plus bas il disait : *Vos avis, mon cher et vénérable Rollin, me sont beaucoup plus utiles que les compliments faux et souvent insipides des flatteurs*. Cette phrase dorait un peu la pillule; mais Rollin ne put digérer la tendresse d'une nourrice. Il rompit toute correspondance avec le roi, et lui manda que, *comme il respectait ses occupations importantes, il n'aurait plus l'honneur de lui écrire*. Quant au mérite littéraire de cet auteur, on l'a trop exalté de son temps, et on le déprécie trop aujourd'hui. Ses principaux ouvrages sont : une *Édition* de Quintilien, 1715, 2 vol. in-12, à l'usage des écoles, avec des notes, et une préface très-instructive sur l'utilité de ce livre, tant pour former l'orateur que l'honnête homme. L'éditeur a eu l'attention de retrancher de son ouvrage quantité d'endroits qu'il a trouvés obscurs et inutiles. *Traité de la manière d'enseigner et d'étudier les belles-lettres par rapport à l'esprit et au cœur*, 1726, 4 vol. in-12, plusieurs fois réimprimé. Cet ouvrage est recommandable par les sentiments de religion qu'il respire, par le zèle du bien public, par le choix des plus beaux traits des écrivains grecs et latins, par la noblesse et l'élégance du style : il ne peut être que très-utile aux instituteurs, et peut servir à former d'excellents élèves : déjà par lui-même une bonne réfutation de la pédagogie moderne, il l'est davantage encore par les fruits qu'il a produits et qu'il produira toujours quand on le prendra pour guide. *L'Histoire ancienne des Égyptiens, des Carthaginois, des Assyriens, des Babyloniens, etc.*, en 15 vol. in-12, publiés depuis 1750 jusqu'en 1758. Peu d'auteurs ont travaillé les annales du genre humain avec des intentions plus pures et plus sages, avec une dose plus marquée de cette simplicité et de cette bonhomie précieuse infiniment plus attachante que l'amphigourisme du bel-esprit. Si l'auteur a eu le malheur d'être surpris par une faction insidieuse, par d'imposants dehors, du moins il a su se défendre dans la composition de ses ouvrages historiques des impressions de l'erreur. On s'est plaint cependant avec raison que la chronologie n'est ni exacte, ni suivie; qu'il y a beaucoup d'inexactitudes dans les faits; que l'auteur n'a pas assez examiné les exagérations des anciens historiens; que son style n'est pas égal, et cette inégalité vient de ce que l'auteur a emprunté dans des ouvrages modernes des 20 et 50 pages de suite. Rien de plus noble et de plus épuré que ses réflexions, mais elles sont répandues avec trop peu d'économie (1). *L'Histoire romaine, depuis la fondation de Rome jusqu'à la bataille d'Actium*. La mort l'empêcha d'achever cet ouvrage, que Crévier, son disciple, a

(1) L'auteur du *Genie du christianisme*, qui a consacré un chapitre de son ouvrage à Rollin, le termine ainsi : « Rollin est le Fénelon de l'histoire, et comme lui il embellit l'Égypte et la Grèce. Les premiers volumes de l'*Histoire ancienne* abondent du génie de l'antiquité. La narration du vertueux recteur est pleine, simple et tranquille; et le christianisme, attendrissant sa plume, lui a donné quelque chose qui remue les entrailles. Ses écrits respirent tous cet homme de bien, dont le cœur est une fête continue, selon l'expression merveilleuse de l'Écriture. Nous ne connaissons pas d'ouvrage qui remue plus doucement l'âme. »

continué depuis le 9^e volume. (*Voy.* CREVIER). L'*Histoire romaine* eut moins de succès que l'*Histoire ancienne*. On trouva que c'était plutôt un discours moral et historique qu'une histoire en forme. L'auteur ne fait qu'indiquer plusieurs événements considérables, tandis qu'il s'étend avec une sorte de prolixité sur ceux qui lui fournissent un champ libre pour moraliser. (*Voy.* BELLENGER.) La *Traduction* latine de plusieurs écrits théologiques sur les querelles du temps. L'auteur était un des plus zélés partisans du diacre Pâris; il ne rougissait pas de faire en son honneur un personnage parmi les convulsionnaires sur le cimetière de Saint-Médard. Il se glorifie lui-même de cette dévotion dans ses lettres. Il laissa par son testament 5,000 florins à la caisse destinée aux entreprises et à la dépense du parti. (*Voy.* NICOLE). *Opusculs, contenant diverses lettres, harangues, discours, compliments, etc.*, Paris, 1771, 2 vol. in-12; recueil peu intéressant, et qui aurait eu besoin de plus de choix. L'abbé Tailhé a donné un abrégé de l'*Histoire ancienne*, imprimé avec des figures à Lausanne et à Genève en 5 vol. in-12. L'*Histoire ancienne*, l'*Histoire romaine*, et le *Traité des études*, ont été réimprimés en 16 vol. in-4, 1745. En 1782, Bassompierre, imprimeur de Liège, a donné au public une très-belle édition de l'*Histoire romaine*, avec la continuation, 16 vol. in-8. Letronne a donné une nouvelle édition des *Œuvres de Rollin*, accompagnée de notes et d'*observations historiques*, Paris, 1821, 50 vol. in-8, avec atlas, et précédée de son *Eloge* par M. Berville, couronné en 1818 par l'académie française. M. Lequien en a aussi publié une édition 1820-27, 50 vol. in-8, avec les notes sur les principales époques de l'*Histoire romaine* et de l'*Histoire ancienne* par M. Guizot; un *Essai sur la vie et les ouvrages de Rollin*, petit in-8, par M. Bousson de Mairat, se retrouve à la tête de l'*Histoire ancienne*, Besançon, 1826, 16 vol. in-12. Ch. Coffin, professeur de l'université de Paris, connu par des productions latines estimées (*voy.* COFFIN), et successeur de notre historien dans le principalat du collège de Beauvais, fit ces vers pour être placés au bas de son portrait :

Ille est formandæ solers cupidusque juvenatæ
Assiduus morum cultor et ingenii.
Vivus adhuc hominum volitat regnataque per ora,
Famae idem læstis spector et ipse sue.
Unica pertentat generosum gloria pectus,
Spargere doctrinæ quas cumulavit opes.

ROLLON, ROLL, ROLF, ROU, RAOUL, ou HAROUL, ou ROBERT, premier duc de Normandie, était un des principaux chefs de ces Danois ou Normands qui firent tant de courses et de ravages en France dans les ix^e et x^e siècles. Il était fils de Rogvald, prince ou seigneur établi dans la Norwège septentrionale, que l'étendue de ses états, ses richesses, son caractère belliqueux et fier, avaient rendu redoutable aux rois de Danemarck. (*Voy. les révolutions de Norwège* par Catteau Calleville, tom. 1^{er} pag. 48.) Après plusieurs courses dans la Baltique, en Angleterre et en France, il s'empara de Rouen, dont il fit bâtir les murailles, puis vint assiéger Paris. Il vole ensuite en Angleterre secourir

son ami, le roi Alfred, qui était alors en guerre avec ses propres sujets, revient en France, et partout où il passe il laisse la mort et l'incendie. Le roi Charles le Simple, pour avoir la paix avec lui, conclut à Saint-Clair-sur-Epte, en 912, un traité par lequel il donna à Rollon sa fille Gisle ou Gislelle en mariage, avec la partie de la Neustrie appelée depuis de leur nom *Normandie*, à condition qu'il en ferait hommage, et qu'il embrasserait la religion chrétienne. Rollon y consentit, fut baptisé, et prit le nom de *Robert*, parce que, dans la cérémonie, Robert, duc de France et de Paris, lui servit de parrain. Mais lorsqu'il fallut rendre l'hommage, dont une des formalités était de baiser le pied du roi, le fier Rollon dédaigna de le faire en personne. L'officier qui le fit pour lui leva si haut le pied du monarque qu'il le fit tomber en arrière. La France était alors dans une si triste situation qu'on feignit de prendre cette insolence pour une maladie dont il ne fallait que rire. Le nouveau duc de Normandie montra autant d'équité sur le trône qu'il avait fait éclater de courage dans les combats. Son nom seul prononcé faisait la loi, et obligeait de se présenter devant les juges. C'est, selon quelques-uns, l'origine du fameux cri de *Haro*, qui était encore en usage dans la Normandie avant la révolution, et dont il est fait mention dans les édits et déclarations des rois de France. Il est cependant des savants qui dérivent le mot de *haro* du mot tudesque *har*, qui signifie cri ou clameur, et qui annonçait en général la réclamation et le mécontentement des peuples contre quelque nouvelle loi. Mais les deux sentiments se concilient, en disant que ce cri populaire prenait une force et une considération particulière, lorsqu'il avait le suffrage du duc Rollon. On rapporte aussi à ce prince l'institution de l'*échiquier*, ou parlement ambulatorie, qui fut rendu sédentaire à Rouen l'an 1499. Epuisé de fatigues et d'années, Rollon abdiqua en 927 en faveur de Guillaume son fils, et vécut encore 5 ans après, suivant Guillaume de Jumiège. C'est donc une erreur manifeste dans Orderic Vital, de placer sa mort comme il le fait, dans le courant de l'année 917.

ROLLWINCK (Wernerus). *Voy.* ROLEWINCK.

* ROMAGNOSI (Jean-Dominique), célèbre publiciste, né en 1761 à Salso-Maggine, près de Plaisance, d'une famille patricienne, après avoir achevé ses études classiques, alla suivre les cours de droit à Parme où il reçut le doctorat en 1786. Doué d'un esprit vraiment philosophique, il en donna la preuve dans son *Origine du droit pénal*, ouvrage qui parut en 1791, mais dont le succès fut d'abord très-limité. Nommé, deux ans après, prêteur à Trente, charge équivalente à celle de président du tribunal, il s'acquitta dans ses fonctions l'estime générale, et la bienveillance du pieux évêque, qui lui donna le titre de conseiller aulique. Les changements qu'amena la domination française dans cette partie de l'Italie, devinrent pour Romagnosi la cause d'injustes persécutions. Lorsque l'ancien ordre de choses fut rétabli à Trente, il y exerça la profession d'avocat, et bien qu'il fut étranger aux partis politiques, dénoncé comme conspirateur, il fut traduit devant le tribunal d'Inspruck qui l'acquitta. La victoire

de Marengo ayant ramené les Français en Italie, Romagnosi fut nommé en 1802, professeur de droit criminel à l'université de Parme; eut quelque temps après le titre de conseiller du ministère de la justice, fut en cette qualité chargé de la révision du code criminel; puis envoyé professeur de droit civil à Pise, et enfin rappelé à Milan pour y faire un cours de haute législation, chaire qu'il conserva jusqu'en 1817. A cette époque, toutes les chaires spéciales de droit ayant été supprimées, il fut mis à la retraite avec une pension si modique qu'il fut obligé de chercher des ressources dans l'exercice de la profession d'avocat. Ses liaisons avec les chefs de l'insurrection de 1821, achevèrent de le compromettre aux yeux de l'autorité autrichienne, qui ne le voyait déjà pas de bon œil; enfermé dans les prisons de Venise, ayant démontré son innocence, il fut relâché faute de preuves; et revint à Milan où il recommença à fournir aux *Revue* italiennes des articles d'économie politique, et à donner des consultations dont le produit formait la partie la plus claire de son revenu. C'est ainsi qu'il vécut dans l'isolement et la médiocrité, sans se plaindre, trouvant des ressources contre la mauvaise fortune dans sa haute intelligence et dans une parfaite résignation. Il mourut à Milan le 8 juin 1855. Le lendemain de ses funérailles, une souscription fut ouverte pour lui élever une statue que l'on voit maintenant dans la bibliothèque Ambrosienne; il était membre correspondant de l'institut de France. Ses *Œuvres complètes* ont été publiées à Florence en 1854, en 5 vol. in-8. De tous ses ouvrages qui sont assez nombreux, les plus remarquables sont : *L'Origine du droit pénal*, qui a eu plusieurs éditions et qui sert encore de base à l'enseignement dans quelques universités d'Italie et d'Allemagne; et *L'Introduction à l'histoire du droit public universel*, Parme, 1805, 2 vol. in-8; 5^e éd., Milan, 1856, 2 vol. in-16.

ROMAIN (saint), diacre de l'église de Césarée, né dans la Palestine, souffrit le martyr sous l'empereur Dioclétien. Comme il reprenait publiquement les chrétiens qui, pour éviter la rage des bourreaux, allaient dans les temples adorer les faux dieux, il fut pris et mené devant le juge, qui le condamna à être brûlé. Etant sur le bûcher, attaché au poteau, et voyant que les bourreaux attendaient que l'empereur ordonnât d'y mettre le feu, il les pressa et leur demanda hardiment où était le feu. L'empereur, en étant averti, le fit ramener devant lui pour le condamner à souffrir un autre supplice, et il ordonna qu'on lui coupât la langue, qu'il donna généreusement; il fut ensuite mené en prison et étranglé quelque temps après. — Il ne faut pas le confondre avec saint ROMAIN qui fut décapité à Rome, la veille du martyre de saint Laurent, qui l'avait instruit et baptisé; ni avec deux autres martyrs du même nom.

* ROMAIN (saint), *Romanus*, l'un des fondateurs de l'abbaye de Saint-Claude, né au 5^e siècle, à Isernore dans le Bugey, vécut d'abord longtemps dans le monastère d'Ainay, à Lyon, où il était entré de bonne heure, puis obtint la permission de se retirer dans un désert placé au milieu des gorges du

mont Jura. Il y construisit une cellule, et défricha et cultiva un petit terrain. Son frère Lupicin l'étant venu rejoindre quelques années après, leur réputation de sainteté leur amena en peu de temps un si grand nombre de disciples, qu'ils bâtirent dans le voisinage trois monastères et d'autres établissements, qui furent l'origine de la ville actuelle de Saint-Claude. Les deux frères gouvernèrent conjointement ces divers monastères avec la plus grande union, quoique leur caractère assez différent portât Romain à adopter les voies les plus douces, et Lupicin les plus rigides. Romain mourut vers l'an 460, et fut enterré au monastère de La Baume, couvent de femmes, où l'on observait la clôture la plus exacte, et qui devait également son origine à ces pieux solitaires. Le *Martyrologe* marque la fête de saint Romain au 28 février.

ROMAIN (saint), issu de la race des rois de France, fut nommé à l'archevêché de Rouen en 626. Sa vertu et sa naissance lui acquirent l'estime des peuples. Il mourut en 659. L'église de Rouen était dans l'usage de délivrer tous les ans un criminel le jour de l'Ascension. Ce droit, dont elle jouissait de temps immémorial, est fondé, dit-on, sur le privilège qui lui fut accordé par un des rois de France, en mémoire de ce que saint Romain avait délivré les environs de Rouen d'un horrible dragon qui dévorait les hommes et les bestiaux. On sait que ces dragons tués sont souvent le symbole et l'expression des fléaux et des maux publics arrêtés par le courage, l'industrie ou la sainteté de quelque bienfaiteur de l'humanité.

ROMAIN, pape après Etienne VII, en 897, cassa la procédure de son prédécesseur contre Formose, et mourut vers la fin de l'année où il avait été élu. On a de lui une *Épître*. Il eut pour successeur Théodore II. Son nom était Gallesin.

ROMAIN 1^{er}, surnommé *Lécapène*, empereur d'Orient, né en Arménie d'une famille peu distinguée, porta les armes avec succès et sauva la vie à l'empereur Basile dans une bataille contre les Sarrasins. Ce fut là l'origine de son avancement rapide. Il devint premier ministre de Constantin Porphyrogénète, successeur de Léon le Philosophe, qui avait lui-même succédé à Basile, et fit épouser à Constantin sa fille Hélène. Ce prince le déclara son collègue à l'empire en 949. Bientôt Romain eut tout le pouvoir, et Constantin n'eut que le second rang. Né avec de grands talents, il cimentait la paix avec les Bulgares, tailla en pièces les Moscovites, qui s'étaient jetés sur la Thrace, et obligea les Turcs à laisser l'empire en repos. A ces qualités guerrières il joignit l'humanité, il soulagea ses peuples, et dans un temps de disette il eut toujours quelques pauvres à sa table. Romain voulut rendre par son testament, à Constantin X, son beau-père, le premier rang, dont il l'avait privé : Etienne, l'un des fils de Romain, fâché de cet arrangement, le fit arrêter et conduire dans un monastère où il finit ses jours, en 948.

ROMAIN II dit le *Jeune*, fils de Constantin Porphyrogénète, petit-fils du précédent, naquit en 959. Il succéda en 959 à son père, après l'avoir, dit-on, empoisonné. Il chassa du palais sa mère Hélène

et ses sœurs, qui se prostituèrent pour trouver de quoi vivre. Les Sarrasins menaçant de tous côtés l'empire, Nicéphore Phocas, grand capitaine, fut envoyé contre ceux de l'île de Crète en 961, et il se serait rendu maître de toute l'île, s'il n'avait été obligé d'aller descendre à Lepte contre d'autres barbares de la même nation. Il les vainquit dans deux journées consécutives, tandis que le lâche Romain se livrait à des débauches dont il mourut en 965, après un règne de trois ans et quelques mois.

ROMAIN III, surnommé *Argire*, fils de Léon, général des armées impériales, parvint à l'empire par son mariage avec Zoé, fille de Constantin le Jeune. Il commença de régner en novembre 1028. Il déshonora le trône par son indolence, et vit tranquillement les Sarrasins s'emparer de la Syrie. Zoé profita de sa nonchalance. Devenue amoureuse de Michel, nommé *el Paphlagonien*, trésorier de l'empire, elle résolut de lui mettre sur la tête la couronne impériale. Elle empoisonna Romain; et comme le poison était trop lent, elle le fit étrangler dans un bain en avril 1054, après un règne de cinq ans et quelques mois.

ROMAIN IV, dit *Diogène*, était un des plus braves officiers et l'homme le mieux fait de l'empire. Il régna en 1068, après Constantin Ducas, qui laissa trois fils sous la tutelle de l'impératrice Eudoxie. Cette princesse lui avait promis de ne pas se remarier, mais elle viola sa parole, et donna sa main à Romain IV. Les Sarrasins faisaient des ravages sur les terres de l'empire; il marcha contre eux, et les vainquit. Mais en 1071, il tomba entre les mains d'Asan, chef des infidèles. Ce général lui ayant demandé comment il l'aurait traité s'il avait été son prisonnier. Romain lui répondit : *Je vous aurais fait percer de coups. — Je n'imiterai point*, répliqua Asan, plus humain que ne l'étaient pour l'ordinaire ces chefs de brigands arabes ou turcomans, *une cruauté si contraire à ce que J.-C., votre législateur, vous ordonne*; et il le renvoya avec beaucoup d'honnêteté. A son retour à Constantinople, il lui fallut disputer son trône contre Michel, fils de Constantin Ducas, lequel avait été reconnu empereur pendant sa captivité. On en vint aux armes : Romain fut vaincu, et on lui creva les yeux. Il mourut des suites de ce supplice en octobre 1071, après trois ans et huit mois de règne.

ROMAIN (le cardinal). Voy. BLANCHE et LOUIS IX.

ROMAIN (Jules), peintre, dont le nom de famille était *Giulo Pippi*, né à Rome en 1492, était le disciple bien-aimé de Raphaël, qui le fit son héritier. Jules Romain fut longtemps occupé à peindre d'après les dessins de son illustre maître, qu'il rendait avec beaucoup de précision et d'élégance. Tant que Jules ne fut qu'imitateur, il se montra un peintre sage, doux, gracieux; mais se livrant tout-à-coup à l'essor de son génie, il étonna par la hardiesse de son style, par son grand goût de dessin, par le feu de ses compositions, par la grandeur de ses pensées poétiques, par la fierté et le terrible de ses expressions. On lui reproche d'avoir trop négligé l'étude de la nature pour se livrer à celle de l'antique, de ne point entendre le jet des draperies,

de ne pas varier ses airs de tête, d'avoir un coloris qui donne dans la brique et dans le noir, sans intelligence du clair-obscur; mais aucun maître ne mit dans ses tableaux plus d'esprit, de génie et d'érudition. Jules était encore excellent architecte; plusieurs palais, qu'on admire en Italie, furent élevés suivant les plans qu'il en donna. Ce célèbre artiste fut fort occupé par le duc Frédéric Gonzague de Mantoue. Ce prince le combla de bienfaits, et sa protection lui fut très-utile contre les recherches qu'on faisait de lui pour les vingt dessins qu'il avait composés d'un pareil nombre d'estampes très-dissolues que grava Marc-Antoine Raimondi, et que Pierre Arétin accompagna de sonnets non moins abominables. Tout l'orage tomba sur le graveur, qui, sans la protection du cardinal de Médicis, aurait perdu la vie dans un temps où les mœurs étaient regardées comme la sauve-garde de l'état et le gage du bonheur public. Jules Romain mourut à Mantoue en 1546.

ROMAIN de HOOGUE. Voy. HOOGUE.

ROMAIN (Français), ou le *Frère Romain*, architecte. Voy. FRANÇOIS ROMAIN, III, 650.

* ROMAN (l'abbé Jean-Joseph-Thérèse), littérateur, né à Avignon en 1726, fit son séminaire avec l'abbé Arnaud (*voy. ce nom*), qui fortifia son goût pour les lettres et avec lequel il forma une amitié durable. Venu à Paris à l'âge de 25 ans, il y fut attaché comme desservant à la paroisse de Saint-Méri, et profita des loisirs que lui laissait ce modeste bénéfice pour étudier les langues modernes dans lesquelles il fit de rapides progrès. Quelques opuscules en le faisant connaître lui avaient procuré d'utiles protecteurs, et il pouvait espérer un poste brillant quand il quitta Paris pour aller remplir les fonctions de vicaire-général du diocèse de Vence. Il acquit non loin de la fontaine de Vaucluse un petit domaine, où il allait de temps en temps se délasser de ses travaux par la culture des lettres. S'étant lié avec lord Fitz-William, il l'accompagna dans ses différents voyages en Italie, en Allemagne et en Danemark, etc., et en rapporta de curieux documents sur les pays qu'il avait visités. « La mort ne » surprend point le sage, » celle de l'abbé Arnaud, son contemporain et son ami, l'affligea vivement. Il se disposa dès lors à terminer en chrétien une vie toute chrétienne, laissant à d'autres le soin de revoir et de publier ses ouvrages. L'abbé Roman mourut dans sa patrie en 1787, à 61 ans. Outre une traduction de *la mort d'Adam*, de Klopstock, (*voy. ce nom*, v, 56), ses principaux ouvrages sont : *l'Inoculation*, poème en 4 chants, Paris, 1775, in-8, où l'on trouve de la grâce et de la facilité; *Le Génie de Pétrarque*, ou *Imitation en vers français de ses plus belles poésies*, Parme (Paris), 1778, in-8. La *Vie de Pétrarque* qui est en tête, pleine de recherches curieuses, avec la traduction de la *lettre* de ce grand poète à la postérité, par Tissot de Mornas, a été réimprimée par les soins de Fortia d'Urban, Avignon, 1804, in-12; *Les Ecceus*, poème en 4 chants, Paris, 1807, in-16. Ce poème est, mais seulement sous le rapport didactique, supérieur à ceux qui ont été composés sur le même sujet par Vida, en latin; par Ducchi, en italien; et par

Cérutti en français. L'éditeur Aug. Couvret l'a fait précéder de *Recherches historiques sur le jeu d'échecs; Mémoires historiques sur les révolutions arrivées en Danemarck et en Suède pendant les années 1770, 1771 et 1772, suivies d'anecdotes, etc.*, 1807, in-8. Ce vol. précédé d'une *Notice* sur l'auteur par M. Couvret, contient une partie des notes recueillies par l'abbé Roman dans ses voyages. Le morceau le plus intéressant est le tableau de l'élévation et de la chute de Struensee, ministre de Danemarck (voy. MATHILDE, v, 556).

ROMAN (Jean-Baptiste-Louis), statuaire, membre de l'institut, né à Paris en 1795, et mort le 15 février 1855, à l'âge de 42 ans. Parmi ses ouvrages on cite avec distinction : Le groupe de *Nysus et Eurycle* ; la statue de l'*Innocence* ; le monument de *Quiberon* ; un *bas-relief* pour l'arc du Carrousel, et le grand *bas-relief* de la salle des séances de la Chambre des députés. Il terminait le modèle d'un *Caton* pour le jardin des Tuileries, et des *pendentifs* destinés à la Madeleine. Imbu des préjugés d'une secte depuis longtemps tombée en discrédit, Roman à son lit de mort manifesta le désir que son corps ne fût point porté à l'église, et ce triste vœu ne fut que trop exaucé par ceux qu'il appelait ses amis.

* ROMANA (don Pedro Caro y Sureda, marquis de la), général espagnol, né en 1761 à Palma dans l'île Majorque, d'une famille distinguée dans les armes, fit ses premières études au collège de l'Oratoire à Lyon, et les acheva au collège des nobles à Madrid. Entré en 1775 dans le corps des gardes marines, il fut fait officier en 1779, et se signala par sa valeur et son sang-froid au siège de Gibraltar, en 1782. Aimant l'étude, et doué d'une mémoire prodigieuse, il mit à profit les loisirs de la paix pour apprendre les principales langues de l'Europe. Il visita en 1785, la France, l'Italie, l'Allemagne, et s'arrêta quelques mois à Berlin pour assister aux revues du grand Frédéric, et se perfectionner dans l'art militaire. De retour en Espagne, il servit sous l'amiral Gravina, et, en 1790, fut nommé capitaine de frégate ; mais il n'aimait pas, comme il le disait lui-même, le service de la marine, dans lequel il n'était entré que pour obéir aux ordres de son père. Aussi, lorsque l'Espagne eut déclaré la guerre à la France (en 1795), il demanda d'être employé dans l'armée de terre, et partagea les succès et les revers des Espagnols, montrant tour à tour le courage d'un soldat et l'expérience d'un habile capitaine. A la paix de Bâle, (22 juillet 1795), il fut fait gouverneur d'Alicante avec le grade de lieutenant-général. En 1800, nommé par interim capitaine général de la Catalogne, il sut se faire aimer et respecter des habitants et des soldats. Devenu membre du conseil suprême de la guerre, il fut en 1807 chargé de conduire dans le Hanovre l'armée que le roi d'Espagne avait mise à la disposition de Napoléon pour fermer aux Anglais les embouchures du Weser et de l'Elbe. La meilleure intelligence régna d'abord entre Bernadotte et la Romana ; ils attaquèrent de concert la Poméranie suédoise, où les Espagnols se distinguèrent par leur courage et leur discipline. Après la paix de Tilsitt, (juillet 1807), Napoléon ayant résolu d'envahir la Suède, les Espagnols, qui devaient

former l'avant-garde, furent cantonnés dans le Jutland et les îles de Seelande et de Fionie. La Romana était en Fionie, lorsque Bernadotte lui intima l'ordre de Napoléon, de prêter serment au nouveau roi Joseph. (Voy. BONAPARTE, II, 89.) Forcé de dissimuler, il ne prêta qu'un serment conditionnel et subordonné aux vœux de sa nation ; mais, informé de l'état des affaires en Espagne, il se décida de voler à la défense de son pays. S'étant mis en rapport avec le contre-amiral Keats, commandant une flotte anglaise dans la Baltique, tout en feignant de se rendre aux raisons de Bernadotte, qui se plaignait du serment conditionnel prêté par les Espagnols, il fit connaître à ses troupes la situation réelle de leur pays, les invitant à se concentrer pour être prêts à s'embarquer quand le moment serait venu. Le secret confié à tant de personnes fut admirablement gardé, et tous les régiments arrivèrent le même jour au rendez-vous, à part quelques bataillons qui s'étant révoltés, furent désarmés et renfermés dans l'arsenal de Copenhague. Après avoir occupé la place de Nyborg dans l'île de Fionie, il fit embarquer ses troupes, montant à 10,000 hommes, dans les chaloupes canonnières et les bâtiments caboteurs danois qui se trouvaient à Nybord et à Langeland. Laisant le commandement au comte de San-Roman, il les rejoignit avec son état-major à Gothenbourg, se rendit à Londres pour s'entendre avec les ministres au sujet des subsides, et n'arriva en Espagne qu'après la bataille d'Espinosa (11 novembre 1808), où les troupes venues de Danemarck avaient été presque toutes taillées en pièces. Nommé par la junte commandant en chef de la Biscaye, de la Galice et des Asturies, il obtint, en 1809, quelques avantages sur les Français ; et lorsqu'il ne fut plus assez fort pour tenir la campagne, il fit la guerre en partisan. Croyant ne pas voir dans la junte des Asturies assez de zèle pour la défense du pays, il la remplaça. Cet acte d'autorité déplut à la junte suprême, qui lui ordonna de se rendre auprès d'elle. La Romana obéit pour éviter la guerre civile, et proposa de créer, jusqu'à la réunion des *cortès*, un conseil de régence ; mais on n'eut point égard à cet avis. Mis, en 1810, à la tête de 25,000 hommes, il se porta sur l'Estramadure ; mais, au moment qu'il espérait d'en chasser les Français, Wellington l'appela en Portugal. Arrivé à Cartajo, il mourut le 25 juillet 1811, à 52 ans. Lord Wellington, en annonçant au comte de Liverpool la mort de La Romana, en fit l'éloge le plus complet. « En lui, l'armée espagnole » a perdu son plus bel ornement ; son pays, le patriotisme le plus pur ; et le monde, le plus brave » et le plus zélé défenseur de la cause pour laquelle » nous combattons. Je reconnaitrai toujours avec » gratitude l'assistance que j'en ai reçue, tant par ses » opérations que par ses conseils. » On trouve dans la *Collection complémentaire des mémoires relatifs à la révolution*, (Paris, 1824, t. 2, in-8), le *Journal de la Romana*, depuis le commencement d'août au 5 septembre 1808, avec les *Pièces justificatives*.

ROMANELLI (Jean-François), peintre, né à Viterbe en 1617, entra dans l'école de Pietro de Cortone. Les cardinaux Barberin et Filomarino le re-

commandèrent au pape, qui l'employa à plusieurs ouvrages considérables. Romanelli fut élu prince de l'académie de Saint-Luc. Le cardinal Barberin, ayant été obligé de se retirer en France, proposa ce peintre au cardinal Mazarin, qui le fit aussitôt venir, et lui donna occasion de faire éclater ses talents. Le roi le créa chevalier de Saint-Michel, et lui fit de grands présents. L'amour de sa patrie, et les sollicitations de sa famille avaient rappelé Romanelli deux fois à Viterbe, lieu de sa naissance; enfin il se préparait à revenir en France, lorsque la mort l'enleva à la fleur de son âge, en 1662. Il était grand dessinateur, bon coloriste; il avait des pensées nobles et élevées, qu'il rendait avec une touche facile, ses airs de tête sont gracieux; il ne lui a manqué que plus de feu dans ses compositions. Le Musée de Paris possède plusieurs tableaux de ce grand peintre.

* ROMANELLI (l'abbé Dominique), antiquaire, né en 1756, à Fossaseca, dans les Abruzzes, embrassa l'état ecclésiastique, et partagea son temps entre ses devoirs et l'étude de l'archéologie. Venu à Naples en 1805, pour y faire imprimer son premier ouvrage, il y obtint la modeste place de conservateur d'une bibliothèque, qui lui fournit les moyens de se livrer à ses goûts studieux; satisfait de son sort il mena une vie paisible et occupée, sans prendre part aux événements politiques. Il mourut à Naples en 1819, à 65 ans, regretté des voyageurs dont il était le guide et pour lesquels il a composé des *Manuels* utiles, et qui seront encore longtemps consultés. Parmi ses autres ouvrages les principaux sont : *Scoverte patrie di città distrutte 'e di altre antichità nella regione Frentana*, (l'Abruzzi citérieure), 1805, 2 vol. in-8; *Memoria sopra alcuni porti antichi nella medesima regione*, 1807, in-8; *Voyage à Pompéi, à Paestum, et à Herculaneum*, Naples, 1811, in-8; 2^e édit. augmentée d'un *Voyage à Pouzzoles*, 1817, 2 vol. in-8; *Ricerche sulla letteratura bibliografica de tempi barbari nelle provincie del regno di Napoli*, 1811, in-8; *Delle celle, de' vasi vinari, e del torcolare usato degli antichi*, 1812, fig.; *Napoli antica e moderna*, 1815, 5 vol. in-12, fig.; *Antica topografia istorica del regno di Napoli*, Naples, 1815-18, 2 vol. in-4, cet ouvrage n'est pas terminé; *Isola di Capri*, 1816, in-8, fig.; *Viaggio da Napoli a Monte-Casino*, 1819, in-12, fig.

ROMANOWITSCH (Gabriel DERJAVIN). Voy. DERJAVIN.

ROMANS. Voy. HUBERT.

* ROMANZOFF (Pierre-Alexandrowitch, comte de), général russe, né vers 1750 à St.-Petersbourg, d'une ancienne et illustre maison, embrassa jeune la carrière des armes, et débuta en 1761 par la prise de Colberg. Après avoir eu plusieurs corps d'armée sous ses ordres, en 1770 il remplaça le prince Galitzin dans le commandement en chef et remporta sur les Turcs et les Tartares deux victoires signalées, dont les résultats furent la reddition de plusieurs places très-importantes et la possession de toute la rive gauche du Danube. L'année suivante il prit Giurgewo. Les hostilités furent suspendues en 1772 et pendant les trois premiers mois de 1775, par suite des négociations entamées entre la Russie

et l'Autriche, et plus tard la Turquie. Les deux congrès n'ayant point eu de résultats, Romanzoff repassa le Danube en juin, obtint quelques légers avantages, mais échoua dans son objet principal qui était la prise de Silistrie. Dans la campagne suivante il bloqua le grand visir dans son camp de Schumla, et le contraignit à venir demander la paix aux conditions qu'il prescrivit. Le traité fut signé sur un tambour dans la tente même de Romanzoff, le 21 juillet 1774. L'impératrice Catherine invita Romanzoff à venir partager avec elle les honneurs d'une entrée triomphale à Moscou; mais le modeste général remercia sa souveraine. La czarine le récompensa d'ailleurs magnifiquement : au don d'une terre avec 5000 paysans elle joignit celui de la plaque de l'ordre de Saint-Georges, et d'une épauvette en brillants, d'un chapeau, orné d'une branche de laurier en pierres précieuses, évaluées 50,000 roubles, et enfin d'un magnifique bâton de feld-maréchal. Elle voulut en outre qu'il prit le surnom de *Zadonaiskoi* (transdanubien). Peu après, Romanzoff partit pour son gouvernement d'Ukraine; mais Catherine le fit revenir pour accompagner à Berlin le grand-duc Paul Pétrowitz (depuis Paul 1^{er}), qui allait y épouser la princesse de Wurtemberg. « Ce » n'est, lui dit-elle, qu'au zèle du plus illustre ap- » pui de mon trône que je puis me résoudre à con- » fier mon fils. » Lorsque Frédéric II aperçut le maréchal, il s'avança vers lui, et lui dit du ton le plus affable : Vainqueur des Ottomans, soyez le bien- » venu : je suis charmé de voir celui dont le nom doit » passer à la postérité la plus reculée. » Dans les fêtes données au grand-duc, le roi de Prusse n'oublia pas Romanzoff; et, dans la manœuvre de la garnison de Potsdam, il fit ranger ses soldats en bataillons carrés, à l'imitation des Russes à la bataille de Kagoul. Cependant son influence auprès de la czarine sembla diminuer, à mesure qu'augmentait le crédit de Potemkin. Lorsque la guerre recommença contre les Turcs en 1787, le maréchal, placé sous les ordres de l'orgueilleux favori, fut laissé dans l'inaction. Voyant que ses services étaient inutiles, il donna sa démission en 1789 et mourut en 1796. Paul 1^{er} fit élever une pyramide en son honneur, sur la place du palais de marbre à St.-Petersbourg, et l'empereur Alexandre lui a fait ériger une statue, avec cette inscription. *Aux victoires de Romanzoff*. On trouve des détails intéressants sur cet illustre maréchal, dans les *Mémoires secrets sur la Russie* par Masson (voy. ce nom).

* ROMANZOFF (le comte Nicolas de), fils du précédent, né vers 1750, débuta fort jeune dans la carrière diplomatique. Nommé plus tard conseiller privé, puis ministre, il donna une grande impulsion au commerce de la Russie; et concourut aux vues de l'empereur Alexandre pour la prospérité de ses états. Chargé du portefeuille des affaires étrangères, il parut adopter le système continental, et se montra disposé en faveur de la France. Lorsque Alexandre entra dans la coalition dont le but était de renverser Napoléon, il prit sa retraite, et dès lors s'occupa uniquement des arts et des sciences. Il fit, en 1817 et 1818, divers voyages dans l'intérieur de la Russie pour recueillir des manuscrits et

autres documents pour l'histoire. Il est mort à Saint-Petersbourg le 26 janvier 1826. Protecteur des savants, il mettait à leur disposition sa nombreuse bibliothèque et ses diverses collections. C'est à sa libéralité qu'on doit la publication du *Voyage du capitaine Kotzebue, dans la partie septentrionale de l'Océan pacifique* (voy. KOTZEBUE, v, 45). Il fit imprimer à ses frais, à Paris, comme spécimen du recueil des Historiens byzantins, *Leo Diaconus*, dont M. Hase a été l'éditeur. Peu de jours avant sa mort, il avait remis à M. Krug, académicien, 25,000 roubles, qu'il destinait à la publication d'anciennes chroniques russes, sous la surveillance et au choix de l'académie. Cette somme a été déposée à la banque de Russie, pour être employée suivant l'intention du testateur. Comme diplomate, il a concouru à l'érection du grand duché de Varsovie en royaume de Pologne.

* ROMAS (de), physicien, né vers le commencement du dix-huitième siècle, à Nérac, petite ville de Gascogne, annonça, dans sa jeunesse, des dispositions remarquables pour les sciences; mais obligé de choisir un état, il acquit une charge au présidial de sa ville natale. Il n'en continua pas moins de cultiver les sciences, principalement la physique. Il fit en mai 1755, l'essai du cerf volant électrique, et dans un mémoire très-intéressant, rendit compte à l'académie des sciences de cette expérience, qui était la première de ce genre exécutée en France. Romas ignorait que, l'année précédente, Franklin en avait fait une semblable à Philadelphie. Son expérience avait eu d'ailleurs de plus grands effets, parce qu'il avait garni la corde de son cerf-volant d'un fil de métal. L'académie de Bordeaux l'admit dans son sein, et celle des sciences de Paris le nomma son correspondant. Romas mourut, en 1776, lieutenant assesseur du présidial de Nérac. On a de lui : *Mémoire dans lequel on démontre que plus un corps électrisable, isolé, est élevé au-dessus de la terre, plus le feu de l'électricité est abondant*; dans le *Recueil de l'académie des sciences*, tom. 2 des *savants étrangers*. C'est celui dans lequel Romas rend compte de l'expérience du cerf-volant; *Mémoire sur les moyens de se garantir de la foudre dans les maisons*, où l'on trouve beaucoup d'observations curieuses, suivi d'une *Lettre sur l'invention des cerfs-volants électriques*, Bordeaux, 1776, in-12. Dans cette Lettre Romas établit ses droits à la découverte des cerfs-volants, contre Priestley et les autres physiciens qui en voulaient attribuer tout l'honneur à Franklin. Il a laissé plusieurs mémoires sur différents objets de physique, restés inédits ou publiés par extraits dans les Recueils de l'académie de Bordeaux.

ROMBAUD (saint). Voy. ROMUALD.

ROMBOUTS (Théodore), peintre, né à Anvers en 1597, possédait très-bien la partie du coloris; mais trop prévenu en sa faveur, il opposa toujours ses ouvrages à ceux du célèbre Rubens, son contemporain et son compatriote. Ce parallèle qu'il aurait dû prudemment éviter, ne pouvait pas être à son avantage. Il fit le voyage de Rome, où il fut bientôt connu avantageusement. Appelé par le grand-duc de Toscane, il passa à Florence, où il peignit plu-

sieurs tableaux historiques. Après avoir peint des sujets graves et majestueux, il se délassait à représenter des assemblées de charlatans, de buveurs, de musiciens, etc. Il mourut à Anvers en 1557, suivant Houbraken; en 1640, selon Weyermans. Ses tableaux les plus remarquables sont : *Saint-François recevant les stigmates*, *Le Sacrifice d'Abraham*, et *Thémis avec ses attributs*, qui est dans la salle de justice de Gand, et qui frappa d'admiration Rubens lui-même.

ROME (Esprit-Jean de), sieur d'ARDENE, né à Marseille en 1687, fit ses premières études à Nancy, et après un assez long séjour à Paris, retourna dans sa patrie, où il mourut en 1748. On a publié en 1767 ses *Œuvres posthumes*, en 4 vol. petit in-12, parmi lesquelles on doit distinguer ses *Fables*, et le *Discours judicieux* dont il les a accompagnées. S'il n'a pas la naïveté de La Fontaine, on ne peut lui refuser beaucoup d'aménité, des images riantes, un goût de philosophie champêtre, et des tableaux agréables de la nature. On trouve encore dans ce recueil des *Discours* et des *Odes* qui furent couronnés par diverses académies. Il était membre de celle de Marseille. La plupart des autres pièces de ce recueil auraient pu rester dans le portefeuille de l'éditeur.

ROMÉ DE LISLE (Jean-Baptiste-Louis), physicien et minéralogiste, né à Gray en Franche-Comté, le 26 août 1736, mourut à Paris le 10 mars 1790. Il montra de bonne heure un goût décidé pour les observations et les recherches. Après avoir fait ses études à Paris, il partit pour les Indes, et fut fait prisonnier à Pondichéry par les Anglais. De retour en France en 1764, il étudia sous Sage l'histoire naturelle, et s'appliqua spécialement à la minéralogie dont il ouvrit ensuite un cours que suivirent de nombreux élèves. Romé de Lisle publia sur cette science un grand nombre d'Essais et de Mémoires qui furent suivis en 1785 de la *Cristallographie*, ou *Description des formes propres à tous les corps du règne minéral, dans l'état de combinaison saline, pierreuse ou métallique, avec figures et tableaux synoptiques de tous les cristaux connus*, Paris, 4 vol. in-8. Ce grand ouvrage augmenta beaucoup sa réputation et attira l'attention des physiciens. Il y prétend que la cristallisation est l'effet d'une propriété commune à tous les corps du règne minéral, d'affecter une figure polyèdre, constante et déterminée dans chaque espèce; que c'est un des plus curieux phénomènes de la nature, et l'un de ceux dont on peut dire que la découverte semble ne pouvoir plus être contestée, à raison du grand nombre d'observations qui viennent à son appui. Il la définit ainsi : *Une loi fondamentale de la nature, en vertu de laquelle les parties intégrantes ou similaires d'un corps, atténuées, dissoutes et séparées les unes des autres par l'interposition d'un fluide, sont déterminées à se rejoindre et à former des masses solides d'une figure polyèdre, régulière et constante*. Le quatrième volume est formé de planches où sont plus de 500 figures : tous les genres de cristaux y sont classés par le nombre et la disposition de leurs angles. Rien ne prouve mieux que cet aspect les recherches immenses et pénibles de l'auteur, son

assiduité et sa patience à observer, à suivre la nature dans ses plus petits et plus secrets détails. On peut dire que c'est là que son grand principe, touchant la forme déterminée et invariable des cristaux, reçoit en quelque façon la sanction des sens et des yeux, plus propres à convaincre, surtout en physique, que les raisonnements les plus lumineux. Cependant, et l'auteur ne se le dissimule pas, son système, ou, si l'on veut, sa découverte, est combattue par de grands adversaires, et ce qu'il y a de plus remarquable, par des naturalistes célèbres, qui prétendent s'être convaincus par leurs propres yeux d'un état de choses tout contraire à celui que croit avoir vu Romé de l'Isle. L'année suivante, il donna son traité *Des caractères extérieurs des minéraux*, Paris, 1784, in-8 : espèce de supplément à l'ouvrage précédent. (*Voy. le Journ. hist. et litt.*, 1^{er} juillet 1785, p. 549.) On a encore de lui : *Métrologie ou Table pour servir à l'intelligence des poids et mesures des anciens, et principalement à déterminer la valeur des monnaies grecques et romaines, d'après leur rapport avec les poids* : *Lettre à M. Bertrand sur les polyèdres d'eau douce*, 1776, in-12 ; *L'Action du feu central bannie de la surface du globe, et le soleil rétabli dans ses droits*, 1779 et 1781, in-8. L'auteur s'écarte dans cet ouvrage de l'opinion de Buffon relativement au feu central. Il appuie la sienne sur des faits incontestables, sans cependant manquer au respect qu'on doit aux grands hommes : il combat Buffon, mais il ne lui refuse pas la justice dont ses talents sont dignes ; Différents *Catalogues raisonnés* de plusieurs riches collections de minéraux, de cristallisations et de madrépores, parmi lesquels on distingue celui du cabinet de Davila ; le tout 5 vol. in-8. C'était un de ses savants modestes et appliqués, pour lesquels l'étude a plus d'attraits que le bruit de la célébrité.

* ROMERO AL PUENTE (don Juan), chef du parti des *Descamisados*, né vers 1752 dans l'Aragon, lors de la révolution de 1820, se fit remarquer dans l'assemblée des cortès par ses fougueuses déclamations. Après la restauration d'Espagne, Romero ne prit plus aucune part aux événements politiques et mourut à Madrid, au mois de février 1855, dans un âge très-avancé.

ROMILLON (Elizabeth), de Lisle au comtat Venaissin, perdit son mari et ses enfants dans un âge peu avancé. Il ne lui resta de son mariage qu'une fille nommée *Françoise*, née en 1575, qui se joignit à elle pour établir des religieuses, sous la règle du tiers-ordre de Saint-François. Elle mourut en 1619, sans avoir eu la consolation de voir perfectionner cet établissement. Sa fille, *Françoise de Barthelier*, y mit la dernière main. Elle donna des constitutions à ses filles, et les nomma *Religieuses de sainte Elizabeth*. Après avoir fondé plusieurs couvents de son ordre, elle retourna à celui de Paris, où elle mourut en odeur de sainteté l'an 1645.

ROMILLY (Jean-Edme), pasteur, né en 1759 à Genève, mort dans la petite paroisse de Sacconai le 29 octobre 1779, âgé de 41 ans, a fourni divers articles à la compilation *encyclopédique*, entre autres les articles *tolérance* et *vertu*. Il a aussi publié des *Sermons sur divers textes de l'Écriture sainte*. Les

grandes vérités y sont solidement établies. Nous ne sommes cependant pas de l'avis de l'éditeur, qui prétend en faire le manuel des catholiques : 1^o parce que nous avons en ce genre des discours très-supérieurs, discours faits par les plus grands orateurs du siècle passé et de celui-ci ; discours où la morale est unie au dogme qui lui donne la sanction, et parfaitement d'accord avec lui ; 2^o parce que, se prévenant pour un auteur d'une manière quelconque, ne fût-ce que pour le style, on se prévient aisément pour la généralité de ses sentiments, même pour ceux que nous faisons profession d'ailleurs de rejeter. Cependant l'enchantement du style de M. Romilly n'ira pas jusque là. Sa manière négligée et froide présente en même temps, par un contraste assez singulier, des expressions recherchées et des prétentions au bel-esprit.

* ROMILLY (sir Samuel), jurisconsulte, de la même famille que le précédent, était né vers 1758 à Londres, où son père exerçait la profession de joaillier, et fut, pendant plusieurs années, celui de la cour. Après avoir achevé ses études, il se fit recevoir avocat, et bientôt ses talents et sa bonne conduite lui procurèrent une nombreuse clientèle. La faiblesse de sa santé le détermina à voyager sur le continent ; se trouvant en France au commencement de la révolution, il se lia particulièrement avec Mirabeau. Après avoir parcouru la Suisse, il revint en Angleterre reprendre ses occupations au barreau, et il acquit une fortune considérable. Lorsque Fox et lord Grenville furent mis en 1806 à la tête du ministère, Romilly fut choisi pour occuper le poste de *Solicitor* ou d'avocat général, puis élu membre de la chambre des communes. La mort de Fox, arrivée la même année, ayant entraîné la dissolution du ministère, Romilly perdit sa charge, et se plaça dans les rangs de l'opposition. Il s'occupa surtout de la réforme du code criminel, et dans la session de 1808, il proposa quelques changements dans les dispositions relatives aux vols ordinaires : il voulait aussi qu'on prit de nouvelles mesures pour améliorer le sort des accusés qui ne sont que prévenus. Depuis cette époque, il parla dans un grand nombre de circonstances, notamment dans les débats qui eurent lieu sur la question de l'émancipation des catholiques d'Irlande, en faveur de laquelle il se prononça fortement, ainsi que pour une réforme parlementaire, et il s'éleva plusieurs fois contre l'*Alien-bill*. En 1815, lors des troubles de Nîmes, il fit tous ses efforts pour déterminer le gouvernement anglais à intervenir en faveur des protestants du midi de la France ; mais ces motions furent écartées par la majorité. Ayant perdu sa femme en 1818 il ne put résister à la vive affliction que lui causa cet événement ; trois jours après (le 2 novembre), il se donna la mort. Sir Samuel Romilly a publié : *Observations sur les lois criminelles en ce qui concerne les peines capitales*, Londres, 1810, in-8 ; *Objections au projet de créer un vice-chancelier d'Angleterre*, ibid., 1812, in-8 (sans nom d'auteur) ; *Discours à la chambre des communes sur l'article du traité de paix relatif au commerce des esclaves*, ibid., 1814, in-8. Benjamin-Constant prononça l'*Éloge de sir Samuel Romilly*, à l'Athénée,

le 26 décembre 1818, et le fit imprimer in-8.

* ROMME (Charles), géomètre, né à Riom vers 1744, termina ses études à Paris, et reçut des leçons d'astronomie de Lalande qui lui procura la place de professeur de navigation à l'école de Rochefort. En 1771 il imagina une méthode pour mesurer les longitudes en mer, et fit plusieurs observations intéressantes. L'académie des sciences le nomma en 1778 son correspondant. Etranger aux événements de la révolution, il continua de faire son cours avec la même assiduité dans les moments les plus critiques. Associé de l'institut à sa création, il fut membre de la légion-d'honneur, et mourut en 1805 à Rochefort. Romme avait débuté avec succès par l'ouvrage suivant : *Méthode pour trouver les longitudes en mer*, La Rochelle, 1777, in-8. Il donna ensuite successivement : *L'Art de la mâture des vaisseaux*, avec Perrin, 1778, in-fol; *L'Art de la voiture*, 1781, in-fol; la *Description des arts et métiers*; *L'Art de la marine, ou Principes et préceptes généraux de l'art de construire, d'armer, de manœuvrer et de conduire les vaisseaux*, La Rochelle, 1787, in-4, fig.; *Recherches faites par ordre de S. M. Britannique, en 1765 et 1771, pour rectifier les cartes et perfectionner la navigation du canal de Bahama*, trad. de l'anglais de Guill. de Brahm, 1787; *Dictionnaire de la marine française*, La Rochelle, 1792; Paris, 1815, in-8; *Dictionnaire de la marine anglaise*, Paris, 1804, 2 vol. in-8; *Tableaux des vents, des marées*, etc., Paris, 1806, 2 vol. in-8. Ces trois derniers ouvrages firent beaucoup d'honneur à Romme, ainsi que son *Modèle des calculs pour trouver en mer la longitude et la latitude*, 1800, in-4. Il combat la méthode établie par Borda, et en prouve les inconvénients dans plusieurs circonstances. Delambre, dans la *Connaissance des temps* de l'an 12 (1804), se range de son avis. L'académie ayant proposé, en 1789, d'expliquer les expériences faites sur la résistance des fluides en France, en Italie, en Suède et ailleurs, et le même sujet ayant été remis pour 1791, Romme partagea le prix avec M. Gerlach, professeur de philosophie à l'académie des ingénieurs à Vienne. Lalande a publié l'analyse et le résultat des expériences de Romme, dans l'*Histoire des mathématiques* de Montucla, tom. 4, pag. 454 et suiv.

* ROMME (Gilbert), frère du précédent, né à Riom en 1750, s'appliqua d'abord à l'étude des mathématiques. Après avoir professé pendant plusieurs années et avoir été en Russie instituteur du jeune comte Strogonoff, il revint en France; et il s'était retiré à Gimeaux, où il s'occupait à faire valoir ses terres, lorsque nos troubles politiques éveillèrent son ambition. Élu par le Puy-de-Dôme député à la législature, puis à la Convention, il se montra dans ces deux assemblées, l'ennemi déclaré des prêtres et de la monarchie, vota la mort de Louis XVI, et saisit toutes les occasions de défendre et de propager les principes les plus révolutionnaires. Sa voix rude, sa figure, ses formes grossières, ses manières brusques, le firent appeler par Mercier, dans son *Nouveau Paris*, le *Mulet d'Auvergne*. Ce fut lui qui fit supprimer la place de directeur de l'académie de France à Rome, et la

maison d'éducation de Saint-Cyr. Au 31 mai il se prononça contre les *Girondins*, et fut envoyé à Cherbourg pour les surveiller; mais il fut arrêté et conduit à Caen pour servir d'otage aux députés pros crits (voy. PRIEUR-DUVERNOIS). Son parti triomphant lui rendit la liberté, et en septembre 1795 il présenta et fit adopter le *Calendrier républicain*, dont il avait reçu le plan de l'astronome Lalande, mais qu'il voulait perfectionner avec Fabre d'Églantine. Au mois de novembre il présida la Convention; quelque temps auparavant il avait fait le rapport sur l'invention de Chappe (voy. CHAPPE), ainsi que plusieurs autres sur l'instruction publique, notamment contre l'école normale, qu'il accusa de charlatanisme et dont il provoqua la dissolution. Le 9 thermidor l'obligea de dissimuler ses sentiments; mais lors de l'accusation de Carrier, il essaya de justifier cet homme sanguinaire, et se prononça contre le système de réaction. Rapporteur de la commission des vingt-un chargée d'examiner la conduite de Carrier, il s'efforça sinon d'excuser, du moins d'atténuer ses crimes; et ce fut bien malgré lui qu'il conclut pour le décret d'accusation. Lié à tous les complots des jacobins, dans les journées de prairial il se prononça pour les insurgés qui vinrent attaquer la Convention (voy. FERRAUD, III, 522), en demandant du pain et la constitution de 1795. La populace ayant été chassée, Romme fut décrété d'arrestation; et livré avec plusieurs de ses collègues à une commission militaire. Condamnés à mort le 18 juin 1795, ils se poignardèrent; les cinq collègues de Romme étaient Duquesnoy, Goujon, Bourbotte, Duroy et Soubrany. On a de Romme l'*Annuaire du cultivateur*, Paris, an 3 (1795), in-8, devenu rare quoiqu'il en ait été fait un assez grand nombre d'éditions.

* ROMNEY (GEORGES) peintre, né le 26 décembre 1754, à Dalton dans le comté de Lancastre, annonça dès son enfance de grandes dispositions pour les arts. Il imitait tous les objets qui lui tombaient sous la main, il fabriqua un violon qu'il garda toute sa vie. Son père, fermier et chargé de famille, lui refusa longtemps la permission de se livrer à son goût pour la peinture; vaincu par ses instances, il le laissa libre enfin de suivre sa vocation. Il eut pour maître un artiste fort médiocre; mais il dut moins à ses leçons qu'à ses dispositions naturelles. Venu à Londres en 1762, il ne tarda pas à s'y faire connaître avantageusement comme peintre d'histoire et de portraits. Deux ans après il se rendit à Paris d'où il alla en Italie, étudier les modèles. De retour en Angleterre, il eut la vogue pour les portraits, et comme il les faisait payer fort cher, il eut bientôt une fortune considérable. Il en jouit peu; l'excès du travail avait altéré sa santé; épuisé de fatigues, il mourut à Kendal le 15 novembre 1802. On a de cet artiste plusieurs tableaux estimés, entr'autres le *Naufrage* tiré de la *Tempête* de Shakespeare et la *Cassandre* d'après le *Troilus et Cressida* du même poète, etc.

ROMUALD (saint), fondateur et premier abbé de l'ordre des camaldules, naquit à Ravenne vers 952, de la famille ducale des Honesti. Séduit par les attraites de la volupté, il se livra à tous les charmes

trompeurs du monde. La grâce le toucha enfin, et il se renferma dans le monastère de Classe, près de Ravenne, où quelques moines peu réguliers, gênés par sa vertu, voulurent le précipiter du haut d'une terrasse. Il fut obligé de se retirer près d'un ermite, nommé *Marin*, qui demeurait aux environs de Venise. Ce solitaire récitait tous les jours le Psautier; et comme Romuald savait à peine lire, Marin, pour le rendre attentif et hâter les fruits des leçons, peut-être plus encore pour éprouver sa constance, lui donnait des coups de baguette sur la tête, du côté gauche. Le jeune solitaire, après l'avoir longtemps souffert, lui dit enfin *de le frapper du côté droit, parce qu'il n'entendait presque plus de l'oreille gauche*. Le vieillard admira sa patience, et le traita avec plus de douceur. Romuald bâtit plusieurs monastères, et envoya des religieux prêcher l'Evangile aux infidèles de Hongrie. Il partit lui-même pour cette mission; mais il fut arrêté en chemin par une langueur qui l'empêcha d'aller plus loin. Saint Romuald fonda, l'an 1012, le monastère de Camaldoli en Toscane; c'est de là que son ordre a pris le nom de *camaldule*. Le saint fondateur rendit son âme à Dieu en 1027, à 75 ans, près de Val-de-Castro. Ses vertus lui avaient acquis une grande considération. L'empereur Henri II l'appela à sa cour en 1022, mais le pieux solitaire, après lui avoir donné de sages conseils, retourna dans sa chère retraite. Les censeurs du christianisme demandent si, pour se sanctifier, il est nécessaire de se retirer dans les déserts? Non, sans doute; « mais » ce goût, dit un auteur sage et équitable, que » Dieu a inspiré à des personnages très-vertueux, » n'a pas été inutile au monde. Ils ont défriché et » rendu habitables des lieux qui étaient sauvages; » la renommée de leurs vertus a souvent tiré du » désordre des hommes qui seraient morts impénitents; la solitude est nécessaire à ceux pour » lesquels le monde est un séjour dangereux, et il » y aurait de l'injustice à gêner leur inclination. » Le B. Pierre Damien a écrit sa *Vie*. Jean-Benoît Mitarelli et Anselme Costadoni, religieux camaldules, ont donné les *Annales* de cet ordre en 9 vol. in-fol., Venise, 1755—1775. On voit à la tête le plan du monastère de Camaldoli dans une situation sauvage et pittoresque au haut de l'Apennin (*Voy. RADOSSANYI*).

ROMULUS, fondateur et premier roi de Rome, était frère de Rémus, et fils de Rhéa Sylvia, fille de Numitor, roi d'Albe. Ce dernier prince ayant été détrôné par son frère Amulius, sa fille fut mise au nombre des Vestales. On croyait l'empêcher d'avoir des enfants; mais elle se trouva bientôt enceinte, et pour couvrir son déshonneur, lorsqu'elle eut accouché de deux jumeaux, elle publia qu'ils étaient le fruit d'un commerce avec le Dieu Mars. Amulius les fit exposer sur le Tibre, où Faustule, intendait des bergers du roi, les trouva, et les fit élever par Laurentia son épouse. C'était une femme à qui sa lubricité avait mérité le nom de *Louve*. De là la fable qu'ils avaient été allaités par l'animal qui porte ce nom. Dès que les deux frères se virent en état de combattre, ils rassemblèrent des voleurs et des brigands, tuèrent Amulius, et rétablirent Nu-

mitor dans le royaume d'Albe. Romulus fonda ensuite la ville de Rome, vers l'an 752 avant J.-C. Comme ses sujets manquaient de femmes, il célébra des jeux, pendant lesquels il fit enlever les filles des Sabins et de plusieurs autres peuples. Les nations voisines coururent aux armes pour se venger de cette insulte; mais elles furent vaincues et contraintes de faire la paix. Romulus établit ensuite un sénat, fit des lois, et disparut en faisant la revue de son armée, près du marais de Caprée, pendant un grand orage, soit qu'il eût été tué par le tonnerre, soit que les sénateurs, qui commençaient à haïr et à redouter sa puissance, l'eussent mis à mort: c'était vers l'an 715 avant J.-C. Le fondateur de Rome avait fait faire le dénombrement de tous les citoyens de cette ville, quelque temps auparavant. Il ne s'y trouva que 3000 hommes de pied, et environ 500 cavaliers. Tel fut le berceau de l'empire romain. Jacques Gronovius publia en 1684 une *Dissertation* dans laquelle il entreprend de prouver que l'origine de Romulus, sa naissance, son éducation et l'enlèvement des Sabinnes, ne sont qu'un pur roman, inventé par un Grec nommé *Diocles*. Cette opinion paraît assez vraisemblable. Les fables embellissent, ou plutôt déshonorent; et quoiqu'un historien sage ne les croie pas, il est obligé de les rapporter, parce qu'il est jugé très-souvent par les sots. Romulus eut les honneurs divins après sa mort. On l'appelle aussi *Quirinus*, comme fondateur des Romains, qu'il appela *Quirites*. On peut consulter les *Vies de Romulus et de Numa*, de Plutarque; *l'Incertitude des cinq premiers siècles de l'histoire romaine* par L. de Beaufort, etc.; la *Chronologie des anciens royaumes* corrigée par Newton, Palissot, Algarotti, Hook, Fergusson, Niebhur.

* RONCAGLIA (Constantin), théologien, né à Lucques, en 1677, entra dans la congrégation des servites où il acheva ses études, avec tant de succès, que ses supérieurs ne tardèrent pas à lui confier une chaire de philosophie et de théologie. Il la remplit plusieurs années avec un succès qui justifia toutes les espérances qu'il avait fait concevoir de ses talents. Après avoir passé par les places les plus importantes de l'ordre, il fut élevé à celle de vicaire-général, qui en était la plus éminente. Il mourut à Lucques, le 24 février 1757, laissant la réputation d'un homme aussi pieux qu'éclairé. Outre une édition corrigée et augmentée de savantes dissertations, de *l'Histoire ecclésiastique* du P. Noël Alexandre (*voy. ce nom*, 1, 429), on lui doit plusieurs ouvrages, parmi lesquels on distingue : *Istoria delle variazioni delle chiese protestanti* (Histoire des variations des églises protestantes), Lucques, 1712, in-8; *Effetti della pretesa riforma di Lutero, di Calvino, et del gianzenismo*, 1714, in-8; *Lezioni sacre intorno alla venuta, costumi e monarchia dell' Anticristo*, 1718, in-8; *Universa moralis theologia*, Lucques, 1750, et Venise, 1756, 2 vol. in-fol. On trouve une *Notice* sur l'auteur, dans l'ouvrage de Sarteschi : *De scriptoribus congregationis clericorum regularium matris Dei*, page 278.

* RONCHETTI (l'abbé Joseph), littérateur, né à Bergame en 1758, assista en 1802, à la consulte de

Lyon et en 1814 au concile de Paris, et mourut dans sa ville natale au mois de février 1858, à 80 ans. On a de lui : *Mémorie istoriche della citta e chiesa di Bergamo*, 1803-19, 6 vol. in-8. Ouvrage important dans lequel l'auteur a rassemblé les documents les plus précieux pour l'histoire du diocèse de Bergame. Il a publié le second volume du *Codex diplomaticus civitatis et ecclesie Bergomatis*, 1799, in-fol., et y a joint un commentaire. Le premier avait paru en 1784, par les soins du chanoine Mario Lupi (voy. ce nom v, 566), où il est indiqué par erreur format in-4.

RONDEL (Jacques du), écrivain protestant, enseigna longtemps les belles-lettres à Sedan, où il se lia d'amitié avec le fameux Bayle, qui faisait cas de son savoir, et qui lui adressa le projet de son Dictionnaire. L'académie de cette ville ayant été détruite en 1681, il se retira à Maëstricht, où il mourut fort âgé en 1715. On a de lui : une *Vie d'Épicure*, Paris, 1679, in-12; un *Discours* sur le chapitre de Théophraste, qui traite de la superstition, Amsterdam, 1685, in-12, etc., etc.; deux ouvrages où il y a peu d'utile à recueillir.

RONDELET (Guillaume), né à Montpellier en 1507, y professa la médecine avec réputation. C'est à sa sollicitation que le roi Henri II fit bâtir le théâtre anatomique de sa patrie. Il s'appliquait à l'anatomie avec tant d'ardeur ou de fureur, qu'il fit lui-même l'ouverture du corps d'un de ses enfants : opération digne d'un cannibale, et qui porterait à croire que l'anatomie peut quelquefois rendre inhumain, surtout si l'on combine cette scène avec d'autres plus atroces encore, exercées dans le cours de ce siècle soi-disant philosophique, sur des enfants en vie, des pauvres et des étrangers. Ce père dénaturé mourut à Réalmont, dans l'Albigeois, en 1566, pour avoir trop mangé de figes. On a de lui : une *Histoire des poissons*, en latin, 1554, 2 vol. in-fol., et en français, 1558, in-fol. Le président de Thou dit qu'il a tiré cette histoire des *Commentaires* sur Pline de Guillaume Pélicier (voy. ce nom), évêque de Montpellier qui n'ont jamais vu le jour. Plusieurs ouvrages de médecine. Ils ne répondent point à la réputation qu'il s'était acquise. C'est lui que Rabelais a joué sous le nom de *Rondibilis*. Sa *Vie* se trouve dans les *Œuvres* de Laurent Jonbert son élève.

* RONDELET (Jean), architecte, né à Lyon en 1745, y fit ses études au collège des jésuites. Les leçons de Loyer développèrent en lui le goût de l'architecture, et il devint l'un des élèves les plus distingués de Soufflot dont il fut le continuateur. Chargé par son maître d'inspecter les travaux de l'église Sainte-Geneviève, il fut ensuite désigné pour les achever : Soufflot n'avait pu faire construire que le portail, la nef, les bas côtés et les tours de cet édifice. Rondelet commença le dôme dont les critiques avaient décidé que l'exécution était impossible, et l'on vit s'élever par ses soins la double colonnade et la triple coupole qui couronnent si élégamment cette basilique consacrée à la patronne de Paris. En 1785, il fit sous les auspices du gouvernement un voyage en Italie dans le but de faire des recherches sur les divers

modes de construction des anciens. Les observations qu'il recueillit pendant les deux ans que dura ce voyage, servent de base à son *Traité de l'art de bâtir*, qui lui assure une place distinguée parmi les écrivains qui ont expliqué les règles de l'architecture. De retour en France il fut employé à divers travaux dans lesquels il donna de nouvelles preuves de sa capacité. En 1789 il publia un *Mémoire* dans lequel il propose l'établissement d'une école pratique des arts. Chargé de la construction et de l'entretien des édifices publics, lors de la création de la commission des travaux civils en 1794, il en fut l'un des deux premiers membres et participa ainsi à la direction de tous les ouvrages qui s'exécutèrent à cette époque. Il concourut également à la création de l'école polytechnique dont il avait donné le premier l'idée. Professeur à l'école des beaux arts, il y enseigna pendant 50 ans la science de la construction avec un grand succès; il donna également des preuves de son rare savoir dans des discussions à l'institut, où il ne fut appelé qu'à sa réorganisation en 1816. Il mourut à Paris, le 28 septembre 1829 : MM. Vandoyer et Ballart prononcèrent sur sa tombe des discours qui ont été recueillis. Son principal ouvrage est le *Traité théorique et pratique de l'art de bâtir*, Paris, 1802-17, 5 vol. in-4; 6^e éd., 1850-52; on y joint un *Supplément* par M. Abel Blouet, 1847, 2 part. in-4, avec atlas, in-fol. On lui doit en outre *Mémoire sur la reconstruction de la coupole de la halle aux blés*, 1805, 2^e éd., 1822, in-4, la traduction du *Commentaire* de Frontin (voy. ce nom, m, 662), sur les aqueducs de Rome. Il a fourni des articles au *Dictionnaire* d'architecture de l'Encyclopédie méthodique.

* RONDELLI (Geminiano), mathématicien, né en 1631, à Ronco Scaglia, dans les états de Modène, fit ses études à l'université de Bologne, où il occupa les chaires de mathématiques et de philosophie, forma d'excellents élèves, tel que Zanotti, Canterzani, Halcani, etc., qui devinrent à leur tour d'habiles maîtres, et mourut en 1755, âgé de 85 ans. On a de lui différents ouvrages dont on cite les suivants : *Aquarum fluentium mensura, nova methodo inquisita*, Bologne, 1691, in-4; *Planorum et solidorum Euclidis elementa facilioribus demonstrationibus explicata*, ibid., 1695, in-4; *Universale trigonometria lineare o logarithmica*, ibid., 1705, in-4.

RONDET (Laurent-Etienne), fils d'un imprimeur de Paris et petit-fils de Jean Boudot, dont nous avons un *Dictionnaire latin-français* très-connu, naquit le 6 mai 1717, et mourut le 1^{er} avril 1783. Il s'est distingué particulièrement dans l'étude de la langue hébraïque, et a donné une édition de la *Grammaire hébraïque* de Fleury, professeur royal, sous le titre de *Grammatica hebraica compendiosum exemplar*, 1724, in-fol. (1). Rondet est principalement connu par l'édition de la Bible, qu'il publia sous le titre de *Sainte Bible, en latin et en français, avec des notes, des préfaces et des disser-*

(1) Cette grammaire, si elle existe, est parfaitement inconnue; la Bibliothèque royale ne la possède pas; et il n'en est pas fait la moindre mention dans le *Journal des savants*. Enfin le nom de Fleury ne figure pas dans la liste des professeurs au collège royal donnée par l'abbé Goujet.

tations, Paris, 1748-50, 14 vol. in-4, et qui est vulgairement connue sous le nom de *Bible* de l'abbé de Vence, quoiqu'il n'y ait eu aucune part, et que l'éditeur n'ait pris dans les ouvrages de ce savant docteur qu'un très-petit nombre de dissertations. Le plus grand nombre des préfaces et des dissertations sont de dom Calmet; elles sont conservées entièrement, mais revues, corrigées, et quelquefois plus développées. La traduction, avec une paraphrase littérale, en caractères italiques, intercalée dans la traduction, est, à peu de chose près, la même que celle du père de Carrières. Rondet donna une nouvelle édition de cette Bible, Avignon, 1767-74, en 17 vol. in-4; il la revit avec un nouveau soin, conféra ses notes avec celles du père Honbigan, et ajouta beaucoup de dissertations, qui sont le fruit de son travail. Cette édition a été reproduite plusieurs fois, notamment en 1828 à Paris, 25 vol. in-8, avec atlas in-4. Rondet a publié le premier volume d'un *Dictionnaire historique et critique de la Bible*. Il a encore donné une seconde édition de la Bible traduite sur les textes originaux par l'abbé le Gros, 1756, 5 vol. in-12; une autre édition du nouveau Testament traduit par Mésenguy, 1754, in-12; deux éditions de la Bible traduite par de Sacy, 1758 et 1776; des éditions du bréviaire de Carcassonne, du bréviaire de Cahors, du bréviaire du Mans, du rituel de Soissons, etc. Toutes ces éditions et les notes qui les accompagnent prouvent l'application, les recherches et le goût de Rondet pour les sciences ecclésiastiques; il est fâcheux que, dans plus d'un endroit on découvre des vues de parti, et des traces de ses liaisons avec les agents d'une secte qui porte le trouble dans la science théologique, en même temps qu'elle essaie de détruire la hiérarchie et l'union catholique. Un grand nombre de *Dissertations*, où l'auteur adopte presque toujours l'opinion la moins suivie, et la plus propre à nourrir des impressions désavantageuses au texte sacré. Celle qu'il a donnée sur les sauterelles de l'Apocalypse est le fruit du fanatisme le plus forcené, d'une fureur de haine, indigne d'un chrétien et même d'un homme sensé. (Voy. le Journ. hist et litt. 1^{er} juin 1784, p. 175.) On l'a refondue dans *Les Sept âges de l'Eglise*, ou *Conjectures sur les prédictions de l'Apocalypse de saint Jean*, 1785, 2 vol. in-12. On remarque le même esprit dans la suite qu'il a donnée à la *Continuation de l'Histoire ecclésiastique de Fleury*, par Fabre. (Voy. ce nom.) Ce n'est d'ailleurs qu'une esquisse informe qui n'est bonne à rien. Son *Précis de l'Histoire ecclésiastique* est peu estimé. Rondet a donné encore : la *Vie de M. Besogne*, panégyrique d'un homme de parti, fait par un homme du même parti. On peut consulter sur les ouvrages qu'il a publiés le *Journal ecclésiastique* de 1786.

RONCARD (Pierre de), poète français, né au château de la Poissonnière, dans le Vendômois, en 1524, d'une famille noble, fut élevé à Paris au collège de Navarre. Les sciences ne lui offrant que des épines, il quitta ce collège, et devint page du duc d'Orléans, fils de François 1^{er}, qui le donna à Jacques Stuart, roi d'Ecosse, qui était venu épouser en France Marie de Lorraine. Ronsard demeura en

Ecosse, auprès de ce prince, plus de deux ans, et revint ensuite en France, où il fut employé par le duc d'Orléans dans diverses négociations. Il accompagna Lazare Baif à la diète de Spire. Ce savant lui ayant inspiré du goût pour les belles-lettres, il apprit le grec sous Daurat avec le fils de Baif, et cultiva les Muses avec un tel succès, qu'on l'appela le *Prince des poètes* de son temps. (Voy. SAINT-GEAIS.) Henri II, François II, Charles IX et Henri III le comblèrent de bienfaits et de faveurs. Ronsard ayant mérité le premier prix des jeux floraux, on regarda la récompense qui était promise comme au-dessous du mérite de l'ouvrage et de la réputation du poète. La ville de Toulouse fit donc faire une Minerve d'argent massif, et d'un prix considérable, qu'elle lui envoya. Le présent fut accompagné d'un décret, qui déclarait Ronsard le *Poète français par excellence*. Marie-Stuart, reine d'Ecosse, aussi sensible à son mérite que les Toulousains, lui donna un buffet fort riche, où il y avait un vase en forme de rosier, représentant le Parnasse, au haut duquel était un Pégase avec cette inscription :

A Ronsard, l'Apollon de la source des Muses.

On peut juger, par ces deux traits, de la réputation dont ce poète a joui, et qu'il soutint jusqu'au temps de Malherbe (1). Il y a de l'invention et du génie dans ses ouvrages; mais son affectation à mettre partout de l'érudition, et à former des mots tirés du grec, du latin, des différents patois de France, a rendu sa versification dure, et souvent inintelligible. « Ronsard », dit Boileau,

Par une autre méthode,
Régant tout, brouilla tout, fit un art à sa mode;
Et toutefois longtemps eut un heureux destin.
Mais sa muse en français parlant grec et latin,
Vit dans l'âge suivant, par un retour grotesque,
Tomber de ses grands mots le faste pédantesque.

Le poète a fait des *Hymnes*, des *Odes*, un poème intitulé la *Franciade*, des *Eglogues*, des *Epigrammes*, des *Sonnets*, etc. Il mourut au prieuré Saint-Cosme-lez-Tours, l'un de ses bénéfices, en 1585, à 61 ans. Il était singulièrement vain, ne parlait que de sa maison, de ses prétendues alliances avec des têtes couronnées. Il était né l'année que François 1^{er} fut défait devant Pavie; comme si le ciel, disait-il, avait voulu par-là dédommager la France de ses pertes. Les *Poésies* de Ronsard parurent en 1567, à Paris, en 6 part. in-4, en 1604, 10 vol. in-12, en 1609 et en 1625, 2 vol. in-fol., cette dernière éd. est la plus complète. De tous ces volumes les auteurs des *Annales poétiques* n'ont pu recueillir que trois petites

(1) Charles IX adressa à Ronsard les vers suivants. On trouverait difficilement dans les œuvres du poète des vers meilleurs que ceux-ci du monarque :

L'art de faire des vers, dût-on s'en indigner,
Doit être à plus haut prix que celui de régner.
Tous deux également nous portons des couronnes :
Mais toi, je les reçois; poète, tu les donnes.
Ton esprit enflamme d'une céleste ardeur
Eclate par soi-même, et moi par ma grandeur.
Si du côté des dieux je cherche l'avantage,
Ronsard est leur mignon et je suis leur image.
Ta lyre, qui ravit par de si doux accords,
Te soumet les esprits dont je n'ai que les corps;
Elle l'en rend le maître et te suit introduire
Ou le plus fier tyran ne peut avoir d'empire.

pièces où il y aurait encore à retrancher (1). La vie de Ronsard par Cl. Binet a été réimprimée dans les *Archives curieuses de l'Histoire de France*, 1^{re} série, x, 559.

* RONSIN (Charles-Philippe), général républicain, né en 1752 à Soissons, vint de bonne heure à Paris, où il cultiva la littérature. Dans les premières années de la révolution dont il se montra l'un des plus fougueux partisans, il donna plusieurs *Tragédies* composées dans l'esprit du temps, et qui n'eurent qu'un succès éphémère : ce sont *Louis XII*, la *Ligue des fanatiques et des tyrans*, *Aréophyle ou le Tyran de Cyrène*, pièce horrible qui fut néanmoins applaudie au Théâtre Français en octobre 1795. On n'en a retenu des vers que pour leur ridicule. Dès l'année 1791, Ronsin se lia avec Danton, Marat, et les autres chefs du parti populaire, dont il seconda les projets. Après la catastrophe du 10 août, les vainqueurs l'envoyèrent commissaire ordonnateur à l'armée des Pays-Bas. Quoiqu'il se fut très-mal acquitté de cette mission, il devint néanmoins sous Bouchotte adjoint au ministère de la guerre, et dans ses nouvelles fonctions il montra la même incapacité. Sans talent militaire, il n'avait que de l'audace et de la férocity. Elevé au grade de général de l'armée révolutionnaire, il se rendit à Meaux, et présida en quelque sorte aux massacres des prisons. Après la prise de Lyon où il seconda Collot-d'Herbois, il écrivit au club des cordeliers : « Nous allons employer des moyens prompts pour nous débarrasser en masse des contre-révolutionnaires ; et » le Rhône, teint de leur sang, ira annoncer aux » fédératistes du midi leur destruction. » Employé peu de temps après dans la Vendée, il s'y montra digne de figurer à côté de Westermann et de Rosignol. Quelqu'un lui ayant porté des plaintes sur la conduite de ses soldats, il répondit : « Je sais » comme vous que c'est un ramas de brigands ; » mais il me faut de ces coquins-là pour mon armée : trouvez-moi des honnêtes gens qui veuillent faire ce métier. » Il le faisait lui-même, et donnait le premier l'exemple du brigandage. De retour à Paris, il vint rendre compte de sa mission à la barre de la Convention : déclarant que depuis que la terreur avait été mise à l'ordre du jour, le peuple s'était élevé à la hauteur de la révolution, et traversa la salle à la tête de son horrible armée, au milieu des applaudissements universels. Ces révélations produisirent un tout autre effet que celui qu'il en attendait : il fut mis en arrestation avec son ami Vincent (voy. ce nom), et à la sollicitation de Collot-d'Herbois, Carrier et Danton, il fut mis en liberté. Mais Robespierre fit arrêter de nouveau Ronsin, sous le prétexte banal qu'il avait voulu donner un tyran à la France, et traduire devant le tribunal révolutionnaire, il fut condamné à mort le 24 mars 1794, à l'âge de 42 ans. On lui attribue une traduction de la *Chute de Rufin*, de Claudien, 1780, in-8. Le *Théâtre de Ronsin* contient trois tragédies : *Sédécias* ; *Isabelle de Valois* ; *Héoube* et

(1) On s'est montré depuis moins difficile. M. Ste-Beuve a donné un *Choix des poésies de Ronsard*, dans le tome 2 du *Tableau historique de la poésie française au xvi^e siècle* ; et le bibliophile Jacob, les *Œuvres choisies de Ronsard*, 1810, gr. in-18.

Polyxène ; et le *Fils cru ingrat*, comédie en un acte, Paris, 1786, in-12.

* RONTHO (Matthieu), poète latin moderne, né en Grèce de parents vénitiens, prit l'habit religieux chez les Olivétains, passa sa vie dans un couvent de cet ordre, à Sienné, et mourut en 1445. Il avait essayé de traduire en vers latins la *Divina comedia* du Dante, et l'on conserve des copies de cette version dans plusieurs bibliothèques d'Italie. On a encore de lui : une *Vie* du pape Alexandre V, en mauvais latin, dans le tome IV des *Miscellanea* de Lucques. *La storia dell'invenzione e traslazione de sacri corpi di san Maurolio e del beato Alberto*, tous les deux évêques de Ferrare.

* ROOKE (Laurent), astronome et géomètre, né à Deptford, dans le comté de Kent, en 1625, fit ses cours à Cambridge et étudia l'astronomie à Oxford, au collège Wadham, où il eut pour maître Seth-Ward, auquel il fut adjoint quelque temps. Il avait aussi cultivé la chimie, et il aida Boyle dans ses expériences. Il obtint en 1652 la chaire d'astronomie au collège de Gresham ; il la changea contre celle de géométrie. Il se donna un soin particulier pour perfectionner les statuts de la société royale de Londres, dont il forma le premier noyau en 1660. Il mourut le 27 juin 1662 à l'âge de 40 ans. C'était un des hommes les plus silencieux de l'Angleterre ; il évitait avec soin les discussions et les conversations un peu longues : voulant faire le docteur Ward, évêque d'Exeter, son légataire universel, il lui dit devant un notaire et des témoins : « Je » vous laisse tout ce que j'ai. » On a de lui : *Description d'une expérience*, faite avec de l'huile dans un long tube où ce liquide baisse lorsque le soleil brille, et monte lorsqu'il est obscurci par quelque nuage ou qu'il incline vers son couchant ; *Avis aux gens de mer qui vont aux Indes orientales et occidentales* ; *Observations sur la comète de 1652* ; *Méthode pour observer les éclipses de lune* ; *Discours sur l'Observation sur les éclipses des satellites du soleil*, etc.

* ROOKE (sir Georges), amiral anglais, né en 1650 à Kent, entra jeune dans la marine, et ne tarda pas à s'y distinguer par son habileté autant que par sa valeur. Sous les règnes de Guillaume et de la reine Anne, il fut chargé de plusieurs expéditions où il donna des preuves de courage et d'intelligence. En 1689 il commanda l'escadre destinée à soumettre l'Irlande. Devenu vice-amiral, il prit une part glorieuse à la bataille de la Hogue. La paix de Ryswick l'ayant ramené dans ses foyers, il fut envoyé à la chambre des communes par la ville de Portsmouth ; mais son caractère indépendant ne pouvait plaire aux ministres, et ils cherchèrent à le desservir près du roi Guillaume, sans y réussir. La guerre ayant été déclarée à la France, il eut le commandement d'une expédition contre Cadix, qui échoua par le peu d'accord entre les marins et les troupes des débarquements. En 1702 il s'empara dans le port de Vigo, de plusieurs galères espagnoles richement chargées. A son retour il fut nommé membre du conseil privé. Il concourut en 1704 à la prise de Gibraltar, qui depuis est resté aux Anglais, malgré tous les efforts qu'on a faits pour le leur enlever (voy. d'ARCON, t. 264). On ne lui sut aucun

gré de cette conquête importante que les partis attribuèrent au hasard. Abreuvé de dégoûts, il se retira dans sa terre du comté de Kent où il mourut le 24 août 1708, âgé de 58 ans. On ne lui trouva qu'une très-moderne fortune. « Le peu que je laisse, » dit-il, n'a pas coûté une larme à mes matelots, ni un denier à mon pays. » Ces sentiments étaient dignes de son caractère, dont la probité ne se démentit jamais. Marié trois fois, il n'eut qu'un seul fils de sa seconde femme.

ROOSE. Voy. LIEMACKER.

* ROPER (Marguerite), fille du célèbre Thomas Morus (voy. VI, 125), née en 1508, possédait à fond les langues grecque et latine, et y joignit des connaissances étendues dans presque toutes les sciences cultivées de son temps. Mariée à William Roper, avocat général, ses occupations littéraires ne la détournèrent pas de ses devoirs domestiques. Aussi tendre fille que bonne épouse, elle eut la force de se trouver sur le passage de son père lorsqu'on le conduisait au supplice, et le tint longtemps serré dans ses bras. Elle racheta du bourreau la tête de son père qui, d'après la sentence, resta quinze jours exposée sur le pont de Londres, et l'enferma dans une boîte de plomb, qu'elle visitait plusieurs fois par jour. Ses regrets douloureux et continuels la conduisirent au tombeau, en 1544, âgée de 36 ans. Elle fut enterrée, tenant dans ses bras la tête de son père. Mistriss Roper a laissé en latin : *Epître, Discours et poèmes; Discours en réponse à celui où Quintilien accuse un riche d'avoir empoisonné les abeilles d'un pauvre avec des fleurs vénéneuses plantées dans son jardin*. MARGUERITE sa fille, se rendit aussi très-habile dans le grec et le latin; elle a fait une traduction anglaise de l'*Histoire ecclésiastique d'Eusèbe*, restée manuscrite. WIL. ROPER est auteur d'une *Vie de Thom. Morus*, son beau-père, imprimée pour la 1^{re} fois en 1712.

ROQUE (Gilles-André de la), sieur de la Lontière, gentilhomme normand, savant héraldiste, né en 1597 dans le village de Cormelles, près de Caen, mort à Paris, en 1687, à 90 ans, s'est fait un nom par plusieurs ouvrages sur les généalogies et sur le blason. Les principaux sont : un *Traité curieux de la noblesse*, et ses diverses espèces, Rouen, 1754, in-4 (1); *Traité du ban*, in-12, qui est bon; la *Généalogie de la maison d'Harcourt*, 1662, 4 vol., in-fol., curieuse par le grand nombre de titres qu'il rapporte; *Traité des noms et surnoms*, in-12, superficiel; *Histoire généalogique des maisons nobles de Normandie*, Caen, 1654, in-fol. L'auteur avait une mémoire prodigieuse; il connaissait toutes les fraudes généalogiques dont on s'était servi pour illustrer certaines familles, et il se faisait un plaisir de les dévoiler.

ROQUE (Antoine de la), poète français, né à Marseille, en 1672, mort à Paris, en 1744, chevalier de l'ordre militaire de Saint-Louis, fut chargé, durant 25 années, de la composition du *Mercure*. Jean de la Roque, son frère, membre de l'académie des belles-lettres de Marseille, mort à Paris, en

1745, à 84 ans, avait fait plusieurs voyages dans le Levant. Il travailla au *Mercure* avec son frère, dont il partageait le goût et les talents. L'un et l'autre sont connus par des ouvrages. On a du premier les paroles de deux opéras, *Médée et Jason*, et *Théonoé*, tragédie, dont la musique est de Salomon; et du second : *Voyage de l'Arabie heureuse*, 1716, in-12; *Voyage dans la Palestine*, 1717, in-12; *Voyage de Syrie et du Mont-Liban*, avec un *Abrégé de la vie de du Chasteuil*, 1722 ou 1725, 2 vol. in-12.

ROQUE. Voy. ROQUES ET LARROQUE.

** ROQUEFORT (J.-B.-Bonaventure), savant philologue et lexicographe, né, en 1777 à Lyon, y commença ses études, que la révolution vint interrompre. Placé dans une école militaire, il en sortit sous-lieutenant d'artillerie, fit quelques campagnes et vint à Paris où il débuta par donner des leçons de piano. Passionné pour la musique, il fit sur l'origine de cet art, sur les instruments anciens et modernes des différents âges, des recherches qui le conduisirent à s'occuper des langues et particulièrement de la vieille langue française; et comme il était très-laborieux il recueillit une immense quantité de matériaux qui lui servirent à composer plus tard les ouvrages auxquels il dut une réputation. Admis à l'académie celtique, il en devint un des membres les plus laborieux; ce fut lui qui fit substituer à ce titre un peu vague, celui de société des antiquaires de France qu'elle a conservé. Il remporta en 1815 un prix à l'académie des inscriptions par un curieux mémoire sur l'état de la poésie française dans le x^{ie} et le xiii^e siècles. Il donna ensuite de bonnes éditions de différents ouvrages modernes, et la première des *poésies* de Marie de France (née à Compiègne), le meilleur poète peut-être et certainement le plus gracieux du xiii^e siècle. Tous ses travaux et son incontestable savoir ne purent lui assurer une position honorable, parce qu'il manquait de dignité dans sa conduite. Besogneux et souffrant, il quitta Paris pour aller recueillir une succession à la Guadeloupe et il y mourut le 17 juin 1854 dans sa 57^e année. Il a disséminé son érudition dans une foule d'opuscules insérés dans les journaux littéraires et dans les mémoires de la société des antiquaires; il a revu plusieurs ouvrages, et a coopéré à plusieurs autres que notre cadre ne nous permet par de mentionner; nous nous bornerons donc à citer ceux de ses écrits auxquels il a dû une réputation et qui paraissent devoir sauver son nom de l'oubli. *Glossaire de la langue romane*. Paris, 1808, 2 in-8, avec un supplément 1820, in-8, ouvrage utile et qui peut tenir lieu de celui que Ste. Palaye avait entrepris sur un plan beaucoup plus vaste, mais qu'il n'a pu terminer. (Voy. PALAYE, VI, 344.) Il va sans dire que Roquefort a profité des travaux de son devancier. L'*Etat de la poésie française dans les x^{ie} et xiii^e siècles*, Paris, 1814, in-8. Il en existe des exemplaires avec un titre de 1821, auxquels est ajoutée une *Dissertation sur la chanson chez tous les peuples; Dictionnaire étymologique de la langue française*, où les mots sont classés par familles, Paris, 1829, 2 vol. gr. in-8, ouvrage bien fait et d'un usage commode.

ROQUELAURE (Antoine, baron de), né d'une

(1) Cette édition n'est pas la première, mais elle est la meilleure; on y a joint différents opuscules de l'auteur, déjà rares à cette époque et qui sont maintenant à peu près introuvables.

maison noble et ancienne en Armagnac, connue dans l'histoire depuis le ^{xii}^e siècle, fut destiné à l'état ecclésiastique, qu'il quitta pour prendre l'état militaire, lors de la mort de l'aîné de ses deux frères. Jeanne d'Albret, reine de Navarre, l'engagea dans le parti du prince son fils, qui le fit lieutenant de la compagnie de ses gardes. Le roi de Navarre, devenu roi de France sous le nom de *Henri IV*, récompensa ses services et sa fidélité par la place de grand-maitre de sa garde-robe en 1589, par le collier du Saint-Esprit, en 1595, et par divers gouvernements, dont le plus considérable était celui de la Guyenne. Roquelaure osa l'un des premiers conseiller à *Henri IV* de se séparer de Gabrielle d'Estrees. Il se trouva dans le carrosse du roi quand ce grand prince fut assassiné par Ravaillac. Louis XIII ajouta à ces bienfaits le bâton de maréchal de France, en 1615. Roquelaure ne s'endormit pas sur ses lauriers, remit dans le devoir Nérac, Clairac, et quelques autres places. Il mourut subitement à Lectoure, en 1625, dans sa 82^e année.

ROQUELAURE (Gaston-Jean-Baptiste, marquis, puis duc de), fils du précédent, né en 1617, se signala dans divers sièges et combats, fut blessé et fait prisonnier au combat de la Marfée en 1641, et à la bataille de Honnecourt en 1642. Il servit de maréchal-de-camp au siège de Gravelines, en 1644, et à celui de Courtrai, en 1646. Il devint ensuite lieutenant-général des armées du roi, et fut blessé au siège de Bordeaux. Le roi, aussi content de ses services que charmé de ses plaisanteries, le fit duc et pair de France en 1632, chevalier de ses ordres en 1661, et gouverneur de la Guienne en 1676. Ce seigneur mourut en 1685 à 66 ans. C'est à lui que le peuple attribue une foule de bons mots et de bouffonneries aussi plates que ridicules. On en a fait un recueil, sous le titre de *Momus français*, Cologne, 1727, in-42, qui est merveilleux pour amuser les laquais. — Son fils Antoine Gaston, duc de Roquelaure, mort à Paris en 1758, à 82 ans, commanda en chef en Languedoc, et fut élevé à la dignité de maréchal de France, en 1724. Sa maison fut éteinte par sa mort, n'ayant laissé que deux filles, la princesse de Ponts, et la princesse de Léon.

* ROQUELAURE (Jean-Armand de Bessuejols de), archevêque de Malines, né en 1721, dans le diocèse de Rodez, d'une famille noble, fut destiné à l'état ecclésiastique, et reçu docteur en théologie en 1744, fut, en 1754, nommé évêque de Senlis; dix ans après, premier aumônier du roi; et en 1767 membre de la commission pour la réforme des ordres religieux. La même année il fut fait conseiller d'état; en 1770, il remplaça Moncrif à l'académie française; et en 1779, il fut nommé commandeur de l'ordre du Saint-Esprit. A la révolution il refusa le serment et cependant ne quitta point la France, malgré les dangers qu'il avait à courir en y demeurant. Retiré à Arras, avec l'abbé Bertoud (*voy. ce nom*, t. 602), son grand-vicaire, ancien jésuite, et le compagnon fidèle de sa bonne et de sa mauvaise fortune, il y fut arrêté par ordre du féroce Joseph Lebon (*voy. ce nom*), qui chaque jour le faisait amener devant lui et l'accablait d'outrages.

Le 9 thermidor lui sauva la vie. Rendu à la liberté, il s'établit à Crépy en Valois, petite ville de son diocèse, où il vécut dans une profonde retraite avec une nièce et un petit-neveu, dont il surveillait lui-même l'éducation. En 1797, il administra la confirmation à Senlis, dans sa cathédrale; mais le 18 fructidor qui suivit de près l'obligea de se condamner de nouveau à la retraite. A l'époque du concordat, il donna sa démission, et fut nommé en 1802 archevêque de Malines. Il s'appliqua à rétablir l'ordre et la discipline ecclésiastique dans ce diocèse, et le gouverna jusqu'en 1808, époque où il fut remplacé par l'abbé de Pradt (*voy. ce nom*). Nommé chanoine de St-Denis, il vécut à Paris, fréquentant assidûment les séances de l'académie, quoiqu'il fût devenu sourd. Il mourut comme on s'endort, le 24 avril 1818, à l'âge de 97 ans accomplis. Ses obsèques eurent lieu le 27 à St-Sulpice. Sa dépouille mortelle fut portée à Senlis, où il avait désiré d'être inhumé. Il avait gouverné ce diocèse pendant 47 ans, et comptait 64 ans d'épiscopat. Le *Discours* prononcé à ses funérailles par Daru, au nom de l'académie française, est inséré dans les *Annales encyclopédiques*, juin 1818, pag. 527. Outre un *Rituel*, 1764, in-4, on a de ce prélat : *Oraison funèbre de la reine d'Espagne*, 1761, in-4; *Sermon pour la profession de madame Louise aux Carmélites de Saint-Denis*, 1774, in-4; *Oraison funèbre de Louis XV*, 1774, in-4; *Discours de réception à l'académie française*, 1771, in-4; il y avait été reçu par l'abbé de Voisenon. Le célèbre naturaliste Georges Cuvier y fut son successeur.

ROQUES (Pierre), théologien protestant, né à la Caune, petite ville du Haut-Languedoc, en 1685, de parents calvinistes, devint en 1710 ministre de l'église française à Bâle, où il s'acquit l'estime des honnêtes gens par sa probité et par ses écrits. Il y mourut en 1748. On a de lui un très-grand nombre d'ouvrages faits avec ordre, et pleins d'une érudition profonde, mais écrits d'un style un peu négligé; les principaux sont : le *Tableau de la conduite du chrétien*; le *Pasteur évangélique*, in-4, ouvrage estimé des protestants, et traduit en diverses langues; les *Eléments des vérités historiques, dogmatiques et morales que les écrits sacrés renferment*; le *Vrai piétisme*; des *Sermons* pleins d'une morale exacte, mais dont l'éloquence est peu pathétique et ne se ressent pas de cette chaleur pénétrante, de cette onction douce qui semblent être exclusivement attachées au langage de la vérité toute entière (*voy. KEMPIS*); les *Devoirs des sujets*; *Traité des tribunaux de judicature*; une édition augmentée du *Dictionnaire de Moréri*, Bâle, 1751, 6 vol. in-fol.; la première *Continuation* des discours de Saurin sur la *Bible*; la nouvelle édition de la *Bible* de Martin, en 2 vol. in-4; diverses pièces dans le *Journal helvétique* et dans la *Bibliothèque germanique*. Si on excepte ce qui, dans ces divers ouvrages, tient aux erreurs de la secte de Calvin, on ne peut qu'en faire l'éloge. La *Vie* de Pierre Roques a été écrite par Frey, Bâle, 1784, in-4.

ROQUESANE (Jean), ou plutôt ROCKYSANA, sectateur des *hussites* et chef des *calixtins*, fut député en 1452, avec plusieurs de ses disciples, au concile

de Bâle, où l'on condamna les erreurs de Jean Huss. Il montra de la docilité aux décisions du concile, souscrivit et fit souscrire ses compagnons aux décrets de cette assemblée, sous la condition qu'on leur permettrait la communion sous les deux espèces; le concile y consentit, et le récompensa en le désignant pour archevêque de Prague. De retour dans cette ville, il affecta tant de vanité et de précipitation à exercer les prérogatives de sa dignité, que l'empereur, qui en fut choqué, lui fit refuser les bulles du saint Siège. Il s'exila lui-même de dépit, et recommença à semer le trouble et ses erreurs dans la Bohême jusqu'à sa mort, arrivée vers 1471.

RORARIO (Jérôme), littérateur, né en 1485, à Pordenone, dans le Frioul, nonce du pape Clément VII à la cour de Ferdinand, roi de Hongrie, s'est fait un nom par un traité intitulé : *Quod animalia bruta ratione utantur melius homine*, Amsterdam, 1666, in-12 (1). On peut l'envisager en quelque sorte comme un paradoxe moral, qui reproche aux hommes l'abus de la raison, tandis que les brutes remplissent leur destination sans s'écarter de la route que le Créateur leur a tracée. Il est vrai encore que l'instinct des bêtes est plus sûr et plus infaillible dans les opérations physiques que la raison de l'homme. Mais si les assertions de Rorario se prenaient à la lettre, elles seraient d'une absurdité repoussante; elles prouveraient que les astres, qui circulent avec une régularité si géométrique et si constante; que les plantes, qui s'arrangent avec tant de symétrie, qui poussent des fleurs et des fruits si agréables et si utiles, sont remplis d'intelligence. Son livre, du reste, n'est pas mal écrit, et l'on y trouve plusieurs faits singuliers sur l'industrie des bêtes et la malice des hommes. Il avait composé auparavant un *Plaidoyer sur les rats*, imprimé dans le pays des Grisons en 1648. On pouvait l'appeler *l'Avocat des bêtes*.

* ROSA (Salvator), peintre, graveur et poète, né le 20 juin 1615, à l'Arenella, village des environs de Naples, fut destiné par son père, pauvre arpenteur, à la carrière du barreau, et placé chez les pères Somasques pour y recevoir les premiers éléments de l'instruction. Il ne tarda pas à manifester un penchant irrésistible pour la peinture, et, sans soutien à la mort de son père, qui laissait dans l'indigence une nombreuse famille, il suivit sa vocation sous les plus fâcheux auspices. Après avoir reçu quelques leçons d'un oncle maternel, nommé Gréco, artiste très-médiocre, il travailla sous la direction de Ribera, Fr. Fracanzano et Aniello Falcone, et reçut d'utiles conseils de l'Espagnolet. L'état de gêne où il voyait ses parents sans pouvoir les en tirer, explique cette sombre mélancolie qu'il conserva depuis, et qui guida toujours ses pinceaux. Il travaillait depuis quelque temps pour les brocanteurs de Naples, lorsque le peintre Lanfranc (voy. ce nom, v, 125), appelé dans cette ville pour décorer l'église de *Gesù nuovo*, vit, avec surprise, en traversant une place, des tableaux qu'on y avait étalés, et qui, signés d'un nom inconnu, dénotaient

un rare talent. Il acheta ces tableaux, en témoignant le désir d'en voir l'auteur, pour lequel il ne fut avare ni d'encouragements, ni de récompenses. Salvator, d'après ses conseils, vint à Rome en 1655, admirer les chefs-d'œuvre du génie ancien et moderne; les fatigues et les privations auxquelles il fut soumis lui causèrent une maladie qui l'obligea de retourner respirer l'air natal. Quelques années se passèrent avant qu'il pût revenir dans cette capitale des beaux-arts; il employa tout ce temps à peindre des batailles, genre qu'il aimait de prédilection, et qui convenait à son imagination ardente et chagrine. Enfin une place lui fut promise dans la maison du cardinal Brancaccio, et il revint à Rome avec un talent déjà mûr; lorsque son patron fut appelé au siège épiscopal de Viterbe, il le suivit dans cette ville, où, entre autres ouvrages, il exécuta pour l'église de la Mort, le tableau de *saint Thomas mettant le doigt dans les plaies du Sauveur*. Bientôt las de sa condition trop dépendante, il repartit à Naples, d'où il revint presque aussitôt à Rome. Ne s'étant point fait encore un nom, il conçut l'idée de tirer parti des divertissements du carnaval (1659) pour se faire connaître. Il parcourut les divers quartiers de Rome sous le nom de *Formica* et sous le masque de *Coviello*, distribuant aux curieux, groupés autour de lui, différents remèdes, c'est-à-dire des préceptes de morale, et le plus souvent de mordantes satires contre les vices du siècle, et acquit en peu de jours une célébrité que ses pinceaux n'avaient pu lui obtenir. Enhardi par ce succès, il réunit quelques jeunes gens, avec lesquels il débuta sur un petit théâtre de société, et en peu de temps ses représentations attirèrent ce qu'il y avait de mieux dans Rome. Lorsqu'il fut assuré des suffrages du public, il osa, dans un prologue qu'il avait composé pour une de ses meilleures pièces, mêler à de sages critiques sur le mauvais goût de la scène italienne, quelques sorties très-acerbes contre d'assez mauvaises farces représentées au Vatican, sous la direction du Bernin, alors le régulateur suprême des beaux-arts à Rome. Salvator s'exposait ainsi à de grands périls : on répliqua par de violentes injures à ses saillies, et le zèle seul de ses admirateurs le put soustraire à la vengeance des hommes puissants qu'il avait risqué d'irriter; mais dès lors il fut connu comme poète, musicien, acteur, et aussi comme peintre; il se vit recherché de toutes parts, et sa fortune ne resta pas en arrière de sa réputation. Bientôt, il lui prit fantaisie d'aller étaler son opulence dans la ville où naguère, obscur associé aux travaux de Falcone, il lui restait à peine, après avoir vendu un tableau, de quoi acheter une nouvelle toile. C'est pendant ce séjour à Naples qu'éclata l'insurrection populaire par laquelle le pêcheur Masaniello (voy. ce nom, v, 540), fut porté au pouvoir suprême. La chute de ce monarque éphémère força Salvator, qui s'était montré l'un de ses chauds partisans, à retourner à Rome. Encore sous l'influence de l'irritation que lui causèrent les événements dont il était une victime, il composa son fameux tableau de la *Fortune distribuant aveuglément ses faveurs* (aujourd'hui en Angleterre, chez le duc de Beaufort). Pour se soustraire aux persé-

(1) L'édition de Helmstadt, 1728, in-8, est la plus recherchée et la plus complète.

cutions que lui préparaient les ennemis qu'il avait soulevés contre lui, il se rendit à Florence, où il fut bien accueilli par le cardinal Jean-Charles de Médicis. Désormais fixé à Rome, il y jouit enfin sans traverser du rang que lui assignaient ses talents, et y mourut le 15 mars 1675. Il a principalement excellé à peindre des combats, des marines, des paysages, des sujets de caprice, des animaux et des figures de soldats. Sa touche est facile et spirituelle; son paysage, et surtout le feuiller de ses arbres est d'un goût exquis. Il peignait avec une telle rapidité, que souvent il commençait et finissait un tableau en un jour. On remarque dans ses ouvrages un génie bizarre, un talent qu'il s'était créé lui-même, des figures gigantesques, et quelques incorrections. On a plusieurs morceaux gravés de sa main; C. Antonini a gravé une collection de ses tableaux, Rome, 1780, in-fol. Salvator unissait le talent de la poésie à celui de la peinture. Il a composé des *Satires*, la *Musique*, la *Peinture*, la *Poésie* et la *Guerre* (Amsterdam, 1719, in-8, et Florence, 1770, in-8). Elles ont été souvent réimprimées, ainsi que son beau poème sur l'*Envie*. Un grand nombre de biographes (Baldinucci, Passeri, Salvini, Pascoli, etc.) ont consacré des *Notices* à Salvator, et lady Morgan a publié *Vie et siècle de Salvator Rosa*, 1824, 2 vol. in-8, trad. en franç. par M^{me} Sobry, 1825, 2 vol. in-8 ou in-12. Mais ce dernier ouvrage est plutôt un roman qu'une histoire, ainsi que lady Morgan en convient elle-même dans sa préface. On trouve à la suite des *Lettres* familières de ce grand peintre.

ROSALBA. Voy. CARRIERA.

ROSALIE (Ange de SAINTE-). Voy. ANGE.

ROSAMONDE. Voy. ROSEMONDE.

* ROSASCO (Charles-Dominique), né en 1708, à Frino, dans le Vercellais, prit le nom de *Jérôme* en entrant, en 1725, dans l'ordre des Barnabites. Après avoir enseigné pendant quelque temps la grammaire à Florence et à Milan, il fut nommé secrétaire-général de son ordre, et mourut au village de Montie-Beccarie vers 1791. Il était membre de l'académie de la Crusca. On a de lui : *Il Rimario toscano di voci piane idrucciole e tronche, tratto dal vocabolario della Crusca*, Padoue, 1765; *Della lingua toscana, dialoghi sette*, Turin, 1777, 2 vol. in-8; la *Grammatica italiana*; *Il fini mondo*, ouvrage très-curieux sur le système de la fin du monde. Tous les écrits de Rosasco sont très-estimés en Italie, où ils ont obtenu plusieurs éditions.

** ROSATI (Mgr. Joseph), pieux et zélé missionnaire, né en 1790, à Sora, dans le royaume de Naples, entra dans la congrégation de Saint-Lazare, et après avoir achevé les épreuves du noviciat, s'embarqua pour aller prêcher l'Evangile dans les contrées encore sauvages de l'Amérique septentrionale; c'est lui qui fonda le premier établissement de Lazaristes aux Etats-Unis, où il passa 25 ans dans les travaux des missions. A l'érection de l'évêché de Saint-Louis, dans l'état de Missouri, il en fut nommé le pasteur, et ce nouveau diocèse lui dut bientôt, avec une cathédrale, tous les établissements nécessaires pour y faire fleurir la religion. Venu à Rome pour y rendre compte de l'état de son diocèse, il y mourut le 25 septembre 1845, vivement regretté

du saint Pontife Grégoire XVI, qui, ayant apprécié tous ses mérites, l'honorait d'une bienveillance particulière.

ROSCELIN de COMPIÈGNE, ainsi nommé, parce qu'il était chanoine de Saint-Corneille de cette ville (le *Dictionnaire des hérésies* l'appelle simplement clerc de Compiègne, quoique breton de naissance), était un des docteurs les plus renommés de son temps, mais beaucoup plus versé dans la dialectique que dans la théologie. Il fut un grand partisan, et selon quelques auteurs, un chef zélé de la secte des nominaux, combattus par les réalistes avec une chaleur qui allait jusqu'à l'animosité. Saint Anselme, malgré sa modération naturelle, disait qu'ils étaient moins des philosophes que des hérétiques en matière de philosophie. Roscelin, voulant appliquer les subtilités de son école aux matières sublimes de la religion, donna véritablement dans l'erreur ou du moins dans cette nouveauté profane d'expressions qui produit d'une manière nouvelle et inadmissible le mystère de la sainte Trinité. Condamné au concile de Soissons vers 1095, il se retira en Angleterre, revint en France, habita Paris, et dogmatisa de nouveau. Ramené à la foi catholique, à ce qu'il paraît, par la charité d'Yves de Chartres, il mourut vers 1107, chanoine de Saint-Martin de Tours. C'est du moins ce que semblent croire les bénédictins auteurs de l'*Histoire littéraire* de France, tome ix.

ROSCIUS (Quintus), Gaulois de nation, né dans le territoire de Lanuvium, vers l'an de Rome 625, fut le plus célèbre acteur de son siècle pour la comédie. Cicéron a parlé de ses talents avec enthousiasme. Cet orateur dit « qu'il plaisait tant sur le » théâtre, qu'il n'aurait jamais dû en descendre; » et qu'il avait tant de vertu et de probité, qu'il » n'aurait jamais dû y monter. » Il prit sa défense contre Fannius Chéréa, et c'est à cette occasion qu'il fit son beau discours *pro Roscio*. La république lui faisait une pension de 20,000 écus, et quoiqu'on fût dix ans de suite sans la lui payer, il ne cessa pas de représenter. Le comédien Esopus, son contemporain, avait, selon Pline, un revenu annuel qui équivalait à environ 150,000 livres. Roscius aurait pu se procurer un bien autre revenu s'il eût voulu tirer parti de son talent, puisque Cicéron dit formellement dans sa harangue pour cet acteur, qu'il *pouvait gagner tous les ans près de 1,650,000 livres*, anecdote qui seule prouve jusqu'où la fureur des spectacles, l'oisiveté et la frivolité étaient montées chez les derniers Romains. « Les histrions et autres » baladins, dit un auteur moderne, prétendaient » partager la gloire des empereurs. Tout le monde » sait l'aventure du flûteur *Princeps*, qui, s'appli- » quant les éloges donnés à Auguste, en remerciait » le parterre avec des protestations dignes de la plus » profonde modestie. (Voy. PHÈDRE, liv. v, fab. 7.) » Une espèce de frénésie incompréhensible, mais » dont la reproduction se prépare, transportait dans » les coulisses les matrones les plus graves pour y » baiser, dans l'ivresse d'une luxurieuse folie, les » masques et les habits des farceurs. Ce paroxysme » d'une passion peu différente d'une rage décidée » ne se calma que lorsque le christianisme étendit

» sur la terre l'empire de l'innocence et des mœurs. » (Voy. BARON, FRESNE, ESOPUS, GARRICK.) C'est à tort qu'on a avancé que Roscius était le premier qui se fût servi du masque : il est vrai qu'il avait les yeux un peu de travers; mais cette difformité ne l'empêchait pas d'avoir bonne grâce en déclamant. Ce comédien mourut vers l'an 61 av. J.-C. Il avait composé un *Parallèle des mouvements du théâtre et de ceux de l'éloquence*; cet ouvrage n'est point parvenu jusqu'à nous. Voy. au t. iv des *Mémoires* de l'académie des inscriptions les recherches qu'a faites l'abbé Fraguier sur la *Vie de Roscius*. — Il ne faut pas le confondre avec Sextus Roscius AMERINUS, accusé de parricide, dont Cicéron prit la défense, et pour qui il fit la belle harangue *pro Sexto Roscio Amerino*.

ROSCOMMON (Wentworth DILLON, comte de), d'une ancienne et illustre maison d'Irlande, où il naquit vers 1655. Pendant les troubles qui agitaient l'Angleterre, le comte de Strafford, son oncle, ayant été mis en accusation, Roscommon se rendit, en 1642, en France, et fit une partie de ses études à Caen, sous la direction du savant Bochart. De retour en Angleterre, il passa plusieurs années à la cour; mais une discussion d'intérêt qu'il eut avec le lord du sceau privé l'obligea de se retirer en Irlande. Le duc d'Ormond, vice-roi du pays, le fit capitaine de ses gardes. Il devint ensuite écuyer de la duchesse d'York, qui lui fit épouser la fille du comte de Burlington. Les charmes de son esprit et de son caractère lui concilièrent l'amitié de Dryden et des autres hommes lettrés d'Angleterre. Il mourut en 1684. Ses ouvrages sont : une *Traduction*, en vers anglais, de l'*Art poétique* d'Horace; un poème intitulé : *Essai sur la manière de traduire en vers*. Ces deux ouvrages ont été imprimés avec les *Poésies* de Rochester, Londres, 1751, in-12. Pope, dans son *Essai sur la critique*, parle de lui avec éloge :

Tel était Roscommon, auteur dont la naissance
Egalait la bonté, l'esprit et la science.
Des Grecs et des Latins partisan déclaré,
Il aimait leurs écrits, mais en juge éclairé;
Injuste pour lui seul, pour tout autre équitable,
Toujours au vrai mérite on le vit favorable.

ROSE (sainte), née à Viterbe, fut célèbre dans le xiii^e siècle par ses vertus et par les grâces dont le ciel la combla. Elle entra dans le tiers-ordre de Saint-François, et y passa sa vie dans la prière et les austérités de la pénitence. Elle mourut en 1261. La ville de Viterbe conserve un vif souvenir de sa sainte vie et un grand respect pour sa mémoire. On voit sa statue sur une des portes de la ville.

ROSE (sainte), religieuse du tiers-ordre de Saint-Dominique, née en 1586, à Lima, dans le Pérou, fut la sainte Thérèse du Nouveau-Monde. Elle fut tantôt consolée par des ravissements, tantôt éprouvée par des peines intérieures. Sa mortification fut extrême : elle répandait du fiel ou de l'absinthe sur ce qu'elle mangeait : sa douceur, son humilité, sa charité, et ses autres vertus ne laissèrent aucun doute sur l'esprit qui la dirigeait dans ses austérités. Elle mourut le 24 août 1617, âgée de 51 ans, et fut canonisée en 1671. Sa *Vie* a été écrite par le P. Hausen, dominicain. Le P. Paul Oliva prononça son pané-

gyrique à l'occasion de sa canonisation (par Clément X).

ROSE (Guillaume), prédicateur de Henri III, évêque de Senlis et le plus fameux ligueur qui fût en France, naquit en 1542, à Chaumont en Bassigny, d'une famille noble. Ses succès dans la chaire lui ayant valu les places de prédicateur et d'aumônier de Henri III, il poussa jusqu'au dernier point, envers ce prince, l'oubli du respect dont la personne royale doit toujours être entourée, surtout dans les solennités publiques. Lors du carême de 1585, Henri ne répondit que par un présent de 500 écus et une réprimande légère aux rudes sorties de son prédicateur. Rose fut nommé grand-maître du collège de Navarre, et l'année suivante évêque de Senlis. Il paraît que la rigidité du prélat ne s'exerça pas toujours sur ses propres mœurs. Quoi qu'il en soit, Rose contribua à maintenir la population de Paris dans la révolte contre Henri IV, et il fut du nombre de ceux auxquels ce prince fit enjoinde de sortir de cette capitale. Ses nouvelles menées pour ranimer la Ligue provoquèrent contre lui une enquête juridique, par suite de laquelle il fut condamné le 25 septembre 1598 à faire amende honorable à la grand'chambre, avec ses habits épiscopaux, qu'il ne voulut pas quitter. On lui attribue : *De justa reipublicæ christianæ in reges impios auctoritate*, Paris, 1590, in-8. C'est ce prélat que les auteurs de la *Satire Ménippée* mirent à la tête de la prétendue procession de la Ligue. Il mourut en 1602.

* ROSE (Louis), littérateur, né à Lille en 1704, et mort dans cette ville en 1776, a publié : *Le bon Fermier*, ou *L'Ami des laboureurs*, 1767, in-12, ouvrage estimable et qui a été réimprimé plusieurs fois. La *France littéraire*, qui le désigne comme ancien échevin de Béthune, lui attribue aussi *La bonne Fermière*, ou *Eléments économiques*, 1767, in-12; *Eraste*, ou *L'ami de la jeunesse*, 1775, in-8, enfin il a eu part à l'ouvrage de Filassier, qui fait honneur aux talents des auteurs; le style en est pur, élégant, clair, et la partie qui concerne l'histoire de France est fort bien rédigée. (Voy. FILASSIER, III, 559.)

* ROSE (Jean-Baptiste), ecclésiastique, né en 1714 à Quingey, petite ville de Franche-Comté, fut reçu docteur en théologie, et pourvu d'un modeste bénéfice qui lui laissa le loisir de se livrer à ses goûts studieux. Dans sa retraite volontaire il cultiva l'histoire, la minéralogie, les mathématiques et l'astronomie. Il remporta en 1766 le prix proposé par l'académie de Dijon, et fit imprimer son ouvrage sous le titre de *Traité élémentaire de morale*, 1767, 2 vol. in-12. Attaché aux sentiments de Port Royal, il prêta le serment à la constitution civile du clergé et continua de vivre paisiblement dans sa famille à Quingey, où il mourut le 12 août 1805. On a de lui : *Mémoire sur une courbe à double courbure*, Besançon, 1779, in-4, approuvé par l'académie des sciences sur le rapport du célèbre géomètre Laplace; *La morale évangélique comparée à celle des différentes sectes de religion et des philosophes*, 1772, 2 vol. in-12; *Esprit des Pères, comparés aux plus célèbres écrivains sur les matières in-*

intéressantes de la philosophie et de la religion, 1790, 5 vol. in-12; *Mémoire sur les états généraux des Francs et Bourguignons sous les différentes races de leurs souverains*, 1788, in-8; L'abbé Rose était correspondant de l'académie de Besançon où son éloge fut lu en 1810 par D. Grappin.

ROSELLI ou mieux ROSSELLI (Come), religieux dominicain, né à Florence vers 1540, fut, après l'Espagnol Ponce, le premier, parmi les modernes, qui fixa des règles à l'art de parler par le moyen des doigts, ce que les Romains appelaient *digitatio*. Il acquit en Italie beaucoup de réputation pour cette découverte, dont il parle fort au long dans son ouvrage intitulé : *Thesaurus artificiosæ memoriæ*, Venise, 1579, in-4. Ce livre est très-rare, et on ne le trouve que dans les principales bibliothèques d'Italie. La méthode qu'il y donne pour exercer la mémoire est claire et ingénieuse. Fabricius a oublié cet auteur dans le *Catalogue* qu'il donne de ceux qui ont traité ce sujet.

* ROSELLI (Joseph), aventurier napolitain, naquit en 1632 de parents pauvres et obscurs. Un oncle maternel eut soin de son éducation, et comme il voulait l'attacher à son couvent, il lui fit apprendre les sciences sacrées; mais les inclinations de Roselli étaient bien loin d'être celles que désirait son bienfaiteur. Il s'enfuit du couvent, et s'étant fait agréger aux principales loges maçonniques, parcourut l'Europe aux dépens de ses frères. Il avait l'effronterie et l'éloquence verbeuse que montra depuis le fameux Cagliostro. Ainsi que l'aventurier de Palerme, il se vantait de posséder des secrets merveilleux, mais il n'eut ou ne chercha que peu d'occasions d'en faire usage, aimant mieux passer pour savant que pour un homme extraordinaire. Après avoir mené plusieurs années une vie errante, il se rendit en Hollande, et fixé à la Haye, il demanda aux magistrats une chaire de langues ou d'histoire, de philosophie ou de théologie, ou bien l'autorisation d'ouvrir un café. Elle lui fut accordée et bientôt il vit son établissement très-fréquenté. Il était curieux de voir ce même homme servir la tasse de café, et disputer en même temps sur une thèse de philosophie, sur un problème, ou sur un passage des Epîtres de saint Paul. Il conserva jusqu'à la fin, son goût pour les choses bizarres. Il mourut en 1719 à la Haye, laissant une grande fortune qu'il avait amassée dans son café. Il ordonna par son testament qu'on enfermerait son corps dans un cercueil de plomb, couvert de planches de chênes; qu'on le porterait à 18 lieues en mer, entre la Hollande et l'Angleterre, et que là on le précipiterait dans les flots. Cette disposition semble prouver que Roselli, quoique catholique, ne tenait à aucune religion; on assure qu'il était pythagoricien, et croyait à la métempsychose; il espérait ressusciter au bout de quelques années, transformé en poisson, en oiseau marin, ou sous toute autre forme quelconque. Ses aventures ont été publiées en français sous le titre de *l'Infortuné Napolitain*, 1709-22, 4 vol. in-12. C'est à peu de chose près un roman écrit d'un style affecté et monotone dans lequel les mœurs ne sont guère respectées.

** ROSELLINI (Hippolyte), antiquaire, né en

1800 à Pise, pendant qu'il étudiait en théologie trouva parmi ses maîtres un religieux servile, savant dans la numismatique, qui lui inspira le goût de l'archéologie. Il reçut cependant le laurier doctoral en 1821; mais il abandonna bientôt la théologie pour aller à Bologne étudier les langues orientales sous la direction du célèbre Mezzofante (1). S'étant fait connaître par une *dissertation* sur l'antiquité et l'authenticité des points massorétiques (*voy. MASCLEF*, v, 342), il obtint la chaire des langues orientales à Pise. Les découvertes de Champollion dans l'explication des hiéroglyphes piquèrent si vivement sa curiosité, qu'il abandonna toute autre étude pour se livrer à celle des hiéroglyphes. Il accompagna Champollion dans son voyage en Italie, revint avec lui à Paris, et ayant su que le gouvernement français devait envoyer ce savant explorer les monuments de l'Egypte, obtint une mission pareille du grand duc de Toscane. Les deux expéditions s'embarquèrent ensemble à la fin de juillet 1828 et employèrent quinze mois à visiter les antiquités de la terre du Nil. A son retour, Rosellini fit changer sa chaire de langues en une chaire d'archéologie, afin d'avoir le droit de parler de ses découvertes. Il devait en publier le résultat avec Champollion; mais la mort prématurée de ce savant le força de se charger seul de la publication; il y travaillait encore quand il mourut à Florence le 4 juin 1845. Ce grand ouvrage est intitulé : *I Monumenti dell'Egitto e della Nubia*, Florence, 1852-45, 10 vol. in-8 et atlas in-fol. Les deux derniers volumes ont été terminés par ses amis. Rosellini a beaucoup profité des travaux de Champollion; mais l'étude des monuments l'avait instruit, et ses explications diffèrent quelquefois de celles de son maître. Quant à ses *Elementa lingue ægyptiacæ, vulgo copticæ*, Rome, 1857, in-4, ce n'est qu'une traduction de la grammaire de Champollion; et c'est également du savant français que sont les explications que le P. Ungarelli a insérées, sous le nom de Rosellini, dans son *Interpretatio obeliscorum urbis*, Rome, 1842, in-fol. Rosellini a légué tous ses manuscrits à l'université de Pise, dont il était depuis plusieurs années le bibliothécaire; dans le nombre se trouve un *dictionnaire hiéroglyphique*, non achevé, pour lequel on présume que celui de Champollion ne lui aura pas été inutile.

* ROSEMONDE, ROSAMONDE ou ROSMONDE, reine des Lombards, fille de Cunimond, roi des Gépides, reçut le jour vers l'an 560. Son père ayant été défait par Alboin, le vainqueur l'épousa malgré sa résistance à cette union. Elle ne pouvait oublier les malheurs ni la fin tragique de son père; Alboin s'en aperçut, et voulut l'en punir d'une manière digne de son cœur farouche. Il donnait un jour à Vérone une fête magnifique à ses officiers, lorsqu'il fit apporter un crâne, qu'il dit à Rosmonde être celui de son père, et la força de boire dans cette horrible coupe. Ce trait d'atrocité inouïe réveilla la vengeance de Rosmonde, qui résolut d'ôter la vie à son époux. A cet effet, elle fixa les yeux sur Almachilde, gentilhomme lombard, auquel elle pro-

(1) Elevé depuis au cardinalat, ce savant est mort à Naples, le 14 mars 1849.

mit, en récompense de ce funeste service sa main et la couronne des Lombards, dont elle devait hériter. Un jour qu'Alboin dormait dans ses appartements, des assassins introduits par la reine le poignardèrent. Rosmonde donna aussitôt sa main à Almachilde. Mais soit que celui-ci voulût régner en maître absolu, soit que la reine ne l'eût jamais considéré que comme l'instrument de sa vengeance, elle écouta les offres de Longin, gouverneur romain, qui promit à son tour de l'épouser si elle trouvait le moyen de faire périr Almachilde. Elle avait commis un premier crime, un second ne pouvait guère l'arrêter. Elle prépara du poison, et le donna elle-même à Almachilde lorsqu'il sortait du bain. Ce breuvage eut un effet trop subit pour qu'il n'y reconnût pas une trahison de Rosmonde; il la força d'avaler ce qui restait du poison, et tous les deux expirèrent dans d'horribles douleurs (375). Ce tragique événement a été reproduit plusieurs fois sur la scène, notamment par Alfieri, et plus récemment par M. Ampère, aujourd'hui membre de l'académie française.

ROSEN (Conrad de), comte de Bollwiller en Alsace, d'une ancienne maison originaire de Livonie, après avoir été trois ans cadet dans les gardes de la reine Christine, passa *incognito* en France, et servit d'abord comme simple cavalier dans le régiment de Brinon. Son mérite et sa naissance ayant été bientôt connus, il fut élevé de grade en grade, et obtint le bâton de maréchal de France en 1705. Jacques II le fit général de ses troupes. Il mourut en 1713, à 87 ans, après s'être distingué dans toutes les guerres où il fut employé. C'était un homme de tête et d'une bravoure reconnue.

* ROSEN DE ROSENSTEIN (Nicolas), médecin suédois, né en 1706 près de Gothenbourg, commença ses études à Lund et n'ayant pas le moyen de les continuer, alla chercher à Stockholm une place d'instituteur. Il en trouva une dans la maison d'un habile médecin, dont il devint l'élève, et ayant terminé ses cours à Upsal, y fut nommé professeur adjoint à 22 ans. Il perfectionna ses connaissances dans des voyages en Allemagne, en France et en Hollande, et reçut le grade de docteur à Harderwyck. De retour à Upsal, en 1751, il obtint trois ans après le titre de médecin du roi, et remplaça Rudbeck dans la chaire d'anatomie. En 1740, les honneurs s'accumulèrent sur lui. Le roi de Suède lui accorda, en 1762, des lettres de noblesse, et le nomma chevalier de l'Etoile-Polaire; il mourut à Upsal le 16 juillet 1775, membre de plusieurs académies. On a de lui : *Manuel d'anatomie*, 1756; *Pharmacie domestique*, Stockholm, 1765, in-8; *Traité des maladies des enfants*, Stockholm, 1764, 1771, in-8, traduit en français par Lefèvre de Villebrune, Paris, 1780, in-8. Rosen contribua à propager en Suède la pratique de l'inoculation.

* ROSENMULLER (Jean-Georges), savant théologien, né en 1756, à Ummerstadt, où son père était fabricant de draps. Après avoir été quelque temps instituteur à Hildburghausen, il fut nommé, en 1772, prédicateur à Königsberg, puis en 1775, professeur de théologie à Erlangen, où il prit le grade de docteur. Appelé en 1785, à Giessen, il y

remplit avec distinction la place de premier professeur de théologie et de directeur des écoles; il passa en 1785, à Leipsig, où il fut pasteur de l'église Saint-Thomas, surintendant et premier professeur de théologie. Il mourut le 14 mars 1813, doyen de tous les professeurs en théologie des universités allemandes. Il fut l'auteur d'une réforme dans la liturgie, dont il supprima l'exorcisme, et dans laquelle il introduisit l'administration publique de la confirmation. Rosenmuller a laissé un grand nombre d'ouvrages de dévotion ou d'érudition. Nous citerons : *Quelques consolations pour le temps présent*, Leipsig, 1786; *Instructions pastorales*, 1788; *Réflexions sur les événements les plus remarquables du XVIII^e siècle, sous le rapport de la religion et des mœurs*, 1801; *Examen des vérités les plus importantes de la religion*, 1801, 4 vol.; *Historia interpretationis librorum sacrorum in Eccles. Christ.*, Leipsig, 1795, 1814, 5 vol. in-8, ouvrage estimé des protestants; *Précéptes de sagesse tirés de Sénèque*, Leipsig, 1816, avec une préface de Dolz; *Histoire de la religion à l'usage des enfants*.

ROSENMULLER (Ernest-Frédéric-Charles), célèbre professeur de langues orientales, fils aîné du précédent, naquit le 10 décembre 1768 à Hessberg près de Hildburghausen, où son père était alors pasteur. Après avoir terminé ses humanités à Leipsig, il reçut en 1787 le grade de maître-ès-arts, en 1792 celui de docteur, obtint trois ans après une chaire extraordinaire de langue arabe, et fut en 1815 nommé professeur ordinaire de littérature orientale. Ses nombreux ouvrages sur les langues, sur la littérature et l'archéologie biblique, et son *Commentaire* sur l'ancien testament, lui ont fait une grande réputation. Ces écrits attestent en effet beaucoup de recherches et de savoir; mais il y a souvent trop de hardiesse dans son *Commentaire*. Quoiqu'il ait rétracté dans la 2^e édition quelques explications téméraires qu'il avait insérées dans la première, il n'en faut pas moins le lire avec beaucoup de défiance, et on ne pourrait adopter bien d'autres passages qu'il a laissé subsister. Rosenmuller mourut à Leipsig le 17 septembre 1857. Ses principaux ouvrages sont : *Scholia in vetus testamentum*, Leipsig, 1788-1835, 23 vol. in-8; *Manuel de critique et d'exégèse biblique*, Göttingen, 1797-1800, 4 vol. in-8; *Eléments de la langue arabe*, suivis d'un *Livre d'exercice* et d'un *Dictionnaire*, 1799. La partie prosaïque renferme une histoire des anciens Arabes et de leurs usages; la partie poétique est tirée de l'*Hamasa* et des *seances de Hariri*. De *versione Pentateuchi persica*, Leipsig, 1815; *L'orient ancien et moderne, ou éclaircissement sur les saintes Ecritures*, Leipsig, 1818-1820, 6 vol. in-8; *Manuel d'archéologie biblique*, 1829-51, 4 vol. in-8; *Institutiones ad fundamenta linguæ arabicæ*, Leipsig, 1818, in-4; ouvrage fait d'après la *grammaire arabe* de Sylvestre de Sacy. *Selecta quedam arabum adagia, nunc primum arabice edita*, Leipsig, 1797. Rosenmuller a traduit en allemand plusieurs ouvrages étrangers, tels que : *Remarques d'Herbert Marsh sur l'introduction de J. D. Michaëlis, aux ouvrages révélés de la nouvelle alliance*, Göttingen, 1795-1805; *Mœurs des Bé-*

douins arabes, traduit du chevalier d'Arvieux (voy. ce nom, I, 512), avec des observations et un supplément, 1789. Enfin il a donné de bonnes éditions du *hierozoicon*, de Bochart, 1795-1796, 5 vol. enrichi de notes et de dissertations, et de l'ouvrage de Lowth, *De sacrâ hebreorum poesi*, Leipsig, 1815. Rosenmuller fut longtemps un des collaborateurs de la *Gazette littéraire* de Leipsig.

* ROSENMULLER (Jean-Chrétien), célèbre anatomiste, frère du précédent, naquit en 1771, à Hesseberg, et reçut une éducation très-soignée. Il termina ses études à Giessen et à Leipsig, et cultiva de bonne heure l'art du dessin avec un succès qu'attestent les figures dont ses ouvrages sont ornés, et qui pour la plupart, ont été dessinées par lui-même. Après avoir pris à Leipsig le grade de maître-ès-arts, il alla étudier la médecine à Erlangen, où il passa deux années, s'occupant beaucoup d'histoire naturelle. A cette époque il découvrit, près du village de Muggendorf, la caverne naturelle qui a conservé son nom. Attaché comme professeur, en 1794, au théâtre anatomique de Leipsig, il obtint, en 1797, le grade de docteur, et deux ans plus tard fut nommé médecin de la garnison. Devenu, en 1802, professeur d'anatomie et de chirurgie à l'université, il conserva cette place jusqu'à sa mort, arrivée le 28 février 1820. On cite de lui : *Quædam de ossibus fossilibus animalis cujusdam, historiam ejus et cognitionem accuratationem illustrantia*, Leipsig, 1794, in-4; trad. en allemand par l'auteur, Leipsig, 1795, in-8; *Dessins et description des cavernes remarquables aux environs de Muggendorf, dans le haut pays de Bayreuth*, Erlangen, 1796, in-fol.; *Organorum lachrymalium partiumque externarum oculi humani descriptio anatomica*, Leipsig, 1797, in-4; *Supplément à l'histoire physique de la terre*, 1799-1803, in-8; *Quædam de ovarii embryonum et fœtum humanorum*, 1800, in-4; *Programma de nonnullis musculorum corporis humani varietatibus*, 1804, in-4; *Dissertatio de singularibus et nativis ossium corporis humani varietatibus*, 1804, in-4; *Objets remarquables des environs de Muggendorf*, Berlin, 1804, in-fol.; *Dessins et description des os fossiles de la Caverne aux Ours*, Weimar, 1804, in-fol.; *Planches anatomico-chirurgicales pour les médecins et les chirurgiens*, 1805-1812, in-folio. Cet ouvrage a été aussi publié en latin. Les planches dessinées par l'auteur ont été gravées par Schroeter. *Manuel d'anatomie*, Leipsig, 1808, ib., 1815, et 1819, in-8. *Partium externarum oculi humani, imprimis organorum lachrymalium, descriptio anatomica*, Leipsig, 1809, in-4; *Nervi obturatorii monographia*, Leipsig, 1814, in-folio. *De viris quibusdam qui in academia Lipsiensi anatomes peritiam inclaruerunt*, Leipsig, 1815-1819, in-4; etc. Rosenmuller a traduit en allemand le *Traité des bourses muqueuses* de Monro, 1800, in-folio; et le *Traité d'anatomie* de Jean Bell, 1806-1807, 2 vol. in-8, traité qu'il a refondue entièrement de concert avec J.-C.-A. Heinroth. Enfin il a donné plusieurs articles dans le *Dictionnaire* de Pierer, les *Mémoires* de la société médicale d'Erlangen, et dans divers *Recueils* périodiques de l'Allemagne.

RESENROTH (Christian Knorr de) Voy. KNORR.

* ROSER (Mathias-Barthélemi), peintre, né en 1757, à Heidelberg, eut pour maître Louthembourg : s'étant rendu à Rome, il y apprit l'art de restaurer les tableaux, et vint en 1765, à Paris, où il s'occupait exclusivement de l'exercice de son talent. Il était si habile qu'il a souvent ajouté à des tableaux de grands maîtres des portions entières sans qu'il fut possible de s'en apercevoir : c'est ce qu'il fit pour plusieurs grandes compositions du Corrège, du Titien, etc. Il excellait également dans les copies, et il en a fait plusieurs de David Teniers, Philippe Wouwermans, etc., qui ont circulé, comme des originaux, sans cependant que Roser y eût adhéré. Cet artiste est mort à Paris le 6 avril 1804, âgé de 67 ans.

ROSIERES (François de), archidiacre de Toul, naquit en 1534 à Bar-le-Duc, d'une ancienne famille, établie depuis le x^v siècle, dans la Lorraine et le Barrois, où elle subsiste encore. C'était un fort bel homme, qui joignait à des manières agréables, de l'érudition et de l'éloquence. Il embrassa l'état ecclésiastique, fut pourvu de l'archidiaconé de Toul, et dut bientôt à la faveur du cardinal de Guise, outre plusieurs bénéfices, le titre de conseiller du duc de Lorraine. Engagé par la reconnaissance à soutenir les prétentions de la maison de Guise, il publia l'ouvrage intitulé : *Stemmata Lotharingæ ac Barri ducum*, etc., dans lequel il cherche à prouver que les princes Lorrains descendent en ligne directe de Charlemagne, et même d'un fils de Clodion, sur lequel Mérovée avait usurpé la couronne de France. Cet ouvrage fut imprimé à Paris, en 1580, in-fol., avec privilège; mais on ne tarda pas à découvrir que Rosières avait fait usage de diplômes évidemment faux, qu'il en avait altéré d'autres, et qu'il s'était permis plusieurs allégations injurieuses à la famille régnante. En conséquence, son livre fut supprimé par arrêt, et l'auteur enfermé à la Bastille. Le crédit des Guises, et la protection de la reine Louise de Lorraine, le tirèrent d'affaire. Le 26 avril 1585, Rosières fut amené devant le roi dans son conseil, et, s'étant mis à genoux, avoua qu'il s'était rendu coupable d'un crime qui méritait la mort, et qu'il n'attendait son pardon que de la miséricorde de sa majesté. (Voy. le procès-verbal inséré dans les *Remarques sur la satire Ménippée*, édition de Godefroy, II, 406). Le roi le fit relever, et lui permit de retourner à Toul. Rosières, en 1587, fut l'un des commissaires chargés de dresser les statuts de l'université de Pont-à-Mousson. Il eut ensuite des démêlés avec son évêque, au sujet de la juridiction qu'il prétendait exercer dans le diocèse, en sa qualité de grand-archidiacre; et il fit le voyage de Rome pour soutenir ses droits. Le P. Benoit de Toul (*Histoire de Toul*, 705), dit que Rosières fut condamné par sentence du tribunal de la Rote; mais D. Calmet prétend, au contraire, qu'il plaida devant le pape d'une manière si pathétique, qu'il fut renvoyé absous (Voy. *Bibl. de Lorraine*, 841). Quoi qu'il en soit, Rosières revint à Toul, où il continua d'exercer ses fonctions d'archidiacre jusqu'à sa mort, arrivée le 29 août 1607. Il fut inhumé

dans la cathédrale, où l'on voyait naguère son tombeau de marbre noir, orné de seize quartiers, et d'une épitaphe, que D. Calmet nous a conservée. Outre son ouvrage prétendu généalogique, que sa suppression a rendu rare sans le faire rechercher, et sur lequel on peut consulter, indépendamment des bibliographes, tels que Vogt, Debure, Cailleau, etc., la *Biblioth. de la France*, n° 25905, et le *Mercur* du mois de juillet 1749, on a de Rosières : *Sommaire recueil des vertus morales, intellectuelles et théologiques*, Reims, 1571, in-8; *Six livres de politique*, ibid., 1574, in-4; ouvrage loué par D. Calmet, mais mieux apprécié par Réal, dans le tome vii de la *science du gouvernement*. *Oratio panegyrica ad Clementem VIII in commendationem Camilli Burghesii, ordini patrum purpuraturæ ascripti*, Rome, 1596, in-4; *Oratio panegyrica ad perpetuam memoriam assumptionis Pauli papæ V ad sacræ sedis apostolicæ culmen*, Pont-à-Mousson, 1605, in-4. Ces deux panégyriques, échappés aux recherches de D. Calmet, sont à la bibliothèque du roi. Rosières a laissé en manuscrit *six catéchèses* in-fol.

* ROSILY-MESROS (le comte François-Etienne de), vice-amiral, né en 1748, à Brest, fils d'un chef d'escadre, entra dès l'âge de quatorze ans dans la marine, parcourut rapidement les grades d'enseigne, de lieutenant, de capitaine de vaisseau, fut nommé contre-amiral le 1^{er} janvier 1795, et obtint le 22 septembre 1796 le grade de vice-amiral. Son premier fait d'armes remonte à l'année 1778, où il prit une part glorieuse au mémorable combat de la *Belle-Poule*, contre la frégate anglaise, l'*Aréthuse*, et le cutter l'*Alerte*. Rosily commandait le lougre le *Coureur*, armé seulement de huit pierriers de deux; avec une aussi faible embarcation il n'hésita pas à attaquer l'*Alerte*, armé de 14 canons de six; et malgré l'incapacité des forces parvint à l'aborder, au moment où le *Coureur* coulait bas, et par cet acte de dévouement sauva la *Belle-Poule* d'une double lutte à laquelle elle eût certainement succombé. Cette action vraiment héroïque le couvrit de gloire et lui valut la croix de St-Louis. Vers la fin de 1782 il prit le commandement de la frégate la *Cléopâtre* à l'île-de-France, à laquelle Suffren confia, lorsqu'elle l'eut rejoint, le poste difficile d'éclaireur de l'escadre, dans lequel il la maintint jusqu'à la paix. Revenu en France à la paix, il ne tarda pas à prendre le commandement de la frégate la *Vénus*, avec laquelle il alla explorer les mers de l'Inde et de la Chine, dans le but de corriger les cartes du *Neptune oriental*, où il avait reconnu de graves erreurs. Pendant les sept années que dura ce voyage, il recueillit les précieux matériaux de l'ouvrage qu'il publia plus tard, sous le titre de *Supplément au Neptune de l'Inde*. Lorsque les premières nouvelles des événements de la révolution arrivèrent à l'île de France, il eut besoin de tout l'ascendant qu'il avait acquis pour rétablir l'ordre dans la colonie et pour maintenir la subordination dans les équipages. Remplacé en 1791 dans le commandement de la station de l'Inde, il fut quinze mois plus tard élevé au grade de contre-amiral, puis destitué comme noble. Réintégré, il

fut chargé de rédiger définitivement les cartes du *Neptune oriental*; et en 1795 nommé directeur du dépôt général de la marine et vice-amiral. Il remplit en cette qualité différentes missions importantes. En 1805, il eut avec le titre d'amiral le commandement de la flotte Franco-espagnole; mais malgré sa diligence il n'arriva que le lendemain du combat de Trafalgar (*Voy. NELSON*); il rallia les débris de la flotte dans la baie de Cadix, où bloqué par les Anglais, et lors de l'insurrection de la péninsule, abandonné par les Espagnols qui finirent par se tourner contre lui, il fut obligé d'amener son pavillon le 14 juin 1808. Sa conduite dans cette circonstance difficile fut approuvée par Napoléon, qui, dit-on, lui offrit le ministère de la marine. Rosily fut en 1815 nommé président du conseil des constructions navales. Et lors de la restauration, membre de la commission créée pour vérifier les titres des anciens officiers de marine. En 1826 il se démit de la place de directeur général du dépôt de la marine, et mourut à Paris, le 11 novembre 1852. Il était membre de l'académie des sciences, et du bureau des longitudes, grand-croix des ordres de Saint-Louis et de la Légion-d'honneur, et de l'ordre danois de Danebrog. C'est à lui qu'est due en 1804 l'organisation définitive des ingénieurs hydrographes qui ont exécuté à sa demande toutes la reconnaissance des côtes de France, publiées en 5 vol. in-fol. sous le titre de *Pilote français*.

* ROSIN (Jean), en allemand *Roszfeld*, antiquaire, né à Eisenach en Thuringe, en 1551, fut ministre à Naumbourg, et mourut de la peste à Aschersleben, en 1626. Il est connu par son traité des *Antiquités romaines*, en latin. La première édition parut à Batisbonne en 1581. Cet ouvrage reparut à Paris, 1615, in-fol., avec des additions de Thomas Dempster. En 1645, le père André Schott en donna une nouvelle édition à Cologne encore augmentée; enfin, la meilleure édition de ce savant ouvrage est celle d'Utrecht, 1701, in-4, ou d'Amsterdam, 1745, même format. C'est une source abondante, dans laquelle plusieurs auteurs ont puisé sans le dire. Rosin donna en outre des éditions des *Opusculs* de Luther, de la *Chronique* de Wolff, Dreschler. La *Vie* de Rosin a été écrite en allemand par J.-G. Fischer à la suite de celle de J. Avenarius, Naumbourg, 1708, in-8.

* ROSINI (Charles-Marie), archéologue distingué, né à Naples en 1749, reçut sa première éducation chez les jésuites, et termina ses études tant au séminaire qu'au lycée archiepiscopal. Après avoir reçu les ordres sacrés, il fut chargé d'enseigner le grec et le latin au séminaire dont il devint préfet. Adjoint à son maître Ignarra (*voy. ce nom*, iv, 448) pour l'explication des *papyrus*, découverts dans les ruines d'Herculanum, plus tard il lui succéda dans la chaire d'écriture sainte et sut faire marcher de front l'enseignement et les travaux dont il fut chargé comme membre de l'académie d'archéologie héracienne, depuis sa réorganisation. Mais il fut forcé de les interrompre lorsque, nommé en 1777 à l'évêché de Pouzzoles, il dut se consacrer entièrement à l'administration de son diocèse. Murat, devenu roi de Naples, lui témoigna beaucoup de bien-

veillance, et le fit grand - aumônier et conseiller d'état. Au retour de Ferdinand, il fut nommé successivement ministre de l'instruction publique, et président de la *consulte* d'état. Au milieu de ses nombreuses occupations, le vertueux prélat ne perdit jamais de vue un seul instant les besoins spirituels et temporels du diocèse confié à ses soins. Il mourut à Pouzzoles, le 11 février 1856, à 88 ans. On a de lui : *Nuovo metodo per imparare la lingua greca*, Naples, 1784, in-8; c'est une traduction augmentée de la grammaire grecque de Port-Royal : *De vero studiorum scopo*, ibid., 1787, in-4; *De litterarum utilitate nullo non tempore capienda*, ibid., 1766, in-4; *Dissertatio isagogica ad herculanensium voluminum explanationem*, Naples, 1797, in-fol.; *Herculanensium voluminum quæ supersunt*, ibid., 1795—1825, 5 vol. in-fol.

ROSMONDE. Voy. ROSEMONDE.

* ROSMINI (Jean-Charles-Jules, chevalier de), littérateur, né en 1758 à Rovérédo, d'une famille noble, reçut une éducation religieuse et fit ses études, partie dans la maison paternelle et partie à Inspruck, où il fréquenta l'école de droit. Son compatriote Vannetti tourna son esprit vers la littérature. Il débuta en 1782 par une *Lettre* sur l'opéra de Rezzonico (voy. ce nom ci-dessus, 220) : *Alessandro e Timoteo*, dans laquelle il fit preuve de connaissances très-étendues en musique. Quatre ans après il publia des *Considérations sur deux opuscules de d'Alembert relatives à la poésie*, qui commencèrent sa réputation. Il avait entrepris des travaux que l'invasion des Français en Italie le força d'interrompre; il les reprit, dès que les temps furent devenus plus calmes, et en 1805, il s'établit à Milan qui lui offrait plus de ressources pour ses recherches. Il y passa le reste de sa vie dans la retraite, partageant son temps entre l'étude et les devoirs religieux, donnant l'exemple de toutes les vertus chrétiennes, et y mourut le 9 juin 1826, à 68 ans. Ses principaux ouvrages sont : *Vie d'Onide*, 1789, 2 vol. in-8, Milan, 1821, in-8; *Vie de Sénèque*, Rovérédo, 1795, in-8; *Idée d'un bon précepteur dans la vie de Victorin de Feltre et de ses disciples*, 1801, 4 vol. in-8; *Vie de Guarini de Vérone et de ses disciples*, 1805, 5 vol. in-8; *Vie de Franc. Philèphe*, Milan, 1808, 5 vol. in-8; *Les entreprises militaires et la vie de J. J. Trivulce dit le Grand*, 1815, 2 vol. gr. in-4; *Histoire de Milan*, 1820-21, 4 vol. in-4. Tous ces ouvrages sont pleins de recherches, de critique, de jugement et de sagesse, et quand l'auteur parle de la religion, c'est toujours dans des termes dignes d'un écrivain qui se faisait gloire de la respecter et de la pratiquer. Rosmini était membre d'un grand nombre d'académies qui s'empressèrent toutes de payer un tribut à la mémoire de cet écrivain distingué. Les gazettes d'Italie publièrent aussi des éloges et des notices parmi lesquelles on distingue celle de l'abbé Baraldi dans les *Mémoires de religion et de littérature*, qui s'impriment à Modène. On en trouve un bon extrait dans l'*Ami de la religion*, tome 62, page 68.

* ROSNY (Antoine-Joseph-Nicolas de), romancier et auteur dramatique, né à Paris en 1771, commença ses études à l'école militaire de Rebas,

et suivit quelque temps la carrière des armes. Retiré jeune encore avec le grade de capitaine, il obtint un emploi dans les bureaux du ministère de l'intérieur. Avidé à l'excès d'une célébrité pour laquelle il s'épuisa en vains efforts, il composa un grand nombre d'ouvrages dont il a donné lui-même la *Notice*; mais quoiqu'il se fût fait libraire pour vendre ses livres, et directeur d'un théâtre pour faire jouer ses pièces, il ne put obtenir ni la réputation ni la fortune, et mourut presque oublié à Paris en 1814. Parmi ses productions on citera : les *Infortunes de la Galetière pendant le régime déceuvral*, Paris, 1796, in-8; 4^e édit., 1800, 2 vol. in-18; *Vie de Florian*, 1797, in-18; le *tribunal d'Apollon*, an viii (1800), 2 vol. in-18, ouvrage calqué sur le *Petit almanach de Rivarol*; le *Bonheur rural* ou *Tableau de la vie champêtre* en 12 liv., Paris, 1801, in-8; *Histoire de la ville d'Autun*, Autun, 1802, in-4, avec 8 pl.; *Tableau littéraire de la France pendant le treizième siècle*, Paris, 1809, in-8.

ROSSELI (Annibal), religieux italien, né en Calabre, vers le milieu du xvi^e siècle, entra dans l'ordre de saint François, et enseigna la théologie d'abord à Todi, puis à Cracovie. Il est principalement connu pour avoir commenté en 2 vol. in-fol., Cologne, 1650, le *Poemander* ou *Pasteur*, ouvrage publié en grec sous le nom d'Hermès; ce commentaire est une espèce d'encyclopédie.

ROSNY. Voy. SULLY.

ROSSELLI (Mathieu), peintre, naquit à Florence en 1578, et mourut dans la même ville en 1650. Il s'est particulièrement attaché à la peinture à fresque, genre dans lequel un travail raisonné, beaucoup de patience, un dessin pur, et un coloris d'une grande fraîcheur, l'ont fait exceller. Ses ouvrages se ressentent, pour l'ordinaire, de son caractère tranquille. Ses couleurs locales ne sont pas dans le vrai ton de la nature; mais il y a mis un accord qui plait, et ses compositions gagnent à être détaillées. La *Naissance de J.-C.*, qu'on voit dans l'église de Saint-Gaetan, passe pour son chef-d'œuvre. Le musée du Louvre possède plusieurs de ses tableaux : la *Vierge et les anges apportant des fleurs et des fruits à l'enfant Jésus, assis sur les genoux de saint Joseph*; et le *Triomphe de David sur Goliath*.

ROSSELLI. Voy. ROSELLI.

ROSSET (François de), poète et romancier, né en 1570, en Provence, d'une famille noble, composa, presque au sortir de l'enfance, un grand nombre de *sonnets*, en l'honneur d'une dame qu'il nommait *Phyllis*. Plus tard il vint à Paris, croyant y faire une grande sensation; mais il ne fut guère remarqué, et il adressa vainement une *Épître* à Malherbe pour lui demander son amitié. Rosset se servit des connaissances qu'il avait dans les langues italienne et espagnole, pour faire passer dans la française quelques ouvrages écrits dans les premières; entre autres, *Roland le furieux* et *Don Quichotte*; mais les versions qui sont venues après ont effacé les siennes. Ses *Histoires tragiques arrivées de notre temps* ont longtemps fait la lecture d'un certain genre de curieux. Parmi ses romans on distingue : *Les Chevaliers de la gloire*, Paris, 1615, in-4; *L'Admirable histoire du chevalier du soleil*, tra-

duite du castillan par cet auteur et par Louis Donet, imprimée à Paris, 1620 et ann. suiv. 8 vol. in-8.

ROSSET du PONT (Joseph), sculpteur, né en 1706 à Saint-Claude, en Franche-Comté, est mort le 5 décembre 1786, à l'âge de 80 ans. Elève de la nature, il a prouvé que le génie seul, aidé d'une étude constante et d'un travail opiniâtre, peut atteindre à ce qu'il y a de plus grand, et produire des chefs-d'œuvre. Quelques bas-reliefs, quelques copies de bons modèles qu'il avait su se procurer, échauffaient son imagination, et lui faisaient deviner toutes les merveilles de l'antique. Ses ouvrages fins et gracieux sont remplis d'expression. Avec tous les avantages qui peuvent donner la célébrité, il ne lui était jamais venu dans l'esprit de penser à la gloire et aux académies. Il eût cru flétrir le génie des arts, en le mettant en ostentation. Il a traité beaucoup de sujets religieux, parce qu'on les lui demandait de toutes parts. Il imprimait un si beau caractère à ses têtes de Vierges, qu'elles inspirent la dévotion. Frédéric II, roi de Prusse, disait : *Il n'y a personne qui sache donner la vie à un buste comme le sculpteur de Franche-Comté*. Falconet, admirant un saint Jérôme sorti de ses mains, faisait observer que l'auteur avait certainement fait son tour d'Italie, et qu'il avait étudié au moins dix ans les grands maîtres : il ne voulait jamais croire qu'il n'était pas sorti de sa petite ville. Rosset maniait avec la même dextérité le bois, le marbre, l'albâtre; l'ivoire, si cassant et si dur, devenait entre ses mains une pâte amollie à sa volonté. M. de Villette a consacré à ce sculpteur une *Notice* que l'on trouve dans le *Journal de Paris* du 5 janvier 1787.

* ROSSET (Pierre-Fulcran de), magistrat, né à Montpellier en 1722, acquit en 1750, une charge de conseiller à la cour des aides dans sa ville natale, et consacra ses loisirs à la culture des lettres. Le premier il eut la hardiesse de composer un poème sur l'*Agriculture*, dans notre langue, que l'on jugeait peu propre à rendre les détails d'un semblable sujet; et son ouvrage annonce un talent réel pour la versification. S'étant démis de sa charge en faveur de son fils, il vint habiter Paris où il mourut en 1788, le poème de l'*Agriculture*, 1774-1785, in-4, a été imprimé, la 1^{re} partie 1774, in-8 et 1777, in-12, et les deux parties, 1800, in-12; on y trouve des vers heureux, comme les suivants, relatifs à l'application de l'astronomie à l'agriculture :

Le ciel devint un livre où la terre étonnée
Lut, en lettres de feu, l'histoire de l'année.

On cite encore cette peinture du coq :

En amour, en fierté, le coq n'a point d'egal.
Une crête de pourpre orne son front royal;
Son œil noir lance au loin de vives étincelles;
Un plumage éclatant peint son corps et ses ailes;
Dore son col superbe et flotte en longs cheveux;
De sanglans éperons arment ses pieds nerveux.
Sa queue, en se jouant du dos jusqu'à la crête,
S'avance et se recourbe en ombrageant sa tête.

Un des plus beaux chants est le second qui traite de la *vigne*. Le style de Rosset est correct, mais en général dépourvu d'élégance et d'harmonie; il a su cependant parfois embellir son sujet par des images neuves et brillantes; on lui reproche d'avoir un peu trop imité le père Vanière. Laharpe

le traite sévèrement; Palissot lui rend plus de justice.

* ROSSET (Emmanuel), né à Annecy en 1785, fit ses études au collège de cette ville; à peine âgé de 18 ans, il avait déjà composé une tragédie de *Virginus*. La Savoie ayant été réunie à la France, il vint à Paris pour y suivre les leçons des meilleurs professeurs; et forcé de choisir un état ayant pris sa licence, alla débiter comme avocat au barreau de Grenoble. Les événements de 1814 le ramenèrent en Savoie. Nommé intendant du Genevois, il remplit les mêmes fonctions dans plusieurs provinces du Piémont, et mourut à Saluces le 16 mars 1856. Sincèrement attaché à la religion catholique, Rosset la défendit dans ses écrits dont les plus importants sont : *Le dix-neuvième siècle*, épître à M. le comte Ferrand, Genève, 1817; c'est un tableau des travers de l'époque; *Lettre au peuple français sur la véritable conspiration du moment*, Paris, 1827, in-8 sous le nom de *Natalis*; *Considérations générales sur l'Europe et sur la France en particulier*, 1828; in-8; il y signale les sinistres projets des ennemis de la religion; *Théophile ou la philosophie du christianisme*, Lyon, 1851, in-8; *Épître à Théophile*, sur la translation des reliques de saint François de Sales, et de sainte Jeanne-Françoise de Chantal, Turin, 1826; *Théodicée ou le Triomphe du christianisme*, poème en 40 chants, 1855, in-12.

* ROSSETTI (Dominique), graveur, né à Venise vers 1650, fut directeur des coins des monnaies de la république. Il était très-habile dans la gravure sur cuivre et sur bois, et il publia un grand nombre d'estampes représentant des perspectives et des monuments d'architecture. Employé par plusieurs princes, entr'autres l'électeur palatin, ce fut d'après ses ordres qu'il grava les *triomphes d'Alexandre le Grand*, en 12 feuilles. De retour à Venise il y grava pour une trad. italienne de l'*Histoire de l'ancien et du nouveau Testament*, Venise, 1696, 55 pl., représentant les principaux événements des annales sacrées. Rossetti mourut en 1697.

* ROSSETTI (Donat), mathématicien, né à Livourne en 1654, fut successivement professeur de philosophie à l'université de Pise, et de mathématiques à l'académie de Turin. Il a donné un grand nombre de plans pour les fortifications et pour l'hydraulique du Piémont. Il se fit remarquer autant par ses talents que par ses disputes avec Geminiano Montanari, auteur de l'ouvrage intitulé : *Pensées Physico-mathématiques* (Bologne, 1667). Rossetti, qui, malgré ses connaissances, s'était toujours montré partisan des idées les plus nouvelles et souvent même les plus bizarres, combattit les opinions sages de Montanari dans son *Antignome fisico-matematico, con il nuovo orbe e sistema terrestre*, Pise, 1668, où l'on trouve beaucoup de profond, mais où Rossetti se livre parfois à une imagination trop vive et qui nuit à ses savantes observations. Il mourut à Pise, vers 1680.

* ROSSETTI (Jean-Baptiste), né à Padoue en 1697, fut dès sa première jeunesse attaché à l'imprimerie du séminaire où il exerça plusieurs années l'emploi de compositeur. Il se livra ensuite à l'étude du dessin et de la gravure, et acquit des connais-

sances très-étendues dans l'architecture, la sculpture et la peinture, ainsi que le prouve sa *Descrizione delle pitture, sculture ed architetture di Padova, con alcune osservazioni intorno adesse, ed altre curiose notizie*, Padoue, 1776; cet ouvrage qui a eu plusieurs éditions, est cité avec éloge par Lalande dans son *Voyage en Italie*. Rossetti est mort dans sa patrie, en 1780, à 85 ans.

* ROSSI (Jean-Baptiste), général de l'ordre des carmes, né en 1507, à Ravenne, d'une noble famille de Parme. Il avait reçu au baptême le nom de *Barthélemi*, qu'il changea, lorsqu'il embrassa la vie religieuse, contre celui du saint précurseur. Son talent pour la chaire lui ayant fait une grande réputation, Paul III qui occupait alors le trône pontifical, et qui s'était fait souvent un plaisir d'aller l'entendre, le nomma en 1564 professeur à l'archigymnase de la Sapience. La même année il fut élu général de son ordre en remplacement du P. Nicolas Odetti. Ayant résolu de faire la visite de tous les couvents de son ordre, après avoir vu ceux de l'Italie, il se rendit en Espagne, où il eut plusieurs entretiens avec sainte Thérèse. Elle lui fit part du projet qu'elle méditait pour faire reflourir parmi ses religieuses la rigueur de la première observance. Ces deux illustres personnages se quittèrent avec regret, et pleins d'estime l'un pour l'autre. Etant passé en Portugal, il reçut du souverain, ainsi que de la première noblesse, l'accueil le plus distingué. De retour à Rome en mai 1568, Pie V l'adjoignit aux cardinaux Jean Morone, Marc-Antoine Anulio et Guillaume Sirleti, chargés de confronter la Vulgate avec les textes originaux, pour en assurer la pureté. Cet ouvrage fini, Grégoire XIII l'envoya nonce au duc de Ferrare, chargé d'une mission spéciale qu'il remplit à la satisfaction du pontife. Ce religieux mourut à Rome en 1578, âgé de 71 ans. Il avait vécu sous douze papes, dont la plupart l'avaient honoré de leur bienveillance. Outre une édition très-estimée du *Doctrinale* de Thomas Waldensis, Venise, 1571, 5 vol. in-fol. (voy. NETTER, VI, 202), on a de lui plusieurs ouvrages, parmi lesquels on distingue : *Compendium constitutionum B. Mariæ de Monte Carmelo*, Venise, 1568; *Breviarium Carmelitatum*, etc., ibid., 1568.

ROSSI (Jean-Victor), *Janus Nicius Erythræus*, noble Romain, né en 1577, mort en 1647, septuagénaire, avait été gentilhomme du cardinal Peretti. Après la mort de ce prélat, il se consacra tout entier à l'étude, mettant son unique plaisir à converser avec les gens de lettres. On a de lui un grand nombre d'écrits; les plus considérables sont : *Pinacotheca imaginum illustrium virorum*, ouvrage plusieurs fois réimprimé in-8, et dans lequel on trouve bien des singularités. On lui reproche de n'y pas distribuer avec discernement la louange et le blâme; *Epistolæ*, in-8; *Dialogi*, in-8; *Exempla virtutum et vitiorum*, in-8. Ce recueil eut les suffrages du public. Le nom de *Nicius Erythræus*, que l'auteur avait pris, signifie en grec la même chose que *Vittorio Rossi* en italien. Cet écrivain avait des sentiments d'honneur et de bonne philosophie; mais il se prévenait facilement pour ou contre; sa bile s'enflammait contre le vice et le ridicule.

ROSSI ou RUBEUS ou de RUBEIS (Jérôme), né en 1559 à Ravenne, fut médecin du pape Clément VIII, et mourut le 8 septembre 1607. C'était un homme d'une profonde érudition, comme il paraît par son *Histoire de Racenne*, en onze livres, Venise, Alde, 1572, in-fol. Elle est bien écrite en latin. On a encore de lui : *De distillatione liquorum*, Venise, 1604, in-4; *De Melanibus*, 1607; in-4; *Annotationes in libros octo Cornelii Celsi, de re medica*, 1616, in-4. — Il ne faut pas le confondre avec Jean-Antoine Rossi ou RUBEUS, né à Alexandrie de la Paille, mort à Padoue, où il était professeur de droit en 1544, à 56 ans, laissant divers ouvrages de jurisprudence.

ROSSI. (Voy. SALVIATI (François de) et PROPERTIA.

* ROSSI (Jean-Antoine de), architecte, né en 1616, à Brembate près de Bergame, reçut quelques notions d'un maître des plus obscurs; et ce fut sans avoir appris à la dessiner qu'il parvint à faire de l'architecture. L'étude des beaux monuments de l'antiquité développa ses talents; il se fit bientôt une réputation et fut chargé de construire un grand nombre d'édifices, soit à Rome, soit dans d'autres villes. Il acquit ainsi une fortune considérable : n'ayant point d'enfants, il en fit trois parts, dont il donna l'une à l'hôpital de la consolation, l'autre à l'église appelée Sancta-Sanctorum; et il consacra la 3^e à doter de pauvres filles. Son désintéressement égala sa fortune. La générosité, dit Quatremère de Quincy (*Dict. hist. d'architecture*), était en lui une qualité naturelle. Rossi mourut en 1695 à 79 ans. Parmi les nombreux monuments qu'a laissés cet artiste, on cite à Rome les palais *Altieri*, et *Rinuccini*. Un goût noble et mâle règne dans son architecture, sans qu'elle manque pour cela de grâce et d'élégance. — Il y a eu plusieurs artistes de ce nom, Angelo de Rossi, sculpteur, né à Gènes en 1671, mort à Rome en 1715, qui fut chargé par le cardinal Ottoboni de la sculpture du magnifique tombeau d'Alexandre VIII, dans l'église Saint-Pierre. Il exécuta ensuite les bas-reliefs du maître-autel de l'église de Sant'Ignace, qui représentent la vie de J.-C. — Jérôme Rossi, peintre et graveur né à Bologne en 1649, a gravé plusieurs estampes à l'eau-forte d'après Guérchin, Carrache, et les plus fameux peintres de Bologne, et a laissé de petits tableaux, remarquables par la pureté du dessin.

* ROSSI (Quirico), prédicateur et poète italien, né en 1696 à Lonigo près de Vicence, fit ses études à Bologne chez les Jésuites, dont il embrassa l'institut en 1751. Après avoir expliqué, pendant plusieurs années, le texte de l'écriture à Bologne, à Modène et à Parme, il s'adonna tout entier à la prédication, eut un tel succès, qu'il fut invité, dans cette dernière ville, pour prêcher un carême devant l'enfant don Philippe, et Madame de France. Le P. Rossi mourut à Parme, le 14 mars 1760, à 64 ans. On a de lui : *Lezione sacre*, Parme, 1758, 4 vol. in-4; *Saggio di poesie italiane*, ib., 1761, in-4. Plusieurs de ces poésies ont été insérées dans les recueils de Ceva et de Mazzoleni, et reproduites dans le tome LII du *Parnasse italien*; *Prediche Quaresimali*, ib., 1762, in-4; *Panegirici, discorsi e*

quaresimale detto alla corte di Parma, ib., 1764, in-4. Tous ces ouvrages ont été réimprimés à Venise.

ROSSI (Jean-Baptiste), ecclésiastique italien, célèbre par sa piété et la sainteté de sa vie, était chanoine de Sainte-Marie in Cosmedin, à Rome, où il pratiquait avec une grande édification toutes les vertus de son état. Il ne se présentait aucune œuvre de charité à faire qu'il n'en saisît l'occasion avec empressement. C'est à ses sollicitations que l'hospice de Saint-Louis de Gonzague fut ouvert aux enfants abandonnés. Il mourut à Rome le 25 mai 1764, en odeur de sainteté; et déjà l'on a fait des informations pour sa béatification.

* ROSSI (Nicolas), savant bibliophile, et poète, né en 1714 à Florence, mort à Rome le 5 mai 1783, vint à Rome à vingt ans, y fut secrétaire du cardinal Falconieri qui lui fit embrasser l'état ecclésiastique, et dans la suite obtenir un riche bénéfice. Ses talents lui méritèrent d'occuper plusieurs places importantes, dont il employa les revenus à former une bibliothèque composée d'éditions rares et manuscrits précieux. Après sa mort elle fut achetée 40,500 livres par le duc Barthélemi Corsini qui la réunit à celle du cardinal Neri son oncle, pour en faire jouir le public. Rossi a composé des *Poésies*, que l'on dit très-agréables; mais sa modestie ne lui permit pas de les publier; et on ne connaît de lui que quelques pièces dans des *Raccolti*. On lui doit une bonne édition des *Œuvres de J. de la Casa*, Rome, 1739-65, 2 vol. in-8, avec deux *préfaces* et *diverses pièces* inédites; il avait aussi rassemblé des matériaux pour une édition de l'*Aminte* du Tasse. Il était membre de différentes académies, entre autres des *Appatisti* de Florence, des *Arcades* de Rome, etc. La vie de Rossi en latin, par P. Palcarini, se trouve en tête du *Catalogue* de sa bibliothèque, Rome, 1786, in-8.

* ROSSI (Vincent), avocat, né en 1753 à Palmi près de Naples, d'une famille pauvre et obscure, dut à ses talents la place distinguée qu'il occupa dans le barreau napolitain. Partisan des idées nouvelles après l'entrée des Français à Naples, il fut un des premiers moteurs de la révolution qui s'opéra dans cette ville. Il haranguait le peuple dans les places publiques, et réunissait les hommes les plus exaltés, pour délibérer sur la *liberté de la patrie*. Nommé membre du corps législatif, il y figura parmi les plus zélés défenseurs du nouvel ordre de choses. Cette capitale ayant été reprise en 1799 par le cardinal Ruffo, il fut condamné à mort par l'une des commissions militaires instituées pour juger les vaincus. Dans le trajet de la prison au lieu du supplice il ne cessa de plaisanter avec ses compagnons d'infortune, et même avec l'ecclésiastique chargé de l'accompagner. S'adressant aux nombreux spectateurs, il leur dit d'une voix forte : « Citoyens, vengez-moi, je meurs pour la patrie ! » et tomba sous les balles à l'âge de 44 ans. La populace, dont il avait été l'idole, se jeta sur son cadavre, et le mit en pièces.

* ROSSI (Ignace de), jésuite, né à Viterbe en 1740, enseigna les humanités et la rhétorique dans différents collèges, jusqu'à la suppression de l'institut. Il revint alors à Rome où il s'appliqua pen-

dant plusieurs années à l'étude des langues orientales. Nommé professeur d'hébreu à l'université grégorienne, il remplit 50 ans cette chaire avec beaucoup de succès, sans cesser de cultiver les autres branches de la littérature. Lors du rétablissement de la société par le pape Pie VII, il s'empressa de se réunir à ses confrères, et mourut au collège romain le 25 novembre 1824. On lui doit : *Commentationes Laertianæ*, Rome, 1788, in-8; *Etymologiæ Ægyptiacæ*, Rome, 1808, in-4, et un *Recueil* de petites pièces en vers et en prose. Il a laissé en manuscrit un commentaire sur la *Préparation évangélique* d'Eusèbe, et des éclaircissements sur des inscriptions antiques, ainsi que sur plusieurs auteurs grecs et latins, et enfin une interprétation latine d'un manuscrit en langue copte, tiré de la bibliothèque angélique à Rome, contenant les *petits prophètes*, à laquelle il a ajouté des fragments de ces mêmes prophètes, en dialecte thébaïque qu'il traduisit en latin et enrichit de notes. On trouve sur ce savant philologue une *Notice* dans l'*Ami de la religion*, tom. 45, p. 509.

** ROSSI (Pellegrino - Louis - Edouard), économiste et habile diplomate, né en 1787 à Carrare, dans le duché de Modène, fut d'abord avocat à Bologne, où il professa en même temps à l'université le droit pénal et la procédure. Ayant quitté l'Italie en 1816, il s'établit à Genève; et bientôt il obtint à l'académie de cette ville une chaire de droit romain. En dehors de l'enseignement officiel, il fit des cours libres d'économie politique et d'histoire, dans lesquels l'exposition de plusieurs idées nouvelles fixa sur lui l'attention publique. A la même époque, il fournissait d'importants articles à la *Bibliothèque universelle*, et aux *Annales de législation et d'économie politique*. Trois fois le canton de Genève l'envoya son représentant à la diète fédérale; ce fut lui qui fut rapporteur de la commission du nouveau Pacte fédéral qu'on a appelé le *Pacte-Rossi*, et qui, après avoir été adopté par la diète, fut rejeté par la majorité des communes (1). Fatigué des tiraillements de la république helvétique en général, et de la ville de Genève en particulier, il se décida en 1855 à venir à Paris, où chargé d'abord du cours de droit constitutionnel, qui venait d'être fondé, il succéda peu de temps après à J.-B. Say (voy. ce nom), dans la chaire d'économie politique au collège de France, où ses leçons attirèrent de nombreux auditeurs. Il quitta cette chaire en 1840, pour entrer au conseil royal de l'instruction publique; et quatre ans plus tard, il reçut de grandes lettres de naturalisation, et fut nommé pair de France. Il parla rarement à la chambre, où sa présence fut à peine remarquée; mais il assistait régulièrement aux séances de l'académie des sciences morales et politiques, où il captivait l'attention de ses confrères par une conversation fine et piquante, et des aperçus pleins de sagacité et de profondeur. Nommé ambassadeur à Rome, en 1846, il s'occupa de la question Ita-

(1) M. John Huber a publié : *M. Rossi en Suisse*, de 1816 à 1833, Paris, 1849, in-8, ouvrage dans lequel il rend compte des travaux de l'illustre économiste à cette époque, avec autant d'impartialité que d'exactitude.

lienne et de la question Suisse avec une infatigable activité, et sut mériter la confiance du St. Siège. Après la révolution de février 1848, remplacé dans son ambassade, il continua d'habiter Rome, où le retentissement des événements qui se passaient en France venait d'obliger le Pape d'apporter des modifications importantes dans la forme du gouvernement. Elu membre de la chambre des députés par la ville de Bologne, il accepta peu de temps après de Pie IX le ministère des affaires étrangères. Dans ce nouveau poste, il travaillait avec une noble persévérance à tirer l'Italie de l'effrayante crise dans laquelle il la voyait engagée, lorsqu'il fut lâchement assassiné, d'un coup de poignard à la gorge, le 15 novembre 1848, au moment où il se rendait à la chambre. On a de lui : *Traité du droit pénal*, Paris, 1829, 5 vol. in-8. Il s'est attaché dans cet ouvrage à réfuter quelques-uns des principes de Bentham (voy. ce nom, et DUMONT, III, 312) ; *Cours de droit constitutionnel français*, ib., 1859, 2 vol. in-8 ; *Cours d'économie politique*, ib., 1840, 2 vol. in-8, ouvrage fort estimé, dont il a donné une nouvelle édition en 1845. M. Jos. Garnier a publié une *Notice sur la vie et les travaux de M. Rossi*, Paris, 1849, br. in-8.

ROSSI (Adélaïde-Hélène-Sophie-Charlotte CELLIEZ, comtesse de). Voy. CELLIEZ.

ROSSIGNOL (Antoine), maître des comptes, naquit à Alby le 1^{er} jour de l'année 1590, fit dès son enfance de grands progrès dans les mathématiques, et se distingua par les connaissances des chiffres, qu'il devinait avec une rare facilité. En 1626, au siège de Réalmont, ville de Languedoc, occupée par les protestants, il déchiffra sur-le-champ la lettre qu'écrivaient les assiégés à leurs frères de Montauban, pour leur demander de la poudre. Cette découverte ayant été communiquée à la ville, elle se rendit le jour même. Le cardinal de Richelieu, instruit de son talent, l'appela au siège de la Rochelle, où il servit de manière à mériter les plus grandes récompenses. Louis XIII et Louis XIV répandirent leurs bienfaits sur ce citoyen utile. Le premier le recommanda en mourant à la reine ; et le second lui fit une pension considérable, et lui donna des marques de l'estime la plus particulière. Ce vieillard respectable mourut peu de temps après, à 85 ans, après avoir servi l'état pendant 56 années avec un zèle ardent et une fidélité inviolable.

ROSSIGNOL, fameux maître écrivain de Paris, mort d'un excès de travail, dans un âge peu avancé, en 1756, fut employé du temps de la régence, à écrire les billets de banque. On a gravé d'après ce calligraphe, un des premiers et peut-être le premier de son art. Il a été du moins le plus grand peintre en écriture qu'il y ait eu en France. Maître de ses moindres mouvements, sa marche était toujours réglée ; ses exemples étaient d'une sagesse, d'une simplicité, d'une grâce, qu'il est plus aisé de sentir que de décrire. Les Anglais ont enlevé une grande partie des pièces de Rossignol, pour lesquelles les Français, trop indifférents pour le bel art d'écrire, ne marquaient pas assez d'empressement.

ROSSIGNOL (Jean-Joseph), jésuite, né en 1726,

à Val-Louise, diocèse d'Embrun, se distingua par des connaissances profondes et variées, un jugement solide, un esprit pénétrant, quoique quelquefois un peu trop subtil. Il enseigna successivement à Marseille, à Wilna, à Milan, à Turin, et revint occuper quelque temps l'observatoire de Wilna, où le P. Boscovich le retint pour l'aider dans la publication de ses *Oeuvres*. Jeune encore, il s'entint à Varsovie, où il se rendit après la destruction des jésuites en France, des thèses de *omni scibili*, avec un applaudissement extraordinaire : mais il n'en fut pas plus vain, convenant que ces sortes d'essais n'étaient jamais sans quelque charlatanerie, et ne s'y étant déterminé que sur les plus importunes instances de quelques illustres Polonais, étonnés de son savoir. (Voy. PIC.) Il se rendit plus tard à Milan, y professa pendant 10 ans les mathématiques et la physique au collège des nobles, et revint ensuite dans sa patrie ; mais la vive opposition qu'il montra contre la constitution civile du clergé le força de quitter de nouveau la France ; revenu en Italie, il y trouva un généreux protecteur dans le comte de Melzi, son ancien élève, depuis vice-président de la république italienne. L'abbé Rossignol vécut dès lors tranquille, ne s'occupant plus que d'écrire, jusqu'à sa mort arrivée à Embrun en 1807 : le nombre de ses *opuscules* s'élève à plus de 100. On a de lui un petit *Traité de botanique*, estimé, et réimprimé à Liège en 1784, chez Lemarié ; des *Vues sur l'Eucharistie*, où il propose diverses manières de combattre des objections puisées dans de fausses notions de physique ; des *Vues sur le mouvement* ; un *Traité de l'Usure*, etc.

ROSSIGNOL (Jean-Antoine), général des armées de la république, né à Paris en 1759, était ouvrier orfèvre lorsqu'il figura, au mois de juillet 1789, parmi les héros de la Bastille. Dès lors il parut dans tous les rassemblements populaires, et à la tête de toutes les émeutes. Au 10 août, l'un des agents les plus actifs du comité d'insurrection, ce fut lui qui réitéra le signal du meurtre de Mandat, commandant de la garde nationale ; meurtre qui fut le prélude de l'attaque du château des Tuileries. Son énergie révolutionnaire éclata de nouveau dans la journée du 31 mai, qui plaça le pouvoir dans les mains des jacobins les plus forcenés. En récompense, nommé colonel de la gendarmerie à Niort, il se trouva placé sur le théâtre de la guerre de la Vendée. Biron (voy. ce nom, II, 21), indigné des concussions et des atrocités de tous genres auxquelles il se livrait, le fit arrêter, mais ne tarda pas à expier cet acte de rigueur envers un homme placé si haut dans la faveur des anarchistes. Rossignol le remplaça comme général en chef de l'armée dite des côtes de La Rochelle, et fut chargé de poursuivre la guerre de la Vendée. Ses rapines, ses vexations, et sa crapule dégoûtante révoltèrent même les commissaires de la Convention, qui le suspendirent de ses fonctions ; mais les jacobins le firent réintégrer. Il reprit le commandement, et continua de se signaler par des massacres plus que par des victoires. Presque constamment battu par les royalistes, il s'en vengeait en portant partout

la destruction. Malgré tous ses échecs et son impérialité reconnue, il obtint à la fin de septembre 1795, le commandement en chef de l'armée des côtes de Brest; alors sa cruauté ne connut plus de bornes, et surpassa même celle de ses collègues, Westermann et Ronsin (voy. ces noms). Il fit mettre à l'ordre du jour « qu'il paierait 10 francs par chaque » paire d'oreilles de royalistes qu'on lui apporterait. » Son incapacité le faisait mépriser de ses soldats, tandis que ses vols et ses profanations irritaient les républicains eux-mêmes. Tant de réclamations s'élevèrent contre lui, qu'il fut enfin contraint de quitter le commandement après le 9 thermidor. On poursuivit alors les principaux agents de la terreur et Rossignol ne fut pas épargné; cependant, soit qu'il n'y eût pas de charges suffisantes contre lui, soit pour d'autres motifs, il ne fut point arrêté dans ce moment; mais lors de l'insurrection de germinal (1^{er} avril 1795), accusé d'y avoir pris une part très-active, il fut mis en prison. L'amnistie vint bientôt lui rendre la liberté; et il défendit la Convention qui, menacée par les sections de Paris, crut devoir appeler de nouveau les jacobins à son aide. Passant d'un complot à un autre, il conspira l'année suivante avec Babeuf (voy. ce nom) contre le Directoire, et put encore échapper à une condamnation. Il figura ensuite au 18 fructidor à la tête des troupes chargées d'arrêter les pros crits des deux conseils. Ennemi naturel de toute autorité régulière, il vit avec peine le succès de la révolution du 18 brumaire, qui mit le pouvoir aux mains de Bonaparte. Épié par la police, il fut arrêté après l'explosion de la machine infernale, et transporté d'abord aux îles Séchelles, puis à l'île d'Anjouan; il y mourut au mois d'avril 1802, débordant ainsi sa tête à la justice des hommes. Rossignol se faisait gloire de sa férocité. Danican rapporte dans ses *Mémoires* qu'un jour dans un souper à Saumur, il lui entendit dire : *Regardez ce bras; il a égorgé 65 prêtres aux carmes de Paris*. Un autre jour donnant ses instructions à Grignon, employé sous ses ordres : *Ah ça! général de brigade, lui dit-il : te voilà prêt à passer la Loire; tue tout ce que tu rencontreras; c'est comme ça qu'on fait une révolution*. Dans la conjuration de Babeuf, il dit aux conspirateurs : *Je ne veux point me mêler de votre insurrection, si les têtes ne tombent comme la grêle, si le pavé n'est pas rougi de sang, et enfin si nous n'imprimons pas une terreur qui fasse frémir l'univers entier*. Ce trait achève de peindre un des monstres les plus sanguinaires qu'ait enfantés la révolution.

ROSSIGNOLI (Bernardin), jésuite piémontais, mort en 1615, s'appliqua à la critique sacrée. On a de lui plusieurs ouvrages, entre autres : *Historia di San Maurizio*. Il y prouve jusqu'à l'évidence l'histoire du martyre de ce chef de la légion thébénienne. Voy. MAURICE.

* ROSSIGNOLI (Charles-Grégoire), jésuite, né en 1651 à Borgo-Manero, diocèse de Novare, mort le 5 janvier 1707, est particulièrement connu par son traité du *Choix d'un état de vie*, traduit de l'italien sur la 8^e édit., Avignon, 1826, in-12. Il a aussi composé *Instruction pratique pour les nouveaux confesseurs*, et plusieurs autres *Ouvrages ascétiques*, qui

ont été réunis par Baglioni, Venise, 1725, 5 vol. in-4, précédés de la *Vie* de l'auteur.

* ROSSLYN (Alexandre WEDDERBURN, comte de), grand chancelier d'Angleterre, naquit en 1735 à Edimbourg, d'une ancienne famille, et reçut une excellente éducation. Il vint en 1755 à Londres et parut avec éclat au barreau. Nommé dix ans après au conseil du roi, il obtint bientôt une place à la chambre des communes où il fut député par le comté de Richemont; il y figura d'abord dans les rangs de l'opposition; mais il se rapprocha du ministère, et fut fait en 1771 avocat-général. Dès lors il se montra le zélé défenseur de toutes les mesures de l'administration qui dirigeait la guerre d'Amérique. En juillet 1778, pourvu de l'office de procureur-général, il le remplit avec autant de douceur que de modération, et par ses sages mesures préserva Londres d'une grande crise en 1780. Il fut fait alors premier juge des plaids communs et appelé à la chambre des pairs avec le titre de baron de Loughborough. A l'époque de la coalition de lord North et de Fox, il vota avec eux dans l'opposition; mais en 1795, il regarda comme un devoir de se rallier autour du trône que l'exemple de la France mettait en danger, se réunit franchement à Pitt et le seconda dans toutes les mesures qu'il crut devoir prendre pour assurer le triomphe des principes d'ordre et de stabilité. Elevé cette même année au poste de grand chancelier d'Angleterre, il exerça ces hautes fonctions jusqu'en 1801, que ses infirmités l'obligèrent de les résigner. Il venait d'être créé comte de Rosslyn. Il vécut depuis, dans la retraite, et mourut subitement en 1805, à l'âge de 72 ans. On a de lui : *Observations sur l'état des prisons d'Angleterre et sur les moyens de l'améliorer*, 1795, in-8. Quoiqu'il soit assez peu ménagé dans les *Lettres de Junius*, il est un de ceux auxquels on a attribué ce fameux pamphlet.

ROSSO (Rosso del), nommé ordinairement *Maitre Roux*, peintre, naquit à Florence en 1496. Son génie et l'étude des ouvrages de Michel-Ange et du Parmesan, lui tinrent lieu de maître. C'est en France qu'est la plus grande partie de ses ouvrages. François 1^{er}, qui l'avait appelé auprès de lui, le nomma surintendant des ouvrages de Fontainebleau. La grande galerie de ce château a été construite sur ses dessins, et embellie par les morceaux de peinture, par les frises et les riches ornements de stuc qu'il y fit. Le roi, charmé de ses ouvrages, le combla de bienfaits, et lui donna un canonicat de la Sainte-Chapelle. Ce peintre ayant accusé injustement Pellegri, son ami, de lui avoir volé une grande somme d'argent, et ayant été cause des tourments qu'il avait soufferts à la question, ne put supporter le chagrin que cet événement lui causa; et poursuivi d'ailleurs en réparation par l'accusé, il prit un poison violent qui le fit mourir le même jour, à Fontainebleau, en 1541. Maitre Roux mettait beaucoup de génie dans ses compositions, réussissait parfaitement à exprimer les passions de l'âme, et donnait un beau caractère à ses têtes de vieillards, et beaucoup d'agréments aux figures des femmes qu'il représentait; il possédait bien le clair-obscur. Mais sa façon de dessiner, quoique sa-

vante, avait quelque chose de sauvage : il travaillait de caprice, consultait peu la nature, paraissait aimer ce qui avait un caractère bizarre et extraordinaire. Vasari a écrit sa *Vie*. Le musée de Paris conserve de ce peintre un excellent tableau représentant la *Vierge qui reçoit les hommages de sainte Elizabeth*, un *Christ au tombeau*, etc. (voy. PRIMA-TICE).

* ROSTAING (Just-Antoine-Henri-Marie GERMAIN, marquis de), lieutenant-général, etc., né en 1740 au château de Vauchette près de Montbrison, mort au même lieu en septembre 1826, avait fait ses premières armes en qualité de cornette dans le régiment de Caraman, sous les ordres du maréchal de Broglie, pendant la campagne de 1760 en Allemagne, et en 1769 il entra comme aide-major dans la première compagnie des mousquetaires. Nommé colonel du régiment de Gatinois (ou Royal-Auvergne) en 1778, Rostaing, qui s'était signalé quelques années auparavant à la prise de la Martinique et à l'attaque de Ste.-Lucie, trouva de nouvelles occasions de déployer sa valeur dans la guerre d'Amérique, et obtint le grade de maréchal-de-camp en récompense de sa belle conduite à la prise d'York. Député du Forez à l'assemblée constituante, peu de temps après il fut fait lieutenant-général. Improuvant les excès de la révolution, dont il avait d'abord goûté les principes avec une sage modération, il ne quitta point la France : retiré dans ses terres, il ne put que faire des vœux pour les princes que son âge et ses infirmités ne lui avaient point permis de suivre sur la terre étrangère ; mais c'était les servir encore que de s'occuper à soulager l'infortune des malheureux, dont il a emporté les regrets au tombeau.

ROSTAING (Juste-Antoine-Henri-Marie GERMAIN, marquis de).

* ROSTOPCHIN (le comte Fœdor), gouverneur de Moscow, né en 1763 à Livna dans le gouvernement d'Orel, d'une famille ancienne, était à 21 ans lieutenant de la garde impériale ; il quitta peu après le service pour voyager, et séjourna quelque temps à Berlin, sous le patronage du comte Romanzoff, alors ambassadeur à la cour de Prusse. Porté à un haut degré de faveur au commencement du règne de Paul I^{er}, il subit dans la suite quelques disgrâces, mais toujours de courte durée. A l'avènement d'Alexandre, il reparut à Pétersbourg, fut nommé lieutenant-général d'infanterie et peu après grand-chambellan. Cependant il ne fut pas employé d'une manière active dans les différentes guerres de la Russie contre la France ; mais lors de l'invasion des Français en 1812, il fut nommé commandant de Moscow. Le 11 septembre, il adressa aux Moskowites une proclamation dans laquelle il les engageait au nom de la religion et de la patrie à quitter cette ville et à se réunir sur les *trois montagnes*. Le lendemain il sortit de Moscow, et quand les Français y entrèrent, deux jours après, les flammes l'avaient entièrement détruite. Rostopchin se démit de ses fonctions en 1814, et depuis ne prit aucune part aux affaires publiques. En 1817, il vint à Paris et il y passa huit ans, s'occupant de littérature, fréquentant les spectacles et recher-

chant la société des hommes instruits. De retour à Moscow, il y mourut le 12 février 1826. Dans l'écrit qu'il a publié : *La vérité sur l'incendie de Moscow*, Paris, 1825, in-8 ; il cherche à prouver qu'il n'est pour rien dans ce grand événement qui eut des suites si importantes, et le rejette tout entier sur des malfaiteurs, dans un but de pillage, ou sur des soldats ivres qui auraient mis le feu par imprudence, mais personne n'a été dupe de cette tardive dénégation.

* ROSTRENEN (le P. François Grégoire de), prêtre et prédicateur capucin dont on ignore l'époque de la naissance, mais que l'on présume pourtant être né à Rostrenen (Côtes-du-Nord), mourut à Roscoff, vers le milieu du xvi^e siècle. On a de lui : *Exercices spirituels de la vie chrétienne, suivis de pieux cantiques en langue bretonne* ; imprimés à Saint-Pol-de-Léon, 1709, in-8, et qui ont eu dix éditions dans l'espace de 20 ans ; *Dictionnaire français-celtique ou français breton*, Rennes, 1752, in-4 (1) ; — *Grammaire française-celtique, ou française-bretonne*, ib., 1758, in-8 ; Brest, 1795, in-12.

ROSWEYDE (Heribert), jésuite, et savant agiographe, né à Utrecht, le 22 janvier 1569, enseigna la philosophie et la théologie à Douai et à Anvers avec réputation, et mourut dans cette dernière ville en 1629. La connaissance des antiquités ecclésiastiques brille dans tout ce que nous avons de lui. Ses ouvrages sont : une *Edition* de saint Paulin, avec des notes, 1621 ; une *Histoire des vies des Pères du désert*, Anvers, 1628, in-fol., estimée ; une *édition* du Martyrologe d'Adon, avec des notes sur l'ancien Martyrologe romain, Anvers, 1615, in-fol., estimée ; *Fasti sanctorum*, Anvers, 1607, in-8 : c'est la publication des vies des saints dont il a trouvé les manuscrits aux Pays-Bas. L'auteur y donne le projet de l'immense compilation des bollandistes. (Voy. BOLLANDUS.) Une *Edition* de l'imitation de J.-C., avec la *Vie de Thomas à Kempis*, et les *raisonnements invincibles qui doivent faire attribuer cet inestimable ouvrage à cet auteur*, etc., Anvers, 1617 ; *Disputatio de fide hereticis servanda*, 1610, in-8 ; une *édition* du Pré spirituel de Jean Moschus, avec des notes, 1615, in-fol. Il a aussi publié quelques ouvrages en flamand, entre autres : *Vies des saints*, Anvers, 1644, 2 vol. ; *Histoire ecclésiastique jusqu'à Urbain VIII*, et *Histoire de l'Eglise belge*, 1625, 2 vol. in-fol. ; *Vies des saintes filles qui ont vécu dans le siècle*, 1642, in-8. Voy. ZYPEUS.

ROSWITA de GANDESHEIM, ainsi nommée parce qu'elle était religieuse dans le monastère de ce nom, ordre de Saint-Benoît, près de Hildesheim, se distingua par son goût pour les belles-lettres. On a d'elle : six *Drames* en prose, sur des sujets pieux, qui ont été traduits en français par M. Ch. Magnin de l'institut ; *Poème héroïque* sur la vie de l'empereur Othon I^{er} ; deux *Poèmes* à la louange de la Mère de Dieu ; des *Élégies* sur le martyre de sainte Agnès, de saint Denys, de saint Pélagie de Cor-

(1) Ce Dictionnaire quoique vivement critiqué ne laissa pas que d'être utile particulièrement aux habitants de l'ancienne province de Bretagne ; il a été réimprimé à Guingamp en 1834, 2 vol. in-8, avec des corrections de M. Benj. Jollivet ; on regrette que cette édition soit mal exécutée.

doue, etc. Ces ouvrages, écrits en latin, ont été publiés par Conrad Celtes, l'an 1501, et par Henri Schurfleisch, Wittenberg, 1707, in-8. Roswita florissait vers l'an 970.

* ROTA (Martin), graveur, né dans la province de Sabine, ou, selon d'autres, à Sebénico dans la Dalmatie, vers 1520, vint à Venise étudier son art, et, jeune encore, acquit une réputation méritée. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages qui figurent dans les collections les mieux choisies. Les principaux sont : le *Jugement dernier*, d'après Michel-Ange, chef d'œuvre dont il a été fait plusieurs copies, entr'autres par Gaultier et Léonard (1), dont on estime le travail quoiqu'inférieur à l'original de Rota. Deux autres *Jugement dernier*, de son invention, l'un dédié à l'empereur Rodolphe, est tout entier de Rota ; le second, terminé par Anselme de Booldt, est inférieur au premier, mais cependant remarquable par deux figures de femmes qui se tiennent embrassées, et qui sont du fini le plus parfait (voy. SIGALLON) ; *La Madeleine pénitente* ; *Le Martyre de saint Pierre* d'après le Titien ; *Prométhée déchiré par le vautour* ; différents morceaux d'après Raphaël, Jules-Romain, etc. Rota mourut à Venise vers l'an 1580.

** ROTA (Vincent), poète italien, né en 1705 à Padoue, acheva ses études au séminaire de cette ville, et après y avoir reçu le laurier doctoral en théologie, embrassa l'état ecclésiastique. Trois ans après il alla professer la rhétorique au séminaire de Rovigo, puis à Serravalle où il eut le bonheur de compter parmi ses élèves des hommes qui depuis se sont distingués dans les lettres et dans les emplois publics. Il se rendit ensuite à Venise, et s'étant chargé de l'éducation des fils du prince Gabrielli, il vint avec eux à Rome, où ses talents ne tardèrent pas à le mettre en rapport avec les littérateurs et les artistes les plus illustres de cette capitale du monde chrétien. Quelques opuscules qu'il mit au jour à cette époque, entre autres des *Dialogues* en prose dans le genre de Lucien, l'un de ses auteurs favoris (1741, in-8), vinrent bientôt ajouter à sa réputation que confirmèrent ses différents ouvrages en prose et en vers. Après avoir passé quelques années à Rome, au milieu d'une société choisie, le besoin d'une vie plus calme lui fit reprendre le chemin de Padoue, où il mourut, le 10 septembre 1785. Outre cinq *Comédies* écrites dit Lombardi (*Storia della letteratura ital.*), dans le pur toscan du xvi^e siècle ; mais qui bien accueillies ne sont pas restées au théâtre, parce que dans ce genre le style ne suffit pas pour assurer le succès d'un ouvrage, on a de lui un poème en six chants : *l'Incendio del tempo di S. Antonio del Padova*, Rome, 1749, in-4, et Padoue, 1755, in-8. Œuvre d'un vrai poète et qui suffira pour sauver de l'oubli le nom de Rota ; c'est là son titre principal. Ses compatriotes citent encore avec éloges, sa traduction en *terzine* des *psaumes* pénitentiels de

David, dont l'édition de Venise, 1748, n'est pas la première ; et celle du *Remède d'amour d'Ovide*, en vers *sciolti*, Venise, 1770, in-12. Un de ses compatriotes Fr. Fanzago a publié des *Memorie* sur sa vie et ses études, Padoue, 1798, in-8 ; et l'on trouve son éloge dans les *Vita virorum illustrium seminarum Patavinum*, 1815, in-8.

* ROTA (Joseph), littérateur, né en 1720, à Basano, embrassa l'état ecclésiastique, et obtint la cure de Saint-Sauveur à Bergame, ville dont sa famille était originaire. Versé dans les sciences sacrées, il se distingua comme prédicateur, et cultiva en même temps la littérature avec succès. Il mourut le 5 mai 1792, à 72 ans, laissant la réputation d'un bon poète et d'un homme vertueux. Indépendamment de *lettres critiques*, de *poésies fugitives*, de *discours académiques*, et de quelques ouvrages de controverse, on a de lui : *l'Art poétique* d'Horace, in *ottava rima*, Bergame, 1752, in-8. Cette traduction est très-estimée, autant par l'élégance que par la fidélité ; *Adamo, in canti VI*, 1778 ; ce poème, vrai pendant de la *Mort d'Abel* de Gessner, est écrit en octaves, mètre usité par les Italiens dans la poésie épique. Il suffit pour assurer à l'auteur la réputation d'un bon poète.

* ROTALIER (Pierre-Alexis, comte de), maréchal-de-camp, né en 1775 à Lons-le-Saunier, entra lieutenant dans les milices en 1754, passa trois ans après dans l'artillerie, et fut nommé capitaine en 1759. Envoyé en Corse en 1775, et plus tard aux Antilles, il commandait l'artillerie à l'île St.-Vincent ; et chargé de mettre cette île en état de défense, il s'acquitta si bien de cette mission, que l'amiral Rodney (voy. ce nom) tenta vainement de s'en emparer le 16 décembre 1780, avec des forces bien supérieures. Cette belle conduite lui valut la croix de St.-Louis avec le grade de major. En 1789, il fut adjoint à la commission chargée de rédiger un nouveau règlement pour l'artillerie ; et ensuite, d'organiser l'école militaire de Châlons. Vers la fin de 1791, il était adjudant-général d'artillerie à l'armée du Rhin ; mais dès qu'il vit la marche des événements, il n'hésita pas à quitter cette position brillante, et fit connaître les motifs de sa conduite dans une lettre énergique qui fut imprimée dans les journaux. Ayant rejoint l'armée du prince de Condé, il y fut nommé commandant d'une des trois divisions d'artillerie, et prit part à tous les combats de la campagne de 1795. Appelé l'année suivante, en Angleterre, pour y organiser un régiment d'artillerie française dont il eut le commandement, il fit partie avec ce corps de la malheureuse expédition de Quiberon (voy. PUISAYE, ci-dev. 91). Dans le combat du 16 juillet (1795), voyant tomber son fils cadet, à ses côtés, et le croyant blessé mortellement, comprimant sa juste douleur, il se contenta de dire : « Qu'on emporte » cet officier, » et continua de donner les ordres nécessaires. Lorsque l'armée royale fut obligée de se replier, il en assura la retraite, et montra jusqu'au bout une fermeté telle, que le général en chef eut devoir, par une exception honorable, le citer dans ses *Mémoires* : « Je remarquai alors la conduite » du colonel Rotalier, et je me promis de l'en récom-

(1) Cet artiste, né vers 1560, était très-laborieux ; l'abbé de Morolles avait recueilli de lui plus de 800 pièces, la plupart de sa composition. Il a travaillé aussi d'après Raphaël dont il a reproduit les *Amours de Psyché*, en 32 estampes, petit format. Sa manière est celle de Crispin de Pas dont il a la précision et la netteté.

» penser; » il le nomma en effet maréchal-de-camp. Au moment de la capitulation conclue par l'infortuné Sombreuil (voy. ce nom), ne voulant pas y prendre part, il s'élança dans la mer avec son cheval et parvint à gagner l'embarcation anglaise. Ayant reçu le commandement des débris de l'expédition, il accompagna M. le comte d'Artois à l'Île-Dieu avec l'intention d'aller combattre dans la Vendée. Ramené en Angleterre, il y réorganisa son régiment qu'il conduisit à St-Domingue puis en Portugal, où il fit les campagnes de 1799 à 1800. Rentré en France, il s'établit à Paris, où il mourut en 1807, sans avoir cessé d'être l'objet d'une surveillance spéciale de la police.

ROTARIO (Sébastien), en latin *Rotarius*, médecin, né à Vérone en 1678, adopta la méthode la plus simple dans le traitement des maladies. La plupart de ses ouvrages, qui trouvèrent beaucoup de partisans, ont pour objet de montrer l'inutilité et même quelquefois le danger des remèdes composés par les plus habiles pharmaciens. Les plus connus sont : *Il medico padre*, Vérone, 1719-1720, in-4, où il traite particulièrement de la pleurésie ; *Rimedio di non ispregiare nel mal caduco*, Vérone, 1722, in-8. Rotario cherche à prouver dans ce livre l'utilité des frictions mercurielles dans la cure de l'épilepsie. Il mourut en 1742, et deux ans après tous ses ouvrages furent imprimés in-fol.

ROTGANS (Luc), né à Amsterdam en 1645, se livra à la poésie hollandaise, dans laquelle il surpassa tous les poètes qui l'avaient précédé. Il prit le parti des armes dans la guerre de Hollande, en 1672 ; mais après deux ans de service, il se retira dans une belle maison de campagne qu'il avait sur le Vicht, où il goûta les charmes de la poésie. Ce littérateur mourut de la petite vérole, en 1710, à 65 ans. On a de lui : la *Vie de Guillaume III, roi d'Angleterre*, poème épique en huit livres, estimé des Hollandais ; mais qui ne sera jamais mis, par les autres nations, au rang des ouvrages d'Homère, de Virgile, ni même de Lucain ; d'autres *Poésies* hollandaises, imprimées à Leuwarden en 1715, in-4.

ROTH (Michel), né en 1721, à Iluxta, bourg de Courlande, entra chez les jésuites en 1757, exerça le ministère de la prédication à Dunebourg, et fit ensuite des missions dans la Lithuanie et la Livonie polonaise, aujourd'hui russe. Après de longs travaux couronnés d'éclatants succès, il finit sa vie laborieuse dans le village de Dagda, le 5 décembre 1785, jour où l'église célèbre la fête de saint François-Xavier, dont il avait constamment tâché d'imiter les vertus apostoliques. Peu de missionnaires ont instruit le peuple d'une manière plus suivie et plus solide : il n'admettait personne, pas même parmi les grands du royaume, à la confession pascalle, qu'il n'eût assisté à toutes les exhortations qu'il faisait pendant le carême. Les établissements utiles qu'il forma, les pratiques religieuses qu'il introduisit, les bons ouvrages qu'il publia, surtout pour l'instruction du peuple, sont en très-grand nombre, et sont devenus une source abondante de fruits subsistants que les provinces qu'il arrosa de ses sueurs continuent à recueillir.

ROTHARIS, roi des Lombards, mort en 652, âgé de 47 ans, régna depuis 636. Il donna le premier des lois écrites à ses sujets, en 645. Ses successeurs l'imitèrent, et de leurs édicts se formèrent insensiblement un volume qu'on appela les *Lois lombardes*. Ces lois, publiées par Lindenbrog, devinrent célèbres dans toute l'Europe, par leur équité, leur clarté et leur précision. Rotharis était arien ; mais il aimait la justice, et la rendait avec soin.

ROTHELIN (Charles d'Orléans de), ecclésiastique, né à Paris en 1691, de Henri d'Orléans, marquis de Rothelin, descendait du brave Dunois. Charles accompagna le cardinal de Polignac à Rome, et visita les principales villes d'Italie. Son goût pour les antiquités et pour la littérature lui fit rassembler un riche cabinet de médailles antiques, et former une nombreuse bibliothèque. Il sacrifia tout, même les prélatures qui lui furent offertes, au plaisir de cultiver les lettres en paix. Les langues vivantes et les langues mortes lui étaient familières. Cet illustre littérateur mourut en 1744, dans sa 55^e année. Il était de l'académie française et membre honoraire de celle des inscriptions. Le cardinal de Polignac lui ayant laissé en mourant son *Anti-Lucrèce* encore imparfait, l'abbé de Rothelin le mit dans l'état où nous le voyons, et le fit paraître avec une préface d'une latinité riche et harmonieuse, digne de l'ouvrage auquel elle sert d'introduction. Le *Catalogue* de sa riche bibliothèque, dressé par Gabriel Martin, est un des plus recherchés par les bibliographes. Il a laissé plusieurs manuscrits sur la théologie, une suite de *Dissertations* sur les différends entre l'église grecque et l'église latine, aussi en manuscrit, et a publié : *Observations et détails sur la Collection des grands et des petits voyages*, Paris, 1742, in-8 de 42 pages, et avec des additions, dans la *Méthode pour étudier la géographie* de Lenglet-Dufresnoy, éd. de 1768, tom. 1^{er}, p. 524, 561. L'*Eloge de Rothelin* par Fréret se trouve dans le tom. 18 du recueil de l'académie des inscriptions.

ROTHMANN (Christophe), célèbre astronome de Wilhelm, landgrave de Hesse, mort en 1592. On a de lui un *Traité sur les comètes*, et quelques *Lettres* écrites à Tycho, qu'on voit dans le tome 1^{er} des *Epîtres astronomiques* de ce dernier. Rothmann, en défendant l'hypothèse de Copernic, et en employant pour expliquer les phénomènes célestes, disait que le défaut de parallaxe annuelle ne permettait pas de la regarder comme réalisée dans le fait. Voy. Tycho.

* ROTIGNI (dom Constantin), bénédictin, né en 1696, à Trescorio, dans le pays de Bergame, après avoir fait ses études dans cette ville, prit l'habit dans le monastère de Sainte-Justine à Padoue. Doué d'un esprit vif, et d'heureuses dispositions, il s'appliqua aux saintes lettres, sous la direction du savant D. Benoît Bacchini (voy. ce nom, 1, 582), et y fit de rapides progrès. Après avoir enseigné la philosophie dans les maisons de son ordre, à Padoue, Averse et Florence, et professé le droit canon à Ravenne et Rome, il fut chargé du soin des novices dans divers monastères, et nommé à différentes supériorités, jusqu'à ce qu'enfin il fut fait, en 1762, abbé et visiteur-général des provinces cisalpines,

C'était le temps où s'agitait avec feu la question du *probabilisme*; il intervint dans cette dispute, et s'y distingua par sa science et son zèle contre la morale relâchée. Dom Rotigni eut le malheur d'embrasser la doctrine de Port-Royal, et de ternir ses rares qualités par l'esprit de secte. On ne peut lui refuser beaucoup de science, le mérite d'une vie austère, les qualités d'un bon religieux. Le bruit courut qu'avant de mourir il avait rétracté quelques-unes de ses opinions, en présence de son supérieur, qu'il pria d'en instruire son évêque; on en publia même une relation. Quoi qu'il en soit, il est certain que ses derniers moments furent ceux d'un religieux édifiant et rempli de la piété la plus exemplaire. Il expira dans ces sentiments, le 20 avril 1776, âgé de 80 ans. On a de lui : *De canonibus vulgo apostolicis...*, *epistola critica ad P. Raymundum Missorium*, Venise, 1754; *Lo Spirito della Chiesa nell' uso de salmi, o ampia parafrasi di essi, in forma d'orazione e di esortazione*, 2 vol. in-12; la 4^e édit., Padoue, 1750, a été revue et améliorée. *Trattato della confidenza christiana e dell' uso legitimo delle verite che riguardano la grazia di Giesu Christo*, etc., Venise, 1751 : c'est la traduction du *Traité de la confiance chrétienne* de Fourquevaux (voy. ce nom, III, 608); *Parafrasi de cantici, colla spiegazione del Pater noster*, Padoue, 1766; *Parafrasi degl' Inni secondo la loro letterale, mistica e morale intelligenza*, etc., Padoue, 1752; *Della necessità dell' amor di Dio per essere con lui riconciliati nel sacramento della penitenza*, etc., Roveredo, 1750. Ce livre essuya une critique de la part du P. Zaccaria, jésuite. L'auteur y répondit par *La Concordia della passione di N. S. con annotazioni*, Brescia, 1750. Ce savant bénédictin est auteur de beaucoup d'autres ouvrages, ou imprimés ou restés inédits. Il a écrit contre le P. Berruyer; il a traduit la *Genèse* de Duguet, et l'*Instruction pastorale* de l'archevêque de Tours, sur la *justice chrétienne*, il a donné un recueil d'opuscules spirituels, etc. — Joseph ROTIGNI, son frère, chanoine, non moins savant théologien et canoniste que prédicateur distingué, fut vicaire-général de l'évêque de Bergame, et mourut vers 1780.

ROTROU (Jean de), poète dramatique, un des créateurs du théâtre français régulier, naquit à Dreux, en 1609, d'une ancienne et honorable famille de Normandie. Il acheta la charge de lieutenant particulier au bailliage de cette ville, qu'il exerça jusqu'à sa mort, arrivée le 27 juin 1650. Dès l'âge de 19 ans, il avait obtenu deux succès sur la scène dramatique. Rotrou s'était proposé dans ses pièces un but moral qu'il n'atteignit point dans l'exécution : il voulait purger le théâtre des situations hasardées, des facéties par trop grivoises, de la licence des mœurs qui régnait alors dans toutes les compositions de ce genre; mais sans le vouloir et presque sans le savoir, il se laissa entraîner sur les errements de ses devanciers. Le cardinal de Richelieu ayant en l'occasion de connaître le talent naissant de ce jeune poète, voulut associer Rotrou aux écrivains qui étaient chargés de sa gloire littéraire : dans cette société était Corneille; le poète de Dreux ne tarda pas à reconnaître sa supériorité. A

l'époque où parut le *Cid*, Rotrou était déjà connu par quelques pièces imitées de l'espagnol, par une tragédie imitée de Sophocle, et par trois comédies imitées de Plaute. Corneille, éminemment modeste, né trois ans avant Rotrou, l'appelait son père; et cependant les chefs-d'œuvre de ce dernier, *Chastots* et *Venceslas*, furent précédés par les représentations du *Cid*, d'*Horace*, de *Cinna*, d'*Héraclius* et de *Rodogune*. Rotrou, plus noble que le poète Mairret, eut le courage de proclamer, sur la scène même de ses triomphes, toute la supériorité de Corneille, dans une tirade épisodique et de hors-d'œuvre de sa tragédie de *Saint-Genest*. Il se distingua de la foule des rimailleurs de son temps, par son génie véritablement tragique, par l'élévation de ses sentiments, par l'heureux contraste des caractères, par la force du style. Il ne lui manquait que la correction du langage et la régularité des plans. Rotrou a composé trente-six pièces de théâtre, tragédies ou comédies, une seule est demeurée au théâtre, c'est *Venceslas*. Marmontel et Colardeau ont pris soin de rajeunir cette tragédie; mais le premier a eu tort de remplacer le dénouement par un autre qui est loin d'être dramatique. Quelques-unes de ses pièces se trouvent dans le *Théâtre français*, Paris, 1757, 12 vol. in-12. Rotrou mourut victime de son devoir. Une épidémie terrible affligeait la ville de Dreux; en sa qualité de magistrat, il y crut sa présence nécessaire; et, malgré les instances de ses amis, il se rendit à Dreux, où quatre jours après il cessa de vivre, à l'âge de 41 ans. On se procurait difficilement toutes les productions de Rotrou, qui n'avaient jamais été réimprimées en collection. Ses *Œuvres* ont été réunies pour la première fois, Paris, 1820-1822, 5 vol. in-8. On regrette que l'éditeur M. Viollet-Leduc, homme d'esprit et de goût, ait cru devoir supprimer les anciens arguments de chaque pièce, ainsi que les *Epîtres dédicatoires*, et qu'il n'ait pas toujours respecté le texte de l'auteur. En 1811, Millevoje remporta le prix de poésie à l'académie française, pour une ode sur la *Mort de Rotrou*.

ROTTIGNI. Voy. ROTIGNI.

* ROUARIE (Armand TAFFIN, marquis de la), gentilhomme breton, né en 1736, entra officier dans les gardes françaises, et s'y montra frondeur de la cour. Un duel qu'il eut au sujet d'une actrice dont il s'était épris le fit renvoyer. Après quelques mois de retraite à la Trappe, il rentra au service et fit avec distinction la dernière campagne de la guerre d'Amérique, sous le général Rochambeau. De retour en France, il fut un des douze députés bretons envoyés en 1787 près du roi, réclamer la conservation des privilèges de la province, et subit à la Bastille un emprisonnement qui lui valut une sorte de popularité. Lors de la convocation des états-généraux, il s'indigna de la double représentation accordée au tiers, et, prévoyant que les innovations qu'on projetait amèneraient infailliblement la chute du trône, il s'occupa des moyens de le sauver. Il alla, en 1791, à Coblenz, communiquer ses projets aux princes, qui les approuvèrent, et, de retour en Bretagne, il ne songea plus qu'à les réaliser. Devenu l'âme et le chef de la confédération bre-

tonne, il en convoqua les membres dans son château, leur distribua les différentes commissions des princes, et n'attendit plus qu'un moment favorable pour éclater; mais ses démarches avaient été connues des nouvelles autorités; son château fut fouillé, et il dut agir avec plus de circonspection. La funeste journée du 10 août vint encore le forcer d'ajourner l'exécution de ses plans. Il passa l'hiver dans l'inaction, et, errant de nouveau d'asile en asile, la fatigue l'obligea enfin de se réfugier au château de la Guyomarais, à une lieue de Lamballe, où il fut attaqué d'une maladie qui, en quatorze jours, le conduisit au tombeau, le 30 janvier 1793. Le commissaire Morillon, qui avait été envoyé en Bretagne pour arrêter la Rouarie, fit exhumer son cadavre et saisir les papiers de la conjuration, enfouis dans un bocal à six pieds de profondeur. Cette découverte donna lieu à plusieurs arrestations, et sur 27 accusés, 12 furent condamnés à mort. Cependant les efforts de la Rouarie ne furent pas sans effet, et, moins de six semaines après, éclata dans une grande partie de la Bretagne, de l'Anjou et du Poitou, une insurrection en faveur de la royauté, qui, plusieurs fois étouffée, se ranima dans des flots de sang jusqu'en 1815. (Voy. CHARETTE, LA ROCHEJACQUELIN, etc.) On peut consulter, sur la conjuration de la Rouarie, l'*Histoire de la guerre de la Vendée*, par Alph. de Beauchamp, liv. II.

ROUAULT. Voy. GAMACHE.

* ROUBAUD (Pierre-Joseph-André), littérateur, né à Avignon en 1750, embrassa l'état ecclésiastique; venu à Paris, et, s'étant lié avec les chefs des nouveaux économistes, il concourut à la rédaction de leurs différents journaux, avec Dupont de Nemours, Quesnay, le marquis de Mirabeau, Ameilhon, etc. Il publia dans le même temps différents ouvrages d'économie politique, à peu près oubliés aujourd'hui; mais heureusement il en a composé d'autres qui lui assurent une réputation plus durable. Exilé en 1773 dans la Normandie pour avoir soutenu quelques opinions hasardées en matière de finances, il fut rappelé l'année suivante, et reçut en dédommagement une pension de 5,000 fr. sur les économats, qui lui permit de se livrer un peu plus à ses goûts littéraires. Roubaud mourut à Paris en 1792. Il est surtout connu par ses *Nouveaux synonymes français*, 1785, 4 vol. in-8. Cet ouvrage qui obtint en 1786 un prix de l'académie française, a été réimprimé plusieurs fois, et refondu avec celui de l'abbé Girard (voy. ce nom), dans le *Dictionnaire des synonymes*, publié par M. Guizot. On reproche à Roubaud quelques rapprochements un peu forcés, et des explications parfois obscures. Son *Histoire de l'Asie, de l'Afrique et de l'Amérique*, Paris, 1770 à 1773, 15 vol. in-12, ou 5 vol. in-4, est une véritable histoire moderne, bien supérieure à celle de l'abbé de Marsy (voy. ce nom, v. 526). Son dernier travail avait été un livre (*Questions politiques sur Avignon et sur le comtat*) pour la défense des droits du saint Siège; ouvrage qui supposait une intrépidité peu commune, et qui pouvait même devenir un titre de proscription. Le nonce Dugnani ayant offert à l'auteur, de la part du pape, une tabatière en or avec une bourse de cent louis,

Roubaud accepta la tabatière et refusa la bourse.

ROUBAUD (Joseph-Marie), frère du précédent, né en 1755, entra chez les jésuites, et, à la suppression de l'institut, rejoignit son frère à Paris, où ils travaillèrent quelque temps ensemble aux feuilles des économistes. Le privilège du *Journal d'Avignon* ayant été rétabli en 1776, il en obtint la rédaction, et revint dans sa patrie où il mourut le 26 septembre 1797. Il a traduit, en les embellissant, les *Vies des bienheureux Benoit Labre et Laurent de Brindes*, écrites en italien par l'abbé Marconi. Ses *Sermons* paraissent perdus.

* ROUBO (Jacques-André), habile menuisier, né à Paris en 1759, étudia le dessin et la géométrie qu'il sut appliquer utilement à l'art qu'il exerçait, et que pratiquait aussi son père. Le *Traité de l'art du menuisier*, qu'il présenta en 1769 à l'académie des sciences, fait partie de la *Description des arts et métiers*. Nommé lieutenant de la garde nationale parisienne, les fatigues qu'il éprouva en assistant à la fête de la fédération (juillet 1790) altérèrent sa santé, et il mourut au commencement de 1791, à 52 ans. Un décret de la Convention accorda un secours de 3,000 fr. à sa veuve. Ses ouvrages les plus remarquables sont la *coupole* de la halle aux blés, le *berceau* qui sert de couverture à la halle aux draps, et le *grand escalier* de l'hôtel de Marbœuf. Outre l'*Art du menuisier*, 1769-75, 4 vol. in-fol., précédé d'*Eléments de géométrie* mis à la portée des ouvriers et accompagné de planches d'après les dessins de l'auteur, on a de lui : *Traité de la construction des théâtres et des machines théâtrales*, Paris, 1777, in-fol. de 67 pag. et 10 pl., et l'*Art du layetier*, ibid., 1782, in-fol., avec 7 pl. dessinées et gravées par l'auteur.

* ROUCHER (Jean-Antoine), poète, né à Montpellier le 22 février 1745, fit ses études chez les jésuites, et résolut d'embrasser l'état ecclésiastique. Etant venu à Paris pour suivre les cours de la Sorbonne, les séductions du monde le firent renoncer à ce projet. Il se lia avec plusieurs littérateurs, et se fit connaître par quelques pièces fugitives qui eurent du succès. Un poème qu'il composa à l'occasion du mariage du dauphin, depuis Louis XVI, lui valut la protection du ministre Turgot; il en obtint une place de receveur à Montfort-l'Amaury. Le poète se montra digne de ce bienfait par sa reconnaissance pour le ministre, auquel, après sa disgrâce, il adressa de beaux vers dans son poème des *Mois*. Il employa les loisirs que lui laissaient sa place à la culture des lettres et à l'étude de la botanique. Il vit dans la révolution la réforme des abus; mais il n'en adopta pas les principes dont il prévoyait trop les fatales conséquences. Dès qu'il vit les excès de 1792, il n'hésita point à manifester hautement sa répulsion avec un courage qui lui fait honneur; mais qui fut la cause de sa perte. Obligé de se cacher sous le régime de la terreur, il fut découvert; mais cette fois, un de ses amis obtint son élargissement. Plus tard, lorsque son domicile fut violé, la nuit du 4 octobre 1795, Roucher aurait pu s'enfuir: mais il aurait compromis l'ami qui avait répondu de lui, et il se laissa conduire à Sainte-Pélagie. Il conserva toujours le même calme sous les verroux,

et s'occupa de retoucher sa *traduction de la Richesse des nations*, d'A. Smith (*voy. ce nom*). Transféré à St.-Lazare, ayant appris qu'il allait être traduit au tribunal révolutionnaire comme impliqué dans la prétendue conspiration des prisons, il renvoya son fils, encore enfant, qu'il avait obtenu d'avoir près de lui, brûla ses papiers inutiles, recueillit les lettres de sa fille, et les remit aux mains d'un ami sûr, son compagnon de captivité. Le 6 thermidor il fit faire par Leroy (1), détenu comme lui, son portrait, au bas duquel il écrivit ces vers à sa femme et à ses enfants :

Ne vous étonnez pas, objets sacrés et doux,
Si quelque'air de tristesse obscurcit mon visage :
Quand un savant crayon dessinait cette image,
On dressait l'échafaud, et je pensais à vous.

Condamné à mort le 7 thermidor, 26 juillet, deux jours avant celui qui vit renverser les échafauds, il fut exécuté avec trente-sept autres victimes, à cinq heures du soir ; il avait alors 49 ans. On remarquait avec lui, sur la fatale charrette, André Chénier, des magistrats, des généraux dont plusieurs étaient inconnus les uns aux autres, avant leur apparition au tribunal. On a de Roucher : *les Mois*, poème en 12 chants, 1779, 2 vol. in-4, et 4 vol. in-18. Cet ouvrage, prôné avec enthousiasme quand il était manuscrit, subit, lors de sa publication, les critiques les plus sévères. On y remarque cependant de belles descriptions, des tableaux bien tracés, des plaisirs champêtres, et des grands phénomènes de la nature, etc. Les morceaux sur le chant du rossignol, le voyage de la peste, la veillée de village, le dégel, etc., seraient dignes des poètes les plus distingués ; mais ces beautés ne peuvent racheter les défauts, qui consistent dans une longueur excessive, que rend plus ennuyeuse encore la monotonie du sujet, dans un mélange confus de polythéisme, de mythologie, de philosophie irréligieuse, d'érudition allégorique, et dans un vide de pensées et de sentiments. On a donné une édition des *Mois* en 1826, avec une *Notice* par M. Brissot-Thivars, 2 vol. in-12, et en 1827, 2 vol. in-32 ; les lacunes qui se trouvaient dans les anciennes éditions sont en partie remplies dans les nouvelles. *Consolations de ma captivité*, Paris, 1797, 2 vol. in-8 ; c'est sa correspondance avec sa fille, depuis madame Guillois, pendant sa longue détention ; elle est pleine de détails qui font aimer l'honnête homme, le père et le poète. Il a laissé manuscrits plusieurs ouvrages dont on promettait la publication. Roucher avait plus d'inspiration que de goût, et ses compositions poétiques pleines de chaleur manquent de correction. On trouve une *Notice* sur Roucher dans la *Décade philosophique* et dans le *Bulletin de la société des sciences, arts et lettres de Montpellier*, par M. Carrión de Nisas.

ROUELLE (Guillaume-François), né en 1705, à Matthieu, près de Caen, lieu natal du père du fameux Marot, mourut à Paris en 1770. Il était apothicaire dans cette capitale, démonstrateur en chimie

au jardin royal des plantes, membre de plusieurs académies étrangères et de celle des sciences de Paris. Il forma divers élèves en chimie, science dont il étendit les bornes, et qu'il aimait avec passion. Les *Mémoires de l'académie des sciences* renferment divers écrits de lui, et il a laissé en manuscrit des *Leçons de chimie*. Sa société était douce et agréable, et son caractère franc et décidé. — Son frère puîné, Hilaire-Marin ROUELLE, s'est aussi distingué par ses connaissances, et succéda à son aîné dans la place de démonstrateur en chimie au jardin du roi. Il mourut le 1^{er} avril 1779.

* ROUGANE (l'abbé), né vers 1740, en Auvergne, après y avoir administré quelque temps une paroisse, donna sa démission de ce bénéfice et vint à Paris pour s'y réunir aux écrivains qui s'occupaient alors de défendre la religion, hautement attaquée chaque jour dans une foule d'écrits livrés en lecture au peuple. Il avait de l'instruction, de la vivacité d'esprit, et beaucoup de zèle. Retiré au Mont-Valérien, il suivait de là les travaux de l'assemblée, qui venait de prendre le titre de constituante, et réfutait les faux principes qu'elle émettait sur les matières ecclésiastiques. Arriva le moment où la vérité n'eut plus le droit de se faire entendre, et l'abbé Rougane dut se taire ; mais il ne voulut jamais quitter le costume ecclésiastique ; et même, après le 10 août, il continua de porter publiquement la soutane. Arrêté par des furieux, il fut enfermé aux Carmes, et périt dans les odieux massacres de septembre 1792. On a de ce digne prêtre : *Les nouveaux patrons de l'usure réfutés, y compris le dernier défenseur de Calvin sur le même sujet, dédié aux états-généraux*, 1787, 2^e édit., Paris, 1789, in-12 de 66 pages. L'auteur répond à La Forêt, à Rulhié, à Ruel, à Beurrey. La 2^e édit. est augmentée d'une réponse aux reproches qu'on lui avait adressés. *Observations réfléchies sur différentes motions de M. d'Autun et ses confrères ; le Décret du 15 avril mal justifié par l'évêque d'Autun*, dans sa réponse au chapitre ; *le Masque levé*, contre le rapport de Durand de Maillane, sur les empêchements et les mariages, in-8 ; *Réflexions sur le rapport de Massieu, touchant les congrégations séculières*, in-8, 8 pages ; *Lettre à M. de Condorcet, écrite par son ordre*, in-8, 48 pag. C'est une réponse à son *Adresse aux Français*, et au *Rapport de M. de Neufchâteau* contre les prêtres, en novembre 1791 ; *Difficultés proposées à MM. Barruel et Fontenay*, in-8, 24 pages.

ROUGEMONT (François), né à Maëstricht en 1624, se fit jésuite, alla travailler au salut des âmes à la Chine, où il aborda l'an 1659. Pendant la cruelle persécution de 1664, il fut conduit à Pékin, chargé de chaînes, et de là à Canton, où il fut détenu dans une horrible prison, avec la plupart des missionnaires, jusque sur la fin de l'année 1671. Il mourut usé de travaux l'an 1676. Ce missionnaire, animé d'un saint zèle, ardent pour la propagation de la foi, s'était concilié l'affection des personnes les plus distinguées de la Chine par ses manières douces et persuasives. Il composa dans sa prison de Canton : *Historia tartarico-sinica, complectens ab anno 1660 aulicam bellicamque inter Sinas disciplinam ; christianæ religionis prospera adversaque*, etc., Louvain,

(1) C'est par erreur qu'on a quelquefois attribué ce portrait au peintre Robert (*voy. ce nom* ci-dessus p. 266), l'un des compagnons d'infortune de Roucher à Ste.-Pélagie, et dont le poète parle souvent dans ses *Lettres* à sa fille ; mais qui ne fut point transféré avec lui à St.-Lazare.

1675, in-12. Cette *Histoire*, qui va jusqu'à l'an 1668, est écrite avec beaucoup de sincérité; c'est un des meilleurs morceaux de l'histoire chinoise; il vaut seul plus que toutes les chimériques chroniques de cette vaine nation; il a été traduit en portugais par le P. Sébastien Magalhaens sur une copie manuscrite, Lisbonne, 1672, in-4. Le P. Rougemont a composé en outre deux ouvrages moraux et religieux en langue chinoise, et a eu part à la *Paraphrase latine des ouvrages de morale de Confucius*, publiée par le P. Couplet.

* ROUGEMONT (Michel-Nicolas BALISON de), auteur dramatique, né en 1781, à la Rochelle, entra dans la marine dès l'âge de 16 ans, et, fait prisonnier par une frégate anglaise, fut conduit à Lisbonne. Ayant été échangé, il revint en France, et servit dans l'armée royale de Vendée. Après la pacification, renonçant à la carrière militaire, il s'établit à Paris, et depuis il ne cessa de publier des romans et des pièces de théâtre, dont la plupart eurent du succès, mais qui ne paraissent pas destinées à lui survivre longtemps. Président de la société de Momus, et membre de l'Athénée des arts, du caveau moderne, etc., Rougemont eut beaucoup d'amis, et les mérita par son obligeance et la loyauté de son caractère. Il mourut à Paris en 1840. Parmi ses ouvrages on citera : *le Rôdeur français*, 1816-25, 6 vol. in-12; 6^e édit., 1827; recueil des feuilletons qu'il avait publiés dans le *Journal général de France*. Il a composé près de 150 pièces de théâtre, dont les plus connues sont : *Lours au sérail*; *M. et Mad. Denis*; *La femme innocente malheureuse et persécutée*, excellente parodie des drames niais qui attiraient alors la foule au théâtre de la porte Saint-Martin; *Le tailleur de J.-J. Rousseau*; *La laitière de Montfermeil*; *Mad. de Lavaubalière*, etc.

ROUGET-DE-LILLE (Joseph), l'auteur de la *Marseillaise*, né en 1760, à Lons-le-Saunier; ses études préparatoires terminées, entra dans l'arme du génie, et fut attaché comme lieutenant au fort de Joux. Envoyé, en 1791, capitaine à Strasbourg, son goût pour la musique le mit en rapport avec le maire de cette ville, M. Dietrich (*voy. ce nom*, III, 257), bon musicien lui-même, et qui donnait souvent des concerts. Rouget était connu de Dietrich pour s'occuper de littérature, et ce fut sur son invitation qu'il composa ce chant devenu fameux sous le nom de la *Marseillaise*, mais que l'auteur avait intitulé *Chant de guerre de l'armée du Rhin*, et dont le succès l'étonna lui-même. La journée du 10 août vint le surprendre à Huningue. Ayant refusé de prêter le serment que le nouveau pouvoir fit demander aux troupes (*voy. PRIEUR*, ci-dessus, 64), il fut suspendu de ses fonctions. Etant venu à Paris, il y fit jouer avec Gossec (*voy. IV*, 163), au Théâtre de la République, *l'Offrande à la Liberté*; mais pendant les représentations de cette pièce, quelques paroles imprudentes le firent arrêter, et, enfermé au château de Saint-Germain, converti en prison, il n'en sortit qu'après le 9 thermidor. S'étant lié avec Tallien (*voy. ce nom*), il l'accompagna dans sa mission à l'armée des côtes de l'Ouest, et prit part à l'affaire de Quiberon, où il fut légèrement blessé. De retour à Paris, il y passa quelques années, ne s'occupant

que de musique et de littérature. Arriva le 18 brumaire : Bonaparte, qui l'avait connu chez Tallien, l'accueillit d'abord; mais, informé qu'il se permettait des propos plus qu'indiscrets sur sa conduite, il lui fit donner l'ordre de quitter Paris. Rouget n'y revint qu'après la restauration, et il y vécut dans une position très-gênée jusqu'en 1850, qu'il obtint enfin une pension du gouvernement. En 1854 il publia dans les *Mémoires de Tous des souvenirs de Quiberon*, où il nie qu'il y ait eu une capitulation (*voy. SOMBREUIL*); mais il a été victorieusement réfuté. Il mourut le 27 juin 1856, à Choisy-le-Roi, chez un ami qui lui avait donné l'hospitalité. On a de lui : *Essais en vers et en prose*, Paris, 1796, in-8, dédié à Méhul. L'auteur y a réuni tout ce qu'il avait publié précédemment. *Cinquante chants français*, 1825, in-4, grav., dont la *Marseillaise* est à peu près le seul connu, quoiqu'il y en ait plusieurs, tels que *Roland à Roncevaux*, qui ne sont pas sans mérite. *Macbeth*, tragédie lyrique, 1827, in-8; Rouget a laissé inédites un assez grand nombre de pièces de théâtre, dont une seule, *l'Ecole des mères*, jouée au théâtre Feydeau en 1798, obtint quelque succès. On a une médaille de Rouget-de-Lille, gravée sous la direction de David (d'Angers), avec la *Marseillaise* au revers.

* ROUGET, frère du précédent, né à Lons-le-Saunier le 5 avril 1770, atteint par la réquisition, entra dans le 6^e bataillon de Paris dit de la *Bute des Moulins*, et fut élu lieutenant. Envoyé à l'armée du Nord, il prit part à la conquête de la Hollande. En 1807 il était général-major au service de Hollande, et il accompagna le général Daendels à Batavia. Rentré en 1810 comme général de brigade au service de France, il fit avec distinction les campagnes d'Espagne jusqu'au moment où les Français furent obligés d'évacuer la péninsule. Après 1814, il fut successivement commandant dans la Vendée, la Loire-Inférieure, le Rhône, la Côte-d'Or, et partout il se concilia l'affection des habitants. Il mourut à Dijon au mois d'octobre 1855, dans sa 65^e année.

ROUGIER. *Voy. BERGERIE* (la).

* ROUGNON (Nicolas-François), médecin, né en 1727 à Morteau, prit ses degrés à la faculté de Besançon, et se rendit ensuite à Paris pour y suivre les cours des plus habiles professeurs. Son zèle et son application lui méritèrent d'être admis parmi les élèves de l'Hôtel-Dieu. Lié avec Macquer et Lorry ses condisciples, à leur exemple, il cultiva dans ses loisirs l'anatomie et les sciences physiques. Après avoir exercé pendant quelque temps la médecine à Noyon, il revint en 1782 à Besançon, où il obtint en 1789 une des chaires de la faculté et la place de médecin en chef des hôpitaux. Sa réputation comme professeur et comme praticien se répandit en Allemagne et jusqu'en Angleterre, et attira de nombreux élèves à ses leçons. L'estime dont il jouissait ne put le mettre à l'abri des fureurs des révolutionnaires : privé de la chaire qu'il honorait depuis plus de trente ans, il fut également destitué de sa place de médecin des hôpitaux. Après le 9 thermidor, réintégré dans ses fonctions, il mourut à Besançon, le 15 juin 1799, à l'âge de 75 ans. On a de lui *Lettre à Lorry*, conte-

nant des observations sur les causes de la mort de M. Charles, ancien capitaine de cavalerie, Besançon, 1768, in-8; *Codex physiologicus*, ibid., 1776, in-8, qui n'est plus au niveau de la science; *Considerationes pathologico-semeiotice de omnibus corporis humani functionibus*, ibid., 1786-87, 2 vol. in-4; ce traité peut être regardé comme un excellent commentaire des principales sentences d'Hippocrate. *Observations sur les divers avantages que l'on peut tirer de la pomme de terre*, ib., 1794, in-8; *Traité d'hygiène et de médecine pratique*, ib., 1799, 2 vol. in-8. Le docteur Marchant, son élève, a publié une *Notice historique sur Rougnon*, Besançon, in-4.

ROUILLE (Guillaume le), juriconsulte célèbre, naquit à Alençon en 1494, de Louis le Rouillé, seigneur de Hertré et de Rozé. Il exerça pendant quelque temps la profession d'avocat dans sa patrie. Son mérite l'ayant fait connaître avantageusement de Fr. d'Alençon, duchesse de Vendôme, cette princesse lui donna la place de lieutenant-général de Beaumont-le-Vicomte, petite ville de son apanage. Le roi et la reine de Navarre (Charles d'Albret et Marguerite de Valois) le gratifièrent par la suite d'une charge de conseiller à l'échiquier d'Alençon; ils lui donnèrent aussi une place dans leur conseil. Nous ignorons l'année de sa mort. Le Rouillé est auteur de plusieurs ouvrages de jurisprudence qui ont eu autrefois beaucoup de réputation; il publia entre autres un *Commentaire sur la Coutume de Normandie*, en 1554, in-fol., et réimprimé en 1559, qui fut si bien accueilli, et qui donna une si haute idée de l'auteur, que le parlement de Normandie voulut le voir, et le fit prier de venir à Rouen: invitation honorable, à laquelle il ne manqua pas de se rendre. On a encore de lui un ouvrage d'un autre genre, intitulé: *Recueil de l'antiquité, préexcellence de la Gaule et des Gaulois*, imprimé à Poitiers, 1546, in-8, réimprimé à Paris en 1551; et une pièce de vers, qui a pour titre: *Les Rossignols du parc d'Alençon*, à l'occasion de l'arrivée de la reine de Navarre en cette ville, l'an 1544.

ROUILLE (Pierre-Julien), jésuite, né à Tours en 1681, professa successivement la théologie, les humanités, la philosophie, et montra un génie propre à plusieurs sciences. Ses supérieurs l'associèrent à la composition de l'*Histoire romaine* du P. Catrou, en 21 vol. in-4, à laquelle le P. Rouillé ne contribua que pour les *Dissertations* et les bonnes *Notes* dont cet ouvrage est rempli (voy. CATROU). Il eut aussi part, avec le P. Brumoy, à la révision et à la continuation des *Révolutions d'Espagne*, que le P. d'Orléans avait laissées imparfaites. Il avait travaillé au journal de Trévoux, depuis 1755 jusqu'en 1757. La 2^e lettre de l'*Examen du Poème de Racine sur la Grâce* est de lui. Ce savant jésuite mourut à Paris en 1740, à 59 ans, aimé et estimé.

ROUJOUX (Prudence-Guillaume, baron de), né en 1779, à Landerneau, après avoir suivi les cours de l'école polytechnique, admis dans la marine, fut attaché, en 1800, à l'état-major du contre-amiral Lacrosse, et envoyé à la Guadeloupe pour y rétablir l'ordre. Pendant son séjour dans cette colonie, il en dressa une carte militaire, et fut à son retour en

France chargé de quelques missions. Nommé en 1806 sous-préfet de Dole (Jura), il fut appelé, en 1811, à la préfecture du Ter, département formé d'une partie de la Catalogne, et en la quittant y laissa d'honorables souvenirs. Nommé pendant les cent-jours préfet des Pyrénées-Orientales, la seconde restauration le rendit à la vie privée, et il s'occupa dès lors exclusivement de littérature. Après la révolution de juillet, il fut nommé préfet du Lot; mais il conserva peu de temps cette place, et reprit ses travaux littéraires à Paris, où il mourut le 6 octobre 1856. Outre une traduction de l'*Histoire d'Angleterre*, du Doct. Lingard, 1825-26, 14 vol. in-8, les principaux sont: *Essai d'une histoire des révolutions des sciences et des arts depuis les temps héroïques jusqu'à nos jours*, Paris, 1811, 3 vol. in-8; *Dictionnaire classique italien-français et français-italien*, Paris, 1826, 2 vol. in-8; *Le monde en estampes, ou Géographie des cinq parties du monde, précédé d'un Précis de Géographie universelle*, 1828, 2 vol. in-8; *Histoire des ducs de Bretagne*, Paris, 1828, 3 vol. in-8. Roujoux était, en 1816, propriétaire et directeur du *Journal général de France*, qui prit plus tard le titre d'*Indépendant*, et qui fut depuis réuni au *Censeur*, puis à *La Renommée*, et enfin au *Courrier*.

ROULLET (Jean-Louis), graveur, né en 1645 à Arles en Provence, fit le voyage d'Italie, où ses talents lui donnèrent accès auprès des artistes et des curieux. Ciro-Ferri, peintre célèbre, s'attacha à cet illustre graveur, et lui procura plusieurs occasions de se signaler. Roulet quitta Rome pour parcourir les plus grandes villes d'Italie, et partout il trouva à exercer son burin. L'amour de la patrie le fit revenir en France, où ses talents ne furent point oisifs et sans récompense. On estime ses ouvrages, surtout pour la correction du dessin, pour la pureté et l'élégance de son burin. Il mourut à Paris en 1699. On voit au musée du Louvre une gravure de cet artiste, *Les trois Maries au tombeau de J.-C.*, d'après Annibal Carrache; elle est considérée comme son chef-d'œuvre.

ROULLIARD (Sébastien), avocat de Paris, né à Melun, fut plus connu dans la république des lettres que dans le barreau. On a de lui quelques écrits mal digérés, mais savants et singuliers. Les principaux sont: *Capitulaire de la virilité d'un homme né sans testicules*, 1600, in-8; *Histoire de l'église de Chartres*, in-8; *La Magnifique doxologie du festu*, 1610, in-8; *Les Gymnopodes, ou de la Nudité des pieds*, 1624, in-4; *Li Huns en Sang-ters*, 1626, in-4; *Histoire de Melun*, 1628, in-4; *Privileges de la Sainte-Chapelle de Paris*, in-8; *Le Lumbifrage de Nicodème Aubier, scribe, soi-disant le cinquième évangéliste et noble de quatre races*, pet. in-8, le plus rare et le plus recherché des ouvrages de l'auteur; des *Poésies* assez plates. Roulliard mourut à Paris en 1659.

ROUMANZOFF. Voy. ROMANZOFF.

ROUSSEAU (Gilbert), né en 1587 à Tours, entra dans la compagnie de Jésus, où il professa la rhétorique et l'écriture sainte. Il devint ensuite supérieur des collèges de Saintes, de Poitiers, de Bordeaux, et enfin provincial de son ordre pour la

province d'Aquitaine. Le P. Rousseau s'était aussi depuis longues années livré à la prédication avec beaucoup de succès, lorsque le roi le chargea de diriger en chef les missions établies en Guyenne pour la conversion des protestants. Il mourut, le 17 janvier 1666, à 79 ans. On a de lui : *Les preuves de l'invocation des saints dans les premiers siècles de l'église*, Bordeaux, 1624, in-12.

* ROUSSEAU (l'abbé), né dans le xv^e siècle, avait embrassé la vie religieuse, dans l'ordre des capucins ; se destinant aux missions de l'Abyssinie, il résolut d'étudier la médecine et la pharmacie, dans l'espoir de se rendre utile à ses confrères. Son projet fut approuvé par la cour de Rome ; et le ministre Colbert lui fit donner un logement au Louvre, où il eut toutes les facilités pour suivre ses études et préparer ses remèdes chimiques. Quelques-uns de ces remèdes, dont on ne manqua pas d'exagérer l'importance, mirent bientôt en vogue le *Capucin du Louvre*. Le roi lui fit expédier des patentes de médecin, et le brevet de son envoyé dans le Levant ; mais ce religieux ne se souciait plus d'entreprendre des voyages de long cours. S'étant retiré dans un couvent de capucins, en Bretagne, il passa, peu de temps après, dans l'ordre de Cluni, et exerça la médecine, sous le nom d'abbé Rousseau. Il mourut en 1696. Son frère, qui se nommait Grange-rouge, avocat au parlement, recueillit ses manuscrits, et les publia sous ce titre : *Secrets et remèdes éprouvés, avec plusieurs expériences nouvelles de physique et de médecine*, Paris, 1697, ib., 1708, in-12. Dans ce recueil, justement oublié, l'auteur raconte (chap. 10) qu'ayant voulu faire périr un crapaud dans un vase de verre, en le regardant, expérience que lui avait réussi plusieurs fois, l'animal s'avisa de le regarder à son tour, et qu'à l'instant il tomba dans une si grande faiblesse, qu'il serait mort, si on ne lui eût donné de prompts secours.

* ROUSSEAU (Jacques), peintre, né à Paris en 1630, se distingua par son art à peindre l'architecture, et à tromper la vue par l'illusion de la perspective. Louis XIV, informé de ses rares talents, sut les mettre à profit. Ce monarque le chargea des décorations de la salle des machines à Saint-Germain-en-Laye, où l'on représentait les opéras du célèbre Lulli. Cet excellent artiste fut encore employé dans plusieurs maisons royales, et l'on voit ses ouvrages dans quelques maisons de riches particuliers ; mais ses perspectives, destinées pour l'ordinaire à décorer une cour, un jardin, ont beaucoup souffert de l'injure de l'air ; cependant ce qui a été conservé suffit pour faire admirer la beauté de son génie, l'éclat, l'intelligence de son coloris. Ce maître a aussi excellé à toucher le paysage. Il mourut à Londres en 1693.

* ROUSSEAU (dom François), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né à Savigny au diocèse du Mans, fit profession à l'abbaye de Vendôme en 1680 ; fut régent de rhétorique à Pont-le-Voy, et se distingua comme prédicateur. Il mourut dans le monastère de Saint-Michel de Tonnerre, le 1^{er} août 1731. On a de lui l'*Oraison funèbre de M^{me} Polixène de Vibraye*, prononcée en l'église de cette ville, et imprimée à Vendôme.

ROUSSEAU (Jean-Baptiste), le premier de nos poètes lyriques, fils d'un cordonnier de Paris, naquit dans cette ville le 6 avril 1670. Son père lui procura une excellente éducation dans les meilleurs collèges de la capitale. Le jeune Rousseau s'y fit un nom par de petites pièces de poésie, pleines d'esprit et d'imagination. Il avait à peine 20 ans, qu'il était déjà recherché par des personnes du plus haut rang et du goût le plus délicat. Dès 1668 il fut reçu en qualité de page chez Bonrepaux, ambassadeur de France en Danemarck. Le maréchal de Tallard le choisit pour son secrétaire, lorsqu'il passa en Angleterre. Ce fut à Londres qu'il lia une amitié étroite avec Saint-Evremond, qui sentit tout le mérite du jeune poète. Rouillé, directeur des finances, le prit auprès de lui. Une affaire fâcheuse le précipita dans les inquiétudes les plus cuisantes. Le café de la Laurent était alors le rendez-vous littéraire et politique des oisifs de Paris. La Motte et Rousseau étaient les chefs de ce Parnasse, lorsque l'opéra d'*Hésione* de Danchet vit le jour en 1708. Il parut, sur un air de prologue de cet opéra, cinq couplets contre les auteurs des paroles, de la musique et du ballet. Ces premiers couplets, qu'on croyait être de Rousseau, furent suivis d'une foule d'autres, où tout ce que le talent inspiré par la haine, par la vengeance et par la débauche, peut enfanter de plus monstrueux, se trouve réuni. Versailles, Paris, furent inondés de ces horreurs. Les tribunaux, fatigués par les plaintes des personnes outragées, recherchèrent l'auteur de ces infamies. Il y eut de grandes présomptions contre Rousseau ; cependant ce poète n'eût jamais été condamné, s'il se fût borné à nier qu'il fût l'auteur des couplets. Mais, non content de vouloir paraître innocent, il voulut que le géomètre Saurin fût coupable du crime dont on l'accusait. Guillaume Arnould, jeune savetier, esprit faible, fut, dit-on, l'instrument que Rousseau mit en œuvre pour accabler son ennemi. Ce misérable déposa que Saurin lui avait remis les couplets, et les avait donnés à un petit dérotteur pour les faire passer en d'autres mains. Le procès porté au Châtelet passa au parlement, et le coup dont Rousseau voulait accabler le géomètre retomba sur sa tête. Saurin fit valoir le contraste de ses mœurs et de celles de son ennemi. Il l'attaqua comme suborneur de témoins, en particulier de ce Guillaume Arnould, auquel il avait donné de l'argent. Les preuves de cette subornation parurent évidentes ; et le suborneur fut banni à perpétuité du royaume. Cet arrêt, rendu le 7 avril 1712, fut affiché à la Grève. Rousseau se retira en Suisse, où le comte du Luc, ambassadeur de France auprès du corps helvétique, lui rendit la vie douce et agréable. A la paix de Bade, conclue en 1714, le prince Eugène demanda Rousseau au comte, qui l'avait mené avec lui, et ce seigneur n'osa pas le lui refuser. Le poète français passa à Vienne avec le prince, auprès duquel il demeura près de trois ans. Enveloppé dans l'affaire du comte de Bonneval, et obligé de quitter la cour de Vienne, il se retira à Bruxelles. Ce fut dans cette ville que commencèrent ses bronchies avec Voltaire. Rousseau avait connu ce poète naissant au collège de

Louis le Grand, et avait admiré sa facilité pour la poésie. Le jeune Arouet cultiva une connaissance qui pouvait lui être si utile; il lui faisait hommage de ses ouvrages, ne cessa de le consulter sur ses essais, et leur amitié fut de jour en jour plus vive. Ils se voyaient souvent à Bruxelles; Arouet lut à Rousseau son *Épître à Julie*, aujourd'hui à *Uranie*. Cet ouvrage fit horreur à celui-ci qui lui en marqua son indignation. Le jeune homme, piqué de ces reproches, tint des discours affreux contre celui qui les lui avait faits. Dans quelque considération que Rousseau fût à Bruxelles, il ne pouvait oublier Paris. Le duc d'Orléans, régent du royaume, sollicité par le grand-prieur de Vendôme et le baron de Breteuil, lui accorda des lettres de rappel. Mais le poète, avant que d'en profiter, demanda qu'on revît son procès; il voulait être rappelé non à titre de grâce, mais par un jugement solennel. Sa demande fut rejetée. Pour se consoler de cette nouvelle disgrâce, il se mit en voyage. En 1721, il passa en Angleterre, où il fit imprimer à Londres le *Recueil de ses Œuvres*, en 2 vol. in-4. Cette édition, publiée en 1725, lui valut dix mille écus. Il les plaça sur la compagnie d'Ostende; mais les affaires de cette compagnie s'étant dérangées, les actionnaires perdirent leurs fonds. Il trouva une ressource dans le duc d'Arenberg, qui lui donna sa table à Bruxelles. Ce seigneur ayant été obligé en 1715 d'aller à l'armée en Allemagne, lui assura une pension de 1500 livres; mais Rousseau eut encore le malheur de perdre les bonnes grâces de son bienfaiteur. Il eut l'imprudence de publier, dans un journal, que Voltaire l'avait accusé, auprès du duc d'Arenberg, d'être l'auteur des Couplets pour lesquels il avait été banni de France. Voltaire, qui aurait dû dédaigner cette imputation, aimait mieux s'en plaindre à ce seigneur, qui priva Rousseau de ses bienfaits. La ville de Bruxelles devint pour lui, après cette disgrâce, un séjour insupportable. Le comte du Luc et M. de Sénozan, receveur général du clergé, instruits de ses chagrins, le firent venir secrètement à Paris, dans l'espérance d'avancer la fin de son bannissement. Rousseau y fit un séjour de trois mois; mais ses protecteurs n'ayant pu obtenir un sauf-conduit pour un an, il retourna à Bruxelles, et mourut à Gnetle, hameau entre Mons et Bruxelles, le 17 mars 1744, dans de grands sentiments de religion. Avant que de recevoir le saint viatique, il protesta qu'il n'était pas l'auteur des Couplets qui avaient empoisonné sa vie. Cette protestation a paru aux hommes impartiaux une démonstration complète de son innocence. Est-il probable, disent-ils, que Rousseau en ait voulu imposer dans ces derniers moments où la vérité se fait jour! Piron a fait cette épitaphe à l'Horace français :

Ci-gît l'illustre et malheureux Rousseau.
Le Brabant fut sa tombe et Paris son berceau.
Voici l'abrégé de sa vie,
Qui fut trop longue de moitié;
Il fut trente ans digne d'envie,
Et trente ans digne de pitié.

Il est plus facile de peindre dans Rousseau le poète que l'homme. Quelques personnes l'ont représenté comme inquiet, capricieux, imprudent, vindicatif, envieux, flatteur, satirique. D'autres l'ont peint

comme un homme plein de candeur et de franchise, comme un chrétien pénétré de sa religion. Il est difficile de se décider entre deux portraits si différents. Il paraît que Rousseau ne peut être lavé sur l'accusation intentée contre lui, d'avoir attaqué ses bienfaiteurs. On peut le justifier plus facilement contre ceux qui l'accusèrent d'avoir renié son père. La plus grande noblesse d'un poète est de descendre d'Homère, de Pindare, de Virgile. Et quel besoin aurait en Rousseau de cacher l'obscurité de sa naissance? elle relevait son mérite, et il avait trop de solidité d'esprit pour ne pas le comprendre. M. Séigny a donné une belle édition de ses *Œuvres*, conformément aux intentions que le poète lui avait marquées. Cette édition, publiée en 1745, à Paris, en 5 vol. in-4, et en 4 vol. in-12, ne contient que ce que l'auteur a avoué; elle renferme quatre livres d'*Odes*, dont le premier est d'*Odes sacrées*, tirées des Psaumes. « Rousseau, dit Fréron, sait retracer » à propos le beau désordre de Pindare, les grâces » d'Anacréon, la saine raison d'Horace et la pom- » pense majesté de Malherbe. » Quel feu! quel génie! quels éclairs d'imagination! quelle rapidité de pinceau! quelle abondance de traits frappants! quelle foule de brillantes comparaisons! quelle richesse de rimes! quelle heureuse versification! mais surtout quelle expression inimitable! Il y a des négligences, des mots impropres, des phrases incorrectes; mais l'enthousiasme du poète, qui passe dans l'âme du lecteur, fait qu'on ne les remarque guère. Deux livres d'*Épîtres* en vers. Quoiqu'elles ne manquent pas de beautés, il y règne un fond de misanthropie qui les dépare. Rousseau parle trop souvent de ses ennemis et de ses malheurs, il y étale des principes qui portent moins sur la vérité que sur les différentes passions qui l'animaient. La colère le jette dans le paradoxe. Des *Cantates*. Il est le créateur de ce poème, dans lequel il n'a point en d'égal. Les siennes respirent cette poésie d'expression, ce style pittoresque, ces tours heureux, ces grâces légères, qui forment le véritable caractère de ce genre. Il est tantôt vif et impétueux, tantôt doux et touchant, suivant les passions qui animent les personnages qu'il fait parler. Des *Allégories*, dont plusieurs sont heureuses, mais dont quelques-unes paraissent forcées; des *Épigrammes* qui l'ont mis au-dessus de Martial et de Marot. On a eu soin de retrancher de cette édition celles que la licence et la débauche lui avaient inspirées. L'auteur en a témoigné dans la suite de vifs regrets. Un livre de *Poésies diverses*, qui manquent quelquefois de légèreté et de délicatesse; quatre *Comédies* en vers, et deux en prose. Le théâtre n'était pas son talent principal. Cependant, sa comédie intitulée *Le Café* fut représentée neuf fois; une autre, le *Flatteur*, fut jouée dix fois en 1696, et a été reprise avec succès. Un recueil de *Lettres* en prose. On n'a choisi dans cette édition que les plus intéressantes. Il y en a un recueil plus considérable en 5 vol., qui a fait tout à la fois tort et honneur à sa mémoire. Rousseau y dit le pour et le contre sur les mêmes personnes. Il paraît trop porté à déchirer ceux qui lui déplaisent. A cela près, on voit en lui un homme d'un caractère ferme et d'une âme élevée, qui ne veut

devoir son retour dans sa patrie qu'à sa pleine justification. On y trouve quelques anecdotes, et des jugements exacts sur plusieurs écrivains. Un libraire de Hollande a publié un ouvrage qui lui ferait plus de tort, si les auteurs devaient répondre des sottises qu'on met sous leur nom : c'est son *Portefeuille*. Il y a, à la vérité, dans ce misérable recueil, plusieurs pièces qui sont de Rousseau ; mais il faut moins l'en blâmer que ceux qui ont tiré ces ouvrages de l'oubli auquel ce grand poète les avait condamnés. On a donné, en 1741, à Paris, une fort jolie édition de ses *Œuvres choisies*, in-12. Celle de 1829, in-18, avec des notes de Lebrun, le lyrique (*voy.* ce nom), et des observations de Fontanes et de Boucharlat, a été admise au nombre des livres classiques. Ce sont ses *Odes* et son éminente supériorité dans la poésie lyrique qui lui ont mérité le nom de *grand Rousseau*, quoiqu'il soit à présumer qu'on le lui a donné pour le distinguer des autres écrivains du même nom. On peut consulter sur le mérite de cet écrivain *Rousseau vengé*, par l'abbé de Gourney, Paris, 1772, in-12. Laharpe nous semble l'avoir jugé avec beaucoup d'impartialité. La première édition de ses *Œuvres* avouée par l'auteur est de Soleure, 1712, in-12. Les *Odes*, *Cantates* et *Poésies diverses* ont été publiées par Didot l'aîné, pour l'éducation du dauphin, 1790, gr. in-4. Amar a publié les *Œuvres complètes avec un commentaire historique et littéraire précédé d'un nouvel essai sur la vie et les écrits de l'auteur*, Paris, 1820, 5 vol. in-8 ; cette édition renferme une partie de la *Correspondance* de Rousseau ; le même éditeur a donné les *Œuvres poétiques avec un Commentaire*, Paris, 1824, 2 vol. in-8, dans la *Collection des classiques français*, de Lefèvre. — Un des frères utérins de Jean-Baptiste Rousseau, carme déchaussé, sous le nom de P. *Léon de Saint-Joseph*, s'acquit de la réputation dans le ministère de la chaire, et mourut à Paris en 1750.

ROUSSEAU (Jean-Jacques), né à Genève le 28 juin 1712, d'un horloger, coûta en naissant la vie à sa mère. Son enfance n'en fut pas moins, dit-il, environnée des plus tendres soins : son père, homme simple et bon, songea moins à cultiver les dispositions dont il le voyait doué, qu'à lui épargner les contrariétés de son âge, et Rousseau ne se rappelait pas comment il avait appris à lire ; mais il se souvenait que ses premières lectures avaient été des *Romans* ; et que les émotions que son enfance y puisa lui « donnèrent sur la vie humaine des notions bizarres et romanesques, dont l'expérience et la réflexion ne purent jamais bien le guérir. » Il lui néanmoins ensuite quelques bons livres, tels que les *Vies de Plutarque*. Son père, obligé de quitter Genève, le mit en pension à Bossey, chez le ministre Lamhercier, d'où il sortit au bout de deux ans à peu près aussi ignorant qu'il y était entré. Un oncle maternel qui s'était chargé de lui, l'envoya copier des actes dans l'étude d'un greffier de Genève. Le peu de succès qu'il obtint l'ayant fait passer pour inepte et bon tout au plus pour pousser la lime, il fut placé dans l'atelier d'un graveur qui le maltraita et d'où il sortit bientôt. Il alla chercher un asile chez l'abbé de Pontverre, curé de Confignon, en Sa-

voie : cet ecclésiastique l'envoya à Annecy où il vit pour la première fois madame Warens qui devint sa bienfaitrice, et dont il paya les bienfaits par l'ingratitude la plus noire. Ce fut par la médiation de cette dame et aux frais de l'évêque d'Annecy que Rousseau fut envoyé à Turin pour y être instruit dans la religion catholique. Après deux mois de séjour dans la maison des catéchumènes, il abjura le protestantisme. N'ayant retiré de sa prétendue conversion que 20 francs, il entra chez la comtesse de Vercellis, en qualité de laquais : il commit alors une faute honteuse, en volant un ruban, ou, comme d'autres que lui l'ont affirmé avec plus de vraisemblance, un diamant, et en chargeant de ce vol une jeune servante qui fut renvoyée ainsi que lui. Bientôt il trouva une nouvelle place ; il devint secrétaire du comte Gouvion, premier écuyer de la reine de Sardaigne ; son inconstance naturelle l'éloigna peu de temps après de cette maison. Il alla retrouver madame de Warens qui réveilla dans son âme quelques sentiments honnêtes. D'après ses conseils il entra au séminaire, avec le désir de se faire prêtre ; mais il fut renvoyé comme n'étant propre à rien : toutefois sa bienfaitrice lui donna quelques soins ; elle dirigea ses lectures et lui fit apprendre la musique. Séparé ensuite de sa seconde mère, il parcourut la Suisse avec un prétendu évêque grec qui faisait des collectes pour le St.-Sépulcre, et auquel il servait d'interprète ; mais ils furent arrêtés tous deux à Soleure. L'ambassadeur de France, à qui il raconta sa position, lui donna les moyens d'aller à Paris rejoindre celle qu'il appelle sa *chère maman*. Arrivé dans la capitale, il apprit que madame de Warens était partie : aussitôt il se rendit à Lyon où il sentit toutes les horreurs de la misère ; enfin il rejoignit sa bienfaitrice. Son séjour près d'elle fut consacré à des lectures sérieuses ; mais obligé d'aller à Montpellier pour cause de maladie, il trouva à son retour M^{me} de Warens engagée dans des liens indignes d'elle. Il alla prendre à Lyon une place de précepteur chez M. de Mably, grand-prévôt de cette ville. Après avoir fait ce métier pendant un an, il retourna à Paris où il arriva dans l'automne de 1741, avec 15 louis et l'espoir d'une rapide fortune fondée sur une nouvelle méthode de noter la musique. Cette méthode n'ayant pas réussi, il accepta l'emploi de secrétaire de M. de Montaignu, ambassadeur à Venise. Pendant son séjour en Italie, il se fortifia dans la musique. Il était de retour à Paris, lorsque, dans l'été de 1749, il allait visiter Diderot détenu à Vincennes à cause de sa *Lettre sur les aveugles*. Il avait emporté avec lui le *Mercure de France* ; en le lisant, pour se distraire pendant la route, il y vit que l'académie de Dijon proposait un prix sur cette question : *Si le rétablissement des sciences et des arts a contribué à épurer les mœurs ?* Il concourut, et son discours, qui soutenait la négative, fut couronné en 1750, et il devait l'être, non seulement à raison de l'éloquence forte et mâle dont l'auteur soutenait son assertion, mais parce que réellement, en prenant la chose dans sa généralité, il avait la vérité pour lui, quoiqu'il l'exagère alors comme il le fait si souvent. Plusieurs adversaires

se présentèrent pour l'attaquer : Rousseau se défendit ; il avait de son côté l'expérience des siècles et les lumières de l'histoire. L'état de notre littérature ne tarda point à venir à son appui. « S'il est » faux, dit un critique judicieux, que les lettres » cultivées selon les règles et les précautions que » le bien commun exige, soient capables de nuire » à la société, il est du moins très-certain qu'à en » juger par les désordres qui règnent aujourd'hui » parmi les littérateurs, elles sont sujettes à de » grands inconvénients. Quelle idée avantageuse » peut-on s'en former, quels fruits peut-on s'en » promettre pour la culture de l'esprit et la perfection des mœurs, quand on voit les vrais principes attaqués, les règles méconnues, les bienséances violées, l'anarchie et la confusion établies sur les débris du goût et de la raison ; quand la religion, la morale, les devoirs, la vertu, deviennent la proie d'une philosophie extravagante, qui outrage l'une, corrompt l'autre, prononce sur ceux-ci, et défigure celle-là au gré de ses caprices ou de ses intérêts ? Quelle estime peut-on avoir pour les littérateurs, à la vue des divisions qui les aigrissent et les déshonorent ? Est-ce en les voyant se déchirer, se calomnier, se décrier les uns les autres, intriguer dans les sociétés, pour persécuter leurs rivaux ou prôner leurs admirateurs et leurs disciples ; employer, pour se faire une réputation, un temps et des soins qui seraient plus utilement consacrés à perfectionner leurs ouvrages ; se révolter contre les critiques, et négliger des avis utiles ; repaître leur vanité de suffrages mendiés, sans s'occuper à en mériter de plus justes et de plus solides ; substituer à l'élévation des sentiments qui devraient être leur partage, les bassesses de l'artifice et de la flatterie, pour donner des appuis à leur vanité ! Est-ce enfin au milieu d'une dégradation sensible et journalière, qu'ils pourront prétendre au respect et à la gloire destinés à payer les travaux du génie et des talents ? Il n'est donc que trop tristement démontré par l'expérience que l'abus des connaissances littéraires est le plus dangereux de tous les maux qu'un état puisse éprouver. Depuis ces prétendues lumières qu'on se vante de nous avoir communiquées, la société est-elle devenue plus heureuse et mieux réglée ? La mauvaise foi, les perfidies, les haines, les mensonges, les calomnies, les atrocités, les crimes, ont-ils disparu parmi nous ? Y a-t-on vu renaître la franchise, la droiture, la générosité, le bonheur et la paix ; ou plutôt, malgré ces cris hypocrites d'humanité, de bienfaisance les cœurs ne paraissent-ils pas s'être rétrécis, desséchés, et avoir perdu leur énergie ? Tout ce que nous avons gagné en devenant plus instruits, c'est d'avoir appris à être méchants avec art, et à conserver dans le mal une sorte de décence qui le rend plus épidémique et plus dangereux. S'il est vrai que les hommes aient été méchants dans tous les siècles, on ne peut nier qu'ils n'aient plus de facilité à l'être dans les siècles éclairés. Les ressources de l'esprit se tournent alors du côté de l'intérêt des passions. Plus un méchant a de lumières, plus il est habile

» à mal faire avec impunité. » (*Voy. FRÉDÉRIC-GUILAUME II, roi de Prusse, GIRALDI, Lilio-Gregorio.*) Ce premier succès l'enivra et fixa sa destinée : il résolut d'être libre, de briser les fers de l'opinion ; et, pour préluder à ce nouveau rôle, il retrancha de sa table et de sa mise le peu de luxe qu'il s'était permis jusque-là. Renonçant à l'emploi de caissier qu'il avait obtenu chez M. Francueil, fils de M. Dupin, parce que la garde d'un trésor troublerait son sommeil, il se fit annoncer comme copiste de musique à dix sous la page. Son *Discours sur les causes de l'inégalité parmi les hommes et sur l'origine des sociétés*, plein de maximes fausses et d'idées bizarres, fut fait pour prouver que les hommes sont égaux, qu'ils étaient nés pour vivre isolés, et qu'ils ont perverti l'ordre de la nature en se rassemblant. L'auteur, panégyriste éternel de l'homme sauvage, déproue l'homme social ; s'efforçant, contre son intime conviction, de substituer au bonheur de la vertu, de la religion, d'une civilisation honnête et raisonnable, l'état de la dégradation la plus humiliante pour l'humanité. Car qu'est-ce qu'un sauvage tel que ceux de l'Amérique, et en général ceux que nous connaissons sur ce globe ? « C'est, » répond l'auteur du *Système social*, qui mêle aussi de grandes vérités à de grandes erreurs, « c'est un enfant vigoureux, privé » de ressources, d'expérience, de raison, d'industrie ; qui souffre continuellement la faim et la misère, qui se voit à chaque instant forcé de lutter contre les bêtes, qui d'ailleurs ne connaît d'autres lois que son caprice, d'autres règles que les passions du moment, d'autre droit que la force, d'autre vertu que la témérité ; c'est un être fougueux, inconsidéré, cruel, vindicatif, injuste, qui ne veut point de frein, qui ne prévient pas le lendemain, qui est à tout moment exposé à devenir la victime, ou de sa propre folie, ou de la férocité des stupides qui lui ressemblent. La vie du sauvage à laquelle des spéculateurs chagrins ont voulu ramener les hommes, l'âge d'or si vanté par les poètes, ne sont dans le vrai que des états de misère, d'imbécillité, de déraison. » Sa lettre à d'Alembert sur le projet d'établir un théâtre à Genève, publiée en 1757, renferme, à côté de quelques paradoxes, les vérités les plus importantes et les mieux développées. Cette lettre, si intéressante pour les mœurs en général et pour la république de Genève en particulier, fut la première source de la haine que Voltaire lui voua, et des injures dont il ne cessa de l'accabler. Ce qu'on trouvait de singulier, c'est que cet ennemi des spectacles avait fait imprimer une comédie, et qu'il avait donné au théâtre une pastorale, le *Devin du village*, qui certainement n'était pas faite pour produire des impressions de vertu. Il en fit lui-même la musique : car il avait cultivé cet art dès son enfance. Son *Dictionnaire de musique*, à quelques inexactitudes près, est un des meilleurs ouvrages que nous possédions en ce genre ; mais on s'aperçoit facilement qu'il a profité de celui de l'abbé Brossard : on est fâché seulement qu'il ne le dise pas ; et cette réticence fait croire qu'il n'était point en ce genre aussi riche de son

propre fonds qu'on le croyait communément. La *Nouvelle Héloïse*, 1761, 6 parties in-12, est un roman épistolaire, dont l'intrigue est mal conduite et l'ordonnance mauvaise; il est, comme toutes les productions de l'auteur, plein de beautés et de défauts. Il en parle lui-même avec des éloges révoltants, et toute la tendresse d'une aveugle paternité : on a de la peine à comprendre qu'il n'en ait pas aperçu les contradictions saillantes, ainsi que la morale fautive et inconséquente. Quelques-unes de ces lettres sont admirables par la force, par la chaleur de l'expression, mais l'auteur ne tarde pas à se livrer au goût des sophismes et à la manie d'ergoter contre les notions reçues; de là ces froides digressions, ces critiques insipides, et ces paradoxes révoltants. C'est dans cet ouvrage qu'il s'est le plus souvent abandonné à sa manie d'exposer le pour et le contre, de répandre de l'incertitude sur tous les principes. *Emile* fit encore plus de bruit que la *Nouvelle Héloïse*. On sait que ce roman moral, publié en 1762, roule principalement sur l'éducation. Rousseau veut qu'on suive en tout la nature, et qu'on laisse germer et prévaloir les passions sans leur opposer, sinon lorsqu'il n'en sera plus temps, l'impression des vérités religieuses, de la loi et de la crainte de Dieu. Tout ce qu'il dit contre les spectacles, contre les vices et les préjugés de son siècle, est digne tout à la fois de Platon et de Tacite. Il semble même en avoir la manière et le style. Mais ce qu'il est bon de savoir, pour apprécier les hommes et les moyens qui fondent leur célébrité, c'est que le style de Rousseau n'était ni dans son cœur ni dans son génie, et que tandis que l'honnête homme médiocrement lettré, parle et écrit avec énergie et un enthousiasme éloquent des droits de la justice et de la vertu, Rousseau ne pouvait former une ligne sans se mettre l'esprit à la torture. « Je méditais, dit-il lui-même, » dans mon lit, les yeux fermés, et je tournais et » retournais dans ma pensée mes périodes avec des » peines incroyables : puis, quand j'étais parvenu » à en être content, je les déposais dans ma mémoire, jusqu'à ce que je pusse les mettre sur le » papier. Souvent j'oubliais tout en m'habillant. » Les quatre lettres à M. de Malesherbes sont peut-être la seule chose que j'aie écrite avec facilité dans » toute ma vie. » Voilà, sans doute, ceux qui jugeaient de la force de l'âme de Rousseau par celle de ses expressions, bien loin de leur celle; et puis, la sublime philosophie qui achète par de telles contorsions la réputation de beau parleur! Quoi qu'il en soit du style, le fond de l'ouvrage est une source de corruption. Le 3^e tome est rempli d'objections contre le christianisme. Il fait, à la vérité, un éloge sublime de l'Evangile, et un portrait touchant de son divin auteur; mais les miracles, les prophéties, qui établissent sa mission, sont attaqués sans ménagement. C'est un traité d'éducation le plus chimérique qu'un homme ait pu concevoir, un assemblage continu de sublime et de subtilités, de raison et d'extravagance, d'esprit et de puérilité, de religion et d'impiété, de philanthropie et de causticité. (Voy. MUZARELLI.) Il habitait depuis 1756 une petite maison de campagne près Montmorency,

connue sous le nom de l'Ermitage; solitude qu'il devait à la générosité d'un fermier-général. Sans adopter en tout la façon de vivre trop dure des anciens cyniques, il s'était retranché tout ce que peut fournir ce luxe recherché qui est la suite des richesses et qui en pervertit l'usage. Il aurait été heureux dans cette retraite, s'il avait pu oublier ce public qu'il affectait de dédaigner; mais le désir d'une grande réputation aiguillonnait son amour-propre, et c'est ce désir qui lui fit glisser dans son *Emile* tant de choses condamnables, et qu'il a lui-même plus d'une fois réfutées avec force. Le parlement de Paris condamna ce livre en 1762, et poursuivit criminellement l'auteur, qui fut obligé de prendre la fuite à la hâte. Il dirigea ses pas vers sa patrie, qui lui ferma ses portes. Proscrit dans la ville qui lui avait donné le jour, il chercha un asile en Suisse, et le trouva dans la principauté de Neuchâtel. Son premier soin fut de défendre son *Emile* contre le *Mandement* de Mgr. l'archevêque de Paris, qui avait anathématisé ce livre. Il publia en 1763 une *Lettre* où toutes ses erreurs sont reproduites avec la parure de l'éloquence et une espèce de morgue cynique. Les *Lettres de la Montagne* virent le jour bientôt après; mais ce livre, bien moins éloquent, et surchargé de discussions ennuyeuses sur les magistrats et les pasteurs de Genève, irrita les ministres protestants, sans le réconcilier avec les ministres de l'Eglise romaine. Rousseau avait abandonné solennellement cette dernière religion dans un voyage qu'il avait fait à Genève en 1755; ce qu'il y a d'étrange, c'est qu'il était résolu d'aller vivre en France, dans un pays catholique. Les pasteurs protestants ne lui surent aucun gré de ce changement; et la protection du roi de Prusse, à qui appartient la principauté de Neuchâtel, ne put le soustraire aux tracasseries que lui suscita le pasteur de Motiers-Travers, village où il s'était retiré. Il alla chercher un nouvel asile dans une saison rigoureuse et dans l'île de Saint-Pierre située au milieu du lac de Bienne; mais au bout de quelques semaines, un ordre du sénat de Berne vint l'arracher à cette solitude. Il prit le parti de passer en Angleterre, et il se brouilla bientôt avec le fameux Hume, qui l'avait amené avec lui dans cette île. Nous n'entrerons pas dans le détail de cette bruyante querelle; elle prouve, ainsi que mille autres anecdotes, que ces gens qui se disent nés pour instruire, pacifier, rendre heureux tous les hommes, ne sauraient vivre deux jours ensemble sans faire éclater des passions que le plus froid chrétien aurait honte de ne pas réprimer. Hume appela Rousseau un *serpent réchauffé dans le sein de l'amitié*; celui-ci ne manqua pas de termes pour lui riposter. Le philosophe de Genève retourna en France, en 1767. En passant à Amiens, il vit Gresset, qui le sonda sur ses malheurs et sur ses disputes; il se contenta de lui répondre : « Vous avez » eu l'art de faire parler un perroquet; mais vous » ne sauriez faire parler un ours (1). » Le prince de Conti lui ayant offert un asile dans son château

(1) Suivant M. de Sévelinges il répondit à l'auteur de *Verpét* : « Vous qui fait s si bien parler les perroquets, il n'est pas » étonnant que vous sachiez apprivoiser les ours. »

de Trye près de Gisors, Jean-Jacques y vécut quelques temps, sous le nom de *Renou*; mais comme il s'y crut environné d'espions, il le quitta pour aller herboriser dans les environs de Lyon, de Grenoble, de Chambéry, et parut enfin vouloir se fixer à Monquin près de Bourgoin, où il épousa sa Thérèse en 1768. Ses protecteurs obtinrent en 1770 qu'il demeurerait à Paris, à condition qu'il n'écritait ni sur les matières de la religion ni sur celles du gouvernement : il tint parole, il n'écrivit plus. Il se contenta de vivre dans la société de quelques amis, paraissant dé trompé, sans pourtant l'être, de ses illusions. Il mourut à Ermenonville, terre de M. le marquis de Girardin, à 10 lieues de Paris, le 5 juillet 1778, non sans soupçon d'avoir avancé ses jours en prenant du poison. Un de ses amis, Corancez, a donné à cet égard des renseignements qui semblent exacts. Sa brochure est curieuse, et démontre l'état d'aliénation dans lequel le sage tombait parfois. La relation que MM. de Presle et Magellan ont donnée de sa mort pour dissiper ce soupçon, n'a fait que le fortifier : ils conviennent que la *vie lui était à charge*, et rapportent diverses circonstances, qui annoncent que le philosophe, sans aucun mal apparent, était instruit de sa fin prochaine. Tout cela est confirmé dans les *Lettres sur les ouvrages et le caractère de J.-J. Rousseau*, publiées en 1789 par madame la baronne de Staël. « On sera » peut-être étonné, dit-elle, de ce que je regarde » comme certain que Rousseau s'est donné la mort. » Mais le même Genevois dont j'ai déjà parlé reçut » une lettre de lui quelque temps avant sa mort, » qui semblait annoncer ce dessein. Depuis, s'é- » tant informé avec un soin extrême de ses der- » niers moments, il a su que le matin du jour où » Rousseau mourut, il se leva en parfaite santé, » mais dit cependant qu'il allait voir le soleil pour » la dernière fois, et prit, avant de sortir, du café » qu'il fit lui-même. Il rentra quelques heures » après, et commençant alors à souffrir horrible- » ment, il défendit constamment qu'on appelât du » secours et qu'on avertit personne. Peu de jours » avant ce triste jour, il s'était aperçu des viles » inclinations de sa femme pour un homme de » l'état le plus bas ; il parut accablé de cette dé- » couverte, et resta huit heures de suite sur le » bord de l'eau, dans une méditation profonde. Il » me semble que si l'on réunit ces détails à sa » tristesse habituelle, à l'accroissement extraor- » dinaire de ses terreurs et de ses défiances, il » n'est plus permis de douter que ce malheureux » homme n'ait terminé volontairement sa vie. » Et dans une réponse à madame de Vassy, elle ajoute : « Un Genevois, secrétaire de mon père » (M. Necker), et qui a passé la plus grande partie » de sa vie avec Rousseau ; un autre, nommé » Mouton, homme de beaucoup d'esprit, et con- » fident de ses dernières pensées, m'ont assuré ce » que j'ai écrit ; et des lettres que j'ai vues de lui, » peu de temps avant sa mort, annonçaient le des- » sein de terminer sa vie. » On voit par-là, comme par bien d'autres anecdotes de ce fameux égoïste, ce que c'est que la prétendue force d'esprit dont font parade les hommes dont l'idole est l'opinion

publique, et qui n'ont point dans eux-mêmes de quoi combattre les disgrâces les plus légères, souvent même parfaitement imaginaires. Le caractère de Rousseau, ainsi que ses opinions, était certainement original ; mais la nature ne lui en avait donné que le germe, et l'art avait beaucoup contribué à le rendre encore plus singulier. Il n'aimait à ressembler à personne, et comme cette façon de penser et de vivre extraordinaire lui avait fait un nom, il manifesta beaucoup de bizarrerie, soit dans sa conduite, soit dans ses écrits. Tout est devenu problématique sous sa plume. De là ces raisonnements pour et contre le duel, l'apologie du suicide et la condamnation de cette frénésie ; la facilité à pallier le crime de l'adultère, et les raisons les plus fortes pour en faire sentir l'horreur. De là l'existence de Dieu attaquée par des sophismes, et les athées confondus par des arguments invincibles ; la religion chrétienne combattue par des objections spécieuses, et célébrée par les plus sublimes éloges. Il tâchait de se rendre intéressant par la peinture de ses malheurs et de sa pauvreté, quoique ses infortunes fussent moins grandes qu'il ne le disait et ne le sentait, et quoiqu'il eût des ressources assurées contre l'indigence. Il était charitable, bienfaisant, sobre, se contentant du pur nécessaire, et refusant les moyens qui lui auraient procuré ou des richesses ou des places. Quoiqu'il affichât la philosophie, il n'aimait pas les philosophes ; prévenu d'abord pour eux par l'emphase de ce nom illusoire, il les détesta dès qu'il les connut : « Je regardais, dit-il, tous ces graves » écrivains comme des hommes modestes, sages, » vertueux, irréprochables. Je me formais de leur » commerce des idées angéliques, et je n'aurais » approché de la maison de l'un d'eux que comme » d'un sanctuaire. Enfin je les ai vus ; ce préjugé » puéril s'est dissipé, et c'est la seule erreur dont » ils m'aient guéri. » — « Fuyez, dit-il ailleurs, » ceux qui, sous prétexte d'expliquer la nature, » sèment dans le cœur des hommes de désolantes » doctrines, et dont le scepticisme apparent est » cent fois plus affirmatif et plus dogmatique que » le ton décidé de leurs adversaires. Sous le hau- » tain prétexte qu'eux seuls sont éclairés, vrais, » de bonne foi, ils nous soumettent impérieuse- » ment à leurs décisions tranchantes, et prétendent » nous donner, pour les vrais principes des choses, » les inintelligibles systèmes qu'ils ont bâtis dans » leur imagination. Du reste, renversant, détrui- » sant, foulant aux pieds tout ce que les hommes » respectent, ils ôtent aux affligés la dernière con- » solation de leur misère, aux puissants et aux » riches le seul frein de leurs passions ; ils arra- » chent du fond des cœurs les remords du crime, » l'espoir de la vertu, et se vantent encore d'être » les bienfaiteurs du genre humain. Jamais, disent- » ils, la vérité n'est nuisible aux hommes ; je le » crois comme eux ; et c'est, à mon avis, une preuve » que ce qu'ils enseignent n'est pas la vérité. » (Voy. LUCIEN.) On ne peut l'accuser, comme tant d'autres sophistes, d'avoir souvent répété avec une emphase étudiée le mot de *vertu*, sans en inspirer le sentiment. Quand il parle des devoirs

de l'homme, des principes essentiels à notre bonheur, du respect que nous nous devons à nous-mêmes et à nos semblables; c'est avec une abondance, un charme, une force qui semble ne pouvoir venir que du cœur. Mais tout cela est mêlé d'assertions si contradictoires dans leurs principes ou dans leurs conséquences, que si elles pouvaient être vraies, toute idée de devoir serait anéantie. Ses idées sur la politique étaient presque aussi extraordinaires que ses paradoxes sur la religion. Son *Contrat social*, que Voltaire appelait le *Contrat insocial de l'insociable J.-J. Rousseau*, est plein de sophismes, d'erreurs et de traits dignes d'un pinceau cynique; il est d'ailleurs obscur, mal digéré, et tellement rempli de contradictions, que les auteurs de la nouvelle constitution de la France en ont fait la base de leurs opérations, en même temps qu'elles y sont condamnées en cent endroits différents. On a encore de lui quelques autres petits ouvrages, qu'on trouve dans le recueil de ses *Œuvres*, publié tant de fois et en tant de formats. On a rassemblé les vérités les plus utiles et les plus importantes de cette collection dans ses *Pensées*, 1 vol. in-12, où l'on a fait disparaître le sophiste hardi et l'auteur impie, pour n'offrir que l'écrivain éloquent et le moraliste penseur (voy. l'abbé SABATIER). M. le comte de Barruel-Beauvert a donné sa *Vie* en 1789, amphigouri philosophique, rempli de faits romanesques, dont quelques-uns ne peuvent avoir été imaginés que par l'auteur. Il convient cependant que le philosophe s'est donné la mort lui-même. Rousseau avait laissé dans son porte-feuille des *Mémoires de sa vie*, dont on a publié une partie en 1782, sous le titre de *Confessions*. C'est le détail le plus circonstancié, non-seulement des plus petits événements de sa vie, mais encore de ses crimes et de ses bassesses. Extravagance inouïe, où la manie de faire parler de soi a conduit cet homme de génie, devenu, selon l'expression de saint Paul, réellement fou, en se croyant parfaitement sage. Il était parvenu à se persuader que les moindres détails de sa vie étaient des choses importantes et bien dignes d'occuper les regards de la postérité. Heureux si, au lieu de vivre un moment dans la pensée et les discours des hommes, il avait su renfermer dans ce sentiment précieux que produit la vertu, jouir en lui-même des fruits de la sagesse, faire le bien sans ostentation, l'enseigner sans prétention, substituer à une philosophie arbitraire et contradictoire l'invariable lumière de la religion! Beaucoup d'écrivains se sont attachés à réfuter les paradoxes de Rousseau. Nous nous contenterons de citer Bergier, le cardinal Gerbil, M. de Boulogne, etc. M. de Barante, *Tableau de la littérature française au XVIII^e siècle*, et M. Villemain dans son *Cours de littérature* ont donné l'analyse des principaux ouvrages de ce philosophe. Les restes de J.-J. Rousseau qui avaient été déposés dans l'île des Peupliers, à Ermenonville, en furent retirés le 11 octobre 1794, pour être transportés au Panthéon. L'édition la plus complète de ses *Œuvres* est celle que l'on doit à Musset-Pathay (voy. ce nom), son biographe.

* ROUSSEAU (dom Claude), bénédictin de la

congrégation de Saint-Maur, né en 1722 à Reims, fit profession à Saint-Faron de Meaux, le 7 mars 1769. Il resta longtemps à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés à Paris, et mourut à Saint-Denis, le 1^{er} mars 1787. Il a publié sous le voile de l'anonyme : *Le Cenobitophile, ou lettres d'un religieux français à un laïc, son ami, sur les préjugés publics contre l'état monastique*, au Mont-Cassin et à Paris, 1768, in-12; *Mémoire pour la ville de Reims contre le chapitre*, in-4 (avec M. Merle); *Recueil de lettres adressées à M. Mille, auteur de l'abrégé chronologique de l'histoire de Bourgogne*, Paris, 1772, in-8.

* ROUSSEAU (Pierre), écrivain médiocre, né à Toulouse en 1725, quitta le petit collet pour cultiver la littérature, et vint à Paris, où il fut chargé de la rédaction du journal des *Affiches* et donna à différents théâtres des pièces dont le succès ne fut qu'éphémère. Les plus connues sont le *Berceau*, les *Méprises*, la *Coquette sans le savoir*, l'*Etourdi corrigé*, l'*Esprit du jour*, la mort de *Bucéphale*, tragédie burlesque, etc. En 1756, il fonda le *Journal encyclopédique*, dont le succès accrût sa fortune. Il mourut à Paris en novembre 1785, âgé de 65 ans.

* ROUSSEAU (Jean-François-Xavier), diplomate, né en 1758, à Ispahan, était fils d'un joaillier, cousin-germain de Jean-Jacques, qui ayant, en 1705, passé en Asie, à la suite de l'ambassade française, y était devenu chef des joailliers de la couronne de Perse. Elevé dans la religion catholique par les jésuites, il fit de bonnes études, et se familiarisa de bonne heure avec les langues de l'Orient; il apprit la plupart de celles de l'Europe, se livra ensuite à des opérations de commerce, puis remplit à Bassora les fonctions de sous-chef du comptoir de la compagnie française des Indes. Par ses connaissances variées et le crédit dont il jouissait dans l'Orient, il se rendit doublement utile. Chargé, en 1775, des affaires de France en Perse et dans le Pachalik de Bagdad, il secourut les malheureux Français venus de l'Inde et envoya, à ses frais, des vivres à la colonie de Mahé. Il rendit de grands services aux missions d'Ispahan, de Bassora et de Bagdad, et fut en récompense créé, par le pape Clément XIV, chevalier de l'Eperon d'or. Lors de la prise de Bassora par Sadek-khan, frère du régent de Perse, il sut maintenir la tranquillité des Français, protégea la liberté des habitants et sauva la vie au gouverneur turc. Mais obligé de quitter une ville successivement livrée à tous les fléaux, il se détermina à passer en France où il arriva au mois de décembre 1780, et fut accueilli à la cour avec beaucoup de distinction. Sa parenté avec le philosophe de Genève, et le costume oriental qu'il portait ainsi que sa femme, attirèrent sur lui l'attention générale, et le firent rechercher dans toutes les sociétés. En 1782, il repartit pour l'Asie, chargé des consulats réunis de Bassora et de Bagdad. Dans ces doubles fonctions, il donna de nouvelles preuves d'un zèle efficace. L'invasion de l'Egypte ayant, en 1798, allumé la guerre entre la France et la Porte-Ottomane, Rousseau fut retenu pendant onze mois dans la plus dure captivité. Nommé en 1802 par le gouvernement consulaire agent-général et diplo-

mate à Bagdad, il ouvrit, en 1804, des communications avec la Perse, et prépara la mission de MM. Jaubert et Romieu, à la cour de Téhéran. Rousseau mourut le 12 mai 1808, doyen des consuls au Levant. On lui doit divers *Mémoires sur le commerce du golfe Persique et de Bassora*; sur la peste de cette ville, et sur sa prise par les Persans; sur les révolutions de Perse; sur les Wahabis. Dans son *Eloge historique* publié par son fils en 1810, in-8, on cite dix-sept de ses ouvrages restés manuscrits, parmi lesquels une *Traduction des chefs-d'œuvre de Racine*, en arménien.

* ROUSSEAU (Jean-Baptiste-Louis-Jacques), fils du précédent, né en 1780 sur le coche d'Auverre, n'avait pas encore atteint sa deuxième année lorsque son père l'emmena à Bassora. Il l'y remplaça en 1805, dans le poste du consul de France; eut depuis les mêmes fonctions à Alep, à Bagdad; et, enfin nommé consul général et chargé d'affaires de France à Tripoli de Barbarie, y mourut en 1851. Il était correspondant de l'académie des inscriptions, etc. Outre un *Eloge historique de son père* (voy. ci-dessus), on a de lui : *Description du pachalik de Bagdad*, suivie d'une notice historique sur les Wahabis, Paris, 1805, in-8; *Extrait d'un itinéraire en Perse par la voie de Bagdad*, ib., 1815, in-8, *Mélanges d'histoire et de littérature orientale*, 1817, in-8; *Mémoire sur les trois plus fameuses sectes du musulmanisme*, les Wahabis, les Nozairis et les Ismaélis, 1818, in-8. (Voy. OUHAB, ABDEL-WAHAB, VI, 525); *Notice historique sur la Perse ancienne et moderne*, 1818, in-8. Il avait entrepris une *Encyclopédie orientale*, que la mort ne lui a pas permis d'achever.

* ROUSSEAU (Jean, comte), sénateur, né en 1740, était fils d'un riche propriétaire de vignes en Champagne. Après avoir fait ses études, il fut admis dans la congrégation de l'Oratoire, puis devint précepteur des enfants du duc d'Aiguillon et du comte de Chabillant, à Nantes. Il travailla quelque temps au *Journal de Genève*, et rédigea le discours préliminaire du *Résumé général des cahiers des divers bailliages*, 1789, 5 vol. in-8. Député suppléant de Paris à la Convention, il n'y prit séance qu'après le procès de Louis XVI. Il partagea la proscription de plusieurs de ses collègues après le 31 mai, et fut longtemps détenu. Rentré à la Convention, il s'opposa, le 25 octobre 1795, à la mise en liberté de Rossignol et de Daubigny que réclamait Legendre, et vota constamment avec les républicains modérés. Après la session il passa au conseil des anciens, y fit plusieurs rapports sur les finances, et fut chargé de surveiller la comptabilité. Nommé secrétaire en 1796, il fit annuler les élections de Saint-Domingue; il appuya l'année suivante la proposition qui privait les nobles et les anoblis de l'exercice des droits politiques. Il fit imprimer au *Moniteur* du 50 germinal an 6, une lettre dans laquelle il prétend démontrer qu'il a existé des intelligences entre les chefs de l'émigration et les chefs du parti révolutionnaire qui a ensanglanté la France. Il se prononça pour la révolution du 18 brumaire, devint successivement sénateur, comte et commandant de la légion d'honneur, et mourut à Châtillon près de Paris, le 7 novembre 1815, à l'âge de 75 ans.

ROUSSEAU (Jean-Denis), prêtre, né en 1776, à Mazères, dans la Touraine, était l'aîné de onze enfants et fut d'abord employé à la culture. Le curé de son village lui ayant trouvé de l'intelligence, le prit en affection, et lui procura les moyens d'entrer au collège de Tours. Les brillants succès qu'il y obtint lui valurent une bourse au collège de Louis-le-Grand. Nommé maître de conférences dans ce même collège, il venait de recevoir les ordres sacrés lorsque les persécutions dont le clergé était l'objet l'obligèrent à se réfugier à Tours, où pendant la terreur il remplit chez un imprimeur le modeste emploi de prole. A la réorganisation des études il rentra dans l'enseignement et remplit avec succès la chaire de philosophie à Liège, puis à Orléans. En 1815, nommé proviseur du collège de Bourges, et deux ans après de celui de Lyon, il donna une vie nouvelle à ces établissements. Il fut nommé inspecteur de l'académie de Caen, et enfin de Rouen, où il mourut le 12 novembre 1855. On a de lui quelques ouvrages d'éducation, entr'autres : *Abrégé de Géographie ancienne*, Paris, 1824, in-12; et l'*Art poétique d'Horace*, traduct. interlinéaire, 1828, in-12.

ROUSSEL. Voy. PARISIÈRE.

* ROUSSEL (Adrien), religieux minime, né vers la fin du xvi^e siècle à Ornaux, petite ville du comté de Bourgogne. Après avoir terminé ses études, il embrassa la vie monastique, et partagea ses loisirs entre la culture des sciences et les devoirs de son état. Ses talents l'ayant fait connaître, il fut appelé à Munich, par le P. Lallemandet, son confrère (voy. ce nom, v. 100), et fut chargé de professer, au collège de cette ville, la théologie et les mathématiques. Il remplit cette double chaire, de manière à se concilier l'estime des savants et celle du duc de Bavière, qui lui donna des preuves de sa satisfaction. Le P. Roussel, en quittant l'Allemagne, fut nommé provincial de son ordre en Savoie, et mourut à Thonon, le 26 juillet 1659. On a de lui : *Optica christiana, sive Verbi incarnati oculus in obscurioribus fidei divinæ mysteriis*, Munich, 1646, in-4. C'est une explication de différents passages de la vie de Jésus-Christ, par les règles de l'optique, *La Théologie mystique de saint François de Paule*, à faire le retour de l'âme à Dieu par le cercle de l'amour divin; plus, le portrait de Saint-François de Paule, en la personne du P. Balthaz. d'Avila, général de l'ordre des Minimes, ib., 1655, in-16; ce petit ouvrage est fort rare, sans être recherché; il est divisé en deux parties : la première contient une suite d'*Odes* en vers français à la louange du pieux fondateur des Minimes; dans la seconde on prétend faire voir que le P. Balthazar d'Avila a pris pour modèle saint François de Paule, dans toutes les actions qui l'ont fait mettre au nombre des saints (voy. la *Bibl. franc.* par l'abbé Goujet, xvi, 461); *Musurgia sacra, sive ad columnas Ferdinandi III, Aug. Cæsaris, immaculatæ Virginis conceptioni erectas applicata*, 2 vol. in-4. C'est une défense de l'immaculée conception, dans laquelle l'auteur a donné l'explication des Pyramides élevées à Vienne en l'honneur de la sainte Vierge. On conservait cet ouvrage dans la Bibliothèque des Minimes de Besançon. Le P. Roussel a laissé, en manuscrit, d'au-

tres ouvrages , parmi lesquels on cite un *Traité de perspective*, un autre des *Horloges*, et l'*art de fortifier les places*.

ROUSSEL (Guillaume), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, de Conches en Normandie, fit profession en 1680. Il alla à Paris, et son talent pour la chaire lui promettait des succès dans cette capitale; mais quelques raisons l'empêchèrent d'y demeurer: il se retira à Reims, et mourut à Argenteuil en 1717, à 59 ans. On a de lui: une bonne *Traduction française des Lettres de saint Jérôme*, réimprimée en 1715, en 3 vol. in-8; un *Eloge* du P. Mabillon; il avait entrepris l'*Histoire littéraire de France*; mais à peine en avait-il tracé le plan, et recueilli quelques Mémoires à ce sujet, que la mort l'enleva à ce travail. Son projet fut rempli par dom Rivet.

* ROUSSEL (Pierre), médecin littérateur, né en 1742, à Dax (ou plutôt Aqs) dans les Landes, fit ses études à Montpellier, où il prit le bonnet en 1770, et vint peu de temps après à Paris, où il se lia de l'amitié la plus intime avec Bordeu. Après y avoir pratiqué quelque temps son art avec succès, il crut devoir se borner à la théorie. Sa modestie était extrême. On disait de lui qu'il tremblait autant d'être illustre que les autres de rester obscurs; et souvent il répétait: « Deux siècles de renommée » ne valent pas deux jours de repos. » Il a été comparé à La Fontaine dont il avait, dit Alibert, l'ingénuité, la bonhomie, la grâce, la paresse, les distractions et l'innocente malice. La révolution l'ayant ruiné, le ministre Chaptal lui obtint une modique pension de 800 francs. Retiré depuis quelque temps à Châteaudun, il y mourut en 1802, âgé de 60 ans. On a de lui: *Eloge de Bordeu*, 1772, et réimprimé à la tête du principal ouvrage de ce médecin célèbre; différents *Mémoires* dans les journaux littéraires; *Système physique et moral de la femme*, 1777, in-12; 7^e éd., 1820, in-8. Dans cet ouvrage qui établit sa réputation, il prouve que le tempérament des femmes a beaucoup d'analogie avec celui des enfants; d'où il s'ensuit qu'ils ont les uns et les autres la même inquiétude, la même vivacité, et la même promptitude à s'affliger et à se consoler, à désirer et à se dégoûter. Laharpe en porte ce jugement dans sa *Correspondance*: « L'auteur écrit avec élégance et » intérêt, sans déclamation et sans fausse cha- » leur. Ses observations sont profondes, et son style » est à la fois celui d'un écrivain sage et d'un » homme paisible. Quoique le fond de son ouvrage » soit nécessairement un peu scientifique, il se fait » lire partout avec agrément. » L'édition de 1820 est augmentée de la 1^{re} partie du *Système physique et moral de l'homme*, la seule que Roussel ait composée, et de quelques-uns de ses *Opuscules*. Blin de Sainmore a adressé une *Épître* à Roussel, qui avait soigné son épouse dans une maladie grave. Son *Eloge* par Alibert se trouve en tête de toutes les éditions récentes de son ouvrage.

* ROUSSEL (Pierre-Joseph-Alexis), avocat, né vers 1740, à Epinal, vint de bonne heure à Paris où il suivit le barreau plusieurs années: il embrassa les principes de la révolution; mais il ne parait pas qu'il y ait joué un rôle. Il fut depuis commis principal

de la grande chancellerie de la légion-d'honneur et mourut à Paris en mars 1815. On a de lui: *Château des Tuileries*, 1802, 2 vol. in-8, ouvrage plein de détails romanesques; *Correspondance secrète de plusieurs grands personnages illustres à la fin du XVIII^e siècle*, 1802, in-8; *Annales du crime et de l'innocence, ou Choix des causes célèbres, anciennes et modernes, réduites aux faits historiques*, 1813, 20 vol. in-12, (avec Plancher-Valcourt); *Histoire secrète du tribunal révolutionnaire*, 1815, 2 vol. in-8; il est l'éditeur de la *Politique de tous les cabinets de l'Europe* (voy. FAVIER); de la *Correspondance du duc d'Orléans et de celle de Fabre d'Eglantine*. Il a laissé plusieurs manuscrits, parmi lesquels on cite des *Mémoires de Louis XVI*, 5 vol. in-8.

* ROUSSEL de LA BÉRARDIÈRE (J.-H.), jurisconsulte, né à Rouen en 1727, fut professeur en droit à l'université de Caen, et mourut dans sa terre de la Bérardière en décembre 1801, laissant les ouvrages suivants: *Discours sur les crimes et les moyens de les détruire*, couronné par l'académie de Mantoue en 1775, imprimé en italien et en hollandais; *Réponse aux questions proposées par l'impératrice de Russie* (Catherine II), sur les lois criminelles; *Institution au droit de Normandie*, 1782, in-8; *Plan de législation criminelle*, 1788, in-8. Il a laissé en manuscrit: *Institution générale au droit français, et en particulier au droit de Normandie*; une traduction du *Traité de la vieillesse* de Cicéron, et une imitation des *Epigrammes* d'Owen; plusieurs *Dissertations* sur divers sujets, lues à l'académie de Caen, dont il était membre, ainsi que de celle de Mantoue.

* ROUSSELET (François), médecin, né à Vesoul, s'appliqua particulièrement à l'alchimie, et a laissé l'ouvrage suivant, devenu très-rare, *Chrysospagyrie, ou de l'usage et vertu de l'or*, Lyon, 1582, in-8. Lenglet du Fresnoy en fait mention dans sa *Bibliothèque des alchimistes*; Lacroix du Maine et Duverrier le citent aussi. « L'or, dit Rousselet dans son » livre, est un corps doué de toute perfection, com- » posé d'une égalité de substance, proportionnément » mélangé, compris sur un tempérament égal, re- » cevant l'union et l'admirable texture de toutes » les vertus tant supérieures qu'inférieures, auquel » nul mixte ne peut être comparé. »

* ROUSSELET (Georges-Etienne), jésuite, né en 1582, à Vesoul, fut admis dans la société à l'âge de 25 ans, et, après avoir professé les humanités et rempli différents emplois dans son ordre, se distingua dans la carrière de la chaire. Il mourut à Valence, dans le Dauphiné, le 30 décembre 1634, à 52 ans. On a de lui: *le Lys sacré, ou Parallèle du lys de saint Louis et des autres rois de France*, Lyon, 1651, in-4.

* ROUSSELET (Gilles), graveur, né à Paris en 1614, se forma sur la manière de Corneille Bloemart, qu'il a même surpassé quelquefois. Il a publié un grand nombre d'estampes, entre autres: *la Sainte Famille*, *Saint Michel*, d'après Raphaël; *Eliézer abordant Rebecca*, *Moïse échappé à la mort*, d'après Poussin; *L'Annonciation*, *Quatre des travaux d'Hercule*, *David terrassant Goliath*, d'après le Guide; *le Christ au tombeau*, d'après le Titien; un autre *Christ*, d'après Lebrun, et différents morceaux

excellents d'après les plus fameux peintres anciens et modernes. Michel Huber et Rost, dans leur *Manuel des amateurs de l'art*, ont donné une liste des ouvrages les plus remarquables de Rousselet, dont on fait monter l'*Œuvre* à plus de 554 pièces. Cet artiste est mort en 1686.

* ROUSSELET (Claude-François), augustin réformé, né en 1725, à Pesme, bailliage de Gray, reçut, en embrassant la vie religieuse, le nom de P. Pacifique, professa la théologie dans différentes maisons de son ordre, et se fit ensuite un nom comme prédicateur. L'étude de l'histoire et la culture des lettres partageaient ses loisirs. Il fut l'un des premiers membres de la société d'émulation établie à Bourg, et il lut, dans ses séances publiques, plusieurs morceaux, parmi lesquels on cite un *Discours* sur les qualités de l'honnête homme, et une *Ode* à un ancien instituteur. A la suppression des ordres religieux, il se retira dans sa famille, à Besançon, où il mourut le 20 août 1807. On a de lui : *Histoire et description de l'église royale de Brou*, élevée à Bourg en Bresse par Marguerite d'Autriche, entre les années 1511 et 1556, Paris, 1767, 144 p.; Lyon, 1788, in-12. Ce petit ouvrage est plein de recherches curieuses. L'église de Brou, l'un des plus beaux édifices gothiques qui existent en France, a été construite sur les plans d'André Colomban, architecte de Dijon, qui mériterait d'être plus connu. Elle renferme les mausolées en marbre de Marguerite de Bourbon, de Philibert-le-Beau, duc de Savoie, son fils, et de Marguerite d'Autriche, épouse de ce prince. Ces tombeaux et les statues dont ils sont décorés ont été exécutés en grande partie par Conrad Meyl, habile sculpteur suisse, chargé de la direction des travaux. D'après les calculs du P. Rousselet, la dépense totale de l'église de Brou s'est élevée à plus de 220,000 écus d'or, formant environ 22 millions de notre monnaie; elle aurait éprouvé le sort de tant d'autres édifices, tombés sous le marteau des Vandales modernes, sans le zèle de quelques membres de la commission des arts, qui la firent déclarer monument national.

* ROUSSET de MISSY (Jean), publiciste et compilateur, né à Laon en 1686, partagea les malheurs de sa famille, atteinte par la révocation de l'édit de Nantes. Conduit à Paris, il y acheva ses études au collège du Plessis. Quelques désagréments qu'il eut à essuyer de sa belle-mère lui firent prendre la détermination de passer en Hollande. Il entra dans la compagnie des cadets français, à la suite des régiments des gardes des états-généraux. Il quitta le service après la bataille de Malplaquet, et ouvrit à La Haye une école pour la jeune noblesse. En 1725, il l'abandonna pour se livrer à l'étude de la politique, et devint bientôt le propriétaire du *Mercure de Gatiens de Courtilz* (voy. ce nom, III, 71). Quoiqu'il eut le travail extrêmement facile, il se fit aider dans la rédaction de son journal par des Français réfugiés, entre autres La Barre de Beaunarchais, qui paya les services qu'il lui avait rendus de la plus noire ingratitude. Rousset, naturalisé en Hollande par un long séjour, voulut prendre part aux affaires publiques, et se déclara pour le prince d'Orange. Les pamphlets qu'il publia pour démon-

trer la nécessité de rétablir le stathoudérat déplurent aux magistrats d'Amsterdam, qui le firent arrêter. Cette détention de quelques mois lui valut la faveur du prince d'Orange. Elu stathouder en 1747, ce prince le nomma conseiller ordinaire, et son historiographe. Mais Rousset, d'un caractère inquiet et turbulent, se mit, dès l'année suivante, à la tête d'une association appelée des *doelisten*, de Doel, nom d'un hôtel garni où elle tenait ses assemblées. Cette association, dont le but était, comme toujours, la réforme des abus, pouvant exciter des troubles, le prince d'Orange priva Rousset de ses dignités, et donna même l'ordre de l'arrêter. Ayant été averti à temps, il s'enfuit à Bruxelles, où sa plume fut sa principale ressource. Il y mourut en 1762, à l'âge de 76 ans. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, dont les principaux sont : *les Batailles et l'histoire militaire du prince Eugène, du duc de Marlborough, et du prince d'Orange*, La Haye, 1729-47, 3 vol. in-fol.; le prem. vol. est de J. Dumont; cet ouvrage n'est recherché que pour les estampes. *Supplément au corps diplomatique* de J. Dumont, La Haye, 1759, 5 vol. in-fol. (Voy. DUMONT, III, 511.) *Recueil historique d'actes et de négociations depuis la paix d'Utrecht*, La Haye, 1728-55, 21 t. en 25 vol. in-12; *Histoire des guerres entre les maisons de France et d'Autriche*, Amsterdam, 1742, 2 vol., 1748, 6 vol. in-12; *Mémoires du règne de Pierre-le-Grand, empereur de Russie*, sous le nom du baron Iwan Nesterusanoi; la meilleure édition est celle d'Amsterdam (Paris), 1740, 5 vol. in-12; elle est augmentée des *Mémoires de Catherine I^{re}*; *Relation historique de la grande révolution arrivée dans la république des Provinces-Unies en 1747*, Amsterdam, in-4. Rousset se vantait d'être impartial, mais il détruit lui-même cette opinion par ses écrits; il ne garde aucune mesure envers la France, ni envers ceux qui ne sont pas de sa religion. Il ne se piquait d'aucune loyauté littéraire, faisait imprimer les mêmes morceaux dans plusieurs compilations, et devenait ainsi son propre plagiaire aux dépens des libraires et du public. Il avait des connaissances très-variées (1); mais son humeur turbulente et sa fécondité nuisirent également à sa fortune et à sa gloire.

* ROUSSIER (Pierre-Joseph), né à Marseille en 1716, et mort vers 1790, à Econis, où il était chanoine, est auteur de plusieurs ouvrages justement oubliés, à part un *Mémoire sur la musique des anciens*, 1776, plein d'érudition et de recherches satisfaisantes, et qui lui avait mérité le titre de correspondant de l'académie des inscriptions.

* ROUSTAN (Antoine-Jacques), ministre protestant, né à Genève en 1754, mort dans la même ville en 1808, fut successivement régent d'une des premières classes du collège de cette ville, et pasteur de l'église helvétique à Londres. On a de lui : *Défense du christianisme considéré du côté politique*; il y réfute quelques-uns des paradoxes du *contrat social* de J.-J. Rousseau dont il était néanmoins l'admirateur et l'ami. *Discours sur les moyens de*

(1) Il en a montré de très-remarquables en histoire naturelle dans une brochure qu'il publia pour rassurer les Hollandais sur l'état des digues : *Observations sur l'origine, la constitution et la nature des vers de mer qui percent les vaisseaux*, La Haye, 1733, in-8 de 32 pag., fig.

réformer les mœurs; *Examen des quatre beaux siècles de Voltaire*, (ceux d'Alexandre ou de Périclès, d'Auguste, de Médicis et de Louis XIV); *Dialogue entre Brutus et César aux Champs Elysées*: ces 4 opuscules furent réunis en 1764, sous le titre d'*Offrande aux autels et à la patrie*; *Lettres sur l'état présent du christianisme*, 1768, in-12. Cet ouvrage dans lequel les projets des philosophes sont dévoilés, déplut à Voltaire qui persiffla l'auteur dans ses *Remontrances du corps des pasteurs du Gévaudan*, etc.; *Examen critique de la 2^e partie de la profession de foi du vicaire savoyard*, 1776, in-8; *Abrégé de l'Histoire universelle ancienne et moderne*, 1789-90, 9 vol. in-12. Les différentes parties de ces ouvrages qui n'ont pas eu de succès avaient déjà paru séparément.

ROUTH (Bernard), jésuite irlandais, né le 11 février 1695, s'est distingué par les ouvrages suivants: *Vers sur le mariage du roi*; *Lettres sur les Voyages de Cyrus*; *Lettres sur le Paradis perdu*; *Lettres à l'abbé Terrasson sur l'Histoire de Séthos*; *Recherches sur la manière d'inhumier chez les anciens*, Poitiers, 1758, in-12, rare. C'est de tous les ouvrages du P. Routh le seul qui soit recherché des curieux. Il a travaillé aux *Mémoires de Trévoux* pendant les années 1759-1745, et a donné un volume de l'*Histoire romaine*, après la mort des pères Catrou et Rouillé. Comme prêtre et directeur des âmes, il jouissait de la confiance de beaucoup de monde; Montesquieu et d'autres hommes célèbres sont morts entre ses bras. Après la destruction de la société en France, en 1762, il se retira à Mons, où il mourut professeur de la princesse Charlotte de Lorraine, le 18 janvier 1768.

* ROUVIERE (Armand), avocat au parlement d'Aix, né dans cette ville en 1669, se distingua par son savoir et son éloquence, et donna les ouvrages suivants: *Traité sur la révocation des donations, par la naissance ou survenance des enfants*, etc., Paris, 1757, in-fol.; *Traité du droit de retour*, etc. Paris, 1757, 2 vol. in-12; *De la révocation des donations, legs*, etc. par l'ingratitude et l'incapacité des légataires, Toulouse, 1758, in-4. Cet ouvrage a eu plusieurs éditions. Rouvière mourut en 1742, à l'âge de 75 ans, laissant manuscrit un *Traité de la simonie et de la confidence*, de l'*aliénation des biens de l'Eglise*, etc.

* ROUVIERE (Joseph-Marie AUDIN), médecin, né à Carpentras, en 1764, fit d'excellentes études au collège de sa ville natale. Il alla ensuite suivre les cours de médecine à Montpellier, et, après avoir obtenu le grade de licencié, vint, en 1789, à Paris, dans l'intention de s'y faire recevoir docteur régent, mais la révolution l'en empêcha. Cependant il concourut pour le prix que la société royale de médecine avait offert, pour une *Topographie physique et médicale de Paris*, et sur le rapport de Hallé et Foureroy, le comité d'instruction publique de la Convention lui accorda 1200 francs pour faire imprimer son ouvrage. A la fin de 1794, envoyé comme officier de santé à l'armée d'Italie, il fut attaché plus tard à l'hôpital de Milan. De retour à Paris, en 1797, il professa l'année suivante un cours d'hygiène au lycée des étrangers. En 1800, il re-

tourna en Italie, et s'y lia avec le docteur Franck, qui lui vendit la propriété d'un médicament connu sous le nom de *Grains de santé*. En 1807, il fit un nouveau cours d'hygiène au lycée devenu l'Athénée, et parvint à se procurer un assez grand débit des *Grains de Franck*, pour exciter la jalousie des confrères, qui en assurèrent la vogue en voulant l'empêcher. Dans les dernières années de sa vie il habita Chaillot, et il y donna des consultations et mourut du choléra le 25 avril 1852, sans avoir eu le titre de docteur. Ses ouvrages sont: *Essai sur la topographie physique et médicale de Paris*, an 2 (1794), in-8; il a été traduit en allemand. *La médecine sans le médecin*, ou *Manuel de santé*, 1794; l'auteur a successivement revu, corrigé et augmenté les diverses éditions de ce livre, qui obtint un succès étonnant au grand déplaisir de ses confrères et a été traduit dans presque toutes les langues; *Plus de sangsues*, Paris, 1826 et 1827, in-8. Cette brochure, dans laquelle l'auteur attaquait le système du docteur Broussais, donna lieu à deux procès en police-correctionnelle, dont il perdit l'un et gagna l'autre; *Hygiène abrégée, ou Préceptes généraux pour conserver la santé et prolonger la vie*, 2^e édit., 1827, in-8; *L'Oracle de la santé*, ou *l'Art de se bien porter*, 1829, in-8; c'est le même ouvrage, mais refondu et augmenté de nouveaux préceptes.

ROUVRE. Voy. ROVÈRE.

ROUX. Voy. ROSSO et LEROUX.

ROUX (Augustin), de l'académie de Bordeaux, sa patrie, docteur en médecine dans l'université de cette ville, docteur régent à Paris, naquit en 1726, et mourut en 1776. Son caractère doux et honnête lui avait fait des amis, et ses connaissances en médecine et en littérature lui procurèrent des protecteurs. Il continua le *Journal de médecine*, commencé par Vander Monde, depuis le mois de juillet 1754 jusqu'en juin 1776. On a encore de lui: *Recherches sur les moyens de refroidir les liqueurs*, 1758, in-12; la *Traduction de l'Essai sur l'eau de chaux de Whytt*, pour la guérison de la pierre, 1767, in-12; *Annales typographiques*, depuis 1757 jusqu'en 1762: ce journal était bien fait et utile; *Traité de la culture et de la plantation des arbres à ouvrir*, Paris, 1750, in-12; *Encyclopédie portative*, 1776, 2 vol. in-12; *Mémoires de chimie*, extrait de ceux d'Ursula, 1764, 2 vol. in-12. Il avait entrepris une histoire des trois règnes de la nature, qui n'était pas achevée à sa mort: on n'a publié que les *pierres et les minéraux*, 1781, in-4. *L'éloge de Roux*, par Darcet, parut dans le *Journal de médecine*, cahier de janv. 1777, et a été tiré à part à un très-grand nombre d'exemplaires.

* ROUX (Jacques), membre de la commune de Paris, était, en 1789, prêtre habitué de la paroisse Saint-Nicolas. Il ne tarda pas à se lier avec Marat, dont il devint un des auxiliaires, et prit le titre de *prédicateur des sans culottes*. Membre de la commune du 10 août, il fut désigné par ses collègues pour surveiller les augustes prisonniers du Temple, et se conduisit avec eux de la manière la plus atroce. Un jour le roi qui souffrait d'un violent

mal de dents, le pria de lui faire venir un dentiste : *Ce n'est pas la peine*, lui dit-il, en faisant un geste qui indiquait le supplice de la guillotine, *dans peu vos dents seront réparées*. Ayant brigué l'affreuse mission de conduire le roi au supplice, il refusa de se charger d'un paquet que ce prince adressait à la Convention, disant qu'il n'était chargé que de le conduire à l'échafaud, et vint se vanter à la Convention de n'avoir pas quitté Capet des yeux qu'il n'eût vu tomber sa tête. Accusé d'avoir dirigé le pillage des magasins d'épicerie, le 23 février 1795, la section des Piques lui retira sa confiance, et celle des Gravilliers, dont il faisait partie, censura sa conduite. Après le 31 mai la commune le chargea d'écrire l'Histoire de cette journée, et lui confia la rédaction des Affiches, destinées à répandre dans le peuple les idées révolutionnaires. Ayant prononcé le 25 juin à la Convention, au nom de la section des Gravilliers, un discours rempli des principes les plus odieux, il fut chassé de la barre. Désavoué par ses collègues, il fut expulsé de la commune. Accusé d'autres crimes, il fut traduit au tribunal de police correctionnelle; mais les juges s'étant déclarés incompetents, il fut renvoyé au tribunal révolutionnaire qui le condamna à mort le 15 janvier 1794. Lorsqu'il entendit son arrêt il se frappa de cinq coups de couteau, et fut transporté, couvert de sang, à Bicêtre, où il expira.

* ROUX (Louis), conventionnel, né en 1755, était à la révolution curé dans le diocèse de Langres. Il prêta le serment, et devint vicaire de l'évêque constitutionnel de la Haute-Marne. Député de ce département à la Convention, il y vota la mort du roi sans appel et sans sursis; il renonça peu de temps après à ses fonctions sacerdotales, et, pour compléter son apostasie, se maria. Envoyé en mission dans le département des Ardennes, il y concourut avec Massieu (voy. ce nom, v. 549), à l'établissement du culte de la raison; puis s'étant brouillé avec son collègue, vint apporter le scandale de leurs débats à la tribune de la Convention. Au 9 thermidor, il se déclara pour le parti victorieux; et devenu membre du comité de salut public, provoqua l'arrestation de Massieu qu'il accuse d'avoir contribué à l'assassinat juridique de la municipalité de Sedan. Il se prononce vivement en prairial contre les jacobins qui ont figuré dans cette journée, et fait renvoyer les chefs devant une commission militaire; puis en vendémiaire, il provoque des mesures contre les sectionnaires de Paris. Réélu au conseil des cinq-cents, il s'y montra dévoué aux intérêts du Directoire; mais il faut lui tenir compte d'avoir demandé le rapport de la loi qui condamnait les prêtres à la déportation, et d'avoir dans une autre circonstance sollicité quelques adoucissements à la position des ecclésiastiques. Sorti du conseil en 1797, il devint sous-chef au ministère de l'intérieur, puis fut employé à la commission des émigrés, et enfin aux archives du ministère de la police. Il vécut longtemps oublié dans Paris; mais ayant figuré au champ de mai en 1815, il fut atteint par la loi contre les régicides, et se retira à Huy, près de Namur. Etant tombé malade, une femme qui avait soin de lui, fit venir un ecclé-

siaque, qui l'exhorta à recourir aux secours de la religion... « Ah ! Monsieur, répondit le malade, » je m'en occupe plus qu'on ne pense. » Le repentir se faisant sentir dans son cœur, il témoigna le désir de revoir l'ecclésiastique, qui, loin de se rebuter quand il apprit ce qu'était Roux, au contraire redoubla de zèle. Enfin le pécheur converti se confessa, et, avant que les derniers sacrements lui fussent administrés, il demanda, d'après l'exhortation de son confesseur, pardon des scandales qu'il avait donnés. Il mourut en chrétien le 22 septembre 1817, âgé de 64 ans. La rétractation de ses fautes a été rendue publique. On a de Roux : *Relation des journées des 8, 9 et 10 thermidor*, réimprimée en 1795 sans la participation de l'auteur, sous le titre de *Liste des proscriptions des patriotes*, in-8.

* ROUX-FAZILLAC (Pierre), conventionnel, était chevalier de Saint-Louis à la révolution dont il embrassa les principes. Administrateur du département de la Dordogne, il fut ensuite élu à l'assemblée législative et à la Convention, où il vota la mort du roi sans appel et sans sursis. Envoyé en mission à l'armée du Nord, après la journée du 31 mai, il poursuivit avec acharnement les girondins et fit arrêter son collègue Valady (voy. ce nom), qu'il envoya périr sur l'échafaud à Périgueux. Après la session, nommé administrateur dans son département, le Directoire qui le redoutait en raison de ses rapports avec les jacobins du pays, crut devoir le destituer en l'an 6, à l'approche des élections. Un peu plus tard chef de division au ministère de l'intérieur, il perdit cet emploi au 18 brumaire et vécut paisiblement à Périgueux jusqu'en 1816, époque où atteint par la loi contre les régicides, il se réfugia en Suisse. Rentré en France après la révolution de juillet, il mourut à Nanterre près de Paris au mois de février 1855. Roux-Fazillac a publié : *Histoire de la guerre d'Allemagne pendant les années 1756 et suiv. entre le roi de Prusse et l'impératrice d'Allemagne et ses alliés*, 1784, in-4, 1805, 2 vol. in-8; elle est en partie traduite de l'anglais de Lloyd, et en partie composée sur la correspondance de M. de Montazet, lieutenant-général; *Recherches historiques sur l'homme au masque de fer*, d'où résultent des notions certaines sur ce prisonnier, 1801, in-8; malgré cette assertion de l'auteur, il n'éclaircit point le problème historique (voy. MASQUE DE FER, v. 545).

ROUXEL. Voy. GRANCEY.

* ROUZET de FOLMON (Jacques-Marie), né à Toulouse en 1745, exerça longtemps l'état d'avocat avec distinction. Député à l'assemblée législative, il chercha par des voies conciliatrices à calmer l'effervescence des esprits. Envoyé à la Convention, il se prononça contre les mesures tyranniques. Lors du procès du roi, il soutint « que les principes constitutionnels le plaçaient hors de la justice ordinaire, » et que la Convention n'avait pas le droit de le punir. » Conséquent, autant qu'il le pouvait, avec lui-même, il vota pour l'appel au peuple, la détention et le sursis. L'un des députés qui protestèrent contre la journée du 31 mai, il fut décrété d'arrestation avec 75 de ses collègues, et enfermé au Luxembourg. Il y connut madame la duchesse

d'Orléans (voy. VI, 501), à laquelle il rendit dans la suite d'importants services. Rentré à la Convention après le 9 thermidor, il fit tout ce qui dépendait de lui pour effacer les traces du monstrueux régime de la terreur. Lors de la discussion de la constitution de l'an 3, il combattit, mais vainement, la *déclaration des droits de l'homme*, en rappelant les maux qu'elle avait causés. Après la session, il passa au conseil des cinq-cents, où il s'occupa des contributions des finances, et de la loi sur les hypothèques. A la suite du 18 fructidor, M^{me} la duchesse d'Orléans ayant été exilée en Espagne, il y conduisit cette princesse, et après l'avoir déposée dans un lieu où elle était en sûreté, revint à Paris s'occuper de faire régler l'indemnité qui lui était due en compensation des biens immenses dont on l'avait dépouillée. Il rejoignit ensuite M^{me} la duchesse d'Orléans, qui lui avait accordé toute la confiance dont il était digne. Revenu en France en 1815, il continua de régir les intérêts de la princesse avec une rare intelligence; il mourut à Paris, le 25 octobre 1820, âgé de 77 ans, et fut inhumé dans la chapelle de la famille d'Orléans. On a de Rouzet : *Explication de l'énigme du roman intitulé : Histoire de la conjuration de L. P. J. d'Orléans*, Veredisthael, 4 vol. in-8, en réponse à l'ouvrage de Montjoie (voy. ce nom, VI, 52). Cet ouvrage, imprimé aux frais de M^{me} la duchesse d'Orléans, n'a pas été mis en vente et il est fort rare; *Analyse de la conduite d'un des membres de la célèbre Convention nationale*, Paris, 1814, de 12 pag., c'est son apologie. Sur la fin de sa vie, Rouzet portait le titre de comte que lui avait conféré le roi d'Espagne.

ROVÈRE (Jérôme de la), archevêque et cardinal, ou du Rouvre, en latin *Ruvereus*, ou *Roboreus*, était de la famille de la Rovère de Turin, où il était né. Il fut évêque de Toulon en 1539, ensuite archevêque de Turin, et enfin il obtint la pourpre romaine, en 1564. Il n'avait que 10 ans lorsqu'on imprima à Pavie, en 1540, un recueil de ses *Poésies* latines, qui, étant devenu fort rare, fut réimprimé à Ratisbonne en 1685, in-8. Ses vers respirent la facilité et l'imagination d'un homme heureusement né pour la poésie. On ne peut lui passer quelques pièces de galanterie qu'en faveur de son extrême jeunesse. Il mourut au conclave où Clément VIII fut élu pape, le 26 février 1592, à 62 ans.

* ROVÈRE (Stanislas-Joseph-François-Xavier), conventionnel, né en 1744, à Bonniex, village du comtat Venaissin, était fils d'un riche aubergiste qui lui fit donner une bonne éducation. Il paraît que son nom primitif était *Royères*, qu'il transforma en celui de *Rovère*, et s'enta sur la famille des *Rovère* qui a donné deux papes à l'Eglise (Sixte IV et Jules II). Il prit aussi le titre de *Marquis de Fonvielle*, d'un pré où son aïeul faisait paître les moutons, et servit quelque temps dans les mousquetaires. Ruiné par les folles dépenses qu'il fit pour soutenir son rang, pour se soustraire à ses créanciers, il acheta la charge de capitaine des gardes-suisse du vice-légat d'Avignon, mais il ne put pas la payer. Il était dans les plus grands embarras

pécuniaires lorsqu'éclata la révolution. Après avoir cabalé, mais sans succès, pour se faire nommer député de la noblesse de Provence aux états-généraux, il vint à la fin de 1790, siéger, avec son frère l'abbé, à la soi-disant assemblée électorale de Vaucluse, dont la commune de Bonniex les avait nommés membres. Bientôt sa qualité d'ancien militaire lui valut le titre de lieutenant de Jourdan *Coupe-tête*. Au siège de Carpentras, il fut un des députés de l'armée des *braves brigands de Vaucluse* qui signèrent, en 1791, la paix à Orange, avec les commissaires médiateurs de la France. Ceux-ci n'ayant pu rétablir la tranquillité dans Avignon, Rovère vint à la barre de l'assemblée Législative, faire l'apologie des massacres de la Glacière, et contribua beaucoup à l'amnistie des assassins. Ayant renoncé à ses titres de noblesse, et prouvé qu'il était fils d'un artisan et petit-fils d'un boucher, il fut élu député des Bouches du Rhône à la Convention, où il vint s'asseoir tout d'abord à côté des hommes les plus exagérés. Dans le procès de Louis XVI, il vota contre l'appel au peuple, pour la mort et contre le sursis. Il fut ensuite nommé membre du comité de sûreté générale, et oubliant les services que lui avaient rendus les girondins, se prononça contre eux au 31 mai. A la suite de cette journée, envoyé en mission dans le midi, il protégea les hommes de sang et persécuta les modérés. Mais de retour à la Convention, sa conduite ne fut plus la même; craignant de devenir la victime de Robespierre, il se déclara contre lui au 9 thermidor, et dès lors, persévérant dans ses nouveaux principes, il se montra le constant adversaire de la faction qui avait couvert la France de prisons et d'échafauds. Nommé secrétaire puis président de la Convention, il entra au comité de sûreté générale, et fut à son tour dénoncé comme provocateur des réactions de Lyon et du Midi. Elu membre du conseil des anciens, il s'y montra toujours en opposition avec le Directoire. On l'accusa de s'être vendu aux puissances étrangères, et sous ce prétexte, compris dans la proscription du 18 fructidor, il fut déporté à la Guiane, et mourut en septembre 1798 dans les déserts de Sinamari. Rovère avait un esprit souple, adroit et ambitieux. Sans aucun respect pour les lois de la morale, il épousa une femme divorcée. — Son frère François Régis ROVERE, né en 1756, évêque constitutionnel d'Avignon, mort en 1820 dans un état complet de démence, avait été consul à Livourne.

ROVIGO. Voy. SAVARY.

ROWE (Nicolas), poète anglais, né l'an 1675 à Listle Bedford, d'une ancienne famille de Devons hire, fut créé poète lauréat, à l'avènement de Georges I^{er}, et quelque temps après secrétaire du conseil du prince de Galles. Il est mort à Londres en 1718, après avoir donné une *Traduction* de Lucain, des *Comédies* et des *Tragédies* assez estimées en Angleterre. Ses *OEuvres* parurent à Londres, en 1755, 3 vol. in-12, et furent réimprimées en 1764, 2 vol. in-12; cette édition est la plus estimée. Deux de ses pièces, *La belle Pénitente* et *Jane Shore*, ont été traduites en français. — ROWE, Thomas, de la

même famille que le précédent, né à Londres en 1687, mort en 1715, qui s'acquit de la réputation par ses *Poésies anglaises*, avait entrepris de donner la *Vie* des grands hommes de l'antiquité, omis par Plutarque, et en avait déjà composé huit lorsqu'il mourut. L'abbé Bellenger les a traduites de l'anglais en français, et les a fait imprimer en 1754, à la suite de la nouvelle édition des *Vies de Plutarque* par Dacier. Rowe avait ajouté celles d'Enée, de Tullus-Hostilius, d'Aristomène, de Tarquin l'Ancien, de L. Junius Brutus, de Gélon, de Cyrus et de Jason, publiées à Londres en 1728, in-8.—Elisabeth Rowe, sa femme, fille aînée de Gaultier Singer, gentilhomme anglais, née à Ilchester, dans la province de Somerset, en 1674, et morte à Frome en 1757, réussissait dans la musique et dans le dessin; mais l'étude des langues et de la poésie eut pour elle plus d'attrait. Il y a dans ses écrits des images fortes, des sentiments nobles, une imagination brillante, et surtout beaucoup d'amour pour la vertu. On a d'elle : l'*Histoire de Joseph*, en vers anglais; l'*Amitié après la mort*; des *Lettres morales et amusantes*, et d'autres ouvrages mêlés de prose et de vers.

* ROWIN (Jean), centenaire, né à Zodova dans le district de Karansébès en Hongrie, fut appelé à la cour de l'empereur Charles VI, et mourut en chemin, âgé de 172 ans; sa femme Sara qui ne lui survécut que quelques jours, en avait 164, ils étaient mariés depuis 141 ans. Leur seule nourriture avait été du *cucurutz*, ou blé de Turquie. Rowin est peut-être le seul homme qui depuis les temps voisins du déluge ait atteint un si grand âge. Valmont de Bomare parle d'un Pierre Zorten, paysan du même pays, âgé de 185 ans; mais ce fait est moins bien constaté que le premier. (Voy. DESTEMPS et DRACHENBERG.)

ROXANE, fille d'Oxyarte, prince persan, était un prodige de beauté. Alexandre l'épousa après la défaite de Darius, et en mourant la laissa enceinte d'un fils, que l'on nomma le jeune Alexandre. Cassandre fit mourir l'enfant et la mère. Roxane est le sujet d'une *tragi-comédie*, imprimée sous le nom de Desmarets de Saint-Sorlin; mais à laquelle on croit que le cardinal de Richelieu eut beaucoup de part.

* ROXAS (Simon de), religieux de l'ordre de la Trinité, né en 1552 à Valladolid, se fit une grande réputation de vertus par ses bonnes œuvres et l'austérité de sa vie. Elizabeth de France, fille de Henri IV et femme de Philippe IV, l'ayant choisi pour son confesseur, le fit résider dans son palais, où il conserva scrupuleusement toutes les habitudes du cloître, et fut en grande vénération. Il mourut à Madrid en 1624, après y avoir fondé la maison que son ordre possède en cette ville. Clément XIII le béatifica en 1766.

* ROXBURGH (William), médecin naturaliste écossais, né en 1759, fut longtemps surintendant du jardin botanique de la compagnie des Indes orientales à Calcutta, et mourut à Edimbourg le 10 avril 1815. On lui doit une *Description des plantes de Coromandel*, en anglais, Londres, 1795-98, 5 vol. gr. in-fol. col., ouvrage parfaitement exécuté; *Descrip-*

tion botanique d'une nouvelle espèce de Swietenia ou Mahogany dont l'écorce peut remplacer le quinquina comme fébrifuge, 1797, in-4; *Essai sur l'ordre naturel des Scitamineæ*, Calcutta, in-4; *Flora indica*; cet ouvrage publié par les missionnaires anglais à Serampour, 1820, 2 vol. gr. in-8, a été réimprimé à Calcutta en 1852, 5 vol. in-8. Alexandre Beatson a dans sa *Description de l'île Sainte-Hélène*, donné la liste des plantes trouvées sur cette île par Roxburgh.

ROXELANE, sultane favorite de Soliman II, empereur des Turcs, était Russe d'origine, et joignait à une grande beauté beaucoup d'esprit et encore plus d'ambition. Soliman avait pour fils aîné Mustapha, né d'une autre femme que Roxelane, qui était mère de Bajazet et de plusieurs autres enfants. C'était un obstacle au désir qu'avait cette femme ambitieuse d'élever ses fils sur le trône. Elle feignit une passion extrême de bâtir une mosquée et un hôpital pour les étrangers. Le sultan était trop épris d'elle pour refuser son consentement; mais le mufti, gagné à force de présents, ayant déclaré que ce dessein ne pouvait être exécuté par la sultane tant qu'elle serait esclave, elle affecta une si grande mélancolie, que Soliman, craignant de la perdre, l'affranchit et l'épousa dans les formes. Alors l'adroite Roxelane, devenue femme de ce prince, agit avec tant d'artifice qu'elle fit périr Mustapha, l'an 1555, et ouvrit par cet attentat le chemin du trône à Bajazet, son fils aîné. Elle avait contribué, en 1548, à la mort du grand-visir Ibrahim; mais elle ne put jamais parvenir à faire disgracier l'inflexible Ahmet, successeur d'Ibrahim. Roxelane mourut en 1557.

ROY (Pierre-Charles), parisien, né en 1685, employa son talent pour la poésie à faire des *Opéras*, et travailla en concurrence avec la Mothe et Danchet. Il a composé aussi un grand nombre de ses *Brevets de calotte* dont il existe une collection qu'on ne lit plus. Ce poète, non content d'avoir attaqué plusieurs membres de l'académie française en particulier, attaqua le corps entier par une allégorie satirique, connue sous le nom de *Coche*. Ce corps, qui a effectivement beaucoup dégénéré, et qui depuis s'est écarté absolument de l'esprit et du but de son institution, s'en vengea à sa manière ordinaire, en fermant pour toujours ses portes à l'auteur. Le célèbre Rameau préférait aux poèmes de Roy ceux de Cahuzac, dont les talents étaient inférieurs, mais qui avait peut-être plus de docilité pour se prêter aux caprices du musicien. Cette préférence anima la verve du poète Roy contre Rameau. Il enfanta cette allégorie sanglante où l'Orphée de la musique française est désigné sous le nom de *Marsyas*. Cet écrivain fut conseiller au Châtelet, élève de l'académie des inscriptions, trésorier de la chancellerie de la cour des aides de Clermont, et chevalier de l'ordre de Saint-Michel. Il mourut en 1764. Outre ses *Opéras*, on a encore de lui un *Recueil de poésies*, et d'autres ouvrages, publiés à Paris en 1727, 2 vol. in-8. Tout n'y est pas bon; mais il y a de temps en temps des vers heureux et des pensées tournées avec délicatesse. On connaît son *poème* sur la maladie du roi de

France, qui fit naître cette jolie épigramme :

Notre monarque, après sa maladie ,
 Était à Metz attaqué d'insomnie :
 Ah ! que de gens l'auraient guéri d'abord !
 Roy, le poète, à Paris versifié.
 La pièce arrive, on la lit, le roi dort...
 De Saint-Michel la muse soit bénie.

Roy composa en outre deux comédies : les *Capitifs*, imités de Plaute, et *Les anonymes*, qui eurent du succès. Parmi ses opéras, Laharpe loue beaucoup *Callirhoé* et *Sémiramis*, qui furent représentés le premier en 1712, et le second en 1748. Le *Nécrologe* de 1766 contient l'*Eloge de Roy* par Palissot.

* ROY (Nicolas), né le 12 mars 1726 du mariage de Claude Roy, avocat à Langres, et depuis conseiller du roi, juge garde de la juridiction des monnaies en Bourgogne, avec M^{lle} Marguerite Tardy, fut, pendant le cours de ses études, un modèle d'application et de piété. Dominé par la pensée que Dieu le destinait à porter le flambeau de la foi aux nations infidèles, il entra dans la compagnie de Jésus en 1743, et s'y concilia du premier abord le respect, l'estime, l'amour, et la confiance. « Il » avait, dit un de ses panégyristes, un esprit excellent, capable de toutes les sciences, aisé, pénétrant et étendu, un cœur droit, généreux et compatissant. Des manières douces et engageantes, un air de politesse simple et naturel, un abord gracieux, un maintien tout angélique, prévenaient aisément et gagnaient à l'instant tous ceux qui l'abordaient. Avait-il un moment au milieu des affaires et des conversations, on le voyait aussitôt recueilli, jouir dans une paix profonde de ses entretiens avec Dieu. Aussi pesait-il dans le sanctuaire de la divinité les réponses qu'il rendait si à propos, les avis et les conseils salutaires qu'il donnait avec tant de sagesse, qu'on les regardait avec raison comme des oracles dictés par l'esprit de Dieu. Quel discernement plus exquis que le sien pour pénétrer jusqu'au fond des consciences, pour discerner les divers mouvements de la grâce dans ceux qu'il conduisait ! Car devenu maître presque en même temps qu'il fut disciple, la Providence lui adressa des âmes de choix éprouvées en diverses manières, à qui il rendit des services qui ne pouvaient venir que d'un directeur très-expérimenté. D'autres déjà à demi-gagnés par les exemples frappants de modestie, de régularité et de recueillement qui paraissaient jusque sur son visage tout angélique, vinrent avec empressement se livrer à sa conduite ; et quel avantage n'en ont-ils pas retiré ! » Le P. Roy s'embarqua pour la Chine le 29 décembre 1755. Il y passa 14 ans dans les fonctions les plus périlleuses et les plus pénibles de l'apostolat, et termina sa vie le 8 janvier 1767, à l'âge de 40 ans et 10 mois. Les *Lettres* qu'il avait adressées à ses parents ont été imprimées à Lyon, 1822, 2 vol. in-12. Tout y respire l'amour le plus pur envers Dieu, le zèle le plus héroïque pour le salut du prochain et l'abnégation la plus entière et la plus parfaite à l'égard de soi-même.

ROY (Louis le), *Regius*, né à Coutances en Normandie, mort en 1577, avait succédé en 1570 au célèbre Lambin dans la chaire de professeur en

langue grecque au collège royal à Paris. C'était un homme d'une impétuosité de caractère insupportable. Il écrivait assez bien en latin. Ses ouvrages sont : la *Vie de Guillaume Budé*, en latin élégant, Paris, 1577, in-4 ; la *Traduction* française du *Timée* de Platon, in-4, et de plusieurs autres ouvrages grecs ; des *Lettres*, 1560, in-4, etc.

ROY (Pierre le), aumônier du jeune cardinal de Bourbon, et chanoine de Rouen, publia, en 1595, *La vertu du catholicon d'Espagne*. Cet écrit passa, assez mal à propos, pour ingénieux lorsqu'il parut ; sans le discrédit où tomba la ligue, on ne l'eût jamais considéré que comme une platitude. Il fit naître l'idée des autres écrits qui composent la *Satire Ménippée*, en 3 vol. in-8. VOY. CHRETIEN (Florent), DUCHAT, GILLOT (Jacques), RAPIN (Nicolas), PITHOU (Pierre).

ROY (le). VOY. GOMBERVILLE et LOBINEAU.

ROY (Guillaume le), né à Caen, en Normandie, l'an 1610, fut envoyé de bonne heure à Paris, où il fit ses études. Il embrassa l'état ecclésiastique, et fut élevé au sacerdoce. Ayant permuté son canonicat de Notre-Dame de Paris avec l'abbaye de Haute-Fontaine, il y vécut jusqu'à sa mort, arrivée en 1684, à 74 ans. Il était ami des Arnauld, des Nicole, des Pont-Château. On a de lui : des *Instructions recueillies des Sermons de saint Augustin sur les Psaumes*, en 7 vol. in-12 ; *La Solitude chrétienne*, en 3 vol. in-12 ; un grand nombre de *Lettres*, de *Traductions* et d'autres ouvrages.

ROY (Jacques le), baron du Saint-Empire, né à Bruxelles, mourut à Lierre en 1719, à 86 ans. Il s'est beaucoup occupé de l'histoire de son pays, et ses travaux nous ont procuré les ouvrages suivants : *Notitia marchionatus Sancti Imperii*, 1678, in-fol., avec fig. (Anvers et son district) ; *Topographia Brabantiae*, 1692, in-fol. ; *Castella et prætoria nobilium*, 1696, in-fol. ; le *Théâtre profane du Brabant*, 1750, 2 vol. in-fol., avec fig.

ROY (Julien le), né à Tours en 1686, fit paraître dès son enfance tant de goût pour la mécanique, que, dès l'âge de 15 ans, il faisait de petits ouvrages d'horlogerie. A l'âge de 17 ans, il se rendit à Paris, où son talent fut employé, et où il fut admis dans le corps des horlogers, en 1713. Les Anglais excellaient alors dans ce bel art : Julien le Roy les égala bientôt par ses inventions et par la perfection où il porta les montres. Graham, le plus fameux horloger d'Angleterre, rendit justice à l'horloger français. Cet artiste mourut à Paris, en 1759. — Son fils aîné s'est distingué dans l'horlogerie, et a donné, dans les *Etrennes chronométriques* pour l'année 1760, le détail des inventions de son père. Il mourut à Paris, le 25 août 1785, à l'âge de 68 ans. — Son autre fils, Charles le Roy, se distingua dans la médecine, prit le bonnet de docteur à Montpellier, s'y établit, et y mourut en 1779, après avoir publié divers ouvrages : *Mélanges de physique et de médecine*, 1771, in-8 : c'est le recueil des Mémoires qu'il avait donnés à l'académie des sciences ; *Usage et effet de l'écorce du garou*, 1767, in-12 ; *De aquarium mineralium natura et usu*, 1762, in-8. — * Jean-David le Roy, frère des précédents, architecte, mort à Paris, le 28 janvier 1805,

membre de l'institut, est auteur de plusieurs ouvrages utiles et qui sont fort estimés; *Les ruines des plus beaux monuments de la Grèce*, Paris, 1758, 2 tom. in-fol.; 2^e édit., 1770, contenant des augmentations considérables; *Histoire de la disposition et des formes différentes que les chrétiens ont données à leurs temples*, 1764, in-8; *Observations sur les édifices des anciens peuples*, 1767, in-8; *La marine des anciens peuples expliquée*, 1777, in-8; *Les navires des anciens considérés par rapport à leurs voiles et à l'usage qu'on pourrait en faire dans notre marine*, 1785, in-8; *Recherches sur les vaisseaux longs des anciens*, 1785, in-8; *Mémoires sur les travaux qui ont rapport à l'exploitation de la matière dans les Pyrénées*, 1775, in-4; *Canaux de la Manche à Paris pour ouvrir deux débouchés à la mer, et faire de la capitale une ville maritime*, 1791, in-8; *Nouvelle voiture proposée pour les vaisseaux de toute grandeur*, 1800, in-8; plusieurs *Mémoires* insérés dans ceux de l'institut.

* ROY (Alphonse-Vincent-Louis le), professeur à la faculté de Paris, né à Rouen en 1741, obtint beaucoup de succès dans le traitement des maladies des femmes et des enfants; néanmoins ses idées ont quelque chose de paradoxal, qui se fait trop apercevoir dans les nombreuses productions de sa plume. Les principales sont: *Maladies des femmes et des enfants*, 1768, 2 vol. in-8; *Recherches sur les habillements des femmes et des enfants*, 1772, in-12; *La pratique de l'art des accouchements*, 1776, in-8; *Essai sur l'histoire naturelle de la grossesse et de l'accouchement*, 1787, in-8; *Leçons sur les pertes de sang pendant la grossesse*, 1801-1805, in-8; *Manuel des gouteux*, 1805, in-18; 2^e édit., augmentée, 1805, in-8; *Médecine maternelle, ou l'Art d'élever et de conserver les enfants*, 1805, in-8; *Manuel de la saignée*, 1807, in-12; *De la conservation des femmes*, 1801, in-8. Alphonse le Roy fut assassiné dans son logement le 16 janvier 1816.

** ROY (Antoine, comte), ministre des finances, né en 1764 à Savigny en Champagne, fut reçu dès 1785 avocat au parlement de Paris et se fit connaître au barreau par des talents non moins précieux que ceux de l'orateur, une grande rectitude d'esprit et un jugement solide. Partisan des réformes, mais ennemi des excès, dans les temps les plus terribles de la révolution, il fit preuve de courage, en disputant à l'échafaud des victimes qu'il n'eût pas toujours le bonheur de sauver, et plus tard en réclamant pour leurs héritiers les domaines dont une loi atroce les avait dépouillés. Il quitta le barreau pour se livrer à d'importantes exploitations agricoles qui furent la première source de l'immense fortune qu'il dut aussi en partie à d'heureuses spéculations et à sa sévère économie. Cette fortune ne pouvait manquer de lui faire des envieux. Il fut dépouillé par Napoléon du magnifique domaine de Navarre qu'il avait acquis du dernier duc de Bouillon, et il lui en garda rancune. Pendant les cent jours, député de la Seine à la chambre des représentants, il y prit deux fois la parole, l'une à l'occasion du serment à l'empereur qu'il regardait comme inconstitutionnel, et l'autre pour lui disputer le droit de faire la guerre sans en avoir ob-

tenu le consentement de la chambre. Au retour des Bourbons, son mandat lui fut continué par les électeurs de la Seine; et dans la session de 1817, nommé rapporteur de la loi des finances, il posa l'un des premiers le principe de la souveraineté parlementaire en matière d'impôt, traça les règles d'économie qui devaient présider au vote des subsides, et entreprit ce travail de centralisation financière qui, complété d'année en année, a fini par assurer une surveillance efficace sur l'emploi des deniers publics. Il provoqua en 1819 un dégrèvement de plus de 20 millions sur la contribution foncière et sur celle des portes et fenêtres, et nommé, la même année, ministre des finances en remplacement du baron Louis (voy. ce nom, v, 541), il diminua le même impôt de 29 millions. Pendant trois ans qu'il conserva le porte-feuille, il apporta de grandes améliorations à la fortune publique, et son dernier budget se soldait par un excédant de 50 millions. C'est à lui qu'on dut la solution d'une question très-épineuse par les passions, il assura la libération définitive des acquéreurs des biens nationaux, des engagistes et des échangistes. Sorti du ministère en 1822, il fut élevé à la pairie, et prit une part active aux travaux de cette assemblée. Malgré son opposition au ministère Villèle, il fit partie de la commission chargée de préparer le code forestier, et il eut la plus grande part à sa confection. Rappelé aux finances en 1828, lors de la retraite de M. de Villèle, il quitta les affaires avec M. de Martignac. Après la révolution de 1830, il continua comme pair d'apporter à son pays le tribut de sa longue expérience et de ses lumières. Il n'est pas une question agitée depuis lors, dans laquelle il ne soit intervenu pour l'éclairer. Ses écrits, ses discours se font remarquer par la concision; son dernier rapport sur la conversion de la rente résume tout ce qu'on peut dire en faveur du principe qu'il soutenait. Aussi laborieux que capable, portant un ordre parfait dans l'administration de sa fortune privée, aussi bien que dans les finances de l'état, il était devenu un des plus riches particuliers de France. Il fit souvent un noble usage de sa richesse en secourant sans ostentation d'honorables infortunés. Il mourut à Paris, le 5 avril 1847, à 85 ans.

ROY. Voy. REGIUS.

* ROYARAN (de), d'une famille noble du Poitou, dès le mois de mars 1795 forma l'armée insurrectionnelle du centre, et se réunit à d'Elbée (voy. ce nom). Il contribua à la victoire de Fontenay, et fut après l'expédition de Nantes nommé membre du conseil militaire. Au commencement d'août il dirigea la première attaque contre Luçon; il se signala à Mortagne, à Cholet, et dans toutes les batailles qui eurent lieu pendant cette guerre malheureuse, et périt les armes à la main à la déroute du Mans.

ROYE (Guy de), archevêque de Reims, fils de Matthieu, seigneur de Roye, grand maître des arbalétriers de France, d'une illustre maison originaire de Picardie, fut chanoine de Noyon, puis de Saint-Quentin, et vécut à la cour des Papes d'Avignon, avec beaucoup d'agrément. Il s'attacha au

parti de Clément VII. Ce fut par leur crédit qu'il devint successivement évêque de Verdun, de Castres et de Dol, archevêque de Tours, puis de Lens, et enfin archevêque de Reims, en 1591. Il fonda le collège de Reims à Paris en 1599, tint un concile provincial en 1497, et partit deux ans après pour se trouver au concile de Pise. Arrivé à Voltri, bourg à 5 lieues de Gènes, un homme de sa suite prit querelle avec un habitant de ce bourg, et le tua. Ce meurtre excita une sédition. Roye voulut descendre de sa chambre pour apaiser ce tumulte; mais en descendant il fut frappé d'un trait d'arbalète par un des habitants, et mourut de cette blessure, le 8 juin 1409. Il laissa un livre intitulé : *Doctrinale sapientie*, traduit par un religieux de Cluni, sous le titre de *Doctrinale de la sapience*, in-4, en lettres gothiques. Le traducteur y a ajouté des exemples et des historiettes contées avec naïveté. Le nom de Gui de Roye doit rester dans la mémoire des hommes qui chérissent les vertus épiscopales. Il laissa sa bibliothèque, précieuse pour le temps, à son chapitre de Reims, auquel il fit plusieurs autres dons, ainsi qu'aux églises de Verdun, Dol, Tours et Sens.

ROYE (François de), professeur de jurisprudence à Anvers, sa patrie, mourut en 1686. Son livre *De jure patronatus*, Angers, 1667, in-4, et celui *De missis dominicis eorumque officio et potestate*, Angers, 1672, in-4, Leipsig, 1744, Venise, 1772, in-8, prouve beaucoup de recherches et de savoir. Non-seulement Roye se distingua comme écrivain, mais il contribua encore par son zèle à faire fleurir l'université d'Angers.

ROYER (Joseph-Nicolas-Panerace), musicien célebre, né en Savoie, en 1705. Il était fils d'un gentilhomme, capitaine d'artillerie de la régente de Savoie. Il alla s'établir à Paris, vers l'an 1725, s'y acquit beaucoup de réputation par son goût pour le chant et par son habileté à toucher de l'orgue et du clavecin. En 1755, Louis XV l'avait nommé inspecteur général de l'Opéra : il était en même temps chef de l'orchestre; il établit à Paris les *Concerts spirituels*, pendant le carême. Il mourut dans cette capitale, le 11 janvier 1755, dans la 57^e année de son âge. Il est auteur d'un grand nombre de pièces de clavecin estimées; on n'en a gravé jusqu'à présent qu'un livre : il a laissé en manuscrit de quoi en former un second, et même un troisième.

* ROYER (Jérôme le), né en 1596 et mort en 1639, doit être placé au premier rang des bienfaiteurs de l'humanité; il consacra sa fortune et sa vie à soulager les malheureux. Il commença par établir dans la ville de la Flèche, sa patrie, la maison des religieux hospitaliers de Saint-Joseph, et il étendit ensuite ses bienfaits en divers lieux, en fondant d'autres hospices à Laval, à Moulin et jusqu'à Mont-Réal dans le Canada. Il consacra 50,000 écus à ce dernier établissement.

* ROYER (Jean-Baptiste), curé de Chavannes, diocèse du St.-Claude, fut élu en 1789 député-suppléant du clergé du bailliage d'Aval en Franche-Comté aux états-généraux. Il y remplaça bientôt le titulaire qui donna sa démission, et suivit le parti révolutionnaire, prêta le serment civique, et dans

la séance du 14 novembre 1790, prononça un discours sur les biens du clergé, qui a été imprimé. Devenu peu de temps après évêque constitutionnel de l'Ain, il fut élu par ce département à la Convention, où, dans le procès de Louis XVI, il vota la détention du monarque et son bannissement à la paix. Ayant signé la protestation du 6 juin 1795 contre les événements du 31 mai, il fut un des 75 députés mis en arrestation, et qui ne furent réintégrés qu'après le 9 thermidor. A la fin de la session, il passa au conseil des cinq-cents, y dénonça un mouvement royaliste dans la Haute-Loire, et pour pouvoir reprendre ses fonctions ecclésiastiques, invoqua la liberté des cultes, il fit partie du comité des réunis, concourut aux *Annales de la religion*, et assista en 1797 au concile national; à sa sortie du conseil le 21 mai 1798, il fut nommé évêque constitutionnel de Paris. Au concordat de 1802, il donna sa démission comme tous ses confrères; fut fait par M. Lecoz (voy. ce nom) chanoine de sa cathédrale, et mourut à Besançon le 14 avril 1807, à 74 ans.

** ROYER-COLLARD (Pierre-Paul), philosophe et publiciste qui, par son noble caractère plus encore que par ses écrits, a mérité l'estime de ses contemporains sur lesquels il a exercé une grande influence, né en 1765 à Sompuis, près Vitry-le-Français, fut élevé chez les frères de la doctrine chrétienne, dont son oncle était supérieur. A vingt ans, reçu avocat au barreau de Paris, lorsque la révolution éclata, il prit parti pour les idées de réforme, et s'y attacha avec tout l'engouement de l'époque. Membre de la première municipalité organisée après la prise de la Bastille, il en demeura secrétaire jusqu'au 10 août 1792; ce fut alors seulement qu'il se sépara de la révolution pour entrer dans le parti des monarchistes modérés. En 1797, député du département de la Marne au conseil des cinq-cents, il s'y montra courageux, et défendit à la tribune les émigrés, les proscrits et les prêtres. Son élection fut annulée au 18 fructidor, et c'est alors que voyant l'impossibilité d'établir en France un gouvernement républicain, il entra en relation avec les membres du comité royaliste établi à Paris. Lorsque Napoléon fut élevé à l'empire, les agences royalistes disparurent; et Royer-Collard, renonçant à la politique, se livra tout entier aux études philosophiques. Voyant dans la doctrine du sensualisme la cause de tous les excès déplorables dont il avait été le témoin, il y substitua le spiritualisme écossais qui, ramenant l'homme à la connaissance de sa noble origine et de ses devoirs, le prépare à reconnaître la nécessité d'une religion. Les bons effets de son enseignement furent appréciés. En 1810, il fut nommé doyen de la faculté de Paris, puis professeur d'histoire et de philosophie à l'école normale, où il prononça, en 1815, un discours fort remarquable sur les études philosophiques. Royaliste par sentiments et par conviction, et persuadé que la légitimité est la meilleure garantie de la liberté, il entra aux affaires en 1814. L'année suivante, élu de nouveau député de la Marne, il devint conseiller d'état et fut chargé successivement de différentes fonctions; directeur de la librairie, il

en fit disparaître les abus introduits sous le régime impérial ; président de la commission d'instruction publique, il y introduisit d'importantes améliorations, notamment l'enseignement de l'histoire ; à la chambre en 1819, il combattit vivement la loi d'ainesse, celle du sacrilège, etc. Pour être plus libre de ses actes, il donna sa démission de la présidence du conseil royal. Son opposition aux ministres lui valut une dangereuse popularité, et en 1827 sept collèges l'éluèrent à la fois député. Appelé à l'ouverture de la session à la présidence de la chambre, il remplit ses fonctions avec fermeté et impartialité, ce qui déjà n'était pas sans mérite à cette époque. Cette même année 1827, il fut nommé membre de l'académie française, où il succéda au grand géomètre Laplace (*voy.* ce nom, v, 157). Son discours simple, modeste, dans lequel il parla peu de lui, beaucoup de son prédécesseur, fut très-applaudi et méritait de l'être. Après la révolution de 1830, événement qu'il ne croyait pas possible, mais qu'il avait préparé par ses imprudentes résistances à l'autorité, il se tint à l'écart, toutefois il ne s'éloigna pas de la chambre, et en 1831, il fit en faveur de l'hérédité de la pairie un des plus beaux discours qu'il ait prononcé au palais législatif. Après avoir captivé l'attention de la chambre déjà fatiguée, il se résuma en ces termes, qu'il est bon de répéter : « L'hérédité de la pairie n'est pas une question de raison ; c'est une question de révolution : car il s'agit de changer, au nom de la volonté populaire, non pas seulement la forme, mais le fond de notre gouvernement. Avec l'hérédité périt la pairie, avec la pairie peut-être la royauté héréditaire, et dans la république même le principe de la stabilité, de la dignité, de la durée. » Royer-Collard mourut à Châteauneuf près de Saint-Aignan (Loir-et-Cher), le 2 septembre 1845 à 82 ans, après avoir demandé les sacrements de l'Eglise, plein de calme et de résignation, et dans toute la plénitude de sa raison. Comme politique, Royer-Collard était partisan de la monarchie constitutionnelle : la royauté légitime sur le trône et l'élection libre des membres du corps législatif, avec une chambre haute héréditaire, lui paraissaient la forme politique la plus propre à concilier la force, la sagesse du gouvernement avec la liberté et le bonheur des peuples. Comme philosophe, il fit revivre en France le spiritualisme enseveli dans ce malheureux temps, sous les monstrueuses doctrines matérialistes. Il eut la gloire de porter, dans l'enseignement public et officiel, les premiers coups au sensualisme de Condillac. Comme littérateur, son style est simple, original et pittoresque. Il avait peu de goût pour la littérature moderne, qu'il traitait parfois avec dédain. Comme orateur, il se distingua par une éloquence mâle, où brillait surtout une dialectique puissante. Il fut le chef des *Doctrinaires*, mais cette faction porta plus loin que lui les conséquences de leurs principes communs. Il faut porter le même jugement sur les philosophes ecclésiastiques qui se disent de son école ; les disciples ne ressemblent point au maître. On n'a imprimé de lui que quelques *Discours*, ses *opinions* à la chambre, et des *fragments philosophiques*, avec la *traduction* de Reid, par Jouffroy (*voy.* ce nom, iv, 610). M. de Rémusat

fut son successeur à l'académie française. Une statue lui a été érigée à Vitry-le-Français, le 21 novembre 1847.

* ROYER-COLLARD (Antoine - Athanase), médecin, frère cadet du précédent, né en 1768, entra dans la congrégation de l'oratoire à Lyon, et y professa les humanités jusqu'à la suppression des collèges. En 1791 et 1792 il publia le *Surveillant*, journal qui obtint un grand succès. A l'époque des massacres de septembre, craignant qu'ils ne fussent répétés à Lyon, il alla chercher un asile à l'armée des Alpes, où il fut employé dans l'administration des vivres. En 1797, il vint suivre les cours de l'école de médecine à Paris, et reçut le doctorat en 1802. L'année suivante il fonda la *Bibliothèque médicale*, journal qui fut longtemps la meilleure publication de ce genre. En 1806, nommé médecin en chef de Charenton, il apporta d'importantes améliorations à cet établissement. Deux ans après, inspecteur-général de l'université, il fut chargé de plusieurs missions graves et difficiles, dont le but était d'organiser l'enseignement de la médecine. En 1816, il obtint la chaire de médecine légale à la faculté de Paris, et trois ans après fut chargé du cours de médecine mentale qu'il fit avec le plus grand succès. Ses leçons avaient pour objet la psychologie considérée dans ses rapports avec la physiologie, et il profita de cette circonstance pour substituer les notions d'une saine philosophie à la philosophie mensongère qui avait régné jusqu'alors, et par attaquer le matérialisme jusque dans ses fondements. Malheureusement par suite de la nouvelle organisation de la faculté de médecine en 1825, le cours fut supprimé, et Royer-Collard, obligé de se démettre de sa place d'inspecteur-général, ne conserva que la chaire de médecine légale. Cet habile professeur mourut à Paris le 27 novembre 1825. Outre sa *Thèse inaugurale*, imprimée sous le titre d'*Essai sur l'aménorrhée*, 1802, in-8, il a donné un grand nombre d'articles dans le *Bulletin de l'Athénée de médecine*, dans le *Grand Dictionnaire des sciences médicales*, etc. On lui doit encore *Rapport sur les ouvrages envoyés au concours sur le Croup*, Paris, 1812, in-4, réimprimé dans le *Précis analytique du Croup* par Brichetau, 1825, in-8, et traduit en allemand. Il a laissé plusieurs ouvrages manuscrits. Le *Journal des Débats* du 6 décembre 1825 contient une *Notice* sur Royer-Collard.

ROYER. *Voy.* PROST de ROYER. ROYER (Jeanne le), sœur de la Nativité. *Voy.* NATIVITÉ.

* ROYERE (Jean-Marc de), évêque de Castres, naquit le 1^{er} octobre 1727, au château de Bad, en Périgord, d'une famille noble, mais peu riche. Ses premiers pas dans la carrière ecclésiastique furent guidés par l'abbé de Bonneguise, aumônier de la Dauphine, qui lors de sa nomination à l'évêché de Cambrai en 1752, le fit un de ses grands-vicaires. En 1766, promu à l'évêché de Tréguier, il établit dans son diocèse la dévotion au sacré Cœur de Jésus, et fit un nouveau *Propre des saints*. Transféré sur le siège de Castres, en 1775, il continua de donner dans ce diocèse de nombreuses marques de son esprit de charité. Membre des assemblées du clergé de 1772 et de 1780, il prononça dans la première le

discours d'ouverture, dans lequel il traita de l'union de l'Eglise avec l'autorité civile. Député par son clergé aux états-généraux, il signa les actes de la minorité, puis revint à Castres; mais chassé de son palais, il fut bientôt même obligé de quitter cette ville. La persécution l'obligea de se réfugier en Espagne, à Urgel, puis à Vich, et deux ans après, à l'approche des troupes françaises, il se rendit à Lisbonne, et résida dans l'abbaye d'Alcobaça où il mourut le 24 mai 1802, après avoir envoyé au pape sa démission qui lui avait été demandée. *L'Ami de la religion*, t. 60, p. 125, contient une *Notice sur ce prélat*, rédigée par le supérieur du séminaire de Castres.

ROYOU (Thomas-Marie), chapelain de l'ordre de Saint-Lazare, né à Quimper, vers 1741, professa pendant plus de 20 ans la philosophie au collège de Louis le Grand. Après la mort de Fréron, il fournit plusieurs articles à *l'Année littéraire*, et, en 1778, il dirigea le *Journal de Monsieur*, qu'on parvint à faire supprimer en 1785. Dès l'origine de la révolution, il se montra l'adversaire des changements et des innovations, et commença, en 1790, le journal *l'Ami du roi*. Un décret du corps législatif, du 3 mai 1792, supprima le journal, et ordonna que les auteurs seraient traduits à la haute cour d'Orléans. L'abbé Royou, atteint d'une maladie mortelle, se cacha chez un de ses amis, où il mourut le 21 juin de la même année. Outre ces journaux auxquels il a travaillé, nous connaissons de l'abbé Royou : *Le monde de verre réduit en poudre*, 1780, in-12. C'est une critique ingénieuse de l'hypothèse, de Buffon; *Mémoire pour madame de Valery*, 1765. Cette dame plaidait contre l'avocat Courtin, et n'avait trouvé aucun défenseur contre un adversaire si renommé. L'abbé Royou la défendit avec chaleur; *Etrennes aux beaux-esprits*, 1785, in-12.

* ROYOU (Jacques-Corentin), avocat et littérateur, frère du précédent, né à Quimper vers 1745, vint en 1791 à Paris pour l'aider à la rédaction de *l'Ami du roi*. En 1796, il fonda le *Véridique*, puis *l'Invariable*, l'un des journaux supprimés au 18 fructidor. Conduit à l'île de Ré, peu de temps après il obtint la permission de revenir à Paris où il se fit inscrire sur le tableau des avocats. Il fut l'un des défenseurs de Brotier et Lavillehurnois (voy. ces noms) et contribua beaucoup à empêcher leur condamnation à mort. Dans les loisirs que lui laissait le travail du cabinet il composa des *Abrégés historiques* qui lui firent une réputation passagère. A la restauration, il fut nommé censeur dramatique, et obtint en 1821 une pension. Quelques années auparavant il avait fait représenter *Phocion*, tragédie restée au répertoire, et le *Frondeur*, comédie qui eut moins de succès. Royou est mort le 1^{er} décembre 1828. On a de lui : *Précis de l'Histoire ancienne, d'après Rollin*, 1802, 4 vol. in-8, 3^e édit., 1826; *Histoire romaine depuis la fondation de Rome jusqu'à Auguste*, 1806, 4 vol. in-8; 2^e édit. 1826; *Histoire des empereurs romains, depuis Auguste jusqu'à Constance-Chlore*, 1808, 4 vol. in-8; 2^e édit. 1824; *Histoire du Bas-Empire*, 1805, 4 vol. in-8; 2^e édit. 1814, écrite dans un mauvais esprit. (Voy. JARRY Théoph. iv, §42); *Histoire de France depuis Pharamond jusqu'à la*

25^e année du règne de Louis XVIII, 1819, 6 vol. in-8. Cette histoire n'est propre qu'à donner de fausses impressions aux jeunes gens. L'auteur ne laisse passer aucune occasion de grossir les abus qui avaient pu s'introduire dans le clergé; il se plaît à signaler les torts des papes, des évêques et des prêtres : la justice exigeait qu'en disant le mal il racontât aussi le bien, et c'est ce qu'il ne fait guère; il ne dit rien des grandes vertus de saint Bernard, et des services qu'il rendit à son siècle. Sous le rapport littéraire, les faits présentés sans ordre, sont racontés d'une manière sèche; *Développement des principales causes et des principaux événements de la révolution, pouvant servir de suite et d'additions à l'Histoire de France, précédé d'un choix des apothegmes des anciens, etc.*, 1825, in-8.

ROZE (Nicolas), musicien, né en 1745, à Bourneuf près de Châlons-sur-Saône, fut reçu comme enfant de chœur à la maîtrise de Beaune, et fit de si rapides progrès dans la composition, qu'à 10 ans il fit exécuter un *motet* à grand orchestre, qui obtint le suffrage de tous les connaisseurs. Se destinant à l'état ecclésiastique, ses études terminées, il fut admis au séminaire d'Autun. Pendant les deux ans qu'il y resta, il composa divers morceaux de plain-chant qui furent adoptés dans ce diocèse. De retour à Beaune, et placé à la tête de la maîtrise, il fit exécuter en 1769, une messe à grand orchestre dont le succès étendit sa réputation jusqu'à Paris. D'Auvergne, surintendant de la musique du roi, l'engagea à travailler pour le concert spirituel, et un *motet* qu'il y fit exécuter, n'eut pas moins de succès. Peu de temps après, appelé à la maîtrise d'Angers, il contribua puissamment à ranimer dans cette ville le goût de la musique. Il revint en 1775 à Paris, occuper la place de maître de chapelle des Saints-Innocents, mais il ne la conserva pas longtemps. Il partagea dès lors son temps entre la composition et les soins qu'il devait à ses élèves, dont plusieurs lui firent beaucoup d'honneur. Plus connu comme musicien que comme prêtre, l'abbé Roze traversa la révolution sans être trop inquiété; mais il eut à souffrir de la perte de ses élèves, sa seule ressource. En 1802, il fit exécuter à Saint-Gervais une messe qui rappela sur lui l'attention publique. Cinq ans après, il fut nommé bibliothécaire du conservatoire. En 1814, il présenta à l'institut une *Méthode de plain-chant* qui fut adoptée par les maisons d'éducation. La messe de *Requiem*, qu'il fit exécuter en 1818, le 21 janvier, est regardée comme un de ses chefs-d'œuvre. Il mourut à Saint-Mandé le 30 septembre 1819, à 74 ans, léguant au conservatoire ses *Œuvres*, dont plusieurs sont classiques.

* ROZIER (Jean), agronome distingué, né à Lyon le 24 janvier 1754, embrassa l'état ecclésiastique; mais son goût le portait vers les sciences naturelles, et, sorti du séminaire, il se mit à la tête d'une ferme que son frère possédait dans le Dauphiné. Il put alors mettre en pratique les préceptes qu'il avait recueillis dans les ouvrages de Columelle, de Varron et d'Olivier de Serres. Bourgelat (voy. ce nom), appelé à Paris, le désigna pour remplir la chaire qu'il laissait vacante à l'école vétérinaire de Lyon,

et, de concert avec La Tourette, son compatriote et son ami, il publia pour ses élèves les *Démonstrations élémentaires de botanique*, 1766, 2 vol. in-8, ouvrage utile qui a été réimprimé plusieurs fois. Ayant perdu sa chaire, il vint à Paris, et, d'abord collaborateur du *Journal de physique* (voy. DAGOTY), en étant devenu propriétaire, lui donna une nouvelle forme et le titre d'*Observations sur la physique, sur l'histoire naturelle et sur les arts*, sous lequel il obtint un succès mérité. Il jouissait enfin de quelque aisance, et il n'aspirait qu'au moment de pouvoir se retirer à la campagne pour y reprendre des travaux qu'il n'avait qu'ajournés, lorsque l'indépendance après laquelle il soupirait lui vint du fond de la Pologne. Le roi Stanislas-Auguste, que le Lyonnais Gilibert (voy. ce nom, IV, 113), avait intéressé pour son compatriote l'abbé Rozier, lui fit obtenir le prieuré de Nanteuil-le-Haudouin. Alors il abandonna la direction de son journal, et, retiré dans un petit domaine qu'il acquit près de Béziers, il s'occupa de la publication du *Cours d'agriculture*, dont les cinq premiers volumes parurent de 1781 à 1784. Quelques tracasseries qu'il éprouva le décidèrent à vendre son domaine, et il revint à Lyon en 1788. L'académie s'empressa de l'admettre dans son sein, et on créa pour lui la place de directeur de la pépinière de la province, avec l'établissement d'un cours verbal. Il reprit alors la publication de son grand ouvrage, et il venait d'en donner le huitième volume quand la révolution arriva. Quoiqu'elle l'eût ruiné en le privant de son bénéfice, il en adopta les principes, prêta le serment, et accepta la cure de Saint-Nizier. Pendant le siège de Lyon, il fut écrasé dans son lit par une bombe, la nuit du 29 septembre 1795. Le *Cours d'agriculture*, terminé par des nouveaux collaborateurs en 1798, forme 10 vol. in-4, auxquels on joint un supplément de 2 vol. imprimés en 1800. Malgré son incontestable utilité dans le temps où il a paru, cet ouvrage, que l'on consulte encore, a été surpassé (voy. THOUIN). Outre les ouvrages déjà cités, on a de lui : *Mémoire sur la manière de se procurer les différentes espèces d'animaux, et de les envoyer des pays que parcourent les voyageurs*, Paris, 1774, in-4; *Nouvelle table des articles contenus dans les Mémoires de l'académie des sciences de Paris, depuis 1666 jusqu'en 1770, 1773-76*, 4 vol. in-4, et plusieurs *Mémoires* sur la manière de brûler et de distiller les vins; sur la culture de la navette, et sur celle du colza; sur les moulins et les pressoirs à huile d'olive, enfin sur le rouissage du chanvre. Ce dernier, couronné par l'académie de Lyon, a été réimprimé dans le recueil de *Mémoires* sur le même objet, publié par le chevalier de Pertuis en 1788.

* ROZIERE (Louis-François CARLET, marquis de la), né en 1755, au Pont-d'Arche, près de Charleville, d'une illustre famille originaire du Piémont, était, en 1748, lieutenant au régiment de Toulouse (infanterie); il fit ses premières armes en Italie et en Flandre, et se trouva au siège de Maëstricht. A la paix, il alla continuer ses études en mathématiques à Paris et à Mézières. En 1752, il accompagna l'abbé la Caille dans son voyage aux Indes orientales, comme ingénieur. A son retour nommé aide-

de-camp du comte de Revel, puis aide-maréchal-général-des-logis, il suivit l'armée en Bohême, en 1757, et se fit remarquer, pendant la guerre de Sept-ans, par son courage et ses talents. En 1761, il fut décoré de la croix de Saint-Louis et nommé lieutenant-colonel des dragons du roi. Fait prisonnier quelque temps après dans la forêt de Sababord, il fut mené au quartier général du roi de Prusse, qui lui dit : « Je désirerais vous renvoyer à l'armée » française; mais lorsqu'on a pris un officier aussi » distingué que vous, on le garde le plus longtemps » possible : j'ai des raisons pour que vous ne soyez » pas échangé dans les circonstances présentes; ainsi » vous resterez avec nous sur votre parole. » Il passa trois semaines au quartier-général, et reçut des marques de bonté de ce monarque, et particulièrement du prince Ferdinand de Brunswick, qui dit un jour, en rappelant l'attaque de Frauenberg, où il manqua d'être fait prisonnier : « Voilà le Français qui m'a fait le plus de peur de ma vie, et » même je crois la lui devoir. » D'après les ordres du roi, il alla en 1765 en Angleterre, puis en 1765 il visita les côtes de France pour en reconnaître les ports. En 1778, il dressa un plan de descente en Angleterre, et fut promu au grade de maréchal-de-camp en 1781. Il commanda de 1785 jusqu'en 1787 six bataillons employés aux travaux de la navigation intérieure de la Bretagne. Il émigra en 1791, avec son fils aîné, capitaine de dragons; il fut mis à la tête des bureaux de la guerre établis à Coblenz; fit la campagne de 1792 comme maréchal-général-des-logis de l'armée, et fut nommé commandeur de l'ordre de Saint-Louis. En 1794, il passa en Angleterre, sur l'ordre du comte d'Artois, et y resta quelque temps avec le grade de général-major au service de Russie, employé aux intérêts de l'émigration. Il passa en 1797 au service du Portugal, avec le grade de lieutenant-général et de quartier-maitre-général de l'armée, et rendit de grands services à cette puissance. Il mourut à Lisbonne le 17 avril 1808. On a de lui : *Stratagèmes de guerre*, Paris, 1736, in-12, faible ouvrage de sa jeunesse; *Campagne du maréchal de Créquien en Lorraine et en Alsace*, en 1677, Paris, 1764, in-12; *Campagne de Louis, prince de Condé, en Flandre, en 1674*, ib., 1765; *Campagne du maréchal de Villars et de Maximilien-Emmanuel, électeur de Bavière, en Allemagne, en 1705*, Paris, 1766, in-12; *Campagne du duc de Rohan dans la Valteline, en 1655, précédée d'un discours sur la guerre des montagnes*, avec une carte, in-12; *Traité des armes en général*, ib., 1764, in-12. On a encore de la Rozière les cartes : 1^{re} de la Hesse, 2^{de} des Pays-Bas catholiques, 3^{de} de la bataille de Senef. On conserve de cet officier, au dépôt de la guerre, des *Notices* très-intéressantes sur l'art militaire.

RUAR (Martin), socinien, né à Krempe, dans le duché de Holstein, vers l'an 1576, aima mieux perdre son patrimoine que de renoncer à sa secte. Il s'établit à Racovie, petite ville de Pologne, au palatinat de Sandomir où les sociniens avaient leur plus célèbre école; il y fut recteur de ce collège, passa de là à Strassin, près de Dantzick, où il fut ministre des unitaires, c'est-à-dire des sociniens

ou ariens; (car c'est en vain qu'un M. Schwartz a voulu mettre des distinctions essentielles entre ces noms). Chassé de là, il se retira à Amsterdam, où il mourut en 1657. On a de lui : des *Notes sur le catéchisme des églises sociniennes de Pologne*, imprimées avec ce catéchisme, 1665 et 1680; un volume de *Lettres*, publié et imprimé par David Ruarus, son fils, Amsterdam, 1681, in-8. Joachim et David ses fils, imbus des sentiments de leur père, ont publié un *Recueil de lettres* des chefs de leur parti, Amsterdam, 1677.

* RUBBI (André), jésuite, né en 1759 à Venise, professa les belles-lettres au collège des nobles à Brescia, et, à la suppression de son ordre, se retira dans sa patrie, où il s'occupa de travaux littéraires; il y mourut en 1810. On a de lui : *Interpretatio et illustratio epitaphii græci Ravennæ reperti*, Rome, 1765, in-4; *Rodi presa*, Venise, 1775, in-8, tragédie qui fut jouée par ses élèves à Brescia; *Elogi italiani*, Venise, 1781 et années suiv., 12 vol. in-8. C'est un choix d'éloges, parmi lesquels ceux de Pétrarque, Léonard de Vinci, Galilée, Castiglione, Métastase et Ginanni, sont de l'éditeur; *Ugolino*, tragédie insérée sans nom d'auteur dans le tome 3 du *Teatro italiano del secolo XVIII*, Florence, 1784, in-8; *Parnaso italiano*, Venise, 1784-91, 56 vol. in-8; *Parnaso de' poeti classici d'ogni nazione tradotti in italiano*, 1795 et suiv., 41 vol. in-8. Ces deux collections dont Rubbi est l'éditeur, sont de pures spéculations commerciales. *Il Genio nautico e militare, canti due*, in-4, petit poème composé à l'occasion de la mort d'Angelo Emo, célèbre amiral vénitien qui avait bombardé Tunis en 1774; *la Vainiglia* (la Vanille), *poemetto latino*, in-4, dans le tome vi de la *Raccolta ferrarese*. Compileur infatigable, il a publié en outre quelques *Dissertations sur des questions d'antiquité*. On lui doit aussi un *Journal d'antiquités sacrées et profanes*, en italien, 1785, in-8; un recueil périodique sous le titre suivant : *Il genio lett. d'Europa*, un *Epistolario ou Choix de lettres inédites de divers auteurs*, 1795-96, 2 vol. in-4. Rubbi a surveillé des éditions des *Œuvres de Muratori et de Maffei*, à Venise. On peut consulter le tome 56 du *Parnaso italiano* dans lequel Rubbi a consigné lui-même les renseignements qui le concernent.

* RUBEIS (Jean-Bernard-Marie), dominicain, né vers 1686, d'une famille distinguée de Cividale-del-Friuli, à 16 ans entra dans la congrégation des frères prêcheurs dite de *Salomon*, et vint étudier au couvent de San-Miniato en Toscane la philosophie qu'il alla professer ensuite au monastère des *Zattere*, à Venise. Rubeis suivit peu après, en qualité de théologien, une ambassade extraordinaire de la république en France. De retour à Venise, il passa le reste de sa vie à enseigner et à travailler sur des objets d'érudition. Il avait la direction de la bibliothèque de son couvent qu'il enrichit d'ouvrages précieux (voy. Apost. Zeno). Il était en correspondance avec les savants les plus renommés, tels que Lami, Muratori, Maffei, etc. Il eût pu aspirer aux dignités de l'Eglise : il leur préféra son cloître, son humble cellule, ses livres, et la tranquillité de la retraite. Ayant été désigné par le

cardinal Delfino, pour aller soutenir à Rome les droits du patriarchat d'Aquilée que ce cardinal possédait alors et que l'on voulait abolir, le père Rubeis ne put consentir à s'arracher à sa douce solitude. C'est à Venise qu'il termina sa longue vie le 2 février 1775, âgé de 88 ans, dont il en avait passé 72 en religion. Outre ses nombreux ouvrages restés manuscrits, ceux qu'il a publiés se montent au moins à 40 vol. Les principaux sont : *De fabula monachatus benedictini divi Thomæ Aquinatis*, Venise, 1724; 2^e édit. augmentée, 1726, in-8; *De una sententia damnationis in Acacium episcopum constantinopolitanum, lata in synodo romana Felicii papæ III, dissertatio*, etc., 1729, in-fol.; *De schismate Ecclesiæ aquileiensis dissertatio historica; accedunt acta synodi mantuanæ, pro causa sanctæ aquileiensis Ecclesiæ*, etc., 1752; *Monumenta ecclesiæ aquileiensis, commentario historico-chronologico-critico illustrata*, etc., Venise, 1740, in-fol.; *Divi Thomæ Aquinatis opera theologica*, etc., Venise, 1745-60, 28 vol., in-4; *Dissert. II. de nummis patriarcharum aquileiensis Ecclesiæ*, Venise, 1747 et 1749, in-8; *De gestis et scriptis ac doctrina sancti Thomæ Aquinatis dissertationes criticae et apologeticae*, Venise, 1750, in-fol.; *De rebus congregationis sub titulo B. Jacobi, Salomonii, commentarius historicus*, Venise, 1751, in-4; *Georgii seu Gregorii Cyprii, patriarchæ constantinopolitani, vita*, etc.; *accedunt dissertationes duæ historicae, cum binis epistolis ejusdem Cyprii*, etc., Venise, 1755, in-4; *De Theophylacti Bulgaricæ archiepiscopi gestis, scriptis et doctrina*, etc., dans le tome 1^{er} des *Œuvres* de ce Père, Venise, 1754, (voy. THEOPHYLACTE); *De peccato originali ejusque natura*, etc.; *tractatus theologicus*, etc., Venise, 1757, in-4; *Dissertationes variae eruditionis*, etc., Venise, 1762, in-4; *De charitate, virtute theologica, ejusque natura*, Venise, 1758, in-4. Fabroni a publié la *Vie* du père Rubeis, dans le tome 2 des *Vitæ Italarum*, page 99, avec une nomenclature exacte de tous ses ouvrages.

RUBEN, fils aîné de Jacob et de Lia. Pendant que Jacob était dans la terre de Chanaan, auprès de la tour du troupeau, Ruben déshonora son lit, et abusa de Bala sa concubine; ce qui le priva du droit d'aînesse, lequel fut transporté à Juda. Lorsque ses frères résolurent de se défaire de Joseph, Ruben, touché de compassion, les en détourna en leur persuadant de le jeter plutôt dans une citerne : il avait dessein de l'en tirer secrètement pour le rendre à son père. Jacob, au lit de la mort, adressant la parole à Ruben son fils aîné, lui reprocha son crime, et lui dit que parce qu'il « avait souillé le » lit de son père, il ne croîtrait pas en autorité. La tribu de Ruben éprouva les suites de cette imprecation. Elle ne fut jamais considérable ni nombreuse dans Israël. Elle eut son partage au-delà du Jourdain, entre les torrents d'Arnon et de Jazer, les monts Galaad et le Jourdain. Ruben mourut l'an 1626 avant J.-C., à 124 ans.

RUBENS (Philippe), originaire d'Anvers, né à Cologne en 1574 d'une famille noble, devint secrétaire et bibliothécaire du cardinal Asagne Colonne, puis secrétaire de la ville d'Anvers, où il mourut en 1611, à 37 ans. Il est connu par des *Poésies* en

latin, adressées à Juste-Lipse; *Electorum libri II in quibus ritus et censurae*; B. Asterii, Amasiae episcopi, Homeliae; c'est une version latine, Anvers, 1615, in-4.

RUBENS (Pierre-Paul), frère du précédent, naquit à Cologne le 29 juin 1577. Son père le mit page chez la comtesse de Lalain; mais son goût le porta à la peinture : il partit pour l'Italie, après avoir pris des leçons d'Othon van Veen. (*Voy. VENUS.*) Le duc de Mantoue, informé de son rare mérite, lui donna un logement dans son palais. Ce fut là que Rubens fit une étude particulière des ouvrages de Jules Romain. Les tableaux du Titien, de Paul Véronèse et du Tintoret l'appelèrent à Venise. L'étude qu'il fit des chefs-d'œuvre de ces grands maîtres changea son goût, qui tenait de celui du Caravage, pour en prendre un qui lui fût propre. Ce célèbre artiste se rendit ensuite à Rome, et de là à Gènes. Enfin il fut rappelé en Flandre par la nouvelle qu'il reçut que sa mère était dangereusement malade. Ce fut vers ce temps-là que Marie de Médicis le fit venir à Paris pour peindre la galerie de son palais du Luxembourg. Rubens fit les tableaux à Anvers, et alla en 1625 à Paris pour les mettre en place. Il devait y avoir une galerie parallèle, représentant l'histoire de Henri IV : Rubens en avait même déjà commencé plusieurs tableaux; mais la disgrâce de la reine en empêcha l'exécution. Rubens avait plus d'une sorte de mérite qui le faisait rechercher des grands lorsqu'ils avaient besoin de ses talents. Le duc de Buckingham, lui ayant fait connaître le chagrin que lui causait la mésintelligence des couronnes d'Espagne et d'Angleterre, le chargea de communiquer son dessein à l'infante Isabelle, veuve de l'archiduc Albert. Rubens montra en cette occasion qu'il y a des génies qui ne sont jamais déplacés. Il fut un excellent négociateur, et la princesse crut devoir l'envoyer au roi d'Espagne, Philippe IV, avec commission de proposer des moyens de paix et de recevoir ses instructions. Le roi fut frappé de son mérite, le fit chevalier, et lui donna la charge de secrétaire de son conseil privé. Rubens revint à Bruxelles rendre compte à l'infante de ce qu'il avait fait; il passa ensuite en Angleterre, avec les commissions du roi catholique; enfin la paix fut conclue au désir des deux puissances. Le roi d'Angleterre, Charles I^{er}, le fit aussi chevalier; il illustra ses armes en y ajoutant un canton chargé d'un lion, et tira en plein parlement l'épée qu'il avait à son côté pour la donner à Rubens; il lui fit encore présent du diamant qu'il avait à son doigt, et d'un cordon aussi enrichi de diamants. Rubens retourna de nouveau en Espagne, où il fut honoré de la clef d'or, créé gentilhomme de la chambre du roi, nommé secrétaire du conseil d'état dans les Pays-Bas. Enfin, comblé d'honneurs et de biens, il revint à Anvers, où il épousa Hélène Froment, célèbre par l'éclat de sa beauté. Il partageait son temps entre les affaires et la peinture. Il mourut à Anvers le 30 mai 1640. Ce peintre vécut toujours comme une personne de la première considération; il réunissait en lui tous les avantages qui peuvent rendre recommandable. Sa figure et ses manières étaient nobles, sa conversation brillante, son logement

magnifique et enrichi de ce que l'art offre de plus précieux en tout genre. Il reçut la visite de plusieurs souverains, et les étrangers venaient le voir comme un homme rare. Son génie le rendait également propre pour tout ce qui peut entrer dans la composition d'un tableau. Il inventait facilement; et s'il fallait recommencer un même sujet plusieurs fois, son imagination lui fournissait aussitôt des ordonnances d'une nouvelle magnificence. Ses attitudes sont naturelles et variées, ses airs de tête sont d'une beauté singulière. Il y a dans ses idées une abondance, et dans ses expressions une vivacité surprenante. On ne peut trop admirer son intelligence du clair-obscur; aucun peintre n'a mis autant d'éclat dans ses tableaux, et ne leur a donné en même temps plus de force, plus d'harmonie et de vérité. Son pinceau est moelleux, ses touches faciles et légères, ses carnations fraîches, et ses draperies jetées avec beaucoup d'art. Il s'était fait des principes certains et lumineux qui l'ont guidé dans tous ses ouvrages. On lui a reproché de n'avoir pas assez connu ou consulté le costume, d'avoir quelquefois un goût de dessin lourd et quelques incorrections dans ses figures. L'étonnante rapidité avec laquelle il peignait peut l'avoir fait tomber dans ce dernier défaut, qui ne se rencontre point dans les ouvrages qu'il a travaillés avec soin. Ses dessins sont d'un grand goût, d'une touche savante, la belle couleur et l'intelligence de tout l'ensemble s'y font remarquer. Ses peintures sont en grand nombre; les principales sont à Bruxelles, à Anvers, à Gand, en Espagne, à Londres, à Paris. On a beaucoup gravé d'après ce maître. On a de lui un *Traité de la peinture*, Anvers, 1622, et l'*Architecture italienne*, Amsterdam, 1754, in-fol. Il avait donné aux jésuites d'Anvers son portrait fait à la plume par lui-même : on le voyait encore dans la bibliothèque de la maison professe en 1775 (nous ignorons ce qu'il est devenu). On lisait au bas ce distique :

Hæc Petri Pauli pictoris imago Rubeni est,

Ejus quæ proprio facta fuit calamo.

La *Vie* de Rubens a été écrite par J.-F.-M. Michel, Bruxelles, 1771, in-8, et par André Van Hasselt, suivie du catalogue général et raisonné de ses tableaux, esquisses, dessins et vignettes, 1840, in-8. La même année M. Emile Gachet a publié *Lettres inédites sur Rubens*, précédées d'une introduction sur la vie de ce peintre, Bruxelles, in-8.

RUBENS (Albert), savant archéologue, l'un des fils du précédent, né à Anvers en 1614, jouit de l'estime de l'archiduc Léopold-Guillaume, gouverneur des Pays-Bas; il la mérita par ses connaissances et encore plus par ses belles qualités. Jamais il ne brigua les honneurs, et se contenta toujours d'une fortune médiocre. Il mourut l'an 1657 après avoir perdu son fils unique et ensuite sa femme. On a de lui : *De re vestiaria veterum, præcipue de lato clavo, libri II*, Anvers, 1665, in-4, publié par Grævius; *Diatribæ de gemma tiberiana...*; *de gemma augustæa...*; *de urbibus Neocoris... de natali die Cæsaris Augusti*, etc. : ces dissertations se trouvent dans le *Trésor des antiquités romaines* de Grævius, tome 6 et 11; *Regum et imperatorum romanorum numismata*, Anvers, 1654, in-fol. C'est une

description enrichie de notes du cabinet de médailles du duc d'Arschot, publiée par Gaspard Gevart, et ensuite à Berlin en 1700, avec de nouvelles notes par Laurent Béger; *De vita Flavii Manlii Theodori*, Utrecht, 1694, in-12.

RUBEUS (Jean-Baptiste), né à Ravenne d'une famille noble, se fit carme, et se signala tellement par sa science, que Paul III le nomma professeur en théologie au collège de la Sapience à Rome. Pie IV le chargea de diverses commissions importantes. Il fut fait vicaire-général l'an 1562, et prieur-général en 1564. Etant allé visiter les couvents de son ordre en Portugal et en Espagne, il vit sainte Thérèse à Avila, approuva la réforme qu'elle avait commencée à introduire dans son monastère, et entretenait ensuite un commerce de lettres avec elle. Il fit difficulté de laisser introduire la même réforme dans les couvents d'hommes, et n'accorda cette permission que pour deux couvents. Pie V et Grégoire XIII ne lui donnèrent pas moins de marques d'estime que leurs prédécesseurs. Il mourut à Rome le 5 septembre 1578. On a de lui des *Sermons*, des *Commentaires* sur les *Œuvres* de Thomas Waldensis (voy. NETTER), Venise, 1571, 3 vol. in-fol. etc.

RUBEUS. Voy. ROSSI.

RUBINI (Pierre), médecin, né en 1760 à Parme, fils d'un simple forgeron, fut destiné à exercer le même état. Mais résistant à la volonté paternelle, il étudia la médecine avec ardeur, et reçu docteur, se forma au traitement des malades dans le grand hôpital de Parme, puis accepta la place de médecin d'un petit village nommé Compiano. Quelque temps après, chargé par le duc de Parme de visiter les principales universités de l'Europe pour en connaître l'enseignement, il se rendit d'abord à Pavie où il entendit le célèbre Franck, passa ensuite à Montpellier, à Lyon, à Paris, à Edimbourg, et semit en relation avec les plus savants professeurs. A son retour, nommé professeur de clinique médicale à l'université de Parme, c'est dans cette chaire fondée pour lui qu'il développa son système, qui est une modification de ceux de Brown et de Rasori. En 1804, il concourut à la formation de la société de médecine et de chirurgie instituée dans cette ville sur le plan de celle d'Edimbourg. En 1816 l'archiduchesse Marie-Louise le nomma son médecin consultant. Il mourut le 15 mai 1819, laissant plusieurs ouvrages, dont quelques-uns sont insérés dans les *Mémoires* de la société italienne : nous citerons ses *Riflessioni sulle febbri chiamate gialle e su contagi in genere*, Parme, 1805, in-8; *Riflessioni sulla malattia comunemente denominata crup*, 1815, in-8; *Discours sur les progrès de la vaccine dans le département du Taro*, en 1812, inséré dans la *Notice sur les progrès de la vaccine*, 1815, in-8. Il existe aussi de Rubini plusieurs ouvrages manuscrits parmi lesquels on cite des *Lezioni di clinica medica*; *De studiorum commodis atque periculis*, etc. Il était membre de plusieurs sociétés savantes. Son *Eloge historique* par Pezzana, bibliothécaire à Parme, inséré dans le tome 19 des *Mémoires* de la société italienne des sciences, a été imprimé séparément, 1822, in-8.

RUBRUQUIS (Guillaume de Ruys-Broeck, dit),

cordelier du xiii^e siècle, dont on ignore la patrie : les uns le font anglais, les autres brabançon. Il fut envoyé en Tartarie l'an 1255 par saint Louis, pour travailler à la conversion de ces peuples, et parcourut toutes les cours des différents princes de ces contrées, mais sans y faire beaucoup de fruit. Il donna en latin une *Relation* de son voyage, et l'envoya à saint Louis. Il y en a différentes copies manuscrites. Richard Hakluyt en a publié une partie dans son *Recueil des navigations des Anglais*. Pierre Bergeron l'a donnée en français sur deux manuscrits latins, Paris, 1634 : et dans les *Voyages faits principalement en Asie*, la Haye, 1755, 2 vol. in-4.

RUBUS. Voy. BUISSON.

RUCCELLAI (Bernard), en latin *Oricellarius*, né à Florence en 1449, était allié des Médicis, et fut élevé aux plus belles charges de sa patrie. Il connaissait parfaitement les finesses de la langue latine et l'écrivait avec une grande pureté; mais personne, pas même Erasme, ne put jamais l'engager à la parler. Le père Mabillon l'accuse d'avoir écrit avec trop de partialité sur l'expédition du roi Charles VII en Italie, dans son *De Bello italico*, Londres, 1724, in-4. Mais peut-être ce reproche est-il lui-même le fruit de la partialité; car cette guerre était peu susceptible d'une relation avantageuse.

RUCCELLAI (Jean), quatrième fils du précédent, naquit à Florence en 1475. Il était neveu, du côté de sa mère, de Laurent de Médicis dit le *Magnifique*; il embrassa de bonne heure l'état ecclésiastique, parut avec distinction à la cour de Rome, et fut envoyé nonce en France par Léon X, son parent. François 1^{er} lui marqua beaucoup de bienveillance; mais le pape s'étant ligué avec l'empereur Charles-Quint contre ce prince, Rucellai fut obligé de retourner en Italie. Clément VII le nomma protonotaire apostolique, gouverneur du château Saint-Ange. On s'attendait à le voir honorer de la pourpre, lorsqu'il mourut d'une fièvre ardente en 1525. Rucellai cultiva avec succès les muses italiennes. On a de lui : la *Rosemonde*, 1525, in-8, tragédie représentée conjointement avec la *Sophonisbe* du Trissin devant le pape Léon X. Lorsqu'il passa en 1512 à Florence, ce pape visita l'auteur dans sa maison de campagne. Cette tragédie a été plusieurs fois réimprimée, et on y trouve des beautés qui doivent faire pardonner quelques imperfections. Les *Abeilles*, 1559, in-8, poème en vers non rimés, qui prouve de l'imagination et du style, Florence, 1590, in-8; ce poème a été traduit en français (voy. PINGERON); *Oreste*, tragédie longtemps manuscrite, et publiée par le marquis Scipion Maffei dans le 1^{er} volume du *Théâtre italien*, Vérone, 1725, in-8. Les *Œuvres* de Rucellai ont été réunies pour la première fois, Paderus Canino, 1772, in-8.

RUCHAT (Abraham), né dans le canton de Berne, vers 1680, a été longtemps professeur de théologie à Lausanne, où il mourut en 1750. On a de lui : *Délices de la Suisse*, Leyde, 1714, 4 vol. in-12, sous le nom de *Gottlieb Kipseler*; ouvrage curieux à raison du pays qui en fait l'objet, mais mal rédigé, sans jugement et sans goût : tout plein

des préjugés les plus grossiers de la secte, l'auteur oublie les *délices* de son pays pour en raconter les sottises. *Histoire de la réformation en Suisse*, Genève, 1727, 6 vol. in-12. Il a pu y donner mieux l'essor à son fanatisme que dans l'ouvrage précédent; avantage dont il a joui aussi dans l'*Abrégé de l'histoire ecclésiastique du pays de Vaud*, 1707, in-8. Sa *Grammaire hébraïque* et sa *Géographie*, publiées sous le nom d'*Abraham Dubois*, sont de pauvres compilations. On trouve dans le *Journal helvétique*, mai 1754, un *Eloge de Ruchat*, par J. Alph. Rosset, recteur de l'académie de Lausanne, avec une notice incomplète de ses ouvrages.

* RUCHS (Frédéric), historien, né en 1780 à Greifswald dans la Poméranie suédoise, mort en 1820 à Livourne, où il était allé pour rétablir sa santé, après avoir rempli la chaire d'histoire avec distinction dans sa patrie, vint à Berlin où il fut très-bien accueilli et nommé historiographe du roi de Prusse, charge qui lui laissa tout le loisir de se livrer à ses travaux; et l'on ne peut douter que sa mort prématurée à l'âge de 40 ans, n'ait privé le public d'un grand nombre de bons ouvrages. Outre son *Histoire de Suède*, Halle, 1808-10, 4 vol. in-8, qui a fondé sa réputation, on a de lui : *Essai d'une histoire de la religion, du gouvernement et de la civilisation de l'ancienne Scandinavie*, 1801, in-8; *de la Finlande et de ses habitants*, 1809; des *Lettres sur la Suède*, 1814. Il a laissé inachevée une *Histoire de Byzance*, d'après les anciens auteurs byzantins.

RUDBECK (Olaus), né à Arosen, dans la Westmanie, en 1650, d'une famille noble, fut professeur d'anatomie et de botanique à Upsal, où il mourut en 1702, dans sa 75^e année. Ses principaux ouvrages sont : *Exercitatio anatomica*, Leyde, 1684, in-8. Il y publie la découverte anatomique des vaisseaux lymphatiques. Il prétend que cette découverte lui appartient, et que Thomas Bartholin la lui a dérobée. Ce qu'il y a de sûr, c'est que le docteur Jolife avait aperçu ces vaisseaux en Angleterre. Il y a apparence que la gloire de cette découverte leur appartient à chacun en particulier. *Atlantica vera Japheti posterorum sedes ac patria*, 1679, 1689 et 1698, 5 vol. in-fol. Il devait y avoir un 4^e tome, qui est resté manuscrit. On y joint pour 4^e tome un *Atlas* de 45 cartes, avec deux tables chronologiques; le portrait de Rudbeck est à la tête. L'auteur prétend que la Suède, sa patrie, a été la demeure des descendants de Japhet: qu'elle est la véritable *Atlantide* de Platon et que c'est de la Suède que les Grecs, les Romains et autres peuples sont sortis. Un de ses compatriotes, M. Baer, dans son *Essai historique et critique sur les Atlantides*, a mieux prouvé que l'*Atlantide* était la Palestine. Du reste, il y a dans l'ouvrage de Rudbek beaucoup d'érudition, et des observations qui ne sont pas à négliger. Il prouve assez bien que les anciens peuples du Nord avaient mieux conservé la tradition primitive que les Grecs et les Romains, que ceux-ci en ont pris beaucoup de notions et de mots (Voy. GOROPHUS, STEVIN.) *Leges Westro-Gothicæ*. Upsal, in-fol. rare; une *Description des plantes*, gravées en bois, 1701 et 1702, 2 vol. in-fol. : il devait y en avoir 12; un *Traité sur la Comète* de

1667; *Laponia illustrata et iter per Uplandiam*, Upsal, 1701, in-4. Il n'y donne que la description de l'Uplande; c'est probablement le commencement d'un ouvrage qu'il n'a point achevé. Quelques-uns attribuent cet ouvrage à son fils; mais il y a beaucoup d'apparence qu'il n'en est que l'éditeur. *Dissertation sur l'oiseau Seläi, de la Bible*, 1705, in-4, ouvrage que quelques auteurs attribuent au fils. — Son fils, Olaus RUDBECK, a donné : *Dissertatio de hedera*, 1716; *Catalogue des plantes de la Laponie*, observées en 1695, dans les *Actes de l'académie de Suède* de l'an 1720, etc.; *Specimen lingue gothicæ*, 1717, in-4.

RUDIUS (Eustache), médecin célèbre dans le xvi^e siècle, né dans la Dalmatie, professa son art à Venise et puis à Padoue, où il fit des cures merveilleuses. Consulté dans les cas graves par les habiles médecins de l'Italie, il ne se trompait jamais, dit-on, sur le genre des maladies, quelque compliqués qu'en fussent les symptômes, et son pronostic était toujours certain; ce qui fit naître le proverbe : « Dieu te garde du pronostic du Rudius. » Il publia un grand nombre d'ouvrages, dont Van der Linden a donné le catalogue. Le premier qu'il fit paraître est un traité de *Virtutibus et vitiis cordis*, Venise, 1582, 1600, in-4. Rudius mourut en 1612.

RUE (Charles de la), né à Paris en 1645, entra chez les jésuites, et y devint professeur d'humanités et de rhétorique. Son talent pour la poésie brilla avec éclat dès sa jeunesse. Il se signala en 1667 par un *Poème latin sur les conquêtes de Louis XIV*, que le grand Corneille mit en vers français. L'auteur du Cid, en présentant la traduction au roi, fit de l'original et du jeune poète un éloge, qui inspira beaucoup d'estime à ce monarque. Le père de la Rue demanda instamment la permission d'aller prêcher l'Evangile dans les missions du Canada; mais il fut refusé. Ses supérieurs le destinaient à la chaire; il remplit avec applaudissement celles de la capitale et de la cour. Il aurait peut-être donné dans l'esprit, sans le propos que lui tint un courtisan : « Mon Père, lui dit-il, continuez à » prêcher comme vous faites; nous vous écoutons toujours avec plaisir, tant que vous nous » présenterez la raison, mais point d'esprit. Tel » de nous en mettra plus dans un couplet de chansons, que la plupart des prédicateurs dans tout un » carême. » Le père de la Rue était le prédicateur de son siècle qui débitait le mieux; cependant, avec un talent si distingué pour la déclamation, il fut d'avis d'affranchir les prédicateurs de l'esclavage d'apprendre par cœur. Il pensait qu'il valait autant lire un sermon que de le prêcher. (Voy. MASSILLON.) Cet illustre jésuite fut employé dans les missions des Cévennes. Il eut le bonheur de faire embrasser la religion catholique à plusieurs protestants, et de la faire respecter aux autres. Il mourut à Paris en 1725, à 82 ans. Le père de la Rue était aussi aimable dans la société qu'effrayant dans la chaire. Sa conversation était belle, riche, féconde. Son goût pour tous les arts lui donnait la facilité de parler de tout à propos. Il plaisait aux grands par son esprit, et aux petits par son affabilité. Au milieu du tumulte du monde, il savait

se préparer à la solitude du cabinet et à la retraite du cloître. On a de lui : des *Panégryriques* et des *Oraisons funèbres*, 3 vol. in-12, et des *Sermons* de morale, qui forment un *Avent* et un *Carême*, en 4 vol. in-8, Paris, 1719 : on les a réimprimés en 4 vol. in-12. L'ingénieuse distribution, le juste rapport des différentes parties, la véhémence du style et les grâces de la facilité, brillent dans ses ouvrages. Il anime tout ; mais son imagination le rend quelquefois plus poète que prédicateur. Ce défaut se fait moins sentir dans son *Avent* que dans son *Carême*. Son chef-d'œuvre est le *Sermon des calamités publiques*. Parmi ses *Oraisons funèbres*, celles du maréchal de Luxembourg et de Bossuet sont ce qu'il a fait de plus beau. Des pièces de théâtre. Ses tragédies latines intitulées *Lysimachus* et *Cyrus*, et celles de *Lysimachus* et de *Sylla*, en vers français, méritèrent l'approbation de Pierre Corneille. Les comédiens de l'hôtel de Bourgogne se préparaient secrètement à jouer cette dernière pièce ; mais le père de la Rue, en étant informé, les arrêta par son crédit, ne voulant pas que des pièces composées pour l'exercice des écoliers, dans des vues de zèle pour la bonne institution de la jeunesse, parussent avoir été destinées à un théâtre lubrique et corrompu. On était persuadé, de son temps, que *L'Andrienne*, imitée de Térence, et jouée le 16 novembre 1705, était de lui, et non de Baron, et l'on est porté à le croire, quand on a comparé cette pièce à celles de cet auteur. Quatre livres de *Poésies latines*, Paris, 1668, 1680, in-12, et Anvers, 1695 : ces poésies sont pleines de délicatesse et de sentiment, et l'auteur mérite un rang distingué sur le Parnasse latin ; une édition de *Virgile*, avec des notes claires et précises, à l'usage du dauphin, 1682, en 1 vol. in-4, et en 4 in-12 ; et une édition d'*Horace* avec des notes et une interprétation. On s'en servait pour l'ordinaire dans les collèges des jésuites.

RUE (D. Charles de la), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né à Corbie en Picardie, l'an 1684, fut l'élève du célèbre Montfaucon, et son rival pour la littérature grecque. Il se fit un nom par sa nouvelle édition d'*Origène*. Il en donna les deux premiers volumes, et il était prêt à publier le troisième, lorsqu'il mourut à Paris en 1759, à 55 ans. — Dom Vincent de la Rue, son neveu, bénédictin de la même congrégation, acheva, en 1752, cette édition, qui est en 4 vol. in-fol. Il avait partagé les travaux de son oncle et mérité son estime. Il mourut en 1762, après avoir publié l'ancienne *Version latine de la Bible* que l'on nomme *italique*, Reims, 1745-49, 5 vol. in-fol. Voy. SABBATHIER (D. Pierre).

* RUE (Gervais de la), savant antiquaire, né en 1751, à Caen, montra dès sa jeunesse cet amour du travail et ce goût des recherches historiques auxquels il dut sa réputation. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, il fut nommé professeur d'histoire à l'université de sa ville natale, et remplit cette chaire avec distinction. Arriva le moment où la terreur l'obligea d'aller chercher un asile en Angleterre. L'étude des antiquités y charma pour lui les ennuis de l'exil ; il y recueillit dans les archives et les bibliothèques publiques un grand nombre de docu-

ments précieux sur l'histoire littéraire du moyen-âge, qui lui servirent plus tard à composer des ouvrages estimés. De retour en France, peu après le 18 brumaire, il ne voulut accepter aucune fonction, se contentant du titre de chanoine honoraire de Bayeux. Ses ouvrages, qui ne tardèrent pas à le faire connaître au loin, remplirent sa vie, et il mourut à Cambes, près de Caen, le 25 septembre 1853, à 85 ans. Outre plusieurs *Opuscules* imprimées dans les recueils des académies ou séparément, on a de lui : *Essais historiques sur la ville de Caen et son arrondissement*, 1820, 2 vol. in-8 ; il faut y joindre les *Nouveaux essais historiques*, etc., Caen, 1842, 2 vol. in-8 ; *Recherches sur la tapisserie représentant la conquête de l'Angleterre par les Normands*, et appartenant à l'église cathédrale de Bayeux, Caen, 1824, in-4 de 92 pag., avec 8 pl. ; réimpr., Caen, 1841, format in-8 ; *Essais historiques sur les bardes, les jongleurs et les trouvères normands et anglo-normands*, ibid., 1854, 5 vol. in-8 ; production remarquable et qui atteste les vastes connaissances de l'auteur dans cette partie si intéressante de notre ancienne histoire littéraire. M. Vanthier a publié : *Notice historique sur la vie et les ouvrages de l'abbé de la Rue*, Caen, 1841, in-8, avec portrait. Il était correspondant de l'institut, membre de la société des antiquaires de Londres, etc.

RUEL (Jean), de Soissons, chanoine de l'église de Paris, et médecin de François I^{er}, mort en 1559, à 60 ans, signala son savoir par deux ouvrages peu recherchés : *De natura stirpium*, Paris, 1556, in-fol. ; ce n'est qu'une compilation ; *Veterinariæ medicinæ scriptores graeci*, Paris, 1550, in-fol.

* RUELE (Joseph-René), habile teneur de livres, né à Lyon en 1742, forma un grand nombre d'élèves, fut admis en 1801 à l'athénée de commerce, et mourut en 1805. On a de lui : *Traité des arbitrages en France*, 1769, in-8, réimprimé en 1792 ; *Nouvelle méthode pour opérer les changes de France avec toutes les places de la correspondance*, 1777, in-8 ; *L'Art de tenir les livres en partie double*, 1800 ou 1805, in-4.

RUEUS (François), médecin, natif de Lille, mort en 1585, est connu par un traité intitulé : *De gemmis, iis praesertim quarum D. Joannes in Apocalypsi meminit*, etc., Paris, 1547 ; on le trouve aussi avec le traité : *De occultis naturæ miraculis* de Lemnius. On voit par cet ouvrage qu'il avait fait une étude particulière de l'histoire naturelle, et qu'il était versé dans les belles-lettres.

RUF (saint), Romain de naissance, florissait dans le i^{er} siècle, et fut le premier évêque d'Avignon. Le détail de ses actions est peu connu ; mais l'idée générale de ses vertus s'est conservée parmi les chrétiens. Il est nommé, sous le 12 novembre, dans le Martyrologe de Bède, d'Adon, d'Usuard, et dans le romain. On garde ses reliques dans la cathédrale d'Avignon. Une célèbre congrégation de chanoines réguliers a porté son nom ; mais dans ces dernières années, n'ayant plus le nombre suffisant de sujets pour soutenir la conventualité, elle a été supprimée.

RUFFI (Antoine de), conseiller dans la sénéchaussée de Marseille, où il naquit en 1607, s'acquitta de sa charge avec une grande intégrité. Ses

vertus, autant que son savoir, lui obtinrent une place de conseiller-d'état en 1654. Il mourut en 1689, à 82 ans. On a de lui une *Histoire de Marseille*, 1642, 1 vol. in-fol. Son fils en a publié une 2^e édition, revue et augmentée, et enrichie d'inscriptions, sceaux et monnaies, 1696, 2 vol. in-fol.; *la Vie de Gaspard de Simiane*, connu sous le nom de *Chevalier de la Coste*, Aix, 1655, in-12; *Histoire curieuse des généraux des galères*, dans le *P. Anselme*; une *Histoire des comtes de Provence*, 1655, in-fol., ouvrage aussi exact que savant; *Histoire de saint Louis, évêque de Toulouse*. Le style de ses ouvrages est sec et décharné.

* RUFFIN (Pierre-Jean-Marie), diplomate français, né en 1742, à Salonique, où son père exerçait les fonctions de premier drogman de la nation française, vint de bonne heure à Paris, où il étudia les langues orientales sous Petis de la Croix, Cardonne, Legrand, etc. Envoyé à Constantinople en 1758, il y gagna bientôt l'estime du comte de Vergennes, alors ambassadeur, qui le recommanda vivement au ministère. Ruffin fut placé en qualité d'interprète à la suite du baron de Tott, chargé d'une mission auprès du khan de Crimée, Crim-Gueraï. Ce prince étant mort en 1770, Tott laissa la direction des affaires à son interprète, qui suivit le nouveau khan dans son expédition contre la Russie, fut fait prisonnier, et détenu quelque temps à la citadelle de Saint-Petersbourg. Après son élargissement, il fut renvoyé à Constantinople avec le titre d'interprète du roi; il fut appelé à Paris en 1774 pour y remplir les fonctions de secrétaire interprète du roi pour les langues orientales, et, jusqu'en 1779, il fut chargé de toute la correspondance avec la Turquie, les régences de Barbarie et les puissances de l'Inde. La chaire de turc et de persan au collège royal en 1784, et des lettres d'anoblissement en 1787, furent la récompense de ses services. En 1794, il retourna à Constantinople comme premier secrétaire d'ambassade et premier secrétaire interprète. En l'an 6, il eut le titre officiel de chargé d'affaires; mais lors de l'expédition d'Egypte, il fut enfermé aux Sept-Tours par ordre du divan, et ne recouvra sa liberté qu'en 1801. Quoique sans caractère public, il rendit de grands services à ses compatriotes par son seul crédit, et fut même utile dans les négociations qui amenèrent le rétablissement de la bonne intelligence entre la Porte et la France. Nommé conseiller d'ambassade en 1804, et en 1805 premier secrétaire de légation, il contribua à obtenir du Reis-Effendi que les titres de *Padischah* et d'*Imperator* fussent employés par le divan à l'égard de Bonaparte. Ruffin, qui n'avait pas cessé d'être attaché à l'ambassade de France sous les divers ministres envoyés par le gouvernement impérial, se trouvait chargé d'affaires en l'absence de l'ambassadeur, lorsque Bonaparte revint de l'île d'Elbe; et, sur l'ordre qu'il en reçut, fit arborer le drapeau tricolore à l'hôtel de l'ambassade. Ce fut la cause de sa disgrâce, qui dura jusqu'en 1818, où ses anciens titres lui furent rendus. Pendant le temps qu'il avait été éloigné des affaires, il était resté à Constantinople, environné de l'estime publique, et conservant toute son influence. Il y mourut en 1824, après

66 ans de services diplomatiques. Pour donner une idée de ses travaux, il faudrait passer en revue toutes les affaires que la France eut à traiter avec la Turquie pendant plus d'un demi-siècle. On ne connaît de lui que sa traduction en arabe de l'*Adresse de la Convention au peuple français du 18 vendémiaire an 5*, Paris, 1795, in-fol. de 24 pag.; mais on sait qu'il existe de lui, au dépôt des affaires étrangères, plusieurs *Mémoires* sur des sujets importants. M. Bianchi a publié une *Notice historique* sur M. Ruffin, Paris, 1825, in-8.

* RUFFINI (Paul), médecin et mathématicien, né en 1765, à Valentano, dans le duché de Castro, où son père exerçait la profession de médecin, s'adonna lui-même à la médecine, et fit ses cours à Modène, où il reçut le grade de docteur. La pratique de la médecine ne l'empêcha pas de s'appliquer aux sciences exactes, et il y fit de tels progrès, que le gouvernement de Modène le choisit pour remplir la chaire d'analyse, avec laquelle il eut ensuite celle des éléments de mathématiques. A l'arrivée des Français en Italie, il refusa de faire partie du conseil des *Juniori*, du corps législatif; il refusa également de prêter le serment civique, qui répugnait à ses sentiments religieux, et perdit ses places dans l'enseignement, qu'il ne reprit qu'en 1799, au retour des Autrichiens. Il les garda même après leur départ, et, en 1806, il devint professeur de mathématiques appliquées à l'école militaire. Le duc de Modène, en recouvrant ses états, le nomma recteur de l'université, où il occupait en même temps les chaires de clinique médicale, de médecine pratique et de mathématiques appliquées. Président de la société italienne des sciences, il fut associé aux principales académies de l'Italie. Le *typhus*, qui désola l'Italie, et notamment Modène, mit son zèle à l'épreuve. Bravant tous les dangers, il sembla se multiplier pour voler au secours des malades; atteint lui-même du redoutable fléau, il n'en guérit que pour traîner quelque temps encore une existence pénible, et mourut dans des sentiments vraiment chrétiens, le 10 mai 1822, âgé de 57 ans. Ses restes furent déposés dans l'église de Sainte-Marie-de-Pomposa, où on lui éleva un tombeau entre ceux de Sigonio et de Muratori. Ses principaux ouvrages sont (en italien) : *Théorie générale des équations*, Bologne, 1798, 2 vol. in-8; *De la solution des équations algébriques déterminées, et au-dessus du quatrième degré*; *Mémoire sur la détermination des racines dans les équations numériques de tous les degrés*, Modène, 1804, in-4, couronné par l'institut de Milan, ainsi que le précédent; *De l'immatérialité de l'âme*, Modène, 1806, in-8. L'auteur y prouve mathématiquement l'immatérialité de l'âme, et combat le système métaphysique de Darwin. Il adressa cet ouvrage à l'académie de la *Religion catholique*, à Rome, et le dédia à Pie VII, qui lui fit remettre une médaille d'or. *Réflexions concernant la solution des équations algébriques en général*, Modène, 1815, in-4; c'est un de ses ouvrages les plus estimés. *Réflexions critiques sur l'Essai philosophique des probabilités, par La Place*, Modène, 1821, in-8. Ce livre est partagé en quatre parties : dans la première, l'auteur examine les

principes de la Place, tant par rapport aux actions morales et volontaires, que par rapport aux phénomènes physiques; dans la seconde, ses lois sur les rapports des causes et des effets; dans la troisième, son système sur l'origine des planètes et des comètes; et enfin dans la quatrième, ses principes sur les probabilités des témoignages. En passant, il combat La Croix, dont le *Traité élémentaire du calcul des probabilités* est non moins contraire à la religion que celui de La Place. Ruffini a laissé plusieurs ouvrages inédits qui méritent autant que les autres d'être mis au jour.

* RUFFO (Fabrice-Denis), cardinal, né à Naples en 1744, d'une famille ancienne, dont le chef porte le titre de Baranello, fut destiné, comme cadet, à l'état ecclésiastique; il se rendit à Rome, plut à Pie VI, qui le nomma son trésorier-général, et s'occupa de plusieurs parties de l'administration avec un succès plus ou moins contestable. Des envieux profitèrent de quelques-unes de ses fautes pour lui faire perdre la faveur du pontife, et il retourna à Naples, où le roi lui donna l'intendance du château de Caserta. Sa nomination au cardinalat l'ayant rassuré sur les sentiments de Pie VI à son égard, il revint à Rome, et il y resta jusqu'à l'approche de l'armée française. Le roi de Naples ayant été forcé de se retirer en Sicile, le cardinal l'y suivit. Il s'était opposé à la guerre, et les désastres de l'armée napolitaine avaient justifié ses craintes. Le premier ministre, Acton, craignant qu'il ne s'emparât de l'esprit de la reine, chercha à l'éloigner, et le proposa comme propre à déterminer une insurrection en Calabre, préparée depuis quelque temps par le parti royaliste. Le cardinal ne fut point la dupe de l'intrigant Acton; mais, doué de beaucoup d'énergie et d'un caractère belliqueux, il osa se charger de cette périlleuse mission. Muni de pleins pouvoirs, il parvint à former une armée de 25,000 hommes déterminés, avec lesquels il se porta d'abord sur Monte-Leone, où s'étaient enfermés les républicains des contrées environnantes. Cette ville, prise d'assaut, fut livrée au pillage. Cet exemple de sévérité remplit le pays de terreur, et le cardinal ne marcha plus que de victoire en victoire jusqu'aux portes de Naples, où il pénétra avec le secours des Russes, après avoir conclu avec la junte napolitaine une capitulation d'après laquelle les patriotes devaient être embarqués pour Marseille; il écrivit à la cour pour l'engager à des sentiments de modération; mais la capitulation ne fut point observée par Nelson (voy. ce nom), et il périt un grand nombre de personnes, victimes des haines politiques. Le cardinal voulut vainement s'opposer à ces exécutions: il tomba dans la disgrâce de Ferdinand, qui lui donna un successeur. Cependant ce prince, revenu de ses préventions, nomma Ruffo ministre plénipotentiaire à la cour de Rome. Après l'enlèvement du saint Père, Bonaparte le fit venir à Paris, sembla le distinguer des autres cardinaux, et le nomma grand cordon de la Légion d'Honneur; il assista au mariage de l'empereur; mais ne s'étant pas montré assez docile aux intentions du maître, il fut exilé à Bagneux, près de Sceaux. En 1814, il retourna à Rome, et Pie VII l'accueillit avec bien-

veillance; il revint ensuite à Naples, où il fut mal reçu du roi, qui lui devait sa couronne. Remis en possession de ses biens, il se livra à des opérations agricoles, et ne reentra au conseil qu'en 1821, après le rétablissement du pouvoir absolu. Il mourut à Naples le 15 décembre 1827, avec la réputation d'un homme habile et plein d'énergie. Ruffo ne fut jamais que cardinal-clerc, et ne reçut pas l'ordre de prêtrise. On lui a reproché des exécutions cruelles dans sa conquête du royaume de Naples: mais il faut plutôt les attribuer aux brigands qu'il avait été obligé d'admettre dans son armée; ce qui le prouve, c'est que depuis, il s'est toujours fait remarquer par sa modération. On a de lui divers ouvrages en italien sur les manœuvres des troupes et les équipements de la cavalerie; sur les fontaines, les canaux, et sur les mœurs de différentes sortes de pigeons.

RUFIN, ministre des empereurs Théodose et Arcadius, né de parents obscurs, vers le milieu du iv^e siècle, à Eluse (aujourd'hui Eause), capitale de cette partie de l'Aquitaine qu'on nommait alors Novempopulanie, et aujourd'hui dans l'Armagnac (Gascogne), reçut de la nature un esprit rusé, souple, poli, propre à se faire aimer des princes. Il se rendit à Constantinople, à la cour de Théodose, et il lui plut. Il ménagea si bien ce commencement de fortune, qu'il parvint en peu de temps à des emplois considérables. L'empereur lui donna la charge de grand-maître de son palais, le fit entrer dans ses conseils, l'honora de son amitié et de sa confiance, et le fit enfin consul avec son propre fils Arcadius, à l'amitié duquel Rufin devait sa fortune. Cet adroit courtisan se maintint comme il s'était avancé, par son adresse plutôt que par sa vertu. C'était assez, pour être son ennemi, d'avoir un mérite extraordinaire. Il s'enrichit des dépouilles de ceux qu'il avait opprimés par ses calomnies, et se fit baptiser avec un grand faste, en 394. Après la mort de Théodose, ce ministre ambitieux, jaloux du crédit de Stilicon, supérieur au sien, résolut de se mettre sur le trône. Il appela les Goths et autres barbares dans l'empire, afin que, pendant cette désolation, il pût s'en saisir ou le partager avec eux; mais il fut puni de sa perfidie. L'armée, excitée par un capitaine goth, nommé *Gaynas*, que Stilicon avait gagné, tua Rufin en 397. Sa tête fut portée au bout d'une lance, pour l'exposer aux opprobres de la populace irritée contre ce ministre lâche, avare et insolent. Un soldat ayant coupé une de ses mains, et voyant que les nerfs qui font mouvoir les articles des doigts étaient pendans, s'avisait d'aller demander l'aumône au nom de Rufin, ouvrant et fermant cette main sanglante, selon ce qu'on lui donnait. Le poète Claudien se signala contre ce malheureux ministre par une invective remplie de traits fort piquants (voy. *Sr*); mais il attendit, en bon politique, qu'il eût été la victime de sa perfidie et de sa révolte. On peut consulter sur Rufin les *lettres* de Symmaque et de saint Ambroise, Suidas, le livre v de Zozime, le livre xv de Nicéphore, etc.

RUFIN (Tyrannius), prêtre d'Aquilée, né vers le milieu du iv^e siècle, à Concorde, petite ville d'Italie. Il cultiva son esprit par l'étude des belles-

lettres et surtout de l'éloquence. Le désir de s'y rendre habile le fit venir à Aquilée, ville si célèbre alors, qu'on l'appelait communément la *seconde Rome*. Après s'être rendu habile dans les lettres humaines, il pensa aux moyens d'acquérir la science des saints, et se retira dans un monastère de cette ville. Saint Jérôme, revenant de Rome, passa par Aquilée, et se lia par une amitié étroite avec Rufin; mais il lui dit adieu pour parcourir les provinces de France et d'Allemagne, d'où il se retira en Orient. Rufin, inconsolable de l'éloignement de son ami, résolut de quitter Aquilée pour l'aller chercher. Il s'embarqua pour l'Égypte, et visita les solitaires qui en habitaient les déserts. Ayant entendu parler de la vertu et de la charité de sainte Mélanie l'ancienne, il eut la consolation de la voir à Alexandrie, où il alla pour écouter le célèbre Didyme. La piété que Mélanie remarqua dans Rufin l'engagea à lui donner sa confiance, qu'elle lui continua pendant tout le temps qu'ils restèrent en Orient, c'est-à-dire environ 50 ans. Les *ariens*, qui dominaient sous le règne de Valens, firent souffrir à Rufin une cruelle persécution. Il fut mis dans un cachot, chargé de chaînes, tourmenté par la faim et par la soif, et relégué dans les lieux les plus affreux de la Palestine. Mélanie, qui employait ses richesses à soulager les confesseurs qui étaient ou en prison ou exilés, racheta Rufin avec plusieurs autres, et se retira avec lui en Palestine. Saint Jérôme, croyant que Rufin irait aussitôt après à Jérusalem, écrivit à un de ses amis qui y demeurait, pour le féliciter du bonheur qu'il allait avoir de posséder un homme d'un si grand mérite : « Vous verrez, dit-il, briller en la » personne de Rufin des caractères de sainteté, au » lien que je ne suis que poussière. C'est assez pour » moi de soutenir avec mes faibles yeux l'éclat de » ses vertus. Il vient de se purifier encore dans le » creuset de la persécution, et il est maintenant » plus blanc que la neige, tandis que je suis souillé » de toutes sortes de péchés. » Rufin, étant arrivé en Palestine, employa son bien à bâtir un monastère sur le mont des Oliviers, où il assembla en peu de temps un grand nombre de solitaires. Il les animait à la vertu par ses exhortations, et, outre ce travail, il était encore souvent appelé par les premiers pasteurs pour instruire les peuples; car il avait été élevé au sacerdoce par Jean, évêque de Jérusalem, vers l'an 588. Il convertit un grand nombre de pécheurs, réunit à l'Eglise plus de 400 solitaires qui avaient pris part au schisme d'Antioche, et engagea plusieurs macédoniens, et plusieurs ariens à renoncer à leurs erreurs. Son séjour en Égypte lui ayant donné la facilité d'apprendre la langue grecque, il traduisit de cette langue en latin divers ouvrages. Son attachement au parti d'Origène le brouilla avec saint Jérôme, qui non-seulement rétracta les éloges qu'il lui avait donnés, mais l'accabla de reproches. Leurs divisions furent un grand scandale pour les faibles. Théophile, ami de l'un et de l'autre, les raccommoda; mais cette réconciliation ne fut pas de longue durée. Rufin ayant publié à Rome une traduction des *Principes* d'Origène, fut cité par le pape Anastase; mais il alléguait quelques prétextes pour se dispenser de paraître, et se con-

tenta d'envoyer, en 400, à Anastase son Apologie, où il s'expliquait d'une manière orthodoxe sur les erreurs que l'on reprochait à Origène. Saint Jérôme écrivit contre la traduction des *Principes*, et Rufin fit une Apologie éloquente, dans laquelle il déclara qu'il n'avait prétendu être que simple traducteur d'Origène, sans être le garant de ses erreurs. Saint Chromace d'Aquilée et saint Augustin écrivirent à saint Jérôme pour l'exhorter à la paix, que la conduite indiscrette de Rufin avait troublée, en paraissant favoriser des erreurs. La plupart des historiens ecclésiastiques disent que Rufin a été excommunié par le pape Anastase; mais D. Ceillier, D. Coustant et Fontanini paraissent avoir prouvé le contraire. Il est vrai qu'il est fait mention de l'excommunication de Rufin dans quelques éditions de la lettre du pape Anastase à Jean, évêque de Jérusalem; mais il est visible que c'est une interpolation: ce passage contredit le reste de la lettre où Anastase déclare qu'il laisse à Dieu à juger de l'intention du traducteur. En 407, Rufin retourna à Rome; mais l'année suivante, cette ville ayant été menacée par Alaric, il passa en Sicile, où il mourut vers la fin de l'an 410. On a de lui une *Traduction des Œuvres* de l'historien Josèphe; celle de plusieurs écrits d'Origène; une *Version latine* de dix discours de saint Grégoire de Nazianze et de huit de saint Basile. Quand on compare sa traduction avec le texte grec, on voit combien il se donnait de liberté en traduisant. Saint Chromace d'Aquilée l'avait engagé à traduire l'*Histoire ecclésiastique* d'Eusèbe, (Utrecht, 1474, in-fol., édition princeps, Rome, 1746, in-fol.) Ce travail fut achevé en moins de deux ans. Il fit plusieurs additions dans le corps de l'ouvrage d'Eusèbe, et le continua depuis la 20^e année de Constantin, jusqu'à la mort du grand Théodose. Il y a plusieurs endroits qui paraissent écrits avec peu de soin, et des faits que Rufin semble n'avoir rapportés que sur des bruits populaires; il en a omis d'autres très-importants; mais on doit lui savoir gré d'avoir le premier composé l'Histoire suivie d'un temps où il s'était passé tant de choses remarquables. Un *Écrit* pour la défense d'Origène; deux *Apologies* contre saint Jérôme; des *Commentaires* sur les *bénédictions* de Jacob, sur *Osée*, *Joel* et *Amos*; plusieurs *Vies* des Pères du désert; elles forment le second et le troisième livre des *Vies* des Pères du désert, publiées par Rosweyde; une *Explication du Symbole*; c'est de tous les ouvrages que Rufin a donnés celui qui lui a fait le plus d'honneur, et qui a été le plus utile à l'Eglise. Ses ouvrages ont été imprimés à Paris en 1580, in-fol., (1) par les soins de Laurent de la Barre (*voy. sa Vie* et son *Apologie* en 2 vol. in-12, par D. Gervaise, Paris, 1724). D. Ceillier, le cardinal Noris, Fontanini dans son *Histoire littéraire d'Aquilée*, et Cave, ont peint Rufin d'une manière fort intéressante. — Il ne faut pas le confondre avec RUFIN, qui, étant venu de la Palestine à Rome en 599, inspira ses erreurs sur la grâce à Pélage et à Célestius. Ce Rufin, né en Syrie, survécut à Rufin d'Aquilée. On trouve sa *Profession de foi* dans les dissertations du P. Garnier sur *Marius*

(1) Dom Vallarsi a fait paraître en 1745, à Vérone, le 1^{er} vol. d'une édit. complète des *Œuvres* de Rufin; mais cette entreprise n'a pas été continuée.

Mercator. Il avait été disciple de Théodore de Mopsueste, regardé comme le premier père du pélagianisme.

RUFUS, d'Ephèse, médecin de Cléopâtre, suivant Tzelzès, ou contemporain de Trajan, selon Suidas, se fit une haute réputation par ses talents. Du grand nombre de ses écrits cités par Suidas, il ne nous reste qu'un petit *Traité des noms des parties du corps humain*, Venise, 1552, in-4; un autre *des maladies des reins et de la vessie*, Paris, 1554, in-8; et *Fragments* sur les médicaments purgatifs. Guillaume Clinch les a recueillis et commentés, Londres, 1726, in-4.

* RUGENDAS (Georges-Philippe), peintre et graveur, né à Augsbourg en 1666, tient un rang honorable parmi les peintres de batailles. Il portait si loin l'amour de son art que pendant le siège de sa ville natale en 1704, il s'exposa plusieurs fois aux plus grands dangers pour examiner les effets des boulets et des bouches et les horreurs d'un assaut. Ses tableaux dont la plupart représentent des marches, des escarmouches et des bivouacs, sont d'un faire facile et d'une couleur séduisante. Rugendas s'est également exercé dans la gravure à l'eau forte et à la manière noire. Cet habile artiste mourut en 1742.

RUGGERI (Come), astrologue florentin, se rendit en France dans le temps que Catherine de Médicis y gouvernait. Ses horoscopes et ses intrigues lui obtinrent l'abbaye de Saint-Mahé en Basse-Bretagne. Accusé en 1574 d'avoir conspiré contre la vie du roi Charles IX, il fut condamné aux galères, d'où la reine-mère le tira peu de temps après. Il commença à publier des *Almanachs* en 1604, espèce d'ouvrage qui s'est étrangement multiplié en France. Cet astrologue mourut en 1615. Son corps fut traîné à la voirie, parce qu'il avait en l'impunité de déclarer qu'il mourait en athée. On publia, la même année, l'*Histoire épouvantable de deux magiciens étranglés par le Diable*. Ruggeri était le premier, et un nommé César le second.

* RUHL (Philippe - Jacques), conventionnel, né en Alsace, étudia la théologie à Strasbourg, et occupa une place de recteur à Durkheim. Ayant eu l'occasion de faire un travail utile pour le comte de Linanges (Leiningen-Dachsbourg). Ce prince le fit conseiller aulique, le chargea de l'administration de ses finances et le mit à la tête de sa chancellerie; mais il ne put être retenu par ces faveurs sur un aussi petit théâtre. Lorsque la révolution éclata, il embrassa la cause avec chaleur, et devint en 1790 un des administrateurs du département du Bas-Rhin. Il fut ensuite député à l'Assemblée Législative, puis à la Convention, et il figura dans ces deux assemblées parmi les jacobins les plus exaltés. S'il ne figura pas dans le procès de Louis XVI, c'est qu'il se trouvait alors en mission. Il y fut envoyé à diverses reprises, et partout il se conduisit de la manière la plus révolutionnaire, commettant toutes sortes d'impies. A Reims, il brisa la sainte ampoule, destinée au sacre des rois (1), et en envoya

les débris à la Convention. L'un des chefs de l'insurrection du 1^{er} prairial (20 mai 1795), il fut décrété d'arrestation, et le 29, se tua d'un coup de pistolet pour éviter l'échafaud qui l'attendait. On a de lui : *Recherches historiques et généalogiques sur la maison de Linanges-Dabo*, Strasbourg, 1789, in-4.

* RUHNEKEN (David), *Ruhnkenius*, célèbre philologue, né le 2 janvier 1725, à Stolpe, dans la Poméranie prussienne, fréquenta d'abord l'université de Wittenberg où il étudia le droit, l'histoire, l'éloquence et les antiquités; puis celle de Leyde, où il apprit la langue grecque sous la direction de Tibère Hemsterhuys (*voy.* ce nom, iv, 549). Son maître, devenu bientôt son ami, le fit nommer son adjoint. Ruhnken, qui visitait alors les principales bibliothèques de l'Europe, pour en examiner et collationner les manuscrits, s'empressa de reprendre le chemin de la Hollande, et ouvrit son cours en 1757; il le continua quatre ans avec beaucoup de succès, et après la mort d'Oudendorp, en 1761, il fut élu à sa place professeur d'éloquence et d'histoire. La même année, les curateurs de l'académie de Göttingue le pressèrent d'accepter la chaire que Gesner laissait vacante; mais il la refusa, en désignant pour la remplir Heyne (*voy.* ce nom, iv, 401), qui l'obtint en effet. En 1767, il eut le malheur de perdre Hemsterhuys; et en qualité de recteur de l'académie, il prononça son *Eloge* regardé comme un chef-d'œuvre de sensibilité, ainsi que de style et de goût. Nommé bibliothécaire de l'université en 1774, il l'enrichit d'une collection complète des auteurs classiques, et d'un grand nombre de manuscrits précieux. Les troubles de la Hollande l'affligèrent, mais sans le détourner de ses occupations habituelles; il mourut à Leyde en 1798, âgé de 73 ans. La ville s'empressa d'acquiescer à sa riche bibliothèque, en assurant une pension à sa veuve et à ses filles. Ruhnken joignait à une mémoire prodigieuse, beaucoup d'esprit, de sagacité et de jugement. Son érudition était immense, et depuis la renaissance des lettres, personne n'a mieux écrit que lui en latin. Outre des notes sur plusieurs auteurs, on lui doit des éditions du *lexique* de Timée, de *celui* d'Hesychius, de Rutilius Lupus, de Velleius Paternulus, etc., et des opuscules qui ont été recueillis sous ce titre : *Opuscula varii argumenti oratoria, philologica, critica*, Leyde, 1807, in-8; 2^e édit., augment., *ibid.* 1825, 2 vol. in-8 et avec des notes de F. Th. Friedmann, Brunswick, 1828, 2 tom. in-8. *Les lettres* à L. Gasp. Valckenaer ont été publiées en 1852, in-8 (*voy.* VALCKENAER). La *Vie* de Ruhnken par Wytenbach, Leyde, 1799, in-8, a été réimprimée à la suite de son *Eloge* de Tib. Hemsterhuys, Leyde, 1824, in-8. *Voy.* WYTENBACH.

RUINART (dom Thierry), savant bénédictin, né à Reims le 10 juin 1657, entra fort jeune dans la congrégation de Saint-Maur, et fit profession en 1675. Il s'appliqua avec tant de succès à l'étude des Pères et des auteurs ecclésiastiques, qu'en 1682 le savant Mabillon le choisit pour l'aider dans ses travaux. Dom Ruinart fut un digne élève d'un tel maître. Il avait le même caractère de simplicité et de modestie, le même esprit de régularité, un

(1) Ces débris recueillis dans le temps par des personnes pieuses, ont été replacés dans un magnifiquereiquaire en vermeil, que l'on voit maintenant dans le trésor de la cathédrale de Reims.

grand jugement, une exactitude scrupuleuse, une critique saine, un style net. De là les avantages qui ont distingué ses ouvrages de tant d'autres compilations. Les principaux sont : *Acta primorum Martyrum sincera et selecta*, Paris, 1689, in-4; Amsterdam, 1715, in-fol.; Vérone, 1751, in-fol., et Augsbourg, 1802-05, 5 vol. in-8. Il a enrichi ce livre de remarques savantes et d'une préface judicieuse. Il s'y attache particulièrement à réfuter Dodwel, qui avait avancé dans une de ses dissertations sur saint Cyprien, qu'il n'y avait que peu de martyrs dans l'Eglise, voulant anéantir la preuve de fait que forme, en faveur du christianisme, cette *nuée de témoins*. Indépendamment du grand nombre des actes authentiques que dom Ruinart oppose au sophiste anglais, un coup d'œil sur l'histoire ecclésiastique suffit pour le confondre. Les auteurs païens et chrétiens des trois premiers siècles ne parlent que des efforts que fit l'idolâtrie, soutenue de toute la puissance des empereurs, pour anéantir la religion de J.-C., et pour la noyer dans le sang de ses sectateurs. Si sous Trajan, prince d'un caractère assez doux, sous Antonin, sous Marc-Aurèle, les chrétiens furent indistinctement mis à mort, il est aisé de penser de quelle manière ils étaient traités sous les Néron, les Domitien, les Valérien, les Dioclétien, les Maximin, etc. Les rues et les places publiques étaient quelquefois toutes remplies d'échafauds sanglants, couverts de victimes et de cadavres. Eusèbe de Césarée nous dit qu'il a vu lui-même des trente, quarante et jusqu'à cent chrétiens tourmentés en même temps; et ces cruelles boucheries durèrent plusieurs années de suite sans interruption; il cite une ville d'Asie, où tout étant chrétien, noblesse, peuple, magistrats, on abrégé l'exécution en faisant brûler la ville avec tous ses habitants; il rapporte une lettre de Maximin aux magistrats de Tyr, par laquelle il les félicite d'avoir exterminé tous les chrétiens de leurs murs et de leur territoire. Les édits de Dioclétien et de ses prédécesseurs sont des pièces qu'on ne peut suspecter de supposition. Tacite, Suétone, Sénèque, Juvénal, ont parlé des chrétiens qui souffrirent sous Néron. Tacite dit que le nombre en était prodigieux (*multitudo ingens*); qu'ils souffrirent les supplices les plus cruels et les plus recherchés (*quæsitissimis tormentis*), etc. Si à la multitude des martyrs on ajoute leurs qualités; si on considère qu'il y avait parmi eux des sages, des philosophes, des magistrats, la plupart élevés dans les préjugés les plus contraires au christianisme; que les premiers martyrs étaient témoins oculaires des faits pour lesquels ils mouraient, etc., on conviendra que ce tableau présente une preuve que les chrétiens seuls peuvent réclamer en faveur de leur foi. Les *Acta*, traduits en français avec la préface par l'abbé Drouet de Maupertuy, ont été publiés pour la 1^{re} fois en 1708, à Paris, en 2 vol. in-8, et réimprimés en 1759, 2 vol. in-12, et 1823, 5 vol. in-8; *L'Histoire de la persécution des Vandales*, composée en latin par Victor, évêque de Vitte en Afrique, 1694, in-4. Dom Ruinart a orné cette édition d'un commentaire historique latin, d'un grand nombre de remarques aussi savantes que solides, et de quelques monuments qui ont rapport

à cette histoire; une nouvelle *Edition* des ouvrages de saint Grégoire de Tours, avec une excellente *Préface*, 1699, in-fol.; *Abrégé de la Vie* du père Mabillon, 1709, in-12; une longue *Vie latine du pape Urbain II*; une *Dissertation sur le pallium*, en latin; *Iter litterarium in Alsatiam et Lotharingiam*, imprimés dans les *Œuvres posthumes* de Mabillon et de dom Ruinart, publiées par dom Vincent Thuillier, 5 vol. in-4; un ouvrage contre le père Germon, pour prouver la sincérité des diplômes de dom Mabillon, qu'il intitula fort mal à propos : *Ecclesia parisiensis vindicata*, et dans lequel il paraît avoir eu tort autant pour la forme que pour le fond des choses : ce qu'il y a de positif, c'est que des juges impartiaux ont donné gain de cause à son adversaire. (*Voy. GERMON et RAGUET.*) Dom Ruinart mourut en 1709, dans l'abbaye de Haut-Villiers en Champagne.

RUISCH. *Voy. RUYSCH.*

RUISDAEL ou RUISDAAL (Jacques), peintre, né à Harlem en 1656, mort dans la même ville en 1681, est mis au rang des plus célèbres paysagistes. Ses tableaux sont d'un effet piquant. Il a représenté, dans la plupart, de belles fabriques, des marines, des chutes d'eau ou des tempêtes. Ses sites sont agréables, sa touche légère, son coloris vigoureux; les connaisseurs font aussi beaucoup de cas de ses dessins. Cet artiste avait coutume de faire peindre ses figures par Van Oslade, Vanden Velde, ou Wouwermans. Le Musée du Louvre conserve de ce peintre quatre tableaux : un *Coup de soleil*, un paysage dans lequel on voit un *Village situé près d'un bois*, une *Forêt coupée par une rivière* dans laquelle les bestiaux viennent s'abreuver, une *Tempête*.—Salomon, son frère, mort à Harlem en 1670, s'est pareillement distingué par ses paysages.

* RULHIÈRE (Claude-Carloman de), historien, né à Bondi, près de Paris, en 1753, d'une famille distinguée, au sortir du collège entra au service, et fut quelque temps aide-de-camp du maréchal de Richelieu. Il accompagna en 1760 à Pétersbourg le baron de Breteuil comme secrétaire d'ambassade. Témoin de la révolution (1762) qui arracha le sceptre à Pierre III (*Voy. ORLOFF*, VI, 504), et plaça Catherine sur le trône, il écrivit en peu de pages, et dans un style digne de Salluste, l'*Histoire* de cette sanglante catastrophe. Catherine II n'y est nullement flattée, et elle ne méritait pas de l'être. Quoique inédit, cet ouvrage alarma l'impératrice qui ne put en obtenir la suppression ni par les séductions, ni par les menaces. En 1768 il fut chargé d'écrire pour l'instruction du dauphin (Louis XVI) l'histoire des troubles qui agitaient la Pologne; et en 1771 il obtint pour ce travail une pension de 6000 livres dont il a joui jusqu'à sa mort. En 1776 il voyagea en Allemagne et visita les cours de Dresde, de Vienne et de Berlin, pour sa propre satisfaction. Quoiqu'il ne fut encore connu que par son *Épître sur les disputes*, il fut reçu en 1787, à l'académie française, à la place de l'abbé de Boismont (*voy. ce nom*). Son *discours* de réception fut très-applaudi, et parut justifier le choix de l'académie. Il était imbu des principes philosophiques; mais il tenait beaucoup aux faveurs des grands. Aussi

quoiqu'il eut désiré des réformes, il vit avec peine les changements opérés par la révolution, et mourut de chagrin le 30 janvier 1791. Il n'eut point alors de successeur à l'académie, et personne encore de ses nouveaux confrères n'a songé à lui payer le tribut d'éloges dont le malheur des temps l'a privé. Chamfort, qui avait été son ami, a fait de lui ce portrait : « Rulhière cachait un esprit très-délié » sous un extérieur assez épais, très-malicieux » avec le ton de l'aménité, très-intrigant sous le » masque de l'insouciance et du désintéressement. » Réunissant toutes les prétentions de l'homme » du monde et du bel-esprit, il faisait servir ses » galanteries à ses bonnes fortunes littéraires, et » les lectures mystérieuses de ses productions à » s'introduire chez les belles dames. Fort circons- » pect avec les hommes qui pouvaient l'apprécier, » il était extrêmement hardi, à tous égards, auprès » des femmes, qui ne doutaient point de son mé- » rite. Tout dévoué à la faveur et aux gens en » place, il n'évitait dans son manège que la bas- » sesse, qui l'aurait empêché de se faire valoir ; » souple et réservé, adroit avec mesure, faux avec » épanchement, fourbe avec délices, haineux et » jaloux, il n'était jamais plus doux et plus miel- » leux que pour exprimer sa haine et ses préten- » tions. Superficiellement instruit, détaché de tous » principes, l'erreur lui était aussi bonne que la » vérité, quand elle pouvait faire briller la frivolité » de son esprit. Il n'envisageait les grandes choses » que sous les petits rapports, n'aimait que les tra- » casseries de la politique, n'était éclairé que par » des étincelles, et ne voyait dans l'histoire que ce » qu'il avait vu dans les petites sociétés, etc. » Si ce portrait était fidèle, il faudrait en conclure que Rulhière était un monstre ; mais on sait assez ce que peut l'esprit de parti ; et Chamfort n'en était pas exempt. On a de Rulhière : *Eclaircissements historiques sur les causes de la révocation de l'édit de Nantes, et sur l'état des protestants en France, depuis le commencement du règne de Louis XIV*, Paris, 1788, 2 vol. in-8. Dans cet ouvrage, écrit d'un style clair et rapide, il embrasse ouvertement la défense des protestants. *Histoire ou anecdotes de la révolution de Russie en 1762*, Paris, 1797, in-8 ; *Histoire de l'anarchie de Pologne et du démembrement de cette république*, etc., Paris, 1807, 4 vol. in-8 et in-12. C'est l'histoire du premier partage de la Pologne. En peignant les malheurs du roi Poniatowski, et la courageuse mais inutile résistance des Polonais, Rulhière met tout en usage pour exciter l'indignation de ses lecteurs contre l'ambitieuse Catherine II. En même temps il dévoile les vices et les désordres du gouvernement de Louis XV, et semble pronostiquer l'anarchie qui peu d'années après désola la France. Le style est correct et élégant ; mais on y reconnaît toujours les principes d'un philosophe : *Les Jeux de mains*, poème en trois chants, avec l'*Épître sur les disputes*, l'*A-propos*, des *Épigrammes*, etc., Paris, 1808, in-8. Rulhière avait du talent comme poète ; quand parut son *Épître sur les disputes*, Voltaire écrivit à ses amis : « Lisez cela, c'est du bon temps. » La harpe porte ce jugement de Rulhière : « Bon plai-

» sant dans les vers, il était loin d'être gai dans » la société, il y était au contraire lourd et impor- » tant. » Ses *ouvrages* ont été réunis par Anguis, Paris, 1819, 6 vol. in-8. Cette édition est augmentée de plusieurs opuscules inédits.

RULLAND ou RULAND (Martin), médecin de Freisingen en Bavière, fut professeur de médecine à Lawingen en Souabe, et médecin de l'empereur Rodolphe II. On a de lui : *Medicina practica*, Francfort, 1625, in-12. C'est un dictionnaire des maladies, avec des remèdes. Un petit livre de la *scarification et des ventouses, et des maladies qu'on peut guérir par leur moyen*, Bâle, 1596, in-8 ; *Appendix de dosibus, seu justa quantitate et proportione medicamentorum ; Curationum empiricarum et historicarum centurie X ; Thesaurus rulandinus*, Rouen, 1630. C'est une collection de quelques-uns de ses ouvrages. *Lexicon alchemiæ*, Nuremberg, 1671, in-4 ; *Hydriatica*, Dillingen, 1568, in-8 : c'est un traité des eaux minérales. La plupart des ouvrages de ce médecin sont calqués sur les principes de chimie. Il mourut à Prague en 1602, à 70 ans.

RULLAND (Martin), fils du précédent, né à Lawingen en 1569, médecin de l'empereur, mourut à Prague l'an 1611. Il a donné : *Histoire d'une dent d'or*, 1595. Il prétend prouver qu'il était venu une dent d'or à un enfant de Silésie, âgé de sept ans ; mais il n'a réussi qu'à prouver sa crédulité. *De perniciosæ Luis hungaricæ tecmarsî et curatione*, Francfort, 1600, in-8 ; *Propugnaculum chymiatricæ*, Leipsig, 1608, in-4.

RULMAN (Aulné). Voy. l'article FLÉCHIER.

* RUMFORD (Benjamin Thomson, comte de), physicien célèbre, né en 1755 dans un petit canton des Etats-Unis d'Amérique, nommé autrefois Rumford et maintenant Concord, dépendant du New-Hampshire, manifesta de bonne heure de grandes dispositions pour les sciences exactes ; mais il était pauvre, et la carrière pour laquelle il avait tant de vocation était alors bien stérile en Amérique. Son mariage avec une riche veuve lui permit de suivre ses goûts ; mais la guerre de l'indépendance vint interrompre ses travaux. Obligé de prendre un parti, il crut devoir se jeter dans celui de la métropole et partagea les revers de l'armée anglaise. Au mois de mars 1776, chargé de porter à Londres la nouvelle de la reddition de Boston, il obtint un emploi dans les bureaux de Lord Georges Germain, et en 1780, il fut nommé sous-secrétaire d'état. Son séjour à Londres ne fut pas perdu pour les sciences, et depuis 1778 il était membre de la société royale, à laquelle il avait communiqué des expériences sur la force de la poudre à canon. Il retourna en Amérique avec le grade de chef d'escadron, et fut fait colonel. La paix l'ayant rendu à la vie civile, il résolut d'aller offrir ses services à l'empereur d'Allemagne, dans la guerre contre les Turcs. A son passage à Munich, il alla voir l'électeur, Charles-Théodore, qui le retint auprès de lui, l'éleva par degrés au rang de conseiller d'état, de lieutenant-général et enfin lui remit l'administration de la guerre et de la police. Il introduisit d'utiles réformes dans l'armée, et rendit son nom à jamais recommandable, par l'utile usage qu'il fit

de ses connaissances et de son pouvoir. Il s'occupa surtout de fournir du travail aux classes indigentes, et de leur offrir, avec le moins de frais possible, une nourriture saine, agréable et abondante. On lui doit le premier établissement des soupes économiques et des foyers qui portent son nom. L'électeur de Bavière ne fut point ingrat; il le créa comte de Rumford, et le nomma son ambassadeur à Londres (1798). D'anciens usages dont le ministère anglais ne voulut point se départir, ne lui permirent pas d'occuper le poste qu'il avait ambitionné; mais pendant son séjour à Londres, il fit connaître ses inventions économiques, contribua beaucoup à fonder l'institution royale de cette ville, et fit les fonds de deux prix, l'un en Angleterre, l'autre en Amérique, pour encourager de nouvelles recherches sur la chaleur. A la mort de l'électeur, il retourna à Munich pour régler ses affaires et pour rendre compte de son administration. Il vint, en 1799, se fixer en France, et vint lui-même depuis longtemps, il épousa la veuve du célèbre Lavoisier. Il mourut dans sa maison d'Auteuil, le 21 août 1814, âgé de 61 ans. Il avait publié le résultat de ses travaux, de ses expériences et de ses recherches, en anglais, soit séparément, soit dans les *Transactions philosophiques*. M. de Courtivron a traduit les ouvrages de Rumford en français sous ce titre : *Essais politiques, économiques et philosophiques*, Genève, 1798-1806, 6 tom. en 4 vol. in-8, fig. Ce recueil contient 15 *Mémoires* ou *Essais*; il en a paru trois autres en 1812, qui ont été traduits par Pictet dans la *Bibliothèque britannique*. On doit en outre à Rumford : *Mémoires sur la chaleur*, Paris, 1804, in-8; *Recherches sur les bois et le charbon*, Paris, 1812, in-4; *Recherches sur la chaleur développées dans la combustion et dans la condensation des vapeurs*. Ces deux derniers ouvrages lus à l'institut, dont Rumford était associé, ont été imprimés dans le recueil de cette savante compagnie et tirés séparément à un petit nombre d'exemplaires. Une des promenades de Munich est ornée d'un monument à la mémoire de Rumford.

RUMOLD (saint), communément saint Rombaud, *Rumoldus*, patron de l'église de Malines, est un de ces zélés religieux anglo-saxons, établis en Angleterre et en Irlande, qui, dans le viii^e siècle, quittèrent leur solitude pour porter la lumière de la foi à diverses nations d'Europe. Il s'associa aux travaux apostoliques de saint Willibrod, et fut sacré évêque *régionnaire*, c'est à-dire sans avoir de siège fixe. Il convertit une multitude d'infidèles aux environs de Malines, de Lierre et d'Anvers, et mourut martyr de son zèle, pour s'être élevé contre les scandaleux désordres d'un habitant du pays, le 24 juin 775. Son corps, jeté dans l'eau, fut découvert miraculeusement, et enterré par les soins du comte Adon. Les principales actions de sa vie sont représentées par de beaux tableaux dans l'église cathédrale de Malines.

RUMPF ou RUMPHIUS (Georges-Everard), né en 1626 à Solm en Allemagne, docteur en médecine, dans l'université de Hanau, devint consul, puis marchand à Amboine, l'une des îles Moluques, où il était allé s'établir. La botanique eut pour lui un

attrait singulier, et quoiqu'il n'eût jamais pris de leçons, il se rendit très-habile dans cette science, par ses propres recherches. Une chose étonnante, c'est que, malgré le malheur qu'il eut de devenir aveugle à l'âge de 45 ans, il savait parfaitement distinguer au goût et au toucher la nature et la forme d'une plante d'avec une autre. Il réunit en 12 livres ce qu'il avait ramassé de plantes, et les dédia, en 1690, au conseil de la compagnie des Indes. Ce recueil parut avec un supplément, par les soins de Jean Burman, sous le titre d'*Herbarium amboinense*, 1741-53, 7 vol. in-fol. On a encore de lui : *Imagines piscium testaceorum*, Leyde, 1711, la Haye, 1759, in-fol. : la première édition est recherchée pour les figures. Rumpf avait composé une *Histoire politique d'Amboine*, qui n'a pas été mise au jour : on en conserve deux exemplaires, l'un dans cette île d'Asie, l'autre au dépôt de la compagnie des Indes à Amsterdam. Rumpf est mort en 1695.

* RUNG (Philippe), littérateur, né en 1750, en Angleterre, s'appliqua fort jeune à l'étude des langues, et vint sur le continent pour se perfectionner dans la connaissance de l'allemand, fut nommé professeur d'anglais à l'université de Halle, où il mourut le 11 février 1824, à 70 ans. Entre autres écrits, il a publié : *Dictionnaire biographique des Juifs et des Juives qui se sont distingués dans la carrière des lettres, en y comprenant les patriarches, les prophètes et les rabbins célèbres*, Leipsig, 1817, in-8. En 1820 il avait donné la traduction anglaise d'une comédie allemande de Hell.

RUNGIIUS (David), luthérien, né en Poméranie l'an 1564, mort en 1604, professa la théologie à Wittemberg avec beaucoup de réputation, et assista au colloque de Ratisbonne en 1601. On a de lui des *Commentaires* sur la Genèse, l'Exode, le Lévitique, les deux Epîtres aux Corinthiens, l'Epître de saint Jacques, etc.

RUNGIIUS (Jean-Conrad), savant littérateur protestant, né à Cappel, dans le comté de la Lippe, en Westphalie, le 22 janvier 1686, fit ses premières études dans la maison paternelle, où il apprit les langues latine, grecque, hébraïque, etc. Il s'appliqua aux hautes sciences, en conservant toujours un grand penchant pour les belles-lettres. En 1714, on lui confia la chaire d'histoire, d'éloquence et de littérature grecque et latine dans l'université de Harderwick; et en 1722, celle d'éloquence et d'histoire à Franeker : il y mourut le 17 janvier 1725, à 36 ans. Il a donné une édition du *Rationarium temporum* du P. Petau, avec une Continuation depuis 1655 jusqu'à l'an 1710, et des tables généalogiques, Leyde, in-8. On a encore de lui plusieurs *Oraisons* académiques, imprimées séparément. Il y en a une entre autres d'une excellente morale, d'une saine politique, et resplendissante des lumières de l'histoire : *Oratio de Romanorum luxuria et corruptissimis moribus, quibus rempublicam, libertatem et amplissimum imperium corrumperunt et pessumdederunt*, Harderwick, 1718, in-4.

RUPELMONDE (comtesse de), carmélite de la rue de Grenelle à Paris, sous le nom de sœur Marie-Thérèse-Thaïs-Félicité de la Miséricorde, donna

l'exemple de toutes les vertus, qui prennent naturellement leur essor dans l'âme des grands du monde, convaincus de la frivolité des jouissances terrestres. Elle fut un modèle de piété, de charité et de pénitence, et mourut le 11 novembre 1784. On a présenté à l'édification des chrétiens le tableau de sa *Vie* dans une lettre imprimée à Paris en 1787, in-12. *Voy. le Journ. hist. et litt.*, 15 septembre 1787, p. 105.

RUPERT (saint) évêque de Worms, d'une famille illustre, alliée à la maison royale de France, prêcha la foi dans la Bavière, sur la fin du v^e siècle, et y convertit Théodon, duc de Bavière, qu'il baptisa avec un grand nombre de personnes. Il annonça particulièrement l'Evangile à Lorch et à Juvave, et établit son siège dans cette dernière ville qui, presque ruinée, se releva par la religion qui vivifia tout; elle prit le nom de Saltzbouurg. Il mourut le 25 mars 718. En Autriche et en Bavière, on fait sa fête le 25 de septembre, jour de la translation de ses reliques, que l'on honore à Saltzbouurg, dans l'église qui porte son nom.

RUPERT, né dans le territoire d'Ypres, embrassa la règle de Saint-Benoît dans l'abbaye de Saint-Laurent, près de Liège. Il passa de là dans l'abbaye de Saint-Laurent d'Oostbourg, près d'Utrecht, et n'épargna ni veilles ni application pour s'avancer dans l'intelligence de l'Ecriture sainte. Son savoir et sa piété lui acquirent une si grande réputation, que Frédéric, archevêque de Cologne, le tira de son cloître de Liège, où il était retourné, pour le faire abbé de Deutz, vis-à-vis de Cologne, en 1115. Il mourut en 1155. Tous ses ouvrages ont été imprimés à Paris en 1658, en 2 vol. in-fol. et à Venise, 1748-52, 4 vol., in-fol.; cette édition donnée par P. Carroni contient des augmentations. On y trouve des *Commentaires* sur la plupart des livres de l'Ecriture sainte, dans lesquels il se propose de rapporter tout ce qu'ils renferment aux œuvres des trois Personnes de la Trinité. On lui reproche d'avoir donné dans des allégories bizarres, et d'avoir parlé peu correctement de l'eucharistie dans un endroit de cet ouvrage; mais dans plusieurs autres, et en particulier dans ses *Lettres*, il s'explique sur ce mystère de la manière la plus orthodoxe et la plus exacte. Un *Traité des offices divins*, où il traite des cérémonies de l'Eglise, et en rend des raisons mystiques; un *de la Trinité*, et plusieurs autres; des *Lettres*; *Histoire de l'incendie de Deutz*; *La Vie de saint Héribert*, etc. Ce qu'il a écrit touchant l'histoire des évêques de Liège et des abbés du monastère de Saint-Laurent a été inséré dans l'*Amplissima Collectio* des DD. Martène et Durand, tomes 4 et 9.

RUPERT (Christophe-Adam), né à Altorf en 1640, y fut pendant neuf ans professeur en histoire, et y mourut en 1647. On a de lui : des *Commentaires* sur Florus, Velleius-Paterculus, Salluste, Valère-Maxime, etc.; *Mercurius epistolicus et oratorius*; *Orator historicus*, etc.

RUPERT *Voy.* ROBERT et ROBERT de BAVIÈRE.

RUREMONDE (Jean-Guillaume de), fanatique allemand, né vers 1540, se crut inspiré de Dieu pour renouveler dans Munster, sa patrie, la *pure doctrine*, en rétablissant l'anabaptisme, dont il ap-

pelait les sectaires le peuple de Dieu. Il commença à prêcher ses fausses opinions en 1580, et assurait, entr'autres choses extravagantes, que le royaume de la nouvelle Jérusalem serait bientôt fondé, et que les anabaptistes s'empareraient des pays de ceux qui ne partageraient pas leurs opinions sur la divinité, comme autrefois les Israélites s'étaient rendus maîtres des terres des Chanaanéens. Il composa un livre dans lequel il s'efforçait de prouver « qu'à » l'exemple de Mahomet, on devait accorder la pluri- » ralité des femmes; et, afin qu'on put les nourrir, » il permettait les vols et les larcins, s'appuyant » sur ce que tous les biens de la terre appartenaient » à J.-C. et à ses disciples; que c'était lui que Dieu » avait envoyé pour en faire une répartition égale, » et qu'il lui avait confié pour cela l'épée de Gédéon. » Cette morale relâchée et ces principes de brigandage ne manquèrent pas de lui attirer beaucoup de prosélytes, qui pillèrent, sous ses ordres, les maisons des nobles et des riches, et devinrent si terribles, qu'ils portèrent la terreur dans plusieurs parties de l'Allemagne, dont les princes particuliers n'eurent pas assez de résolution ou de force pour arrêter leurs désordres, qui durèrent plus de cinq ans. Enfin on mit des troupes à la poursuite de Ruremonde, qui, se trouvant un jour avec ses femmes écarté des siens, fut pris et enfermé dans la forteresse de Durren au pays de Juliers. Il avait amassé, par ses vols, de grandes richesses dont il portait toujours sur lui la plus grande partie. Il put donc, à force de présents, corrompre ses gardes, qui lui permirent de communiquer avec ses femmes, et il vécut pendant longtemps dans le vice et l'abondance. Le duc de Clèves (Guillaume), l'ayant appris, fit resserrer plus étroitement Ruremonde, et ordonna qu'on instruisit son procès : il fut condamné au dernier supplice. Selon l'usage de ces temps, il fut brûlé à petit feu comme hérétique, et ses cendres dispersées au vent. Il ne donna aucune marque de repentir; deux de ses femmes subirent le même sort; les autres abjurèrent leurs erreurs et obtinrent leur pardon. Peu à peu on vint à bout d'exterminer ou de disperser les partisans de ce fanatique, qui était plutôt chef de voleurs et d'assassins, qu'il ne l'était d'une secte.

RUSBROCH ou RUSBROECH (Jean), né vers l'an 1294, dans le lieu dont il porte le nom, et qui est placé entre Bruxelles et Halle, fut le premier des chanoines réguliers de Saint-Augustin, au monastère de Grunendal, (*vallis viridis*) dans la forêt de Soignies, près de Bruxelles, et y mourut en 1581, honoré des titres de *très-excellent contemplatif* et de *docteur divin*. Sa réputation attira chez lui, avec plusieurs personnes de marque de l'un et de l'autre sexe, une foule de docteurs, entre lesquels on compte Jean Taulère. Ce pieux et savant dominicain l'avait en grande vénération : et quoiqu'il fût bien plus théologien que Rusbroch, il disait avoir beaucoup avancé auprès de lui dans la science de la vie contemplative. On garde les *Oeuvres* de Rusbroch au monastère de Grunendal, en manuscrit, 5 vol., sur vélin. Surtout les a traduites du flamand en latin. La meilleure édition est celle de Cologne, 1692, in-4. On y trouve sa *Vie*, composée par Henri de

Pomère. Ces Œuvres ont été critiquées par Jean Gerson, Bossuet et Fleury, mais Denis le Chartreux, Sixte de Sienne, Lessius et plusieurs autres en ont fait l'apologie. SURIUS dit que Gerson n'a vu qu'une mauvaise copie. Si l'on joint à la lecture de ces ouvrages, et d'autres de ce genre, le Traité de Bossuet, *Mystici in tuto*, on ne sera point exposé à s'abandonner à une spiritualité trop subtile ou trop extraordinaire, pour que Dieu y appelle beaucoup d'âmes. On peut croire cependant que si d'un côté le langage des mystiques a quelquefois besoin d'une explication favorable, de l'autre le savant prêtre veut le réduire à une exactitude qui semble exclure les voies particulières par lesquelles Dieu conduit quelquefois les hommes, en dérogeant aux règles ordinaires. Gerson disait lui-même qu'il ne fallait pas toujours exiger dans ces sortes d'ouvrages la précision rigoureuse du langage, ni même des notions communes de la morale. Il assure que ceux qui n'ont pas l'expérience de la vie mystique n'en peuvent non plus juger qu'un aveugle des couleurs. Voy. ARNELLE, JEAN de la Croix, FÉNELON, MALAVAL, TAULÈRE, etc.

RUSCA (Nicolas), natif de Bedano, fut élevé dans le collège des jésuites à Milan, aux frais du cardinal Borromée, et fit des progrès si rapides dans ses études, qu'en 1589 il fut nommé principal de l'église de Sondrio, quoiqu'il ne fût encore que dans la 24^e année de son âge. Il se signala aussitôt par son zèle contre les erreurs de Calvin et de Zuingle, et fut un de ceux qui défendirent la foi catholique contre les ministres protestants, dans deux conférences publiques tenues à Tirano, en 1595 et 1596. Les sectaires désespérant de dominer dans la Valteline, tandis que Rusca y combattait leurs erreurs, l'accusèrent d'être en correspondance avec l'Espagne et d'autres crimes imaginaires, et le firent mourir à Tunis en 1618, dans des tourments affreux. Le protestant Agrippa, dans son *Histoire de la prétendue réforme de l'Eglise des Grisons*, parle avec horreur de cet assassinat, et rend justice à l'innocence de Rusca. Ses compatriotes, irrités de la tyrannie des Grisons, secoururent la tyrannie des protestants, et ont constamment conservé depuis la religion catholique.

RUSCA (Antoine), théologal de Milan, mort en 1645, fut placé par son mérite, avec Collius, Visconti et Ferrari, dans la bibliothèque ambrosienne par le fondateur de ce monument célèbre, Frédéric Borromée. Dans la distribution des matières que ce cardinal donna à traiter aux divers savants qu'il occupait, celle de l'enfer tomba à Rusca. Il remplit sa tâche avec beaucoup d'érudition dans un vol. in-4, divisé en cinq livres. Ce volume, imprimé à Milan en 1611, sous ce titre : *De inferno, et statu demonum, ante mundi exitium*, est savant, curieux et peu commun.

RUSCA (Ernest), médecin, né à Milan en 1801, étudia la médecine à l'université de Pavie, où il fut reçu docteur et bientôt membre assistant à la clinique, puis répétiteur de pathologie et de matière médicale. En 1851 le gouvernement impérial le nomma membre de la commission des médecins lombards, établie pour arrêter la marche du cho-

léra qui dévastait la Gallicie, la Hongrie et Vienne. Envoyé dans ces contrées pour étudier le traitement de cette terrible maladie, il publia son *Istruzione sul metodo di assistere coloro che venissero del cholera-morbus*, Milan, 1855-1854, in-8. Employé ensuite par le gouvernement au grand hôpital de Milan, il publia le *Manuel des infirmiers assistants*, 1855, in-8. Il venait de terminer la traduction de la *Clinique médicale* d'Andral, lorsqu'il mourut le 27 mars 1854.

RUSCONI (Jean-Antoine), célèbre architecte du xvi^e siècle, né en Lombardie. On a de lui un ouvrage assez estimé, et qui a pour titre : *Regole di architettura, libri dieci*, Venise, 1590-1660, in-fol. L'auteur suit dans cet ouvrage les principes de Vitruve, et il s'y montre très-instruit dans la théorie de son art. Plusieurs biographes italiens assurent qu'il donna les plans d'un grand nombre d'édifices, qu'il dirigea la construction de plusieurs autres, mais ils ne les détaillent pas; cependant le nom de Rusconi est encore cité avec éloge parmi les artistes italiens.

* RUSCONI (Camille), sculpteur, né à Milan vers 1670, se rendit à Rome, où il eut pour maîtres Hercule Ferrata et Charles Maratte. L'étude de l'antique lui donna ce style sévère, expressif et délicat qu'on remarque dans ses ouvrages. Les principaux sont le *Tombeau de Grégoire XIII*, dans l'église Saint-Pierre (1); celui de *Sobieski*, aux Capucins; *Les Anges de la chapelle de Saint-Ignace*, à l'église de Jésus, etc. Le pape Clément XI qui faisait beaucoup de cas de cet artiste le combla de bienfaits. Il mourut à Rome en 1728.

RUSCELLI (Jérôme), Voy. PIEMONTOIS.

RUSHWORTH (Jean), compilateur, d'une bonne famille du Northumberland, né vers l'an 1607, devint en 1645 secrétaire de Thomas Fairfax, général des troupes du parlement, et eut divers autres emplois; mais, après la dissolution du dernier parlement, il vécut obscurément à Westminster, et mourut en 1690, à 85 ans, en prison, où il avait été mis pour dettes. On a de lui des *Recueils historiques* de tout ce qui se passa dans le parlement depuis 1618, jusqu'en 1644, en 6 vol. in-folio.

RUSSEL (Jean), comte de Bedford, entra fort avant dans la faveur de Henri VIII, par son courage dans les armes, et par son habileté dans les affaires. Il accompagna ce roi à la prise de Téroüanne et de Tournai, contribua à celle de Morlaix en Bretagne, et combattit à la bataille de Pavie pour Charles-Quint. Il fut employé dans diverses négociations auprès de cet empereur, en France, à Rome et en Lorraine. Henri VIII le nomma chevalier de l'ordre de la Jarretière, et conseiller du prince son fils. Edouard VI étant monté sur le trône, envoya Russel contre les rebelles de Devon qu'il défit au pont de Fennyton; il secourut Exeter, et mérita par ses services d'être créé comte de Bedford. Il mourut en 1555. — Il y a eu un RUSSEL,

(1) « Ce tombeau est au-dessous même de ce détestable artiste, grand homme dans son temps, et qui passait alors pour allier la correction et la majesté des anciens, à l'expression et au charme des modernes, jugement aujourd'hui ridicule, et qui prouve la fragilité de toutes ces réputations de circonstance dans les arts comme dans les lettres. » VALERY, *Voyages en Italie*, iv, 41.

évêque de Lincoln, mort vers 1484, qui a laissé plusieurs ouvrages, dont les plus considérables sont : *In Cantica Canticorum* ; *De potestate pontificis et imperatoris*. — RUSSEL, célèbre amiral anglais, se distingua par plusieurs actions d'éclat, et surtout par la victoire signalée remportée à la Hogue en 1692, sur la flotte de France commandée par M. de Tourville.

RUST (Georges), fut élevé au collège du Christ à Cambridge, et devint ensuite doyen de Connor, puis évêque de Dromore en Irlande, et mourut jeune l'an 1670. On a de lui quelques ouvrages sur des matières ecclésiastiques, traitées suivant les maximes anglicanes ; un *Traité sur la préexistence des âmes*, et un autre *de la vérité*, qu'il méconnaissait cependant lui-même, Londres, 1682, in-8.

RUSTICI (Jean-François), sculpteur florentin, vint en 1528 à Paris, où François I^{er} l'employa à des ouvrages considérables. André Verrochio lui montra les principes de son art. Léonard de Vinci, qui était alors dans la même école, lui donna une vive émulation, ce qui contribua beaucoup à perfectionner ses talents. Ses statues sont la plupart en bronze. Il est mort, à ce qu'on croit, à Paris, vers 1540.

RUSTIQUE (saint), *Rusticus*, célèbre évêque de Narbonne dans le cinquième siècle, fut en correspondance avec saint Jérôme, qui lui écrivit une belle Lettre sur les devoirs de la profession monastique que Rustique avait embrassée. Tiré de son monastère par son évêque, qui l'ordonna prêtre, il fut placé sur le siège de Narbonne vers 427. Il consulta le pape Léon sur diverses difficultés, et ce pontife satisfait à ses doutes dans une lettre où il le dissuade en même temps de quitter son évêché, comme il avait résolu de le faire par humilité et par amour de la solitude. Il mourut en 462. — Il ne faut pas le confondre avec saint RUSTIQUE, évêque d'Autvergne, en 425, qui mourut vers la fin du règne de Valentinien III.

RUTGERS (Janus), littérateur, né à Dordrecht en 1589, mort à la Haye en 1625, est connu par des *Poésies latines*, imprimées avec celle d'Heinsius son neveu, Elzévir, 1635, in-42, et 1618, in-8 ; par les *Notes* dont il a éclairci plusieurs auteurs anciens, tels qu'Horace, Martial, Apulée, Quinte-Curce, etc. ; par ses *Variae lectiones*, 1628, in-4, par sa *Vie* écrite par lui-même, publiée par Guillaume Goes, Leyde, 1646, in-4. Il avait été conseiller de Gustave-Adolphe, roi de Suède.

RUTH, femme moabite, qui épousa Mahalon, un des enfants de Noémi et d'Elimelech, et ensuite Booz, vers l'an 1254 avant J.-C. Elle fut mère d'Obed, père d'Isaï et aïeul de David. Le livre de Ruth qui contient l'histoire de cette pieuse femme, est placé entre le livre des *Juges* et le premier des *Rois*, comme une suite de celui-là, et une introduction à celui-ci. Il n'est particulièrement intéressant qu'autant qu'il concourt à établir la généalogie de Jésus-Christ, sur laquelle l'origine de Ruth, qui était étrangère, aurait pu jeter quelque obscurité. Il sert encore à prouver que le Seigneur, en faisant des Juifs son peuple choisi, n'a pas re-

jeté les autres nations. On ne sait pas précisément en quel temps est arrivée cette histoire ; elle ne peut avoir été écrite que sous David, dont l'auteur parle à la fin de son livre, et il y a apparence qu'elle est du même qui a écrit le premier livre des *Rois*. On n'est pas d'accord non plus sur l'auteur de ce livre qui est la peinture la plus fidèle des mœurs champêtres de ces temps reculés. A ne considérer que le style dont ce morceau est écrit, il peut passer pour un des plus beaux dans ce genre de narration. Les actions, les sentiments, les mœurs, tout y est peint au naturel, et avec une simplicité si naïve, qu'on ne peut le lire sans en être touché. Jahn, dans son *Introduct. ad lib. sacr. vet. fœd.* p. 258, place la composition du livre de Ruth sous les derniers rois de Juda ; et Richard Bernard a écrit sur les événements racontés dans ce livre un traité curieux, intitulé : *la Récompense de Ruth*, Londres, 1628, in-12 ; *Ruth*, élogue sainte, par Florian, a remporté en 1784, le prix de poésie de l'académie française. Voy. NOËMI. On trouve dans la *Grammaire celtique* de M. Legonidec, une traduction du livre de Ruth en bas-breton. M. l'abbé La Bouderie en a donné une en patois auvergnat avec le texte hébreu, Paris, 1825, et M. Amanton en patois bourguignon, Dijon, 1851, in-8.

RUTH D'ANS (Paul-Ernest), ecclésiastique, né à Verviers, ville du pays de Liège, en 1655, d'une famille ancienne, se rendit à Paris, et s'attacha à Arnauld, qui fut depuis son conseil et son ami. Il assista à la mort de ce docteur en 1694, et apporta son cœur à Port-Royal-des-Champs. Ruth d'Ans ayant été exilé par une lettre de cachet, en 1704, se retira dans les Pays-Bas. Précipiano, archevêque de Malines, toujours zélé pour l'orthodoxie, connaissant le tort qu'il pouvait faire à ses ouailles, tâcha de l'éloigner. Ruth eut ordre de sortir des Pays-Bas catholiques. Il alla à Rome, où il eut l'adresse de déguiser ses sentiments, et fut assez bien reçu du pape Innocent XII : mais Clément XI l'ayant mieux connu, le déclara, par un bref spécial, inhabile à posséder des bénéfices et des dignités ecclésiastiques. Il parvint cependant, à force d'intrigues, à être chanoine de Sainte-Gudule, à Bruxelles ; et en 1708, envahit la dignité de doyen de l'église de Tournai, par la protection des Hollandais, alors maîtres de cette ville. Le chapitre, qui refusa de le reconnaître et de l'admettre, fut l'objet de sa haine et de ses persécutions : l'illustre Fénélon prit part à la douleur des chanoines de Tournai ; la lettre que ce grand prélat écrivit à ce sujet est rapportée dans l'*Histoire de Tournai*, in-4, par Poulain. Ruth étant tombé malade à Bruxelles, le cardinal d'Alsace, archevêque de Malines, n'en fut pas plus tôt informé, qu'il s'y transporta pour ramener au bercail cette brebis égarée ; il sollicita pendant une heure à la porte l'entrée de la maison, et ne put l'obtenir. Ruth mourut en 1728, sans avoir reçu les sacrements de l'Eglise. Son cadavre fut enlevé furtivement pendant la nuit. C'est lui qui a composé le dixième et le onzième volume de l'*Année chrétienne* de Le Tourneux. Il est encore auteur de quelques autres ouvrages oubliés aujourd'hui. Nous avons puisé les principales circonstances de sa vie

dans un écrit imprimé sur les lieux, avec approbation, l'année même de sa mort. Voy. aussi *Flandria illustrata* de Sanderus, dernière édition, où il est parlé des *doyens* de Tournai.

RUTHERFORTH (Thomas), ministre anglais, né en 1712 à Papworth-Everard, dans le comté de Cambridge, fut élevé au collège de Saint-Jean à Cambridge, et ayant embrassé l'état ecclésiastique, il devint recteur de Schenfield, en Essex, et de Barley, dans le comté d'Hertford : il s'était occupé de philosophie, de théologie, et même de mathématiques, et avait beaucoup d'instruction. On a de Rutherford : *Essai sur la vertu, sa nature, et les obligations qu'elle impose*, etc., in-8; *Système de philosophie naturelle*, 1748, 2 vol. in-4; *Lettres à Middleton, en faveur de Sherlock, sur les Prophéties*, 1750, in-8; *Discours sur les miracles*, 1751, in-8; *Adresse au clergé d'Essex*; deux *Lettres à Kennicott*; *Preuve du droit des églises protestantes, d'exiger du clergé une profession de foi et de doctrine*; *Lettre à Blackburne, sur le même sujet*; des *Sermons*. Il est auteur d'une correction curieuse d'un passage de Plutarque, où cet écrivain décrit les instruments mis en usage pour renouveler le feu de la déesse Vesta. Rutherford mourut en 1771.

RUTILIUS RUFUS (Publius), consul romain, l'an 405 avant J.-C., s'attira l'inimitié des chevaliers romains, par son amour pour la justice. Ayant été accusé de péculat, et banni de Rome, il se retira en Asie, et demeura presque toujours à Smyrne. Sur son passage d'Italie en Asie, toutes les villes s'empressèrent à l'envi de lui dépêcher des ambassadeurs, chargés de lui offrir une retraite sûre et honorable. Sylla voulut le rappeler; mais Rutilius refusa de revenir dans son ingrate patrie. Il employa le temps de son exil à l'étude. Il composa l'*Histoire de Rome*, en grec, celle de sa *Vie* en latin, et plusieurs autres ouvrages. C'était un homme laborieux, savant, d'une conversation agréable, et habile jurisconsulte; c'est ainsi que le peint Cicéron. Il se piquait d'une probité exacte. Ayant refusé d'accorder une chose injuste à un de ses amis, celui-ci lui dit avec indignation : « Qu'ai-je besoin de ton amitié, si tu ne veux point faire ce que je » te demande ? — Et, répondit Rutilius, qu'ai-je » besoin de la tienne, s'il faut que je fasse quelque » chose contre l'honnêteté pour l'amour de toi ? »

RUTILIUS-NUMATIANUS (Claudius), fils de Lachanius, né à Toulouse ou à Poitiers, à ce qu'on croit, florissant dans le v^e siècle. Il parvint aux premières dignités de Rome; mais il quitta cette capitale pour voler, en 416, au secours de sa patrie affligée, et tâcha de réparer, par sa présence, son crédit et son autorité, les maux que les barbares venaient d'y causer. Il était païen, et ennemi ardent des chrétiens. On a de lui, en vers élégiaques, un *Itinéraire* qui ne donne que des lumières médiocres sur la géographie, mais qui ne laisse pas d'être une pièce intéressante, et où il y a des choses curieuses. On y remarque l'aveu que fait l'auteur de la multiplication prodigieuse des chrétiens, durant les persécutions affreuses qu'ils avaient eu à souffrir; il parle aussi des austérités des pieux solitaires de

l'île de Capraia et de celle de Gorgonne, lesquelles il condamne en bon épïcure. Cet Itinéraire, qui est de l'an 416, a été imprimé à Bologne, 1520, in-4, à Amsterdam, en 1687, in-12, avec les notes de plusieurs savants; et dans les *Poetæ latini minores*, Leyde, 1751, 2 vol. in-12. On cite encore les éditions de Damm, Brandebourg, 1760, de Kapp Erlang, 1786, de J.-G. Gruber, Nuremberg, 1804, in-8. Il a été traduit en français, avec des notes par Le Franc de Pompignan, et plus récemment par M. F. Z. Collombet, Paris, 1842, in-8.

* **RUTLIDGE**, ou **RUTLEDGE** (le chevalier James), irlandais, né vers 1742, servit dans le régiment de Fitz-James; ce corps ayant été réformé en 1762, il vint à Paris où il cultiva la littérature avec assez de succès, et s'étant lié avec les économistes, à leur exemple il s'occupa de la réforme des impôts et des différentes questions financières sur lesquelles le gouvernement avait eu l'imprudence d'appeler l'attention publique. Il eut à ce sujet une vive querelle avec Necker qu'il poursuivait de ses pamphlets. A la révolution il figura parmi les démagogues les plus exaltés. On le voyait presque toujours au milieu des groupes séditieux. Interpellé par un commissaire de police qui lui demanda son nom, il répondit : « Je m'appelle moitié l'un, moitié l'autre, » faisant allusion au nom de *Motier la Fayette*. En 1793, ayant pris part à un complot contre la Convention, il fut mis en prison et y mourut l'année suivante. Outre quelques traductions de l'anglais, entr'autres du *Village abandonné*, de Goldsmith, et des romans, justement oubliés, on a de lui : *Observations à MM. de l'académie française, au sujet d'une lettre de M. de Voltaire*, 1776, in-8. C'est une apologie de Shakespear, et l'un des meilleurs écrits de Rutlidge; *Essai sur le caractère et les mœurs des Français, comparés à ceux des Anglais*, Londres, 1776, in-12; *Essai politique sur l'état de quelques puissances*, Genève, 1777, in-8; *Le Babilard*, journal littéraire, janvier-août, 1778, 4 vol. in-8 : on y trouve quelques bons morceaux; *La Vie de M. Necker, directeur général des finances*, ib., 1789, in-8. Rutlidge a donné en outre deux comédies satiriques; *Le Bureau d'esprit*, en cinq actes, Londres, 1777, in-8; où les philosophes du jour sont tournés en ridicule, et *Les Comédiens*, ou *Le Foyer*, pièce en un acte, dans laquelle il peint au naturel la vanité, les sottises prétentions et les autres défauts des acteurs.

* **RUTY** (Charles - Etienne - François, comte), lieutenant-général, né à Besançon en 1774, d'une famille honorable, fit ses études au collège de cette ville avec distinction. Admis en 1792 à l'école de Châlons, il en sortit l'année suivante lieutenant au 2^e régiment d'artillerie; sa belle conduite lui valut bientôt le grade de capitaine. Il fit partie de l'expédition d'Egypte, et reçut après la bataille des pyramides avec un sabre d'honneur, le grade de chef de bataillon. Colonel en l'an 10, général de brigade en 1807, il prit part à toutes les campagnes de la grande armée. Envoyé en Espagne, il donna l'idée d'un nouveau genre d'*obusier* qui a été employé avec succès dans la guerre de montagnes. Général de division en 1815, il fit la campagne de

Saxe : et les services qu'il y rendit lui valurent le titre de comte. L'année suivante, il commandait en chef l'artillerie de la grande armée. Nommé en 1817 directeur général des poudres et salpêtres, il y introduisit d'heureuses améliorations, et fut créé pair de France en 1819. Il devint aussi conseiller d'état, vice-président du comité de la guerre, et président de la commission chargée du contrôle et de l'inspection des finances. Nommé membre du conseil supérieur de la guerre, il ne put prendre part à ses travaux, et mourut le 24 avril 1828, après avoir rempli d'une manière très-édifiante tous ses devoirs de religion. C'était un homme de bien et d'une haute capacité, plein de modestie et d'un désintéressement antique. Son *éloge* fut prononcé à la chambre des pairs, par M. Dode de la Brunerie ; son buste, coulé en bronze, a été donné par sa famille à la bibliothèque de Besançon.

RUVIGNY (Henri, marquis de), gentilhomme français, né en 1647, était agent général de la noblesse protestante en France, lorsqu'à la révocation de l'édit de Nantes il passa en Angleterre, où il se fit naturaliser, et prit le titre de comte de Galloway, qu'il porta depuis. Après la mort du maréchal de Schomberg, il fut fait colonel du régiment de cavalerie légère qui n'avait été composé que de religionnaires français sous le règne du roi Guillaume. Ce prince lui donna le commandement des troupes anglaises en Piémont, avec le caractère d'ambassadeur plénipotentiaire auprès du duc de Savoie, avant qu'il eût fait sa paix particulière en 1696. La reine Anne le fit aussi généralissime de ses troupes en Portugal, pendant la guerre de la succession d'Espagne. Il perdit l'an 1707 la bataille d'Almanza en Espagne, et l'an 1709 celle de Guadina en Portugal. Ces mauvais succès le firent rappeler en Angleterre, et on le priva de la qualité de vice-roi d'Irlande. Il fut pourtant établi depuis lord justicier de ce royaume avec lord Grafton, et mourut en 1720, à 75 ans.

RUYSBROCK. Voy. **RUSBROCK.**

RUYSBROECK. Voy. **RUBREQUIS.**

RUYSCH (Frédéric), célèbre anatomiste, né à la Haye en 1658, pratiqua la médecine avec beaucoup de succès. C'est à lui que l'on doit l'art de conserver les corps par le moyen des injections. Il faisait entrer une liqueur colorée jusque dans les ramifications des artères et des veines les plus petites. Il préparait les plantes avec le même succès que les cadavres. Lorsque le czar Pierre passa en Hollande pour la première fois en 1698, il rendit visite à Ruysch, et fut étonné autant qu'enchanté en voyant le cabinet de cet illustre physicien. A son second voyage en 1717, il acheta le cabinet, et l'envoya à Pétersbourg. Dès l'an 1665, Ruysch avait été professeur de médecine et d'anatomie à Amsterdam. L'académie des sciences de Paris choisit Ruysch, en 1727, pour être un de ses associés étrangers. Il était aussi de la société royale d'Angleterre. Il mourut le 22 février 1751, âgé de près de 95 ans, et n'ayant eu dans une si longue carrière qu'environ un mois d'infirmités. Outre l'édition de la *Description du jardin des plantes d'Amsterdam*, par Commerlin, 1697 et 1701, 2 vol. in-fol., on a de

lui divers ouvrages qui ont été recueillis, Amsterdam, 1757, 4 vol. in-4. Les principaux sont : *Dilucidatio valvularum in vasis lymphaticis et lacteis*; *Observationum anatomico-chirurgicarum centuria*, Amsterdam, 1691, in-4, avec figures; *Epistolæ problematice sexdecim*; *Responsio ad Godefredi Bidloo libellum vindiciarum*; *Adversariarum anatomico-medico-chirurgicarum, decades tres*, Amsterdam, 1717, in-4; *Thesaurus animalium primus*; *Thesauri anatomici decem*; *Musæum anatomicum*; *Curæ posteriores, seu Thesaurus omnium maximus*; *Responsio de glandulis ad Cl. Boerhaave*; *De musculo in fundo uteri observato, et a nemine antehac detecto*, Amsterdam, 1728, in-4. Plusieurs médecins ont combattu l'existence de ce muscle. — Son fils, Henri Ruysch, se distingua aussi dans l'histoire naturelle, dans l'anatomie et dans la botanique, et a donné une édition des traités de Jean-Jonston, sur les poissons, les oiseaux, etc., avec des augmentations sous le titre de *Theatrum animalium*, 1718, 2 vol. in-fol. Il mourut en 1727.

RUYTER (Michel-Adrien), célèbre amiral hollandais, né en 1607 à Flessingue, ville de Zélande, n'avait que 11 ans lorsqu'il commença à fréquenter la mer. Il s'y signala dans divers emplois qu'il y exerça successivement. Après avoir été matelot, contre-maitre et pilote, il devint capitaine de vaisseau. Il repoussa les Irlandais qui voulaient se rendre maîtres de Dublin et en chasser les Anglais. Huit voyages dans les Indes occidentales, et deux dans le Brésil lui méritèrent en 1641 la place de contre-amiral. Ce fut alors qu'il fut envoyé au secours des Portugais contre les Espagnols. Il s'avança jusqu'au milieu des ennemis dans le combat, et donna tant de preuves de bravoure, que le roi de Portugal ne put lui refuser les plus grands éloges. Il acquit encore plus de gloire devant Salé, ville de Barbarie. Malgré cinq vaisseaux corsaires d'Alger, il passa seul à la rade de cette place. Les maures de Salé, spectateurs de cette belle action, voulurent que Ruyter entrât en triomphe dans la ville, monté sur un cheval superbe, et suivi des capitaines corsaires qui marchaient à pied. Une escadre de 70 vaisseaux fut envoyée l'an 1655, contre les Anglais, sous le commandement de l'amiral Tromp. Ruyter seconda habilement ce général dans trois combats qui furent livrés aux ennemis. Il alla ensuite dans la Méditerranée vers la fin de 1655, et y prit quantité de vaisseaux turcs, parmi lesquels se trouva le fameux renégat Armand de Dias ; qu'il fit pendre. Envoyé en 1659 au secours du roi de Danemark contre les Suédois, il soutint son ancienne gloire et en acquit une nouvelle. Le monarque danois l'annoblit lui et sa famille, et lui donna une pension. En 1661, il fit échouer un vaisseau de Tunis, rompit les fers de quarante esclaves chrétiens, fit un traité avec les Tunisiens, et mit à la raison les corsaires d'Alger. Les places de vice-amiral et de lieutenant amiral-général furent la récompense de ses exploits. Il mérita cette dernière dignité, la plus haute à laquelle il pût aspirer, par une victoire signalée, qu'il remporta en 1672 contre les flottes de la France et de l'Angleterre. La puissance réunie des deux rois n'avait pu mettre en

mer une armée navale plus forte que celle de la république. Après cette journée il fit entrer dans le Texel la flotte marchande des Indes, dont les ennemis s'étaient flattés de s'emparer. Il y eut trois batailles navales l'année suivante, entre la flotte hollandaise et les flottes française et anglaise. L'amiral Ruyter fut plus admiré que jamais dans ces trois actions. D'Estrées, vice-amiral des vaisseaux français, écrivit à Colbert : « Je voudrais » avoir payé de ma vie la gloire que Ruyter vient » d'acquérir. » Ruyter n'en jouit pas longtemps : il fut blessé devant la ville d'Agousta en Sicile dans un combat qu'il livra aux Français, et mourut dix jours après, à Syracuse, le 26 avril 1676. Son corps fut porté à Amsterdam dans la grande église, où les états-généraux lui élevèrent un monument digne de la reconnaissance publique; mais ce qui n'est pas également louable, c'est que ce monument occupe le fond du chœur, la place de l'autel où les catholiques offraient à Dieu le sacrifice éternel. « Ce qui n'a cependant rien d'étonnant, dit un » voyageur, pour ceux qui ont vu à Schevelinge » une tête de baleine, et à Sardam le tableau d'une » femme qui s'accouche, occuper la même place, » pour vérifier sans doute le mot de Saumaise : » *Nostri rescuerunt religionem usque ad vivum.* »

RUZANTE (le). Voy. BEOLCO.

RUZE. Voy. EFFIAT.

RYCKEL. Voy. DENYS le CHARTREUX.

RYCKIUS (Théodore), philologue, né en 1640, à Arnheim, capitale de la Gueldre, fut avocat à la Haye, puis professeur d'histoire à Leyde. Il a donné une *Edition* de Tacite, Leyde, 1687, 2 vol. in-12, très-estimée; ... de Stephanus Byzantinus, 1684, in-fol. On trouve dans ce livre sa dissertation *De primis Italiae colonis*, pleine de recherches qui ont été utiles aux historiens et aux géographes. Il mourut en 1690.

RYCKE ou RYQUIUS (Just), né à Gand en 1587, s'appliqua avec succès aux belles-lettres et à l'étude des antiquités. Il voyagea en Italie et s'arrêta à Rome pendant plusieurs années. De retour dans son pays, il devint chanoine de Gand. Les ouvrages qu'il y publia lui procurèrent le titre de *citoyen romain*, et l'y firent rappeler en 1624. Le pape Urbain VIII lui donna une chaire d'éloquence à Bologne, où il mourut en 1624. Il a publié un grand nombre de poésies qui sont estimées. Son ouvrage *Il Capitolio romano*, Gand, 1617, in-4, montre qu'il était très-versé dans les antiquités profanes. Jacques Gronovius en a donné une édition à Leyde en 1696, avec des notes.

RYCKEWAERT (Augustin-Joseph), né en 1771, à Poperinghe, fit avec succès ses études de théologie à Douai et à Louvain. L'invasion des Français ne le détourna point de sa vocation. Ordonné prêtre à Malines, en 1797, il parcourut en missionnaire le diocèse d'Ypres; et après avoir rempli les fonctions de vicaire à Poperinghe, fut nommé professeur de théologie au séminaire de Gand. Les affaires de l'Eglise sous Bonaparte lui donnèrent occasion d'exercer son zèle. Après l'arrestation de M. de Broglie, il contribua beaucoup à la résistance que le clergé opposa aux prétentions du gouvernement

impérial. Demeuré secrètement à Gand, il y fit imprimer sous le titre de *Questio momentosa*, in-12, un écrit anonyme dans lequel il prouve que l'élection faite par le chapitre de Gand, était nulle. Une prétendue réfutation de cet ouvrage ayant paru, il y répondit par : *Observationes auctoris questionis momentosæ*, in-8; et *Monitum christianum auctoris, questionis momentosæ ad obrectatorem suum*, in-8, de 25 pages. Ces divers opuscules prouvent non moins de savoir que de courage. Au retour de M. de Broglie dans son diocèse, il fut nommé examinateur synodal, puis président du séminaire. Il mourut le 16 mai 1856. On doit à ce savant écrivain : une bonne édition des *Institutiones canoniques* de Devoti, des améliorations notables à la *théologie* de Dens, 1828, et une suite à l'*Abrégé d'histoire ecclésiastique* de Berti, supérieure peut-être à l'ouvrage. Enfin un bon recueil d'*ouvrages choisis* des Pères de l'Eglise, en dix vol. in-12, terminé en 1853. Il a fourni des matériaux au *Spectacle belge*, et composé une *Dissertation sur l'Herméneutique* de Janssens.

* RYE (Ferdinand de), archevêque de Besançon, né en 1536, de l'ancienne maison de Longwy, servit quelque temps dans les Pays-Bas, puis quitta la profession des armes pour entrer dans l'état ecclésiastique. Il se rendit à Rome et fut pourvu par Sixte-Quint de l'archevêché de Besançon, vacant par la mort du cardinal de Granvelle. Le diocèse lui dut beaucoup d'établissements utiles. Chargé, de concert avec le parlement, du gouvernement du comté de Bourgogne, il contribua à la défense de Dole assiégée en 1636 par le prince de Condé, et mourut le 20 août, au village de Courtefontaine, épuisé par les fatigues qu'il avait éprouvées pendant ce siège. Ce fut pendant l'épiscopat de ce prélat qu'arriva en 1608, dans l'église de l'abbaye de Faverney, le miracle de la double hostie conservée au milieu des flammes qui la respectèrent. L'une des hosties fut apportée à Dole, alors capitale de la province, et placée dans une chapelle construite sur les plans du président J. Boyvin (voy. ce nom, n 491). Quoiqu'elle ait été détruite en 1794, par l'ordre d'un des commissaires de la convention, on continue d'en célébrer la fête à Dole, le mardi après la Pentecôte.

RYER (André du), sieur de Malezair, né à Marcigny, dans le Mâconnais, gentilhomme ordinaire de la chambre du roi et chevalier du Saint-Sépulcre, séjourna longtemps à Constantinople, où le roi de France l'avait envoyé. Il fut consul de la nation française en Egypte, et mourut en France vers le milieu du xvii^e siècle. Il possédait parfaitement les langues orientales. On a de lui une *Grammaire turque*, Paris, 1630, in-4; une *Traduction* française de l'Alcoran, Elzévir, 1649, in-12; quoique négligée et d'un langage qui vieillit, elle est préférée par les vrais connaisseurs à celles de Sale et de Savary (voy. ces noms), parce que du Ryer ne cherche qu'à traduire, et non pas à donner de belles idées de l'original. On lui a faussement reproché d'avoir surchargé le tableau de la croyance ou des rêveries mahométanes, en ajoutant à l'Alcoran les idées des commentateurs. M. Porter, homme profondément instruit de cette matière, en convient : « La version de du Ryer,

» dit-il, est peut-être infidèle quant à l'idiome; » mais elle est assez exacte quant à la doctrine. » Observations sur les Turcs, t. 4, p. 125 : une *Version* française du Gulistan, ou l'empire des roses, composée par Saadi, prince des poètes turcs et persans, Paris, 1654, in-8. Gentius a traduit le même livre en latin sous le titre de *Rosarium politicum*. Cette dernière traduction est préférée à celle de du Ryer.

RYER (Pierre du), historiographe de France, né à Paris l'an 1603, reçu à l'académie française en 1646, mort en 1658, fut secrétaire du roi puis de César, duc de Vendôme. Un mariage peu avantageux déranger sa fortune, et il voulut la réparer par son esprit. Il travailla à la hâte, pour faire subsister sa famille du produit de ses ouvrages. On rapporte que le libraire Sommaville lui donnait un écu par feuille de ses traductions, qui sont en très-grand nombre. Le cent des grands vers lui était payé quatre francs, et le cent des petits quarante sous. C'est ce qui fait qu'on a de lui une multitude d'ouvrages, mais tous négligés; et l'on peut dire de lui : *Magis fami quam famæ inserviebat*. Il a composé 18 pièces de théâtre. Celles qui lui ont fait le plus d'honneur sont les tragédies d'*Alcyonée*, de *Saül* et de *Scévole*. La tragédie de *Scévole* paraît emporter le prix sur les autres (1). Le style de du Ryer est assez coulant; il écrivait avec facilité en vers et en prose; mais la nécessité de fournir aux dépenses de sa maison ne lui laissait pas le temps de mettre la dernière main à ses ouvrages. Son père Isaac du RYER, mort vers 1651, avait fait quelques *Poésies pastorales* peu connues.

RYLANCE (Ralph), écrivain anglais, né à Bolton dans le Lancashire, passa les premières années de sa vie à Liverpool, où il se lia d'amitié avec Roscoe. Il publia ou traduisit un très-grand nombre d'ouvrages; mais les seuls auxquels il ait attaché son nom sont une *Explication des dogmes du christianisme*, et une *Exposition de l'oraison dominicale*. Il mourut à Londres le 6 juin 1854, au moment où il préparait un ouvrage sur l'affinité des langues.

RYMER (Thomas), savant anglais du xvi^e siècle, né vers 1650 dans le nord de l'Angleterre, s'appliqua à l'étude du droit public et de l'histoire. Nous devons à son travail le commencement d'une collection curieuse et d'un grand prix, par la quantité de volumes et la beauté de l'exécution. Il la mit au jour par les ordres de la reine Anne, sa souveraine, et elle fut continuée par Robert Sanderson. Elle

contient tous les actes publics, traités, conventions, et lettres missives des rois d'Angleterre à l'égard de tous les autres souverains, sous ce titre : *Fœdera, conventiones, et cujuscumque generis acta publica*, etc., Londres, 1704 et années suivantes, en 17 vol. in-fol. Sanderson l'augmenta de trois autres vol. en 1726. Ce vaste et utile recueil fut réimprimé l'année d'après à Londres en 20 vol. in-fol., et contrefait avec des augmentations, à la Haye, 1759, 10 vol. in-fol., d'un plus petit caractère que l'édition originale. Rapin-Thoyras a donné l'*Abrégé historique des 20 volumes des Actes de Rymer*, in-fol., sans nom d'imprimeur ni date.

RYSSEN (Léonard), théologien hollandais du xvi^e siècle, se servit des lumières qu'il avait puisées dans l'étude de la théologie, pour donner divers *Traités*, sur les matières qui la concernent. Le meilleur est celui qu'il fit paraître contre Béverland. Ce traité de Ryssen n'est pas commun; il est intitulé : *Iusta detestatio libelli Beverlandi, de peccato originali*, 1680, in-8. C'est une bonne refutation de l'indécence et absurde paradoxe que Béverland avait répété d'après Corneille Agrippa, contraire non-seulement, comme nous l'avons observé, à l'ordre établi pour la reproduction et la perpétuité de l'espèce humaine (voy. AGRIPPA Henri-Corneille), mais à la croyance constante de l'Eglise catholique, qui a toujours pris dans le sens littéral ce que la *Genèse* nous apprend de la prévarication du premier homme; comme elle s'en explique dans toute sa liturgie, et particulièrement dans la messe de la Passion : *Salutem humani generis in ligno crucis constituisti; ut unde mors oriebatur, inde vita resurgeret; et qui in ligno vincebat, in ligno quoque vinceretur*.

* RZACINSKI (Gabriel), historien polonais du xvi^e siècle, et que ses compatriotes considèrent comme leur Plin, était issu d'une noble famille, et est auteur d'une *Histoire naturelle de la Pologne*, écrite en latin et estimée, Sandomir, 1721, in-4. Il donna une addition à son ouvrage, sous le titre : *Auctarium historiae naturalis regni Poloniae*, 1758, 1742, in-4. Son histoire renferme des détails très-curieux. Il y appelle sa patrie le *grenier de l'Europe*, et elle mérite ce nom d'après les faits suivants. La Pologne fournit en 1792 du blé à trois cents navires de France et d'Angleterre; en 1415 elle en approvisionna les états d'Allemagne; en 1491, elle nourrit Gènes, Rome et la Toscane; enfin, en 1626, l'ambassadeur d'Espagne s'offrit à acheter tout l'excédant des grains nécessaires à la Pologne. Les révolutions, les partis, les guerres, l'invasion des puissances alliées, et surtout le démembrement de ce royaume en 1795, ont beaucoup nui à sa fertilité et au progrès de son agriculture.

(1) Cette pièce compose avec la *Sophonisbe* de Mairet et le *Venceslas* de Rotrou, le vol. publié par Marmontel sous le titre de *Chefs-d'Œuvre dramatiques*; elle est précédée d'une *Vie* de Ryer qui mérite d'être lue.

S

SA ou SAA (Emmanuel), jésuite, né en 1550 à Villa-do-Condé en Portugal, prit l'habit de saint Ignace en 1545. Après avoir enseigné à Coïmbre et

à Rome, il se consacra à la chaire, et prêcha avec succès dans les principales villes d'Italie. Pie V l'employa à une nouvelle édition de la Bible. Il

mourut en 1596, dans sa 66^e année, à Arone, au diocèse de Milan, où il s'était rendu pour se délasser de ses travaux. Nous avons de lui : *Scholia in quatuor Evangelia*, Anvers, 1596, in-4; Lyon, 1610, Cologne, 1620; *Notationes in totam sacram Scripturam*, Anvers, 1598, in-4; Cologne, 1610. Ses notes sur la Bible sont courtes et littérales. Il y en a un grand nombre qui, dans leur brièveté, jettent plus de jour sur le texte sacré, et terminent mieux de grandes difficultés que de longs commentaires. *Aphorismi confessoriorum*, Barcelonne, 1609; Paris, 1609; Douai, 1627, édition corrigée; Lyon, 1612; Anvers, 1615; Rouen, 1617. On assure qu'il fut 40 ans à composer ce livre, quoique ce ne soit qu'un vol. in-12. Les confesseurs y trouvent d'excellentes règles, fruits de l'expérience, du jugement, et de la solide piété de l'auteur. L'ouvrage n'est pas d'abord sorti de sa main exactement tel que nous le voyons, le maître du sacré palais en ayant fait changer ou retrancher un certain nombre de décisions qui lui paraissaient s'éloigner des opinions communément reçues parmi les théologiens.

SA (CORREA de) *Voy.* CORREA.

SAA do MIRANDA (François), célèbre poète portugais, chevalier de l'ordre de Christ en Portugal, né à Coïmbre en 1495, fut d'abord professeur en droit de l'université de sa patrie. Il ne s'était adonné à la jurisprudence que par complaisance pour son père. Dès qu'il l'eut perdu, il se livra entièrement à la philosophie morale et à la poésie. Après un voyage fait en Espagne et en Italie, il retourna en Portugal avec des connaissances très-étendues. Le roi Jean III et l'infant Jean l'honorèrent de leurs bontés; mais Saa n'eut pas le bonheur de les conserver. Il quitta la cour, et se confina dans une maison de campagne jusqu'à sa mort, arrivée en 1558, à 65 ans. Ses ouvrages poétiques consistent en *Epîtres*, en *Sonnets*, en *Pastorales* et en *Chansons*. Ils ont été imprimés en 1614, à Lisbonne, in-4 (1). Saa do Miranda est le premier poète de sa nation qui ait eu un nom. « Dans ses pastorales, » dit un biographe, Miranda se rapproche par le » ton et par le rythme tantôt de la *Canzone* italienne, tantôt de l'ode latine, et même de l'épopée. Malgré ce défaut, on y trouve des tableaux » pleins de grâce et de naturel et des descriptions » ravissantes. » Mais plus soigneux de réformer les vices du cœur que de procurer du plaisir à l'esprit, il s'attachait à mettre en vers des maximes de morale, qui ne prêtaient pas toujours à la poésie; la sienne offre des leçons utiles.

SAADI ou SADI, surnommé *Moslih-Eddin*, célèbre poète persan, naquit dans la ville de Schiraz, capitale de la province de Farsistan en Perse, l'an 1194 de Jésus-Christ. Il fut fait esclave par les Francs dans la Terre-Sainte, et travailla en cette qualité aux fortifications de Tripoli. Un marchand d'Alep le racheta pour le prix de dix écus d'or, et lui en donna cent autres pour la dot de sa fille, qu'il lui fit épouser. Mais cette femme lui donna tant de peine, qu'il n'a pu s'empêcher d'en faire

connaître son chagrin dans ses ouvrages, et principalement dans son *Gulistan*, qui parut en vers et en prose l'an 1258. Quelque temps après, il publia son *Bostan*, qui est tout en vers, aussi-bien qu'un autre de ses ouvrages, qui porte le titre de *Molamdat*. Le mot *Gulistan* signifie en langue persane un *jardin* ou *parterre de fleurs*, et celui de *Bostan* se prend pour un *jardin de fruits*; celui de *Molamdat* signifie en arabe des *étincelles*, des *rayons*, des *échantillons*. Il mourut l'an 1296, à l'âge de 102 ans. Voltaire faisait peu de cas de ses poésies; mais comme il ignorait la langue persane, son sentiment n'est peut-être pas fondé. Si on en juge par les vers qu'il en rapporte lui-même, on ne peut s'empêcher de reconnaître dans le poète persan beaucoup d'énergie et d'élévation. Voici comme il parle de Dieu :

Il sait distinctement ce qui ne fut jamais :
De ce qu'on n'entend pas son oreille est remplie.
De l'éternel burin de sa prévision
Il a tracé nos traits dans le sein de nos mères.
De l'aurore au couchant il porte le soleil,
Il seme de rubis les masses des montagnes;
Il prend deux gouttes d'eau : de l'une il fait un homme,
De l'autre il arrondit la perle au fond des mers.
L'être, au son de sa voix, fut tiré du néant.
Qu'il parle, et dans l'instant l'univers va rentrer
Dans les immensités de l'espace et du vide :
Qu'il parle, et l'univers repasse, en un instant,
De l'abîme du rien dans les plaines de l'être.

On peut remarquer aisément combien étaient justes les idées du poète persan sur la Divinité. (*Voy.* KANG-HI.) *Gulistan* a été traduit en français par l'abbé Gaudin, 1791, et plus anciennement par du Ryer. (*Voy.* ce nom.)

SAADIAS-GAON, célèbre rabbin, né en 892, mort en 942 à 50 ans, fut le chef de l'académie des Juifs, établie à Sora, près de Babylone. On a de lui : un traité intitulé *Sepher Haëmaunoth*, dans lequel il traite des principaux articles de la croyance des Juifs; une *Explication du livre Jézira*; un *Commentaire* sur Daniel; une *Traduction*, en arabe, de l'ancien Testament, et d'autres ouvrages.

* SAARSFIELD général espagnol, né vers 1785, descendait du célèbre comte de Lucan, qui, par dévouement pour Jacques II, sacrifiant une fortune considérable, le suivit sur le continent, après la bataille de Limerick. Saarsfield fit ses premières armes avec distinction dans la guerre de l'indépendance, et ne tarda pas à se faire remarquer du duc de Wellington. Devenu général il fut aussi distingué du roi Ferdinand VII qui, en 1827 et en 1852, lui confia le commandement d'un corps d'observation sur les frontières de Portugal. A la mort de ce prince, on s'attendait généralement à le voir se déclarer pour don Carlos; mais un message que lui avait adressé ce prince, ne lui ayant point été remis, Saarsfield considéra l'infant comme ayant fait cession de ses droits, et se rangea sous les drapeaux de la reine Christine. Chargé par le nouveau gouvernement de comprimer une insurrection qui venait d'éclater à Bilbao et à Vittoria, il réussit dans cette double expédition, et cependant, par suite d'une intrigue de cour, il fut éloigné presque immédiatement du commandement. Outré d'une disgrâce si peu méritée, il se retira à Pampelune, et refusa depuis de rentrer au service. Mais la soli-

(1) La 1^{re} édit. des œuvres de ce poète est de Lisbonne, 1595, in-4, et la plus récente, de 1785, 2 vol. petit. in-8, avec sa vie.

tude dans laquelle il vivait, ne put le soustraire à une fin tragique; il périt au mois d'août 1857, assassiné par les soldats dans une de ces sanglantes insurrections si communes en Espagne depuis quelques années.

SAAS (Jean), né en 1705, à Saint-Pierre de Franqueville au diocèse de Rouen, fut membre de l'académie de cette ville et mourut en 1774, âgé de près de 72 ans. Après avoir été secrétaire de l'archevêque, et garde de la bibliothèque du chapitre de Rouen, il fut pourvu de la cure de Darnetal en 1742, puis d'un canonicat à la métropole en 1751. Une application constante à l'étude lui acquit des connaissances étendues dans la littérature et le rendit un des plus habiles bibliographes de son temps. Mais, plus jaloux de la gloire des lettres que de la sienne propre, il n'employa jamais plus d'activité que lorsqu'il s'agit d'être utile aux autres, soit par des recherches longues et pénibles, soit par la révision de leurs ouvrages. Outre des manuscrits intéressants qu'il a laissés, il a fait imprimer plusieurs écrits sans nom ou sous des noms empruntés, entre autres : *Catéchisme de Rouen*; *Nouveau Pouillé de Rouen*, 1758, in-4; *Notice des manuscrits de l'Eglise de Rouen*, 1746, in-12; *Lettre sur le catalogue de la bibliothèque du roi*, 1749, in-12; plusieurs *Lettres critiques* sur le *Supplément* de Moréri, 1755; sur l'*Encyclopédie*, sur le *Dictionnaire* de l'abbé Ladvocat, Douai, 1762, in-8. Ces lettres sont remplies d'observations sages, de corrections importantes, et décèlent beaucoup de jugement et de savoir; l'auteur est un des premiers qui aient apprécié avec justesse la massive compilation de l'*Encyclopédie* : il montre non-seulement les erreurs grossières, mais la mauvaise foi et les vues sinistres des rédacteurs. *Voy. DIDEROT. L'éloge de Saas* par Cotton Deshoussayes a été imprimé à Paris, 1776, in-8 de 55 pages.

SAAVEDRA. *Voy. CERVANTES.*

SAAVEDRA FAXARDO (Diego de), littérateur et diplomate, d'une famille noble du royaume de Murcie en Espagne, naquit en 1584, à Algezarès, bourg de Murcie. Après avoir été secrétaire de chiffres du cardinal Borgia, vice-roi de Naples, il devint ambassadeur à Rome, et fut employé pendant trente-quatre ans en différentes négociations, en Italie, en Allemagne et en Suisse. Nommé au conseil suprême des Indes en 1646, il se retira ensuite dans le convent des augustins et mourut en 1648. On a de lui : *L'idée d'un prince politique*; *la Couronne gothique*, Anvers, in-fol.; *la République littéraire*, ouvrage de critique, où il y a quelques bonnes plaisanteries. Il a été traduit en français, à Lausanne, 1770, in-12. Ses *Œuvres* ont été recueillies, Anvers, 1677-78, in-fol. et réimprimées plusieurs fois; la meilleure édition est de Madrid, 1789-90, 11 vol. in-8. Saavedra était chevalier de l'ordre de St.-Jacques.

SABADINO DEGLI ARIENTI (Jean), Bolonais, contemporain de Boccace, qui fit tant de mauvais imitateurs de ses contes à la fois frivoles et lubriques. Sabadino fut de ce nombre. Il composa soixante-dix *Nouvelles*, où il n'y a rien à gagner ni pour l'esprit ni pour le cœur : ce qui n'a pas empêché

qu'elles ne fussent imprimées d'abord à Bologne, 1485, in-fol., et ensuite à Venise en 1504 et 1510.

SABACOS, Ethiopien, s'empara, dit-on, de l'Égypte, et fut père de Tharaco qui vint au secours d'Ezéchias, comme il est dit au quatrième livre des Rois, chapitre 19. Son histoire, telle qu'elle est rapportée par Hérodote, ne mérite aucune croyance. Il paraît que c'est un roman fabriqué sur l'histoire de Salomon, mal entendue et ridiculement défigurée par ce Grec, ainsi que l'ont prouvé assez bien l'auteur de l'*Histoire des temps fabuleux*, et celui d'*Hérodote historien du peuple hébreu sans le savoir*.

SABAS (saint), Gôth de nation, né sous le règne de Constantin le Grand, se distingua dans les armées par son courage et sa vie chrétienne. Les Goths ayant embrassé l'arianisme, il demeura ferme dans la foi catholique. Athanaric, roi des Goths, qui était païen, ayant donné un édit contre les chrétiens, Sabas fut arrêté, en 372, et noyé après plusieurs traitements cruels.

SABAS (saint), abbé et supérieur-général des monastères de Palestine, naquit en 439 à Mutallosque, bourg situé près de Césarée en Cappadoce. Des querelles domestiques le dégoûtèrent du monde; il se confina dans un monastère à une lieue de sa patrie, et il en fut l'ornement. Il défendit avec zèle la foi du concile de Chalcédoine, sous le règne d'Anastase, et mourut en 531, à 92 ans, plein de vertus et de jours. Sa *Vie* a été écrite avec beaucoup d'exactitude par Cyrille, moine de Palestine, et publiée par Bollandus sous le 20 janvier. La *Vie* du même saint, donnée par Métaphraste, est interpolée.

SABATAIL-SEVI. *Voy. ZABATHAL.*

* SABATIER (André-Hyacinthe), littérateur, né en 1726 à Cavaillon, fut chargé de l'éducation du fils du prince de Soubise, et après la suppression des jésuites, remplit au collège de Tournon, la chaire de rhétorique qu'il quitta pour revenir à Paris, où il obtint une pension du roi. En 1789, il se laissa entraîner par les opinions du jour, et il accepta la chaire de professeur de belles-lettres à l'école centrale du Var. Après la réunion d'Avignon et du comtat à la France, il fut nommé à l'école centrale de Carpentras : mais n'ayant pu conserver cette place au milieu des orages révolutionnaires, il se retira dans sa famille, à Avignon, et y mourut le 14 août 1806, âgé de 80 ans. Sabatier était membre de l'académie de Marseille. Il a publié un grand nombre d'*Odes* et d'*Epîtres*, qui ont eu du succès dans le temps; mais qui maintenant sont à peu près oubliés. On lui doit aussi plusieurs *Discours* où l'on trouve des observations judicieuses, et des préceptes utiles. L'édition la plus complète de ses *Œuvres* est celle d'Avignon, 1779, 2 vol. in-12. Le 1^{er} renferme les poésies parmi lesquelles on distingue : l'*Epître à l'abbé Poulle sur la méthode de diviser les discours*, et l'*Enthousiasme*, ode, dont plusieurs strophes ne seraient pas indignes de J.-B. Rousseau; le second, les discours académiques, dont les plus remarquables sont : *Sur les avantages et les désavantages des belles-lettres, relativement aux provinces*; *Sur le préjugé qui note d'infamie les pa-*

rents des suppliciés, avec une lettre sur l'éloquence, imprimé avant le concours proposé par l'académie de Metz. (Voy. LACRETELLE, v, 69.)

* SABATIER (Raphael-Bienvenu), chirurgien, né à Paris en 1752, fut reçu maître-ès-arts, à 17 ans, et membre de l'académie de chirurgie à 20. Il n'en avait que vingt-cinq, lorsque Morand, chirurgien en chef des invalides, le demanda pour son adjoint et lui donna sa nièce en mariage. Peu de temps après il fut nommé démonstrateur royal de chirurgie. Ses travaux et son érudition lui ouvrirent en 1775, les portes de l'académie des sciences; et la même année il succéda à Morand dans la place de chirurgien en chef des Invalides. A la restauration de l'école de santé, en 1794, il en devint un des professeurs, et il fut compris dans la liste des membres de l'institut lors de sa création. Sa vie était simple, et consacrée uniquement à ses travaux. Il était humain avec ses malades, et notamment avec les soldats; lorsqu'ils devaient souffrir une opération douloureuse, on l'entendait leur dire: « Plenez, » épanchez votre cœur; plus vous me ferez connaître » vos souffrances, et plus je me rendrai attentif à » les abrégier. » Dans sa dernière maladie, il s'évanouit dans les bras de son fils; on le crut expiré, mais étant revenu à lui: « Contemplez, mon cher » enfant, lui dit-il, l'état d'anéantissement où je » viens d'être plongé, et apprenez à mourir. » Après avoir langué plusieurs mois, il mourut dans sa campagne près de Versailles, le 19 juillet 1811, à 79 ans. Outre de bonnes éditions de l'*Abrégé d'anatomie* de César Verdier (voy. ce nom), et du *Traité de chirurgie*, de la Motte, avec des notes, 1771, 2 vol. in-8, on a de lui: *Traité complet d'anatomie*, Paris, 1775, 2 vol. in-8, 5^e édit., 1791, 5 vol. in-8. Ce traité a été plusieurs années le seul ouvrage classique sur cette science; *De la médecine opératoire ou des Opérations de chirurgie qui se pratiquent le plus fréquemment*, 1796, 5 vol. in-8, 1810, 5 vol. in-8, et avec des additions et des notes par L. J. Sanson et Begin, 1822-24, ou 1852, 4 vol. in-8. On trouve une bonne *Notice* sur Sabatier par Sauvo, dans le *Moniteur* n° 221 et dans le *Magasin encyclopédique* iv, 555. Percy, son élève le plus distingué, a publié l'*Eloge historique de Sabatier*, 1812, in-4 et in-8.

* SABATIER de Castres (l'abbé Antoine, connu sous le nom de), littérateur, né en 1742, termina ses études à Paris et prit l'habit ecclésiastique; mais il ne fut jamais que clerc tonsuré. Il se rangea d'abord sous la bannière des encyclopédistes et des philosophes; mais il ne tarda pas à les abandonner et devint même l'un de leurs adversaires les plus déclarés. Le zèle qu'il montrait contre cette secte redoutable fut encouragé par le ministère et récompensé par des pensions qui ne cessèrent de lui être payées qu'à la révolution. Il dut alors sortir de France où sa vie n'aurait pas été en sûreté. Après avoir habité quelque temps l'Angleterre il vint en Allemagne, où obligé de se faire une ressource de sa plume, sa conduite avec les libraires ne fut pas toujours très-délicate. Fatigué de la vie qu'il menait à l'étranger, il sollicita la permission de rentrer en France, et pour l'obtenir n'épargna pas les flatteries au

nouveau pouvoir; mais ce fut en vain. Il ne revint à Paris qu'en 1814. Une pension de 5500 fr. qui lui fut accordée lui paraissant un prix trop modique de ses services, il se mit à déclamer contre ses anciens maîtres. Il mourut à Paris, le 15 juin 1817, dans la maison des sœurs de la Charité de la paroisse Saint-Etienne, dans un état voisin de la misère, et dans un oubli auquel ne devait pas s'attendre un auteur qui avait quelque temps occupé la renommée. On convient qu'il avait du savoir, de l'esprit et une prodigieuse facilité pour le travail. Il a publié un très-grand nombre d'ouvrages, trad., compilations, etc., mais on doit se borner à indiquer ceux qui lui ont survécu: *Dictionnaire des passions, des vertus et des vices*, 1769, 2 vol. in-12; *Dictionnaire de littérature*, 1770, 3 vol. in-8; les *Trois siècles de la littérature française*, ou *Tableau de l'esprit de nos écrivains depuis François I^{er} jusqu'en 1772*, Paris, 1775, 3 vol. in-8, 1781, 4 vol. in-12. Cette édition, la 5^e de cet ouvrage auquel Sabatier dut toute sa réputation, est la meilleure et la plus recherchée des amateurs. Il n'y ménage pas les coryphées du parti philosophiste, et les juge avec sévérité. Plusieurs articles sont dictés par la passion; mais hors ces cas-là, les jugements sont conformes aux lois du goût. Quand cet ouvrage parut on répandit qu'il était d'un abbé Martin, vicaire de Saint-André-des-Arcs, et quelques biographes ont persévéré dans cette opinion. Les critiques souvent acerbes qu'il se permet de plusieurs écrivains alors vivants ne pouvaient manquer de lui attirer une foule d'ennemis; mais son ouvrage ne s'en vendit que mieux. Parmi les adversaires des *Trois siècles*, on ne se rappelle plus que Condorcet qui, dans une *Lettre* supposée écrite par un théologien, maltraite Sabatier; mais il eut aussi des défenseurs, notamment le P. Richard (voy. ci-dev. p. 255); les *Siècles païens*, ou *Dictionnaire mythologique, historique, politique, littéraire et géographique de l'antiquité païenne*, 1784, 9 vol. in-12; *Le véritable esprit de J.-J. Rousseau*, 1804, 5 vol. in-8. C'est le recueil de ce que ce philosophe a écrit en faveur de la religion, de la morale et du gouvernement monarchique, avec des notes.

* SABBATHIER (dom Pierre), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né à Poitiers en 1682 d'une famille originaire de Languedoc, vint faire ses études à Paris, au collège des Quatre-Nations. Après les avoir achevées, il entra dans l'abbaye de Saint-Faron, de Meaux, et y prononça ses vœux, le 50 juin 1700. Ses supérieurs l'envoyèrent à Saint-Germain-des-Prés faire ses cours de philosophie et de théologie. Dom Ruinart et ensuite dom Massuet l'associèrent à la publication du 5^e vol. des *Annales bénédictines*. (Voy. MABILLON.) Libre de diriger ses occupations, il s'occupa de recueillir l'ancienne *Version* de l'Ecriture sainte, appelée *italique* ou commune, que saint Augustin préférerait à toutes les autres. Il en annonça la publication en 1724, mais les querelles du jansénisme le firent exiler à Reims où il acheva son travail. La munificence du duc d'Orléans, retiré alors à Sainte-Geneviève (voy. LOUIS, v, 559), lui permit d'en commencer l'impression à Reims; et le 2^e vol. était presque achevé lorsqu'il mourut à

l'abbaye de Saint-Nicaise, le 24 mars 1742, à l'âge de 60 ans. Dom Vincent de la Rue, et dom Charles Ballard surveillèrent l'impression du reste de l'ouvrage qui parut sous ce titre : *Bibliorum sacrorum latinæ versiones antiquæ, seu vetus Italica et cæteræ quæcumque in codicibus manuscriptis et antiquorum libris reperiri potuerunt, quæ cum Vulgatâ latinâ ac cum textu græco comparantur*, Reims, 1745, 3 vol. in-fol. L'ouvrage, comme il était juste, est dédié au duc d'Orléans, par une *Épître* de la composition de dom Clémence. Les deux premiers vol. contiennent l'*Ancien*, et le 3^e vol. le *Nouveau testament*. On doit à dom Sabbathier le *Catalogue* resté manuscrit, de la bibliothèque de Saint-Nicaise de Reims, dressé sur un plan vaste mais commode. A la suite des titres des livres, rangés par ordre alphabétique, vient la table des auteurs, avec la liste chronologique de leurs ouvrages, et le dépouillement général des matières qui y sont traitées.

* SABBATHIER (dom Jean), bénédictin, né vers 1670 à Montpellier, fit sa profession en 1691 dans l'abbaye de la Daurade à Toulouse, et donna dès lors à ses confrères l'exemple de toutes les vertus. Mais il se signala par le courage vraiment chrétien avec lequel, pendant la peste qui désolait la Provence en 1721 (*voy. BELSUNCE*, 1, 544), il offrit avec quelques autres religieux, ses services à M. de Vinimille, archevêque d'Aix, pour soigner les personnes atteintes de cet horrible fléau. Trois de ses compagnons en furent victimes : dom Sabbathier échappa. Madame d'Orléans, abbesse de Chelles, frappée d'admiration pour son héroïque dévouement, témoigna le désir de le voir. Elle entendit avec intérêt de sa bouche le récit de tout ce qui s'était passé pendant cette désastreuse époque, et exigea qu'il en écrivit la *relation*. Elle a été imprimée à Aix, 1722, et à Paris, 1725, in-12. On y lit que, le 21 mars, fête de Saint-Benoît, fut le seul jour depuis le commencement de la peste jusqu'au mois de juin, que ce fléau cessa, où il ne mourut aucun malade dans les infirmeries, et où l'on n'y en apporta point de la ville. Dom Sabbathier ne donne pas ce fait pour un miracle, mais comme une chose qui lui a paru singulière et digne de remarque, et c'est pour le même motif que nous le mentionnons. Ce charitable religieux mourut le 9 janvier 1754, à Nîmes, où il était prieur du monastère de Saint-Bazuil.

* SABBATHIER (François), littérateur, né en 1755 à Condom, professa pendant 16 ans les humanités au collège de Châlons-sur-Marne. Admis à l'académie de cette ville, il en devint secrétaire perpétuel. Ses travaux et son économie lui avaient procuré non de la fortune, mais une honnête aisance; il voulut établir une fabrique de papiers dans le genre des papiers de Hollande et se ruina complètement. Vint ensuite la révolution qui l'obligea de suspendre l'impression du grand *Dictionnaire* auquel il travaillait depuis trente ans. Alors il se retira dans un village aux environs de Châlons, et il y mourut le 11 novembre 1807. Il était correspondant de l'institut. On a de lui les ouvrages suivants : *Essai critique et historique sur l'origine*

de la puissance temporelle des papes, 1764, in-12, ouvrage couronné par l'académie de Berlin, et qui lui valut une lettre flatteuse du roi de Prusse dont il avait ménagé les préjugés contre la cour de Rome; *Manuel des enfants, ou les Maximes des Vies des hommes illustres de Plutarque*, 1769, in-12; *Recueil de dissertations sur divers sujets de l'histoire de France*, 1770, in-12; ce sont les mémoires qu'il avait adressés à diverses académies, mais sans succès; *Les Mœurs, coutumes et usages des anciens peuples, pour servir à l'éducation de la jeunesse*, Châlons, 1770, in-4; 1771, 3 vol. in-12; trad. en allemand, 1777, 2 vol. in-8, misérable compilation; *Les Exercices du corps chez les anciens*, Paris, 1772, 2 vol. in-8, celle-ci est meilleure et assez recherchée; *Dictionnaire pour l'intelligence des auteurs classiques grecs et latins, tant sacrés que profanes, contenant la géographie, l'histoire, la fable et les antiquités*, Châlons, 1766, 1815, 57 vol. in-8; le 36^e qui finit avec la lettre R, est le dernier qu'aient publié Sabbathier; le 37^e a été tiré de ses manuscrits par Serieys (*voy. ce nom*), dont le travail est à peu près inutile, à raison de sa trop grande exiguité. Le défaut contraire est celui de Sabbathier, trop long, trop diffus, trop prolixe. Ce Dictionnaire a cela d'utile qu'il renvoie aux sources et notamment aux *Mémoires* de l'académie des inscriptions. Sabbatier de Castres, qui d'abord avait loué cette compilation, en fit une critique passionnée, dans ses *Siècles païens*, mais c'était affaire de rivalité.

* SABBATI (Liberato), botaniste italien, exerçait la chirurgie à Rome, lorsqu'il fut nommé conservateur du jardin botanique de cette ville. Il fit connaître les plantes qui y étaient cultivées par un catalogue qu'il publia sous ce titre : *Synopsis plantarum quæ in agro romano luxuriantur*, Ferrare, 1745, in-4, et avec un nouveau frontispice, Rome, 1754. Ce catalogue est rangé d'après la méthode de Tournefort, avec quelques changements. De concert avec le médecin Bonelli, il entreprit un ouvrage plus considérable intitulé : *Hortus romanus juxta systema Tournefortianum*, 1772-84, 7 vol. gr. in-fol., contenant chacun environ 30 pages de texte et 100 figures. Les deux derniers volumes sont de Constantin Sabbati, et l'ouvrage n'est pas terminé; car il n'est qu'aux deux tiers de la méthode de Tournefort. Le papier et l'impression sont très-communs, les planches d'une médiocre exécution, sans aucun détail de fructification, et d'un format plus petit que celui du volume; le texte est encore plus imparfait. On y trouve cependant quelques remarques assez justes de Bonelli, sur la classification de Tournefort; et l'auteur a placé, dans le discours préliminaire, une *Notice abrégée* du jardin de Rome, qui est curieuse.

* SABBATINI (Julien), évêque de Modène, né à Fanano en 1684, fit ses études chez les jésuites, et sortit des mains de ses maîtres pourvu d'une instruction solide. Etant entré à Florence chez les clercs réguliers des écoles pies, il s'y distingua par l'étendue de ses connaissances; et chargé de divers emplois importants, la manière dont il les remplit lui valut l'estime d'illustres personnages. Il prêcha dans les principales villes d'Italie avec beaucoup

de succès, et comme il ne réussissait pas moins dans la poésie que dans l'art oratoire, les plus célèbres académies s'empressèrent de se l'associer. En 1725, le duc de Modène, Renaud 1^{er}, le nomma conseiller du prince Jean-Frédéric, son fils puîné, qui se rendait à Vienne, et plus tard le déclara son ministre près de l'empereur Charles VI. Sacré en 1726 évêque d'Apollonie, le nouveau duc de Modène le fit son conseiller privé, et en 1741, l'envoya son ambassadeur en France où il passa quatre ans. En 1745, il fut nommé évêque de Modène, et pendant douze ans qu'il gouverna cette église, il donna l'exemple de toutes les vertus épiscopales. Il mourut le 5 juin 1757, avec la réputation d'un pasteur aussi sage et aussi pieux qu'il était savant. On a de ce prélat des *Sermons*, des *Panégryriques*, des *Homélies*, et divers *Opuscules* en vers et en prose, qui ont été recueillis à Venise en 1765, 5 vol. in-4. On trouve dans les *Annali letterarie d'Italia*, un long éloge de cet évêque, en latin, dont une copie fut enfermée dans son cercueil.

* SABBATINI (Joseph), religieux augustin, né à Ravenne, professa la théologie dans les principaux couvents de son ordre, et fut ensuite *custode* ou conservateur de la bibliothèque Saint-Ange, à Rome. On a de lui : *Monachatus D. Aurelii Augustini, et originis familie eremitarum vindicia*, Vienne, 1650; *Requesitus ad examen, seu contritio et attritio, pro Lupo libellus apologeticus*, Aquilae, 1673, sous le nom d'*Anania Caint*; *Vita Christiani Lupi*, Louvain, 1682, et à la tête des *Oeuvres* de cet écrivain, Venise, 1724.

* SABBATINI (le P. Louis-Antoine), dit *Sabbatini de Padoue*, franciscain, fut élève du P. Martini pour le contre-point, et devint maître de chapelle de Saint-Antoine à Padoue. Il mourut à Rome le 29 janvier 1809. Sa musique sacrée, dont il reste un grand nombre de morceaux en manuscrit, a un caractère noble et sublime, et ses ouvrages sur la théorie de la musique, sont très-estimés, quoiqu'ils aient eu beaucoup de contradicteurs : *Elementi teorici e pratici di musica*, Rome, 1790, in-4; *Vera idea delle musicali numeriche segnature*, Venise, 1795, in-4; *Trattato delle fughe musicali*, Venise, 1802, 2 vol. in-4, fig. Il a aussi dirigé l'édition des *psaumes* de Marcello, donnée par le P. Valle en 1804 : c'est la plus belle et la plus exacte.

SABELLICUS (Marcus-Antonius-Cocceius), historien, né à Vicovaro, sur le Teverone, en 1456, d'une famille honnête. Lorsqu'il fut couronné poète, il prit le nom de *Sabellius*, de ce qu'il était né sur l'ancien pays des Sabins. Il alla à Rome fort jeune, s'y appliqua à l'étude avec une ardeur incroyable sous les plus savants maîtres, et en particulier sous Pomponius-Laetus et sous Domitius de Vérone. Ses talents lui procurèrent la chaire de professeur des belles-lettres à Udine, où il s'acquit une grande réputation. Le sénat de Venise l'enleva à cette ville en 1484, pour lui confier la bibliothèque de saint Marc; mais ses débauches lui causèrent une maladie dont il mourut en 1508, à 72 ans. Comme il n'avait pas suivi les maximes de sagesse qu'il était dans ses ouvrages historiques, Latomus lui fit une épitaphe dans laquelle il disait :

Quid juvat humanos scire atque evolvere casus,
Si fugienda facis, si facienda fugis?

On a de lui : une *Histoire universelle*, depuis Adam jusqu'en 1505, en latin, sous le titre de *Rhapsodie historiarum enneades*, 1498 et 1504, en quatre-vingt-douze livres, in-fol.; l'*Histoire de la république de Venise*, aussi en latin, in-fol., 1487; et dans le recueil des historiens de Venise, 1718, 10 vol. in-4. Il y a bien des exagérations et des éloges outrés. La traduction en italien par Matthieu Visconti de San Canciano, est rare; *Epistolae familiares, nec non orationes et poemata*, Venise, 1502, in-fol.; *De Venetis magistratibus*, Venise, 1488, in-4. Le recueil complet de ses ouvrages en vers et en prose fut imprimé à Venise en 1560, en 4 volumes in-folio.

SABELLIUS, fameux hérésiarque du 1^{er} siècle, né à Ptolémaïde en Libye, disciple de Noëtus de Smyrne, était aussi entêté que son maître. Il ne mettait d'autre différence entre les personnes de la Trinité que celle qui est entre les différentes opérations d'une même chose : lorsqu'il considérait Dieu comme faisant des décrets dans son conseil éternel, et résolvant d'appeler les hommes au salut, il le regardait comme Père; lorsque ce même Dieu descendait sur la terre dans le sein de la Vierge, qu'il souffrait et mourait sur la croix, il l'appelait Fils; enfin, lorsqu'il considérait Dieu comme déployant son efficace dans l'âme des pécheurs, il l'appelait Saint-Esprit. Selon cette hypothèse, il n'y avait aucune distinction entre les personnes divines. Les titres de Père, de Fils et de Saint-Esprit n'étaient que des dénominations empruntées des actions différentes que Dieu avait produites pour le salut des hommes. Saint Augustin remarque que la condamnation de cette hérésie ainsi que de celle d'Arius, est admirablement contenue dans ces paroles de Jésus-Christ : EGO ET PATER UNUM SUMUS. « Non dicit, *Ego et Pater unum sum*; « sed *Ego et Pater unum sumus*. Quod dico unum; » audiat Arianus; quod dico sumus, audiat Sabellianus; non dividat Arianus unum, non delect Sabellianus sumus. » Les erreurs de Sabellius, anathématisées dans plusieurs conciles, et en particulier dans celui d'Alexandrie en 261, ne laissèrent pas de se répandre en Italie et en Mésopotamie. Saint Denys d'Alexandrie composa d'excellents *Traité*s contre Sabellius, dont les sectateurs furent appelés *Sabelliens*. Saint Jérôme a exprimé énergiquement la nature de cette hérésie, en disant dans une de ses épîtres à Marcelle : *Nos Patrem et Filium et Spiritum sanctum in sua uniusquemque persona ponimus; illi Trinitatem in unius persone angustias coeunt*. Comme l'esprit d'erreur se jette toujours dans les extrêmes, il enfanta quelques temps après l'hérésie des trithéistes, diamétralement opposée à celle de Sabellius. VOY. FAYDIT et JEAN PHILOPOPOS.

SABEO (Fauste), *Sabeus*, né près de Brescia dans l'état de Venise, se fit connaître dès sa jeunesse par son talent pour la poésie latine. Un voyage qu'il fit à Rome dans la maturité de l'âge, lui inspira le goût des antiquités ecclésiastiques. Il s'appliqua à l'étude des Pères, et ne regarda plus la

poésie que comme un délasement. On a de lui un *Recueil d'épigrammes latines*, imprimé à Rome en 1536, in-8, rare. On en trouve un grand nombre qui sont pleines de sel. L'ouvrage qui lui a fait le plus d'honneur est l'*Edition* d'Arnohe, Rome, 1542, in-fol. : elle est recherchée par les bibliomanes. Henri II, auquel il dédia ses épigrammes, lui fit présent d'une chaîne d'or. Il mourut vers l'an 1538, âgé de 80 ans.

SABIN (Georges), né dans la Marche de Brandebourg en 1508, fut élevé avec un soin extrême par Mélancthon, qui lui donna sa fille en mariage. Son poème intitulé *Res gestæ Caesarum germanicorum*, qu'il mit au jour âgé seulement de 20 ans, lui concilia les éloges des savants et la protection des princes. Il devint professeur de belles-lettres à Francfort-sur-l'Oder, puis recteur de la nouvelle académie de Königsberg, et conseiller de l'électeur de Brandebourg. Ce prince l'employa en diverses ambassades, dans lesquelles Sabin fit admirer son éloquence et sa capacité dans les affaires. Il fut anobli, à la diète de Ratisbonne, par l'empereur Charles-Quint, en 1540, et mourut à Francfort-sur-l'Oder en 1560. On a de lui diverses poésies latines, 1597, in-8, parmi lesquelles on distingue ses *Elégies*.

SABINE (Julia Sabina), femme de l'empereur Adrien, était petite nièce de Trajan et fille de Matidia. L'impératrice Plotine, qui favorisait Adrien, la fit épouser à ce prince. Ce mariage fut très-malheureux. Adrien, devenu empereur, traita son épouse comme une esclave. Sabine cependant avait des grâces et de la dignité; mais elle mettait trop d'aigreur dans les reproches qu'elle faisait à son époux. Elle se vanta de n'avoir pas voulu lui donner des enfants dans la crainte de mettre au monde des monstres plus odieux que leur père. La mésintelligence augmenta tellement, qu'Adrien frappé de la maladie qui le conduisit au tombeau, la contraignit de s'ôter la vie pour qu'elle n'eût pas le plaisir de lui survivre. D'autres disent qu'il l'empoisonna l'an 138 de J.-C., après 58 ans de mariage. Satisfait de l'avoir ravie à la terre, il la fit placer dans le ciel.

SABINIEN, diacre de l'église romaine et nonce de saint Grégoire le Grand à Constantinople auprès de l'empereur Maurice, succéda à ce pontife le 15 septembre 604, et mourut le 22 février 606. Il avait, quoique dans un degré moins éclatant, les vertus de son prédécesseur. Quelques-uns lui attribuent l'usage des cloches; mais il paraît qu'ils se trompent, et que cette invention se fit avant lui à Nole en Campanie. (Voy. NOLE, dans le *Dict. géogr.*) Cependant les grandes cloches ne sont guère plus anciennes; car en 610, Loup, évêque d'Orléans, étant à Sens, lorsque Clotaire assiégeait cette ville, répandit la terreur dans le camp et mit en fuite toute l'armée en faisant sonner les cloches de l'église de Saint-Etienne : ce qui prouve que ce n'était pas une chose fort connue. Quoi qu'il en soit, si Sabmien n'inventa pas les cloches, il ordonna qu'on distinguât les heures canoniales, et qu'on appelât le peuple à l'église par le son des cloches.

SABINUS (Titurius), lieutenant de Jules-César, fut défait par Ambiorix, roi des Eburons. V. COTTA.

SABINUS, intendant d'Auguste en Syrie, voulut, après la mort d'Hérode le Grand, qu'on lui donnât le trésor de ce prince. Cette prétention excita une révolte. Les Juifs livrèrent bataille aux Romains, furent repoussés, et le trésor fut pillé. Les vaincus s'étant rassemblés en plus grand nombre, repoussèrent à leur tour Sabinus dans le palais, où ils l'assiégèrent. L'intendant demanda du secours à Varus, gouverneur de Syrie. Les Juifs allèrent au-devant de celui-ci, se justifièrent et se plaignirent de la conduite de Sabinus, qui disparut pour éviter la punition qu'il méritait.

* SABINUS (Aulus), poète latin, ami d'Ovide, suivant lequel il aurait fait différents ouvrages que sa mort précoce ne lui permit pas d'achever. C'est ainsi qu'en parle l'auteur des *Métamorphoses* :

Quique suam Troezena, imperfectumque dienum

Deservit celeri morte Sabinus opus.

(*Epist. ex Ponto*, lib. iv 46.)

Il avait composé des réponses aux héroïdes d'Ovide; de ces pièces il ne reste que l'*épître* d'Ulysse à Pénélope, de Démophon à Phyllis et de Paris à Œnone. Il mourut avant l'âge de 25 ans.

SABINUS. Voy. JULIE et AQUILIUS.

SABINUS (Julius), seigneur gaulois, né dans le pays de Langres, prit le titre de César au commencement du règne de Vespasien. Ayant offert la bataille à l'empereur, il fut vaincu et mis en déroute. Pour se dérober à la poursuite du vainqueur, il alla dans une de ses maisons de campagne, et feignit de livrer son corps aux flammes. Il congédia tous ses domestiques, et ne retint que deux affranchis en qui il avait confiance. Ensuite il mit le feu à la maison et se retira dans un souterrain, inconnu à tout autre qu'à lui et à ses confidents. La nouvelle de sa mort s'étant répandue, la douleur de sa femme Eponine servit à la confirmer. Mais lorsque Sabinus apprit, par un de ses affranchis, que cette tendre épouse avait déjà passé trois jours et trois nuits sans prendre de nourriture, il lui fit savoir le lieu de sa retraite. Elle s'y rendit, le consola dans cette espèce de tombeau, et y mit au monde deux fils jumeaux. Après être resté caché ainsi pendant neuf ans, les fréquentes visites de la femme déconvinrent la retraite du mari. Il fut saisi et conduit à Rome, chargé de chaînes, avec sa femme et ses deux enfants. En vain Eponine sollicita la compassion de Vespasien en se jetant à ses pieds et lui présentant ses deux enfants nés dans le souterrain; il la fit mourir avec Sabinus; c'est un des traits les plus odieux de cet empereur, qui affectait d'ailleurs de montrer des sentiments humains. La tendre union et les infortunes de ces deux époux ont fourni un sujet de tragédie à divers poètes; mais il a été traité sans un grand succès.

* SABLIER (Charles), littérateur, né à Paris en 1695, était fils d'un contrôleur des trésoriers de la maison du roi. Placé chez un procureur pour y apprendre la pratique, il passait son temps à composer des vers. Ses parents ayant été ruinés par le système de Law, il fut obligé d'accepter un emploi dans les bureaux de la compagnie des Indes, qu'il quitta peu de temps après pour se consacrer à la littérature. Il avait déjà publié de concert avec son

ami Lachaussée, une critique des *fables* de la Motte, intitulée *Lettres de mad. la marquise de ****, Paris, 1716. Il travailla pour le théâtre et donna quelques comédies qui n'eurent pas un grand succès. A cinquante ans il se chargea de l'éducation du fils du duc d'Aumont, dont la reconnaissance le mit pour toujours à l'abri du besoin. Il mourut le 10 mars 1786, à l'âge de 95 ans. Ses principaux ouvrages sont : *Variétés sérieuses et amusantes*, 1764, 2 vol. in-12, et 1769, 4 vol. in-12 ; *Essai sur les langues en général ; et en particulier sur la langue française*, Paris, 1779 ou 1781, in-8, estimé. On lui doit encore une traduction libre d'un choix de *Lettres de Sénèque*, et une bonne édition des *OEuvres* de son ami Lachaussée, précédée d'une *Vie* de l'auteur, 1765, 5 vol. in-12.

SABLIÈRE (Antoine RAMBOUILLET de la), secrétaire du roi de France, était fils d'un riche financier nommé seulement *Rambouillet*, et n'appartient pas à la famille des d'Augennes de Rambouillet. Il est mort à Paris, sa patrie, en 1680, âgé de soixante-cinq ans. La Sablière se distingua par un esprit aisé, naturel et délicat. Nous n'avons de lui que des *Madrigaux*, publiés in-12, après sa mort, par son fils. Ils ont été réimprimés souvent notamment, en 1825, in-12, dans la *Collection des petits classiques français*, avec une *Notice* sur l'auteur par Ch. Nodier. Ces petits poèmes lui ont fait beaucoup d'honneur par la finesse des pensées et par la délicate naïveté du style : on peut les proposer pour modèles en ce genre. Son épouse, HASSELIN de la SABLIÈRE, était en liaison avec les beaux-esprits de son temps. La Fontaine, qui, pendant près de vingt ans, trouva dans sa maison un asile paisible, l'a célébrée dans ses vers. Quelques *Pensées chrétiennes* qu'elle avait écrites ont été imprimées plusieurs fois à la suite des *Pensées* de La Rochefoucauld.

SABOUREUX de la BONNETERIE (Charles-François-Louis), avocat, né vers 1725, exerça pen cette profession, et s'occupa de littérature. Il a donné la *Traduction des anciens ouvrages latins relatifs à l'agriculture et à la médecine vétérinaire*, avec des notes, 1771-75, 6 vol. in-8. Ce recueil lui renferme les ouvrages attribués à Caton, Varron, Columelle, Palladius et Végèce, est assez estimé. On lui doit en outre la *traduction des Constitutions des jésuites*, 1762, 3 vol. in-8 et in-12. C'est par erreur que quelques bibliographes lui attribuent le *Manuel des inquisiteurs*, ouvrage de l'abbé Morellet. Saboureux mourut à Paris en 1781.

* SABUCO (Oliva NANTEZ de), savante espagnole, née vers 1560, à Alcaraz dans la nouvelle Castille, était fille d'un médecin qui lui inspira le goût des sciences. Elle étudia sous les meilleurs maîtres de l'université d'Alcala, alors l'une des plus florissantes de l'Europe, et acquit des connaissances dans presque toutes les sciences. Plusieurs années avant Descartes, elle plaça dans l'étendue du cerveau le siège de l'âme ; mais elle ne la renferma pas précisément dans la glande pinéale. Son système sur le sang fut généralement adopté par les médecins anglais. Suivant Oliva, ce n'est pas ce fluide qui nourrit les corps, entretient leur souplesse et leur conservation : c'est le fluide qui passe du cerveau

aux parties nerveuses. D'après ces principes, elle offrit de démontrer publiquement que la physique et la médecine qu'on enseignait dans les écoles étaient pleines d'erreurs ; elle condamnant surtout les saignées trop fréquentes, qui en effet étaient devenues un abus de l'art, notamment en Espagne. Le bruit de sa réputation arriva jusqu'à Philippe II, qui voulut la connaître et lui fit un bon accueil, ce qui ne lui arrivait pas souvent, même avec ceux qui le méritaient le mieux. Ce monarque lui accorda une pension. Elle a composé plusieurs ouvrages en espagnol et en latin, dont quelques-uns ont été imprimés (*voy. la Bibl. Hisp. nov.* de Nicol. Antonio). Elle mourut en 1622.

* SACCHERI (Jérôme), mathématicien, né à Rome vers 1670, fit ses études chez les jésuites avec éclat. A neuf ans il connaissait l'arithmétique, l'algèbre et la géométrie. On le voyait toujours un Euclide à la main, même pendant les récréations. Admis dans l'institut il y enseigna les mathématiques dans plusieurs collèges et fut ensuite pourvu de cette chaire à Pavie. On raconte qu'il disposait trois jeux d'échecs, et, que sans même voir les échiquiers, il les dirigeait avec une telle adresse qu'il donnait en même temps échec et mat à ses trois adversaires : le P. Saccheri renouvela plusieurs fois cette épreuve et toujours avec succès. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels on cite plus particulièrement : *Neostatica*, Milan, 1708 ; *Euclides ab omni ævo vindicatus*, ibid., 1755, in-4. Il mourut à Milan dans un âge très-avancé.

SACCHETTI (François de BENCI), né à Florence en 1555, passa ses premières années dans le commerce et remplit plusieurs charges dans sa république. Il écrivait facilement en vers et en prose ; ses *Nouvelles* (*Novelle*), publiées à Florence en 1724, 2 vol. in-8, prouvent qu'il avait une partie du génie de son compatriote Boccace, et qu'il n'en faisait pas un meilleur usage. Il mourut en 1408. La vie de Sacchetti se trouve en tête de la 1^{re} édition de ses *Novelle*, publiée par Bottari.

SACCHETTI (Jean-Baptiste), célèbre architecte, né à Turin au commencement du xviii^e siècle, a laissé différents ouvrages où l'on remarque du goût et un style mâle et sévère. Le palais royal de Madrid ayant été consumé par les flammes, il en continua la reconstruction, qui avait été commencée par Juvara, dont il était élève. Il suivit exactement les plans de son maître, et ce palais est un des plus magnifiques de l'Europe, soit par son étendue, soit par la beauté de l'architecture ; mais par malheur les deux artistes oublièrent de choisir un lieu convenable pour y pratiquer l'escalier principal. Il a été reconstruit quatre fois, deux sous Ferdinand VI, et successivement sous Charles III et Charles IV.

SACCHI (André), peintre, né à Rome en 1598, se perfectionna sous l'Albane, après que son père lui eut donné les premiers principes de son art. On retrouve dans ses ouvrages les grâces et la tendresse de coloris qu'on admire dans les tableaux de son maître. Il l'a même surpassé par son goût de dessin ; ses figures ont une expression admirable, ses draperies une belle simplicité ; ses idées sont nobles, et sa touche finie, sans être peinée. Il a réussi surtout

dans les sujets simples ; et l'on remarque qu'il n'a jamais dessiné une seule fois sans avoir consulté la nature. Ses principaux ouvrages sont à Rome , où il mourut en 1661.

* SACCHI (Juvénal), savant religieux barnabite , né à Milan , en 1726 , était très-versé dans les belles-lettres , et les mathématiques , et possédait à fond la théorie de la musique. Jeune encore , il fut nommé professeur de rhétorique à Lodi , ensuite à Bologne , et enfin il occupa la chaire des mathématiques au collège des nobles de Milan , où il professa pendant 20 ans , et mourut le 27 septembre 1789. Il était membre de presque toutes les sociétés savantes de l'Italie. Le P. Sacchi s'est occupé de concert avec le P. Martini (*voy. ce nom v, 557*), de perfectionner la musique ecclésiastique , et sous ce rapport il a rendu de grands services. On a de lui : *Del numero e delle misure*, etc., ou *Du nombre , de la mesure , et de la correspondance des cordes musicales*, Milan, 1761, in-8 ; *Della natura e perfezione dell' antica musica de Greci*, 1778, in-8 ; *Delle quinte successive nel contrappunto , e delle regole degli accompagnamenti*, 1780, in-8 ; *Vita di Farinelli*, Venise , 1784, in-8 ; *Dialogo , ove cercasi se lo studio della musica al religioso convenga , o disconvenga*, Pise, 1786, in-8 ; *Vita di Benedetto Marcello*, Venise, 1789, trad. du latin de Fontana , avec quelques observations , etc. Son buste est dans la galerie de l'institut (*La Specola*) de Bologne , avec les vers suivans :

En tibi, quem sacra extinctum flevere Camæne,
Ille animo Saccus purus ut cloquio.

SACCHI. *Voy. PLATINE.*

SACCHINI (François), jésuite , né en 1570 à Paciono près de Pérouse , mort à Rome en 1625 , à 55 ans , fut professeur de rhétorique dans cette ville pendant plusieurs années , et pendant sept ans secrétaire de son général Villetteschi. Ses principaux ouvrages sont : la *Continuation de l'Histoire de la société des jésuites*, en 4 vol. in-fol. écrite avec une grande pureté de langage , un style noble , élevé et sonore , plein de vivacité et d'intérêt : elle reprend sur celle d'Orlandin , en poursuivant le généralat de saint François de Borgia , et comprend celui d'E-verard Mercurius , et une partie de celui de Claude Aquaviva , achevé par Jouveny (*voy. ce nom*) ; *De ratione librorum cum profectu legendi*, in-12 , à la fin duquel on trouve un discours : *De vitanda librorum moribus noxiorum lectione* , que le père Sacchini prononça à Rome dans sa classe de rhétorique en 1605. Ces deux traités offrent des réflexions sensées et utiles. Sa *Parænesis ad magistros* est pleine d'excellentes vues pour l'instruction de la jeunesse , bien propre à réunir les leçons de religion , de sciences et de vertu ; moins étendue que le traité du père Jouveny sur le même sujet , elle est écrite avec plus de rapidité et de nerf.

SACCHINI (Antoine-Marie-Gaspard), compositeur , né à Naples en 1755. Après avoir parcouru l'Europe et charmé toutes les oreilles , il mourut à Paris le 7 octobre 1786. Un de ses admirateurs enthousiastes a fait placer son buste dans l'église de Notre-Dame de la Rotonde , à Rome , avec une inscription amphigourique. « Cette espèce de paga-

» nisme , dit un auteur chrétien , qui place dans les
» églises des monuments qui n'ont aucun rapport
» avec la sépulture , n'a fait que trop de progrès en
» Italie ; mais ce sont pour l'ordinaire de grands
» personnages dont on veut conserver la mémoire
» (encore c'est un abus), comme on voit à Padoue
» le buste du cardinal Bembo ; et non pas des cas-
» trats ou des joueurs de violon. » L'*OEdipe à Co-
lonne* de Sacchini est le chef-d'œuvre du musicien
comme du poète (*voy. GUILLARD*). Il ne se distinguait
pas moins dans la musique sacrée , et l'on conserve
de lui des *messes* , des *oratorio* et des *motets* du plus
grand mérite. On peut voir son *Eloge* par Framery ,
dans le *Journal encyclopédique* , 15 décembre 1786.

SACCO (Joseph-Pompée), professeur de médecine à Parme , sa patrie , puis à Padoue. Son souverain le rappela en 1702 dans sa capitale , et l'y retint par l'emploi de premier professeur ; il pratiqua et écrivit avec succès. Ses principaux ouvrages sont : *Medicina theorico-practica*, Parme , 1707, in-fol. ; *Novum systema medicum ex unitate doctrina antiquorum et recentium* , 1695, in-4 ; *Medicina rationalis practica Hippocratis ; Nova Methodus febres curandi*, Venise , 1705, in-8. Ses ouvrages ont été recueillis à Venise en 1750, in-fol. Ce médecin , défenseur de la doctrine de l'acide et de l'alcali , avait établi les fondemens de sa pratique sur ces deux principes. Il poussa sa carrière jusqu'à 84 ans , et mourut en 1718.

SACHEWEREL (Henri), théologien anglais , né à Marlborough , vers 1672 , fit ses études sur les mêmes bancs qu'Addison à Oxford , au collège de la Madeleine , où il fut agrégé et où il prit le bonnet de docteur , en 1709. Placé en qualité de ministre dans le comté de Strafford , et nommé prédicateur de Saint-Sauveur dans Southwark ; deux de ses *Sermons* dans lesquels on prétendit qu'il attaquait lord Godollin , sous le nom de Volpone , donnèrent lieu à des plaintes de la part de la chambre des communes. Déclaré coupable , il lui fut défendu de prêcher pendant trois ans , et ses deux discours furent brûlés par la main du bourreau. Il subit la punition qui lui était infligée , et employa le temps de sa suspension à se faire des partisans , et à acquérir de la popularité. Les trois ans étaient à peine expirés , qu'il fut nommé à un bénéfice près de Shrewsbury , et presque aussitôt au riche rectorat de Saint-André , à Holborn. Le premier sermon qu'il prêcha après avoir été rendu à ses fonctions lui fut acheté , dit-on , cent livres sterling , et il s'en vendit quarante mille exemplaires. Voici le portrait que fait de Sachewerell le docteur Burnet , au jugement duquel on peut s'en rapporter : « C'était , dit-il , un homme audacieux et insolent , sans instruction , sans bon sens , également dépourvu de piété et de religion ; ses railleries contre les dissidens et le clergé du second ordre , dans des libelles sans pudeur , lui procurèrent une popularité passagère et une grande fortune. » Sachewerell mourut le 5 juin 1724.

SACHS (Philippe-Jacques), médecin de Breslau , de l'académie des curieux de la nature , se fit un nom de son temps par divers ouvrages savants et

singuliers : *Consideratio vitis viniferæ*, Leipsig, 1661, in-8; *Gammarologia, sive Gammarorum, vulgo cancrorum, consideratio*, 1665, in-8; *Oceanus macro-microcosmicus, seu Dissertatio epistolica de analogo motu aquarum ex et ad oceanum, sanguinis ex et ad cor*, Breslau, 1664, in-8; *De miranda lapidum natura*, ibid. Sachs mourut en 1672, à 44 ans.

SACHS (Jean), de Franstadt en Pologne, secrétaire de la ville de Thorn, puis envoyé de Hollande en sa patrie, est célèbre par un traité contre Herman Conringius, sous le nom de *François Marinus*. Il est intitulé : *De scopo reipublicæ polonicæ*, 1665. Cet auteur mourut à l'âge de 50 ans, vers l'an 1670, comme il se préparait à passer dans l'île de Ceylan, par où il voulait commencer ses voyages qui faisaient toute sa passion.

SACHSE. Voy. HANS-SACHSE.

SACKVILLE. Voy. DORSET.

SACRATO (Paul), *Sacratus*, chanoine de Ferrare, sa patrie, et neveu du cardinal Sadolet, fut l'un des meilleurs écrivains du xvi^e siècle. On a de lui un vol. in-12 de *Lettres latines*, écrites avec élégance et dans le style cicéronien.

SACROBOSCO (Jean de), appelé aussi *Holwood*, d'un bourg d'Angleterre de ce nom, qui était le lieu de sa naissance, dans la province d'York, étudia dans l'université d'Oxford. Il alla à Paris, où il s'acquit un nom célèbre par ses talents pour les mathématiques. Il mourut en 1256, laissant deux ouvrages estimables, surtout dans son siècle; l'un, de *Sphæra mundi*, l'autre, de *Anni ratione, sive de Computo ecclesiastico*. On les trouve réunis dans un vol. in-8, Paris, 1560.

SACY. Voy. MAISTRE (le).

SACY (Louis de), avocat au parlement, et l'un des quarante de l'académie française, né à Paris en 1654, mort dans la même ville en 1727 à 73 ans, parut dans le barreau avec un succès distingué, et cultiva en même temps les lettres. On a de lui : une bonne *Traduction française des Lettres de Pline le jeune*, 1699-1701, 2 vol. in-12, et du *Panegyrique de Trajan*, 1709, en 1 vol. in-12, revue par M. Jules Pierrot, et réimprimée dans la *Bibliothèque lat.-franç.* de Panckoucke; un *Traité de l'amitié*, in-12; un *Traité de la gloire*, in-12; enfin, un *Recueil de factums* et d'autres pièces, 2 vol. in-4. Son style est pur et élégant; il y a beaucoup de finesse dans ses pensées et de noblesse dans ses sentiments. On lui a reproché d'affecter un ton épigrammatique, et de donner trop dans l'antithèse; mais ce défaut du siècle est bien allé en croissant depuis, et c'est le caractère de ce qu'on appelle aujourd'hui éloquence. Il eut pour successeur à l'académie, Montesquieu (voy. ce nom).

* SACY (Antoine-Isaac-Sylvestre de), célèbre orientaliste, était né à Paris le 21 septembre 1738. Orphelin dès l'âge de sept ans, il fut élevé dans la maison maternelle sous la direction d'un précepteur. Ayant terminé ses cours classiques, il se livra à l'étude des langues orientales dans lesquelles il fit de rapides progrès; et joignit à cette étude celle des langues modernes avec non moins de succès. Alliant à la culture des lettres l'esprit

des affaires, il fut en 1784 pourvu d'une charge de conseiller à la cour des monnaies; et déjà connu comme savant, il fut l'année suivante compris au nombre des associés libres de l'académie des inscriptions. Peu de temps après il fit partie du comité chargé de la publication des *Notices des manuscrits de la bibliothèque du roi*; et il en fut un des membres les plus laborieux. Nommé en 1791 un des commissaires généraux des monnaies, il se démit de cette place l'année suivante; et renonçant à toute fonction publique, se retira pendant les orages révolutionnaires, à la campagne, où il vécut dans une retraite absolue, partageant son temps entre les travaux scientifiques et la culture de son jardin. Admis à l'institut, lors de sa formation, il donna sa démission pour ne point prêter le serment de haine à la royauté que l'on exigeait alors de tous les fonctionnaires publics. Le même serment lui ayant été demandé en 1795, en sa qualité de professeur d'arabe à l'école des langues orientales vivantes, il déclara qu'il ne le prêterait pas; mais comme il était difficile de le remplacer, on le laissa continuer ses leçons. A la réorganisation de l'institut en 1805, il y reprit sa place dans la classe d'histoire et de littérature ancienne. Trois ans après il obtint la chaire de persan au collège de France. En 1808, il fut élu par le département de la Seine membre du corps législatif. Il adhéra en 1814 à la déchéance de Napoléon, et prit une part très-active à la discussion des projets de lois soumis à la chambre. Nommé censeur royal, il devint en février 1815, recteur de l'université de Paris, et au mois d'avril suivant, membre de la commission, puis du conseil royal de l'instruction publique, que des raisons de santé le déterminèrent à quitter quelques années après. A la dernière organisation de l'institut en 1816, il fut maintenu à l'académie des inscriptions, et plus tard, à la mort de Dacier, il l'y remplaça dans les fonctions de secrétaire perpétuel. Le *Journal des savants* ayant été rétabli il en devint un des directeurs. En 1822 il fut avec Abel Rémusat (voy. ce nom), l'un des fondateurs de la *société asiatique*, dont tant qu'il vécut il garda la présidence. Nommé en 1825 administrateur du collège de France, il succéda l'année suivante à Langlès dans la place d'administrateur de l'école des langues orientales vivantes. Ces différentes fonctions ne l'empêchèrent jamais de faire ses cours de persan et d'arabe avec autant de zèle que d'exactitude; et il eut la gloire de former un grand nombre d'élèves dont les noms sont devenus célèbres. Après la révolution de 1830, il fut appelé à la chambre des pairs, où chargé de différents rapports il donna de nouvelles preuves de ses talents administratifs. Parvenu à une vieillesse avancée, il avait conservé toute l'activité de son zèle, aussi bien que toute l'énergie de ses facultés. Dans sa 80^e année, âge où l'on peut à peine compter sur le lendemain, il publiait un de ses plus beaux ouvrages, un livre qui suffirait à fonder une renommée, le *Traité de la religion des Druzes*. Le jour de sa mort, arrivée subitement le 25 février 1858, il avait fait sa leçon accoutumée au collège de France; il s'était rendu à la bibliothèque royale dont il était un des administrateurs

et y avait examiné des manuscrits orientaux, avait pris part aux travaux de l'académie des inscriptions, et enfin avait siégé et parlé dans la chambre des pairs. Par l'étendue de ses facultés comme par la variété de ses connaissances, on peut le proposer comme le parfait modèle du savant et de l'homme de bien. Ses travaux avaient étendu sa réputation dans tous les pays civilisés. Il était membre de la société des sciences de Gœttingue, de la société des antiquaires de Londres, des académies royales de Copenhague, Berlin, Munich et Naples, de l'académie impériale des sciences de Saint-Petersbourg, de la société asiatique de Calcutta, de l'université de Casan, de la société royale asiatique de la Grande-Bretagne et d'Irlande, etc. Ses principaux ouvrages sont : *Mémoires sur diverses antiquités de la Perse et sur les médailles de la dynastie des Sassanides*, suivis d'une *Histoire de cette dynastie, traduite du persan de Mirkhond*, 1795, in-4, avec 9 pl. et un supplément imprimé en 1797, extrait du *Journal des savants*; *Principes de grammaire générale*, 1799, 1804 et 1815, in-12; *Lettre au C. Chaptal au sujet de l'inscription égyptienne du monument trouvé à Rosette*, 1802, in-8, avec 2 pl.; *La colombe messagère plus rapide que l'éclair, plus prompt que la nue*, par Michel Sabbagh, trad. de l'arabe en français, 1805, in-8; *Chrestomathie arabe*, 1805, 5 vol. in-8; 2^{me} édition fort augmentée, 1825-27, 5 forts vol. in-8. Cet ouvrage contient divers morceaux inédits, offrant les exemples de toutes les difficultés, pour en donner la solution. On y trouve à la fois exactitude, correction, critique historique et littéraire, érudition, analyse grammaticale et l'explication d'un grand nombre de mots ou d'acceptions de mots négligés par tous les lexicographes. *Traduction latine de l'histoire des Arabes avant Mahomet*, par Aboul-Féda, avec le texte arabe à la suite du specimen de Pococke, Oxford, 1806, in-4; *Relation de l'Egypte*, par Abdallatif, traduite de l'arabe et enrichie de notes, 1810, in-4; c'est un de ses plus importants ouvrages. *Grammaire arabe*, 1810, 2 vol. in-8, avec 8 pl.; le 1^{er} comprend la théorie de la langue arabe; le 2^e en donne la syntaxe distribuée suivant l'ordre de la grammaire générale, et ensuite d'après le système des grammairiens arabes. Il en a paru une 2^e édit., 1851, 2 vol. in-8, augmentée d'un traité de la prosodie et de la métrique des Arabes. *Calila et Dimna*, ou *Fables de Bidpai* en arabe, précédées d'un *Mémoire sur l'origine de ce livre et sur les diverses traductions qui en ont été faites dans l'Orient*, et suivies de la *Moallaka de Lebid*, en arabe et en français, 1816, in-4; *Mémoires d'histoire et de littérature orientale*, 1818, in-4, avec 2 pl.; *les Séances de Hariri*, avec un commentaire perpétuel, 1822, in-fol.; *Anthologie grammaticale arabe*, ou *Morceaux choisis de divers grammairiens et scholiastes arabes*, avec traduction et notes, 1829, in-8; *Exposé de la religion des Druzes, tiré des livres religieux de cette secte*, etc. 1858, 2 vol. in-8. Il a été, avec Abel Rémusat, l'éditeur de la *Chronique de P. Gaubil*, et du tome xvi des *Mémoires concernant les sciences et les arts des Chinois*, par les missionnaires de Pékin; on lui doit en outre des éditions des *Recherches histo-*

riques et critiques sur les mystères du paganisme, par de Sainte-Croix (voy. ce nom); de l'*Essai sur les mystères d'Eleusis*, par M. Ouvaroff; de la *Description du Pachalik de Bagdad*, par Rousseau; du *Mémoire sur les trois plus fameuses sectes du musulmanisme*, par le même, etc. Son *Eloge* par Daunon est imprimé dans le tom. xii des *Mémoires* de l'académie des inscriptions 2^e série.

* SADE (Hugues de), dit le *Vieux*, chef d'une ancienne famille de Provence, n'est connu que par la beauté de sa première femme, Laure de Noves, et par son opulence qui lui permit de donner, en 1355, 200 florins d'or pour la réparation du pont que Saint-Bénézet avait fait construire à Avignon en l'an 1177. — Son fils Paul de SADE, fut ministre de la reine Yolande d'Aragon et évêque de Marseille, et mourut en 1455. — Hugues III ou Hugonin de SADE, 5^e fils de Hugues-le-Vieux, est la souche des trois branches de la maison de Sade connues sous le nom de *Mazan*, d'*Eiguières* et *Tarascon*. — Jean de SADE, fils de Hugues III, fut un habile jurisconsulte, et vivait dans la première moitié du x^{ve} siècle. — Pierre de SADE exerça le premier l'emploi important de viguier triennal de Marseille (1565-1568); celui qui l'occupait marchait escorté de vingt archers. — Jean-Baptiste de SADE-MAZAN, mort en 1707, à 75 ans, évêque de Cavaillon, a laissé entre autres ouvrages des *Reflexions chrétiennes sur les Psaumes*, Avignon, 1698, in-8. — Hippolyte, comte de SADE-TARASCON, nommé chef d'escadre, se distingua au combat d'Ouessant en 1778, et mourut sur mer vers la fin d'octobre 1780, en revenant de la guerre d'Amérique.

* SADE (Jacques-François-Paul-Alphonse de), de la même famille, né en 1705, embrassa l'état ecclésiastique, obtint l'abbaye d'Ebrevil, et fut vicaire-général de l'archevêque de Toulouse, puis de celui de Narbonne. Les états de Languedoc le chargèrent d'une mission à la cour, ce qui fut l'occasion de son séjour à Paris, où il demeura plusieurs années. Il se retira ensuite à Saumane, près de Vaucluse, et il y mourut en 1778. Il est plus particulièrement connu par ses *Mémoires sur la vie de Pétrarque*, 1764, 3 vol. in-4; cet ouvrage est, à proprement parler, un *tableau* exact de l'histoire civile, ecclésiastique et littéraire du xiv^e siècle. L'auteur n'y a oublié aucun événement important, et parfois il les développe avec autant de précision que de clarté; il y rappelle aussi les hommes les plus célèbres qui fleurirent dans ce siècle; et, en critique habile, il rectifie plusieurs fautes dans lesquelles sont tombés ses prédécesseurs. Son livre serait parfait s'il n'eût souvent interrompu sa narration par des traductions en vers médiocres de plusieurs morceaux de Pétrarque. — Son frère aîné, Jean-Baptiste-François-Joseph, comte de SADE, gouverneur héréditaire des villes et château de Vaison pour le pape, fut chargé par le cardinal de Fleury de plusieurs missions diplomatiques. Il abandonna les charges qui l'attachaient au pape pour se fixer en France, et fut nommé lieutenant-général des provinces de Bresse, Gex, Bugey, etc. Il mourut en 1767, laissant un *Recueil* d'anecdotes curieuses et de documents précieux sur la guerre de 1741 à 1746.

* SADE (Donatien-Alphonse-François, marquis de), l'un des hommes les plus vicieux des temps modernes, fils du précédent, entra dès l'âge de 14 ans dans les cheval-légers, d'où il passa sous-lieutenant au régiment du roi, puis lieutenant dans les carabiniers, et devint enfin capitaine de cavalerie. Après avoir fait la guerre de sept-ans, il revint en 1766 à Paris, où il épousa la fille d'un président à la cour des aides. Imbu des doctrines du matérialisme, il se livra sans remords à ses passions et tomba dans de tels excès de libertinage, que, malgré sa naissance et le crédit de sa famille, il ne tarda pas d'être poursuivi par les tribunaux. Enfermé d'abord au château de Saumur, puis à Pierre-Encise, il obtint des lettres d'abolition, et recommença bientôt son horrible genre de vie. Sur de nouvelles plaintes, en 1772, le parlement d'Aix le condamna à mort, avec son valet-de-chambre, compagnon de ses débâches; mais il se stua à Gènes, puis à Chambéry, où une lettre de cachet du roi de Sardaigne le fit enfermer à Milan, mais il trouva moyen de s'évader. Il erra longtemps en France et en Italie, fut arrêté de nouveau, et passa 15 années dans différentes prisons, et en dernier lieu à la Bastille. La prise de cette forteresse lui ayant rendu la liberté dont il faisait un si pernicieux usage, il se prononça hautement pour les principes révolutionnaires, et parvint à se faire nommer secrétaire de la section des Piques; mais, dénoncé comme modéré, d'ailleurs suspect comme noble, il fut arrêté par ordre du comité de sûreté générale, et ne recouvra sa liberté qu'au mois d'octobre 1794. Il en fut privé de nouveau le 5 mars 1801, pour avoir donné une nouvelle édition de ses infâmes écrits, dont nous nous abstenons de citer les titres. Il est mort à Charenton le 2 décembre 1814. — L'aîné de ses fils, Louis-Marie de SADE, né en 1767, à Paris, se montra, par sa conduite, bien digne d'un autre père. Entré jeune au service, il donna des preuves de courage et d'humanité en se jetant dans la mer pour sauver un malheureux qui lui dut la vie. Il émigra en 1791, et fit les campagnes du corps de Condé. Rentré en France, il y exerça quelque temps l'état de graveur, à Paris, pour vivre avec sécurité. Il reprit du service en 1806, et se trouvait lieutenant au régiment d'Embourg, lorsqu'il fut assassiné sur une grande route le 9 juin 1809. Il avait publié le premier vol. de l'*Histoire de la nation française*, Paris, 1805, in-8, comprenant la première race, et renfermant des recherches neuves et curieuses; cet ouvrage valut à l'auteur son admission à l'Académie celtique.

SADELER (Jean), graveur, né à Bruxelles en 1550, apprit d'abord le métier de fondeur et de ciseleur, que son père exerçait; mais l'âge développant ses inclinations, il s'attacha au dessin et à la gravure. Il parcourut la Hollande pour travailler sous les yeux des meilleurs maîtres. L'électeur de Bavière répandit ses bienfaits sur cet artiste. Sadeler, animé par la reconnaissance, fit pour son protecteur des ouvrages qui ajoutèrent à sa réputation. Il partit pour l'Italie, et perfectionna ses talents par l'étude qu'il fut à portée de faire des magnifiques morceaux que cette riche contrée renferme.

Il présenta quelques-unes de ses gravures à Clément VIII; mais ce pape ne paraissant pas disposé à remplir ses espérances, Sadeler se retira à Venise, où il mourut peu de temps après son arrivée, en 1610. Il eut un fils nommé *Juste ou Justin*, dont on a aussi quelques estampes qui ne sont pas sans mérite. — Son frère et son disciple, Raphaël SADELER, né à Bruxelles en 1555, mort à Venise en 1616, se distingua par la correction du dessin et par le naturel qu'il répandait dans ses figures. Il accompagna son frère à Rome, à Venise, et mourut dans cette ville. On trouve des estampes de lui dans un traité *De officio mundi*, 1617, in-8.

SADELER (Gilles), graveur, né à Anvers en 1570, mort à Prague en 1629, neveu et disciple de Jean et de Raphaël, fit quelque séjour en Italie, où il se perfectionna par ses études d'après l'antique. Ses talents distingués le firent désirer en Allemagne par l'empereur Rodolphe II, qui lui accorda une pension annuelle. Les empereurs Mathias et Ferdinand II, successeurs de Rodolphe, continuèrent d'honorer ses talents. Ses *Vestigi delle antichità di Roma*, Rome, 1660, in-fol., sont recherchés.

SADL. Voy. SAADI.

SADLER ou SADELER (Jean), d'une ancienne famille de Shropshire en Angleterre, se livra à l'étude du droit, et eut des emplois considérables sous le ministère de Cromwell. Il mourut en 1674, à 59 ans, après avoir publié un ouvrage intitulé : *les Droits du royaume*, et un autre qui a pour titre *Olbia*.

SADOC, fils d'Achitob, grand-prêtre de la race d'Eléazar, exerça les fonctions essentielles du pontificat tour à tour, d'année en année, avec Achimélech, fils du grand-prêtre Abiathar, de la race d'Itamar. Lorsque Adonias voulut se prévaloir du grand âge de son père pour se faire déclarer roi, Sadoc donna, par ordre de Dieu, l'unction royale à Salomon. Ce prince le déclara seul souverain pontife après la mort de David, l'an 1014 avant J.-C., et déposa Abiathar III de sa dignité et le relégua à Anathot. (Voy. ABIATHAR.) — Il ne faut pas le confondre avec Sadoc II, grand-prêtre des Juifs vers l'an 670 av. J.-C., du temps du roi Manassés.

SADOC, fameux docteur juif, et chef de la secte des saducéens, vivait, suivant le Talmud, vers l'an 248 avant J.-C., et eut pour maître Antigone, qui enseignait « qu'il fallait pratiquer la vertu pour » elle-même, et sans la vue d'aucune récompense. » Sadoc en tira ces mauvaises conséquences, qu'il n'y avait ni récompenses à espérer, ni peines à craindre dans une autre vie : comme si dans cette hypothèse il pouvait y avoir des vertus. (Voy. EPICURE.) Cette doctrine impie eut bientôt un grand nombre de sectateurs, qui, sous le nom de *saducéens*, formèrent une des principales sectes des Juifs. Ils niaient la résurrection et l'immortalité de l'âme, et ne reconnaissaient ni anges ni esprits; ils rejetaient aussi toutes les traditions, et ne s'attachaient qu'au texte de l'Ecriture; mais il est faux qu'ils niassent les prophéties et les miracles, puisqu'ils admettaient par une inconséquence inconcevable et une contradiction manifeste avec leurs dogmes les livres de l'Ancien Testament; qu'ils pratiquaient la loi de

Moïse et le culte religieux des Juifs. Leurs mœurs, si l'on en croit l'historien Josèphe, étaient sévères; mais il est à croire que, dans la pratique, ils suivaient des principes qui les mettaient fort à l'aise. Il est vrai que Jésus-Christ, qui les reprend de ne pas entendre l'Écriture, ne leur fait aucun reproche sur l'article des mœurs, au lieu qu'il en fait beaucoup aux pharisiens; mais c'est que ces derniers, qui défendaient les vrais principes, affichaient la vertu et prétendaient être irréprochables, au lieu que les désordres des saducéens déconlaient naturellement de leur croyance. La mauvaise doctrine des saducéens ne les empêcha point d'être élevés aux plus grands emplois, et même à la souveraine sacrificature; et c'est ce qui prouve mieux que toute autre chose à quel point de corruption et d'abandon le peuple juif et la synagogue étaient enfin parvenus. La secte de ces juifs épicuriens subsiste encore en Afrique et en divers autres lieux.

SADOLET ou SADOLETO (Jacques), cardinal, né à Modène en 1477, d'un savant professeur en droit à Ferrare, eut son père pour précepteur. Après avoir appris sous lui le grec et le latin, il étudia en philosophie sous Nicolas Léonicène. Pour multiplier ses connaissances, il se rendit à Rome, où le cardinal Olivier Caraffe, protecteur des gens de lettres, le prit chez lui. Léon X, non moins ardent à rechercher le mérite qu'à l'employer, le choisit pour son secrétaire. Sa plume élégante et facile se prêtait à toutes les matières : théologie, philosophie, éloquence, poésie. Il joignait à un rare savoir une modération et une modestie plus rares encore; il fallut que Léon X usât de toute son autorité pour lui faire accepter l'évêché de Carpentras. Après la mort de ce pontife, il se rendit dans son diocèse, où il partagea son temps entre les travaux de l'épiscopat et les plaisirs de la littérature. Clément VII le rappela à Rome; mais Sadolet ne s'y rendit qu'à condition qu'il retournerait dans son évêché au bout de trois ans. Il y retourna en effet; mais Paul III l'ayant fait revenir à Rome en 1558, il accompagna le pape à Nice, où devait s'effectuer une entrevue entre le roi de France et l'empereur. Quelque temps après, ce même pontife l'envoya nonce en France, pour engager François I^{er} à faire la paix avec Charles-Quint. Le monarque français goûta beaucoup les charmes de son esprit, et le pontife romain, non moins satisfait de sa négociation, l'honora de la pourpre en 1556. Cet illustre cardinal mourut à Rome en 1547, à 70 ans, également regretté des catholiques et des protestants. Il s'attacha dans sa jeunesse à la poésie latine avec un succès peu commun; mais il y renouça entièrement sur la fin de ses jours. Son style, en vers et en prose, respire l'élégance et la pureté des anciens écrivains romains. Il s'était formé sur Cicéron; on pourrait même lui reprocher de s'être trop attaché à l'imiter. De tous ceux qui ont fait revivre dans le xvi^e siècle la belle latinité, il est celui qui a le mieux réussi. Ses ouvrages ont été recueillis à Vérone en 1758, 4 vol. in-4. Les principaux écrits de ce recueil sont divers *Discours*, dont tout le mérite est dans le style; dix-sept livres d'*Épîtres*, les unes intéressantes, les autres moins agréables; une *Interprétation des Psaumes* et des

Épîtres de saint Paul, et d'autres ouvrages de théologie écrits avec plus d'élégance que de profondeur; des *Traité*s de morale philosophique sur l'éducation des enfants, sur les consolations dans les malheurs, et quelques autres écrits de ce genre dont on fait cas, quoique ses raisonnements soient quelquefois trop subtils et embarrassés; plusieurs *Poèmes*, parmi lesquels son *Curtius* et son *Lancon* tiennent le premier rang. L'auteur copie quelquefois dans ses vers les phrases de Virgile, ainsi que dans sa prose celles de Cicéron; mais, à travers cette imitation, il laisse échapper des traits d'esprit qui lui sont propres. Ses écrits théologiques sont d'un ton de douceur et de modération qui était l'expression de son caractère. Il avait quelques sentiments particuliers, mais il tenait fortement à l'orthodoxie. On sait de quelle manière, en écrivant au cardinal Contarini, il s'est justifié de n'être pas en tout du sentiment de saint Augustin, qu'il croyait avoir poussé quelquefois trop vivement et trop loin la défense de la vérité : *Nec tamen, si non cum Augustino, idcirco ab Ecclesia catholica dissentio, quæ, tribus tantum Pelagii capitibus improbat, cætera libera ingenii disputationibusque reliquit*. Pour avoir les ouvrages complets de Sadolet, il faut ajouter aux trois volumes déjà cités ses *Lettres* et celles des savants avec lesquels il était en correspondance, publiées à Rome en 1764, in-12, 5 vol.; ainsi qu'un autre *Recueil* imprimé en 1759, in-12, qui contient ses *Lettres* écrites au nom de Léon X, Clément VII et Paul III, avec un abrégé de la *Vie* de l'auteur, écrite par Fiordbello, son contemporain.

SAENREDAM (Jean), célèbre graveur, vivait à la fin du xvi^e siècle et au commencement du xvi^e. Les estampes de ce maître sont très-goutées des curieux. Il a surtout travaillé d'après Goltzius, et il a su allier la douceur avec la fermeté dans sa touche. On désirerait plus de correction dans ses dessins; mais c'est un reproche qu'il doit partager avec la plupart des peintres qu'il a copiés.

SAGARI ou SEGAREL (Gérard), né à Parme, fut le fondateur de la secte des *apostoliques*, qui fit grand bruit dans le xiii^e siècle. Il exigeait que ses disciples alassent de ville en ville, vêtus de blanc, avec une longue barbe, les cheveux épars et la tête nue. Cet enthousiaste publia que toute l'autorité que Jésus-Christ avait donnée à saint Pierre et à ses successeurs avait pris fin, et qu'il en avait hérité; que Dieu étant partout, il n'y avait pas besoin d'église ni de service divin; qu'il ne fallait point faire de vœux, et que l'attachement à sa doctrine sanctifiait les actions les plus criminelles. Cette doctrine fanatique et impie le fit condamner au feu à Parme en 1500. « Lorsque les protestants, » dit l'abbé Bergier, déclament contre les supplices » que l'on fait subir à ces sectaires, ils devraient faire » attention qu'on ne les a pas punis pour leurs » erreurs, mais parce qu'ils troublaient la tran- » quillité publique et l'ordre de la société. Une er- » reur innocente, qui ne peut porter préjudice à » personne, est gracieuse sans doute; mais une » doctrine séditieuse, qui échauffe les esprits, cor- » compt les mœurs, alarme les gouvernements, » et qui est suivie d'émotion parmi le peuple, est

» un crime d'état; on a droit d'en punir les auteurs
» et les sectateurs opiniâtres. »

SAGAX LANDULPHUS. *Voy.* PAUL, diacre d'Aquille.

SAGE (David le), de Montpellier, mort vers 1650, eut des mœurs dépravées et quelque talent. Il s'est fait de la réputation par ses poésies gasconnes. On a de lui un recueil intitulé *Les Folies du sieur Le Sage*, 1650, in-8. Ce sont des *sonnets*, des *élégies*, des *satires* et des *épigrammes*, dignes du titre de cette collection.

SAGE (Alain-René le), célèbre écrivain français, né à Sarzeau, près de Vannes, le 8 mai 1668, étudia chez les jésuites de Vannes, et occupa ensuite pendant plusieurs années une place dans les fermes en Bretagne. Etant venu à Paris en 1692, il s'y fit recevoir avocat au parlement; bientôt il abandonna cette carrière pour se livrer uniquement à la littérature : c'est ainsi qu'il vécut pendant 45 ans du produit de ses ouvrages et d'une pension de 600 livres qui lui fut assurée par l'abbé de Lyonne, son ami; en 1745 il se retira à Boulogne-sur-mer, où il mourut le 17 novembre 1747, âgé de 79 ans, chez son second fils, chanoine de cette ville. Son premier ouvrage fut une traduction paraphrasée des *Lettres d'Aristenète*, auteur, grec, 2 vol. in-12. Il apprit aussi l'espagnol, et goûta beaucoup les écrivains de cette nation, dont il a donné des traductions, ou plutôt des imitations qui ont eu un grand succès. Ses principaux ouvrages en ce genre sont : *Gusman d'Alfarache*, 1752, 2 vol. in-12 : ouvrage où l'auteur fait passer le sérieux à travers le frivole qui y domine; *Le Bachelier de Salamanque*, 1758, 2 vol. in-12 : roman bien écrit, et semé d'une critique utile des mœurs du siècle; *Gil-Blas de Santillane*, 1715-1724-1755, en 4 vol. in-12. On y trouve des peintures vraies, des choses ingénieuses et amusantes, des réflexions judicieuses. Il y a du choix et de l'élégance dans les expressions, de la netteté et de la gaieté dans les récits. C'est un tableau fidèle de toutes les conditions et le meilleur roman moral qu'aucune nation ait produit. Ce livre a été traduit dans presque toutes les langues. On en a donné une édition, Lyon, Rusand, d'où l'on a retranché quelques détails de mœurs un peu libres, qui rendaient la lecture de ce livre dangereuse à la jeunesse. *Voy.* les articles ISLA et LLORENTE.) *Nouvelles aventures de don Quichotte*, en 2 vol. in-12. Ce nouveau don Quichotte ne vaut pas l'ancien; il y a pourtant quelques plaisanteries agréables. *Le Diable boiteux*, Paris, 1707, 2 vol. in-12; ouvrage qui renferme des traits propres à égayer l'esprit et à corriger les mœurs. (*Voy.* GUEVARA.) Il eut d'abord un si grand débit que l'on rapporte que deux seigneurs mirent l'épée à la main pour avoir le dernier exemplaire de la 2^e édition. *Mélanges amusants de saillies d'esprit et de traits historiques des plus frappants*, in-12 : ce recueil est, ainsi que tous ceux de ce genre, un mélange de bon et de mauvais; *Roland l'amoureux*, 2 vol. in-12; *Estévanille, ou le Garçon de bonne humeur*, 2 vol. in-12 : ouvrage dans lequel on retrouve toujours l'esprit de l'agréable auteur de *Gil-Blas*. On a encore de Le Sage des Comédies et des Opéras-comi-

ques. Parmi les premières, on cite *Turcaret*, pièce du premier ordre, et *Crispin rival de son maître*; on les joue encore au Théâtre-Français. Ses *Opéras* sont tout-à-fait oubliés. Cet auteur avait peu d'invention; mais il avait de l'esprit et du goût, et l'art d'embellir les idées des autres, et de se les rendre propres. On a imprimé à Paris, en 1785, ses *Œuvres choisies*, en 15 vol. in-8, fig. et elles ont été réimprimées depuis. Une des meilleures éditions est celle de M. Renouard, Paris, 1821-22, 12 vol. in-8, avec *fac simile*. On trouve en tête une *Notice* sur l'auteur par Audiffret. Son *Eloge* a été mis au concours par l'académie française, et le prix a été partagé en 1822 entre MM. Patin et Malitourne. — Le Sage eut deux fils qui embrassèrent la carrière du théâtre, et qui ont laissé quelques comédies. L'aîné, connu sous le nom de *Montménil*, excellait dans les rôles de valet, de paysan, de financier, etc.

* SAGE (Georges-Louis Le), littérateur, né en 1676 à Conches, en Bourgogne, établit à Genève une pension d'où sont sortis de bons élèves. Il consacra toute sa vie à l'instruction de la jeunesse, pour laquelle il publia différents ouvrages, qui furent bien accueillis du public. Les principaux sont : *Le mécanisme de l'esprit*, ou *La morale naturelle dans ses sources*, 4^e édit., 1718, in-8; *Aphorismata philosophica*, 5^e édit., 1721, in-8; *Pensées hasardées sur les études*, etc. Il mourut à Genève, en 1759, à 85 ans. — Son fils, nommé comme lui Georges-Louis, né à Genève en 1724, et mort dans la même ville en 1805, dans sa 80^e année, fut un savant physicien et a joui d'une grande réputation, cependant il ne reste de lui que quelques mémoires ou des ouvrages de peu d'étendue, indiqués dans la *Notice* sur sa vie, par P. Prevost, à Genève, 1805, in-8. Il était membre de la société royale de Londres, et correspondant de l'académie des sciences de Paris; il est connu surtout par des découvertes sur la pesanteur et par sa théorie des fluides élastiques.

* SAGE (Bernard-Marie Le), député d'Eure-et-Loir à la Convention, s'attacha au parti des Girondins. Dans le procès du roi, il se prononça pour l'appel au peuple, mais vota la mort sans sursis par suite de l'extrême mobilité de ses principes et de la faiblesse de son caractère. Le 10 mars 1795, il présenta un projet de décret pour l'organisation d'un tribunal révolutionnaire. Il ne s'attendait pas alors qu'il serait lui-même menacé d'en être une des victimes. Proscrit avec les Girondins, et mis hors la loi à la suite du 31 mai, il put se soustraire aux poursuites dirigées contre lui, et rentra dans la Convention, après le 9 thermidor. Il s'y prononça vivement contre les terroristes, et dénonça Fouché dont il avait à se plaindre plus particulièrement. Il attaqua la loi du 17 nivôse, relative au partage des successions et prouva qu'elle était contraire à la déclaration des droits. Nommé membre du comité de salut public, il eut part à la rédaction de la constitution dite de l'an III, et en fut avec Daunou un des rapporteurs. Le 25 juin 1795, il fit décréter que les habitants de Paris étaient garants envers la nation de la sûreté des membres de la

Convention. Il fut réélu au conseil des cinq-cents, et mourut le 9 juin 1796, dans un âge peu avancé.

* SAGE (Balthazar - Georges), chimiste, né à Paris le 7 mai 1740, était fils d'un apothicaire, qui lui fit faire ses études au collège des Quatre-Nations. Il suivit ensuite les leçons de physique de l'abbé Nollet, et de chimie de Rouelle, et devint bientôt en état d'ouvrir lui-même des cours publics et gratuits, dont le succès lui valut de puissants protecteurs. En 1770 il remplaça son maître Rouelle à l'académie des sciences; en 1778, une chaire de minéralogie expérimentale fut créée pour lui à l'hôtel des Monnaies de Paris, et en 1785 il fut encore nommé, par le ministre de Calonne, directeur de l'école des mines, dont il avait sollicité la création; mais arriva la révolution dont il vit avec peine les empiétements sur le pouvoir royal; il ne cacha pas son mécontentement et fut persécuté. Sage eut le tort de ne pas vouloir reconnaître les progrès de la chimie, parce que ceux qui étaient à tête de la science, étaient aussi ses adversaires politiques. Son opposition à la nouvelle chimie et son refus de se servir de la nomenclature adoptée par tous les savants, lui fit perdre ces places. Pendant la terreur il fut jeté dans les prisons. Replacé sous le Directoire à la tête du cabinet minéralogique, dont il était le créateur et qu'il ne cessa d'enrichir même à ses frais, il montra pour les nouvelles théories de Haüy les mêmes dédains que pour les découvertes de la chimie. En 1805, il perdit la vue par l'effet d'une opération chimique; mais il n'en continua pas moins ses leçons, et quoiqu'il restât le seul de son avis sur la théorie de la science, il poursuivait ses travaux avec le même zèle. Chevalier de Saint-Michel en 1817, il mourut le 9 septembre 1824, après plus de 50-ans de professorat. Il a publié un très-grand nombre d'ouvrages ou opuscules. Les principaux sont : *Éléments de minéralogie docimastique*, 1772 et 1777, 2 vol. in-8, trad. en allemand et en italien; *Expériences propres à faire connaître que l'alcali volatil-fluor est le remède le plus efficace dans les asphyxies*, 1777, in-8; 5^e édit., 1778, traduit en allemand, en espagnol et en anglais; *Description méthodique du cabinet de l'école royale des mines*, 1784, in-8; *Supplément*, 1787, in-8; *Analyse chimique de la concordance des trois règnes de la nature*, 1786, 3 vol. in-8; *Institutions de physique*, 1811-12, 4 vol. in-8; *Opuscules de physique*, Paris, 1815, in-4; *Traité des pierres précieuses*, 1814, in-8. Il a fourni des articles au *Journal de physique* et des *Mémoires* aux recueils de l'académie des sciences et de l'institut. Il a donné lui-même sa *Notice biographique*, Paris, 1818, 1820, 1824, in-8.

* SAGE (Hervé-Julien le), religieux prémontré, né en 1757, à Usel, près de Loudéac, à l'âge de 20 ans, entra dans l'abbaye de Beauport, et fut, en 1785, nommé prieur-curé de Boqueho. En 1789 il se déclara contre toutes les innovations; et lorsque le serment fut exigé des ecclésiastiques, il fit connaître ses sentiments dans la *Lettre d'un curé qui ne jurera pas à un curé qui a juré*, adressée à son confrère M. Delaunay, prieur-curé de Chateaudren, et membre de l'assemblée Constituante. Obligé de

quitter la France, il passa en Belgique, où il trouva un refuge parmi ses confrères à l'abbaye de Tongerlo. Les victoires des armées françaises le contraignirent de fuir en Allemagne, et il alla jusqu'en Silésie, où il passa le reste de l'émigration, s'occupant d'études utiles, en même temps que d'exercices de piété. Rentré en France en 1802, il reprit la direction de son ancienne paroisse de Boqueho, et plus tard fut nommé chanoine de Saint-Brieuc. Il prêcha avec succès dans la plupart des villes de la Bretagne, et en 1808, à Bordeaux. Il mourut en 1852, du choléra. Il avait fait imprimer en 1805, un *Discours* pour l'établissement du séminaire de Saint-Brieuc. Son *Exposition de la morale chrétienne*, trad. de l'allemand du P. Hammer, bénédictin, parut en 1817, sans nom d'auteur, en 2 vol. in-12. Un passage en faveur du prêt de commerce ayant été attaqué par M. l'abbé Pagès, dans sa *Dissertation sur le prêt*, il y répondit par des *Observations modestes*, in-8, de 19 pages, où l'on regrette de ne pas trouver la gravité que semblait commander l'importance du sujet. Il fit paraître, en 1850, une *Notice sur M. Le Clec'h*, curé de Proua, son ami, et a laissé sur l'état du diocèse de Saint-Brieuc des *mémoires* écrits d'un ton satirique qui leur ôte beaucoup de l'intérêt qu'ils pourraient offrir, et des *Lettres* sur la révolution et ses causes avec des détails sur son émigration.

SAGITTARIUS (Gaspard), théologien luthérien, historien du duc de Saxe, et professeur en histoire dans l'université de Hall, naquit à Lunebourg en 1643, et mourut en 1694. Les langues savantes, l'histoire, les antiquités, lui étaient très-familieres. Sa mémoire était un vaste dépôt, où s'étaient rassemblées les connaissances les plus étendues; mais elles n'y étaient pas toujours dans l'ordre le plus clair. Ses principaux ouvrages sont : des *Dissertations* sur les oracles, sur les souliers, in-4, et sur les portes des anciens, in-8; *Nucleus historiæ germanicæ*, léna, 1675, 1682, in-12, trad. en franç. par Rocoles (voy. ci-dev. p. 288); *La succession des princes d'Orange jusqu'à Guillaume III*; *l'Histoire de la ville d'Harderwick*, in-4; *l'Histoire de saint Norbert*, qu'il publia en 1685; *Historia antiqua Noribergæ*, savante et judicieuse; les *Origines des ducs de Brunswick*, in-4; *Histoire de Lubeck*, in-4; *Les Antiquités du royaume de Thuringe*, in-4 : ouvrage plein de recherches, ainsi que tous les écrits de cet auteur, dont on peut avoir la liste dans sa *Vie*, composée en latin, par Schmidius, léna, 1717, in-8; une *Histoire des marquis et des électeurs de Brandebourg*, in-4; et un grand nombre d'autres.

SAGREDO (Jean), historien, né à Venise vers 1616, fut ambassadeur en Angleterre sous Cromwell, en France sous Louis XIV, et en Allemagne; de retour à Venise, il devint procureur de Saint-Marc. Il était d'une des plus anciennes familles nobles de Venise, et qui a produit de grands hommes. Il fut élu doge de la république en 1675; mais son élection n'ayant pas été agréable au peuple, il se démit volontairement. En 1691, il fut provvediteur général dans les mers du Levant. Cet habile homme publia, 1677, in-4, à Venise, une histoire de l'empire ottoman, sous ce titre : *Memorie is-*

torique de monarchi ottomani. L'auteur commence à l'an 1500, et continue son histoire jusqu'en 1646, sous le règne d'Ibrahim I^{er}, qui monta sur le trône en 1640. Cet historien est sage, impartial, et très-instruit de la matière qu'il avait entrepris de traiter. Son style est serré, dans le genre de Tacite; et l'auteur sème, selon les circonstances, des réflexions solides et judicieuses. Nous n'avons pas de meilleure histoire de l'empire ottoman, relativement à l'espace du temps embrassé par l'auteur : elle a été traduite en français par Laurent, et imprimée à Paris en 1724, en 6 vol. in-12. On ignore l'époque de la mort de Sagredo.

* SAGUNDINO (Nicolas), littérateur grec, né à Négrepont vers 1590, accompagna l'empereur Jean Paléologue à Ferrare, et servit d'interprète aux Pères du concile assemblé dans cette ville l'an 1458, et transféré à Florence à cause de la peste. Il se rendit ensuite à Venise, où il s'embarqua pour l'île de Chypre avec sa famille; mais le vaisseau qu'il montait fut englouti dans une tempête à la vue du Port, et il ne s'échappa qu'avec peine avec quelques-uns de ses enfants. Rentré à Venise, il fut nommé secrétaire d'état. Il passa ensuite au service de Pie II, et mourut à Rome le 25 mars 1465. On a de lui : des *Lettres*, quelques *Traductions* des classiques grecs et un traité *De origine Turcarum*, que Léon Allatius se proposait de publier.

* SAHUC (Louis-Michel-Antoine, baron de), né dans le Beauvoisis en 1755, entra dès l'âge de 17 ans simple cavalier dans le régiment de royal-Lorraine et passa dans les chevaux-légers où il était adjudant-porte-étendard en 1785. S'étant prononcé pour la révolution, il fut fait chef d'escadron dans le premier régiment de chasseurs à cheval, et parvint bientôt au grade de colonel de ce corps. Il se distingua dans les guerres de la république aux avant-gardes des armées du Nord et de Sambre-et-Meuse, et fut nommé général de brigade en 1801. L'année suivante, il fut élu membre du tribunal, où il fit différents rapports sur des questions militaires et vota pour la création de l'empire. En 1805 nommé général de division, il concourut à la victoire d'Austerlitz. En 1809 il fut envoyé à l'armée d'Italie; de là en Allemagne, puis en Hongrie et signala son courage à la bataille de Raab et à celle de Wagram, où il fut blessé; enfin nommé membre du corps législatif, il y siégea jusqu'à sa mort arrivée en 1815. A la bravoure il joignait de véritables talents militaires et passait pour un de nos meilleurs officiers de cavalerie.

SAHUGUET. Voy. ESPAGNAC (d).

* SAILLANT (le comte du), né dans le Gévaudan, d'une famille noble, fut d'abord placé dans les pages, d'où il passa au service et s'y distingua. Fidèle à son roi et prévoyant le sort qui le menaçait, il essaya en 1792 d'opérer une contre-révolution; pour cet effet, il réunit dans les environs du château de Jalès, près de Mende, sous prétexte d'une fédération, 20,000 gardes nationaux dévoués à la cause royale, c'est ce que l'on a nommé *camp de Jalès*. Il voulait avec cette armée marcher sur Paris, mais une partie des fédérés l'abandonnèrent. Manquant d'argent et d'armes, il fut fait prisonnier

et conduit aux Baux, où Du Saillant et ses compagnons furent massacrés dans les premiers jours de juillet 1792.

SAILLY (Thomas), jésuite, né à Bruxelles vers l'an 1555, accompagna le P. Possevin en Russie. De retour dans sa patrie, il jeta les fondements d'une mission militaire, se donna tout entier à cet emploi, dans lequel il eut infiniment à souffrir, passa presque toute sa vie parmi les soldats et dans les hôpitaux, et mourut à Bruxelles en 1625. Ses travaux continuels ne l'empêchèrent pas de publier un grand nombre d'ouvrages de controverse et de piété.

SAINCTES (Claude de), *Sanctesius*, né en 1525 dans le Perche, se fit chanoine régulier dans l'abbaye de Saint-Cheron, près de Chartres, en 1540, à l'âge de 15 ans. Le cardinal de Lorraine le mit dans le collège de Navarre où il fit ses humanités, sa philosophie et sa théologie. Il fut reçu docteur de Sorbonne en 1555, et entra dans la maison du cardinal son bienfaiteur qui l'employa au colloque de Poissy en 1561, et le fit envoyer par le roi Charles IX au concile de Trente, avec onze autres docteurs. C'est lui et Simon Vigor, depuis archevêque de Narbonne, qui disputèrent contre deux ministres calvinistes chez le duc de Nevers, en 1566. Leur triomphe fut complet, et de Saintes fit imprimer, deux ans après, les *Actes* de cette conférence. Ses écrits, ses sermons, et son zèle contre les hérétiques lui méritèrent l'évêché d'Evreux en 1575. Il assista l'année suivante aux états de Blois, et au concile de Rouen en 1581. Son zèle pour la ligne le jeta, dit-on, dans des travers. Il fut pris à Louviers par les gens du roi Henri IV. On prétendit avoir trouvé dans ses papiers un écrit où il justifiait l'assassinat de Henri III, et excitait à commettre le même forfait sur le roi de Navarre. Ces accusations, intentées par les calvinistes, ne furent pas prouvées. Il n'en fut pas moins conduit prisonnier à Caen, où il aurait souffert le dernier supplice, si le cardinal de Bourbon et quelques autres prélats n'eussent intercédé pour lui : ils ne purent cependant empêcher qu'il ne fût enfermé dans le château de Crèvecœur, au diocèse de Lisieux, où il mourut de poison, dit-on, en 1591. On a de lui un grand nombre d'ouvrages. Le plus considérable et le plus rare est un *Traité de l'Eucharistie*, en latin, in-fol., plein d'érudition, et qui irrita particulièrement les ministres huguenots contre lui. Nous avons encore de lui : *Liturgie Jacobi Apostoli*, *Basilii Magni*, *Joannis Chrysostomi*, etc., Anvers chez Plantin, 1560, in-8, et la même année à Paris, in-fol.; ouvrage recherché à cause des choses curieuses et importantes qu'il contient touchant la messe : on le joint ordinairement à la *Missa latina antiqua* de Francowitz (voy. ce nom).

SAINJURE. Voy. SAINT-JURE.

* SAINT-ADON (François Picard de), docteur de Sorbonne, né dans le Rouergue, devint doyen du chapitre royal de Sainte-Croix d'Etampes; c'était un ecclésiastique pieux et savant, que M. Languet, archevêque de Sens, avait en grande estime. Il mourut en 1775. Outre quelques opuscules ascétiques, on a de lui : *Histoire suivie et complète de la pas-*

sion de J.-C., Paris, 1758, in-12; *Histoire suivie et chronologique des voyages de J.-C.*, 1740, in-12; *Histoire des voyages de St.-Paul et de ses compagnons*, 1742, in-12; *Recueil de vérités pratiques concernant le dogme de la morale*, 1754, in-12; *Vérités sensibles de la religion: Maximes d'un philosophe chrétien; Généssements d'un jeune solitaire sur les désordres de la plupart des chrétiens*; ces trois opuscules ont été réunis, Paris, 1768, in-12; *Traité des moyens de reconnaître la vérité dans l'Ecriture*, 1739; ouvrage que M. Languet recommanda par un mandement à ses diocésains.

SAINT-AIGNAN. Voy. BEAUVILLIERS.

* SAINT-ALLAIS (Nicolas VITON de), généalogiste, né en 1775 à Langres, où il fit d'assez bonnes études, vint à Paris au commencement de la révolution, dont il se déclara partisan. Après avoir porté quelque temps les armes, il quitta le service pour ne plus s'occuper que de recherches historiques, et de la composition d'ouvrages consacrés à la science héraldique, et mourut à Paris, le 20 février 1842. Son cabinet de titres et de généalogies lui avait attiré une nombreuse clientèle. Ses principaux ouvrages sont : *Histoire chronologique, généalogique et politique de la maison de Bade*, 1807, 2 vol. in-8; — *De la maison royale de Wurtemberg*, 1808, 2 vol. in-8; *Histoire générale des ordres de chevalerie civils et militaires existant en Europe*, 1811, in-4; *Histoire généalogique des maisons souveraines de l'Europe*, (comprenant la maison d'Autriche), 1812, 2 vol. in-8 et atlas; *Dictionnaire encyclopédique de la noblesse de France*, 1816, 5 vol. in-8; *Nobiliaire universel de France*, 1814-45, 21 vol. in-8; cet ouvrage fait suite au *Dictionnaire de la noblesse*, par M. de Courcelles. Les derniers volumes sont de MM. de Courcelles et Duval; *De l'ancienne France, contenant l'Origine de la royauté, celle de la nation et de ses différentes classes*, 1855-54, 2 vol. in-8; *Annuaire historique de l'ancienne noblesse de France*, etc., 1855-56, 2 vol. in-8. On doit en outre à Saint-Allais une traduction française du *Martyrologe universel*, 1825, in-8 (Voy. CHASTELAIN, II, 575). Il avait commencé en 1819 une nouvelle édition de l'*Art de vérifier les dates*, mais il ne put mettre à fin cette entreprise, qui a été terminée par Fortia d'Urban.

SAINT-AMAND. Voy. TRISTAN (Jean).

SAINT-AMANT (Marc-Antoine GÉRARD de), fils d'un chef d'escadre, naquit en 1591 à Rouen. Il passa sa vie à voyager et à rimer, deux métiers qui ne mènent pas à la fortune. Ses productions ont été recueillies en 5 vol. in-12. La plus fameuse est son *Moyse sauvé*, poème que Boileau avait en vue dans ces vers de son *Art poétique* :

N'imitez pas ce fou qui, dérivant les mers,
Et peignant, au milieu de leurs flots entr'ouverts,
L'Hebreu sauvé du joug de ses injustes maîtres,
Met, pour le voir passer, des poissons aux fenêtres,
Point le petit enfant, qui va, saute, revient.
Et joyeux à sa mère offre un caillou qu'il tient.

Il ne faut cependant pas juger absolument tout ce poème d'après la censure sévère du poète satirique. La meilleure pièce de Saint-Amant est son ode intitulée la *Solitude*; il y a des images et du sentiment. Il mourut en 1660, âgé de 67 ans, de

chagrin, dit-on, de ce que Louis XIV n'avait pu supporter la lecture de son poème de la *Lune*, dans lequel il louait ce prince de savoir bien nager; mais il est au moins douteux que cette aventure ait influé sur sa mort. Il avait été l'un des premiers membres de l'académie française, où il eut pour successeur l'abbé Cassaignes, qui fut aussi une des victimes de Boileau. (Voy. CASSAGNES.)

SAINT-AMOUR. Voy. AMOUR.

SAINT-ANDRÉ. Voy. JEAN-BON-SAINT-ANDRÉ.

* SAINT-ANGE (Ange-François FARIAT de), poète, né en 1747, à Blois, d'un ancien officier de l'élection, y commença ses études sous les jésuites, et à leur suppression obtint une bourse à Paris au collège de Sainte-Barbe. En 1768, il offrit au roi de Danemarck une Ode où se révélait d'heureuses dispositions. Ovide fut l'auteur sur lequel il s'exerça d'abord au sortir du collège, et ses premiers essais furent loués par Laharpe. Turgot devint le protecteur du jeune poète, lui fit obtenir au contrôle général une place qui fut convertie en une pension sur l'Almanach royal. A la révolution, il se trouva sans ressource et sans appui, et il dut peut-être à son dénuement de n'être point enveloppé dans les proscriptions. Après le 9 thermidor, il fut nommé à un emploi dans l'agence de l'habillement des troupes; et plus tard à une chaire de grammaire générale, puis de belles-lettres, dans une école centrale. Lors de l'établissement de l'université, Fontanes s'empessa de joindre le nom de Saint-Ange à ceux de Delille, de Larcher, etc., sur le tableau des professeurs de l'académie de Paris. Successeur de Domergue à l'académie française, en 1810, il mourut le 8 décembre de la même année, des suites d'une chute. On a de lui : *Epître à Daphné*, qui concourut pour le prix de l'académie française, 1774, in-8; la traduction du commencement de l'*Iliade*, qui concourut aussi pour le prix, 1776, in-8; mais le principal titre de ce poète est celle qu'il a donnée d'Ovide, dont il a traduit en vers français *Les métamorphoses*, les *Fastes*, l'*Art d'aimer*, le *Remède d'amour*, et un choix d'*Héroïdes* et d'*Élégies* (voy. OVIDE); ces diverses traductions, imprimées d'abord séparément, ont été réunies sous le titre d'*Œuvres complètes* de Saint-Ange, Paris, 5 vol. in-12. Le tom. 1^{er} qui contient les *Mélanges de poésies* de l'auteur, est précédé d'une curieuse *Notice* sur sa vie et ses ouvrages. On doit encore à Saint-Ange : l'*Ecole des pères*, comédie en trois actes et en vers, 1782, in-8. Il est l'éditeur des *Mémoires de Chabanon* son ami, imprimés en 1795 sous le titre de *Tableau de quelques circonstances de sa vie*, in-8. (Voy. PIRAUT des CHAUMES, VI, 575.)

* SAINT-AUBIN (Augustin de), graveur, né en 1736, à Paris, fut un des derniers élèves de Laurent Cars, et se fit une réputation dans le genre du portrait. Il en a gravé plus de 500, la plupart d'hommes célèbres contemporains, parmi lesquels on remarque ceux de Necker, de Lekain, d'Helvétius, de Fénelon. Il avait une grande finesse de burin. On lui doit aussi beaucoup de *vignettes* traitées avec goût et esprit, et la *Collection des pierres gravées* du cabinet d'Orléans (voy. CROZAT, III, 101). L'ancienne académie de peinture l'avait reçu en

1771; il fut nommé, vers 1804, graveur de la bibliothèque nationale. Il mourut à Paris en 1807.

SAINT-AULAIRE (François-Joseph de **BEAUPON**, marquis de), né dans le Limousin, en 1645, porta les armes pendant sa jeunesse et les quitta dans un âge plus avancé, pour être tout entier à la société et à la littérature. La duchesse du Maine l'appela à sa cour, dont il fit l'amusement pendant 40 ans, par son esprit et sa conversation. Nous citerons, comme témoignage de la grâce qu'il mettait dans ses réparties, l'impromptu suivant par lequel il éluda l'explication du système de Newton, que lui demandait un jour la princesse, zélée cartésienne :

Bergère, détachons-nous
De Newton, de Descartes;
Ces deux espèces de fous
N'ont jamais vu le dessous
Des cartes
Des cartes
Des cartes.

Ce poète fut reçu à l'académie française en 1706, et mourut à Paris, le 17 décembre 1742, âgé de 98 ans. Boileau lui refusa son suffrage pour la place d'académicien d'une manière assez dure. Il fondait son refus sur la pièce même qui le fit admettre :

O muse légère et facile....

Il répondit à ceux qui lui représentaient qu'il fallait avoir des égards pour un homme de cette condition : « Je ne lui dispute pas ses lettres de noblesse; mais je lui dispute ses titres du Parnasse. » Les poésies de cet Anacréon nonagénaire sont répandues dans différents recueils, et n'ont jamais été réunies.

* **SAINT-CLOST** (Perros de), ou *Pierre de Saint-Cloud*, vivant au commencement du XIII^e siècle, est connu par son *Roman du renard*, poème allégorique et critique, composé d'environ 2000 vers et traduit dans presque toutes les langues de l'Europe. Debur et Van Praët dans le *Catalogue de la Vallière*, tom. 2, et Le Grand d'Aussy, dans la *Notice des manuscrits de la Bibl. du roi*, en ont donné l'analyse. Ce *Roman* a été traduit ou imité dans presque toutes les langues. La traduction ou l'imitation française la plus récente, Bruxelles, 1759, in-8, fig., a été reproduite sous le titre des *Intrigues du cabinet des rats*, Paris, 1786, in-8, avec 22 pl. Jacquemars Gielée a donné une suite ou une imitation de ce roman : d'autres écrivains y ont fait des additions connues sous le nom de *Branches*. Le *Roman du Renard* a été publié pour la 1^{re} fois en original avec ses diverses branches par Méon, Paris, 1826, 4 vol. in-8. (*Voy. MÉON*, v, 610.)

SAINT-CYR (Tannegui du **BOUCHET**, dit), gentilhomme poitevin, et l'un des plus fameux capitaines des calvinistes sous le règne de Charles IX, fut un des chefs de la conspiration d'Amboise, et devint gouverneur d'Orléans après la bataille de Dreux. Il fut tué à celle de Moncontour, en 1569, à 85 ans.

* **SAINT-CYR** (Odet-Joseph de **VAUX-DU-GIRY** de), né en 1694 à Bagnols, entra dans l'état ecclésiastique et fut pourvu de bonne heure d'un canonicat de la collégiale de Saint-Just à Lyon, ce qui ne l'empêcha pas de venir à Paris terminer ses études théologiques. Il passa deux ans au grand séminaire de Saint-Sulpice, et fit son cours de li-

cence dans la maison de Navarre. Ayant été reçu docteur en théologie, il s'attacha à M. de Rastignac, archevêque de Tours, qui le fit son grand-vicaire et chanoine de sa cathédrale. Toujours soumis aux décisions du saint Siège, il montra son zèle pour ramener la paix dans l'église et s'empressa d'adhérer au décret de la Sorbonne, pour l'acceptation de la bulle *Unigenitus*. Ses talents lui procurèrent un emploi aussi honorable que difficile. En décembre 1753, il fut nommé sous-précepteur du dauphin, fils de Louis XV; le jeune prince, dans sa septième année, fut mis le 15 janvier 1756 entre les mains de ses maîtres (1). L'abbé de Saint-Cyr gagna la confiance de son élève, non en flattant ses caprices, mais en lui parlant toujours le langage de la raison et de la vérité. Il joignait, dit Proyard, à une âme solidement vertueuse un esprit orné de toutes les connaissances utiles. Ferme et bon, il était surtout uniforme dans sa conduite avec l'enfant; il l'accoutumait à raisonner juste, et en lui prescrivant le travail, il savait le lui rendre plus facile. Quand son éducation fut terminée, le dauphin voulant acquérir de nouvelles connaissances conserva l'abbé de Saint-Cyr, qui eut alors plus de peine à modérer son ardeur qu'il n'en avait eu autrefois à l'exciter. Il l'admettait à sa familiarité la plus intime, et son cabinet lui était toujours ouvert. L'abbé Proyard nous a conservé quelques-unes de leurs lettres; celles du prince sont sur le ton de la confiance et de l'amitié, et celles de l'abbé de Saint-Cyr sont pleines de sagesse et de sens. Quoiqu'il aimât et cultivât les lettres, il fut le premier à faire observer au dauphin qu'il ne devait point s'attacher trop à la littérature, et qu'il est des connaissances plus nécessaires à un roi. Il lui inspira surtout le respect et l'amour de la religion et un grand éloignement pour les systèmes des incrédules. Il avait su apprécier les écrivains qui prenaient à cette époque le titre de philosophes, et essaya de faire connaître leur doctrine dans le *Catéchisme et décisions de cas de conscience, à l'usage des Cacoacs*, Cacopolis, 1758, in-8 de 107 pages; c'est un recueil de maximes et de pensées tirées des livres des modernes incrédules. L'abbé de Saint-Cyr n'y mit pas son nom, et il paraît que c'est le seul écrit qu'il ait publié. Cet homme estimable mourut le 15 janvier 1761, à 67 ans. Il était conseiller d'état et aumônier ordinaire de la dauphine. Il avait été nommé abbé de Val-Benoîte en 1726, de la Clarté-Dieu en 1733, et de Saint-Martin de Rouen en 1741. En 1749, il remit ces abbayes, et eut celle de Troarn, au diocèse de Bayeux. Il avait été reçu à l'académie française, en 1742, à la place du cardinal de Polignac. Son discours de réception est aussi sage que modeste. L'orateur y amène naturellement l'éloge du prince son élève, et quelques détails sur son heureux caractère. Il le termine ainsi : « Mais, quelque autorité que les lettres aient » sur les esprits et sur les mœurs, c'est d'un prince plus sublime que nous attendons l'accomplissement d'un si grand ouvrage. Vous le savez,

(1) Le comte, puis duc de Châtillon, était gouverneur; l'évêque de Mirepoix, Boyer, précepteur; les comtes de Muy et de Polas-tron, sous gouverneurs, et l'abbé de Marbeuf, lecteur.

» messieurs, c'est à la religion seule qu'il appar-
 » tient de donner au monde des rois selon le cœur
 » de Dieu, et selon le cœur des hommes. Puissent
 » ces salutaires maximes, jusqu'à présent reçues
 » avec docilité, s'imprimer de plus en plus, et ne
 » s'effacer jamais ! » Destouches lui répondant
 comme directeur, loua dans le récipiendaire la dou-
 ceur de son caractère, la délicatesse de son esprit,
 sa vaste érudition et sa profonde connaissance des
 lettres grecques et romaines. L'abbé de Saint-Cyr
 fut remplacé dans le même corps par l'abbé Bat-
 teux, qui dans son discours de réception fit sentir
 combien la philosophie de son prédécesseur avait
 été sage, raisonnable et religieuse, et le duc de
 Nivernais, dans sa réponse, dit que l'éloge le plus
 frappant de l'abbé de Saint-Cyr était le succès de
 ses soins auprès de son auguste élève, et parle
 des vifs et honorables regrets de l'académie. L'abbé
 de Saint-Cyr a sa place dans l'*Histoire des membres
 de l'académie*, par d'Alembert. Mais le secrétaire
 perpétuel s'est bien gardé de louer un homme qui
 avait apprécié à leur juste valeur les vues des phi-
 losophes : l'*Eloge* qu'il en fait est d'un bonté à
 l'autre un persiflage ; il suppose que l'abbé de
 Saint-Cyr n'avait pas cherché à inspirer au dau-
 phin de l'éloignement pour la philosophie, cette
sauvegarde la plus assurée des rois, dit-il : la suite
 a montré si cette sauvegarde était bien sûre. D'A-
 lembert prétend que le dauphin se plaignait sou-
 vent d'avoir été mal élevé ; et en effet un prince
 élevé par un prêtre attaché à la religion, un prince
 qui lui-même faisait profession de piété, et qui
 n'avait pas dissimulé son peu de penchant pour
 les principes de d'Alembert et de ses amis, ne
 pouvait à leurs yeux qu'avoir été mal élevé. D'ai-
 leurs le propos qu'on prête au dauphin est suf-
 fisamment démenti par la confiance, l'estime et l'a-
 mitié qu'il témoigna toujours à son ancien maître.
 Il lui rendait compte de ses lectures et lui de-
 mandait ses conseils. Le suffrage d'un prince si
 vertueux, si juste appréciateur du mérite, doit
 avoir au moins autant de poids que celui du par-
 tial académicien. Les *Mémoires de Trévoux*, dans
 le peu de mots qu'ils consacrent à l'abbé de Saint-
 Cyr, disent « qu'il cultiva les lettres et la phi-
 » losophie, comme s'il avait voulu que personne
 » ne lui sût gré de son mérite, de ses talents et de
 » ses travaux, et qu'il conserva dans le tourbillon
 » même de la cour cette égalité de mœurs, d'é-
 » tudes, de procédés, qui exclut les desirs et con-
 » damne les prétentions. »

SAINT-CYR. Voy. GOUVION.

SAINT-CYRAN. Voy. VERGER de HAURANNE.

SAINT-EVREMONT (Charles MARGUETEL de SAINT-
 DENYS, seigneur de), né à Saint-Denys-le-Guast, à
 3 lieues de Coutances, en 1615, d'une maison noble
 et ancienne de Basse-Normandie, fit ses études à
 Paris. Après avoir donné une année au droit, il
 prit le parti des armes, et servit au siège d'Arras
 en 1640, comme capitaine d'infanterie. Le prince
 de Condé, charmé de sa conversation, lui donna
 la lieutenance de ses gardes, afin de l'avoir tou-
 jours auprès de lui. Des propos imprudents lui
 firent perdre cette place et les bonnes grâces du

prince. Continuant à donner l'essor à son humeur
 caustique, il fut mis trois mois à la Bastille pour
 quelques plaisanteries faites à table contre le car-
 dinal Mazarin, avec lequel il se réconcilia bientôt
 après. La guerre civile s'étant allumée, Saint-Evre-
 mont fut fidèle au roi, qui le fit maréchal-de-camp,
 avec une pension de 5000 livres. Le traité des Py-
 rénées, qui mit fin à toutes les hostilités, déplut
 à beaucoup de gens : Saint-Evreumont écrivit à ce
 sujet au maréchal de Créquy, et sa lettre était la
 satire de ce traité. Le roi ayant, dit-on, des sujets
 secrets de se plaindre de lui, prit occasion de cette
 lettre pour ordonner qu'on le mit à la Bastille
 (1662). Il en fut prévenu dans la forêt d'Orléans,
 et se retira en Angleterre, où Charles II l'accueil-
 lit. Plusieurs personnes s'employèrent à obtenir
 son rappel ; mais leurs sollicitations n'eurent aucun
 succès. La duchesse de Mazarin s'étant brouillée
 avec son mari quitta la cour de France, et passa
 en Angleterre. Saint-Evreumont la vit souvent, ainsi
 que plusieurs gens de lettres qui s'assemblaient
 dans sa maison. C'est à cette dame qu'il adressa une
 grande partie de ses ouvrages. Il mourut en 1705,
 à 90 ans, et fut enterré dans l'église de Westmins-
 ter, au milieu des rois et des grands hommes d'An-
 gleterre. Il conserva jusqu'à la fin de sa vie une
 imagination vive et une mémoire heureuse. Il était
 très-sensible aux plaisirs de la table, et il se dis-
 tingua par son raffinement dans la bonne chère ;
 mais il cherchait moins la somptuosité et la ma-
 gnificence, que la délicatesse et la propreté. Il ne
 se piquait point d'une morale rigide, cependant il
 avait des qualités estimables. Il était équitable, gé-
 néreux, reconnaissant, plein de douceur et d'hu-
 manité. Quant à ses sentiments sur la religion, il
 a toujours fait profession de la religion romaine,
 dans laquelle il était né. Bien des gens cependant
 l'ont représenté comme un esprit fort, fondés sur
 ce que, dans sa dernière maladie, ne se croyant
 peut-être pas en danger, il avait refusé de voir des
 prêtres. Mais si l'on peut juger de sa façon de pen-
 ser sur une matière de cette importance par ses con-
 versations ordinaires, cette opinion ne paraîtra pas
 admissible. Il ne lui échappait jamais rien de licen-
 cieux contre la religion, et il ne pouvait souffrir
 qu'on en fit un sujet de plaisanterie. On trouve
 dans ses écrits divers passages très-peu favorables
 à l'incrédulité, et sa réponse à la critique de Co-
 tolendi (voy. ce nom) ne donne certainement pas
 l'idée d'un esprit égaré par système ; ce qui nous
 porte à croire que c'est par erreur qu'on lui at-
 tribua un livre peu religieux qui a pour titre :
*Examen de la religion, dont on cherche de bonne
 foi l'éclaircissement*. On voit par ses ouvrages qu'il
 avait de l'érudition : mais c'était une érudition lé-
 gère, peu approfondie et d'un résultat fort indéci-
 sif. Cet auteur n'avait que de l'esprit ; car on ne peut
 lui accorder ni du génie, ni du sentiment, ni peut-
 être un vrai talent, si ce n'est celui d'écrire. C'est
 le jugement qu'en porte Deleyre, rédacteur de l'*Es-
 prit de Saint-Evreumont*, ouvrage imprimé en 1761,
 in-12. Cependant ses productions avaient un succès
 si étonnant, que le libraire Barbin payait des au-
 teurs pour lui faire du Saint-Evreumont. Ses Poésies

consistent principalement en Stances, Elégies, Idylles, Epigrammes, Epitaphes. Elles ont été recueillies, ainsi que ses Comédies, ses Lettres, etc., à Londres, 1709, 5 vol. in-4; à Paris, 1740, 10 vol. in-12, et 1755, 12 vol. Dessertsarts a publié : *Oeuvres choisies de Saint-Evremond*, 1804, in-12.

SAINT-FARGEAU. Voy. LEPELLETIER.

* SAINT-FÉLIX (Gaspard de), né en 1741 à Toulouse, d'une famille de magistrature, embrassa l'état ecclésiastique, et entra dans la congrégation de Saint-Sulpice. Après avoir été directeur et professeur de théologie dans plusieurs séminaires, notamment à Lyon, il devint supérieur de la communauté des Robertins à Paris, puis du séminaire Saint-Charles à Toulouse, établi pour les clercs des diocèses voisins qui venaient y suivre les cours de l'université. La révolution le força de se retirer en Espagne. Après le concordat il fut mis à la tête du séminaire diocésain de Toulouse qu'il dirigea jusqu'en 1811, où MM. de Saint-Sulpice perdirent momentanément la direction des séminaires. Retiré à Paris, il y mourut le 1^{er} janvier 1852, âgé de près de 91 ans, ayant été jusqu'au dernier moment l'exemple de la communauté, par sa piété et par son assiduité à tous les exercices.

SAINT ou SAINTE-FOIX (Germain-François POLLAIN de), gentilhomme breton, né à Rennes en 1698 ou 1705, mort à Paris en 1776, avait la vivacité et la bravoure de son pays. Après avoir porté quelque temps les armes, il vint cultiver les muses dans la capitale, et s'ouvrit une nouvelle carrière sur la scène comique. Il étudia en même temps l'histoire de France, et ses connaissances en ce genre lui méritèrent la place d'historiographe de l'ordre du Saint-Esprit. On a recueilli ses ouvrages, Paris, 1778, 6 vol. in-8, avec un *Eloge historique*. Ils contiennent les *Lettres turques*, 1 vol. in-12 : espèce de roman épistolaire dans le goût des Lettres persanes, qui a donné matière à plus d'un genre de critique; *Essais historiques sur Paris*, 7 vol. in-12, ouvrage d'une lecture assez agréable, mais sans ordre, et dans lequel l'auteur a fait entrer plusieurs choses hasardées et fausses, et d'autres qui n'ont aucun rapport avec son titre. Saint-Foix n'ignorait pas combien peu de vérités se trouvaient dans ses *Essais*; mais par une bravoure gasconne, il effrayait les critiques qui osaient relever ses bévues ou ses impostures; il les menaçait, les citait devant les tribunaux civils, et faisait enfin tout ce qu'il fallait pour rester en paisible possession de bavarder impunément; ce qui ne lui a que trop réussi. L'ouvrage est terminé par des discussions historiques sur le fameux Masque de Fer, que l'auteur conjecture être le duc de Monmouth; ses preuves ne sont pas démonstratives. (Voy. MASQUE DE FER.) Ces *Essais* ont été continués en 1786 par le chevalier du Coudray. Les partisans de Saint-Foix ont paru mortifiés de voir la continuation de son ouvrage en de telles mains; mais peut-être le bavardage du bon chevalier est-il plus assorti qu'on ne pense à une compilation de ce genre. *Histoire de l'ordre du Saint-Esprit*, compilation de faits et d'anecdotes sur les grands seigneurs honorés du cordon de cet ordre; 4 vol. in-12; des *Comédies*, remplies des pres-

tiges de la féerie. L'*Oracle* seul, joué quelque temps avec succès, a été inséré dans le *Repertoire du Théâtre-Français*. (Voy. PETITOT, VI, 460.) Saint-Foix était d'un caractère droit, mais difficile, exigeant, inquiet, aisé à offenser. Il ne fallait pas louer en sa présence les auteurs qu'il n'aimait point; et quand ces éloges auraient regardé les premiers écrivains de la nation, il n'aurait pu s'empêcher de témoigner de l'humeur. Si les *Lettres turques*, et quelques passages de ses autres écrits, ont fait naître quelques doutes sur sa religion, il est certain que ce n'était pas un égarement de système, et qu'il n'a pas tardé à connaître et à apprécier la nouvelle philosophie. « Petits aigles, dit-il, qui planez si dédaigneusement » au-dessus de vos chétifs compatriotes, nouveaux » phénomènes dans la littérature, je prends la liberté de vous considérer dans votre apogée, et je » crois m'apercevoir que les rayons de votre gloire » ne sont composés que de paradoxes, d'idées singulières, de traits contre votre nation, et d'un » vernis d'irréligion... Ne serait-il pas plaisant qu'en » blutant, ressassant et commentant des ouvrages » méprisables de toute façon, on s'imaginât que la » philosophie des mœurs fait, depuis quelques années, de grands progrès parmi nous.....? Il me » semble que la vieille morale de l'Evangile vaut » bien celle de la nouvelle philosophie. » *Essais sur Paris*, tome IV.

SAINT-FOND (Barthélemi FAUJAS de). Voy. FAUJAS.

SAINT-GELAIS (Octavien de), évêque d'Angoulême, né à Cognac vers 1466, de Pierre de Saint-Gelais, marquis de Mont-Lieu et de Saint-Aulaye, fit ses études à Paris, embrassa l'état ecclésiastique, et se livra à la galanterie. Ayant été introduit de bonne heure à la cour, il acquit les bonnes grâces du roi Charles VIII, qui le fit nommer, par le pape Alexandre VI, à l'évêché d'Angoulême en 1494. Octavien de Saint-Gelais alla résider dans son diocèse en 1497, et ne s'occupa plus que des fonctions de son ministère, et de l'étude de l'Ecriture sainte et des saints Pères. Il mourut en 1502, à 36 ans. On a de lui des *Poésies* et d'autres ouvrages en français. Le *Vergier d'honneur* fut imprimé séparément, in-8, in-4 et in-fol. Le *Château de Labour* le fut en 1532, in-16. Une traduction des six comédies de Térence vit le jour en 1558, in-fol.; et les *Héroïdes* d'Ovide, aussi traduites, furent insérées dans le *Vergier d'honneur*. — Mellin de SAINT-GELAIS, que quelques-uns disent être son fils naturel, né en 1491, mort à Paris, l'an 1558, abbé de Péclus, aumônier et bibliothécaire du roi, se fit un nom parmi les poètes, et fut appelé, assez mal à propos, l'*Ocide français*. Ses *Poésies* sont des Elégies, des Epîtres, des Rondeaux, des Quatrains, des Sonnets et des Epigrammes. Il a aussi composé *Sophonisbe*, tragédie en prose. La dernière édition de ces différents ouvrages est celle de Paris, in-12, en 1719.

SAINT-GENIEZ (Jean de), né à Avignon en 1607, d'une famille noble, cultiva de bonne heure les fleurs du Parnasse latin. Il vint à Paris et s'y fit des amis illustres. De retour à Avignon, il fut élevé au sacerdoce et obtint un canonicat à Orange, où il mourut en 1665, à 56 ans. On a de lui des poésies pleines de feu et de génie, et remplies d'excellents

vers. Elles ont été recueillies à Paris, in-4, 1634. On y trouve quatre *Idylles*, dont la 5^e et la 4^e contiennent une défense de la poésie; huit *Satyres* remplies d'excellents avis et d'une critique judicieuse, sans fiel et sans passion; sept *Élégies*, toutes sur des sujets utiles; un livre d'Epigrammes; un livre de Poésies diverses.

* SAINT-GEORGE (le chevalier de), né en 1745, à la Guadeloupe, fils de Boulogne, fermier-général, et d'une négresse, fut amené très-jeune en France, et fit preuve de beaucoup de dispositions pour les arts d'agrément, qu'il cultiva sans négliger les études sérieuses. Il entra dans les mousquetaires, et devint écuyer de M^{me} de Montesson, puis capitaine des gardes du duc de Chartres. Ses talents pour la musique, et son adresse dans l'art de l'escrime, lui firent une grande réputation. Il embrassa la cause de la révolution, et prit part à toutes les intrigues dont le Palais-Royal était le foyer. En 1792, il leva un corps de chasseurs à cheval, dont il fut colonel, et le conduisit à l'armée du Nord, où il montra beaucoup de valeur. Après la défection de Dumouriez, étant revenu à Paris, il y fut arrêté comme suspect. Remis en liberté après le 9 thermidor, il vécut dans la retraite, et mourut presque oublié en 1799. Il a composé la musique de quelques opéras, où l'on trouva plus de délicatesse que d'imagination. Plusieurs de ses *Œuvres légères* ont eu de la vogue, entre autres le *Ménuet* qui porte son nom. La Boessière le fils a donné une *Notice historique sur Saint-George*, en tête de son *Traité de l'art des armes*. On peut consulter aussi la *Correspondance de Grimm*, années 1776, 1777 et 1778.

SAINT-GERAN. Voy. GUEIX.

SAINT-GERMAIN (Claude-Louis de). Voy. GERMAIN (comte de SAINT-).

* SAINT-GERMAIN (le comte de), aventurier fameux, dont on n'a jamais su le véritable nom ni l'origine, avait de l'esprit et une mémoire prodigieuse qui lui tenait lieu d'instruction. Il prétendait avoir vécu dans les temps reculés et posséder des secrets merveilleux. Sa fortune mystérieuse consistait en pierreries et en argent comptant. Lié avec les hommes de la cour les plus distingués, il fut même admis dans l'intimité de Louis XV. Il passa les dernières années de sa vie auprès du prince de Hesse-Cassel, et mourut entouré de ses admirateurs, à Sleswig, en février 1784. Les *Mémoires* de madame du Hausset, ceux du baron de Gleichen, Grosley dans ses *Œuvres inédites*, donnent des détails curieux sur ce personnage. On croit que les ressources de cet aventurier consistaient dans les sommes considérables qu'il recevait des ministres de différentes cours dont il était l'espion.

SAINT-GERMAIN. Voy. MOURGUES et VERGNE.

SAINT-GILLES. Voy. GILLES.

SAINT-HAOUEN. Voy. LECOAT.

SAINT-HEREM (le comte MONTMORIN.) Voy. MONTMORIN.

* SAINT-HILAIRE (Vincent LEBLOND, comte de), général, né en 1776 à Ribemont, entra fort jeune au service, et, à la révolution, était sous-officier dans un régiment d'infanterie. Parvenu au grade de capitaine il eut un avancement rapide et fut employé

comme adjudant-général au siège de Toulon, où Bonaparte le remarqua, et l'ayant retrouvé en 1796 à l'armée d'Italie, le fit général de brigade, après la bataille de Castiglione. Il continua de servir en Italie jusqu'au 18 brumaire; alors Bonaparte qui ne l'avait point oublié le nomma général de division, et l'envoya commander à Marseille. Il passa ensuite dans la Vendée, puis au camp de Boulogne, et fit la brillante campagne que termina la victoire d'Austerlitz, à laquelle il prit une part glorieuse. Il soutint sa réputation à Iéna, Eylau, Heilsberg, et se signala de nouveau dans la plupart des grandes batailles. A Essling, dans l'une des dernières attaques il fut blessé grièvement et transporté à Vienne, il y mourut le 22 mai 1809. Un décret ordonna que sa statue serait placée sur le pont Louis XV; mais il n'a point été exécuté.

* SAINT-HILAIRE (BARAUD de), d'une famille noble, était à la révolution officier dans un régiment d'infanterie. En 1795, il rejoignit l'armée royale de la Vendée, et montra dans toutes les occasions autant de zèle que de bravoure. Étant passé dans l'île de Noirmoutier, à la tête d'un détachement, il tomba entre les mains des républicains, et fut mis à mort le 7 janvier 1794.

* SAINT-HUBERT (Dominique de), avocat, né à Béziers le 5 août 1699, et mort vers 1778, a publié: une *Histoire abrégée de Montpellier*, écrite d'un bon style, et contenant des notices très-intéressantes; *Relation du voyage de Messdames en Lorraine*; Plusieurs *Mémoires* sur la nécessité d'augmenter les portions-congrues, remplis de vues sages, et qui eurent beaucoup de succès. Il a travaillé aussi à un *Dictionnaire topographique et historique de la France*.

* SAINT-HURUGE (le marquis de), agent révolutionnaire, né en 1750, dans le Maconnais, d'une famille noble, entra dans la carrière militaire et voyagea dans diverses parties de l'Europe. Il dissipa bientôt la plus grande partie de sa fortune, et épousa une actrice, qui, fatiguée de son inconduite et des mauvais traitements qu'elle éprouvait chaque jour, obtint contre lui une lettre de cachet en vertu de laquelle il fut enfermé à Charenton. Relâché en 1784, il se réfugia en Angleterre. De retour en France au moment des troubles de 1789, il devint un des principaux chefs d'émutes du Palais-Royal. Il figura aussi le 5 octobre à Versailles, le 20 juin et le 10 août 1792, aux Tuileries. Appartenant au parti de Danton, après la chute de son chef il fut enfermé au Luxembourg. Relâché à la suite du 9 thermidor, il se borna depuis à pérorer dans les cafés, et mourut vers 1810, méprisé de tous les partis.

SAINT-HYACINTHE (Thémisenil de), dont le vrai nom est *Hyacinthe Cordonnier*, naquit à Orléans le 27 septembre 1684, de Jean-Jacques Cordonnier, sieur de Belair, et d'Anne-Marie Mathé. D'autres donnent à son père le nom d'*Hyacinthe de Saint-Gelais*, et le font maître cordonnier. Bossuet, évêque de Troyes, l'ayant eu quelque temps chez lui, la calomnie répandit qu'il était fils de son oncle le grand Bossuet; mais le public sensé n'y fit point attention. Après avoir été militaire, il parcourut une partie de l'Europe; puis il se fixa à Bréda, où il épousa une demoiselle de condition. Il mourut dans cette ville en 1746. Voltaire, son ennemi, dit qu'il

avait été moine, soldat, libraire, marchand de café, et qu'il vivait du profit du biribi (*Lettres secrètes*, lettre 50^e)... « Il n'a guère vécu à Londres, dit-il » ailleurs, que de mes aumônes et de ses libelles. » On sait que les injures les plus grossières, ainsi que les contes les plus calomnieux, ont constamment été l'arme favorite du philosophe de Ferney; on ne doit donc pas s'arrêter à l'essor qu'il donne à sa bile contre un adversaire qui l'avait mortifié; mais on doit convenir que Saint-Hyacinthe fut un aventurier qui avait l'esprit porté à l'intrigue. Nous avons de lui : *Chef-d'œuvre d'un Inconnu*, la Haye, 1714, en 2 vol. in-8 et in-12 (1). C'est une critique des commentateurs qui prodiguent l'érudition et l'ennui; mais elle est elle-même très-ennuyante, et ne forme qu'une espèce de commentaire bouffon d'une petite chanson qui n'est point décente. Quoique cet ouvrage ne mérite peut-être pas tout le mépris que Voltaire en a témoigné, on ne conçoit pas comment il a pu obtenir le succès dont il a joui. Les traits ingénieux y sont noyés dans un verbiage assomant par sa prolixité, pétri de grossièretés, de licence. La *Dédication du docteur Aristarchus Masso*, qui est dans le second volume, mérite encore mieux ces reproches. Voltaire l'appelle une *infamie*; c'est plutôt une platitude; *Mathanasiana*, la Haye, 1740, 2 vol. Ce sont des mémoires littéraires et historiques, d'un faible intérêt. Plusieurs *Romans* très-médiocres. M. de Burigny a écrit une *Lettre* sur les démêlés de Voltaire avec Saint-Hyacinthe, 1780, 1 vol. in-8. La matière y est discutée avec candeur et impartialité. L'origine de la querelle n'est pas défavorable à l'auteur du *Mathanasius*. « Il est entré avec » moi, dit M. de Burigny, dans des détails que je ne » rapporterai point, parce qu'ils peuvent avoir été » exagérés. Quoi qu'il en soit, Saint-Hyacinthe » fit dire à Voltaire que s'il ne changeait de conduite, il ne pourrait s'empêcher de témoigner » publiquement qu'il la désapprouvait : ce qu'il » croyait devoir faire pour l'honneur de la nation » française, afin que les Anglais ne s'imaginassent » pas que les Français étaient ses complices, et » dignes du blâme qu'il méritait. On peut bien s'imaginer que Voltaire fut très-mécontent d'une » pareille correction. Il ne fit réponse à Saint-Hyacinthe que par des mépris; et celui-ci de son » côté blâma publiquement et sans aucun ménagement la conduite de Voltaire. »

SAINT-IGNACE (Henri de), religieux carme, né à Ath, au comté de Hainaut, professa pendant plusieurs années la théologie dans les couvents de son ordre; il est connu par un livre intitulé *Ethica amoris*, ou *Cours complet de théologie morale*, qui fut prohibé à Rome en 1714 et 1722. Il est auteur de quelques *pamphlets*, notamment du *Molinisme renversé*, dans lequel il se déclare contre les jésuites. En général, ses ouvrages ne se recommandent ni par le fond ni par la forme. Ce religieux, né dans le xvi^e siècle, termina sa carrière vers 1720.

* SAINT-JEAN (l'abbé de), mort à Toulouse, le

12 mai 1828, dans sa 80^e année, était professeur émérite de l'université. Il est auteur du *Nouveau Manuel ecclésiastique*, 1827, in-12 (voyez le n^o 1577 de l'*Ami de la Religion*), auquel il donna la même année une suite sous ce titre : *Lettres sur divers sujets relatifs au saint ministère et à l'exercice de ses fonctions*, in-12 de 80 pages. On lui doit en outre : *Esquisse d'un nouveau code moral, religieux et pratique*, etc., 1824, in-12. Il remporta un prix en 1801, à l'académie de Châlons-sur-Marne, sur les moyens de rendre les spectacles utiles aux mœurs; enfin il a composé un assez grand nombre de pièces de *Vers* pour l'*Académie des jeux floraux*, dont il était membre ainsi que de celle des sciences, inscriptions et belles-lettres de Toulouse. Il avait fondé une bourse au séminaire diocésain de cette ville, et il a laissé par son testament 4000 fr. aux pauvres de l'hôpital Saint-Joseph de la Grave.

SAINT-JOSEPH. Voy. JOSEPH (Pierre de Saint-), et ANGE de Saint-Joseph (le P.).

SAINT-JULIEN de BALEURRE (Pierre de), né en 1520 aux environs de Tournus, d'une famille noble, fut chanoine et doyen de Châlons-sur-Saône. On a de sa plume : *De l'Origine des Bourguignons*, Paris, 1581, in-fol.; *Mélanges historiques*, 1589, in-8. Ces deux productions offrent des recherches savantes, mais mal digérées : il en est de même de la suivante : *Histoire des antiquités de la ville de Tournus*. Cet écrivain mourut en 1595.

SAINJURE (Jean-Baptiste). Voy. JURE.

* SAINT-JUST (Antoine-Louis-Léon de), fameux Conventionnel, né en 1768, à Blerancour près de Noyon, d'une famille noble, venait à peine de terminer ses études lorsque la révolution éclata. Il en adopta les principes avec enthousiasme, et s'étant fait remarquer, fut, ayant à peine 24 ans, député à la convention par le département de l'Aisne. Robespierre, avec lequel il était déjà en relation, le fit son principal confident. Avant la mise en jugement de Louis XVI, Saint-Just, dans un discours violent, demanda la prompte et sanglante punition « de ce qu'il appelait ses crimes : prétendant que ce malheureux prince devait être jugé non comme *citoyen*, mais comme *ennemi*, comme *rebel*, et que tout Français avait sur lui le droit que Brutus avait eu sur César. » Pendant toute la durée de ce funeste procès, il montra le même acharnement à l'égard de l'auguste prisonnier, dont il vota la mort sans appel et sans sursis. Il proposa ensuite ou appuya les mesures les plus violentes, ne montant à la tribune que pour dénoncer des conspirations ou pour envoyer de nouvelles victimes au supplice. Dans le même temps ce législateur imberbe y discutait les questions les plus importantes et les plus difficiles de la politique et de l'administration. Il avait un plan formé comme on le voit par ses discours, et jugeant mieux la situation que la plupart de ses collègues, il voulait concentrer le pouvoir dans la convention, et en imposer à l'Europe par la terreur. Ce fut lui qui leur proposa de diriger eux-mêmes les opérations militaires, ou du moins de s'en faire rendre compte par le ministre de la guerre. Il appuya le projet présenté par Dubois-Crancé sur

(1) L'édition la plus récente et la plus complète de cet ouvrage est celle qu'a donnée P. X. Leschevin, Paris, 1807. 2 forts vol. in-8 ou in-12, précédés d'une *Notice apologetique de Saint-Hyacinthe et de ses ouvrages*.

l'organisation de l'armée, en s'efforçant toutefois de soumettre le militaire au pouvoir législatif. Il contribua beaucoup à la journée du 31 mai où succombèrent les Girondins. Après la chute de ce parti, il fut souvent chargé de missions; et, digne lieutenant de Robespierre, se montra partout très-sévère observateur des lois républicaines. Lors de la prise des lignes de Weissembourg par les Autrichiens, envoyé en Alsace avec Lebas, il adopta des mesures si rigoureuses que les paysans eux-mêmes, effrayés, crurent devoir se réfugier de l'autre côté du Rhin. En rendant compte de cette mission, Robespierre dit : « Saint-Just a rendu les services les » plus éminents, en créant une commission populaire » qui s'est élevée à la hauteur des circonstances, en » envoyant à l'échafaud tous les aristocrates, municipaux, judiciaires et militaires : ces opérations » patriotiques ont réveillé la force révolutionnaire. » De retour à Paris, Saint-Just se lia de plus en plus avec Robespierre. Il fut nommé président de la Convention, le 19 février 1794, et dès lors il acquit la plus grande influence dans le gouvernement. *Osez*, dit-il un jour dans un rapport au nom du comité de salut public, *osez : ce mot renferme toute la politique de notre révolution. Ceux qui font des révolutions à moitié, ne font que se creuser des tombeaux.* Ce fut lui qui fit les rapports contre Danton, La Croix, Hérault de Séchelles, Camille Desmoulins, etc. (1). Les décrets qu'il provoquait ne donnaient pas lieu à la moindre discussion, même dans les comités auxquels il les soumettait. A la fin d'avril 1794, il fut envoyé à l'armée du Nord et il y mit, comme à l'armée du Rhin, la terreur à l'ordre du jour. Voyant un complot se former contre Robespierre, il lui conseilla à plusieurs reprises de prévenir ses adversaires; mais sur ces entrefaites arriva le 9 thermidor (27 juillet). Dans cette séance mémorable, Saint-Just monta le premier à la tribune; et, au milieu des cris, des vociférations, s'exprima ainsi : « La tribune dût-elle devenir pour moi la » roche Tarpéienne, je n'en dirai pas moins mon » opinion : *je ne suis d'aucune faction.* Je viens vous » dire que les membres du gouvernement ont » quitté la route de la justice. Les comités de salut » public et de sûreté générale m'avaient chargé de » faire un rapport sur les causes qui, depuis quel- » que temps, semblent tourmenter l'opinion publique... mais je ne m'adresse qu'à vous... On a » voulu répandre que le gouvernement était divisé... Il ne l'est pas... » Les cris ne lui permirent pas de continuer. Tout le temps que dura la grande lutte, qui finit par la chute du tyran et de ses complices, il se tint dans un coin de la tribune, jetant des regards de mépris sur ceux qui invectivaient Robespierre. Décrété d'arrestation, il put néanmoins se rendre à l'hôtel-de-ville où, s'étant constitué le chef du comité d'exécution, il se préparait à prendre des mesures lorsqu'il fut arrêté en même temps que Robespierre. Il n'opposa aucune

résistance, et pria seulement ceux que le saisirent de ne lui pas faire de mal, n'ayant pas l'intention de s'évader. Le lendemain, il fut conduit au supplice couvert des malédictions de la populace. Il ne perdit rien de son impassibilité ordinaire; et ce grand coupable mourut avec le calme de l'homme vertueux. Il avait alors 26 ans. Outre un poème licencieux intitulé : *Organt*, justement oublié, on a de lui des *discours* et des *rapports* à la Convention, et les *fragments* d'un ouvrage sur les *institutions républicaines*, qui, publiés séparément, ont été réunis sous le titre d'*Œuvres de Saint-Just*, Paris, 1854, in-8. Ce volume est précédé d'une notice dans laquelle sont exaltés les vertus et les mérites d'un fanatique dont les études mal digérées avaient dérangé le cerveau au point qu'il prétendait faire de la France une autre Sparte, et que pour atteindre à ce but il ne recula devant aucun crime.

SAINT-JUST. Voy. DUGAS DE BOIS-SAINT-JUST.

* SAINT-LAMBERT (Charles-François, marquis de), poète, né à Nancy le 16 décembre 1717, fit de très-bonnes études au collège des jésuites de Pont-à-Mousson. Son éducation terminée, il entra dans les gardes lorraines; mais à la paix d'Aix-la-Chapelle, en 1748, il s'attacha au roi Stanislas et se lia bientôt intimement avec la marquise du Châtelet, une des dames les plus distinguées de la cour de Lunéville. Après la mort de cette dame, il vint à Paris; et ayant obtenu un brevet de colonel au service de France, fit en cette qualité les campagnes de 1756 et 1757. Renonçant alors à l'état militaire où il s'était peu fait remarquer, il se consacra exclusivement aux lettres. Les lectures qu'il fit dans plusieurs cercles de poésies fugitives vraiment originales le mirent dès lors au nombre des poètes à la mode; mais quand en 1769 parut son poème des *Saisons*, ce fut de la part des belles dames qui donnaient alors le ton un enthousiasme que l'on ne voit guère maintenant. Admis, l'année suivante, à l'académie française, il se montra fort assidu à ses séances jusqu'à sa destruction. Pendant l'orage révolutionnaire il se retira dans la vallée de Montmorency, à Eaubonne, où il possédait une habitation voisine de celle de madame d'Houdetot, avec laquelle il avait contracté depuis longtemps une liaison intime. Il sortit en 1800 de cette retraite pour assister aux réunions qui eurent lieu dans le but de reconstituer l'académie française, et mourut, le 9 février 1805, deux jours avant La Harpe, dans un état voisin de l'enfance. Il eut pour successeur à l'académie, Maret, duc de Bassano. On a de lui : *Les Saisons*, 1769, in-8, réimprimé plusieurs fois. « Ce poème, beaucoup trop loué même par La Harpe dans son *Lycée*, est sans intérêt; la composition en est froide, la versification souvent médiocre, les sentiments et les principes dangereux. Les mœurs n'y sont pas plus ménagées que la religion. (MARCELLUS, poètes 152.) » *Fables orientales*, 1772, in-12. Elles sont extraites en partie de la *Bibliothèque* de d'Herbelot et font honneur au talent de l'auteur. Plusieurs articles dans l'Encyclopédie, entr'autres ceux de *Génie*, *Luxe* et *Législateurs*; des *Pièces fugitives* dont celle qui a pour titre *Les Consolations de la vieillesse*, est pleine d'images gracieuses; *Principes*

(1) Desmoulins, qu'il haïssait particulièrement, avait dit dans son *Vieux Cordelier* faisant usage d'une comparaison peu restreinte, que Saint-Just portait sa tête comme un Saint-Sacrement; à quoi le cruel triumvir répondit : *Je lui ferai porter la sienne comme saint Denis.*

des mœurs chez toutes les nations, ou *Cathéchisme universel*, 1798, 5 vol. in-8, et sous le titre d'*Œuvres philosophiques*, 1801, 5 vol. in-8. Quoique cet ouvrage auquel il travaillait depuis quarante ans n'eût eu qu'un fort médiocre succès, le *Cathéchisme* de Saint-Lambert fut désigné comme digne du grand prix de morale par le jury institué pour les prix décennaux; et ce choix ne contribua pas peu à jeter du ridicule sur cette distribution de prix à laquelle l'empereur renonça.

* SAINT-LEU (Hortense-Eugénie de BEAUHARNAIS), reine de Hollande, duchesse de), née à Paris le 10 avril 1785, était fille d'Alexandre de Beauharnais (voy. ce nom), et de Joséphine Tascher de la Pagerie. Conduite dans son enfance par sa mère en Amérique, elle ne revint en France au commencement de la révolution, que pour être témoin des désastres de sa famille. Le 9 thermidor lui rendit sa mère, et le mariage de mad. de Beauharnais avec Bonaparte lui assura un nouveau protecteur. Elevée dans l'établissement de M^{me} Campan, elle orna son esprit de toutes les connaissances propres à son sexe, et acheva de s'y former aux manières du grand monde. Bonaparte devenu empereur lui fit épouser son frère Louis qu'elle n'aimait pas et pour lequel elle n'eut jamais de sympathie. Hortense quitta Paris malgré elle pour suivre son époux que la volonté de Napoléon venait de faire roi de Hollande. Dès ce moment commença pour elle une série d'infortunes sans interruption. A la perte de son fils aîné vint se joindre bientôt le divorce de sa mère qu'elle alla rejoindre à Navarre, puis à la Malmaison. Elle y reçut, en 1815, la visite de l'empereur Alexandre et lui inspira un tel intérêt qu'il voulut lui assurer un sort indépendant. Ce fut à l'influence de ce prince qu'elle dut l'érection, par Louis XVIII, de son apanage en duché de Saint-Leu. Napoléon, à son retour de l'isle d'Elbe, lui fit un crime d'être restée à Paris et refusa d'abord de la voir; cependant il ne tarda pas à être éclairé sur sa conduite, et lui rendit toute son affection. Hortense n'usa de son retour à la faveur que pour être utile. Après le désastre de Waterloo, elle resta fidèle à Napoléon, et lui prodigua tous les soins de la fille la plus tendre, sans s'inquiéter de compromettre son avenir. Obligée de sortir de Paris, elle passa à Genève, puis à Aix en Savoie où elle avait fondé un hôpital. Pendant qu'elle attendait la décision des princes alliés sur son sort, un envoyé de son mari parut avec l'ordre de réclamer et d'emmener son fils aîné. Elle obtint enfin la permission de se fixer sur les bords du lac de Constance, où pendant l'hiver de 1816 elle s'occupa de rédiger ses *Mémoires*. L'année suivante elle acquit dans le canton de Thurgovie le château de Arenenberg, qu'elle se plut à embellir, et où depuis elle passa presque tous les étés. A la révolution de 1850, elle conçut l'espoir de revenir en France avec ses deux fils dont elle ne voulait pas se séparer; mais elle ne conserva pas longtemps cette illusion. Ses fils signalés comme les chefs des mouvements insurrectionnels qui se préparaient, reçurent l'ordre de s'éloigner d'Italie. Elle forma le projet de les conduire en Angleterre en passant par la France. Sur ces entrefaites, l'aîné, Napoléon

mourut de la rougeole à Pesaro. Arrivée à Paris, la maladie de son second fils Louis l'obligea d'y prolonger son séjour. Elle était de retour en Suisse à la fin d'août 1851. A la nouvelle de la tentative de ce fils chéri pour se faire proclamer empereur à Strasbourg (10 octobre 1856), elle partit sur-le-champ quoique souffrante, pour solliciter sa grâce qui lui fut accordée aussitôt qu'elle l'eut demandée. Elle voulait le suivre en Amérique, mais elle n'avait pas assez de force ni de vie pour entreprendre un si long voyage. Elle mourut à Arenenberg, le 5 octobre 1857. Comme elle l'avait demandé par son testament, son corps a été transporté en France, et inhumé près de sa mère, dans l'église de Ruel. Le prince Louis, seul fils d'Hortense, a été élu le 10 décembre 1848, président de la république française.

SAINT-MARC (Charles-Hugues le FEBVRE de), né à Paris en 1698, embrassa le parti des armes; mais en 1718 il prit le petit collet, et s'attacha à l'histoire ecclésiastique du siècle dernier, et débuta dans la littérature par le *Supplément au Nécrologe de Port-Royal*, qui parut en 1755 (voy. DESMARES, Tous-saint); il travailla ensuite à l'*Histoire de Pavillon*, évêque d'Aleth, ouvrage qui marque assez ses liaisons avec les gens du parti. Après avoir quitté l'habit ecclésiastique, et vu échouer plusieurs projets sur lesquels il fondait sa fortune, il s'occupa à donner des éditions de plusieurs ouvrages, qu'il a chargés de beaucoup de pièces et de remarques inutiles. Les 17^e et 18^e tomes du *Pour et contre*, et partie du 19^e, sont encore de lui, et n'ont ni la variété, ni les agréments des volumes donnés par l'abbé Prévôt. Il a donné aussi la *Vie de Philippe Hecquet*, et un *Abrégé chronologique de l'histoire d'Italie*, dont le 1^{er} volume parut en 1761, in-8, et qu'il a continué jusqu'au 6^e, qui parut en 1770, après la mort de l'auteur arrivée à Paris en 1769. Cette histoire est d'une lecture fatigante, par la singularité de l'orthographe, le grand nombre de colonnes dont elle est chargée, enfin à raison des efforts pénibles que fait l'auteur pour contourner les faits au profit de la petite église. On a aussi de lui quelques pièces de poésie française.

SAINT-MARC (l'abbé de). Voy. GREMIS.

SAINT-MARD. Voy. REMOND.

* SAINT-MARTIN (Joseph), jurisconsulte, né vers 1710 à Bordeaux, y remplit plusieurs années avec succès la chaire de droit romain. Il composa un excellent *Cours de jurisprudence*, à l'usage des étudiants de l'université, qu'il publia sous le titre de *Scholastico-forenses Justiniani institutiones*, Bordeaux, 1771, in-4. Il a été l'éditeur de l'ouvrage de Lapeyrière, *Décisions du parlement de Bordeaux*, 1749, où il a inséré plusieurs observations qui ne font que rehausser le mérite de ce livre. Il donna aussi des *Mémoires* sur des questions importantes, et mourut dans sa patrie en 1780.

* SAINT-MARTIN (Louis-Claude de), dit le *Philosophe inconnu*, né à Amboise le 18 janvier 1745, d'une famille noble, fit de bonnes études au collège de Pont-le-Voy; et lorsqu'il les eut terminées, son père qui le destinait à la magistrature, le fit recevoir avocat au présidial de Tours; mais préfé-

rant au barreau la carrière des armes, qui devait lui laisser plus de loisir pour s'occuper de ses méditations philosophiques, à 22 ans il entra lieutenant dans le régiment de Forêt. C'est alors qu'il se fit initier à la secte dite des *Martinistes*, du nom de Martinez-Pasqualis qui en était le chef (1). Il n'en adopta point entièrement les doctrines, mais ce fut par-là qu'il entra dans les voies du spiritualisme. Au bout de six ans il quitta l'état militaire, peu conforme à ses inclinations; et après avoir visité la Suisse, l'Allemagne, l'Angleterre et l'Italie, il revint à Lyon, où il demeura trois ans, ne voyant qu'un petit nombre d'amis. Il mena la même vie obscure et paisible à Paris, où il vint ensuite. Reconnaissant dans la révolution un effet des *desseins terribles de la Providence*, comme il vit plus tard, dans Bonaparte, un *grand instrument temporel*, il n'émigra point. Son titre de noble l'obligea de quitter Paris en 1794, il revint alors en Touraine, où il passa les temps les plus difficiles sans être inquiété pour ses opinions, et fut désigné par le district d'Amboise, élève de l'école normale. De retour à Paris, il y publia successivement un grand nombre d'ouvrages qui ont été commentés et traduits en partie, principalement dans les langues du nord. Il mourut le 14 octobre 1804 au village d'Aunay, près de Paris, chez le sénateur Lenoir La Roche son ami. Parmi ses écrits, nous citerons : *Des Erreurs et de la Vérité, ou les hommes rappelés au principe universel de la science*, par un philosophe inconnu, Edimbourg (Lyon), 1775, in-8. Ce livre fit beaucoup de bruit dans le temps, quoiqu'il soit et peut-être parce qu'il est inintelligible. Quelle est la science? Selon lui, c'est la révélation naturelle; et cette même révélation, qu'est-elle en substance? C'est ce que Saint-Martin n'a pas su concevoir, ou ce qu'il a mal expliqué. « Son système, dit M. Tour- » let, a pour but d'expliquer tout par l'homme. » L'homme, selon Saint-Martin, est la clef de toute » énigme et l'image de toute vérité : prenant en- » suite à la lettre le fameux oracle de Delphes, » *nosce te ipsum*, il soutient que pour ne pas se » méprendre sur l'existence et l'harmonie des êtres » composant l'univers, il suffit à l'homme de se » bien connaître lui-même, parce que le corps de » l'homme a un rapport nécessaire avec tout ce » qui est visible, et que son esprit est le type de » tout ce qui est invisible; que l'homme doit étu- » dier, et ses facultés physiques dépendantes de » l'organisation de son corps, et ses facultés intel- » lectuelles, dont l'exercice est souvent influencé » par les sens ou par les objets extérieurs, et ses » facultés morales ou sa conscience, qui suppose en » lui une volonté libre; c'est dans cette étude qu'il

» doit chercher la vérité, et il trouvera en lui- » même tous les moyens nécessaires pour y arriver. » Voilà ce que Saint-Martin appelle la *révélation » naturelle*. Par exemple, la plus légère attention » suffit, dit-il, pour nous apprendre que nous ne » communiquons, et que nous ne formons même » aucune idée, qu'elle ne soit précédée d'un ta- » bleau ou d'une image engendrée par notre intel- » ligence; c'est ainsi que nous créons le plan d'un » édifice ou d'un ouvrage quelconque. Notre faculté » créatrice est vaste, active, inépuisable; mais en » l'examinant de près, nous voyons qu'elle est se- » condaire, temporelle, dépendante, c'est-à-dire » qu'elle doit son origine à une faculté créatrice, » supérieure, indépendante, universelle, dont la » nôtre n'est qu'une faible copie. L'homme est donc » un type qui doit avoir son prototype; c'est une » effigie, une monnaie qui suppose une matrice, et » le Créateur ne pouvant puiser que dans son propre » fonds, a dû se peindre dans ses œuvres, et re- » tracer en nous son image et sa ressemblance, » base essentielle de toute réalité. Malgré le rap- » port et la tendance que nous conservons vers ce » centre commun, nous avons pu, en vertu de » notre libre arbitre, nous en approcher ou nous » en éloigner. La loi naturelle nous ramène con- » stamment à notre première origine, et tend à » conserver en nous l'empreinte de l'image primi- » tive; mais notre volonté peut refuser d'obéir à » cette loi; et alors la chaîne naturelle étant inter- » rompue, notre type ne se rapporte plus à son » modèle, il n'en dépend plus, et se place sous l'in- » fluence des êtres corporels qui ne doivent servir » qu'à exercer nos facultés créatrices, et par les » quelles nous devons naturellement remonter à la » source de tout bien et de toute jouissance. Cette » disposition vicieuse, une fois contractée par notre » faute, peut, comme les autres facultés organi- » ques, se transmettre par la voie de la génération : » ainsi nous héritons des vices de nos parents. Mais » la vertu, mais l'étude et la bonne volonté pour- » ront toujours diminuer ou détruire ces affections » dépravées, et corriger en nous ces altérations » faites à l'image de la Divinité; nous pourrions en » un mot nous régénérer, et seconder ainsi les vues » réparatrices de l'Homme-Dieu. » Malgré cette ana- » lyse que nous avons rapportée en entier, on ne voit pas bien clairement quelle était la doctrine de Saint-Martin. « Je me suis permis, disait-il, d'user » de réserve dans cet écrit, et de m'y envelopper » souvent d'un voile que les yeux les moins ordi- » naires ne pourront pas toujours percer, d'autant » que j'y parle quelquefois de toute autre chose que » de ce dont je parais traiter. » Avec une pareille explication on peut être obscur et inintelligible tout à son aise. Toutefois, au milieu d'un grand nombre de maximes erronées, on en trouve quelques-unes de vraies. Telle est celle-ci : *Il est bon de jeter continuellement les yeux sur les sciences, pour ne pas se persuader qu'on sait quelque chose; sur la justice, pour ne pas se croire irréprochable; sur toutes les vertus, pour ne pas penser qu'on les possède*. Le livre de Saint-Martin a trouvé beaucoup de partisans en Angleterre, et on en a imprimé une

(1) Martinez Pasqualis, chef de la secte des *Martinistes*, était, à ce qu'on présume, portugais de naissance, et même juif. En 1754, il introduisit dans quelques loges maçonniques de France, notamment à Marseille, à Bordeaux et à Toulouse, un rite cabalistique d'élus, dits *choens*, en hébreu *prêtres*. Il prêcha aussi sa doctrine à Paris, puis quitta soudain cette ville, et s'embarqua, vers 1778, pour Saint-Domingue, où il termina, en 1779, au Port-au-Prince, sa carrière théurgique. — On a lieu de croire, d'après ses écrits et ceux de ses élèves, que sa doctrine est cette cabale de Juifs, qui n'est autre que leur métaphysique, ou la science de l'être, comprenant les notions de Dieu, des esprits et de l'homme dans ses divers états.

suite en anglais à Londres, 1783, 2 vol. in-8; mais elle s'éloigne des principes de l'auteur français qui n'y eut aucune part; *Tableau naturel des rapports qui existent entre Dieu, l'homme et l'univers*, Edimbourg, (Lyon, 1782, in-8); *L'homme de désir*, Lyon, 1790, in-8, nouv. édit., 1802, in-12; *Ecce Homo*, Paris, an 4 (1796), in-12; *Le Nouvel Homme*, 1792, in-8; *De l'esprit des choses ou Coup-d'œil philosophique sur la nature des êtres*, etc., Paris, an 8 (1800), 2 vol. in-8; *Lettre à un ami, ou Considérations politiques, philosophiques et religieuses sur la révolution française*, Paris, an 5 (1795), in-8; *Eclair sur l'association humaine*, an 5 (1797), in-8. Il y cherche les fondements du pacte social dans le régime théocratique; et les communications entre Dieu et l'homme; *Réflexions d'un observateur sur la question proposée par l'institut* : Quelles sont les institutions les plus propres à fonder la morale d'un peuple, an 6 (1798), in-8; *Discours en réponse au citoyen Garat, professeur d'entendement humain aux écoles normales, sur l'existence d'un sens moral*, etc., dans la *Collection des Débats*, des écoles normales, tome 5; *Essai sur cette question proposée par l'institut* : Déterminer l'influence des signes sur la formation des idées, an 7 (1799), in-8; *le Crocodile ou la Guerre du bien et du mal arrivée sous le règne de Louis XV*, poème épico-magique en 102 chants, Paris, 1799, in-8. Cet ouvrage le plus obscur qu'ait enfanté l'imagination ténébreuse de l'auteur, ne fait nul honneur à ses talents poétiques. On y voit figurer un *Jof* (la foi), un *Sedir* (le désir), et un *Ourdeck* (le jeu), qui sont la clef de tout le poème, sans que cela le rende ni plus intelligible ni moins ennuyeux. Saint-Martin a traduit de l'allemand de Boehm (voy. ce nom, n. 51), *le Ministère de l'homme d'esprit*, 1802, 5 part. in-8; *les Trois Principes de l'Essence divine*, 1802, 2 vol. in-8; et *l'Aurore naissante ou la Racine de la philosophie*, etc., 1800, in-8. Il avait, dit-on, un caractère doux, bienfaisant; ses connaissances étaient très-variées; il aimait les arts, et surtout la musique. Ses auteurs favoris étaient Burlamaqui et Rabelais; il lisait le premier pour s'instruire, et c'est de lui, dit-il, qu'il prit le goût de la méditation; il lisait le second pour son amusement. Cependant on convient qu'il y a assez de ces deux écrivains pour se gâter l'esprit et se corrompre le cœur. Les *Œuvres posthumes* de Saint-Martin, Tours, 1807, 2 vol. in-8, renferment un *Journal* qu'il tenait depuis 1782, et dans lequel il rapporte ses entretiens, ses relations, etc.; ce morceau est intitulé : *Portrait de Saint-Martin fait par lui-même*. Plusieurs biographes l'ont confondu avec Martinez-Pasqualis qui fut son maître. Gence a publié en 1824, une *Notice biographique* sur Saint-Martin, in-8, de 28 pages.

* SAINT-MARTIN (Jean-Didier de), missionnaire, né en 1745, à Paris, embrassa l'état ecclésiastique, et devint directeur du séminaire de Saint-Louis. Reçu docteur en théologie, en 1772, il partit la même année pour les missions étrangères. Arrivé à Macao, il fut employé par ses supérieurs dans la province de Sse-Tchouan. Il y apprit assez bien l'idiome du pays pour prêcher en Chinois, et publia dans la même langue une traduction du livre de

l'imitation. En 1784, il fut nommé coadjuteur du vicaire apostolique de la province, et sacré évêque de Caradre *in partibus*. Après avoir partagé l'année suivante la persécution qu'essuyèrent différents missionnaires, et qui le força de se retirer quelque temps à Manille, il revint en 1789 dans la province de Sse-Tchouan, dont trois ans après il devint vicaire apostolique. C'est dans ce poste difficile que ce savant et vertueux missionnaire a terminé sa vie, en 1801. Il a composé ou traduit en chinois plus de trente ouvrages de piété, entre autres le *Catéchisme de Montpellier*. On trouve dix-huit lettres de lui dans les *Nouvelles lettres édifiantes*, et M. l'abbé Labouderie en a publié 25 autres sous ce titre : *Lettres de M. de Saint-Martin, évêque de Caradre, à ses père et mère, et à son frère, religieux bénédictin*, etc., avec une *Notice biographique* et des *Notes*, Paris, 1822, in-8. On y a joint un *Essai sur la législation chinoise* par M. Dellac, avocat.

* SAINT-MARTIN (Louis-Pierre de), né à Paris, en 1755, embrassa l'état ecclésiastique, et acquit en 1781 la charge de conseiller-clerc au Châtelet. S'étant fait connaître par ses talents pour la chaire, il fut choisi, en 1784, pour prononcer le *Panegyrique de St.-Louis* devant l'académie française, et en 1787 il prononça celui de *St.-Vincent de Paul*, dans une assemblée des dames de la charité. Il adopta les principes de la révolution avec beaucoup de chaleur et fut nommé, dès la fin de 1789, aumônier de la garde nationale parisienne. Entraîné par l'exemple, ou cédant à la peur, il abjura ses fonctions ecclésiastiques en 1795, et bientôt après épousa une femme divorcée qu'il ne tarda pas à répudier. En 1797, il fut fait secrétaire de la commission chargée d'aller recueillir les monuments des arts en Italie. A l'organisation judiciaire des départements de la rive gauche du Rhin, nommé juge du tribunal d'appel à Trèves, il passa ensuite conseiller à la cour de Liège, et maintenu dans ce poste par le roi des Pays-Bas, mourut dans cette ville le 15 janvier 1819 à 66 ans. Le clergé Liégeois lui ayant refusé la sépulture ecclésiastique, la société des franes-maçons, dont il était un des chefs, lui rendit les derniers devoirs avec une pompe extraordinaire. Outre les deux *Panegyriques*, dont on a parlé et qui ont été imprimés séparément, et quelques opuscules de circonstance aujourd'hui sans intérêt, on a de l'abbé de St.-Martin : *Réponse aux réflexions de l'abbé d'Espagnac sur Suger et son siècle*, 1780, in-8; *Les établissements de St.-Louis, suivant le texte original*, suivis du *Panegyrique du St. Roi*, etc., 1786, in-8. Cet ouvrage, réimprimé in-12, pour faire suite à l'*Histoire de France* de Velly, est fort estimé; *Messe pour les jours solennels et anniversaires de la confédération des Français*. Cet opuscule, composé en 1790, n'a été imprimé qu'en 1854, in-8, de 24 pages; *Considérations sur l'organisation judiciaire et améliorations dont elle peut être susceptible*, 1801, in-8.

* SAINT-MARTIN (Jean-Antoine), orientaliste, né à Paris, en 1791, s'appliqua, dès sa sortie du collège, à l'étude des langues orientales, et, après avoir suivi les cours de Silvestre de Sacy, s'attacha spécialement aux langues arménienne et géor-

gienne, qui lui offraient moins de concurrents. En 1814, lorsque l'académie celtique prit le nom de société royale des antiquaires, il en fut nommé secrétaire; mais il donna sa démission au bout de quelques mois. Le courage qu'il montra, en 1815, en refusant de signer l'acte additionnel, l'aurait peut-être obligé de quitter la France, sans le retour des Bourbons. Il avait fait imprimer les motifs de son vote négatif. Quelques fragments d'histoire et de géographie arménienne, qu'il traduisit et publia en 1818, lui ouvrirent, en 1820, les portes de l'académie des inscriptions. Dès la fondation de la société asiatique, en 1822, il fit partie du conseil, et fut chargé de la rédaction du journal, et en janvier 1824, il fut nommé sous-conservateur de la bibliothèque de Monsieur (l'Arsenal); il obtint aussi l'inspection de la typographie orientale à l'imprimerie royale (1825), et la décoration de la légion-d'honneur. Après la révolution de 1850, il perdit sa place de bibliothécaire, ainsi qu'une pension; et présenté pour une chaire au collège de France, il se vit repoussé. L'année suivante il ne fut pas plus heureux lorsqu'il demanda la place laissée vacante aux manuscrits, par la mort d'Abel Rémusat (voy. ce nom), son ami; mais il ne lui survécut que six semaines, et mourut du choléra, le 10 juillet 1852. Saint-Martin aimait à obliger; lorsque, sous les premières années de la restauration, Daunou, Andrieux et Thurot, étaient sur le point de se voir privés de leurs chaires, il plaida leur cause auprès du ministre de l'instruction publique, et Thurot seul fut l'objet d'une suspension momentanée. Parmi les écrits de ce savant, nous citerons : *Mémoires historiques et géographiques sur l'Arménie*, etc., 1818-1819, 2 vol. gr. in-8. Le premier contient la description de l'Arménie, d'après les auteurs grecs, latins et orientaux, un précis de son histoire, et des tables chronologiques. Le second la traduction, avec le texte en regard, de l'Histoire des Orpéliens, de la Géographie attribuée à Moïse de Khoren, de celle de Vartan, etc., et des tables géographiques; *Nouvelles recherches sur l'époque de la mort d'Alexandre et sur l'ère des Ptolémées*, 1820, in-8. C'est un examen critique des *Annales des Lagides*, ouvrage de M. Champollion-Figeac; *Notice sur le Zodiaque de Denderah*, 1822, in-8. L'auteur y réfute avec beaucoup de sagacité les conjectures de Dupuis (voy. ce nom, III, 525); *Notice sur la vie et les ouvrages de Tochon d'Annecy* (qu'il remplaça à l'académie des inscriptions), 1822, in-8; *Histoire de Palmyre*, où l'on discute tout ce que les auteurs orientaux nous ont transmis sur cette cité fameuse, 1825, in-8, avec une carte; *Choix de fables de Vartan* (arménien et français), 1825, gr. in-8; *Relation d'un voyage fait en Europe et dans l'Océan atlantique à la fin du xv^e siècle, sous le règne de Charles VIII, par Martyr, évêque d'Arzendjan*, traduit de l'arménien, avec le texte, 1827, in-8; *Recherches sur l'histoire et la géographie de la Misène et de la Charasène*, 1828, gr. in-8, publ. par M. Lajard, ainsi que l'*Histoire d'Arménie*, par le patriarche Jean VI, dit Jean *Catholikos*, trad. de l'arménien, 1841, in-8. Saint-Martin a donné une édition de l'*Histoire du Bas-Empire* de Lebeau, 1824-56, corrigée et augmentée

d'après les auteurs orientaux, 21 vol. in-8, et atlas; excellent travail plein de recherches neuves. Enfin il a fourni divers mémoires au *Recueil* de l'académie et des articles à la *Biographie universelle*, etc. Silvestre de Sacy prononça sur sa tombe l'éloge de Saint-Martin, son élève et son ami.

SAINT-MARTIN (Léandre de). Voy. JONES (John).

SAINT-MARTIN. Voy. JUGE SAINT-MARTIN (Jacques-Joseph).

SAINT-MAURICE. Voy. MONTBAREY (le prince de).

* SAINT-MAURIS (Jean de), jurisconsulte, né à Dole sur la fin du xv^e siècle, d'une famille dont on trouve la généalogie dans l'*Histoire de l'université du comté de Bourgogne*, professa le droit dans sa ville natale; et fut appelé au conseil d'état de Bruxelles par Charles-Quint qui le nomma, en 1544, son ambassadeur en France. Saint-Mauris mourut à Dole en 1555. On a de lui : *Utilissima simul ac doctissima repetitio legis unice, Cod., quo loco mulieres munera subire soleant*, Lyon, 1558, in-4; *Tractatus de restitutione in integrum*, Paris, 1548, in-4, réimprimé plusieurs fois, et inséré dans le tom. v des *Tractatus illustr. juris consultor.* de Zilet. Dunod a fait son *Eloge* dans la Préface du *Traité des prescriptions*. Les *Mémoires* de son ambassade sont conservés à la bibliothèque de Besançon.

** SAINT-MAURIS-CHATENOIS (Charles-Emmanuel-Polycarpe, marquis de), né en 1754, d'une très-ancienne famille de Franche-Comté, entra jeune au service, et avait à la révolution le rang de colonel. Ayant émigré l'un des premiers, il fit la campagne de 1792 dans l'armée des Princes, et après son licenciement, continua d'être employé sous les ordres du prince de Condé qui le chargea de diverses missions dans l'intérêt de la cause royale. Rentré en France après le 18 brumaire (1800), il fut nommé, en 1814, inspecteur commandant des gardes nationales de la Haute-Saône, et, l'année suivante, maréchal-de-camp. Elevé à la dignité de pair de France en 1827, sa nomination fut annulée en 1850. Rentré dans la vie privée, il ne s'occupa plus qu'à mettre en ordre les matériaux qu'il avait recueillis depuis longtemps pour un grand ouvrage, qu'il publia sous ce titre : *Généalogie historique de la maison de St.-Mauris, du comté de Bourgogne*, Vesoul, 1852, in-fol., avec fig. et blasons. Une 2^e partie inédite contient l'inventaire raisonné des chartes, cartulaires et titres originaux analysés dans l'ouvrage. On lui doit encore : *Aperçu succinct sur l'ordre des chevaliers de St.-George, suivi de ses statuts et règlements*, Vesoul, 1854, in-8. M. de St.-Mauris en était gouverneur depuis 1825. Il mourut dans son château de Colombier, près de Vesoul, au mois de mars 1859. Il était chevalier de St.-Louis, de St.-Jean de Jérusalem, etc., et membre de l'académie de Besançon.

SAINT-MEARD. Voy. JOURGNIAC.

SAINT-MÉRY. Voy. MOREAU-SAINT-MÉRY.

* SAINT-MICHEL (Alexis de), littérateur, né à Lorient le 17 décembre 1795, débuta par une pièce de vers couronnée à l'académie d'Orléans, et fit paraître en 1816 un petit poème intitulé : *La guerre de Rhura*; en 1820, il en donna un autre intitulé : *Fingal*, dont quelques fragments ont été insérés

dans l'*Almanach des Muses*, et cités avec éloge dans les feuilles publiques. On a encore de lui : la *Vierge de Groa*, poème, 1822, et plusieurs autres pièces de poésie. Il mourut à la fleur de l'âge vers 1817. Son principal ouvrage est une traduction en vers des *Poésies d'Ossian*, restée manuscrite.

* SAINT-MORYS (Etienne BOURGEVIN VIALART comte de), maréchal-de-camp, né à Paris en 1772, fils d'un conseiller au parlement, suivit son père dans l'émigration, fit les campagnes de l'armée de Condé, et après le licenciement, voyagea en Suède et en Angleterre, s'occupant des sciences naturelles. De retour à Paris en 1805, il fut compromis dans la conspiration de Georges Cadoudal, et renfermé quelque temps à la Force. A la restauration il entra dans la maison militaire du roi, et le suivit à Gand. A son retour il eut, avec le colonel Barbier-Dufay, une contestation assez vive pour des affaires d'intérêt, et succomba dans le duel qui en fut la suite le 21 juillet 1817. Sa veuve a publié un *Mémoire en consultation* de cette affaire, qui a fait beaucoup de bruit, sans toutefois donner lieu à des poursuites judiciaires. Outre quelques brochures aujourd'hui sans intérêt, on a de lui : *Voyage pittoresque de Scandinavie*, Londres, 1802, in-4; *Tableau littéraire de la France au XVIII^e siècle*, 1809, in-8, production fort médiocre, où il se montre partisan exalté du philosophisme; *Description d'un monument trouvé à Paris, rue Vicienne*, en 1806, et quelques autres morceaux dans le tome 2 des *Mémoires de l'académie celtique*; *Aperçu sur la politique de l'Europe et l'administration intérieure de la France*, 1815, in-8; l'auteur y montre une grande admiration pour la constitution anglaise; *Mémoire sur les moyens de rendre utiles les friches et côtes incultes en les plantant*, 1810. Il a fourni quelques articles à la *Biographie universelle*.

SAINT-NON (Jean-Claude-Richard, abbé de), amateur zélé des arts, né à Paris en 1727, fils d'un receveur-général des finances, embrassa l'état ecclésiastique, et acquit une charge de conseiller-clerc au parlement. Lors des discussions sur la bulle *Unigenitus*, exilé à Poitiers, il charma les ennemis de cette retraite par la culture des arts. Devenu libre par la démission de sa place, il voyagea en Angleterre, puis en Italie, séjourna quelque temps à Rome, et visita le royaume de Naples et la Sicile, en compagnie de Robert et Fragonard (voy. ces noms). Le fruit de ses excursions fut le *Voyage pittoresque de Naples et de Sicile*, Paris, 1781-86, 5 vol. in-fol. (Voy. DENON). Cet ouvrage, qui eut beaucoup de succès, valut à l'auteur le titre de membre honoraire de l'académie de peinture. Il mourut à Paris le 25 novembre 1791, à l'âge de 64 ans. On trouve dans le *Manuel des curieux* par Hubert et Rost le *Catalogue des eaux fortes*, gravées par l'abbé de Saint-Non, et de ses estampes d'après Robert, au lavis, en noir et en brun. Brizard a donné une *Notice* sur Saint-Non, Paris, 1792, in-8 de 56 pag. : elle est assez rare, n'ayant jamais été dans le commerce.

* SAINT-OURS (...), peintre renommé, né à Genève en 1762, reçut les premières leçons de dessin de son père. A 16 ans, il vint à Paris, où il

remporta en 1771 la première médaille à l'académie, et en 1780, le grand prix de peinture pour le tableau de l'*Enlèvement des Sabines*, sujet traité depuis par David. Il alla se perfectionner à Rome, où admis dans l'école de Vien, il fit de rapides progrès par l'étude des chefs-d'œuvre et y exécuta divers ouvrages, entre autres : *Le combat de la lutte aux jeux olympiques*, qui obtint les suffrages de tous les connaisseurs. Les troubles de la révolution le forcèrent de revenir en 1792 dans sa patrie, où il fit de nouveaux ouvrages. Son tableau représentant un *Tremblement de terre*, passe pour un des plus beaux de l'école moderne. Cet artiste mourut à Genève en 1809.

* SAINT-PART (Pierre-Nicolas Van Blotaque, plus connu sous le nom de), jésuite, né le 9 février 1754 à Givet-Saint-Hilaire, diocèse de Liège, entra dès l'âge de 10 ans au collège de Dinant, et en voyant sur le portail de l'église des jésuites une inscription qui annonçait que cet institut était destiné à travailler au salut des âmes, forma la résolution d'y entrer. Il fit son noviciat à Paris, et professa suivant l'usage dans plusieurs collèges; il se trouvait à Vannes lors de la suppression de la société. Revenu à Paris, il prit pour pouvoir exercer son ministère le nom de Saint-Pard, que depuis il a toujours conservé, et fut placé par l'archevêque M. de Beaumont, dans la paroisse de Saint-Germain-en-Laye. Vers 1775, nommé directeur des religieuses de la Visitation de la rue Saint-Antoine, il conserva ce poste jusqu'à la suppression des monastères. Il ne sortit point de France, et caché dans divers asiles, se tint toujours prêt à remplir les fonctions de son ministère; sous le Directoire il fut détenu pendant six mois à Versailles, et peu après, il subit encore un emprisonnement à Paris. A l'époque du concordat (1801), M. de Belloy, archevêque de Paris, le nomma chanoine honoraire, et dès lors attaché à la paroisse de Saint-Jacques, il se livra à la prédication et à la direction. Il mourut le 1^{er} décembre 1824, âgé de 90 ans. On lui doit : le *Livre des élus* ou *Jésus crucifié*, par le P. de Saint-Jure, revu et corrigé, avec l'éloge de l'auteur et la liste de ses ouvrages, Paris, 1771, in-12; l'édition de 1825 est augmentée d'une notice sur l'abbé de Saint-Pard, extraite de l'*Ami de la religion*, tome 42, page 198; de la *Connaissance et de l'amour de J.-C.*, pour servir de suite au livre des élus, par le P. de Saint-Jure, revue et corrigée, 1772, in-12 (voy. ST.-JURE, IV, 658); *Retraite de 10 jours à l'usage des ecclésiastiques et des religieux*, 1775, in-12; *L'âme chrétienne formée sur les maximes de l'Evangile*, 1774, in-12; la *Vie et la doctrine de J.-C.*, rédigées en méditations pour tous les jours de l'année, trad. du latin du P. Avancin, Paris, 1775, 2 vol. in-12; le *Jour de la communion*, ou *J.-C. considéré sous les différents rapports qu'il a avec l'âme fidèle dans l'Eucharistie*, 1778, in-12, ib., 1819; *Conduite intérieure du chrétien*, 1779, in-24; 1819, in-52; *Exercices de l'amour pénitent, suivi d'un essai sur l'ordre considéré comme vertu*, 1819, in-16. Il a laissé manuscrites des *Lettres spirituelles* et des *Lectures pieuses tirées des psaumes*.

SAINT-PAVIN (Denys SANGUIN de), poète français,

né à Paris au commencement du xvii^e siècle, était fils d'un président aux enquêtes, homme de mérite, qui fut aussi prévôt des marchands. Il embrassa l'état ecclésiastique et fut nommé à l'abbaye de Livri, qui fut pour lui une retraite voluptueuse où il faisait ce qu'il voulait et disait ce qu'il pensait. Il poussait la liberté de l'esprit jusque sur les matières les plus respectables ; c'est ce qui engagea Boileau à mettre sa conversion au nombre des choses impossibles :

Saint-Sorlin janséniste, et Saint-Pavin bigot.

Saint Pavin, indigné contre le satirique, lui répondit par un sonnet qui finissait ainsi :

S'il n'eut mal parlé de personne,
On n'eût jamais parlé de lui.

Boileau s'en vengea par l'épigramme :

Alidor assis dans sa chaise,
Méditant du ciel à son aise,
Peut bien médire aussi de moi ;
Je ris de ses discours frivoles ;
On sait fort bien que ses paroles
Ne sont pas articles de foi.

On a dit qu'il s'était converti au bruit d'une voix effrayante, qu'il avait cru entendre à la mort du poète Théophile, son maître. Quelques-uns cependant prétendent qu'il persévéra dans le délire de son impiété jusqu'à sa mort, arrivée le 8 avril 1670, dans un âge avancé. Nous avons de Saint-Pavin plusieurs pièces de *poésie*, recueillies avec celles de Charleval, 1759, in-12. Ce sont des *sonnets*, des *épigrammes*, des *épîtres*, des *rondeaux*, la plupart fruits de la licence et de la débauche. Il était parent de Claude Sanguin. Voy. ce nom.

* SAINT-PERN (J.-B.-M.-B. de), né à Rennes, d'une famille qui a fourni un grand nombre d'hommes distingués dans les armes, avait à peine atteint sa seizième année, qu'il fut arrêté, « comme ennemi » du peuple et de la liberté, et comme complice des attentats de Louis XVI contre la nation française, » dans la journée du 10 août. » Sur cette absurde accusation, il fut livré avec sa mère et sa sœur, accusées du même crime, au tribunal révolutionnaire, qui les condamna tous les trois à mort, le 19 juillet 1794, huit jours avant la chute de Robespierre.

SAINT-PHILIPPE (le marquis de). V. BACCALAR.

SAINT-PIERRE (Eustache de), le plus notable bourgeois de Calais, mort en 1571, se signala par son généreux dévouement, lorsque cette ville fut, en 1547, assiégée par Edouard III, roi d'Angleterre. Ce prince, irrité de la longue résistance des assiégés, ne voulait point les recevoir à composition, si on ne lui en livrait six des principaux pour en faire ce qu'il lui plairait. Comme leur conseil ne savait que résoudre, et qu'ainsi toute la ville demeurait exposée à la vengeance du vainqueur, Eustache s'offrit pour être une des six victimes. A son exemple il s'en trouva aussitôt d'autres qui remplirent le nombre, et s'en allèrent, la corde au cou et nus en chemises, porter les clefs à Edouard. Ce prince voulait absolument les faire mourir ; il avait déjà fait mander le bourreau pour l'exécution, et il fallut toutes les larmes et les prières répétées de son épouse pour les arracher à sa fureur. Du Belloy a tiré de ce sujet sa tragédie intitulée : *Le Siège de*

Calais. « Nos historiens, dit Voltaire, s'extasient » sur la grandeur d'âme des six habitants qui se » dévouèrent à la mort. Mais au fond ils devaient » bien se douter que si Edouard III voulait qu'ils » eussent la corde au cou, ce n'était pas pour la » faire serrer. Il les traita très-humainement, et » leur fit présent à chacun de six écus d'or, qu'on » appelait *Nobles à la rose*. » Eustache de Saint-Pierre, dans la suite, devint l'homme de confiance d'Edouard, qui estima en lui le patriotisme et le courage. Voilà ce qu'on lit dans la *Chronique de Froissard* ; des biographes de nos jours regardent cette histoire comme une fable, et prétendent que cet Eustache ne fut qu'un homme au moins pusillanime, qui s'opposa de toute son influence à une dernière défense de la ville : on ne peut, disent-ils, se refuser de croire à ses intelligences secrètes avec le roi d'Angleterre, Edouard, qui le combla de biens et d'honneurs, jusqu'à le déléguer comme surveillant de ses intérêts auprès des Calaisiens fidèles à la France. Hume et Lévêque avaient déjà élevé des doutes sur le dévouement d'Eustache. Le président Hénault a gardé sur ce fait un silence qui a été expliqué par M. Walkenaer dans la dernière édition de cet historien. Voy. sur ce sujet les *Mémoires de l'académie des Inscriptions et belles-lettres*, tom. 37. Quoi qu'il en soit, le gouvernement a envoyé en 1819 à la ville de Calais le buste d'Eustache de Saint-Pierre par Cortot.

SAINT-PIERRE (Charles-Irénée CASTEL de), né au château de Saint-Pierre-Eglise, en Normandie, l'an 1638, embrassa l'état ecclésiastique. Ses protecteurs lui procurèrent la place de premier aumônier de Madame et l'abbaye de la Sainte-Trinité de Tiron, en 1702. Dès 1695, il avait eu une place à l'académie française. Le cardinal de Polignac l'emmena avec lui aux conférences d'Utrecht. Après la mort de Louis XIV, il fut exclu de l'académie française, pour avoir exalté dans sa *Polysynodie* la manière de gouverner du régent, en blâmant celle de Louis XIV, et pour quelques autres raisons plus dignes encore d'animadversion. Cette exclusion fut unanime, il n'y eut que l'indifférent Fontenelle qui s'y refusa ; mais le duc d'Orléans ne voulut pas que la place fût remplie. Elle demeura vacante jusqu'à sa mort, arrivée en 1745, à 86 ans. Boyer, ancien évêque de Mirepoix, empêcha qu'on ne prononçât à l'académie l'éloge d'un homme dont la mémoire n'était pas à l'abri du reproche d'irréligion. L'abbé de Saint-Pierre n'était pas brillant dans la conversation ; mais il se rendait justice et ne s'empressait pas de parler. Il craignait d'ennuyer, et il aurait voulu plaire. Ses principaux ouvrages sont : *Projet de paix perpétuelle entre les potentats de l'Europe*, Utrecht, 1715, en 5 vol. in-12 ; projet dont le fameux citoyen de Genève a fait un extrait. L'abbé de Saint-Pierre, pour appuyer ses idées, prétend que la diète européenne qu'il voulait établir pour pacifier les différends avait été approuvée et rédigée par le dauphin, duc de Bourgogne, et qu'on en avait trouvé le plan dans les papiers de ce prince. Il se permettait cette fiction pour mieux faire goûter son projet ; mais cet artifice était peu digne d'un homme délicat, puisqu'il tendait à faire passer

un prince sage et judicieux, s'il en fut jamais, pour un esprit visionnaire et exalté. Le cardinal de Fleury, en répondant à ses propositions, lui dit entre autres choses : « Vous avez oublié, mon-sieur, pour article préliminaire, de commencer » par envoyer une troupe de missionnaires, pour » disposer le cœur et l'esprit des princes : » *Mémoire pour perfectionner la police des grands chemins; Mémoire pour perfectionner la police contre le duel; Mémoire sur les billets de l'état; Mémoire sur l'établissement de la taille proportionnelle*, in-4 : ouvrage qui contribua à délivrer la France de la taille arbitraire; *Mémoire sur les pauvres mendiants*, 1724, in-8; *Projet pour réformer l'orthographe des langues de l'Europe*, dans lequel il y a beaucoup d'idées bizarres. Il y propose un système d'orthographe qu'il suivait lui-même, et qui rend la lecture de ses ouvrages insoutenable. *Réflexions critiques sur les travaux de l'Académie française*; un très-grand nombre d'autres *Ecrits*, parmi lesquels un traité de *l'Anéantissement futur du mahométisme*, où il y a plusieurs traits contre cette fausse religion, que l'auteur semble vouloir faire rejaitiller sur la véritable; et les *Annales politiques de Louis XIV*, en 2 vol. in-12 et in-8, 1757, dans lesquelles l'auteur déchire de la manière la plus outrageante la mémoire de ce grand monarque, trop religieux sans doute et trop zélé contre toutes sortes d'erreurs pour avoir le suffrage de la froide philosophie. L'abbé de Saint-Pierre faisait imprimer ses ouvrages à ses dépens, pour les donner à ceux qui étaient en état de contribuer à la réussite de ses projets. Il affectait la singularité en tout. Sa manière d'écrire était aussi extraordinaire que sa manière de penser. Il écrivait *négligence, sonjer, enquire, diccionnaire, pëisan, Fransès*, etc. « On dirait, dit un auteur, que ses systèmes politiques ayant été sifflés, son courroux est tombé » sur l'orthographe. » Alletz a publié un extrait des différents écrits de l'abbé de Saint-Pierre, sous le titre de : *Rêves d'un homme de bien*, 1775, in-12. On connaît ces vers de Voltaire au sujet d'un buste fort ressemblant de cet abbé :

N'a pas longtemps, de l'abbé de Saint-Pierre
On me montrait un buste tout parfait,
Qu'on ne sut voir si c'était chair ou pierre,
Tant le sculpteur l'avait pris trait pour trait !
Si que restai perplexe et stupéfait,
 Craignant en moi de tomber en méprise ;
 Puis dis soudain : Ce n'est là qu'un portrait :
 L'original dirait quelque sottise.

Tous ses contemporains ont loué sa *bienfaisance*, mot qu'il mit en usage ainsi que celui de *gloriole*, et qui était oublié depuis Balzac. Quoique d'abord il n'eût qu'un revenu de 1800 fr., il en céda 500, par contrat, en faveur du mathématicien Varignon, son ami... « Riche, avec une fortune médiocre (dit » un bibliographe), parce qu'il n'avait pas de be- » soins, il employait presque tous ses revenus à » soulager les malheureux, et à faire apprendre à » des orphelins des métiers vraiment utiles... Il ne » connaissait d'autre passion que celle du bien pu- » blic. »

* SAINT-PIERRE (Jacques-Henri BERNARDIN de), célèbre écrivain, né au Havre en 1757, d'une famille qui se disait issue d'Eustache de Saint-Pierre (voy.

plus haut), avait à peine douze ans lorsqu'il fit avec un de ses oncles, capitaine de navire, un voyage à la Martinique. Sa santé délicate ne pouvant résister aux influences du climat, il revint en France, et reprit ses études au collège de Caen. Il y fit des progrès si rapides, et montra des dispositions si heureuses, que les jésuites firent tous leurs efforts pour acquérir un sujet aussi distingué. L'élève aurait volontiers cédé à leurs instances; mais son père s'y opposa : et, en le retirant du collège, le fit entrer à l'école des ponts-et-chaussées. Ayant obtenu un brevet d'ingénieur militaire, il fut envoyé à l'armée d'Allemagne (1760); mais malgré sa capacité et quoiqu'il eut fait preuve de courage dans différentes circonstances, il fut renvoyé en France pour son insubordination. Il se rendit alors à Malte menacé par les Turcs, et en revint bientôt abreuvé de dégoûts. Alors il partit pour la Russie, où, recommandé à l'impératrice Catherine II, il obtint avec une gratification le brevet de capitaine dans le génie. Ayant pénétré les desseins du cabinet de Pétersbourg, il envoya en France, aux bureaux des affaires étrangères, un *Mémoire*, dans lequel il annonçait le futur partage de la Pologne. Envoyé du service de la Russie, il donna sa démission, et se rendit à Varsovie dans le dessein de se consacrer à la défense des Polonais; il alla ensuite à Dresde, puis à Berlin, offrant partout ses services dont on ne voulait qu'à des conditions qu'il ne croyait pas pouvoir accepter. Fatigué de cette vie errante, il revint à Paris, et le baron de Breteuil lui fit obtenir un brevet d'ingénieur pour l'Île-de-France. Mais son caractère ne lui permettait de trouver de repos dans aucune contrée, et en 1771 il se retrouvait à Paris sans argent, mais riche d'observations et résolu de chercher des consolations et des ressources dans la culture des lettres. Admis chez M^{lle} de Lespinasse et affilié à la secte philosophique, il ne tarda pas à s'y trouver déplacé. Un libraire auquel il avait été recommandé par d'Alembert était convenu de lui donner mille francs du manuscrit de son *Voyage à l'Île-de-France*; mais quand il vint pour toucher cette somme, il ne reçut que des injures grossières. Quoiqu'il fût déjà revenu de bien des illusions, cet excès de mauvaise foi l'indigna, et l'affermir dans la résolution qu'il avait prise de vivre loin des hommes. Lié, depuis 1772, avec l'auteur d'*Emile*, dont le caractère sympathisait avec le sien, après le départ de Rousseau pour Ermenonville, resté seul, il travailla sans interruption aux *Etudes de la nature*; mais son *Voyage* ayant eu peu de débit, il eut beaucoup de peine à trouver un imprimeur qui voulût se charger de son nouvel ouvrage (*voy. BAILLY*, t. 598). Le succès des *Etudes* surpassa son attente; et celui de *Paul et Virginie*, qu'il donna quatre ans après (1788), fut encore plus éclatant. Il y joignit dans la suite la *Chaumière indienne*, et le *Café de Surate*, deux petits chefs-d'œuvre de grâce, de style et de sensibilité, dont l'un est un traité de tolérance, et l'autre la critique des académies qui refusaient d'admettre ses théories scientifiques. Placé dès lors au rang des premiers écrivains, il aurait pu jouer un rôle parmi les réformateurs qui se disposaient à faire à la France une

application si funeste de leurs doctrines; mais son caractère mobile et inquiet ne lui permettait pas de figurer dans une grande assemblée. Il le comprit et se contenta de donner au roi et à la nation, dans les *Vœux d'un Solitaire*, des conseils qui partent sans doute d'un cœur honnête, mais qui prouvent que l'auteur n'avait pas la moindre idée de la situation politique, et surtout qu'il était bien éloigné de prévoir les résultats des premières mesures adoptées par l'assemblée constituante. En 1792, peu de jours avant le 10 août, le roi qui lui avait déjà donné plusieurs fois des marques d'intérêt, le nomma intendant du jardin des plantes : en lui annonçant sa nomination, ce prince lui dit : « J'ai lu vos ouvrages, ils sont d'un honnête homme, et je donne en vous un digne successeur » à M. de Buffon. » Marié depuis quelque temps, à la suppression de sa place il alla s'établir avec sa famille dans la délicieuse retraite d'Essone, et il y vivait oublié, lorsqu'en 1794 il fut nommé professeur à l'école normale par un décret de la convention. Chargé du cours de morale, il y réussit faiblement. Cependant ayant osé se prononcer en faveur de l'existence de Dieu, cet acte de courage, car c'en était un alors, excita l'enthousiasme de son auditoire et lui valut d'unanimes applaudissements. Admis l'année suivante à l'institut, il brava l'animadversion de plusieurs de ses collègues, en continuant à manifester, dans toutes les circonstances, ses principes religieux. Cependant on lui reproche avec raison de n'avoir fait nulle part une déclaration expresse en faveur de la religion catholique dans laquelle il était né. Après le 18 brumaire, il n'eut qu'à se louer du premier consul, admirateur de son beau talent; et les autres membres de la famille Bonaparte (surtout Joseph), ne se montrèrent pas moins disposés en faveur de ce grand écrivain. Des pensions jointes à son traitement et au produit de ses ouvrages lui assurèrent enfin cette aisance qu'il avait tant désirée, se montrant plus spéculateur qu'homme de lettres, et plus sensible à la fortune qu'à la gloire. Parvenu à la vieillesse, mais exempt d'infirmités, il s'occupait de terminer les *Harmonies de la nature*, lorsque des attaques répétées d'apoplexie l'avertirent de sa fin prochaine. Il se hâta de quitter Paris pour jouir encore une fois de l'aspect de la campagne, et mourut dans sa maison d'Eragny sur l'Oise, le 21 janvier 1814, à 76 ans. Aignan (*roy. ce nom*, t. 82), son successeur à l'académie française, y prononça son éloge. Il avait été marié deux fois, la 1^{re} avec M^{lle} Didot, et la 2^e avec M^{lle} de Pelleport. Aimé Martin, l'un des admirateurs de ses talents, épousa sa veuve, et donna une édition complète de ses *Œuvres*, Paris, 1818-1820, 12 vol. in-8, ou 19 vol. in-48, enrichie de notes et de la *Vie* de l'auteur. Outre les ouvrages déjà cités, cette édition renferme un grand nombre d'opuscules inédits, tels que l'*Eloge de mon ami* (c'est celui de son chien), le *Voyage de Codrus* et le *Vieux Paysan polonais*; *Essai sur J.-J. Rousseau*; *Discours sur l'éducation des femmes*; la *Mort de Socrate*, etc. On a comparé Bernardin de Saint-Pierre à Rousseau, mais il a plus de rapport avec Fénelon, par le caractère

tendre et affectueux que l'on remarque dans tous ses écrits. On ne peut s'empêcher d'aimer l'auteur des *Etudes de la Nature* de la même manière que l'on s'attache à l'auteur de *Télémaque*. Son *éloge* ayant été mis au concours par l'académie de Rouen en 1816, M. Patin remporta le prix.

SAINT-POL. *Voy.* CHATILLON, FRANÇOIS, LUXEMBOURG et LOUIS XI.

SAINT-PREUIL (François de JUSSAC d'EMBLEVILLE, seigneur de), gouverneur d'Arras et maréchal de camp, était un seigneur plein de bravoure. Ce fut lui qui fit prisonnier de guerre le duc de Montmorency, à la journée de Castelnaudary. Cette action lui valut la protection du cardinal de Richelieu et les récompenses de la cour. Il signala son courage à Corbie, qu'il défendit en 1636 contre les Espagnols; et il facilita en 1640 la prise d'Arras, dont il fut gouverneur. L'année suivante, il rencontra la garnison espagnole qui sortait de Bapaume par capitulation, et allait à Douai. Il l'attaqua sans la connaître, à ce qu'il prétendit, et la pilla; cette démarche odieuse le fit arrêter. Dès qu'on fut maître de sa personne, on l'accusa de concussion, et on lui reprocha un grand nombre de violences : entre autres, d'avoir enlevé une jeune meunière à son époux, qui se déclara son accusateur. Saint-Preuil fut conduit à la citadelle d'Amiens, où des commissaires nommés par la cour lui firent son procès, et le condamnèrent à être décapité. Cette sentence fut exécutée à Amiens le 9 novembre 1641 : il était dans sa 40^e année.

* SAINT-PRIEST (François-Emmanuel GUIGNARD, comte de), ministre, né à Grenoble en 1735, entra jeune dans la maison du roi, et fit les campagnes de 1760 à 1763. A la paix, il fut nommé ministre à Lisbonne, et après deux ans de résidence, n'ayant pas pu obtenir le changement qu'il avait demandé, revint à Paris. En 1767 nommé à l'ambassade de Constantinople, il occupa 15 ans ce poste important et donna de fréquentes preuves de sa capacité et de ses vues pour l'accroissement du commerce et de la prospérité de la France. C'est à cette époque qu'il conçut, et rédigea le projet d'une expédition en Egypte, qui, dit-on, a été fort utile à Bonaparte. Remplacé par Choiseul-Gouffier, en 1784, il fut pendant quelque temps chargé de l'ambassade de Hollande, et revint ensuite siéger au conseil d'état. Après la prise de la Bastille, Louis XVI lui confia le ministère de l'intérieur. Ce choix fut approuvé d'abord, mais l'opinion publique, si mobile alors, se prononça bientôt contre lui. Lafayette lui ayant annoncé les projets hostiles de la populace de Paris, il fit venir à Versailles le régiment de Flandre, et dans les fameuses journées des 5 et 6 octobre, engagea le roi à envoyer la famille royale à Rambouillet et à repousser la force par la force. Son avis ne fut point écouté; dès lors sans influence au conseil, il n'en fut pas moins regardé comme un des chefs du parti de la cour, et des attaques furent dirigées contre lui, même dans le sein de l'assemblée constituante. En 1790, il donna sa démission et depuis on le vit, tour à tour en Prusse, en Suède, en Russie, en Autriche, solliciter des secours pour les Bourbons. En 1795, Louis XVIII

l'appela près de lui en qualité de principal secrétaire d'état, et le conserva dans ce poste jusqu'en 1800. Il accompagna ce prince à Vérone, à Blankenbourg, à Mittau, et ce fut lui qui rédigea le contrat de mariage de la fille de Louis XVI avec le duc d'Angoulême. Il ne rentra en France qu'en 1814, et l'année suivante il fut créé pair de France. Il mourut octogénaire dans une terre aux environs de Lyon en 1821, laissant des *Mémoires* que l'on dit importants. Son *Eloge*, prononcé à la chambre des pairs par de Séze, est inséré au *Moniteur* du 14 juin. Voy. Louis XVIII, v, 553.

** SAINT-PROSPER (Antoine-Jean Cassé de), publiciste, né en 1790 à Paris, après avoir fait quelques études et commencé son cours de droit, atteint par la conscription, entra secrétaire dans un état-major, et ne fut libéré du service qu'en 1814. Il ne s'occupa plus dès lors que de littérature et de politique, et ayant embrassé la cause de la restauration avec ardeur, fournit des articles à plusieurs journaux royalistes. S'étant chargé de rédiger la *Gazette du Dauphiné*, il vint à Grenoble, et il y mourut en février 1841. Indépendamment de plusieurs ouvrages de circonstance, qui obtinrent plus ou moins de succès à leur apparition, mais qui sont aujourd'hui tombés dans l'oubli, on a de lui : *Essai sur la comédie*, etc., Paris, 1812, in-8; *l'Observateur au XIX^e siècle*, etc., 1819, in-18; 5^e édit. 1852-55, 5 vol. in-8; *Notice sur Fréd. Ancillon, ministre des affaires étrangères en Prusse*, Paris, 1855, in-8.

** SAINT-RAMBERT (Gabriel de), philosophe cartésien, était né dans le xvii^e siècle à Pontarlier, d'une famille originaire du Bugey. Admis dans les pages du marquis de Léganès, gouverneur du Milanais, il entra ensuite au service dans l'armée espagnole, et fit plusieurs campagnes en Allemagne et en Flandre. Lorsqu'il prit sa retraite, le prince d'Areberg le nomma son intendant à Bruxelles; et il employa ses loisirs à l'étude de la philosophie. Il était lié avec J.-B. Rousseau qui, dans une de ses *Lettres* à l'abbé d'Olivet, en donne une idée bien avantageuse : « C'est un homme que j'aime, et il » est estimable, parce qu'il est honnête homme. » Il mourut après 1725, probablement à Bruxelles, dans un âge avancé. On ne connaît de lui que les *Nouveaux essais d'explications physiques du premier chapitre de la Genèse*, Utrecht, 1715, in-8, dont le but est de montrer que les principes de Descartes sont d'accord avec le récit de Moïse de la création. Cet ouvrage estimable, mais peu connu, eut dans le temps l'approbation de Rousseau, de d'Olivet et d'autres juges compétents.

SAINT-RÉAL. Voy. REAL.

SAINT-SIMON (Louis de Rouvroy, duc de), naquit à Paris le 16 juin 1675. Il descendait des comtes de Vermandois, et fut tenu sur les fonts de baptême par Louis XIV et la reine son épouse. Ayant embrassé la carrière militaire, il servit en 1692 sous le maréchal de Luxembourg, et montra beaucoup de courage au siège de Namur, aux batailles de Fleury et de Nerwinde. Il fut nommé l'année suivante capitaine de cavalerie, puis colonel, et enfin mestre de camp. Son père étant mort dans l'année

1695, Louis de Rouvroy hérita de ses titres de duc et pair, et de son gouvernement de Blaye. Le duc de Saint-Simon se livra ensuite à la diplomatie, pour laquelle il avait des talents distingués. Le régent faisait beaucoup de cas de lui, le consultait dans les affaires les plus difficiles; mais n'ayant pas la fermeté de caractère du duc de Saint-Simon, il ne suivit pas toujours ses conseils. En 1721, ce prince le nomma ambassadeur auprès de la cour d'Espagne où il alla faire la demande de la main de l'infante pour Louis XV, alors dans sa minorité. De retour à Paris, il demeura encore quelques années à la cour de Philippe d'Orléans; mais, dégoûté du spectacle scandaleux qu'elle offrait, il se retira dans ses terres, où il ne s'occupa que de l'étude et du bonheur de ses vassaux, et mourut le 2 mars 1755, dans un âge assez avancé. Il composa dans la retraite ses *Mémoires*, connus dans toute l'Europe. Ils restèrent longtemps manuscrits, et on en publia un abrégé incomplet en 1788, 5 vol. in-8, qui fut suivi, l'année d'après, d'un supplément en 4 vol., un peu moins tronqué. Enfin l'abbé Soulavie annonça le véritable original sous le titre d'*Œuvres complètes de Saint-Simon, duc et pair de France, chevalier des ordres du roi*, Strasbourg, 1791, 15 vol. in-8, renfermant : les *Mémoires d'état et militaires du règne de Louis XIV*; *Mémoires secrets de la régence de Philippe d'Orléans*; *Histoire des hommes illustres des règnes de Louis XIV et de Louis XV*, jusqu'à la mort de l'auteur; *Mémoires relatifs au droit public de la France*. Cet ouvrage est écrit d'un style mâle, concis, mais souvent obscur et incorrect. On y remarque cette sévérité de mœurs et de morale et enfin ce fond de jansénisme qui caractérisent l'auteur. Le duc de Saint-Simon voyait tout en noir; sa méfiance naturelle lui faisait regarder les hommes comme des méchants, astucieux, prompts à tout sacrifier pour satisfaire leur avidité ou leur ambition. La cour dans laquelle il avait vécu ne servit qu'à le raffermir dans cette opinion, et il ne le cache pas dans tout le cours de son ouvrage. Il n'y met aucune modération, n'épargne aucun des personnages dont il trace le portrait, et va jusqu'à accuser d'artifice le vertueux Fénélon. Extrêmement jaloux de la pairie et de la noblesse de sa race, il conserve cette jalousie même dans sa retraite. D'un esprit ombrageux, il voit des empoisonnements dans des morts naturelles, des motifs d'ambition et de cupidité dans des intentions honnêtes, et de la dissimulation et de la fausseté dans ce qui n'était que réserve et prudence. L'éditeur des *Mémoires* n'en fait pas un grand éloge; il convient « qu'il ne faut pas adopter toutes les réflexions » de Saint-Simon; que ce duc était né avec un » caractère jaloux, soupçonneux, plein d'ambition, porté à la critique et même à la satire la » plus amère, que ses écrits portent l'empreinte » de la passion, et que si sa plume distille le fiel, » ce qu'elle a de trop hardi, de trop douteux, de » faux même, oblige de ne croire le reste qu'avec » beaucoup de précaution. » Marmontel lui-même, quoiqu'il n'ait guère fait que copier Saint-Simon en le mettant en meilleur français, avoue que la haine dans ses *Mémoires* distille le plus noir

venin. Il le peint « avec cette partialité qui exagère tout à ses yeux et lui fait tout louer ou blâmer sans mesure, avec cette vanité si faible, avec ce caractère souvent si passionné, avec cette bile envenimée qu'il répand à grands flots sur tous les objets de sa haine ou de ses fiers ressentiments, avec cet intérêt personnel qui le domine, etc. » Un biographe impartial s'exprime en ces termes sur l'auteur des Mémoires : « Ce que Saint-Simon a dit de l'élève de Fénelon (le duc de Bourgogne), la manière touchante dont il a raconté sa mort et celle de la dauphine, n'est pas moins remarquable par le sentiment, l'énergie des traits et surtout par une admiration, un enthousiasme pour la vertu, que l'on ne trouverait pas dans les moralistes les plus sévères. Les portraits qu'il a tracés de Catinat, de Vauhan, de Saint-Aignan et de tous les hommes vertueux de ce temps-là ne sont pas moins exacts et moins ressemblants, et ils témoignent du même zèle, du même respect pour la morale et la vérité. Mais quand il s'agit de faire connaître les ridicules de Villeroi, les concussions de Villars; quand il est question de peindre tous les vices honteux de Vendôme et de Dubois, les scandaleuses débauches du duc d'Orléans et de la duchesse de Berri, ces mémoires deviennent sans doute plus sombres, mais ils ne cessent d'être vrais (Voy. NEUVILLE (Fr. de), duc de VILLEROY). » Une réimpression plus méthodique de l'édition de Soulavie a été donnée par M. F. Laurent, Paris, 1818, 6 vol. in-8; mais *Les mémoires complets et authentiques du duc de Saint-Simon* ont paru pour la première fois, Paris, 1820-50, 21 vol., dont le dernier contient la table; nouvelle éd., Paris, 1840, 40 vol. in-8, dont deux de tables avec 58 portr.

* SAINT-SIMON (Charles-François VERMANDOIS DE ROUVROY SANDRICOURT de), de la même famille, né à Paris en 1727, y fit d'excellentes études au collège d'Harcourt, et prit ses degrés en théologie dans la maison de Navarre. Nommé bientôt à l'abbaye de Conches, il devint grand-vicaire de l'évêque de Metz, son parent. Il visita l'Italie pour perfectionner les connaissances qu'il avait acquises dans ses études, et à son retour fut nommé évêque d'Agde (1759). Son premier soin fut de procurer à son diocèse un nouveau *Bréviaire* et un nouveau *Missel*, à la tête desquels il a placé des mandements pleins de savantes recherches sur la liturgie. Dans le même temps il se formait une bibliothèque composée de livres ecclésiastiques, des meilleures éditions des auteurs grecs et latins, et d'une suite nombreuses d'ouvrages d'antiquités, principalement sur les peuples du Nord. Son érudition le fit admettre en 1785 à l'académie des inscriptions. Persécuté pendant la révolution, il vint chercher un asile à Paris; mais il ne put échapper aux proscriptions. Détenu comme suspect pendant plusieurs mois, il fut traduit au tribunal révolutionnaire et condamné à mort le 8 thermidor (25 juillet 1794), la veille même du jour où les bourreaux de la France furent renversés. Sa bibliothèque rendue à sa famille, fut acquise par le médecin Barthez, qui l'a léguée à l'école de médecine de Montpellier. Lié

avec les savants auxquels il s'empressait de rendre tous les services qui dépendaient de lui, plusieurs, entr'autres, Larcher, Anquetil-Duperron, Guys, etc., ont rendu hommage à son savoir et à sa bienveillance. On trouve une *Notice* sur ce prélat, dans le *Magasin encyclopédique*, 1808, tome 5, page 577-84.

* SAINT-SIMON (Maximilien-Henri marquis de), écrivain estimable, né en 1750, suivit la carrière des armes, et fut aide-de-camp du prince de Conti dans les guerres d'Italie. Il se livra ensuite à son goût pour les lettres, se retira, en 1758, dans une terre près d'Utrecht, et y mourut en 1799. On a de lui : *Des jacinthes, de leur anatomie, reproduction et culture*, Amsterdam, 1768, in-4 : l'auteur en avait réuni deux mille variétés; *Histoire de la guerre des Alpes, ou Campagne de 1744*, Amsterdam, 1769, in-fol., et 1770, in-4; *Histoire de la guerre des Bataves et des Romains, d'après César, Tacite, etc.*, 1770, gr. in-fol. avec fig.; *Essai de traduction littérale et énergique de l'Essai sur l'homme*, de Pope, et d'une partie du 2^e livre de la *Pharsale*, Harlem, 1771, in-8. Il y a dans cette traduction des morceaux fort bien rendus; *Temora*, poème épique d'Ossian, traduit d'après l'édition anglaise de Macpherson, Amsterdam, 1774, in-8; les *Nyctologues de Platon*, Utrecht (1784), 2 part. in-4, ouvrage tiré à un petit nombre d'exemplaires pour être donné en présent; *Absurdités spéculatives* (sans date), gr. in-4, faisant suite au précédent. Le style de cet auteur est facile et parfois élégant; il a laissé plusieurs ouvrages manuscrits.

* SAINT-SIMON (Claude-Henri, comte de), fondateur de l'école politico-philosophique dite *industrielle*, né à Paris en 1760, de la même famille que les précédents, se montra de bonne heure partisan des idées libérales qui avaient pénétré jusque dans la cour de Louis XVI. Entré au service en 1777, il fit la guerre d'Amérique, sous M. de Bouillé, puis sous Washington, et fut fait prisonnier en 1782 avec M. de Grasse. De retour en France l'année suivante, il fut nommé colonel du régiment d'Aquitaine. En 1789 il quitta la carrière militaire et se jeta dans des spéculations sur les domaines nationaux. Mais il ne prit d'ailleurs aucune part aux événements politiques. Cependant sous la terreur, par suite d'une ressemblance de nom, un mandat fut lancé contre lui, et pour ne pas compromettre son hôte, il se constitua prisonnier, et ne recouvra la liberté qu'au 9 thermidor, après onze mois de détention. En 1807, après avoir liquidé ses opérations commerciales, Saint-Simon entreprit d'établir une nouvelle doctrine sociale dont il exposa les idées fondamentales, dans son *Introduction aux travaux scientifiques du XIX^e siècle*, in-4. La destinée de l'homme sur la terre, selon ce nouvel apôtre, étant de produire par le travail, elle est nécessairement circonscrite dans le cercle matériel de l'utile, d'où il suit que l'industrie étant le but définitif de la société humaine, les *industriels* en forment la classe supérieure : en d'autres termes son système n'est qu'un quakérisme sans spiritualité et sans pratiques. Après avoir réalisé les débris de sa fortune, il voulut refaire, comme il le disait,

son éducation, et passa dix ans à se mettre au courant des diverses branches de la science, nouant dans ses voyages en Angleterre, en Allemagne, en Suisse et en Italie, de nombreuses relations avec les savants les plus renommés. En 1810 il fit paraître le prospectus d'une *Nouvelle Encyclopédie*, ouvrage dont la bizarrerie fit présumer que l'auteur dès lors n'avait pas la tête bien saine : il y prétend descendre de Charlemagne qu'il dit avoir vu en songe. On peut consulter sur cet écrit l'*Ami de la religion*, tome 65, page 274. Sa doctrine fut peu goûtée, et Saint-Simon en ressentit un dépit difficile à exprimer. C'est sans doute à cette cause qu'il faut attribuer le parti désespéré qu'il prit de se tirer un coup de pistolet, mais il en fut quitte pour la perte d'un œil. En 1817 il publia un recueil intitulé l'*Industrie*, dans lequel il déclarait la guerre à la monarchie comme à la religion : aussi fut-il désavoué par ceux qui avaient mis leurs noms sur la liste des souscripteurs. Après s'être vu plusieurs fois poursuivi pour ses publications qui étaient d'une hardiesse que l'on peut difficilement concevoir, il mourut à Paris le 19 mai 1825 ; son corps ne fut point présenté à l'église, et ce fut un de ses disciples qui fit les frais de ses funérailles. On trouve des détails sur la doctrine Saint-Simonienne qui, malgré la date récente de son établissement, a subi déjà bien des révolutions, dans l'*Ami de la religion*, tome 65, page 359 ; tome 66, page 209 ; tome 68, page 257, etc. L'amélioration du sort des classes inférieures de la société paraît être l'objet particulier de la sollicitude des Saint-Simoniens ; suivant eux la hiérarchie sociale doit être basée sur les capacités respectives ; les sentiments de famille, les idées de propriété sont détruits par eux, etc. On trouvera aussi quelques détails dans la *Revue encyclopédique*, t. 50, et dans le tom. 6 de l'*Annuaire nécrologique de Mahul*. Les principaux ouvrages de St.-Simon sont : *De la réorganisation de la société européenne*, 2^e éd., 1814, in-8 ; l'*Industrie*, ou *Discussions politiques, morales et philosophiques, dans l'intérêt de tous les hommes livrés à des travaux utiles et indépendants*, 1817-18, 4 vol. in-8 ; *Du système industriel*, 1821-22, 2 part. in-8 ; *Catéchisme des industriels*, ibid., 1824, 5 cahiers, in-8 ; le 5^e est de M. Auguste Comte ; le *Nouveau christianisme*, dialogue entre un conservateur et un novateur, 1825, in-8. Dans tous ces écrits, on voit briller quelques idées bien conçues, avec des paradoxes, des opinions exagérées, sans ordre et sans suite. Il paraît que Saint-Simon écrivait de *première inspiration* ; mais elle n'était pas toujours heureuse. M. Augustin Thierry, qui depuis s'est fait une grande et juste réputation par ses travaux historiques, a eu part à quelques ouvrages de Saint-Simon, qui devinant ses talents avait conçu pour lui une vive affection.

SAINT-SORLIN (Jean DESMARETS de). Voy. MARETS.

SAINT-VINCENS ou SAINT-VINCENT. Voyez FAURIS.

* SAINT-VINCENT (le vicomte John JERVIS de), amiral anglais, né en 1754, à Medford, fils de sir John Jervis, conseiller de l'amirauté, entra dès l'âge de 10 ans dans la marine, fit ses premières

armes sous lord Hawke, et quitta le service en 1748 pour venir passer quelque temps à Paris. Lorsque les hostilités recommencèrent en 1756, il rentra dans la marine, fut nommé capitaine de vaisseau en 1760, et employé dans les Indes-Occidentales. Il commandait le *Foudroyant*, au combat d'Ouessant (27 juillet 1778), gagné par le comte d'Orvilliers, et il prit la défense de l'amiral Keppel, traduit par suite de cette affaire devant un conseil de guerre. En avril 1782, il s'empara du *Pégase*, qui escortait une flotte française, et cette action lui valut le collier de l'ordre du Bain. Il obtint, en 1787, le grade de contre amiral ; peu après nommé membre du parlement, il se rangea du côté de l'opposition ; mais la guerre ayant éclaté de nouveau, il reprit du service, et le 10 mars 1794, il s'empara de la Martinique, malgré l'opiniâtre résistance de Rochambeau. (Voy. ce nom.) Ayant remplacé l'amiral Popham dans le commandement de la flotte de la Méditerranée, il remporta, le 14 février 1797, une victoire signalée sur l'amiral Cordova, auquel il prit 14 vaisseaux de ligne. Comblé des plus honorables distinctions, il reçut du roi le titre de comte de Saint-Vincent, nom du cap où il avait défait les Espagnols. Il échoua devant Cadix, par la belle défense de l'amiral Massaredo. Il envoya Nelson avec une partie de ses forces à la recherche de la flotte française qui transportait une armée en Egypte. (Voy. NELSON.) Le mauvais état de sa santé l'obligea de remettre, à plusieurs reprises, le commandement à d'autres amiraux. Lorsqu'en 1801 une insurrection éclata sur la flotte mouillée à la hauteur de Cadix, il la comprima, en faisant saisir, juger et exécuter dans le plus bref délai les promoteurs de la sédition. Au moment où Pitt reprit la direction du ministère en 1805, il résigna le poste d'amiral ; mais l'année suivante il remplaça lord Cornwallis dans le commandement de la flotte du canal. Peu après, accusé de négligence dans ses fonctions de premier lord de l'amirauté, il se justifia sans peine et fut comblé de témoignages d'approbation. En 1810, il blâma l'expédition dirigée contre le Danemark par l'amiral sir John Moore, et il conclut en annonçant que l'Angleterre était dans une situation qui rendait la paix avec la France inévitable. Il mourut le 15 mai 1825, entouré de la considération que ses brillants services lui avaient méritée.

** SAINT-VICTOR (J.-B. BISS de), littérateur distingué, né en 1772 à St.-Domingue, fut envoyé fort jeune en France, où, malgré les circonstances, il fit d'excellentes études et se familiarisa promptement avec les chefs-d'œuvre anciens et modernes. Témoin des dévastations sacrilèges de Carrier, à Nantes (1), il en conserva un souvenir ineffaçable et qui eut une grande influence sur la direction de ses idées. Venu à Paris, après le 18 brumaire, il y publia le joli poème de l'*Espérance*, qui lui valut de flatteurs encouragements. Le *Voyage du poète* qu'il fit paraître en 1806, soutint sa réputation.

(1) Saint-Victor a longtemps habité Nantes. Quelques biographes en ont conclu qu'il était né dans cette ville. Mais l'auteur du *Dictionnaire des anonymes*, le savant Barbier dont on connaît l'exactitude, le fait naître au Cap-Français ; et nous avons préféré son sentiment.

tion; et l'opéra d'*Uthal*, dont il avait tiré le sujet d'Ossian, représenté la même année, fut pour lui l'occasion d'un nouveau succès. Il avait fait jouer précédemment l'*Habit du chevalier de Gramont*, petit acte très-agréable. Enfin la traduction d'*Anacréon* qu'il donna en 1810, et qui est regardée comme la plus parfaite qu'il y ait dans notre langue, acheva de le placer parmi les littérateurs les plus estimables de l'époque. Depuis dix ans il concourait à la rédaction du *Journal des Débats*, et fournissait des articles aux feuilles destinées à propager les bonnes doctrines, en morale et en littérature. Ayant rempli, vers la fin de 1815, une mission politique en Bretagne, dans le but de préparer le retour des Bourbons dont l'avènement semblait prochain, il y fut arrêté et ramené à Paris où il resta enfermé au Temple jusqu'à la restauration. Le souvenir de sa récente captivité le rendit injuste envers Napoléon, dont il a méconnu les talents supérieurs et les immenses services dans deux *Odes*, d'ailleurs très-belles, qu'il publia en 1814. Elles furent pour lui le chant du cygne. Des circonstances fâcheuses de fortune le forcèrent dès lors à renoncer à la poésie pour se livrer à des travaux plus lucratifs; et il mourut vers 1840, âgé d'un peu plus de 70 ans. Ses *Œuvres poétiques* ont été recueillies en 1822, in-18. La meilleure édition de sa traduction d'*Anacréon* est celle de Paris, 1810, in-8, ornée de jolies vignettes d'après les dessins de Girodet. Parmi ses ouvrages en prose, on distingue : *Tableau historique et pittoresque de Paris*, 1808-12, 5 vol. in-4, fig.; 2^e édit. revue et augmentée, 1822-27, 8 vol. in-8, avec atlas in-4. C'est de Saint-Victor qu'est le texte du *Musée des antiques*. (Voy. BOILLON, II, 151).

SAINT-YVES (Charles), habile oculiste, né en 1667 à la Viette, près de Rocroy, entra dans la maison de Saint-Lazare à Paris en 1686, et s'y appliqua à la médecine des yeux. Ses succès en ce genre l'obligèrent de quitter cette maison; il se retira chez son frère, et eut bientôt une foule de malades. Son *Traité des maladies des yeux*, 1722, Amsterdam, 1756, in-8, était très-estimé. Saint-Yves mourut en 1756. Le traité de Saint-Yves fut attaqué par Mauchard, qui fit paraître dans le *Mercur* une *Lettre critique* de cet ouvrage, et une *Apologie* de sa critique.

SAINT-ALBINE. Voy. REMOND de SAINT-ALBINE.

SAINT-ALDEGONDE. Voy. MARNIX.

SAINT-AULAIRE. Voy. SAINT-AULAIRE.

SAINT-BEUVE (Jacques de), né à Paris en 1615, fut en 1658 reçu docteur en théologie. Cinq ans après, il fut choisi pour remplir une des chaires de théologie de Sorbonne : place qu'il perdit, pour n'avoir pas voulu souscrire à la censure contre Arnauld, et parce que sa doctrine avait beaucoup d'affinité avec celle du parti. En 1656, on lui défendit de prêcher; mais ayant ensuite montré plus de soumission pour les décisions de l'Eglise, et ayant souscrit au formulaire d'Alexandre VII, il fut choisi pour théologien du clergé, et obtint 1000 livres de pension annuelle. Il fut depuis continuellement appliqué à la lecture on occupé à répondre aux consultations qui lui étaient faites sur les cas de con-

science, de morale ou de discipline. Son frère Jérôme, appelé le *Prieur de Sainte-Beuve*, recueilli après sa mort (arrivé en 1677, à 64 ans) ses *Décisions*, en 5 vol. in-4 et in-8. Cette collection décelé beaucoup de savoir, de jugement et de droiture. On a encore de lui deux *Traités* en latin, l'un de *la confirmation*, et l'autre de *l'extrême onction*, imprimés en 1686, in-4, par les soins de son frère. Voy. la fin de l'article RICHER.

* SAINTE-CROIX (Guillaume-Emmanuel-Joseph GUILHEM de CLERMONT-LODEVE, baron de), savant écrivain, né à Mormoiron, dans le comtat Venaissin, le 5 janvier 1746, d'une famille très-ancienne, après avoir fait ses études au collège des jésuites à Grenoble, obtint un brevet de capitaine de cavalerie et suivit en Amérique son oncle, illustré par la défense de Belle-Isle, et nommé commandant des Antilles. La mort de ce parent l'obligea de revenir en France, et il entra avec son grade dans le corps des grenadiers royaux. Son amour pour l'étude lui fit renoncer à une carrière où tout lui faisait espérer de réussir; et il remporta successivement plusieurs prix à l'académie des inscriptions, qui l'admit en 1777 au nombre de ses associés libres étrangers. A la réunion du comtat à la France, il fut obligé de fuir avec toute sa famille devant l'armée des brigands sortis d'Avignon; en 1792, il fut jeté dans une prison d'où il eut le bonheur de s'échapper au moment où se faisaient déjà les apprêts de son supplice, et sous un déguisement il parvint à gagner Paris. L'amitié courageuse de Sylvestre de Sacy lui procura un asile sûr où il passa les orages de la révolution. La perte de ses enfants vint ajouter encore à ses chagrins; mais il puisa dans les lettres et surtout dans la religion la force dont il avait besoin pour supporter tant de revers. A la réorganisation de l'institut en 1802, il vint y prendre place dans la classe où l'appelait le genre de ses travaux. Il mourut le 31 mars 1809. Dacier a lu son éloge à l'académie des inscriptions. Ses principaux ouvrages sont : *Examen critique des anciens historiens d'Alexandre le Grand*, Paris, 1775, in-4. Cette 1^{re} édition d'un ouvrage couronné en 1772, peut être regardée comme un essai; mais celle que l'auteur a donnée en 1804, restera comme le principal monument de son érudition. L'EZOUR-VEDAM, ou *Ancien commentaire du VEDAM*, contenant l'exposition des opinions religieuses et philosophiques des Indiens, Yverdon, 1778, 2 vol. in-12. Sainte-Croix, en publiant ce livre, mit à la tête des observations dans lesquelles il montre combien est douteuse l'antiquité si vantée des dogmes religieux et des livres sacrés des Indiens; mais depuis qu'on a reconnu que cet ouvrage est apocryphe, il ne peut être d'aucun poids dans cette question. *De l'état et du sort des colonies des anciens peuples*, Philadelphie (Paris), 1779, in-8; *Observations sur le traité de paix conclu en 1775 entre la France et l'Angleterre*, Amsterdam, 1780, in-12; *Histoire des progrès de la puissance navale en Angleterre*, 1786, 2 vol. in-12; *Mémoires pour servir à l'histoire de la religion secrète des anciens peuples*, etc., Paris, 1784, in-8. D'Ansse de Villosion, éditeur de cet ouvrage, s'était permis d'y insérer, sans l'aveu de l'auteur, un morceau dans

lequel il envisageait la question sous un point de vue très-différent ; il a disparu de l'édition publiée en 1817 par Sacy, sous le titre de *Recherches historiques et critiques sur les mystères du paganisme*, 2 vol. in-8 ; *Des anciens gouvernements fédératifs, et de la législation de la Crète*, Paris, 1798, 2 vol. in-8. Ce vol. est composé de deux *Mémoires* lus à l'académie. Le premier montre que la Grèce n'eut pas de constitution fédérative avant la ligue des Achéens ; et le second traite de l'origine des Crétois, de leur législation, et du rapport de leurs institutions avec celles de Sparte. On lui doit encore des *Dissertations* dans le *Recueil* de l'académie, dans le *Magasin encyclopédique*, et dans les *Annales catholiques* ; enfin il a publié des *éditions* du *Traité de l'Evidence de la religion chrétienne*, de Jennyns ; des *Œuvres diverses de J. J. Barthélemi*. On peut consulter la *Notice sur sa vie et ses ouvrages*, par Silvestre de Sacy, et celle que Boissonnade lui a consacrée dans le *Journal de l'empire*, 6 avril 1809.

SAINTE-CROIX (baronne de Mandelot). Voy. MANDELOT.

* SAINTE-MARGUERITE (la comtesse Olympe de), née en 1799, à Aix en Provence, morte dans cette ville vers la fin d'août 1856, livrée tout entière à l'éducation, composa plusieurs ouvrages dont les plus estimés sont : le *Manuel de l'enfance* ; les *méditations sur l'enfance de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, et *Instructions sur les évangiles des dimanches et fêtes*. On y remarque une instruction solide jointe aux sentiments de la piété la plus tendre.

* SAINTE-MARIE (François ANNET de MIOMANDRE de), né dans la Marche, garde du corps dans la compagnie de Luxembourg, fut un de ceux qui se signalèrent par leur dévouement dans la nuit du 5 au 9 octobre 1789. Quelques-uns des forcenés qui dans la journée étaient venus de Paris à Versailles, ayant pénétré dans le château, cherchaient la reine en poussant des cris de mort. Un des gardes (M. Durepaire), qui était en faction à la porte de l'appartement de cette princesse, est menacé ; Sainte-Marie le remplace et entr'ouvrant la porte qu'il barre avec son mousqueton, crie : *Sauvez la Reine*. Au même instant il est terrassé par les assassins. « L'un d'eux, dit M. Hue, écartant la foule, » et mesurant froidement la distance, déchargea sur » ce garde du corps un coup de crosse si violent, » que le chien du fusil resta enfoncé dans sa tête. Il » demeura sans connaissance. Les bandits le crurent mort, et l'abandonnèrent après l'avoir volé. » Aucune de ses blessures n'était mortelle ; lorsqu'il fut rétabli, il eut l'honneur d'être présenté au roi, qui détachant sa croix de Saint-Louis, l'en décora. Emigré en 1791, il fit la campagne suivante dans les gardes du roi, et après leur licenciement, passa comme officier dans le régiment de Castries, à la solde de l'Angleterre. Il mourut en 1796 à Jersey, de suite de blessures. — Son frère, M. de MIOMANDRE de Saint-Pardoux, rentré en France comme agent des princes, devint en 1815 conseiller à la cour d'Angers : il occupait encore cette place en 1828.

SAINTE-MARIE. Voy. HONORÉ DE SAINTE-MARIE.

SAINTE-MARTHE, nom d'une famille illustre

par le grand nombre de ses membres, qui ont marqué dans la théologie, les sciences, les lettres et tous les emplois publics. Dreux du Radier, dans sa *Bibliothèque du Poitou*, en mentionne 45. Voici les principaux : Sainte-Marthe (Gaucher de), trésorier de France dans la généralité de Poitiers, plus connu sous le nom de *Scévole de Sainte-Marthe*, naquit en 1556 d'une famille féconde en hommes de mérite. Il exerça des emplois considérables, sous les règnes de Henri III et de Henri IV, qui l'honorèrent de leur estime, et fut intendant de l'armée de Bretagne, sous le duc de Montpensier. Il parut aux états de Blois, en 1588, où Henri III l'avait appelé. Ce prince l'envoya en Poitou, pour y désarmer la ligue et le calvinisme par son éloquence, et il eut le bonheur d'y réussir. Aussi fidèle à Henri IV qu'à Henri III, il fit rentrer la ville de Poitiers sous l'obéissance de ce monarque, dont il défendit les intérêts dans l'assemblée des notables tenue à Rouen. Il mourut à Loudun, sa patrie, en 1625. Le fameux Grandier prononça son oraison funèbre ; le Parnasse français et latin se joignit à lui pour jeter des fleurs sur son tombeau. On a de Scévole de Sainte-Marthe : des éloges intitulés *Gallorum doctrina illustrium, qui sua patrumque memoria floruerunt, elogia*, Isenaci, 1622, in-8. Colletet les traduisit assez platement en français, 1644, in-4. Un grand nombre de *Poésies latines* ; 5 livres de la *Pædotrophie*, ou de la manière de nourrir et d'élever les enfants à la mamelle ; 2 livres de poésies lyriques ; 2 de sylves ; 1 d'élégies ; 2 d'épigrammes ; des poésies sacrées ; plusieurs *Pièces de vers français*, qui sont fort au-dessous des latines. Celles-ci eurent tous les suffrages, sans avoir l'imagination de Virgile, l'auteur avait quelque chose de la pureté et de l'élégance de son style. Ses Œuvres furent recueillies en 1652 et 1653, in-4.

SAINTE-MARTHE (Abel de), fils aîné du précédent, chevalier, seigneur d'Estrepied, conseiller d'état et garde de la bibliothèque de Fontainebleau, mort en 1652, à 82 ans, avait un génie facile et heureux pour la poésie latine ; il est cependant inférieur à son père. Ses poésies sont le *Laurier*, la *Loi salique*, des élégies, des odes, des épigrammes, des poésies sacrées, des hymnes ; elles ont été imprimées in-4, avec celles de son père. Il est encore auteur de quelques autres ouvrages, moins connus que ses vers. — Il a laissé un fils nommé Abel comme lui, qui donna, en 1698, une traduction française de la *Pædotrophie*, et mourut en 1706.

SAINTE-MARTHE (Gaucher de, plus connu, ainsi que son père, sous le nom de *Scévole*, et Louis de), frères jumeaux, fils de Gaucher de Sainte-Marthe, naquirent à Loudun le 20 décembre 1571. Ils se ressemblaient parfaitement de corps et d'esprit ; leur union fut un modèle pour les parents et pour les amis. Ils furent l'un et l'autre historiographes de France, et travaillèrent de concert à des ouvrages qui ont rendu leurs noms célèbres. Gaucher, chevalier, seigneur de Méré-sur-Indre, mourut à Paris en 1650, à 79 ans ; et Louis, conseiller du roi, seigneur de Grelay, mourut en 1656, à 85 ans. On a de ces deux savants l'*Histoire généalogique de la maison de France*, 1647, 2 vol. in-fol. ; une conti-

nuation de la *Gallia christiana*, qui avait été entreprise par Claude Robert, Paris, 1666, 4 vol. in-fol.; l'*Histoire généalogique de la maison de Beauveau*, in-fol., etc.

SAINTE-MARTHE (Claude de), fils de François de Sainte-Marthe, avocat au parlement de Paris, et petit-fils de Scévole de Sainte-Marthe, dont il est parlé dans l'article précédent, naquit à Paris en 1620. Il embrassa l'état ecclésiastique et fut pendant longtemps directeur des religieux de Port-Royal. Exilé deux fois par ordre du roi, il se retira à Courbeville en 1679, et y mourut en 1690. On a de lui une *Lettre* à l'archevêque de Paris, Péréfixe, où il exprime son attachement au parti de Jansénius; *Traité de piété*, en 2 vol. in-12; un *Recueil de lettres*, en 2 vol. in-12, où l'on trouve peints au naturel son esprit et son caractère; un *Mémoire* sur l'utilité des petites écoles, etc.; deux *Défenses des religieuses de Port-Royal*.

SAINTE-MARTHE (Denys de), fils de François de Sainte-Marthe, seigneur de Chandoiseau, et général des bénédictins de la congrégation de Saint-Maur, où il était entré en 1667, naquit à Paris en 1650, et mourut en 1723, à 73 ans. Il fit honneur à son corps par sa vertu et par ses ouvrages. Les principaux sont : un *Traité de la confession auriculaire*; *Réponse aux plaintes des protestants*, qui se disaient persécutés en France; *Entretiens touchant l'entreprise du prince d'Orange*; quatre *Lettres* à l'abbé de Rancé; la *Vie de Cassiodore*, 1705, in-12; l'*Histoire de saint Grégoire-le-Grand*, in-4; ces deux ouvrages sont savants et curieux; une *Edition des Œuvres* de saint Grégoire, 4 vol. in-fol. Il avait entrepris, à la prière de l'assemblée du clergé de 1710, une nouvelle édition de la *Gallia christiana*, in-fol., et il en fit paraître 3 vol. Cet ouvrage fut continué après sa mort, et le 15^e vol. parut en 1785. Il manque quatre métropoles, Tours, Vienne, Besançon et Utrecht; beaucoup de matériaux avaient été rassemblés pour terminer cet important ouvrage, quand la révolution vint les disperser. (Voy. D. BRICE et ROBERT, Claude.)

SAINTE-MARTHE (Abel-Louis de), général des Pères de l'Oratoire, se démit de cet emploi en 1696, et mourut l'année d'après, à 77 ans, à Saint-Paul-au-Bois, près de Soissons. Il a laissé divers ouvrages manuscrits de théologie et de littérature. Ce Père peut être regardé comme une des principales causes de la décadence de la congrégation de l'Oratoire, par son adhésion aux sentiments de Jansénius et d'Arnauld, et par la confiance qu'il avait dans le P. Quesnel. Il était fils de Scévole de Sainte-Marthe, mort en 1650. — Son frère aîné, Pierre-Scévole de SAINTE-MARTHE, historiographe de France, mort en 1690, marcha sur les traces de ses ancêtres. Le roi récompensa son mérite par une charge de conseiller et de maître-d'hôtel. On a de lui un livre peu exact, intitulé : *l'Etat de l'Europe*, en 4 vol. in-12; un *Traité historique des armes de France*, in-12, dans lequel on trouve des recherches; l'*Histoire de la maison de la Trimouille*, 1688, in-12.

SAINTE-MAURE (Charles de), duc de MONTAUSIER, pair de France, chevalier des ordres du roi et gouverneur de Louis, dauphin de France, d'une an-

cienne maison de Touraine, se distingua de bonne heure par sa valeur et par sa prudence. Durant les guerres civiles de la Fronde, il maintint dans l'obéissance la Saintonge et l'Angoumois, dont il était gouverneur. Son austère probité le fit choisir pour présider à l'éducation du dauphin. Il parla toujours à ce prince en philosophe chrétien et en homme vertueux, qui sacrifiait tout à la vérité et à la raison. Lorsqu'il eut cessé de faire les fonctions de gouverneur, il dit au dauphin : « Monseigneur, si vous » êtes honnête homme, vous m'aimerez; si vous » ne l'êtes pas, vous me haïrez, et je m'en conso- » lerai. » Lorsque ce prince eut pris Philisbourg, le duc lui écrivit : « Monseigneur, je ne vous fais » pas de compliment sur la prise de Philisbourg; » vous aviez une bonne armée, une excellente ar- » tillerie, et Vauban. Je ne vous en fais pas non » plus sur les preuves que vous avez données de » bravoure et d'intrépidité, ce sont des vertus hé- » réditaires dans votre maison. Mais je me réjouis » avec vous de ce que vous êtes libéral, généreux, » humain, faisant valoir les services d'autrui et » oubliant les vôtres. C'est sur quoi je vous fais » mon compliment. » Ce seigneur mourut en 1690, à 80 ans, regretté des honnêtes gens dont il était le modèle. On a donné sa *Vie*, Paris, 1751, in-12. L'Académie française proposa son *Eloge* en 1780; et le prix fut remporté par Garat (voy. ce nom, iv, 35).

SAINTE-PALAYE. Voy. PALAYE.

SAINTE-SOPHIE (Marsile de), célèbre médecin, naquit à Padoue vers l'an 1540, d'une famille distinguée. Il avait été élève de son père, Nicolas, qui avait professé avec distinction dans l'université de Padoue, depuis 1511 jusqu'à sa mort arrivée en 1550. Marsile fut aussi pendant plusieurs années professeur de l'université de Paris, d'où Jean-Galéas, premier duc de Milan, l'appela en Lombardie, et il enseigna successivement à Plaisance, et ensuite à Bologne, où il mourut en 1645. On a de lui un *Traité des fièvres*, Venise, 1454; Lyon, 1517. — Jean de SAINTE-SOPHIE, son frère, enseigna à Padoue et à Bologne; il laissa une *Pratique de médecine* et des *Commentaires* sur Avicenne. — SAINTE-SOPHIE (Galéas de), fils de Jean, médecin; il occupa la chaire de logique à Bologne, et fut ensuite appelé à Vienne en Autriche pour y professer la médecine. Il enseigna quelques années après à Padoue, sa patrie, où il mourut vers l'an 1440.

SAINTRAILLES (Jean-Poton de), grand-sénéchal du Limousin, né d'une famille noble de Gascogne, se signala par ses services sous Charles VI et Charles VII. Il fit prisonnier le fameux Talbot, l'an 1429, à la bataille de Patay, et le comte d'Arondel, à celle de Gerberoy, en 1455. Il travailla avec ardeur dans toutes les expéditions qui enlevèrent la Normandie et la Guyenne aux Anglais. Il eut le bâton de maréchal de France en 1454. Il en fut destitué en 1461, par Louis XI, et mourut deux mois après au Château-Trompette, dont il avait le gouvernement. Son courage était, comme son caractère, franc, noble et décidé.

* SAJANELLI (Jean-Baptiste), religieux hiéronymite, de la congrégation du B. Pierre de Pise, né à Crémone le 5 octobre 1700, après avoir fait

ses humanités chez les jésuites, embrassa la vie religieuse en avril 1716, à Venise. Il n'avait que 22 ans lorsque ses supérieurs le chargèrent d'enseigner la philosophie. Son bon esprit lui fit apercevoir que les cours étaient chargés de questions oiseuses, et il fut le premier qui osa les écarter. Il passa, en 1729, à Padoue, pour y professer la théologie, emploi qu'il exerça 9 ans avec beaucoup de réputation. Il prêchait en même temps, et ses occupations ne le détournaient pas de ses études particulières. Ses supérieurs cherchèrent à tirer parti de ses veilles laborieuses pour la gloire de leur institut. Jusque-là, on n'avait point songé à en écrire l'histoire : ils crurent que personne ne s'en acquitterait mieux, et la suite prouva qu'ils ne s'étaient pas trompés. En 1758, élu général de sa congrégation, il se servit de l'autorité que lui donnait cette place pour faire exécuter divers travaux littéraires honorables à son ordre. Le P. Augustin Bajomez recueillit tout ce qui concernait le B. Pierre de Pise, et composa l'*Histoire de sa vie*, publiée depuis en français (1772); et le P. J.-B. Gobatti rassembla en un corps les bulles, brefs, diplômes et privilèges accordés à la congrégation par les papes, et les publia à Padoue en 1775. Le P. Sajanelli mourut à Ferrare le 28 avril 1772, à l'âge de 77 ans. On a de lui : *Historica monumenta ordinis Sancti Hieronymi, B. Petri de Pisis documentis nunc primum editis illustrata*, Venise, 1758-62, 5 vol. in-fol. Il a laissé inédit : *Cronica di tutti i dogi e delle famiglie patrizie di Venezia, colla loro origine, e gli uomini celebri dalle medesime usciti*; *Biblioteca del teatro italiano profano non musicale*; *Biblioteca del teatro italiano sacro non musicale*. On trouve son éloge dans le *Giornale di Modena*, tome xiv, p. 66.

* SALA (Ange), médecin, né à Vicence vers 1570, joignit un des premiers l'étude de la chimie à celle de la médecine. Il quitta sa patrie pour cause de religion, et pratiqua successivement son art à Zurich, à la Haye et à Hambourg. Bien supérieur à la plupart des médecins de son temps, il attaqua avec les armes de l'ironie les adeptes de la science occulte aussi bien que les galénistes. La chimie avait alors pour objet principal la transmutation des métaux, et la recherche d'une panacée universelle. Néanmoins, il enrichit cette science de plusieurs remarques importantes. Il n'employait guère que les simples dans le traitement des maladies. Sa réputation s'étendit dans toute l'Europe, et les plus habiles médecins le consultaient dans les cas embarrassants. Le duc de Mecklembourg le nomma son *Physicien*, et l'appela à Gustrow, où l'on croit qu'il mourut vers 1645. Ses ouvrages ont été publiés sous le titre d'*Opera medico-chimica quæ extant omnia*, Francfort, 1647, 1680, 1712, in-4; Rotterdam, 1650, in-4. Boerhaave le cite comme très-exact dans le choix et la préparation des médicaments.

* SALA (Jean-Dominique), médecin, né à Padoue en 1585, professa la médecine avec distinction dans sa ville natale, de 1607 à 1644, époque de sa mort. On a de lui : *Ars medica, in qua methodus et precepta omnia medicinæ curatricis et conservatricis explicantur*, Padoue, 1614, 1641, 1659, in-4; Venise,

1620, in-4; *De natura medicinæ libellus*, Padoue, 1628, in-4; *De alimentis et eorum recta administratione liber*, ibid., 1628, in-4.

* SALA (Vitale), peintre, né en 1805, à Cernusco, dans la Lombardie, fut envoyé dès l'âge de 14 ans à Milan, pour y cultiver, sous la direction d'habiles maîtres, les heureuses dispositions qu'il avait reçues de la nature. Il remporta en 1822 la grande médaille d'or pour le dessin, et l'année suivante, le premier prix de composition. Il ne tarda pas d'être employé dans un pays, où tout homme qui a de la fortune en consacre une partie à l'encouragement des arts; et quoiqu'il eut déjà marqué sa place parmi les bons peintres contemporains, on attendait encore de lui des travaux plus importants, lorsqu'il mourut de la petite vérole à Milan, en juin 1853, à 52 ans. Outre quelques tableaux d'église, on en cite de lui trois : *L'Arrestation de Barnabé Visconti*; *le Départ de Régulus pour Carthage*, et *la Bataille de Landriano*.

SALA (l'abbé Manuel la). Voy. LASSALA.

SALABERGE ou SALEBERGE (sainte), abbesse de Saint-Jean de Laon, dans le vi^e siècle, était née en Champagne. Mariée contre son inclination, et ayant perdu son mari au bout de deux mois, elle épousa Blandin, avec lequel elle vécut d'une manière très-édifiante, consacra ses enfants à Dieu, et, du consentement de son mari, se retira dans un monastère qu'elle avait fondé dans les Vosges; mais ce lieu étant trop exposé aux courses des gens de guerre, elle transporta son monastère à Laon, en 640, et le gouverna jusqu'à sa mort, arrivée en 653. Ce monastère fut donné, en 1112, aux religieux de Saint-Benoit. (Voy. sa Vie, par un auteur contemporain, avec les notes du P. Clé, dans les *Acta sanctorum*, septembre, t. vi.)

** SALABERRY (Charles-Marie d'Yrumberry, comte de), membre de la chambre des députés, né en 1776, à Paris, d'une famille originaire de Navarre, émigra en 1790, et, après avoir visité l'Allemagne, la Turquie et l'Italie, se rendit à l'armée de Condé, qu'il quitta pour rentrer en France, et aller combattre avec les royalistes du Maine, sous les ordres du comte de Bourmont. En 1800, il revint dans sa famille, à Blois, et partagea ses loisirs entre la culture des lettres et l'exploitation de son domaine de Fossé. Au retour du roi, il fut nommé colonel de la première légion des gardes nationales de l'arrondissement de Blois, et pendant les cent jours, il abandonna sa famille pour rejoindre l'armée royale de la Vendée. A la seconde restauration, député de Loir-et-Cher à la chambre que les historiens révolutionnaires ont nommée *introuvable*, il s'y fit remarquer par le courage, car il en fallait dès-lors, avec lequel il défendit les vrais principes de la monarchie. Après la fameuse ordonnance du 5 septembre, il y fut renvoyé, et il continua d'y siéger jusqu'en 1850, appuyant toutes les mesures que l'on supposait devoir consolider le gouvernement, mais qui malheureusement ne firent que hâter sa chute. Retiré dans son château de Fossé, il ne pensa plus qu'à faire le bonheur de ceux qu'il entourait, et c'est là qu'il mourut, dans les sentiments d'un chrétien, le 7 janvier 1847, à 81 ans,

laissant la réputation d'un homme loyal, et emportant l'estime même de ses adversaires politiques. Outre quelques *Romans* imités ou traduits de l'anglais, des *Discours* à la chambre des députés, dont plusieurs annoncent les talents d'un orateur, on a de lui : *Voyage à Constantinople par l'Allemagne, la Hongrie, les îles de l'Archipel*, Paris, 1799, in-8 ; *Mon voyage au Mont-d'Or*, 1802, nouv. édit., 1805, in-8 ; *Histoire de l'empire ottoman, depuis sa fondation jusqu'à la prise d'Yassi*, en 1792, Paris, 1815, 4 vol. in-8, l'un des meilleurs ouvrages que l'on ait sur cette contrée ; *Développements des principes royalistes*, 1819-20, in-8 ; *Essais sur la Valachie et la Moldavie*, etc., 1821, in-8 ; la *Première... la dixième aux hommes de bien*, 1828, in-8. Ce sont dix lettres sur des matières politiques et religieuses. Il concourut de 1818 à 1820 au *Conservateur*, avec M. de Châteaubriand, et fut l'un des collaborateurs de la *Biographie universelle*.

SALADIN ou **SALAH-EDDYN** (Malek-Nasser-Yousouf), sultan d'Egypte et de Syrie, Curde d'origine, naquit à Tekrit, sur le Tigre, l'an 1157 de J.-C. (552 de l'hégire), d'une famille de guerriers au service des princes de Mésopotamie et d'Alep. Ses premières années se passèrent dans une vie licencieuse, et il ne se distingua que vers l'âge de 50 ans. Alors il était gouverneur de sa ville natale, et se mit avec son frère au service de Noradin, souverain de la Syrie et de la Mésopotamie. Ils se signalèrent tellement par leur valeur, qu'Adad, calife des Fatimes en Egypte, ayant demandé du secours à Noradin, ce prince crut ne pouvoir mettre à la tête de l'armée qu'il envoyait en Egypte, de plus habiles généraux que ces deux capitaines curdes. Saladin obtint, en arrivant, les charges de visir et de général des armées. Adad étant mort quelque temps après, il se fit déclarer souverain de l'Egypte, et fut le chef de la dynastie des Mameluks qui régna dans ce pays. Il se fit ensuite déclarer tuteur du fils de Noradin, qui ne survécut pas longtemps à Adad. Il conquit la Syrie, l'Arabie, la Perse et la Mésopotamie, et conçut le projet d'expulser de la Palestine tous les Francs. Renaud de Châtillon, seigneur de Karak, avait enlevé une riche caravane musulmane qui passait en pleine paix sur ses terres. Saladin demanda satisfaction, et ne fut pas écouté ; et comme il n'attendait qu'un prétexte pour reprendre les armes, il se dirigea contre Jérusalem et livra bataille aux chrétiens, dont le nombre s'élevait à plus de 50,000 (1187), auprès du lac de Tibériade. Il eut la gloire de vaincre et de faire plusieurs illustres prisonniers, parmi lesquels était Gui de Lusignan, roi de Jérusalem. Le grand-maître des Templiers, Renaud de Châtillon, et même le bois de la vraie croix, tombèrent au pouvoir des infidèles. Le monarque captif fut bien traité par le vainqueur, qui lui présenta une coupe de liqueur rafraîchie dans la neige ; mais le roi, après avoir bu, ayant voulu donner sa coupe à Renaud de Châtillon, Saladin abattit à celui-ci la tête d'un coup de sabre. Saladin marcha quelques jours après vers Jérusalem, qui se rendit par capitulation le 2 octobre de la même année ; il permit à la femme de Lusignan de se retirer où elle voudrait. Il n'exigea aucune rançon des

Grecs qui demeuraient dans la ville. Lorsqu'il fit son entrée dans Jérusalem, plusieurs femmes vinrent se jeter à ses pieds, en lui redemandant, les unes leurs maris, les autres leurs enfants ou leurs pères qui étaient dans les fers. Il les leur rendit avec une générosité qui n'avait pas encore eu d'exemple parmi ces barbares. Mais sa férocité et son fanatisme le dominaient à leur tour. Il fit laver avec de l'eau de rose, par les mains mêmes des chrétiens, la mosquée qui avait été changée en église. Il y plaça une chaire à laquelle Noradin, sultan d'Alep, avait travaillé lui-même, et fit graver sur la porte ces paroles : *Le roi Saladin, serviteur de Dieu, mit cette inscription, après que Dieu eut pris Jérusalem par ses mains*. Pour ne pas faire un désert de sa conquête, il rendit aux chrétiens orientaux l'église du Saint-Sépulcre ; mais il voulut en même temps que les pèlerins y vinssent sans armes, et qu'ils payassent certains droits. Le bruit de ses victoires avait répandu l'épouvante en Europe. Le pape Clément III engagea la France, l'Angleterre, l'Allemagne, à armer contre lui. Les chrétiens, qui s'étaient retirés à Tyr, ayant reçu des secours, allèrent assiéger la ville de Saint-Jean-d'Acre, battirent les musulmans, et s'emparèrent de cette ville, de Césarée et de Jaffa, à la vue de Saladin, en 1191. Ils se disposaient à mettre le siège devant Jérusalem ; mais la dissension s'étant mise entre eux, Richard 1^{er}, roi d'Angleterre, fut contraint, en 1192, de conclure avec le sultan une trêve de trois ans et trois mois, par laquelle Saladin s'obligea de laisser jouir les chrétiens des côtes de la mer, depuis Tyr jusqu'à Joppé. Le sultan ne survécut pas longtemps à ce traité, étant mort un an après, à Damas, âgé de 57 ans, après en avoir régné 24 en Egypte, et environ 19 en Syrie. Il laissa 17 fils, qui partagèrent entre eux ses états. Détrompé, mais trop tard, des grandeurs humaines, il voulut qu'on portât dans sa dernière maladie, au lieu du drapeau qu'on élevait devant sa porte, le drap qui devait l'ensevelir. Celui qui tenait cet étendard de la mort criait à haute voix : *Voilà tout ce que Saladin, vainqueur de l'Orient, emporte de ses conquêtes*. Marin a donné, en 1758, 2 vol. in-12, une *Histoire* de Saladin, où ce guerrier est peint avec des couleurs un peu romanesques, l'admiration et l'enthousiasme ayant dirigé la plume de l'auteur. Il faut convenir cependant qu'il avait plus d'humanité, de justice et de lumières qu'aucun conquérant de la secte de Mahomet. On peut consulter sur ce prince, à la vie duquel les historiens de son époque ont donné les couleurs brillantes du roman, l'ouvrage de M. Reynaud, *Extraits d'auteurs arabes*, etc., dans le 2^e vol. de la *Bibliothèque des Croisades*, qui fait suite à l'*Histoire* de Michaud.

* **SALAMON** (Louis-Siffren-Joseph), évêque de Saint-Flour, naquit à Carpentras, en 1759, d'une famille noble, et vint très-jeune à Paris, où il acheta une charge de conseiller-clerc au parlement. En 1790, après le départ du nonce du pape en France, il fut nommé par Pie VI son internonce près de Louis XVI, et il remplit ces fonctions jusqu'au 10 août 1792. Arrêté quelques jours après et conduit à l'abbaye, il dut à son courage et à son sang-froid le bonheur d'échapper aux massacres de sep-

tembre. Poursuivi de nouveau par les terroristes, il vécut longtemps aux environs de Paris, caché dans le bois de Boulogne. Arrêté sous le Directoire et menacé de la déportation, il fut néanmoins acquitté. En récompense de ses services le pape Pie VII le nomma, en 1806, évêque *in partibus* d'Orthosia en Carie, et le roi le désigna, en 1814, auditeur de rote à Rome. Mais le souverain Pontife pensa que Mgr. Isoard (*voy.* ce nom, IV, 514), qui remplissait cette place, ne pouvait être révoqué. Après un séjour de 5 ans à Rome, il revint à Paris, fut nommé, en 1817, évêque de Belley, en 1820, évêque de Saint-Flour, et mourut le 11 juin 1829, léguant tout ce qu'il possédait aux pauvres et aux établissements publics du diocèse. On a publié, en 1813, pendant les cent-jours, une *Lettre* attribuée à ce prélat et adressée à M. de Talleyrand-Périgord, grand aumônier, curieuse par les détails qu'elle contient sur la disposition des esprits à Rome, à la nouvelle du débarquement de Bonaparte.

* SALANDRI (l'abbé Pellegrino), né en 1725 à Reggio, de parents pauvres, dut le bienfait d'une bonne éducation à un charitable ecclésiastique qui le fit admettre au séminaire. Il en sortit après avoir reçu le laurier doctoral en théologie, et se livrant à son talent naturel pour la poésie, ne tarda pas à se faire connaître. Le comte Cristiani, administrateur du duché de Modène, le choisit pour précepteur de ses enfants, et l'emmena depuis comme secrétaire à Milan et de là dans les cours de Vienne, de Turin et de Parme. Dans un voyage qu'il fit à Rome, il fut admis à l'académie arcadienne. Son protecteur lui fit obtenir en 1758 la place de premier employé à la secrétairerie royale de Mantoue; et lors de la fondation de l'académie de cette ville en 1767, il en fut élu secrétaire perpétuel. Il mourut d'un accident, le 17 août 1771, à 48 ans. Ses *Poésies*, qui consistent principalement en sonnets, ont été imprimées plusieurs fois. L'édition la plus complète est celle de Reggio, 1824, in-16, avec portrait. Les Italiens font beaucoup de cas des ouvrages de Salandri. Tiraboschi, dans la *Bibliothèque modenèse*, le place au premier rang des poètes qui ont illustré l'Italie au XVIII^e siècle.

* SALAS (Grégoire-François de), poète espagnol, né en 1758 à Badajoz, fit ses études à Salamanque et s'appliqua surtout au droit civil et canonique. Il reçut les ordres en 1763. Son érudition était très-étendue, et il acquit une grande réputation comme poète et comme jurisconsulte, mais son esprit caustique nuisit à son avancement dans la carrière ecclésiastique. Ayant obtenu en 1780 la chaire du droit des gens à l'université de Salamanque, il y professa des principes d'indépendance qui déplurent au gouvernement. La chaire fut supprimée, et Salas fut appelé à Madrid, où on lui fit son procès. Il sortit de prison, à condition qu'il ne quitterait pas la capitale, et ne donnerait pas de leçons particulières. Ses traits satiriques, lancés sur quelques personnages en faveur, éveillèrent de nouveau l'attention des magistrats : quelques propos libres, et peu convenables à son état, lui attirèrent en même temps de justes réprimandes de la part des chefs de l'inquisition. Appelé devant ce tri-

bunal, il présenta sa défense en vers; mais, malgré leur mérite, il fut condamné à quelques mois de prison. On avait pour lui toutes sortes d'égards, et on ne lui imposait pour tout châtement que sa rétractation : Salas la fit encore en vers; ce qui prolongea sa détention. Enfin, plusieurs seigneurs puissants s'étant intéressés en sa faveur, il obtint sa liberté, après avoir rétracté ses erreurs, non plus en vers, mais en prose. Il menait à Madrid une vie aussi originale que solitaire et pauvre. La nourriture la plus grossière prise tantôt à une heure, tantôt à une autre, la conversation avec ce qu'il y avait de plus bas dans le peuple, une promenade continuelle, telles étaient ses habitudes : c'est en marchant qu'il composa la plupart de ses ouvrages. Un des plus piquants est celui où il peint, en *dizains*, les mœurs de Madrid depuis la haute société jusqu'à la plus basse. Il donne à chaque quartier de cette ville des mœurs et des habitudes particulières, et il les renferme souvent dans le court espace de dix vers, sans qu'il manque rien à l'exactitude et à l'énergie du portrait. Plusieurs personnes distinguées avaient voulu venir au devant des besoins de Salas; mais il refusa toujours le moindre service, en disant : « Quand on vit pour mourir, il suffit de » végéter. » Un grand parvint à l'attirer dans sa maison, où il lui céda un appartement; mais il en sortit au bout de quelques jours, « parce que, » disait-il, son lit somptueux, son bel appartement, et surtout son excellente table, le ma- » grissaient à vue d'œil. » Il retourna à sa vie favorite, et on le voyait dans les rues de Madrid, un vieux chapeau sur la tête, des habits presque déchirés, toujours rêveur, prêt à lancer un trait piquant à la moindre interrogation, et mangeant un morceau de pain ou quelques fruits. Ce nouveau cynique avait un abord distingué, et des manières polies. L'évêque de Madrid le manda plusieurs fois pour le faire désister d'une vie aussi peu convenable à son caractère de prêtre : « Monseigneur, » lui répondit-il, je vous l'ai déjà dit, je ne puis, » sans altérer ma santé, renoncer à mes habi- » tudes : puisqu'elles vous déplaisent, faites-moi » enfermer, et avec du pain, des légumes ou des » fruits, une cour pour me promener, et ce qu'il » faut pour écrire, je vivrai et je mourrai con- » tent. » Vers la fin de ses jours, il corrigea sa causticité, renonça aux vers, et sortait rarement de sa maison. Il mourut dans des sentiments religieux au mois de septembre 1808, âgé de 70 ans. On ne lui trouva pour tout argent qu'un réal et demi (à peu près sept sous) : il était très-charitable, et donnait tout aux pauvres. Salas était membre de l'académie de Madrid, et correspondant de plusieurs sociétés savantes. Avant d'être nommé professeur à Salamanque, il avait passé quelque temps à la campagne, où il composa les deux ouvrages suivants : *Observatoire rustique, ou Description de la vie de la campagne et de ses avantages*, Madrid, 1772; Valence, 1775; Madrid, 1777, 1779. Cet ouvrage est un peu trop didactique. *Dalmire et Silvain*, églogue en faveur de la vie de la campagne, Madrid, 1780, in-8. Cette églogue ne serait pas désavouée par Mélenlez lui-même. Ses autres

ouvrages sont : *Songes poétiques adressés aux académies royales et des beaux-arts*, ibid., 1775, in-8; *Poésies nouvelles*, contenant les éloges des grands hommes espagnols, morts dans le siècle présent, Madrid, 1776, 1779; *Hymne à la Paix*, 1787, in-8. L'auteur le composa à l'occasion de la paix conclue entre l'Espagne et l'Angleterre, après le siège de Gibraltar. Salas y prend un vol tout-à-fait pindarique, qu'il soutient du commencement à la fin. En général, ses poésies réunissent à la fois la pureté et l'élégance du style; on y trouve partout de la force, de la chaleur, beaucoup de coloris, une verve inépuisable, qualité qui le place à côté des meilleurs poètes de son époque, et l'égalent souvent aux anciens classiques de sa nation. On a publié en 1827 à Madrid, in-12, le *Recueil de ses épigrammes et de ses autres poésies critiques, satiriques et joyeuses*.

SALATHIEL, fils de Jéchonias et père de Zorobabel, prince des Juifs, qui, après la captivité de Babylone, présida au rétablissement de la ville et du temple de Jérusalem. Salathiel mourut à Babylone.

SALDEN (Guillaume), né à Utrecht, exerça le ministère dans plusieurs églises de Hollande, et enfin dans celles de la Haye, où il mourut en 1694. Ses ouvrages sont : *Otia theologica*, in-4; ce sont des dissertations sur différents sujets de l'ancien et du nouveau Testament; *Concionator sacer*, in-12; *De libris, varioque eorum usu et abusu*, Amsterdam, 1668, in-12. Cet auteur avait du jugement et du savoir.

SALE. Voy. **SALLE**.

SALE (Georges), savant littérateur anglais, né vers 1680, était un des principaux membres de la société qui a entrepris de nous donner une *Histoire universelle*, sur laquelle on peut voir diverses observations dans le *Journal historique et littéraire*, 15 janvier 1781, p. 95. Il mourut à Londres en 1756. On a de lui une *Traduction anglaise de l'Alcoran*, imprimée à Londres en 1754, in-4. Il a mis à la tête de cette version une *Introduction* qui a été traduite en français, in-8 : on la trouve aussi dans l'édition de l'*Alcoran* en français, Amsterdam, 1770, 2 vol. in-12. (Voy. **MAHOMET** et **MARACCI**.) Le caractère des écrits de Sale est celui de la société dont il était membre, beaucoup de recherches, mais peu de jugement, peu de goût, peu d'élégance, peu de précision, et souvent de droiture et de franchise. C'est de Maracci qu'il a emprunté toute son érudition arabe; et, pour déguiser son plagiat, il entreprend, selon la coutume des savants modernes, de le critiquer; ce qu'il fait toujours très-gauchement. On croit même que sa traduction est faite sur la version latine de Maracci, à cela près des fautes et des infidélités qu'elle présente.

SALEL (Hugues), de Casals dans le Quercy, s'acquiesce l'estime du roi François 1^{er}, et fit, par ordre de ce prince, une *Traduction* en vers français des douze premiers livres de l'Iliade d'Homère, 1574, in-8; il mourut à Saint-Chéron, près de Chartres, en 1553, à 50 ans. On a encore de lui un recueil de poésies (Paris, 1559, in-8), qui ont été beaucoup

louées par ses contemporains. Son style est cependant embarrassé, louche et traînant.

* **SALEON** (Jean d'Yse de), archevêque de Vienne, né en 1669, se distingua par son attachement à la bulle *Unigenitus*. M. de Soanen, évêque de Senez, ayant été déclaré suspens au concile d'Embrun en 1727, l'abbé de Saléon fut nommé par le concile vicaire-général et administrateur de ce diocèse. C'était une commission d'autant plus pénible, que l'évêque de Senez ne manquait point de partisans, mais il n'eut pas longtemps à soutenir cette lutte. Nommé l'année suivante à l'évêché de Digne, il fut transféré, sans avoir pris possession de ce siège, à celui d'Agén, et sacré le 16 avril 1729. En 1755, une nouvelle translation le porta à celui de Rhodéz, où il trouva l'occasion d'exercer son zèle pour la constitution. Le père Vion, dominicain, y professait la théologie dans le couvent de son ordre. L'évêque, par un *mandement*, condamna les cahiers que dictait ce religieux, comme contenant les erreurs de Jansénius. Vion, avant la condamnation, avait remis au prélat, pour sa défense, un *Mémoire* qui n'avait pas été trouvé satisfaisant. Il crut qu'il se défendrait avec moins de risque et plus d'avantages sur un terrain qui ne serait point soumis à la juridiction de son adversaire. Retiré au Puy, il lança contre le mandement de l'évêque un *écrit*, qui fut supprimé comme injurieux à l'épiscopat, et porta sa cause à Rome. De son côté, l'évêque de Rhodéz écrivit au pape, le 25 avril 1742. Benoît XIV, qui occupait alors le siège pontifical, lui répondit par un bref du 5 juillet suivant. Ce pontife prudent, sans traiter le fond de la question, se contenta de tracer quelques règles à suivre dans de pareilles circonstances, et en donnant des éloges au zèle de l'évêque, il lui recommandait la réserve et la circonspection. La conduite du père Vion n'en parut pas moins blâmable à ses supérieurs, qui par un décret du 15 mars 1745, l'exclurent de l'ordre, avec défense de le recevoir dans aucun couvent. Il en appela au parlement, qui jugea que pour le présent il n'y avait pas lieu à l'appel. Cependant, M. de Saléon poursuivait le jansénisme partout où il croyait l'apercevoir. Il publia et adressa au souverain pontife deux écrits intitulés : *Le baianisme et le jansénisme ressuscités*, contre les pères Beletti et Berti, augustins italiens, et théologiens distingués. Il avait joint à cet envoi une lettre par laquelle il pressait le pape de condamner les ouvrages, on ne jugea pas à propos de déférer à cette demande. Il parait que M. de Saléon confondait la doctrine de Jansénius avec le système *augustinien*, qui en est très-différent, et qui se concilie parfaitement avec la doctrine de la bulle *Unigenitus*; système soutenu de l'aveu de l'Eglise par l'école de saint Thomas, et par les écoles de tous les ordres religieux qui vivaient sous la règle de saint Augustin. M. de Saléon fut nommé à l'archevêché de Vienne en 1746, et mourut le 1^{er} février 1751, âgé de 82 ans, laissant la réputation d'un des plus saints et des plus savants prélats de son siècle. Outre les écrits cités, on a de lui des *Instructions pastorales sur l'usure et sur l'autorité de l'Eglise*, 1758, in-4, où il

soutient l'ancienne doctrine contre l'opinion nouvelle qui s'est introduite sur le *prêt à intérêt*.

SALERNE (François), médecin d'Orléans, s'appliqua particulièrement à l'histoire naturelle, et travailla avec Arnault de Nobleville à la continuation du traité de la *Matière médicale* de Geoffroi. Ils donnèrent le *Règne animal*, ensuite l'*Histoire naturelle des animaux*. La description anatomique occupe la plus grande partie de ce dernier ouvrage. On a encore de Salerne une traduction du *Synopsis avium* de Ray, sous le titre d'*Essai sur l'histoire naturelle des oiseaux*, ou *Traduction du Synopsis avium de Ray, augmenté de recherches critiques et d'observations curieuses sur les oiseaux de nos climats*, Paris, 1766, 2 vol. in-12. Ce médecin mourut en 1760.

* **SALES** (Louis, comte de), frère aîné de saint François, né le 5 juillet 1577, au château de Brens, dans le Chablais, fut envoyé au collège d'Annecy, où il fit de grands progrès dans les lettres et dans les vertus chrétiennes. Dans sa jeunesse il cultiva la poésie française, et ses essais reçurent les éloges des connaisseurs; mais il renoua de bonne heure à cette occupation, qui pouvait le détourner de ses études sérieuses. Il accompagna en Italie le président Ant. Favre, chargé d'une négociation avec le saint Siège; et à son retour, désigné pour veiller sur la frontière de Savoie menacée par les troupes espagnoles stationnées en Franche-Comté, il préserva la ville d'Annecy d'une surprise et fut ensuite employé dans les négociations avec les Suisses. Le prince Thomas de Savoie s'empressa de l'appeler dans son conseil de guerre, où il obtint une grande influence. Le duc de Nemours l'avait nommé chevalier du conseil de Genevois, et dans cette place il rendit d'importants services à son pays. Il força les Espagnols d'évacuer plusieurs villages dont ils s'étaient emparés sans déclaration de guerre, et il négocia le traité de Dole qui mit fin aux troubles. Il fit aussi réparer à ses frais les fortifications d'Annecy, et défendit cette ville, en 1650, contre Louis XIII qui vint l'assiéger en personne. La paix lui ayant permis de retourner dans sa retraite, il passa le reste de sa vie dans la prière et dans les exercices de la piété. Après avoir partagé lui-même ses biens entre ses enfants, il mourut le 24 novembre 1654, dans les bras de son fils aîné, depuis évêque d'Annecy, qui lui avait administré les derniers sacrements. Sa *vie* forme la seconde partie de la *Maison naturelle de saint François de Sales*, par Nicolas de Hauteville, Paris, 1669. Il en existe une autre par le père Buffier, Paris, 1718 et 1757, in-12. Elle a été traduite en italien par le marquis Orsi, Padoue, 1720, in-8. — Son fils, Charles de SALES, né à Thorens en 1625, joignit la bravoure d'un guerrier à la simplicité de mœurs d'un chrétien. Entré dans l'ordre de Malte, il se signala dans plusieurs guerres contre les Turcs et les barbaresques. Il contribua à la défense de Candie en 1650; ensuite il fut nommé par son ordre gouverneur de Saint-Christophe, l'une des Antilles. Ces îles ayant été cédées à la France, Louis XIV lui en continua le commandement, en 1655, avec le titre de vice-roi. Il fut tué l'année suivante après avoir repoussé les Anglais dans

plusieurs combats particuliers. Voy. François de SALES (saint).

SALES. Voy. ISOARD DELISLE de SALES.

* **SALFI** (François), littérateur, né en 1759, à Cosenza, dans la Calabre inférieure, s'appliqua de bonne heure à l'étude des lettres et de la philosophie. Il débuta par un *Essai de phénomènes anthropologiques*, relatifs aux tremblements de terre qui désolèrent la Calabre en 1785; son but était de faire connaître l'homme soumis à l'influence de ces terribles phénomènes. La hardiesse de ses opinions faillit le rendre suspect au gouvernement; d'un autre côté, cet ouvrage le mit en rapport avec quelques savants de Naples, et s'étant établi dans cette ville, il y publia, depuis 1788, divers écrits, notamment sur les démêlés de la cour de Naples avec le saint Siège, au sujet de l'hommage de la haquenée, qui lui valut une commanderie. Dans le même temps il travaillait pour le théâtre, mais quoiqu'il flattât dans ses pièces les préjugés populaires, elles n'eurent pas un grand succès. La révolution française avait eu du retentissement à Naples, et Salfi qui en avait embrassé les principes, craignant d'être inquiété par la police, s'enfuit secrètement à Gènes, puis vint à Paris, où il fut assez bien accueilli. Il retourna en Italie à la suite de l'armée française; et lorsque le royaume de Naples eut été transformé en république par Championet, il y fut appelé pour remplir les fonctions de secrétaire général du nouveau gouvernement. Lorsque les Français furent obligés de quitter Naples, il parvint à s'évader sous un déguisement, et entra en Italie avec l'armée de réserve qui conquiert une seconde fois la Lombardie. Nommé, en 1801, professeur d'histoire à l'université de Brera, il eut en 1807 la chaire de diplomatie, et deux ans après, celle de droit public. A cette époque, Salfi publia quelques opuscules, et des traductions en vers italiens du *Fénelon* de Chénier, et des *Templiers* de Raynouard; enfin un petit poème en trois chants, intitulé : *Iramo*. En 1814, rappelé par le roi Murat à Naples, il y obtint une pension et un emploi dans l'université; mais les événements l'obligèrent bientôt de revenir en France. Accueilli à Paris comme il l'avait été la 1^{re} fois, il s'occupa exclusivement de littérature. Il y mourut le 5 septembre 1852. Outre un grand nombre d'articles dans la *biographie universelle* et dans la *revue encyclopédique* dont il fut un des plus laborieux collaborateurs, on a de lui un assez grand nombre d'opuscules, mais qui ne présentent pas un grand intérêt. Son principal titre est la continuation de l'*Histoire littéraire d'Italie* par Ginguené, (voy. ce nom), dont il fit 4 vol. qui ont été publiés en 1854-55. Nous citerons encore de lui : *Résumé de l'histoire de la littérature italienne*, Paris, 1826, 2 vol. in-48; qui fait partie de l'*encyclopedia scelta di opere italiane*, Naples, 1855.

SALLIAN ou **SALLIAN** (Jacques), jésuite d'Avignon, né en 1557, enseigna avec beaucoup de réputation. Il devint recteur du collège de Besançon, et mourut à Paris le 25 janvier 1640, à 82 ans, après avoir publié plusieurs ouvrages de piété, et des *Annales de l'ancien Testament*, Paris, 1625, 1641, 6 vol. in-fol, en latin, dans lesquelles il a répandu beaucoup d'érudition.

* SALICET (Guillaume), de *Saliceto* ou *Placentinus*, médecin, né à Plaisance, au commencement du xiii^e siècle, embrassa l'état ecclésiastique sans renoncer à la pratique de la médecine, ce qui était alors autorisé par les canons. Il est regardé comme l'un des premiers praticiens qui se soient servi de remèdes tirés de la chimie, science dans laquelle il était très-versé pour son temps. A l'exemple des Grecs et des Arabes, il employa le fer et le feu dans les cas de chirurgie, au lieu des topiques alors en usage. Il trouva une nouvelle méthode pour l'extraction de la pierre, et décrivit le premier la maladie des enfants, connue sous le nom de *Lactescence* ou *croûte lactée*. Sa réputation le fit appeler dans les principales villes d'Italie; il professa longtemps l'art de guérir à Vérone, et l'on croit qu'il y mourut en 1280. On a de lui : *Summa conservationis et curationis*, Plaisance, 1475, in-fol.; *Cyrgia*, ibid., 1476, in-fol. Ce sont les 1^{res} éditions de ces deux ouvrages qui ont été réimprimés plusieurs fois ensemble dans le xv^e siècle. La *chirurgie de Salicet* a été traduite en français par Nicole Prévost, Lyon, 1492, in-4. On y remarque des vues sages et une méthode préférable à celle des auteurs qui l'ont précédé.

* SALICETI (Christophe), né en 1737 à Bastia, d'une des premières familles de cette ville, acheva ses études à l'université de Pise, où il se fit recevoir docteur en droit, et devint avocat au conseil supérieur de Corse. En 1789, élu député du tiers-état aux états généraux, il sollicita et obtint l'incorporation de la Corse à la France, et fit décréter que cette île formerait un département. Après la session, il en fut procureur général-syndic. Renvoyé à la Convention, il y vota la mort de Louis XVI, sans appel et sans sursis. Envoyé, à plusieurs reprises, en mission dans la Corse, puis à l'armée du Midi, il concourut à toutes les mesures prises par ses collègues, tant à Marseille qu'à Toulon. Après le 9 thermidor, il fut rappelé et plus tard décrété d'arrestation; mais l'amnistie de brumaire arrêta les poursuites. Le Directoire l'envoya commissaire près de l'armée d'Italie, chargé de surveiller le général Bonaparte, et prit une part active aux négociations dont le résultat fut un armistice avec le pape. Elu en 1797, député au conseil des Cinq-cents, sa conduite équivoque au 18 brumaire le fit inscrire sur la liste des proscrits; mais il en fut rayé par le 1^{er} consul lui-même, qui ne tarda pas à l'envoyer en Corse, et de là ministre extraordinaire à Lucques puis à Gènes. En 1806, Joseph Bonaparte ayant été placé sur le trône de Naples, il l'y suivit comme ministre de la police générale, et fut aussi chargé quelque temps du portefeuille de la guerre. Murat ne voulant point se soumettre à l'influence qu'il exerçait sur son prédécesseur, le laissa sans emploi. Mais Bonaparte le fit conserver dans les conseils de son beau-frère, qu'il surveillait, ne pouvant le diriger. Saliceti s'était fait à Naples un si grand nombre d'ennemis, qu'une conjuration se forma pour faire sauter son hôtel, et ce fut une circonstance fortuite qui le fit échapper à l'explosion. Il mourut à Naples, le 23 décembre 1809; on crut qu'il avait été empoisonné, mais l'ouver-

ture de son corps prouva que ces soupçons n'étaient pas fondés.

SALIER (Jacques), religieux minime, professeur en théologie, provincial et définiteur, mourut à Dijon en 1707, âgé de 92 ans. La théologie scolastique fut sa principale occupation. Nous avons de cet auteur : *Historia scolastica de speciebus eucharisticis*, Lyon, 1687, 5 vol. in-4; Dijon, 1692 et 1704; *Cacocephalus sive de Plagiariis opusculum*, 1694, in-12; des *Pensées sur l'âme raisonnable*, in-8. Il y a dans tous ses écrits du savoir et de la métaphysique.

* SALIERI (Antoine), célèbre compositeur, né en 1750, à Legnano dans les états de Venise, obtint, en 1775, la place de maître de chapelle de la chambre impériale et du théâtre de Vienne. Venu en France en 1784, il fit représenter plusieurs opéras avec le plus grand succès. De retour à Vienne en 1788, il donna *Assur, roi d'Ormus*; cette pièce plut beaucoup à l'empereur Joseph II, qui lui fit présent de 200 ducats, et lui assura une pension de 500. Peu de temps après, Salieri fit un riche mariage, devint directeur de l'école de chant, et mourut à Vienne le 7 mai 1825. Il était associé de l'institut de France et correspondant du conservatoire. Il a composé un assez grand nombre d'opéras en italien, en allemand et en français. Parmi ces derniers, ceux qui ont eu le plus de vogue sont les *Danaïdes*, 1784, remis avec des changements en 1817; *Tarare*, 1787, et remis au théâtre à diverses reprises et avec différents changements. Il a composé en outre un grand nombre de sérénades, symphonies, concerto pour le forte-piano et autres instruments, et plusieurs morceaux de musique d'église.

* SALIG (Chrétien-Auguste) théologien protestant, né en 1692 à Domersleben, près de Magdebourg, était fils du pasteur de ce village. Elevé sous les yeux de son père, homme instruit, il fit de rapides progrès dans les lettres. A 12 ans, il lisait et entendait les originaux de l'ancien et du nouveau Testament. Après avoir achevé ses études à Halle et à Iéna, il fut appelé à Wolfenbutel, où il trouva dans la bibliothèque du duc de Brunswick d'utiles ressources pour les travaux qu'il méditait. Bientôt il fournit des articles à divers journaux, et publia une dissertation touchant l'immortalité de l'âme. Voulant donner une *Histoire de l'eutychianisme*, il y préluéda par un traité de *Eutychianisme plus ancien qu'Euliches*, dans lequel il essaya de prouver que le nestorianisme et l'eutychianisme sont des opinions indifférentes, de vraies disputes de mots, où l'on n'est point du même avis, faute de s'entendre; d'où l'on devait conclure qu'en combattant ces deux hérésies, l'Eglise n'avait poursuivi que des chimères : cette opinion fit perdre à Salig les bonnes grâces du duc de Brunswick. Jablonski, le fils, partageait le même sentiment, et le consigna dans un ouvrage sur le *nestorianisme*. Salig et lui furent combattus par Hoffmann, dans une dissertation académique. Salig acheva son *Histoire de l'eutychianisme*, et l'annonça en 1727 en 4 vol. in-4; mais elle n'a point été imprimée. Il a donné au public : un ouvrage sur les *diptyques des anciens*, 1751, in-4; une *Histoire de la confession d'Augsbourg*, en allemand, 1750-45, 4 vol. in-4; une *Histoire*

du Concile de Trente, 1741-43, 5 vol. in-4; *Nodus prædestinationis solutus*, ouvrages posthumes. Salig mourut en 1759.

* SALIN ou SALLIN (Maurice), sculpteur, né dans la Savoie en 1760, venu à Lyon comme ramoneur, s'essaya dans les arts du dessin pour lequel il se sentait une vocation particulière. Encouragé par quelques amateurs auxquels il avait montré ses premiers ouvrages, il entra chez un maître pour étudier les principes de la sculpture. Il travaillait avec une grande vitesse, et conservait de son premier état le goût d'une vie frugale et de l'économie. Il acquit quelque fortune, se fit aimer par sa bonne conduite, et mourut à Lyon, le 22 juin 1809, à 49 ans.

SALINAS ou SALINES (François de), natif de Burgos, perdit la vue à l'âge de 10 ans. Cet accident ne l'empêcha pas de se rendre habile dans les langues grecque et latine, dans les mathématiques, dans la musique. Il compta parmi ses protecteurs le Pape Paul IV, et le duc d'Albe, qui lui fit donner un bénéfice. Il mourut en 1590. On a de lui : un excellent *Traité de musique*, en latin, Salamague, 1592, in-fol.; une *Traduction*, en vers espagnols, de quelques épigrammes de Martial.

SALINGUERRA, chef de la faction des Gibelins, s'empara de la principauté de Ferrare, l'an 1195. Il devint si puissant qu'il méprisa l'autorité du légat du pape et du marquis d'Azzone d'Est, chef des Guelfes, et qu'il chassa de Ferrare tous ceux qui étaient de leur parti. Le marquis d'Est voulant s'en venger, leva une armée et assiégea Ferrare. Salinguerra parla de faire la paix, et le laissa entrer dans la ville; mais le marquis d'Est, n'ayant pas voulu accepter les conditions de la paix, en fut chassé avec ceux qui l'avaient accompagné. Cependant il y entra depuis, et Salinguerra, chassé à son tour, trahi par Ramberti, son lieutenant, mourut prisonnier à Venise l'an 1210, âgé de 80 ans.

* SALIO (Joseph), littérateur, né en 1700 à Padoue, d'une famille noble, n'avait que 25 ans lorsqu'il publia une élogie sur le couronnement de l'empereur Charles VI, comme roi de Bohême; cette pièce devenue très-rare, commença sa réputation. Lors de l'établissement de l'académie des *Ricovrati* de Padoue, il en fut nommé le premier secrétaire perpétuel. Il mourut à la fleur de son âge, le 24 avril 1757. On a de lui cinq *Elégies*; trois tragédies, *Pénélope*, 1724, la *Temisto*, 1728, (sujet tiré de la mythologie), et *Othon*, 1756; *Examen critique des opinions de quelques écrivains sur la poésie dramatique*, 1758, et quelques discours (*Orazione*).

* SALIS, ancienne famille qui jouissait de quelque droit de souveraineté dans le pays des Grisons, et dont la généalogie a été imprimée sous ce titre : *Stemmatographia ræticae familiae salicæorum, vulgo A Salis ex authenticis, documentis deducta*, Coire, 1782, in-fol., (tiré à 56 exemplaires.) Cette maison a produit plusieurs personnages distingués dans les sciences et dans les armes. — Ulysse, baron de SALIS, surnommé par Haller (*Bibl. helv.*) le *Polybe des Grisons*, né en 1594, obtint pendant les troubles de la Valteline, le grade de colonel, et se fit

remarquer en plusieurs occasions par sa bravoure, sa droiture et sa fidélité. Il se distingua au siège de La Rochelle puis à l'armée des Pays-Bas, où il reçut le brevet de maréchal-de-camp, et fut ensuite employé en Italie. Nommé gouverneur de Coni, par le comte d'Harcourt, qui venait de prendre cette forteresse sur le prince Thomas de Savoie, il assura ses communications par la réduction des places voisines, et quoique malade, il se signala encore aux sièges de Nice, Tortonne, etc. Il obtint sa retraite en 1645, et mourut en 1674. Ses *Mémoires*, qu'il écrivit en italien, sont conservés dans sa famille, et forment 2 vol. in-fol. — Charles-Ulysse de SALIS, né à Marschlins, en 1728, obtint la place de podestat ou de maire à Tirano dans la Valteline, et se fit ensuite nommer chargé d'affaires de France près des Grisons, place qu'il occupa pendant 24 ans avec une grande autorité. Enthousiaste du nouveau système d'éducation de Basedow (*voy. ce nom*, 1, 461), il voulut établir d'après son plan une école normale dans son château de Marschlins; mais il fut obligé d'abandonner cette entreprise, qui lui avait coûté une partie de sa fortune. Cette tentative d'innovation ne fit qu'augmenter le nombre de ses ennemis, qu'accrut encore la division des esprits au moment où éclata la révolution française. Salis, dont la famille était attachée au gouvernement royal, fut accusé d'avoir fait arrêter l'ambassadeur Sémonville, et de l'avoir livré aux Autrichiens. On lui fit son procès, il fut condamné à mort et ses biens furent confisqués. Sachant ce dont ses ennemis étaient capables, il avait pris la fuite. Retiré à Vienne, il y mourut le 6 octobre 1800. On a de lui : *Mémoires pour servir à la connaissance de l'histoire naturelle et de l'économie domestique des Deux-Siciles*, Zurich, 1790, 2 vol. in-8; *Fragments de l'histoire politique de la Valteline*, etc., 1792, 4 vol. in-8; *Voyage en diverses provinces du royaume de Naples*, 1795. L'auteur s'y étend beaucoup sur l'agriculture et l'histoire naturelle, et compare les écrits des agriculteurs anciens avec la pratique d'aujourd'hui. *Journal pour les ligues des Grisons*, principalement sous le rapport de l'histoire naturelle et de l'agriculture, 1799, 6 cah. in-8; *Archives historico-statistiques pour les Grisons*, 1799, 5 vol. in-8; *Œuvres posthumes*, 1805, 2 vol. in-8; *Galerie des malades souffrant du heimweh* (mal du pays), 2^e éd., 1804, 5 vol. in-8. — Rodolphe-Antoine-Hubert baron de SALIS, né en 1752, entra au service de France, fut créé maréchal-de-camp en 1780, et obtint la grand-croix du mérite militaire. Sur l'invitation du ministre Acton il se rendit à Naples, pour y travailler à réorganiser l'armée, et se retira dans sa patrie, en 1790; il leva pour l'Autriche, en 1799, un régiment à la solde de l'Angleterre, et il mourut en 1807. — Rodolphe de SALIS, baron de Zitzers, né en 1756, entra au service de France; aide-major du régiment des gardes-suisse, il se trouvait aux Tuileries à la fatale journée du 10 août, et accompagna Louis XVI à l'assemblée Législative. Arrêté quelques jours après, il fut conduit à la prison de l'Abbaye, et massacré le 2 septembre. — Jean-Gaudence, baron de SALIS, né en 1762, entra d'abord capitaine dans la garde Suisse, au

service de France et passa ensuite dans la ligne, fit la campagne de 1752 en Savoie sous le général Montesquiou, et se retira l'année suivante dans sa patrie. Il fut nommé en 1798 inspecteur-général des milices de la Suisse; mais il se fit peu remarquer dans les événements militaires de cette époque. Il mourut vers 1804. On a de lui des *Poésies* estimées, Zurich, 1795, souvent réimprimées; l'édition de Vienne, 1815, contient plusieurs pièces nouvelles et de nombreuses améliorations. — Le haron de SALIS SAMADE, né vers 1753, était en 1790 major du régiment de Château-Vieux, en garnison à Nancy. Le départ de M. de Malseigne, qui allait rejoindre les carabiniers de Lunéville, étant devenu le prétexte d'une insurrection, les soldats de Château-Vieux y prirent part et désarmèrent leurs officiers; un des plus emportés s'avancant près du major : « N'approchez pas, lui dit-il; ce » n'est qu'avec ma vie qu'on aura mon épée. » Sa contenance ferme étonna d'abord les soldats; mais, excités par les agitateurs, ils allaient se jeter sur lui, lorsque son colonel lui cria : « Que faites-vous, » major? nous sommes ici tous prisonniers; rendez » votre épée. — Vous êtes mon chef, répondit Sa- » lis; vous me le commandez, mais je ne la re- » mettrai qu'à vous. » Aussitôt mille voix s'écrièrent : « Il est trop brave, qu'il garde son épée! » En effet, il fut le seul qui la conserva. Une conduite si courageuse le fit nommer lieutenant-colonel dans le régiment de Diesbach, en garnison à Lille. Il eut une nouvelle occasion de déployer sa fermeté, lors du massacre du général Théobald Dillon, en avril 1792. Les régiments suisses au service de France ayant été licenciés, il se retira dans son pays. Il revint en France en 1805, recueillir les débris de sa fortune, et mourut à Montargis, d'une maladie épidémique.

SALISBURY. Voy. SARISBÉRY.

SALLE (Jean-Baptiste de la), fondateur des écoles chrétiennes, né à Reims en 1631, se distingua dès son enfance par sa piété, embrassa l'état ecclésiastique, prit le bonnet de docteur en théologie, à Paris, et se dévoua dans sa patrie à l'éducation de la jeunesse. Il y établit en 1679 des écoles gratuites, logea les maîtres dans sa maison, dirigea ce nouvel institut, auquel il donna de sages règlements. On sentit bientôt l'utilité de cet établissement; plusieurs villes s'empressèrent de demander de ses instituteurs. Il établit un noviciat d'abord à Reims, puis à Paris, ensuite à Rouen. En 1684, il distribua son patrimoine aux pauvres, et se livra tout entier à consolider sa congrégation naissante, qui s'étendit avec rapidité. En 1717, il se démit de la place de supérieur, et ne s'occupa plus qu'à se préparer à la mort. Il mourut à Rouen, en 1719. L'abbé de la Salle a laissé plusieurs ouvrages à l'usage des écoles et des frères. Son institut fut approuvé par Benoît XIII, sous le nom de *Frères des écoles chrétiennes*. Sa *Vie* a été publiée à Rouen, en 1755, 2 vol. in-4. Le P. Garreau en a publié une autre, Paris, 1760, in-12, et l'abbé de Montis en 1785, également in-12. L'abbé Carron en a laissé une manuscrite.

SALLE (Simon-Philibert de l'Étang de la), naquit

à Reims vers 1700, fut député par le conseil de ville à Paris, et y mourut le 20 mars 1765. On a de lui : *Des Prairies artificielles*, Paris, 1756, petit vol. in-8, qui a été réimprimé plusieurs fois, 1758, 1762, etc.; *Manuel d'agriculture pour le laboureur, le propriétaire et le gouvernement*, Paris, 1764, in-8; ouvrage dicté par l'amour du bien public, et par une expérience constante de 50 années. Delamarre a essayé de le réfuter dans l'écrit qui a pour titre : *Défense de plusieurs ouvrages sur l'agriculture, ou Réponse au livre intitulé : Manuel d'agriculture*, etc. — Il ne faut pas le confondre avec un M. de la SALLE, dont on a deux ouvrages singuliers, remplis de vues profondes, et en même temps de pensées fausses et hasardées, intitulés : *Le Désordre régulier*, et *La Balance naturelle*. Dans le dernier surtout, l'athéisme est péremptoirement réfuté, tandis que l'auteur paraît çà et là lui fournir des armes. Voy. le *Journ. hist. et litt.*, 15 février 1789, pag. 245.

* SALLE (Philippe de la), dessinateur et machiniste, né en 1723 à Seissel, apprit le dessin à l'école d'un peintre lyonnais, nommé Sarabat, et prit ensuite des leçons de Boucher. Fixé à Lyon, il introduisit de nombreux perfectionnements dans les manufactures. Il réussissait particulièrement à peindre les fleurs sur étoffe; il exécutait à la navette d'admirables tableaux d'animaux; il réussissait même à faire le portrait en broché, d'une grande ressemblance : on cite surtout ceux de Louis XV et de l'impératrice de Russie. On lui dut l'idée des étoffes en soie pour meubles. C'est lui qui inventa la navette volante, pour la fabrique des gazes et autres étoffes de toute grandeur, et il en fit l'essai au château des Tuileries en présence de Louis XVI. Turgot lui fit accorder en 1775 le cordon de Saint-Michel, avec une pension de six mille livres, et en 1785 il reçut la grande médaille d'or, destinée à récompenser les plus utiles découvertes. Ses ateliers ayant été pillés et ses machines détruites pendant le siège de Lyon, il vendit ses meubles et ses effets précieux pour reconstruire ses machines. Dans les dernières années de sa vie, il perfectionna le tour et le moulin à soie. Salle mourut à Lyon le 27 février 1804. Le *Moniteur* du 2 avril contient une *Notice* sur cet artiste.

SALLE. Voy. SALE.

* SALLE (Jacques-Antoine), jurisconsulte, né le 4 juin 1712 à Paris, de parents qui avaient acquis quelque fortune dans le commerce, fut reçu avocat en 1756. Une trop grande timidité le força de renoncer à la plaidoirie, et il se borna dès lors au travail du cabinet. A 26 ans il avait déjà terminé ses *Commentaires sur les ordonnances de 1751 et 1755, touchant les donations et testaments*; il continua le même travail sur les *Ordonnances* qui parurent successivement, sans négliger les devoirs de la profession d'avocat. Il s'occupait en outre de travaux littéraires, et il a eu part à quelques ouvrages critiques, sur la peinture et la sculpture, qui parurent en 1749. Il mourut d'une hydropisie, le 14 octobre 1778. On a de lui : *l'Esprit des ordonnances de Louis XV*, Paris, 1752-54, 3 vol. in-12, ou 1771, 1 vol. in-4, ouvrage qui fut placé aussitôt au rang

des livres classiques de notre droit français; *L'Esprit des ordonnances de Louis XIV*, Paris, 1758, 2 vol. in-4; *Traité des fonctions des commissaires du Châtelet*, Paris, 1760, 2 vol. in-4; *Nouveau code des curés*, Paris, 1780, 4 vol. in-12; en tête du 4^e se trouve l'*Eloge* de Sallé. On remarque dans tous ces ouvrages un ordre méthodique et lumineux qui était propre à l'auteur. Il a donné, mais sans se faire connaître, des éditions nouvelles de plusieurs ouvrages de droit qu'il a enrichis de ses observations, entr'autres du *Recueil de jurisprudence* de Guy du Rousseau de la Combe.

* SALLE de CHOUX (le baron Etienne-François), avocat du roi à Bourges, fut député du tiers-état du Berri aux états-généraux, où il débuta par proposer de priver les religieux du droit de cité : sa proposition, combattue par Regnaud de St-Jean-d'Angely, ne fut point adoptée. Peu de jours après il fit une sortie véhémante contre les brigands qui incendiaient les châteaux, et demanda qu'on les poursuivît, mais que toutes les procédures de ce genre fussent soumises à l'assemblée avant l'exécution des jugements. Il reparut encore une fois à la tribune pour faire un rapport sur les troubles de Hesdin. Après la session, il rentra dans la vie privée et traversa sans trop de dangers les orages de la révolution. Nommé en 1800 président du tribunal d'appel du Cher, il devint en 1811 premier président de la cour impériale de Bourges, place qu'il conserva sous la restauration, et mourut le 29 décembre 1852, doyen de la magistrature française.

SALLENGRE (Albert-Henri de), conseiller du prince d'Orange, naquit à La Haye, en 1694, d'une famille française réfugiée en Hollande pour cause de religion. Après avoir étudié l'histoire et la philosophie à Leyde, il s'appliqua au droit et soutint publiquement une *thèse contre la coutume de donner la question aux coupables qui s'obstinent à nier leurs crimes*; thèse à laquelle on peut applaudir, s'il s'agit de la question donnée pour compléter les preuves, mais qu'il faut rejeter, quant à la question donnée précisément pour avoir l'aveu du coupable, après sa pleine conviction; aveu toujours nécessaire pour absoudre les arrêts de la justice aux yeux de la multitude, pour mettre les criminels dans la situation où il faut pour subir leur sentence, pour en tirer les informations nécessaires à la sécurité publique, etc. (*Voy. diverses observations et traités sur cette matière dans le Journ. hist. et litt.*, 15 mars 1786.) Il alla à Paris après la paix d'Utrecht, voyagea en Angleterre, et y fut reçu membre de la société de Londres, en 1719. De retour à La Haye, il fut attaqué de la petite-vérole, et en mourut à l'âge de 29 ans, le 27 juillet 1725. Ses principaux ouvrages sont : *l'Histoire de Montmaur, professeur royal de langue grecque à Paris*, 1715, 2 vol. in-8 : c'est le recueil des satires enfantées contre ce fameux parasite; *Mémoires de littérature*, 1715-17, 2 vol. in-12, continués depuis par le P. Desmolets; *Novus thesaurus antiquitatum romanarum*, 1716-1719, 5 vol. in-fol. : recueil contenant beaucoup de pièces fugitives qui avaient échappé aux recherches de Grævius; l'*Eloge de l'ivresse*, 1714, in-12; jeu d'esprit,

qui ne doit donner aucune mauvaise idée de ses mœurs; il a été réimprimé avec des additions par Miger, et des changements qui en font un nouveau livre, Paris, 1798, in-12; une *Edition* des poésies de La Monnoye.

* SALLES (J.-B.), médecin, né en 1760 à Véselize, fut député par le tiers-état de Nancy aux états-généraux, et s'y montra partisan de toutes les réformes qui pouvaient, dans son opinion, s'allier avec le système monarchique dont il fut le constant défenseur. Cependant il se prononça contre le veto absolu et contre le système des deux chambres qui aurait pu rendre un peu de force à l'autorité royale déjà trop affaiblie. Mais après le malheureux voyage de Varennes, il fut un de ceux qui défendirent avec le plus d'énergie le principe de l'inviolabilité royale. Dans le discours qu'il prononça sur cette matière, on remarqua ces mots : « On me » poignarderait plutôt que de me faire souffrir que » le gouvernement passe entre les mains de plusieurs. » Ce fut sur son rapport que l'assemblée décréta qu'un tribunal serait institué pour juger les auteurs de la pétition du Champ-de-Mars, demandant la déchéance de Louis XVI. Nommé à la Convention, il fit les plus grands efforts pour l'engager à rapporter le décret par lequel elle s'était constituée juge du roi : n'y pouvant réussir, il demanda que la ratification du jugement fût renvoyée au peuple réuni en assemblées primaires. Il vota ensuite pour la détention et pour le sursis. Il combattit constamment les anarchistes, Marat leur chef et les assassins de septembre. Volant avec les *Girondins*, il fut proscrit avec eux au 31 mai, s'enfuit à Evreux, passa en Bretagne, et se rendit à Bordeaux, où ne se croyant pas en sûreté, il changea souvent d'asyle. Arrêté chez le père de Guadet (*voy. ce nom*), le 19 juin 1794, il fut exécuté le lendemain. Il avait 34 ans.

SALLIER (Claude), prêtre, garde de la bibliothèque du roi, membre de l'académie française et de celle des inscriptions, né en 1683 à Saulieu, diocèse d'Autun, mourut à Paris en 1761, âgé de 76 ans. Après avoir embrassé l'état ecclésiastique, il vint à Paris et y fit une éducation particulière. En même temps il chercha à se rendre familière la connaissance des langues anciennes de l'Europe et de l'Asie, sans toutefois négliger les langues modernes. Membre de l'académie des inscriptions en 1713, professeur d'hébreu au collège royal en 1719, secrétaire-interprète du duc d'Orléans, pour l'hébreu et le syriaque, il remplaça, en 1721, Boivin dans la place de garde des manuscrits de la bibliothèque du roi, et fut élu en 1729 membre de l'académie française. On a de lui : *l'Histoire de saint Louis*, par Joinville, avec un *Glossaire*, 1761, in-fol., en société avec Melot; *Examen critique de la Vie de Castruccio par Machiavel* : il y dévoile les mensonges et les faux principes de cet écrivain, et montre que son héros n'était qu'un détestable brigand : de savantes *Dissertations* qui enrichissent les *Mémoires de l'académie des belles-lettres*; des recherches utiles et curieuses, soutenues d'une critique exacte; des réflexions solides, ornées d'un style convenable au sujet : voilà ce qu'on trouve dans les ouvrages de l'abbé Sallier. Il a travaillé

aussi au *Catalogue raisonné de la bibliothèque du roi*, dont nous avons 10 vol. in-fol.; 4 sur les manuscrits, 5 des ouvrages théologiques, 2 des belles-lettres, 1 pour la jurisprudence (voy. SAAS). On trouve dans let. 51 du *Recueil de l'Académie des inscript. l'Eloge de Sallier* par Le Beau.

** SALLIER-CHAMONT (Gui-Marie), petit neveu du précédent, né vers 1750 à la Roche-en-Breny, dans la Bourgogne, vint de bonne heure à Paris, et y fit ses études de droit. Devenu conseiller au parlement, il se lia intimement avec d'Epréménil, Sabatier, Robert de Saint-Vincent, et se joignit à ces fongueux orateurs dans toutes les circonstances où il fut question de s'opposer aux vues de la cour, conduite qui finit pas amener la révolution et ses désastreuses conséquences. Echappé aux massacres, Sallier s'occupa dans sa retraite de composer des ouvrages qui renferment de précieux renseignements pour l'histoire contemporaine. En 1815 il fut nommé maître des requêtes et chevalier de la légion-d'honneur. Il mourut vers 1840, dans un âge avancé. On a de lui : *l'Ane au bouquet de Roses, renouvelé de l'Ane d'or d'Apulée*, Paris, 1802, 2 vol. in-18; *Essais historiques pour servir d'introduction à l'histoire de la révolution française*, 1802, nouv. édit., 1819, in-8; *Annales françaises de 1774-1789*, Paris, 1815, in-8; *suite de 1789-1790*, ib., 1852, 2 vol. in-8.

SALLO (Denys de), seigneur de la Coudraye, né à Paris en 1626, reçu conseiller au parlement de Paris en 1652, est l'inventeur des journaux littéraires. Il conçut le projet du *Journal des savants*, qu'il donna au public en 1665, sous le nom du sieur d'Hédonville, l'un de ses domestiques. A peine les premières feuilles de cet ouvrage périodique parurent, qu'on vit éclater des plaintes qui firent proscrire le journal. Sallo, obligé d'interrompre son travail, en laissa le soin à l'abbé Gallois, qui se borna à de simples extraits, sans censurer ni les auteurs ni les ouvrages. Sallo mourut à Paris en 1669, à 42 ans. Outre son *Journal* dont il n'a publié que 15 n^{os}, on a encore de lui : *Traité des légats à latere*, 1665, 1669, in-12; *Traité des noms et surnoms; Mémoire sur la question de savoir si l'on doit nommer la reine Marie-Thérèse d'Espagne, ou bien Marie-Thérèse d'Autriche*, inséré au tome 5 du *Recueil de pièces d'histoire et de littérature*, par Granet. Sallo a laissé un recueil manuscrit de notes et d'extraits, formant 9 volumes in-fol., dont 7 sur l'histoire et 2 de mélanges. Nous rapporterons le trait suivant qui prouve la bonté de cœur de ce conseiller. Attaqué pendant la famine de Paris, en 1662, dans une rue détournée, par un malheureux qui lui demanda sa bourse, Sallo la lui donna; mais il fit suivre le voleur par son laquais qui le vit acheter un pain chez un boulanger et le porter ensuite à ses enfants affamés : le lendemain Sallo se présente au domicile de cet homme qui, en le voyant, se croit perdu : c'était un pauvre cordonnier sans ouvrage, chargé d'une nombreuse famille. Rassurez-vous, lui dit Sallo, je ne viens pas pour votre perte : voilà 50 pistoles, que je vous donne; achetez du cuir et travaillez pour donner du pain à vos enfants.

SALLUSTE (Caius-Sallustius-Crispus), historien

latin, était né l'an de Rome 668, 82 avant J.-C., sous le 7^e consulat de Marius et le 2^e de Cornélius Cinna : il était d'Amiterne, ville du pays des Sabins, nommée aujourd'hui *San Vittorino*, dans l'Abruzze. Il fut élevé à Rome, où il parvint aux premières dignités. Ses mœurs étaient si dépravées, qu'il fut noté d'infamie et dégradé du rang de sénateur. Surpris par Milon en adultère avec Fausta, sa femme, fille du dictateur Sylla, il fut fouetté et condamné à une amende. Il consuma tout son bien par ses débauches. Jules-César, dont il avait embrassé le parti, le fit rentrer dans l'ordre des sénateurs, et lui donna le gouvernement de la Numidie, où il amassa des richesses immenses par les injustices les plus criantes. Il fit bâtir à Rome une maison magnifique, et des jardins qu'on croit être ceux qu'on appelle encore aujourd'hui les *Jardins de Salluste*. Jamais personne ne s'est élevé plus fortement que lui contre le luxe, l'avarice et les autres vices de son temps; mais sa vertu ne répondait pas à la justesse de sa censure. « Salluste, » dit M. de Brosses, fut élevé dans une capitale où » le luxe triomphait; son cœur en prit toute la » mollesse; les exemples de corruption dont sa » jeunesse fut entourée le séduisirent sans l'a- » veugler. Il eut toujours des lumières très-justes » sur le bien et sur le mal; réservant toute sa » sévérité pour ses discours, il mit une entière » licence dans ses mœurs; censeur impitoyable des » vices d'autrui, il se permettait à lui-même des » choses très-malhonnetes. » Telle était l'inconséquence de tous ces anciens moralistes, dont la philosophie moderne a entrepris de faire l'apothéose, convaincue qu'elle n'avait comme eux, de la vertu, que son nom souvent répété et son emphatique éloge. Il mourut l'an 55 avant J.-C., haï et méprisé. Salluste avait composé une *Histoire romaine* qui commençait à la fondation de Rome; mais il ne nous en reste que des fragments, que M. de Brosses a publiés, en liant ces fragments, et les suppléant de manière à faire un corps d'ouvrages, Paris, 1777, 4 vol. in-4. Nous avons de lui deux ouvrages entiers : l'*Histoire de la conjuration de Catilina*, et celle des *guerres de Jugurtha, roi de Numidie*. Ce sont deux chefs-d'œuvre; Martial les goûtait tant, qu'il appelait l'auteur le *premier des historiens romains*. Il composa aussi des *lettres à César sur le gouvernement de l'Etat* : tout y respire la flatterie, l'esprit de parti et la passion. Eusèbe Salverte les a publiées séparément avec une traduction, 1798, in-18. Son style est concis, plein de dignité et d'énergie. « Il pense fortement et noble- » ment, dit Rollin, et il écrit comme il pense. On » peut le comparer à ces fleuves qui ayant leur lit » plus resserré que les autres, ont aussi leurs eaux » plus profondes. » Les meilleures éditions de Salluste sont celle d'Elzévir, 1654, in-12, *Cum notis variorum*, Amsterdam, 1674 et 1690, in-8; *ad usum Delphini*, 1679, in-4; Cambridge, 1710, in-4; Paris, Barbou, 1744 et 1761, in-12; celle de M. Burnouf, Paris, 1821, in-8, qui fait partie de la *Bibliothèque classique de Lemaire*, enfin celle de M. Planche, Paris, 1825. Le P. Dotteville de l'Oratoire, Beauczé de l'Académie française, et l'abbé

Paul, l'ont traduit en français, in-12. Dureau de la Malle (1808), Mollevaut Lebrun, juge en la cour d'appel de Paris, et enfin Ch. Durozoir, en ont publié de nouvelles traductions.—Il avait un neveu nommé aussi Salluste, auquel Horace adressa la seconde *Ode* de son deuxième livre.

SALLUSTE (Secundus-Sallustius-Promotus), capitaine gaulois, se distingua par sa valeur. Julien, déclaré Auguste en 360, le fit préfet des Gaules, et en 365, le prit pour collègue dans le consulat. On ne sait en quelle année il mourut. On lui attribue un *Traité des Dieux et du monde*, Rome, 1658, in-12, grec et latin, Leyde, 1659, in-12, et dans les *Opuscula mythologica-physica*, de Th. Gale, Cambridge, 1671, et Amsterdam, 1688, in-8. M. Formey en a donné une traduction, 1748, in-8, rare et dans son *Philosophe païen*, 1759, 5 vol. in-12.

SALMANASAR, fils de Teglath-Phalasar, succéda à son père dans le royaume d'Assyrie, l'an 728 ou 750 avant J.-C. Ce prince détruisit Samarie jusque dans ses fondements, chargea Osée, roi d'Israël, de chaînes, et l'envoya en prison. (*Voy. OSEE.*) Après cette expédition, le roi d'Assyrie entreprit la guerre contre les Tyriens et s'empara de presque toutes les villes de Phénicie. Mais ayant été battu dans un combat naval, il laissa une partie de son armée pour resserrer la ville de Tyr, reprit le chemin d'Assyrie, et mourut l'année d'après, 714 avant J.-C.

SALM (Constance-Marie de THÉIS, princesse de), née en 1767 à Nantes, reçut dans sa famille une éducation aussi solide que brillante, et se livra dans sa jeunesse à la culture des lettres, des arts et particulièrement de la poésie. A 18 ans, elle confia ses premiers *Essais* à l'*Almanach des grâces* et à d'autres recueils. Mariée en 1789 à M. Pipelet, fils d'un secrétaire du roi, elle vint habiter Paris, et dès lors avide de célébrité ne tarda pas à se lier, autant que les circonstances le permettaient, avec les littérateurs, les artistes et les savants les plus distingués. Reçue en 1793 au *Lycée des arts*, qui venait de s'établir sur les ruines des anciennes académies, elle y lut dans les séances publiques des *Poésies*, des *Eloges*, et dans le même temps fit des lectures au *Lycée des étrangers* ainsi qu'à l'*Athénée*. C'était en France une nouveauté que de voir une femme membre d'une académie, et quoique l'élection de M^{me} Pipelet fût justifiée par d'incontestables talents, elle n'en fut pas moins attaquée par des épigrammes. On en vint même bientôt à contester aux femmes le droit, sinon d'écrire, du moins de faire imprimer leurs ouvrages, et l'on vit paraître une foule de pamphlets contre les femmes auteurs. M^{me} Pipelet ne prit d'abord aucune part à cette discussion; mais bientôt elle ne put résister au désir de soutenir les droits de son sexe, et elle le fit avec un rare talent. Son *Épître aux femmes* et celle sur les *Divisions des gens de lettres*, sont les morceaux les plus remarquables qu'elle publia sur ce sujet, et les seuls à peu près qui, avec les épigrammes de Lebrun, aient survécu à cette querelle. Veuve de bonne heure, elle épousa en secondes noces, au commencement de 1802, le prince de Salm-Dyck. Sa nouvelle et brillante position ne

changea rien à ses habitudes littéraires, ni à ses opinions; elle continua de publier des *Poésies*, qui ont été réunies en 1811, in-8, et quelques autres ouvrages, parmi lesquels on remarque des *Pensées*, 1828, in-8. Cette femme aimable et spirituelle conserva jusqu'au dernier moment ce goût ardent pour l'étude qui avait été l'occupation et le charme de sa vie. Une courte maladie l'enleva à ses nombreux amis, à Paris, le 13 avril 1845, à 78 ans. Elle était membre d'un grand nombre de sociétés académiques françaises et étrangères. Indépendamment des ouvrages déjà cités, nous indiquerons *Sapho*, tragédie lyrique; *Mes soixante ans, ou mes souvenirs politiques et littéraires*, 1855, in-8. Ses *Œuvres complètes* ont eu deux éditions en 1855, 4 vol. in-12, et en 1842, 4 vol. in-8. Elle a laissé plusieurs écrits inédits, entr'autres : *Les Allemands comparés aux Français dans leurs mœurs, leurs usages, etc.*, et des *Mémoires littéraires*. On a sur la princesse de Salm plusieurs *Notices* biographiques, parmi lesquelles on doit citer celles de MM. de Pougerville, de Ladoucette, Albert de Montémont et Villenave. *Voy. SEDAINE.*

SALM-KIRBOURG (Frédéric III, wild et rhingrave de), personnage singulier, né vers 1746, à Limbourg, de l'ancienne maison des comtes du Rhin, se fixa de bonne heure à Paris, où il se fit construire un hôtel magnifique, qui est devenu le palais de la Légion-d'Honneur. A la révolution de Hollande, en 1787, il se rangea du côté des patriotes. Dans un voyage qu'il fit à Versailles, il sut persuader à M. de Calonne qu'il jouissait d'un grand crédit à la Haye, et qu'il était tout dévoué aux intérêts de la France. Ce ministre lui fit obtenir un brevet de maréchal-de-camp, avec 40,000 livres d'appointements; il eut l'attention de faire réaliser aussitôt le capital, et on eut la faiblesse de lui compter 400,000 livres. De retour en Hollande, il se rendit bientôt suspect à tous les partis. Chargé de défendre Utrecht avec 8,000 hommes, il rendit cette place aux Prussiens sans coup férir, et revint à Paris occuper le bel hôtel qu'il avait construit. Il se montra grand partisan des principes révolutionnaires, et fut nommé commandant d'un bataillon de la garde nationale; mais, arrêté pendant la terreur, il fut enfermé aux Carmes et impliqué dans la prétendue conspiration des prisons. Il fut condamné à mort le 25 juillet 1794, à 48 ans. Après le 9 thermidor, sa sœur, la princesse Amélie de Hohenzollern, fit faire d'inutiles recherches pour retrouver ses restes; cette action touchante a fourni à Treneuil le sujet d'un poème élégiaque intitulé : *Amélie, ou l'Héroïsme de la piété fraternelle* (*voy. TRENEUIL*). Ses biens furent rendus à sa famille en vertu d'un décret du 17 septembre 1795.

SALMERON (Alphonse), théologien, né à Tolède en 1515, vint à Paris pour y achever ses études. Il s'y joignit à saint Ignace de Loyola, et fut l'un des premiers disciples de ce célèbre fondateur. Salmeron fut chargé par plusieurs souverains pontifes d'affaires importantes en Allemagne, en Pologne, dans les Pays-Bas et en Irlande. Il parut avec éclat au concile de Trente, où il assista en qualité de théologien du saint Siège; et il contribua beaucoup à l'établis-

gement du collège de Naples, où il mourut en 1583, à 69 ans. Ce jésuite laissa un nom célèbre par son zèle et par ses ouvrages. On a de lui des *Questions* et des *Dissertations* sur les Évangiles, sur les Actes des apôtres et sur les Épîtres canoniques, imprimées en 16 vol. in-fol., dont les huit premiers parurent à Madrid en 1601 et 1602, et les huit autres à Cologne en 1604. Son savoir est étendu, mais mal digéré; son style facile, mais verbeux. Il est un des défenseurs de la suffisance de l'intention extérieure dans l'administration des sacrements. (Voy. CATHARINUS.)

SALMON (François), docteur et bibliothécaire de la maison et société de Sorbonne, né en 1677, à Paris, d'une famille opulente, se rendit habile dans les langues savantes et surtout dans l'hébreu, et mourut subitement à Chaillot en 1756, à 59 ans. On a de lui un *Traité de l'étude des conciles*, imprimé à Paris en 1724, in-4. Ce traité, généralement estimé pour l'érudition qu'il renferme, a été traduit en latin par un allemand, et imprimé en cette langue à Leipsig en 1729. On a le *catalogue* de la bibliothèque de Salmon, 1757, in-12; en tête se trouve son *Eloge*.

SALMON (Thomas), historien anglais, mort à Londres en 1745, est auteur de l'*Examen désintéressé sur l'histoire du temps de Gilbert Burnet*, Londres, 1724, 2 vol. in-8. Il y prouve que Burnet hasardait souvent en histoire, et altérait la vérité des faits. Salmon a été un des membres qui ont travaillé à la compilation frivole et indigeste de l'*Histoire universelle*. — Il ne faut pas le confondre avec Nathanael SALMON, son frère aîné, qui a donné : *Les stations des Romains en Angleterre*, 1751, 2 vol. in-8; *Histoire du comté d'Hertford*, 1728, in-fol.; *les Antiquités de Surrey*, 1736.

* SALMON (Robert), mécanicien, né en 1765, à Stratford-sur-Avon, dans le comté de Warwick, était fils d'un charpentier. Il ne reçut qu'une éducation très-imparfaite, et commença par être copiste chez un homme de loi. Employé à la restauration du palais de Carlton-House, il fut ensuite chargé des grandes réparations que le duc de Bedford fit exécuter à Woburn-Abbey; ce seigneur l'attacha à cette résidence en qualité d'architecte et de mécanicien. On y avait fait venir de France un ouvrier pour pratiquer, dans ce pays qui manque de pierres, le mode de construction usité dans certaines parties du continent, et qui consiste en un mélange de terre et de paille hachée. Salmon perfectionna cette méthode et parvint, au moyen d'un peu de chaux détremée et étendue à l'intérieur, à égaler, en solidité et en belle apparence, les constructions faites avec la meilleure pierre. On trouve un exposé de sa méthode dans le 27^e vol. du *Recueil de la société des arts*. Le duc de Bedford fut si charmé de son travail, qu'il lui donna la direction de ses vastes domaines. Salmon, qui s'occupait constamment de nouvelles améliorations, constata, contre un préjugé fort accrédité qui portait à ne point élaguer les hautes futaies, qu'une élagation bien entendue est favorable aux intérêts du propriétaire, et qu'elle améliore et embellit la qualité du bois par les nœuds qu'elle y multiplie. Il a publié sur ce sujet, dans le

même recueil, un *Mémoire* avec planches. Salmon est mort à Woburn-Abbey le 9 octobre 1821. Ses principales inventions sont : un *piège* pour prendre les braconniers et autres déprédateurs des bois sans les maltraiter grièvement; un *procédé* pour transporter sur une toile neuve les tableaux peints sur les murs ou les boiseries endommagées; ce *procédé* est décrit dans les *Transactions de la société des arts*; une *balance* qui marque les degrés de poids sur un cadran semblable à celui des montres; une machine à pêcher les objets tombés au fond des eaux les plus hautes; un nouveau bandage pour les hernies, pour lequel il obtint un brevet d'invention, et qu'il a décrit dans *Analysis of the general construction of trusses*, 1807, in-8. L'agriculture lui doit encore un *hâche-paille*, dont les lames sont droites au lieu d'être recourbées, ce qui lui donne une force uniforme; un *semoir* qui suit toujours la ligne directe, quelles que soient les déviations du cheval qui le traîne, et plusieurs autres inventions ingénieuses. Quelques-unes de ses machines sont décrites dans l'*Encyclopédie* de Rees.

SALMON. Voy. MACRIN.

SALMONEE, fils d'Eole, et roi d'Elide, non content des honneurs de la royauté, voulut se faire rendre ceux de la divinité. Pour imiter Jupiter, il faisait rouler avec rapidité son char sur un pont d'airain, et dans ce fracas, semblable au bruit du tonnerre, il lançait de tous côtés des foudres artificiels. Le dieu dont il usurpait la puissance, indigné de son audace, l'écrasa d'un coup de véritable foudre, et le précipita dans les enfers. On connaît la belle description que fait Virgile de cet événement au 6^e livre de l'Énéide, et qui commence par ces vers :

Vili et, crudelis dantes Salmonea pœnas,
Dum flammis Jovis et sonitus imitatur Olympi.

SALNOVE (Robert de), page de Henri IV et de Louis XIII, né sur la fin du xvi^e siècle, fut lieutenant de la grande louvererie, et écuyer de madame Christine, depuis duchesse de Savoie; il devint aussi gentilhomme de la chambre de Victor-Amédée, duc de Savoie. Sa *Vénérie royale*, dédiée à Louis XIV, 1655 et 1665, in-4, est un livre curieux et assez recherché. L'auteur mourut quelques années après la publication de son ouvrage (1670).

SALOMÉ, sœur d'Hérode-le-Grand, non moins cruelle que son frère, eut un empire absolu sur son esprit. Ce fut par ses pernicieux conseils qu'il fit périr Mariamne, sa femme, qu'il aimait passionnément, et les deux fils qu'il en avait eus, Aristobule et Alexandre. Salomé étant devenue veuve de deux maris, Joseph et Costobare, que ce prince barbare avait immolés à son ressentiment, tenta vainement d'épouser Sylleus, ministre d'Obodas, roi d'Arabie. Hérode la maria en troisièmes noces à Alexas. Elle survécut peu au roi son frère. — Il ne faut pas la confondre avec SALOMÉ, sa nièce, qu'Hérode avait eue d'Elpide, sa neuvième femme.

SALOMÉ (Marie), femme de Zébédée, mère de saint Jacques-le-Majeur et de saint Jean l'Évangéliste, avait coutume de suivre le Sauveur dans ses voyages, et de le servir. Elle demanda à Jésus-Christ

que ses deux fils, Jacques et Jean, fussent assis l'un à sa droite et l'autre à sa gauche, lorsqu'il serait arrivé à son royaume. Salomé accompagna Jésus au Calvaire, et ne l'abandonna point à la croix. Elle fut aussi du nombre de celles qui achetèrent des parfums pour l'embaumer, et qui vinrent le dimanche dès le matin au sépulcre. C'est tout ce que l'Evangile nous apprend de Salomé, et ce que l'on ajoute de plus est apocryphe.

SALOMON, ou *le Pacifique*, fils de David et de Bethsabée, naquit l'an 1035 avant J.-C. Le Seigneur l'aima, et lui fit donner par le prophète Nathan le nom de *Jedidiah*, c'est-à-dire *aimé de Dieu*. Son père le fit couronner roi de Juda et d'Israël de son vivant, et il donna dès lors des preuves d'une sagesse consommée. Après la mort de David, il s'affermir sur le trône par la mort d'Adonias, qui ne cessait d'y aspirer, et de Joab, esprit inquiet et turbulent, qui regardait ses services comme un titre de commander aux rois. Il épousa la fille d'un Pharaon d'Egypte. Quoique ces sortes d'alliances fussent défendues en général, il ne paraît pas que le Seigneur improuvât celle-ci, et l'on doit la considérer comme une exception approuvée, la princesse ayant embrassé le culte du vrai Dieu et pouvant contribuer à le faire adorer en Egypte. Il est vrai que dans le troisième livre des Rois, la fille de Pharaon est nommée avec les femmes étrangères que Salomon épousa contre la loi; mais le but de l'historien étant de donner la liste des femmes de ce prince, il n'a pu omettre la première, quoiqu'elle ne fût pas dans le cas des autres. Peu de temps après, Dieu apparut à Salomon en songe, et lui ordonna de lui demander tout ce qu'il souhaitait. Salomon le pria de lui donner un cœur docile, disposé à écouter et à suivre les bons conseils. Dieu, touché de la demande de ce jeune prince, lui donna non-seulement plus de sagesse qu'à tous les autres hommes, mais le rendit le plus riche et le plus magnifique de tous les rois. Salomon fit connaître cette sagesse extraordinaire dans le jugement qu'il rendit pour découvrir quelle était la véritable mère d'un enfant que deux femmes se disputaient. Salomon, jouissant d'une paix profonde, entreprit de bâtir un temple au Seigneur et un palais pour lui. Il fit alliance avec Hiram, roi de Tyr, dont il obtint des cèdres et des sapins nécessaires pour remplir dignement son projet. Il employa plus de deux cent cinquante mille hommes à la construction de ce temple, qui surpassait en beauté et en magnificence tous ceux qui avaient été élevés jusqu'alors à l'Etre suprême. Après sept ans de travail, l'ouvrage fut achevé, et Salomon en fit la dédicace avec solennité. Les anciens d'Israël et tout le peuple furent invités à cette magnifique cérémonie. Salomon, ayant achevé le temple, fit bâtir un superbe palais pour lui et pour ses femmes; il restaura les murs de Jérusalem; il agrandit la place de Mello, qui était entre le palais royal et le temple; il embellit plusieurs villes dans toute l'étendue de ses états, et en fit fortifier beaucoup d'autres. Non content d'embellir le dedans de son royaume, il se fit respecter au dehors. Il obligea les Amorrhéens, les Héthéens, les Phéréseens, les Hévéens et les Jébuséens à lui payer le tribut. Il étendit les fron-

tières de ses états jusqu'à l'Euphrate, et équipa à Asiongaber une flotte qu'il envoya à Ophir, d'où elle rapporta une grande quantité d'or. Son empire s'étendait sur tous les royaumes, depuis l'Euphrate jusqu'au pays des Philistins, et jusqu'à la frontière d'Egypte. Ses revenus annuels montaient à 666 talents d'or, sans compter les subsides que fournissaient les Israélites, et les droits que payaient les marchandises. Le luxe de sa cour, la somptuosité de sa table, la multitude innombrable de ses officiers, la richesse de leurs habits, la magnificence de son palais, la sagesse de son gouvernement, lui firent un nom célèbre dans les pays étrangers. La reine de Saba vint lui rendre hommage comme au plus sage des hommes et au plus magnifique des rois. Salomon ne soutint pas la réputation qu'il s'était acquise. Son cœur s'ouvrit à tous les vices. Il eut jusqu'à 700 femmes et 300 concubines. Il bâtit des temples à Astarlé, déesse des Sidoniens; à Moloch, dieu des Ammonites; à Chamos, idole des Moabites. Quelques saints Pères croient qu'il fit pénitence de ses désordres avant sa mort; mais l'Ecriture s'explique clairement sur sa chute, et ne dit point s'il s'est relevé. Quelques-uns prétendent qu'il composa l'*Ecclésiaste* (*Cohélet*) pour être un monument éternel de sa conversion; il est vrai que ce livre est d'un homme désabusé de toutes les erreurs où son esprit et son cœur ont pu s'engager, et qui ne trouve de béatitude que dans la loi de Dieu; mais il ne semble pas que ce soit l'ouvrage d'un pénitent vivement affligé de ses fautes. Cependant, dans le dernier chapitre, il parle si formellement de la faiblesse et des dangers de l'homme dans sa vieillesse, de la chute des forts, de l'inconstance des chefs et des gardiens du peuple, qu'on ne peut s'empêcher de croire qu'il parle de lui-même; il indique la crainte de Dieu comme le seul moyen de se garantir de tout cela : *Memento Creatoris tui in diebus juventutis tue antequam veniant dies afflictionis et appropinquent anni de quibus dicas : Non mihi placent. Quando commovebuntur custodes domus et nutabunt viri fortissimi* (1). On peut consulter la

(1) On dit que la jeunesse est l'âge des passions, surtout de celle qui s'attache à la fois au corps et à l'âme. Mais l'observation nous apprend que celle-là même est plus redoutable encore à la vieillesse. Si alors elle est moins violente, si elle est moins environnée de ses appareils et de ses moyens, elle est d'une impression plus assidue, plus exclusive et plus fatigante. La jeunesse a pour elle la docilité, la dissipation, la multitude, la variété, l'instabilité de ses mouvements et de ses objets; cet orgueil de la vertu qui se déplaît tout autrement quand elle est attaquée ou dans le cas de l'être, que lorsque inquiète dans elle-même elle n'a plus de sacrifice à faire au-dehors, et que sa victoire n'aboutit qu'à des privations nécessaires. Le vieillard isolé, inactif, n'ayant plus que la compagnie de son imagination, humilié de voir réduire en nécessité une vertu longtemps volontaire, est réellement dans une situation plus critique. Fort de réflexions, d'expérience, et du respect qu'il se doit, il serait encore très-faible, si la religion n'avait jeté dans son cœur des racines profondes, et qu'il ne put en rappeler les pensées et produire les sentiments avec promptitude et vivacité; si dans l'âge de la force et de la jouissance, il ne s'était préparé des armes contre un monde plus dangereux encore lorsqu'il fut que lorsqu'il vient au-devant de nous. Ajoutons que le physique subjugue les vieillards quand ils n'ont pas bien appris à se faire la loi, jusqu'à devenir crapuleux, et à s'abréger les jours par l'intempérance du manger, et que dans cet état ils ne sont guères propres aux combats de la vertu. Ils deviennent présomptueux, altiers, difficiles, indociles, négligents dans les devoirs religieux, se reposant, pour ainsi dire, sur leurs œuvres et leur vie passée; tout cela ouvre

dissertation de D. Calmet sur le salut de Salomon, et un petit ouvrage latin du P. Gilles Martin, pré montré dans l'abbaye de Bonne-Espérance : *Salomon penitens*, Mons, 1727, in-12. « Sans contrarier, dit un auteur ascétique, des idées consolantes, il faut convenir que la conversion d'un homme qui, avec d'aussi grandes lumières et de si prodigieuses grâces, a fait une chute si profonde et si durable, marquée par tant d'abominations publiques et contagieuses, n'est pas dans l'ordre ordinaire de la Providence, quoiqu'elle soit toujours au-dessous de sa miséricorde, et qu'elle semble tenir à cette grande difficulté que saint Paul considérait comme une espèce d'impossibilité, non pas quant à la divine clémence, mais quant à la corruption, l'aveuglement et l'incorrigibilité d'un cœur rassasié, pour ainsi dire, blasé et dégoûté des sentiments et des pensées qui peuvent le ramener à Dieu : *Impossibile est eos qui semel sunt illuminati, gustaverunt etiam donum caeleste, et participes facti sunt Spiritûs sancti, gustaverunt nihilominus bonum Dei verbum, virtutesque sæculi venturi, et prolapsi sunt, rursum renovari ad penitentiam.* » Quoi qu'il en soit de la pénitence de Salomon, Dieu, irrité, lui fit annoncer qu'il allait diviser son royaume, et qu'il donnerait dix tribus à Jéroboam. Salomon mourut l'an 975 av. J.-C., à 58 ans, après en avoir régné 40. Il nous reste de lui, outre l'*Ecclésiaste* dont nous venons de parler, et qui est en 12 chapitres, deux ouvrages reçus entre les livres canoniques : les *Proverbes* (*Mise*), en 31 chapitres, recueil des plus excellentes maximes de religion et de morale, auquel quelques auteurs joignent le livre de la *Sagesse*, comme un recueil des maximes de Salomon et l'expression de sa doctrine, quoique l'auteur du livre soit inconnu. On y trouve, comme dans les Proverbes, une force et une onction que les moralistes profanes ne peuvent donner à leurs leçons. « En lisant légèrement, dit un théologue, les maximes du livre de la Sagesse, les Proverbes, l'*Ecclésiaste*, on serait porté à les considérer pré-

» cisément comme des moralités judicieuses et
 » utiles, pour lesquelles l'inspiration n'est pas re-
 » quise, et qui sont le fruit naturel d'un esprit droit.
 » Mais en les approfondissant, en les appréciant
 » dans les replis du cœur avec la lumière de l'ex-
 » périence, et surtout en les comparant avec les
 » sèches et superficielles maximes des philosophes,
 » on comprend sans peine qu'elles viennent de plus
 » haut. » Le *Cantique des cantiques* (*Sir Hasirin*),
 en 8 chapitres, ouvrage mystérieux, rempli d'ex-
 pressions tendres, naïves et touchantes, qui, sous
 le voile de la métaphore, présente, selon quelques
 Pères, l'union de J.-C. avec son Eglise, et selon
 d'autres, l'union de l'âme juste avec Dieu. Parmi le
 grand nombre de commentaires qu'il a produits, il
 faut distinguer celui de Bossuet, de Pierre Nanni,
 et un ouvrage allemand publié à Brême en 1776,
 par M. Runge, d'après les manuscrits d'un protes-
 tant célèbre. Chez les Hébreux, la lecture de ce
 livre n'était permise qu'à ceux qui avaient atteint
 l'âge de 50 ans. La luxurieuse imagination des li-
 bertins en a souvent abusé; mais de quoi n'abuse
 pas la corruption de l'esprit et du cœur? « Ce livre,
 » dit un auteur, exprime les sentiments d'une âme
 » sainte pour l'auteur de son être; ces sentiments
 » ne sauraient être ni trop vifs, ni trop tendres :
 » ceux qui en ont l'expérience ne sont pas offensés
 » de cette lecture, et ceux qui n'y connaissent rien
 » peuvent se dispenser de la faire. » Une des meil-
 leures preuves que l'on puisse apporter en faveur
 de ce livre, c'est que les Juifs, si disposés dans tous
 les siècles de leur existence à donner des interpré-
 tations charnelles aux divines Ecritures (témoin
 leurs pensées sur le Messie), conviennent avec nous
 de la spiritualité du *Cantique des cantiques*. Il faut
 ajouter que les expressions qui, dans les langues
 modernes, paraissent répréhensibles, ne le sont pas
 dans les anciennes, et que c'est l'imagination,
 comme dit le président de Brosses, qui a corrompu
 les langues. (Voy. EZÉCHIEL.) L'Ecriture marque
 que Salomon avait aussi composé 3,000 *Paraboles*
 et 1,005 *Cantiques* (1), et qu'il avait fait des *Traité*s
 sur toutes les plantes, depuis le cèdre du Liban jus-
 qu'à l'hysope, et sur tous les animaux de la terre,
 les oiseaux, les reptiles et les poissons; mais ces
 ouvrages ne sont point parvenus jusqu'à nous. On
 regarde comme étant de Salomon une *Prière* dans
 le 5^e livre des Rois, chap. 8, vers. 23-53, et les
Psaumes 72 et 127. Les autres livres qu'on attribue
 à Salomon ne sont point de lui, et ont été composés
 dans des temps postérieurs. Les plus recherchés des
 ouvrages publiés sous son nom sont : les *Clavicules*
 de Salomon, dont on recherche les manuscrits an-
 ciens; *De Lapide Philosophorum*, dans le recueil de
 Rhenanus, Francfort, 1625, in-8; *Les Dits de Sa-*
lomon avec les Réponses de Marcon, petit ouvrage
 licencieux, en rimes françaises, in-16, sans date,
 gothique, en 7 feuillets, rare. Indépendamment de
 ces livres, les rabbins ont mis la plupart de leurs
 rêveries sous le nom de ce roi si sage. De savants
 critiques pensent que le fameux Locman des Arabes
 n'est autre que Salomon, et leurs preuves sont de

bien des portes au tentateur. Ils repoussent l'idée de la mort, et luttent contre cette raisonnable nécessité avec une dureté que la jeunesse ignore dans la brillante saison de la vie. Un ancien a bien eu raison de dire : *Multa senem circumveniunt incommoda*. C'est la vieillesse qui présente l'exemple des grandes chutes, chutes étonnantes et inexplicables dans les hommes nourris si longtemps de toutes les lumières de la religion, et des doux sentiments de la vertu. Oui, c'est l'âge fatal où l'on a vu tomber un Salomon, un Tertullien, un Osius, un Libère, et, s'il faut un exemple de notre siècle, un Pompignan. Il ne faut pas être surpris si des philosophes chrétiens ont redouté cette période de la vie, et désiré bien sincèrement de ne pas l'atteindre. « Je commençais dès-lors, dit l'un d'eux, à craindre tout cela; et, jeune encore, je desirais mourir avant cette époque, où les forces de tout genre me manqueraient peut-être. Mais me reposant de cette inquiétude, comme de toutes les autres, sur la divine bonté, je répétai la prière de ce roi que la même crainte tourmentait : *Ne projicias me in tempore senectutis, cum defecerit virtus mea, ne derelinquas me. Et usque in senectam et senium, Deus, ne derelinquas me.* Psal. 70. Avec cela je m'affligeais de voir ma carrière se prolonger, et de ne pouvoir la finir au temps, ou tout entier encore, revêtu de mes forces et de mes moyens, je pouvais éprouver, en renouçant à la vie, le plaisir d'un sacrifice volontaire, et sortir de ce monde avec droit et puissance d'en user encore. Mais outre que la divine volonté me faisait la loi, je me consolais de devenir *ut Paulus senex*, et disais avec David : *Juvenes et virgines, senes cum junioribus laudent nomen Domini.* »

(1) Les Septante portent 5,000; mais les textes hébreu et chaldéen sont conformes à la Vulgate.

nature à ne laisser guère de doute sur cet article. (Voy. LOCMAN.) On a de l'abbé de Choisy une *Vie de Salomon* tant soit peu romanesque, Paris, 1687, in-8. Parmi les *histoires* ou plutôt les *romans*, tant en prose qu'en vers, qu'on a trouvés chez les Orientaux sur ce prince, le type de la sagesse asiatique, nous citerons le fameux livre composé par Ferdoucy, et intitulé *Soliman-Naméh*. On pourra consulter avec fruit le *Tableau général de l'empire ottoman*, par M. d'Ohsson, t. 1, p. 184, si l'on veut avoir une idée de la vénération de toute l'Asie pour celui qu'ils appellent le glorieux *Sol'imam* ou *Soliman-ben-Daoud*.

SALOMON BEN VIRGA, rabbin espagnol et savant médecin, au commencement du xvi^e siècle, est auteur d'un ouvrage curieux, intitulé : *Schebet Juda*. On y trouve une *Histoire des Juifs*, depuis la destruction du temple de Jérusalem jusqu'au temps de ce rabbin. David Ganz, autre rabbin, lui a reproché quelques infidélités. Il s'est fait plusieurs éditions de cette histoire des Juifs à Mantoue, à Venise, à Constantinople, à Salonique et à Amsterdam; *item*, en allemand à Cracovie, en 1591; à Prague, en 1619; et à Amsterdam, en 1640; et enfin en Portugais à Amsterdam, en 1656. Genlius en a donné une traduction latine imprimée à Amsterdam, en 1651, in-4 : et Basnage en a fait usage dans sa savante Histoire des Juifs.

SALOMON. Voy. MACRIN.

SALOMONI (Pierre-Marie), savant physicien, né à Verzolo, le 29 avril 1696, entra chez les Pères de la compagnie de Jésus, où il se consacra particulièrement aux sciences naturelles. Il enseigna la philosophie à Pistoie, à Florence et à Prato, où il mourut en 1765, âgé de 67 ans. Il a laissé : *Dissertationum compendia de fontium origine*, Florence, 1747; *Selectæ thesæ ex logica et physica*, *ibid.*, 1748; *Compendiaria dissertatio de coloribus*, *ibid.*, 1740; *Selecta problemata ex cosmographiæ elementis*, *ibid.*, 1755; un grand nombre de *Dissertations* sur l'astronomie et les mathématiques.

SALONIN (Publius-Licinius-Cornelius-Saloninus), fils aîné de l'empereur Gallien et de Salonine, fut fait César par Valérien son aïeul, en 255. On l'envoya un an après dans les Gaules avec Albinus son gouverneur, pour y être élevé dans l'art militaire. Son séjour dans ces provinces les maintint dans l'obéissance jusqu'en 261. Posthume, à la tête d'une armée victorieuse, s'étant fait déclarer empereur, obligea les habitants de Cologne à lui livrer Salonin, qu'il fit mourir. Ce jeune prince n'avait qu'environ 10 ans.

SALONINE (Publia-Licinia-Julia-Cornelia), femme de l'empereur Gallien, vers l'an 245, accompagnait ce prince dans ses expéditions militaires, et peu s'en fallut qu'elle ne fût faite prisonnière par les Goths, lorsque Gallien les chassa d'Illyrie. S'étant arrêtée auprès de Milan, où le tyran Auréole avait levé l'étendard de la révolte, elle fut enveloppée dans une conjuration formée contre Gallien, et elle périt dans la même nuit que son époux et les princes de sa famille furent mis à mort. Ce fut le 20 mars 268. Salonine, dont l'esprit romanesque saisissait avec ardeur les projets philosophiques, avait obtenu à Plotin la permission de bâtir une ville qui se gou-

vernerait selon les lois de Platon. Elle devait s'appeler *Platonopolis*. Ce projet eut le succès qu'il devait avoir.

SALONIUS, fils de saint Eucher, qui devint évêque de Lyon, fut élevé dans le monastère de Lérins, avec son frère Véran, et la Providence les en tira tous deux pour les faire évêques. Véran le fut de Vence; mais on ne sait pas bien quelle église gouverna Salonius; on conjecture que ce fut celle de Vienne ou de Genève. Il assista au concile d'Orange, en 441. Nous avons de cet illustre évêque deux ouvrages : une *Explication morale* sur les Proverbes, en forme de dialogue entre les deux frères; un *Commentaire sur l'Ecclesiaste*; l'un et l'autre imprimés à Haguenau, 1552, in-4, et dans la Bibliothèque des Pères.

SALUS ou SANITAS, c'est-à-dire conservation, santé. Les Romains en avaient fait une divinité, et lui avaient élevé des temples. Elle avait pour collègue ordinaire la Concorde, le Travail, la Frugalité : société symbolique, qui présente une observation physique et morale, constamment vérifiée.

SALVAGIO. Voy. PORCHETTI.

SALVAN DE SALIEZ (Antoinette de), née à Albi en 1658, de l'académie des *Ricourati* de Padoue, morte à 91 ans en 1750, dans le lieu de sa naissance, s'est distinguée par son goût pour les belles-lettres, dont elle n'abusa point. On a d'elle des *Paraphrases* sur les psaumes de la pénitence, diverses *Lettres* et *Poésies*, dont une grande partie est imprimée dans la *Nouvelle Pandore* ou les *Femmes illustres du règne de Louis le Grand*. Nous avons encore de cette muse l'*Histoire de la comtesse d'Issembourg*, 1678, in-12, qui a été traduite en plusieurs langues.

SALVATOR ROSA. Voy. ROSA.

SALVEMINI de CASTILLON (Jean-François). Voy. CASTILLON.

** SALVERTE (Anne-Joseph-Eusèbe BACONNIÈRE), né en 1771 à Paris, fit au collège de Juilly d'assez bonnes études, et fut, à l'âge de 18 ans, nommé avocat du roi au châtelet. Cette charge ayant été supprimée à l'établissement du nouvel ordre judiciaire, il obtint, en 1792, un emploi au ministère des affaires étrangères; mais bientôt, dénoncé comme modéré, il fut forcé de donner sa démission et donna des leçons d'Algèbre à l'école des Ponts-et-chaussées. Après le 9 thermidor, il se signala parmi les jeunes gens dont les manifestations avaient pour objet d'empêcher le retour de la terreur; et plus tard il figura dans les sections de Paris qui voulaient empêcher la convention de se perpétuer en décrétant la réélection des deux tiers de ses membres. Condamné à mort à la suite du 15 vendémiaire, il se tint caché quelque temps, et lorsqu'il se présenta pour purger sa contumace, fut acquitté. Ayant obtenu une place dans l'administration du cadastre, il profita des loisirs qu'elle lui laissait pour se livrer à son goût pour les lettres. En 1807, il répondit à l'appel de l'académie française, qui avait demandé le *Tableau littéraire de la France au xviii^e siècle*. Victorin Fabre remporta le prix (*roy.* ce nom, in, 465), mais le travail de Salverte obtint une mention. La lecture des ouvrages des philosophes, entre

autres de Diderot et de Rousseau, l'avait amené à partager leurs principes, et dans ses loisirs il s'occupait sérieusement des moyens de donner à la France un gouvernement qui pût assurer enfin le règne de cette liberté dont on parle tant sans savoir au juste en quoi elle consiste. Il en était là de ses rêves quand arriva la restauration sur laquelle il n'avait pas compté. Retiré à Genève, il y passa cinq ans à méditer sur les grandes questions de la politique; et de retour à Paris, publia plusieurs brochures qui furent remarquées et qui le mirent en rapport avec les principaux chefs de l'opposition parlementaire. Elu député de Paris en 1826, il apporta dans les discussions de la tribune une violence qui surprit dans un homme connu par la douceur de ses mœurs et la sincérité de ses opinions. Il était absent au moment où éclata la révolution de Juillet; mais dès qu'il en fut averti, il s'empressa d'accourir pour y prendre part. Réelu par le 5^e arrondissement, dès que la chambre fut constituée, il proposa la mise en accusation des anciens ministres, et dans la session suivante, il se montra l'un des plus acharnés contre la famille exilée, et demanda la mise en accusation de la duchesse de Berry. En 1834, il échoua aux élections. Plus tard, cependant, il revint à la chambre. Son opposition ne fut ni moins vive ni moins acerbe; il parla sur toutes les questions, le plus souvent à tort et à travers, avec une volubilité incroyable. Salverte mourut à Paris, le 27 octobre 1839, sans avoir rempli aucun devoir religieux. Il était membre libre de l'académie des inscriptions. Indépendamment de beaucoup de brochures de circonstance sur différentes questions, et des articles dans les *Mémoires de l'académie celtique*, dont il était membre; le *Mercur* et *l'Esprit des journaux*; la *Bibliothèque française* de Pougens; la *Revue encyclopédique*, etc., on a de lui : *Entretiens de L. Jun. Brutus et de C. Mutius*, Paris, 1795, in-8; *Du droit des nations*, ib., 1799, in-8; *Tableau littéraire de la France au xviii^e siècle*, ib., 1809, in-8; *De la civilisation depuis les premiers temps historiques jusqu'à la fin du xviii^e siècle*, ib., 1815, in-8; *Essai histor. et philos. sur les noms d'hommes, de peuples et de lieux, considérés dans leurs rapports avec la civilisation*, ib., 1825, 2 vol. in-8; *Horace et l'empereur Auguste, ou Observations qui peuvent servir de complément aux commentaires sur Rome*, ib., 1825, in-8; *Des sciences occultes, ou essai sur la magie, les prodiges, les miracles*, ib., 1829, 2 vol. in-8. Voy. SALLUSTE.

SALVI (Nicolas), né à Rome, en 1690, étudia l'art de l'architecture, sous Antoine Cannevari, et le surpassa. On voit à Rome beaucoup de monuments de sa science. Le plus considérable est la *fontaine de Trévi*, faite par ordre de Clément XII. C'est dans ce genre le monument le plus noble et le plus grand de Rome. Salvi mourut en 1731.

SALVIANI (Hippolyte), né en 1514 à Citta-di-Castello, dans l'Ombrie, d'une famille noble, professa et pratiqua la médecine à Rome, et y mourut en 1572. On a de lui un *Traité latin des Poissons*, avec des figures, Rome, 1554, 1595, in-fol. On y trouve des détails plus propres à amuser les curieux qu'à éclairer les physiciens. On en a donné une édi-

tion à Venise sous ce titre : *De aquatiliū animāliū curandorum formis*, 1600, 1602, in-fol.; un autre intitulé : *De Crisibus ad Galeni censuram*, Rome, 1558, in-8, et 1589, in-4; on y trouve quelques réflexions judicieuses. On a encore de lui plusieurs *Poèmes* et des *Comédies italiennes*.

SALVIATI (François ou Cecco Rossi de), peintre, né à Florence en 1510, mort à Rome en 1565, s'attacha au cardinal Salviati, d'où lui est venu le surnom sous lequel il est connu. Cet artiste inventait facilement et mettait beaucoup d'agrément dans ses idées; mais il peignait de pratique; l'on désirerait que ses contours fussent plus coulants. Ses meilleurs ouvrages sont : *Les Batailles et le triomphe de Camille*, dans le salon du Palais Vieux, à Florence; *La déposition de la Croix*, dans l'église de ce nom de la même ville, etc.

SALVIATI (Bernard), cardinal, d'une des plus illustres familles de Florence, où il naquit vers la fin du x^e siècle, fut chevalier de Malte, et devint prieur de Capoue, puis grand prieur de Rome, et amiral de son ordre. Il signala son courage, et rendit son nom redoutable à l'empire ottoman. Il ruina le port de Tripoli, entra dans le canal de Fagiera, et réduisit en poudre tous les forts qui s'opposèrent à son passage et à ses armes. Devenu général de l'armée de la religion, il prit l'île et la ville de Coron, courut jusqu'au détroit de Gallipoli et brûla l'île de Scio. Paul Jove dit que le grand prieur Salviati était *constantin compositoque ingenio, vir militiæ maritimæ assuetus*. Salviati embrassa l'état ecclésiastique, et obtint l'évêché de Saint-Paul en France, et celui de Clermont, en 1561. La reine Catherine de Médicis, sa parente, le choisit pour son grand aumônier, et lui procura le chapeau de cardinal, dont le pape Pie IV l'honora en 1562. Cet illustre prélat mourut à Rome, en 1568. Il avait été un des députés du clergé aux états-généraux de 1567. Sa famille a produit plusieurs autres personnes distinguées par leurs talents et par les dignités éminentes qu'elles ont occupées.

* SALVIATI (Léonard), philologue, né en 1540, à Florence, de la même famille que le précédent, fut confié dans son enfance aux soins de Varchi (voy. ce nom), et fit sous cet habile maître des progrès si rapides dans les lettres, qu'à 26 ans il fut jugé digne de présider l'académie de la *Crusca*, dont il devint un des plus fermes appuis. Il porta plusieurs fois la parole au nom de ses confrères dans des occasions solennelles, et s'en acquitta de manière à se faire la réputation d'orateur. Mais Salviati eut le tort de se ranger parmi les ennemis du Tasse, malheureux, et de l'attaquer avec autant d'aigreur que d'injustice dans plusieurs écrits, justement oubliés. Son but était, dit-on, de gagner la faveur des princes de la maison d'Est et d'obtenir un établissement à la cour de Ferrare; il n'obtint pas tous les avantages qu'il s'était promis, et revint à Florence où il mourut au mois de septembre 1589, sans avoir reconnu ses torts envers le grand poète qu'il avait si vivement attaqué, et sans avoir pu voir terminer la rédaction du Vocabulaire de la *Crusca*, dont il avait été l'un des plus actifs

collaborateurs. Les *ouvrages* de Salviati ont été recueillis à Milan, en 1809, 5 vol. in-8, dans la collection des classiques italiens. Les principaux sont : *Avvertimenti della lingua sopra il Decamerone*, Venise, 1584, et Florence, 1586, 2 vol. in-4. Cet ouvrage estimé a été réimprimé à Naples en 1712, même format. *Orazioni*, Florence, 1575, in-4. Cette édition contient quatorze harangues de Salviati, imprimées toutes séparément. Deux *Comédies*; *il Granchio e la Spina*, Florence, 1606, in-8. Cette édition contient en outre son *Dialogue de l'amitié*. Son *Oraison funèbre* par Pier Francesco Cambi, Florence, 1590, in-4, dans les *Notizie dell' accademia fiorentina*, contient tous les détails que l'on peut désirer sur sa vie et ses ouvrages.

SALVIEN (*Salvianus*), prêtre de Marseille, devint le jour à des parents illustres de Cologne, ou de Trèves, ou des environs. Il garda la continence avec sa femme Palladie, même avant sa prêtrise, et la traita comme si elle eût été sa sœur. Elevé au sacerdoce, vers 450, il déplora avec tant de douleur les dérèglements de son temps, qu'on l'appela le *Jérémie du v^e siècle*. Ses lumières et ses vertus le firent aussi nommer le *Maître des évêques*. Il mourut à Marseille, vers l'an 484. Il nous reste de lui : un *Traité de la providence de Dieu*, plein de réflexions solides, d'idées touchantes et vraies; un autre *contre l'avarice*; quelques *Epîtres*; ces ouvrages sont écrits d'un style net, orné, pathétique, agréable. On en a donné plusieurs éditions, dont la première est de Bâle, 1550, in-fol.; celle de Rome, Paul, Manuce, 1564, même format, est rare; mais la meilleure de toutes est celle de Baluze, 1684, in-8, avec les *Opuscules* de saint Vincent de Lérins. Nous avons trois traductions françaises des *Œuvres* de Salvien, du P. Mareuil, Paris, 1754, in-12, par le P. Bonnet de l'Oratoire, 1700, 2 vol. in-12, et par MM. Grégoire et Collobet, Lyon, 1855-54, 2 vol. in-8. Il ne paraît pas par ses écrits que Salvien ait été évêque, comme quelques auteurs l'ont prétendu.

SALVINI (l'abbé Antoine-Marie), laborieux philologue, né en 1655, à Florence, fut nommé professeur de grec à 25 ans, et se rendit promptement familiers les anciens auteurs; mais il ne réussit pas à en faire passer les beautés dans les traductions qu'il en a données et qui par cette raison sont oubliées. Membre des académies des *Apatisti* et de la *Crusca*, il en devint l'oracle et y prononça beaucoup de *Discours* et des *Sonnets*, qui sont plus estimés de ses compatriotes que ses autres ouvrages. Chargé par ses confrères de la *Crusca* de travailler à la continuation du *Vocabulaire*, il eut la permission d'y rapporter des exemples tirés de ses propres écrits, distinction qu'il dut à l'estime dont il jouissait. Il termina sa vie laborieuse à Florence, le 17 mai 1729, à 76 ans. Outre des traductions en vers italiens d'Homère, d'Hésiode, d'Anacréon, de Callimaque, de Perse, etc., on a de lui plusieurs vol. in-4, de *Discours académiques*, dont un sous le titre de *Prose toscane*, et un autre sous celui de *Prose sacre*, et enfin des *Sonetti*, dont l'édition de 1728, in-4, est ornée du portrait de l'auteur. A ce premier recueil il faut joindre celui qu'a publié le cha-

noine Moreni en 1825, in-4. Salvini a beaucoup travaillé à l'édition du *Dictionnaire de la Crusca*, Florence, 1729, 6 vol. in-fol. Lami, *Memorabilia Ital.*, t. 1^{er}, donne des détails sur sa vie et sur ses ouvrages.

SALVINI (Salvino), frère du précédent, né à Florence en 1667, fit sous sa direction de grands progrès dans les lettres. Admis à l'académie de la *Crusca*, il en fut élu plusieurs fois censeur, consul et même archi-consul, et mourut dans un âge avancé, le 29 novembre 1751. On a de lui : *Fasti consolari dell' academia fiorentina*, 1717, in-4; c'est l'ouvrage qui lui fit le plus d'honneur; *Vite di Lorenzo Magalotti*, de Benedetto Migliorucci, d'Apostol. Zeno, etc., dans le *Journal des littérateurs d'Italie*; *Componimenti poetici*, 1750, in-8. (*Voy. le tom. iv, des Elogi degli uomini illustri toscani*).

* SALVINO DEGLI ARMATI, inventeur des lunettes, né en 1215 à Florence, mort en 1515, d'une famille depuis longtemps honorée des emplois publics. Il aimait l'étude, et son application assidue lui affaiblit les yeux dans un âge peu avancé. En cherchant à remédier à cet inconvénient, il parvint à trouver, en 1292, deux verres, qui d'après un certain degré d'épaisseur, grossissaient les lettres et reposaient la vue. Alexandre - Spina (*voy. ce nom*), son compatriote et son ami, devina son secret et le rendit public. Les anciens ne connaissaient pas l'usage des lunettes, et l'on peut seulement inférer de certains passages, qu'ils se servaient pour lire de petites bouteilles sphériques de verre remplies d'eau, ou d'un morceau de cristal qu'on plaçait sur les lettres pour les agrandir. C'est ce que proposa de faire l'ingénieur Roger Bacon, auquel on a fait injustement l'honneur de la découverte de Salvino. L'abbé de Fontenai prétend que, dès la fin du x^e siècle, les lunettes étaient connues en France; mais il n'apporte pas de preuves convaincantes à l'appui de cette assertion. La découverte qui a fait la célébrité de Salvino lui ayant été contestée, plusieurs dissertations ont été publiées à ce sujet; nous citerons : *Trattato degli occhiali da naso*, par Manni, Florence, 1758, in-4; et *Lettera intorno all' invenzione degli occhiali*, tom. 2, des *Œuvres* de Redi, Venise, 1742, in-4.

** SALVOLINI (François), orientaliste, né en 1809 à Faenza, fit ses premières études à l'université de Bologne, et plus tard s'occupa, sous la direction du célèbre Mezzofante, de la littérature orientale, où il fit de rapides progrès. Il était déjà connu des savants par d'intéressantes publications, et il en préparait de plus importantes, lorsqu'il fut enlevé par une mort prématurée, en février 1858, à peine âgé de 29 ans. On a de lui : *Des principales expressions qui servent à la notation des dates sur les monuments de l'ancienne Egypte*, d'après l'inscription de Rosette, Paris, 1852, in-8. C'est une suite de lettres adressées au savant abbé Costanzo Gazzera, secrétaire de l'académie de Turin; *Notice sur un manuscrit hiératique-égyptien, contenant le récit de la campagne de Ramsès-le-Grand* (Sesostris), ibid., 1855, in-8, pl.; *Analyse grammaticale raisonnée de différents textes anciens égyptiens*, ib., 1856, in-4, c'est le 1^{er} vol. d'un ouvrage important que la mort

de l'auteur l'empêcha de terminer; *Traduction et analyse grammaticale des inscriptions sculptées sur l'obélisque égyptien de Paris* (le Louqsor), 1857, in-4.

* SAMANIEGO (dom Félix-Maria), poète, né à Bilbao en 1742, mort à Madrid en 1806, à 65 ans, cultiva la littérature avec succès. Il s'était déjà fait connaître par quelques poésies légères, lorsqu'il publia ses *Fables* en vers, d'abord imprimées à Bilbao, puis à Madrid, en 1787, 2 vol. in-8. Ce recueil qui lui a valu le glorieux surnom de *La Fontaine espagnol*, renferme quelques fables imitées d'Esopé, de Phédre, de La Fontaine, Moore et Gay, mais le plus grand nombre sont de son invention, et celles-là ont un mérite réel.

SAMARITAINE (la), c'est sous ce nom qu'est connue la femme à qui J.-C. demanda à boire, comme il passait par Sichem, ville de Samarie, en s'en retournant en Galilée. Les disciples de cet Homme-Dieu étant allés dans la ville acheter des provisions, pressé de soif, il s'arrêta auprès d'un puits où il vit une femme qui puisait de l'eau. Étonné de ce qu'un Juif osât lui parler (car les Juifs fuyaient tout commerce avec les Samaritains), elle en marqua au Sauveur sa surprise. J.-C. en eut pitié; il l'éclaira par sa grâce vivifiante, et la convertit à lui. Rien de plus touchant, de plus digne de la simplicité sublime de l'Esprit saint, que le récit de cette conversation telle qu'elle est rapportée en saint Jean, ch. 4.

SAMBUCUS (Jean), médecin, né l'an 1551, à Tirmau en Hongrie, fréquenta les universités d'Allemagne, d'Italie et de France. Il se rendit très-habile dans la médecine, les belles-lettres, la poésie, l'histoire et les antiquités. Ses talents le firent jouir de beaucoup d'agréments à la cour des empereurs Maximilien II et Rodolphe II, dont il devint conseiller et historiographe. Il mourut d'apoplexie à Vienne en Autriche, en 1584, à 55 ans. On a de lui : les *Vies des empereurs romains*, Strasbourg, 1552, des *Traductions* latines d'Hésiode, de Théophraste, et d'une partie des *Œuvres* de Platon, de Xénophon et de Thucydide. Elles sont plus fidèles qu'élégantes; des *Commentaires* sur l'*Art poétique* d'Horace, et des *Notes* sur plusieurs auteurs grecs et latins; une *Histoire de Hongrie*, qui fait suite à celle de Bonfinius. On y trouve une partie du règne d'Uladislas, un abrégé de celui de Louis II, et d'autres fragments considérables. Elle est exacte et écrite d'une manière intéressante; Istvanfi l'a continuée; *Emblemata*, 1576, in-16; *Icones medicorum*, Leyde, 1605, in-fol. Ce recueil contient 67 portraits de médecins et de quelques philosophes, avec un abrégé de leurs vies. Sambucus s'était fait à grands frais un riche cabinet de médailles, et s'était donné beaucoup de peines pour déterrer d'anciens auteurs. Dans tous ses ouvrages on reconnaît l'homme savant et l'homme de bien, le littérateur sage et chrétien. On peut consulter l'excellente *Histoire littéraire de Hongrie*, par le P. Alexis Horanyi, tom. 5, p. 496, Presbourg, 1777. Sa manière de voyager était singulière. Il parcourut une grande partie de l'Europe, toujours seul, à cheval, accompagné de deux dogues, dont il fait l'éloge dans ses *Emblèmes*.

SAMERIUS (Henri), jésuite, né près de Marche dans le duché de Luxembourg, fut confesseur de l'infortunée Marie-Stuart, puis missionnaire zélé dans sa patrie. Il mourut à Luxembourg en 1610, à 70 ans. Il était versé dans l'histoire ecclésiastique, et surtout dans la chronologie. On a de lui : *Chronologia sacra ab orbe condito, ad Christum natum*, Anvers, 1608, in-fol. Il y relève une infinité de fautes, échappées à différents auteurs.

SAMOSATE (Paul de). Voy. PAUL.

* SAMPIERI (Dominique), savant prélat, naquit à Bologne, le 25 avril 1759, d'une famille illustrée depuis le xii^e siècle, par les places qu'elle avait occupées. Après avoir fini son cours de philosophie dans les écoles de sa ville natale, il vint à Rome achever son cours de droit sous la direction d'habiles professeurs. En 1764, il fut nommé avocat consistorial, et prit l'habit de la prélature. Clément XIV le nomma promoteur de la foi, et l'on peut conjecturer qu'il aurait été élevé à de plus hautes dignités, si une mort prématurée ne l'eût enlevé le 12 janvier 1784, à 45 ans. On a de lui : *Dissertatio de emancipatione*, Rome, 1767, in-4; *Allocuzione detta nel teatro anatomico di San-Spirito*, Rome, 1781; *Animadversioni nella causa del venerabile D. Giovanni di Palafox*, Rome, 1772. On y joint 4 vol. de *Suppléments* publiés par le P. Faure, jésuite, en 1774. Sampieri a laissé *manuscrits* plusieurs vol. conservés dans la bibliothèque de l'institut de Bologne, concernant les affaires qu'il avait eues à traiter pendant qu'il était promoteur de la foi. *Fantuzzi* fait une mention honorable de ce prélat dans ses *Scrittori bolognesi*.

SAMSON, c'est-à-dire *Soleil*, fils de Manué, de la tribu de Dan, naquit d'une manière miraculeuse d'une mère qui d'abord était stérile, vers l'an 1155 avant J.-C. L'esprit de Dieu parut bientôt en lui, par la force extraordinaire dont il fut doué, après qu'il eut été consacré au Seigneur à la manière des Nazaréens. Il n'avait que 18 ans, lorsqu'étant allé à Thamnata, il y vit une fille qui lui plut, et il pria son père de lui permettre de l'épouser. Manué et sa femme, après s'être opposés à son dessein, allèrent avec lui en faire la demande. Dans la route, Samson, qui était un peu éloigné d'eux, vit venir à lui un lion furieux, qu'il saisit, quoiqu'il fût sans armes, et le mit en pièces. Il obtint la fille qu'il souhaitait; et quelque temps après, retournant à Thamnata pour célébrer son mariage, il voulut revoir le corps du lion qu'il avait tué, et il trouva un essaim d'abeilles et un rayon de miel. Il tira de cette découverte l'énigme suivante : *La nourriture est sortie de celui qui mangeait, et la douceur est sortie du fort*. Les habitants de Thamnata, auxquels il la proposa, s'adressèrent à la femme de Samson, qui, vaincu par ses larmes, lui apprit le sens de l'énigme. Cette femme infidèle l'alla sur-le-champ découvrir aux jeunes gens, qui s'en firent honneur auprès du héros Juif. Aussitôt il se rendit à Ascalon, ville des Philistins, nation la plus acharnée contre les Hébreux, où il tua 50 hommes, dont il donna les habits à ceux qui avaient expliqué l'énigme, ainsi qu'il leur avait promis. Il continua à fatiguer cette

nation inquiète, perfide et féroce, par divers exploits, où la force unie à l'industrie était toujours couronnée de succès, et dont le merveilleux, en donnant aux Israélites un gage visible de la bonté infinie de Dieu, leur laissait en même temps l'impression salutaire de sa puissance et des effets redoutables de sa colère. « Ces actions, dit un théologien, nous paraissent bien extraordinaires; mais il fallait qu'elles le fussent pour frapper les yeux » d'un peuple grossier. Dieu, pour confondre l'orgueil des Philistins, jugea à propos de n'opposer à un peuple entier qu'un seul homme, qu'il doua d'une force surnaturelle : c'était dans les circonstances le moyen le plus propre à humilier les ennemis de son peuple, et à faire éclater l'opulence particulière à l'égard de ce même peuple. » (*Voy. GÉBÉON et la fin de l'article LOTH.*) Les Philistins, n'osant plus attaquer Samson ouvertement, cherchèrent à le surprendre. Un jour qu'il était allé dans la ville de Gaza qui leur appartenait, les habitants fermèrent les portes et y mirent des gardes pour l'arrêter. Samson se leva au milieu de la nuit, enleva les portes avec les gonds et les verroux, et les porta sur une haute montagne vis-à-vis d'Hébron. La force n'avait pu le terrasser, l'amour le vainquit. Dalila, femme philistine, qu'il aimait éperdument, ayant tiré de lui le secret de sa force, lui fit couper les cheveux tandis qu'il dormait, et le livra aux Philistins. On lui creva les yeux, et on l'employa à tourner la meule d'un moulin. Sa force revenant avec ses cheveux, 5000 Philistins rassemblés dans le temple de Dagon le firent venir pour se moquer de lui. Mais s'étant approché des deux plus fortes colonnes qui soutenaient le temple, il les ébranla, et le temple par sa chute l'écrasa avec les Philistins, l'an 1117 avant J.-C. Par une inconséquence ordinaire à l'esprit de parti et d'erreurs, on a vu des philosophes rejeter les exploits de Samson, attestés par l'autorité la plus respectable, et ne former aucun doute sur ceux de Milon de Crotona, plus incroyables en eux-mêmes et destitués de témoignages dignes de confiance. (*Voy. ATANARÈS et MILON.*) On a gravé l'*Histoire de Samson* en 40 feuilles, dessinée par François Verdier.

SAMSON (saint), évêque de Dol, était né vers l'an 490 de parents nobles, dans la partie du pays de Gales, connue aujourd'hui sous le nom de comté de Glamorgan. Dès l'âge de 7 ans, il fut mis sous la conduite d'un saint abbé nommé Illut ou Hellut (1), que l'on croit avoir été disciple de Saint-Germain d'Auxerre, fit de grands progrès dans la piété et les lettres, et fut ordonné prêtre par saint Dubrice, sacré évêque de Landaff par saint Germain, et ensuite évêque de Caerléon. En 512 il se retira dans une île où il mena la vie érémitique, sous la direction d'un saint prêtre nommé Pyron, et devint abbé d'un monastère fondé par saint Germain. En 516, il fit un voyage en Irlande, pour visiter de saints personnages, et s'édifier par leur exemple.

(1) Moréri le nomme *Hidulphe*. Le martyrologe romain ne cite aucun saint du nom d'Hidulphe; mais il est mentionné dans les calendriers de France, d'Allemagne, et de l'ordre de St.-Benoît. Saint-Hidulphe fut archevêque de Trèves, fondateur et abbé du monastère de Moyen-Moutier dans les Vosges. Il ne peut avoir rien de commun avec saint Samson. *Voy. HIDULPHE, Dict.*

On dit qu'à son retour il se retira dans une caverné, pour s'y livrer plus librement à la prière et aux austérités d'une vie pénitente. Saint Dubrice l'ayant appelé à un synode qui se tint à Caerléon en 520, l'y sacra évêque, sans toutefois l'attacher à aucune église. Son zèle pour la conversion des âmes l'engagea à passer dans l'Armorique (la Bretagne française), où il y avait encore beaucoup d'idolâtres. Il en convertit un grand nombre, et bâtit un monastère près d'un château nommé *Dol*, à l'entour duquel s'est formée par la suite la ville de ce nom. Le pape Pélage 1^{er}, du consentement des évêques de Bretagne, érigea le monastère en évêché; et, à la prière de Jutwal, roi du pays, à qui Samson avait rendu des services signalés, envoya le *pallium* au nouvel évêque de Dol (1). Samson assista au 2^e concile de Paris, tenu en 537, et en souscrivit les actes. Après avoir gouverné quelques années l'église de Dol, et y avoir été un modèle de piété et de pénitence, il mourut saintement en 564 ou 565. Moréri fixe sa mort à l'an 607, et dit qu'il était âgé de 112 ans, ce qui mettrait sa naissance à l'année 495. Les dates de l'abbé Fleury nous ont paru préférables. On lui attribue divers miracles. Le Martyrologe romain fait mention de saint Samson au 28 juillet. Lors de l'irruption des Normands en Bretagne, au 1^{er} siècle, les évêques de Dol et de Saint-Malo apportèrent ses reliques et celles des saints Maclou ou Malo, et Magloire à Paris, où elles furent déposées dans l'église Saint-Barthélemi, alors chapelle du Palais. Hugues le Grand l'ayant donnée aux bénédictins, ces religieux passèrent successivement dans les rues Saint-Denis et Saint-Jacques, emportant ces reliques qui, placées définitivement à Saint-Magloire, y ont été l'objet de la vénération des fidèles jusqu'à la suppression de cette église.

SAMUEL (*qui est établi de Dieu*), fils d'Elcana et d'Anne, de la tribu de Lévi, naquit dans la petite ville de Ramatha sur la montagne d'Ephraïm. Il fut prophète et juge d'Israël, pendant plusieurs années. Anne, sa mère, était stérile depuis longtemps, lorsque, par une faveur singulière de Dieu, elle conçut et mit au monde cet enfant, vers l'an 1155 avant J.-C. Quand elle l'eut sevré, elle le mena à Silo, à la maison du Seigneur, et le présenta à Héli pour accomplir le vœu qu'elle avait fait de le consacrer au service du tabernacle. Cependant les menaces du Seigneur ayant été exécutées sur Héli et sur ses enfants, Samuel fut établi pour juger le peuple de Dieu : il avait alors 40 ans. Il fixa sa demeure à Ramatha, lieu de sa naissance; mais il allait de temps en temps dans différentes villes pour y rendre la justice. Ce saint homme, étant devenu vieux, établit Joël et Abia ses fils, pour juger sur Israël. Ils exerçaient cette charge dans Bersabée, ville située à l'extrémité méridionale du pays de Chanaan. Au lieu de marcher sur les traces de leur père, ils laissèrent corrompre leur équité par l'avarice. Leur gouvernement aliéna les esprits. Les anciens d'Israël allèrent trouver Samuel à Ramatha,

(1) Quelques écrivains, suivis par Moréri, font de saint Samson un archevêque d'York, ayant son passage dans la Bretagne, et expliquent par-là pourquoi il avait le *pallium* réservé aux archevêques; mais Fleury et d'autres historiens se taisent sur cette circonstance, qui aurait valu la peine d'être rapportée.

pour lui demander un roi; Samuel sacra Saül par ordre de Dieu, après leur avoir fait sentir qu'ils ne savaient pas ce qu'ils demandaient. *Voici*, leur dit-il, *le roi qui régnera sur vous : il prendra vos enfants, et les emploiera à son service; il se saisira de vos terres et de ce que vous aurez de meilleur pour le donner à ses serviteurs*, etc. Sur quoi Bossuet reprend : « Est-ce qu'il aura le droit de faire tout cela licitement? A Dieu ne plaise, car Dieu ne donne pas de tels pouvoirs; mais il aura le droit de le faire impunément à l'égard de la justice humaine. » Dieu montra bientôt que la sienne ne s'endormait pas sur le nouveau roi. Les désobéissances de ce prince irritèrent le Seigneur, qui le rejeta du trône, et commanda à Samuel d'aller oindre David pour roi. Samuel fut sensiblement touché du malheur de Saül, le pleura le reste de ses jours, et lui apparut longtemps après sa mort, arrivée l'an 1057 avant J.-C., à 98 ans, lorsque la pythonisse évoqua son ombre : il lui prédit qu'il mourrait avec ses enfants dans la bataille qu'il livra aux Philistins sur la montagne de Gelboé. L'abbé de la Chapelle a cru trouver dans le discours de Samuel un artifice de ventriloque : moyen d'explication trop semblable à ceux qu'on a employés en diverses occasions pour rendre compte des événements surnaturels, et qui est ici absolument insoutenable, non-seulement parce qu'il n'explique pas l'apparition, mais parce qu'il est formellement en opposition avec l'historien sacré, qui nous apprend que Samuel apparut en personne, non pas sans doute par quelque effet de l'art magique, mais par une volonté particulière de Dieu. Ceux qui croient que la pythonisse ne fit que produire un spectre ressemblant au prophète, sont également contraires au récit des livres saints. Quand même on pourrait éluder la force de ces paroles du premier livre des Rois : *Cum autem vidisset mulier Samuelem... Dixit autem Samuel ad Saül* (c. 28), on ne pourrait répondre à ce passage de l'Écclésiastique (c. 46) : *Et post hoc dormivit : et notum fecit regi et ostendit illi finem vitæ suæ, et exaltavit vocem suam de terra in prophetia delere impietatem gentis*. Le gouvernement de Samuel fut celui de la justice et de la sagesse, de la modération et du désintéressement : rien de plus touchant que l'espèce d'adieu qu'il fit à la nation, en lui rappelant tout ce qu'il avait fait, et donnant le défi à tous de l'inculper d'un seul fait qui supposât de l'ambition ou de l'intérêt. « Voyez, disait-il, si vous avez quelque chose à me reprocher depuis que je suis avec vous ; dites hautement devant le Dieu qui nous écoute, si je vous ai fait quelque dommage, si j'ai lésé l'honneur de quelqu'un, si j'ai opprimé le faible, si j'ai accepté quelques présents des riches : que celui qui m'a donné quelque chose parle, et je le lui restitue sur l'heure. » Les cris et les larmes du peuple furent un témoignage non équivoque de la pureté de son administration, qui fut la dernière de cette admirable théocratie sous laquelle les Hébreux avaient vécu jusque-là. On attribue assez communément à Samuel le *Livre des Juges*, celui de *Ruth* et le *premier des Rois*, du moins les vingt-quatre premiers chapitres de ce dernier, qui ne contiennent

rien qu'il n'ait pu écrire, à quelques additions près, lesquelles paraissent y avoir été insérées depuis sa mort. Pour les derniers chapitres, il ne peut les avoir écrits, puisque sa mort y est marquée, ainsi que l'apparition dont nous venons de parler.

SANADON (Noël-Etienne), jésuite, né à Rouen en 1676, professa avec distinction les humanités à Caen. Ce fut là qu'il connut Huet, évêque d'Avranches, avec lequel le goût de la littérature et de la poésie l'unit étroitement. Le père Sanadon fut chargé de la rhétorique au collège de Paris, et de l'éducation du prince de Conti, dans laquelle il fut remplacé par le père du Cerceau. En 1728, il devint bibliothécaire de Louis le Grand, place qu'il remplit jusqu'à sa mort, arrivée en 1755, à 57 ans. La douceur et la pureté de ses mœurs le firent rechercher et estimer. Il joignait aux qualités d'un bon religieux celles d'un littérateur aimable. On a de lui : des *Poésies latines*, 1715, in-12, et réimprimées à Paris, 1754, in-8. Le père Sanadon a fait revivre dans ses vers le goût des plus célèbres poètes qui ont paru dans le beau siècle d'Auguste. Ses poésies n'auraient pas été peut-être désavouées par ces grands maîtres, pour la force et la pureté de l'expression, le tour et l'harmonie du vers, le choix et la délicatesse des pensées; mais elles manquent d'imagination. Il a fait des Odes, des Éloges, des Epigrammes et d'autres poésies sur différents sujets : une *Traduction des Œuvres d'Horace*, avec des remarques, en 2 vol. in-4, Paris, 1728. Les exemplaires qui portent Amsterdam sur le titre n'ont pas été corrigés; il y en a une édition en 8 vol. in-12. Le traducteur écrit avec élégance et avec goût; s'il n'est pas égal à l'original, c'est qu'aucune traduction ne peut l'être, par rapport à des ouvrages de ce genre. Plusieurs savants ont blâmé la liberté qu'il a prise de faire des changements considérables dans l'ordre et dans la structure même des odes. On n'a pas moins été choqué de son orthographe singulière, et ce qu'il dit pour en faire l'apologie n'a pas satisfait; ces innovations ne peuvent avoir de bons effets, et ne servent qu'à entraver les belles-lettres et les sciences; des *Discours* prononcés en différents temps, et dont on a un recueil. Ils prouvent qu'il n'était pas moins orateur que poète. On lui attribue *Prières et Instructions chrétiennes*, Lyon, 1752, in-12 et in-8, remplies d'onction et d'une piété solide; ouvrage qui n'est pas de lui, mais de son oncle, jésuite de la maison professe de Paris. On trouve son *Eloge* dans le *Mercur* de décembre 1755.

SANADON. Voy. NOË (Marc-Ant. de).

* SAN-CARLOS (don Joseph-Michel de CARVAJAL y VARGAS, duc de), grand d'Espagne de 1^{re} classe, né à Lima en 1771, descendait en ligne directe de l'illustre famille de Carvajal à qui Charles-Quint accorda tant d'honneurs. Il vint à l'âge de 14 ans en Espagne, où entra au service comme colonel en second du régiment de Majorque, il se distingua au siège d'Oran; il fit en 1795 la guerre de Catalogne, et l'année suiv. assista comme volontaire à la prise de Toulon par les Anglais. Son courage lui valut le grade de colonel titulaire, et le brevet de brigadier. Il fit en cette qualité la guerre dans le Roussillon,

et servit sous les ordres du comte de La Union son oncle, qui repoussait les attaques de Dugommier. Nommé maréchal-de-camp, et chambellan du prince des Asturies, il devint à l'âge de 25 ans, gouverneur de ce prince et des infants. Plus tard majordome de la reine et en 1805 grand maître de la maison du roi Charles IV, il fut fait deux ans après vice-roi de Navarre. Ferdinand monta sur le trône le fit grand-maitre de sa maison et membre de son conseil privé; il accompagna ce prince à Bayonne, puis à Valençay; mais les voyages fréquents qu'il fit alors à Paris alarmèrent la police impériale, et il fut relégué à Lons-le-Saulnier, où il resta cinq ans, charmant les ennuis de son exil par l'étude, qui déjà lui avait ouvert les portes de l'académie de Madrid. Il annonça le premier à Ferdinand VII qu'il était libre, et le roi lui remit les insignes de la Toison d'or qu'il portait. A son arrivée en Espagne, il fut fait premier ministre. Mais quoiqu'il eût fait séparer le trésor de la couronne de celui de l'état, qu'il eût ordonné la continuation des travaux commencés, et le rétablissement des académies et de la banque St-Charles, il se vit contraint de donner sa démission, et fut nommé ambassadeur à Vienne, puis à Londres. Pendant les troubles qui agitérent l'Espagne en 1821, il vint chercher un asile à Bordeaux, et ensuite à Genève; lorsque Ferdinand eut été rétabli sur son trône, il obtint l'ambassade de France. Envoyé en Russie, pour assister au sacre de l'empereur Nicolas, il avait repris depuis un an ses fonctions d'ambassadeur auprès du roi de France, lorsque la perte d'une de ses filles, M^{me} la comtesse de l'Espine, lui causa un chagrin si profond, qu'il mourut à Paris le 19 juillet 1818, à 57 ans, après avoir demandé et reçu tous les secours de la religion.

SANCASSANI (Denys-André), né dans le Modénois en 1659, s'appliqua avec succès à l'étude de la médecine, et en donna des preuves en exerçant sa profession dans plusieurs villes d'Italie, où il s'acquit une grande réputation. En 1727 il se fixa à Spolète, et mourut à Comacchio l'an 1759. On a de ce médecin : *Dilucidazioni fisico-mediche*, Rome, 1751-1758, 4 vol. in-fol. Ces éclaircissements sont d'une prolixité rebutante. *Aphorismes généraux de la manière de guérir les plaies selon la méthode de Magatus*, Venise, 1715, in-8, en italien; et plusieurs autres ouvrages où il déploie toute la vivacité de son zèle pour rappeler aux chirurgiens les sages conseils de César Magatus. Eloy, dans son *Dictionnaire de médecine*, et Mazzuchelli, dans les *scrit. d'Italia*, ont donné le catalogue des ouvrages de ce médecin, et sa *Vie* a été écrite plusieurs fois en Italie.

SANCERRE (Louis de CHAMPAGNE, comte de), seigneur de Charenton, etc., maréchal de France en 1568, et connétable en 1597, naquit vers 1542 d'une illustre maison; il rendit de grands services au roi Charles V, remporta plusieurs avantages sur les Anglais, contribua beaucoup au succès de la journée de Rosbeck, et mourut en 1602, à 60 ans, considéré comme un des trois grands généraux du règne de Charles V : les deux autres étaient du Guesclin et Clisson. On a remarqué que Sancerre était borgne, ainsi que ce dernier.

SANCHA (Dona) Voy. OGNA SANCHÁ.

SANCHE II, dit *le Fort*, roi de Castille, ne put voir sans envie le partage que son père Ferdinand avait fait de ses autres états à ses frères et sœurs. Il dissimula pendant quelque temps; mais après la mort de la reine, sa mère, il fit éclater ses desseins ambitieux en 1067. Garcias était roi de Galice, et Alphonse roi de Léon : l'impitoyable Sanche détrôna le premier, et contraignit le second à s'enfermer dans un monastère. Après avoir dépouillé ses frères, il entreprit d'enlever à ses sœurs les places qui leur avaient été données pour dot. Il enleva la ville de Toro, à Elvire, la cadette, et tourna ensuite ses armes vers Zamora, qui appartenait à l'aînée. Mais ce prince téméraire et sans frein au lieu d'un succès qu'il ne méritait pas, y trouva le terme de ses attentats et de sa vie en 1072, ayant été tué en trahison, pendant qu'il faisait le siège de cette ville.

SANCHE d'Avila. Voy. THOMAS DE JÉSUS, carme.

SANCHEZ (François), *Sanctius*, de Las-Brozaz, en Espagne, fut regardé comme le père de la langue latine, et le docteur de tous les gens de lettres. C'étaient les titres dont les exagérateurs l'honoraient dans son pays. On a de lui : un excellent traité, intitulé : *Minerva sive de causis linguæ latinæ*, Amsterdam, 1714, in-8. Messieurs de Port-Royal ont beaucoup profité de cet ouvrage dans leur *Méthode de la langue latine* (voy. GARCÍAS ET LANCELLOT); il a été réimprimé à Leipsig, 1801-1804, 2 vol. in-8. *L'Art de parler, et de la manière d'interpréter les auteurs*; plusieurs autres savants ouvrages sur la grammaire. Tous ces ouvrages, excepté le premier, ont été recueillis en 4 vol. in-8, Genève, 1766, avec une *Vie* détaillée de l'auteur, par Grég. Mayans. Sanchez mourut en 1601, à 78 ans. — Il doit être distingué d'un autre François SANCHEZ, médecin, mort à Toulouse, âgé de 70 ans, en 1652. Ce dernier, successivement professeur en philosophie et en médecine à Toulouse, était chrétien et né à Brague de parents juifs. On a recueilli ses ouvrages sous ce titre : *Opera medica. His juncti sunt tractatus quidam philosophici non insubtiles*, Toulouse, 1656. Son traité intitulé : *Quod nihil scitur liber*, Francfort, 1618, in-8, Rotterdam, 1649, est le seul fruit d'un triste pyrrhonisme. Ulric Widdius en a donné une bonne réfutation, Leipsig, 1661.

SANCHEZ (Gaspard) ou *Sanctius*, jésuite, né en 1544, à Cienpoqueros, village ou petit bourg de la Nouvelle-Castille, à quelque distance d'Aranjuez, fut professeur d'écriture sainte à Alcalá et en plusieurs autres villes d'Espagne. Il mourut à Madrid le 16 novembre 1628. On a de lui des *Commentaires* excellents sur Job, Isaïe, sur les Livres des Rois et les Paralipomènes, les Actes des Apôtres, etc. Le sens littéral y est solidement développé, en même temps que l'auteur ne néglige ni le sens mystique, ni le sens allégorique. Son commentaire sur Isaïe est incontestablement un des meilleurs que nous ayons sur ce prophète.

SANCHEZ (Thomas), né à Cordoue en 1531, entra chez les jésuites à l'âge de 16 ans, y remplit divers postes, et mourut à Grenade en 1610, avec la réputation d'un homme de mœurs austères. On a de lui : quatre vol. in-fol. sur le *Décatalogue*, sur

les *Vœux monastiques*, et sur plusieurs questions de morale et de jurisprudence, traitées d'une manière diffuse; un traité *De matrimonio*, imprimé la première fois à Gênes en 1592, in-fol. (1). L'auteur a recueilli dans cet ouvrage toutes les questions qui peuvent naître sur ces matières scabreuses; il n'écrivait que pour les confesseurs et les directeurs des âmes, et, sous ce point de vue, son travail n'a rien que de raisonnable, quoiqu'il fût à souhaiter qu'il eût été plus réservé et dans les détails et dans les décisions. (Voy. BUSENBAUM, ESCOBAR, PASCAL.) Ce qu'il y a de vrai, mais ce qui n'a rien d'étonnant pour ceux qui connaissent par expérience l'effet d'une intention pure et d'un saint zèle, c'est que des détails si délicats ne firent jamais la moindre impression sur ses mœurs. C'est aux pieds du crucifix qu'il écrivait ses livres. L'édition la plus recherchée de cet ouvrage est celle d'Anvers en 1607, après laquelle vient celle de 1614. Ce qui tient de bien près à l'hypocrisie de la secte philosophique, à ce zèle factice que le crime et le vice affichent pour la vertu, ce sont les injures de tous les genres, accumulées contre le jésuite espagnol par des gens dont la corruption de l'âme a détruit jusqu'aux ressorts du corps, qui alimentent leur luxure par des lectures et des estampes où les raffinements de la plus brutale lubricité sont exprimés avec les traits d'une impudence dégoûtante pour les libertins même les plus décidés.

* SANCHEZ (Antoine-Nunez RIBEIRO V), médecin, né en 1699, à Pegnamecor, en Portugal, fit ses cours de médecine à Coimbre et à Salamanque, où il reçut le doctorat en 1724. Il se rendit ensuite à Londres, puis à Leyde où il étudia sous le célèbre Boërhaave, qui, charmé de son mérite, lui procura un emploi honorable en Russie. Premier médecin de l'hôpital de Moscou, puis de l'armée impériale et enfin de l'impératrice avec le titre de conseiller-d'état, il obtint sa retraite en 1744; et en quittant Pétersbourg, fit don de sa bibliothèque à l'académie, dont il était membre honoraire. Après un séjour de trois ans en Portugal, il vint, en 1747, s'établir à Paris, où ses talents ne tardèrent pas à être appréciés. Deux ans après l'établissement de la société royale de médecine (1776), il y fut admis dans la classe des associés étrangers. Il mourut à Paris le 11 septembre 1785, léguant ses manuscrits formant 27 vol. in-fol., à son ami le docteur Andry (voy. ce nom, I, 206), qui a publié une *Notice* sur Sanchez à la tête du *Catalogue* de sa bibliothèque. Ce médecin était doué d'une vaste érudition, et toutes les langues de l'Europe lui étaient familières. Pendant son séjour en Russie, il entretenait une correspondance active avec les jésuites français établis à la Chine, et il en reçut divers objets d'histoire naturelle, dont il avait formé un cabinet fort curieux. C'est lui qui répandit en Europe la vraie rhubarbe, dont il envoya les premières racines à Pierre Collinson. Il a publié quelques opuscules de médecine; et Andry a fait imprimer ses *Observations sur la*

maladie vénérienne, 1785, in-12, fruit d'une pratique de quarante ans.

* SANCHEZ (Thomas-Antoine), savant bibliographe, né à Burgos en 1752, mort à Madrid en 1798, avait été bibliothécaire des rois Charles III et Charles IV. Outre de bonnes éditions des classiques espagnols, enrichies de notes curieuses et instructives, on lui doit : *Collection de poésies castillanes antérieures au xv^e siècle*, précédées de mémoires relatifs à la vie du premier marquis de Santillane, Madrid, 1775-90, 5 vol. in-8. Cette collection fort bien faite et d'une belle exécution typographique a été réimprimée à Paris, 1842, en un gr. vol. in-8 à deux colonnes, avec un *Vocabulario de voces anticuadas*; *Apologie de Cervantes*, ib., 1788, in-8; *Lettre adressée à D. Joseph Berni, sur sa dissertation en faveur de Pierre le cruel*, ib., 1788, in-8.

** SANCHEZ (Pierre-Antoine), théologien, né en 1740 à Vigo dans la Galice, professa plusieurs années la théologie à l'université de St.-Jacques de Compostelle, et fut récompensé de ses services par un riche canonat de la cathédrale de cette ville; il en consacra les revenus à soulager ses malheureux compatriotes, et ne bornant pas là son zèle, il alla en 1782 à Madrid, plaider la cause d'une population laborieuse, que des impôts mal établis forçaient chaque année à s'expatrier; et il eut le bonheur d'obtenir quelque soulagement à la misère des Galliciens, en faisant supprimer en partie les coutumes abusives qui étaient un obstacle aux progrès de l'industrie dans cette province. Ce vénérable ami de l'humanité mourut en 1806, ne laissant pas de quoi payer ses funérailles, quoiqu'il jouit d'un revenu de 80,000 livres, sur lequel il ne prélevait pour lui que le plus strict nécessaire. Il fut pleuré des Galliciens et son nom est encore béni dans un pays où il avait mérité d'être appelé le père des malheureux. D. Sanchez jouissait d'une grande réputation comme prédicateur; et il a publié plusieurs ouvrages savants dont les principaux sont : *Annales sacri*, Madrid, 1784, 5 vol. in-4; *Histoire de l'église d'Afrique*, 1784, in-8; *Traité de la tolérance*, 1785, 5 vol. in-4; *Summa theologicæ sacræ*, 1789, 4 vol. in-4.

* SANCHONIATON, historien de Phénicie, né à Bértye, vivait sous le règne de Sémiramis, selon les uns; peu de temps après Moïse, selon les autres; du temps de la guerre de Troie ou peu auparavant, suivant d'autres encore. M. de St.-Martin a cru trouver dans le petit nombre de fragments qui nous sont restés de cet historien, des raisons suffisantes d'affirmer qu'il vivait au xiv^e siècle avant notre ère. Il écrivit en phénicien une *Histoire* dans laquelle il rendait compte de la théologie et des antiquités de son pays. Philon de Biblos, contemporain d'Adrien, en fit, dit-on, une version grecque, dont il nous reste quelques fragments dans Porphyre et dans Eusèbe (1). Dodwel et Dupin rejettent ces fragments comme supposés; mais Fourmont et quelques autres les adoptent comme authentiques.

(1) Suivant M. Brunet la 1^{re} édit. de cet ouvrage est de Madrid, sous la rubrique de Gênes, 1602, in-fol.; ainsi l'édition de 1592 ne doit son existence qu'à quelque inadvertence de copiste, ou à quelque faute d'impression.

(1) Ces *Fragments* de Sanchoniaton, publiés avec une trad. anglaise et des notes, Londres, 1720, in-8, l'ont été avec une version latine par J. C. Orell, Leipsig, 1826; et par F. Wagenfeld, Brême, 1836, in-8.

« Un grand nombre de savants, dit l'abbé Para du Phanjas, pensent que l'historien Sanchoniaton est un être fictif et supposé, qui n'a pas plus existé que don Quichotte et Sancho Pança; et que son Histoire phénicienne, qui était totalement incon nue avant le temps où l'irréligieux philosophe Porphyre commença à la citer et à l'accréditer, est un ouvrage fabriqué par les partisans de l'idolâtrie et de l'irréligion, dans les premiers siècles du christianisme. Mais sans nous donner la peine d'examiner si Sanchoniaton est ou n'est pas un auteur supposé, il est certain que l'ouvrage qu'on lui attribue, et que l'on suppose tiré des livres de Thaut et des archives sacrées des Egyptiens et des Phéniciens, vers le temps de Josué ou de David, est une spéculation des petites mains. » Cette opinion de l'abbé Para paraîtra bien hasardée, si l'on se rappelle qu'Eusèbe dans sa *Préparation évangélique* (l. 1^{re}, c. 9 et 10, et l. 10,) croit Sanchoniaton le plus ancien écrivain après Moïse.

SANCIO ou plutôt SANCHO (Rodrigue), né à Santa-Maria da Nieva, dans le diocèse de Ségovie, en 1404, se fit connaître de bonne heure par son goût pour la piété et pour les lettres. Son mérite le fit éléver à l'évêché de Zamora, à celui de Calahorra et à celui de Palencia; mais abandonnant à ses grands-vicaires le soin de ses diocèses, il passa sa vie à Rome, où il fut gouverneur du château Saint-Ange. Il se distingua par ses négociations, et par divers ouvrages historiques et ascétiques. Les principaux sont : *Historia hispanica*. Elle comprend tout ce qui s'est passé dans cette monarchie depuis son origine jusque vers le milieu du x^v siècle. On l'a mise dans la *Collection des historiens d'Espagne* de Schot, 4 vol. in-fol.; *Speculum vitæ humanæ*, Rome, 1468. in-fol. C'est un des premiers monuments de l'art de la typographie, et pour cette raison il est infiniment recherché, fort cher et rare. (Il ne faut pas confondre le *Speculum vitæ humanæ* avec le *Speculum humanæ salvationis*, in-fol., sans date, de 65 feuillets.) Il y en a deux trad. franç., l'une de Julien Macho, Lyon, 1477, in-folio; l'autre du père Farget, Lyon, 1482, in-fol. Sancio mourut à Rome en 1470.

SANCËS-PAGNIN, né à Lucques en 1470, entra à l'âge de 16 ans dans l'ordre de Saint-Dominique. L'étude des langues, la théologie, la controverse, la prédication, occupèrent tous les instants de sa vie, qu'il termina à Lyon en 1541, à 70 ans. Son zèle et ses sermons tirèrent beaucoup de pécheurs et d'hérétiques de la voie de perdition. On a de lui : *Thesaurus linguæ sanctæ*, dont les plus belles éditions sont celles de Robert Etienne, Paris, 1548, in-fol.; et Genève, 1614, in-fol., avec des notes de Jean Mercier, et d'Antoine Cavalierius. Cette dernière édition n'est pas la meilleure, parce que l'éditeur a corrompu le texte; elle est à l'*Index* des livres défendus. *Veteris et novi Testamenti translatio*, Lyon, 1545, in-fol., avec des notes de Servet. M. Contant de la Molette, dans le savant *Discours sur la littérature orientale*, inséré dans le premier tome de son *Explication du Lévitique*, préfère la version de Sanctès-Pagnin, après la Vulgate, à toutes les autres versions qui ont paru depuis. Plusieurs ouvrages sur la Bible.

SANCTORIUS. Voy. SANTORIUS.

* SAND (Charles-Louis), l'assassin de Kotzebue, né en 1795 à Wunsiedel, dans le pays de Bayreuth, était fils d'un ancien conseiller de justice prussien, et fit ses études à l'école de Hof, puis au gymnase de Ratisbonne. En 1815, il suivait les cours de théologie à l'université de Tubingen; le retour de Napoléon à Paris le fit enrôler dans un corps de volontaires. Au rétablissement de la paix, il alla continuer ses études à Erlangen. Jusqu'alors il s'était montré doux, studieux et rangé; mais fortement préoccupé par les idées politiques qu'il avait adoptées, il s'émut d'indignation à la lecture des ouvrages de Kotzebue qu'il accusait de tous les maux de l'Allemagne. Résolu de se dévouer pour ce que son imagination exaltée lui faisait envisager comme une vengeance de l'honneur national, il se rendit à Mannheim, et le 25 mars 1811 il exécuta son horrible dessin. (Voy. KOTZEBUE.) L'assassin se frappa ensuite lui-même à plusieurs reprises avec l'arme encore fumante du sang de Kotzebue. L'espoir de connaître ses complices fit donner les plus amples informations à son procès, mais elles restèrent sans résultat. Un arrêt du 5 mai 1820, rendu par le tribunal supérieur de Mannheim, le condamna à avoir la tête tranchée, et la sentence reçut son exécution le 20 du même mois. Il marcha au supplice avec fermeté, et ses restes furent inhumés à côté de ceux de sa victime. On peut consulter la notice sur SAND, dans les *Annales biographiques*, 1826, 2^e partie, p. 278.

SANDÆUS (Maximilien), né à Amsterdam en 1578, se fit jésuite à Rome en 1597, enseigna la philosophie et la théologie dans plusieurs universités d'Allemagne, passa les dernières années de sa vie à Cologne, et y mourut le 21 juin 1636. Il a donné au public une grande quantité d'ouvrages ascétiques et polémiques, tous écrits en latin, avec ordre, aisance et netteté, mais en trop grand nombre pour être toujours exacts et solides. On estime ce qu'il a écrit contre les calvinistes. On a publié le catalogue de ses ouvrages, Cologne, 1635, in-4.

SANDE (Frédéric), célèbre jurisconsulte, né à Arnheim vers l'an 1577, bourgmestre de cette ville, conseiller au conseil de Gueldre, avocat fiscal, curateur de l'académie de Harderwick, ambassadeur de la république de Hollande en plusieurs cours, et enfin député à l'assemblée des états-généraux à la Haye, lorsqu'il mourut en 1617. On a de lui : *Commentarius in Geldriæ et Zutphanix consuetudines feudales*, 1657, in-4; *Commentatio in consuetudinem Geldriæ de effestuatione*, Arnheim, 1658. — Son frère, Jean SANDE, né en 1579, professeur de Pandectes à Franeker, conseiller à Leuwarden, mourut en 1658. Ses ouvrages sur le droit, qui avaient d'abord paru séparément, ont été réunis et imprimés avec ceux de son frère Frédéric, Anvers, 1674, in-fol. Nous avons encore de lui un *Abrégé de l'histoire belge*, en flamand, Amsterdam, 1630; traduit en latin, Utrecht, 1652, in-12. Il serait plus estimé, si l'auteur s'était plus constamment tenu en garde contre les préventions et les rivalités nationales. Ses ouvrages de jurispru-

dence sont, jusqu'à un certain point, soumis à la même observation.

* SANDEN (Bernard de), théologien luthérien, né en 1656 à Insternbourg, en Prusse, étudia dans diverses universités d'Allemagne, et prit ses grades dans celle de Königsberg. Il voyagea en Suisse, en Hollande, en France et en Angleterre, toujours occupé du soin de perfectionner son instruction. De retour dans sa patrie, il fut fait doyen dans le Lobenicht, et se mit à prêcher. Il le fit avec talent et commença ainsi sa réputation. Il était en 1667 chapelain de la Vieille-Ville, et en 1682 professeur ordinaire en théologie. Devenu en 1688 premier pasteur de la cour, et suprême surintendant en Prusse, il fit en cette qualité, et conjointement avec l'évêque Ursinus, le 25 février 1701, la cérémonie du couronnement de Frédéric, 1^{er} roi de Prusse. Il reçut à cette occasion le titre d'évêque, et on lui envoya de Berlin des habits épiscopaux; mais il mourut avant qu'ils arrivassent. Il avait eu le plaisir, en 1696, de voir ses trois fils reçus le même jour docteurs dans les trois facultés. Il a laissé : *Theologia homilitica*; *Theologia symbolica*; *Theologia positiva*, réimprimée en 1720, in-4, avec des additions de son fils dont l'art. suit; *Formula catechisandi*; *Des Dissertations* en latin, et divers ouvrages en allemand. — SANDEN (Bernard de), l'un des fils du précédent, né en 1666, à Lobnitz, étudia à Königsberg et à Leipsig, où il prit en 1687 le degré de maître-ès-arts. Il voyagea en Allemagne, en Italie, fut associé à l'académie des *Ricovrati* à Padoue, revint par la Hollande et l'Angleterre, et arriva dans sa patrie après avoir visité dix-sept universités. Il reçut le bonnet de docteur en théologie, en 1696, des mains de son père, devint pasteur de Lobnitz, prédicateur de la cour, premier professeur en théologie, et mourut en 1721. Il est auteur de plusieurs ouvrages en allemand et en latin. Parmi ceux-ci, les principaux sont : *Theologiæ controversæ spicilegium*, 1706, in-4; *Prima fundamenta theologiæ positivæ*, 1715, in-4; *Questionum biblicarum e Genesi illustrum fasciculi*, 1716, in-4.

* SANDERS (Robert), littérateur, né en 1727, à Breadalbane en Ecosse, d'une famille pauvre et obscure, n'en reçut pas moins une éducation soignée. Son premier état fut celui de fabricant de peignes; mais ayant essuyé des pertes, il tâcha de mettre à profit ses connaissances et vint s'établir à Londres, où il se lia avec les gens de lettres. Forcé de se mettre aux gages des libraires qui le payaient mesquinement, ou de vendre ses ouvrages aux littérateurs en crédit parmi lesquels on cite Guthrie (voy. ce nom, iv, 279), il vécut pauvre, et mourut au mois de mars 1785. Il a laissé : *Le complet voyageur anglais*, Londres, 1761, in-fol. Cet ouvrage, que plusieurs personnes se sont attribué, écrit d'un style un peu négligé, renferme des détails assez intéressants. *Calendrier de Newgate*, ou *Mémoires des malheureux qui ont expié à Tyburn l'atteinte dont ils se sont rendus coupables envers les lois de leur pays*, 1764, 5 vol. in-8, avec fig. Cet ouvrage indigeste, dont la lecture ne saurait être supportée que par le peu de gens qui se plaisent au récit des crimes les plus bas et les plus odieux, contient cependant

quelques observations d'une morale très-pure. *Histoire romaine en forme de lettres d'un père à son fils*, 2 vol. in-12; le style en est naturel, et ne manque pas de précision. *Gaffer Grey-Bear*, 4 vol. in-12. Cette satire, dirigée contre les théologiens non-conformistes, est son ouvrage le plus important, et celui qui lui donna de la réputation, sans cependant le tirer de la misère.

SANDERSON (Robert), théologien casuiste, né à Sheffield dans le comté d'York, en 1587, mort en 1662, devint chapelain ordinaire du roi Charles 1^{er}, chanoine de l'église de Christ, et professeur de théologie à Oxford. Il fut privé de ses bénéfices, et eut beaucoup à souffrir pendant les guerres civiles d'Angleterre; mais peu de temps après le rétablissement de Charles II, il eut l'évêché de Lincoln. Ce prélat, également recommandable par la pureté de ses mœurs, par la douceur de son caractère et par la modération de son esprit, avait lu les Pères et les scolastiques, et était détrompé de la plupart des erreurs des protestants, quoiqu'il n'ait point entièrement ouvert les yeux à la vérité. Il savait l'histoire de sa nation, était bon antiquaire, et passait surtout pour un excellent casuiste. Ses principaux ouvrages sont : *Logicæ artis compendium*, Oxford, 1618, in-8; des *Sermons*, in-fol.; neuf cas de conscience, *De juramenti obligatione*, Londres, 1647, in-4; *Physicæ scientiæ compendium*, Oxford, 1674, in-8; *Pax Ecclesiæ*, etc.; *L'Histoire de Charles 1^{er}*, in-fol., en anglais, etc. Il ne faut pas le confondre avec un autre Robert SANDERSON, huissier de la chancellerie d'Angleterre, mort en 1741. Celui-ci a continué le *recueil des Actes de Rymer*. Voy. ce nom.

SANDERSON. Voy. SAUNDERSON.

SANDERUS ou SANDERS ou SAUNDERS (Nicolas), théologien, né à Charlewood, dans le comté de Surrey en Angleterre, parvint par son mérite à la place de professeur royal en droit canon dans l'université d'Oxford. La religion catholique ayant été bannie de ce royaume par Elisabeth, il se retira à Rome, où il fut élevé au sacerdoce. Le cardinal Hosius l'emmena avec lui au concile de Trente et dans son ambassade de Pologne. A son retour il obtint la chaire de professeur de théologie à Louvain, d'où le pape Pie V le rappela pour l'employer dans des affaires importantes. Grégoire XIII l'envoya nonce en Espagne, et ensuite en Irlande, pour consoler les catholiques qui, dans leur désespoir, avaient pris les armes. La crainte de tomber entre les mains des Anglais le fit errer pendant quelque temps dans les bois, où il mourut en 1585, de faim et de misère. Ses principaux ouvrages sont : *Traité de la Cène du Seigneur, et de sa présence réelle dans l'eucharistie*, en anglais, imprimé à Louvain en 1566, in-4; *Traité des images*, contre les iconoclastes, sous ce titre : *De typica et honoraria imaginum adoratione*, Louvain, 1569, in-8; *De schismate anglicano*, Cologne, 1628, in-8 : triste et trop vrai tableau des horreurs de ce schisme sanglant. Maucroix l'a traduit en français, Paris, 1678, 2 vol. in-12; *De Ecclesia Christi*, Louvain, 1571, in-fol.; *De martyrio quorundam sub Elisabeth regina*, in-4; *De explicatione missæ ac partium ejus*, in-8; *De*

visibili monarchia Ecclesiæ, Wurtzbourg, 1592, in-fol., dans lequel, si on excepte quelques opinions indécises et assez indifférentes, il ne fait que démontrer l'autorité, la visibilité et l'infaillibilité de l'Eglise; trois *Oraisons latines*, sur la transsubstantiation, les langues liturgiques, et la pluralité des messes à célébrer dans la même église, dédiées au cardinal Hosius, et imprimées à Anvers, 1566, in-12.

SANDERUS ou SANDER (Antoine), historien belge, naquit en 1586 à Anvers, où ses parents se trouvaient par hasard, car ils étaient de Gand. Il fut curé dans le diocèse de Gand, puis chanoine d'Ypres, écolâtre et pénitencier de Têrouane. Il abandonna ces emplois en 1657, pour vaquer plus tranquillement à l'étude. Après avoir mené une vie pure et appliquée, il mourut à Afflighem en 1664, à 78 ans. On a de lui un grand nombre d'ouvrages en vers et en prose. Les principaux sont : *Flandria illustrata*, Cologne (Amsterdam), 2 vol. in-fol., 1641 à 1644, réimprimée à la Haye en 1750 ou 1755, 5 vol. in-fol. La première édition de Cologne fut consumée par les flammes avec l'imprimerie de Jean Blacu : le peu d'exemplaires échappés sont fort recherchés. Van Lom, qui a donné la seconde édition, y a ajouté le *Hagiologium Flandriæ*; *De Gandavensibus.....*; *De Brugensibus eruditionis fama claris*; *De scriptoribus Flandriæ*; ouvrages de Sanderus qui avaient été imprimés séparément; *Chorographia sacra Brabantia*, Bruxelles, 1639, 2 vol. in-fol., et augmentée, la Haye, 1726, 5 vol. in-fol.; *Bibliotheca belgica manuscripta*, Lille, 1641, 1645, 2 vol. in-4. Ce sont les catalogues des manuscrits de la plupart des abbayes de Flandre, de Brabant, de Hainaut et du pays de Liège; *Opuscula minor*, Louvain, 1651. C'est un recueil de ses poésies, oraisons, etc.; *Elogia cardinalium*, Louvain, 1626, in-4; *Dissertationes biblicæ*, Bruxelles, 1630, in-4. Ces ouvrages prouvent que Sandérus était très-laborieux. Il possédait les langues grecque et latine, et était bon poète et orateur. Il a répandu beaucoup de jour sur l'histoire de sa patrie. L'auteur a fait imprimer à ses frais la plupart de ses ouvrages, et ruiné sa bourse après avoir ruiné sa santé.

SANDEUS (Felinus), jurisconsulte de Ferrare, mort l'an 1505, est auteur d'une *Vie d'Alphonse, roi d'Aragon*, et d'un traité *De jure patronatus*.

SANDHAGEN (Gaspard), théologien luthérien, et surintendant des églises du duché de Holstein, est auteur d'une *Introduction à l'histoire de Jésus-Christ et des Apôtres*, tirée des quatre Evangiles, des Actes des apôtres et de l'Apocalypse; ouvrage rempli d'érudition et de préjugés. Il y a joint un *Discours* sur le temple de Jérusalem.

SANDINI (Antoine), né dans le Vicentin, le 15 juin 1692, fut bibliothécaire et professeur d'histoire ecclésiastique dans le séminaire de Padoue, où il mourut subitement le 25 février 1751. Il était très-estimé du cardinal Rezzone, alors son évêque, et depuis pape sous le nom de Clément XIII. Nous avons de lui : *Vitæ pontificum romanorum*, dont la meilleure édition est celle de Ferrare, 1748; l'évêque d'Augsbourg la fit réimprimer la même année sous

le titre de *Basis historiæ ecclesiasticæ*. Cet ouvrage est profond et plein de recherches; *Historia familiæ sacræ*; *Historia sanctorum apostolorum*; dans la seconde édition de ces ouvrages, il réfute le P. Serry, qui les avait attaqués; *Disputationes XX ex Historia ecclesiastica ad vitas pontificum romanorum*, ouvrage qui finit à l'année troisième du pontificat de Benoît XIV, continué par un écrivain fanatique et ignorant. Sandini mérite d'autant plus d'éloges, qu'il n'avance rien dans ses ouvrages historiques qu'il n'appuie de témoignages authentiques.

SANDIUS (Christophe), fameux socinien, né en 1644, à Kœnigsberg dans la Prusse, et mort à Amsterdam en 1680, était plus versé dans l'histoire ecclésiastique que les autres antitrinitaires, et abusa de ses connaissances pour composer divers ouvrages qui eurent beaucoup de cours dans sa secte. Les principaux sont : la *Bibliothèque des antitrinitaires ou sociniens*, en latin, 1684, in-8, livre recherché par ceux qui veulent connaître les erreurs des disciples de Socin; *Nucleus historiæ ecclesiasticæ*, Cosmopoli, c'est-à-dire Amsterdam, 1669, in-8; et *ibidem* 1676, in-4, augmenté. Sandius s'efforce d'y montrer que tous les Pères des trois premiers siècles ont cru que le Verbe n'était point consubstantiel à Dieu, ni éternel, etc. Il a été réfuté par Samuel Gardiner, Jean Schertzer, Etienne le Moine (voy. ce nom), le docteur Bull, et par le P. Petau, qu'il avait osé associer à son erreur. *Interpretationes paradoxæ quatuor evangeliorum*, telles qu'on doit les attendre d'un socinien, Amsterdam, 1670, in-12; *De origine animæ*, réfuté par Balthasar Bebellus; *Scriptura sanctæ Trinitatis revelatrix*; *Notæ et animadversiones in Gerardi Vossii libros De Historicis latinis*, Amsterdam, 1677. Quelques-unes de ces notes ont de la justesse; mais la plupart sont parasites et pédautesques.

* SANDOVAL (Fray Prudentio de), historien espagnol, né dans Valladolid vers 1560, embrassa la vie monastique dans l'ordre de Saint-Benoît, et s'attacha particulièrement à la recherche des antiquités civiles et religieuses de l'Espagne. Ses talents et son application au travail lui méritèrent l'estime de ses confrères, qui le pourvurent d'une riche abbaye à leur nomination (Saint-Isidore de Cuenca). Prudentio visita les principales bibliothèques de l'Espagne, et en tira une foule de documents historiques encore inédits. Le roi Philippe III le chargea de continuer la *Coronica general*, publiée par Ambr. Moralès, et le récompensa de son zèle par l'évêché de Tuy, dans la Gallice; il fut transféré, vers 1612, sur le siège épiscopal de Pampelune, et mourut le 17 mars 1621. Les ouvrages de Sandoval, quoique rares, sont peu recherchés en France. On se contentera de citer les principaux : *Chronica del inclito emperador de Espana don Alonso VII, sacada de un libro muy antiguo escrito de mano con letras de los Godos*, Madrid, 1600, in-fol.; *Las fundaciones de los monasterios del orden de S. Benito que los reyes de Espana fundaron del anno 540 hasta el de 714*, ib., 1601, in-fol. Cet ouvrage, savant et curieux, devait avoir une suite, mais elle n'a point paru. *Historia de la vida y hechos del imperador Carlos V*, Valladolid, 1604, 2 vol. in-fol.; Pampelune, 1618, 1654; Anvers,

1681; il existe plusieurs autres éditions de cette histoire de Charles-Quint; mais on a dû se borner à citer celles dont les curieux font le plus de cas; elle a été abrégée et traduite en anglais par John Stevens, 1705, in-8. Adam Ebert, professeur en droit à Francfort, l'avait traduite en latin; mais il n'a publié de cette version que deux fragments, l'un relatif à la captivité de François 1^{er}, et l'autre à l'abdication de Charles-Quint et à sa retraite dans le monastère de Saint-Just, Milan, 1715, in-8. Cette histoire, qui fit la réputation de Sandoval, pèche par une partialité marquée et par le défaut de critique. L'auteur n'hésite pas d'adopter les récits les plus fabuleux quand il les juge propres à relever la gloire des Espagnols et à rabaisser celle des autres peuples. C'est ainsi, par exemple, que, pour établir la prééminence de la maison royale d'Espagne, il donne la généalogie de Charles-Quint depuis Adam, de père en fils, sans la moindre lacune; qu'il rejette le sac de Rome, en 1527, sur le connétable de Bourbon, comme si ce prince n'eût pas exécuté les ordres de l'empereur, etc. La Mothe Le Vayer a signalé les défauts et les erreurs de Sandoval dans son *Discours sur l'histoire* (voy. les *Œuvres* de Le Vayer, édition de 1669, in-12, t. II, 159-245). L'ouvrage est d'ailleurs écrit avec beaucoup de détails, d'exactitude et de simplicité. Robertson l'a consulté presque exclusivement. Une traduction de l'*Histoire* de Sandoval ferait mieux connaître Charles-Quint et l'époque où il a régné, que l'Élégant et philosophique abrégé de l'auteur anglais. *Historias recogidas et con notaciones varias*, Pampelune, 1614; 2^e édit., 1634, in-fol. C'est le recueil des chroniques latines d'Ildace (voy. ce nom, IV, 484); d'Isidore, évêque de Badajoz; de Sébastien, évêque de Salamanque; de Sapiro, évêque d'Astorga, et de Pélagie, évêque d'Oviedo, dans la première partie du XI^e siècle. *Antigüedad de la ciudad y iglesia cathedral de Tuy, y de sus obispos*, Braga, 1620, in-4, très-rare; *Catalogo de los obispos de la iglesia de Pamplona*, Pampelune, 1614, in-fol.; *Historia de los reyes de Castilla y de Leon, sacada de libros y memorias antiguas*, ibid., 1634, in-fol. Cette histoire est la continuation de la *Coronica*, par Ambr. Moralès (voy. ce nom, VI, 104); elle commence à la réunion des royaumes de Léon et de Castille, en 1057, et finit avec le règne d'Alphonse VIII, en 1134. Sandoval a laissé plusieurs ouvrages manuscrits dont on trouve les titres dans la *Bibliothèque de l'ordre de Saint-Benoît* (par dom Jean François), t. III.

SANDRART (Joachim), peintre, né à Francfort-sur-le-Mein en 1606, mourut à Nuremberg en 1685. Il est plus connu par les *Vies des plus célèbres artistes* qu'il a données, et par l'académie qu'il a érigée à Nuremberg, que par ses ouvrages de peinture. Il paraît néanmoins qu'on le mit, de son vivant, au rang des meilleurs artistes. Le roi d'Espagne ayant souhaité 12 tableaux des plus célèbres peintres qui florissaient à Rome, Sandrart fut un de ceux qui y travaillèrent. Il se trouva en concurrence avec le Guide, le Guerchin, Josépini, Massini, Gentileschi, Pierre de Cortone, Valentin, André Sacchi, Lanfranc, le Dominiquin et le Poussin. On connaît de ce peintre les *douze mois de l'année*, qui ont été

gravés en Hollande avec des vers latins pour en donner la description. Sandrart a encore traité de grands sujets d'histoire, et a fait beaucoup de portraits. On ne peut témoigner plus d'amour pour la peinture que cet artiste en a montré pendant le cours d'une longue vie. — Son neveu, Jacob SANDRART, s'est distingué dans la gravure des portraits, qu'il a rendus avec beaucoup de ressemblance et de naïveté. Son burin est très-gracieux. — Joachim eut une fille nommée Susanne SANDRART, qui s'est distinguée par le même talent que son père. Les principaux ouvrages que Joachim Sandrart a donnés touchant sa profession sont : *Académie d'architecture, de sculpture et de peinture*, en allemand, 2 parties in-fol.; Nuremberg, 1675 et 1679; *Academia artis pictoriae*, etc., traduction latine de l'ouvrage précédent, 1685, in-fol.; *Admiranda sculpturae veteris*, 1680, in-fol.; *Romæ antiquæ et novæ theatrum...*, 1684, in-fol.; *Romanorum fontinalia*, 1685, in-fol.; *Iconologie des dieux et des métamorphoses d'Ovide*, 1680, in-fol., en allem. Tous ces ouvrages prouvent que cet auteur avait étudié les principes de son art; ils sont recherchés de ceux qui veulent en acquérir la connaissance. On ne les trouve que difficilement rassemblés.

SANDRAS. Voy. COURTILZ.

SANDWICH. Voy. MONTAGU.

SANDYS (Georges), poète anglais, second fils d'Edwin Sandys, archevêque d'York, naquit à Worcester en 1577. Après avoir fait ses études à Oxford, il voyagea dans les différentes parties de l'Europe. De retour dans sa patrie, il fut employé par le roi Jacques 1^{er} dans diverses affaires importantes, dont il s'acquitta avec succès. Il déplut à ce monarque en 1621, en s'opposant aux volontés de la cour en plein parlement, et Jacques 1^{er} lui ordonna la prison pour un mois. Sandys mourut en 1645, après avoir fondé une chaire de métaphysique à l'université d'Oxford. On a de lui : *Europæ speculum*, ou *Description de l'état de la religion dans l'Occident*, pleine des idées que les nouvelles sectes avaient fait éclore. La meilleure édition de ce livre est celle de 1655, in-4. — Georges SANDYS, le plus jeune de ses frères, mort en 1641, laissa une *Description de la Terre-Sainte*, en anglais, in-fol., et d'autres ouvrages en vers et en prose. Il publia encore une *traduction*, en vers, des métamorphoses d'Ovide. *Paraphrase des psaumes de David, et des cantiques de l'ancien et du nouveau Testament*, 1656, qui eut une grande vogue; la *Passion du Christ* (traduite du latin, de Grotius), 1640, in-12; 1688, in-8; *Paraphrase métrique du Cantique des cantiques*, 1641, in-12, 1648. Dryden dit que Sandys fut le meilleur versificateur de son temps.

SANGALLO (Antoine), né dans les environs de Florence, fut d'abord destiné au métier de menuisier; mais s'étant rendu à Rome auprès de deux oncles architectes qu'il avait dans cette ville, il s'appliqua sous leur conduite à l'architecture. Il fut aussi disciple du Bramante, et parvint bientôt à se faire un nom dans son art. Les papes Léon X, Clément VII et Paul III l'employèrent. Il fut architecte de l'église de Saint-Pierre après le Bramante, et chargé de la fortification de plusieurs places, partic

de l'art qu'il entendait très-bien. Cet artiste se distingua par la solidité de ses constructions. Il mourut en 1546. On voit à Rome un modèle en bois qu'il avait fait pour l'église de Saint-Pierre, qu'on dit avoir coûté 4,184 écus romains. Mais Michel-Ange, qui eut après lui la surintendance de cet édifice, ne jugea pas à propos de l'exécuter.

* SAN-GIORGIO (Benvenuto da), chroniqueur, né dans le Montferrat vers 1450, d'une ancienne et illustre famille, fut admis dès l'enfance dans l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem, porta quelque temps les armes, et se signala à la défense de Rhodes, assiégée par les Turcs (*voy. MAHOMET II*). Il abandonna cette carrière pour la culture des lettres, et se fit recevoir docteur en droit. Elevé à la présidence du sénat de Casal, après la mort de Boniface IV, marquis de Montferrat, il partagea la régence avec sa veuve, fut chargé de diverses ambassades, créé comte par Charles V, en 1525, et mourut le 8 septembre 1527. Outre quelques harangues, on a de lui : *Serie Montisferrati marchionum et principum*, Asti, 1519, in-4, et en italien sous le titre de *Cronica del Montferrate*, Casal, 1659, in-fol.; avec la *Vie de l'auteur*, par J. Vernazza, Turin, 1780, in-4; *De origine Guelphorum et Gibelinorum*, Bâle, 1519; c'est son meilleur ouvrage.

SANGUIN (Antoine), dit le Cardinal de Meudon, parce qu'il était seigneur de ce lieu, dont il fit commencer le château, naquit vers la fin du *xv*^e siècle, fut évêque d'Orléans et archevêque de Toulouse, grand-aumônier de France (c'est le premier qui ait porté ce titre), et enfin fut décoré de la pourpre romaine. Il jouit d'une grande faveur sous le règne de François I^{er}, qui lui donna le gouvernement de Paris.

SANGUIN (Claude), natif de Péronne, de la famille du précédent, fut maître d'hôtel du roi et du duc d'Orléans. Il consacra son talent pour la versification française à la religion, et fit paraître des *Heures en vers français*, Paris, 1660, in-4. Tout le Psautier y est trad. et assez mal. Il mourut à la fin du *xvii*^e siècle.

SANLEQUE (Louis de), fils de Jacques de Sanlecque, très-habile dans l'art de graver des poinçons, et petit-fils de Jacques de Sanlecque, qui s'est distingué dans la même profession, naquit à Paris l'an 1632, entra fort jeune dans la congrégation des chanoines de Sainte-Geneviève, et devint professeur d'humanités dans leur collège de Nanterre, près de Paris. Il s'attacha ensuite au duc de Nevers, qui le nomma à l'évêché de Bethléem; mais le roi, sollicité par des personnes pieuses, choquées de ses poésies, et surtout de sa *Satire contre les directeurs*, s'opposa à l'enregistrement de ses bulles, et l'empêcha de jouir de sa nouvelle dignité. Sanlecque se retira dans son prieuré de Garnai, près de Dreux, et y mourut en 1714, à 66 ans. La meilleure édition de ce qu'on a pu recueillir de ses Poésies, est celle de Lyon, sous le nom supposé de Harlem, en 1726, in-12. Elle contient deux épîtres au roi, cinq satires, trois autres épîtres, un poème sur les mauvais gestes des prédicateurs; plusieurs épigrammes, des placets et des madrigaux; et un poème latin sur la mort du père Lallemant, chanoine régulier de Sainte-Geneviève,

Les vers du père Sanlecque offrent quelques saillies, mais ils sont négligés; il y a peu d'imagination, et le style nuit souvent aux pensées. On trouve la plupart de ses poésies à la fin des *Oeuvres de Boileau*, Paris, 1765, in-8.

SANNAZAR (Jacques), célèbre poète latin et italien, né à Naples en 1458, tirait son origine d'une famille espagnole établie à Saint-Nazaire, dans le territoire de Lamosso, entre le Pô et le Tésin. Les grâces de son caractère plurent à Frédéric, roi de Naples, qui lui donna plusieurs marques de son estime. Ce prince, désespérant de remonter sur le trône, passa en France, où Sannazar l'accompagna et demeura avec lui jusqu'à sa mort, arrivée en 1504. De retour en Italie, il partagea son temps entre la volupté et la poésie. Son caractère le portait tellement à la galanterie, que, même dans sa vieillesse, il se produisait sous les habits, et avec les airs et le ton d'un jeune courtisan. Il conçut tant de chagrin de ce que Philibert de Nassau, prince d'Orange, général de l'armée de l'empereur, avait ruiné sa maison de campagne, qu'il en contracta une maladie dont il mourut en 1550, à 72 ans. Il fut enterré dans la chapelle d'une de ses campagnes; il avait fait placer son tombeau derrière l'autel, quoique orné des statues d'Apollon et de Minerve. Pour remédier à cette profanation, on mit au-dessous de la statue d'Apollon le nom de David, et au-dessous de celle de Minerve, celui de Judith. On a de lui des *Poésies latines et italiennes*. Les latines ont été imprimées par les Aldes, à Venise, en 1555, in-8; Amsterdam, 1728, in-8. On trouve dans ce recueil : trois livres d'*Élégies*; une *Lamentation sur la mort de Jésus-Christ*; des *Eglogues*; un poème *De partu Virginis*, traduit par Colletet, 1654, in-12, sous ce titre : *Couches sacrées de la Sainte-Vierge*, etc., par l'abbé Delatour, 1850, in-18, et par de Valori, 1858, in-8. C'est sur ce dernier ouvrage qu'est fondée sa réputation d'excellent poète latin; mais on le blâme d'avoir profané la sainteté de son sujet par le mélange monstrueux des extravagances du paganisme avec les mystères augustes de notre religion. Tout y est rempli de dryades et de néréides. Il met entre les mains de la sainte Vierge, non les psaumes, mais les vers des Sybilles. Ce n'est pas David ni Isaïe, c'est le Protée de la fable qui prédit le mystère de l'incarnation. Le nom de JÉSUS-CHRIST ne s'y trouve pas une seule fois, et la Vierge Marie y est appelée l'*Espoir des Dieux*. Voilà le défaut capital de ce poème, qui est admirable d'ailleurs par l'élégance et la pureté du style, par l'harmonie des vers, par une multitude d'images brillantes et de belles pensées; et c'est sous ce rapport qu'il lui mérita les éloges des savants, et même des brefs honorables de la part de Léon X et de Clément VII. Parmi ses pièces italiennes, dont on a une bonne édition, Padoue, 1725, in-4, la plus célèbre est son *Arcadie*, traduite en français par Pecquet, 1757, in-12. Les vers et la prose de cet ouvrage charment par la délicatesse et par la naïveté des images et des expressions. Il fut imprimé en 1504, in-4, à Naples (1), et depuis

(1) Cette édition de Naples n'est pas la première, mais c'est celle qui a servi de modèle à toutes les autres.

séparément un grand nombre de fois, in-8. Le Duchat dit que Sannazar était Ethiopien de naissance; mais c'est une idée romanesque, comme la plupart de celles de cet écrivain. Elle est suffisamment réfutée par la couleur de Sannazar, qu'on n'a jamais dit être celle d'un nègre. Sa *Vie* a été écrite en latin par Crispo, J. A. Volpi, etc., et en italien par Fr. Colangelo, Naples, 1819, in-8.

SANPIETRO, ou SAMPIETRO, dit BASTELICA, ainsi surnommé du lieu de sa naissance, fameux capitaine corse au service de François I^{er} et Henri II, naquit à Bastelica vers 1501. Il se fit connaître par divers exploits, et plus encore par les troubles qu'il excita en Corse et par sa haine contre les Génois. Son caractère romanesque et féroce le porta à des scènes étranges, jusqu'à étrangler sa femme, Vannina d'Ornano, d'une des plus illustres maisons de Corse, parce qu'elle avait sollicité sa grâce à Gènes, où il avait été proscrit. Il fut assassiné par un de ses officiers, dans une rencontre avec les Génois, le 17 janvier 1566, à l'âge de 65 ans.

SANREY (Ange-Bénigne), né à Langres de parents pauvres, garda les moutons d'un boucher jusqu'à l'âge de 14 ans. Après avoir surmonté tous les obstacles que la fortune opposait à ses études, il fut fait prêtre à Lyon. Il prêcha dans cette ville, en présence de la reine Anne d'Autriche, qui lui donna un brevet de prédicateur ordinaire de S. M. Ayant été nommé à une des chapellenies de Saint-Martin de Langres, il quitta Beame où il était théologal, et retourna dans sa patrie. Il y mourut en 1659, à 70 ans. Il était habile, non-seulement dans les belles-lettres grecques et latines, mais aussi dans l'histoire et la théologie. Il avait lu tous les saints Pères, et fait une étude particulière de saint Augustin, qu'il savait presque par cœur. On a de lui plusieurs ouvrages, entre autres un traité curieux et rare, intitulé : *Paracletus, seu de recta illius pronuntiatiōe*, Paris, 1645, in-8. Ce traité, fait pour prouver que la véritable prononciation de ce mot, est *Paracletus*, fut attaqué en 1669 par M. Thiers, qui voulait que ce fût *Paraclitus*. Il paraît néanmoins que Sanrey a raison, et les grammairiens exacts prononcent suivant son sentiment. *Voy.* à ce sujet *Fragments d'histoire*, in-12, pag. 49, etc. « Cet ouvrage est curieux, dit M. Brunet, quoique son titre semble n'annoncer qu'une dissertation d'un intérêt bien faible. »

SANSAC (Louis Prevot, baron de), d'une maison noble de l'Angoumois, naquit à Cognac en 1486. Après avoir été page du connétable Anne de Montmorency, il commença à servir en Italie sous l'amiral de Bonnivet, et se trouva, en 1525, à la bataille de Pavie, où il fut fait prisonnier; mais il eut l'adresse de s'échapper, et revint en France, d'où il fut envoyé plusieurs fois par la reine mère en Espagne, où François I^{er} était prisonnier. Sansac ayant accompagné le maréchal Strozzi en Italie, fut chargé, en 1534, de défendre la Mirandole contre les Espagnols et les troupes du pape. Il soutint un siège de 8 mois, que les ennemis furent enfin contraints de lever. A son retour, il fut fait chevalier par Henri II, qui le nomma gouverneur de ses enfants. Sur la fin de ses jours, il quitta la

cour, et mourut en 1566 à Cognac, âgé de 80 ans. Il s'était trouvé à 15 sièges et à 11 batailles rangées.

SANSON (Jacques), né à Abbeville, en 1596, se fit carme-déchaussé en 1618, sous le nom d'*Ignace-Joseph de Jesus-Maria*. Son talent pour la direction lui fit donner l'emploi de confesseur de Madame royale en Savoie. Il mourut à Charenton le 19 août 1664. Il est auteur de l'*Histoire ecclésiastique d'Abbeville*, Paris, 1646, in-4, et de celle des *comtes de Ponthieu*, 1657, in-fol.; ouvrages savants, mais mal écrits.

SANSON (Nicolas), de la même famille que le précédent, né à Abbeville en 1600, s'adonna pendant quelque temps au commerce; mais ayant fait des pertes considérables, il quitta les affaires, et alla à Paris, en 1627, où il se distingua en qualité d'ingénieur et de mathématicien. Ce fut Melchior Tavernier qui le mit principalement en vogue. Louis XIV l'honora du titre de son ingénieur et de son géographe, avec 2000 livres d'appointements. Ce monarque, passant à Abbeville, l'admit à son conseil, et lui donna un brevet de conseiller d'état; mais le modeste géographe ne voulut jamais prendre cette qualité, de peur d'affaiblir, disait-il, l'amour de l'étude dans ses enfants. Il était regardé à la cour de France comme un grand homme. Il eut l'honneur de montrer pendant plusieurs mois la géographie à Louis XIV. Le prince de Condé, qui l'aimait, allait souvent chez lui pour s'y entretenir sur les sciences. Cet homme illustre, miné par ses travaux, mourut à Paris en 1667, à 67 ans, laissant après lui une mémoire respectable. Il eut une dispute fort vive avec le père Labbe, qui l'avait attaqué dans son *Pharus Galliae antiquae*, publié à Moulins en 1644, in-12. Sanson lui répondit par ses *Disquisitiones geographicæ in Pharum Galliae*, etc., 1647 et 1648, en 2 vol. in-12. Outre cet écrit, on a de lui plusieurs morceaux sur la géographie ancienne et moderne, et un nombre infini de *Cartes*. On peut voir la liste de ces différents ouvrages dans la *Méthode pour étudier la géographie* de l'abbé Lenglet du Fresnoy. Il eut trois fils: l'aîné, Nicolas, fut tué aux barricades en 1648, en défendant le chancelier Séguier. Les deux autres, Guillaume et Adrien, mirent au jour un grand nombre de cartes. Guillaume mourut en 1705, et Adrien en 1718. « La » géographie, dit dom Vaissette, a de grandes obligations aux Sanson, qui ont commencé à la débrouiller, et à fixer les positions sur des règles » plus assurées que celles que leurs prédécesseurs » avaient suivies; mais elle a fait de grands progrès » depuis leur mort. »

** SANSON (Louis-Joseph), chirurgien, né en 1790 à Paris, n'avait que 15 ans quand Dupuytren l'accueillit à l'Hôtel-Dieu. Nommé élève externe, au concours de 1805, il devint bientôt prosecteur, et deux ans après interne. C'est dans cette position que la conscription l'arracha à ses travaux pour l'envoyer à l'armée; mais grâce à la protection de Richerand (*voy.* ce nom), il fut incorporé dans la garde de Paris, et put continuer son service à l'Hôtel-Dieu. Pour sortir de cette position précaire, il sollicita une commission de chirurgien militaire, et

après avoir été quelque temps employé à l'hospice du Gros-Caillou, il fut appelé aux ambulances de la garde impériale à la grande armée. Rentré dans la vie civile en 1813, il revint à l'Hôtel-Dieu, et s'y livra avec un grand succès à la pratique et à l'enseignement, employant le peu de temps qui lui restait à compléter, autant que possible, sa première éducation que les circonstances avaient prématurément interrompue. En 1817, il soutint sa thèse pour le doctorat. Nommé ensuite successivement à différents emplois, il obtint enfin en 1836, après trois concours, la chaire de clinique chirurgicale vacante par la mort de Dupuytren. Dès lors il ne manqua rien à son ambition ni à sa gloire. Il n'occupa cette place éminente que cinq ans, et mourut à Paris le 1^{er} août 1841. Il était membre de l'académie de médecine depuis 1835. Indépendamment de nombreux *Mémoires*, dans les divers recueils consacrés aux sciences médicales, et d'une édition augmentée de la *Médecine opératoire* de Sabatier (voy. DUPUYTREN, III, 526), on a de lui : *Nouveaux éléments de pathologie médico-chirurgicale*, Paris, 1825-28, 4 vol. in-8; 3^e édit. revue et augmentée, 1853, 5 vol. in-8, en société avec L.-Ch. Roche. Il a en outre terminé avec L.-J. Bégin l'ouvrage de Dupuytren sur une nouvelle manière de pratiquer l'opération de la pierre, Paris, 1856, gr. in-fol. avec 10 pl.

SANSOVINO (Jacques TARTI, dit), sculpteur et architecte, né à Florence en 1479, se rendit célèbre dans ces deux arts. Rome et Venise sont les villes où il a le plus exercé ses talents. La *Monnaie*, la *bibliothèque de Saint-Marc*, le *palais Cornaro* et l'*église de Saint-Sauveur*, à Venise, sont des édifices magnifiques, qui lui ont fait beaucoup d'honneur. Il jouissait dans cette ville, où il passa la plus grande partie de sa vie, d'une telle considération, que dans une taxe générale, imposée par le gouvernement, le Titien et lui furent les seuls que le sénat jugea à propos d'en exempter. Il y mourut en 1570, à 91 ans. On a la vie de cet artiste par Vasari. Le savant abbé Morelli, bibliothécaire de Saint-Marc, en a publié une édit., Venise, 1789, in-4, accompagnée de notices intéressantes pour l'histoire des arts.

SANSOVINO (François), fils du précédent, né à Rome en 1521, après avoir étudié les belles-lettres à Venise, prit ses degrés en droit à Padoue; mais la jurisprudence n'étant pas de son goût, il se livra entièrement à sa passion pour la poésie, l'histoire et les belles-lettres, et établit une imprimerie à Venise, où il imprima ses ouvrages et ceux des autres. Les siens sont : *Traduction en italien des Vies des hommes illustres* de Plutarque, dont la seule édition, 1564, 2 vol. in-4, est fort rare; *Chronologie du monde* jusqu'à l'an 1582; *Annales de l'empire ottoman*; *Orthographe italienne*; le *Secrétaire*; *Les principales familles d'Italie*; *Description de Venise*; *Abrégé de l'histoire de Guichardin*, avec la *Vie* de cet auteur; *Description du gouvernement des républiques de Gènes, de Lucques et de Raguse*; des *Lettres*; de l'*Art oratoire*; *Concetti politici*; des *Notes* assez inutiles sur le *Décameron* de Boccace, l'*Arioste*, le *Dante*, etc.; et des *Nouvelles* où des lecteurs sages ne trouvent rien à recueillir. Sansovino mourut à Venise en 1586.

SANTACILIA. Voy. JUAN (don Georges).

SANTA-CRUZ de MARZENADO (don Alvaro de NAVIA-OSORIO, vicomte de Puerto, marquis de), chef de la maison de Navia-Ororio, l'une des plus illustres de la principauté des Asturies, prit le parti des armes dès l'âge de 15 ans. Il se distingua dans plusieurs combats, et fut envoyé en 1727 au congrès de Soissons, où il s'acquit l'estime et la confiance de tous les négociateurs. Son mérite ayant été récompensé par le grade de lieutenant-général, il fut envoyé à Ceuta contre les infidèles. Il s'y signala et remporta sur eux divers avantages; mais il fut blessé à la cuisse d'un coup de fusil, et renversé de cheval, dans une sortie, le 21 novembre 1752. Les Maures, entre les mains desquels il avait été laissé, lui coupèrent la tête, et mirent le reste de son corps en pièces. On a de lui des *Réflexions politiques et militaires*, en 10 vol. in-4. M. de Vergi en a donné une traduction française, Paris, 1753, 11 vol. ou La Haye, 1771, 12 vol. in-12. A travers une foule de citations, d'exemples et de traits de morale assez communs, on y trouve de bonnes leçons de politique, et des choses utiles aux militaires et aux négociateurs.

* SANTANDER (Charles-Antoine LASERNA de), savant bibliographe, né en 1732, à Colindre dans la Biscaye, d'une famille ancienne, vint à l'âge de 20 ans à Bruxelles près de son oncle, don Simon de Santander, ancien secrétaire du roi d'Espagne, qui cultiva ses dispositions naturelles, et, en mourant, lui légua sa riche bibliothèque. Nommé, en 1795, conservateur de la bibliothèque de Bruxelles, il n'épargna ni frais, ni soins pour l'enrichir, et contribua beaucoup à la rendre une des plus belles de l'Europe. Bruxelles lui dut aussi un jardin botanique et un musée de tableaux. Il mourut dans cette ville en novembre 1815. Il était correspondant de l'institut de France. On a de lui : *Catalogue des livres de sa bibliothèque*, Bruxelles, 1792, 4 vol. in-8, ou 1805, avec de nouveaux frontispices et un supplément, contenant différentes pièces utiles pour l'histoire de l'imprimerie; *Note additionnelle à l'extrait de l'instruction sur la manière d'inventorier les dépôts littéraires*, 1794, in-8; *Dictionnaire bibliographique des éditions les plus recherchées du xv^e siècle*, Paris, 1805-07, 3 vol. in-8; avec un *Essai sur l'origine de l'imprimerie*, ouvrage estimable, mais dont le *Repertorium bibliographicum* de Hain a diminué l'importance; *Mémoire historique sur la bibliothèque de Bruxelles*, 1809, in-8. On y trouve des détails sur Marguerite d'Autriche, et la protection que cette princesse accordait aux savants.

SANTAREL, Sanctarellus. (Antoine), jésuite italien, né à Adria en 1569, enseigna les belles-lettres et la théologie à Rome, où il mourut en 1649. Ce fut dans cette ville qu'il publia, en 1625, in-4, un traité *De hæresi, schismate, apostasia, sollicitatione in sacramento penitentie; et de potestate summi pontificis in his delictis puniendis*. Santarel, selon la jurisprudence alors communément reçue en Italie et ailleurs, y donne au pape un pouvoir qui s'étend jusque sur le trône des souverains. La Sorbonne censura son ouvrage en 1626, et le parlement de

Paris le condamna, le 13 mars de la même année, à être laceré et brûlé. Les jésuites de France donnèrent une déclaration formellement opposée au sentiment de Santarel. Le fameux docteur Edmond Richer (qui était cependant alors occupé à dénaturer et à démocratiser toutes les puissances) publia en 1629, in-4, la *Relation* et le *Recueil* des pièces que cette affaire produisit. « Si quelques théologiens, dit un auteur équitable, ont soumis à quelques égards les rois au pape, les philosophes les soumettent aux caprices et aux fureurs d'un peuple mutiné. C'est ce que je lis dans les écrits, et ce que je vois dans les scènes horribles ourdies et dirigées par eux. Il paraît après cela que le zèle qu'ont montré les philosophes contre la doctrine de ces théologiens avait un tout autre objet que la dignité et l'indépendance des trônes. » *Voy. JOUVENCY.*

* SANTA-ROSA (Sanctorre, comte de), l'un des chefs de la révolution du Piémont en 1821, né en 1785 à Savignano, soldat à 11 ans, parvint en peu de temps à un grade supérieur, auquel il renonça pour entrer dans la carrière de l'administration, où il occupa des emplois distingués. Après la proclamation de la constitution à Turin, le roi Victor-Emmanuel ayant abdiqué et déclaré le prince de Carignan régent du royaume, un nouveau ministère fut constitué, et Santa-Rosa nommé ministre de la guerre. Mais l'entrée des Autrichiens en Piémont ayant rétabli l'ancien ordre de choses, tous les conjurés furent obligés de prendre la fuite. Santa-Rosa, condamné à mort, gagna Gènes avec ses compagnons d'infortune, s'embarqua pour Barcelonne et prit le chemin de Paris, où il arriva dans le courant d'octobre 1821. Arrêté par la police, et mis en surveillance, il obtint un passeport pour Londres, où il vécut du produit des leçons qu'il donnait et des articles qu'il fournissait aux journaux. Enfin il partit pour la Grèce et fut tué sur un champ de bataille, le 9 mai 1825, dans l'île de Sphactérie, près de Navarin. On a de lui : de *La Révolution piémontaise*, 1821, in-8, réimprimée l'année suiv. avec des additions.

SANTE (Gilles-Anne-Xavier de la), jésuite, né près de Redon en Bretagne, le 22 décembre 1684, mort au mois de juillet 1762, professa les belles-lettres avec distinction au collège de Louis le Grand. Nous avons de lui des *Harangues latines*, 1741, 1 vol. in-12, où il y a de très-beaux morceaux, et un recueil de vers intitulé *Musæ rhetorices*, en 2 vol. in-12; réimprimés plusieurs fois et notamment en 1805, par les soins de M. Amar. « On y voit partout, » dit M. l'abbé des Fontaines, le savant et ingénieur père de la Sante. C'est toujours sa précision épigrammatique, sa vivacité antithétique, ses peintures, quelquefois burlesques, et toujours spirituelles. Ceux qui aiment encore les vers latins modernes, liront ceux-ci avec plaisir. Ils y trouveront quelquefois la noblesse de Virgile, et plus souvent la facilité d'Ovide. »

SANTEN (Laurent van), poète latin moderne, naquit à Amsterdam en 1746. Il était fils d'un riche négociant de cette ville, et eut pour maître Burmann qui dirigea son goût pour la poésie latine. Son ta-

lent dans ce genre fut très-précoce, et dès son plus jeune âge il composait, à l'imitation d'Ovide et de Virgile, des vers, qui décelaient en lui un latiniste consommé. On imprima à Paris en 1776, un recueil de ses poésies, sous le titre de *Carmina juvenilia*, où l'on admire autant la pureté du style que l'harmonie et la concision des vers. Il se disposait à donner une édition de Térentius Maurus, lorsqu'il fut surpris par la mort à Leyde en 1798. Ses *Poésies latines* ont été recueillies et publiées par son ami Hœufft, Leyde, 1801, in-8, précédées d'une *Notice biographique* très-étendue.

SANTERRE (Jean-Baptiste), peintre, né à Magny, près de Pontoise, en 1651, mort à Paris en 1717, s'est acquis une réputation distinguée. Il n'a point fait de grandes compositions, son imagination n'était point assez vive pour ce genre de travail : il se contenta de peindre de petits sujets d'histoire, et principalement des têtes de fantaisie et des demi-figures. Il avait un pinceau séduisant, un dessin correct, une touche fine, et donnait à ses têtes une expression gracieuse. Ses teintes sont brillantes, ses carnations d'une fraîcheur admirable, ses attitudes d'une grande vérité : le froid de son caractère a passé quelquefois dans ses ouvrages.

* SANTERRE (Claude), brasseur du faubourg Saint-Antoine, était né en 1745 à Paris, d'une famille obscure. Une jactance naturelle et une honnête fortune lui avaient donné quelque prépondérance dans son quartier. Dès le commencement de la révolution, il joua dans les émeutes le même rôle que le marquis de Saint-Huruge (*voy. plus haut*). Il commença à figurer à la prise de la Bastille, et devint bientôt après commandant d'un bataillon de la garde nationale. Il dirigea la populace sur le château de Vincennes ; et La Fayette l'accusa d'avoir dans cette occasion, tiré sur un de ses aides-de-camp. Ayant pris part à l'émeute du Champ-de-Mars, qui avait pour but de demander la déchéance du roi, il fut décrété de prise de corps, parvint à s'échapper, et reparut bientôt au milieu des factieux. Au 20 juin, il marcha à la tête d'une partie de son faubourg au château des Tuileries. Après avoir dit au roi : « Sire, soyez tranquille ; vous êtes au milieu de vos enfants, qui se sacrifieraient tous pour vous ; » vous ne serez en sûreté qu'avec le peuple, » il permit que cette populace effrénée abreuât d'outrages Louis XVI et sa famille. Au 10 août, nommé par la commune commandant général de la garde nationale, c'est en cette qualité qu'il mena le roi prisonnier au Temple. Chargé d'aller passer une revue à Versailles, il ne revint à Paris qu'après les massacres ; mais le 18 septembre, il osa dire à l'assemblée Législative, que « ces mesures rigoureuses provenaient des derniers efforts de l'aristocratie expirante. » Il conduisit Louis XVI à la barre de la Convention, et, le 21 janvier, à l'échafaud. Quand l'auguste victime voulut essayer de parler, il fit couvrir sa voix par un roulement de tambours. Quelqu'un lui reprochant cette action inhumaine : « Ma foi, répondit-il, je commençais à perdre courage. » Peu de temps après, il obtint un commandement dans la Vendée ; mais au lieu des victoires qu'il s'était vanté de remporter, il fut

continuellement battu (1) : ces échecs le firent traiter de *modéré*, et comme tel il fut mis en prison. Il recouvra sa liberté après le 9 thermidor, mais il cessa d'être employé. Au 18 fructidor, il offrit ses services au Directoire contre les *royalistes*. S'étant prononcé contre le 18 brumaire, il fut sur le point d'être arrêté; enfin il obtint sa retraite comme général et retomba dès lors dans la plus complète obscurité. Au lieu de s'enrichir, comme tant d'autres il avait perdu la plus grande partie de sa fortune; des débris qu'il en put sauver, il acheta dans l'enclos du Temple, un vaste terrain à bâtir. Il mourut en 1808, regrettant, non l'heureuse tranquillité de son premier métier, mais ses grandeurs passées. *La vie politique et privée de Santerre* a été publiée d'après les documents qu'il avait laissés par A. Carro, Paris, 1847, in-8.

SANTEUL (Jean de), généralement appelé *Jean-Baptiste Santeul*, né à Paris le 12 mai 1650, fit ses études d'abord au collège de Sainte-Barbe, et ensuite à celui de Louis-le-Grand. Quand il fut en rhétorique, l'illustre père Cossart, son régent, étonné de ses heureuses dispositions pour la poésie latine, prédit qu'il deviendrait un des plus grands poètes de son siècle : il jugeait surtout de ses talents par une pièce qu'il fit dès lors sur la *Bulle de savon*. Son amour pour l'étude le fit entrer, à l'âge de 20 ans, chez les chanoines réguliers de l'abbaye de Saint-Victor. Son nom fut bientôt parmi les plus illustres du Parnasse latin. Il chanta la gloire de plusieurs grands hommes, et il enrichit la ville de Paris de quantité d'inscriptions, toutes agréables et heureuses. Bossuet l'ayant sollicité plusieurs fois d'abjurer les muses profanes, il consacra son talent à chanter les mystères et les saints du christianisme. Il fit d'abord plusieurs *Hymnes* pour le bréviaire de Paris. Les clunistes lui en demandèrent aussi pour le leur, et cet ordre en fut si content, qu'il lui donna des lettres de filiation, et le gratifia d'une pension. Quoique Santeul eût consacré ses talents à des sujets sacrés, il ne pouvait s'empêcher de versifier de temps en temps sur des sujets profanes. La Quintinie ayant donné son livre intitulé *Instructions pour les jardins*, Santeul l'orna d'un poème, dans lequel les divinités du paganisme jouaient le principal rôle. Bossuet, à qui il avait promis de n'employer jamais les noms des dieux de la fable, le traita de parjure. Santeul, sensible à ce reproche, s'excusa par une pièce de vers, à la tête de laquelle il fit mettre une vignette en taille-douce. On l'y voyait à genoux, la corde au cou et un flambeau à la main, sur les marches de la porte de l'église de Meaux, y faisant une espèce d'amende honorable. Ce poème satisfît le grand Bossuet; mais le poète eut dans une autre occasion une querelle qui fut plus difficile à éteindre. Le docteur Arnauld étant mort en 1694, plusieurs poètes s'empressèrent de faire son épitaphe; et Santeul ne fut pas le dernier. Les gens qui n'étaient pas du parti, et surtout les jésuites, en parurent mécontents. Pour se réconcilier

avec eux, il adressa une lettre au père Jouveney, dans laquelle il donnait de grands éloges à la société, sans rétracter ceux qu'il avait donnés à Arnauld. Cela ne satisfît point; il lui fallut donner une nouvelle pièce, qui parut renfermer encore quelque ambiguïté. L'incertitude et la légèreté du poète firent naître plusieurs pièces contre lui. Le père Commire donna son *Linguarium*; un janséniste, dans son *Santolius penitens*, ne l'épargna pas davantage. Malgré ces petites humiliations, Santeul jouit de la gloire dont les muses latines étaient environnées, dans un temps où les bonnes études et les langues savantes, étaient en honneur, même parmi les grands. Les deux princes de Condé, père et fils, étaient au nombre de ses admirateurs; presque tous les grands du royaume l'honoraient de leur estime, et Louis XIV lui donna des marques sensibles de la sienne, en lui accordant une pension. Le duc de Bourbon, gouverneur de Bourgogne, le menait ordinairement aux états de cette province. Santeul y trouva la mort, le 5 août 1697, à 67 ans. « Un » soir, dit le duc de Saint-Simon, à l'un de ces sou- » pers, on se divertit à pousser Santeul de vin de » Champagne; et de gaieté en gaieté, on trouva » plaisant de verser une tabatière pleine de tabac » d'Espagne dans un grand verre de vin, et de le » faire boire à Santeul, pour voir ce qui en arrive- » rait. On ne fut pas longtemps à en être éclairci. » Les vomissements et la fièvre le prirent : en deux » fois vingt-quatre heures, le malheureux mourut » dans des douleurs horribles; mais les sentiments » d'une grande pénitence, avec lesquels il reçut les » sacrements, édifièrent autant qu'il fut regretté » d'une compagnie peu susceptible d'édification, » mais qui détesta une aussi cruelle expérience. » Son corps fut transporté de Dijon à Paris dans l'abbaye de Saint-Victor, où l'on voyait son tombeau dans le cloître, avec cette épitaphe composée par Rollin :

Quem superi præconem, habuit quem sancta poetam
Religio, latet hoc marmore Santolius.
Illi etiam heroas fontesque et flumina et hortos
Dixerat : at cineres quid juvat iste labor?
Fama hominum merces fit versibus æqua profanis;
Mercedem poscunt carmina sacra Deum.

Lorsqu'on démolit, en 1800, l'abbaye Saint-Victor, les restes de Santeul, renfermés dans un cercueil de plomb, furent portés aux Jésuites de la rue Saint-Antoine, et laissés dans un bûcher. Ce ne fut qu'en 1818, le 16 février, qu'on les transféra dans l'église Saint-Nicolas-du-Chardonnet, où se lit cette épitaphe : *Hic jacet J.-B. Santeul, qui sacros hymnos piis æque ac politis versibus ad usum Ecclesiæ concinnavit*. On a tant dit de mal et de bien de Santeul, qu'il est difficile de le peindre au naturel; La Bruyère en a fait ce portrait : « Voulez- » vous quelque autre prodige? Concevez un homme » facile, doux, complaisant, traitable; et tout d'un » coup violent, colère, fougueux, capricieux. Im- » ginez-vous un homme simple, ingénu, crédule. » badin, volage, un enfant en cheveux gris; mais » permettez-lui de se recueillir, ou plutôt de se » livrer à un génie qui agit en lui, j'ose dire, sans » qu'il y prenne part, et comme à son insu; quelle » verve! quelle élévation! quelles images! quelle

(1) Le bruit courut même qu'il avait été tué; c'est alors qu'on lui fit cette épitaphe :

Ci-gît le général Santerre,
Qui n'avait de Mars que la bière.

» latinité ! Parlez-vous d'une même personne ? me
 » direz-vous. Oui, du même, de Théodas, et de
 » lui seul. Il crie, il s'agite, il se roule à terre,
 » il se relève, il tonne, il éclate ; et du milieu de
 » cette tempête, il sort une lumière qui brille et
 » qui réjouit. Disons-le sans figure, il parle comme
 » un fou, et pense comme un homme sage. Il dit
 » ridiculement des choses vraies, et follement des
 » choses sensées et raisonnables. On est surpris
 » de voir éclore le bon sens du sein de la bouf-
 » fonnerie, parmi les grimaces et les contorsions.
 » Qu'ajouterai-je davantage ? Il dit, et il fait mieux
 » qu'il ne sait. Ce sont en lui comme deux âmes
 » qui ne se connaissent point, qui ne dépendent
 » point l'une de l'autre, qui ont chacune leur tour,
 » ou leurs fonctions toutes séparées. Il manquerait
 » un trait à cette peinture si surprenante, si j'ou-
 » bliais de dire qu'il est tout à la fois avide et insa-
 » tiable de louanges, prêt à se jeter aux yeux de
 » ses critiques, et dans le fond assez docile pour
 » profiter de leurs censures. Je commence à me
 » persuader moi-même que j'ai fait le portrait de
 » deux personnages tout différents ; il ne serait pas
 » même impossible d'en trouver un troisième dans
 » Théodas, car il est bon-homme. » Le duc de
 » Saint-Simon le peint d'une manière plus simple,
 » mais également juste : « Plein de feu, d'esprit, de
 » caprices les plus plaisants, qui le rendaient de
 » la plus excellente compagnie, bon convive, sur-
 » tout aimant le vin et la bonne chère, mais sans
 » débauche ; et qui, avec un esprit et des talents
 » aussi peu propres au cloître, était pourtant dans
 » le fond aussi bon religieux, qu'avec un tel esprit
 » il pouvait l'être. » Santeul ne recevait pas tou-
 » jours les avis avec docilité, et y répondait quelquefois
 » avec emportement. Bossuet, lui ayant fait quelques
 » reproches, finit en lui disant : « Votre vie est peu
 » édifiante ; et si j'étais votre supérieur, je vous
 » enverrais dans un petit couvent dire votre bré-
 » viaire. — Et moi, reprit Santeul, si j'étais roi
 » de France, je vous ferais sortir de votre Ger-
 » gny, et vous enverrais dans l'île de Pathmos
 » faire une nouvelle Apocalypse. » Santeul n'atten-
 » dait pas qu'on louât ses vers ; il en était toujours
 » le premier admirateur. Il répétait souvent dans son
 » enthousiasme : « Je ne suis qu'un atome, je ne
 » suis rien ; mais si je savais avoir fait un mauvais
 » vers, j'irais tout-à-l'heure me pendre à la Grève. »
 » Quelques-uns de ses rivaux ont prétendu que l'in-
 » vention de ses poésies n'était point riche ; que l'or-
 » dre y manquait, que le fond en était sec, le style
 » quelquefois rampant ; qu'il y avait beaucoup d'an-
 » tithèses puériles, de gallicismes, et surtout une
 » enflure insupportable. Mais quoi qu'en aient dit
 » ces censeurs, Santeul est vraiment poète suivant
 » toute la signification de ce mot. Ses vers se font
 » admirer par la noblesse et l'élévation des senti-
 » ments, par la hardiesse et la beauté de l'imagina-
 » tion, par la vivacité des pensées, par l'énergie et
 » la force de l'expression. Dans son enthousiasme, il
 » saisissait d'une manière heureuse et sublime les
 » vérités de la religion. Un jour entrant dans une an-
 » cienne église d'une belle architecture gothique, et
 » y voyant partout des objets condamnés par les sec-

taires modernes, il embrassa un pilier en s'écriant :
Cela est trop vieux pour être faux. — Un page étant
 » venu, dans ses derniers moments, s'informer de
 » son état, de la part de son ALTESSE monseigneur le
 » duc de Bourbon, Santeul levant les yeux au ciel,
 » s'écria : *Tu solus ALTISSIMUS !* Il a fait des poésies
 » profanes et sacrées. Ses poésies profanes renferment
 » des inscriptions, des épigrammes, et d'autres pièces
 » d'une plus grande étendue. Ses poésies sacrées con-
 » sistent dans un grand nombre d'hymnes dont quel-
 » ques-unes sont des chefs-d'œuvre de poésie. Plus-
 »ieurs de ces pièces ont été mises en vers français.
 » Ces traductions ont été recueillies dans l'édition de
 » ses *Œuvres*, en 3 vol. in-12, Paris, 1729. Ses
 » *Hymnes* forment un 4^e vol. in-12, qui se vend à
 » part. L'abbé Dinouart a publié, sous le nom de
 » *Santoliana*, ses aventures et ses bons mots. La Mon-
 » noye a fait aussi un recueil du même genre. Les
 » religieux de Saint-Victor se sont récriés contre cet
 » ouvrage, qui met sur le compte de Santeul plu-
 » sieurs anecdotes scandaleuses et ridicules, aux-
 » quelles il n'a pas eu la moindre part. Il refusa de
 » se faire ordonner prêtre, demeura toute sa vie
 » sous-diacre. Son frère, Claude SANTEUL, né à Paris
 » en 1628, et mort en 1684, demeura longtemps au
 » séminaire de Saint-Magloire en qualité d'ecclésiast-
 » que séculier, ce qui lui fit donner le nom de
 » *Santolius Maglorianus*. Il a fait aussi des *Hymnes*,
 » que l'on conserve en manuscrit dans sa famille,
 » en 2 vol. in-4, et une pièce de vers, imprimée
 » avec les ouvrages de son frère. — Un autre Claude
 » SANTEUL, parent des précédents, marchand et éche-
 » vin à Paris, mort vers 1729, a fait des *Hymnes*,
 » imprimées à Paris, 1725, in-8.

SANTHONAX. Voy. SONTONAX.

* SANTI (Charles), jésuite, né en 1708, au châ-
 » teau de Lama, en Corse, acheva ses études à Rome,
 » et professa la rhétorique au séminaire de Sobiacco,
 » ensuite fut préfet des exercices spirituels au collège
 » Germanique, et puis au collège Romain. Nourri
 » de la lecture des classiques latins et italiens, il
 » n'avait que 22 ans, lorsqu'il publia un poème in-
 » titulé *Constantin*. On lui doit en outre plusieurs
 » compositions lyriques, et des poésies latines. Il mou-
 » rut à Rome, le 5 mai 1762, à 54 ans.

* SANTI (Georges), naturaliste, né à Pienza, pe-
 » tite ville de Toscane, fut pendant l'occupation fran-
 » çaise inspecteur des études et chef du jury médical
 » à Florence. Il obtint ensuite la chaire de chimie et
 » d'histoire naturelle à l'université de Pavie, et mou-
 » rut dans sa patrie, le 29 décembre 1822. On a de
 » lui : *Voyage au Montamiata et dans le Siennois*,
 » Pise, 1795, in-8, trad. en français par Bodard,
 » Lyon, 1802, 2 vol. in-8 ; un *Mémoire sur le Laurus*
 » *nobilis* ; une *Analyse chimique des eaux thermales*
 » de Santo-Juliano, près de Pise ; un *Mémoire sur les*
 » *chameaux de Pise*, dans le 17^e vol. des *Annales du*
 » *muséum*.

* SANTINELLI (le P. Stanislas), religieux somasque,
 » né en 1672, à Venise, sut allier aux devoirs de son
 » état le goût des lettres et acquit la réputation d'un
 » savant laborieux. Il fut élevé aux premières dignités
 » de son ordre, et mourut dans sa ville natale le 8
 » novembre 1748, à 74 ans. Il était membre de l'aca-

démie des Arcades, sous le nom pastoral d'*Opalga*. Indépendamment de deux vol. de *Sermons*, 1759, on a de ce savant un recueil de ses œuvres littéraires contenant des *Dissertations*; des *Discours*; des *Oraisons funèbres*; des *Lettres* et des *Poésies*, Venise, 1754, in-4. De toutes les pièces qui composent ce volume, les plus importantes sont les deux dissertations, l'une sur la noblesse, et l'autre sur l'état des femmes chez les Romains. L'auteur en les composant a eu pour but de faciliter l'intelligence de la 10^e et de la 6^e Satire de Juvénal, auteur qu'il expliqua quelque temps dans un des collèges de Venise; le *Journal des savants* de 1756 en contient l'analyse. Le P. Paitoni, son neveu, a publié *Memorie e storiche per la vita del P. D. St. Santinelli*, etc., Venise, 1749, in-8.

SANTIS. Voy. DOMINICO.

** SAN-TOMMASO (Félix-Carone, marquis de), né vers 1805 à Turin, et mort en 1842, consacra toute sa vie à la culture des lettres. Membre de la plupart des sociétés savantes de l'Italie, il fit aussi partie de la *junte* de statistique et de la commission établie pour la recherche des monuments historiques. On a de lui : *Essai sur les révolutions de la philosophie depuis Thalès*, ib., 1857, in-8; *Considérations sur la Pharsale de Lucain*, ib., in-8; *Généalogie de la royale maison de Savoie*, ib., in-4, avec 48 pl.; *Notice sur la vie de Bonne de Savoie, femme de Galeazzo-Marie Sforza, duc de Milan*, ib., 1858, in-8; deux *Nouvelles*, ib., 1859, in-12. Ses *Œuvres choisies* forment le 416^e vol. de la *Biblioteca scelta*, Milan, 1840, in-12.

SANTORINI (Jean-Dominique), né à Venise vers 1680, fut professeur de médecine et démonstrateur d'anatomie dans cette ville. Il s'est distingué au commencement du XVIII^e siècle par ses découvertes anatomiques. Il a poussé ses recherches, surtout sur les muscles, à un point auquel les plus habiles anatomistes n'ont pu atteindre. Ses ouvrages sont : *Opuscula medica de structura et motu fibræ, de nutritione animali*, etc., 1705, réimprimé à Venise, 1740, in-8; *Observationes anatomicæ*, Venise, 1742, in-4; Leyde, 1759, in-4, avec figures. Haller, qui parle avec éloge de Santorini, appelle ses observations *minutæ, doctas et divites*. Il mourut à Venise le 7 mai 1756. Un de ses fils a inséré sa vie dans le *Diarium* du P. Orteschi.

SANTORIUS, professeur de médecine dans l'université de Padoue, était né à Capo-d'Istria en 1561. Après avoir longtemps étudié la nature, il reconnut que le superflu des aliments étant retenu dans le corps, produisait une foule de maladies : vérité incontestable, aussi amie de la sobriété que de la santé. La transpiration par les pores lui parut le plus grand remède que la médecine pût employer dans ces occasions. C'est ce qui l'engagea à faire des expériences pour convaincre les esprits de cette vérité. Il se mettait dans une balance, après avoir pesé les aliments qu'il prenait, et par ce moyen il crut pouvoir déterminer le poids et la quantité de transpiration insensible. Son système ne se vérifia point aussi généralement qu'il a voulu le persuader, parce que la diversité des climats et des températures, des saisons, des aliments, différencie

extrêmement la transpiration insensible; et par là les conséquences qu'il tire de ses observations ne sont pas exactes. Il en résulte cependant des conclusions très-remarquables; par exemple, qu'un corps est plus léger après qu'avant le repas, parce que l'augmentation de la matière est compensée et effacée par un accroissement d'activité et de promptitude dans le mouvement organique (ce qui ne doit s'entendre que de l'homme qui se contente du nécessaire, et n'intercepte pas les esprits vitaux par un excès de nourriture). Il exposa ses principes dans un petit traité intitulé *de medicina statica aphorismi*, Venise, 1614, in-12. On en a donné un très-grand nombre d'éditions; mais on estime principalement celle de Padone, 1715, in-12, avec les commentaires de Lister et de Baglivi, et celle de Paris, 1725, 2 vol. in-12, avec des augmentations par Noguez. On estime aussi celle de 1770, in-12, par M. Lorry. Il a été traduit en français par le Breton, sous ce titre : *La Médecine statique de Santorius*, ou *l'Art de conserver la santé par la transpiration*, et imprimé à Paris en 1722, in-12. Il a été aussi traduit en italien, en anglais et en allemand. On a encore de ce médecin : *Methodus vitandorum errorum qui in arte medica contingunt*, etc., Venise, 1650, in-4, et plusieurs autres ouvrages dont le recueil a été donné à Venise en 1660, 4 vol. in-4. Cet auteur mourut à Venise en 1656, après avoir légué un revenu considérable au collège des médecins de Venise, qui, par reconnaissance, fait prononcer tous les ans un discours à sa louange.

* SANUTO (Marin), dit *Torsello* ou *l'Ancien*, d'une famille noble de Venise, florissait au commencement du XIV^e siècle. Après avoir fait cinq voyages en Orient, dans le but de rechercher les moyens d'arracher aux infidèles le pays où s'est accompli le mystère de notre rédemption, il présenta en 1521, au pape Jean XXII, avec les *Cartes* des lieux qu'il avait parcourus, un ouvrage intitulé : *Liber secretorum fidelium crucis super Terræ sanctæ recuperatione et conservatione*. Cet ouvrage a été publié par Bongars, dans le 2^e vol. des *Gesta Dei per Francos*, 1611, Hanau, in-fol. Sanuto expose les motifs et la manière de conquérir la Terre-Sainte, et en fait la description. Encouragé par le bon accueil qu'il avait reçu du pontife, il continua d'inviter par ses *Lettres* les princes à tenter une nouvelle croisade dont il garantissait le succès; mais tous ces efforts furent inutiles. On conjecture que Sanuto mourut peu après 1550, date de la dernière de ses lettres.

SANUTO (Marin), dit le *Jeune*, de la même famille que le précédent, né en 1466, à Venise, mort en 1555, obtint la charge d'historiographe de la république, et s'en acquitta avec honneur. Il était membre de la première académie vénitienne qui s'assemblait chez Alde Manuce, l'ancien. La plupart de ses ouvrages sont restés manuscrits. Ses *Vies des doges de Venise*, depuis 421 jusqu'en 1495, ont été publiées seulement en 1755, par Muratori dans les *Rerum italicar. scriptores*, tome xxii, d'après un manuscrit de la bibliothèque d'Est, et précédées d'une courte notice sur l'auteur.

* SANUTO (Livio), géographe vénitien, était fils

d'un sénateur, qui l'envoya en Allemagne terminer ses études sous les meilleurs maîtres. A son retour il se livra entièrement à la cosmographie, et mourut à l'âge de 56 ans, sans avoir pu mettre la dernière main au grand ouvrage qui l'avait occupé toute sa vie. Cet ouvrage a pour titre : *Géographie divisée en douze livres, dans lesquels outre les éclaircissements sur beaucoup d'endroits de Ptolémée, sur la boussole, sur l'aiguille aimantée, on fait connaître les provinces, les peuples, les royaumes, les villes, les ports, les montagnes, les fleuves, les lacs, et les usages de l'Afrique*, avec douze cartes gravées sur cuivre, et trois index, ajoutés par Jean-Ch. Saraceni, Venise, 1588, in-fol. On lui doit encore une *Traduction*, en vers libres de l'*Enlèvement de Proserpine*, par Claudien, ibid., 1551 et 1555, in-8; l'*Histoire d'Afrique*, qu'on lui attribue, n'est autre chose que la géographie qui ne contient en effet que la description de l'Afrique, mais traitée avec une exactitude à laquelle les géographes modernes ont rendu justice.

SANVITALI (Frédéric), savant mathématicien, né le 19 mai 1704 à Parme, étudia chez les jésuites, chez lesquels il entra. Il a écrit ou improvisé des discours très-éloquents sur les points les plus difficiles des sciences sacrées et profanes, et s'est distingué surtout par son savoir dans toutes les branches relatives à la philosophie et aux mathématiques. Il était en outre un des meilleurs poètes de son temps, écrivait avec facilité en prose ou en vers, en italien comme en latin, et passait pour un excellent helléniste. Après avoir occupé la chaire de mathématiques au collège de Sainte-Marie, à Brescia, il fut nommé bibliothécaire de l'institut de la compagnie, dont il remplit ensuite les premières dignités. Parmi ses nombreux ouvrages on cite les suivants : *Arithmeticae elementa, adolescentium matheseos studium ingredientium commodo, explicata et demonstrata*, Brescia, 1750, in-8; *Compendiaria arithmeticae et geometricae elementa*, ib., 1756, in-8; *Angeli Mariae Quirini cardinalis, etc. : Epistole tres ex italico sermone in latinum conversae*, Brescia, 1755. Ces lettres ont pour objet le savant ouvrage du procureur Marco Foscarini sur la littérature vénitienne; *Oraison funèbre de S. Em. le cardinal Angelo Maria Quirini*, Brescia, 1755; *Dissertazione sopra il modo d'insegnare ai muti il parlare*; *Elementi d'architettura civile*, Brescia, 1765, in-4. Le P. Sanvitali mourut à Brescia en 1761. Son père, Louis SANVITALI, ayant perdu son épouse en 1697, prit l'habit de jésuite en 1729, et mourut en 1755. — SANVITALI (Jacques), autre jésuite, né à Parme en 1688, est auteur de *Vies des saints* et de divers ouvrages de théologie et de spiritualité. Il mourut en 1765.

SANZ (le P.), dominicain espagnol, se consacra aux missions, arriva à la Chine en 1715, y prêcha l'Evangile pendant 19 ans, fut fait évêque de Mauricastre, puis élu vicaire apostolique pour la province de Fokien. L'empereur ayant banni les missionnaires en 1752, le P. Sanz se retira à Macao; il sortit de sa retraite en 1758, et travailla de nouveau avec beaucoup de zèle à la vigne du Seigneur. Il fut arrêté par ordre du vice-roi avec quatre au-

tres dominicains, et, après avoir été maltraités d'une manière inouïe par une nation dont les ignorants ne cessent de vanter la civilisation et l'humanité, ils furent condamnés à perdre la tête. L'évêque fut exécuté le 26 mai 1757. Benoît XIV fit un touchant discours sur sa mort précieuse, dans un consistoire tenu le 16 septembre 1748.

SANZAY. Voy. AVIAU DUBOIS DE SANZAY (Charles-François).

SANZIO. Voy. RAPHAËL.

SAPHIRA. Voy. ANANIAS.

SAPHO ou SAPPHO de Mitylène, ville de l'île de Lesbos, cultiva la poésie lyrique, et fut surnommée la *Dixième Muse*. D'un assez grand nombre de pièces qu'elle avait composées, il ne nous en reste que deux, qu'on imprime ordinairement avec les *Poésies* d'Anacréon, et qui ont paru séparément à Hambourg, 1755, in-4, avec les notes de Chrétien Wolfius, et à Leipzig, 1810, in-8, revues par H.-F.-M. Vogler. On rapporte qu'ayant trouvé dans Phaon, jeune homme de Lesbos, une opiniâtre résistance à ses désirs, elle se précipita dans la mer, du haut du promontoire de Leucade, dans l'Acarnanie. C'est de Sapho que le vers saphique a tiré son nom. Ses concitoyens, pour exprimer l'admiration qu'ils avaient conçue pour ses talents, firent graver son image sur leur monnaie. Sapho a été accusée d'avoir porté l'immoralité à un excès à peine concevable, et c'est vainement que madame Dacier a voulu la justifier. Il a paru en 1829 un *Recueil* in-fol., de compositions tirées de Sapho, Bion et Moschus, dessinées par Girodet et gravées par Châtillon son élève : elles sont accompagnées de la traduction par Girodet, de quelques-unes des poésies de Sapho et de Moschus, avec une *Notice* sur la vie et les *Œuvres* de Sapho, par M. P.-A. Coupin.

* SAPINAUD (Charles-Henri, comte de), le *Nestor des preux de la Vendée*, né en 1760, au château de Sourdy, en Bas-Poitou, était officier au régiment de Foix. Ses frères, aussi officiers, allèrent servir dans l'armée de Condé; mais il se rendit dans la Vendée et prit part un des premiers à l'insurrection sous les ordres de son oncle le chevalier de Sapinaud de la Verrie. Ils enlevèrent les Herbiers après un combat meurtrier, le 12 mars 1795, Mortagne le 24, et le 29, gagnèrent la bataille de Saint-Vincent. Le chevalier de la Verrie, tué quatre mois après à la tête de son avant-garde, près le Pont-Charron, fut remplacé par son neveu. Sapinaud, investi du commandement à Savenay, en luttant contre les difficultés de sa position, vit périr son père à ses côtés. Bientôt il reçut de MONSIEUR, qui avait débarqué sur les côtes du Poitou, des armes d'honneur et le brevet de lieutenant-général. Confirmé dans son grade en 1814, il réunit une seconde fois, en 1815, les Vendéens, combattit avec eux et rentra dans sa retraite après le retour des Bourbons sans avoir jamais rien sollicité. Membre du conseil-général de son département, puis de la chambre des députés, et enfin pair de France, il mourut le 10 août 1829 à son château de Sourdy, après avoir reçu les consolations de la religion. On trouve une Notice sur lui dans le *Moniteur* du 20 août 1829. Cinq de ses frères et deux de ses cousins-germains,

officiers avant la révolution et portant le même nom, servirent la même cause. L'un d'eux, SAPIAUD de Bois-Huguet, est avantageusement connu dans la littérature. On a de lui : *Les Psaumes*, trad. en vers français, Paris, 1818, 2 vol. in-8; 1^{re} éd., 1825, in-8; *Élégie sur la mort du duc de Berry*, le Mans, 1820, in-4; *Élégies Vendéennes*, dédiées à M^{me} la marquise de Larochejacquelein, 1820; 2^e éd., 1825, in-8; *Dies iræ*, 1822, in-8; *L'auteur du poème des Plantes*, (Castel), 1822, in-8; *Le Cimetière* et *le Printemps* de Gray, 1822, in-8; on lui doit en outre des *Notices* sur les généraux Vendéens et un *Voyage dans la Vendée*, à la suite des *Mémoires historiques sur la Vendée*, par M^{me} de Sapinaud de Bois-Huguet, sa mère, Paris, 5^e éd., 1824, in-12.

SAPOR ou SCHAPOUR I^{er}, roi de Perse, successeur d'Artaxerxès son père, l'an 258 de Jésus-Christ, ravagea la Mésopotamie, la Syrie, la Cilicie, et diverses autres provinces de l'empire romain; et, sans la vigoureuse résistance d'Odenat, capitaine, puis roi des Palmyréniens, il se serait rendu maître de tout l'Orient. L'empereur Gordien le Jeune le contraignit de se retirer dans ses états; mais Philippe, qui se mit sur le trône impérial après avoir assassiné Gordien en 244, fit la paix avec Sapor. L'empereur Valérien, sous lequel il recommença ses hostilités, marcha contre lui, et eut le malheur d'être vaincu et fait prisonnier, en 260. Le féroce vainqueur le traita avec la plus grande cruauté. (*Voy. VALÉRIEN*). Odenat, instruit de ses barbaries, joignit ses forces à celles des Romains, reprit la Mésopotamie, Nisibe, Carrhes et plusieurs autres places sur Sapor qu'il mit en fuite. Il poursuivit son armée, la tailla en pièces, enleva ses femmes et son trésor, et le poursuivit lui-même jusque sous les murs de Ctésiphon. Sapor ne survécut guère à cette défaite. Il fut assassiné par les satrapes, en 269, après un règne de 52 ans, laissant une mémoire odieuse. Son fils Hormisdas lui succéda.

SAPOR II, roi de Perse, et fils posthume d'Hormisdas II, fut déclaré en 310 son successeur avant que de naître. Il fit des courses dans l'empire romain, et prit la ville d'Amide, en 339. Après avoir défait l'armée romaine, il suscita une horrible persécution contre les chrétiens. Les mages et les païens lui persuadèrent qu'ils étaient ennemis de l'état; et, sous ce prétexte, il abandonna ces innocentes victimes à leur cruauté. Cependant ce barbare faisait toujours des incursions sur les provinces de l'empire romain. Constance arrêta ses progrès. Julien l'Apostat le poursuivit imprudemment jusque dans le centre de ses états, et y périt misérablement. Jovien fut obligé, en faisant la paix avec lui, de lui laisser Nisibe et plusieurs autres villes. Le roi de Perse renouvela la guerre en 370, se jeta dans l'Arménie, et défit l'empereur Valens; enfin il mourut sous l'empire de Gratien, en 380, redouté et détesté. Son frère Artaxerxès ou Ardesebir lui succéda.

SAPOR III, fils du précédent, succéda en 384 à son oncle Artaxerxès, roi après Sapor II. Il n'eut ni la barbarie ni la prospérité de ses prédécesseurs, et fut obligé d'envoyer des ambassadeurs à Théodose

le Grand, pour lui demander la paix. Ce prince mourut en 389, après 5 années et 4 mois de règne.

SAPRICE. *Voy. NICEPHORE* (Saint).

SARA était nièce d'Abraham et petite-fille de Tharé. Elle naquit vers l'an 2000 avant J.-C. Son oncle l'épousa à l'âge de 20 ans. Sa beauté extraordinaire l'exposa à être déshonorée par deux rois puissants, l'un d'Egypte, l'autre de Gérare; mais Dieu la protégea, et ne permit pas que ses ravisseurs lui fissent le moindre outrage. Le Seigneur ayant envoyé trois anges sous la forme d'hommes à Abraham, pour lui renouveler ses promesses, ils lui dirent que Sara aurait un fils : cette promesse s'accomplit; quoiqu'elle fût âgée de 90 ans elle mit au monde Isaac. Sa mort arriva quelques années après la fameuse épreuve que Dieu fit de la foi d'Abraham, en lui commandant d'immoler son fils unique. Elle était âgée de 127 ans. Abraham l'enterra dans un champ qu'il avait acheté d'Ephron l'Amorrhéen, à Arbée, où depuis fut bâtie la ville d'Hébron. Il y avait dans ce champ une caverne dont il fit un sépulcre pour lui et sa famille. Quelques auteurs ont avancé que Sara était demi-sœur d'Abraham, se fondant sur ce qu'Abraham dit aux Egyptiens que c'était sa sœur; mais en hébreu le même terme désigne une sœur et une proche parente, une nièce ou une cousine; les Hébreux n'avaient pas des termes propres pour désigner les divers degrés de parenté. Dans le temps où vivait Abraham, de pareils mariages étaient déjà censés incestueux; ils ne pouvaient plus être excusés par la nécessité, parce que le genre humain était déjà suffisamment multiplié. D'ailleurs, la conduite d'Abraham, qui, pour cacher son mariage avec Sara, l'appelle sa sœur, semble prouver que les peuples au milieu desquels il vivait ne croyaient pas qu'un frère pût épouser sa sœur. Abraham a sans doute pu dire : *Filia patris mei, sed non filia matris meæ* : Sara était effectivement fille de son père, puisqu'elle en était petite-fille. Il y a sur cette question une dissertation dans les *Mémoires de Trévoux*, en 1710, juin, page 1055. D'Herbelot a recueilli, dans sa *Bibliothèque orientale*, les traditions des Musulmans sur Sara.

SARA, fille de Raguel et d'Anne, de la tribu de Nephthali, avait été mariée successivement à sept maris, que le démon avait tués l'un après l'autre, lorsqu'ils allaient se livrer à l'action conjugale dans le transport de la luxure, perdant de vue l'auteur de toute génération, et le but qui rend le mariage respectable. Elle épousa Tobie, auquel l'Ange qui le préserva, donna des avis bien dignes d'être médités par ceux qui s'engagent dans cet état : *Hi qui conjugium ita suscipiunt, ut Deum a se et a sua mente excludant, et suæ libidini ita vacent sicut equus et mulus quibus non est intellectus, habet potestatem demonium super eos*. Ce mariage fut heureux, et suivi d'une nombreuse postérité. *Voy. TOBIE*.

SARASA (Alphonse-Antoine de), né à Nieuport, en Flandre, d'une famille espagnole, en 1618, jésuite en 1635, mort à Anvers en 1667, laissa deux ouvrages pleins de bonne philosophie et de sentiment, intitulés : *Ars semper gaudendi, demonstrata*

ex sola consideratione divinæ Providentiæ, Anvers, 1664-67, in-4; un anonyme en a tiré *L'art de se tranquilliser dans tous les évènements de la vie*, Strasbourg, 1782, in-8; *De lætitiæ perfectæ artificio in conscientia recta invento*, Anvers, 1667, in-4.

SARASIN ou plutôt SARRASIN (Jean-François), poète et littérateur, né en 1604 à Hermanville sur la mer, dans le voisinage de Caen, avait une imagination brillante et beaucoup de facilité. Il gagna les bonnes grâces du prince de Conti, qui le fit son secrétaire; mais s'étant mêlé d'une affaire qui déplut à ce prince, il encourut sa disgrâce. On prétend qu'il en mourut de chagrin à Pézénas, en 1654, à 51 ans. On a de lui des *Odes*, parmi lesquelles on distingue les deux sur la bataille de Lens et sur la prise de Dunkerque; des *Eglogues*, des *Élégies*, des *Stances*, des *Sonnets*, des *Epigrammes*, des *Vaudevilles*, des *Chansons*, des *Madrigaux*, des *Lettres*; un *Poème* en 4 chants, intitulé : *La défaite des bouts rimés*. On a aussi de lui quelques ouvrages mêlés de prose et de vers, comme la *Pompe funèbre de Voiture*, production qu'on a beaucoup vantée autrefois, et qui ne paraît aujourd'hui que bizarre. En général, il y a de la facilité dans ses poésies, et quelquefois de la délicatesse; mais elles manquent de correction, de goût et de décence. Laharpe le met bien au-dessous de Racan et de Maynard. Quelques-unes de ses pièces, telles que le *Directeur*, l'*Epigramme sur le curé*, etc., respirent la licence et la débauche. Il faut convenir que les fragments de grande poésie, rapportés par M. Clément dans ses *Lettres à M. de Voltaire*, offrent de vraies beautés, et respirent le bon goût de l'antique. Ses ouvrages en prose sont : l'*Histoire de la conspiration de Walstein*; production chargée d'antithèses et pleine d'esprit, mais dénuée de cette simplicité noble, qui est le premier ornement du genre historique; un *Traité du nom et du jeu des échecs*, dans lequel on trouve des recherches; *Histoire du siège de Dunkerque par Louis de Bourbon, prince de Condé*. Ses *Œuvres* ont été recueillies par Ménage, Paris, 1657, in-4, et 1685, 2 vol. in-12. Le discours préliminaire est de Pellisson. Ses *Poésies* ont été réimprimées à Caen, 1824, in-8, par M. Trébutien; et ses *Œuvres choisies* en 1826, 1 petit in-12, avec une *Notice* par M. Ch. Nodier, dans sa collection des *petits classiques français*.

SARAVIA (Adrien), né à Hesdin en Artois vers 1550, fut prêchant à Anvers, où il travailla un des premiers à la confession de foi des nouvelles églises belgiques, à laquelle il ne croyait cependant pas trop, comme on le voit par une lettre qu'il écrivit à Jean Uytenbogaert. Il eut ensuite une chaire de théologie à Leyde, qu'il ne conserva que pendant quatre ans, parce que la conjuration pour livrer cette ville à Robert de Leicestre, dans laquelle il avait trempé, ayant été découverte, il n'eut que le temps de se sauver en Angleterre, où il ne tarda pas d'épouser avec chaleur les sentiments de l'église anglicane. Il s'éleva alors contre Calvin et Bèze, et reçut en récompense de la cour d'Angleterre un canonicat de Cantorbéry, où il mourut l'an 1612. Ses ouvrages ont été recueillis en un vol. in-fol., Londres, 1611, sous ce titre : *Diversi*

tractatus theologici. Il y a bien de l'animosité et de la mauvaise humeur, sans parler des erreurs et des préventions de l'auteur; mais il y a aussi des observations saines et justes, surtout dans son traité de *Locis theologicis*, auxquelles des critiques outrés n'ont pas rendu justice. Pierre Burman, ardent calviniste, le représente comme un homme avare, ambitieux, inconstant et brouillon; mais son témoignage est fort suspect; si Saravia fût resté dans la secte huguenote, peut-être en eût-il fait un grand homme.

SARAZIN (Jacques), sculpteur, né à Noyon en 1598, se rendit à Paris et ensuite à Rome pour se perfectionner dans son art. Le cardinal Aldobrandini, neveu de Clément VIII, l'occupa dans sa *Villa* de Frascati, et c'est pour lui que Sarazin exécuta les deux belles statues colossales d'*Atlas* et de *Polyphème* qui jettent une prodigieuse quantité d'eau. Il y connut le Dominiquin qui l'aida de ses avis et de ses modèles. De retour en France, il décora plusieurs églises de Paris des fruits de sa palette et de son ciseau. Parmi le grand nombre d'ouvrages qu'il a faits pour Versailles, on cite le magnifique groupe de Rémus et de Romulus, allaités par une chèvre, et celui qu'on voyait à Marly, représentant deux enfants qui jouent avec une chèvre. Sarazin mourut à Paris en 1660.

SARBIEWSKI (Mathias-Casimir), *Sarbievius*, né dans le duché de Masovie en 1595 de parents illustres, se fit jésuite en 1612. Envoyé à Rome, il s'y livra à l'étude des antiquités et à la poésie. Quelques odes latines qu'il présenta à Urbain VIII le firent choisir pour corriger les hymnes que le saint Père voulait employer dans le nouveau Bréviaire qu'il faisait faire. De retour en Pologne, Sarbiewski professa successivement les humanités, la philosophie et la théologie à Wilna. Quand il s'y fit recevoir docteur, Ladislas V, roi de Pologne, qui y assistait, tira l'anneau qu'il avait au doigt, pour le lui donner, et le choisit peu de temps après pour son prédicateur. Ce prince prenait tant de plaisir à sa conversation, qu'il le mettait de tous ses voyages. Ce jésuite mourut en 1640, à 45 ans. Nous avons de lui un recueil de *Poésies latines*, Anvers, 1652, in-4. On voit à la fin une collection de vers faits par plusieurs poètes à la louange de Sarbiewski. On en a donné une édition élégante, Paris, *Barbou*, 1759, in-12 (1), qui contient 4 livres d'Odes, un livre d'Epodes, un de Vers dithyrambiques, un autre de Poésies diverses, et un d'Epigrammes. On estime surtout ses vers lyriques, pleins d'élevation et de chaleur, quoique le style n'en soit pas toujours correct. Le célèbre Grotius trouvait Sarbiewski quelquefois supérieur à Horace : *Horatium assecutus est, imo aliquando superavit*. Il avait commencé un poème épique, modelé sur Virgile; mais il n'eut pas le temps de l'achever. Une *Notice* sur sa vie et ses ouvrages par L.-G. Langbein, a été publiée à Dresde, 1755, in-8, et 1754, in-4, à la tête des *Elegia itineraria* de Sarbiewski, *ex mss. edita*. Cette pièce ayant été

(1) Cette édition a été reproduite en 1791; et les *Poésies* de Sarbiewski ont encore été réimprimées, Strasbourg, 1803, in-8, et Leipsig, 1862, in-16.

supprimée est devenue rare. Le comte Zaluski promettait une édition complète des *Œuvres* de ce grand poète, et c'est probablement ce seigneur qui a publié le vol. suivant : *Poemata Sarbievii olim ab auctore, simulato nomine, editis, in unum collecta; quibus accedit oratio ab eodem in translatione corporis. D. Casimiri : item Epistolæ ad Stan. Lubienki, episcop. Ploceus, Wilna, 1757, in-4, rare.*

SARCER (Erasmus), théologien luthérien, né à Anneberg en Saxe l'an 1501, et mort en 1559, fut surintendant et ministre de plusieurs églises. On a de lui : des *Commentaires* sur une partie de l'ancien Testament; *Un Corps du droit matrimonial*, et plusieurs autres écrits. — Guillaume SARCER, son fils, pasteur à Eisleben, et Reinier SARCER, recteur à Utrecht, mort en 1597, à 57 ans, auteurs l'un et l'autre de quelques ouvrages oubliés, doivent être distingués d'Erasmus Sarcerc.

SARDANAPALE, fameux roi d'Assyrie, est, selon quelques-uns, le même prince que Phul, dont il est parlé dans l'Ecriture sainte. Son nom est encore consacré pour caractériser les princes uniquement occupés de leurs plaisirs. Arbaces, gouverneur de Médie, ayant vu Sardanapale dans son palais, au milieu d'une foule d'eunuques ou de femmes débauchées, habillé et paré lui-même comme une courtisane, tenant une quenouille entre ses mains, fut si indigné de cet infâme spectacle, qu'il forma contre lui une conspiration. Bélésis, gouverneur de Babylone, et beaucoup d'autres avec lui entrèrent dans ses vues. Le roi, obligé de prendre les armes, remporta d'abord quelques avantages sur les rebelles; il fut enfin vaincu et se sauva dans Ninive, qui fut bientôt assiégée par les révoltés. Dans ce même temps, les débordements du Tigre renversèrent une partie des murs de cette ville. Sardanapale, réduit à la dernière extrémité, s'enferma dans son palais, et fit élever un grand bûcher, où il se précipita avec ses femmes, ses eunuques et ses trésors, l'an 817 avant J.-C., après un règne de vingt années. Voilà à peu près ce que les anciens racontent de Sardanapale. On connaît ces vers de Juvénal, et la bonne morale qu'ils renferment :

Nesciat irasci, cupiat nihil, et potiores
Herculis armis credat savosque labores
Et venere, et cœnis et plumis Sardanapali.

Quelques savants modernes révoquent en doute les circonstances de l'histoire de ce prince. On trouve, dans les *Observations Hallenses*, une dissertation en son honneur intitulée : *Apologia Sardanapali*; cette apologie ne doit pas prévaloir contre la persuasion générale appuyée de tous les témoignages de l'histoire. On sait que c'est une des manœuvres de la philosophie moderne, de réhabiliter la mémoire des monstres, tandis qu'elle calomnie les grands hommes qui paraissent avoir brillé par trop de religion et de vertu. Des débris de l'empire de Sardanapale se formèrent les royaumes des Mèdes, de Ninive et de Babylone; mais toutes ces époques de l'histoire ancienne, très-obscur, sont défigurées par des fables et des contradictions.

* SARDI (Gaspard), né à Ferrare, en 1480, remplit plusieurs emplois honorables à la cour de son

souverain; consacra ses loisirs à l'étude avec plus de zèle que de succès, et mourut en 1564. On a de lui : *Epistolarum liber, variâ reconditâque historiarum cognitione refertus*, et *De triplici philosophia commentariolus*, Florence, 1549, in-8; cet opuscule est adressé à la célèbre Olympe Morata (voy. ce nom, vi, 106); *Histoire de Ferrare*, en 12 livres (en italien), Ferrare, 1556, in-4, et réimprimée en 1646, même format. Cette édition est augmentée de 4 livres. Il a laissé manuscrit un ouvrage intitulé *Toponomasie* ou *Lexicon* de la géographie ancienne, en 18 livres, conservé dans la bibliothèque de Modène, et dont on annonçait la publication.

* SARDI (Alexandre), littérateur, fils du précédent, né à Ferrare en 1520, avait autant d'érudition et plus de critique que son père, dont il continua les travaux historiques. Il mourut le 28 mars 1588, avec la réputation d'un bon archéologue. On a de lui : *De moribus ac ritibus gentium, libri III*, Venise, 1557, in-8; réimprimé avec deux autres livres : *De inventoribus rerum*, Mayence, 1577; *De nummis tractatus*, ibid., 1579, in-4, ouvrage réimprimé à Padoue en 1648, in-8, et inséré dans le *Thesaurus* de Grævius, tom. XI (voy. SELDEN); *Sei Discorsi*, ou six *Discours sur la beauté et la noblesse de la poésie de Dante*, Venise, 1586, in-8; *Antiquorum numinum et heroum origines*, Rome, 1775, in-4, avec la *Vie* de l'auteur, par Ferri. Parmi ses ouvrages inédits on cite une *Histoire universelle*, en 40 liv., et l'*Histoire d'Italie de 1554 à 1559*, en 7 livres.

SARISBÉRY, SALISBURI ou SARISBURI (Jean de), *Sarisburyensis*, né en Angleterre, vers l'an 1110, alla en France à l'âge de 16 à 17 ans. Le roi son maître l'envoya à la cour du pape Eugène III, pour ménager les affaires d'Angleterre. Rappelé dans son pays, il reçut de grandes marques d'estime du célèbre Thomas Becket, grand chancelier du royaume. Ce ministre ayant été fait archevêque de Cantorbéry, Jean le suivit et l'accompagna dans ses voyages. Lorsque ce prélat fut assassiné dans son église, l'an 1170, Sarisbéry, voulant parer un coup qu'un des assassins portait sur la tête du prélat, le reçut sur le bras (voy. S. THOMAS DE CANTORBÉRY). Quelques années après, il fut élu évêque de Chartres, s'y acquit une grande réputation par sa vertu et sa science, et y mourut l'an 1181 ou 1182. Il nous reste de lui plusieurs ouvrages. Le principal est un traité intitulé : *Polyeraticus, sive de nugis curialium et vestigiis philosophorum*, Leyde, 1639, in-8. Cet ouvrage, plein de réflexions sages et vraiment philosophiques, a été traduit en français, in-4, sous le titre de *Vanités de la cour*, par Mézeray. Sarisbéry était un des plus beaux esprits de son siècle, et de plus c'était un homme sage, érudit et judicieux. Il avance cependant quelquefois des faits fabuleux, adoptés légèrement d'après quelques écrivains ignorants ou mal intentionnés. Voy. la fin de l'article GRÉGOIRE LE GRAND.

* SARIUS ou SARIO (dom Grégoire), bénédictin, né en Angleterre, dans le seizième siècle, après avoir fait ses études à Rome fut chargé par ses supérieurs d'enseigner la théologie au fameux monastère du Mont-Cassin; il habita depuis le monas-

tère de Saint-Georges à Venise et y mourut le 30 octobre 1602. Parmi ses ouvrages imprimés, on distingue : *De sacramentis in communi, opus theologicum tripartitum, ac plane aureum*; *Casuum conscientiae, sive theologiae moralis thesaurus, tomus I*; *Flores decisionum, seu casuum conscientiae ex doctrina conciliorum Navarri, collecti libri V*; *Epitome conciliorum Navarri*; *Clavis regia sacerdotum*; *Summa sacramenti poenitentiae ex Navarro, etc.*

SARLOVESE (François-Fournier). *Voy.* FOURNIER.

* SARMIENTO (le P. Martin), savant bénédictin espagnol, né à Ségovie en 1692, embrassa la vie religieuse à Madrid, et alla ensuite suivre les cours de l'université d'Alcala, où il fut reçu docteur dans la double faculté de droit. De retour à Madrid, il y remplit successivement les chaires de philosophie, de morale et de théologie, et se distingua en même temps dans la prédication. Lorsque parut le *Théâtre critique* de son confrère le P. Feijoo (*voy.* ce nom, III, 495), cet ouvrage dans lequel est censuré le charlatanisme de toutes les conditions, devint l'objet de telles attaques que le gouvernement crut devoir le faire examiner. Chargé de ce soin, Sarmiento eut le courage de lui donner son approbation, et en publia même une *apologie*. Les adversaires du P. Feijoo se déchainèrent alors contre son apologiste, et il se vit en butte aux critiques et même aux injures d'auteurs presque tous sans aveu. Il les confondit dans une *réponse* qu'il daigna leur adresser, et parvint à leur imposer silence. Ce savant religieux mourut à Madrid en 1770, âgé de 78 ans. Ses ouvrages les plus connus sont l'*Apologie* du P. Feijoo, sous ce titre : *Demonstracion critico-apologetica del theatro critico-universal*, Madrid, 1752, réimprimée plusieurs fois; l'édition de Madrid, 1779, 2 vol. in-4, est la 3^e. *Mémoires pour l'histoire de la poésie espagnole*, Madrid, 1775, in-4; cet ouvrage intéressant porte le titre d'*Œuvres posthumes*, tom. 1^{er}.

SARNELLI (Pompée), né à Polignano dans la terre de Bari, en 1649, docteur en droit et en théologie, protonotaire apostolique, abbé de Saint-Homobon, évêque de Bisceglia, s'est fait un nom par des ouvrages écrits en italien, sur les antiquités ecclésiastiques et la discipline, tels sont : *Le clergé séculier dans sa splendeur, ou de la vie commune des clercs*, Rome, 1688; *Lettres ecclésiastiques*, 3 vol. in-4, plusieurs fois imprimées. Sarnelli mourut en 1724.

SARON (J.-B.-G. BOCHART de). *Voy.* BOCHART.

SARPÉDON, roi de Lycie, fils de Jupiter et de Laodamie, fille de Bellérophon, se distingua dans le siège de Troie, où il porta du secours à Priam, et fut tué par Patrocle. Les Troyens, après avoir brûlé son corps par ordre de Jupiter, en gardèrent précieusement la cendre. Virgile l'appelle *Ingens Sarpedon*.

SARPI (Pierre-Paul), plus connu sous le nom de *Fra-Paolo* ou de *Paul de Venise*, naquit dans cette ville en 1552. Un religieux servite le fit entrer en 1564 dans son ordre, où il ne tarda pas à être élevé aux principales charges, comme à celle de provincial qu'on lui confia en 1579, quoiqu'il

n'eût que 27 ans, et qu'il eût des dispositions de cœur et d'esprit qui auraient dû l'en exclure. Les différends de la république de Venise avec le pape Paul V fournirent l'occasion au père Sarpi de faire éclater ses sentiments. Le pape lui ordonna en 1606 de venir à Rome, et, sur son refus, il l'excommunia. Ce coup n'étonna pas ce moine, qui commençait à se croire un grand homme, parce que les grands s'occupaient de lui, et qui, tandis qu'il *morguait* le pape, irritait par son insolence et sa vanité les citoyens de toutes les classes. Il fut, dit-on, un jour attaqué sur le pont de Saint-Marc par cinq assassins qui le percèrent de trois coups de stylet. Ceux qui ont attribué cette attaque, supposée ou réelle, à la cour de Rome, n'ont consulté ni la vraisemblance ni la décence, et semblent ignorer que par ses emportements, par son caractère caustique et dangereux, ce moine apostat s'était fait des ennemis de tous les genres. Il mourut en 1625, à 71 ans. La populace, excitée contre la cour romaine, fit des vœux sur son tombeau, comme sur celui d'un saint (1). Il est certain cependant que, loin d'être saint, il n'était pas même chrétien catholique. Quand on ne serait pas convaincu par ses propres lettres qu'il cachait sous son habit de servite la façon de penser des ministres de Genève, on l'apprendrait par la lecture de son *Histoire du Concile de Trente*, publiée d'abord à Londres en 1619, par de Dominis, sous le nom de *Pietro Soave Polano*. On y voit à découvert tout le fanatisme des protestants. Ce moine ambitieux et fanatique se réjouissait, à ce qu'il disait, de voir à Venise l'ambassadeur d'une république (la Hollande), laquelle soutenait avec lui que le pape était l'antechrist. Il travailla à introduire les nouvelles erreurs dans sa patrie, et peut-être que, sans la découverte que fit Henri IV de ses intrigues, il y aurait réussi. Ce prince, sincèrement attaché à la religion catholique depuis sa conversion, apprit la trame du moine et de son ami Fra-Fulgenzio, par une lettre qu'un ministre de Genève écrivit à un huguenot de Paris des plus considérables de la réforme. Cet homme mandait à son ami que « dans peu d'années on recueillerait » les fruits des peines que lui et Fra-Fulgenzio » prenaient pour introduire l'évangile à Venise, où » plusieurs sénateurs et le doge même, succes- » seur de Donato, avaient ouvert les yeux à la » vérité; qu'il ne restait désormais qu'à prier Dieu » que le pape fit quelque nouvelle querelle aux » Vénitiens, pour avoir lieu d'introduire la réfor- » mation dans toutes les terres de la république. » Henri IV intercepta cette lettre, et par son ordre, M. de Champigny, son ambassadeur à Venise, en communiqua la copie d'abord à quelques-uns des principaux sénateurs qu'il savait être bien intentionnés pour la religion de leurs pères, et ensuite au sénat assemblé, après en avoir retranché le nom du doge par respect pour sa dignité. Le sénat re-

(1) A la mort de Fra-Paolo, les Vénitiens n'osèrent pas lui élever un monument que le peuple réclamait, mais son corps retrouvé au mois de juillet 1828, dans la démolition d'un autel de l'ancienne église des ermites, a été replacé *Decreto publico*, dans l'église St.-Michel in Musano sous une tombe de marbre blanc avec une inscription. VALERI, *voyages en Italie*, t. 468.

mercia le roi de l'avis important qu'il avait bien voulu lui donner; Fra-Fulgenzio eut défense de prêcher, et Fra-Paolo, plus homme d'esprit, et aussi corrompu que lui, se tint un peu plus sur ses gardes. Le protestant Morhof confirme ces anecdotes en parlant du projet de Fra-Paolo de se retirer chez les prétendus réformés: *Spargebatur fama quod abitum ad reformatos meditaretur, que non omnino de nihilo est: scio enim superesse epistolas manu ejus scriptas ad Isaacum Casaubonum, quibus sollicitat ipsum de gratia regis Angliæ ipsi concilianda, si forte illuc fortuna iniquior ipsum abigeret.* Le père le Courayer, apostat comme lui de la religion de ses pères, a traduit en français sa prétendue *Histoire du Concile de Trente*, 1736, 2 vol. in-4, réimprimés en 3, et y a ajouté des notes encore plus emportées que le texte. Pour apprécier cet ouvrage, il faut lire en même temps l'*Histoire de la littérature ital.* par Tiraboschi, avoue qu'il est dur, embrouillé, vicieux, et que l'auteur n'a jamais su bien écrire même dans sa propre langue. Après cela il ne doit pas être difficile de deviner la cause des éloges qu'on ne cesse de faire de cet ouvrage. On y découvre partout, selon la remarque de Bossuet, le moine apostat qui cache sous le froc l'esprit de Luther et de Calvin. On a encore de ce servile: *Opinione, come debba governarsi la repubblica*, etc., Venise, sans date (1681), in-12, réimprimé à Londres, 1788, in-8, et traduit par l'abbé de Marsy sous ce titre: *le prince de Fra-Paolo, ou Conseils politiques*, etc., Berlin, 1751, in-12. Cet écrit, extrêmement vanté par quelques Italiens, fait voir que ce moine se piquait d'entendre la politique; mais on est fort étonné de voir un prêtre débiter des maximes dans le goût de celle de Machiavel. « S'il se trouve, dit-il, » parmi les habitants de terre-ferme des chefs de » parti, qu'on les extermine; mais s'ils sont puis- » sants, qu'on ne se serve point de la justice ordi- » naire, et que le poison fasse plutôt l'office du » glaive. » Doit-on être surpris qu'on ait attenté sur la vie d'un homme qui donnait de telles leçons? *Considérations sur les censures du pape Paul V contre la république de Venise; Traité de l'Interdit*, Venise, 1606, in-4, traduit en français par Amelot de la Houssaie dans son *Histoire du gouvernement de Venise*; l'*Histoire* de ce même différend. On comprend que Sarpi y raconte tout à sa mode. *De jure asylosum; Traité de l'inquisition*, 1658, in-4. etc.; un *Traité des bénéfices*, qui a été traduit en français, in-12. On y trouve la proposition suivante: « Les plus » grandes persécutions suscitées à l'Eglise sont ve- » nues uniquement de ce que les princes ayant be- » soin d'argent, voulurent s'emparer de ses biens. » On ne peut disconvenir qu'une pareille observation de la part d'un apostat ne soit remarquable, et ne justifie pleinement l'Eglise catholique sur tous les reproches qu'on a fait servir aux persécutions qu'elle a essuyées. Un philosophe chrétien a développé la même observation avec énergie. « Nouveaux

» Héliodores, dit-il, si ce sont les biens de l'Eglise » qu'il vous faut, prenez-les sans détour et sans » prétexte. N'avez-vous pas assez de satellites pour » exécuter sans raisonnement vos plus absurdes ca- » prices? qu'est-il besoin d'ajouter le mensonge à la » rapine, puisque personne ne vous dispute la » puissance de vous souiller de nouveaux crimes? » Si ce n'est que de l'argent qu'il vous faut pour » multiplier vos soldats, vos chiens, vos chevaux et » vos maîtresses, pilliez le sanctuaire; mais laissez » là la doctrine, les rites, les usages et la discipline » de l'Eglise; votre ignorance impiété travaillerait » vainement à y substituer quelque chose de » mieux. » Des *Lettres*, au nombre de 125, imprimées à Helmstadt, sous le titre de Vérone; la plupart sont en italien, quelques-unes en latin: c'est sa correspondance avec les protestants. C'est faussement que des critiques superficiels ont accusé ceux-ci de les avoir altérés; elles rendent parfaitement les dispositions de l'auteur. Ses ouvrages en général presque tous recueillis à Helmstadt (Vérone), 1761 à 1768, 8 vol. in-4, et à Naples, 1790, 24 vol. in-8, donnent une idée avantageuse de ses connaissances; mais ils laissent de fâcheuses impressions sur son esprit tortueux et faux, sur son cœur et sur son caractère plein d'aigreur et de méchanceté. Faut-il être surpris que dans ce siècle, où l'on fouille avec tant de soin dans tous les dépôts d'erreurs, un tel homme soit devenu le héros et le garant de cette fourmilière d'écrivains qui s'élèvent contre le siège de Rome, et surtout de ce compilateur intépide qu'on a vu dans le sein même du sacerdoce déclarer la guerre à tous les ordres de la hiérarchie, écraser l'état de la jurisprudence ecclésiastique par une production effroyable d'un latin barbare et dégoûtant, composé de lambeaux tirés des wicéflites, hussites, luthériens, calvinistes, jansénistes, et dont le résultat n'est qu'une suite de paralogismes, de contradictions, d'inepties et d'indécences? (Voy. HONTHIEM.) Ce qu'il y a de singulier, c'est que le même homme qui a tant pillé Sarpi, l'appelle *Osolem papatis ac pontificum, qui Lutherum et Calvinum habuit doctores* (tom. 1, Append. I, p. 777). Des admirateurs enthousiastes, ou plutôt des gens de secte et de parti, ont attribué à Fra-Paolo des connaissances astronomiques et physiques qu'il n'eut jamais, et des découvertes auxquelles il n'eut point de part. S'il est vrai que Galilée l'appelait le Père et le maître universel, ce ne peut avoir été que pour mortifier ceux qui l'avaient mortifié lui-même. Sa Vie attribuée au frère Fulgence Micanzio, son compagnon, a été publiée en latin, Leyde, 1646, in-12, traduite en français, Leyde, Elzévir, 1662, et Amsterdam, 1664, in-12.

* SARRABAT (Nicolas), jésuite, né à Lyon, en 1698, annonça de bonne heure des dispositions pour les sciences. Il remporta trois prix à l'académie de Bordeaux: en 1727 pour une *Nouvelle hypothèse sur les variations de l'aiguille aimantée*; et les deux années suivantes, pour un mémoire sur la cause de la salure de la mer, et pour une *Dissertation sur la cause de la variation des vents*. Invité après ces trois triomphes à ne plus paraître dans la lice, afin de ne pas décourager les autres concurrents, il ne lui en

adressa pas moins, sous le nom supposé de *La Baisse*, une *Dissertation sur la Circulation de la sève dans les plantes*, mais le véritable auteur fut reconnu et le sujet du prix retiré. Dans l'intervalle il avait été nommé professeur de mathématiques au collège royal de Marseille. Etant venu à Paris pour les affaires de sa compagnie, il y mourut le 27 avril 1757, à Paris. Ce fut le P. Sarrabat qui découvrit le premier à Nîmes la comète de 1729; on trouve de lui plusieurs articles dans les *Mémoires de Trévoux*.

* SARRAN (Jean-Raimond-Pascal), né vers 1780 à Montpellier, fit de très-bonnes études dans cette ville et se destinait à la carrière du barreau lorsqu'arrivèrent les événements de 1814. A cette époque, embrassant avec chaleur la cause de la restauration, il vint à Paris et y concourut à la rédaction de plusieurs recueils et journaux, entre autres le *Conservateur*, la *Bibliothèque royaliste*, et enfin le *Drapeau-Blanc*. Après 1850, fidèle à ses convictions, il fut chargé de diverses missions, soit auprès de la Duchesse de Berry, soit auprès de Ferdinand VII, qui le décora de l'ordre de Charles III. A la même époque, compromis dans différentes affaires, il subit plusieurs mois de prison. Sur la fin de sa vie, il parut abandonner entièrement la politique, et mourut à Paris en juin 1844. Parmi ses nombreux ouvrages qui n'avaient eu qu'un succès de circonstance, on citera : *Notice sur le vicomte de Châteaubriand*, 1817, in-8; *Du ministère Villèle et de ses œuvres*, 1825, in-8; *Le mal et le remède*, Paris, 1827, in-8; *De l'insurrection et de la légitimité, appel à la raison sur l'état présent de la France*, ib., 1852, in-8.

SARRASIN. Voy. SARAZIN.

* SARTI (Maur), savant camaldule, né à Bologne en 1709, fit profession à Ravenne en 1728, et, suivant l'usage de l'institut, prit alors le nom de *Maur*, sous lequel il est connu. Envoyé au collège de St.-Grégoire à Rome, il y acheva ses études; s'étant voué à l'enseignement, il fut chargé de professer la philosophie dans différents monastères et s'occupait en même temps de recherches d'histoire et d'antiquités. Rappelé en 1749 à Ravenne pour y professer la théologie, quatre ans après il fut nommé chancelier de son ordre, et en 1753, abbé de ce même monastère de Saint-Grégoire où il avait étudié. Chargé par Benoît XIV, puis par Clément XIII, qui le déclara consulteur des rites en 1764, de composer l'*Histoire de l'université de Bologne*; il n'avait pas pu mettre la dernière main à cet ouvrage, lorsqu'il mourut subitement le 25 août 1766. Il avait enrichi la bibliothèque de son monastère de livres précieux, et d'inscriptions grecques et latines, qui ont été publiées avec des explications par le P. Gasp. Oderico (voy. ce nom, vi, 270), son confrère. On a de Sarti : *De claris archigymnasii Bononiensis professoribus, a sæculo XI ad sæculum XIV*, Bologne, 1769-71, 2 vol. in-fol. Le P. Maur Fattorini, acheva cet ouvrage, dont Tiraboschi parle avec éloge. *De antiquâ Picentum civitate Cupra Montana, deque Massatio oppido agri Æsini*, Pesaro, 1748, in-8; *La Vita di san Giovanni di Lodi, vescovo di Gubbio, scritta da un monaco*

anonimo, vulgarizzata ed illustrata, etc, Iesi, 1748; *De veteri capsula diptycha dissertatio*, Faenza, 1753; *De episcopis Eugubinis; præcedit de civitate et ecclesia Eugubina dissertatio*, Pésaro, 1757, in-4, fig. Fabroni fait un bel *Eloge* du P. Sarti, dans la *Vie du P. Miltarelli*, (*Vite Itolorum*, etc., tom. 5, p. 387.)

* SARTI (Joseph), compositeur, né à Faenza en 1750, était, en 1782, maître de chapelle du dôme à Milan. Appelé en Russie par Catherine II, son opéra d'*Armide* lui valut la place de directeur du conservatoire de musique à Ekatherinos-law. Il mourut à Saint-Petersbourg en 1802. Ses nombreuses compositions, remarquables par un style tour-à-tour énergique et tendre, furent très-applaudies en Italie; mais les Allemands, à l'exception de Haydn, en faisaient peu de cas. Parmi ses opéras, on distingue son *Giulio Sabino*, qu'il composa en 1781, pour le théâtre de Venise. Cette pièce démontra cependant aux vrais connaisseurs, qu'avec une harmonie faible et défectueuse, Sarti n'avait alors d'autre art que celui de donner aux chanteurs une mélodie agréable.

* SARTIGES (Bertrand de), né vers 1260, au château de ce nom, près de Mauriac en Auvergne, fut reçu chevalier de l'ordre du Temple en 1279, et se distingua dans plusieurs guerres contre les infidèles. Pour prix de ses services, il obtint la riche commanderie de Carlat, qui était en outre une place très-forte. Lors du procès des templiers, interrogé par Aubert Aysselin, évêque de Clermont, le 4 juin 1309, Bertrand qualifia de faux et controuvés tous les faits de l'accusation. Conduit à Paris, il fut l'un des quatre principaux chevaliers désignés, le 28 mars 1310, pour défendre l'ordre devant la commission nommée par le pape Clément V; il assista, en cette qualité, à toutes les séances de cette commission, ne se désista de la défense qu'après avoir été abandonné de la plupart de ses confrères, et renouela l'appel précédemment fait au pape et au saint Siège. Aucune charge ne pesant sur lui personnellement, il ne put être condamné. On croit qu'il passa en Allemagne, et qu'il termina sa carrière dans l'ordre teutonique.

* SARTIGES (Charles-Gabriel-Eugène, vicomte de), de la même famille, né au château de Sourmiac, près de Mauriac, le 26 décembre 1772, entra fort jeune à l'école militaire d'Effiat. Reçu élève de marine en 1787, il fit, sur la frégate la *Méduse*, plusieurs campagnes d'observation sur les côtes de Malabar, de Coromandel, d'Afrique, etc., etc. De retour en France le 9 octobre 1791, il se rembarqua le 30 sur la frégate la *Fidèle*, en qualité d'enseigne. Il se trouvait à Pondichéry le 10 juin 1795, lorsqu'il reçut du gouverneur-général l'ordre de prendre le commandement des canonnières et des matelots, destinés à être employés pendant le siège dont cette ville était menacée. Le 15 juin la place fut effectivement investie, et ne se rendit que le 25 août. Trois jours auparavant, sa brillante conduite lui avait mérité le brevet de capitaine. Il resta prisonnier des Anglais jusqu'en 1803. A sa rentrée en France, il quitta le service de la marine et fut nommé sous-préfet de Gannat, en 1807. Le 16 juin 1814, le roi le nomma préfet de la Haute-Loire; le

25 juillet il reçut la croix de Saint-Louis et le brevet de capitaine de vaisseau honoraire. La nouvelle du débarquement de Bonaparte le surprit au milieu des préparatifs qu'il faisait pour recevoir le duc d'Angoulême. Au second retour du roi, il reprit ses fonctions; mais il fut révoqué en 1817. Il jouissait paisiblement de sa retraite lorsqu'une maladie grave le força de se rendre aux bains de Balaruc. Il ne put aller que jusqu'à Lyon, où il mourut le 9 juillet 1827, à l'âge de 55 ans, montrant jusqu'au dernier moment le courage d'un loyal chevalier, et les sentiments d'un vrai chrétien.

* SARTINE (Antoine-Raymond-Jean-Gualbert-Gabriel de), ministre, né à Barcelonne en 1729, d'une famille française, fut d'abord conseiller au Châtelet de Paris, lieutenant-criminel et maître des requêtes. Il remplaça Bertin en 1759 comme lieutenant-général de police, et se fit aimer par sa prudence, son humanité, et ses vues d'intérêt public; plus d'une fois par l'emploi intelligent des moyens qui étaient à sa disposition, il sauva l'honneur des familles. On lui dut (1768) l'établissement du mode d'éclairage par réverbères en remplacement d'ignobles lanternes. Il fit construire la halle au blé, et son nom a été donné à une des rues qui environnent ce monument. Il fonda une école gratuite de dessin en faveur des ouvriers. Ce fut avec de bonnes intentions qu'il laissa s'établir des maisons de jeux publiques, plus facilement surveillées que les maisons clandestines. Enfin l'assainissement et la salubrité de la capitale furent l'objet constant de sa sollicitude. En 1775, remplacé à la police par Lenoir (voy. ce nom), il fut nommé conseiller d'état, et l'année suivante, ministre de la marine. Il y apporta de l'ordre et de la probité; mais il n'avait peut-être pas les qualités propres à remplir ce nouveau poste, dont une disgrâce le fit descendre, et en 1780, le marquis de Castries lui succéda. Il vivait dans la retraite, lorsque la révolution éclata : il se retira en Espagne, et mourut en 1801 à Tarragone. Outre les *Discours* qu'il prononça comme magistrat, il a laissé son nom au *Règlement* de 1780 sur la salubrité des vaisseaux. — Son fils, maître des requêtes, périt sur l'échafaud en 1794, à l'âge de 54 ans.

SARTO (VANNUCCI dit André del), peintre célèbre, naquit à Florence en 1488 d'un tailleur d'habits. François 1^{er}, sous le règne duquel il vint en France, voulut s'attacher cet artiste qu'il visitait souvent dans son atelier; mais sa femme le rappelait en Italie. François 1^{er} lui fit promettre de revenir avec sa famille, lui donna de l'argent pour acheter des tableaux; mais André, l'ayant dissipé, n'osa plus reparaitre. On loue son coloris, les agréments de ses têtes, la correction de son dessin, la délicatesse de ses draperies; on lui reproche seulement un air froid et uniforme. Il mourut en 1550, âgé de 62 ans. Un des principaux talents d'André del Sarto était de copier si fidèlement les tableaux des grands maîtres que tout le monde s'y trompait. La copie du portrait de Léon X par Raphaël fut prise pour l'original par Jules Romain, quoique ce peintre en eût fait les draperies.

SAS (Corneille), né à Turnhout au quartier d'An-

vers, l'an 1595, fut successivement professeur en philosophie à Louvain, chanoine de Malines et professeur en théologie dans le séminaire de cette ville, et enfin chanoine-officiel et vicaire-général d'Ypres. Il mourut le 8 novembre 1656, après s'être distingué également par sa piété et par ses connaissances dans les matières ecclésiastiques. Nous avons de lui : un traité très-instructif, intitulé : *Oecumenicum de singularitate clericorum, illorumque cum feminis extraneis vetito contubernio, judicium*, Bruxelles, 1655, in-4. Il prétend que les ecclésiastiques ne peuvent ni ne doivent prendre de femmes dans leur maison pour les servir, fussent-elles vieilles; *Epitome praxeos virtutum theologicarum*, etc., Rome, 1652, in-12.

SASBOUTH (Adam), cordelier, né à Delft, en 1516, d'une famille noble et ancienne, mort à Louvain en 1585, était savant dans la théologie et dans les langues grecque et hébraïque, et les enseigna dans son ordre. Ses ouvrages ont été imprimés à Cologne en 1568, in-fol., et 1575. Le plus considérable est un *Commentaire* sur Isaïe et sur les Epîtres de saint Paul. Michel Vosmerus, son neveu, a écrit la *Vie* de ce savant et pieux religieux, et a publié une *Apologie* contre ceux qui ont assuré que les *Commentaires* que Sasbouth a publiés sont les leçons qu'avait dictées Jean Hasselius, son professeur.

SASSI. Voy. SASSI.

SATIRUS et PHENIX, architectes, florissaient sous Ptolémée-Philadelphie, et ils construisirent un canal en pierre pour transporter à Alexandrie un obélisque qui avait été exécuté par l'ordre de Nectanébo, roi d'Egypte.

SATIRUS et PITTEE, célèbres architectes grecs, qui florissaient 560 ans avant J.-C., se rendirent fameux par le tombeau qu'ils élevèrent, par ordre de la reine Artémise, à Mausole, son époux. Au-dessus de l'édifice, Pittée éleva une pyramide de 14 marches, surmontée du char du soleil.

SATURNE, autrement appelé le *Temps*, fils du Ciel et de Vesta. Ne voulant plus souffrir d'autres héritiers que lui et Titan son frère, il mutila son père d'un coup de faux. L'envie qu'il eut de régner lui fit accepter la couronne de Titan son frère aîné, à condition qu'il n'élèverait pas d'enfants mâles, et qu'il les dévorerait aussitôt après leur naissance. Cependant Rhée sa femme trouva le moyen de soustraire à sa cruauté Neptune et Pluton. Titan ayant su que son frère avait des enfants mâles, contre la foi jurée, arma contre lui, et l'ayant pris avec sa femme, il les enferma dans une étroite prison. Jupiter, qu'on élevait dans l'île de Crète, étant devenu grand, alla au secours de son père, défit Titan, rétablit Saturne sur le trône, et s'en retourna en Crète. Quelque temps après, Saturne ayant appris que Jupiter avait le dessein de le détrôner, voulut le prévenir; mais celui-ci en étant averti, se rendit maître de l'empire et en chassa son père. Saturne se retira en Italie, et le temps de son règne fut appelé l'âge d'or. On le représente sous la figure d'un vieillard tenant une faux, pour marquer que le temps détruit tout, ou d'un serpent qui se mord la queue, comme s'il retournait d'où il vient, pour

montrer le cercle perpétuel et la vicissitude du monde. Quelquefois aussi on lui donne un sablier ou un aviron, pour exprimer cette même vicissitude. Les Romains lui dédièrent un temple, et ils célébraient en son honneur les fêtes appelées *saturnales*. Il n'était pas permis de traiter d'aucune affaire pendant ces fêtes, ni d'exercer aucun art, excepté celui de la cuisine; toutes les distinctions de rang cessaient, et la licence prenait un essor digne des mœurs du paganisme.

SATURNIN (saint), premier évêque de Toulouse, appelé vulgairement *saint Sernin*, fut envoyé avec saint Denys pour prêcher l'Evangile dans les Gaules, vers l'an 245. Placé sur le siège de Toulouse, en 250, il fut illustre par ses vertus, ses lumières et ses miracles, et engendra le plus d'enfants qu'il put à l'Eglise par la semence de la parole divine, et par celle de son sang, qu'il répandit sous le fer des bourreaux, l'an 257.

SATURNIN (Publius-Sempronius-Saturninus), empereur, était d'une famille ignorée; il embrassa le parti des armes, et fut élevé par Valérien au rang de général. Il était un des trente tyrans qui disputèrent l'empire à Gallien, successeur de Valérien. Devenu célèbre par ses nombreuses victoires sur les Barbares, Saturnin fut proclamé empereur vers la fin de l'an 263. Comme il traitait ses troupes avec sévérité, elles lui ôtèrent la vie vers l'an 267.

SATURNIN (Sextus-Julius-Saturninus), empereur, Gaulois d'origine, cultiva d'abord la littérature et ensuite les armes. Aurélien le regardait comme le plus expérimenté de ses généraux. Il pacifia les Gaules, délivra l'Afrique du joug des Maures et rétablit la paix en Egypte. Le peuple d'Alexandrie salua Saturnin empereur en 280, la 4^e année du règne de Probus. Il refusa d'abord la pourpre impériale; mais il fut contraint de l'accepter. Probus fit marcher contre lui un corps de troupes, qui l'assiégea dans le château d'Apamée, où il fut forcé et tué, peu de temps après son éléction.

SATURNIUS, LAZARONEUS, auteur du xvi^e siècle, né à Bueno, petite ville du Val-Camonica dans le Bressan, composa, sous le titre de *Mercur*, dix livres d'institutions grammaticales, imprimées à Bâle, en 1546, et à Lyon, en 1556. C'est un ouvrage bien écrit et plein de bonnes observations sur la langue latine. Laurent Valla, que Paul Jove appelle avec raison le réparateur de la langue de l'ancienne Rome, avait donné en six livres les *Elégances de la langue latine*. Cet ouvrage, excellent pour le fond, resserrait dans des bornes trop étroites les lois de la saine latinité. Saturnius s'attacha principalement à remettre ceux qui feraient usage de cette langue, en possession d'une liberté que l'exemple des plus célèbres auteurs de l'antiquité leur assurait, et que Valla, trop scrupuleusement asservi aux idées de Priscien, grammairien du ix^e siècle, cherchait à leur ravir. Lancelot a fait un grand usage de ce *Mercur* dans sa *Méthode latine*.

SAUBERT (Jean), savant critique et bon antiquaire du xvi^e siècle, est auteur d'un *Traité* latin, assez estimé, sur les *Sacrifices des anciens*, et d'un autre sur les *prêtres et les sacrificateurs hébreux*. Ces deux *Traités* offrent des recherches et de l'érudition.

Thomas Crenius en donna une bonne édition corrigée, augmentée et éclaircie, sous ce titre : *De sacrificiis veterum, et de sacerdotibus Hebræorum, commentarium*. Leyde, 1699, in-8.

SAUCEROTTE. Voy. RAUCOURT.

SAUL, premier roi d'Israël, fils de Cis, homme riche et puissant de Gabaa, dans la tribu de Benjamin, fut sacré roi d'Israël par le prophète Samuel, l'an 1095 avant J.-C., suivant l'ordre que ce prophète avait reçu de Dieu. Sa taille et sa bonne mine le rendirent respectable au peuple, et prévinrent la multitude en sa faveur. Jabès ayant été assiégée par les Ammonites, le peuple s'assembla en foule pour secourir les habitants. Saül, avec cette armée nombreuse, fondit sur les Ammonites, les tailla en pièces, et délivra la ville. Ensuite Samuel tint une assemblée à Galgala, où il fit confirmer l'élection de Saül, qui, deux ans après, marcha contre les Philistins. Ces ennemis du peuple de Dieu irrités de quelques succès que Jonathas, fils de Saül, avait eus sur eux, vinrent camper à Machmas avec 50,000 chariots, 6,000 chevaux, et une multitude innombrable de gens de pied. Le roi d'Israël marcha contre eux et les vainquit. Saül fut victorieux de divers autres peuples; mais il perdit le fruit de ses victoires par sa désobéissance. Dans une guerre contre les Philistins, il offrit un sacrifice sans attendre Samuel, et il conserva ce qu'il y avait de meilleur dans les troupeaux des Amalécites, avec Agag leur roi, contre l'ordre exprès du Seigneur. Son sceptre passa dans les mains de David, qui fut sacré par Samuel, et qui épousa ensuite Michol, fille de Saül. Ce mariage n'empêcha point le beau-père de persécuter son gendre, ni de chercher tous les moyens possibles de le perdre. Saül consulta la pythonisse pour savoir quelle serait l'issue du combat qu'il allait livrer aux Philistins, et Samuel lui apparut pour lui annoncer sa défaite. (Voy. SAMUEL.) Peu après, son armée fut taillée en pièces : croyant alors la mort inévitable, il pria son écuyer de le tuer; mais cet officier ayant refusé de commettre une action si barbare, Saül saisit lui-même son épée; et s'étant laissé tomber sur la pointe, il mourut ainsi misérablement, l'an 1055 avant J.-C. Les Philistins, ayant trouvé le corps de ce prince, lui coupèrent la tête, qu'ils attachèrent dans le temple de Dagon, et pendirent ses armes dans le temple d'Astaroth. Son histoire, qui est racontée dans le premier livre des Rois, a été le sujet d'un grand nombre de compositions dramatiques, parmi lesquelles on distingue la tragédie de Soumet (voy. ce nom).

* **SAULI** (le B. Alexandre), apôtre de la Corse, naquit le 15 février 1558, à Milan, d'une famille patricienne originaire de Gènes. La tendre piété dont il fit profession dès sa jeunesse fut loin de ralentir son goût pour l'étude. A 17 ans il prit l'habit des clercs réguliers de la congrégation de saint Paul, autrement *Barnabites*, et dès lors joignit à ses autres études celle de la théologie. Dès qu'il eut reçu la prêtrise, l'évêque de Pavie le nomma son théologien; il assista en 1565 au synode de Milan, et mérita que saint Charles Borromée le choisit pour son confesseur. Il devint, en 1567, supérieur-général de sa congrégation. Nommé trois ans après

évêque d'Aleria en Corse, il prêcha l'évangile à cette population ignorante et demi-barbare, avec un zèle et une charité qui lui méritèrent le glorieux surnom d'*Apôtre de la Corse*. En 1391, il fut transféré sur le siège de Pavie; l'année suivante, dans une visite qu'il faisait de son diocèse, il mourut le 21 octobre à Cazzoli. Brûlant de zèle pour le salut des âmes, c'était surtout la conversion des pécheurs qu'il avait en vue. Il usait de toutes sortes de moyens pour les ramener à Dieu. Il allait les chercher, les exhortait, les priait. Son éloquence était si persuasive, la charité animait tellement ses paroles, que rarement elles étaient sans fruit. Il avait établi des réunions ou congrégations, auxquelles un grand nombre de fidèles assistaient. Il les instruisait, les engageait à la fréquentation des sacrements, et les y préparait. Ces exercices parurent si utiles à plusieurs prélats, qu'ils les adoptèrent pour leurs diocèses. Benoît XIV mit Sauli en 1751 au rang des *bienheureux*. Ses *Lettres pastorales*, ses *statuts synodaux*, ses *Opuscules mystiques*, sont mentionnés dans la *Biblioth. script. mediolan.*, d'Argellati. Moréri n'a point consacré d'article à ce saint religieux; mais il en fait mention au mot BARNABITES. Le P. Branda, de la même congrégation, a écrit sa *Vie*, Milan, 1748.

* SAULNIER (Charles), chanoine régulier de Prémontré, né à Nancy en 1690, entra dans la congrégation en 1707, et fit profession dans l'abbaye de Sainte-Marie à Pont-à-Mousson, le 10 mars 1709. Après avoir enseigné la philosophie et la théologie pendant plusieurs années à ses jeunes confrères, il fut nommé prieur d'Estival, par le chapitre de sa congrégation, et l'abbé Hugo qui voyait en lui le continuateur des travaux qu'il avait entrepris (*voy. Hugo*, iv, 465), le fit élire son coadjuteur; mais une mort prématurée l'enleva le 4 janvier 1758, un peu avant l'abbé Hugo, à peine âgé de 40 ans. On a de lui : une très-belle édition des *statuts* de l'ordre de Prémontré, Estival, 1725, in-4, avec des notes et des commentaires. A la tête se trouvent les *bulles confirmatives* de l'ordre et la *régle de saint Augustin*, qui régit tant d'associations religieuses de l'un et de l'autre sexe; *Scriptorum ordinis Præmonstratensis series chronologica, cum notis criticis et dissertationibus, ab exordio ordinis ad nostram ætatem*, 1729. Le manuscrit autographe mais incomplet des derniers cahiers est au séminaire de Nancy.

* SAULNIER (Louis-Sébastien), conseiller d'état, naquit en 1788 dans l'ancienne Lorraine. Son père avait été secrétaire général de la police. A 20 ans, auditeur au conseil d'état, il fut deux ans après chargé par Napoléon d'une mission administrative en Pologne; nommé en 1815 directeur général de la police à Lyon, et enfin préfet de Tarn-et-Garonne pendant les cent-jours. Des études d'économie politique, et des investigations sur les travaux de la presse anglaise le conduisirent en 1825 à fonder la *Revue britannique*, recueil justement estimé qui a jeté dans la circulation une masse prodigieuse de documents scientifiques, industriels et littéraires. Le premier de tous les économistes français, Saulnier émit le vœu de voir l'armée appliquée aux tra-

vaux publics, vœu réalisé en partie il y a quelques années. Appelé en 1831 à la préfecture du Loiret, il mourut à Orléans le 25 octobre 1855, à 47 ans. Il était correspondant de l'académie des sciences morales et politiques. On lui doit plusieurs *Opuscules*, qu'il est assez inutile de mentionner ici; mais qui auraient dû, ce semble, lui mériter une place dans la *Bibliographie des économistes* de M. Blanqui.

* SAULT (Jean-Paul du), religieux de la congrégation de St.-Maur, né l'an 1630 à Saint-Sever-Cap-de-Gascogne, d'une famille noble, prit l'habit à Toulouse le 21 novembre 1667, et nommé professeur de théologie, s'acquitta de cet emploi avec zèle. Il était à Saint-André d'Avignon, lorsqu'il lui vint à l'esprit de faire un testament spirituel, dans lequel il se donnait entièrement à Dieu, lui consacrant ses desirs, ses pensées et ses actions. Il signa cet acte de son sang et le déposa sur l'autel le jour de la fête de l'Epiphanie, jour auquel, dans la congrégation, se fait la cérémonie du renouvellement des vœux. Directeur du noviciat, après avoir exercé ces fonctions pendant 9 ans, il fut prieur de plusieurs monastères où il ranima le goût des bonnes études et l'amour de la discipline : le monastère de la Daurade lui fut en particulier redevable d'une riche bibliothèque. Elu visiteur de sa province, il mourut exténué de jeûnes et épuisé de travail, au monastère de St.-André de Villeneuve-lès-Avignon, le 16 janvier 1724, âgé de 74 ans. Il a laissé : *Entretiens avec Jésus-Christ dans le Saint-Sacrement de l'autel*, Toulouse, 1701 et 1705, 5 vol. in-12. Le P. d'Aulhun, jésuite, en a censuré quelques propositions; *Abrégé des Entretiens avec Jésus-Christ dans le Saint-Sacrement de l'autel*, Toulouse, 1706, in-12, ouvrage souvent réimprimé, et récemment à Avignon en 1824; *Avis et réflexions sur les devoirs de l'état religieux, pour animer ceux qui l'ont embrassé*, Toulouse, 1708; 2^e édit., Avignon, 1711, 2 vol. in-8, et retouchés par D. Guill. Rousset, Paris, 1714, 1717, 1757, 3 vol. in-12; *Le religieux mourant, ou Préparation à la mort, pour les personnes qui ont embrassé l'état religieux*, Avignon, 1718, 2 vol. in-8; *Abrégé du Traité de la préparation à la mort*, Toulouse, 1725, in-12.

SAULX de TAVANES. *Voy. TAVANES.*

SAUMAISE (Claude de), savant littérateur, naquit le 15 avril 1588, à Semur, en Auxois, d'une famille distinguée dans la robe. Sa patrie fut brûlée et presque réduite en cendres la même année qu'il vit le jour. « Cet incendie, dit un de ses froids panégyristes, fut un présage de ses vastes lumières, » de même que l'incendie du temple d'Ephèse l'a voit été du courage d'Alexandre. » Le père de Saumaise fut son premier maître pour les langues grecque et latine. Antoine Clément, son plus ancien biographe, dit qu'à l'âge de 10 ans le jeune élève expliquait Pindare, et faisait des vers dans l'une et l'autre langue, genre d'exercice par lequel il se délassa souvent de travaux plus graves. Après avoir fait sa philosophie à Paris, il alla en 1606 à Heidelberg, où il fit son droit sous le savant Godefroi. Lorsqu'il fut de retour dans sa patrie, son père, lieutenant particulier au bailliage

de Semur, voulut lui résigner sa charge; mais la profession que le fils faisait du calvinisme l'empêcha d'en obtenir les provisions. Il avait été élevé dans cette religion par sa mère, et s'y était affermi pendant son séjour à Heidelberg. Saumaise se retira à Leyde, où il fut professeur honoraire en 1652. Pendant un voyage qu'il fit à Paris, en 1655, le roi lui accorda un brevet de conseiller d'état, le fit chevalier de Saint-Michel; et depuis, étant en Bourgogne, il fut gratifié par ce prince d'une pension de 6,000 livres. Saumaise se signala en 1646, par son *Apologie de Charles I^{er}, roi d'Angleterre* (voy. MURON). Il soutenait une cause excellente; mais il l'affaiblit par le ton ridiculement ampoulé qu'il donna à son ouvrage. Voici comme il le commence: «Anglais, qui vous renvoyez les têtes des rois » comme des balles de paume, qui jouez à la » boule avec les couronnes, et qui vous servez des » sceptres comme de marottes. » L'année d'après il fit un voyage en Suède, où la reine Christine l'appela depuis longtemps. Après un séjour d'un an, il revint en Hollande, et mourut aux eaux de Spa, en 1655. On l'enterra sans cérémonie et sans épitaphe dans l'église de Saint-Jean à Maestricht, qui appartient aux calvinistes. Saumaise fut le héros des littérateurs de son siècle; mais sa réputation ne s'est pas soutenue. On le regarde généralement comme un critique bizarre, aigre et présomptueux. Son érudition était immense, mais elle était mal dirigée. Quoique Saumaise ait écrit avec beaucoup d'emportement et d'orgueil, il était doux et modeste avec ses amis. L'esprit de secte ne l'empêcha pas de faire des aveux bien favorables à la croyance catholique, comme nous l'apprenons par ce passage d'une lettre de Richard Simon (*Lettres choisies*, livre 1, page 247): «Vous autres puritains, » vous vous mettez peu en peine de ce qui regarde » l'office ecclésiastique. Cependant permettez-moi » de vous dire que vos gens ont si fort raffiné pour » épurer la religion chrétienne, qu'ils en ont fait » un squelette, et c'est ce que témoignait autrefois » Saumaise à la Peyrère, auteur des préadamites. » Celui-ci, comme je l'ai appris de lui-même, ayant » marqué à Saumaise que, dans le livre qu'il (Saumaise) avait composé, touchant la transsubstantiation contre Grotius, il avait trouvé bien des choses qui établissaient l'antiquité des cérémonies » de l'Eglise romaine, ou plutôt de toutes les » églises du monde: *Nostri*, répondit Saumaise, » *rescuerunt religionem usque ad vicum*. » Ses principaux ouvrages sont: *Nili, archiepiscopi Thessalonicensis, de primatu papæ romani, libri II*, avec des remarques qui décèlent son enthousiasme de secte, Hanau, 1608, in-8; Heidelberg, 1608 et 1612; Leyde, 1645, in-4. Ce Nil était un Grec aussi zélé pour le schisme de Photius, que Saumaise pour la doctrine de Calvin. Le livre de l'un et les remarques de l'autre ont été solidement réfutés par Jean Dartis, dans son traité *De ordinibus et dignitatibus ecclesiasticis*, Paris, 1648, in-4; *Flori rerum romanarum libri IV, cum notis Gruteri; nunc primum accesserunt notæ et castigationes Cl. Salmasii*, Paris, 1609, in-8; et 1656, in-8; *Historiæ Augustæ scriptores VI*, Paris, 1620, in fol., et depuis à Leyde,

en 1670 et 1671, in-8; *Plinianæ exercitationes in Cæii Julii Solini Polyhistor. Item Cæii Julii Solini Polyhistor, ex veteribus libris emendatus*, Paris, 1629, 2 vol. in-fol.; et à Utrecht, 1689, 2 vol. in-fol.; *De usuris*, Leyde, 1656, in-8. Ce livre, dans lequel il veut justifier les usures modérées, fut attaqué avec succès par Cloppenburg, Heinsius et Fabrot. *Dissertatio de fanore trapezítico in III libros divisa*, Leyde, 1640, in-8, qui, au jugement de Grotius, fut pulvérisée par Petau; *Dissertationum ecclesiasticarum libri II*, Paris, 1641, in-8; *Simplicii commentarius in Enchiridion Epicteti, ex libris veteribus emendatus*; *De re militari Romanorum liber, opus posthumum*, 1657, in-4; *De hellenistica*, Leyde, 1645, in-8; plusieurs autres ouvrages, dont on peut voir la liste dans la *Bibliothèque des auteurs de Bourgogne*, par Papillon.

SAUMAISE (Claude de), parent du précédent, né à Dijon en 1605, entra dans l'Oratoire en 1635, et fut chargé d'écrire l'*Histoire de sa congrégation*. Il recueillit plusieurs matériaux; mais l'ouvrage est demeuré imparfait: le père Saumaise mourut à Paris avant de l'avoir achevé, en 1680, à 77 ans. On a de lui une Traduction française des *Directions pastorales* de don Jean de Palafox, 1671, in-12, et quelques pièces de vers latins et français.

* SAUMAREZ (sir James), amiral anglais, né en 1757 dans l'île de Guernesey, fils d'un médecin, entra dès l'âge de quatorze ans dans la marine. Au commencement de la guerre d'Amérique, nommé lieutenant en récompense de sa belle conduite à l'attaque de Sullivan, il accompagna plus tard sir Hyde Parker dans son expédition dans la mer du Nord, et prit une part remarquable à la brillante affaire qui eut lieu près de Dogger-Bank. Nommé capitaine il ne tarda pas d'aller rejoindre l'amiral Hood, et se signala dans le combat qui eut lieu entre l'amiral Rodney et le comte de Grasse, le 12 avril 1782. Placé ensuite sous les ordres de sir John Jervis, il se trouva au blocus de Cadix, et à la bataille donnée près du cap Saint-Vincent, au mois de février 1797. Associé à l'expédition de Nelson, il assista à la bataille d'Aboukir. Nommé vice-amiral, et en dernier lieu général du corps royal de l'artillerie de marine, il mourut en octobre 1856, dans l'île de Guernesey où il s'était retiré. On a en anglais *Mémoires et correspondance* de l'amiral Saumarez, Londres, 1858, 2 vol. in-8.

SAUMERY (Pierre-Lambert de), français de nation, se fit franciscain dans sa patrie. Ayant apostasié en passant à Menin, il se retira en Angleterre, et partit de Londres au commencement de janvier 1719, pour aller dans le Levant. Il fit à Constantinople un séjour de plus de trois ans, parcourut ensuite l'Allemagne, l'Italie et la Hollande, où il se présenta deux ou trois fois pour être ministre; mais, manquant de témoignage, il fut rejeté. Après cela, il vint à Liège, où il abjura le calvinisme, et vécut de sa plume pendant environ quinze ans. Sa mauvaise conduite l'ayant fait chasser de cette ville, il retourna en Hollande, se fit de nouveau calviniste, et mourut, dit-on, à Utrecht. On a de lui: *Mémoires et aventures secrètes et curieuses d'un voyage au Levant*, Liège, 1751, 5 vol. in-12; *l'Anti-Chrétien*,

ou l'*Esprit du calvinisme opposé à Jésus-Christ et à l'évangile*, ibid., 1731, in-12, dédié à messieurs les bourgmestres et conseil de Liège; *Réplique à la lettre d'un soi-disant officier de la garnison de Namur*, contre le livre précédent. La lettre de ce prétendu officier a reparu avec quatre autres, sous le titre de *Quatre lettres à Messieurs les bourgmestres et conseil de Liège, au sujet du livre de M. Saumery...*, avec une lettre à M. le baron de H^{...}, sur les susdites lettres, Amsterdam, 1745, in-12; les *Délices du pays de Liège*, 1758-1754, 5 vol. in-fol. Saumery a rédigé cette informe compilation avec plusieurs autres faméliques écrivains qui avaient aussi besoin de jugement que de pain. On n'en estime que les figures.

SAUNDERSON (Nicolas), aveugle célèbre, né en 1682, à Thurlston dans la province d'York, n'avait qu'un an lorsqu'il perdit, par la petite vérole, l'usage de la vue et les yeux mêmes. Ce malheur ne l'empêcha point, au sortir de l'enfance, de faire très-bien ses humanités. Après avoir employé quelques années à l'étude des langues, il s'appliqua à la géométrie avec tant de succès, qu's'étant rendu à Cambridge, il y expliqua les ouvrages de Newton, et même les traités que ce philosophe a publiés sur la lumière et sur les couleurs. Ce fait pourrait paraître incroyable, si l'on ne considérait que l'optique et toute la théorie de la vision s'explique entièrement par le moyen des lignes, et qu'elle est soumise aux règles de la géométrie. Whiston ayant abdiqué sa chaire de professeur en mathématiques dans l'université de Cambridge, Saunderson fut nommé pour lui succéder en 1711. La société royale de Londres se l'associa, et le perdit en 1759, à 57 ans. Ses mœurs ne répondaient pas à ses talents : il aimait passionnément le vin et les femmes. Ses dernières années surtout furent déshonorées par les plus honteux excès. Naturellement méchant et vindicatif, il déchirait cruellement ses ennemis et même ses amis. Des juréments affreux souillaient tout ce qu'il disait. La haine qu'il avait vouée à la religion ne pouvait qu'être un nouvel argument en faveur de la sagesse des maximes de l'Evangile. Il prétendait ne pas devoir connaître Dieu, parce qu'étant aveugle il ne voyait pas ses ouvrages. *Mettez la main sur vous*, lui dit un jour le docteur Holmes; *l'organisation de votre corps dissipera une erreur si grossière*. On a de lui des *Eléments d'algebre*, en anglais, imprimés à Londres après sa mort en 1740, aux dépens de l'université de Cambridge, en 2 vol. in-4. Ils ont été traduits en français par M. de Joncourt, en 1756, 2 vol. in-4. Il avait inventé pour son usage une *Arithmétique palpable*, c'est-à-dire une manière de faire les opérations de l'arithmétique par le seul sens du toucher. C'était une table dont les bords étaient divisés par des entailles, etc.; on en voit la description à la tête du premier volume de ses *Eléments d'algebre*.

SAURIN (Elie), ministre de l'église wallone d'Utrecht, vit le jour en 1659, à Usseaux, dans la vallée de Pragelas, frontière du Dauphiné. Son père, ministre de ce village, l'éleva avec soin, et le jeune Saurin ne tarda pas à se distinguer. Ses talents le firent choisir en 1661 pour ministre de

Venterol, puis d'Embrun. L'année suivante il était sur le point de professer la théologie à Die, lorsqu'il fut obligé de quitter le royaume, pour avoir refusé d'ôter son chapeau en passant auprès d'un prêtre qui portait le saint Viatique. Il se rendit en Hollande, où il devint ministre de l'église wallone de Delft. Il y eut des démêlés très-vifs avec le ministre Jurieu, dont il se tira avec avantage. Il mourut à Utrecht en 1705, âgé de 64 ans, sans avoir été marié. On a de lui : *Examen de la Théologie de Jurieu*, la Haye, 1694, 2 vol. in-8, dans lequel il discute diverses questions de théologie; des *Réflexions sur les droits de la conscience*, Utrecht, 1697, in-8, contre Jurieu, et contre le *Commentaire philosophique* de Bayle; un *Traité de l'amour de Dieu*, ibid., 1704, in-8, dans lequel il soutient l'amour désintéressé; un *Traité de l'amour du prochain*, ibid., 1704, in-8, etc.

SAURIN (Jacques), né à Nîmes en 1677, d'un habile avocat protestant de cette ville, fit d'excellentes études, qu'il interrompit quelque temps pour suivre le parti des armes. Il eut un drapeau dans le régiment du colonel Renault, qui servait en Piémont; mais le duc de Savoie ayant fait la paix avec la France, Saurin retourna à Genève, et reprit ses études de philosophie et de théologie, qu'il acheva avec un succès distingué. Il alla en 1700 en Hollande, puis en Angleterre, où il se maria en 1703. Deux ans après il retourna à la Haye. Il s'y fixa, et y prêcha avec un applaudissement extraordinaire. Il avait de grands talents extérieurs, un air prévenant, une physionomie gracieuse, un ton de voix net et insinuant. Son élocution n'était pas exactement pure; mais comme il prêchait dans un pays étranger, on y faisait peu d'attention, et son auditoire était toujours fort nombreux. Il mourut en 1750, peu regretté des calvinistes, qui ne lui trouvaient pas assez de zèle ou d'emportement contre les catholiques. Ses ennemis firent beaucoup valoir ses intrigues galantes, et quelques autres aventures où sa vertu s'est démentie. Les ouvrages de ce ministre sont : des *Sermons*, en 12 vol. in-8 et in-12, dont quelques-uns sont écrits avec beaucoup de force, de génie et d'éloquence, et dont quelques autres sont négligés et faibles. On n'y trouve point ces imprécations et ces fureurs, que les calvinistes font ordinairement paraître dans leurs sermons contre l'Eglise romaine; mais il ne laisse pas d'en combattre les dogmes d'une manière insidieuse, quoique sa logique ne soit pas redoutable. Il attaque, par exemple, la présence réelle par des raisons qui se tournent également contre le mystère de la Trinité, qu'il défend dans ce même endroit. (*Voy. le Catéch. philos.* t. 3, n° 447.) Il avait publié les 5 premiers vol. pendant sa vie, depuis 1708, jusqu'en 1725; les derniers ont été donnés après sa mort; des *Discours sur l'ancien Testament*, dont il publia les 2 premiers vol. in-fol. Beausobre et Roques ont continué cet ouvrage et l'ont augmenté de 4 vol., 1720 et années suivantes. Une *Dissertation* du 2^e volume qui traite du mensonge officieux, fut vivement attaquée par la Chapelle, et suscita de fâcheuses affaires à Saurin; un livre intitulé : *L'Etat du christianisme en France*, 1725, in-8, dans le-

quel il traite de plusieurs points de controverse, et combat le miracle opéré sur la dame la Fosse à Paris; *Abrégé de la théologie et de la morale chrétienne, en forme de catéchisme*, 1722, in-8. Saurin publia, deux ans après, un *Abrégé* de cet *Abrégé*; l'un et l'autre sont faits avec méthode, mais ils ne peuvent servir qu'aux protestants. On a publié plusieurs compilations sous les titres d'*Esprit de Saurin*, etc.; *Principes*, etc.; *Extraits*, etc.; la plus récente est intitulée *Chefs-d'œuvre ou sermons choisis de Saurin, recueillis par J.-J. Chenevière*, Genève, 1824, 4 vol. in-8.

SAURIN (Joseph), membre de l'académie des sciences, frère d'Elie Saurin, né en 1659, à Courtaison, dans la principauté d'Orange, fut reçu ministre fort jeune à Eure en Dauphiné. S'étant emporté, dans un de ses Sermons, contre la religion et le gouvernement, il fut obligé de quitter la France en 1683, et se retira à Genève, d'où il passa dans le canton de Berne, qui lui donna une cure considérable dans le bailliage d'Yverdon. Il était bien établi dans ce poste, lorsqu'il s'éleva contre lui un orage qui le fit passer en Hollande. Il se rendit de là en France, et se mit entre les mains de l'illustre Bossuet, qui lui fit faire son abjuration en 1690. On douta toujours de la sincérité de cette conversion. L'*Histoire* qu'il en a donnée est une espèce de roman. Saurin fut bien accueilli par Louis XIV, eut des pensions de la cour, et fut reçu à l'académie des sciences en 1707, avec des distinctions flatteuses. La géométrie faisait son occupation et son plaisir. Il enrichit de plusieurs extraits le *Journal des savants*, auquel il travaillait, et les *Mémoires de l'académie des sciences*, de quelques morceaux intéressants. Ce sont les seuls ouvrages que l'on connaisse de lui. On lui a attribué le *Factum* qu'il publia contre Rousseau, lorsqu'il fut enveloppé dans la triste affaire des *Couplets*; mais ce *Factum* est de Houdart de La Motte, auquel il avait eu recours. Il se répandit en 1707, dans le café où Saurin allait tous les jours, des chansons affreuses contre tous ceux qui y venaient. On soupçonna Rousseau d'en être l'auteur. Celui-ci rejeta ces horreurs sur Saurin, qui fut absous par un arrêt du parlement, rendu en 1712, tandis que Rousseau était banni du royaume, non pas à la vérité comme auteur des *Couplets*, mais pour avoir succombé dans ses preuves contre Saurin. Richer, dans un des volumes des *Causes célèbres*, tâche de prouver que Saurin et la Motte fabriquèrent les *Couplets* d'après certains traits échappés à Rousseau, qu'ils y insérèrent adroitement pour faire retomber sur lui avec plus de vraisemblance le soupçon de les avoir faits; ce sentiment a pris faveur. Cependant, quant à la Motte, il faut convenir que l'atrocité des *Couplets* n'était point dans son caractère, et il paraît certain qu'il n'a eu d'autre part à cette affaire que d'avoir composé le *Factum* dont nous avons parlé. Saurin mourut à Paris en 1757 d'une fièvre léthargique. Sa mémoire a été attaquée après sa mort, comme sa réputation l'avait été pendant sa vie. On fit imprimer, dans le *Mercure suisse*, une Lettre, écrite de Paris à un ministre, dans laquelle il s'avouait coupable de plusieurs crimes qui auraient mérité la

mort. Quelques ministres calvinistes ont depuis fortement soutenu que cette Lettre avait existé. Voltaire a essayé de prouver le contraire, cependant ce poète philosophe, en voulant défendre Saurin dans son *Histoire générale*, a laissé de fâcheuses impressions sur son caractère. Il insinue que ce géomètre sacrifia sa religion à son intérêt, et qu'il se joua de « Bossuet, qui crut avoir converti un ministre et qui ne fit que servir à la petite fortune d'un philosophe! » Cela peut être vrai; mais c'est un aveu singulier de la part d'un homme qui fait l'apologie d'un autre.

SAURIN (Bernard-Joseph), fils du précédent, poète dramatique, avocat, et membre de l'académie française, né en 1706 à Paris, mort dans la même ville en 1781, est connu surtout par des drames dont le succès, si l'on excepte son *Spartacus*, ne prouve autre chose que la corruption des idées et du goût du xviii^e siècle. Dans un autre temps on eût rejeté avec horreur ces caractères outrés et démoniaques, qu'on ne porte à l'excès que par l'impossibilité de saisir et de peindre les passions dans le juste point de vue où l'on doit les présenter. (*Voy. BELLOY.*) Ses *Oeuvres complètes* parurent en 1783, en 2 vol. in-8. Ce n'est pas une réimpression; c'est un recueil de différents exemplaires que le libraire avait encore en grand nombre dans sa boutique et qu'il a réunis sans même retrancher le frontispice de chaque pièce. On y trouve, outre ses ouvrages dramatiques, quelques *Epîtres*, en vers guindés, à la manière académique; un conte de fées pour servir à l'instruction des rois et des reines, et par conséquent tout bouffi de grande morale et d'axiomes philosophiques, dont il n'y a guère de profit à espérer; plusieurs poésies légères sans légèreté et sans poésie; enfin des chansons bachiques où la bonhomie tient lieu de verve et de gaieté. Sentant peut-être qu'il n'arriverait point à la célébrité par ses ouvrages, il prit le parti de se jeter dans la cabale philosophique pour s'assurer d'un bon nombre de louangeurs. D'autres disent qu'il y fut entraîné contre son gré, par reconnaissance pour Helvétius, qui lui faisait une pension de mille écus, et qui, par le droit de bienfaiteur, le jeta au milieu de ce *tripot*, selon l'expression de Voltaire, dans le compliment qu'il en fit à Saurin au moment de cette initiation. Il avait eu longtemps des liaisons d'amitié avec des hommes de mérite qui ont toujours montré pour cette clique une aversion cordiale; mais la vanité et l'intérêt sont des choses auxquelles, dans un siècle d'égoïsme, on ne résiste guère. On a conservé au théâtre les pièces suivantes de Saurin: *Spartacus*, *Blanche et Guiscard*, tragédies, *Beverley*, et la comédie intitulée les *Mœurs du Temps*. Ses *Oeuvres choisies* ont été publiées avec une *Notice* par Fayolle, 1812, in-18.

* SAURINE (Jean-Pierre), évêque constitutionnel, né en 1755, à Saint-Pierre d'Eysus, Basses-Pyrénées, était vicaire à Sainte-Marie d'Oléron, lorsqu'il fut élu, en 1789, député aux états-généraux par le clergé du Béarn. Il fit partie de la coalition des curés qui se réunirent au tiers-état, adhéra aux mesures prises dans la nuit du 4 août, et applaudit à la vente des biens ecclésiastiques. Le 27 septembre 1790 il

prêta le serment à la constitution civile du clergé ; et peu de temps après fut élu évêque des Landes. Appelé en 1792 à la Convention, il y vota pour la détention de Louis XVI et de sa famille jusqu'à la paix, pour le sursis et pour l'appel au peuple. Par suite de son opposition à la journée du 31 mai, il fut enfermé quelque temps dans les prisons de la terreur, et après le 9 thermidor fut rappelé à la Convention avec ses collègues qui en avaient été exclus comme lui. Après la session il entra au conseil des Cinq-cents. En 1795, il fit partie du comité des *évêques réunis*, qui s'occupèrent de rassembler les membres dispersés de l'Eglise constitutionnelle. Il coopéra aux *Annales de la religion*, de Desbois (voy. ce nom), et assista aux deux *Conciles de 1797* et de 1801, mais sans s'y faire remarquer. Après le concordat, sa nomination inattendue à l'évêché de Strasbourg excita des plaintes, et son début dans son diocèse ne fut pas heureux. Il adressa une instruction menaçante à son clergé, favorisa les prêtres assermentés, et força, par ses exigences, des curés respectables à se démettre de leurs fonctions. Il mourut subitement dans une tournée pastorale à Soultz, le 8 mars 1815. On trouve une *Notice* sur Saurine dans l'*Ami de la religion*, tom. 53, p. 91.

SAUSSAY (André du), docteur en droit et en théologie, curé de Saint-Leu à Paris, sa patrie, officiel et grand-vicaire dans la même ville, et enfin évêque de Toul, naquit vers 1589 de parents pauvres, qui le firent élever dans un établissement de charité. Il s'acquit l'estime du roi Louis XIII, dont il fut prédicateur ordinaire, et qui l'honora de la mitre en 1647. Il gouverna son diocèse avec beaucoup de zèle et de sagesse, et mourut à Toul en 1675, à 80 ans. Il est auteur de plusieurs ouvrages et du *Martyrologium gallicanum*, 1658, 2 vol. in-fol. dans lequel on remarque beaucoup d'érudition, mais pas assez de critique et d'exactitude. Il entreprit cet ouvrage par ordre de Louis XIII. Une *Notice* lui a été consacrée dans les *Mémoires* de Nicéron, tom. 40.

SAUSSAYE (Charles de la), né en 1565 d'une famille noble, fut chanoine d'Orléans, sa patrie, jusqu'en 1614, qu'il accepta la cure de Saint-Jacques de la Boucherie à Paris. Le cardinal de Retz le nomma chanoine de l'Eglise de Paris, ce qui ne l'empêcha pas de conserver sa cure. Il mourut en 1621, à 56 ans. On a de lui : *Annales Ecclesie aurelianensis*, Paris, 1615, in-4; ouvrage plein de recherches savantes.

* SAUSSOIS (du), ou plutôt DUSAUSSOIS (quelques-uns écrivent *Dussaussoir*), né vers 1687, curé de Haucourt, diocèse de Ronen, mort en octobre 1727, âgé d'environ 40 ans, n'est connu que par un ouvrage intitulé : *La vérité rendue sensible à tout le monde ou Entretien familier d'un curé avec un marchand, sur les contestations dont l'Eglise est agitée, et en particulier sur la constitution Unigenitus*, 1719, in-12. Ce livre, en faveur de l'appel, eut plusieurs éditions. La 5^e est de 1724. Une autre édit. de 1745, 2 vol. in-12, fut donnée par Jean-Joseph Grillot, chanoine de Chablis. C'était un simple clerc tonsuré, imbu dès sa jeunesse des principes de Port-Royal. Pieux d'ailleurs et menant une vie

austère, il avait cru méritoire de se vouer entièrement au service du parti, et de s'exposer à tous les dangers pour le faire triompher. Sachant qu'on recherchait et qu'on punissait sévèrement ceux qui contribuaient à répandre les écrits jansénistes, il ne craignit pas de se livrer à cette œuvre dangereuse. Il fut déconvert et condamné au carcan. Il souffrit cette humiliation avec une résignation digne d'une meilleure cause. Errant et banni du royaume, il se retira en Hollande près des réfugiés. Il lui fut cependant permis de revenir en France, où il mourut en 1749.

* SAUSSOL (Alexis), né en 1759, à Bourgne, diocèse de Lavaur, vint terminer ses études à Paris chez les Robertins dont l'enseignement était alors en réputation, et remplit ensuite trois ans au séminaire de Saint-Nicolas les fonctions de directeur et de grand préfet. Rappelé à Lavaur par l'évêque de cette ville, M. de Castellane, il devint l'aumônier ou peut-être le secrétaire de ce prélat. A la révolution, il le suivit en Espagne, et pendant son séjour au célèbre monastère du Mont-Serrat y recueillit les matériaux d'un ouvrage qu'il publia vers 1801 à Florence, où il avait suivi son évêque. Cet ouvrage intitulé : *Traité de la conduite à tenir après la persécution*, lui mérita un bref de la part de Pie VII. Vers le même temps, l'infante d'Espagne, devenue reine d'Etrurie, lui confia l'éducation de son fils le duc de Lucques. Les vicissitudes auxquelles la vie des princes était alors exposée, le sépara de son élève dont il avait à peine commencé l'éducation. Il reçut néanmoins de la reine d'Etrurie avec la croix de Saint-Etienne le brevet d'une pension de 12,000 francs. Rentré en France à la restauration, il exerça son zèle aux environs de Lisieux, prêchant, donnant des retraites, et se livrant à toutes les fonctions du ministère. En 1817, nommé à l'évêché de Séez, les obstacles que rencontra l'exécution du nouveau concordat retardèrent son sacre, et il ne prit possession de son diocèse qu'au mois d'octobre 1819. Le nouvel évêque remplit avec zèle toutes les fonctions de l'épiscopat; mais son attention se porta spécialement sur les établissements ecclésiastiques. Il reçut les élèves du séminaire à l'évêché en attendant qu'il leur eût fait préparer une habitation convenable, et fit don au diocèse de l'ancienne abbaye de Saint-Martin de Séez qu'il avait acquise et restaurée à ses frais. Il mourut le 17 février 1856, à l'âge de 77 ans. M. l'abbé Maillard, directeur au séminaire de Séez, prononça son oraison funèbre.

* SAUSSURE (Nicolas de), agronome, né à Genève en 1709, mort dans cette ville à 80 ans, membre du conseil des Deux-cents, s'est fait connaître par les ouvrages suivants, tous relatifs à l'agriculture : *Manière de provigner la vigne sans engrais*, 1775, in-8; *Essai sur les causes de la disette du blé en Europe, et sur les moyens de la prévenir*, 1776; *Essai sur la taille de la vigne et sur la rosée*, 1780; *Feu, principe de la fécondité des plantes et de la fertilité des terres*, 1785, in-8; *Mémoire sur la manière de cultiver les terres*, adressé à la société économique d'Auch, etc.

* SAUSSURE (Horace-Bénédict de), célèbre na-

turaliste, fils du précédent, né à Genève en 1740, dès l'âge de vingt ans fut en état de concourir pour une chaire de mathématiques à l'académie de Genève, et à 22 ans y obtint celle de philosophie. Le célèbre Bonnet (*voy.* ce nom), son oncle par alliance, lui inspira le goût de l'histoire naturelle. Ami et compagnon de Haller, il fournit de bonne heure à la botanique d'importantes découvertes. Comme physicien, ses observations sur l'état et les variations de l'atmosphère l'amènèrent à inventer ou rectifier des instruments dont on se sert pour mesurer la température, et les services qu'il a rendus par là sont inappréciables. Ses voyages en Angleterre, en France, en Allemagne et en Italie, et surtout ses divers et courageux séjours sur les sommets glacés des hautes montagnes de l'Europe, dont il a le premier décrit d'une manière exacte l'ordre et la disposition, ont fait faire d'immenses progrès à la minéralogie. Il visita 20 fois les volcans éteints du Vivarais, du Forez, de l'Auvergne. Il était à Paris en 1768, et il parcourut ensuite la Belgique, la Hollande et l'Angleterre. En 1772, il alla voir les mines de fer de l'île d'Elbe, et passa à Naples où il connut lord Hamilton, avec lequel il monta jusqu'au cratère du Vésuve. De Reggio il passa à Palerme, visita les parties les plus intéressantes de la Sicile, où il fit d'abondantes récoltes de plantes rares, notamment à Catane, et sur l'Etna qu'il gravit jusqu'à son sommet le plus élevé. Tant que sa santé le lui permit, il fit chaque année un voyage dans les Alpes, qu'il traversa quatorze fois par huit passages différents. Il gravit le premier, en 1774, le Mont-Carmont, dont il fixa la hauteur à 1500 toises. Le 21 juillet 1788, sur les traces du docteur Paccard, et de Jacques Balmat, il parvint au sommet du Mont Blanc, l'objet constant de ses desirs depuis 20 ans. Sa dernière course et la plus instructive pour la théorie de la terre fut celle du Mont-Rose dans les Alpes-Pennines, qu'il exécuta en 1789. Saussure n'eut jamais d'autre emploi que celui de professeur qu'il remplit jusqu'en 1786. Honoré de l'estime de l'Europe, chéri de ses compatriotes, sa vie ne fut troublée que par la perte d'une partie de sa fortune, qu'occasionna la révolution de France. Genève lui doit l'établissement de la société d'encouragement pour les arts. Cet illustre savant mourut le 22 janvier 1799. Il était associé de l'académie des sciences de Paris et de plusieurs autres. Ses principaux ouvrages sont : *Essai sur l'hygrométrie*, 1785, in-4 et in-8; *Voyages dans les Alpes*, 1779-96, 4 vol. in-4, fig. Ses *Opuscules* imprimés séparément et ses *Mémoires* insérés dans le *Journal de physique* ou dans d'autres recueils scientifiques sont très-nombreux : on en trouve la liste détaillée à la suite de son *Eloge* par Senebier, Genève, 1801, in-8. Cuvier a fait aussi l'*Eloge* de Saussure à l'institut en 1810.

* SAUSSURE (Nicolas-Théodore de), fils du précédent, né en 1767 à Genève, l'élève puis le compagnon et l'aide de son père, se livra particulièrement à l'étude de la physiologie végétale, et consacra toute sa vie à éclaircir le mode de nutrition des plantes. Nommé plusieurs fois membre du conseil représentatif de la république de Genève,

il s'acquitta toujours de cette charge avec zèle, et mourut dans cette ville le 18 avril 1845, à 78 ans, professeur honoraire de minéralogie et de géologie, et correspondant de l'institut de France (académie des sciences); il était en outre membre des académies de Naples, de Munich, de Londres, etc. Indépendamment de ses *Recherches chimiques sur la végétation*, Paris, 1804, in-8, fig., on a de lui dans différents recueils scientifiques vingt-cinq *Mémoires* sur des questions de chimie, qui ont attiré l'attention des savants.

SAUTEL (Pierre-Just), jésuite, né à Valence en Dauphiné l'an 1615, mort à Tournon en 1662, poète latin. Cet auteur rend les petits sujets intéressants par la manière ingénieuse et délicate dont il les décrit. Il suffit pour s'en convaincre de lire la première élégie de ses *Jeux allégoriques*, sur une mouche tombée dans une terrine de lait. Les autres sujets de ces *jeux allégoriques* sont : un *Essaim d'abeilles distillant du miel dans le carquois de l'amour*; la *Querelle des mouches*; un *Oiseau mis en cage*; le *Perroquet qui parle*, etc. On a encore de lui des *Epigrammes* sur tous les jours de fêtes de l'année, qu'il a intitulées : *Annus sacer-poeticus*; ouvrage imprimé à Paris, 1663, in-16. Ces épigrammes, fort inférieures aux autres poésies de l'auteur, sont hérissées de mauvaises pointes, et contiennent beaucoup de faits apocryphes. Les *Jeux allégoriques* imprimés à Lyon, l'an 1656, in-12, avec une autre production qui a pour titre les *Jeux sacrés* et les *Pieuses larmes de la Madeleine*, l'ont été séparément, 1667 et Paris 1724. La latinité en est pure; mais les pensées n'en sont pas toujours naturelles.

SAUVAGE (Jean) ou WILT ou FERUS, cordelier, natif de Souabe, prêcha avec applaudissement dans la métropole de Mayence pendant 24 ans, et mourut en 1554, à soixante ans. On a de lui des *Sermons* imprimés plusieurs fois, et un *Commentaire* sur saint Jean, imprimé à Anvers et à Mayence, qui fut attaqué par Dominique Soto et Corneille Loos. Le père Sauvage, ayant passé presque toute sa vie parmi les hérétiques, s'était accoutumé peu à peu à leur façon de s'exprimer. On peut cependant lire sans danger ce *Commentaire*, de même que celui sur saint Matthieu du même auteur, de l'édition de Rome. Ses *Commentaires* ont été mis à l'*Index*, et ont trouvé un apologiste dans Dupin.

SAUVAGE (Denys), seigneur de Fontenailles en Brie, autrement dit le *sieur du Parc*, était Champenois et historiographe du roi Henri II. Il a traduit en français les *Histoires* de Paul Jove, et a donné des *Editions* d'un grand nombre d'histoires et de *chroniques*, entr'autres des *mémoires* de Philippe de Comines, 1552; cette édition a servi de modèle à toutes les autres. Son édition de Froissart à Lyon, 1559, en 4 vol. in-fol. et celle de Monstrelet, à Paris, 1572, en 2 vol. in-fol. sont ce qu'il a fait de mieux en ce genre. On estime aussi l'édition d'une *chronique* de Flandre qu'il publia en 1562. Elle s'étend depuis 792 jusqu'en 1585. Sauvage l'a continuée jusqu'en 1455; mais il n'a presque fait que copier Froissart et Monstrelet. Son style est barbare, et il était plus propre à compiler qu'à écrire.

Comme historiographe, il n'a laissé que le projet d'un traité sur la manière d'écrire l'histoire; comme grammairien, il tenta quelques innovations de peu d'importance. On prétend que la langue lui doit le mot *jurisconsulte*. Il mourut vers 1587.

* SAUVAGÈRE (Félix-François LE ROYER D'ARTEZET de la), né à Strasbourg (1) en 1707, d'une famille de Touraine, mort le 26 mars 1781, servit d'abord dans le régiment de Champagne; mais son goût pour les sciences le détermina bientôt à entrer dans le génie militaire. Envoyé à Marsal, il y reconnut des restes d'une chaussée romaine en briques, et fit part de cette découverte à Caylus et à dom Calmet qui l'encouragèrent à poursuivre le travail qu'il avait entrepris sur cette construction. Ses *Recherches sur le briquetage de Marsal, avec un abrégé de l'histoire de cette ville et une description de quelques antiquités qui se trouvent à Tarquinople*, Paris, 1740, le firent connaître des savants. Employé depuis sur les côtes de Bretagne, il fit des *Recherches sur les antiquités de Vannes*, qui d'abord insérées dans le *Journal de Verdun* (nov. 1755, p. 577), furent ensuite imprimées séparément, puis par extraits dans les *Mémoires de l'académie de la Rochelle*. Dans cet opuscule, il cherche à éclaircir plusieurs passages des *Commentaires* de César, qui concernent la guerre des Vénètes, et donne des détails, accompagnés de dessins, sur le prodigieux monument celtique de Carnac. Transporté à la Rochelle, il profita du voisinage pour étudier les nombreux restes d'antiquités romaines de la ville de Saintes, et les décrit dans une dissertation intitulée : *Les Ruines romaines de Saintes et de ses environs, avec les particularités les plus remarquables sur cette ville*. Il la réunit aux précédentes et à d'autres dont nous allons parler, sous ce titre : *Recueil d'antiquités dans les Gaules*, Paris, 1770, in-4. S'étant marié en Touraine et parvenu au grade de colonel, il quitta le service pour se retirer sur sa terre des Places située vers le confluent de la Loire et de la Vienne, canton assez remarquable, qu'on nomme le Verron. Ayant remarqué, au château d'Ussé, au confluent de l'Indre et de la Loire, deux sarcophages de momies couverts d'hieroglyphes, dont Kircher, qui les avait vus à Marseille lors de leur débarquement, avait déjà hasardé l'explication en 1676, il en fit le sujet d'une *Lettre à Court de Gébelin*, en l'accompagnant d'une figure exacte. Celui-ci répondit qu'on pouvait espérer de parvenir à déchiffrer les hieroglyphes, et indique la méthode qui lui paraissait la plus propre à cette opération; cette réponse, datée de 1769, termine le *Recueil*; elle est précédée de : *Recherches sur quelques antiquités des environs de Tours*, dans lesquelles il cherche à prouver que l'emplacement de *Cæsarodunum* (Maillé), est sur la rive droite de la Loire où l'on trouve les ruines d'un aqueduc considérable, et donne de nouveaux détails sur le monument connu sous le nom de Pile Saint-Mars. Ces explications furent vivement critiquées par l'abbé Robin (voy. ce nom ci-dessus 275) dans l'ouvrage intitulé :

le *Mont Glonne*. La Sauvagère lui répondit en publiant un *Recueil de Dissertations*, Paris, 1776, in-8, qui contient des recherches sur le temps où vivait le solitaire saint Florent au mont Glonne, en Anjou; sur quelques ouvrages des anciens Romains nouvellement découverts dans cette province et en Touraine; sur l'ancien lit de la Loire, de Tours à Angers, et sur celui de la rivière de Vienne; sur le prétendu tombeau de Turnus à Tours (la ville de *Cæsarodunum*, première capitale des Turones sous Jules-César); les ponts de Cé et le camp près d'Angers attribués à cet empereur, et celui de Chenebutte, à trois lieues au-dessous de Saumur; de Nouvelles assertions sur la végétation spontanée des coquilles du château des Places; des Dessins d'une collection de coquilles fossiles de la Touraine et de l'Anjou; de Nouvelles idées sur la falunerie de Touraine.

SAUVAGES DE LA CROIX (François BOISSIER de), né en 1706, à Alais dans le Bas-Languedoc, se consacra à la médecine. Il fit les plus grands progrès dans cette science, devint professeur royal de médecine et de botanique en l'université de Montpellier, et membre de plusieurs académies. Il était consulté de toutes parts, et on le regardait comme le Boerhaave de Languedoc. On prétend cependant que ses vues eussent été plus sûres et d'une utilité plus générale, s'il avait eu moins de penchant pour certains systèmes, et en particulier pour celui de Stahl, touchant le pouvoir de l'âme sur le corps. C'est ce système qui, selon Zimmermann, a entraîné Sauvages dans les erreurs ou du moins dans les opinions singulières qu'il a soutenues avec beaucoup de feu. Dans sa *Theoria febris*, Montpellier, 1758, in-12, il prétend que la cause de la fièvre consiste dans les efforts que fait l'âme pour lever les obstacles qui s'opposent à la liberté des mouvements du cœur. On trouve cette idée répandue dans plusieurs de ses *Dissertations*. « On conviendra, » dit Zimmermann, que le corps est subordonné à » l'empire de l'âme dans tous les mouvements que » nous appelons communément volontaires; mais » l'âme paraît, au contraire, lui être subordonnée » dans ceux où elle est dans un état de passibilité : » c'est ce que l'expérience journalière peut prouver » à un homme qui ne prend pas les mots pour les » choses. » Du reste, on peut croire que l'opinion de Sauvages se vérifie par des modifications qui démentent également la manière absolue avec laquelle il la soutient, et avec laquelle son adversaire la nie. (Voy. STAHL.) Sauvage était profond dans les mathématiques, mais il en fit un usage ridicule et dangereux dans la médecine, en soumettant cet art aux calculs d'algèbre les plus rigoureux et aux démonstrations de la plus sublime géométrie. Nouvelle preuve des travers que donne l'étude opiniâtre des mathématiques, surtout quand on y attache trop d'importance. (Voy. WOLFF.) Parmi les ouvrages qu'il a donnés sur la médecine, on distingue sa *Pathologia*, in-12, plusieurs fois réimprimée; et sa *Nosologia methodica*, Amsterdam, 1765, 3 vol. in-8. Antoine Cramer, médecin, en a donné une édition dans la même ville, en 1768, 2 vol. in-4, enrichie de nouvelles Des-

(1) Dreux du Radier (*Tables du Journal de Verdun*), le fait naître près de Chiouon.

criptions de maladies, que Sauvages avait recueillies dans les trois dernières années de sa vie. Ce livre a été traduit en français par Nicolas, Paris, 1771, 3 vol. in-8, sous ce titre : *Nosologie méthodique dans laquelle les maladies sont rangées par classes, suivant le système de Sydenham et l'ordre des botanistes*, avec un éloge historique de Sauvages. M. Gouviou, médecin, en publia une autre version infiniment supérieure, à Lyon, 1772, en 10 vol. in-12; la *Nosologie* méritait cet honneur. On y trouve tout à la fois un *Dictionnaire universel et raisonné des maladies*, et une introduction générale à la manière de les connaître et de les guérir. Quoique ce livre soit assez généralement estimé, on reproche cependant à l'auteur d'avoir trop grossi le nombre des maladies, parce qu'il les définit par les symptômes plutôt que par les causes. On a encore de Sauvages : *Physiologie mechanica elementa*, Amsterdam, 1755, in-12; *Methodus foliorum*, etc., la Haye, 1751, in-8. On y trouve le catalogue d'environ 500 plantes qui manquent dans le *Botanicon Monspeliense*, publié par Magnol; un grand nombre de *Dissertations* et des *Mémoires*. Ceux qui ont été couronnés par des académies ont été recueillis sous le titre de *Chefs-d'œuvre de M. de Sauvages*, Lyon, 1770, 2 vol. in-12. (Voy. GILBERT). Traduction de la Statique des animaux de Halles, Genève, 1744, in-4 (celle des végétaux a été traduite par Buffon). Cet habile médecin, mort à Montpellier, en 1767, à 61 ans, conserva avec une réputation très-étendue, une grande simplicité de mœurs. Il fut aimé de ses disciples, et mérita de l'être. Il leur communiquait avec plaisir ce qu'il savait; ses connaissances passaient sans faste et sans effort dans ses conversations. Son *Eloge* par de Ratte a eu plusieurs éditions.

SAUVAL (Henri), historien et avocat au parlement de Paris, né dans cette ville vers 1620, mort en 1670, est auteur d'un ouvrage en 5 vol. in-fol., intitulé : *Histoire des antiquités de la ville de Paris*. L'auteur mourut sans avoir eu le temps de le finir. Rousseau, auditeur des comptes, y mit la dernière main, y rectifia et suppléa beaucoup de choses. La mort le prévint aussi, et l'ouvrage ne fut donné au public qu'en 1724. On le réimprima en 1755.

* SAUVEBOEUF (Louis-François), comte de Ferrières, voyageur, né le 29 juin 1762 d'une famille distinguée du Limousin, entra d'abord au service, et était capitaine de cavalerie, lorsqu'il fut envoyé en Perse en 1782, pour démêler les vues de la Russie sur cet empire. Il y fut témoin des désordres affreux qui suivirent la mort imprévue d'Ally-Mourad, et qui facilitèrent à Aga Méhémed l'établissement de sa dynastie. Connu par la promptitude de ses voyages, il fut encore chargé de porter des dépêches au comte de Choiseul-Gouffier, alors à Constantinople, dont le silence inquiétait dans les circonstances de la guerre qui allait éclater; mais il eut plusieurs altercations avec cet ambassadeur; et ayant voulu partir à son insu et sans réponse, il fut arrêté sur la route et faillit plusieurs fois perdre la vie. Enfin il rentra en France en 1789; son enthousiasme pour la révolution ne l'empêcha pas d'être enfermé pendant la terreur, et il ne dut la vie, dit-

on, qu'à ses liaisons avec Robespierre. Chargé par le Directoire, en 1799, d'une mission secrète en Italie, il y fut arrêté par l'ordre de Scherer et à son retour à Paris, il fut encore enfermé au Temple, d'où il écrivit à Merlin de Douai des lettres dont il publia le précis. Après le 18 brumaire, resté sans emploi, il alla habiter sa terre de Montmort, près Epernai, et il y fut tué en 1814 pendant l'invasion des alliés. On a de lui : *Mémoires historiques, politiques et géographiques de ses voyages en Turquie, en Perse et en Arabie*, depuis 1782 jusqu'en 1789, Paris, 1790, 2 vol. in-8; ce ne sont guère qu'un long factum contre le comte de Choiseul-Gouffier. La préface contient une critique virulente du voyage du Volney. Les événements dont il a été le témoin, s'y trouvent confondus avec les récits et les descriptions qu'il a pris dans différents ouvrages.

SAUVEUR (Joseph), célèbre géomètre, né à la Flèche en 1655, fut entièrement muet jusqu'à l'âge de 7 ans. Les organes de sa voix ne se débarrassèrent qu'à cet âge lentement et par degrés, et ils ne furent jamais bien libres. Il se consacra tout entier aux mathématiques, enseigna la géométrie dès l'âge de 25 ans, et eut pour disciple le prince Eugène. Le jeu appelé la bassette était alors à la mode à la cour. Le marquis de Dangeau lui demanda, en 1678, le calcul du banquier contre les pontes. Le mathématicien satisfit si pleinement à cette demande, que Louis XIV voulut entendre lui-même l'explication de son calcul. En 1680, il fut choisi pour enseigner les mathématiques aux pages de madame la Dauphine, qui faisait beaucoup de cas du talent de Sauveur. Le grand Condé prit aussi du goût pour lui, et ce goût fut bientôt suivi de l'amitié. Le dessein de travailler à un *Traité de fortifications* l'engagea d'aller, en 1691, au siège de Mons, où il monta tous les jours à la tranchée. Il visita ensuite toutes les places de Flandre, et, à son retour, il devint le *Mathématicien ordinaire de la cour*. Il avait déjà eu, en 1686, une chaire de mathématiques au collège royal, et il fut reçu de l'académie des sciences en 1696. Enfin Vauban ayant été fait maréchal de France, en 1705, le proposa au roi pour son successeur dans l'emploi d'*examineur des ingénieurs*; le roi l'agréa et l'honora d'une pension. Sauveur en jouit jusqu'à sa mort, arrivée en 1716, à 63 ans. Ce savant était officieux, doux et sans humeur, même dans l'intérieur de son domestique. Quoiqu'il eût été fort répandu dans le monde, sa simplicité et son ingénuité naturelles n'en avaient point été altérées. Il était sans présomption, et il disait souvent que *ce qu'un homme peut en mathématiques, un autre le peut aussi*. On a de lui plusieurs ouvrages dans les *Mémoires* de l'académie des sciences. Les principaux sont : des *Méthodes abrégées des grands calculs*; des *Tables pour la dépense des jets d'eau*; le *Rapport des poids et des mesures de différents pays*; une *Manière de jager avec beaucoup de facilité et de précision toutes sortes de tonneaux*; un *Calendrier universel et perpétuel*. On a encore de lui les *Cartes des côtes de France*, qui forment le premier volume du *Neptune français*; une *Géométrie*, in-4, et plusieurs manuscrits concernant les mathématiques.

* SAUVIGNY (Edme-Louis BILLARDON de), littérateur, né vers 1750, à La Rochelle, obtint à 20 ans une lieutenance de cavalerie, puis fut admis dans les gardes du roi Stanislas. Après la mort de ce prince, il vint à Paris, et dut à la protection de la duchesse de Chartres, une place de censeur royal. Après avoir déclaré la guerre aux philosophes, il se rangea sous leur drapeau; et le même homme qui avait, en 1757, publié une *Critique de la Religion naturelle*, de Voltaire (voy. plus bas), fit représenter, en 1765, la *Mort de Socrate*, tragédie en 5 actes, où, sous le nom d'Aristophane, il prodigua des injures à Palissot; et permit, comme censeur, en 1788, la publication de l'*Almanach des honnêtes gens*, de Silv. Maréchal (voy. ce nom, v. 487). Une lettre de cachet exila Sauvigny à 50 lieues de Paris. Il adopta les principes de la révolution, mais en homme modéré, qui veut la réforme des abus. Après la terreur, il fut employé dans les bureaux du ministère de l'intérieur, fit partie du lycée républicain et disparut de la scène longtemps avant sa mort, arrivée en 1809. Il était âgé de près de 80 ans. On a de lui un très-grand nombre d'ouvrages; mais nous n'indiquerons que ceux qui méritent encore d'être lus ou consultés. De toutes ses productions dramatiques, on ne se rappelle plus que la *Mort de Socrate*, dont le succès peut être attribué en partie aux allusions vraies ou prétendues à Palissot (voy. ce nom); et *Hirza ou les Illinoïis*, tragédie en 5 actes, 1767. Parmi ses poésies on distingue *La Religion révélée*, poème en réponse à celui de *La Religion naturelle*, par Voltaire, avec un poème sur la cabale *Anti-encyclopédique au sujet du dessin qu'ont eu les encyclopédistes de discontinuer leurs travaux*, Genève (Paris), 1758, in-8; et des *Odes anacréontiques*, Paris, 1762, in-12, qui ont eu plusieurs éditions. Plus heureux écrivain en prose, il a donné l'*Histoire de Pierre le Long et de sa très-honorée dame Blanche Bazu*, Londres (Paris), 1765, in-8; *ibid.*, 1768; 5^e édition, sous le titre de *l'Innocence du premier âge en France*, etc., précédée d'un *Discours sur la langue française*, *ibid.*, 1778, in-8; 1795, in-12. Nous citerons encore de lui : *Le Parnasse des dames*, ou *Choix de poésies des femmes de toutes les nations*, Paris, 1775, 10 vol. in-8; *Essais historiques sur les mœurs des Français*, *ibid.*, 1785-92, 10 vol. gr. in-8 ou in-4, fig. Le 1^{er} contient la vie de saint Grégoire de Tours, extraite de ses écrits, avec l'examen de Lévêque de la Ravallière; la division des Gaules; la généalogie des rois de France; l'épître de l'histoire des Francs. Les deux suiv. contiennent la traduction de l'histoire de Grégoire de Tours, et sa continuation par Frédégaire. Le 4^e et le 5^e, les gestes des rois de France; ceux de Dagobert; des extraits d'Aimoin et de Roricon; la Chronique de Saint-Denis, avec l'analyse comparée de cinquante autres chroniques et de deux cent cinquante-cinq vies de saints, avec une table raisonnée de tout l'ouvrage. Le 6^e et le 7^e la traduction des *Œuvres* de Sidoine Apollinaire. Le 8^e et le 9^e, les lettres des rois, reines, papes, évêques, se rapportant à l'histoire de la première race. Le 10^e, enfin, les constitutions des rois de France, première dynastie, les lois des ripuaires, avec leur

traduction. Sauvigny montra plus de talent dans ces derniers ouvrages que dans ses productions théâtrales, pour lesquelles, néanmoins, il eut toujours, en dépit du public, une prédilection toute particulière.

SAUVIGNY (Berthier de). Voy. BERTHIER.

SAVARON (Jean), historien et magistrat, naquit vers 1550 à Clermont-Ferrand en Auvergne. Il sortait d'une bonne famille de cette province. Il fut président et lieutenant-général en la sénéchaussée et siège présidial de sa patrie. Il se trouva aux états-généraux tenus à Paris en 1614, en qualité de député du tiers-état de la province d'Auvergne, et y soutint avec zèle et avec fermeté les droits du tiers-état, qu'on semblait ne vouloir pas admettre dans cette assemblée. Il plaida ensuite avec distinction au parlement de Paris, parvint à une extrême vieillesse, et mourut en 1622. On a de lui un grand nombre d'écrits, dont la liste se trouve dans les *Mémoires de Nicéron*, tom. 17. Les principaux sont : *Sidonii Apollinaris opera*, 1609, in-4, avec des notes; *les Origines de Clermont, ville capitale d'Auvergne*, in-8. Pierre Durand a donné une plus ample édition, in-fol., 1662, de cet ouvrage aussi savant qu'exact. *Traité contre les duels*, etc., 1610, in-8; *Traité de la souveraineté du roi et de son royaume*, aux députés de la noblesse, 1615, in-8, ouvrage curieux et peu commun; *Chronologie des états-généraux*, depuis 422 jusqu'en 1605, Paris, 1605, in-8, réimprimée en 1788, in-8. L'auteur a eu pour but de montrer que, depuis la fondation de la monarchie jusqu'à Louis XIII, le tiers-état a toujours été convoqué par le roi aux états-généraux, et y a eu entrée, séance et voix opinante.

** SAVART (Félix), physicien, né en 1791 à Mézières, d'une famille d'artistes attachée à l'école du génie de cette ville, montra dès son enfance une rare aptitude pour la construction des instruments de physique et pour les recherches expérimentales. Il acheva ses études à Metz avec distinction, et, arrivé à l'âge de choisir un état, il se décida pour la médecine, et fit pendant plusieurs années à l'hôpital militaire le service de chirurgien sous-aide. En 1810, il s'enrôla dans le 1^{er} bataillon de mineurs, où il fut bientôt employé comme élève-chirurgien, et lors du licenciement de ce corps en 1814, il se rendit à Strasbourg pour y prendre ses grades. De retour à Metz avec l'intention de s'y livrer à la pratique de la médecine, son penchant pour les sciences ne tarda pas à se ranimer, et, négligeant sa profession, il se mit à étudier la physique et la chimie. Venu à Paris pour y présenter à l'académie des sciences un *Mémoire* qu'il avait rédigé sur la construction des instruments à corde, il hésitait encore sur la carrière qu'il devait suivre; mais l'accueil qu'il reçut de M. Biot fixa sa vocation, et dès lors il se voua entièrement à l'acoustique. Son protecteur le fit à la fin de 1820 entrer comme professeur de physique dans une institution particulière. Admis en 1827 à l'académie des sciences, dans le même temps M. Biot fit créer en sa faveur la place de conservateur du cabinet de physique au collège de France, dont il fit un des plus beaux de l'Europe, et dès lors, libre de tout souci, il se

livra avec une ardeur incroyable à l'étude de l'acoustique dont il recula les limites d'une manière inespérée. A la mort d'Ampère en 1836, il le remplaça dans la chaire de physique générale au collège de France; mais il ne la remplit que peu de temps, une affection de poitrine l'enleva, le 16 mars 1841, à 50 ans. M. Bequerel et Letronne prononcèrent à ses obsèques des *Discours* imprimés. On n'a de Savart d'autres ouvrages que des *Mémoires* dans les recueils de l'académie. Il a laissé en manuscrit une traduction de l'ouvrage de *Celse* sur la médecine.

SAVARY (Jacques), natif de Caen, mort en 1670, âgé de 65 ans, poète latin, a fait quatre poèmes : sur la *Chasse du lièvre*, 1655, in-12; du *renard et de la fouine*, 1658, in-12; du *cerf*, etc., 1659, in-12; sur le *manège*, 1662, in-4, où l'on remarque de l'invention. On a encore de lui l'*Odyssée* en vers latins; les *Triumphes de Louis XIV*, depuis son avènement à la couronne, et un volume de *Poésies mêlées*, dans lequel il y a plusieurs pièces faibles.

SAVARY (Jacques), négociant célèbre, né à Doué, en Anjou, l'an 1622, fit une fortune assez considérable dans le commerce à Paris. Il avait dessein d'acheter une charge de secrétaire du roi, mais Fouquet lui donna la ferme des domaines de la couronne; la déchéance de son protecteur entraîna la sienne. Il fut cependant nommé en 1670, pour travailler au *Code marchand*, qui parut en 1675, et eut beaucoup de part à cet ouvrage. On a aussi de lui : le *Parfait négociant*, dont il y a eu un grand nombre d'éditions, d'abord en un seul vol., ensuite en 2 vol. in-4, dans lesquels on a fait entrer les *Avis et conseils sur les plus importantes matières du commerce*. Cet habile négociant mourut en 1690, à 66 ans.

SAVARY (Jacques), sieur des Brulons, fils du précédent, né en 1657, fut inspecteur-général de la douane de Paris, et travailla conjointement avec Philémon-Louis SAVARY, l'un de ses frères, chanoine de l'église de Saint-Maur-des-Fossés, au *Dictionnaire universel de commerce*, qui parut en 1725, 2 vol. in-fol. Jacques mourut d'une fluxion de poitrine en 1716, à 59 ans, et son frère en 1727, à 75 ans. On a de celui-ci un 5^e vol. imprimé en 1729, pour servir de supplément au *Dictionnaire du commerce*, qui, malgré quelques inexactitudes, est une des compilations les plus utiles que nous ayons sur cette matière. Il a été réimprimé en 1748, 5 vol. in-fol., et avec des *additions* de Cl. Philibert, Copenhague, 1759-66, 5 vol. in-fol.; c'est l'édition la plus complète de cet ouvrage aujourd'hui fort arriéré.

SAVARY (Claude-Etienne), voyageur et antiquaire, né en 1750, à Vitré en Bretagne, est connu par une *Traduction du Koran*, la *Morale de Mahomet*, des *Lettres sur l'Egypte*, 1785, 5 vol. in-8 (1), et des *Lettres sur la Grèce*. Auteur facile et fécond, quelquefois éloquent, mais dominé par son imagination,

par l'attrait des paradoxes, par le désir d'être singulier plutôt que vrai, il n'a pu jouir que du suffrage des lecteurs superficiels qui ne s'informent de rien dès qu'on les amuse. On peut voir diverses observations sur ses ouvrages, dans le *Journal hist. et litt.* du 1^{er} août 1785, pag. 507; 15 février 1787, pag. 248; 15 octobre 1787, pag. 258. Sa traduction de l'*Alcoran*, faite sur celle de Sale (1), est aussi infidèle (2). Il y a à la tête une *Vie de Mahomet*, où cet imposteur n'est pas faiblement flatté. On y fait un grand éloge de son courage et de sa prétendue politique, et on glisse sur ses fourberies et ses superstitions, sur son fatanisme féroce et sanguinaire. Quant aux *Lettres sur la Grèce* qui ont paru vers le temps de sa mort, à Paris, 1788, in-8, et réimprimées en 1798, nous n'y avons vu qu'une chose de remarquable; c'est que M. Savary y prêche avec beaucoup de courage la croisade contre les Turcs, non pas pour rétablir le christianisme dans les vastes contrées qu'ils ont usurpées, moins encore pour reconquérir les lieux saints, oh non! la philosophie n'approuve pas les conquêtes faites par de tels motifs, mais précisément pour remédier à la peste, au despotisme, au mépris des arts. « A la vue de ces tristes spectacles, » dit-il, mon cœur s'indigne et gémît, ma bile » s'allume; et je voudrais conjurer toute l'Europe » contre ces Turcs qui, descendus des monts de » l'Arménie, ont écrasé les nations sur leur passage, » et se sont frayé, à travers des flots de sang, une » route jusqu'au trône de Constantinople. Les beaux » pays qu'ils habitent n'ont point adouci la férocité » de leur caractère; la force est leur loi, le sabre » leur justice. » Malheureusement, un ou deux ans après la publication de ces *Lettres*, les Français à qui tout cela s'adressait particulièrement, sont devenus, à l'égard des sciences et des arts, tout autrement Turcs que ceux qui ont chagriné Savary. On a publié après sa mort, arrivée à Paris le 4 février 1788, un ouvrage qu'il avait laissé presque inachevé. C'est un conte traduit de l'arabe, où il n'y a rien de solide à recueillir. Savary a encore laissé une *Grammaire arabe* (1815, in-4), qui ne peut être comparée à celle de Sacy. Il s'était aussi occupé d'un *Dictionnaire arabe* qui n'a jamais vu le jour.

** SAVARY (Félix), astronome, né en 1797 à Paris, était petit-fils du célèbre voyageur; à sa sortie en 1817 de l'école polytechnique, il entra dans le corps des ingénieurs géographes, et le quitta en 1824 pour remplir la place de secrétaire du bureau des longitudes; il y joignit plus tard la chaire de Géodésie à cette école polytechnique dont il avait été l'un des brillants élèves. Nommé membre de l'académie des sciences, une mort pré-

(1) Cette assertion serait difficilement prouvée, puisqu'il est certain que Savary avait fait une étude spéciale de la langue arabe, dont il a même composé une *Grammaire* et un *Dictionnaire*, ainsi qu'on le voit à la fin de l'article.

(2) La trad. du *Koran* par Savary, Paris, 1783, 2 vol. in-8, a été réimprimée plusieurs fois in-8 et in-18. De toutes ces éditions la plus estimée est celle de 1829, 3 vol. in-18, augmentée de la *Doctrine et des devoirs de la religion musulmane*, ainsi que de l'*Eucologe musulman*, trad. de l'arabe par M. Garcin de Tassy.

maturée l'enleva, le 15 juillet 1841, à 41 ans. Ses travaux sont consignés dans le *Journal de physique*, les *Annales de chimie*, et la *Connaissance des temps*. Deux seuls de ses écrits ont été tirés à part : *Mémoire sur l'application du calcul aux phénomènes électro-dynamiques*, 1825, in-4, avec une pl. ; *Mémoire sur la détermination des orbites que décrivent autour de leur centre de gravité deux étoiles très-rapprochées l'une de l'autre*, 1829, in-8.

* SAVARY (Anne-Jean-Marie-René), duc de Rovigo, né en 1774, au village de Marçq, en Champagne, à peine âgé de 16 ans, fut nommé sous-lieutenant dans le régiment de Royal-Normandie, cavalerie, et faisait, en 1793, partie de l'état-major de l'armée du Rhin. Il se trouvait au passage de ce fleuve sous les ordres de Moreau, et s'y distingua par sa bravoure. A la bataille de Friedberg, chargé de conduire la colonne de droite de notre infanterie, il tourna la gauche de l'ennemi, et contribua puissamment au succès de cette journée. L'année suivante, Desaix le mit à la tête des troupes de sa division, qui devait de nouveau tenter le passage du Rhin, et sa valeur fut récompensée par le grade de lieutenant-colonel. Il suivit Desaix en Egypte, en qualité d'aide-de-camp, acquit dans cette expédition de nouveaux titres à sa confiance, et l'accompagna, en qualité de colonel, en Italie. Après la bataille de Marengo, Bonaparte le fit un de ses aides-de-camp. Il eut peu de temps après le commandement d'une légion d'élite de la gendarmerie, chargée de la garde du premier consul. Nommé général en 1803, il fut envoyé à l'empereur Alexandre, avant et après la bataille d'Austerlitz. En 1806, il accompagna Napoléon en Prusse ; fit, après la bataille de Iéna, capituler un régiment de hussards, et commanda les troupes qui soumirent Hameln et Nienburg sur le Weser, et rejoignit l'empereur à Varsovie. En 1807, à la bataille d'Eylau, il eut le commandement du 3^e corps, à la place de Lannes, alors malade. La bataille d'Ostrolenka qu'il gagna le 16 février sur les Russes lui valut le grand cordon de la légion-d'honneur. Il combattit à Heilsberg et à Friedland, à la tête d'une brigade de la garde ; et ses nouveaux services furent récompensés par le titre de duc de Rovigo et le gouvernement de la Vieille-Prusse. Il fut en 1808, après la paix de Tilsitt, chargé des intérêts politiques de la France à Pétersbourg ; sa mission dura sept mois. Il rejoignit ensuite Napoléon, qu'il accompagna en Espagne, où, après l'avènement du roi Joseph, il commanda en chef l'armée française et présida la junte de Madrid. Il suivit le maître aux conférences d'Erfurt, retourna avec lui en Espagne et le suivit encore pour l'ouverture de la campagne de 1809 contre l'Autriche. Il réussit à porter au maréchal Davoust des ordres d'où dépendait le succès des opérations, et la bataille d'Eckmühl fut gagnée. La paix de Vienne l'ayant ramené à Paris en 1810, il fut nommé ministre de la police. Quelque active que fut sa surveillance, il ne connut point le complot du général Malet, dont il fut un instant le prisonnier (voy. MALET, v, 457). En 1814, il fit partie du conseil de régence ; et après l'abdication de Napoléon, il vécut éloigné des affaires jusqu'au retour de l'isle

d'Ebe. Alors, il fut nommé pair et premier inspecteur de la gendarmerie. Il voulut suivre Bonaparte à Sainte-Hélène, mais on ne le lui permit pas. Conduit par les Anglais à Malte, il parvint à s'évader et se réfugia à Smyrne, où il apprit qu'il avait été condamné à mort par un conseil de guerre à Paris. En 1819, il se présenta pour purger sa contumace, et fut acquitté à l'unanimité. Mis à la retraite, il fut, à la fin de 1851, nommé gouverneur général de l'Algérie, où son administration a laissé d'honorables souvenirs. Atteint d'une maladie cruelle, il revint à Paris où il mourut le 2 juin 1855, à 50 ans, après avoir rempli avec ferveur ses derniers devoirs de religion. On a de lui : *Mémoires pour servir à l'histoire de l'empereur Napoléon*, Paris, 1828, 8 vol. in-8, réimprimés la même année. Il en avait publié plusieurs extraits, entr'autres un concernant la *Catastrophe* de M. le duc d'Enghien, 1825, in-8, qui donna lieu dans le temps à beaucoup de réclamations.

* SAVERIEN (Alexandre), mathématicien, né à Arles le 16 juillet 1720, d'abord garde de l'étendard à Marseille, reçut, à vingt ans, le brevet d'ingénieur de la marine, consacra toute sa vie à des travaux utiles qui restèrent sans récompense et mourut presque inconnu à Paris, le 28 mai 1805, à 85 ans. Ses principaux ouvrages sont : *Discours sur la navigation et la physique expérimentale*, 1742, in-4 ; *Nouvelle théorie de la manœuvre des vaisseaux* 1745, in-4 ; *Recherches historiques sur l'origine et les progrès de la construction des navires des anciens*, 1747, in-4 ; *Traité des instruments pour observer les astres sur mer*, 1752, in-8 ; *Dictionnaire universel de mathématiques et de physique*, 1753, 2 vol. in-4, que l'on peut encore consulter ; *Histoire critique du calcul des infiniment petits*, 1755, in-4 ; *Dictionnaire historique et pratique de la marine*, 1758, 2 vol. in-8., 2^e éd. 1781 ; *Histoire des philosophes modernes*, 1760-1769, 8 parties en 4 vol. in-4., ou 8 vol. in-12, avec leurs portraits gravés dans le goût du crayon ; *Histoire des philosophes anciens*, 1771, 5 vol. in-12 ; *Histoire des progrès de l'esprit humain dans les sciences exactes et dans les arts qui en dépendent*, etc., 1775-78 4 vol. in-8., etc.

SAVERY (Roland), peintre, né à Courtray en 1576, mort à Utrecht en 1639, fut élève de Jacques Savery, son frère, et travailla dans son genre de peinture et dans sa manière. Roland a excellé à peindre le paysage ; et, comme il était patient et laborieux, il mettait beaucoup de propreté dans ses tableaux. L'empereur Rodolphe II, bon connaisseur, occupa longtemps cet artiste, et l'engagea à étudier les vues riches et variées qu'offrent les montagnes du Tyrol. Savery a souvent exécuté, avec beaucoup d'intelligence, des torrents qui se précipitent du haut des rochers. Il a encore très-bien rendu les animaux, les plantes, les insectes. Ses figures sont agréables, et sa touche est spirituelle, quoique souvent un peu sèche. On lui reproche aussi d'avoir trop fait usage en général de la couleur bleue. On a gravé plusieurs morceaux d'après lui, entre autres un *saint Jérôme dans le désert* ; une *forêt remplie de chevaux sauvages* ; *Adam et Eve dans le Paradis terrestre* ; un *paysage avec*

des scènes de bois ; la Création, des sites, des rochers, des chutes d'eau, etc.

* SAVI (Pierre), jésuite, né dans le Piémont en 1728, mort à Milan en 1782, a traduit en italien : *Conjuraton de Catilina*, de Salluste, Turin, 1765, et les principaux ouvrages de son confrère le P. Gui Ferrari (voy. ce nom, m, 521.)

* SAVIGNY (Christophe de), né vers 1540, au château de ce nom, dans le Réthelois, est regardé comme le premier auteur *encyclopédique*. L'ouvrage qui lui a mérité cet honneur est intitulé : *Tableaux accomplis de tous les arts libéraux, contenant une partition desdits arts, amassés et réunis en ordre pour le soulagement et profit de la jeunesse*, 2^e éd., Paris, Libert, 1619, in-fol. de 37 pages; dont dix-huit imprimées, et les dix-neuf autres ornées de dessins de J. Cousin, sont autant de tableaux gravés en bois, qui peuvent se réunir de manière à n'en former qu'un seul. Les arts dont Savigny donne l'explication, sont la grammaire, la rhétorique, la dialectique, l'arithmétique, la géométrie, l'optique, la musique, la cosmographie, l'astrologie, la géographie, la physique, la médecine, l'éthique, la jurisprudence, l'histoire et la théologie. Papillon et Delisle de Sales ont prétendu que c'est dans cet ouvrage, *Traité de la gravure en bois*, que Bacon a pris l'idée de l'arbre encyclopédique; mais ce serait plutôt, suivant M. Brunet (*Manuel du libraire*), dans l'*Arbre universel de la suite et liaison de tous les arts et sciences* de Nicolas Bergeron, mort en 1584, dont Savigny lui-même a profité. La Croix du Maine cite de cet auteur l'*Onomasticon des mots et dictions de chacune chose, mis par lieux communs*; ouvrage qui n'a pas été publié. On a le portrait de Savigny, présentant son livre au duc de Nevers dont il était maître de la garde-robe.

SAVILLE (Henri), théologien anglais, né à Bradley dans la province d'York, le 30 novembre 1549, chevalier peu avantagé de la fortune, prévôt du collège d'Eaton près de Windsor, mort le 19 février 1622, à Oxford, fut un des principaux ornements de l'université de cette dernière ville. On doit à ses travaux des *Commentaires* sur Enclide et sur Tacite, et une *Edition* en grec des *Œuvres de saint Jean Chrysostôme*, Eaton, 1612, 9 vol. in-fol. Cette édition est belle et exacte. On a avancé que Fronton du Duc, qui publia dans le même temps que lui ce père de l'Eglise, donna son édition sur les feuilles qu'on lui fournissait furtivement d'Angleterre; mais il serait pour le moins aussi raisonnable de prétendre que Saville donna son édition sur les feuilles qu'on lui fournissait furtivement de France. On a encore de lui: *Rerum anglicarum scriptores post Bedam*, Londres, 1596, in-fol.; ouvrage savant et plein de recherches. C'est lui qui publia en 1618 le *Traité* de Bradwardin contre les pélagiens. Voy. BRADWARDIN.

SAVILE. Voy. HALIFAX.

SAVINE (Charles la Font de). Voy. FONT DE SAVINES.

SAVOIE (Jacques et Henri de). Voy. NEMOURS.

SAVOIE (Thomas-François de), prince de CARRIGNAN, fils de Charles-Emmanuel duc de Savoie, et de Catherine d'Autriche, naquit en 1596. Il donna, dès l'âge de 16 ans, des preuves de son courage, et

montra beaucoup d'empressement pour s'établir en France. L'aversion que le cardinal de Richelieu avait pour sa maison l'ayant empêché de réussir, il s'unit avec l'Espagne. Il prit Trèves en 1654, sur l'archevêque-électeur, qu'il fit prisonnier, et qui fut conduit à Namur en 1655. Mais il perdit, le 20 mai de la même année, la Bataille d'Avein (*Alventum* voyez *Dict. géographique*, édition de 1791), contre les Français. Le prince Thomas, pour effacer la mémoire de cette journée, fit lever le siège de Bréda aux Hollandais, en 1656, et entra en Picardie, où il se rendit maître de plusieurs places. Il passa dans le Milanais pendant la minorité du prince son neveu, pour obtenir la régence, et déclara la guerre à la duchesse de Savoie sa belle-sœur. Il emporta Chivas, et plusieurs autres villes, et fit ensuite son accommodement avec la France en 1640; mais ce traité ayant été rompu, il s'engagea de nouveau avec l'Espagne. Il fit un second traité avec la duchesse de Savoie en 1642, et un autre avec Louis XIII. Il fut déclaré généralissime des armées de Savoie et de France en Italie, où il fit la guerre avec divers succès. Il mourut à Turin, en 1656, à 70 ans, avec la réputation d'un prince inconstant, mais actif et impétueux. L'intérêt eut autant de part à ses changements, que son inconstance. Il eut deux fils. L'aîné, Emmanuel, a continué la branche de Carrignan. Le cadet, Eugène-Maurice, lieutenant-général en France, mort en 1675, fut père du fameux prince Eugène, qu'il eut d'Olympe Mancini, nièce du cardinal Mazarin, morte en 1708.

SAVOIE (le prince Eugène de). Voy. EUGENE ET TENDE, AMÉDÉE, VICTOR-AMÉDÉE.

SAVOIE-CARRIGNAN. Voy. LAMBALLE.

SAVOIE-ROLLIN. Voy. SAVOYE-ROLLIN.

SAVONAROLA (Jean-Michel), médecin italien, naquit à Padoue en 1584, d'une famille illustre. Il entra dans l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem; mais son amour pour l'étude lui fit abandonner cette carrière. De retour dans sa patrie, il se livra à la médecine, et fut reçu docteur. Savonarola voyagea en Italie, en France, en Allemagne, en Angleterre, etc. Il fut nommé lecteur à l'université de Padoue, et il y expliquait, en 1456, les ouvrages d'Avicenne, le seul auteur qui servit alors de base à l'enseignement médical. Vers la fin de ses jours, il se fixa à Ferrare, où il occupa la chaire de médecine pratique; il y mourut en 1462. On a de lui : *De balneis et thermis naturalibus omnibus Italie, sicque totius orbis, proprietatibusque eorum*, Ferrare, 1485, in-fol.; Venise, 1592, in-4; *Practica de ægritudinibus a capite usque ad pedes*, Colle (petite ville de Toscane), 1479, Pavie, 1486, in-fol.; réimpr. avec ce titre : *Practica major*, Venise, 1498 et 1560, in-8; *Speculum physiognomiae; De magnificis ornamentis Paduæ; In medicinam practicam introductio*, 1555, in-4.

SAVONAROLA (François), né à Padoue, de la même famille que le précédent, fut un des meilleurs poètes latins modernes, et a laissé un livre d'épigrammes latines qui ont eu plusieurs impressions. Scaldéon en fait beaucoup d'éloges dans son ouvrage intitulé *De antiquitate urbis Patavii*. François Savonarola mourut en 1559.

SAVONAROLA (Jérôme), petit-fils de Jean-Michel Savonarola, né à Ferrare en 1452, d'une famille noble, prit l'habit de Saint-Dominique, et se distingua dans cet ordre par le talent de la chaire. Florence fut le théâtre de ses succès : il prêchait, il confessait, il écrivait, et dans une ville libre, pleine de factions, il n'eut pas de peine à se mettre à la tête d'un parti. Il embrassa celui qui était pour la France contre les Médicis. Il prédit que l'Eglise serait renouvelée, et en attendant cette réformation, il déclama beaucoup contre le clergé et contre la cour de Rome. Alexandre VI l'excommunia et lui interdit la prédication. Après avoir cessé de prêcher pendant quelque temps, il recommença avec plus d'éclat que jamais. Alors le pape et les Médicis se servirent contre Savonarola des mêmes armes qu'il employait; ils suscitèrent un franciscain contre le jacobin. Celui-ci ayant affiché des thèses qui firent beaucoup de bruit, le cordelier s'offrit de prouver qu'elles étaient hérétiques. Il fut secondé par ses confrères, et Savonarola par les siens. Les deux ordres se déchainèrent l'un contre l'autre. Après bien des scènes peu raisonnables et peu édifiantes, le peuple, soulevé contre Savonarola, se jeta dans son monastère : on ferma les portes pour empêcher ces furieux d'y entrer; mais ils y mirent le feu, et se firent un passage par la violence. Pour les satisfaire, le magistrat fut obligé de poursuivre Savonarola comme un imposteur. Il fut appliqué à la question, et son interrogatoire, tel qu'il fut rendu public, parut prouver qu'il était à la fois fourbe et fanatique. Il est certain qu'il s'était vanté d'avoir eu de fréquents entretiens avec Dieu, et qu'il l'avait persuadé à ses confrères. Il prétendait aussi avoir soutenu de grands combats avec les démons. Jean-François Pic de la Mirandole, auteur de sa *Vie*, assure que les diables qui infestaient le couvent des dominicains, tremblaient à la vue de frère Jérôme. Le pape Alexandre VI envoya le général des dominicains et l'évêque Ramolino, qui le dégradèrent des ordres sacrés et le livrèrent aux juges séculiers, avec deux de ses plus zélés partisans. Ils furent condamnés à être pendus et brûlés : sentence qui fut exécutée le 25 mai 1498. A peine eut-il expiré, qu'on publia sous son nom sa *Confession*, dans laquelle on lui prêta bien des extravagances, mais rien qui méritât le dernier supplice, et surtout un supplice cruel et infâme. Il mourut avec constance, à l'âge de 46 ans. Pic de la Mirandole, auteur de la *Vie* dont nous venons de parler (publiée par le P. Quetif, avec des notes et quelques écrits du jacobin de Ferrare, Paris, 1674, 5 vol. in-12), en fait un saint. Il assure que son cœur fut trouvé dans la rivière, qu'il en possède une partie, et qu'elle lui est d'autant plus chère qu'il a éprouvé qu'elle guérit les maladies et qu'elle chasse les démons. Il observe qu'un grand nombre de ceux qui persécutèrent ce dominicain moururent misérablement. Il met de ce nombre le pape Alexandre VI. Savonarola a trouvé bien d'autres apologistes. Les plus célèbres sont, après le P. Quetif, Ambroise Catharin, Bzovius, Baron, Alexandre, Néri, religieux dominicains, auxquels on doit joindre Marsile Ficin, Matthieu Toscan, Flamininus, etc. Il a laissé des *Sermons* en italien, un *Traité* intitulé

Triumphus crucis, réimpr. à Paris en 1818 dans le *Pantheon ecclesiasticum*, in-8; des *Commentaires* sur l'*Oraison dominicale* et sur quelques *Psaumes*; un *Traité De simplicitate christiana*, publiés par Balesdens, Leyde, 1655, 6 vol. in-12.

SAVORGNAO (Marius), comte de Belgrado, florissait vers l'an 1507. Il se distingua dans la profession des armes, et fut honoré par la république de Venise de plusieurs emplois distingués. Le bruit des armes ne l'empêcha pas de s'appliquer aux belles-lettres. On a de lui l'*Art militaire terrestre et maritime, selon la raison et l'usage des vaillants capitaines anciens et modernes*; ouvrage écrit en italien, et divisé en 4 parties; *Traduction* de l'histoire de Polybe en italien.

SAVOT (Louis), né à Saulien, petite ville de Bourgogne, vers l'an 1579, s'appliqua d'abord à la chirurgie. Pour mieux y réussir, il vint à Paris, où il ne tarda pas à prendre des degrés en médecine. Il mourut dans cette ville médecin de Louis XIV, vers l'an 1640. C'était un homme respectable par sa vertu, et dont l'air était simple et mélancolique. Ses principaux ouvrages sont : un *Discours sur les médailles antiques*, Paris, 1627, 4 vol. in-4, ouvrage qui peut être de quelque utilité aux commençants; l'*Architecture française des bâtiments particuliers*; les meilleures éditions de ce livre estimable sont celles de Paris, avec les notes de François Blondel, 1675 et 1685, in-8. Le livre de Gallien, *De l'art de guérir par la saignée*, traduit du grec, 1603, in-12; *De causis colorum*, Paris, 1609, in-8. Tous ces ouvrages prouvent beaucoup de sagacité et d'érudition.

* **SAVOYE-ROLLIN** (Jacques-Fortunat, baron de), né à Grenoble vers 1765, d'une famille de magistrature, était avocat-général au parlement de cette ville, et s'était acquis une grande popularité par sa résistance aux édits de Brienne (*voy. LOMÉNIE*, v. 282). A l'époque du premier renvoi de Necker, on l'obligea de présider l'assemblée qui se forma soudainement pour demander le rappel de ce ministre. Il échappa aux orages de la révolution, et fut, après le 18 brumaire, appelé au tribunal. Il appuya le projet de fermer la liste des émigrés, vota pour l'établissement des tribunaux spéciaux, pour le mode d'élection par les listes de notabilité, et plus tard il parla contre l'institution de la Légion-d'Honneur, dont il devint ensuite un des membres. Ayant appuyé l'établissement de l'empire, il fut nommé l'un des substitués du procureur-général près la haute-cour impériale, et successivement préfet de l'Enre, de la Seine-Inférieure et des Deux-Nèthes. Resté sans fonction à la première restauration, il s'en tint volontairement éloigné pendant les cent-jours. A la fin de 1815, il fut élu député par le département de l'Isère, et mourut à Paris le 31 juillet 1823. Outre ses *opinions législatives*, notamment sur le *Projet de loi concernant la Légion-d'Honneur* (séance du 28 floréal an 10), on a imprimé quelque chose de lui dans le volume intitulé : *Recueil intéressant de plaidoyers dans la cause d'une femme protestante* (par Jolly, Falconet et Savoye fils), Genève, 1778, in-8.

* **SAX** ou **SAXIUS** (Christophe), savant Saxon, né en 1714, à Eppendorf, avait une érudition aussi vaste que profonde, et fut, pendant plusieurs

années, professeur d'histoire et d'antiquités à l'université d'Utrecht; il résigna ses fonctions en 1796, et mourut le 3 mai 1806, à 92 ans. On a de lui : *Onomasticon litterarium, sive Nomenclator historico-criticus præstantissimorum scriptorum, ab orbe condito usque ad sæculi quod vivimus tempora digestus, editio nova*, Utrecht, 1775, 1805, 8 vol. in-8, dont le dernier est un *Supplément*. Il a publié lui-même un abrégé des deux premiers volumes, sous le titre d'*Epitome onomastici litterarii* jusqu'en 1500, ibid., 1792, in-8. L'ouvrage entier eut un grand succès, et il est encore très-estimé; *Museum nummarium Milano-Viscontianum*, avec Bondam, ibid., 1786, in-8; une édition avec préface des *Dionysii Catonis Disticha, melius digesta, etc.* ibid., 1778.

SAXE (ducs de). Voy. ALBERT et WEIMAR.

SAXE (électeurs de). Voy. FRÉDÉRIC et MAURICE.

SAXE (Maurice, comte de), fameux général, naquit à Dresde le 19 octobre 1696. Il était fils naturel de Frédéric Auguste I^{er}, électeur de Saxe, roi de Pologne, et de la comtesse de Kœnigsmarck, suédoise. Il fut élevé avec le prince électoral, depuis Frédéric-Auguste II, roi de Pologne. Il servit en 1709 et 1710 dans l'armée des alliés commandée par le prince Eugène et par Marlborough, fut témoin de la prise de Lille en 1709, se signala au siège de Tournay, à celui de Mons, à la bataille de Malplaquet. Le roi de Pologne assiégea l'année d'après Stralsund, la plus forte place de la Poméranie. Le jeune comte servit à ce siège, et y montra la plus grande intrépidité. Il passa la rivière à la nage, à la vue des ennemis, et le pistolet à la main. Sa valeur n'éclata pas moins à la sanglante journée de Gadebusch, où il eut un cheval tué sous lui, après avoir ramené trois fois à la charge un régiment de cavalerie qu'il commandait alors. Après cette campagne, la comtesse de Kœnigsmarck le maria à la comtesse de Lobin; mais cette union ne dura pas. Le comte, inconstant et capricieux dans ses amours, comme dans le reste de sa conduite, fit dissoudre son mariage en 1721, et se repentit plusieurs fois de cette démarche. Son épouse ne l'avait quitté qu'avec beaucoup de regret; mais ses regrets ne l'empêchèrent pas de se remarier peu de temps après; les luthériens, depuis la fameuse décision de leur fondateur, ne faisaient point difficulté d'avoir deux maris ou deux femmes à la fois. Le comte de Saxe s'était rendu en Hongrie l'an 1717. L'empereur y avait alors une armée de 100,000 hommes sous les ordres du prince Eugène, la terreur des Ottomans. Le guerrier saxon se trouva au siège de Belgrade, et à une bataille que ce prince gagna sur les Turcs. De retour en Pologne l'an 1718, il fut décoré de l'ordre de l'Aigle-Blanc. L'Europe, pacifiée par les traités d'Utrecht et de Passarowitz, n'offrant au comte aucune occasion de se signaler, il se détermina en 1720 à passer en France, où le duc d'Orléans le fixa par un brevet de maréchal-de-camp. En 1722, ayant obtenu un régiment, il le forma et l'exerça suivant une méthode qu'il avait imaginée lui-même dans sa jeunesse. Tandis que la France croyait se l'être attaché, le comte, travaillé par l'ambition d'être souverain autant que par son inconstance naturelle, intri-

guait pour se faire choisir duc de Courlande, et il se forma dans les états du pays un parti qui le proclama en 1726. La Pologne et la Russie se déclarèrent contre lui. La czarine voulut faire tomber ce duché sur la tête de Menzikow, cet heureux aventurier qui, de gargon pâtissier, était devenu général et prince. Ce rival du comte de Saxe envoya à Mittau 800 Russes, qui investirent le palais du comte et l'y assiégèrent. Le comte, qui n'avait que 60 hommes, s'y défendit avec le plus grand courage. Le siège fut levé, et les Russes obligés de se retirer. La Pologne arma de son côté. Maurice, n'ayant pas assez de forces pour se soutenir, fut obligé de se retirer l'an 1729, en attendant une circonstance favorable. On prétend que la duchesse de Courlande douairière, Anne Iwanowna (2^e fille du czar Ivan Alexiowitz, frère de Pierre le Grand), qui l'avait soutenu d'abord, dans l'espérance de l'épouser, l'abandonna ensuite, désespérant de pouvoir fixer son inconstance et l'engager à régler ses mœurs. Si cela est, ses défauts lui firent perdre non-seulement la Courlande, mais encore le trône de Moscovie, sur lequel cette princesse monta depuis. La mort du roi de Pologne alluma le flambeau de la guerre en Europe, l'an 1733. L'électeur de Saxe offrit au comte le commandement-général de toutes ses troupes. Celui-ci aima mieux servir en France en qualité de maréchal-de-camp, et se rendit sur le Rhin à l'armée du maréchal de Berwick. Ce général, sur le point d'attaquer les ennemis à Ettingen, voit arriver le comte de Saxe dans son camp. Comte, lui dit-il aussitôt, j'allais faire venir 5000 hommes; mais vous me valez seul ce renfort. Ce fut dans cette journée qu'il pénétra, à la tête d'un détachement de grenadiers, dans les lignes des ennemis, et décida la victoire par sa bravoure. Non moins intrépide au siège de Philipsbourg, il fut chargé d'un grand nombre d'attaques, qu'il exécuta avec autant de succès que de valeur. Le grade de lieutenant-général fut, en 1734, la récompense de ses services. La mort de Charles VI replongea l'Europe dans les dissensions que la paix de 1736 avait éteintes. Après les désastres essayés par les Français en Bohême, il ramena l'armée du maréchal de Broglie sur le Rhin, il y établit différents postes, et s'empara des lignes de Lauterbourg. Devenu maréchal de France en 1744, il commanda en chef un corps d'armée en Flandre. L'année 1745 fut remarquable par la victoire de Fontenoy, qui fut suivie de la prise de Tournay, de celle de Bruges, de Gand, d'Oudenarde, d'Ostende, d'Ath et de Bruxelles. Les batailles de Rocoux et de Lawfeld augmentèrent sa gloire militaire. Le roi le créa maréchal de toutes ses armées en 1747, et commandant-général des Pays-Bas nouvellement conquis en 1748. Cette année fut marquée par la prise de Maëstricht, et la conclusion de la paix, signée le 18 octobre. Le maréchal de Saxe se retira au château de Chambord, que le roi lui avait donné pour en jouir comme d'un bien propre. Il ne quitta sa retraite que pour faire un voyage à Berlin. De retour en France, il se délassa de ses fatigues par un genre de vie que des hommes sévères regardèrent comme un sibilisme, et mourut (à ce que l'on a prétendu, blessé mortel-

lement dans un duel), le 30 novembre 1730, à 34 ans. Cet homme, dont le nom avait retenti dans toute l'Europe, compara en mourant sa vie à un rêve : *M. de Senac*, dit-il à son médecin, *j'ai fait un beau songe*. Effectivement ce n'était pas autre chose : de tous ses exploits il ne reste plus de vestiges, et aucune de ses conquêtes n'est restée à la France. Il avait été élevé et il mourut dans la religion luthérienne. « Il est bien fâcheux, dit une » grande princesse en apprenant sa mort, qu'on » ne puisse pas dire un *De profundis* pour un homme » qui a fait chanter tant de *Te Deum* ! » Son corps fut porté avec la plus grande pompe à Strasbourg, pour y être inhumé dans l'église luthérienne de Saint-Thomas. Un beau mausolée en marbre, ouvrage du célèbre Pigalle, fut placé dans cette église en 1777 : on y voit, non sans quelque scandale pour les bonnes âmes, un Cupidon en pleurs (car c'en est un, quoique des voyageurs superficiels aient voulu le transformer en Mars) dans la place même où les catholiques offraient autrefois le sacrifice éternel. (*Voy. le Journ. hist. et litt.*, 1^{er} octobre 1778, p. 182.) On a sous son nom *mes Réveries*, revues et publiées par l'abbé Perau, Paris, 1737, 2 vol. in-4, fig., ouvrage où, parmi des observations instructives pour le général et pour le soldat, on trouve des idées fort étranges, et que sans doute ce guerrier célèbre n'a pas proposées sérieusement. Quoique le titre justifie bien des choses, il est douteux qu'il puisse excuser toutes celles que l'auteur raconte : on les appellerait plutôt des *Rêves*, encore ne pourraient-ils être que les rêves d'un homme dont l'imagination, même durant la veille, ne serait pas bien réglée. « Ce livre, dit un critique, » a eu un grand cours par la perversité du cœur » humain, qui s'attache à tous les genres de romans » où la religion et la morale sont compromises. Les » idées creuses dont il est rempli ont fait plus d'un » mauvais singe parmi les princes dont quelques-uns ont payé cher cet essai d'imitation. » *L'Eloge du comte de Saxe*, par M. Thomas, Paris, 1761, in-8, a été couronné par l'Académie française; son *Histoire*, par M. d'Espagnac, 2 vol. in-12, tient beaucoup de la nature de l'éloge; l'auteur fait cependant observer que, dans les trois batailles sur lesquelles est particulièrement fondée la réputation du comte de Saxe, il fut tellement secondé par tout ce qui peut donner la victoire, qu'il est difficile d'isoler ses talents militaires pour en porter un jugement précis. « Il faut convenir que jamais » général ne fut mieux aidé dans ses moyens. Honoré de la confiance du roi, il n'était gêné dans » aucun de ses projets. Il avait toujours sous ses » ordres des armées nombreuses, des troupes bien » tenues, et des officiers d'un grand mérite; aidé, » pour la conduite des marches et des détails, par » des sujets d'une expérience et d'une habileté » consommée; ayant les vivres dirigés par des » hommes uniques, etc. » A cela, M. d'Espagnac pouvait ajouter que le comte de Saxe n'a combattu que des armées inférieures en nombre, composées de plusieurs nations et de troupes rassemblées à la hâte, dont les généraux, indépendants les uns des autres, avaient des vues et des ordres très-diffé-

rents; que le maréchal combattait sur les frontières de la France, et que les alliés, si on excepte les Hollandais, combattaient dans les pays éloignés; que dans les circonstances les plus critiques, comme à Fontenoy, la présence du roi ranima le courage du soldat qui commençait à fuir. Tout cela doit entrer sans doute dans l'appréciation des victoires et des vainqueurs. Grimoard a publié : *Lettres et Mémoires choisis parmi les papiers originaux du maréchal de Saxe, depuis 1733 jusqu'en 1750*, Paris, 1805, 5 vol. in-8.

* Saxe-Gotha, branche de la maison de Saxe, dont plusieurs princes se sont rendus recommandables par des vertus et de grands talents. ERNEST II, né le 30 janvier 1743, succéda en 1772 à son père, et gouverna avec sagesse son petit état composé des duchés de Gotha et d'Altenbourg. Son premier soin fut de restaurer ses finances, qui se trouvaient dans l'état le plus déplorable par suite de la guerre de Sept-ans, et par une sage économie, il trouva moyen de faire face à tout sans augmentation d'impôts. Lors de la guerre d'Amérique, il refusa l'appât des énormes subsides que lui offrait le roi d'Angleterre pour la levée d'un corps de Saxons; il préféra tenir ses peuples en paix, et lorsqu'il dut fournir son contingent à la confédération germanique pour agir contre la France, il n'épargna aucun sacrifice pour éloigner la guerre de ses états et diminuer les fléaux qu'elle entraîne après elle. Il se montra aussi le protecteur des sciences, et prit sur ses économies personnelles pour fonder, dans son château de Seeburg, un observatoire astronomique regardé par Lalande comme le plus beau et le plus utile de l'Allemagne. Ce bon prince mourut le 20 avril 1804. — EMILE-LÉOPOLD-AUGUSTE, son fils, né en 1772, suivit son système de politique. Il refusa d'entrer dans la ligue de l'Autriche et de la Prusse contre la France, et se trouva ainsi à l'abri des malheurs qu'eurent à déplorer les autres princes d'Allemagne pendant l'invasion. Ami des arts et des lettres, il les cultiva avec succès; on lui doit diverses compositions littéraires et musicales, qui font honneur à son goût et à ses talents. On cite particulièrement son livre intitulé : *Kylienion*, contenant 12 idylles et d'autres petites poésies. Quelques-unes ont été mises en musique par lui-même, d'autres par Himmel et Weber. Il a laissé plusieurs ouvrages manuscrits. On dit qu'il réussissait surtout dans le style épistolaire, et qu'il a écrit sous cette forme plusieurs romans. Il mourut à Gotha le 18 mai 1822. Marié deux fois, ce prince n'eut qu'une fille du premier lit, Louise, femme de Charles-Auguste, grand-duc de Saxe-Weimar : sa succession a passé à Frédéric IV, son frère.

* Saxe-Weimar et EISENACH (Charles-Auguste, grand-duc de), né en 1737, mort au mois de juin 1828 à Gralitz près de Torgau, avait succédé à son père Ernest-Auguste en 1758, sous la régence de sa mère. Ce ne fut qu'en 1815 qu'il prit le titre de grand duc. Son administration paternelle fut occupée à rendre ses états florissants, et Weimar, lieu de sa résidence, devint le rendez-vous des hommes de lettres et des savants les plus distingués de l'Allemagne, qu'il y fixa par sa munificence et les hono-

rables distinctions qu'il leur accordait. Ce prince a eu pour successeur son fils CHARLES-FRÉDÉRIC, auparavant lieutenant-général au service de Russie.

SAXE-WEIMAR. *Voy.* WEIMAR.

SAXI (Pierre), chanoine de l'église d'Arles, mort en 1657, s'est acquis une réputation bien fondée par plusieurs ouvrages, entre autres : *Pontificium Arelatense, sive Historia primatum Arelatensis Ecclesiae*, Aix, 1629, in-4; *Entrée du roi* (Louis XIII) *dans la ville d'Arles, le 9 octobre 1622*, Avignon, 1623, in-fol., recherchée à cause des faits historiques.

SAXI ou SASSI (Joseph-Antoine), né à Milan en 1675, enseigna pendant quelque temps les belles-lettres dans sa patrie, remplit ensuite avec zèle les fonctions de missionnaire, fut fait docteur au collège Ambrosien en 1705, et huit ans après directeur de ce collège et de la riche bibliothèque qui y est attachée. Il mourut le 21 avril 1751, et fut enterré dans l'église du Saint-Sépulchre à Milan. On a de lui : *Dissertatio apologica ad vindicandam Mediolano sanctorum corpora Gervasii et Protasii possessionem*, Bologne, 1719, et Milan, 1721, in-4. Cette Dissertation est contre le père Papebroch, qui avait soutenu que les corps de saint Gervais et de saint Protas avaient été transférés à Brisach en Alsace. Le père Papebroch, alors âgé de 89 ans, en fit remercier l'auteur par le père Janning son confrère, et se rétracta dans le *Supplément* de juin des *Acta sanctorum*; *Vie de saint Jean Népomucène*, Milan, in-12, en italien; *Epistola apologica pro identitate corporis sancti Augustini reperti in Confessione Sancti Petri in caelo auro Papiae, anno 1693*, Milan, in-folio; *De studiis Mediolanensium antiquis et novis prodromus ad historiam litterario-typographicam*, Milan, 1729; *Epistola pro vindicanda formula in ambrosiano canone ad missae sacrum praescripta*: *Corpus tuum frangitur, Christe*; *Epistola ad card. Quirinum, de litteratura Mediolanensium*, in-4; *Sancti Caroli Borromaei Homiliae, praefatione et notis illustratae*, Milan, 1747, 3 vol. in-fol.; *Noces vaticanae, seu Sermones habiti in academia a sancto Carolo Borromaeo Romae in palatio vaticano instituta, cum notis et praefatione*, in-fol.; *Vindiciae de adventu Mediolanum sancti Barnabae apostoli*; *Archiepiscoporum mediolanensium series critico-chronologica*, Milan, 1756, in-4; des *Editions* de divers auteurs, qu'il a enrichies de notes, entre autres : de l'*Historia Gothorum* de Jordanès ou Jornandès; des *Actes du Concile* de Pavie de l'an 876; de l'*Historia mediolanensis* de Landulphe; de l'*Historia rerum Lodensium* de Morena, etc. Muratori a inséré ces productions avec les notes de Saxi, dans sa collection *Rerum italicarum*. Saxi écrit avec autant de modération et de sagesse que d'érudition. Il n'a jamais le ton d'un homme qui, à tout prix, veut avoir raison, mais bien celui que donne un désir sincère de trouver et de dire ce qui est vrai.

SAXIUS. *Voy.* SAX.

SAXO, surnommé, à cause de la pureté de son style, le *Grammairien* (*Saxo grammaticus*). Danois, né dans l'île de Scéland, prévôt de l'église de Røthschild en Danemarck, dans le xii^e siècle, fut envoyé à Paris l'an 1177, par Axel ou Absalon, archevêque de Lundén, pour en emmener des reli-

gieux de Sainte-Geneviève en Danemarck. Il mourut en 1204, laissant une *Histoire* en latin des anciens peuples du Nord, qu'il dédia à André, évêque dans le même royaume; elle est divisée en 12 livres et s'arrête à l'année 1186. Cet ouvrage contient dans les premiers livres plusieurs faits absolument fabuleux; mais il est écrit d'un style vif et élégant, entremêlé de poésies, et qui étonne dans un auteur de son siècle. Stéphanus en a donné une très-bonne édition à Sorø en 1644, in-fol., avec des notes où règne une grande profusion de savoir. Stéphanus publia encore à Sorø, en 1645, 4 vol. in-fol. de notes sur cette Histoire : *Notae uberiores*, ouvrage peu commun et fort estimé. Il a été traduit plusieurs fois en danois; la dernière traduction est de 1819, in-4. Nyerup a donné une longue notice sur Saxo et sur son ouvrage dans le tome 2 de son *Tableau historique et statistique de l'Etat du Danemarck*, etc.

* SAXONIA (Hercule), médecin, né à Padoue en 1551, après avoir exercé avec succès sa profession à Venise, fut rappelé en 1590, dans sa ville natale, pour y professer la médecine pratique et y mourut en 1607. Parmi ses nombreux ouvrages, on cite celui qui est intitulé *Pantheon medicinae*, Francfort, 1605, in-fol. Saxonia jouit, de son vivant, d'une grande réputation; et on grava sur son tombeau l'épithaphe suivante :

Herculis ossa jacent, qui nomen, ab arte medendi
Ante omnes clarum, sparsit in orbe suum.
Et quis erit qui non doleat, Morsque improba dicat
Durior heu! saxo, Saxoniam abrupit?

* SAY (Jean-Baptiste), né à Lyon en 1767, d'une famille honorable du commerce, fut d'abord destiné à suivre la même carrière; mais son esprit méditatif l'en détourna, et de bonne heure il cultiva les lettres. Venu jeune à Paris, Mirabeau en fit son collaborateur au *Courrier de Provence*, et Clavières, devenu ministre des finances, le choisit pour secrétaire. Sous le régime de la terreur, il fonda, de concert avec Chamfort et Ginguené, la *Décade philosophique*. A peine cette entreprise était-elle commencée, que ses deux collaborateurs furent proscrits. Say remplaça Ginguené par Amaury Duval, Chamfort par Andrieux, et continua son journal, le seul monument scientifique et littéraire de cette déplorable époque. Bonaparte, à son départ pour l'Égypte, le chargea de réunir les livres qui lui devenaient nécessaires. Devenu premier consul, il voulut que Say fit partie du tribunal; mais fidèle à ses convictions politiques, il vota contre l'empire et fut éliminé de ce corps en 1804. Le pouvoir ne lui tint pas longtemps rigueur : il fut nommé directeur des droits réunis dans le département de l'Allier; mais il ne voulut pas accepter cette place, disant qu'il ne voulait pas aider à dépouiller la France. Dès lors il s'occupa uniquement d'économie politique, science dont Quesnay (*voy.* plus haut, 115), est en France le père, et qui a pour but la formation et la distribution des richesses. Say, disciple d'Adam Smith (*voy.* ce nom), développa les principes de l'économiste anglais dans un *Traité* qui eut un grand succès et qui, perfectionné d'édition en édition, est resté son premier titre de gloire. Mais il ne s'en tint pas là : désirant populariser une

science qui paraît destinée à jouer dans l'avenir un rôle fort important, il en donna des leçons à l'athénée royal, puis fut nommé professeur d'économie industrielle au conservatoire des arts et métiers, et enfin d'économie politique au collège de France. Il compta, en 1822, au nombre de ses élèves, le roi actuel de Danemark (Christiern VIII), vit ses cours suivis successivement par les hommes que leur position, leur fortune et leurs talents semblent appeler à diriger la société dans de nouvelles voies, et mourut à Paris le 14 novembre 1852, avec la réputation de l'économiste français le plus distingué. Ses principaux ouvrages sont : *Traité d'économie politique*, 1805, 2 vol. in-8; 6^e édit., 1841, gr. in-8; *Cours complet d'économie politique pratique*, 1828-50, 6 vol. in-8; 2^e édit., 1840, 2 vol. gr. in-8; *Catéchisme d'économie politique*, 1815, in-12; 5^e éd., 1855; *Mélanges et correspondance d'économie politique*, 1855, in-8, ouvrage posthume publié par son gendre, Ch. Comte (voy. ce nom, n, 716). *Quelques aperçus des hommes et de la société*, 5^e édit., 1859, gr. in-52. De tous les ouvrages de Say, le plus rare et le moins connu est une nouvelle allégorique intitulée : *Obbie*, ou *Essai sur les moyens de réformer les mœurs d'une nation*, 1800, in-8; il est aujourd'hui complètement oublié (1). Cet ouvrage avait été composé pour un concours proposé par l'institut, sur cette question : *Quels sont les moyens les plus propres à fonder la morale d'un peuple?* (Voy. WILLIAMS, Héli.-Marie.)

* SAY (Thomas), naturaliste américain, naquit à Indiana en 1788, et mourut à New-Harmony le 20 octobre 1854. L'académie des sciences naturelles de Philadelphie, dont il fut l'un des fondateurs, lui est principalement redevable de sa réputation. Ses travaux sur l'histoire naturelle occupent plus de 800 pages dans le *Journal* de cette société; il en fournit également un grand nombre aux *Transactions de la société américaine*, aux *Annales du lycée de New-York*, au *Journal de Silman*, etc. Son ouvrage intitulé : *Entomologie américaine ou*

Description des insectes de l'Amérique du Nord, Philadelphie, 1824-28, 5 vol. in-8, n'est pas entièrement terminé. L'auteur l'avait annoncé en 5 vol.

* SBARAGLIA (Jean-Jérôme), anatomiste et médecin distingué, né à Bologne en 1641, donna d'abord des leçons de philosophie, puis obtint une chaire de médecine, qu'il remplit pendant 40 ans avec une grande réputation. Il avait pris sa retraite depuis quelque temps, lorsqu'il mourut dans sa ville natale, qu'il n'avait presque pas quittée, le 8 juin 1710. On a de lui plusieurs ouvrages, dont le plus important est intitulé : *Oculorum et mentis vigiliæ ad distinguendum studium anatomicum et ad praxim medicæ dirigendam*, etc., Bologne, 1704, in-4. Il y combat quelques opinions du célèbre Malpighi. — SBARAGLIA (le P. Jean-Hyacinthe), mineur conventuel, né à Forlì, et mort en 1770, a publié : *Disputatio de sacris pravorum ordinationibus*, Florence, 1750; *Germana S. Cypriani et Afrorum, nec non Firmiliani et Orientalium opinio de hæreticorum baptismata ad rectum criticarum vindicis Cyprianorum disputationum intelligentiam exposita*, Bologne, 1741, in-4. L'auteur y défend l'authenticité des actes du concile d'Afrique, où fut décidée la question sur la nécessité de réitérer le baptême donné par les hérétiques (voy. saint CYPRIEN, III, 116).

SCACCHI. Voy. SCHACCHI.

SCÆVOLA. Voy. MUTIUS.

SCALA (Barthélemi), homme d'état et littérateur, né à Colle de Valdelsa, en Toscane, l'an 1450, d'une famille de meuniers, se distingua dans les belles-lettres et dans les négociations. Il se fit estimer de plusieurs princes, entre autres de Côme, duc de Toscane, de François Sforce, duc de Milan, et du pape Innocent VII. Il fut fait gonfalonier, sénateur et chevalier dans sa patrie. On avait tant de confiance dans sa probité, qu'on le fit dépositaire des secrets de la république pendant 20 ans. Il mourut en 1495. On a de lui des *Lettres* en latin, intéressantes pour l'histoire de son temps; *Apologi centum ad Laurentium Medicum*; *De Florentina historia ab origine ejusdem urbis*, dans le *Thesaurus Antiquit.* de Burman, t. 8, et Rome, 1677, in-4; *Vita Vitaliani Borromæi*, dans le même *Thesaurus*; *Eclogæ* III.

SCALA. Voy. ESCALE.

SCALCKEN (Godefroi), peintre, né en 1645, à Dordrecht, ville de Hollande, mort à La Haye en 1706, excellait à faire des portraits en petit et des sujets de caprice. Ses tableaux sont ordinairement éclairés par la lumière d'un flambeau ou d'une lampe. Les reflets de la lumière, qu'il a savamment distribués, un clair-obscur dont personne n'a mieux possédé l'intelligence, des teintes parfaitement fondues, des expressions rendues avec beaucoup d'art, donnent un grand prix à ses ouvrages. Scalcken était de ces hommes bizarres qui se laissent trop aller à leur humeur libre. On rapporte que, faisant à Londres le portrait du roi Guillaume III, il eut la témérité de lui faire tenir la chandelle. Le prince eut la complaisance de s'y prêter, et de souffrir patiemment que le suif dégoutât sur ses doigts.

SCALIGER (Jules-César), célèbre philologue, né en 1484, au château de Riva, dans le territoire de

(1) « Ce prix était une affaire de parti, dit l'*Ami de la religion* » (24 novembre 1832). L'école philosophique voulait absolument trouver quelque belle théorie propre à remplacer la religion. « Mais les efforts mêmes qui furent faits ne prouvèrent que l'impossibilité de réussir. Seize Mémoires furent envoyés sur la question proposée : aucun ne parut digne du prix. Alors l'institut changea un peu la question, qui fut ainsi posée : *Quelles sont les institutions les plus propres à fonder la morale d'un peuple?* Sur cette question, il y eut huit Mémoires, dont cinq furent mis au rebut, comme ne méritant aucune attention. Say était l'auteur de l'un des trois autres, et il publia le plan de son travail dans la brochure intitulée *Obbie*. Il supposait que le peuple obbie ne connaissait d'autre code que des monuments, des jeux moraux, des fêtes nationales, des récompenses patriotiques, un tribunal de vieillards, etc., et il ne voulait point pour son peuple de religion, ni même de lois. Il demandait plaisamment ce que sont ces nations que la religion a si bien endoctrinées, sans penser que l'on aurait pu lui demander aussi ce qu'étaient ces nations avant que la religion les eût endoctrinées, et ce qu'elles deviendraient si la religion cessait de les endoctriner. On aurait pu lui demander encore ce qu'était devenue la nation que la philosophie avait si bien endoctrinée, et ce qu'elle avait gagnée à tous les efforts faits pour détruire la religion. Nous nous sommes arrêtés un instant sur *Obbie*, parce qu'il fait connaître l'esprit qui animait l'auteur, et le but où il tendait. C'étaient de ces philosophes spéculatifs, qui s'épuisent à résoudre un problème déjà résolu d'avance, mais qui repoussent une solution admise par tous les peuples, et qui aiment mieux manquer de base pour l'édifice social que d'admettre la base de la religion. »

Vérone, se disait descendu des princes de la Scala, souverains de Vérone. Augustin Niphus lui donne une origine différente : il prétend qu'il était fils d'un maître d'école appelé *Benoît Burden* ou *Bordoni*. Ce maître d'école étant allé demeurer à Venise, y changea le nom de *Burden* contre celui de *Scaliger*, parce qu'il avait une échelle pour enseigner, ou parce qu'il habitait la rue de l'Echelle. Scioppius prétend qu'il était né dans une boutique d'enlumineur, qu'il fut *frater* sous un chirurgien, puis cordelier, qu'il quitta ensuite le froc pour se faire médecin. Quoi qu'il en soit, Scaliger porta les armes avec honneur dans sa jeunesse, et s'acquit ensuite une grande réputation dans les belles-lettres et dans les sciences. Il exerça longtemps la médecine avec succès dans la Guyenne, et mourut à Agen en 1558, âgé de 73 ans. On a de lui un traité de *l'Art poétique*, 1561, in-fol. ; un livre des *Causes de la langue latine*, Lyon, 1540, in-4 ; *De subtilitate libri XXI*, Paris, 1557, in-4 ; *Exercitationum exotericarum libri XV, de subtilitate ad Cardanum*, Paris, 1557, in-8 ; *In libros II Aristotelis qui inscribuntur*, De plantis, commentarii, Amsterdam, 1644, in-fol. ; *Aristotelis historia de animalibus, cum commentariis*, Toulouse, 1619 ; *Commentarii et animadversiones in VI libros Theophrasti de causis plantarum*, Genève, 1556, in-fol. ; *Animadversiones in historias Theophrasti*, Amsterdam, 1644, in-fol. ; des *Problèmes* sur Aulu-Gelle ; des *Lettres*, Leyde, 1600, in-8 ; des *Harangues* ; des *Poésies*, in-8, et d'autres ouvrages en latin. On remarque dans ces différents ouvrages de l'esprit, beaucoup de critique et d'érudition ; mais sa vanité et son esprit satirique lui attirèrent un grand nombre d'adversaires, parmi lesquels Augustin Niphus et Cardan se signalèrent. On a reproché à Scaliger d'avoir montré du penchant pour les nouvelles erreurs ; mais plusieurs prétendent que ce reproche est mal fondé, que les calvinistes ont interpolé ses écrits, et qu'ils ont supprimé des poèmes qu'il avait faits à l'honneur des saints. Il est certain qu'il est mort en bon catholique. *Sa Vie*, écrite par son fils, Leyde, 1594, in-4, n'est qu'un tissu de fables. En 1806, Briquet remporta à l'académie d'Agen le prix pour l'*Eloge* de Scaliger.

SCALIGER (Joseph-Just), célèbre philologue, dixième fils du précédent, et d'Audiette de Roques-Lobejac, né à Agen l'an 1540, embrassa le calvinisme à l'âge de 22 ans, et vint achever ses études dans l'université de Paris, où il fit des progrès dans la chronologie, les belles-lettres, le grec, sans même négliger la langue hébraïque. Appelé à Leyde, il s'occupa à écrire divers ouvrages pendant 16 ans, et y finit ses jours en 1607, à 69 ans. Il légua à l'université de Leyde sa bibliothèque, dont la plupart des ouvrages grecs et latins sont commentés et enrichis de notes de sa main. Joseph Scaliger, semblable à son père, avait la vanité la plus déplacée et l'humeur la plus caustique et la plus insupportable. Ses écrits sont un amas de choses futiles, et d'invectives grossières contre tous ceux qui ne le déclaraient point le phénix des auteurs. Ebloui par la sottise de quelques compilateurs qui l'appelaient *abîme d'érudition*, *océan de science*, *chef-d'œuvre*, *miracle*, *dernier effort de la nature*,

il s'imaginait bonnement qu'elle s'était épuisée en sa faveur. C'était un tyran dans la littérature. Il se glorifiait de parler treize langues, c'est-à-dire qu'il n'en savait aucune à fond ; mais il les connaissait assez pour y trouver des termes insultants et grossiers. Auteurs morts et vivants, tous furent également immolés à sa critique. Il leur prodigua plus ou moins les épithètes de *fou*, de *sot*, d'*orgueilleux*, de *bête*, d'*opiniâtre*, de *plagiaire*, de *misérable esprit*, de *rustique*, de *méchant*, de *pédant*, de *grosse bête*, d'*étourdi*, de *conteur de sorcelles*, de *pauvre homme*, de *fat*, de *fripou*, de *voleur*, de *pendard*. Il appelle tous les luthériens *barbares*, et tous les jésuites *ânes*... Origène n'est, selon lui, qu'un *réveur* ; saint Justin, un *imbécile* ; saint Jérôme, un *ignorant* ; Rufin, un *vain maraud* ; saint Chrysostome, un *orgueilleux vilain* ; saint Basile, un *superbe* ; et saint Thomas, un *pédant*. On prétend que c'est dans ce répertoire d'injures que Voltaire a puisé les siennes. Une si grande déraison faisait dire : « qu'assurément le diable » était auteur de son érudition. » Il méritait de rencontrer quelqu'un encore plus emporté que lui. Le champion qu'on désirait se présenta. Joseph Scaliger ayant donné, en 1594, une *Lettre sur l'ancienneté et sur la splendeur de la race scaligérienne* (*De origine gentis scaligeræ*, in-4), Scioppius, indigné du ton de hauteur qu'il prenait, publia les bassesses et les infamies, vraies ou prétendues, de sa famille, et on sent bien que Scaliger ne se tint pas sur celle de Scioppius. (Voy ce nom.) On peut voir aussi le *Menagiana*, p. 326, t. 2, édition de Paris, 1715. Scaliger se mêla de poésie, comme son père ; mais le plus grand service qu'il ait rendu à la littérature, est d'avoir travaillé avec succès à trouver un fil dans le labyrinthe de la chronologie, et des principes pour ranger l'histoire dans un ordre méthodique. Ses ouvrages sont : des *Notes* sur les tragédies de Sénèque, sur Varron, sur Ausone, sur Pompéius Festus, etc. Il y a souvent trop de finesse dans ces commentaires, et en voulant donner du génie à ses auteurs, il laisse échapper leur véritable esprit ; des *Poésies*, 1607, in-12 ; un traité *De emendatione temporum*, savant, quoiqu'il y ait des inexactitudes. La meilleure édition de cet ouvrage est celle de Genève, 1669, in-fol. Le père Petau le redresse souvent dans son livre *De doctrina temporum*. La *Chronique* d'Eusèbe, avec des notes, Amsterdam, 1658, 2 vol. in-fol. ; *Canones isagogici* ; *De tribus sectis Judæorum*, Delft, 1705, 2 vol. in-4 ; édition augmentée par Trigland ; *Epistolæ*, Leyde, 1627, in-8, publiées par Daniel Heinsius ; *Annotationes in Evangelia*, etc., dans les critiques sacrées de Pearson ; *De veteri anno Romanorum*, dans le *Trésor des antiquités romaines* de Grævius, t. 8 ; *De re nummaria*, dans les *Antiquités grecques* de Gronovius ; *De notitia Galliæ*, avec les *Commentaires de César*, Amsterdam, 1661, et dans le *Recueil des écrivains français* de du Chesne ; divers autres ouvrages, dans lesquels on voit qu'il avait beaucoup plus d'étude, de critique et d'érudition, que Jules-César Scaliger son père, mais moins d'esprit. Les *Scaligerana* (imprimés avec d'autres *Ana*, Amsterdam, 1740, en 2 vol. in-12) ont été

recueillis des conversations de Joseph Scaliger.

SCALIGER de LIKA (Paul), marquis de Vérone, Croate de nation, descendait, si on l'en croit, des princes de la Scala. Elevé à la dignité du sacerdoce, il fut pendant quelque temps aumônier de l'empereur Ferdinand; il alla ensuite faire profession du calvinisme en Prusse; obtint par des voies iniques un canonicat de l'église de Munster, s'y montra catholique, et réfuta lui-même ce qu'il avait écrit contre le pape. S'étant insinué dans les bonnes grâces d'Albert, duc de Prusse, et s'étant emparé de toute sa confiance, il l'engagea à casser son conseil pour en former un nouveau; mais Albert, duc de Mecklenbourg, beau-frère du prince de Prusse, fit bientôt changer la face des affaires. Quatre des nouveaux conseillers furent mis à mort le 28 octobre 1566, et Scaliger ne trouva son salut que dans la fuite. Il vécut depuis dans l'obscurité, de manière qu'on ne sait rien de plus de sa vie. On a de lui plusieurs Opuscules contre la religion catholique, pleins de fiel, Bâle, 1559, in-8; *Judicium de præcipuis sectis nostræ ætatis*, Cologne; *Miscellaneorum tomus II, sive catholici Epitemonis, contra depravatam Encyclopediam*, Cologne, 1572, in-4. C'est la réfutation d'un ouvrage qu'il avait fait étant protestant, intitulé : *Encyclopedia, seu orbis disciplinarum tam sacrarum quàm profanarum Epitemon*; *Satyre philosoph. et genealogie præcipuorum regum et principum Europe*, Königsberg, 1565, in-8. Il y a dans tout cela une certaine dose d'érudition, mais peu de jugement.

SCALIGER (Pacifique), de l'ordre des mineurs conventuels, né vers l'an 1640, passa comme missionnaire en Orient, d'où il rapporta le *Diplôme testamentaire* de Mahomet, où, dit-on, il accordait aux chrétiens établis dans ses états la liberté de conscience, et l'entière jouissance de leurs possessions et de leurs avantages temporels. On éleva des doutes, peut-être bien fondés, sur ce fameux diplôme. Il fut publié en arabe et en latin, à Paris, 1650; en latin, par Habneiry, en 1658; et par Hinckelman en 1669. Cette version est très-estimée, et elle passe pour exacte.

SCAMOZZI (Vincent), né à Vicence en 1552, mort à Venise en 1616, fut un des plus excellents architectes et des plus employés de son temps. Il voyagea beaucoup, non-seulement en Italie, mais en France, en Allemagne, en Hongrie, pour perfectionner ses talents et ses connaissances. Il travailla à Vicence, sa patrie, à Padoue, à Gènes, à Florence, et fit pour différents pays quantité de projets, qui lui furent demandés par des princes ou de grands seigneurs. C'est sur ses dessins que fut construite l'importante citadelle de Palma-Nova, dans le Frioul vénitien. Ces occupations ne lui permirent pas de mettre la dernière main à un grand ouvrage qu'il avait entrepris, sous le titre d'*Idea dell' architettura universale*, qui devait contenir dix livres, mais dont il n'a publié que six, à Venise, 1615, en 2 vol. in-fol. Le 6^e, qui traite des différents ordres d'architecture, et qui est un chef-d'œuvre, a été traduit par Daviler. Les autres l'ont été par S. Dury; et la traduction complète a paru sous le titre d'*Œuvres d'architecture*, Leyde, 1715, ou La Haye,

1756, in-fol. Ces deux éditions sont également estimées.

* SCANDELLARI (Ignace-Augustin), général des barnabites, né vers 1757, à Bologne, prit l'habit à 17 ans, et professa tour à tour la philosophie, la théologie et l'écriture sainte dans différents collèges. Il était également estimé des savants pour ses connaissances, cher à ses amis pour ses excellentes qualités, et à l'Eglise pour ses grandes vertus. Elu supérieur général de sa congrégation, l'amour de la retraite et de l'étude lui faisant désirer de quitter ce poste, le souverain Pontife y consentit, et de retour à Bologne, il y partagea des lors son temps entre les exercices de piété et des travaux littéraires. Il mourut le 19 décembre 1852, à 75 ans.

SCANDER-BEG ou BEY c'est-à-dire *Alexandre Seigneur*, est le surnom de *Georges Castriot*, roi d'Albanie, appelé par Pouqueville le *dernier des héros de la Macédoine*. Il naquit en 1404, et fut donné en otage, par son père, Jean Castriot, au sultan Amurat II, avec ses trois frères, Ropose, Stonise et Constantin. Ces trois princes périrent d'un poison lent, que le sultan leur fit donner. Georges dut la vie à sa jeunesse, à son esprit et à sa bonne mine. Amurat le fit circoncire, l'éleva avec soin, et lui donna le commandement de quelques troupes, avec le titre de *sangiac*. Scanderbeg devint en peu de temps le premier capitaine parmi les Turcs. Son père étant mort, en 1452, il forma le dessein de rentrer dans l'héritage de ses ancêtres, et de secouer le joug musulman. L'empereur, ayant envoyé une puissante armée en Hongrie, voulut que Scanderbeg y jouât un rôle. Dès qu'il y fut arrivé, il se lia secrètement avec Huniade-Corvin, un des plus redoutables ennemis de l'empire ottoman. Il assura ce général qu'à la première bataille il chargerait les Turcs, et se tournerait du côté des Hongrois. Il exécuta fidèlement sa promesse. Les Turcs furent obligés de plier, et il en demeura 50,000 sur le champ de bataille. Scanderbeg, profitant du désordre où étaient les ennemis, se saisit du secrétaire d'Amurat, le met aux fers, et le force d'écrire et de sceller un ordre au gouverneur de Croie, capitale de l'Albanie, de remettre la ville et la citadelle à celui qui porterait cet ordre expédié au nom de l'empereur. Scanderbeg fit massacrer le secrétaire et tous ceux qui avaient été présents à l'expédition de ces fausses lettres, afin qu'Amurat n'en pût avoir aucune connaissance. Il se transporta aussitôt à Croie, et après s'être emparé de la place, il se fait reconnaître à ses peuples qui le proclament leur souverain. Il remonta ainsi sur le trône de ses pères, en 1445, et s'y soutint par les armes. Son parti lui gagna toute l'Albanie. En vain Amurat arma contre lui, et mit deux fois le siège devant Croie; il fut obligé de le lever. Scanderbeg sut tirer tant d'avantage de l'assiette d'un terrain âpre et montagneux, qu'avec peu de troupes il arrêta toujours de nombreuses armées turques. Mahomet II, fils et successeur d'Amurat, continua la guerre pendant onze ans par ses généraux, qui furent souvent battus, sans que leurs pertes fussent compensées par aucun avantage. Enfin, las de la guerre, Mahomet rechercha la paix, et l'obtint

en 1461. Le héros albanais alla aussitôt en Italie, à la prière du pape Pie II, pour secourir Ferdinand d'Aragon, assiégé dans Bari. Il fit lever le siège, et contribua beaucoup à la victoire que ce prince remporta sur le comte d'Anjou. L'empereur turc ne tarda pas à recommencer la guerre; mais ses généraux étant toujours repoussés, il voulut tenter la fortune lui-même. Croie fut encore assiégée deux fois en deux campagnes consécutives, et deux fois aussi le siège fut levé. Enfin Scanderbeg, couvert de gloire, mourut en 1467, à 65 ans. Etant au lit de la mort, il mit ses enfants sous la protection des Vénitiens. Les musulmans le regardaient comme un perfide; mais il ne trompa que ses ennemis, et des ennemis qui avaient détrôné son père, et tué ses frères avec autant de perfidie que d'injustice et de barbarie. S'il fut cruel dans quelques occasions, il fut contraint de l'être. Sa mort fut une véritable perte pour la chrétienté, dont il avait été le rempart. Les Albanais, trop faibles après la perte de leur chef, subirent de nouveau le joug de la domination turque. Scanderbeg peut être mis au premier rang des guerriers les plus heureux, puisque, s'étant trouvé à vingt-deux batailles, et ayant tué, dit-on, près de 2000 Turcs de sa propre main, il ne reçut jamais qu'une légère blessure. Sa force était si extraordinaire, que Mahomet, étonné des coups prodigieux qu'il portait, lui fit demander son cimetière, s'imaginant qu'il y avait quelque chose de surnaturel; mais il le renvoya bientôt comme une arme inutile dans les mains de ses généraux. Alors Scanderbeg lui fit dire qu'en lui envoyant le cimetière, il avait gardé le bras qui savait s'en servir. Marinus Barletius, ou Barlesio, prêtre d'Epire, qui était contemporain, a donné sa *Vie* en latin, Strasbourg, 1557, in-fol.; elle a été traduite en français par Jacques de Lavardin, seigneur du Plessis-Bourrot, Paris, 1597, in-8, ibid, 1621, in-4, et en allemand par Pincianus, 1561, in-4, avec figures en bois. Le père du Poncet, jésuite, publia aussi, en 1709, in-12, la *Vie* de ce grand homme; elle est curieuse, intéressante, et judicieusement écrite. L'auteur l'a entreprise particulièrement pour réfuter, par une preuve de fait éclatante, le paradoxe calomnieux de Machiavel, renouvelé depuis par Helvétius, que l'esprit du christianisme étouffe la vertu des héros, proposition dont la contradictoire est exactement vraie. Voy. FENÉLON, Gabriel, saint FERDINAND, GUSTAVE-ADOLPHE, LAUDON, TILLI.

SCANTILLA (Manlia), femme de Didius-Julianus. Ce fut par son conseil que son époux alla offrir ses trésors aux soldats romains, qui avaient mis l'empire à l'encan, après la mort de Pertinax, massacré le 28 mars 195. Julianus fut en effet proclamé empereur; mais Scantilla paya cher le titre d'impératrice. Elle passa les 66 jours du règne orageux de son époux dans des alarmes continuelles; et elle le vit au bout de ce temps exécuter par la main du bourreau, tel qu'un vil scélérat. Septime-Sévère la dépouilla du nom d'Auguste que le sénat lui avait donné. Toute la grâce qu'elle obtint fut de faire inhumer le corps de son époux; après quoi elle entra dans la vie privée: vie plus heureuse que

celle du trône, si le souvenir de ses grandeurs et celui de ses infortunes n'avaient point troublé sa tranquillité.

* SCAPINELLI (Louis), poète et philologue, naquit en 1585, à Modène, privé de l'organe de la vue. Doué d'une mémoire heureuse et d'une extrême facilité, il acquit des connaissances très-étendues dans les belles-lettres et la philosophie. Le duc de Modène n'hésita pas à lui confier l'éducation de son fils. En 1609, il fut nommé professeur d'éloquence à l'université de Bologne. Revenu en 1617 à Modène, il y enseigna les belles-lettres, fut ensuite appelé à l'université de Pise, et enfin nommé premier professeur d'éloquence à Bologne. Il mourut, en 1654, à Modène, à peine âgé de 50 ans. Il a laissé des *Poésies* italiennes inférieures à ses *Poésies* latines, où l'on remarque autant de correction dans le style que de sublimité dans les idées; des discours sur différents sujets et des dissertations très-savantes sur l'histoire de Tite-Live. Ses œuvres (*opere*) ont été recueillies pour la première fois, Parme, Bodoni, 1801, 2 vol. in-8; précédées de sa *Vie* par le docteur Pozzetti.

* SCAPPI (Antoine), jurisconsulte, né à Bologne vers 1540, d'une famille noble, fit ses cours à Ferrare, où il reçut le laurier doctoral, et exerça quelques années la profession d'avocat à Bologne. Appelé à Rome pour y remplir une chaire de droit, il se concilia la bienveillance du cardinal Boncompagni, qui le chargea, en 1577, d'aller prendre possession du marquisat de Vignola, que le duc de Ferrare venait de céder au saint Siège. Il y demeura plusieurs années en qualité de gouverneur. De retour à Rome, il occupa plusieurs places importantes à la cour pontificale, et jouit constamment de la protection des papes sous lesquels il vécut. L'excès du travail lui causa une maladie grave, et après avoir langui longtemps, il mourut vers 1610. On a de lui: *Tractatus juris non scripti*, Venise, 1586, in-fol.; *De personis et rebus ecclesiasticis*, ibid., 1586; *De bireto rubeo dando cardinalibus regularibus*, Rome, 1572, 1604, in-4.

SCAPULA (Jean), après avoir fait ses études à Lausanne, fut employé dans l'imprimerie de Henri Etienne. Pendant que cet habile homme imprimait son excellent *Trésor de la langue grecque*, son correcteur en faisait en secret un abrégé. Il prit du *Trésor* ce qu'il jugea être plus à la portée des étudiants, et en composa un *Dictionnaire grec*, qu'il publia en 1580. Ce *lexicon*, réimprimé à Leyde par les Elzéviros, 1652, in-fol., empêcha la vente du grand *Trésor*, et causa la ruine de la fortune de Henri Etienne.

* SCARAMUCCI (Jean-Baptiste), médecin, né en 1650, au château de Lapidio, dans la Marche d'Ancone, étudia la médecine à l'université de Ferrare, pratiqua son art dans plusieurs villes d'Italie, acquit une grande réputation et mourut en 1726 à 66 ans. En correspondance avec Magliabecchi, Malpighi, Ramazzini, etc., il était membre de plusieurs sociétés littéraires, entre autres de l'académie des curieux de la nature sous le nom de *Phaëton*. On a de lui: *Observatio de flagri funiculo*, etc., Todi, 1681; *De motu et circuitu sanguinis*, Fermo, 1677; *De*

motu cordis mechanicum theorema, Sienne, 1689; *Del scheleto elephantino*, Urbino, 1696; *Theoremata familiaria de physico-medico lucubrationibus juxta leges mechanicas*, Urbino, 1695; *Lettera sopra un'idrofolo*, Macerata, 1702.

* SCARAMUCCIA (Louis-Pellegrini), peintre, né à Pérouse en 1616, reçut de son père les premières leçons, et admis à l'école du Guide, se montra bientôt digne d'un tel maître dont la manière ne le séduisit pas cependant au point qu'il n'y ait mêlé quelques-unes des qualités de Guerchin. Quand il se crut suffisamment instruit il parcourut l'Italie, laissant dans toutes les villes des preuves de son talent. Ses plus beaux ouvrages sont à Milan où il travailla beaucoup; il y mourut en 1680, à l'âge de 64 ans. Parmi ses chefs-d'œuvre on cite la *sainte Barbe entourée de saints*, dans l'église Saint-Maur. Il a gravé à l'eau-forte d'après le Titien et Louis Carrache. Enfin on a de lui : *Le finesse de' penni italiani*, (l'Excellence des pinceaux italiens), Pavie, 1674, in-4.

* SCARDEONE (Bernardin), né à Padoue en 1478, ayant embrassé l'état ecclésiastique, fut pourvu d'un canonicat de la cathédrale et consacra ses loisirs aux études historiques; son ouvrage intitulé : *De antiquitate urbis Patavinæ, et claris ejus civibus; Appendix de sepulchris insignibus exterorum Patavii jacentium*, Bâle, 1560, in-fol., manque de critique, mais est plein de recherches érudites. L'édition originale est devenue rare; l'ouvrage a été réimprimé dans le *Thesaurus antiquitatis, et historiarum Italiæ* de Grævius et Burmann. On a en outre de Scardeone : *De civitate libri VII*, Venise, 1542, in-4; *la Nave evangelica*, Venise, 1551; *Lettera colla traduzione del Dies iræ*, etc.; *Avvertimenti monacali*. Ce savant mourut en 1594, à l'âge de 96 ans.

SCARELLA (Jean-Baptiste), théatin, né à Brescia en 1711, mort en 1779, fut un des premiers partisans de Newton en Italie, et publia : *Physica generalis methodo mathematica tractata*, Brescia, 1754-1757, 5 vol. in-4; *Commentarii XII de rebus ad scientiam naturalem pertinentibus*, 1766, 2 vol. in-4; *De Magnete lib. IV*, 1759, in-4, etc.

* SCARFANTONI (Jean-Jacques), célèbre canoniste, né à Pistoie en 1674, fit ses premières études dans sa ville natale, d'où il passa à Pise, pour y faire ses cours de droit civil et canonique. Après avoir reçu le bonnet de docteur, il se rendit à Lucques et à Florence, pour y conférer avec les savants de ces deux villes, qui passaient pour les plus habiles et les plus consommés dans la science des lois. Il se montra lui-même, pendant son séjour à Florence, si profondément versé dans les matières canoniques, que les personnages qui approchaient du grand-duc, Côme III, crurent devoir parler de lui à ce prince, comme d'un des ecclésiastiques de ses états les plus propres à remplir un siège épiscopal en Toscane. Ce n'est pas la seule fois qu'il fut question de lui pour l'élever à cette haute dignité; que sa modestie, ou la crainte d'un fardeau qui n'est pas sans une grande responsabilité, lui fit constamment décliner. Revenu à Pistoie, il y fut pourvu d'un canonicat à la cathédrale, et, peu de temps après, de

la dignité de prévôt. Le désir, toujours croissant, d'acquiescer de nouvelles connaissances, lui fit entreprendre le voyage de Rome. Il s'y rendit en 1702, et y passa cinq ans dans la société des hommes les plus instruits, qui eux-mêmes admirèrent son savoir. Il revint dans sa patrie, où l'évêque Cortigiani l'employa dans le gouvernement du diocèse, en qualité de chanoine-visiteur, dignité qu'il conserva, avec celle de vicaire-général, sous les prélats successeurs de cet évêque. Il mourut le 27 décembre 1748, à l'âge de 74 ans. On a de lui : *Dissertatio, an cuncti regulares non habentes indultum sedis apostolicæ, post editionem sacri concilii Tridentini, possint, extra tempora à jure statuta, sacris ordinibus initiari*, Lucques, 1746; *Animadversiones ad lucubrationes canonicas Francisci Cuccapani*, Lucques, 1757, 5 vol., ouvrage important, réimprimé à Venise; Benoît XIV le cite avec éloge dans son bel ouvrage *De Synodo, Apologia dissertationis*, etc., Pistoie, 1747; des ouvrages inédits mentionnés honorablement dans la *Storia letteraria d'Italia*, tom. 5, page 512.

* SCARFO (Jean-Chrysostôme), religieux, de l'ordre de saint Basile, né en 1685 à Mammola dans la Calabre citérieure, dès l'âge de 9 ans possédait assez bien le grec, le latin et l'italien pour être en état d'expliquer à livre ouvert tous les auteurs qu'on lui présentait. Les sciences sacrées auxquelles il s'appliqua ne l'empêchèrent pas de cultiver la littérature et l'histoire; et ses travaux lui ouvrirent les principales académies d'Italie et d'Allemagne. Mais s'étant rendu coupable du plus insigne plagiat en publiant sous son nom les *tragédies* et les *comédies* latines de Martirano de Cosenza auxquelles il joignit quelques poésies de Flaminio; il tomba dans le mépris, et mourut peu de temps après de honte et de regret. Ce Recueil a paru sous ce titre : *Poesie latine è volgari, con in fine alcune notizie storiche*, Venise, 1757, in-4. On a de Scarfo : *Due opuscoli*, l'un de SS. Basiliani, l'autre *e la chronichetta della chiesa regina*, Naples, 1721, in-8; *Lettera in cui vengono dilucidati varj antichi monumenti*, Venise, 1759, in-4, fig.; *Il Neosofa, dialogo ave vien stabilito un nuovo sistema filosofico*, Venise, 1740, in-4; *Sermones geographici* : dans la *Prima raccolta calogeriana*, t. 14, p. 141.

SCARGA (Pierre), jésuite polonais, né en 1556, mort à Cracovie en 1612, fut recteur du collège de Wilna, et prédicateur aulique de Sigismond III. On a de lui un *Abrégé* peu connu des *Annales* de Baronius, et un grand nombre d'ouvrages théologiques imprimés en 4 vol. in-fol.

* SCARPA (Antoine), célèbre anatomiste, né en 1747 à Castello-Motta dans le Trévinois, après avoir achevé ses cours scientifiques à Padoue, alla suivre à Pavie les leçons de Morgagni (*voy. ce nom*, vi, 114), dont il devait être l'heureux successeur. Il commença de bonne heure sa réputation par des cours brillants de clinique, et par d'importantes opérations. Praticien habile, il contribua puissamment par ses travaux aux progrès de la chirurgie. C'est lui qui remit en honneur l'opération de la cataracte, par la méthode de l'abaissement, et la méthode d'Anel, improprement dite de Hunter, pour le traitement

des anévrismes. On lui dut aussi des remarques importantes sur les causes des tumeurs et des fistules lacrynales; une méthode nouvelle pour l'opération de la pupille anormale; des descriptions anatomiques très fides de diverses espèces de hernies; enfin l'ingénieux procédé de la ligature des artères par l'aplatissement. Lors de l'établissement de la république cisalpine, ayant refusé le serment exigé des fonctionnaires, il fut privé de la chaire qu'il occupait à l'université de Pavie; mais Bonaparte, en se faisant couronner roi d'Italie, la lui fit restituer, disant : « Qu'importent les serments et les » opinions politiques : Scarpa honore l'université et » mes états ! » Il continua à se livrer à l'enseignement de la science dont il avait reculé les bornes, et mourut le 31 octobre 1852. Ses nombreux ouvrages, répandus dans toute l'Europe, sont devenus classiques. Nous citerons les principaux : *Commentarius de penitioni ossium structura*, Leipsig, 1779, in-4, réimprimé avec une préface et des notes par Léveillé, dans ses *Mémoires de physiologie et chirurgie pratique*, Paris, 1804, in-8; *Anatomicæ disquisitiones de auditu et olfactu*, 1789, in-fol.; *Tabulæ neurologicæ ad illustrandam historiam cardiacorum nervorum*, Pavie, 1794, in-fol.; *Trattato delle principali malattie degli occhi*, trad. en français par Léveillé, Paris, 1802, 2 vol. in-8, et d'après la 3^e édit. Pavie, 1816; par MM. Bousquet et Bellanger; et par Fournier-Pescay et Begin. Ces deux traductions ont paru presque en même temps, Paris, 1821, 2 vol. in-8; *Riflessioni ed osservazioni anatomico chirurgiche sull' aneurisma*, Pavie, 1804, in-fol., trad. en français par Delpech, Paris, 1809, in-8, avec atlas petit in-fol. *Sull' ernie memorie anatomico-chirurgiche*, Milan, 1809-1810, in-fol., Pavie, 1819, gr. in-fol., traduit en français par M. Cayol sous le titre de *Traité pratique des hernies*, Paris, 1812, in-8, et atlas in-fol.; il faut y joindre : *Supplément au traité pratique des hernies*, Paris, 1825, in-8; *Opuscoli di chirurgia*, Pavie, 1825-52, 5 vol. gr. in-4; *De anatome et pathologia ossium commentarii*, ib., 1827, in-4; une édit. des *Œuvres* de Scarpa en italien a été publiée à Florence, gr. in-8, à deux colonnes.

** SCARPELLINI (Félicien), habile astronome, né en 1762, à Foligno, ayant embrassé l'état ecclésiastique, s'établit à Rome, où, tout en se livrant à l'étude des sciences, il remplit diverses fonctions. Professeur de physique sacrée à la Sapience en 1802, il fut envoyé aux comices de Lyon, et plus tard, lorsqu'une partie des états de l'Eglise fut réunie momentanément au grand empire qui devait durer si peu, il fut député de Rome au corps législatif, et profita de cette occasion pour se lier avec les savants de Paris les plus distingués. Lorsque les événements de 1814 lui firent perdre ses fonctions temporaires, il se hâta de regagner son cabinet au Capitole, et de reprendre ses études qui avaient fait le charme et l'honneur de sa vie simple et modeste. C'est à lui qu'est dû l'établissement d'un observatoire au Capitole et la restauration de l'académie des *Lincei*, dont il fut le secrétaire perpétuel. Il avait formé un riche cabinet de physique, et en avait confectionné lui-même les principaux instru-

ments. Il mourut le 1^{er} décembre 1840. On a de lui : *Tableau des opérations faites à Rome pour l'établissement du système métrique*, 1811; *Memoire sur quelques nouveaux réflecteurs en cuivre pour les grands télescopes*. Une *Notice* très-détaillée sur sa vie et ses ouvrages a été publiée par Benoit, Pise, 1841, in 8.

SCARRON (Paul), poète français, fils d'un conseiller au parlement, d'une famille ancienne de robe, naquit à Paris à la fin de 1610, ou au commencement de 1614. Son père, marié en secondes noces, le força d'embrasser l'état ecclésiastique : il obéit, et vécut en mondain. Il fit à 24 ans un voyage en Italie, où il se livra à tous les plaisirs. De retour à Paris, il continua la même vie; mais des maladies longues et douloureuses l'avertirent de l'affaiblissement de sa complexion. Enfin une partie de plaisir lui ôta subitement, à l'âge de 27 ans, ces *jambes qui avaient bien dansé*, ces *maines qui avaient su peindre et jouer du luth*. Il était allé passer, en 1658, le carnaval au Mans, dont il était chanoine. Un jour, s'étant masqué en sauvage, cette singularité le fit poursuivre par tous les enfants de la ville. Obligé de se réfugier dans un marais, un froid glaçant pénétra ses veines, une lymphé âcre se jeta sur ses nerfs et le rendit (comme il le disait lui-même) *un raccourci de la misère humaine*. Gai en dépit des souffrances, il se fixa à Paris, et attira chez lui, par ses plaisanteries, les personnes les plus distinguées et les plus ingénieuses de la cour et de la ville. La perte de sa santé fut suivie de celle de sa fortune. Son père étant mort, il eut des procès à soutenir contre sa maîtresse. Il plaïda burlesquement une cause où il s'agissait de tout son bien, et il la perdit. Madame d'Hautefort, son amie, sensible à ses malheurs, lui obtint une audience de la reine Anne d'Autriche. Le poète lui demanda la permission d'être son malade en titre d'office. Cette princesse sourit, et Scarron prit ce sourire pour un brevet; depuis, il prit le titre de *Scarron, par la grâce de Dieu, malade indigne de la reine*. Il tâcha de se rendre utile cette qualité. Il loua Mazarin, qui lui donna une pension de 500 écus; mais ce ministre ayant reçu dédaigneusement la dédicace de son *Typhon*, et le poète ayant lancé contre lui la *Mazarinade*, la pension fut supprimée. Il s'attacha au prince de Condé, dont il célébra les victoires, et au coadjuteur de Paris, auquel il dédia la première partie du *Roman comique*. Son mariage, en 1651, avec mademoiselle d'Aubigné, connue depuis sous le nom de madame de Maintenon, n'augmenta pas sa fortune, mais lui donna une compagne vertueuse. Madame de Neuillant lui présenta mademoiselle d'Aubigné, qui devait alors son existence à une dame charitable, mais dont l'humeur acariâtre lui faisait payer cher ses faveurs. Scarron, en compatissant à sa situation pénible, lui tint un discours fort sage, qu'il termina par ces mots : « ...Si vous » voulez être religieuse, je vous paierai votre dot ; » si vous voulez vous marier, je n'ai à vous offrir » qu'une très-laide figure et une fortune excessive- » ment bornée. » Mademoiselle d'Aubigné accepta ce dernier parti. Scarron n'avait alors de mouvement libre, que celui de la main, de la langue et des yeux. La bonne compagnie n'en fut que plus

ardente à se rassembler chez lui ; mais elle changea de ton. Scarron réforma ses mœurs et ses saillies indécentes, et peu à peu la société s'habitua à une bienséance qui, sans bannir la gaieté excessive du maître de la maison, en adoucissait les traits. Cependant Scarron vivait avec si peu d'économie, qu'il fut bientôt réduit à quelques rentes viagères, et à son *marquisat de Quinet* (c'était ainsi qu'il appelait le revenu de ses livres, du nom du libraire qui les imprimait). Il demandait des gratifications à ses supérieurs, avec la liberté et l'assurance d'un poète burlesque. Dans l'abondance, Scarron dédiait ses livres à la levrette de sa sœur ; et dans le besoin, à quelque monseigneur qu'il louait autant, et qu'il n'estimait pas davantage. Une charge d'historiographe vint à vaquer : il la demanda et ne l'obtint point. Enfin Fouquet lui donna une pension de 4,600 livres. La reine Christine passant à Paris, voulut voir Scarron. « Je vous permets, lui dit-elle, » d'être amoureux de moi ; la reine de France vous » a fait son malade, et moi, je vous crée mon Ro- » land... » Scarron ne jouit pas longtemps de ce titre : il mourut en octobre 1660, à 51 ans. Ses ouvrages ont été recueillis par Bruzen de la Martinière, en 10 vol. in-12, Amsterdam, 1757, et en 7 vol. in-8, Paris, 1786. On y trouve l'*Enéide travestie*, en 8 livres. On ne peut s'empêcher d'y admirer la comique et joviale imagination de l'auteur ; mais il est difficile d'en lire quelques pages de suite sans sentir l'ennui et le dégoût ; elle a été continuée depuis par Moreau de Brazey. *Typhon*, ou la *Gigantomachie* ; plusieurs *Comédies*, et quelques petites pièces de vers : son *Roman comique*, ouvrage en prose, sur la vanité, la ridicule importance des histrions et leur vie corrompue ; des *Nouvelles espagnoles*, traduites en français ; un volume de *Lettres*, des *Poésies* diverses, des *Chansons*, des *Épîtres*, des *Stances*, des *Odes*, des *Épigrammes*. Tout respire dans ce recueil l'enjouement et une gaieté pleine de vivacité et de feu. Scarron trouve à rire dans les sujets les plus sérieux ; mais il tombe presque toujours dans le bas et le trivial. On lui a fait cette épitaphe :

Pallida regna petens non exorabilis Orci,
Venerat ad stygias Scarro facetus aquas.
Solvuntur risu mestissima turba silentium ;
Hic Jocus et Risus, hic lacrymant Veneres.

De nos jours, MM. Barré, Radet et Desfontaines ont fait jouer au Vaudeville une jolie pièce intitulée : *le Mariage de Scarron*.

SCARUFFI (Gaspard), écrivain italien du xvi^e siècle, est peu connu, quoiqu'il ait composé un ouvrage très-rare sur les monnaies, intitulé : *l'Alitinfo, per far ragione et concordanza d'oro e d'argento*, etc., Reggio, 1582, in-fol., 65 feuillets. On doit trouver ensuite 10 feuillets qui ont pour titre : *Breve istruzione sopra il discorso di Scaruffi*. Ce livre est recherché par les curieux.

* SCATI (le P. Léopold), barnabite, né à Acqui en 1730, d'une famille noble, entra dans la congrégation des clercs réguliers de Saint-Paul, et fit profession, à Monza, le même jour que le P. Fontana, depuis cardinal (voy. ce nom, III, 576). Après avoir étudié les lettres et les sciences à Milan, et la

théologie à Rome, il professa la philosophie et la géométrie à Final et à Lodi, et remplit ensuite cinq ans, à Novare, la chaire d'Écriture sainte. Appelé en 1791 à Turin, par le roi Victor-Amédée III, il fut nommé recteur du collège des Nobles, confié aux barnabites, et plus tard conseiller-d'état. Devenu provincial des collèges de Piémont et de Savoie, il fut postulant dans les causes ayant pour objet la béatification du vénérable Antoine-Marie Zacharie, fondateur des barnabites, et la canonisation du B. Alexandre Sauli (voy. ce nom). En 1800, il avait été désigné pour l'évêché de Pignerol : l'invasion des Français l'empêcha de prendre possession de ce siège. Le cardinal Gerdil (voy. ce nom), contraint de se retirer en Piémont après la prise de Rome, en 1798, l'honora de sa confiance, le choisit pour son confesseur, l'emmena au conclave à Venise, et, à sa mort, en 1802, lui confia ses ouvrages manuscrits, qui, publiés d'abord séparément, ont été réunis à l'édition complète des *Œuvres de Gerdil*, commencée à Rome en 1806, par les soins de Scati et de son ami le P. Fontana (voy. GERDIL, IV, 96). Lorsque les événements de 1814 permirent au souverain pontife de rentrer dans ses états, le cardinal Fontana, qui avait conservé le titre de général des barnabites, nomma le P. Scati son vicaire. Pie VII le choisit pour examinateur des évêques. Ce digne religieux, après une vie aussi pieuse qu'active, mourut le 10 décembre 1816, âgé de près de 67 ans.

* SCAURUS (M. Emilius), consul, né l'an 163 avant J.-C., descendait de la noble famille Emilia, retombée depuis longtemps dans l'obscurité. Il était naturellement éloquent, et plaïda quelques causes non sans succès. Après avoir fait deux campagnes en Espagne et en Sardaigne, il obtint la charge d'édile qui lui donnait l'intendance des jeux publics ; mais trop pauvre pour pouvoir en augmenter la magnificence, il dut se borner à y maintenir une police sévère. Peu de temps après, nommé préteur, charge dont il s'acquitta avec un égal honneur, puis gouverneur de l'Achaïe, il parvint au consulat, l'an 657, (115 avant J.-C.). Il fit des lois contre le luxe de la table et sur les droits des affranchis ; entreprit la conquête de la Ligurie (1), fit celle du pays des *Gaulois-Carniques*, et à son retour à Rome, reçut les honneurs du triomphe. Désigné prince du sénat, il fut élu chef de l'ambassade envoyée à Jugurtha (voy. ce nom, IV, 627), pour le détourner de ces projets contre Aderbal, roi de Numidie. Il ne fit rien pour remplir sa mission ; et plus tard corrompu par l'or de Jugurtha, fit avec ce prince une paix honteuse ; mais loin que son crédit en fût ébranlé, il fut nommé censeur, et pour faire oublier sa faute, il fit bâtir le pont *Milvien*, et paver le chemin qu'on appelle encore de son nom la *voie Emilienne*. Il avait composé divers ouvrages, mais il ne nous reste que quelques fragments de ses *Mémoires*, recueillis par Valère-Maxime et le grammairien Diomède. Il mourut dans un âge très-avancé.

(1) C'est à cette époque qu'il fit creuser de Parme à Plaisance, un canal navigable qui rendit toute cette contrée agréable et fertile, au lieu que les inondations de la Trebia y formaient auparavant un marécage impraticable et très-insalubre.

* SCAURUS (M. Æmilius), fils du précédent, dissipa les biens immenses qu'il tenait de son père, en donnant aux peuples des jeux d'une magnificence extraordinaire. Il se rendit fameux par sa passion pour le luxe en bâtiments. Il fit construire un théâtre le plus beau qu'on ait jamais vu, dont Pliny l'ancien nous a laissé la description (liv. xx, ch. 24), et un palais qu'un habile architecte moderne a essayé de reconstruire. (Voy. Mazois, v, 585).

* SCEPEAUX (Marie - Paul - Alexandre - César de Boisguignon, vicomte de), chef vendéen, né en 1769 d'une ancienne et noble famille de Poitou, était officier de cavalerie. L'un des chefs de l'insurrection de la Vendée en 1795, avec Bonchamp, son beau-frère, il eut une grande part aux succès de Vihier et de Saumur et continua de servir la cause royale jusqu'au désastre de Quiberon. Alors il déposa les armes et par une proclamation invita sa troupe à en faire autant. Rayé de la liste des émigrés et rétabli dans ses biens par le gouvernement, il prit du service dans l'armée impériale où il parvint au grade de général de brigade. A la restauration nommé colonel de l'un des régiments des chasseurs royaux, il se tint à l'écart pendant les cent jours, reparut au second retour du roi et mourut maréchal de camp à Angers le 21 octobre 1821.

* SCEVOLA (Louis), littérateur, né à Brescia en 1770, y fut dès l'âge de 17 ans nommé professeur de rhétorique. Lors des changements arrivés en Italie en 1797, il devint secrétaire d'un comité d'instruction publique et rendit un grand service à sa ville natale en empêchant la dispersion des livres appartenant aux bibliothèques des couvents supprimés. En 1807, il fut nommé sous-bibliothécaire à Bologne; place qu'il perdit pour s'être, en 1815, prononcé en faveur de Murat. Retiré à Milan, il y mourut en 1819. Scévola était entré sans vocation dans la carrière ecclésiastique. On a de lui des tragédies : *la Morte di Socrate*, *Annibal in Bitunia*, *Saffo*, *Erode*, *Aristodemo*, *Giulietta e Romeo*, Milan, 1815, in-12. Les deux premières obtinrent le prix de l'Académie de Brescia en 1804 et 1805.

SCÉVOLA. Voy. MUTIUS.

SCEVOLE. Voy. SAINTE-MARTHE.

SCHAAF (Charles), né en 1646 à Nuys, ville de l'électorat de Cologne, était fils d'un major dans les troupes du landgrave de Hesse-Cassel. Il perdit son père dès l'âge de huit ans. Sa mère l'accompagna à Duisbourg, où il enseigna les langues orientales. Trois ans après il fut appelé à Leyde pour y exercer le même emploi. Il y mourut en 1719 à 73 ans d'une attaque d'apoplexie. Ses principaux ouvrages sont : *Grammatica chaldaica et syriaca*, 1686, in-8; *Novum Testamentum syriacum*, Leyde, 1708, in-4, avec une traduction latine; *Lexicon syriacum, concordantiale*, Leyde, 1708; *Epitome grammaticæ hebrææ*, 1716, in-8.

SCHABOL (Jean-Roger), diacre du diocèse de Paris, licencié en Sorbonne, né en 1690, était fils d'un sculpteur qui lui donna une éducation supérieure à sa naissance. La nature lui avait donné une espèce de passion pour le jardinage, il s'en occupa toute sa vie, qui fut longue. On a de lui trois ouvrages pleins de bonnes choses : le *Dictionnaire du*

jardinage, 1767, in-8; la *Théorie et la Pratique du jardinage*, Paris, 1774, 3 vol. in-12; deux parties qui, bien qu'imprimées séparément, doivent être réunies. Cette édition a été donnée par Dezallier d'Argenville fils, élève de Schabol, qui en a changé la distribution, modifié plusieurs articles et retouché le style. La mort enleva l'auteur en 1768, à l'âge de 77 ans.

SCHACCI, ou SCHACCHI ou SCACCHI (Fortunat), religieux augustin, né à Tran en Dalmatie vers 1560, enseigna la théologie, l'hébreu et l'Ecriture dans plusieurs villes d'Italie, avec beaucoup de réputation. Il devint ensuite maître de la chapelle du pape Urbain VIII, qui lui ôta cette charge, parce qu'il s'en acquittait mal. Le père Schacci en conçut tant de chagrin qu'il vendit sa nombreuse bibliothèque, et se retira à Fano, où il mourut en 1655. On a de lui un livre intitulé *Myrothecium*, Rome, 1625, 1627 et 1657, en 3 vol. in-4, et Amsterdam, 1701, 1 vol. in-fol.; ouvrage savant. Il y traite de toutes les onctions dont il est parlé dans l'Ecriture-Sainte, comme de celles des rois, des prêtres, des choses saintes, et même de l'huile des lampes et de l'huile des parfums. On a encore de lui : une *Traduction latine de la Bible* faite sur l'hébreu, le grec de Septante et la Paraphrase chaldaïque, Venise, 1609, 2 vol. in-fol.; *De cultu sanctorum*, Rome, 1659, in-4; des *Sermons* en italien, Rome, 1656, in-4. La vie de Schacci fut fort agitée, il était naturellement bilieux et inquiet. La vivacité avec laquelle il s'éleva contre les abus qui régnaient dans son ordre, et le peu de ménagement avec lequel il reprenait la conduite de ses supérieurs, lui attirèrent des chagrins cuisants. Il avait d'autant plus mauvaise grâce de censurer les autres, que ses mœurs n'étaient point irréprochables.

SCHAEDEER ou SKYTTE (Jean), ministre d'état en Suède, né de parents obscurs à Nikoeeping, mort à Stockholm en 1645, avait été précepteur de Gustave-Adolphe, qui le créa baron, et l'employa en diverses ambassades. On a de lui des *Harangues* et d'autres ouvrages.

* SCHAEFFER (Jacob-Christian), savant et laborieux naturaliste, né à Querfurt en 1718, eut à lutter contre tous les embarras que fait naître une excessive indigence. Son zèle et son désir de s'instruire lui firent tout surmonter, et il fut nommé successivement maître à la faculté de Tubingue, docteur à celle de Wittenberg et surintendant du consistoire de Ratisbonne. Il composa beaucoup d'ouvrages utiles, multiplia les inventions profitables à la société, et se montra toujours dépourvu de toute ambition personnelle. Il mourut à Ratisbonne le 5 janvier 1790, à 72 ans. Ses ouvrages, très-recherchés lorsqu'ils parurent, ont perdu beaucoup de leur importance, depuis que la science a fait d'incontestables progrès. Les principaux sont : *Opuscula varia ad historiam naturalem spectantia*, Ratisbonne, 1752-70, 3 vol. in-4, fig.; *Fungorum qui in Bavaria.... nascuntur icones et descriptiones*, ib., 1762-1770, 4 tom. in-4 avec 350 pl.; on y joint le *Commentaire* de Persoon, Erlang, 1800, in-4; *Botanica expeditior*, ibid., 1762, 5 part. in-8, fig. *Nouvelle invention* (en allemand) et *échantillons pour*

faire le papier de toutes sortes d'étoffes et écorces de bois, ib., 1763-71, 3^e part. in-4; *Icones insectorum circa Ratibonam indigenorum*, ib., 1766, 3 tom. in-4, avec 220 pl.; *Elementa entomologica*, Ratisbonne, 1766, in-4, lat. et allem.; 3^e édit., ibid., 1780, in-4; *Elementa ornithologica*, ib., 1774, ou 1779, in-4, fig.; *Museum ornithologicum*, ib., 1778, in-4. M. Walckenaer a fait l'*Eloge* de ce savant naturaliste. — Son frère Jean-Gottlieb SCHAEFFER, né en 1720 à Querfurt, mort à Ratisbonne en 1793, fut un pharmacien distingué. On lui doit un traité sur l'*usage des lavements de fumée de tabac*. Il y a plusieurs médecins allemands du même nom.

SCHAH-ABBAS, surnommé le Grand, et 7^e roi des Perses, de la race des Sophis, monta sur le trône en 1586. Les Turcs et les Tartares avaient enlevé plusieurs provinces à son père Kodabendi; il se les fit rendre. Les Portugais s'étaient emparés depuis 1507 de l'île et de la ville d'Ormuz; il les reprit en 1622. Il se préparait à de plus grands exploits, lorsqu'il mourut à la fin de 1628, après un règne de 44 ans. Ce conquérant fut le restaurateur de l'état par ses armes, et le bienfaiteur de la patrie par ses lois. Il commença par détruire une milice aussi insolente que celle des janissaires. Il transporta des peuples d'un pays dans un autre; il construisit des édifices publics; il rebâtit des villes; il fit des fondations utiles; Ispahan devint sous lui la capitale de la Perse; l'ordre fut rétabli partout. Mais en travaillant pour le bien public, Schah-Abbas s'abandonna souvent à la cruauté de son caractère. Il existe à la bibliothèque du roi et à celle de l'arsenal une Histoire de ce prince, extrêmement curieuse, écrite en persan. Voy. SHIRLEY Antoine.

SCHAH-ABBAS, arrière-petit-fils du précédent, fut le 9^e roi de Perse de la race de Sophis. Il commença à régner en 1642, à l'âge de 15 ans, et reprit à 18 la ville de Candahar, que son père avait cédée au Mogol, qui tenta en vain de la reprendre. Le jeune monarque amassait de grandes sommes d'argent pour étendre les bornes de son empire; mais la maladie vénérienne l'enleva au monde au milieu de ses projets, en 1666, à 37 ans. Son nom doit avoir une place parmi ceux des princes justes. Il protégeait ouvertement le christianisme convaincu que c'était la religion la plus assortie au bonheur des peuples et à la sécurité des états.

SCHAH-ISMAEL Voy. ISMAEL.

SCHAH-SOPHI. Voy. KARB.

SCHALL de BELL (Jean-Adam), né à Cologne en 1591, d'une bonne famille, se fit jésuite à Rome en 1611, s'appliqua avec succès aux mathématiques, et s'embarqua pour les missions de la Chine en 1620. Il fit construire une belle église à Siganfu par la libéralité des païens mêmes, dont il avait gagné la bienveillance par sa science dans les mathématiques, et fut appelé ensuite à la cour de Pékin, pour travailler à corriger le calendrier chinois. Il mérita les bonnes grâces de l'empereur, et fut fait chef des mathématiciens, et mandarin, emploi qu'il exerça pendant 25 ans. L'empereur Xum-Chi le décora du titre de maître des secrets du ciel, et l'honora d'une telle confiance, que, contre les premières règles de l'étiquette chinoise, il lui

laissa un libre accès auprès de sa personne, et lui rendit chaque année quatre visites. Le père Schall profita du crédit qu'il avait auprès de ce prince, pour le bien de la religion. Il en obtint un édit par lequel il était permis aux missionnaires de bâtir des églises, et de prêcher l'évangile dans ce vaste empire; et, dans l'espace de 14 ans, les missionnaires firent plus de 100,000 prosélytes; mais après la mort de ce prince, les choses changèrent bien de face. Les administrateurs du royaume, pendant la minorité de son successeur, jaloux du crédit dont il avait joui, le firent jeter dans un affreux cachot, et condamner enfin, comme chef de ce qu'ils nommaient la secte infâme, et pour avoir omis les rites chinois à la sépulture d'un fils de l'empereur, à être haché et découpé par morceaux: sentence et genre de mort qui contrastent étrangement avec la prétendue humanité chinoise, tant exaltée par des philosophes ignorants ou de mauvaise foi. Le feu ayant consumé le palais impérial, et des tremblements de terre ayant renversé un grand nombre de maisons, le peuple regarda ces événements comme des châtiments du ciel, et demanda l'élargissement du père Schall, et celui des autres pères qui étaient renfermés avec lui. Il sortit de prison; mais il ne tarda pas à y être renfermé de nouveau. Enfin, consumé de souffrance et de travaux, il mourut le 15 août 1666, après avoir exercé pendant 44 ans, les pénibles fonctions de missionnaire. On a de lui un très-grand nombre d'ouvrages en langue chinoise sur l'astronomie, la géométrie et les mathématiques, faits en société avec le père Jacques Rho (voy. ce nom). Le père Prosper Intorcetta en a apporté 14 vol. in-4, qu'il présenta, en 1671, au pape Clément X, et qui furent placés à la bibliothèque du Vatican. Outre les ouvrages déjà indiqués, le père Schall a publié aussi en chinois les traités de Lessius : *De providentia Dei* et *De octo beatitudinibus*, une *Explication des images représentant la vie de Notre-Seigneur*. Maximilien, duc de Bavière, avait envoyé ces images à la Chine pour être présentées à l'empereur. C'est principalement sur ses Lettres qu'on a rédigé l'*Histoire de la mission de la Chine*, publiée en latin à Vienne en 1665, in-8.

SCHANNAT (Jean-Frédéric), d'une famille de Franconie, naquit le 25 juillet 1685, à Luxembourg, d'un père de médiocre fortune, étudia la jurisprudence à Louvain, et fut avocat au conseil de Malines. Le succès qu'eut son *Histoire du comte de Mansfeld*, imprimée à Luxembourg, en 1707, l'attacha à ce genre d'étude. Il embrassa l'état ecclésiastique. Constantin, prince et abbé de Fulde, ayant entrepris d'écrire l'*Histoire de Fulde*, Schannat, pour lui faciliter ce travail, publia plusieurs ouvrages, dont il tira les matériaux des archives de ce monastère : *Vindemia litteraria, hoc est, veterum monumentorum ad Germaniam sacram præcipue spectantium, collectio prima*, Fulde et Leipsig, 1725, in-fol.; *Corpus traditionum fuldensium*, 1724; *Recueil d'anciens documents, pour servir à l'histoire du droit public national des Germains*, en allemand, 1726, in-fol.; *Diocesis fuldensis cum annexa hierarchia*, 1727, in-fol. Ce dernier ouvrage fut attaqué par Eckard (ou

Eccard) dans ses *Animadversiones historicae et criticae*, Wurtzbourg, 1727. Schannat opposa à cette critique, *Vindiciae quorundam archivii fuldensis diplomatum*, 1728, in-fol. Un autre ayant pris la plume pour soutenir quelques droits des landgraves de Hesse, Schannat lui répondit dans l'*Historia fuldensis in tres partes divisa, cum codice probationum annexo*, 1729, in-fol. Après la mort de Constantin, abbé de Fulde, François-Georges, électeur de Trèves, et évêque de Worms, de la maison des comtes de Schœnborn, invita Schannat à écrire l'*Histoire de Worms*, qui parut l'an 1752 en 2 tomes. La même année, l'archevêque de Prague, comte de Manderstied-Blanckenheim, souhaita que Schannat écrivit sur l'histoire ancienne d'Eiffel, qui est en partie dans l'archevêché de Trèves, et en partie dans le duché de Juliers. Il se chargea de cette tâche; et il aurait été en état de faire imprimer l'histoire de 22 familles de ce pays, au printemps de l'an 1759, si la mort ne l'eût prévenu, étant décédé à Heidelberg le 6 mars de cette année-là. Il avait aussi formé le dessein de donner la collection des conciles de l'Eglise d'Allemagne, et avait amassé des matériaux qui la conduisaient jusqu'au 11^e siècle. (Voy. HARTZEIM). On a imprimé à Francfort-sur-le-Mein, en 1740, son *Histoire abrégée de la maison palatine*. M. de la Barre de Beaumarchais y a joint l'*Eloge historique* de l'auteur. L'abbé Schannat était lié avec les cardinaux Albani, Quirini et Passionei, et avec plusieurs autres personnes illustres. Il avait autant de modestie que d'érudition.

SCARD ou SCHARDIUS (Simon), né en Saxe l'an 1535, assesseur de la chambre impériale à Spire, mourut le 20 mai 1575. On doit à cet auteur : un recueil des *Ecrivains de l'histoire d'Allemagne*, Bâle, 1574, en 4 tomes in-fol. (1); l'*Idee d'un conseiller*; *Dictionnaire du droit civil et canonique*; des *Harangues*, des *Elégies*, etc. Tous ces ouvrages sont en latin.

SCHATTEN (Nicolas), jésuite, célèbre historien de la Basse-Allemagne, mourut vers la fin du xviii^e siècle, en 1676, à l'âge de 68 ans. On lui doit : *Historia Westphaliae*, Neuhaus, 1690, in-fol.; *Annales Paderbonenses*, Neuhaus, 1695, in-fol. « Ouvrage, » selon un critique peu suspect, fort estimé, exact, » plein de grandes recherches. » *Carolus Magnus romano-catholicus*, Neuhaus, 1674, in-4; Schatten réfute victorieusement Nifanius, auteur luthérien, qui prétendait que Charlemagne avait établi dans l'Eglise des usages que Luther n'a fait que rétablir par sa prétendue réformation.

SCHAWENBURG (Adolphe, comte de), d'une illustre famille de Cologne, fut prévôt de l'église de Liège, chanoine de celle de Cologne et coadjuteur d'Adolphe Herman de Wède, archevêque de Cologne, qui fut déposé en 1546, à cause de son attachement aux nouvelles erreurs. Schawenburg, élu à sa place, fut inauguré le 24 janvier 1547. Son premier soin fut de rétablir l'antique religion dans tous ses droits, et de lui rendre son lustre primitif. Il travailla avec beaucoup de zèle à la réforme de

son clergé, assista avec éclat au concile de Trente en 1551. De retour dans son diocèse en 1552, il raffermir dans la foi catholique trois de ses évêques suffragants, qui paraissaient chanceler, et mourut le 20 septembre 1556. On a les *Actes*, imprimés en 1544, de huit synodes qu'il tint pour remédier aux maux que l'hérésie avait causés dans son diocèse. Voy. GROPPER.

SCHEDIUS ou SCHEDE (Elie), né en Bohême, le 12 juin 1615, figure au nombre des enfants célèbres. A l'âge de 12 ans, il faisait des vers et des discours grecs et latins. Il mérita, n'étant encore âgé que de 18 ans (en 1635), la couronne de laurier que les empereurs avaient coutume de donner à ceux qui se distinguent dans la poésie. Il fut aussi comblé d'honneurs dans les cours étrangères. Nous avons de lui : *De Diis germanicis, sive veteri Germanorum religione Syntagmata IV*, 1648, Halle, 1728, in-8. Il mourut à Varsovie le 2 mars 1641. L'*Eloge* de Schedius se trouve dans le recueil de quelques enfants précoces par Goetze, Lubeck, 1708, in-8.

SCHEDONE. Voy. SCHIDONE.

* SCHEELE (Charles-Guillaume), l'un des créateurs de la chimie moderne, né le 19 décembre 1742, à Stralsund, dès l'âge de 14 ans étudia la pharmacie chez un apothicaire de Gothenbourg où il resta six ans; il travailla ensuite seul avec une persévérance soutenue, et fut employé dans diverses pharmacies à Malmoë, à Stockholm et à Upsal; en 1775 il devint directeur, et deux ans après propriétaire de celle de Pohler à Koeping. Il mourut le 24 mai 1786, âgé de 44 ans. Scheele s'était fait connaître d'abord par un *Mémoire sur le spathfluor*, qu'il présenta à l'académie de Stockholm. On lui doit la découverte de l'oxygène, du chlore, du manganèse, du molybdène, de l'hydrogène arseniqué, de l'hydrure de soufre, du principe doux des huiles, des acides arsénique, urique, lactique, mucique, gallique, oxalique, hydrocyanique, et malique, etc. Il confirma les découvertes de Lavoisier et de Cavendish sur la composition de l'eau et sur la production de ce liquide par l'inflammation d'un mélange d'oxygène et d'hydrogène, etc. L'académie royale de Stockholm, dont il était membre, lui allouait une somme considérable pour les expériences dont elle le chargeait. Le ministère anglais chercha, mais sans succès, à l'attirer à Londres. On a de Scheele un excellent *Traité de l'air et du feu*, Upsal, 1777, traduit en franç. avec un *Supplément* in-12, par Dietrich, 1786, in-8. Toutes ses *Oeuvres* ont été recueillies et publiées par Hermbstaedt, Berlin, 1795, 2 vol. Vicq-d'Azir a fait son *Eloge* à l'académie royale de médecine en 1787.

SCHEELSTRATE (Emmanuel), successivement chanoine et chantre d'Anvers sa patrie, garde de la bibliothèque du Vatican, chanoine de Saint-Jean de Latran et de Saint-Pierre à Rome, mourut dans cette dernière ville en 1692, à 44 ans. Il y joignit de la considération que méritaient ses talents et l'usage qu'il en faisait. On a de lui un grand nombre d'ouvrages. Les plus connus sont : *Antiquitates ecclesiae illustratae*, Rome, 1692 et 1697, 2 vol. in-fol.; *Ecclesia africana sub primatu Carthaginensi*, Anvers, 1679, in-4; *Acta Constantiensis concilii*, in-4; vigou-

(1) Une 2^e édit. augmentée d'un double *Index* des auteurs et des matières, a été publiée, Giessen, 1673; elle est plus commode mais moins belle que la première.

reusement défendu contre Maimbourg et un anonyme, par dom Matthieu Petit-Didier, dans sa *Dissertation historique et théologique* sur le concile de Constance; *Acta Ecclesiae orientalis contra Calvini et Lutheri haereses*, Rome, 4 vol. in-fol.; *De disciplina arcani*; *Dissertatio de auctoritate patriarchali et metropolitana*. Il avait une grande connaissance de l'antiquité ecclésiastique, une sévère orthodoxie, des vues saines et pures. Scheelstrate a aussi publié sur l'assemblée du clergé de France en 1682 un écrit dont la 2^e édition de 1740 est particulièrement recherchée.

SCHEFFER (Jean), antiquaire, né à Strasbourg en 1621, fut appelé en Suède par la reine Christine, qui le fit professeur d'éloquence et de politique à Upsal. Il devint bibliothécaire de l'université de cette ville, où il mourut le 26 mars 1679. On a de lui : un traité *De militia navali veterum libri IV*, 1654, in-4, Upsal, 1659, in-4; *Upsalia antiqua*, 1666, in-8, rare et curieux; *Laponia*, Francfort, 1675, in-4, avec figures, traduit en français par le P. Lubin, Paris, 1678, in-4; *Suecia litterata*, dans la *Bibliotheca Septentrionis eruditi*, Leipsig, 1699, in-8; *De re vehiculari veterum*, Francfort, 1671, in-4, rare, et un grand nombre d'autres ouvrages pleins d'érudition. On peut voir la liste de ses *Theses*, *Harangues*, *Eloges*, et *Dissertations* dans Nicéron, t. 59 de ses *Mémoires*. On doit aussi à Scheffer des éditions avec *Commentaires* de Phèdre, d'Arrien, d'Élien, de Pacatus. Le société d'éducation d'Upsal proposa en 1781 pour l'*Eloge* de Scheffer un prix qui fut décerné au *mémoire* de Fant, Stockholm, 1785, in-8.

SCHEFFMACHER (Jean-Jacques), jésuite de la province de Champagne, naquit à Kientzheim en Haute-Alsace, de parents distingués, le 27 avril 1668. Il fut nommé en 1715 à la chaire de controverse fondée dans la cathédrale de Strasbourg par Louis XIV. Par les talents et le zèle qu'il y déploya, il parvint à réunir au giron de l'Eglise grand nombre de luthériens. Les écrits qu'il publia successivement depuis 1716 jusqu'à sa mort, et surtout ses 12 savantes lettres, procurèrent la conversion de quantité d'autres. Pfaff, chancelier de l'université de Tubingen, et Armand de la Chapelle, pasteur à la Haye, tâchèrent d'y répondre; mais il paraît que leurs réponses ne firent point fortune. Celle du premier est moins mauvaise que celle de l'autre, quoique plus mal écrite. Les lettres du P. Scheffmacher parurent d'abord successivement et séparément; mais on les réunit, et on en fit trois éditions en 2 vol. in-4; la 1^{re} en 1755, la 2^e en 1747, et la 3^e en 1750 et 1751. Il y en a aussi une en 3 vol. in-12, Rouen, 1769, à laquelle l'éditeur a ajouté une treizième lettre sur la présence réelle contre les calvinistes. On a donné un abrégé de ces lettres, 1 vol. in-8. Le P. Scheffmacher mourut à Strasbourg, recteur du collège royal et de l'université catholique de cette ville, le 18 août 1755. (Voy. SINSART).

SCHELSTRATE. Voy. SCHEELSTRATE.

SCHEGK ou SCHEGKIUS (Jacques), né en 1511 à Schorndorf, dans le duché de Wurtemberg, professa pendant 15 ans la médecine à Tubingen, après y

avoir enseigné pendant quelque temps la philosophie. Il devint aveugle, et fut si peu sensible à la perte de sa vue, qu'un oculiste lui en promettant la guérison, il le refusa pour n'être pas obligé de voir tant de choses qui lui paraissaient odieuses ou ridicules. Cet accident ne l'empêcha pas de continuer ses occupations jusqu'à sa mort, arrivée en 1587. On a de lui : un dialogue, *De animæ principatu, an cordi, an cerebro tribuendo*, Tubingen, 1542, in-8; un traité *De una persona et duabus naturis in Christo, adversus anti-trinitarios*; *Refutatio errorum Simonii*, Tubingen, 1575, in-fol., et beaucoup d'autres livres de philosophie, de médecine et de théologie.

SCHEINER (Christophe), astronome, jésuite, né en 1575 à Schwaben, dans le pays de Mindelheim en Souabe, mort à Nice le 8 juillet 1650, fut mathématicien et confesseur de l'archiduc d'Autriche. Il soutint, ainsi que Longomontan, un système moyen entre celui de Copernic et de Tycho, et prétendit que la terre, par une révolution journalière, produisait le jour et la nuit, tandis que le soleil, par son cours annuel, causait la vicissitude des saisons. (Voy. LONGOMONTAN, COPERNIC, TYCHO, etc.) Il observa le premier les taches du soleil. (Voy. son ouvrage, *ad M. Velsorum de maculis solaribus tres Epistolæ*, Augsbourg, 1612, in-4, réimprimé à Rome, 1615, in-4.) Découverte que d'autres attribuent sans fondement à Galilée. Scheiner publia en 1650, in-fol., son ouvrage intitulé : *Rosa ursina sive sol ex admirando facularum et macularum suarum phaenomeno varius*, dans lequel il traite de ces taches, ainsi que des points particulièrement brillants qu'on remarque dans le soleil. Lorsqu'il communiqua cette découverte à son provincial, celui-ci craignant qu'il ne se donnât un ridicule, lui conseilla de mettre de la prudence et de la lenteur dans la publication d'un écrit qui fronderait les idées reçues; mais il ne tint pas le discours impertinent et imbécile qu'on lui fait tenir ordinairement. *Censuerunt superiores mei*, dit Scheiner lui-même, *procedendum esse cautè et pedetentim, donec phaenomenum, ipsa aliorum quoque experientia accedente, corroboraretur, neque a tritis philosophorum semitis sine evidentia contraria recedendum*, *Rosa Ursina*, lib. 1, cap. 2. Il fallut donc que Scheiner tint pendant quelque temps sa découverte secrète : il la communiqua cependant à Welsch, qui la publia longtemps avant que Galilée en eût parlé; et lorsque Scheiner, devenu plus libre ou plus hardi, revendiqua sa découverte, Welsch eut l'honnêteté de ne pas la lui contester. On a encore de ce jésuite : *Oculus, hoc est, fundamentum opticum*, Inspruck, 1619, in-4. Cette description de l'œil est exacte, surtout quant aux nerfs optiques. Le célèbre Wolf faisait grand cas de ces deux ouvrages de Scheiner. Il appelle le premier un chef-d'œuvre : *Opus de maculis solaribus absolutissimum*; et il conseille la lecture du second à tous ceux qui veulent apprendre ce qui a rapport à la vision directe. Il est faux que Scheiner se soit donné pour accusateur de Galilée. L'abbé de Lignac a fait à ce sujet un conte de roman, que Bergier a inconsidérément répété. (Voy. le *Journal hist. et littér.*, 1^{er} mai

1782, pag. 32.) Le jésuite combattit le système de l'astronome florentin, comme les autres qu'il ne trouvait pas d'accord avec ses opinions, et faisait en cela ce que font tous les écrivains.

SCHELHAMMER (Gonthier-Christophe), né à Léna, en 1649, mort en 1716, à 75 ans, devint successivement professeur de médecine à Helmstadt, à Léna et à Kiel, où il fut aussi médecin du duc de Holstein. On a de lui plus de 50 ouvrages sur la médecine, dont Nicéron a donné le catalogue dans le tom. 33 de ses *Mémoires*. Nous citerons *Ars mendi universa*, Leipzig, 1732, 3 vol. in-4, ouvrage posthume, et un grand nombre d'écrits utiles sur cette science, mais remplis d'injures que son humeur atrabilaire lui a fait prodiguer à ses contemporains. Voy. sa *Vie* par Scheffelius, à la tête des *Lettres* qui lui ont été écrites par divers savants, Wismar, 1727, in-8.

SCHENCK (Martin) se distingua dans les guerres par un grand nombre d'actions d'éclat, en combattant tantôt pour le roi Philippe II, et tantôt pour les Hollandais : car rien de plus vénal que ses talents et ses travaux militaires. Il périt dans le Rhin en 1589, après avoir vainement tenté de se rendre maître de Nimègue. Il ne se battait jamais avec plus de prudence et de succès que lorsqu'il avait bien bu, et n'était jamais plus sûr de garder son secret que lorsqu'il était ivre. *Arma nunquam accuratius tractabat quam cum effuse potus ac vino amens : imo ebrietate ipsa, quæ resignare ac aperire occulta quæque consuevit, illum ad arcana occultanda uti solitum ferunt*. Strada de Bell. Belg. Dec. 2, lib. 10.

SCHENCK (Jean), dit de *Graffenberg*, né à Fribourg le 20 juin 1531, fut reçu docteur en médecine à Tubingen, en 1554, et obtint la charge de physicien de sa ville natale, où il mourut le 12 novembre 1598. On a de lui : *Observationum medicarum, rararum, novarum, admirabilium et monstruosarum volumen, tomus VII de toto homine institutum*, 1^{er} vol. Bâle, 1584, 2^e, Fribourg, 1594; 3^e, ibid., 1595-6; 4^e et 5^e, ibid., 1596; 6^e et 7^e, ibid., 1597; réimprimé depuis, Francfort, 1600, 2 vol. in-8; 1609, in-fol.; Fribourg, 1604, in-8; Lyon, 1644, in-fol., par les soins de Charles Spon, et Francfort, 1663, in-folio, par Laurent Strauss, avec des augmentations. — Son fils, Jean-Georges SCHENCK, exerça la médecine à Haguenau avec succès, et publia plusieurs ouvrages, entre autres : *De formandis medicinæ studiis*, Bâle, 1607, in-12; *Hortus patavinus*, Francfort, 1608; *Monstrorum historia mirabilis*, Francfort, 1609, in-4, etc.

SCHENCK ou SCHENCKIUS (Frédéric), archevêque, baron de Tautenburch, né dans les Pays-Bas, en 1503, conseiller intime de Charles-Quint, président de la chambre impériale de Spire, quitta le barreau, embrassa l'état ecclésiastique, devint chanoine et prévôt du chapitre de Saint-Pierre à Utrecht, et enfin archevêque de cette ville. Toute son application fut de remédier aux maux de son diocèse. Il tint à cet effet deux synodes, l'un en 1562, l'autre en 1563 : dans le second, il sollicita l'acceptation du concile de Trente; mais ce ne fut qu'en 1568 qu'il vint à bout de le faire accepter.

Le chagrin qu'il eut de voir les progrès que l'hérésie faisait dans son diocèse abrégua ses jours. Il mourut le 25 août 1580. On a de ce respectable prélat : *De vetustissimo sacrarum imaginum usu*, Anvers, 1567, in-12, solide et savant; *Enchiridion veri præsulis*, Anvers; *Acta concilii provincialis trajectensis*, et plusieurs ouvrages sur la jurisprudence.

SCHENCKIUS (Jean-Théodore), savant professeur en médecine à Léna, mort en 1671, dans sa 32^e année, enseigna et pratiqua avec succès. On a de lui : *Medicinæ generalis novo antiquæ synopsis*, 1671, in-4; *De sero sanguinis*, 1671, in-4; le *Catalogue des plantes du jardin médicinal d'Éna*, 1639, in-12, etc. On a encore de lui plusieurs ouvrages; mais la plupart n'ont exigé d'autre peine à Schenckius que celle de les extraire mot à mot de différents auteurs. (Voy. la *Biographie du dictionnaire des sciences médicales*.)

* SCHÉRER (Barthélemi-Louis-Joseph), général, né à Delle, près de Belfort, en 1735, était fils d'un boucher qui le fit élever avec soin. Entraîné par le goût du plaisir il s'enfuit de la maison paternelle pour aller prendre du service en Autriche. Etant en garnison à Mantone, il déserta et vint à Paris, auprès de son frère, maître d'hôtel du duc de Richelieu. A la révolution, il était major dans la légion de Maillebois. Successivement aide-de-camp des généraux Desprez-Crassier, Eikmeier et Beauharnais (1792-1795), il fut un instant éloigné de l'armée comme aristocrate; il y reparut en qualité d'adjudant-général, et fut nommé dans l'espace de quelques semaines général de brigade, puis de division. Employé à l'armée de Sambre-et-Meuse, il reprit Landrecies, Quesnoy, Valenciennes et Condé, débusqua les Autrichiens du poste de la Chartreuse (17 septembre 1794), et contribua au succès du combat d'Aldenhoven (2 octobre), en forçant le passage de la Roër. L'année suivante il eut le commandement de l'armée des Pyrénées occidentales. La paix avec l'Espagne ayant été signée, il fut envoyé par le directoire en Italie, où il débuta par la victoire de Loano; mais il ne sut pas profiter de ses avantages. Remplacé par Bonaparte il revint à Paris, et quelques mois après fut par l'influence de Rewbel (voy. ce nom), nommé ministre de la guerre. Il ne montra pas dans cette place les talents et la capacité d'un administrateur. Des plaintes et même des accusations violentes s'élevèrent contre lui, pour le soustraire aux poursuites dont il était menacé, le directoire le renvoya commander l'armée d'Italie. Ses échecs, et de nouvelles dilapidations dont il se rendit coupable, lui attirèrent la haine de toute l'armée. Retiré dans Lodi il y fut attaqué subitement par les Russes et se replia sur Milan d'où il envoya sa démission au directoire. Il obtint alors le titre d'inspecteur des troupes en Hollande; mais poursuivi par les clameurs de ses ennemis, il donna sa démission, annonçant qu'il allait présenter ses comptes. Menacé d'un décret d'accusation, il prit la fuite; le 18 brumaire arrêta les poursuites, et Schérer se retira dans sa terre de Chauny, où il mourut en août 1804. On a de lui un mémoire justificatif in-

titulé : *Précis des opérations militaires du général Schérer en Italie*, 1798, in-8.

SCHERTLIN (Sébastien), né en 1495, à Schorn-dorff, dans le duché de Wurtemberg, d'une famille honnête, fit ses premières armes en Hongrie et dans les Pays-Bas. Il passa en Italie, et signala tellement son courage à la défense de Pavie, que le vice-roi de Naples le créa chevalier. Il ne se distingua pas moins à la prise de Rome, à celle de Narni, et au secours de Naples en 1528. Plusieurs princes lui offrirent des pensions ; mais il aima mieux s'attacher au service du sénat d'Augsbourg. En 1546, il épousa ouvertement le parti de la ligue de Smalkalde contre l'empereur, et servit ce parti de toutes ses forces. La ville d'Augsbourg, menacée d'un siège, lui confia sa défense. Schertlin déploya alors toute sa bravoure ; mais cette ville ayant fait la paix, il fut exclu du traité, obligé d'abandonner Augsbourg et de se retirer à Constance. Il passa au service de France, et aida en 1551 à conclure l'alliance entre le roi Henri II et Maurice électeur de Saxe. Il accompagna Henri II dans ses expéditions du Rhin et des Pays-Bas. Charles-Quint et son frère Ferdinand lui accordèrent sa grâce en 1555, et lui rendirent ses emplois. Il servit depuis avec zèle l'empereur Ferdinand I^{er}, fut anobli en 1562, et mourut fort âgé en 1577, avec la réputation d'un général habile et d'un politique entreprenant.

SCHETZEL, SCHETZELON ou SHTZELIUS, ermite célèbre, habitait au x^e siècle la forêt de Grunwald, près de Luxembourg, dans laquelle on voit une grotte et une fontaine qui portent son nom. L'auteur de la *Vie* de saint Athard, disciple de saint Bernard, en raconte des choses admirables, et plusieurs de ces singularités qui sortent des règles ordinaires des vertus chrétiennes, mais qui, dans l'ordre de la providence, tiennent aux circonstances et à la nature des temps. (V. saint PATRICE, saint SIMÉON STYLITE, etc.) Le Martyrologe belgeque en fait mention au 6 août sous le nom de Gisilain. Berth. *Hist. de Luxemb.*, tom. 4, p. 97.

SCHEUCHZER (Jean-Jacques), docteur en médecine, et professeur de mathématiques et de physique à Zurich, naquit dans cette ville en 1672, et y mourut en 1755. Le czar Pierre I^{er} avait voulu l'attirer en Russie ; mais le conseil de Zurich le retint par sa générosité. Scheuchzer laissa à sa famille une bibliothèque bien choisie, un beau médailler et un riche cabinet d'histoire naturelle. On a de lui un très-grand nombre d'ouvrages. Le principal est sa *Physique sacrée*, ou *Histoire naturelle de la Bible*, en 4 gros vol. in-fol., qu'on relie souvent en 8. L'édition originale de ce livre est de 1725, en allemand. La traduction en latin parut à Augsbourg, 1752-55, en 4 ou 8 vol. in-fol. ; elle est de l'auteur même. Sa latinité est élégante, énergique, abondante, quoiqu'elle ne soit pas toujours correcte. On en publia une version française à Amsterdam, 1754, 8 vol. in-fol. L'édition allemande est préférée à toutes les autres, à cause de la beauté des épreuves de 750 planches dont elle est ornée (voy. PFEFFEL) ; et l'édition latine est préférée à la française. Cet ouvrage savant, curieux et d'une lecture attachante, est trop diffus, et contient des choses qu'on eût pu

retrancher sans conséquence ; mais c'est blesser les règles d'une critique décente et raisonnable, que de dire, avec M. de Buffon, que ce livre n'est fait que pour amuser les enfants. On y trouve plus de faits constatés, et moins d'idées purement systématiques que dans l'éloquente *Histoire naturelle*. Un des grands partisans de M. de Buffon (l'abbé Soulavie) a rendu plus de justice à Scheuchzer : *Ses descriptions*, dit-il, véritables copies de la nature, dureront autant que la nature même. On a encore de lui : *Itinera per Helvetiæ alpinas regiones facta*, Leyde, 1725, 4 tom. en 2 vol. in-4, avec fig. C'est une description de tout ce que les Alpes offrent de curieux aux yeux d'un habile observateur de la nature. *Piscium querelæ*, 1708, in-4, fig. ; *Herbarium diluvianum*, Zurich, 1709 ; Leyde, 1725, in-fol. On a ajouté à cette édition un catalogue des plantes dont les empreintes se trouvent sur différentes pierres. Cet ouvrage est disposé selon la méthode de Tournefort. *Museum diluvianum*, Zurich, 1716, in-8 ; *Homo diluvii testis*, 1726, in-4. On trouve dans ces deux ouvrages des monuments incontestables du déluge, et diverses observations qui détruisent le roman physique intitulé : *les Époques de la nature* (voy. BUFFON) ; *Historiæ Helveticæ naturalis prolegomena*, 1700 ; *Sciographia lithologica, seu lapidum figuratorum nomenclator*, Dantzic, 1740, in-4, avec fig. ; *Nova litteraria helvetica*. C'est un journal de la littérature suisse, depuis l'an 1701 jusqu'à l'an 1714. Un ouvrage sur les eaux minérales de la Suisse en allemand, Zurich, 1752, in-4. C'était un homme modeste, paisible et droit, ami des catholiques, qui s'exprimait franchement sur plusieurs préjugés de sa secte, quoique ses yeux ne se soient jamais entièrement ouverts à la vérité. Nous citerons pour exemple la manière dont il s'exprime sur les cérémonies du culte catholique, d'abord si brusquement rejetées, et ensuite si sagement regrettées par les protestants. *Verbis et gestibus nullas esse vires persuasi sumus, et tamen legimus veteris Testamenti prophetas usos esse miris gesticulationibus, quas derideremus hodie et superstitionis adscriberemus ritibus. His in resuscitatione filii unici Sareplani alimens est sese Elias ad puerum ter. Ita et maximi prophetæ maximus discipulus Elisæus Sunamitidis filium*, etc. Phys. Sac., tom. 4, p. 189. — Son fils, Jean-Gaspard SCHEUCHZER, mort assez jeune à Londres en 1729, a donné une traduction en anglais de l'*Histoire du Japon* de Kempfer, 1727, 2 vol. in-fol. L'oncle de celui-ci, frère de Jean-Jacques, Jean SCHEUCHZER, premier médecin du canton de Zurich, mort dans cette ville en 1758, a publié : *Agrostographia seu graminum, juncorum, etc., historia*, Zurich, 1719, in-4, avec fig., ibid., 1775, même format. Cette édition augmentée est la plus recherchée.

* SCHIARA ou SCIARA (Pie-Thomas), dominicain, né en 1691, à Alexandrie, était bibliothécaire de la Casanate et secrétaire de l'*Index*, lorsqu'il fut revêtu par le pape Pie VI de la dignité de maître du sacré palais ; mais il ne jouit pas longtemps de cet honneur, et mourut en 1781, âgé de près de 91 ans. On a de lui : *Parere sopra il libro intitolato : Vindiciæ Maupertuisianæ*, Venise, 1765, in-4. Une

contestation qui s'était élevée entre Zanotti et le père Ansaldo, sur un point de philosophie, donna lieu à cet ouvrage. Schiara s'y range du côté de Zanotti, contre Maupertuis.

SCHIARA (Antoine-Thomas), né dans le xviii^e siècle, à Asti, entra dans la congrégation des clercs réguliers, fut chargé de l'enseignement de la théologie et du droit, et mourut à Rome vers 1720. On a de lui : *Theologia bellica, omnes fere difficultates ad militiam tum terrestrem, tum maritimam pertinentes complectens et dilucidans, atque in octo libros distributa*, Rome, 1708; Augsburg, 1707, 2 vol. in-fol. C'est un recueil de cas de conscience par rapport à la guerre. Parmi les questions qu'examine l'auteur, il en est de singulières. *Romanus pontifex omnium juris dispositione propugnandus christianæ reipublicæ exhibetur*, Rome, 1712, in-fol.; *Ragionamenti sacro-regali intorno al purgatorio*, Rome, 1706, in-4.

SCHIAVONE (André MEDULA, dit le), peintre, né l'an 1522, à Sébenico en Dalmatie, mourut à Venise (1) en 1585. La nécessité lui fit apprendre la peinture, et cette dure nécessité ne lui permit pas d'étudier toutes les parties de son art. Son dessin est incorrect; mais ce défaut n'empêche point qu'il ne soit mis au rang des plus célèbres artistes. Il avait un bon goût de draperie, une touche facile, spirituelle et gracieuse; ses attitudes sont d'un beau choix et savamment contrastées. Le Tintoret avait toujours un tableau de Schiavone devant les yeux lorsqu'il peignait. Le musée du Louvre possède de cet artiste une *Tête de saint Jean-Baptiste*, dont les yeux sont baissés. Tel est le mérite de ce tableau dont la forme est ovale, que beaucoup de personnes l'ont attribué à Raphaël.

* SCHIAVONETTI (Louis), graveur, né à Bassano en 1764, fit, malgré la médiocrité de son premier maître, de grands progrès dans le dessin. Employé dans l'établissement chalcographique du comte Remondini, à Bassano, il étudia sous Bartolozzi et Volpato, suivit le premier à Londres, et y acquit bientôt une grande réputation. Il mourut à Brompton le 16 juin 1810. Il a exécuté un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels on distingue la *Mater dolorosa*, d'après Vandick; *Juliette et Roméo*; quatre estampes représentant l'histoire de la dernière année de Louis XVI, d'après Benazec; l'*Apothéose* de ce monarque; la *Naissance de Jésus-Christ*, tableau connu sous le nom de la *Nuit du Corrège*; le *Fils du doge Foscari*, priant son père de faire révoquer l'arrêt qui le bannit à perpétuité de Venise; le *Pèlerinage de Cantorbéry*, eau forte, d'après Stothard; le *Débarquement des Anglais en Egypte*, d'après Louthembourg; le *Corps de Tipoo-Saïb*, reconnu par sa famille, d'après Singleton. On remarque dans tous ses ouvrages une force de dessin, un éclat, un mouvement qui décèle plutôt le génie d'un peintre que l'effort d'un graveur. Blair a fait l'*Eloge* de Schiavonetti, dans le poème du *Tombeau*, Londres, 1815, in-4, ouvrage pour lequel il a gravé une belle suite d'eaux fortes.

SCHICKARD (Guillaume), professeur d'hébreu dans l'université de Tubingen, né en 1592 à Herrenberg, mort de la peste en 1658, à 45 ans, est

auteur d'un petit abrégé de grammaire hébraïque, intitulé : *Horologium Schickardi*, in-8, et de quelques autres ouvrages, où l'on trouve beaucoup d'érudition. Les plus estimés sont : *De jure regio Judæorum*, Leipsig, 1674, in-4; et *Series regum Persiæ*, Tubingen, 1628, in-4. (Voy. sur ce savant, Schnurrer, *Notice Biogr. sur les hébraïsans de Tubingen*, Ulm, 1792.)

SCHIDONE ou SHEDONE (Barthélemy), peintre, né dans la ville de Modène vers l'an 1570, mort à Parme en 1615, s'attacha principalement à imiter le style du Corrège. Personne n'a plus approché de ce grand maître. Le duc de Parme le fit son premier peintre, et lui fournit plusieurs fois l'occasion de se procurer un état honnête; mais sa passion pour le jeu le réduisit au point de mourir de douleur et de honte de ne pouvoir payer ce qu'il perdit en une nuit. Ses tableaux sont très-rares. Ceux qu'on voit de lui sont précieux pour le fini, pour les grâces et la délicatesse de sa touche, pour le choix et la beauté de ses airs de tête, pour la tendresse de son coloris et la force de son pinceau.

SCHILDER (Louis de), né à Bruges en 1606, entra chez les jésuites en 1636, enseigna à 19 ans la philosophie et la théologie, et mourut dans sa patrie en 1667, après avoir publié un traité *sur les sacrements*, in-fol., et un petit ouvrage judicieux et utile, *De principijs formandæ conscientiæ*. Les auteurs de la compilation informe et calomnieuse, intitulée *Extraits des assertions*, etc., lui reprochent le probabilisme, tandis qu'il enseigne formellement le sentiment contraire. Voy. ESCOBAR, LA CROIX, MEDINA, MOYA.

* SCHILLER (Jean-Frédéric-Christophe) poète et historien illustre, naquit le 10 novembre 1759, à Marbach où son père, ancien capitaine de hussards, était surintendant de la *Solitude*, château de plaisance du duc de Wurtemberg. Sa première éducation chez un pasteur de village, et un penchant très-prononcé le portaient vers l'état ecclésiastique. Mais le sort en ordonna autrement; le duc de Wurtemberg qui l'avait distingué, le fit entrer dans une école militaire qu'il venait d'établir à Ludwigsbourg. Schiller se vit avec regret détourné de la carrière vers laquelle le portait son premier penchant, mais tout ce qu'il put obtenir fut de ne point être forcé d'embrasser la profession des armes. Il étudia d'abord la jurisprudence à laquelle il renonça bientôt pour la médecine, dont il fit à Stuttgart un cours de deux années. La bienveillance du duc le fit nommer, à peine âgé de vingt ans, chirurgien d'un régiment de grenadiers. Mais cette nouvelle carrière était peu propre à satisfaire une âme ardente, exaltée par le double enthousiasme de la religion et de la poésie. A l'âge de 9 ans il avait assisté pour la 1^{re} fois à une représentation théâtrale, et dès cette époque sa jeune tête n'avait pas cessé de faire des plans de compositions dramatiques. Les ouvrages de Lessing, de Shakespeare, et surtout le *Berlichingen* de Goethe qu'il eut occasion de lire dans le cours de ses dernières études, achevèrent de déterminer la direction quelque temps incertaine de son talent. Jusqu'en 1780, Schiller n'avait produit que des essais poétiques médiocres. Plus maître de ses loisirs il acheva sa

(1) La Biographie universelle dit à Vicence.

tragédie, des *Brigands*, qui, jouée en 1782 sur le théâtre de Manheim, avec quelques changements que l'auteur avait lui-même jugé nécessaires, obtint un succès éclatant. Ne pouvant faire accepter sa démission, il quitta furtivement les états de Wurtemberg, et se retira sous un nom emprunté chez un de ses condisciples dans les environs de Bauerbach. Il acheva dans cette retraite la *Conjuration de Fiesque*, et composa le drame de *Cabale et amour*. On retrouve dans ces deux pièces à peu près les qualités et les défauts des *Brigands*, appliqués à des genres différents. Le manque des connaissances que donne l'expérience du monde s'y fait sentir; son génie n'avait pu les deviner, et nul talent ne peut les suppléer. En septembre 1785, il s'établit à Manheim, et lié bientôt avec plusieurs hommes distingués, leurs avis et l'habitude du théâtre lui furent très-utiles, pour ses nouvelles compositions. Schiller accompagna le baron Dalberg à Mayence où il s'arrêta quelque temps. Il visita ensuite Iéna et Leipsig, où il commença la publication de la *Thalie du Rhin*, feuille littéraire, dans laquelle il inséra des scènes entières de *don Carlos* qu'il venait de terminer. Il les lut à la cour du landgrave de Hesse-Darmstadt, en présence du duc de Weimar qui lui donna le titre de son conseiller. Schiller se rendit vers la fin de 1785, à Dresde, où il acheva *don Carlos* qui fut imprimé à Leipsig en 1787. Il visita cette même année Weimar où Wieland et Herder lui firent un accueil très-distingué, et vit l'année suivante à Rudolstadt, Goëthe, avec lequel il ne tarda pas à se lier, et qui obtint pour lui du duc de Weimar, la place de professeur extraordinaire d'histoire à Iéna. Schiller fit en 1788 à la pièce de *don Carlos* les changements nécessaires pour qu'elle pût être représentée et la publia sous sa nouvelle forme. *Don Carlos* est une des productions les plus remarquables de la littérature allemande. On y trouve un grand nombre de situations fortes; les caractères, à part ceux de Posa et de Carlos, sont tracés avec talent, et le langage a une noble simplicité dont les premiers essais de l'auteur ne donnaient pas l'idée. Toutefois c'est avec raison qu'on a reproché à cette pièce de nombreuses invraisemblances, et la faiblesse de quelques inventions. Les lettres que Schiller se crut obligé d'écrire pour expliquer la conduite étrange de Posa, prouvent assez que ce caractère est manqué. Pour composer *Don Carlos*, l'auteur avait fait une étude particulière de l'époque, et il se servit de ses recherches pour écrire l'*Histoire de la défection des Pays-Bas*, qui parut en 1788, Leipsig, in-8. Cet ouvrage dont le style a été critiqué, et où le talent de Schiller ne se révèle que par un certain nombre de réflexions judicieuses et de portraits bien tracés, n'a pas été achevé. En 1789, Schiller composa pour l'ouverture de son cours, un discours sur cette question : *Qu'est-ce que l'histoire universelle et quel est le but de cette étude?* Ce morceau réunit à un style brillant, rapide et pur, des pensées profondes et de nobles sentiments. Vers le même temps Schiller commença la *Collection générale de mémoires, depuis le douzième siècle jusqu'aux temps modernes*, Iéna, 1790-1801, 12 vol. in-8. Il ne traduisit lui-même que la moitié du

1^{er} volume; l'entreprise fut continuée sous son nom par Paulus et Woltmann. A l'étude du théâtre et de l'histoire, Schiller avait joint celle de la philosophie. Il suivit alternativement les principes de Garve et de Kant, et adopta même pour un instant les erreurs de Spinoza. Rangé parmi les plus grands écrivains de l'Allemagne, il jouissait enfin d'une existence honorable et sûre; il trouva le bonheur domestique dans une union contractée en 1790, avec M^{lle} de Lengeld, qu'il avait souvent vue à Rudolstadt. Cependant les études continuelles auxquelles il se livrait avaient déjà gravement altéré sa santé, lorsqu'en 1791, il fut atteint d'une maladie de poitrine dont il ne devait jamais guérir complètement. Dans son *Histoire de la guerre de trente ans*, on trouve à la fois des preuves frappantes de l'élévation toujours croissante du talent de Schiller et de l'affaiblissement de ses forces physiques. Il semble en effet qu'elles lui aient manqué pour achever cet ouvrage qu'il a poussé jusqu'au 4^e livre avec tant de verve, de chaleur et de vie. C'est après cette publication et pendant qu'il se trouvait contraint de ralentir ses travaux que Schiller reçut presque simultanément du prince héréditaire de Holstein-Augustembourg, et du comte de Schimmelmann, ministre de Danemarck, une double pension de mille thalers (4,000 fr.). La révolution française occupait l'Europe avant de la bouleverser. Le procès de Louis XVI indigna Schiller; et il voulut rédiger en faveur de cet infortuné monarque un mémoire, persuadé que l'écrit d'un étranger ferait plus d'impression sur les juges que celui d'un français. En se livrant à des recherches historiques sur l'époque si dramatique de la guerre de trente ans, Schiller avait conçu l'idée de faire de *Gustave-Adolphe* le héros d'un poème épique. Il y renonça pour s'occuper de *Wallenstein* dont il fit le sujet d'une tragédie représentée en octobre 1798. Cette pièce, divisée en trois parties, présente avec de grandes irrégularités, des beautés d'un ordre supérieur, et c'est peut-être celle dans laquelle le talent de Schiller brille avec le plus de variété. Elle produisit à la représentation un effet prodigieux (1). L'affaiblissement de Schiller l'avait forcé de renoncer à ses fonctions de professeur. Néanmoins plusieurs gouvernements se disputaient l'avantage de le posséder. En 1795, il fut appelé à l'université de Tubingen, et en 1804 à Berlin où des avantages considérables lui étaient offerts. De son côté le duc de Weimar lui prodiguait les marques de la plus flatteuse distinction; et l'empereur d'Autriche, à la recommandation de ce prince, donna des lettres de noblesse à l'auteur de *Wallenstein*. Dès 1799, Schiller cédant à la reconnaissance et à l'amitié, avait irrévocablement fixé son séjour à Weimar, pour y jouir de la société de Goëthe, et se livrer sans distraction à des compositions dramatiques. On vit en effet sortir de sa plume et se succéder comme par enchantement une suite de tragédies admirables par la pureté du style, la fraîcheur du coloris et la force des situa-

(1) Benjamin-Constant en a donné une imitation quelquefois heureuse. L'ouvrage français est précédé d'une préface qui contient des aperçus très-ingénieux sur la littérature dramatique des allemands.

tions. *Marie-Stuart* fut jouée à Weimar en 1800. On s'aperçoit en la lisant, combien l'âge et les réflexions sur l'art dramatique avaient mûri le talent de Schiller. Marie et Elisabeth sont habilement dessinées. La délibération entre Elisabeth, Schewsbury, Burleigh et Leicester, les transports d'allégresse que cause à Marie la jouissance de la nature, l'entrevue des deux reines, les adieux de Marie, sont des scènes touchantes que M. Le Brun a fait heureusement passer sur notre théâtre. La tragédie de *Jeanne d'Arc*, représentée en 1801 avec un succès d'enthousiasme, renferme un très-grand nombre de beautés de détail; mais il est à regretter que le poète ait cru devoir altérer, en y mêlant des ressorts étrangers, la simplicité, le caractère poétique et religieux de l'histoire de Jeanne d'Arc. A cette tragédie, succéda la *Fiancée de Messine*, dont la première représentation eut lieu en 1803, et qui a le grave défaut de présenter la doctrine de la fatalité alliée à un sujet moderne. *Guillaume Tell*, représenté l'année suivante, obtint un succès qui rappela celui de *Jeanne d'Arc*. Cette tragédie peut être critiquée sous le rapport de l'unité d'intérêt; mais elle offre un tableau fidèle des mœurs de la Suisse, et la littérature allemande ne possède rien de plus naïf, de plus gracieux, que les chants du pêcheur, du berger et du chasseur qui ouvrent la pièce. Schiller jouissait de la gloire littéraire au sein de sa famille dont il faisait le charme par la douceur et la simplicité de son caractère. Sa santé seule mêlait quelques inquiétudes à son bonheur. Il revenait de Berlin, où il était allé diriger la représentation de *Guillaume Tell*, lorsqu'il fut attaqué d'une fièvre dont il mourut le 9 mai 1805, dans sa 46^e année. Schiller, dans ses compositions dramatiques, ne suivit aucune marche fixe; d'abord imitateur de Shakespeare, il essaya plus tard la tragédie historique et le drame bourgeois, se lança sans mesure dans l'idéal, essaya de se plier à la régularité française et à la simplicité grecque, fit un mélange bizarre de l'histoire, de l'idéal et du romanesque, et finit par revenir à l'histoire. Cependant, malgré ses défauts, il est incontestablement à la tête du théâtre allemand. Ses pièces fugitives sont remarquables par la verve et l'inspiration; Schiller enrichit le *Mercur allemand* de plusieurs pièces telles que les *Dieux de la Grèce*, les *artistes*, etc. et les *Horen*, autre recueil périodique, d'une *dissertation sur la poésie naïve et sentimentale*, de quelques autres morceaux de théorie littéraire, et de plusieurs pièces de vers. Il publia de 1795 à 1801 l'*Almanach des muses*, recueil dans lequel il inséra en 1797, les fameuses *Xénies*, distiques épigrammatiques composés en commun avec Goëthe et dirigés contre plusieurs écrivains de l'Allemagne (voy. SCHLICHTER GROLL). La plupart de ses écrits ont été réimprimés plusieurs fois, et des éditions complètes de ses œuvres ont été publiées, Tubingen, Cotta, 1812-15, 12 vol. in-8; Vienne, Strauss, 1816, 26 vol. in-12; Carlsruhe, 1816-17, 18 vol.; Leipsig, 1824, 18 vol. in-8. Sa *correspondance* avec Koerner a été publiée, Berlin, 1847, 4 vol. in-8. Plusieurs des ouvrages de Schiller ont été trad. en franç. *L'Histoire de la guerre de trente ans*, par M. Champ-

feu, 1805 in-8, 2 vol., et par M. Mailher de Chassat, 1820, 2 vol. in-8. *L'Histoire du soulèvement des Pays-Bas* par M. de Châteaugiron, 1827, 2 vol. in-8; *Ses œuvres dramatiques* par M. de Barante, Paris, 1821, 6 vol. in-8, et dans le *répertoire des théâtres étrangers* (1). La tragédie de *don Carlos* a été traduite par Lezay-Marnezia (voy. ce nom), et *Marie-Stuart* par La Touche, 1820, in-8. Mad. Morel a traduit en vers un *choix de ses pièces fugitives*, 1825, in-8.

SCHILLING (Diebold), historien, né à Soleure en Suisse, fut fait greffier de l'un des tribunaux de la ville de Berne, dans le xv^e siècle. Il a laissé une *Histoire en allemand, de la Guerre des Suisses contre Charles le Téméraire, duc de Bourgogne*, publiée pour la première fois à Berne, en 1743, in-folio. L'auteur s'était trouvé à presque toutes les batailles et actions de guerre qu'il décrit.

SCHILTER (Jean), jurisconsulte, né à Pégan en Misnie l'an 1652, exerça des emplois honorables à Iéna. Il obtint les places de conseiller et d'avocat de Strasbourg, et de professeur honoraire de l'université de cette ville, où il mourut en 1705. On a de lui : *Codex juris allemanici feudalis*, 1696, 3 vol. in-4; *Thesaurus antiquitatum teutonicarum*, 1728, 3 vol. in-fol.; des *Institutions canoniques*, 1721, in-8, dans lesquelles il se propose d'accommoder le droit canon aux usages des églises protestantes; *Analyse de la vie de Pomponius Atticus*, imprimée à Leipsig en 1654, in-4; *Institutiones juris publici*, 1696, 2 vol. in-8, ouvrage savant et méthodique; *De pace religiosa*, in-8, petit traité judicieux, où il ne paraît pas être fort zélé pour sa secte, qu'il ne croyait sans doute point enseigner l'unique et indivisible vérité.

* SCHMEL-PENNINCK (Rutger-Jean), né à Deventer en 1761, de parents riches et considérés, fit d'excellentes études à l'université de Leyde, où il prit en 1784 le grade de docteur en droit. Sa thèse latine sur le *pouvoir populaire sagement dirigé*, fut traduite en allemand par M. Swart. Il s'établit à Amsterdam, où il ne tarda pas à jouir, comme avocat, de la confiance générale. Lors de l'invasion des Français, en 1794, il devint président de la municipalité d'Amsterdam, passa à la Convention batave et fut nommé ambassadeur en France. Dans ces divers postes, il se distingua par l'étendue de ses connaissances, ses talents oratoires, son zèle et sa fermeté. En 1801, il représenta sa nation au congrès d'Amiens, et à la paix de 1802 il obtint l'ambassade d'Angleterre. Prévoyant qu'une nouvelle guerre était imminente, il fit tous ses efforts pour obtenir la neutralité de la Hollande. Rappelé de Londres, il se retira dans ses terres avec l'espoir d'y mener une vie tranquille; mais il fut forcé de retourner à Paris reprendre ses premières fonctions. A peine y fut-il arrivé que Bonaparte, proclamé empereur, voulant donner à la Hollande un gouvernement plus fort, l'en nomma le chef, sous le titre de *grand pensionnaire*. Cette dignité qui devait être inamovible, cessa quinze mois après,

(1) Depuis la traduction de M. de Barante, il en a paru deux autres, par M. Mayer, 1835, gr. in-8, et par M. X. Marmier, 1841, 2 vol. gr. in-18.

par l'élévation de Louis Bonaparte sur le trône de Hollande. Lorsque ce trône fut renversé par celui qui l'avait élevé, et la Hollande réunie au grand empire, Schimmel-Penninck fut nommé sénateur et reçut les titres de comte et de grand-trésorier d'un nouvel ordre des *Trois-Toisons-d'Or*. Il eût préféré rester dans sa retraite; mais aussitôt que sa patrie eut recouvré son indépendance, il s'empressa de donner sa démission. A la création du royaume des Pays-Bas, il fut nommé membre de la première chambre des états-généraux et grand cordon de l'ordre du Lion-Belgique. Mais privé de la vue, il rentra bientôt dans une retraite absolue et mourut le 15 février 1825, regardé comme un des plus illustres citoyens dont la Hollande puisse s'honorer. Aimant et cultivant les lettres, et doué d'une mémoire très-étendue, il citait des morceaux choisis des poètes italiens, allemands, anglais, qui lui étaient aussi familiers que ceux de sa nation ou des anciens.

* SCHINDERHANNES (Jean BUCKLER), surnommé fameux voleur, c'est-à-dire *Jean l'écorceur*, né en 1779 à Nastetten, dans le comté de Catzen-Ellenbogen, s'étant fait chef d'une bande de jeunes garçons, enlevait, toutes les fois qu'il en trouvait l'occasion, des vivres des fourgons de l'armée française; il entra plus tard au service du bourreau de Barenbach, et puni par la bastonnade d'un vol qu'il avait commis, alla s'enrôler dans la troupe des garotteurs ou chauffeurs qui désolaient les deux rives du Rhin. Son audace, l'adresse qu'il mit à s'échapper des prisons de Saarbruck et de Simmern où il avait été renfermé, lui acquit de la célébrité. Elu capitaine d'une troupe qui avait déclaré la guerre aux juifs, il en devint la terreur. Son nom était si redouté, qu'il lui suffisait souvent d'une sommation pour faire comparaître en sa présence de riches fermiers qu'il voulait mettre à contribution. Satisfait de leur générosité, il leur donnait un passeport pour circuler librement dans le pays. L'organisation de la police et de la gendarmerie sur la rive française du Rhin le força de se rejeter en Allemagne. Il y fut arrêté par le grand bailli de Limbourg, conduit à Francfort, de là à Mayence, où il fut condamné à mort et exécuté le 21 novembre 1805. Il mourut avec courage ayant à peine 24 ans. On a sa *Vie* par de Sevelinges, Paris, 1810, 2 vol. in-12.

* SCHLEGEL, nom d'une famille allemande qui a fourni un grand nombre de personnages célèbres dans la littérature et les sciences. Paul-Marquart SCHLEGEL, médecin, né à Hambourg en 1605, reçu docteur à Padoue, professa la médecine à l'université d'Iéna de 1658 à 1642, et mourut en 1655, ayant publié un grand nombre de *Dissertations*. — Jean-Christien-Traugott SCHLEGEL, médecin, né en 1746 à Langen-Eichstaedt, exerça son art à Langen-Salza, puis fut conseiller et médecin du prince de Schauenbourg-Waldenbourg. On lui doit plusieurs ouvrages dont les plus importants sont : *Collectio opusculorum selectorum ad medicinam forensam spectantium*, Iéna, 1791-95, 6 vol. in-8; et *Neue medic. Literatur.* (avec Harnemann), 1787-94, 4 vol. in-8. — Jean-Elie SCHLEGEL, poète, né en 1718 à

Meissen en Saxe, était encore élève à la célèbre école de Pforte, lorsque ses condisciples représentèrent ses tragédies d'*Oreste* et d'*Hécube*. Il fit plus tard des changements à cette dernière pièce qu'il publia sous le titre des *Troyennes*. Obligé de choisir un état, il étudia le droit; mais il n'en continua pas moins à cultiver les lettres. Sa réputation s'étant accrue, il concourut à la rédaction de divers recueils, notamment la *Bibliothèque* de Gottsched et les *Amusements de l'esprit* de Schwabe. Il s'annonça aussi de bonne heure par des *Traductions des Géorgiques* de Virgile, des *Epîtres* d'Horace, de la *Cyropédie* de Xénophon, et enfin par des *imitations* de Sophocle et d'Euripide. En 1745 il accompagna Spener en Danemarck comme secrétaire d'ambassade, et devint dès la même année un des collaborateurs du célèbre recueil intitulé : *Fragments de Brême*. La création à Copenhague d'un théâtre allemand et français, le ramena bientôt à des compositions dramatiques, et en 1746 il fit imprimer le recueil de ses *Œuvres* en ce genre. Deux ans après il accepta la place de professeur extraordinaire à l'université de Sorod, mais la multiplicité de ses travaux acheva d'altérer sa santé délicate, et il y mourut en 1749 dans sa 51^e année. Ses *Œuvres dramatiques* ont été recueillies par son frère (Jean-Henri), Copenhague, 1766-70, 5 vol. in-8. — Jean-Henri SCHLEGEL, professeur d'histoire à Copenhague, né en 1724 à Meissen, et mort à Copenhague en 1780, a publié une *Histoire des rois de Danemarck de la maison d'Oldenbourg jusqu'en 1729*, in-fol. trad. en franç. par le ch. de Champigny, Amsterdam, 1776, 5 vol. in-4; et un *Recueil de traités sur l'histoire, la numismatique, l'économie et la langue du Danemarck*, Copenhague, 1771-76, 2 vol. in-8, etc.

SCHLEGEL (Auguste-Guillaume), poète et critique célèbre, né à Hanovre en 1767, neveu du précédent, était fils du surintendant ecclésiastique de Lunebourg, homme d'un rare mérite. A l'étude des langues anciennes, il joignit de fort bonne heure celle de l'anglais, du français, de l'italien et de l'espagnol. Après avoir passé quelques années au lycée de Hanovre, il étudia la théologie à Göttingue; mais bientôt son goût le porta vers les recherches philologiques. Lorsqu'il eut pris ses grades, il entra précepteur chez un banquier qui l'emmena en Hollande. Plus tard, il devint professeur à Iéna, où il fut chargé de donner des leçons d'esthétique, et prit une grande part à la rédaction de la *Gazette littéraire générale*. De 1798 à 1800, il rédigea avec son frère l'*Athenæum*, revue littéraire, où il consigna d'utiles préceptes, mais dont le ton parut trop décidé et trop amer. En 1802, il publia avec Tieck, l'*Almanach des muses* où prédomine le mysticisme, et où la poésie prend le plus souvent un caractère religieux. Plus tard il se rendit à Berlin, et y fit un cours sur la littérature et les arts, qui fut très-fréquenté. M^{me} de Stael, qui se trouvait alors à Berlin, charmée des talents de Schlegel, lui offrit la place d'instituteur de ses enfants; il accompagna cette femme célèbre à Coppet, puis en Italie, en France, en Autriche et en Suède. Pendant son séjour à Paris en 1807, il publia sa *Com-*

paraison de la *Phèdre* d'Euripide, et de celle de Racine qui produisit un grand scandale et lui fit en même temps une réputation extraordinaire. A Vienne, l'année suivante, il exposa ses idées sur l'*Art dramatique*, qui n'obtinrent pas moins de succès. Ces leçons ont été trad. en français, et sont précédées d'un parallèle entre le genre classique et le genre romantique, dont chacun a un mérite propre, et qui peuvent exister l'un à côté de l'autre sans contradiction. Le classique produit une poésie et des formes dans l'esprit des Grecs et des Romains; le romantique, fruit des temps modernes, a son principe dans le moyen âge, ainsi que l'indique le mot *roman*, nom sous lequel on désigne les langues formées par le mélange du latin avec les dialectes allemands. Schlegel s'appuyant sur ce fait incontestable, selon lui, que les modernes sont supérieurs aux anciens pour la méthode et la critique, s'efforce de prouver qu'il est ridicule d'aller demander à Aristote des théories littéraires; il va plus loin, et il essaie d'établir que les unités dramatiques proclamées dans cent traités de littérature ne se trouvent même pas dans la *Poétique* d'Aristote, livre dont l'authenticité peut d'ailleurs être contestée. Schlegel publia, en 1800, 1 vol. de *poésies* qui fut réimprimé dès l'année suivante. C'est, après Bürger, lui qui a le mieux réussi dans le sonnet, et a le plus contribué à faire goûter cette forme de poésie dans son pays. Dans ces divers ouvrages, l'auteur, mettant en pratique ses théories, s'efforce d'unir et de concilier le classique et le romantique. Schlegel mérite aussi d'être cité pour ses traductions allemandes de *Shakespeare*, et d'un choix des pièces de *Caldéron*, que ses compatriotes regardent comme de vrais chefs-d'œuvre. En 1812, il suivit à travers l'Europe M^{me} de Staël, obligée de quitter Coppet; et arrivé à Stockholm, y fut accueilli par Bernadotte, qu'il accompagna en Allemagne et fit partie de son quartier général dans les campagnes de 1813 et 1814. Il revint en France à la suite de sa protectrice, en 1815, fit un second voyage en Italie où il s'occupa d'antiquités romaines et étrusques; et après la mort de M^{me} de Staël, revint à Paris où il publia en 1818, son *Essai sur la langue et la littérature provençales*, ouvrage que Raynouard (*voy. ce nom*), bon juge en cette matière, trouva assez remarquable pour en donner l'analyse dans le *Journal des savants* (mois d'octobre). Nommé la même année professeur à l'université de Bonn, dès ce moment il porta toute son activité vers l'érudition orientale, commença la publication de la *Bibliothèque indienne*, et en 1823, fit imprimer à Bonn le texte du *Bhagavadgeta*, premier livre sanskrit qui ait été publié en Europe, avec une version latine et un commentaire. Le désir de nouer des relations avec les indianistes, et d'examiner les manuscrits de *Ramayana* dont il donna plus tard (1829-56) une édition, lui fit faire plusieurs voyages à Paris, à Londres et ailleurs. Au printemps de 1828, dans un séjour de quelques mois qu'il fit à Berlin, il donna un *cours* d'histoire générale des beaux arts. Schlegel mourut en mars 1845, ayant eu le chagrin de voir diminuer sa réputation, et même d'être oublié au point qu'à la nouvelle de sa mort répétée par les jour-

naux, bien des gens s'écrièrent : Quoi il était encore vivant ! Aux ouvrages de ce grand critique indiqués dans le cours de cet article, il faut joindre : *Nouveau recueil de poésies*, Heidelberg, 1811-15, 2 vol. in-8 ; *Cours de littérature dramatique*, trad. par M^{me} Necker-Saussure, 1812, 3 vol. in-8 ; *Le couronnement de la Sainte Vierge et des miracles de Saint-Dominique*, en 15 pl. dessinées par Guill. Ternite, d'après Jean de Fiesole, 1817, in-fol. ; *Leçons sur l'histoire de la théorie des beaux arts*, trad. en fr. par Centurier, 1850, in-8 ; *Essais littéraires et historiques*, Bonn, 1842, gr. in-8.

* SCHLEGEL (Charles-Guillaume-Frédéric de), frère du précédent, né en 1772 à Hanovre, était destiné au commerce ; mais il abandonna le comptoir pour aller étudier à Göttingue, et, dès 1795, s'essaya par des morceaux de critique dans la *Revue mensuelle* et plus tard dans le *Lycée des arts* de Berlin. Dans le même temps il publiait un écrit remarquable, intitulé : *les Grecs et les Romains* ; puis l'*Histoire de ces deux peuples*, ouvrage qui annonce un penseur profond, mais qu'il n'acheva jamais. En 1778, il entreprit avec son frère l'*Athenæum* (*voy. l'art. précéd.*) S'essayant à tous les genres, il donna ensuite *Alarcos*, tragédie, jouée à Berlin, à Weimar, mais qui ne pouvait être goûtée du public ; et aussi un roman qu'il ne prit pas la peine de terminer. Il quitta la Prusse en 1800, et s'établit à Iéna, où il donna des cours particuliers de littérature. Après un examen approfondi des doctrines religieuses qui divisent l'Allemagne et qui feront toujours le plus grand obstacle à cette unité politique qu'elle désire, il n'hésita pas à rentrer dans le sein de l'Eglise catholique. Son abjuration eut lieu solennellement à Cologne (1) ; et cette démarche éclatante l'ayant brouillé avec la plupart de ses amis, il vint passer quelques années à Paris où il étudia le sanskrit. Quoiqu'à peu près dépourvu de secours il ne laissa pas de faire des progrès dans cette langue alors négligée, et il fonda un nouveau recueil périodique (*l'Europe*), dont ses articles sont les plus remarquables. Il rejoignit son frère à Coppet, revint avec lui Cologne et quelques autres villes d'Allemagne, toujours occupé de recherches sur les langues et la littérature du moyen-âge ; éditant de vieilles poésies chevaleresques, et recueillant des matériaux pour un drame historique dont *Charles-Quint* devait être le héros. Accueilli à Vienne par M. de Metternich, il fut en 1809 nommé secrétaire aulique, et en cette qualité rédigea des proclamations, puis composa des *Sonnets* diplomatiques. Cette vie n'allait pas au poète, il la quitta dès qu'il le put, et de 1811 à 1815, donna des leçons d'histoire et de littérature avec un plein succès. Les événements le ramenèrent malgré lui au métier de diplomate qui lui convenait si peu. En 1819, il obtint sa retraite avec son traitement pour pension, et dès lors il put se livrer tout entier à ce goût pour l'étude que le temps avait encore augmenté. En 1827 il entreprit à Vienne un cours

(1) Sa femme *Dorothee*, fille du juif Mendelschon, abjura en même temps que lui ; elle avait aussi beaucoup d'esprit et on lui doit plusieurs des articles de *l'Europe*, journal fondé par son mari, auquel elle survécut dix ans, étant morte au mois d'août 1839.

sur la philosophie de la vie, qui eut de succès en Allemagne; et il le continua l'année suivante à Dresde; mais il n'avait pas achevé la série de ses leçons quand il mourut le 12 janvier 1829, emporté par une attaque d'apoplexie. Ses principaux ouvrages sont : *Essai sur la langue et la philosophie des Indous*, trad. en franç. par Manget, 1809, in-12, et par Mazure, 1855, in-8; *Histoire de la littérature ancienne et moderne*, Vienne, 1815, trad. en fr. par W. Ducliet, 1829, 2 vol. in-8; *Tableau de l'histoire moderne*, trad. par Cherbuliez, 1850, 2 vol. in-8; *Lectures sur la philosophie de l'histoire*, Vienne, 1729, trad. en franç. par l'abbé Lechat, 1856, 2 vol. in-8; *Philosophie de la vie*, trad. en fr. par l'abbé Guenot, 1857, 2 vol. in-8. On a donné à Vienne une édition a peu près complète de ses *Œuvres*, 1821-25, 10 vol. in-8.

SCHLEIERMACHER (Frédéric - Daniel - Ernest), célèbre théologien protestant, né en 1768 à Breslau, acheva ses études à l'université de Halle avec un grand succès; et chargé d'abord de l'éducation des enfants d'une famille puissante, obtint ensuite quelques modestes bénéfices, entra autres celui d'aumônier d'un hospice à Berlin. Il s'y lia très-intimement avec les Schlegel et devint leur collaborateur dans la rédaction de l'*Athenæum* (voy. SCHLEGEL, Aug.-Guill.). Un peu plus tard il fut nommé professeur de théologie et de philosophie à l'université de Halle; mais l'invasion française de 1806 en ayant amené la suppression, il revint à Berlin où il fut pourvu en 1810 de la chaire de théologie, créée cette même année. Dès la suivante, il fut admis à l'académie des sciences dont trois ans après il devint secrétaire pour la classe de philosophie, fonctions qu'il remplit avec beaucoup de zèle, et mourut le 12 février 1854. Quoique remarquable comme philosophe, c'est surtout comme théologien que ce savant conserve une grande réputation en Allemagne, où son système divise encore les écoles. Mais ces subtilités métaphysiques n'ont pas la même importance en deçà du Rhin, et aucun de ses ouvrages n'a été traduit en français. Schleiermacher, pendant son premier séjour à Berlin, avait entrepris avec Fréd. Schlegel une trad. allemande de *Platon*, il la continua seul lentement et la fit paraître à Berlin de 1817 à 1828, 5 tom. en 6 vol. in-8; cette traduction est estimée. On lui doit encore des *Discours* et des *Dissertations* dans les mémoires de l'académie de Berlin; et des *Sermons*, 1806-20, 4 vol. in-8. On a une édition complète de ses *Œuvres*, Berlin, 1854-42, 19 vol. in-8.

* SCHLICHTEGROLL (Adolphe - Henri - Frédéric de), savant biographe, né en 1764 à Gotha, où son père était conseiller à la cour féodale, après avoir fait ses études au gymnase de sa ville natale, en devint un des professeurs. Il fut ensuite l'un des conservateurs de la bibliothèque publique, puis de la bibliothèque particulière du duc Ernest, adjoint et conservateur du cabinet de médailles de ce prince, président de l'académie de Munich, et enfin (1807) secrétaire-général de cette même académie, dont il a publié les huit premiers volumes de *Mémoires*. Sa retraite qu'il demanda en 1821 ne précéda que de quelque temps sa mort qui eut lieu le

4 décembre 1822. On a de lui : le *Nécrologe des Allemands*, 1790-1806, 54 vol. in-4, ouvrage utile pour ceux qui veulent connaître l'histoire politique et littéraire de ce temps, mais qui pêche souvent par les éloges de complaisance prodigués à des hommes qui venaient de mourir, et dont le nom, pour la plupart, fera peu de bruit dans la postérité. Il n'a paru de cet ouvrage que le tome 1^{er} et un cahier du second, daté de 1806. L'*Almanach des muses* de Schiller, pour 1798, contient quelques épigrammes contre le trop complaisant *Nécrologe*; *Choix des principales pierres gravées de la collection qui appartenait autrefois au baron de Stosch, qui se trouvent maintenant dans le cabinet du roi de Prusse, accompagné de notes et d'explications*, Nuremberg, 1798, in-fol. fig.; *Annales numismatiques*, qu'il commença en 1804, il n'en a paru qu'un 1^{er} vol. et un cahier du 2^e.

SCHLICHTING (Jonas de Bukowiec), écrivain socinien, né en Pologne l'an 1596, exerça le ministère jusqu'à ce qu'il fut chassé en 1647 par la diète de Varsovie, où l'on fit brûler sa *Confessio fidei christiane*. Il se retira en Moscovie, parcourut plusieurs villes d'Allemagne, et se fixa enfin à Zullichau, où il mourut en 1661 à 65 ans. C'était un homme inquiet, remuant, toujours en guerre avec les catholiques et les protestants. Son attachement au socinianisme lui attira de fâcheuses affaires. On a de lui plusieurs productions. La plupart sont des Commentaires sur divers livres de l'Ecriture sainte. Ils ont été imprimés à Amsterdam, en 1666, in-fol., et ils se trouvent dans la *Bibliothèque des Frères Polonais*.

* SCHLOETZER ou SCHLOEZER (Auguste-Louis de), historien, né en 1757, à Jagststadt, orphelin dès l'âge de 4 ans, fut placé par son aïeul au gymnase de Wahlheim, et se rendit, en 1751, à Wittenberg pour y faire son cours de théologie. Il étudia ensuite deux ans à Gœttingue les langues orientales et la philologie sacrée, et accepta la place d'instituteur. Après trois ans de séjour à Stockholm et à Upsal, il revint, en 1757, à Gœttingue, étudier l'arabe sous Michaëlis, et la médecine sous Rœderer. Il allait se faire recevoir docteur, lorsque l'historiographe Muller l'engagea à venir à Pétersbourg pour l'aider à mettre en ordre les matériaux qu'il avait recueillis sur l'histoire de Russie. Schloetzer apprit en peu de temps le russe, le slavon, le polonais et le bohémien; la connaissance de ces langues ainsi que du suédois que Muller ignorait, le rendit pour lui un précieux collaborateur, mais ils ne purent vivre longtemps en bonne intelligence; et Schloetzer, dégoûté de plus en plus du séjour de la Russie, quoiqu'adjoint à l'académie de Saint-Petersbourg, avec un traitement de 560 roubles, accepta en 1764, à Gœttingue, le titre de professeur sans appointement. On obtint de l'impératrice un ordre qui lui défendit de sortir de l'empire, au bout de quelques mois Catherine, jugeant plus sage de gagner par des bienfaits un homme dont on redoutait les connaissances historiques, le nomma professeur à l'académie, en lui confiant la rédaction de l'histoire ancienne de la Russie, et lui accorda un congé de trois mois. A son retour, il travailla

avec beaucoup de zèle jusqu'en 1767, époque où il obtint un nouveau congé. Alors nommé professeur de philosophie et de politique à Gœttingue, il y consacra le reste de sa vie à la rédaction de ses ouvrages. Ayant eu, en 1795, l'imprudence d'accuser de concussion un fonctionnaire, poursuivi en calomnie il fut condamné à une amende et astreint à faire examiner ses manuscrits par deux de ses collègues, avant de les livrer à l'impression. L'invasion des armées françaises le fit souffrir cruellement. Ce grand écrivain mourut en 1807. Ses principaux ouvrages sont : *Introduction à l'histoire du Nord*, 1771, in-4 ; elle forme le 51^e vol. de l'*Histoire universelle* des Anglais, traduite en allemand ; *Histoire de la Lithuanie jusqu'à sa réunion définitive à la Pologne*, en 1569, 1776, dans l'*Histoire universelle*, t. 30 ; *Echantillon d'Annales russes*, Brème, 1768, in-8 ; *Tableau de l'histoire de Russie*, en russe, français, allemand, 1768, in-12 ; *La Russie nouvellement changée*, 1767, 1768, 1777, 4 vol. in-8 ; *Osbold et Dir*, Gœttingue, 1775, in-8 ; *Recherches historiques sur les lois fondamentales de la Russie*, ibid., 1777, in-12 ; *Histoire des monnaies et mines de la Russie*, de 1700 à 1789, 1791, in-8 ; *Louis-Ernest, duc de Brunswick et de Lunbourg, feld-maréchal de S. M. I. et du saint-empire*, 1786, in-8 ; trad. en français, Gotha, 1788 ; *La Correspondance*, recueil dont il changea le titre en celui d'*Indicateur politique*, 1776-94, 28 vol. in-8. Schloetzer est en outre l'éditeur *Des lois rendues dans le x^e siècle par le grand duc de Jaroslaw et ses fils* ; *des Annales russes de Nicou, et de la Chronique du moine Nestor* (voy. ce nom, vi, 201). Schloetzer est compté parmi les meilleurs historiens modernes. Son style est loin d'être classique, mais il subjugué le lecteur par la force de ses raisonnements, la lucidité de son exposition et la sûreté de sa critique.

* SCHMALZ (le comte), conseiller intime du roi de Prusse, né à Hanovre en 1757, mort en 1851, à Berlin, s'est rendu célèbre en Allemagne par les pamphlets qu'il publia depuis 1815. Le premier intitulé : *la Ligue de la vertu et les Sociétés secrètes*, est dirigé contre le *Tugend-Bund* et autres associations pareilles. Selon lui, le feld-maréchal Blücher, Justus Gruner, et beaucoup d'autres personnages plus ou moins marquants qui en faisaient partie, n'étaient que des révolutionnaires. Le roi de Prusse, à qui l'auteur fit hommage de cet écrit, l'en récompensa par une décoration, mais en même temps il s'éleva contre lui une foule d'adversaires qui le provoquèrent de toutes les manières et auxquels il se contenta de répondre par de nouveaux pamphlets. Schmalz avait professé le droit à Rinteln, Königsberg, Halle et Berlin ; mais on reprochait à son enseignement d'être plus agréable que solide, défaut bien rare parmi nos voisins d'Outre-Rhin. Ses travaux d'économie politique qui n'ont pas été sans utilité pour l'Allemagne, reposent sur les principes de Quesnay, dont il fut le constant disciple. Ses principaux ouvrages sont : *Le droit des gens européen*, trad. en franc. par le comte Léopold de Bohm, Paris, 1825, in-8 ; *Economie politique*, traduit par Henri Jouffroy, Paris, 1826, 2 vol. in-8 ;

enfin une *Collection de cas judiciaires remarquables de la faculté de Halle*.

SCHMEITZEL (Martin), historien, naquit en 1679 à Brassau, qu'on nomme aussi *Cronstadt*, en Transylvanie. Après plusieurs voyages dans le Nord et en Hollande, il enseigna la philosophie à Iéna, et fut fait bibliothécaire de cette université. En 1751, le roi de Prusse lui donna le titre de conseiller aulique, et le fit professeur en droit et en histoire à Hall. Il mourut dans cette ville en 1747. Ses principaux ouvrages latins sont : *Commentatio de coronis tam antiquis quam modernis*, 1712, in-4 ; *Schediasma de electivis regni Hungariæ, et ritu inaugurandi reges Hungariæ*, 1715, in-4 ; *Præcognita historiæ civilis*, Iéna, 1750, in-4 ; *Præcognita historiæ ecclesiasticæ*, 1720, in-4 ; *Dissertatio de natura et indole artis heraldicæ*, Iéna, 1721 ; un grand nombre d'ouvrages historiques et polémiques en allemand. Il a encore laissé plusieurs écrits qui n'ont pas vu le jour quoiqu'ils soient plus intéressants que les autres : *Bibliotheca hungarica ; Anecdota ad Hungariæ et Transylvania statum ; Notitia principatus Transylvaniae, geographicæ, historice et politice adornata ; Antiquitates Transylvaniae ex lapidum inscriptionibus, nummisque antiquis Romanorum erutæ*, etc. Son *Eloge* fut prononcé par Maupertuis, à l'académie de Berlin, dont il était curateur.

SCHMID (Erasmus), natif de Delitzsch en Misnie, professa avec distinction le grec et les mathématiques à Wittenberg, où il mourut le 22 septembre 1657, à 77 ans. On a de lui une édition de *Pindare*, 1616, in-4, avec un commentaire chargé d'érudition.

SCHMID (Sébastien), professeur en langues orientales à Strasbourg, mort en 1697, ne doit pas être confondu avec Jean-André Schmid, abbé de Mariendal, et professeur luthérien en théologie, mort en 1726. L'un et l'autre ont enfanté un grand nombre de livres peu connus. On distingue parmi ceux du dernier : *Compendium historiæ ecclesiasticæ*, 1704, in-8 ; *De bibliothecis*, 1705, in-4 ; *Lexicon ecclesiasticum minus*, 1714, in-8.

SCHMID (Georges-Frédéric), graveur, né en 1712 à Berlin, fut élève de Busch ; il vint ensuite à Paris pour se perfectionner dans son art, et eut pour maître le fameux Larmesin. Ses premières productions furent tellement applaudies que par une exception honorable il fut admis en 1742 à l'académie royale de peinture, quoiqu'il fût protestant. A la même époque Frédéric II, son souverain, le gratifia d'une pension de 1,000 écus. Schmid, pour son morceau de réception, grava le portrait de Mignard, d'après Rigaud, et fit d'autres chefs-d'œuvre. Il voyagea successivement en Saxe, en Pologne, en Russie, etc., et il reçut partout l'accueil le plus honorable. Catherine I le retint à sa cour, lui assigna une pension de 1,500 roubles, et il y resta jusqu'à la mort de cette impératrice. De retour à Berlin, le roi le chargea de graver les portraits de ses ancêtres, dont lui-même avait écrit l'histoire. Il mourut dans sa patrie en 1775, à l'âge de 63 ans. On cite parmi ses ouvrages le portrait du prince d'Anhalt, ceux de la Tour, de l'abbé Pré-

vost, et un grand nombre d'autres chefs-d'œuvre qui font l'admiration des connaisseurs. Son *Oeuvre diversifiée* n'est pas moins digne d'éloges : il renferme une suite de 60 dessins, gravés à l'eau forte, d'après les maîtres les plus célèbres. Le conseiller Crayen de Leipsig a donné le catalogue de son *Oeuvre*.

* SCHMIDT (Michel-Ignace), historien, né en 1756 à Arnstein, dans l'évêché de Wurtzbourg, élevé chez les jésuites, embrassa l'état ecclésiastique. Après avoir administré la cure de Rassfurth, il se chargea de l'éducation du fils du baron de Rotenhan, grand-maître de la cour de Bamberg. Pendant la guerre de Sept-ans, il le suivit dans ses terres près de Stuttgart, et à la paix revint dans sa patrie. L'évêque de Wurtzbourg le nomma assesseur de la faculté de théologie, et professeur d'histoire de l'empire d'Allemagne. Sa conduite et ses talents lui gagnèrent la bienveillance de ce prince, qui lui accorda un bénéfice, et le titre de conseiller ecclésiastique, avec voix délibérative dans le collège des affaires spirituelles. Membre de la commission établie pour réformer l'instruction publique, on lui dut l'établissement d'un séminaire pour les maîtres d'école. La publication du 1^{er} vol. de son *Histoire des Allemands*, lui fit perdre la confiance de l'évêque; mais l'empereur Joseph II le fit venir à Vienne, lui assigna une pension, le nomma directeur des archives avec le titre de conseiller aulique, et le chargea de donner des leçons d'histoire à l'archiduc François, depuis empereur, il continua dès lors son grand ouvrage qu'il poussa jusqu'au 41^e volume, ou à l'année 1686, qui parut en 1795, Schmidt mourut le 1^{er} novembre de l'année suivante. On trouva dans ses papiers les matériaux des autres volumes; et Jos. Milbiller, écrivain distingué, se chargea de les mettre en ordre : le tome 22^e, allant jusqu'en 1806 et renfermant la table, a été publié en 1808. Une partie de cette histoire a été traduite en français par J. Ch. Laveaux, 1784 et années suiv., 9 vol. in-8. Outre l'*Histoire des Allemands* (voy. OTTON 1^{er}, ou le Grand, vi, 518), on a de lui : *Plan de réforme de l'instruction publique*, en latin, 1769; *Plan d'étude*, 1774; *Histoire du sentiment moral de l'homme*, 1772.

* SCHMIDT (Christophe de), jurisconsulte et littérateur, surnommé *Phiseldeck*, naquit en 1740 à Nordheim. Son père, qui était chambellan, l'envoya à l'université de Göttingue, où il apprit le droit. Il entra ensuite instituteur chez un conseiller russe, alors à Göttingue, et passa avec lui en 1762 à Saint-Pétersbourg, où il resta quelques années. De retour à Göttingue, il y reçut le grade de docteur et professa quelque temps à Helmstadt la jurisprudence. Appelé à Brunswick, il y remplit successivement, au collège *Carolinum*, les chaires d'histoire, de droit public et de statistique. En 1779, nommé conseiller archiviste à Wolfenbützel, il remplit cette charge avec une telle distinction, que le duc le décora, en 1784, du titre de conseiller aulique. Il mourut en décembre 1801. On a de lui : *Lettres sur la Russie*, 1770, 2 part.; *Matériaux pour servir à la connaissance de la constitution et du gouverne-*

ment de la Russie, 1772; *Essai d'une nouvelle introduction à l'histoire de la Russie*, 1787; *Matériaux pour servir à l'histoire de la Russie*, 1777; *Mélanges historiques*, 1785-1784; *Ilermæa*, 1786; *Manuel des sciences historiques*, 1782, in-8, rempli d'érudition et d'une saine critique; *Répertoire de l'histoire et de la constitution d'Allemagne*, depuis 1789 jusqu'en 1794, etc., etc.

** SCHMIDT (Isaac-Jacques), orientaliste, né en 1779, d'une famille allemande, étant venu en Russie, sa connaissance des langues de l'Inde le fit attacher comme interprète au ministère des relations extérieures. Ses services furent récompensés par le titre de conseiller d'état, et en 1829 il fut nommé membre de l'académie impériale. Il mourut à Saint-Pétersbourg, le 10 septembre 1847, à 68 ans. Indépendamment d'une traduction allemande de l'*Histoire des Mongols*, par Ssanany-Sselsen-Chungtaïdschi, et d'une traduction tibétaine de la *Bible*, qui, dit-on, a beaucoup contribué à la propagation du christianisme dans le Tibet, on a de lui : des *Recherches* (en allemand) *dans le domaine de l'ancienne histoire religieuse, politique et littéraire des peuples de l'Asie centrale et principalement des Mongols et des Tibétains*, 1824, gr. in-8; *Une grammaire mongole pour les allemands et les Russes*, 1851, in-4, et des *Dictionnaires mongol*, 1855, in-4, et *Tibétain* 1841, in-4, à l'usage des deux nations. Ces différents ouvrages ont été imprimés aux frais du gouvernement russe.

SCHMITH (Nicolas), né à Oedenbourg en Hongrie, se fit jésuite, enseigna les belles-lettres et la théologie avec distinction dans son ordre, et mourut recteur du collège de Tirnau en 1767, aimé et estimé pour l'égalité et la douceur de son caractère. On a de lui : *Traité de théologie*; *Series archiepiscoporum strigoniensium*, Tirnau, 1754, 2 vol. in-8; *Episcopi Agrienses, fide diplomatica concinnati*, Tirnau, 1768, in-8; *Imperatores ottomani a capta Constantinopoli, cum epitome principum Turcarum, ad annum 1718*, Tirnau, 1760, 2 vol. in-fol. Ces ouvrages, pleins d'érudition, sont écrits d'un style pur, aisé et souvent élégant. On estime surtout son *Histoire des empereurs ottomans*, qui est peut-être la meilleure que nous ayons. C'est une suite de celle du P. Kéri (Voy. ce nom, v, 20). Nous n'avons pas encore une histoire turque complète (1). Celle de Cantémiir passe pour être assez exacte; mais elle est trop peu étendue pour l'espace de temps qu'elle embrasse. Celle de l'abbé Mignot ne peut être considérée que comme une compilation. Ricaut en a donné une histoire en anglais; mais elle ne comprend que le xvi^e siècle. L'histoire des Turcs ne peut être connue que par celles de leurs ennemis. Ces relations peuvent être suspectes; mais elles n'ont pas un caractère de fausseté comme les annales turques. Les Turcs, si on veut les en croire, ont été des conquérants invincibles. La Porte, dans ces actes, représente les princes chrétiens implorant à genoux la clémence du vainqueur. On retrouve dans l'histoire, dans les diplômes turcs, le faste oriental, qui n'est qu'un étalage ridicule.

(1) Ce qui était vrai au temps où écrivait Feller ne l'est plus maintenant. Voy. SALABERT.

* SCHNEIDER (Euloge ou plus exactement Jean-Georges), écrivain allemand, moins connu en France par ses ouvrages que par ses excès démagogiques, né en 1736 à Wipfeld, village de l'évêché de Wurtzbourg, eut, dans sa jeunesse, une conduite peu régulière et passa ses premières années dans une extrême misère occasionnée en partie par son incontinence. Fatigué d'une aussi déplorable existence, il embrassa la vie religieuse chez les récollets à Bamberg, où il passa neuf ans. Ses supérieurs ayant cru remarquer en lui quelques talents pour la chaire l'envoyèrent à Augsbourg. Mais il y prêcha dans le sens des innovations que Joseph II venait d'exécuter, et qui avaient été réprochées par la cour de Rome, et il finit par se séparer de ses chefs à l'occasion d'un sermon qu'il fit sur la tolérance. Appelé à Stuttgart par le duc Charles de Wurtemberg, qui le nomma son prédicateur, après avoir été admis dans la maçonnerie, il fut initié dans les secrets du nouvel ordre des *Illuminés* (voy. WEISSHAUPT), qui devaient plus tard contribuer au bouleversement de l'Allemagne. A la nouvelle de la révolution qui venait d'éclater en France, il vint à Strasbourg, où il fut d'abord nommé vicaire général de l'évêque constitutionnel; mais cet emploi était bien loin de contenter son avidité et son ambition. Nommé commissaire civil près de l'armée du Rhin, il fut ensuite élu maire d'Hagenau, puis accusateur public près le tribunal criminel à Strasbourg. On le vit alors à la tête d'une bande de misérables, et suivi de l'instrument du supplice, parcourir l'Alsace, envoyant à l'échafaud toutes les personnes riches ou pauvres, qui avaient le malheur de lui déplaire. Ne voulant pas rester en arrière de ses modèles, il voulut faire des opérations en masse, et il avait accumulé dans les prisons de Strasbourg un grand nombre de victimes. Dans le même temps il se maria; il fit sa rentrée à Strasbourg avec sa nouvelle épouse sur une voiture de paysan, attelée de six chevaux, précédée de gardes le sabre nu. Les conventionnels Saint-Just et Lebas, qui avaient juré sa perte, feignirent d'être effrayés de sa marche triomphale. Il fut arrêté par leurs ordres et le 15 décembre 1795, exposé quatre heures en public sur un échafaud. Transféré à Paris, il resta quelques mois en prison, et traduit enfin devant le tribunal révolutionnaire, il fut condamné à mort et exécuté le 1^{er} avril 1794, convaincu d'être prêtre autrichien de Wurtzbourg, émissaire de l'ennemi, etc. On a de Schneider une Traduction allemande des *Homélies de saint Chrysostome sur l'évangile de saint Matthieu*, Augsbourg, 1786, 4 vol. in-8; et *Sur l'évangile de saint Jean*, ibid., 1787, 3 vol. in-8. Il a laissé en outre un vol. de *Poésies*, 1790, imprimé plusieurs fois; un de *Sermons*, Breslau, 1790, in-8; et enfin une *Théorie des Beaux-Arts*, Bonn, 1790, in-8.

* SCHNEIDER (Jean-Gottlob), célèbre philologue et naturaliste, né en 1750 au village de Kolm, près de Hubertsbourg, s'appliqua avec succès à l'étude des langues anciennes, et alla ensuite à l'âge de 18 ans étudier le droit à Leipzig; mais la connaissance qu'il y fit de Reiske, Fischer et Reiz, le décida à se consacrer à la littérature classique. Il se rendit d'a-

bord à Gœttingue, où il vécut quelques années dans la détresse; en 1776, il suivit à Strasbourg Brunk, qui l'associa à ses travaux philologiques; et il sut trouver du temps pour étudier la botanique et la zoologie. En 1779, il fut nommé professeur de philologie à Francfort-sur-l'Oder; et l'université ayant été transférée à Breslau en 1811, il continua d'y occuper la même chaire. Il obtint en 1816 la place de premier bibliothécaire qui convenait mieux à ses goûts, et mourut en 1822. Ce qui constitue le mérite véritable de Schneider, c'est d'avoir remarqué que les ouvrages des anciens sur les sciences physiques sont précisément ceux dont la critique et l'interprétation ont été le plus négligées par les philologues et les critiques, et d'avoir réparé cette négligence en donnant de bonnes éditions, accompagnées d'excellentes notes. Dans le nombre on cite les suivantes : *Traité de Plutarque sur l'éducation*, avec les fragments de Marcellus de Side, 1775; *Démétrius de Phalère*, 1779, in-8; *Scriptores rei rusticae veteres latini*, 1794, 4 vol. in-8; *Vitrue*, 1807, 3 vol. in-8; *Politique d'Aristote*, 1809, 2 vol. in-8; *Histoire des animaux d'Aristote*, 1811, 4 vol. in-8, elle est dédiée à Cuvier; des *Oeuvres de Théophraste*, Leipzig, 1818-1821, 6 vol. On lui doit en outre; un *Dictionnaire critique grec-allemand*, 1797, 2 vol. in-8, fort estimé. Il a été réimprimé en 1805 et 1819, 2 vol. gr. in-4; à la 5^e édit. on doit joindre un *Supplément*. Parmi ses écrits d'histoire naturelle on distingue : *Specimina aliquot zoologiae veterum ex hist. nat. piscium sumpta*, Francfort, 1782, in-4; *Ichthyologiae veterum specimina*, 1782, in-4; *Recueil de divers traités pour l'éclaircissement de la zoologie et de l'histoire du commerce*, en allemand, Berlin, 1784, in-8; *Analecta ad historiam metallicam veterum*, 1788, in-4; *Synonymia piscium graeca et latina, sive historia piscium naturalis et litteraria*, Leipzig, 1789, in-4; *Eclogae physicae* (en allemand), 1801, 2 vol. in-8. Une *Notice nécrologique* par son collègue M. Manso, a été insérée dans la Gazette d'état de Berlin du 19 février 1822.

** SCHNEIDER (Antoine-Virgile), lieutenant-général, né en 1780 à Bonquenen (Bas-Rhin), suivit comme externe les cours de l'école polytechnique, et ayant rédigé sur l'importance de l'île de Corfou un mémoire qui fut présenté à Bonaparte, reçut un brevet de lieutenant-adjoint dans le génie. Il fit ses premières armes à Marengo et fut ensuite attaché comme aide-de-camp à différents généraux. Dans l'expédition d'Espagne, il se signala notamment au siège mémorable de Saragosse et plus tard à celui de Figuières. Envoyé à Paris avec une mission pour le duc de Feltre (voy. CLARKE), ce ministre le fit son aide-de-camp et le chargea d'un travail sur les îles ioniennes. Nommé major, il commanda une demi-brigade d'infanterie dans la campagne de Russie, et fit partie de la vaillante garnison de Dantzig (voy. RAPP, ci-dess. 163), dont il partagea le sort. Rentré en France par suite des événements de 1814, il fut fait colonel; mais ayant, pendant les cent jours, accepté la place de chef d'état-major de Rapp, il resta sans emploi jusqu'en 1819 qu'il obtint de nouveau un régiment, avec lequel

il fit la campagne d'Espagne en 1825, et contribua beaucoup à la prise de Pampelune. Nommé maréchal-de-camp en 1825, il fut trois ans après employé dans le corps d'observation envoyé en Morée, sous les ordres du maréchal Maison, qu'il remplaça dans le commandement en chef. Après la révolution de 1850, il reçut l'ordre de ramener ce corps en France, fut fait lieutenant-général et attaché par le maréchal Soult au ministère de la guerre. Elu en 1854 membre de la chambre des députés par l'arrondissement de Sarreguemines, il y fit preuve d'indépendance et de modération. Il accepta le portefeuille de la guerre en 1859, ne s'occupa, tant qu'il le garda, que de mesures utiles à l'armée, et fit rendre la loi sur l'organisation de l'état-major. Il avait cessé depuis quelque temps d'être employé d'une manière active, lorsqu'il mourut à Paris, le 12 juillet 1847, laissant la réputation d'un homme de bien. On a de lui : *Description des îles ioniennes, etc., avec un Discours préliminaire* par Bory de Saint-Vincent, Paris, 1725, in-8 et atlas in-4. C'est le meilleur ouvrage qui existe sur cet archipel. *Résumé des attributions et des devoirs de l'infanterie légère en campagne*, 1825, in-52, avec 5 pl. Ce livre fait partie de la *Bibliothèque de l'officier*. Shneider a fourni un grand nombre d'articles au *Spectateur militaire*, dont il était un des rédacteurs.

SCHNORRENBURG (Anne), chanoine prémontré, né à Cologne l'an 1667, fut fait prieur du monastère de Steinfeld, docteur en théologie en 1698, examinateur-synodal à Cologne l'an 1707, et mourut le 11 décembre 1715. On a publié après sa mort : *Institutiones juris canonici cum brevi commentario in reg. juris*, Cologne, 1729, in-4. Mais les religieux de Steinfeld désavouèrent cet ouvrage, et dans une édition qu'ils en donnèrent sur le manuscrit véritable de leur confrère, à Cologne en 1740, in-4, ils montrèrent combien il avait été défiguré dans la première édition.

* SCHNURRER (Christian-Frédéric), orientaliste, né en 1742 à Canstadt, dans le royaume de Wurtemberg, entra dans la carrière du ministère évangélique. Un vif besoin de s'instruire l'ayant déterminé à voyager, il quitta Tubingen en 1766, et n'y revint qu'au bout de 5 ans, après avoir visité l'Allemagne, la Hollande, l'Angleterre et la France. De retour à Tubingen, il fut nommé professeur à l'université, et quelques années après admis à la faculté de philosophie avec le titre de professeur ordinaire. Placé en 1777 à la tête du séminaire de théologie, il remplit ces dernières fonctions pendant 29 ans. Devenu chancelier de l'université (1806), il obtint en même temps la première chaire de théologie et la prélatrice de Lorch. Au commencement des troubles politiques qui agitérent le Wurtemberg, il se prononça pour la monarchie ; plus tard il changea d'opinion, et se déclara en faveur de la réforme. Il fit partie des états du royaume en 1815, et ayant déplu au nouveau souverain (1817), il fut privé de ses places. Schnurrer se retira à Stuttgart, et y mourut en 1822. Cet habile professeur a composé un assez grand nombre d'ouvrages dont les principaux sont : *Bibliotheca arabica*, 1797-1806, 7 part.

in-8 ; 2^e édit. augmentée, 1811, in-8. Cet ouvrage comprend la liste des livres publiés en langue arabe et de ceux qui ont été faits pour faciliter l'étude de cette langue, depuis la grammaire imprimée à Grenade en 1505, jusqu'à celle de Sylvestre de Sacy, 1810. On regrette de n'y pas trouver une table alphabétique des auteurs pour la facilité des recherches. Le même défaut existe dans l'ouvrage suivant : *Eclaircissements sur l'histoire de la réformation ecclésiastique et de la littérature dans le Wurtemberg*, 1798, in-8, en allemand, ouvrage plein de recherches ; *Vindiciæ veritatis christianæ revelatæ ab insultibus libelli*, 1765, in-4 ; de *Codicum hebræorum V. T. Mss. ætate difficulter determinanda*, Tubingen, 1772, in-4 ; *Dissertationes philologiques sur les Proverbes, sur Job, sur divers psaumes, etc.*, in-4 ; de *Pentateucho arabico-polyglotto*, 1780, in-4 ; *Dissertationes philologico-criticæ*, Gotha, 1790, in-8 ; *Notices biographiques et littéraires sur les hébraïsans de Tubingen*, Ulm, 1792, in-8, en allemand, où l'on trouve des détails curieux sur Reuchlin et Schickard. Schnurrer était zélé partisan de la révélation, et en cela il était loin de partager les écarts de plusieurs de ses compatriotes. Comme orientaliste, il est au premier rang parmi ceux de l'Allemagne. On trouve quelques morceaux de lui dans le *Répertoire de la littérature biblique et orientale* de Eichhorn, et dans le *nouveau Répertoire* de Paulus.

SCHODELER (Wernher), avoyer de la ville de Bremgarten en Suisse, engagea ses concitoyens, l'an 1352, à rentrer dans le sein de l'Eglise catholique. On a de lui une *Chronique de Suisse*, en allemand, estimée pour son exactitude.

SCHOEFFER ou SCHOIFFER (Pierre), de Gernsheim, dans le pays de Darmstadt, doit être regardé comme l'un des premiers inventeurs de l'imprimerie, avec Guttemberg et Fust. (Voy. ces deux articles.) Le premier il imagina de remplacer les caractères en bois par d'autres en métal et mobiles, jetés dans des moules. Il perfectionna aussi l'encre d'imprimerie. Il avait exercé d'abord le métier de copiste à Paris, où il se trouvait encore en 1449. Il se rendit à Mayence vers 1450, et fut d'abord le subordonné puis l'associé et le gendre de Fust. On remarque son nom dans la souscription du *Psautier* de 1457. La société de Guttemberg et Fust se servait de lettres fondues qu'elle obtenait par le moyen de matrices fondues elles-mêmes. Ce fut Schoeffer qui inventa les poinçons et compléta ainsi la découverte de l'art typographique. Le premier ouvrage imprimé avec les caractères obtenus par ce procédé est le *Durandi Rationale divinarum officiorum*, 1459, in-folio. Son beau-père étant mort en 1466, Schoeffer devint seul possesseur de l'imprimerie qu'il continua d'exploiter jusqu'à sa mort arrivée en 1502.

* SCHOEELL (Frédéric), publiciste, né en 1766 dans un village de Nassau-Sarbrück, après avoir fait de bonnes études à l'université de Strasbourg se chargea de l'éducation d'un jeune livonien qu'il accompagna en Russie, et de retour fréquenta quelque temps le barreau ; mais voyant sa vie menacée dans les temps de troubles et d'anarchie, il

se retira en Suisse, et associé d'une maison de librairie, qui avait plusieurs établissements en Allemagne, les dirigea avec succès. En 1804, il s'établit à Paris où, par suite des circonstances, il ne fit pas d'aussi bonnes affaires. En 1812 il entra au service du roi de Prusse qui le nomma conseiller de légation à Paris, et en 1817 le décora de l'ordre de l'aigle-rouge. Schœll mourut le 6 août 1853 à 66 ans. Il était très-versé dans le droit public de l'Europe. Outre la publication et la continuation de plusieurs ouvrages de Koch (*voy. ce nom, v, 40*) dont il avait suivi les leçons à Strasbourg, on lui doit : *Collection des actes, pièces officielles, règlements et ordonnances, relatifs à la Confédération du Rhin*, 1808, in-8; *Répertoire de littérature ancienne ou Choix d'auteurs classiques grecs et latins*, 1808, 2 part. in-8; *Tableau des peuples de l'Europe classés d'après leur langue*, 1810, in-18; 1812, in-8; *Précis de la révolution française*, 1810, in-18; *Description abrégée de Rome ancienne*, d'après Ligorius, 1811, in-18, fig.; *Éléments de chronologie*, 1812, 2 vol. in-18; *Histoire abrégée de littérature grecque, depuis son origine jusqu'à la prise de Constantinople par les Turcs*, 1815, 2 vol. in-8; *Histoire abrégée de la littérature romaine*, 1815, 4 vol. in-8; *Recueil de pièces officielles destinées à détromper les Français sur les événements qui se sont passés depuis quelques années*, 1814-1816, 9 vol. in-8; *Congrès de Vienne*, 1816, 2 vol. in-8; c'est un recueil des pièces officielles; *Cours d'histoire des états européens depuis la chute de l'empire romain d'Occident jusqu'en 1789*, Paris, 1850-54, 46 vol. in-8. Schœll a fourni plusieurs articles à la *Biographie universelle*.

SHOENBERG (Mathias), jésuite de la province de Bavière, écrivain aussi fécond que judicieux, dont les ouvrages, la plupart écrits en allemand, et joliment imprimés ont produit de grands fruits dans la plupart des provinces de l'empire, particulièrement son *Abrégé historique de la Bible, destiné à l'instruction publique*, avec des figures, très-supérieur au sec et ennuyeux *Royaumont*; les *Vérités fondamentales de la religion, exposées dans leur ordre naturel et leur dépendance réciproque; le Philosophe chrétien dans l'adversité; la Vraie parure de la jeunesse*, etc.; *Règles puisées dans la religion pour conserver la santé*, etc. Tous ces ouvrages sont écrits élégamment, d'une manière naturelle et attachante, et tous empreints des beautés aimables et convaincantes de la vertu. Il vivait encore en 1786 (1).

SCHOENFELD (François), né à Prague en 1747, d'une famille distinguée, entra chez les jésuites, y enseigna les sciences et les belles-lettres, et s'occupa en même temps de la composition d'un grand nombre d'ouvrages en allemand et en français, où règnent la saine raison, l'esprit solide, quelquefois brillant, le zèle pour la religion et les sentiments d'une vraie piété. On distingue le traité *De amore veritatis et veritate amoris*, Prague, 1770; et quatre discours qui ont pour titre : *Religio catholica*

ferver est prædicanda, propugnanda prudenter, 1783. Parmi ses ouvrages allemands il se trouve des poésies où il y a de l'élevation et de la chaleur, et quelques dissertations théologiques et d'érudition, entre lesquelles *l'Influence des bons et des mauvais esprits sur l'homme* a eu beaucoup de vogue. Après la destruction de la société, il devint doyen de Reichstadt, dans le cercle de Bunzlau. Il vivait encore en 1784. On ignore l'époque de sa mort.

* SCHOENING ou SCHIOENING (Gerhard), historien, né en 1722 dans le district de Lofoden, province de Northland, fit ses premières études à l'école de Drontheim, et alla les continuer à l'université de Copenhague, où tout en donnant des leçons particulières pour vivre, il étudia les langues anciennes et modernes, la philosophie et la théologie avec beaucoup de succès. Son premier maître le demanda pour son successeur à l'école de Drontheim. En 1765, nommé professeur à l'académie de Sorocé, il fit, de 1775 à 1778 par ordre du roi de Danemarck, un voyage archéologique en Norwège et revint à Copenhague, remplir la place d'archiviste. Membre de la société instituée pour publier les manuscrits islandais recueillis par Arnas Magnæus, il fut, de concert avec Gunner, évêque de Drontheim et Suhm, le fondateur de la société royale de Norwège. Plusieurs académies savantes telles que celles de Copenhague, de Goettingue, etc., le reçurent dans leur sein. Il mourut le 18 juillet 1780, âgé de 58 ans. Outre un grand nombre de dissertations et de programmes académiques très-savants, on a de lui en danois : *Essai d'une géographie de l'ancienne Norwège*, Copenhague, 1751, in-4, ouvrage estimé; mais resté malheureusement incomplet; *Description de la cathédrale de Drontheim*, ibid., 1762, in-4; *Histoire d'Harold, Haardraede, rois de Norwège, et d'Augustin, archevêque de Drontheim, pour servir de supplément à l'histoire ancienne de Danemarck et de Norwège* (avec Suhm), ib., 1757, in-4; *Voyage en Norwège*, ib., 1778, in-4; *Histoire de Norwège*, jusqu'à l'an 995, ib. 1771-1781, 3 v. in-4; c'est un des meilleurs ouvrages que nous ayons sur la Scandinavie. Le dernier vol. a été publié par Suhm avec une *Notice* sur l'auteur. (*Voy. SNORRO-STURLESON*).

SCHOEPFLIN (Jean-Daniel), savant critique, né à Sultzbourg dans le Brisgau, en 1694, fut avant l'âge de 26 ans professeur d'histoire et d'éloquence dans l'université luthérienne de Strasbourg. Quelques années après il obtint l'autorisation de faire aux frais de cette ville un voyage en France et en Italie. La 50^e année de son professorat fut célébrée en 1770, comme une fête publique, à Strasbourg. Il est mort en 1771; il était conseiller et historiographe de France, associé des académies de Pétersbourg, de Florence, de la société royale de Londres, correspondant de l'académie des inscriptions et belles-lettres de Paris. Indépendamment des *Mémoires* que cette dernière société conserve de lui dans les 9, 10, 15, 17, 18 et 25^e vol. de son recueil, il s'est fait connaître par des ouvrages pleins de recherches : *Alsatia illustrata, celtica, romana, francica*, Colmar, 1751-62, 2 vol. in-fol,

(1) Né en 1732, dans le diocèse de Constance, admis dans la société, il fit partie de la province de Bavière. Il était en 1773, préfet de la bibliothèque de Munich. A la suppression de l'institut, il devint conseiller ecclésiastique de l'électeur et mourut le 20 avril 1792. *Voy. Caballero, Supplém. Bibliot. soc. Jesu.*

Quelque savante que soit la critique de l'auteur, on a cru qu'il rejetait quelques faits d'une manière trop tranchante, tandis qu'il en adopte quelques autres trop légèrement. Cet ouvrage, qui semblait devoir effacer l'*Histoire générale d'Alsace* du père Laguille, n'a point eu cet effet. *Alsatia diplomatica*, Manheim, 1772-75, 2 vol. in-fol., que Pont joint ordinairement à l'*Alsatia illustrata*. C'est Koch (voy. ce nom), élève de Schoepflin qui en fut l'éditeur; *Vindiciæ celticæ*, Strasbourg, 1756 et 1760, in-4, sur l'origine et la dispersion des peuples qui, dans l'antiquité, portaient le nom de Celtes; trad. en franç. dans l'*Hist. des Celtes* de Pelloutier; édit. donnée par de Chiniac tome 1. *Vindiciæ typographicæ*, Strasbourg, 1750, in-4. Il y fait tous ses efforts pour assurer l'invention de l'imprimerie à la ville de Strasbourg. (Voy. GUTTEMBERG.) *Historia Zœringæ bandensis*, Carlsruhe, 1765-66, 7 vol. in-4, (voy. KOCK). Divers autres ouvrages savants et des *Dissertations* réunies in-4. Ving. un de ses élèves, a donné sa *Vie* en latin, 1769, in-4; on en trouve un extrait par J. G. S. dans les *Archives littéraires* tome 2, 227, et dans le *Moniteur* du 2 messidor an 12. Voy. OBERLIN.

SCHOLARIUS (Georges), l'un des plus savants Grecs du xve siècle, fut juge au tribunal présidé par l'empereur de Constantinople, et son prédicateur ordinaire. Il embrassa depuis l'état monastique, et prit le nom de *Gennade*. N'étant encore que laïque, il assista au concile de Florence, où il se déclara hautement en faveur de l'union des Grecs avec les Latins; il fit, à son retour à Constantinople, une excellente *Apologie* des articles contenus dans le décret du concile de Florence. Il y dépeint, avec l'éloquence la plus touchante, l'état ou cette malheureuse ville de Constantinople se trouvait; mais Marc d'Ephèse l'ayant depuis fait changer de sentiment, il devint un des plus grands adversaires de la réunion. Après la prise de Constantinople par les Turcs, en 1453, Gennade fut élu patriarche de cette ville. Le sultan Mahomet II lui donna l'investiture, suivant la coutume des empereurs grecs, et lui mit en main le bâton pastoral; mais voyant les troubles s'augmenter, sans espérance de pouvoir les apaiser, ce patriarche abdiqua en 1458, et se retira dans un monastère de la Macédoine, où il mourut vers 1460. Ses principaux ouvrages (qu'on trouve dans les *Conciles* du père Labbe et dans la *Bibliothèque des Pères*) sont : une *Lettre* adressée aux évêques grecs touchant l'union; trois *Discours*, prononcés dans le concile de Florence, sur les moyens de procurer la paix; un *Traité de la procession du Saint-Esprit contre Marc d'Ephèse*, un *de la prédestination*, traduit en latin avec de bonnes notes par Charles Libertinus, Prague, 1675, in-8, et plusieurs autres, dont l'abbé Renaudot nous a donné le catalogue dans la *Créance de l'église orientale sur la transsubstantiation*. Ce savant a publié aussi une *Homélie* de Scholarius, dans laquelle il reconnaît la transsubstantiation. Quelques critiques ont prétendu que Scholarius, patriarche et zélé schismatique, était différent de celui qui avait défendu si vivement l'union avec l'église romaine.

SCHOLASTIQUE (sainte), vierge, sœur de saint Benoit, né à Nursie, ville d'Italie, sur la fin du ve siècle, suivit la vie ascétique, et établit une communauté de religieuses. Elle allait visiter son frère tous les ans; la dernière année qu'elle lui rendit ce devoir, elle prédit sa mort prochaine, qui arriva vers l'an 545. Rien de plus intéressant et d'une naïveté plus touchante, que la relation que fait saint Grégoire d'une de ces entrevues de la sainte avec son frère, où Benoit fut obligé, par une pluie survenue à la demande de Scholastique, de passer la nuit avec elle dans des entretiens animés de tout le feu d'une charité céleste. Elle mourut trois jours après.

SCHOLL (Herman). Voy. HARTZHEIM.

SCHOMBERG (Pierre de), né à Wurtzbourg d'une ancienne et noble famille, fut chanoine de Bamberg, ensuite évêque d'Augsbourg et cardinal en 1459. Le pape Eugène IV et l'empereur Frédéric III faisaient beaucoup de cas de ses lumières, et le consultaient dans les affaires importantes. Il fut chargé de plusieurs négociations qui avaient pour objet la paix entre l'Angleterre et la France, et la pacification des querelles élevées entre les princes allemands. Il mourut à Dillingen en 1467. — Il ne faut pas le confondre avec Nicolas de SCHOMBERG, aussi cardinal, issu de l'ancienne maison de Schomberg, dans la Misnie. Ayant étudié le droit à Pise, il fut si touché d'un discours de Savonarole, qu'il se mit sous sa conduite, et entra dans l'ordre de Saint-Dominique en 1497. Son mérite le fit élever en 1520 sur le siège de Capoue. Envoyé en France par Clément VII, il contribua beaucoup à faire conclure la paix de Cambrai entre Charles-Quint et François I^{er}. Paul III le décora de la pourpre en 1555. Peu s'en fallut qu'il ne fût élu pape dans les conclaves où furent proclamés Adrien VI et Clément VII. On a de lui cinq *Sermons* qu'il prononça devant Jules II en 1505, et quelques *Lettres* dans le Recueil de celles des princes. Il mourut à Rome le 9 septembre, à l'âge de 65 ans.

SCHOMBERG (Henri de), de la même famille que le cardinal dont nous venons de parler, naquit à Paris en 1585, d'une branche qui s'était établie en France, et servit en 1617 dans le Piémont, sous le maréchal d'Estrées, et sous Louis XIII, en 1621 et 1622 contre les huguenots. Après s'être distingué en diverses occasions, il fut, en 1625, honoré du bâton de maréchal de France. Il prouva qu'il en était digne par la défaite des Anglais au combat de l'île de Ré en 1627, et en forçant le Pas de Suse en 1629. Dans cette dernière journée il fut blessé d'un coup de mousquet aux reins; et dès qu'il fut guéri, il se rendit maître de Pignerol en 1650, et secourut Casal. Envoyé en Languedoc contre les rebelles, il gagna, en 1652, la victoire de Castelnaudary, où le duc de Montmorency fut blessé et fait prisonnier. Cette victoire valut le gouvernement de Languedoc au maréchal de Schomberg, qui mourut d'apoplexie à Bordeaux, le 17 novembre de la même année, à 49 ans. On a de lui la *Relation de la guerre d'Italie*, expédition à laquelle il eut tant de part. Elle fut imprimée en 1650, in-4, et réimprimée en 1669 et 1682. — Son

fils, Charles de SCHOMBERG, était duc d'Halluin (et ordinairement désigné sous ce nom), par sa femme, Anne, duchesse d'Halluin. Il naquit en 1601 à Nanteuil, fut gouverneur du Languedoc, et reçut le bâton de maréchal de France en 1657, après qu'il eut remporté une victoire sur les Espagnols, près de Leucate en Roussillon. Il eut plusieurs autres avantages sur eux dans le cours de cette guerre, et prit d'assaut la ville de Tortose en 1648. Il mourut à Paris en 1656, à 55 ans. Le maréchal de Schomberg fut le premier protecteur de Bossuet, et contribua beaucoup à le faire connaître à la cour.

SCHOMBERG (Frédéric-Armand de), maréchal de France, né vers 1619 d'une famille illustre, mais différente de celle des précédents, porta les armes sous Frédéric-Henri, prince d'Orange, et ensuite sous son fils le prince Guillaume. Son nom avait pénétré en France; il passa au service de cette monarchie, et obtint les gouvernements de Gravelines, de Furnes et des pays circonvoisins. En 1661, il fut envoyé en Portugal, et y commanda si heureusement, que l'Espagne fut contrainte de faire la paix en 1668, et de reconnaître la maison de Bragance légitime héritière du royaume de Portugal. Schomberg, ayant combattu avec autant de succès en Catalogne en 1672, obtint, quoique protestant, le bâton de maréchal de France en 1675. Il passa ensuite dans les Pays-Bas, où il fit lever les sièges de Maestrich et de Charleroi. En 1683, année de la révocation de l'édit de Nantes, il se retira en Portugal, d'où il passa bientôt après en Allemagne, puis en Angleterre avec Henri-Guillaume, prince d'Orange, qui allait s'emparer de ce royaume. Ce prince l'envoya commander en Irlande en 1689; et s'y étant rendu l'année d'après, il y eut un combat contre l'armée du roi Jacques, campée au delà de la rivière de la Boine. Schomberg remporta la victoire, mais il y fut tué. Ses descendants sont restés au service de l'Angleterre. On a l'*Abbrégé de la vie de Schomberg*, par Lusancy (Matthieu Beauchâteau), Amsterdam, 1690, in-12. Du-mouriez a publié : *Campagnes du maréchal Schomberg en Portugal de 1662 à 1668*, Londres, 1807, in-8.

SCHOMBERG (Jeanne de), duchesse de Liancourt. Voy. LIANCOURT.

SCHOMER (Just-Christophe), né à Lubeck en 1648, mort en 1696, était professeur de théologie à Rostock. Il publia en 1690 sa *Theologia moralis sibi constans*. Le titre fait allusion aux révolutions que la morale comme le dogme avait essuyées chez les protestants, et que l'auteur tâchait d'arrêter. La meilleure édition de cet ouvrage est celle de 1707. On a de Schomer des *Commentaires* sur les Epîtres de saint Paul, en 3 vol. in-4.

SCHONÆUS ou de SCHOONE (Corneille), né en 1541 à Gouda en Hollande, poète latin, a composé des *Elégies*, des *Epigrammes*, etc. Mais ce qui l'a fait connaître, ce sont des *Comédies sacrées*, dans lesquelles il a saisi le style de Térence; ouvrages plus estimables encore par l'intention de l'auteur et la sagesse de ses vues, que par l'élégance et la pureté de l'expression. Ceux qui savent quels dé-

gâts l'histrionisme ancien et moderne a faits dans les mœurs, ne peuvent qu'estimer un travail qui donne à l'esprit et au cœur des jeunes gens une espèce de change qui les attache à des objets innocents, et prévient la recherche ou les regrets des spectacles licencieux. (Voy. CYCNE.) La réputation qu'il acquit, jointe à la régularité de sa conduite, lui procura le rectorat de l'école de Harlem, emploi qu'il exerça avec beaucoup de succès pendant 25 ans. Il y mourut le 25 novembre 1611, ayant conservé un attachement inviolable à la religion de ses pères, dans un temps où les nouvelles hérésies agitaient toutes les têtes. Schonæus a été loué par les meilleurs écrivains de son temps. On a donné un grand nombre d'éditions de ses *Comédies sacrées*, sous le titre de *Terentius christianus*. Les plus estimées sont celles d'Amsterdam, 1629; Cologne, 1652, et Francfort, 1712, 2 vol. in-8.

SCHONER (Jean), mathématicien, né à Carlstadt, en Franconie, l'an 1477, mort en 1547, occupa une chaire de mathématiques à Nuremberg. Ses *Tables astronomiques* (Wittenberg, 1588, in-4), qu'il publia après celles de Régiomontanus, qui furent appelées *Resolutæ*, à cause de leur clarté, lui firent un nom célèbre. On a encore de lui le recueil de ses *Œuvres mathématiques*, Nuremberg, 1551, in-fol.

SCHONLEBEN (Jean-Louis), né à Laybach, en Carniole, étudia l'histoire avec succès, et mérita d'en être nommé professeur dans sa patrie. Ses souverains qui l'honorèrent, en furent honorés à leur tour. Il composa une histoire savante de leur maison, intitulée : *Dissertatio de prima origine domus Hapsburgi-Austriacæ*, in-fol. Après avoir rendu cet hommage littéraire à ses maîtres, il en rendit un pareil à son pays; il en fit l'histoire sous ce titre : *Carniola antiqua et nova*, jusqu'à l'an 1000, 3 tom. in-fol. Cet auteur mourut au commencement du xvm^e siècle.

SCHOOCKIUS (Martin), né à Utrecht en 1614, fut successivement professeur de langues, d'éloquence et d'histoire, de physique et de logique, à Utrecht, à Deventer, à Groningue, et enfin à Francfort-sur-l'Oder, où il mourut en 1669, à 55 ans. On a de lui un nombre prodigieux d'ouvrages de critique, de philosophie, de théologie, de littérature, d'histoire, etc., in-12 et in-8, dans lesquels il n'a fait que compiler. Les principaux sont : *Exercitationes variæ*, 1665, in-4, qui ont reparu avec ce titre : *Martini Themidis exercitationes*, 1688, in-4; des *Traité sur le beurre*; sur *l'aversion pour le fromage*; sur *l'œuf et le poulet*; sur *les inondations*; *Des harengs, seu halecibus*; *De signaturis fetus*; *De ciciniis*; *De scepticismo*; *De sternutatione*; *De cervisia*; *Tractatus de truffis*; *De statu reipublicæ federati Belgii*; *De imperio maritimo*; *De natura soni*; *De nihilo*; *De lingua hellenistica*; *Admiranda methodus novæ philosophiæ*, contre Descartes; des écrits de controverse, qui prouvent qu'il entendait mieux les matières de beurre et de fromage que celles de la religion. Vossius, offensé de son humeur satirique, l'appelle *impudentissima bestia*.

SCHOONHOVIUS ou SCHOONHOVEN (Florent), né à Gouda, en Hollande, en 1594, s'appliqua à la poésie. Les démêlés des différentes sectes de son

pays lui ayant fait reconnaître la nécessité d'un juge visible, il se fit catholique et mourut vers 1648, après avoir publié *Poemata*, Leyde, 1615; ce sont des pastorales et des odes; *Emblemata*, Amsterdam, 1618, in-4. Ces ouvrages lui ont assuré une place parmi les poètes de la classe moyenne.

SCHOPP. Voy. SCIOPIUS.

SCHOREL (Jean), peintre, natif d'un village nommé Schorel, en Hollande, étudia quelque temps sous Albert Durer. Un religieux qui allait à Jérusalem engagea Schorel à le suivre. Ce voyage lui donna occasion de dessiner les lieux sanctifiés par la présence de Jésus-Christ, et les autres objets qui peuvent intéresser la curiosité ou la piété. Il parcourut ensuite l'Europe. S'étant arrêté pendant quelque temps en Italie, le pape Adrien VI lui donna l'intendance des ouvrages du bâtiment du Belvédère; mais la mort de ce pontife, qui survint un an après, engagea Schorel à s'en retourner dans sa patrie, et, dans sa route, il passa par la France, où François I^{er} voulut inutilement le retenir. Ce peintre, recommandable par la connaissance de la poésie, de la musique, des langues, et par l'intégrité de ses mœurs, mourut en 1572, à 76 ans. Le roi de Suède, pour lequel il avait fait un tableau de la *Vierge*, lui fit présent d'un anneau d'or.

SCHORUS (Antoine), grammairien, natif d'Hoohgs-traten, en Brabant, embrassa la religion protestante, et mourut à Lausanne en 1552. On a de lui plusieurs bons ouvrages de grammaire, dont les humanistes venus après lui ont souvent profité sans les citer. Les principaux sont : *Thesaurus ciceronianus*, Strasbourg, 1570, in-4; *Phrases lingue latine e Cicerone collectæ*, Bâle, 1550, in-8, et Tubingen, 1728; *Ratio discendæ docendæque lingue latine ac græcæ*, in-8; une comédie latine intitulée : *Eusebia, sive Religio*, qu'il fit représenter par ses écoliers, en 1550, à Heidelberg, où il était professeur de belles-lettres; et comme dans cette pièce satirique il voulait prouver que les grands méconnaissent la religion, et qu'elle n'était accueillie que par le peuple, l'empereur le fit chasser de la ville. — On croit que Henri SCHORTS, mort vers l'an 1590, connu aussi par divers ouvrages de grammaire imprimés à Strasbourg, était le fils d'Antoine Schorus.

SCHOT ou SCOT (Réginald), gentilhomme anglais, est auteur d'un livre latin, où il a entrepris de prouver que tout ce que l'on dit des magiciens et des sorciers est fabuleux, ou se peut expliquer par des raisons naturelles. Il parut en 1584, in-4, et fut condamné au feu en Angleterre. (Voy. DELRIO, de HAEN, MEAD.)

SCHOTANUS (Christian), ministre protestant, né à Scheng, village de Frise, né en 1605, fut professeur de langue grecque et d'histoire ecclésiastique, et prêchant à Franeker. Il y mourut l'an 1671, après avoir donné : *Description de la Frise*, avec fig., 1656, in-4; *Histoire de la Frise jusqu'en 1558*, in-fol. Ces deux ouvrages sont en flamand. Il y parle des catholiques avec la partialité si ordinaire aux protestants. *Continuatio historie sacre Sulpitii Severi*, Franeker, 1658, in-12; *Bibliotheca historie sacre veteris Testamenti, sive exercitationes sacre in historiam sacram Sulpitii Severi et Josephi*, 1664, 2 vol.

in-fol. A voir le titre, on croit que c'est un commentaire pour éclaircir le texte de ces historiens suivant les règles de la critique, et dans la réalité, ce n'est que le résultat informe des leçons de l'auteur. — Schotanus eut un fils nommé JEAN, qui fut professeur de philosophie à Franeker, et qui mourut en 1699. Il a fait des *Paraphrases* en vers sur les *Méditations* de Descartes, où il entre en lice avec le savant Huet, et attaque, mais bien faiblement, l'ouvrage de ce prélat sur la philosophie cartésienne.

SCHOTT (André), né à Anvers en 1552, fit ses études à Louvain, puis à Paris, où il fut lié d'amitié avec Busbecq et plusieurs savants. Il alla en Espagne, et emporta au concours une chaire de langue grecque à Salamanque. Antoine Augustin, archevêque de Tarragone, voulut l'avoir auprès de lui; il vécut quelque temps avec ce prélat, se fit jésuite en 1586, et fut nommé professeur d'éloquence à Rome. Il retourna à Anvers, où il enseigna le grec avec réputation jusqu'à sa mort, arrivée en 1629, dans sa 77^e année. C'était un homme laborieux, franc, généreux, poli, officieux. Les hétérodoxes l'ont autant loué que les catholiques. On a de lui : *Traduction de Photius*, imprimée à Paris en 1606, in-fol.; elle manque d'exactitude et de précision; la première *Edition de l'Historia Augusta* de Sextus Aurelius, 1579; des *Editions* de Cornélius-Népos, Francfort, 1600, in-fol.; de Pomponius Méla, Anvers, 1582, in-4; de Sénèque l'oraieur, avec des *Suppléments* où il y avait des lacunes, Paris, 1606, in-fol.; de saint Basile-le-Grand, avec des *notes*, 1616, in-fol.; des *Commentaires* sur le Pentateuque, de saint Cyrille, grec et latin; des *Epîtres* de saint Isidore de Peluse, grec et latin, Rome, 1629; première édition; des *Antiquités romaines*, de Rosin, avec des additions, Cologne, 1645, in-4; des *Epîtres* de Paul Manuce, Cologne, 1624; des *Œuvres* de Louis de Grenade, 1628; de la *Sicilia*, *Magna Græcia*, etc., de Hubert Goltzius, avec des *notes*, 1617, in-fol.; des *Fasti romani*, du même auteur, 1618, in-fol.; des *Œuvres* d'Ennodius, de Claudien Mamert, avec des *notes*, etc., Tournai, 1610; *Vite comparatæ Aristotelis et Demosthenis*, Augsburg, 1605, in-4; *Eloge funebre d'Antoine Augustin, archevêque de Tarragone*, 1586, avec les *Dialogues* de ce prélat, publiés avec des *notes* par Etienne Baluze; *De bono silentii religiosorum et secularium*; *De sacris et catholicis sancte Scripturæ interpretationibus*, Cologne, 1618, in-4; *Adagia sacra novi Testamenti græce et latine*, Anvers, 1629, in-4; *Litteræ japonicæ*; *Tabule rei nummarie*, 1615, in-8. Cet ouvrage est tiré de Budé, Agricola et Ciaconius. *Hispania illustrata, seu rerum urbiumque Hispanie, Lusitanie scriptores*, Francfort, 1606-1608, 4 vol. in-fol.; *De prisca religione ac diis gentium*, dans l'édition qu'il a donnée des *Dialogues* d'Antoine Augustin, Anvers, 1617, in-fol., etc. On lui attribue encore la *Bibliothèque d'Espagne*, in-4, en latin; mais cet ouvrage a été fait seulement sur ses Mémoires. Tous ces écrits sont remarquables par un grand fonds de savoir. — François SCHOTT, son frère, membre de la régence d'Anvers, mort en 1622, est connu par son *Itinerarium Italie, Germaniæ, Galliæ, Hispaniæ*, Nienne, 1601, in-8.

SCHOTT (Gaspard), physicien et jésuite, né à Kœnigs-hofen, dans le diocèse de Wurtzbourg, en 1680, entra chez les jésuites en 1627, et fut envoyé pour enseigner la physique et les mathématiques à Palerme en Sicile ; ce qu'il fit pendant plusieurs années avec un succès éclatant. Il alla ensuite à Rome, et se lia avec le célèbre père Kircher, d'une amitié que la conformité de goûts pour les sciences rendait intime. Il retourna dans sa patrie, où après avoir enseigné les mathématiques, il mourut le 20 mai 1666. On a de lui divers ouvrages qui prouvent beaucoup d'érudition. Les plus connus sont : sa *Physica curiosa, sive Mirabilia naturæ et artis*, 1667 ou 1697. Cet ouvrage curieux est en 2 vol. in-4. L'auteur y a compilé beaucoup de singularités sur les hommes, sur les animaux, sur les météores. On y trouve des recherches sur les monstres et sur les divers phénomènes où la nature semble s'écarter de ses lois. L'auteur montre dans quelques endroits autant de crédulité que de savoir ; il dit que les animaux qui ont peuplé l'Amérique, y ont été vraisemblablement transportés par les anges. La partie qui contient les *mirabilia artis* est la plus estimée ; *Magia naturalis et artificialis*, 1657-59, 4 vol. in-4, plein de recherches et de connaissances physiques et statiques ; *Technica curiosa*, Nuremberg, 1664, in-4 ; *Machina hydraulico-pneumatica*, 1657, in-4 ; *Pantometrum kircherianum, sive instrumentum geometricum novum*, 1660 ; *Itinerarium staticum kircherianum*, 1660 ; *Encyclopedia*, 1661. C'est un cours de mathématiques ; *Mathesis Cæsarea*, 1662, 2 vol. in-4 ; *Anatomia physico-hydrostatica fontium et fluminum*, 1665, in-8 ; *Arithmetica practica generalis et speculativa*, 1665, in-8 ; *Schola steganographica*, 1664, in-4 ; *Organum mathematicum*, 1668, in-4. La physique usuelle et expérimentale fut le principal objet de ses recherches et de ses travaux. On fait peu d'expériences maintenant dont on ne trouve la marche, le résultat et l'application dans les écrits du père Schott ; cependant il n'est presque cité nulle part : on en sent facilement le motif. M. Mercier, abbé de Saint-Léger de Soissons, a donné une *Notice raisonnée des ouvrages du père Schott*, Paris, 1785, in-8. Il y démontre que ce savant s'est occupé ou plutôt amusé de ces découvertes qui font aujourd'hui tant de bruit : telles que les têtes parlantes, l'instruction des sourds et muets, la palingénésie des plantes, la marche sur les eaux, les écritures cachées, etc. L'ignorance où l'on est généralement de ces secrets dans un siècle où on ne lit que les brochures du jour, a enhardi des écrivains trop confiants à se les attribuer. En restituant ces larcins au vrai propriétaire, si M. Mercier a excité les plaintes des charlatans modernes, il n'a pu manquer d'obtenir les suffrages du public juste et impartial. Le célèbre Bayle, plus honnête et plus vrai que ces plagiaires, avoue que le père Schott lui a donné les premières idées de la machine pneumatique. Voy. KIRCHER (Athanase).

* SCHOUWALOFF (Pierre Jean, comte), feld-maréchal russe, l'un des premiers favoris d'Elisabeth, mort en 1762, est l'inventeur des obus qui portent son nom. — Son fils, le comte Jean, chambellan de l'impératrice Elisabeth, visita toutes les

contrées de l'Europe et fit un assez long séjour à Paris où il rechercha de préférence la société des savants et des littérateurs. De retour en Russie, il contribua beaucoup à la fondation de l'université de Moscou ; c'est lui qui engagea Voltaire à écrire l'*Histoire de Pierre le Grand*, et qui lui adressa des mémoires pour cet ouvrage. En correspondance depuis 1757 avec ce grand écrivain, il vint le visiter à Ferney en 1775 et en reçut des témoignages de la plus vive affection. — SCHOUWALOFF (André), neveu du précédent, chambellan de l'impératrice Cathérine, cultiva la littérature française avec beaucoup de succès ; il est l'auteur de l'*Épître à Ninon*, qui lorsqu'elle parut, fut trouvée assez bonne pour être attribuée à Voltaire ; et on a de lui plusieurs pièces de vers très-agréables que La Harpe a insérées dans sa *Correspondance littéraire*, ainsi que plusieurs lettres adressées au comte qui lui avait procuré l'emploi de correspondant du grand duc de Russie depuis Paul I^{er}. Il mourut en 1789. — SCHOUWALOFF (Paul, comte de), fils du précédent, servit d'abord sous les ordres de Souwarow, et reçut la croix de Saint-Georges à l'assaut de Praga. Il fit avec lui la campagne d'Italie, et eut le genou fracassé au passage du Saint-Gothard ; il se signala en 1809, dans la guerre de la Russie contre la Suède et fut fait lieutenant-général. Aide-de-camp de l'empereur Alexandre, il accompagna son souverain dans les dernières campagnes contre les Français ; et chargé de conduire Bonaparte à l'île d'Elbe, eut beaucoup de peine à défendre l'ex-empereur de la fureur du peuple dans différentes villes du midi. Il mourut à Saint-Petersbourg le 12^e décembre 1825, laissant sur cette mission et sur d'autres événements politiques, des *Mémoires* qui n'ont pas été imprimés.

SCHRÆDER ou SKYTTE, (Jean), ministre d'état en Suède, né de parents obscurs à Nicoping, mort à Stockholm en 1645, avait été précepteur de Gustave-Adolphe qui le créa baron et l'employa en diverses ambassades. On a de lui des *Harangues* et d'autres ouvrages.

* SCHREBER (Jean-Chrétien-Daniel de), naturaliste, né en 1759 à Weissenée en Thuringe, fut un des élèves les plus distingués de Linnée, dont il contribua beaucoup à consolider les doctrines. Ce fut sous sa présidence qu'il reçut en 1760 à l'université d'Upsal le doctorat en médecine. A son retour en Allemagne, il fit des cours à l'école de Butzow, qu'il quitta en 1764 pour aller habiter Leipzig, où il venait d'être nommé membre de la société économique dont il fut bientôt secrétaire. En 1769, il fut appelé à l'université d'Erlangen comme professeur ordinaire de médecine, d'histoire naturelle, de botanique et d'administration financière, avec le titre de conseiller aulique ; en 1791 il fut nommé président de l'académie impériale des naturalistes, conseiller impérial, et le reçut de l'empereur des lettres de noblesse. Il mourut le 10 décembre 1810. Peu de savants ont joui en Allemagne d'une aussi grande célébrité. Il était membre de 40 sociétés savantes. On a de lui : *Icones plantarum minus cognitatarum decas*, Halle, 1766, in-fol. ; *Beschreibung der Gräser*, (description des graminées), Leipzig, 1769-1810, 2 vol. in-fol. avec 54 pl. col., offrant les dessins de

70 graminées; *De phaseo observationes*, Leipsig, 1770, in-4; *Spicilegium floræ Lipsicæ*, Leipsig, 1771, in-8; *Plantarum verticillatarum unilabiarum genera et species*, 1774, in-4; *Ueber die sæugthiere*, (sur les mammifères), Erlang, 1775, in 4, ouvrage continué par G. A. Goldfuss et A. Wayner, et dont en 1842 il avait paru 110 cah. avec 866 pl. col., le texte a été trad. en franc. par Isenflamm; *Mantissa editionis 4 materiæ medicæ Linnæi*, 1782, in-8; *De persææ Egyptiorum*, 1787-88, in-fol.; une 8^e édit. du *Genera plantarum* de Linnée, Francfort, 1789, in-8, qui est très-estimée en Allemagne; un grand nombre de *Dissertations*, dans les *Actes de l'académie des curieux de la nature*.

* SCHREIBER (Jean-Godefroi), minéralogiste, né en 1746, à Roberschau, près de Marienberg en Saxe, le 9^e enfant d'un simple ouvrier mineur, fut à 24 ans jugé digne d'être envoyé à l'académie des mines de Freyberg pour y perfectionner son instruction. Il étudia dix ans dans cette école, et s'acquiescent l'estime et l'amitié de ses maîtres et des chefs de l'administration. En 1771, il fut envoyé en France, pour diriger l'exploitation des mines argentifères du Dauphiné; ses talents et ses qualités personnelles lui firent des protecteurs qui le décidèrent à s'y établir. Nommé inspecteur des mines en 1794, il fut élu la même année correspondant de l'institut; et en 1802, mis à la tête de l'école pratique des mines à Pesey (Mont-blanc). Inspecteur-divisionnaire en 1815, il eut, selon son désir, l'inspection de la 4^e division minéralogique, dont le chef lieu est Grenoble. En 1820, il obtint, avec la croix d'honneur, des lettres de naturalisation, et fut peu après envoyé dans le département de la Loire pour y développer la nouvelle industrie métallurgique. Il fit encore plusieurs voyages en Savoie; enfin, affaibli par l'âge, sa retraite lui fut accordée avec le brevet d'inspecteur-général honoraire, et qui lui conservait voix délibérative au conseil des mines. Il est mort à Grenoble le 10 mai 1827. On a de lui : la traduction du *Traité sur la science de l'exploitation des mines par théorie et pratique*, de F. Delius, 1778, 2 vol. in-4, et plusieurs *Mémoires* dans le *Journal de physique* et dans le *Journal des mines*.

SCHREVELIUS (Corneille), philologue, né à Harlem en 1615, fut recteur des écoles d'humanités à Leyde en 1642, et remplit cet emploi jusqu'à sa mort, arrivée le 11 septembre 1664. Schrevelius a travaillé plus qu'aucun autre aux éditions d'auteurs classiques faites en Hollande, et connues sous le nom de *Variorum*, qui sont fort belles et correctes, mais souvent chargées de notes qui manquent de goût et de discernement. On a de lui un *Lexicon manuale græco-latinum*, Leyde, 1645, in-8, augmenté par Joseph Hill, 1676, in-4. Les meilleures éditions sont celles d'Amsterdam, 1710; Paris, 1752, et Dresde, 1762 : une plus récente a été donnée à Paris par M. Fleury-Lécluse, 1820, in-8. C'est le meilleur ouvrage de Schrevelius; on s'en servait dans plusieurs collèges. On aurait bien fait d'en ôter une fade raillerie du purgatoire : mais tel est l'esprit de secte, il infecte tout ce qu'il touche; il faut qu'il dogmatise, même dans les

ouvrages de grammaire. — Son père, Théodore SCHREVELIUS, se distingua aussi dans les belles-lettres, fut recteur des collèges d'humanités de Harlem et de Leyde, et donna une *Histoire de la ville de Harlem*, en latin, Leyde, 1647, in-4.

* SCHROËCKH (Jean Mathias), historien, né à Vienne en 1755, était petit-fils de Mathias Bel, auteur de l'*Apparatus ad historiam Hungariæ*, et, comme lui, se consacra exclusivement à l'étude de l'histoire. Après avoir terminé ses études à Leipsig, il y remplit quelque temps la place de professeur surnuméraire de philosophie : en 1767, il obtint, à Wittenberg, la chaire d'éloquence puis celle d'histoire, et joignit à cet emploi celui de bibliothécaire de l'université. Il mourut dans cette ville le 1^{er} août 1808. On a de lui beaucoup d'ouvrages, dont les plus remarquables sont : *Biographie universelle*, 1771-91, 8 vol. in-8; on y distingue les vies de Sixte V et de la reine Christine; *Histoire universelle à l'usage de la jeunesse*, 1779-1784, 6 vol. in-8; 2^e édit., 1796-1804 : cet ouvrage a été traduit en français; *Histoire ecclésiastique*, Leipsig, 1768-1805, 55 vol. in-8; *Histoire de l'église chrétienne depuis la réformation*, ib., 1804-1819, 8 vol. Le style de cet auteur est noble, simple, sans pédantisme et sans affectation.

SCHROEDER (Jean), né en Westphalie l'an 1600, s'appliqua à la médecine, exerça sa profession dans les armées suédoises, et fut nommé physicien de la ville de Francfort, où il mourut le 30 janvier 1684. On a de lui : *Pharmacopœa medico-chymica*, Francfort, 1677, in-4, et en allemand, Nuremberg, 1685, in-4. Boërhaave parle avec éloge de cet ouvrage dans son *Methodus studii medici*; mais Haller, dans ses notes sur le *Methodus*, en parle moins avantageusement.

* SCHROETER (Jean-Samuel), ministre protestant, né en 1755 à Rastembourg en Thuringe, acquit une grande réputation d'habileté dans la minéralogie et la conchyliologie, et mourut à Bukstaedt le 24 mars 1808. On lui doit plusieurs ouvrages, écrits en allemand, sur les diverses branches de l'histoire naturelle. *Dictionnaire lithologique*, Berlin, 1772-88, 8 vol. in-8; *Journal pour les amateurs du règne minéral et de la conchyliologie*, Weimar, 1775-80, 6 vol. in-8; *Introduction complète à la connaissance et à l'histoire des pierres et des pétrifications*, Altenbourg, 1774-84, 4 vol. in-8; *Dissertations sur différents objets d'histoire naturelle*, Halle, 1776, 2 vol. in-8; *Introduction à la conchyliologie*, d'après Linnée, Halle, 1785-86, 5 vol. in-8; *Remarques et observations sur l'histoire naturelle*, principalement sur les coquilles et les fossiles, Leipsig, 1784-87, 4 vol. in-8, et un grand nombre d'articles dans différents recueils périodiques. On a encore de lui : *La Vieillesse, ou Moyen infaillible d'arriver à un âge avancé*, nouv. édit., Berlin, 1805, in-8, où l'on trouve des observations intéressantes et utiles.

* SCHTSCHERBATOF (le prince Michel MICHAËLOVITCH), homme d'état et littérateur russe, né en 1755, mort à Moscou en 1792, quitta la carrière des armes pour celle de l'administration dans laquelle il s'éleva aux premiers emplois. Il

eut sous Catherine II beaucoup de part à l'organisation de l'instruction publique et de l'ordre judiciaire. Outre plusieurs opuscules tels que : *Traité des anciens degrés de noblesse en Russie*, Moscou, 1784, et *Dissertation historique sur la généalogie des princes russes descendant de Rurik*, ibid., 1785, il est auteur d'une *Histoire de Russie*, 1770 et années suiv. 5 vol. in-4, qui s'arrête au règne du tsar Michel Theodorovitch. Cette histoire a été vivement critiquée. Comme éditeur, il a publié : *Histoire abrégée des usurpateurs russes*, Pétersbourg, 1774 ; les *Annales royales*, ibid., 1772 ; *Annales des troubles de la Russie*, ibid., 1771 ; *Vie de Pierre le Grand, avec le texte original*, imprimé à Venise, et des notes, ibid., 1771, 2 vol. ; *Journal de Pierre le Grand, 1770-1771*, 2 vol. ; *Cahiers et notes de Pierre le Grand, pour les années 1704-5-6*, ibid., 1774 ; le *Livre royal*, ibid., 1769 ; *Tableau du regne de Monomaque*, ibid., 1774, etc.

* SCHUBART DE KLEEFELD (Jean-Chrétien), agronome, né à Zeitz, en 1754, mort le 1^{er} mai 1787, fut d'abord domestique du ministre de Saxe, près la cour de Vienne, et finit, après avoir passé par plusieurs autres emplois, par devenir conseiller-aulique de Hesse-Darmstadt, puis conseiller intime de Saalfeld-Cobourg. Son système tend à faire de la culture des herbes fourragères le but principal de l'agronomie, et c'est à son zèle pour propager la culture du trèfle en particulier, qu'il doit son nom de baron de *Kleefeld* (champ de trèfle). Ses vues sont consignées dans son recueil d'*Ecrits d'économie rurale et domestique*, Leipsig, 1786, 6 vol. in-8, et dans sa *Correspondance économique*, 4 cah. in-8, fig.

* SCHUBERT (Frédéric-Théodore), astronome, né en 1758 à Helmstedt, dans le duché de Brunswick, fit ses études à Greifswald, puis à Göttingue, et donna ensuite des leçons particulières à des jeunes gens. Il se rendit, en 1785, à Saint-Pétersbourg, où il fut attaché comme géographe, à l'académie des sciences, qui le recut en 1789 au nombre de ses membres. Alors il ouvrit des cours d'astronomie pratique qui eurent beaucoup de succès. Depuis il publia chaque année le *Calendrier de l'académie*, un grand nombre d'articles remarquables dans ses *Mémoires*, et plusieurs ouvrages parmi lesquels on distingue : *Traité d'astronomie théorique*, 1798, 3 vol. in-4, qu'à la demande du célèbre La Place, il traduisit de l'allemand en français, Pétersbourg, 1822, 5 vol. in-4 ; *Astronomie populaire*, 3 vol. in-8 ; *Opuscules variés*, Stuttgart, 1825, in-8. Il mourut le 22 octobre 1825, décoré de plusieurs ordres, et conseiller d'état.

* SCHUCHHARD (Louis-Henri), né en 1795, près d'Amorbach en Bavière, vint de bonne heure en France, et nommé professeur de langue allemande à l'école de La Flèche, y mourut le 26 janvier 1824 laissant inédite : une *Grammaire allemande*, qui jugée par MM. Hase et Letronne supérieure à toutes celles qui existaient, a été imprimée, Paris, 1825, in-8, et sur leur rapport adoptée dans tous les établissements publics.

* SCHUDT (Jean-Jacques), théologien protestant, né en 1664 à Francfort-sur-le-Mein, était fils d'un

pasteur, qui ne négligea rien pour faire de lui un savant, et qui eut la satisfaction de le voir répondre à ses soins. Etant à Wittenberg en 1680, il y soutint des thèses avec beaucoup de succès. En 1684 il alla à Hambourg étudier les langues orientales, et s'y rendit fort habile. De retour à Francfort, il se livra à la prédication avec succès. En 1691 il fut nommé premier professeur du collège, associé au rectorat en 1695, recteur en 1717, et mourut le 14 février 1722, à 58 ans. On a de lui : *Trifolium hebreophilologicum* ; *Compendium historiae judaicae* ; *Deliciae Hebraeorum philologiae* ; *Vita Jephthæ* ; *Funiculus græcus* ; *Judæus Christicida* ; *Genius et indoles lingue sanctæ* ; *Commentarius in psalmos* ; *Memorabilia judaica* ; *Monita paterna ad filium* ; *De probabilitate pluralitatis* ; *Vita Hugonis Grotii* ; *Elias corvorum in deserto alumnus*. On reconnaît, dans ses ouvrages, un homme habile dans les langues orientales et exercé dans l'art d'écrire.

SCHULEMBERG (Jean de), comte de Mondejeu, après avoir servi longtemps contre les Espagnols, fut fait gouverneur d'Arras, en 1632. Deux ans après, il en soutint le siège avec tant d'habileté, qu'il força les Espagnols de le lever, avec perte de leurs bagages, munitions et artillerie. Ce service lui valut le bâton de maréchal de France en 1658. Il mourut 10 ans après, sans postérité, après avoir été décoré du titre de chevalier des ordres du roi, en 1661.

SCHULEMBOURG (Jean-Mathias, comte de), général habile, né en 1661 à Cendan, près de Magdebourg, se consacra à la guerre dès sa plus tendre jeunesse. Il fit ses premières campagnes sous les drapeaux du Danemarck ; mais les exploits de Sobieski ayant excité son émulation, il entra en 1679 comme simple volontaire au service de la Pologne. Il se distingua dans la campagne pour la conquête de la Moldavie. Il obtint ensuite un commandement sous le général Flemming, et lors de l'irruption de Charles XII dans la Livonie, il sauva, le 19 juillet 1700, les débris de l'armée saxonne battue à la bataille de Riga. Cet exploit lui mérita le grade de lieutenant-général. Frédéric-Auguste, électeur de Saxe et roi de Pologne, lui confia, en 1704, les troupes saxonnes dans la grande Pologne. Schulembourg, poursuivi par le roi Charles XII, et se voyant à la tête d'une armée découragée, songea plus à conserver les troupes de son maître qu'à vaincre. Ayant été attaqué avec son petit corps le 7 novembre de cette année, près de Pilmnitz, par le roi de Suède, fort de 1000 hommes de cavalerie, il sut se poster si avantageusement, qu'il déconcerta toutes ses mesures. Après cinq attaques, Charles fut obligé de se retirer, laissant les Saxons maîtres du champ de bataille. Cette action fut regardée comme un coup de maître, et Charles XII ne put s'empêcher de dire : *Aujourd'hui Schulembourg nous a vaincus*. Ce héros fut battu l'année d'après, mais sans que ses défaites altérassent sa gloire. En 1708, il obtint le commandement de 9000 hommes, que le roi Auguste donna à la solde des Hollandais, et il se trouva l'année d'après à la bataille de Malplaquet. Le prince Eugène, témoin de son courage, conçut pour lui l'estime la plus sincère. Schulembourg ayant quitté

le service polonais en 1711, pour passer à celui de Venise, ce prince le recommanda en termes si forts, que la république lui donna 10,000 sequins par an, et le commandement de toutes ses forces de terre. Son courage fut bientôt nécessaire aux Vénitiens. Les Turcs tournèrent leurs regards, en 1716, sur l'île de Corfou, qui est comme l'avant mur de Venise. Ils abordèrent dans cette île avec trente mille hommes, munis d'une nombreuse artillerie, et les firent avancer vers la forteresse, qu'ils commencèrent à assiéger vigoureusement. Schulembourg qui s'y était renfermé de bonne heure soutint avec tant de courage les assauts, et fit des sorties si vives, que les Turcs furent obligés, la nuit du 21 août, de lever le siège de cette place. Ils abandonnèrent leur camp, leur artillerie, plusieurs milliers de buffles et de chameaux, et laissèrent un nombre considérable de morts sans sépulture. Schulembourg fit rétablir tout ce qui avait été endommagé; il forma des projets pour mieux fortifier l'île de Corfou, et mit une garnison dans l'île de Maura, que les Turcs avaient abandonnée. Après avoir fait tout ce qu'on peut attendre d'un général expérimenté, il s'en retourna vers la fin de l'année à Venise, où il fut reçu avec les marques d'estime qu'il méritait. On augmenta sa pension. On lui fit présent d'une épée enrichie de diamans. On lui fit dresser une statue dans l'île de Corfou, et un monument dans l'Arsenal de Venise. En 1726, il fit un voyage en Angleterre, pour aller voir sa sœur, qui était comtesse de Kendale; George I^{er} l'accueillit avec distinction. Après avoir été comblé d'honneurs, il s'en retourna à Vérone, où il mourut en 1747. Schulembourg fut pendant plus de 28 ans général au service de la république. Sa vie a été écrite par Varnhagen, dans un ouvrage publié à Berlin, sous le titre de *Monuments biographiques*, 1824, in-8.

SCHULTENS (Albert), le restaurateur de la littérature orientale dans le xvi^e siècle, né en 1686 à Groningue, montra beaucoup de goût pour la littérature arabe. Il devint ministre de Wassenaer, et deux ans après professeur des langues orientales à Franeker. Enfin on l'appela à Leyde, où il enseigna l'hébreu et les langues orientales avec réputation jusqu'à sa mort, arrivée en 1750, ou, selon d'autres, en 1741. On a de lui un grand nombre d'ouvrages qui sont aussi remarquables par la justesse de la critique que par la profondeur de l'érudition. Les principaux sont : un *Commentaire* sur Job, 2 vol. in-4; un *Commentaire* sur les Proverbes, in-4; un livre intitulé : *Vetus et regia via hebraïsandî*, in-4; une *Traduction* latine du livre arabe d'Hariri; un traité des *Origines hébraïques*, 1724-58, 2 vol. in-4, réimprimé en 1761; plusieurs écrits contre le système de Gousset. Il y soutient que, pour avoir une parfaite intelligence de l'hébreu, il faut y joindre l'étude de l'arabe. La *Vie de Saladin*, traduite de l'arabe, Leyde, 1752, in-fol.; *Animadversiones philologicæ et criticæ ad varia loca veteris Testamenti*; une bonne *Grammaire hébraïque*; *De palma ardente*, Franeker, 1729.

* SCHULTET (Daniel-Severin), fils d'un ministre de l'Evangile, né vers 1645 à Hambourg, s'appli-

qua aux langues savantes, et parcourut les principales universités d'Allemagne, pour suivre les leçons des plus célèbres professeurs en théologie. De retour à Hambourg, il refusa tout emploi pour se livrer plus librement à son goût pour la controverse. Il attaqua toutes les communions, écrivit contre les catholiques, les réformés, les anabaptistes, les sociniens, etc., et eut affaire, en même temps, à Bossuet, à Jurieu, à Pictet, etc. Il avait conçu l'idée d'un plan de réunion entre les églises luthérienne et réformée, projet qui s'est effectué de nos jours, pour quelques-unes, et qui vraisemblablement n'aurait pas eu lieu si l'on eût employé le moyen qu'il proposait. C'était de soumettre les points controversés à une dispute publique, avec la condition que le vaincu embrasserait la croyance du vainqueur. L'expérience prouve qu'alors chacun se retire plus affermi dans sa propre opinion. On a de Schultet un grand nombre d'ouvrages, dont les suivants sont les principaux : *Antididagma quo probatur doctrinam à J.-B. Bossueto, episcopo Condomensi, expositam, et ab Innocentio, pontifice romano, egregie laudatam, admitti non posse*, etc., 1684, in-4; *Epicrisis ad articulos argentinenses nuperos unionem Ecclesie evangelicæ et romano-catholicæ concernentes*, 1686, in-8; *Diagraphice rerum fidei inter evangelicos reformatos et romano-catholicos controversarum*, 1686, in-8; *Animadversiones ad nuperum scriptum Petri Juriei unionem Ecclesie evangelicæ et reformatæ concernentes*, 1687, in-8; *Judicium supremum à Deo luculentissime atque uberime factum in scripturis prophetarum atque apostolorum, de causa evangelicam inter reformatamque Ecclesiam disceptata*, 1689, in-8; *Panoplia sacra*, 1691; *Stereoma doctrinæ evangelicæ*, 1692, in-8, *Iterata Ecclesie reformatæ invitatio ad pium in doctrina fidei consensum*, 1697; *Disceptatio amica cum Benedicto Picteto, theologo genevensi*, 1699; *Assertio amplissima divinæ gratiæ*, 1701; *Universalissimi reformati discussio*, 1705; *Paraphrasis continua in novum Testamentum*, a Ven. Mich. Borcholto, gymnasii lüneburgensis professore, cum observationibus, 1720, in-fol., etc. Schultet est encore auteur de beaucoup d'ouvrages en allemand. Il mourut à Hambourg le 29 décembre 1712, âgé de 68 ans. C'était un homme d'une vaste érudition.

SCHULTING (Corneille), né à Steenwyck, dans l'Over-Yssel, vers l'an 1540, chanoine de Saint-André à Cologne, mort le 25 avril 1604, a donné plusieurs ouvrages, dans lesquels il montre beaucoup de savoir et assez de critique pour le temps où il vivait. Les principaux sont : *Confessio Hieronymiana ex omnibus germanis B. Hieronymi operibus*, Cologne, 1585, in-fol.; *Bibliotheca ecclesiastica, seu commentaria sacra de expositione et illustratione missalis et breviarii*, Cologne, 1599, 4 vol. in-fol. Il y fait voir l'antiquité des offices de l'Eglise, et combat les liturgies des protestants. Cet ouvrage, qui a demandé des recherches infinies, n'est pas commun; *Bibliotheca catholica contra theologiam calvinianam*, Cologne, 1602, 2 vol. in-4; *Hierarchica anacrysis*, Cologne, 1604, in-fol. Il y donne une liste raisonnée des colloques que les différents sectes des protestants ont tenus entre eux, et montre

combien ils sont différents des synodes de l'Eglise catholique.

SCHULZE (Jean-Henri), médecin célèbre, né à Colbitz, dans le duché de Magdebourg, l'an 1687, fut professeur à Halle, et mourut en 1744. Il avait beaucoup de connaissances surtout dans l'anatomie, et possédait bien les langues grecque et arabe. On a de lui : *Historia medicinarum rerum initio ad annum urbis Romæ 555 deducta*, Leipzig, 1728, in-4. On y trouve beaucoup de choses, mais écrites d'après des mémoires peu sûrs, sur la médecine des Chinois, des Malabares et des Egyptiens. L'*Histoire de la médecine* de Daniel le Clerc lui a été d'une grande utilité ; *Physiologia medica*, Halle, 1746, in-8. Il s'y éloigne de tout ce qui a l'air de système ; *Pathologia generalis et specialis*, 1747 ; *De materia medica ; Dissertationes medicæ et historice*, etc.

SCHULZE (Gottlob-Ernest), naquit en 1761, à Heldrungen en Thuringe. Depuis 1810 il enseignait à l'université de Gœttingue, où il est mort le 14 janvier 1855. Philosophe indépendant, Schulze ne se mit sous la bannière d'aucune des philosophies dominantes de l'époque, et opposa à toutes une critique redoutable. Adversaire du dogmatisme, il le combattit avec les armes d'un savant scepticisme dans son *Ensidéisme*, 1792, et dans sa *Critique de la philosophie théorique*, 1801, 2 vol. in-8 ; cependant son scepticisme reconnaissait les faits de la conscience et s'adoucit avec le temps. Schulze se rapprocha même un peu de la philosophie de Jacobi. Son *Encyclopédie des sciences philosophiques* a eu trois éditions, dont la dernière est de 1824, succès rare en Allemagne pour ce genre d'ouvrage. On estime son *Anthropologie psychique*, 5^e édition, 1826. En 1852, il a publié un dernier ouvrage sur la connaissance humaine (*Ueber die menschliche Erkenntniss*), Göttingen, in-8, qui peut être regardé comme son testament philosophique.

SCHUPPACH (Michel), médecin, né à Biglen, dans le canton de Berne, en 1707, mort en 1781, se rendit célèbre par l'usage qu'il fit des simples de son pays, et par le talent de juger des maladies à la vue des urines, ce qui lui a fait donner par Voltaire le nom de *Médecin des urines*. Il est constant qu'il opéra un grand nombre de guérisons, que sa manière de raisonner sur les maladies était juste, qu'il en saisissait très-bien les indications, que ses remèdes n'avaient rien d'inquiétant ni de hasardeux, et qu'il parut rappeler la médecine à sa notion primitive, en la rapprochant de la marche et du vœu de la nature. Bernard Palissy fait mention d'un médecin du Poitou qui se fit une grande réputation par l'inspection des urines, en tâchant d'ailleurs de connaître l'état des malades par un petit stratagème indigne d'un homme instruit. Mais il est certain que le bon Schuppach n'y mettait aucun artifice de ce genre.

SCHUPPIUS (Jean-Balthazar), né à Giessen en 1610, fit des voyages littéraires, et occupa différentes places, entre autres celle de pasteur à Hambourg en 1661. On a de lui des ouvrages de littérature et de philosophie imprimés à Francfort en 1701, en 2 vol. in-8. On estime ses *Oraisons latines*,

et un petit traité intitulé : *L'Ami au besoin*. Il avait de l'esprit, des connaissances, mais trop de penchant à la satire.

SCHURMANN (Anne-Marie de), née à Cologne en 1607 de parents calvinistes, montra un génie précoce. Ses parents allèrent en Hollande pour y faire fréquenter les écoles de leur religion à leurs enfants. Elle s'appliqua à la musique, à la sculpture, à la peinture, à la gravure, et y réussit parfaitement. Elle était surtout habile à peindre en miniature, et à faire des portraits sur verre avec la pointe d'un diamant. Le latin, le grec, l'hébreu, lui étaient si familiers, que les plus habiles en étaient surpris. Elle parlait facilement le français, l'italien, l'anglais, et savait la géographie. En 1669, Labadie s'étant insinué auprès d'elle, lorsqu'elle était à Utrecht, lui inspira toutes ses rêveries. Elle vendit ses biens, abandonna les lettres, et se retira à Wyvert, où elle mourut en 1678, à l'âge de 71 ans. Jamais les protestants ne purent la ramener à leurs principes ; elle voulut être l'architecte de sa foi, comme Luther et Calvin. Contre l'esprit de la secte dans laquelle elle avait été élevée, elle avait fait vœu de chasteté ; cependant quelques auteurs lui font épouser Labadie, mais il paraît que c'est sans fondement. On dit qu'elle aimait beaucoup à manger des araignées. On a d'elle divers ouvrages, qui ne justifient pas l'enthousiasme qu'elle inspira. Les principaux sont : des *Opuscules*, dont la meilleure édition est celle d'Utrecht, 1652, in-8 ; deux *Lettres*, que madame de Zouteland a traduites du flamand en français, Paris, 1750, in-12 : l'une roule sur la prédestination, l'autre sur le miracle de l'Aveuglé ; des *Poésies latines* ; une *Dissertation latine* sur cette question : *Si les femmes doivent étudier*, Leyde, 1644, in-8, traduite en français par Guillaume Colletet. On comprend qu'elle soutient l'affirmative ; mais sa conduite et l'état de sa tête sont une preuve de fait en faveur de la négative. Elle avait connu, à Wyvert, dans la Frise, le fameux Guillaume Penn, qui parcourait alors l'Europe, et lui inspira la plus grande admiration pour ses talents et ses pratiques religieuses, assez conformes à celles de quaker. Mademoiselle Schurmann sculpta, en bois de palmier, son buste et ceux de ses père et mère. Le peintre Hontorst offrit deux mille florins pour le premier. Elle en fit un modèle en cire, au bas duquel on lisait ces vers :

Non mihi propositum est humanam eludere sortem
Aut vultus solido sculptare in ære meos :
Hæc nostra effugies, quam cæra expressimus ecce
Materia fragili, mox peritura, damus.

SCHURTZFLEISCH (Conrad-Samuel), né en 1641 à Corbac, dans le comté de Waldeck, docteur de Wittenberg, obtint dans cette université une chaire d'histoire, puis celle de poésie, et enfin celle de la langue grecque. Ces emplois ne l'empêchèrent point de faire des voyages littéraires en Allemagne, en Angleterre, en France et en Italie. De retour à Wittenberg en 1700, il devint professeur d'éloquence, conseiller et bibliothécaire du duc de Saxe-Weimar, et mourut en 1708. On a de lui un très-grand nombre d'ouvrages d'histoire, de poésie, de critique, de littérature, etc. Les

plus connus sont : *Disputationes historicae civiles*, Leipsig, 1699, 3 vol. in-4; 5 vol. in-8 de *Lettres*; une *continuation* de Sleidan jusqu'en 1678; un grand nombre de *Dissertations* et d'*Opuscles* sur divers sujets, dans lesquels il a mis plus de citations que de raisonnements. Il écrivait avec facilité et avec netteté. — Il ne faut pas le confondre avec son frère Henri-Léonard SCHLITZLEISCH, dont on a aussi quelques ouvrages, entre autres *Historia ensiferorum ordinis teutonici*, Wittenberg, 1701, in-12.

SCHUT (Corneille), peintre, élève de Rubens, naquit à Anvers en 1600. Ses tableaux sont estimés, et d'une composition ingénieuse. Il en a orné plusieurs églises d'Anvers. Ce maître a gravé quelques sujets à l'eau-forte. On a aussi gravé d'après lui. — Il ne faut point le confondre avec Corneille SCHUT, son neveu, peintre en portraits, mort à Séville en 1676.

* SCHWAB (Jean-Christophe), littérateur, né en 1745, à Ilsfeld dans le Wurtemberg, fit d'abord quelques éducations particulières, et fut ensuite attaché, comme professeur, au gymnase de Stuttgart. Après y avoir enseigné la philosophie, les mathématiques et le criticisme, il devint secrétaire intime du duc de Wurtemberg, puis conseiller aulique, et enfin président du conseil secret. Après la mort du duc son protecteur, il reprit ses travaux scientifiques, et reçut en 1816 la place de conseiller royal de l'instruction publique. Il mourut à Stuttgart, le 15 avril 1821, à 78 ans, membre des académies de Saint-Petersbourg et de Berlin, et de la société des sciences de Harlem. Ses principaux ouvrages sont : *Mélanges poétiques*, 2^e édit., 1782; *Dissertation sur les causes de l'universalité de la langue française et la durée vraisemblable de son empire*, Stuttgart, 1784, trad. en franç. par Robelet, Paris, 1805, in-8. L'académie de Berlin, qui avait mis ce sujet au concours, partagea le prix entre Schwab et Rivarol (voy. ce nom). Ce dernier est plus brillant, mais l'écrivain allemand est plus profond; sa logique est plus rigoureuse, et il a sur son rival l'avantage de l'érudition; *Examen de l'influence des littératures étrangères sur la littérature allemande*, Berlin, 1788, couronné par la même académie; *Progrès de la métaphysique en Allemagne depuis Leibnitz et Wolf*, Berlin, 1796, qui partagea le prix double proposé par l'académie. Il remporta plusieurs autres palmes dans les académies de Leyde et de Harlem, et ne craignit pas de se déclarer l'adversaire de la philosophie de Kant, qui jouissait alors d'une grande vogue.

** SCHWAB (Gustave), poète lyrique, fils du précédent, né en 1792, à Stuttgart, y remplit depuis 1822 la chaire de littérature grecque et latine au Gymnase, et mourut le 16 février 1847, à 55 ans. Outre une traduction en vers des *Poésies* de M. de Lamartine, et de *Napoléon en Egypte*, de Barthélemi et Méry, on a de lui des *Poésies* originales qui jouissent dans toute l'Allemagne d'une grande popularité.

SCHWARTZ (Berthold), fameux cordelier de la fin du xiii^e siècle, originaire de Fribourg, en Allemagne, passe pour l'inventeur de la poudre à canon et des armes à feu. Quelques auteurs ont attribué

cette découverte à Roger Bacon (voy. ce nom); mais elle appartient avec plus de vraisemblance à Schwartz, comme le prouve le baron de Bielfeld (*Progrès des Allemands dans les sciences*, etc., 1752, page 40). M. Koch, dans son *Tableau des révolutions*, Strasbourg, 1790, a traité cette matière d'une manière leste et arbitraire. Les Vénitiens se servaient du canon dès 1500, les Anglais peu de temps après, et les Français dès 1558, comme l'observe du Cange d'après des registres de la chambre des comptes. On a beaucoup disputé sur la nature de cette découverte, que les uns regardent comme un des plus grands malheurs de l'humanité, et d'autres comme un moyen moins destructeur que ceux qui servaient à la guerre des anciens. On peut croire effectivement qu'il périssait autrefois plus de monde dans les batailles; mais une bataille décidait du sort des peuples, au lieu que le genre de tactique que la poudre a produit multiplie les batailles, les sièges et toutes les opérations de la guerre, immole durant une longue suite d'années les peuples, tantôt vaincus, tantôt vainqueurs, et n'est presque jamais suivi d'une tranquillité durable; à cela on doit ajouter qu'elle a détruit les ressources de la valeur, du courage personnel, les avantages de la force et du génie des subalternes et du soldat, en commettant à la masse plus ou moins grande du bronze foudroyant la décision d'une victoire que les individus ne peuvent plus fixer. Par la même raison, elle a renversé les murs de la liberté; le despotisme seul a trouvé chez elle la garantie de ses lois, parce qu'il possède seul les moyens de la mettre en action. (Voy. POLI, Martin.)

SCHWARTZ (Christophe), peintre, né à Ingolstadt vers l'an 1550, mourut à Munich en 1594. L'excellence de ses talents le fit nommer le Raphaël d'Allemagne. Il travailla à Venise sous le Titien, et l'étude particulière qu'il fit des ouvrages du Tintoret le porta à imiter la manière de cet illustre artiste. Schwartz réussissait dans les grandes compositions; il avait un bon coloris et un pinceau facile. Il a peint tant à fresque qu'à l'huile. L'électeur de Bavière le nomma son premier peintre, et l'occupa beaucoup à orner son palais.

SCHWARTZ (Ignatius), né en Souabe en 1690, entra chez les jésuites, enseigna la morale et l'histoire dans l'université d'Ingolstadt, et mourut à Augsbourg en 1765, après avoir publié : *Collegia historica*, 1754-1757, 9 vol. in-8, ouvrage très-estimé, plein de recherches et de bonne critique, qu'on peut regarder comme un des derniers fruits du génie de l'histoire, abandonné depuis aux caprices et aux préjugés des petits écrivains qui s'en sont universellement emparés. *Institutiones historicae*, 2 vol. in-8, 1729; c'est comme l'introduction à l'ouvrage précédent; *Institutiones juris universalis*, Augsbourg, 1745, etc.

* SCHWARZEL (Charles), théologien allemand, né en 1746, se montra fort attaché aux projets de réforme de l'empereur Joseph II, et, nommé successivement professeur de théologie à Inspruck et à Fribourg, où il était en même temps curé, s'efforça de faire adopter la même doctrine dans son école. Il encourut le blâme des personnes sages et

pieuses ; mais il était soutenu par la cour de Vienne, qui désirait et favorisait les nouveautés. En 1798, il donna, sur la validité des serments administrés en Alsace par des prêtres assermentés, une consultation favorable, mais qui pourtant ne satisfait pas pleinement les constitutionnels. De son côté, le gouvernement autrichien, dont le système était changé depuis la mort de Joseph II, blâma la consultation et fit réprimer Schwarzel. Cet ecclésiastique mourut en 1812. On a de lui : *Elenchus sanctorum Patrum*, 1779 ; *Prælectiones theologico-polemice*, 1781 ; *Introduction à la théologie pastorale* ; une *Catéchétique* ; une *Traduction des psaumes* en vers allemands ; une *Traduction latine* des Actes de l'assemblée de Florence, en 1787, (voy. Ricci, plus haut, 229) ; une *Traduction* de la lettre pastorale de l'archevêque de Tours, sur la justice chrétienne par rapport aux sacrements de pénitence et d'eucharistie. (Voy. CHAPT de RASTIGNAC.)

* SCHWARZENBERG (Charles-Philippe, prince de), feld-maréchal autrichien, né à Vienne le 15 avril 1771, d'une ancienne et illustre famille, entra de bonne heure au service, et parcourut rapidement tous les grades de l'armée. Après avoir fait deux campagnes contre les Turcs, il fut employé contre la France dès le commencement de la longue guerre qu'alluma la révolution, et qui ne finit qu'en 1815. En 1795, il commanda une partie de l'avant-garde sous le prince de Cobourg, et reçut l'année suivante, sur le champ de bataille, l'ordre de Marie-Thérèse. En 1796, il était major-général, et trois ans plus tard, lieutenant-général. À la mort de Paul I^{er}, en 1801, la cour de Vienne l'envoya féliciter Alexandre sur son avènement au trône de Russie, et rétablir les relations amicales, suspendues depuis deux années entre les deux gouvernements. En 1805, employé sous les ordres de Mack (voy. ce nom), il réussit à se soustraire à la capitulation d'Ulm, avec une partie de la cavalerie autrichienne, dont l'archiduc Ferdinand lui confia le commandement. Il combattit à la bataille d'Austerlitz, qui fut livrée, contre son avis, avant l'arrivée des renforts qu'on attendait. Nommé de nouveau ambassadeur à Saint-Petersbourg, en 1809, sur la demande d'Alexandre, il quitta ce poste pour venir reprendre un commandement dans l'armée, où il arriva peu de temps avant la bataille de Wagram. Après la paix de Vienne, envoyé ambassadeur à Paris, Napoléon l'accueillit avec une distinction particulière, et, lors des fêtes qu'il donna à l'occasion du mariage de Napoléon avec Marie-Louise (juillet 1810), le feu prit dans la salle de bal, et la princesse Pauline d'Areberg, sa belle-sœur, y périt victime de son amour maternel. En 1812, il eut le commandement du corps de 50,000 hommes que l'Autriche s'était engagée à fournir à la France dans la guerre contre la Russie, et se tint concentré dans le duché de Varsovie, où il occupait la position de Pultusk. Il reçut alors de son souverain le bâton de feld-maréchal. Lorsque, l'année suivante, il fut renvoyé à Paris, Napoléon lui dit en souriant : *Vous avez fait une belle campagne, vous, vous...!!!* en appuyant sur ce dernier mot. De retour à Vienne, il fut investi du commandement en chef des armées alliées contre la

France. Ce fut lui qui conçut et fit adopter le vaste plan des opérations de la campagne de 1814, notamment celui de la marche sur Paris, qu'on lui a vainement contesté. Le succès lui valut les distinctions les plus flatteuses. Lors de l'évasion de Napoléon de l'île d'Elbe, il commanda de nouveau une grande partie des armées alliées. De retour à Vienne, il fut nommé président du conseil aulique de guerre ; mais il ne remplit que bien peu de temps cette place éminente. Frappé, en 1817, d'une apoplexie qui lui paralysa tout le côté droit, il conserva bien nominativement ses fonctions, mais on sent qu'il dut abandonner à d'autres la direction des affaires. Deux ans après, il vint à Leipsig, d'après le conseil des médecins, et le voyage parut d'abord favorable à sa santé ; mais sa maladie ne tarda pas à reprendre son cours, et il mourut le 15 octobre 1820, à 48 ans. M. Prokesch, officier autrichien, a publié en allemand une biographie de ce prince, Vienne, 1825.

SCHWEDENBORG. Voy. SWEDENBORG.

* SCHWEDIAUR, ou plus exactement SCHWEDIAUER (François-Xavier), médecin, né en 1748 à Steyer dans la haute Autriche, étudia les diverses branches de la science médicale à Vienne où il suivit trois ans la clinique du docteur Haen. Il parcourut ensuite une partie de l'Europe dans le dessein d'élendre ses connaissances ; il fit un assez long séjour en Angleterre où il exerça son art avec un très-grand succès, se rendit en Ecosse en 1784, et cinq ans plus tard vint s'établir à Paris. Il se fit naturaliser français, soutint la réputation qu'il s'était acquise d'habile praticien, eut une grande clientèle et mourut le 27 août 1824. Outre sa thèse pour le doctorat, qui contient la description du musée anatomique de Vienne, 1775, in-8, ses principaux ouvrages sont : *Méthode médicale usitée dans les hôpitaux de Londres*, (en latin), Vienne, 1777, in-8 ; *Observations pratiques sur les maladies vénériennes les plus opiniâtres et les plus invétérées* (en anglais), Londres, 1784, in-8 ; trad. en franç. par Gibelin, 1785, et en allemand par l'auteur, Vienne, 1786 ; *Traité complet sur les maladies syphilitiques*, 7^e édit. 1817, 2 vol. in-8 ; *Pharmacopœa medici pratici universalis*, 1805, in-12, cum additamentis Vonnons Bruxelles, 1817, 5 vol. in-8 ; *Novum nosologiæ methodicæ systema*, Paris, 1811-12, 2 tom. en 5 vol. in-8. Schwediaur, pendant son séjour à Londres, avait entrepris, de concert avec deux de ses condisciples de Vienne, les docteurs Nooth et Milman, un journal médical (*Foreign med. Review*), dont il partagea deux ans après la rédaction avec le docteur Simmons, et qui prit alors le titre de *London medical journal*. Schwediaur s'est spécialement occupé des maladies que le libertinage entraîne à sa suite, et il est triste d'ajouter que dans les divers pays où il exerça, sa clientèle fut très-lucrative.

* SCHWEIGHŒUSER (Jean), célèbre philologue, né en 1742, à Strasbourg, où son père était chanoine et pasteur à Saint-Thomas, annonça dès son enfance cette passion de savoir, ce goût pour l'érudition qui devait lui mériter un jour une place si éminente parmi les savants. Après avoir terminé le cours de ses études de la manière la plus brillante, il s'essaya dans la prédication ; et dans le même

temps voulut joindre à ses autres connaissances celle de l'astronomie, de la botanique et de l'anatomie. En 1767, il soutint une thèse sur l'*ordre moral de l'univers*, où l'on trouve en germe tous les principes développés depuis par l'école écossaise (voy. REM, ci-dess. 192). La même année il alla suivre à Paris les leçons de de Guignes, puis à Gœttingue et à Leipsig celles de Michaelis et de Reiske (voy. ces différ. noms); il se rendit ensuite en Angleterre, et s'en revint par les Pays-Bas, ayant amplement profité des bibliothèques et de la conversation des savants de ces différents pays. De retour dans sa patrie, il fut en 1770 nommé professeur suppléant de philosophie, et sept ans après, à la mort du titulaire, il lui succéda dans une chaire qui faisait alors l'unique objet de son ambition. Il avait jusqu'à publié des thèses, des programmes, des discours où l'on reconnaissait l'homme de mérite; mais ce n'était point comme philosophe qu'il devait s'illustrer. Bruck (voy. ce nom, II, 258) le ramena par bonheur à la philologie; il échangea sa chaire pour celle des langues grecque et orientales, et ne tarda pas à se faire connaître par les excellentes éditions qui ont rendu son nom célèbre dans toute l'Europe. Il préparait celle de *Polybe*, chef-d'œuvre de critique érudite, quand arriva la révolution qui le força d'interrompre ses travaux. Il fit partie du conseil municipal pendant la mairie de Dietrich (voy. ce nom); mais éloigné du conseil, puis mis en prison comme suspect de ne pas approuver toutes les folies qui se succédaient chaque jour, il s'estima très-heureux de voir sa prison changée en un exil dans une petite ville de Lorraine où il put revenir à son édition de *Polybe* qu'il acheva en 1795. La terreur passée, il revint à Strasbourg et s'occupa de donner une édit. d'*Epicète*, revue sur les manuscrits et corrigée d'après les meilleurs textes. A la création de écoles centrales il fut nommé professeur de langues anciennes à celle du Bas-Rhin; et dans le même temps il reçut le titre de correspondant de l'institut. Il avait presque achevé son édition d'*Athènes*, quand il succéda en 1806 à son rival Oberlin (voy. ce nom) dans la place de bibliothécaire. Trois ans après, nommé professeur de littérature grecque à la faculté de Strasbourg, il en fut en même temps doyen. En 1810, ayant entrepris de donner une édition d'*Hérodote*, il obtint l'autorisation de se faire suppléer par son fils (voy. l'art. suiv.) dans la chaire de grec à l'académie et à la faculté protestante; et plus tard en 1824, quand il eut résigné le décanat, il fut assez heureux pour pouvoir faire passer à ce fils chéri sa place de bibliothécaire. Cet illustre savant mourut à Strasbourg le 19 janvier 1850. A ses éditions déjà citées il faut ajouter celles d'un choix de *Pièces* de Sophocle et d'Euripide d'*Appien*, de *Cèbes* et des *épîtres* de Sénèque. Il a donné des *Observations* sur Suidas, 1689, 2 part. in-8, et un *Lexique* d'Hérodote, 1824, 2 vol. in-8; enfin un *Eloge* latin d'Oberlin, vrai chef-d'œuvre du genre. On lui doit en outre des *opuscules académiques*, 1806, 2 part. in-8, où il a rassemblé ses dissertations qui ont rapport à la philosophie et à la philologie. On a plusieurs éloges de Schweighœuser, en latin par Dalhër, son successeur à la chaire d'hébreu au sé-

minaire protestant, et par M. Cuvier professeur, et M. Stievenart alors suppléant à la faculté de Strasbourg. Enfin l'année même de la mort de ce grand philologue M. Schnitzler, son ancien disciple, publia dans la *Revue encyclopédique*, tom. XLVII, une notice intéressante sur Schweighœuser.

** SCHWEIGHŒUSER (Jean - Geoffroi), fils du précédent, né en 1776 à Strasbourg, avait déjà donné des preuves de son goût pour les lettres et en particulier pour la philologie, lorsque atteint par la première réquisition, il fut enrôlé dans un corps destiné à défendre le Rhin; mais dès qu'il put se dégager du service militaire, il alla collationner à Paris les manuscrits grecs de la bibliothèque royale, dans l'intérêt des éditions que préparait son père (voy. l'art. précéd.). En 1796, il lut à l'institut une *Notice* sur un passage important de Simplicius découvert par son père (voy. SIMPLICIUS), et auquel les circonstances donnaient encore un intérêt particulier. Ayant consenti peu de temps après à se charger de l'éducation des enfants de M. Voyer d'Argenson, il y employa douze années. Après cette longue absence, il revint à Strasbourg et fut en 1810 adjoint à son père pour la chaire de littérature grecque, et plus tard il lui succéda comme professeur et comme bibliothécaire. Le séminaire protestant, où, des 1812, il professait la littérature latine, lui confia les mêmes fonctions. En 1825, il fut nommé correspondant de l'académie des inscriptions; l'année précédente il avait reçu de ce corps savant une médaille d'or pour un *Mémoire* sur les antiquités romaines de la ville de Strasbourg. Atteint en 1852 d'une paralysie, qui le força de garder la chambre sans toutefois l'empêcher de travailler; cependant il ne put dans une pareille situation entreprendre d'ouvrage de longue haleine. Il mourut, le 14 mars 1844, à 68 ans, regretté de tous ceux qui l'avaient connu. Indépendamment d'une édition des *Caractères* de Théophraste, traduits par la Bruyère (Paris, 1802, 5 vol. in-12), avec des notes intéressantes, et de plusieurs articles disséminés dans le *Magasin encyclopédique*, les *Archives littéraires*, les *Mémoires* de la société des sciences de Strasbourg, et de la société des antiquaires de France, on a de lui : *Vie de Christ.-Guil. Kock* (voy. ce nom, V, 40); *Antiquités de l'Alsace*, 1825-28, in-fol., avec M. de Golbéry; *Explication du plan topographique de l'enceinte antique appelée le mur païen, située autour de la montagne de Sainte-Odile*, 1825, in-8, avec pl. Schweighœuser a contribué à l'*Annuaire du Bas-Rhin*, et il s'était essayé quelquefois dans la poésie : on cite de lui entre autres un *Poème* sur la marche de la civilisation, dont le 1^{er} chant a été imprimé à Brunn en 1821.

SCHWENCKFELD (Gaspard de), né l'an 1490, dans son château d'Ossig, au duché de Lignitz en Silésie, soutint d'abord le parti des protestants; mais peu après il les attaqua dans un *Traité de l'abus qu'on fait de l'Evangile en faveur de la sécurité charnelle*. Cet ouvrage l'engagea dans une conférence avec Luther en 1525. Ses erreurs particulières le firent également rejeter des catholiques, des luthériens et des calvinistes. Devenu odieux à tous les partis, il fut chassé de la Silésie, où il avait déjà

fait un grand nombre de partisans. Il erra d'un endroit dans un autre, sans être presque nulle part en sûreté, et mourut à Ulm en 1561, à 71 ans. Toutes ses *Œuvres* ont été recueillies et imprimées en 1564, in-fol., et en 1592, en 4 vol. in-4. Luther disait que c'était le diable qui les avait vomies. On trouve encore aujourd'hui dans quelques villages de Silésie des schwenckfeldiens. Son traité *De statu, officio et cognitione Christi*, 1546, in-8 de 22 pages, est très-rare et recherché des curieux. Jean Milan a publié un excellent ouvrage, sur les erreurs de ces sectaires, et sur les moyens de les ramener, sous ce titre : *Quinque demonstrationes ex principiis a quolibet christiano admissis, neminem sanæ mentis et salutis amantem in secta schwenckfeldiana perseverare posse*, Neiss, 1720, in-8, avec la *Défense* de cet ouvrage, Prague, 1721.

SCHWENCKFELT (Gaspard), médecin de Greifenberg, en Silésie, exerça sa profession à Gorlitz, en 1609. On a de lui : *Thesaurus pharmaceuticus*, Francfort, 1680, in-8 ; *Stirpium et fossilium Silesiæ catalogus*, Leipsig, 1600, in-4 ; *Theriotropeum Silesiæ*, Lignitz, 1605, in-4. C'est une description des quadrupèdes, oiseaux, reptiles, insectes, etc., de la Silésie ; *Descriptio et usus thermarum hirsbergensium*, Gorlitz, 1607, in-8.

SCHWENTER (Daniel), natif de Nuremberg, professa pendant 28 ans à Altdorf les mathématiques, jusqu'en 1656, époque à laquelle il mourut dans sa 51^e année. Sa femme l'avait devancé de quelques jours dans ce fatal passage, ainsi que deux jumeaux dont elle était nouvellement accouchée. Un même tombeau les réunit tous les quatre. On a de Schwenter : des *Récréations philosophiques et mathématiques*, intitulées : *Deliciæ physico-mathematicæ* ; une *Géométrie pratique*, etc.

SCHWERIN (Christophe, comte de), gouverneur de Neiss et de Brieg, général feld-maréchal au service du roi de Prusse, né le 26 octobre 1684, dans la Poméranie suédoise, s'éleva par son mérite, et gagna la bataille de Molwitz, le 10 avril 1741, dans le temps que les Prussiens la croyait perdue. Frédéric II lui-même, dans son ouvrage intitulé : *L'Histoire de mon temps*, dit positivement que, dans son armée, il n'y avait alors que le maréchal Schwerin qui fût un homme de tête et un général expérimenté. On sait que cette victoire assura aux Prussiens la possession de la Silésie. Schwerin se signala dans tous les combats qui se donnèrent depuis contre les Autrichiens, et fut tué à la bataille de Prague, en 1757. Le roi de Prusse lui fit dresser, en 1769, une statue de marbre sur la place Guillaume à Berlin, et l'empereur Joseph II, un monument en 1785, dans l'endroit où il mourut.

SCHWILGUÉ (C.-J.-A.), né en 1774, à Schelestadt, de parents peu aisés, qui lui donnèrent cependant une bonne éducation, entra, en 1795, dans les hôpitaux militaires, comme élève en pharmacie ; puis il suivit les cours de médecine à Strasbourg, et vint à Paris en 1797, pour y perfectionner ses études. Il dut à l'affection que lui portait Pinel, l'avantage d'être attaché à la Salpêtrière, et, en 1802, reçu docteur, il donna des leçons de matière médicale, puis de nosographie interne,

et se livra à des recherches d'anatomie pathologique. Une fièvre l'enleva, au mois de février 1808, au moment où ses talents commençaient à être appréciés. On a de lui : *Essai sur le croup aigu des enfants*, Paris, 1802, in-8 ; c'est la reproduction de sa thèse inaugurale ; un *Traité de matière médicale*, 1805, 2 vol. in-8, où les médications des fonctions du système nerveux sont traitées d'une manière ingénieuse et plus précise qu'elles ne l'avaient été précédemment ; Nysten en a donné une éd. augmentée, 1809 ; *Manuel médical*, 1807, in-8, qui n'est plus au niveau de la science.

SCINA (Dominique), littérateur, né à Palerme en 1765, fit ses études dans un collège de piaristes, embrassa l'état ecclésiastique, et nommé professeur suppléant de mathématiques à l'académie depuis université de Palerme, y obtint quelques années après la chaire de physique expérimentale, dont il donna le premier un cours complet. Devoué aux intérêts de ses compatriotes, il leur rendit des services autant qu'il le put, surtout en concourant à repandre l'instruction et à lui donner une meilleure marche. Il mourut à Palerme du choléra le 15 juillet 1837. Ses principaux ouvrages sont : *Introduction à la physique expérimentale*, Palerme, 1805, in-8 ; *Eléments de physique générale et particulière*, 1828-29, 4 vol. in-8, et Milan, 1852, même format ; *Topographie de Palerme et de ses environs*, 1818 ; *Biographie de Maurolico* (voy. ce nom, v, 568), Palerme, 1808, gr. in-8 ; *Mémoire sur la vie et les ouvrages d'Empédocle*, Palerme, 1815, 2 vol. in-12 ; *Biographie d'Archimède*, 1825 ; *Essai sur l'histoire littéraire de la Sicile dans le XVIII^e siècle*, 1824-28, 6 vol. in-8 ; elle est très-estimée.

SCIOPIUS (Gaspard Schopp, plus connu sous le nom latin de), né dans le Haut-Palatinate en 1576, étudia dans les universités de sa patrie, avec tant de succès, qu'à l'âge de 16 ans, il avait déjà la réputation d'un bon auteur. Son cœur ne répondit pas à son esprit ; il était naturellement emporté et méchant. Il abjura la religion protestante, et se fit catholique vers l'an 1599, mais sans changer de caractère. Il devint l'Attila des écrivains ; il avait tout ce qu'il fallait pour bien jouer ce rôle : de l'imagination, de la mémoire, beaucoup de littérature, et une présomption démesurée. Les mots injurieux de toutes les langues lui étaient connus, et il les employait fréquemment. Il joignait à cette belle érudition une ignorance complète des usages du monde ; il n'avait ni décence dans la société, ni respect pour les grands. C'était un frénétique d'une espèce nouvelle, débitant de sang-froid les calomnies les plus atroces. Joseph Scaliger fut surtout l'objet de sa fureur et de ses satires. Cet homme vain ayant donné une prétendue histoire de sa famille, alliée selon lui à des princes, Sciopius détruisit toutes les prétentions de Scaliger qui, à son tour, découvrit toutes les taches de la famille de son adversaire. Son libelle, intitulé : *La Vie et les parents de Gaspard Sciopius*, nous apprend la généalogie de ce Cerbère de la littérature. Mais les horreurs publiées sur la famille de Sciopius ne lui semblèrent qu'une invitation à mieux faire. Il ramassa toutes les médisances, toutes les calomnies

répandues contre Scaliger, et il en fit un gros vol. sous lequel il s'efforça de l'écraser. Baillet dit que *Scioppius y passa les bornes d'un correcteur de collège, et d'un exécuteur de la haute-justice*. Personne n'entendait comme lui les représsailles. Il traita avec le dernier mépris Jacques I^{er}, roi d'Angleterre, dans son *Ecclesiasticus*, Hartberg, 1611, in-4; et ses deux plus zélés partisans, Casanbon et du Plessis-Mornay, parce qu'ils l'avaient contredit sur un point d'érudition. On fit brûler publiquement son libelle à Londres. Son effigie fut pendue dans une comédie représentée devant le monarque, qui lui fit donner des coups de bâton par le moyen de son ambassadeur en Espagne, et porta la vengeance au point de balancer les sottises de son adversaire. On sait que le roi d'Angleterre, que Henri IV appelait *maître Jacques*, aurait pardonné plus facilement un crime de lèse-majesté que la moindre attaque contre son savoir. Dans ses démêlés avec les jésuites, Scioppius publia contre la société plus de trente libelles diffamatoires dont on a la liste. Il s'occupa sur la fin de ses jours de l'explication de l'*Apocalypse*, et mourut à Padoue en 1619, âgé de 75 ans. On a de lui 104 ouvrages, dans lesquels on remarque de la littérature et quelque esprit. Les principaux sont : *Verisimilium libri IV*, 1596, in-8; *Commentarius de arte critica*, 1662, in-8; *De sua ad catholicos migratione*, 1600, in-8; *Notationes criticae in Phædrum, in Priapeia*, Padoue, 1664, in-8, qu'on peut joindre aux *Variorum*; *Suspectarum lectionum libri V*, 1664, in-8; *Classicum belli sacri*, 1619, in-4; *Collyrium regium*, 1611, in-8, bon ouvrage, qui aurait pu effectivement dessiller les yeux du roi Jacques I^{er}, si l'humeur dogmatique ne l'avait empêché de les ouvrir à la lumière; *Grammatica philosophica*, 1664, in-8; *Relatio ad reges et principes de stratagematibus, etc., societatis Jesu*, 1644, in-12. Il publia ce libelle sous le nom d'Alphonse de Vargas. Il avait été d'abord très-lié avec les jésuites; mais ces pères n'ayant pas été favorables à une requête qu'il avait présentée à la diète de Ratisbonne en 1650, pour obtenir une pension, requête renvoyée aux jésuites, confesseurs de l'empereur et des électeurs, Scioppius tourna toute son artillerie contre eux. Bellarmin avait cependant loué en lui : *Peritiam Scripturarum sacrarum, zelum conversionis hæreticorum, libertatem in Thuanò reprehendendo*, etc.; mais Scioppius oublia ces éloges, pour ne s'occuper que du refus qu'il leur attribuait.

SCIPION (Publius Cornelius) surnommé l'*Africain*, fils de Publius Cornelius Scipion, consul l'an 218 avant J.-C., n'avait pas encore 18 ans lorsqu'il sauva la vie à son père à la bataille du Tésin. Après celle de Cannes, il empêcha la noblesse romaine d'abandonner Rome. Son père et son oncle ayant perdu la vie en combattant contre les Carthaginois, il fut envoyé en Espagne à l'âge de 24 ans. Il en fit la conquête en moins de 4 années, battit l'armée ennemie, et prit Carthagène en un seul jour. La femme de Mardonius et les enfants d'Indibilis, qui étaient des principaux du pays, s'étant trouvés parmi les prisonniers, le généreux vainqueur les fit mener honorablement à leurs parents. Cette conduite contribua autant à ses victoires que son cou-

rage. Il mit fin à la guerre d'Espagne, par une grande bataille qu'il donna dans la Bétique, où il défit plus de 50,000 hommes de pied et 4,000 chevaux. Il fut fait consul l'an 205 avant J.-C. Scipion porta la guerre en Afrique. Il battit Asdrubal, un des meilleurs généraux carthaginois, et vainquit Syphax, roi de Numidie, l'an 205 avant J.-C. Il surprit d'abord son camp pendant la nuit, y mit le feu, et ensuite il le défit en bataille rangée. Les suites de cette victoire furent étonnantes, et peut-être elles l'auraient été davantage, si Scipion eût marché droit à Carthage. Le moment paraissait favorable; mais il crut, comme Annibal aux portes de Rome, qu'avant de faire le siège d'une capitale il fallait s'établir solidement. L'année suivante il y eut une entrevue entre ces deux fameux capitaines, pour y parler de paix; mais ils se séparèrent sans convenir de rien, et ils coururent aux armes. La bataille de Zama fut donnée; elle décida entre Rome et Carthage. Annibal, après avoir longtemps disputé le terrain, fut obligé de prendre la fuite. Vingt mille Carthaginois restèrent sur le champ de bataille, et autant furent faits prisonniers. Cette victoire produisit la paix la plus avantageuse pour Rome. Scipion fut honoré du triomphe, et du surnom d'*Africain*. On accorda à chacun de ses soldats deux arpens de terre pour chaque année qu'ils avaient porté les armes en Espagne et en Afrique (ce qui prouve combien l'Italie était encore peu peuplée à cette époque). L'an 194 avant Jésus-Christ il obtint une seconde fois le consulat; mais les intrigues de ses concurrents affaiblirent son crédit. Las de lutter contre eux à Rome, il passa en Asie, où, de concert avec son frère, il défit Antiochus, l'an 189 avant Jésus-Christ. Revenu à Rome après qu'Antiochus se fut soumis aux conditions qu'on voulut, il fut traduit devant le peuple par les deux Pétillius. Ces tribuns l'accusèrent de péculat à la sollicitation de Caton, qui croyait que les victoires ne devaient pas couvrir les délits des généraux. Ils prétendirent qu'il avait tiré de grandes sommes d'Antiochus, pour lui faire accorder une paix avantageuse. Il fallut que le vainqueur d'Annibal, de Syphax et de Carthage, se réduisit à soutenir le triste rôle d'accusé. Il se contenta le premier jour de faire le récit de ses exploits et de ses services. Cette défense fut reçue avec applaudissement. Le second jour fut encore plus glorieux pour lui : « Tri- » buns du peuple, dit-il, et vous, citoyens, c'est à » pareil jour que j'ai vaincu Annibal et les Cartha- » ginois : venez, Romains, allons dans les temples » rendre aux dieux de solennelles actions de grâ- » ces. » On le suivit en effet, et les tribuns restèrent seuls avec le crieur qu'ils avaient amené pour citer l'accusé. L'affaire fut agitée une troisième fois; mais Scipion n'était plus à Rome, il s'était retiré à sa maison de campagne à Linterne, où il mourut peu de temps après, l'an 180 avant Jésus-Christ, avec la réputation d'un général qui joignait à de grandes vues une exécution prompte. On sait l'exemple de continence qu'il donna pendant la guerre d'Espagne. A la prise de Carthagène, ses soldats lui amenèrent une jeune Espagnole trouvée dans la ville. Sa beauté surpassait l'éclat de sa naissance, et elle était éper-

dament aimée d'un prince celibérien, nommé *Alutius* (voy. ce nom), auquel elle était fiancée. Scipion vit sa prisonnière, et la remit entre les mains de son père et de son amant. Cette action ravit les Espagnols d'admiration; ils firent faire pour Scipion un bouclier d'argent, où elle était représentée en bas-relief. Ce bouclier, retrouvé en 1636 dans le Rhône, près d'Avignon, se voit à la bibliothèque royale. Les autres nations, et les auteurs de tous les siècles suivants, ont mis ce trait de continence entre les actions les plus héroïques de l'antiquité. Elle était néanmoins dans Scipion une espèce d'inconséquence, car ce Romain n'était rien moins que chaste. Il était extrêmement adonné aux plaisirs sensuels, et n'y mettait pas grande délicatesse. Il dérogea en cette occasion à ses principes ou à sa coutume: soit que la gloire qu'il prévoyait devoir être le fruit d'une continence d'éclat, lui parût préférable à une jouissance passagère et vulgaire, soit que la satiété, effet de quelque débauche récente, l'eût rendu en ce moment insensible à un nouvel objet d'amour. Si on s'en rapporte au récit de Plutarque, ce n'est que par considération pour son caractère public, que Scipion rejeta cette occasion de lubricité. *Perlibenter accepissem si privatus neque cum imperio essem*. Un illustre orateur a fait avec l'action de Scipion et celle que ferait en pareil cas le dernier soldat chrétien le parallèle suivant. « Quelque grande que soit votre action, dit-il, en » adressant la parole à ce Romain, quelque sublime » que soit la vertu qui l'a produite, la vertu du » chrétien est encore plus noble et plus pure. Les » soins d'une guerre importante dont vous étiez » chargé ont pu distraire votre grande âme des plaisirs vulgaires; les ennemis de votre nom qu'il » fallait réduire au silence; deux illustres rivaux; » un oncle et un père, qu'il fallait atteindre et sur- » passer; des peuples qu'il fallait vaincre par les » armes, gagner par les bienfaits, étonner du moins » par votre générosité, étaient autant de motifs qui » pouvaient vous animer à ce sacrifice. Mais ce chrétien obscur, ce soldat perdu dans les derniers » rangs de sa légion, qui n'a rien à espérer ni à redouter de la part des hommes, qui ne sera ni » puni de son crime ni loué de sa vertu, ne se » montrera ni moins pur ni moins retenu dans le » tumulte et le désordre qui favoriseront sa licence, » dans le silence et les ténèbres qui cacheront sa » retenue, que si l'univers avait les yeux fixés sur » lui pour applaudir à sa réserve, et que la renommée se tint prête à la publier. » L'abbé Séran de la Tour a donné, en 1738, une *Histoire* estimée de ce célèbre Romain, pour servir de suite aux *Hommes illustres* de Plutarque, avec les observations du chevalier Folard sur la bataille de Zama, Paris, in-12. — Publius-Cornelius Scipion, son fils, fut fait prisonnier dans la guerre d'Asie, et adopta le fils de Paul Emile, qui fut nommé le *jeune Scipion l'Africain*, qui est le sujet de l'article qu'on lit ici, après le suivant.

SCIPION (Lucius-Cornelius), surnommé l'*Asiatique*, frère de Scipion l'Africain, le suivit en Espagne et en Afrique. Ses services lui méritèrent le consulat, l'an 190 avant J.-C. On lui donna la

conduite de la guerre d'Asie contre Antiochus, auquel il livra, de concert avec son frère, une sanglante bataille dans les champs de Magnésie, près de Sardes, où les Asiatiques essuyèrent une très-grande perte. Le triomphe et le surnom d'*Asiatique* furent la récompense de sa victoire; mais à son retour à Rome, Caton le censeur fit porter une loi pour informer des sommes d'argent qu'il avait reçues d'Antiochus, et Lucius Scipion fut condamné à une amende pour le même crime de péculation dont on avait accusé son frère. Ses biens furent vendus, et leur modicité parut le justifier; cependant cette même accusation, intentée contre les deux frères, a laissé des impressions fâcheuses sur leur désintéressement.

SCIPION (Publius-Emilianus), surnommé *Scipion l'Africain le Jeune*, était fils de Paul Emile, et fut adopté par Scipion, fils de l'Africain. Après avoir porté les armes sous son père, il alla servir en Espagne en qualité de tribun légionnaire. Quoique âgé seulement de 50 ans, il annonça par ses vertus et par sa valeur ce qu'il serait un jour. Un Espagnol d'une taille gigantesque ayant donné le défi aux Romains, Scipion l'accepta et fut vainqueur. Cette victoire accéléra la prise d'Intercatie. Le jeune héros monta le premier à l'assaut, et obtint une couronne murale. De l'Espagne il passa en Afrique et y effaça tous ses concurrents. Phaméas, général de la cavalerie ennemie, le redoutait tellement, qu'il n'osait paraître quand c'était son tour d'aller en parti. Pénétré d'estime pour ce grand général, il passa enfin au camp des Romains pour vivre sous sa discipline. Le roi Massinissa ne lui donna pas une moindre marque de sa considération: il le pria, en mourant, de régler le partage de ses états entre ses trois fils. Scipion ayant brigué la charge d'édile, on le désigna consul l'an 148 avant J.-C., quoiqu'il n'eût pas l'âge requis pour cette charge; mais Rome savait faire des exceptions, et certainement Scipion les méritait. Il eut, comme son aïeul adoptif, l'avantage d'être chargé de la guerre d'Afrique, avec la permission de choisir son collègue; et, par un nouveau trait de ressemblance entre eux, il se fit accompagner dans ces expéditions par Lélius, son intime ami, fils de cet autre Lélius qui avait autrefois si bien secondé la valeur du grand Scipion. Le général romain trouva le siège de Carthage moins avancé qu'il ne l'était à la fin de la première campagne: les lignes des assiégeants n'étaient pas assez resserrées; pour remédier à ce défaut, il établit son camp sur une langue qui formait une communication entre les terres et la presqu'île dans laquelle Carthage était située. Par ce moyen, il ôta aux assiégés toute espérance de recevoir des vivres de ce côté-là; mais ils pouvaient en faire venir par mer, attendu que les vaisseaux romains n'osaient s'approcher jusqu'à la portée des machines de guerre, qui les auraient accablés. Scipion leur enleva cette dernière ressource, en faisant fermer l'entrée de leur port par une longue et large digue de pierre; cette digue avait, dit-on, 24 pieds de large par le haut, et 92 par la base: travail immense et presque inconcevable. Les Carthaginois cependant en firent un encore plus surprenant,

Leur ville contenait (à ce que disent les calculs toujours exagérés des anciens), 700,000 habitants, qui tous à l'envi, hommes, femmes et enfants, s'employèrent à creuser un nouveau port, et à construire une flotte. Les Romains eurent tout lieu d'être surpris, lorsque, du milieu des dunes, ils virent sortir 50 galères qui s'avançaient en bel ordre, toutes prêtes à livrer bataille, et à soutenir les convois qu'on leur amènerait. On croit que les Carthaginois firent une grande faute de ne point attaquer les vaisseaux romains dans cette première surprise; ils ne donnèrent bataille que 5 jours après, et elle ne fut pas à leur avantage. Le consul s'empara d'une terrasse qui dominait la ville du côté de la mer, s'y retrancha, et y établit 4,000 soldats pour y passer l'hiver. La suite de ces manœuvres fut la prise de Carthage, qui fut livrée aux flammes. De retour à Rome, il eut les honneurs du triomphe, et se rendit propre le surnom d'*Africain*, qu'il portait déjà par droit de succession. Le consulat lui fut décerné pour la deuxième fois l'an 154 avant J.-C. : il l'avait obtenu la première fois pour aller détruire Carthage; il l'eut celle-ci pour aller détruire Numance. Il eut le bonheur de la prendre, et d'obtenir un second triomphe et le nom de *Nu-mantin*. Quelque temps après, Scipion ayant aspiré à la dictature, les triumvirs le firent étrangler dans son lit. Ainsi périt le second Africain, qui égala, ou même surpassa le vainqueur d'Annibal, par sa valeur, par son activité, par son zèle pour la discipline militaire; mais qui ternit ses qualités par son ambition. Scipion avait senti de bonne heure l'importance du danger où les richesses excessives exposeraient sa patrie. Célébrant le lustre en qualité de censeur, le greffier, dans le sacrifice ordinaire de ce jour solennel, lui dictait le vœu par lequel on conjurait les dieux de rendre les affaires du peuple romain meilleures et plus brillantes : « Elles » le sont assez, dit-il, et je les prie de les conserver » toujours dans le même état. » Il fit aussitôt changer le vœu de cette manière. Les censeurs, par respect, s'en servirent depuis dans la cérémonie des lustres.

SCIPION-NASICA, fils de Cnéius-Scipion-Calvus, et cousin de Scipion, premier *Africain*, vécut toujours en homme privé, et n'en fut que plus heureux. Les qualités de son cœur le firent chérir du peuple romain. Il eut un fils non moins estimable, et qui mérita d'être surnommé les *Délices des Romains*.

SCOCCO (Ferrand le). Voy. CALA.

SCOPAS, architecte et sculpteur de l'île de Paros, où il naquit vers l'an 460 ou 462 avant J.-C., peu de temps après la mort de Phidias. Il construisit le temple de Minerve à Tégée, et le fameux mansolée qu'Artémise fit ériger à son mari dans la ville d'Halicarnasse, et qui était réputé pour l'une des sept merveilles du monde. Il fit aussi à Ephèse une colonne, célèbre par les beautés dont ce savant artiste l'avait enrichie. Mais, parmi ses ouvrages, on fait surtout mention d'une *Vénus*, qui fut transportée à Rome, et que Pline (*Hist. Nat.*, liv. 36, chap. 4) jugeait être supérieure à celle de Praxitèle, quoiqu'elle fût moins admirée à Rome que l'autre

à Gnide, à raison de la multitude de chefs-d'œuvre que renfermait la capitale du monde; car c'est là bien certainement le sens du passage de Pline, auquel Falconet et de Lalande ont trop légèrement reproché une contradiction, et que le père Brolier et l'abbé le Blond, en tâchant de le justifier, n'ont pas mieux compris. Voy. le *Journal hist. et litt.*, 15 avril 1785, p. 391.

SCOPPA (l'abbé Antoine), littérateur, né en Sicile vers 1762, se passionna de bonne heure pour la langue française, et parvint à se rendre familiers nos auteurs classiques tant poètes que prosateurs. Après avoir donné des leçons de langue française à Rome, il vint en France et s'établit d'abord à Versailles où il donna des leçons de langue italienne. Son *Traité de la poésie italienne rapportée à la poésie française*, 1805, in-8, obtint assez de succès pour l'engager à approfondir ce sujet. C'est ce qu'il fit dans un ouvrage où il s'efforça de prouver que la langue française est aussi harmonieuse, aussi musicale que la langue italienne. Ce travail devint l'objet d'un rapport à l'institut et lui valut une gratification. En 1815, son mémoire *Des beautés poétiques de toutes les langues considérées sous le rapport de l'accent et du rythme* fut couronné par l'académie française. A la restauration il reprit le chemin de Naples où il fut très-bien accueilli par le roi Ferdinand qui le chargea d'établir des écoles d'enseignement mutuel. Il mourut à Naples le 15 octobre 1817. Outre une *Grammaire italienne pour les dames* et quelques *Opuscules*, on a de lui : *Les vrais principes de la versification développés par un examen comparatif entre la langue italienne et la langue française*, 1811-14, 5 vol. in-8.

* SCORBIAC (Bruno-Casimir de), prédicateur, né en 1796 à Montauban, reçut dans sa famille une éducation toute chrétienne. Il avait fait des études préparatoires pour l'école polytechnique, mais il renouça tout-à-coup à cette carrière et se présenta en 1815 au séminaire de Saint-Sulpice. Cinq ans après il entra dans la maison des missionnaires fondée par l'abbé de Rauzan (voy. ce nom), et ne tarda pas à se faire remarquer par son talent pour la chaire. Le succès de ses prédications suggéra l'idée de créer pour lui l'emploi d'aumônier de l'université, spécialement chargé de donner des retraites dans les collèges; et le peu de temps qu'il le remplit lui suffit pour connaître à fond les principaux établissements universitaires. Comprenant tout le besoin que la jeunesse a d'une bonne direction, il s'occupa, de concert avec l'abbé de Salinis, de rendre au collège de Juilly son ancienne splendeur, et il y parvint très-promptement. En 1841, obligé de renoncer à ce collège, il vint habiter Bordeaux, et il continua de réunir chez lui à des soirées littéraires l'élite de la jeunesse. Dans un pèlerinage qu'il fit à Rome, il fut accueilli avec une bienveillance toute particulière par le pape Grégoire XVI. Appelé près de son frère, gravement malade, il était à peine arrivé à Montauban qu'il fut obligé de s'aliter, et mourut peu de jours après, le 1^{er} octobre 1846. On lui doit une *Histoire de la philosophie*, Paris, 1856, in-8, ouvrage pour lequel il eut pour collaborateur son ami M. de Salinis. L'un des fon-

dateurs de l'*Université catholique*, il s'occupa beaucoup plus de la direction que de la rédaction de cette revue. Ses *Sermons* sont encore inédits.

SCORZA (Sinibaldo), peintre et graveur de Voltaggio dans le territoire de Gênes, mourut dans cette dernière ville en 1631, âgé de 41 ans. Né avec un goût singulier pour le dessin, il copiait à la plume les estampes d'Albert Durer, d'une manière à tromper les connaisseurs, qui les croyaient gravées ou qui les prenaient pour des originaux mêmes. Il excellait aussi à peindre des animaux, des fleurs et des paysages.

SCOT (Jean). Voy. DUNS.

SCOT (Jean), appelé aussi *Erigène*, du nom d'Eirin que portait anciennement l'Irlande sa patrie. Après avoir fait quelques progrès dans les belles-lettres et la philosophie, il passa en France sous le règne de Charles le Chauve; ce prince, qui aimait les sciences, conçut pour lui une grande estime. Il goûta son caractère enjoué, au point de l'admettre à sa table, et de s'entretenir familièrement avec lui. Erigène, appuyé de la protection du roi, se crut tout permis. Un jour, que Charles lui demanda quelle était la distance qui se trouvait entre un Scot (Ecossois) et un sot : « Seigneur, répliqua-t-il, il n'y a entre eux d'autre distance que celle de la table. » C'était un esprit vif et hardi, mais peu versé dans les matières de religion : malgré cela, il voulut se mêler de questions théologiques ; et, en se livrant à son génie sophistique, il fronda l'Ecriture et la tradition, et tomba dans plusieurs erreurs. Ses écrits ne tardèrent pas à soulever tous ceux qui étaient attachés à la religion. Le pape Nicolas 1^{er} en porta ses plaintes au monarque protecteur de ce téméraire écrivain : on ne sait pas si elles firent effet sur l'esprit de Charles le Chauve ; ce qui paraît constant, c'est que Jean Scot termina ses jours en France quelques années avant ce prince, qui mourut en 877. Ainsi c'est une erreur de dire qu'il soit retourné en Angleterre, et qu'il ait été tué l'an 883 à coups de canifs par ses écoliers. Nous n'avons plus le *Traité* qu'il composa sur l'*Eucharistie contre Paschase Ratbert*. Cet ouvrage, qui contenait, à ce qu'on prétend, le premier germe de ce qui a été écrit depuis contre la transsubstantiation et la présence réelle, fut pros crit par plusieurs conciles, et condamné au feu l'an 1059 par celui de Rome. Mais nous avons le *Traité de la prédestination divine*, qu'il fit à la prière de Hincmar de Reims et de Pardule de Laon ; il se trouve dans l'*Vindicie prædestinationis et gratiæ*, 1650, en 2 vol. in-4. Ceux qui voudront avoir des renseignements plus détaillés, et savoir quel jugement on doit porter de Jean Scot, pourront lire *Acta sanct. ord. S. Bened.*, in præfat., sect. 4, Paris, 1680.

SCOTT (WALTER). Voy. WALTER-SCOTT.

* SCOTT (Jean), poète anglais, né à Londres en 1750, était fils d'un marchand de draps, de la secte des quakers, qui lui fit donner une éducation soignée. Ce fut à l'âge de 17 ans, au milieu des douceurs de la vie champêtre, qu'il sentit les premières impulsions de son génie poétique, et ce fut d'un maçon, homme de sens et de goût, qu'il reçut des avis sur ses premières compositions. Dans la suite par recon-

naissance il épousa sa fille. Il passa ses vingt premières années à Amwel, village du comté d'Hertford, où son père s'était établi ; et ses études durent souffrir de son isolement. A dater de 1760, il fit de temps à autre de courtes visites à Londres, où il publia quatre *Elégies descriptives et morales*, qui furent assez bien accueillies. Il s'y lia plus tard avec le fameux Johnson. Il donna plusieurs autres ouvrages qui eurent aussi du succès, et mourut à Radcliff, près de Londres, le 12 décembre 1785, à 54 ans. Il avait donné l'année précédente une édition de ses *poésies*, in-8, où l'on distingue son poème d'*Amwel*, par lequel il a voulu immortaliser son village chéri. Peu satisfait de quelques articles de Johnson sur les *Vies des poètes*, il avait recueilli des détails et des observations sur Denham, Milton, Pope, Dryden, Goldsmith et Thompson, et son travail fut publié, en 1785, par les soins de M. Hoole, sous le titre de *Critical-Essays*, avec une vie de l'auteur. La *Vie de Dryden* a été réimprimée séparément, Londres, 1808, in-4. On a quelques autres ouvrages de Scott dont l'utilité augmenta sa réputation en Angleterre, mais qui sont sans intérêt pour les lecteurs du continent.

SCOTTI (Jules-Clément), ex-jésuite, quoique profès des quatre vœux, enseigna la philosophie et la jurisprudence canonique à Padoue. On lui attribue *Monarchia Solipsorum*, 1648, in-12 ; traduite en français par Restaut, 1721, in-12, sous le titre de la *Monarchie des Solipses*; livre peu lu aujourd'hui, quoique fort recherché avant la suppression des jésuites (Voy. INCHOFER.) Ses autres ouvrages sont : *De potestate pontificis in societatem Jesu*, 1657, in-4 ; *De obligatione regularis*, etc., 1647, in-4. Cet auteur mourut à Padoue, en 1669, âgé de 67 ans.

* SCOTTI (l'abbé), né à Milan en 1752, n'était pas ecclésiastique ; mais, selon l'usage ou l'abus établi en Italie, il en avait adopté le costume. Il ne manquait pas de talents pour la poésie lyrique et dramatique ; mais il fut toujours poursuivi par la mauvaise fortune. On applaudissait à ses sonnets et à ses pièces de théâtre, et on le laissait languir dans la misère. Croquant améliorer son sort, il adressa une ode à l'archiduc Ferdinand, gouverneur de la Lombardie, mais l'auteur n'en obtint que de stériles éloges. Désabusé du monde, il entra dans un couvent de mineurs franciscains, à quelques lieues de Milan, et y mourut vers 1799. Il a laissé des *Poésies*, des *Tragédies*, parmi lesquelles on remarque *Les princes d'Este* (1), jouée à Milan en 1784 ; des *Lettres* et des *Discours* sur divers sujets littéraires.

* SCOTTI (Come-Galéas), littérateur italien, né en 1759 à Mérate, village du Milanais, se fit connaître d'abord par quelques poésies légères, et s'exerça ensuite avec succès dans l'art dramatique. A 52 ans, il renonça à la carrière dans laquelle il avait débuté d'une manière si heureuse, pour entrer chez les barnabites, qui l'envoyèrent professer la rhétorique à Milan. Il y resta jusqu'en 1801, et fut appelé à Crémone pour y occuper la chaire d'éloquence ; il la quitta pour celle d'histoire, nouvellement fondée et il la remplissait encore lorsqu'il

(1) Cette tragédie paraît être de son homonyme dont l'art. suit.

mourut le 15 juillet 1821. Parmi ses ouvrages nous citerons : *Giornate del Brembo, colle veglie di Belgiojoso*, Crémone, 1806, 6 vol. in-8; l'*Academia Borromea*, dont la première partie seulement a été publiée. Ces deux ouvrages renferment des contes qui sont estimés.

SCOUVILLE (Philippe), jésuite, né à Champion, près de Marche, dans le duché de Luxembourg, en 1622, se dévoua entièrement à l'instruction des peuples de cette province et des pays voisins. Doué à un degré supérieur des lumières, du zèle et de la mortification nécessaires à cette importante fonction, sa maxime spéciale était que les prédicateurs et les pasteurs des âmes ne s'appliquaient pas assez à frapper les esprits et à pénétrer les cœurs de l'idée de la divinité; que, faute d'être appuyé sur cette base, tout l'édifice de l'instruction et de la sanctification des hommes portait à faux. « On se fatigue, disait-il, à inculquer que Dieu » ordonne, que Dieu défend telle chose, qu'il » faut craindre et apaiser son courroux par la pénitence; et en même temps on oublie à donner » au peuple une connaissance de Dieu, telle qu'il » la faut pour rendre efficaces les leçons qui doivent le rendre meilleur. » C'est de cette grande idée de Dieu, sans cesse répétée et inculquée, gravée en traits vifs et profonds, imprimée par des images vastes et sublimes, qu'il faisait l'âme et le grand mobile de sa prédication, l'appui et la sanction des dogmes et de la morale chrétienne. (Voy. MOYSE.) Aussi ses succès furent-ils immenses, et l'époque de ses courses apostoliques devint celle d'une révolution morale parmi les peuples qui étaient l'objet de ses travaux. Il mourut le 17 novembre 1701, après des fatigues et des peines incroyables, avec plus de satisfaction et de véritable gloire que les conquérants des nations; voyant, au lieu de ruines, le vice et l'ignorance bannis, des hommes instruits et devenus plus chrétiens. Ce qu'il avait de loisir, il l'employa à la composition d'un grand nombre d'ouvrages solides et édifiants, qui ont assuré et qui soutiennent encore les fruits de ses travaux. Tels sont : un *Catéchisme* en allemand, Cologne, 1683, 7 vol. in-8. C'est un abrégé de théologie dogmatique et morale d'un excellent usage pour les missionnaires et les curés; *Abrégé du Catéchisme*; il fut longtemps le catéchisme du diocèse de Trèves, et il serait à souhaiter qu'il le fût encore, à l'exclusion de ceux que l'empirisme de la nouveauté y a substitués; c'est incontestablement un des meilleurs qu'il y ait pour la clarté, l'ordre, la dignité dans l'exposition du dogme, et surtout une judicieuse proportion avec l'intelligence des enfants et du peuple. On voudrait seulement qu'on y eût mieux distingué les choses absolument certaines de celles qui peuvent être contestées. *Sancta sanctorum sancte tractanda*, etc. On a publié sa Vie en latin, Colblentz, 1705, in-4; elle est simplement mais bien écrite.

SCRIBANI (Charles), jésuite, né à Bruxelles en 1561, mort en 1629, fut professeur, puis recteur de Bruxelles et d'Anvers, et enfin provincial de Flandre. Pendant 40 ans qu'il vécut à Anvers, on

le regarda comme l'arbitre de tous les différends de cette ville. C'est à ses soins qu'on a dû la maison professe d'Anvers, le collège et le noviciat de Malines, etc. Le P. Scribani parlait avec facilité presque toutes les langues vivantes. Plusieurs princes, entre autres Ferdinand II, Philippe IV, l'archiduc Albert, lui donnèrent des marques distinguées de leur estime. Il a laissé plusieurs ouvrages. Celui qui a fait le plus de bruit est son *Amphitheatrum honoris adversus calvinistas*, Namur, 1605, in-4, qu'il publia sous le nom de *Clarius Bonarscius*, qui est l'anagramme de son nom. Il n'est pas étonnant qu'on ait dit tant de mal de ce livre. Les artifices et les procédés des calvinistes y sont mis dans un trop grand jour, pour ne pas les avoir irrités. Casaubon dit que ce livre aurait pu être intitulé : *Amphitheatrum horroris*; et cela est vrai, mais dans un autre sens qu'il ne l'entendait. On sollicita vivement Henri IV de faire brûler ce livre; mais quelle fut la surprise des adversaires de Scribani, quand ils surent que Henri IV avait écrit une lettre d'éloge à l'auteur, accompagnée de lettres de naturalisation! On a encore de lui : une *Histoire des guerres civiles des Pays-Bas*, en latin, 1627, in-8; *Antverpia*, 1610, in-4. C'est un éloge des citoyens d'Anvers; *Origines Antuerpiensium*, in-4, bien écrit; l'auteur s'est éloigné des vieilles fables qui regardent la naissance de cette ville. Il ne faut pas confondre cet ouvrage avec les *Origines Antuerpianæ* de Goropius; *Orthodoxæ fidei controversa*, Anvers. Rocaberti en a inséré une partie dans sa *Bibliotheca maxima pontificia*, tom. 7; *Ars mentiendi calvinistica*. C'est la réfutation des calomnies des calvinistes contre la société, et de plus un tableau des maux causés par la prétendue réforme : on y trouve, comme il est dit dans le titre, *Belli civilis apud Gallos, apud Belgas, sanguinis causas, auctores, initia, progressus; Meditationes sacræ*, latin et flamand, 1613, 2 vol. in-8; *Medicus religiosus*, 1619. Il y parle des maladies de l'âme et de leur guérison; *Superior religiosus*, 1619, in-12; *Cænobiarcha*, 1624, in-8. Ces trois ouvrages offrent d'excellents avis, fruit d'une expérience longue et réfléchie, et devraient être le manuel des supérieurs religieux; *Politico-Christianus*, 1624, in-4, plein de vues sages qui rendraient les états et les particuliers heureux, si elles étaient suivies; *Defensio Lipsii posthuma*, élégamment et judicieusement écrite.

SCRIBONIUS-LARGUS, médecin du temps de l'empereur Claude, a donné au public un recueil de remèdes, qu'il dédia à Julius-Callistus, affranchi de Claude. Cet ouvrage fut bien accueilli, quoiqu'il ne contint que des formules de remèdes la plupart vains et superstitieux. Freind peint l'auteur comme un empirique, et M. Portal en a parlé dans le même sens. Ce recueil a été publié sous le titre : *De compositione medicamentorum liber*, Paris, 1529, et parmi les *Medicæ artis principes*, Ibid., 1567, in-fol.; Padoue, 1655, in-4, avec notes de Jean Rhodius. Quelques critiques ont prétendu que ce traité avait été écrit en grec, et que le latin que nous avons n'est qu'une traduction faite dans des temps postérieurs, parce qu'il ne répond pas à la pureté que cette langue conservait au temps

de Claude; mais M. Goulin a prouvé invinciblement que ce traité a été écrit en latin et qu'il est original.

SCRIMGER (Henri), savant écossais, né à Dundee, d'une ancienne famille, mort à Genève, en 1571, à 65 ans, passa en Allemagne, où il s'attacha à Ulric Fugger, bienfaiteur des gens de lettres, qui lui procura beaucoup de manuscrits grecs et latins. Il alla à Genève pour les faire imprimer par Henri Etienne, ainsi que les *Novelles* de Justinien. Après avoir professé la philosophie deux ans dans cette ville, il fut le premier qui y enseigna le droit. On a de lui une *Histoire d'Ecosse*, imprimée sous le nom de *Henri d'Ecosse*.

SCRIVERIUS ou SCHRYVER (Pierre), poète, historien et philologue, né en 1576 à Harlem, mort en 1660, s'est fait connaître par plusieurs ouvrages, tels que : *Batavia illustrata*, Leyde, 1609, in-4; c'est un recueil d'écrits sur les Provinces-Unies. Il l'a donné, considérablement augmenté, sous le titre d'*Inferioris Germaniae provinciarum unitarum antiquitates*, 1611, in-4; *Chronique de la Hollande*, etc., Amsterdam, 1663, in-4, en hollandais; *Des anciens Bataves*, Leyde, 1606, in-8, sous le nom de *Saxon le grammairien*; *Principes Hollandiae*, avec figures, Harlem, 1650, in-fol. On lui doit aussi plusieurs *Editions* d'auteurs latins avec des *Notes*, et plusieurs *Poésies* latines, insérées dans le *Par-nassus latino-belgicus*, Amsterdam, 1819, in-8.

SCRODER (...), orientaliste allemand, né vers l'an 1670, étudia les langues savantes, et s'appliqua surtout à l'arménienne, non moins difficile que l'arabe et l'hébraïque. Elle s'écrivit, comme la première de ces langues, de gauche à droite, est composée de trente-huit lettres, et se divise en quatre sortes d'écriture, savoir : *erghatachir* (écriture de fer), *poloechir* (écriture ronde), *nodrchir* (écriture des notaires), et enfin la quatrième est uniquement composée de majuscules. Scroder publia une grammaire, encore estimée, de cette langue, avec le titre de *Thesaurus lingue armenicæ antiquæ et hodiernæ*, Amsterdam, 1711, in-8.

SCUDÉRI (Georges de), écrivain, naquit au Havre-de-Grâce en 1601, d'une famille noble, originaire d'Apt en Provence. Après avoir passé quelque temps au Havre, il embrassa le parti des armes qu'il quitta vers 1650 pour venir cultiver les lettres dans la capitale, et travailla pour le théâtre. L'académie française lui donna une place dans son corps en 1630. Il était alors gouverneur de Notre-Dame de la Garde en Provence, gouvernement de peu d'importance, mais dont il faisait grand cas. Il en fit dans un poème une description magnifique, quoique, suivant Chapelle et Bachaumont, il n'y eût pour toute garde qu'un suisse peint avec sa hallebarde sur la porte. Il ne faut cependant pas s'en tenir au ridicule que ces deux voyageurs, ainsi que Boileau, ont tâché de donner à Scudéri. Il avait des travers sans doute, était beaucoup trop prévenu en faveur de son mérite, et ne rendait pas assez de justice à celui des autres; mais il avait aussi de bonnes qualités, et quoiqu'il ne fût pas à son aise, on cite de lui des traits de désintéressement et de générosité dont ses adversaires ne se fussent peut-être pas pi-

qués dans les mêmes circonstances. L'on ne peut aussi lui refuser de l'esprit, mais il abusa de sa facilité; et il s'en faut de beaucoup qu'il soit irrépréhensible du côté du style et même du côté du jugement. Voici comment il parle de lui dans une de ses préfaces : « Tu couleras aisément, lecteur, sur les fautes que je n'ai point remarquées, si tu daignes apprendre que j'ai employé la plus grande partie de l'âge que j'ai, à voir la plus grande partie de l'Europe, et que j'ai passé plus d'années dans les armes que d'heures dans mon cabinet, et beaucoup plus usé de mèches en arquebuses qu'en chandelles; de sorte que je sais mieux ranger les soldats que les paroles, et mieux carrer les bataillons que les phrases. » Ce poète mourut à Paris en 1667, à 66 ans. Ses ouvrages sont : *Seize Pièces de théâtre*, représentées depuis 1629 jusqu'en 1645. Elles sont défigurées par des intrigues de ruelle, et aussi platement que maussadement écrites. *Le Cabinet ou Mélanges de vers sur des tableaux, des estampes*, etc.; *Recueil de Poésies diverses*, dans lequel, outre 101 sonnets et 50 épigrammes, on trouve des odes, des stances, des rondeaux, des élégies, etc.; *Alaric ou Rome vaincue*, poème héroïque en 10 livres, que Boileau a jugé digne de la *Pucelle* de Chapelain; *Le Temple*, poème, in-fol.; des *Observations sur le Cid*, que Labarpe appelle d'une impudence extrême; *Apologie du Théâtre*; des *Discours politiques*; des *Harangues* qui marquent plus de fécondité que de génie.

SCUDÉRI (Madeleine de), sœur du précédent, née, comme lui, au Havre-de-Grâce en 1607, fut auteur par nécessité. Elle vint de bonne heure à Paris, et tout concourut à y faire parler d'elle : les agréments de son esprit, la difformité de son visage, et surtout les romans dont elle inonda le public, sous le nom de son frère, et que le satirique Despréaux appelait une *boutique de verbiage*. La plupart de ceux qu'elle a composés ne sont que le tableau de ce qui se passait à la cour de France. Elle mourut en 1701, à 94 ans. Son *Discours sur la gloire* remporta en 1671 le premier prix d'éloquence que l'académie française ait donné. La reine Christine de Suède, le cardinal Mazarin, le chancelier Boucherat, et Louis XIV, lui firent des pensions. On ne peut nier qu'elle n'ait répandu de la délicatesse et des agréments dans ses vers; sa prose n'en offre pas moins quelquefois. Ses principaux ouvrages sont : *Clélie*, histoire romaine, 10 vol. in-8, 1636, 1638, 1660, 1666, 1751. Ce roman rappelle ces vers de Boileau :

Gardez-vous de donner, ainsi que dans Clélie,
L'air ni l'esprit français à l'antique Italie;
Et sous des noms romains faisant notre portrait
Peindre Caton galant et Brutus dameret.

Artamène ou le grand Cyrus, 1650, 1651, 1654, 1655, 1656, 1658, 10 vol. in-8; *La Promenade de Versailles*, 1698, in-12; *Ibrahim*, ou *l'illustre Bassa*, 1641, 4 vol. in-8; *Almahide*, ou *l'esclave reine*, 1660, 8 vol. in-8; *Célinthe*, in-8; *Mathilde d'Aguilar*, in-8; des *Conversations* et des *Entretiens*, en 40 vol., etc. C'est ce qu'elle a fait de meilleur. Autrement on les lisait pour se former aux belles manières et à la politesse; mais le ton de la société

ayant bien changé depuis, on n'y apprendrait aujourd'hui qu'à se rendre ridicule. On a publié en 1766, in-12, *L'Esprit de mademoiselle de Scudéri*. Les princes et les princesses de la famille royale lui faisaient beaucoup d'amitié; et elle était très-liée avec Pellisson (voy. ce nom), dont l'extrême laideur s'alliait bien avec la sienne: il paraît qu'elle convenait de la difformité de ses traits, et on cite quelques vers où elle en parle avec grâce:

Nanteuil en faisant mon image,
A de son art divin signalé le pouvoir:
Je hais mes traits dans mon miroir,
Je les aime dans son ouvrage.

SCULTET (Abraham), né à Grumberg, en Silésie, l'an 1566, se signala par son talent pour la chaire. Nommé professeur de théologie à Heidelberg, il fut envoyé au synode de Dordrecht, où il travailla en vain à mettre la paix entre les protestants. Il était naturel que ceux qui avaient rejeté l'autorité de l'Eglise universelle ne s'en tinsent point à la décision de leurs égaux. On a de lui un livre intitulé: *Medulla Patrum*, 1654, in-4, et plusieurs autres ouvrages de théologie. Il mourut à Embsen en 1626. Son amour pour le travail lui avait fait placer sur la porte de son cabinet cette inscription, qui était à la fois une invitation pour les savants et un épouvantail pour les oisifs:

Amice, quisquis huc venit,
Aut agilo paucis, aut abi,
Aut me laborantem adjuva.

SCUOPOLI (le P. Laurent), né à Otrante, dans le royaume de Naples, vers 1550, se distingua dans la congrégation des clercs réguliers, dits vulgairement *théatins*, par sa régularité, sa mortification, son zèle et ses lumières, et mourut en odeur de sainteté à Naples en 1610, à l'âge de 80 ans. On lui attribue assez communément le *Combat spirituel*, excellent traité de la morale et de la perfection chrétienne, traduit en latin par Loricinus, professeur dans l'université de Fribourg en Brisgau, et en français par le P. Olympe Massoti, théatin, le P. Jean Brignon, (voy. ce nom et le *Journ. hist. et litt.*, 15 avril 1785, p. 578.) et par Saint-Victor, dans la *Bibliothèque des dames chrétiennes*, 1820, in-24. Saint François de Sales portait continuellement sur lui ce livre, qui a cela de commun avec *l'Imitation de J.-C.*, que l'on a beaucoup disputé pour en connaître l'auteur. Les bénédictins et les jésuites l'ont revendiqué. On peut voir sur ce dé mêlé une Dissertation latine, par le P. Contini, théatin, imprimée à Vérone en 1747. Quelques dévots ont cru pouvoir le préférer à l'inimitable ouvrage *De imitatione Christi*; en quoi ils n'ont pas montré beaucoup de discernement, ni témoigné le goût de la véritable piété; car, quoique l'ouvrage du théatin soit solide et propre à former les âmes à la sainteté, il est très-inférieur à celui de Thomas à Kempis. Voici le parallèle qu'un écrivain impartial a fait des deux ouvrages: « L'un conduit à la vertu par la théorie des guerres et des combats, qui constituent, pour ainsi dire, la vie du chrétien sur la terre; l'autre, par la contemplation du plus excellent modèle et les leçons du plus grand maître. L'un est plus raisonné, plus

» méthodique; l'autre, par une impression lumineuse et rapide, prévient l'effet de tous les raisonnements et de toutes les méthodes. L'un tient plus du travail et de l'art; l'autre est l'ouvrage du cœur, de l'unction et de la lumière de Dieu, dont les mouvements ne connaissent ni règles ni calculs, » L'auteur de l'un a peut-être plus réfléchi, l'autre plus senti. » (Voy. KEMPIS.) Les meilleures éditions des *Opere spirituali*, du P. Scuopoli, sont celles que l'on doit à Gaët. Volpi, Padoue, 1724, 1757, ou 1750, in-8.

SCYLAX, mathématicien et géographe de l'île de Cariande, dans la Carie, florissait sous le règne de Darius, fils d'Hystaspe, vers l'an 522 avant J.-C. Ce prince l'envoya à la découverte de l'Inde, dont il voulait faire la conquête. Scylax, après un voyage de 50 mois, aborda en Egypte, et lui rendit un compte exact de ses observations. Plusieurs savants lui attribuent l'invention des *Tables géographiques*. Nous avons, sous son nom, un *Périphe*, publié par Hœschelius avec d'autres anciens géographes, Leyde, 1697, in-4; quelques critiques prouvent que cet ouvrage est d'un auteur beaucoup plus récent. (On peut lire les *Observations géographiques et chronologiques sur le périphe de Scylax*, données par Sainte-Croix, dans le tome 42 du *Recueil de l'Académie des inscriptions*, 550-80.)

SCYLITZES (Jean), dit *Curopolate*, grand-maître de la maison de l'empereur de Constantinople, composa en grec, dans le 11^e siècle, l'*Histoire abrégée* de cet empire, depuis les premières années du 1^{er} siècle jusqu'à l'an 1081, auquel vivait cet écrivain. Cedrenus a copié, comme il l'avoue lui-même dans sa préface, une partie de cette Histoire dans la sienne, imprimée à Paris en 1647, 2 vol. in-fol. L'ouvrage entier de Scylitzès parut traduit en latin par P.-J.-B. Gabio, à Venise en 1570.

SEABURG (Samuel), premier évêque de l'Eglise des Etats-Unis, mort en 1796, a laissé des *Sermons*, 3 vol., y compris un vol. publié en 1798; le *Devoir de considérer les routes que nous suivons*; un *Discours* prononcé à Portsmouth, à l'ordination de Robert Fowle.

SEBA, de la tribu de Benjamin, était un des complices de la révolte d'Absalon contre son père. Loin de détester son crime après la mort de ce fils rebelle, il empêcha onze des tribus d'Israël de reconnaître David pour leur roi. Il eut lieu de s'en repentir. Etant allé se renfermer dans la ville d'Abela pour se soustraire aux poursuites de Joab, général de David, les habitants alarmés lui coupèrent la tête vers l'an 1025 avant l'ère chrétienne, et la jetèrent par-dessus les murailles, à la vue de Joab, qui leva aussitôt le siège de cette ville.

SEBA (Albert), pharmacien, né en 1665, à Eetzel, en Ost-Frise, membre de l'Académie des Curieux de la nature, est auteur de la *Description* d'un immense recueil sur l'*histoire naturelle*, qu'il fit imprimer et graver à Amsterdam en 1754 et années suivantes, en 4 vol. in-fol.: tome 1^{er}, Amsterdam, 1754, 111 pl.; t. 2, ibid., 1755, 114 pl.; t. 3, ib., 1761, 116 pl.; t. 4, ibid., 1765, 108 pl. Les explications sont en latin et en français. L'ouvrage est intitulé: *Locupletissimi rerum naturalium thesauri*

accurata descriptio, et iconibus arteficeosissimis expressio, etc. La plus grande partie du mérite de ce livre est dans les gravures, quoiqu'on cite comme ayant travaillé au texte Gaubius, Musschenbroeck, le chevalier de Jaucourt, Massuet et Artedi. Séba avait fait son apprentissage chez un pharmacien de Neustadt-Goedens, grand bourg des environs de son lieu natal. Il exerça ensuite son art dans les principales pharmacies d'Amsterdam, puis sur des vaisseaux de commerce, et fit ainsi plusieurs voyages dans les deux Indes. Ces différentes courses lui fournirent l'occasion de faire une belle collection d'histoire naturelle, qui fut achetée par Pierre-le-Grand. Séba en forma une nouvelle beaucoup plus riche, qui, vendue après sa mort à l'enchère, a été entièrement dispersée. Il était venu se fixer à Amsterdam, où il fit une fortune considérable, et où il mourut en 1756. On a publié en 1827 et années suiv. une nouvelle édition des *Planches de Séba*, en 45 livraisons; malheureusement le texte explicatif que devait y joindre M. E. Guérin n'a pas paru.

* SÉBASTIANI-DELLA-PORTA (Louis), né en 1743, à la Porta-d'Ampugnani, d'une famille ancienne, et qui, depuis la réunion de la Corse à la France, a produit plusieurs hommes distingués. Oncle du général Sébastiani, il fut nommé en 1802 à l'évêché qui, d'après la bulle du concordat, comprenait toute l'île de Corse. La cérémonie de son sacre eut lieu le 24 juin. Il assista en 1811 au concile de Paris, et mourut à Ajaccio le 9 décembre 1851, doyen de l'épiscopat français. Le jour de ses obsèques, deux *Oraisons funèbres* furent prononcées : l'une par M. Ceratti, principal du collège, l'autre par M. Molledo, curé de Vico.

* SÉBASTIAN-LATRE (D. Thomas), conseiller-d'état espagnol, mort en 1804, âgé d'environ 64 ans, a publié une *Histoire du théâtre des grecs et des romains*; un *Essai sur le théâtre espagnol*; une *Dissertation sur la littérature arabe*; les *Vies de Lopez de Vega, Calderon et Moreto*, avec un jugement sur leurs ouvrages.

SÉBASTIEN (saint) se signala tellement par son zèle pour la foi chrétienne, et par le grand nombre d'hommes illustres qu'il gagna à Jésus-Christ, que, s'étant attiré la haine des païens, il fut mis à mort le 20 janvier 288. Les Actes de son martyre portent qu'il fut d'abord percé de flèches et laissé pour mort; qu'il en guérit, et fut ensuite assommé à coups de bâton. Ces Actes ne sont pas d'un auteur contemporain, et paraissent être du iv^e siècle. Bollandus les attribue à saint Ambroise. Il est certain qu'ils sont antérieurs à l'an 405, puisqu'il y est parlé des gladiateurs, qui furent abolis cette année-là, par un décret de l'empereur Honorius.

SÉBASTIEN, frère cadet de Jovin, tyran dans les Gaules, fut associé à la puissance souveraine par son frère, vers l'an 412; mais le roi Ataulphe, qui était venu d'Italie pour partager les Gaules avec Jovin, ne put souffrir un pareil concurrent. S'étant accommodé avec Honorius, il jura la perte des deux frères. Il poursuivit d'abord Sébastien, qui fut pris et décapité à Narbonne en 415, et Jovin subit peu de temps après le même sort... Sébastien, l'un des plus puissants seigneurs gaulois, vivait heureux;

mais il perdit la félicité dont il jouissait dès qu'il se fut livré aux desseins d'un frère ambitieux. Les têtes des deux frères furent exposées comme celles des deux plus vils scélérats.

SÉBASTIEN del Prombo, peintre, est encore connu sous les noms de *Sébastien de Venise*, et de *Fra-Bastiano*. Il naquit à Venise en 1485, et mourut en 1547. Sa réputation naissante le fit appeler à Rome, où il s'attacha à Michel-Ange. Sébastien travaillait difficilement, et son irrésolution lui fit commencer beaucoup d'ouvrages à la fois, sans en terminer aucun. Le portrait est le genre qui lui convenait le mieux; aussi en a-t-il fait un grand nombre, qui sont tous excellents. Il employait quelquefois le marbre et autres pierres semblables, faisant servir leurs couleurs naturelles de fond à ses tableaux. L'office que le pape Clément VII lui donna, de scelleur dans la chancellerie, le fit entrer dans l'état ecclésiastique, et le mit dans un état d'opulence, qui lui fit quitter la peinture. Les dessins de Sébastien, travaillés à la pierre noire, sont dans le goût de ceux de Michel-Ange. Le musée du Louvre possède trois de ses tableaux qui sont d'un grand prix : le *portrait de Baccio Bandinelli, sculpteur florentin*; la *Visitation de la Vierge*; des *Anges apportant les objets nécessaires pour coucher l'enfant Jésus*.

SÉBASTIEN (dom), roi de Portugal, fils posthume de l'infant Jean, et de Jeanne fille de l'empereur Charles-Quint, naquit en 1554. Il monta sur le trône en 1557, après Jean III, son aïeul. Son courage et son zèle pour la religion lui firent entreprendre, en 1574, un voyage en Afrique contre les Maures; mais cette course n'eut qu'un médiocre succès. Quelque temps après, Muley-Mohammed, fils d'Abdalla, roi de Maroc, lui demanda du secours contre Muley-Abdelmelek, son oncle, qui s'était emparé du royaume. Dom Sébastien lui mena l'élite de la noblesse de Portugal, et aborda à Tanger le 29 juillet 1578. Il se donna le 4 août suivant une grande bataille, dans laquelle presque toute la noblesse resta sur la lièvre. Mohammed périt dans un marais, et Sébastien fut tué dans la 25^e année de son âge. Comme on ne trouva pas son corps, et qu'il s'était répandu un bruit qu'il s'était sauvé de la bataille pour aller faire pénitence de ses péchés dans un désert, le Portugal vit à la fois deux faux Sébastiens; celui qui se donna pour tel à Venise a fait le plus de bruit, et il ne tient pas aux détracteurs de Philippe II, qu'on ne le considère encore aujourd'hui pour le vrai Sébastien. Pour en juger sainement, il n'y a qu'à entendre le récit qu'en fait Matthieu dans le 4^e livre de son *Histoire de Henri IV*. « Comme les fables, dit-il, rencontrent » volontiers plus de créance et d'applaudissement » que la vérité, les Portugais donnèrent incontinent » cours à ce bruit, savoir que dom Sébastien n'était » pas mort. C'était athéisme entre eux de ne le » croire, inhumanité aux principes et républiques » de l'Europe de ne le secourir, et injustice de ne » le traiter en roi. Il y avait 20 ans que les amis et » créatures de ce jeune roi avaient pleuré son mal- » heur; les Maures s'en étaient réjouis; le royaume » de Portugal en avait fait les funérailles, après la

» nouvelle reçue que son corps ayant été trouvé, il
 » fut porté en la ville de Septe; le roi d'Espagne
 » avait donné cent mille écus pour le recouvrer;
 » quatre rois avaient régné depuis, en comptant
 » l'élection de dom Antoine : et néanmoins il se
 » trouva un homme dont le front était si rompu,
 » qu'il voulut rompre la tête à tout le monde pour
 » lui faire accroire qu'il était le vrai roi dom Sé-
 » bastien. » *Voy.*, pour plus de détails, *l'hist. des*
Espagnes de Vasconcellos; *l'Histoire de Portugal*
 de Herrera, et les *Mémoires* de Machado sur Sé-
 bastien.

SEBASTIEN de SAINT-PAUL, né à Enghien, en 1650, carme de l'ancienne observance, mort à Bruxelles le 2 août 1706, est connu par quelques ouvrages où il attaque les bollandistes, qui avaient rejeté quelques opinions touchant l'ordre des carmes, qui ne paraissaient pas trop d'accord avec la saine critique. Le père Côme de Villiers, son confrère, dans sa *Bibliothèque*, convient qu'il a violé les règles de la modération et l'honnêteté qui doivent assaisonner ces sortes de disputes. *Voy.* PAPEBROCH et saint ALBERT.

SEBASTIEN (le P.) *Voy.* TRUCHET.

SEBIZIUS ou SEBISH (Melchior), né en 1578, fut professeur en médecine à Strasbourg, sa patrie, chanoine de Saint-Thomas dans la même ville; il devint ensuite doyen de son chapitre en 1657, et enfin prévôt en 1668. Sa réputation en qualité de médecin l'avait fait élever par l'empereur Ferdinand II à la dignité de comte palatin en 1650. Il mourut en 1674. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, où il y a beaucoup d'érudition, si l'on en croit Haller, mais peu à recueillir pour un médecin. Les principaux sont : *Exercitationes medicæ*; *Miscellanæ quæstiones medicæ*; *Speculum medicinæ practicum*, 1661, 2 vol. in-8; des *Commentaires* sur presque tous les ouvrages de Galien; un grand nombre de *Dissertations académiques*.

SEBONDE (Raymond), philosophe espagnol du x^v^e siècle, professeur en médecine, en théologie et en Ecriture sainte à Toulouse, où il enseignait en 1456, s'est fait connaître par un *Traité* latin, peu commun sur la *théologie naturelle*, Strasbourg, 1496, in-fol., en lettres gothiques. Il contient plusieurs erreurs qui plurent aux philosophes de ce temps, et furent répétées par ceux du siècle suivant. Montaigne le trouva en beaucoup d'endroits conforme à ses idées, et en fit une *Traduction*, imprimée à Paris, 1581, in-8.

* SECCIII (Nicolas), en latin *Siccus*, littérateur, né à Brescia, d'une famille originaire de Milan, se distingua dans plus d'un genre. Employé dans les armées de Charles-Quint en Italie, il reprit Verceil sur les Français, sauva Casal, et en y faisant entrer des secours, et fit le siège de Sienna. Il se délassait des fatigues de la guerre dans sa retraite à Montechiaro, lorsqu'il fut envoyé par Ferdinand, roi des Romains, en ambassade près de Soliman, et il s'acquitta de cette mission en habile négociateur. A son retour il fut nommé capitaine en chef de justice à Milan, emploi qu'il remplit un grand nombre d'années à la satisfaction générale, trouvant, au milieu de ses occupations, des loisirs pour cultiver les lettres.

Sur la fin de sa vie il fut appelé à Rome, et l'on croit qu'il allait être fait cardinal lorsqu'il mourut vers 1560, suivant Argellati (*Bibl. scrip. mediolan.*), mais vraisemblablement quelques années plus tard (1). On a de lui quatre comédies : *il Beffo*; *la Cameriera*; *l'Interesse* et *gli Inganni*. Cette dernière pièce fut jouée en 1549 à Milan, en présence de Philippe d'Autriche, depuis Philippe II, roi d'Espagne. On cite encore de lui : *De origine Pilæ majoris*, poème dont il existe une édition in-8, qui a été l'objet d'une discussion entre les bibliographes; des *Poésies latines*, dont on trouve quelques-unes dans les *Carmina illustr. poetar. italor.* tom. IX. Le card. Quirini dans son *Specimen litter. Brixianæ*, rapporte de longs fragments des épîtres de Secchi au card. Madrucci, président du concile de Trente, et à l'évêque d'Arras, Ant. Perrenot, depuis cardinal de Granvelle, dont Secchi avait éprouvé particulièrement la protection.

SECKENDORF (Gui-Louis de), né à Herzogen-Aurach, près de Nuremberg, en 1626, d'une maison ancienne, conseiller privé de l'électeur de Brandebourg, et chancelier de l'université de Halle, a publié : une *Histoire du luthéranisme*, Francfort, 1686-1692, 3 vol. in-fol., réimprimée en 1694, écrite en latin, d'une manière embarrassée, dans laquelle ce sujet est traité avec autant d'étendue que de prévention. C'est une prétendue réfutation de *l'Histoire du luthéranisme*, par le père Maimbourg. *Etat des princes d'Allemagne*, in-8; *Description de l'empire germanique*, in-8. Ces deux ouvrages sont en allemand, et passent pour être assez exacts. Une *Dissertation contre la messe*, telle qu'on devait l'attendre d'un sacramentaire. Il aurait dû se souvenir que, de toutes les controverses, celles qui regardent la messe ont toujours le plus mal tourné aux hérétiques. Le fameux du Plessis-Mornay en avait fait une terrible expérience, qui consterna toute sa secte, et qui pouvait être un avis pour Seckendorf. On cite de lui plusieurs autres ouvrages, et entre autres son *Jus publicum romano-germanicum*, Francfort, 1687, in-8. Seckendorf mourut en 1692, à 66 ans.

SECKENDORF (Frédéric-Henon, comte de), général des armées de l'empereur Charles VI, né en 1675 à Koenigsberg en Franconie, défit les Français à Clausen, en 1753, commanda l'armée chrétienne durant la malheureuse guerre de 1757 contre les Turcs, et mourut quelque temps après. Il était luthérien, d'un caractère brusque et quelquefois emporté, qui nuisit beaucoup aux affaires de son maître. Une *Vie* de ce feld maréchal, tirée de ses papiers, a été publiée par son petit neveu, en 1790, sous le voile de l'anonyme, 4 vol. in-8.

SECOND (Jean), *Secundus*, poète latin, né à La Haye en Hollande l'an 1511, d'une famille qui portait le nom d'*Everard*, étudia en droit à Bourges, alla à Rome, où il devint secrétaire de Paul IV, exerça ensuite le même emploi auprès de Jean Tavera, cardinal et archevêque de Tolède, suivit Charles-Quint à l'expédition de Tunis, revint dans sa patrie, eut la confiance de Georges Egmont,

(1) Argellati, qui fixe d'abord sa mort à 1560, dit ensuite que l'époque en est incertaine.

évêque d'Utrecht, abbé de Saint-Amand, qui le nomma son secrétaire; charge qu'il ne remplit pas étant mort en 1556, à 25 ans. Il fut enterré à Saint-Amand. Son tombeau ayant été ruiné en 1546 par la fureur des hérétiques, Charles de Par, abbé de Saint-Amand, le fit rétablir. Second a laissé quantité d'ouvrages, où l'on remarque de la facilité et de la délicatesse. Nous avons de lui trois livres d'éloges, un d'épigrammes, deux d'épîtres, un d'odes, un de sylves, un de pièces funèbres, et des poésies galantes qui ne donnent pas une grande idée de ses mœurs et qui occasionnèrent ces vers :

Non bene Johannem sequeris, lascive Secunde?

Tu Veneris cultor, Virgilio ille fuit.

Ses *Juvenilia* ont été recueillis dans la *Collection* de Barbou, avec les *Poésies de Bèze, de Muret, etc.*, 1757, in-12. Le *recueil des poésies* de Jean Second parut à Leyde en 1612 et 1615, in-12; il a été réimprimé à Leyde en 1821, 2 vol. in-8, par les soins de M. Bosscha fils. Ces poésies ont été traduites en français, en prose et en vers, par différents auteurs. Second était frère de Nicolas Grudius et d'Adrien Marius, distingués l'un et l'autre par leurs poésies. (Voy. leurs articles.) Leur père, Nicolas EVERARD, président du conseil souverain de Hollande et de Zélande, mort à Malines, en 1552, à 70 ans, est auteur de deux ouvrages in-fol., intitulés, l'un *Topica juris*, Louvain, 1552; l'autre *Consilia*, Anvers, 1645.

SECONDAT (Charles de). Voy. MONTESQUIEU.

SECONDINS, *Secundini*, étaient une famille romaine établie dans la Gaule belgique, et qui n'est guère connue aujourd'hui que par le monument sépulcral qui existe dans le village d'Igel sur la Moselle, entre Luxembourg et Trèves, un des plus beaux restes de l'antiquité romaine qui soit en deçà des Alpes. Jean Hérold (*De Germanie primæ antiquitatibus*), et l'auteur d'une dissertation imprimée en 1769, prétendent que ce monument marque la naissance de Caligula, né, selon eux, dans ce même village d'Igel. Il est vrai que Pline le Jeune fait naître Caligula dans le pays de Trèves; mais Suetone réfute cette assertion, qui, si elle était vraie, ne prouverait rien en faveur d'un système contraire à l'inscription du monument et à une multitude d'observations décisives. On peut voir une Lettre insérée dans le *Journ. histor. et litt.*, décembre 1770, page 407. — Réfutation d'une autre opinion, qui en fait un monument dressé en l'honneur de Constance Chlore, *ibid.*, 1^{er} janvier 1785, page 27. — L'histoire fait mention de plusieurs SECONDINS, entre autres d'un orateur dont Quintilien fait l'éloge, d'un consul en 511 de l'ère chrétienne, et d'un ambassadeur de Théodébert; mais rien ne prouve qu'ils aient été de la même famille que ceux dont la mémoire nous est transmise par le monument d'Igel. Brower a trouvé le même nom sur divers débris de tombeaux.

SECOUSSE (Denys-François), historien, né à Paris en 1691 d'une bonne famille, fut l'un des premiers disciples du célèbre Rollin, avec lequel il lia une étroite amitié. Après avoir plaidé quelques causes avec assez de succès, il quitta le barreau, pour lequel il ne se sentait aucun goût, et se livra

tout entier à l'étude des belles-lettres et de l'histoire de France. L'académie des inscriptions l'admit dans son sein, en 1725, et le chancelier d'Aguesseau le chargea, en 1728, de continuer le *Recueil des ordonnances des rois de France*, commencé par Laurière. Secousse remplit toutes les vues de ce magistrat. Sa vue s'éloignait peu à peu, pendant les deux dernières années de sa vie, et il mourut à Paris en 1754, à 65 ans. Ses ouvrages sont : la *Suite du Recueil des ordonnances des rois de France*, depuis le 2^e vol. jusqu'au 9^e inclusivement. M. de Villevaut, conseiller à la cour des aides, publia ce dernier volume en 1755, l'enrichit de l'éloge de l'auteur, et a donné une suite à cet ouvrage; *Mémoires pour servir à l'histoire de Charles le Mauvais*, 1755-58, 2 vol. in-4; plusieurs *Dissertations* dans les *Mémoires* de l'académie des inscriptions. On y trouve des recherches, de la méthode et une élégante simplicité. Bongainville a fait son *Eloge*.

* SEDAINE (Michel-Jean), auteur dramatique, né à Paris, le 4 juin 1719, était fils d'un architecte, qui, ayant dissipé toute sa fortune, se vit dans l'impossibilité de lui donner une éducation soignée. Ayant à pourvoir à l'entretien de sa mère et de deux frères dont il était l'aîné, il tailla la pierre pour les soutenir; et devint maître maçon, puis architecte. Plus libre, il s'adonna davantage à son goût naturel pour la littérature et se lia avec plusieurs poètes. Quelques pièces de vers et surtout l'*Epître à mon habit*, commencèrent à le faire connaître. Il débuta dans la carrière dramatique en 1766, par le *Diable à quatre*, opéra comique, dont le succès, en lui révélant le genre de son talent, déterminait sa vocation. Personne n'a mieux connu les effets de la scène et n'a mieux su faire parler à ses personnages le langage qui leur convenait. Ce double mérite, très-rare, assura sa réputation et le mit au-dessus du besoin. Il obtint ensuite la place de secrétaire de l'acad. d'architecture, et en 1786, il remplaça Watelet (voy. ce nom) à l'académie française. Le discours qu'il y prononça le jour de sa réception est un de ceux qui ont été recueillis (1). Vint la révolution qui le ruina comme tant d'autres. Comme on le supposait riche, il n'eut point de part au secours que la convention, revenue à des idées d'ordre, accorda, dans un jour de munificence, aux savants et aux gens de lettres; il crut devoir réclamer et sa demande fut accueillie. Il ne fut pas aussi heureux lors de la formation de l'institut, dont quelques hommes, oubliés même de leur vivant, lui interdirent l'entrée, sous le prétexte qu'il n'écrivait pas correctement. Cette fois il ne réclama point; mais de concert avec quelques amis, il fonda le *Lycée des arts*, où les talents modestes s'empressèrent d'accourir. Sedaine mourut à Paris le 18 mai 1797, à 78 ans. Son *éloge* fut lu la même année au lycée des arts par M^{me} Pipelet (depuis comtesse de SALM, voy. ce nom). Outre un recueil de *Poésies*, 2^e éd. Paris, 1760, 2 vol. in-12, on a de lui un grand nombre de pièces de théâtre; dont nous ne citons que les principales: le *Philosophe sans le savoir*, comédie en cinq actes, et *La Gageure imprévue*, en un acte, qui font partie

(1) *Choix de Discours de réception à l'académie française*, par Boudon, 1808, 2 vol. in-8.

du répertoire du théâtre français (voy. PETITOT). Parmi ses opéras-comiques, ceux que l'on a revus le plus longtemps avec plaisir, sont *Rose et Colas*; *Aucassin et Nicolette*; le *Roi et le Fermier*, le *Déserteur*; *Félix ou l'Enfant trouvé*; *Richard*, *Cœur de Lion*; le *comte d'Albert et sa Suite*. Ses *Œuvres choisies* ont été publiées avec une notice biographique par Auger, Paris, 1815, 5 vol. in-18. Ducis, son ami, a laissé une *Vie* de Sedaine, intéressante, mais où l'on regrette de ne pas trouver plus de détails. (VOY. MONSIGNY.)

* SEDANO (don Juan-Joseph LOPEZ de), né à Alcalá de Hénarès en 1729, mort à Madrid en 1801, fit ses études à Salamanque, puis dans la capitale de l'Espagne où il fut employé à l'université de Saint-Isidore; il le fut ensuite à la bibliothèque royale, où il eut la garde du cabinet des médailles. Il cultiva toute sa vie les lettres, et rédigea pendant plusieurs années le journal intitulé : *El Balianis literario*. On lui doit le *Parnasse espagnol*, ou collection des meilleurs morceaux des plus célèbres poètes de cette nation, avec une Notice sur leur vie et leurs portraits, Madrid, 1768-78, 9 vol. in-8, entreprise qui fit beaucoup d'honneur à son zèle et à son érudition. *Dissertation sur les médailles et les monuments anciens trouvés en Espagne*, Madrid, 1789, in-4; *l'Explication des inscriptions et des médailles trouvées dans les villes de Carthagene, et de Valence*, ibid., 1794, in-8.

SEDECAS, nommé auparavant *Mathathias*, fils de Josias et d'Amital. Nabuchodonosor le mit sur le trône de Juda à la place de son neveu Jéchonias, l'an 599 avant J.-C. Ce prince avait alors 21 ans, et il en régna onze dans l'impiété et dans la débauche. Il méprisa les conseils de Jérémie, et oublia les bienfaits de Nabuchodonosor, qui, pour punir sa mauvaise foi, entra avec une puissante armée en Judée, où il mit tout à feu et à sang; et, après avoir saccagé toutes les places, il vint assiéger la capitale. La ville fut prise, et les Chaldéens y entrèrent en foule. Sédécias, ne voyant point d'espérance d'arrêter l'ennemi, chercha son salut dans la fuite; mais il fut bientôt atteint, chargé de chaînes, et mené à Nabuchodonosor qui était à Réblatha, au pays d'Emath. Après qu'il eut vu égorger ses deux fils, on lui arracha à lui-même les yeux, et il fut conduit dans la capitale d'Assyrie. Il y mourut dans les fers, et c'est en lui que finit le royaume de Juda, l'an 588 avant J.-C.

SEDECAS, fils de Chanana, faux prophète de Samarie, un de ceux qu'Achab, roi d'Israël, consulta sur la guerre que Josaphat et lui voulaient aller faire à la ville de Ramoth en Galaad. Ces imposteurs prédirent au roi un heureux succès. Sédécias, qui s'était fait faire des cornes de fer, imitait l'action d'un taureau furieux qui renverse avec ses cornes tout ce qu'il trouve en son chemin. Ce prophète de mensonge eut la douleur de voir arriver précisément le contraire de ce qu'il avait prédit. — Il ne faut pas le confondre avec SÉDECAS, fils de Maasias, faux prophète que Nabuchodonosor fit frir dans une poêle ardente. Voy. ACHAB, fils de Cholias.

* SEDILLOT (Jean-Jacques-Emmanuel), orien-

taliste, né à Montmorency en 1777, entré à l'école polytechnique, fut un des premiers élèves de l'école instituée en 1795 pour l'enseignement des langues orientales vivantes. Il y fut bientôt attaché pour aider les professeurs dans leurs travaux scientifiques, et plus tard devint professeur adjoint de langue turque, place que des motifs d'économie firent supprimer. Dès 1814, il avait été adjoint au bureau des longitudes pour l'histoire de l'astronomie, particulièrement chez les Arabes et les Persans. Ses travaux appréciés par les Delambre, les Laplace, ont contribué aux succès de leurs recherches. Sa traduction du *traité des instruments astronomiques des arabes* par Aboul-Hasan, jugée digne d'être couronnée par le jury des prix décennaux, a été imprimée, Paris, 1834, 2 vol. in-4. On lui doit encore: *Notice de la partie littéraire des recherches asiatiques*, t. 1 et 2, *Moniteur* de 1807, nos 219, 220 et 313; *Notice de la grammaire arabe de Sylvestre de Sacy*, ibid., 1810, no 245; *Notice de la relation d'Égypte*, par Abdallatif, dans le *Magasin encyclopédique*, 1812, tom. 1, pag. 175. Sédillot était secrétaire de l'école spéciale des langues orientales à la bibliothèque du roi lorsqu'il mourut le 9 août 1852. Sylvestre de Sacy lui a consacré une Notice dans le journal des *Débats*, 42 août 1852.

* SEDLEY (sir Charles), poète anglais, né vers 1659 à Aglesford, dans le Kentshire, vécut dans l'obscurité jusqu'à la restauration des Stuarts, où il parut à la cour de Charles II, et fut admis dans la société des gens d'esprit qui entouraient le monarque. Ses premières productions, soit lyriques, soit dramatiques, lui acquirent tant de réputation, qu'aucun ouvrage n'avait de succès s'il n'obtenait l'approbation de Sedley. On le regardait comme un oracle parmi les poètes. Lord Rochester le cite comme le meilleur juge de poésie qui existât de son temps. Il obtint la même faveur de Jacques II que de son prédécesseur. Cependant, malgré la munificence de ce monarque, il était toujours dans un état de gêne. S'étant jeté dans la politique, il réussit à se faire nommer membre de la chambre des communes pour une petite ville du comté de Kent, et ses relations précédentes le maintinrent longtemps dans le parti de la cour. Mais irrité contre Jacques II qui l'avait offensé dans son honneur, il lui jura une haine implacable et contribua de tout son pouvoir à la révolution de 1688. Il mourut en 1720. Ses *Œuvres*, qui consistent en poésies, pièces de théâtre et discours, ont été publiées par M. Aylloft, Londres, 1722, in-8.

SEDULIUS (Caius-Cælius ou Cœcilius), prêtre et poète du v^e siècle, n'est guère connu que par son poème latin de la *Vie de J.-C.* intitulé : *Paschale carmen*, publié d'abord sans date in-4, à Utrecht vers 1475, puis à Leipzig, 1499, in-4. Ce n'est pas un chef-d'œuvre, mais il offre des vers heureux. On le trouve dans la *Bibliothèque des Pères*. Les Aldes en ont donné une belle édition dans un recueil in-4, 1502, qui renferme ceux de Juvénus, d'Arator et de plusieurs auteurs sacrés. Cellarius en a donné une bonne édition, à Halle, 1704, in-12, à l'aide d'un manuscrit qu'il tira de la bibliothèque Pauline à Leipzig, et des variantes que lui fournit

Théodose Jansson van Almelooven. On le trouve aussi dans le *Corpus poetarum* de Maittaire.

SEDULIUS (Henri), savant récollet, né à Clèves vers 1547, fut élevé aux premiers emplois de sa province, et mourut à Anvers en 1621, après avoir publié : *Historia sancti Francisci illustriumque virorum et feminarum*, etc., Anvers, 1615, in-fol., avec fig. Ce sont les actes originaux des vies de saints et de plusieurs martyrs de son ordre, accompagnés de commentaires. *Vie de saint François d'Assise*, par saint Bonaventure, avec des commentaires, Anvers, 1597, in-8; *Apologeticus adversus Alcoranum Franciscanorum, pro libro conformitatum*, Anvers, 1607, in-4. Sedulius aurait mieux fait de ne point entreprendre cette Apologie. (Voy. ALBIZZI, 1, 105); *Præscriptiones adversus hæreses*, Anvers, 1606, in-4; *Martyria FF. Minorum Alcmariensium, Gorcomiensium*, etc., Anvers, 1613, in-4, avec fig. C'est l'histoire des religieux de son ordre, mis à mort par les hérétiques des derniers siècles en Hollande. *Imagines religiosorum ord. sancti Francisci in ære incisæ cum elogiis*, 1602; *Commentarius in vitam sancti Ludovici, episcopi Tolosani*, 1602.

SEEDORFF (François), né à Fribourg en Suisse, d'une famille noble, jésuite de la province du Haut-Rhin, confesseur de Charles-Philippe, et ensuite de Charles-Théodore, électeur palatin, mourut à la résidence électorale de Schwetzingen, le 10 juillet 1758, âgé de 66 ans. On a de lui douze *Lettres* de controverse, imprimées pour la deuxième fois à Manheim en 1749, 2 vol. in-8. Elles furent composées pour l'instruction du prince Frédéric, comte palatin, avant qu'il se fût réuni à la religion catholique; ouvrage solide. Le pape Benoît XIV lui en témoigna sa satisfaction. L'auteur nous apprend lui-même qu'il a beaucoup profité de la lecture des *Lettres* du père Schefflinacher. M. Pfaff, qui avait écrit contre celui-ci, écrivit aussi contre le père Seedorff, en latin, dans une thèse de théologie; et en français, dans un gros volume de *Réflexions*, imprimé à Tubingen, in-8, en 1750. Le père Seedorff lui répondit, sous le nom d'un docteur en théologie de l'université d'Ingolstadt, par un volume d'égale grosseur, en 1752 et 1753, Manheim, in-8. Les personnalités qui s'y trouvent en rendent la lecture moins utile que celle des 12 *Lettres*.

SÉGAUD (Guillaume de), prédicateur, né à Paris en 1674, mort dans la même ville en 1748, prit l'habit de jésuite à l'âge de 18 ans. Ses supérieurs le choisirent pour enseigner les humanités au collège de Louis le Grand à Paris, puis à Rennes et à Rouen. Une des places de régent de rhétorique à Paris étant venue à vaquer, les jésuites balancèrent entre Porée et Ségaud. Le premier l'emporta, et le second fut destiné à la chaire. Quelque envie qu'il eût d'aller annoncer l'Évangile aux infidèles, ce fut à Rouen que le père Ségaud fit l'essai de son talent. Il commença à prêcher à Paris en 1729. On ne tarda pas à l'y admirer. Appelé à la cour pendant trois carêmes, il satisfait tellement le roi, qu'il lui fit une pension de 1200 livres. Le père Ségaud vivait d'une manière conforme à la morale de ses ser-

mons : fidèle à tous les exercices de piété, dur à lui-même, il ne connaissait point d'autres délassements que ceux qui étaient prescrits par sa règle. Au sortir d'un avent ou d'un carême, il courait avec zèle faire une mission dans le fond d'une campagne. Ses manières douces, simples et unies, son air affable, lui attiraient les cœurs de tout le peuple. Les plus grands pécheurs accouraient à lui dans le tribunal de la pénitence. Il était également recherché des grands et des petits, surtout aux approches de la mort : on s'estimait heureux de mourir entre ses mains. On trouve dans ses *Sermons* un grand fond d'instruction, beaucoup d'élégance et d'énergie, et surtout cette onction qui pénètre l'âme et qui la dispose à profiter des vérités évangéliques. Ils ont été imprimés à Paris en 1750 et 1752, en 6 vol. in-12, par les soins du père Berruyer, si connu par son *Histoire du peuple de Dieu*. Le père Ségaud a aussi composé plusieurs petites *pièces de vers*, qui ont eu le suffrage des connaisseurs : la principale est son poème latin sur le camp de Compiègne, *Castra compediensia*.

SEGHES (le P. Daniel), peintre, naquit à Anvers en 1590, et mourut dans la même ville en 1660. Il ne fit pas, comme son frère, un état de la peinture; mais il la choisit comme un amusement : il était jésuite. Il excellait à peindre les fleurs; on ne peut trop admirer l'art avec lequel il saisissait le coloris brillant, propre à ce genre de peinture. Sa touche était d'une légèreté et d'une fraîcheur singulière. Ses ouvrages sont précieux, et ils étaient d'autant plus recherchés, qu'on ne pouvait se les procurer à prix d'argent.

SEGHES (Gérard), frère du précédent, né à Anvers en 1589, mort dans la même ville en 1631, imita le goût de Rubens et de Van-Dyck. Ses premiers tableaux sont d'un coloris vigoureux : les ombres y sont très-fortes, et ses figures presque rondes. Il quitta cette manière pour en prendre une plus brillante et plus gracieuse. Les ouvrages qu'il a faits dans ces différents genres sont tous également estimés. Il a peint beaucoup de sujets de dévotion : il a aussi représenté des assemblées de joueurs et de musiciens.

SEGLA (Jeanne de). Voy. MONTÉGUT.

SEGNERI (Paul), le réformateur de la chaire en Italie, né en 1624, à Nettuno dans le Latium, d'une famille originaire de Rome, montra dès sa jeunesse beaucoup de goût pour l'état religieux. Il entra dans la société des jésuites, et y brilla par la sainteté de ses mœurs et par le succès de ses prédications. Il joignit à l'emploi de prédicateur celui de missionnaire, et il remplit l'un et l'autre avec un zèle vraiment apostolique pendant 27 ans. Les Italiens le regardent comme le Bourdaloue de leur pays; mais il n'eut ni l'éloquence, ni le jugement du jésuite français. Ses discours sont plus remplis de paroles que de choses; à des vérités graves et à d'excellents raisonnements il mêle des réflexions triviales et des contes populaires. Le pape Innocent XII l'appela à Rome, pour y remplir les places de son prédicateur ordinaire et de théologien de la pénitencerie; mais il ne les exerça pas longtemps. Ce saint religieux, ce directeur infatigable,

gable, usé par ses travaux et par ses austérités, tomba dans une langueur qui l'emporta en 1694, à 70 ans. Tous ses ouvrages ont été réunis, Parme, 1714 ou 1720, 5 vol. in-fol. Outre ses *Sermons* traduits en français, sous le titre du *Chrétien instruit dans sa loi*, Lyon, 1715, 7 vol. in-12, et en latin, Augsbourg, 1702, nous avons de lui : des *Méditations*, trad. en franç., 3 vol. in-12, réimpr. plusieurs fois; *l'Incrédulité sans excuse* (voy. PICENINI); la *Manne céleste*, ou la *Nourriture de l'âme*. C'est un cours de méditations, dont un de ses confrères a donné une traduction libre en 1757. La *Pratique des devoirs des curés*, ouvrage important, plein d'unction, de zèle et de lumière, traduit par le P. Buffier, Lyon, 1702; cette trad. a été reproduite par l'abbé Delvincourt en 1782 avec quelques légers changements. Le *Confesseur instruit*; le *Pénitent instruit*; *l'Accord de l'action et du repos dans l'oraison*; les *illusions des quietistes* (voy. MOLINOS); le *Serviteur de Marie*: l'*Exposition du Misereur*, trad. en franç. par l'abbé Laugier, divers autres *Opuscules* de piété. On en a traduit quelques-uns en français. Joseph Massei a donné sa vie en italien, Venise, 1717, in-12. Voy. Le P. SERRA, capucin.

SEGNERI (Paul), neveu du précédent. Voy. l'art. du P. NEPVEU. Muratori a donné sa *Vie* en italien, Modène, in-8, et Venise, 1745, in-12, à la tête de quelques-uns de ses *Opuscules spirituels*.

* SEGNI (Jean-Baptiste), chanoine régulier de la congrégation du Saint-Sauveur, né à Bologne au xvr^e siècle, était profond dans la théologie, qu'il professa d'abord à Ferrare puis à Urbino. Il avait étudié avec soin les antiquités sacrées et profanes, et possédait un fonds d'érudition qui lui mérita l'estime des savants. Après avoir occupé plusieurs emplois honorables dans sa congrégation, il mourut à Ferrare en 1610. On a de lui : *De ordine ac statu canonico libri quatuor*, Bologne, 1601 et 1611; *Peregrinatio bonorum spirituum ad impetrandam confirmationem veri status religiosi ac præcipue canonici*, Ferrare, 1592; *Reliquiarum, sive de reliquiis et veneratione sanctorum liber unus*, etc., Bologne, 1610; *De optimo episcopo*, ibid., 1606; *Il vero studio christiano contra l'arte planetaria, cabalistica, lunaria, clavicola di Salomone, ed altre superstizioni*, Ferrare, 1592; *Trattato de' sogni*, Urbino, 1591. Il faut ajouter à cela divers écrits restés inédits.

* SEGNI (Bernard), historien, né vers 1500, à Florence, d'une famille ancienne, fit ses études à Padoue, et se rendit très-habile dans les langues grecque et latine. Il devint secrétaire des archives de la république, qui l'employa dans diverses missions, à Rome, près de Charles-Quint, etc., dont il s'acquitta avec honneur. En 1545, il fut nommé consul de l'académie de la *Crusca*, alors très-florissante, et mourut dans sa patrie en 1558. Il a laissé des *Traductions* de différents *Traité*s d'Aristote, et de l'*Oedipe* de Sophocle que la *Crusca* range parmi les *textes* de langue; mais il doit surtout sa réputation à son *Histoire de Florence*, 1527-1555, Augsbourg, 1725, in-fol., Palerme, 1778, 2 vol. in-4, et Milan, 1805, 5 vol. in-8, ouvrage remarquable par l'exactitude des faits, et l'élégance du style.

SEGRAIS (Jean REGNAULD ou RENAUD de), né l'an 1624, à Caen, d'une famille noble, fut d'abord destiné à l'état ecclésiastique. Il n'avait que 20 ans lorsque le comte de Fiesque, éloigné de la cour, se retira dans cette ville. Ce courtisan, charmé de son esprit, l'emmena à Paris et le plaça chez mademoiselle de Montpensier, qui lui donna le titre de son aumônier ordinaire, avec la chantrerie de la collégiale de Mortain, et depuis la qualité de son gentilhomme ordinaire. Segrain, n'ayant pas approuvé le mariage de cette princesse avec Lauzun, fut obligé de la quitter. Il se retira chez madame de La Fayette, et prit part à la composition de *Zaïde* et des autres romans publiés sous le nom de cette dame. Enfin, lassé du grand monde, il se retira dans sa patrie, où il mourut en 1701, à 76 ans, après avoir fait son testament, où sont empreints les sentiments de religion dont il était pénétré. Il s'est rendu célèbre par ses *Eglogues* (Amsterdam, 1725, in-12), dans lesquelles il a su conserver la douceur et la naïveté propres à ce genre de poésie; plus judicieux que Fontenelle, qui a fait de ses bergères des petites-maitresses qui débitent des sentences galantes sous des expressions recherchées. Sa *Traduction* des Géorgiques et celle de l'*Enéide* de Virgile en vers français, l'une et l'autre in-8, ont eu un grand succès. Celle-ci parut en 1681. Il y a des morceaux très-bien rendus; mais sa versification est en général lâche et traînante. La traduction des Géorgiques, qui parut en 1712, in-8, vaut mieux; mais elle a été effacée par celles de Pompiignan et de Delille. On a encore de Segrain des *Poésies diverses*, et son poème pastoral d'*Athys*, dans lequel il a atteint quelquefois la simplicité noble des pastorales des anciens (1). Ses ouvrages en prose sont : les *Nouvelles françaises*, Paris, 1722, in-12, en 2 vol. C'est un recueil de quelques historiettes racontées à la cour de mademoiselle de Montpensier; *Ségraisiana*, ou *Mélanges d'histoire et de littérature*, Paris, 1722, in-8, sous le titre de la Haye; et à Amsterdam, 1725, in-12 : cette dernière édition est beaucoup plus belle. Parmi quelques faits singuliers et curieux, on en trouve un grand nombre de minutieux et de faux.

SÉGUENOT (Claude), né à Avallon en 1596, entra dans l'Oratoire, après avoir brillé dans le barreau à Dijon et à Paris. Il fut supérieur de plusieurs maisons; mais ayant publié en 1658, in-8, une *Traduction française* du livre de la Virginité de saint Augustin, avec des notes, la Sorbonne censura l'ouvrage, et l'auteur fut mis à la Bastille. Il y déprime la pauvreté évangélique, sape les fondements de la vie religieuse, et en ruine tout le mérite. Condamnant les vœux monastiques, il prétend qu'il est plus louable de faire le bien librement que de s'y astreindre par vœu, comme si ce vœu n'était pas libre, et par conséquent ne rendait pas libre tout ce qui en est l'effet. Séguenot, ayant obtenu sa liberté, fut élevé à la place d'assistant du général, et mourut à Paris en 1676, à 80 ans, après avoir essuyé quelques nouvelles disgrâces qu'il dut

(1) Les *Poésies* de Segrain ont été reimprimées à Caen en 1823, in-8, précédées d'une *Notice* historique, et d'un *Essai sur les poètes bucoliques* par un professeur de l'Académie de Caen.

à ses liaisons avec les solitaires de Port-Royal. On a de lui plusieurs autres écrits.

SÉGUI (Joseph), né à Rhodéz, en 1689, se consacra de bonne heure à l'éloquence et à la poésie. Il remporta le prix de vers à l'académie française en 1752, et il remplit les chaires de la cour et de la capitale avec distinction. Cet auteur mourut en 1761, à 72 ans, après avoir publié le recueil de ses *Panegyriques*, 2 volumes in-12; ses *Sermons*, en 2 vol., et des *Discours académiques*, en 1 vol. L'académie française se l'était associé. L'abbé Ségui écrivait avec assez de noblesse et de pureté; mais il ne faut pas chercher chez lui ces peintures saillantes, ces coups de génie, ces traits frappants qu'on trouve dans Bossuet et dans Bourdaloue. Il était fait pour marcher dans les routes battues, et non pas pour se tracer une carrière nouvelle.

SÉGUIER (Pierre), président à mortier au parlement de Paris, né en 1504, d'une ancienne famille illustre dans la magistrature et dans les armes, rendit des services importants aux rois François I^{er}, Henri II et Charles IX. Ces monarques l'employèrent dans diverses négociations : il fit briller dans toutes une éloquence et une intelligence peu communes. Il mourut en 1580, à 76 ans, comblé d'honneurs et de biens. On a de lui des *Harangues* et un traité sous le titre de *Rudimenta de cognitione Dei et sui*.

SÉGUIER (Antoine), fils du précédent, occupa successivement les places de maître des requêtes, de conseiller d'état, d'avocat-général au parlement de Paris, et enfin de président à mortier. Il fut envoyé à Venise, l'an 1598, en qualité d'ambassadeur, place qu'il remplit avec succès. Sa mort, arrivée en 1624, fut une perte sensible pour les gens de bien. Il fonda, par son testament, l'hôpital des Cent-Filles, au faubourg Saint-Marcel à Paris.

SÉGUIER (Pierre), né à Paris en 1588, de Jean Séguier, fils de Pierre, remplit les charges de conseiller au parlement, de maître des requêtes, de président à mortier, et enfin de garde des sceaux et de chancelier de France en 1655. Des émotions populaires s'étant élevées en Normandie, il passa dans cette province en 1659, et y ramena la paix. Il ne se signala pas moins dans les troubles des Barrières, et il osa résister au parlement soulevé contre le gouvernement. Les sceaux lui furent enlevés en 1650 et en 1652; mais ils lui furent rendus en 1656, et il les garda jusqu'à sa mort, arrivée à Saint-Germain-en-Laye en 1672, à 84 ans. Il ne laissa que deux filles : Marie, qui épousa le marquis de Coislin, et ensuite le marquis de Laval, qui mourut en 1710; et Charlotte, d'abord duchesse de Sully, puis duchesse de Verneuil, morte en 1704. Mais les branches collatérales de sa maison ont produit d'autres magistrats illustres, entre autres, Antoine Séguier, avocat général au parlement de Paris (voy. plus bas).

SÉGUIER (Jean-François), né à Nîmes, en 1705, s'appliqua d'abord à la jurisprudence; mais, en admirant le jardin des plantes rares de son compatriote Pierre Baux, il prit goût pour la botanique, et réussit dans cette science, de manière que l'abbé Bignon, bibliothécaire du roi de France, le chargea

de mettre en ordre les précieuses collections de botanique de cette magnifique bibliothèque. C'est en exécutant cette commission qu'il travailla à l'ouvrage qui a pour titre : *Bibliotheca botanica*, la Haye, 1740, in-4, Leyde, 1769, in-4, publié par les soins de Laurent-Théodore Gronovius qui y a ajouté un *Supplément*. Cet ouvrage contient un catalogue des auteurs et des ouvrages qui traitent de la botanique (voy. MONTALBANI). Il avait fait plusieurs voyages pour augmenter ses connaissances. Le champ fertile du Véronèse fixa longtemps ses recherches, et lui fit publier : *Plantæ Veronenses*, 1745-54, 5 vol. in-8, ouvrage estimable et que l'on trouve rarement complet.

SÉGUIER (Antoine-Louis), avocat-général, né à Paris le 1^{er} décembre 1726, arrière petit-neveu du chancelier, fut élevé par les jésuites de La Flèche et du collège de Louis-le-Grand à Paris. Il montra de bonne heure les plus heureuses dispositions pour l'art oratoire. Sa mémoire était prodigieuse : après avoir entendu un discours dont le manuscrit était perdu, il le rétablit tout entier dans l'espace d'une nuit. Il fut pourvu, dès 1748, d'un office d'avocat du roi au Châtelet, devint en 1751 avocat-général au grand-conseil, et en 1755 au parlement. Dans cette place il se montra le digne successeur des Talon et des d'Aguesseau, ces grands modèles de l'éloquence judiciaire. Deux ans après il remplaça Fontenelle à l'acad. française, et son *Discours* de réception est resté comme un modèle du genre. Obligé par sa place de combattre les doctrines pernicieuses que favorisaient hautement ses confrères à l'académie, il demeura fidèle à son devoir. Son réquisitoire de 1770 contre les livres irréligieux et anti-monarchiques, fut imprimé par ordre de Louis XV. Le magistrat y signale l'origine de la fausse philosophie, et les efforts d'un parti puissant pour pervertir les esprits, affaiblir l'empire de la religion, tourner ses pratiques en ridicule, et soulever les peuples au lieu de les éclairer. Ce n'est pas la seule fois que Séguier eut l'occasion de montrer son zèle contre la licence de la presse (voy. d'HOLBACH, MONTAZET, RAYNAL). Lorsque des hostilités éclatèrent entre la cour et le parlement, il en prévint tous les dangers et fit ce qu'il put pour les prévenir; mais après l'installation de la nouvelle magistrature, appelée par dérision le parlement *Maupéou*, il donna sa démission et s'éloigna. En 1774, il entra avec l'ancienne compagnie, et fidèle à ses principes, il continua de combattre avec un courage que le danger semblait accroître. Au lit de justice de 1788, il fit entendre quelques accents de douleur, et à la rentrée du parlement qui devait être la dernière, il choisit pour sujet de sa mercuriale : *La stabilité de la magistrature* : les vœux qui la terminent ne furent point exaucés! La place de maire de Paris lui fut offerte par le parti dominant; mais convaincu qu'il ne pouvait point faire le bien et ne voulant point s'associer au mal qu'il ne pouvait empêcher, il se renferma dans sa famille. Enfin, signalé par un libelle intitulé : *Séguier traité comme il le mérite*, il se retira à Tournay, où il mourut d'apoplexie le 25 janvier 1792. Son fils aîné (voy. l'art. suiv.) a fait graver sur sa tombe une épitaphe terminée

ainsi : « Il fut juge intègre, magistrat éloquent, » défenseur éclairé de la religion, sujet fidèle à son » roi : *Non habebis ossa ejus, ingrata patria.* » On a de Séguier des *plaidoyers*, des *comptes rendus aux assemblées des chambres*, des *réquisitoires*, des *mercuriales* qui l'honoreront à jamais ; mais ses productions sont difficiles à réunir. Parmi ses nombreux réquisitoires, où la dignité du langage, la clarté, le choix et l'exactitude des expressions sont pour l'ordinaire si bien d'accord avec la justesse et la force des raisonnements, on distingue celui du 18 août 1770, dans lequel les causes et le tableau de la révolution sont présentés avec tant de vérité, près de 20 ans avant l'événement. Voyez le *Journal. histor. et litt.*, 15 février 1791, page 264. On peut consulter sur ses autres discours, 1^{er} janvier 1778, page 55 ; — juillet 1781, page 582 ; — 1^{er} août 1781, page 541 ; — 15 juillet 1785, page 472 ; 1^{er} octobre 1786, page 209 ; — 15 décembre 1786, page 617. Séguier n'ayant point eu de successeur immédiat à l'académie française, n'avait pu recevoir le tribut d'éloges que tout récipiendaire est dans l'usage de payer à son prédécesseur. Mais peu de temps après la réorganisation de cette compagnie, Portalis (voy. ce nom) y lut le 2 janvier 1806, l'*Eloge* de ce magistrat qui eut deux éditions dans la même année et a été réimprimée dans le tome 1^{er} du *Recueil des Discours, etc., lus à l'académie française*.

** SÉGUIER (Antoine-Jean-Mathieu), 1^{er} président de la cour royale de Paris, né en 1768, fils du précédent, était destiné à lui succéder, et il venait d'être nommé substitut du procureur-général, lorsqu'un décret de l'assemblée constituante supprima les parlements. Il suivit son père dans l'émigration à Tournai, et rentré en France, peu de temps après le 9 thermidor, alla habiter Montpellier, où il fut accueilli dans la famille de Cambacérès. Après le 18 brumaire, la protection de l'ancien magistrat devenu 2^e consul lui valut la place de commissaire du gouvernement près des tribunaux. Deux ans après, il obtint la présidence de la cour d'appel de Paris en remplacement de Treilhard ; et en 1810, fut fait 1^{er} président de la cour impériale, créé baron et commandeur de la légion d'honneur. Les événements de 1814 ayant amené la chute de l'empire, le souvenir du dévouement et des services de son père le maintint dans la place de 1^{er} président de la cour royale, et en 1816 il fut élevé à la dignité de pair de France. Doué d'une grande capacité et d'une intelligence rare, il montra constamment dans l'exercice de ses hautes fonctions toutes les qualités qui font le magistrat ; mais on eut à lui reprocher sa causticité qui s'exerçait sur tout le monde indifféremment. Plaideurs, avocats, ses collègues mêmes, personne n'était à l'abri de ses bons mots ou de ses boutades ; mais le cœur n'était pour rien dans ces intempérances de langue, et il lui arrivait souvent d'en exprimer son repentir, sauf à recommencer le lendemain. Le coup de main de février, qui renversa la branche cadette des Bourbons, priva Séguier de toutes ses fonctions ; mais il ne survécut guère à cette catastrophe, et il mourut à Paris, le 5 août 1848, à 79 ans. Ce magistrat a laissé sur *Horace*, son auteur

favori, un travail dont les personnes qui en ont eu connaissance désirent vivement la publication. Voy. la *France littéraire* de Quérard.

SEGUIN (Joseph), avocat, né à la Ciotat, mort en 1694, est auteur des *Antiquités de la ville d'Arles*, Arles, 1687, in-4 ; ouvrage savant, où les historiens et les antiquaires trouvent des lumières à recueillir, cette ville étant une des plus anciennes et des plus célèbres des Gaules.

* SÉGUIN (Charles-Antoine), jurisconsulte, né en 1708 à Vaivres, près de Vesoul, après s'être distingué comme avocat, obtint en 1748, au concours, une chaire de droit à l'université de Besançon, et la remplit d'une manière brillante. A la création de l'académie de cette ville en 1752, il fut un des membres nommés par le roi, et se montra digne de cet honneur par des dissertations sur des points d'histoire encore obscurs. La découverte qu'il fit de ruines romaines dans une terre qu'il avait acquise à Jallerange près de Besançon, fournit un nouvel aliment à son érudition ; mais il faisait passer ses devoirs de professeur avant ceux d'académicien et s'occupait surtout de former de bons élèves, et il eut le bonheur d'en compter plusieurs qui firent honneur à ses soins. Il mourut subitement pendant les vacances à Jallerange le 19 septembre 1790. A la rentrée de l'université, l'avocat Courvoisier (voy. ce nom, in, 75), l'un de ses élèves, devenu son confrère, prononça un discours dans lequel il fit entrer l'éloge de son maître qu'il termine ainsi : *Nemo in virtute colenda tempus illud felicius consumpsit, quod in virtute querenda philosophi terunt.* On a de lui : *In D. Justiniani institutiones Commentarii*, Besançon, 1805, in-8. L'éditeur de cet ouvrage est un autre de ses élèves, le célèbre Proudhon (voy. ce nom), regardé comme l'un des plus grands jurisconsultes de France. Les autres ouvrages de Séguin sont conservés dans les registres de l'académie de Besançon ; ses *Dissertations* les plus intéressantes sont : *sur le nombre des rois Bourguignons antérieurs à Gondebaud*, 1752 ; et *sur le véritable auteur des lois des Bourguignons*. On a son *éloge*, par Genisset, 1809, in-8.

* SEGUIN (Armand), né en 1768, est moins connu maintenant par les progrès que lui doit la chimie appliquée aux arts, que par son immense fortune, ses brochures sur les finances et ses longs dé mêlés avec le munitionnaire Ouvrard (voy. ce nom). Seguin avait fait des gains considérables dans des fournitures de cuir qu'il préparait par de nouveaux procédés beaucoup plus expéditifs que les anciens. Sa fortune lui fit des envieux, et, à diverses reprises, il éprouva des vexations du gouvernement, qui tira sur lui de fortes sommes. Voyant que ces avanies se renouvelaient, il prit à la fin le parti de rester en prison sans vouloir rien donner. Lorsque le blocus continental força, en 1808, de chercher des subrogats aux denrées coloniales, il proposa, pour remplacer le quinquina, une composition de gélatine qui eut quelque succès, comme méthode perturbatrice, auprès des malades qui purent surmonter le goût désagréable de cette solution de colle-forte, qu'il fallait prendre à de grandes doses. Seguin mourut à Paris le 24 janvier 1855. On a de

lui un grand nombre d'opuscules sur des questions financières, et qui, tous de circonstances, sont oubliés; mais il a publié de bons *Mémoires*, notamment sur le tannage des cuirs, dans le *Journal de physique* et dans les *Annales de chimie* dont il était un des rédacteurs depuis 1800. Il était correspondant de l'académie des sciences depuis l'organisation de l'institut en 1796.

SÉGUR (Jean-Charles de), frère du suivant, né à Paris en 1695, fut quelque temps dans les gardes du roi, puis entra dans la congrégation de l'Oratoire, et comme la plupart de ses confrères appela de la bulle *Unigenitus*. La grande faveur où était sa famille lui inspira de l'ambition. Il révoqua son appel, et fut pourvu de l'abbaye de Vermand. Il quitta l'Oratoire, devint grand-vicaire de l'évêque de Laon, et enfin évêque de Saint-Papoul. Il édifia quelque temps ses ouailles par sa piété et sa soumission aux décisions de l'Eglise; mais en 1755 il rétracta par un mandement tout ce qu'il avait fait en faveur de la constitution, et donna sa démission de son évêché. Il vécut dans la retraite depuis son abdication et mourut à Paris en 1748, à 55 ans. On a l'*Abregé de sa Vie*, Utrecht, 1749, in-12. Les jansénistes en font presque un saint. Son *Eloge* se trouve dans les *Nouvelles ecclésiastiques*, des 4, 18 et 25 décembre 1748.

* SÉGUR (Henri-François, comte de), officier-général, né en 1689, était fils du marquis de Ségur, colonel d'un régiment de son nom, et lui succéda dans le commandement de ce corps. Il servit en Espagne, dans les Pays-Bas, en Italie, fut blessé à la bataille de Guastalla, servit en Lorraine sous le comte de Belle-Isle, et commanda un corps d'armée avec distinction en Allemagne et en Flandre. Fait lieutenant-général en 1758, il mourut commandant à Metz en 1781.

* SÉGUR (Philippe-Henri, marquis de), maréchal de France, fils du précédent, né le 20 janvier 1724, se fit remarquer très-jeune dans les guerres de Bohême, d'Italie et de Flandre. Ayant eu le bras fracassé à Laufeld, il ne quitta son poste qu'après la victoire. Nommé maréchal-de-camp puis lieutenant-général, il continua de se signaler dans les campagnes de Hanovre, sauva un corps d'armée à Varburg, et fut fait prisonnier à Clostercamp. A la paix il fut inspecteur d'infanterie, et quelque temps après obtint le commandement de la Franche-Comté; en 1781 il reçut le porte-feuille de la guerre, et fut créé maréchal de France. Il s'occupa d'améliorer le sort des soldats, et fit pour le service des hôpitaux, un règlement regardé comme un modèle. L'ordonnance qui attribuait à la noblesse seule les emplois d'officiers dans l'armée fut rendue sous son ministère, mais contre son avis. Il donna sa démission lors de l'entrée aux affaires du cardinal Loménie de Brienne. Il vécut dès lors obscur et paisible dans le sein de sa famille. La révolution le priva de sa fortune qui consistait dans une pension, prix de ses services. Jeté dans les cachots de la terreur, il y fut oublié et mourut à Paris, le 8 octobre 1801.

* SÉGUR (Louis-Philippe, comte de), fils du précédent, né à Paris le 11 décembre 1755, fut

capitaine en 1771, et, en 1776, colonel des dragons d'Orléans. Il utilisa ses loisirs en étudiant le droit public à Strasbourg. En 1783, à son retour d'Amérique, où il était allé combattre pour la cause des indépendants, il abandonna les armes pour la diplomatie et fut envoyé ministre plénipotentiaire à la cour de Russie. Il jouit d'une grande faveur auprès de l'impératrice Catherine. En 1787, il accompagna cette princesse dans son voyage en Tauride. Cinq jours avant son départ (le 11 janvier), il obtint un traité fort avantageux au commerce français, et de plus eut l'adresse d'empêcher la Russie d'en conclure un nouveau avec l'Angleterre. Lorsqu'en 1789 la guerre éclata entre la Turquie et la Russie, il fit accepter la médiation de la France, et eut la promesse d'une quadruple alliance entre la France, la Russie, la Prusse et l'Espagne. Rappelé par suite de la révolution, il fut nommé maréchal-de-camp en 1790, et il allait se rendre à Rome comme ambassadeur, lorsque les différends qui s'élevèrent entre le saint Siège et le gouvernement français mirent obstacle à son départ. A cette époque on lui offrit le portefeuille des affaires étrangères, mais il ne crut pas devoir l'accepter. En 1792 envoyé par Louis XVI à Berlin, il fut reçu en audience par le roi; mais les mauvaises dispositions de la cour le déterminèrent à revenir promptement sans avoir accompli sa mission. Pendant son absence on l'avait inscrit, ainsi que son père et un de ses frères, sur la liste des émigrés; et ce ne fut pas sans peine qu'il parvint à se faire rayer. Après le 10 août, désigné par le sort pour monter la garde à la porte du Temple, il refusa; et traduit devant un tribunal, dit à ses juges: « Je fus l'ambassadeur de ce malheureux prince, j'ai été comblé de ses bontés: je ne devais point resserrer sa chaîne... » Sa noble franchise produisit dans l'auditoire une explosion d'enthousiasme, et il fut absous. Il se tint à l'écart pendant la terreur et fut assez heureux pour échapper à ses agents (1). De retour à Paris, il se trouva à la Convention le jour où Boissy d'Anglas (*voy. ce nom*, II, 67), menacé par la populace, courut les plus grands dangers; ne consultant que son courage, il s'élança dans la salle le sabre à la main, et eut le bonheur de contribuer à sauver son ami. Ruiné par la révolution, il supporta la perte de sa fortune en homme supérieur et trouva des ressources dans ses travaux littéraires. Convive assidu des diners du vaudeville, il y paya sa contribution poétique en chansons spirituelles, dont plusieurs se retrouvent dans les recueils de ce genre à une place très-honorable. Après le 18 brumaire, nommé membre du corps législatif, il vota pour le consulat à vie, fut appelé, en 1805, au conseil d'état et prit une part active aux discussions du code civil. Sous l'empire, il obtint la charge de grand-maitre des cérémonies, fut fait en 1815 sénateur, et en 1814, commissaire

(1) Cependant on lit dans la chanson que M. de Ségur a intitulée *mon Histoire*, et qu'il a recueillie dans ses *Mélanges*.

De Louis et d'Antoinette
J'ai partagé les revers,
Et lorsqu'on frappa leur tête
On me jeta dans les fers.

extraordinaire dans la 18^e division militaire. Créé par le roi pair de France, ayant pendant les cent-jours repris les fonctions de grand-maître des cérémonies, il fut privé quelques mois de son siège à la chambre haute, où il vota constamment avec l'opposition. Il termina, le 27 août 1850, une vie soumise à bien des vicissitudes. Membre de l'académie française depuis sa réorganisation, en 1805, il y a eu pour successeur M. Viennet. M. de Ségur a donné lui-même une édition de ses *Œuvres complètes*, Paris, 1824-50, 55 vol. in-8. Elle est ainsi divisée : *Mémoires, souvenirs et anecdotes*, 3 vol.; sous le titre de *Décade historique*; l'*Histoire des principaux événements du règne de Frédéric-Guillaume II*, 5 vol.; *Politique des cabinets de l'Europe*, 5 vol.; *Galerie morale et politique*, 5 vol. On lui doit encore; *Mélanges*, 1 vol. On y trouve *Coriolan*, tragédie en 5 actes et un vaudeville; *Histoire ancienne*, 5 vol.; *Histoire romaine*, 4 vol.; *Histoire du Bas-Empire*, 4 vol.; *Histoire de France*, 9 vol.; elle finit avec le règne de Louis XI. *Recueil de famille*, dédié à sa femme madame la comtesse de Ségur, 1826, in-8, et imprimé à un petit nombre d'exemplaires. Le comte Philippe de Ségur, son fils, est aujourd'hui membre de l'académie française. — Madame de SÉGUR (Antoinette-Elizabeth-Marie), née à Paris en 1756, morte le 5 mars 1828, à 72 ans, était petite-fille du chancelier d'Aguesseau. Douée de toutes les vertus domestiques, elle se fit chérir de son époux, dont elle était en quelque sorte secrétaire. Elle écrivit sous sa dictée, pour ménager la faiblesse de sa vue, plusieurs gros volumes de l'*Histoire universelle*, et le comte de Ségur a légué ce manuscrit à ses enfants, comme un legs pieux, honorable et sacré.

* SÉGUR (Joseph-Alexandre, vicomte de), dit le jeune, littérateur, frère du précédent, né à Paris en 1752, à quinze ans entra dans le corps des gendarmes, et fut successivement colonel des dragons de Noailles, de Lorraine, et enfin du régiment de son nom. Fait maréchal-de-camp en 1790, il prit alors sa retraite pour se livrer exclusivement à son goût pour les lettres. Il composa des romans, et travailla pour tous les théâtres avec plus ou moins de succès. La seule de ses pièces restée au *Répertoire* est *Le Retour du Mari*, petit acte en vers joué en janvier 1792. Alors il ne dut plus songer qu'à se faire oublier : il y réussit pendant la terreur; mais compromis dans les journées de *Vendémiaire*, il fut mis en prison et y passa dix mois sans rien perdre de sa philosophie et de sa bonne humeur; sa conversation était très-animée; il avait des réparties très-piquantes. Un jour un assez médiocre acteur lui parlant d'une manière peu honnête : « Vous » oubliez, lui dit-il, que depuis la révolution nous » sommes égaux, et que je suis autant que vous. » Il mourut aux eaux de Bagnères, le 27 juillet 1803, âgé de 55 ans. Parmi ses ouvrages dont presque aucun ne lui a survécu, nous citerons : *Essai sur l'opinion, considérée comme une des principales causes de notre révolution*, Paris, 1790, in-8. On y lit ces mots remarquables : « La véritable cause de nos » malheurs actuels est l'étonnante médiocrité qui » égalise tous les individus. Si un homme de génie

» paraissait, il serait le maître. » *Correspondance entre Ninon de Lenclos, le marquis de Villarceaux et madame de M... (Maintenon)*, Paris, 1790, in-8, ou 2 vol. in-12; les *Femmes; leur condition et leur influence dans l'ordre social*, etc., 1802, 3 vol. in-12. Cet ouvrage a été réimprimé plusieurs fois, notamment en 1820, 2 vol. in-8, fig. avec une préface de Nodier. Ségur a été l'éditeur des *mémoires du baron de Besenval*.

* SEID-MUSTAPHA, ingénieur turc, né à Constantinople, montra, dès son enfance, de grandes dispositions pour les sciences. Il dévora les *Eléments* d'Euclide et tous les fragments d'anciens écrivains traduits en arabe qu'il put se procurer, fréquenta ensuite les écoles des maîtres turcs, apprit de l'un d'eux le calcul des logarithmes, puis résolut d'étudier la langue française. Bientôt il put lire les ouvrages de Wolf, d'Ozanam, de Bêlidor et se rendit familiers les éléments de l'algèbre. Le sultan Sélim III ayant fondé une nouvelle école de mathématiques, Séid-Mustapha, dont l'aptitude était déjà connue, y fut placé en qualité d'élève permanent et salarié. En 1805, il fit imprimer, en français, dans l'établissement typographique de Scutari, un ouvrage intitulé : *Diatribes de l'ingénieur Séid-Mustapha sur l'état actuel de l'art militaire, du génie et des sciences à Constantinople*, réimprimée à Paris, en 1810, in-8, par Langlès, avec une préface et des notes. « Les sciences et les arts, dit Séid-Mustapha, » dans cette curieuse brochure, font le tour du » monde : les nations de l'Europe, aujourd'hui si » éclairées, ont eu pour maîtres les Latins; ceux-ci » avaient été les disciples des Grecs; et c'est dans » la Perse, l'Egypte et l'Inde qu'était autrefois le » foyer des lumières. Dans les premiers temps, les » Ottomans n'avaient pas besoin de connaître la tri- » gonométrie pour vaincre des ennemis aussi igno- » rants qu'eux. Plus tard, les nations chrétiennes » de l'Europe perfectionnèrent leur tactique et leurs » armes, tandis que les Musulmans sont restés pres- » que stationnaires, et ils ont éprouvé des revers. » Le sultan Sélim a voulu faire cesser cet état de » choses, et mettre ses sujets au niveau des autres » nations. » On croit que Séid-Mustapha périt, en 1807, dans la révolution qui renversa du trône Sélim III.

* SEILER (Georges-Frédéric), né à Creussen près de Baireuth, en 1755, mort le 13 mai 1807, professeur à l'université d'Erlangen, laissant la réputation d'un savant théologien et d'un bon prédicateur. La liste de ses ouvrages, se monte à 170, dont quelques-uns ont été tirés à 500 mille exemplaires. Nous citerons seulement : *La Religion des enfants*, 1778, qui a eu 18 éditions. *Lectures pour l'habitant des villes et des campagnes*, 14 éditions. Ces deux ouvrages ont été traduits en diverses langues.

SEJAN (Aélius), né à Bolsena (*Vulsinium*), en Toscane, d'un chevalier romain, suivit d'abord la fortune de Caius-César, petit-fils d'Auguste. Il s'attacha ensuite à Tibère, auquel il se rendit agréable par la souplesse de son caractère, et par l'enjouement de son esprit. Endurci au travail, audacieux, habile à cacher ses vices et à faire éclater ceux des autres, tour-à-tour insolent et flatteur, mo-

deste au dehors, mais dévoré au dedans de la soif de régner, il employait, dans cette vue, tantôt le luxe et les largesses, tantôt l'application et la vigilance. Il mit en œuvre tant d'artifice auprès de Tibère, que ce prince, caché pour tout le monde, était pour lui sans secret et sans défiance. Séjan abusa cruellement de son crédit : dès qu'il voulait faire périr quelqu'un qui lui faisait ombrage, il ne rougissait pas, dit Phèdre, de faire le rôle d'accusateur, de témoin et de juge :

Quod si accusator alius Sejano foret,
Si testis alius, si iudex alius denique,
Dignam existimarem me tantis malis.

Tibère l'éleva à la dignité de chef des cohortes prétoriennes, le nommant partout *le compagnon de ses travaux*, et souffrant que les statues de son favori fussent placées sur les théâtres et dans les places publiques. Un péril que courut Tibère augmenta encore la faveur de Séjan. Il soupait avec l'empereur dans une grotte, lorsque l'entrée s'écroula et écrasa plusieurs domestiques. Séjan fit alors de son corps une voûte à Tibère, et le sauva d'une mort presque certaine; quant à lui, il ne reçut que des blessures fort légères. Séjan, parvenu au plus haut degré de puissance sans avoir assouvi son ambition, aspirait au trône impérial. Il fit périr, par les artifices les plus odieux, tous les fils et tous les petits-fils de Tibère. Drusus, fils de ce prince, lui ayant donné un soufflet, il ne trouva point de moyen plus sûr, pour se venger, que de corrompre Livie, sa femme, qui empoisonna son mari. Alors il voulut épouser Livie; mais Tibère la lui refusa. Outré de colère, il se vanta « qu'il était empereur de Rome, et que » Tibère n'était que prince de l'île de Caprée, où il » était alors. » Il osa le faire jouer sur le théâtre. Une telle audace ne pouvait rester longtemps impunie. Tibère donna ordre au sénat de lui faire son procès. Cet ordre fut bientôt exécuté, et dans le même jour il fut arrêté et étranglé en prison, l'an 31 de J.-C. Le peuple déchira son cadavre, et en jeta dans le Tibre les misérables restes. Ses enfants périrent aussi par le dernier supplice, et Tibère enveloppa dans sa perte tous ceux qui lui étaient suspects, et dont il voulait se venger.

* SEJAN (Nicolas), né en 1745 à Paris, obtint au concours à l'âge de 15 ans l'orgue de Saint-Méry, fut ensuite organiste de Notre-Dame et du roi, puis professeur au conservatoire de musique, etc., et mourut en 1819, laissant quelques *Sonates*, *Rondeaux*, etc. Delille lui a consacré quelques vers des *Trois règnes*. — Louis SEJAN, fils du précédent, hérita des heureuses dispositions de son père pour la musique, et après avoir été pendant 40 ans organiste à Saint-Sulpice, aux invalides et à la chapelle de Charles X, mourut à Paris, le 17 avril 1849.

SELDEN (Jean), publiciste anglais, né à Salvington, dans le Sussex, en 1584, fit ses études à Chichester, puis à Oxford, et s'y dévoua principalement à la connaissance du droit et de l'antiquité sacrée et profane. Après avoir mené une vie douce et appliquée, il mourut en 1654, à 70 ans. Il avait pris pour devise : *La liberté sur toutes choses*. Cette liberté, qu'il mettait dans ses propos comme dans

sa conduite, le brouilla quelquefois avec Jacques I^{er} et Charles I^{er}. Mais comme le zèle plutôt que l'esprit de satire animait ses discours, on les lui pardonnait plus facilement qu'à tout autre. On a de lui : *De successionibus in bona defuncti, secundum Hebræos*; *De jure naturali et gentium, juxta disciplinam Hebræorum*; ouvrage fort estimé par Puffendorff, qui n'est pas d'accord en cela avec le Clerc et Barbeyrac. Il paraît qu'il s'était un peu entêté des écrits des rabbins, et qu'il a voulu y puiser des connaissances qu'il aurait pu prendre ailleurs. *Uxor hebraica seu de nuptiis et divortiis*; *De anno civili veterum Hebræorum*; *De nummis*, 1675. C'est l'ouvrage d'Alexand. Sardi (voy. ce nom, vii, 450), qu'un éditeur publia sous le nom de Selden par ignorance ou par spéculation. *De diis Syris*, Amsterdam, 1680, in-8 : ouvrage plein de recherches; *Uxor hebraica*; *De laudibus legum Angliæ*; *Jani Anglorum facies altera*; *Mare clausum*, 1656, in-12. L'auteur y donne l'empire des quatre mers à sa nation. Grotius lui a opposé *Mare liberum*. *Analecton Anglo-britannicum*, etc., livre curieux, dans lequel on trouve l'histoire du gouvernement d'Angleterre jusqu'au règne de Guillaume le Conquérant; *De synedriis Hebræorum*; traité savant et estimé; une *Explication des marbres d'Arundel*, in-4, en latin, avec des notes peut-être plus pleines d'érudition que de vérité historique : elle a été continuée par Prideaux, qui en a expliqué le plus grand nombre (voy. ce nom); un *Traité des dîmes*, qui offensa beaucoup le clergé d'Angleterre; un autre de *l'origine du duel*. C'est lui aussi qui a publié le livre d'Eutychius d'Alexandrie. Tous les ouvrages de Selden, tant latins qu'anglais, ont été imprimés à Londres en 1726, 3 vol. in-fol. Ce recueil est recherché, quoiqu'on reproche à l'auteur un style plein d'obscurité. On a imprimé en anglais un recueil des paroles remarquables de cet habile jurisconsulte, sous le titre de *Seldeniana*.

SELEUCUS I^{er}, Nicanor, (c'est-à-dire *Victorieux*), roi de Syrie, fils d'Antiochus, né vers l'an 334 avant Jésus-Christ, avait été l'un des principaux généraux d'Alexandre le Grand. Après la mort de ce conquérant, il s'établit à Babylone; mais il en fut chassé par Antigone, et se retira en Egypte, près de Ptolémée. Pour se venger de son ennemi, il se ligua avec Ptolémée, Cassandre et Lysimachus, contre Antigone, qui fut tué à la bataille d'Ipsus, l'an 301 avant J.-C. Séleucus ayant partagé avec les vainqueurs les provinces qui furent le fruit de leur victoire, commença le royaume de Syrie, qui, de son nom, fut appelé *le royaume des Séleucides*. Tranquille sur le trône, il fit la guerre à Démétrius, arma contre Lysimachus, et le tua dans une bataille, l'an 282 avant Jésus-Christ. Il allait tomber sur la Thrace et sur la Macédoine, lorsque Ptolémée Céraune, un de ses courtisans, conspira contre lui, et le tua à Argos, la même année, à 78 ans, dont il avait régné 54. Ce prince aimait les sciences; il renvoya aux Grecs les livres et les monuments précieux que Xerxès leur avait enlevés; il leur rendit entre autres les statues d'Harmodius et d'Aristogiton, ces ardens défenseurs de

la liberté. Les Grecs, par reconnaissance, placèrent sa statue à l'entrée du portique de leur académie. Ce roi fit bâtir jusqu'à 34 villes dans l'Asie, et les peupla de colonies grecques, qui apportèrent dans cette partie du monde leur langage, leurs mœurs et leur religion.

SELEUCUS IV, fils d'Antiochus le grand, succéda à son père l'an 187 avant J.-C., et fut surnommé *Philopator*. Ce prince, par le respect qu'il eut pour le prêtre Onias, fournissait tous les ans ce qu'il fallait pour les sacrifices du temple; mais comme c'était un prince faible, ses flatteurs l'engagèrent à envoyer Héliodore piller le temple de Jérusalem. Quelque temps après, le même Héliodore l'empoisonna. Son règne fut de 12 ans.

SELEUCUS V, qui ne fit que paraître sur le trône de la Syrie, était fils de Démétrius *Nicator*. Cléopâtre, sa belle-mère, femme ambitieuse et dénaturée, voulait régner seule, et une nuit, s'étant introduite dans les appartements du jeune prince, elle le poignarda dans son lit, l'an 124 avant J.-C. Ce crime ne resta pas sans punition. Son autre beau-fils, Antiochus *Crypus*, l'empoisonna elle-même, quelque temps après, et rentra dans les droits de ses pères. — SELEUCUS VI, fils de ce monarque, auquel il succéda, s'étant attiré, à juste titre, la haine de ses sujets, ceux-ci le chassèrent du trône. Il erra longtemps inconnu, et se réfugia enfin en Cilicie; mais l'animadversion générale le poursuivant partout, le peuple de cette contrée brûla le palais qu'il avait choisi pour asile, et ce prince périt au milieu des flammes.

SELEUCUS, roi d'Égypte, dernier prince de la race des Séleucides, montra dès sa première jeunesse des inclinations basses, une extrême avarice, et beaucoup de penchant pour la cruauté. A peine fut-il monté sur le trône, qu'il s'appropriâ le cercueil d'or où était enfermé le corps d'Alexandre le Grand. Cette action commença à le rendre odieux à ses peuples; et, au lieu de la faire oublier par une sage administration et une conduite digne du rang qu'il occupait, Séleucus ne mit plus de frein à son avarice et se livra à tous les excès. Il accabla ses sujets d'impôts, exerça sur eux toutes sortes de vexations, et finit enfin par devenir l'objet de leur haine et de leur mépris; il mérita aussi ces sentiments de la part de sa femme Bérénice. Cette reine, entraînée par son ambition, punit les crimes de son époux par un autre non moins affreux: elle le fit étrangler l'an 55 avant l'ère chrétienne.

SELIM I^{er}, neuvième empereur des Turcs, 2^e fils de Bajazet II, naquit en 1467. Il voulut détrôner son père; mais il perdit, l'an 1514, la bataille qu'il lui livra. Cette défaite ne le découragea point: il revint à la charge, et Bajazet fut obligé de lui céder l'empire l'année suivante, au préjudice d'Achmet, son aîné. Après s'être défait par le poison de ce père malheureux, il ôta la vie à Achmet, et à Korkud, son puîné, prince paisible et ami des lettres. Affermi sur le trône par ses forfaits, il porta les armes en Égypte contre Kansou, souverain de ce royaume. Il lui livre bataille près d'Alep en Syrie, l'an 1516, et remporte une victoire longtemps disputée par le soudan qui périt dans le

combat. Cependant les Mamelucks se préparèrent à résister aux Ottomans; mais Sélim, entrant dans leur pays en 1517, attaqua, près du Caire, Toman-Bay, qu'ils avaient créé nouveau sultan, et le défit successivement dans deux batailles. Ce prince infortuné, ayant été trouvé dans un marais où les Arabes l'avaient caché, fut pendu par l'ordre de Sélim. Ce barbare se rendit maître du Caire, d'Alexandrie, de Damiette, de Tripoli, et de tout le reste de l'Égypte, qu'il réduisit en province. C'est ainsi que finit la domination des Mamelucks en Égypte, où elle avait duré plus de 260 ans, à compter de la mort du sultan, qui avait fait saint Louis prisonnier. Quelque temps auparavant, Sélim avait remporté une victoire signalée à Tchaldéran contre les Persans, et leur avait enlevé Tauris. Il se préparait à faire la guerre aux chrétiens; mais en retournant à Constantinople, il fut attaqué d'un charbon pestilentiel à l'épine du dos. Il voulut se faire porter à Andrinople, croyant que l'air de cette ville le rétablirait; mais il mourut à Tchourlou, sur la route de cette ville, l'an 1520, dans le lieu même où il avait fait empoisonner son père. Il était dans sa 54^e année, et en avait régné huit. Ce prince était courageux, infatigable, sobre, libéral. Il se plaisait à la lecture de l'histoire, et faisait assez bien des vers dans sa langue; mais, malgré ces qualités, il fut l'horreur de ses sujets. Il trempa ses mains dans le sang de son père, de ses frères, de huit de ses neveux, et d'autant de pachas qui l'avaient servi fidèlement. Il se signala encore par un autre acte de cruauté stupide. A peine monté sur le trône, deux grands visirs lui demandèrent de quel côté la tente impériale devait être tournée, c'est-à-dire vers quelle contrée il voulait porter ses armes; il les fit mettre à mort. Un troisième visir fit dresser les tentes vers les quatre points du monde, et il devina la pensée du tyran, qui lui dit: « Voilà comme je veux être servi. »

SELIM II, empereur des Turcs, fils de Soliman II, et petit-fils de Sélim I^{er}, monta sur le trône après son père, en 1566. Il fit l'année suivante une trêve de 8 ans avec l'empereur Maximilien II. Vers le même temps il confirma le traité de paix que son père avait fait avec les Vénitiens. Mais en 1570, au mépris de sa parole, il tourna ses armes contre eux et leur prit l'île de Chypre par son général Mustapha, qui y exerça des cruautés inouïes, surtout après la prise de Famagouste, rendue par capitulation le 1^{er} août 1571. (*Voy. BRAGADIN.*) Il en fut bientôt puni: le 7 octobre suivant, il perdit la célèbre bataille de Lépante. (*Voy. don JUAN.*) Cette victoire jeta la consternation dans Constantinople, et hâta la paix avec Venise. Dès que Sélim l'eut conclue, il posa le glaive et le sceptre pour aller s'ensevelir au fond de son sérail avec ses femmes. Il se plongea dans la débauche jusqu'à sa mort arrivée en 1574, à 52 ans. La mort de ses frères, Mustapha et Bajazet, lui avait ouvert le chemin du trône dont il se rendit indigne par ses vices. Sans talents et sans courage, il n'aima que les femmes et le vin, et ne dut l'éclat passager de ses conquêtes qu'à la valeur de ses généraux.

* SELIM III, 28^e empereur des Turcs, né en 1761

ou 1762, était fils unique de Mustapha III : Abdul-Hamid, frère de Mustapha, succéda à cet empereur en 1774. Elevé dans le sérail, il put voir de près la faiblesse de son oncle et la corruption des ministres ottomans, et il conçut dès cette époque le projet de régénérer son pays. Cherchant à acquérir les lumières qui lui manquaient, il entretenit du fond de sa retraite, une correspondance suivie avec d'anciens serviteurs de Mustapha, avec plusieurs membres de l'administration d'Abdul-Hamid, et même avec Louis XVI, chose qui semblerait presque incroyable à ceux qui connaissent les usages de l'empire ottoman. Il monta sur le trône, le 7 avril 1789, après la mort de son oncle et signala les premiers jours de son règne par quelques mesures généreuses et d'une politique adroite, mais aussi par des actes d'une sévérité excessive, qui le rendirent bientôt un objet de terreur pour les habitants de Constantinople. Les circonstances étaient alors très-critiques. Depuis deux ans, la Porte soutenait une guerre malheureuse contre l'Autriche et la Russie. Il refusa d'écouter les sages avis de la France, pour se livrer entièrement aux conseils intéressés de l'Angleterre, de la Prusse et de la Suède. Il ne parut pas à l'armée, quoiqu'il en eût manifesté l'intention avec beaucoup d'énergie. Les Turcs eurent d'abord, sous le commandement du visir Jussuf pacha, quelques avantages dans une rencontre; l'empereur Joseph II et son neveu, (depuis François II) furent sur le point d'être faits prisonniers, et ne durent leur salut qu'à la vitesse de leurs chevaux. Mais les Ottomans furent constamment battus dans la suite, et par terre et par mer, par les généraux autrichiens Laudon, Cobourg et Reppin, et par les Russes, commandés par Potemkin, Souwarow et Nassau. Sélim se vit contraint de faire une levée de 150,000 hommes, pour réparer les pertes considérables qu'avaient souffertes son armée. Cette guerre fut très-glorieuse pour les Austro-Russes. Le célèbre Laudon prit Belgrade et Orsowa; Souwarow s'empara d'Izmailow, où, après la plus opiniâtre résistance, 15,000 Turcs furent tués. Ils se battirent avec le même courage à Ocza-kow, assiégé par Potemkin; et cette place ne se rendit qu'après la destruction presque totale de ses défenseurs: 25,000 Turcs périrent les armes à la main. Le vieux Hassan, capitaine-pacha, le soutien de l'empire ottoman, s'étant laissé battre par le prince de Nassau, eut la tête tranchée par l'ordre de l'injuste et ingrat Sélim. Heureusement pour la Porte que Joseph II vint à mourir. Son successeur Léopold II signa en 1790 des préliminaires de paix qui furent convertis l'année suivante en un traité définitif. Catherine seule continua la guerre; les Russes furent toujours heureux. Enfin, après tous ces désastres, le Sultan, par la médiation de l'Angleterre et de la Prusse, qu'il avait su faire entrer dans ses intérêts, conclut, le 9 janvier 1792, le traité d'Yassy, qui ne lui imposa d'autres sacrifices que la perte définitive d'Oczakow et du territoire entre le Bog et le Dniester. Trois ans après, il fit avec la Russie un nouveau traité, par lequel il accordait aux vaisseaux de guerre de cette nation le libre passage des Dardanelles, qui n'était permis

qu'aux navires marchands. Sélim résolut de garder une exacte neutralité entre la France révolutionnaire et les puissances coalisées contre elle : il est vrai qu'en 1792 il refusa de recevoir Sémonville comme ambassadeur; mais plus tard il reçut Des-corches comme envoyé extraordinaire, et fit venir de France des ouvriers, des sous-officiers instructeurs, des lamineurs, des fondeurs de bombes, des officiers de terre et de mer, des artistes de tout genre. Le Directoire français, en 1795, envoya le général Aubert-Dubayet ambassadeur à Constantinople : il y fut très-honorablement reçu; et Sélim fit partir pour Paris, Méhémet-Ali-Effendi, qui obtint à son tour un accueil distingué. La bonne intelligence qui régnait entre le Directoire et la Porte fut interrompue par l'invasion de l'Egypte, en 1799. Sélim fit arrêter tous les agents français; et son ambassadeur à Paris, qui, peut-être gagné par le Directoire, ne l'avait pas averti de cette expédition, encourut sa disgrâce. La conquête de l'Egypte par les Français força le sultan à s'allier avec les Anglais et les autres puissances. Le 21 janvier 1801, il signa le traité d'El-Arish, dont le principal article portait que les Français évacueraient l'Egypte et seraient transportés en France avec armes et bagages. Le refus que fit Sidney-Smith, ambassadeur à Constantinople, d'adhérer à ce traité, obligea Kléber à reprendre les armes. Il se vengea de cet affront par des victoires, battit le grand visir à Héliopolis, prit son camp d'El-Hanka, le poursuivit, et tout en s'emparant du fort de Belbeys, le força à se retirer dans le désert, laissant à Salahieh tous ses bagages et un butin immense. La mort tragique de Kléber mit fin à ses succès, et l'armée française, sous les ordres du général Menou, n'éprouva plus que des revers. Pendant ce temps Bonaparte, élevé au consulat, avait entamé des négociations avec la Porte, et le traité d'Amiens rendit aux Turcs l'Egypte. Sélim y envoya un gouverneur; mais, sous le règne de ce sultan, l'empire ottoman perdit beaucoup de sa puissance. Les beys d'Egypte se révoltèrent, tandis qu'en Asie les pachas de Bassora, de Bagdad, d'Alep, de Saint-Jean-d'Acre se déclarèrent indépendants, et que les Wahabis se mirent dans un état alarmant d'insurrection. Paswan Oglou, en Europe, et Czerni-Georges, prince des Serviens, furent aussi en pleine révolte. Le soulèvement de la Morée n'était pas moins à craindre. C'est la Russie qui l'avait fomentée, en même temps que ses troupes envahissaient successivement la Géorgie, le mont Caucase, les bords du Phase et de la mer noire. Bonaparte de son côté avait cherché à renouer les anciennes liaisons de la Porte avec la France; il réitéra envers elle ses invitations après qu'il fut proclamé empereur, et envoya le général Brune, en 1804, à Constantinople, en qualité d'ambassadeur. Il fut accueilli avec distinction; mais comme la Porte voulait terminer ses différends avec le cabinet de Pétersbourg, on n'eut aucun égard aux remontrances du général français sur le passage des troupes russes par le détroit des Dardanelles. On apporta même beaucoup de résistance à reconnaître Napoléon comme empereur des Français. Brune fut obligé de revenir sans avoir re-

tiré aucune utilité remarquable de sa mission. En 1803, Bonaparte fit parvenir à Sélim III une copie du traité de Presbourg, et en février 1806, le divan fit paraître une déclaration, par laquelle la Porte reconnaissait l'empereur Napoléon, et fixait le protocole à suivre envers la cour de France. Sélim III devint alors un des enthousiastes de Bonaparte, et sous sa protection il chercha à secouer le joug de l'Angleterre et de la Russie. La malheureuse expédition de l'amiral Dukworth, qui osa passer les Dardanelles et se présenter devant Constantinople, sembla lui donner quelques espérances. Dans cette occasion, des artilleurs français et espagnols, qui se trouvaient dans cette capitale, rendirent aux Turcs d'importants services, et le feu continu de leurs batteries, dressées sur le port, força la flotte anglaise à quitter les Dardanelles. Cependant les pertes que les Turcs avaient essuyées sous le règne de Sélim III leur rendirent ce sultan presque odieux. Une nouvelle tactique qu'il avait voulu introduire dans le corps des janissaires fit éclater contre lui la révolution qui se préparait à Constantinople, suscitée, dit-on, par une puissance européenne. Le 27 mai 1807, les janissaires (aussi insolents que la garde prétorienne des Romains, qui était et donnait l'empire) se portèrent en foule au sérail. On les vit observer, pendant leur marche, la plus exacte discipline. Un d'entre eux s'étant permis, en passant devant un marchand de comestibles, de prendre un fruit, fut aussitôt haché à coups de sabre par ses camarades. Les janissaires, maîtres du sérail, forcèrent Sélim à abdiquer et proclamèrent à sa place son cousin Mustapha IV, né le 7 septembre 1779 et fils d'Abdul-Hamid. Quelques ministres et d'autres chefs attachés à Sélim voulurent s'opposer à cette révolution; mais ils furent arrêtés et livrés à la fureur du peuple. L'ex-empereur, poursuivi lui-même par les révoltés, allait se poignarder avec son canjar; ce fut Mustapha qui arrêta le coup, en l'assurant qu'il aurait pour lui toutes sortes d'égards. Il le relégua néanmoins au fond du palais, où quelques mois après, en 1808, il le fit étrangler: son corps fut jeté par-dessus les murs du sérail. Sélim III avait alors 47 ans. Le tort de Sélim fut d'avoir trop précipité les réformes auxquelles les esprits n'étaient point préparés, et de n'avoir pas employé à propos la sévérité nécessaire.

* SELIS (Nicolas-Joseph), littérateur distingué, né à Paris en 1757, fit ses premières études comme boursier au collège de Montaigu. Envoyé professeur de rhétorique à Amiens en même temps que l'abbé Delille (*voy. ce nom*), ils s'y lièrent d'une amitié durable et qui les honore l'un et l'autre. Quelques pièces de vers, parmi lesquelles on distingue une *Épître sur les pédants de société*, lui méritèrent des éloges et les encouragements de Gresset, dont plus tard il épousa la nièce. Il n'écrivait pas moins bien en prose qu'en vers; et la *Relation de la maladie, de la confession et de la fin de M. de Voltaire*, genre de plaisanterie dont Voltaire avait donné lui-même l'exemple, eut trois éditions dans la même année (1761), et fut louée par Laharpe dans la *Correspondance Russe*. Dans les loisirs que lui

laissaient ses devoirs, il préparait une *traduction* de Perse, regardé comme le plus obscur de tous les poètes latins; et quelques fragments qui en parurent dans les journaux accrurent encore l'idée qu'il avait donnée de ses talents. Rappelé à Paris sur les instances de Delille, il fut nommé professeur d'éloquence au collège de Louis-le-Grand, et fit paraître en 1776 sa *traduction* de Perse (*voy. ce nom*, VI, 447), dont le succès lui attira quelques démêlés avec l'abbé Le Monnier, traducteur estimable du même auteur. Le public, juge de cette *Petite guerre*, se déclara pour Sélis. Suppléant de Delille depuis 15 ans à la chaire de poésie du collège de France, il défendit ce bel établissement contre Laharpe en 1790, dans une *lettre* pleine de raison et de convenances. A la création de l'institut, membre de la classe des lettres, il fut nommé la même année (1796), professeur à l'école centrale du Panthéon, puis titulaire de la chaire que l'éloignement de Delille laissait vacante au collège de France: mais il s'empressa de déclarer publiquement qu'il la lui remettrait *avec joie* et l'on ne peut en douter. Depuis quelque temps tombé dans une mélancolie profonde dont on ignore la cause, il ne prit qu'une faible part aux travaux de l'institut. Il n'existe de lui dans les *Mémoires* de sa classe, que la mention de quelques rapports et la fable la *Sirène et le Passant*. Il mourut le 9 février 1802. Outre la *Traduction des Satires* de Perse, 1776, in-8, enrichie d'une préface et de notes intéressantes, on citera de lui: *Épîtres en vers sur divers sujets*, 1776, in-8; *Petite guerre entre le Monnier et Sélis*, 1778, in-8, modèle d'une critique modérée et décente, la seule que les gens de lettres devraient se permettre dans leurs discussions; *Lettre à M. de Laharpe sur le collège de France*, 1790; elle a été réimprimée par Barbier, dans le *Nouveau supplément au Cours de littérature*; *Lettres écrites de la Trappe*, par un novice, 1790, in-12. Sélis a eu part à l'édition du *Dictionnaire de l'académie française*, Paris, 1798, 2 vol. in-4. Il annonçait le projet de continuer le *Commentaire* de Champfort sur les *fables* de La Fontaine.

SELKIRK (Alexandre), né à Lasgo, dans la province de Fife, au royaume d'Ecosse, vers l'an 1680, s'appliqua aux mathématiques et à la navigation. Il remplissait en 1703 l'office de maître sur un vaisseau commandé par le capitaine Pradling, avec lequel il eut quelques différends. Celui-ci le déposa et l'abandonna dans l'île de Juan-Fernandez, alors entièrement déserte, après néanmoins lui avoir fait donner son lit, ses hardes, son fusil, quelques livres de poudre, des balles, etc. Selkirk, dans une île fertile, peuplée de chèvres, et baignée par une mer poissonneuse, se forma une habitation qui ne manquait de rien d'essentiel, et réalisa le roman de Robinson Crusoe. Les sentiments de religion qu'il y avait portés, le temps qu'il donnait à la prière et aux cantiques chrétiens, le rendaient content dans sa solitude, lorsqu'en 1709, le capitaine Woods-Rogers aborda dans cette île et le ramena dans sa patrie. Les détails de sa vie dans ce séjour lointain et isolé sont décrits, mais assez négligemment et avec quelques préjugés nationaux,

à la fin du 4^e tome des *Aventures de Robinson Crusôé*, édition de Liège, 1785. Nous ignorons ce qu'il est devenu après son retour en Angleterre. Depuis le départ de Selkirk, l'île de Fernandez se peupla insensiblement, et quand Anson la visita, il y trouva toutes les commodités nécessaires à la vie. Ce navigateur en a fait une description magnifique.

SELLIER (Osmont du), capucin, nommé en religion le père *Tranquille de Bayeux*, embrassa les principes de Port-Royal. Son attachement à cette cause lui fit quitter son ordre en 1725, pour aller en Hollande se réunir aux appelants qui s'y étaient réfugiés, projet qu'il exécuta en 1727. Il est auteur de divers ouvrages, dont voici les titres : *Instruction théologique, en forme de catéchisme, sur les promesses faites à l'Eglise*, Utrecht, 1753, in-12; *Eclaircissement de plusieurs difficultés touchant les conciles généraux*, Amsterdam (Rouen), 1754, in-12. La France littéraire attribue cet ouvrage à du Sellier, l'abbé Ladvoat le donne au chanoine Legros. *Justification des discours de l'Histoire ecclésiastique de Fleury*, 1756, 2 vol. in-12; *Réponse à la bibliothèque janséniste, avec des remarques sur la réputation des critiques de M. Bayle*, Nancy (Paris), 1740, in-12; *Examen de l'instruction pastorale de M. l'archevêque de Cambrai*. Il mourut vers 1770.

SELLIUS (Godefroi), né à Dantzick, membre de l'académie impériale et de la société royale de Londres, passa une partie de sa vie en France, où il cultiva les lettres avec succès. Il mourut en 1767. Nous en avons des traductions et d'autres ouvrages. Les plus connus sont : *Description géographique du Brabant hollandais*, in-12; *Voyage de la baie d'Hudson*, in-8; *Dictionnaire des monogrammes*, in-8; *Histoire naturelle de l'Irlande; Histoire des anciennes révolutions du globe terrestre*, in-12, pleine d'idées systématiques et romanesques (*Voy. SÉPHER.*) *Traduction des Satires de Rabener*, avec M. du Jardin, 4 vol. in-12; *Histoire des Provinces-Unies*, 1757-70, en 8 vol. in-4, avec le même, compilation assez mal rédigée.

* SELLIUS (Adam-Burckhardt), connu sous le nom de *Nicomède Sellii*, moine du couvent de Saint-Alexandre-Nefski, à Saint-Petersbourg, était né en Danemarck, et étudia dans plusieurs universités d'Allemagne. Il vint, en 1722, à Saint-Petersbourg où il se fixa, et vingt-deux ans après, il embrassa la religion russe. Il mourut dans cette capitale en 1746. On cite de lui les ouvrages suivants : *Schediasma litter. de script. qui hist. politico-ecclesiast. Russiæ scriptis illustrarunt*, Revel, 1756, trad. en russe, Moscow, 1815; *Miroir des souverains russes, depuis Rurick jusqu'à Elizabeth*, en vers; *De Russorum hierarchia*, 5 vol.; c'est le meilleur ouvrage de Sellius.

SELLUM, meurtrier de Zacharie, roi d'Israël, usurpa la couronne l'an 771 avant J.-C.; mais au bout d'un mois il fut mis à mort par Manahem, général des troupes de Zacharie, qui fut lui-même proclamé roi par son armée.

* SELVES (Jean-Baptiste), magistrat, né en 1757 à Montauban, mort à Paris le 16 juillet 1825, fut reçu avocat au parlement de Toulouse, et remplit ensuite les fonctions de juge au présidial de sa ville

natale. Vers 1795, nommé président du tribunal criminel du Lot, il rendit d'importants services à plusieurs proscrits. Élu, en 1797, député de son département au conseil des cinq-cents, son élection fut annulée après la journée du 18 fructidor. Bonaparte devenu premier consul le nomma juge au tribunal criminel de Paris. Dans le procès de Moreau, il fut un des cinq magistrats qui opinèrent à la peine capitale contre le vainqueur de Hohenlinden. En 1811, n'ayant pas été compris dans la réorganisation judiciaire, il commença ses longs travaux de chicane qui lui ont valu une certaine célébrité. Il attaqua avec emportement et passion, mais quelquefois avec justice, les avoués et les juges, dans une foule d'écrits. Il intenta des procès de toute espèce à ses fermiers, aux journalistes, aux agents du fisc, à tous ceux dont il était mécontent. Selves a déclaré, dans un *Mémoire*, que ses procès lui coûtaient plus de 400,000 fr. Des amendes, et même l'emprisonnement furent le résultat de ses chicanes. Sa famille voulut l'interdire, mais il se défendit et ses juges ne purent le condamner. Parmi ses écrits, qui roulent pour la plupart sur des matières personnelles, on remarque : *Explication de l'origine et du secret du vrai jury, et comparaison entre le jury anglais et le jury Français*, Paris, 1811, in-8; *Tableau des désordres dans l'administration de la justice, et des moyens d'y remédier*, ibid., 1812, 1815, in-8; *Au roi : la vérité sur l'administration de la justice*, ib., 1814, in-8; *Plan d'une nouvelle organisation judiciaire pour le criminel et le civil*, ibid., 1818, in-8.

SEM, fils de Noé, né vers l'an 2476 avant J.-C., couvrit la nudité de son père. Noé à son réveil lui donna une bénédiction particulière. Sem mourut âgé de 600 ans, laissant cinq fils, Elam, Assur, Arphaxad, Lud, Aram, qui eurent pour partage les meilleures provinces de l'Asie. D'Arphaxad descendirent en ligne directe Salé, Héber, Phaleg, Reu, Sarug, Nachor, et Tharé, père d'Abraham.

SEMEI, parent du roi Saül, imita et servit ce prince dans sa haine pour David. Voyant ce père infortuné contraint de s'enfuir par la rébellion de son fils Absalon, il profita de cette calamité pour le poursuivre, et lui lança des pierres avec les injures les plus outrageantes. David ayant été vainqueur, Séméi se jeta à ses pieds, et demanda pardon. David réprimant tout mouvement de vengeance, lui fit grâce; mais il recommanda en mourant à son fils Salomon de ne pas perdre de vue un rebelle dont l'impunité pouvait produire des effets funestes à l'état. Ce prince, devenu roi, fit venir Séméi, et lui défendit sous peine de la vie de sortir de Jérusalem, lui donnant ainsi la ville pour prison. Le coupable ayant violé cette défense trois ans après, fut arrêté et condamné à avoir la tête tranchée.

SÉMÉIAS, enthousiaste de la ville de Néhéméle, voulut se mêler de composer des prophéties, et envoya à Sophonias, fils de Maasias, un livre de prétendues révélations, où il disait que Dieu ordonnait à Sophonias de prendre soin du peuple qui restait à Jérusalem. Le prophète Jérémie avertit, de la part de Dieu, Sophonias de ne pas croire ce fourbe,

qui en serait puni par une captivité éternelle pour lui et sa postérité. — Il ne faut pas le confondre avec le prophète SÉMÉIAS, qui vivait sous Roboam, roi de Juda, et qui défendit à ce prince, de la part du Seigneur, de faire la guerre aux tribus qui s'étaient séparées de lui. — Il y a un 5^e SÉMÉIAS, dit *Nodias*, qui se laissa corrompre par les présents du gouverneur de Samarie, pour susciter des obstacles au saint homme Néhémie, qui voulait rebâtir Jérusalem.

SEMELE, mère de Bacchus, fut une des quatre filles de Cadmus et d'Harmonie. Jupiter, épris de ses charmes, la séduisit bientôt. Junon, instruite de cet amour, emprunta la taille, les formes de la vieille Béroé, nourrice de la princesse, alla trouver Sémélé, laissa percer dans la conversation des soupçons sur le véritable séducteur, et lui conseilla d'exiger de son amant qu'il lui apparût dans tout l'éclat de sa gloire. Sémélé obéit, et Jupiter ayant juré par le Styx de lui accorder la première grâce qu'elle lui demanderait, fut forcé d'apparaître à ses yeux armé de la foudre, ceint d'éclairs, et dardant au loin des traînées de flammes. Sémélé, consumée, expira sur-le-champ; elle était enceinte. Le dieu désolé arracha de son sein le tendre fœtus et l'enferma dans sa cuisse. Sémélé, après sa mort apparente, monta aux cieux, et quelques mythographes donnent à la couronne d'Ariadne le nom de couronne de Sémélé. Une tradition fameuse la montre allant d'abord aux enfers; mais là Bacchus vient la délivrer et lui ouvre le chemin de l'Olympe. Des légendes, pélasgiques sans doute, racontent autrement la mort de cette princesse. Cadmus, dit-on, s'étant aperçu de sa grossesse, la fit jeter à l'eau dans un coffre; les eaux portèrent ce fragile bachellet sur la plage de Brasies, en Laconie. Les habitants de cette bourgade l'ouvrirent et y trouvèrent, près d'une femme morte dans les douleurs de l'enfantement, Bacchus, à peine âgé de quelques heures. Très-rarement on voit Sémélé amoureuse d'Actéon, son beau-frère; Jupiter la foudroie en punition de son infidélité. — Sémélé, dans les cultes mystérieux de la Grèce, fut une haute déesse. Un hymne orphique la qualifie de reine universelle, de belle, de nymphe aux boucles gracieuses, etc., etc. Dans Pindare, elle règne sur les ombres, et une grande autorité lui a été concédée par Jupiter. Elle règne dans les cieux, converse avec Diane et Minerve, et mange à la même table que Mars, Vénus, Mercure et Jupiter. — Une pierre gravée, décrite par Beger, contient ces mots : *Les génies tremblent au nom de Sémélé*. On lui donne quelquefois le nom de Thioné, qui rappelle Dioné, etc. Ajoutons que ces trois sœurs figurent comme nourrices du dieu dont elle est la mère, et que Thèbes, capitale de la Béotie, Thèbes, si profondément pélasgique, leur sert à toutes de berceau. En allant plus loin, on verra que ces sœurs de Sémélé sont toutes les trois des bacchantes, et toutes les trois de furieuses exterminatrices : sous leurs coups périt Penthée. D'autre part, Ino, l'une d'elles, est victime à son tour : elle va mourir sous les coups d'Athamas, et alors elle se précipite dans la mer, dont elle devient une divinité.

SEMÉLIER (Jean-Laurent le), prêtre de la doctrine chrétienne, né en 1660, à Paris, d'une bonne famille, enseigna la théologie dans son ordre avec un succès distingué. Ses talents lui méritèrent la place d'assistant du général. Il mourut à Paris en 1725, à 65 ans. On a de lui d'excellentes *Conférences sur le mariage*; l'édition la plus estimée est celle de Paris en 1715, 3 vol. in-12, parce que cette édition fut revue et corrigée par plusieurs docteurs de la maison de Sorbonne; des *Conférences sur l'usure et sur la restitution*, dont la meilleure édition est celle de 1724, en 4 vol. in-12; des *Conférences sur les péchés*, 3 vol. in-12. Le père le Semélier s'était proposé de donner de semblables conférences sur tous les traités de la morale chrétienne; mais la mort l'empêcha d'exécuter un si louable dessein. On a cependant trouvé dans ses papiers de quoi former 10 vol. in-12, qui ont été publiés en 1755 et en 1759, et qui ont soutenu la réputation de ce savant et pieux docteur. Il y en a six sur la Morale et quatre sur le Décalogue.

* SEMERY (André), jésuite, né à Reims en 1650, entra dans la société à Rome en 1652, et après ses années de probation, y enseigna les humanités suivant l'usage de l'institut. Ce cours d'enseignement achevé, il fut chargé de professer la philosophie à Fermo, et ensuite au collège Romain. De là il passa à une chaire de théologie morale, qu'il remplit pendant 50 ans. Il devint ensuite censeur des livres pour l'assistance de France, et théologien du R. P. général. Il mourut au collège Romain le 25 janvier 1717, à l'âge de 87 ans. Il a laissé divers ouvrages, dont les principaux sont : *Triennium philosophicum*, Rome, 1682, 5 vol. in-4, mis au jour par J. B. Passori, l'un de ses disciples, et Venise, 1725, avec des augmentations et des corrections. *Difesa della vera religione contro il grosso volume di Giacomo Picenino, apologista dei pretesi riformatori e riformati*, Brescia, 1710, in-4. Cette défense a pour objet de réfuter une *Apologie des réformés*, par Picenini (voy. ce nom, vi, 509), en réponse à l'*Incredulo senza scusa* du père Paul Ségnéri.

SEMIRAMIS, reine d'Assyrie, née à Ascalon, ville de Syrie, épousa un des principaux officiers de Ninus. Ce prince, entraîné par une forte passion, que le courage de cette femme et ses autres grandes qualités lui avaient inspirée, l'épousa après la mort de son mari. Le roi laissa en mourant le gouvernement de son royaume à Semiramis, qui gouverna comme un grand homme. Elle fit, dit-on, construire Babylone, dont on a tant vanté les murailles, les quais, et le pont sur l'Euphrate, qui traversait la ville du nord au midi, et d'autres ouvrages, dont Hérodote raconte des merveilles. Semiramis, ayant embelli Babylone, parcourut son empire, laissant partout des marques de sa magnificence. Elle s'appliqua surtout à faire conduire de l'eau dans les lieux qui en manquaient, et à construire de grandes routes. Elle fit aussi plusieurs conquêtes dans l'Éthiopie. Sa dernière expédition fut dans les Indes, où son armée fut mise en déroute. Cette reine avait de Ninus un fils nommé *Ninias*. Averti qu'il conspirait contre sa vie, elle abdiqua volontairement l'empire en sa faveur.

Quelques autres rapportent qu'elle se déroba à la vue des hommes, dans l'espérance de jouir des honneurs divins; d'autres disent que Ninjas lui donna la mort. Quelques savants prétendent, avec assez de vraisemblance, que son histoire n'est qu'une corruption de celle de Nabuchodonosor. (Voy. *Hérodote, historien du peuple hébreu, sans le savoir*, et *l'Histoire des temps fabuleux*, tome 5, page 564.) L'auteur de ce dernier ouvrage ayant observé que, dans les livres orientaux, RAHAM était le nom propre de Nabuchodonosor, dont l'Ecriture parle si souvent, fait voir que ce nom de RAHAM est entré dans la composition de celui de la fautiveuse SÉMIRAM ou SÉMIRAMIS; car *is* est la terminaison grecque. Hérodote, liv. 1, 184, rapproche beaucoup de l'époque de Nabuchodonosor le règne de SÉMIRAM ou SÉMIRAMIS; et ailleurs on la fait exister du temps de la construction de Babel, peu après le déluge. Il est impossible que Sémiramis ait régné tout à la fois à deux époques aussi distantes l'une de l'autre; et comment cette contradiction s'est-elle glissée dans l'histoire? Rien de plus facile à concevoir dans le système des altérations de l'Ecriture faites par les païens. (Voy. HÉRODOTE, LAVAUR, OPHIONÉE, etc.) Ayant vu que RAHAM, le vrai Nabuchodonosor, régna à Babylone, bâtie sur les ruines de Babel, et trouvant dans l'Ecriture la construction de cette tour de Babel, ils n'ont pas hésité de placer leur prétendue SÉMIRAM ou SÉMIRAMIS à Babylone et à Babel en même temps, quoique le règne de Nabuchodonosor et le fait de Babel fussent à deux dates infiniment éloignées. Cette double existence de Sémiramis suffirait pour faire croire que cette reine est un personnage travesti. « Ainsi, » dit un critique qui a impartialement pesé ces observations, « ainsi sera anéantie pour toujours l'existence, entre autres, de la célèbre Sémiramis. » Toutes ses conquêtes, et ses jardins si renommés » que l'art avait suspendus en l'air, seront restitués » à Nabuchodonosor, véritable auteur de ces expéditions glorieuses et de ces monuments fastueux. »

* SÉMONVILLE (Charles-Louis HUGUET, marquis de), né en 1759 à Paris, d'une famille de magistrature, fut reçu conseiller au parlement à l'âge de 18 ans. Il resta dix ans étranger aux affaires publiques agitées dans sa compagnie; mais il se prononça pour l'assemblée des états-généraux, et y fut nommé député suppléant. Après la suppression des parlements, chargé par le ministre des affaires étrangères d'aller à Bruxelles examiner la nature des mouvements qui venaient de se manifester dans la Belgique, il fut à son retour nommé ministre plénipotentiaire à Gènes, puis à Turin. Sur le refus de la cour de Sardaigne de le reconnaître comme ambassadeur, il fut désigné pour remplacer Choiseul-Gouffier à l'ambassade de Constantinople. Diverses circonstances s'opposèrent à son départ; mais lorsqu'au mois de juillet 1795, il reçut du comité de salut public l'ordre de se rendre à la destination qui lui avait été précédemment assignée, il fut arrêté en Italie par des commissaires autrichiens et conduit à Mantoue, puis à Kufstein, où il resta trente mois prisonnier au secret. Echangé plus tard contre Mad. la duchesse d'Angoulême,

il vint à Paris et se présenta au conseil des cinq-cents, dont le président l'invita aux honneurs de la séance. L'un des fondateurs du cercle constitutionnel qui s'assemblait à l'hôtel de Salin, il continua, comme il l'avait fait dès le principe, à se montrer partisan de la révolution; mais lors de la journée du 18 brumaire, il suivit la fortune de Bonaparte, dont il avait connu la famille en Corse, et fut récompensé de son zèle par le titre de conseiller d'état. Nommé ambassadeur en Hollande par le 1^{er} consul, il fut fait en 1805, sénateur et commandant de la légion-d'honneur. Il ne se fit guère connaître au sénat que comme rapporteur de différentes commissions, notamment de celles qui furent chargées de proposer la réunion à l'empire de la Toscane, puis de la Hollande. Napoléon, lors de son mariage avec Marie-Louise, le fit titulaire de la sénatorerie de Bourges, et plus tard le nomma commissaire extraordinaire de la 21^e division militaire. En 1814 Sémonville s'empessa d'adhérer à la déchéance de Napoléon, et fit reconnaître l'autorité royale dans les cinq départements sur lesquels s'étendait son autorité. Nommé pair de France par Louis XVIII, et grand référendaire de la chambre, dignité de création nouvelle, il dut s'éloigner de Paris au second retour de Napoléon. Il reprit ses fonctions quelques mois plus tard, et vota constamment avec la partie de la chambre qui, sans être opposée au ministère, ne se croyait pas forcée d'être toujours de son avis. Le 29 juillet 1850, il se rendit à St-Cloud auprès de Charles X pour l'engager à retirer ses ordonnances et à nommer un nouveau ministère. Chargé de pleins pouvoirs par le prince pour négocier avec les vainqueurs, il prévint que toute tentative serait inutile, et s'excusant sur son grand âge, laissa à MM. d'Argout et de Vitrolles l'embarras de mener à fin leur mission commune. Continué par Louis-Philippe dans ses fonctions de grand-référendaire, il fut quelque temps après remplacé par suite d'une intrigue de cour; il cessa dès-lors d'assister régulièrement à la chambre, et mourut à Paris, le 12 avril 1859, à 80 ans. M. le baron Monnier a prononcé son éloge à la chambre des pairs, dans la séance du 7 février 1840.

SÉNAC (Jean-Baptiste), né en 1695, dans le diocèse de Lombes en Gascogne, mort à Paris le 20 décembre 1770, avec les titres de premier médecin du roi, de conseiller d'état, et de surintendant général des eaux minérales du royaume, mérita ces places par des talents distingués et par des ouvrages utiles. Les principaux sont : la *Traduction de l'Anatomie d'Heister*, avec des *Essais de physique sur l'usage des parties du corps humain*, Paris, 1724, 1755, 1758, 5 vol. in-12, avec fig. Les réflexions de Sénac rendent cet ouvrage très-intéressant; *Traité des causes, des accidents et de la cure de la peste*, 1741, in-4; *Traité de la structure du cœur*, 1748, 2 vol. in-4, réimprimé en 1777 et 1785, avec les additions et corrections de l'auteur, publiées par M. Portal. C'est le chef-d'œuvre de cet habile médecin (voy. LORVER); *De recondita febrium natura et curatione*, 1759, in-8, plein de connaissances profondes et utiles. Tissot, dans une lettre

à Zimmermann, assure que ce traité est réellement de Sénac, ce que d'autres révoquent en doute; *Discours touchant l'opération de la taille*, 1727, in-12; et dans les Mémoires de l'académie des sciences dont il était membre, *Réflexions sur les noyés*, 1725. Il y combat beaucoup de préjugés populaires; *Mémoire sur le diaphragme*, etc.

* SÉNAC de MEILHAN (Gabriel), fils du précédent, né à Paris en 1756, fut destiné à la magistrature. Ses talents, plus encore que la faveur dont jouissait son père, lui firent obtenir la place de conseiller au grand conseil. Il fut ensuite nommé maître des requêtes, puis intendant dans l'Aunis, la Provence et le Hainaut. Distingué par son esprit et par ses connaissances en administration, il désirait arriver à la place de contrôleur général des finances, et quoiqu'il se fût fait à la cour des ennemis puissants, il avait l'espérance d'y parvenir tôt ou tard. Mais survint la révolution à laquelle il n'avait pas pensé et qui renversa tous ses plans. Il émigra en 1790, visita plusieurs cours d'Allemagne où il fut bien accueilli, et se rendit en Russie où l'appela Catherine II, qui avait lu avec plaisir ses ouvrages. Cette princesse le chargea d'écrire les annales de son empire, et lui assigna un traitement considérable. A l'avènement de Paul I^{er} dont il redoutait les caprices, il quitta Pétersbourg, fit un voyage à Venise et revint à Vienne, où il mourut le 16 août 1805. Ses principaux ouvrages sont : *Considérations sur les richesses et le luxe*, Paris, 1786, in-8; *Considérations sur l'esprit et les mœurs*, Londres (Paris), 1787, in-8; *Des principes et des causes de la révolution française*, Paris, 1790, 1792, in-8; *Du gouvernement, des mœurs et des conditions en France avant la révolution*, Hambourg, 1795, in-8; *Portraits et caractères des personnages distingués de la fin du XVIII^e siècle, suivis de pièces sur l'histoire et la politique*, imprimés à la suite de l'ouvrage précédent; et Paris, 1815, in-8, précédé d'une notice sur l'auteur par M. le duc de Levis. Tous ces ouvrages sont écrits d'un bon style, cependant parfois un peu maniéré; on y trouve en général plus d'agrément que de profondeur. Sénac était un de ces observateurs qui s'arrêtent aux premières impressions, sans s'occuper à examiner les véritables causes d'où elles dérivent. On lui doit encore trois romans, qui ne manquent pas d'intérêt; *Mémoires d'Anne de Gonzague, princesse palatine*, Paris, 1786, in-8 : c'est son premier ouvrage; 2^e édit., 1789; *Les deux Cousins*, 1790, in-8; *L'émigré*, roman historique, Hambourg, 1797, 4 vol. in-8. On trouve une Notice sur Senac de Meilhan dans les *Essais sur la littérature française*, par Crauford, 1805.

** SÉNANCOURT (Etienne PIVERT de), écrivain moraliste, né en 1770 à Paris, était fils d'un conseiller au parlement. Quoique d'un tempérament maladif, il fit de bonnes études; à 7 ans il savait la géographie d'une manière qui surprit beaucoup Mentelle (*voy.* ce nom). Entré en 1785 au collège de la Marche, il y fit ses humanités, lisant dans ses loisirs les ouvrages des philosophes et surtout de Rousseau qui lui inspira le goût de la vie sauvage. Son père exigeait qu'il passât deux années à

St.-Sulpice; pour échapper à ce qu'il regardait comme un malheur, d'accord avec sa mère, il quitta Paris, le 14 août 1789, avec l'intention d'aller à la découverte de quelques-unes de ces îles délicieuses dont il avait lu la description dans les voyages. Il s'arrêta en Suisse; y étant tombé malade, il vint habiter dans le canton de Fribourg un village où il se mit en pension chez un patrien du pays, dont il épousa la fille en 1790. Proscrit en France comme émigré, il revint cependant furtivement plusieurs fois à Paris pour revoir sa mère. Il profita du séjour qu'il y fit en 1799 pour faire imprimer ses *Réveries sur la nature primitive de l'homme*, ouvrage dans lequel on reconnaît un écrivain imbu des idées chimériques de Rousseau et des penseurs allemands dont la mélancolie devait exercer plus tard une si triste influence sur notre littérature. Etabli définitivement à Paris en 1804, il y donna son *Obermann*, roman dans le genre du *René* (1) de Chateaubriand auquel on l'a comparé, mais qui n'eut pas à beaucoup près le même succès. Au milieu de Paris il y vécut dans l'isolement le plus complet, rêvant ou se livrant à des travaux fastidieux que lui imposait sa pauvreté; mais ne montrant d'ailleurs nul souci de sa réputation, et ne faisant rien pour ses ouvrages. Il fut inconnu tant que dura l'empire, si ce n'est de quelques jeunes gens. A la restauration il écrivit plusieurs brochures pour engager les puissances alliées à ne point abuser du pouvoir que venait de leur donner la fortune; ses vœux ne furent point écoutés. Il concourut alors, non par goût mais par suite de sa position, à la rédaction de différents journaux. En 1819 parurent les *Libres méditations d'un philosophe inconnu*, dans lesquelles, détrompé de bien des préjugés philosophiques, il revient à des idées pratiques et même aux principes religieux qu'il avait jusqu'alors méconnus ou repoussés. Le besoin le fit se charger de la rédaction de quelques *Résumés*, spéculation de librairie, bien digne de notre siècle ignorant et vaniteux. Son *Résumé de l'histoire des traditions morales et religieuses*, fut condamné par les tribunaux en 1827. Depuis il s'occupa de revoir et de réimprimer ses trois principaux ouvrages que nous avons désignés. Il mourut à Paris, le 15 janvier 1846, à 76 ans, presque inconnu, quoique plusieurs critiques le placent au rang des profonds penseurs et des grands écrivains de ce siècle.

SENAULT (Jean-François), né à Anvers en 1599 ou 1604, (l'abbé Fromentière, dans son *Oraison funèbre*, le dit né à Douai, et Paquot, *Notio temporum*, à Paris, d'un secrétaire du roi de France, et zélé ligueur). Le cardinal de Bérulle, instituteur de l'Oratoire, l'attira dans sa congrégation naissante, comme un homme qui en serait un jour la gloire par ses talents et par ses vertus. Après avoir professé les humanités, il se consacra à la chaire, livrée alors au phébus et au galimatias : il sut lui rendre la dignité et la noblesse qui conviennent à

(1) Dans ses *Mémoires d'outre-tombe*, ce grand écrivain témoigne le regret d'avoir publié un ouvrage qui ne devait faire aucun bien, et qui n'a pu, au contraire, qu'accroître le penchant d'une jeunesse malade à la rêverie et à l'exaltation.

la parole divine. Ses succès en ce genre lui firent offrir des pensions et des évêchés; mais sa modestie les lui fit refuser. Ses confrères l'élevèrent supérieur de Saint-Magloire; et il s'y conduisit avec tant de douceur et de prudence, qu'ils le mirent à leur tête en 1662. Il exerça la charge de général pendant dix années, avec l'applaudissement et l'amour de ses inférieurs, et mourut à Paris le 5 août 1672. L'abbé Fromentière, depuis évêque d'Aire, prononça son oraison funèbre. Parmi les ouvrages qu'il a laissés, on distingue : un traité de l'*Usage des passions*, Paris, 1641, imprimé plusieurs fois in-4 et in-12, et traduit en anglais, en allemand, en italien et en espagnol : ouvrage où l'érudition est unie à la sagesse des principes. L'auteur prouve l'utilité et la nécessité des passions; mais il en montre en même temps la direction et l'objet; il fait admirablement servir la philosophie à la morale, et les arides leçons des anciens sages à la gloire des maximes de l'Evangile, qui seules peuvent leur donner une sanction et de la consistance. Une *Paraphrase sur Job*, Rouen, 1667, 9^e édition qui, en conservant toute la majesté et toute la grandeur de son original, en éclaircit les difficultés; l'*Homme chrétien*, 1648, in-4; et l'*Homme criminel*, 1644, aussi in-4; le *Monarque, ou les Devoirs du souverain*, in-12, ouvrage estimé : Trois volumes in-8 de *Panegyriques des saints*, Paris, 1635, 1637 et 1638; plusieurs *Vies de personnes illustres par leur piété*.

* SENEBIER (Jean), naturaliste et bibliographe, né à Genève au mois de mai 1742, était fils d'un riche négociant qui lui permit de se livrer à son goût pour l'étude. Obligé de choisir un état, il se décida pour le ministère évangélique qui s'accordait plus qu'aucun autre avec ses penchants studieux. Les fonctions du pastoral ne l'empêchèrent pas de cultiver l'histoire naturelle, science dans laquelle il fit de rapides progrès. Devenu en 1775 bibliothécaire de Genève, il s'occupa de classer la collection confiée à ses soins; prit part à la rédaction du catalogue par ordre de matières des livres imprimés, et fit connaître les manuscrits par une *Notice raisonnée*. Dans le même temps il suivait les cours de chimie de Tingri (voy. ce nom), traduisait les ouvrages de Spallanzani (voy. ce nom), et faisait ou répétait de nombreuses expériences dont il publiait les résultats. A la révolution de Genève, il se retira dans le pays de Vaud, et charma son exil par de nouveaux travaux. Il put revenir dans sa patrie en 1799, et il y mourut en 1809, âgé de 67 ans. Senebier était membre de l'institut de France et de la plupart des sociétés savantes de l'Europe. Ses principaux ouvrages sont : *Mémoires physico-chimiques sur l'influence de la lumière solaire pour modifier les êtres des trois règnes de la nature, et surtout ceux du règne végétal*, Genève, 1782, 5 vol. in-8; *Recherches sur l'influence de la lumière solaire, pour métamorphoser l'air fixe en air pur, par la végétation*, 1785, in-8; *Recherches analytiques sur la nature de l'air inflammable*, 1784, in-8; *Physiologie végétale*, ibid., 1800, 5 vol. in-8; l'auteur y a rassemblé dans un ordre méthodique les divers systèmes des botanistes, dont

il signale avec impartialité les lacunes et les défauts; *Essai sur l'art d'observer et de faire des expériences*, Genève, 1802, 5 vol. in-8; *Rapport de l'air atmosphérique avec les êtres organisés*, ibid., 1807, 5 vol. in-8. Cet ouvrage est extrait en partie des manuscrits de Spallanzani; *Catalogue raisonné des manuscrits de la bibliothèque de Genève*, 1779, in-8; *Histoire littéraire de Genève*, 1786, 5 vol. in-8; *Eloges historiques* d'Albert Haller avec un catalogue de ses ouvrages, 1788, in-8, et d'Horace-Bénédict de Saussure, 1801, in-8. On a un *Eloge* de Senebier, par M. Maunoir, Genève, 1809, in-8.

SENEÇAI ou SENEÇÉ (Antoine BAUDERON de), poète et littérateur, né à Mâcon en 1645, était arrière-petit-fils de Brice Bauderon, médecin, connu par une des plus anciennes *Pharmacopées*. Il suivit quelque temps le barreau, moins par inclination que par déférence pour ses parents. Son humeur querelleuse lui ayant suscité de mauvaises affaires, il fut obligé de s'enfuir d'abord en Savoie, et ensuite à Madrid. Il revint en France et acheta, en 1675, la charge de premier valet-de-chambre de la reine Marie-Thérèse, femme de Louis XIV. A la mort de cette princesse, arrivée en 1685, la duchesse d'Angoulême le reçut chez elle avec toute sa famille, qui était nombreuse. Cette princesse étant morte en 1715, Seneçai retourna dans sa patrie, où il mourut le 1^{er} janvier 1757, à 94 ans. Il a fait des *Epigrammes*, 1717, in-12, publ. par le P. Ducerceau; des *Nouvelles* en vers, 1695, in-12; des *Satires*, 1695, in-12, etc. Parmi ses ouvrages, on distingue le poème intitulé : *les Travaux d'Apollon*, dont Rousseau, le poète, faisait cas. En 1805, on a publié les *Œuvres de Seneçé*, in-12, avec une *Notice* sur l'auteur, par Auger. Elle a été reproduite en 1826 dans la *Collection des petits classiques français* de Ch. Nodier. « Seneçai, dit Laharpe, écrit avec » beaucoup d'esprit et d'élégance, malgré quelques » inégalités; » et Palissot prétend qu'il n'a pas une célébrité proportionnée à son mérite.

* SENEFELDER (Aloys), inventeur de la lithographie, naquit à Prague en 1771. Cédant aux désirs de ses parents, qui le destinaient au barreau, il commença l'étude du droit à Göttingue, bien qu'il ne se sentit aucune vocation pour le barreau. A la mort de son père, il quitta l'université pour entrer dans une troupe de comédiens, et débuta sur le théâtre de Munich en 1791. Froidement accueilli du public, il ne tarda pas à se dégoûter de son nouvel état; il y renonça pour se faire auteur, et composa deux comédies qu'il fit imprimer en 1792 et 1795. En allant à l'atelier pour en surveiller l'impression, il apprit les procédés de l'art typographique, et éprouva bientôt l'envie d'imprimer ses ouvrages lui-même; mais la médiocrité de sa fortune ne lui permettant pas de se procurer le matériel nécessaire, il s'appliqua dès lors à chercher un moyen moins coûteux. Une longue suite d'expériences et de découvertes amenèrent enfin le résultat qu'il désirait, et qui depuis est devenu si populaire. Ses premiers essais lithographiques furent des œuvres de musique et des dessins d'Albert Dürer. On lui doit : *L'art de la lithographie, ou Description des différents procédés à suivre pour dessiner, graver et imprimer sur*

la pierre. Munich, 1819, in-4. Senefelder mourut dans cette ville au mois de mars 1854.

SÈNEQUE, père (Marcus-Annæus-Seneca), orateur, né à Cordoue, en Espagne, vers l'an 58 av. J.-C., vint à Rome à l'âge de 13 ans, y professa la rhétorique pendant un grand nombre d'années, et retourna dans sa patrie à l'âge de 52 ans; il épousa Helvia, qui lui donna trois fils (Marcus Novatus, Lucius Annæus et Annæus Mela), et revint à Rome, où il mourut l'an 52 de J.-C. Il nous reste de lui des *Déc'lamations* que l'on a faussement attribuées à Sénèque le philosophe, son fils. Ce sont deux ouvrages intitulés : *Suasoriarum liber I*, et *Controversiarum libri X*; il y traite les questions d'école que traitaient aussi les rhéteurs les plus célèbres, comme, par exemple : *Alexandre s'embarquera-t-il sur l'Océan? Agamemnon consentira-t-il au sacrifice de sa fille? Cicéron fera-t-il des excuses à Marc-Antoine? Une vestale précipitée de la roche Tarpéienne a conservé sa vie, sera-t-elle mise à mort?* etc., etc. Les défauts du style de Sénèque l'orateur sont les mêmes que ceux de Sénèque le philosophe, dont il est question dans l'article qui suit. Sénèque le père était lié avec les hommes de lettres les plus distingués de Rome, tels que Porcius Latro, Cassius Severus, Montanus, etc. Les *Œuvres* de Sénèque ont été souvent imprimées à la suite de celles de son fils le philosophe. On trouve, sur cet orateur, une *Notice* estimée dans les *Jugements des savants sur les auteurs qui ont traité de la rhétorique*, par Gilbert.

SÈNEQUE, le philosophe (Lucius-Annæus-Seneca), fils du précédent, naquit à Cordoue vers l'an 2 ou 5 av. J.-C. Il fut formé à l'éloquence par son père, par Hygin, par Cestius et par Asinius Gallus; et à la philosophie, par Socion d'Alexandrie, et par Photin, célèbres stoïciens. Après avoir pratiqué pendant quelque temps les abstinences de la secte pythagoricienne (c'est-à-dire s'être privé dans ses repas de tout ce qui a vie), il se livra au barreau. Ses plaidoyers furent admirés; mais la crainte d'exciter la jalousie de Caligula, qui aspirait aussi à la gloire de l'éloquence, l'obligea de quitter une carrière si brillante et si dangereuse sous un prince basement envieux. Il brigua les charges publiques, et obtint celle de questeur. On croyait qu'il monterait plus haut, lorsqu'un commerce illicite avec Julie, sœur de Caligula, et non comme le dit gratuitement Saint-Evremond, avec Julie Agrippine, veuve de Domitius, l'un de ses bienfaiteurs, le fit reléguer dans l'île de Corse. C'est là qu'il écrivit ses livres de la *Consolation*, qu'il adressa à sa mère. Agrippine ayant épousé l'empereur Claude, rappela Sénèque pour lui confier l'éducation de son fils Néron, qu'elle voulait élever à l'empire. Tant que ce jeune prince suivit les instructions et les conseils de son précepteur, il fut l'amour de Rome; mais après que Poppée et Tigellin se furent rendus maîtres de son esprit, il devint la honte du genre humain. La vertu extérieure de Sénèque lui parut être une censure continuelle de ses vices; il ordonna à l'un de ses affranchis, nommé Cléonice, de l'empoisonner. Ce malheureux n'ayant pu exécuter son crime par la défiance de Sénèque, qui ne vivait que de fruits et ne buvait que de l'eau, Néron l'enveloppa dans la

conjuraison de Pison (dont, selon quelques auteurs, il était réellement coupable); il fut dévoué à la mort comme les autres conjurés, et l'exécution fut à son choix. Le philosophe demanda de pouvoir disposer de ses biens : on le lui refusa. Alors il dit à ses amis : « Que, puisqu'il n'était pas en sa puissance de leur faire part de ce qu'il croyait posséder, il laissait au moins sa vie pour modèle, et qu'en l'imitant exactement, ils acquerraient, » parmi les gens de bien, une gloire immortelle. » Paroles pleines de faste et de petitesse. L'horreur de la mort, malgré sa sécurité apparente, l'affecta si fort, qu'il ne coula point de sang de ses veines ouvertes. Il eut recours à un bain chaud, dont la fumée, mêlée à celle de quelques liqueurs, l'étouffa. Tacite en parle assez favorablement, quoiqu'il convienne de ses monstrueuses amours, et de ses perfides conseils dans la mort d'Agrippine et de quelques autres Romains. Mais Dion et Xiphilin ne l'ont pas ménagé, et le portrait qu'ils en font est assez conforme à ce qui paraît de plus certain sur ce moraliste fameux, qui a vécu d'une manière très-opposée à ses écrits et à ses maximes, et dont la mort peut passer pour une punition de son hypocrisie. Elle arriva l'an 65 de J.-C., et la 12^e année du règne de Néron. Pompéia Paulina, son épouse, voulut mourir avec lui : Sénèque, au lieu de l'en empêcher, l'y exhorta, et ils se firent ouvrir les veines l'un et l'autre en même temps; mais Néron, qui aimait Paulina, donna ordre de lui conserver la vie. On ne peut nier que Sénèque ne fût estimable par quelques vertus; mais sa sagesse était plus dans ses discours que dans ses actions. Il se laissa corrompre par l'air contagieux de la cour. Comment accorder avec sa philosophie ces richesses immenses, ces magnifiques palais, ces délicieuses maisons de campagne, ces ameublements précieux, cette multitude de tables de cèdre soutenues sur des pieds d'ivoire, etc.? Comment excuser les rapines usuraires qui le déshonorèrent pendant qu'il était questeur? Que n'aurait-t-on pas à dire de ses lâches adulations envers Néron? Qui ne sait qu'il flatia ce prince sur l'empoisonnement de Britannicus, sur le meurtre d'Agrippine sa mère, et qu'il accepta le don qu'il lui fit du palais et des jardins de Britannicus, après la mort injuste de ce Romain? Il se montra en mourant un apologiste enthousiaste du suicide. Enfin, il serait bien difficile de prouver qu'il ne trempa point dans la conspiration de Pison. Si on considère Sénèque comme auteur, il avait toutes les qualités nécessaires pour briller. A une grande délicatesse de sentiment, il unissait beaucoup d'étendue dans l'esprit; mais l'envie de donner le ton à son siècle le jeta dans des nouveautés qui corrompirent le goût. Il substitua à la simplicité noble des anciens le fard et la parure de la cour de Néron; un style sentencieux semé de pointes et d'antithèses; des peintures brillantes, mais trop chargées; des expressions neuves, des tours ingénieux, mais peu naturels. Enfin il ne se contenta pas de plaire, il voulut éblouir, et il y réussit. Ses ouvrages peuvent être lus avec fruit par ceux qui auront le goût formé. Ils y trouveront des leçons de morale utiles, des idées rendues avec vivacité et avec finesse. Mais

pour profiter de cette lecture il faut savoir discerner l'agréable d'avec le forcé, le vrai d'avec le faux, le solide d'avec le puéril, et les pensées véritablement dignes d'admiration d'avec les simples jeux de mots. La première édition de ses ouvrages est celle de Naples, 1475, in-fol.; les plus recherchées sont celles d'Amsterd. Elzevire, 1640, 5 ou 4 vol. in-12; et *cum notis carior.*, 1672, 5 vol. in-8; on y distingue les traités : *De Ira*; *De Consolatione*; *De Providentia*; *De Tranquillitate animi*; *De Constantia sapientis*; *De Clementia*; *De Brevitate vitæ*; *De Vita beata*; *De Otio sapientis*; *De Beneficiis*; *Naturalium questionum libri VII*, et un grand nombre de *Lettres morales*. Ces divers traités contiennent d'excellentes choses : dans quelques endroits l'on s'aperçoit sans peine que les maximes de l'Evangile, déjà répandues partout, ne lui étaient pas inconnues; mais dans d'autres il s'abandonne à des erreurs étranges et ne se défend pas même des délires du matérialisme. Telle est la mobilité fatale de ces prétendus sages qui parlent de la vérité sans la rechercher sincèrement, et de la vertu sans la pratiquer, qui s'érigent en pédagogues par vanité, et donnent à l'ostentation ce que l'homme de bien se contente de faire et renferme dans le secret du cœur. Malherbe et du Ryer ont traduit en français ces différents ouvrages, 1659, in-fol., et en plusieurs vol. in-12. D'autres écrivains se sont exercés sur cet auteur; mais la seule traduction complète qu'on estime, à quelques inexactitudes près, est celle de la Grange, Paris, 1777, 6 vol. in-12. Nous avons sous le nom de Sénèque dix *Tragédies* latines, *Médée*, *OEdipe*, *la Troade*, *Hippolyte*, *Octavie* et *la Thébaine*, *Agamemnon*, les *Troïennes*, *Hercule*, *Thyeste*. Mais quelques savants doutent avec raison qu'elles soient de lui. Ils les attribuent à un autre Sénèque; et c'est pour cela qu'on les cite quelquefois sous le nom de *Sénèque le Tragique*. On y trouve des pensées mâles et hardies, des sentiments pleins de grandeur, des maximes de politique très-utiles; mais l'auteur est guindé, il se jette dans la déclamation, et ne parle jamais comme la nature. Au reste, il respecte partout les mœurs, et ne présente pas aux spectateurs des scènes voluptueuses et lubriques, comme quelques-uns des tragiques modernes. L'abbé de Marolles les a traduites en français. On a *Senecæ sententiæ cum notis Variorum*, Leyde, 1708, in-8, qui ont été traduites en partie dans les *Pensées* de Sénèque par la Beaumelle, 2 vol. in-12. On voit à la fin de : *Flores utriusque Senecæ*, Paris, 1574, in-12, publié par Haton du Mans, 14 épîtres, tant de Sénèque à saint Paul, que de saint Paul à Sénèque, qui ont fait croire à quelques-uns que Sénèque avait été chrétien; mais ces épîtres sont reconnues pour être des pièces supposées, et malgré le témoignage de saint Jérôme, personne ne croit aujourd'hui que Sénèque ait été chrétien. Tacite dit qu'avant de mourir, il prit de l'eau du bain, en arrosa les spectateurs, en disant qu'il *faisait ces libations à Jupiter le libérateur*. D'ailleurs les paroles pleines de faste que nous avons rapportées, son exhortation à Paul na, pour l'engager à se tuer elle-même, contrastent étrangement avec la mort d'un chrétien. « Quel chré-

» tien, dit le continuateur de Rollin, qui mettait
 » son sage au-dessus de Dieu, par la raison que
 » Dieu tire sa perfection de sa nature, et que le sage
 » ne doit la sienne qu'à son choix libre et volon-
 » taire! » *Est aliquid quo sapiens antecedit Deum :
 ille naturæ beneficio non timet, suo sapiens*, épître
 55. On trouve plusieurs passages de Sénèque, qui
 renferment la même impiété, recueillis par M. Du-
 guet, *Jésus-Christ crucifié*, t. 2, ch. 5, page 106.
 M. Jennings a eu raison de dire, dans son excel-
 lent traité de *l'Evidence du christianisme*, que des
 criminels publics et avérés sont moins éloignés des
 lumières de l'Evangile, que ces hommes vains et
 présomptueux qui affectent le nom de *sages*. (*Voy.*
le Journ. hist. et litt., 15 septembre 1779, page
 105.) On a encore *l'Esprit de Sénèque*; le philo-
 sophe y est trop flatté. L'auteur de la *Vie de Sé-
 nèque* (l'abbé Prault), qui est à la tête de la tra-
 duction de ses *Traité de la clémence et des bienfaits*
 (Paris, 1776), est tombé dans le même défaut.
Voy. COLLIUS, LUCIEN, SOCRATE, ZENON, etc. La
 traduction des *Œuvres complètes de Sénèque*, avec
 le texte en regard par Lagrange, a reparu en 1819,
 14 vol. in-12, avec les *Notes* inédites de Naigeon.
 Les *Tragédies* ont été traduites par Coupé, 1795,
 2 vol. in-8, par Levée, Paris, 1822, 5 vol. in-8,
 dans le *théâtre des Latins*, et par Greslou, 1855-54,
 5 vol. in-8, dans la *Bibl. lat. franç.* de Panchoucke.
 Vernier a donné un *Abrégé des Œuvres et de la vie
 de ce philosophe*, Paris, 1812, in-8. Tristan a com-
 posé une tragédie intitulée *la Mort de Sénèque*,
 1645, in-4.

* SENFFT-PILSACH (Louise - Claire - Julie - Féli-
 cité), née en Saxe dans la religion luthérienne, à
 l'exemple de son père, rentra dans le sein de l'E-
 glise, et habita longtemps la France, où son esprit
 vif et élevé, son caractère généreux, sa piété vraie
 l'avaient fait universellement estimer. Elle accom-
 pagna son père à Turin, lorsqu'étant entré au ser-
 vice d'Autriche, il fut nommé ambassadeur à la
 cour de Sardaigne. Elle y mourut en 1850, à l'âge
 de 24 ans. Son éducation avait été très-soignée;
 elle a fourni plusieurs articles aux *Mémoires de la
 religion*, de Modène, un entre autres, *Sur les der-
 niers moments du comte de Stolberg* (*voy. ce nom*).

SENKENBERG (Henri-Chrétien, baron de), né à
 Francfort-Sur-le-Mein, le 19 octobre 1704, fut fait,
 en 1750, chef du conseil du rhingrave Charles de
 Daun, professeur en droit et syndic de l'univer-
 sité de Göttingue en 1755, professeur en droit à
 Giessen en 1758. Chargé ensuite de différentes com-
 mission honorables, il résida à Francfort en qua-
 lité de député de plusieurs princes. L'empereur
 François I^{er} l'honora de la charge de conseiller au-
 lrique en 1745, le créa baron en 1751, et le dé-
 puta en 1764 à Francfort, pour assister à l'élection
 et au couronnement de Joseph II. Il mourut à
 Vienne le dernier jour de mai 1768, après avoir
 publié un grand nombre d'ouvrages, dont son fils
 a donné le catalogue au public. On y distingue :
Selecta juris et histor., 1754-42, 6 vol. in-8; *Disser-
 tatio de montibus pietatis*, Giessen, 1759, in-4; *De
 restitutione in integrum*, Giessen, 1759, in-4; *Intro-
 duction à la jurisprudence de l'Allemagne*, en latin;

Juris feudalis primæ lineæ ex Germanicis et Longobardicis et fontibus deductæ; Methodus jurisprudentiæ. On ne peut que rendre hommage à la modération, à l'équité de l'auteur lorsqu'il y parle des pontifes romains et des catholiques : on ne dirait pas que c'est le langage d'un protestant. *Oportet, dit-il, ordinem aliquem esse inter christianos; oportet esse caput quod eum regat: non alius huic regimini magis aptus quam Christi vicarius, beatum Petrum continuâ successionem referens. Is ab omni ævo ea fuit æquitate, ut oves suas balantes exaudiret, ut gravaminibus mederetur.* Et après avoir parlé des différends qu'il y a eu entre les papes et les empereurs, il ajoute : *Et jure affirmari poterit, ne exemplum quidem esse in omni rerum memoria, ubi pontifex processerit adversus eos, qui juribus suis intenti, ultra limites vagari in animum non induxerunt suum.* (Meth. jurisp. addit. 4 de libertate Ecclesiæ german., § 5.)

SENNACHERIB, appelé aussi SARGON dans le livre d'Isaïe, fils de Salmanasar, succéda à son père dans le royaume d'Assyrie, l'an 714 avant J.-C. Ezéchias, qui régnait alors sur Juda, ayant refusé de payer à ce prince le tribut auquel Téglatphalassar avait soumis Achaz, Sennachérib entra sur les terres de Juda avec une armée formidable. Il prit les plus fortes places de Juda, qu'il ruina, et dont il passa les habitants au fil de l'épée. Ezéchias se renferma dans sa capitale, où il se prépara à faire une bonne défense. (*Voy. Ezechias.*) Sennachérib s'étant retiré dans ses états, fut tué à Ninive, dans un temple, par ses deux fils aînés, vers l'an 710 avant J.-C. Assarhaddon, le plus jeune de ses enfants, monta sur le trône après lui.

SENNAMAR, architecte arabe, vivait dans le 9^e siècle, sous Noman-Alaouvar, 10^e roi des Arabes. Il construisit par ordre de ce prince, deux magnifiques palais, l'un appelé *Sédir*, et l'autre *Khaovarnhack*. D'après le rapport des historiens arabes, la structure entière de ces édifices n'est enchaînée que par une seule pierre, et les murs, enduits d'une teinte ou plâtre composé par Sennamar, varient de couleur plusieurs fois par jour par l'action de la lumière progressive du soleil. Noman-Alaouvar récompensa généreusement l'habile architecte, mais il le fit ensuite précipiter dans une basse fosse, craignant qu'il n'allât vendre son secret chez les autres peuples. Cet acte de froide barbarie est d'autant plus étonnant, qu'à cette époque les Arabes passaient pour être la nation la plus policée du monde, et que leurs souverains, en général, cultivaient et protégeaient les sciences et les arts.

SENNEL (Jean-Antoine), Hongrois de nation, naquit en 1622, et s'engagea de bonne heure dans l'ordre des capucins, où il prit le nom d'Eméric. Pendant la peste qui ravagea Prague en 1649, il rendit aux citoyens de cette ville des services incroyables au péril de sa propre vie, et convertit en 1651 près de quatre mille hérétiques. Vienne devint ensuite pendant 26 ans le théâtre de ses vertus et de son zèle; l'empereur Ferdinand III l'obligea de demeurer à la cour; et son successeur Léopold lui donna toute sa confiance : il le nomma à l'évêché de Vienne, et sollicitait pour lui un chapeau

de cardinal, lorsque la mort l'enleva, en l'an 1683.

SENNERT (Daniel), né l'an 1572, à Breslau, d'un cordonnier, devint docteur et professeur en médecine à Wittenberg. La manière nouvelle dont il enseignait et pratiquait son art, lui fit un nom célèbre; mais sa passion pour la chimie, jointe à la liberté avec laquelle il réfutait quelques anciens, lui suscita beaucoup d'ennemis. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, imprimés à Venise en 1643, en 5 vol. in-fol., et réimprimés, en 1676, à Lyon, en 6 vol. in-fol. On y remarque beaucoup d'ordre et de solidité : il suit en tout la théorie galénique. Les principes fondamentaux de la médecine y sont sagement établis, les maladies et leurs différences exactement décrites, et les indications pratiques très-bien déduites; quelques critiques lui reprochent cependant d'avoir mis trop de subtilité dans la distinction des maladies. Haller regarde les ouvrages de Sennert comme le résultat de ce qu'il y avait de mieux dans ceux des anciens sur la cure des maladies; et, sous ce point de vue, ils doivent être considérés comme une bibliothèque complète dont un médecin ne saurait se passer : ils valent d'ailleurs infiniment mieux que beaucoup de livres modernes fort vantés. Cet habile médecin mourut de la peste en 1657, à 65 ans, regardé, dit un auteur, comme le *Galénus de l'Allemagne*. On trouvera le détail de ses écrits dans les *Mémoires* de Nicéron, et dans le *Dictionnaire* d'Eloy. — André SENNERT, son fils, mort à Wittenberg, en 1689, à 84 ans, enseigna les langues orientales pendant 31 ans, et publia plusieurs livres sur la langue hébraïque.

SENSARIC (Jean-Bernard), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, prédicateur du roi, né à la Réole, diocèse de Bazas, en 1710, mort le 10 avril 1736, se distingua autant par son éloquence et par ses talents, que par les qualités qui forment le religieux et le chrétien. On a de lui : des *Sermons*, 1771, 4 vol. in-12. Des vues neuves dans le choix des sujets, une sage économie dans les plans, une composition soignée, un style abondant : telles sont les qualités de dom Sensaric, à qui l'on pourrait désirer plus de nerf, de force et de profondeur; *L'Art de peindre à l'esprit*, ouvrage dans lequel les préceptes sont confirmés par les exemples tirés des meilleurs orateurs et poètes français, en 5 vol. in-8, Paris, 1758; 2^e édition, 1771, revue par Wailly.

* SEPPHER (Pierre-Jacques), savant bibliophile, né à Paris vers 1710, embrassa l'état ecclésiastique. Il fut reçu docteur en Sorbonne et peu après pourvu d'un canonicat de Saint-Etienne-des-Grès, et obtint le titre de vice-chancelier de l'université. Quoique très-instruit, par une modestie rare il ne voulut pas augmenter le nombre des auteurs qui commençaient dès lors à se multiplier outre mesure; et se chargea des fonctions plus pénibles que brillantes d'éditeur. Il mourut le 12 octobre 1781, très-regretté pour son obligeance qui lui avait fait de nombreux amis. Homme de goût et connaisseur, il avait formé une bibliothèque de 50,000 vol., dont la plupart étaient annotés de sa main. Le *Catalogue* qui en a été publié est recherché des curieux. Outre une traduction de *l'Office pour la fête de saint Pierre*

exorciste, 1747, in-12, on a de lui : des éditions corrigées et enrichies de notes de la *Vie de saint Charles Borromée* de Godeau, 1747, 2 vol. in-12; des *Histoires édifiantes* de Duché, 1756, in-12; de l'*Histoire des anciennes révolutions du globe terrestre*, de Selsius, 1752, in-12; des *Mémoires pour servir à l'histoire de Hollande* par Aubery-du-Maurier (*voy. ce nom* t, 358), 1754, 2 vol. in-12; des *Mémoires sur la vie de Pibrac*, par Lépine de Grainville, avec les pièces justificatives, 1758, in-12; des *Maximes et libertés de l'Eglise gallicane*, 1755, in-12; des *Madrigaux* de la Sablière, 1758, in-16. L'abbé Sepher a travaillé à l'*Europe ecclésiastique*.

SEPHORA, fille de Jéthro, prêtre du pays de Madian. Moïse, obligé de se sauver d'Egypte, arriva au pays de Madian, où il se reposa près d'un puits. Les filles de Jéthro étant venues à ce puits pour y abreuver les troupeaux de leur père, des bergers les en chassèrent; mais Moïse les défendit. Jéthro l'envoya chercher, et lui donna en mariage Séphora une de ses sept filles, dont il eut deux fils, Gersam et Eliezer.

* SEPMANVILLE (François - Cyprien - Antoine, LIEUDE, baron de) (1), contre-amiral, né en 1762 à Roman, en Normandie, entra, à 17 ans, aspirant dans la marine royale à Brest, fit la campagne de Cadix en 1780, et l'année suivante celle d'Amérique. En 1784, il fut chargé d'opérations géographiques, qu'il continua jusqu'à la révolution. Emigré en 1791, avec le corps des officiers de marine, il fit la campagne des princes, puis se rendit en Angleterre. Il rentra dans sa patrie en 1801; il fut nommé peu de temps après correspondant de l'institut, section d'astronomie, et retiré dans une terre près d'Erreux, s'occupa des sciences et de l'agriculture, et remplit diverses fonctions gratuites d'administration et de bienfaisance. A la restauration, il fut nommé capitaine de vaisseau, et membre de la légion-d'honneur; peu après, admis à la retraite avec le grade de contre-amiral, il renonça à sa pension au profit du trésor royal, et mourut à Evreux en 1817. On lui doit : *Manuel des marins*, ouvrage élémentaire qui a été approuvé par le bureau des longitudes. On a un *Précis de la vie du baron Sepmanville*, par Aug. Gady, 1817, in-8.

SEPTANTE. C'est sous ce nom qu'on désigne les soixante-dix ou soixante-douze interprètes qui traduisirent l'ancien Testament de l'hébreu en grec. Ptolémée-Philadelphie, roi d'Egypte (monté sur le trône l'an 285 avant Jésus-Christ), voulant composer la célèbre bibliothèque d'Alexandrie, écrivit, disent les historiens grecs et Josèphe, au grand-prêtre Eléazar, le chargeant de lui envoyer le livre de la loi. Afin de l'obtenir plus facilement, il fit affranchir par un décret tous les esclaves qui étaient dans ses états. Les ambassadeurs dépêchés à Eléazar lui apportèrent de riches présents; le grand-prêtre leur fit un bon accueil, choisit six Hébreux de chaque tribu et les fit partir pour Alexandrie avec une copie des lois de Moïse écrite en lettres d'or. Ptolémée s'étant assuré de leur capacité, les envoya dans un palais solitaire de l'île de Pharos, et l'ou-

vrage fut terminé en soixante-douze jours. On le remit à Démétrius, qui le fit lire dans l'assemblée des Juifs d'Alexandrie, et qui reçut leur approbation. Cette traduction fut transcrite par des copistes grecs, et déposée dans la bibliothèque royale, qui renfermait, à la mort de Ptolémée, 200,000 volumes, et que ses successeurs portèrent au nombre de 700,000. Cette même traduction servit pour les synagogues d'Egypte, quand les Juifs de ces contrées n'entendirent plus leur propre langue. Le roi Ptolémée renvoya les interprètes comblés de dons pour eux-mêmes, pour le grand-prêtre et pour le temple, et vécut toujours en bonne intelligence avec les Juifs.

* SEPTCHÈNES (LECLERC de), littérateur, né à Paris, fils d'un premier commis des finances, se livra par goût à des travaux d'érudition et à l'étude des langues. Il voyagea en Angleterre, en Hollande, en Italie et en Suisse, et à son retour fut attaché comme secrétaire au cabinet de Louis XVI. Il mourut d'une maladie de poitrine le 9 juin 1788, à Plombières. On lui doit : un *Essai sur la religion des anciens Grecs*, avec des notes, Lausanne, 1787, 2 vol. in-8; et la trad. des trois premiers volumes de l'*Histoire de la décadence et de la chute de l'empire romain*, de Gibbon. (*voy. ce nom*, iv, 109). Cette traduction a été attribuée par erreur à Louis XVI.

* SEPTIER (Armand), né en 1744 à Toulouse, chanoine régulier de l'abbaye royale de St-Victor, en fut nommé bibliothécaire, place qu'il remplit quelques années avec zèle. Bientôt après promu à la dignité de procureur-général de la congrégation, il apporta dans l'exercice de cette charge une capacité qui lui valut le Prieuré de Bucy-le-Roi, diocèse d'Orléans. Privé de ce bénéfice par la révolution, il n'en adopta pas moins les principes; mais sa conduite fut constamment celle d'un homme loyal et modéré. La réorganisation de la bibliothèque d'Orléans l'occupa les dernières années de sa vie. Il mourut en 1824. On a de lui : *Manuscrits de la Bibliothèque d'Orléans, ou Notices sur leur ancienneté, etc.*, Orléans, 1820, in-8.

SEPULVEDA (Jean GINÈS de), surnommé le *Tite-Live Espagnol*, né à Cordoue en 1491, devint théologien et historiographe de l'empereur Charles-Quint. Il eut un démêlé très-vif avec Barthélemi de Las-Casas, au sujet de la manière dont les Espagnols traitaient les Indiens. Sépulveda, trop affecté du récit qu'on faisait des vices monstrueux, de la barbarie, de la perfidie, de l'anthropophagie et des horribles superstitions des Américains, croyait qu'on pouvait les traiter comme les Chananéens; mais il ne réfléchissait pas que ceux-ci avaient été anathématisés par Dieu même, et que les Juifs avaient un ordre de les détruire comme abominables et incorrigibles. D'ailleurs l'esprit du christianisme obligeait à tout tenter avant d'en venir à cette extrémité. Sépulveda, qu'il ne faut pas juger sur les injures de quelques enthousiastes, était, malgré cette erreur, un homme de mérite et d'une conduite irréprochable, il est prouvé d'ailleurs que Las-Casas avait des torts dans cette contestation. Sépulveda mourut en 1575, dans sa

(1) Son père amateur des lettres, ami de Gresset, a publié plusieurs opusc. les en vers et en prose.

85^e année, à Salamanque, où il était chanoine. On a de lui plusieurs traités : *De regno et regis officio*; *De appetenda gloria*; *De honestate rei militaris*; *De fato et libero arbitrio contra Lutherum*; des *Lettres latines*, des *Traductions* d'Aristote, avec notes, que Naudé estimait, et dont Huët faisait peu de cas; l'*Histoire de Charles-Quint*, l'*Histoire de la guerre des Indes*, et le *Commencement de celle de Philippe II*. Les membres de l'académie d'histoire ont donné une magnifique édition des *Œuvres de Sépulveda*, Madrid, 1780, 4 vol. in-4, précédée d'une *Dissertation* sur la vie et les ouvrages de l'auteur. Mylius et André Schott avaient donné auparavant à Cologne, en 1602, in-4, une édition de plusieurs ouvrages de Sépulveda, accompagnée d'une *Notice* sur l'auteur.

* SERAIN (Pierre-Eutrope), médecin, né à Saintes, en 1748, mort au château de Canon, près de Croissanville, département du Calvados, au mois de février 1821, a publié plusieurs ouvrages d'agriculture, de médecine, d'économie domestique et d'utilité publique : *Instruction pour les personnes qui gardent les malades*, 1777, in-12; 8^e éd. 1805, in-12; *Nouvelles recherches sur la génération des êtres organisés*, Paris, 1788, in-12; *Instruction sur la manière de gouverner les abeilles*, 1802, in-8; des *Mémoires* dans les journaux de médecine et de physique. Serain était membre correspondant des sociétés d'agriculture de Lyon et de Caen.

* SERAN DE LA TOUR (l'abbé), littérateur estimable, né à Paris, connu dans sa jeunesse l'abbé de Saint-Pierre qui lui conseilla de s'appliquer à l'étude de l'histoire; ce fut par son avis que prenant Plutarque pour modèle, il écrivit d'abord les *Histoires de Scipion l'Africain* (voy. ce nom plus haut, p. 508), d'*Epaminondas*, de *Philippe de Macédoine* et de *Catiline*. Elles sont écrites avec noblesse et intérêt, et forment autant d'ouvrages séparés, imprimés de 1758 à 1749, in-12. On lui doit en outre : *Les amusements de la raison*, 1747, 2 vol. in-12; 1752, 2 vol. in-8; ouvrage supérieur encore à ses histoires; *Parallele de la conduite des Carthaginois à l'égard des Romains dans la seconde guerre punique, avec la conduite de l'Angleterre à l'égard de la France, dans la guerre déclarée par ces deux puissances* en 1756, 1757, in-12; *l'Art de sentir et de juger en matière de goût*, 1762, 2 vol. in-12; 2^e éd., 1790, in-8. On y trouve des idées neuves; mais le style en est quelquefois obscur et traînant. On ignore la date de la mort de cet écrivain; mais il ne vivait plus à l'époque de la réimpression de cet ouvrage.

SERAO. Voy. SERRAO.

SERARIUS ou plutôt SERRARIUS (Nicolas), savant jésuite, né à Rambervillers, en Lorraine, l'an 1535, s'appliqua à l'étude des langues savantes avec un succès peu commun. Il enseigna les humanités, la philosophie et la théologie à Wurtzbourg et à Mayence. C'est dans cette dernière ville qu'il finit ses jours, en 1609. On a de lui un grand nombre d'ouvrages : des *Commentaires* sur plusieurs livres de la Bible, Mayence, 1611, in-fol.; des *Prolegomènes* estimés sur l'Ecriture sainte, Paris, 1704, in-fol.; *Opuscula theologica*, en 5 tomes in-fol.; un

Traité des trois plus fameuses sectes des Juifs (les Pharisiens, les Saducéens et les Esséniens). On en donna une édition à Delft, 1705, en 2 vol. in-4, dans laquelle on a joint les traités sur le même sujet de Drusius et de Scaliger; un savant traité *De rebus Moguntinis*, 1722-27, 5 vol. in-fol., dont un du supplément. Tous ces ouvrages, recueillis en 16 vol. in-fol., décèlent un homme consommé dans l'érudition. Baronius, dans ses *Annales*, l'appelle la *Lumière de l'église d'Allemagne*.

SERASSI (Pierre-Antoine), savant biographe, né à Bergame en 1721, fut d'abord professeur de belles-lettres dans sa ville natale. Mandé à Rome par le cardinal Furietti, dont il devint secrétaire, il remplit ensuite les mêmes fonctions près de deux autres prélats romains, et mourut en 1791. Occupé spécialement de recherches sur la langue et la littérature italiennes, il surveilla la réimpression de plusieurs auteurs, et recueillit des matériaux sur l'*Histoire littéraire* de Bergame, qu'il n'eut pas le loisir de terminer. On lui doit de bonnes éditions des *Stanze* d'Ange Politien; des *Rime* de Bern. Cappello; des *Rime* et de l'*Amadigi* de Bern. Tasse; des *Rime* de Bembo; et de Dom. Veniero; de la *Divine comédie* de Dante; des *Rime* de Pétrarque; des *opere* de Balt. Castiglione, etc., toutes précédées de la vie des différents auteurs; mais son principal ouvrage est la *Vita di Torquato Tasso*, Rome, 1785, in-4, et avec des additions, Bergame, 1790, 2 vol. in-4.

SERBELLONI (Gabriel), fameux général, chevalier de Malte, grand prieur de Hongrie, était d'une ancienne maison de Milan, où il naquit en 1508. Après avoir donné des preuves de sa valeur en défendant Strigonie, place forte en Hongrie, il devint lieutenant-général dans l'armée de l'empereur Charles-Quint en 1547, lorsque ce prince triompha du duc de Saxe, qui était à la tête des protestants d'Allemagne. Sous les ordres du duc d'Albe, et à la tête d'une division, Serbelloni força le passage de l'Elbe, et décida la victoire qui fut gagnée le lendemain. S'étant rendu en Italie en 1549, il défit, secondé par le général Marignan, l'armée du rebelle Strozzi qui défendait Sienne; et, après un siège mémorable, Serbelloni se rendit maître de cette ville. Il passa en 1560 au service de Pie IV, frère du marquis de Marignan, enleva Ascoli aux Plaisantins, et rebâtit Civita-Vecchia. Son courage éclata surtout à la journée mémorable de Lépante en 1571. On le fit vice-roi de Tunis; mais cette ville ayant été prise, et son défenseur fait prisonnier, il fallut rendre 56 officiers turcs pour obtenir sa liberté. Serbelloni gouverna ensuite le Milanais, en qualité de lieutenant-général en 1576. Il avait pour l'architecture militaire de grands talents, dont il se servit pour fortifier plusieurs places importantes. Ce héros finit sa brillante carrière en 1580. On trouve une *Notice* étendue sur sa vie dans l'ouvrage de Gualdo Priorato, intitulé : *Scelta d'uomini illustri d'Italia*, 1659.

* SERCEY (Pierre-César-Charles-Guillaume, marquis de), vice-amiral, né en 1755, au château du Pec, près d'Autun, à 15 ans entra dans la marine royale, fit ses premières campagnes dans les mers

de l'Inde, et deux voyages de découvertes aux terres australes. Nommé enseigne en 1772, la croix de Saint-Louis et une lieutenance devinrent la récompense des services qu'il rendit au siège de Pensacola où il commandait une corvette. Capitaine de vaisseau, il se trouvait en 1790 à Saint-Domingue, lors des premiers troubles, et secourut les colons de tous ses moyens. En 1795, il reçut avec l'avis de sa nomination au grade de contre-amiral, l'ordre de ramener tous les bâtiments en France. Il en avait réuni plus de cinquante richement chargés, lorsque éclata la révolte des noirs. Forcé d'évacuer la rade, il ne mit à la voile qu'après avoir reçu sur ses bâtiments six mille colons qui étaient venus implorer sa générosité. La guerre avec les Anglais et sa faible escorte, ne lui permettant pas de gagner les côtes de France, il dirigea son convoi sur les Etats-Unis où il arriva sans la perte d'un seul bâtiment. Revenu en France, sur la fin de 1795, il fut exclu du service comme noble. Deux ans après, il reçut le commandement des forces navales destinées à la station de l'Inde. Quelques indiscretions échappées aux commissaires civils embarqués sur sa flotte, lui ayant fait connaître que le but de leur mission était d'opérer le bouleversement de l'île de France, il en donna secrètement avis aux principaux habitants : les commissaires ne furent point reçus, et de Sercey facilita les moyens de les renvoyer. De 1796 à 1802 il sut faire respecter le pavillon français dans les mers de l'Inde. De retour en France, il fut accueilli avec distinction par le premier consul, et nommé commandeur lors de la création de la légion-d'honneur. Admis à la retraite, il fut néanmoins, en 1814, chargé de la consolante mission d'aller délivrer les infortunés qui gémissaient sur les pontons anglais. Cette mission lui valut le titre de vice-amiral. Il mourut à Paris, le 10 août 1856.

SERENUS SAMMONICUS (Q.), médecin du temps de l'empereur Sévère et de Caracalla, vers l'an 210 de J.-C., écrivit divers *Traité sur l'histoire naturelle*. Il ne nous est parvenu qu'un poème de la médecine et des remèdes, poème assez plat, dont il y a un grand nombre d'éditions. Les meilleures sont celles d'Amsterdam, 1662, in-8 ; Padoue, 1722 ; Leyde, 1751, in-4. La plupart des remèdes qu'il propose sont superstitieux. On le trouve aussi dans le *Corps des poètes latins* de Maittaire, et dans les *Poetæ latini minores*. Serenus périt dans un festin par ordre de Caracalla. Il avait une bibliothèque de 62,000 volumes. On sait que ces vol. étaient des rouleaux qui contenaient beaucoup de place sans contenir beaucoup de choses. (Voy. PROLEMEE Philadelphie.) Il faut le distinguer de SERENUS Antissensis, qui a écrit sur les sections coniques un *Traité* en deux livres, publié par le célèbre Halley. V. son article.

SERGARDI (Louis), patrice de Sienne, poète latin, né en 1660, s'appliqua avec le plus heureux succès aux belles-lettres, et lia une étroite amitié avec le cardinal Ottoboni, qui, devenu pape sous le nom d'Alexandre VIII, lui continua ses bonnes grâces et son estime ; il se servait de sa plume lorsqu'il voulait écrire des lettres à des savants. Après la mort d'Alexandre, son Mécène, Sergardi fut chargé

d'en faire l'éloge funèbre. Mabillon, Ruinart et d'autres savants entretenirent correspondance avec lui. Il fut lié aussi avec Jean-Vincent Gravina ; mais leurs principes n'étant pas les mêmes, ils furent bientôt brouillés, et cette brouillerie produisit des *Satires* en vers latins, où Sergardi a su allier le badinage d'Horace à la sévérité de Juvénal et à la mordacité de Perse. Gravina y répondit ; mais Sergardi conserva toujours la supériorité dans ce combat. On fit plusieurs éditions de ces *Satires* ; la meilleure est celle de Lucques, 1785, 4 vol. in-8, publiée par Léonard Giannelli, de la congrégation de la Mère de Dieu, avec un ample commentaire. Sergardi se retira sur la fin de ses jours à Spolette, où il mourut l'an 1726.

* SERGEANT (John), prêtre catholique anglais, né en 1621, à Barrow dans le comté de Lincoln, de parents protestants, avait été lui-même élevé dans les principes de la réformation. Il fit ses études à l'université de Cambridge, et devint ensuite secrétaire d'un évêque anglican qui l'employa à faire des extraits des ouvrages des saints Pères. Il apprit dans ce travail à connaître les erreurs des nouveaux réformés, et ayant embrassé la religion catholique, il alla en 1642 faire sa théologie à Lisbonne, et y fut ordonné prêtre. Dix ans après, il revint en Angleterre où il remplit pendant 40 ans les fonctions de missionnaire, et composa un grand nombre d'ouvrages de polémique. Il eut un différend avec Talbot, archevêque catholique de Dublin, qui l'accusait d'avoir dans un de ses ouvrages avancé quelques propositions contestables ; mais Bossuet, la Sorbonne et même la congrégation du saint Office, déclarèrent qu'elles n'étaient pas susceptibles de censure. L'histoire de ses controverses écrite par lui-même, à la prière de lord Pètre, a été imprimée en 1816 dans le Recueil intitulé *Catholiciæ*. Il mourut vers 1707, dans un âge très-avancé.

** SERGENT (Antoine-François), né en 1751 à Chartres, annonça de bonne heure des dispositions pour les arts du dessin, et élève de Saint-Aubin (voy. ce nom) s'était fait une réputation dans le genre du portrait gravé en couleur, quand arriva la révolution. Il en embrassa les principes avec ardeur, devint l'un des premiers membres de la société des Jacobins, dont il fut élu secrétaire, et prit une part plus ou moins active à toutes les manifestations qui finirent par renverser le trône et plonger la société dans cette effroyable anarchie qui ne lui a pas encore permis, après soixante ans, de se rasseoir sur ses véritables bases. Officier municipal, et chargé spécialement de la police en 1791 et 1792, il connut d'avance tous les projets des conspirateurs qu'il seconda de son mieux ; ce qui ne l'empêcha pas de rendre d'importants services et de sauver la vie à un grand nombre de personnes surtout après la journée du 10 août et lors des massacres de septembre. Elu député de la ville de Paris à la convention, il y vota la mort du roi sans appel et sans sursis ; et se prononça contre les Girondins avec lesquels il avait pourtant été lié sous le ministère de Roland (voy. ce nom). Pendant le reste de la session, il parut revenir à des sentiments moins violents, et ne s'occupa plus que de sauver

les établissements scientifiques ou les monuments de la débacle générale; il fit mettre le Jardin des plantes sous la sauve-garde des invalides. C'est sur sa proposition que fut décrété l'établissement du Musée du Louvre, et l'érection d'une statue à Rousseau; il demanda que P. Bayle fût mis au rang des martyrs de la liberté. Après le 9 thermidor, il garda un silence prudent, annonçant qu'il ne prendrait aucune part aux délibérations, tant que l'on ne pourrait pas exprimer son opinion sans danger; mais plus tard accusé d'avoir en septembre 1792 signé une circulaire qui invitait les municipalités des départements à imiter l'exemple de la commune de Paris en faisant massacrer les prisonniers, et d'avoir profité du désordre pour s'approprier divers effets précieux, il fut décrété d'arrestation. Amnistié par la loi de brumaire au iv, il revint à son atelier et grava le portrait du général Marceau (*voy. ce nom*), son compatriote, dont il avait épousé la sœur. Après avoir passé quelque temps en Allemagne et en Suisse, de retour à Paris, Bernadotte, alors ministre de la guerre, le nomma commissaire du gouvernement près des hôpitaux militaires. Il perdit cette place au 18 brumaire; et ayant reçu l'ordre de quitter Paris, il vint à Turin où il obtint un petit emploi à la bibliothèque de l'université. Depuis il habita plusieurs villes d'Italie, Venise, Milan, publiant des recueils d'estampes et la traduction française de divers ouvrages du célèbre Visconti (*voy. ce nom*). Il mourut à Nice, au mois de juillet 1847, à 96 ans, dans un état voisin de la misère. On citera de lui : *Portraits des grands hommes, femmes illustres et sujets mémorables de France*, gravés et imprimés en couleur, Paris, 1787-89, in-fol. *Costumes des peuples anciens et modernes*, Brescia et Milan, in-4, et différents articles relatifs à l'histoire de la révolution, dans la *Revue rétrospective*, 1^{re} et 2^e série.

SERGIUS-PAULUS, proconsul, et gouverneur de l'île de Chypre pour les Romains, fut converti par saint Paul. Ce proconsul, homme d'ailleurs raisonnable et prudent, avait auprès de lui un magicien nommé *Bar-Jesu*, qui s'efforçait d'empêcher qu'on ne l'instruisit; mais Paul l'ayant frappé d'aveuglement, Sergius, étonné de ce prodige, embrassa la foi de J.-C. Quelques auteurs ont prétendu que c'est en mémoire et à la prière de cet illustre prosélyte, que l'apôtre avait changé son nom de *Saul* contre celui de *Paul*.

SERGIUS I^{er}, pape, originaire d'Antioche, et né à Palerme, fut mis sur la chaire de saint Pierre après la mort de Conon, le 15 décembre 687. Son élection avait été précédée de celle d'un nommé *Paschal*, qui se soumit de bon gré à Sergius, et de celle de Théodore, qui se soumit aussi, mais malgré lui. Sergius ne voulut jamais souscrire au concile connu sous le nom de *in Trullo* ou de *Quini-Sexte*, parce que le pontife de Rome n'avait eu aucune part à sa convocation, et n'y avait assisté ni en personne ni par ses légats. Ce refus le brouilla avec l'empereur Justinien le Jeune. C'est ce pape qui ordonna que l'on chanterait l'*Agnus Dei* à la messe, et c'est à lui que l'on doit l'institution de la procession le jour de l'Assomption et de la Présen-

tation, qui était autrefois la fête de saint Simon, nommé par les Grecs *Hippapante*. Il mourut le 8 septembre 701, avec une réputation bien établie. Jean VI lui succéda.

SERGIUS II, Romain, fut pape après la mort de Grégoire IV, le 10 février 844, et mourut le 27 janvier 847. Léon IV succéda à Sergius II.

SERGIUS III, prêtre de l'église romaine, fut élu par une partie des Romains pour succéder au pape Théodore, mort l'an 898; mais le parti de Jean IX ayant prévalu, Sergius fut chassé, et se tint caché pendant sept ans. Il fut rappelé ensuite et mis à la place du pape Christophe, le 9 juin 905. Sergius regarda comme usurpateur Jean IX, qui lui avait été préféré, et les trois autres qui avaient succédé à Jean : il se déclara aussi contre la mémoire du pape Formose, et approuva la procédure d'Etienne IV, en quoi il eut certainement des torts graves. Si on en croit Luitprand, qui rapporte souvent des bruits populaires, Sergius déshonora le trône pontifical par ses vices, et mourut comme il avait vécu, en 911. Flodoart, au contraire, fait l'éloge de son gouvernement. Il fut remplacé par Anastase III.

SERGIUS IV (appelé *Os Porci* ou *Bucca Porci*), succéda l'an 1009 au pape Jean XVIII. Il était alors évêque d'Albane. On le loue surtout de sa libéralité envers les pauvres. Il mourut l'an 1012.

SERGIUS I^{er}, patriarche de Constantinople en 610, syrien d'origine, se déclara, l'an 626, chef du parti des monothélites; mais il le fit plus triompher par la ruse que par la force ouverte. L'erreur de ces hérétiques consistait à ne reconnaître qu'une volonté et qu'une opération en J.-C. Il persuada à l'empereur Héraclius que ce sentiment n'altérerait rien la pureté de la foi, et le prince l'autorisa par un édit qu'on nomma *Ecthèse*, c'est-à-dire *Exposition de la foi*. Sergius le fit recevoir dans un conciliabule de Constantinople, et en imposa au pape Honorius (*voy. ce nom*). Cet homme artificieux mourut en 659, et fut anathématisé dans le 6^e concile général, en 681. — Un autre patriarche de Constantinople, nommé *Sergius II*, soutint, dans le x^e siècle, les schismes de Photius contre l'église romaine. Il mourut l'an 1019, après un gouvernement de 20 ans.

* SERIEYS (Antoine), littérateur, né en 1755, à Pont-de-Cyran dans le Rouergue, fut envoyé à Paris en 1779 par sa famille pour y suivre la carrière du barreau; mais l'année suivante il accepta la place de professeur de mathématiques que d'Alembert lui fit obtenir dans un pensionnat à Passy. Il quitta cet emploi pour faire un voyage en Italie, et à son retour, ayant tenté vainement de former un établissement d'instruction, Bailly, maire de Paris, le plaça dans un dépôt littéraire. Il fut nommé en 1794 bibliothécaire et professeur d'histoire et de morale, à l'institution des Boursiers, qui devint le Prytanée français. Il remplit ensuite les fonctions de censeur des études à Douai et à Cahors. Ayant perdu cette place, il revint à Paris, où il publia une foule de livres, tantôt sous son nom, tantôt sous des noms célèbres et tantôt enfin sous le voile de l'anonyme, en les annonçant comme revus et publiés par l'abbé Sicard. Il mourut à Paris le 7

août 1819. Ses principaux ouvrages sont : les *Décades républicaines*, ou *Histoire de la république française*, 1795, 4 vol. in-12, ou 7 vol. in-18; *Mémoires historiques, politiques et militaires, pour servir à l'histoire secrète de la révolution française*, 1798, 2 vol. in-8; *Anecdotes inédites de la fin du XVIII^e siècle*, 1801, in-8; *Dictionnaire généalogique, historique et critique de l'écriture sainte*, 1804, in-8; *Bibliothèque académique, ou Choix de différents mémoires des académies françaises et étrangères*, 1810-1814, 12 vol. in-8; *Vie publique et privée de Joachim Murat*, 1816, in-8; *Fouché de Nantes, sa vie privée, politique et morale*, 1816, in-12; *Carnot, sa vie politique et privée*, 1816, in-12; *Entretiens historiques et politiques de plusieurs grands personnages*, 1816, 2 vol. in-18. Il est l'éditeur des *Lettres de madame la marquise du Châtelet*, 1819, in-8; et de la *Correspondance de l'abbé Galiani*, Paris, 1818, 2 vol. in-8. Voy. BARTHELEMY (l'abbé), PACIAUDI et SABBATHIER.

SERINI. Voy. ZRINI.

SERIONNE. Voy. ACCARIAS.

* SERIO ou SERIUS (Marc), né à Palerme, docteur en théologie, et protonotaire apostolique, mort en 1663, est auteur des ouvrages suivants : *De Officio et parochi potestate*; *De restitutionis onere*; *In sanctæ cruciatæ bullam, tractatus*; *In ecclesiæ censuras, tractatus*; *In D. Thomæ Summam brevis expositio*, etc.

SERIPANDO (Jérôme), cardinal et archevêque, né en 1495, à Troja dans la Pouille, qu'on nomme quelquefois *Neapolis Troja* (la nouvelle ville de Troie, ce qui a induit en erreur plusieurs lexicographes qui le disent né à Naples, se fit religieux de l'ordre de Saint-Augustin. Il devint ensuite docteur et professeur en théologie à Bologne et général de son ordre en 1559. Son mérite lui procura les dignités d'archevêque de Salerne, de cardinal et de légat du pape Pie IV au concile de Trente, où il mourut en 1555, regardé comme un prélat aussi pieux qu'éclairé. On a de lui : un *Traité latin de la justification*; des *Commentaires latins sur les Epîtres de saint Paul* et sur les Epîtres catholiques, Naples, 1601; un *Abrégé en latin des Chroniques de son ordre*; des *Sermons en italien sur le Symbole*, Rome, 1586.

* SERLIO (Sébastien), architecte, né en 1475 à Bologne, élève de Balthazar Peruzzi (voy. ce nom vi, 450), quitta sa patrie à une époque où elle était agitée par des troubles intérieurs, et après avoir visité les principales villes d'Italie, les états de Venise, la Dalmatie, vint sous le pontificat de Paul III à Rome, où il étudia l'antiquité, et put ainsi perfectionner son style. Sur sa réputation, François I^{er}, qui voulait reconstruire le Louvre, le fit venir en France, et lui assigna de riches appointements. Le vieux château du Louvre, bâti sous le règne de Philippe-Auguste, avait été réparé sous celui de Charles V, dit le Sage. Ce monarque avait aussi fait faire des réparations à la tour, nommée de la *Librairie*, parce qu'on y avait déposé cinquante volumes, qui ont été le noyau de la bibliothèque du roi. En arrivant à Paris, Serlio se trouva en concurrence avec le fameux Pierre Lescot (voy. ce

nom, v, 228). Ayant présenté un projet, il eut la générosité peu commune de conseiller de préférer celui de son rival. Quoi qu'il en soit, François I^{er} ne tarda point d'employer Serlio à d'autres ouvrages et il lui donna la conduite des bâtimens qu'il faisait construire à Fontainebleau. Les guerres civiles qui troublèrent le royaume après la mort de son protecteur, l'obligèrent de se retirer à Lyon, où n'étant point payé de ses appointements, il se vit réduit à vendre pour subsister quelques-uns de ses dessins. Dans des temps plus calmes, il revint à Fontainebleau, où il mourut en 1552. Les sept livres d'architecture de Serlio, publiés d'abord séparément, ont été réunis sous le titre de *Tutte le opere di architettura*, Venise, 1584, 1618 ou 19, in-4, et avec la traduction latine, 1665, in-fol. Voy. sur Serlio et ses ouvrages les *Memorie degli architetti*, par Milizia, et les *Scrittori Bolognesi* de Fantuzzi. Le marquis Amorini a fait un *Eloge de Serlio*, Bologne, 1825, in-fol. M. Quatremere de Quincy lui a consacré un excellent article dans son *Dictionnaire d'architecture*.

SERLON, moine bénédictin de Cerisi, né à Vauvabadon, près de Bayeux, passa avec Geoffroi son maître d'études, par le motif d'une plus grande perfection, dans la célèbre abbaye de Savigny, au diocèse d'Avranches, et en devint abbé l'an 1140. Sept ans après, s'étant rendu au chapitre général de Cîteaux, il réunit entre les mains de saint Bernard, en présence du pape Eugène III, son abbaye à l'ordre de Cîteaux, et la lui soumit, avec tous les autres monastères qui en dépendaient, tant en France qu'en Angleterre. Cet abbé, recommandable par son talent pour la parole, et encore plus par sa sagesse et sa piété, se retira dans l'abbaye de Clairvaux après avoir abdiqué, et vécut cinq ans en simple religieux. Il mourut saintement l'an 1158. On a de lui un recueil de *Sermons* dans le *Spicilège* de dom d'Achery, tome 18^e; un écrit de *Pensées morales*, dans le 6^e volume de la *Bibliothèque de Cîteaux*, et quelques autres ouvrages manuscrits.

* SERMENT (Louise-Anastasie), femme poète, née à Grenoble en 1642, vint habiter Paris; elle y vécut au milieu des écrivains les plus distingués et y mourut en 1692, âgée de 50 ans. Elle était membre de l'académie des *Ricovrati* de Padoue. Pavillon, Corneille et Quinault, la consultaient sur leurs ouvrages. Elle a laissé quelques *Poésies françaises et latines*, insérées par Guyonnet de Vertron dans la *Nouvelle Pandore*, Paris, 1698, 2 vol. in-12. On y trouve de la facilité et du sentiment; mais elles manquent de force et de chaleur. Nous citerons un de ses meilleurs morceaux, qu'elle composa dans sa dernière maladie, et qui mériterait des éloges sans restriction, si l'on y trouvait une foi plus vive à l'immortalité chrétienne.

Bientôt, quitte envers la nature,

J'irai, dans une nuit obscure,

Me livrer pour jamais aux douceurs du sommeil :

Je ne me verrai plus, par un triste réveil,

Exposée à sentir les tourmens de la vie.

O vous, qui commencez ici-bas votre cours,

Je ne vous porte point envie ;

Votre sort ne vaut pas le dernier de mes jours

Viens, favorable mort, viens briser les liens
 Qui malgré moi m'attachent à la vie,
 Frappe, seconde mon envie :
 Ne plus souffrir est le plus grand des biens.
 Dans ce long avenir s'entre l'esprit tranquille.
 Pourquoi ce dernier pas est-il tant redouté ?
 Du maître des humains l'éternelle bonté
 Des malheureux mortels est le plus sûr asile.

SERNA. Voy. SANTANDER.

SERON, général d'Antiochus Epiphanes, ayant appris la déroute des troupes d'Apollonius, crut avoir trouvé une belle occasion de s'illustrer par la défaite de Judas Machabée. Il s'avança dans la Judée jusqu'à la hauteur de Béthoron, suivi d'une armée nombreuse. Judas, qui n'avait qu'une poignée de soldats, courut aux ennemis, qu'il renversa et mit en déroute, et après en avoir tué 800, il chassa le reste sur les terres des Philistins.

SERPILIUS (Georges) né à Oedenbourg en Hongrie, l'an 1668, fut surintendant de l'église protestante de Ratisbonne, et mourut dans cette ville vers l'an 1725. On a de lui un grand nombre d'ouvrages en latin, entre autres : *Catalogus bibliothecae ministerii Ratisbonensis*, 1700-1707, 2 vol. in-fol. ; *Epitaphia theologorum suavorum*, 1707, in-8 ; *Personalia Mosis, Samuelis, Esdræ, Nehemiæ, Esther*, imprimés séparément ; *Personalia Jobi cum supplemento Spanheimii et Chemnicii*, Ratisbonne, 1709, in-8 ; *Carmina varia latina et germanica* : plusieurs ouvrages polémiques, historiques, ascétiques, etc., en allemand. Si on excepte quelques préjugés de secte, il y a de l'érudition et de bonnes observations.

SERRA (Michel). Voy. SERRE.

* SERRA (Jean-Angel), capucin, né à Césène, professa les humanités avec succès dans sa patrie où il mourut vers 1773. Parmi la grande quantité d'ouvrages qu'il a publiés, nous nous bornerons à citer les suivants : *Opera analitica sopra le orazioni di Marco Tullio Cicerone*, Faenza, 1759 ; Venise, 1749 et 1761 ; *Cause civili agitate dal card. Giambattista di Lucca*, ed esaminata, etc., Venise, 1762, 4 vol. in-4 ; *Prima et seconda risposta alle critiche riflessioni pubblicate dal dottor Francesco Tadini*, etc. Bologne, 1755 ; *Controversie oratorie che riguardano più da vicino le materie legali*, Faenza, 1744 ; *Lettere legali*, ib., 1754 ; *Fiume Rubicone difeso dalle ingiuste pretenzioni delle due comunità di Rimini e Sant Archangelo*, ibid., 1755 ; *Lettera d'un letterato bolognese scritta all'autore delle Mémoires letterarie stampate in Venezia*, etc., ibid., 1755 ; *Lettere scritte al P. Zaccaria, autore della Storia letteraria d'Italia*, ibid., 1754 et 1758 ; *Analisi sopra di alcune più scelte prediche del P. Paolo Segneri*, ibid., 1753 ; *Risposta del letterato bolognese, data alla lettera del dottor Domenico Vandelli di Modena, sopra il vero fiume Rubicone degli antichi*, ibid., 1756 ; *Lettere d'un letterato bolognese, scritte al dottor Giovanni Lami*, ibid., 1757 ; *Le controversie oratorie*, ibid., 1761 ; *Compendio della retorica pubblicata da Gaetano Maradi*, ibid., 1760, etc.

* SERRA-CAPRIOLA (Antoine-MARCA DONNORSO, duc de), diplomate, né à Naples le 5 février 1730, fut confié, après la mort de ses parents, aux soins d'un oncle qui lui fit épouser une dame étrangère,

et, envoyé à la cour de Russie en qualité de ministre, sut gagner la confiance de l'impératrice Catherine II, et celle de Paul 1^{er} qui lui conféra l'ordre de Saint-André. Devenu veuf, il épousa la fille du prince Wiasemski, ministre des finances et de la justice de l'empire. Louis XVIII habitait alors Mittau : le duc crut qu'il était de son devoir de servir ce prince malheureux ; il devint donc le conseil de ses agents et correspondit personnellement avec lui. Le duc de Serra-Capriola perdit sa fortune à l'occupation de Naples ; il repoussa néanmoins les offres brillantes qui lui furent faites de la part de Bonaparte pour lui et son fils ; et, quoique la paix de Tilsitt eût fait reconnaître Murat pour roi de Naples, et qu'il se trouvât sans mission, il ne cessa pas de jouer un rôle important. Devenu le chef d'une opposition prévoyante, éclairée, ferme et prudente, il dirigea les agents publics ou secrets de la Sardaigne, de l'Espagne, du Portugal, de la Prusse ; en même temps il entretenait des relations avec l'Angleterre et l'Autriche ; et quand la Russie se vit à son tour menacée, il concourut puissamment à lui faire faire alliance avec l'empire britannique, la Perse, la Turquie, la Suède et l'Espagne. Après le premier traité de Paris il défendit vivement au congrès de Vienne les droits de son maître, et il parvint à y ménager son rétablissement. Il revint alors dans sa patrie dont il était éloigné depuis 52 ans ; mais n'ayant pu éclairer le gouvernement sur ses dangers, il retourna en Russie, pénétré de la funeste idée que Naples devait être livrée à de nouveaux troubles. En 1820, appelé à prêter serment à la nouvelle constitution, il écrivit au roi qu'il ne reconnaissait que lui seul, et ne pouvant juger de loin les événements qui venaient de se passer à Naples, il lui envoyait sa signature pour en faire l'usage qu'il croirait convenable. Ferdinand donna de la publicité à cette lettre qui acquit des partisans au duc de Serra-Capriola, mais il ne profita de sa faveur que pour inviter tous les partis à la modération, à l'union, à une confiance mutuelle et à un profond respect pour le souverain. En même temps il usait de son crédit auprès du ministère russe pour faire éviter à sa patrie une guerre étrangère, et pour tirer son souverain de la pénible situation où il se trouvait. Il n'eut pas la satisfaction de voir l'entière réussite de ses efforts, mais il vit les maux provoqués par la révolution adoucis par les puissances alliées, et il mourut le 27 novembre 1822, vivement regretté de tous ceux qui l'avaient connu, et particulièrement de son roi, qui écrivit à son fils de la manière la plus touchante, et de l'empereur Alexandre, qui adressa une lettre à sa veuve pour lui témoigner la part qu'il prenait à sa douleur.

SERRANO (Joseph-Franco), écrivain juif, professeur de langue hébraïque dans la synagogue portugaise d'Amsterdam, a donné une Traduction espagnole des livres de Moïse, accompagnée de notes marginales tirées du Talmud, et des principaux rabbins qui l'ont commenté, Amsterdam, 1693, in-4. Ce rabbin a beau protester, dans sa préface, qu'il a rendu le texte avec toute la fidélité possible, sa mauvaise foi et son ignorance, qui se

font sentir en plusieurs endroits, déposent contre la sincérité de cette protestation.

* SERRANO (Thomas), jésuite, né en 1715, à Castalla, dans le royaume de Valence, se distingua d'abord comme prédicateur. Il professa ensuite les belles-lettres, la philosophie et la théologie dans différents collèges de la société. Décoré du titre d'historiographe du royaume de Valence, il reçut un diplôme d'associé de l'académie de Roveredo. A la suppression de l'institut, il se retira en Italie, et s'établit à Bologne où il mourut le 1^{er} février 1784. Ses principaux ouvrages sont : *Super judicio Hieronymi Tiraboschi de Valerio Martiale, L. Annæo Seneca, M. Antonio Lucano et aliis argentæ ætatis Hispanis, epistolæ duæ*, Ferrare, 1776, in-8; *Carminum libri IV, opus posthumum; accedit de auctoris vitæ et litteris Michaelis Garcie commentarium*, Foligno, 1788, in-8. On lui doit en outre des *Discours* latins prononcés dans des solennités littéraires, des *Opuscles* et quelques pièces de vers en espagnol, et la *Description des fêtes* célébrées à Valence, en 1762, pour la troisième année séculaire de la canonisation de saint Vincent-Ferrier. On trouvera la liste complète de ses ouvrages dans le *Suppl. Biblioth. Soc. Jesu de Caballero*, pag. 259 et suiv.

SERRAO (Jean-André), évêque de Potenza, né en 1751 à Castel-Monardo, entra dans la congrégation de l'Oratoire à Naples; et lors de l'expulsion des jésuites, obtint une chaire de morale au collège de Gesu-Vecchio. Il avait publié, vers 1765, le commencement d'un ouvrage qu'il ne parait pas avoir terminé : *De Locis theologicis*, et peu d'années après il donna son écrit *De claris catechistis*, dans lequel on trouve des éloges pompeux des catéchismes jansénistes, et des déclamations contre les souverains pontifes (voy. MESENGUY). En 1782, le roi de Naples nomma Serrao à l'évêché de Potenza; mais la cour de Rome refusa de lui expédier ses bulles avant qu'il eût donné des explications satisfaisantes sur sa doctrine; une liste de questions fut dressée, auxquelles on l'invita à répondre devant l'auditeur Campanelli : mais le chatouilleux oratorien s'y refusa. Le premier ministre prit la défense de l'évêque, et une commission composée de deux prêtres et de deux magistrats fut d'avis que les questions proposées étant insultantes, le roi pouvait remettre en vigueur l'ancien droit ecclésiastique, en faisant sacrer Serrao par le métropolitain. Cependant une congrégation de cardinaux, chargée de terminer cette affaire, proposa des arrangements, et il fut convenu que, sans entrer dans des questions particulières, Serrao signerait une lettre où il protesterait de son obéissance au pape, et de son attachement aux constitutions apostoliques; qu'à l'avenir il soumettrait ses écrits au saint Siège, et déférerait au jugement qui en serait porté. Il consentit à cet arrangement, et fut sacré en 1785. Mais les bienfaits de la cour de Naples ne rendirent pas Serrao plus dévoué à ses intérêts. Après l'occupation de Naples par les Français en 1798, il se déclara partisan de la révolution, excita le peuple à suivre son exemple. L'année suivante, les Français ayant été forcés de se retirer (voy. RUFFO, cardinal), Potenza fut repris

par les Napolitains et l'évêque massacré dans son lit, comme traître à son roi. Outre les écrits déjà cités, on lui en attribue quelques-uns où la cour de Rome est traitée avec la dernière inconvenance; nous nous contenterons de citer une *Dissertation sur l'autorité des métropolitains, de sacrer leurs suffragants; De la monarchie universelle des papes, discours adressé au roi Ferdinand et à tous les souverains*. Serrao s'était occupé de littérature, et avait été secrétaire de la classe des belles-lettres de l'académie de Naples. On lui doit *Commentarius de vita et scriptis Jani Vincentii Gravinae*, Rome, 1758, in-4; *De rebus gestis Mariæ Theresiæ Austriacæ Commentarius*, 1781, in-8, etc. M. M. F. D. (Mgr. Dominique Forges-Davanzati) a publié, à Paris, en 1806, in-8, la *Vie*, ou plutôt le panégyrique de Serrao.

SERRARIUS. Voy. SERARIUS.

SERRE (Jean PUGET de la), né à Toulouse vers l'an 1600, mort en 1665, fut d'abord ecclésiastique et se maria ensuite. Il a beaucoup écrit en vers et en prose; mais ses ouvrages sont le rebut de tous les lecteurs. La Serre se connaissait lui-même : ayant un jour assisté à un mauvais discours, il alla, comme dans une espèce de transport, embrasser l'orateur en s'écriant : « Ah ! monsieur, de » puis vingt ans j'ai bien débité du galimatias; mais » vous venez d'en dire plus en une heure que je » n'en ai écrit en toute ma vie. » Ses livres sont au nombre de plus de 100 volumes; les plus connus sont : le *Secrétaire de la cour*, qui a été imprimé plus de cinquante fois, et qui ne méritait pas de l'être une seule; sa tragédie de *Thomas Morus*, qui eut un succès infini dans le temps. Cet écrivain est bien plus connu aujourd'hui par les vers de Boileau, qui le tournent en ridicule, que par ses nombreux écrits. Lui-même avouait qu'il préférerait les pistoles qui le faisaient vivre dans l'aisance, à la chimère d'une vaine gloire qui le laisserait misérable. Sa fécondité lui valut en effet une honnête fortune, et même le titre d'historiographe de France et de conseiller d'état. Mais il ne put jamais obtenir l'une des pensions que Colbert faisait donner aux gens de lettres : on a supposé que Chapelain s'y était opposé, et tel a été le fondement de la plaisanterie du *Chapelain décoiffé*, qu'on trouve à la suite de presque toutes les éditions de Boileau.

SERRE ou plutôt SERRA (Michel), peintre espagnol, né en Catalogne en 1658, commençait à apprendre le dessin, sur les modèles du célèbre Joanès, lorsque les mauvais traitements de son beau-père lui firent quitter sa patrie. Etant venu en France, où il se fit bientôt connaître par ses bonnes dispositions, il se fixa à Marseille; il fit ensuite un voyage à Rome, où il se perfectionna : il fut admis comme membre de l'académie royale. Serre fit plusieurs bons élèves, parmi lesquels on cite le père Imbert. Il se distingua par l'invention et le coloris. Ses plus beaux ouvrages sont à Valence, à Aix, à Marseille. Il mourut dans cette dernière ville en 1728.

* SERRE (Jean-Antoine de la), chanoine de Nuits, né à Paris en 1751, entra dans la congrégation de l'Oratoire, y professa les belles-lettres et

la rhétorique avec succès, et remporta plusieurs prix dans diverses académies. Il sortit de l'Oratoire en 1770, et s'établit à Lyon où il mourut le 2 mars 1781, membre de l'académie de cette ville. On a de lui : *Discours sur cette question : Combien il serait dangereux de préférer les talents agréables aux talents utiles*, Paris, 1770, in-8; *Elite de poésies décentes*, avec M. Béranger, Lyon, 1772, 5 vol. in-12; *Nouveaux discours académiques*, Nîmes, 1769, in-8; *Poétique élémentaire*, Lyon, 1771, in-12; *Quelles sont les sources de la décadence du goût ?* Nîmes, 1768, in-8; *l'Eloquence*, poème en six chants, 1778, in-12 : c'est son meilleur ouvrage; des *Comédies* et des *Tragédies*, jouées dans les collèges. Il a travaillé à l'*Encyclopédie* de Genève.

* SERRE (le comte Hercule de), ministre de la justice, né en 1777 à Pagny-sous-Pressy près de Toul, d'une famille honorable de Lorraine, émigra bien jeune encore, et servit dans l'armée de Condé. L'amnistie de 1802 lui ayant permis de rentrer en France, il vint habiter Metz, où il se fit recevoir avocat, et bientôt il tint au barreau de cette ville un rang distingué. Nommé premier avocat général à la cour impériale de Metz, à la réorganisation des tribunaux, en 1811, il passa premier président à Hambourg, où il gagna l'affection de toutes les classes, en allégeant autant qu'il le pouvait les nombreuses charges qui pesaient sur les habitants, et obtint à la restauration la présidence de la cour de Colmar. Au retour de Bonaparte de l'île d'Elbe, il suivit le roi à Gand. Député à la chambre de 1815, il s'y lia tout d'abord avec Camille Jordan et Royer-Collard dont les opinions s'accordaient avec les siennes, et se fit bientôt une grande réputation en défendant le ministère contre d'imprudents amis du trône. Lorsque l'ordonnance du 5 septembre eut amené des élections dans un sens opposé, il prit place dans la nouvelle majorité et fut porté à la présidence qu'il conserva dans la session suivante, (1817). Ce fut alors qu'ayant développé une proposition très-sévère pour la réforme du règlement de la chambre, il la vit rejetée au milieu des murmures de l'assemblée; il fut lui-même à la session de 1818 écarté de la présidence; mais, à la fin de la même année, lors de la retraite du duc de Richelieu, il entra dans la nouvelle administration comme ministre de la justice. Il débuta par défendre avec la plus grande énergie la loi des élections du 5 février 1817, que menaçait une proposition déjà adoptée par la chambre des pairs, et présenta trois lois sur la presse dont une renvoyait au jury l'examen de tous les délits commis par voie de publication. Plus tard, dans la séance où fut traitée la question du rappel des bannis, il parla avec force contre les régicides, et fit passer à l'ordre du jour sur leur demande. Le 20 novembre les ministres qui voulaient conserver intacte la loi des élections, furent contraints d'abandonner leur portefeuille. De Serre conserva le sien, et quoiqu'à son avènement au ministère il se fût prononcé avec chaleur en faveur de cette loi, il la combattit non moins vigoureusement après l'attentat du 15 février 1820. (Voy. BERRY, le duc de.) En 1821, la de-

mande qu'il fit de la continuation de la censure fut le prétexte ou l'occasion de sa chute. Les efforts réunis de la droite et de la gauche le firent éloigner du ministère. Le lendemain de sa disgrâce il alla s'asseoir au centre droit, et prit encore une fois la parole pour défendre les droits du jury sur les questions relatives aux délits de la presse. L'année suivante il fut nommé ambassadeur à Naples, et il mourut sur une terre étrangère le 21 juillet 1824. La nature l'avait fait orateur. Sa méthode de discuter était nette, bien ordonnée; son style correct, sagement hardi, et il n'accordait rien à la période et à la déclamation. Ses *Discours* se trouvent dans le *Moniteur*; quelques-uns ont été imprimés séparément.

SERRES, *Serranus* (Jean de), calviniste, né, vers 1540, à Villeneuve-de-Berg, se livra d'abord à l'étude de la philosophie et de la théologie, et devint pasteur. A l'époque de la St.-Barthélemy, il se retira à Lausanne. Plus tard il fut ministre à Nîmes (en 1582), et fut employé, par le roi Henri IV, en diverses affaires importantes. Ce prince lui ayant demandé si on pouvait se sauver dans l'église romaine, il répondit qu'on le pouvait. Cette réponse ne l'empêcha pas d'écrire avec emportement, quelque temps après, contre les catholiques. Il entreprit ensuite de concilier les deux communions dans un grand traité qu'il intitula : *Apparatus ad fidem catholicam*, 1797, in-fol., et qui a été réimprimé sous ce titre : *De fide catholica, sive de principiis religionis christianæ, communi omnium christianorum consensu semper et ubique ratis*, 1607, in-8. Cet ouvrage fut méprisé par les catholiques, et reçu avec tant d'indignation par les calvinistes de Genève, que plusieurs auteurs les ont accusés d'avoir fait donner à Jean de Serres du poison. On prétend qu'il en mourut, à Genève, en 1598, à 50 ans. Cet écrivain était d'un emportement insupportable dans la société et dans ses écrits. Tout ce qui nous reste de lui est rempli de contes faux, de déclamations indécentes, de réflexions frivoles et triviales. Ses principaux ouvrages sont : une édition de *Platon* en grec et en latin, avec des notes, 1578, 3 vol. in-fol. Cette version bien imprimée, était pleine de contre-sens; mais Henri Etienne la corrigea avant qu'elle fût livrée au public. Un traité de *l'immortalité de l'âme*, in-8; *Inventory de l'histoire de France*, en 5 vol. in-12, dont la meilleure édition est en 2 vol. in-fol., 1660. Elle fut retouchée par des gens habiles, qui en retranchèrent les traits faux ou hasardés, l'aigreur et la partialité : il n'y reste plus que la platitude. *De statu religionis et reip. in Francia*; *Mémoires de la troisième guerre civile et des derniers troubles de France sous Charles IX.* en 4 livres, 3 vol. in-8; *Recueil des choses mémorables advenues en France sous Henri II, François II, Charles IX et Henri III*, in-8. Ce livre est connu sous le titre de *l'Histoire des cinq rois*, parce qu'il a été continué sous le règne de Henri IV, jusqu'en 1597, in-8. Quatre *Antijesuita*, 1594, in-8, et dans un recueil qu'il intitula *Doctrinæ jesuiticæ præcipua capita*. L'inexactitude, l'incorrection, la grossièreté, caractérisent non-seulement son style, mais toute la teneur de

sa narration. Dupleix a fait un gros volume de ses erreurs.

SERRES (Olivier de). *Voy.* OLIVIER.

SERRIE (François-Joseph de la), amateur des lettres et des arts, né en 1770 au château de La Serrie, près de Nantes, a publié successivement un grand nombre de petits ouvrages écrits d'un style naturel et facile, remarquables par une teinte douce et mélancolique. Il est mort le 6 février 1819. Ses *Œuvres* se composent de 22 vol. petit in-18, imprimés sur papier vélin, et ornés de 422 vignettes dessinées par l'auteur, ils n'ont pas été mis dans le commerce; le *Recueil* de l'académie de Nantes (1819) contient quelques détails sur cet écrivain.

SERRONI (Hyacinthe), premier archevêque d'Albi, fut pourvu, dès l'âge de 8 ans, de l'abbaye de Saint-Nicolas, à Rome, où il était né en 1617. Il prit l'habit de dominicain, et lui fit honneur par sa vertu et par les progrès qu'il fit dans les sciences ecclésiastiques. Il reçut, en 1644, le bonnet de docteur. Le P. Michel Mazarin, frère du cardinal-ministre, l'emmena en France pour lui servir de conseil. Ses talents le firent bientôt connaître à la cour, qui le nomma à l'évêché d'Orange. Quelque temps après, le roi le fit intendant de la marine, et, en 1648, il l'envoya en Catalogne en qualité d'intendant de l'armée. Il se signala dans ces différentes places; mais son esprit parut surtout à la conférence de Saint-Jean-de-Luz. Ses services furent récompensés par l'évêché de Mende et par l'abbaye de la Chaise-Dieu; enfin il fut transféré en 1676 à Albi, qui fut érigé en archevêché en 1678. Cet illustre prélat finit sa carrière à Paris, le 7 janvier 1687, à 77 ans. Il était fort zélé pour la discipline ecclésiastique. Mende et Albi lui doivent des séminaires et d'autres établissements utiles. Nous avons de lui des *Entretiens affectifs de l'âme*, Paris, 1689, 3 vol., livre de piété aujourd'hui oublié; et une *Oraison funèbre de la reine-mère*, qui n'est pas du premier mérite.

SERRURIER. *Voy.* SERURIER.

SERRY (Jacques-Hyacinthe), fils d'un médecin de Toulon, entra fort jeune dans l'ordre de Saint-Dominique. Après avoir achevé ses études à Paris, où il reçut le bonnet de docteur en 1697, il alla à Rome, et enseigna la théologie au cardinal Altieri. Il devint consulteur de la congrégation de l'*Index*, et professeur de théologie dans l'université de Padoue, où il mourut en 1758, à 79 ans. Ses principaux ouvrages sont une grande *Histoire des congrégations de Auxiliis*, dont la plus ample édition est celle de 1709, in-fol., à Anvers. La première édition est de 1699. On peut appeler son livre un roman théologique, tant il y a de faussetés, de calomnies et de mensonges débités avec une audace incroyable, dit l'auteur du *Dictionnaire* des livres jansénistes; mais on sent bien que tout le monde n'en a pas porté un jugement si sévère. Ce fut le P. Quesnel qui revit le manuscrit, et qui se chargea d'en diriger l'édition. L'ouvrage parut sous le nom d'*Augustin le Blanc*. Le P. Germon a donné des *Lettres* remplies de questions intéressantes touchant cette *Histoire*, à laquelle le P. Livinus Meyer (*voy.* ce nom) en a opposé une autre; *Divus Augustinus, summus prædestinationis et gratiæ doctor, a calumnia vindicatus*, contre Lau-

noy, Cologne, 1704, in-12; *Schola thomistica vindicata*, contre le P. Daniel, jésuite, Cologne, 1706, in-8; un traité intitulé *Divus Augustinus dico Thomæ conciliatus*, dont la plus ample édition est celle de 1724, Padoue, in-12; *De romano Pontifice*, etc., Padoue, 1752, in-8, mis à l'*Index* par un décret du 14 janvier 1755 (*voy.* LUCINI); *Theologia supplex*, Cologne, 1756, in-12; trad. en franç., 1756, in-12. Cet ouvrage concerne la constitution *Unigenitus*. *Exercitationes historice, critica, polemice, de Christo ejusque Virgine Matre*, Venise, 1719, in-4. Il y attaque particulièrement l'*Historia familiae sacre*, de Sandini. Il y a de l'érudition, mais des sentiments singuliers, et des choses injurieuses aux plus saints et plus célèbres écrivains de l'Eglise; ce qui a fait mettre l'ouvrage à l'*Index*. Sandini y a répondu dans une nouvelle édition de la *Familia sacra*, dans des notes marginales. *De fabula monachatus benedictini divi Thomæ Aquinatis*, etc., pour prouver que saint Thomas d'Aquin n'a jamais été moine au Mont-Cassin, avant d'entrer dans l'ordre de Saint-Dominique, Venise, 1727, in-8.

* SERTOR (l'abbé Gaetano), poète italien, né en 1741, à Cento, près de Bologne, fit ses études avec éclat, et fut nommé professeur de philosophie dans sa ville natale. Excellent logicien, bon métaphysicien, il obtint beaucoup de réputation par ses cours sur l'analyse des idées. Venu à Rome en 1774, au moment où le conclave était assemblé pour l'élection d'un pontife, il se permit de mettre en scène les principaux membres du sacré collège dans une pièce satyrique intitulée le *Conclave*, qui fit beaucoup de bruit alors, mais qui depuis longtemps est oubliée. On en connut bientôt l'auteur, qui fut contraint d'éviter par la fuite les conséquences d'une pareille action. Il voyagea quelque temps en Italie, et écrivit plusieurs opéras dont le succès le fit appeler à Vienne, où il fut attaché comme poète au théâtre impérial italien. Il y trouva l'abbé Casti, qui marchait sur ses traces (*voy.* ce nom) dans la carrière satirique. Sertor composa sous son inspection plusieurs opéras qui furent applaudis. Sa versification est facile, soutenue et poétique. Dans sa vieillesse, il revint à Cento, où il mourut le 14 mai 1805, léguant sa bibliothèque à la ville et le reste de sa succession aux pauvres. Sertor est auteur de *Poésies lyriques* estimées, et d'un ouvrage *contre les philosophes*, trad. en franç. par Chassanis (*voy.* ce nom).

SERTORIUS (Quintus), capitaine romain, de la ville de Norcia, dans le pays des Sabins, né vers l'an 121 avant J.-C., d'une famille plébéienne, se signala d'abord dans le barreau, qu'il quitta pour suivre Marius dans les Gaules, où il fut questeur, et où il perdit un œil à la première bataille. Il rejoignit ensuite Marius, et prit Rome avec lui, l'an 87 av. J.-C. Il fit ensuite la guerre contre les Cimbres, fut nommé questeur dans la Gaule cisalpine, et, quand il reparut à Rome, il fut reçu par les acclamations du peuple qui honorait sa probité. Mais au retour de Sylla, il se sauva en Espagne. On dit que, dans un accès de mélancolie, il songea à se retirer dans les îles Fortunées pour y passer le reste de ses jours au sein d'une vie privée et tranquille; mais ce projet ne l'occupa pas longtemps. Il entra en

Lusitanie, où il se mit à la tête des rebelles. Il eut bientôt une nombreuse cour, composée de ce qu'il y avait de plus illustre parmi les Romains, que les proscriptions de Sylla avaient obligé à s'expatrier. Il donnait des lois à presque toute l'Espagne, et il y avait formé comme une nouvelle Rome, en établissant un sénat et des écoles publiques, où il faisait instruire les enfants des nobles dans les arts des Grecs et des Romains. Le bas peuple lui était aussi dévoué que la noblesse. Sertorius lui avait persuadé qu'il était en commerce avec les dieux, et qu'ils lui donnaient des avis par l'organe d'une biche blanche qu'il avait élevée et qui le suivait partout, même dans les batailles. Les Romains, alarmés des progrès de Sertorius, envoyèrent contre lui Pompée, dont les armes ne furent pas d'abord fort heureuses. Il fut obligé de lever le siège de la ville de Laurone, dans l'Espagne citérieure, après avoir perdu 10,000 hommes. La bataille de Sucrone, donnée l'année d'après, demeura indécise entre les deux partis. Sertorius y perdit sa biche; mais elle fut retrouvée quelques jours après par des soldats qu'il engagea au secret. Il feignit d'avoir été averti en songe du prochain retour de cet animal favori, et aussitôt on lâcha la biche, qui vint caresser son maître au milieu des acclamations de toute l'armée. Métellus, autre général romain envoyé contre Sertorius, se réunit avec Pompée et le battit auprès de Ségontia. Ce fut alors que Sertorius fit un traité avec Mithridate. Ces deux guerriers donnaient beaucoup d'alarmes à Rome, lorsque Perpenna, un des principaux officiers de Sertorius, lassé d'être subalterne d'un homme qui lui était inférieur en naissance, l'assassina dans un repas, l'an 75 avant J.-C. Sertorius, devenu voluptueux et cruel sur la fin de ses jours, ne s'occupait plus que des plaisirs et de la vengeance, et avait perdu les qualités qui l'avaient illustré, sa générosité, son affabilité, sa modération. Sertorius a fourni à Corneille le sujet d'une *tragédie*.

* SERULLAS (Georges-Simon), naquit en 1774, à Poncin près de Toisset. Fils d'un notaire estimé, il fut destiné par son père au notariat; mais en 1795, la France tout entière fut appelée à prendre les armes. Sérullas voulut répondre à cet appel, et il suivit à Bourg quelques cours de pharmacie, et fut bientôt nommé pharmacien militaire. Il fit ainsi toutes les guerres d'Italie et d'Allemagne, et plus tard, la malheureuse campagne de Russie. En sortant de Torgau (1814), Sérullas fut nommé pharmacien de l'hôpital militaire de Metz, et tel était son zèle, qu'il eut à 42 ans le courage de commencer l'étude des mathématiques et de la langue grecque. De tels efforts furent récompensés par le succès. Ses premiers travaux suffirent pour révéler en lui un chimiste distingué. En 1825, il fut nommé au Val-de-Grâce avec le titre qu'il avait à Metz. Il venait d'être appelé, comme professeur de chimie, au jardin du roi, quand il fut emporté par le choléra, le 24 mai 1852. Sérullas avait remplacé Vauquelin à l'institut et il eut pour successeur M. Dumas. Ses travaux comme chimiste, qui ont eu principalement pour objet l'iode, le chlore, le brome, le cyanogène, l'éther sulfureux, attestent qu'il joignait à une grande sagacité, le génie des méthodes nou-

velles d'expérimentation et d'analyse. Les résultats en sont consignés dans les journaux scientifiques et dans les recueils des sociétés savantes. On a un *Eloge de Sérullas* par M. Lodibert, Paris, 1857, in-8.

* SERURIER (Jeaume-Matthieu-Philibert, comte), né en 1742, à Laon, entra au service en 1755 comme lieutenant de milice, et fut ensuite enseigne dans le régiment de Beauce. Il fit ses premières armes dans la guerre de Hanovre, et fut blessé à l'affaire de Warbourg; plus tard il fit la campagne de Portugal (1762), et celle de Corse (1771); en 1789 il était major du même régiment. Ayant adopté les principes de la révolution, il obtint un avancement rapide: nommé colonel puis général de brigade, il était général de division en 1794. Employé l'année suivante à l'armée des Alpes, il se fit remarquer sous les ordres de Kellermann et de Schérer; en 1796, dans la fameuse campagne d'Italie, il se signala dans diverses occasions, et notamment à la bataille de Final, puis en 1797 au blocus de Mantoue, au passage du Tagliamento, et à l'affaire de Gradiska. On lui confia ensuite le commandement de Venise, et il s'y conduisit avec adresse et fermeté. Lors des défaites qu'éprouva Schérer, il fut enveloppé près de Peschiera, et ne se tira de ce mauvais pas que par son habileté. Moins heureux en 1799 à Verderin, après une défense opiniâtre sa division fut obligée de capituler. Souwarow lui fit un accueil distingué et lui permit de rentrer en France sur parole. Il se trouvait à Paris lorsque Bonaparte revint d'Egypte, et il le seconda puissamment au 18 brumaire. Nommé sénateur, il obtint bientôt la place de gouverneur des Invalides et la dignité de maréchal. En 1814, il fut nommé par le roi pair de France et commandeur de l'ordre royal de St.-Louis. Il perdit le titre de pair en 1815 pour l'avoir accepté de Bonaparte dans les cent-jours. Il fut remplacé, dans le gouvernement des Invalides, par le duc de Coigny, et mourut à Paris le 21 décembre 1819.

SERVAGI, est le nom du fondateur de l'empire des Marattes, établi dans la presqu'île de l'Indostan. De l'audace, du courage et une certaine éloquence lui firent beaucoup de partisans, et il devint chef d'une horde guerrière d'Indiens. A cette époque, le farouche conquérant Aureng-Zeb portait la désolation dans l'Inde, où il s'efforçait de détruire les anciennes souverainetés de l'Asie. Servagi, à la tête de sa horde, eut d'abord sur lui divers avantages, et fut considéré par les Indiens comme le libérateur de sa patrie. Il prit le titre de roi, en 1674. Son discours inaugural contenait ces mots: « Je suis roi par la vertu de ce cimetière, » qu'Aureng-Zeb n'a pu briser. J'y joins le consentement de ces braves qui ont jusqu'à présent » partagé mon sort. » Il consacra son couronnement par des cérémonies religieuses, afin de s'attirer le respect des peuples. Après avoir passé un mois à se faire purifier par les brames, il se fit peser publiquement contre de l'or: on trouva qu'il pesait 16,000 pagodes qui furent aussitôt distribuées aux brames qui l'avaient purifié. Il continua la guerre avec Aureng-Zeb, et ne fit qu'étendre son

empire ; aussi ce dernier disait : « Mes armes ont » été employées contre Servagi pendant 19 ans , et » cependant ses états ont toujours augmenté. » Il mourut vers 1700.

SERVAIS (saint) , évêque de Tongres, transporta son siège épiscopal de cette ville en celle de Maëstricht , où ce siège resta jusqu'au ^{viii}^e siècle , qu'il fut transféré à Liège. Il assista, l'an 547, au concile de Sardique , où saint Athanase fut absous , et au concile de Rimini , en 559 , où il soutint la foi de Nicée ; mais surpris par les ariens , il signa une confession de foi énoncée d'une manière insidieuse. Dès qu'il connut la fourberie de ces hérétiques , il détesta sa facilité (voy. PNEBADA). Il mourut en 584. il avait composé , dit-on , contre les hérétiques Valentin , Marcion , Aétius , etc. , un ouvrage que nous n'avons plus. Quelques critiques prétendent que le siège de Tongres ne fut jamais transporté à Maëstricht , quoique , par diverses raisons , les évêques aient fait leur résidence dans cette ville. L'abbé Ghesquière , dans ses *Acta sanctorum Belgii* , tome 4^{er} , 1785 , combat cette opinion , que la nature de cet ouvrage ne nous permet pas d'approfondir. Il suffit de savoir que les successeurs de saint Servais , jusqu'à saint Hubert , sont nommés indifféremment évêques de Maëstricht ou de Tongres.

* SERVAN (Joseph-Michel-Antoine) , avocat général au parlement de Grenoble , né en 1757 à Romans , n'avait que 27 ans lorsqu'il fut pourvu de la charge dans laquelle il devait se faire une réputation aussi brillante que rapide. Doué de talents naturels fortifiés par de bonnes études , faites à Lyon et à Paris sous d'habiles maîtres , il se montra dès le début avec éclat. A peine fut-il installé qu'il courut à Ferney rendre hommage à Voltaire dont il reçut un bienveillant accueil. Son discours de rentrée (1766) sur l'administration de la justice criminelle , accueilli avec enthousiasme , répandit son nom dans toute l'Europe. Mais aveuglé par une fausse philanthropie , il dépassait le but : en cherchant des garanties pour l'innocent contre les erreurs des juges , il laissait la société sans défense contre le criminel en demandant l'abolition de la peine de mort. Il porta l'année suivante la parole dans la cause d'une femme protestante , abandonnée par son mari , et réunit tous les suffrages. Tant qu'il flatta les préjugés philosophiques il ne compta que des succès ; mais dans la cause d'un grand seigneur indignement trompé par une courtisane , ayant pris la défense de celui qu'on dépouillait , il se vit poursuivi par d'absurdes calomnies. Interrompu par des marques d'improbation , il s'arrêta , déclarant qu'il terminait son discours et sa carrière publique (1772). Sa retraite lui épargna les persécutions que le chancelier Maupeou fit essayer à la haute magistrature. Dans ses loisirs il continua de s'occuper de l'examen de la législation pénale , et il eut la gloire d'indiquer le premier les utiles réformes qui depuis ont été faites dans l'administration de la justice. Député de la ville d'Aix aux états généraux il s'excusa sur sa santé , malgré les instances de Mirabeau , jaloux de l'avoir pour collègue ; partageant les illusions de beaucoup de gens de bien , il écrivit en 1789

plusieurs pamphlets dans l'esprit des réformateurs ; mais il ne tarda pas d'être dérompé. Avant l'époque de la terreur qu'il prévoyait , il alla chercher un asyle en Suisse où il eut tout le loisir de déplorer ses erreurs passées. Après le 18 brumaire il revint en Provence , et peu de temps après , nommé membre du corps législatif , il refusa d'y siéger , et continua d'habiter près de St.-Remy un modeste domaine où il mourut le 4 novembre 1807 , à 70 ans. Servan est auteur d'un assez grand nombre d'ouvrages. Ses *Œuvres judiciaires* ont été réunies , Limoges , 1818 , 2 vol. in-8 ; et ses *Œuvres choisies* ont été publiées par M. X. De Portets , Paris , 1825 , 5 vol. in-8 , dont les deux derniers contiennent les œuvres inédites ; on y distingue : *Discours sur l'administration de la justice criminelle* , 1767 , in-8 ; *Plaidoyer dans la cause d'une femme protestante* , in-12 , chef-d'œuvre d'éloquence judiciaire ; *Discours sur les mœurs* , 1769 , Lyon , 1772 , in-8 et in-12 ; *Plaidoyer dans la cause du comte de **** (Suze) et de la D^{lle} *** (Bon) , actrice de l'Opéra , Lyon , 1772 , in-12 ; *Réflexions sur quelques points de nos lois* , 1781 , in-8 ; *Discours sur les progrès des connaissances humaines* , 1781 , in-8 ; *Réflexions sur les Confessions de J.-J. Rousseau* , Paris , 1785 , in-12 ; il y réfute en passant quelques opinions de ce philosophe qu'il avait connu personnellement et auquel il avait rendu tous les services qui avaient dépendu de lui pendant son séjour dans le Dauphiné , service que Rousseau paya de la plus noire ingratitude ; *Apologie de la Bastille* par un homme en pleine campagne , Lausanne , 1784 , in-8 ; c'est une réponse aux *Mémoires* de Linguet (voy. ce nom , v , 260) ; *Adresse aux amis de la paix* , 1789 , in-8 , écrit dirigé contre Mirabeau ; *Des assassinats et des vols politiques* ou des proscriptions et des confiscations (1795). Servan publia cet opuscule sous le nom de l'abbé Raynal. *De l'influence de la philosophie sur l'instruction criminelle* ; *Commentaires historiques et critiques sur les deux 1^{er} livres des Essais de Montaigne* ; des *Révolutions dans les grandes sociétés civiles* , considérées dans leurs rapports avec l'ordre général. Ces trois ouvrages font partie des *Œuvres posthumes*. M. de Portets a donné une *Notice* sur la vie et les ouvrages de Servan.

SERVAN (Joseph) , frère du précédent , né en 1741 à Romans , suivit la carrière des armes , entra dans le corps du génie , et fut ensuite sous-gouverneur des pages de Louis XVI. Malgré la reconnaissance qu'il devait à ce monarque , il embrassa les principes de la révolution , et fut successivement nommé colonel , et maréchal-de-camp. Le parti dominant le porta au ministère de la guerre à une époque où le roi n'était plus maître de ses choix. Il remplaça M. de Grave (voy. ce nom , iv , 95) , le 11 mai , et ne conserva le portefeuille que jusqu'au 2 juin. Un décret déclara qu'il emportait les regrets et l'estime de la nation ; et il fut réinstallé dans son ministère après la funeste journée du 10 août. Lorsque les Prussiens pénétrèrent dans la Champagne , il montra son indécision accoutumée ; il se rendit justice en offrant sa démission , et peu de jours après obtint le commandement en chef de l'armée des Pyrénées-Orientales. Accusé

d'intelligence avec Dumouriez et les *Girondins*, il crut en se retirant se soustraire au coup qui le menaçait; mais trompé dans son attente, il fut traduit devant une commission militaire à Lyon, et transféré dans les prisons de l'Abbaye. Le 9 thermidor lui rendit la liberté, et plus tard il fut nommé inspecteur-général des troupes stationnées dans le Midi. Sous le gouvernement consulaire, il devint président du comité des revues et commandant de la légion-d'honneur. Il est mort en 1808. On a de lui : *le Soldat citoyen*, 1780, in-8; *Projet de constitution pour l'armée française* (avec Cessac), 1790, in-8; *Histoire des guerres des Gaulois et des Français en Italie depuis Bellocèse jusqu'à la mort de Louis XII*, 1805, tom. 2 à 7, in-8; l'*Introduction* est du général Jubé.

** **SERVAN** de **SUGNY** (Pierre-Marie-François-Jules), naquit à Lyon, le 24 décembre 1796, d'une famille tenant au célèbre avocat-général Servan. Après de brillantes études au lycée de Lyon, il commença à Grenoble son cours de droit qu'il acheva à Paris. Son goût pour les lettres se manifesta dès lors par quelques publications qui témoignaient de ses connaissances classiques : ce furent d'abord des *Fragments de Gessner traduits en vers latins*, puis vint l'*Almanach des Muses latines*, œuvre plus considérable, et qui lui valut les suffrages de tous les amis de la langue d'Horace. Bientôt après, il mit au jour *Mes Réveries*, opuscule qu'il donna comme traduit de l'allemand; c'était, sous une forme orientale, la critique de plusieurs poètes de l'époque. Tous ces ouvrages furent imprimés à Grenoble en 1817. L'année suivante, il publia à Paris un second vol. de l'*Almanach des Muses latines*, qui fut également bien accueilli. Il avait composé un *Récit des événements arrivés à Lyon en 1817*, mais la police, craignant de fâcheuses révélations, en opéra la saisie chez l'imprimeur. Cette excursion dans le domaine de la politique fut la seule que se permit Servan, et il se hâta de rentrer dans le champ plus calme de la littérature. En 1822, parurent les *Idylles de Théocrite en vers français, précédées d'une notice sur les poètes bucoliques et suivis de notes*, Paris, in-18. Fruit d'un travail long et consciencieux, cette traduction lui assigne un rang distingué parmi les versificateurs et les hellénistes du commencement de ce siècle, et peut être considérée comme la meilleure qui ait paru jusqu'à ce jour du poète Syracusain. Dans la seconde édition Paris, (1829, in-8), il s'étudia, non sans succès, à serrer de plus près l'original dans certains passages que la critique avait signalés s'en écartant un peu trop. Cédant, en 1824, à l'entraînement général, il fit paraître la *famille Grecque, ou l'affranchissement de la Grèce, poème dialogué suivi de poésies diverses*, Paris, in-18. Il y a du mouvement et de belles images dans cette composition dont les quatre vers suivants furent particulièrement remarqués :

LE JEUNE GREC.

Ah ! sans doute qu'enfin cette Europe chrétienne
Pense que notre cause est désormais la sienne ?

LE VIEILLARD.

Non, mon fils ; jusqu'ici lente a nous secourir
L'Europe nous regarde et nous laisse mourir !...

Vers la fin de cette année, il sembla vouloir revenir à la carrière que son père s'était flatté de lui voir embrasser, et il débuta avec distinction au barreau de Lyon; mais les séductions littéraires reprirent bientôt leur empire sur son esprit et le restituèrent à son premier penchant. Indépendamment des ouvrages cités plus haut, on a de lui un *Discours en vers sur la culture des lettres en province*, Lyon, 1825; *les Noces de Pélée et de Thétis, poème de Catulle, traduit en vers français*, Lyon, 1829; *Clovis à Tolbiac, tableau historique en quatre parties et en vers*, Paris, 1850; *le Réveil de la liberté, Ode dédiée aux Polonais*, Paris, 1851; *Épître à M. le prince Metternich*, Paris, 1851; enfin la *Chaumière d'Oullins*, Paris, 1850, in-8, roman moral dans lequel l'auteur montre par des exemples frappants, aux habitants de la campagne, le danger qu'il y a pour eux à rechercher le séjour des grandes villes où se perdent à la fois leur innocence et leur bonheur. Servan était membre de l'académie et de la société littéraire de Lyon, ainsi que de la société philotechnique de Paris. Il a écrit nombre d'articles soit dans la *Revue encyclopédique*, soit dans le *Mercure de France*, soit enfin dans la *Gazette universelle de Lyon*. Sa mémoire était prodigieuse et il possédait presque toutes les langues de l'Europe. Dans l'été de 1851, Servan, qui habitait Paris avec sa femme et un enfant, se sentit atteint d'un mal qui fit de rapides progrès, et qui, de l'avis des médecins, exigea l'air plus pur de la campagne. Il se transporta donc chez un de ses amis près d'Orléans, où, malgré tous les soins qui lui furent prodigués, il expira le 12 octobre 1851 dans sa 55^e année. M. Bignan a publié ses *Œuvres inédites* sous ce titre : *Satires contemporaines et Mélanges*, Paris, 1852, in-8. En tête se trouve une *Notice* sur l'auteur dont il existe un *Eloge* par M. Alphonse de Boissieu, Lyon, 1852, in-8.

SERVANDONI (Jean-Jérôme), peintre et architecte, né à Florence en 1695, s'est signalé par son goût pour ces deux arts, et a travaillé dans presque toute l'Europe. Il avait, pour la décoration, les fêtes et les bâtiments, un génie plein d'élévation et de noblesse. En Portugal, il fut décoré de l'ordre royal de Christ. En France, il fut architecte, peintre et décorateur du roi. Il eut les mêmes titres auprès des rois d'Angleterre, d'Espagne, de Pologne, et du duc de Wurtemberg. Il mourut à Paris le 19 janvier 1766. Indépendamment de plusieurs édifices particuliers, tels que le grand portail de l'église de St-Sulpice, à Paris, et une partie de la même église, on a de lui plus de soixante décorations aux théâtres de Paris, un grand nombre à ceux de Dresde, et de Londres, etc., etc. Il fut reçu à l'académie de peinture en 1751, sur un tableau représentant un *Temple et des ruines*. On a donné son nom à la rue qu'il habitait à Paris, près de Saint-Sulpice.

SERVET (Michel), antitrinitaire, né à Villanueva, en Aragon, l'an 1509, fit ses études à Paris, où il obtint le bonnet de docteur en médecine, son goût pour les nouvelles erreurs l'ayant engagé à mettre les Pyrénées entre l'inquisition et lui. Sans ce tribunal, si on en croit un historien moderne, il eût causé les mêmes troubles en Espagne

que Luther et Calvin en Allemagne. Son humeur contentieuse lui suscita une vive querelle, en 1536, avec les médecins de Paris. Il fit son *Apologie*, qui fut supprimée par arrêt du parlement. Les chagrins que ce procès lui causa, et sa mésintelligence avec ses confrères, le dégoutèrent du séjour de la capitale. Servet passa à Lyon, où il fut quelque temps correcteur d'imprimerie, et fit ensuite un voyage à Avignon, puis retourna à Lyon; mais il ne fit qu'y paraître. Il alla s'établir en 1540 à Charlien, où il exerça la médecine pendant 4 ans. Ses insolences et ses bizarreries l'obligèrent de quitter cette ville. Il trouva à Lyon Pierre Palmier, archevêque de Vienne en Dauphiné, qu'il avait connu à Paris. Ce prélat aimait les savants et les encourageait par ses bienfaits : il le pressa de venir à Vienne, où il lui donna un appartement auprès de son palais. Servet aurait pu mener une vie douce et tranquille à Vienne, s'il se fût borné à la médecine et à ses occupations littéraires; mais toujours rempli de ses premières idées contre la religion, il ne laissait échapper aucune occasion d'établir son malheureux système. Il s'avisait d'écrire à Calvin sur la Trinité. Il avait examiné ses ouvrages; mais ne trouvant pas qu'ils méritassent les éloges emphatiques que les réformés en faisaient, il consulta l'auteur, moins pour l'avantage de s'instruire que pour avoir le plaisir de l'embarrasser. Il envoya de Lyon trois questions à Calvin. Elles roulaient sur la divinité de J.-C., sur la régénération et sur la nécessité du baptême. Calvin lui répondit. Servet réfuta sa réponse avec beaucoup de hauteur. Calvin répliqua avec vivacité. De la dispute il passa aux injures, et des injures à la haine la plus implacable. Il eut par trahison les feuilles d'un ouvrage que Servet faisait imprimer secrètement. Il les envoya à Vienne avec les lettres qu'il avait reçues de lui, et son adversaire fut arrêté. Servet, s'étant échappé peu de temps après de la prison, se sauva à Genève, où Calvin fit procéder contre lui avec toute la rigueur possible. A force de presser les juges, d'employer le crédit de ceux qu'il dirigeait, de crier et de faire crier que Dieu demandait le supplice de cet antitrinitaire, il le fit brûler vif en 1553, âgé de 44 ans. « Comment les magistrats » de Genève, dit l'auteur du *Dictionnaire des hérésies*, qui ne reconnaissaient point de juge infallible du sens de l'Écriture, pouvaient-ils condamner au feu Servet, parce qu'il y trouvait un sens différent de Calvin? Dès que chaque particulier est maître d'expliquer l'Écriture comme il lui plaît sans recourir à l'Église, c'est une grande injustice de condamner un homme qui ne veut pas déférer au jugement d'un enthousiaste, qui peut se tromper comme lui. » (Voy. LENTULUS Scipion, MÉLANTHON.) Cependant Calvin osa faire l'apologie de sa conduite envers Servet. Il entreprit de prouver qu'il fallait faire mourir les hérétiques. Cet ouvrage, traduit par Colladon, l'un des juges du ténéraire Aragonais (Genève, 1560, in-8), a fourni aux catholiques un argument invincible, *ad hominem*, contre les protestants, lorsque ceux-ci leur ont reproché de faire mourir les calvinistes en France. Grotius convient de bonne

foi qu'à cet argument il n'y a rien à opposer. Ce qu'il y a encore de remarquable, c'est que les ministres de Zurich, Bâle, Berne et Schaffouse, consultés sur cette affaire, après la détention de Servet et avant sa condamnation, répondirent unanimement que l'accusé méritait la mort. Bèze, dans la vie de Calvin, a prétendu justifier cet hérésiarque, sur ce que Servet était un impie, et non pas simplement un hérétique : « Mais toute hérésie, dit » l'abbé Bérault, n'est-elle pas une impiété, en ce » qu'elle s'attaque à Dieu et aux choses saintes? » Et, sans parler de bien des articles où erre Calvin » sur la Divinité même, fut-il jamais hérésie plus » féconde que le calvinisme en impiétés, en blasphèmes, en sacrilèges, en attentats de toute » énormité contre les mystères les plus révévés » dans tous les âges de l'Église? » Servet a composé plusieurs ouvrages contre le mystère de la Trinité; mais ses livres, ayant été brûlés à Genève et ailleurs, sont devenus fort rares. On trouve surtout très-difficilement l'ouvrage publié sous le titre *De Trinitatis erroribus libri VII per Michaellem Servet, alias Reves, ab Aragonia Hispanum*. L'original de cet écrit impie fut imprimé à Haguenau, en 1531, in-8, mais sans marquer la ville. Servet y attaque la Trinité, et suit à peu près l'hérésie de Paul de Samosate, de Photin, etc., en distinguant J.-C. du Verbe divin; mais il s'exprime là-dessus d'une manière obscure et embarrassée. Ce volume, qui est imprimé en caractères italiens, fut suivi de deux autres traités sous ce titre : *Dialogorum de Trinitate libri II, 1532, in-8; De justitia regni Christi, capitula quatuor, per Michaellem Servetum, alias Reges, ab Aragonia Hispanum, anno 1532, in-8*. Dans l'avertissement qu'il a mis au devant de ses *Dialogues*, il rétracte ce qu'il avait dit dans ses sept livres de la Trinité. Ce n'est pas qu'il eût changé de sentiment, car il le confirme de nouveau dans ses *Dialogues*; mais parce qu'ils étaient mal écrits, et qu'il s'y était expliqué d'une manière barbare. Servet paraît dans tous ses livres un pédant opiniâtre, qui fut la victime de ses folies et la dupe d'un prétendu réformateur cruel. On a encore de lui : une *Édition de la Version de la Bible de Santès-Pagnin*, avec une *Préface* et des *Scholies*, sous le nom de *Michael Villanovanus*. Cette Bible, imprimée à Lyon en 1542, in-folio, fut supprimée, parce qu'elle est marquée au coin de ses autres ouvrages. On y voit un homme qui n'a que des idées confuses sur les matières qu'il traite. Un passage de la description de la Judée, qui se trouvait dans la 1^{re} édition à la tête de la douzième carte, forma un chef d'accusation contre lui dans le procès qui lui fut intenté à Genève. Il tâche d'infirmer tout ce que l'Écriture a dit sur la fertilité de la Palestine; et cela parce qu'aujourd'hui ce pays n'a plus le même air de fertilité et d'abondance : comme si les terres les plus fécondes, devenues désertes et incultes, devaient produire les mêmes richesses, et que les montagnes dépouillées du sol végétal pussent être autre chose que des masses de pierre. (Voy. une Dissertation sur cette matière dans le *Journ. hist. et litt.* 1^{er} avril 1779, page 488; l'article JUDÉE dans

le Dict. géog., et les *Lettres de quelques Juifs*, par l'abbé Guénéé.) Ces progrès de l'erreur qui par degrés portèrent Servet à se soulever ouvertement contre les livres saints, dont il avait réclamé l'autorité en faveur de ses premières opinions, sont bien propres à vérifier l'observation que des philosophes, non suspects, ont faite sur l'impossibilité de fixer ses idées en matière de dogme, quand une fois on s'est soustrait au joug de l'Eglise, et détaché du corps des fidèles. « La religion catholique, » apostolique et romaine est incontestablement la » seule bonne, la seule sûre et la seule vraie. Mais » cette religion exige en même temps de ceux qui » l'embrassent la soumission la plus entière de la » raison. Lorsqu'il se trouve dans cette communion » un homme d'un esprit inquiet, remuant et difficile à contenter, il commence d'abord à s'établir » juge de la vérité des dogmes qu'on lui propose à » croire; et ne trouvant point dans cet objet de la » foi un degré d'évidence que leur nature ne comporte pas, il se fait protestant. S'apercevant » bientôt de l'incohérence des principes qui caractérisent le protestantisme, il cherche dans le socinianisme une solution à ses doutes et à ses » difficultés, et il devient socinien. Du socinianisme » au déisme il n'y a qu'une nuance très-imceptible, et un pas à faire; il le fait. Mais comme » le déisme n'est lui-même qu'une religion inconsciente, il se précipite insensiblement dans le » pyrrhonisme : état violent, et aussi humiliant » pour l'amour-propre qu'incompatible avec la » nature de l'esprit humain. Enfin il finit par » tomber dans l'athéisme. » *Dict. encyc.*, art. *Unitaires*, t. 17, p. 200, édit. de Neuchâtel, 1765. (*Voy. MELANCHTHON, LENTULUS, Scipion, Vorstius, Conrad.*) *Christiani restitutio*, Vienne, 1555, in-8. Cet ouvrage rempli d'erreurs sur la Trinité, et dont on ne connaît qu'un exemplaire, qui était dans la bibliothèque de M. le duc de la Vallière, renferme les trois traités publiés en 1551 et 1552, avec quelques traités nouveaux. Sa propre *Apologie* en latin, contre les médecins de Paris, laquelle fut supprimée avec tant d'exactitude, qu'on n'en trouve plus d'exemplaires. Postel, aussi fanatique que lui, a pris sa défense dans un livre singulier et peu commun, qui est resté manuscrit, sous ce titre : *Apologia pro Serveto, de anima mundi*, etc. *Ratio Symporum*, Paris, 1557, in-8. Servet n'était pas sans mérite, considéré comme médecin. Il remarque, dans un des traités de sa *Christianismi restitutio*, que toute la masse du sang passe par les poumons, par le moyen de la veine et de l'artère pulmonaires. Cette observation fut le premier pas vers la découverte de la circulation du sang, que quelques auteurs lui ont attribuée; mais cette vérité, confusément connue par Servet, ne fut bien développée que par le père Fabri et par Harvey. (*Voy. ces noms.*) Mosheim a écrit en latin l'*Histoire* de ses délires et de ses malheurs, Helmstadt, 1728, in-4; elle se fait lire avec plaisir, par les détails curieux qu'elle renferme. On trouvera d'amples détails sur la vie et les écrits de Servet dans les ouvrages suivants : *Servetianismus*, par Vigand, Königsberg, 1575, in-8; *Bibliotheca antitrinitarum*, de Sand,

Freistadt (Amsterdam), 1684, in-8; *Historia Serveti*, par Boysen, Wittenberg, 1712, in-4; *Hist. impartiale de Michel Servet*, Londres, 1724, in-8, en anglais; *Historia Serveti*, par Allwoerde, Helmstadt, 1727, in-4; *Essai d'une Histoire complète et impartiale des hérétiques*, par Mosheim. *ibid.*, 1748, in-4, en allemand; *Recherches sur le célèbre médecin espagnol Michel Servet*, par le même, *ibid.*, 1750, in-4, en allemand, réimprimé in-8, avec plusieurs pièces. *Voyez aussi Bibliotheca Bunaviana*, t. 1, partie 2, et l'*Histoire des sectes religieuses* de l'abbé Grégoire.

* **SERVI** (Constantin de'), et architecte peintre, né en 1554 à Florence, d'une ancienne et illustre famille, se fit connaître dans sa jeunesse comme bon peintre, surtout dans le genre du portrait. Il parcourut ensuite l'Europe, et fut bien accueilli des souverains, qui le chargèrent de différents ouvrages, et lui assignèrent de riches appointements. Sa renommée arriva jusqu'au sophi de Perse, qui lui envoya des présents magnifiques, et l'invita à venir dans ses états. Il s'y rendit, fit le portrait de ce jeune prince et de sa famille, et partit d'Ispahan comblé de nouveaux dons. De retour dans sa patrie, il obtint la surintendance de la manufacture de mosaïque en pierres dures, fondée depuis quelques années par le grand-duc François I^{er}, avec la direction des travaux de la galerie et de la chapelle de Saint-Laurent. Il fut ensuite attaché au service du grand-duc, en qualité de vicaire de la commune de Lucignano, et avec le titre de conseiller aulique de l'empereur. Il y mourut en 1622, à l'âge de 68 ans. On trouvera de plus amples détails sur cet artiste dans les *Notizie de professori del disegno*, etc. par Baldinucci.

SERVIEN (Abel), marquis de Sablé, né en 1595, à Grenoble, d'une ancienne famille du Dauphiné, fut d'abord procureur-général au parlement de sa ville natale (1616). Appelé l'année suivante à l'assemblée des notables qui se tint à Rouen, il obtint en 1618 la place de conseiller-d'état, et en 1624 celle de maître des requêtes de l'hôtel du roi. En 1627, il fut envoyé en Guyenne, en qualité d'intendant de justice, police et finances. Après l'avoir chargé de diverses missions dont il s'acquitta avec habileté, Louis XIII lui donna la place de secrétaire d'état de la guerre, après la mort de Beaulieu d'Achères, et le chargea, avec le maréchal de Thoyras, de négocier avec l'empereur Ferdinand II le rétablissement de la paix en Italie. Dès que cette affaire fut terminée, il reprit les fonctions de sa charge; mais, contrarié par le cardinal de Richelieu, il donna sa démission et se retira dans sa terre de Sablé en Anjou. A la mort du cardinal, il fut rappelé pour régler quelques points en contestation dans les Provinces-Unies, fut envoyé à Munster avec le comte d'Avaux, et prépara le *traité de Westphalie*, qui fut signé en 1648. En 1649 on lui conféra le brevet de ministre, en 1661, le titre de trésorier et de chancelier de l'ordre du Saint-Esprit. Plus tard il obtint la charge de surintendant des finances qu'il conserva jusqu'à sa mort arrivée à Meudon en 1669 : Servien était âgé de 75 ans. Dans toutes ces négociations, il montra beaucoup

de fermeté et de caractère. On lui reproche même d'avoir porté sa fermeté jusqu'à l'opiniâtreté. On a de lui des *Lettres*, imprimées avec celles du comte d'Avaux, en 1650, à Cologne, in-8. On trouvera de grands détails sur la dernière mission de Servien, dans les deux *Histoires des négociations de Westphalie*, dont l'une est du P. Bougeant, français et catholique; l'autre de Schiller, protestant et allemand.

* **SERVILIUS-ISAURICUS**, d'une ancienne famille originaire d'Albe, établie à Rome sous Numa, fut élevé au consulat l'an 78 avant J.-C.; l'année suivante il fit la guerre aux pirates qui infestaient les côtes de la Grèce, et après les avoir battus dans plusieurs rencontres, s'empara de leurs villes les plus importantes, entre autres d'Isaure, qui lui mérita le titre d'*Isauricus*. De retour à Rome, on lui accorda les honneurs du triomphe, et peu de temps après il fut nommé censeur. Il jouissait de la considération due à ses vertus et à ses services, et sa présence inspirait le respect. Valère-Maxime et Dion en rapportent un trait qui mérite d'être cité : il passait sur la place publique, au moment où on instruisait le procès d'un accusé. Servilius s'avance et dit aux juges : « Je ne connais point » cet homme, et j'ignore la nature de son affaire; » tout ce que je sais de lui, c'est que je le rencontrais un jour dans un chemin étroit, lui à cheval, moi à pied; non-seulement il ne descendit pas de cheval, mais passa outre, sans me donner le moindre signe d'attention. C'est à vous à voir si ce fait mérite que vous y ayez égard. » Sur cela seul les juges daignèrent à peine entendre la défense de l'accusé : et le condamnèrent d'une voix unanime, jugeant que celui qui avait manqué de respect à un magistrat aussi vénérable était capable de tout. Voilà un exemple des mœurs républicaines de Rome. Servilius mourut l'an 44 avant J.-C., à 90 ans.

SERVILIUS ou **KNAEP** (Jean), grammairien du xve siècle, natif de Weert, dans le comté de Horn, au pays de Liège, se fixa à Anvers. Il vivait encore l'an 1545. Nous avons de lui : *De mirandis antiquorum operibus*, Lubeck, 1600, in-4, ouvrage superficiel et d'un style pédantesque; *Geldro Gallica conjuratio in Antverpiam*, Anvers, 1542, et dans les *Scriptores rer. germ.* de Freher; *Dictionarium triglotton*, latin, grec et flamand, Amsterdam, 1600, in-12.

SERVIN (Louis), avocat-général au parlement de Paris, sous Henri IV, et conseiller d'état, se fit connaître de bonne heure par ses talents et par un zèle qui alla quelquefois jusqu'au fanatisme. On recueillit à Paris, 1640, in-fol., ses *plaidoyers* et ses *harangues*, qui sont remplis d'une érudition indigeste, sans choix et sans but. On y trouve digressions sur digressions, et une foule de citations inutiles. Les injures et les calomnies dont ils sont farcis leur ont mérité la censure de la Sorbonne. Il s'opposait souvent aux volontés les plus expresses de son souverain. « Le roi (dit Dupleix dans l'*Histoire de Henri le Grand*, pag. 549) en ayant eu » avis, le manda au Louvre, le tança âprement de » son obstination, et lui commanda de se compor-

» ter tout autrement, sous peine d'encourir son indignation et sa disgrâce. » Louis XIII ayant tenu un lit de justice le 6 mars 1626, pour faire enregistrer quelques édits bursaux, l'avocat-général, après avoir parlé fortement contre ces édits, commença une digression sur les jésuites, objet de sa haine et de sa caustique éloquence. Ce morceau avait été annoncé avec bruit, et fixait l'attention de tout le monde : « Mais à peine y fut-il, dit d'Avrigny, » qu'on cessa de l'entendre, tant sa langue embarrassée embrouillait la parole. Un moment » après il tomba aux pieds du procureur-général, » frappé d'un apoplexie qui ne lui laissa que bien » peu de moments pour se disposer à aller paraître » devant celui qui juge les juges de la terre, si » même il n'expira pas sur-le-champ, comme le » marquent quelques relations. » Outre ses plaidoyers qui ont pour titre : *Actions notables et plaidoyers accompagnés de quelques autres pièces curieuses*, 1651, in-4, et 1640, in-fol. on a de lui : *Vindiciae secundum libertatem ecclesiæ gallicanæ, et Defensio regii status*, etc., (en faveur de Henri IV), Tours, 1590; Genève, 1595, in-8; *Pro libertate status et reipublicæ Venetorum*, 1606, etc.

SERVIVS-TULLIVS, sixième roi des Romains, l'an 578 avant J.-C., était fils d'Ocrisia, esclave qui sortait d'une bonne famille d'Ocriculum au pays latin. Ses talents donnèrent de bonne heure des espérances qui ne furent pas trompeuses. Il devint gendre de Tarquin l'Ancien, dans le palais duquel il avait été élevé. Après la mort de son beau-père, il monta sur le trône, l'an 577 avant J.-C., et le nouveau monarque se signala comme guerrier et comme législateur. Il vainquit ensuite les Véiens et les Toscans, institua le dénombrement des Romains, dont le nombre se trouva, dit-on, alors de 84,000 (mais il faut se souvenir que tous ces anciens dénombrements sont exagérés). Il établit la distinction des rangs et des centuries entre les citoyens, régla la milice, et augmenta l'enceinte de la ville de Rome, en y enfermant les monts Quirinal, Viminal, et Esquilin. Il fit bâtir un temple de Diane sur le mont Aventin, et donna sa fille Tullia en mariage à Tarquin le Superbe, qui devait lui succéder. Ce prince, impatient de régner, fit assassiner Servius-Tullius, l'an 555 avant J.-C., et monta sur le trône. Tullia, loin d'être touchée d'un attentat si horrible, fit passer son char sur le corps de son père, encore sanglant et étendu au milieu de la rue : c'était la rue Cyprienne, qui porta depuis le nom de rue Scélératé, ou mieux du Crime. Servius fut d'autant plus regretté, qu'il avait toutes les qualités d'un grand prince. Il fut le premier des rois de Rome qui fit marquer la monnaie à un certain coin. Elle porta d'abord l'image d'une brebis, d'où vint, dit-on, (*a pecude*) le mot de *pecunia*. On voit encore à Rome, sur le penchant de la colline, un bâtiment qu'il avait fait construire pour prison, et qui sert maintenant de chapelle souterraine à une petite église.

SERVIVS (Honoratus-Maurus), grammairien latin du ve siècle, laissa de savants *Commentaires* sur Virgile imprimés dans le *Virgile* d'Etienne, 1552, in-fol. Les commentateurs modernes y ont

beaucoup puisé. Quelques savants prétendent que nous n'en avons plus que des extraits. Il avait composé d'autres ouvrages moins importants.

* SERVOIS (Jean-Pierre), prêtre, né en 1764, à Coisne-sur-Loire (diocèse d'Auxerre), étudia d'abord à Bourges, puis à Paris au collège Mazarin, prit la tonsure en 1781, et obtint un petit bénéfice. Ordonné prêtre en 1788, il fut attaché à la paroisse de St.-Barthélemy-en-Ile, et ayant prêté le serment en 1791, devint vicaire de la paroisse des Petits-Pères (St.-Augustin). Lors de la suppression du culte catholique, il obtint un modeste emploi dans l'administration des domaines. En 1795, le parti constitutionnel ayant établi une imprimerie-librairie chrétienne, dans le but de propager les ouvrages de la secte, Servois en fut l'un des directeurs et concourut à la rédaction des *Annales de la Religion*. (Voy. DESBOIS, III, 206.) Il continua de prendre part à tous les efforts faits par le parti pour relever ses affaires en décadence; il assista au concile, dit *national*, de 1797, en qualité de procureur fondé de Nogaret, évêque de la Lozère, puis au concile métropolitain tenu à Paris le 16 juin 1801, et au 2^e concile *national*, ouvert le 29 du même mois. En 1802, M. Belmas, évêque de Cambrai, le nomma chanoine, et l'année suivante son vicaire-général. Il vint à Paris après la révolution du 1850, solliciter l'évêché de Cambrai, qui fut sur le point d'être vacant, par la nomination de M. Belmas à l'archevêché d'Avignon, mais ce prélat refusa de quitter son siège. De retour à Cambrai, il y mourut le 6 juin 1851, après avoir déclaré qu'il voulait mourir dans le sein de l'Eglise catholique, apostolique et romaine. Outre une traduction des *Voyages du Chandler* (voy. ce nom, II, 512), on connaît de Servois : *Observations sur le soleil d'or offert par Fénélon à son église*, 1816, in-8, 13 pages; cet écrit a été réfuté (par M. l'abbé Gosselin), dans une *Dissertation sur l'ostensoir d'or*, 1827, in-8; *Notice sur la vie et les ouvrages de Samuel Johnson*, 1825, in-8; *Dissertation sur le lieu où s'est opérée la transfiguration*, 1829, il prétend que c'est sur le Liban, et non sur le Thabor. Grégoire le cite dans son compte rendu au concile de 1797, comme ayant préparé une *Traduction de l'apologie de la Bible*, par Watson, évêque de Landaff, contre les objections de Payne : il est douteux que cet ouvrage ait vu le jour. Servois était l'un des fondateurs de la société d'émulation de Cambrai, membre de la société des antiquaires et de la société de géographie. On trouve une *Notice* sur Servois dans l'*Annuaire du département du Nord pour 1852* : mais elle renferme de nombreuses erreurs qui ont été relevées dans l'*Ami de la Religion* du 2 octobre, même année.

** SERVOIS (Jean-François), mathématicien, né en 1767, à Mont-de-Laval, bailliage d'Ornans, après avoir achevé ses études au séminaire de Besançon, embrassa l'état ecclésiastique et fut nommé en 1791 vicaire-général du diocèse de St.-Claude. Mais la haine contre la religion ayant bientôt éclaté dans toute la France avec une fureur qui ne laissait à ses ministres de perspective que l'exil ou l'échafaud, Servois déposa, non sans regret, l'habit qu'il avait revêtu, et se présenta pour soutenir ses examens

devant la commission instituée à cet effet : ses examens furent brillants, et nommé lieutenant d'artillerie, il fit toutes les campagnes sur le Rhin et en Italie, jusqu'à la paix d'Amiens. Il put alors suivre son goût pour les études scientifiques, et remplit successivement la chaire de mathématiques aux écoles de Besançon, de Châlons et de Lafere. En 1810, il remporta un prix à l'académie de Turin, pour un mémoire écrit en latin sur le *Principe des forces virtuelles*, et cette savante compagnie s'empessa de le nommer son correspondant. Après la restauration, il fut appelé à Paris et chargé d'organiser le *Musée d'artillerie*, dont il fut le premier conservateur. Quand l'âge de la retraite arriva pour lui, il revint dans sa famille à Mont-de-Laval, où il est mort en 1847, après avoir demandé et reçu les secours de la religion qu'il avait aimée et pratiquée toute sa vie. Outre le mémoire cité, on a de lui : *Solutions peu connues de différents problèmes de géométrie*, 1805, in-8; *Essai sur un nouveau mode d'exposition des principes du calcul différentiel*, 1814, in-4. Il a fourni plusieurs articles aux *Annales mathématiques* de Gergonne; et il a laissé manuscrit un ouvrage sur la *Rabdologie*, méthode inventée par Neper (voy. ce nom, VI, 194) pour abréger les multiplications et les divisions; et un *Mémoire de chronologie*, ouvrage curieux dans lequel l'auteur cherche à démontrer que plusieurs siècles ont été entièrement omis dans l'histoire.

SÉSAC, roi d'Egypte, donna retraite à ses états à Jéroboam qui fuyait devant Salomon. Ce prince fit ensuite la guerre à Roboam. (Voy. ce nom.) L'histoire ne nous apprend pas ce qu'il fit, ou ce qui lui arriva dans la suite.

SÉSOSTRIS, roi d'Egypte, vivait (à ce que l'on dit) quelques siècles avant la guerre de Troie. Son père ayant conçu le dessein d'en faire un conquérant, fit amener à la cour tous les enfants qui naquirent le même jour. On les éleva avec le même soin que son fils. Ils furent surtout accoutumés, dès l'âge le plus tendre, à une vie dure et laborieuse. Ces enfants devinrent de bons ministres et d'excellents officiers; ils accompagnèrent Sésostris dans toutes ses campagnes. Ce jeune prince fit son apprentissage dans une guerre contre les Arabes, et cette nation, jusqu'alors indomptable, fut subjuguée. Bientôt il attaqua la Libye, et soumit la plus grande partie de cette vaste région. Sésostris, ayant perdu son père, osa prélever à la conquête du monde. Avant que de sortir de son royaume, il le divisa en 56 gouvernements, qu'il confia à des personnes dont il connaissait le mérite et la fidélité. L'Ethiopie, située au midi de l'Egypte, fut le premier objet de son ambition. Les villes placées sur le bord de la mer Rouge, et toutes les îles, furent soumises par son armée de terre. Il parcourt et subjugue l'Asie avec une rapidité étonnante; il pénètre dans les Indes plus loin qu'Hercule et que Bacchus, plus loin même que ne fit depuis Alexandre. Les Scythes, jusqu'au Tanais, l'Arménie et la Cappadoce, reçoivent sa loi. Il laisse une colonie dans la Colchide; mais la difficulté des vivres l'arrêta dans la Thrace et l'empêcha de pénétrer plus avant dans l'Europe. De retour dans ses états, il

ent à souffrir de l'ambition d'Armaïs, régent du royaume pendant son absence : mais il tira vengeance de ce ministre insolent. Tranquille alors dans le sein de la paix et de l'abondance, il s'occupa à des travaux dignes de son loisir. Cent temples fameux furent les premiers monuments qu'il érigea en actions de grâces aux dieux. On construisit dans toute l'Égypte un nombre considérable de hautes levées, sur lesquelles il bâtit des villes pour servir d'asile durant les inondations du Nil. Il fit aussi creuser des deux côtés du fleuve, depuis Memphis jusqu'à la mer, des canaux pour faciliter le commerce, et établit une communication aisée entre les villes les plus éloignées. Enfin, devenu vieux, il se donna lui-même la mort. Au reste, le temps où l'on place Sésostris est si éloigné de nous, qu'il est prudent de ne rien assurer et de ne rien croire légèrement sur les établissements et les conquêtes de ce monarque. L'abbé Guérin du Rocher a rapproché en détail le règne de Sésostris de la vie de Jacob, père des Israélites, dans son *Histoire des temps fabuleux*. Il prouve, par tous les moyens que peut fournir une érudition vaste, profonde et lumineuse, que ces deux noms désignent un seul et même homme, et que la fable de l'un est greffée sur l'histoire de l'autre. On peut consulter encore un ouvrage intitulé : *Hérodote, historien du peuple hébreu, sans le savoir*, Liège, 1790, in-8, et le *Journ. hist. et litt.*, 1^{er} décembre 1790, page 521, où l'on trouve un long parallèle composé des rapprochements les plus remarquables. Voy. LAVAUR. Fénelon, dans son *Télémaque*, et Bossuet dans sa *Politique sacrée*, ont tracé les principaux traits du règne de Sésostris.

SESSA ou SHEISA, philosophe indien, qu'on croit avoir vécu dans le x^e siècle, passe pour le premier inventeur des échecs. Voici ce qui donna lieu à la découverte de ce jeu ingénieux et savant. Ardschir, roi des Perses, ayant imaginé le jeu de trietrac, s'en glorifiant. Scheram, roi des Indes, fut jaloux de cette gloire : il chercha quelque invention qui pût équivaloir à celle-là. Pour complaire au roi, tous les Indiens s'étudièrent à quelque nouveau jeu. Sessa, l'un d'eux, fut assez heureux pour inventer le jeu d'échecs. Il présenta cette invention au roi son maître, qui lui offrit pour récompense tout ce qu'il pourrait désirer. Toujours ingénieux dans ses idées, Sessa lui demanda seulement autant de grains de blé qu'il y a de cases dans l'échiquier, en doublant cette quantité à chaque case, c'est-à-dire 64 fois. Le roi, choqué, méprisa une demande qui semblait si peu digne de sa munificence. Sessa insista, et le roi ordonna qu'on le satisfît. On commença à compter les grains en doublant toujours ; mais on n'était pas encore au quart du nombre des cases, qu'on fut étonné de la prodigieuse quantité de blé qu'on avait déjà. En continuant la progression, le nombre devint immense, et on reconnut que, quelque puissant que fût le roi, il n'avait pas assez de blé dans ses états pour la finir. Vérité arithmétique bien propre à étonner l'imagination, mais qui n'a rien de nouveau pour ceux qui connaissent l'énorme résultat de ces sortes de combinaisons : c'est ainsi que le nombre 24 multiplié

par le précédent (déjà multiplié par celui qui le précède, et ainsi jusqu'à l'unité), donne la somme suivante : 620,448,401,735,259,439,560,000. Voy. PRESTET.

* SESTINI (Barthélemy), improvisateur, né vers 1788, à Pistoie, s'était fait parmi ses compatriotes une assez grande réputation, par la facilité avec laquelle il traitait en vers les sujets qu'on lui indiquait. Ayant, sur la demande d'imprudents spectateurs, composé différents morceaux propres à exciter un soulèvement, le nouveau Tyrthée fut obligé de chercher un asile en France. Il se fit entendre à Marseille et à Paris, où il mourut, le 11 novembre 1822, à peine âgé de 34 ans. Le dernier sujet de ses vers fut *Pythagore*, au moment où saisissant l'accord des marteaux d'une forge, il conçoit les lois de l'harmonie. On a de Sestini *La Pia leggenda romantica*, Rome, 1822, in-8. C'est un poème en trois chants et en octaves, dont le sujet est tiré du cinquième chant du *Purgatoire*, où Dante a conservé le souvenir de cette jeune et vertueuse femme qui périt victime de l'injuste jalousie de son mari Saffi a consacré une courte *Notice* à son compatriote dans la *Revue encyclopédique*, 14, et a rendu compte de son *Poème*, dans le volume suivant.

* SESTINI (Dominique), savant numismate, né à Florence en 1750, fit ses études aux écoles de St.-Marc, et entra dans la carrière ecclésiastique. En 1774, il visita Rome, Naples et la Sicile. De Catania, où le prince de Biscari lui ouvrit sa maison et son musée, il alla à Malte, à Smyrne et à Constantinople, alors ravagé par la peste. Dans la relation de son voyage, il rendit compte du fléau, et attaqua plusieurs pratiques oppressives pour le commerce. Il entreprit ensuite diverses excursions en Europe et en Asie. Sir Robert Ainslie, ambassadeur d'Angleterre près de la Porte, occupé de la formation d'un médailler, s'attacha Sestini, qui consacra seize années à des voyages pour rassembler des médailles, dont il fit graver les plus curieuses. Il voulut ensuite examiner les principales collections numismatiques de l'Europe, parcourut l'Allemagne, où le roi de Prusse lui accorda la place d'intendant de son musée ; vint à Paris en 1810, et deux ans plus tard reçut sa nomination d'antiquaire et de bibliothécaire de la princesse Elisa, qui gouvernait alors la Toscane. Le grand duc Ferdinand III, en remontant sur le trône, le confirma dans ces emplois, et y ajouta le titre de professeur honoraire de l'université de Pise. Il mourut à Florence en 1852. Il était correspondant de l'académie des inscriptions de Paris. Ses principaux ouvrages sont : *Dissertazione intorno al Virgilio di Aproniano*, Florence, 1774, in-4 ; *Della peste di Constantinopoli del 1778*, Yverdun (Florence), 1779, in-12 ; *Lettere odepistiche, ossia viaggio per la penisola di Cisca*, etc., Livourne, 1785, 2 vol. in-8, trad. en français ; *Viaggio di Constantinopoli a Bassora*, Yverdun, (Livourne), 1768, in-8, trad. en français ; *Viaggio di ritorno da Bassora a Constantinopoli*, ib., 1788, in-8, trad. en français ; *Viaggio curioso scientifico-antiquario per la Valachia, Transilvania e Ungheria fino a Vienna*, Florence, 1813, in-8 ; *Disser-*

tazione sopra alcune monete armene de' principi rupinesi, Livourne, 1790, in-4, fig.; *Descriptio nummorum veterum*, etc., Leipsig, 1796, in-4, fig.; *Catalogus nummorum veterum musei Arigoniani*, Berlin, 1805, in-fol.; *Descriptio numismatum e museo olim abbatis de Camps, postea marchalii d'Estrees*, etc. ib., 1808, in-4, fig.; *Illustrazione d'un vaso antico di Vetro*, Florence, 1812, in-4, fig.; *Dissertazione sopra le medaglie antiche relative alla confederazione degli Achei*, Milan, 1817, in-4, fig.; *Descrizione degli stateri antichi*, Florence, 1817, in-4, fig.; *Descrizione delle medaglie Ispane e Celtibere del museo Heden*, ib., 1818, in-4; *Descrizione di alcune medaglie greche del museo del principe di Danimarca*, ib., 1821, in-4; *Systema geographicum numismaticum*. Cet ouvrage, fruit de 50 années de soins et de recherches, forme 16 vol. in-fol., entièrement écrits de la main de l'auteur.

SETH, 5^e fils d'Adam et d'Eve, naquit l'an 587 avant J.-C. Il eut pour fils Enos, à l'âge de 105 ans, et vécut en tout 912 ans. On a débité sur ce saint patriarche bien des choses qui ne sont pas appuyées sur l'Ecriture. Josèphe parle de ses enfants, qui se distinguèrent dans la science de l'astronomie, et qui gravèrent sur deux colonnes, l'une de brique et l'autre de pierre, des avis importants touchant les révolutions que la terre devait essuyer. Scipion Maffei a écrit contre la réalité de ces deux colonnes; mais le père Troilo (*Philos. Instit. Mutinæ*, 1774) l'a défendue avec force. M. Bailly la regarde également comme incontestable. « Les anciens, dit-il, » avaient appris d'Adam que le monde périrait par » l'eau et par le feu; la peur qu'ils eurent que cette » science ne se perdît avant que les hommes en » fussent instruits, les porta à bâtir deux colonnes, » sur lesquelles ils gravèrent les connaissances qu'ils » avaient acquises, etc. » *Hist. de l'astron. anc.*, l. 1. — Il y a eu des hérétiques nommés *séthéens*, qui prétendaient que Seth était le Christ, et que ce patriarche, après avoir été enlevé du monde, avait paru de nouveau d'une manière miraculeuse sous le nom de Jésus-Christ.

SETTALA (Manfred), savant italien du xvii^e siècle, fils de Louis *Septalius*, célèbre médecin, dont il nous reste quelques ouvrages, naquit à Milan en 1600. Il étudia successivement à Pavie, à Sienne et à Pise, et fit de si rapides progrès, qu'à sa 18^e année il passait déjà pour un prodige de savoir. Ferdinand II, grand-duc de Toscane, voulut le connaître, lui accorda son estime, et lui offrit une place honorable et lucrative dans ses états. Settala, désirant voyager pour s'enrichir de nouvelles connaissances, ne put accepter les offres de ce prince. Il visita la Sicile, Chypre, Candie, Constantinople, parcourut l'Egypte, l'Asie mineure, etc., et revint à Milan en 1650. Il reprit alors l'étude avec plus de chaleur, et à 51 ans il savait la philosophie, les mathématiques, les antiquités, la chimie, la musique, les langues latine, grecque, arménienne, le français, l'espagnol et l'anglais. Il embrassa l'état ecclésiastique, et le cardinal Borromée, qui le protégeait, le pourvut d'un canonicat dans l'église de Saint-Nazaire. Il mourut le 16 février 1680. Ce savant estimable avait un musée très-curieux, enrichi

de médailles rares, ainsi que d'instruments de physique, et de machines ingénieuses faites par lui-même. Il l'a laissé à la bibliothèque ambrosienne.

SEVE (Maurice de), ou mieux SCEVE, que le *Promptuaire des médailles* place parmi les plus illustres protecteurs des lettres, naquit à Lyon vers 1510. Ses compatriotes le choisirent pour diriger les fêtes données à Henri II : on en a imprimé la relation en 1548. Il a laissé des *poésies* qui ne sont pas sans mérite, et où l'on remarque beaucoup de grâce et de naturel. On connaît de lui : *Arion*, *élogue* sur le trépas du Dauphin; *Délie*, *objet de plus haute vertu*, Lyon, 1544, petit in-8, fig., très-rare; *Saulsaye*, *élogue* de la vie solitaire, 1547, pet. in-8; *Le Microcosme*, ou le *petit Monde*, 1562, pet. in-4. Ce poème en vers alexandrins est le meilleur ouvrage de l'auteur. *Le Blason du front et du sourcil*, etc.

* SEVELINGES (Charles-Louis de), littérateur, né à Amiens en 1768, d'une famille du Beaujolais, fit ses études au collège de Juilly, et fut admis dans les gendarmes de la maison du roi. En 1790, il rejoignit les princes à Coblenz, et fit les campagnes de l'armée de Condé. Rentré en France en 1802, il ne s'occupa plus que de littérature, prit part à la traduction du *Code prussien*, devint un des collaborateurs de la *Nouvelle Bibliothèque des romans*, et fournit des articles au *Mercure*, etc. La constance avec laquelle il défendit les principes monarchiques ne pouvait manquer de lui mériter l'animadversion des écrivains, que la sanglante expérience de la révolution n'avait point désabusés de leurs vaines et dangereuses théories; mais il méprisa leurs injures et ne s'écarta pas un instant de la règle du devoir. Il mourut à Paris, le 15 mai 1851, à 65 ans. Outre des trauctions, entre autres du *Wilhelm Meister* et du *Werther* de Goëthe (*voy. ce nom*, iv, 148); de l'*Histoire de la campagne de 1800*, par Bulow, avec une *Introduction* dans laquelle il examine et réfute l'auteur; et de l'*Histoire de la guerre de l'indépendance américaine*, de Botta (*voy. ce nom*, ii, 155), on citera de lui : *Mémoires inédits et correspondance secrète du cardinal Dubois*, 1814, 2 vol. in-8, avec un *Précis de la paix d'Utrecht*, une *Notice* sur le prétendant (le chevalier de Saint-Georges); une *autre sur les whigs et les torys*. *Histoire de la captivité de Louis XVI et de la famille royale*, 1817, in-8. *Mémoires sur la maison de Condé*, imprimés sur les manuscrits autographes, 2^e édit., 1820, 2 vol. in-8. La *Vie* du dernier prince de Condé, qui forme le deuxième vol., est de Sevelinges. (*Voy. SCHNEDERHANNES*.)

SEVERA (Julia-Aquila), deuxième femme d'Héliogabale, était une vestale, qu'il épousa malgré les lois de la religion romaine. Son père, qui se nommait Quintus-Aquilius Sabinus, avait été deux fois consul. Quoique Severa fût d'une figure touchante et pleine de grâces, elle ne put fixer le cœur inconstant de son époux. Il la renvoya à sa famille, et, ayant éprouvé de nouveaux dégoûts avec d'autres femmes, il la reprit et la garda jusqu'à sa mort, arrivée l'an 222 de l'ère chrétienne.

SEVERA (Valeria), première femme de Valentinien 1^{er} et mère de Gratien, se déshonora par son

avarice. Elle mit à prix toutes les grâces de la cour. Valentinien, instruit de ses exactions, la répudia, et se maria. L'exil de Severa dura jusqu'à la mort de ce prince, qui arriva en 375 de J.-C. Gratien, son fils, la rappela à la cour, et la rétablit dans les honneurs de son rang : il se fit un devoir de la consulter ; et comme elle avait de l'esprit et un jugement sain, ses avis lui furent salutaires. C'était d'après son conseil que Valentinien, au lieu de commencer par donner à Gratien la qualité de César, suivant l'usage observé par ses prédécesseurs, l'avait fait reconnaître empereur, dès qu'il eut passé par d'autres dignités. Ainsi l'empire fut assuré à Gratien, qui le méritait d'ailleurs par ses talents et ses vertus.

SÉVÈRE I^{er} (Lucius-Septimius), empereur romain, naquit à Leptis en Afrique, l'an 146 de Jésus-Christ, d'une famille illustre. Il y eut peu de grandes charges chez les Romains qu'il n'exercât avant que de parvenir au comble des honneurs : car il avait été questeur, tribun, proconsul et consul. Il s'était acquis une grande réputation à la guerre, et personne ne lui contestait la valeur et la capacité. On remarquait en lui un esprit étendu, propre aux affaires, entreprenant, et porté aux grandes choses. Il était habile et adroit, vif, laborieux, vigilant, hardi, courageux et plein de confiance : au reste fourbe, dissimulé, menteur, perfide, parjure, avide, rapportant tout à lui-même, prompt, colère et cruel. Sévère fut disgracié sous Commode, après la mort de Marc-Aurèle ; mais bientôt il fut élevé au consulat et eut le commandement des légions de l'Illyrie. Pertinax succéda à Commode : le premier ayant été assassiné par les prétoriens, l'empire fut mis à l'encan ; le plus riche acheteur fut Didier-Julien, et il monta sur le trône. Sévère prétendit vouloir venger Pertinax, alors gouverneur de l'Illyrie ; il fit révolter ses troupes, l'an 193 de J.-C. Arrivé à Rome, il se défit de Julien et de Niger ses compétiteurs, fit mourir plusieurs sénateurs qui avaient suivi leur parti, en relégua d'autres, et confisqua leurs biens. Il alla ensuite assiéger Bysance par mer et par terre, et s'en étant rendu maître, il la livra au pillage ; de là il passa en Orient, en soumit la plus grande partie, et punit des peuples et les villes qui avaient embrassé le parti de Niger. Il se proposait d'attaquer les Parthes et les Arabes ; mais il pensa que tant qu'Albin, qui commandait dans la Grande-Bretagne, subsisterait, il ne serait pas maître absolu de Rome. Il le déclara ennemi de l'empire, marcha contre lui, et le rencontra près de Lyon. La victoire fut longtemps indécise ; mais Sévère la remporta, l'an 197 de J.-C., et Albin fut tué. Le vainqueur vint voir le corps de son ennemi, et le fit fouler aux pieds par son cheval. Cet usage de la victoire prouve qu'il n'était pas digne de vaincre. Peu après il fit mourir la femme et les enfants d'Albin, et fit jeter leurs cadavres dans le Tibre. Il lut les papiers de cet infortuné, et fit périr tous ceux qui avaient embrassé son parti. Les premiers personnages de Rome et quantité de dames de distinction furent enveloppés dans ce massacre. Il marcha ensuite contre les Parthes, prit Séleucie et Babylone, et alla droit à Ctésiphon,

qu'il prit vers la fin de l'automne, après un siège très-long et très-pénible. Il livra cette ville au pillage, fit tuer tous les hommes qu'on y trouva, et emmena prisonniers les femmes et les enfants. Il se fit donner, pour cette victoire, le nom de *Parthique*. Le barbare vainqueur marcha alors vers l'Arabie et la Palestine, et pardonna à ce qui restait de partisans de Niger. Il excita une cruelle persécution contre les chrétiens ; c'est la cinquième dont il soit fait mention dans les fastes de l'Eglise. Il y eut un grand nombre de martyrs dans toutes les provinces de l'empire ; mais les progrès du christianisme n'en furent que plus rapides. Il passa ensuite en Egypte, visita le tombeau du grand Pompée, accorda un sénat à ceux d'Alexandrie, se fit instruire de toutes les religions du pays, fit ôter tous les livres qui étaient dans les temples, et les fit mettre dans le tombeau d'Alexandre le Grand, qui fut fermé pour que personne ne vit dans la suite ni le corps de ce héros, ni ce que contenaient ces livres. Les peuples de la Grande-Bretagne ayant de nouveau pris les armes l'an 208, Sévère y vola pour les réduire. Après les avoir domptés, il y fit bâtir, en 210, un grand mur, qui traversait l'île, dont il reste encore, dit-on, des vestiges. Cependant il tomba malade au milieu de ces conquêtes. Les uns attribuèrent cette maladie aux fatigues qu'il avait essuyées ; les autres, au chagrin que lui avait causé son fils aîné Caracalla, qui, étant à cheval derrière lui, avait voulu le tuer d'un coup d'épée. Ceux qui les accompagnaient, voyant Caracalla lever le bras pour frapper Sévère, poussèrent un cri qui l'effraya et l'empêcha de porter le coup. Sévère se retourna, vit l'épée nue entre les mains de son fils parricide, et s'aperçut de son dessein ; mais il ne dit rien, et finit ce qu'il avait à faire. Lorsqu'il fut rentré à la maison où il logeait, il fit venir Caracalla dans sa chambre, et lui dit, en lui présentant une épée : « Si vous voulez me tuer, exécutez votre dessein, à » présent que vous ne serez vu de personne. » Les légions ayant proclamé son fils peu de temps après, il fit trancher la tête aux principaux rebelles, excepté à son fils ; ensuite portant la main à son front, et regardant Caracalla d'un air impérieux : « Ap- » prenez, lui dit-il, que c'est la tête qui gouverne » et non pas les pieds ; » faisant allusion à la goutte dont il était tourmenté. Comme sa mort approchait il s'écria : « J'ai été tout ce qu'un homme peut » être ; mais que me servent aujourd'hui ces hon- » neurs ? » Les douleurs de la goutte augmentant, sa fermeté ordinaire l'abandonna. Aurelius-Victor rapporte, qu'après avoir vainement demandé du poison, il mangea exprès si avidement des mets indigestes, qu'il en mourut à York, l'an 211, à 66 ans. Il avait écrit lui-même l'histoire de sa vie, dont il ne nous reste rien. Ce siècle était si déréglé, que sous le seul règne de cet empereur, on fit le procès à 500 personnes accusées d'adultère. Caracalla et Géta, ses fils, lui succédèrent.

SÉVÈRE II (Flavius-Valerius-Severus), empereur romain, d'une famille inconnue de l'Illyrie, était adonné au vin et aux femmes ; sa passion pour le vin fut la cause de son élévation. Valère Maximilien, qui avait le même vice, le fit nommer César, en

508, par Maximilien-Hercule. Maxence ayant pris le titre d'empereur à Rome, en 507, Sévère marcha contre lui; ayant été abandonné d'une partie des siens, il fut obligé de se renfermer dans Ravenne. Maximilien-Hercule, qui, après avoir abdiqué l'empire, l'avait repris, vint l'y assiéger. Sévère se rendit à lui, espérant qu'on lui conserverait la vie; mais le barbare vainqueur lui fit ouvrir les veines, en avril 507. Il laissa un fils, que Licinius fit mourir.

SEVERE III (Livius Severus), empereur romain, d'une famille de Lucanie, fut salué empereur d'Occident, dans Ravenne, après la mort de Majorien, en novembre 461. Le général Ricimer, qui ne voulait pour maîtres que des princes qu'il pût gouverner, fit élire Sévère. Le sénat approuva cette élection, avant d'avoir eu le consentement de Léon, empereur d'Orient; mais le nouveau César n'eut pas le temps de rien entreprendre. Le général Ricimer, qui, pour régner sous son nom, lui avait fait donner la couronne, le fit, dit-on, empoisonner. Sévère ne fut qu'un fantôme qui viola la justice et les lois, et qui se plongea dans la mollesse, tandis que Ricimer avait réellement l'autorité suprême.

SEVERE (Lucius-Cornélius), poète latin, sous le règne d'Auguste, l'an 24 avant J.-C., fut distingué de la foule des poètes médiocres. Il a paru, en 1715, Amsterdam, in-12, une belle édition du poème l'*Ætna* et de quelques fragments. Elle avait été précédée par un autre in-8, en 1705. Ce Poème a été traduit en franç. par Accarias de Serionne, Paris, 1756, in-12.

* SEVERGUINE (Basile), naturaliste, né vers 1764, mort à Saint-Petersbourg le 17 novembre 1826, à 62 ans s'occupa spécialement de minéralogie, de chimie et de technologie. Membre de l'académie des sciences, il a publié en russe : *Principes élémentaires de botanique*, 1791, 5 vol.; *Premiers éléments de minéralogie*, 1798, 2 vol.; *Moyen d'éprouver les eaux minérales*, 1800; *Principes chimiques des métiers et fabriques*, ibid., 1805, 2 vol.; *Esquisse abrégée de minéralogie*, 1804; *Dictionnaire détaillé de minéralogie*, 1807; *Nouveau système de classement des minéraux*, 1816. On lui doit, en outre les *Résultats de ses voyages dans les parties occidentales de la Russie*, 1805 1805, 5 vol., et ceux de son voyage en Finlande, 1 vol. 1804. Il était le principal rédacteur du *Journal technologique*.

SEVERIN (saint), abbé et apôtre de la Norique, dans le v^e siècle, mourut le 8 janvier 482, après avoir édifié et éclairé les peuples barbares. Son corps a été transporté à Naples. On a sa Vie écrite par Eugippe, son disciple, qui avait été présent à sa mort.

SEVERIN (saint), abbé d'Agaune, ou de Saint-Maurice, en Valais, avait le don des miracles. Le roi Clovis étant tombé malade, en 504, le fit venir à Paris, afin qu'il lui procurât la guérison. Le saint l'ayant obtenue du ciel, le prince lui donna de l'argent pour distribuer aux pauvres, et lui accorda la grâce de plusieurs criminels. Saint Séverin mourut sur la montagne de Château-Landon, en Gâtinais, le 11 février 507. — Il ne faut pas le confondre avec un autre saint SEVERIN, solitaire, et prêtre de Saint-Cloud.

SEVERIN (saint), évêque de Cologne, se distinguait par son zèle à extirper l'arianisme de son diocèse et des pays circonvoisins. Lorsqu'il jugea que ses ouailles étaient affermisses dans la foi, il alla à Bordeaux, sa patrie, travailler à y rétablir l'orthodoxie, et y mourut au commencement du v^e siècle. Il connut, au rapport de saint Grégoire de Tours, par révélation, la mort de saint Martin, à l'heure même où ce saint évêque entra en possession de la bienheureuse immortalité. Quelques critiques soutiennent que saint Severin de Cologne est différent de celui qui est mort à Bordeaux; cependant les deux églises en font la fête le même jour, 25 octobre, et les anciens martyrologes ne les distinguent pas.

SEVERIN, Romain, élu pape après Honorius I^{er}, au mois de mai 640, ne tint le siège que 2 mois et 4 jours, étant mort le 1^{er} août de la même année. Il se fit estimer par sa vertu, sa douceur et son amour pour les pauvres.

SEVERINE (Ulpia Severina), femme de l'empereur Aurélien, était fille d'Ulpian-Crinitus, grand capitaine, qui descendait de Trajan, dont il avait la figure, la valeur et les talents. Sa fille avait, comme lui, les inclinations guerrières. Elle suivit Aurélien dans ses expéditions, et s'acquitta le cœur des soldats par ses bienfaits. Son époux exigeait d'elle qu'elle eût soin de sa maison comme une bourgeoise, et ne voulut jamais lui permettre les robes de soie. Severine survécut à Aurélien, dont elle eut une fille qui fut mère de Sévérien, sénateur distingué sous le règne de l'empereur Constantin.

* SEVERO-LOPEZ (D. Joseph), médecin, né vers 1740, à Madrid, y professa la clinique avec succès, et fut honoré de la confiance du roi Charles III, qui le nomma son médecin consultant. Il passe pour avoir eu cet esprit observateur qui caractérise les grands médecins. Il réforma la médecine-pratique en Espagne, et substitua des principes fondés sur l'expérience à l'esprit de système et de routine. Il l'exprimait avec éloquence. Ses talents soulevèrent contre lui des persécuteurs auxquels il n'opposa que le silence. Il mourut d'apoplexie en 1804. Les principes fondamentaux de sa doctrine sont consignés dans le *Dictionnaire de médecine*, d'Antoine Wallam, 7 vol.

SEVERUS-SANCTUS. Voy. ENDELECHUS.

** SEVESTRE (Achille), conventionnel, né en 1735, à Rennes, était avocat au barreau de cette ville lorsque la révolution éclata; comme la plupart des membres de son ordre, il en adopta les principes avec chaleur, et fut député d'Ille-et-Vilaine à la convention. Dans les débats qui précédèrent le jugement de Louis XVI, il s'opposa à ce que cet infortuné monarque pût choisir un conseil; il vota ensuite la mort sans appel ni sursis. Envoyé peu de temps après en mission près de l'armée des côtes de Brest, il prit des mesures pour apaiser les soulèvements de la Bretagne, et, après le 31 mai, poursuivit les Girondins proscrits qui étaient allés chercher un asile dans cette province. De retour à la convention, il se tint à l'écart et n'éleva guère la voix que pour empêcher qu'on ne déclarât suspects les marchands de comestibles qui ne se conformaient pas strictement

ment à la loi du *maximum*, ou pour signaler la conduite d'un député qui avait imposé arbitrairement quelques personnes. Mais après le 9 thermidor, il se déclara franchement contre l'odieux régime que la France venait de subir, et, envoyé dans les départements de l'Est, fit tout ce qu'il put pour réparer les maux qu'y avait causés la terreur. Il fit partie de la commission chargée d'examiner la conduite de Carrier (*voy. ce nom*), et cita des faits à sa charge. Nommé membre du comité de sûreté générale, s'il ne put empêcher en prairial la populace d'entrer à la convention (*voy. Boissy d'Anglas*), il signala les députés qui avaient pris part à cette insurrection, et quelques jours après les fit décréter d'accusation et traduire devant une commission militaire. Dans le même temps, il eut à faire le rapport sur la mort du dauphin (*voy. Louis XVII*). Il rendit ensuite compte des mesures prises pour prévenir de nouvelles insurrections, fit changer la dénomination de *comités révolutionnaires* en celle de *comités de surveillance*, et se montra constamment partisan de l'ordre. Après la session, n'ayant point été réélu aux conseils, celui des Cinq-cents le choisit pour l'un de ses messagers d'état. Il continua d'occuper ce poste auprès du corps législatif jusqu'au 1^{er} juillet 1814. Atteint par la loi d'amnistie, il se retira à Bruxelles, où il ouvrit une maison d'éducation. Rentré en France après 1850, la chambre des députés lui fit payer l'arriéré de son traitement et régler sa pension de retraite. Il mourut au château de Liverdy, près de Tournan (Seine-et-Marne), le 16 avril 1846, à 95 ans.

SEVIGNÉ (Marie de RABUTIN, dame de CHANTAL et marquise de), fille de Celse-Bénigne de Rabutin, baron de Chantal, Bourbilly, etc., chef de la branche aînée de Rabutin, et de Marie de Coulanges, naquit, non pas au château de Bourbilly, en Bourgogne, comme on l'a cru longtemps, mais à Paris, le 5 février 1626. Elle perdit son père l'année suivante, à la descente des Anglais dans l'île de Ré, où il commandait l'escadron des gentilshommes volontaires. Elle épousa, en 1644, Henri, marquis de Sévigné, qui fut tué en duel l'an 1651, par le chevalier d'Albret; elle en eut un fils et une fille. La tendresse qu'elle porta à ses deux enfants lui fit sacrifier à leur intérêt les partis les plus avantageux. Sa fille ayant été mariée en 1669 au comte de Grignan, commandant en Provence, qui emmena son épouse avec lui, elle ne se consola de son absence que par de fréquentes lettres. Elle mourut le 18 avril 1696. Madame de Sévigné est principalement connue par ses *Lettres*; elles ont un caractère si original, qu'aucun ouvrage de cette espèce ne peut lui être comparé. Ce sont des traits fins et délicats, formés par une imagination vive, qui peint tout, qui anime tout. Elle y met tant de ce beau naturel qui ne se trouve qu'avec le vrai, qu'on se sent affecté des mêmes sentiments qu'elle. On ne peut disconvenir cependant que son affection pour sa fille, quoique exprimée d'une manière très-variée, n'y soit ramenée jusqu'à la plus accablante satiété. Il est vrai encore qu'elle fait quelquefois la femme docteur, qu'elle prononce sur des matières qu'elle n'entend pas, que ses éloges et ses censures ne sont pas tou-

jours exempts de l'esprit de parti; mais quoiqu'elle ail paru s'intéresser à celui qui, dès lors, portait le trouble dans l'Eglise, il s'en faut de beaucoup qu'elle en approuvât les maximes et l'absurde doctrine de la prédestination. « Je lis, dit-elle dans » une de ses lettres, l'Ecriture sainte, qui prend » l'affaire depuis Adam. J'ai commencé par cette » création du monde que vous aimez tant : cela » conduit jusqu'après la mort de Notre-Seigneur; » c'est une belle suite. Pour moi, je vais plus loin » que les jésuites, et, voyant les reproches d'ingratitude, les punitions horribles dont Dieu menace » et afflige son peuple, je suis persuadée que nous » avons notre liberté toute entière, que par conséquent nous sommes très-coupables, et méritons » bien le feu et l'eau dont Dieu se sert quand il lui » plaît. » Nous allons citer les jugements de quelques critiques sur madame de Sévigné. « Si le plus grand éloge d'un livre est d'être beaucoup relu, qui l'a été plus que les *Lettres de madame de Sévigné*? Elles sont de toutes les heures : à la ville, à la campagne, en voyage, on les lit partout. N'est-ce pas un livre précieux que celui qui vous amuse, vous intéresse, et vous instruit presque sans demander aucune attention? Rien n'est égal à la vivacité de ses tournures et au bonheur de ses expressions. Elle est toujours affectée de ce qu'elle dit et de ce qu'elle raconte; elle peint comme si elle voyait, et l'on croit voir ce qu'elle peint. Voyez dans ses *Lettres* la mort de Turenne, personne ne l'a pleuré de si bonne foi, mais aussi personne ne l'a tant fait pleurer (Labarpe). » « Madame de Sévigné, avec des lettres écrites au hasard, a fait, sans y penser, un ouvrage enchanteur. Dans son style plein d'imagination, elle crée presque une langue nouvelle; elle jette à tout moment de ces expressions que l'esprit ne fait pas, et qu'une âme sensible seule peut trouver; elle donne aux mots les plus communs une physionomie et une âme. Tous ses tours de phrases sont des mouvements, mais des mouvements abandonnés, et qui n'en ont que plus de grâce. Comme elle s'accuse, se loue, se plaint! comme sa joie est douce et sa tristesse a de charmes! comme elle intéresse toute la nature à sa tendresse (Thomas)! » A ces jugements, on peut ajouter ceux de Marmontel, de Suard et de l'abbé de Vauxelles. La meilleure édition des *Lettres* de cette femme illustre est celle qu'a publiée M. de Montmerqué, Paris, 1818, 10 vol. in-8, ou 12 vol. in-12. Elle est précédée d'une *Notice bibliographique* très-étendue, et d'une *Notice*, par M. de Saint-Surin, sur madame de Sévigné, sur sa famille et sur ses amis. On joint à cette excellente édition les *Mémoires de Coulanges*, etc., 1820, in-8, et de nouvelles *Lettres* inédites de madame de Sévigné, 1827, in-8. Nous nous bornons à citer cette édition; les précédentes sont moins complètes, et celle qu'a donnée Grouvelle (*voy. ce nom*, IV, 255), est parsemée de réflexions philosophiques. L'abbé de Barral publia en 1756, sous le titre de *Sévigiana*, un recueil des pensées ingénieuses, des anecdotes littéraires, historiques et morales qui se trouvent répandues dans ses *Lettres*, 1 vol. in-12; ce recueil, réimprimé en 1788, est fait sans choix et sans ordre. Il y a mis des notes satiriques, sou-

vent calomnieuses, propres à corrompre l'histoire et à dénaturer des faits avérés. « L'esprit de secte, » dit un auteur moderne, s'attache à tout; théologie, histoire, poésie, lettres, ouvrages d'hommes, » de femmes, de filles, tout lui est bon, dès qu'il » dogmatise et séduit. » M. J.-Ad. Aubenas a publié *l'Histoire de madame de Sévigné, de sa famille et de ses amis*, etc., Paris, 1842, in-8. Ouvrage, dit un critique judicieux, bien écrit et digne de former le complément de toutes les éditions des *Lettres* de cette femme célèbre.

SÉVIN (François), philologue, né en 1682, à Villeneuve-le-Roi, dans le diocèse de Sens, membre de l'académie des belles-lettres, et garde des manuscrits de la bibliothèque du roi, entreprit, avec l'abbé Fourmont, en 1728, par ordre de Louis XV, un voyage à Constantinople, pour y chercher des manuscrits; il en rapporta environ 600. On a de lui une *Dissertation* curieuse sur *Ménès*, premier roi d'Egypte, 1705, in-12, et plusieurs écrits dans les *Mémoires* de l'académie des inscriptions, qui le perdit en 1741. Serieys (voy. ce nom), a publié en 1802, sous le titre de *Lettres sur Constantinople*, quatre lettres de Sevin, et y a joint avec la relation de son voyage tirée des mêmes *Mémoires*, différentes pièces de poésies qui n'y ont aucun rapport. Son *Eloge*, par de Boze, se trouve dans le 16^e vol. des *Mémoires* de l'académie.

SEVIN. Voy. QUINCY.

SEVOY (François-Hyacinthe), naquit à Jugon, en Bretagne, en 1707, entra l'an 1750 dans la congrégation des eudistes, à l'âge de 25 ans, et s'y distingua par une grande application à l'étude. Après qu'il eut professé avec succès la philosophie et la théologie dans plusieurs maisons de sa congrégation, on le chargea de la conduite du séminaire de Blois, qu'il gouverna quelque temps. Mais ce genre d'occupation ne s'accommodant pas avec ses goûts, il obtint d'être dispensé de toutes sortes d'emplois, et préféra l'état de simple particulier pour se consacrer entièrement à l'étude. Nous devons à ses veilles un ouvrage intitulé : *Devoirs ecclésiastiques*, Paris, 4 vol. in-12 (1). C'est le résultat des conférences et des instructions qu'il donnait de temps en temps aux jeunes ecclésiastiques. Le 1^{er} volume, 1760, est une introduction au sacerdoce, les 2^e et 5^e vol., 1762, contiennent une retraite pour les prêtres; le 4^e traite des vices que les ministres doivent éviter, et des vertus qu'ils doivent pratiquer. Ce dernier ne parut qu'après la mort de l'auteur, arrivée au séminaire de Rennes le 11 juin 1765. En général, les matières y sont traitées avec exactitude et solidité. Le style en est concis, nerveux et plein de chaleur.

* SEWEL (Guillaume), historien et lexicographe, naquit à Amsterdam en 1634, de parents quakers, d'origine anglaise. Il étudia la chirurgie, et l'exerça dans sa ville natale. Sewel avait en outre un esprit très-cultivé, possédait le latin et la plupart des langues de l'Europe. Il mourut à Amsterdam vers l'an 1720, et a laissé les ouvrages suivants : *Grammaire et Dictionnaire anglais et hollandais*, 1691,

in-4; des traductions en hollandais de *l'Histoire; des Juifs de Josèphe*, Amsterdam, 1704, in-fol.; et des *Antiquités Romaines*, de Denys d'Halicarnasse, etc. Mais son principal ouvrage est son *Histoire de la formation et des progrès de la société des quakers*, Amsterdam, 1717, traduit en anglais, Londres 1719, in-fol.

* SEWELL (Georges), poète et médecin, né à Windsor vers 1660, passa jeune à Leyde, où il étudia la médecine sous Boherhaave, et revint exercer cet art à Londres, puis à Hampstead; mais son goût pour la littérature nuisit à ses succès dans l'état qu'il avait embrassé; aussi vécut-il pauvre. Il n'avait pas d'habitation, mangeait chez ses amis et ses voisins, s'occupant fort peu de son existence, et ne songeant qu'à la gloire littéraire. Pendant son séjour à Londres, il fit connaissance avec Addison et Steele, qui l'associèrent à la rédaction du *Parleur* et du *Spectateur*, dirigés par ces deux célèbres écrivains. Il mourut à Hampstead en 1726. On a de lui : *Vie de John Philips*, 1715; *Défense du théâtre anglais*; *Défense du Caton* d'Addison, 1716; *Essai sur le gouvernement de la pensée et sur la mort*, ouvrage rempli de sages maximes; *Poésies* contenant des odes, des chansons, etc.; *Les Métamorphoses d'Ovide*, trad. en anglais; *Sir Walter Raleigh*, tragédie jouée à Londres en 1719, et qui eut beaucoup de succès. Cette pièce renferme des beautés; mais elle pèche du côté du plan et de l'intrigue. On a imprimé, en 1720, des fragments d'une autre tragédie, *Richard 1^{er}*, qu'il n'a point achevée. Il a aussi écrit des *Pamphlets* politiques, etc. Le style de Sewell est correct, et sa versification a de l'élégance et de l'harmonie.

SEWERGIN. Voy. SEVERGIEN.

* SEXTIUS-CALVINUS (Caïus), fonda la ville d'Aix en Provence, l'an 629 de Rome, 124 ans avant J.-C. Cette ville reçut le nom d'*Aquæ Sextiæ*, des eaux chaudes que l'on y découvrit et qui ont été longtemps en réputation. Sextius chassa les barbares de toute la côte depuis Marseille (*Massilia*), jusqu'à la Ligurie, et mourut accablé de fatigues et d'infirmilités.

SEXTUS-EMPIRICUS, philosophe pyrrhonien, sous l'empire d'Antonin le Pieux : il était médecin de la secte des *empiriques*. On ignore l'histoire de sa vie. Nous avons de lui un ouvrage en dix livres, où il dispute contre toutes les sciences, et en en trois livres qui contiennent les sentiments des pyrrhoniens; ce dernier a été traduit en français par Huart, sous le titre de *Hipotiposes* (sic), ou *Institutions pyrrhoniennes*, avec des notes, 1725, in-12. C'est à tort qu'on a accusé le savant Huet d'avoir puisé dans cet ouvrage ses *Quæstiones alnetanæ*. La meilleure édition des ouvrages de Sextus-Empiricus est celle de Fabricius, en grec et en latin, in-fol., Leipsig, 1718 (1). La version est de Henri-Etienne. On lui attribue encore *Sexti Platici vel Platonici, de medicina animalium, bestiarum, pecorum et avium, liber*, Bâle, 1559, in-4, avec les notes de Gabriel Humelberg; d'autres le donnent à Sextus

(1) Cet ouvrage a été réimprimé à Besançon, 1830, 2 vol. gr. in-8.

(1) Les éditions gr. rev. par Emm. Bekker. Berlin, 1842, in-8; et gr. et lat., Leipsig, même année. 2 vol. in-8, sont estimées des savants.

de Chéronée, philosophe platonicien, neveu de Plutarque, et précepteur de Marc-Aurèle.

SEXTUS, XYSTUS ou SIXTUS, philosophe qui semble avoir vécu dans le II^e ou III^e siècle, n'est connu que par ses *Sentences*, que nous n'avons qu'en latin (hors quelques fragments grecs que Stobée nous a conservés). Rufin d'Aquilée en est le traducteur, et les attribuait au pape Sixte II. Saint Jérôme l'a repris de cette attribution, *Comment. in Jerem. c. 22*; item, in *Ezech., c. 18*; item, *Epist. ad Ctesiphontem*. Saint Augustin avait d'abord adopté le sentiment de Rufin, mais il le rejette dans ses *Rétractations*. Beatus Rhenanus publia la version de Rufin sur un ancien exemplaire qu'il trouva à Schelestadt, *Apud divam Fidem*, sous ce titre : *Xysti philosophi Enchiridion, seu sententiæ piæ et christianæ cum præfatione B. Rhenani*, Bâsile, 1516, in-4; on les a souvent réimprimées depuis. Si effectivement toutes ces sentences sont de Xystus, on ne peut guère douter qu'il n'ait été chrétien, à moins que, comme d'autres philosophes, il ne se soit paré des maximes et du langage de l'Evangile, sans en prendre l'esprit. M. Sieber en a donné une édition à Leipsig, en 1725, sous le nom de Sixte II, pape et martyr, et soutient, comme Rufin, qu'il en est le véritable auteur.

* SEYBOLD (David-Christophe), philologue, né en 1747 à Brackenheim dans le Wurtemberg, obtint, en 1771, la chaire de belles-lettres à Iéna, et l'année suivante il fut nommé recteur du gymnase de Spire. En 1776, il eut la même place à Grüns-tadt, dans le comté de Linanges, et plus tard à Bouxwiller où il forma plusieurs élèves distingués, entr'autres Bast, célèbre helléniste et l'historien Schoëll (voy. ce nom ci-dev.) La révolution française occasionna la chute de cet établissement florissant, et Seybold se trouva quelque temps dans une situation assez critique (1); il finit par obtenir la place de professeur de littérature ancienne à Tubingue; il y mourut le 16 février 1804. Outre une *Anthologie* et une *Chrestomatie* gr. et lat. on lui doit des traductions allemandes d'*Achille Tatius*, de *Philostrate*, et une *Mythologie grecque et romaine*, ouvrage important, mais qui a perdu beaucoup de son mérite, depuis les nouveaux travaux des Allemands en ce genre.

SEYDLIZ (Frédéric-Guillaume, baron de), né à Clèves en 1722, se fit un grand nom au service du roi de Prusse, où il parvint au grade de général de cavalerie. Dès la première guerre de Silésie il se distingua; mais la guerre de Sept-ans fut le théâtre de ses exploits les plus brillants. Il couvrit la retraite avec habileté, après la défaite des Prussiens à Kolin, le 18 juin 1757. Il commandait toute la cavalerie à la fameuse bataille de Rosbach, le 5 novembre de la même année, et c'est à ces dispositions, faites avec une audace alliée à la prudence, qu'on dut principalement la déroute des Français dans cette journée mémorable. A Zorndorf, le 25 août 1758, s'étant rendu avec la cavalerie, l'épée

à la main, maître de plusieurs batteries de canon, il parvint à rendre douteuse la victoire que les Russes croyaient déjà tenir, et prévint par-là les suites étranges dont l'issue de ce combat menaçait le Brandebourg et la Silésie. Après la bataille, Frédéric II embrassa ce général, et le remercia du zèle extraordinaire et du courage qu'il avait employés dans ce combat. La fortune ne le favorisa pas de même à Kunersdorf, le 12 août 1759; il fut obligé d'emporter une batterie d'assaut, il y fut blessé, et contraint de quitter le combat. Le roi l'honora de la plus grande confiance et d'une estime particulière jusqu'à sa mort, arrivée en 1775, et lui fit ériger une statue sur la place Guillaume, à Berlin.

SEYMOUR (Anne, Marguerite, et Jeanne), trois sœurs, étaient filles d'Edouard Seymour, protecteur du royaume d'Angleterre sous le roi Edouard VI, et duc de Sommerset, etc., qui eut la tête tranchée en 1552. Elles étaient nièces de Jeanne Seymour, épouse du roi Henri VIII, laquelle perdit la vie en la donnant au prince nommé depuis Edouard VI. La poésie fut un de leurs talents : elles ont composé 104 distiques latins sur la mort de la reine de Navarre, Marguerite de Valois, sœur de François I^{er}, lesquels furent traduits en français, en grec, en italien, et imprimés à Paris en 1551, in-8, sous le titre de *Tombeau de Marguerite de Valois, reine de Navarre*. Il y en a quelques-uns d'heureux, mais en général ils sont très-faibles.

SEYSSEL (Claude de), natif d'Aix en Savoie, ou, selon d'autres, de Seyssel, petite ville du Bugey, professa le droit à Turin avec un applaudissement universel. Son savoir lui obtint les places de maître des requêtes et de conseiller de Louis XII, roi de France, l'évêché de Marseille en 1510, puis l'archevêché de Turin en 1517. Il publia un grand nombre d'ouvrages. Son *Histoire de Louis XII père du peuple*, Paris, 1615, in-4, n'est qu'un panegyrique historique. On a encore de lui un traité peu commun et assez singulier, intitulé *la grande monarchie de France*, 1519, in-8, dans lequel il fait dépendre le roi du parlement. (Voy. SLEIDAN). Ce prélat mourut en 1520.

SÈZE (le comte de). Voy. DESÈZE.

SFONDRATI ou SFONDRATE (François), cardinal sénateur de Milan et conseiller d'état de l'empereur Charles-Quint, naquit à Crémone en 1495. Ce prince l'envoya à Sienne, qui était déchirée par des divisions intestines; il s'y conduisit avec tant de prudence, qu'on lui donna le nom de *Père de la patrie*. Il embrassa l'état ecclésiastique après la mort de son épouse Anne Visconti. Le pape Paul III, instruit de son mérite, l'éleva à l'évêché de Crémone, et à la pourpre romaine. Il mourut en 1530, à 56 ans. On a de lui un poème intitulé : *l'Enlèvement d'Hélène*, imprimé à Venise en 1539. Il a laissé deux fils, Paul et Nicolas. Ce dernier, venu au monde par le moyen de l'opération césarienne, obtint la tiare sous le nom de Grégoire XIV. — Il ne faut pas le confondre avec Paul-Emile SFONDRATI : celui-ci, né en 1561, était neveu de Grégoire XIV, mérita par ses vertus le chapeau de cardinal, et mourut à Rome en 1618.

(1) Pour combattre le chagrin qui l'accablait, ce grave professeur a publié un recueil de jeux de mots, dans le genre des *Bigarrures* d'Etienne Tabourot, sieur des Accords, intitulé : *Lusus ingenii et Verborum in animi remissionem*, Strasbourg, 1792, in-16.

SFONDRATI (Célestin), célèbre cardinal, petit-neveu du précédent, né à Milan, entra dans l'ordre des bénédictins, professa les saints canons dans l'université de Saltzbourg, et fut ensuite abbé de Saint-Gall. Son savoir et sa naissance lui procurèrent la pourpre romaine en 1695. Il mourut à Rome, le 4 septembre 1696, âgé de 47 ans. Ce cardinal est fort connu par plusieurs ouvrages savants, entre autres par le *Gallia vindicata*, qu'il composa, en 1687, contre les décisions de l'assemblée du clergé de France de 1682, sur l'autorité du pape. On y trouve des choses intéressantes et curieuses, entre autres les lettres de quelques évêques de l'assemblée, qui écrivirent au pape pour s'excuser par les motifs de crainte grave qui les avaient fait adhérer à la déclaration, et la réponse du pontife qui leur dit : *Metu suasore nunquam sacerdotes Dei esse solent in ardua et excelsa, pro religione et ecclesiastica libertate, vel aggreddendo fortes, vel perficendo constantes* (Voy. INNOCENT XII et SOARDI). En 1688, il en publia un autre contre la *Franchise des quartiers des ambassadeurs de Rome*. C'était au sujet de l'ambassade du marquis de Lavardin, et dans son différend avec le pape Innocent XI. Il fait voir les abus de ces franchises, et combien elles sont contraires à la sécurité publique : il est difficile de justifier Louis XIV d'avoir voulu les maintenir, après que l'empereur, le roi d'Espagne et tous les princes catholiques y avaient renoncé. Celui de tous les ouvrages de ce cardinal le plus connu est le traité intitulé : *Nodus prædestinationis dissolutus*, Rome, 1696, in-4. On y trouve sur la grâce, sur le péché originel, et sur l'état des enfants morts avant le baptême, des opinions qui ont déplu à quelques théologiens. Bossuet, le cardinal de Noailles et d'autres prélats écrivirent à Rome, pour y faire condamner cet ouvrage; mais Innocent XII et Clément XI refusèrent de le censurer. Cependant le premier de ces pontifes fit examiner l'ouvrage avec soin, et avec d'autant plus de liberté, que, l'auteur étant mort, il ne pouvait rien pour sa défense. Quelques censeurs s'adressèrent au clergé de France, mais sans plus de succès. On a fait une apologie de ce livre sous ce titre : *Dispunctio notarum quadraginta quas scriptor anonymus Sfondrati libro, cui titulus : Nodus, etc. inussit*. La manière de raisonner de ce cardinal sur les matières de la prédestination et de la grâce est presque entièrement conforme à celle de Lessius (voy. ce nom). On a encore de lui : *Regale sacerdotium romano pontifici assertum*, imprimé au monastère de Saint-Gall, 1695, in-4, et *Nepotismus theologice expensus*, in-12.

SFORCE ou **SFORZA** (Jacques ou Giacomuzzo), surnommé le *Grand*, est la tige de l'illustre maison des Sforce, qui a joué un si grand rôle en Italie dans le xv^e et dans le xvi^e siècle. Elle a eu six ducs de Milan, et s'est alliée avec la plupart des souverains de l'Europe. Jacques Sforce vit le jour en 1569, à Cotignola, petite ville de la Romagne, entre Imola et Faenza, d'un laboureur, ou selon Commynes, d'un cordonnier. Une compagnie de soldats ayant passé par Cotignola, il jeta le coutre de sa charrue, et s'enrôla sur-le-champ. Il passa par tous les degrés de la discipline militaire et par-

vint jusqu'à commander 7000 hommes. Le héros italien combattit longtemps pour Jeanne II, reine de Naples, fut fait connétable de ce royaume, gonfalonier de la Sainte-Eglise, et créé comte de Cotignola par le pape Jean XXIII, en dédommagement de 14,000 ducats que la cour de Rome lui devait. Ses exploits devinrent de jour en jour plus éclatants. Il obligea Alphonse, roi d'Aragon, de lever le siège de devant Naples, et reprit plusieurs places qui s'étaient révoltées dans l'Abruzze et le Labour. Mais en poursuivant les ennemis il se noya au passage de la rivière d'Aterno, aujourd'hui Pescara, en 1424 à 54 ans. Son vrai nom était *Giacomuzzo* ou *Jacques Attendolo*, qu'il changea en celui de Sforza.

SFORCE (François-Alexandre), duc de Milan, était fils naturel du précédent; il naquit en 1401. Elevé par son père dans le métier des armes, il n'avait que 25 ans lorsque son père périt au passage du Pescara. Il succéda à tous ses biens, quoiqu'il fût illégitime. Après la mort de la reine Jeanne, arrivée en 1455, il s'attacha à René, duc d'Anjou, qu'elle avait fait son héritier. Il se rendit maître de plusieurs places dans la Marche d'Ancone, d'où il fut chassé par les troupes du pape Eugène IV. Sforce rétablit bientôt ses affaires par une victoire. Le pape, les Vénitiens et les Florentins l'éurent pour leur général dans la guerre contre le duc de Milan. Il avait déjà commandé l'armée des Vénitiens, contre ce prince, et il en avait épousé la fille; c'était Philippe-Marie Visconti. Ce duc étant mort en 1447, les Milanais appelèrent François Sforce son gendre, pour être leur général contre les Vénitiens. Mais après plusieurs belles actions à leur avantage, il tourna ses armes contre eux-mêmes, assiégea Milan, et les força en 1450 à le recevoir pour duc, malgré les droits de Charles, duc d'Orléans, fils de Valentine de Milan. Le roi Louis XI, qui n'aimait pas le duc d'Orléans, transporta, en 1464, à François Sforce tous les droits que la France avait sur Gènes, et lui donna Savone, qu'il tenait encore. Sforce, avec cet appui, se rendit maître de Gènes. Ce vaillant capitaine mourut en 1466, avec la réputation d'un homme qui vendait son sang à qui le payait le plus cher, et sur la parole duquel on ne devait pas compter. Jean Simoneta a écrit l'*Histoire de François Sforce*, Milan, 1479, in-fol. : c'est plutôt un modèle pour les guerriers que pour les citoyens justes et équitables.

SFORCE (Galéas-Marie), fils du précédent et de Blanche Visconti, né à Fermo en 1444, succéda à son père dans le duché de Milan en 1466; mais ses débauches et son extrême férocité le firent assassiner en 1476, dans l'Eglise de Saint-Etienne, au milieu de la multitude assemblée. De son mariage avec Bonne, fille de Louis duc de Savoie, il eut Jean-Galéas-Marie (voy. l'article qui suit), et Blanche-Marie, femme de l'empereur Maximilien. Il eut aussi une fille naturelle qui épousa le prince de Forli, puis Jean de Médicis. Elle soutint un siège à Rimini et à Forli, fut enfermée quelque temps au château Saint-Ange, et mourut peu de temps après avoir été mise en liberté.

SFORCE (Jean-Galéas-Marie), fils du précédent, fut laissé sous la tutelle de sa mère et du secrétaire d'état Cecco Simoneta. Mais Ludovic-Marie Sforce, son oncle, surnommé *le Maure*, obligea la duchesse de s'enfuir de Milan, et fit trancher la tête à Simoneta, malgré son âge de septuagénaire. S'étant emparé du gouvernement, il fit donner à son neveu un poison lent, dont il mourut à Pavie, en 1494, peu de jours après l'entrée du roi Charles VIII en cette ville. Le crime de Ludovic le Maure ne demeura pas impuni. Louis de la Trémouille s'étant rendu maître de sa personne, il fut amené en France, et Louis XII le fit enfermer à Loches, où il mourut en 1510. Jean-Galéas Sforce avait épousé Isabelle d'Aragon, fille d'Alphonse, roi de Naples. Ses enfants furent : 1^o François Sforce, qui, pour être soustrait à la fureur de son grand-oncle, fut envoyé en France par la duchesse sa mère auprès du roi Louis XII, et qui mourut abbé de Marmoutier en 1511 ; 2^o Bonne, mariée à Sigismond, roi de Pologne.—Ludovic-Marie Sforce, surnommé *le maure*, leur grand oncle, avait épousé Béatrix d'Est, fille d'Hercule, marquis de Ferrare. De ce mariage naquirent : 1^o Maximilien Sforce, qui fut rétabli duc de Milan par l'empereur Maximilien en 1512, mais qui, ne pouvant s'y soutenir, céda la ville de Milan au roi François I^{er}. Il vint en France avec une pension de 50,000 écus d'or, et mourut à Paris en 1550. 2^o François Sforce, troisième du nom, qui fut aussi rétabli en 1529 par l'empereur Charles-Quint. Il mourut le 24 octobre 1555, sans laisser de postérité ; et le duché de Milan, comme fief de l'empire, resta à Charles-Quint, et passa aux successeurs de cet empereur.

* **SFORCE** (Catherine), fille naturelle de Galéas-Marie (voy. ci-dev.), fut mariée en 1484 à Jérôme Riario qui avait acheté la seigneurie d'Imola et usurpé celle de Forli. En 1488, Jérôme ayant été assassiné dans une conspiration, Catherine et son fils Octavien tombèrent au pouvoir des conjurés, qui lui permirent d'entrer dans la forteresse, en leur laissant son fils pour otage, espérant qu'elle déterminerait le commandant à leur en ouvrir les portes. Aussitôt que Catherine fut entrée dans le château, elle monta sur les remparts et commanda aux rebelles de mettre bas les armes, les menaçant du dernier supplice s'ils n'obéissaient pas. Son courage réveilla celui de plusieurs habitants de Forli, qui se rangèrent du parti de la princesse, et les conjurés ne recevant pas les secours qu'ils attendaient, furent obligés de capituler. Octavien fut reconnu comme seigneur sous la tutelle de sa mère. Dans la suite Catherine épousa secrètement Jean de Médicis, aïeul de Côme le Grand. En 1499, attaquée par César Borgia, elle se renferma dans la forteresse de Forli et s'y défendit jusqu'à la dernière extrémité. Prise sur la brèche, l'année suivante, au milieu de ses soldats qui se firent massacrer jusqu'au dernier, elle fut renfermée au château-Saint-Ange, mais elle fut mise en liberté peu de temps après, à la sollicitation du roi Louis XII, et rejoignit son fils à Florence, où elle mourut vers 1506. Ses états, après la mort du pape Alexandre VI, furent réunis au domaine du saint Siège.

* **SFORCE** (Gabriel), archevêque de Milan, fils de Jacques, surnommé *le Grand* (voy. ci-dev.), et frère de François, duc de Milan, entra en 1442 dans l'ordre des ermites de Saint-Augustin, au monastère de Leceto, et l'année suivante, en y prononçant ses vœux, prit le nom de *Gabriel* au lieu de celui de *Charles* qu'il avait reçu au baptême. Par la suite il devint général de son ordre. En 1454, Nicolas V lui donna l'archevêché de Milan. Parvenu à cette haute dignité, il ne changea rien à sa manière de vivre, observant sa règle comme s'il eût été dans son couvent. Il mourut saintement l'an 1457, laissant un grand nombre d'ouvrages sur la *Grammaire* et la *Rhétorique*, des *Lettres*, des *Discours*, des *Traité*s de morale et de spiritualité, enfin les *Chroniques de la ville de Milan*.

* **SFORCE** (Isabelle), qui florissait dans le xvi^e siècle, se fit remarquer par sa vaste érudition ; elle est auteur d'un ouvrage très-estimé : *Della vera tranquillità dell' animo*, Venise, Alde, 1544, in-4.

SHADWELL (Thomas), poète anglais, né en 1640 à Stanton-Hall, en Norfolk, mort en 1692, à 52 ans, étudia d'abord le droit, puis il travailla pour le théâtre. On a de lui, outre ses dix *Pièces dramatiques* (1), une *Traduction* en vers des *Satires* de Juvénal, et d'autres *Poésies*, qui n'eurent pas le succès des gens de goût. Dans le temps de la révolution il fut fait poète lauréat et historiographe du roi Guillaume, à la place de Dryden. La meilleure édition de ses *Œuvres* qui ont été souvent imprimées est de 1724, 4 vol. in-12.

* **SHADY-ILAND**, méthodiste, né en Irlande vers 1750, étant allé à Boston, y ressuscita la doctrine apportée en Amérique par Whitefield (voy. ce nom), et prêcha « qu'on doit suivre en tout l'inspiration » sainte, et que par l'esprit contemplatif on dompte » les révoltes de la chair. » Il interdisait la lumière dans les prières et dans la contemplation, et n'officiait qu'après le coucher du soleil, et dans l'obscurité la plus profonde. Mais toute doctrine qui craint le grand jour, entraîne nécessairement des abus. Celle que proclamait Shady en amena d'assez grands : et l'absence de la lumière matérielle produisit un grand nombre d'inconvénients au désavantage des propriétés et de l'honneur des familles. Shady se vit obligé de fuir Boston, où sa doctrine tomba dans un entier discrédit. On ignore le lieu, ainsi que l'époque de sa mort. M. L'abbé de Labouderie a publié *Précis historique du méthodisme*, 1818, in-8.

SHAFTESBURY (Antoine ASHLEY-COOPER, comte de), petit-fils d'un grand-chancelier d'Angleterre, vit le jour en 1671 à Winborne-Saint-Giles dans le comté de Dorset. Après avoir fait ses études il voyagea dans les principales cours de l'Europe. De retour en Angleterre, il prit des leçons de Locke, et passa en Hollande en 1698, pour voir Bayle et les autres philosophes qui pensaient comme lui. La reine Anne, ne croyant pas pouvoir donner sa confiance à un homme qui se déclarait ennemi de toute religion, le priva de la vice-amirauté de Dorset qui était dans sa famille depuis trois générations.

(1) L'*Avare* est la seule qui ait été trad. en français par du Bocage, 1752.

Ce philosophe mourut à Naples en 1715, où il s'était rendu pour changer d'air. On a de lui plusieurs ouvrages, dans lesquels on trouve presque toutes les erreurs qui forment le fond de la philosophie du jour. Les principaux sont : les *Mœurs ou Caractères*, Londres, 1752, 1757 et 1775, 5 vol. in-8. Cette dernière édition est la meilleure, et trad. en franç. 1771, 5 vol. in-8. Il prétend que le mal de chaque individu compose le bien général, et qu'ainsi, à proprement parler, il n'y a point de mal. On sait que, dans tous les temps, les philosophes n'ont fait qu'embrouiller cette matière; Shaftesbury n'a fait qu'ajouter aux erreurs de ceux qui l'ont précédé. Dans ce qu'il dit contre les vertus chrétiennes, il ne montre que trop qu'il ne les a jamais pratiquées, et qu'il connaît très-mal les grands motifs qui les animent. Il pousse l'extravagance jusqu'à prétendre que la foi de l'immortalité et l'espérance des biens éternels produisent de mauvais effets; en même temps que par une contradiction digne d'une philosophie si absurde, il assure que, « l'athéisme » (inséparablement lié avec l'erreur de la mortalité de l'âme) « retranche toute affection à ce qu'il y a » de plus aimable et de plus digne de l'homme; » que l'on est peu sensible à l'ordre moral quand » on envisage l'univers comme un chaos; qu'un » athée ne peut respecter sincèrement les lois et » les magistrats; que rien n'est plus capable d'ex- » citer à la vertu et de détourner du vice que la » présence de l'Être suprême, témoin et juge de » tout ce qui se passe dans l'univers; qu'il y a une » relation essentielle entre la vertu et la piété; que » la perfection et le mérite de la vertu sont dus à » la croyance d'un Dieu rémunérateur et vengeur, » etc. » *Essai sur l'usage de la raillerie et de l'enjouement dans les conversations qui roulent sur les matières les plus importantes*, trad. en franç., la Haye, 1707, in-8. Ce sont des leçons que les libertins de ce siècle ne pratiquent que trop. Une *Lettre sur l'enthousiasme*, trad. en français par Samson, la Haye, 1708, in-8. On y découvre des traces bien claires d'athéisme, que l'auteur, dans des moments d'une humeur opposée, a si bien réfuté. Car on sait que c'est le pur caprice qui règle la foi ou l'incrédulité des philosophes, suivant l'observation d'un grand orateur du siècle passé : « Chaque libertin » se fait, selon son caprice, une créance à sa mode, » et qui n'est que pour lui seul, suivant en avengle » toutes ses idées, raisonnant tantôt d'une façon, » tantôt d'une autre, selon l'humeur présente qui » le domine. » Bourdaloue, *Panég. de saint Thomas*. Avec remarquable de Montaigne, dans son article. Les *ouvrages* de Shaftesbury trad. en franç. (par Van-Effen et Samson), Genève, 1769, 5 vol. in-8.

SHAKESPEARE (William), célèbre poète anglais, né le 25 avril 1564 à Stratford sur l'Avon, dans le comté de Warwick, d'un gentilhomme qui était marchand de laine. Une famille de dix enfants à nourrir et peu de succès dans son commerce de laine réduisirent son père à un état voisin de la misère, et il dut se démettre des fonctions de bailli de sa corporation; il fit même, selon quelques traditions, le métier de boucher. William, l'aîné de ses fils, étudia quelque temps à l'école de Strat-

ford, et fut placé ensuite chez un procureur. Il se maria à l'âge de 16 ans avec Anne Hathaway, fille d'un riche paysan. Après avoir dissipé le peu de bien qui lui restait et celui de sa femme, il ne trouva d'autre ressource que celle de se faire comédien; mais se sentant un génie fort au-dessus de son état, il composa des tragédies, dont le succès fit sa fortune et celle de ses camarades. Quant aux talents du comédien, ils n'étaient pas à beaucoup près aussi grands dans Shakespeare que ceux du poète. Le rôle où il brillait le plus était celui de spectre dans *Hamlet*. Shakespeare quitta le théâtre vers l'année 1610. Il se retira à Stratford, où il vécut encore quelque temps, jouissant d'une fortune assez considérable. Il mourut le jour anniversaire de sa naissance en 1616, dans la 52^e année de son âge. On plaça sur son tombeau ce distique latin :

Judicio Pylum, genio Socratem, arte Maronem,
Terra tegit, populus meret, Olympus habet.

La nature s'était plu à rassembler dans la tête de ce poète ce qu'on peut imaginer de plus fort et de plus grand, avec ce que l'ignorance peut avoir de plus bas et de plus détestable. Des Français anglo-mannes ont certainement eu tort de le regarder comme le premier génie dans l'art dramatique; les Anglais eux-mêmes n'en portent pas un jugement si avantageux. « Si le génie de Shakespeare » eût été bien cultivé, dit le comte de Chester- » field, ces beautés que nous admirons si juste- » ment en lui n'auraient pas été défigurées par ces » absurdités et ces extravagances qui les accompa- » guent si fréquemment. » Mais s'il y a du ridicule à exalter Shakespeare au-dessus de ce qu'il vaut, il est plus révoltant encore d'entendre Voltaire appeler *jaquins, impudents, imbéciles, monstres*, etc., ceux qui en portent un jugement trop favorable; de les regarder comme une source de calamité et d'horreur, et d'assurer qu'il n'y a pas assez de *piloris* en France pour punir un tel crime (*Lettre à M. le comte d'Argental, le 19 juillet 1776*). N'est-ce pas là faire du paisible empire des muses un empire de rage et de fureur? Celles des pièces de Shakespeare qu'on estime le plus, sont *Othello, les Femmes de Windsor, Hamlet, Macbeth, Jules César, Henri IV, et la Mort de Richard III* (1). La meilleure édition des *Œuvres* du Sophocle anglais est celle que Louis Théobald a donnée en 1740, et qui a été réimprimée en 1752, 8 vol. in-8. On estime aussi les corrections et les notes critiques faites sur ce poète par le savant Guillaume Warburton. Nous pouvons encore citer les éditions de Thomas Haumer, 1744, 6 vol. in-4, et de Boswel, 1821, avec des notes, 21 vol. in-8. On trouve dans les dernières éditions de Shakespeare, outre ses *Tragédies*, des *Comédies* et des *Poésies mêlées*. Les unes et les autres offrent des traits de génie, mais sans bienséance et sans régularité. M. de la Place a donné en français la *Vie* de Shakespeare, et a traduit plusieurs de ses pièces dans son *Théâtre anglais*, 1745. M. le Tourneur en a donné une traduction complète, commencée en 1773, et finie en

(1) Ducis (voy. ce nom) a transporté sur la scène française la plupart des chefs-d'œuvre du grand poète anglais, en les accommodant au goût de sa nation.

1785, 20 vol. in-8 (1). C'est cette traduction et les louanges que le traducteur donne à Shakespeare qui ont provoqué la diatribe de Voltaire dont on vient de parler. En condamnant les exagérations du panégyriste, le public équitable n'a pas épargné les transports colériques de l'antagoniste. On s'est souvenu de l'épigramme de Piron :

De Corneille et de Crébillon
Le réformateur ténéraire,
Que prône à triple carillon
Thirio le thuriféraire,
Le prince des badauds, Voltaire,
Du haut de son trône bourgeois,
Va sur moi vider son carquois :
Du mien ne tirons qu'une fleche
Dont la douce pointe n'ébrèche
L'honneur ni l'intérêt d'autrui :
Malheur à lui seul s'il en sèche....
Louons quelque autre auteur que lui.

On a érigé à Shakespeare, en 1742, un monument dans l'abbaye de Westminster. Madame de Montagu a publié une *Apologie* de ce poète; il en a paru une traduction française, Londres, 1777, in-8 (voy. KEATE).

SHARP (Jean), l'un des meilleurs prédicateurs que l'Angleterre ait produits, né à Bradford en 1644, mourut en 1714, dans sa 70^e année. Il devint doyen de Norwich, occupa plusieurs autres places importantes, et fut placé sur le siège d'York, qu'il occupa pendant 22 ans. On a de lui 7 vol. de *Sermons* estimés.

* SHAW (Thomas), voyageur, né en 1692 à Kendal dans le Westmoreland, embrassa l'état ecclésiastique et fut nommé chapelain du comptoir d'Alger. Après un séjour de 12 ans en Afrique, qu'il mit à profit pour visiter une partie de l'ancienne Numidie, la Syrie et l'Égypte, il revint en Angleterre rapportant des médailles, des fragments d'antiquités, et beaucoup d'objets d'histoire naturelle. Reçu en 1742 docteur en théologie et en médecine, il devint président d'un collège d'Oxford, puis professeur de grec et fut nommé recteur de Brannley dans le Hampshire. Il y mourut le 15 août 1751 membre de la société royale de Londres. On a de lui : *Voyages en divers lieux de la Barbarie et du Levant*, Oxford, 1758-1746, 2 vol. in-fol., traduits en français, la Haye, 1743, 2 vol. in-4; l'auteur s'étend beaucoup sur les eaux thermales, la description des animaux, des plantes, etc. La 5^e édit. anglaise, Edimbourg, 1808, 2 vol. in-8, est précédée d'une notice sur l'auteur. J. Mac-Carty (voy. ce nom, v. 585), en a tiré le *Voyage dans la régence d'Alger*, Paris, 1850, in-8. — Pierre SHAW, premier médecin du roi d'Angleterre, a publié sur la médecine et la chimie des ouvrages écrits avec simplicité, et qui annoncent à la fois un homme modeste et instruit : *L'Histoire de la cure des maladies*, Londres, 1758, 2 vol. in-8; *Leçons de chimie, propres à perfectionner la physique, le commerce et les arts*, Londres, 1754, trad. en français par M^{me} d'Arconville. (Voy. 1, 265), Paris, 1759, in-4, avec des notes du traduct. *Les secrets et les fraudes de la chimie et de la pharmacie modernes dévoilées*, trad.

par la même dame, La Haye, 1760, in-8, rare; *Méthode générale d'analyse des eaux minérales*, trad. par Coste, 1767, in-12.

* SHAW (Stebbing), historien, né en 1762 à Stone, au comté de Stafford, embrassa l'état ecclésiastique, et fut précepteur du célèbre sir Francis Burdett. Il succéda en 1799 à son père dans la cure de Harlthorn, et mourut en 1802 laissant incomplète une *Histoire du comté de Stafford*, 1798-1801, 2 vol. in-fol. Il a rédigé avec un de ses amis, le *Topographe*, extrait des livres et manuscrits curieux du Muséum britannique.

* SHEA (Daniel), né à Dublin en 1775, professeur de langues orientales au collège d'Haileybury, après être demeuré quelque temps à Malte où il apprit non-seulement la langue arabe, mais ses principaux dialectes ainsi que le persan, nommé membre de la société asiatique de Londres, il s'occupait de la traduction de l'*Histoire des premiers rois de Perse* par Mirkhond, 1854, in-8. Il avait entrepris une tâche plus difficile, la traduction du Dabistan, quand il mourut le 30 mai 1856.

* SHEE (Henri comte), pair de France, né en 1759 à Landrecies, d'une famille irlandaise, entra cadet à 16 ans au régiment de Clarke, et fut en 1785 nommé colonel du régiment de Colonel-Général. Mis à la retraite pour cause d'infirmités il reprit du service sous le Directoire, fut fait général de brigade, et concourut au projet de descente en Irlande, tenté en 1796 par Hoche et Brueix. Après un service effectif de près de 47 ans, dont onze campagnes, il entra dans les emplois civils. En 1797 nommé président d'une commission établie à Bonn pour l'administration des Pays du Rhin, il devint ensuite préfet du Mont-Tonnerre, puis du Bas-Rhin; fut appelé au sénat en 1810, et nommé membre de la chambre des pairs en 1814. Il mourut le 5 mars 1820. Son *Eloge*, prononcé par le maréchal Mortier, a été imprimé dans le *Moniteur* du 27 juillet 1820. Son petit-fils M. d'Alton-Shée lui a succédé à la pairie.

SHEFFIELD (Jean), duc de Buckingham, ministre d'état du roi d'Angleterre naquit vers 1646. Il servit sur mer contre les Hollandais, et fit ensuite une campagne en France sous Turenne. La réputation de sa valeur lui fit donner le commandement de la flotte que les Anglais envoyèrent contre Tanger. Le roi Guillaume et la reine Marie l'honorèrent de leur confiance. Il refusa la place de grand-chancelier d'Angleterre, sous le règne de la reine Anne. Sa seule ambition était de cultiver, dans un doux repos, l'amitié et la littérature. On a de lui des *Essais sur la poésie et sur la nature*, et plusieurs autres ouvrages en vers et en prose, imprimés en 2 vol. in-8, Londres, 1729, qui sont très-estimés des Anglais. Ses *Essais sur la poésie* ont été traduits en français : il y donne, sur chaque genre, des préceptes qu'il embellit de traits ingénieux, de réflexions fines et de comparaisons brillantes. Cet écrivain mourut en 1721, à 75 ans.

SHELDON (Gilbert), archevêque de Cantorbéry, naquit dans le Staffordshire en 1598, et mourut à Lambeth en 1677, âgé de 80 ans. Il est le fondateur de la fameuse imprimerie connue sous le nom

(1) Elle a été réimprimée en 1821, 43 vol. in-8, précédée d'une notice biographique et littéraire sur Shakespeare par M. Guizot.

de *Théâtre sheldonien*. Voy. OXFORD dans le *Dict. géog.*) Quoique dans un moment d'ostentation philosophique il n'ait paru regarder la religion que comme un *mystère d'état*, il était convaincu qu'elle n'est pas moins nécessaire aux particuliers; il en a suivi les impressions dans plus d'une rencontre; car on dit qu'il employa plus de 57,000 livres sterling en œuvres de piété.

* SHENSTONE (Guillaume), poète anglais, né en 1714 à Hales-Oven, dans le Shropshire, apprit à lire d'une vieille dame, sa voisine, qu'il a immortalisée dans son poème *La maîtresse d'école*, et manifesta dès sa plus tendre enfance un goût très-vif pour la lecture. Placé au collège Pembroke à Oxford, il s'y distingua parmi les élèves les plus studieux, et se plut tellement à cette vie de labeurs réguliers, qu'il y demeura dix ans, sans prendre aucun grade. En 1757 il fit paraître un vol. de *Poésies*, destiné seulement à ses amis (1). Il avait vécu jusque-là sans aucune espèce de souci; mais la mort de ses proches l'ayant forcé de se mêler de ses affaires, il les administra si mal qu'il se trouva bientôt réduit à un triste état. Ses amis étaient occupés de solliciter pour lui une pension sur la cassette du roi, lorsqu'il mourut le 11 février 1765, à 49 ans. Dodsley, son ami, recueillit et publia ses Œuvres en 1764, 3 vol. in-8. Le 1^{er} renferme les *poésies*, le 2^e les ouvrages en *prose*, et le 3^e les *lettres* à ses amis: il en existe plusieurs éditions; celle de 1777 est la cinquième.

* SHERBURNE (lord), irlandais, après avoir visité toutes les cours de l'Europe, se retira dans ses terres, et employa ses loisirs à composer une *Topographie d'Irlande*, 3 vol. in-fol.; on en conserve le manuscrit à la bibliothèque royale à Paris.

* SHERIDAN (Thomas), littérateur, né en 1721, à Quilca, en Irlande, était fils d'un ministre anglican, homme d'esprit, et lié d'une étroite amitié avec Swift (voy. ce nom), qui reporta sur l'enfant l'affection qu'il avait pour le père. Ses études terminées, il se disposait à entrer dans la carrière de l'enseignement; mais persuadé que l'art oratoire doit être la base de toute bonne éducation, il eut la malheureuse idée de se faire comédien, pour pouvoir donner à ses élèves des leçons de déclamation. Les succès qu'il obtint au théâtre l'y retinrent plus qu'il n'aurait voulu. Il l'abandonna et il y revint à plusieurs reprises, sans perdre de vue son *plan d'éducation*, qu'il essaya de réaliser, mais inutilement. Après une vie pleine d'aventures et de déceptions, il mourut en 1788, à Margate, dans le Kentshire, à 67 ans. Les seuls de ses ouvrages qui méritent d'être cités sont: un bon *Dictionnaire anglais*, Londres, 1780, 2 vol. in-4, et une *Vie du docteur Swift*, Dublin, 1785, in-8, pleine de détails intéressants; son *Traité de la prononciation anglaise*, partie dont il s'était fort occupé, a été trad. en français, Paris, 1805, in-8.

* SHERIDAN (Françoise), femme du précédent, née en 1724, en Irlande, d'une bonne famille anglaise, morte à Blois en 1766, est auteur de *Sidney Bidulph*, un des meilleurs romans anglais; il a été

traduit en français par l'abbé Prévot, sous le titre de *Mémoires pour servir à l'histoire de la vertu*, (voy. PREVOT, VII, 61) et par Robinet, 1762-68, 5 vol. in-12; on lui doit encore *Nourjahad*, conte, traduit en français, 1769, in-12, et inséré dans le *Cabinet des fées*. M^{me} de Genlis en a tiré son *Règne d'un jour*; et deux comédies, la *Déconverte* et la *Dupe*, jouées en 1765.

* SHERIDAN (Richard Brinsley), célèbre orateur et auteur dramatique, fils des précédents, né à Dublin le 4 novembre 1751, eut sa mère pour première institutrice. Envoyé à l'école, il y montra peu de dispositions. Forcé de se créer des ressources, il hasarda quelques essais dramatiques, qui furent assez mal accueillis. Il en était là, quand, épris d'une célèbre cantatrice, miss Linley, il l'épousa, malgré l'opposition des deux familles. Un arrangement avec Garrick (voy. ce nom), l'ayant rendu un des propriétaires du théâtre de Drury-Lane, il se serait trouvé dans l'aisance, si ses prodigalités et sa funeste passion du jeu n'eussent absorbé tous ses revenus. Elu à la chambre des communes, en 1780, il se montra l'un des membres les plus redoutables de l'opposition, et lorsque lord Rockingham parvint au ministère en 1782, il vit ses services récompensés par la place de sous-secrétaire d'état des affaires étrangères. Il ne la garda pas longtemps; mais en 1785, il fut nommé secrétaire de la trésorerie, place qu'il perdit également au bout de quelque temps. Rentré dans les rangs de l'opposition, il s'y fit remarquer par ses sarcasmes contre Pitt. Mais ce fut surtout dans le fameux procès de Hastings, qu'il montra un véritable talent parlementaire. A l'époque de la révolution française, il en défendit les principes avec une exaspération qui le déconsidéra même aux yeux de ses amis. Cependant, lorsqu'il vit son pays menacé d'une invasion, il reconnut la nécessité de seconder le gouvernement, et appuya les mesures proposées par le ministère. Après la mort de Pitt (1806), il fut pourvu par Fox de l'office très-lucratif de trésorier de marine, qu'il ne garda que quelques mois. Réduit pour la troisième fois à ses propres ressources, il s'appliqua tout entier à l'administration de son théâtre, mais sans grand succès. Son intempérance le conduisit au tombeau le 7 juillet 1816; il fut inhumé à Westminster. Dans la société, c'était un des hommes les plus aimables de l'Angleterre. Sa conversation abondait en comparaisons ingénieuses, en allusions plaisantes, en reparties vives et enjouées. Ses *Œuvres dramatiques* ont été recueillies avec une préface de Moore, Londres, 1821, 2 vol. gr. in-8, et trad. en franç. par F. Bonnet, 1856, 2 vol. in-8; on y distingue l'*Ecole de la médisance*, imitée en franç. par Chéron (voy. ce nom, II, 591), et trad. plusieurs fois, notamment par Merville, dans les *Chefs-d'œuvre des théâtres étrangers*, précédée d'une notice sur l'auteur et son ouvrage, par M. Villemain. Ses *Discours parlementaires et ses pamphlets* avaient été recueillis, Londres, 1816, 5 vol. in-8. Thomas Moore a publié des *Mémoires sur la vie de Sheridan*, Londres, 1826, 2 vol. in-8, trad. en français par M. Th. Parisot.

(1) Ce volume est devenu fort rare, parce que l'auteur en a retiré et détruit les exemplaires autant qu'il a pu.

* **SHERIDAN** (Charles-François), frère aîné du précédent, entra jeune dans les affaires. Attaché comme secrétaire à l'ambassade d'Angleterre en Suède, il fut témoin de la catastrophe qui précipita du trône la reine Mathilde (*voy. ce nom*, v. 556), et se procura facilement, par l'entremise de l'ambassadeur, des notes officielles sur cet événement déplorable. Plus tard il obtint la place de sous-secrétaire de la guerre en Irlande, et devint membre du parlement. On lui doit : *Histoire de la dernière révolution de Suède sous Gustave III*, 1772. Lescènes-Maisons en a publié un *Extrait*, Paris, 1781, in-12. L'ouvrage entier a été traduit par Bruyset, 1785, in-8.

SHERLOCK (Guillaume), théologien anglais, né en 1641, mort en 1707, eut plusieurs places considérables dans le clergé et devint doyen de Saint-Paul de Londres. On a de lui plusieurs ouvrages de morale et de métaphysique, parmi lesquels on distingue le *Traité de la mort et du jugement dernier*, et celui de *l'immortalité de l'âme et de la vie éternelle*. Ils ont été traduits en français, le 1^{er} en 1696, in-8, par Mazet; le 2^e en 1708, in-8, par Marmande. On a encore du même auteur d'autres ouvrages, entre autres des *Sermons*, (Londres, 1734, 4 vol. in-8), dont les Anglais font un grand cas. Guillaume est le père de Thomas dont l'article suit.

SHERLOCK (Thomas), célèbre prélat anglais, né à Londres en 1678, mort vers 1740, âgé d'environ 78 ans, fit des études brillantes à l'université de Cambridge. Après avoir pris ses degrés de théologie, il fut successivement doyen de Chichester, maître du temple, et enfin évêque de Bangor. Les Livres scandaleux que l'incrédulité produisit contre la religion en Angleterre attirèrent son attention. Il réfuta solidement les *Discours impies sur les fondements et les preuves de la religion chrétienne*, dans six sermons pleins de lumière, qu'il prêcha au temple lorsqu'il en était le maître. Abraham le Moine les a traduits en français sous ce titre : *De l'usage et des fins de la prophétie*, 1729, in-8. Le traducteur y a joint trois Dissertations savantes du même auteur. Sherlock ayant triomphé de l'auteur des *Discours*, attaqua Woolston. Il prouva contre lui la vérité du fait de la résurrection de Jésus-Christ, dans un traité intitulé : *Les Témoins de la résurrection de J.-C. examinés selon les règles du barreau*. Le Moine a aussi traduit cet ouvrage, qui a été réimprimé plusieurs fois in-12, ainsi que le précédent, tant en anglais qu'en français. Cet honneur leur était dû pour la justesse et la profondeur qui y règnent. On a encore de Sherlock des *Sermons*, traduits en français par le P. Houbigant, Lyon, 1768, in-12. Ses *Œuvres* ont été recueillies, Oxford, 1812, 4 vol. in-8, et Londres, 1826, 5 vol. pet. in-8.

SHIRLEY (Thomas), voyageur anglais, né en 1564, frère aîné d'Antoine (*voy. l'article suivant*), le suivit en Perse, où il plut à Schah-Abbas. Ce prince lui fit épouser une circassienne de son sérail, parente de la reine. Il l'envoya aussi en ambassade dans les diverses cours d'Europe; mais il eut le désagrément de voir en Angleterre un nouvel ambassadeur persan le traiter d'imposteur. Jacques 1^{er} ne sachant quel était le véritable envoyé de Perse,

les renvoya tous les deux sur une flotte de six vaisseaux avec Dodmer Cotton, auquel il donna la qualité d'ambassadeur. Le Persan s'empoisonna sur les côtes de Surate; mais Shirley, n'ayant pu obtenir une satisfaction authentique, mourut de chagrin le 25 juillet 1627, âgé de 65 ans. Sa veuve revint en Europe, et alla se fixer à Rome. Il publia une *Relation de ses voyages*.

SHIRLEY (Antoine), frère du précédent, né à Wiston, dans le comté de Sussex, l'an 1563, montra de bonne heure beaucoup de sagacité et d'intelligence pour les affaires. Dans sa jeunesse, il fit un voyage aux Antilles, dont la *relation* se trouve dans le recueil de Hakluyt, Londres, 1600, tom. 5. A son retour la reine Elizabeth l'envoya en Italie. L'objet de cette dernière mission était de secourir les Ferrais, soulevés contre le pape. Mais ayant appris en chemin qu'ils avaient fait leur paix, il passa en Perse avec les fondeurs de canons. Schah-Abbas, à qui ces ouvriers manquaient, l'accueillit favorablement. Il l'envoya en 1599, avec un Persan, en ambassade vers les princes chrétiens d'Europe, pour les engager à armer contre les Turcs, tandis qu'il les attaquerait lui-même d'un autre côté. Shirley se fixa à la cour d'Espagne, où il fut nommé amiral des mers du Levant, et ne retourna plus en Perse. Il vivait encore en 1631. La *Relation de ses voyages* se trouve dans le recueil de Purchas, Londres, 1625-26, 5 vol. en anglais.

* **SHORE** (Jane), née à Londres vers le milieu du x^e siècle, était mariée à un riche orfèvre. Sa beauté que relevait encore les avantages d'une brillante éducation, séduisit Edouard IV, qui l'enleva à son mari. Toute puissante sur l'esprit de ce monarque, elle n'abusa jamais du crédit dont elle jouissait. Après la mort d'Edouard, en 1482, elle s'attacha, selon Thomas Morus, à lord Hastings, et fut enveloppée dans l'accusation que Richard III lança en plein conseil contre Hastings. Traduite devant le conseil comme *sorcière*, aucune preuve n'ayant pu être donnée pour motiver sa condamnation, elle fut renvoyée devant une cour ecclésiastique, qui la condamna pour ses adultères et ses débauches, à faire amende honorable, en chemise, devant l'église de St.-Paul, en présence de tout le peuple. Les traditions populaires la font mourir de faim; mais il paraît qu'elle ne mourut que sous le règne de Henri VII. Ses malheurs ont fourni à Rowe le sujet d'une tragédie, traduite par Andrieux, et imitée par M. Liadières et Népomucène Lemercier. Ces deux pièces ont été imprimées en 1824, in-8.

SHUCKFORD (Samuel), pasteur de Shelton, dans la province de Norfolk, puis chanoine de Cantorbéry, et chapelain ordinaire du roi d'Angleterre, consacra sa vie à l'étude. Ses mœurs étaient celles d'un savant que le commerce du grand monde n'a pas corrompu. On a de lui : une *Histoire du monde, sacrée et profane*, 3 vol. in-12, pour servir d'introduction à l'*Histoire des Juifs* par Prideaux; ce livre, dont le 1^{er} volume parut en 1728, a été traduit en français, et ne va que jusqu'à la mort de Josué. Il est écrit pesamment, mais avec beaucoup d'érudition. La mort de l'auteur, arrivée en 1754, l'empêcha de pousser sa *Histoire* jusqu'à l'an 747 avant

Jésus-Christ, temps auquel Prideaux a commencé la sienne. Un ouvrage imprimé en 1755, qui n'a pas encore été traduit en français, et qui est intitulé : *La création et la chute de l'homme*, pour servir de supplément à la préface de son *Histoire du monde*. Il y a dans ce livre des choses singulières.

SIBA. V. MIPHIOSETH, fils de Jonathas.

SIBBALD (sir Robert), médecin et littérateur écossais, naquit dans le comté de Fife, vers 1645. Il étudia à l'université de Saint-André, où il occupa la première chaire de médecine, et voyagea en France et en Italie, où il visita les hôpitaux et les établissements de médecine. De retour dans la capitale de l'Ecosse, il y donna un plan pour un collège royal qui fut consacré à cette faculté; il y établit en outre un jardin botanique. Ses talents lui gagnèrent la bienveillance de Charles II qui le fit chevalier, le nomma son médecin et son géographe, et le chargea d'écrire l'histoire de sa patrie. Sibbald mourut à Edimbourg, en 1720, et a laissé : *Scotia illustrata, seu Pro tromus hist. naturalis*, Edimbourg, 1684 ou 1696, in-fol., avec fig.; *Histoire ancienne et moderne des comtés de Fife et de Kinross*, avec leur description et la notice des productions naturelles, Londres, 1710, in-fol.; *Phalainologia nova, sive observationes de rarioribus quibusdam balenis*, in *Scotia littus nuper ejectis*, Londres, 1775, in-8; des *Mémoires* qui ont été insérés dans les *Transactions philosophiques*, années 1696, 1698 et 1700.

SIBELIUS (Gaspard), théologien calviniste, né à Elberfeld, dans le duché de Berg, en 1567, fut successivement ministre à Juliers, Deventer, Campen, etc. Le prétendu synode de Dordrecht le choisit en 1619, pour être réviseur de la *Version flamande* du nouveau Testament, que ce conciliabule avait ordonnée. Il mourut le 1^{er} janvier 1658. On a de lui : *Opera theologica, seu loci communes theologici practici*, Amsterdam, 1644, 6 vol. in-fol. Cette collection renferme des sermons, des commentaires, des discours historiques et moraux sur l'Ecriture sainte : ils sont réunis dans cette édition.

SIBER (Urbain-Godefroy), professeur d'antiquités ecclésiastiques à Leipsick, né à Schandau, près de l'Elbe, en 1669, mourut en 1742. Il est auteur de plusieurs savants ouvrages en latin. Les principaux sont : une *Dissertation sur les tourments qu'on faisait souffrir aux anciens martyrs*; une autre sur *l'usage des fleurs dans les églises*.

SIBERUS (Adam), poète latin, né à Kemnitz en Misnie, mort en 1585, âgé de 68 ans, a composé des Hymnes, des Epigrammes et d'autres poésies, imprimées en 2 vol. et dans les *Deliciae Poetarum germanorum*. Ses vers sont languissants; mais il y a de l'élégance et de la douceur.

SIBILET (Thomas), né à Paris en 1512, se fit recevoir avocat au parlement de Paris; mais il s'appliqua plus à la poésie française qu'à la plaidoirie. Il mourut l'an 1589, à l'âge de 77 ans. On a de lui : *l'Art poétique français*, Paris, 1548 et 1555, in-12. Il y fait l'énumération des poètes de son temps qui avaient acquis le plus de réputation. *Iphigénie*, traduite d'Euripide, ibid., 1549, recherchée pour la variété des mesures dans les vers; des ouvrages divers.

* SIBYLLE, marquise de Mont-Ferrat, sœur de Baudouin IV, lui succéda dans le royaume de Jérusalem, en 1186. Son mariage avec Guy de Luzignan avait excité l'envie de plusieurs chevaliers du Temple, qui lui conseillèrent de se séparer de son mari. Elle feignit d'accéder à leur demande; quelque temps après, elle fit jurer à ces mêmes chevaliers qu'ils reconnaîtraient pour souverain celui qu'elle prendrait pour époux. Sibylle déclara que c'était Guy de Luzignan qu'elle préférait. Les chevaliers du Temple, liés par leur serment, n'osèrent plus opposer de résistance, et Luzignan fut couronné roi de Jérusalem.

SIBYLLES. Voy. AMALTHÉE.

SICARD (Claude), jésuite, né à Aubagne, près de Marseille, en 1677, enseigna les humanités et la rhétorique dans sa société. Ses supérieurs l'envoyèrent en mission en Syrie, et de là en Egypte. Il mourut au Caire en 1726 avec la réputation d'un voyageur exact et d'un observateur intelligent. On a de lui une *Dissertation* sur le passage de la mer Rouge par les Israélites, et plusieurs écrits sur l'Egypte, dans lesquels il y a des choses savantes et agréables. On les trouve dans les *Nouveaux Mémoires des missions*, 8 vol. in-12, et dans les cinq premiers volumes des *Lettres édifiantes*, nouv. édit., Paris, 1780, 26 vol. in-12.

* SICARD (Roch-Ambroise CUCURRON, l'abbé), instituteur des sourds-muets, né le 20 septembre 1742, au Fous-eret, près de Toulouse, embrassa l'état ecclésiastique, et vint à Paris apprendre la méthode de l'abbé de l'Epée (voy. ce nom), qu'il mit en pratique à l'école que l'archevêque de Bordeaux, Champion de Cicé, venait de fonder dans cette ville. Les succès qu'il obtint lui valurent, avec le titre de vicaire-général de Condom, un canonicat de Bordeaux, et les académies s'empressèrent de se l'associer. A la mort de l'abbé de l'Epée, en 1789, l'opinion publique le désignait comme son successeur. Toutefois il n'obtint la direction de l'école de Paris qu'après un concours public (1). En 1791, on ne lui demanda pas le serment à la constitution civile du clergé, qu'il n'avait pas paru disposé à prêter; mais, l'année suivante, il ne vit aucun inconvénient à prêter celui de *liberté et d'égalité*, qui n'engageait point sa conscience. Malgré cette concession à l'esprit du temps, il n'en fut pas moins arrêté après le 10 août, et malgré la touchante réclamation des sourds-muets, à l'assemblée, pour redemander leur maître, il aurait péri dans les horribles massacres de septembre, sans le noble dévouement d'un horloger, nommé Monnot, qui le couvrit de son corps (2). A la création des écoles normales, Sicard fut nommé professeur de grammaire générale (1795) : il était en même temps professeur au Lycée national et coopérait à la rédaction du *Magasin*

(1) L'abbé Salvan, instituteur à Riom en Auvergne, le père Perrenet, religieux augustin, et l'abbé Masse, à qui la commune de Paris avait confié provisoirement la direction, furent ses concurrents.

(2) L'abbé Sicard a donné, dans les *Annales religieuses*, tom. 4, p. 43 et 72, une *Relation* des dangers qu'il courut; on la trouve aussi dans la *Collection des Mémoires relatifs à la révolution française*.

encyclopédique. Il fit partie de l'institut lors de sa formation en 1796. Il concourut dans le même temps avec Ricard et Jauffret (*voy. ces noms*) à la rédaction des *Annales religieuses*, dont, à partir du n° 19, ils abandonnèrent la direction à l'abbé de Boulogne. (*Voy. ce nom.*) Cependant il fut, au 18 fructidor, compris dans le décret de déportation des journalistes que le Directoire envoyait mourir dans les déserts de Sinamari. Il échappa à cette proscription, en se tenant caché dans le faubourg Saint-Marceau, d'où il adressa des protestations de soumission au gouvernement établi, expliquant dans le sens de la république les paroles de saint Paul sur la soumission aux puissances (*Épître aux Romains*, chap. 15). Le 18 brumaire le rendit enfin à ses élèves; et dès lors il put se livrer tout entier à leur éducation. On établit aux sourds-muets une imprimerie, d'où sont sortis la plupart des ouvrages de leur maître. Les exercices publics qu'il donnait tous les mois augmentèrent sa réputation. Pie VII honora de sa présence l'établissement des sourds-muets en 1805, et le 28 février, en bénit la chapelle. En 1805, l'abbé Sicard fut nommé chanoine de la cathédrale de Paris. Sobre, et naturellement économe, mais d'un caractère facile et confiant, il souscrivit des billets de complaisance, et fut poursuivi pour des dettes qu'il n'avait pas contractées. Il fut obligé, pour les acquitter, de s'imposer des privations, qu'il supporta sans se plaindre. Le nom du savant instituteur était connu dans toute l'Europe; aussi reçut-il en 1814, du roi et des souverains alliés, des marques d'estime et d'intérêt. En 1817 il fit, avec quelques-uns de ses élèves, un voyage en Angleterre où il reçut l'accueil le plus distingué. L'un des membres de la commission du *Dictionnaire*, il était très-assidu à ses réunions ainsi qu'aux assemblées de l'académie. Il jouissait de la plus belle vieillesse, et rien ne faisait présumer sa fin prochaine, lorsqu'il mourut le 10 mai 1822, à 80 ans. On ne peut lui refuser le mérite d'avoir perfectionné un art oublié depuis la mort de ses premiers inventeurs (*roy. PONCE et BONET*); mais il faut convenir que sa méthode, quelque ingénieuse qu'elle soit, exige dans ses élèves une intelligence peu commune. On a de lui : *Deux Mémoires sur l'art d'instruire les sourds-muets de naissance*, Bordeaux, 1789, et Paris, 1790, in-8; *Catéchisme ou Instruction chrétienne à l'usage des sourds-muets*, 1796, in-8; *Manuel de l'enfance, contenant des éléments de lecture et des dialogues instructifs et moraux*, 1796, in-12; *Eléments de grammaire générale appliquée à la langue française*, 1796, 2 vol. in-8; 1808, 2 vol. in-8; *Cours d'instruction d'un sourd-muet de naissance, pour servir à l'éducation des sourds-muets*, *ibid.*, 1800, 1805, in-8, fig.; ouvrage jugé digne d'une mention honorable dans le rapport sur les prix décennaux; *De l'homme et de ses facultés physiques et intellectuelles; de ses devoirs et de ses espérances*, trad. de l'angl. de Hartley, 1802, 2 vol. in-8; *Journée chrétienne d'un sourd-muet*, 1805, in-12; *Théorie des signes pour l'instruction des sourds-muets*, Paris, 1808, 2 vol. in-8. Il a donné en outre des éditions du *Dictionnaire généalogique de l'Écriture sainte*, des *Sermons inédits de Bourdaloue*, etc., etc. L'é-

vêque d'Hermopolis, M. Frayssinous, remplaça Sicard à l'académie française et y prononça son éloge, morceau digne de la réputation du paucyriste. On trouve l'*Éloge* de Sicard, par Paulmier, dans la *Revue encyclopédique*, tom. 14, page 454.

SICCAMA (Sibrand), né à Bolsward, dans la Frise, vers 1570, était versé dans le droit, dans l'histoire de sa patrie, et dans les antiquités romaines. Nous avons de lui : *De judicio centumvrali*, lib. 11, Franeker, 1596, in-12, et dans les *Antiquités romaines* de Grævius, tom. 2; *De veteri anno romano Romuli et Numæ Pompilii antitheses; Fastorum Calendarium libri II ex monumentis et numismatibus veterum*; ouvrage d'une grande érudition, imprimé à Amsterdam, 1600, in-4, et de même que le précédent, dans les *Antiquités romaines* de Grævius, tome 8; *Antiquæ Frisiorum leges*, avec des notes, Franeker, 1617, in-4.

SICHARD (Jean), professeur en droit à Tubingen, né en 1499, mort en 1552, publia le premier l'*Abbrégé* latin d'Anien, des huit premiers livres du *Code théodosien*, qu'il trouva par hasard en manuscrit. On lui doit encore les *Institutes* de Cælius, et une édition des *Sententiæ receptæ* de Julius-Paulus. Son *Commentaire* latin sur le Code eut beaucoup de cours antrefois.

SICHEM, fils d'Hémor, prince des Sichimites, étant devenu passionnément amoureux de Dina, l'enleva et la déshonora. L'ayant ensuite demandée en mariage à Jacob et à ses fils, il l'obtint à condition que lui et tous ceux de Sicheim se feraient circoncire. Le 5^e jour, lorsque la plaie était la plus douloureuse, et que les Sichimites étaient hors de défense, Siméon et Lévi entrèrent dans la ville et massacrèrent ce qu'ils trouvèrent d'hommes, enlevèrent les femmes et les enfants, qu'ils réduisirent en servitude. Jacob, leur père, eut horreur de cette exécution barbare, et en conserva un souvenir si profond, qu'il le reprocha encore à ses fils au lit de la mort. *Voy. SIMÉON*.

SICINIUS-DENTATUS (Lucius), nommé l'*Achille romain*, tribun du peuple, est un des guerriers les plus célèbres de l'antiquité. D'après le rapport de Denys d'Halicarnasse, il porta les armes quarante ans, et se trouva à cent vingt-un combats ou batailles; il avait reçu quarante-cinq blessures, dont douze à la reprise du Capitole sur les Sabins; il gagna quatorze couronnes civiques, trois murales, huit d'or, quatre-vingt-trois colliers du même métal, soixante bracelets, dix-huit lances et vingt-trois chevaux avec leurs ornements militaires, qui étaient le prix d'autant de combats singuliers. Sicinius aimait sincèrement son pays, et gémissait de le voir asservi au joug des décemvirs, dont il blâmait hautement la tyrannie. Appius Claudius, pour s'en venger, et craignant son influence sur le peuple, l'envoya à l'armée avec le titre de légat. Arrivé au camp, on le détacha, selon l'avis secret d'Appius, avec un parti de cent hommes qui avaient ordre de le tuer. Quand ils eurent atteint un lieu solitaire, les assassins se jetèrent sur lui; mais il se défendit avec une intrépidité qui tient du merveilleux. Le même historien que nous avons déjà cité, assure que le vaillant Sicinius en tua quinze, en blessa trente, qu'il

mit en fuite les autres, et ceux-ci furent obligés de l'accabler, au loin, à force de traits et de pierres. Cet événement eut lieu l'an 403 avant J.-C. Sicinius avait alors cinquante-huit ans. Appius ne survécut pas longtemps à cet assassinat : la mort de Virginie, tuée par son père pour la dérober à la passion criminelle du tyran, excita contre lui le peuple, qui l'immola à sa fureur. Sicinius était doué d'une éloquence naturelle. Lorsque se renouvelèrent les débats de la *loi agraire*, il prononça dans l'assemblée du peuple un discours que Denys d'Halicarnasse a conservé. (Voy. les *Antiq. rom.* xi, 4.) Après avoir rappelé sommairement et avec une admirable simplicité ses services depuis quarante ans qu'il servait comme soldat ou comme officier : « Voilà ce que » j'ai fait, dit-il; et cependant, Romains, Sicinius » ne possède pas, non plus que vous, compagnons » de mes travaux, la moindre partie des terres que » votre valeur a conquises sur les ennemis de la » république. »

SIDNEY (Philippe), d'une illustre famille d'Irlande, naquit en 1534 dans le comté de Kent. Il fit ses études à Oxford avec distinction, et voyagea ensuite dans toute l'Europe. Le comte de Leicester, son oncle, le rappela à la cour, où il devint un des plus grands favoris de la reine Elizabeth. Cette princesse l'envoya en ambassade vers l'empereur. Une querelle que Sidney avait eue avec le duc d'Oxford, le fit exiler de la cour : sa disgrâce ne fut pas longue. Le trône de la Pologne étant resté vacant, la diète choisit Sidney pour son roi; mais il aimait mieux rester sujet d'Elizabeth, qui ne voulait pas, disait-elle, se laisser enlever le plus beau fleuron de sa couronne. Il fut envoyé ensuite en Flandre au secours des Hollandais. Il y donna des preuves de valeur, surtout à la prise d'Axel, en 1586. Mais dans une rencontre qu'il eut avec les Espagnols près de Zutphen, il reçut une blessure à la cuisse, dont il mourut peu de temps après en 1586 à 52 ans. On a de lui plusieurs ouvrages, outre son *Arcadie*, Londres, 1591, 1662, in-fol., qu'il composa à la cour de l'empereur. Il ordonna en mourant de brûler cet ouvrage, comme Virgile avait prié de jeter au feu l'*Énéide*; mais quoique la production du poète anglais valût infiniment moins que celle du poète latin, on ne lui obéit point. Hardouin a donné une mauvaise traduction de l'*Arcadie*, 1624, 5 vol. in-8, et il en existe une autre, par M^{lle} Geneviève Chappelais. On a des *Mémoires sur la vie et les écrits de sir Philippe Sidney*, par Thomas Zouch, 1808, in-4.

SIDNEY (Algernon), cousin-germain du précédent, né à Londres, vers 1617, fut ambassadeur d'Angleterre sous Cromwell, auprès de Gustave, roi de Suède. Après le rétablissement de Charles II, Sidney, qui s'était signalé contre la famille royale, quitta sa patrie. Il eut l'imprudence d'y revenir, à la sollicitation de ses amis. La cour lui fit faire son procès, et il eut la tête tranchée en 1685. (Voy. DALRYMPLE (John.) On a de lui des *Discours sur le gouvernement*, 1698, 1704, in-fol., et 1775, in-4, qui ont été traduits en français par Samson, et publiés à la Haye en 1702, en 4 vol. in-12. On y trouve des erreurs, des paradoxes et des idées qui ne sont pas assez développées.

SIDONIUS APOLLINARIS ou SIDOINE APOLLINAIRE (*Caius Sullius*), était fils d'Apollinaire, qui avait eu les premières charges de l'empire dans les Gaules. Il naquit à Lyon vers l'an 450, et fut parfaitement instruit des lettres divines et humaines; ses écrits en vers et en prose font voir la beauté de son esprit. Il fut successivement préfet de la ville de Rome, patrice et employé dans diverses ambassades. Il avait les qualités du cœur qui font l'homme et le chrétien. Il était humble, détaché du monde, aimait tendrement l'Eglise et compatissait aux misères du prochain. Il fut élevé, malgré lui, en 472, sur le siège de la ville d'Auvergne, Augustonemetum, qui a pris dans la suite le nom de Clermont, qu'elle porte encore. Dès ce moment il s'interdit la poésie qu'il avait tant aimée, et fut encore plus sévère à l'égard du jeu. Il se défit aussi d'un certain air enjoué qui lui était naturel. Il renonça à toutes les dignités séculières qu'il laissa à son fils Apollinaire, et se sépara de sa femme d'un consentement mutuel. Saintement avare de son temps, il étudia continuellement l'Ecriture sainte et la théologie, et il y fit de grands progrès. Quoiqu'il fût d'une complexion délicate, toute sa vie fut une pénitence continuelle. Dans un temps de famine, il nourrit, avec le secours de son beau-frère Edicius, non-seulement son diocèse, mais aussi plus de 4000 personnes que la misère y avait attirées. Il mourut le 21 août 489, jour auquel l'Eglise honore sa mémoire. Il nous reste de lui 9 livres d'*Epîtres* et 24 *pièces de poésies*. Jean Savaron a donné une édition des *Œuvres* de ce prélat, avec sa vie et de bonnes notes, Paris, 1609, in-4; le père Sirmond en a donné une plus complète, qui a été réimprimée par les soins de Ph. Labbe, in-4, en 1652, avec la Vie du saint (1). Les notes qui accompagnent cette édition sont judicieuses et annoncent autant de goût que d'érudition. Les pensées de Sidonius sont ingénieuses et délicates; son style est serré, vif et agréable; il est cependant quelquefois boursoufflé et chargé d'expressions qui montrent que le latin n'était plus dans sa pureté primitive. Son imagination est brillante, et il excelle dans les descriptions. Son panégyrique de l'empereur Majorien, en vers, est intéressant; il y décrit la manière dont les Français de son temps combattaient et s'habillaient. Son éloge du sénateur Avitus, qui devint empereur, dont il avait épousé la fille, fut récompensé par une statue couronnée de lauriers, que le sénat lui fit élever sur la place Trajane.

SIDOTTI (l'abbé), ecclésiastique sicilien, d'une naissance distinguée, était un de ces hommes à qui rien ne coûte, et que rien ne rebute, quand il s'agit des intérêts du ciel. Apprenant les vains efforts qu'avaient faits plusieurs missionnaires pour entrer

(1) La 1^{re} édition des *Œuvres* de Sidoine Apollinaire est un in-fol. S. D., que l'on croit sortie des presses de Nic. Ketelaer et Ger. de Leempt, à Utrecht, vers 1473; il en existe une seconde du x^e siècle, Milan, 1498, in-fol. Ces deux éditions sont recherchées des curieux par leur rareté; mais les personnes qui ont des livres pour étudier préféreront celles qui sont indiquées par Feller dans le corps de l'article. Les *Œuvres* de Sidoine ont été trad. en franç. par Sauvigny (voy. ce nom), et plus récemment, avec le texte en regard et des notes, par MM. Grégoire et Collombet, Lyon, 1836, 3 vol. in-8.

dans le Japon, consoler et instruire les fidèles de cette Eglise désolée, il espéra d'être plus heureux, et partit d'Italie en 1702 pour cette œuvre apostolique. Il n'arriva à Pondichéry qu'en 1704, et au Japon qu'en 1709. On ne sait positivement ce qu'il devint; mais l'opinion générale dans les Indes est qu'il fut reconnu d'abord et mis à mort, sans avoir recueilli d'autre fruit de son voyage, de son zèle, que sa propre sanctification. « Une si grande obstination dans ce peuple aveugle, dit le père » Charlevoix, et une aversion si marquée du christianisme dans ceux qui le gouvernent, devait, ce » semble, persuader les missionnaires que cette » nation ayant mis le comble à son endurcissement, » s'était absolument fermé le retour aux miséricordes du Seigneur. Mais un cœur apostolique ne » sait pas désespérer du salut des âmes que le Fils » de Dieu a rachetées de son sang, et croyant pouvoir dire avec ce divin Sauveur ce que lui-même » représenta à son père, en priant pour les bourreaux : *Seigneur, ils ne savent ce qu'ils font*, il attend toujours le moment de la grâce. » *Voy. XOGUNSAMBA II.*

SIDRACH *Voy. ANANIAS.*

SIDRONIUS. *Voy. HOSCHIUS.*

SIENNES (Antoine de), né en 1459 à Guimaraens, en Portugal, entra dans l'ordre des dominicains, enseigna la philosophie à Lisbonne, fut créé docteur à Louvain, en 1571, fut banni des états du roi d'Espagne, pour s'être déclaré en faveur de dom Antoine de Beja, qui se donnait pour roi de Portugal, mena ensuite une vie errante, et mourut à Nantes, en 1585. On a de lui : une *Chronique* de son ordre en latin, Paris, 1585, in-8; *Bibliothèque des écrivains* de son ordre : ouvrages pleins de fautes et écrits sans goût. On a encore de lui des notes sur les ouvrages de saint Thomas, etc. *Voy. le P. Quétif, des Ecrivains dominicains.*

** SIESTRZENCEWICZ (Stanislas), savant prélat polonais, né en 1751 à Zabłudow, diocèse de Wilna, embrassa d'abord la profession des armes, et devint officier dans un régiment prussien. Il profita de son séjour en Allemagne, et des loisirs de la vie de garnison pour perfectionner ses études par la lecture des classiques et la fréquentation des savants. Ennuyé du service il donna sa démission, revint en Pologne, et ne tarda pas à se dévouer à l'état ecclésiastique. Après avoir passé plusieurs mois au séminaire de Wilna, il reçut les ordres sacrés en 1762 et fut aussitôt pourvu d'un canonicat de la cathédrale. Lors du premier partage de la Pologne, il fut fait évêque de Mallo *in partibus*, et vicaire apostolique pour la Russie-Blanche. Ce fut en cette qualité, qu'en 1779, il autorisa les jésuites à continuer de recevoir des novices. Peu après, Mohilow ayant été érigé en archevêché, il fut placé sur ce siège, dont la juridiction s'étendit sur tous les catholiques des nouvelles possessions de la Russie. Il visita ces provinces en pasteur, et, dans les cours loisirs que lui laissaient ses fonctions, il recueillait et mettait en ordre les matériaux des ouvrages qu'il se proposait de publier plus tard. Membre de diverses sociétés littéraires, il prenait un vif intérêt au progrès des sciences et des lettres, et ne négli-

geait rien pour les encourager. Ses talents furent récompensés par des honneurs. Nommé métropolitain des catholiques Russes, il vint habiter Saint-Petersbourg, et il y mourut, le 15 décembre 1826, dans un âge très-avancé, léguant toute sa fortune à des établissements d'instruction. Ce grand prélat a fait construire à ses frais deux églises, l'une à Petersbourg, et l'autre à Malatyeze sur le modèle de St.-Pierre de Rome, mais dans de plus petites proportions (*voy. l'Histoire de Pologne* de Chodzko, 401). Ses principaux ouvrages écrits en français sont : *Histoire de la Tauride*, Brunswick, 1800, 2 vol. in-8, réimprimée sous le titre d'*Histoire de la Chersonèse taurique*, Petersbourg, 1824, in-4; *Recherches historiques sur l'origine des Sarmates et des Slaves, et sur les époques de la conversion de ces peuples au christianisme*, ib., 1812, 5 vol. in-8, réimpr. en 1853, 4 vol. in-8; *Précis des recherches historiques sur l'origine des Esclavons ou Slaves et Sarmates*, ib., 1824, in-4.

* SIEYES (Emmanuel-Joseph), était né le 5 mars 1748, à Fréjus, où son père était directeur de la poste. Envoyé à Paris pour y achever ses études ecclésiastiques, il fut attaché à la chapelle de Mesdames de France. Il devint plus tard grand-vicaire de Chartres, et en cette qualité assista aux assemblées du clergé, de 1785 et 1786. Membre des assemblées provinciales qui furent réunies pour aviser aux moyens de combler le déficit, il s'y montra partisan des réformes, alors réclamées de toutes parts, et se fit bientôt la réputation d'un grand publiciste. Lorsque la convocation des états-généraux fut résolue, il publia successivement plusieurs pamphlets également remarquables par le fonds des idées et par la forme inusitée. Son *Essai sur les privilèges*, et sa brochure : *Qu'est-ce que le tiers-état? Tout. Qu'a-t-il été jusqu'à présent? Rien. Que demande-t-il? A devenir quelque chose*, produisirent surtout une vive sensation. Quoiqu'appartenant à l'ordre du clergé, il fut élu député du tiers-état de la ville de Paris aux états-généraux; il eut la plus grande part à l'attitude que prit cette assemblée dès ses premières séances. Ce fut lui qui proposa de sommer les deux autres ordres de se réunir au tiers pour la vérification des pouvoirs, et sur leur refus de passer outre en se déclarant assemblée nationale. Après la séance royale du 25 juin 1789, lorsque les députés reçurent l'ordre de se séparer, il fut de l'avis, aussi bien que Mirabeau, de continuer les délibérations : « Eh, messieurs, » dit-il, ne sentez-vous pas que vous êtes aujourd'hui ce que vous étiez hier? » Nommé membre du comité de constitution, il présenta le 20 juillet une *exposition des droits de l'homme et du citoyen*. Peu de jours après, il se prononça contre le projet de s'emparer des biens du clergé, et, lorsqu'on eut déclaré les dîmes abolies : « Ils veulent être libres, » dit-il, et ils ne savent pas être justes. » Il prononça, le 7 septembre, un discours qui fut imprimé sous le titre de : *Dire de l'abbé Sieyès sur la question du veto royal*, dans lequel il repousse comme une absurdité le veto absolu que Mirabeau lui-même voulait accorder au roi. Il présenta dans le même temps son projet de constitution qui n'obtint l'assen-

timent de personne, et ne fut même pas mis en discussion, parce qu'il fut jugé trop démocratique. En 1790, il travailla beaucoup dans les comités. Le 20 janvier, il présenta un *Projet de loi contre les délits de la presse*, dont il propose de renvoyer la connaissance au jury. Au mois de mars, il donna son aperçu d'une nouvelle organisation de la justice et de la police, qui, lu par le marquis de Bonnay, ne fut point discuté. Voyant diminuer son influence, il parut renoncer aux affaires. C'est en déplorant son inaction que Mirabeau dit ce mot connu : « Le » silence de M. l'abbé Sieyès e t une calamité pu- » blique. » Porté peu de temps après à la présidence de l'assemblée, il remercia, mais ses excuses ne furent pas agréées. En 1791, le 7 mai, il parla en faveur des catholiques qui refusaient de reconnaître l'église constitutionnelle, et se plaignit du comité ecclésiastique qui *semblait, dit-il, n'avoir vu dans la révolution qu'une superbe occasion de relever l'importance théologique de Port-Royal, et de faire enfin l'apothéose de Jansénius sur la tombe de ses ennemis*. Après l'arrestation du roi à Varennes, il fut nommé membre du comité chargé de réviser la Constitution; il y soutint qu'on est plus libre dans une monarchie que dans une république, combattit le système municipal; et ne pouvant se mettre d'accord avec presque aucun de ses collègues, il donna sa démission. Il avait été élu membre du département de Paris; mais après la session il se retira dans une campagne où il vécut quelque temps à peu près oublié. Député de la Sarthe à la Convention, il y siégea parmi ces membres immobiles et silencieux qui semblaient étrangers à tout ce qui se passait autour d'eux, attendant les ordres des plus forts. Dans le procès du roi, il vota la mort, mais sans ajouter, ainsi qu'on l'a prétendu, les mots *sans phrase*. Son projet sur la réorganisation de l'instruction publique ayant été adopté par le comité, il le fit présenter par Lakanal, ne voulant pas qu'on l'en soupçonnât l'auteur. Mais Robespierre qui l'avait deviné, le fit rejeter, en s'écriant : « Citoyens, on » vous trompe; cet ouvrage n'est pas de celui qui » vous le présente; je me méfie beaucoup de son » véritable auteur. » Au mois de novembre 1795, époque où se firent tant de déplorables abjurations, Sieyès en faisant l'abandon de sa pension ecclésiastique, dit ces mots : « Mes vœux appelaient depuis » longtemps le triomphe de la raison sur la supers- » tition et le fanatisme. Ce jour est arrivé; je m'en » réjouis comme d'un des plus grands bienfaits de » la révolution française...; je ne reconnais d'autre » culte que celui de la liberté et de l'égalité; d'autre » religion que l'amour de l'humanité et de la pa- » trie. » Depuis, jusqu'à la fin de la terreur, il se renferma dans un silence prudent. Après le 9 thermidor, il monta plusieurs fois à la tribune pour attaquer les partisans de Robespierre, et fut nommé membre du comité de salut public. Le 31 mars 1795, il fit prononcer la rentrée à la Convention des députés proscrits au 31 mai, comme Girondins. Lors de la formation du Directoire exécutif, il refusa d'en faire partie et d'accepter la place de ministre des relations extérieures. Devenu membre du conseil des cinq-cents, une tentative d'assas-

sinat faite sur lui, le 12 avril 1794, par un ancien moine, nommé Poulle, lui rendit un peu de popularité. Au 18 fructidor, il fut adjoint à quatre de ses collègues pour rédiger le décret de proscription qui frappa plusieurs des membres les plus influents des deux conseils. En 1797, il fut envoyé ambassadeur près du roi de Prusse, mais il ne resta pas longtemps à Berlin. Élu l'année suivante membre du Directoire pour remplacer Rebwel, il en devint le président, et, en cette qualité, lors de la fête anniversaire du 10 août, prononça un discours où l'on remarqua le passage suivant : « La royauté ne se » relèvera jamais : on ne verra plus ces hommes » qui se disaient délégués du ciel pour opprimer » avec plus de sécurité la terre, et qui ne voyaient » dans la France que leur patrimoine, dans les » Français que leurs sujets, et dans les lois que » l'expression de leur bon plaisir. » Cependant on assure qu'il fit parvenir à Bonaparte, alors en Egypte, un mémoire dans lequel, après lui avoir peint l'état déplorable de la France, il l'engageait à presser son retour pour la sauver de l'anarchie. Il concourut de tout son pouvoir au succès de la journée du 18 brumaire. Nommé l'un des trois consuls, il s'était flatté de marcher l'égal de Bonaparte; mais il s'aperçut bientôt qu'il s'était trompé dans ces calculs, et consentit à échanger son titre de consul contre celui de sénateur. Sa docilité fut récompensée par une riche dotation, et lors de l'établissement de l'empire, il reçut le titre de comte, et successivement les décorations de plusieurs ordres. Il ne paraît pas, quoi qu'on ait dit, qu'il ait fait de l'opposition dans le sénat. Napoléon, pour flatter son amour-propre, lui témoignait beaucoup d'égards dans toutes les circonstances et affectait de s'entretenir particulièrement avec lui. Dans les premiers jours d'avril 1814, il ne parut point aux séances du sénat; mais il envoya plus tard son adhésion à la déchéance de l'empereur et au rappel des Bourbons. Il fut compris néanmoins dans la liste des pairs pendant les cent-jours; mais il refusa de signer l'acte additionnel. En 1816, la loi contre les régicides le força de chercher un asile en Prusse. Il rentra en France après la révolution de 1850, et reprit sa place à l'académie des sciences morales et politiques. Depuis longtemps sa santé avait souffert de graves altérations. Il mourut à Paris, le 20 juin 1856, à 88 ans, sans avoir rétracté aucune de ses erreurs. Les *Œuvres politiques* du Sieyès ont été trad. en allemand par Oelsner, 1796, 1 vol. in-8. Quelques-uns de ses pamphlets ont été réimprimés après 1850 et 1848. M. Mignet a lu une *Notice historique* sur Sieyès à l'académie des sciences morales. Sieyès a publié lui-même une *Notice sur sa vie*, Paris, 1794, in-8, qui mérite d'être lue.

SIFFRID ou SIFFRIDUS de Misnie, prêtre du xiv^e siècle, a donné des *annales* depuis la création du monde jusqu'à l'an 1507. Pistorius en a publié une partie, l'an 1585, depuis l'an 458, jusqu'à l'an 1587. George Fabricius en a donné des extraits dans ses *Res misnicæ*, et ses *Origines saxoniceæ*.

* SIGALON (Xavier), né en 1790 à Uzes, de parents pauvres, manifesta de bonne heure une

grande aptitude pour la peinture. Les faibles ressources qu'il dut à ses premiers travaux lui permirent enfin de venir à Paris où il entra dans l'atelier de Guerin. Ses débuts annoncèrent un talent original et hardi. Le premier tableau important qu'il exposa, la *Courtisane*, fut arché par le gouvernement et placé au Luxembourg. En 1824 la *Locuste* fut l'objet de longues discussions et lui valut des critiques et des éloges exagérés. Ses autres principaux ouvrages sont : *Athalie faisant égorger les enfants du sang royal*, vaste conception qui souleva le même enthousiasme frénétique et la même fureur de réprobation ; *La Vision de saint Jérôme*, et un *Calvaire* qui date de 1851, obtintrent un succès moins contesté. Exclusivement préoccupé de sa réputation, il négligea trop ses intérêts et devint la victime de son désintéressement. Réduit à la misère, après vingt années de travaux assidus, il fut contraint de se retirer à Nîmes pour donner des leçons de dessin et peindre le portrait. Il y languissait depuis quelque temps, lorsqu'il fut choisi en 1855 par le gouvernement pour aller à Rome copier le *Jugement dernier* de Michel-Ange. Après quatre années, il venait de terminer son œuvre grandiose avec une rare perfection, lorsqu'il mourut à Rome, du choléra, le 16 août 1857, à 47 ans. Sa copie du chef-d'œuvre de Michel-Ange a été rapportée depuis à Paris, où elle orne l'une des nouvelles salles du musée du Louvre.

* SIGAUD-DE-LAFOND (Jean-René), célèbre physicien, né à Dijon en 1740, après avoir fait ses études au collège des jésuites de cette ville, vint à Paris où il fréquenta les leçons de l'abbé Nollet, en même temps que l'école de Saint-Côme. Regu maître en chirurgie, il se livra principalement à la pratique des accouchements, et le premier fit l'opération de la symphysie avec succès. Il exerça son art et donna des cours de physique dans différentes villes. A la création des écoles centrales, nommé professeur à celle du Cher, il devint ensuite proviseur du lycée de Bourges, puis professeur à la faculté des sciences de cette ville où il mourut en 1810. Sigaud était correspondant de l'Institut, depuis la formation de ce corps en 1796. Parmi ses ouvrages qui bien accueillis dans le temps ne sont plus au niveau de la science, on citera : *Leçons de physique expérimentale*, 1767, 2 vol. in-12, trad. en allemand, Dresde, 1775, in-8 ; *Leçons sur l'économie animale*, 1767, 2 vol. in-12 ; *Traité de l'électricité*, 1771, in-12 ; *Lettres sur l'électricité médicale*, ibid., in-12 ; deux *Opuscules sur la section de la symphysie des os du pubis*, 1777 et 1779, in-8 ; *Description et usage d'un cabinet de physique expérimentale*, 1775, 2 vol. in-8 ; *Eléments de physique théorique et expérimentale*, faisant suite à l'ouvrage précédent, 1787, 4 vol. in-8, trad. en espagnol par Taddeo-Lope, 1782-89, 5 vol. in-4 ; *Dictionnaire de physique*, 1780, 4 vol. in-8, avec un *Supplément*, 1782 ; *Précis historique et expérimental des phénomènes électriques*, 1781, 1785, in-8 ; *Dictionnaire des merveilles de la nature*, 1781, 2 vol. in-8, trad. en allemand par C.-G.-F. Webel, Leipzig, 1782-85, 2 vol. in-8 ; *l'École du bonheur*, ou *Tableau des vertus sociales*, Paris, 1782, in-12 ; 1802, 2 vol. in-12 ; *La religion dé-*

fendue contre l'incrédulité du siècle, contenant un *Précis de l'histoire sainte*, ibid., 1785, 6 vol. in-12 ; et sous le titre *De l'économie de la Providence dans l'établissement de la religion*, 1787, 8 vol. in-12 ; *Physique particulière*, 1792, in-12 ; *Examen de quelques principes erronés en électricité*, 1795, in-8.

SIGEBERT, roi des Est-Angles, ou de l'Angleterre orientale, appelé par le vénérable Bède, *roi très-éclairé et très-chrétien*, travailla à faire fleurir la foi dans ses états, fonda des églises, des monastères et des écoles, et descendit ensuite du trône pour se faire moine à Knochersburg, aujourd'hui Burg-Castle, dans le comté de Suffolk. Il fut assassiné, en 612, avec Egrich, son cousin, qu'il avait mis sur le trône en sa place. On fait la fête de Sigebert dans plusieurs églises d'Angleterre et de France.

SIGEBERT, troisième fils de Clotaire I^{er}, eut, pour son partage, le royaume d'Austrasie, en 561, et épousa Brunehaut, qui d'arienne s'était faite catholique. Les commencements de son règne furent troublés par une irruption des Huns dans ses états ; mais il en tailla une partie en pièces, et chassa le reste jusqu'au-delà du Rhin. Il tourna ensuite ses armes contre Chilpéric, roi de Soissons, qui, profitant de son absence, s'était emparé de Reims et de quelques autres places de la Champagne. Il reprit ces villes, et étant entré dans le royaume de Soissons, il se rendit maître de la capitale, et força son frère à accepter la paix aux conditions qu'il voulut lui prescrire. Au bout de quelques années, il la rompit, à la sollicitation de la reine Brunehaut, pour venger la mort de Galsuite, sœur de cette princesse et femme de Chilpéric. Les succès de Sigebert furent rapides, et la victoire le suivait partout, lorsqu'il fut assassiné, l'an 575, par les gens de Frédégonde, la source des malheurs de Chilpéric, qui l'avait épousée après Galsuite. Sigebert fut pleuré de tous ses sujets, dont il faisait les délices par son affabilité, sa douceur et sa générosité. — Il ne faut pas le confondre avec SIGEBERT, dit le Jeune, fils de Dagobert, et son successeur dans le royaume d'Austrasie, l'an 658. Ce prince, mort en 656, a mérité par sa piété d'être mis au nombre des saints ; on fait sa fête à l'église primatiale, aujourd'hui cathédrale de Nancy, où l'on conserve son corps. Sigebert de Gemblours a donné la *Vie* de ce roi. On la trouve dans le tome I^{er} du mois de février des *Acta sanctorum*.

SIGEBERT, moine de l'abbaye de Gemblours, dans le Brabant, né vers l'an 1050, enseigna pendant plusieurs années dans le monastère de St.-Vincent à Metz, et mourut à Gemblours en 1112. Il passait pour un homme d'esprit, pour un savant universel et un bon poète, et c'est sans doute la vanité que lui inspiraient ses talents et les éloges qu'ils lui attiraient, qui lui fit oublier l'esprit de son état, au point de prendre le parti du simoniac et schismatique Henri IV, contre les saints pontifes Grégoire VII, Urbain II et Pascal II. Sigebert est auteur : d'une *Chronique*, dont on conserve l'original dans la bibliothèque de Gemblours, et dont la meilleure édition est celle d'Aubert le Mire, Anvers, 1608, in-8. Pistorius l'a insérée dans

ses *Scriptores germanici*, tom. 1. Elle commence à l'an 581, où finit celle d'Eusèbe, et va jusqu'à l'an 1115. Elle a été continuée par plusieurs auteurs. Il ne faut nullement ajouter foi à ce qu'il raconte des papes qui ont eu des démêlés avec l'empereur Henri IV. *Illa*, dit Valère André, *non tam facta quam à Sigeberte conficta*. Saint Anselme, dans sa lettre 8, l'a réfuté, de même que Baronius, t. 11^e de ses *Annales*, Bellarmin, *De scriptoribus eccl.* et dans ses *Controverses*. (Voyez les jugements de plusieurs auteurs sur cette *Chronique*, dans la *Bibliothèque* du père le Long, n° 11985.) *Vie de saint Théodoric*, évêque, fondateur du monastère de Saint-Vincent à Metz. Leibnitz l'a insérée dans ses *Scriptores rerum brunswicensium*. *Vie de saint Sigebert*, roi, dans *Surius* et dans le 1^{er} vol. des *Acta sanctorum*, du mois de février; *Vie de saint Guibert*, fondateur du monastère de Gemblours, dans *Surius*, dans les *Acta sanctorum* et les *Acta de Mabillon*; *Gesta abbatum gemblacensium*, continués par un disciple de Sigebert jusqu'à l'an 1156, dans le *Spicilege* de D. d'Achéry; *De viris illustribus*, Anvers, 1659, in-fol., avec des notes par Aubert le Mire, et dans la *Bibliothèque* de Fabricius, Hambourg, 1718, in-fol. On conserve plusieurs ouvrages manuscrits de Sigebert à Gemblours : *Passio sanctæ Lucia*, poème; *Passio Thebæorum*, poème; *Vita et passio sancti Lamberti*; *De jejuniis quatuor temporum*; *Ecclesiastes versu heroico descriptus*, etc. Dans son ouvrage de *Viris illustribus*, il donne le catalogue de ses productions : il y en a une intitulée *Apologia ad Henricum imperatorem contra eos qui calumniabantur missas conjugatorum presbyterorum*; ouvrage qui a disparu et qui n'aurait pas dû paraître.

SIGÉE (Louise), *Aloysia Sigee*, née à Tolède, morte en 1560, était fille de Diégo Sigée, qui l'éleva avec soin, et qui la mena avec lui à la cour de Portugal. Alphonse Cueva, de Burgos, l'épousa. On a d'Aloysia Sigée un poème latin intitulé *Sintra*, du nom d'une montagne de l'Estramadure, où l'on a vu, suivant le peuple, des tritons jouant du cornet. Le livre infâme *De arcanis Amoris et Veneris*, qui porte son nom, n'est point d'elle. Ceux qui lui ont attribué ont fait un outrage à la mémoire de cette dame illustre. C'est une production digne de l'esprit corrompu de Chorier. (Voy. ce nom.) Outre la *Sintra*, elle publia, *Trente Epîtres latines*; *Dialogus de differentia vitæ rusticæ et urbanæ*. Louise fut une des institutrices de Marie de Portugal, fille de Jean III, et depuis épouse de Philippe II. Elle écrivit au pape Paul III une lettre en cinq langues, latin, grec, hébreu, syriaque et arabe.

SIGISMOND (saint), roi de Bourgogne, succéda l'an 516 à Gondebaud, son père, qui était arien. Le fils, instruit dans la véritable religion par saint Avit, évêque de Vienne, abjura cette hérésie. En 516, il fonda le célèbre monastère de Saint-Maurice, à Agaune, en Valais. Il purgea ses états du poison des vices et de l'hérésie. C'est à son zèle que l'on doit la convocation du concile d'Epaone, où présida saint Avit. Après la mort de sa femme Amalberge, dont il avait eu un fils nommé *Sigeric*,

il se remarria. Le jeune prince encourut l'indignation de sa belle-mère, qui l'accusa d'avoir formé le projet d'ôter la vie et la couronne à son père. C'était une calomnie; cependant le père donna dans le piège, et fit mourir son fils. Il ne tarda pas à reconnaître son erreur, et se retira dans le monastère d'Agaune, pour y expier sa crédulité et sa précipitation par les larmes de la pénitence. Il y établit les acémètes (1), pour laisser dans l'Eglise un monument durable de sa douleur et de son repentir. Clodomir, fils de Clovis, lui déclara la guerre; Sigismond fut défait, pris prisonnier, et envoyé à Orléans. Il fut ensuite massacré et jeté avec sa femme et ses enfants dans un puits du village de Saint-Père-Avy-la-Colombe, à 4 lieues d'Orléans, l'an 525. On gardait ses reliques à Agaune; mais l'empereur Charles IV les fit transporter à Prague. On lui a donné quelquefois le nom de martyr, comme à d'autres hommes vertueux de ce temps-là, qui mouraient d'une mort violente. Sa *Vie* écrite par Grégoire de Tours se trouve dans le Recueil des Bollandistes.

SIGISMOND de Luxembourg, empereur d'Allemagne, fils de Charles IV et frère de l'empereur Wenceslas, naquit en 1566. Il épousa Marie, reine de Hongrie, fille de Louis le Grand, et fut élu roi de ce pays en 1586. Les Turcs faisaient des progrès journaliers en Europe; et la Bulgarie, dont ils venaient de s'emparer, les rapprochait des frontières de la Hongrie. Ils commençaient déjà à infester la Serbie, la Bosnie et la Valachie, dont les princes, feudataires de la couronne de Hongrie, avaient droit de recourir à la protection du roi. Le plan combiné de conquêtes affecté par ces infidèles, et qui semblait menacer la Hongrie et toute la chrétienté, réveilla l'attention de Sigismond. Il s'allia avec l'empereur de Constantinople, et sollicita des secours dans différentes cours de l'Europe, pour se trouver en état de repousser de si redoutables ennemis. Le comte de Nevers, fils du duc de Bourgogne, lui amena une nombreuse noblesse et un corps de dix mille Français, tous gens d'élite. Une armée de 150,000 hommes se rassembla sous les drapeaux de Sigismond, qui, désirant de reprendre la Bulgarie, pénétra, en 1596, dans cette province, et vint mettre le siège devant Nicopolis. Bajazet étant arrivé à la tête de toutes ses forces pour dégager cette place, gagna une victoire complète. Sigismond, ayant été coupé dans sa retraite, prit le parti de s'embarquer sur le Danube, et de se sauver par Constantinople. La longue absence de ce prince, jointe à l'aversion que les Hongrois avaient pour lui, accrédita le bruit de sa mort et occasionna de nouveaux troubles dans la Dalmatie. A son retour il acheva de révolter tous les esprits par la rigueur extrême dont il usa à l'égard des moteurs de la sédition. Les états le firent arrêter et enfermer au château de Ziklos, en 1599. Ladislas ou Lancelot vint de Naples pour lui enlever sa couronne; mais cette entreprise n'eut pas de succès. Sigismond recouvra sa liberté et le trône,

(1) Mot grec qui signifie *ne dormant point*. On a ainsi appelé les moines chez qui les exercices pieux duraient jour et nuit sans interruption.

et fut choisi empereur, en 1410. Après avoir fait différentes constitutions pour rétablir la tranquillité en Allemagne, il s'appliqua à pacifier l'Eglise et à terminer le schisme qui la désolait. A cet effet, il passa les Alpes et se rendit à Lodi, où il convint avec le pape Jean XXIII de convoquer un concile. La ville de Constance fut choisie pour être le lieu où se tiendrait cette auguste assemblée qui commença, en 1414, composée d'une multitude extraordinaire de prélats et de docteurs. L'empereur y fut presque toujours présent, et son zèle y éclata dans plusieurs occasions. Pierre de Lune, qui avait pris le nom de Benoît XIII, continuant de braver l'autorité du concile, Sigismond fit le voyage du Roussillon pour l'engager à se démettre de la papauté. N'ayant pu y réussir, il se rendit à Paris, puis à Londres, pour concerter avec les rois de France et d'Angleterre les moyens de rendre la paix à l'Eglise et à la France; mais il revint à Constance sans avoir pu faire réussir son entreprise. Cependant ses soins contribuèrent beaucoup à la fin du schisme (*voy. JEAN XXIII et MARTIN V*); mais, en donnant la paix à l'Eglise, il se mit sur les bras une guerre cruelle. Jean Huss et Jérôme de Prague avaient été dégradés par le concile et livrés au bras séculier, qui les condamna au feu, après qu'on eut épuisé tous les moyens de vaincre leur obstination (*voy. Huss*). Les hussites, voulant venger la mort de ces deux hérétiques, armèrent contre l'empereur. Ziska était à leur tête. Il remporta une pleine victoire en 1419 sur Sigismond, qui put à peine en seize années réduire la Bohême avec les forces de l'Allemagne et à l'aide des croisades. Ce prince mourut à Znaïm en 1457, à 70 ans, après avoir apaisé le reste des troubles de Bohême, et fait reconnaître Albert d'Autriche, son gendre, pour héritier du royaume. Depuis lui, l'aigle à deux têtes, employé d'abord comme symbole des deux empires d'Orient et d'Occident, a toujours été conservé dans les armoiries des empereurs. Ce prince était bien fait, libéral, affable et fort instruit. Il parlait bien plusieurs langues, et régnant avec éclat en temps de paix, il fut malheureux en temps de guerre, quoiqu'il ne manquât ni d'activité ni de courage. La couronne impériale reentra après sa mort dans la maison d'Autriche, d'où elle ne sortit plus jusqu'à son extinction, en 1740.

SIGISMOND I^{er}, roi de Pologne, surnommé *le Grand*, fils de Casimir IV, né en 1466, parvint au trône en 1507, par les suffrages des Lithuaniens et des Polonais. Il employa les premières années de son règne à corriger les abus qui s'étaient glissés dans le gouvernement par la faiblesse de ses prédécesseurs, Jean-Albert, et Alexandre, ses frères. Il remit la république dans son ancien lustre au dedans et au dehors. Il battit les Moscovites, et les chassa de la Lithuanie en 1514. Il reprit sur les chevaliers teutoniques quelques villes qu'ils avaient enlevées à la Pologne, tailla en pièces, l'an 1551, les Valaques, qui avaient fait une irruption dans ses états, et assura par ses victoires la paix à la Pologne. Ce prince mourut en 1548, à 82 ans, aimé de ses sujets, et respecté de toutes les nations de l'Europe. C'était un sage sur le trône, souve-

rain bienfaisant, juste appréciateur du mérite. Il s'attacha à polir les mœurs des Polonais, à faire fleurir les sciences et les arts, à fortifier les places de guerre, à embellir les principales villes, à préserver son royaume des nouvelles hérésies. Cependant on lui reproche d'avoir partagé tout l'odieux de son neveu Albert de Brandebourg, grand-maitre de l'ordre teutonique, à qui il donna illégitimement l'investiture de la Prusse ducale, et qui par là se vit en état de protéger puissamment le luthéranisme, et de le propager. Il avait une force extraordinaire, qui le fit regarder comme l'Hercule de son temps.

SIGISMOND II, surnommé *Auguste*, fils du précédent, né en 1520, lui succéda en 1548. Aussitôt qu'il se vit maître du trône, il fit rendre à Barbe Radziwil, sa maîtresse, qu'il avait épousée en secret, les honneurs qui lui étaient dus en qualité de reine. La nation délibéra dans une diète, si elle ne casserait point un mariage si disproportionné : il ne trouva de l'appui que dans ceux qui avaient embrassé ou qui favorisaient les nouvelles erreurs; en reconnaissance, il permit d'envoyer les enfants dans les universités hérétiques d'Allemagne, ce qui avait été défendu jusques alors. Ce fut par-là que l'hérésie pénétra dans la Pologne. Dans la suite son zèle se réveilla, il travailla à faire cesser les troubles causés par l'hérésie; mais il n'y opéra pas de grands fruits : « Il est bien plus aisé, dit un politique » chrétien, de prévenir ces sortes de maux que de » les réparer, ou d'en circonscrire les effets : une » prudence active suffit pour arrêter l'erreur dans » ses commencements; le courage uni à la puis- » sance ne suffit pas toujours à la réprimer quand » elle a pris son essor. » Sous son règne, la Lithuanie, déjà unie à la Pologne sous Jagellon (*voy. JAGELLON*), y fut solennellement incorporée, à la diète de Lublin, en 1569. Il acquit la Livonie à la couronne, donna un décret solennel contre les *Soci-niens* en 1566, et mourut en 1572, après un règne de 24 ans, sans laisser de postérité. En lui finit la ligne masculine des Jagellons. Le duc d'Anjou, depuis roi de France, sous le nom de Henri III, lui succéda. Sigismond-Auguste était brave, quoiqu'il aimât la paix, lent dans le conseil, et vif dans l'exécution. L'amour des femmes et l'appui inconsidéré qu'il donna d'abord à des sectaires inquiets et dangereux furent presque les seules taches de sa vie. L'auteur de l'*Histoire teutonique* lui reproche encore d'avoir suivi le mauvais exemple de son père, en enlevant les immenses possessions qu'avait l'ordre teutonique en Livonie, et en détruisant l'archevêché de Riga. « On voit bien, » ajoute-t-il, que les usurpations prospèrent rare- » ment. De tant d'immenses possessions que la Po- » logne a ravies à l'ordre teutonique, tant en Prusse » qu'en Livonie, il ne lui en reste rien aujour- » d'hui, sinon quelques droits sur les villes de » Thorn et de Dantzick, et la suzeraineté sur la » Courlande; et ce dernier droit, quoique très- » réel, a été si contre-balancé par l'influence de » la Russie, qu'on serait presque tenté de le ranger » au nombre de ses pertes. » Mencke fit imprimer la *Vie* de Sigismond II, en 1705, Leipzig, in-8, et

les *Lettres* et les *Réponses* attribuées à ce monarque, en latin. Ce recueil contient aussi les *Lettres* attribuées au roi Battori.

SIGISMOND III, fils de Jean III, roi de Suède, né en 1566, monta sur le trône de Pologne en 1587, et fut couronné à l'exclusion de Maximilien d'Autriche, qui avait été élu par quelques seigneurs. Après la mort de son père, il alla recevoir le sceptre des Suédois en 1594. Ce roi était zélé catholique; il ne tarda pas à déplaire à ses nouveaux sujets, attachés aux erreurs de Luther. Charles, prince de Sudermanie, oncle du roi, se servit de cette conjoncture, et se fit mettre la couronne de Suède sur la tête en 1604. Cette usurpation fut la semence d'une guerre très-longue, dans laquelle Sigismond ne fut pas heureux. Il eut d'autres démêlés avec les Tartares et les Moscovites, sur lesquels il fit quelques conquêtes; mais Gustave-Adolphe lui faisait essuyer des pertes d'un autre côté. Consumé d'inquiétudes, il mourut en 1652, à 66 ans. La piété, la justice, la clémence, formaient la caractère de ce prince. Il perdit la couronne de Suède en se déclarant pour les intérêts de la religion catholique. Ce fut encore ce même zèle qui le priva de l'empire de Moscovie. Il aimait trop la vérité pour la sacrifier à quelque intérêt que ce fût; la plus légère dissimulation lui paraissait une espèce d'apostasie. Son fils aîné lui succéda sous le nom de Wladislas VII.

SIGLERUS (Michel), syndic de la ville de Hermanstadt en Transylvanie, est auteur d'un ouvrage intitulé : *Chronologia rerum Hungaricarum, Transilvanicarum, etc., libri II*. Il narre avec sincérité les troubles dont il a été témoin. Cet ouvrage, resté longtemps manuscrit, a été publié dans l'*Apparatus ad historiam Hungariæ, sive Collectio miscella in decades distributa*, Presbourg, 1755, in-fol.

SIGNORELLI (Luc), peintre, né vers 1440 à Cortone, mort en 1521, âgé de 81 ans, a travaillé à Orviette, à Lorette, dans sa ville natale et à Rome. Il était allié à la famille Vasari d'Arezzo, et fut un des premiers qui, en Toscane, dessinèrent le corps humain avec la véritable intelligence de l'anatomie. La *Communion des apôtres* (à Cortone); le *Voyage de Moïse avec Sephora*, et la *Promulgation de l'ancienne loi* (à la chapelle Sixtine, à Rome), sont ses meilleurs tableaux. La partie dans laquelle il excellait le plus était le dessin. Il mettait beaucoup de feu et de génie dans ses compositions. Michel-Ange en faisait un cas singulier, et n'a point dédaigné de copier quelques traits de cet habile artiste.

SIGONIO (Charles), d'une famille ancienne de Modène, où il naquit vers 1520, fut destiné par son père à la médecine; mais son génie le portait à la littérature. Sigonio occupa d'abord une chaire dans sa patrie, et obtint la protection du cardinal Grimani. La jalousie de Bandinelli, autre savant renommé, lui fit quitter Modène. Il occupa d'autres chaires à Venise, à Bologne, et ensuite à Rome où il fut chargé, en 1578, par le pape Grégoire XIII, de continuer l'*Histoire ecclésiastique*, commencée par Panvinio, et obtint une pension de la république de Venise. Il alla mourir dans sa patrie en

1584, à 64 ans. Ce savant avait de la difficulté à parler; mais il écrivait bien, et sa latinité est assez pure. Il refusa d'aller auprès d'Etienne Battori, roi de Pologne, qui voulait le fixer à sa cour. Il ne voulut jamais se marier; et quand on lui en demandait la raison, il répondait : *Minerve et Venus n'ont jamais pu vivre ensemble*. On a de lui un grand nombre d'ouvrages dont les principaux sont : *De republica Hebræorum*, traité méthodique, et qui renferme dans un petit espace bien des choses utiles; *De republica Atheniensium libri IV*, savant et recherché; *Historia de Occidentis imperio*, livre nécessaire pour connaître l'histoire de la décadence de l'empire romain, et la formation des principautés d'Italie; *De regno Italiæ libri XX*, depuis l'an 679 jusqu'à l'an 1500, traité plein de recherches, d'exactitude, et éclairé par une sage critique; une *Histoire ecclésiastique*, imprimée à Milan en 1754, en 2 vol. in-4, dans laquelle on trouve beaucoup d'érudition. On a encore de lui des *Notes* sur Tite-Live, de savants *Traité*s sur le droit romain, etc. Ses *Œuvres* ont été recueillies par Argellati, et publiées à Milan, 1752-57, 6 vol. in-fol. avec une vie de l'auteur par Muratori, etc. La liste complète des écrits de Sigonio, avec une *Notice* sur ce savant, se trouve dans Tiraboschi. Sigonio avait eu de violents démêlés avec Robortello.

* SIGORGNE (Pierre), né en 1719, à Rambercourt-les-Pots, en Lorraine, vint faire ses études à Paris, et après sa licence fut nommé professeur de philosophie au collège du Plessis. Il substitua dans son enseignement la philosophie de Newton à celle de Descartes qui, repoussée si longtemps par l'université, dominait alors dans les écoles, et ne craignit pas d'attaquer Privat de Molières (voy. ce nom, vi, 46) qui en faisait la base de ses leçons au collège royal de France. Une dispute s'engagea entre les deux physiciens, et la chute des tourbillons en fut l'issue. Cette victoire, remportée sur un homme qui jouissait d'une célébrité méritée, fit connaître Sigorgne d'une manière avantageuse, et il fut pourvu de quelques bénéfices. En quittant l'enseignement, il vint à Mâcon, précédé d'une réputation honorable. Nommé chanoine de la cathédrale et grand-vicaire, il montra dans l'administration de ce diocèse autant d'habileté que de sagesse. La part qu'il y prit n'absorba pas tellement son temps qu'il ne s'occupât encore de sciences et d'ouvrages relatifs à la morale et à la religion. Il mourut à Mâcon le 10 novembre 1809, à 90 ans; dans cet âge avancé il avait conservé toutes les facultés de son esprit, et écrivait encore avec une vigueur qu'on aurait admirée dans un jeune homme. On a de lui : *Examen et réputation des leçons de physique données au collège royal par Privat de Molières*, 1740, in-12; *Réplique à M. de Molières, ou Démonstration physico-mathématique de l'insuffisance et de l'impossibilité des tourbillons*, 1741, in-12; *Institutions newtoniennes, ou Introduction à la philosophie de Newton*, 1747, 2 vol. in-8; *De la cause de l'ascension et de la suspension de la liqueur dans les tuyaux capillaires*, dissertation couronnée par l'académie de Rouen en 1748; *Institutions leibnitzziennes, ou Précis de monadologie*, Lyon et Paris, 1764, in-4

et in-8; *Astronomiæ physiciæ juxta Newtoni principia breviarium ad usum studiosæ juventutis*, Paris, 1748, in-12; *Prælectiones astronomiæ newtonianæ*, 1769, in-8; *Dissertation sur le prêt à jour; Lettres écrites de la plaine, en réponse à celles de la montagne* (de J. J. Rousseau), Amsterdam, 1765, in-12; *Le philosophe chrétien, ou Lettres à un jeune homme entrant dans le monde, sur la vérité et la nécessité de la religion*, 1765, in-12, nouv. édit., 1776, in-8; *Oraisons funèbres du Dauphin*, 1766, in-4 et de Louis XV, 1774, in-4; *Défense de la première des vérités*, 1806; l'abbé Sigorgne avait alors 87 ans. Lorsque le *Spectacle de la nature* parut, il adressa à l'abbé Pluche une *Lettre critique*, sous le nom d'un officier de cavalerie. Il en résulta une liaison intime entre les deux savants, faits pour s'estimer. L'abbé Sigorgne n'approuvait point la *nouvelle chimie*; il écrivit contre elle, d'une manière assez solide pour obtenir le suffrage et l'assentiment de plusieurs hommes instruits. En 1805, il fut nommé correspondant de l'institut comme il l'avait été de l'académie des sciences; il était membre de celle de Nancy, de la société des sciences et des arts de Mâcon, etc.

SIGRAIS. Voy. BOURDON.

SILAS (saint), un des 72 disciples, fut choisi avec Jude pour aller à Antioche porter le décret fait dans le concile de Jérusalem sur l'observation des cérémonies légales. Silas s'attacha à saint Paul, et le suivit dans la visite qu'il fit des églises de Syrie et de Cilicie, d'où ils vinrent en Macédoine. Il fut battu de verges avec lui par l'ordre des magistrats de Philippi, en haine de la foi chrétienne, et eut beaucoup de part aux autres souffrances et travaux de cet apôtre. On célèbre la fête de saint Silas le 15 juin. Saint Jérôme (épître 145) dit que Silas est le même que Silvain, dont il est fait mention au commencement de l'Épître de saint Paul aux Thessaloniens; mais les Grecs les distinguent, et Dorotheé et saint Hippolyte, martyrs, disent que Silas a été évêque de Corinthe, et Silvain évêque de Thessalonique.

SILENCE, divinité allégorique. On la représentait sous la figure d'un homme tenant un doigt sur sa bouche; ou sous la figure d'une femme, et alors on l'appelait *Muta* chez les Latins, c'est-à-dire *Muette*. « C'était, dit un mythologiste, une des plus raisonnables divinités du paganisme, à qui l'on ne pouvait faire d'autre reproche que d'être une divinité. Que de chrétiens et surtout de chrétiennes, sans l'adorer, feraient très-bien de l'imiter. » Voy. *Muette* et *Harpocrate*.

SILÈNE : c'était un vieux satyre qui avait été le père nourricier et le compagnon de Bacchus. Il monta sur un âne pour accompagner ce dieu dans la conquête qu'il fit des Indes. A son retour, il s'établait dans les campagnes d'Arcadie, et ne passait pas un jour sans s'enivrer.

SILHON (Jean), conseiller d'état ordinaire, et l'un des premiers membres de l'académie française, naquit à Sos en Gascogne. Il mourut étant directeur de cette compagnie, en 1667. Le cardinal de Richelieu l'employa dans plusieurs affaires importantes, et lui obtint des pensions. On a de lui

un *Traité de l'immortalité de l'âme*, Paris, 1634, in-4, et quelques ouvrages de politique, entr'autres le *Ministre d'état*, 1631-45, 2 vol. in-4, réimprimé par les Elzéviros, 1641-45, 2 vol. in-12, auquel on en joint un 3^e imprimé en 1662, contenant un autre ouvrage de Silhon : *De la certitude des connaissances humaines*.

SILHOUETTE (Etienne de), né à Limoges en 1709, devint contrôleur-général et ministre d'état. Il remplit cette place dans des temps difficiles : la guerre ruineuse de 1756 avait épuisé les coffres du roi et les ressources des partienliers; il voulut y remédier par l'économie et la réforme, ce qui lui ayant attiré un grand nombre d'ennemis, il ne garda cette place que huit mois. Il se retira dans sa terre de Brie-sur-Marne, où il vécut en philosophe chrétien, répandant des bienfaits sur ses vassaux, et profitant de toutes les occasions de faire le bien. Il mourut en 1767, à 58 ans. Les ouvrages qui l'ont fait connaître dans la république des lettres, sont : *Idee générale du gouvernement chinois*, 1729, in-4; 1751, in-12; *Réflexions politiques sur les grands princes*, traduites de l'espagnol de Balthasar Gracian, 1750, in-4 et in-12; une *Traduction* en prose de l'*Essai de Pope sur l'homme*, in-12. Cette version est fidèle, le style en est concis; mais on y désirerait quelquefois plus d'éloquence et de clarté. Il est à croire qu'il se fût occupé d'un autre ouvrage s'il avait jugé celui-ci avec une sévérité convenable. (Voy. POPE.) *Mélanges de littérature et de philosophie*, de Pope, 1742, 2 vol. in-12; *Traité mathématique sur le bonheur*, 1741, in-12; *L'union de la religion et de la politique*, de Warburton, 1742, 2 vol. in-12: ouvrage excellent, où l'on réfute le reproche fait à la doctrine de l'Evangile, de ne s'accorder pas avec les moyens de la politique; et où l'on montre que la vraie politique est un résultat tout naturel des maximes chrétiennes: ce que Bossuet avait déjà démontré dans son *Traité de la politique de l'Ecriture sainte* (1). Silhouette s'occupait volontiers de ces sortes d'ouvrages et cherchait à les répandre. Son zèle pour la religion était actif et éclairé, sa piété tendre et agissante; *Lettres sur les transactions publiques du règne d'Elizabeth*, avec quelques réflexions critiques sur Rapin relativement à l'histoire de ce règne, Amsterdam, 1756, in-12.

SILIUS ITALICUS (Caius), homme consulaire, ne l'an 25 de notre ère, mort au commencement du règne de Trajan, âgé de 75 ans, se laissa mourir de faim, n'ayant pas le courage de supporter la maladie qui le tourmentait. Silius avait d'abord fait le métier de délateur; il effaça cette tache dans la suite. Sa fortune était assez considérable. Il possédait une maison qui avait été à Cicéron, et une autre où était le tombeau de Virgile; mais il n'avait ni l'éloquence du premier ni la verve du second.

(1) « Le rempart le plus sûr d'un état, dit Fénelon, est la justice, » la modération, la bonne foi, et l'assurance ou sont vos voisins » que vous êtes incapables d'usurper leurs terres. » Stanislas le Bienfaisant goûtait beaucoup cette maxime, et ajoutait : « Rien » n'est plus propre à faire échouer la finesse et l'artifice, que » la candeur et la simplicité. La finesse avilit la pitié que, comme » l'hypocrisie dégrade la dévotion; et toute la dissimulation d'un » roi ne doit aller que jusqu'au silence. — « L'amour de la justice, » a dit un homme très-sensé, épargne bien de l'esprit. »

Silius est connu par un *Poème latin* sur la deuxième guerre punique. Cette production ressemble à une gazette, par la faiblesse de la versification, et par l'exactitude et l'ordre qu'il a mis dans les faits. Il y a cependant des tirades pleines de noblesse et de grandeur : il est écrit avec assez de pureté. Ce poème fut trouvé par le Pogge, dans une tour du monastère de Saint-Gall, durant la tenue du concile de Constance. La 1^{re} édition de *Silius Italicus* est de Rome, 1471, in-fol. Daniel Heinsius en a donné à Leyde une édition avec de savantes notes, et Lefèvre de Villebrune à Paris, avec une trad. française, 1781, 3 vol. in-12. Une nouv. trad. de Silius par MM. Corpet et Dubois, 1857, 3 vol. in-8, fait partie de la *Bibl. lat. franç.* de Panckoucke.

SILLERI. Voy. BRULART.

SILVA. On cite de ce nom quatre artistes habiles, savoir : François, peintre et statuaire, mort en 1641 ; Augustin, sculpteur renommé ; François, dit le *Jeune*, petit-fils du précédent, et sculpteur lui-même, mort à Bonn, dans l'électorat de Cologne, en 1757 ; Charles-François, sculpteur et architecte, né en 1665, et mort à Milan en 1726.

SILVA (Jean-Baptiste), né à Bordeaux en 1684 d'un médecin, prit le même état que son père. Après avoir reçu le bonnet de docteur à Montpellier, à l'âge de 19 ans, il vint à Paris, et obtint le même grade dans la faculté de médecine de cette ville en 1712. Plusieurs cures importantes lui ayant donné une grande réputation, il fut recherché dans les maisons les plus distinguées. Son nom pénétra dans les pays étrangers. La czarine Catherine lui fit proposer la place de son premier médecin, avec des avantages considérables ; mais Silva ne voulut pas abandonner le pays auquel il devait sa naissance, sa réputation et sa fortune. Il mourut à Paris en 1744, à 60 ans, avec les titres de premier médecin du prince de Condé et de médecin-consultant du roi. Il a laissé un *Traité de l'usage des différentes sortes de saignées, et principalement de celle du pied*, 1727, 2 vol. in-12, et des *Dissertations et consultations médicales*, Paris, 1744, 2 vol. in-12. C'est de lui que parle Voltaire dans ces beaux vers sur la formation du sang :

Demandez à Silva par quel secret mystère
Ce pain, cet aliment dans mon corps digéré,
Se transforme en un lait doucement préparé ;
Comment, toujours filtré dans ses routes certaines,
En longs ruisseaux de pourpre il court enliser mes veines.

SILVA. Voy. SYLVA et REJON.

SILVAIN (Flavius-Silvanus), fils de Bonitus, capitaine gaulois, fut élevé, sous le règne de Constance, au grade de commandant de la cavalerie, et ensuite à la place de général de l'infanterie dans les Gaules. Il combattit avec succès les Barbares ; mais s'étant laissé proclamer *Auguste* par ses soldats en 355, il fut poignardé par Ursicin, que Constance avait envoyé contre lui, et qui, pour mieux réussir dans ce dessein, avait fait semblant de le reconnaître pour son prince légitime.

* SILVANI (Ghérardo), célèbre architecte et sculpteur de Florence, où il naquit en 1579, a embelli sa patrie de plusieurs monuments, parmi lesquels on cite la *chapelle de Saint-Pierre-Majeur*, les *palais*

Riccardi et Capponi, la *façade du palais Strozzi*, l'*église* et le *couvent des Théatins*, celle des *Stigmates*, celle de *Saint-François de Paule*, hors de Florence, etc. Il mourut dans sa ville natale en 1675, avec la réputation d'un des plus habiles artistes italiens. M. Quatremère de Quincy lui a consacré une excellente *Notice* dans son *Dictionnaire historique d'architecture*. — PIERRE-FRANÇOIS, son fils et son élève, vint à Paris, où son nom fut changé en celui de *Silvain*. On compte parmi ses principaux ouvrages l'*église des Pères de l'Oratoire*.

SILVATICIS. Voy. PORCHETTI.

SILVÈRE (saint), natif de Campanie, fils du pape Hormisdas, qui avait été engagé dans le mariage avant de s'attacher au service de l'Eglise, monta sur la chaire de saint Pierre après le pape Agapet 1^{er}, en 536. Théodat, roi des Goths, le plaça par violence sur le trône pontifical ; mais cette intronisation ne fut regardée comme canonique que quand le clergé de Rome eut consenti à son élection. Peu de temps après, Bélisaire, général de l'empereur Justinien, s'empara de Rome. L'impératrice Théodora résolut de profiter de cette occasion pour étendre la secte des acéphales, branche de l'euty-chianisme. Elle tâcha de faire entrer Silvère dans ses intérêts ; mais voyant ses efforts inutiles, elle résolut de le faire déposer. On l'accusa injustement d'avoir des intelligences avec les Goths ; on produisit une lettre qu'on prétendait qu'il avait écrite au roi ennemi ; mais il fut prouvé qu'elle avait été forgée par un avocat nommé *Marc* ; cela n'empêcha pas qu'il ne fût envoyé en exil à Patara, en Lycie, et qu'on n'ordonnât à sa place Vigile, le 22 novembre 557. L'évêque de Patara prit hautement la défense de Silvère, alla trouver l'empereur à Constantinople, le menaça des jugements de Dieu, s'il ne réparait le scandale, et lui dit : *Il y a plusieurs rois dans le monde, mais il n'y a qu'un pape dans l'Eglise de l'univers*. Justinien, instruit du véritable état des choses, ordonna qu'on rétablît Silvère sur son siège. En revenant en Italie, il fut arrêté de nouveau par Bélisaire, à la sollicitation de sa femme, qui par là voulait faire sa cour à Théodora. Il fut relégué dans l'île de Palmaria, vis-à-vis de Terracine, où, selon Libérat, il mourut de faim en juin 558. Procope, qui était alors en Italie, dit qu'il fut massacré à l'instigation d'Antonia, épouse de Bélisaire. Après sa mort, Vigile fut reconnu pour pape légitime. Voy. Libérat, *Breviarium*, cap. 22 ; *Acta sanctorum*, junii, tom. 4, pag. 15 ; et les *Annales d'Italie*, par Muratori.

SILVESTRE 1^{er} (saint), pape après saint Melchiade, en janvier 514, envoya des députés au concile d'Arles pour l'affaire des donatistes, et en tint lui-même plusieurs à Rome. Il envoya aussi Vitus et Vincent, prêtres de l'Eglise de Rome, avec Osius, évêque de Cordoue, au concile général de Nicée, en 325, pour y assister en son nom. Sa mort, qui arriva en décembre 555, fut celle d'un saint. C'est sous son pontificat que commença d'éclater l'hérésie d'Arius, qui déchira si longtemps l'Eglise. Les *Actes* de ce saint sont apocryphes. On dit qu'il fut envoyé en exil sur le mont Soracte du temps de Constantin, et qu'à son retour il baptisa ce prince et le guérit

en même temps de la lèpre ; mais les hagiographes d'Anvers, au 21 mai, Baronius, et surtout Noël Alexandre, sec. 4, page 18, prouvent que ce récit est faux dans tous ses détails.

SILVESTRE II, pape, appelé auparavant *Gerbert*, né en Auvergne d'une famille obscure, fut élevé à Aurillac, dans le monastère de Saint-Gérauld, et devint par son mérite abbé de Bobio, dans la Lombardie. Il se retira ensuite à Reims, où il fut chargé de l'école de cette ville, et où il eut pour disciple Robert, fils de Hugues Capet. Son savoir lui fit tant d'admirateurs, qu'il fut élevé sur la chaire archiepiscopale de cette ville en 992, après la déposition d'Arnoul. Mais celui-ci ayant été rétabli en 998, par Grégoire V, Gerbert se retira près de l'empereur Othon qui avait été son disciple. Ce prince lui obtint l'archevêché de Ravenne. Enfin, le pape Grégoire V étant mort, le savant bénédictin obtint la papauté, par la protection du même prince, en 999, et en jouit jusqu'en 1003, année de sa mort. Gerbert était un des plus savants hommes de son siècle. Il était habile dans les mathématiques et dans les sciences les plus abstraites. Il nous reste de lui 149 *Epîtres*, la *Vie de saint Adalbert*, archevêque de Prague, et quelques ouvrages de mathématiques qui déposent en faveur de son érudition (*voy. MABILLON, Analect.*, tome 2, page 215). Quelques-uns lui attribuèrent la construction de l'horloge de Magdebourg, l'an 996 ; mais cela n'est pas constaté : on croit que l'inventeur des horloges à roues est Richard Waligford, abbé de Saint-Alban, en Angleterre, lequel florissait l'an 1526. Bennon, cardinal du parti de l'antipape Guibert, qui écrivait un siècle après la mort de Silvestre, ne rougit pas de dire que ce pape s'est donné à la magie et à la nécromancie : calomnie qui a été répétée par Martin de Pologne et par les hérétiques des derniers temps. Elle a été démentie par tous les historiens contemporains, et réfutée solidement par Gretser. Gerbert fut le premier Français qui monta sur la chaire de saint Pierre. On s'est occupé récemment de lui élever un monument dans sa patrie, et de faire des recherches pour connaître le lieu de sa naissance et le venger de ses détracteurs.

SILVESTRE (François), pieux et savant général des dominicains, était d'une illustre famille de Ferrare, ce qui l'a fait appeler *Franciscus Ferrariensis*. Il mourut à Rennes dans le cours de ses visites, en 1528, à 54 ans, après avoir gouverné son ordre avec beaucoup de prudence. On a de lui plusieurs ouvrages. Les principaux sont de bons *Commentaires* sur les livres de saint Thomas, *contre les Gentils*, dans le tome 9^e des *Œuvres* de ce saint docteur ; une *Apologie contre Luther* ; la *Vie de la bienheureuse Osanna de Mantoue, religieuse*.

* SILVESTRE (Israël), célèbre graveur, né à Nancy en 1621, était neveu, par sa mère, d'Israël Henriet (*voy. ce nom*, iv, 370), profita des leçons de cet artiste, et vint à Paris, où il ne tarda pas à se faire connaître. Louis XIV ayant vu de ses ouvrages, le chargea de dessiner et de graver les *maisons royales*. Ces travaux lui valurent le titre de maître de dessin du dauphin, une pension et un logement au Louvre. Il fit deux fois le voyage d'Italie, où il reçut un accueil digne de son talent. Il

mourut à Paris en 1691, à 70 ans. Son œuvre se compose de plus de 1,000 pièces, parmi lesquelles on distingue les *Fêtes du Carrousel* de 1662, en 101 pl. ; les *Plaisirs de l'île enchantée*, en 7 pl. ; les *Vues de Paris*, et notamment celle prise du Pont-Neuf ; une grande *Vue de Rome*, en 4 pl. ; celles du *Campo-Vaccino* et du *Colisée*, etc., etc. — Louis, peintre, né à Paris en 1675, fils du précédent, élève de Lebrun et de Boullanger, orna de ses ouvrages Saint-Roch, Notre-Dame, etc., et, sur sa réputation, fut appelé à Dresde par le roi de Pologne, Auguste II, qui le nomma son premier peintre et lui donna des lettres de noblesse. De retour à Paris, il y mourut en 1760. — ALEXANDRE, son frère, a gravé à l'eau forte quelques paysages. — NICOLAS-CHARLES, petit-fils d'Israël, né en 1700, fut maître de dessin de Louis XV et des enfants de France, et mourut en mai 1767. Il a gravé quelques estampes d'après Le Moine et Oudry.

SILVESTRE de PRIERIO. *Voy. MOZZOLINO*.

SILVESTRE de SACY. *Voy. SACY*.

SILVESTRE de Villeneuve. *Voy. VILLENEUVE*.

* SILVESTRI (le comte Camille), archéologue, né en 1645 à Rovigo, reçut avant l'âge de 20 ans le laurier doctoral en droit à Padoue, et de retour dans sa ville natale partagea sa vie entre la culture des lettres et l'étude de l'antiquité ; il forma un riche cabinet d'inscriptions et de médailles qui le mit en réputation dans toute l'Italie ; contribua beaucoup au rétablissement de l'académie des *Concordi*, et mourut en 1715 à 64 ans, regardé comme un homme très-savant. Outre quelques dissertations imprimées et quelques voyages manuscrits, entr'autres une *Chronologie* depuis la création au règne de l'empereur Constant II, on lui doit une traduction en vers des *Satires* de Juvénal et de Perse, avec des notes, Padoue, 1711, in-4, et réimprimée dans le 18^e vol. de la *Raccoltà de poeti lat. colla loro vers. ital.*, Milan, 1729, in-4. Cette version est peu estimée ; mais on fait beaucoup de cas des notes. (*Voy. LOMBARDI, Storia della letter. ital.* iv, 62.)

SILVESTRI (le comte Charles), fils du précédent, né à Rovigo en 1681, cultiva et protégea les arts à l'exemple de son père dont il enrichit le cabinet d'antiquités, et mourut dans sa patrie le 14 avril 1754. On lui doit des *Dissertations* insérées dans la *Raccoltà Calogeriana* ; les *Vies* de Louis Cœlius Rhodiginus, et de Dominiq. Giorgi, ses compatriotes, dans le même recueil ; et enfin il a laissé plusieurs ouvrages manuscrits dont le savant P. Zaccaria désirait la publication.

SILVIUS. *Voy. SYLVIVS*.

SIMÉON, chef de la tribu du même nom, et second fils de Jacob et de Lia, naquit vers l'an 1757 avant J.-C. Il vengea avec Lévi l'enlèvement de sa sœur Dina, en égorgeant tous les sujets de Sichem (*voy. ce nom*) : action atroce, par laquelle on fit périr une foule d'innocents pour punir un seul coupable. Etant allé dans la suite, durant la famine, avec ses frères en Egypte, pour acheter du blé, Joseph le retint en otage jusqu'à ce que ses autres frères eussent amené Benjamin. Jacob, au lit de la mort, témoigna son indignation contre la vio-

lence que Siméon et Lévi avaient exercée envers les Sichimites. Il leur prédit qu'en punition de leur crime, Dieu les séparerait l'un de l'autre et disperserait leurs descendants parmi les autres tribus. L'événement justifia la prédiction d'une manière frappante. Lévi n'eut jamais de lot ni de partage fixe dans Israël ; et Siméon ne reçut pour partage qu'un canton que l'on démembra de la tribu de Juda, et quelques terres. Fage dit que les Siméonites, dépourvus des ressources communes aux autres tribus, se consacrèrent à l'éducation des enfants dans toute la Judée pour gagner leur pain ; il s'appuie sur l'autorité des anciens rabbins : si cette tradition est bien fondée, elle vérifie la prédiction à la lettre. Le crime de Zambri attira aussi la malédiction sur la tribu de Siméon, et c'est la seule que Moïse ne bénit point en mourant.

SIMEON, homme juste et craignant Dieu, vivait à Jérusalem dans l'attente du rédempteur d'Israël. Il demeurait presque toujours dans le temple, et le Saint-Esprit l'y conduisit dans le moment que Joseph et Marie y présentèrent J.-C. Alors ce vieillard prenant l'enfant entre ses bras, rendit grâce à Dieu, et lui témoigna sa reconnaissance par un cantique, qui exprime admirablement l'arrivée du Fils de Dieu sur la terre, l'ardent désir avec lequel il était attendu, et les lumières que sa venue devait répandre chez toutes les nations du monde. C'est une espèce de tradition populaire que Siméon était grand-prêtre, et on le voit souvent représenté dans ce costume : il ne paraît pas cependant que cette opinion soit fondée; le récit évangélique ne dit rien qui la favorise.

SIMEON (saint), dit le frère de J.-C., c'est-à-dire son cousin-germain, était fils de Cléophas, autrement *Alphée*, et de Marie sœur de la sainte Vierge. Les plus habiles interprètes pensent qu'il est le même que ce Simon, frère de saint Jacques le Mineur, de saint Jude et de Joseph, dont il est parlé dans l'évangile de saint Matthieu, chap. 15. Il fut disciple du Seigneur, et élu évêque de Jérusalem après la mort de Jacques son frère. Trajan ayant fait faire des recherches de ceux qui se disaient descendus de David, les Juifs déférèrent Siméon à Atticus, gouverneur de Syrie, comme issu de David. Après avoir été longtemps tourmenté, il fut enfin crucifié l'an 107 de J.-C., âgé de 120 ans, dont il avait passé environ 44 dans le gouvernement de son église.

SIMEON STYLITE (saint), né vers l'an 390 à Sisan, sur les confins de la Cilicie, était fils d'un berger et fut berger lui-même jusqu'à l'âge de 15 ans. Il entra alors dans un monastère, d'où il sortit quelque temps après pour s'enfermer dans une cabane. Après y être resté trois ans, il alla se placer sur une colonne fort élevée sur le haut d'une montagne de Syrie, où il fit la pénitence la plus austère jusqu'à sa mort, arrivée en 459 ou 60, à 69 ans. Il y a des choses si surprenantes dans l'histoire de ce héros de la mortification, que quelques écrivains les ont révoquées en doute; mais ils ne faisaient pas attention que Théodore, qui en a donné une relation, 15 ans avant la mort de saint Siméon, en parle comme témoin oculaire; que ces mêmes

faits ont été écrits par Antoine son disciple (dans les *Acta sanctorum*); que nous avons la *Vie* de ce saint écrite en chaldaique, 15 ans après sa mort, par le prêtre Cosmas, publiée par Etienne Assemani (*Act. mart.*, tome 2, *Append.*, page 1229); qu'il en est fait mention dans Evagre, Théodore Lecteur, dans les anciennes *Vies* de saint Euthyme, de saint Théodose, de saint Auxence, de saint Daniel Stylite, etc. Nous avons de lui une *Lettre* et un *Sermon* dans la Bibliothèque des Pères. — Il y a eu un autre saint SIMEON STYLITE, qu'on surnomma le *Jeune*, parce qu'il vivait près d'un siècle après l'ancien, c'est-à-dire vers 522. Il mourut en 595. Cette manière de se mortifier a quelque chose de singulier sans doute; mais ce n'est pas sur nos goûts et nos mœurs, ni même sur les règles communes de la vie chrétienne, qu'il faut juger les actions extraordinaires des saints (*voy.* une réflexion de M. Fleury, à la fin de l'article *PATRICE*). Les peuples ne pouvaient concevoir qu'une bien grande idée de l'Etre que des gens sages et vertueux adoraient d'une manière si constante et si pénible. Ces saints prêchaient d'ailleurs du haut de leurs colonnes, et opéraient de grandes conversions, et sous ce point de vue combiné avec l'impossibilité physique que l'on croit apercevoir dans la durée d'une telle attitude, quelques auteurs ont regardé leur pénitence comme miraculeuse et élevée au-dessus des forces de la nature. *Voy.* saint DANIEL.

SIMEON (saint), célèbre dans les annales de l'église de Trèves du *x^e* siècle, naquit à Constantinople de parents chrétiens et distingués. Après avoir passé sa jeunesse à cultiver les lettres, dans lesquelles il fit de très-grands progrès, il se fit d'abord anachorète, puis moine du mont Sinai. Crevin et Richard, abbés de Trèves, eurent occasion de le connaître dans le voyage qu'ils firent à la Terre-Sainte, et, touchés de ses vertus, ils l'amènèrent avec eux à Trèves, d'où il se retira dans l'abbaye de Tholey. L'archevêque Poppon ne l'y laissa pas longtemps; car, ayant résolu de faire lui-même un voyage en Palestine, il engagea saint Siméon à l'accompagner dans ce pèlerinage. A son retour, Poppon lui accorda un petit coin de la Porte-Noire, monument de la plus haute antiquité qu'il venait de convertir en église. Le saint s'y tint enfermé jusqu'à sa mort. L'abbé Crevin, qui l'assista dans ses derniers moments, écrivit sa *Vie* et l'envoya à Benoît IX, qui le mit au rang des saints en 1047. L'église auprès de laquelle il se retira, et qui possède son tombeau, porte aujourd'hui son nom.

SIMEON, fameux rabbin du *ii^e* siècle, est regardé par les Juifs comme le prince des cabalistes. C'est à lui qu'on attribue le livre hébreu intitulé : *Zohar*, c'est-à-dire la *lumière*, Crémone, 1560, 5 vol. in-fol. On sait que la cabale est devenue chez les Juifs modernes une abondante source d'erreurs, *latus errorum fons*, comme dit l'auteur de la *Physica sacra*. Il semble que, s'étant trompés sur le sens des prophéties, surtout de celles qui regardent le Messie, ils cherchent à mieux connaître l'avenir par un moyen qui n'est point du tout assorti à cet effet. Il est vrai cependant que

L'Esprit saint a quelquefois exprimé des vérités secrètes par l'emblème des lettres et de leurs divers rapports ; ce qui fait une espèce d'énigme cabalistique, telle que celle qu'on lit au chap. 13^e de l'Apocalypse, où le nom de la bête est désigné par le nombre 666. Mais cela est très-différent de l'espèce de divination que les rabbins prétendent exercer par des combinaisons de lettres et de chiffres, sorte de jonglerie que les philosophes du dernier siècle n'ont pas hésité de mettre en usage, tout comme ils ont voulu goûter de la magie (*voy. la note de l'art. FAUSTUS*). Il est certain que si de pareils moyens avaient quelque résultat, il ne pourrait être naturel. C'est la remarque d'un homme qui n'adopte et ne rejette pas légèrement les opinions qu'il examine. *Aliquid ex futuris contingentibus ac liberis, determinate, sciri ac dici ope cabalæ posse, nisi magia et impliciti cum orco pacti vinculum intercesserint, nemo sensatus crediderit.*

SIMEON MÉTAPHRASTE, né au XI^e siècle, à Constantinople, s'éleva par sa naissance et par son mérite aux emplois les plus considérables. Il fut secrétaire des empereurs Léon le Philosophe et Constantin Porphyrogénète, et eut le département des affaires étrangères. Ce prince l'ayant exhorté à faire le recueil des *Vies des saints*, il ne se contenta pas de compiler les faits, il les broda d'une manière romanesque. Il rassembra tout à la fois des exemples des vertus les plus héroïques, et des prodiges les plus ridicules. On a traduit plusieurs fois son ouvrage en latin, et on le trouve dans le recueil des *Vies des saints* par Surius ; mais il serait à souhaiter qu'on l'imprimât en grec : car, quoiqu'il soit rempli de fables, il renferme des monuments anciens et authentiques qu'un habile critique discernerait. Cet écrivain fut nommé *Métaphraste*, parce qu'il paraphrasait les récits en amplificateur (*voy. saint ROCU*). On a encore de lui des vers grecs dans le *Corpus poetarum graecorum*, Genève, 1606 et 1614, 2 vol. in-fol.

** SIMEON (Joseph-Jérôme), l'un des orateurs les plus distingués de nos assemblées législatives, naquit en 1749 à Aix. Son père, jurisconsulte éminent et professeur à l'université, lui inculqua de bonne heure les principes de la religion, l'habitude du travail et l'amour du bien. Il répondit fidèlement à ses soins, et le remplaça bientôt au barreau et dans sa chaire ; il fut même nommé (en 1785) à la charge importante d'*Assesseur de Provence*, comme l'avait été son père en 1768. Partisan des réformes annoncées en 1789, il ne tarda pas à blâmer les excès de la révolution. Il refusa d'adhérer à la *Constitution civile du clergé*, dans laquelle il voyait un schisme dangereux entre l'Eglise et l'état. Après la journée du 31 mai, qui proscrivit les Girondins, il prit une part active à la résistance des départements contre le pouvoir central de la Convention. Mais il profita de son influence pour empêcher autant qu'il le put les excès de la guerre civile. La Convention triompha de toutes les résistances, et mis hors la loi, il trouva un asile en Italie, où il resta jusqu'après le 9 thermidor. Il ne rapporta de l'exil que des sentiments de paix et de concorde, réprimant, autant qu'il

était en lui, la réaction qui succédait au régime de la terreur. Pour être plus utile à son pays, il consentit à remplir dans son département les fonctions de procureur-général syndic. Bientôt ses compatriotes le nommèrent député au conseil des cinq-cents. Sa modération naturelle, son désir de rasseoir la société sur les bases de l'ordre, l'associèrent au parti qui passait alors pour réactionnaire. Président de l'assemblée au 18 fructidor, il vit la salle envahie par les soldats du directoire, et malgré ses courageuses protestations, il fut obligé de fuir. Pendant 18 mois il échappa aux recherches de la police ; mais pour éviter d'être traité en émigré, il se décida à se rendre à l'Isle d'Oléron où il fut rejoint par plusieurs de ses collègues. Le 18 brumaire lui rouvrit les portes de la France. Nommé d'abord préfet, puis substitut à la cour de cassation, il entra peu de temps après au tribunal, où il prit une part active à la discussion et à la rédaction du code civil ; on doit aussi principalement à son éloquence persuasive l'adoption par le tribunal du Concordat de 1801, dont la philosophie anti-religieuse de cette époque faisait un crime au premier consul. Convaincu de la nécessité de protéger l'ordre social en France par l'unité et la force du pouvoir, il ne fit aucun obstacle à l'établissement de l'empire. Quelque temps après le tribunal le désigna pour son président perpétuel ; mais le nouvel empire le nomma membre du conseil d'état, où ses lumières devaient être plus utiles. Il prit part aux grands travaux de cette assemblée jusqu'en 1807, époque où il fut envoyé dans le nouveau royaume de Westphalie, d'abord avec le titre de régent, ensuite avec la charge de diriger les deux ministères de l'intérieur et de la justice en même temps que de présider le conseil d'état. Il suffit à cette vaste tâche et sut se concilier, par sa douceur autant que par ses lumières, l'estime des Westphaliens. Rentré dans sa patrie pour y assister à la chute de l'empire, il remplissait les fonctions de préfet du Nord, lorsque Louis XVIII se retira dans cette ville. Au retour de Napoléon de l'île d'Elbe, il donna sa démission et fut envoyé par le départ. des Bouches du Rhône à la chambre des représentants. Après la seconde restauration, il continua de défendre les grands principes d'ordre, de justice, de liberté qu'il avait soutenus toute sa vie. En 1820 il accepta le ministère de l'intérieur au milieu de circonstances difficiles et périlleuses ; sa modération ne lui permit pas d'y rester longtemps. Nommé en 1821 à la chambre des pairs, il y porta le même esprit de sagesse et de conciliation dont il avait donné tant de preuves dans l'autre chambre. La révolution de 1830 lui laissa son siège. Il aurait voulu que la chambre haute restât héréditaire pour se maintenir indépendante ; son opinion ne prévalut point : il fut plus heureux contre le rétablissement du divorce ; ses efforts contribuèrent à l'empêcher de reparaitre dans notre législation. En 1832, nommé membre de l'*académie des sciences morales et politiques*, il prit une part active à ses travaux comme à ceux de la chambre des pairs. En 1857, il fut nommé premier président de la cour des comptes, et son activité suffit à ses nouveaux devoirs. Il sor-

tail d'une séance de la chambre des pairs lorsqu'il fut frappé de la maladie qui l'emporta le 19 janvier 1842, à 92 ans. Il vit arriver sa fin avec le calme du sage et la tranquillité d'âme que donne la foi religieuse. En lui s'éteignit le dernier représentant de cette génération de jurisconsultes et d'hommes d'état qui ont exercé une si puissante action sur les nouvelles destinées de la France. Il a publié lui-même le *Choix de ses discours et de ses opinions*, prononcés dans les différentes assemblées dont il a fait partie depuis 1793 à 1824, vol. in-8. Son *éloge* par M. Mignet est imprimé dans le tom. 5 des *Mémoires* de l'acad. des sciences morales.

** SIMEON (Joseph-Balthazar), fils du précédent, né en 1781 à Aix, entra jeune encore dans la diplomatie, et fut attaché, comme secrétaire, à la mission confiée près du grand-duc de Toscane au général Clarke, à l'époque du consulat. Plus tard, il suivit le frère du 1^{er} consul au congrès de Lunéville. Il fut ensuite chargé d'affaires à Rome. Successivement ministre plénipotentiaire à Darmstadt et à Dresde, il ne quitta les fonctions diplomatiques que lorsque les puissances rhénanes se séparèrent de la France. En 1815, il fut appelé à la préfecture du Var, et en 1818 à celle du Pas-de-Calais, qu'il administra pendant six ans. Nommé à la direction des beaux-arts au ministère de l'intérieur, par M. de Martignac, il remplit cette mission honorable, mais délicate, avec zèle et intelligence. Ses fonctions cessèrent à la chute du ministre qui les lui avait confiées, et le titre de membre libre de l'académie des beaux-arts fut un hommage de la reconnaissance bien légitime qu'il avait méritée. Entré au conseil d'état, dont il avait déjà fait partie à plusieurs reprises, puis, en 1834, appelé à la chambre des pairs, il s'y fit remarquer par la solidité de son jugement, la variété et l'étendue de ses connaissances, le zèle qu'il ne cessa d'apporter à ces doubles fonctions. Sa santé l'obligea de quitter le conseil d'état en 1842, et l'empêcha plus tard de suivre aussi assidument qu'il l'eût voulu les travaux de la chambre des pairs. Il revenait d'Italie, où les médecins l'avaient envoyé passer l'hiver, lorsqu'il mourut à Dieppe, le 14 septembre 1846. Outre quelques *rapports* à la chambre des pairs, on a de lui différents morceaux dans les *Mémoires* de la société des antiquaires de France, entr'autres *Notice sur les usages et le langage des habitants de Haut-Pont, faubourg de St.-Omer*, dont il a été fait un tirage à part, 1821, in-8.

SIMEONI ou de SIMEONIBUS (Gaspard), d'Aquila, dans le royaume de Naples, chanoine de Sainte-Marie-Majeure, et secrétaire du pape Innocent X, brilla à Rome par ses poésies latines et italiennes. Il a conservé dans les unes et dans les autres, et surtout dans les premières, le goût de l'antiquité, qui semblait être banni de l'Italie. Ses vers ne manquent ni de force, ni d'harmonie, ni de grâces, et prouvent que la langue romaine, depuis qu'elle est morte, sert le génie aussi-bien que du temps d'Auguste; elle a gagné d'ailleurs un grand avantage qu'elle n'avait pas comme langue vivante, savoir l'immutabilité.

SIMIANE (Charles - Emmanuel - Philibert - Hy-

acinthe de), marquis de Pianèze, né en 1608, ministre du duc de Savoie, et colonel-général de son infanterie, servit ce prince avec zèle dans son conseil et dans ses armées. Il signala son intelligence et sa valeur dans les guerres du Montferrat, et du pays de Gènes, etc. Nommé ambassadeur extraordinaire à la cour de Vienne, il fut nommé plus tard président du conseil de la princesse régente, veuve du duc Victor-Amédée 1^{er}, mort en 1657. Sur la fin de ses jours il quitta la cour et se retira à Turin, chez les prêtres de la mission, où il ne s'occupa que de son salut. Sa solitude n'était troublée que par les conseils qu'on lui demandait comme à l'oracle de la Savoie. Il finit saintement ses jours en 1677. On a de lui : un *Traité de la vérité de la religion chrétienne*, en italien, dont le père Bouhours a donné une traduction française, in-42; *Piissimi in Deum affectus, ex Augustini Confessionibus delecti*, in-12, etc.

SIMIEN. Voy. DESPREAUX.

* SIMIOLI (Joseph), théologien, né à Naples, en 1712, embrassa l'état ecclésiastique et fut nommé professeur de théologie, par le cardinal Spinelli, qui l'emmena ensuite à Rome. Le pape Benoît XIV l'employa dans les congrégations, et on dit qu'il eut part à l'*encyclique* de ce pontife; il fut en outre chargé de composer un plan d'instruction pour les élèves des missions étrangères. Après la mort du cardinal Spinelli (1765), il fut rappelé à Naples; et le cardinal de Sersale, qui en était archevêque, le fit de nouveau professeur de théologie, puis chanoine de la métropole, et principal du collège archiepiscopal. La faveur que lui accordait le ministre Tanucci (voy. ce nom), fait conjecturer qu'il partageait ses préventions contre la cour de Rome. Il était d'ailleurs lié avec les théologiens d'Italie, qui sous le prétexte de poursuivre la morale relâchée, faisaient aux jésuites une guerre dans laquelle ceux-ci finirent par succomber, au grand préjudice de la saine morale elle-même, des principes religieux, et de l'éducation publique. Il mourut subitement le 21 janvier 1799, en travaillant avec son archevêque. Il avait, dit-on, refusé un évêché. On a de lui : un *Cours de théologie*, ou *Institutions théologiques*, Naples, 1790, adopté par plusieurs évêques; *Dissertations sur divers points d'histoire, de critique et de discipline ecclésiastique*; *Avis aux évêques pour bien gouverner leur diocèse*, traduit en espagnol; divers ouvrages restés inédits. Simioli prit part à une édition de la Bible, avec des notes contre la Bible expliquée de Voltaire.

SIMLER (Josias), ministre de Zurich, né en 1550, mourut dans cette ville en 1576, à 45 ans. On a de lui : plusieurs ouvrages de théologie et de mathématiques; un *Abrégé de la Bibliothèque* de Conrad Gesner, estimé, quoiqu'il y ait quelques inexactitudes. Cet abrégé parut à Zurich en 1574, in-fol., et Frisius en a donné une édition augmentée en 1585; *De Helvetiorum republica*, Paris, 1577, in-8; Elzévir, 1624, in-24, traduit en français, 1579, in-8; *De Alpibus commentarius*, Leyde, 1653, in-24; on y trouve un catalogue des plantes qui croissent sur les Alpes; *Vocabula rei nummariae, ponderum et mensurarum, graeca, latina, hebraica,*

arabica, Zurich, 1584, in-8; *Vie de Conrad Gesner*, Zurich, 1566, in-4.

SIMNEL (Lambert). *Voy.* EDOUARD Plantagenet.

SIMON 1^{er}, grand-prêtre des Juifs, surnommé le *Juste*, était fils d'Onias 1^{er}, auquel il succéda dans la grande sacrificature. Il répara le temple de Jérusalem qui tombait en ruine, le fit environner d'une double muraille, et y fit conduire de l'eau par des canaux pour laver les hosties. On en voit un bel éloge dans le livre de l'*Ecclésiastique*, chap. 50.

SIMON II, petit-fils du précédent, succéda à Onias II, son père. C'est sous son pontificat que Ptolémée Philopator vint à Jérusalem. Ce prince ayant voulu entrer dans le Saint des Saints, malgré les oppositions de Simon, Dieu étendit sur lui son bras vengeur, et punit sa profanation, en le renversant par terre sans force et sans mouvement.

SIMON-MACHABÉE, fils de Mathathias, surnommé *Thasi*, fut prince et pontife des Juifs l'an 145 avant J.-C. Il signala sa valeur en plusieurs occasions, sous le gouvernement de Juda et de Jonathas, ses frères. Le premier l'ayant envoyé avec 5,000 hommes dans la Galilée, pour secourir les Juifs de cette province contre les habitants de Tyr, de Sidon et de Ptolémaïde, Simon défit plusieurs fois les ennemis. Il battit Apollonius, conjointement avec Jonathas; et celui-ci ayant été arrêté par Tryphon, Simon alla à Jérusalem pour rassurer le peuple qui, ne voyant personne plus digne que lui d'être à la tête des affaires, l'élut tout d'une voix. Simon, devenu chef de la nation par ce choix unanime, fit d'abord assembler tous les gens de guerre, répara avec diligence les murailles, les fortifications de Jérusalem, et s'appliqua à fortifier les autres places de la Judée. Il envoya ensuite des ambassadeurs à Démétrius, qui avait succédé dans le royaume de Syrie au jeune Antiochus, et le pria de rétablir la Judée dans ses franchises. Ce prince lui accorda tout ce qu'il demandait. La liberté étant rendue aux Juifs, Simon renouvela l'alliance avec les Spartiates, et envoya un bouclier d'or à la république romaine. Il battit ensuite les troupes d'Antiochus Evergètes, roi de Syrie, qui s'était déclaré son ennemi, et sur la fin de ses jours il visita les villes de son état. Lorsqu'il arriva au château de Doeh, où demeurait Ptolémée, son gendre, cet ambitieux, qui voulait s'ériger en souverain du pays, fit inhumainement massacrer Simon et deux de ses fils, au milieu d'un festin qu'il leur donna, l'an 154 avant J.-C. Jean Hyrcan, son fils, lui succéda. On voit l'éloge de ses vertus, de sa sage et heureuse administration dans le premier livre des Machabées, chap. 14.

SIMON (saint), apôtre du Seigneur, fut surnommé *Cananéen*, c'est-à-dire *Zélé*. On ignore le motif de ce surnom. Son zèle pour J.-C. le lui fit-il donner, ou était-il d'une certaine secte de zélés? On est aussi peu instruit sur les particularités de sa vie, sur sa prédication, et le genre de sa mort. Quelques-uns le font aller dans l'Égypte, la Libye, la Mauritanie; d'autres lui font parcourir la Perse, mais avec aussi peu de fondement que les premiers. *Voy.* la fin de l'article de saint JACQUES le Majeur. Sa fête réunie à celle de saint Jude se célèbre le 28 octobre.

SIMON le CYRÉNÉEN, père d'Alexandre et de Rufus, était de Cyrène, dans la Libye. Lorsque J.-C. montait au Calvaire et succombait sous sa propre croix, les soldats contraignirent Simon, qui passait, de la porter avec lui. Cependant le mot *angariaverunt* semble dire qu'on l'y engagea par voie de persuasion. Il est vraisemblable que Simon était connu pour disciple de J.-C., et que c'est ce qui donna l'idée de lui faire porter sa croix, charge qui, selon toute apparence, aura été pour lui une source précieuse de grâce. Il est le seul qui ait porté littéralement la croix du Sauveur, et qui ait rendu sensible aux yeux ce grand moyen de salut.

SIMON le MAGICIEN, du bourg de Gittion ou Githon, dans le pays de Samarie, séduisait le peuple par ses enchantements et ses prestiges; une multitude incroyable s'attacha à lui en l'appelant *la grande vertu de Dieu*. Le diacre Philippe étant venu prêcher l'Evangile dans cette ville, Simon, étonné des miracles qu'il faisait, demanda et obtint le baptême. Les apôtres, quelque temps après, vinrent pour imposer les mains aux baptisés. Simon, voyant que les fidèles qui recevaient le Saint-Esprit parlaient plusieurs langues sans les avoir apprises, et opéraient des prodiges, offrit de l'argent pour acheter la vertu de communiquer ces dons. Alors Pierre, indigné, le maudit avec son argent, parce qu'il croyait que les dons de Dieu pouvaient s'acheter. C'est de là qu'est venu le mot *simoniacque*, qu'on applique à ceux qui achètent ou vendent les choses spirituelles. Après le départ des apôtres, Simon tomba dans des erreurs grossières, et se fit des prosélytes. Il quitta Samarie et parcourut plusieurs provinces qu'il infecta de ses impiétés. Il attirait beaucoup de monde après lui par ses prestiges, et se fit surtout une grande réputation à Rome, où il arriva avant saint Pierre. Les Romains le prirent pour un dieu, et le sénat lui-même fit ériger à cet imposteur une statue dans l'île du Tibre, avec cette inscription : *Simoni Deo Sancto*. Valois et le P. Pagi contestent ce fait, et prétendent que cette statue était consacrée à Semô-Sachus, qui était une divinité adorée parmi les Romains; mais d'habiles critiques, au nombre desquels sont les Bollandistes (*Acta SS.* 29 junii, Tillemont, t. 2, p. 482), sont d'un avis contraire, et soutiennent la réalité de la statue élevée à Simon. Quoi qu'il en soit, les illusions de ce fourbe fascinèrent les yeux des habitants de Rome, et furent l'objet de la curiosité de Néron; mais le charme ne dura pas. Saint Pierre ruina sa réputation par un coup d'éclat que quelques savants révoquent en doute, mais qui se trouve admirablement d'accord avec les anecdotes rapportées par les historiens profanes sous le règne de ce même Néron. Le magicien se disait fils de Dieu, et se vantait comme tel de pouvoir monter au ciel. Il le promit à Néron lui-même. Au jour indiqué, en présence d'une foule de peuple qui était accouru à ce spectacle, il se fit élever en l'air par le démon; mais, à la prière de Pierre, Simon, qui était à une certaine hauteur, tomba à terre et se rompit les jambes. Ceux qui nient ce fait pris à la lettre, l'expliquent d'une manière métaphorique, de la grande réputation que s'était faite Simon à Rome, et de la rapidité avec

laquelle saint Pierre la détruisit ; mais il paraît qu'il est très-peu nécessaire de recourir à cette allégorie. Le vol de Simon est rapporté comme réel et physiquement vrai par Justin, Ambroise, Cyrille de Jérusalem, Augustin, Philastre, Isidore de Péluse, Théodoret, etc. Dion Chrysostome, auteur païen, assure, *or.* 21, que Néron retint longtemps à sa cour un magicien qui lui promit de voler dans les airs. On lit dans Suétone, *in Ner.*, c. 12, qu'aux jeux publics un homme entreprit de voler en présence de Néron, mais qu'il tomba dès qu'il eut pris son essor, et que le balcon où était l'empereur fut teint de son sang. Baronius, Tillemont, Cœillier et Orsi entendent cette histoire de Simon le magicien. Et puisque les dates et les époques historiques s'accordent ici avec le témoignage direct et formel des plus illustres auteurs chrétiens, et le témoignage moins développé, mais si analogue et si évidemment applicable des auteurs païens, l'on ne voit pas quelle raison peut faire révoquer ce fait en doute.

SIMON, fils de Gloras, l'un des plus grands seigneurs d'entre les Juifs, fut en partie cause de la ruine de Jérusalem et de sa nation. Les Juifs l'avaient reçu dans Jérusalem comme un libérateur ; ils l'avaient appelé pour les délivrer de la tyrannie de Jean de Giscala (*voy.* ce nom) ; mais il fut encore plus cruel que ce tyran, avec lequel il se lia. Rien n'égale les scènes d'horreur qui accompagnèrent la ruine d'un peuple autrefois chéri de Dieu, alors l'objet de ses malédictions, se déchirant lui-même les entrailles, tandis que les Romains répandaient autour de lui, et déjà dans son sein, la dévastation et la mort. Quand la ville fut prise par les Romains, il se cacha dans les souterrains avec des ouvriers munis d'outils nécessaires pour creuser. Mais il manqua bientôt de provisions, retourna sur ses pas, fut pris par les ennemis, attaché au char de triomphe de Titus, puis exécuté sur la place publique de Rome.

SIMON, moine d'Orient dans le xiii^e siècle, passa en Europe, où il se fit dominicain, et composa contre les Grecs, sur la *procession du Saint-Esprit*, un *Traité* qu'on trouve dans *Allatius*.

SIMON (saint), jeune enfant de Trente, cruellement assassiné et découpé par les Juifs en haine de Jésus-Christ, l'an 1474. Le martyrologe romain en fait mention le 24 mars. Wagenseil et Basnage ont nié l'assassinat de cet enfant ; mais la vérité de ce crime a été mise dans le plus grand jour par un anonyme, dont l'ouvrage, vraiment démonstratif, a pour titre : *De cultu sancti Simonis, pueri Tridentini, et martyris apud Venetos*, et se trouve inséré dans la *Raccolta d'opuscoli scientifici*, etc., du P. Calogera, t. 48, p. 406, 472. *Voy.* l'instruction du procès dans les *Acta sanctorum*, avec des notes, par Henschenius ; *l'Amplis. collect. vet.* de D. Martenne, t. 2, p. 1516 ; et Benoît XIV, *De canonis*, lib. 1, cap. 14, p. 105. C'est avec tout aussi peu de raison que Schoepflin, dans son *Alsatia illustrata*, a révoqué en doute le martyre de l'enfant dont on voit le monument dans l'église de Weissenbourg en Alsace. Ce fanatisme des Juifs a produit autrefois plusieurs atrocités de ce genre ; on en a vu encore dans le dernier siècle des exemples incontestables ;

ceux qui en douteraient peuvent consulter le *Journ. hist. et litt.*, 15 janvier 1778, page 88, 15^e octobre 1778, page 258.

SIMON (Richard), savant hébraïsant, né à Dieppe en 1658, entra dans la congrégation de l'Oratoire à 21 ans, et en sortit peu de temps après. Il y rentra ensuite vers la fin de 1662, la mémoire enrichie d'une partie des langues orientales. Quelques chicanes qu'on lui fit sur cette étude lui donnèrent l'idée de quitter de nouveau l'Oratoire pour les jésuites ; mais il en fut détourné par le P. Bertad, supérieur de l'institution. Il fut employé bientôt à dresser un catalogue de livres orientaux de la bibliothèque de la maison de Saint-Honoré, et s'en acquitta avec succès. Le président de Lamoignon ayant eu occasion de le voir, fut si satisfait de son érudition, qu'il engagea ses supérieurs de le retenir à Paris ; mais, comme il ne pouvait pas payer sa pension, on l'envoya à Juilly pour y professer la philosophie. Ce fut alors qu'il commença à publier ses différents ouvrages. La hardiesse de ses sentiments, la singularité de ses opinions et de son caractère, l'obligèrent de quitter l'Oratoire en 1678, pour se retirer à Belleville en Caux, dont il fut curé pendant quatre ans. On a de lui une satire amère de cette congrégation dans la *Vie* du P. Morin, insérée dans les *Antiquitates Ecclesie orientalis* de ce savant. Simon répétait souvent : *Alterius ne sit, qui suus esse potest*. Il abandonna sa cure, se retira à Dieppe, vécut pendant quelque temps à Paris, et alla enfin mourir dans sa patrie en 1712. On ne peut lui refuser une érudition très-vaste et une littérature très-variée. Sa critique n'est pas toujours modérée ni exacte, et il règne dans tout ce qu'il a écrit un esprit de singularité et de nouveauté qui lui suscita bien des adversaires. Les plus célèbres sont Veil, Spanheim, le Clerc, Jurien, le Vassor, du Pin, Bossuet, etc. Simon ne laissa presque aucun de leurs ouvrages sans réponse : la hauteur et l'opiniâtreté dominant dans tous ses écrits polémiques. Son caractère mordant, satirique et inquiet ne fit que s'aigrir dans sa vieillesse. On a de lui un très-grand nombre d'ouvrages. Les principaux sont une *Edition des Opusculs* de Gabriel de Philadelphie, avec une traduction latine et des notes, 1686, in-4 ; les *Cérémonies et coutumes des Juifs*, traduites de l'italien de Léon de Modène, avec un supplément touchant les sectes des caraïtes et des samaritains, 1681, in-42, ouvrage estimable ; *l'Histoire critique du texte, des versions et des commentateurs du vieux Testament*, dont la meilleure édition est celle de Rotterdam, in-4, 1689 ; *Histoire critique du texte du nouveau Testament*, Rotterdam, 1689, in-4, qui fut suivie, en 1690, d'une *Histoire critique des versions du nouveau Testament*, et en 1692, de *l'Histoire critique des principaux commentateurs du nouveau Testament*, etc., avec une *Dissertation critique sur les principaux actes manuscrits cités dans ces trois parties*, in-4. Tous ces écrits respirent l'érudition ; mais une critique souvent téméraire les a fait placer dans l'*Index* des livres défendus de Rome ; ce qui n'a point empêché les moines dogmatisants, dont l'Allemagne fourmillait à la fin du xviii^e siècle, de suivre son exemple, et de couvrir leur ignorance par les plagats faits à cet homme

d'ailleurs érudit et estimable, mais qui, par un excès de liberté dans ses interprétations, a paru dénaturer l'Ecriture sainte et la livrer à la mobilité de l'imagination. Réponse au livre intitulé *Sentiments de quelques théologiens de Hollande*, 1686, in-4; *Inspiration des livres sacrés*, 1687, in-4; *Nouvelles observations sur le texte et les versions du nouveau Testament*, Paris, 1695, in-4; *Lettres critiques*, dont la meilleure édition est celle d'Amsterdam, en 1750, 4 vol. in-12, dans lesquelles il y a des choses curieuses et intéressantes; une *Traduction française du nouveau Testament*, avec des remarques littéraires et critiques, 1702, 2 vol. in-8. Le cardinal de Noailles, archevêque de Paris, et Bossuet, condamnèrent cet ouvrage. « Il semble, dit Bossuet, que » l'auteur n'a eu dans l'esprit que le dessein de ra- » vilir les idées de l'Ecriture. Sous prétexte de con- » descendre à la capacité du vulgaire, il le plonge, » pour ainsi parler, jusque dans la fange des ex- » pressions les plus basses. » *Histoire de l'origine et du progrès des revenus ecclésiastiques*. Cet ouvrage parut en 1709, 2 vol. in-12, sous le nom supposé de Jérôme Acosta. C'est, dit-on, le résultat d'un mécontentement de Simon contre une communauté de bénédictins; or, on sait que la colère n'est pas propre à conduire à la vérité, ni à répandre des lumières sur un objet quelconque. *Créance de l'Eglise orientale sur la transsubstantiation*, 1687, in-12; *Bibliothèque critique*, sous le nom de Saint-Jore, avec des notes, 1708 et 1710, 4 vol. in-12. Ce livre fut supprimé par arrêt du conseil; il est devenu rare. On y trouve des pièces qu'on chercherait vainement ailleurs. *Bibliothèque choisie*, 2 vol. in-12; *Critique de la Bibliothèque des auteurs ecclésiastiques de M. du Pin, et des Prolegomènes sur la Bible*, du même, 1750, 4 vol. in-8, avec des éclaircissements et des remarques du P. Soucier, jésuite, qui est l'éditeur de cet ouvrage; *Histoire de la croyance et des coutumes des nations du Levant*, sous le nom de Moni, etc., livre intéressant et instructif, 1695, in-12; *Traduction de l'italien en français du Voyage au Mont-Liban*, du P. Dandini, avec des notes critiques.

SIMON (Jean-François), né à Paris en 1654, d'un habile chirurgien, fut élevé avec soin par son père, prit l'habit ecclésiastique et se fit recevoir docteur en droit canon. Il devint ensuite contrôleur des fortifications, et associé de l'académie des inscriptions et belles-lettres. L'abbé de Louvois l'ayant choisi, en 1719, pour garde des médailles du cabinet du roi, il quitta l'habit ecclésiastique, parce que Louis XIV, prince ennemi de l'innovation, qui n'avait vu que des laïques dans cette place, ne voulut jamais la donner à d'autres. Simon la remplit dignement. Il excellait surtout dans les devises et les inscriptions. On a de lui plusieurs savantes *Dissertations* dans les *Mémoires* de l'académie des inscriptions. Il mourut en 1719, à 65 ans.

SIMON (Denys), conseiller du présidial et maire de la ville de Beauvais, mort en 1751, possédait l'histoire et la jurisprudence. On a de lui : une *Bibliothèque des auteurs de droit*, 1692 et 1695, 2 vol. in-12; un *Supplément à l'Histoire de Beauvais*, par Louvet, 1706, in-12.

SIMON (Claude-François), imprimeur de Paris,

mort dans cette ville en 1767, à 55 ans, joignait aux connaissances typographiques celle de la littérature. On a de lui : *Connaissance de la Mythologie*, Paris, 1755, in-12; c'est la meilleure édition. Les journalistes de Trévoux, dans le second volume d'avril 1746, soutiennent que cette production est l'ouvrage du P. Rigord, jésuite, mort en 1759, et que Simon n'y a fait que quelques additions, parmi lesquelles il y en a de peu modestes et dangereuses pour les enfants. Ces anecdotes scandaleuses ont été retranchées dans l'édition que nous indiquons. Deux comédies, et les *Mémoires de la comtesse d'Horneville*, 2 vol. in-12, roman faiblement écrit et sans aucun intérêt solide dans son résultat.

* SIMON (Antoine), membre de la commune de Paris, né à Troyes en 1756, exerçait l'état de cordonnier, lors de la révolution dont il embrassa la cause avec fureur. Il parvint à se faire remarquer de Robespierre, et, sous le règne de la terreur, il devint officier municipal. Après la mort de Louis XVI, ce fut à cet homme grossier et à sa femme que fut confiée la garde du jeune roi (voy. Louis XVII), et ces deux monstres, loin d'être touchés du sort de cet auguste et malheureux enfant, ne s'occupèrent qu'à l'aggraver encore. L'innocente victime succomba bientôt à des traitements si barbares, si révoltants, que la plume se refuse à les retracer. Mais le 9 thermidor (27 juillet 1794), Simon, remplacé dans ses fonctions, mis hors la loi par la Convention, suivit le lendemain Robespierre à l'échafaud : il avait 58 ans.

* SIMON (Edouard - Thomas), littérateur, né à Troyes en 1740, fils d'un notaire de cette ville, étudia la médecine et la chirurgie, et vint en 1786 à Paris. Il fut nommé, en 1790, secrétaire-général du conseil de salubrité, et successivement de ceux de mendicité et de secours publics. Accusé, en 1792, de conspirer pour la royauté, il se déroba aux persécutions, en accompagnant le conventionnel Bouret, son ami, dans sa mission. A la formation d'une bibliothèque pour les Conseils, il en fut nommé conservateur, et devint ensuite bibliothécaire du tribunal. Ayant perdu cette place en 1807 par la suppression du tribunal, il entra dans l'instruction publique, et obtint la place de censeur au lycée de Nancy, puis celle de professeur d'éloquence latine à l'acad. de Besançon, et il mourut dans cette ville, le 4 avril 1818. Ses principaux ouvrages sont : *Choix de poésies traduites du grec, du latin et de l'italien*, 1786, 2 vol. in-18; *Les Muses provinciales*, ou *Recueil des meilleures productions du génie des poètes des provinces de France*, 1788, petit in-12, fort rare; *Contes moraux à l'usage de la jeunesse*, trad. de Fr. Soave, 1790, in-12; 2^e édit. sous le titre de *Nouvelles Morales*, 1805, 2 vol. in-12; *Essai politique sur les révolutions inévitables des sociétés civiles*, trad. de l'italien de A. de Giuliani, 1791, in-8; *Mutius Scévola*, tragédie, 1802, in-16; *Saint Louis*, poème héroïque, 1816, in-8, abrégé du P. le Moine (voy. ce nom, vi, 40); *Epigrammes de Martial*, traduction complète, 1819, 3 vol. in-8.

SIMON. Voy. SIMÉON.

* SIMOND (Philibert), prêtre, né en 1755, à Rumilly, dans la Savoie, embrassa les principes de

la révolution, et pour ce motif renvoyé de son pays, vint en Alsace où il fut nommé vicaire-général de l'évêque de Strasbourg. Son ardeur à proclamer les nouvelles idées le fit élire député du Bas-Rhin à la Convention. La Savoie réunie à la France avait envoyé des députés porter à la Convention les vœux du pays. Simon gagna leur confiance et fut un des commissaires nommés pour organiser le département de Mont-Blanc. Lors du procès de Louis XVI, il était encore à Chambéry, d'où il écrivit à la Convention de hâter la condamnation du roi parjure. A son retour, il vint s'asseoir parmi les membres les plus exaltés, insulta le président Isnard qu'il trouvait trop modéré, et dénonça Custine. Au 31 mai il se prononça contre les Girondins, et provoqua l'arrestation des suspects. Promoteur des mesures les plus arbitraires, il proposa en juin de déclarer les villes anséatiques ennemies de la république; de rendre le comité de salut public seul juge des taxes imposées par les tribunaux de la France. Quand il vit Robespierre dominer la Commune et la Convention, il se rapprocha de Danton, dont la chute entraîna la sienne. Arrêté le 7 mars 1794, il fut traduit au tribunal révolutionnaire avec Chaumette, Gobel, et exécuté le 15 avril 1794. Outre quelques pamphlets oubliés aujourd'hui, on a de lui : *Sur l'Education des filles*.

* SIMOND (Louis), né à Lyon en 1767, s'était retiré depuis plusieurs années à Genève, où il mourut en juillet 1831. On a de lui : *Voyage en Angleterre*, Paris, 1816; 2^e édit., 1817, 2 vol. in-8, ornés de 13 pl. et 15 vignettes; *Voyage en Suisse*, ib., 1822 et 1825, 4 vol. in-8; *Voyage en Italie et en Sicile*, ib., 1827; 2^e édit., 1828, 2 vol. in-8. Ces trois voyages sont estimés, quoique l'auteur y laisse percer trop-souvent quelques-uns de ces traits d'une philosophie misanthropique qui portent le découragement dans l'esprit du lecteur, et quoiqu'il fasse preuve, surtout dans son *Voyage en Italie*, d'une absence totale du sentiment des beaux arts.

SIMONEAU (Charles), graveur habile, naquit à Orléans en 1659. Il fut envoyé très-jeune à Paris chez le célèbre Noël Coypel, et y devint un de ses meilleurs élèves dans le dessin. Il prit ensuite des leçons de gravure sous Guillaume Château : secondé par cet excellent maître, il fit des progrès si rapides, qu'il n'eut plus besoin de guide pour se faire remarquer. Il grava pour son morceau de réception à l'académie le beau portrait de *Mansart*. Il a laissé un grand nombre de chefs-d'œuvre, dont les principaux sont : *l'Adoration des bergers*, la *Samaritaine*, le *Passage du Rhin*, le *tombeau du cardinal de Richelieu*, la *Conquête de la Franche-Comté*, le *Voyage de la reine au pont de Cé*. Ce dernier ne serait pas indigne de Volpato, de Bartolozzi, ou même de Morghen. Une grande précision de burin, un dessin correct, et une nuance expressive et délicate sont les qualités qui distinguent cet artiste. Il obtint le titre de graveur du roi avec une pension, et mourut à Paris en 1728, âgé de 89 ans. — Il ne faut pas le confondre avec son frère Louis SIMONEAU, qui a gravé *l'Histoire de l'imprimerie et de la gravure*, en 1694, et *l'Histoire des autres arts et métiers*, depuis 1694 jusqu'en 1710,

2 vol. in-fol., en 168 planches. Ces deux recueils, dont on n'a tiré qu'un petit nombre d'exemplaires pour faire des présents, sont peu communs.

SIMONET (Edmond), né à Langres en 1662, se fit jésuite en 1681. Ses supérieurs le chargèrent de professer la philosophie à Reims et à Pont-à-Mousson, où il enseigna ensuite la théologie scholastique. Il mourut dans cette ville en 1755. On a de lui un cours de théologie sous ce titre : *Institutiones theologicæ ad usum seminariorum*, Nancy, 1721-1728, 11 vol. in-12; et à Venise, 1751, 5 vol. in-fol.

SIMONETTA (Boniface), né dans l'état de Gènes, selon quelques-uns, et selon d'autres à Milan, entra chez les cisterciens, fut abbé du monastère de Cornu, dans le diocèse de Crémone, et mourut vers 1490, après avoir rempli les devoirs de son état et tourné ses études du côté de l'histoire ecclésiastique. On doit à ses soins un ouvrage relatif à cet objet, sous ce titre : *De persecutionibus christianæ fidei et romanorum pontificum*. Il fut imprimé d'abord à Milan, en 1492, et à Bâle en 1509, in-fol. Cet ouvrage où l'auteur a inséré plusieurs lettres, a été traduit en français par Octavien de Saint-Gelais. Il y a beaucoup d'érudition; mais la critique n'ayant pas encore répandu les lumières qu'on a recueillies depuis, il ne faut pas être surpris s'il s'y trouve quelques fautes. — Son neveu, Jean SIMONETTA, se distingua dans l'étude des belles-lettres, et a donné *De rebus gestis Francisci Sfortiæ, mediolanensium ducis, libri XXXI*, bien écrit, Milan, 1480, in-fol., 1^{re} édition la seule recherchée de cet ouvrage; il a été traduit en italien par Chr. Laudino, Milan, 1490, in-fol., et réimprimé à Venise, 1544, in-8. — Jean eut un fils nommé Jacques SIMONETTA, né à Milan, qui mérita la confiance de Jules II et de Léon X, et fut chargé de plusieurs commissions importantes. Clément VII le fit évêque de Pesaro; Paul III le plaça sur le siège de Perouse, et le créa cardinal. Il mourut à Rome en 1559. On a de lui : *Tractatus reservationum beneficiorum; Epistole*, etc.

SIMONI (Simon ou Simos), médecin de Lucques dans le xvi^e siècle, passa de l'Eglise catholique dans le parti des calvinistes, et de là dans celui des sociniens. Il finit par n'être d'aucune religion : sort commun des esprits inquiets et raisonneurs, qui, ayant quitté la vraie croyance, ne trouvent plus nulle part où se fixer. (*Voy. SERVET.*) Marcel Squarcia Lupi, socinien, le peint comme un homme formellement athée. La pièce où ce sectaire est si maltraité, parut à Cracovie en 1588, in-4, sous ce titre : *Simonis Simonii summa religio*; elle a été supprimée avec tant d'exactitude qu'elle est d'une rareté extrême. On a de Simoni plusieurs ouvrages de médecine, et d'autres qui ne lui ont guère survécu.

SIMONIDE (Simon), poète latin, né à Léopold en Pologne, fut secrétaire de Jean Zamoski. La couronne poétique dont Clément VIII l'honora, prouve la réputation qu'il s'était faite par son talent. Ses poésies ont été recueillies à Varsovie, 1772, in-8. L'auteur mourut en 1629, à 72 ans.

SIMONIDES, né l'an 558 avant J.-C., à Joulis dans l'île de Céos, aujourd'hui connue sous le nom

de Zéa, ile de la mer Egée, florissait au temps de Darius, fils d'Hystaspes. La poésie fut son principal talent, il excella surtout dans l'épique. Jeune encore il vint à Athènes où il s'acquit la faveur d'Hipparque, fils de Pisistrate. Il avait longtemps voyagé dans l'Asie-Mineure, et demeura dans Athènes jusqu'à la mort de son protecteur tué par Harmodius et Aristogiton. Il passa en Thessalie auprès du roi Aléas, puis vint à Athènes d'où Hippias, frère et successeur d'Hipparque, venait d'être chassé (l'an 511 avant Jésus-Christ), et il célébra dans ces vers les meurtriers d'Hipparque. Deux ans après la bataille de Marathon, il disputa à Eschyle et remporta sur lui le prix proposé pour la plus belle élogie sur cette victoire. Hiéron, roi de Syracuse, l'appela à sa cour, où il débita des apophthegmes de morale; car il se piquait aussi de philosophie, mais ses maximes pratiques n'en étaient pas plus sages. (*Voy. THÉMISTOCLE.*) Hiéron lui demanda la définition de Dieu; Simonides lui dit qu'il lui fallait un jour pour méditer cette réponse: ce jour passé, il en demanda un second et plusieurs de suite; enfin il répondit: Que plus il méditait, plus l'espérance de pouvoir le définir s'éloignait: *Quia quanto diutius considero, tanto mihi res videtur obscurior* (Cicéron, *De natura deorum*, lib. 1, n. 22): tant ces prétendus sages étaient inférieurs aux enfants des chrétiens! « L'Evangile, comme » dit un auteur moderne, ayant mis plus de lumière dans les esprits ordinaires, que le Portique et le Lycée n'avaient tâché d'en mettre dans » les têtes philosophiques des anciens temps! » Si néanmoins Simonides parlait d'une définition proprement dite, *per genus et differentiam*, il n'avait pas tort; mais ces sortes de définitions sont moins propres à faire connaître un objet qu'à servir elles-mêmes de matière aux disputes philosophiques. A l'âge de 80 ans, il lutta pour le prix des vers, et remporta la victoire. Ce poète mourut à Syracuse l'an 468 avant J.-C., à 89 ans, méprisé pour son avarice et la vénéralité de sa plume. Il avait écrit en dialecte dorique les batailles de Marathon et de Salamine, et composé des odes, des tragédies, etc.; mais il ne nous reste que des fragments de ses poésies, dont Léo Allatius a donné les titres. Saint Jérôme en portait un jugement avantageux, puisqu'en parlant des Psaumes, il appelle David le Simonides des chrétiens: *David Simonides noster*, *Pindarus, Alcæus, Flaccus quoque*. Fulvius Ursinus les a recueillis, avec des notes, Anvers, 1598, in-8; et dans le *Corpus poetarum graecorum*, Genève, 1606 et 1614, 2 vol. Phénix, général des Agrigentins, ayant pris Syracuse, fit démolir le tombeau de Simonides. Callimaque fit à cette occasion une pièce de vers où il introduisit Simonides, se plaignant de ce que ce général n'avait pas pour ses cendres les mêmes égards que Castor et Pollux qui l'avaient sauvé d'une maison près de tomber. Cette dernière anecdote a été bien rendue dans les fables de Phédre et de La Fontaine. Simonides avait, dit-on, une mémoire prodigieuse, et on lui attribue l'invention de la mémoire locale et artificielle. *Voy. Cicéron, De oratore*, lib. 2, n. 86, et *De fine*, lib. 2, n. 52. On trouvera un intéressant résumé

de sa doctrine philosophique dans le 76^e chapitre du *Voyage d'Anacharsis*. On lui attribue l'invention de quatre lettres de l'alphabet grec. (*Voy. BOISSY*, II, 67.)

SIMONIS (Pierre), né à Thielt en Flandre, licencié en théologie, fut successivement curé à Courtray, chanoine et premier archiprêtre de Gand, second évêque d'Ypres en 1585, et mourut en 1605, à 66 ans. Il ne dut son élévation qu'à ses vertus et à sa science. On a de lui plusieurs ouvrages, la plupart contre les calvinistes: ils ont été recueillis et publiés à Anvers, 1609, in-fol., par Jean David, son successeur dans la cure de Courtray, et ensuite jésuite. On distingue entre les écrits de ce prélat: *De veritate*; *Apologia pro veritate catholica*; *de hereseos hereticorumque natura*; des *Harangues* et des *Sermons*, bien écrits en latin; *Instruction pastorale* sur la manière dont les curés doivent se comporter relativement aux exorcismes, et aux personnes qui les demandent pour cause de maléfice. (*Voy. SPÉ.*) — Il ne faut pas le confondre avec François SIMONIS, auteur d'un savant ouvrage: *De fraudibus haereticorum ad orthodoxos tractatio*, imprimé à Mayence en 1678, in-8. Il en a paru une traduction libre sous ce titre: *Artifices des hérétiques*, Paris, 1681, in-12. Il a aussi été traduit en flamand et en italien. Nicéron dit que François Simonis est un nom emprunté, et attribue l'ouvrage à un jésuite.

SIMONIUS. *Voy. SIMONI.*

SIMONNEAU. *Voy. SIMONNEAU.*

SIMONS (Joseph), né dans le comté de Hampton, en Angleterre, vers 1594, se fit jésuite à Rome, fut professeur de théologie et d'Ecriture sainte, et mourut à Londres le 25 juillet 1671. On a de lui des *Tragédies* en latin, estimées pour l'élégance et la pureté du style. Elles ont été imprimées à Liège en 1657.

** SIMONY (Jules-François de), évêque, né en 1770, à Toulon, d'une ancienne famille originaire de Toscane, dès l'âge le plus tendre entendit une voix intérieure qui l'appelait au sacerdoce. Admis au séminaire d'Issy en 1787, ses études furent bientôt interrompues par la révolution. En 1808, il entra au séminaire de Saint-Sulpice, et trois ans après, fut ordonné prêtre. Il devint en 1821 grand-vicaire titulaire du diocèse de Chartres, et, en 1825, aumônier du comte d'Artois. L'année suivante, nommé à l'évêché de Soissons, pendant les 24 ans qu'il fut à la tête de ce diocèse, il se consacra entièrement à ses devoirs avec un dévouement absolu. Affaibli par l'âge et les travaux apostoliques, il venait de se démettre de ses fonctions pastorales, lorsqu'il mourut à Soissons le 24 février 1849, à 79 ans.

SIMPLICIUS (saint), natif de Tivoli, pape après saint Hilaire, le 25 février 468, suivant Lenglet-Dufresnoy et le P. Pagi, et en 467, suivant Fleury, gouverna avec beaucoup de prudence dans des temps très-difficiles. Il fit tous ses efforts pour faire chasser Pierre Monge du siège d'Alexandrie, et Pierre le Foulon de celui d'Antioche. Il sut démêler tous les artifices dont Acace de Constantinople se servit pour le surprendre. Il nous reste de lui 18 *Lettres*, dont plusieurs sont très-importantes; elles sont imprimées dans le *Recueil* du P. Labbe. Il mourut le 27

février 485, après 15 ans d'un pontificat glorieux. On célèbre sa fête le 2 mars. Félix III lui succéda.

SIMPLICIUS, philosophe péripatéticien du ve siècle, était de Phrygie ou de Cilicie. Nous avons de lui des *Commentaires* sur Aristote et sur Epictète, Leyde, 1640, in-4, dans lesquels il y a des choses curieuses et intéressantes, et d'autres minutieuses. Le *Commentaire* sur Aristote, dont la première édition grecque est de Venise, 1499, in-fol., a été réimprimé plusieurs fois en grec et en latin dans le xvr^e siècle. L'autre, publié avec le *Manuel d'Epictète*, Venise, 1528, in-8, est réuni aux principales éditions de ce philosophe, dont la meilleure est celle de Schweighæuser (voy. ce nom, vii, 505), Leipzig, 1799-1800, 4 vol. in-8. Cet habile critique, en la préparant, découvrit dans un manuscrit de la bibliothèque du roi, qui lui avait été confié, un passage échappé à tous ses devanciers, et qui devint l'objet d'une notice lue par son fils à l'institut, et imprimée dans le 1^{er} vol. des *Mémoires* de cette compagnie. Ce passage, relatif à la conduite que le sage doit tenir dans les gouvernements corrompus, tirait des circonstances un intérêt particulier. « Alors, dit Simplicius, il s'abstiendra des affaires publiques, n'étant point fait pour plaire à de mauvais citoyens, et ne pouvant lui-même ni se plaire avec eux, ni seconder ceux qui règnent, sans compromettre sa probité et son honneur. Alors ne se proposant pas des choses impossibles, il se *transportera*, s'il y a lieu, dans un autre état, etc. » *Mém. de l'institut*, littérature anc., i, 475.

SIMPSON (Thomas), habile mathématicien anglais, naquit à Bosworth, dans la province de Leicester, en Angleterre, le 20 août 1710. Son père, artisan très-pauvre, le plaça chez un ouvrier en soie, chez lequel il profita très-peu. Un astrologue du voisinage lui enseigna un peu d'arithmétique pour servir à faire des horoscopes. Ces premiers commencements lui donnèrent du goût et du courage. Il alla à Londres en 1752, et fut obligé de travailler au métier de soie, en attendant qu'il eût des écoliers de mathématiques. Ce n'était qu'avec peine qu'il trouvait des moments de loisir pour composer son *Traité des fluxions*, qui parut en 1757, mais qui a été réimprimé, avec beaucoup d'augmentations, en 1750. Il donna ensuite 5 volumes d'*Opuscules* en anglais, qui parurent en 1740, 1745, 1757. On y trouve 57 mémoires intéressants, dont plusieurs sont relatifs à l'astronomie. En 1742, il mit au jour son livre sur les *Annuités*, ouvrage qui lui occasionna une dispute avec le célèbre Moivre. En 1745, il fut nommé professeur de mathématiques à l'école militaire de Woolwich, avec des honoraires de 2,700 livres de France. Il fut reçu de la société royale de Londres, et de l'académie des sciences de Paris en qualité d'associé. Il orna le recueil de la société royale de plusieurs bons *Mémoires sur le calcul intégral*, et donna au public des *Eléments clairs et méthodiques de géométrie*. La traduction française de ces *Eléments* a été imprimée à Paris en 1755, in-8. Il mourut à Bosworth d'une maladie de langueur, le 14 mai 1761, dans la 51^e année de son âge. — Il ne faut pas le confondre avec Robert SIMPSON ou SIMSON, aussi très-habile mathématicien, dont

on a une bonne traduction avec un commentaire des *Eléments* d'Euclide (voy. ce nom).

SIMSON (Archimbaud), théologien écossais, est connu par un *Traité des hiéroglyphes des animaux* dont il est parlé dans l'écriture, Edimbourg, 1622, in-4, ouvrage savant et recherché; un *Commentaire* anglais sur la seconde Epître de saint Pierre, imprimé à Londres en 1652, in-4, fort inférieur au précédent.

SIMSON (Edouard), théologien anglais, publia en 1652 une *Chronique universelle*, depuis le commencement du monde jusqu'à J.-C. On en a donné une belle édition à Leyde en 1759, in-fol., et on l'a réimprimée dans le même format, à Amsterdam, en 1752. Quoiqu'il y ait bien des fautes, elle est méthodique, et on la cite quelquefois. La *Vie* de l'auteur est à la tête, avec la liste de ses ouvrages.

* SIMSON (Thomas), médecin, né vers 1690, à Edimbourg, fut professeur de médecine et d'anatomie à l'université de Saint-André, en Ecosse, et mourut après 1750. On a de lui : *De re medica dissertationes IV*, Edimbourg, 1726, in-8. Les deux premières, qui roulent sur les erreurs des médecins et sur la manière dont les anciens pratiquaient la médecine, sont très-curieuses. Des *Observations* dans les *Essais* de médecine de la société d'Edimbourg, dont il était membre.

* SIMSON (Robert), mathématicien écossais, né en 1687, fut nommé à 22 ans professeur de mathématiques au collège de Glasgow, occupa cette chaire avec distinction pendant près de 50 ans, et mourut en 1768. On a de lui : *Deux propositions générales de Pappus, où sont renfermés plusieurs desporismes d'Euclide*, 1725; *Transactions philosophiques*, T. xxx, 11. — *Sur l'extraction des racines approximatives des nombres par séries infinies*, ann. 1755. — *Des sections coniques*, 1755, in-4; *Les loci plani d'Apollonius rétablis*, 1749, in-4; — *Eléments d'Euclide*, trad. en anglais, 1756, in-4, et 1767, in-8. Quelques autres de ses ouvrages ont été publiés après sa mort par le comte de Stanhope.

SINCLAIR (sir John), agronome écossais, né en 1754, à Ullester, dans le comté de Caithness, termina son éducation aux universités de Glasgow et d'Oxford, et, de retour en Ecosse, devint membre de la société des avocats. Entré de bonne heure au parlement, il se déclara d'abord pour le ministère, et se rangea ensuite dans l'opposition. Fondateur et président de la société d'agriculture d'Edimbourg, il rendit à cet art les plus éminents services, et contribua beaucoup à ses progrès dans la Grande-Bretagne. Il mourut à Edimbourg vers la fin de décembre 1855. Ses principaux ouvrages sont : *Agriculture pratique et raisonnée*, trad. en français par Mathieu de Dombasle, 1825, 2 vol. in-8; *Histoire du revenu public de l'empire britannique*, 1785, in-4, 5^e édit., 1805; *Statistique sur l'Ecosse, extraite des communications faites par les ministres des différentes paroisses*, Edimbourg, 1791-99, 21 vol. in-8; il n'existait aucun pays en Europe dont on eut une statistique aussi détaillée. *Code de santé et de longévité, ou Vue concise des principes calculés pour la conservation de la santé et pour atteindre une longue vie*, 1807, 4 vol. in-8. Odier en a donné, dans la

Bibliothèque britannique, des extraits qu'il a réunis sous le titre de *Principes d'hygiène*, Genève, 1825, in-8.

SINGLIN (Antoine), ecclésiastique, fils d'un marchand de Paris, renonça au commerce par le conseil de saint Vincent de Paul, et embrassa l'état ecclésiastique. L'abbé de Saint-Cyran lui fit recevoir la prêtrise, et l'engagea à se charger de la direction des religieuses de Port-Royal. Singlin fut leur confesseur pendant 26 ans, et leur supérieur pendant 8. Pascal lui lisait tous ses ouvrages avant de les publier, et s'en rapportait à ses avis. Singlin eut beaucoup de part aux affaires de Port-Royal, et aux traverses que ce monastère essuya. Craignant d'être arrêté, il se retira dans une des terres de la duchesse de Longueville. Il mourut en 1664, dans une autre retraite. On a de lui un ouvrage intitulé : *Instructions chrétiennes sur les mystères de Notre-Seigneur et les principales fêtes de l'année*, Paris, 1671, en 5 vol. in-8, réimprimé depuis en 1756, 12 vol. in-12. Cette édition est précédée d'une *Vie* de Singlin, par l'abbé Gonjet. Il a aussi laissé quelques *Lettres*.

SINHOLD (Jean-Nicolas), théologien allemand et professeur d'éloquence à Erfurt, mort en 1748, continua l'*Erfordia litterata*, commencée par Mutschman.

SINNICH (Jean), Irlandais, né à Corck, docteur-professeur de théologie, président du grand collège à Louvain, chanoine de Bruges et de Turnhout, un des ardents défenseurs des écrits de Jansénius, fit le voyage de Rome pour aller plaider la cause de ce fameux prélat, et mourut à Louvain en 1666, après avoir publié : *Sœul ex-rex*, Louvain, 1662-1667, 2 vol. in-fol.; *Goliathismus profligatus*, Louvain, 1667, in-fol., contre les luthériens de la confession d'Augsbourg; plusieurs écrits en faveur de Jansénius, dont les titres sont fort bizarres, comme *Consonantiarum dissonantia*; *Vulpes capta*, etc. Ils ont été condamnés à Rome. L'esprit de parti où il se laissa engager ne l'empêcha pas d'être désintéressé, charitable, et de faire plusieurs fondations utiles et édifiantes.

* SINSART (D. Benoît), bénédictin de la congrégation de Saint-Vannes, né à Sedan en 1696, fit profession à l'abbaye de Senones en 1716. Après avoir professé la philosophie et la théologie avec distinction dans plusieurs monastères, il fut nommé prieur de Munster, en Alsace, et en devint abbé en 1745. Les loisirs que lui laissaient cette place lui permirent de se consacrer à la défense des vérités attaquées par les jansénistes et les protestants; il publia dans ce but plusieurs ouvrages, et mourut à Paris le 25 juin 1776, à 80 ans. On a de lui *les Vrais sentiments de saint Augustin sur la grâce, et son accord avec la liberté*, Rouen (Bâle), 1759, in-8. Il y prouve que de la doctrine de Jansénius résulte l'extinction du libre arbitre, par rapport à ses actions méritoires et aux mouvements de la grâce efficace. *La Vérité de la religion catholique démontrée contre les protestants, et mise à la portée de tout le monde*, Strasbourg, 1746, in-8, avec une *Réfutation* de la réponse de M. Pfaff à la 2^e Lettre du P. Scheffmacher à un gentilhomme protestant, et des *Remarques* sur un sermon de M. Ibbas, docteur anglais; *Défense*

du dogme catholique sur l'éternité des peines, 1748, in-8; *Essai sur l'accord de la foi et de la raison touchant l'eucharistie*, 1748, in-8; *Chrétiens anciens et modernes, ou Abrégé des points les plus intéressants de l'histoire ecclésiastique*, Londres, 1754, in-12; un petit ouvrage sur l'utilité des moines; *Recueil de pensées diverses sur l'immatérialité de l'âme, ou Réfutation du matérialisme, avec une réponse aux objections de M. Cuentz et aux arguments du philosophe Lucrèce*, Colmar, 1756. Il a aussi travaillé à un nouveau *Rituel* pour le diocèse de Bâle. Il avait approuvé le traité théologique de D. Petit-Didier, sur l'autorité et l'infailibilité du pape, Luxembourg, 1724, in-12; ouvrage supprimé la même année par les arrêts des parlements de Metz et de Paris.

SIONITE. Voy. GABRIEL.

* SIRANI (Elizabeth), peintre, née à Bologne, en 1658, reçut des leçons de son père, qu'elle surpassa bientôt. S'appliquant à imiter la manière du Guide, elle fut, à 18 ans, un des ornements de l'école de Bologne. Dans un concours ouvert par l'académie de cette ville, elle remporta le prix par un tableau de trente pieds, représentant le *Baptême de Jésus-Christ*. Elizabeth avait un dessin correct, un coloris frais et gracieux. On trouve ces deux qualités réunies dans son *Amour endormi*, tableau qu'on voyait avant 1815 à Paris au musée. Le caractère aimable et modeste d'Elizabeth ne put la sauver de l'envie. Une main perfide lui fit avaler du poison, et elle mourut au milieu des douleurs les plus cruelles à 26 ans, généralement regrettée.

SIRENES, monstres marins, filles de l'Océan et d'Amphitrite, chantaient avec tant de mélodie, qu'elles attiraient les passants, et ensuite les dévoreraient. Ulysse se garantit de leurs pièges, en bouchant les oreilles de ses compagnons, et en se faisant attacher au mât de son vaisseau. Moralité typique, qui exprime la manière dont il faut se défendre de la volupté, qui charme ses imprudentes victimes pour les dévorer; ce qui a donné lieu à ces vers remarquables par un ingénieux choix d'épithètes :

Sirenas hilarem navigantium ponam,
Blandasque mortes, gaudiumque crudele,
Quas nullus unquam deserebat auditis,
Fallax Ulysses dicitur reliquisse.

Les Sirènes étaient au nombre de trois, qu'on représentait communément comme de belles femmes dans la partie supérieure du corps, jusqu'à la ceinture, ayant le reste en forme d'oiseaux avec des plumes, ou la queue de poissons. Les physiiciens ont disputé sur l'existence réelle ou fabuleuse des sirènes. Il est certain qu'il y a eu une espèce de poisson qu'on appelle *homme marin*, parce qu'il a quelque rapport grossier et informe avec la figure humaine; mais cela n'a rien de commun avec les tableaux qu'on fait des anciennes sirènes. (Voy. le *Catéchisme philosophique*, n^o 54.) Un savant a prétendu que les sirènes n'étaient pas des poissons, mais des oiseaux. (Voy. NICAISE.)

* SIRET (Louis-Pierre), né à Evreux, le 30 juillet 1743, fit son cours de droit à l'université de Caen; et dès qu'il l'eut achevé, entraîné par son goût pour les arts, se rendit en Italie pour y admirer les

chefs-d'œuvre de la peinture, et entendre la musique des grands compositeurs. De retour en France, le gouvernement le chargea de plusieurs missions en Angleterre, dont il s'acquitta avec honneur. Revenu à Paris, il fournit au *journal anglais* des articles intéressants sur les plus célèbres écrivains du pays qu'il venait de visiter. Il se tint caché à Bordeaux pendant le règne de la terreur, et après le 9 thermidor établit une imprimerie à Paris; mais il la garda peu de temps et se retira à Vitry, sur les bords de la Seine, où il est mort le 23 septembre 1798. On lui doit : *Eléments de la langue anglaise*, 1775, ouvrage qui a eu de nombreuses éditions; *Grammaire italienne*, 1797, également estimé; *Grammaire française et portugaise*, 1799, in-8, avec un *Précis de la vie de l'auteur* par Courmand.

** SIRET (Pierre-Hubert-Christophe), génovéfain, né en 1754, professa la théologie dans son ordre, et devint ensuite prieur de l'abbaye du Val-des-Ecoliers, puis prieur-curé de Sourdrun. Pendant la révolution, il se tint dans la retraite la plus absolue; mais peu après le concordat, il prêcha dans plusieurs églises de Paris, et fut nommé vicaire de Saint-Merry. En 1808 il prononça, dans l'oratoire de la maison de Ste.-Barbe, l'*Eloge funèbre* du cardinal de Belloy, archevêque de Paris, et en 1814 celui de Louis XVI, à Saint-Germain l'Auxerrois. Ces deux discours sont imprimés. En 1820, il remplaça, dans la cure de Saint-Séverin, l'abbé Baillet qui venait d'être révoqué. Sa modération et son esprit conciliant parvinrent à triompher des préventions qu'avait fait naître l'attachement d'une portion de la paroisse à la personne et aux opinions de son prédécesseur. Ce digne ecclésiastique mourut à Paris, le 18 mai 1854, à 80 ans. Outre quelque opuscules, on a de lui : *Le Mémorial de la chaire, ou Manuel du jeune prédicateur*, Paris, 1828, in-12.

** SIREY (Jean-Baptiste), jurisconsulte, né en 1762 à Sarlat (Dordogne), était engagé dans les ordres; mais il obtint des dispenses pour se marier, et épousa une nièce du fameux Mirabeau. Malgré une telle alliance, il fut accusé de royalisme et subit une longue détention dans les cachots de la terreur. Dès qu'il fut libre, il attaqua l'existence du *Tribunal révolutionnaire* (1797, in-8), dans un écrit, où il se montre à la fois homme d'état éloquent et légiste profond. En 1799, défenseur à la cour de cassation, récemment organisée, il entreprit, dès l'année suivante, avec Benevers, le *Recueil mensuel des lois et arrêts en matière civile, criminelle, etc.* (1), répertoire immense qui, devenu le manuel de tous les gens de loi, a été réimprimé sous différents titres. Sirey mourut à Paris en 1845. Indépendamment de sa collaboration au journal cité, on lui doit : les divers *Codes annotés*, la *Jurisprudence du conseil-d'état*, depuis 1806 à 1820, Paris, 1818-25, 6 vol. in-4; *Lois civiles intermédiaires, ou collection des lois sur l'état des personnes et les transmissions de biens*, 1806, 4 vol. in-8;

Notices annales de législation et de jurisprudence, 1816, in-4, et il a eu part aux *Annales de législation et de jurisprudence*.

SIRI (Vittorio), historiographe du roi de France, et ancien abbé de Vallemagne, naquit à Parme en 1608. Ayant été envoyé à Venise pour y occuper une chaire de mathématiques, il y connut l'ambassadeur de France. Il s'agissait alors de la succession aux duchés de Mantoue et de Montferrat, pour l'investiture desquels la France soutenait le duc de Nevers contre l'Autriche et l'Espagne. Siri publia à cette occasion quelques écrits historiques et s'attira la protection du cardinal de Richelieu, et la bienveillance de Mazarin. Il vint s'établir à Paris, où il se fit un nom par son *Mercurio*, qui contient l'histoire du temps, depuis 1655 jusqu'en 1658 : il y en a 15 tomes reliés en 21 vol. in-4. On a encore de lui un ouvrage, dont son *Mercurio* n'est qu'une continuation : ce sont ses *Memorie recondite*, en 8 vol. in-4. Ces ouvrages sont précieux par le grand nombre de pièces originales qu'on y trouve. Les faits sont appuyés sur les instructions secrètes de plusieurs princes et ministres; mais il faut se méfier de la manière dont l'auteur les rend. Il était payé pour écrire, et il aimait mieux l'argent que la vérité. Requier a publié 24 volumes du *Mercurio*, en français; ouvrage le plus intéressant de l'abbé Siri. C'est moins une traduction complète qu'un choix fait avec goût de morceaux curieux répandus dans ce *Mercurio*. Le même auteur a traduit les Mémoires de Siri, sous ce titre : *Mémoires secrets tirés des archives des souverains de l'Europe, depuis Henri IV*, en 18 vol. in-12. L'abbé Siri mourut à Paris en 1685, à 77 ans.

SIRICE (saint), Romain, monta sur la chaire de saint Pierre après Damase I^{er}, en décembre 384, à l'exclusion d'Ursicin, et mourut en novembre 398. On a de lui plusieurs *Epîtres* intéressantes, dans le *recueil* de dom Constant; entre autres une à Himère évêque de Tarragone, dans laquelle il répond à diverses questions importantes de ce prélat. Elle passe, parmi les savants, pour la première épître décrétale qui soit véritable. Le père Papebrock prouve que les épîtres de ce pape ont été au moins interpolées. (*Voy. le Propylæum.*) Il condamna Jovinien et ses sectateurs. On trouve son nom dans plusieurs anciens Martyrologes, entre autres dans celui de saint Jérôme : cependant Baronius l'a omis dans le sien, parce qu'il a cru que la vie de ce pontife prêtait à quelques critiques; mais Florentinus, auteur d'un commentaire sur le Martyrologe de saint Jérôme, réfute savamment Baronius, et s'appuie principalement sur un passage de saint Ambroise.

SIRIQUE. *Voy. MÉLÈCE.*

SIRLET (Guillaume), cardinal, né en 1514 à Guardavalle, dans la Calabre, de parents pauvres, se distingua par son érudition et sa piété, et posséda l'estime des papes Marcel II et Pie IV, dont le dernier le fit bibliothécaire du Vatican, et cardinal, à la sollicitation de saint Charles Borromée. Il mourut en 1585 à 71 ans. Ce cardinal possédait bien les langues savantes. Il a travaillé à la réforme du *Breviaire* et du *Missel romain*, et à la correction

(1) Ce Recueil connu sous le titre de *Journal des arrêts de la cour de cassation*, continue de 1800 à 1842, forme 49 vol. in-4, y compris les tables et la continuation par L. M. Villeneuve.

de la *Version Vulgate de la Bible* ; c'est en partie à ses soins que l'on doit le *Catéchisme du concile de Trente*. Il avait encore fait plusieurs ouvrages ; mais il ne voulut pas permettre qu'on les publiât, excepté les *Variae lectiones*, qu'il avait rassemblées pour être insérées dans la *Bible Polyglotte* de Plantin d'Anvers.

SIRLET (Flavius), graveur en pierres fines, mort à Rome en 1757, avait une finesse de touche et une pureté de travail admirables. On a de lui beaucoup de portraits, et il a donné, sur des pierres fines, les représentations en petit des plus belles statues antiques qui sont à Rome.

SIRMOND (Jacques), savant jésuite, né à Riom en 1559, d'un magistrat de cette ville, entra chez les pères de Jésus, et s'y distingua par son érudition. Aquaviva, son général, l'appela à Rome en 1590, et Sirmond lui servit de secrétaire pendant 16 ans. Le savant jésuite profita de son séjour à Rome ; il rechercha les monuments antiques, visita les bibliothèques, et enrichit son esprit de toutes sortes de connaissances. Les cardinaux d'Ossat et Barberin furent ses protecteurs et ses amis ; il jouit aussi de l'estime du cardinal Baronius, auquel il ne fut pas inutile pour la composition de ses *Annales*. On voulait le retenir à Rome ; mais l'amour de la patrie le rappela en France en 1608. Louis XIII, pour mieux l'attacher à sa personne, le choisit pour son confesseur l'an 1657 ; et cela, comme dit Henri de Valois, dans l'*Eloge* qu'il a fait du père Sirmond, *Ne tantus vir ad illustrandam ecclesiae gallicanae antiquitatem natus, Galliae eriperetur*. Il remplit longtemps ce poste délicat avec l'estime du public et la confiance du roi, et il ne cessa de l'occuper que quelques années avant sa mort, arrivée en 1651, à 92 ans. Le père Sirmond avait les vertus d'un religieux et les qualités d'un citoyen. Lorsqu'il était à Rome, il s'employa fort utilement pour les intérêts de la France. La ville de Clermont ayant voulu enlever à Riom, sa patrie, le bureau des finances, il obtint une déclaration du roi qui l'y fixait pour toujours. Quoique d'un caractère doux dans la société, il était assez vif dans ses écrits polémiques. Il a rendu les plus grands services à l'histoire de l'Eglise par ses nombreux écrits. Débrouiller la chronologie, faire revivre plusieurs auteurs ignorés, commenter des ouvrages obscurs, les rendre intelligibles, faire naître, pour ainsi dire, l'ordre et la lumière du sein du chaos, voilà l'idée qu'on doit se former des travaux de cet auteur. Voici ses principaux ouvrages : d'excellentes *Notes* sur les capitulaires de Charles le Chauve, et sur le code théodosien ; une *Edition* des conciles de France, avec des *Remarques*, Paris, Cramoisi, 1629, 5 vol. in-fol. Pour la compléter, il faut y joindre le *Supplément* du père de Lalande, Paris, 1666, in-fol., et les *Concilia novissima Galliae* d'Odespun, Paris, 1646, in-fol., etc. ; des *Editions* des *Œuvres* de Théodoret et d'Hincmar de Reims ; la première *Edition* de *Facundus d'Hermiane*, avec des notes savantes, Paris, 1629, in-8 ; un grand nombre d'*Opuscules* sur différentes matières, imprimés à Paris en 1696, en 5 vol. in-fol., et Venise, 1728, 5 vol. in-fol., très-belle édition. Il y en a plusieurs contre

Godefroy, Saumaise, Richer et Saint-Cyran. L'édition y est ménagée à propos, et son style peut servir de modèle à ceux qui traitent les matières théologiques : son latin est pur et élégant. Cependant, quelques éloges qu'on ait donnés au père Sirmond, il est certain que l'on a publié depuis des éditions supérieures aux siennes ; mais cela était aisé à ceux qui avaient celles-ci sous les yeux. Les jansénistes, et même quelques autres savants, se sont beaucoup récriés contre son *Histoire prédestinatoire*, et celle de la *Pénitence publique* ; mais il ne paraît pas que leurs plaintes fussent fondées sur des motifs bien solides ; elles n'attirèrent pas l'attention de l'autorité ecclésiastique.

SIRMOND (Jean), neveu du précédent, membre de l'académie française et historiographe de France, naquit à Riom vers 1589, et mourut en Auvergne, en 1649. Il était regardé par le cardinal de Richelieu comme un des meilleurs écrivains de son temps ; mais le public n'en porta pas un jugement si flatteur, quoiqu'il eût des connaissances et un style aisé et agréable. On a de lui : la *Vie du cardinal d'Amboise*, imprimée en 1631, in-8, sous le nom du sieur des Montagnes : elle tient un peu trop de l'éloge ; des *Poésies latines*, 1654, qui ne sont pas sans mérite.

SIRMOND (Antoine), jésuite, né à Riom en 1591, et frère du précédent, mourut à Paris en 1645. Il avait publié, deux ans auparavant, un ouvrage intitulé : *Défense de la vertu*, in-8, dans lequel il osait avancer qu'on ne peut marquer précisément aucun temps de la vie où l'on soit tenu de faire un acte d'amour de Dieu, et que l'accomplissement du précepte consiste à ne rien faire de contraire à son amour. Ses propositions furent désavouées par ses confrères, et l'auteur fut mis en pénitence. Nicole n'a pas laissé de leur en faire un crime dans ses *Notes* sur la dixième *Lettre provinciale*. « Une pareille injustice, dit un critique, ne » contribue pas peu à faire connaître les écarts » dans lesquels l'esprit de parti est capable de se » précipiter. » On a de lui aussi un traité *De immortalitate animae*, et un autre intitulé, *L'Auditeur de la parole de Dieu*. L'auteur des *Provinciales* confond ce Sirmond avec le célèbre Jacques Sirmond, sans doute pour donner plus d'importance à sa critique. Ce n'est pas, à beaucoup près, la seule bévue ou méchanceté de ce genre qui se trouve dans ces fameuses *Lettres*.

SISARA, général de l'armée de Jabin, roi d'Azor, que son maître envoya contre Barac et Débora, qui avaient une armée de dix mille hommes sur le Thabor. Sisara ayant rassemblé toutes ses troupes, et neuf cents chariots armés de faux, vint de Haroseth au torrent de Cison. Barac marcha contre lui, et le vainquit. Sisara alla se réfugier dans la tente d'Haber le Cinéen. Jahel, femme d'Haber, le voyant épuisé de fatigue, lui donna à boire du lait, le fit coucher et le couvrit d'un manteau ; mais Sisara s'étant endormi, elle lui enfonça dans la tête un grand clou, dont il mourut sur-le-champ, vers l'an 1288 avant Jésus-Christ. Voy. JAHIEL et DÉBORA.

SISINNIUS, Syrien de nation, succéda au pape

Jean VII le 19 janvier 708, et mourut subitement le 7 février suivant, après 20 jours de pontificat.

SISMONDI (Jean-Charles-Léonard SIMONDE de), né en 1775 à Genève, était d'une famille originaire de Pise, réfugiée en France dans les premières années du xvi^e siècle. Elevé sous les yeux de son père, il apprit le grec et le latin dans le collège et l'auditoire de sa ville natale; et lorsqu'il eût achevé ses études, envoyé à Lyon pour s'y former au commerce, il ne revint dans sa patrie qu'en 1792. Obligé peu de temps après, par suite des événements, de passer en Angleterre, il profita de son séjour dans ce pays, pour en étudier la langue, la littérature, les institutions, l'industrie, l'agriculture et les mœurs. De retour à Genève en 1794, il fut bientôt contraint de se retirer en Toscane. C'est là que, sauf de courts emprisonnements que lui infligèrent les partis alternativement vainqueurs en Italie, il vécut heureux pendant cinq années. C'est là qu'il fit aussi son premier ouvrage, son *Tableau de l'agriculture Toscane*, qu'il poursuivit son travail sur la *Constitution des peuples libres*, et qu'il se prépara à écrire l'*Histoire des républiques italiennes*. Rentré à Genève en 1800, il fut nommé secrétaire de la chambre de commerce du Léman, mais il ne prit aucune part sérieuse aux affaires publiques, tant que cette ville demeura incorporée à l'empire français. Son ouvrage sur la *Richesse commerciale* commença en 1805 sa réputation, et peu de temps après on lui offrit la chaire d'économie politique de l'université de Wilna, avec un traitement considérable. Une offre aussi avantageuse pouvait le séduire, et tenter sa pauvreté; mais il la refusa, pour rester indépendant. Il accompagna M^{re} de Staël dans ses voyages en Italie (1804) et en Allemagne (1808). Préoccupé dès cette époque de son travail sur les *Littératures du Midi de l'Europe*, il en fit, en 1811, à Genève le sujet d'un cours public qui eut beaucoup de succès. Au commencement de 1815, il vint à Paris pour publier les quatre vol. de son cours. C'était la première fois qu'il visitait cette ville, où il vit les hommes les plus distingués, et forma des amitiés durables. Les événements de 1814 ayant rendu Genève à son ancienne indépendance, il fut élu membre du conseil souverain. Pendant les cent-jours, quoiqu'il n'aimât pas le gouvernement de Napoléon, il quitta son rôle d'opposant, et signa dans un écrit intitulé : *Examen de la constitution française*, son acquiescement à l'acte additionnel, et dans une série d'articles, insérés au *Moniteur*, défendit la cause et les actes de Bonaparte, qui pour le récompenser de son zèle lui offrit la croix de la légion d'honneur. Il refusa cette distinction pour rendre son approbation plus puissante, en la conservant désintéressée. Après 1815, il devint membre du conseil représentatif de Genève, et continua de se livrer aux laborieuses études qu'il n'avait jamais interrompues. En 1818, il entreprit l'*Histoire des Français*, qui commence à la formation de l'ancienne monarchie, et finit à la mort de Louis XV, en 1774; il se proposait de la continuer jusqu'en 1789, mais l'âge et les infirmités l'en empêchèrent. En 1819, il fit paraître ses

Nouveaux principes d'économie politique, dans lesquels il met en avant l'absurde axiome adopté depuis par tous les révolutionnaires, que tous les membres de la société ont droit au travail et au bonheur, comme si le bonheur était un droit. Pendant les vingt dernières années de sa vie, sauf quelques voyages en France, en Angleterre et en Italie, il résida constamment en Suisse, occupé de ses travaux. Nommé, en 1835, associé étranger de l'académie des sciences morales et politiques de France, deux ans après, le conseil d'état de Genève lui offrit le titre de professeur spécial d'histoire, et en 1841, il fut élu membre de l'assemblée constituante de Genève. Sismondi mourut à sa campagne de Chênes, près de Genève, le 25 juin 1842, à 69 ans. Indépendamment d'une foule d'articles dans des recueils périodiques, on a de lui : *De la richesse commerciale*, etc., 1805, 2 vol. in-8; *Histoire des républiques Italiennes du moyen âge*, Paris, 1809-18, 16 vol. in-8; 3^e édition, 1840-41, 10 vol. in-8, traduit en italien par Ticozzi, Milan, 1810-20, ou 1818-20, 16 vol. in-8 ou in-12. On peut ajouter à cette histoire celle *De la renaissance de la liberté en Italie, de ses progrès, de sa décadence et de sa chute*, 1851, 2 vol. in-8. Elle se recommande par l'érudition et les recherches; mais on y trouve des vues fausses et une pensée toujours hostile à l'église et à la religion. *De la littérature du Midi de l'Europe*, Paris, 1815, 5^e édit., 1829, 4 vol. in-8; *Nouveaux principes d'économie politique*, 1819, 2^e édit., 1826, 2 vol. in-8; *Histoire des Français*, Paris, 1821-45, 51 vol. in-8. Cet ouvrage, terminé par M. Amédée Rénée, est un exposé aussi complet que possible des événements de l'histoire de France, mais il manque d'impartialité. De Sismondi n'était ni catholique, ni Français; il avait même contre la France et surtout contre le catholicisme d'anciens préjugés, une haine mal dissimulée. Delà, dans son livre, un grand nombre de jugements erronés et passionnés, des accusations graves et injustes, ainsi qu'une tendance fâcheuse à prendre toujours le mauvais côté des choses, et à faire ressortir le mal plutôt que le bien. Aussi cet ouvrage, utile pour ceux qui font de l'histoire de France une étude sérieuse et approfondie, ne saurait être mis sans danger entre les mains du grand nombre des lecteurs peu instruits qui, portés naturellement à accepter les opinions toutes faites, recevaient de cette lecture des impressions funestes. *Histoire de la chute de l'empire romain et du déclin de la civilisation, de l'an 250 à l'an 1000*, Paris, 1853, 2 vol. in-8. La cause de la chute de cet empire est, selon l'auteur, dans l'organisation politique des Romains, dans le pouvoir quel qu'il fût, dans les mutations violentes des empereurs qui ne délivraient d'une tyrannie que pour conduire à une autre souvent plus odieuse. *Etudes sur les constitutions des peuples libres*, 1855-57, 5 vol. in-8; *Etudes des sciences sociales*, 1856-58, 5 vol. in-8. M. Mignet, secrétaire perpétuel de l'académie des sciences morales et politiques, y a lu une *Notice* fort curieuse sur la vie et les travaux de Sismondi.

SIXTE 1^{er} ou XISTE (saint), Romain, pape

après Alexandre I^{er}, l'an 419, fut martyrisé vers la fin de 427. Il ordonna que les vases sacrés ne pourraient être touchés que par les ministres des autels. On lui attribue mal à propos deux *Décrétales*. Saint Téléphore lui succéda.

SIXTE II (saint), Athénien, pape après Etienne I^{er}, en 257, souffrit le martyre trois jours avant son fidèle disciple saint Laurent, le 6 août 258, durant la persécution de Valérien. Rufin attribuait à ce pape le *Recueil des sentences* du philosophe SEXTUS. (Voy. ce nom.) Saint Denys fut son successeur.

SIXTE III (saint), prêtre de l'Eglise romaine, obtint la chaire de saint Pierre après le pape Céselin I^{er}, en 432. Il trouva l'Eglise victorieuse des hérésies de Pelage et de Nestorius, mais déchirée par la division des Orientaux. Il réussit à éteindre cette espèce de schisme en réconciliant saint Cyrille avec Jean d'Antioche. On a de ce pape plusieurs *Epîtres* dans le *recueil* de dom Coustant, et quelques *Pièces de poésies* sur le péché originel, contre Pelage, dans la bibliothèque des Pères. On place sa mort en juillet 440. Léon le Grand lui succéda.

SIXTE IV, appelé auparavant *François d'Albercola de la Rovère*, fils d'un pêcheur du village de Celles, à 5 lieues de Savone, dans l'état de Gènes, embrassa la règle des cordeliers, professa la théologie à Padoue et dans les plus célèbres universités d'Italie, et devint général de son ordre. Paul II l'honora du cardinalat. Après la mort de ce pontife, en 1471, il fut élevé sur la chaire de saint Pierre. Il accorda le chapeau de cardinal à deux de ses neveux, quoique fort jeunes encore, et ce fut un sujet de mécontentement pour les anciens. Il était si facile qu'il ne pouvait rien refuser : il arriva souvent qu'il avait accordé une même grâce à plusieurs personnes. Il fut obligé, pour éviter cet inconvénient, de charger un de ses officiers de tenir un registre des requêtes qu'on lui présentait. Un de ses premiers soins fut d'envoyer des légats chez les princes chrétiens, pour les exciter à la guerre contre les infidèles ; mais son zèle n'eut pas beaucoup de succès. Cependant il fit partir, en 1472, le cardinal Caraffe à la tête d'une flotte de 29 galères, qui, s'étant jointe à celle des Vénitiens et des Napolitains, se saisit de la ville d'Attalie en Pamphylie, et obligea l'armée des Turcs à se retirer sans avoir rien fait. Le légat prit ensuite Smyrne, aidé des Vénitiens seuls, et y fit un riche butin. Après cette expédition, il rentra à Rome comme en triomphe, menant avec lui 25 Turcs montés sur de beaux chevaux, 12 chameaux chargés de dépouilles, avec beaucoup d'enseignes prises sur les ennemis, et une partie de la chaîne de fer qui fermait la porte d'Attalie. Sixte donna tous ses soins à l'embellissement de la ville de Rome, fit construire sur le Tibre un beau pont qui porte son nom, fit bâtir et réparer des palais, des églises, paver les rues, etc. L'année 1476 fut signalée par une bulle dans laquelle Sixte IV accorda à ceux qui célébreraient avec dévotion la fête de l'immaculée Conception de la sainte Vierge, les mêmes indulgences qui avaient été accordées par les papes pour la fête du Saint-Sacrement. Il eût été plus sage de mettre quelque différence entre ces indul-

gences, comme il y en avait certainement entre les sujets et les motifs. Ce décret, le premier de l'Eglise romaine touchant cette fête, ayant souffert des contradictions, il donna une nouvelle bulle en 1485, pour réprimer les excès de quelques ecclésiastiques, qui prêchaient que tous ceux qui croyaient la conception immaculée de la sainte Vierge, péchaient mortellement et étaient hérétiques ; tandis que d'autres, par un autre excès, taxaient d'hérésie ceux qui ne la croyaient pas. Les hérétiques qui ont blâmé l'Eglise d'avoir institué une fête pour célébrer une chose qu'elle n'a pas voulu décider, ne songent pas que la conception de la Vierge, ne fût-elle pas immaculée, est néanmoins, comme l'observent les cardinaux Bellarmin et Gotti, un événement assez important au christianisme pour le célébrer. D'ailleurs une opinion pieuse, aussi fondée que celle-là et aussi ancienne (voy. MAHOMET et DUX), suffit pour instituer une fête, quand l'objet direct et absolu du culte (qui est ici la sainte Vierge) est bien certainement réel et digne des honneurs d'une solennité chrétienne. Il faut convenir du reste, que les religieux de Saint-François et ceux de St.-Dominique se sont trop vivement déclarés les uns pour, les autres contre un sentiment qui, de sa nature, n'était pas susceptible d'une décision dogmatique. (Voy. PAUL V.) Une autre dispute aussi vive, mais moins grave, divisait ces deux ordres. Les cordeliers niaient que sainte Catherine de Sienne eût eu des stigmates, et prétendaient que ce privilège n'avait été accordé qu'à saint François, leur patriarche. Le pape, qui avait été de leur ordre, et qui d'ailleurs ne trouvait pas les raisons des dominicains satisfaisantes, défendit, sous peine des censures ecclésiastiques, de peindre les images de cette sainte avec les stigmates. Une contestation non moins frivole agita alors les chanoines réguliers de Saint-Augustin et les ermites du même nom : ils voulaient les uns et les autres être enfants de Saint-Augustin. (Voy. WIMPHRINGE.) Le pape se préparait à terminer cette affaire, lorsqu'il mourut en 1484, âgé de 71 ans. Ce pontife ternit sa gloire par la confiance aveugle qu'il eut pour ses neveux, et par la passion qu'il montra contre la maison de Médicis et contre les Vénitiens. On lui attribue la rédaction des *Regulæ cancellariæ romanæ*, 1471, in-4, traduites en français par du Pinet, 1564, in-8 ; livre qui a fourni aux protestants, qui ne s'arrêtaient ni à l'esprit ni au but de la chose, l'occasion de déclamer beaucoup contre la cour de Rome. Nous avons de lui plusieurs *Traité*s en latin : un sur le *sang de Jésus-Christ*, Rome, 1475, in-fol. ; un autre sur la *puissance de Dieu* ; une *Explication* du *Traité* de Nicolas Richard, touchant les indulgences. Innocent VIII fut son successeur.

SIXTE V ou SIXTE-QUINT naquit en 1521, dans un village de la Marche d'Ancône, appelé les *Grottes*, près du château de Montalte. Son père, qui était vigneron, ne pouvant le nourrir, le donna fort jeune à un laboureur, qui lui fit garder ses moutons, ensuite ses pourceaux. *Félix Peretti* (c'est ainsi qu'il s'appelait) s'acquittait de cet emploi, lorsqu'il vit un cordelier conventuel qui était en

peine du chemin qu'il devait prendre pour aller à Ascoli. Il le suivit, et témoigna une si grande passion pour l'étude, qu'on l'instruisit. Ses talents répondant aux soins qu'on prenait de lui, on le revêtit de l'habit de cordelier. Le frère Félix devint en peu de temps bon grammairien et habile philosophe. Il fut fait prêtre en 1545, peu de temps après docteur et professeur de théologie à Sienne, et il prit le nom de *Montalte*. Il s'acquit une si grande réputation par ses sermons, à Rome, à Gènes, à Pérouse, et ailleurs, qu'il fut nommé commissaire à Bologne et inquisiteur à Venise; mais s'étant brouillé avec le sénat et avec les religieux de son ordre, il se retira à Rome. A peine fut-il arrivé dans cette capitale du monde chrétien, qu'il devint l'un des consultants de la congrégation, puis procureur-général de son ordre. Il accompagna en Espagne le cardinal Buoncompagno, en qualité de théologien du légat, et de consultant du saint office. Le cardinal Alexandrin, son disciple et son protecteur, ayant obtenu la tiare sous le nom de *Pie V*, se souvint de Montalte, et lui envoya en Piémont un bref de général de son ordre. Il l'honora ensuite de la pourpre romaine. Le cardinal Buoncompagno ayant succédé à *Pie V*, en 1572, sous le nom de *Grégoire XIII*, frère Félix aspira, si l'on en croit Grégorio Leti, au trône pontifical, et, pour mieux y parvenir, il cacha ses vues. Il renonça volontairement à toutes sortes de brigues et d'affaires, se plaignit des infirmités de sa vieillesse, et vécut dans la retraite, comme s'il n'eût travaillé qu'à son salut. Grégoire XIII étant mort, les cardinaux, après avoir été quelque temps divisés, se déterminèrent en sa faveur et l'élirent le 24 avril 1585. A peine eut-il la tiare sur la tête, qu'étant sorti de sa place, il jeta le bâton sur lequel il s'appuyait, leva la tête droite et entonna le *Te Deum* d'une voix si forte, que la voûte de la chapelle en retentit. Voilà ce que raconte Leti, dont l'imagination romanesque et satirique rend les récits très-suspects. Dès qu'il fut élevé sur le saint Siège, il s'appliqua à purger les terres de l'Eglise des brigands qui y exerçaient impunément toutes sortes de violences. Il montra une rigueur extrême dans les moyens qu'il employa pour procurer la sûreté publique. Il arrêta la licence, qui était sans bornes sous le dernier pontificat. Il faisait dresser des potences, pour punir à l'instant ceux qui commettraient quelque insolence pendant le divertissement du carnaval. Il fit des édits très-sévères contre les voleurs, les assassins et les adultères. Il entreprit de relever le fameux obélisque de granit que l'on voit actuellement sur la place Saint-Pierre à Rome. (*Voy. FONTANA*.) Après avoir achevé ce grand ouvrage, il fit déterrer trois autres obélisques, et les fit placer devant d'autres églises. Il fit encore bâtir à grands frais, dans l'église de Sainte-Marie-Majeure, une chapelle superbe de marbre blanc, et deux tombeaux, un pour lui, et un autre où il fit transporter le corps de *Pie V*, par reconnaissance des bienfaits qu'il en avait reçus. Au commencement de l'année suivante, 1586, il donna une bulle pour défendre l'astrologie judiciaire, qui était alors en vogue à Rome. Quelques personnes de condition, s'étant amusées à cette science ab-

surde, furent condamnées aux galères. Par une autre bulle, il défendit aux cordeliers de se faire capucins, sous peine d'excommunication : ces sortes de changements arbitraires, sous prétexte d'embrasser un ordre plus austère, étaient sujets à de grands inconvénients. Il fixa le nombre des cardinaux à 70, par une bulle du 5 décembre 1586, qui a été observée par ses successeurs. Il entreprit de changer en ville le village des Grottes, où il avait pris naissance, mais le terrain rendant l'exécution de ce projet impossible, il se contenta de faire bâtir cette nouvelle ville à Montalte même, dont il avait porté le nom étant cardinal, et il l'érigea en évêché. Sixte-Quint donna une nouvelle forme à la congrégation du saint Office, établie par Paul IV pour juger les hérétiques. On le regarde, en quelque sorte, comme l'instituteur de la congrégation des rites. La dernière année de son pontificat, il voulut réparer la célèbre bibliothèque du Vatican, à laquelle le dernier sac de Rome avait causé un grand dommage. Il résolut de n'épargner ni soins ni dépenses pour la rendre la plus riche et une des plus belles de l'univers. Il fit bâtir, dans la partie du Vatican, appelée *Belvédère*, un superbe édifice pour l'y placer, et fit orner ce lieu de belles peintures qui représentaient les principales actions de son pontificat, les conciles généraux, et les plus célèbres bibliothèques de l'antiquité. Il fit des règlements fort sages, pour empêcher qu'elle ne fût dissipée dans la suite par la trop grande facilité à communiquer les livres. Il fit encore bâtir près de cette bibliothèque une très-belle imprimerie, destinée à faire des éditions exactes et correctes de beaucoup d'ouvrages altérés par la mauvaise foi des hérétiques, ou par l'ignorance des catholiques. Ces monuments de son savoir et de sa magnificence ne l'empêchèrent pas de veiller sur les intérêts de l'Eglise dans les pays les plus éloignés, et surtout dans les royaumes d'Europe, dévastés par les nouveaux sectaires. Henri III s'étant joint au parti protestant, et ayant fait lâchement assassiner le cardinal et le duc de Guise, Sixte le frappa d'excommunication. La crainte de voir périr la religion catholique en France lui fit aussi donner une bulle contre Henri IV, qu'il estimait cependant beaucoup, et qu'il aurait sans doute accueilli avec empressement s'il eût été encore en vie lors de la conversion de ce prince. Un travail excessif le minait peu à peu; sa dernière maladie ne put le lui faire interrompre. Il mourut en 1590, à 69 ans. Le peuple romain brisa la statue qu'on lui avait élevée : la sévérité de Sixte le lui avait rendu odieux. Ce fut néanmoins à cette sévérité que Rome dut l'avantage de voir le libératage exclu de ses murs. Avant Sixte, les lois, trop faibles contre les grands, ne mettaient pas les jeunes filles à l'abri des entreprises de la témérité et de l'impudence; mais sous le règne de ce nouveau pape, elles purent jouir en sûreté de leur vertu, et se promener dans les rues de Rome avec autant de tranquillité que dans l'enceinte d'un couvent. L'adultère connu était condamné au dernier supplice. Il ordonna même « qu'un mari qui n'irait pas se » plaindre à lui des débauches de sa femme, serait » puni de mort. » Il avait coutume de dire, comme

Vespasien, qu'un prince doit mourir debout : sa conduite ne le démentit point. Aussi grand prince que grand pape, Sixte-Quint fit voir qu'il naît quelquefois sous le chaume des gens capables de porter une couronne et d'en soutenir le poids avec dignité. Il sut licencier les soldats, les gardes même de ses prédécesseurs, et dissiper les bandits par la seule force des lois, sans avoir de troupes; se faire craindre de tout le monde par sa place et par son caractère; renouveler Rome, et laisser le trésor pontifical très-riche : telles sont les marques de son règne, et marques qui n'appartiennent qu'à lui. On peut voir la *Vie de Sixte-Quint* par Leti, traduite en français en 2 vol. in-12, par Jean le Pelletier (1); mais il faut bien se garder de croire tout ce que l'auteur raconte (voy. LETI.) « Sixte-Quint en » place, dit un historien, ne montra plus qu'une » gravité, une force et une grandeur parfaitement » assortie à la dignité suprême dont il était revêtu. » Il se montra constamment ennemi du vice et protecteur de la vertu, pénétrant et juste, vigilant » et sévère observateur de l'ordre, magnifique dans » tout ce qui regarde la splendeur de l'état et la » gloire de la religion; ami des lettres et de tous » les arts, très-appliqué lui-même à l'étude, où il » passait une partie de la nuit, après avoir donné » le jour aux affaires. Enfin, soit qu'on le considère » dans le règlement de sa maison, ou dans l'administration publique et les démêlés qu'il eut avec » différents princes, on ne peut disconvenir qu'il » n'ait été l'un de ces hommes rares qui font honneur à l'humanité. » On travailla, par ordre de Sixte-Quint, à une nouvelle *Version* latine de la Bible, qui parut en 1590, 3 parties en 1 vol. in-fol. Les fautes dont on la trouva chargée, obligèrent Clément VIII d'en faire faire, en 1592, une nouvelle édition dans laquelle furent corrigées les inexactitudes répandues dans la première. Urbain VII lui succéda.

SIXTE de SIENNE, né en 1520 dans la ville dont il porte le nom, fut converti du judaïsme à la religion chrétienne, et se fit cordelier. Convaincu d'avoir enseigné des hérésies, et refusant avec opiniâtreté de les abjurer, il fut condamné au feu. La sentence allait être exécutée, lorsque le pape Pie V, alors cardinal et inquisiteur de la foi, vainquit son obstination, et le fit passer de l'ordre de Saint-François dans celui de Saint-Dominique. Sixte s'y consacra à la chaire et à l'étude de l'Écriture sainte. Il réussit dans ces différents travaux l'un et l'autre si importants. Le pape Pie V, charmé de ses vertus et de son savoir, lui donna des marques d'une estime distinguée. Sixte termina sa carrière à Gènes en 1569, à 49 ans. Son principal ouvrage est sa *Bibliothèque sainte*, dans laquelle il disserte sur les livres et les versions de l'ancien Testament, et donne les moyens de les expliquer. On y trouve aussi d'excellentes remarques pour l'intelligence des Pères. Cet ouvrage est savant, curieux et utile; il y a cependant des jugements faux, et l'auteur manque quelquefois de critique. La meilleure édition est celle de Naples, 1742, en 2 vol. in-fol., avec des

remarques pleines d'érudition. On a encore du pieux dominicain : des *Notes* sur différents endroits de l'Écriture sainte; des *Questions astronomiques géographiques*, etc.; des *Homélies sur les Évangiles*, etc., plus remplies de citations que d'éloquence.

SIXTE de HEMMINGA, né à Bolcum, dans la Frise occidentale, en 1552, d'une famille ancienne, et mort vers 1586, s'est fait connaître par un traité judicieux contre l'astrologie judiciaire, intitulé : *De astrologia ratione et experientia refutata*, Anvers, 1585, in-8. Voy. MORIN, Jean-Baptiste.

SIXTUS. Voy. SEXTUS.

* SKELTON (Philippe), théologien irlandais, né en 1707, près de Lisburn, dans le comté d'Antrim, fut, en 1750, pourvu de la cure de Peltigo, dans le comté de Donégal. Il s'y montra pasteur aussi vigilant que charitable. Une disette étant survenue, il aida ses paroissiens de son argent et de ses provisions. Il vendit même ses meubles et jusqu'à sa bibliothèque, à laquelle il était fort attaché. Il prêchait d'une manière si persuasive, qu'il ramena un assez grand nombre de dissidents à la communion anglicane. L'évêque de Clogher le nomma en 1759, à la cure de Déonish, au comté de Fermanagh; et à celle de Fintona, au comté de Tryone, en 1766. Cet ecclésiastique mourut à Dublin en 1787. On a de lui : *Le Déisme révélé*, 2 vol. in-8; livre qui eut un grand succès et qui le méritait; des *Sermons*, des *Pièces fugitives*; divers *Traités*. On a le recueil de ses *Œuvres*, Londres, 1824-6, en 6 vol. in-8, précédé de la vie de l'auteur par Sam. Burdy.

SKYTTE ou SCHRODERUS. Voy. SCHRADER.

SLAUGHTER (Edonard), jésuite anglais, enseigna avec réputation la langue hébraïque, les mathématiques et la théologie au collège de sa nation à Liège. Il y mourut dans un âge avancé, le 21 janvier 1729. On a de lui : *Grammatica hebraica*, Amsterdam, 1699 : elle est estimée; *Arithmetica*, Liège, 1725, in-12.

SLEIDAN (Jean PHILIPSON), historien renommé, né à Schleide, petite ville, capitale du comté de ce nom, dans le duché de Luxembourg, en 1506, de parents obscurs, passa en France l'an 1517. Ses talents le lièrent avec les trois illustres frères de la maison du Bellay. Le cardinal de ce nom le prit en amitié, l'emmena avec lui à la diète de Haguenau, et l'employa dans des affaires importantes. Sur ces entrefaites parut, en 1542, l'édit de François I^{er}, contre les partisans de Luther. Le penchant de Sleidan pour les nouvelles erreurs l'obligea de se retirer à Strasbourg, où son ami Sturmius lui procura un établissement avantageux. Sleidan fut député en 1545 par les protestants vers le roi d'Angleterre, puis envoyé au concile de Trente. Il fut une des colonnes de son parti. Il avait embrassé la secte de Zuingle en arrivant à Strasbourg; mais il la quitta dans la suite et mourut luthérien en 1536. On a de lui : une *Histoire* en 26 livres, sous ce titre : *De statu religionis et reipublicæ Germanorum sub Carolo V, ab anno 1517, ad annum 1555*, Strasbourg, 1556, in-8. Le Courayer a traduit cet ouvrage en français, Leyde, 1767, 5 vol. in-4. Henri Pantaléon en a donné une version en allemand, et a continué en latin cette histoire jusqu'en 1562. Lendorpius y

(1) Casimir Tempesti a publié : *Storia della vita e geste di Sisto Quinto*, Rome, 1754, 2 vol. in-4, ouvrage estimé.

a ajouté trois volumes et une Apologie de cette histoire, Francfort, 1610. Personne n'a su mieux que Sleidan donner un air de vraisemblance aux mensonges les plus révoltants. On voit combien il avait en horreur Charles-Quint, dont il dénature toutes les actions. C'est néanmoins ce destructeur fanatique d'un si grand prince qu'ont suivi l'abbé Bérault dans son *Hist. ecclés.*, Linguet dans la continuation de l'*Hist. univ.* de Hardion, et presque tous les écrivains de ce siècle, où l'histoire est devenue le jouet des préventions et des petites vues de tous les genres. Cependant, à travers les mensonges de Sleidan, la vérité réclame de temps en temps ses droits, et l'on s'aperçoit que l'esprit de secte ne l'a pas entièrement étouffée. Il y a des passages très-favorables aux catholiques, ce qui a beaucoup déplu aux protestants; et ces témoignages, d'autant plus précieux qu'ils sortaient d'une plume stipendiée par les hérétiques, ont disparu dans les éditions données après la mort de l'auteur. Pour s'en convaincre, il n'y a qu'à comparer l'édition de 1556 avec celle de 1655. (V. ROVERUS PONTANUS et LAUR. SEURIUS.) *De quatuor summis imperiis*, 1711, in-8. C'est un assez médiocre abrégé de l'*Histoire universelle*. Gilles Struchius, Conrad-Schurtzfleisch, professeur de Wittenberg, l'ont continué jusqu'en 1678, et Christian Junker l'a poussé jusqu'à la fin du xvi^e siècle. Il a été traduit en français, Paris, 1757, in-8. Une *Traduction* en latin des Mémoires de Philippe de Commines, qui n'est pas toujours fidèle, Strasbourg, 1545, in-8; *Abrégé* en latin de la Chronique de Froissard, Paris, 1562; *Traduction* de la Grande monarchie de Claude de Seyssel. Charles-Quint appelait Paul Jove et Sleidan *ses menteurs*, parce que le premier avait dit trop de bien de lui, et le second trop de mal.

SLINGELANDT (Pierre van), peintre, né à Leyde en 1640, mourut en 1691. Elève du célèbre Gérard Dow, il suivit de près son maître. Ses ouvrages sont d'un fini admirable; mais sa lenteur à opérer a répandu un peu de froid et de roideur dans ses figures; un tableau l'occupait des années entières.

SLOANE (sir Hans), naquit à Killyleagh, dans le comté de Down en Irlande, l'an 1660, de parents écossais. Dès l'âge de seize ans, il avait fait des progrès considérables dans l'histoire naturelle et dans la physique. Il se perfectionna par le commerce de Ray et de Boyle, et par un voyage en France où Tournefort, du Verney et Lémery lui ouvrirent le riche trésor de leurs richesses. De retour en Angleterre, le fameux Sydenham se fit gloire de l'avancer dans la médecine. Le duc d'Albermarle ayant été nommé, en 1687, vice-roi de la Jamaïque, Hans Sloane l'y suivit en qualité de son médecin. Il revint à Londres en 1688, rapportant avec lui environ 800 plantes curieuses. Peu de temps après, on lui donna l'importante place de médecin de l'hôpital de Christ, qu'il remplit avec un désintéressement sans exemple. Il recevait ses appointements, en donnait quittance, et les rendait sur-le-champ pour être employés aux besoins des pauvres. Il établit le dispensatoire de Londres, où les pauvres, en achetant toutes sortes de remèdes, ne paient que la valeur intrinsèque des drogues qui y entrent. Le roi

Georges II le choisit, en 1727, pour son premier médecin, et la société royale pour son président à la place de Newton. Ce digne citoyen se retira en 1740, âgé de 80 ans, dans sa terre de Chelsea, où il s'occupait à répondre à ceux qui venaient le consulter, et à publier des remèdes utiles. Il mourut dans cette terre en 1753, à 95 ans. Il était grand et bien fait. Ses manières étaient aisées et libres, sa conversation gaie, familière et obligeante. Lorsqu'il était appelé auprès des malades, rien n'était égal à l'attention avec laquelle il observait jusqu'aux moindres symptômes de la maladie. C'était par ce moyen qu'il se mettait en état d'en porter un pronostic si sûr, que ses décisions étaient des espèces d'oracles. A l'ouverture des cadavres de ceux qui mouraient, on trouvait presque toujours la cause de mort qu'il avait indiquée. On lui doit d'avoir étendu l'usage du quinquina, non-seulement aux fièvres réglées, mais à un grand nombre de maladies, surtout aux douleurs dans les nerfs, aux gangrènes qui proviennent de causes internes, et aux hémorragies. On a de lui : un *Catalogue latin des plantes de la Jamaïque, de Madère, de la Barbade, de Nevis et de Saint-Christophe*, 1696, in-8; un *Voyage aux îles de Madère, la Barbade, Saint-Christophe et de la Jamaïque, avec l'histoire naturelle de ces îles*, 2 vol. in-fol., en anglais, dont le 1^{er} tome parut en 1707, et le 2^e en 1725. Cet ouvrage, aussi exact que curieux et intéressant, est orné de 274 figures. Une *Gigantologie, ou Discours sur les géants*, qui a beaucoup contribué à détruire les contes qu'on débitait sur cette matière, et à décréditer les prétendues dépouilles de géants qu'on montre en tant d'endroits. (Voy. GOROPHUS.) Plusieurs *Pièces* dans les *Transactions philosophiques*, et dans les *Mémoires* de l'académie des sciences de Paris. Sa bibliothèque était d'environ 50,000 volumes, presque tous livres de physique et de médecine, dont 547 contiennent des estampes coloriées avec soin, et 5516 manuscrits. Le *Catalogue* de son cabinet de curiosités, qui est en 5 vol. in-fol., et 8 in-4, contient 69,552 articles, avec une courte description de chaque pièce. Il laissa cette riche collection au public, moyennant une somme que le parlement d'Angleterre donna en dédommagement à ses enfants.

SLODTZ (René-Michel), sculpteur, né à Paris en 1703, et originaire d'Anvers, eut beaucoup de goût pour la sculpture, dont le talent paraissait héréditaire dans sa famille. Après avoir, à l'âge de 21 ans, remporté le second prix de ce bel art à l'académie de Paris, il fut envoyé à Rome en qualité de pensionnaire. De retour à Paris, il fut reçu à l'académie, et nommé dessinateur de la chambre du roi, en 1758. Le roi de Prusse, qui voulait l'attirer à Berlin, lui fit faire les propositions les plus avantageuses; mais rien ne fut capable de l'enlever à sa patrie, qui le perdit peu de temps après, en 1764, à 69 ans. Cet habile artiste s'était fait une manière pleine de vérité et de grâces; les attitudes de ses figures étaient souples, ses contours coulants, ses draperies vraies, ses dessins excellents. Les qualités qui font aimer l'homme ornaient chez lui les talents qui font estimer l'artiste. Il eut des amis même parmi ses rivaux, par ses mœurs simples,

par sa probité exacte, par son caractère égal, doux et enjoué. Dans le nombre de ses ouvrages, on distingue : *saint Bruno* refusant la mitre, dans l'église de Saint-Pierre de Rome ; le *Tombeau* du marquis Capponi, dans l'église de Saint-Jean des Florentins ; le *Tombeau* du cardinal d'Autvergne, à Vienne, en Dauphiné ; le *Tombeau* de M. Languet, curé de Saint-Sulpice, dont la figure est à tous égards de la plus grande beauté. — Sébastien SLOTTZ, son père, né à Anvers, mort à Paris en 1728, à 71 ans, et élève de Girardon, s'était distingué dans le même art, ainsi que son frère PAUL-AMBROISE, qui avait été comme lui dessinateur de la chambre du roi, et qui mourut en 1758.

SLUSE (René-François WALTHER ou GUALTIER, baron de), de Visé, petite ville du pays de Liège, était frère du cardinal de Sluse, et du baron de ce nom, conseiller d'état de l'évêque de Liège. Il devint abbé d'Amay, chanoine et chancelier de Liège, et se fit un nom célèbre par ses connaissances théologiques, physiques et mathématiques. La société royale de Londres le mit au nombre de ses membres. Cet illustre érudit mourut à Liège, en 1685, à 62 ans. On a de lui un ouvrage intitulé : *Mesolabium et problemata solida*, Liège, 1668, in-4 ; et *Dissertatio de sancto Servatio episcopo Trajectensi*, Liège, 1684, in-8.

SLUSE (Jean Walther, baron de), cardinal, frère du précédent, né à Visé, l'an 1626, fut appelé à Rome par Jean Walther, son oncle, secrétaire des brefs. Il s'y attira d'abord l'estime des personnes les plus distinguées. Clément IX le reçut au nombre de ses prélats domestiques ; il succéda ensuite à l'emploi de son oncle. Le pape l'honora de la plus intime confiance, et le consulta dans les affaires les plus importantes. Innocent XI l'éleva au cardinalat l'an 1686. Sa trop grande application aux devoirs de sa charge et à l'étude, jointe à sa complexion faible, avança la fin de ses jours. Il mourut le 7 juillet 1687. Quelque recommandable qu'il fût par les qualités de l'esprit, il l'était encore davantage par celles du cœur. Détaché des richesses, il se contenta de son patrimoine et des revenus de sa charge, et refusa constamment tout bénéfice. Les brefs qu'il a dressés sont d'un style vif, et montrent combien il était versé dans la discipline de l'Eglise, l'Ecriture sainte et les saints Pères. Il avait amassé une bibliothèque immense, dont on a imprimé le catalogue en latin, Rome, 1690, in-4, avec le portrait du cardinal.

SMALCIUS (Valentin), fameux socinien, né en Thuringe, mort à Cracovie, le 14 décembre, en 1622, est auteur d'un traité contre la divinité de Jésus-Christ, intitulé : *De divinitate Jesu Christi*, 1608, in-4, traduit en polonais, en allemand et en flamand, et plusieurs fois réfuté, particulièrement par Jean Cloppenburg, dans son ouvrage *Anti-Smalcius*, Franeker, 1652, in-4.

SMELLAERTS ou SNELLAERTS (Dominique), né à Anvers, en 1650, fit ses études avec un succès distingué dans l'université de Louvain, où il enseigna la philosophie et les langues ; il devint chanoine de la cathédrale de Gand et ensuite d'Anvers, et mourut dans cette dernière ville, le 5 mars 1720.

Son principal ouvrage est *Annotationes in sanctum Jesu Christi Evangelium*, Anvers, 1724, in-4 : commentaire écrit d'un style un peu pesant mais assez pur. Il y a de fort bonnes choses, mais presque rien qu'on ne trouve ailleurs. Il a laissé beaucoup de manuscrits, nommément un Traité en faveur de la validité des ordinations anglaises, matière qu'il n'avait pas bien approfondie, et dont en mourant il avait défendu l'impression. Voy. COUVERAY.

SMERDIS, fils de Cyrus, fut tué par ordre de Cambyse, son frère, qui mourut quelque temps après, vers l'an 524 avant Jésus-Christ. Alors un mage de Perse prit le nom de Smerdis, et faisant accroire qu'il était frère de Cambyse, parce qu'il lui ressemblait beaucoup, il se mit sur le trône ; mais les précautions qu'il prit pour cacher sa fourberie, servirent à la faire découvrir. Il se forma un complot contre lui, environ six mois après son usurpation ; le complot était dirigé par sept des principaux seigneurs de Perse, au nombre desquels était Darius, fils d'Hystaspe, qui régna après la mort de Smerdis. Cet usurpateur fut tué par les conjurés, et sa tête fut exposée au bout d'une lance.

* SMETIUS (Jean SMITH van der KETTEN), né vers 1580 à Nimègue, y remplit les fonctions du pastorat, fut ensuite pourvu d'une chaire de philosophie, et mourut le 50 mai 1631. On a de lui : *Oppidum Batavorum seu Noviomagum, liber singularis*, Amsterdam, 1644, in-4 ; *Antiquitates noviomagenses*, 1678, in-4 ; c'est la description du cabinet qu'il avait formé et qui passait alors pour l'un des plus amples qu'il y eût au monde. Jean SMETIUS, son fils, qui fut l'éditeur de cet ouvrage, a laissé en outre une *Chronique de Nimègue*, in-12, en hollandais et d'autres ouvrages moins importants.

SMIT. Voy. SCHMIT, SCHMITH, SCHMIDT et SMITS.

SMITH (sir Thomas), né en 1514 à Saffron Walden dans la province d'Essex, et mort en 1577, fut secrétaire d'état sous le règne d'Edouard VI, et sous celui de la reine Elizabeth, qui l'employa en diverses ambassades et négociations importantes. Cette princesse le réinstalla dans les places qu'il avait perdues sous le règne de Marie, qui lui avait accordé néanmoins une pension de cent livres sterling. On a de ce politique : un *Traité* touchant la république d'Angleterre, in-4, qu'on ne lit guère ; *Inscriptiones græcæ Palmyrenorum*, in-8 ; *De moribus Turcarum*, Oxford, 1672, in-12 ; *De Druidum moribus*, in-8 ; *De reela et emendata linguae græcæ pronuntiatione*, Paris, Robert Etienne, 1568. Tous ces ouvrages sont remplis d'érudition.

SMITH (Richard), théologien anglais, né en 1566 dans le Lincolnshire, fut élevé à l'épiscopat par le pape Urbain VIII, sous le titre d'évêque de Chalcédoine, et envoyé en Angleterre en 1625. N'ayant pas assez ménagé les religieux qui étaient dans ce royaume, il souleva contre lui les catholiques. Smith fut obligé, l'an 1628, de se retirer en France. Deux jésuites, Knot et Floid, publièrent deux *Ecrits* contre le droit que les évêques prétendaient avoir d'approuver les réguliers, droit que Smith avait vainement réclamé en Angleterre. Ces deux livres fu-

rent censurés par M. de Gondi, archevêque de Paris, par la Sorbonne, et par le clergé de France, qui manda les jésuites et les obligea de les désapprouver. Malgré ce désaveu, le père Floïd opposa deux autres ouvrages à ces censures. C'est à cette occasion que l'abbé de Saint-Cyran fit, avec l'abbé de Barcos, son neveu, le gros livre intitulé *Petrus Aurelius*. Richard Smith, qui avait occasionné ces disputes, mourut à Paris en 1655. — Il y a eu un autre Richard SMITH, qui publia, en 1550, contre Pierre Martyr, un écrit intitulé : *Diatriba de hominis justificatione*, in-8.

SMITH (Jean), un des premiers et des plus excellents graveurs en manière noire, était Anglais et mourut à Londres en 1719, à 63 ans. On a de lui beaucoup de *Portraits* et des *Effets de nuit*, propres à son genre de gravure, rendus avec beaucoup d'intelligence. *La Madeleine à la lampe*, d'après Scalken, est un de ses plus beaux ouvrages. Scalken était son peintre favori.

* SMITH (Robert), physicien, né en Irlande en 1689, mort en 1768, étudia à Edimbourg et ensuite à Cambridge, où il obtint au collège de la Trinité la double chaire d'astronomie et de physique expérimentale. Il concourut avec Cotes, son cousin et son ami inséparable, à propager la philosophie de Newton. On lui doit un *Cours complet d'optique*, 1728, traduit en franç. par le père Pezenas, Avignon, 1767, 2 vol. in-4, et la même année, par Duval-le-Roy, Brest, in-4, avec des augment. considérables. On lui doit encore un *Traité philosophique sur les sons* (harmonies, or the philosophy of the musical sounds), 1760, in-8. (Voy. COTES.)

* SMITH (Adam), célèbre économiste, né à Kirkaldy en Ecosse, le 5 juin 1725, continua ses études à Glasgow, et à Oxford, où il s'appliqua plus particulièrement aux mathématiques. Il sembla d'abord pencher pour l'état ecclésiastique; mais, après un mûr examen, ne se sentant pas capable d'en remplir les devoirs difficiles, il ne s'occupa plus que de cultiver les sciences, où, jeune encore, il acquit une réputation. Nommé, en 1751, professeur de logique à Glasgow, l'année suivante il y obtint la chaire de philosophie morale. Ses leçons furent très-suivies, et il compta parmi ses auditeurs des hommes remarquables par leurs talents. Vers la fin de 1765 on lui proposa d'accompagner le duc de Buccleugh dans ses voyages; il y consentit et se démit de sa chaire. Il fit un assez long séjour en France, où sa réputation l'avait précédé, et se trouva sur le champ en rapport avec les philosophes, et particulièrement les économistes. De retour en Angleterre, il passa dix ans dans la retraite à Kirkaldy, occupé d'études sérieuses. C'est là qu'il composa le grand ouvrage qui a immortalisé son nom. En 1778 le duc de Buccleugh son élève obtint pour lui la place de commissaire des douanes en Ecosse, qui le fixa à Edimbourg, où il mourut le 8 juillet 1790. Ses œuvres complètes ont été publiées par Dugald-Stewart, Edimbourg, 1812, 5 vol. in-8. On y trouve : *Théorie des sentiments moraux*, 1759, in-8, dont la meilleure trad. est celle de M^{me} Condorcet (voy. ce nom, III, 9). *Dissertation sur l'origine des langues et sur les diverses syntaxes de celles qui sont origi-*

nales et composées, trad. par Boulard, 1796, in-8; et par M^{me} Condorcet à la suite de l'ouvrage précédent; *Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations*, 1776, 2 vol. in-4; trad. en français, par l'abbé Blavet, par Roucher, et par Germain Garnier, dont la traduction, supérieure à celle de ses devanciers, a été réimprimée en 1822, 6 vol. in-8. (Voy. WIL. PLAYFAIR, VI, 595). Smith fait consister la richesse publique uniquement dans le travail : selon lui, l'un des moyens qui augmentent le plus la puissance productive du travail, c'est sa division, qui donne au producteur le moyen de faire plus, mieux et à meilleur marché, et procure par conséquent au consommateur la facilité d'appliquer à son usage, avec le même revenu, les produits d'un plus grand nombre d'industries. Une autre vue qui lui est particulière, c'est que l'intervention des gouvernements produit un effet opposé à celui qu'ils attendent, et ils doivent en conséquence éviter de se mêler des affaires des particuliers, en se bornant à les protéger, et en laissant à la concurrence une libre carrière, au commerce intérieur et extérieur une liberté complète, sans l'entraver par un système de douanes, de prohibitions et même de primes, etc.; *Essais philosophiques*, traduits par Prévost, 1797, 2 vol. in-8, précédés d'un précis de la vie et des écrits de l'auteur par Dugald Stewart. Ces deux vol. contiennent des *Fragments* d'un ouvrage sur les principes qui suscitent et qui dirigent les recherches philosophiques et différents morceaux, entr'autres une critique du fameux *Dictionnaire* de Johnson, dont il relève les inexactitudes et les nombreuses erreurs.

** SMITH (sir William SIDNEY), amiral anglais, né en 1764 à Westminster, fils d'un officier distingué par ses talents, entra dès l'âge de 15 ans dans la marine militaire, et dut à son courage un rapide avancement. En 1785 il était commandant en second de la frégate *la Némésis*. A la paix, il alla servir en Suède, où il se distingua dans plusieurs combats contre les escadres russes, et obtint le grand cordon de l'ordre de l'Épée. Il se rendit en 1790 à Constantinople, et servit quelque temps sur la flotte Turque; mais la guerre ayant éclaté entre l'Angleterre et la France, il rejoignit l'escadre de l'amiral Hood devant Toulon, et, après la prise de cette ville, fut chargé d'incendier l'arsenal et les vaisseaux français dans le port. Nommé commandant de la frégate *le Diamant*, il tenta diverses expéditions incendiaires sur les ports de France, et fit éprouver au commerce des pertes considérables. Fait prisonnier en 1800 sur un corsaire dont il venait de s'emparer, il fut conduit à Paris et enfermé à l'Abbaye, puis au Temple, dont les ennemis du Directoire (voy. ROCHE-COTTE, VII, 281) parvinrent à le tirer, au moyen d'un ordre supposé du ministre de la guerre. A son retour à Londres, nommé commandant du vaisseau *le Tigre*, il se rendit à Constantinople, où son frère, Spencer Smith, était ambassadeur, et contribua beaucoup à conclure le traité entre la Porte et la Grande-Bretagne, ayant pour but l'expulsion des Français de l'Égypte. Après avoir bombardé Alexandrie, il s'empara de la flottille française, mouillée à Caïffa, et, se portant

devant Saint-Jean-d'Acre, força Bonaparte d'en lever le siège. Après la sortie des Français de l'Égypte, il revint en Angleterre, où il fut accueilli par le peuple de Londres avec enthousiasme. Élu en 1802 membre de la chambre des communes, par la ville de Rochester, il prononça dans cette session plusieurs discours remarquables, et proposa diverses mesures pour repousser l'invasion dont la France menaçait l'Angleterre. Renvoyé l'année suivante en Égypte, il obtint, à la reprise des hostilités, le commandement d'une escadre légère, avec laquelle il attaqua, mais sans succès, la flottille française, dans les ports d'Ostende et de Flessingue. Élevé en 1805 au grade de contre-amiral, il rejoignit l'escadre anglaise dans la Méditerranée, et fut chargé d'inquiéter les Français dans le royaume de Naples, dont ils venaient de s'emparer. En 1807 il vint avec une escadre croiser à l'embouchure du Tage, pour favoriser les projets du cabinet Portugais, et lorsque le prince royal eut pris la résolution de se rendre au Brésil, il l'accompagna jusqu'à Rio-Janeiro. L'intérêt qu'il montra dans diverses circonstances à la princesse de Galles fut, à ce que l'on présume, la cause de sa disgrâce; mais ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il cessa d'être employé. En 1814, il parut au congrès de Vienne, pour y demander, au nom de plusieurs sociétés philanthropiques, l'abolition de la traite des noirs et l'extirpation des Pirates barbaresques. Peu de temps après, il s'établit à Paris, où il fonda la société nommée *Anti-Pirate*, et ne cessa de prendre une part très-active à tous les projets qui se sont exécutés pour l'amélioration des prisons, l'instruction primaire, l'établissement des caisses d'épargne, des salles d'asile pour l'enfance, des secours à domicile pour les malades et les infirmes, etc. Sidney-Smith mourut le 22 mai 1840. Jullien, de Paris, prononça son *Eloge* dans une réunion de la société philanthropique.

**** SMITH (John SPENCER)**, frère du précédent, entra dans la diplomatie, fut envoyé en ambassade à Constantinople (*voy.* l'art. précédent), et ne cessa d'être employé dans différentes cours qu'à l'époque de la paix générale. Sans négliger ses devoirs, il cultivait la littérature et s'occupait particulièrement de la recherche des antiquités du moyen-âge. Ce fut ce goût qui le détermina vers 1818 à s'établir dans la Normandie, province si riche en souvenirs historiques. Établi à Caen, il se lia bientôt avec M. de Caumont et concourut avec lui à fonder la société française pour la conservation des monuments. Il mourut dans cette ville en juin 1845, membre de plusieurs sociétés littéraires dont les *Mémoires* contiennent de lui un grand nombre d'*Opuscules archéologiques*; quelques-uns ont été tirés à part.

SMITS (Guillaume), né à Kevelaer dans la Gueldre prussienne, en 1704, se fit récollet, et s'appliqua avec le plus grand succès à l'étude de l'Écriture sainte, sur laquelle il publia d'excellents *Commentaires* en plusieurs volumes in-8. On y remarque, outre une grande connaissance des langues, une critique judicieuse et orthodoxe, beaucoup de zèle contre les faux herménéutes, les mesquineries

grammaticales des Buxtorf et d'autres massorettes, un talent distingué pour venger les anciennes versions des atteintes de la témérité ou de l'ignorance. Afin de perpétuer dans son ordre une étude si importante, il établit à Anvers un *Musée de philologie sacrée*. (*Voyez van Hove.*) Il mourut dans cette ville, le 1^{er} décembre 1770, âgé de 67 ans.

SMOLLETT (Tobie), écrivain anglais, né en 1720, à Dalquhurn, en Écosse, s'appliqua d'abord à la médecine, exerça fort peu de temps cette profession, et ne publia en ce genre qu'un *Traité sur les eaux de Bath*, 1752. Il écrivit beaucoup sur l'histoire, la littérature; fit des romans et des pièces de théâtre: *Histoire complète d'Angleterre; depuis l'invasion de Jules César, jusqu'au traité d'Aix-la-Chapelle*, en 1748, Londres, 1757, 4 vol. in-8, traduit en français par M. Targe, Orléans, 1759, 1764, 19 vol. in-12. Le traducteur l'a enrichi de notes instructives, où il redresse souvent les erreurs et les préventions de l'auteur. Il a même donné une *Continuation* jusqu'au traité de Paris 1765, Londres, 1768, 5 vol. in-12. Smollett ne sait point dissimuler sa haine contre l'Eglise catholique, il l'étend jusqu'à l'apôtre saint Augustin, auquel l'Angleterre doit les lumières du christianisme et l'abolition des mœurs barbares; *Recherches critiques*, Journ. litt., depuis 1755 jusqu'en 1765 (1); *Abrégé de l'histoire des voyages*, par ordre chronologique; 7 vol. in-12. L'ouvrage, dont celui-ci est l'abrégé, avait été publié en anglais à Londres, par une société de gens de lettres; Des romans, *Roderick Random*, 1748, 2 vol. in-12; *Aventures de Peregrine Williams Pickle*, 1751, 2 vol. in-12; c'est un roman des plus licencieux: ils ont été traduits l'un et l'autre en français; *Ferdinand, comte de Fathom*, et plusieurs autres; le *Régicide* (Charles 1^{er}), tragédie; les *Représailles*, comédie; les *Larmes de l'Ecosse*, poème, 1746. Il a aussi traduit en anglais *Télémaque*, *Gil-Blas*, *Don Quichotte*, etc. Tobie Smollett mourut à Livourne le 21 octobre 1771.

SNELL DE ROYEN (Rodolphe), *Snellius*, philosophe hollandais, né à Oudewater en 1547, fut professeur en hébreu et en mathématiques à Leyde, où il mourut en 1615. On a de lui, sur la géométrie et sur toutes les parties de la philosophie, plusieurs ouvrages qui ne sont plus d'aucun usage. — Son fils, Willebrord SNELL DE ROYEN, né à Leyde en 1591, succéda à son père, en 1615, dans la chaire des mathématiques, et mourut à Leyde en 1626, à 35 ans. C'est lui qui a découvert le premier la vraie loi de la réfraction, découverte qu'il avait faite avant Descartes, comme Huyghens nous l'assure. Il entreprit aussi de mesurer la terre par une suite de triangles, semblable à celle qu'ont employée depuis Picard et Cassini; mais on sait que tous ces mesurages ont jusqu'ici assez mal réussi: la terre ne peut être mesurée sans que l'on sache l'étendue de chaque

(1) Smollett fit un *Voyage* en France en 1763, et après quelques mois de séjour à Paris, se rendit à Nice d'où il fit quelques excursions en Italie. De retour en Angleterre, il y publia en 1766 la relation de ses voyages, 2 vol. in-8, où il montre le plus profond mépris pour les hommes et les choses qu'il venait de voir. Suard en rendit compte dans la *Gazette littéraire*, où il s'égala aux dépens du morose anglais de la manière la plus fine et la plus spirituelle.

degré dans la direction du méridien ; or, cela ne se sait pas : les voyages de divers mathématiciens, leurs calculs et leurs raisonnements opposés n'ont fait que constater l'incertitude où nous sommes sur ce point. (*Voy. les Observ. philosoph.*, p. 29, et l'art. *CONDAMINE*.) Snell est l'auteur d'un grand nombre de savants ouvrages de mathématiques, dont les plus connus sont : *l'Eratosthenes Batavus, sive de terræ ambitu, ejusque vera quantitate*, Leyde, 1617, in-4 ; le *Cyclometricus, sive de circuli dimensione*, 1621, in-4 ; *Typhis Batavus, sive de navium cursibus et re navali*, 1624, in-4, etc. ; Traduction en latin des ouvrages de Stevin, Amsterdam, 1608, in-fol. Ils prouvent beaucoup en faveur de ses talents, et l'on y découvre des vues dont des savants plus bruyants que lui se sont fait honneur sans le citer.

SNELLAERTS. *Voy. SMELLAERTS.*

SNEYDERS. *Voy. SNYDERS.*

* SNADECKI (Jean-Baptiste), astronome, né en 1756, dans le palatinat de Gnesne, fit de bonnes études dans différentes universités d'Allemagne, et fut nommé, en 1781, professeur d'astronomie à l'université de Cracovie. Dès 1798, il fournissait des observations aux *Éphémérides* de Vienne et au *Journal mensuel* du baron de Zach. En 1805, il fit imprimer un *Discours sur Copernic*, couronné par la société littéraire de Varsovie, et qui fut traduit en français. L'année suivante, il se trouvait à Paris lorsque l'ouvrage de Villers (*voy. ce nom*), *Sur l'influence de la réformation de Luther*, fut couronné par l'institut. Peu satisfait de quelques allégations de l'auteur relatives à la Pologne, il publia des *Réflexions* sur cet ouvrage en français. En 1806, il occupait la chaire d'astronomie à l'université de Wilna, et l'année suivante, il en fut nommé recteur. A la rentrée des Français dans la Lithuanie, en 1812, il se prononça en leur faveur ; mais dès lors étranger à la politique, il ne s'occupa que de la science qu'il était chargé d'enseigner. Après 55 ans de professorat, il obtint sa retraite et mourut à la fin de 1850. Ses *Œuvres* ont été imprimées à Wilna en 9 vol. in-8, dont 5 pour la partie littéraire. Il passe pour un des meilleurs prosateurs de la Pologne. Il était correspondant de l'académie de Pétersbourg, et décoré de plusieurs ordres de Russie, etc.

SNORRO STURLESON, illustre Islandais, d'une ancienne famille, fut ministre d'état du roi de Suède et de trois rois de Norwége. Une sédition l'obligea de se retirer en Islande, dont il fut gouverneur ; mais, en 1241, Gyssur, son ennemi, le força dans son château et le fit mourir. On a de lui : *Historia regum norvegorum*, qui est utile pour cette partie de l'Europe ; elle a été publiée en islandais avec une double traduction suédoise et latine, Stockholm, 1697, 2 vol. in-fol., et avec une version danoise, 1777-1826, 6 vol. in-fol. Ger. Schwering a eu part à la publication des premiers volumes. On doit encore à Snorro le *Nouvel Edda*, paraphrase en prose des poésies héroïques et mythologiques des vieux Scaldes, publiée par Rask, in-8 (*voy. vii*, 165). Mallet a donné une trad. franç. des *Edda* dans son introduction à l'*Histoire de Danemarck* (*voy. Mallet*, v, 442), et elle a été réimprimée séparément, Genève, 1787, in-12.

SNOY (Renier), né à Ter-Gouw, en Hollande, vers l'an 1477, alla étudier la médecine à Bologne, où il prit le bonnet de docteur. De retour dans sa patrie, il exerça la médecine. Charles-Quint le chargea de quelques commissions auprès de Christiern II, roi de Danemarck, retiré en Zélande, et à la cour de Jacques IV, roi d'Ecosse. Il mourut à Ter-Gouw, le 1^{er} août 1557. On a de lui : *Psautier* de David, avec des paraphrases en latin. Cet ouvrage, quoique imprimé plusieurs fois, et traduit en plusieurs langues, est une preuve que Snoy n'entendait rien dans la critique, ni dans l'antiquité sacrée. Une *Histoire de Hollande*, en 15 livres, en latin, Rotterdam, 1620, in-fol. Swertius l'a insérée dans ses *Annales rerum belgicarum*. C'est une chronique qui ne renferme guère que des séditions, des batailles et des sièges. Elle finit à l'an 1519. Renier Snoy a encore fait quelques ouvrages sur la morale et la médecine. — Il ne faut pas le confondre avec Lambert Snoy, né à Malines en 1574, mort vers l'an 1658, et qui a beaucoup travaillé à l'histoire généalogique des Pays-Bas. Butkens en a profité dans ses *Trophées du Brabant* ; — ni avec Théodoric Snoy ou Sonoi. (*Voy. ce dernier nom.*)

SNYDERS ou plutôt SNEYDERS (François), peintre et graveur, né à Anvers en 1579, mort dans la même ville en 1637, s'était d'abord consacré à peindre uniquement des fruits ; son goût le porta ensuite à représenter des animaux : personne ne l'a surpassé en ce genre. Ses chasses, ses paysages et ses tableaux où il a représenté des cuisines, sont aussi fort estimés. Sa touche est légère et assurée, ses compositions riches et variées, et son intelligence des couleurs donne un grand prix à ses ouvrages. Quand les figures étaient un peu grandes, Snyder avait recours au pinceau de Rubens ou de Jacques Jordaens. Rubens, à son tour, recourait quelquefois à Snyder, pour peindre le fond de ses tableaux. Les touches de ces grands maîtres se confondent et paraissent être de la même main. Snyder a gravé un *livre d'animaux* d'une excellente manière ; on a aussi gravé d'après lui. Le musée du Louvre possède de ce peintre neuf tableaux : la *Chasse au cerf* ; la *Chasse au sanglier* ; l'*Entrée des animaux dans l'arche* ; divers animaux, etc.

SOAN (Jean), jésuite japonais, nommé communément Jean de Gatto, parce qu'il était de ce royaume, fut mis à mort pour la foi chrétienne avec Paul Miki et Jacques Kisai, également japonais et jésuites, sous la persécution de Taicosama, l'an 1596. Un enfant de 12 ans, qui voulut participer à la même couronne, et plusieurs religieux de l'ordre de Saint-François, moururent également étendus en croix et percés avec des lances. Il furent canonisés en 1597, par le pape Clément VIII. Ce furent là les prémices de cette multitude incroyable de martyrs qui illustrèrent par leur foi et leur sang cette nouvelle église : *Primitiæ martyrum apud Japoniæ gentes*, comme dit l'Eglise dans l'office des trois premiers.

SOANEN (Jean), fils d'un procureur au présidial de Riom, en Auvergne, et de Gilberte Sirmond, nièce du savant Jacques Sirmond, jésuite, naquit à Riom en 1647. Il entra en 1661 dans la congrégation de l'Oratoire, à Paris, où il prit le P. Quesnel pour

son confesseur. Au sortir de l'institution, il enseigna les humanités et la rhétorique dans plusieurs villes de province. Consacré au ministère de la chaire, pour lequel il avait beaucoup de talent, il prêcha à Lyon, à Orléans, à Paris et à la cour les carêmes de 1686 et de 1688. On récompensa ses succès par l'évêché de Senez, en 1695. Son économie le mit en état de faire beaucoup de charités. Un pauvre s'étant présenté, et l'évêque ne se trouvant point d'argent, il lui donna sa bague, action qui fit du bruit, et qu'une charité circonspecte eût peut-être évitée. La bulle *Unigenitus* lui ayant paru un décret monstrueux, il en appela au futur concile, et publia une *Instruction pastorale*, dans laquelle il s'élevait avec force contre cette constitution. Le cardinal de Fleury, voulant faire un exemple d'un prélat quesnelliste, profita de cette occasion pour faire assembler le concile d'Embrun, tenu en 1727. Le cardinal de Tencin y présida. Soanen y fut condamné (voy. SALEON), suspendu de ses fonctions d'évêque et de prêtre, et exilé à la Chaise-Dieu, en Auvergne, où il mourut en 1740, âgé de 95 ans. Les quesnellistes en ont fait un saint. Sa retraite fut fort fréquentée; on le visitait et on lui écrivait de toutes parts. Il signait ordinairement : *Jean, évêque de Senez, prisonnier de Jésus-Christ*, ignorant sans doute que la première vertu des disciples de J.-C. est une humilité d'esprit et une soumission sincère aux décisions de son Eglise. On a de lui : *Instructions pastorales; des Mandements*; des *Lettres*, imprimées avec sa *Vie*, 1750, en 2 vol. in-4, ou 8 vol. in-12. Ce recueil aurait dû être élagué pour l'honneur du prélat, même considéré comme écrivain; mais ceux qui le faisaient croyaient tout précieux. On a imprimé sous son nom, en 1767, 2 vol. in-12 de *Sermons*; mais quelques-uns doutent qu'ils soient de lui.

SOARDI (Victor-Armédée), né d'une famille distinguée de Turin, dont son père était gouverneur, eut pour parrain le roi Victor-Armédée, et reçut une excellente éducation qui le fit entrer dans le monde avec beaucoup de connaissances et d'avantages. Il excellait dans plusieurs arts, surtout dans les exercices militaires, et se trouvait de toutes les compagnies brillantes, où il était estimé et recherché. Un jour, fatigué des divertissements du carnaval, de retour chez lui, il réfléchit sur la frivolité et la pénible jouissance de ces plaisirs, fit une retraite chez les Pères de la mission, et, pour se soustraire à la sollicitation de ses parents, il alla s'engager à Paris, dans la congrégation de Saint-Lazare, en 1755. Il tourna dès lors tout l'essor de son génie vers la religion, et enseigna la théologie au séminaire de Saint-Firmin, travaillant en même temps à un ouvrage profond et très-important à la hiérarchie de l'Eglise, intitulé : *De suprema romani pontificis auctoritate, hodierna Ecclesie gallicanæ doctrina*, Avignon, 1747, in-4, dont M. de Buinincq, conseiller de l'électeur palatin, a donné une nouvelle édition, Heidelberg, 1795, avec une préface intéressante et une épître dédicatoire au pape Pie VI. Dans ce livre plein d'érudition et d'une sage critique, Soardi montre que la doctrine actuelle du clergé de France n'est point du tout opposée, mais au contraire très-favorable à l'autorité du pape, et que,

dans la pratique surtout, ce clergé semble regarder la fameuse déclaration de 1682 comme non-avenue. Un observateur, rapprochant l'époque de la déclaration avec celle de la révolution, voit dans les événements un contraste qui prête plus d'une matière à des réflexions utiles. Il voit, après la révolution d'un siècle, le respectable clergé du royaume très-chrétien, persécuté, dépouillé, exilé par les suites de ce même richérisme, auquel, peut-être sans le vouloir et sans s'en douter, il avait cru devoir accorder quelque chose dans des temps difficiles, par déférence pour les volontés d'un monarque absolu, et les instances d'une magistrature qui n'avait pas encore dévoilé tout le plan de ses opérations. Il voit ce même clergé se jeter sans réserve entre les bras du chef de l'Eglise; demander, attendre ses décisions, les accepter comme des décrets irréfragables, les prendre pour fondement des instructions adressées aux peuples, et de la juste réclamation de leurs sièges envahis, promener la profession pratique de cette doctrine dans toutes les régions de l'Europe; confondre, par les paroles, les écrits, l'exemple et l'aspect seul de leurs personnes, les richéristes des pays étrangers; effacer, ou, si l'on veut, expier toutes les traces d'une déclaration qui, peut-être avec d'autres causes, a concouru pour sa part à préparer la démocratie acéphale qui a désolé l'Eglise de France. (Voy. INNOCENT XII et SFONDRAI.) Le parlement de Paris, puissamment sollicité par les amis d'un prélat accusé par l'auteur d'avoir altéré la *Défense de la déclaration du clergé*, par Bossuet, supprima l'ouvrage de Soardi par un arrêt du 25 juin 1748; mais il n'a sans doute pas prétendu déroger par-là aux très-bonnes raisons de l'auteur. (Voy. le *Journal hist. et litt.*, 1^{er} décembre 1790, page 541.) « En général, dit un critique, on ne » peut regarder comme étant réellement et totale- » ment de Bossuet, que les ouvrages imprimés de » son vivant, parce que les papiers de ce grand » homme ont passé par les mains des bénédictins » jansénistes des Blancs-Manteaux, qui les tenaient » de l'évêque de Troyes, dévoué à la secte. » (Voy. LE QUEUX.) Le style de Soardi est clair, pur, attachant. Il mourut à Avignon en 1752.

SOARÉ (Cyprien), *Soarius*, jésuite espagnol, mort à Placentia en 1595 à 70 ans, est auteur d'une *Rhétorique* en latin, à l'usage des collèges, pleine de bonnes règles et d'exemples cités avec choix. On a un *Abrégé*, Paris, Cramoisi, 1674, in-42.

SOAREZ (Jean), évêque de Coïmbre et comte d'Arganel, de l'ordre des augustins, parut avec éclat au concile de Trente, et mourut en 1580. On a de lui des *Commentaires* sur les évangiles de saint Matthieu, de saint Marc et de saint Luc.

SOAVE. Voy. SARPI.

* SOAVE (François), né à Lugano, en 1745, entra chez les pères somasques, et fit son noviciat à Milan et à Rome. Appelé à Parme comme instituteur des pages, il obtint ensuite une chaire de littérature à l'université de cette ville et publia une *Anthologie latine*, une *Grammaire italienne*, et diverses traductions du grec, du latin, de l'anglais et de l'allemand. L'académie de Berlin ayant proposé un prix sur la question de l'origine des sociétés et des

langues, son *Mémoire* obtint l'accessit. La chaire qu'il occupait ayant été supprimée, il professa la philosophie aux écoles de Bréra à Milan, traduisit l'*Essai* de Locke sur l'entendement humain, et la *Rhétorique* de Blair, rédigea un Cours de logique, de métaphysique et de morale, devenu classique en Italie, et composa divers livres élémentaires. A la formation de l'institut national d'Italie, Soave en fut un des trente premiers membres. Il réorganisa, en 1802, le lycée de Modène, et il occupait à Pavie la chaire d'idéologie, lorsqu'il mourut, le 17 janvier 1816. Ses principaux ouvrages sont : *Ricerche intorno all' istituzione naturale di una società e di una lingua*, Milan, 1772, in-8; *Riflessioni intorno l'istituzione d'una lingua universale*, Rome, 1774, in-12; l'auteur en convenant de l'utilité d'une langue universelle, démontre l'impossibilité de la faire adopter; *Novelle morali*, trad. en français, par E. T. Simon (voy. ce nom, vii, 585). Des traductions en vers blancs d'Hésiode, de l'*Odyssée* et de la *Batrachomyomachie* d'Homère; des *Bucoliques* et des *Georgiques* de Virgile; des *Satires*, des *Épîtres* et de l'*Art poétique* d'Horace; des *Idylles* de Gessner. Les *Œuvres* de Soave ont été imprimées à Milan, 1815-1817.

SOBIESKI (Jean III), roi de Pologne, et l'un des plus grands guerriers du xviii^e siècle, naquit en 1629, au château d'Olesko, petite ville du Palatinat de Russie. Il était petit-fils de Marc Sobieski, palatin de Lublin, fameux capitaine, et fils de Jacques Sobieski, qui fut quatre fois maréchal de la diète, et que les Polonais appelaient le *bouclier de leur liberté*. Jean voyagea en Europe, s'arrêta quelque temps à Paris, et retourna en Pologne lors de la guerre contre les Cosaques. Il obtint les places de grand-maréchal et de grand-général du royaume (1667), il les illustra par ses conquêtes sur les Cosaques et sur les Tartares, et par ses victoires sur les Turcs. Il gagna sur eux la célèbre bataille de Choczim, le 11 novembre 1675. Les ennemis perdirent 28,000 hommes. Ses grandes qualités lui méritèrent, en 1674, la couronne de Pologne. Son courage parut avec gloire au siège de Vienne en 1685. (Voy. CHARLES V de Lorraine.) Il répandit tellement la terreur dans le camp ennemi, que le grand-visir se retira précipitamment avec son immense armée, sans presque livrer de combat. Sobieski, avant de descendre la montagne de Calenberg, avait mis son armée en prière, et servit lui-même la messe dans l'église des camaldules, priant tout le temps les bras étendus en forme de croix. *C'est là*, a dit un guerrier chrétien, *que le grand-visir a été battu*. Les Turcs abandonnèrent leurs tentes, leurs bagages et jusqu'au grand étendard de Mahomet, que le vainqueur envoya au Pape. Il écrivit à la reine sa femme qu'il avait trouvé dans les tentes la valeur de plusieurs millions de ducats. On connaît assez cette lettre, dans laquelle il lui dit : « Vous ne » direz pas de moi ce que disent les femmes tar- » tares quand elles voient entrer leurs maris les » mains vides : » *Vous n'êtes pas un homme, puisque vous revenez sans butin*. Le lendemain, 15 septembre, Sobieski fit chanter le *Te Deum* dans la cathédrale, et l'entonna lui-même. Cette cérémonie fut suivie d'un sermon, dont le prédicateur prit pour

texte : *Il fut un homme envoyé de Dieu, nommé Jean*, paroles qui avaient été déjà appliquées à un empereur de Constantinople, et à don Juan d'Autriche, après la victoire de Lépante. Ce prince mourut en 1696, regretté des chrétiens, dont il était un des plus heureux défenseurs. Il avait cependant plutôt cette ardeur de guerre qui étourdissait et renverse l'ennemi consterné, que ce courage réfléchi qui se joue de l'art et de la force. A la journée de Parkani, peu après le siège de Vienne, ayant attaqué les Turcs sans vouloir attendre les Impériaux, ses troupes furent très-maltraitées, et eussent été entièrement défaites sans le duc de Lorraine, qui rétablit l'ordre et ramena la victoire. Il parlait presque toutes les langues de l'Europe, et avait autant d'esprit que de bravoure et de zèle pour la religion, qu'il aimait et pratiquait avec ardeur. L'abbé Coyer a écrit son *Histoire* en 5 vol. in-12. L'auteur en faisait plus de cas que les lecteurs ; il y avait cependant de quoi la rendre intéressante pour tout le monde. Les *Lettres* de ce prince à la reine Marie-Casimire, sa femme, pendant la campagne de Vienne, ont été publiées en franç., Paris, 1826, in-8, par M. de Salvandy qui a donné aussi l'*Histoire de la Pologne* et de J. Sobieski, 1829, 5 vol. in-8.

* SOBRY (Jean-François), né en 1745 à Lyon, se destina d'abord à l'architecture ; mais forcé de renoncer à la carrière des arts, il étudia le droit et se fit recevoir avocat à Paris. Il obtint, dans les finances, une place qu'il perdit à la révolution, et revint à Lyon, où il fut nommé juge de paix, puis, en 1794, secrétaire-greffier de la commune. De retour à Paris, il eut un emploi dans les bureaux du ministère de l'intérieur, et se montra un des plus zélés partisans de la secte des *théophilanthropes*. (Voy. LAREVELLIÈRE, v, 140.) Après le 18 brumaire, il fut nommé commissaire de police du 10^e arrondissement de Paris, et c'est dans cet emploi qu'il mourut le 5 février 1820, âgé de 77 ans. Il n'avait jamais cessé de cultiver la littérature, et il a publié un assez grand nombre d'ouvrages, entre autres : *de l'Architecture*, 1776, in-8 ; *Le mode français, ou Discours sur les principaux usages de la nation française*, 1786, in-8 ; cet ouvrage est, dit-on, un de ceux qui font le mieux connaître le mécanisme de l'ancienne administration ; l'édition fut saisie presque toute entière ; *Le Nouveau Machiavel, ou Lettres sur la politique*, 1788, in-8 ; *Lettre à Rivarol sur la critique*, 1789, in-8 ; *Poétique des arts, ou Cours de peinture et de littérature comparée*, Paris, 1810, in-8. C'est le meilleur ouvrage de Sobry.

SOCIN (Marianus) naquit à Sienne en 1401, et professa le droit canon dans sa patrie avec un succès qui lui mérita l'estime de Pie II. Il mourut en 1467. — Son fils, Barthélemi Socin, mort en 1507, à 70 ans, professa le droit dans plusieurs universités d'Italie, et laissa des *Consultations*, imprimées à Venise avec celles de son père, en 1579, en 4 vol. in-fol.

SOCIN (Lélie), auteur de la secte *socinienne*, ou, si l'on veut, restaurateur de la secte *arienne*, arrière-petit-fils de Marianus Socin, naquit à Sienne en 1525, et fut destiné par son père à l'étude du droit. Le système des protestants, qui réduisait tout à

L'Ecriture sainte expliquée par l'esprit privé, enhardit Socin à pousser la réforme plus loin, et quelque tort qu'il eût dans la chose même, il faut convenir que, le principe supposé, il raisonnait juste. (Voy. KAPRINAI, LENTULUS, MELANCHTHON, SERVET, VORSTIUS.) Il assista, en 1546, à une conférence tenue à Vicence, où la destruction du christianisme fut résolue (voy. OCHIN), et concentra ses efforts à renouveler l'arianisme, et à saper la religion par ses fondements, en attaquant la Trinité et l'Incarnation. Il soutint néanmoins la préexistence du Verbe et son éternité, ainsi que celle du Saint-Esprit, contre lesquelles son neveu (voy. l'article suivant) ne tarda pas à s'élever. Du reste, il dogmatisa d'abord avec réserve. Calvin lui donna de bons conseils à ce sujet, en 1552. Socin profita de cet avis, et plus encore du supplice de Servet. Il ne découvrit ses erreurs qu'avec beaucoup d'artifice et de précautions. Il fit un voyage en Pologne vers 1558, et mourut à Zurich le 16 mars 1562. On a de lui quelques écrits pleins de subtilités dialectiques. (Voy. CRELIUS.) A l'entendre, le dogme de la Trinité ne serait qu'un assemblage de mots sans idées, tandis que la foi chrétienne ne présente pas de mystère qui soit défini d'une manière plus précise et plus assurée contre toutes les erreurs. On ne peut rien dire de plus ou de moins, sans qu'on n'aperçoive l'écart. Si l'hérétique veut se déguiser, s'il cherche à s'envelopper, le théologien catholique le poursuit dans tous les faux-fuyants, le serre de près, et ne quitte pas prise qu'il ne se soit expliqué nettement pour ou contre la vérité révélée. La doctrine de la Trinité n'est donc pas un composé de mots, mais un assemblage de vérités bien exprimées, dont il résulte des idées précises, malgré la profondeur du mystère qu'elles représentent.. « Il ne faut pas demander toujours, dit le » célèbre Leibnitz, ce que j'appelle des notions » adéquates, et qui n'enveloppent rien qui ne soit » expliqué; puisque même les qualités sensibles, » comme la chaleur, la lumière, la douceur, ne » nous sauraient donner de telles notions. Ainsi » convenons que les mystères reçoivent une expli- » cation; mais cette explication est imparfaite. Il » suffit que nous ayons quelque intelligence analo- » gique d'un mystère, tel que la Trinité et l'In- » carnation, afin qu'en les recevant nous ne pro- » noncions pas des paroles destituées de sens. Mais » il n'est pas nécessaire que l'explication aille aussi » loin qu'on pourrait le souhaiter, c'est-à-dire qu'elle » aille jusqu'à la compréhension et au comment. » Discours sur la conformité de la foi avec la raison. On a attribué à Socin plusieurs ouvrages; mais il n'est pas certain qu'ils soient de lui.

SOCIN (Fauste), neveu du précédent, un des grands promoteurs de la secte qui porte ce nom, naquit à Sienne en 1559. Il fut gâté de fort bonne heure, aussi bien que plusieurs de ses parents, par les lettres de son oncle; et, pour éviter les poursuites de l'inquisition, il se retira en France; nouvelle preuve que c'est à ce tribunal que l'Italie et l'Espagne doivent la tranquillité dont elles ont joui, tandis que l'état politique et religieux du reste de l'Europe était ébranlé par les nouvelles sectes.

Lorsqu'il était à Lyon, n'étant âgé que de vingt ans, il apprit la mort de son oncle, et alla recueillir ses papiers à Zurich. De là il passa en Italie, où il demeura 12 ans à la cour du duc de Florence, quitta ce séjour et se fixa à Bâle pendant 5 ans, publia peu après son ouvrage *De Jesu Christo servatore*; se retira en 1597, en Pologne, y composa le livre *De magistratu*, contre Jacques Paléologue, ce qui lui attira des affaires qui l'obligèrent à quitter Cracovie, et de se réfugier chez un seigneur polonais. Il se maria et perdit sa femme en 1587, retourna ensuite à Cracovie, où le peuple, irrité contre lui, pilla en 1598 ses manuscrits et son mobilier, et ne lui eût pas fait un sort bien favorable, s'il n'eût eu le bonheur de s'échapper. Il se retira enfin à Luclavie, et dogmatisa avec une liberté sans frein, renchérissant même sur les erreurs de son oncle. Il prétendait que les ariens avaient trop donné à J.-C., et nia nettement la préexistence du Verbe. Il était forcé d'avouer que l'Ecriture donne le nom de Dieu à J.-C.; mais il disait que ce n'était pas dans le même sens qu'au Père, et que ce terme, appliqué à J.-C., signifie seulement que le Père, seul Dieu par essence, lui a donné une puissance souveraine sur toutes les créatures, et l'a rendu par-là digne d'être adoré des anges et des hommes. Ceux qui ont lu ses écrits, savent quelle violence il a été contraint de faire à l'Ecriture pour l'ajuster à ses erreurs, et détruire un mystère sur lequel reposent tous les dogmes des chrétiens, et dont la connaissance, bien loin de tyranniser l'esprit par l'impossibilité de l'expliquer par des idées humaines, devient une source de lumières, en nous instruisant plus particulièrement de l'essence et des propriétés de la nature divine. « Si en Dieu il n'y avait qu'une » personne, dit un théologien de ce siècle, peut- » être qu'on disputerait davantage, et que les es- » prits contentieux s'accommoderaient moins de ce » dogme que de celui de la Trinité. Les juifs, qui » ne reconnaissent pas la Trinité, ne peuvent ex- » pliquer un grand nombre de passages de l'ancien » Testament, sur lesquels ils se tourmentent beau- » coup. Philon dit que Dieu seul peut comprendre » le sens de cette espèce de consultation qu'on lit » dans la Genèse : *Faciamus hominem ad imaginem » et similitudinem nostram*. Quelques auteurs ont » observé que l'ignorance de ce mystère a produit » plusieurs contestations et un grand nombre d'er- » reurs parmi les philosophes de l'antiquité. Ces » raisonneurs ne pouvaient se figurer que Dieu, de » toute éternité, ait pu être heureux sans rien » produire, et sans chercher une diversion à sa so- » litude et à son prétendu ennui. Cette idée était » ridicule, sans doute; mais la connaissance de la » Trinité les en aurait guéris; Aristote n'aurait » point placé la complaisance de Dieu dans l'éter- » nité du monde, ni Démocrite dans des courses » continuelles après les atomes, ni Héraclite dans » les différents plans de la création, ni Pythagore » dans une multitude infinie d'amours transformés » en unité simple, ni Hermogène dans l'éternité » d'une matière préexistante, ni les talmudistes, » dans la production et l'anéantissement successifs » de plusieurs mondes. Toutes ces imaginations

» s'évanouissent par les leçons de la foi, qui nous
 » apprend que le Fils fait de toute éternité l'objet
 » des complaisances du Père, que le Saint-Esprit
 » est le lien qui les unit, et en même temps une
 » personne subsistante : que, malgré l'unité de la
 » nature, la multiplicité des personnes forme en
 » Dieu une espèce de société essentielle, indivisible,
 » ineffable, aussi intime que lui-même. De là l'at-
 » tachment que Platon a marqué pour ce dogme
 » sublime, dont il paraît néanmoins n'avoir pas
 » eu des idées fort précises. » Socin anéantit la
 rédemption de J.-C., et réduit ce qu'il a fait pour
 sauver les hommes, à leur avoir enseigné la vé-
 rité, à leur avoir donné de grands exemples de
 vertu, et à avoir scellé sa doctrine par sa mort. Le
 péché originel, la grâce, la prédestination, passent
 chez cet impie pour des chimères ; il regarde tous
 les sacrements comme de simples cérémonies sans
 aucune efficace. Il prend le parti d'ôter à Dieu les
 attributs qui paraissent choquer la raison humaine,
 et il forme un assemblage d'opinions qui lui sem-
 blent plus raisonnables, sans se mettre en peine si
 quelqu'un a pensé comme lui depuis l'établissement
 du christianisme. Il mourut en 1604, dans
 le village de Luclavie, près de Cracovie, où il
 s'était retiré pour se dérober aux poursuites des
 catholiques et des protestants réunis contre un
 ennemi commun. Il était dans sa 65^e année. La
 secte socinienne, bien loin de mourir ou de s'affa-
 blir par la mort de son chef, devint considérable
 par le grand nombre de personnes de qualité et de
 savants qui en adoptèrent les principes. Les soci-
 niens furent assez puissants pour obtenir dans les
 diètes de Pologne la liberté de conscience ; mais
 divers excès qu'ils commirent contre la religion et
 l'état les firent enfin chasser en 1658. Les cendres
 de Socin furent déterrées, menées sur les frontières
 de la petite Tartarie, et mises dans un canon, qui
 les envoya dans le pays des infidèles. Les sociniens
 fugitifs se retirèrent en Transylvanie. Ils sont fort
 déchu ; en 1778 toute la secte, concentrée dans
 cette province, ne passait pas 600 têtes. Mais si on
 considère que le déisme est une branche très-na-
 relle de cette hérésie, que l'athéisme moderne (si
 on en croit le *Dictionnaire encyclopédique*) en dé-
 coule d'une manière également sûre (voy. SERVET),
 on croira que cette hérésie est une des plus fé-
 condes et des plus redoutables qui aient jamais
 existé : d'ailleurs, Lélie Socin et le fameux Ochin
 assistèrent avec d'autres sociniens à la fameuse
 conférence de Vicence, en 1546, où se forma contre
 le christianisme une conjuration dont nous ne
 voyons que trop les effets. Avant que l'on eût fait
 les recueils des livres qui sont dans la *Bibliothèque
 des frères polonais* (nom donné aux sociniens, en
 Pologne), il était difficile de recouvrer les ouvrages
 de Fauste Socin. Mais ils ont été imprimés à la tête
 de cette *Bibliothèque*, qui est en 9 tomes in-fol.,
 1656 et suiv.

SOCOLOVE (Stanislas), théologien polonais, cha-
 noine de Cracovie, et prédicateur du roi Etienne
 Battori, mourut en 1619, avec la réputation d'un
 savant. On a de lui des *Commentaires* sur les trois
 premiers évangélistes, et d'autres ouvrages de con-

troverse et de morale. Le plus estimé de tous est
 une *Traduction* de Jérémie, patriarche de Constan-
 tinople, sous ce titre : *Censura Ecclesiæ orientalis
 de præcipuis nostri sæculi hæreticorum dogmatibus, e
 græco in latinum conversa, cum annotationibus*, Cra-
 covie, 1582, in-fol.

SOCRATE, fils d'un sculpteur nommé Sophro-
 nisque, et d'une sage-femme appelée Panagèrete,
 naquit à Athènes, au mois de mai (*Thargelion*),
 l'an 470 avant J.-C. Il s'appliqua d'abord à la pro-
 fession de son père, et l'histoire fait mention de
 trois de ses statues représentant les Grâces. Criton,
 ravi de la beauté de son esprit, l'arracha de son
 atelier pour le consacrer à la philosophie, qu'il ap-
 prit sous le célèbre Archélaüs. Le jeune philosophe
 porta les armes comme tous les Athéniens, et se
 trouva à plusieurs actions. Il est difficile de pousser
 plus loin qu'il le fit l'affectation du mépris des ri-
 chesses. Voyant la pompe et l'appareil que le luxe
 étalait dans certaines cérémonies, et la quantité
 d'or et d'argent qu'on y portait : *Que de choses*, di-
 sait-il, en se félicitant lui-même fastueusement sur
 son état, *Que de choses dont je n'ai pas besoin !* car
 les vertus et les actions des philosophes ne sont
 rien à leurs propres yeux, s'ils n'en parlent avec
 emphase et si elles ne servent à constater leur su-
 périorité sur les autres hommes. *Si j'avais de l'ar-
 gent*, dit-il un jour dans une assemblée de ses amis,
j'aurais acheté un manteau. Il se piquait cependant
 d'être propre sur lui et dans sa maison. Il dit un
 jour à Antisthène, qui affectait de se distinguer par
 des habits sales et déchirés, qu'à travers les trous
 de son manteau et de ses vieux haillons on entrevoyait
 beaucoup de vanité. Une des qualités par lesquelles
 Socrate cherchait le plus à s'illustrer, était une
 grande tranquillité d'âme. Un esclave ayant excité
 en lui quelque émotion : *Je te frapperais*, lui
 dit-il, *si je n'étais pas en colère*. Un brutal lui ayant
 donné un soufflet, il se contenta de dire en riant :
*Il est fâcheux de ne pas savoir quand il faut s'armer
 d'un casque*. Une autre fois, ses amis étaient étonnés
 de ce que, sans rien dire, il avait souffert un coup
 de pied d'un insolent : *Quoi donc*, leur dit-il, *si un
 âne m'en donnait autant, le ferais-je citer en justice*.
 Un jour Xantippe, sa femme, après avoir vomi
 contre lui toutes les injures dont sa colère était ca-
 pable, finit par lui jeter un pot d'eau sale sur la
 tête : il ne fit qu'en rire, et il ajouta : *Il fallait bien
 qu'il plût après un si grand tonnerre*. Il ne faut pas
 douter, au reste, que ces réparties n'aient été ac-
 compagnées d'un secret dépit très-vif. (Voy. EPIC-
 TÈTE.) Le désir de se distinguer le portait quelque-
 fois à des actions ridicules. Comme le peuple sortait
 un jour du théâtre, Socrate forçait le passage pour
 y entrer : quelqu'un lui demandant la raison de
 cette conduite : *C'est*, répondit-il, *ce que j'ai soin
 de faire dans toutes mes démarches, de résister à la
 foule* ; espèce de calembourg mis en action, qui
 annonce une tête peu saine. Il se tenait debout des
 jours entiers, dans l'attitude d'un homme rêveur,
 immobile, sans fermer les paupières et sans dé-
 tourner les yeux du même endroit. Il marchait en
 plein hiver nu-pieds sur la neige. Après avoir ga-
 gné la soif par les fatigues et les mouvements qu'il

se donnait, il ne buvait point qu'il n'eût versé dans le puits la première cruche d'eau qu'il en tirait. Parmi ses disciples, on distingue Alcibiade, Xénophon, Platon, etc. Ce ne serait pas bien connaître Socrate, que d'oublier son démon, ou ce génie qu'il prétendait lui servir de guide : il en parlait souvent à ses disciples. Des hommes superficiels, admirateurs stupides de tout ce qui vient des philosophes, tout voulu ici rechercher des métaphores aussi ridicules que mal fondées. Ce démon était, selon Socrate, un génie très-réel, dont il connaissait, au rapport de Galaxidore, les avis par des éternumens qui le prenaient, lui ou ses amis, à droite ou à gauche. C'était adopter les contes des augures et des aruspices. (*Voy. le traité anglais de Nares, Essai sur le démon de Socrate, Londres, 1782*) (1). Quant aux principes de sa philosophie, il ne se piqua pas d'approfondir les mystères de la nature, et c'est en quoi il montra de la prudence ; car plus on approche des secrets de la nature, plus elle devient impénétrable. Il tourna ensuite toutes les vues de son esprit vers la morale, et la *secte ionienne* n'eut plus de physicien. Socrate prouve que l'homme ne peut être heureux que par la justice et par une vie pure ; mais cette notion générale, pour être bien développée, et produire des effets proportionnés à son importance, demandait des lumières que la philosophie n'avait pas. Il lui arriva cependant de dire des choses fort raisonnables : mais, dans le temps qu'il instruisait les autres, il ne veillait pas sur lui-même ; il s'expliquait sur la religion et sur le gouvernement de son pays, avec une indiscretion qui tenait à la révolte. Sa passion dominante était de régner sur les esprits, et d'aller à la gloire en affectant la modestie. Cette conduite lui fit beaucoup d'ennemis ; ils engagèrent Aristophane à le jouer sur le théâtre. Le poète leur prêta sa plume, et sa pièce, pleine de plaisanteries fines et saillantes, accoutuma insensiblement le peuple à mépriser le philosophe. Anitus et Mélitus l'accusèrent d'athéisme et de corrompre la jeunesse au lieu de l'instruire. Quant à la première de ces accusations, *voy. MELITUS* ; et, pour ce qui est de l'autre, il faut convenir qu'elle n'est que trop analogue aux mœurs de ces anciens sages (*voy. le chap. 1^{er} de l'Épît. aux Rom.*), et divers articles des philosophes dans ce Dict.) Lysias, qui passait pour le plus habile orateur de son temps, lui apporta un discours travaillé, pathétique, touchant et conforme à sa situation, pour s'en servir auprès de ses juges. Socrate, plein d'orgueil, et d'une suffisance ridicule, répondit que *ce discours était peu convenable à la grandeur d'âme et à la fermeté digne d'un sage*. Il défendit sa cause d'une manière insultante : il répondit à ses juges, qui lui laissaient le choix de la peine qu'il croyait mériter : « Qu'il méritait d'être » nourri le reste de ses jours dans le Prytanée, aux » frais de la république, » honneur qui, chez les Grecs, passait pour le plus distingué. Cette réponse révolta tellement tout l'aréopage, que l'on résolut sa perte comme celle d'un homme dangereux par un fanatisme d'orgueil capable de plus d'un excès.

Quelqu'un étant venu lui annoncer qu'il avait été condamné à mort par ses juges : *Et eux, répliqua-t-il, l'ont été par la nature*. On ordonna qu'il boirait du jus de ciguë. Il but la coupe avec l'ostentation d'indifférence dont il avait fait parade dans les différents événements de sa vie ; ce fut l'an 400 avant J.-C. Il était alors âgé de 70 ans. Ses dernières paroles, malgré la présomptueuse application qu'il en faisait à lui-même, sont remarquables, et ne plairont pas aux philosophes de nos jours. » Au sortir de cette vie s'ouvrent deux routes, dit-il : » l'une mène à un lieu de supplices éternels les » âmes qui se sont souillées ici-bas par des plaisirs » honteux et des actions criminelles ; l'autre conduit » à l'heureux séjour des dieux celles qui se sont » conservées pures sur la terre, et qui, dans des » corps humains, ont mené une vie divine. » Après ces belles paroles, Socrate, oubliant sa gravité et sa constance, qui chez tous les philosophes n'ont qu'un temps, ordonna à ses amis de sacrifier un coq à Esculape. Malgré ce dénouement, tout au moins ridicule, et tant d'autres anecdotes de sa vie, Socrate a passé pour un modèle de vertu ; mais l'illusion n'a pas été générale. Platon l'accuse d'inconstance, Cicéron d'avarice, d'autres de friponnerie et d'adultère ; Aristophane nous apprend qu'il marchait avec autant d'orgueil que d'ostentation, lançant de tous côtés des regards menaçants. Il répétait sans cesse, jusqu'à fatiguer tout le monde, qu'il ne savait rien ; cependant il voulait qu'on eût recours à lui comme à un oracle, semblable à ceux dont parle l'Écriture, *qui malignement s'humilient, et dont le cœur est rempli de mensonge*. Que dire de son libertinage jamais assouvi ? Quoiqu'il eût deux femmes (1), il voyait des courtisanes, et principalement une certaine Théodora. Il s'enivrait fréquemment. Son attachement pour Alcibiade, l'homme le plus libertin de son siècle, le rendait méprisable aux yeux des gens les moins délicats sur l'article des mœurs. L'abbé Fraguier a fait de vains efforts pour le justifier sur ce point. Après cela, il faut convenir que si Socrate a été déclaré *l'homme le plus sage de la Grèce*, par l'oracle d'Apollon, il n'a pu être déclaré tel que par l'oracle du mensonge, ou qu'il n'y avait point un vrai sage dans toute la Grèce. (*Voy. COLLIUS, EPICTETE, LUCIEN, SÉNEQUE, SOLON, STILPON, ZÉNON, etc.*) Cependant les Athéniens, toujours volages, et agités par l'amour de la nouveauté, se tournèrent bientôt contre les accusateurs de Socrate (révolution ordinaire chez ce peuple, *voy. ARISTIDE, PHOCION, etc.*), et, joignant la folie à l'inconstance, lui élevèrent une statue de bronze, et lui dédièrent une chapelle comme à un demi-dieu. On a de lui quelques *Lettres*, recueillies par Allatius, avec celles des autres philosophes de sa secte, Paris, 1637, in-4.

SOCRATE, le *Scolastique*, naquit à Constantinople, au commencement du règne du grand Théodose, vers l'an 580. Il étudia la grammaire sous deux fameux professeurs païens, et fit des progrès

(1) Xanthippe et Myrto. Quelques écrivains parlent de cette dernière. Mais Platon n'en fait aucune mention, et le silence de ce philosophe à cet égard est une des raisons qui portent M. J. Luzac (*De bigamia Socratis*, p. 1-100.) à rejeter la bigamie de Socrate.

(1) M. Lélut, membre de l'académie des sciences morales, a publié récemment un opuscule sur le même sujet.

qui annonçaient beaucoup de talents. Il s'appliqua à l'histoire ecclésiastique, et entreprit de continuer celle d'Eusèbe de Césarée, en reprenant l'arianisme, qu'Eusèbe n'avait touché que fort légèrement. L'Histoire de Socrate, divisée en sept livres, commence à l'an 506, et finit en 459; ainsi elle renferme ce qui s'est passé pendant 154 ans. Son style n'a rien de beau ni de relevé. Quoiqu'il proteste qu'il s'est donné beaucoup de peine pour s'instruire exactement de tous les faits qu'il rapporte, il y en a néanmoins plusieurs auxquels on ne peut ajouter foi (voy. PAPHUSCE). Il n'était que laïque, et peu versé dans les matières de théologie; il parle souvent des novatiens d'une manière avantageuse. Ce n'est pas qu'il fût engagé dans leur schisme, mais il faisait trop de cas de leurs belles qualités apparentes. « Socrate, dit Tillemont, ne semble » pas avoir assez connu les contumes et la doctrine trine de l'Eglise; ce qui serait peut-être tolérable » dans un laïque, s'il n'avait voulu parler si souvent des choses sur lesquelles il n'était pas assez » instruit, et même en parler sur le ton d'un cousin » seur et d'un juge. C'est pour cela que Photius » assure qu'il n'était point exact dans le dogme.... » Socrate, dit encore le même auteur, ne semble » pas avoir su distinguer les personnes qui méritaient sa confiance. C'est pour cela qu'il se trouve » tant de faussetés dans son Histoire. » On ne dit pas en quelle année il mourut. On trouve son *Histoire* dans le recueil des historiens ecclésiastiques de Valois, Cambridge, 1720, 5 vol. in-fol. Christopherson l'a traduite en latin, et Cousin en français. Voy. SOZOMÈNE.

* SODEN (Frédéric-Jules-Henri, comte de), diplomate et écrivain, né en 1754, à Anspach, mort à Nuremberg le 15 juillet 1852, fut d'abord nommé conseiller privé de régence par la maison de Brandebourg, puis conseiller intime, et en 1790, comte de l'empire. Envoyé à Nuremberg, en qualité d'ambassadeur, il y publia plusieurs écrits qui le firent connaître avantageusement. Son *Esprit des lois pénales* en 5 vol. répandit beaucoup de lumières sur cette partie de la législation. Il cultivait en même temps les lettres, et plusieurs ouvrages dramatiques (1) qui figurent dans les répertoires allemands, attestent son talent dans cette partie de la littérature. Non content d'être auteur, il fit construire à Wurtzbourg un théâtre qu'il dirigea et entreteint pendant plusieurs années, et plus tard celui de Bamberg ressentit les effets de sa protection. Rentré dans la vie privée en 1796, il se voua dès lors à l'économie politique; son *Traité sur les finances* de Nuremberg, etc. et une *Esquisse de la politique administrative des Etats*, précédèrent l'*Economie politique nationale*, en huit vol., l'ouvrage le plus complet en ce genre que possède l'Allemagne. En 1825, à 71 ans, député à la deuxième chambre du royaume de Bavière, il y défendit les opinions constitutionnelles.

SOEMIAS (Julie), fille de Julius-Avitus, et mère

de l'empereur Héliogabale, était d'Apamée en Syrie. Julie Mammée, sa sœur, épousa l'empereur Septime-Sévère, et Soémias fut mariée à Varius-Marcellus. Elle devint veuve de bonne heure, ainsi que sa sœur; Masa, leur mère, les emmena, l'an 217, à Emèse. Ce fut par les intrigues de ces trois femmes qu'Héliogabale fut élu empereur en 218. Soémias et sa mère furent admises au sénat, où elles donnaient leur voix comme les autres sénateurs. Peu satisfaite de dominer dans cette assemblée auguste, Soémias forma un sénat composé de femmes, pour décider sur les ajustements des dames romaines. Ses folies et celles de son fils irritèrent les citoyens de Rome; on encouragea les prétoriens à se soulever, et ils tranchèrent la tête à l'un et à l'autre en 222 avant J.-C.

SOGDIEN, deuxième fils d'Artaxerxès-Longue-main, ne put voir sans jalousie Xerxès, son frère aîné, sur le trône de Perse; il le fit assassiner l'an 425 avant J.-C., et s'empara de la couronne. Il ne jouit pas longtemps du fruit de son crime: son règne ne fut que d'environ sept mois. Darius-Ochus, son frère, le fit étouffer l'an 424 avant J.-C.

SOHEME, frère de Ptolémée, roi d'Idumée, fut élevé à la cour d'Hérode le Grand, qui lui avait donné toute sa confiance. Ce roi, en partant pour aller faire sa paix avec Auguste, après la bataille d'Actium, lui remit sa femme Mariamne, avec ordre de la tuer en cas qu'on le fit mourir à Rome. Il avait donné un pareil ordre, dans une circonstance semblable, à Joseph, son beau-frère. Sohème ne garda pas son secret, et il eut le même sort que Joseph. (Voy. ce nom.)

SOISSONS. Voy. BOURBON.

SOISSONS (Louis de BOURBON, comte de), grand-maitre de France, fils de Charles, comte de Soissons, né à Paris en 1664, se distingua d'abord contre les huguenots, et au siège de la Rochelle. Il commanda en Champagne, les années 1655, 1656 et 1657, et défit au combat d'Yvoi les Croates, qui entraient en France. Ayant résolu de tuer le cardinal de Richelieu, et le coup ayant manqué, il se retira à Sedan, trailla avec la maison d'Autriche contre la France, et défit le maréchal de Châtillon en 1641, à la bataille de la Marsée. Il y fut tué d'un coup de pistolet, en poursuivant sa victoire avec trop d'ardeur. C'était un prince plein de feu et de courage, mais d'un esprit médiocre et défiant, et facilement irritable.

* SOISSONS (Eugène-Maurice de Savoie, comte de), né à Chambéry en 1655, était fils puîné de Thomas-François de Savoie, prince de Carignan, et de Marie de Bourbon, comtesse de Soissons. Il épousa en 1657 Olympe Mancini, nièce du cardinal Mazarin, et dut à cette alliance la charge de colonel-général des Suisses et Grisons, avec le gouvernement de Champagne. Il se signala l'année suivante à la bataille des Dunes, où, à la tête des gardes suisses, il attaqua et rompit l'infanterie espagnole. Dans un combat qui eut lieu quelques jours après, il fut blessé au visage d'un éclat de grenade. Il fut envoyé à Londres en 1660 pour complimenter Charles II sur son rappel au trône. Créé lieutenant-général en 1672, il se trouvait au

(1) Trois pièces de Soden: *l'Illuminé ou le nouveau Cagliostro*; *Célestine ou l'Amour et l'innocence*; *Aurore ou la fille de l'Enfer*, jouées à Paris, avec succès en 1807, font partie du théâtre des variétés étrangères, tome 2.

passage du Rhin, immortalisé par Boileau, et il allait rejoindre l'armée commandée par Turenne, quand il mourut à Unna en Westphalie, en 1675, à 58 ans. De son mariage il avait eu trois filles et cinq fils, dont l'un est le fameux prince Eugène. (*Voy. ce nom.*) On a sa *Vie*, Paris, 1677, ou 1680, in-12. — Son frère Emmanuel-Philibert-Amédée de Savoie-Carignan, comte de Soissons, né à Chambéri en 1650, était complètement sourd : cependant il parvint à parler un peu, mais avec beaucoup de difficulté. Il s'acquitt une grande réputation par son intelligence, son adresse et son courage, et mourut en 1705.

SOLANDER (Daniel), docteur en médecine, membre de la société royale de Londres, né en 1756, dans le Nordland, en Suède, où son père était prédicant, fit à Upsal ses études, après lesquelles il alla à Archangel par la Laponie, et de là jusqu'à Pétersbourg, d'où il revint à Upsal auprès de Linnée, son maître, qui conseilla à son père de l'envoyer en Angleterre. En 1768, Banks l'engagea à faire avec lui le tour du monde, moyennant une rente viagère de 400 livres sterling, outre la promesse que sa place au musée lui serait conservée pendant le voyage. Après une absence de trois ans, il revint en 1771, et mourut à Londres en 1781. Il employait tous les jours une partie de son temps à mettre en ordre la collection des plantes de son ami Banks, et à les décrire. Il doit y avoir mille planches de figures de plantes rapportées de la mer du Sud, desquelles il n'y a encore que 600 de gravées. Excepté quelques petits écrits épars dans les *Mémoires* de sociétés savantes, il n'a rien donné que la *Description* imprimée in-4, avec fig., à Londres en 1766, de la collection des pétrifications trouvées dans la province de Hampshire, et dont Gustave Brander fit présent au musée britannique. Il paraît que Solander était le plus modéré et le plus réservé de tous ces bruyants voyageurs qui, dans ces dernières années, ont visité l'île d'Olaïti et d'autres plages, et dont les habitants n'ont pas eu à se louer. Il est à croire que les mœurs suédoises, une éducation dure et mâle, dans un pays où la corruption du siècle a fait peu de progrès, ont contribué à éloigner Solander de la violence et de la lubricité de ses covoyageurs.

* SOLANGE (sainte), née au village de Villemond, près de Bourges, était chargée du soin des troupeaux et passait pour un modèle d'innocence et de piété. Elle fut mise à mort (vers l'an 880) par un seigneur du pays qui n'avait pu la faire consentir à sa passion. Le culte de cette sainte est très-répandu dans le Berri, où une église, qui lui est dédiée, a donné naissance à un village assez considérable. Ses reliques ont été détruites pendant la révolution. M. Odoul, curé de Renilly, près d'Issoudun, a publié en 1827, in-12, la *Vie de sainte Solange*, vierge martyre, à la suite de celle de saint Ursin, évêque, apôtre du Berri.

* SOLARI (Marguerite), née en 1495, à Asti, dans le Piémont, annonça dès sa première enfance de rares dispositions ; à 10 ans elle savait le latin, et s'exprimait dans cette langue avec une facilité surprenante. En 1503, elle eut l'honneur de haran-

guer Charles VIII, roi de France, qui passait par Asti. Son discours se trouve dans l'ouvrage intitulé : *Louanges du mariage*, par un nommé Lesnanderie. Elle ne se distingua pas moins dans la poésie que dans l'éloquence, et mourut vers 1570.

* SOLARI (Benoît), théologien, né à Gênes en 1742, embrassa la règle de Saint-Dominique, et professa dans diverses maisons de son ordre. Ses talents l'ayant fait connaître, il fut tiré du cloître et placé sur le siège de Noli en 1778 ; les devoirs de l'épiscopat ne l'empêchèrent pas de continuer à se livrer à l'étude. En 1789, il fit imprimer à Gênes un écrit dans lequel il soutenait une opinion opposée à celle des théologiens les plus accrédités sur la nature du mariage. Il s'était précédemment déclaré en faveur de Ricci (*voy. ce nom*), évêque de Pistoie. Lorsque la révolution éclata en Italie, il en embrassa les principes, devint membre d'une commission législative, et fit des mandements patriotiques. Il publia une lettre en faveur des jansénistes, et correspondit avec le clergé constitutionnel de France, qui l'invita au second concile tenu en 1801 ; cependant il n'y assista point. Le célèbre cardinal Gerdil fit imprimer, en 1802, un écrit dans lequel il réfute les motifs de l'opposition de Solari à la bulle *Auctorem fidei* (*voy. GERDIL*). Solari répliqua par une apologie dont Eustache Dégola (*voy. ce nom*, in, 171), docteur de Pise, donna le précis sous ce titre : *Le Clergé constitutionnel jugé par un évêque ; Abrégé analytique de l'apologie du savant évêque de Noli, en Ligurie, avec des notes historiques et critiques*, Lausanne, 1804, in-8. Solari mourut le 15 avril 1814.

* SOLARI (Joseph-Grégoire), poète génois, né à Chiavari en 1757, entra de bonne heure dans la congrégation des piaristes, et, après avoir professé les mathématiques à Sienne, fut promu par Pie VI au poste d'examineur et de théologien de son ordre. Lors de la création de la république romaine, ayant accepté la place de commissaire dans un département, à la chute de ce gouvernement éphémère, il fut arrêté et conduit à Livourne ; mais sa détention fut de courte durée. En 1804, il obtint la chaire de grec à Gênes, et fut nommé membre de la Légion-d'honneur. Il mourut en 1814. On a de lui des traductions italiennes en vers de l'*Enéide*, Gênes, 1810, 2 vol. in-8 ; des *Eglogues* et des *Georgiques* de Virgile, *ibid.*, 1810, in-8 ; des *Poésies d'Horace*, 1811, 2 vol. in-8 ; des *Métamorphoses d'Ovide*, 1814, 3 vol. in-8 ; de quelques *Psaumes et Cantiques*, Turin, 1816, in-12. Il avait aussi traduit *Perse*, *Juvénal*, les quatre premiers livres de la *Thébaïde* de Stace, et plusieurs morceaux d'Homère, de Catulle, etc. Mais ces derniers essais n'ont point été publiés. Ce qui distingue les traductions de Solari, c'est une extrême concision due tant aux ellipses fréquentes qu'à la multiplicité des élisions. Il y avait été en quelque sorte forcé par la loi qu'il s'était imposée de ne point dépasser le nombre de vers du texte. Mais ce tour de force a nui à l'élan, à la chaleur et à la richesse qu'il aurait pu déployer dans ces ouvrages, s'il ne se fût chargé volontairement d'entraves bizarres et puériles. On loue aussi l'adresse avec laquelle il manie des rythmes rares et difficiles.

* SOLARIO (Antoine), dit le *Zingaro*, grand

peintre, né à Civita, près de Chieti, dans l'Abruzzi, en 1582, était fils d'un pauvre chaudronnier. La passion qu'il conçut pour la fille d'un peintre lui fit quitter l'enclume pour le pinceau. Il alla chercher un maître à Bologne, et, après dix ans d'études opiniâtres, dont trois furent employés en voyages, il revint à Naples et obtint la main de celle qu'il aimait. Cet artiste possédait un vrai talent. On voit de lui à Rome le tableau du grand autel de l'église de Saint-Pierre *ad Aram*, et celui de saint François d'Assise, dans la chapelle de la Croix-de-Saint-Laurent; mais c'est à Naples que sont ses principaux chefs-d'œuvre, parmi lesquels on distingue la belle fresque du cloître de Saint-Séverin représentant la vie de Saint-Benoît. Solario mourut en 1455, à Naples.

SOLDANI (Jacques), poète et sénateur de Florence, où il était né en 1579, cultiva la poésie avec beaucoup de succès, et mourut dans cette ville le 11 avril 1641. On cite parmi ses ouvrages sept *Satires*, Florence, 1751, in-8, avec un *Discours préliminaire* de Gori et des *notes*; l'auteur s'attache uniquement à poursuivre les travers et les vices, mais il ne se permet aucune personnalité; ses *Satires* pour cela n'en ont pas moins de mérite; elles sont intitulées : *la Cour*; *l'Hypocrisie*; contre les *péripatéticiens*; *la Satire*; contre le *luxure*; sur *l'inconstance de l'homme dans ses desirs*; contre *l'avarice* et le *luxure*. L'académie de la Crusca, dont il était membre, les cita avant qu'elles fussent publiées, parmi les *Testi di lingua*.

SOLEIL. Les païens distinguaient cinq soleils, ou plutôt ils avaient donné au soleil cinq générations différentes; la plus raisonnable était celle qui le faisait fils de Jupiter, étant effectivement le plus bel ouvrage du Créateur; mais ce Jupiter ne créait point. Les païens attribuaient au soleil du sentiment et des connaissances. De là ces beaux vers de Virgile :

..... Solem quis dicere falsum
Audeat? ille etiam cecos instare tumultus
Sape monet, fraudemque et aperta tumescere bella.

La plus excusable idolâtrie est celle qui avait le Soleil pour objet : c'était celle des Sabaites. (*Voy. THARE.*) On a un très-bel *Hymne au soleil* par l'abbé de Reyraz (*voy. ce nom*).

SOLEISEL, plus exactement SOLLEYSEL (Jacques de), gentilhomme du Forez, naquit en 1617, dans une de ses terres nommée *le Clapier*, proche de la ville de Saint-Etienne, et mourut en 1680, à 63 ans, après avoir formé une célèbre académie pour le manège. On a de lui quelques ouvrages : le plus estimé est intitulé *le Parfait maréchal*, 1754, in-4. Il y traite de tout ce qui concerne les chevaux, et surtout de leurs maladies, et des remèdes qu'on peut y apporter. Il a donné aussi une édition de la *Méthode de dresser les chevaux*, de Cavendish, augmentée et perfectionnée.

* SOLIE (Jean-Pierre SOULIER, dit), acteur et compositeur, né à Nîmes en 1755, après avoir donné des leçons de musique vocale et de guitare dans différentes provinces, s'enrôla comme acteur et reçut en 1782 un ordre de début pour le Théâtre-Italien; mal accueilli, il retourna en province et ne revint à Paris qu'en 1789. Bientôt il se fit connaître

comme compositeur, et, en 1792, donna un assez grand nombre d'opéras-comiques, parmi lesquels on distingue : *le Secret*; *le Jockey*; *le Chapitre second*; *Mademoiselle de Guise*, et *le Diable à quatre*, etc. Il mourut à Paris le 6 août 1811.

SOLIGNAC (Pierre-Joseph de la PIERRE, chevalier de), né à Montpellier en 1687, d'une famille distinguée, alla de bonne heure à Paris, et se fit connaître à la cour, qui lui donna une commission honorable pour la Pologne. Il eut occasion d'être connu du roi Stanislas, qui le prit chez lui, moins comme secrétaire que comme son ami. Il suivit ce prince en France lorsqu'il vint prendre possession de la Lorraine; il devint secrétaire de cette province et secrétaire-perpétuel de l'académie de Nancy. Il mourut en 1775. Le chevalier de Solignac est connu dans la république des lettres par divers ouvrages. Les principaux sont : *Histoire de Pologne*, 1751, 5 vol. in-12. Cet ouvrage, qui n'est point achevé, est bien écrit; mais l'auteur, dont les vues sont parfaitement sages, équitables, impartiales, ne semble pas avoir eu les documents nécessaires pour remplir cette tâche avec un plein succès. Des *Eloges* de Fontenelle, de Montesquieu, de Tercier et du roi Stanislas. L'auteur avait composé la *Vie* de ce prince; mais l'abbé Proyart en a prévenu la publication en donnant l'histoire de ce monarque. Divers morceaux de littérature, dans les *Mémoires* de l'académie de Nancy.

SOLIMAN I^{er}, surnommé TCHELÉBI, fils de Bajazet I^{er}, s'étant sauvé de la bataille d'Ancyre, s'enfuit en Europe. Il fut, en 1402, proclamé empereur des Turcs à la place de Bajazet son père, par les troupes qui étaient restées à Andrinople. Il releva l'empire ottoman, dont il reconquit une partie, du vivant même de Tamerlan. Son amour pour les plaisirs ternit sa gloire et causa sa perte. Il fut détrôné en 1410 par son frère Musa, et tué en allant implorer la protection de l'empereur de Constantinople, dans un village entre cette ville et Andrinople.

SOLIMAN II (1), empereur turc, dit *Grand*, le *Magnifique*, le *Conquérant*, le *Législateur*, naquit en 1490 : il était fils unique de Sélim I^{er}, auquel il succéda en 1520. Gazali-Beg, gouverneur de Syrie, se révolta au commencement de son règne, et entraîna une partie de l'Egypte dans sa rébellion. Après l'avoir réduit par ses lieutenants, Soliman acheva de détruire les Mamelucks en Egypte, et conclut une trêve avec Ismaël, sopher de Perse. Tranquille du côté de l'Egypte et de la Syrie, il résolut de tourner ses armes contre les chrétiens. Il assiégea et prit Belgrade en 1521. L'année suivante, il conçut le dessein d'assiéger l'île de Rhodes, qui était, depuis 212 ans, entre les mains des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem. Résolu à cette entreprise, il leur écrivit une lettre très-fièrre, dans laquelle il les sommait de se rendre, s'ils ne voulaient tous passer par le fil de l'épée. Cette conquête lui coûta beaucoup de monde; mais enfin la ville réduite aux dernières extrémités, fut obligée de se

(1) Plusieurs écrivains ne comptant point au nombre des sultans le Soliman, fils de Bajazet I^{er}, lui donnent conformément aux meilleurs historiens turcs, le nom de Soliman I^{er}.

rendre en 1522. Le vainqueur tourna ensuite ses armes contre la Hongrie, où il remporta, le 29 août 1526, la fameuse bataille de Mohacz sur les Hongrois : Louis II, leur roi, y périt. (Voy. son article). Le conquérant turc prit Bude en 1529, et alla ensuite attaquer Vienne, qui soutint vingt assauts pendant l'espace de vingt jours, au bout desquels il fut obligé d'en lever le siège, avec une perte de 40,000 hommes. L'an 1554, il passa en Orient, et prit Tauris sur les Perses; mais ceux-ci le défirent bientôt après. En 1565 son armée eut, devant l'île de Malte, le même sort qu'elle avait eu devant Vienne; mais il se rendit maître, en 1566, de l'île de Chio, possédée par les Génois depuis 1546. Ce guerrier infatigable termina ses jours en Hongrie, au siège de Szgeth, le 8 septembre 1566, à 76 ans, trois jours avant la prise de cette place par les Turcs. Ce prince était aussi propre aux affaires de la paix qu'à celles de la guerre, et d'une activité surprenante dans l'exercice des armes. Plus guerrier que Charles-Quint, il lui ressembla par de grands exploits et des voyages continuels. C'est le premier des empereurs ottomans qui ait été l'allié des Français. Soliman ternit l'éclat de sa gloire par sa cruauté. Après la victoire de Mohacz, 1500 prisonniers, seigneurs pour la plupart, furent placés en cercle par ordre du sultan, et décapités en présence de l'armée victorieuse. Cependant l'exact et sincère Isthuanfi ne parle pas de cette exécution, ce qui semble pouvoir la rendre douteuse, quoique parfaitement assortie au naturel de Soliman. On l'a vu après la prise de Belgrade, de Bude et d'autres villes, ordonner le massacre de la garnison un moment après qu'il eut juré la capitulation. Cependant il était assez fidèle observateur de sa parole, quand la colère ou le fanatisme de l'Alcoran ne le dominait pas. Un air hautain et inflexible, un naturel farouche et barbare, ne l'empêchèrent pas de démontrer en bien des occasions un esprit sain et judicieux. Qui croirait qu'il connaissait le caractère des nouvelles sectes qui de son temps ravageaient les états chrétiens, mieux que tous les princes de l'Europe ne les connaissaient? Il écrivit à la reine de Hongrie, veuve de Jean Zapolski ou de Zapol : « Qu'elle ne devait pas souffrir dans sa religion » toutes ces nouveautés, qui entraîneraient sa ruine et celle du royaume; qu'elle avait devant » les yeux les meurtres, les séditions, les guerres » civiles, que cette secte malheureuse causait en » Allemagne; que si elle n'arrêtait pas ces nouveautés, en rétablissant la religion de ses pères, » il la priverait de sa protection et se déclarerait » son ennemi. » (Voy. LOUIS XIV, MORNAY, SOULIER.) Sélim II, son fils, lui succéda. On trouve des détails curieux sur Soliman II dans les *Lettres* du baron de Busbec.

SOLIMAN III, empereur turc, fils d'Ibrahim, fut placé sur le trône en 1687, à l'âge de 48 ans, après la déposition de Mahomet IV, et il mourut le 22 juin 1691. C'était un prince indolent, et presque imbécile, qui se laissait entièrement gouverner par le ministre Mustapha Koprolî.

SOLIMÉNA (Français), peintre, né en 1657 à Nocéra de Pagani, petite ville proche de Naples, mou-

rut dans une de ces maisons de campagne en 1747. Il avait été destiné par son père à l'étude des lois, dont il s'occupa pendant quelque temps; mais la nature le détermina à s'attacher à la peinture. Il réussissait également dans tous les genres. Une imagination vive, un goût délicat et un jugement sûr présidaient à ses compositions; il avait le grand art de donner du mouvement à ses figures; il joignait à une touche ferme, savante et libre, un coloris frais et vigoureux. On a de lui quelques *Sonnets*, qui peuvent le placer au rang des poètes médiocres en ce genre. En 1702, Soliména avait été appelé du Mont-Cassin, où il se trouvait, à Naples pour exécuter le portrait de Philippe V. Ce même monarque le chargea de continuer les douze tableaux que Giordano avait esquissés pour la chapelle royale de Madrid, et que la mort l'avait empêché de terminer (1705). Il avait fait bâtir à Naples un beau palais qui contenait plusieurs de ses chefs-d'œuvre; mais ce palais fut brûlé en 1799, lors de l'entrée des Français à Naples.

SOLIN (Caius-Julius-Solinus), grammairien latin, vivait sur la fin du premier siècle ou au commencement du second. On a de lui un livre intitulé *Polyhistor*; c'est pourquoi, en lui associant le nom de son livre, on l'appelle quelquefois *Solinus Polyhistor*. C'est une compilation de remarques historiques et géographiques sur les choses les plus mémorables de divers pays : il y a des choses curieuses et utiles, mais beaucoup d'inexactes qui tromperaient des lecteurs peu instruits. On croit qu'il était Romain, parce qu'il parle souvent de Rome, comme de sa patrie. On l'a surnommé *le Singe de Pline*, parce qu'il copie souvent ce naturaliste. La plus ancienne édition de son *Polyhistor* est de Venise, 1475. Il a paru avec des Commentaires de Saumaise, Paris, 1629; Utrecht, 1689, 2 vol. in-fol.

SOLIS (dom Antonio de), historien espagnol, né le 18 juillet 1616 à Placencia, dans la vieille Castille, mort en 1686, fut secrétaire de Philippe IV, et historiographe des Indes. Il a composé : *neuf Comédies*, Madrid, 1681, in-4, dont le plan est confus, mais où les mœurs sont respectées; des *Poésies*, 1716, in-4, qui sont animées par les charmes de l'imagination, mais dont le bon goût n'a pas su écarter l'emphase et les images incohérentes; une *Histoire de la conquête du Mexique*, Bruxelles, 1704, in-fol., et Madrid, 1748, dont nous avons une traduction en français par Citri de la Guette, in-4, avec figures, ou 2 vol. in-42. Cet ouvrage est écrit avec feu et avec élégance, et on ne peut guère lui reprocher que quelques exagérations touchant la splendeur et la puissance des nations du Nouveau-Monde; défaut qui lui est commun avec d'autres écrivains de sa nation, qui les premiers ont parlé de l'Amérique, sans qu'on puisse pour cela les accuser de mauvaise foi. « Les inexactitudes de ces » historiens, dit un critique, viennent moins de » l'envie de défigurer la vérité, que d'un défaut de » grammaire et de l'abus des mots. Pour détruire » la police imparfaite ou les arts grossiers des Mexicains, ils employèrent des termes qui ne sont » applicables qu'à des nations infiniment plus avan-

» eées dans la civilisation : or, il n'y a pas de
 » source d'erreurs plus commune et plus féconde
 » que d'appliquer à la description des mœurs sa-
 » vages les noms et les expressions dont on se sert
 » pour désigner les institutions des peuples polis.
 » Dès qu'on a donné au chef d'une petite peuplade
 » le nom de roi ou d'empereur, le séjour qu'il ha-
 » bite doit s'appeler palais, et son petit cortège
 » prend le nom de cour. De pareilles expressions
 » donnent aux choses une importance qu'elles n'ont
 » pas; et l'imagination, égarée par la conformité
 » des noms, confond des objets qui cependant n'ont
 » entre eux aucune ressemblance. Les écrivains
 » postérieurs ont imité le style des premiers : lors-
 » que Solis, faisant le portrait de Montézuma, dé-
 » crit la splendeur de sa cour, les lois et la police
 » de son empire, on croirait qu'il parle du plus
 » grand monarque et de la nation la plus civilisée
 » de l'Europe. » Robertson et Paw, en voulant le
 » redresser, ont donné dans des erreurs beaucoup
 » plus graves. Solis avait embrassé l'état ecclésias-
 » tique, et ne reçut l'ordre de la prêtrise qu'à 56 ans.
 En tête des éditions de l'*Histoire de la conquête du Mexique*, on trouve une vie de l'auteur par Goyenèche. Nicéron (t. 9 de ses *Mémoires*), en donne un extrait qui a été complété depuis par Goujet, t. 40, p. 185.

SOLLERUS ou SOLLIER (Jean-Baptiste), né à Herseau, village du territoire de Courtray, le 28 février 1669, se fit jésuite, et mourut le 27 juin 1740, après avoir travaillé à l'immense collection des *Acta sanctorum*. On a de lui un *Traité des patriarches d'Alexandrie*, et plusieurs autres ouvrages.

SOLLEYSEL. Voy. SOLEISEL.

* SOLMINIHAC (Alain), évêque de Cahors, né en 1595 d'une ancienne famille du Périgord, se destinait à l'état séculier; mais son oncle, abbé de Chamelades, s'étant démis de son bénéfice en sa faveur, Alain changea de résolution, et prit l'habit de chanoine régulier. Il remplit avec édification les devoirs du noviciat, prononça ses vœux, et forma le projet de réformer son abbaye. Il étudia à Paris la philosophie et la théologie, et eut pour maîtres dans cette dernière science Gamaches et Duval, professeurs célèbres. Il reçut la bénédiction abbatiale le 6 janvier 1625. Tous les religieux de son abbaye s'étant retirés, excepté un seul, il prit des novices, et introduisit dans la maison une réforme sévère, tant pour le spirituel que pour le temporel. Chargé de faire la visite de divers couvents, il s'acquitta de cette mission avec zèle, et introduisit une salutaire réforme dans plusieurs maisons qui se donnèrent à lui. Le roi Louis XIII, instruit de son mérite, le nomma à l'évêché de Lavaur; mais le modeste Alain refusa. Cependant l'évêché de Cahors étant venu à vaquer, il fut contraint de l'accepter, en conservant toutefois son abbaye, et fut sacré le 27 septembre 1657. Il établit un séminaire, qu'il confia aux lazaristes, tint des synodes, fit donner de fréquentes missions, et censura les maximes relâchées de quelques casuistes. Il fonda à Cahors une maison de chanoines réguliers, un Hôtel-Dieu, une maison de la Providence pour les orphelins, une autre pour les orphelins, rebâtit plu-

sieurs églises, et fournit pour ces divers établissements plus de 500,000 francs, somme énorme à cette époque. Aussi pieux que bienfaisant, il était chéri et respecté de ses diocésains. Ce vertueux prélat mourut pendant le cours d'une visite pastorale, le 31 décembre 1659, âgé de 66 ans. Sa *Vie* a été écrite et publiée par le P. Chassenet, Paris, 1817, in-8. (Voy. *l'Ami de la religion*, tom. 12, pag. 129 et suiv.)

SOLON, le second des sept sages de la Grèce, naquit à Salamine vers l'an 669 avant J.-C. Pour acquérir les connaissances qu'il croyait propres à un philosophe et à un politique, il se mit à voyager dans toute la Grèce. De retour dans sa patrie, il la trouva déchirée par la guerre civile. Les uns voulaient le gouvernement populaire, les autres l'oligarchique. En flattant le petit peuple, Solon parvint à se faire nommer archonte et souverain législateur. Revêtu de cette dignité, il entreprit de prendre aux uns pour enrichir les autres. Il défendit qu'aucun citoyen ne fût obligé par corps pour dettes civiles; et, par une loi expresse, il remit une partie des dettes, violation manifeste de la propriété. Ces anciens sages ne faisaient presque jamais du bien d'un côté sans faire du mal d'un autre. Il cassa toutes les lois de Dracon, à l'exception de celle contre les meurtriers. Il procéda ensuite à une nouvelle division du peuple, qu'il partagea en 4 tribus. Il mit dans les 5 premières les citoyens aisés, donna à eux seuls les charges et les dignités, et accorda aux pauvres, qui composaient la 4^e tribu, le droit d'opiner avec les riches dans les assemblées du peuple; droit qui par la suite les rendit maîtres de toutes les affaires de la république, y mit la confusion et le trouble. Il fit des changements au sénat de Prytanée. Il fixa le nombre de juges à 400, et voulut que toutes les affaires qui devaient être portées devant l'assemblée du peuple, auquel seul appartenait le pouvoir souverain, fussent auparavant examinées devant ce tribunal. C'est à ce sujet qu'Anacharsis, attiré du fond de la Scythie par la réputation des sages de la Grèce, disait à Solon : *Je suis surpris qu'on ne laisse aux sages que la délibération, et qu'on réserve la décision aux fous*. Anacharsis avait raison, et sa réflexion prouve combien Solon, qui, en dérogeant à toutes les anciennes lois, avait laissé subsister cet absurde privilège du peuple, est au-dessous de l'opinion qu'on veut nous donner de sa sagesse. Après ces différents règlements, Solon publia ses lois, parmi lesquelles est celle qui ordonnait que la mémoire de ceux qui seraient morts au service de l'état, fût honorée par des oraisons funèbres. La peine d'infamie était décernée contre ceux qui avaient consumé leur patrimoine, qui n'avaient point voulu porter les armes pour la patrie, ou qui avaient refusé de nourrir leur père et leur mère. Quoique ces lois n'eussent rien de fort profond, rien qui passe les lumières et l'équité d'un homme ordinaire, on les a beaucoup admirées; parce que, dans les ténèbres du paganisme, parmi des nations vicieuses, les traits de justice et de raison sont des espèces de phénomènes; et surtout parce qu'elles contrastaient avec des lois absurdes et infâmes qui

se trouvaient dans le code du même Solon, telles que celle qui établit les lieux de prostitution, celle qui décerne des peines contre ceux qui n'auraient qu'une femme, etc. « Solon, dit un critique moderne, n'était au fond qu'un bon marchand, un » peu plus philosophe qu'on ne l'est communément » dans cette profession, aimant le vin et les femmes, composant des vers moraux et galants tout » à la fois, et qui conserva, jusque dans sa vieillesse, le goût des plaisirs; car il était déjà fort » avancé en âge lorsqu'il disait dans un de ses petits poèmes : *Je ne fais plus la cour qu'à Vénus, » à Bacchus et aux Muses, qui sont les seules sources » de tous les plaisirs des mortels.* Ce langage n'est » pas trop convenable à un vieux législateur. Il y » a dans ses lois quelques détails sages; mais sa » vue était trop bornée pour embrasser l'ensemble » du corps politique : il a négligé les objets les plus » essentiels à toute bonne administration, l'éducation et les mœurs; lui-même fut toujours d'une » morale fort relâchée, et Plutarque convient qu'en » général il y a beaucoup d'absurdités dans les lois » qu'il a faites concernant les femmes. Le même » Plutarque trouve, avec raison, ridicule et impertinente la loi qui permettait à une riche héritière » dont le mari était impuissant, de chercher à se » consoler avec tel des parents de son mari qu'elle » voudrait choisir. Il était aussi contre le bon sens » et la justice de permettre, comme le fit Solon » dans une autre loi, de tuer un adultère pris sur » le fait, tandis qu'il ne condamnait qu'à une légère amende celui qui avait enlevé et violé une » femme libre. En général, tout est inconséquence » et contradiction dans ses vieux codes de législation philosophico-grecque. » Les Athéniens s'étant obligés par serment d'observer ces lois pendant 100 ans, Solon obtint d'eux un congé de 10 ans. Le prétexte de son voyage était le désir de trafiquer sur mer (beau motif pour un législateur); mais la véritable raison était, dit-on, d'éviter les importunités de ceux qui venaient se plaindre, pour obtenir des interprétations en leur faveur; car toutes ces lois n'étaient ni absolument claires, ni généralement praticables. Il alla d'abord en Egypte, ensuite à la cour de Crésus, roi de Lydie. C'est là, dit-on, que dans un entretien qu'il eut avec ce prince, il dit qu'il ne fallait donner à personne le nom d'heureux avant sa mort. (Voy. CROËSUS). Solon étant revenu dans sa patrie, y trouva de grands changements. Pisistrate s'était emparé du gouvernement, et régnait en homme qui voulait avoir toute l'autorité. Après lui avoir reproché son ambition, le philosophe alla chez le roi Philocypre, l'an 559 avant J.-C., à l'âge de 80 ans. Pisistrate lui écrivit une lettre pour justifier sa conduite, et l'engagea à revenir dans sa patrie; et il paraît qu'il y revint en effet, puisque Plutarque assure qu'il se réconcilia avec Pisistrate, et qu'il fut même de son conseil, se prêtant aux circonstances avec la lâcheté ordinaire des philosophes aussi impérieux et vains, lorsqu'ils se croient les maîtres, que vils et rampants, quand ils ont affaire à de plus forts qu'eux. (Voy. la fin de l'article ANTONIN le Pieux.) Un jour qu'il reprochait

à Thespis, poète tragique, l'usage qu'il faisait du mensonge dans ses pièces, Thespis répondit « qu'il » n'y avait rien à craindre de ces mensonges et » de ces fictions poétiques; » donnant à entendre que l'ambition et les intrigues du philosophe étaient plus dangereuses que ses fictions. Cet homme qui, par des lois arbitraires, ravissait la propriété des citoyens, auquel les historiens reprochent des amours contre nature, qui instituait des lieux de débauche, qui éleva un temple à Vénus la prostituée, qui voyageait pour trafiquer sur mer, ne rougissait pas de débiter cette fastueuse leçon : *Laissons en partage au reste des mortels les richesses : mais que la vertu soit le nôtre.* (Voy. LYCURGUE, COLLIUS, LUCIEN, ZENON, etc.) Condillac, en faisant le parallèle des deux législateurs spartiate et athénien s'exprime ainsi : « Lycurgue a donné aux Spartiates des mœurs » conformes à ses lois, et Solon a donné aux Athéniens des lois conformes à leurs mœurs. L'entreprise du premier demandait plus de courage, » et celle du second plus d'art. Peut-être que la » différence de leur caractère eut beaucoup de part » à la différence des plans qu'ils se firent. Lycurgue » était dur et austère; Solon était doux et même » voluptueux. Quoi qu'il en soit, tous deux réussirent. Lycurgue voulait faire des soldats, et il en » fit. Solon voulut réunir les talents aux vertus » militaires, et il fit des hommes dans tous les » genres..... Lacédémone conserva plus longtemps » ses mœurs et ses lois; mais Athènes survécut » même à la perte de sa liberté. Toute la Grèce fut » assujétie; et les Athéniens triomphèrent de leurs » vainqueurs, par la supériorité de leurs talents. » Tous ces talents auraient été perdus si Solon avait » fait à Athènes ce que Lycurgue fit à Sparte. » On consultera avec intérêt le recueil intitulé : *Solonis Atheniensis carminum quæ supersunt; præmissa commentatione de Solone poeta, etc.*, Bonn., Weber, 1823, in-8.

* SOLVET (Pierre-Louis), libraire, né à Paris en 1772, avait fait d'excellentes études, et consacra les loisirs que lui laissait son commerce à la culture des lettres. On lui doit des éditions d'ouvrages rares avec des additions; aussi modeste qu'instruit, il n'a mis son nom à aucune de ses publications. Après avoir passé une vie paisible au milieu de ses livres et de ses amis, dont il avait su faire un bon choix, il mourut, le 16 avril 1847, regretté de tous ceux qui l'avaient connu. Son principal ouvrage est intitulé : *Etudes sur la Fontaine, ou notes et excursions littéraires sur ses fables précédées de son éloge inédit*, par Gaillard (de l'Académie française), 1812, in-8. Ce volume dans lequel on trouve beaucoup de recherches curieuses, mérite d'être réuni aux fables, dont il forme un très-bon commentaire. Il y a une notice sur Solvet dans les *Annales maritimes*; le *Catalogue* de sa bibliothèque est imprimé.

* SOMBREUIL (François-Charles VÉROT de), maréchal de camp, né en 1727 à Ensisheim, en Alsace, s'était distingué dans les armées, et commandait à Lille lorsqu'il fut appelé en 1786 au gouvernement de l'Hôtel des Invalides. Connu par son dévouement à la cause royale, après le 10 août il fut en-

fermé à l'Abbaye, où il aurait péri dans les massacres de septembre, si sa fille, apprenant le danger qui le menaçait, ne fut accourue à la prison. Elle se jette au cou du vieillard, le serre dans ses bras, et au milieu des sanglots, conjure les assassins d'épargner l'auteur de ses jours. Ce dévouement filial émut les juges, qui le déclarèrent innocent. Sombreuil et sa fille furent portés en triomphe jusqu'à l'Hôtel des Invalides, où on les laissa quelque temps en repos. Mais, sous la terreur, il fut arrêté de nouveau avec son fils aîné *Stanislas*, ex-capitaine de hussards, âgé de 26 ans. Traduits, au tribunal révolutionnaire, et condamnés à mort, convaincus d'avoir participé à la conspiration de l'étranger par l'assassinat, tous deux furent conduits à l'échafaud, revêtus de chemises rouges, et exécutés le 17 juin 1794. Le père avait 67 ans. M^{lle} de Sombreuil, que sa piété filiale a immortalisée, quitta la France dès qu'elle le put, épousa dans l'émigration son parent M. le comte de Villelume, et ne revit sa patrie qu'en 1813. Elle mourut à Avignon en 1825.

* **SOMBREUIL** (Charles VÉROT de), le second fils du gouverneur des Invalides, manifesta dès les premiers troubles un caractère noble et courageux. Dans une des scènes tumultueuses du palais royal, il arracha le jeune prince de Polignac des mains de la populace. Au bout de quelques mois il émigra, fit la campagne de 1792 dans l'armée prussienne, et reçut pour une action d'éclat, sur le champ de bataille, l'ordre du mérite militaire. Il continua de se distinguer dans les deux campagnes suivantes, sur les bords du Rhin et en Hollande. Après l'évacuation de ce pays il passa en Angleterre, et se montra très-empressé de participer à la descente qu'on projetait en Bretagne. Chargé du commandement de la 2^e division, il arriva le 7 juillet 1795 dans la rade de Quiberon; d'Hervilly (*voy. ce nom*, iv, 593), qui commandait la 1^{re} division, avait pris terre sur cette même côte depuis neuf jours. Sombreuil n'arriva guère que pour être le témoin du désastre de l'expédition. Forcé de capituler, il demanda la vie pour ses compagnons d'armes : « Pour moi, dit-il, je » m'abandonne à mon sort. » Il fut conduit à Vannes, et jugé par une commission militaire. Il ne voulut pas se laisser bander les yeux, et montra jusqu'au dernier moment la plus grande énergie; il n'avait que 26 ans. *Voy. TALLIEN* et *ROUGET-DE-LILLE*.

SOMMALIUS (Henri), pieux et savant jésuite, né à Dinant, dans la principauté de Liège, vers l'an 1554, mourut à Valenciennes le 30 mars 1619, après avoir travaillé avec beaucoup de zèle au salut des âmes en Allemagne et dans les Pays-Bas. Il s'appliqua à rechercher les ouvrages de piété pour en donner de bonnes éditions, tels que *De Imitatione Christi*, *Soliloquia sancti Augustini*, *Libri confessionum* du même saint, et plusieurs autres.

* **SOMMARIVA**, né à Milan, où il fit ses études avec distinction, acquit de bonne heure une réputation comme avocat, et fut à 22 ans nommé membre d'une députation envoyée à l'empereur Joseph II, pour défendre auprès de ce prince les intérêts du pays. A l'époque de la conquête d'Ita-

lie, il se déclara pour les Français, et devint successivement secrétaire de la commission du gouvernement, membre de l'administration municipale et centrale de la Lombardie, et enfin secrétaire-général du directoire de la république Cisalpine. Il rendit alors des services importants à sa patrie, et aux Français. Lors du triomphe momentané des Austro-Russes en 1799, il vint chercher un asile en France. Après la bataille de Marengo, il rentra dans sa patrie, et fut élevé au rang des premiers magistrats de la république. Jusqu'alors il avait rêvé une nouvelle ère de liberté pour les Italiens; mais quand Napoléon ceignit la couronne de fer, n'attendant plus les institutions qu'il désirait pour l'Italie, et sentant que l'opposition serait impuissante, il vint s'établir à Paris. Possesseur d'une grande fortune, il en faisait le plus noble usage. Sa collection de tableaux a eu une célébrité européenne. Un de ses plus grands plaisirs était d'encourager les artistes; et il achetait non des tableaux faits, mais des tableaux à faire. Généreux sans faste, il savait mettre le prix aux ouvrages, et honorer les auteurs dont il payait les travaux d'une manière digne d'eux. Il est mort à Milan le 6 janvier 1826.

SOMMEIL, fils de l'Erèbe et de la Nuit, a son palais dans un antre écarté et profond, où les rayons du soleil ne pénètrent jamais. Un poète moderne l'a célébré par cette épigramme :

Somme levis, quanquam certissima mortis imago,
Consortem cupio te famen esse tori.
Alma quies oplata, venit nam sic sine vita
Vivere quam suave est, et sine morte mori.

SOMMIER (Jean-Claude), Franc-Comtois, curé de Champs, conseiller d'état de Lorraine, archevêque de Césarée, et grand prévôt de l'église collégiale de Saint-Diez, né en 1661, à Vauvillers, publia divers ouvrages où il montra du zèle et des connaissances. *L'Histoire dogmatique de la religion*, 1708 et 1711, en 6 vol. in-4; celle du *saint Siège*, 7 vol. in-8. Il mourut en 1757, à 76 ans.

SOMNER (Guillaume), né à Cantorbéry en 1598, fut très-attaché au roi Charles 1^{er}, et publia, en 1648, un *Poème* sur les souffrances et sur la mort de ce prince infortuné. Il mourut en 1669, avec la réputation d'un savant très-habile dans le saxon, et dans presque toutes les langues de l'Europe, anciennes et modernes. Ses principaux ouvrages sont : une édition du *Dictionnaire saxon* d'Aelfricus, Oxford, 1639, in-fol.; les *Antiquités de Cantorbéry*, en anglais, Londres, 1640, in-4, 1703, in-fol. édit. plus complète; *Dissertation sur le Portus Iccius*, 1694, in-8.

* **SONNERAT** (Pierre), voyageur, né vers 1745 à Lyon, entra dans l'administration de la marine, ayant déjà des connaissances en histoire naturelle et dessinant avec facilité. Il partit de Paris en 1768 pour l'île-de-France, où Poivre, son parent, exerçait les fonctions d'intendant. De ce moment, toute sa vie fut employée en voyages, d'où il rapporta une foule d'observations curieuses. On peut lui reprocher de manquer d'ordre dans ses écrits et de se montrer quelquefois crédule. Du reste son zèle était infatigable : lorsqu'il rencontrait un arbre ou une plante utile, il les envoyait dans nos colonies

pour les y multiplier. Les îles de France et de Bourbon lui doivent l'arbre à pain, le cacao, le mangoustan et d'autres arbres à fruit ou à résine, qui y sont devenus communs. Il mourut à Paris en 1814. On a de lui : *Voyage à la Nouvelle-Guinée, dans lequel on trouve la description des lieux, des observations physiques et morales, et des détails relatifs à l'histoire naturelle dans le règne animal et le règne végétal*, Paris, 1776, in-4, avec 120 fig.; *Voyage aux Indes orientales et à la Chine*, fait de 1774 à 1781, Paris, 1782, 2 vol. in-4, avec beaucoup de figures. Sonnini en publia une nouvelle édition, Paris, 1806, 4 vol. in-8, avec un atlas et plusieurs additions au texte, fournies par le fils de l'auteur.

* SONNET (François-Charles), jurisconsulte, né à Vesoul dans le xvi^e siècle, partagea son temps entre les exercices du barreau et la culture des lettres. On lui doit : *Conseil sur les donations réciproques des pupilles et mineurs*, etc., Besançon, 1602, in-4.

* SONNET (Claude-François), neveu du précédent, et l'un des savants hommes de son temps, obtint au concours la chaire de théologal du chapitre de Besançon, et mourut en cette ville vers 1650. — SONNET de COURVAL (T.-H.) a publié des *Œuvres satiriques*, 2^e édit., Paris, 1622, in-8.

* SONNINI de MANONCOURT (Charles-Nicolas-Sigisbert), naturaliste, né à Lunéville en 1751, annonça de bonne heure le goût des sciences naturelles, et favorisé par Buffon, y fit de grands progrès. Aussi, quoique reçu docteur en philosophie et avocat à la cour souveraine de Nancy, il embrassa le parti des armes qui devait lui fournir l'occasion de satisfaire son désir de voyager. A peine entré dans le génie de la marine, il demanda à être envoyé à Cayenne, pays alors peu connu et très-mal sain; et pendant les trois ans qu'il y passa, il rendit d'importants services à cette colonie. Il revint en France donner des détails sur ses travaux, et retourna l'année suivante (1773) à Cayenne, et s'y occupa surtout de recherches d'histoire naturelle, qui sont toutes consignées dans le *Journal de physique* de l'abbé Rozier. Il quitta la colonie malade de la fièvre, et passa l'hiver de 1776 à 1777 à Montbard, où Buffon le chargea de rédiger, pour son *Histoire des oiseaux*, les articles d'ornithologie étrangère. Ayant obtenu par le crédit du grand naturaliste une mission pour la Grèce et l'Égypte, il parcourut ces contrées en observateur et remonta le Nil jusque près de ses cataractes. De retour en France (1780), il se livra, dans sa petite ferme de Manoncourt, à des essais qui eurent pour résultat d'introduire dans notre système agricole plusieurs végétaux exotiques d'une utilité reconnue. Mais il fut enlevé à ses jardins par la révolution, qui l'investit de fonctions administratives qui faillirent lui être funestes, et dont il fut destitué ensuite comme noble et frère d'émigrés. Le discrédit des assignats l'avait ruiné; il chercha une ressource dans des travaux littéraires et publia diverses éditions. Mis par Fourcroy, en 1805, à la tête du collège de Vienne, il fut contrarié dans ses plans de réforme, et abreuvé de dégoûts, quitta, au bout de deux ans,

le poste où l'avaient appelé des talents réels et la confiance du gouvernement. De retour à Paris, il se chargea de l'éducation du fils d'un prince moldave; mais à peine arrivé à Yassi il s'aperçut qu'on l'avait trompé; il ne voulut pas rentrer en France sans avoir visité la Moldavie et la Valachie: mais dans cette course imprudente, il fut atteint d'une fièvre pernicieuse, et, de retour à Paris, il y mourut le 29 mai 1812, âgé de 61 ans. Ses principaux ouvrages sont : *Vœu d'un agriculteur*, Paris, 1788, in-8; *Voyage dans la haute et basse Égypte*, Paris, 1799, 3 vol. in-8, avec atlas, trad. en anglais; *Voyage en Grèce et en Turquie*, ibid., 1801, 2 vol. in-8, atlas. Il continua, du 25 octobre 1802 au mois de mai 1812, la *Bibliothèque physico-économique*, commencée en 1788 par Parmentier, et rédigée depuis 1817 par M. Thiébaud de Berneaud. On lui doit en outre des éditions de l'*Histoire naturelle* de Buffon (1) avec les continuations, 1799-1808, 12 7 vol. in-8, du *Nouveau Dictionnaire d'histoire naturelle*, 1803-04, 24 vol. in-8, et *Cours complet d'Agriculture*, de Rozier, 1810, 7 vol. in-8. Sonnini était membre de la société d'agriculture de Paris, et de plusieurs sociétés savantes nationales et étrangères. On a l'*Éloge historique de Sonnini* par M. Thiébaud de Berneaud, 1812, in-8.

SONNIUS (François), nommé aussi *de Campo* ou *Vanden Velde*, natif d'un petit village de la Campine brabançonne, nommé *Son*, d'où il prit le nom de *Sonnus*, reçut le bonnet de docteur à Louvain en 1559. Il fut ensuite nommé chanoine d'Utrecht et inquisiteur de la foi, assista au concile de Trente et au colloque de Worms en 1557. Il fut envoyé à Rome par Philippe II, roi d'Espagne, pour l'érection des nouveaux évêchés dans les Pays-Bas, et il s'acquitta si bien de sa commission, qu'à son retour il fut nommé évêque de Bois-le-Duc en 1562, et ensuite évêque d'Anvers (il fut le premier qui occupa ce siège). Il mourut en 1576, après avoir rempli toutes les fonctions d'un vrai et zélé pasteur. On a de lui : *Christianæ institutionis formula*, Anvers, 1571, in-12; un *Catéchisme flamand*, Anvers, 1562, in-8, traduit en latin sous le titre de *Demonstrationum religionis christianæ libri III*, Anvers, 1564, in-4. Après la mort de l'auteur on y ajouta un quatrième livre *des Sacrements*, 1577. Il y a de l'érudition, et il y montre beaucoup de zèle pour l'orthodoxie. *Confutatio calvinianæ confessionis*, Cologne, 1567; *Statuta synodalia*, Anvers, 1576. Il parut en 1570 un ouvrage intitulé : *Divisio totius Belgicæ urbium*, etc. *ad opprimendum per novos episcopos evangelium*, auctore Sonnio, etc. Mais personne n'y a été trompé, le titre et les notes ont décelé la fourberie des calvinistes. Les vrais *Actes de Sonnius pour l'érection des nouveaux évêchés aux Pays-Bas* ont été insérés dans le *Supplément* à la Collection de diplômes belgiques par Foppens, t. 3, p. 515, Bruxelles, 1754.

SONOI ou SNOY (Théodorice), lieutenant du prince d'Orange dans la province de Frise, se rendit odieux et exécration aux protestants mêmes par sa cruauté

(1) Cette édition dans laquelle il mêle les idées de ce grand naturaliste avec celles de tout le monde, est fameuse par son absurdité. (*Histoire des travaux de Buffon* par M. Flourens, 270.)

envers les catholiques. Son fanatisme sanguinaire lui fit inventer des supplices auxquels les Busiris et les Phalaris n'avaient pas songé. (Voy. ALBE le duc d'). Ce monstre mourut dans la province de Groningue, en 1597, à l'âge de 68 ans.

* SONTONAX (Léger - Félicité), né en 1765, à Oyonnax dans la Bresse, exerçait à Paris la profession d'avocat au commencement de nos troubles politiques. L'un des commissaires envoyés par l'assemblée législative à Saint-Domingue, pour y faire exécuter les décrets sur les hommes de couleur, il trouva la colonie en insurrection. De concert avec ses deux collègues, Polverel et Ailhaud, il se hâta de reconnaître deux classes distinctes à Saint-Domingue, celle des hommes libres sans distinction de couleur, et celle des esclaves : mais les commissaires ne surent pas achever le rapprochement commencé par cette déclaration entre les colons : ils se séparèrent pour gouverner chacun un département de la colonie, et ne cherchèrent plus guères à s'appuyer que sur les hommes de couleur. Alors recommença la guerre contre les noirs révoltés. Sontonax assura la soumission du Port-au-Prince, et revint au Cap, où il reçut un accueil triomphal. Mais le parti des commissaires menacé de nouveau et près d'être écrasé, arma les esclaves, et proclama par un acte formel l'affranchissement des noirs dans la partie française. Cette résolution excita le soulèvement de tous les hommes libres qui appelèrent à leur secours les Anglais de la Jamaïque, et la trahison leur ayant livré Port-au-Prince (1795), Sontonax qui, dans ces circonstances difficiles, avait fait preuve d'un grand courage, s'embarqua pour la France. Décrété d'accusation pendant son absence, comme girondin il parvint à faire suspendre l'exécution de ce décret, et après le 9 thermidor le fit annuler aisément. En 1796, renvoyé par le Directoire à Saint-Domingue, il y trouva Toussaint-Louverture déjà puissant, et fut obligé de lui céder le commandement en chef de la colonie ; alors Toussaint lui intima l'ordre de retourner en France. Pressentant qu'il n'aurait bientôt plus aucune influence, il profita de son reste de crédit pour se faire élire député de St-Domingue au corps législatif, où il arriva peu de temps après le 18 fructidor. Admis au conseil des cinq-cents, il y rendit compte de son administration et prit plusieurs fois la parole dans les questions sur les colonies. Au 18 brumaire, compris dans une liste de déportés, il fut arrêté et enfermé à la Conciergerie ; mais il n'y resta que peu de jours. Ayant, en 1805, manifesté son improbation de la conduite qu'on tenait à Saint-Domingue, il fut exilé à Fontainebleau. De là il revint à Oyonnax, où après avoir mené une vie paisible, il mourut en juillet 1815, à 50 ans.

SOPHOCLE, célèbre poète grec, surnommé l'Abelle et la Sirène attique, naquit à Colone ou Colone, bourg aux portes d'Athènes, l'an 495 avant J.-C., 2^e année de la 71^e olympiade. Il se distingua de bonne heure par ses talents pour la poésie et pour le gouvernement. Elevé à la dignité d'archonte, il commanda en cette qualité l'armée de la république, et signala son courage en diverses

occasions. Il partagea avec Euripide les suffrages des Athéniens. Ces deux poètes étaient contemporains et rivaux, et leur rivalité a paru dégénérer en inimitié, quoiqu'un auteur moderne en ait jugé plus favorablement, du moins par rapport à Sophocle. « La rivalité de Sophocle, dit-il, était celle » d'un homme de génie, d'un grand homme qui » ne rougit point de trouver des égaux, et qui ne » fait consister son orgueil que dans la gloire de » les combattre et de les vaincre. » L'auteur de la *Vie d'Euripide* rend également justice aux sentiments généreux de Sophocle, « qui, apprenant la » mort de son émule au moment même où il était » prêt à monter sur le théâtre, et que le spectacle » allait commencer, prit sur-le-champ un habit de » deuil, et ordonna à ses acteurs d'ôter leurs couronnes. » Les pièces de Sophocle sont plus conformes aux règles de l'art dramatique que celles de son concurrent, quoiqu'il les viole aussi dans les points essentiels. L'ingratitude des enfants de Sophocle est fameuse. Ennuyés de le voir vivre, et impatientés de s'emparer de son héritage, ils le défirent aux magistrats comme incapable de pouvoir régir ses biens. Quelle défense oppose-t-il à ses enfants dénaturés ? Il montre aux juges son *OEdipe*, tragédie qu'il venait d'achever, et ses enfants perdent à l'instant leur procès et leur honneur. Dans le sein du paganisme, Sophocle avait des idées justes sur l'unité de Dieu. Athénagore et Eusèbe en rapportent les vers suivants, qui sont une réfutation énergique du polythéisme :

Impietas templis tollet et urbe Deum :
Unus, profecto unus est tandem Deus,
Qui cælum et amplum condidit terræ globum,
Marisque fluctus, vinctque ventorum gravem.
Plerique nostrum, mente sed capti, Deum
Simulacra nobis, cæu mali solatium,
Cum savea atque acerna consecravimus,
Sive aureas eburneasque imagines,
Sacris et istos cultibus, his festos dies
Agimus : pios hoc esse nos remur modo.

On dit qu'ayant remporté le prix aux jeux olympiques, malgré son grand âge, il en mourut de joie, l'an 405 avant J.-C. D'autres le font mourir en récitant des passages de son *Antigone*. Il avait été couronné vingt fois et avait composé un grand nombre de tragédies. L'auteur anonyme de sa vie lui en attribue cent treize, Suidas cent vingt-trois, et Samuel Petit soixante-six. Nous avons les titres et des fragments d'environ cent deux, recueillis par Brunck dans sa belle édition. Il ne nous en reste que sept entières, *Ajax*, *Electre*, *OEdipe*, *Antigone*, *OEdipe à Colonne*, les *Trachiniennes* et *Philoctète*. Nous avons un grand nombre d'éditions des tragédies de Sophocle ; celle de Richard Brunck est une des plus estimées, Strasbourg, 1789, 4 vol. in-8 ou 2 vol. in-4. Voy. pour connaître les diverses éditions de Sophocle, celle que nous venons de citer. On peut aussi consulter l'*Histoire de la littérature grecque* par M. Schœll. Dacier a donné en français *Electre* et *OEdipe*, avec des remarques, 1692, in-12. Le père Brunoy a traduit ou analysé les pièces de Sophocle dans son *Théâtre des Grecs*. Louis Dupuy, de l'académie des belles-lettres, en a traduit quatre, que le père Brunoy n'avait fait qu'analyser. Rochefort, de la même académie, et La-

harpe, ont donné en vers français, le premier *Electre*, et le second *Philoctète*. On fait assez de cas de la traduction en prose de Rochefort, 1788, 2 vol.; mais elle a été surpassée par celle que M. Arlaud a donnée 2^e édit. 1841, in-12. La vie de Sophocle, traitée par Lessing (en allemand) 1790, est un morceau de critique admirable; malheureusement il est resté incomplet.

SOPHONIE, *Sophonias*, le 9^e des petits prophètes, fils de Chusi, commença à prophétiser sous le règne de Josias, vers l'an 624 avant J.-C. Ses prophéties sont en hébreu, et contiennent trois chapitres. Il y exhorte les Juifs à la pénitence; il prédit la ruine de Ninive, et après avoir fait des menaces terribles à Jérusalem, il finit par des promesses consolantes sur le retour de la captivité, l'établissement d'une loi nouvelle, la vocation des gentils, et les progrès de l'Eglise de Jésus-Christ. Les prophéties de Sophonie sont écrites d'un style véhément et assez semblable à celui de Jérémie, dont il paraît n'être que l'abrégé.

SOPHONISBE (A.) naquit à Crémone vers l'an 1550, et acquit un grand renom dans la peinture. Elle excellait surtout dans le genre du portrait, et on admirait dans tous ses ouvrages la grâce des figures et la beauté du coloris. Elle a laissé en outre des *dessins* très-estimés : l'un d'entre eux fut célèbre, il représentait une femme riant en voyant pleurer un petit garçon pincé par une écrevisse. Philippe II l'appela à sa cour, lui accorda de riches appointements, et fut si satisfait de ses talents et de sa bonne conduite, qu'il lui donna rang parmi les dames de la reine. Il existe à Madrid et à l'Escurial plusieurs tableaux de cette dame artiste : elle avait fait les portraits de la famille royale. Elle mourut à Madrid dans un âge assez avancé.

SOPHRONE (saint), célèbre évêque de Jérusalem en 654, natif de Damas en Syrie, fut l'un des plus illustres défenseurs de la foi catholique contre les monothélites. Immédiatement après sa promotion il assembla un concile, où il foudroya une hérésie. De là il envoya une lettre synodale au pape Honorius, et à Sergius, patriarche de Constantinople : cette lettre fut depuis approuvée par le sixième concile général. Il députa à Rome Etienne, évêque de Dore, et lui dit : « Allez vous présenter au siège apostolique où sont les fondements de la sainte doctrine. Informez les saints personnages qui y sont de tout ce qui se passe ici, et ne cessez de les prier jusqu'à ce qu'ils jugent cette nouvelle doctrine, et la condamnent canoniquement ; » mais il paraît qu'Etienne n'arriva à Rome qu'après la mort du pape Honorius (*voy. ce nom*). Les monothélites furent condamnés sous le pontificat de Martin 1^{er} dans le premier concile de Latran en 649. Ce prélat, plein de zèle et de vertus, finit sa sainte carrière en 658 ou 644. On a de lui la *Vie de Sainte Marie Egyptienne*, et des *Sermons*, qui, selon Photius, respirent une tendre piété, mais dont le style n'est pas correct.

SORBAIT (Paul du), né dans le Hainaut, fut professeur de médecine à Vienne pendant 24 ans, et médecin de la cour impériale. Il mourut en 1691, dans un âge avancé. On a de lui : *Commentaires*

sur les aphorismes d'Hippocrate, en latin, Vienne, 1680, in-4; *Médecine universelle théorique et pratique*, en latin, Nuremberg, 1672, in-fol.; Vienne, 1680 et 1701, in-fol. Cet ouvrage passe généralement pour être utile et solide, quoiqu'il y ait des choses qui, aujourd'hui, paraîtraient au moins singulières. *Concilium medicum, sive Dialogus de peste Viennensi*, Vienne, 1679, in-12. Cette année est remarquable par la peste qui y emporta, selon Sorbait, 76,921 personnes.

* SORBIER (Jean-Bartholomé, comte), lieutenant général, né dans le Nivernais en 1762, embrassa fort jeune la carrière des armes, et passa par tous les grades. Colonel d'artillerie en 1803, il commanda une des trois divisions de cette armée à la bataille d'Austerlitz, et fut envoyé à l'armée de Dalmatie. En 1807, il fut chargé de porter au grand visir les conditions de l'armistice entre les Turcs et les Russes. Général de brigade, il fit en 1809 la campagne d'Italie après laquelle il fut élevé au grade de général de division. Commandant de l'artillerie de la garde, en 1811, il eut part aux brillantes journées de Smolensk et de la Moskova (1812), se signala aux batailles de Vachau et de Leipsick (1815), et fut nommé à la restauration inspecteur-général de l'artillerie. Pendant les cent-jours il fut député de la Nièvre à la chambre des représentants. Mis à la retraite, il accepta les fonctions de maire de la commune de St.-Sulpice, et mourut dans son château de la Motte, le 25 juillet 1827. Aux titres de grand-officier de la légion d'honneur et de grand-dignitaire de la couronne de fer dont il était revêtu, le roi avait ajouté ceux de grand-cordon de la légion d'honneur et de commandeur de l'ordre de Saint-Louis.

SORBIERE (Samuel), né à Saint-Ambroix, petite ville du diocèse d'Uzès, en 1615, de parents protestants, vint à Paris en 1659, et quitta l'étude de la théologie pour s'appliquer à la médecine. Il passa en Hollande l'an 1642 et s'y maria en 1646. De retour en France, il fut fait principal du collège de la ville d'Orange 1650, et se fit catholique à Vaison en 1655. Le pape Alexandre VII, Louis XIV, le cardinal Mazarin et le clergé de France lui donnèrent des marques de leur estime, et lui accordèrent des pensions. Il était en commerce de lettres avec le cardinal Rospiñosi, qui fut élevé sur la chaire de saint Pierre, sous le nom de Clément IX. Ce pape lui ayant fait quelques présents de peu d'importance pour un homme intéressé, Sorbière dit plaisamment qu'il envoyait des manchettes à un homme qui n'avait point de chemises. Le caractère de son esprit était de répandre sur tous ceux qui le connaissaient le sel de la satire, pour laquelle il avait plus de goût que de vrais talents en aucun genre. En 1665 il se rendit en Angleterre, et devint membre de la société royale de Londres; mais son esprit satirique le fit bientôt chasser de cette ile. Il se retira à Nantes, où il mourut le 9 avril 1670. Il n'était pas savant; il cherchait à avoir commerce de lettres avec tous ceux dont la réputation était étendue, pour donner de l'éclat à la sienne. On a de lui : une *Traduction française de l'Utopie de Thomas Morus*, 1647, in-12; une autre de la Politique de Hobbes, Amsterdam,

1649, in-12; des *Lettres* et des *Discours* sur diverses matières curieuses, Paris, 1660, in-4; une *Relation* d'un voyage en Angleterre, Paris, 1664, in-12, et 1694. C'est ce livre qui le fit chasser de l'Angleterre. *Discours de Sorbière sur sa propre conversion*, Paris, 1654, in-8. On a donné un *Sorberiana*, Toulouse, 1691, in-12. On la trouve à la tête des *Mémoires* pour servir à sa *Vie*, par Graverol, avocat de Nîmes. Les louanges y sont mêlées de critiques et de censures qu'il méritait.

SORBONNE ou plus exactement SORBON (Robert de) naquit en 1201 à Sorbon, petit village du Rhétois, dans le diocèse de Reims, d'une famille obscure. Après avoir été reçu docteur à Paris, il se consacra à la prédication et aux conférences de piété. Il s'y acquit en peu de temps une si grande réputation, que le roi saint Louis voulut l'entendre. Ce prince, charmé de son mérite, l'honora du titre de son chapelain, et le choisit pour son confesseur. Robert de Sorbonne, devenu chanoine de Cambrai vers 1251, réfléchit sur les peines qu'il avait eues pour parvenir à être docteur, et résolut de faciliter aux pauvres écoliers le moyen d'acquérir les lauriers doctoraux. Il s'appliqua donc à former une société d'ecclésiastiques séculiers, qui, vivant en commun, et ayant les choses nécessaires à la vie, enseignassent gratuitement. Tous ses amis approuvèrent son dessein, et offrirent de l'aider de leurs biens et de leurs conseils. Robert de Sorbonne, appuyé de leurs secours, fonda, en 1255, le collège qui porte son nom. Il rassembla d'habiles professeurs, et choisit entre les écoliers ceux qui lui parurent avoir plus de piété et de dispositions. Telle est l'origine du collège de Sorbonne, qui a servi de modèle à tous les autres collèges; car, avant ce temps-là, il n'y avait en Europe aucune communauté où les ecclésiastiques séculiers vécussent en commun et enseignassent gratuitement. Robert de Sorbonne, après avoir solidement établi sa société pour la théologie, y ajouta un autre collège pour les humanités et la philosophie. Ce collège, connu sous le nom de *collège de Calvi* et de *petite Sorbonne*, devint très-célèbre par les grands hommes qui y furent formés. Il subsista jusqu'en 1646, que le cardinal de Richelieu le fit démolir pour y bâtir la chapelle de Sorbonne. Le célèbre fondateur, devenu chanoine de Paris dès l'an 1258, s'acquit une si grande réputation, que les princes mêmes le prirent pour arbitre en quelques occasions importantes. Il termina saintement sa carrière en 1274, âgé de 75 ans, après avoir légué à la société de Sorbonne ses biens, qui étaient considérables. On a de lui plusieurs ouvrages en latin; les principaux sont : un *Traité de la conscience*, un autre de la *confession*; et un livre intitulé *Le chemin du paradis*. Ces trois morceaux sont imprimés dans la Bibliothèque des Pères. De petites *Notes*, sur toute l'Écriture sainte, imprimées dans l'édition de Menochius, par le père Tournemine, elles n'occupent que l'espace de 15 pages; les *Statuts* de la maison et société de Sorbonne, en 58 articles; un livre du *Mariage*; un autre *Des trois moyens d'aller en paradis*; un grand nombre de *Sermons*, etc. Ils se trouvaient en manuscrit, dans la bibliothèque de Sorbonne; et l'on remarquait dans

tous assez d'onction, malgré la barbarie du style. La maison et société de Sorbonne était une des quatre parties de la faculté de théologie de Paris. Elle a été une source féconde en habiles théologiens, et jusqu'à ses derniers moments elle montra encore du savoir et du zèle; la déclaration qu'elle donna, conjointement avec les autres parties de la faculté, à l'archevêque de Paris, pour le reconnaître véritable et légitime pontife, à l'exclusion de l'intrus, prouve sa fermeté et son orthodoxie. On y lit entre autres ces expressions énergiques et touchantes : *Nunc elapsis lætitiæ diebus, tibi a nobis exuli exiguum luctus ingentis solatium Facultas offerre satagit. Tuo percussa mœrore, suum tibi mœrorem significat. Avitæ fidei tenax, cathedræ Petri consociata, Patrumque doctrinis inhærens, te in legitimum pastorem habet habebitque semper.*

SOREL ou SOREAU (Agnès), dame de Fromenteau, village de la Touraine, au diocèse de Bourges, vit le jour dans cette terre vers 1409, et devint une des plus belles personnes de son temps. A l'âge de 15 ans, elle fut placée, en qualité de fille d'honneur, auprès d'Isabeau de Lorraine, duchesse d'Anjou; et puis en cette même qualité, auprès de la reine. Le roi Charles VII en devint amoureux, et lui donna le château de Beauté-sur-Marne, et plusieurs autres terres. Ce prince, par la passion qu'il avait pour elle, en vint jusqu'à quitter le soin de son royaume et les affaires publiques. Mais Agnès lui reprocha vivement son indolence, et l'engagea à pousser les Anglais avec vigueur. On raconte qu'un astrologue s'étant présenté à la cour, prédit à Agnès qu'elle fixerait le cœur d'un grand roi. « Alors, dit Agnès, en se levant, à » Charles VII, je vous demande la permission de » me retirer à la cour du roi d'Angleterre, pour y » remplir ma destinée; car c'est lui sans doute que » regarde la prédiction, puisque vous allez perdre » votre couronne, et que bientôt Henri va la réunir » à la sienne. » — « Ces paroles, dit Brantôme, » piquèrent si fort le cœur du roi, qu'il se mit à » pleurer; et de là, prenant courage, quittant la » chasse et ses jardins, il fit si bien pour son bon- » heur et sa vaillance, qu'il chassa les Anglais du » royaume. » Agnès gouverna ce prince jusqu'à sa mort, arrivée en 1430, au château de Mesnil, à un quart de lieue de Jumièges. Plusieurs historiens prétendent qu'on l'avait empoisonnée par ordre du Dauphin (Louis XI); mais c'est une conjecture qui n'a d'autre fondement que le caractère cruel et vindicatif de ce prince.

SOREL (Charles), sieur de Souvigni, né à Paris en 1599, était fils d'un procureur, et neveu de Charles Bernard, historiographe de France, à qui il succéda en 1655. Il continua la *Généalogie de la maison de Bourbon*, que son oncle avait fort avancée; cet ouvrage est en 2 vol. in-fol. On a encore de lui : une *Bibliothèque française*, in-12. On estime la seconde partie, parce qu'il y donne des jugements assez exacts sur plusieurs historiens; tout le reste est très-peu de chose; *L'Histoire de la monarchie française*, etc., 2 vol. in-8; abrégé peu exact, et plein de fables et de minuties ridicules, surtout quant aux premiers temps; *Abrégé du règne*

de Louis XIV, 5 vol. in-12; aussi négligé que le précédent; *Droits des rois de France*, etc., in-12; *Nouvelles françaises*, 1623, in-8; *Le berger extravagant*, 5 vol. in-8; *Francion*, 2 vol. in-12, fig. Tous ces ouvrages sont écrits d'un style négligé et lourd. L'auteur mourut en 1674.

SORETH (Jean), était de Caen, où il naquit en 1420. S'étant soumis à la règle des carmes à l'âge de 16 ans, il devint provincial en 1431, et ensuite général de cet ordre. Il refusa constamment le chapeau de cardinal et l'évêché que le pape Calixte III voulut lui donner. Il mourut saintement à Angers, en 1471. Ses principaux ouvrages sont : des *Commentaires* sur le Maître des sentences; des *Commentaires* sur les règles de son ordre, Paris, 1625, in-4.

* SORIA (Jean de), né à Livourne en 1700, d'une famille originaire d'Espagne, fit ses études à l'université de Pise, devint professeur de physique à l'université de Pavie, y obtint la place de bibliothécaire, et mourut à Calvi le 16 août 1767. On lui doit différents ouvrages, dont les plus connus sont : *Rationalis philosophiæ institutiones*, Amsterdam, 1741; Venise, 1746, in-8; *Raisonnements métaphysiques sur l'existence de Dieu*, etc., Lucques, 1745, in-8; *Recueil d'opuscules philosophiques et philologiques*, Pise, 1766, 5 vol. in-8.

* SORNET (dom Claude-Benoît), bénédictin de Saint-Vannes, né en 1759 à Salins, termina ses études au collège de cette ville, et, s'étant voué à la vie religieuse, fit profession à l'abbaye de Luxeuil. Son mérite le fit parvenir aux premiers emplois de sa congrégation, et il se servit de son influence pour y ranimer le goût des études sérieuses. Il s'était fait connaître par des succès dans la chaire avant de s'occuper de littérature. Arraché au calme du cloître par la révolution de 1789, il vécut dans la retraite jusqu'en 1801, époque où il accepta la cure de Sellières, dans l'arrondissement de Lons-le-Saunier. Il se consacra dès lors tout entier à ses nouveaux devoirs, et mourut en 1815, laissant les ouvrages suivants : *Dissertation sur l'origine, la forme et le pouvoir des états de Franche-Comté*, couronnée en 1764, par l'acad. de Besançon; *Recherches historiques sur les princes et seigneurs du comté de Bourgogne qui se sont distingués dans les croisades*, couronnées en 1767 par la même académie; *Eloges de Jean de Vienne*, amiral de France; — de Nicolas Perrenot de Grandvelle, chancelier de l'empereur Charles-Quint; — d'Antoine Brun, ministre d'Espagne au congrès de Munster. De ces trois Eloges, le premier obtint un accessit, en 1770; et les deux autres furent couronnés en 1775 et en 1786. Tous ces écrits sont conservés dans les *Recueils* de l'académie.

SOSIGÈNES, habile astronome égyptien, que César fit venir à Rome pour réformer le calendrier. Il le chargea de déterminer avec exactitude l'étendue de l'année solaire. C'est ce que fit Sosigènes. Il trouva que cette année était de 365 jours et six heures. D'après cette détermination, Jules-César ne songea qu'à régler l'année civile. De l'avis de son astronome, il fixa l'année à 365 jours qu'on appelle l'année *Julienne*, et qui commença l'an 45

avant J.-C.; et, pour comprendre les six heures qu'on négligea, il fut arrêté qu'on y aurait égard tous les quatre ans, en faisant cette quatrième année de 366 jours, parce que quatre fois six heures font un jour. On arrêta aussi qu'on ferait cette intercalation le 24 février qu'on nommait *bissextus calendas martii*, c'est-à-dire le second sixième avant les calendes de mars : de là est venu le nom de *bissextile*, qu'on donne à cette 4^e année. Sosigènes fit d'autres additions à son calendrier, et quoiqu'il ne fût pas sans erreur, cette réforme prouvait beaucoup de génie. *Voy.* CÉSAR, AUGUSTE, GRÉGOIRE XIII.

SOSTRATE, célèbre architecte de l'antiquité, natif de Gnide, fut chargé de faire construire dans sa patrie des promenades ou terrasses soutenues sur des arcades, qui donnaient lieu d'admirer la hardiesse de son génie et la puissance de l'art. C'est encore cet architecte qui éleva le magnifique fanal dans l'île de Pharos, proche d'Alexandrie, regardé comme une des sept merveilles du monde. Il florissait l'an 275 avant J.-C., sous Ptolémée Philadelphie, roi d'Egypte, qui faisait beaucoup de cas de ses talents.

SOTADE, ancien poète grec, natif de Maronée dans la Thrace, inventa une sorte de vers iambes irréguliers, qu'on appela de son nom *vers sotadiques*. Ce poète, aussi licencieux dans sa conduite que dans ses vers, employa cependant quelquefois la satire contre le vice; il en fit une violente contre Ptolémée Philadelphie, roi d'Egypte, à l'occasion de son mariage avec Arsinoé, sa propre sœur. Pour éviter la colère de ce prince, il se sauva d'Alexandrie; mais Patrocle, officier de Ptolémée, le fit enfermer dans un coffre de plomb et jeter dans la mer.

SOTELO (Louis), de l'ordre de Saint-François, alla faire des missions au Japon d'où il fut envoyé vers Paul V, en qualité d'ambassadeur d'un roi catéchumène. Le pape le reçut avec distinction, le nomma évêque au Japon, et l'y renvoya; mais en y arrivant, il fut mis en prison à Omura, ville du Japon, et fut honoré peu de temps après de la couronne du martyre, en 1624. On a de lui une *Lettre* qu'il écrivit de sa prison à Urbain VIII, sur l'état de l'église du Japon : elle est curieuse et intéressante.

SOTER (saint), natif de Fondi, monta sur la chaire de Saint-Pierre après le pape saint Anicet, l'an 168 de J.-C. Il souffrit le martyr l'an 177 durant la persécution de Marc-Antonin le philosophe. Ce pontife était le père des pauvres, le modèle du clergé, et la consolation de l'Eglise dans ces temps de souffrances. Sa mémoire est honorée le 2 avril. Il eut pour successeur saint Eleuthère.

* SOTHEYBY (William), littérateur anglais, né en 1768, à Bath, était estimé à cause de son talent et de l'amabilité de son caractère. Il publia, à peine âgé de 22 ans, son poème intitulé : *Voyage au pays de Galles*, in-4, qui fut accueilli avec la plus grande faveur. Sotheby partagea sa vie entre les voyages et la culture des lettres; et après avoir parcouru la France, l'Allemagne et la Hollande, il se retira à London-Lodge, dans le comté de Surrey, où il mourut, le 30 décembre 1855. Son poème d'*Obéron*,

ou *Huon de Bordeaux*, 1798, 2 vol. in-8, est un ouvrage parfait, et ses traductions détachées d'Homère, sont peut-être ce qu'il y a de plus distingué dans cette branche de la littérature anglaise.

SOTO (Dominique), théologien, naquit à Ségovie l'an 1494. Son père, qui était un pauvre jardinier, le destina d'abord au même travail, mais le jeune homme obtint qu'on lui apprendrait à lire et à écrire. Il se retira dans un petit bourg près de Ségovie, où il fit, dans l'église de ce lieu, les fonctions de sacristain. Il consacrait à l'étude le temps qui lui restait : il se rendit capable d'aller étudier la philosophie dans l'université d'Alcala. De là il vint étudier à Paris. Il retourna en Espagne, et entra dans l'ordre de Saint-Dominique. Il professa avec beaucoup d'éclat dans l'université de Salamanque. Sa grande réputation porta l'empereur Charles-Quint à le choisir, en 1545, pour son premier théologien au concile de Trente. Ce savant religieux se fit généralement estimer dans cette auguste assemblée, et fut un de ceux à qui on donnait le soin de rédiger ce qui avait été décidé et de former les décrets. Il publia en même temps ses deux livres, *De la nature et de la grâce*, Paris, 1549, in-4, en latin, qu'il dédia aux Pères du concile. Il refusa l'évêché de Ségovie : et se démit de l'emploi de confesseur de l'empereur Charles-Quint, qu'il n'avait pu se dispenser d'accepter. Il mourut à Salamanque en 1560, à 66 ans. Ses ouvrages les plus connus sont : des *Commentaires* sur l'épître aux Romains, 1550, 1550, in-fol., et sur le Maître des sentences, in-fol.; des traités *De justitia et jure*, in-fol.; *De tegendis secretis*, in-8; *De pauperum causa*; *De cavendo juramentorum abusu*; *Apologia contra Ambrosium Catharinum*, de certitudine gratiæ.

SOTO (Fernand de), gentilhomme espagnol, naquit à Villanueva de Barca-Rota, dans l'Estramadure, passa en Amérique vers 1520, conquist une partie de la Floride, découverte par Narvaes. Soto fut un des plus illustres compagnons de François Pizarre, conquérant du Pérou. Il le servit beaucoup par son intelligence et par son courage, et en 1552 partagea les trésors de ce pays avec le vainqueur. Quelques-années après, l'empereur Charles-Quint lui ayant donné le gouvernement de l'île de Cuba, avec la qualité de *général de la Floride*, et le titre de *marquis* des terres qu'il pourrait acquérir, il partit en 1558, pour l'Amérique, avec une bonne flotte. Arrivé à Cuba, six semaines après son départ, son premier soin fut de rebâtir la ville de la Havane, que des corsaires français avaient ruinée, puis il se prépara à la conquête de la Floride. Nous ne le suivrons pas dans tous les événements de son entreprise; nous dirons seulement qu'après avoir parcouru toutes les parties occidentales de ce pays, et l'intérieur de ce qu'on appelle aujourd'hui la Géor-

gie, jusqu'à une distance de 500 lieues du point de débarquement, il mourut le 25 juin 1552. Après sa mort, personne ne continua son entreprise. On peut en lire la relation dans l'*Histoire de la Floride*, par Garcilaso de la Vega, et dans le petit ouvrage qui a pour titre : *Histoire de la conquête de la Floride par les Espagnols, sous Fernand de Soto*, traduite en français par Citri de Laguerre, Paris, 1685, in-12. Ces deux relations ne sont pas entièrement d'accord.

SOTO (Pierre de), pieux et savant dominicain de Cordoue, fut envoyé en Allemagne pour rétablir les études dans l'université de Dillingen, fondée par Othon Truchsess, évêque d'Augsbourg. Il professa dans cette université jusqu'en 1555, qu'il alla en Angleterre pour rétablir la catholicité dans les universités d'Oxford et de Cambridge. Après la mort de la reine Marie, arrivée en 1558, il retourna à Dillingen, et y demeura jusqu'en 1561. Il se rendit cette année, par ordre du pape, au concile de Trente; les Pères l'écoutaient avec admiration, ainsi que Dominique Soto, et on les considérait tous deux comme de grands théologiens. Soto, épuisé de fatigue et de travail, tomba malade, et mourut en 1563. Le père du Chesne, jésuite, dans son *Histoire du baianisme*, parle de quelques assertions de Soto favorables aux erreurs de Baius; mais si effectivement ces assertions sont de cette nature, il est à croire qu'elles n'ont pas été telles dans l'intention de l'auteur, qui d'ailleurs n'eût pas manqué de les rejeter, si de son temps le saint Siège en avait porté un jugement défavorable, et ne se fût point amusé à ergoter sur le fait et le droit. On a publié à ce sujet son *Apologie* en 1758. Ses principaux ouvrages sont : *Institutiones christianæ*; *Methodus confessionis*; *Doctrinæ christianæ compendium*; *Tractatus de institutione sacerdotum qui sub episcopis animarum curam gerunt*, Lyon, 1587, in-8. C'est calomnieusement que quelques écrivains de mauvaise foi lui ont attribué l'erreur de Launoy et de Dominis sur le mariage, erreur qu'il combat d'une manière formelle, en établissant bien expressément la doctrine contradictoire. *Voy. le Journ. hist et litt.*, 1^{er} juillet 1795, page 558.

SOTO de RIOJA. *Voy. RIOJA.*

SOTWEL ou SOUTWELL (Nathanael), né à Norfolk, en Angleterre, se fit jésuite en 1624, fut choisi pour secrétaire de son ordre en 1649, exerça cet emploi pendant 17 ans, et publia à Rome en 1676, année de sa mort, une *Continuation* estimée, depuis 1642 jusqu'en 1675, de la Bibliothèque des écrivains de la société de Jésus, in-fol. Cet ouvrage, qui avait été commencé par Ribadeneira, et continué par Philippe Alegambe, est en latin. Le P. Caballero en a publié un *Supplément*, Rome, 1814-16, in-4. *Voy. OUDIN, GUSTA FR.*

BIOGRAPHIE

UNIVERSELLE.

BIOGRAPHIE UNIVERSELLE
OU
DICTIONNAIRE HISTORIQUE

DES HOMMES QUI SE SONT FAIT UN NOM

PAR LEUR GÉNIE, LEURS TALENTS, LEURS VERTUS, LEURS ERREURS OU LEURS CRIMES;

PAR F.-X. DE FELLER.

Édition revue et continuée jusqu'en 1848.

SOUS LA DIRECTION

DE M. CH. WEISS.

CONSERVATEUR DE LA BIBLIOTHEQUE DE BESANÇON, MEMBRE DE PLUSIEURS ACADEMIES,

ET DE M. L'ABBÉ BUSSON,

ANCIEN SECRÉTAIRE DU MINISTÈRE DES AFFAIRES ECCLESIASTIQUES

ET VICAIRE-GÉNÉRAL HONORAIRE DE MONTAUDAN.

TOME VIII

AVEC UN SUPPLÉMENT JUSQU'EN MAI 1850.



PARIS,

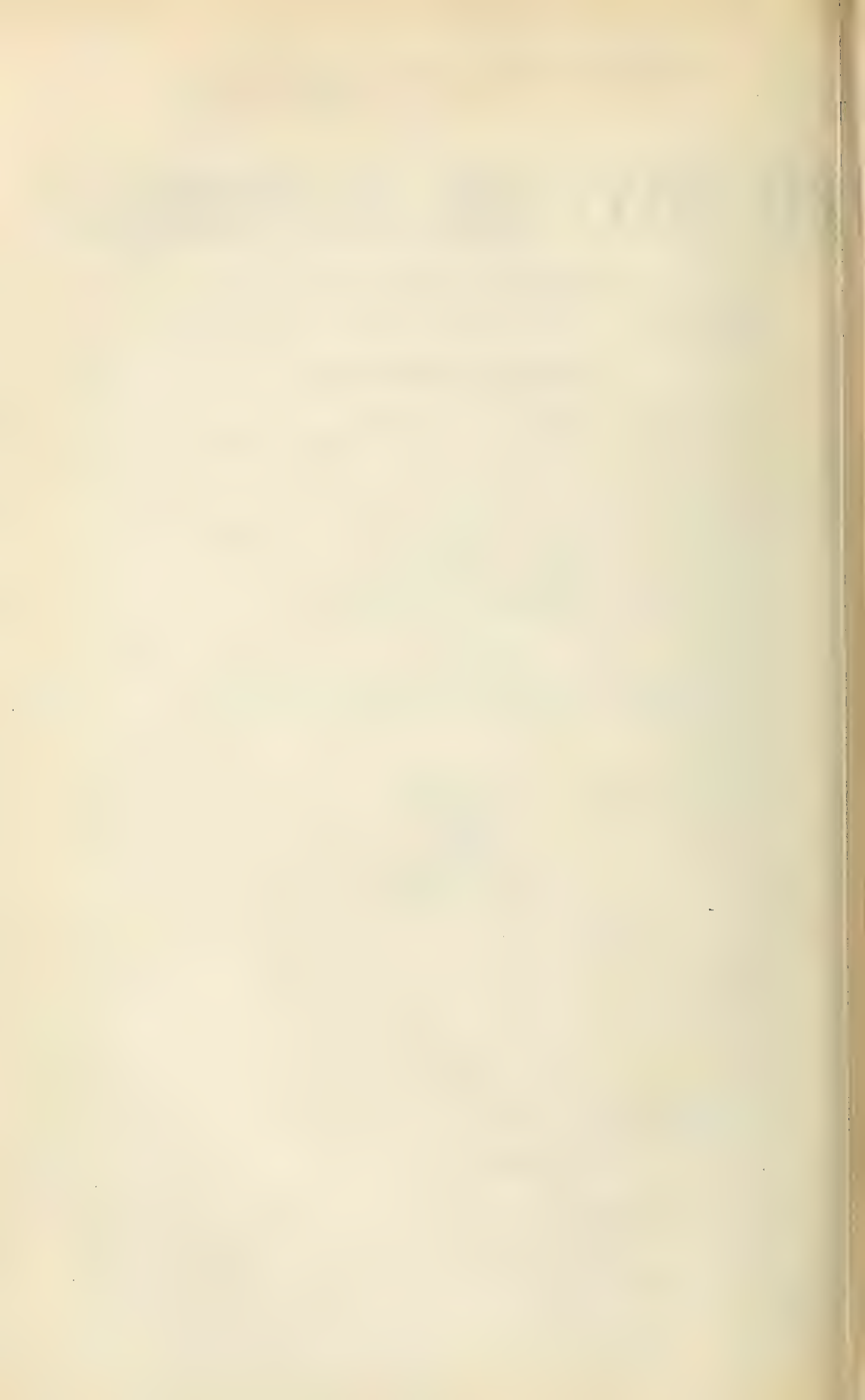
J. LEROUX, JOUBY ET C^e, LIBRAIRES,
Rue des Grands-Augustins, 9.

GAUME ET C^{ie}, LIBRAIRES,
Rue Cassette, 4.

OUTHENIN CHALANDRE, rue de Savoie, 5.

LILLE. L. LEFORT, IMPRIMEUR-LIBRAIRE.

BESANÇON. OUTHENIN CHALANDRE FILS.



BIOGRAPHIE

UNIVERSELLE.

SOU

SOUBEYRAN de SCOPON (Jean), avocat au parlement de Toulouse, né dans cette ville en 1699, mort en 1751, est connu par quelques ouvrages de morale et de littérature ; tels sont : *Caractères de la véritable grandeur*, 1746, in-12; *Réflexions sur le bon goût, le bon ton, la conversation*, 1746, in-12; *Considérations sur le génie et sur les mœurs de ce siècle*, 1749, in-12; *Observations critiques* sur les Remarques de grammaire par l'abbé d'Olivet, 1758. Ce dernier ouvrage n'a pas eu le suffrage du public littéraire. Ses écrits moraux sont pleins de bonnes vues et décèlent une grande connaissance du cœur humain.

SOUBISE. Voy. ROHAN.

* **SOUBRANY** (Pierre-Auguste), conventionnel, né à Riom en 1750, d'une famille noble, était officier de dragons à l'époque de la révolution. Entraîné par l'exemple et les conseils de Romme (voy. ce nom), son compatriote, il en adopta les principes avec chaleur. Nommé, en 1791, député à l'assemblée Législative, il fit ensuite partie de la convention, et ne parut à la tribune que pour voter la mort de Louis XVI, contre l'appel au peuple et contre le sursis. Envoyé en mission à l'armée de la Moselle, puis à celle des Pyrénées orientales, il se fit aimer des soldats, dont il partageait les fatigues et les dangers, et il contribua beaucoup aux succès qu'obtinent les armées républicaines sur cette frontière. Peu après son retour à Paris, eut lieu le mouvement insurrectionnel dont une partie de la convention voulut profiter pour recommencer le régime de la terreur. Soubrany, que Romme avait désigné pour commander la force armée, fut décrété d'accusation, lorsque la convention, soutenue par la section de la Butte-des-Moulins, eut repris ses séances. Livré à une commission militaire, il fut condamné à mort le 18 juin 1795, ainsi que Romme, Duroy, Goujon, Duquesnoy et Bourbotte. (Voyez DUROY, etc.)

SOUCHAL (Jean-Baptiste), littérateur, chanoine de l'église cathédrale de Rhodéz, conseiller du roi, lecteur et professeur d'éloquence au collège royal, vit le jour en 1688 à Saint-Amand, près de Vendôme. L'académie des inscriptions le mit au nombre de ses membres en 1726, et le perdit en 1746, dans la 59^e année de son âge. On a de lui : une Traduction française de la *Pseudodoxia epidemica* du savant médecin Thomas Brown, en 1758, 2 vol. in-12,

SOU

sous le titre d'*Essais sur les erreurs populaires*; une *Edition des Œuvres diverses* de Pellisson, en 5 vol. in-12; des *Remarques* sur la traduction de Joseph par Arnauld d'Andilly, qui se trouve dans l'édition de Paris, 1744, 6 vol. in-12; une *Edition* des *Œuvres* de Boileau, en 1740, 2 vol. in-4; une *Edition* de l'*Astrée* d'Honoré d'Urfé où, sans toucher ni au fond ni aux épisodes, on s'est contenté de corriger le langage, et d'abrégier les conversations, Paris, 1755, 10 vol. in-12; une *Edition* d'Ausone, 1750, in-4, avec des notes abondantes; plusieurs *Dissertations* qui embellissent le recueil des *Mémoires* de l'académie des inscriptions.

SOUCIET (Etienne), jésuite, fils d'un avocat de Paris, naquit à Bourges en 1671. Après avoir professé la rhétorique et la théologie dans sa société, il devint bibliothécaire du collège de Louis-le-Grand à Paris. Il y mourut en 1744, à 75 ans, honoré des regrets des savants, dont la plupart aimaient son caractère et admiraient son savoir. Il possédait les langues savantes. On a de lui plusieurs ouvrages. Les principaux sont : *Observations astronomiques* faites à la Chine et aux Indes, Paris, 1715, in-4; *Recueil de Dissertations critiques sur les endroits difficiles de l'Ecriture sainte*, etc., Paris, 1715, in-4; *Recueil de Dissertations*, contenant un *Abrégé chronologique*, cinq *Dissertations* contre la *Chronologie* de Newton, etc., 1726-56, 2 vol. in-4. Ces ouvrages différents ont fait honneur à son érudition et à sa sagacité. Une *Edition* de la *Critique de la Bibliothèque ecclésiastique* de M. du Pin, par Richard Simon, avec des remarques, 1750, 4 vol. in-8. On y trouve des recherches curieuses et des observations très-justes. — Son frère, Etienne-Augustin Souciet, jésuite comme lui, ne lui survécut que de deux jours, et mourut en 1744, au collège de Louis-le-Grand, où il professait la théologie. On a de lui un *Poème* sur les comètes, Caen, 1710, in-8, et un autre sur l'*agriculture*, avec des notes, Moulins, 1712, in-8. Ces deux ouvrages sont d'une latinité pure.

SOUFFLOT (Jacques-Germain), intendant général des bâtiments du roi de France, né à Tracy, près d'Auxerre, en 1714, s'est acquis une grande réputation par une multitude d'édifices, parmi lesquels on admire la *Bourse*, l'*Hôpital* et la *Salle de spectacle* de la ville de Lyon. L'ouvrage qui lui a fait le plus d'honneur est l'église de *Sainte-Gene-*

vière à Paris. Il eut un démêlé assez vif avec Patte (voy. ce nom, vi, 596), qui accusa de faiblesse les piliers destinés à recevoir la coupole. Dans le *Dictionnaire universel des sciences morales, économiques, politiques*, 1777-85, 50 vol. in-4 (voy. ROBINET), on a critiqué aussi ce vaste édifice, qui n'en est pas moins un des plus beaux temples que les hommes aient élevés à la gloire de l'Eternel. Un poète ingénieux, voyant élever ce superbe bâtiment dans un temps où le dépérissement de la religion devenait de jour en jour plus visible, adressa la plainte suivante à la Piété, qu'il appelle tardive pour avoir différé si longtemps l'exécution d'un si bel ouvrage :

Templum augustum, ingens, regina assurgit in urbe,
Urbe et patrona virgine digna domus
Tarda nimis Pietas, vanos moliris honores :
Non sunt hæc ceptis tempora digna tuis :
Ante Deo in summa quam templum erexeris urbe,
Impietas templis tollet et urbe Deum.

Sa prophétie ne s'accomplit malheureusement que trop, au jour où les dépouilles mortelles de Voltaire, de Rousseau, de Marat, etc., profanèrent par leur présence cet asile de la piété. Soufflot mourut le 29 août 1780, sans avoir eu la satisfaction de voir achever ce grand édifice, rendu maintenant au culte divin (voy. J. RONDELET, vii, 515). On doit à Soufflot une *Suite de plans, coupes, profils, élévations géométrales et perspectives de trois temples antiques, tels qu'ils existaient en 1750 dans la Bourgade de Pæstum, mis au jour par les soins de G.-M. Dumont en 1764*; *Œuvres ou Recueil de plusieurs parties d'architecture de M. Soufflot*, Paris, 1767, 2 vol. gr. in-fol. avec 250 pl.; *Elévations et coupes de quelques édifices de France et d'Italie, dessinées par feu M. Soufflot, et publiées par M. Dumont*, Paris, 1781, in-fol.

* SOUILLAC (Jean-Georges de), évêque de Lodève, d'une ancienne famille du Quercy, fut d'abord vicaire de l'évêque de Périgueux. Nommé, le 14 juillet 1752, à l'évêché de Lodève, il assista la même année aux états de Languedoc. Il fut un des prélats qui condamnèrent le *livre* du père Pichon sur la *fréquente communion* (voy. PICHON, vi, 312). Cependant il n'a point évité les imputations de jansénisme. Les auteurs du *Dictionnaire des livres jansénistes* l'accusent d'en tenir le langage, parce qu'il était attaché au système augustinien, soutenu par plusieurs écoles fameuses, et qui diffère en tout de la doctrine de l'évêque d'Ypres. Ce prélat mourut le 28 février 1750. On lui attribue les *Conférences ecclésiastiques du diocèse de Lodeve*, Paris, 1749, 4 vol. in-12 : ouvrage rédigé dans les mêmes principes.

* SOULAVIE (l'abbé Jean-Louis GIRAUD), né à l'Argentière dans le Vivarais, en 1751 ou 1752, était, en 1789, curé de Sévent, et vicaire-général du diocèse de Châlons. Quelques ouvrages d'histoire naturelle lui avaient valu le titre de correspondant de l'académie des inscriptions et de quelques autres sociétés savantes. Ses publications historiques, quoique fort médiocres, eurent encore plus de succès; et l'on doit être surpris que, jouissant d'une réputation assez grande, il n'ait pas joué un rôle plus important dans la révolution. Il en adopta tous les principes, fut un des premiers membres de la so-

ciété des amis de la constitution, et tout en continuant ses spéculations littéraires, fit de la politique dans les journaux. Il fut le rédacteur de l'adresse des prêtres habitués de St.-Sulpice à l'assemblée nationale, dans laquelle ils expliquaient les motifs de leur serment. Il ne tarda pas à renoncer à l'état ecclésiastique, et se maria. En 1793, nommé résident de la république à Genève, il fut destitué par arrêté du comité de salut public à la fin de la même année; mais l'exécution en fut suspendue sur les représentations de Barrère. Dénoncé après le 9 thermidor comme partisan de Robespierre, il fut ramené en France, incarcéré, et resta dans les prisons jusqu'à l'amnistie de 1796. Après le 18 brumaire, mis sur une liste de déportation par Sieyès et Roger-Ducos, Bonaparte s'opposa à cette mesure et dès lors Soulavie s'occupa uniquement de travaux littéraires. Vers la fin de sa vie, il se reconcilia sincèrement avec l'Eglise; et il mourut dans des sentiments chrétiens, en mars 1815. Ce fut à l'abbé Baruel, qui l'avait autrefois combattu dans ses ouvrages, qu'il adressa la rétractation de ses erreurs. On a de ce fécond écrivain : *Histoire naturelle de la France méridionale*, 1^{re} partie; *Minéraux*, Paris, 1780, 7 vol. in-8, 2^e partie; *Histoire physique des plantes distribuées par Climats*, ibid., 1780, 1 vol.; les *Classes naturelles des minéraux*, Pétersbourg, 1785, in-4; *Œuvres du chevalier Humilton avec des commentaires sur les phénomènes communs aux volcans agissants de l'Italie, et aux volcans éteints de la France*, Paris, 1781, in-8; *Des mœurs et de leur influence sur la prospérité ou la décadence des Empires*, Toulouse, in-8; *L'Histoire, le Cérémonial, et les droits des états généraux*, Paris, 1789, 2 vol. in-8; *Mémoires du maréchal de Richelieu*, Londres, (Paris), 1790-95, 7 vol. (voy. PLESSIS-RICHELIEU, vi, p. 399); *Mémoires de la minorité de Louis XV, par Massillon*, etc., ibid., 1792, in-8; ouvrage apocryphe; *Mémoires du comte de Maurepas* (voy. PONTCHARTRAIN, vii, 8); *Mémoires de Barthélemy* (1), Paris, 1799, in-8; ouvrage apocryphe que Soulavie vendit à un libraire comme venant de Sinamari; *Mémoires historiques et politiques du règne de Louis XVI*, ibid., 1801, 6 vol. in-8; *Histoire de la décadence de la monarchie française*, ibid., 1805, 5 vol. in-8, avec atlas, etc. Comme éditeur, il a publié les *Mémoires de St.-Simon* (voy. vii, 408); ceux du duc d'Aiguillon; de Duclos sur la *régence*; du duc de Choiseul, etc. Soulavie a laissé plusieurs manuscrits. Il avait recueilli tout ce qui avait été gravé en France et à l'étranger sur l'*Histoire de France*, depuis le commencement de la monarchie jusqu'en 1809. Cette collection, formant 162 vol. in-fol., fut saisie à la mort de l'auteur, et déposée dans les archives du ministère des affaires extérieures.

* SOULAVIE (Jean-Louis), frère du précédent, né en 1757, à l'Argentière, fut élevé au séminaire du Saint-Esprit, y devint ensuite professeur, et plus tard remplit les fonctions de vicaire aux environs de Paris. Il était aumônier de l'hospice d'Etampes (diocèse de Sens), lorsque la révolution éclata. Soit qu'il fût entraîné par l'exemple de son évêque; soit qu'il ne

(1) Il s'agit ici non de l'auteur du *voyage d'Anacharsis*, mais de son neveu, le marquis Barthélemy, déporté au 18 fructidor.

comprit pas au premier moment ce que la constitution civile du clergé avait de contraire aux lois de l'Eglise, il prêta le serment. Mais bientôt averti par la résistance de l'épiscopat français et par les brefs de Pie VI, il se rétracta sans s'embarrasser des suites que pouvait avoir cette démarche. Il échappa à la déportation en restant caché, et à la faveur de divers déguisements, il put porter en secret les secours de son ministère aux fidèles qui le réclamaient. Après la tourmente révolutionnaire, il donna des leçons de mathématiques et de géographie et obtint une place dans les bureaux du ministère de la guerre. Il dressa une carte de France en 85 feuilles, payée 110,000 fr. par le gouvernement de Louis XVIII. Retiré à Villers-Templon, dans le diocèse de Meaux, où il avait une propriété, il y mourut le 8 juillet 1854, léguant sa propriété au séminaire de Meaux.

* SOULÈS (François), littérateur, né à Boulogne vers 1750, a publié plus de 50 vol., sans acquérir plus de réputation et de fortune. Il fut l'ami de Thomas Payne, dont on présume qu'il partageait les folles doctrines. Il fut compris dans l'état des gens de lettres auxquels la Convention accorda des secours en 1795. Il est mort en février 1809. Celui de tous ses ouvrages qui a eu le plus de succès est l'*Histoire des troubles de l'Amérique anglaise, écrite sur les mémoires les plus authentiques*, Paris, 1787, 4 vol. in-8, avec cartes; elle a été effacée par celle de Botta (voy. ce nom). Parmi ses traductions de l'anglais on distingue; *Relation de l'état actuel de la Nouvelle Ecosse*, 1787, in-8; *Procès de Warren Hastings, gouverneur du Bengale*, 1788, in-8; *Affaires de l'Inde, depuis le commencement de la guerre avec la France en 1756, jusqu'à la conclusion de la paix en 1785*, 1788, 2 vol. in-8; *Exposition des intérêts des Anglais dans l'Inde, suivie du tableau des opérations militaires de la partie méridionale de la péninsule*, 1780-1784, par W. Fullarton, 1787, in-8; *Réflexions sur l'état actuel de la Grande-Bretagne, comparativement à son état passé*, par Richard Champion, 1788, in-8; les *Droits de l'homme, en réponse à l'attaque de Burke sur la révolution française*, par Thomas Payne (voy. ce nom), Paris, 1791, in-8; *Voyage à la mer du Sud*, par G. Bligh, 1792, in-8; *Voyage en France*, 1795, 3 vol. in-8; *Voyage en Italie*, par Arthur Young (voy. ce nom).

SOULIER (Pierre), prêtre du diocèse de Viviers où il naquit vers 1640, curé dans le diocèse de Sarlat, au xvii^e siècle, donna au public : l'*Abrégé des édits de Louis XIV contre ceux de la religion prétendue réformée*, 1681, in-12; l'*Histoire des édits de pacification et les moyens que les prétendus réformés ont employés pour les obtenir*, 1682, in-8; l'*Histoire du calvinisme*, 1684, in-4; appuyée de bonnes preuves et de quantité d'actes utiles. Tous ces ouvrages sont intéressants, non-seulement relativement à l'histoire, mais encore à la politique, qui veille à la tranquillité des états. (Voy. CALVIN, LOUIS XIV, SOLIMAN II, MORNAY.) Nous ignorons le temps de sa mort.

** SOULIÉ (Melchior-Frédéric), poète dramatique et romancier, l'un de chefs de la nouvelle

école littéraire, né en 1800 à Foix, faisait en 1813 sa rhétorique à Poitiers, et fut expulsé par son professeur pour avoir mis en vers un de ses devoirs. Il fit ensuite sa philosophie sous les yeux de son père, directeur des contributions; puis amené à Paris pour y suivre le cours de droit, se trouva bientôt à la tête des tapageurs qui jetèrent le désordre dans l'école, et fut conduit à Rennes, où il acheva son droit, comme un *forçat* sous la surveillance de la police. Ses études achevées, il travailla quelque temps dans les bureaux de son père, s'occupant moins de sa besogne que de poésie. Quand il revint à Paris en 1824, il y apportait un volume de vers qui lui valut ses premières amitiés littéraires. Trois ans après, tout en dirigeant une scierie mécanique, il se mit à composer des drames, d'après la méthode expéditive découverte récemment, et tantôt applaudi, tantôt sifflé, aimant mieux ses pièces tombées que celles qui avaient réussi, il parvint à se faire assez rapidement une réputation. Lassé du théâtre, il le quitta pour les journaux, fit le *Mercury*, fut du *Figaro*, se battit en 1830 et fut décoré. Sur les instances de ses amis qui trouvaient dans un excès de force dramatique la cause de ses chutes, il revint au théâtre, où cette fois il obtint d'honorables succès; et se lança dans le roman, genre rajeuni comme tous les autres, où d'après lui-même, son meilleur droit à l'estime, fut celui qu'il intitula : *les deux Cadavres*, titre qui, à une autre époque, aurait fait reculer d'effroi; mais qui, dans la nôtre, lui valut la vogue. La double carrière du drame et du roman ne suffisait pas encore à Soulié; « l'artisan, dit un de ses panégyristes, était devenu manœuvre de lettres, » il employait le peu de temps dont il pouvait disposer à rédiger des articles pour les journaux, grands ou petits, qui ont la prétention de rester littéraires. Ce n'était point dans le but d'accroître sa renommée qui grandissait chaque jour, mais pour avoir un salon, une maison de campagne, et toutes les jouissances de luxe devenues aujourd'hui si nécessaires. Il obtint cette fortune qu'il désirait tant, et il sût en faire un noble usage; mais il l'avait acquise aux dépens de sa santé, et les décorations de la maison qu'il avait achetée à Bièvre n'étaient pas achevées, quand il fut atteint d'une maladie douloureuse, dont ses amis et lui-même ne purent se dissimuler la gravité. Resté honnête homme, malgré les torts plus apparents que réels de sa conduite, il put se dire au lit de mort « qu'il n'avait jamais fait de mal à personne; » puis il ajouta : « Je n'ai jamais écrit contre la religion; si je l'ai fait quelque part, c'est par légèreté. » Quand le moment fut venu, il demanda les secours qu'elle accorde à tous ceux qui souffrent. « Dès ce moment, il ne fut plus que sérénité, qu'affection douce, que tendresse, » c'est ainsi qu'il mourut à Bièvre, le 25 septembre 1847, dans la force de l'âge et de son talent. Il avait, dans une vie si courte, publié un volume de *Vers*, 22 *Drames*, 148 volumes de *Romans*; et il laissait un grand drame historique le *Vieux Paris*, un vaudeville et sans doute encore d'autres compositions plus ou moins ébauchées. Il y avait dans Soulié, disent ceux qui l'ont connu,

un grand poète, et s'il ne le fut pas, c'est pour avoir eu le malheur de vivre à une époque de désordre social, triste résultat de nos révolutions, dont les œuvres littéraires ne sont et ne peuvent être que le reflet. On a recueilli sous le titre de *Notice nécrologique*, les articles des journaux sur Frédéric Soulié, et les discours prononcés à ses obsèques. C'est la source où l'on a puisé pour cet article.

* **SOMAROKOFF** (Alexandre PETROWITCH), poète dramatique, né en 1727 à Moscou, est le créateur du théâtre russe. Fils d'un officier général, il acheva ses études au collège des cadets, et se forma par la lecture des classiques grecs, latins et français, qu'il prit pour modèles. Il s'était déjà fait connaître, comme poète lyrique et didactique, lorsqu'il composa la tragédie de *Koreft* qui fut représentée avec succès devant l'impératrice Elizabeth. Cette pièce dans laquelle on reconnaît un poète nourri de la lecture de Racine, fut suivie de plusieurs autres, dont les plus remarquables sont : *Sinaï et Trouwor* (!); *Sémire*, que Catherine II regardait comme le chef-d'œuvre de notre poète, *Jaropolk et Dimise*, et enfin *Aristone*. Soumarokoff a aussi donné plusieurs comédies, dont quelques-unes sont imitées de Molière, et des opéras. Il mourut à Moscou en mars 1778, à 51 ans, conseiller-d'état, directeur du théâtre de la cour et membre de plusieurs sociétés savantes. Ses *Tragédies* que nous avons citées ont été traduites en français par Pappadopoulos, Paris, 1801, 2 vol. in-8; précédées d'une courte notice sur l'auteur. Outre son *Théâtre et ses poésies diverses*, on lui doit : une *Chronique abrégée de Moscou*; la *Description de la révolte des Strelitz*; un *Traité de l'éloquence de la chaire en Russie*; des *Dialogues des morts*, etc. Ses *Œuvres complètes* ont été publiées par Novikof, Moscou, 1787, 10 vol. in-8. Son *Eloge* a été prononcé à l'Académie des belles-lettres de Pétersbourg par Denitriwsky en 1807.

** **SOMMET** (Alexandre), poète distingué, né en 1786 à Castelnaudary, annonça de bonne heure le goût le plus vif pour les lettres; ses parents le forcèrent de n'étudier que les mathématiques, il souffrit par obéissance de sérieux examens, fut admis à l'école polytechnique, mais refusa d'y entrer. Nommé plus tard auditeur au conseil d'état, il ne put pas se dispenser d'accepter ce titre; mais il s'occupa fort peu d'administration, se contentant de remplir ses devoirs et donnant le reste de son temps aux lettres, le bonheur de sa vie. Dès sa première jeunesse il avait cueilli de nombreuses palmes aux jeux floraux. Le poème de *L'Incrédulité*, qu'il fit paraître en 1810, fut mis par un bon critique (Auger) à côté, sinon au-dessus du poème de la *Religion* de Louis Racine. Un double prix de poésie qu'il remporta le même jour à l'Académie française en 1815, accrut encore sa réputation. A cette époque, la place d'auditeur ne le retenant plus à Paris, il retourna dans sa ville natale, où il passa cinq années dans la retraite la plus profonde, se préparant par de sérieuses études à paraître sur la scène dramatique. Quand il revint

à Paris en 1820, il y rapporta deux tragédies, *Clytemnestre* et *Saül*, qui, jouées à quelques jours de distance, furent pour lui le sujet d'un double triomphe. En 1824, il remplaça Aignan (voy. ce nom) à l'Académie française. L'année suivante, il fit jouer deux nouvelles tragédies, *Cléopâtre* et *Jeanne d'Arc*: la première fut assez froidement accueillie; mais la seconde obtint un légitime succès. Il en donna ensuite trois autres : *Elisabeth de France*, une *Fête de Néron* et *Norma*; puis effrayé de voir que la liberté qu'il avait lui aussi réclamée pour les auteurs dramatiques se fût changée en une épouvantable anarchie, il s'éloigna du théâtre pour se livrer à la composition d'un poème épique, et n'y reparut qu'en 1844 pour donner encore trois tragédies : le *Gladiateur*, le *Chêne du roi*, *Jeanne Grey*. Dans l'intervalle il avait composé un grand poème, la *Divine Epopée*, (Paris, 1840, 2 vol. in-8), conception bizarre où, faisant la contrepartie du *Paradis Perdu*, il chante la rédemption de l'enfer. Sa piété sincère aurait dû l'empêcher de traiter ce sujet, mais il fut doublement puni de cet écart, et son poème condamné par les hommes religieux, l'est aussi par les hommes de goût. Il en éprouva un vif chagrin qui contribua beaucoup à développer le germe de la maladie dont il mourut à Paris, le 30 mars 1845, à 59 ans. M. Vitet, son successeur à l'Académie française, y a prononcé son éloge. Parmi ses pièces fugitives assez nombreuses, on distingue sa touchante élogie de la *Pauvre Fille*; il a laissé très-avancé un poème de *Jeanne d'Arc*, dont les personnes admises à sa confidence parlent avec éloge.

* **SOUQUE** (Joseph-François), littérateur, né en 1767, avait à peine terminé ses études lorsque la révolution éclata. Il en embrassa les principes, s'attacha aux *girondins*, et après leur chute au 31 mai, accompagna Brissot dans sa fuite. Arrêté à Moulins, il fut conduit à Paris, et ne recouvra la liberté qu'après le 9 thermidor. Sous le Directoire, il fut nommé secrétaire d'ambassade en Hollande; et sous l'empire, secrétaire-général du département du Loiret, et puis du gouvernement de Catalogne. Député du Loiret au corps législatif, il y siégeait encore à la restauration. Dans la session de 1814, il parla pour la liberté de la presse et contre la censure. Pendant les cent-jours il fit partie de la chambre des représentants. Écarté des affaires au second retour du roi, il s'occupa de littérature, et mourut le 14 septembre 1820, à 53 ans. On a de lui deux comédies, jouées avec succès : *Le chevalier de Canolle*, ou *un Episode de la Fronde*; *Orqueil et Vanité*. Il a laissé en manuscrit : *François II, comédie*.

SOURDIS. Voy. ESCOUBLEAU.

* **SOURIGUIERES-SAINT-MARC** (J.-M.), auteur dramatique, né vers 1770, dans les environs de Bordeaux, est moins connu par ses pièces de théâtre que par *Le réveil du peuple*, chant qu'il composa après le 9 thermidor, et qui devint dans les provinces comme à Paris le signal de la réaction contre les agents de la terreur. Il rédigea ensuite, de concert avec Beaulieu, *Le miroir*, journal royaliste, et fut par ce motif au 18 fructidor condamné à la

(1) Cette tragédie a été traduite en français par le prince Alexandre Dolgorosky, et imprimée à Pétersbourg, 1751, in-8, à petit nombre et pour des présents.

déportation. Il se tint caché et ne reparut qu'après le 18 brumaire (1799). Retombé dans son obscurité, il mourut oublié à Paris au mois d'avril 1857. On a de lui des tragédies : *Artémidore*, 1792, mieux accueillie que les autres pièces; mais qui n'est point restée au répertoire; *Myrrha*, 1796; *Octavie*, 1806; *Vitellie*, 1809; *Cécile*, ou *La reconnaissance*, comédie en un acte et en vers, 1797. *Second réveil du peuple*, 1814, in-4. Il n'eut pas, à beaucoup près, la même vogue que le premier.

* SOURIS (la baronne de), née en 1749 à Soleure, fut mariée à un ancien officier général, et resta veuve à la fleur de l'âge. Dès lors elle vécut dans la retraite. Les troubles de la Suisse, en 1795, lui firent perdre une partie de sa fortune. Cependant sa maison continua d'être l'asile de tous les proscrits. Après la journée du 18 fructidor les prêtres, obligés de nouveau de sortir de France; arrivèrent en grand nombre dans le canton qu'elle habitait. Elle en logea 200 dans son château, plaça les autres chez des paysans et dans les villes voisines, auprès d'amis respectables. Mais ses seules ressources ne pouvaient pas suffire longtemps à l'entretien de plus de 1,500 ecclésiastiques, dont plusieurs étaient âgés et infirmes. Au moyen d'un comité central de correspondance, elle fit connaître la situation de cette respectable colonie, non-seulement aux riches, aux grands, mais aussi aux princes et aux rois. Elle fit elle-même une quête dans tous les cantons de la Suisse. Des secours lui arrivèrent bientôt de tous les points de l'Europe, même de la Pologne et de la Russie, et pendant 18 mois elle pourvut à l'existence de ses nombreux protégés. La baronne partageait les soins de sa bienfaisance avec une amie digne de son cœur, madame de Besenval. Elle mourut au milieu de ces louables occupations à Soleure, dans un âge peu avancé.

SOUTH (Robert), théologien anglais, prêtre de Westminster, et chanoine de l'église de Christ à Oxford, naquit à Hachney dans le Middlesex en 1653, et mourut en 1716. On a de lui 6 vol. de *Sermons* en anglais, qui ont eu assez de cours dans son pays; des *Harangues* latines et des *Poésies*.

* SOUTHEY (Robert), poète anglais, né en 1774 à Bristol, commença ses études à l'école de Westminster, d'où il fut exclu, pour avoir pris part à une révolte des écoliers contre un de leurs maîtres. Il alla les continuer à l'université d'Oxford, et il annonçait l'intention d'embrasser l'état ecclésiastique; mais entraîné par la fougue de son caractère, il quitta brusquement le collège, avec le dessein d'aller en Amérique former un établissement. Il y renonça faute de fonds nécessaires, et s'étant mis à travailler pour le théâtre, y fit représenter le drame de *Wat-Tyler* empreint des opinions démocratiques qu'il avait puisées dans les livres des philosophes et dans la fréquentation des *Wighs* les plus exaltés. Peu de temps après, il accompagna en Portugal un de ses oncles nommé chapelain de la factorerie anglaise à Lisbonne; et pendant cinq ans qu'il y demeura, il acquit une profonde connaissance de la littérature de ce pays. En 1801, il obtint la place de secrétaire du chancelier de l'échiquier d'Irlande, et devint dès lors ardent *Tory*.

Choisi en 1815 comme poète lauréat, il put, grâce à cette lucrative sinécure, se livrer tout entier à ses goûts littéraires. Il se retira à Keswick, dans le Cumberland, près de beaux lacs, qui ont fait donner aux poètes de son école le nom de *Lakistes*, et y mourut, le 21 mars 1842, à 69 ans. Depuis quelques années il était tombé en démence. Homme d'esprit et de goût, il a écrit avec un égal succès en vers et en prose. Ses *Oeuvres poétiques* ont été imprimées plusieurs fois; l'édition la plus complète est celle de Londres, 1857-58, 16 vol. pet. in-8. Parmi ses ouvrages en prose on distingue : la *Vie de l'amiral Nelson*, Londres, 1815, in-8, trad. en franç., 1820, in-8. La *Vie de Wesley* avec l'histoire de l'origine et des progrès du Méthodisme (voy. WESLEY); *L'histoire du Brésil*, Londres, 1810-19, 5 vol. in-4; *L'histoire de la guerre de la Péninsule sous Napoléon*, 1825-52, 5 vol. in-4, réimprimée en 1828-52, 6 vol. in-8, et trad. en franç. par Lardier, 1828, in-8, tom. 1, 2.

* SOUTHWELL (Robert), jésuite, né en 1560 à Norfolk, vint de bonne heure à Rome, où il fit profession, et après y avoir été quelque temps préfet du collège anglais, il fut envoyé comme missionnaire à Londres. Il y fut arrêté chez la comtesse d'Arundel, sur le soupçon qu'il était initié au complot tramé contre la reine Elisabeth. Les Tortures ne purent d'abord lui arracher aucun aveu; mais après une détention de trois années, appliqué pour la 10^e fois à la question, il déclara qu'il était jésuite, qu'il était venu en Angleterre pour y prêcher la religion catholique, et qu'il était disposé à donner sa vie pour la défense de cette cause. En conséquence, il fut condamné à mort, et exécuté à Tyburn en 1595. Ses ouvrages en prose et en vers sont assez rares, et l'on a peine à croire qu'il en ait été fait 24 éditions, comme l'avance M. Ellis, dans le prospectus d'une souscription pour la réimpression de ses *Oeuvres*. Les plus connus sont : *Les complaintes de saint Pierre avec d'autres poésies*, Londres, 1595, 1596; et le *Poème sur les mystères de la vie de Jésus-Christ*.

SOUTHWEL. Voy. SOTWEL.

SOUVERAIN, écrivain français, était du Bas-Languedoc. Il fut ministre d'une église calviniste du Poitou. Déposé du ministère, il se réfugia en Hollande, d'où il fut encore chassé pour avoir refusé de souscrire au prétendu synode de Dordrecht. Il se retira en Angleterre, où il fut regardé comme socinien, et y mourut vers la fin du xvi^e siècle. On a de lui un ouvrage recherché par les incrédules, intitulé : *le Platonisme dévoilé, ou Essai sur le verbe platonicien*, Cologne, 1700, in-8. Le P. Baltus a victorieusement réfuté ce livre dans sa *Défense des saints Pères accusés de platonisme*, Paris, 1711, in-4, ce qui n'a pas empêché nos philosophes de répéter les sottises de ce fanatique, comme ils répètent imperturbablement les sophismes et les injures des mécréants de toutes les nations et de tous les siècles.

* SOUWAROW ou SOUVOROW (Pierre-Alexis WASILIEWICH), célèbre général russe, né en 1750, à Suskoï dans l'Ukraine, était fils d'un officier qui l'envoya fort jeune à Pétersbourg étudier à l'école des cadets. Il fit à 17 ans sa première campagne et

reçut bientôt le grade de lieutenant. S'étant signalé par sa bravoure et son activité pendant la guerre de Sept-ans, à son retour en Russie (1762) il fut fait colonel puis brigadier des armées. C'est en cette qualité qu'en 1768 il commanda l'assaut de Cracovie. Nommé général-major en 1770, il continua de remporter de grands avantages sur les confédérés polonais. Après les premiers partages de la Pologne, rappelé à Pétersbourg, il eut l'inspection des frontières de la Fionie. En 1773 il eut le commandement d'un corps d'armée contre les Turcs, qu'il battit dans plusieurs rencontres ; et nommé, l'année suivante, lieutenant-général, il rejoignit Kamenski, avec lequel il obtint encore sur les Turcs une victoire décisive. En 1782, il soumit les Tatars-Nogays qui s'étaient révoltés. Cette expédition et d'autres services encore lui valurent de Catherine, avec le grade de général en chef et d'éminentes distinctions, le don de son portrait enrichi de diamants. C'est de ce portrait que ce guerrier fit toujours dans la suite sa décoration la plus chère, lorsque, dépouillant la peau de mouton qui formait son vêtement de guerre, il prenait son costume de grande tenue. En 1787, employé de nouveau contre les Turcs, il fut attaqué près de Kinburn, et quoique grièvement blessé, repoussa l'ennemi après deux attaques vigoureuses. Un riche panache de diamants que lui envoya sa souveraine fut la récompense de ce nouvel exploit. Il fut encore blessé au siège d'Okzakow ; mais sans être cette fois consolé par la victoire. Dans la campagne suivante (1789), conjointement avec le prince de Cobourg (*voy.* ce nom, II, 673), il battit les Turcs près de Fokschanj près du fleuve Rimnick. Ce double succès lui valut de Joseph II le titre de comte, auquel Catherine II ajouta celui de *Rimniskoi*. Appelé par le prince Potemkin, il alla faire ensuite le siège d'Ismailow, et le 22 décembre il se rendit maître de cette place à la suite d'un assaut qui coûta la vie à un nombre immense de Turcs. La paix de Jassy ayant terminé cette guerre, il goûta quelque repos jusqu'en 1794, qu'il fut envoyé contre les Polonais qui venaient de se soulever (*voy.* Kosciuszko, v, 45). Il obligea bientôt toutes les forces des insurgés de s'enfermer dans Varsovie, et termina cette courte campagne par la prise de cette ville, dernier boulevard de la liberté polonaise. La conquête de la Pologne après cette expédition lui valut le titre de feld-maréchal général, et des terres considérables où il pût se reposer de ses fatigues jusqu'à la coalition de 1799. Nommé généralissime d'une armée de 50,000 hommes, envoyée contre les Français en Italie, il obtint d'abord de grands avantages ; mais la bataille de Novi, quoique perdue par Joubert (*voy.* ce nom), qui y fut tué, affaiblit tellement les Russes, qu'ils ne purent en profiter. Obligé de se retirer dans les montagnes de la Suisse, Souwarow n'y arriva qu'après la défaite de son lieutenant Korsakoff par Masséna (*voy.* ce nom), et reprit tristement le chemin de Pétersbourg où on lui promettait qu'il serait reçu en triomphateur. Paul I^{er} ne put lui pardonner des revers qu'il dut en grande partie aux ordres secrets de Vienne. Exilé à Novogorod, mais rappelé bientôt à Pétersbourg, il y

mourut en 1800, âgé de 71 ans. Outre plusieurs histoires de ce général, la plus importante est *Vie de Souwarow, tracée par lui-même, ou Collection de ses lettres et de ses écrits*, par Serge Glinka, Moscou, 1819, 2 vol. in-8. Mais M. Guillaumanches-Duborage, son officier d'état-major, dans son *Précis historique sur le feld-maréchal Souwarow*, in-8, fait mieux connaître l'homme. « Souwarow se levait » avant le jour, sortait tout nu, quelle que fût la » saison, et se faisait jeter sur le corps trois ou » quatre seaux d'eau froide. Il dinait à huit heures » du matin ; c'était presque son seul repas. Il cou- » vrait son corps fluet et frêle d'une simple veste » de basin et d'une culotte de la même étoffe. La » simplicité extrême de son extérieur avait toutes » les apparences de la grossièreté et de l'avarice. » Ce feld-maréchal n'avait point de cheval à lui : » il montait la première rossinante qu'un cosaque » lui présentait. Sa voiture ordinaire était un *kibi- » tka* ou charette russe ; il préférait aux lits qu'on » lui offrait, quelques bottes de foin proprement » arrangées dans un coin : sa table n'était couverte » que de ragoûts cosaques ; il n'avait pour domes- » tique qu'un seul soldat d'ordonnance. Portant l'o- » riginalité de son caractère dans toutes ses actions, » il voulait servir de modèle de subordination à » son armée. C'est dans cette vue qu'il avait ima- » giné de dire à Tickinka, son aide-de-camp, de » lui ordonner de sortir de table, quand il s'aper- » cevrait que, par préoccupation, il continuerait à » manger au-delà de son appétit ordinaire. Alors » il se retournait d'un air en même temps grave » et plaisant, et lui demandait : De quelle part ? » — Par ordre du maréchal SOUWAROW. — Il faut » qu'on lui obéisse, reprenait-il en riant, et il se » levait sur-le-champ. » Souwarow était dévot, et il se piquait même de l'être. Bien souvent il assistait à l'office divin, et chantait avec les popes ; mais on ne sait pas qu'il ait exercé aucun acte de bienfaisance envers eux, ni pour les églises qu'il fréquentait. Il ne se mettait pas à table sans réciter le *Benedicite*, et n'en sortait pas sans dire les *Grâces*. Quand il avait des convives, s'ils ne répondaient pas *amen*, il disait en riant : « Ceux qui ne » disent point *amen* n'auront pas d'eau-de-vie. » C'était une liqueur qu'il aimait beaucoup, et dont il faisait usage tous les matins en se levant, et après avoir dit ses prières. Cependant, cette dévotion ne le rendait ni juste ni circonspect envers les ecclésiastiques. Dans sa campagne de Suisse, il fit donner, sur une plainte mal fondée, cinquante coups de bâton au curé du lieu, qui était un homme respectable : peu de moments auparavant, l'ayant aperçu en arrivant à Altorf, il était descendu de cheval pour s'agenouiller devant lui et lui demander sa bénédiction. Il croyait ainsi séparer le général de l'homme religieux, sans manquer aux devoirs de l'un et de l'autre. Le soir, après la retraite, il obligeait tous les officiers à réciter une prière devant les troupes sous leurs ordres. Il portait toujours sur lui une petite image de saint Nicolas, patron de la Russie, et n'allait jamais au combat sans avoir baisé cette image, après avoir fait le signe de la croix. Il affectait un laconisme digne d'un

Spartiate : dans ses premières campagnes, s'étant emparé de la ville de Toutoukai, en Bulgarie, il écrivit à son impératrice : « Gloire à Dieu ! louanges » à Catherine, la ville est prise, et j'y suis. » Après la prise d'Ismailow, il adressa à la czarine ce peu de mots : « Madame, l'orgueilleuse Ismailow est à vos pieds. » L'impératrice, dans son voyage en Crimée, lui demanda : « Eh bien, que puis-je faire » pour vous? — Payer mon logement, répondit-il. » Ce logement ne coûtait que trois roubles. La manie de se singulariser ne pouvait certes inspirer une réponse plus modeste et plus laconique. Quoique ses manières fussent brusques, et qu'il vécût plutôt comme un cosaque du Volga, que comme un feld-maréchal, Souwarow avait l'esprit très-orné; il avait fait ses études avec honneur, et il savait l'allemand, le français, l'italien, le turc, le tartare, etc.; il cultiva même la poésie, et il se plaisait à mettre ses ordres en vers; il écrivait souvent ainsi ses rapports à l'impératrice. Comme il ne manquait pas de pénétration ni de politique, les personnes les mieux instruites ne voyaient dans ses goûts singuliers, dans ses manières ignobles, qu'une affectation ou une adresse pour se faire aimer du soldat ou pour ne pas exciter l'envie. La postérité conservera le souvenir de ses exploits; mais aussi la cruauté qu'il fit paraître en plusieurs occasions sera toujours une tache à sa mémoire.

SOUZA (Louis de), dominicain, né en 1604, mort en 1653, est un des meilleurs écrivains portugais. Ses ouvrages sont : la *Vie de dom Barthélemy des Martyrs*, qui a été donnée en français par Isaac le Maître, plus connu sous le nom de Sacy, 1664, in-8 ou in-4; *Histoire de saint Dominique*, 3 vol. in-fol. Louis de Souza a écrit d'un style animé, mais quelquefois trop métaphorique. Le discernement des faits et la critique ne sont pas son principal mérite.

SOUZA-BOTELHO (dom José-Maria de), diplomate et littérateur, né en 1758 à Oporto, d'une famille très ancienne, après avoir terminé ses études à l'université de Coïmbre, entra dans la carrière des armes et la quitta en 1791 pour la diplomatie. Nommé plénipotentiaire en Suède, il rétablit les relations commerciales de ce pays avec le Portugal, et passa ensuite avec le même titre à Copenhague. Rappelé à Lisbonne par la mort de son père, il reçut l'ordre de se rendre à Madrid; mais il y resta peu de temps, ayant refusé d'accéder au traité de paix rendu en 1796 entre l'Espagne et la France. Il fut alors chargé d'une mission en Angleterre : puis envoyé en France, il ne put réussir à se faire admettre à stipuler les intérêts de son pays au congrès d'Amiens. Depuis trois ans il résidait à Paris comme ministre de Portugal, lorsqu'en 1805, il fut désigné par le cabinet de Lisbonne pour aller remplir le même poste en Russie. N'ayant pu se rendre à cette destination, il renonça dès lors à la politique pour se livrer à la littérature. Il continua d'habiter Paris, et y mourut le 1^{er} juin 1825. Il a fourni la plus grande partie des notes et observations ajoutées à la 2^e édition de l'ouvrage de Dumouriez sur le Portugal. Hambourg, 1797. L'annotateur a fait tous ses efforts pour venger son gouvernement et

ses compatriotes des virulentes satires que tant de voyageurs ont publiées contre les Portugais; mais il aurait dû se borner à réfuter les calomnies et les fausses assertions de ces écrivains, tout en convenant des nombreuses vérités qui dans leurs ouvrages se trouvent mêlées aux erreurs les plus grossières. On lui doit une magnifique édition des *Lusiades* de Camoens, Paris, 1817, in-4, tirée à un petit nombre d'exemplaires dont aucun n'a été mis en vente. En 1819, il en fit paraître une seconde édition, in-8, enrichie de nombreuses variantes puisées dans la seconde édition imprimée sous les yeux de Camoens, en 1572. Enfin il donna, en 1824, une traduction des *Lettres portugaises*, avec le français en regard, s'attachant à prouver, contre l'opinion générale, qu'il n'y en a jamais eu que cinq d'authentiques. (Voy. FLAUBERT.)

SOUZI. Voy. PELLETER et PROYART.

* **SOYE** (Jean-Louis baron), maréchal-de-camp, né à Phalsbourg en 1774, entra au service comme volontaire en 1792, et se distingua dans toutes les campagnes de l'armée du Rhin ou d'Italie. Il obtint tous ses grades sur le champ de bataille; et entra capitaine dans la garde impériale, passa en 1807 au service du grand duc de Berg, en qualité de major. Murat ayant été élevé sur le trône de Naples, emmena Soye, qui commanda d'abord le régiment corse, et ensuite les grenadiers de la garde napolitaine, et en 1812 fut nommé maréchal-de-camp. Lorsque Murat entra dans la coalition contre la France, Soye quitta son service, obtint le commandement d'une brigade de la jeune garde. Après la restauration, lieutenant du roi à Valenciennes, il venait d'être nommé commandant du département de la Creuse, lorsqu'il mourut à Vaucouleurs, en juillet 1852, à 58 ans.

SOZOMÈNE ou **SALAMAN** (Hermias), surnommé le *Scholastique*, né à Salamine, en Chypre, ou plutôt à Béthelia, près de Gaza, en Palestine, embrassa le christianisme, touché par les miracles de saint Hilarion. Il passa de la Palestine à Constantinople, où il cultiva les belles-lettres, et exerça la profession de rhéteur. Il avait du goût pour l'histoire ecclésiastique, et son premier coup d'essai fut un *Abrégé* de ce qui s'était passé depuis l'ascension du Sauveur jusqu'à la défaite de Licinius. Cet abrégé est perdu. Il commença une *Histoire* plus considérable vers l'an 445. Elle est divisée en 9 livres, et renferme les événements arrivés depuis l'an 324 jusqu'à l'an 459. Il déclare, au commencement du 1^{er} livre, « qu'il écrit ce qui s'est » passé de son temps, sur ce qu'il a vu lui-même » ou sur ce qu'il a appris des personnes les mieux » instruites, et qui avaient été témoins oculaires. » L'histoire de Sozomène contient des faits très-remarquables; mais la plupart se trouvent aussi dans Socrate, qu'il semble n'avoir que copié. Elle est néanmoins plus étendue et mieux écrite; mais elle n'est pas sans défaut, même pour le style; l'auteur est fort au-dessous de Socrate pour le jugement. Il y donne de grands éloges à Théodore de Mopsueste, et paraît favoriser les erreurs des novatiens. On croit qu'il mourut vers l'an 450. La plus belle édition de l'*Histoire* de Sozomène est celle

qu'on voit dans le recueil des historiens latins, donné par Robert Etienne, en 1544. On la trouve aussi dans le recueil de Valois et dans celui de Christophorson, ou bien avec celle de Socrate, en grec et en latin, Paris, Vitré, 1668. Le président Cousin l'a traduite en français.

SPAENDONCK. Voy. VAN-SPAENDONCK.

* SPAGNI (André), jésuite, né à Florence, en 1716, entra à 17 ans dans l'institut et professa dans divers collèges la philosophie et la théologie avec beaucoup de distinction. Il enseigna aussi les mathématiques au collège romain, et rendit beaucoup de services à son confrère le P. Asclepi qui dans le même temps y professait l'astronomie. A la suppression de son ordre, il n'en continua pas ses études avec moins d'ardeur, et mourut à Rome le 16 septembre 1788, laissant la réputation d'un bon religieux et d'un des plus habiles métaphysiciens de son temps. Ses principaux ouvrages sont : *De bono, malo, et pulchro dissertationes tres*, Rome, 1766 ; 2^e édit., augment., 1776, in-4 ; *De miraculis*, 1777, 5^e édit., 1785, in-4 ; *De anima brutorum*, ibid., 1775, et avec des addit., 1786 ; *De ideis humane mentis eorumque signis*, Rome, 1781, 2 vol. in-4.

SPAGNUOLI (Baptiste), religieux carme, dit le *Mantuan*, et selon l'orthographe française moderne, *Mantouan*, parce qu'il était de Mantoue, né l'an 1444, était bâtard de la famille de Spagnuoli. Il prit l'habit de carme, et se distingua tellement dans son ordre, qu'il parvint au généralat en 1515. Il mourut trois ans après à Mantoue, en 1516, à 72 ans. Cet auteur est principalement connu par ses *Poésies*, parmi lesquelles on distingue ses *Eglogues*, où il y a de la facilité, quelquefois le vrai ton de l'églogue, mais en même temps un mélange de christianisme et de paganisme qui n'honore pas le jugement du poète. Ce reproche cependant ne regarde que ses premières églogues, qui sont le fruit de sa jeunesse, et qu'il a faites étant écolier, avant d'être religieux : aussi sont-elles intitulées : *Bucolica seu adolescentia*, de même que l'élegie à Sigismond Gonzague intitulée : *Elegia contra amorem et de natura amoris, carmen juvenile*. D'ailleurs elles ont été imprimées sans sa participation, comme il nous l'apprend lui-même par une lettre qu'il écrivit à son ami Jean Picus, l'an 1490 : *Amici Bononiæ putantes debitum amicitie officium se præstare, me nescio, protosollum meum, quod eis ut nauci et peripsena quoddam reliqueram, divulgant. Hoc ut rescivi, dolui*. Il faut bien se garder cependant de juger quelques-unes de ses expressions d'après le génie des langues modernes et la corruption des mœurs, qui dénature des expressions autrefois très-innocentes. La plus ample édition de ses ouvrages est celle d'Anvers, 1576, en 4 vol. in-8. Un carme, nommé *Floride Ambrosio*, a publié en latin des *Mémoires* très-curieux sur la vie et les écrits de Spagnuoli, Turin, 1784, in-4.

* SPALLANZANI (Lazare), célèbre naturaliste, naquit le 12 janvier 1729, à Scandiano, dans le duché de Modène. Il fit ses études à Reggio, puis à Bologne, fréquenta les cours de droit, et il allait être reçu docteur, lorsqu'à la demande de Vallisnieri, on le laissa maître de suivre sa vocation. Il

se livra alors aux lettres, aux langues savantes, aux mathématiques et aux sciences physiques. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, il continua de s'appliquer à l'étude, et fut en 1754 nommé professeur de philosophie et de littérature grecque à l'université de Reggio. En expliquant Homère à ses élèves, il eut l'attention de remarquer bien des erreurs échappées à Salvini dans la traduction de ce poète et communiqua ses observations avant de les publier au comte Algarotti. Ne voulant pas s'éloigner de sa famille il refusa les offres qui lui furent faites par les universités de Coimbre, de Parme, et de Césène ; mais il accepta la chaire de littérature à Modène en 1760, et il la remplissait depuis deux ans avec un succès toujours croissant, quand il fut nommé professeur d'histoire naturelle à Pavie, avec le titre de directeur du musée. Neuf ans après il commença une série de voyages qui font époque dans l'histoire de la science, et dans laquelle il parcourut en observateur la plus grande partie des cantons Suisses, l'Italie, l'Archipel, la Grèce ; et, après un assez long séjour à Constantinople, s'en revint par la Hongrie. Joseph II l'accueillit avec distinction. Sa rentrée à Pavie, dont il était absent depuis près de deux ans, fut un véritable triomphe. Spallanzani fit encore un nouveau voyage en 1788, mais cette fois ses courses se bornèrent à visiter le Vésuve, l'Etna et les îles Eoliennes. Le but de tous ses pèlerinages scientifiques était de recueillir des objets d'histoire naturelle pour le musée de Pavie, dont il doit être regardé comme le second fondateur. Son nom était connu et respecté partout où l'on cultivait les sciences, et les principales académies de l'Europe s'empressèrent de le compter parmi leurs membres. Lors de l'occupation de l'Italie par les Français, il fut l'objet de tous les égards des généraux ; on lui offrit même la chaire d'histoire naturelle au jardin des plantes de Paris. Il s'excusa sur son grand âge et sur sa mauvaise santé. Déjà souffrant, en effet il mourut le 12 février 1799, âgé de 70 ans. Ses œuvres choisies (*Opere scelte*) font partie de la collection des classiques italiens, Milan, 1825-26, 6 vol. in-8. Ses principaux ouvrages, traduits en français par Senebier, sont : *Opuscules de physique animale et végétale*, 1777, 2 vol. in-8 ; *Expériences sur la digestion de l'homme et des animaux*, 1785, in-8 ; *Expériences sur la génération des animaux et des plantes*, 1785, in-8. Ces trois ouvrages ont été réunis sous le titre d'*Œuvres complètes* de Spallanzani, Paris, 1787, 5 vol. in-8. Plus tard Senebier a traduit ses *Voyages dans les Deux Siciles et dans quelques parties des Apennins*, 1795-97, 5 vol. in-8 (1), et ses *Mémoires sur la respiration*, Paris, 1805, in-8, précédés d'une intéressante *Notice* sur la vie et les écrits de ce savant, dont il avait été l'ami. Le doct. Tourdes (voy. ce nom) a traduit ses *Expériences sur la circulation observée dans l'universalité du système vasculaire*, etc., avec des notes et une *Esquisse* de la vie littéraire de l'auteur. Indépendamment de ces deux notices on peut consulter l'*Eloge* de Spallan-

(1) Les *Voyages* de Spallanzani ont été traduits de nouveau par Toscan et Amaury Duxal, avec des notes de Faujas de Saint-Fond, Paris, 1860, 6 vol. in-8. Cette trad. est la plus estimée.

zani en italien par Pozzetti, Parme, 1800 ; en latin par Fabroni, *Vita ital.*, t. 19, p. 59 ; par Alibert, Paris, 1806, in-8.

SPANGENBERG (Auguste - Théophile), né en 1704, à Klettenburg dans le comté de Hohenheim, commença un cours de droit, qu'il ne tarda pas à abandonner pour d'autres travaux plus conformes à ses penchants. Après avoir été reçu docteur en philosophie, il alla passer deux années dans la ville de Herrnhut, récemment bâtie par le comte de Zinzendorf (voy. ce nom,) en faveur de ses prosélytes, employa ce temps à s'initier à la nouvelle doctrine, et consacra le reste de sa vie à la propager. Dans un voyage en Amérique où il séjourna environ quatre années, il contribua à l'établissement des moraves dans la Géorgie, revint en Europe où il travailla avec activité au soutien des maisons de sa secte, principalement en Angleterre et en Allemagne, et reçut en 1745 le titre d'évêque général de l'église morave dans les deux mondes. Il entreprit ensuite, dans des vues semblables, de longs et fréquents voyages, passa de nouveau en Amérique, en Angleterre, en Hollande, et mourut le 18 septembre 1792, à Bertholdsdorf, dans le voisinage de Herrnhut. Le plus important des écrits de Spangenberg, parce qu'il est le plus propre à faire connaître la doctrine des frères moraves, est celui qui a pour titre : *Idea fidei fratrum*, ou *Doctrine chrétienne dans la communauté évangélique des frères*, Barby, 1779, in-8. On lui doit aussi : *Vie du comte de Zinzendorf*. Le précis de sa biographie, composé par lui-même à 80 ans, inséré dans le 2^e tome des *Archives pour l'histoire de l'Eglise*, par Henke. Ce précis a fourni à J. Risler les documents dont il s'est servi pour écrire sa *Vie de Spangenberg*, Barby, 1794, in-8.

SPANHEIM (Frédéric), né à Amberg en 1600, dans le Haut-Palatinat, parcourut une partie de l'Allemagne et de la France, et s'arrêta à Genève. Il obtint en 1626 une chaire de philosophie, et en 1651 une chaire de théologie, que Benoit Turretin laissait vacante. En 1642, il fut appelé à Leyde pour y remplir la même place. Il y mourut en 1649. Ses principaux ouvrages sont : *Commentaires historiques de la vie et de la mort de messire Christophe, vicomte de Dhona*, 1659, in-4 ; *Dubia evangelica*, en 7 parl., 1700, 2 tom. in-4 ; *Exercitationes de gratia universalis*, en 3 vol. in-8 ; la *Vie de l'électrice palatine*, in-4 ; le *Soldat suédois*, Genève, 1653, in-8 ; le *Mercur suisse*, 1654, in-8, etc. Presque tous ces ouvrages sont défigurés par des préventions de secte, qui altéraient le jugement de cet écrivain savant et laborieux.

SPANHEIM (Frédéric), second fils du précédent, né à Genève en 1652, fut professeur de théologie à Leyde, où il mourut en 1701, à 69 ans. On a de lui une *Histoire ecclésiastique* et plusieurs autres ouvrages en latin, recueillis et imprimés à Leyde, 1701 et 1705, 3 vol. in-fol. Il y règne beaucoup d'érudition, mais encore plus de préjugés et de haine contre l'Eglise catholique. — Son frère aîné, Ezéchiel SPANHEIM, né à Genève en 1629, fut gouverneur du prince électoral palatin, et voyagea avec lui dans les cours des princes d'Italie, à Florence,

à Mantoue, à Parme, à Modène, à Rome, pour observer les démarches des électeurs catholiques en ces cours. De retour à Heidelberg en 1665, il fut employé par l'électeur palatin en diverses négociations importantes. L'électeur de Brandebourg le demanda à l'électeur palatin, et le chargea de diverses ambassades. Il mourut à Londres en 1710, à 81 ans. Ses ouvrages les plus connus sont : *De præstantia et usu numismatum antiquorum*, dont la meilleure édition est d'Amsterdam, 1717, 2 vol. in-fol. : ouvrage d'une érudition rare et méthodique ; plusieurs *Lettres et Dissertations* sur diverses médailles rares et curieuses ; la *Traduction de la satire des Césars* de l'empereur Julien, avec des notes, Amsterdam, 1728, in-4 ; une *Préface* et des *Notes* dans l'édition des *Œuvres* du même empereur, à Leipsig, 1696, in-fol.

SPANNOCCHI (...), gentilhomme de Sienne dans le xv^e siècle, se distingua par le talent d'écrire en caractères très-déliés. On a de lui l'évangile de saint Jean qu'on dit à la fin de la messe, écrit sans aucune abréviation sur du vélin, dans un espace de la grandeur de l'ongle du petit doigt, d'un caractère néanmoins si bien formé, qu'il égalait celui des mei leurs écrivains. Les anciens cultivaient aussi ce genre d'écriture mignonne. Elien parle d'un Callistrate de Lacédémone, qui écrivit en lettres d'or un distique élégiaque sur un grain de millet. Voy. ALUNNO et BOVERICK.

SPARTACUS, chef de la seconde révolte des esclaves, esclave lui-même et fameux gladiateur, naquit dans la Thrace vers l'an de Rome 650. Né avec de l'audace et du courage, doué d'une force étonnante, avec l'ascendant que lui donnaient ces qualités, il devint l'effroi de l'Italie, et le vainqueur des Romains. Il était enfermé à Capoue dans un lieu destiné aux exercices de son état, avec d'autres esclaves, lorsque, secondé par Crixus et Œnomaüs, ses compagnons, il força sa prison, gagna la campagne, où il réunit bientôt (l'an 72 avant J.-C.) un grand nombre d'esclaves fugitifs, d'aventuriers et de brigands, à la tête desquels il se retrancha sur le mont Cervisius. De là il fit des incursions dans toute la campagne, et l'espoir du pillage grossissant tous les jours son armée, elle devint si formidable qu'elle éveilla enfin l'attention du sénat. Les préteurs Varinius Glaber et Publius Valerius, marchèrent contre Spartacus, qui les vainquit, pilla leur camp, et fit un grand nombre de prisonniers. Devenu orgueilleux par ses succès, il se fit proclamer général, créa des lieutenants qui portaient devant lui les faisceaux des préteurs vaincus, et il déclara la guerre à Rome. Lentulus vint avec une forte armée l'attaquer dans les Apennins ; mais Spartacus le défit complètement, et fit encore un butin considérable. Il perdit cependant dans le combat son lieutenant Crixus ; et, pour donner une leçon à ses anciens maîtres, il obligea trois cents prisonniers romains à combattre, comme gladiateurs, pour honorer les funérailles de son ami. Il imitait en cela la cruelle coutume des Romains, qui donnaient ces sanglants spectacles après la mort de quelque homme illustre. Il leur apprenait ainsi que, « s'ils » se jouaient, dit Crevier, du sang des hommes, ils

» pouvaient être exposés à leur tour à un semblable traitement. » Cependant, après sa victoire sur les deux préteurs, comme la Campanie, la Lucanie et d'autres provinces avaient été cruellement ravagées par les soldats, il voulut les envoyer chacun dans leur patrie, satisfait, disait-il, de la gloire d'avoir rendu la liberté à tant de malheureux ; mais ceux-ci, vainqueurs et accoutumés à la licence et au pillage, ne voulurent plus s'en séparer, et l'élevèrent sur leurs boucliers. Spartacus alors s'abandonna à tous les prestiges de l'ambition, qui se dissipèrent bientôt après. Spartacus obtint encore une autre victoire éclatante sur Cassius, força, près de Modène, le camp de ce consul, et se mit en marche pour aller assiéger Rome. L'épouvante se répandit non-seulement dans cette ville immense, mais dans toute l'Italie. Licinius Crassus vint à sa rencontre avec une armée d'élite, et, plus heureux que ses prédécesseurs, le vainquit et le mit en fuite. Spartacus se retira dans l'Abruzzo, afin de passer en Sicile ; mais Licinius lui coupa le chemin de la mer. Enveloppé de toutes parts, Spartacus se décida à périr les armes à la main. Tous ses soldats firent le même serment. Avant la bataille, qui eut lieu l'an 70 avant J.-C., il tua son cheval à la tête de son armée : « Si je suis vainqueur, dit-il, je ne manquerai pas de chevaux ; si je suis vaincu, je n'en aurai plus besoin. » La bataille s'engagea avec un égal acharnement de part et d'autre ; Spartacus se défendit jusqu'à la dernière extrémité, et ne voulant jamais se rendre, il mourut couvert de blessures, sur un monceau d'ennemis qu'il avait tués de sa main. La mort de Spartacus causa une vive joie dans Rome, et on y célébra cet heureux événement par des fêtes et des jeux publics. Bernard Saurin a choisi ce gladiateur pour le héros d'une tragédie qui porte son nom, et sur laquelle Laharpe a fait une critique d'une grande justesse. Voy. SAURIN (Bernard). L'ouvrage allemand intitulé : *Spartacus, ou la Guerre des gladiateurs*, de Meissner, a été traduit en français, par M. Violant, Paris, 1805, in-12.

SPARTIEN (Ælius Spartianus), historien latin, avait composé la *Vie de tous les empereurs romains*, depuis Jules-César jusqu'à l'empereur Dioclétien exclusivement, sous lequel il vivait ; mais il ne nous en reste (dans l'*Historia augustæ scriptores*, Leyde, 1670 et 1671, 2 vol. in-8 (1) que les *Vies d'Adrien, d'Ælius Verus César*, fils adoptif d'Adrien, de *Didius Julien*, de *Septime-Sévère*, de *Caracalla* et de *Géta* son frère ; le reste a été perdu. On y trouve des traits remarquables et propres à faire connaître les maîtres de l'ancienne Rome. Les admirateurs et les panégyristes outrés de certains empereurs ont trop décrié Spartien, qui les a fait connaître par des anecdotes peu honorables ; dans le fond, Spartien ne peut être proposé comme un modèle en fait d'histoire. (Voy. LAMPRIDE).

SPÉ ou SPÉE (Frédéric), né d'une famille noble à Langenfeld, près de Keyserwerth, l'an 1595, se fit jésuite en 1615, enseigna la philosophie et la théologie à Cologne, se consacra ensuite aux mis-

sions, et exerça les fonctions de ce pénible ministère avec tout le zèle que la religion peut inspirer. C'est particulièrement dans l'évêché de Hildesheim qu'il raffermir les catholiques qui étaient chancelants dans la foi, et qu'il ramena à l'unité de l'Eglise ceux que l'hérésie en avait séparés. Ses succès irritèrent les hérétiques au point qu'ils attentèrent à sa vie. Il se retira ensuite à Trèves, se dévoua entièrement au service des hôpitaux et des soldats, et mourut le 7 août 1635. On a de lui : *Cautio criminalis seu de processibus contra sagas*, Rintzel, 1651, in-8, dont on a donné une nouvelle édition à Francfort en 1652, et une autre la même année à Cologne (1). Le P. Spé combat les préjugés de son siècle, et les fautes qui se commettaient par les juges dans les procédures contre les sorciers et les sorcières. Le savant jésuite montre que le peuple, toujours extrême, s'imagine voir des sortilèges où souvent il n'y en a pas même l'apparence ; mais il ne disconvient pas que la magie ne soit possible et même réelle, quoique dans des cas beaucoup plus rares qu'on ne le croyait alors. Il est à remarquer que le père Spé vivait dans un temps où l'on n'osait point écrire contre la magie ; et nous écrivons dans le temps où, sans s'exposer à la risée des beaux esprits, on ne peut en défendre l'existence. Telles sont les révolutions qui, avec beaucoup d'autres, forment l'histoire de l'intelligence humaine, et qui doivent inspirer à tout esprit juste une défiance prudente des opinions de mode et de vogue. (Voy. BODIN, BROWN, FAUSTUS, DELRIO, DE HAEN, MAFFEE François-Scipion, MEAD.) *Exercitia aurea trium virtutum theologicarum*, Cologne, 1649. Le célèbre Leibnitz fait le plus grand éloge de ce jésuite, et l'appelle un excellent homme dont la mémoire doit être précieuse aux sages et aux savants. *Excellentis viri memoria eruditus etiam ac sapientibus in pretio esse debet. Tentamina Theodic.*, partie première.

* SPEED (Jean), géographe et historien, naquit en 1552 à Farrington, dans le comté de Chester, d'une famille pauvre. Il était tailleur à Londres, mais ses inclinations l'entraînaient à l'étude ; une de ses pratiques, homme riche et puissant, devint son Mécène ; et s'étant rendu à Cambridge, il fut le modèle des autres élèves par sa bonne conduite et ses rapides progrès. Speed obtint plusieurs emplois aussi lucratifs qu'honorables, et mérita les bienfaits de Jacques I^{er}. Ses ouvrages les plus connus sont : *Théâtre de la Grande-Bretagne*, 1606, reproduit sous le titre de *Description géographique des royaumes d'Angleterre, d'Ecosse, d'Irlande et des îles adjacentes, avec les comtés, les cantons, les villes du royaume d'Angleterre*, Londres, 1606, in-fol. Les descriptions des comtés ne sont que des extraits de l'ouvrage de Camden (voy. ce nom, II, 351). Les cartes sont exactes, et bien exécutées pour le temps ; *Histoire de la Grande-Bretagne*, etc., depuis Jules-César jusqu'à Jacques I^{er}, Londres, 1614, in-fol. ; *Nuée de témoins*, ou les *Généalogies de l'Écri-*

(1) Nous en avons deux traductions françaises, l'une par l'abbé de Marolles, 1667, et l'autre par de Moulins, 1783.

(1) Cet ouvrage a été traduit en français sous ce titre : *avis aux criminalistes sur les abus qui se glissent dans les procès de sorcellerie* par F. B. de Villedor (Ferdinand Bouvot, de Besançon, ville qui s'est appelée dans le 4^e et le 11^e siècle *Chrysopolis*, ou ville d'or.)

ture, confirmant la vérité de l'Histoire sainte et de l'humanité de J.-C. Cet auteur avait une grande érudition dans les sciences sacrées, ainsi que dans les profanes. Il mourut à Londres en 1629, âgé de 77 ans.

* SPEET (Jean-Pierre), né dans le xvii^e siècle à Augsbourg de parents catholiques, fit de bonnes études et devint fort habile dans l'hébreu. Il embrassa le luthéranisme; mais il n'y demeura pas plus attaché qu'il ne l'avait été à la religion dans laquelle il était né. Il quitta les protestants d'Augsbourg pour les sociniens, les sociniens pour les memnonites; puis renonçant à toutes les communions chrétiennes, il se fit juif à Amsterdam, et prit le nom de Moïse German. Il paraît qu'il ne fut pas meilleur juif qu'il n'avait été bon chrétien: il est même violemment soupçonné d'avoir fini par être athée. Quelques protestants entreprirent de le ramener au luthéranisme; mais leurs efforts furent inutiles. Il mourut à Amsterdam vers 1701. On a prétendu qu'il avait été empoisonné par les juifs, parce qu'ils ne le croyaient pas sincèrement attaché à leur religion, et qu'il se moquait des fables et des absurdités du Talmud. Ce qui étonnerait, si quelque chose pouvait étonner de la part d'un homme aussi inconséquent, c'est que lui-même, tout savant qu'il était, donna dans des rêveries et des ridiculités non moins extravagantes, en voulant expliquer l'origine du christianisme. Il aida Knorr de Rosenroth dans son édition de la *Cabbata denudata*, et publia en vers alcaïques latins une traduction assez élégante de l'ode intitulée: *Mi Camocha*.

SPELMAN (sir Henri), antiquaire, et chevalier anglais, né en 1562, à Cougham près de Lynn-Regis, mort à Londres en 1741, se rendit habile dans l'histoire d'Angleterre. Il s'attacha aussi à débrouiller le chaos des mots de la basse latinité. On a de lui: *Glossarium archæologicum*, Londres, 1664 et 1687, in-fol. La dernière édition est la meilleure. Il y explique les termes barbares et étrangers, les vieux mots remis en usage, et les nouveaux inventés depuis la décadence de l'empire romain. *Villare anglicum*, 1659, in-8: c'est une description alphabétique des villes, bourgs et villages d'Angleterre. Une *Collection des conciles d'Angleterre*. David Wilkins a donné, en 1757, une édition plus ample que la première, qui n'était qu'en 2 vol. in-fol., 1659 et 1664. Celle que nous citons, et qui est la meilleure, est en 4 vol. in-fol.; elle contient tous les conciles qui se sont tenus dans la Grande-Bretagne et l'Irlande, par les catholiques et les sectaires, depuis l'an 946 jusqu'à l'an 1717. *Vita Alfredi Magni*, Oxford, 1678, in-fol.; *Codeæ legum, veterum statutorum Angliæ*, que Wilkins a inséré dans ses *Leges anglo-saxonice*, Londres, 1721, in-fol.; ses *Œuvres posthumes* en anglais, lesquelles ont été publiées par Gibson, Oxford, 1698, in-fol. On ne sait pas pourquoi l'éditeur n'y a pas inséré un traité de Spelman, intitulé: *Histoire et fatalité des sacrilèges, vérifiée par des faits et des exemples*, etc., ouvrage qui a un certain rapport avec le traité de Lactance *De mortibus persecutorum*. L'auteur de cet article (l'abbé Feller) en a publié un abrégé en français, Bruxelles, 1778; Liège, 1789, beaucoup augmenté. (Voy. CHARLES VI, emper.)

SPENCE (Joseph), savant littérateur anglais, né en 1698, à Winchester, prit le degré de maître-ès-arts à Oxford, en 1727, enseigna longtemps les belles-lettres, surtout la poésie, et mourut en 1768. On lui doit: *Recherches sur les rapports qui existent entre les écrits des poètes romains et ce qui reste des anciens artistes, pour les expliquer les uns par les autres*, 1747, in-fol. On l'a réimprimé pour la troisième fois en 1774, et on a donné un abrégé plusieurs fois réimprimé. *Criton, ou dialogue sur la beauté*, 1752, in-8; *Remarques sur Virgile*, 1767, in-4. Le premier ouvrage qui le fit connaître fut une *Critique* de la traduction de l'Odyssée par Pope.

SPENCER. Voy. SPENSER.

SPENCER (Jean) né à Bocton dans le comté de Kent, en 1650, devint maître du collège du Christ, et doyen d'Ely, et mourut en 1695, à 65 ans. On a de lui: un ouvrage sur les lois des Hébreux, et les raisons de ces lois; *Discours en anglais sur les prodiges et la vanité des songes*; *Traité sur les prophéties vulgaires*, et plusieurs autres écrits imprimés à Cambridge en 1727, 2 vol. in-fol., dans lesquels on trouve beaucoup d'érudition, et plusieurs observations singulières. — Il ne faut pas le confondre avec Guillaume SPENCER, membre du collège de la Trinité, à Cambridge, dont on a une bonne édition grecque et latine du *Traité* d'Origène contre Celse; et de la *Philocalie*, avec des notes pleines d'érudition. Cet ouvrage parut à Cambridge, en 1658, in-4.

* SPENCER (Georges-John, vicomte ALTHORP de), célèbre bibliophile anglais, né le 1^{er} septembre 1758, après avoir terminé ses études à Cambridge, et visité les principales cours de l'Europe, fut élu membre de la chambre des communes, et remplaça son père à celle des pairs en 1782. La révolution de France ayant causé un schisme parmi les wighs, il passa sous la bannière de Pitt et devint président de l'amirauté. Peu distingué comme orateur, il montra toujours dans l'expédition des affaires, une intelligence, une intégrité et une pureté de principes peu communes. A la retraite de Pitt, en 1802, il donna sa démission. Le dernier acte public de Spencer fut son acceptation des sceaux du département de l'intérieur en 1806. La bibliothèque qu'il avait formée et qu'il tenait ouverte aux savants, était remarquable par le choix et le prix des ouvrages dont elle se composait; le *Catalogue* de cette précieuse collection forme un curieux morceau de bibliographie (Voy. DIBLI.) Spencer mourut au mois de novembre 1854.

* SPENER (Philippe-Jacques), regardé comme le fondateur de la secte des *Piétistes*, né en 1655, à Ribeauviller, était fils d'un conseiller du comte de Ribeaupierre, en Alsace. Après avoir terminé ses études, il devint en 1684, instituteur de deux princes de Birkenfeld, avec lesquels il passa deux années à Strasbourg; voyagea en Allemagne, en France et en Suisse. A Bâle, il étudia l'hébreu sous le fameux Buxtorf, et à Lyon, il connut le père Ménestrier, qui lui inspira du goût pour le blason. De retour à Strasbourg, en 1665, il y accepta une place secondaire de prédicateur, et il acquit bientôt une si grande réputation par son éloquence, la pureté de ses mœurs et sa piété, que le sénat de Francfort-

sur-le-Mein lui offrit la première place parmi les pasteurs de cette ville (1666). Il y séjourna 20 ans; et, convaincu que les froides prédications qui constituaient l'essence du culte protestant, ne peuvent produire beaucoup d'effet sur les masses, il institua chez lui, en 1670, des assemblées particulières dans lesquelles, après des actes de dévotion, il répétait d'une manière simple et très abrégée le contenu de ses sermons, et expliquait quelques versets du nouveau Testament. Afin de mieux éclairer ceux qu'il instruisait, il leur permettait d'exposer leurs doutes, et de demander des éclaircissements. Les femmes étaient admises à ces exercices, mais sans pouvoir être vues de l'auditoire. Les *Collèges de piété* subsistèrent plusieurs années sans aucune plainte. Il s'en forma dans plusieurs villes de l'Allemagne; mais il s'y glissa des abus, et il s'éleva des réclamations de toutes parts. Spener essaya de justifier son institution par un livre intitulé : *Pia desideria*, dans lequel il s'efforçait de démontrer la nécessité d'une réforme générale dans tous les états de la société, et particulièrement parmi les ecclésiastiques dont les études n'étaient dirigées, disait-il, que pour faire briller les prédicateurs dans les disputes religieuses, au lieu de les pénétrer de cet esprit de charité, d'humilité et des sentiments pieux qui édifient les fidèles. Ne se contentant pas de signaler le mal, il proposa les moyens de le guérir, et il continua à exécuter le plan de réforme qu'il avait entrepris. Cependant l'électeur de Saxe, qui l'avait connu dans ses campagnes, voulut l'attirer à son service, et il céda à ses instances, dans l'espoir de produire un plus grand bien dans une cour alors très-corrompue, et dans un pays qui renfermait les deux principales universités protestantes. Sur ce nouveau théâtre, il s'appliqua à gagner les esprits par des écrits, des sermons, et surtout des instructions; mais il fut enveloppé dans deux disputes religieuses qui le brouillèrent avec l'électeur. Alors il accepta (1690) la place d'inspecteur et premier pasteur de l'église Saint-Nicolas à Berlin, et il parvint à faire introduire son système de réforme dans l'université de Halle. Cette ville devint alors le centre du piétisme, et tous les luthériens d'Allemagne se partagèrent en deux partis opposés : les orthodoxes comprenant les universités de Saxe, et les piétistes ou spenériens qui dominaient à Halle. Les docteurs de Wittenberg publièrent un ouvrage dans lequel ils dénoncèrent 264 thèses hérétiques extraites des livres de Spener. Celui-ci se défendit avec beaucoup de talent. Frédéric-Auguste I^{er}, parvenu en 1694 à l'électorat de Saxe, le pressa de revenir à Dresde prendre ses anciennes fonctions; mais il ne voulut plus quitter Berlin, et il y mourut le 5 février 1705. Quelques-unes de ses opinions sont peu conformes aux livres symboliques des luthériens. Celle qui, élevant la théologie au-dessus d'une science, en faisait une lumière intérieure, paraît conduire au mysticisme, et Spener semble se rapprocher de l'Eglise catholique par le mérite qu'il accorde aux bonnes œuvres. Ses idées sur une seconde venue du Christ forment tout-à-fait une nouvelle croyance. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages de théologie en allemand, oubliés aujour-

d'hui. Ses ouvrages historiques et héraldiques, écrits en latin, ont pour titre : *Sylloge genealogico-historica, e numero præcipuarum familiarum quibus suos principes Germania nostra debet XII exhibens, etc.*, Francfort, 1665, in-8; *Theatrum nobilitatis Europæ, etc.*, 1668-78, ib., 4 vol. in-fol.; *Commentarius historicus in insignia serenissimæ domus Saxonicæ*, 1668, in-4; *Insignium theoria, seu operis heraldici pars specialis*, 1680; *pars generalis*, 1690, 2 vol. in-fol. réimprimés en 1717; *Illustriores Galliæ stirpes tabulis genealogicis comprehensæ*, 1689, in-fol. — Son fils, Jacques-Charles SPENER, mort en 1750, a laissé plusieurs ouvrages estimés : *Historia Germanica universalis et pragmatica*, 2 vol. in-8; *Notitia Germaniæ antiquæ*, 1717, in-4.

SPENSER (Edmond), poète anglais, né vers 1555 à Londres, mort l'an 1598. La reine Elizabeth en faisait un cas singulier; elle lui fit compter 100 livres sterling pour une pièce de vers que ce poète lui présenta. Il n'en devint pas plus riche : il vécut malheureux et mourut de faim, dans la rigueur du terme. Le comte d'Essex lui ayant envoyé 20 livres sterling au moment qu'il allait expirer : *Rapportez cet argent*, dit Spenser, *je n'aurais pas le temps de le dépenser*. Parmi les ouvrages de Spenser, le plus estimé est sa *Fairy Queen*, c'est-à-dire la *Reine des fées*, en plusieurs chants. Sa versification est douce et son imagination quelquefois brillante. Cependant son ouvrage ennuie par des allégories prolixes et des descriptions verbeuses. Il déplaît encore aux gens sages par ses affectations, et les fades louanges prodiguées à Elizabeth et à ses courtisans, avec une lacheté digne d'un poète famélique.

SPERLING (Otton), né à Hambourg, en 1602, étudia la médecine en Italie, voyagea en Dalmatie, pour y observer les simples, fut ensuite nommé physicien de la ville de Berghen, en Norwège, devint médecin du roi de Danemark, en 1638, et physicien de Copenhague, en 1642. Il fut enveloppé dans la disgrâce du comte d'Ulfseld (voy. ce nom); mis en prison en 1664, il y mourut en 1681. On a de lui plusieurs ouvrages sur les médailles et les antiquités, un *Catalogue des plantes de Danemark*, dans la *Cista medica* de Bartholin, et un *Catalogue des plantes du jardin de Christiern IV*, Copenhague, 1642, in-12.

SPERONI DEGLI ALVAROTTI (Sperone) littérateur italien, né à Padoue, en 1500, d'une famille noble, mort en 1588, commença, à 24 ans, à enseigner la philosophie dans sa patrie. Les magistrats de cette ville l'ayant envoyé à Venise, il s'acquit tant de réputation que, lorsqu'il parlait dans le sénat, les avocats et les juges des autres tribunaux quittaient le barreau pour l'entendre. Les principaux ouvrages de Speroni sont : des *Dialogues*, en italien, Venise, 1595, in-8. Il y en a dix sur des sujets de morale. Speroni lisait les vieux auteurs, et y prenait ce qu'ils avaient de bon; ainsi ses larcins étaient plus cachés. Ces dialogues ont été traduits en français par Gruget, 1551, in-8; *La Canace*, tragédie, 1546, in-8; des *Discours*, 1596, in-4; *De la présence des princes*, en italien, 1598, in-4; des *Lettres*, 1606, in-8.

SPIELMANN (Jacques-Reinhold), chimiste, né le 31 mars 1722 à Strasbourg, fit ses premières études dans cette ville, et alla ensuite les perfectionner dans plusieurs universités d'Allemagne et à Paris. De retour à Strasbourg, il exerça quelque temps l'état de pharmacien, comme successeur de son père, et prit le grade de docteur en médecine. En 1756, Spielmann fut nommé professeur de poésie à l'université de Strasbourg; puis il obtint une chaire de médecine, de chimie et de botanique, et mourut dans sa ville natale en 1785. On lui doit une analyse exacte des différentes espèces de lait, la connaissance de tous les végétaux malfaisants ou vénéneux de l'Alsace, et d'autres recherches intéressantes consignées dans ses ouvrages. Les principaux sont : *Institutiones chemiæ prælectionibus academicis accomodate*, Strasb., 1765, 1766, in-8, traduit en français par Cadet le Jeune; Paris, 1777, 2 vol. in-8; *Institutiones materiæ medicæ*, etc., Strasbourg, 1774, in-8, traduit en allemand par J.-J. Spielmann, fils de l'auteur et médecin, ibid., 1775; *Pharmacopœa generalis*, ibid., 1784, in-4; des *Dissertations*, 1777-1781, 4 vol. in-4. Spielmann était membre ou correspondant de diverses académies et sociétés savantes.

SPIFAME (Jacques-Paul), né à Paris, était originaire de Naples. Après avoir occupé différentes places, telles que celles de conseiller, de président au parlement, de maître des requêtes, de conseiller-d'état, il entra dans l'état ecclésiastique, fut élevé à l'évêché de Nevers, et se trouva aux états tenus à Paris en 1557. Ce prélat, frivole et voluptueux, entretenait alors une femme qui lui persuada de se retirer avec elle à Genève. Spifame, plus subjugué par sa passion que convaincu de la sagesse de la réforme, alla joindre Calvin en 1559, et prit le nom de *Passy*, terre dont Jean Spifame son père était seigneur. Le patriarche des réformés l'envoya à Orléans auprès du prince de Condé, en qualité de ministre. Ce prince le députa à la diète de Francfort, pour justifier les protestants qui avaient pris les armes, et s'étaient révoltés contre l'autorité royale, après avoir rejeté celle de l'Eglise. De retour à Genève, il fut soupçonné de négocier sous main pour rentrer dans l'Eglise catholique. « C'est pourquoy, dit un historien, on lui » suscita une accusation, vraie ou fausse, d'avoir » fait un faux contrat; on lui fit son procès, et il » fut condamné à avoir la tête tranchée : » ce qui fut exécuté en 1566. Il témoigna, selon un écrivain protestant, un grand repentir de ses fautes. Ne pourrait-on pas croire que ce repentir fut principalement d'avoir abandonné avec tant de scandale la religion catholique? — Son frère, Raoul Spifame, avocat au parlement de Paris, se fit interdire de sa profession, à cause de la bizarrerie de son imagination. Il prit le titre de *Dictateur et de garde du sceau dictatoire et impérial*. Il est mort à Melun en 1665. Il est auteur d'un livre rare, intitulé : *Diæarchiæ Henrici regis christianissimi gymnasmata*, 1556, in-8, sans lieu d'impression. Ce volume contient 509 arrêts de sa composition, qu'il suppose avoir été rendus par Henri II. Se mettant à la place du souverain, comme tant

d'autres écrivains, il ordonne des choses impraticables, et quelques-unes utiles et sensées. Aufray a pris dans ce livre les réflexions qui ont été le plus de son goût, et les a publiées sous le titre de *Vues d'un politique du xvi^e siècle*, Paris, 1775, in-8. Il ne faut pas le confondre avec Martin Spifame, dont les plates poésies parurent en 1585, in-16.

SPIGEL (Adrien), né à Bruxelles, en 1578, mourut en 1625, à Padoue, où il était professeur en anatomie et chirurgie, emploi dont il s'acquitta avec tant de distinction, que le sénat de Venise l'honora du titre de chevalier de Saint Marc, et lui fit présent d'un collier d'or. Ses *Oeuvres* ont été publiées en latin par les soins de Liberalis Crema, son gendre, à Venise, 1627, réimprimée à Amsterdam, 1645, in-fol. On estime surtout le traité : *De humani corporis fabrica*.

SPINA (Alexandre della), religieux du convent de Sainte-Catherine de Pise, de l'ordre de Saint-Dominique, mourut en 1515. Un particulier, dit-on, ayant inventé de son temps les lunettes, vers l'an 1295, et ne voulant pas en découvrir le secret au public, Spina trouva le moyen d'en faire de son invention trois ans après. Quelques auteurs ont écrit que ce qui était alors un secret en Italie, n'en était pas un en France, où les lunettes, disent-ils, étaient en usage dès la fin du xii^e siècle; mais il est difficile à comprendre qu'une chose qui aurait été en France en usage pendant un siècle, ait pu être regardée comme un secret en Italie. Quoi qu'il en soit, c'est une question si l'usage des lunettes, devenu général, a beaucoup étendu les facultés de la vue; si, au contraire, elle ne s'est pas affaiblie par un usage tantôt trop précoce, tantôt trop habituel d'un secours devenu ensuite une nécessité, comme beaucoup d'autres choses, que les sens captivés et assujettis en quelque sorte à un nouveau mode d'être, réclament impérieusement. Ce qu'il y a de certain, c'est que les anciens lisaient jusqu'à cent ans, et que dès l'âge de cinquante ans, la plupart des modernes ne le font plus sans lunettes. Reste à savoir si la mesure des caractères suffit seule pour expliquer cette différence, vu surtout que les presbytes se servent de lunettes, tant pour les petits que pour les grands caractères. (Voy. SALVINO.) On trouve une *Notice* sur Spina dans les *Memorie istoriche degl' illustri Pisani*, par le père Canovaï, t. 2, p. 255.

SPINA ou de L'ESPINE (Alphonse), religieux espagnol de l'ordre de Saint-François, inquisiteur à Toulouse vers l'an 1459, avait été juif, à ce qu'on dit. Il est auteur du livre intitulé : *Fortalitium fidei*; ouvrage très-médiocre, imprimé plusieurs fois, tant in-fol. qu'in-4. Il y en a une édition de Nuremberg, en 1494, in-4.

SPINA (Barthélemy, natif de Pise, mort en 1546, à 72 ans, entra dans l'ordre de Saint-Dominique vers l'an 1494. Il fut maître du sacré palais, et l'un de ceux que le pape choisit pour assister à la congrégation destinée à examiner les matières que l'on devait proposer au concile de Trente. On a de lui divers ouvrages en 3 vol. in-fol.

SPINA (Jean de l'Espine, ou), fameux ministre

calviniste, avait été religieux augustin. Il assista au colloque de Poissy, et échappa au massacre de la Saint-Barthélemy. On a de lui plusieurs livres de morale et de controverse, assez mauvais. Il mourut, en 1594, à Saumur.

* SPINA (Joseph), cardinal, né en 1756, à Sarzane, de parents nobles, étudia la jurisprudence à Rome, et ayant embrassé l'état ecclésiastique, il fut honoré de la confiance de Pie VI, accompagna ce pontife en Toscane, et reçut de lui le titre d'archevêque de Corinthe. Il le suivit en France dans son exil, lui administra les derniers sacrements, et fut son exécuteur testamentaire. L'un des plénipotentiaires envoyés par Pie VII à Paris pour y traiter du concordat, il signa cet acte avec eux, le 15 juillet 1801. (*Voy. CONSALVI.*) Nommé cardinal en récompense de ses nombreux services, il fut légat du pape à Forlì et à Bologne, devint évêque de Palestine, et mourut en 1828, laissant une mémoire respectée.

SPINOLA (Charles), jésuite, était fils unique d'Octave Spinola, comte de Tassocole, grand écuyer et favori de l'empereur Rodolphe II, et petit-fils d'Augustin Spinola, qui se rendit célèbre sous Charles-Quint. Le père Spinola naquit à Gênes en 1564, fut élevé à Nole, sous les yeux du cardinal Philippe Spinola, son oncle, qui était évêque de cette ville, s'y fit jésuite à la fin de 1584, malgré les oppositions de sa famille, étudia les mathématiques sous le fameux Clavius, et les professa avant même d'avoir achevé ses études de théologie. Il demanda ensuite d'être envoyé au Japon, et l'obtint après bien des instances. Il s'embarqua à Lisbonne au mois d'avril 1596, fut pris par les Anglais, qui le menèrent en Angleterre. Ayant été échangé, il se rendit à Lisbonne, et se rembarqua au mois de mars 1598, et prit terre à Nangasaki en 1602. Il y travailla avec zèle et avec succès jusqu'en 1618, qu'il fut pris et mis en prison à Omura : il y demeura quatre ans avec des incommodités inconcevables, et en sortit en 1622 pour être mené à Nangasaki, où il fut brûlé vif le 10 septembre avec le père Sébastien Kimura, le premier prêtre japonais, et quelques autres religieux de sa compagnie, plusieurs autres des deux ordres de Saint-Dominique et de Saint-François, et un grand nombre de laïques. Sa *Vie* a été écrite en italien par le père Fabio Ambrosio Spinola, et dédiée à un seigneur de sa maison, traduite en latin par le père Germain Hugan, et dédiée au célèbre Ambroise Spinola, gouverneur des Pays-Bas. Le père d'Orléans a aussi écrit sa *Vie* en français.

SPINOLA (Ambroise, marquis de), né en 1571, et mort en 1650, était de l'illustre maison de Spinola, originaire de Gênes, et dont les branches se sont répandues en Italie et en Espagne : l'aînée s'établit à Gênes. Il fit ses premières armes en Flandre, à la tête de 9,000 Italiens, la plupart vieux soldats et gens de condition. Il n'y fut pas longtemps sans se signaler. Bientôt après, le roi d'Espagne lui donna ordre de lever cinq régiments, pour s'en former une armée avec laquelle il devait exécuter quelque grand projet; mais la mort de Frédéric, son frère, l'appela ailleurs. Le siège d'Os-

tende trainait en longueur, lorsque Spinola s'étant chargé du commandement, la place se rendit en 1604. Ses services le firent nommer général des troupes espagnoles dans les Pays-Bas. Le comte Maurice de Nassau fut l'homme contre lequel il eut à combattre. Spinola passa à Paris après la reddition d'Ostende. Henri IV lui demanda quels étaient ses projets pour la campagne prochaine. Spinola les lui développa; et le monarque, croyant qu'il avait voulu lui donner le change, écrivit à Maurice le contraire de ce que son rival de gloire lui avait dit. Qu'arriva-il? Spinola suivit de point en point le plan qu'il avait tracé à Henri IV, qui dit à cette occasion : *Les autres trompent en disant des mensonges, et celui-ci m'a abusé en disant la vérité.* L'Espagne ayant conclu, en 1608, une trêve avec les états-généraux, Spinola jouit de quelque repos; mais il fut bientôt troublé par la contestation qui s'éleva sur la succession de Clèves et de Juliers. Spinola reprit les armes, se rendit maître d'Aix-la-Chapelle, de Wesel, et d'autres places. En 1623 il prit Breda, après un siège sagement conduit, et continua de se signaler jusqu'à ce qu'il passa en Italie, où il prit Casal, en 1630. La citadelle de cette ville demeura entre les mains de Toiras, parce que des ordres imprudents, qui venaient régulièrement de Madrid à Spinola, gênaient ses opérations. Il en mourut de chagrin, répétant jusqu'au dernier soupir : *Ils m'ont ravi l'honneur.* Cependant Philippe III avait tant de confiance en ses talents, que Spinola ayant témoigné quelque répugnance à faire le siège de Breda, alléguant la difficulté de l'entreprise et l'incertitude du succès, le roi lui écrivit pour toute réponse : *Marquis, prenez Breda. Moi, le roi.* On demandait au prince Maurice quel était le premier capitaine de son siècle? *Spinola est le second*, répondit-il. Strada, Bentivoglia, Grotius et de Thou ont consigné dans leurs ouvrages les principaux traits de la vie de cet illustre capitaine.

* SPINOLA (Nicolas-Gaetan), cardinal de la même maison, né en Espagne le 20 février 1659, entra jeune dans la prélature romaine, en parcourut tous les degrés, et en remplit les principales charges. Il était président de la chambre apostolique en 1695, et clerc de la même chambre en 1696. En 1706 il fut nommé à la nonciature de Florence, et fait archevêque de Thèbes, *in partibus*. Il était auditeur-général de la chambre apostolique en 1715, lorsque Clément XI le créa cardinal, dans sa promotion du 16 décembre. Le 19 le pape lui donna le chapeau. Le 8 juin 1716, il lui assigna le titre presbytéral de Saint-Sixte, qu'il quitta en 1725, pour celui de Saint-Nérée et de Saint-Achillée. Il était, en 1718, préfet de la congrégation de la *Consulte*. Il le fut depuis de celle des *Confins*. Il mourut à Rome, le 11 avril 1755, âgé de 76 ans.

SPINOLA (Georges), cardinal de la même maison que le précédent, né à Gênes, le 5 juin 1667, fut pendant quelque temps commandeur de l'hôpital du Saint-Esprit à Rome. Ayant été désigné, en 1711, pour la nonciature de Barcelonne, il fut nommé archevêque de Césarée, *in partibus infi-*

delium, le 1^{er} juillet de la même année, et sacré en cette qualité le 7 du même mois. Au mois de juillet 1713, il fut désigné nonce à la cour de Vienne, et fit son entrée solennelle en cette ville, le 11 mars 1714. Clément XI le créa cardinal, le 29 novembre 1719. C'était la quatorzième promotion que faisait ce pape. Spinola n'avait point encore quitté Vienne, et le 18 février 1720, il eut l'honneur de recevoir la barrette des mains de l'empereur. De retour à Rome, la même année, il reçut le chapeau, le 19 décembre, dans un consistoire public, et le 16 janvier suivant, le pape lui assigna le titre presbytéral de Sainte-Agnès *hors des murs*. Clément XI étant mort le 19 mars 1721, et Innocent XIII lui ayant succédé, ce nouveau pontife, le lendemain de son exaltation, nomma le cardinal Spinola son ministre et secrétaire d'état. Il exerça cette charge pendant tout le pontificat de ce pape. Le 12 juin 1729, après l'exaltation de Benoît XIII, il fut fait préfet de la congrégation de l'Immunité, et le 25 juin 1727, nommé légat à Bologne pour trois ans. Le temps de sa légation étant achevé, il revint fixer son séjour à Rome. Il quitta le titre de Sainte-Agnès pour celui de Sainte-Marie *in Transtevere*, et ce dernier encore pour celui de Sainte-Praxède : il passa de l'ordre des prêtres dans celui des évêques, par la mort du cardinal Barberini, doyen du sacré collège, eut l'évêché de Palestrine, et mourut le 17 janvier 1759, dans sa 72^e année. Outre ces cardinaux, la maison de Spinola en a eu plusieurs autres, savoir : — *Jules Spinola*, archevêque de Laodicée, nonce à Vienne, créé par Alexandre VII, dans sa promotion de 1666, cardinal du titre de Saint-Silvestre, puis de Saint-Martin-aux-Monts, évêque de Sutri, de Napi et de Lucques, mort le 11 mars 1701, âgé de 79 ans. — *Jean-Baptiste Spinola*, dit le cardinal de Sainte-Cécile, longtemps gouverneur de Rome, archevêque d'Acerenza, puis de Gênes, créé cardinal par Innocent XI dans la promotion de 1681, mort le 4 juin 1704, âgé de 89 ans. — Enfin, un autre *Jean-Baptiste Spinola*, aussi gouverneur de Rome, et camerlingue de la sainte église, créé cardinal du titre de St.-Césaire, puis des Saints-Apôtres, sous le nom de *San-Cesarino*, par Innocent XII dans la promotion de 1695, mort le 19 mars 1719, âgé de 75 ans.

SPINOSA (Baruch, puis Benoit de), chef des panthéistes modernes, né à Amsterdam en 1652, était fils d'un juif portugais, marchand de profession. Après avoir étudié la langue latine sous un médecin, il employa quelques années à l'étude de la théologie, et se consacra tout à celle de la philosophie. Plus il acquerrait de connaissances, et plus il se formait de doutes sur le judaïsme, que ses rabbins ne pouvaient résoudre. Sa conduite, trop libre à leur égard, le brouilla avec eux. Enfin, un coup de couteau qu'il reçut d'un juif en sortant de la comédie, l'engagea de se séparer tout-à-fait de la communion juidaïque. Il embrassa la religion de Calvin, et fréquenta les églises mennonites ou des arminiens. Ce fut alors qu'il changea son nom Juif de *Baruch* en celui de *Benedictus*. Quoique soumis extérieurement à l'Evangile, il se contenta d'em-

prunter le secours de la philosophie pour la recherche de la vérité, et son orgueilleuse présomption le précipita dans le plus affreux abîme. Pour philosophe avec plus de loisir, il abandonna Amsterdam, et se retira à la campagne, où de temps en temps il s'amusait à faire des microscopes et des télescopes. Cette vie cachée lui plut tellement, qu'il ne put s'en détacher, lors même qu'il se fut établi à la Haye. Il était quelquefois trois mois de suite sans sortir de son logis; mais cette solitude était égayée par les visites qu'il recevait des raisonneurs de tout sexe et de toute condition, qui venaient prendre chez lui des leçons d'athéisme. Spinosa, vieux avant le temps, fut attaqué d'une maladie lente, dont il mourut en 1677, âgé de 45 ans. Il était petit, jaunâtre, avait quelque chose de noir dans la physionomie, et portait sur le visage un caractère de réprobation. Ces traits sinistres n'ont rien d'étonnant dans un homme qui a érigé le premier l'athéisme en système, et en un système si déraisonnable et si absurde, que Bayle lui-même n'a trouvé dans le spinosisme que des contradictions, et des hypothèses absolument insoutenables. L'ouvrage de Spinosa qui a fait le plus de bruit, est son traité intitulé : *Tractatus theologico-politicus*, publié à Hambourg, en 1670, in-4; où il jeta les semences de l'athéisme qu'il a enseigné hautement dans ses *Opera posthuma*, imprimés en 1677, in-4. Le *Tractatus theologico-politicus* a été traduit en français, sous trois titres différents, par Saint-Clair (voy. GLAIN). Le but principal de Spinosa a été de détruire toutes les religions, en introduisant l'athéisme. Il soutient hardiment que Dieu n'est pas un être intelligent, heureux, infiniment parfait; mais que ce n'est autre chose que cette vertu de la nature, qui est répandue dans toutes les créatures. Ce sophiste absurde attribue tout ce qui existe à une aveugle nécessité. Il ne reconnaît dans l'univers qu'une seule substance, à laquelle il donne l'étendue et la pensée pour attributs. Il présente son système sous une forme géométrique. Il donne des définitions, pose des axiomes, déduit des propositions; mais ces prétendues démonstrations ne sont qu'un amas de termes subtils, obscurs et souvent intelligibles. Ses raisonnements sont fondés sur une métaphysique alambiquée, où il se perd, sans savoir ni ce qu'il pense ni ce qu'il dit. Pour affaiblir les preuves de la religion chrétienne, il tâche de déprimer les prédictions des prophètes de l'ancien Testament. Il prétend qu'ils ne devaient leurs révélations qu'à une imagination plus forte que celle du commun : principe absurde, qu'il étend jusqu'à Moïse et à Jésus-Christ même; comme si la force de l'imagination pouvait saisir dans l'avenir les choses qui ne tiennent à rien. A la fin de la première partie de son *Traité de morale*, il nie, d'après Lucrèce, « que les yeux soient faits pour voir, » les oreilles pour entendre, les dents pour mâcher, » l'estomac pour digérer : » il traite de préjugé de l'enfance le sentiment contraire. On peut juger, par ce trait, de la beauté du génie de ce prétendu philosophe. Spinosa avait un tel désir d'immortaliser son nom, qu'il eût sacrifié volontiers à cette gloire la vie présente, eût-il fallu être mis en pièces

par un peuple mutiné : autre vanité ridicule dans un athée. C'est ce fanatisme plus ou moins vif de vanité, d'ostentation, de singularité, qui anime presque tous les ennemis de la religion, et fait le grand mobile de ce qu'on appelle aujourd'hui *philosophes*. Ce n'était que par degrés que Spinoza était tombé dans le précipice de l'athéisme. Il paraît bien éloigné de cette doctrine dans les *Principes de René Descartes*, démontrés selon la manière des géomètres, Amsterdam, 1667, in-4, en latin. « On prétend, » dit un auteur, qu'il avait des mœurs; mais outre » que ces assertions sont toujours vagues et sans » preuves, et qu'un épicurien conséquent ne doit se » priver de rien, qu'en pourrait-on conclure de » plus que pour les anges dégradés et convertis en » démons, qui ne sont ni des âmes charnelles, ni » des esprits bouchés? L'orgueil conduit aux mêmes » précipices que les vices de la chair. L'égarement » de Spinoza provint d'avoir creusé les matières de » la religion, avec une curiosité profane et toute » la témérité de la présomption, comme aussi d'avoir soumis les œuvres de Dieu aux procédés mal » conçus de la géométrie, et les preuves de fait » aux raisonnements d'une vaine dialectique. » Les absurdités du spinozisme ont été solidement réfutées par un très-grand nombre d'auteurs, entre autres par Cuper, dans ses *Arcana atheismi revelata*, Rotterdam, 1676, in-4; par dom François Lami, bénédictin; par Jacquilot dans son *Traité de l'existence de Dieu*; par le Vassor, dans son *Traité de la véritable religion*, imprimé à Paris en 1688; et dans les écrits donnés sur cette matière en ces derniers temps. Voy. les *Mémoires de Nicéron* (tome 15), qui a profité de la *Vie de Spinoza* par Colérus, insérée dans la *Réfutation de Spinoza* par divers auteurs, recueil publié par l'abbé Langlet, 1751, in-12, et d'une autre *Vie* de ce philosophe, par un de ses partisans, 1712, in-8. Les extravagances de Spinoza ont été reproduites en 1770, dans le *Système de la nature*, et victorieusement réfutées en 1771, par M. l'abbé Bergier, dans l'*Examen du matérialisme*, 2 vol. in-12. Les *Œuvres* de Spinoza ont été publiées par le professeur Paulus, Iéna, 1805, 2 vol. in-8, et par A. Gfrærer à Stuttgart, 1850, in-8. Elles ont été traduites pour la première fois en français par M. Emile Saisset, Paris, 1845, 2 vol. gr. in-18. Sa *Vie* dont nous avons parlé, écrite en hollandais, par Lucas, médecin, et publiée sous le nom de Colerus, la Haye, 1706, in-8, a été trad. en français, ibid., 1706, in-8, et en allemand, Francfort et Leipsig, 1755, in-8. Une nouvelle histoire de la vie et des ouvrages de Spinoza a été publiée par Armand Saintes, Paris, 1842, in-8.

SPIRIDION (saint), évêque de Trémithonte, dans l'île de Chypre, confessa généreusement la foi durant la persécution de Maximien-Galère, fut en voyé aux mines après qu'on lui eut arraché l'œil droit et coupé le jarret gauche, assista ensuite au concile général de Nicée en 325, et vécut jusques après le concile de Sardique en 347. Son zèle et ses miracles lui firent un grand nom. Il était si pénétré de respect pour les saintes Ecritures, qu'il ne voulait pas qu'on en changeât les expressions

par une fausse délicatesse de langage. Triphille, évêque de Lédres, ayant, dans un discours qu'il faisait dans une assemblée des évêques de l'île de Chypre, substitué le mot *lit* à celui de *grabat*, dans ce passage de saint Marc (chapitre 9) *Tolle grabatum tuum*, il le reprit vivement, et lui demanda s'il savait mieux que l'évangéliste de quel terme il convenait de se servir. Sozomène rapporte qu'un voyageur fatigué se présenta chez Spiridion en carême, en le priant de lui accorder l'hospitalité. Il le reçut avec une grande charité : mais il ne se trouvait ni pain ni farine dans sa maison; il n'y avait qu'un peu de lard. Considérant la fatigue et le besoin extrême du voyageur, il se mit en oraison, et pria Dieu de le dispenser de la discipline de l'église, fit cuire le lard, commença le premier à en manger, et invita son hôte à en faire autant. Calvin et Kemnitius ont voulu conclure de là que la pratique du jeûne n'était pas alors d'obligation; mais cette histoire même prouve précisément le contraire.

* SPITALIERI DI DESSOLE (le comte), magistrat distingué, né en 1776, mort en Piémont en décembre 1845, était, par sa mère, petit-fils de M. de Monclar, procureur-général du parlement d'Aix. Poète en trois langues, en latin, en italien et en français, il a traduit en vers italiens, les martyrs de Chateaubriand.

* SPITTLER (Louis-Timothée, baron de), né en 1752 à Stuttgart, fut en 1779 nommé professeur de philosophie à l'université de Goettingue; en 1788 il obtint le titre de conseiller aulique du roi de la Grande-Bretagne, électeur de Hanovre. Il revint dans son pays en 1797 comme conseiller privé, fut en 1806 nommé ministre d'état par le roi de Wurtemberg, et président de la direction suprême des études du royaume. Il mourut en 1810. On a de lui en allemand : *Abrégé de l'histoire de l'église chrétienne*, 4^e édit., Goettingue, 1806, in-8; *Histoire du Wurtemberg*, 1785, in-8; *Histoire de la principauté de Hanovre*, 1786, 2 vol. in-8; *Esquisse de l'histoire des états de l'Europe*, Berlin, 1795, 2 vol. in-8; *Histoire de la révolution danoise en 1660*, ib., 1796, in-8. On a de Planck (voy. ce nom), une *Notice* sur Spittler, 1811, in-8, et de Heeren des *Observations dans le Musée patriotique*, Hambourg, 1812, t. 2.

SPIZEL ou SPIZELIUS (Théophile), écrivain protestant, né à Augsbourg ou dans la Styrie, en 1659, remplit pendant vingt-neuf ans les fonctions de diacre et de pasteur de l'église Saint-Jacques, et en 1690, il obtint la dignité d'*ancien*. Il est mort en 1691. Il a composé plusieurs ouvrages. Les plus connus sont deux traités, l'un intitulé : *Felix litteratus*, et l'autre *Infelix litteratus*. Spizelius prétend faire voir, dans ces deux ouvrages, les vices des gens de lettres, et les malheurs qui leur arrivent, quand ils étudient par de mauvais motifs, et plutôt pour eux-mêmes que pour l'amour de Dieu et l'utilité du prochain : vues excellentes, où les savants vrais et prétendus de nos jours trouveraient à profiter. Nous avons encore de lui : une espèce d'essai de Bibliothèque, sous le titre de *Sacra bibliothecarum arcana relecta*, imprimé en 1668, in-8; mais cet *Essai* manque de clarté et de méthode, et

ne s'étend qu'à un petit nombre d'auteurs; *Sinen-sium res litteraria*, Leyde, 1660, in-12; *Confutatio relationis Montesiniane de repertis in America tribus israeliticis*, Bâle, 1661. Voy. MENASSEH-BEN-ISRAËL.

SPON (Charles), né à Lyon en 1609, d'un riche marchand, exerça la médecine dans sa patrie avec beaucoup de réputation. Il cultiva la poésie latine avec quelque succès, et mourut à Lyon en 1684, après avoir publié : en vers héroïques, les *Pronostics* d'Hippocrate, sous le titre de *Sybilla medica*, Lyon, 1661, in-4; *Myologie* en vers, dans la Bibliothèque anatomique de Manget; *Pharmacopée* de Lyon, etc.

SPON (Jacob), fils du précédent, né à Lyon en 1647, employa quelques années à voyager, et revint en France, d'où son attachement à la religion prétendue réformée le fit sortir, en 1685, dans le dessein de se fixer à Zurich en Suisse; mais il mourut en chemin à Vevay, près du lac de Genève. Nous avons de lui divers ouvrages; les principaux sont: *Recherches curieuses d'antiquités*, Lyon, 1685, in-4, ouvrage savant; *Miscellanea eruditæ antiquitatis*, Lyon, 1685, in-fol; aussi curieux pour les inscriptions que pour les médailles; *Voyages d'Italie, de Dalmatie, de Grèce et du Levant, faits en 1675 et 1676*, imprimés à Lyon en 1677, 3 vol. in-12; réimprimés à la Haye en 1680 et en 1689, en 2 vol. in-12. Cet ouvrage est intéressant pour les amateurs d'antiquités et les commerçants; *Réponse à la critique publiée par Guillet contre ces Voyages*, Lyon, 1679, in-12; *Histoire de la ville et de l'état de Genève*, en 2 vol. in-12; réimprimée à Genève en 1700, 2 vol. in-4 et 4 vol. in-12, avec fig. et les *Notes* de Gautier, secrétaire d'état. Cette histoire est pleine de recherches, mais elle n'est pas toujours fidèle. Le style manque de précision, de pureté et d'élégance; *Recherches des antiquités et des curiosités de la ville de Lyon*, 1675, in-8; *Bevanda asiatica, seu de cafe*, Leipzig, 1705, in-4; *Observations sur les fièvres*, 1684, in-12; *Ignotorum atque obscurorum quorundum deorum aræ*, 1676, in-8, avec des notes; *Aphorismi novi ex Hippocratis operibus collecti*, 1684, in-12, grec et latin.

SPONDE (Henri de), né à Mauléon de Soule, bourg de Gascogne, en 1568, d'un calviniste, secrétaire de Jeanne de Navarre, fut élevé dans la religion de son père. Il eut pour parrain Henri de Bourbon (depuis Henri IV). Dans sa jeunesse il annonça beaucoup de goût pour les belles-lettres, et une grande facilité pour apprendre les langues. Il exerçait la charge de maître des requêtes pour le roi de Navarre, lorsque les livres de controverse des cardinaux du Perron et Bellarmin touchèrent son cœur et éclairèrent son esprit. Il abjura, à l'exemple de son frère aîné, le calvinisme en 1694, et accompagna à Rome le cardinal de Sourdis. Quelques années après, il embrassa l'état ecclésiastique, et fut nommé à l'évêché de Pamiers en 1626. Il n'oublia rien pour tirer de l'erreur les hérétiques de son diocèse. Il y établit une congrégation ecclésiastique, des séminaires, des maisons religieuses, et se signala par toutes les vertus épiscopales. Cet illustre prélat finit ses jours à Toulouse en 1645,

âgé de 75 ans. Son principal ouvrage est l'*Abrégé des Annales* de Baronius, 2 vol. in-fol. et la continuation qu'il en a faite depuis 1127, jusqu'à l'an 1622, Paris, 1659, 2 vol. in-fol. (La continuation des Annales de Baronius fut ensuite reprise par Frizon). Quoique cet *Abrégé* ne soit pas parfait, et qu'il y ait presque autant de fautes que dans *Baronius*, il est très-utile pour ceux qui ont les *Annales* de ce cardinal. Il sert à leur rappeler les faits principaux, qui y sont détaillés avec netteté et choisis avec jugement. Pour rendre ce recueil plus complet, Sponde y joignit les *Annales sacrées de l'Ancien-Testament jusqu'à J.-C.*, in-fol., qui ne sont proprement qu'un abrégé des *Annales* de Torniël. On a aussi de Sponde des *Ordonnances synodales*. La meilleure édition de ses *Œuvres* est celle de la Noue, Paris, 1659, 6 vol. in-fol. Son traité *De cameteriis sacris*, 1596, augmenté en 1658, in-4; *Les cimetières sacrés*, Bordeaux, 1599, in-8, renferme des recherches curieuses. Pierre Frizon, docteur de Sorbonne, a écrit sa *Vie*: son *Eloge* se trouve dans Nicéron et dans les *Hommes illustres* de Perrault. — Son frère aîné, Jean de SPONDE, abjura aussi le calvinisme, et mourut en 1595. On a de lui : des *Commentaires* sur Homère, 1606, in-fol.; une *Réponse au Traité* de Bèze sur les *Marques de l'Eglise*, Bordeaux, 1595, in-8.

SPRANGER (Barthélemy), peintre, naquit à Anvers en 1546. Le désir d'apprendre fit concevoir au jeune artiste le projet de voyager: il passa en France, d'où il partit peu de temps après pour l'Italie. Un tableau de *Sorciers* qu'il fit à Rome lui mérita la protection du cardinal Farnèse, qui l'employa à son château de Caprarola. Ce prélat le présenta ensuite au pape Pie V, dont Spranger reçut beaucoup de témoignages d'estime et de générosité. Après la mort de ce pontife, Spranger fut mandé à Vienne pour être le premier peintre de l'empereur. Maximilien II et Rodolphe II le mirent dans l'opulence, et le comblèrent d'honneurs. Spranger, dans ses productions, s'est toujours laissé conduire par son caprice, sans consulter la nature, ce qui lui a donné un goût maniéré. Ses contours sont aussi trop prononcés; mais ce peintre avait une légèreté de main singulière. Sa touche est en même temps hardie et gracieuse, et son pinceau d'une douceur admirable. Il mourut à Prague l'an 1625. On a vu, depuis 1806 jusqu'en 1815, six tableaux de ce maître au musée de Paris; ils ont été rendus à la cour de Vienne.

SPRAT (Thomas), prélat anglais, fils d'un ministre de la province de Devonshire, naquit à Tallaton, en 1656. Il devint l'un des premiers membres de la société royale de Londres, chapelain de George, duc de Buckingham, puis chapelain du roi Charles II, prébendaire de Westminster, et enfin évêque de Rochester en 1684. Ce prélat, aussi versé dans la politique que dans les sciences, mourut d'apoplexie en 1715. Tous ses ouvrages sont bien écrits en anglais. On estime surtout son *Histoire de la société royale de Londres*, 1667, dont on a une mauvaise traduction française imprimée à Genève en 1669, in-8.

* SPRENGEL (Kurt), botaniste, né en 1766 à Bol-

dekow, près d'Anklam, dans la Prusse, où son père était pasteur, fit sous sa direction de rapides progrès dans les lettres et les sciences. Epris d'un goût très-vif pour la botanique, à 14 ans il en avait déjà composé un *Traité à l'usage des dames*. La théologie et la médecine devinrent ensuite l'objet de sa prédilection; mais il abandonna la théologie, et prit, en 1787, ses grades en médecine à l'université de Halle. Il y fut bientôt pourvu d'une chaire, qu'il remplit avec éclat, trouvant encore le loisir de voir les malades et de publier presque chaque année des ouvrages qui ont imprimé une nouvelle direction aux études scientifiques en Allemagne. La botanique, la médecine, et enfin la philosophie (1808), furent successivement l'objet de son enseignement. Ce savant illustre mourut à Halle le 13 mars 1853. Parmi ses nombreux écrits nous citerons : *Histoire pragmatique de la médecine*, en allem., Halle, 1801, 5^e édit. ib. 1821-28, 5 vol. in-8, trad. en franç. par Jourdan, Paris, 1815-20, 9 vol. in-8; *Institutiones rei herbariæ*, Amsterd., 1807, 2 vol. in-8; *Institutiones medicæ*, ibid., 1809-19, 6 tom. en 7 vol. in-8; réimprimés à Milan, 1816-20, 11 vol. in-8. Sprengel a traduit du suédois, le *Voyage au Japon* de Thumberg; du hollandais (avec Forster), la *Description de l'Archipel*, de l'amiral Kingsbergen; du français, la *Nouvelle mécanique des mouvements de l'homme et des animaux*, par Barthez; de l'anglais, la *Médecine domestique*, de Buchan, etc.

* SPRETI (Didier), historien, né à Ravenne en 1414, mort vers 1474, est auteur d'un ouvrage intitulé : *De amplitudine, vastatione et instauratione urbis Ravennæ libr. III*, Venise, 1488 ou 1489, in-4, réimpr. à Ravenne, 1793, 2 vol. in-4, fig., avec la *Vie de Spreti*, par Carrari. — SPRETI (Camillo) a publié : *Compendio storico dell' arte di comporre i Mosàici. etc.*, Ravenne, 1804, in-4.

*SPURZHEIM (Gaspard), médecin, né à Longvich, près de Trèves, le 31 décembre 1776, étudia la médecine à Vienne en Autriche, où il fut reçu docteur. Elève de Gall (voy. ce nom, iv, 22), il se montra partisan enthousiaste de son système et parcourut les diverses parties de l'Europe dans le désir de le propager. De retour à Paris, en 1817, il y prit en 1821 le grade de docteur, et y pratiqua son art avec quelque succès. Il y avait peu de mois qu'il était passé en Amérique et qu'il professait à Boston les doctrines de Gall, lorsqu'il mourut du typhus le 10 novembre 1835. Pendant toute sa vie il avait été associé aux travaux de Gall, et c'est conjointement avec lui qu'il a publié la plupart de ses recherches sur l'anatomie du cerveau. Spurzheim a toutefois apporté quelques modifications au système de ce célèbre médecin. Nous citerons de lui : *Observations sur la folie*, Paris, 1818, in-8; *Observations sur la phrénologie, ou la connaissance de l'homme moral et intellectuel, fondée sur les fonctions du système nerveux*, avec gravures, Paris, 1818, in-8; *Manuel de phrénologie*, 1852, in-12.

SQUIRE (Samuel), savant anglais, né en 1714, évêque de Saint-David, au pays de Galles, mort en 1766, a publié plusieurs ouvrages où il y a de l'érudition et du zèle contre l'incrédulité : *L'ancienne*

histoire des Hébreux vengée; l'Indifférence inexorable en fait de religion, 1748, in-12; *Principes de religion*, 1765; *Isis et Osiris*, de Plutarque, en grec et en anglais, Cambridge, 1744, in-8. Le texte grec est fort exact, et la traduction est estimée. *Essai sur la chronologie et la langue des anciens Grecs; Examen de la constitution anglaise*.

SSEMA-KOUANG, savant chinois, né vers l'an 1018 de notre ère, était fils d'un ministre de l'empereur Ying tsoung. Il devint lui-même ministre de ce souverain et de trois de ses successeurs, et mourut l'an 1086. On raconte de lui le trait suivant : à peine âgé de 4 ans, il s'amusa avec ses jeunes camarades à voir nager des poissons dans un grand vase de terre. Un de ces enfants y tombe et allait se noyer, lorsqu'il eut l'idée de prendre un caillou, et d'en frapper le vase jusqu'à ce qu'il fût brisé. L'eau s'écoula, et l'enfant fut sauvé. Ce trait a été souvent reproduit et célébré par les peintres et les poètes chinois. Jeune encore, il possédait déjà de vastes connaissances, et à 25 ans, créé mandarin d'une grande province, il s'y fit aimer, autant par sa justice que par sa bienfaisance. Il occupa ensuite d'autres charges honorables. Dans un âge avancé il se retira dans une solitude d'où il ne sortait que pour mettre la paix dans les familles, ou répandre des bienfaits, où enfin lorsque l'empereur l'appelait pour écouter ses conseils. Les Chinois le considéraient comme un Confucius, et avaient pour lui un respect sans bornes. C'est dans sa retraite qu'il employa 15 ans à composer une *Histoire de la Chine* qui commence à l'an 405 de l'ère chrétienne. Les Chinois font un grand cas de cet ouvrage, qui est le meilleur qu'ils possèdent en ce genre. On lui attribue divers *Traités* de morale, si nombreux d'ailleurs parmi les Chinois. Voici quelques-unes de ses maximes : *Conseille, et ne commande pas. — Persuade, et ne décide point. — Qu'est-ce que la grandeur suprême ? la faculté de faire du bien. — Sois juste avant d'être libéral ; sois humain avant d'être juste. — L'orgueil peut quelquefois paraître modeste, jamais la vanité. — Le pauvre est l'homme réduit à sa valeur, dépouillé de tout ce qui le déguise. — La bienfaisance manque presque toujours d'adresse, et la reconnaissance de sincérité. — Les larmes de l'innocence opprimée sont les vapeurs qui forment la foudre. — Il n'y a point d'étincelles à négliger. — Défends-toi de goûter des plaisirs qui coûtent des larmes à ton frère. — Ne demande qu'une fois pour toi, mais ne rougis pas de demander avec importunité pour les autres. — Honore ton père dans un vieillard, et dans un enfant aime ton fils. — La religion est le premier frein de l'homme ; la sagesse n'est que le second, etc., etc. S'il est vrai que ces maximes appartiennent à Ssema-Kouang, elles font sans doute son éloge. On trouvera des détails fort étendus sur cet historien dans l'ouvrage du lettré Ma-Touan-lin : *When-hian-thoun-Khan* (Recherche approfondie des anciens monuments), dont la bibliothèque royale de Paris possède deux exemplaires.*

STAAL (madame de), connue d'abord sous le nom de mademoiselle de Lauray, naquit en 1695 à Paris, d'un peintre qui, forcé de s'expatrier, se réfugia

en Angleterre et y mourut. Mademoiselle de Launay reçut sa première éducation dans l'abbaye de Saint-Sauveur, en Normandie, où sa mère s'était retirée. De là elle passa dans un couvent de Rouen, où elle acquit beaucoup d'instruction. A la mort de la supérieure, elle vint à Paris dans un autre couvent. Là, elle fit la connaissance de la duchesse de la Ferté, qui, charmée de son esprit, la conduisit à Versailles. Enveloppée, sous la régence, dans la disgrâce de la duchesse du Maine, chez laquelle elle avait été d'abord femme de chambre, et dont elle gagna ensuite la confiance, elle fut renfermée pendant près de deux ans à la Bastille. La liberté lui ayant été rendue, elle fut fort utile à la princesse, qui, par reconnaissance, la maria avec M. de Staal, lieutenant aux gardes suisses, et depuis capitaine et maréchal-de-camp. Son caractère était mêlé de bonnes et de mauvaises qualités; mais celles-là l'emportaient. Elle mourut en 1730. On a imprimé depuis sa mort les *Mémoires de sa vie*, Londres (Paris), 1735, 4 vol. in-12, composés par elle-même; les deux derniers contiennent 25 lettres mêlées de prose et de vers, et deux comédies. Ces mémoires n'offrent pas des aventures fort importantes; mais elles sont assez singulières. Quelques critiques prétendent que madame de Staal n'a pas dit tout ce qui la regardait dans ses *Mémoires*. Les *Mémoires* seuls ont été imprimés à Paris, 1785, 2 vol. in-12. En 1801, on a publié le recueil de ses *Lettres au chevalier de Mesnil, au marquis d'Héricourt et à M. de Silly*, 2 vol. in-12. Les *Œuvres* de madame de Staal ont été recueillies par Renouard, Paris, 1821, 2 vol. in-8.

STACE (Publius-Papinius-Statius), Napolitain (1), vivait du temps de Domitien, qu'il flatta avec autant de lâcheté que de bassesse. Ce poète latin plaisait fort à cet empereur par la facilité qu'il avait de faire des vers sur-le-champ. Il mourut à Naples vers l'an 100 de J.-C. Nous avons de Stace deux poèmes héroïques dédiés à ce tyran odieux, qu'il place dans le ciel, sans doute entre Octave et Néron : c'est la *Thébaïde*, en 12 livres, et l'*Achilléide*, dont il n'y a que 2 livres, la mort l'ayant empêché de la continuer. Ce poète a encore fait cinq livres de mélanges (*Sylvarum*); c'est un recueil de petites pièces de vers sur différents sujets. On y trouve (liv. 5, c. 2) ces beaux vers si souvent cités contre les hommes sinistres qui se plaisent à perpétuer et à nourrir hors de propos d'accablants souvenirs :

Excidat illa dies atq; : nec postera credant
Sæcula. Nos certe taceamus, et obruta multa
Nocte tegi nostræ patiamur crimina gentis.

Vœu qui néanmoins ne doit pas affaiblir la véracité de l'histoire, obligée de consigner dans ses annales les grands crimes comme les grandes vertus. Les poésies de Stace furent fort estimées de son temps

à Rome; mais le goût avait perdu beaucoup de sa pureté. En cherchant à s'élever, il tombe souvent dans le ton déclamateur, et, à l'égard de ses poèmes héroïques, il a traité son sujet plutôt en historien qu'en poète, sans s'attacher à ce qui fait l'essence de la poésie épique. C'était un homme d'une imagination forte, mais déréglée; cependant, si nous en croyons Huet, Malherbe admirait la *Thébaïde* avec un enthousiasme fougueux, et préférait Stace à Virgile : ce qui ne donne pas une grande idée de son jugement et de son goût. La première édition de ce poète est celle de Rome, 1473, in-fol. Nous citerons celle qui parut en 1600 par les soins de Lindebrog. Le meilleur et le plus ample *Commentaire* qu'on ait sur lui est de Gaspard Barth, 1671, in-4. L'abbé Cornilione a donné une traduction française de Stace, 1778, 1785, 5 vol. in-12. Les *Œuvres complètes* de Stace, avec la traduction, ont été réimprimées en 1820, 5 vol. in-12. Luce de Lancival a donné une imitation en vers de l'*Achilléide*. (Voy. MAROLLES et LUCE de LANCIVAL.)

STACKHOUSE (Thomas), théologien anglais, né en 1680, mort en 1752, se fit un nom par ses écrits contre Tyndal, Collins et Woolston, empiriques de la secte des modernes philosophes. Ses ouvrages les plus estimés sont : *le Sens littéral de l'Ecriture*, 1758, 5 vol. in-8; *Défense de la religion chrétienne*, 1751, in-8; *Histoire nouvelle de la Bible*, 1752, 2 vol. in-fol., plusieurs fois réimprimée.

* STADLER (l'abbé Maximilien), l'un des maîtres les plus distingués de l'ancienne école musicale allemande, naquit au mois d'avril 1748, dans la petite ville de Moelk, sur le Danube. L'empereur Joseph II le fit sortir du couvent où il était entré, et l'appela à Vienne, où Stadler se fit bientôt remarquer par son talent d'organiste et de compositeur. Ses œuvres musicales sont en très-grand nombre, et il a publié deux écrits pour la défense du *Requiem* de Mozart, attaqué par Charles-Marie de Weber. Stadler mourut à Vienne le 8 novembre 1855.

STADIUS (Jean), né à Loënhout, près d'Anvers, en 1527, fut professeur d'histoire à Louvain, et ensuite professeur de mathématiques et d'histoire à Paris, où il mourut en 1579. Joseph Scaliger estimait beaucoup ce savant. On a de lui des *Ephémérides*, Cologne, 1556 et 1570, in-4; *Tabule æqualis et apparentis motus caelestium corporum*, 1560; *Commentarius in Lucium Florum*, Cologne, 1600. Stadius était versé dans l'astronomie; mais il parait avoir été infatué de l'astrologie judiciaire.

* STAEL-HOLSTEIN (Eric Magnus, baron de), né vers 1755 d'une ancienne famille de Suède, entra fort jeune dans la carrière diplomatique, et devint, en 1785, ministre plénipotentiaire près de la cour de France. S'étant lié avec Necker, il épousa sa fille en 1786. Gustave III, qui avait une antipathie très-prononcée pour les principes de la révolution française, rappela son ministre en 1792, peu de temps avant l'époque fatale où il périt victime d'un assassinat. Mais le duc de Sudermanie ayant pris les rênes du gouvernement, repvoja le baron de Staël à Paris où il arriva deux mois après la mort de Louis XVI, et fut alors le seul représentant d'une monarchie auprès de la république française. Bien-

(1) Dante, dans son poème du *Purgatoire*, fait naître Stace à Toulouse; mais il s'est trompé. « Il y a eu deux Stace, dit M. Por-ticelli, le poète Statius Papinius de Naples, et Statius Surculus, ou Ursulus, de Toulouse... Une semblable erreur a été commise » par Placide Lactance qui, à la fin de ses Commentaires sur les poèmes de la Thébaïde et de l'Achilléide, dit en confondant les deux Stace : *Si quis autem unde fuerit (Statius) quærat, invenitur fuisse Tholosensis, quæ civitas Gallie est; ideoque in Galliâ celeberrimè docuit rhetoricam, sed postea veniens in Romam, ad poetriam se transtulit.* » (Notes de M. Porticelli, *Divine comédie*, édit. de Milan, 1804.)

tôt, effrayé de ce qui se passait autour de lui, il se hâta de retourner en Suède, emportant un projet d'alliance que le régent ne crut pas devoir ratifier. Après la chute de Robespierre, le baron de Staël revint à Paris, où il resta jusqu'en 1799, époque où il fut rappelé par le roi Gustave-Adolphe, qui venait d'atteindre sa majorité. Il mourut en mai 1802, à Poligny, en Franche-Comté, se rendant à Coppet, où le mauvais état de sa santé l'obligeait de chercher une retraite.

* STAEL-HOLSTEIN (Anne-Louise-Germaine NECKER, baronne de), née à Paris le 22 avril 1766, fut élevée par sa mère avec une rigueur méthodique que son père s'efforça de tempérer par ses bontés. Le salon de sa mère était fréquenté par les beaux-esprits alors à la mode, et c'est au milieu de leur société qu'elle forma son esprit et qu'elle prit de bonne heure le goût des beaux-arts et de la littérature. A peine âgée de 15 ans, elle fit des extraits de l'*Esprit des lois*, en y joignant ses *Réflexions*; à vingt, elle fut mariée au baron de Staël (voy. l'art. suivant). Son nouvel état ne changea rien à ses goûts, et elle continua à cultiver les lettres. Cependant le torrent révolutionnaire entraînait tout autour d'elle. Son père, victime de l'incendie qu'il avait contribué à allumer, échappa par la fuite à la fureur du peuple; mais la position de son mari la ramena bientôt à Paris. Pressentant la catastrophe du 10 août, elle rédigea un *plan d'évasion du roi*, et elle adressa plus tard au gouvernement révolutionnaire une *défense de la reine*. Madame de Staël connut Bonaparte en 1797, et, soit que ses principes politiques ne fussent pas en harmonie avec ceux de ce génie audacieux, ou qu'elle ait eu part à un écrit de son père, dans lequel le premier consul n'était pas ménagé, elle fut exilée d'abord en 1801, et une seconde fois en 1807. L'Allemagne, la Russie et l'Angleterre la virent tour à tour, et reçurent l'hommage qu'elle offrait à tout ce qui souriait à sa brillante imagination. Enfin, à la restauration, elle put revoir ce Paris qu'elle avait quitté avec tant de regrets; elle s'y environna de nouveau de ce que la société offrait de plus brillant, et son salon devint comme un cabinet diplomatique, où l'on discutait sur les affaires d'état. Au 20 mars 1815, elle se rendit à Coppet, et refusa l'invitation qui lui fut faite au nom de Napoléon de revenir à Paris, « où l'on avait besoin » d'elle pour propager les idées constitutionnelles. Dans le temps, on publia qu'elle avait contribué par ses démarches à la coalition qui renversa l'empire; mais il n'en est rien. En 1816, elle entreprit un second voyage en Italie, et séjourna quelque temps à Pise. A son retour, les maux dont elle se plaignait depuis longtemps prirent un caractère plus grave, et elle mourut à Paris le 14 juillet 1817. Elle a laissé un fils (voy. plus bas) et une fille mariée à M. le duc de Broglie. La lecture de son testament fit connaître le deuxième mariage qu'elle avait contracté avec M. de Rocca. Les *Œuvres* de madame de Staël ont été publiées par son fils, Paris, 1820, 17 vol. in-8, précédées d'une *Notice* sur les écrits et le caractère de l'auteur, par madame Necker de Saussure, sa parente. Cette *Notice* est curieuse, non par les détails qu'elle donne sur la vie de ma-

dame de Staël, dont elle ne parle guère, mais par le ton d'enthousiasme et les éloges outrés qu'on y trouve depuis le commencement jusqu'à la fin. Les principaux écrits de madame de Staël sont : *Delphine*; *Corinne, ou l'Italie*; *De l'influence des passions sur le bonheur des individus*; *De la littérature, considérée dans ses rapports avec les institutions sociales*; *De l'Allemagne*; Savary-Rovigo, alors ministre de la police, fit saisir et mettre au pilon les dix mille exemplaires de la première édition de cet ouvrage, quoiqu'il eût été préalablement approuvé par la censure, et elle reçut de plus l'ordre de sortir de France dans trois jours. *Considérations sur les principaux événements de la révolution française*, ouvrage posthume. Madame de Staël avait reçu de la nature des dons et des qualités rares dans une personne de son sexe; mais, nourrie dans les principes de la réforme, environnée dès son berceau d'esprits faux et brillants, et accoutumée à n'envisager dans les objets soumis à ses études que ce qui plait à l'imagination ou flatte l'orgueil, elle fut privée de la connaissance de ces principes fermes et stables qui maîtrisent nos inclinations et fixent notre raison; aussi tout s'est-il senti en elle de ce premier vice de son éducation. Elle n'a aimé que ce qui était conforme aux goûts qu'on lui avait inspirés; elle ne s'est passionnée que pour les affections de famille; ce qui fait dire à un homme d'esprit que c'était un phénomène curieux que la perpétuelle admiration que tous les membres de la famille Necker professaient les uns pour les autres. On voit, en effet, Necker célébrer avec enthousiasme les vertus de sa femme et les talents de sa fille; madame Necker recueillant, en extase, tout ce qui sort de la bouche de son époux; madame de Staël, toujours à genoux devant leur image, leur rendre presque le culte d'adoration; et ses enfants, dans le monument qu'ils ont élevé à sa mémoire, la préconiser comme la merveille la plus étonnante de la nature. Madame de Staël s'occupa beaucoup de politique; mais si elle a obtenu de brillants succès dans un parti qu'elle anima longtemps, et dont elle dirigea les efforts, elle a été appréciée à sa juste valeur par des écrivains dont l'autorité mérite bien quelque considération. « Je ne crois pas, dit M. de Bonald, qu'il y » eût en Europe un écrivain moins appelé à écrire » sur la politique; et madame de Staël a fait la » même méprise qu'avait faite Necker en gou- » vernant. Necker était un homme d'affaires et » un littérateur, et il se crut un homme d'état. » Madame de Staël s'est tout-à-fait trompée lors- » qu'elle a voulu traiter de la constitution de la so- » ciété; sa doctrine politique est toute en illusions, » sa doctrine religieuse en préventions ou en pré- » jugés, et sa doctrine littéraire en paradoxes. » Bonaparte, qu'elle n'aima jamais, parce qu'il ne voulut jamais s'abaisser à recevoir ses leçons, la blessa vivement dans une conversation où, avec son talent et son esprit ordinaire, elle lui traça le plan qu'il aurait dû embrasser dans son administration : Madame, lui dit-il, a-t-elle nourri ses enfants? Cette interruption fut sentie, et, depuis cette époque, elle lui témoigna autant de haine qu'elle avait témoigné d'enthousiasme pour le vainqueur d'Italie. — Les

ouvrages de madame de Staël peuvent être divisés en trois classes : les romans, les œuvres littéraires et les ouvrages politiques. *Delphine* et *Corinne* jouirent d'un succès auquel l'auteur ne fut pas insensible. On dit qu'elle a voulu se peindre elle-même dans ces deux romans. *Delphine*, dit madame Necker de Saussure, est la réalité de madame de Staël dans sa jeunesse, comme *Corinne* en est l'idéal. Si elle a eu cette prétention, on peut juger quelle opinion elle avait d'elle-même. « *Delphine*, dit Chénier, est précisément la première des femmes possibles... On ne doit comparer aucune femme à *Corinne* ; c'est *Delphine* encore, mais perfectionnée. L'ensemble de *Corinne* est imposant ; mais l'auteur y exige une admiration respectueuse, un culte même pour les deux principaux personnages. » L'ouvrage de madame de Staël sur l'Allemagne est, à notre avis, ce qu'elle a laissé de plus judicieux et de mieux pensé ; il y a bien quelques paradoxes, de la passion, dans ce qu'elle embrasse comme dans ce qu'elle rejette ; mais elle analyse avec le coup d'œil rapide du génie les chefs-d'œuvre de la littérature allemande, et son style emprunte les couleurs de chaque genre de poésie qu'elle passe en revue ; elle développe avec un talent supérieur les principaux systèmes des philosophes allemands, et éclaircit les ténèbres dans lesquels ils semblent s'envelopper. Nous ne ferons pas le même éloge de son traité de *l'Influence des passions*, que nous regardons comme dangereux et peu digne de la plume d'une femme. Madame de Staël n'a pas laissé sur ses liaisons une réputation à l'ombre de toute critique ; elle avait des passions, mais elle eût pu ne pas en instruire le public. Parmi les ouvrages politiques de cette femme si spirituelle, celui qui a fait le plus de sensation est sans contredit les *Considérations sur les principaux événements de la révolution française*. Voici le jugement qu'en porte M. de Bonald : « Les sujets des ouvrages de madame de Staël étaient dans l'habitude de son esprit, la nature de son talent et le genre de ses connaissances. Celui-ci est d'un tout autre intérêt ; mais, quoiqu'il traite de politique et de la révolution, il n'a pas un autre caractère que ses aînés. C'est encore un roman sur la politique et la société ; c'est encore *Delphine* et *Corinne* qui font de la politique comme elles faisaient de l'amour. Deux sentiments dominant dans son ouvrage : sa tendresse pour son père, son admiration pour l'Angleterre. Quand Necker est accusé, sa fille ne cherche pas à le justifier, elle le loue ; quand il est loué, elle n'applaudit pas, elle le divinise. En Angleterre, tout est parfait : c'est le paradis de l'Europe et le flambeau du monde... Cet ouvrage n'ajoute certainement rien à la réputation d'esprit dont l'auteur jouit, et il y a, ce me semble, moins d'éclat de style que dans ses autres productions ; et peut-être, par l'exagération de ses idées libérales, l'amertume de ses censures, l'injustice de ses jugements, laisserait-il une idée moins favorable de la bonté de son caractère. En général, les écrivains réformés n'ont pas mieux traité de la politique que de la religion. Leibnitz reprochait de graves erreurs à Puffendorf ; ceux qui sont venus plus tard ont enchéri sur lui, et

» madame de Staël sur tous les autres. C'est à cette » politique que l'Europe doit la souveraineté populaire et ses inévitables conséquences. Jurieu, qui » passait même parmi les siens pour un homme » emporté, avait dit : *Le peuple est la seule autorité qui n'ait pas besoin d'avoir raison pour valider ses actes*. Madame de Staël va plus loin encore, en » appuyant sa politique sur le principe même de la » réforme. *Il n'est aucune question, dit-elle, ni morale ni politique, dans laquelle il faille admettre ce qu'on appelle l'autorité ; la conscience des hommes est en eux une révélation perpétuelle, et leur raison un fait inaltérable*. Et il suit de là inévitablement » que tous ceux qui ne pensent pas comme madame » de Staël n'ont ni conscience ni raison ; et c'est » aussi la conclusion qu'elle en tire. » *Observations sur l'ouvrage de madame de Staël*, par M. de Bonald. (Voy. NARBONNE.)

* STAEL (Auguste, baron de), fils des précédents, né vers 1790, s'est fait une réputation honorable par ses travaux, moins brillants qu'utiles. Il coopéra à la fondation de diverses sociétés philanthropiques, concourut au perfectionnement de l'agriculture par ses essais, et mourut à Coppet le 17 novembre 1827, à 57 ans. Outre des éditions des *Œuvres* de sa mère et de son aïeul, il a publié *des lettres sur l'Angleterre*, et divers autres écrits, qui ont été recueillis, Paris, 1829, 3 vol. in-8, précédés d'une *Notice* sur l'auteur par sa sœur, Mad. la duchesse de Broglie. M. Monnard, membre de la société Vaudoise d'utilité publique, avait déjà publié une *notice sur Auguste de Staël*.

* STAFFORD (Antoine), littérateur renommé, né vers 1577 dans le comté de Northampton, d'une illustre famille, mort à Londres en 1644, est auteur des ouvrages suivants : *Niobé dissoute dans le Nil*, ou *le Siècle de Niobé noyé dans ses larmes*. Cet écrit, malgré son titre bizarre, renferme de belles pensées, et le style en est pur et naturel ; *Méditations et Résolutions ; la Vie et la mort de Diogène ; l'Orgueil de l'honneur ; la Gloire du sexe*, ou *la Vie de la vierge Marie*. Stafford eut à endurer, au sujet de ce livre, les attaques des puritains, dont il sortit vainqueur ; *Le Triomphe de l'honneur et de la vertu sur la mort*, manifesté dans *la vie et la mort de Henri lord Stafford*, in-4.

STAFFORD (Guillaume-Howard, comte de), second fils de Thomas duc de Norfolk, né en 1611, avait donné des preuves de sa fidélité à Charles I^{er} qui le créa lord, vicomte et baron de Stafford, et à Charles II qu'il suivit dans l'exil. Ses vertus le faisaient estimer des protestants autant que des catholiques. Le scélérat Oates l'accusa, en 1678, d'être un chef d'une conspiration chimérique, dans laquelle il faisait entrer tous les catholiques. Ce malheureux déposa qu'il lui avait vu remettre une commission signée du père Oliva, général des jésuites ; deux autres témoins jurèrent qu'il avait voulu les engager à tuer le roi. L'infamie des délateurs, l'absurdité des dépositions, la conduite irréprochable, la fidélité de Stafford, et les preuves qu'il apporta pour sa défense, n'empêchèrent pas que les pairs eux-mêmes, à la pluralité de vingt-quatre voix, ne le déclarassent criminel. Son cou-

rage ne l'abandonna point : vieux et infirme, il demanda en partant pour le supplice, qu'on le couvrit d'un manteau : « Je pourrais, dit-il, trembler de froid ; mais, grâce au ciel, je ne tremblerai pas de peur. » Il désavoua sur l'échafaud la morale corrompue qu'on attribuait à l'Eglise catholique. « Je meurs, ajouta-t-il, dans l'espérance que l'illusion se dissipera bientôt, et que la force de la vérité obligera tout le monde à faire réparation à mon honneur. — Nous vous croyons, milord, s'écria le peuple, touché jusqu'au larmes ; que le ciel vous bénisse, milord ! » Il reçut, en priant, le coup de la mort le 29 décembre 1680, dans la 69^e année de son âge. Voltaire, dont le témoignage ne peut nous être suspect en cette matière, blâme avec raison Charles II de n'avoir pas osé lui donner sa grâce. « Faiblesse infâme, dit-il, dont son père avait été coupable, et qui perdit son père. Cet exemple prouve que la tyrannie d'un corps est toujours plus impitoyable que celle d'un roi. Il y a mille moyens d'apaiser un prince, il n'y en a point d'adoucir un corps entraîné par les préjugés. Chaque membre, enivré de cette fureur commune, la reçoit et la redouble dans les autres membres, et se porte à l'inhumanité sans crainte, parce que personne ne répond pour le corps entier. » Voyez, sur la mort du comte de Stafford, l'excellente *Apologie des catholiques*, par Arnould.

STAFFORD. Voy. STAFFORD.

* STAGNI (Alexandre), né en 1760 à Montfalcon dans le Frioul, et mort le 10 juillet 1856, est auteur de plusieurs ouvrages dont les principaux sont : *Alcuni saggi concernenti i principali caratteri della storia ecclesiastica*, 1790; *Dell' influenza della cattolica religione sul bene del principato e della società*, 1790; *Opera teologica politica* (contre le synode de Pistoie), 1795; *Le prove filosofiche politiche della religione*, 1852.

STAHL (Georges-Ernest), médecin allemand, naquit à Anspach en Franconie en 1660. Après de brillantes études faites à Iéna, il fut nommé en 1687 médecin de la cour du duc de Saxe Weimar. Lorsque l'université de Halle fut fondée en 1694, la chaire de médecine lui fut conférée. Sa manière d'enseigner, la solidité de ses ouvrages, les heureux succès de sa pratique, concoururent à lui faire une réputation des plus brillantes. Stahl fut appelé à Berlin en 1716, et il y eut les titres de conseiller de la cour et de médecin du roi. Il mourut en 1754, âgé de 75 ans. Ce grand médecin a soutenu quelques opinions singulières, et qui, pour être vraies à un certain point, ne laissent pas d'avoir un air paradoxal. Tel est son système de l'autocratie de l'âme sur le corps, en santé et en maladie, système qui lui suscita beaucoup d'adversaires, et en même temps d'admirateurs (Voy. SAUVAGES, François). Selon son opinion, un médecin ne doit opérer qu'en suivant attentivement les effets de l'âme sur le corps. On ne peut douter que ces effets ne soient réels et même d'un résultat très-sensible, vu qu'ils s'étendent jusqu'à la physionomie et les accessoires les plus indifférents de la constitution (voy. RIVALLI, RICHTER); mais il serait téméraire de vouloir, dans tous les cas, les déterminer et les suivre.

C'est par son intelligence en chimie que Stahl s'est surtout rendu recommandable. Il en puisa le fond dans des ouvrages qui, avant lui, étaient presque ignorés, et dont il répandit la connaissance aussi bien que l'usage : c'étaient ceux du fameux Becher, qu'il commenta, rectifia et étendit. Il puisa aussi beaucoup dans les livres de Kunckel, et fit un grand nombre de découvertes utiles. Plusieurs de ses remèdes ont eu et ont encore une grande vogue : telles sont les *pilules balsamiques*, la *poudre antispasmodique*, son *essence alexipharmaque*, etc. La métallurgie lui a les plus grandes obligations; son petit *Traité latin* sur cette matière, 1697, est excellent. Ses principaux ouvrages sont : *Experimenta et observationes chemicæ et physicæ*, Berlin, 1751, in-8; *Dissertationes medicæ*, Halle, 2 vol. in-4. C'est un recueil de thèses sur la médecine; *Theoria medica vera*, 1757, in-4; *Opusculum chimio-physico-medicum*, 1740, in-4; *Traité sur le soufre tant inflammable que fixe*, en allemand, trad. en français par le baron d'Holbach, Paris, 1766, in-12; *Negotium otiosum*, Halle, 1720, in-4. C'est principalement dans cet ouvrage qu'il établit son système de l'action de l'âme sur le corps; *Fundamenta chemicæ dogmaticæ et experimentalis*, Nuremberg, 1747, 5 vol. in-4, en français, par Demachy, Paris, 1757, 6 vol. in-12; *Traité sur les sels*, en allemand, et en français par le baron d'Holbach, Paris, 1771; *Commentarium in metallurgiam Becheri*, 1725.

STAHREMBERG (Conrad-Balthasar, comte de), chevalier de l'ordre de la Toison-d'or, président du conseil de la régence de l'Autriche inférieure, et gouverneur de Vienne durant le siège qu'en firent les Turcs en 1685, s'acquit une gloire immortelle par la belle défense qu'il fit de cette place durant deux mois, et le temps qu'il donna par-là au roi de Pologne et aux princes d'Allemagne de venir à son secours. Il mourut à Vienne, dans un âge fort avancé, l'an 1687. — Il ne faut pas le confondre avec le comte Guido-Balde de Stahremberg, né en 1657, qui, après s'être signalé en diverses occasions, notamment à la bataille de Zenta, où, sous le prince Eugène, il commandait l'aile droite des Impériaux, remporta en Espagne divers avantages en faveur de l'archiduc Charles, proclamé roi après la mort de Charles II. Il gagna, le 10 août 1710, la célèbre bataille de Saragosse, qui ouvrit pour la seconde fois à Charles le chemin de Madrid. Il fut moins heureux à Villaviciosa, où, quoique resté maître du champ de bataille, il fut obligé de se retirer, par le malheur arrivé au général Stanhope, fait prisonnier à Brihuega avec 5,000 Anglais. L'année suivante, il secourut la forteresse de Cardone, et prit toute l'artillerie des assiégeants. Après la fin de la guerre il vécut tranquillement à Vienne, aussi respecté pour ses vertus que considéré pour ses talents militaires, et mourut dans cette ville le 7 mars 1757.

STALENS (Jean), né en 1595, à Calcar, dans le duché de Clèves, curé de Rées dans le même duché, y montra beaucoup de zèle à préserver son troupeau des nouvelles erreurs, et à ramener à la foi de l'Eglise ceux qui les avaient adoptées. Il entra ensuite dans la congrégation de l'Oratoire, et

mourut à Kévelaër le 8 février 1681, après avoir publié plusieurs ouvrages de controverse, dont les principaux sont : *Syntagma controversiarum fidei*, 2 vol.; *Papissa, monstruosa et mera fabula*, Cologne, 1639, in-12, ouvrage savant dont Bayle et Blondel ont profité pour réfuter cette fable si chère aux fanatiques de leur communion (Voy. BENOÎT III.) *Instruction pour connaître l'Eglise, une, sainte et romaine*, 1637, en allemand, etc.

STALPART VAN DER WIEL (Corneille), chirurgien et médecin de la Haye sa patrie, né l'an 1620, mort vers 1668, est connu par un ouvrage intitulé : *Observationes variores medicæ, anatomicae et chirurgicae*, Leyde, 1687 et 1727, 2 vol. in-8, avec fig. et traduit en français par Planque, Paris, 1758, 2 vol. in-12. L'auteur l'avait d'abord publié en Hollandais, La Haye, 1682, 1686, in-8.

* STANCARI (François), l'un des premiers promoteurs de l'hérésie en Pologne, né en 1501 à Mantoue, ayant embrassé l'état ecclésiastique, l'abandonna pour se marier. Chassé d'Italie, il essaya de s'établir en Allemagne et d'y former une école; mais on ne le lui permit pas. L'évêque de Cracovie, qui ignorait son changement de religion, lui confia une chaire d'hébreu; Stancari glissa dans ses leçons le venin de l'hérésie : l'évêque en fut averti; et, s'en étant assuré, il le fit mettre en prison. Les sollicitations de quelques seigneurs le firent remettre en liberté. Encouragé par le nombre et le crédit de ses protecteurs, il fonda en 1550 un temple réformé à Pinczowie, où il attira beaucoup de monde et dressa des règles pour les nouvelles églises de Pologne. Ayant été envoyé professer l'hébreu à Koenigsberg, il y eut un vif démêlé avec Osiander (voy. ce nom, vi, 514), au sujet de la justification et de la qualité sous laquelle Jésus-Christ est notre médiateur. Osiander prétendait que c'était en qualité de Dieu, et que Jésus-Christ était notre justice selon sa nature divine. Stancari, croyant trouver une erreur dans cette doctrine, la combattit avec feu, mais tomba lui-même dans une erreur opposée, en soutenant que Jésus-Christ n'est notre médiateur que selon sa nature humaine. Son opinion fut condamnée dans plusieurs synodes. Il écrivit pour la justifier. On lui répondit, et il résulta de ces différends une lutte qui ne finit qu'avec lui. Il se plaint des persécutions qu'on lui fit éprouver, et compare les synodes qui le condamnèrent aux conciles célébrés contre saint Athanase : *Hoc modo, dit-il, Constantius imperator arianus.... novem concilia celebravit contra S. Athanasium quem miris modis afflixerant..... sed tandem veritas vicit*. La comparaison était un peu ambitieuse. On a de lui, une *Grammaire hébraïque*, Bâle, 1546; une *Exposition de l'épître de saint Jacques, avec la conciliation de quelques passages de l'Ecriture*, Bâle, 1547, in-8. Bayle remarque que cette conciliation est tirée mot pour mot des *Commentaires* de Bullinger; *De trinitate et mediatore Domino nostro Jesu Christo, adversus Henricum Bullingerum, Petrum martyrem, Joannem Calvinum, et reliquos Tigurinæ ac Genevensis ecclesiæ ministros, Ecclesiæ Dei perturbatores*: c'est celui de ses ouvrages où l'on peut le mieux étudier sa doctrine. *De Trinitate et unitate Dei, deque in-*

carnatione Domini nostri Jesu Christi contra tritheitas, arianos, eutychianos, macharianos, cerinthianos, ebionitas et photinianos; Opus novum de reformatione tum doctrinæ christianæ, tum veræ intelligentiæ sacramentorum, cum matura consideratione et fundamento Scripturæ sanctæ et concilio SS. PP., Bâle, 1547, in-8; *De decem captivitatibus Judæorum; De sanguine Zachariæ*, etc. On trouve l'indication de ses ouvrages dans l'*Epitome* de Gesner, page 207. Stancari mourut à Stobnitz le 11 novembre 1574, âgé de 75 ans. Stanislas Orichovius écrivit contre lui un livre intitulé *Chimæra*, Cologne, 1565, in-8, qui contient, dit Bayle, beaucoup de raisons et beaucoup d'injures. C'était l'usage entre ces premiers réformateurs, tant ils étaient peu d'accord sur les principes de leur réformation.

STANDONCH (Jean), docteur de la maison et société de Sorbonne, né à Malines en 1445 d'une famille obscure, alla achever ses études à Paris, et fut fait régent dans le collège de Sainte-Barbe, puis principal du collège de Montaigu. Ce dernier collège reprit son ancien lustre, et il en fut regardé comme le second fondateur. Ayant parlé avec liberté sur la répudiation de la reine Jeanne, femme du roi Louis XII (voy. JEANNE de FRANCE), il fut banni du royaume pour deux ans. Il se retira alors à Cambrai, où l'évêque, allant partir pour l'Espagne, le fit son vicaire spécial pour tout le diocèse. Standonch retourna à Paris après le temps de son exil, et continua de faire fleurir la piété et l'étude dans le collège de Montaigu. Il y établit les clercs nommés les *Frères de la vie commune* ou de saint Jérôme (voy. GÉRARD le GRAND), qui avaient déjà ouvert avec succès plusieurs écoles dans les Pays-Bas. Standonch leur bâtit des maisons à Cambrai, Valenciennes, Malines et Louvain. Il dressa des règlements pour ces maisons. Du Boulay (*Histoire de l'université de Paris*, tom. 6, pag. 948), et l'abbé Ladvocat prétendent que ces règlements fournirent à saint Ignace, qui demeura quelque temps au collège de Montaigu, le plan de sa compagnie; mais ceux qui ont quelques connaissances des règlements qui ont été en vigueur au collège de Montaigu, de même que dans les maisons que Standonch a fondées aux Pays-Bas, n'en croient rien. Les constitutions des jésuites portent tellement l'empreinte du caractère de saint Ignace, qu'on ne peut soupçonner qu'il les ait empruntées d'un autre. Standonch mourut saintement au collège de Montaigu en 1504, après avoir rempli la place de recteur de l'université, et avoir converti beaucoup de pécheurs par ses sermons.

STANHOPE (Jacques, comte de), d'une ancienne famille du comté de Nottingham, naquit en 1675. Il suivit en Espagne Alexandre Stanhope, son père, qui fut envoyé extraordinaire en cette cour au commencement du règne du roi Guillaume III. Le séjour de Madrid lui acquit la connaissance de la langue espagnole. Il voyagea en France et en Italie pour apprendre le français et l'italien. De retour en Angleterre, il prit le parti des armes, et se distingua au siège de Namur sous les yeux du roi Guillaume, qui le gratifia d'une compagnie

d'infanterie. Il s'éleva de grade en grade jusqu'à celui de lieutenant-général. En 1709, il fut nommé commandant en chef des troupes anglaises en Espagne. Le 27 juillet 1710, il remporta près d'Almenara une victoire qui fut attribuée à sa conduite et à sa valeur, et dont il fut remercié publiquement par le roi Charles, archiduc d'Autriche. Le 20 août suivant, il acquit beaucoup de gloire au siège de Saragosse, ainsi que le 9 décembre de la même année, à la défense de Brihuega, où il fit une vigoureuse résistance; mais il fut obligé de céder au nombre, et de se rendre prisonnier de guerre. Après avoir été échangé, en 1712, contre le duc d'Escalonne, vice-roi de Naples, il retourna en Angleterre, où il fut favorablement reçu de toute la cour. Le roi George, étant parvenu au trône, le fit secrétaire d'état et membre du conseil privé. En 1714, il l'envoya à Vienne. Il était plénipotentiaire au congrès de Cambrai, lorsqu'il mourut à Londres en 1721, à 50 ans. Bon politique et grand capitaine, citoyen zélé, honnête homme, il s'acquit les cœurs des sujets, et mérita les regrets de son prince. C'est lui qui s'empara, en 1708, du Port-Mahon et de l'île Minorque que les Anglais ont possédés jusqu'en 1781.

* STANHOPE (Philippe, comte de), fils du précédent, mort en 1786, fut élevé par le comte de Chesterfield, son oncle. Exempt d'ambition et possesseur d'une grande fortune, il consacra sa vie à la culture des lettres et des sciences. Membre de la chambre des pairs, il n'assistait à ses séances que dans les occasions importantes. Il n'a laissé aucun ouvrage; mais il a fait imprimer à ses frais ceux de Robert Simson, et on lui doit la belle édition des *Œuvres d'Archimède*, imprimées à Oxford, en 1792, sous la direction de J. Torelli, de Vérone.

* STANHOPE (Charles, comte de), fils puîné du précédent, né en 1735. Conduit à Genève par son père qui s'y rendait pour consulter les médecins sur la santé de son fils aîné, il y termina ses études, sous la surveillance d'habiles maîtres, fit de grands progrès dans les sciences physiques, et à 48 ans remporta le prix proposé par l'acad. de Stockholm sur la vibration du pendule. De retour en Angleterre, il y fit de nombreuses expériences, particulièrement, sur les moyens de garantir les édifices de l'action du feu; et imagina deux nouvelles machines arithmétiques, pour faciliter les opérations les plus compliquées de l'addition et de la soustraction (voy. NEPER et J.-F. SERVOIS). Il prit aussi une part très-active aux discussions qui suivirent la découverte de Franklin sur l'électricité. Elu membre de la chambre des communes en 1780, il s'y joignit à l'opposition pour demander la fin de la guerre d'Amérique et la réforme parlementaire. A la mort de son père en 1786, il lui succéda dans la pairie. Lorsque la révolution française éclata, il s'en montra le zélé partisan, et en prit la défense contre Burke (voy. ce nom, II, 292) dans des *Lettres* qui furent traduites en français. En 1792, il défendait avec chaleur le fameux bill de Fox, sur la liberté de la presse. L'année suivante il s'opposa mais inutilement, à ce que l'Angleterre fit la guerre à la France; il s'abstint pendant près de cinq ans d'assister aux

séances du parlement; il y reparut en 1800, pour demander que des négociations fussent immédiatement ouvertes avec la république française. Cette motion fut encore rejetée. Il sollicita plusieurs fois l'abolition de la traite des nègres, et se montra partout et constamment partisan de la paix. Il termina sa carrière parlementaire par la motion de rédiger en un seul code les lois innombrables de l'Angleterre. Il mourut d'une hydropisie de poitrine le 15 septembre 1816. On doit à lord Stanhope plusieurs inventions utiles, entr'autres la presse typographique qui porte son nom et de nouveaux procédés pour brûler la chaux et pour couvrir les maisons; et dès 1792, il avait fait des expériences sur la navigation à la vapeur.

STANISLAS (saint), né en 1050 de parents illustres par leur naissance et par leur piété, fit ses études à Gnesne et à Paris. De retour en Pologne en 1059, il fut élu évêque de Cracovie en 1071; mais ayant repris vivement Boleslas II, roi de Pologne qui avait enlevé la femme d'un Polonais, ce prince, aussi cruel que voluptueux, le tua de sa propre main, dans la chapelle de Saint-Michel, le 8 mai 1079, où il expira martyr de son zèle. On raconte que, dans un procès que lui suscita ce prince inique, il ressuscita un mort pour déposer en sa faveur; mais les auteurs contemporains ne parlent point de ce miracle. A la chapelle où il fut tué, on a bâti une belle église, qui est sous la direction des Pères Paulins; mais son corps se conserve dans la cathédrale, où on lui a construit un superbe mausolée.

STANISLAS KOSTKA (saint), fils de Jean Kostka, sénateur polonais, et de Marguerite Kriska, sœur du palatin de Mazovie, né au château de Rostkou, en 1550, se distingua dès l'enfance par une tendre et fervente piété, et entra chez les jésuites après avoir surmonté avec beaucoup de courage et de constance les obstacles que sa famille apportait à sa vocation. Ses progrès dans la vertu en firent un saint dès le noviciat, durant lequel il mourut à Rome en 1568, âgé de 18 ans. Le pape Clément VIII le béatifica en 1604. Le père d'Orléans a écrit sa Vie, Paris, 1752, in-12. Son corps repose dans une urne de lapis-lazuli, à Rome, dans l'église de Saint-André, autrefois le noviciat des jésuites, mais l'on admire surtout dans la chapelle qui lui avait servi de chambre, sa belle statue de marbre noir et blanc dont le sculpteur a tiré si ingénieusement parti. La Vie de saint Stanislas Kostka, traduite de l'italien de Cépari par Calpin, a été souvent réimprimée; elle fait partie des livres que les jésuites mettent entre les mains de leurs élèves.

STANISLAS I^{er} (LECKZINSKI ou LESZCZINSKI), roi de Pologne, grand-duc de Lithuanie, duc de Lorraine et de Bar, né à Lemberg, dans la Grande-Pologne, le 20 octobre 1682, du grand-trésorier de la couronne, fut député en 1704 par l'assemblée de Varsovie, auprès de Charles XII, roi de Suède, qui venait de conquérir la Pologne. Il était alors âgé de 22 ans, palatin de Posen, général de la Grande-Pologne, et avait été ambassadeur extraordinaire auprès du grand-seigneur en 1699. Sa physionomie était heureuse, pleine de hardiesse et

de douceur, avec un air de probité et de franchise. Il n'eut pas de peine à s'insinuer dans l'amitié du roi de Suède, qui, en 1705, le fit couronner roi de Pologne à Varsovie. Le nouveau roi suivit Charles XII en Saxe, où l'on conclut, en 1706, un traité de paix entre les deux rois d'une part, et le roi Auguste, qui renonça à la couronne de Pologne, et reconnu pour légitime souverain de cet état Stanislas. Le nouveau monarque resta avec Charles XII en Saxe, jusqu'en septembre 1707. Ils revinrent alors en Pologne, et y firent la guerre pour chasser entièrement les Moscovites. Le czar fut obligé d'en sortir en 1708; mais le roi de Suède, ayant trop poussé son ennemi après avoir remporté plusieurs avantages sur lui, fut défait entièrement lui-même au mois de juillet 1709, à la bataille de Pultawa. Stanislas ne se trouvant pas en sûreté dans la Pologne, où les Moscovites revinrent, et où le roi Auguste reprenait de l'ascendant, fut obligé de se retirer en Suède, puis en Turquie. Les affaires de Charles XII n'ayant pu se rétablir, Stanislas se retira dans le duché de Deux-Ponts et ensuite en Alsace. Il vécut dans l'obscurité jusqu'en 1725, que la princesse Marie, sa fille, épousa Louis XV, roi de France. Après la mort du roi Auguste, en 1735, ce prince se rendit en Pologne dans l'espoir de remonter sur le trône. Il y eut un parti qui le proclamait roi; mais son compétiteur, le prince de Saxe, devenu électeur après la mort du roi son père, soutenu de l'empereur Charles VI, et de l'impératrice de Russie, l'emporta sur le roi Stanislas. Ce prince se rendit à Dantzick pour soutenir son élection; mais le grand nombre qui l'avait choisi céda bienôt au petit nombre qui lui était contraire. Dantzick fut pris; Stanislas, obligé de fuir, n'échappa qu'à travers beaucoup de dangers, et à la faveur de plus d'un déguisement, après avoir vu dans sa propre patrie, sa tête mise à prix par le général des Moscovites. Lorsque la paix se fit en 1736, il renvoya au royaume qu'il avait eu deux fois, et conserva le titre de *roi*. Il eut la jouissance des duchés de Lorraine et de Bar, qu'il rendit heureux. Stanislas soulagea ses peuples, embellit Nancy et Lunéville par des places publiques et des édifices superbes, fit des établissements utiles, dota de pauvres filles, fonda des collèges, bâtit des hôpitaux, éleva la magnifique maison de la mission royale, se montra en tout l'ami de la religion et de l'humanité. La Lorraine jouissait de ses bienfaits, lorsqu'un accident hâta sa mort. Le feu prit à sa robe de chambre, et ses plaies lui causèrent une fièvre qu'il enleva au monde le 25 février 1766. Son corps fut déposé dans la chapelle de Notre-Dame de Bon-Secours près de Nancy, où l'on voit son mausolée vis-à-vis de celui de son épouse. On lit sur une pyramide cette application heureuse d'un passage du 2^e liv. des Rois : *Salvavit me Dominus a contradic-tionibus populi mei*. Sa mort fut un deuil public, et les pleurs de ses sujets sont le plus bel éloge que nous puissions faire de ce prince. Charles XII disait de lui, qu'il *n'avait jamais vu d'homme si propre à concilier tous les partis*. Dans sa jeunesse il s'était endurci à la fatigue, il avait fortifié son esprit en fortifiant son corps. Il couchait toujours sur une

espèce de paille, n'exigeant jamais aucun service de ses domestiques auprès de sa personne. Il était d'une tempérance peu commune dans ce climat; libéral, chéri de ses vassaux, et peut-être le seigneur polonais qui eût le plus d'amis. Il fut en Lorraine ce qu'il avait été dans sa patrie, doux, affable, compatissant, parlant avec ses sujets comme avec ses égaux, partageant leurs peines, et les consolant en père tendre. On lui donna d'une commune voix le titre de *Stanislas le Bienfaisant*. Les revenus de ce prince étaient modiques; cependant, lorsqu'on voulait apprécier ce qu'il faisait, on le croyait le plus riche potentat de l'Europe. On peut voir sur ce sujet, *Recueil des fondations et établissements faits par le roi de Pologne, duc de Lorraine, Lunéville, 1762, gr. in-fol.* Ce prince avait beaucoup d'esprit et de lumières; il protégeait les sciences et les arts. S'il avait été un simple particulier, il se serait distingué par son talent pour la mécanique. Nous avons de lui divers ouvrages de philosophie, de politique et de morale, imprimés d'une manière élégante sous ce titre : *Œuvres du philosophe bienfaisant, 1765, 4 vol. in-8.* Un attachement sincère et éclairé à la religion, beaucoup de zèle contre les erreurs modernes, une aversion décidée contre ce que le délire du siècle appelle *philosophie*, le véritable amour des hommes, le désir de les voir heureux, la sagesse des principes, la grandeur des vues, les leçons courageuses données aux princes, rendent cette collection précieuse. On découvre particulièrement combien sa manière de voir était juste et profonde dans une prédiction sur le sort de la Pologne, publiée en langue indigène sous le titre de *La voix libre du citoyen*, et insérée dans les *Œuvres du philosophe bienfaisant*, sous le titre d'*Observations sur le gouvernement de la Pologne*. « Il est certain, dit Stanislas, que l'édifice de notre » république s'affaisse par son propre poids, et rien » peut-être ne sera comparable un jour à ses mal- » heurs. Je ne pense qu'avec crainte à tout ce qui » nous environne. Nous croyons que nos voisins, » par leur propre jalousie, s'intéressent à notre » conservation : vieux préjugé qui nous trompe, » ridicule entêtement, qui autrefois a fait perdre » la liberté aux Hongrois, aux Bohèmes, et qui » nous l'enlèvera sûrement, si, nous appuyant sur » une espérance aussi frivole, nous continuons à » demeurer désarmés. Notre tour viendra sans » doute, où nous serons la proie de quelque fa- » meux conquérant. Peut-être même les puissances » voisines s'accorderont-elles à se partager nos » états. Il est vrai qu'elles sont les mêmes que nos » pères ont connues, et qu'ils n'ont jamais apprê- » hendées; mais ne savons-nous point que tout est » changé dans les nations ! Elles ont à présent d'au- » tres mœurs, d'autres lois, d'autres usages, d'au- » tres systèmes de gouvernement; d'autres façons » de faire la guerre, j'ose même dire, une plus » grande ambition. Cette ambition s'est augmentée » avec les moyens de la satisfaire, etc. » Voy. CASIMIR V, et diverses observations dans le *Journ. hist. et litt.* 1^{er} juin 1795, pag. 202. On a imprimé *Œuvres choisies de Stanislas, roi de Pologne, duc de Lorraine et de Bar*, précédées d'une *Notice historique*

par madame de St.-Ouen, 1825, in-8. L'abbé Proyard a publié l'*Histoire* de ce prince, 1784, 2 vol. in-12.

* STANISLAS II ou STANISLAS-AUGUSTE, roi de Pologne, né le 17 janvier 1752, à Wolozyn, dans la Lithuanie, d'une ancienne et noble famille, celle de Poniatowski, était peu riche, mais il avait une éducation soignée, de l'esprit, une belle figure, beaucoup de grâces dans les manières, et un abord très-séduisant. Dans ses voyages il s'arrêta quelque temps à Pétersbourg, y eut beaucoup de succès et fixa partout l'attention de la grande duchesse, depuis impératrice. (*Voy. CATHERINE II*, II, 255), aux yeux de laquelle il ne tarda pas à se représenter comme ambassadeur de Pologne. Ses assiduités auprès de la grande duchesse finirent par donner de l'ombrage au grand duc; mais on attribua son rappel à l'influence du cabinet de Versailles. De retour à Varsovie, lorsqu'Auguste III mourut, il osa se mettre sur les rangs pour lui succéder; et grâce à la protection de Catherine, il fut élu le 7 septembre 1764 et couronné le 25 novembre suivant. Il usa de son pouvoir avec beaucoup de prudence et de modération, et fit tout pour se rendre agréable à la noblesse et au peuple; mais il y avait dans la nation polonoise trop de causes de divisions et de discordes qui paralysèrent tous ses efforts. Quoique la religion catholique fût celle de l'état, les dissidents de l'église grecque, les luthériens et les calvinistes avaient eu les mêmes droits que les catholiques et ils n'en étaient privés que depuis peu de temps. Forcé par les réclamations de ces diverses sectes qu'appuyaient d'ailleurs l'Angleterre, le Danemark et surtout la Russie, Stanislas reconnut en 1768 le libre exercice de toutes les religions, avec la faculté pour tous de parvenir à tous les emplois. Mais bientôt la noblesse catholique forma une confédération à Bar, en Podolie, pour anéantir ces concessions; et il résulta de cette opposition une guerre intestine des plus cruelles. La confédération de Bar, protégée par la France, et ayant à sa tête Casimir Pulawski, proclama la vacance du trône par un manifeste, et décida que Stanislas serait enlevé ou mis à mort si l'enlèvement ne pouvait s'exécuter. Le 3 septembre 1771, quarante dragons pégonisés en paysans s'emparèrent du roi dans la ville même de Varsovie, le blessèrent à la tête, le traînèrent hors des murs, et après avoir erré quelque temps dans l'obscurité de la nuit, frappés de terreurs paniques, l'abandonnèrent les uns après les autres pour chercher leur salut dans la fuite. Kosinski, l'un des chefs de l'entreprise, resta seul auprès du roi, lui dit d'un air touché : « Vous » souffrez beaucoup... Vous êtes pourtant mon roi. » — Oui, répondit Stanislas, et votre bon roi, qui » ne vous a jamais fait de mal. » Il tombe à ses pieds, et se remet à sa clémence. Stanislas lui pardonne, et tous deux se rendent au moulin de Mariemont, d'où l'on envoya chercher une voiture à Varsovie. Stanislas y était aimé, et il y entra aux acclamations du peuple qui l'accompagna jusqu'à son palais. Fidèle à sa promesse, il écrivit en faveur de Kosinski aux juges qui l'acquittèrent, et le fit partir pour l'Italie où il vécut longtemps d'une

pension du prince. Les insurgés ayant été punis ou dispersés, Catherine pensa à tirer parti ces dissensions des Polonais, mais elle eut à satisfaire aussi l'ambition de deux autres puissances. En 1773, eut lieu le premier partage de la Pologne entre la Russie, l'Autriche et la Prusse. Stanislas jouit assez tranquillement de ce qu'on lui avait laissé. Il introduisit à sa cour le goût des lettres et des arts, et tenta diverses améliorations. Cependant, avec des pertes aussi considérables que celles qu'il avait essuyées, il ne put souvent satisfaire ceux qu'il employait qu'avec des promesses qu'il ne fut jamais en état de tenir. Naturellement bien-faisant, son cœur souffrait de ne pouvoir satisfaire ses inclinations généreuses. Dans une occasion, un étranger qui avait été longtemps attaché à sa cour, vint à son départ prendre congé du monarque : Stanislas tira d'un secrétaire son portrait garni de diamants : « Mon ami, prenez-le, lui dit-il, pour mon souvenir.... Hélas c'est tout ce que je puis vous donner. » Lors du voyage pompeux de Catherine II dans la Tauride, en 1787, Stanislas alla à sa rencontre à Kaniou : ils ne s'étaient pas vus depuis vingt-trois ans. Au premier moment, Catherine parut troublée; le roi conserva toute la présence d'esprit. Stanislas lui demanda une augmentation des revenus de la couronne; de permettre à ses sujets la libre navigation du Dnieper, et de faire déclarer Joseph Poniatowski, son neveu, héritier du trône de Pologne. Catherine lui fit espérer qu'elle accèderait à ses demandes, tandis qu'elle ne songeait qu'à détrôner celui à qui elle avait donné une couronne en dépit de toute l'Europe. La Russie et l'Autriche déclarèrent la guerre à la Porte ottomane. Cette diversion donna un élan patriotique à la diète de Varsovie de 1788; mais après le paix d'Assi, les troupes russes y rentrèrent au mois de mai 1792. Le comte Potoki (*voy. ce nom*, VII, 34), se déclara chef de la confédération de Targowicz, et Stanislas, y accéda; mais tous les efforts des Polonais furent vains. Le faubourg de Prag fut pris d'assaut, et ses défenseurs passés au fil de l'épée. (*Voy. Souwarow.*) Le second partage de la Pologne eut son effet en 1795 et 1794. Stanislas fut qu'au moins on lui laisserait la dignité suprême; mais le prince Repnin lui remit une lettre de Catherine portant en substance, « que l'effet des arrangements pris par elle entraînait la cessation de » l'autorité royale en Pologne, qu'ainsi on lui » nait à juger s'il n'était pas convenable qu'il » dignât formellement. » Stanislas signa l'acte d'abandon d'un trône qu'il n'avait pu ni défendre ni conserver; et relégué à Grodno, y vécut d'une pension que lui firent les puissances co-partageantes. Paul I^{er}, en 1796, l'appela près de lui, le logea dans son propre palais, et eut pour lui tous les égards dus à son malheur. Ces témoignages de bienveillance le consolèrent en partie de l'injustice de Catherine. Il mourut à Pétersbourg le 12 février 1798, âgé de 66 ans. Stanislas avait de l'instruction et parlait les sept principales langues de l'Europe. Son cœur était juste et bienfaisant; mais comme le dit un écrivain : « Dominé et repoussé par tous les » partis polonais et étrangers, il succomba sans

» exciter d'intérêt, et devint une nouvelle preuve » que, sur le trône, la faiblesse et l'indécision furent toujours les pires de tous les vices. » Il n'avait pas été marié. *Voy.* pour l'hist. de ce règne RHULIERES, FERRAND, et les *Mémoires* de Mich. Oginski, Paris, 1826, 4 vol. in-8.

STANLEY (Thomas) naquit à Cumberlow dans le comté d'Hereford, vers 1627, et se rendit habile dans les belles-lettres et dans la philosophie. Après avoir fait divers voyages en France, en Italie et en Espagne, il se retira à Londres, où il mourut en 1678. Ses principaux ouvrages sont : une belle *Édition* d'Eschyle, avec la traduction et des notes, 1665, in-fol. : *l'Histoire de la philosophie*, en anglais, 1655-1662, 3 vol. in-fol., souvent réimprimée. Cette histoire a été traduite en partie en latin par le Clerc, et tout entière par Godefroi Olearius, Leipsig, 1712, in-4. On y désirerait plus de profondeur dans les analyses, plus de précision dans le style, et quelquefois des jugements plus vrais.

STANYHURST (Richard), né à Dublin vers 1543, de protestant se fit catholique, entra dans l'état ecclésiastique après la mort de sa femme, devint chapelain de l'archiduc Albert, et mourut à Bruxelles en 1618. On a de lui : *De rebus in Hybernica gestis*, Anvers, 1584, in-4 : *Vita sancti Patricii*, 1587, in-8 ; *Description de l'Irlande*, en anglais ; les quatre premiers livres de *l'Enéide*, traduits en vers anglais, Londres, 1585 : *Brevis premunitio*, etc., Douai, 1615, in-12. C'est une réfutation de la sottise de Jacques Usserius, neveu de Stanyhurst, qui voulait prouver que le pape est réellement l'antechrist. — Son fils Guillaume STANYHURST, jésuite, né à Bruxelles en 1601, et mort dans cette ville, le 10 janvier 1665, s'est fait un nom par son zèle à ramener les hérétiques à la foi de l'Eglise, par sa charité à servir les malades, particulièrement les pestiférés, et par plusieurs livres ascétiques qu'il a publiés.

** STAFFER (Philippe-Albert), littérateur et diplomate, né en 1766 à Berne, après avoir achevé ses études théologiques avec succès, embrassa la carrière du ministère évangélique. Professeur de théologie, puis de philosophie à l'académie de sa ville natale, il remplit cette double chaire avec éclat, et se fit une réputation qui s'étendit au loin. Lors de la révolution de l'Helvétie, il fut nommé ministre des cultes et des sciences, puis ministre plénipotentiaire à Paris, où il se fixa. A la cessation de ses fonctions, il partagea son temps entre la culture des lettres et les soins qu'il devait à sa famille. Vice-président de la société biblique, il fit un voyage en Angleterre dans l'intérêt de cette œuvre, et visita les principales associations du même genre formées récemment en Allemagne et en Hollande. SUARD (*voy.* ce nom), qui avait pu apprécier ses qualités, le nomma son exécuteur testamentaire. Il mourut à Paris, le 29 mars 1840, laissant la réputation d'un homme modeste, instruit et laborieux. L'un des collaborateurs de la *Biographie universelle*, il a fourni des articles aux *archives littéraires* et à la *revue encyclopédique* ; il a revu la traduction de *l'Histoire de la littérature espagnole* de Bouterweck, et traduit les *Oeuvres*

dramatiques de Goëthe (*voy.* ce nom), précédées d'une *Notice* biographique et littéraire de cet illustre écrivain. Enfin on lui doit quelques opuscules, entr'autres : *Berne, son histoire et sa description*, Paris, 1855, in-4 de 64 pag. *Notice raisonnée sur les écrits de F.-V. Reinhard*, en tête de la trad. de ses *Lettres*, par Monod (*Voy.* REINHARD, vu, 195).

STAPHYLE (Frédéric), natif d'Osnabruck, fut professeur de langue grecque à Breslau, et de théologie à Koenigsberg. Il se réunit à l'Eglise romaine en 1555, et fut fait conseiller de l'empereur et du duc de Bavière. Il mourut en bon catholique, à Ingolstadt, le 5 mars 1564, après avoir publié quelques ouvrages excellents, entre autres : *De dissidiis hæreticorum*, qui a été traduit par Stapleton et imprimé à Anvers, 1565, in-12 ; *Apologia de germano Scripturæ sacre intellectu*, etc. L'archevêque de Saltzbourg avait été chargé de lui remettre, de la part du pape, le bonnet doctoral de couleur rouge, envoyé de Rome, et de le déclarer docteur en théologie et en droit pontifical. (*Voy.* les *Annales de l'université d'Ingolstadt*, tome 1^{re}).

STAPLETON (Thomas), controversiste catholique anglais, d'une ancienne famille du comté de Sussex, naquit à Hentfield en 1555, et fut chanoine de Chichester. Les cruautés inouïes que l'on exerçait contre les catholiques dans sa patrie l'obligèrent de se retirer en Flandre. Il enseigna l'Ecriture sainte à Douai, et fut pourvu d'un canonicat. Dégoûté du monde, il se fit jésuite ; mais sa faible santé l'obligea de quitter cet ordre. De retour à Douai, il obtint un canonicat en 1590, et succéda à Michel Baïus dans la chaire d'Ecriture sainte à Louvain. Philippe II le nomma au doyenné d'Hilverbeck. Ces emplois et ces bénéfices le mirent en état de faire de grandes largesses à ses compatriotes exilés pour cause de religion. Clément VII, qui prenait plaisir à entendre la lecture des ouvrages de Stapleton pendant ses repas, désira de l'avoir à Rome ; mais ses infirmités habituelles et son âge déjà avancé ne lui permirent point de se rendre aux vœux du pape. Il mourut à Louvain le 5 octobre 1598. Stapleton, d'un caractère doux et aimable, avait la piété en partage ; il possédait très-bien les belles-lettres, était versé dans le grec et l'hébreu, la théologie et l'histoire. Les hérétiques, qu'il confondit dans ses écrits, ont rendu hommage à son savoir, et le cardinal du Perron le met à la tête de tous les controversistes. Il faut avouer cependant que Bellarmin le surpasse dans la science de l'Ecriture, dans la lecture des Pères et dans les connaissances historiques, et que du Perron les surpasse tous deux dans l'exactitude à discerner ce qui est de foi d'avec ce qui n'est que d'opinion. Ses ouvrages ont été recueillis et imprimés à Paris en 1620, 4 vol. in-fol. ; les plus remarquables sont : ses *Écrits polémiques* ; les *Vies* de saint Thomas, apôtre, de saint Thomas de Cantorbéry, et de Thomas Morus (1), données sous le titre de *Tres Thomæ*, Douai 1688, in-12. On trouve dans le même volume l'E-

(1) La *vie de Th. Morus* a été traduite par M. Alex. Martin, Paris, 1849, in-8, avec une introduction, des commentaires et des notes par M. Audin.

loge funèbre d'Arnold de Ganthois, abbé de Marchiennes; *Apologie de Philippe II* contre les calomnies d'Elizabeth, reine d'Angleterre. On voit à la tête de cette collection sa *Vie*, écrite par Henri Holland, Anglais.

* STARCK (Jean-Auguste de), né à Schwerin en 1741, dans la religion luthérienne, fut appelé en 1762 à Pétersbourg pour y remplir une chaire de langues orientales. Il s'en démit au bout de deux ans et vint à Paris pour s'y perfectionner par la fréquentation des savants. Dégoûté de la réforme par la lecture des ouvrages de Luther, si violents et si passionnés, il sentit accroître ses doutes en lisant l'*Histoire des variations* de Bossuet. Il fit connaître ses dispositions à des personnes respectables pour lesquelles il avait des lettres de recommandation; et après les préparations convenables prononça son abjuration dans l'Eglise de St-Sulpice, le 8 février 1766. Toutes les démarches de ses protecteurs n'ayant pu lui procurer un emploi à Paris, il revint en Allemagne où son abjuration n'étant point connue, il put reprendre l'exercice de la religion protestante, sans s'exposer à se voir reprocher sa défection. Nommé en 1770 professeur en théologie, à Königsberg, il était parvenu à la place de lieutenant général, quand il donna sa démission pour venir occuper une humble chaire de philosophie à Mittau. Cependant, en 1781, il accepta le titre de premier prédicateur à la cour de Darmstadt. Il y vécut honoré et mourut en mars 1816, à l'âge de 75 ans. Outre quelques ouvrages de littérature, on a de lui en allemand : *Histoire du premier siècle de l'Eglise chrétienne*, Berlin, 1779 et 1780, 5 vol.; *Pensées et considérations franches sur le christianisme*, 1780; *Essai d'une histoire sur l'arianisme*, 1785, 2 vol.; *Histoire du baptême des anabaptistes*, Dessau, 1789; *Le triomphe de la philosophie dans le XVIII^e siècle*, Francfort, 1805, 2 vol.; *Le Banquet de Thémide*, trad. en franç. par l'abbé de Königsberg sous ce titre : *Entretiens philosophiques sur la réunion des différentes communions chrétiennes*, Paris, 1818, in-8; ces deux derniers ouvrages attirèrent à Starck beaucoup d'ennemis parmi les partisans de la philosophie moderne, dont il signale les dangers; et parmi les protestants, qu'il montre, en général, livrés à un *indifférentisme* qui ne laisse plus parmi eux que l'écorce de l'ancienne religion protestante, et la réduit au pur déisme. L'*Ami de la religion* contient sur cet ouvrage un article très-intéressant, tome 16, 65.

STAREMBERG. Voy. STAHREMBERG.

STAROWOLSKI (Simon), géographe et littérateur polonais du XVIII^e siècle, rendit deux hommages littéraires à sa patrie. Il composa une Description géographique de la Pologne en latin, sous le titre de *Polonia*, Cracovie, 1652, in-fol. Conring, après l'avoir ornée de cartes et d'une bonne préface, l'augmenta et la corrigea, Wolfenbützel, 1656, in-4; et malgré cela, elle ne passe pas pour trop exacte; Les *Eloges et les vies*, en latin, de *cent écrivains illustres de Pologne*, in-4, recueil où l'amour de la gloire de ses compatriotes domine plus qu'une saine critique.

STATIO ou plutôt ESTAÇO (ACHILLE), Portugais,

né à Vidigueira en 1524, d'une famille illustre, voyagea en Espagne, en France et dans les Pays-Bas. Il s'arrêta à Rome, où le cardinal Caraffe le fit son bibliothécaire. Il mourut dans cette ville en 1581. Nous avons de lui : des *Remarques* sur les endroits difficiles des anciens auteurs, 1604, in-8; Des *Oraisons*; des *Epîtres*; une *Traduction* latine de divers *Traité*s de saint Chrysostome, de saint Grégoire de Nysse et de saint Athanasie.

STATIRA, fille de Darius Codoman, fut prise avec sa mère par Alexandre le Grand, après la bataille d'Issus, l'an 332 avant Jésus-Christ. Ce prince, qui l'avait refusée lorsque Darius la lui offrit pour gage de la paix, l'épousa lorsqu'elle fut son esclave. Les noces furent célébrées après qu'Alexandre fut de retour des Indes; et ce fut comme une espèce de triomphe. Il y eut à cette fête 9000 personnes, à chacune desquelles ce conquérant donna une bouteille d'or pour sacrifier aux dieux. Statira n'eut point d'enfants; Roxane lui ôta la vie après la mort d'Alexandre, l'an 323 avant Jésus-Christ. La femme de Darius s'appelait aussi STATIRA. Elle était enceinte lorsqu'elle fut faite prisonnière. Ses malheurs lui ayant occasionné une fausse couche, elle mourut quelque temps après, et fut entermée magnifiquement par les soins d'Alexandre, qui l'avait traitée avec beaucoup de respect.

STATOR (Pierre), né à Thionville, embrassa le calvinisme, puis le socinianisme à Genève, d'où il se retira en Pologne, de peur d'essuyer le même sort que Michel Servet; il écrivit ensuite contre la divinité du Saint-Esprit, puis redevint calviniste, parce que ses intérêts le demandaient, et mourut vers 1568. Il a eu beaucoup de part à la *Bible polonaise*, 1565, in-fol., à l'usage des unitaires de Pologne, et a fait quelques écrits polémiques. — Son fils Pierre, appelé *Stoinski*, fut nommé ministre socinien à Rakovie, où il mourut en 1605, après avoir publié plusieurs ouvrages en faveur de son parti.

STAUPITZ (Jean), *Staupitius*, vicaire-général de l'ordre des augustins, né en Misnie d'une famille noble, fut le premier doyen de la faculté de théologie en l'université de Wittemberg. Staupitz y appela d'Erfurt, en 1508, le fameux Luther, pour y être professeur en théologie; mais lorsque cet hérésiarque répandit ses erreurs, Staupitz se retira à Salzbourg, où il fut abbé de Saint-Pierre, et où il termina sa vie, en 1527. On a de lui, en allemand : un *Traité de l'amour de Dieu*, un autre de *la foi chrétienne*, traduit en latin, Cologne, 1624, in-8; un traité de *l'imitation de la mort de Jésus-Christ*.

STAURACE, fils de Nicéphore I^{er}, empereur d'Orient, avait tous les vices de son père, et une figure qui annonçait ces vices : il était hideux. Il fut associé à l'empire, en décembre 805. S'étant trouvé à la bataille que son père perdit contre les Bulgares, en 811, il y fut dangereusement blessé. Dès qu'il fut guéri, il se rendit à Constantinople pour prendre possession du trône impérial; mais le peuple de cette ville l'avait donné à Michel Rhangabe, son beau-frère. Contraint de lui céder le sceptre, il se retira dans un monastère, où il mourut au commencement de l'année 812. La cruauté et la tyrannie

nie de Nicéphore ne contribuèrent pas peu à faire perdre l'empire à son fils.

STÉEG ou VERSTEEG (Godefroi), médecin du xvi^e siècle, né à Amersford, fut député pendant le siège de cette ville, en 1579, vers le prince d'Orange, de qui il obtint, le 8 mars, des promesses qui furent violées dès le même jour. Il était médecin de l'évêque de Wurtzbourg, en 1594, et le fut depuis de l'empereur Rodolphe II. On a de lui : un *Traité des eaux minérales*, où il s'agit principalement de la fontaine de Kinsingen, dans l'évêché de Wurtzbourg ; un *Traité de la peste* ; *Art médical*, Francfort, 1606, in-fol. Tous ces ouvrages sont en latin.

STEELE (Richard), littérateur, né vers 1675, suivant Nathan Drake, ou en 1671, suivant Chalmers, à Dublin en Irlande, de parents anglais, passa de bonne heure à Londres pour y faire ses études, et eut pour condisciple le célèbre Addison, avec qui il contracta une amitié qui dura autant que leur vie. Il entra, malgré sa famille, comme simple soldat dans les gardes à cheval ; mais ayant dédié au lord Cults son *Héros chrétien*, cette attention lui valut le grade de capitaine dans un régiment de fusiliers. Il quitta la carrière des armes, pour s'adonner entièrement à la littérature. En 1701 il donna les *Funérailles ou le chagrin à la mode* : c'est la première de ses comédies qui ait eu du succès. Deux ans après une deuxième pièce de Steele fut aussi très-bien accueillie ; mais une troisième ayant été sifflée, l'auteur se dégoûta du théâtre et se mit à publier le *Babillard* (*The Tatler*). Il eut beaucoup de part aux écrits périodiques d'Addison. Ils donnèrent ensemble le *Spectateur*, Londres, 1733, 8 vol. in-12 ; traduit en français, 9 vol. in-12, ou 3 in-4 ; puis le *Mentor*, Londres, 1754, 2 vol. in-12. Steele étant devenu paralytique, se retira dans une de ses terres près de Caermarthen, où il mourut en 1729. C'était un philosophe chrétien, qui ne faisait pas cas des talents, s'ils n'étaient appuyés sur la vertu. On a de lui un grand nombre d'*Écrits politiques*, la *Bibliothèque des dames*, traduite en français, en 2 vol. in-12 ; le *Tatler* (*le Babillard*), Londres, 1733, 4 vol. in-12 ; l'*Anglais*, écrits périodiques ; *Histoire ecclésiastique de Rome*, pendant les dernières années, 1715, 4 vol. in-8.

STEENWYCK (Henri van), peintre, né en 1550, à Steenwyck, en Flandre, mourut en 1604. Il avait une parfaite intelligence du clair-obscur, et aimait à représenter des nuits et des lieux dont l'obscurité était interrompue par des feux ; on ne peut rien voir de mieux entendu que ses effets de lumière.

* STEFANUCCI (Horace), savant jésuite, né à Anagni, en 1706, entra dans la société à l'âge de 19 ans, et se fit une réputation à Rome où il professa avec le plus grand succès le droit canon pendant vingt-cinq ans au collège germanique. Il mérita l'estime d'illustres personnages, tels que les cardinaux Albani et d'York, dont il fut le confesseur et le théologien. A la suppression de la société, il fut enfermé au château Saint-Ange, où il mourut de chagrin le 5 février 1775, pendant la vacance du siège pontifical. Le collège des cardinaux lui fit faire d'honorables funérailles, dans l'église

des carmes de Sainte-Marie transtibérien, où il fut inhumé. Outre une traduction italienne de la *Vie de Ste.-Febronie*, par le P. Baltus, Rome, 1752, in-12, on a de lui : *In titulum XLI, libri III, decretalium de celebratione missarum et divinis officiis dissertatio canonica*, Rome, 1755 ; on y trouve réunis l'ordre, l'érudition, le jugement et une docte et sage critique ; *Synodus Tusculana, celebrata anno 1765, cum appendice*, Rome, 2 vol. in-4. C'est le synode de Frascati dont il publia des actes, à la demande du cardinal d'York, évêque de cette ville. (*Voy. York*). *De appellationibus ad sedem apostolicam dissertatio*, Rome, 1768. Il a laissé plusieurs *dissertations inédites*, dont celle, *De electione simoniaca*, composée en 1768, par ordre du cardinal d'York, paraît avoir été la cause des persécutions qui marquèrent la fin de sa vie.

STEIBELT (Daniel), compositeur, né à Berlin vers 1760, sut intéresser, dès sa jeunesse par ses brillantes dispositions, le roi Frédéric-Guillaume II, qui le fit instruire par Kirnberger. Au sortir des mains de cet habile maître, il vint à Paris, où après s'être fait connaître par plusieurs morceaux de musique, il composa *Roméo et Juliette*, opéra en 3 actes, représenté en 1793 avec un succès mérité. Un début aussi flatteur devait l'encourager à suivre avec persévérance la carrière dramatique ; mais une déplorable monomanie du vol nuisit à ses talents, à sa fortune et à sa réputation. Obligé de quitter Paris, il résida successivement à Londres, puis à Saint-Petersbourg où il mourut en 1825. On a de lui un grand nombre de *sonates, et concerto, pot pourris et airs variés* pour le piano ; tous ces morceaux, pleins de verve et d'imagination, ont obtenu une vogue extraordinaire.

* STEIGUER (Nicolas-Frédéric de), le dernier avoyer de la république de Berne, né en 1729, fut élevé presque unanimement, en 1787, à la première dignité de son pays. Lorsque la révolution française éclata, il lui fut facile de prévoir que le contre-coup s'en ferait sentir en Suisse. Deux partis se formèrent dans l'état de Berne, comme dans tous les autres cantons ; l'un (et c'était celui de Steiguer) voulait maintenir la dignité nationale, même par les armes, s'il était nécessaire, contre les prétentions du Directoire exécutif de France. L'autre, regardant les Français comme ses alliés naturels, désirait qu'on temporisât et qu'on descendit à des déférences et à des négociations. Ce dernier parti conquit, en 1795, dans le conseil souverain, un ascendant qui, se trouvant contrarié par l'opinion de l'avoyer, fut le prélude de l'anarchie. Des innovations démocratiques furent introduites dans la constitution ; l'occupation du pays de Vaud par l'armée française acheva la révolution, et le conseil souverain de Berne admit dans son sein, en 1798, 54 députés des villes et villages de la partie allemande du canton. Les magistrats avaient perdu leur autorité, le peuple était sans confiance, et dans plusieurs endroits, les paysans demandaient, en s'insurgeant, le maintien de leurs lois anciennes. Le conseil souverain de Berne parut se réveiller à la voix de Steiguer, et donna de pleins pouvoirs au général d'Erlach d'Hindelsbank pour attaquer les

Français, lorsque la suspension d'armes serait rompue ou parvenue à son terme. Mais à peine les officiers étaient partis pour rejoindre leurs corps, que les adversaires de Steiguer reprirent un nouvel ascendant dans le conseil ; la décision fut rapportée et l'ancien gouvernement remplacé par un gouvernement provisoire. Steiguer plein de douleur, rejoignit le général d'Erlach, assista à sa défaite, et après avoir cherché sans la trouver, la mort sur le champ de bataille, se retira dans l'Oberland. On ne l'y laissa pas tranquille, et il se rendit bientôt à Vienne, conservant toujours l'espoir de rendre l'indépendance et la liberté à son pays. En 1799, il tenta d'y rentrer à la suite des troupes étrangères. La défaite des Russes à Zurich lui ôta toute espérance, et il alla mourir à Augsbourg, le 5 décembre de la même année, pleuré de ses amis, et emportant l'estime même de ses adversaires.

* STEIN (Georges-Guillaume), médecin, né en 1757 à Cassel, fut professeur de médecine, de chirurgie et d'accouchement au collège *Carolinum* de sa ville natale, puis à l'université de Marburg ; et mourut en 1805. Il a composé plusieurs ouvrages sur la partie de son art dont il s'est principalement occupé. Le plus connu est *l'art d'accoucher*, Cassel, 1770, in-8, réimprimé plusieurs fois, et traduit en français par Briot, 1804, 2 part. in-8, fig. Creuzer, un de ses confrères, a publié : *Memoria G. W. Stein*; Marburg, 1805, in-4.

* STEIN (Chrétien-Godefroi-Daniel), professeur, né en 1771, à Leipsig, fit ses études à l'école de Saint-Thomas, puis à l'université de sa ville natale, où il suivit les cours de théologie, de 1788 à 1790. En 1794, il fut appelé au séminaire, et nommé en 1797, instituteur au gymnase des Frères-Gris de Berlin. Il obtint en 1802 le titre de professeur royal, puis eut la chaire de statistique et d'histoire, de géographie et de statique. Plusieurs de ses ouvrages, admis dans les écoles, ont obtenu de nombreuses éditions. Stein a donné lui-même la liste de ses écrits dans *das Gelehrte Berlin*, (la ville savante de Berlin), 1825, in-8. Il mourut dans cette ville le 14 juin 1850. Il a fourni de nombreux articles à diverses feuilles scientifiques et littéraires, ainsi qu'à l'encyclopédie des sciences d'Ersch et de Gruber.

STEINBOCK (Magnus), feld-maréchal de Suède, né à Northalen, en 1664, fit ses premières armes en Hollande, d'où il fut envoyé sur le Rhin avec les troupes auxiliaires de Suède. Sa réputation le fit rechercher de plusieurs princes d'Allemagne, mais inutilement. Il se signala dans les guerres de Charles XII. Il contribua beaucoup à la victoire de Narva, et à celles qui furent remportées en Pologne. Après le départ de son maître pour la Turquie, Steinbock reprima les troubles et les dissensions ordinaires dans un royaume dont le monarque est absent. Les Danois profitèrent de cette absence pour attaquer la Suède avec des troupes nombreuses et exercées. Steinbock, à la tête de 15,000 soldats très-peu aguerris et rassemblés à la hâte, les battit complètement à Gadebusch, le 12 décembre 1712 ; mais il flétrit sa victoire en faisant brûler, l'année suivante, la ville d'Altona.

Il ne tarda pas à être puni de cette cruauté ; car, s'étant enfermé dans Toenningen, il fut forcé, faute de vivres, de se rendre prisonnier par capitulation, le 7 février 1714, avec toute l'armée suédoise qu'il commandait. Il mourut en 1717, à Fréderichshaven. Ses *Mémoires* ont été imprimés en 1765, 4 vol. in-4.

STEINGEL (Charles), bénédictin allemand du XVII^e siècle, s'est fait connaître par une *Histoire de son ordre en Allemagne*, 1619 et 1658, 2 vol. in-fol., et par quelques ouvrages de piété. Parmi ses derniers, on distingue la *Vie de saint Joseph*, Munich, 1616, in-8. Ce petit ouvrage est assez recherché pour les singularités qu'il renferme, et pour les jolies figures dont il est orné.

STELLA (Jean), est connu par les *Vies* des souverains pontifes, qu'il a données au public. Cet ouvrage, digne de grands éloges, fut imprimé à Bâle par Michel Furter, l'an 1507. Il commence à saint Pierre et finit au commencement du règne de Jules II.

STELLA ou plutôt ESTELA (Didace), Espagnol, de l'ordre de Saint-François, se distingua dans la chaire, fut professeur du cardinal de Granvelle, et enseigna la théologie à Madrid. Il mourut vers l'an 1580. On a de lui : *De modo concionandi* ; un *Commentaire* sur saint Luc, et sur le psaume 156 ; *De vanitate et contemptu mundi*, etc.

STELLA (Jules-César), poète latin du XVI^e siècle, né en 1564 à Rome, composa, à l'âge de 20 ans, les deux premiers livres d'un poème intitulé *la Colombéide* ou les *Expéditions de Christophe Colomb dans le Nouveau-Monde*, Londres, 1585, in-4. Ce poème fut admiré de Muret plus pour la latinité et les vers, que pour la distribution et le plan de l'ouvrage. Madame du Bocage en a profité dans sa *Colombiade*.

STELLA (Jacques), né à Lyon en 1596, d'un peintre, qui le laissa orphelin à l'âge de 9 ans, hérita de son goût et de ses talents. A 20 ans, il entreprit le voyage d'Italie. Le grand-duc Côme de Médicis l'arrêta à Florence, et, charmé de son mérite, l'employa dans les fêtes occasionnées par le mariage de Ferdinand II, son fils. Après un séjour de sept ans à Florence, il se rendit à Rome, où il se lia d'amitié avec le Poussin, qui l'aïda de ses conseils. Stella fit une étude sérieuse d'après les grands maîtres et les figures antiques. On voulut lui donner à Milan la direction de l'académie de peinture, qu'il refusa. Le roi d'Espagne le demandait : l'amour de la patrie l'attira à Paris, où le roi le nomma son premier peintre, lui accorda une pension, avec un logement aux galeries du Louvre, et le fit chevalier de Saint-Michel. Cet artiste a également réussi à traiter les grands et les petits sujets. Il avait un génie heureux et facile ; son goût le portait à un style enjoué. Il a parfaitement rendu des jeux d'enfants, des pastorales. Son coloris est crû et donne trop dans le rouge. Il mourut à Paris en 1657, à l'âge de 61 ans. — Son neveu Antoine STELLA, né aussi à Lyon, imita beaucoup son oncle. Il mourut en 1682, dans un âge avancé.

STELLA (Fortunat-Antoine), typographe, né à Venise, en 1757, à la chute de cette république transporta son atelier à Milan, où de 1804 à 1820,

il publia la *Collection des classiques italiens*, et en outre de bonnes éditions recherchées des amateurs, il mourut presque aveugle le 21 mai 1855. Il est auteur des *Considérations d'un vieux libraire-imprimeur, sur le droit sacré de la propriété littéraire, et sur l'injustice des réimpressions*, Milan, 1821, in-8.

STELLART (Prosper), né à Tournay vers 1586, se fit augustin, fut prieur, visiteur de la province belgique, fit un voyage en France et en Espagne se rendit à Rome pour les affaires de son ordre, et mourut à Gaëte, dans le royaume de Naples, le 10 août 1626. Il avait de la littérature, mais peu de critique. Ses principaux ouvrages sont : *De coronis et tonsuris paganorum, judaeorum, christianorum*, etc., Douai, 1625. Il y a beaucoup de savoir, mais souvent étranger à son sujet. *Rutilii Benzonii Romani dissertationes et commentaria in Magnificat*, etc., Douai, 1625, in-fol.; *Fundamina et regulæ omnium ordinum monasticorum et militarium*, Douai 1626, in-4; *Annales monastici*, Douai, 1627, in-4. Il ne va que jusqu'à l'an 600. Il y a beaucoup de faits apocryphes.

STENGELIUS (George), jésuite d'Augsbourg, docteur et professeur en théologie, recteur du collège, de Dillingen, mort à Ingolstadt l'an 1651, à 66 ans, a publié, d'après un vieux manuscrit, plusieurs ouvrages, entre autres : les *Vies des saints Willibald, Wunibad et Walburg*, honorés à Aichstaedt; *Judeæ et dux hæreticorum hujus temporis*; des ouvrages polémiques, entre lesquels il y en a plusieurs contre Jacques Reihing (*voy.* ce nom). — Il ne faut pas le confondre avec Laurent STENGELIUS, dont on a un *Traité sur les monstres*, assez bien écrit en latin, où il y a des choses curieuses, des vues sages et chrétiennes, mais pas toujours assez de discernement et de critique.

STÉNON II, administrateur du royaume de Suède, succéda, en 1515, à son père, chargé de la même fonction. Il observa d'abord les lois de l'état; mais écoutant ensuite l'ambition, il voulut régner en monarque absolu. La Suède se divisa en plusieurs factions, qui se réunirent toutes pour appeler les Danois à leur secours. Christiern II, roi de Danemarck, leva une puissante armée, et assiégea Stockholm, capitale du pays. Sténon partit aussitôt, et fit lever le siège. Après quelques combats, les deux princes finirent la guerre; quelques temps après, Christiern repassa en Suède avec une armée considérable, composée de toutes sortes de nations. Sténon s'avança pour le combattre; mais un de ses confidents l'ayant trahi, il fut obligé de se retirer à la hâte, après avoir reçu dans le combat une blessure à laquelle il ne survécut que trois jours, l'an 1519. Après sa mort, Christiern se rendit maître de la Suède.

STÉNON (Nicolas), anatomiste, né à Copenhague en 1658, d'un père luthérien, qui était orfèvre de Christiern IV, roi de Danemarck, étudia la médecine sous le savant Bartholin, qui le regarda comme un de ses meilleurs élèves. Pour se perfectionner il voyagea en Allemagne, en France, en Hollande et en Italie. Ferdinand II, grand-duc de Toscane, instruit de son mérite, le fit son médecin, et lui donna une pension. Sténon, qui avait été ébranlé

à Paris par l'éloquence victorieuse du grand Bossuet, abjura l'hérésie luthérienne en 1669. Le roi Christiern V crut le fixer dans ses états en le nommant professeur d'anatomie à Copenhague, avec la liberté de faire les exercices de la religion catholique. Mais son changement lui ayant attiré des désagréments dans sa patrie, il retourna à Florence, et continua l'éducation du jeune prince, fils de Côme III, dont il avait été chargé. En 1667, il embrassa l'état ecclésiastique. Innocent XII le sacra évêque *in partibus* de Titopolis en Grèce. Jean-Frédéric, duc d'Hanovre, prince de Brunswick, ayant abjuré le luthéranisme, appela auprès de lui Sténon, auquel le pape donna le titre de vicaire dans tout le nord. Le savant médecin était devenu un zélé missionnaire. Munster, l'électorat d'Hanovre, le duché de Mecklenbourg, furent le théâtre de son zèle et de ses succès. Ce prélat mourut à Schwerin en 1687 à 48 ans. Son corps fut transporté à Florence où on l'enterra dans le tombeau des grands-ducs. Sténon a enrichi l'anatomie de plusieurs découvertes importantes, consignées dans *Observationes anatomicæ, quibus varia oris, oculorum et narium vasa describuntur, novique salivæ, lacrymarum et muci fontes deteguntur*, Leyde, 1662, in-12. On a encore de lui : *Elementorum myologiæ specimen*, Florence, 1667, in-4, fig.; *Discours sur l'anatomie du cerveau*, Paris, 1669, in-12; traduit en latin, à Leyde, 1671, in-12. On le trouve aussi dans l'*Exposition anatomique* de Winslow, son petit neveu, tome 4, p. 204.

** STEPHENSON (Georges), ingénieur anglais, né en 1781 à Wyllam, village près de Newcastle, fut obligé, dès son bas-âge, de travailler à l'exploitation des mines de charbon. A 18 ans, il passa de la houillère de Wyllam à celle de Killingworth, où se manifestèrent ses heureuses dispositions pour la mécanique. Elevé bientôt de la condition de simple ouvrier au rang d'ingénieur, tout en remplissant ses nouvelles fonctions, il imagina la lampe de sûreté, qui a rendu fort rares les explosions antrefois si communes dans les mines, et sauvé la vie à une foule d'ouvriers. Il fonda en 1824 à Newcastle un vaste établissement pour la construction des machines à vapeur, et ce fut de son atelier que sortit la première locomotive, dont il était en même temps l'inventeur et le constructeur. Malgré le succès qu'il en obtint, sa réputation ne date pourtant que de 1829, lorsqu'il eut fourni au chemin de fer de Liverpool et de Manchester sa célèbre machine le *Rocket* (c'est-à-dire fusée volante), ainsi nommée à cause de la rapidité de sa marche. Dès lors sa fortune et sa gloire furent assurées, il se vit chargé de la construction des principales lignes de chemins de fer, non-seulement de la Grande-Bretagne, mais du continent. Il vivait, riche et honoré, dans son établissement du comté de Derby, lorsqu'il mourut, le 12 août 1848, à 67 ans.

STERNE (Laurent), curé et prédicateur anglais, né à Clonmel, en Irlande, l'an 1715, eut l'esprit bouffon et frondeur de Rabelais. Il excitait le rire, non-seulement par ses plaisanteries, mais par une figure singulière, et une façon pour s'habiller plus singulière encore que sa figure. Malgré le revenu

de ses bénéfices et le produit de ses ouvrages, dont la seconde édition lui valut 24,000 livres, il mourut très-pauvre à Londres, en 1768. Son goût pour la dépense était extrême, et sa succession ne produisit à sa femme et à sa fille que des dettes. Ses ouvrages traduits en français par Fresnais, de Bonnay et Salaville ont été publiés par Bastien, 1805, 6 vol. in-8, et plusieurs fois depuis. On avait déjà donné séparément *Voyage sentimental*, in-12, plein de frivolités, de sentiments romanesques, mous et lâches, noyés dans le plus ennuyant verbiage : et *La vie et les opinions de Tristram Shandy*, 4 vol. in-12. C'est une bouffonnerie continuelle, dans le goût de Scarron.

STESICHORE, poète grec d'Himère, ville de Sicile, né vers l'an 556 avant J.-C. fut, dit-on, ainsi surnommé, parce qu'il arrêta et fixa la manière de la danse au son des instruments ou du chœur sur le théâtre : il s'appelait auparavant *Tisias*. Il se distingua dans la poésie lyrique, chanta, au rapport de Quintilien, les exploits des héros, et soutint la noblesse et l'élevation du poème épique. Horace le loue d'avoir eu un style plein et majestueux : *Stesichori graves camenæ*. Il est l'inventeur de l'apologue ingénieux : *l'Homme et le Cheval*, qu'Horace, Phèdre et La Fontaine ont si bien versifié. Il le composa pour détourner ses compatriotes de l'alliance avec Phalaris, et il réussit. On lui attribue l'invention de *l'épithalame* ou *chant nuptial*. Ses ouvrages ne sont venus à nous que par fragments. Ils ont été recueillis par J.-A. Suchfort, et publiés à Goettingue, en 1771, in-4. Les savants les lisent avec plaisir.

STEUCUS ou STEUCO (Augustin), surnommé EUGUBINUS, parce qu'il était né à Gubbio (Eugubium), dans l'Ombrie, en 1496 : il se fit chanoine régulier de la congrégation du Sauveur, devint garde de la bibliothèque apostolique, et évêque de Kisamo, en Candie. Il mourut à Venise, en 1549. On a de lui des *Notes* sur le Pentateuque, des *Commentaires* sur 47 psaumes, et d'autres ouvrages imprimés à Paris 1577, et à Venise, 1591, 5 vol. in-fol.

STÉVART (Pierre), natif de Liège, enseigna la théologie à Ingolstadt, et y fut fait curé; emploi qu'il remplit très-longtemps avec beaucoup de zèle. Il devint ensuite chanoine de l'église de Liège, et grand-vicaire. Foppens, dans la *Bibliotheca belgica*, et les lexicographes, se trompent sur l'année de la mort et sur l'âge de Stévert. Il est prouvé, par le monument sépéral qui est dans l'église de Sainte-Walburge (couvent de religieuses, et paroisse en même temps, dont il est le fondateur), qu'il est mort le 27 avril 1624, à 77 ans. On a de lui : des *Commentaires* sur plusieurs *Épîtres* de saint Paul; une *Apologie des jésuites*, contre Lyserus, Ingolstadt, 1575; une *Édition* de quatre livres de Manuel Calecas, contre les erreurs des Grecs, avec des notes, 1608, in-4, et dans la Bibliothèque des Pères; Recueil de dix-sept auteurs tant grecs que latins qui fait le septième tome des *Antiquæ lectiones* de Canisius. Ce recueil avait été publié à Ingolstadt, en 1616, in-4; *Manière de louer Dieu par les psaumes*; *Commentaire* sur la *Vie* de sainte Walburge, 1616, in-4.

STEVIN (Simon), mathématicien de Bruges, mort en 1635, fut maître de mathématiques du prince Maurice de Nassau, et intendant des dignes de Hollande. On dit qu'il fut l'inventeur des *chariots à voiles*, dont on s'est quelquefois servi en Hollande. On a de lui : un *Traité de statique*, Leyde, 1586, in-4, en flamand. A la tête de cet ouvrage, il y a un discours sur la langue flamande. L'auteur soutient que les langues allemande, française, etc., dérivent du flamand, qui est, selon lui, la langue celtique, et dès lors la plus ancienne des langues. Il est certain qu'elle contient des mots qui paraissent avoir passé de là dans les idiomes qu'on regarde comme étant de la plus haute antiquité, tels que le grec, le latin, et même l'égyptien. L'on n'en doit pas conclure néanmoins, avec Goropius, que ç'a été la langue de nos premiers parents. Stevin était un homme très-instruit et d'un bon jugement : sa *Statique* est très-estimée; Des *Problèmes géométriques*, 1585, in-4; *Méthode de fortifier les places*, 1594, in-4; un traité des ports de mer, traduit en latin par Grotius, sous le titre : *De portuum investigandorum ratione*, 1599, et un grand nombre d'autres ouvrages en flamand, qui ont été traduits en latin par Willeb. Snellius, et imprimés à Amsterdam, 1608, in-fol. On a donné une édition des ouvrages de Stevin en flamand, Leyde, 1605, 2 vol. in-fol. On y trouve plusieurs idées utiles.

* STEWART (Dugald), l'un des chefs de l'école philosophique écossaise, né à Edimbourg en 1753, était le plus jeune fils de Matthieu Stewart, successeur du célèbre Maclaurin dans la chaire de mathématiques à l'université de cette ville. Il fit de grands progrès dans les sciences exactes, dans la logique et surtout dans la philosophie morale, qu'il étudia sous Adam Ferguson et Thomas Reid (voy. ces noms). A 21 ans, il fut jugé capable de succéder à son père comme professeur de mathématiques. En 1778 il remplaça Ferguson, pendant son voyage en Amérique, et donna dans le même temps deux cours, l'un d'astronomie et l'autre de métaphysique. En 1785 il fut appelé définitivement à remplacer Ferguson à qui sa santé ne permettait pas de continuer ses leçons. Bien que dès l'année 1800 il eût réuni à son cours de morale des leçons d'économie politique, et que souvent il eût suppléé ses collègues dans leurs divers enseignements, il sut cependant trouver le loisir de composer un assez grand nombre d'écrits, qui la plupart ont été traduits en français. Il mourut au milieu de ses utiles occupations le 11 juin 1828. Disciple et continuateur de Reid, Smith et Ferguson, c'est un des philosophes qui ont le plus honoré l'école écossaise, et de tous, sans contredit, celui qui a le mieux mérité de la psychologie. Ses principaux ouvrages sont : *Essais philosophiques*, trad. en franç. par Ch. Huré, 1828, in-8; il y combat le système de Locke (voy. ce nom), qui ne conduit cependant pas fatalement, ainsi qu'on l'a dit, au matérialisme; *Philosophie de l'esprit humain*, trad. par Prévost de Genève, 1808-26, 5 vol. in-8, après avoir tenté l'analyse de plusieurs facultés importantes trop négligées par Reid, il établit enfin la nouvelle logique; *Esquisses de philosophie morale*,

trad. par Jouffroy, 1826, in-8; *Histoire abrégée des sciences métaphysique, morale et politique, depuis la renaissance des lettres*, trad. en franç. par Buchon, 1820-25, 5 vol. in-8; *Essais sur Robertson et Reid*, 1796, in-8; *Eloge historique d'Adam Smith*, dont il a donné les *Œuvres* complètes. La philosophie écossaise, introduite en France par Royer-Collard (voy. ce nom), jugée maintenant par ses résultats, a été reconnue insuffisante pour expliquer la morale, et, si elle a mis plus de lumière dans la métaphysique, elle l'a dû à sa méthode d'observation et d'analyse qui fait à peu près son seul mérite.

STEYAERT (Martin), célèbre docteur de Louvain, et l'un des plus savants théologiens du xvii^e siècle, né le 16 avril 1647, à Somergem, dans le diocèse de Gand, fut député à Rome, par sa faculté, en 1677, avec François Viane et Chr. Lupus. Il s'acquiesça l'estime d'Innocent XI et des cardinaux, et fit condamner 65 propositions d'une morale relâchée. De retour à Louvain, en 1682, il y rendit compte de sa mission dans un discours public. Son amour pour le travail et ses autres qualités lui procurèrent diverses places. Il fut recteur de l'université de Louvain, président du collège de Baïus, puis du grand collège, censeur des livres, chanoine et doyen de Saint-Pierre de Louvain, professeur royal en théologie, vicaire apostolique de Bois-le-Duc, officier de Louvain, et conservateur des privilèges de l'université. Il mourut le 17 avril 1701. Ce savant ne possédait pas seulement la théologie, mais il était versé dans les belles-lettres, les langues, l'histoire, etc. Il avait une mémoire prodigieuse. Toute sa bibliothèque consistait en une Bible, la Somme de saint Thomas, les commentaires de Sylvius et de Wiggers, et le Bréviaire romain. Cependant dans ses harangues et ses écrits il répandait tant d'érudition, qu'on aurait dit qu'il avait sous les yeux les monuments de toutes les sciences. Il fut toujours l'ennemi déclaré des novateurs, et montra constamment le plus grand respect et la plus grande soumission pour les décisions du saint Siège. S'il se déclara contre la morale relâchée, il ne montra pas moins de zèle contre ceux qui imposent, comme les pharisiens, des charges insupportables aux infidèles, et évitent de les toucher du bout des doigts. Il n'épargna pas les Arnauld, les Quesnel, etc., qui tâchèrent en vain de le perdre de réputation. *A quibus*, dit Foppens, *indecoro pulvere sordidis (pro more omnium veterum hæreticorum) conviciorum, calumniarum, aliorumque hujusmodi atræ bilis sputamentorum plaustris obrutus fuit*. Sa charité pour les pauvres était admirable; il leur distribuait tous les ans les revenus de ses emplois, et par son testament il leur légua le peu qui lui restait. Ses *Œuvres* ont été recueillies Louvain, 1705, 6 vol. in-8. On y distingue : *Annotationes in propositiones damnatas; Positiones de pontifice ejusque auctoritate contra obtrectatorem Galium; Polemica varia, orationes, epistolæ; Theses sabatinae; D. Prosperi carmen*. De ingratissimis illustratum; *Theologiæ practicæ aphorismi*. Cet ouvrage, qui est le plus considérable de ceux de Steyaert, est écrit d'un style énergique et original, et ren-

ferme la substance de toute la théologie pratique. Dans ses ouvrages polémiques, il réfute plusieurs écrits que les jansénistes lui adressèrent; mais ces écrits se multiplièrent tellement, qu'il ne put suffire. *Non mihi*, dit-il, *si linguae centum sint, ora-que centum non si ducentæ manus, sufficiam hodie ad respondendum legioni hominum solita charitate sua undique in me insurgentium : quanto minus sufficiam tantis nunc distentis occupationibus aliis, et in valetudine non admodum firma?* Ces raisons l'empêchèrent de répondre dans les formes aux *Difficultés proposées à M. Steyaert*. Il se contenta d'y opposer : *Epistola commissariorum in causa celebri Montensi de sedandis Ecclesiæ belgicæ turbis*, etc., qui se trouve dans la collection de ses *Œuvres*. Un autre genre de réponse à ces *Difficultés*, est le décret de Rome, du 5 mars 1705, qui les condamne.

STICKER (Urbain de), jésuite, né à Dunkerque en 1717, travaillait aux *Acta sanctorum*, et faisait espérer qu'il enrichirait cette collection, lorsque la mort l'enleva à la fleur de son âge, le 25 octobre 1755.

* STICOTTI (Antoine), fils d'un acteur de la comédie italienne, suivit l'état de son père, cultiva la littérature avec assez de succès, et mourut vers 1777. Outre plusieurs pièces qu'il composa pour son théâtre, on a de lui : *Garrik, ou les Acteurs anglais, contenant des observations sur l'art dramatique*, Paris, 1769, in-8; *Dictionnaire des gens du monde, historique, littéraire, critique, moral et physique*, Paris, 1770, 5 vol. in-8; *Dictionnaire des passions, des vertus et des vices*, publié par Sabathier de Castres; 2^e édit., Paris, 1777, 2 vol. in-8.

STIFELS (Michel), ministre protestant et mathématicien, natif d'Estingen, mort en 1567 à Iéna, à 58 ans, est moins connu par son *Arithmétique* que par sa fureur de faire le prophète. Il prédit que la fin du monde arriverait en 1555; mais il vécut assez pour être témoin lui-même de la vanité de sa prédiction.

STIGLIANI (Thomas), poète italien et chevalier de Malte, natif de Matera dans le royaume de Naples, mort sous Urbain VIII, est auteur de divers ouvrages en vers et en prose. Les premiers sont très-médiocres. Ceux qu'on estime le plus parmi les seconds, sont : *des Lettres*, Rome, 1661, in-12; *Arte del verso italiano*, Rome, 1658, in-8. C'est une poétique qui eut du succès; *Rime*, Venise, 1601, in-16, et 1605, in-12; *Le Nouveau Monde*, poème, Rome, 1628, in-12.

STILICON (Flavius, Stilico ou Stilicho), Vandale, général de l'empereur Théodose le Grand, et ministre tout-puissant sous le faible Honorius, épousa Serène, nièce de Théodose et fille de son frère. Quelque temps après, Théodose ayant déclaré ses fils empereurs, Arcadius d'Orient, et Honorius d'Occident, donna Rufin pour tuteur au premier, et Stilicon au second. Tout prospéra d'abord entre ses mains. Vers l'an 402, il défit les Goths dans la Ligurie. Alaric, qui ravageait depuis longtemps la Thrace, la Grèce et les provinces de l'Illyrie, sans trouver aucune résistance, fut contraint de fuir; mais Stilicon priva l'empire du fruit de la victoire. Dans la crainte que son crédit ne diminuât après la paix, il fit un traité secret avec

Alaric, et le laissa échapper. Ce ne fut pas son seul crime : il forma le dessein de détrôner Honorius, et de faire proclamer empereur son fils Eucher. Il envoya secrètement solliciter les Vandales, les Suèves, les Alains, de prendre les armes, et leur promit de seconder leurs efforts. L'empereur Honorius ouvrit enfin les yeux, et fut secondé par les troupes. Les soldats, instruits des intrigues secrètes que Stilicon avait entretenues avec les barbares, pour mettre son fils sur le trône, entrèrent en fureur contre lui, massacrèrent tous ses amis, et le cherchèrent pour l'immoler à leur vengeance. A cette nouvelle, Stilicon se sauva à Ravenne; mais Honorius, l'ayant poursuivi, lui fit trancher la tête l'an 408. Son fils Eucher et Serène sa femme furent étranglés quelque temps après. Voltaire a prétendu qu'il était innocent. Stilicon reprima, dit-on, l'idolâtrie qui avait relevé la tête sous l'usurpateur Eugène; mais il flotta toute la vie entre deux cultes, le paganisme et le christianisme. Il est certain qu'il fit élever son fils Eucherius dans les maximes du premier. Claudien a fait l'*Eloge* de Stilicon, *De laudibus Stiliconis*. Nous avons une tragédie qui porte le nom de ce général, par Thomas Corneille.

STILLINGFLEET (Edouard), théologien anglais, naquit en 1655, à Cranbourn, dans le comté de Dorset. L'évêque de Londres le fit curé de la paroisse de Saint-André, et peu après le roi Charles II le choisit pour un de ses aumôniers. Son mérite le fit élever à l'évêché de Worcester, et le roi Guillaume III le chargea de revoir la liturgie anglicane. Ses ouvrages ont été imprimés en 6 vol. in-fol. On estime surtout ses *Origines britannicae*; ses *Ecrits* contre Locke, qui avait avancé qu'on ne pouvait prouver l'immortalité de l'âme que par l'Écriture. On a une traduction française du traité intitulé : *Si un protestant, laissant la religion protestante pour embrasser celle de Rome, peut se sauver dans la communion romaine?* dans lequel il soutient l'affirmative comme les autres docteurs protestants, consultés par Henri IV, par Elizabeth de Wolfenbüttel, etc. Ce théologien mourut à Westminster, en 1699, dans la 64^e année de son âge.

STILPON, philosophe de Mégare, vers l'an 506 avant J.-C., s'insinua si adroitement dans l'esprit de ses élèves, que les jeunes philosophes quittaient leurs maîtres pour le venir entendre. On dit que, reprochant un jour à la courtisane Glycère qu'elle corrompait la jeunesse : *Qu'importe*, lui répondit-elle, *par qui elle soit corrompue, ou par une courtisane ou par un sophiste!* faisant allusion non-seulement aux paralogismes et aux erreurs des philosophes, mais encore à un vice monstrueux que saint Paul (*Rom. 1.*) leur reproche à tous en général, et que divers historiens nous apprennent de chacun d'eux en particulier. La vanité faisait une bonne partie de la philosophie de Stilpon. Démétrius Poliorcètes, roi de Macédoine, ayant pris Mégare, lui demanda s'il n'avait rien perdu dans la prise de la ville? *Non*, répondit Stilpon, *car la guerre ne saurait piller la vertu, le savoir ni l'éloquence.* On dit que Stilpon avait des sentiments fort équivoques sur la divinité; d'autres prétendent qu'il ne se déclara que contre les idoles. Il eut en

effet une affaire assez mauvaise à Athènes, où il avait dit que la statue de Minerve n'était pas un dieu : mais il s'excusa, en disant que ce n'était pas un dieu, mais une déesse : justification bien digne de ces hommes lâches qui, comme s'exprime saint Paul, *tenaient la vérité captive*, et qui ayant assez de lumières pour connaître le vrai Dieu, n'osaient point renier, au moins d'une manière ferme et persévérante, des divinités factices et ridicules. Du reste, cette réponse de Stilpon prouve, contre Voltaire et quelques critiques superficiels, que les païens regardaient les statues comme des divinités; sans quoi le philosophe se fût tiré d'affaire d'une manière bien plus simple.

STILTING (Jean), né à Wikte-Duurstede, petite ville de la seigneurie d'Utrecht, le 24 février 1675, se fit jésuite en 1722, mérita par son érudition d'être mis au nombre des hagiographes d'Anvers, et enrichit d'un grand nombre de *Dissertations* savantes la célèbre collection des *Acta sanctorum*. On distingue surtout son *Apologie de saint Jérôme*. Il mourut en 1762.

STIMMER (Tobie), peintre et graveur du xvi^e siècle, était de Schaffouse, ville de Suisse. Il peignit à fresque les façades de plusieurs maisons dans sa patrie et à Francfort. On a de lui un grand nombre d'estampes sur bois. Le célèbre Rubens faisait grand cas d'une suite de figures, dont les sujets sont tirés de la Bible; on y remarque beaucoup de feu et d'invention. Elles furent publiées en 1586.

STOA. Voy. QUINZANO.

STOBÉE (Jean), auteur grec de la fin du iv^e et du commencement du v^e siècle, tire sans doute son nom de Stobi où l'on suppose qu'il était né. On ne sait absolument rien sur sa personne ni sur sa vie. Il avait composé divers ouvrages, dont Photius fait mention dans sa *Bibliothèque*. Nous n'avons de lui que ses *Collectanea sententiarum*; encore cet ouvrage n'est-il pas entier, et, parmi les fragments que nous en avons, il se trouve bien des choses ajoutées par ceux qui sont venus après lui. On trouve dans cette collection plusieurs morceaux précieux des anciens poètes et philosophes : mais il en est aussi beaucoup de supposés qui lui ont été faussement attribués. Stobée a encore fait *Physica*, ou Recueils sur les matières de physique, qui n'ont pas été imprimés. Ils se trouvaient en 1555 en Italie, chez le cardinal *Rodolfo di Vincenza*. Nous recommandons à ceux qui voudront consulter les fragments de Stobée, l'édition des *Eclogæ* de Héeren de Gœttingue, 1792-1801, 4 part. in-8, et le *Florilegium* de Th. Gaisford, avec *Notes et supplément*, à l'imprimerie de Clarendon (Oxford), 1822, 4 vol. in-8.

STOCK (saint Simon), général de l'ordre des carmes, était du pays de Kent, en Angleterre, et mourut à Bordeaux en 1265, après avoir composé des *Hymnes* et publié de sages règlements pour son ordre. Ses confrères ont prétendu que, dans une vision, la sainte Vierge lui donna le scapulaire comme une marque de sa protection spéciale envers tous ceux qui le portaient. J. Launoy publia une dissertation, en 1635, pour montrer que la vision de Simon Stock est une fable. Il se fonde principalement

sur le silence des auteurs qui, selon lui, devaient naturellement en parler; mais il a été réfuté par Benoît XIV (*De canonis.*, tom. 4, part. 2, cap. 9, page 74), et par le P. Cosme de Villiers (*Biblioth. carmel.*, t. 2, p. 755), qui tous deux citent des témoignages des plus anciens écrivains de l'ordre des carmes. Il y en a un entre autres de Pierre Swaynton, compagnon et directeur du saint, et qui le premier a écrit sa *Vie*. Théophile Raynaud a rassemblé tous les passages que l'on a produits en faveur de cette vision, dans son *Scapulare marianum*, Op., t. 7. L'office et la fête du scapulaire ont été approuvés depuis ce temps-là par le saint Siège comme n'ayant rien d'opposé à la foi des chrétiens, et pouvant au contraire contribuer à la piété et à la dévotion envers la sainte Vierge, car c'est la tout ce que signifient ces sortes d'approbation; l'Eglise n'ayant jamais prétendu attester la certitude d'aucune révélation ou vision particulière, même dans les saints canonisés, comme l'observent Noël Alexandre, Muratori, Benoît XIV, etc. Quant à la bulle sabbathine, voy. JEAN XXII.

STOCK (Christian), né à Camburg en 1672, fut professeur à Iéna en 1717, et mourut en 1755, avec la réputation d'un homme profondément versé dans les langues orientales. Ses principaux ouvrages sont : *Disputationes de pœnis Hebræorum capitalibus*; *Clavis lingue sanctæ veteris Testamenti*; c'est un dictionnaire hébreu; *Clavis lingue novi Testamenti*; c'est un bon dictionnaire grec; *Interpres græcus*; *Litterator græcus*; *Historia passionis Christi*; *Lexicon homileticum*.

* STOCKLER (François de BORGIA GARÇAO), baron de Lavilla de Praia, lieutenant-général, né à Lisbonne en 1759, fut un des premiers élèves de l'académie royale de la marine fondée en 1779; il passa ensuite à l'académie royale de Coïmbre, devint professeur de mathématiques à l'académie de la marine, et remplit cette place avec tant de distinction qu'il fut nommé membre de l'académie royale des sciences de Lisbonne, dont il devint plus tard secrétaire. Quelque temps après, il entra dans l'administration, et occupa des places importantes qui ne lui firent point oublier ses travaux scientifiques et littéraires. Il prit une part active aux opérations de la junte chargée de la rédaction d'un nouveau code militaire. Il était membre de plusieurs sociétés savantes, et notamment de la société royale de Londres et de la société philosophique de Philadelphie. Il mourut le 6 mars 1829, dans les Algarves. Nous citerons de lui : *Traité élémentaire de la méthode des limites*; *Mémoire sur le calcul des fluxions et sur le produit d'un nombre infini de facteurs*; *Eloges historiques*; *Poésies lyriques*, Londres; *Essai historique sur l'origine et les progrès des mathématiques en Portugal*, Paris, 1819; *Traité sur la méthode inverse des limites*, ou *Théorie générale du développement des fonctions logarithmiques*, Lisbonne, 1824; *Eléments du droit des sociétés politiques*, ibid., 1827.

STOCKMANS (Pierre), jurisconsulte, né à Anvers en 1608, enseigna successivement le grec et le droit à Louvain. La réputation qu'il s'acquit le fit élever à la charge de conseiller à la cour souveraine de Brabant en 1645, et à différents emplois honorables.

Il fut aussi chargé de plusieurs négociations importantes, et mourut à Bruxelles, le 7 mai 1671. Les Brabançons le regardent avec raison comme un de leurs meilleurs jurisconsultes, et son autorité est d'un grand poids dans leurs tribunaux. Ses *Œuvres*, qui avaient d'abord paru séparément, ont été rassemblées, Bruxelles, 1686-1700, 2 part. in-4.

STOFFLER ou STOEFFLER (Jean), en latin *Stofflerinus*, né à Justingen, dans la Souabe, en 1452, enseigna les mathématiques à Tubingen, et s'acquit une haute réputation, qu'il perdit en se mêlant de prédire l'avenir. Il annonça un grand déluge pour l'année 1524, et fit trembler toute l'Allemagne par cette prédiction. On fit faire des barques pour échapper à ce fléau; mais heureusement on n'en fut pas affligé, et l'astrologue reconnut lui-même la vanité de sa prédiction. Il réussit en annonçant son genre de mort, et en disant qu'il périrait d'une chute. S'étant levé précipitamment dans une dispute pour prendre un livre qu'il citait en sa faveur, il attira en même temps une planche qui lui porta un si grand coup à la tête, qu'il en mourut peu de jours après, le 16 février 1551. On a de lui divers ouvrages de mathématiques et d'astrologie.

* STOFFLET (Nicolas), général vendéen, né en 1751, fils d'un meunier de Lunéville, servit 15 ans dans le régiment du Lyonnais, y fut caporal de grenadiers, et eut le bonheur de sauver la vie à son colonel, le comte de Colbert-Manlevrier, qui, par reconnaissance, l'emmena dans ses terres en Anjou, et le fit son garde-chasse. Lors du soulèvement de cette province en 1795, les jeunes gens de Maulevrier le choisirent pour leur chef, et sa troupe s'étant grossie, il se joignit à Cathelineau (voy. ce nom, n. 449) pour attaquer Chollet et Vihiers. Il mérita par de nouveaux services d'être nommé major-général de l'armée vendéenne (15 juillet). Seul il conserva de l'ascendant sur ses compagnons dans leurs revers; mais à l'attaque du Mans, le 12 décembre, il donna lui-même l'exemple de la fuite. Après la mort de Larochejacquelein, il s'empara du commandement, remporta différents avantages sur les républicains, et, le 11 mars 1794, fit un arrêté qui déclarait soldats du roi tous les habitants de l'Anjou et du Haut-Poitou, depuis 15 à 50 ans, sous peine de mort. Il consentit à joindre ses forces à celles de Charette, et contribua avec lui à faire fusiller Marigny (voy. ce nom); mais il ne tarda pas à se séparer mécontent de son nouvel allié; et, dirigé par les conseils du curé Bernier (voy. ce nom, 1, 582), parvint à donner à l'insurrection de l'Anjou un caractère imposant. Ses actes d'autorité achevèrent de le brouiller avec Charette, et leur division amena la ruine des royalistes. Quand Charette et Sapinaud eurent traité avec les commissaires de la Convention, Stofflet voulut continuer seul la guerre; mais se voyant abandonné de la plupart de ses officiers, il fut obligé de conclure lui-même la paix. Il paraissait disposé à s'y résigner; mais des envoyés des princes le décidèrent à reprendre les armes. Deux fois il se rapprocha de Charette; mais il ne retrouva plus dans les habitants de l'Anjou les mêmes dispositions à le secon-

der. Enfin il fut pris et traduit devant une commission militaire à Angers. Il mourut avec courage le 25 février 1796, à l'âge de 43 ans. Stofflet, dans l'espace de deux ans, s'était trouvé à cent cinquante affaires. Dépouvé des qualités nécessaires à un commandant en chef, il avait toutes celles d'un partisan.

* **STOLBERG-STOLBERG** (Frédéric-Léopold, comte de), poète et historien, né le 7 novembre 1750, à Bramstedt, dans le Holstein, d'une illustre famille, fut conduit dès son enfance, par son père, en Danemarck, et, après y avoir commencé ses études, alla les terminer dans les universités de Halle et de Göttingue. A sa sortie des écoles, il entreprit une traduction en vers de l'Illiade, et un voyage en Suisse et dans une partie de l'Italie avec Goethe et Lavater, lui fournit des inspirations qui influèrent sans doute sur le développement de son talent naturel. De retour à Copenhague, il y fut fixé par le titre de ministre plénipotentiaire du duc d'Oldenbourg, prince-évêque de Lubeck, et par un mariage qu'il contracta en 1782. Il accepta, en 1785, un bailliage dans le pays d'Oldenbourg, dont il prit possession après avoir rempli une mission assez importante au nom du duc à la cour de Russie. Devenu veuf en 1788, il se remaria en 1790, à Berlin, où il avait été envoyé par le prince régent de Danemarck, avec une commission d'un grand intérêt. Il fit alors un nouveau voyage dans une partie de l'Allemagne, la Suisse, l'Italie, la Sicile, et en publia une relation curieuse en 4 vol. A son retour, la confiance du prince-évêque de Lubeck le mit à la tête du gouvernement de la principauté; mais au milieu des affaires, il sut encore trouver du loisir pour se livrer à ses études favorites et publia la traduction des plus sublimes dialogues de Platon. Ce fut après avoir lu et comparé les plus habiles controversistes catholiques et protestants qu'il reentra dans le sein de l'Eglise catholique en 1800. Ses amis, Klopstock, Gleim et Jacobi, que cette démarche indisposa d'abord, finirent par lui rendre leur amitié; mais Voss ne la lui pardonna jamais (*voy. Voss*). Sa conversion lui suscita beaucoup de tracasseries. Un prince lui dit : « Je n'aime pas ceux » qui changent de religion. — Ni moi non plus, » répondit le comte; et si nos ancêtres n'en avaient » pas changé il y a trois siècles, je n'aurais pas été » obligé de reprendre celle qu'ils quittèrent. » Il vint habiter Munster, où il travailla à son *Histoire de la religion de Jésus-Christ*, qu'il conduisit jusqu'au 13^e volume. Il mourut dans sa terre de Sundermühlen, au pays d'Osnabruck, en 1819, peu de jours après avoir fait paraître un opuscule sur *l'Amour de Dieu. L'Histoire de la religion chrétienne* de Stolberg, continuée par Fréd. de Kerz, Hambourg, 1807-56, 51 vol. in-8, dont un de tables, est un des plus beaux monuments élevés au christianisme; elle a été traduite en italien par ordre de la cour de Rome, et l'on peut conjecturer qu'elle ne tardera pas à l'être en français. (*Voy. SENFFT-PILSACH, VII, 555.*)

* **STOLL** (Maximilien), l'un des médecins les plus célèbres de l'école de Vienne, né en 1742, à Erzingen, en Souabe, fit une partie de ses études au

collège des jésuites de Rotweil, et fut admis en 1761 dans cette compagnie, dont il se retira en 1767, pour se livrer exclusivement à la médecine. C'est surtout à Vienne qu'il se forma d'après les leçons de Haën, qu'il remplaça comme professeur en 1776. Il était grand partisan de l'inoculation, et tous les étés il louait, hors de Vienne, un jardin pour l'y pratiquer plus commodément. Il mourut en 1788. Ses principaux ouvrages sont : *Ratio medendi*, 1777-80, 4 vol. in-8; trad. en français par Mahon, Paris, 1809, 2 vol. in-8; *Aphorismi de cognoscendis et curandis febribus*, 1787, in-8; trad. par Mahon et Corvisart, 1801, in-8.

STONE (Edmond), mathématicien écossais, naquit vers l'an 1690, d'un jardinier du duc d'Argyle, qui lui apprit son état. Stone cultiva les champs pendant deux années; mais un sentiment naturel l'entraînait à l'étude, et il nourrissait ce penchant par la lecture des livres qu'il pouvait se procurer. Doné d'un esprit pénétrant, d'une excellente mémoire, et avec une application assidue, il surmonta tous les obstacles, et, sans le secours d'aucun maître, il acquit des connaissances étendues dans les langues latine et française et dans les mathématiques. Il avait fait de tels progrès dans cette science, qu'à l'âge de 18 ans il quitta son état de laboureur, et se mit à enseigner dans les maisons particulières l'arithmétique, la géométrie et l'algèbre. Le duc d'Argyle ignora qu'il possédait dans son jardin un homme d'un mérite rare, jusqu'à ce qu'il surprit Stone dans sa petite maison, s'occupant d'un commentaire sur un ouvrage de Newton. Il s'intéressa à lui, le tira de son obscurité, lui fit obtenir une chaire, et en même temps une pension. Stone mourut en 1768. Il a laissé : un *Dictionnaire de mathématiques*; un *Traité des fluxions*; plusieurs ouvrages sur les sciences exactes.

STORCK (Ambroise), théologien allemand, de l'ordre de Saint-Dominique, appelé en latin *Pelargus*, combattit avec zèle les hérétiques par ses sermons et par ses écrits. Il assista, en 1546 et 1552, au concile de Trente, en qualité de théologien de l'archevêque de Trèves, et se signala dans cette auguste assemblée par son éloquence; il mourut à Trèves en 1557. On a de lui un *Traité du sacrifice de la messe*, contre Œcolampade, et un recueil de ses *Lettres à Erasme*, avec celles que ce savant lui avait écrites, et d'autres ouvrages, Fribourg, 1554, in-fol. Son style est assez poli.

STOSCH (Guillaume), né à Berlin en 1646, mort dans la même ville en 1707, est auteur d'un livre intitulé : *Concordia rationis et fidei*, imprimé à Guben, sous le nom d'Amsterdam, en 1692. Ce livre est infecté des idées des sociniens et des athées. On l'obligea de se rétracter, ce qu'il fit sans changer de sentiment. — Il ne faut pas le confondre avec Philippe Stosch. *Voy. la fin de l'art. PICART (Bernard).*

STOW (Jean), de Londres, où il naquit en 1525, mourut en 1605, et est auteur d'un sommaire des *Chroniques d'Angleterre*, in-fol., estimé, et d'une *Description de Londres*, in-4, en anglais. On trouve dans ces deux ouvrages des choses utiles; mais le dernier ne peut servir qu'à faire connaître ce qu'était Londres il y a deux siècles.

STOZ (Matthieu), né à Mickenhausen, en Souabe, l'an 1614, entra chez les jésuites, et enseigna 50 ans la philosophie et la théologie. Le plus connu de ses ouvrages est *Tribunal pénitentia*. Il mourut à Munich le 15 janvier 1678.

STRABON, philosophe, historien et premier géographe de l'antiquité, natif d'Amasie, ville de Cappadoce, florissait sous Auguste et sous Tibère, vers l'an 14 de J.-C. Du côté de son père, il était d'une famille *semi-romaine*, comme le dit Maltebrun, peut-être obscure, et attachée à la maison de Pompée-le-Grand, dont il avait été condisciple. Sa mère était, selon lui-même, d'une origine illustre, et avait pour ancêtres des satrapes, des pontifes, etc. Sa famille, qui était riche, lui donna une éducation brillante. Il étudia à Nysa, près Tralles, sous Aristodème; à Amisus dans le Pont, sous Tyrannion; à Séleucie de Cilicie, sous Xénarque. Il s'attacha ensuite aux stoiciens. Il voyagea beaucoup, et parcourut entre autres régions l'Asie-Mineure et le Pont, jusqu'aux frontières de l'Arménie, la Syrie, la Palestine, la Phénicie et l'Égypte jusqu'aux caractères, la Grèce et l'Italie. Il séjourna longtemps à Rome, où il obtint des renseignements géographiques sur le reste de l'empire. On croit qu'il mourut vers la 12^e année du règne de Tibère. De plusieurs ouvrages qu'il avait composés, comme des *Mémoires historiques*, nous ne possédons plus que sa *Géographie*, qui est en 17 livres. La plus ancienne édition est de 1472, in-fol. Nous citerons les éditions des Aldes, Venise, 1516, in-fol.; celle de Siebenkees, continuée par Tzchucke, Leipzig, 1796-1811, 6 vol. in-8, qui est la plus ample et la mieux pourvue de notes. Cet ouvrage est un monument de l'érudition et de la sagacité de son auteur; il avait voyagé en divers pays pour y observer la situation des lieux et les coutumes des peuples, qu'il décrit avec beaucoup d'exactitude. La *Géographie* de Strabon a été traduite en latin par Phavorinus et Tifernas, qui publièrent leur traduction avant que le texte grec n'eût paru (1), Rome, Sweinheim et Pannartz, sans date, mais 1469 ou 1470. Il existe une autre traduction latine par Xylander, Bâle, 1571. La géographie de Strabon a été traduite en français par Laporte du Theil, Gosselin, Coray et Letronne, Paris, 1805-1819, 5 vol. in-4. Les premiers qui aient cité la *Géographie* de Strabon sont Marcien d'Héraclée, Athénée et Harpocraton. Sa haute réputation n'a commencé qu'au moyen-âge, et elle devint tellement exclusive, qu'on le désignait simplement sous le nom de *Géographe*.

STRABON, Sicilien, avait, dit-on, une si bonne vue, qu'étant au cap de Massara ou de Lilybée, dans la Sicile, il découvrait les vaisseaux qui partaient du port de Carthage, en Afrique, et en comptait toutes les voiles, quoiqu'il en fût éloigné d'environ 150 milles d'Italie, c'est-à-dire à 45 lieues environ. Valère Maxime l'appelle *Lyncée*; mais ce Lyncée n'avait probablement pas la faculté qu'on lui attribue, et l'on a vu dans tous les temps des charlataneries de ce genre; cependant l'on n'est pas

fondé en physique à nier la possibilité d'une vue si étendue; la nature offre des singularités plus ou moins approchantes de celle-ci.

* STRACK (Charles), médecin, né à Mayence en 1722, étudia dans cette ville et ensuite à Paris, à Berlin et à Erfurt, où il reçut le doctorat en 1747. De retour dans sa patrie, il y pratiqua son art avec honneur, et, après y avoir professé la chirurgie, la physiologie, la pathologie, et enfin la chimie, fut chargé de l'organisation de la faculté de médecine, reçut en récompense de ses travaux le titre de conseiller de la cour électoral, et mourut le 10 octobre 1806, à 84 ans. Il avait remporté des prix à l'académie de médecine de Paris, qui l'admit au nombre de ses correspondants, et avait vu également ses travaux couronnés dans les académies de Lyon et de Dijon. Outre un assez grand nombre de thèses et de harangues académiques, on a de lui : *Nova theoria pleuritidis vera, et recta ejusdem medendi ratio*, 1786. Il était membre des académies de Madrid, d'Erfurt et de Giessen, etc.

STRADA (Famien), jésuite romain, né en 1572, mort en 1649, professa longtemps les belles-lettres dans sa société, et se fit un nom par ses connaissances, sa manière d'écrire l'histoire, et surtout par son beau latin. Nous avons de lui l'*Histoire de la guerre des Pays-Bas*, divisée en deux décades. La première, qui s'étend depuis la mort de Charles-Quint jusqu'en 1578, vit le jour à Rome en 1640, in-fol. La seconde, qui renferme les événements depuis 1578 jusqu'à l'an 1590, fut imprimée au même endroit en 1647, in-fol. On en a une traduction française par du Ryer, Paris, 1632, 2 vol. in-8. Cet historien a de l'imagination; il écrit d'une manière brillante et animée; sa latinité est pure, riche, son style clair, nombreux et coulant. (*Voy. MAFFÉE.*) Il a eu, selon Loiseau (*Histoire des guerres de Flandre*, par Bentivoglio, *Avertissement*, page 18), communication de toutes les pièces originales qui pouvaient servir à sa perfection; Strada l'assure lui-même dans sa *Préface*, et déclare que sa seule crainte d'arrêter trop souvent et désagréablement le lecteur, l'a empêché d'en faire toujours mention. *Plane ut nisi moram lectori injecturus essem, potuissem (quod interdum facio) ad rerum pleraque adjicere litterarum exemplaria, provocare ad autographorum fidem, factorum enarrationem, signatis veluti tabulis testibusque, conficere.* Quelques critiques lui reprochent des digressions trop longues et trop fréquentes, et de s'appesantir quelquefois sur des minuties; mais comme c'est dans ces endroits mêmes que son style s'élève et se brillante particulièrement, le lecteur ne lui en sait pas mauvais gré. Le cardinal Bentivoglio, qui d'ailleurs rend justice à Strada, lui reproche un genre d'omission importante. « Il » ne parle pas assez, dit-il, de ce qui s'est passé » dans le cabinet. Quoique la guerre soit bien vive, » elle ne laisse pas que de donner bien du temps à » des négociations; les entreprises les plus hardies » sont une suite des résolutions qu'on a prises dans » le conseil; ainsi l'historien doit mettre toute son » application à découvrir les secrets mouvements et » le véritable motif des résolutions importantes qu'on » prend, et en instruire, autant que possible, les

(1) La première édition du texte grec de Strabon, Venise, Aldes, 1516, in-fol., est rare, mais très-incorrecte. L'une des meilleures est celle de Coray, Paris, 1815-19, 4 vol. in-8.

» lecteurs. Cette partie de l'historien qui, en apparence, ne paraît pas considérable, est pourtant en effet la plus importante. Le récit des escarmouches, des combats, des assauts et des batailles avec le nombre des morts, les incendies et tous les autres malheurs qui accompagnent la guerre, et qui font tant de bruit, divertissent sans doute bien davantage, et sont bien plus du goût des jeunes gens et du commun des peuples; mais la connaissance de la cause qui produit tous ces désordres plaît bien plus aux personnes savantes et de bon sens, au jugement et à l'approbation desquelles l'histoire doit être soumise : de sorte qu'il paraît que Strada aurait pu rendre son ouvrage bien plus parfait qu'il n'est, s'il eût suivi ces règles. » Sans déroger à la justesse de cette critique (que Strada cependant ne méritait pas à tous égards), on peut observer que, par un défaut contraire, les écrivains de ce siècle se sont souvent perdus dans l'étude des causes, qu'ils ont soumis l'histoire à la spéculation, et asservi les faits à des intrigues de cour ou à des délibérations de cabinet, qu'ils ont supposées souvent sans preuve et même sans vraisemblance. Les événements sont l'objet propre et direct de l'historien; les ressorts et les causes lui appartiennent sans doute aussi; mais il lui est bien difficile de les connaître, et s'il en parle sans en être solidement instruit, il risque d'écrire un roman pour une histoire. La qualité de jésuite qu'avait Strada excita la bile de Sciooppius contre son *Histoire*. Il en fit une critique qu'il intitula *Infamia Famiani Stradae*, et dans laquelle il y a plus de fiel que de raison. Il est vrai que Strada n'a point dissimulé les ravages que l'hérésie, unie à la révolte, a causés dans les plus belles et les plus catholiques provinces de l'Europe; mais en cela même il a rempli les fonctions d'historien. S'il a montré quelque penchant pour la nation qui s'efforçait de maintenir le trône et l'autel, est-il en cela plus blâmable que les écrivains hollandais, qui parlent de leurs patriotes avec un enthousiasme qui rend les faits parfaitement méconnaissables? L'abbé Mably, dans sa *Manière d'écrire l'histoire*, a parlé de cet élégant et intéressant historien d'une manière qui fait plus de tort à son jugement qu'à la juste célébrité de Strada. Ange Galluccio a continué cette *Histoire* (voy. GALLUCCIO, IV, 28). On doit aussi à Strada : *Eloquentia bipartita*, Cologne, 1655, in-12. C'est une rhétorique qui contient des exemples des meilleurs auteurs, choisis avec discernement.

STRADA de ROSBERG (Jacques), né à Mantoue, se fit un nom dans le XVI^e siècle par son habileté à dessiner des médailles anciennes. Il mourut à Prague en 1588. — Son petit-fils Oetavien STRADA hérita des talents de son aïeul. Il a publié les *Vies des empereurs*, depuis Jules César jusqu'à Mathias, avec leurs médailles en 1615, in-fol.

STRADAN (Jean), peintre, né à Bruges en 1556, mourut à Florence vers 1604. Le séjour que ce peintre fit en Italie, et notamment à Florence, et ses études d'après Raphaël, Michel-Ange, et les statues antiques, perfectionnèrent ses talents. Il avait une riche imagination, et beaucoup de facilité dans l'exécution; il donnait des expressions fortes à

ses fêtes. On lui reproche des draperies sèches, et un goût de dessin lourd et maniéré. Il a fait beaucoup d'ouvrages à fresque et à l'huile, à Florence, à Rome, à Reggio à Naples; il a composé aussi plusieurs cartons pour des tapisseries. Ses tableaux d'histoire sont fort estimés; mais son inclination le portait à peindre des animaux et à représenter des chasses : ce qu'il a fait en ce genre est parfait. Ses dessins sont d'un fini précieux.

* STRADIVARIUS (Antoine), célèbre facteur d'instruments, né à Crémone vers 1670, fut le dernier et le plus habile élève des Amati, les luthiers les plus renommés de leur temps. Il surpassa ses maîtres, et ses instruments, devenus très-rares, sont recherchés des artistes, qui les ont poussés quelquefois à des prix exorbitants dans les ventes. Les plus parfaits de ses violons sont ceux qu'il a fabriqués de 1700 à 1722. C'est sous lui que se forma le célèbre Joseph Guarnerius, dont on recherche aussi les violons. Stradivarius mourut, à ce qu'on croit, vers 1728.

* STRAFFORD (Thomas WENTWORTH, comte de), la première des victimes illustres de la révolution d'Angleterre, était né à Londres le 15 avril 1595, d'une famille alliée au sang royal. Après avoir achevé ses études au collège Saint-Jean à Cambridge, il visita l'Europe, et pendant ses voyages s'occupa des objets les plus graves. A son retour, créé chevalier, il fut successivement juge-de-peace et garde des archives du comté d'York; puis représentant du même comté au parlement. Ses talents et son éloquence le portèrent, jeune encore, aux postes les plus honorables. A l'avènement au trône du malheureux Charles I^{er}, il fut écarté du parlement par sa nomination à la place de grand schérif du comté d'York; et peu de temps après il reçut l'ordre de se démettre de sa charge de garde des archives. Un impôt illégal ayant été établi par la cour, son refus de l'acquiescer le fit emprisonner puis exiler. Rappelé au parlement en 1628, il proposa dans cette mémorable session et fit sanctionner la pétition des droits; mais dès qu'il s'aperçut que les puritains en voulaient à l'autorité royale, il rompit avec eux et combattit leurs projets en les dévoilant. Charles I^{er}, après la mort du duc de Buckingham, son ministre et son favori, ayant besoin d'un homme courageux et habile, le remplaça par Wentworth. Il espérait, en choisissant pour ministre un des chefs du parti populaire, se rendre ce parti favorable. Wentworth, qui s'était fortement prononcé contre toutes les entreprises de la couronne, aussitôt que le roi mit en lui sa confiance, se dévoua entièrement à sa cause. Nommé gouverneur de l'Irlande (1652), il encouragea l'agriculture, l'industrie, augmenta les ressources, rendit la marine plus forte qu'elle ne l'était auparavant, sut toujours concilier le bien des sujets avec les intérêts de la couronne, et il acquit ainsi des droits à la reconnaissance publique et à celle de son souverain. Si, dans cette charge importante et difficile, Strafford montra un peu de fierté, il s'y fit remarquer encore davantage par l'énergie de son caractère, la sagesse de son administration et son assiduité au travail. Il répétait souvent à Charles I^{er} cette sage

maxime : « Si quelquefois la nécessité oblige les » souverains à violer les lois, on doit user de cette » licence avec une extrême réserve; et, aussitôt » qu'il est possible, on doit faire réparation aux » lois, pour tout ce qu'elles ont pu souffrir de ce » dangereux exemple. » Cependant, tandis que son mérite et le poste qu'il occupait excitait contre lui la malveillance des jaloux, le parti auquel il avait appartenu ne pouvait lui pardonner sa défection. Un des chefs les plus influents du parti populaire, l'audacieux Pym, l'entendant se justifier de son changement : « Non, non, lui répondit-il en » l'interrompant, ne prenez pas cette peine; vous » nous avez abandonnés; mais je ne vous quitterai » pas tant que vous aurez la tête sur les épaules » (*till your head be on your shoulders*). » Strafford opposait aux efforts redoublés de ses ennemis la vigueur de son administration, sa fermeté et des mesures nécessaires de rigueur, qui maintenaient quelque reste de pouvoir entre les mains du faible Charles I^{er}. Mais tous ces moyens n'étaient pas assez efficaces pour empêcher les progrès des communes, qui tiraient parti de toutes les circonstances, et qui, se sentant assez fortes par l'appui de l'opinion publique, se déterminèrent à attaquer ouvertement le ministre. Celui-ci voyant approcher l'orage, voulait donner sa démission; mais Charles I^{er} le retint, l'assurant qu'il le défendrait, et que le parlement ne toucherait pas un cheveu de sa tête. Cette promesse aurait dû être sacrée; cependant la timidité naturelle du roi, encore plus que les circonstances, en empêcha l'effet. Les communes, dans une séance secrète, mirent en accusation le comte de Strafford. L'acte fut envoyé à la chambre des pairs, où Strafford se vit aussitôt arrêté. Les communes, voulant intéresser toute la nation à ce procès, lui donnèrent le plus grand appareil; il dura quatre mois. On avait recherché dans les trois royaumes des témoins à charge, pour lesquels on éleva un grand amphithéâtre vis-à-vis le siège des juges; on dressa une tribune pour le roi et la reine, qui assistèrent à toutes les séances; elles durèrent dix-huit jours. L'accusation, préparée depuis longtemps, fut présentée avec une astucieuse finesse, dans laquelle il était aisé de voir la haine qui la dirigeait. Strafford parla devant ses juges avec le calme du vrai courage et la circonspection que ces moments critiques exigeaient. S'entendant reprocher quelques actes arbitraires que la coutume ou l'intérêt de l'état justifiait, il répondit : « Si vous » examinez les ministres du roi dans les plus menus » détails, et si pour de légères fautes vous les sou- » mettez à des peines rigoureuses, les affaires pu- » bliques seront abandonnées. L'homme sage qui » aura une fortune ou une réputation à perdre ne » voudra pas s'engager en des peines si terribles » pour des choses de si peu de conséquence. » Pendant la durée de ce procès, le roi ne s'aperçut jamais du danger qui l'environnait lui-même en voyant attaquer son ministre, par la seule raison qu'il avait mérité sa confiance et défendu ses intérêts : il ne présageait pas que la perte du comte de Strafford donnant plus d'audace aux factieux, entraînerait la sienne au moment où l'effervescence

des esprits était presque arrivée à son comble. Cependant les ennemis de Strafford ne purent le faire condamner, par des voies légales, sur leur accusation. Les communes dressèrent alors un *bill d'attainder*, décret arbitraire et qui signifie arrêt de prescription fondé sur la conviction des crimes attribués à l'accusé. Ce bill trouva néanmoins 59 opposants; mais les autres membres firent agir les chefs populaires, et on entendit les orateurs des *puritains*, déclamer sur la nécessité de punir les grands coupables. En même temps, pour mieux effrayer le roi, on excita la populace; et 6,000 hommes armés d'épées, de pioches et de bâtons, vinrent en foule assiéger les salles du parlement. Les pairs qui avaient paru chanceler, et les 59 opposants au bill, furent exposés aux menaces et aux insultes des factieux; les noms des premiers furent affichés dans les rues avec l'épithète de *straffordiens*, ce qui, en rigueur, voulait dire *royalistes*. Effrayés, ils n'osèrent plus, en grande partie, occuper leur siège pendant la continuation du procès. Quand le bill d'*attainder* fut discuté, il ne s'en trouva dans la chambre que 45, et il n'y en eut que 19 qui osèrent s'y opposer. La majorité fut donc contre Strafford, qu'on condamna à perdre la tête; mais il fallait encore le consentement du roi. Il sembla balancer; alors des groupes se dirigèrent vers son palais, et demandèrent à grands cris la mort du malheureux ministre. La reine, épouvantée, pressait Charles I^{er} de céder; le monarque résistait encore. Strafford lui écrivit de sa prison pour le prier de lui laisser subir son sort : cette générosité aurait dû éveiller la justice de son souverain, lui rappeler sa promesse, l'engager à défendre celui qui se sacrifiait pour sa cause, et à ne pas donner à la populace ni aux communes déjà si puissantes, un triomphe qui les élevait sur les débris de son autorité; mais Charles I^{er}, prince humain et bienfaisant, était faible et sans caractère. Conseillers, juges, prélats, par corruption, par ambition, par terreur, tout se réunissait pour lui arracher son assentiment au bill meurtrier. Ces évêques anglicans, qui reprochaient tant à l'Eglise romaine ses distinctions jésuitiques et sa morale perverse, établirent disertement « qu'il » y avait deux consciences; que la conscience pu- » blique du roi non-seulement l'excusait, mais l'o- » bligeait de faire ce qui était contre la conscience » privée de l'homme; qu'enfin la question n'était » pas si le roi devait sauver ou non le comte de » Strafford, mais si le roi devait livrer sa famille et » son royaume à une ruine certaine. » Il abandonna donc Strafford, et signa le funeste décret. Ce dernier entendit son arrêt avec un sangfroid et un courage qu'il ne démentit pas dans ses derniers moments. Avant de poser sa tête sur le billot : « Je vais, » dit-il, reposer aussi volontiers ma tête que je » l'eusse fait pour dormir... Je crains que ce soit un » mauvais présage pour la réforme qu'on projette » dans l'état, que de commencer par l'effusion du » sang innocent. » Il fut décapité le 15 mai 1641, à 48 ans. Charles I^{er} regretta toujours Strafford : se reprocha sa mort jusques sur l'échafaud, et il reconnut alors qu'elle avait été l'avant-coureur de la sienne. La mémoire de ce ministre fut ré-

habileté sous Charles II, et son fils reprit son rang à la chambre haute. Les historiens ont parlé différemment de Strafford; mais la plupart lui accordent de grands talents pour gouverner. Madame Macaulay pousse son injustice jusqu'à ne trouver rien à reprocher à son procès ni au bill arbitraire d'*attainder*: les ennemis personnels de Strafford n'auraient pu s'exprimer contre lui avec plus de prévention et d'amertume. Rapin Thoyras parle de lui d'après les mêmes principes. Millot, tout en rendant justice à son mérite, ne le trouve cependant pas exempt de reproches. Hume, d'un autre côté, semble défendre la cause de Strafford avec un zèle qui n'est pas toujours impartial. Parmi tous ces écrivains, le témoignage de Withlocke devient irrécusable, puisqu'il présida la commission chargée de diriger l'accusation contre ce ministre; il dit, entre autres choses: « Jamais homme ne » joua un si beau rôle sur un tel théâtre avec plus » de constance, d'éloquence, de raison, de jugement et de modération, et même avec plus de » grâce dans ses discours et sa contenance, que ce » grand et excellent personnage... Il toucha de *re-mords* et de pitié tous les assistants, à l'exception » d'un petit nombre..... etc. » Dans les circonstances difficiles où se trouvait le comte de Strafford, c'est-à-dire entre un monarque faible et un parti puissant, déjà son ennemi particulier, il était presque inévitable qu'il ne commit quelques légères fautes; mais il se montra le plus solide appui de l'autorité royale au moment où tout la portait à son déclin; il ne démentit jamais, pour la défense de son maître, ni son zèle ni sa fermeté; il sut, tant qu'il fut en place, éloigner l'orage qui finit par tout dévorer; et sa mort entraînant celle de Charles I^{er}, fut une des principales causes du bouleversement total de l'Angleterre. La *Vie* de lord Strafford a été écrite en anglais par le chevalier Ratchliffe, son ami, et de nos jours, par MacDiarmid. *Voy.* les *Quatre Stuarts* de Châteaubriand. Lally-Tolendal a donné: *Essai sur la vie de T. Wentworth, comte de Strafford*, 2^e édit., 1814, in-8, et une tragédie dont Strafford est le héros, imprimée mais non représentée.

* STRAMBI (Vincent-Marie), né en 1745 à Civitavecchia, prit de bonne heure l'habit de Saint-Dominique, puis s'attacha au vénérable Paul de la Croix, fondateur des *Passionistes*, dont plus tard il écrivit la *vie*, et qu'il contribua, comme postulateur, à faire béatifier. Nommé en 1801, par Pie VII, évêque de Macerata et de Tolentino, il ne quitta qu'à regret la vie cénobitique. Le nouveau prélat signala son zèle par diverses fondations, notamment d'une maison de filles repenties et d'une école de jeunes filles, où il se plaisait à voir pratiquer les exercices de l'institut des *Passionistes*. Vers l'époque des persécutions que Pie VII eut à essuyer de Napoléon, Strambi fut exilé à Novare, puis à Milan; il ne rentra que beaucoup plus tard au milieu de ses ouailles, et fit enfin agréer sa démission par Léon XII qui lui accorda l'insigne honneur de le loger au palais Quirinal. C'est là qu'expira Strambi, le 2 janvier 1825. Les plus considérables d'entre ses ouvrages, tous écrits en italien, sont :

La vie de Paul de la Croix, Macerata, 1805, 5 vol.; *Un traité des trésors que nous avons en Jésus-Christ notre Sauveur, et des mystères de sa passion et de sa mort, source de tout bien; et des exercices et mouvements pieux vers le sang de Jésus-Christ, avec une manière d'entendre la messe*, 1815. On a deux *Notices sur Strambi*, l'une, en italien, publiée à Milan par le chanoine Rudoni; l'autre, en latin, à Macerata, par M. Ferrucci.

* STRANGE (Robert), célèbre graveur, né en 1725, dans une des îles Orcades, après avoir essayé divers états étudia le dessin sans maître, et se rendit à Edimbourg, où il présenta ses ouvrages au graveur Richard Cooper, qui les approuva, et lui donna des leçons pendant six ans. En 1743, il prit parti pour le prince Edouard, et servit dans ses armées jusqu'à la bataille de Culloden (1746), qui détruisit toutes les espérances de ce prince. Après l'amnistie, il vint à Londres, et en 1748 il passa à Rouen, où il prit des leçons d'anatomie de Lecat, et de dessin de Descamps. S'étant rendu à Paris en 1749, il apprit l'usage de la pointe sèche de Lebas, et parvint à surpasser son maître. Il retourna à Londres en 1750; dix ans après, il voyagea en Italie pour y étudier les chefs-d'œuvre, et en 1765 il se fixa décidément à Londres où il mourut en juillet 1792, à 67 ans. Strange était des académies de peinture de Paris, Florence, Bologne, Parme, etc. Il avait été créé chevalier par George III en 1787. L'Œuvre de cet artiste se compose de 49 pièces, le *Catalogue* en a été publié par M. Ch. le Blanc, Paris, 1828, in-8; nous ne citerons que les plus remarquables: *Charles I^{er} et la reine Henriette*, d'après van Dyck; *l'Apothéose des deux enfants de George I^{er}*, d'après West; *Cléopâtre, Vénus, Cupidon endormi*, d'après le Guide; *Bélisaire*, de Salvator-Rosa; *sainte Agnès*, du Dominiquin; *sainte Cécile*, de Carle Maratte; *la Madeleine et saint Jérôme*, du Corrège; *la Maîtresse et l'Enfant*, du Parmesan; *Danaë, Vénus et Adonis*, du Titien; *Abraham renvoyant Agar*; *Esther devant Assuérus*; *la Mort de Didon*, du Guerchin; *l'Amour en méditation*, de Scudon; *saint Jean enfant*, de Murillo; *le portrait de Raphaël*, d'après lui-même. Mercier de Saint-Leger a publié une *Notice* sur cet artiste dans le *Magasin encyclop.*, 1795, tome 1^{er}, 220-29.

STRAPAROLA de CARAVAGE (Jean-François), auteur italien, né à Caravage, s'amusa à écrire des Contes dans le goût de Boccace. Cet auteur vivait dans le xvi^e siècle. Il nous a laissé quelques rapsodies sous ce titre: *le Piacevoli notti*, Venise, 1550-54, 2 vol. in-8. Ce recueil contient 15 nouvelles, qu'il appelle agréables, et que les personnes de goût trouvent tout au moins insipides. Louveau et Larivey perdirent leur temps à les traduire en français. On en a fait plusieurs éditions; mais dans quelques-unes on a retranché les sottises les plus grossières de l'auteur.

STRATON, philosophe péripatéticien de Lampsaque, fut disciple de Théophraste, à l'école duquel il succéda, l'an 248 avant J.-C. Son application à la recherche des secrets de la nature le fit surnommer *le Physicien*. On lui a reproché de n'avoir pas reconnu l'auteur de cette nature qu'il étudiait. Ce

philosophe fut choisi pour être précepteur de Ptolémée Philadelphie, qui le combla de bienfaits. Il avait fait des *Traité de la royauté*, de la *justice*, du *bien*, et plusieurs autres ouvrages qui ne sont point parvenus jusqu'à nous, et qui, sans doute, vu les principes de l'auteur, n'étaient que des mots sans choses. Diogène Laërce, dans ses *Vies des philosophes*, a donné les titres de ses nombreux ouvrages. Brucker a rassemblé dans son *Histoire de la philosophie* tout ce qu'on sait de Straton, et diverses *Maximes* de ce philosophe extraites de Sextus Empiricus, Simplicius et Stobée.

STREBÉE (Jacques-Louis), de Reims, habile dans le grec et dans le latin, mort vers 1550, est connu par une *Version latine*, des *Morales*, des *Économiques* et des *Politiques* d'Aristote, 1556, in-8, aussi élégante que fidèle, et par un traité *De electione, oratione et collocatione verborum*, Lyon, 1541, in-4.

STREIN (Richard), *Strenius*, baron de Schwarzenau en Autriche, conseiller bibliothécaire et surintendant des finances de l'empereur, mourut en 1601, et a laissé quelques ouvrages : un traité *De gentibus et familiis Romanorum*, Paris, 1599, in-fol., où il a éclairci les antiquités romaines ; des *Discours* pour défendre la liberté des Pays-Bas. Cette liberté devait, selon ses vues, conduire à professer le protestantisme, qu'il avait lui-même embrassé. *Commonitorium de Roberti Bellarmini scriptis atque libris*. C'est un nain qui combat un géant ; car la théologie n'était point du tout l'affaire de l'auteur.

STREITHAGEN (André), né à Merzenbauss, près de Juliers, mort vers 1640, eut la direction de l'école et de l'orgue du collège des chanoines d'Heinsberg. On a de lui des *Poésies* et d'autres ouvrages ignorés. — Pierre STREITHAGEN, son fils, né à Heinsberg, dans le duché de Juliers, le 27 novembre 1593, s'appliqua aux belles-lettres et à la musique, comme son père. Il fut successivement chanoine à Heinsberg, à Cranenbourg dans le duché de Clèves, et à Wassenberg. Il était encore vivant en 1670. Nous avons de lui : *Vita sancti Hilarionis*, en vers avec des notes ; *Eburo, sive Panegyricus historico-poeticus in civitatem Leodiensem*, Liège, 1652, in-4 ; *Somnium sive Poema in Ruram* (Roër), rivière du duché de Juliers, dans les *Annales Clivie*, et grand nombre de pièces de vers ; *Successio principum Julice, Clivie, Montium*, etc., Dusseldorf, 1629, in-4. — Plusieurs auteurs ont confondu ce Pierre Streithagen avec un autre du même nom, né à Aix-la-Chapelle en 1592, qui fut ministre de la religion prétendue réformée à Emmerick, puis prédicateur et conseiller de Frédéric V, électeur palatin, et ministre à Heidelberg, mort le 12 juin 1654. On a de ce prédicant : *Florus christianus, sive Historiarum de rebus christianæ religionis libri IV*, Cologne, 1640, in-8. La haine contre l'Eglise catholique s'y montre à découvert. *Novus homo, sive de Regeneratione tractatus*, etc.

STRIGELIUS (Victorinus), né à Kauffbeuren dans la Souabe, en 1524, fut un des premiers disciples de Luther. Il se trouva à la conférence d'Eisenach en 1556, sur la nécessité des bonnes œuvres, et eut l'année suivante une vive dispute avec Francowitz. Depuis ce temps, il ne cessa d'être en butte aux

théologiens protestants, qui le firent mettre en prison en 1559, d'où étant sorti trois ans après, il enseigna la théologie et la logique à Leipsig ; ses ennemis lui firent ensuite défendre de continuer ses leçons. Il fut obligé de se retirer dans le Palatinat, devint professeur de morale à Heidelberg, et y mourut en 1569, à 45 ans. On a de lui des *Notes* sur l'Ancien et le Nouveau Testament, et sur d'autres ouvrages, où il ne fait pas difficulté de s'éloigner des sentiments de ceux de sa communion.

STROBELBERGER (Jean-Etienne), de Gratz en Styrie, reçut le bonnet de docteur en médecine à Montpellier en 1615, fut fait médecin impérial aux bains de Carlsbad, et mourut peu après, l'an 1650. On lui doit : *Gallie politico-medica descriptio*, Jéna, 1620, in-16, et 1621, in-12. C'est une description des principales villes, des académies, des fleurs, des fontaines minérales, des plantes, etc., de la France, mais elle est très-superficielle ; *Historia Monspelienensis*, Nuremberg, 1625, in-12. C'est une histoire de l'université de Montpellier et des professeurs qui s'y sont distingués. Plusieurs ouvrages de médecine aujourd'hui ignorés.

STROZZI (Titus Vespasien et Hercule), père et fils, deux poètes latins de Ferrare, ont laissé des *Élégies* et d'autres poésies latines, d'un style pur et agréable. Titus, né en 1422, mourut vers 1502, âgé de 80 ans. Hercule, son fils, né en 1471, fut tué par un rival en 1508. Ils avaient l'un et l'autre du mérite. Leurs *Poésies* ont été imprimées à Venise en 1515, in-8.

STROZZI (Philippe), issu d'une ancienne et riche maison de Florence, où il naquit en 1488. Il était sénateur et fut l'un de ceux qui, après la mort du pape Clément VII, entreprirent de se défaire d'Alexandre de Médicis, duc de Florence. (*Voy. ALEXANDRE.*) Après la mort de ce prince, le duc Côme, son successeur (*voy. ce nom*), poursuivit les conjurés. Philippe Strozzi se mit pour lors à la tête de 2000 fantassins, se retira dans un château, qui bientôt fut assiégé et pris. Fait prisonnier, il se donna lui-même la mort en 1558. Requier a publié la *Vie* de ce républicain fougueux, traduite du toscan, 1764, in-12. La famille de Strozzi passa presque toute en France, où elle fut élevée aux premières dignités. — Son fils, Laurent Strozzi, fut cardinal et archevêque d'Aix, et mourut à Avignon le 4 décembre 1571. — Un autre de ses fils, Pierre Strozzi, se distingua par les armes. Il contribua, l'an 1556, à faire lever le siège de Turin aux impériaux. En 1558, après sa défaite près de Monte-Murlo, en Toscane, où fut pris Philippe son père, et où lui-même courut grand risque de l'être, il se retira à Rome, et y resta jusqu'en 1562. La guerre s'étant rallumée alors entre François I^{er} et Charles-Quint, il se trouva en 1545 au siège et à la prise de Luxembourg par les Français, fut battu en 1544 par les Impériaux près de Serravalle, sur la frontière de l'état de Gènes, et commanda en 1554 l'armée envoyée par Henri II en Toscane, pour secourir la république de Sienne contre l'empereur et le duc de Florence. Le 2 août de cette année, il perdit la bataille de Matiano contre le marquis de Marignan, et fut blessé de deux arquebusades. Il n'en reçut pas

moins la même année le bâton de maréchal de France, et fut fait lieutenant-général de l'armée du pape Paul IV, avec laquelle il reprit le port d'Ostie, et quelques autres places aux environs de Rome, l'an 1557. Il fut tué en 1558, au siège de Thionville, à l'âge de 50 ans. — Léon Strozzi, frère de celui-ci, et fils de Philippe, chevalier de l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem, connu sous le nom de *Prieur de Capoue*, se rendit célèbre par ses exploits sur les galères de France, dont il fut général, et sur celles de Malte. Il fut tué en 1554 d'un coup d'arquebuse, en reconnaissant la petite ville de Scarlino sur la côte de Toscane. — Philippe Strozzi, neveu de celui-ci et fils de Pierre, né à Venise au mois d'avril 1541, servit la France avec distinction, et eut la charge de lieutenant-général de l'infanterie. Envoyé en 1582, avec une armée navale, au secours de don Antoine, soi-disant roi de Portugal (*voy. ce nom*), il fut entièrement défait le 26 juillet de la même année, par le marquis de Santa-Cruz, grièvement blessé, et jeté à la mer, à l'âge de 42 ans. Torsay a donné une *Vie* de cet officier, qui n'est qu'une espèce de roman, où l'auteur a tâché de satisfaire sa haine contre les Espagnols.

STROZZI (Cyriaco), philosophe péripatéticien, né à Florence en 1504, voyagea dans la plus grande partie de l'univers, sans que ses voyages interrompissent ses études. Il professa le grec et la philosophie avec beaucoup de réputation à Florence, à Bologne et à Pise, où il mourut en 1565, à 61 ans. On a de lui un 9^e et un 10^e livre, en grec et en latin, ajoutés aux huit livres qu'Aristote a composés de la *République*; il a bien pris l'esprit de ces anciens philosophes, et l'imitateur égale quelquefois son modèle. — Laurence Strozzi, sa sœur, née au château de Cappalla, à 2 milles de Florence, l'an 1514, mourut en 1591 religieuse de l'ordre de Saint-Dominique. Sans songer à devenir une savante, elle s'appliqua tellement à la lecture, qu'elle apprit diverses langues, surtout la grecque et la latine, et devint habile dans plusieurs sciences. Nous avons d'elle un livre d'*Hymnes* et d'*Odes* latines, sur toutes les fêtes que l'Eglise célèbre, Parme, 1601, in-8. Cet ouvrage a été traduit en vers français par Simon-Georges Pavillon,

STROZZI (Jules), né à Venise en 1585, se distingua par son talent pour la poésie italienne. Il mourut l'an 1660, après avoir donné un beau poème sur l'origine de sa ville natale. Il parut sous ce titre : *Venezia edificata*, 1624, in-fol., fig. On a encore de lui : *Il Barbarigo, over l'Amico sollevato, poema eroico*, Venise, 1626, in-4. — Il ne faut pas le confondre avec Nicolas Strozzi, autre poète italien, né à Florence en 1590, mort en 1654, dont on a les *Sylves du Parnasse*, des *Idylles*, des *Sonnets*, et plusieurs pièces fugitives, outre deux tragédies, *David de Trebizonde*, et *Conradin*.

STROZZI (Thomas), jésuite, né à Naples en 1651, s'est fait une réputation par ses ouvrages. Les plus connus sont : un poème latin sur la manière de faire le chocolat; un *Discours sur la Liberté*, dont les républiques sont si jalouses; dix *Discours* italiens, pour prouver contre les juifs que J.-C. est le Messie; un

grand nombre de *Panegyriques*, où il y a beaucoup de pensées ingénieuses.

STRUENSÉE (Jean-Frédéric, comte de.) *Voy. BRANDT* (Enevold) (1). L'auteur des *Commentaires sur les Mémoires de M. de Saint-Germain*, page 59, entre dans des détails curieux, mais délicats, sur la fin tragique de ces deux seigneurs. On peut consulter aussi : *Voyage au nord de l'Europe*, par Wraxal, lettre 5^e; et les *Mémoires authentiques et intéressants*, ou *Histoires des comtes Struensee et Brandt*, Bruxelles, 1789, in-8. Ces *Mémoires*, peut-être trop favorables aux deux infortunés dont ils rapportent la catastrophe, ne laissent pas de jeter un grand jour sur cette époque de l'histoire danoise, époque qui jusqu'ici a paru enveloppée des plus épaisses ténèbres. (*Voy. le Journ. hist. et litt.*, 15 octobre 1789.)

STRUVE (Georges-Adam), jurisconsulte, né à Magdebourg en 1619, professa le droit à Iéna, et devint le conseil des ducs de Saxe : il mourut le 15 décembre 1692, à 73 ans, peu de temps après avoir fait le rapport d'un procès. Il appliquait aux magistrats ce mot d'un empereur romain : *Oportet statim mori*. C'était un homme d'un travail infatigable, d'un tempérament fort et robuste, et d'une franchise qui lui gagnait tous les cœurs. On a de lui des *Thèses*, des *Dissertations*, et d'autres ouvrages de droit, parmi lesquels on distingue son *Syntagma juris civilis*.

STRUVE (Burkhard-Gotthelf), fils du précédent, professeur en droit à Iéna, comme son père, naquit à Weimar en 1671. Il se fit estimer par son érudition, et finit sa carrière en 1758. On a de lui un grand nombre d'ouvrages. Les plus connus sont : *Antiquitatum romanarum syntagma*, 1721, in-4. C'est la première partie d'un grand ouvrage. Celle-ci regarde la religion, et l'on y trouve des choses intéressantes. *Bibliotheca juris selecta*, 1705, in-8; 1740, 2 vol. in-8, avec des additions de J. Gottl. Buder; *Introductio in notitiam rei litterariæ et usum bibliothecarum*, 1704, in-8; 1754, 2 vol. in-8; *Syntagma historiæ germanicæ*, 1716, in-4, réimprimé sous ce titre : *Corpus historiæ gentis germanicæ*, 1750, 2 vol. in-fol.; *Bibliotheca saxonica*, Halle, 1756, in-8. *Voy.* l'éloge de STRUVE dans la *bibliothèque germanique*, tom. XLIII. Ces ouvrages sont pleins de recherches.

* STRUVE (Henri), chimiste, né en 1751 à Lausanne, où son père professait avec succès la médecine, suivit les cours de médecine et de sciences physiques à l'université de Tubingue. De retour dans sa patrie, il fut nommé en 1784 professeur extraordinaire de chimie; plus tard professeur ordinaire de chimie et de minéralogie, puis inspecteur des mines. Il mourut à Lausanne le 29 novembre 1826. Peu de temps avant sa mort il s'était fait remplacer dans sa chaire par M. Mercanton de Vevey, élève de l'école polytechnique. Son testament contient un grand nombre de legs, tous applicables à des objets scientifiques ou d'utilité publique. Parmi ses ouvrages nous citerons : *Méthode analytique des fossiles, fondée sur leurs caractères extérieurs*, Lausanne, 1797, in-8; *Recueil de Mémoires sur les salines*, ibid, 1805, in-8;

(1) *Voy.* aussi MATHILDE, reine de Danemarck, v. 556, et SHERIDAN.

Description des salines du ci-devant gouvernement d'Aigle, ibid., 1804, in-8; *Fragments sur la Théorie des sources et sur son application à l'exploitation des sources salées*, ibid., 1804, in-12; *Mémoires sur différents objets relatifs à la géologie, aux mines et salines*, ibid., 1805, in-8; *Abrégé de géologie*, ibid., 1818; 2^e édit., 1819, in-12.

STRUYS (Jean), Hollandais, célèbre par ses voyages en Moscovie, en Tartarie, en Perse, aux Indes, etc., s'appelait Jans *Janszoon Strauss*. Il commença à voyager l'an 1617, par Madagascar jusqu'au Japon; puis l'an 1655, par l'Italie dans l'Archipel; et enfin l'an 1668, par la Moscovie en Perse, et ne revint dans sa patrie qu'en 1675. Les *Relations* qu'il en avait faites furent rédigées après sa mort par GIANIUS. Elles parurent à Amsterdam, en 1681, in-4, et depuis ibid., 1725, et Rouen, 1750, 5 vol. in-12. Elles sont intéressantes : mais il y a bien des choses fausses ou mal vues; en particulier, ce qu'on y dit des hommes à queue de l'île de Formose est démenti par tous les autres voyageurs. Il peut s'y trouver, comme ailleurs, quelques individus qui ont un prolongement exotique de l'épine du dos; mais c'est une anomalie particulière qui n'affecte point l'espèce, et ne fait point une monstruosité nationale. (*Voy. le Catéchisme philosophique*, n° 52).

STRYPE (Jean), prêtre anglican, né à Londres en 1645, fut un célèbre antiquaire : il avait fait ses études à Catherine-Hall dans l'université de Cambridge, où il prit le degré de maître ès-arts. Il fut nommé, en 1669, recteur de la paroisse de Theydon-Boys, dans le comté d'Essex, et permuta la même année ce bénéfice pour celui de vicaire perpétuel de Low-Leyton. Il exerçait en même temps l'office de prédicateur à Haecny. Il était profondément versé dans l'histoire en général, et particulièrement dans la biographie. Un assez grand nombre d'ouvrages furent le fruit de ses laborieuses recherches. Les principaux sont : les *Vies des archevêques Cranmer, Grindal et Whitgift*, du docteur Helmer, évêque de Londres, de sir Thomas Smith, et de sir John Cheke; des *Mémoires sur l'histoire ecclésiastique*, 5 vol. in-fol., outre beaucoup d'autres doctes écrits. Ce savant mourut à Haecny le 11 décembre 1757.

STUART (les), rois d'Ecosse et d'Angleterre. *Voy. JACQUES, MARIE, RIZZO, MURRAY, CHARLES, EDOUARD, et ci-dessous.*

STUART (Gauthier), comte d'Athol en Ecosse, fils de Robert II, roi d'Ecosse, fut convaincu, en 1456, d'une conspiration contre Jacques I^{er}, roi de ce pays, et subit un supplice presque aussi cruel et aussi dégoûtant que celui de George Dosa. *Voy. ce nom.*

STUART (Robert), comte de Beaumont le Roger, seigneur d'Aubigny, plus connu sous le nom de *maréchal d'Aubigny*, était second fils de Jean Stuart III, comte de Lenox, de la maison royale d'Ecosse. Il se signala par sa valeur dans les guerres d'Italie, et contribua au gain de plusieurs batailles. Ses belles actions lui méritèrent le bâton de maréchal de France. Sa mort, arrivée en 1545, fut une perte pour l'état. — Il ne faut pas le confondre avec Jean STUART, comte de Boucon, petit-fils de Robert II,

roi d'Ecosse, qui amena 6000 bons soldats à Charles VII, alors dauphin. Il battit les Anglais à Baugé en 1421, fut défait à Crevant, en 1425, et enfin tué devant Verneuil, en 1424. Il avait reçu l'épée de connétable le 21 août de la même année. Il n'a laissé que des filles.

* STUART (Jacques-Edouard-François), prince de Galles, connu sous le nom de *chevalier de Saint-Georges*, fils de Jacques II, et de Marie de Modène, naquit le 20 juin 1688. A sa naissance, le parti qui préparait de loin une révolution, répandit les bruits les plus absurdes. Il fallut que Jacques II convoquât un grand conseil, où il fit entendre tous les témoins de l'accouchement de la reine. Malgré des preuves aussi authentiques, les partisans du prince d'Orange tâchaient d'appuyer la supposition. « Si Jacques II n'avait pas été catholique, dit le P. d'Avrigny, s'il n'avait pas fait baptiser son fils selon le rit romain, personne ne se serait avisé de jeter le moindre doute sur la naissance du prince de Galles. » C'est le titre que porta d'abord ce prince. Conduit en France après la mort de son père, en 1701, il fut reconnu roi de la Grande-Bretagne par le pape, par Louis XIV et plusieurs autres princes de l'Europe. En 1708, ce prince s'embarqua pour l'Ecosse, mais il fut obligé de revenir à Dunkerque. La même année, il fit la campagne de Flandre sous le duc de Bourgogne, et à la bataille de Mons, le 11 septembre 1709, commanda la maison du roi. A la paix, il se retira en Lorraine. Ce ne fut qu'en 1715, qu'une tentative sérieuse eut lieu pour lui rendre la couronne. Le comte de Mar, qui commandait ses partisans en Ecosse, fut vaincu par le duc d'Argyle dans la bataille de Sheriffmoor. La personne du prince lui-même ne put rétablir les affaires. Arrivé en Ecosse le 2 janvier, il fut proclamé roi le 21, par les troupes; mais abandonné bientôt du peu de soldats qui restaient fidèles à sa cause, il fut obligé de se rembarquer le 15 février, et se rendit à Avignon. Après la mort de Louis XIV, il n'eut plus d'appui que du cardinal Alberoni, dont des projets en sa faveur échouèrent en 1719. Ce prince épousa à Rome, la même année, Marie-Clémentine, petite-fille du grand Sobieski, et fixa son séjour dans cette ville, où il mourut le 2 janvier 1766, laissant deux fils, Charles-Edouard, qui tenta une dernière fois de faire proclamer son père roi d'Ecosse, (*voy. EDOUARD*, III, 555), et le cardinal d'York. (*Voy. ce nom.*) On trouve une *Notice* très-étendue sur le chevalier de Saint-Georges, dans les *Mémoires* du cardinal Dubois, publiés par Sévelinges. *V. ce nom.*

* STUART (Jacques), antiquaire et architecte, né à Londres en 1715 de parents pauvres qu'il perdit de bonne heure, et se trouva comme l'aîné, chargé de soutenir sa famille. Cette position difficile ne l'empêcha pas de se perfectionner dans les arts du dessin dont il avait appris seul les premiers éléments : l'heureuse persévérance qui faisait le fonds de son caractère lui permit aussi d'apprendre le grec et le latin. Ayant assuré l'existence de sa famille, il fit à pied le voyage de Rome, où il connut l'architecte Revett dont il reçut des leçons et qui devint bientôt son ami. Ils visitèrent ensemble la Grèce en 1750, et s'arrêtèrent trois

ans à Athènes, pour en mesurer et en dessiner les monuments. De retour en Angleterre ils s'occupèrent de publier le résultat de leurs travaux. Le 1^{er} vol. des *Antiquités d'Athènes* parut en 1762 et fixa sur les deux amis l'attention des savants. Stuart fut nommé intendant de l'hôpital de Greenwich, qui lui dut des réparations et des embellissements. Il construisit aussi plusieurs belles maisons à Londres et mourut en 1788. Le second vol. des *Antiquités d'Athènes* parut en 1790, le troisième en 1794, et le quatrième en 1815 avec un texte explicatif et historique de Taylor. Cet ouvrage a été traduit en français par Feuillel, 1808-1813, 4 vol. in-fol.

* STUART (Gilbert), historien, né à Edimbourg en 1742, d'un père qui était professeur d'humanités, fit ses études dans cette ville avec succès. A 20 ans il publia sur la constitution britannique un ouvrage qui établit sa réputation. Encouragé par ce succès, il demanda la chaire de droit, et n'ayant pu l'obtenir vint à Londres, où il travailla plusieurs années au *Monthly Review*. Naturellement envieux et jaloux il attaqua de préférence les écrivains les plus estimables et ceux dont la réputation lui faisaient ombrage. Ne pouvant se livrer dans ce journal à toute son acrimonie, il revint dans sa patrie en 1775, et fonda l'*Edinburgh Magazine*, qui ne put se soutenir. De retour à Londres en 1782, il devint un des collaborateurs du *Political Herald* et de l'*English Review*. Ses travaux excessifs, ses passions et son intempérance ruinèrent sa santé bien promptement, et il revint à Edimbourg où il mourut en 1786, à 44 ans. On a de lui : *Dissertation sur l'antiquité de la constitution britannique*, Edimbourg, 1762; *Tableau des progrès de la société en Europe*, 1762, in-8, traduit en français par Baulard, 1789, in-8; *Observations sur l'histoire du droit public et constitutionnel de l'Ecosse*; *Histoire de la réformation en Ecosse*, Londres, 1780, in-4, Edimb., 1803, in-8; *Histoire de l'Ecosse depuis la réformation jusqu'à la mort de la reine Marie*, 1782, 2 vol. in-4. Cet ouvrage dans lequel il venge la malheureuse Marie des calomnies de Buchanan (voy. ce nom, II, 272), est très-estimé, ainsi que le précédent.

STUCK ou STUCKIUS (Jean-Guillaume), de Zurich, mort en 1607, s'est acquis de la réputation par son *Traité des festins des anciens, et de leurs sacrifices*, Zurich, 1591, in-fol., et joint à d'autres écrits sur le même sujet, Leyde, 1695, 2 vol. in-fol. Il y rapporte la manière avec laquelle les Hébreux, les Chaldéens, les Grecs, les Romains et plusieurs nations faisaient leurs repas, et les cérémonies qu'ils observaient les jours de fêtes dans leurs sacrifices. Il y a beaucoup de recherches dans cet ouvrage. On a encore de lui des commentaires sur Arrien, et *Carolus Magnus redivivus*, 1598, in-4, où il compare Henri IV à Charlemagne.

STUKELEY (William), né à Holbeck dans le comté de Lincoln, en 1687, mort en 1765, s'appliqua d'abord à la médecine et à la botanique, et fournit à Ray un grand nombre de plantes qui servirent à enrichir son *Catalogue des plantes des environs de Cambridge*. Il s'adonna ensuite à l'étude des antiquités de son pays, et publia : les *Curiosités de la Grande-Bre-*

tagne, en anglais, Londres, 1724, in-fol., avec cent gravures; ouvrages rempli d'observations curieuses sur les expéditions de César dans la Grande-Bretagne, et sur d'autres objets intéressants. On en a donné une nouvelle édition en 1776. *Palæographia sacra*, ou *Antiquités relatives à l'histoire sacrée*, in-4; *Palæographia britannica*. Elle n'est pas achevée.

STUNICA (Jacques-Lopez), docteur de l'université d'Alcala, a écrit contre Erasme et contre les *Notes* de Jacques le Fèvre d'Étaples, et sur les *Épîtres* de saint Paul. Il mourut à Naples en 1550. On a encore de lui un *Itinerarium, dum Compluto Romam proficisceretur*. — Il était parent de Diego STUNICA, docteur de Tolède, et religieux augustin, qui vivait dans le même siècle. Celui-ci a fait aussi plusieurs ouvrages, entre autres un *Commentaire* sur Job.

STUPPA ou STOUP (Pierre), natif de Chiavenna, au pays des Grisons, leva, en 1672, un régiment suisse de son nom au service de Louis XIV, servit avec distinction dans la guerre de Hollande, et fut établi par le roi commandant dans Utrecht. Il se trouva à la bataille de Senef. Sa bravoure lui mérita le grade de lieutenant-général, et la charge de colonel des gardes suisses en 1683. Le roi l'employa en diverses négociations en Suisse, dont il s'acquitta avec succès. Ce guerrier négociateur mourut en 1701, dans la 81^e année de son âge. Comme il sollicitait un jour, auprès de Louis XIV, les appointements des officiers suisses qui n'avaient point été payés depuis longtemps, Louvois dit au roi : « Sire, si votre majesté avait tout l'argent » qu'elle et ses prédécesseurs ont donné aux Suisses, » on pourrait paver d'argent une chaussée de Paris » à Bâle. — Cela peut être, répliqua Stuppa; mais » aussi, si votre majesté avait tout le sang que les » Suisses ont répandu pour le service de la France, » on pourrait faire un fleuve de sang de Paris à » Bâle. » Le roi, frappé de cette réponse, fit payer les Suisses. — Un autre STUPPA, compatriote et proche parent du précédent, fut d'abord pasteur de l'église de Savoie à Londres, où il eut la confiance de Cromwell. Il quitta ensuite le ministère pour les armes, devint brigadier dans les troupes de France, et fut tué à la journée de Steinkerke, en 1692. Il est l'auteur du livre intitulé : *la Religion des Hollandais*, 1675, in-12, que Jean Braun, professeur à Groningue, réfuta assez mal dans sa *Véritable religion des Hollandais*, 1675, in-12.

STURM (Jean), célèbre humaniste, né à Sleida ou Schleiden, dans l'Éifel, en 1507, après avoir fait ses premières études à Liège, se rendit à Louvain, où Rutger Rescius, professeur de langue grecque, se l'associa pour l'établissement d'une imprimerie grecque. Il vint à Paris en 1529; il y donna, sur les auteurs grecs et latins et sur la logique, des leçons publiques qui eurent beaucoup d'approbateurs; mais son penchant pour les nouvelles hérésies l'obligea de se retirer à Strasbourg en 1557. Il y occupa la chaire que les magistrats lui avaient offerte, et y ouvrit l'année suivante une école qui devint célèbre, et qui, par ses soins, obtint en 1566, de l'empereur Maximilien II, le titre

d'académie. Les ministres luthériens l'accusèrent d'avoir abandonné le luthéranisme pour embrasser le calvinisme, et parvinrent à le faire dépouiller de ses emplois. Il mourut en 1589, à 82 ans. On a de lui : *Linguae latinae resoluendæ ratio*, in-8; d'excellentes *Notes* sur la rhétorique d'Aristote, sur Hermogène, sur Cicéron, etc., et d'autres ouvrages dont on trouve la liste dans les *Eloges des savants*, par Teissier; dans les *Mémoires* de Nicéron, t. 29, et dans les trois programmes écrits par Oberlin, et publiés en 1804 et 1805. Ses opuscules ont été réunis sous le titre de : *De institutione scholastica opuscula omnia*, Iéna, 1750, in-8.

STURM (Jean), né à Malines en 1559, médecin et professeur de mathématiques à Louvain, embrassa l'état ecclésiastique après avoir été marié. Il fut pourvu d'un canonicat dans la métropole de Cambray, obtint une chaire de médecine et une prébende de Saint-Pierre à Louvain, où il mourut en 1650. Il s'amusa longtemps à faire des vers latins sur toutes sortes de sujets; mais si on lui doit la qualité de versificateur, il ne mérite pas le titre de poète. On a de lui plusieurs traités; les principaux sont : *De institutione principum*; *De nobilitate litterata*, qui ont été réunis sous le titre de : *Institutio litterata*, Thorn, 1586, in-4. Il y a dans ce recueil deux morceaux qui ne sont pas de Sturm : *De rosa hierichontina*, Louvain, 1607, in-8 : ouvrage peu commun. C'est une dissertation sur la plante appelée vulgairement *Rose de Jéricho*. *Theoremata physices*, Louvain, 1610, in-12, en vers héroïques.

STURM (Jean-Christophe), *Sturmius*, restaurateur des sciences physiques en Allemagne, né à Hilpstein, en 1655, était fils du maître de la garde-robe de l'électeur palatin; mais les guerres l'ayant ruiné, son fils se vit contraint de pourvoir à son existence. Il fut professeur de philosophie et de mathématiques à Altdorf, où il mourut en 1705, à 68 ans. On a de lui plusieurs ouvrages : *Collegium experimentale sive curiosum*, Nuremberg, 1676-85, 2 vol. in-4, fig. Il y parle de la chambre obscure, de la machine pneumatique, des baromètres, thermomètres, télescopes, microscopes, etc. On y voit aussi un projet de machine aérostatique, conçue d'après la théorie du P. de Lana. *Physica eclectica sive hypothetica*, Nuremberg, 1697-1722, 2 vol. in-4. Il y examine en critique tous les systèmes de physique anciens et modernes. *Physicæ conciliatricis conamina*, Nuremberg, 1685, in-12; *Prælectiones contra astrologiæ divinatoriis vanitatem*, Leipzig, 1722, 2 vol. in-4; *Mathesis enucleata*, in-8; *Mathesis juvenilis*, 1701, 2 vol. in-8.

STURM (Léonard-Christophe), et non STURNI, comme d'autres l'appellent mal à propos, excellait dans toutes les parties de l'architecture civile et militaire. Il naquit à Altdorf en 1669, et mourut en 1719. On a de lui : *Introduction à l'architecture civile* de Nic. Goldmann, 1714, in-fol.; *Idée et Abrégé de l'architecture civile et militaire*, 1718-20, 16 part. in-fol.; contenant autant de traités sur les différents avis d'architecture. Voy. pour plus de détails; *Mémoire sur la vie et les ouvrages* de Sturm, dans la *Bibl. germanique*, xxvii, 62-85.

* STURM (Christophe-Chrétien), prédicateur

allemand, né à Augsbourg en 1740, et mort en 1786, premier pasteur de la paroisse de Saint-Pierre à Naumbourg, est principalement connu par ses *Considérations sur les œuvres de Dieu dans le règne de la nature et de la Providence*, pour tous les jours de l'année. Cet ouvrage a été traduit en français par la reine de Prusse (voy. Brunswick Elis.-Christ, n, 265), La Haye, 1777, 5 vol. in-8; et cette traduction retouchée en faveur des familles catholiques a été réimprimée un grand nombre de fois. Cousin-Despréaux a refondu l'ouvrage de Sturm dans ses *Leçons de la nature*, 1801, 4 vol. in-12. (Voy. COUSIN-DESPRÉAUX, in, 75.) Le but des deux écrivains, en cherchant à instruire la jeunesse sur ce qui lui est le plus essentiel de savoir, a été de nous faire admirer la puissance et la bonté de Dieu dans ses œuvres; de venger sa providence blasphémée ou méconnue par ceux mêmes qui jouissent de ses dons les plus précieux; de nous pénétrer envers lui de respect, de reconnaissance et d'amour; enfin de nous rendre plus heureux et plus sages, en nous apprenant à entrer dans ses vues, et à bien user des présents qu'il nous fait.

SUANEFELD (Herman), peintre et graveur, flamand d'origine, né vers l'an 1620. Le goût qu'il avait pour le travail lui faisait souvent chercher la solitude, ce qui le fit surnommer l'*Ermite*; on le nomma aussi *Herman d'Italie*, à cause de son séjour dans cette contrée. Il était excellent paysagiste, et touchait admirablement les arbres; son coloris est d'une grande fraîcheur.

* SUARD (Jean-Baptiste-Antoine), littérateur, né à Besançon le 15 janvier 1754, était fils d'un appa-riteur de l'université, où il fit ses premières études. Destiné à la profession d'avocat, il faisait son cours de droit lorsqu'il fut témoin d'un duel qu'un de ses camarades eut avec un officier de la garnison qui fut tué. Ayant refusé de faire connaître le coupable, il fut arrêté et envoyé aux îles Ste.-Marguerite, où il resta 18 mois n'ayant d'autre livre que le *Dictionnaire* de Bayle (voy. ce nom). Il recouvra sa liberté et se rendit à Paris, où il rechercha la société des gens de lettres; mais ce ne fut qu'avec peine que pendant les premières années il put vivre de ses travaux. Il commença par coopérer à un journal anglais qui s'imprimait à Paris; puis au *Journal étranger*, avec l'abbé Arnaud, son premier et le meilleur de ses amis, et enfin à la *Gazette littéraire*. Dans un voyage qu'il fit en Angleterre, il connut Robertson, qui, lui envoyant les feuilles de son *Histoire de Charles-Quint*, à mesure qu'on les imprimait, lui permit d'en faire paraître la traduction en même temps que l'original. Le succès de cette histoire ne fut pas moins grand à Paris qu'à Londres. Quelque temps après deux places étant venues à vaquer à l'académie française, le traducteur de Robertson en obtint une (1), mais le roi annula cette élection par la raison que Suard avait fourni plusieurs articles à l'*Encyclopédie*. Son admission ne fut différée que de deux ans; en 1774 il remplaça l'abbé de La Ville à l'académie; et son discours de réception, qui fut très-goûté, est un des meilleurs morceaux sortis de sa plume. Homme

(1) L'autre fut décernée à l'abbé Delille (voy. ce nom).

d'esprit et d'un goût délicat, mais peu laborieux, il n'entreprit aucun ouvrage de longue haleine, se contentant de publier de temps en temps des articles dans les journaux, et de donner des éditions précédées de *Notices* intéressantes, entr'autres des *maximes* de Lachochefoucauld et La Bruyère. Dans la fameuse querelle des *Gluckistes* et des *Piccinistes*, il prit parti pour Gluck, et sous le nom de l'*Anonymous* de *Vaugirard*, publia au journal de Paris des lettres qui sont des modèles d'une critique ingénieuse et spirituelle. Nommé censeur des théâtres il se concilia l'affection des auteurs par la bienveillance avec laquelle il exerçait cette charge; mais ayant refusé son approbation au *mariage de Figaro* et plus tard de *Charles XI*, il fut attaqué par Beaumarchais et Chénier. Amis de Malouet (voy. ce nom, v. 444), il partagea les principes politiques de sa conduite pendant la révolution. Condamné, comme journaliste, au 18 fructidor à la déportation, il alla chercher un azile en Allemagne et ne revint en France qu'après le 18 brumaire. Il concourut à la réorganisation de l'académie française dont il fut nommé secrétaire perpétuel, et après la restauration, réclama les droits et les privilèges de cette compagnie dans un rapport au ministère Vaublanc (voy. ce nom), que l'esprit de parti n'a cessé de présenter comme une dénonciation de ses collègues. Suard mourut à Paris le 20 juillet 1807 à 84 ans. Roger (voy. ce nom), son successeur à l'académie, y fit son éloge et se chargea de rédiger la *Notice* de la *Biographie universelle* (1). Indépendamment de la *Traduction* de Robertson, de Cook, etc., on a de lui une foule d'opuscules dont il a rassemblés les plus remarquables, dans les *Variétés littéraires*, 1768, 4 vol. in-12, 1804, 4 vol. in-8; cette 2^e édition diffère beaucoup de la première; et dans les *Mélanges de littérature*, 1805-08, 5 vol. in-8. Garat a publié sous le titre de *Mémoires sur la vie de Suard*, 1820, 2 vol. in-8, une histoire apologétique de la philosophie du XVIII^e siècle, écrite d'un style déclamatoire. Mécontente avec raison de cet ouvrage, sa veuve a publié : *Essais de mémoires sur Suard*, 1820, in-12, qui fait beaucoup mieux connaître ce littérateur estimable. Conformément aux intentions de Suard, sa veuve a légué à l'académie de Besançon une rente perpétuelle de 1,500 francs, destinée à un jeune homme annonçant des dispositions, afin de lui donner les moyens d'achever à Paris son éducation littéraire ou scientifique.

SUARES (François), jésuite, né à Grenade en 1548, professa avec réputation à Alcalá, à Salamanque et à Rome. On l'appela à Coïmbre en Portugal, et il y fut le premier professeur de théologie. Il mourut à Lisbonne en 1617, avec une rare tranquillité : *Je ne pensais pas*, dit-il, *qu'il fût si doux de mourir*. Suarès avait une mémoire prodigieuse; il savait si bien par cœur tous ses ouvrages, que quand on lui en citait un passage, dans le même instant il se trouvait en état d'achever et de poursuivre jusqu'à la fin du chapitre ou du

livre. Cependant, le croirait-on ? à peine ce savant homme put-il être admis dans la société. Il fut d'abord refusé; il fit de nouvelles instances, jusqu'à demander même à y entrer parmi les frères. Enfin on le reçut, et l'on était encore sur le point de le renvoyer, lorsqu'un vieux jésuite dit : « Attendons, » il me semble que ce jeune homme conçoit aisément et pense quelquefois fort bien. » Nous avons de lui 25 vol. in-fol., imprimés à Lyon, à Mayence, et pour la dernière fois à Venise, 1748, presque tous sur la théologie et la morale. Ils sont écrits avec ordre et avec netteté; il a su fondre avec adresse dans ses ouvrages presque toutes les différentes opinions sur chaque matière qu'il traitait : sa méthode était d'ajouter ensuite ses propres idées aux discussions théologiques, et d'établir avec solidité son sentiment. La manière dont il combat les erreurs est pleine de cette logique forte et serrée qui assure la victoire au raisonnement, et qui aujourd'hui est si négligée. Grotius disait qu'il était si profond philosophe et théologien, qu'à peine était-il possible de trouver son égal. Benoît XIV, dans son ouvrage *De synodo diocesana*, l'appelle *doctor eximius*, et en lui associant Vasquez, il les nomme *les deux lumières de la théologie*. Bossuet, dans un de ses écrits contre Fénelon, citant ce théologien, dit : *Suarès en qui, comme l'on sait, on entend toute l'école moderne*. On ne peut disconvenir cependant que sa théologie ne soit surchargée de questions inutiles : que le savant jésuite ne perde quelquefois de vue la noble simplicité de nos dogmes, et la majesté de la religion chrétienne : mais c'était le vice du temps, et les gens du plus grand mérite n'ont pas toujours la force ou la liberté de s'élever au-dessus de leur siècle. Du reste sa théologie renferme de grandes lumières; mais il serait à souhaiter qu'elles fussent dégagées de beaucoup de discussions superflues, et qu'il fallût moins les chercher. (Voy. saint ANSELME, DUNS, GRAVINA Jean-Vincent, MOLINA, PETAU, saint THOMAS). Son *Traité des lois* est si estimé, qu'il a été réimprimé en Angleterre. Il n'en est pas de même de son livre intitulé : *Défense de la foi catholique contre les erreurs de la secte d'Angleterre*. Il fut condamné à être brûlé par arrêt du parlement de Paris, parce qu'il parut qu'en défendant le saint Siège contre le schisme des Anglais, il dérogeait en quelques endroits à l'autorité des souverains. Le P. Noël, jésuite, a fait un *Abrégé* de Suarès, imprimé à Genève, 1752, 2 vol. in-fol. L'abréviateur a orné son ouvrage de deux *Traités*, l'un *De matrimonio*, l'autre *De justitia et jure*. Le P. Deschamps a écrit la *Vie* de Suarès; elle a été imprimée à Perpignan en 1671, in-4.

SUARES (Joseph-Marie), savant antiquaire, était fils d'un auditeur de la rote d'Avignon, où il naquit vers l'an 1585; il devint prévôt de la cathédrale de cette ville, et se rendit ensuite à Rome, où le cardinal Barberin le nomma son bibliothécaire, et lui fit obtenir le titre de *Camérier* du pape Urbain VIII. En 1655, il fut promu à l'évêché de Vaison. S'en étant démis, il se retira à Rome, chez le cardinal Barberin son ami, à qui il plaisait par son savoir et par les agréments de sa conversation. On a de lui : une traduction latine des *Opuscules*

(1) M. de Châteaubriand (*Discours* de réception à l'académie française) a dit : Suard « se distingue par un esprit fin, délicat et sage, par une urbanité si rare aujourd'hui, et surtout par la constance la plus honorable dans ses opinions modérées. »

de saint Nil, à Rome, en grec et en latin, avec des notes, 1675, in-fol.; une *Description latine de la ville d'Avignon et du comtat Venaissin*, in-4, etc. Il mourut en 1678, dans un âge avancé.

SUAVIUS (Lambert), habile graveur de Liège, florissait dans le xvi^e siècle. On le croit communément élève de Lombart; il a presque toujours été occupé à graver d'après ce maître. On a de Suavius un recueil de quarante-huit estampes, entre lesquelles on distingue la *Résurrection de Lazare*, les *Douze apôtres*, les *Sibylles*, *Jésus-Christ au tombeau*, *saint Pierre et saint Jean guérissant le boiteux à la porte du Temple* : elles sont d'un beau fini, mais un peu sèches.

* SUBLEYRAS (Pierre), peintre et graveur, né à Uzès en 1699, vint jeune à Paris, et reçut les premières leçons de peinture d'Antoine Rivalz. Ayant obtenu le grand prix en 1726, il alla se perfectionner à Rome où il acquit une brillante réputation dans le genre du portrait. Les princes, les cardinaux, et le pape Benoît XIV lui-même, voulurent avoir les secours de sa main. Il fit en outre divers *tableaux*, parmi lesquels on cite *saint Basile* célébrant les saints mystères, et recevant les dons de l'empereur Valens, protecteur des hérétiques, qui tombe évanoui dans les bras de ses gardes. Ce tableau destiné pour la basilique de Saint-Pierre, fut mis en mosaïque du vivant de l'auteur. Subleyras fut un des premiers qui commencèrent à corriger le *coloris*, jusqu'alors négligé dans l'école française. On remarque aussi dans ses ouvrages, de la sagesse dans la composition, de la grâce et de l'expression dans les figures. Il mourut à Rome, le 28 mai 1749, à 50 ans. Le musée a de lui plusieurs tableaux parmi lesquels nous remarquons le *serpent d'airain*, *Jésus-Christ à table chez Simon le Pharisien*, et une esquisse de *Théodose recevant la bénédiction de saint Ambroise*.

SUBLIGNY, avocat au parlement de Paris, au xvi^e siècle, cultiva plus la littérature que la jurisprudence, et donna des leçons de versification à la comtesse de La Suze. Livré au goût du théâtre, il permit que sa fille fût une des danseuses de l'Opéra. Ses ouvrages sont : une *Traduction* des fameuses Lettres portugaises, dont le maréchal de Chamilly, revenant de Portugal, lui donna les originaux qu'il arrangea : elles respirent l'amour le plus ardent et le plus sot; la *Folle querelle*, comédie en prose, contre l'*Andromaque* de Racine; quelques *Ecrits* en faveur de Racine, dont il devint le panégyriste après en avoir été le Zoile; la *Fausse Clélie*, in-12, roman frivole et insipide, et autres ouvrages qui sont tous oubliés.

* SUCHET (Louis-Gabriel), duc d'Albuféra, maréchal de France, né le 3 mars 1772 à Lyon, entra en 1792, volontaire dans la cavalerie nationale de cette ville; il passa peu après capitaine dans une compagnie franche de l'Ardeche, et au bout de 4 mois fut fait chef du 4^e bataillon de ce département. C'est vers ce temps qu'il fut chargé d'exécuter, avec son bataillon, l'ordre sanguinaire donné par le proconsul Maignet, de réduire en cendres la commune de Bedouin, et d'en décimer les habitants. Il servit ensuite à l'armée d'Italie, et se

distingua dans plusieurs occasions, notamment au combat de Loano, où il enleva trois drapeaux aux Autrichiens. En 1798, nommé chef de brigade sur le champ de bataille de Neumark, il fut envoyé à l'armée d'Helvétie, montra dans cette campagne beaucoup d'habileté, et fut désigné par le général en chef pour aller à Paris, offrir au directoire 25 drapeaux enlevés à l'ennemi. Chef d'état-major de Joubert à l'armée d'Italie, il continua de remplir les mêmes fonctions près de Championnet, jusqu'à ce qu'il fût adjoint comme lieutenant à Masséna, devenu général en chef. C'est en cette qualité qu'il tint en échec, avec 8,000 hommes, le général Mélas, qui commandait 40,000 Autrichiens; ensuite, par d'habiles manœuvres, il contribua à réduire cette armée, qu'il avait privée de tout moyen de retraite. Suchet rejoignit Masséna, et assista à la bataille de Marengo, après laquelle il alla prendre le commandement de Gènes. Plus tard, il eut le commandement du centre de l'Italie, parvint à dégager le général Dupont, et fit avec lui, à Pozzolo, 4,000 prisonniers autrichiens. Pendant la paix qui suivit le traité de Lunéville, il fut employé à l'inspection des troupes dans le midi et dans l'ouest, et vint prendre un commandement au rassemblement de Boulogne. Il fut ensuite chargé de conduire les travaux du port de Vimereux, et de là envoyé gouverneur du château de Laeken, près de Bruxelles. En 1805, il se signala par une manœuvre aussi hardie que savante à Austerlitz, et l'année suivante, il eut la principale part au gain de la bataille d'Iéna. Il passe en Espagne en 1808, et mis à la tête du 5^e corps, prend part au siège de Saragosse, et commande en chef dans l'Aragon. Son armée était dans le plus grand délabrement, il la releva en peu de temps par des succès habilement ménagés. Après la brillante victoire de Margalef, il s'empara de Lérida, dont la prise fut suivie de celle de Tarragone et de l'occupation du Mont-Serrat, où il enleva sous le feu d'une escadre anglaise la plus redoutable position. Ces brillants faits d'armes furent récompensés par le bâton de maréchal. Bientôt il marche vers Sagonte, dont il se rend maître, après avoir battu sous ses murs le général Blake. Il se porte ensuite sur Valence, qu'il force à capituler, et il en prend possession le 10 janvier 1812. C'est alors qu'il reçut le titre de duc d'Albuféra, avec le domaine qui en formait l'apanage et qui avait été le théâtre de ses derniers triomphes. Ce qui fait le plus d'honneur à Suchet, c'est d'avoir cherché à diminuer les malheurs de la guerre par de sages mesures qui lui concilièrent l'estime et même l'affection des Espagnols. Lorsque les Français furent contraints d'évacuer la Péninsule, Suchet dut aussi se retirer; mais, dans sa retraite vers les Pyrénées, il ne perdit point l'attitude du vainqueur. Ferdinand VII, rentrant en Espagne, à son passage à Perpignan, lui témoigna sa reconnaissance pour la manière dont il avait fait la guerre à ses peuples. A la restauration, il reçut le titre de commandeur de St.-Louis et le commandement de la 10^e division militaire. Dans les cent-jours, il commanda l'armée des Alpes, et remporta quelques avantages sur les Piémontais et les

Autrichiens; mais forcé de se replier sur Lyon, il conclut une convention honorable qui, en sauvant sa ville natale, conserva une nombreuse artillerie à la France. Réintégré dans la dignité de pair par l'ordonnance du 5 mars 1819; il fut plus tard nommé par le roi pour assister aux couches de madame la duchesse de Berri. Il mourut à Marseille le 5 janvier 1826, à la suite d'une maladie longue et douloureuse. Ses *Mémoires sur ses campagnes en Espagne de 1808 à 1814*, Paris, 1829, 2 vol. in-8, avec atlas, sont fort estimés des militaires. Ils ont été trad. en espagnol et réimprimés en 1854.

SUDAN (Jean-Nicolas), archiviste de la ville de Lyon, où il était né en 1761, et où il mourut en 1827, chanoine honoraire et secrétaire-général de l'archevêché, avait été attaché dès l'âge de 16 ans aux archives de sa ville natale. Forcé d'émigrer au jour de la terreur, il passa en Suisse, qui était la patrie de son père, et il revint bientôt exercer le saint ministère en France, ce qu'il fit avec un grand zèle et non sans danger jusqu'au rétablissement du culte. Les recherches historiques et archéologiques occupèrent presque exclusivement le reste de ses jours. Outre des matériaux considérables qu'il n'eut pas le temps de mettre en ordre, il a laissé : *Recherches sur le retour de la ville de Lyon à la monarchie sous Henri IV*, contenant 3 lettres inédites de ce prince, Lyon, 1814, in-8; et *Notice sur quelques manuscrits de la bibliothèque du roi, concernant l'histoire de Lyon et de la province*, tome V, p. 145-154, des archives du département du Rhône. Le même recueil contient une *Nécrologie* sur l'abbé Sudan.

* SUE (Pierre), chirurgien, né à Paris le 28 décembre 1759, succéda en 1762 à son père, dans la charge de chirurgien de la ville de Paris, et fut reçu l'année suivante maître en chirurgie. Nommé, en 1767, professeur et démonstrateur à l'école pratique, il devint ensuite membre de l'académie de chirurgie qui lui confia différentes fonctions. En 1790, il obtint la chaire de thérapeutique, vacante par la mort d'Hévin; mais il perdit bientôt cette place par sa suppression. Lors de la formation de l'école de santé, il en fut nommé bibliothécaire et y professa quelque temps la bibliographie médicale puis la médecine légale. Il mourut le 8 avril 1816 à Paris, justement regretté de ses confrères. Outre une traduction des *Institutions de pathologie* de Gaubius (voy. ce nom), qui dans le temps eut beaucoup de succès, et fut adoptée dans les écoles, ses principaux ouvrages sont : *Essai historique, littéraire et critique sur les accouchements*, Paris, 1779, 2 vol. in-8; *Dictionnaire portatif de chirurgie*, Paris, 1771; 2^e éd., 1779, in-8 (voy. VANDERMEDE); *Éléments de chirurgie*, lat. franc. 1774, in-8; *Anecdotes historiques et littéraires sur la médecine*, Paris, 1785, 2 vol. in-12; *Nomenclature des thèses soutenues au collège de chirurgie, depuis 1749*, in-4, 1787; *Histoire du galvanisme et analyse des différents ouvrages publiés sur cette découverte*, Paris, 1802, 4 vol. in-8; *Observations, remarques et réflexions sur quelques maladies des os*, Paris, 1805, in-8; plusieurs *Eloges historiques* de P. Lassus, Paris, 1808, in-8. Il rend une pleine justice aux talents de ce célèbre

chirurgien, avec lequel il avait été en rivalité et qui souvent avait eu des torts à son égard. Sue a fourni quelques articles aux deux premiers vol. des *Mémoires* de la société médicale d'émulation.

* SUERE-DUPLAN (Jean-Maurice), né vers le milieu du xvi^e siècle à Rieux, d'une famille noble, embrassa l'état ecclésiastique, et partagea son temps entre les devoirs du ministère et la culture des lettres. Affligé de voir les langues anciennes négligées, il conçut le projet d'en ramener le goût, en faisant imprimer, à ses frais, de nouvelles éditions d'ouvrages grecs, dont il distribuait gratuitement les exemplaires. En 1786, il donna le *Psautier*, en grec, suivi des principales hymnes de l'église, et des prières de la messe, dans la même langue. Il annonce, dans la préface, son intention d'employer ses épargnes à publier des éditions correctes des meilleurs ouvrages grecs et latins. Il invite les personnes zélées pour l'instruction de la jeunesse, à lui adresser leurs ouvrages, qu'il s'engage à faire imprimer, et témoigne le désir de voir quelque habile helléniste entreprendre une traduction grecque des *Hymnes* de Santenil. L'université de Paris s'empressa de féliciter Suere-Duplan sur un projet dont l'exécution devait être fort utile aux bonnes études. Il publia, en 1787, un recueil de discours (*Conciones sive orationes ex græcis historicis excerptæ*), Paris, in-12; en 1788, une édition grecque de *Sophocle*, ib., 2 vol. in-12; et en 1789, les *racines de la langue latine*, (mises en vers français), précédées d'un discours de saint Chrysostome, grec et français, sur l'éducation, in-12. Ce pieux et savant ecclésiastique, échappé comme par miracle aux orages de la révolution, est mort oublié dans le courant de 1806. Indépendamment des ouvrages cités, on a de lui : un *Essai d'office en français*, avec une préface enrichie de citations des Pères, favorables à cette innovation.

SUENON, fils d'Agon. Voy. AAGEGEN.

SUETONE (Caius-Suetonius-Paulinus), gouverneur de Numidie l'an 40 de J.-C., vainquit les Maures, et conquit leur pays jusqu'au-delà du mont Atlas, ce qu'aucun autre général romain n'avait fait avant lui. Il écrivit une *Relation* de cette guerre, et commanda vingt ans après dans la Grande-Bretagne, où son courage et sa prudence éclatèrent également. Son mérite lui procura le consulat l'an 66 de J.-C., et lui valut la confiance de l'empereur Othon, qui le fit un de ses généraux. Suétone termina sa gloire en abandonnant cet empereur. Il prit honteusement la fuite le jour du combat décisif, et s'en fit même un mérite auprès de Vitellius.

SUETONE (C. Suetonius-Tranquillus), naquit au premier siècle de l'ère chrétienne, et mourut au second. Le surnom de *Tranquillus* lui venait de son père, à qui on avait donné celui de *Lenis*, qui signifie à peu près la même chose. Suetonius Lenis, père de l'historien, était chevalier romain. Son fils fut fort estimé de l'empereur Adrien qui en fit son secrétaire; mais il perdit les bonnes grâces de ce prince pour avoir manqué aux égards dus à l'impératrice Sabine. Suétone, après sa disgrâce, vécut dans la retraite, et se consola avec les Muses de la perte des faveurs de la cour. Pline le

Jeune, qui était lié avec lui, dit que c'était un homme d'une grande probité et d'un caractère fort doux. Suétone avait composé : un *Dialogue des hommes illustres de Rome* ; plusieurs ouvrages sur la *grammaire* ; une *Histoire des rois de Rome*, divisée en trois livres ; un livre sur les *Jeux grecs*, etc. Ces ouvrages sont perdus ; nous n'avons de lui que la *Vie des douze premiers empereurs de Rome*, et quelques fragments de son *Catalogue des illustres grammairiens*. Dans son histoire de la vie des douze Césars, il n'observe point l'ordre des temps ; il réduit tout à certains chefs généraux, et met ensemble ce qu'il rapporte sous chaque chef. Son style manque de pureté et d'élégance. On lui reproche avec raison d'avoir donné trop de licence à sa plume, et d'avoir été aussi libre et aussi peu mesuré dans ses récits, que les empereurs dont il a fait l'histoire l'avaient été dans leur vie. Il appelle les chrétiens une secte adonnée aux sortilèges et aux maléfices (*genus hominum superstitionis novae ac maleficae*), ce qui ne peut avoir rapport qu'aux prodiges opérés par les martyrs et les prédicateurs de la foi. Il y a plusieurs éditions de cet auteur, parmi lesquelles on distingue les suivantes : Rome, 1470, in-fol., c'est la première ; Venise, 1516, in-8 ; Paris, 1644, in-12 ; celle de Casaubon, avec de savantes notes, Strasbourg, 1647, Bâle, 1675, (voy. CH. PATIN), et celle de Boxhorn, aussi avec des notes, Amsterdam, 1686, in-12 ; Paris, 1684, in-4, *ad usum Delphini* ; Amsterdam, 1756, 2 vol. in-4 ; Leipsick, 1804, 2 vol. in-8. Nous en avons une traduction en français, in-4, par Dutheil, qui est plate, mais assez fidèle. Laharpe en publia une nouvelle en 1770, 2 vol. in-8, qui fut vivement critiquée dans l'*Année littéraire* ; elle a reparu corrigée dans la collection de ses *Oeuvres*. Delisle de Sales, sous le nom d'Ophellot de la Pause, fit paraître la sienne, en 1771, avec des mélanges philosophiques et des notes, 4 tom. in-8. C'est sans contredit la plus mauvaise, et l'inexactitude ne peut guère être poussée plus loin. Maurice Lévesque et Delaroche firent paraître en 1807 une traduction du même auteur : la première à deux volumes, et la seconde à un seul.

SUEUR (Nicolas le), en latin *Sudorius*, conseiller et ensuite président au parlement de Paris, assassiné par des voleurs en 1594, dans sa 55^e année, s'est fait un nom parmi les savants par sa profonde connaissance de la langue grecque. Il en a donné des preuves, principalement dans son élégante traduction de Pindare en vers latins, publiée à Paris en 1582, in-8, réimprimée dans l'édition de Pindare donnée par Prideaux à Oxford en 1697.

SUEUR (Eustache le), peintre, né à Paris en 1617, mort chez les chartreux de la même ville en 1655, étudia sous Simon Vouet, qu'il surpassa bientôt par l'excellence de ses talents. Ce savant artiste n'est jamais sorti de son pays ; cependant ses ouvrages offrent un grand goût de dessin, formé sur l'antique et d'après les plus grands peintres italiens. Ce peintre fit passer dans ses tableaux la noble simplicité et les grâces majestueuses qui sont le principal caractère de Raphaël. Ses idées sont élevées, ses expressions admirables, ses attitudes

bien constatées. Il peignait avec une facilité merveilleuse. On remarque dans ses touches une franchise et une fraîcheur singulières. Ses draperies sont rendues avec un grand art. Le Sueur avait cette simplicité de caractère, cette candeur et cette exacte probité qui donnent un si grand prix aux talents éminents. Ses principaux ouvrages sont à Paris. On connaît la *Vie de saint Bruno*, en vingt-deux tableaux, dont il orna le petit cloître des chartreux, et dont quelques-uns ont été gâtés par des envieux. En 1776, les chartreux les cédèrent au roi contre des copies avec lesquelles on les remplaça. On distingue parmi les tableaux de ce grand maître, la *Prédication de saint Paul à Ephèse*, le *Martyre de saint Gervais et de saint Protas*, etc. L'œuvre de le Sueur a été gravé et publié par Laundon, Paris, 1811, et comprend cent dix pièces. Le Sueur a fait lui-même son *portrait*, qui a été gravé par Van-Schuppen en 1696, et depuis par Cochin pour sa réception à l'académie. Son buste, sculpté par Rolland, est dans la galerie du Louvre.

SUEUR (Jean le), ministre de l'église prétendue réformée au xvii^e siècle, pasteur de la Ferté-sous-Jouarre en Brie, se distingua par ses ouvrages. On a de lui : un *Traité de la divinité de l'Ecriture sainte* ; une *Histoire de l'Eglise et de l'empire*, Amsterdam, 1750, 7 vol. in-4, et 8 vol. in-8. Cette histoire, continuée par le ministre Pictet, est savante, mais pleine de préventions contre les catholiques, quoiqu'il y ait moins d'emportement que dans les autres ouvrages historiques des protestants.

SUFFREN (Jean), né à Salon, ville de Provence, en 1565, se fit jésuite, et se rendit célèbre par ses talents pour la chaire et pour la conduite des âmes, par son zèle et par la sainteté de sa vie. Il fut confesseur de Marie de Médicis et de Louis XIII ; mais, au bout de six ans, sa grande franchise, dans une cour intrigante, le fit renvoyer. Il resta attaché à la reine mère, et mourut à Flessingue en 1641, en passant, avec cette princesse de Londres à Cologne où elle allait chercher un asile. Il est auteur d'une *Année chrétienne*, qu'il fit à la prière de saint François de Sales, 4 vol. in-4. Il l'abrégea dans la suite sous le titre d'*Avis et exercices spirituels*. Le P. Frison en a fait un autre abrégé, Nancy, 1728, 2 vol. in-12.

* SUFFREN SAINT-TROPEZ (Pierre-André, bailli de), célèbre marin, naquit le 15 juillet 1726, au château de Saint-Cannat en Provence. Entré dans la marine royale en 1745, il fit ses premières armes contre les Anglais, se distingua dans plusieurs campagnes, et fut fait prisonnier en 1748. La paix, signée la même année, sembla devoir le condamner au repos ; mais il en profita pour se rendre à Malte, et admis au nombre des chevaliers, employa les années qui suivirent jusqu'en 1754, à faire les caravannes exigées par les règlements de l'ordre. La guerre s'étant rallumée en 1756 entre la France et l'Angleterre, il fut porté comme lieutenant de vaisseau de l'escadre destinée à protéger le siège de Mahon (voy. PLESSIS-RICHELIEU, VI, 399). En 1760, employé dans les mers de l'Inde, il fut fait prisonnier une seconde fois par les Anglais ; mais sa captivité ne fut pas de longue durée. En 1764, il ob-

l'int le commandement d'un chebec, fut fait capitaine de frégate en 1767, puis de vaisseau en 1778 et se signala dans la guerre d'Amérique sous les ordres de l'amiral d'Estaing (*voy. ce nom, III, 421*). A son retour, en 1781, investi du commandement d'une escadre destinée à protéger le cap de Bonne-Espérance, il rencontra dans la traversée l'escadre anglaise, l'attaqua, la détruisit et remplit ainsi sa mission avant d'être arrivé dans les parages où il devait agir. Nommé en 1782 commandant de l'escadre française dans l'Inde, par ses talents et son activité, et par une succession de victoires, il assura la prépondérance des Français dans cette contrée et la prospérité de leurs établissements. La paix conclue il rentra à Toulon en mars 1784. Moins de trois ans lui avaient suffi pour acquérir une renommée dont la France sera toujours fière. Il fut reçu partout sur son passage, avec enthousiasme. Les états de Provence firent frapper une médaille en son honneur, portant cette inscription : LE CAP PROTÉGÉ; TRINQUEMALE PRIS; GODELOUR DELIVRE; L'INDE DÉFENDUE; SIX COMBATS GLORIEUX. — LES ÉTATS DE PROVENCE ONT DÉCERNÉ CETTE MÉDAILLE MDCCCLXXXIV. Il reçut, à Versailles, l'accueil le plus bienveillant; Louis XVI l'honora de plusieurs entre-tiens particuliers, et créa pour lui une quatrième place de vice-amiral. Ce célèbre marin mourut à Paris le 8 décembre 1788, à 62 ans. Trublet, ancien capitaine de vaisseau, a donné : *Histoire de la campagne de Suffren dans les mers de l'Inde*, Rennes, 1802, in-8, et M. Hennequin : *Essai historique sur la vie et les campagnes du bailli de Suffren*, Paris, 1824, in-8, orné d'un portrait.

SUGER, abbé célèbre, né en 1087 (1), fut placé dès l'âge de 10 ans dans l'abbaye de Saint-Denis, où Louis, fils de France (depuis Louis-le-Gros), était élevé. Lorsque ce prince fut de retour à la cour, il y appela Suger, qui fut son conseil et son guide. L'abbé Adam étant mort en 1122, Suger obtint sa place. Il avait l'intendance de la justice, et la rendait en son abbaye avec autant d'exactitude que de sévérité. Les affaires de la guerre et les négociations étrangères étaient encore de son département; son esprit actif et laborieux suffisait à tout. Touché des exhortations de saint Bernard, qui prêchait une réforme dans le clergé, l'abbé Suger reforma son ministère, en 1127, et donna le premier l'exemple de cette réforme. Les personnes du monde n'eurent plus dès lors un si libre accès dans l'abbaye, et l'administration de la justice fut transportée ailleurs. Suger était dans le dessein de se renfermer entièrement dans son cloître; mais Louis VII, près de partir pour la Palestine, le nomma régent du royaume. Suger, quoiqu'il approuvât très-fort la croisade, s'était opposé à ce voyage, à raison de plusieurs circonstances qui tenaient au bien de l'état. L'avis de saint Bernard prévalut. Les soins du ministre s'étendirent sur toutes les parties du gouvernement. Il ménagea le trésor royal avec tant d'économie, que, sans charger les peuples, il trouva le moyen d'envoyer au roi de l'argent toutes les fois qu'il en demanda. Ce ministre mourut dans

l'abbaye de Saint-Denis, en 1152, entre les bras des évêques de Noyon, de Senlis et de Soissons. Le roi honora ses funérailles de sa présence et de ses larmes. On a de lui des *Lettres*, une *Vie de Louis-le-Gros*, et quelques autres ouvrages dans les recueils de Du Chesne et de D. Martenne. Un auteur, dont l'imagination ardente et égarée a changé l'histoire en un tissu de déclamations violentes et injurieuses, a fait de saint Bernard et de Suger un parallèle romanesque, où louant celui-ci pour déprimer celui-là, il se fonde uniquement sur le prétendu éloignement que Suger se sentait pour les croisades; supposition démentie par les faits. Après le retour de Louis, Suger, voyant le zèle des seigneurs français refroidi, conçut la résolution de soulever une armée à ses propres dépens, et de la conduire lui-même en Palestine. Il avait déjà fait des préparatifs considérables pour cette expédition, lorsqu'une fièvre lente, jointe à son grand âge, l'avertit de ne plus songer qu'au grand voyage de l'éternité (*Voy. GODEFROI, LOUIS VII, LOUIS IX, PIERRE l'Ermite*). Son administration a fait longtemps les regrets de la France et l'admiration des nations étrangères; peu de ministres ont géré la chose publique avec autant de zèle, de sagesse, de modération et de désintéressement. Dom Gervaise a écrit sa *Vie*, 1752, 5 vol. in-12. L'abbé d'Espagnac a publié en 1780, contre ce grand et pieux ministre, un libelle affreux, que les gens instruits dans l'histoire ont voué au mépris et à l'horreur. *L'Éloge* de Suger, par Gara, a été couronné à l'académie française, en 1778. (*Voy. ESPAGNAC, III, 415, et SAINT-MARTIN, VI.*).

SUGNY (Pier.-Fr.-J. SERVAN de). *Voy. SERVAN.*

* SUHM (Pierre-Frédéric), célèbre historien, né en 1728, à Copenhague, dans le désir d'être agréable à son père accepta la place d'assesseur au tribunal de la cour; mais il se démit de cet emploi pour se livrer entièrement aux recherches historiques. Dès ce moment il se tint éloigné de toutes fonctions, quoiqu'il eût été successivement nommé gentilhomme de la chambre, conseiller de conférence, chambellan et historiographe royal. Cependant il prit part à la conspiration des courtisans qui renversa le ministère de Struensee et de Brandt (*voy. ces noms*); mais ce fut dans l'espérance dont on le flatta que le pouvoir arbitraire serait aboli. Au reste, il retourna bientôt à ses paisibles travaux. Il entreprit en 1751, avec G. Schöning, un voyage en Norwège, où il recueillit de précieux matériaux, pour les ouvrages qu'il méditait. Il revint en 1765 à Copenhague, dont il ne s'éloigna plus, et publia dès lors les divers écrits qui lui assurent une double réputation; il mourut le 7 septembre 1798. Ses principaux ouvrages, tous écrits en Danois, sont : *Introduction générale à l'histoire; ou Essai sur l'origine des peuples*, 1769, in-4; *Essai sur l'origine des peuples du Nord*, 1770, in-4; *Odin, ou la Mythologie et le culte du nord païen*, 1771, in-4; *Histoire de l'émigration des peuples du Nord*, 1772-1775, 2 vol. in-4; *Histoire critique de Danemark pendant les siècles païens*, 1774-1781, 4 vol. in-4, avec atlas; *Histoire de Danemark*, 1782-1828, 14 vol. in-4, ouvrage continué par MM. Kall et

(1) Les auteurs ne s'accordent ni sur l'année ni sur le lieu de sa naissance, à Saint-Denis, à Tours en Beauce, à Saint-Omer, etc.

Nyerup; *Mélanges sur l'histoire de Danemark*, 1781-84, 5 vol. in-4; *Nouveaux mélanges*, 1792-95, 4 vol. in-4. On lui doit aussi des *Romans historiques*, dont quelques-uns traduits en français par M. Coiffier, font partie de sa *Collection des Romans du Nord*. La plupart de ses opuscule épars dans les journaux et les recueils scientifiques ont été réunis, 1788-1799, 16 vol. in-8, dont le dernier contient un *Essai sur sa vie et ses ouvrages* par M. Ramus Nyerup, bibliothécaire de l'université de Copenhague.

SUICER (Jean-Gaspard), né à Zurich, en 1620, y fut professeur public en hébreu et en grec, et y mourut en 1684. On a de lui un *Lexicon ou Trésor ecclésiastique* des Pères grecs, dont la meilleure édition est celle d'Amsterdam, 1728, 2 vol. in-fol. — Henri SUICER, son fils, professeur à Zurich, puis à Heidelberg, né à Zurich en 1644, mort en 1705, se fit connaître aussi par quelques productions, parmi lesquelles on cite sa *Chronologie helvétique*, en latin.

SUIDAS, écrivain grec sous l'empire d'Alexis Comnène, est auteur d'un *Lexicon* grec, historique et géographique. Outre l'interprétation des mots, on y trouve encore les *Vies* de plusieurs savants et d'un grand nombre de princes. Ce sont des extraits qu'il a pris dans les écrivains qu'il avait précédé. Sa compilation est faite sans choix et sans jugement. Quelques-uns, pour le justifier, ont dit que depuis lui on a ajouté beaucoup de choses à son ouvrage, et que les fautes ne sont que dans les additions. Cet ouvrage, malgré ses défauts, ne laisse pas d'être important, parce qu'il renferme beaucoup de fragments d'écrivains anciens qui ne sont pas venus jusqu'à nous. La première édition, en grec seulement, est de Démétrius Chalcondyle, Milan, 1499, in-fol.; et la meilleure est celle de Kuster, Cambridge, 1705, 5 vol. in-fol., en grec et en latin, avec des notes pleines d'érudition.

SUISKEN (Constantin), jésuite de Bois-le-Duc, où il est né en 1714, s'est fait un nom par les *Dissertations* dont il a enrichi les *Acta sanctorum*, collection à laquelle il a travaillé pendant plusieurs années. Il est mort le 28 juin 1771.

SULLY (Maurice de), natif de Sully, petite ville sur la Loire, d'une famille obscure, fut élu évêque de Paris après Pierre Lombard. Son savoir et sa piété lui méritèrent cette place. Il fonda les abbayes de Hérivaux et de Hermières. C'est lui qui jeta les fondements de l'église de Notre-Dame de Paris, l'un des plus grands bâtiments qui se voient en France. Ce prélat magnifique et libéral mourut en 1496. Ayant vu quelques personnes douter de la résurrection des corps, il défendit avec zèle cet article de notre foi, et ordonna que l'on graverait sur son tombeau ces mots de l'office des morts : *Credo quod Redemptor meus vivit, et in novissimo die de terra surrecturus sum*. Les détails relatifs à sa vie et à ses ouvrages, d'ailleurs peu importants, ont été recueillis par Daunou, dans l'*Histoire littéraire de la France*, pag. 149-158, tome 15.

SULLY (Maximilien de Béthune, baron de Rosny, duc de), naquit à Rosny le 15 décembre 1560. Son père le plaça à l'âge de 10 ans au service du roi de

Navarre : il en avait douze, et il étudiait à Paris, lors de la journée de la Saint-Barthélemy. Son gouverneur et son valet étant sortis pour apprendre le motif de ce tumulte, on ne les vit plus revenir. Le jeune Sully se revêtit de sa robe d'écolier, mit sous son bras un livre d'heures, qui lui servit de passeport parmi les meurtriers, et se rendit au collège de Bourgogne. Il suivit Henri IV à la guerre, et s'y signala par diverses actions de bravoure, particulièrement à la bataille d'Arques et à celle d'Ivry, à la prise de Dreux, de Laon, etc. Aux talents de la guerre il joignait ceux de la politique et de l'administration. Nommé en 1598 intendant des finances, il porta l'économie dans tous les départements. Après diverses négociations, il fut envoyé en 1605 en Angleterre, revêtu de la qualité d'ambassadeur extraordinaire, et fixa dans le parti de Henri IV le successeur d'Elizabeth. De retour, il fut fait gouverneur du Poitou, grand-maitre des ports et havres de France; la terre de Sully-sur-Loire fut érigée en duché-pairie, l'an 1606. Sa faveur ne l'empêcha pas de s'opposer quelquefois aux fausses démarches du roi. Henri IV ayant eu la faiblesse de faire une promesse de mariage à la marquise de Verneuil, Sully, à qui ce prince la montra, eut le courage de la déchirer devant lui. « Comment, morbleu, dit le » roi en colère, vous êtes donc fou ! Oui, sire, ré- » pondit Béthune, je suis fou; mais je voudrais » l'être si fort, que je le fusse tout seul en France. » Il n'eut pas la même fermeté dans d'autres occasions. On sait qu'il donna à Henri IV le conseil de mettre le prince de Condé à la Bastille, pour jouir tranquillement de sa femme. Sully lui-même ne désavoue pas cette lâcheté, quoiqu'il la déguise de son mieux; il reprocha même au roi, qui n'aimait pas les résolutions violentes, de n'avoir pas suivi son conseil, et d'avoir laissé évader le prince. Comme la reine se plaignait vivement des infidélités que lui faisait son époux, Sully n'hésita point à opiner qu'il fallait le renvoyer en Toscane. Après cela l'on ne sera plus surpris de la haine que Condé et la reine vouèrent à ce ministre. (*Voy. l'Histoire du président de Grammont*, livr. 1^{er}, pag. 25.) Henri IV étant mort, Sully fut obligé de se retirer de la cour avec un don de cent mille écus. Louis XIII l'y fit revenir quelques années après, et demanda son avis sur quelques objets; mais dans le fond il s'en défiait, et ce n'était pas sans raison. « Dès le jour de la mort de Henri IV, dit le » P. Griffet (*Histoire de Louis XIII*, tom. 1, pag. 47), » il avait commencé à se rendre odieux et suspect » à la cour, par ses résistances opiniâtres à venir au » Louvre, malgré les invitations et les ordres pres- » sants de la reine mère. Mais, si on en croit Bas- » sompierre, il fit encore, le même jour, une faute » beaucoup plus considérable, et qui ne fut pas » oubliée. Dès qu'il sut le roi mort, il écrivit au duc » de Rohan, son gendre, qui était alors à l'armée » de Champagne, de marcher droit à Paris avec six » mille Suisses qu'il commandait en qualité de co- » lonel-général. Il est vrai que le duc de Rohan ne » parut point aux portes de Paris avec ses Suisses; » mais il s'était déjà avancé d'une journée, lorsque » le duc de Sully le contremanda. » Ce ministre

mettait dans les affaires la plus grande activité. Quand il entra au conseil des finances, la rapacité des financiers avait réduit le roi à manquer du plus strict nécessaire. La première mesure de Sully « fut » de parcourir les provinces pour examiner la « com- » plabilité des receveurs, et faire rentrer les deniers. » Partout les officiers des finances lui suscitèrent » des difficultés qui n'empêchèrent pas de prompts » résultats. Menant à sa suite soixante-dix charrettes » remplies d'argent, il revint auprès du roi qui » était à Rouen. Cet argent provenait en partie de » dépenses irrégulières rejetées des comptes. » En 1654, on lui donna le bâton de maréchal de France, en échange de la charge de grand-maitre de l'artillerie, dont il se démit en même temps. Il mourut sept ans après, le 22 décembre 1651, dans son château de Villebon, au pays chartrain. Il s'était occupé dans sa retraite à composer ses *Mémoires*, qu'il intitula ses *OEconomies*. Ils sont écrits d'une manière très-négligée, sans ordre, sans liaison dans les récits; mais on y voit régner une naïveté de style qui ne déplaît qu'à ceux qui ne peuvent lire d'autres ouvrages français que ceux du siècle de Louis XIV. L'abbé de l'Écluse, qui en a donné une bonne édition en 8 vol. in-12, et en 1778, 10 vol. in-12, les a mis dans un meilleur ordre, et a fait parler à Béthune un langage plus pur. C'est un tableau des règnes de Charles IX, de Henri III, et surtout de Henri IV. Les amours de ce prince, la jalousie de sa femme, ses embarras domestiques, les affaires publiques, tout y est peint d'une manière intéressante. Sully était protestant, et l'on ne doit pas être surpris de trouver dans ses *Mémoires* des contes puérils et populaires contre les catholiques, en même temps qu'il rejette les accusations les plus fondées contre ceux de sa communion, quoique dans d'autres occasions il ne les ménage pas. Ses lumières politiques et guerrières étaient étendues et plus sûres que celles qu'il avait en fait de religion et de morale. « Cet homme, dit l'abbé » de l'Écluse (Préf., pag. 51), dont les raisonnements » sur presque tout autre objet sont ordinairement » solides et concluants, se montre si mauvais théologien, que ce seul contraste suffirait pour le réfuter. » Quels aveux d'ailleurs ne lui arrache pas la force » de la vérité? Que ne dit-il point contre quelques-unes des folles décisions des synodes protestants, » contre les brigues et les projets criminels des » chefs de ce parti, contre l'esprit de révolte et de » désobéissance de tout ce corps! Il y a quelque » chose de si singulier à voir le duc de Sully tour » à tour calviniste et ennemi des calvinistes, que » j'ai cru devoir conserver tout ce qu'il dit au sujet » de la religion, de crainte que tout ce que j'aurais » supprimé à cet égard ne fût jugé, par la raison » même de cette suppression, d'une tout autre importance qu'il n'est; mais aussi j'ai jugé devoir » encore moins épargner ici les corrections que partout ailleurs. » L'abbé Baudeau avait annoncé une édition du texte original des *Mémoires* de Sully, 1777, 12 vol. in-8, avec d'abondantes notes; mais cette édition n'a pas été achevée. On a publié l'*Esprit de Sully*, 1766, in-12. Tout ce qui regarde ce ministre célèbre a été accueilli avec ardeur

dans ces derniers siècles où sa gloire a dépassé celle dont il a joui dans le sien, et celle dont sa mémoire a brillé dans le suivant; on a fermé les yeux sur ses fautes et ses défauts, pour ne s'occuper que du succès de son administration; on a même fait un crime à un écrivain éloquent d'avoir rappelé l'anecdote du prince de Condé, dont nous avons parlé, et on ne lui eût point pardonné d'avoir rappelé celle de la reine. « Quand un homme passe pour être » juste (lui a dit un censeur), il faut respecter jusqu'à ses défauts, c'est-à-dire jeter un voile dessus, » pour qu'ils ne puissent pas répandre une ombre » sur ses vertus. » Si cette maxime est vraie, si la nature et les droits de l'histoire ne s'opposent pas à sa réception, il faut convenir du moins qu'elle vient dans un temps où l'on n'est guère disposé à la suivre. Il n'y a pas de si petit barbouilleur, prenant le nom d'historien, qui ne ramasse avec soin toutes les anecdotes, fausses ou vraies, qui peuvent ravalement les pontifes et les rois que tous les siècles avaient mis au rang des grands hommes. On peut même dire que c'est là l'esprit et le but de presque tous les historiens modernes. Voudrait-on isoler la maxime et en borner l'observation à la vie des hommes pour lesquels la nature des temps et des goûts forme des prédilections, des affections dominantes et impérieuses que la voix publique défend de contredire? Et n'est-ce pas, au contraire, dans de telles circonstances que le génie de l'histoire doit seconder son flambeau pour en renforcer les feux, et jeter des rayons sur des traits qui, échappés aux yeux de la postérité, manqueraient à la parfaite ressemblance des hommes célèbres dont elle contemple les images?

SULLY (Henri), célèbre artiste anglais, passa en France, où il se signala par sa sagacité. Ce fut lui qui dirigea le méridien de l'église de Saint-Sulpice. Le duc d'Orléans, régent, et le duc d'Artemberg, lui firent chacun une pension de 1500 liv. Il mourut à Paris en 1728, après avoir abjuré la religion anglicane. Il a laissé : *Description d'une horloge*, in-4; *Règle artificielle du temps*, 1717, in-8, réimprimée en 1757, avec des additions, par Jules Le Roy; *Méthode pour régler les montres et les pendules*, 1728, in-8. Lepaute a décrit les ouvrages d'horlogerie de Sully, et recueilli des détails sur la Vie de cet artiste. (Voy. MONTESQUIEU, à la fin de l'art.).

SULPICE-SÈVÈRE, historien ecclésiastique, naquit vers 365, dans l'Aquitaine, aux environs de Toulouse, où sa famille tenait un rang assez distingué. Aussitôt qu'il eut fini ses études, il se mit dans le barreau, et y fit admirer son éloquence. Il s'engagea dans les liens du mariage; mais sa femme étant morte peu de temps après, il résolut de s'occuper entièrement du service de Dieu et de l'exercice des vertus chrétiennes. Il s'attacha d'abord à saint Phébade, évêque d'Agen et ensuite à saint Martin de Tours, suivit ses conseils et fut son plus fidèle disciple. On ne connaît point l'année de sa mort; on sait seulement qu'il mourut au commencement du v^e siècle, vers 410, suivant le P. Prato, en 429, selon d'autres. Sulpice-Sévère avait de grands biens auprès de Toulouse, et s'en servit

pour mettre les pauvres en état de travailler ; car, étant grand ami du travail, il ne voulait pas les nourrir dans l'inaction. Sa piété n'excluait ni la politesse, ni la gaieté, comme on peut le voir par le commencement de sa *Lettre* à Bassula, sa belle-mère, et par celle qu'il écrivit à saint Paulin, en lui envoyant un cuisinier, dont toute la science se bornait à assaisonner fort mal quelques légumes. Saint Paulin de Nole, saint Paulin de Périgueux, Venance Fortunat, font les plus magnifiques éloges de Sulpice-Sévère. Il s'était engagé dans les ordres sacrés ; mais il ne paraît pas qu'il ait été prêtre. On lit dans Gennade que Sulpice-Sévère se laissa surprendre par les pélagiens dans sa vieillesse, et qu'ayant reconnu son erreur, il se condamna à un silence de 5 ans ; mais Jérôme de Prato, dans la *Vie* de Sulpice, a prouvé que le récit de Gennade avait toutes les apparences d'une fable (voy. aussi l'*Apologie* de Sulpice-Sévère par Bollandus, au 29 janvier). Plusieurs savants, fondés sur l'autorité de saint Jérôme, l'ont accusé de millénarisme ; il est vrai que ce docteur condamne le dialogue intitulé *Gallius*, et que le pape Gélase mit cet ouvrage parmi les livres apocryphes ; mais c'est précisément parce qu'il contenait de fausses conjectures sur la réédification du temple de Jérusalem, et sur le rétablissement des cérémonies légales par l'antechrist (voy. une Dissertation dans *Raccolta di opuscoli scientifici*, tome 18, Venise, 1748, et la 5^e Dissertation de Prato, dans son édition de Sulpice, t. 1). Nous lui sommes redevables d'un excellent abrégé d'histoire sacrée et ecclésiastique, qui est intitulée : *Historia sacra*. Elle renferme, d'une manière fort concise, ce qui s'est passé de siècle en siècle, depuis la création du monde jusqu'au consulat de Stillicon, l'an 400 de J.-C. Cet ouvrage a fait donner à Sulpice le nom de *Salluste chrétien*, parce qu'en l'écrivant il s'y est proposé cet historien pour modèle. Il faut avouer qu'il l'égale pour la pureté et pour l'élégance du style. On trouve dans son livre quelques sentiments particuliers, tant sur l'histoire que sur la chronologie ; mais ces défauts n'empêchent pas qu'il ne soit regardé comme le premier écrivain pour les abrégés d'histoire ecclésiastique. Sleidan nous en a donné la suite, écrite avec assez d'élégance ; mais, comme il était protestant, il est très-favorable à la secte. Un autre ouvrage qui fait beaucoup d'honneur à Sulpice-Sévère, est la *Vie de S. Martin*, qu'il composa à la sollicitation de plusieurs de ses amis. On a encore de lui *Trois Dialogues* et plusieurs *Lettres* qui contiennent des traits remarquables de la vie de saint Martin. On lui a reproché d'avoir cru trop facilement des miracles, et d'en avoir rapporté qui n'étaient pas assez constatés ; mais il en est plusieurs dont il avait été témoin oculaire ; il faut convenir qu'à l'égard des faits extraordinaires rapportés par des auteurs sages, vertueux et éclairés, la critique de certains savants dégénère souvent en une fausse délicatesse, qui considère moins les preuves et l'autorité de l'historien, que la nature de l'événement, qui n'est pas toujours d'accord avec leur manière d'apprécier les vues et les merveilles de la providence. Ce qui donnerait plutôt quelque défiance

du récit de Sulpice-Sévère, c'est l'envie trop marquée d'élever saint Martin au-dessus de tout ce qui jouissait alors de la réputation de sainteté et du don des miracles, ce qui paraît surtout dans ses Dialogues, et en termes exprès, Dialogue 1, numéros 16, 17, 18. On trouve aussi qu'il est trop prévenu en faveur de la vie monastique, au préjudice de ce qu'il devait aux clercs, aux prêtres, et même aux évêques, dont il parle fort lestement, et auxquels il semble faire un crime de ne pas vivre exactement comme les moines, d'aller à cheval au lieu de ne monter que des ânes, d'être vêtus de bure, et autres articles qui certainement n'étaient pas l'effet d'un luxe brillant. Mais ces défauts ne peuvent pas faire supposer dans l'auteur un manque de bonne foi, qui lui aurait fait inventer des faits qu'il dit avoir vus lui-même, ou appris de témoins irréprochables. C'est sur la vérité de son récit qu'il fonde la prééminence de saint Martin sur les saints de son temps, et l'on ne doit pas croire qu'il règle son récit sur l'idée de cette prééminence, quoique ces sortes de parallèles soient peu conformes à l'esprit de la vraie piété, et si judicieusement condamnés par l'auteur de l'*Imitation de J.-C.*, livre 3, chap. 58. Du reste, indépendamment de ce que Sulpice-Sévère rapporte de cet illustre évêque, il est certain que saint Martin était regardé comme un thaumaturge par tous ceux qui l'ont connu, et le sage et vertueux historien défend très-bien sa sincérité et son éloignement de toute exagération dans son 3^e Dialogue, n^o 3. L'édition la meilleure et la plus complète de ses écrits est celle de Vérone, 1741, 2 vol. in-fol., et 1754, 2 vol. in-4, par le P. de Prato (voy. ce nom vi.) Cette édit. est accompagnée de variantes, de notes, de dissertations savantes et de la *Vie* du saint. Hack et Elzévir en ont donné aussi de très-belles éditions, mais défigurées par des notes fanatiques, dans lesquelles néanmoins l'on convient que tout ce que le protestantisme a entrepris de réformer, existait au temps de Sulpice-Sévère et longtemps avant lui. — Il y a eu encore saint SULPICE-SÈVÈRE, évêque de Bourges, mort en 591 ; et saint SULPICE le débonnaire, ou le pieux, aussi évêque de Bourges, mort en 644. L'un et l'autre se signalèrent par leurs vertus et leurs lumières. Nous avons quelques *Lettres* de celui-ci dans la Bibliothèque des Pères. Baronius et d'autres éditeurs du *Martyrologe romain* confondent Sulpice-Sévère, historien ecclésiastique, avec Sulpice-Sévère, évêque de Bourges : cette erreur a été relevée par Benoît XIV, dans sa préface de l'édition du *Martyrologe*, qu'il a donnée en 1740 ; il y démontre que le saint Siège n'a jamais mis le nom de l'historien Sulpice-Sévère dans le *Martyrologe*. On lui rend cependant un culte depuis un temps immémorial dans l'église de Tours.

SULPITIA, dame romaine, femme de Calanus, florissait vers l'an 90 de J.-C. Nous avons d'elle un *Poème latin contre Domitien*, *De edicto Domitiani*, sur l'expulsion des philosophes. Il est vrai que cette expulsion, sous un prince tel que Domitien, ne prouvait pas grand-chose contre ce genre d'hommes ; mais le bon Vespasien et d'autres ont été obligés également de s'en défaire, pour maintenir l'ordre

et la tranquillité dans l'état. Elle avait aussi composé un *Poème sur l'amour conjugal*, dont on doit regretter la perte, si l'éloge qu'en fait Martial n'est point flaté. Son *Poème* contre Domitien se trouve avec le Pétrone d'Amsterdam, 1677, in-24, dans les *Poète latini minores*, Leyde, 1751, 2 vol. in-4, et dans le *Corpus poetarum* de Maittaire. Sauvigny en a donné une traduction libre en vers français, dans le *Parnasse des dames*. L'abbé de Marolles l'avait traduit aussi en vers français à la suite de ses épithalames de Catulle, 1661, in-8: Ch. Monard l'a donné encore en français avec le texte en regard et des notes, 1816, in-8.

SULPITIUS (Gallus), de l'illustre famille romaine des Sulpiciens, fut un des premiers parmi les Romains qui donnèrent des raisons naturelles des éclipses du soleil et de la lune. Etant tribun de l'armée de Paul-Émile, l'an 168 avant J.-C., et prévoyant une éclipse de lune pour la nuit qui précéderait le jour déterminé pour la bataille que l'on devait livrer à Persée, il eut peur que les soldats n'en tirassent un mauvais augure. Il les fit assembler, avec la permission du consul, leur expliqua l'éclipse, les avertit qu'elle arriverait la nuit suivante. Cet avis guérit les soldats de leur superstition, et le fit regarder comme un homme extraordinaire. On l'honora du consulat deux ans après, avec Marcellus, l'an 166 avant J.-C. — Servius SCLIPITUS-REUTS, excellent juriconsulte du temps de Cicéron, homme recommandable par sa vertu et par ses autres qualités, et consul comme le précédent, était de la même famille. On a de lui une très-belle *Lettre*, pleine de bonne philosophie, écrite à Cicéron pour le consoler de la mort de sa fille Tullie. Elle se trouve dans le recueil des *Épîtres* de Cicéron.

SUPERVILLE (Daniel de), ministre de l'église wallonne de Rotterdam, naquit en 1657 à Saumur en Anjou, où il fit de bonnes études. Il étudia ensuite à Genève, passa en Hollande l'an 1685, et mourut à Rotterdam le 9 juin 1728. On a de lui : les *Devoirs de l'Eglise affligée*, 1691, in-8; des *Sermons*, 4 vol. in-8, dont la 7^e édition est de 1726; les *Vérités et les Devoirs de la religion*, en forme de catéchisme, 1706; *Traité du vrai communiant*, 1718, etc. Ces différents ouvrages sont estimés des protestants.

SURBECK (Eugène-Pierre de) naquit à Paris en 1678. Il fut capitaine-commandant de la compagnie générale des Suisses au régiment des gardes, et servit la France avec autant de valeur que de zèle. Son savoir le fit recevoir honoraire étranger de l'académie des inscriptions. Il mourut à Bagnone près Paris, en 1744, à 65 ans. On a de lui en manuscrit une *Histoire métallique des empereurs depuis Jules-César jusqu'à l'empire de Constantin le Grand*, dans laquelle il a répandu beaucoup d'érudition.

SURENA (I), général des Parthes dans la guerre contre les Romains commandés par Crassus, l'an

55 avant J.-C., était inférieur au roi pour la noblesse et les richesses; mais il le surpassait en valeur, en capacité et en expérience. C'était lui qui avait mis Orodes sur le trône. Il se signala par la défaite de l'armée romaine, commandée par Crassus; mais il ternit sa gloire par sa perfidie. Il demanda à s'aboucher avec le général romain, pour la conclusion d'un traité de paix, et le fit lâchement assassiner: quelques-uns disent qu'on voulait le prendre vivant, et qu'on ne le tua que parce qu'il se défendit: circonstance qui ne rend pas cette trahison moins odieuse. Suréna ajouta la plaisanterie au parjure. Il entra en triomphe dans Séleucie, disant qu'il amenait Crassus. Il avait forcé un des prisonniers à faire le personnage de ce général romain, et fit couvrir ce faux Crassus de toutes sortes d'opprobres. Suréna ne jouit pas longtemps du plaisir de sa victoire, car s'étant rendu suspect à Orodes, ce prince le fit mourir. Suréna a fourni au grand Corneille le sujet de sa dernière tragédie, 1674.

SURENHUSIUS (Guillaume), auteur allemand du xvi^e siècle, savant dans la langue hébraïque, est connu principalement par une bonne édition de la *Mischna*, accompagnée des commentaires des rabbins Maimonides et Bartenora, d'une version latine et de savantes notes de l'éditeur. Elle fut imprimée en Hollande, 1698-1705, 6 tom. en 5 vol. in-fol. (*Voy. HILLET, JUDA HAKKADOSCH.*)

* SURET (Antoine), supérieur-général de la congrégation des prêtres de la doctrine chrétienne, né en 1692 au village de Cabrières, près de Nîmes, mort à Avignon en 1764, s'efforça constamment de préserver son ordre de l'effervescence des passions qu'excitaient alors, dans l'église et même dans l'état, les dissentiments relatifs aux opinions religieuses. Outre quelques écrits de circonstance, on cite de lui : *Conférences de Mende*, etc., en 10 vol.; *Conférences sur la morale et le décalogue*, pour servir de suite aux *Conférences de Paris* du P. Semelier, sur le mariage, l'usure et la restitution.

* SURIAN (Jean-Baptiste), prédicateur célèbre, né en 1670 à Saint-Chamas, en Provence, entra dans la congrégation de l'Oratoire. Deux Avents et deux Carêmes qu'il prêcha devant le roi firent sa réputation et lui valurent, en 1728, l'évêché de Vence. Il prononça en 1755, à N.-D. de Paris, l'*Oraison funèbre* de Victor-Amédée, roi de Sardaigne; et la même année remplaça M. de Coislin, évêque de Metz, à l'académie française. Il mourut dans son diocèse en 1754, laissant la réputation d'un prélat pieux et charitable. D'Alembert son successeur à l'académie en fait le portrait suivant dans son *Discours de réception*: « M. l'évêque de Vence ne fut » redevable qu'à lui-même de la réputation et des » honneurs dont il a joui. Il ignora la souplesse du » manège, la bassesse de l'intrigue, et tous ces » moyens méprisables qui mènent aux dignités par » l'avilissement. Il fut éloquent et vertueux, et ces » deux qualités lui méritèrent l'épiscopat et vos » suffrages. » Puis, après avoir parlé du style propre au discours religieux, il ajoute : « Telle » fut l'éloquence de l'orateur qui est aujourd'hui

(I) Ce nom, suivant Crexier, est celui d'une dignité, et il marquait la seconde personne de l'empire, et comme le vizir du roi des Parthes (*Hist. romaine*, liv. XL). Ainsi, le nom du vainqueur de Crassus ne nous serait pas connu.

» l'objet de vos regrets ; elle fut touchante et sans » art , comme la religion et la vérité. Il semblait » l'avoir formée sur le modèle de ses discours nobles » et simples par lesquels un de vos plus illustres » confrères (1) inspirait au cœur noble et sensible » de notre monarque encore enfant les vertus dont » nous goûtons aujourd'hui les fruits , etc. » Quelques-uns de ses sermons , entr'autres celui sur le petit nombre des élus , regardé comme le meilleur , ont été publiés dans le recueil des *Sermons choisis pour tous les jours du Carême*, Liège , 1758 , 2 vol. in-12. Son *Petit Carême*, prêché en 1719 , a été imprimé en 1778.

SURIN (Jean-Joseph) , jésuite , né à Bordeaux en 1600 , a été célèbre dans le xviii^e siècle par ses vertus , son zèle , ses talents pour la direction des âmes , et la grande confiance dont il jouissait de la part d'une multitude de personnes illustres par leur naissance et par leur piété. Il mourut en 1663. On a publié ses écrits ascétiques à Avignon , en 2 vol. in-12 , et un abrégé à Nancy en 1758 sous le titre de *Dialogue spirituels choisis, où la perfection chrétienne est expliquée pour toutes sortes de personnes* , 1704 , 5 vol. in-12. Des *Lettres inédites* de P. Surin ont été publ. en 1845 , in-12 , par M. l'abbé Pouzoz , précédées d'une notice sur l'auteur par M. Sarion.

SURIREY DE SAINT-REMY (Pierre) , né vers 1650 , dans la paroisse d'Acqueville en Normandie ; commissaire provincial d'artillerie , mort à Paris en 1716 , s'est distingué par ses travaux et par ses écrits. Il s'appliqua sans relâche à recueillir les expériences et à perfectionner les arts qui avaient rapport à sa profession , et reçut plusieurs marques de bienveillance de la part de Louis XIV. On a de lui : *Recueil des Mémoires d'artillerie* , Paris , 1745 , 5 vol. in-4 , fig. , où il a rassemblé , avec beaucoup de choix et d'ordre , ce qui regarde cette importante partie de la tactique moderne.

SURITA ou plutôt ZURITA (Jérôme) , de Saragosse , secrétaire de l'inquisition , mort en 1580 , à 67 ans , s'est fait un nom par son savoir. On a de lui : *l'Histoire d'Aragon jusqu'à la mort de Ferdinand le catholique* , en 7 vol. in-fol. ; des *Notes sur l'Itinéraire d'Antonin* , sur César et sur Claudien.

SURIUS (Laurent) , écrivain ascétique , né à Lubbeck , en 1522 , étudia à Cologne avec le P. Canisius , et se fit religieux dans la chartreuse de cette ville. Après avoir édifié son ordre par ses vertus , il mourut à Cologne en 1578 , à 56 ans. Le pape Pie V en faisait un cas particulier , et écrivit à son prieur à Cologne de lui accorder tous les soulagements que ses infirmités et son application continuelle pouvaient exiger. On a de lui un grand nombre d'ouvrages. Les principaux sont : un *Recueil des conciles* , Cologne , 1567 , 4 vol. in-fol. ; les *Vies des saints* , il avait publié successivement 6 vol. in-fol. de cet ouvrage depuis 1570 jusqu'en 1575 ; mais plusieurs savants lui ayant fourni des matériaux pour le perfectionner , il recommença une nouvelle édition Il publiait le second volume lorsque la mort l'arrêta. Jacques Mosander , religieux du même monastère , continua le travail de Surius. On en a donné une édition complète à Cologne ,

1617 , 6 vol. in-fol. Surius a profité de la collection de Louis Lippomani. La liberté qu'il s'est donnée de polir et de changer le style des originaux , et d'en retrancher ce qu'il ne jugeait point nécessaire , a décrié ce qu'il avait compilé de meilleur. Une histoire de son temps sous le nom de *Mémoires* , qui commence en 1544 ; elle a été continuée successivement par Isselt , par Brachel jusqu'en 1631 , par Thulden jusqu'en 1660 , et par Henri Brewer jusqu'en 1675. On en a une traduction française , 1575 , in-8. C'est une suite de la Chronique de Nacléus (voy. ce nom). Il semble que Surius ne l'a entreprise que pour démontrer la mauvaise foi de Sleidan , qui a étrangement défiguré l'histoire de son temps. Spontanus en parle en ces termes (ad ann. 1556) : *Quæ Sleidanus quæsitis calumniis vel impuris derisionibus peccavit , ut frequentissime fecit , Laur. Surius censuris suis in sententiam rectam reduxit*. Une excellente traduction en latin du *Traité de la présence véritable de Jésus-Christ* après la consécration , de Gropper , sous ce titre : *De veritate corporis et sanguinis Christi in Eucharistia* , Cologne , 1560 , in-4. Il a encore traduit en latin les ouvrages de Taulère , de Rusbrock , de Mich. Holding , et donné plusieurs ouvrages de controverse.

SURLET. Voy. CHOKIER.

* SURVILLE (Marguerite-Eléonore-Clotilde de VALLON-CHALYS , dame de) , née vers 1405 à Vallon , château sur la rive gauche de l'Ardeche , reçut de sa mère le goût de la littérature , et à l'âge de 11 ans traduisit en vers une ode de Pétrarque. Son mariage avec Bérenger de Surville , en 1421 , ne ralentit pas son application à l'étude. Après sept ans de la plus tendre union , elle eut le malheur de perdre son mari , et se consacra dès lors entièrement à l'éducation de son fils unique. Elle était âgée de plus de 90 ans quand elle mourut. On croit que ce fut à Vaux et qu'on l'y inhumait dans le tombeau qui renfermait les cendres de tous les objets de son affection , auxquels elle avait survécu. Ses *Poésies* , publiées par Vanderbourg , 1802 , in-8 , ne sont pas sans mérite. Elles ont été réimprimées en 1825 , in-8 , in-12 , in-52 , et vu par les soins de P. de Roujoux et Ch. Nodier , Paris , 1817 , in-8 , fig. Les principales qualités que l'on trouve dans les poésies de Clotilde sont une naïveté exquise , de la vérité et de la force dans les sentiments , de la finesse et de l'élevation dans les idées , et une grande fraîcheur de coloris dans les descriptions. On a contesté à ces poésies le mérite de l'authenticité. L'opinion qui regarde le recueil publié sous le nom de Clotilde , comme une production moderne habillée à l'antique , est extrêmement probable ; quoi qu'il en soit , ces poésies , où l'on trouve des morceaux charmants , offriront toujours une lecture intéressante. On peut consulter sur la question de l'authenticité de ce recueil un article de Raynouard , dans le *Journal des savants* de juillet 1824.

* SURVILLE (Joseph-Etienne , marquis de) , né dans le Vivarais vers 1760 , fit les campagnes de Corse et d'Amérique , émigra en 1791 , et servit dans les armées des princes. Rentré en France en

(1) Massillon dans son *Petit Carême*.

1798, avec une mission du roi Louis XVIII, il fut traduit devant une commission militaire au Puy, et marcha à la mort avec beaucoup de courage. Il avait confié à sa femme le manuscrit des *Poésies* de Clotilde de Surville (voy. l'art. précéd.)

SUSANNE, fille d'Helcias et femme de Joakim, de la tribu de Juda, est célèbre dans l'Écriture par son amour pour la chasteté. Elle demeurait à Babylone avec son mari, qui était le plus riche et le plus considérable de sa nation. Deux vieillards conçurent pour elle une passion criminelle; et pour la lui déclarer, choisirent le moment qu'elle était seule au bain dans son jardin. Ils l'allèrent surprendre, et la menacèrent de la faire condamner comme adultère, si elle refusait de les écouter. Susanne ayant jeté un grand cri, les deux suborneurs appelèrent les gens de la maison, et soutinrent l'avoir surprise avec un jeune homme. Susanne fut condamnée comme coupable; mais lorsqu'on la menait au supplice, le jeune Daniel, inspiré de Dieu, demanda un second examen de cette affaire. On interrogea de nouveau les deux accusateurs. Ils se contredirent dans leurs réponses; l'innocence triompha, et ils furent condamnés par le peuple l'an 607 avant J.-C. au même supplice auquel ils avaient injustement fait condamner Susanne. En comparant cette héroïne à Lucrèce, dont les Romains ont fait de si grands éloges, on ne peut que gémir sur l'aveuglement de ces moralistes qui exaltent la lâcheté d'une femme qui se tue de désespoir d'avoir commis un crime, et méconnaissent la véritable vertu, qui embrasse l'ignominie et la mort plutôt que de le commettre. (Voy. LUCRÈCE.)

SUSON (le B. Henri), écrivain ascétique, né probablement à Constance, vers l'an 1500, d'une famille noble de Souabe, entra dans l'ordre de Saint-Dominique, et mourut à Ulm en odeur de sainteté, l'an 1566. Surius a écrit sa *Vie*. On a de lui : *Méditations sur la Passion de Notre-Seigneur*; divers *Sermons*; *Horloge de la sagesse*, traduite en latin par Surius, sur un manuscrit allemand fort imparfait. Cet ouvrage, tel qu'il est sorti des mains de l'auteur, fut imprimé dès l'an 1470, et avait été traduit en français, dès 1589, par un religieux franciscain, natif de Neuchâteau en Lorraine. Cette dernière version fut imprimée, en 1495, in-fol., après avoir été retouchée pour le style par les chartreux de Paris. On en a une autre traduction, 1684, in-12, par l'abbé de Vienne, chanoine de la Sainte-Chapelle de Viviers en Brie. Ses *Œuvres* ont été publiées avec sa *Vie*, Cologne, 1555, 1615, in-8.

SUTCLIFFE (Matthieu), *Sutclivius*, théologien protestant d'Angleterre, au commencement du xvi^e siècle, a composé plusieurs Traités de controverse, dictés par le fanatisme et l'emportement. On en peut juger par son livre anonyme touchant la prétendue *conformité du papisme et du turcisme*, Londres, 1604. Il a encore laissé : *De vera Christi Ecclesia*, Londres, 1600, in-4; *De purgatorio*, Hanau, 1605, in-8; *De missa papistica*, Londres, 1605, in-4, etc. : tous ouvrages dictés par le même esprit.

SUTHOLT (Bernard), né à Hamm en Westphalie,

vers la fin du xvi^e siècle, d'une famille calviniste, enseigna le droit à Harderwick et à Leyde. La lecture des ouvrages d'Isaac Casaubon lui fit naître des doutes sur sa religion; celle des saints Pères, et surtout des controversistes orthodoxes, le déterminèrent à se déclarer hautement catholique. L'archevêque de Saltzbourg lui donna une chaire de droit. En 1625, le duc de Juliers le fit son conseiller. On ignore la date de sa mort. On a de lui des *Dissertations sur les Instituts*, dont une des meilleures éditions est d'Amsterdam, 1665. Elles sont estimées. Personne, au jugement d'Ulric Hubert, n'a appliqué plus sensément que lui la philosophie à la jurisprudence. Il publia aussi les raisons qui l'avaient déterminé à abjurer le calvinisme.

* SUVÉE (Joseph-Benoit), peintre, né à Bruges en 1745, vint achever son éducation à Paris, sous Bachelier, et, quoique étranger, obtint le grand prix en 1771. Reçu à l'académie en 1780, il devint professeur, et fut nommé en 1792 directeur de l'école de France à Rome. Plus tard incarcéré pendant les orages de la révolution, il ne put se rendre à son poste qu'en 1801. L'école était parfaitement établie à la Villa Médicis, et il allait jouir du fruit de ses travaux, lorsqu'il mourut en 1807. Parmi ses nombreux ouvrages, on cite une *Descente du Saint-Esprit*, et une *Adoration des rois*, qui se font admirer dans une église d'Ypres.

SUYDERHOEF (Jonas), graveur hollandais, mort vers la fin du xvi^e siècle, s'est plus attaché à mettre dans ses ouvrages un effet pittoresque et piquant qu'à faire admirer la propreté, la délicatesse de son burin. Une de ses plus belles estampes, et la plus considérable, est celle de la *Paix de Munster*.

SUZE. Voy. HENRI de SUZE.

SUZE (Henriette de COLIGNI, connue sous le nom de *comtesse de la*), était fille du maréchal de Coligni. Elle naquit en 1618, et fut mariée très-jeune à Thomas Hamilton, comte de Hadington, seigneur écossais. La mort lui ayant enlevé son mari, elle épousa en secondes noces le comte de la Suze, qui, pour la soustraire à des galanteries désagréables à un mari, résolut sagement d'aller vivre dans une de ses terres. Pour faire échouer ce projet, la comtesse quitta la religion protestante que suivait son mari, et se fit catholique, *pour ne pas le voir*, dit la reine Christine, *ni dans ce monde ni dans l'autre*. Ce changement n'ayant fait qu'aigrir les deux époux, la comtesse de la Suze obtint du parlement la séparation qu'elle demandait, et comme le comte ne voulait pas y consentir, elle lui donna 25,000 écus pour avoir son agrément. Ce fut alors qu'un plaisant dit : « Que la comtesse avait perdu 50,000 » écus dans cette affaire, parce que, si elle avait » encore attendu quelque temps, au lieu de donner 25,000 écus à son mari, elle les aurait reçus » de lui pour s'en débarrasser. » Madame de la Suze, remplie d'enthousiasme pour la littérature, négligea entièrement ses affaires domestiques, qui ne tardèrent pas à se déranger. Sa maison, second *Hôtel de Rambouillet*, était le rendez-vous des beaux-esprits, qui la célébrèrent en vers et en prose. Elle mourut en 1675, regardée comme une femme qui avait les faiblesses de son sexe et les agréments

d'un bel-esprit. « Parée de toutes les qualités (dit un auteur un peu sévère), que n'eut pas la femme forte dont parlent les livres saints, elle n'eut aucune des qualités attribuées à celle-ci, n'étant ni bonne épouse, ni solide amie, ni sage administratrice de son bien, ni prudente ordonnatrice de sa maison : reste à savoir si quelques rimes, plus ou moins heureuses, peuvent entrer en concurrence avec tout cela. » (*Voy. DACIER, LA FAYETTE, GEOFFRIN, GRAFFIGNY, TENCIN*). Ses *Œuvres* parurent en 1684, 2 vol. in-12. On les réimprima avec plusieurs pièces de Pellisson et de quelques autres, en 1695 et 1725, 5 vol. in-12. On connaît ces vers ingénieux sur la comtesse de la Suze, qu'on attribue à de Fieubet ou au P. Bouhours :

Que dea sublimi vehitur per inania curru ?
An Juno, an Pallas, an Venus ipsa venit ?
Si genus inspicias Juno : si scripta, Minerva ;
Si spectes oculos, Mater Amoris erit.

Un poète contemporain les a traduits de cette manière :

Quelle déesse ainsi vers nous descend des cieux ?
Est-ce Vénus, Pallas, ou la reine des dieux ?
Toutes trois, en vérité :
C'est Junon par sa naissance,
Minerve par sa science,
Et Venus par sa beauté.

SVEDENBORG (Emanuel), né à Stockholm, en 1688, fut nommé en 1716, à la charge d'assesseur au collège métallique de cette ville, par Charles XII. Il fut anobli par la reine Ulrique-Eléonore en 1719, se rendit fameux par ses voyages, ses livres et ses extravagances. Il disait que Dieu lui avait apparu personnellement en 1745, pour le rendre capable de converser avec les anges, se mêlait d'annoncer les choses futures ou cachées, se vantait d'être en correspondance avec les âmes des morts, d'aller souvent en enfer, et d'être membre de la Société des Anges. Il mourut à Londres en 1772, à 84 ans, après avoir laissé plusieurs ouvrages dont, grâce à la bizarrerie des goûts du siècle et à l'ardeur factice de nos enthousiastes, on a fait de toutes parts des traductions. Ces ouvrages sont : un traité des merveilles du ciel et de l'enfer, trad. par D. Pernety (*voy. ce nom*) ; un traité de la nouvelle Jérusalem et de sa doctrine céleste ; un traité de l'amour conjugal ; un autre de la liaison entre le spirituel et le matériel, ou du commerce établi entre l'âme et le corps. Celui-ci a été traduit par Parraud, à Paris : on en a publié à la Haye une édition augmentée d'un Discours préliminaire et de plusieurs pièces sur la vie et les écrits de Svedenborg. On a encore de lui le *Regne minéral*, Leipsig, 3 vol. in-fol., compilation informe qui n'est d'aucun usage. On ne peut cependant refuser à Svedenborg quelques connaissances isolées et incohérentes dans les mathématiques, la physique, l'histoire naturelle, l'anatomie, la métaphysique et la théologie ; mais il n'y a genre de folie ni d'hérésie qui ne se trouve dans ses ouvrages. Il s'y décide pour l'hérésie d'Eutychès. Toutes les platitudes accumulées contre les catholiques et les plus grossières calomnies y sont constamment répétées. Les livres saints y sont expliqués d'une manière arbi-

traire, ridicule et souvent indécente. On y trouve cependant çà et là des vérités énoncées avec la plus subjugante énergie, telles que la suivante : « L'homme est naturellement enclin à la croyance » et à l'adoration de Dieu dans son âme ; influence qu'il lui faut étouffer pour passer à l'athéisme. » Svedenborg devint le chef d'une espèce de secte, assez répandue à Londres, connue aussi à Paris sous le nom de *Martinistes*. Elles s'accrut et trouva des adeptes parmi les gens même atteints de philosophie. Si on en croit l'auteur du *Voile levé* et de la *Conjuration contre l'Eglise catholique*, Svedenborg n'était pas un visionnaire de bonne foi, mais un socinien ou déiste hypocrite qui employait le langage des enthousiastes pour substituer au christianisme une prétendue religion naturelle. (*Voy. le Journ. hist. et litt.*, 15 janvier 1786, page 89. — 1^{er} octobre 1792, pag. 182.) Il a paru, en 1820, à Copenhague, une *Vie* de l'assesseur Svedenborg, qui eut beaucoup de débit. Elle est enrichie de plusieurs fragments de ses écrits et d'une analyse de son système ; on y voit que Svedenborg avait eu quelques idées de la cranologie, professée plus tard par le docteur Gall. (*Voy. ce nom*).

SWAAN (Joseph), savant hollandais, recteur des écoles latines et professeur de chimie et d'histoire naturelle à l'école de médecine de Hoorn, membre de plusieurs sociétés savantes, s'est fait connaître par un grand nombre de *Dissertations scientifiques*, d'*Analyses d'ouvrages* et de *Notices littéraires*, répandues dans différents recueils périodiques de la Hollande, et par un *Essai* de réfutation de l'ouvrage de M. Costa qui a pour titre : *Contre l'esprit du siècle*. Swaan était un des principaux rédacteurs du *Journal de la société de médecine de Hoorn*. On lui doit encore des traductions hollandaises, faites en société avec le docteur Jorritsma, du *Mémoire* du ch. de Kirchkhoff sur l'*Ophthalmie de l'armée des Pays-Bas*, et de la *Dissertation* du même auteur sur l'*Air atmosphérique et sur son influence sur l'économie animale*. Il devait aussi publier une traduction hollandaise du *Recueil de fables* du baron de Stassart, qui était presque achevée au moment de sa mort en 1826, à 52 ans.

* SWAGERS (François), peintre, né à Utrecht en 1756, se forma sous différents maîtres de l'école hollandaise et flamande ; il exposa pour la première fois à Paris, en 1795, plusieurs *Vues de Hollande* qui établirent sur-le-champ sa réputation. Swagers excellait surtout dans les *Marines* ; un grand nombre de celles qu'il a faites peuvent être comparées aux van den Velde. Ses paysages ont la touche et la finesse de Bruander. Il est mort à Paris en juillet 1856, à 80 ans.

SWAMMERDAM (Jean), célèbre anatomiste, né à Amsterdam en 1657, reçut le bonnet de docteur en médecine à Leyde en 1667. Il s'appliqua surtout à l'étude du corps humain et des insectes, et parvint à se faire un très-riche cabinet d'histoire naturelle. On lui doit l'invention d'un thermomètre pour apprécier le degré de chaleur dans les animaux. Sur la fin de ses jours, il donna dans les mysticités de la Bourignon, alla la rejoindre dans le Holstein, et, à son retour à Amsterdam, il brûla

tous ses écrits, vécut dans la retraite et mourut en 1680. Ceux qui nous restent sont : *Traité de la respiration et de l'usage des poumons*, en latin, Leyde, 1758, in-4; un autre *De fabrica uteri muliebris*, 1679, in-4; une *Histoire générale des insectes*, Utrecht, 1669, in-4, en flamand; ibidem, 1683, in-4; en français, Leyde, 1755, in-4; en latin, par Henri-Christien Henninius. Jérôme — David Gaubius en a donné aussi une édition en latin; la meilleure est celle de Leyde, 1757, 2 vol. in-fol., sous le titre de *Biblia naturæ*, etc. (Voy. MOFFET). Cet ouvrage est divisé en quatre parties, suivant les quatre ordres de changement qu'il avait observés par rapport aux insectes. Les figures sont d'une grande beauté, et, jusqu'aux viscères des abeilles, tout y est gravé avec la plus grande exactitude. Réaumur, qui a travaillé sur le même sujet, a adopté les planches de Swammerdam pour orner ses ouvrages. On trouve sa Vie par le célèbre Boerhaave, à la tête de la *Biblia naturæ*. C'était un homme de probité, un observateur appliqué, un philosophe modeste. « La » microscopie (dit un auteur), qui a fait naître des » idées creuses dans plus d'un cerveau, qui, selon la » remarque du fameux Lecteur, a servi quelquefois » à dénaturer la physique et à suggérer, comme il » est arrivé à Leuwenhoek, des systèmes roma- » nesques, et qui peut-être a fait de Spinoza un » athée (1), n'a en sur Swammerdam aucun de ces » fâcheux effets : ses observations ont toutes un » air de tranquillité et de sagesse, dont le résultat » n'a rien qui égare. »

SWEDIAUR. Voy. SCHWEDIAUR.

SWEERT (Francois), né à Anvers en 1567, et mort dans la même ville en 1629, fut en relation avec presque tous les savants de son temps. Il était versé dans l'histoire belgique, dans les antiquités romaines et la littérature, et donna un grand nombre d'ouvrages, dont les plus connus sont : *Peorum earumque capita ex antiquis numismatibus*, Anvers, 1602, in-4, et dans les antiquités grecques de Gronovius, t. 7. Ces têtes sont au nombre de cinquante-neuf. Sweert donne en peu de mots l'histoire de ces divinités, avec les passages des anciens qui en ont parlé; *Belgii totius descriptio*, 1605; *Selectæ orbis christiani deliciæ*, Cologne, 1608, ou 1623, in-12. C'est un recueil d'épithètes qui se trouvent en différentes villes de l'Europe. Il a profité des recherches de Nathanaël Chytrée sur le même sujet; *Monumenta sepulcralia ducatus Brabantie*, Anvers, 1615, in-12; *Rerum belgarum annales*, 1620, in-fol.; *Athenæ belgicæ*, Anvers, 1628, in-fol.; *Epitaphia joco-seria*, Cologne, 1625, in-12.

SWEERT (Emanuel), né à Sévenbergen, près de Breda, cultiva un grand nombre de fleurs et de plantes étrangères, fit dessiner ce qu'il avait de plus rare en ce genre, et composa un recueil qu'il intitula : *Florilegium*, Francfort, 1612, 2 vol. in-fol.;

réimprimés en 1647. Ce recueil, plein de planches bien gravées, contient la description en latin, allemand et français, de ce qu'elles représentent. (Voy. MERIAN, Marie Sibylle.)

SWEET (Robert), savant botaniste et agronome, né en 1785 à Cockington, dans le Devonshire, mort le 20 janvier 1853. Ses ouvrages les plus remarquables sont : *Hortus suburbanus Londinensis*, 1818, in-8; *Geraniacæ*, 1820-1826, 3 vol.; *The british flower garden*, 1822-1826; *The botanical cultivator*, qui a obtenu cinq éditions; la dernière est de 1851; *Cistineæ*, 1825-1830; *Hortus britannicus*, 1826-1827; 2^e édition, 1850; *Flora australasica*, 1827-1828; *The british warblers*, 1826, de Candolle lui a dédié un genre de la famille des légumineuses.

SWIETEN. Voy. VAN-SWIETEN.

SWIFT (Jonathan), surnommé par Voltaire le *Rabelais de l'Angleterre*, naquit à Cashel, dans le comté de Tipperary, en Irlande, en 1667, d'une bonne famille. Il embrassa d'abord l'état ecclésiastique, obtint un bénéfice, puis le quitta, et, après la mort de son protecteur, sir William Temple, il se trouva sans aucune ressource, et vint à Londres solliciter une nouvelle prébende. Il présenta une requête au roi Guillaume III, mais sans rien obtenir. C'est au mauvais succès de cette démarche qu'il faut attribuer l'aigreur répandue dans tous les ouvrages de Swift contre les rois et les courtisans. Il obtint pourtant quelque temps après plusieurs bénéfices, et entre autres le doyenné de Saint-Patrick en Irlande, qui lui valut près de 50,000 livres de rente. En 1753, il fut attaqué d'une fièvre violente, qui eut pour lui des suites très-fâcheuses. Sa mémoire s'affaiblit, un noir chagrin s'empara de son âme, et il tomba dans le délire. Il traîna le reste de sa vie dans cet état déplorable, jusqu'à la fin de l'année 1745. Il mit à profit quelques instants de raison pour faire son testament, par lequel il a laissé une partie de son bien pour la fondation d'un hôpital de fous de toute espèce. Swift était un homme capricieux et inconstant. Né ambitieux, il ne se nourrissait que de projets vastes, mais chimériques, et il échouait dans presque tous ses desseins. Sa fierté était extrême, et son humeur indomptable. Il recherchait l'amitié et le commerce des grands, et il se plaisait à converser avec le petit peuple. Sa maison était une espèce d'académie de femmes qui l'écoutaient et jasaient avec lui depuis le matin jusqu'au soir. Au milieu de ce tripot, le docteur Swift a enfanté un grand nombre d'écrits en vers et en prose, recueillis à Londres, 1762, 9 vol. in-8. L'ouvrage le plus long qu'il ait fait en vers est un poème intitulé : *Cadenus et Vanessa*. C'est l'histoire de ses liaisons avec une fille hollandaise. Ses ouvrages en prose les plus connus sont : les *Voyages de Gulliver à Lilliput, à Brodignac, à Laput*, etc., en 2 vol. in-12. Ce livre, original dans son genre, offre à la fois une fiction soutenue et des contes puérils, des allégories plaisantes et des allusions insipides, des ironies fines et des plaisanteries grossières, une morale sensée et des gravelures révoltantes. L'abbé Desfontaines, traducteur de cet ouvrage, l'a un peu

(1) Il est certain que cet esprit faux et noir s'occupait beaucoup de microscopie. Il ne doutait pas que les petits êtres qu'elle lui faisait découvrir ne fussent le produit d'une matière toute-puissante. On prétend même qu'ils furent d'abord son argument favori. Il y avait cependant 16 siècles que saint Paul y avait répondu. *Non est ulla creatura incisisibilis in conspectu ejus*, Heb. 4. Vues diverses sur cet objet. *Catech. philos.*, t. 1, n. 76, 77.

corrigé. Le *Conte du Tonneau*, traduit en français par Van-Essen; c'est une satire, où sous le nom de *Pierre* qui désigne le Pape, de *Martin* qui représente Luther, et de *Jean* qui signifie Calvin, il déclare la guerre à la religion catholique, au luthéranisme et au calvinisme. Il est impossible d'accumuler plus de propos puerils, indécents et odieux; Le *Grand mystère*, ou l'Art de méditer sur la garde-robe, avec des pensées hardies sur les études, la grammaire, la rhétorique et la poétique, la Haye, 1729, in-8; *Productions d'esprit*, contenant tout ce que les arts et les sciences ont de rare et de merveilleux, Paris, 1756, 2 vol. in-12, avec des notes; la *Guerre des livres*: cet ouvrage dut sa naissance à une dispute qui s'éleva, vers la fin du xvi^e siècle, entre Wootton et le chevalier Temple, au sujet des anciens. Le docteur Swift y donne la palme au chevalier Temple, son protecteur et son ami. Tous les ouvrages précédents ont été traduits en français. Ceux que nous avons en anglais consistent en différents écrits de morale et de politique. Thom. Shéridan a écrit la *Vie de Swift*, Dublin, 1783, in-8. On a encore un *Essai historique sur le docteur Swift* par Craufurd, 1808, in-4; et Walter-Scott lui a consacré une *Notice* dans sa *Biographie des romanciers célèbres*.

SWINDEN ou SWINDN (Jérémie), théologien anglais, est connu par un *Traité* en anglais, sur la nature du feu de l'enfer et du lieu où il est situé; il prétend que l'enfer est placé dans le soleil, et débite sur ce sujet des choses singulières, solidement réfutées par le P. Patuzzi, dans sa dissertation *De sede inferni*, quoique le savant dominicain ne distingue pas assez les choses décidées par l'Eglise de celles qui ne le sont pas. (Voy. le *Catéchisme philosophique*, tom. 3, p. 475.) Drexelius avant lui, et plusieurs autres, s'étaient livrés à des conjectures sur le même sujet. (Voy. DREXELIUS.) Le livre de Swinden a été traduit en français par Bion, et imprimé en Hollande en 1728. Le *Dictionnaire des anonymes*, tom. 1, p. 539, parle d'une *Histoire du diable*, de Swinden, traduite par le même Bon, Amsterdam, 1729, 2 vol. in-12. Peut-être est-ce le même ouvrage sous un titre différent. Les autres productions de Swinden ne sont point connues. Il mourut vers 1740 (1).

* SY (Alexandre-César-Annibal-Firmin, baron de Stone, marquis de), embrassa la profession des armes et obtint une compagnie dans le régiment de dauphin cavalerie. Emigré à l'époque de la révolution, il se lia très-intimement à Londres avec Delille, dont il soulageait la vue affaiblie, en l'aider à revoir ses ouvrages. A la restauration, il revint en France, fut fait maréchal de camp, et mourut à Corbeille le 12 décembre 1821. On a de lui : *Mélanges de poésies*, Londres, 1792, in-12; imprimés par l'auteur lui-même à 60 exemplaires; *La chute de Rufin*, poème traduit en vers de Claudien, avec des notes, 1811, in-8, et à la suite de l'Art poétique d'Horace, traduit en vers, 1816, in-8.

(1) Date donnée par Watkins et le *Dizionario storico di Bassano*. Le *Dict. universel* (Prudhomme), dit que Swinden mourut en 1720.

Les deux vers suivants de la traduction de l'Art poétique sont de Delille :

Et que l'intrigue enfin où votre esprit se joue,
S'offre digne d'un dieu, lorsqu'un dieu la dénoue.

Epithalame d'Honorius et de Marie, poème traduit de Claudien, en vers français, Paris, 1816, in-8.

SYDENHAM (Thomas), célèbre médecin anglais, naquit en 1624 à Windford-Eagle, dans le comté de Dorset, d'une famille noble. Il s'était rendu à Oxford pour y terminer ses études; mais la guerre civile ayant éclaté dans la même année 1642, il ne voulut pas prendre les armes en faveur de Charles 1^{er}, comme l'avaient fait les autres étudiants : il passa à Londres, où le célèbre docteur Coxie le détermina à se livrer à l'étude de la médecine. La garnison d'Oxford, qui tenait pour le roi, s'étant rendue au parlement, Sydenham retourna à l'université, y prit le degré de bachelier, en 1648, et reçut ensuite celui de docteur à Cambridge. De retour à Londres, il s'y fixa et y exerça son art pendant vingt-huit ans. Il s'écarta de la méthode systématique des médecins de son temps. Il n'osait pas deviner la nature, mais il la suivait en l'étudiant, devint un des observateurs les plus exacts, et put ainsi se méprendre rarement dans ses traitements, qui furent presque toujours heureux. Il faisait un grand usage des rafraichissants dans le traitement de la petite-vérole, et du quinquina, après l'accès, dans les fièvres intermittentes; mais il se distingua surtout par son *laudanum*, qui fut bientôt adopté par tous les autres médecins. Cependant, malgré le succès de ses cures, et la réputation qu'il s'était acquise, il avait peu d'estime pour la science médicale, au moins pour celle qu'on professait de son temps; et un jeune médecin lui ayant demandé quel livre il devait choisir pour se former à la pratique : « Lisez *Don Quichotte*, lui répondit-il, c'est » un fort bon livre, je le lis actuellement. » La simplicité des remèdes dont il faisait usage fit dire à Ratchiffe, fameux médecin qui florissait à cette même époque, que quand Sydenham mourrait, il laisserait tout le secret de la médecine sur une demi-feuille de papier. On a de Sydenham une *Praxis medica*, Leipsig, 1693, 2 vol. in-8, et différents autres ouvrages, tous fort estimés, et qui ont été recueillis et imprimés sous le titre d'*Opera medica*, Genève, 1716, 2 vol. in-4; on y remarque surtout son excellent *Traité de la goutte*, qu'on consulte encore de nos jours. L'auteur, attaqué de cette maladie, eut tout lieu d'en observer les progrès, et de mettre en pratique les remèdes qui peuvent calmer les douleurs de ce mal cruel. Les meilleures éditions des *Opera universa* de Sydenham sont celles de Londres, 1754, in-8; Genève, 1757, 2 vol. in-4; Leyde, 1754, in-8; elles ont été traduites en français par A.-F. Jault, Paris, 1774, 2 vol. in-8; Avignon, 1799, 2 vol. in-8; Montpellier, augmentées par J.-B.-T. Baumes, ib., 1816, 2 vol. in-8, 1817, 2 vol. in-8; avec une *Notice sur la vie et les écrits de Sydenham*, par Prunelle. Il mourut à Londres en 1689, à l'âge de 65 ans.

* SYKES (Arthur-Aghleg), théologien anglican, né à Londres en 1684, avait du savoir, et jouit dans son temps de quelque célébrité par ses écrits et ses

liaisons avec les personnages les plus remarquables du clergé d'Angleterre, tels que l'évêque de Steadly, et Samuel Clarke dont il partageait les opinions. On sait que tous deux en avaient de fort libres sur nos principaux mystères, et que Clarke, dans son livre de la *Doctrine de l'Écriture sur la sainte Trinité*, ne dissimulait pas son penchant pour l'arianisme. (Voy. CLARKE, II, 658.) Sykes prit part à toutes les controverses religieuses agitées de son temps en Angleterre. Il persista dans son adhésion à la doctrine de l'église anglicane, à l'exemple de ses deux amis, qui, tout en sapant les fondements de cette croyance, ne se tenaient point pour obligés de cesser d'exercer le ministère et de renoncer à leurs bénéfices. Sykes écrivit aussi contre les catholiques. Il mourut à Londres le 25 novembre 1736. Nous citerons de lui : *Essai sur la vérité de la religion chrétienne dans lequel on démontre comment elle est réellement fondée sur l'Ancien Testament*, 1725, in-8 ; *Connexion de la religion naturelle et de la religion révélée*, 1740, in-8, trad. en fr., 1742, in-12 ; *Sur la nécessité d'améliorer les lois concernant les papistes et de les soumettre à une révision*, 1746, in-8.

SYLBURG (Frédéric), né en 1556, à Wetter, près de Marbourg, dans le landgraviat de Hesse, mort à Heidelberg en 1596, s'attacha à revoir et à corriger les anciens auteurs grecs et latins que Wechel et Commelin mettaient au jour. On loue la correction des éditions auxquelles il a travaillé. Il eut grande part au *Trésor de la langue grecque* de Henri Etienne. On a de lui des *Poésies grecques*, et quelques autres ouvrages dans lesquels on remarque beaucoup d'érudition et de jugement. On estime surtout sa *Grammaire grecque*, et son *Etymologicon magnum*, 1594, in-fol.

SYLLA ou SULLA (Lucius-Cornelius), né vers l'an 157 avant J.-C., d'une maison illustre, s'éleva par la faveur de Nicopolis, riche courtisane, qui le fit héritier de ses biens. Ce legs, joint aux grandes richesses que lui laissa sa belle-mère, le mit en état de figurer parmi les chevaliers romains. Il fit ses premières armes en Afrique sous Marius, qui l'employa en différentes rencontres. Il l'envoya contre les Mares, nouvel essaim des Germains. Sylla n'employa contre eux que l'éloquence : il leur persuada d'embrasser le parti des Romains. Peut-être que cette nouvelle gloire acquise par Sylla fit éclater dès lors la jalousie de Marius ; il est certain du moins qu'ils se séparèrent, et que Sylla servait dès l'année suivante, sous le consul Catulus, qui fut donné pour collègue à Marius dans son 1^{er} consulat. Cependant Sylla battit les Samnites, et mettant lui-même le prix à ses victoires, demanda la préture, et l'obtint. Strabon, père de Pompée, prétendait que Sylla avait acheté cette dignité, et le lui reprocha agréablement un jour que celui-ci menaçait d'user contre lui du pouvoir de sa charge. *Vous parlez juste*, lui répliquait-il en riant ; *votre charge est bien à vous, puisque vous l'avez achetée*. Sylla, après avoir passé à Rome la première année de sa préture, fut chargé du gouvernement de la province d'Asie, et eut la glorieuse commission de remettre sur le trône de Cappadoce Ariobarzane, élu roi par la nation, du consentement

des Romains. Le roi de Pont, le fameux Mithridate-Eupator, avait fait périr, par des assassinats ou par des empoisonnements, tous les princes de la famille royale de Cappadoce, et avait mis sur le trône un de ses fils, sous la tutelle de Gordius, l'un de ses courtisans. Ce fut ce Gordius que Sylla eut à combattre. Une seule bataille décida l'affaire. Sylla se signala une deuxième fois contre les Samnites. Il prit Boviane, ville forte, où se tenait l'assemblée générale de la nation, et termina par ce beau fait d'armes la plus glorieuse campagne qu'il eût encore faite. Ses exploits lui valurent le consulat, l'an 88 avant J.-C. Le commandement de l'armée contre Mithridate lui fut donné l'année d'après. Marius dévoré par l'envie et par la fureur de dominer, fit tant, qu'on ôta le commandement au nouveau général. Sylla marche alors sur Rome à la tête de ses légions, se rend maître de la république, fait mourir Sulpicius, qui était l'auteur de la loi portée contre lui, et oblige Marius à sortir de Rome. Après qu'il eut mis le calme dans sa patrie, et qu'il se fut vengé de ses ennemis, il passa dans la Grèce l'an 86 avant J.-C., reprit Athènes, lui rendit sa première liberté, et remporta successivement trois victoires sur les généraux de Mithridate. Tandis qu'il faisait ainsi triompher la république dans la Grèce, on rasait sa maison à Rome, on confisquait ses biens et on le déclarait ennemi de la patrie. Cependant il poursuivait ses conquêtes, traversait l'Hellespont, et forçait Mithridate à lui demander la paix. Dès qu'il l'eut conclue, il laissa à Muréna le commandement dans l'Asie, et reprit avec son armée le chemin d'Italie. Sylla fut joint dans la Campanie par plusieurs personnages qui avaient été proscrits, et, à leur exemple, Cnéius Pompéius, connu depuis sous le nom de *grand Pompée*, vint le trouver avec trois légions dans la Marche d'Ancône. Sylla l'aima, et fut le premier instrument de sa fortune. Malgré ses secours, ses ennemis lui étaient supérieurs en forces ; il eut recours à la ruse et aux intrigues. Il les fit consentir à une suspension d'armes, à la faveur de laquelle il gagna, par des émissaires secrets, un grand nombre de soldats ennemis. Il battit ensuite le jeune Marius, le força de s'enfermer dans Préneste, où il l'assiégea sur le champ. Après avoir bien établi ses postes autour de la ville, il marcha vers Rome avec un détachement ; il y entra sans opposition, et borna sa vengeance à faire vendre publiquement les biens de ceux qui avaient pris la fuite. Il retourna ensuite devant Préneste, et s'en rendit maître. La ville fut livrée au pillage, et peu de Romains du parti de Marius échappèrent à la cruauté du vainqueur. Sylla ayant ainsi dompté tous ses ennemis, entra dans Rome à la tête de ses troupes, et prit solennellement le surnom d'*Heureux*, Felix : *titre qu'il eût porté plus justement*, dit Velléius, *s'il eût cessé de vivre le jour qu'il acheva de vaincre*. Le reste de sa vie ne fut plus qu'un tissu d'injustices et de cruautés. Il fit massacrer, dans le cirque de Rome, 6 ou 7,000 prisonniers de guerre, auxquels il avait promis la vie. Le sénat était alors assemblé dans le temple de Bellone, qui donnait sur le cirque. Les sénateurs ayant paru extrêmement émus, lorsqu'ils entendi-

rent les cris d'une si grande multitude de mourants, il leur dit sans s'émouvoir : « Ne détournez point » votre attention, pères conscripts, c'est un petit » nombre de rebelles qu'on châtie par mon ordre. » Tous les jours on affichait les noms de ceux qu'il avait dévoués à la mort. Rome et toutes les provinces d'Italie furent remplies de meurtres et de carnage. On récompensait l'esclave qui apportait la tête de son maître, le fils qui présentait celle de son père. Catilina se distingua dans cette boucherie. Après avoir tué son frère, il se chargea du supplice de Marc Marius Gratianus, préteur, auquel il fit arracher les yeux, couper les mains et la langue, briser les os des cuisses, et enfin il lui trancha la tête. Pour récompense il eut le commandement des soldats gaulois, qui faisaient la plupart de ces cruelles exécutions. On fait monter à 4,700 le nombre de ceux qui périrent par cette proscription ; et ce grand nombre ne doit pas surprendre, puisque, pour être condamné à la mort, il suffisait d'avoir déplu à Sylla ou à quelqu'un de ses amis ou même d'être riche. Plutarque rapporte qu'un certain Q. Aurelius, qui n'avait jamais pris part aux affaires, ayant aperçu son nom sur la liste fatale, s'écria : *Ah ! malheureux ! c'est ma terre d'Albe qui me pros- crit* ; et à quelque pas de là il fut assassiné. Le barbare Sylla s'étant fait déclarer dictateur perpétuel, parut dans la place avec le plus terrible appareil, établit de nouvelles lois, en abrogea d'anciennes, et changea selon son gré la forme du gouvernement. Quelque temps après il renouvela la paix avec Mithridate, donna à Pompée le titre de *Grand*, et se déposséda de la dictature. Un jeune homme ayant eu la hardiesse de l'accabler d'injures, comme il descendait de la tribune aux harangues, il se contenta de dire à ses amis qui l'environnaient : « Voilà » un jeune homme qui empêchera qu'un autre qui » se trouvera dans une place semblable à la mienne » ne songe à la quitter. » Il se retira ensuite dans une maison de campagne à Pouzzoles, où il s'abandonna librement et entièrement à une vie voluptueuse et sensuelle. Sa table annonçait la débauche et la dissolution ; et, presque sexagénaire qu'il était, il ne rougit pas de se livrer à la plus infâme luxure. Sa maison était remplie de comédiennes et de joueuses d'instruments, avec lesquelles il entretenait un commerce honteux. Il passait les jours et les nuits à boire, à manger et à rire avec des gens qui n'avaient d'autre mérite que celui d'être emportés, violents et sans aucune retenue. Les excès auxquels on croit qu'il s'abandonna pour calmer ses remords, lui causèrent bientôt une maladie qu'il se dissimulait et qu'il aggravait par son intempérance. Il se forma, dans ses entrailles, un abcès d'où s'exhalait une puanteur horrible. Il n'as- sait de ses chairs une si grande quantité de vermine, qu'il ne fut pas possible de le défendre contre ces insectes qui semblaient être autant de bourreaux qui vengeaient la mort d'un nombre presque infini d'hommes, tant citoyens qu'étrangers, qu'il avait fait périr de la manière la plus cruelle. Il mourut l'an 78 avant J.-C., à 70 ans, au milieu des douleurs les plus affreuses. Il fut, dit Cicéron, un maître consommé dans trois vices, la

débauche, l'avidité et la cruauté. Ni l'indigence dans sa jeunesse, ni le déclin de l'âge, ne purent mettre de frein à ses dérèglements. Sylla ajoutait foi aux devins, aux astrologues et aux songes. Il écrivait dans ses mémoires, deux jours avant sa mort, qu'il venait d'être averti en songe qu'il allait rejoindre incessamment son épouse Métalla. La chose n'était pas difficile à prévoir dans l'état où il était ; mais il hâta sa mort de quelques jours, en se livrant à un accès de colère, qui fit crever son abcès, dont la matière lui sortit par la bouche et l'étouffa. C'est lui qui, à la prise d'Athènes, recouvra les livres d'Aristote. De Jouy a donné une *Tragédie* de Sylla représentée au Théâtre Français en 1825.

SYLVA (Béatrix de), d'une famille illustre, fut élevée en Portugal, sa patrie, auprès de l'infante Elisabeth. Cette princesse ayant épousé, en 1447, Jean II, roi de Castille, mena avec elle Béatrix de Sylva. Les charmes de son esprit, de sa figure et son caractère ayant fait une vive impression sur tous les cœurs, les dames de la cour, dévorées par l'envie, la calomnièrent auprès de la reine, qui la fit emprisonner. Son innocence fut reconnue ; on la mit en liberté, et on lui fit à la cour des offres avantageuses qu'elle refusa, pour se retirer chez les religieuses de Saint-Dominique de Tolède. Elle fonda l'ordre de la Conception en 1484, et termina saintement sa vie quelque temps après, pleurée des pauvres, dont elle était la mère, et de ses filles, dont elle était le modèle.

SYLVEIRA (Jean de), carme de Lisbonne, d'une famille noble, eut des emplois considérables en son ordre. Il mourut dans sa patrie en 1687, à 93 ans ; il y en avait 80 qu'il était entré en religion. On a de lui des *Opuscules* et des *Commentaires* sur les Evangiles, Venise, 1751, 10 vol., et sur l'Apocalypse, un vol., qui ne sont proprement que des compilations. — Il ne faut pas le confondre avec Gonzalve SYLVEIRA, né aussi à Lisbonne, d'une famille illustre (peut-être de la même), qui entra chez les jésuites, et se consacra aux missions étrangères. Ses travaux eurent le plus grand succès en Ethiopie, dans la Cafrerie et autres régions de l'Afrique, particulièrement dans le Monomotapa, dont l'empereur reçut le baptême, et aurait bientôt, par son exemple, amené tous ses sujets à la foi chrétienne, si des mahométans, en lui persuadant que Sylveira était un enchanteur, ne l'avaient engagé, l'an 1571, à donner la mort à celui dont il avait reçu le plus grand bienfait. Il s'en repentit ensuite, et fit étrangler les imposteurs.

SYLVIUS ou DU BOIS (François), professeur d'éloquence et principal du collège de Tournay à Paris, était du village de Lévilley, près d'Amiens. Il mourut vers 1550, après avoir travaillé avec zèle à bannir des collèges la barbarie, et à y introduire les belles-lettres et l'usage du beau latin. Ses soins ne furent pas perdus, et la littérature de son siècle doit le compter parmi ses bienfaiteurs. On a de lui un ouvrage intitulé : *Progymnasmatum in artem oratoriam Francisci Sylvi Ambiani, viri eruditione recta et judicio acuto insignis, centuriæ tres*, ou plutôt c'est le titre que Alexandre Scot, surnommé l'*Ecoissais*, donna à l'Abrégé qu'il en fit depuis, en un vol.

in-8. — Son frère, Jacques SYLVIVS, célèbre médecin, mourut en 1555, à 75 ans, avec la réputation d'un homme habile dans les langues grecque et latine, dans les mathématiques et dans l'anatomie. On a de lui divers ouvrages imprimés sous le titre d'*Opera medica*, Cologne, 1650. Parmi les traités qui composent ce volume, on doit distinguer sa *Pharmacopée*, traduite séparément en français par Caille, Lyon, 1574.

SYLVIVS ou DU BOIS (François), né à Braine-le-Comte, dans le Hainaut, en 1581, chanoine et doyen de Saint-Amé, à Douai, professa pendant plus de 50 ans la théologie dans cette ville, où il mourut le 27 février 1649, en odeur de sainteté. On a de lui des *Commentaires* sur la Somme de saint Thomas, et d'autres savants ouvrages, Anvers, 1698, 6 vol. in-fol. Cette édition est due aux soins du P. Norbert Delbecq, dominicain, né, comme Sylvius, à Braine-le-Comte. Le 5^e vol. renferme divers *Opuscules*, et le 6^e comprend des *Commentaires* sur les 4 premiers livres de l'ancien Testament. L'éditeur a omis, on ne sait pourquoi, les opuscules de Sylvius contre le jansénisme naissant. La douceur de son caractère a passé dans ses ouvrages, dans lesquels on remarque un grand éloignement de toute nouveauté. Il témoigne dans toutes les occasions une soumission parfaite aux décrets du saint Siège. Le docteur Rech étant venu de Louvain à Douai pour entraîner cette université dans la faction de Jansénius, et ayant dit qu'il s'agissait précisément de défendre la doctrine de saint Augustin : « C'est pour la défense de l'Augustin de Hollande », répliqua Sylvius, que vous avez levé l'étendard ; et nous, c'est en faveur du grand Augustin d'Afrique, parce que c'est la doctrine des souverains pontifes, pour laquelle nous sommes prêts à combattre jusqu'au dernier soupir. » On a son *Eloge* funèbre, sous le titre de *la Sagesse ensevelie*, Douai, 1649, in-8. Estius et Sylvius sont les deux docteurs qui ont le plus contribué à la célébrité de l'université de Douai.

SYLVIVS (Lambert), ou VAN DEN BOSH ou DU BOIS, écrivain hollandais, né vers l'an 1610, à Dordrecht, mort vers l'an 1688, a donné un grand nombre d'ouvrages, plutôt dictés par la faim que par le désir d'être utile ; ils sont tous en langue flamande. Les principaux sont : *Théâtre des hommes illustres*, etc., Amsterdam, 1660, 2 vol. in-4 ; *Histoire de notre temps*, depuis 1667 jusqu'en 1687, Amsterdam ; c'est une continuation de l'Histoire de Léon van Aitzema, mais inférieure à celle-ci. Bernard Coslerus, protestant, a relevé dans les ouvrages de Sylvius bien des fautes qui décèlent l'homme crédule, plein de passion et même de malignité. *La Vie des héros qui se sont distingués sur la mer*, in-4, avec fig. Il a encore publié quantité de *Tragédies*, *pièces de vers*, etc.

SYLVIVS (François DE LE BOE), né à Hanau, dans la Wétéravie, en 1614, pratiqua la médecine avec succès en Hollande, et enseigna cette science à Leyde. La circulation du sang, découverte ou plutôt publiée par Guillaume Harvey, faisait alors beaucoup de bruit ; Sylvius la démontra le premier dans cette université, par des preuves incontestables. Il mit en

réputation, par ses leçons et ses expériences, la chimie, qui avait été négligée jusqu'alors, et mourut à la Haye le 14 novembre 1672. On a une collection de ses *Œuvres*, Amsterdam, 1679, in-4, et Venise, 1708, in-fol.

* SYMMAQUE, le quatrième des interprètes de l'ancien Testament, en langue grecque, né à Samarie, dans le 1^{er} siècle, vivait sous l'empire de Sévère. Après avoir embrassé l'erreur des ébionites (voy. Ebrox), il entreprit une nouvelle version de l'ancien Testament pour l'opposer à celle dont les Samaritains faisaient usage dans leurs assemblées. La version de Symmaque occupait la quatrième colonne dans les *Hexaples* d'Origène. Il n'en reste plus que des *fragments* qui ont été recueillis par le P. de Montfaucon (voy. ce nom, VI, 85) Saint Epiphane l'accuse d'avoir eu trop d'ambition ; il le met néanmoins au nombre des sages de sa nation.

SYMMAQUE (Quintus-Aurelius-Avianus), préfet de Rome, né dans cette ville vers le milieu du 1^{er} siècle, était fils de Lucius-Avianus Symmachus, préfet de Rome en 364. Il fut successivement questeur, préteur, pontife, intendant de la Lucanie, proconsul en Afrique, et enfin préfet de Rome en 384. Il se déshonora par la passion qu'il fit paraître pour le rétablissement du paganisme et de l'autel de la Victoire, renversé par Constantin, rétabli par Julien, maintenu par Valentinien 1^{er}, et détruit de nouveau par Gratien. Il trouva un puissant adversaire dans saint Ambroise, et fut banni de Rome par l'empereur Théodose-le-Grand. Etant rentré en grâce avec ce prince, il fut fait consul de Rome en 391. On ignore l'époque de sa mort. Il nous reste de lui dix livres d'*Epîtres*, Leyde, 1655, in-12, qui ne contiennent rien d'important, mais dans lesquelles on trouve sa harangue en faveur des rites païens, et une latinité assez pure, une éloquence sonore, mais diffuse et peu logique. Il avait fait d'autres ouvrages qui ne sont pas parvenus jusqu'à nous, tels que le *Panégyrique de Maxime* et de Théodose, et des *Harangues* dont l'abbé Mai a recueilli quelques fragments publiés à Milan, 1815, in-8. Sa *Requête* pour le maintien de la religion païenne a été réimprimée en 1687, à Dusseldorf, avec la *Réfutation* de saint Ambroise et les *Lettres* de ce Père *ad Principes*, in-12. M. Morin (Eug.) a publié pour sa thèse de concours au doctorat : *Etudes sur la vie et sur les écrits de Symmaque*, Paris, 1847, in-8. — Il ne faut pas le confondre avec SYMMAQUE, sénateur et préfet de Rome, beau-père de Boèce, qui fut mis à mort l'an 525, par Théodoric, roi des Goths. (Voy. BOECE et THEODORIC.)

SYMMAQUE (Célius), pape, natif de Sardaigne, monta, le 22 novembre 498, sur la chaire de saint Pierre, après Anastase II. Le patrice Festus fit élire, quelque temps après, l'archiprêtre Laurent, dont il croyait disposer plus facilement que de Symmaque, partisan zélé du concile de Chalcedoine. Ce schisme fut éteint par Théodoric, roi des Goths, qui, quoique arien, ordonna que l'on eût égard à l'élection qui avait été faite la première, et qui avait eu le plus de suffrages ; en conséquence, Symmaque fut confirmé et reconnu par les évêques pour pape légitime. On l'accusa ensuite de plusieurs crimes.

Théodoric fit assembler à Rome en 501 un concile à ce sujet ; mais les évêques représentèrent fortement à ce prince : « Que le pape lui-même devait assembler le concile, que le saint Siège avait ce droit, » et par sa primauté tirée de saint Pierre, et par l'autorité des conciles, et qu'il n'y avait point d'exemple qu'il eût été soumis au jugement de ses inférieurs. » Théodoric leur montra, par les lettres de Symmaque, que ce pontife avait consenti à la convocation de ce concile. Il y fut déchargé des accusations intentées contre lui. Ce décret étant parvenu dans les Gaules, les évêques en furent alarmés et chargèrent saint Avit, évêque de Vienne, d'écrire à Rome, au nom de tous, pour se plaindre de ce que les évêques avaient pris sur eux de juger le pape. « Il n'est pas aisé, dit-il, de comprendre » comment un supérieur, à plus forte raison le chef » de l'Eglise, peut être jugé par ses inférieurs. » Il loue cependant les Pères d'avoir rendu témoignage à l'innocence du pape. L'empereur Anastase s'étant déclaré contre le concile de Chalcédoine, le pontife romain refusa de communiquer avec lui. Pour s'en venger, l'empereur l'accusa de manichéisme, quoiqu'il eût chassé de Rome les partisans de cette hérésie. Le saint pape fit son apologie, où il parlait avec cette dignité qui convient au sacerdoce chrétien (elle se trouve dans la Collection des conciles, t. 4). Symmaque mourut en 514, après avoir fait bâtir plusieurs églises. C'était un homme austère, d'un grand zèle et d'une vertu sans tache. Nous avons de lui onze *Epîtres* dans le Recueil de D. Constant, et divers *Décrets*. On dit que c'est lui qui ordonna de chanter à la messe, aux dimanches et aux fêtes des martyrs, le *Gloria in excelsis*. Voy. l'Apologie de ce pape par Ennodius dans l'édition de ses *Oeuvres*, par le P. Sirmond, et la *Dissertation* publiée par Eusèbe Amor, Bologne, 1738. Symmaque eut pour successeur Hormisdas.

SYNCELLE (George le), était syncelle auprès de Taraise, patriarche de Constantinople, vers l'an 792 ; c'est-à-dire qu'il occupait l'office de cet ecclésiastique qu'on plaçait auprès du patriarche pour être le témoin de ses actions. C'est de cette charge qu'il tira son nom. Il était moine, et il remplissait les obligations de son état. Nous avons de lui une *Chronologie* qui va jusqu'à l'an 284 de J.-C., que le P. Goar a publiée en grec et en latin, Paris, 1652, in-fol. Cet ouvrage est important pour la connaissance des dynasties d'Egypte. Il a suivi Jules Africain et Eusèbe, mais avec des différences, sur lesquelles il faut consulter son savant éditeur.

SYNÉSIUS, philosophe platonicien. On ignore le temps où il vivait. Il nous reste de lui trois *Traité de philosophie naturelle*, avec les figures de Nicolas Flamel, Paris, 1612, in-4, et un *De somniis*, imprimé avec les écrits de Jamblique, autre philosophe platonicien, Venise, 1497, in-fol.

SYNÉSIUS, évêque, fut disciple de la fameuse Hypatie d'Alexandrie. Les fidèles, touchés de la régularité de ses mœurs, l'engagèrent à embrasser le christianisme. Député à Constantinople en 400, il présenta son livre *De la royauté* à l'empereur Arcadius, qui le reçut favorablement. On l'éleva, dix ans après, sur le trône épiscopal de Ptolémaïde.

Synésius n'accepta cette dignité qu'avec beaucoup de répugnance. Elle lui paraissait contraire à la vie philosophique qu'il avait menée, et il ne séparait point assez quelques idées platoniciennes des dogmes de la religion chrétienne. Synésius, devenu évêque, eut le zèle et la charité d'un apôtre. Il célébra un concile et soulagea les indigents. Nous avons de lui *CLV Epîtres*, des *Homélies*, et plusieurs autres ouvrages, dont la meilleure édition est celle du P. Petau, 1655, in-fol., en grec et en latin, avec des notes. Ils méritent tous d'être lus, quoiqu'ils ne soient pas entièrement exempts des erreurs de la philosophie païenne. On y remarque de l'élégance, de la noblesse et de la pureté. On ignore l'année de la mort de cet homme illustre.

* SYNGE (Edouard), archevêque de Tuam, en Irlande, né en 1659, était fils de l'évêque de Cork. Il fit ses études, partie à Oxford, au collège de Christ-Church, partie à Dublin. Il était très-instruit. Pourvu successivement de divers emplois, il les remplit d'une manière qui fit honneur à sa capacité, et le fit juger digne d'en occuper de plus éminents. En 1714, il fut nommé à l'évêché de Raphoe, dans l'Ulster, au comté de Dunagall, et, transféré deux ans après à l'archevêché de Tuam, il y mourut le 24 juillet 1741, à 82 ans. On a de lui des *Sermons* ; des *Traité*s ; des *Mandements*, qui ont été réunis en 4 vol. in-12. La *Biographie britannique* parle avec éloge de ces divers ouvrages. — Il ne faut pas le confondre avec un écrivain du même nom, dont on a la *Religion d'un honnête homme qui n'est pas théologien de profession*, Amsterdam, 1699, in-12, ouvrage d'un déiste.

SYPHAX, roi d'une partie de la Numidie, quitta les Romains pour les Carthaginois. Il épousa ensuite Sophonisbe, qui avait été promise à Masinissa, à qui il déclara la guerre. Il fut vaincu et fait prisonnier près de Cirtha, avec son épouse, l'an 205 avant J.-C. Les Romains donnèrent à Masinissa une partie des états de son ennemi.

SYRIEN, Syrianus, sophiste d'Alexandrie, vers l'an 470, avait composé *quatre livres* sur la république de Platon ; *sept livres* sur la république d'Athènes ; des *Commentaires* sur Homère. Tous ces ouvrages sont perdus ; si on s'en rapporte aux titres, ils peuvent avoir contenu des choses intéressantes.

SYRUS. Voy. PUBLIUS.

SYSIGAMBIS, mère de Darius, dernier roi de Perse, captive avec toute la famille royale après la bataille d'Issus, fut bien traitée par Alexandre-le-Grand. Quinte-Curce rapporte qu'elle fut si pénétrée de reconnaissance, qu'ayant supporté la mort de Darius, son fils, elle ne put survivre au conquérant macédonien, et mourut de douleur après lui.

SZAZEKI-TOMKA (Jean), né à Fokkus-Falva, dans le comté de Turocz, en Hongrie, d'une famille noble, se distingua dans les sciences à Iéna, et fut fait recteur du collège des protestants à Raab, où il mourut vers l'an 1760. On a de lui : *Liber de ritu explorandæ veritatis per judicium ferri candentis*, Presbourg, 1740, in-fol., avec des notes ; *Introductio in orbis hodierni geographiam*, Presbourg, 1748, in-8 ; *Conspectus introductionis in notitiam regni Hungariæ geographicam, historicam, politicam, et chronologicam*, Presbourg, 1759.

SZEGEDI (François-Léonard), né à Tirnau, d'un père protestant, fut élevé par sa mère dans la religion catholique. Il se distingua dans l'étude des belles-lettres à Tirnau, de la philosophie à Vienne, et de la théologie à Rome. Il fut placé successivement sur le siège épiscopal de Transylvanie et sur celui de Vatzén, élevé à la dignité de chancelier du royaume de Hongrie en 1668, et enfin à l'évêché de Neytra en 1669. Dans toutes ces places, il montra autant de zèle que de lumières. La Hongrie a plusieurs monuments de sa munificence et de sa religion. Il a laissé un *Poème latin sur la Vie de sainte Marguerite de Hongrie*, publié avec des notes par Sigismond Ferrarius. Il mourut en 1675.

SZEGEDI (Jean-Baptiste), né l'an 1699, d'une noble et ancienne famille, dans le comté d'Eisenstadt, en Hongrie, se fit jésuite, enseigna avec distinction les hautes sciences, fut recteur de plusieurs collèges, remplit avec beaucoup de zèle les fonctions de missionnaire, devint aumônier-général des troupes, et mourut à Tirnau le 8 décembre 1760. Son affabilité, la candeur de ses mœurs et ses talents l'ont fait regretter. Il était surtout versé dans le droit de sa patrie; ses moments de loisirs étaient consacrés à

ce genre d'étude, et lui ont fait publier : *Tripartitum juris hungarici tyrocinium*, Tirnau, 1754, in-12; *Synopses titulorum juris hungarici, notis juridicis, historicis, chronologicis illustratæ*, 1754, in-8; *Decreta et vitæ regum Hungariæ qui Transilvaniam possederunt, cum notis*, Coloswar, 1745, in-8; *Werbætzius illustratus, cum notis*, Tirnau, 1755, in-8.

SZENTIVANY (Martin), jésuite hongrois, né en 1655, dans le village de Szentivany, dont son père était seigneur, se distingua autant par ses vertus et son zèle pour la religion, que par l'étendue de ses connaissances. Il expliqua pendant plusieurs années la langue hébraïque à Vienne et à Tirnau, enseigna ensuite, avec une égale réputation, la philosophie et la théologie dans la première de ces villes, et mourut à Tirnau le 29 mars 1705. On a de lui : *Miscellanea curiosa*, 5 vol. in-4, recueil très-intéressant, plein de recherches sur la physique et autres sciences. Il a donné encore un grand nombre d'opuscules, où la religion est exposée et défendue avec autant de dignité que de force. Sa latinité est pure et coulante, son style simple et facile sans être négligé.

T

TABARAUD (Mathieu-Mathurin), théologien, né à Limoges en 1744, fit ses études au séminaire de Saint-Sulpice en 1724, et en sortit pour entrer dans la congrégation de l'Oratoire. Après avoir enseigné les humanités à Nantes, il fut chargé de professer la théologie à Arles puis à Lyon. Supérieur du collège de Pézenas en 1785, il l'était de celui de la Rochelle, lorsque M. de Crussol, évêque de cette ville, ayant publié un mandement contre l'ordonnance royale de 1787, qui rendait l'état civil aux protestants, Tabaraud la défendit dans deux lettres qu'il fit imprimer. Au commencement de la révolution il était supérieur à Limoges. Il se prononça contre les nouveaux décrets, dans deux *Lettres* à l'évêque constitutionnel Gayvernon (*voy. iv*, 57), et dans des *Observations* sur une Lettre pastorale du même. Dénoncé par le club de Limoges, il se réfugia d'abord à Lyon, puis à Paris, et après les massacres de septembre se retira en Angleterre. Pendant son séjour à Londres, il concourut à la rédaction de divers journaux, entr'autres le *Times*, l'*Oracle* et l'*Anti-Jacobin-Review*, et traduisit l'ouvrage de Bowles; *Réflexions soumises à la considération des Puissances combinées*. Rentré en France, Fouché, son ancien confrère, lui fit proposer un évêché qu'il refusa. Cette dignité lui aurait d'autant moins convenu, qu'il n'exerçait point les fonctions du ministère. Nommé, en 1811, censeur de la librairie, il profita de sa position pour entraver la publication des livres contraires à ses idées jansénistes. Censeur honoraire en 1814, il obtint une pension de retraite. Ses *Principes sur la distinction*

du contrat et du sacrement de mariage, 1816, furent réfutés par M. Boyer de Saint-Sulpice, et condamnés par l'évêque de Limoges, dont la décision fut confirmée par le souverain Pontife. Blessé par la censure du prélat il fit paraître pour sa défense plusieurs *Lettres*, pleines d'expressions peu respectueuses pour le prélat et même pour le saint Siège. Peu après il réchauffa la dispute par son écrit : *Du droit de la puissance temporelle sur le mariage, ou Réfutation du décret de mgr. l'évêque de Limoges*, Paris, 1818, in-8, et en 1825 il donna une édition augmentée du livre des *Principes*... Le sens des paroles du concile de Trente, qui attribue les causes matrimoniales aux juges ecclésiastiques, ayant été clairement défini par plusieurs brefs des souverains pontifes, cette question était dès lors sans objet, l'Eglise seule pouvant opposer des empêchements dirimants au mariage. Tabaraud, quoique avancé en âge, et depuis 1814 affligé d'une cataracte, ne laissait pas que de travailler encore, dictant à un secrétaire. Il recouvra la vue dans les derniers temps de sa vie, et mourut à Limoges le 9 janvier 1852. Son testament olographe, du 5 janvier de l'année précédente, contient la déclaration suivante : « Je rends grâce à Dieu de m'avoir fait » naître dans le sein de l'Eglise catholique, apos- » tolique et romaine; de m'avoir inspiré la bonne » croyance de toutes les vérités qu'elle enseigne, » et préservé de toutes les erreurs qu'elle con- » damne. J'espère de sa divine miséricorde qu'il » me conservera dans ces sentiments, jusqu'à ce » qu'il lui plaise de m'appeler à lui. Si dans les

» ouvrages que j'ai publiés, il se trouvait quelque chose qui ne fût pas conforme à ces dispositions, » je le soumetts au jugement de ladite Eglise, et je demande pardon à Dieu de tout ce qui, dans mes ouvrages, aurait offensé les personnes, etc. » Ses principaux ouvrages sont : *Traité historique et critique de l'élection des évêques*, Paris, 1792, 2 vol. in-8. L'auteur a pour but de montrer que l'élection des évêques appartenait au clergé, et que le peuple n'y prenait part qu'en manifestant ses vœux ; *De l'importance d'une religion de l'Etat*, 1805, in-18 ; 2^e édit. augmentée, 1814, in-8. L'auteur examine principalement le discours de Portalis, lors de la présentation du concordat ; *De la philosophie de la Henriade*, 1805, 2^e édit., 1824, in-8. On trouve d'excellentes choses dans cet opuscule ; *Histoire critique du philosophisme anglais*, Paris, 1816, 2 vol. in-8. Tabaraud y donne une idée de la vie, de la doctrine et des ouvrages des principaux déistes anglais. Il n'est pas seulement historien ; il discute, il approfondit et réfute les divers systèmes avec beaucoup de clarté et de méthode. L'auteur arrive ensuite à l'introduction du philosophisme en France ; là se trouvent quelques pages où ses préventions, sur certains objets, ne se font que trop apercevoir. Du reste, cet ouvrage est un des meilleurs de Tabaraud. Il se proposait de donner l'*Histoire du philosophisme Français* ; et l'on doit regretter qu'il ne l'ait pas fait ; *De la réunion des communions chrétiennes*, 1808, in-8. C'est une histoire raisonnée des projets et des tentatives formées en différents temps, pour la réunion des diverses communions chrétiennes. Le récit est entremêlé de discussions qui ne sont pas la partie la moins intéressante du travail. Tabaraud y montre beaucoup de modération et de connaissances. *Des interdits arbitraires de la célébration de la messe*, 1809, Paris, 1820, in-8, avec l'*Appel comme d'abus* ; *Questions sur l'habit clérical*, contre une ordonnance de M. l'évêque de Limoges. Deux *Lettres à M. de Bausset*, pour servir de supplément à son histoire de Fénelon. La première, relative à l'affaire du quietisme, est remplie de chicanes et de minuties ; dans la seconde il plaide pour les jansénistes, et blâme tout ce que l'on a fait contre eux. Les papes, les évêques, le clergé, les jésuites, tous se sont trompés en poursuivant une secte chimérique. *Essai historique et critique sur l'institution des évêques*, 1811, in-8. Dans cet écrit publié à l'époque où Pie VII était prisonnier à Savone, l'auteur essaye de prouver que, lorsque le pape refuse des bulles à une grande église, elle a le droit de revenir à l'ancienne discipline, et de faire instituer les évêques par les métropolitains. *Du Pape et des Jésuites*, Paris, 1814, in-8, réimprimé plusieurs fois. C'est un écrit dicté par la partialité la plus déclarée. *Du divorce de Napoléon avec Joséphine*, Paris, 1815, in-8. Il y a trop peu de faits dans cet écrit, l'auteur soutient la validité du premier mariage et la nullité du second, conséquemment aux idées qu'il avait développées sur cette matière, dans son livre des *Principes*, etc. *Histoire de Pierre de Bérulle, cardinal fondateur de l'Oratoire*, 1817, 2 vol. in-8, pleine de recherches, mais en même temps de préventions et de par-

tialité. *Observations d'un ancien canoniste, sur la convention du 11 juin, 1817*, in-8 ; écrit d'un janséniste chagrin, qui blâme tout, et tout le monde. *Défense de la déclaration du clergé par Bossuet*, 1820, in-8, où l'on relève encore une aberration importante de M. de Bausset ; *Examen de l'opinion de M. le cardinal de la Luzerne, sur la publication du concordat*, 1821, in-8 ; *De l'inamovibilité des pasteurs du second ordre*, 1821, in-8. L'auteur plaide en faveur de tous les prêtres frappés d'interdit. *Des sacrés Cœurs de Jésus et de Marie, par un vétéran du sacerdoce*, 1825, in-8, contre la nouvelle édition du bréviaire de Paris ; *Réflexions sur l'engagement exigé des professeurs de théologie, d'enseigner la doctrine contenue dans la déclaration de 1682*, 1824, in-8. Ces *Réflexions* sont principalement dirigées contre M. de Clermont-Tonnerre, archevêque de Toulouse, qui refusait au gouvernement le droit de s'immiscer dans l'enseignement des séminaires ; *Examen de deux propositions de lois qui doivent être faites aux chambres sur la célébration du mariage, et sur la tenue des registres de l'état civil*, 1825, in-8 ; *Lettre à M. Bellart sur son réquisitoire du 30 juillet, contre les journaux de l'opposition*, 1825, in-8. Il lui reproche de s'endormir sur les progrès de l'ultramontanisme, sur les jésuites, etc. *Histoire critique de l'assemblée de 1682*, 1826, in-8. Elle est vide de faits. *Essai historique et critique sur l'état des jésuites en France*, 1828, in-8. Il parut en même temps que l'ordonnance du 16 juin. *Vie du P. le Jeune, dit le père Aveugle, prêtre de l'Oratoire*, 1850, in-8. Cette vie d'un homme célèbre, par ses prédications et ses missions, offre quelques faits que l'on trouverait difficilement ailleurs (voy. JEUNE (le), IV, 582). Enfin Tabaraud a donné dans la *Biographie Universelle*, un grand nombre d'articles dans lesquels l'esprit de l'auteur perce toujours.

TABERD (Jean-Louis), missionnaire, né en 1795 à Saint-Etienne, fit ses études au séminaire de Lyon, et fut ordonné prêtre en 1818. L'année suivante il vint à Paris aux missions étrangères. Envoyé par ses supérieurs à la Cochinchine, il y débarqua au mois de mai 1821. On lui confia successivement l'administration de deux districts, et quoiqu'il n'eût encore qu'une connaissance imparfaite de la langue, il ne laissa pas que d'obtenir d'heureux résultats. Nommé supérieur de la mission en 1825, il se trouva bientôt en but à la persécution et fut conduit dans les prisons de la ville-royale (Hué) où il subit une longue détention. Quand il en sortit en 1828, il apprit qu'il avait été désigné par le Saint-Siège, vicaire apostolique de la Cochinchine sous le titre d'évêque d'Isauropolis ; mais ce ne fut qu'en 1850 qu'il put recevoir la consécration à Siam, où il s'était réfugié. Quatre ans après, il s'établit dans l'île de Pinang avec un certain nombre de jeunes indigènes qu'il instruisait dans la religion et dans les lettres. Chargé par intérim du vicariat apostolique du Bengale, il mourut subitement à Calcutta, le 31 juillet 1840. On doit à ce pieux et zélé missionnaire la publication du *Dictionnaire latin-cochinchinois et cochinchinois-latin* (Sérampore), 1858, 2 vol. in-4. Cet ouvrage composé par

l'évêque d'Adran, Pigneau (*voy. ce nom*, vi, 553), a été revu et terminé par Taberd, qui se rendit à Sérapore pour en surveiller l'impression. Ce service n'a pas été moins apprécié par les savants que par les missionnaires envoyés dans la partie de l'Inde, où la langue anamitique est en usage.

TABERNA ou TAVERNE (Jean-Baptiste), né à Lille, en 1622, se fit jésuite en 1640, et enseigna longtemps la philosophie et la théologie avec distinction. La ville de Douay ayant été affligée d'une épidémie meurtrière, l'an 1686, Taberna prodigua ses soins aux malades, et fut victime de sa charité. On a de lui : *Synopsis theologiæ practicæ*, 5 vol. in-12, excellent abrégé de théologie morale, bien écrit, clair, précis et éloigné des deux extrêmes, du relâchement et de la rigidité : cependant l'évêque d'Arras, Guy de Sèves de Rochechouart, en a censuré quelques propositions, le 5 mai 1703 ; mais les autres évêques n'ont pas paru faire attention à cette censure. *Voy. SÈVES*.

TABOUCET (Julien), né dans le Maine, procureur-général du sénat de Chambéry, mort en 1562, a publié : *Sabaudicæ principum genealogia, versibus et latiali dialecto digesta*, traduite en français, en prose et en vers, par Pierre Tredehan ; une *Histoire de France*, dans le même goût, imprimée, avec l'ouvrage précédent, en 1560, in-4. Sa vie n'a point été exempte de reproche. Il fut mis, en 1556, au pilori, et banni comme faux accusateur.

TABOURIER (Pierre-Nicolas), prêtre, né à Chartres en 1755, prêta le serment en 1791, et fut nommé curé constitutionnel de Saint-Martin dans sa ville natale. Il assista aux conciles de 1797 et de 1801, convoqués par les réunis, écrivit plusieurs ouvrages dans l'intérêt de son parti et mourut à Chartres curé de Saint-Pierre, le 28 novembre 1806. On a de lui : *Défense de la constitution civile du clergé, avec des réflexions sur l'excommunication dont nous sommes menacés*, 1791, in-8 ; *Discours pour tranquilliser les consciences sur les affaires du temps relatives à la religion*, in-8 ; *Adresse sur la divinité de la religion chrétienne*, etc., 1795, in-12.

TACFARINAS, chef d'armée contre les Romains en Afrique, au temps de Tibère, était numide de nation. Il servit d'abord dans les troupes auxiliaires des Romains, et ayant déserté il rassembla une bande de vagabonds et de brigands, et causa beaucoup de désordres. Il fut battu par Furius-Camillus, l'an 17 de Jésus-Christ. Vaincu, mais non découragé, Tacfarinas continua pendant huit années de harceler les Romains. Il parvint à former une puissante armée avec laquelle il assiégea Thubascum. Dolabella accourut pour lui faire lever le siège. Il défit Tacfarinas, qui périt les armes à la main, et avec lui périt l'espoir de rendre ce pays indépendant.

TACHARD (Gui ou Guidon), missionnaire, suivit, en 1685, M. de Chaumont dans son ambassade à Siam, revint en Europe en 1688, retourna dans l'Inde pour y continuer ses travaux apostoliques, et mourut vers 1694. On a de lui : *Voyage de Siam en 1685, avec des observations astronomiques*, Paris, 1686, in-4 ; *Second voyage de Siam, avec des remarques historiques, physiques, géographiques*

et astronomiques, Paris, 1689, in-4. Ces voyages, curieux et estimés, ont été réimprimés à Amsterdam, 1700, 2 vol. in-12. Le chevalier Forbin prétend, dans ses Mémoires, que le P. Tachard est d'une crédulité excessive, et qu'il a exagéré la puissance et les richesses du roi de Siam. Plusieurs *Lettres* dans le *Recueil des lettres édifiantes*. Il publia, outre ces deux voyages, un *Dictionnaire français et latin*, Paris, 1689, in-4, et un autre *latin-français*, tous deux à l'usage du duc de Bourgogne. La meilleure édition de celui-ci est celle de Paris, 1727, in-4.

TACHON (dom Christophe), bénédictin de Saint-Sever, au diocèse d'Aire, mort en 1695, cultiva le talent de la chaire avec succès. On a de lui un livre intitulé : *De la sainteté et des devoirs d'un prédicateur évangélique, avec l'Art de bien prêcher et une courte Méthode pour catéchiser*, in-12.

TACHOS ou TACHUS, roi d'Égypte du temps d'Artaxerxès-Ochus, défendit ce royaume contre les Perses, qui songeaient à l'attaquer de nouveau, malgré les mauvais succès de leurs premiers efforts. Il obtint des Lacédémoniens un corps de troupes commandé par Agésilas, qui le trahit d'une manière indigne. Tachos ayant donné à Chabrias, Athénien, le commandement de l'armée, et n'ayant laissé à Agésilas que celui des troupes auxiliaires, celui-ci profita de la révolte de Nectanébus, avec lequel il se signala. Le roi d'Égypte fut obligé de sortir de son royaume, et on ne sait pas trop ce que devint ce malheureux prince. Du reste, cette histoire, propre à prouver la mauvaise foi des Grecs et la vérité du proverbe *græca fides*, est douteuse dans plusieurs de ses détails, comme tout ce qui regarde l'Égypte à cette époque.

TACITE (Caius-Cornélius-Tacitus), historien latin, né au premier siècle de l'ère chrétienne, était chevalier romain. Vespasien le prit en affection, et commença à l'élever aux dignités : Tite et Domitien eurent toujours beaucoup d'estime pour lui. Il fut consul, l'an 77, à la place de Virginius Rufus, sous Nerva, et épousa la fille du fameux Agricola. Il plaida plusieurs fois à Rome, et fit admirer son éloquence. Pline le Jeune et lui étaient étroitement liés ; ils se corrigeaient mutuellement leurs ouvrages. Corneille Tacite mourut, à ce qu'on croit, octogénaire l'an 114 au 115. Nous avons de lui : un *Traité des Mœurs des Germains*. Il loue les mœurs de ces peuples, et le tableau qu'il en fait est une bonne satire de Rome, devenue le siège de la mollesse et de la corruption. Ce que d'autres auteurs nous ont appris des Germains donne lieu de croire que le tableau de Tacite, quoique embelli, est ressemblant dans plusieurs points. La *Vie de son beau-père Agricola*. Cet écrit est un des plus beaux et des plus précieux de l'antiquité. Les gens de guerre, les courtisans, les magistrats, y peuvent trouver d'excellentes instructions. *Histoire des empereurs* ; mais, de vingt-huit ans que cette histoire contenait (depuis l'an 69 jusqu'en 96), il ne nous reste que l'année 96 et une partie de 70 ; ses *Annales* : elles renfermaient l'histoire de quatre empereurs, Tibère, Caligula, Claude, Néron. Il ne nous reste que l'histoire du premier et du dernier, à peu près

entière. Caligula est perdu, et nous n'avons que la fin de Claude. Tacite a peint les hommes avec beaucoup d'énergie, de finesse et de vérité; les événements touchants, d'une manière pathétique; et la vertu, avec autant de sentiment que de goût. Il possède à un haut degré la véritable éloquence, le talent de dire simplement les grandes choses. On l'accuse d'avoir peint trop en mal la nature humaine; mais c'est qu'il la connaissait bien. On lui reproche encore d'avoir le style trop concis, comme si le plus grand mérite d'un écrivain n'était pas de dire beaucoup en peu de mots. S'il peint en raccourci, ses traits, en récompense, sont d'autant plus vifs et plus frappants. D'ailleurs l'obscurité qu'on lui trouve vient, en grande partie, de la décadence de la langue latine, et de l'ignorance de nos prétendus savants; les bons latinistes le lisent d'une manière aisée et coulante. Le reproche le plus fondé qu'on puisse lui faire, c'est de n'avoir parlé de quelques objets que d'après ses préventions ou des erreurs populaires, comme lorsqu'il répète les calomnies des idolâtres contre les chrétiens et les juifs, dont il reconnaît d'ailleurs l'innocence relativement aux accusations de Néron, et qu'il plaint d'avoir été l'objet des cruautés de ce monstre. Les éditions de Tacite sont très-nombreuses. La première est de Venise, Vendelin de Spire, vers 1470, in-fol. Elle est fort recherchée des amateurs, quoique fort incomplète; l'édition de Rome, 1515, in-fol. contient les cinq premiers livres des *Annales*. L'une des meilleures est celle que l'on doit au savant P. Brottier (voy. ce nom, II, 281), Paris, 1771, 4 vol. in-4; c'est un vrai chef-d'œuvre de typographie. Les lacunes sont remplies avec tant de jugement et de goût, qu'on ne s'aperçoit ni de la perte ni de la réparation. La nouvelle édition, 1776, 7 vol. in-12, est enrichie de plusieurs dissertations qui ne sont pas dans la précédente, des *Maximes politiques* de Tacite disposées par ordre de matières, du *Règne de Trajan*, etc. On estime aussi l'édition d'Edimbourg, 1796, 4 vol. in-4, et celle de Londres, 1812, 5 vol. in-8, qui réunit les avantages de celles de Paris et d'Edimbourg, et à laquelle on a ajouté un choix de notes tirées des commentateurs de Tacite, etc. Les traductions françaises de Perrot d'Ablancourt, et de Guérin, chacune en 3 vol. in-12, sont peu estimées. Celle qu'a faite Amelot de la Houssaye, n'est recommandable que par les connaissances politiques qu'il a étalées dans ses longues notes; elle est en 6 vol., auxquels on a ajouté une suite en 4 vol. L'abbé de la Bletterie a traduit les *Mœurs des Germains*, la *Vie d'Agriola*, et les six premiers livres des *Annales*, 3 vol. in-12; le P. Dotteville a traduit le reste en 4 vol. in-12. Cette version est élégante et fidèle, et passait pour la meilleure avant celle de Bureau de la Malle, qu'on préfère à toute celles qui l'ont précédée. Enfin Burnouf, Paris, 1827 et ann. suiv., 6 vol. in-8, Panckoucke, et plus récemment Ch. Louandre, 1847, ont aussi traduit Tacite.

TACITE (M. Claudius), empereur romain, fut élu par le sénat, à la place d'Aurélien, le 25 septembre de l'an 275, après un interrègne d'environ 7 mois. Il se disait de la famille du précédent, et

prit un soin extrême de conserver les écrits qu'il avait publiés; mais ces soins n'ont pu les sauver. Tacite se donna tout entier à l'administration de la justice et à la régénération des mœurs. Les mauvaises coutumes furent abolies, les lieux de prostitution furent condamnés, et les bains publics exactement fermés après le coucher du soleil. Il entreprit de porter la guerre chez les Perses et chez les Scythes asiatiques; et il était déjà à Tarse, en Cilicie, quand ses soldats lui ôtèrent la vie, après un règne de six mois. Les Romains étaient trop corrompus pour s'accommoder d'un tel maître. Florian, son frère utérin, lui succéda.

TACQUET (André), jésuite d'Anvers, né en 1641, mort en 1660, se distingua dans les mathématiques, et donna un bon *Traité d'Astronomie*. Ses ouvrages imprimés, Anvers, 1669 et 1707, in-fol., ont été recherchés, et méritent encore de l'être.

TAFFI (André), peintre, natif de Florence, mort en 1294, âgé de 81 ans, apprit son art de quelques peintres grecs, que le sénat de Venise avait mandés. Il s'appliqua surtout à la mosaïque, sorte de peinture dont le secret lui fut montré par Apollonius, un de ces artistes grecs. Taffi travailla de concert avec lui dans l'église de Saint-Jean de Florence, à représenter plusieurs histoires de la Bible.

TAFFIN (Pierre), jésuite, né à Saint-Omer, mort à Lille, le 8 mai 1650, âgé de 52 ans, était bien instruit des usages des Romains, comme il paraît par le traité qu'il a publié sous ce titre : *De veterum Romanorum anno sæculari*, Tournai, 1641, in-4, traité inséré dans le 8^e tome des *Antiquités romaines* de Grævius.

TAFFIN de la ROUARIE. Voy. ROUARIE.

TAGEREAU (Vincent), avocat au parlement de Paris, au XVII^e siècle, était Angevin. On a de lui : un *Traité* contre le congrès, imprimé à Paris, 1611, in-8, sous ce titre : *Discours de l'impuissance de l'homme et de la femme*. L'auteur y prouve que le congrès est déshonnête, impossible à exécuter, et empêche plutôt de connaître la vérité, qu'il ne sert à la faire découvrir. Cet usage abominable fut aboli, en 1677, sur un plaidoyer de Lamoignon, alors avocat-général; Le *Vrai Praticien français*, Paris, 1653, in-8.

TAGLIACCOZZI (Gaspard), professeur en médecine et en chirurgie dans l'université de Bologne, sa patrie, né en 1546, mourut dans cette ville, en 1599, à 55 ans. Il s'est rendu très-fameux par un livre où il enseigne la manière de réparer les défauts des narines, des oreilles et des lèvres, dans le cas de mutilation ou de difformité de ces parties. Mais Manget croit que tout ce qu'il dit sur cette matière, quelque ingénieux qu'il soit, n'a jamais pu exister que dans la théorie, et que lui-même ne l'avait point pratiqué. Quoi qu'il en soit, Tagliacozzi rapporte des exemples de nez perdus, rétablis par son art. Sa statue, dans la salle d'anatomie de Bologne, le représente un nez à la main. Son *Traité*, plein de choses curieuses, divisé en deux livres, et accompagné de figures, parut à Francfort, en 1598, in-8, sur l'édition faite à Venise l'année précédente, 1597, in-fol., sous ce titre : *De curtorum chirurgiæ per incisionem*. Un nommé Verduin a renouvelé

l'idée de Tagliacozzi dans son livre *De nova artium decurtandorum ratione*, Amsterdam, 1696, in-8.

TAIKO-SAMA, fameux empereur du Japon, commença, en 1596, contre les chrétiens, la terrible persécution qui dura, avec quelques intervalles, jusqu'en 1650, époque de la mort du 2^e Xogunsama (roy. ce nom). Il conquit la presqu'île de Corée par ses généraux; mais ayant voulu conquérir la Chine, il ne réussit point dans ce projet, et perdit la Corée. Il conserva toujours l'esprit de son extraction, laquelle était fort basse : il était ombrageux, cruel, d'une luxure crapuleuse et dégoûtante, et finit par se faire adorer comme un dieu. Il mourut en 1597.

* TAH-HIÉ (Jacques), prêtre appelant, né à Villeneuve d'Agen, est auteur de compilations auxquelles l'esprit de parti a donné quelque temps de la vogue, mais qui sont aujourd'hui complètement oubliés. En voici la liste : *Abrégé de l'Histoire ancienne de Rollin*, 1744, 4 vol. in-12; 1782, 5 vol. in-12; *Abrégé de l'Histoire romaine*, 1755, 4 vol. in-12; 1784 et 1815, 3 vol. in-12. Ces deux ouvrages, souvent réimprimés, sont rédigés dans un mauvais esprit et avec peu de talent; *Histoire de Louis XII*, Milan (Paris), 1755, 5 vol. in-12, sans nom d'auteur; 1784, 3 vol. in-12, avec le nom de l'auteur; *Abrégé chronologique de l'histoire des jésuites*, 1759, 2 part. in-12, etc.; *Remarques succinctes et pacifiques sur les écrits pour et contre la loi du silence*, 1760, in-12; *Portrait des jésuites*, 1762, in-12; *Histoire des entreprises du clergé sur la souveraineté des rois*, 1767, 2 vol. in-12. Cet ouvrage, mis à l'index le 19 juillet 1768, et qui n'est qu'une espèce de recueil de tout ce qu'ont dit les philosophes sur le même sujet, ne fait point honneur aux principes de l'auteur; *Traité de la nature du gouvernement de l'église*, 1778, 5 vol. in-12.

TAILLANDIER (Charles-Louis), né à Arras en 1705, fut reçu dans la congrégation de Saint-Maur. Placé dans la maison des Blancs-Manteaux, il en épousa les sentiments hétérodoxes, et fit publiquement l'éloge d'un de ses confrères qui s'était dévoué à la secte de Saint-Médard, ce qui le rendit plus que suspect à tous les catholiques. Cependant la congrégation s'étant chargée de l'histoire de Bretagne, il y fut employé avec dom Morice. Celui-ci donna d'abord 5 vol. in-fol. de *Pièces pour servir à l'Histoire de Bretagne*, imprimés à Paris en 1742, 1744, 1746; et le premier volume de l'*Histoire ecclésiastique et civile de Bretagne*, en 1750. Taillandier donna le second en 1756. Il est aussi l'éditeur du *Dictionnaire bas-breton*, dont il fit la préface. Il trouva moyen d'obtenir de riches bénéfices, par la protection de M. de Bonneguise, évêque d'Arras, et il parut dans le monde avec un air qui n'était pas celui de son état. Il mourut près de Lille en 1786. (Voy. D. RIVET, VII).

* TAILLASSON (Jean-Joseph), peintre, né en 1746, à Blaye, près de Bordeaux, était fils d'un riche négociant, qui le destinait au barreau ou à l'état ecclésiastique. Mais passionné pour les arts, il écrivait sur les murs de la maison de son père en grosses lettres : « Je serai peintre ou je mourrai : » j'en jure par Raphaël ! » Son père lui permit

enfin d'aller étudier à Paris, où il arriva, en 1764, avec son ami Lacour (voy. ce nom, v. 65). En peu de temps il devint un des meilleurs élèves de Vien. En 1775, il se rendit en Italie, et demeura quatre ans à Rome, uniquement occupé de se perfectionner par l'étude des modèles. De retour à Paris, il se fit agréer à l'académie de peinture sur un tableau représentant la Naissance de Louis XIII, et deux ans après, il y fut admis sur la présentation de son *Ulysse enlevant à Philoctète les flèches d'Hercule*. Ses autres ouvrages sont : *Virgile lisant l'Enéide à Auguste*; une *Scène de Rodogune*; *Olympias, mère d'Alexandre, arrêtant la fureur des soldats qui venaient pour l'assassiner*; *Timoléon visité par des étrangers à Syracuse*; *Héro et Léandre*; *Andromaque versant des larmes sur le tombeau d'Hector*; la mort de Socrate, etc., etc. La littérature et la poésie étaient l'objet de ses délassements; on a de lui un poème sur le *Danger des règles dans les arts*, 1783, in-4; mais sa meilleure production est une *Élégie sur la nuit*. On cite avec éloge ses *Observations sur quelques grands peintres*, 1807, in-8. Taillasson est mort à Paris le 11 novembre 1809, dans sa 64^e année.

TAILLEPIED (Noël), religieux de Saint-François, né à Pontoise vers 1540, mort en 1589, fut lecteur en théologie et prédicateur. On a de lui : une *Traduction française des Vies de Luther*, de Carlstadt (André Bodestein) et de P. Martyr, écrites en latin par Jérôme Bolsec, in-8; un *Traité de l'apparition des esprits*, 1602, in-12; un *Recueil sur les Antiquités de la ville de Rouen*, 1587, in-8 : c'est son meilleur ouvrage; l'*Histoire des druides*, Paris, 1585, in-8; livre savant, rare et recherché.

* TAINVILLE (Antoine-Quentin Fouquier-), accusateur public près du tribunal révolutionnaire, né en 1747 au village d'Hérouelle, en Artois, était fils d'un cultivateur assez riche. Ayant fait quelques études à Saint-Quentin, il vint à Paris, où il acheta une charge de procureur au Châtelet; mais ne pouvant suffire aux dépenses où l'entraînaient ses vices, fut obligé de la revendre. Employé plus tard dans les bureaux de la police, il fut en 1795, nommé directeur du jury au tribunal révolutionnaire, puis accusateur public auprès de cet atroce tribunal. On y avait jusqu'alors observé quelques formes de justice; mais dès qu'il fut en fonctions, on ne s'y présenta plus que pour être envoyé à l'échafaud. Le premier procès où ce monstre fit paraître toute la férocité de son âme, fut celui de la reine. (Voy. MARIE-ANTOINETTE.) Vint ensuite le procès des *Girondins*, plusieurs réfutèrent victorieusement toutes ses attaques. Ce magistrat-bourreau et ses dignes valets, saisis d'épouvante sur leurs sièges, se montrèrent incertains pour la première fois et consultèrent la Convention sur ce qu'ils avaient à faire : Fouquier reçut l'ordre de juger les accusés révolutionnairement, c'est-à-dire de les envoyer à la mort sans formalités. C'est de ce jour que date l'établissement du terrible gouvernement révolutionnaire, qui inonda la France de sang. La chute de Robespierre ne suspendit point le cours de ses crimes; mais lorsque Barrère eut demandé à la tribune la continuation de la terreur et

désigné Fouquier-Tainville pour accusateur public, le député Fréron s'écria : « Je demande que Fouquier aille cuver dans les enfers tout le sang dont » il s'est enivré. » (*Voy. FRÉRON.*) Ce monstre qui avait épouvanté l'Europe, fut conduit à l'échafaud le 7 mai 1795 avec douze des juges ses complices. On a de lui quelques vers médiocres imprimés dans les journaux du temps; mais ce qu'il y a de remarquable c'est qu'il en fit en 1781 à la louange de Louis XVI qui ont été reproduits dans les notes du poème de la *Pitié*.

* TAISAND (Pierre), avocat, né en 1644 à Dijon, obtint la charge de trésorier de France dans la généralité de Bourgogne, et mourut à Dijon le 12 mars 1715. Il était très-savant dans les lois. On a de lui : *Histoire du droit romain*, Paris, 1678, in-12; *Coutume générale de Bourgogne avec un Commentaire*, 1698, in-fol.; *Vies des plus célèbres jurisconsultes*, publiées par Cl. Taisand, son fils, et dont la meilleure édition est celle de 1757, in-4.

TAISNIER (Jean), né à Ath en 1509, fut précepteur des pages de l'empereur Charles-Quint; mais cet emploi gênant son goût pour le travail et les talents agréables, il alla se fixer à Cologne, où il fut maître de musique de la chapelle de l'électeur. Il passait pour un habile chiromancien. On a de lui : *Opus mathematicum*, Cologne, 1562, in-fol. C'est dans cet ouvrage qu'on trouve sa *Chiromancie* et son *Astrologie judiciaire*; *De natura et effectibus magnetis*, Cologne, 1562, in-4.

* TALBERT (François-Xavier), littérateur estimable, né en 1725 à Besançon, était fils d'un conseiller au parlement. Il embrassa l'état ecclésiastique, et s'étant fait connaître par son talent pour la chaire, il prêcha à Lunéville, à Versailles et fut pourvu d'un canonicat de la cathédrale, et partagea, en 1777, la station de Saint-Sulpice avec son compatriote, le P. Elisée. Il prononça deux fois le *panégyrique de St. Louis*, devant l'académie française. Il concourut dans diverses académies et remporta des prix à Dijon, Amiens, Bordeaux, Rouen, Villefranche, etc. Moins heureux à Paris, il n'y obtint qu'un *accessit* pour son *Eloge de l'Hôpital*, qui fut couronné l'année suivante à Toulouse. En 1791, il accompagna la princesse de Nassau dans ses terres en Pologne, et mourut à Lemberg en Gallicie, le 4 juin 1805. Ses ouvrages couronnés sont : *Discours sur la cause de l'inégalité parmi les hommes*, 1754. Il avait pour concurrent J.-J. Rousseau, dont on connaît les paradoxes, qu'il n'aurait jamais cru lui-même qu'on prendrait au sérieux; *les Avantages de l'adversité*, poème, 1769, in-8; *Eloge de Michel de Montaigne*, 1775, in-8; suivi de notes intéressantes et qui prouvent que l'auteur avait fait une étude profonde des origines de la langue française; *Eloge de Bossuet*, 1775, in-8; *Ode sur l'industrie*, 1770, in-8, réimprimée dans l'*encyclopédie poétique*; *Eloge du cardinal d'Amboise*, 1777, in-8; *Eloge de Philippe d'Orléans*, 1777, in-8; *Eloge de Michel de l'Hôpital*, 1777, in-8; *de Boileaux*, 1778, in-8. Talbert, membre de l'académie de Besançon depuis son origine (1752), y fit agréger, en 1787, le savant et laborieux Schœpflin. *Voy. LÉGIER*. Philippon de la Madelaine, son ami, lui a consacré une courte

mais touchante notice dans le *Dictionnaire des poètes français*.

TALBOT (Jean), comte de Shrewsbury et de Waterford, surnommé l'*Achille anglais*, d'une illustre maison d'Angleterre, originaire de Normandie, naquit vers 1575, à Blechmore, dans le Shropshire, sous le règne de Richard II. Talbot donna les premières marques de sa valeur lors de la réduction de l'Irlande sous l'obéissance du roi Henri V, qui le fit gouverneur de cette ile. Il se signala ensuite en France, où il était passé en 1417, avec l'armée anglaise. Il reprit la ville d'Alençon en 1428, puis Pontoise et Laval. Il commandait au siège d'Orléans, avec les comtes de Suffolk et d'Escalles; mais Jeanne d'Arc, dite la *Pucelle*, les obligea de le lever. Talbot continua de se distinguer, jusqu'à ce qu'il fût fait prisonnier à la bataille de Patay en Beauce. Après sa délivrance, il emporta d'assaut Beaumont-sur-Oise, et rendit de grands services au roi d'Angleterre, qui le fit maréchal de France en 1441. Deux ans après, ce prince l'envoya, en qualité d'ambassadeur, pour traiter de la paix avec le roi Charles VII; il remplit sa mission avec beaucoup d'intelligence. La Guyenne ayant tenté de se détacher du parti de l'Angleterre, il prit Bordeaux avec plusieurs autres villes, et rétablit les affaires des Anglais; mais étant accouru vers la ville de Castillon, pour en faire lever le siège aux Français, il fut tué dans une bataille, avec un de ses fils, le 7 ou 20 juillet 1453.

TALBOT (Pierre), né en Irlande, en 1620, d'une branche de l'illustre maison de Talbot, devint aumônier de la reine Catherine de Portugal, femme de Charles II, roi d'Angleterre. Son zèle pour la religion catholique le porta à quitter la cour et à repasser en Irlande, où il travailla si utilement pour l'Eglise, que le pape Clément IX le fit archevêque de Dublin. Arrêté et renfermé par les protestants dans une étroite prison, il y mourut en odeur de sainteté, en 1680. On a de lui : *De natura fidei et hæresis*, 1637, in-8; *Politicorum catechismus*, 1658, in-4; *Tractatus de religione et regimine*, 1670, in-4; *Histoire des iconoclastes*, Paris, 1674, in-4, et d'autres ouvrages.

TALBOT (Richard), duc de Tyrconel, frère du précédent, se trouva, dès l'âge de 15 ans, à une bataille où il resta trois jours parmi les morts. Après la mort de Cromwell, il s'attacha à Charles II, roi d'Angleterre, et fut laissé vice-roi d'Irlande par Jacques II, lorsque ce dernier passa en France. Talbot s'opposa à Guillaume, prince d'Orange, et se préparait à donner bataille, lorsqu'il mourut en 1692. Son oraison funèbre, prononcée à Paris par l'abbé Anselme, donne une grande idée de sa valeur et de son zèle pour la religion catholique.

TALLART (Camille d'Hosrux, duc de), maréchal de France, naquit le 14 février 1632, d'une ancienne et illustre maison de Provence. Après s'être distingué en diverses occasions, il fut élevé au grade de lieutenant-général en 1695. Il fut envoyé, l'an 1697, en qualité d'ambassadeur en Angleterre, où il conclut le traité de partage pour la succession de Charles II, roi d'Espagne; traité qui resta sans effet. La guerre s'étant rallumée, il

commanda sur le Rhin en 1702. Le bâton de maréchal de France lui fut accordé l'année d'après. Il prit le vieux Brisach, sous les ordres du duc de Bourgogne, et mit le siège devant Landau. Les Impériaux, commandés par le prince de Hesse-Cassel, étant venus l'attaquer dans ses lignes, il alla au-devant d'eux, et les battit. La prise de Landau fut le fruit de cette victoire. En 1704, il fut envoyé avec une armée de 40,000 hommes pour s'opposer à Marlborough, et se joindre à l'électeur de Bavière. Les deux armées se rencontrèrent à Höchstett. Le général anglais et le prince Eugène eurent tout l'honneur de cette grande journée. Le maréchal de Tallard, courant pour rallier quelques escadrons, la faiblesse de sa vue lui fit prendre un corps ennemi pour un corps de troupes françaises : il fut fait prisonnier et mené au général anglais, qui n'oublia rien pour le consoler. Le maréchal, fatigué de tous les lieux communs qu'on lui débitait sur l'inconstance de la fortune, dit à Marlborough avec une impatience très-déplacée : « Tout » cela n'empêche pas que votre grandeur n'ait » battu les plus braves troupes du monde. — J'es- » père, répliqua milord, que votre grandeur ex- » ceptera celles qui les ont battues. » Le maréchal de Tallard fut conduit en Angleterre, où il servit beaucoup la France, en détachant la reine Anne du parti des alliés, et en faisant rappeler Marlborough. De retour en France en 1712, il fut créé duc. En 1726, il fut nommé secrétaire-d'état ; place qu'il ne conserva pas longtemps, étant mort en 1728, à 76 ans.

TALLEMANT (François), abbé de Val-Chrétien, prieur de Saint-Irénée de Lyon, naquit à la Rochelle en 1620, et mourut sous-doyen de l'académie française, en 1695, à 75 ans. Il possédait des langues mortes et vivantes ; mais il écrivait avec beaucoup de négligence dans la sienne. Nous avons de lui : une *Traduction française des Vies des hommes illustres* de Plutarque, 1665-63, 8 vol. in-12. L'abbé Tallemant, ce traducteur du français d'Amyot (suivant l'expression de Boileau), n'offre dans cette version ni fidélité ni élégance : elle fut cependant imprimée sept fois du vivant de l'auteur. Une *Traduction* de l'*Histoire de Venise*, du procureur Nani, 1682, 4 vol. in-12, qui vaut mieux que la précédente.

TALLEMANT (Paul), parent du précédent, né à Paris en 1652, devint membre de l'académie française, et secrétaire de celle des inscriptions. Le grand Colbert lui obtint des pensions et des bénéfices ; il eut beaucoup de part à l'*Histoire de Louis XIV* par les médailles. (Voy. BOZE et TOURREIL.) On a encore de lui des *Harcques* et des *Discours*, qui ne sont pas des chefs-d'œuvre d'éloquence, mais où il y a de bonnes choses, et un *Voyage de l'île d'Amour*, 1665, in-12, qui n'est pas fait pour attiser cette passion. Il mourut en 1712. Aux richesses dont il avait embelli son esprit, il joignait le trésor plus précieux de la vertu.

* TALLEYRAND semble avoir été dans l'origine un nom de terre que prirent, vers le xii^e siècle, plusieurs comtes-souverains du Périgord. Par la suite il devint le titre distinctif d'une branche

cadette de cette maison, sans cesser néanmoins d'être porté par quelques seigneurs de la branche aînée qui s'éteignit dans la personne d'Archambaud VI, mort, en 1423, sans postérité. La branche cadette n'est point éteinte, et ses membres, dont quelques-uns ont acquis une grande illustration, furent connus sous les noms de sires puis de comtes de Grignot, enfin le prince de Chalais (voy. ce nom), et de Talleyrand. HÉLIE TALLEYRAND DE PÉRICORD, cardinal, né en 1501 et mort en 1564, au moment de partir, comme légat, pour une nouvelle croisade sollicitée par Pierre I^{er}, roi de Chypre, et prêchée par Urbain V, cultiva et protégea les lettres, fut ami de Pétrarque, et exerça toujours une grande influence dans le sacré collège. Ce fut la faction dont il était le chef qui fit nommer Charles de Luxembourg empereur en 1546, à la place de Louis V, excommunié par Clément VI. Ce fut encore lui qui alla solliciter à Londres la liberté du roi Jean, mais il ne put obtenir d'Edouard III qu'une trêve de deux ans. — TAILLEYRAND-PÉRICORD (Alexandre-Angélique de), cardinal né en 1756, coadjuteur, en 1766, de M. de la Roche-Aymon, archevêque de Reims, lui succéda sur ce siège en 1777. Dévoué aux intérêts de son diocèse, sa charité inépuisable s'occupa de soulager les malheureux, d'ouvrir un asyle aux vieux prêtres, d'entretenir les hospices, de veiller sur son séminaire ; et dans le même temps sa vigilance s'étendait sur les manufactures, encourageait l'industrie, amenait d'Espagne un troupeau de mérinos, et remplaçait le chaume par la tuile sur les maisons des paysans. Il assista aux assemblées du clergé de 1780 et 1788, fit partie de la seconde assemblée des notables, et fut nommé député aux états-généraux. Il lutta vainement contre les innovations, signa les principales protestations du côté droit et publia en son nom plusieurs écrits, pour défendre les droits de son siège (1). Il n'attendit pas la fin de la session pour se retirer à Aix-la-Chapelle, d'où il envoya son adhésion aux dernières mais inutiles protestations du côté droit. A l'approche des armées françaises, il se rendit en Allemagne, et demeura plusieurs années à Brunswick. Lorsque en 1801 Pie VII demanda aux évêques de France la démission de leurs sièges, l'archevêque de Reims, et les prélats qui se trouvaient dans cette partie de l'Allemagne, signèrent la *Réponse* dilatoire du 12 décembre, et la lettre du 26 mars 1802, dans laquelle il expriment, ainsi que dans les *Réclamations* du 6 avril 1803, les raisons qu'ils avaient de différer de donner leurs démissions. La santé de M. le cardinal de Montmorency l'ayant obligé de quitter la cour de Louis XVIII, le roi appela l'archevêque de Reims à Mittau et l'admit dans son conseil. Le prélat suivit le roi en Angleterre, et fut nommé grand aumônier, à la mort du cardinal de Montmorency, en 1808. En 1814, il fut inscrit le premier sur la liste des pairs du royaume, et chargé de présenter des sujets

(1) Entre autres *Lettres aux électeurs de la Marne. Réponse au* curé de Sedan, nommé évêque des Ardennes. *Réponse*, au curé de Versailles, nommé évêque de la Marne ; *Mouvement*, du 8 avril, relatif à l'élection de Philibert, et enfin, un autre, du 2 mai, au sujet de l'élection de Diot.

pour les évêchés. Il donna sa démission du siège de Reims, et signa la lettre de soumission adressée au Pape le 8 novembre 1816, qui facilita les arrangements. Il fut créé cardinal le 28 juillet 1817, et institué le 1^{er} octobre pour le siège de Paris. Mais l'opposition d'une partie de la Chambre des députés au nouveau concordat, empêcha son installation avant l'automne de 1819 (1). Malgré son âge et ses infirmités, il ne cessa de s'occuper de son diocèse. Il nomma pour son coadjuteur M. de Quélen. Il rétablit les *retraites* pastorales, fit rédiger un nouveau bréviaire, donna plus d'extension à l'œuvre des petits séminaires, etc. Il mourut le 20 octobre 1821 âgé de 85 ans. M. Frayssinon prononça son *Oraison funèbre* à Notre-Dame, le 29 novembre, et lors de la translation du cœur, un prêtre de la mission en prononça une autre le 8 janvier 1822, dans l'église métropolitaine, et le lendemain dans celle de Saint-Roch. M. de Quélen, son successeur, dans le *Mandement* pour sa prise de possessions en fit un digne éloge. Le cardinal de Bausset a publié une *Notice historique* sur ce prélat, 1821, in-8.

TALLEYRAND-PÉRIGORD (Charles-Maurice de), diplomate célèbre, neveu du précédent, né à Paris en 1754, était appelé par sa naissance au service militaire ; mais un accident l'avait rendu boiteux. Il entra dans l'état ecclésiastique. Doué d'un esprit vif et facile, qui se révélait par une conversation pleine de charmes, il obtint dans le monde de brillants et rapides succès. Le goût de la littérature, une disposition aux considérations générales qu'avaient développée des études théologiques suivies avec succès ; l'habitude de s'occuper d'administration, de finances et d'économie politique, en firent bientôt un homme apte aux affaires. Il fut nommé, en 1788, évêque d'Autun, à la sollicitation de son père qui était très-estimé de Louis XVI. Député de son ordre aux états-généraux, il y prit place à l'assemblée Constituante, parmi les hommes les plus influents, et s'y fit particulièrement remarquer par ses vues sur l'instruction publique, et sur les grandes questions de finances. Rapporteur du comité de constitution, il fit décréter que les biens du clergé seraient déclarés nationaux et en provoqua la vente. Après avoir prêté le serment exigé des ecclésiastiques, il sacra les nouveaux évêques, et concourut ainsi à l'établissement de l'église constitutionnelle ; mais tolérant, c'est-à-dire indifférent par principes et par caractère, il prit à diverses reprises la défense des ecclésiastiques non-assermentés. Au mois de février 1790, l'assemblée ayant résolu de faire connaître à la France l'esprit dont elle était animée et le but qu'elle se proposait, la rédaction de cette adresse fut confiée à Talleyrand qui fut nommé président quelques jours après. Ce fut lui qui, le 14 juillet, jour de la fête de la fédération, célébra la messe au champ de mars sur l'autel de la patrie, et bénit les drapeaux des gardes nationales et des troupes. Après la mort de Mirabeau, il lut à l'assemblée le discours de ce grand orateur sur les successions. Dans les derniers jours de l'assemblée, il devint admi-

nistrateur du département de Paris, et après la session se rendit à Londres en même temps que Chauvelin, dans le but d'assurer la paix extérieure. N'ayant pu y réussir, il revint en France, mais le règne de la terreur l'obligea bientôt à retourner en Angleterre, d'où il passa en Amérique avec quelques amis qui partageaient ses opinions, et au nombre desquels était le duc de Liancourt (*voy. LA ROCHEFOUCAULD*, VII, 285). Rappelé en 1796, sur la proposition de Chénier, il fut peu après nommé ministre des relations extérieures. Présageant, à des signes non équivoques, la chute prochaine du gouvernement directorial, il se rapprocha de Bonaparte. Ce général ayant présenté, le 10 décembre 1797, le traité de Campo-Formio au Directoire, l'adroit ministre, chargé de lui répondre, fit entrer dans son discours cette phrase flatteusement prophétique : « Loin de redouter ce qu'on voudrait » appeler son ambition, je sens qu'il nous faudra » peut-être un jour le solliciter pour l'arracher aux » douceurs de sa studieuse retraite ; la France en- » tière sera libre, peut-être lui ne le sera jamais. » Bonaparte, entouré du prestige de la victoire, reçut Talleyrand dans son intimité, et lui fit confiance de ses vastes projets sur l'Orient, dont l'expédition d'Egypte n'était que le prélude. Lorsqu'il revint en France, Talleyrand, qui pressentait dans l'heureux guerrier l'homme destiné à faire cesser l'anarchie, favorisa de tous ses efforts la révolution du 18 brumaire. Devenu maître des affaires, Napoléon l'associa à ses conseils, en le nommant ministre des affaires étrangères. Quoique disposé à ne pas toujours applaudir aux projets ambitieux de Bonaparte, il engagea pourtant lui-même le premier consul à ne laisser à ses deux collègues, Cambacérès et Lebrun, aucune influence, quant aux parties décisives du gouvernement, mais à reléguer l'un dans la direction de la justice et l'autre dans celle des finances. Malgré cet assentiment donné aux desseins secrets du premier consul, Talleyrand ne fut jamais son admirateur enthousiaste. Bien des choses en lui choquaient sa raison, son goût, ses principes. En secondant son élévation, il n'avait pas voulu donner à la France un maître absolu. Comme tous les hommes que n'aveuglaient pas alors des théories creuses et chimériques, il sentait que le besoin du moment n'était pas tant la liberté que l'ordre ; mais dès cette époque, son vœu paraît avoir été l'établissement d'une monarchie avec deux chambres. Il put penser un instant que Bonaparte accueillerait cette idée, et il concourut de tous ses efforts à donner à son gouvernement naissant une puissance qui lui permit de la réaliser. Le consul, de son côté, satisfait d'une adhésion à laquelle la position sociale de son ministre et l'influence qu'il exerçait donnaient un grand prix, lui témoignait une confiance illimitée et le consultait dans toute circonstance difficile. L'intimité de ces relations journalières a donné lieu à une grave accusation souvent répétée contre Talleyrand, celle d'avoir participé à la mort du duc d'Enghein (1). Il est certain que cette affaire ren-

(1) Précis sur les affaires ecclésiastiques de France, dans l'*Ami de la religion et du roi*, tomes 20, 21 et 22.

(1) Châteaubriand, dans ses *Mémoires*, IV, conclut, de l'examen de toutes les pièces, qu'il y a pris une très-forte part.

trait dans les attributions du ministre des relations extérieures, et que celui-ci ne pouvait manquer d'y intervenir, à moins de donner sa démission, seul parti qui eût convenu à une conscience courageuse. Il est d'ailleurs avéré qu'il connaissait le projet formé de faire enlever le prince, puisque le 11 mars, trois jours avant l'arrestation, il en écrivit en ces termes au baron d'Edelshei, ministre d'état à Carlsruhe : « Le premier consul n'a pu voir sans la plus » profonde douleur qu'un prince auquel il lui avait » plu de faire éprouver les effets les plus signalés » de son amitié avec la France, pût donner asile à » ses ennemis les plus cruels, et laissât ourdir » tranquillement des conspirations aussi évidentes. » En cette occasion si extraordinaire, il a cru devoir donner à deux petits détachements l'ordre » de se rendre à Ettenheim, pour y saisir les insti- » gateurs d'un crime qui, par sa nature, met hors » du droit des gens ceux qui manifestement y ont » pris part. » Ce fut vers ce temps que Talleyrand, qui avait renoncé aux habitudes ecclésiastiques, fut relevé de ses vœux par un bref de Pie VII. Rendu à la vie séculière et se croyant libre, il épousa M^{me} Grandt, mais sans fêles et sans bruit, de manière à ne point braver l'opinion. On assure que ce ne fut qu'après de longues difficultés que M^{me} de Talleyrand fut admise à la cour des Tuileries. Le ministre jouissait de la confiance de Bonaparte; mais trop peu disposé à n'être qu'un instrument docile, il devait être écarté tôt ou tard. Des différends éclatèrent entre lui et Fouché, à l'occasion du traité secret conclu avec Paul I^{er}. Fouché ayant prouvé au consul que cet acte était connu à Londres, Talleyrand faillit être arrêté; mais Bonaparte sut bientôt que cette divulgation était due à l'infidélité d'un secrétaire. En 1806, Talleyrand fut nommé grand chambellan, et reçut, quelques jours après, comme fief, la principauté de Bénévent. Conservant, au milieu de ses honneurs, la perspicacité de son esprit et l'indépendance de son opinion, il jugeait avec calme les fautes et les dangers, et lorsqu'un prodigieux enchaînement de victoires eut achevé d'envahir Bonaparte, il ne vit dans la poursuite de la monarchie universelle, qui était devenue le rêve du nouvel empereur, qu'un jeu de hasard terrible pour la France. Quelques-uns assurent que l'opinion défavorable qu'il exprima sur l'invasion de l'Espagne, mécontenta l'empereur, et Talleyrand lui-même a pris soin plus tard de confirmer ce bruit. Mais il est probable qu'il approuva d'abord cette entreprise, et qu'il ne changea d'opinion que lorsque les revers des armées françaises dans la Péninsule l'eurent désabusé. D'autres ont attribué au jugement sévère qu'il porta sur le traité de Tilsitt, le refroidissement de Bonaparte à son égard. Quoi qu'il en soit, Talleyrand tomba, en 1808, dans une espèce de disgrâce, en restant toutefois grand dignitaire de l'empire et prince souverain de Bénévent. Il consacra les loisirs de sa retraite à écrire des mémoires, et sut réunir autour de lui les hommes les plus spirituels de l'époque. En 1814, Talleyrand fit proclamer par le sénat la déchéance de Bonaparte. Il fut appelé au conseil des souverains alliés, et pensa

que rien ne pouvait déguiser et amoindrir nos revers autant que le retour de l'ancienne dynastie. De la sorte, l'Europe paraissait avoir pris les armes pour le prince de la légitimité et non pour une conquête; tout rentrait dans le calme qu'il eût été difficile de rétablir autrement. Faisant de cette idée la base de toutes les négociations, Talleyrand, en agissant surtout auprès de MM. de Nesselrode et de Metternich, la fit adopter, malgré tous les obstacles, par les souverains alliés. Secondé par le baron Louis, M. de Vitrolles et l'abbé de Pradt, il présenta Louis XVIII comme le prince qui pouvait seul satisfaire les besoins de l'époque, et demanda que ce monarque fût expressément invité à faire des concessions à l'esprit du siècle. Jamais il n'avait obtenu plus de prépondérance. L'empereur Alexandre voulut descendre dans son hôtel. Ce fut le triomphe de l'adroit diplomate que d'agrandir ainsi sa position et son influence dans des circonstances si critiques, au milieu de tant d'opinions, de partis et d'intérêts divers. Sur sa proposition, le sénat dont il était président, arrêta l'établissement d'un gouvernement provisoire, chargé de préparer un projet de constitution, qui pût convenir à la France dans la situation où elle était placée. Ce gouvernement fut composé de MM. de Beurnonville, de Jaucourt, de Dalberg et de Montesquiou, et le lendemain parut une proclamation signée du prince de Bénévent qui annonçait que le règne de Bonaparte était fini. Lorsque le comte d'Artois fit son entrée dans la capitale, Talleyrand alla le recevoir. Après l'arrivée de Louis XVIII, le prince de Bénévent fut nommé ministre des affaires étrangères le 12 mai, et pair de France le 4 juin. Il fut envoyé plus tard en qualité de ministre plénipotentiaire, au congrès de Vienne. Son expérience des grandes affaires, ses manières calmes et polies, sa parole spirituelle et réservée, l'y placèrent au premier rang parmi tous les représentants de la diplomatie européenne. Le retour de Napoléon ne permit pas d'exécuter les transactions arrêtées à ce congrès. Irrité de la déclaration des puissances qui avait été provoquée par Talleyrand, l'empereur l'excepta nominativement de l'amnistie qu'il proclamait, et le prince de Bénévent alla rejoindre le roi à Gand. Il rentra en France avec Louis XVIII, et devint, le 8 juillet, ministre des affaires étrangères, et président du conseil. Il se hâta d'en appeler à l'opinion publique par une élection générale, et obtint de Louis XVIII l'hérédité de la pairie qui était repoussée par les royalistes purs, et pour laquelle le monarque avait d'abord montré de la répugnance. L'esprit qui domina dans la chambre de 1815, le força de quitter le pouvoir, et pendant toute la restauration il n'eut plus de portefeuille. Ménagé plutôt que favorisé par Louis XVIII et Charles X, il demeura étranger à leurs conseils sans fêre aux affaires publiques. Quoiqu'il fût placé en dehors de tous les partis parlementaires, son opinion sur les hautes questions politiques qui s'agitaient alors, était une véritable autorité. On tenait son approbation pour un puissant auxiliaire. On s'inquiétait de son blâme. Un discours de lui était presque un événement. Mais ce qui faisait alors son importance, c'était bien moins

la part qu'il prenait au mouvement politique que la haute position où il était arrivé. Replacé parmi cette aristocratie de l'ancienne France que la restauration avait imparfaitement reconstituée, régnaient par son esprit sur la société dont il était entouré, recherché des plus illustres étrangers, Talleyrand fut en quelque sorte le dernier des grands seigneurs français. Écarté depuis longtemps de la confiance de la branche régnante, il ne fut point consulté sur les mesures qui précipitèrent la chute du trône de Charles X. Devenu roi des Français, Louis-Philippe se hâta d'appeler dans ses conseils le prince de Talleyrand à qui il avait eu plusieurs fois occasion de témoigner de la confiance. Celui-ci s'empressa de mettre son influence et ses talents diplomatiques au service du nouveau souverain. Jugeant toute la portée de la révolution de juillet, il comprit que la conservation de la paix au dehors était nécessaire pour maintenir la paix intérieure, et que les dispositions de l'Europe, ne permettant pas de chercher un appui dans les grandes puissances continentales, la seule alliance qui fût alors possible, était celle de l'Angleterre. Talleyrand se rendit à Londres, résolu de tenter tous les efforts pour l'accomplir. Des difficultés imprévues contrarièrent ses desseins. La révolution belge, les troubles de l'Italie, et la violence des factieux, sans cesse soulevés, semblaient éloigner du gouvernement nouveau la confiance qu'il réclamait par son ambassadeur. Talleyrand eut le mérite de voir que tout le monde craignait également la guerre et souhaitait d'être rassuré. Après quatre ans d'efforts et de persévérance, il réussit dans sa négociation. Lorsque son œuvre lui parut complète et la paix assurée, il voulut que ce succès qu'il jugeait glorieux pour lui, mit fin à sa carrière diplomatique, et il se démit de l'ambassade d'Angleterre. La vieillesse n'avait point affaibli son esprit; jamais sa conversation n'avait eu plus de grâce et d'attrait. Dégagé de l'influence des haines politiques et des préjugés de partis, il assistait aux événements contemporains comme un spectateur impartial et éclairé. La confiance de Louis-Philippe l'avait suivi dans sa retraite, et il était souvent consulté sur les questions les plus importantes et les situations les plus difficiles. Cependant celui qui avait toujours voulu se rendre un compte certain des situations politiques, ne pouvait échapper à la nécessité de songer à lui-même. Affaibli par une maladie dont les progrès lents, mais sensibles, inquiétaient ses amis, il résolut de faire ses adieux au public qui s'était tant occupé de lui. Il se rendit à l'institut, et dans un discours remarquable par les vues morales, il prononça l'éloge du comte Reinhart. Dès ce moment, les réflexions religieuses l'occupèrent plus activement. Il se plaisait à parler des matières ecclésiastiques, et à rappeler des impressions d'enfance et des souvenirs de séminaire. Il songeait aussi à une rétractation publique de ses erreurs, et il annonça qu'il avait quelque chose à faire, et qu'il le ferait. C'est vers le même temps qu'il rédigea un codicile, où il déclarait qu'il voulait mourir dans le sein de l'église catholique, apostolique et romaine. Lorsqu'il fut atteint d'un mal subit qui ne laissa

plus d'espoir de le conserver, il exécuta avec calme la résolution qu'il avait prise depuis longtemps. Le matin de sa mort, il signa deux actes qu'il avait rédigés quinze jours auparavant, et qui renfermaient une déclaration de ses sentiments. On les lut à haute voix et devant huit témoins, au nombre desquels étaient MM. le duc de Noailles, Royer-Colard, le baron de Barante et l'abbé Dupanloup. Il apposa ensuite à l'un et à l'autre sa signature, après quoi il se confessa et reçut l'extrême-onction. Mgr. l'archevêque de Quelen vint deux fois savoir de ses nouvelles; le prince avait conservé toute sa connaissance, et s'unissait aux prières de l'Eglise. Il est mort le 17 mai 1838. Par son testament, il a institué pour légataire universel M^{me} la duchesse de Dino, sa nièce, et il a fait plusieurs legs en particuliers à M. le duc de Valençay, son petit-neveu. A la suite du testament qui est olographe, se trouve une déclaration écrite aussi de sa main, et dans laquelle il expose les principes politiques qui ont dirigé sa conduite sous les divers gouvernements depuis 1789. On assure que d'après sa volonté expresse, il en a été donné lecture à sa famille en même temps que du testament. Cette déclaration, qui est datée de 1836, contient la défense formelle, faite par le prince à ses héritiers, de publier ses mémoires, qui sont, dit-on, déposés en Angleterre, avant que 50 ans ne se soient écoulés depuis le jour de sa mort. Il leur ordonne de désavouer tout ce qui, avant cette époque, serait publié sous son nom. M. le baron de Barante a prononcé son éloge devant la chambre des pairs, dans la séance du 8 juin. Talleyrand était décoré des principaux ordres de l'Europe, et avait été fait grand-croix de la légion d'honneur, dès la création de cet ordre, en 1805. Il était membre de l'académie des inscriptions et belles-lettres et de celle des sciences morales et politiques. Peu d'hommes ont été, durant leur vie, mêlés à autant d'événements, exposés à autant d'accusations, et plus diversement jugés, sinon pour son caractère du moins pour son talent. Séparé du clergé français dès 1789, il rompt trois ans plus tard avec les révolutionnaires; émigré sans faire cause commune avec l'émigration, il concourt à fonder le trône de Bonaparte qui lui retire bientôt sa confiance et le déclare traître à l'état pendant les cent-jours; la restauration, à laquelle il coopère de tous ses efforts, ne l'élève un instant que pour l'éloigner des affaires et le maintenir dans un état voisin de la disgrâce; et après la révolution de juillet, les journaux du mouvement n'ont point assez d'injure pour flétrir ce qu'ils appellent sa versatilité et sa félonie. Ces attaques si diverses qui ne purent le faire sortir un instant de son calme habituel, et auxquelles il n'opposa que le silence, attestent assez l'importance que tous les partis attachaient à ses déterminations et la grande place qu'il occupait dans le monde politique. On a porté des jugements divers sur la moralité de sa vie, sur ses intentions secrètes, ses opinions intimes et jusque sur les sentiments qui présidèrent à ses derniers actes; mais ce que tous se sont accordés à reconnaître, c'est l'immense capacité dont il était doué, la supériorité de son intelligence, sa rare habileté,

sa connaissance profonde des hommes et des choses ; enfin cette réunion de qualités précieuses qui en faisaient le premier diplomate de l'Europe. Malgré les graves imputations dont il a été l'objet, il est à remarquer que la plupart de ceux qui l'ont beaucoup connu, ont professé pour lui de l'estime, et qu'il a été chéri comme ministre dans les bureaux de son département. Un écrivain qui a été mêlé lui-même au mouvement de la politique, en a fait le portrait suivant : « Homme d'un courage d'esprit rare, et » d'un sang-froid que rien ne pouvait troubler, » il finissait toujours par prendre sur les autres de » cet empire qu'il avait sur lui-même. Il était im- » possible d'exercer plus d'action sur les hommes » dans une réunion de diplomates. C'est qu'à beau- » coup de supériorité d'esprit, à des ressources in- » finies, il joignait un charme irrésistible. La » grâce de sa parole était pour lui une force de » plus. Pour donner une idée de l'effet que pouvait » produire ce langage qu'on ne parlera plus après » lui, on peut dire que le style de sa conversation » était la prose de Voltaire. Il se laissait souvent aller » à une nonchalance naturelle, et alors il parlait » peu ; mais quand il secouait cette paresse d'esprit » il enchantait ; le ton habituel de sa causerie était » une légèreté enjouée. Il effleurait toutes choses. » Dès qu'il s'agissait d'affaires, cette légèreté ap- » parente faisait place à une force et à une pro- » fondeur extraordinaire. Une chose qui caractérise » assez bien la société parisienne, se trouve dans » la vie de M. de Talleyrand : c'est sa constante » liaison avec M^{me} de Montmorency-Laval, mère du » duc de Montmorency ; malgré la grande divergence » de leurs sentiments politiques, il ne lui est pas » arrivé de passer un jour sans la voir. » Le principal écrit de Talleyrand est un *Mémoire sur les relations commerciales des Etats-Unis vers 1797*. Il en avait lu un autre la même année, au cercle constitutionnel dont il était un des fondateurs, sur *l'utilité d'établir des colonies françaises sur les côtes de l'Afrique*.

* TALLIEN (Jean-Lambert), l'un des personnages les plus fameux de la révolution, né à Paris en 1769, était fils d'un portier du marquis de Bercy, qui se chargea de lui faire ses études. Il fut clerc de procureur, puis employé dans des bureaux de commerce et de finances. A l'époque de la révolution, il devint secrétaire du député Broustaret, puis prote dans l'imprimerie du *Moniteur*. Vers la fin de 1791, il rédigea sous le titre de *l'Ami du citoyen*, un journal rempli de violentes déclamations. Fréquentant le club des jacobins, il y parlait souvent et acquit ainsi de l'influence sur la multitude. Après l'arrestation du roi à Varennes, il rédigea une pétition, signée *le Peuple*, pour demander que toutes les communes de France fussent appelées à statuer sur le sort de Louis XVI. Après la journée du 20 juin 1792, l'administration départementale suspendit Pétion et Manuel, l'un maire et l'autre procureur de la commune ; le 8 juillet Tallien parut à l'assemblée Législative, à la tête d'une députation pour demander leur réintégration. Dans la nuit du 9 au 10 août, il fut nommé secrétaire-greffier de la commune de Paris. On l'a sou-

vent accusé de complicité dans les massacres des prisons ; il parut, le 3 septembre, à la barre de l'assemblée, pour annoncer ces attentats, ajoutant que... « l'opposition de la commune avait été vaine, » et qu'on n'avait pu arrêter *la juste vengeance du peuple*. » On dit néanmoins, que dans ces funestes journées, il sauva la vie à plusieurs personnes. Député de Seine-et-Oise à la Convention, il demanda que l'assemblée prêtât le serment de ne pas se séparer, avant d'avoir donné au peuple français un gouvernement fondé sur les bases de la liberté et de l'égalité. Dans les débats qu'amena le procès de Louis XVI, il se signala par son exagération et par son emportement. Il voulut interdire à ce malheureux prince le droit de se choisir des conseils ; il vota contre l'ajournement du procès, pour la mort, contre l'appel au peuple et contre le sursis. Le jour même de l'exécution, nommé membre du comité de sûreté générale, il combattit, le 6 février, le décret d'accusation contre Marat, en disant, avec une ironie amère : « Ce sont les hommes de l'*Appel au peuple*, qui veulent assassiner *l'ami du peuple*. » Sa fureur sanguinaire augmentait de jour en jour. Au 31 mai, il proposa de mettre hors la loi les girondins qui s'étaient soustraits au décret d'arrestation porté contre eux. Il dénonça, le 21 août, un prétendu complot pour sauver Custine (*voy. ce nom*), et peu de jours après, défendit Rossignol, un des bourreaux de la Vendée, disant : « Eh ! que m'importent à moi quelques pillages particuliers.... ! » Au commencement de 1794, envoyé en mission à Bordeaux, il s'y montra d'abord l'exécuteur docile des lois cruelles de l'époque ; mais il ne tarda pas à s'opérer dans sa conduite un changement auquel sans doute ne contribua pas peu la belle M^{me} de Fontenay, qu'il épousa depuis (*voy. CHIMAY, la princesse de*). Il destitua comme tyranniques la commission militaire et le comité révolutionnaire de Bordeaux. Ces mesures le rendirent suspect, et rappelé à Paris, il se vit en butte aux reproches de ses anciens amis, qui l'accusèrent de *modérantisme*. Pour se tirer d'embarras, il déclama contre les nobles et se fit le défenseur du fameux Jourdan, dit *Coupe-tête*. Par ces moyens il rétablit son crédit et fut même élu président de la Convention ; mais quoiqu'il fit tout ce qui dépendait de lui pour plaire à Robespierre, il ne put y parvenir. Un jour (le 25 mars 1794), ayant, dans un discours aux jacobins, dit que les aristocrates et les modérés levaient la tête, et demandé que tous les ennemis de la révolution fussent privés de leurs biens *distribués sans délai aux patriotes* ; Robespierre s'opposa à l'impression de ce discours et Tallien s'humilia. Le 12 juin suivant, Robespierre l'accusa d'avoir insulté les patriotes, en les appelant espions des comités. Son nom fut rayé de la liste des jacobins, et sa perte paraissait certaine. L'imminence du péril redoubla son audace. Robespierre avait déjà dressé la liste fatale pour se débarrasser de ses ennemis. Ceux-ci en furent informés, et se préparèrent à la résistance. Le 9 thermidor, Saint-Just étant à la tribune, Tallien l'interrompit brusquement, et accusant Robespierre, déroula tous ses projets aux yeux de l'assemblée qui répondit à cette

vive attaque, par les cris ! — Oui, oui, à bas le tyran ! Tallien interpelle alors Billaud-Varennes, et reprenant la parole, s'écrie : « Si la Convention n'a pas le courage de le décréter à l'instant d'accusation, je me suis armé d'un poignard pour percer le sein du nouveau Cromwell. » Aussitôt le décret de *hors la loi* est prononcé. Dès le lendemain Tallien, élu membre du comité de salut public, continua la lutte contre les jacobins. Il provoqua la juste punition de Carrier, de Fouquier-Tainville et de Joseph Lebon ; il combattit le *maximum*, demanda la mise en liberté de M^{me} de Tourzel, gouvernante des enfants de Louis XVI, réclama l'inviolabilité des lettres, proposa la suppression des tribunaux révolutionnaires, s'opposa à l'abolition de la peine de mort, mesure dont le but était d'assurer l'impunité des grands coupables. Mais les journaux libres alors, et presque tous rédigés dans le sens des royalistes, ne lui tenaient aucun compte des services réels qu'il rendait. Au 1^{er} prairial (26 mai 1795), lors de l'insurrection dans laquelle fut assassiné Feraud (*voy. ce nom*), il fit preuve de courage, et sa conduite dans cette journée lui rendit un peu de faveur. Il rentra au comité de salut public dont il avait été obligé de s'éloigner, et fut envoyé commissaire à l'armée de l'Ouest que commandait le général Hoche. Il fut témoin de l'affaire de Quiberon presque en arrivant ; et après la défaite des royalistes, sembla vouloir s'éloigner du théâtre des massacres qui devait en être la suite. D'après une capitulation qu'on a vainement niée, les chefs de l'expédition (*voy. SOMBREUX*) devaient seuls être livrés aux commissions militaires ; et Tallien, qui avait montré quelque intérêt aux malheureux assiégés, prononça, le jour anniversaire du 9 thermidor, un discours qui ne laissa plus aucun doute sur le sort qui leur était réservé. Tous, même les enfants et les domestiques, furent impitoyablement massacrés. Au 15 vendémiaire, il fut un de ceux qui combattirent les royalistes avec le plus d'acharnement ; et après leur défaite il fit nommer une commission de cinq membres dont il fit partie, chargée de prendre des mesures de salut public. Élu par le sort au conseil des cinq-cents, il y fut accusé d'avoir des relations avec les Bourbons, et quoique sa conduite démentit cette accusation, il fut obligé de la justifier. Attaqué successivement par plusieurs de ses nouveaux collègues et notamment par Dumolard, il fit un aveu de ses fautes, les rejetant sur sa jeunesse et en témoignant un sincère repentir. Après le 18 fructidor (*voy. AUGEREAU*), qui lui rendit quelque influence, il usa de la victoire de son parti avec modération, et fit des démarches en faveur de plusieurs proscrits. Sorti du conseil, il rejoignit Bonaparte en Égypte, où il eut le titre de membre de l'institut, et devint rédacteur de la *Décade égyptienne*, puis directeur des domaines nationaux. Menou le renvoya en France ; mais fait prisonnier dans la traversée par les Anglais, et conduit à Londres, il y fut accueilli par l'opposition. Quelques années après, il obtint la place de consul à Alicante ; mais étant tombé malade, il revint en France, et y conserva son traitement. En 1815, il signa l'*Acte additionnel* (*voy.*

BONAPARTE). Cependant il ne subit pas la peine du bannissement. Atteint d'une maladie grave, il était dans un état voisin de l'indigence, lorsqu'il mourut le 16 novembre 1820, à 51 ans.

* TALMA (François-Joseph), célèbre tragédien, né à Paris, le 15 janvier 1765, passa ses premières années en Angleterre, où son père exerçait la profession de chirurgien dentiste, et fut renvoyé en France à l'âge de 9 ans, pour y commencer ses études. Dès cette époque, il montra pour la scène de rares dispositions qui se développèrent, lorsque, de retour à Londres, réuni à plusieurs de ses compatriotes, il joua dans les salons particuliers quelques petites comédies françaises, qui attirèrent tout ce qu'il y avait de plus distingué dans West-End. On le pressa de débiter au théâtre de Drury-Lane et peu s'en fallut qu'il n'y consentit. Il revint en France, et pendant 18 mois il y pratiqua l'état de son père. Dans le même temps il exerçait ses talents au théâtre de Doyen où il recueillait des applaudissements mérités. En 1786, s'étant décidé à embrasser la carrière théâtrale, il entra à l'école de déclamation, récemment fondée, et il y reçut les conseils de Molé, Dugazon et Fleury. Le 21 novembre 1787, il débuta par le rôle de *Séide*, dans *Mahomet* ; et malgré le succès qu'il obtint, fut laissé dans l'emploi des confidents. Une sérieuse étude de l'histoire occupa ses loisirs, et c'est ainsi qu'il se préparait à devenir un des meilleurs acteurs de la scène française. Elle lui doit, entre autres choses, d'y avoir introduit les costumes grecs, romains, et ceux des autres nations dont les personnages paraissaient dans les différentes pièces. Cette réforme avait été vainement tentée par Lekain, mademoiselle Clairon et mademoiselle Saint-Huberti. Le 1^{er} rôle qu'il créa, fut celui de *Charles IX* dans la tragédie de Chénier, puis celui de *J.-J. Rousseau* dans le *Journaliste des Ombres*, petite pièce de circonstance où, selon Grimm, il porta au plus haut point la vérité d'imitation. Les rôles dans lesquels Talma a eu le plus de succès, sont ceux de *Manlius* ; de Néron, dans *Britannicus* ; d'Oreste, dans *Andromaque* ; de Hamlet, de *Mahomet*, etc., etc. Mais le rôle de Joad dans *Athalie* rehaussa encore sa réputation. Le terrible Néron, le furieux Oreste sut s'élever tout-à-coup à la sublimité, à l'austère majesté, au ton imposant du pontife des Juifs. Son talent se signala surtout dans le *Sylla* de de Jouy, le *Régulus* d'Arnault, dans l'*Oreste* de Soumet, le *Leonidas* de Pichat, et dans le *Charles* de Delaville. Il n'obtint pas moins d'applaudissements dans l'*Ecole des Vieillards* de Delavigne (1826), où il jouait le principal rôle ; et quoique depuis près de 20 ans il ne jouât plus la comédie, il y parut excellent comédien. Il était marié et séparé de sa femme, dont il avait eu deux enfants. Ces enfants se préparaient à la première communion, lorsque Talma se plaignit, sans doute avec peu de fondement, que le curé de sa paroisse les avait mal accueillis. Alors, et sans autre examen, il fit instruire ses enfants dans la religion protestante, et lui-même aimait à répéter qu'il professerait désormais cette religion. Lorsque Talma fut attaqué de la grave maladie dont il mourut, l'archevêque de Paris, inspiré par une véritable

charité chrétienne, vint lui faire deux visites; mais il ne put parvenir à être introduit auprès du malade, qui, dit-on, se montra très-sensible à cet honneur; ce qui a fait croire que, de son aven, il aurait reçu avec reconnaissance le vénérable prélat. Deux lettres qu'un neveu de Talma a publiées, en cherchant à modifier ce fait, prouvent seulement qu'il veillait constamment auprès de son oncle, et qu'il ne tenait qu'à lui d'y introduire l'archevêque, d'autant plus qu'il pouvait aisément deviner le but de cette pieuse visite. Talma croyant toujours, jusqu'aux derniers instants, recouvrer la santé, mourut le 19 octobre 1826, à 65 ans. Il fut transporté de sa maison au cimetière du père La Chaise (où on lui a élevé un monument). Ses funérailles furent magnifiques, et le cortège fut nombreux; plusieurs ont cru que l'esprit de parti y entraînait pour quelque chose: Talma gagna dans son état des sommes immenses; mais il les dépensait presque toutes en jardins anglais, en maisons de campagne, qu'il faisait bâtir, détruire ensuite, et rebâtir encore. Quant à son talent comme tragédien, il a été sans doute le plus grand acteur de son époque, et aucun n'a su, comme lui, peindre dans la physionomie, dans le son de la voix, dans les gestes, la fougue des passions et leurs délires. Talma est auteur de *Réflexions sur Lekain*, et sur *l'art théâtral*, 1825, in-8, réimprimé dans la *Collection des Mémoires sur l'art dramatique*.

* TALMONT (Antoine - Philippe de la TREMOILLE, prince de), général des armées royales dans la Vendée et la Bretagne, émigra au commencement de la révolution; revint en France, en 1795, et prit part à la conjuration de la Rouarie; mais, ayant été découvert, il fut emprisonné à Angers. Il s'évada au bout de quelques mois et alla rejoindre les Vendéens. Le prince de Talmont, reçu avec enthousiasme, fut nommé membre du conseil militaire, et commandant de l'artillerie. Il proposa de faire traverser la Loire à une partie de l'armée royale; ce passage s'étant effectué avec succès, il fut nommé à Vardes général de la cavalerie. A la bataille de Laval, il montra la bravoure qui l'avait distingué dans toutes les occasions. Après ce combat, il se porta vers Granville, y échoua, et après une marche pénible et incertaine, ramena l'armée au Mans, où il rencontra les républicains. L'action s'engagea, dura vingt-quatre heures, et le prince de Talmont fut complètement battu. D'abord on le crut mort; mais, déguisé en paysan, il put échapper aux poursuites de l'ennemi, et se retira à Laval. Sa demeure fut découverte et il y fut arrêté avec un de ses domestiques, le seul qui l'accompagnait, et Bouzon, ex-procureur-général syndic du département du Calvados. On ne le connaissait pas; mais ayant été transféré à Fougères, et conduit devant le général Beaufort, qui demeurait à l'auberge, une jeune fille s'écria en l'apercevant: « C'est le prince de Talmont! » Il avait sauvé la vie à cette fille qui le perdit innocemment et par un sentiment de reconnaissance. « Oui, dit-il à Beaufort, je suis prince de Talmont; soixante-huit combats contre les républicains m'ont familiarisé avec la mort. Je suis prince, seigneur de Laval et de Vi-

» tré, disait-il encore; je devais servir mon roi, » et je ferai voir, en sachant mourir, que j'étais » digne de défendre le trône. » Il demanda par grâce le trépas le plus prompt; mais, comme on espérait en tirer des aveux, on le conduisit à Rennes, où on le retint deux mois dans un cachot. De là il fut conduit à Vitré, et ensuite à Laval; il y fut exécuté, avec son intendant Anjubault, en avril 1794. Il mourut avec le plus grand courage. On plaça sa tête et celle de son intendant sur des piques, et on les exposa au-dessus de la porte du château. L'illustre maison de la Trémoille, l'une des premières de France, finit dans la personne de ce malheureux prince. Une part d'admiration est due à un de ses domestiques, nommé Matelein, qu'on voulut sauver, mais qui préféra mourir, sur le même échafaud que son maître.

TALON (Omer), avocat-général au parlement de Paris, d'une famille distinguée dans la robe, était né vers 1595, et mourut en 1655; il fut regardé comme l'oracle du barreau, et respecté même de ses ennemis. En mourant, il répéta par trois fois à son fils qui se présentait devant son lit pour lui demander sa bénédiction: *Mon fils, Dieu te fasse homme de bien!* On a de lui des *Mémoires* sur différentes affaires qui s'étaient présentées au parlement, pendant les troubles de la Fronde; ils commencent à l'an 1650, et finissent en juin 1653, continués par son fils, jusqu'à cette époque. « Tout » annonce, dit l'abbé Sabatier, en parlant de ces » mémoires; tout annonce le grand magistrat, le » jurisconsulte éclairé, le bon citoyen. Son élo- » quence est mâle, pleine de chaleur, de sagesse et » de dignité. » Laharpe ne parle pas avec moins d'éloge de ce grand homme. « C'était, dit-il, un » excellent citoyen, un grand magistrat, un orateur » même pour ce temps où l'éloquence n'était pas » encore épurée. » Ses Plaidoyers et Discours les plus importants, réunis avec ceux de son fils, ont été réimprimés sous le titre d'*Œuvres d'Omer et de Denis Talon*, Paris, 1821, 6 vol. in 8.

TALON (Denys), fils du précédent, né à Paris en 1628, lui succéda dans la charge d'avocat-général, et se signala par les mêmes talents. Il mourut en 1698, président à mortier. Nous avons de lui quelques pièces, imprimées avec les *Mémoires* de son père, qu'elles ne déparent point. C'est lui qui, dans un réquisitoire du 25 janvier 1687, a caractérisé le jansénisme par des traits dont la vérité s'est toujours accrue jusqu'à la révolution de France, opérée un siècle après. « C'est, dit-il, une faction dangereuse qui n'a rien oublié, pendant 50 ans, pour » diminuer l'autorité de toutes les puissances ecclésiastiques et séculières qui ne lui étaient pas favorables. » Le *Traité de l'autorité des rois dans le gouvernement de l'Eglise*, qu'on lui attribue, n'est point de lui, mais de Roland le Vayer de Boutigny, mort intendant de Soissons en 1685. C'est un de ses ouvrages par lesquels on a préparé la ruine de l'Eglise et de l'état, en dénaturant les principes et l'objet des pouvoirs. Mais quoiqu'on ne puisse accuser Talon de cette production informe, il est vrai néanmoins que, plus d'une fois, il a dérogé aux vraies notions, et fait un abus blâmable de ce qu'on

appelle *libertés de l'Eglise gallicane* : « Hochet favori du pouvoir séculier, dit un auteur, dont il se sert d'autant plus sûrement contre l'Eglise, qu'il y trouve tout ce qu'il veut. C'est un trésor dont il a seul la clef. » Les évêques de l'assemblée de 1615 en portèrent à peu près le même jugement, dans leurs remontrances au roi. « Au lieu de maintenir les justes libertés de l'Eglise gallicane, vos juges les ont tellement embrouillées, que ce qui devait servir de protection se convertit en oppression. » (Voy. du Puy, Pierre.) Talon ne s'est pas non plus assez défendu de ce moyen dont on peut si facilement abuser et qu'on nomme *Appel comme d'abus*. (Voy. RIBERT.)

TAMBURINI (Thomas) naquit à Caltanissetta, en Sicile, en 1591, d'une famille illustre, se fit jésuite, enseigna la théologie pendant 24 ans, fut ensuite censeur et consultant du saint Office, et mourut à Palerme, en 1675. Ses ouvrages, qui roulent tous sur la *théologie morale*, ont été recueillis, Lyon, 1659, et Venise, 1755, in-fol. Il y explique le *Décalogue* et les sacrements. Quelques théologiens y ont trouvé des propositions répréhensibles ; mais l'autorité ecclésiastique n'a point confirmé leurs censures. — Il ne faut pas le confondre avec Michel-Ange TAMBURINI, général des jésuites, mort en 1750.

* TAMBURINI (l'abbé Pierre), né en 1757 à Brescia, y étudia la philosophie et la théologie, et jeune encore, y fut chargé de professer les mêmes sciences dans le séminaire. Il resta douze ans dans cet établissement, fut appelé à Rome sur sa réputation et obtint la place de directeur des études au collège d'Irlande. Six ans après, l'impératrice Marie-Thérèse le nomma professeur de théologie à Pavie. (Voy. RICCI.) Il fut fait en 1797 professeur de droit naturel et de philosophie morale, et chargé d'organiser le lycée de Brescia dont il prit la direction. Il mourut à Paris le 14 mars 1827. Il a laissé de nombreux ouvrages sur les matières de son enseignement. Les opinions de Tamburini se rapprochaient des doctrines gallicanes.

TAMERLAN, appelé par les siens *Timur-Lenc* ou *Timur le Boiteux*, *Timour-Beig* ou *Emir-Timour*, et par les Chinois *Tlei-mou-eul*, empereur des Tartares, naquit en 1335 dans la ville de Kesch, territoire de l'ancienne Hircanie, et selon quelques-uns, de la Sogdiane. On assure qu'il vint au monde les mains fermées et pleines de sang. Son père, Targaï, était kan ou prince de la tribu de Berlas, et possédait, comme fief, la province de Kesch. Son courage éclata de bonne heure. Après avoir subjugué toute l'ancienne Perse, il prit Bagdad, passa aux Indes, les soumit, et se saisit de Delhi qui en était la capitale. Vainqueur des Indes, il se jette sur la Syrie, et prend Damas. Il revole à Bagdad, qui voulait secouer le joug ; il la livre au pillage et au glaive. On dit qu'il y périt plus de 80,000 habitants ; elle fut entièrement détruite. Les villes de ces contrées étaient aisément rasées, et se rebâtissaient de même ; elles n'étaient que de briques séchées au soleil. Ce fut au milieu du cours de ces victoires, que l'empereur grec, qui ne trouvait aucun secours chez les chrétiens, s'adressa au héros tartare. Cinq princes mahométans, que Ba-

jazet avait dépossédés vers les rives du Pont-Euxin, imploraient dans le même temps son secours. Tamerlan fut sensible à ce concours d'ambassadeurs ; mais il ne voulut combattre Bajazet qu'après lui avoir envoyé des députés, pour le sommer d'abandonner le siège de Constantinople, et de rendre justice aux princes musulmans dépossédés. Le fier Bajazet reçut ces propositions avec colère et avec mépris. Tamerlan, furieux de son côté, se prépara à marcher contre lui. Après avoir traversé l'Arménie, et répandu encore bien du sang, il alla sommer la garnison de Sébaste de se rendre ; mais cette ville ayant refusé, il l'abandonna à la fureur du soldat. Il permit de massacrer tout, à la réserve des principaux citoyens, qu'il fit mourir avec une cruauté raffinée. Après avoir rasé Sébaste, il s'avança vers Damas et Alep, qu'il traita de la même manière, enlevant des richesses infinies, et emmenant une multitude innombrable de captifs. Ayant demandé inutilement au sultan d'Egypte de lui abandonner la Syrie et la Palestine, il s'en empara à main armée. Il entra dans l'Egypte, porta ses armes victorieuses jusqu'au Caire, dont il tira des trésors immenses. Cependant il s'approchait de Bajazet : les deux guerriers se rencontrèrent en 1402, dans les plaines d'Ancyre, en Phrygie. On livre la bataille, qui dure trois jours, et Bajazet vaincu est fait prisonnier. Tamerlan lui ayant demandé comment il l'aurait traité si la fortune lui avait été favorable ? *Je vous aurais enfermé*, lui répondit-il, *dans une cage de fer* ; et aussitôt il le condamna à la même peine. Les *Annales* turques rapportent ce fait comme avéré ; Achmed Arabehah, auteur arabe, en parle dans plusieurs endroits de son *Histoire de Tamerlan*. On ajoute que ce prince se faisait verser à boire par l'épouse de Bajazet à demi-nue ; et c'est ce qui a donné lieu à la fable reçue, que les sultans ne se marièrent plus depuis cet outrage. Il est difficile, dit Voltaire, qui combat toujours les faits par de froides antithèses, de concilier la cage de fer et l'affront brutal fait à la femme de Bajazet, avec la lettre qu'il écrivit à Soliman, fils de Bajazet : « Je veux oublier que j'ai été » l'ennemi de Bajazet ; je servirai de père à ses » enfants, pourvu qu'ils attendent les effets de » ma clémence. Mes conquêtes me suffisent, et » de nouvelles faveurs de l'inconstante fortune ne » me tentent point. » Supposé qu'une telle lettre ait été écrite, elle pouvait n'être qu'un artifice ; d'ailleurs, la colère de Tamerlan satisfaite lui laissait sans doute quelque instant où l'humanité pouvait se faire écouter. Les Turcs disent que Tamerlan, n'étant pas content de Soliman, déclara sultan un autre fils de Bajazet, et lui dit : « Reçois » l'héritage de ton père ; une âme royale sait con- » quérir les royaumes et les rendre. » Les historiens orientaux, ainsi que les nôtres, mettent souvent dans la bouche des hommes célèbres des paroles qu'ils n'ont jamais prononcées. La prétendue magnanimité de Tamerlan n'était pas sans doute de la modération. On le voit, bientôt après, piller la Phrygie, l'Ionie, la Bithynie. Il repassa ensuite l'Euphrate ; et retourna dans Samarkand, qu'il regardait comme la capitale de ses vastes états,

Ce fut dans cette ville qu'il reçut l'hommage de plusieurs princes de l'Asie, et l'ambassade de plusieurs souverains. Non-seulement l'empereur grec, Manuel-Paléologue, y envoya ses ambassadeurs; mais il en vint de la part de Henri III, roi de Castille. Il avait résolu d'aller faire la conquête de la Chine, lorsqu'il mourut l'an 1404, en sa 71^e année, à Otrar, dans le Turkestan, après avoir régné 36 ans. Les Orientaux le comparent à Alexandre. S'il eut son courage, il eut aussi quelques-unes de ses bonnes et de ses mauvaises qualités. Il ne paraît pas qu'en général Tamerlan fût d'un naturel plus violent que le conquérant macédonien. Un poète persan étant dans le même bain que lui avec plusieurs courtisans, et jouant à un jeu d'esprit qui consistait à estimer en argent ce que valait chacun d'eux : *Je vous estime trente aspres*, dit-il au grand kan. — *La serviette dont je m'essuie les vaut*, répondit le monarque. — *Mais c'est aussi en comptant la serviette*, répartit Homéidi; et Tamerlan ne s'en offensa pas. Il fit même un présent considérable au railleur. Ses fils partagèrent entre eux ses conquêtes. Outre l'*Histoire de Tamerlan* (voy. GOLIUS Jacques), nous en avons une autre composée en persan, et traduite par Petis de la Croix, 1722, 4 vol. in-12. L. Langlès a publié les *Instituts politiques et militaires de Tamerlan*; mais il nous semble que ce dernier ouvrage est totalement supposé. Voy. le *Journ. hist. et littér.*, 15 novembre 1787, p. 417. On a conservé une lettre de Tamerlan écrite en persan et adressée à Charles VI, roi de France, Sylvestre de Sacy a lu, le 6 juillet 1812, à l'institut un *Mémoire* intéressant à ce sujet.

TANAQUIL, appelée aussi *Céciliè*, femme de Tarquin l'Ancien, née à Tarquinie, ville de Toscane, fut mariée à Lucumon, fils d'un homme qui s'était réfugié dans cette ville, après avoir été chassé de Corinthe, sa patrie. Les deux époux dévorés l'un et l'autre d'une ambition égale, allèrent tenter fortune à Rome. Lucumon y prit le nom de *Tarquin*. Il gagna l'estime et l'amitié des Romains, et s'insinua tellement dans les bonnes grâces du roi, qu'il fut revêtu des plus grands emplois, et qu'il devint roi lui-même. Ce prince ayant été assassiné, la 58^e année de son règne, Tanaquil fit tomber la couronne sur Servius-Tullius, son gendre. Elle l'aïda dans l'administration des affaires, et fut son conseil, ainsi qu'elle avait été celui de son époux.

TANCHELIN, TANCHELME ou TANDÈME, fanatique du xiv^e siècle, né à Anvers, renouela la secte infâme des adamites, sous le règne de Henri V, et prêcha publiquement, dans les Pays-Bas et dans la Hollande, contre les sacrements, les prêtres, les évêques, le pape et la dime. Cet imposteur avait tellement fasciné les esprits, qu'il abusait des filles en présence de leurs mères, et des femmes en présence de leurs maris. Bien loin que les uns et les autres le trouvassent mauvais, ils se croyaient tous honorés de l'amour du prétendu prophète. Il paraissait en public, escorté de 5,000 hommes armés qui le suivaient partout. Il marchait avec la magnificence d'un roi, et il se servait de son fanatisme pour subvenir à ses dépenses. Cet enthousiaste d'une espèce singulière, eut plus d'un trait de ressem-

blance avec le fameux Jean de Leyden, dont il eut la folie, l'orgueil, l'impudence, la luxure, le cynisme, la crapule et l'impiété. Il fit de grands ravages dans la Zélande, à Utrecht, et dans plusieurs villes de la Flandre, surtout à Anvers, malgré le zèle de saint Norbert, qui le confondit plusieurs fois. « Rien ne prouve mieux, dit un historien, à » quels étranges excès une tolérance illimitée con- » duirait les peuples, toujours dupes des impos- » teurs les plus grossiers, que les prodigieux suc- » cès de Tanchelin et de Jean de Leyden. D'hommes » jadis chrétiens et vertueux, elle ferait des ani- » maux féroces et immondes. » Il s'avisa d'aller à Rome en habit de moine, prêchant partout ses erreurs; à son retour, il fut arrêté et mis en prison par Frédéric, archevêque de Cologne. Il s'échappa de sa prison; mais il ne tarda pas à subir la peine que méritaient ses crimes; il fut assassiné, en 1125, dans un tumulte qu'il avait lui-même excité.

TANCREDE de HAUTEVILLE, seigneur normand vassal de Robert, duc de Normandie, se voyant chargé d'une grande famille, avec peu de biens, envoya plusieurs de ses fils, entre autres Guiscard et Roger, tenter fortune en Italie. Ils prirent Palerme en 1070, et se rendirent maîtres de la Sicile, où leurs descendants régnèrent dans la suite.

TANCREDE, comte de Lecce, fils naturel de Roger, duc de Pouille, et petit-fils du roi Roger II, fut déclaré roi de Naples et de Sicile, en 1190, après la mort de Guillaume le Bon, mort sans enfants, et régna jusqu'en 1195, année de sa mort. Il avait fait couronner, en 1195, Guillaume son fils; mais l'empereur Henri VI, surnommé *le Cruel*, qui avait des prétentions sur ce royaume, profita du bas âge de ce prince pour envahir ses états en 1194, et après lui avoir fait crever les yeux, il fit exhumer le corps de Tancrede et trancher la tête au cadavre. (Voy. HENRI VI.) Ainsi finit le règne des Normands en Sicile, après avoir duré 124 ans, dont 54 depuis Roger. Il avait pris le titre de roi.

TANCREDE, archidiaque de Bologne au xiii^e siècle, est auteur d'une *Collection de canons*. Ciron l'a donnée au public avec des notes utiles.

TANNEGUI du CHATEL. V. CHATEL.

TANNER (Adam), jésuite, né à Inspruck en 1572, enseigna la théologie à Ingolstadt et à Vienne en Autriche. Son savoir lui procura la place de chancelier de l'université de Prague; mais l'air de cette ville étant contraire à sa santé, il résolut de retourner dans sa patrie. Il mourut en chemin, le 25 mai 1652, à 60 ans. On a de lui : une *Relation de la dispute de Ratisbonne*, en 1601, à laquelle il s'était trouvé, Munich, 1602, in-fol.; une *Théologie scolastique*, 4 vol. in-fol.; un grand nombre d'autres ouvrages en latin et en allemand, parmi lesquels on distingue son *Astrologia sacra*, Ingolstadt, 1621, in-fol.; *Apologia pro societate Jesu*, Vienne, 1618, in-4.

TANNER (Mathias), né à Pilsen, en Bohême, l'an 1650, se fit jésuite en 1646, enseigna les belles-lettres, la philosophie, la théologie et l'écriture sainte, et fut envoyé à Rome en qualité de procureur en 1675. On a de lui : *Cruentum Christi sacrificium*

incruento missæ sacrificio explicatum, Prague, 1669; *Contra omnes impiè agentes in locis sacris*, en latin, et ensuite en bohémien; *Societas Jesu usque ad sanguinis et vitæ profusionem militans*, Prague, 1675, in-fol., avec de belles figures. C'est l'histoire des religieux de son ordre qui ont souffert pour la foi; elle est écrite avec pureté et élégance. *Historia societatis Jesu, sive vitæ et gesta præclara Patrum societatis*, etc., Prague, 1694, in-fol., fig., écrite avec la même élégance.

TANNER (Thomas), savant anglais, né à Lutwington en 1674, posséda successivement plusieurs bénéfices, et fut enfin élevé sur le siège de Saint-Asaph, au pays de Galles. Il mourut en 1755 après avoir été marié à une riche héritière. On a de lui : *Abrégé de l'histoire des monastères en Angleterre*, en anglais, Oxford, 1695, in-fol. Jean Tanner en a donné une édition considérablement augmentée, en 1744. *Bibliotheca britannico-hibernica*, publiée par David Wilkins, Londres, 1748, in-fol. Cet ouvrage, par ordre alphabétique, est plein de recherches et de notes critiques.

TANNEVOT (Alexandre), ancien premier commis des finances, naquit à Versailles, en 1692, et mourut à Paris, en 1775. Ses ouvrages, recueillis en 1766, 3 vol. in-12, consistent en deux tragédies non représentées. L'une est intitulée *Séthos*; l'autre *Adam et Eve* : il y a des tirades bien versifiées. On trouve encore dans son recueil des Fables, des Epîtres, des Chansons, etc. Son mérite principal est la pureté et la douceur du style, qui dégénère quelquefois en faiblesse, et l'attachement aux bons principes de la morale et du goût. Quoiqu'il eût occupé des places qui enrichissent, il ne laissa précisément que ce qu'il fallait pour payer ses dettes et pour récompenser ses domestiques. Plus il avait eu de facilité d'obtenir des grâces, plus il s'était tenu en garde contre la cupidité basse et injuste qui porte à les demander. C'était un homme sincèrement religieux, et un véritable philosophe chrétien. La plus ingénieuse de ses petites poésies est une espèce de poème lyrique, auquel le poète a donné le nom de *Philosophisme*. Un esprit aussi sage que celui qu'il montre dans tous ses écrits ne pouvait qu'être révolté des systèmes de nos philosophes, qui choquent si directement la religion, la morale et la raison. Dès qu'ils commencèrent à paraître, Tannevot, en bon citoyen, prévint tout le mal qu'ils allaient faire dans le monde, et fut un des premiers à employer les armes du ridicule, afin d'en arrêter les progrès. On peut dire que l'ironie y est aussi ingénieuse et aussi piquante que le fond est judicieux et habilement développé. A la tête de ce poème est un avertissement où l'auteur s'exprime ainsi : « Une fausse » philosophie, née de l'indépendance et de la pré- » somption, lève aujourd'hui un front audacieux, » s'arme de mille traits empoisonnés, qu'elle ose » lancer contre la religion; elle la poursuit avec » une fureur qui n'a point d'exemple. C'est tantôt par » des attaques à découvert, tantôt par de sombres » marches d'autant plus dangereuses qu'elles sont » moins aperçues. On ne peut se dissimuler les ra- » pides progrès qu'elle fait journellement. Nous » touchons presque au temps d'une corruption gé-

» nérale, suite funeste de l'extinction des vertus et » de ces mœurs si pures dont la religion est une » source intarissable, et qui ont fait la gloire de » nos ancêtres. Ce qui touche jusqu'aux larmes, ce » sont les périls auxquels notre jeunesse est exposée. » Que deviendra l'espoir de la nation, lorsque ses » enfants, livrés de bonne heure à l'incrédulité et » à la licence, abjurèrent, du moins dans leur cœur, » la foi et les vertus de leurs pères, et qu'ils n'aurent » désormais pour la servir d'autre motif et d'autre » aiguillon qu'un intérêt basement personnel, aussi » éloigné du citoyen que du héros, etc. » Prédiction semblable à celles que d'autres hommes vertueux et éclairés ont faites sur la France. (Voy. ELISÉE, NEUVILLE.)

TANSILLO (Louis), né vers 1510, à Venosa, d'une ancienne famille de Nole, s'attacha à la maison de Tolède, et servit sous les ordres de don Garcia, fils de don Pèdre, vice-roi de Naples. Il devint à la fois brave guerrier et excellent poète. Il suivit Charles-Quint à la conquête de Tunis; et ce prince l'appelait son *Achille* et son *Homère*. Plus tard il se livra exclusivement à la poésie. Ayant fait un ouvrage où les mœurs et la décence étaient blessées, sous le titre de *il Vendemmiatore* (le Vendangeur), Naples, 1554, et Venise, 1549, in-4, son livre fut mis à l'Index. C'est pour réparer en quelque sorte sa faute, qu'il composa le *Lagrima di san Pietro* ou *les Larmes de saint Pierre*. Ce poème a été traduit en français par Malherbe, et en espagnol par Jean Gedendo et par Damien Alvarès. Nous avons encore de Tansillo des comédies, des sonnets, des chansons, des stances, il *Podere* (la Ferme), la *Balia* (la Nourrice), poésies très-estimées, etc. On a réuni ses Poésies diverses à Bologne, 1711, in-12. Tansillo était juge à Gaète en 1569; on croit qu'il y mourut (1).

TANTALE, fils de Jupiter et d'une nymphe appelée *Plota*, était roi de Phrygie, et selon quelques-uns de Corinthe. Il enleva Ganymède pour se venger de Tros, qui ne l'avait point appelé à la première solennité qu'on fit à Troie. Pour éprouver les dieux, qui vinrent un jour chez lui, il leur servit à souper les membres de son fils Pélops (voy. ce nom), et Jupiter condamna ce barbare à une faim et une soif perpétuelles. Mercure l'enchaina et l'enfonça jusqu'au menton au milieu d'un lac dans les enfers, dont l'eau se retirait lorsqu'il en voulait boire. Il plaça auprès de sa bouche une branche chargée de fruits, laquelle se redressait dès qu'il en voulait manger. Image symbolique des méchants, qui, au sein de l'abondance, ne jouissent de rien.

TANUCCI (Bernard, marquis de), ministre de Charles III et de Ferdinand IV, rois de Naples, né en 1698, à Stia, dans la Toscane, d'une famille pauvre et obscure, fit ses études à Pise, où il devint professeur de droit. Lors des guerres de l'Espagne avec l'Autriche, qui suivirent celles pour la succession d'Espagne, la Toscane fut donnée provisoirement en apanage à l'infant don Carlos, second fils de Philippe V; c'est à cette occasion que Tanucci

(1) Tafuri a prouvé que ce poète mourut le 4^{er} décembre 1568, dans le royaume de Naples. (Voy. *Scrittori Napoletani*, t. 3, p. 297.)

fut présenté à ce prince, qui le retint auprès de sa personne. A cette époque, un soldat ayant commis un assassinat, se réfugia dans une église, et en fut retiré pour subir sa punition. La cour de Rome réclama contre cette violation de l'immunité ecclésiastique. Tanucci publia contre cette réclamation un opuscule que le gouvernement toscan soutint, et jeta ainsi les germes des longues discussions qui eurent lieu entre le saint Siège et la cour de Naples. Lorsque l'enfant don Carlos fut parvenu à ce trône, il emmena avec lui Tanucci, le nomma conseiller-d'état, surintendant - général des postes, et enfin ministre d'état. Il gouvernait despotiquement le royaume de Naples, où, pour mieux dire, il régnait sous le nom du roi. Don Carlos appelé sur le trône d'Espagne, par la mort de Ferdinand VI, son frère mit Tanucci à la tête de la régence qu'il établit pendant la minorité de son fils Ferdinand IV. (Voy. ce nom, ainsi que MARIE-CAROLINE, reine de Naples, et ACTON.) Sa puissance n'eut alors plus de bornes. Pour mieux se l'assurer, il négligea l'éducation du prince que son souverain et son bienfaiteur lui avait confié. Il lui donna pour gouverneur le prince de Saint-Nicandre, homme d'une incapacité complète : et quand le roi eut atteint sa majorité, il l'entoura de pièges et de plaisirs, afin de l'éloigner des affaires ; malheureusement il y réussit. Levant tout-à-fait le masque, il déclara une guerre acharnée à la cour de Rome. Il restreignit les anciens droits des nonces, et, bravant l'autorité pontificale, il diminua les évêchés, supprima soixante-dix-huit monastères, nomma de son chef à l'archevêché de Naples, et força, pour ainsi dire, Pie VI à donner l'institution canonique à l'évêque de Cosenza ; concession à laquelle ce pontife fut entraîné pour éviter le schisme dans l'Eglise. Il prépara enfin et provoqua la suppression de la *Haquenée*, hommage établi en faveur des papes, par Charles d'Anjou, lorsqu'il fut investi de ce royaume par Clément IV, en 1267. Cette cérémonie cessa entièrement, quelques années après, sous les ministères du marquis de Santo-Marco et d'Acton, dignes successeurs de Tanucci. Après avoir gouverné les Deux-Siciles pendant cinquante ans, malgré le mécontentement des peuples et la haine des seigneurs, Tanucci mourut à Naples, le 29 avril 1785, à 83 ans. Ce fut sous son ministère que l'on commença les fouilles de *Pompéïa* et d'*Herculanum*. Les philosophes ont beaucoup vanté ce ministre, et cela n'est pas étonnant : il bouleversa les choses établies, et se montra ennemi implacable des papes et de l'Eglise. Il n'en fallait pas davantage pour qu'il parût un grand homme à leurs yeux. Duclos, qui l'avait connu dans son voyage en Italie, dit de Tanucci : « Je doute fort qu'il ait les talents du mi- » nistère. Il pourrait bien n'être qu'un légiste, et » l'expérience prouve que ceux qui n'ont chargé et » occupé leur esprit que du positif des lois, sont de » tous les hommes les moins propres au gouver- » nement. »

* TAPPAN (David), ministre anglican, né en 1732, était fils du révérend Benjamin Tappan, de Manchester-Massachusset. Il fit ses études à Cambridge, et ayant obtenu ses grades en 1771, fut en 1774 ordonné ministre de la troisième église de

Newbury où il exerça 18 ans les fonctions pastorales. Nommé en 1792 à une chaire de théologie au collège d'Harward, ses discours pleins d'onction et de raison, et plus que tout cela, son exemple, triomphèrent des obstacles qu'il rencontra, l'ordre se rétablit, et le goût de l'étude se ranima parmi les élèves, livrés auparavant à la dissipation et à la débauche. Cet estimable professeur mourut en 1805. Ses ouvrages consistent principalement en *Sermons*, *Discours*, et *Oraisons funèbres*, parmi lesquelles on distingue celle de Washington. On lui doit en outre : deux *Lettres amicales à Philatètes* ; *Adresse aux étudiants d'Andover* ; *Discours sur les antiquités juives*, 1807, in-8, œuvre posthume.

TAPPER (Ruard), d'Enckhuyzen en Hollande, mort à Bruxelles, le 2 mars 1559, à 71 ans, fut docteur de Louvain. Il y enseigna la théologie avec réputation, et y fut fait chancelier de l'université, doyen de l'église de Saint-Pierre, et inquisiteur de la foi. L'empereur Charles-Quint, et Philippe II, roi d'Espagne, l'employèrent dans les affaires de religion, et il se distingua au concile de Trente, l'an 1551. On a de lui : *Explicatio, seu Vindicia articulorum Lovaniensium adversus Lutheri errores*, ouvrage écrit avec érudition et clarté. Guillaume Lindanus a publié : *Tapperi Orationes theologicae, una cum aureo ejusdem corollario, de veris calamitatibus Belgii causis atque remediis, ad Carolum V et Ferdinandum I*, Cologne, 1544, in-8.

TARASE (saint), fils d'un des principaux magistrats de Constantinople, fut élevé à la dignité de consul, puis choisi pour être premier secrétaire d'état sous le règne de Constantin et d'Irène, qui le firent ensuite être patriarche de Constantinople, en 784. Il n'accepta cette place qu'à condition qu'on assemblerait un concile général contre les iconoclastes. En effet, après avoir écrit au pape Adrien, il fit célébrer le 2^e concile général de Nicée, l'an 787, en faveur des saintes images. Il résista avec une liberté apostolique au divorce que l'empereur voulait faire, et dit à celui qui sollicitait son approbation : « Je ne sais comment l'empereur pourra » supporter l'infamie dont ce divorce scandaleux » va le couvrir à la face de l'univers. Je ne sais » non plus comment il pourra punir les adultères » et les autres débauchés, après avoir donné un » tel exemple. Allez lui dire de ma part que je » souffrirai plutôt la mort et tous les supplices » imaginables, que de consentir à son dessein. » Il était la bonne odeur de son Eglise et la lumière de son clergé, lorsqu'il mourut en 806. Nous avons de lui dans la Collection des conciles, une *Epître* adressée au pape Adrien. Sa *Vie* a été écrite par Ignace, son disciple, qui fut depuis évêque de Nicée.

* TARAVAL, peintre distingué, se fit connaître, dès sa jeunesse, par des ouvrages qui lui méritèrent l'approbation des connaisseurs. Un de ses meilleurs tableaux est un *Sacrifice de Noé*, qui fut exposé au salon de 1785. Taraval mourut deux ans après. Il était professeur de l'académie de peinture, et inspecteur des Gobelins.

* TARAVAL (Jean-Gustave), peintre, naquit à Paris en 1765. Il étudia sous Hugues Taraval, son

oncle, peintre du roi. Il eut un talent très-précoce, mais il était extrêmement paresseux; et on peut dire qu'il ne dut qu'à la nature les progrès qu'il fit dans son art. La première fois qu'il dessina d'après nature, il remporta le prix. A 15 ans, il fut admis à la composition, et bientôt après à la *figure peinte*; ce sont les diverses épreuves du concours. Enfin, à 17 ans, il remporta le prix par son excellent tableau représentant le *Retour de l'Enfant prodigue*, peint d'après le style des grands maîtres. Il se rendit à Rome pour se perfectionner; mais, deux ans après son arrivée, il fut attaqué d'une fluxion de poitrine qui lui ôta toutes ses facultés. Le directeur de l'académie, qui avait pour lui une amitié toute particulière, l'envoya à Naples pour se rétablir; mais son mal empira, et il y mourut vers 1785. Sa mort fut une perte pour les arts.

* TARBE (Charles), né à Sens en 1756, étant allé s'établir à Rouen, y devint membre de la chambre de commerce. Il fut élu, en 1790, officier municipal, et, l'année suivante, député de la Seine-Inférieure à l'assemblée législative où il se montra défenseur zélé de la constitution monarchique. En novembre et décembre 1791, il combattit Brissot, et parla plusieurs fois sur les troubles de Saint-Domingue. Il s'opposa, le 30 janvier 1792, à la loi sur les passeports. Nommé secrétaire en avril, il vota pour faire accorder au roi six millions pour dépenses secrètes. Il combattit, peu de jours après, le plan de Pétion, pour la formation d'un corps composé d'anciennes gardes-françaises et des *vainqueurs* de la Bastille. Le 29 mai, il se déclara contre le licenciement de la garde de Louis XVI, et combattit, le 4 juin, les dénonciations de Chabot contre le *comité autrichien*. A l'occasion du soufflet que reçut Grange-Neuve de son collègue Jouneau, il demanda qu'au lieu de rendre un décret particulier contre ce dernier, l'assemblée généralisât le projet, et graduât la peine suivant le nombre de soufflets que recevaient un député. Ce sarcasme causa un grand tumulte, et Tarbé fut envoyé pour huit jours à l'abbaye. En mars 1797, nommé au conseil des cinq-cents par le département de l'Yonne, il reparut dans cette assemblée avec son courage accoutumé; il s'éleva, le 30 mai, contre Sontonax, qu'il accusa d'être le bourreau des blancs, qualifia d'*infâmes* les lois rendues sur les colonies depuis cinq ans, et finit par un *per Marec*, ancien rapporteur du comité de marine, qui fut défendu par Thibaudeau; cependant il obtint qu'on rapportât le décret qui autorisait le Directoire à envoyer des agents à Saint-Domingue et ailleurs. Au 18 fructidor (4 septembre 1797), compris sur la liste de déportation, il en fut rayé, renonça aux fonctions publiques, et mourut à Cadix en 1804, à 48 ans. — TARBE (Louis-Hardouin) fut nommé ministre des finances en 1791, et dans ces circonstances difficiles fit tout ce que l'on pouvait attendre de ses lumières et de sa sévère probité. Il quitta le portefeuille au mois de mars 1792, emportant l'estime du roi qui lui écrivit une lettre confidentielle pour l'engager à désigner son successeur. Après la journée du 10 août, il fut décrété d'accusation, découvert et jeté dans les prisons de la terreur d'où il ne sortit qu'après

le 9 thermidor. Dès lors livré entièrement aux lettres, il refusa toutes les places qui lui furent offertes, même celle de conseiller d'état, et mourut en 1809, laissant la réputation d'un ministre intègre et éclairé.

** TARBÉ DE VAUXCLAIRS (Jean-Bernard), directeur-général des ponts-et-chaussées, neveu des précédents, né en 1767, à Sens, reçut dès 1784 une commission de sous-ingénieur des états de Bretagne; mais après un court séjour dans cette province, il rentra à l'école. Envoyé deux ans après à Cherbourg, à la fin de la même année, il partit pour la Russie; sa mission ne lui procura d'autre avantage que de visiter une partie de l'Europe et d'être présenté à l'impératrice Catherine II. Placé définitivement à Sedan, il fut en 1790 désigné pour être l'un des administrateurs du département des Ardennes; mais il aimait mieux servir comme ingénieur dans son pays natal, et vint à Saint-Florentin (Yonne), où il passa six années entières. La modération de ses principes lui valut en 1799 une dénonciation qui lui fut avantageuse, car du poste obscur de Saint-Florentin il fut envoyé à Reims, et après le 18 brumaire, il entra dans le génie maritime. Nommé sous-ingénieur du port de Dieppe en 1800, il fut deux ans plus tard ingénieur de Brest, et en 1807 inspecteur divisionnaire. Membre de la commission des travaux de défenses d'Anvers et de l'Escaut, au mois d'avril 1810, il accompagna Napoléon dans son voyage de Belgique et de Hollande. L'année suivante, les départements anséatiques furent réunis à son inspection, qui comprenait déjà tout le littoral depuis la Somme jusqu'à Flessingue, et il fut chargé d'organiser le service des ponts-et-chaussées à Hambourg, à Brème et à Lubeck. En avril 1812, il obtint le grade d'inspecteur général des travaux maritimes. Rentré en 1815 dans le service de l'intérieur, il fut aussitôt placé au conseil des ponts-et-chaussées, dont il fut le vice-président pendant seize années. Il remplaça Prony (*voy. ce nom*, vii, 72) à la direction générale, fut, peu de temps après, nommé membre de la chambre des pairs, et s'y rendit très-utile par ses connaissances spéciales et sa longue habitude des affaires. Il mourut à Paris en chrétien, le 19 septembre 1842, à 76 ans. On a de lui : *Dictionnaire des travaux publics, civils, militaires et maritimes, considérés dans leurs rapports avec la législation, l'administration et la jurisprudence*, Paris, 1835, in-4. M. le marquis de Barthélemy prononça son *Eloge* à la chambre des pairs, dans la séance du 8 juillet 1845.

* TARCAGNOTA (Jean), historien, né vers la fin du x^e siècle à Gaète, d'une famille alliée aux Paléologues, voyagea dans la Grèce et les îles de l'Archipel; demeura successivement à Corfou, à Raguse et à Venise, et mourut à Ancône, en 1566. Il a laissé : une *Traduction* de Galien et de quelques morceaux de Plutarque; une *Description historique de la ville de Naples*, avec une *Histoire abrégée de ses rois*, Naples, 1566, in-8; *Histoire universelle*, Venise, 1762, 4 vol. in-4, 7^e édit., 5 vol. en y comprenant un Supplément par Dionigi, qui a aussi donné un abrégé de l'ouvrage en 2 vol. in-4.

* TARDIEU (Nicolas-Henri), graveur, né à Paris en 1764, un des meilleurs élèves d'Audran, fut reçu à l'académie, en 1715, sur la présentation du *portrait du duc d'Antin* d'après Rigaud. Il grava les *petites batailles d'Alexandre* ainsi que celle de *Porus*, qui n'est cependant pas dans la collection des grandes batailles exécutées par Audran. Ses autres ouvrages les plus remarquables sont une *Madeleine*, d'après Bertin; le *plafond de la galerie du Palais-Royal*; les *Tombeaux des hommes illustres d'Angleterre*; le *Sacre de Louis XV*, etc. Cet artiste estimé mourut en 1749.

TARDIEU (Jacques-Nicolas), fils du précédent, excellait dans le genre des portraits, dont il a laissé un grand nombre. Parmi ses autres ouvrages, on cite l'*Apparition de J.-C. à la Vierge*, d'après le Guide, les *Misères de la guerre et un Déjeûner flamand* de Teniers. Son cousin, Pierre-François TARDIEU, a laissé plusieurs gravures estimées, comme le *Jugement de Paris*, d'après Rubens; *Persée et Andromède*, etc.

TARDIEU (Antoine-François), dit de l'Estrapade, né à Paris en 1757, travailla, à Malines, à la gravure de la *Carte de Ferraris*. Ses principaux ouvrages sont : les *Cartes marines de l'Atlas du commerce*; huit plans in-fol. des *principales villes de l'Europe*, et qui font partie de l'*Atlas de Montelle*; plusieurs plans du *Voyage pittoresque de la Grèce*, de Choiseul Gouffier; les *palatins de Cracovie, Ploek, Lublin et Sandomir*, gravés par Stanislas-Auguste, dernier roi de Pologne, ouvrages très-estimés des connaisseurs; l'*Atlas in-fol. du Voyage du jeune Anacharsis*, publié par Didot, jeune; une *Carte du Hartz*, dans un ouvrage de minéralogie de Héron de Villefosse; l'*Atlas du Voyage aux Terres australes*, de Péron; l'*Atlas de l'Histoire des guerres des Français en Italie*, d'après Lapie; une grande *Carte de la Russie en Europe*, en six feuilles. Les ouvrages de Tardieu se faisaient remarquer par son exactitude dans la topographie, la pureté du trait et le fini de l'ensemble. Il est mort le 4 janvier 1822, à 65 ans.

** TARDIEU (Pierre-Alexandre), graveur, né en 1756 à Paris, avait fait de rapides progrès sous les yeux de son oncle, Jacques-Nicolas TARDIEU (roy plus haut), lorsqu'il entra dans l'atelier de J.-J. Wille, dont le burin ferme, hardi et brillant, était alors en grand renom. Des portraits en pied et en buste d'*Henri IV*, de Montesquieu, de la reine *Marie-Antoinette*, etc., commencèrent sa réputation qu'il accrût encore, à force de soins consciencieux, par ses belles planches de *Psyché abandonné*, de *Judith et Holopherne*, de *Saint-Michel combattant le démon*, et autres. Tardieu eut le bonheur de traverser la révolution sans y prendre part. Trop modeste pour rechercher les honneurs, il fut pourtant récompensé de ses travaux, non-seulement par des médailles d'or, mais encore par un logement au musée et par son admission à l'institut, à la place de Borvic, l'un de ses condisciples. Il fut en outre nommé, en 1825, chevalier de la Légion d'honneur, et mourut à Paris, le 5 août 1844, à 88 ans. On compte au nombre de ses élèves le baron Desnoyers, qui a dignement continué son école. Le burin de Tardieu n'était pas

aussi brillant que celui de son professeur Wille; mais il était plus correct, plus souple, plus délicat, et plus propre à traduire sur le cuivre les diverses nuances d'un tableau. M. Raoul-Rochette a lu à l'institut (séance du 5 mai 1847), une *notice historique sur la vie et les œuvres* de cet artiste.

TARDIF (Guillaume), originaire du Puy en Velay, professeur en belles-lettres et en éloquence au collège de Navarre et lecteur de Charles VIII, vécut jusqu'à la fin du xv^e siècle. Il s'est fait connaître par plusieurs ouvrages, dont le plus curieux est un traité de la chasse, sous ce titre : *l'Art de faulconnerie et déduyt des chiens de chasse*, réimprimé en 1567, avec celui de Jean de Francières.

TARENTE (Louis, prince de). Voy. Louis et JEANNE.

* TARGE (Jean-Baptiste), professeur de mathématiques et historien, né à Paris vers 1720, se consacra entièrement au travail, et vécut presque toujours dans la retraite. Il a laissé plusieurs ouvrages, dont une partie est traduite de l'anglais. Les principaux sont : *Histoire d'Angleterre*, de Smolett, 49 vol. in-12, avec une continuation (voy. SMOLETT); *Histoire de l'avènement de la maison de Bourbon au trône d'Espagne*, Paris, 1772, 6 vol. in-12; *Histoire générale d'Italie, depuis la décadence de l'empire romain jusqu'à nos jours*, ibid., 1774, 4 vol. in-12. Parmi les traductions on remarque : *Histoire de la guerre de l'Inde depuis 1745*, par Orme, 1765, 2 vol. in-12; *Abrégé chronologique des découvertes faites par les Européens*, de Barrow, 1766, 12 vol. in-12. Le style de cet auteur est pur, mais froid et diffus; ses récits et ses portraits sont présentés avec exactitude, quoiqu'ils manquent parfois de chaleur. Malgré ces défauts, on lit toujours ses ouvrages avec intérêt. Il mourut à Orléans en 1788.

* TARGET (Guy-Jean-Baptiste), député aux états-généraux, etc., naquit à Paris en 1755. Il était avocat au parlement, et fut ensuite nommé au conseil souverain de Bouillon. Target fut aussi un des 40 de l'académie française. Lors de la scandaleuse affaire du collier, il écrivit un *Mémoire* pour le cardinal de Rohan. Il s'était fait par ses *plaidoiries* et par ses *consultations* une grande renommée. Il embrassa avec ardeur les principes de la révolution, et fit paraître plusieurs *brochures* en faveur de la double représentation du tiers-état. Cet ordre le nomma député de la prévôté de Paris aux états-généraux. Dans les premières séances, il obtint quelques succès; mais il fut bientôt éclipsé par d'autres orateurs plus éloquents. Sa morgue et son influence éphémère aux états-généraux le rendirent l'objet des plaisanteries des royalistes. Lorsqu'il devint un des rédacteurs de la constitution, on appela l'acte qu'on attendait, les *Couches de Target*, expression qui le couvrit de ridicule. Target parut peu à la tribune, et n'y monta que pour présenter des rapports au nom de son comité. Il fut un des premiers, le 17 juin 1789, à provoquer et à appuyer la prestation de serment du jeu de paume. Dans la discussion sur la sanction royale, il vota pour le *veto suspensif*. Il fut un des plus zélés défenseurs de la déclaration des droits de l'homme; lorsqu'après le 14 juillet, plusieurs députés voulurent une am

nistie pour tous les faits contre-révolutionnaires, Target demanda que Bezenval fût traduit au Châtelet, et sa proposition fut adoptée. Le 21 octobre, il fit décréter la loi martiale, pour réprimer les attroupements. Elu secrétaire le 26, il fit ordonner la suppression des parlements, et le 22 décembre, il s'opposa à ce qu'on rédigeât une loi sur la liberté de la presse. Le 16 janvier 1790, il fut élu président et fit régler le cérémonial de la fameuse fédération du 14 juillet. Du reste, découragé par les sarcasmes dont il était l'objet, il garda un silence presque absolu, qu'il n'interrompit que pour donner lecture du procès-verbal de la clôture de la session. Les écrivains contemporains ne s'accordent pas sur les motifs qui déterminèrent Louis XVI à le demander pour défenseur; mais Target déclina cet honneur, dans une lettre où, après s'être avoué peu capable d'une tâche aussi importante, il ajoute : « Il ne s'agit pas ici de système de gouvernement, mais de la justice à rendre à un homme; cet homme était roi, il ne l'est plus, on l'accuse. J'avais toujours pensé que la liberté durable du peuple dans le gouvernement monarchique tenait beaucoup à l'inviolabilité du chef; il fallait, j'en étais persuadé, que, pour que tous les citoyens fussent égaux et libres sous la loi, il y eût un bras de fer qui montrât la loi, et des agents responsables qui la fissent exécuter. Je n'insiste plus sur cette idée depuis que l'assemblée nationale a décrété que Louis serait jugé par elle-même; mais à la place d'un jugement, il ne faut pas un acte de politique. Quelques-uns osent dire qu'il est important que Louis disparaisse; je ne le dis pas, moi, je crois tout le contraire. Louis est celui sur qui la royauté s'est évanouie comme un songe. Il n'y aura plus de rois en France; cela me paraît démontré : mais si, par impossible, cette idée pouvait naître un jour, il serait important que Louis fût là, et que, par son existence, il épouvantât les ambitieux de sa race. Mais sortons de la politique, car il s'agit de jugement. On oppose des faits à Louis; j'ai dit, et je répéterai, que je n'ai point d'avis sur les faits et que c'est l'affaire de ceux qui sont aujourd'hui ses défenseurs de les discuter; mais voici ce que je dis. On ne peut pas l'accuser de faits antérieurs au 14 septembre 1791, jour de l'acceptation de la constitution; car, dès que vous lui ôtez l'inviolabilité de roi, vous lui devez l'amnistie de citoyen. Je ne fais aucune réponse à cela. Quant aux faits postérieurs, les défenseurs y répondront par le rapprochement des circonstances et des pièces; mais il me suffira de dire deux choses : l'une que vous prétendez punir sans fruit le prétendu crime de Louis, on préserver la société de crimes semblables. Je ne connais pas la justice qui venge, mais bien la justice qui prévient les crimes. La vengeance n'est rien qu'un jour d'agitation sans effet; le châtement qui prévient les crimes est au contraire le salut de la chose publique. Considérez Louis élevé comme tous les rois, environné d'adulateurs pendant 58 années; supposez que, même après la constitution acceptée, entouré de gens qu'on appelait ses serviteurs, et qui ne savaient ce que c'est que

» d'être citoyen; supposez, dis-je, que Louis se fût
 » laissé aller à de vaines espérances qui lui pré-
 » sentaient le rêve de son ancienne autorité; con-
 » damnez ses abominables conseillers, mais ménagez
 » celui qui fut leur dupe, car je vous ai prouvé ci-
 » dessus que l'intérêt public est de le conserver; et
 » heureusement il est juste, en même temps, d'é-
 »pargner la dupe et de punir les coupables. Des cou-
 » pables, il y en aura toujours; des rois, il n'y en
 » aura plus : cela seul décide ce que la Convention
 » doit faire. Le dernier des crimes possibles ne sera
 » jamais puni par une loi raisonnable. J'ajouterai
 » encore, dès que la Convention nationale veut faire
 » fonction de juge, ce que je n'examine pas, qu'elle
 » soit juge; mais on ne peut pas être en même temps
 » juge d'un individu et administrateur souverain. Le
 » mélange de ces deux qualités conduit le juge à
 » prendre et à exercer toute la puissance d'un admi-
 » nistrateur indépendant, et rien n'est pire que cette
 » réunion de pouvoirs. Si la Convention n'est pas
 » juge, elle ne peut pas juger; si elle l'est, il y a
 » une règle, non pas seulement positive et arbitraire,
 » mais naturelle, mais éternelle, qui défend au
 » juge de prononcer sur une affaire dans laquelle
 » avant le jugement, il a déclaré son avis. Je prie
 » la Convention nationale d'examiner, dans une
 » profonde impartialité, s'il n'y a pas quelques-uns
 » de ses membres qui se trouvent dans ce cas-là.
 » J'insiste sur la nécessité d'écarter les fonctions
 » d'administrateur, j'y insiste d'autant plus que,
 » selon moi, il n'y a pas d'administrateur intelligent
 » qui ne reconnût très-utile la conservation du seul
 » personnage, qui, ayant la prétention d'être roi,
 » ne pourra jamais y revenir. Je ne dirai rien de
 » l'opinion d'un membre qui voulait qu'on le con-
 » damnât parce qu'il était roi. Sans doute la ré-
 » publique étant consacrée par la volonté générale,
 » quand ce serait un erreur des peuples de vouloir
 » un roi, je ne concevrai jamais qu'on ait le droit de
 » punir les rois des erreurs du peuple. Ajoutons
 » que c'est un sophisme de dire que le mouvement
 » du 10 août a été consacré par la volonté générale,
 » et est devenu depuis une insurrection de la France
 » entière qui décide la question contre Louis XVI.
 » L'insurrection a décidé, quoi? l'abolition de la
 » royauté. Mais un peuple peut vouloir qu'il n'y ait
 » plus de roi, sans qu'on puisse en conclure que le
 » roi qui était alors fût coupable, voilà ce que l'in-
 » surrection n'a nullement décidé. Telle est, indé-
 » pendamment de la discussion des faits, le plan
 » qui me paraît le plus convenable. Je ne me sens
 » pas en état de le remplir des développements qu'il
 » exige, et d'y porter la chaleur de la vie; ce fut
 » un devoir à moi de le déclarer et de m'abstenir. »
 Cette lettre ne produisit aucun effet. Le jugement de Louis XVI parut faire revenir Target de ses opinions exaltées; secrétaire d'un comité révolutionnaire, dont le savetier Chalandon était président, il rendit d'importants services. Il adhéra à la révolution du 18 brumaire, et en 1798 fit partie du tribunal de cassation, où il resta six ans. Agé et infirme, il se retira des affaires publiques, et mourut près de Morlière le 7 septembre 1807. Son successeur à l'académie française fut le cardinal Maury qui ne lui

pardonnant pas d'avoir refusé l'honneur de défendre le roi, se dispensa de faire son éloge. (*Voy. MAURY*). On a de lui : *Lettre d'un homme à un autre homme, sur l'extinction de l'ancien parlement et la création du nouveau*, Paris, 1771, in-12. Cette petite brochure, de 16 pages seulement, eut le plus grand succès. Mirabeau écrivait à Chamfort : « Je ne sais si vous » connaissez la *Lettre d'un homme à un homme*, le » meilleur des écrits polémiques qui parurent au » temps de Maupeou ; cela est de lui (Target). » Il avait déjà publié huit autres lettres en une seule fois. *Réflexions sur la destitution de l'universalité des Officiers du parlement de Paris, par voie de suppression*, Paris, 1779, in-12 de 55 pag. *Observations sur le commerce des grains*, en décembre 1769, Paris, 1776, in-12 ; on cite encore plusieurs *Mémoires* sur différentes causes célèbres, comme dans celles d'Alliot et de la Rosière de Salency ; *Esprit des cahiers présentés aux états-généraux*, 1789, 5 part. in-8. Target avait des connaissances variées ; et, quoiqu'il ne manquât pas d'éloquence, il brilla plus dans le barreau qu'à la tribune. Ses opinions furent d'abord exagérées, et il montra un grand désir de jouer un rôle important dans les troubles politiques. Son cœur n'était pas méchant ; mais son esprit, égaré par l'ambition, l'entraîna souvent hors des voies qu'il aurait dû suivre.

* TARGNY (Louis de), docteur de Sorbonne, et abbé de Saint-Lô, né à Noyon, avait de l'érudition et des connaissances fort étendues dans les matières ecclésiastiques. Son savoir lui valut une place à la bibliothèque du roi. Le cardinal de Rohan se servait de lui, soit pour des recherches, soit pour la composition de mémoires sur divers sujets ; il en rédigea plusieurs par ordre de ce prélat sur l'*édition des Conciles* du P. Hardouin. Il fut, avec Tournely, un des douze députés nommés en 1729 par la faculté de théologie de Paris, pour chercher les moyens de ramener à l'obéissance ou à l'unité des sentiments ceux des membres de cette compagnie qui s'opposaient encore au décret du saint Siège, touchant la bulle *Unigenitus*. Il rédigea même contre les opposants deux écrits, savoir, l'un intitulé *Mémoire de l'état présent des réfugiés en Hollande, au sujet de la religion* ; et l'autre, *Mémoire sur les projets des jansénistes*, 19 janvier 1729. Le docteur Petit-Pied répondit par une *Lettre à un de ses amis*, qui lui avait demandé quelques éclaircissements sur ces deux écrits. L'abbé de Targny mourut le 8 mai 1757.

TARIN (Pierre), médecin, né à Courtenai, mort en 1761, est connu par des *Eléments de physiologie*, ou *Traité de la structure, des usages et des différentes parties du corps humain*, traduit du latin de Haller, 1752, in-8. On a encore de lui : *Adversaria anatomica*, 1750, in-4, avec fig. Il n'y parle que du cerveau et du cervelet ; *Dictionnaire anatomique*, 1755, in-4. Il est suivi d'une Bibliothèque anatomique et physiologique. La partie bibliographique est extraite de l'ouvrage de Haller, intitulé : *Methodus studii medici*. *Ostéographie*, Paris, 1755, in-4, avec fig. : ce n'est qu'une compilation ; *Anthropotomie*, ou l'*Art de disséquer*, 1750, 2 vol. in-12 : Portal en parle avec éloge ; *Desmographie*,

ou *Traité des ligamens du corps humain*, 1752, in-8 : c'est une traduction du latin de Weitbrecht, professeur en médecine à Pétersbourg ; *Observations de médecine et de chirurgie*, 1758, 5 vol. in-12 : elles sont extraites de différents auteurs ; *Myographie*, ou *Description des muscles*, 1755, in-4, avec des figures copiées d'Albinus, mais mal rendues ; les articles d'anatomie dans l'*Encyclopédie*, et le *Discours* qui est inséré sur l'origine et les progrès de cette partie de la médecine.

TARISSE (dom Jean-Grégoire), né en 1575 à Pierre-Rue, près de Cessenon, petite ville du Bas-Languedoc, fut le premier général de la congrégation de Saint-Maur, qu'il gouverna depuis 1650 jusqu'en 1648, année de sa mort. On a de lui des *Avis aux supérieurs* de sa congrégation, 1652, in-12. Ils sont d'autant plus judicieux, que l'auteur avait connu le fort et le faible de son ordre. Il l'éclaira par ses lumières, et l'édifia par ses exemples. Rien n'égalait son zèle pour rétablir les études. Il eut beaucoup de part à la publication des constitutions de sa congrégation, imprimées par son ordre en 1645.

TARPA (Spurius Metius), critique à Rome du temps de Jules-César et d'Auguste, avait son tribunal dans le temple d'Apollon, où il examinait les pièces des poètes avec quatre autres critiques. C'est de lui que parle Horace dans son *Art poétique* :

Præus in Metii descendat judicis aures.

TARPEIA, fille de Tarpéius, gouverneur de la citadelle de Rome sous Romulus, différente, par sa construction et son emplacement, du Capitole, qui ne fut bâti que sous Tarquin le Superbe (*voy. son article*), livra cette place à Tatius, roi des Sabins, « à condition que les soldats lui donneraient » ce qu'ils portaient à leur bras gauche, » désignant par là leurs bracelets d'or. Mais Tatius, maître de la forteresse, jeta sur Tarpéia ses bracelets et son bouclier, qu'il avait au bras gauche ; ses soldats, ayant imité son exemple, Tarpéia fut accablée sous le poids des boucliers, l'an 746 avant Jésus-Christ. Elle fut enterrée sur ce mont, qui, de son nom, fut appelé *Mont Tarpéien*. Il fut ensuite destiné au supplice de ceux qui étaient coupables de trahison. On les précipitait du haut de la roche Tarpéienne, qui aujourd'hui, par différentes causes sur lesquelles les savants ne sont pas d'accord, semble avoir perdu beaucoup de son élévation, quoiqu'elle ait encore un côté très-escarpé. (*Voy. Roche Tarpéienne* dans le *Dict. géogr.*)

TARQUIN l'Ancien, roi des Romains, monta sur le trône après le roi Ancus Martius, l'an 615 avant Jésus-Christ. Il était originaire de la Grèce, né en Etrurie, dans la ville de Tarquinium, d'où il prit son nom. Une grande ambition, soutenue d'immenses richesses, l'avait conduit à Rome. Il se fit tellement remarquer sous le règne d'Ancus Marcus qu'on le jugea digne de devenir son successeur. Après avoir fait divers établissements, il se distingua contre les Latins et les Sabins, sur qui il remporta une grande victoire au bord de l'Anio. Plusieurs autres avantages lui procurèrent une paix avantageuse. Il en profita pour faire reconstruire

magnifiquement les murs de Rome. Il environna la place publique de galeries et l'orna de temples et de salles destinées aux tribunaux de justice et aux écoles publiques. Rome, dans ses temps les plus fastueux, ne trouva presque qu'à admirer dans ces ouvrages. Plin, qui vivait 800 ans après Tarquin, ne parle qu'avec étonnement de la beauté des aqueducs souterrains qu'il fit construire pour purger Rome de ses immondices, et procurer un écoulement aux eaux des montagnes que cette ville renfermait dans ses murs. Il introduisit aussi la coutume des faisceaux de verges qu'on liait autour des haches des magistrats, les chaires d'ivoire des sénateurs, avec les anneaux et les ornements des chevaliers et des enfants des familles nobles. Il fut assassiné par les deux fils d'Anclus Marcius, l'an 577 avant Jésus-Christ, à 80 ans, après en avoir régné 58. (Voy. TANAQUIL.)

TARQUIN le Superbe, parent du précédent, épousa Tullia, fille du roi Servius Tullius. La soif de régner lui fit ôter la vie à son beau-père, l'an 555 avant J.-C. Il s'empara du trône par violence et sans aucune forme d'élection. Il se défit, sous divers prétextes, de la plus grande partie des sénateurs et des riches citoyens. Son orgueil et sa cruauté lui firent donner le nom de *Superbe*. Tarquin s'appuya de l'alliance des Latins, par le mariage de sa fille avec Manilius, le plus considérable d'entre eux, et renouvela les traités faits avec ces peuples. Il signala son règne par la construction d'un temple de Jupiter, dont Tarquin l'Ancien avait jeté les fondements. Il était situé sur un mont ou colline, et fut appelé *Capitole*, nom sur l'origine duquel on n'est point d'accord. Les dépenses de Tarquin ayant épuisé le trésor public et la patience du peuple, il se flatte que la guerre ferait cesser les murmures. Il la déclara aux Rutules. Il était occupé au siège d'Ardée, capitale du pays, lorsque la violence que son fils Sextus fit à Lucrèce souleva les Romains. Ils fermèrent les portes de leur ville, renversèrent le trône l'an 509 avant J.-C., et Tarquin n'y put jamais remonter. Il se retira chez les Etruriens, dont les armes lui furent inutiles. Après une guerre de 15 ans, la paix fut conclue, et le tyran se vit abandonné de tous ceux qui l'avaient secouru. Il serait mort errant et vagabond, si Aristodème, prince de Cumès dans la Campanie, ne l'eût enfin reçu chez lui. Il mourut bientôt après, âgé de 90 ans. Il en avait régné 24.

TARQUIN-COLLATIN. Voy. COLLATINUS.

* TARRIBLE (Jean-Dominique-Léonard), juriconsulte, né à Auch en 1753, remplit diverses fonctions publiques pendant la révolution, et devint après le 18 brumaire membre du tribunal; il concourut à la rédaction du code civil, et fut l'un des collaborateurs des *Annales du Notariat*, 1805 à 1809, 9 vol. in-8. Nommé conseiller à la cour des comptes, il mourut à Paris, le 27 février 1821. On a de lui dans le *Répertoire universel et raisonné de Jurisprudence* de Merlin (1^{re} édit.), les articles *Hypothèques*, *Expropriation forcée*, *Inscription hypothécaire*, *Saisie immobilière*, *Ordre des créanciers*, *Radiation des hypothèques*, *Tiers détenteurs*, *Transcription au bureau des hypothèques*, et *Privilege de créance*; et il

a publié séparément un *Manuel des justices de paix*, Paris, 1806, in-8.

TARTAGLIA (Nicolas), mathématicien de Brescia, dans l'état de Venise, mort fort vieux en 1557, passait avec raison pour un des plus grands géomètres de son temps. Nous avons de lui une *Version italienne* d'Euclide, avec des *Commentaires*, Venise, 1545, in-fol.; un *Traité des nombres et des mesures*, et d'autres ouvrages imprimés en 1606, 5 vol. in-4. Il s'est fait un nom par l'invention de la méthode de résoudre les équations cubiques, que l'on attribue ordinairement à Cardan. C'est aussi le premier auteur qui a écrit sur la théorie du mouvement des bombes et des boulets: sujet qu'il examine dans sa *Nova scientia*, imprimée à Venise en 1557; et dans ses *Quesiti ed inventioni diverse*, Venise, 1546.

TARTAGNI (Alexandre), juriconsulte, surnommé *Imola*, parce qu'il était natif de cette ville, enseigna le droit à Bologne et à Ferrare, avec tant de réputation, qu'on le nomma le *Monarque du droit* et le *Père des juriconsultes*. On a de lui des *Commentaires* sur les *Clémentines* et sur le *Sexte*, et d'autres ouvrages dont il y a eu plusieurs éditions. Ce juriconsulte mourut à Bologne en 1477, à 55 ans, et fut enterré dans l'église des dominicains, où l'on voit son tombeau de marbre. Sa *Vie*, par Nicolas-Antoine Gravatus, est à la tête de ses ouvrages.

TARTERON (Jacques), jésuite de Paris, mort dans cette ville en 1720, à 73 ans, professa avec distinction au collège de Louis le Grand. Il est auteur: d'une *Traduction* française des *Oeuvres* d'Horace, Amsterdam, 1710, 5 vol. in-12: d'une *Traduction* des *Satires* de Perse et de Juvénal, Paris, 1752, in-12. Le P. Tarteron a supprimé les obscénités grossières dont il est étrange que Juvénal et surtout Horace aient souillé leurs ouvrages; il a ménagé en cela la jeunesse pour laquelle il travaillait: mais l'on peut bien dire qu'aucun genre de lecteurs ne perd quelque chose à ces sortes de suppressions; la vertu et le génie ne peuvent qu'y gagner.

TARTINI (Joseph), l'un des plus grands musiciens de son siècle, naquit en 1602, à Pirano dans l'Istrie. Après différentes aventures, qui prouvaient une jeunesse bouillante, il se livra à la musique vers l'an 1714. Il y fit des progrès étonnants. En 1721, il fut admis à la tête de la musique de Saint-Antoine, à Padoue. Son nom était très-célèbre en Europe, lorsqu'il mourut en 1770. On a de lui: des *Sonates*, publiées en 1754 et 1745, et accueillies par tous les maîtres de l'art; un *Traité de musique*, imprimé en 1754, dans lequel il y a un système qui fait autant d'honneur à son savoir dans la théorie de la musique, que celui de la basse fondamentale en fait à Rameau.

* TARUFFI (Joseph-Antoine), littérateur, né à Bologne en 1722, étudia chez les jésuites avec beaucoup de succès, et ces religieux l'avaient décidé à entrer dans leur société; mais son père s'opposa à sa vocation, et il se vit contraint de suivre les cours de droit. Après avoir été reçu docteur en 1759, il alla à Rome, devint un des plus habiles juriconsultes de cette ville, et cultiva en même temps la poésie latine, et l'italienne, et surtout le

style épistolaire. Il obtint la protection du cardinal Visconti, nonce en Pologne, qui le choisit pour secrétaire, et le fit ensuite nommer auditeur et chancelier de la nunciature. Le cardinal passa, dans sa même qualité de nonce, à Vienne, et ayant été obligé de revenir à Rome, après la mort de Clément XIV, il laissa en sa place Taruffi. qu'il rappela auprès de lui quelque temps après. Taruffi, depuis lors, ne s'occupa que de l'étude et de la correction de ses ouvrages. Les principaux sont : *Poésies latines*, Rome, 1774 ; *Poésies italiennes* ; *Lettres latines et italiennes* ; *Eloge de Métastase*, Rome, 1785 ; *Lettres et poésies posthumes*. On trouve dans ses ouvrages l'élégance et la pureté de style unie à une noble simplicité. Il mourut à Rome le 20 avril 1785, à 64 ans.

TASCHER DE LA PAGERIE. (Voy. JOSÉPHINE, impératrice).

* TASCHEREAU DE FARGES (Paul-Auguste-Jacques), homme de lettres, né vers 1750 dans le midi de la France, avait fait la guerre de l'indépendance en Amérique. Il adopta les principes de la révolution avec enthousiasme, et se lia avec Robespierre qui lui fit confier plusieurs missions, entre autres celle de remplacer l'ambassadeur Bourgoing à Madrid. La guerre ayant éclaté entre la France et l'Espagne, Tschereau rentra dans sa patrie et devint membre d'un comité révolutionnaire qui fut dissous au 9 thermidor. Accusé d'avoir été l'ami de Fouquier-Tainville, et d'avoir fait emprisonner un grand nombre de citoyens, il fut arrêté, puis relâché, faute de preuves. En 1796, il figura dans l'insurrection du camp de Grenelle, puis dans l'affaire de Babeuf, et enfin en 1799, il faisait partie de la société du Manège. Cette même année, il fut arrêté, comme auteur d'un écrit où l'on préconisait Robespierre, et conduit au Temple, d'où il sortit après les événements du 30 prairial. Tschereau se vit plus tard l'objet de la défiance du gouvernement impérial, qui l'exila de Paris, en 1807, et le mit sous la surveillance de la haute police. Après avoir passé dans l'oubli tout le temps de la restauration, il mourut à Paris, le 19 avril 1852. On a de lui : *Épître à Maximilien Robespierre, aux enfers*, 1795, in-8 ; *Le gouvernement napoléonien*, ode à la vérité, Paris, 1812, in-8 ; *De la nécessité d'un rapprochement sincère et réciproque entre les républicains et les royalistes*, Paris, 1815, in-8 ; *Ode à la clémence politique et réciproque*, 1815, in-8.

TASSE (le), *Bernardo Tasso*, né en 1495, à Bergame, s'acquit beaucoup de réputation par ses ouvrages poétiques : le plus connu et le plus recherché est *l'Amadis*, poème, dont la première édition, Venise, 1560, in-4, est très-estimée, et peu commune. Les Italiens font aussi beaucoup de cas du recueil de ses *Lettres*, Venise, 1574, in-8. L'édition la plus complète est celle de Padoue, 1755, 5 vol. in-8. On y a joint sa *Vie*, par Seghezzi. Bernardo Tasso mourut le 4 septembre 1569, à Ostiglia, dont le duc de Mantoue, qui le prit en amitié, lui avait confié le gouvernement. On a encore de lui : *Il Floridante*, qu'il commença en 1565 : c'est un épisode de *l'Amadis*, qu'il en détacha pour former un

nouveau poème ; mais il n'eut pas le temps de l'achever.

TASSE (le), *Torquato Tasso*, le plus grand poète de l'Italie, fils du précédent, né à Sorrente, ville du royaume de Naples, en 1544, composa des vers, n'étant encore âgé que de 7 ans. Il fut envoyé à Padoue pour y étudier le droit, et reçut ses degrés en philosophie et en théologie. Mais entraîné par l'impulsion irrésistible du génie, il enfanta, à l'âge de 17 ans, son poème de *Renaud*, qui fut comme le précurseur de sa *Jérusalem*. Il commença ce dernier ouvrage à l'âge de 22 ans. Après avoir été quelque temps attaché au duc de Ferrare, il vint en France, à l'âge de 27 ans, à la suite du cardinal d'Est. De retour en Italie, il devint amoureux, à la cour de Ferrare, de la sœur du duc. Cette passion, jointe à divers mécontentements qu'il essaya dans cette cour, fut la source de cette humeur mélancolique qui le consuma pendant 20 années. Le reste de sa vie ne fut plus qu'une chaîne de calamités et d'humiliations. Chagriné par ceux qu'il appelait ses ennemis, plaint, mais négligé par ceux qu'il croyait être ses amis, il souffrit l'exil, la prison, la plus extrême pauvreté, la faim même. Il s'enfuit de Ferrare, où le protecteur qu'il avait tant célébré l'avait fait mettre en prison pour avoir tué une personne en duel. Il alla à pied, couvert de haillons, depuis Ferrare jusqu'à Sorrente, trouver une sœur qu'il y avait. Il en espérait quelques secours ; mais elle était morte, et il fut obligé de retourner à pied à Ferrare, où il fut encore emprisonné. Sa gloire poétique, cette consolation imaginaire dans des malheurs réels, fut attaquée de tous côtés. Le nombre de ses critiques éclipsa pour un temps sa réputation : il fut presque regardé comme un mauvais poète. Enfin, après 20 années, son mérite surmonta tout. Il fut appelé à Rome par Clément VIII, qui, dans une congrégation de cardinaux, avait résolu de lui donner la couronne de laurier et les honneurs du triomphe. Le Tasse fut reçu, à un mille de Rome, par les deux cardinaux Aldobrandini, neveux du pape, et par un grand nombre de prélats et d'hommes de toutes conditions. On le conduisit à l'audience du pape. « Je » désire, lui dit le pontife, que vous honoriez la » couronne de laurier, qui a honoré jusqu'ici tous » ceux qui l'ont portée. » Les deux cardinaux qui aimaient et admiraient le Tasse, se chargèrent de l'appareil de ce couronnement. Il devait se faire au Capitole. Le Tasse tomba malade dans le temps de ces préparatifs, et comme si la fortune avait voulu le tromper jusqu'au dernier moment, il mourut la veille du jour destiné à la cérémonie, le 25 avril 1585, à 51 ans, dans le couvent de Saint-Onofre, où il avait demandé à être transféré. Ses principaux ouvrages sont : la *Jérusalem délivrée* ou *Godefroi*, dont la première édition complète parut à Ferrare, 1581, in-4. Mirabaud et le Brun nous en ont donné de bonnes traductions ; le premier en 1724, 2 vol. in-12. (Voy. MIRABAUD) ; et le second en 1774, 2 vol. in-12 et in-8, plusieurs fois réimprimé. Panckoucke et Framery l'ont aussi traduit, 1785, 5 vol. in-8. Parmi les traductions en vers nous nous contenterons de mentionner celle de

Baour-Lormian, Paris, 1793, 2 vol. in-8; 1797, 2 vol. in-4; 1819, 4 vol. in-8, avec une *Notice* par Buchon. La *Jérusalem* offre autant d'intérêt que de grandeur; ce poème est parfaitement bien conduit, presque tout y est lié avec art. L'auteur amène adroitement les aventures; il distribue sagement les lumières et les ombres. Son style est partout clair et élégant; et lorsque son sujet demande de l'élevation, la langue italienne prend un nouveau caractère dans ses vers, et se revêt de majesté et de force. On y voit à regret quelques idées disparates et gigantesques, le mélange d'idées chrétiennes et païennes, des jeux de mots et des conceits puerils. La *Jérusalem conquise*, 1395, in-4; *Renaud*, 1562, in-4, poème en douze chants, plein de faux brillants, de tours affectés, d'images recherchées. Nous en avons une plate traduction en prose, par le sieur de la Ronce, en 1620, réimprimée sans changement en 1624. *Aminte*, pastorale dont le style serait classique si elle n'était pleine d'expressions et de peintures licencieuses. Pequet l'a traduite en prose française en 1754. *Les sept Journées de la création du monde*, 1607, in-8; la *Tragédie de Torismond*, 1387, in-8, mauvais ouvrage, indigne de l'auteur. Les productions du Tasse ont été imprimées à Florence, 1724, 6 vol. in-fol., avec les écrits faits pour et contre sa *Jérusalem délivrée*. La contestation qui s'était élevée sur la fin du xiv^e siècle et au commencement du xv^e, entre les partisans du Tasse et ceux de l'Arioste, touchant leur présence sur le Parnasse italien, semble être entièrement finie. Malgré le jugement des académiciens de la Crusca, le Tasse est aujourd'hui en possession du premier rang sur tous les poètes de sa langue; mais il ne faut pas, comme Balzac, essayer de le mettre à côté de Virgile, ni confondre son *cinquant*, suivant l'expression un peu dure de Boileau, avec l'*or* de ce dernier. La *Vie* de ce poète a été écrite en italien par le marquis Manso. Nous en avons une en français par de Charnes, Paris, 1690, in-12.

TASSIN (Françoise), fondatrice des religieuses du tiers-ordre de Saint-François, naquit à Saint-Omer, en 1584. Ses parents ayant confié son éducation aux bénédictines de Bourbourg, elle y manifesta de bonne heure son goût pour la retraite, et le dessein qu'elle avait formé d'entrer chez les sœurs clarisses, pour s'y dévouer entièrement au service du Seigneur; mais sa famille s'y étant opposée, elle s'engagea dans l'état de mariage, fut bonne épouse, bonne mère. Etant devenue veuve à l'âge de 55 ans, elle résolut de former, pour les femmes, un établissement, calqué sur la règle de Saint-François. Comme elle jouissait d'une grande réputation de prudence et de sagesse, l'évêque de Saint-Omer et les magistrats n'eurent pas de peine à lui accorder les pouvoirs nécessaires à l'exécution de son projet. Sa maison fut bientôt divisée en cellules, et la fondatrice, ainsi que deux de ses sœurs, qui vivaient auparavant dans le béguinage d'Aire, et sa fille aînée, qui bientôt fut suivie de la cadette, ne tardèrent pas de remplir les premières de ces cellules. Telle est l'origine du tiers-ordre de Saint-François, qui obtint, en 1650, l'approbation du saint Siège,

et avait déjà pris une consistance parfaite dans différentes provinces de l'Allemagne, lorsque Françoise mourut en odeur de sainteté, le 29 décembre 1642.

TASSIN (René-Prosper), né à Lanlay, en Normandie, dans le bailliage d'Alençon, en 1697, entra dans la congrégation de Saint-Maur, en 1718, et mourut à Paris, le 10 septembre 1777. On a de lui: *Nouveau traité de diplomatique*, (avec D. Tonstain, voy. ce nom), Paris, 1750-63, 6 vol. in-4, planch. *Histoire littéraire de la congrégation de Saint-Maur*, Bruxelles, 1770, in-4. On y trouve la vie et les ouvrages des auteurs que cette congrégation a produits, avec une forte teinte de jansénisme répandue dans toute l'Histoire. *Dissertation latine sur les Hymnographes des Grecs*, in-4; *Défense des titres et des droits de l'abbaye de Saint-Ouen*, 1754, in-4; *Notice des manuscrits de la bibliothèque de l'Eglise de Rouen*, 1747, in-12; *Lettre au cardinal Quirini*, en latin, 1740, in-4.

TASSONI (Alexandre), né à Modène, en 1365, était d'une famille distinguée, mais pauvre; resté orphelin dès l'enfance, il eut à lutter contre l'adversité jusqu'à ce que, s'étant rendu à Rome, il y trouva un puissant protecteur. Il suivit en Espagne, l'an 1600, le cardinal Asagne Colonne, en qualité de premier secrétaire; mais ses traits satiriques contre les Espagnols lui firent perdre sa place. Il se retira à Rome, où il partagea son temps entre la culture des fleurs de son jardin et des fruits du Parnasse. François I^{er}, duc de Modène, l'appela à son service, et l'honora des titres de gentilhomme ordinaire et de conseiller d'état. Tassoni brillait dans cette cour lorsqu'il mourut en 1653, à 71 ans. Ce poète avait un caractère enjoué et un esprit aimable; mais il était trop porté à la satire. On a de lui quelques ouvrages. Les principaux sont: un *Poème héroï-comique* sur la guerre entre les Modénois et les Bolognois, au sujet d'un sceau qui avait été pris, et qu'il intitula: *La Secchia rapita*. Ce poème, trad. en franc. par Pierre Perrault, 1678, 2 vol. in-12, et par Cedros, 1759, 3 vol. in-12, a été imité en vers par Creuzé de Lessert (voy. ce nom). Ce poème est un mélange de comique, d'héroïque et de satirique, écrit dans un excellent style, très-intéressant, même instructif, mais où la décence n'est pas toujours respectée. Des *Observations* sur Pétrarque, dont quelques-unes sont curieuses; une *Histoire ecclésiastique*, dans laquelle il contredit souvent Baronius, et ordinairement assez mal à propos; son *Testament*, plein de turlupinades, déplacées surtout dans un tel ouvrage. Muratori a écrit sa vie.

* TASSONI (Alexandre), né en 1749 à Collalto, dans la Sabine, descendait d'une branche de l'illustre famille de ce nom, anciennement établie à Fermo et à Ferrare. Il fit ses études à l'université de la *Sapienza*, à Rome, et y prit les degrés de docteur en droit. En 1799, il fit partie de deux commissions établies dans cette ville, après le départ de l'armée française. Ses services lui valurent la place d'auditeur de *Rota* (1802), auprès de la légation de Ferrare. Dès-lors il entra dans les ordres, et se voua entièrement à l'Eglise. Un ouvrage qu'il avait publié pour la défense de la religion catholique at-

tira sur lui les regards de Pie VII, qui en 1815 le nomma auditeur du palais. Tassoni allait être revêtu de la pourpre, lorsqu'il mourut à Rome, le 51 mai 1818. On a de lui : *Dissertatio de collegiis*, Rome, 1792, in-4. *La religione dimostrata e difesa*, ib., 1800-05, 5 vol. in-8; trad. en franc. par L.-Aug. Robinot, Valence, 1858, in-8. Cet ouvrage fonda la réputation de l'auteur. Une traduction italienne des *Psalmes*, restée inédite. Biondi a écrit sa *Vie*, Pise, 1822, in-8.

TASTE (Louis-Bernard de La), célèbre bénédictin, né à Bordeaux en 1692, de parents obscurs, fut élevé dans le monastère des bénédictins de Sainte-Croix de la même ville. On lui trouva de l'esprit et des vertus, et on le revêtit de l'habit de Saint-Benoît. Devenu prieur des Blanc-Manteaux, à Paris, il écrivit contre les fameuses convulsions et contre les miracles attribués à Paris. Ceux de ses confrères qui s'étaient laissés engager dans la défense de ces scènes scandaleuses, lui firent une guerre très-vive; mais le roi, informé de son mérite, le nomma, en 1758, à l'évêché de Bethléem. Dix ans après, il devint visiteur-général des carmélites, et s'appliqua à guérir ces bonnes filles de l'envie de dogmatiser, que des gens de parti étaient malheureusement parvenus à leur inspirer. Ce prélat mourut à Saint-Denis en 1754, à 62 ans. Ses ouvrages sont : *Lettres théologiques* contre les convulsions et les miracles attribués à Paris, 1755-40, 2 vol. in-4. Cet ouvrage contient 21 *Lettres*; la 19^e fut, dit-on, supprimée par arrêt du parlement, et censurée par la Sorbonne, parce que l'auteur attribuait aux démons le pouvoir de faire des miracles bienfaisants et des guérisons miraculeuses. On y trouve des faits curieux et des observations péremptoires contre les farces du cimetière de Saint-Médard. Ces *Lettres* ne tardèrent pas à être attaquées par les dévots du parti, qui, dans leurs écrits, appelèrent honnêtement l'auteur, « bête de l'Apocalypse, blasphémateur, » mauvaise bête de l'île de Crète, moine impudent, » bouffi d'orgueil, écrivain forcené, auteur abominable d'impostures atroces et d'ouvrages monstrueux : » voilà le sel délicat qu'on a répandu sur l'ouvrage d'un religieux et d'un évêque respectable, qui, aux yeux même de la secte, n'a commis d'autre crime que celui de ne pas croire à la vertu miraculeuse de ses saints. (Voy. PARIS, MONTGERON.) Des *Lettres* aux carmélites de Saint-Jacques, à Paris; une *Réputation des Lettres pacifiques*.

TATIEN, disciple de saint Justin, après avoir utilement servi l'Eglise, se laissa aveugler par l'orgueil, perdit la foi, enseigna diverses erreurs, et devint chef de la secte des encratites ou continents, qui condamnaient l'usage du vin, défendaient le mariage, adoptaient la distinction des deux dieux de Marcion, et prétendaient que Jésus-Christ n'avait souffert qu'en apparence. Ses talents, joints à l'austérité de ses maximes, donnèrent à sa doctrine beaucoup de réputation. De Mésopotamie, elle se répandit dans la Cilicie, dans l'Asie-Mineure, à Antioche, et même en Occident. Tatien était auteur d'une *Harmonie des quatre évangélistes*, dont la lecture était dangereuse, parce qu'il en avait supprimé les passages contraires à sa doctrine. Il avait com-

posé d'autres ouvrages, mais il ne nous reste que son *Discours contre les gentils*, en faveur des chrétiens; car la *Concorde*, qui porte son nom, n'est point de lui, non plus que les autres écrits qu'on lui attribue. Le *Discours* se trouve à la fin des *Œuvres* de saint Justin, Oxford, 1700, et Paris, 1742, in-fol. Ce *Discours* a été fait avant sa chute, puisqu'il y démontre qu'il n'y a qu'un Dieu, et qu'il semble y approuver le mariage. Il y a beaucoup d'érudition profane, et le style en est élégant, mais diffus et sans nerf. Il y montre que les philosophes, surtout les Grecs, avaient emprunté leur science des livres de Moïse, qu'ils avaient tiré beaucoup de lumières des Hébreux, et qu'ils en avaient fait un mauvais usage. (Voy. OPHIONÉE.)

TATIUS, roi des Sabins, fit la guerre à Romulus pour venger l'enlèvement des Sabines, et s'empara de la citadelle de Rome par ruse (voy. TARPEIA). Dans un combat où Romulus était près de succomber, ces femmes se jetant au milieu des combattants, qui étaient leurs pères ou leurs frères et leurs époux, vinrent à bout de les séparer. La paix fut conclue l'an 750 avant J.-C., à condition qu'il partagerait le trône de Rome avec le fondateur de cette ville, qui, mécontent de ce partage, fit tuer Tattius six ans après.

TATIUS (Achille), d'Alexandrie, renonça au paganisme, et devint chrétien et évêque. Nous avons de lui deux ouvrages sur les *Phénomènes d'Aratus*, traduits par le P. Petau, et imprimés en grec et en latin dans l'*Uranologium*. On lui attribue encore le roman grec des *Amours de Leucippe et de Clitophon*, dont Saumaïse a donné une édition en grec et en latin, avec des notes, Leyde, 1540, in-12, que Baudouin a platement traduit en français, 1655, in-8, et qui l'a été mieux par du Perron de Castéra, 1755, in-12. Dans le fond, cet ouvrage ne méritait pas l'honneur d'une traduction; il y règne une morale licencieuse, et, quant au mérite littéraire, c'est une production très-médiocre.

TATTENBACH (Jean-Erasme), comte de Rheistan, gouverneur de la Styrie, entra dans la conspiration du comte François Nadasti (voy. ce nom), et fut décapité le 1^{er} décembre 1671.

TAUBMANN (Frédéric), poète latin et philologue, né en 1565, à Wonneich, dans la Franconie, mort en 1615, professa la poésie et les belles-lettres à Wittenberg avec réputation. Son érudition le fit rechercher par les savants, et l'enjouement de son esprit par les princes. On a de lui des *Commentaires* sur Plaute, 1621, in-4, et sur Virgile, 1618, in-4, qui sont estimés; des *Poésies*, 1622, in-8; des *Saillies*, sous le titre de *Taubmanniana*, Leipsig, 1715, in-12.

TAULER ou TAULÈRE (Jean), dominicain allemand, né vers 1294, brilla dans l'exercice de la chaire et de la direction, surtout à Cologne et à Strasbourg, où il finit sa vie en 1561. On a de lui un recueil de *Sermons*, en latin, Cologne, 1695, in-4; des *Institutions*, Cologne, 1587, avec des notes de Surius, 1625, in-4; une *Vie de Jésus-Christ*, 1548, in-8. Ces deux derniers ouvrages sont aussi en latin. Il parut une version française des *Institutions*, Paris, 1668, in-12. On lui attribue un grand

nombre d'autres ouvrages, mais ils paraissent être supposés. La plupart ont été traduits de l'allemand en latin par Surius; on a une édition de cette version, Cologne, 1548, in-fol.; Paris, 1625, et Anvers, 1685, in-4. Louis Bosius et Bossuet, quoique un peu prévenus contre les mystiques, estimaient les ouvrages de ce pieux religieux. C'était un homme très-versé dans la direction des consciences, et les voies secrètes par lesquelles Dieu conduit quelquefois des âmes privilégiées. Il est impossible de rappeler aux règles communes tout ce qu'il a écrit sur cette matière. La morale a ses mystères, comme le dogme; ses profondeurs, comme tout ce qui tient à la divinité; ses exceptions et ses contradictions apparentes, comme toutes les sciences, même la géométrie; vouloir la réduire à une exactitude parfaitement générale, l'affranchir des modifications dont toutes les notions divines et humaines sont essentiellement susceptibles, c'est en faire un être de raison. (*Voy.* la réflexion de Gerson à l'article RUSBROCH, et la fin de l'article ARMELLE.)

* TAULES (Jean, connu sous le nom de chevalier de), écrivain français, né en 1725, entra en 1754 dans les gendarmes du roi. Emmené à Genève en 1766 par de Beaufort, comme secrétaire de légation, il noua dans cette ville une correspondance avec Voltaire, à qui il avait adressé, dès l'année 1752, une lettre sur le siècle de Louis XIV. Cette correspondance continua par l'examen des doutes qui s'élevaient dès-lors sur le testament politique du cardinal de Richelieu. Il fut nommé, vers 1775, consul-général en Syrie, rentra en France quelques années après, et mourut en 1800. On a de lui : *Anecdotes sur le roi de Prusse*, imprimées sous le nom de Thomas dans les *Opuscules philosophiques et littéraires*, 1796, in-12 et in-8; *L'homme au masque de fer, mémoire historique où l'on réfute les différentes opinions relatives à ce personnage mystérieux*, suivi de la correspondance avec Voltaire, jusqu'alors inédite, Paris, 1821, in-8. D'après cet ouvrage, l'homme au masque de fer serait Arwediks, patriarche des Arméniens schismatiques, enlevé par les jésuites; mais il est certain que ce personnage, détenu en effet quelque temps dans les prisons de France, fut bientôt relâché et mourut libre trois ou quatre ans après sa rentrée dans le sein de la véritable Eglise. L'extrait mortuaire de ce patriarche se trouve même dans les archives du ministère des affaires étrangères, à Paris.

* TAUNAY (Nicolas-Antoine), de l'ancienne académie de peinture, membre et doyen de la classe des beaux-arts de l'institut, mort à Paris le 20 mars 1850, dans un âge avancé, est du petit nombre d'artistes qui ont apposé à leurs ouvrages un cachet qu'on reconnaît toujours. Ce n'est point par la bizarrerie qu'il a été original, car dans ses tableaux rien ne s'écarte des lois de la nature; tout rappelle les traits caractéristiques empreints d'un génie créateur et d'un esprit enjoué ou mélancolique pris dans les impressions qu'il éprouvait. C'est ainsi que l'on retrouve dans son dernier ouvrage les préoccupations d'un esprit frappé d'avoir vu tomber successivement autour de lui les artistes amis de sa jeunesse. Il offre dans ce tableau la statue colossale de saint

Charles Borromée, s'isolant au sommet d'un promontoire du lac Majeur, et la tête couverte d'une voile de nuages. Passionné pour les beautés si variées de la nature, Taunay a su les traduire toutes dans ses tableaux. Personne mieux que lui n'a réussi à mettre l'ordre dans le désordre d'une fête publique, d'une marche d'armée; tout y est à sa place, inoccupé ou agissant d'une manière conforme aux mœurs, aux usages et aux différences d'état. Rien de trivial, de bas, d'affecté. La France, la Suisse, l'Italie et le Brésil fournirent successivement à ce peintre célèbre des modèles, partout il a saisi le caractère propre des lieux agrestes qu'il a parcourus. On connaît encore de lui : le *Passage de la Guadarama par l'armée française*; une *Messe à une chapelle de Saint-Roch*, dans une campagne d'Italie; *Henri IV et le paysan*; une *Scène de carnaval*; un *Intérieur d'hôpital militaire*; la *Bergère des Alpes*; le *Cimabué et Giotto*, etc. La galerie du Luxembourg possède plusieurs de ses tableaux.

TAUVRI (Daniel), né en 1669, d'un médecin de Laval, donna à 21 ans son *Anatomie raisonnée*, qui se ressent de l'âge de l'auteur, et qui n'a fait quelque sensation que par les hypothèses extravagantes qu'elle contient. Il publia presque en même temps : *Traité des médicaments*, 1690, 1699, 1711, in-12. Accusé à l'académie des sciences en 1699, il s'engagea contre Méri dans la fameuse dispute de la circulation du sang dans le fœtus. Il composa à cette occasion son *Traité de la génération et de la nourriture du fœtus*, 1700, in-12. Cette dispute abrégée ses jours. L'application que demandaient les réponses qu'il préparait à son adversaire, le jeta dans une phthisie, dont il mourut en 1701, à 32 ans. Outre les ouvrages dont nous avons parlé, on a de lui une *Nouvelle pratique des maladies aiguës, et de toutes celles qui dépendent de la fermentation des liqueurs*, 1698, in-8, 1706, 1720, in-12. C'était un homme d'un esprit vif, mais singulier et systématique.

TAVANNES (Gaspard de Saulx de), né en 1589 à Dijon, fut appelé *Tavannes*, du nom de Jean de Tavannes, son oncle maternel, qui avait rendu à l'état des services signalés. Il fut élevé à la cour en qualité de page du roi, et fait prisonnier, avec François I^{er}, à la journée de Pavie. Il était d'une force et d'une adresse extraordinaires. On dit qu'une fois, en présence de la cour, qui était alors à Fontainebleau, il sauta à cheval d'un rocher à un autre, qui en était distant de 55 pieds. Tavannes fut envoyé à La Rochelle, qui s'était révoltée en 1542, à l'occasion de la gabelle, et il ramena les rebelles à leur devoir. En 1544, il eut beaucoup de part au gain de la bataille de Cérsoles, et se distingua au combat de Renti, en 1554. Il se trouva, en 1558, au siège et à la prise de Calais et de Thionville. Pendant les règnes orageux de François II et de Charles IX, Tavannes apaisa les troubles du Dauphiné et de la Bourgogne, montra, en toute occasion, beaucoup de zèle contre les sectaires, et décida de la victoire à Jarnac, à Moncontour, et en plusieurs autres rencontres. Le bâton de maréchal de France fut la récompense de ses services, en 1570. Il dirigea ensuite les opérations du siège de

la Rochelle, qui s'était encore révoltée. Le siège trainant en longueur, le roi l'engagea à s'y transporter. Il obéit, quoique convalescent ; mais s'étant mis en marche, il retourna malade, et mourut en chemin, dans son château de Suilly, le 29 juin 1575, gouverneur de Provence et amiral des mers du Levant.—Son fils Guillaume, né en 1555, mort en 1655, lieutenant de roi en Bourgogne, a donné des *Mémoires*, in-fol., sous son nom, et d'autres sous le nom de son père. Il raconte, dans les uns, ce qui s'est passé en Bourgogne pendant la ligue ; et dans les autres, beaucoup plus amples, ce que son père a fait de mémorable.—Jacques de Saulx de TAVANNES, petit-fils de Gaspard, né en 1620, fut constamment attaché au prince de Condé, et combattit pour lui. Il mourut en 1685. On a imprimé ses *Mémoires sur la guerre civile*, depuis 1630 jusqu'en 1635, Paris, 1691, in-12.

* TAVELLI (Jean), religieux de l'ordre des jésuites (1), évêque de Ferrare, florissait au x^e siècle. Il assista, en 1458, au concile général de Ferrare, pour la réunion de l'Eglise grecque à l'Eglise latine. Il traduisit la *Bible* du latin en italien. On a en outre de lui : une *Traduction* en italien des 55 livres des Morales de saint Grégoire le Grand, sur Job, 1420 ; une *Traduction*, dans la même langue, des sermons de saint Bernard, pour toutes les fêtes de l'année, Venise, 1529, in-fol., et 1558, in-8 ; la *Traduction* de plusieurs livres de spiritualité pour Polixène, sœur du pape Eugène IV, et mère de Paul II ; une *Apologie* de l'institut des jésuites, et la *Vie* du bienheureux Jean Colombini, fondateur de cet ordre ; *Trattato della perfezione della vita spirituale*, 1580. Le P. Paulin-Marie di San Lorenzo, carme déchaussé, a écrit et publié à Mantoue, en 1525, la *Vie* de ce saint évêque, et a donné un *Catalogue* de ses ouvrages. Il mourut en 1446. Après sa mort, une médaille en bronze fut frappée en son honneur.

* TAVELLI (Joseph), théologien italien, né à Brescia, en 1764, après avoir fait ses premières études avec un succès rare, s'appliqua à la philosophie, et soutint des thèses avec éclat. En 1779, il alla à Pavie, et y suivit, sous d'habiles professeurs, des cours de physique, d'histoire naturelle et de mathématiques. Il s'y perfectionna dans la langue grecque, étudia à fond la théologie et l'histoire ecclésiastique, lut les Pères, et ne négligea aucune des sources de l'érudition sacrée. Il prit l'habit ecclésiastique en 1771 ; mais il mourut à Pavie, le 24 octobre 1784, à 20 ans. On a de lui : *Apologia del breve del sommo pontifice Pio VI a M. Martini, ovvero Dottrina della chiesa sul leggere la sacra scrittura in volgare*, 1784, in-8 ; *Saggio della dottrina di patri greci, intorno alla predestinazione ed alla grazia*, Pavie, 1782, in-8. Il avait dédié cet écrit à Ricci, évêque de Pistoie. On y voit que le jeune auteur s'était un peu laissé séduire par l'esprit qui régnait alors dans l'université de Pavie. On trouve dans son ouvrage des maximes et des principes en opposition avec les décisions du saint Siège, et qui heureusement aujourd'hui sont

bannis de cette école. L'abbé Jean-Baptiste Bodella a mis au jour les *Memorie intorno alla vita ed agli scritti e costumi di G. Tavelli*, Brescia, 1784.

TAVERNIER (Jean-Baptiste), célèbre voyageur du xvi^e siècle, naquit à Paris en 1605, où son père, qui était d'Anvers, était venu s'établir, et faisait trafic de cartes géographiques. Le fils contracta une si forte inclination pour les voyages, qu'à 22 ans il avait déjà parcouru la France, l'Angleterre, les Pays-Bas, l'Allemagne, la Pologne, la Suisse, la Hongrie et l'Italie. La curiosité le porta bientôt au-delà de l'Europe. Pendant l'espace de 40 ans, il fit six voyages en Turquie, en Perse et aux Indes, par toutes les routes que l'on peut tenir. Il faisait un grand commerce de pierreries, et ce commerce lui procura une fortune considérable. Il acheta, en 1688, la baronnie d'Aubonne, proche le lac de Genève. La malversation d'un de ses neveux, qui dirigeait dans le Levant une cargaison considérable, l'espérance de remédier à ce désordre, le désir de voir la Moscovie, l'engagèrent à entreprendre un septième voyage. Il partit pour Moscou, et à peine y fut-il arrivé, qu'il y termina sa vie ambulante, en 1689, à 84 ans. On a de lui la relation de ses *Voyages en Turquie, en Perse et aux Indes*, Paris, 1677-79, 5 vol. in-4, réimprimés sept ou huit fois, et traduits en anglais, en allemand et en hollandais. On y trouve des choses curieuses, et il est plus exact qu'on ne pense. On ne peut sans doute pas toujours se tenir à ses récits ; mais quel est le voyageur qui ne se trompe ou ne trompe jamais ? Ses voyages sont surtout précieux aux joailliers, pour le détail qu'ils renferment sur le commerce des pierreries. Quoique protestant, il est pour l'ordinaire équitable envers les catholiques ; il y a même des endroits où il parle comme s'il était de leur communion : c'est ainsi qu'il dit de saint François-Xavier, qu'on peut l'appeler à juste titre le saint Paul, et le vénérable Apôtre des Indes. Comme il n'avait point de style, Samuel Chapuzeau lui prêta sa plume pour les deux premiers de ses Voyages, et le célèbre La Chapelle, secrétaire du président de Lamoignon, pour le 5^e ; et, avec tous ces secours, ils ne sont pas bien écrits.

TAVORA (François d'Assise, marquis de), d'une des plus anciennes et des plus illustres familles de Portugal, général et inspecteur de toute la cavalerie du royaume, membre du conseil de guerre, fut condamné au dernier supplice, et exécuté le 15 janvier 1759, avec dona Eléonore de Tavora, sa femme, ses deux fils et plusieurs autres seigneurs, sous prétexte d'une conspiration, reconnue aujourd'hui pour une pure invention du marquis de Pombal. (Voy. ce nom, et AVEIRO, 1, 567.) Par une sentence de la reine, du 7 avril 1781, les personnes de tout rang et de toute condition, impliquées dans cette affaire, furent déclarées parfaitement innocentes ; et par un autre décret du 16 août, le ministre fut jugé coupable de toutes les injustices exercées envers les victimes de sa haine et de sa vengeance. Voy. les *Anerdotes du marquis de Pombal*, 1785, in-8, et les *Mémoires de M. de P.*, 1785. 4 vol. in-12 ; l'édition de Lyon est imparfaite, et n'embrasse pas toutes les scènes de cette longue tragédie : l'auteur

(1) Cet ordre, fondé en 1363, avait été supprimé en 1668, par Clément IX.

ayant fini son ouvrage avant la mort du marquis de Pombal, a laissé un vide essentiel à remplir; l'édition de Bruxelles, plus complète, rédigée dans un temps où divers événements avaient renforcé le jour de la vérité, serait préférable, s'il y avait moins d'incohérence, si l'ensemble en était plus serré et mieux affermi.

* TAWANQUATUCK, premier Sachem ou magistrat, converti au christianisme, vivait à Martha's Vineyard en 1642, époque à laquelle les Anglais vinrent s'établir dans cette île. Ce fut Mayhew qui entreprit sa conversion, et qui eut le bonheur de réussir. Ses compatriotes, ne le voyant qu'avec indignation changer de croyance, résolurent de se défaire de lui : bientôt l'un d'eux lui décocha pendant son sommeil une flèche qui le blessa grièvement. Tawanquatuck se pansa avec des herbes que les Indiens connaissaient parfaitement comme les plus propres à cicatriser les blessures, et quand Mayhew vint le lendemain le visiter, il le trouva à genoux devant sa cabane, remerciant le Dieu des chrétiens de sa délivrance. On découvrit l'assassin; mais Tawanquatuck lui pardonna. Il continua à être magistrat de son peuple, dont il fut aimé malgré son changement de religion, et mourut en 1668.

TAYLOR (Jérémie), savant évêque anglican, fils d'un barbier de Cambridge, devint professeur de théologie à Oxford. Il souffrit beaucoup pour la cause du roi Charles I^{er}, dont il était chapelain, et auquel il demeura toujours fidèle. A l'avènement de Charles II à la couronne, Taylor fut fait évêque de Downe et Connor en Irlande, place qu'il remplit avec édification. On a de lui un livre intitulé : *Ductor dubitantium ; Or the Rule of conscience in all her general measures*, Londres, 1660, in-fol.; une *Histoire des antiquités de l'université d'Oxford*, et d'autres ouvrages où l'on trouve des recherches. Il mourut en 1667. — Il ne faut pas le confondre avec Thomas TAYLOR, ministre à Londres, connu par différents ouvrages, parmi lesquels on distingue *Christus revelatus*, etc., Leyde, 1668, in-12. Il y prouve que Jésus-Christ est manifesté dans les principaux types de l'ancien Testament. — Ni avec François TAYLOR ou TAYLOUR, ministre presbytérien d'Angleterre, qui a attaqué mal à propos la préface de la Bible grecque du P. Morin, par une Dissertation imprimée à Leyde, 1656, et qui a publié quelques autres écrits de ce genre. — Ni avec Jean TAYLOR, théologien anglais non conformiste, mort en 1761, auteur d'une *Concordance hébraïque et anglaise*, 1754, 2 vol. in-fol., à l'usage de sa secte.

* TAZZI BIANCANI (Jacques), antiquaire, né en 1729, appartenait à une famille de Toscane qui vint s'établir à Bologne, en 1665. Tazzi étudia chez les jésuites, et fit de grands progrès dans les langues grecque, hébraïque et latine. Le sénat de Bologne lui confia divers emplois honorables, notamment celui de garde du cabinet des antiques de l'institut de cette ville. Il fut nommé, en 1779, lecteur des antiques. Un grand nombre d'académies s'étaient fait gloire de se l'associer, et il était en correspondance avec la plupart des savants de son temps. Il mourut à Bologne, le 7 novembre 1789, à 60 ans. Guido Zanetti, son gendre, a frappé une mé-

daille en son honneur. On a de lui : *De diis fuliginatum epistola*, Fulgini, 1761, in-4; *De antiquitatis studio, oratio*, Bologne, 1781; *De quibusdam animalium exuviis lapide factis*; *Iter per montana quædam agri Bononiensis loca* : ces deux derniers opuscules ont été imprimés dans les Mémoires de l'institut de Bologne; *Trattato delle patere antiche*, avec de très-belles gravures. La matière y est traitée à fond. *Recueil d'inscriptions bolonaises*, au nombre de mille.

* TCHÉRÉPANOF (Nicéphore), professeur d'histoire, de statistique et de géographie à l'université de Moscou, où il mourut, le 25 août 1825, était né à Viatka en 1762, et avait été chargé de diverses missions scientifiques. On ne connaît de lui que des traductions russes d'ouvrages allemands et français, et entre autres de la *Description des peuples du monde les plus célèbres par leur origine, leur langue*, etc., Moscou, 1798, in-8; d'un *Atlas de géographie ancienne*; de l'*Histoire universelle, ancienne et moderne*, de Schroëckh; de l'*Histoire universelle*, à l'usage de l'institut de Sainte-Catherine, Moscou, 1811, in-8.

* TSCHERNISCHEFF, fameux imposteur russe, était d'une naissance obscure : ne sachant mieux faire, il servit dans le régiment d'Orloff. Plusieurs de ses camarades et de ses officiers manifestèrent leur étonnement sur sa ressemblance avec le czar Pierre III, dont Tchernischeff avait à peu près l'âge; il avait de l'audace, ne manquait ni d'esprit ni d'une certaine éloquence; il imagina de tenter un grand coup. Ayant déserté, et s'étant enfoncé dans le cœur de la Russie, il fit répandre le bruit qu'il était le czar, époux de Catherine, dont elle avait faussement annoncé la mort. Quelques gens crédules et des mécontents prêtèrent foi à ces bruits. On fêta Tchernischeff, on lui donna de l'argent, et les papes, irrités de ce que Catherine ne favorisait ni la religion ni ses ministres, prirent soin d'instruire Tchernischeff sur le rôle qu'il devait jouer. Ils lui formèrent un grand nombre de partisans, lui firent une espèce de cour, et le promenèrent dans plusieurs villes, où il reçut les hommages des habitants. Le nombre de ses partisans s'accrut tellement que le cabinet de Saint-Petersbourg en fut alarmé, et prit les mesures convenables pour arrêter les progrès de l'insurrection. Elle était si avancée que Tchernischeff allait être publiquement couronné empereur des Russies, lorsqu'un colonel, à la tête de quelques soldats déguisés, parvint à surprendre l'imposteur dans sa propre demeure. Il lui fit sur le-champ trancher la tête; et par sa mort tous les insurgés rentrèrent dans le devoir.

TEDESCHI (Nicolas). Voy. TUDESCHI.

* TEDESCHI (dom Nicolas - Marie), bénédictin, que quelques-uns prétendent appartenir à la même famille que le célèbre canoniste, né à Catane, entra dans l'ordre de Malte, qu'il quitta en 1686, pour embrasser la règle de Saint-Benoit. Il prit le bonnet de docteur et professa ensuite la philosophie. Appelé à Rome, il y occupa une chaire de théologie au collège de Saint-Anselme, et fut ensuite prieur du monastère de Saint-Paul. En 1710, Clément XI le nomma évêque de Lipari. Il se rendit

dans son diocèse; mais le pape, qui connaissait son talent, le rappela à Rome, pour l'employer dans les congrégations. Il le fit secrétaire de celle des rites et de celle de l'examen des évêques; il le nomma, en outre, conseiller de l'inquisition, et lui destinait la pourpre romaine: mais la mort l'empêcha de lui accorder cet honneur. Innocent XIII le nomma au siège d'Apamée, et c'est en cette qualité qu'il assista au concile de Latran, sous Benoît XIII. On ignore l'époque précise de sa mort, mais on sait qu'il vivait encore en 1750. On a de lui : *Scholæ divi Anselmi doctrina ad logicam, physicam, ethicam, theologiam scholasticam et dogmaticam accommodata*, Rome, 1705, in-4; *Sacræ theologiæ synopsis, in qua universa theologia tam scholastica quam dogmatica, ad Scripturæ auctoritatem, pontificum sanctiones, decreta conciliorum, præcipue vero divi Anselmi collimata proponitur*, Rome, 1708, in-4; *Défense de la vérité et de la liberté de l'Eglise*, Rome, 1710, in-4; *Défense de la monarchie de Sicile, depuis Urbain II jusqu'à Clément XI*, ouvrages d'abord écrits en latin, et mis ensuite en italien, d'après le désir de Clément XI, Rome, 1715, in-fol.

* TEDESCHI (Jean), jésuite, né à Modène vers 1648, fut, pendant plusieurs années, professeur de belles-lettres à Carpi, où il se fit remarquer par son savoir : il sortit de son école plusieurs élèves qui, par la suite, devinrent des hommes célèbres. On a de lui des *Discours sacrés*, des *Cantates morales* et d'autres *Poésies* publiées dans divers recueils. Il mourut le 7 septembre 1727. L'académie degli *apparenti*, qui lui devait en grande partie son rétablissement, voulut faire les frais de ses obsèques.

** TEGNER (Esaias), poète suédois, né en 1782, cultiva avec un égal succès les lettres et la théologie. Nommé en 1812 professeur de littérature grecque à l'université de Lund, il devint en 1824 évêque de Wexio, et mourut le 2 novembre 1846, à 64 ans. Parmi ses ouvrages on remarque le *Sage*, poème didactique, le *chant de guerre de la Landwehr de Scanie*, *Axel*, la *Saga de Frithiof*, 1855, in-8, et de charmantes idylles. Ses poésies se distinguent par la vivacité du sentiment et par la profusion des images; plusieurs ont été traduites en français, par M^{lle} Puget et par M. Desprez.

TEISSIER (Antoine), né à Montpellier en 1652, fut élevé dans le calvinisme, se retira en Prusse après la révocation de l'édit de Nantes, et mourut à Berlin en 1715, à 85 ans. On a de lui plusieurs ouvrages dans lesquels on trouve des recherches; mais le style n'est pas pur, et l'impartialité n'en fait pas le caractère; les principaux sont : *Les éloges des hommes savants*, tirés de l'Histoire du président de Thou, dont on a quatre éditions; la dernière est de Leyde, 1715, 4 vol. in-12. Ce livre n'est presque plus d'aucun usage. *Catalogus auctorum qui librorum catalogos, indices, bibliothecas, virorum litteratorum elogia, vitas aut orationes funebres scriptis consignarunt*, Genève, 1686, in-4. L'auteur y ajouta plus tard un *Actuarium*, 1706. C'est un supplément à la bibliothèque des bibliothèques du P. Labbe. *Des devoirs de l'homme et du citoyen*, trad. du lat. de Puffendorf, 1690, in-12; *Instructions de l'empereur Charles-Quint à Philippe II, et*

de Philippe II au Prince Philippe son fils; avec la Méthode tenue pour l'éducation des enfants de France, 1699; *Instructions morales et politiques*, 1700, in-12; *Abrégé de l'Histoire des quatre monarchies du monde, de Sleidan*, 1700, in-12; *Lettres de Calvin*, trad. en franç., 1702, in-8; *Abrégé de la vie de divers princes illustres*, 1700, in-12. Le grand défaut de Teissier, dans ses livres historiques, est de n'avoir pas su discerner les choses essentielles, éclaircir les faits en les débrouillant, raccourcir et resserrer sa prose traînante et incorrecte, et se tenir en garde contre les préjugés de sa secte.

TÉKÉLI (Émeric, comte de), chef des mécontents de Hongrie, naquit en 1658, d'une famille illustre de ce pays. Son père, Etienne Tékéli, avait été mêlé dans la funeste affaire des comtes de Nadasti, de Serin, de Frangipani et de Trattenbach, qui périrent par les derniers supplices en 1671. Le général Spark, à la tête des troupes de l'empereur, l'assiégea dans ses forteresses; il capitula, après avoir fait évader son fils déguisé en paysan, et mourut peu de temps après. Émeric Tékéli sortit alors de sa retraite de Pologne, pour passer en Transylvanie avec quelques autres chefs des mécontents de Hongrie. Son esprit et son courage le rendirent si agréable au prince Abaffi, qu'il devint en peu de temps son premier ministre. On l'envoya au secours des mécontents, qui le reconquirent pour généralissime : ses armes eurent un succès heureux. La cour de Vienne fut alarmée, et s'efforça d'apaiser ces troubles; mais comme elle ne voulut point satisfaire à toutes les demandes de Tékéli, les mécontents recommencèrent la guerre en 1680. Les étendards de ce rebelle portaient cette inscription : *Comes Tekeli, qui pro Deo et patria pugnat*. Sa conduite répondait peu à cette épi-graphie. Il avait exercé ses chiens à chasser et à dévorer les hommes, et avait donné, dans plus d'une occasion, des preuves d'une cruauté atroce; le fanatisme calvinien agitait sa tête autant que l'ambition et l'esprit d'indépendance : son armée fut renforcée par les Tures et les Transylvains. Il se lia avec le pacha de Bude, qui lui fit ôter son bonnet à la hongroise, et lui en fit mettre un à la turque, enrichi de pierreries, dont il le gratifia de la part du grand-seigneur, avec un sabre, une masse d'armes et un drapeau. Quelques-uns disent qu'il lui mit la couronne de Hongrie sur la tête, et le revêtit des habits royaux. par ordre de Mahomet IV, qui se croyait en droit de disposer de cet état. Tékéli, ayant ainsi satisfait son ambition, songea à contenter son amour. Il épousa, au commencement d'août 1682, la princesse Ragotzki, veuve du prince de ce nom, et fille du comte de Serin. Il se joignit aux Tures armés contre l'empire, et repandit la terreur partout. Après avoir tenté, dans une diète tenue l'année d'après à Cassovie, de se raccommo-der avec l'empereur, il unit ses armes à celles du grand-visir Mustapha, qui avait mis le siège devant Vienne. Ce ministre fut vaincu et obligé de se retirer. Dans son désespoir il attribua le mauvais succès de la campagne au comte de Tékéli, qu'il rendit suspect à Mahomet. Tékéli part pour Andrinople, se justifie, et s'assure de plus

en plus la protection du grand seigneur, qui le nomma prince de Transylvanie après la mort de Michel Abaffi, arrivée en 1690. Ce nouveau prince ne put jamais se faire reconnaître, quoiqu'il fit des prodiges de valeur contre le général Heuster, qui défendait cette province pour la cour de Vienne. Après la paix de Carlowitz, en 1699, le comte Tékéli se retira à Constantinople, où il professa la religion catholique, et vécut en particulier jusqu'au 15 septembre 1705, époque à laquelle il mourut dans une maison de campagne que lui avait donnée le grand-seigneur, près de Nicomédie, ayant, avec l'abjuration de ses erreurs, paru prendre des mœurs plus douces, une situation d'esprit plus calme et plus chrétienne. — Il ne faut pas confondre le comte Tékéli, ministre de la Transylvanie, avec Michel TÉKÉLI, qui succéda à Paul Wesselini dans le commandement des mécontents de Hongrie; mais qui, s'étant ensuite adroitement tiré d'affaire, y fut remplacé par le comte de Tékéli: ce qui les a fait souvent confondre, à cause de la ressemblance des noms.

TELEMAQUE, fils unique d'Ulysse et de Pénélope, n'était encore qu'un berceau lorsque son père partit pour le siège de Troie. Dès qu'il eut atteint l'âge de quinze ans, il alla courir les mers, accompagné de Minerve, sous la figure de Mentor, son gouverneur, pour chercher son père, qu'il retrouvait enfin. Ce sont les voyages de ce jeune prince qui ont fourni à Fénelon le sujet de son bel ouvrage intitulé, *Télémaque*.

TÉLÉSILLE, femme illustre d'Argos, dans le Péloponèse, se signala, l'an 557 avant J.-C., en défendant sa patrie avec les autres femmes d'Argos; ce qui engagea les Spartiates, qui ne voyaient pas de gloire à vaincre, à lever le siège. On trouve des fragments de poésies sous son nom dans les *Carmina novem feminarum*, Anvers, 1668, in-8, et dans les *Poetriarum octo fragmenta et elogia*, Hambourg, 1754, in-4; mais on doute avec raison qu'elle en soit l'auteur.

TÉLESPHORE (saint), né dans la Grèce, monta sur le trône de saint Pierre, après le pape Sixte I^{er}, sur la fin de l'an 127, et fut martyrisé le 2 janvier 158.

TELL (Guillaume), est l'un des principaux auteurs de la révolution des Suisses, en 1507. Il naquit à Burghau, canton d'Uri. Gessler, gouverneur de ce pays pour l'empereur Albert, tyrannisait la Suisse. Il fit, entre autres choses, élever sur une place publique, un chapeau, sans doute le chapeau ducal de la maison d'Autriche, devant lequel tous les Suisses devaient se prosterner. Tell ne put cacher son indignation à cette marque de servitude. Gessler, furieux, l'obligea, dit-on, sous peine de mort, d'abattre d'assez loin, d'un coup de flèche, une pomme placée sur la tête d'un de ses enfants. Il eut le bonheur de tirer si juste, qu'il enleva la pomme sans faire de mal à son fils. Après ce coup d'adresse, le gouverneur ayant aperçu une autre flèche cachée sous l'habit de Tell, lui demanda ce qu'il en voulait faire: *Je l'avais prise exprès*, répondit-il, *afin de t'en percer si j'eusse eu le malheur de tuer mon fils*. On dit qu'ayant été mis aux fers,

il s'évada et tua le gouverneur à coups de flèches. Il faut avouer que l'anecdote de la pomme qu'on avait déjà contée d'un soldat goth nommé *Tocho*, est bien suspecte. Haller fils a publié une *Dissertation* pour prouver la fausseté de l'histoire de Tell; Zurlauben et Baltasar en ont défendu l'authenticité. On ne peut disconvenir qu'elle ne soit, pour l'ordinaire, rapportée avec des circonstances qui prêtent beaucoup à la critique. (*Voy. EGILL et TOCRO.*) Les auteurs du *Dictionnaire de la Suisse*, édition de 1788, t. 5, p. 105, après avoir parlé des prétentions que les habitants du canton de Schwitz formèrent contre un monastère placé dans leur voisinage, et un jugement prononcé contre eux par les ducs d'Autriche, conviennent qu'ils pillèrent le couvent et emmenèrent captifs les religieux, et que Frédéric d'Autriche envoya son frère Léopold pour venger cette invasion sacrilège, ce qui donna lieu à la bataille de Morgarten, regardée comme le fondement de la liberté helvétique. On sait d'ailleurs que Louis de Bavière fomentait dans tous les sens les mouvements des Suisses pour affaiblir la puissance d'une maison rivale. (*Voy. MELCHTAL*). L'histoire de Guillaume Tell a été le sujet de plusieurs ouvrages littéraires, entre autres, d'un *Roman* de Florian, d'une *Tragédie* de Lemierre et d'une de Schiller.

TELLEZ (Emmanuel-Gonzalez), professeur de droit à Salamanque, florissait au milieu du xvi^e siècle. On a de lui un *Commentaire sur les Décrétales*, dont l'édition la plus estimée est de 1695, 4 vol. in-fol.

TELLIER (Michel le), fils d'un conseiller en la cour des aides, naquit à Paris, en 1605. Après avoir rempli divers emplois, il fut nommé secrétaire d'état par Louis XIII, et continua à servir utilement l'état, après la mort de ce prince. Ce fut à lui que la reine régente et le cardinal Mazarin donnèrent leur principale confiance, pendant les brouilleries dont la France fut agitée. Le parti des factieux ayant prévalu en 1651, Mazarin se retira, et fut bientôt rappelé. Pendant l'absence du cardinal, le Tellier fut chargé des soins du ministère, que la situation des affaires rendait très-épineux. Après la mort de ce ministre, il continua d'exercer la charge de secrétaire d'état jusqu'en 1666, époque à laquelle il la remit entièrement au marquis de Louvois, son fils aîné, qui en avait la survivance. Sa démission volontaire ne l'éloigna pas du conseil. En 1677, il fut élevé à la dignité de chancelier et de garde des sceaux. Il avait pour lors 74 ans, et en remerciant Louis XIV, il lui dit: *Sire, vous avez voulu couronner mon tombeau*. Son grand âge ne diminua rien de son zèle vigilant et actif. Le Tellier servit beaucoup à affermir le règne de Louis XIV contre les entreprises des protestants; il fut un des principaux moteurs de la révocation de l'édit de Nantes, et s'écria en signant l'édit révocatif: *Nunc dimittis servum tuum, Domine, quia viderunt oculi mei salutare tuum* (*voy. Louis XIV*). Il ne prévoyait pas qu'un siècle après, non-seulement le nouvel édit serait annulé, mais que l'indifférence pour tous les cultes, excepté la haine formelle de la seule religion catholique, dominerait dans une assemblée

populaire, devenue maîtresse de la France, et qu'un ministre calviniste, Rabaut-de-Saint-Etienne, considérerait cette assemblée. Du reste, en ôtant aux calvinistes l'exercice public de leur religion, il ne fit que suivre leur exemple, et pratiquer leur intolérance. « Nous défions, dit un écrivain moderne, » les déclamateurs du jour, de citer un seul pays, » une seule ville où les calvinistes, devenus les » maîtres, aient souffert l'exercice de la religion » catholique. En Suisse, en Hollande, en Suède, en » Angleterre, ils l'ont proscrite, souvent contre la » foi des traités. L'ont-ils jamais permise en France, » dans leurs villes de sûreté? Une maxime chérie » de nos adversaires est qu'il ne faut pas tolérer les » intolérants : or, jamais religion ne fut plus intolérante que le calvinisme; vingt auteurs, même » protestants, ont été forcés d'en convenir. Dès l'origine, en France et ailleurs, les catholiques ont » eu à choisir, ou d'exterminer les huguenots, ou » d'être eux-mêmes exterminés. » Michel le Tellier mourut peu de jours après la signature de l'édit de révocation, en 1685, à 82 ans. Bossuet prononça son oraison funèbre. On y lit ce passage bien digne de la méditation des sages : « Peut-être que prêt à » mourir, on compte pour quelque chose cette vie » de réputation, ou cette imagination de revivre » dans sa famille, qu'on croira laisser solidement » établie. Qui ne voit, mes frères, combien vaines, » mais combien courtes et combien fragiles sont » encore ces secondes vies, que notre faiblesse nous » fait inventer pour couvrir en quelque sorte l'horreur de la mort? *Dormez votre sommeil, riches de la terre, et demeurez dans votre poussière. Ah! si quelques générations, que dis-je? si quelques années après votre mort, vous reveniez, hommes oubliés, au milieu du monde, vous vous hâteriez de rentrer dans vos tombeaux, pour ne voir pas votre nom terni, votre mémoire abolie, et votre prévoyance trompée dans vos amis, dans vos créatures, et plus encore dans vos héritiers et dans vos enfants. Est-ce là le fruit du travail dont vous vous êtes consumés sous le soleil?* » Si on lit cette pièce, pleine d'éloquence et de bonne morale, ce chancelier paraît un juste et un grand homme. Si on consulte les *Annales* de l'abbé de Saint-Pierre, c'est un lâche et dangereux courtisan, un calomniateur adroit; mais le suffrage de cet abbé est très-suspect à l'égard des hommes qui avaient un peu trop de zèle et de religion à son gré: on sent bien qu'un ministre qui a coopéré à la proscription des sectaires, ne peut être qu'un scélérat au jugement d'un philosophe anti-chrétien. Voy. la réflexion du P. Bourdaloue sur les éloges et les injures des gens de parti, art. ARNAULD Antoine, et VINCENT de PAUL.

TELLIER (François-Michel le), marquis de Lotvois, fils du précédent, naquit à Paris en 1641. Il fut reçu en survivance de la charge du ministère de la guerre en 1666. Son activité, son application et sa vigilance lui méritèrent la confiance du roi et lui procurèrent tous les jours de nouvelles faveurs, dont il se servit pour former des établissements utiles, faire fleurir le commerce et les arts. Ses grands talents éclatèrent surtout dans les affaires de la guerre. La discipline rendue plus sévère de jour

en jour par l'austérité inflexible du ministre, enchaînait tous les officiers à leur devoir. Il avait si bien banni la mollesse des armées françaises, qu'un officier ayant paru à une alerte en robe de chambre, son général la fit brûler à la tête du camp, comme une superfluité indigne d'un homme de guerre. L'artillerie, dans laquelle il exerça lui-même plus d'une fois la charge de grand-maitre, fut servie avec plus d'exactitude que jamais; et des magasins, établis pas ses conseils dans toutes les places de guerre, furent fournis d'une quantité prodigieuse d'armes et de munitions, entretenues et conservées avec le dernier soin. La force de son génie et le succès de ses plus hardies entreprises lui acquirent un ascendant extrême sur l'esprit de Louis XIV; mais il abusa de sa faveur. Il traitait ce prince avec une hauteur qui le rendit odieux. Au sortir d'un conseil où le roi l'avait très-mal reçu, il rentra dans son appartement, et expira, à ce que l'on a dit, de douleur et de chagrin, le 16 juillet 1691, à 50 ans. « Le public, » dit un historien qui veut toujours que la mort des grands ne soit point naturelle, « pré-tendit qu'il avait été empoisonné; mais ces bruits, » qu'on sème pendant deux jours, n'existent plus » au troisième, et la postérité ne les apprend que » par le soin qu'on a pris de les détruire. » Il ne fut regretté ni par le roi, ni par les courtisans. Son esprit dur, son caractère hautain, avaient indisposé tout le monde contre lui. On a souvent cité ce passage d'une lettre de madame de Sévigné, au sujet de la mort subite de ce ministre : « Il n'est donc » plus, ce ministre puissant et superbe dont le moi occupait tant d'espace, était le centre de tant de choses! Que d'intérêts à démêler, d'intrigues à suivre, de négociations à terminer.....! O mon Dieu! encore quelque temps! je voudrais humilier le duc de Savoie, écraser le prince d'Orange; » encore un moment...! Non, vous n'aurez pas ce moment, pas un seul moment, il faut partir. » On lui a reproché surtout les cruautés, les ravages horribles exercés dans le Palatinat. On ne peut douter qu'il n'eût conçu le barbare projet de faire un désert de toute la frontière de l'Allemagne, puisque ces horreurs s'exercèrent précisément dans cette contrée, et qu'en Italie, dans les Pays-Bas, en Espagne, les Français s'acquiescèrent au contraire la réputation de guerriers très-humains. (*Voy. TURKESNE.*) Mais quelques reproches qu'on ait faits à sa mémoire, ses talents ont été plus utiles à la France que ses fautes ne lui ont été funestes. On ne trouva dans aucun des ministres qui le remplacèrent, cet esprit de détail, qui ne nuit point à la grandeur des vues; cette prompte exécution, malgré la multiplicité des ressorts; cette fermeté à maintenir la discipline militaire; ce profond secret, qui dérobaient le but des opérations à ceux même qui les exécutaient; ces instructions savantes qui dirigeaient un général, et qui ne gênaient que Turkenne; cette connaissance des hommes, qui savait les approfondir et les employer à propos. Nous avons sous son nom un *Testament politique*, 1693, in-12, et dans le *Recueil des Testaments politiques*, 4 vol. in-12. C'est Courtilz qui est l'auteur de cette rapsodie, d'après laquelle il ne faut pas juger le

marquis de Louvois. Après sa mort, il parut une espèce de drame satirique contre lui, intitulé *Le marquis de Louvois sur la sellette*, Cologne, 1695, in-12. C'est une pièce pitoyable, qui vaut encore moins que le Testament de Courtlitz. On peut consulter, sur la vie de Louvois, les *Mémoires ou Essai pour servir à l'histoire de sa vie*, Amsterdam, 1740, in-12. Le marquis de Louvois laissa des biens immenses, qui venaient en partie de sa femme, Anne de Souvry, marquise de Courtanvaux, la plus riche héritière du royaume. Il en eut plusieurs enfants, entre autres, François-Michel le Tellier, marquis de Courtanvaux, mort en 1721, et père de Louis César, marquis de Courtanvaux. Celui-ci prit le nom et les armes de la maison d'Estrées. Voy. ESTRÉES.

TELLIER (Charles-Maurice le), archevêque de Reims, commandeur de l'ordre du Saint-Esprit, docteur et proviseur de Sorbonne, conseiller d'état ordinaire, etc., né à Turin en 1642, était frère du précédent. Il se distingua par son zèle pour les sciences et pour l'observation de la discipline ecclésiastique. Il eut des différends assez vifs avec les réguliers de son diocèse; et, en rendant justice à la pureté de ses vues, on ne peut se dissimuler qu'il n'ait mis dans ses démarches trop d'ardeur, et quelquefois de l'inconsidération. Son caractère était dur et inflexible, et ses résolutions s'en ressentirent. Il mourut subitement à Paris en 1710, à 68 ans. Il défendit qu'on ouvrit son corps, et qu'on lui fit aucune oraison funèbre. Il laissa aux chanoines réguliers de l'abbaye de Sainte-Geneviève de Paris sa belle bibliothèque, composée de cinquante mille volumes.

TELLIER (Michel le), jésuite, né près de Vire, en Basse-Normandie, en 1643, professa avec succès les humanités et la philosophie. Il était provincial de la province de Paris, lorsque le P. de la Chaise, confesseur du roi, mourut. Il fut nommé pour le remplacer. C'était un homme ardent, inflexible, et surtout décidé à contribuer, autant qu'il dépendait de lui, à terminer les malheureuses querelles qui affligeaient l'église de France. On lui attribue la première idée du stratagème de Douai, correspondance déguisée, qui servit à dévoiler les secrets du parti, mais qui n'était pas trop d'accord avec la simplicité chrétienne. Il s'opposa avec force à l'humour dogmatisant du P. Quesnel, se déclara pour la bulle *Unigenitus*, et engagea Louis XIV à la maintenir par son autorité. On sent bien qu'après cela les jansénistes ne l'ont pas épargné, et qu'il serait difficile d'ajouter aux atrocités qu'ils en ont racontées. Presque tous les faiseurs de mémoires historiques les ont copiés, et n'ont répété que ce qu'ils avaient appris dans Saint-Simon, Dorsanne et Villefore, quoiqu'on trouve dans leurs récits des anachronismes et des faussetés évidentes. Son zèle fut cependant plus actif qu'efficace; la charrie que le roi fit passer sur les ruines de Port-Royal, ne ruina pas le parti, qui continua d'agiter l'Eglise et l'état. Ses menées plus sourdes, mais plus libres depuis la destruction des jésuites, ou plutôt depuis que l'indifférence en matière de religion a fait perdre de vue les causes qui la troublent; son

existence couverte enfin de l'idée de *fantôme*, sous laquelle il a toujours voulu être envisagé; les progrès étonnants, et pour ainsi dire subits, qu'il a faits dans des pays où son nom était à peine connu, etc., ont produit et préparent encore des événements dont la plupart des spectateurs, et même des acteurs, ne soupçonnent pas le principe. *Nous écrivions cela en 1784.* (Voy. FILLEAU, JANSENIS, MARANDÉ, MONTGERON, PARIS, RICHER, ROCHE Jacques, VERGER.) Après la mort de Louis XIV, son confesseur fut exilé à Amiens, puis à la Flèche, où il mourut en 1719, à 76 ans. Ce jésuite était très-instruit, il était membre de l'académie des belles-lettres. On a de lui plusieurs ouvrages: une *Edition de Quinte-Curce*, à l'usage du Dauphin, 1678, in-4; *Défense des nouveaux chrétiens et des missionnaires de la Chine, du Japon et des Indes*, in-12. Ce livre fut attaqué par Arnould, et censuré à Rome à cause du peu de ménagement que l'auteur avait eu pour des adversaires respectables, et des sorties trop violentes qu'il s'était cru permises contre les détracteurs des nouvelles chrétientés. *Observations sur la nouvelle défense de la version française du nouveau Testament*, imprimées à Mons et à Rouen, 1684, in-8, solides et savantes. Le fameux Arnould y était attaqué personnellement d'une manière qui lui devait être bien sensible; cependant, lui qui répondait à tout, n'y répliqua point; son silence parut étrange, et les raisons qu'il en donna ensuite dans le 5^e tome de la *Morale pratique*, satisfirent peu de gens, au rapport de Bayle. Plusieurs écrits polémiques.

TEMPESTA (Antonio), peintre et graveur de Florence, né en 1555, est mort en 1650. Strada, qui fut son maître, lui donna du goût pour peindre les animaux, genre dans lequel il a excellé. Son dessin est un peu lourd; mais ses compositions prouvent la beauté et la facilité de son génie. Sa gravure est inférieure à sa peinture. On a de lui, tant en tableaux qu'en estampes, beaucoup de sujets de batailles et de chasses.

TEMPLE (le chevalier Guillaume), né à Londres en 1628, et petit-fils d'un secrétaire du comte d'Essex, voyagea en France, en Hollande et en Allemagne. De retour dans sa patrie, gouvernée par l'usurpateur Cromwell, il se retira en Irlande, où il se consacra à l'étude de la philosophie et de la politique. Après que Charles II fut remonté sur le trône de ses pères, le chevalier Temple retourna à Londres, et fut employé dans des affaires importantes. Une des négociations qui fit le plus d'honneur à son habileté, fut celle de la triple alliance qui fut conclue en 1662, entre l'Angleterre, la Hollande, et la Suède. Ces trois puissances étaient pour lors amies de la France; cependant il parvint à les réunir contre elle. Il avait formé lui-même le plan de cette ligue. Le chevalier Temple, qui regardait cette confédération comme le salut de l'Europe, effrayé des entreprises de Louis XIV, passa en Allemagne, pour inviter l'empereur et les princes à y accéder; mais il eut bientôt le chagrin de voir que sa cour ne partageait pas son zèle, et qu'elle était même sur le point de rompre avec la Hollande. Il fut donc rappelé, et Charles II se ligu

avec la France pour écraser les Provinces-Unies. Il se trouva, en 1668, aux conférences d'Aix-la-Chapelle, en qualité d'ambassadeur extraordinaire; et à celles de Nimègue en 1678. Après avoir conclu ce dernier traité, il retourna en Angleterre, où il fut admis au conseil du roi, et disgracié peu de temps après. Il se retira dans une terre du comté de Sussex, et y mourut en 1698, à 70 ans. Par une clause assez bizarre de son testament, il ordonna que son cœur serait déposé dans une boîte d'argent, et qu'on l'entermerait sous le cadran solaire de son jardin. Cet homme célèbre, avec de grands talents, du zèle, une rare habileté, avait de grands défauts. Il était vain et violent, et quoiqu'il fût naturellement vif et gai, son orgueil rendait son humeur fort inégale. Nous avons de lui : des *Mémoires* depuis 1672, jusqu'en 1692, La Haye, 1692, in-12. Ils sont utiles pour la connaissance des affaires de son temps. *Observations sur les Provinces-Unies des Pays-Bas*, 1692, in-8, assez intéressantes, mais pleines de pensées fausses et répréhensibles sur la religion; *Introduction à l'Histoire d'Angleterre*, 1695, in-12. C'est une mauvaise ébauche d'une histoire générale. Des *Lettres*, qu'il écrivit pendant ses dernières ambassades, trad. en franç. 1700, 5 vol. in-12; des *Mélanges*, 2 vol. in-8, dans lesquels on trouve quelques bons morceaux, et un plus grand nombre de mauvais. Les ouvrages de Temple ont été réimprimés, en 1814, 4 vol. in-8, et précédés d'une vie de ce diplomate.

TENA (Louis de), de Cadix, docteur et chanoine d'Alcala, puis évêque de Tortose, mourut en 1622. On a de lui : *Commentaria et disputationes in epistolam D. Pauli ad Hebræos*, réimprimés à Londres, 1661, in-fol. Il excelle particulièrement dans les prolégomènes et les tableaux généraux des livres qu'il explique. *Isagoge in sacram Scripturam*, in-fol.; ces ouvrages sont savants, mais écrits d'un style négligé.

TENCIN (Pierre GUÉRIN de), né à Grenoble en 1680 d'une famille de magistrature, devint prieur de Sorbonne, docteur et grand-vicaire de Sens, accompagna en 1721 le cardinal de Bissy à Rome, en qualité de conclaviste; et après l'élection d'Innocent XIII, fut chargé des affaires de France près du saint Siège. Ses services le firent nommer archevêque d'Embrun en 1724; il y tint, en 1727, un fameux concile contre Soanen, évêque de Senez : concile qui lui a fait donner tant d'éloges par les catholiques, et tant de malédictions par les jansénistes. Ayant obtenu la pourpre en 1759, sur la nomination du roi Jacques, il devint archevêque de Lyon en 1748, ministre d'état deux ans après. On croyait qu'il avait été appelé à la cour pour remplacer le cardinal de Fleury; mais les espérances du public ayant été trompées, il se retira dans son diocèse, où il se fit aimer par sa charité pastorale, en répandant dans le sein des indigents d'abondantes aumônes. Il y mourut en 1758, à 79 ans. On a de lui des *Mandements* et des *Instructions pastorales*.

TENCIN (Claudine - Alexandrine GUÉRIN de), femme célèbre par son esprit philosophique et les dérégléments de ses mœurs, sœur du précédent,

naquit à Grenoble en 1681. Destinée à l'état religieux, elle entra dans le monastère de l'ordre de Saint-Dominique, de Mont-Fleury, près de Grenoble; mais dégoûtée du cloître, elle parvint à être nommée chanoinesse du chapitre de Neuville, près de Lyon. Elle quitta encore Neuville et vint à Paris, où douée d'un esprit peu commun et d'une figure agréable, elle se lia avec tous les beaux-esprits de son temps, et s'attacha surtout au cardinal Dubois, qui ne négligea pas la fortune de la nouvelle Aspasia. Elle prit part à la folie épidémique du système de Law, et cette folie lui fut avantageuse. Pour paraître plus convenablement dans le monde, elle sollicita de Rome un bref qui confirmât sa sortie du couvent, et elle l'obtint par la médiation de Fontenelle; mais comme le bref avait été rendu sur un faux exposé, il ne fut point exécutoire. M^{me} de Tencin n'en resta pas moins à Paris; sa maison était fréquentée par les premiers littérateurs de la capitale, et c'est dans cette espèce d'académie qu'on prononçait le jugement de tous les nouveaux ouvrages qui paraissaient. Ce jugement était d'autant plus important pour un auteur, que madame de Tencin, par ses liaisons avec le ministre Dubois, était, en quelque sorte, la dispensatrice des grâces. Cet ascendant ne fut pas d'une bien longue durée, et le public appela parfois de ses avis. Cependant on craignait de l'avoir pour ennemie, et on était sûr qu'au moins par vanité elle aurait rendu service. Insinuante, flatteuse, la douceur même de ses manières avait quelque chose d'emprunté; c'est pourquoi cette douceur fut appelée par plusieurs hommes de talent de la fausseté et de la perdition. On vantait l'affabilité de son caractère devant l'abbé Trublet : « Oui, dit-il, si elle avait intérêt de vous » empoisonner, elle choisirait le poison le plus » doux. » Duclos, qui avait été un de ses intimes, parle de son caractère avec bien plus d'égards; mais il n'a pas le même ménagement quand il dévoile les torts de sa conduite. Un de ses amis pour lequel elle a montré plus d'empressement est le célèbre Montesquieu. Quand il fit paraître son ouvrage de *l'Esprit des lois*, craignant qu'un livre aussi sérieux n'obtint qu'un succès tardif ou éphémère, dans un temps où l'on ne s'occupait guère que de frivolités, elle en prit un nombre considérable d'exemplaires dont elle fit des présents, et donna ainsi la première impulsion à la gloire de l'auteur. Tout en s'occupant de littérature, madame de Tencin aimait beaucoup à s'immiscer dans la politique, et, douée de presque tous les genres d'esprit, celui qu'elle appréciait le plus était l'esprit des affaires. « Elle aimait mieux parler d'intrigues que de littérature, » dit un écrivain qui l'avait assez connue, « et préférerait faire entrer un » de ses amis dans le ministère, que dans l'académie. » Quelques aventures plus malheureuses vinrent troubler son repos. De la Fresnaye, conseiller au grand-conseil, soit par jalousie, soit pour avoir été rebuté par M^{me} de Tencin, se suicida ou fut tué dans son appartement. Poursuivie comme ayant trempé dans ce meurtre, elle fut conduite au Châtelet et ensuite à la Bastille; mais elle se fit décharger de l'accusation, et on lui rendit sa li-

berté. M^{me} de Tencin entra triomphante au milieu de ses admirateurs, qu'elle appelait ses *Bêtes*, et qu'elle sut se conserver jusqu'à une extrême vieillesse : elle leur donnait tous les ans pour éternelles une culotte de velours. Un écrivain périodique assure qu'il n'y avait pas eu moins de 4000 culottes de cette étoffe ainsi usées au service scientifique de cette grande amie des talents. *De semblables dons*, dit l'éditeur de ses Œuvres, *étaient aussi peu décents de la part d'une femme, que vils pour ceux qui daignaient les prendre*. Son caractère, ses principes, ses manières ne se démentirent jamais ; elle fut toujours la même jusqu'au moment de sa mort, arrivée à Paris en 1749, à 68 ans. Elle a laissé les ouvrages suivants : le *Siège de Calais*, in-12. Ce roman est assez bien écrit, et on y remarque, en général, le ton de la bonne compagnie ; mais le plan est mal conçu, les épisodes, les personnages, les aventures y sont multipliés, et il pêche surtout par la conduite et l'in vraisemblance des événements. Outre ces défauts, on peut en blâmer d'autres non moins remarquables, comme des idées trop libres ou licencieuses, que l'auteur cherche en vain à cacher sous des expressions fines et délicates. Cependant cet ouvrage eut beaucoup de succès. *Mémoires du comte de Comminges*, in-12. On y trouve de l'intérêt, un style assez rapide ; mais c'est le roman le plus propre à enflammer l'imagination et le cœur de la jeunesse, en lui fournissant les dangereux exemples des passions les plus violentes. C'est un livre du genre sombre, sans vraisemblance, sans but utile et raisonnable, comme presque toutes les productions de cette espèce. L'imprudence, le désespoir, sont les grands agens de cette fable, où il entre plus d'un épisode répréhensible, et des contradictions saillantes. Il a servi de sujet à d'Arnaud pour sa tragédie du même nom. Pont-de-Vesle, neveu de madame de Tencin, a eu part à cet ouvrage et au précédent. *Les Malheurs de l'amour*, 2 vol. in-12 ; livres non moins dangereux que le *Siège de Calais*. On prétend que c'est à peu près l'histoire galante de l'auteur ; et en ce cas, sa réputation aurait plus gagné à n'être pas rendue publique. *Anecdotes d'Edouard II*, 1776, in-12 ; ouvrage posthume. Les Œuvres de madame de Tencin ont été imprimées avec une *Notice* sur sa vie, à Paris, 1786, 7 vol. in-12. Le recueil de ses *Lettres* a été publié en 1804, et se trouve aussi dans la *Collection des lettres de plusieurs femmes illustres*.

TENDE (Gaspard de), petit-fils de Claude de Savoie, comte de Tende et gouverneur de Provence, servit avec distinction en France, dans le régiment d'Aumont. Il fit ensuite deux voyages en Pologne, où il acquit beaucoup de connaissances des affaires. On a de lui : un *Traité de la traduction*, sous le nom de l'*Etang*, Paris, 1660, in-8. *Relation historique de Pologne*, sous le nom de *Hauteville*, in-12. Ces deux ouvrages eurent quelque cours. L'auteur mourut à Paris en 1697, à 79 ans.

TENIERS (David), dit le *Vieux*, peintre, né à Anvers en 1582, mort à Bruxelles en 1649, apprit les principes de la peinture sous Rubens. Le désir de voyager le fit sortir de cette école, et il alla à Rome, où il demeura durant dix années. Ce peintre a tra-

vaillé en Italie dans le grand et dans le petit. Il a peint dans le goût de ses maîtres, flamand et italien ; mais à son retour à Anvers, il prit pour sujets de ses tableaux, des buveurs, des chimistes et des paysans, qu'il rendait avec beaucoup de vérité.

TENIERS (David), dit le *Jeune*, né à Anvers en 1610, mort dans la même ville en 1694, était fils du précédent et son élève ; mais il surpassa son père par son goût et par ses talents. Teniers le Jeune jouit, de son vivant, de toute la réputation, des honneurs et de la fortune dus à son mérite et à ses bonnes qualités. L'archiduc Léopold-Guillaume lui donna son portrait attaché à une chaîne d'or, et le fit gentilhomme de sa chambre. La reine de Suède lui offrit aussi son portrait. Les sujets ordinaires de ses tableaux sont des scènes réjouissantes. Ses ciels sont très-bien rendus, et d'une couleur gaie et lumineuse. Il peignait les arbres avec une grande légèreté, et donnait à ses petites figures une âme, une expression et un caractère admirables. Ses tableaux sont comme le miroir de la nature ; elle ne peut être rendue avec plus de vérité. On estime particulièrement ses petits tableaux ; il y en a qu'on appelle des *Après-Soupers*, parce que ce peintre les commençait et les finissait le soir même. On ne doit pas oublier son talent à imiter la manière des meilleurs maîtres ; ce qui l'a fait surnommer le *singe* de la peinture. Il a quelquefois donné dans le gris et dans le rougeâtre ; on lui reproche aussi d'avoir fait des figures trop courtes, et de n'avoir pas assez varié ses compositions. On a beaucoup gravé d'après les ouvrages de Teniers. Il a lui-même gravé plusieurs morceaux. Le musée royal de Paris possède de ce maître quatorze tableaux, parmi lesquels on remarque : les *Œuvres de miséricorde*, l'*Enfant prodigue*, une *Tentation de saint Antoine*, la *Chasse au héron*, un *Joueur de cornemuse*, et la *Noce du village*.

TENISON (Thomas), né en 1656 à Cottenham, dans le comté de Cambridge, fut fait évêque de Lincoln, puis archevêque de Cantorbéry, sacra le roi Georges I^{er}, et mourut peu après, en 1713. On a de lui : *Traité de l'idolâtrie*, 1678, in-4 ; *Examen de la croyance de Hobbes* ; Plusieurs ouvrages contre l'Eglise catholique, entre autres, *Pyrrhonisme de l'Eglise romaine*. Il reproche à cette Eglise ce qui convient parfaitement à sa secte, comme à toutes les autres, puisque n'ayant point de règle de foi, elles doivent nécessairement conduire au pyrrhonisme. Voy. SERVET.

TENTZEL (André), fameux médecin allemand du xvi^e siècle, publia un *Traité* curieux, dans lequel il décrit fort au long, non-seulement la vertu des momies et leurs propriétés, mais aussi la manière de les composer et de s'en servir dans les maladies. Les momies que les droguistes vendaient autrefois venaient du Levant. C'étaient des cadavres embaumés avec des aromates résineux, et le bitume de judée, et séchés au four. On employait des parties de ces momies pour déterger et résister à la gangrène. Toute la vertu qu'on a pu leur supposer ne venait que des aromates dont elles étaient empreintes, et point du tout de la chair humaine, comme quelques ignorants l'ont prétendu.

TENTZEL (Guillaume-Ernest), né à Arnstadt en Thuringe, en 1639, mourut en 1707, à 49 ans. C'était un homme entièrement livré à l'étude et à la littérature, et qui se consolait avec les Muses des rigueurs de la fortune. Quoiqu'il fût assez pauvre, il parut toujours content de son sort. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels on distingue : *Saxonica numismatica*, en latin et en allemand, 1703, 4 vol. in-4; *Supplementum historiae gothæ*, 1701 et 1716, 3 vol. in-4. Il y a beaucoup d'érudition dans ces deux livres; mais l'auteur n'a pas l'art d'être précis et de ne choisir que l'utile; *Exercitationes selectæ*, Leipsig et Francfort, 1692, in-4.

TERAMO (Jacques de). V. PALLADINO.

* **TERCIER** (Jean-Pierre), habile diplomate, né en 1704, à Paris, était fils d'un Suisse du canton de Fribourg. Il étudia le droit, et apprit les langues anciennes et modernes. Il accompagna, en qualité de secrétaire, le marquis de Monti dans son ambassade de Pologne. Après la mort du roi Frédéric-Auguste, la France voulut remettre Stanislas sur le trône, et Tercier contribua beaucoup à l'accomplissement de ces vues. Le monarque traversa toute l'Allemagne sans être reconnu, et fut reçu par le peuple polonais avec des acclamations de joie; mais, attaqué par les forces réunies de la Russie et de l'Allemagne, Stanislas se vit contraint de quitter définitivement son royaume. Tercier lui procura les moyens de s'échapper, mais ce fidèle serviteur tomba au pouvoir du général Munich, qui le jeta en prison. Après avoir été trainé de cachot en cachot pendant 18 mois, il revint en France, au moment où Louis XV venait de céder la Lorraine à Stanislas, dont il épousait la fille. Il fut d'abord employé sans titre dans les affaires du ministère, accompagna le comte de Saint-Séverin aux conférences d'Aix-la-Chapelle, et fut chargé de dresser les articles préliminaires de la paix; enfin il fut fait premier commis des affaires étrangères et nommé censeur royal. L'approbation qu'il donna en cette qualité au livre de l'*Esprit* lui attira une sorte de disgrâce qu'il supporta sans murmure. Sa retraite de la cour cependant ne le fit point oublier : le duc de Choiseul le chargea de rédiger une suite de *Mémoires historiques sur les négociations* pour l'instruction du Dauphin. Cet ouvrage se trouve en manuscrit dans le dépôt des affaires étrangères. Il mourut à Paris, le 21 janvier 1767. Il savait le latin, l'arabe, le turc, l'allemand, le polonais, l'italien, l'espagnol, le français et l'anglais. On a de lui plusieurs *Mémoires* dans le Recueil de l'Académie des belles-lettres dont il était membre depuis 1747.

** **TERCY** (François-Anne), poète élégant et facile, né en 1775 à Lons-le-Saunier, était le beau-frère de Ch. Nodier (voy. ce nom). Nommé en 1812 secrétaire général de l'intendance des provinces illyriennes, il remplit deux ans après à Craimbouurg les fonctions de Sous-Préfet, et se signala contre les Autrichiens à la défense du pont de cette ville. Pendant les cent-jours, il passa à la sous-préfecture de Neuchâteau (Vosges), et perdit sa place à la seconde restauration. Paralysé depuis

quinze ans, il mourut au Mans, le 1^{er} octobre 1841. On lui doit plusieurs pièces de poésies auxquelles les circonstances avaient donné de l'intérêt : *Épithalame de Napoléon et de Marie-Louise*, Paris, 1810, in-4; *la Naissance du roi de Rome*, idylle, 1811, gr. in-4; *la Mort de Louis XVI*, 1816, in-8; *la Mort et l'apothéose de Marie-Antoinette*, 1817, in-8; *la mort de Louis XVII*, 1818, in-4; *le Cyclope*, idylle, 1820, in-4; *la princesse Marie*, vision, 1839, in-8; *le Baptême du comte de Paris*, 1841, in-8. Il a laissé des manuscrits, parmi lesquels se trouve un *Dictionnaire de la prononciation de tous les mots français*, dont la publication serait utile aux étrangers qui apprennent notre langue, etc. Il possédait en philologie des connaissances étendues qu'il devait à des études longues et sérieuses. Sa veuve, madame Tercy (Fanny Messageot), retirée à Quintinye, dans le Jura, est auteur de romans et de nouvelles irréprochables de style et de moralité.

TERENCE (Publius-Terentius-Affer), né à Carthage, vers l'an 192 ou 193 avant J.-C., fut enlevé par les Numides dans les courses qu'ils faisaient sur les terres des Carthaginois. Il fut vendu à Terentius-Lucanus, sénateur romain, qui le fit élever avec beaucoup de soin, et l'affranchit fort jeune. Ce sénateur lui donna le nom de *Térence*, suivant la coutume qui voulait que l'affranchi portât le nom du maître dont il tenait sa liberté. Nous avons six *Comédies* de Térence. Son style est d'une simplicité si noble, d'une élégance et d'une pureté si parfaites, qu'on attribua ses ouvrages aux grands de Rome qui parlaient le mieux leur langue, à Scipion l'Africain et à Lélius, dont il était l'ami particulier; aussi Cicéron en fait un grand éloge. De tous les auteurs latins, c'est celui qui a le plus approché de la manière des Grecs, soit dans le tour des pensées, soit dans le choix de l'expression; mais on lui reproche de n'avoir été le plus souvent que leur traducteur. Il n'a point sali ses ouvrages par les obscénités dégoûtantes d'Aristophane et de Plaute; mais le langage en est très-passionné, et la lecture en est peut-être plus dangereuse pour les jeunes gens. Térence sortit de Rome n'ayant pas encore 35 ans; on ne le vit plus depuis. Il mourut vers l'an 139 avant J.-C. Nous avons une *Vie* de Térence, écrite par Suetone, et, selon quelques-uns, par Elius Donat. Ses six *Comédies* sont : l'*Andrienne* (166 ans avant J.-C.); l'*Hécyre* ou la *Belle-Mère* (163); l'*Heautontimorumenos* ou l'*homme qui se punit lui-même* (165); le *Thormon* (161); l'*Eunuque* (161); les *Adelphes* (160). Elles ont été plusieurs fois imprimées. En 1779 on comptait déjà 593 éditions de Térence, qui semblaient dignes d'être remarquées, et dont le catalogue se trouve dans celle de Deux-Ponts, 1779, 2 vol. in-8. Madame Dacier a donné, en 1717, une édition latine, avec sa Traduction française et des notes, en 3 vol. in-8. L'abbé le Monnier en a publié une nouvelle, 1770, 3 vol. in-8, et 3 vol. in-12, qui a été réimprimée en 1820. Auger en a donné une édition qu'il a fait précéder d'un *Essai sur la Comédie latine et en particulier sur Térence*. 1825, 6 vol. in-18. En 1806, il a paru une traduction de Térence, en vers français de M.-H.-G. Duchesne qui a eu peu de succès.

TERENTIUS (Jean-Gerhard), professeur de langue hébraïque à Franeker, né près de Leuwarden vers 1600, mort fort pauvre en 1677, a publié : *Meditationes philologico-hebrææ*, Franeker, 1634, in-12; *Liber Jobi, chaldaice, latine et græce cum notis*, 1662, in-4; *Gymnasium chaldaicum*, 1664, in-12; *Epitome grammaticæ hebrææ Joannis Buxtorf*, 1665, in-12. Térentius donnait aussi dans les fausses vues du massorétisme.

* **TÉRISSE** (François-Christophe), né à Nantes, en 1704, mort à Rouen en 1780, chanoine et vicaire général, a publié : *Mémoire sur l'origine de l'abbaye de Saint-Victor, au pays de Caux*, 1745, in-4; *Justification de ce mémoire*, 1745, in-8; *Quatre mémoires sur la question : Si un religieux de l'ordre de Cîteaux est apte à posséder un bénéfice de l'ordre de Saint-Benoît*, 1755, 1754 et 1753, in-4; *Mémoire pour les doyens, chanoines et chapitre de l'église de Rouen, contre les curés de la même ville*, 1760, in-4; *Défense des droits de l'église de Rouen*, 1764, in-4; *Mémoire historique sur les marbres employés à la décoration de l'entrée au chœur de l'église de Rouen*, 1777, in-4; *Lettres sur la présence de Notre-Seigneur J.-C. dans l'eucharistie*.

* **TERNAUX** (Guillaume-Louis), célèbre industriel français, naquit à Sedan en 1765. Chargé à l'âge de quatorze ans de diriger seul la maison de son père, il fit preuve d'une capacité qui se rencontre rarement chez des hommes d'un âge mûr. Il jura fidélité à la constitution de 1791, mais évita tous les excès de la révolution. Accusé en 1795 d'avoir contribué à faire arrêter à Sedan le commissaire de la Convention, il fut mis hors la loi par le tribunal révolutionnaire, et contrainit de prendre la fuite pour se soustraire à l'échafaud. Rentré en France, il se prononça contre le consulat à vie, et plus tard contre l'empire. Pendant les cents-jours, il suivit les Bourbons dans leur exil et revint avec eux. Appelé à la chambre des députés en 1818 et en 1827, il figura dans les rangs de l'opposition modérée; en 1821 le roi Louis XVIII lui avait offert le titre de baron. Ternaux mourut à Sedan le 1^{er} avril 1855. Ses principaux titres à la reconnaissance publique en ce qui concerne les progrès de l'industrie, sont les perfectionnements admirables introduits par lui dans la fabrication des étoffes de laine, et surtout des châles dit *cachemires*, à l'occasion desquels il conçut et réalisa le projet de naturaliser en France la race des chèvres du Thibet dont le poil est employé chez les Orientaux à confectionner ces tissus. On lui doit encore l'invention de plusieurs machines très-utiles à l'industrie manufacturière, et l'établissement, à l'instar de l'Italie et de l'Espagne, des *silos* ou souterrains, destinés à conserver les grains avec une économie considérable dans les frais. Peu remarquable comme improvisateur, il ne produisit de l'effet à la tribune que par ses discours écrits dont la plupart ont été imprimés. On cite de lui deux brochures : *Le vœu d'un patriote sur les assignats*, 1790, in-8; *Mémoire sur l'approvisionnement de la capitale*, destiné à prévenir le retour des malheurs qu'avait occasionnés la disette de 1816 et 1817.

TERRASSON (André), prêtre de l'Oratoire, fils aîné d'un conseiller en la sénéchaussée et présidial

de Lyon sa patrie, parut avec éclat dans la chaire; il prêcha le carême de 1717 devant le roi, puis à la cour de Lorraine, et ensuite deux carêmes dans l'église métropolitaine de Paris, et toujours avec le succès le plus flatteur. Il joignait à une belle déclamation une figure agréable. Son dernier carême dans cette cathédrale lui causa un épuisement dont il mourut en 1725. On a de lui des *Sermons*, 1726 et 1756, 4 vol. in-12. Son éloquence a autant de noblesse que de simplicité, et autant de force que de naturel. Il plaît, parce qu'il ne cherche point à plaire. On ne le voit point employer ces pensées qui n'ont d'autre mérite qu'un faux brillant, ni ces tours recherchés, si fréquents dans nos orateurs modernes, et plus dignes d'un roman que d'un sermon.

TERRASSON (Jean), frère du précédent, né à Lyon en 1670, fut envoyé par son père à la maison de l'institution de l'Oratoire, à Paris. Il quitta cette congrégation presque aussitôt qu'il y fut entré; il y rentra de nouveau et en sortit pour toujours. Son père, irrité de cette inconstance, le réduisit par son testament à un revenu très-médiocre. Terrasson, loin de s'en plaindre, n'en parut que plus gai. L'abbé Bignon, instruit de son mérite, lui obtint une place à l'académie des sciences en 1707 et en 1721 une chaire au Collège royal, qu'il remplit jusqu'à sa mort, arrivée en 1750. Il avait remplacé, en 1752, à l'académie française, le comte de Morville. Ses ouvrages sont : *Dissertation critique sur l'Iliade d'Homère*, 1715, 2 vol. in-12, pleines de paradoxes et d'idées bizarres. Egaré par une fausse métaphysique, il analyse froidement ce qui doit être senti avec transport; *La philosophie applicable à tous les objets de l'esprit et de la raison*, 1754, 2 vol. in-12; ouvrage plein d'excellentes réflexions, dignes d'un philosophe chrétien; on y voit dans plusieurs endroits combien l'auteur était ennemi de la fausse sagesse qui s'élève contre la religion, la grande institutrice et consolatrice des hommes; et de l'esprit de parti qui égara un de ses frères. *Séthos*, roman, 1751, 3 vol. in-12, plein d'un grand nombre de caractères, de traits de morale, de réflexions fines, et de discours quelquefois sublimes; une *Traduction* de Diodore de Sicile, 1757-44, ou 1777, 7 vol. in-12, accompagnée de préface, de notes et de fragments. Cette version est aussi fidèle qu'élégante. On prétend que l'abbé Terrasson ne l'entreprit que pour prouver combien les anciens étaient crédules : dans ce cas, il aurait mieux réussi dans ses vues en traduisant Hérodote ou Ctésias. Une de ses maximes était : *Qu'y a-t-il de plus crédule? l'ignorance. Qu'y a-t-il de plus incrédule? l'ignorance*.

TERRASSON (Gaspard), frère des précédents, naquit à Lyon en 1680. A l'âge de 18 ans, il entra à l'Oratoire, où il s'appliqua d'abord à l'étude de l'Ecriture et des Pères. Après avoir professé les humanités et la philosophie, il se consacra à la prédication, et s'acquitt bientôt une réputation supérieure à celle dont son frère avait joui. Il prêcha à Paris pendant cinq années, et brilla surtout pendant un carême dans l'église métropolitaine; mais son opposition aux décrets de l'Eglise l'obligea de

quitter en même temps la congrégation de l'Oratoire et la prédication. Cependant il paraît qu'il accepta la bulle en 1744. Il mourut à Paris en 1752. On a de lui : des *Sermons*, 1749, 4 vol. in-12. Ce recueil contient 29 discours pour le carême, des sermons détachés, trois panégyriques, et l'oraison funèbre du grand Dauphin. On lui a longtemps attribué un livre anonyme intitulé : *Lettre sur la justice chrétienne*, qui fut censuré par la Sorbonne, parce que le but principal de l'auteur est de calmer la conscience des anti-constitutionnaires sur la privation des sacrements; il y fait des sorties très-vives contre l'état présent de l'Eglise, et la peint avec les couleurs les plus noires.

TERRASSON (Matthieu), né à Lyon en 1669, de la même famille que les précédents, vint à Paris, où il se fit recevoir avocat en 1691. Profondément versé dans l'étude du droit écrit, il devint, en quelque sorte, l'oracle du Lyonnais, et de toutes les autres provinces qui suivent ce droit. La jurisprudence n'éteignit point en lui le goût de la littérature. Il fut associé pendant cinq ans au travail du *Journal des savants*; il exerça pendant quelques années les fonctions de censeur royal, et mourut à Paris en 1754, à 65 ans. On a publié un Recueil de ses discours, plaidoyers, mémoires et consultations. — Son fils unique, Antoine TERRASSON, né à Paris en 1705, avocat au parlement, composa, par ordre du chancelier d'Agnesseau, qui reconnaissait en lui beaucoup de talents : l'*Histoire de la jurisprudence romaine*, 1750, in-fol.; ouvrage plein de recherches, écrit d'un style clair et élégant. L'auteur fut successivement conseiller au conseil de Domibes, avocat du clergé, professeur au collège royal, et enfin chancelier de Domibes. Il mourut en 1782. On a encore de lui : *Mélanges d'histoire, de littérature, de jurisprudence, de critique, etc.*, 1768, in-12.

TERRAY (l'abbé Joseph-Marie), contrôleur-général des finances et ministre d'état sous Louis XV et Louis XVI, naquit à Boën, dans le Forez, en 1715. Son père avait été, disent quelques-uns, fermier-général, et, selon d'autres, était simple tabellion. Un oncle, premier médecin de la mère du duc d'Orléans, le fit entrer au collège de Juilly où il termina ses études; il prit ensuite le sous-diaconat, et acheta une charge de conseiller-clerc au parlement de Paris. Une brillante carrière s'ouvrit bientôt devant lui. Héritier des biens considérables de son oncle, il avait, en outre, les talents requis pour un homme d'état; et quoique son extérieur et son peu d'éloquence ne prévinssent pas en sa faveur, l'amabilité de ses manières et la clarté qui régnait dans ses discours suppléaient à ces avantages. Ce fut en séparant sa cause de celle de sa compagnie, lors de la démission générale des parlementaires en 1755, qu'il s'acquit la protection de M^{me} de Pompadour avec laquelle il travailla à l'expulsion des jésuites. Nommé rapporteur du roi dans cette affaire, il devint ensuite et successivement chef du conseil de Condé, contrôleur-général des finances (1769), ministre d'état, secrétaire-commandeur des ordres du roi (1770), et trois ans après, directeur-général des bâtiments. Les trésors du royaume étaient épuî-

sés sans qu'on diminuât les énormes dépenses. Dans cette position difficile, le ministre, pour éviter un plus grand mal, publia l'édit qui suspendit les *rescriptions*, et quoique, par l'habileté de l'abbé Terray, cet édit n'occasionnât aucune banqueroute, il excita des murmures, et le ministre ne fut pas épargné. On l'accusait de ne pas se refuser aux caprices des favorites et des courtisans, de se montrer insensible aux plaintes du public; et parfois ses réponses pouvaient donner lieu à cette accusation. L'archevêque de Narbonne, Dillon, lui reprochant qu'une de ses opérations ressemblait à celle de prendre l'argent dans les poches, il répondit avec colère : — « Eh! où voulez-vous que je le prenne? » Une autre fois, on lui disait : « Une telle opération est juste... » — « Eh! qui vous dit qu'elle est injuste? » répliqua-t-il sans s'émouvoir. Cependant, dans une occasion, il déclara à Louis XV qu'on ne pouvait augmenter l'impôt; et que, pour prévenir le retour des désordres qu'il avait réparés, il fallait, par des réformes, par des économies et la suppression des abus, maintenir au même niveau la recette et la dépense. Il est vrai aussi que ses comptes de 1770, 1772 et 1774 sont des modèles d'ordre, de précision : ils ont été imprimés dans la *Collection des comptes rendus depuis 1758 jusqu'en 1787*. Lorsque Louis XVI monta sur le trône, ce fut l'abbé Terray qui rédigea l'édit de la révocation du droit de *joyeux avènement*, que ce monarque accordait à ses sujets. Le nouveau règne n'ayant fait qu'augmenter le nombre des ennemis de l'abbé Terray, il demanda sa retraite et quitta le ministère. Il mourut à Paris, le 18 février 1778, à 65 ans. L'abbé Terray avait paru dur dans son administration des finances; mais il y mit de l'ordre, autant que la chose était possible. Quoiqu'il eût trouvé le trésor entièrement tari, il y laissait, lorsqu'il fut renvoyé, 54 millions, et il avait infiniment rapproché la recette des dépenses. Il est à présumer qu'avec le goût d'économie qu'annonçait Louis XVI, il serait parvenu à rétablir les finances s'il était demeuré plus longtemps au ministère. On peut consulter les *Mémoires de l'abbé Terray*, par Coquereau, avocat, Londres, 1776, in-8.

* TERREROS Y PANDO (Etienne), savant jésuite, né en 1707 à Val Trucios en Biscaye, professa la rhétorique et les éléments des sciences exactes au collège des nobles à Madrid, puis fut pourvu de la chaire de mathématiques au collège impérial, qu'il remplit de 1755 à 1767, avec autant de zèle que de succès. Dans les loisirs que lui laissait cet emploi, le P. Terreros s'occupait d'enrichir la littérature espagnole par la traduction d'ouvrages utiles (1), et préparait un dictionnaire. Castillan, augmenté de tous les mots devenus nécessaires d'après les progrès des arts et les divers perfectionnements de l'industrie. Au milieu de ses travaux, frappé par le décret d'expulsion rendu contre sa compagnie, il vint chercher un asile en Italie, et s'établit à Forlì, où il mourut le 5 juillet 1782, à 75 ans. On a de lui : *Diccionario castel-*

(1) Le *Spectacle de la nature*, et l'*Histoire du ciel*, de Pluche.

lano, Madrid, 1783-95, 4 vol. in-fol.; *Paleografía española*, 1788, in-4, avec pl., dont la dernière offre les caractères des manuscrits arabes ou hébreux, écrits en espagnol; *Regles a cerca dela lengua toscana o italiana*, etc., Forli, vers 1772, in-8.

TERTRE (Jean-Baptiste du), né à Calais en 1610, quitta ses études pour entrer dans les troupes, et fit divers voyages sur terre et sur mer. De retour en France, en 1653, il se fit dominicain. Son zèle pour la conversion des âmes le fit envoyer en mission dans les îles de l'Amérique, où il travailla avec fruit. Il en revint en 1658, et mourut à Paris en 1687, après avoir publié son *Histoire générale des Antilles habitées par les Français*. 1667-71, 4 vol. in-12, ouvrage écrit avec plus d'exactitude que de précision, de chaleur et d'agrément. Le premier volume renferme ce qui s'est passé dans l'établissement des colonies françaises; le 2^e, l'histoire naturelle; le 3^e et le 4^e, l'établissement et le gouvernement des Indes occidentales depuis la paix de Breda.

TERTRE (François-Joachim Duport du), né à Saint-Malo, en 1715, entra chez les jésuites, où il professa les humanités pendant quelque temps. Rendu au monde, il travailla aux feuilles périodiques avec Fréron et de la Porte, né se fit connaître ensuite par plusieurs ouvrages. Les principaux sont : *Abrégé de l'Histoire d'Angleterre*, 5 vol. in-12, qui se peut lire avec plaisir sans interruption, et a les avantages d'un abrégé chronologique sans en avoir la sécheresse. La narration est fidèle, simple, claire et assez rapide; le style un peu froid, mais en général pur et de bon goût; les portraits d'après nature, et non d'imagination. Les gens de goût qui n'aiment pas la petite manière philosophique aujourd'hui en usage, et si peu convenable à l'histoire, préfèrent de beaucoup cet ouvrage à celui que l'abbé Millot a donné sous le même titre : *Histoire des conjurations et des conspirations célèbres*, 10 vol. in-12, dans laquelle tout n'est pas égal, mais qui offre des choses intéressantes. Les deux derniers volumes de la *Bibliothèque amusante*. On y désirerait plus de choix; ils ne sont pas dignes du premier. L'*Almanach des beaux-arts*, connu depuis sous le nom de la *France littéraire*, dont il a paru successivement plusieurs volumes depuis 1752. Cet auteur a publié les *Mémoires du marquis de Choups*, 1755, in-12; et a eu beaucoup de part à l'*Abrégé de l'Histoire d'Espagne*, en 5 vol. in-12, donné par Désormeaux; ce qui est cause que cet ouvrage est plus sage que tout ce que cet écrivain a publié depuis. Du Tertre mourut en 1759, à 44 ans. — Il faut le distinguer de Rodolphe du Tertre, aussi jésuite, né à Alençon, en 1677, mort vers 1762, auteur d'une *Réputation du Système métaphysique du P. Malebranche*, 1713, 5 vol. in-12; et des *Entretiens sur les vérités de la religion*, 1745, 5 vol. in-12.

* **TERTRE** (Marguerite-Louis-François Duport du), ministre de Louis XVI, et fils du précédent, né à Paris en 1754, fit ses études au collège de Louis-le-Grand, et fut reçu avocat en 1777. Il parcourut la carrière du barreau avec une grande réputation de justice et de probité. Il fut électeur en

1789, et, au moment de l'organisation de la première municipalité, devint lieutenant de maire et ensuite procureur de la commune. Il adopta les principes politiques des novateurs, mais en se montrant toujours modéré. Lorsque Lafayette acquit quelque influence à la cour, il désigna du Tertre à Louis XVI, qui, sur les rapports favorables de ce général, le nomma, en 1790, ministre de la justice. On venait d'établir la constitution, et du Tertre se proposait de la suivre exactement; mais ses efforts furent vains, les factieux qui dominaient ne voulant que le désordre et l'anarchie, il se vit l'objet de plusieurs dénonciations. Lors du départ de Louis XVI pour Montmédy, il apporta à l'assemblée les sceaux de l'état; on lui enjoignit de les reprendre, et il eut la faiblesse de sceller l'ordre d'arrêter le roi. Sa déférence aux volontés de l'assemblée ne lui servit pas, car il fut dénoncé comme *royaliste*; mais il parvint à se justifier. Le 10 août 1792, il se trouvait au château des Tuileries, et parut plaindre sincèrement la situation de son auguste maître. Enveloppé dans la proscription qui eut lieu par suite de cette journée, il fut envoyé à la haute cour d'Orléans; mais il échappa aux massacres de Versailles où périrent les malheureux prisonniers qu'on emmenait de la première de ces villes. Les jacobins, qui depuis longtemps lui avaient préparé l'échafaud, l'accusèrent d'avoir gêné la liberté de la presse. Il apporta en vain des preuves assez fortes pour faire évanouir cette inculpation frivole; il l'appuya même du témoignage de Marat, alors l'idole de la populace, et qui avait une grande influence sur la Convention : du Tertre fut condamné à mort. Quand on lui lut son arrêt, il s'écria : « Les révolutions tuent les » hommes, la postérité les juge! » Il subit son supplice avec courage, le 29 novembre 1795, à 59 ans. On a de lui : *Principes et plan sur l'établissement de l'ordre judiciaire*, 1790, in-8. *Moyens d'exécution pour les jurés au criminel et au civil, rédigés en articles*, 1790, in-8, et on le regarde comme l'un des auteurs de l'*Histoire de la révolution*, par deux amis de la liberté, 1795-1802, 20 vol. in-8.

TERTULLIEN (Quintus-Septimus-Florens-Tertullianus), prêtre de Carthage, était fils d'un centurier dans la milice, sous le proconsul d'Afrique. La constance des martyrs lui ayant ouvert les yeux sur les illusions du paganisme, il se fit chrétien, et défendit la foi de J.-C. avec beaucoup de courage. Ses vertus et sa science le firent élever au sacerdoce. De Carthage il passa à Rome. Ce fut dans cette ville qu'il publia, durant la persécution de l'empereur Sévère, son *Apologie pour les chrétiens*, qui est un chef-d'œuvre d'éloquence et d'érudition en son genre. Tertullien avait un génie vif, ardent et fécond. Quoiqu'il parle peu avantagusement de ses études, ses livres prouvent assez qu'il avait étudié toutes sortes de sciences. On voit qu'il avait beaucoup lu saint Justin et saint Irénée. Il rendit son nom célèbre dans toutes les églises par ses ouvrages. Il confondit les hérétiques de son siècle; il en ramena plusieurs à la foi; il encouragea, par ses exhortations, les chrétiens à souffrir le martyre. Tertullien avait une sévérité naturelle, qui le por-

fait toujours à ce qu'il y avait de plus rigoureux. « Il semblait, dit un auteur, que l'Evangile ne fût pas encore assez sévère pour lui. Ce génie si vigoureux et si ferme se laissa cependant séduire par les rêveries du fanatique Montan, et, ce qui est plus déplorable, il ne rougit pas de devenir le disciple de deux aventurières, *Priscilla* et *Maximilla*, qui se prétendaient inspirées et se mêlaient de prophétiser : destinée assez ordinaire aux hommes dont les vertus semblent tenir quelque chose de la fougue des passions, et qui, même en faisant le bien, paraissent plutôt abandonner à l'impétuosité de leur caractère naturel, que remplir un devoir. De quelque côté que se tournent des hommes de cette espèce, ils vont plus loin que les autres. » Cet homme, à la fois si illustre et si dangereux, mourut sous le règne d'Antonin-Caracalla, vers l'an 216. On croit qu'à la fin il se sépara des sectaires; mais on ne voit nulle part qu'il ait condamné leurs erreurs. Les ouvrages de Tertullien sont de deux genres : ceux qu'il a faits avant sa chute, et ceux qu'il a donnés depuis. Les écrits du premier genre sont : les livres de la prière, du baptême; son *Apologétique* pour la religion chrétienne. C'est son chef-d'œuvre, et peut-être le plus parfait et le plus précieux ouvrage de l'antiquité chrétienne. *Exhortation à la patience*; *Exhortation au martyre*; deux *Livres à sa femme*; celui du témoignage de l'âme; *Traité des spectacles* et de l'*Idolâtrie*. L'auteur démontre que les spectacles sont une occasion d'idolâtrie, de corruption et de luxure. Il parle d'une femme qui, ayant été au théâtre, en revint possédée du démon. L'exorciste demandant à l'esprit des ténèbres comment il avait osé attaquer une femme chrétienne : *C'est*, répondit celui-ci, *que je l'ai trouvée dans ma maison*. L'excellent livre des *Prescriptions contre les hérétiques*; deux *Livres contre les gentils*; un *contre les Juifs*; un *contre Hermogène*, où il prouve, contre cet hérésiarque, que la matière ne peut être éternelle, mais que Dieu l'a produite de rien; vérité que les philosophes même les plus célèbres (Platon, Thalès, Philolaüs, Jamblicus, Proclus et surtout Hiéroclès) ont reconnue comme les docteurs chrétiens, quoique d'une manière moins ferme et moins conséquente : un *Livre contre les Valentiniens*, où il s'attache à les ridiculiser plutôt qu'à les réfuter; *De la pénitence*; c'est un des traités les plus achevés de Tertullien; *Scorpiace*, écrit pour prémunir les fidèles contre le venin des gnostiques, qu'il appelle des scorpions. Ceux du second genre sont : les cinq *Livres contre Marcion*; les *Traité de l'âme*, de la chair de J.-C.; *Résurrection de la chair*; le livre de la Couronne; l'*Apologie du manteau philosophique*, c'est-à-dire de l'habit et du costume des philosophes, que plusieurs n'avaient pas cru devoir abandonner en se faisant chrétiens; le *Livre à Scapula*; les *Ecrits contre Praxéas*; les *Livres de la pudicité*, de la fuite dans la persécution, des Jeûnes, contre les psychiques, de la Monogamie, et de l'*Exhortation à la chasteté*. Les Pères latins, qui ont vécu après Tertullien, ont déploré son malheur, et ont admiré son esprit et aimé ses ouvrages. Saint Cyprien les lisait assidument, et

lorsqu'il demandait cet auteur, il avait coutume de dire : *Donnez-moi le maître*. Vincent de Lérins assure « qu'il a été parmi les Latins ce qu'a été Origène parmi les Grecs, c'est-à-dire le premier homme de son siècle. » Quoique la force de son imagination, qu'il avait aussi riche que belle, lui ait quelquefois fait associer à d'excellentes raisons des arguments plus oratoires que convaincants, le caractère de ses écrits en général est la solidité. « Ils renferment, dit encore l'auteur que nous venons de citer, autant de sentences que de paroles, » et ces paroles sont autant de victoires. » La chute de ce grand homme doit d'autant plus étonner, qu'il témoigne, dans son *Apologétique*, c. 39, avoir une extrême frayeur de l'excommunication, qu'il appelle une *anticipation du jugement à venir*. Il fut depuis orgueilleux, attaché à son sens, et il se moqua des censures de l'Eglise. Quelque beau que fût son génie, il semble dépourvu des premiers principes, quand il veut soutenir ses erreurs; il porte l'enthousiasme presque au ridicule; comme lorsque, d'après l'autorité des rêveries de Priscille et de Maximille, il dispute sérieusement sur la figure et la couleur d'une âme humaine. Ayant depuis abandonné les Montanistes, il devint le père d'une nouvelle secte. Ceux qui la composaient prirent le nom de *Tertullianistes*. Ils eurent une église à Carthage, jusqu'au temps de saint Augustin, qu'ils renoncèrent à leurs erreurs. Vassoult a donné, en 1714 et 1715, une traduction de l'*Apologétique*, pour les chrétiens, avec des notes; l'abbé de Gourey en a donné une autre en 1780, avec celle des *Prescriptions*. Manessier a aussi mis en français les livres du *Manteau*, de la *Patience* et de l'*Exhortation au martyre*. Jacques Pamèle a donné une bonne édition de Tertullien, Anvers, 1579, et Paris, 1653, in-fol. Elle a fait oublier celle que Rigault avait donnée l'année précédente, avec des notes pleines d'erreurs très-graves. L'édition de Jacques Pamèle a été réimprimée en 1641, 1664 et 1675. Pour avoir Tertullien complet, il faut y ajouter un volume de notes et de commentaires imprimés à Paris en 1653. La meilleure édition de Tertullien est celle de Venise, 1746, in-fol. On trouve les ouvrages de Tertullien dans la *Bibliothèque des Saints Pères*, Paris, 1827. Thomas, seigneur du Fossé, a donné les *Vies* de Tertullien et d'Origène, sous le nom du sieur de *La Motte* : c'est un ouvrage estimé.

* TERZI (François), célèbre peintre, né à Bergame vers 1540, étudia son art à Florence et à Rome, où il se fit connaître avantageusement, et acquit beaucoup de réputation. Il passa ensuite en Allemagne; et, après avoir visité plusieurs villes où il exécuta différents tableaux, il s'arrêta à Vienne. L'empereur Maximilien II le chargea d'un ouvrage dont il s'acquitta si bien, que ce monarque le nomma son premier peintre, et lui accorda ensuite un privilège de noblesse pour lui et ses descendants, faveur très-rare en Allemagne. Presque tous les souverains de ce pays employèrent les talents de Terzi, et il enrichit de ses tableaux l'Autriche, la Bohême, la Hongrie, la Carinthie, la Carniole, etc. Il revint en Italie en 1589, demeura quelques années à Florence, et y composa divers tableaux :

l'un des meilleurs, dédié à saint Laurent, se voit dans l'église de ce nom. Sur la fin de ses jours, Terzi se retira à Rome, où il mourut dans un âge très-avancé.

TESAURO (Emmanuel), philosophe et historien, né à Turin en 1591, mort en 1677, mérita par ses talents la confiance de ses maîtres; et ce fut par leur ordre qu'il entreprit l'*Histoire du Piémont*, et ensuite celle de la capitale de cet état. La première parut à Bologne en 1643, in-4; et celle de Turin, en 1679, 2 vol. in-fol. Les études qu'il fit pour ces deux ouvrages, lui fournirent l'occasion de ramasser des matériaux pour une Histoire générale de toute l'Italie. Il la réduisit et en forma un *Abrégé* pour les temps seulement où ce pays fut soumis à des rois barbares. Cet abrégé fut imprimé à Turin, 1664, in-fol., avec des notes de Valerio Castiglione.

TESCHENMACHER (Garnier), né dans le duché de Berg à Elverfeld, fut ministre calviniste à Santen et à Clèves, et mourut à Wesel en 1658. Le principal de ses ouvrages est *Annales des duchés de Clèves, Juliers, Berg et pays circonvoisins*, en latin, Arnheim, 1658, in-fol. Chaque partie de ces *Annales* est précédée d'une description géographique de la province dont il fait l'histoire : Juste-Christophe Dittmar (*voy. ce nom*) en a donné une édition, Francfort et Leipsig, 1721, in-fol. Elle est enrichie d'une carte qui représente le pays tel qu'il était au moyen âge, de diplômes et de notes savantes, qui valent quelquefois des dissertations; telle est celle qui regarde l'origine et la succession des ducs de Limbourg, page 450. Jean-Thomas Brosius attaqua les *Annales* de Teschenmacher dans un livre qui porte le même titre. Teschenmacher a encore laissé quelques ouvrages de théologie, conformes aux préjugés de la religion qu'il suivait.

TESSE (René de FROULAI, comte de), né en 1631, dans le Maine, d'une famille ancienne, servit de bonne heure et avec distinction. Ayant fait lever le blocus de Pignerol en 1693, il commanda en chef dans le Piémont pendant l'absence du maréchal de Catinat, et devint maréchal lui-même en 1703. Il se rendit, l'année d'après, en Espagne, où il échoua devant Gibraltar et devant Barcelonne. La levée de ce dernier siège fut très-avantageuse aux ennemis; il laissa dans son camp des provisions immenses, prit la fuite avec précipitation, abandonnant 1500 blessés à l'humanité du général anglais, le comte de Peterborough. Plus heureux en 1707, il chassa les Piémontais du Dauphiné. Le dégoût du monde lui inspira, en 1722, le dessein de se retirer aux Camaldules; mais il fut obligé de quitter sa retraite pour se charger des affaires de France en Espagne. De retour en 1723, il entra dans sa solitude, et y mourut le 10 mai de la même année, à 74 ans, avec la réputation d'un négociateur ingénieux et d'un homme de bien. Les sentiments de piété qui animèrent ses derniers jours prouvent que le tumulte des armes et des affaires n'avait point affaibli sa religion. Il laissa plusieurs enfants. On a publié : *Mémoires et Lettres du maréchal de Tesse*, 1806, 2 vol. in-8. (*Voy. COSNAC.*)

TESSIER (Henri-Alexandre), né en 1740, fit dans

un séminaire des études auxquelles il dut le titre d'abbé, qu'il porta longtemps dans le monde; cependant il ne fut jamais dans les ordres. Passionné dès sa jeunesse pour les travaux de l'agriculture théorique, il travailla constamment à la perfectionner en France, et fit sur la gestation des animaux de longues et sérieuses recherches qui eurent pour résultat une amélioration sensible des animaux domestiques. Membre de l'ancienne académie des sciences lorsque la révolution éclata, il fut nommé à cette époque médecin en chef de l'hôpital militaire de Fécamp. Depuis, il fut chargé du cours d'agriculture et de commerce aux écoles centrales, docteur régent de la faculté de médecine de Paris, membre du conseil des arts et du commerce de la Seine, et inspecteur général des bergeries-moèles de France. Tessier mourut à Paris, en 1837, à 97 ans. Outre de nombreux articles dans les *Mémoires* de l'académie des sciences, de la société royale de médecine et de la société d'agriculture de Paris, dans l'*Encyclopédie méthodique*, le *Dictionnaire des sciences naturelles*, le *Cours d'agriculture* de l'abbé Rozier (*voy. ce nom*), et le *Théâtre d'agriculture* d'Ollivier de Serres, on a de lui : *Annales de l'agriculture française* (de 1797 à 1835); *Traité des maladies des grains*, 1783, in-8, fig.; *Observations sur plusieurs maladies des bestiaux*, 1782, in-8; *Expériences faites sur la maladie du froment, appelée carie*, 1786, in-12; *Instruction sur la culture de la betterave*, 1811, in-8. La plupart de ses écrits furent répandus dans les provinces par les ordres du gouvernement, furent traduits en diverses langues et acquirent à l'auteur une grande réputation.

* TESTEFORT (Jean), Dominicain, né à Lyon vers 1595, et profès d'un couvent de cette ville, vint faire ses études de théologie à Paris, dans la maison de son ordre de la rue Saint-Jacques, agrégée à l'université. Il était bachelier en licence en 1626. Soutenant la thèse nommée *majeure ordinaire*, sous la présidence d'Isaac Habert, docteur de Sorbonne, et depuis évêque de Vabres, il y défendit une proposition où le recteur de l'université crut apercevoir quelque chose de favorable aux prétentions ultramontaines, sur le pouvoir des princes (1). On venait de condamner le livre du P. Santarel à être brûlé. (*Voy. SANTAREL.*) Quoiqu'il n'appartint pas à la faculté de théologie, le recteur crut de son devoir de s'élever contre la thèse du dominicain : en conséquence, il la déféra dans une assemblée des trois autres facultés, et y fit rendre un décret par lequel le frère Testefort était condamné à l'improuver, et à venir rétracter sa proposition, sous peine d'interdit perpétuel. Le clergé de France, alors réuni en assemblée générale, trouva que ce n'était point à des grammairiens, à des médecins, ni même à des jurisconsultes qu'appartenait la censure d'une proposition de théologie. Sur ses instances, il intervint une déclaration du roi, du 13 décembre 1626, qui annula le décret, défendant au

(1) Voici cette proposition : *Merito dixeris sacram Scripturam eam esse quæ partim biblicis sacris, partim epistolis decretalibus summorum pontificum quatenus episcopatui sacrum Scripturam, partim sacris conciliis continetur.*

recteur et à tous autres d'en poursuivre l'exécution. Le parlement voulut prendre part à cette querelle ; mais le roi lui imposa silence. Le P. Testefort continua sa licence pendant l'année 1627 jusqu'au mois de novembre, où, se voyant l'objet de nouvelles poursuites, il prit le parti de se retirer dans son convent de Lyon. Le chapitre général de son ordre, tenu à Rome en 1629, le dédommagea du doctorat qu'il n'avait pu obtenir, en lui conférant, avec le titre de maître en théologie, la faculté d'enseigner. Il professa publiquement la philosophie et la théologie à Lyon jusqu'en 1644, époque à laquelle il mourut, à 49 ans. On a de lui : *les Roses du chapelet envoyées du paradis pour être jointes à nos fleurs du lys, marque du bonheur de notre France et de celui des fidèles*, Paris, 1621, in-8 ; *Philosophiæ thomisticæ versibus concinnatæ, pars prima complectens dialecticam, logicam et physicam elaboratas*, imprimée aux frais de ses disciples, Lyon, 1654, in-16. Il se proposait de traiter de la métaphysique et de la morale sous la même forme. On ignore s'il a réalisé ce projet. *Le Chemin de la perfection, ou le Miroir des mœurs célestes et divines*; traduction d'un opuscule de saint Thomas d'Aquin, avec quantité d'additions. L'ouvrage était prêt pour la presse, l'auteur avait obtenu le privilège ; mais on ne sait point si l'ouvrage a été imprimé.

TESTELIN (Louis), peintre, né à Paris en 1615, mourut dans la même ville en 1688. Le tableau de la *résurrection de Tabithe par saint Paul*, que l'on voit dans l'église de Notre-Dame, fait admirer la fraîcheur et le moelleux de son coloris, les grâces et la noblesse de sa composition, l'expression et la hardiesse de sa touche. Personne n'avait plus que ce maître approfondi les principes de la peinture. L'illustre Lebrun le consultait souvent ; l'estime et l'amitié qui régnaient entre eux font l'éloge de leurs talents et de leur caractère. — Henri TESTELIN, son frère cadet, né en 1616, mort en 1695, se distingua dans la même profession. On a de lui : *Sentiments des plus habiles peintres sur la pratique de la peinture*. Paris, 1699, in-fol., fig. ; ouvrage qui reçut des applaudissements.

TESTU (Jacques), aumônier et prédicateur du roi, reçu à l'académie française en 1665, poète français, mourut en 1706. Il a mis en vers les plus beaux endroits de l'Ecriture et des Pères, sous le titre de *Stances chrétiennes*, 1705, in-12. Il a fait aussi diverses autres *Poésies chrétiennes*, dont le style est assez faible. L'abbé Testu s'était d'abord consacré à la chaire ; mais la faiblesse de sa santé l'obligea de quitter la prédication. Il avait ruiné son tempérament dans une retraite qu'il fit avec Rancé, le réformateur de la Trappe. Les gens du monde ne l'aimaient pas ; sa morale leur paraissait incommode ; ils l'appelaient, *Testu, Tais-toi*.

TETHYS ou THETIS, fille du ciel et de la terre, et femme de l'Océan, qui en eut un grand nombre de nymphes, appelées *Océanitides* ou *Océanides*, du nom de leur père. C'est d'elles que parle Virgile, en flattant César de pouvoir devenir son gendre dès qu'il le voudra avec la possession des mers.

Teque sibi generum Tethis erat omnibus undis.

TETRICUS (P. Pivesus ou Pevusius), président

d'Aquitaine, d'une famille consulaire, prit la pourpre impériale à Bordeaux en 268, et fut reconnu empereur des Gaules, de l'Espagne et de l'Angleterre. La ville d'Autun n'ayant pas tardé à se révolter, il la soumit après un siège mémorable. Tetricus se maintint pendant le règne de Claude II, et une partie de celui d'Aurélien ; mais les alarmes continuelles où le tenait l'humeur inquiète et insolente des soldats, l'engagèrent à écrire à ce dernier qu'il lui céderait les provinces dans lesquelles il régnait, s'il venait à s'en rendre maître. Aurélien s'avança donc avec une armée jusqu'à Châlons-sur-Marne. Tetricus, après avoir fait mine de lui résister, se rendit, et ses soldats furent obligés de se soumettre. Quoique Aurélien l'eût fait servir d'ornement à son triomphe, à son retour à Rome il le combla de faveurs, et l'appela souvent son collègue, et quelquefois empereur. Tetricus vécut sagement dans la tranquillité d'une vie privée. Son règne avait été d'environ 5 ans. On voit dans la province de Luxembourg les vestiges d'un camp fameux qui porte son nom. *Voy. TITELSBURG* dans le Dict. géogr., 1795.

TETZEL (Jean), religieux dominicain, inquisiteur de la foi, né vers 1470, à Pirna sur l'Elbe, fut choisi par les chevaliers teutoniques pour prêcher les indulgences qu'ils avaient obtenues pour la guerre contre les Moscovites. Il s'acquitta fort bien de cette commission. Quelque temps après l'archevêque de Mayence, nommé par le pape Léon X pour faire publier les indulgences, l'an 1517, donna cette commission au P. Tetzel, qui s'associa à cet emploi les religieux de son ordre. Ils exagéraient, dit-on, la vertu des indulgences, en persuadant au peuple ignorant « qu'on était assuré » d'aller au ciel, aussitôt qu'on aurait payé l'argent nécessaire pour les gagner. » Il se peut qu'on exagère aussi dans les reproches qu'on leur fait ; mais on ne peut guère douter qu'il n'y ait eu des abus, tels qu'il s'en glisse dans les meilleures choses. Jean Staupitz, vicaire-général des augustins, lâché de ce que la publication des indulgences n'avait pas été confiée à son ordre, chargea ses religieux de prêcher contre le dominicain. Luther choisit cette occasion pour mettre au grand jour les erreurs de Jean Huss, dont il était infecté. Il soutint des thèses auxquelles Tetzel opposa d'autres thèses. Il fit ensuite des réponses aux reproches et aux objections de Luther. Charles Miltitz, nonce du pape auprès du duc de Saxe, ayant reproché à Tetzel qu'il était en partie la cause des désastres de l'Allemagne, ce religieux en mourut de chagrin, l'an 1519. C'était, à quelques considérations près, un homme sage, savant et estimable. S'il est vrai, comme on n'en peut douter, que Luther n'attendait que le moment d'éclater et de former sa secte, le reproche du nonce n'était pas tout-à-fait exact. Tetzel avait été plutôt l'occasion que la cause des malheurs de l'Allemagne. Le nonce avait espéré de gagner Luther en maltraitant son premier adversaire ; mais il connaissait peu le génie des sectaires, et ses espérances ne tardèrent pas à s'évanouir.

TEUCER, fils de Télamon et d'Hésione, roi de

Salamine, et frère d'Ajax, accompagna ce héros au siège de Troie. A son retour il fut chassé par son père, pour n'avoir point vengé la mort d'Ajax, dont Ulysse était la cause. Ce malheur lui ébranla point sa constance; il passa dans l'île de Chypre, où il bâtit une nouvelle ville de Salamine. — Il ne faut pas le confondre avec TEUCER, fils de Scamandre, Crétois. Il régna dans la Troade, avec Dardanus son gendre, vers l'an 528 avant J.-C. Il donna le nom d'*Ida* à la montagne près de laquelle Troie dans la suite fut bâtie. C'est de son nom que cette ville fut appelée *Teucrie*, et les peuples de la contrée *Teucriens*.

TEVIUS (Jacques), professeur de belles-lettres à Bordeaux, puis à Coimbre en 1547, était natif de Prague. C'est sous son rectorat que les jésuites prirent possession, l'an 1555, de l'université de cette dernière ville. Il était poète, orateur et historien. Ses Discours latins, ses Poésies, et son *Histoire* aussi en latin, de la conquête de Dieu par les Portugais en 1555, Paris, 1762, in-12, prouvent qu'il avait lu les bons auteurs de l'antiquité.

TEXEIRA (Joseph), dominicain portugais, né en 1545, était prieur du couvent de Santaren en 1578, lorsque le roi Sébastien entreprit en Afrique cette malheureuse expédition où il périt. Le cardinal Henri, qui lui succéda, étant mort peu de temps après, Texeira suivit le parti de don Antoine, que la populace avait proclamé roi, vint l'an 1581 avec lui en France, et mourut en 1604. On a de lui : *De Portugalliae ortu*, Paris, 1582, in-4, assez rare; un *Traité de l'Oriflamme*, 1598, in-12; *Aventures de don Sébastien*, in-8; et d'autres ouvrages plus romanesques qu'historiques.

* TEXIER (Claude), jésuite, né en Poitou en 1610, entra en 1628 dans la société. Après avoir enseigné pendant 5 ans les humanités et la rhétorique, et prononcé les quatre vœux, il se voua à la direction des consciences et à la prédication. Il fut en même temps recteur des collèges de Limoges, de Poitiers, de la maison professe de Bordeaux, et enfin provincial d'Aquitaine. Il prêcha le carême de 1661 devant Louis XIV. On a de lui : *L'impie malheureux, ou les trois malédictions du pécheur, prêchées pendant l'aveu*, Paris, 1675 et 1678, in-8. Il y en a une traduction latine imprimée en Allemagne, 1695, in-4. *Sermons pour tous les jours du carême*, Paris, 1675, 2 vol. in-8; *Octaves du Saint-Sacrement et de la Croix*, Paris, 1676, in-8; *Sermons sur les mystères de la vie de Notre-Seigneur et de la sainte Vierge, et sur les autres mystères de notre religion*, Paris, 1677, 2 vol. in-8; *Panegyrique des saints*, Paris, 1678, 2 vol. in-8; *Sermons pour les dimanches*, Paris, 1678, 2 vol. in-8; *Conjuite spirituelle pour la retraite*, Paris, 1678, in-12. Le P. Texier avait la méthode, suivant les prédicateurs de son temps, de prouver la première partie de son discours par l'autorité de l'Écriture; la seconde, par les sentiments des Pères; la troisième, par des raisonnements. Ses sermons sont bons à consulter, mais ils ne peuvent servir de modèle. Il mourut dans la maison professe de Bordeaux, le 24 avril 1687, à 77 ans.

TEXTOR (Benoît), médecin de Pont-de-Vaux

dans la Bresse, est auteur d'un *Traité sur la peste*, Lyon, 1551, in-8. On a encore de lui : *De cancro*, Lyon, 1550; et *Stirpium differentiae*, Strasbourg, 1552, in-8.

TEXTOR (Ravisius). Voy. TIXIER.

* TEYSSEYRRE (l'abbé Antoine-Jérôme-Paul-Emile), né à Grenoble, en 1785, d'une famille considérée, après avoir fait ses études, fut mis par ses parents à l'école polytechnique, où il se fit remarquer par son application et sa conduite. Il passa de là à l'école des Ponts-et-Chaussées, d'où il sortit avec le brevet d'ingénieur et l'emploi de répétiteur à l'école polytechnique. Sa vocation le portant au service des autels, il quitta la carrière à laquelle on le destinait, entra au séminaire de Saint-Sulpice, et y fit de rapides progrès dans les sciences ecclésiastiques. Ayant reçu les ordres en 1811, il s'attacha à la congrégation de Saint-Sulpice, et fut chargé de catéchiser les enfants. Il eut une grande part à la rédaction d'un *Catéchisme de persévérance*. S'apercevant que le nombre des prêtres n'était pas en proportion des besoins, il entreprit, en 1814, de fonder une communauté où l'on pût recevoir gratuitement les jeunes enfants de 11 à 12 ans, qui annonceraient des dispositions pour l'état ecclésiastique; mais il fut interrompu dans ses pieux travaux par une maladie aiguë qui, en six jours, enleva à l'Eglise un de ses plus zélés ministres. Il mourut le 25 août 1818, à 35 ans.

* TEZAY (Nicolas-Marie-Félix BODARD de), ancien consul de France, né à Bayeux (Calvados), en 1757, fut envoyé de bonne heure au collège des jésuites, établi à Caen, et y fit des progrès rapides. Son père, avocat distingué de cette ville, l'avait destiné au barreau; mais le jeune Bodard préféra la poésie. Son début fut une ode sur l'*Electricité*, qui remporta le prix au Palinod de Caen. Bientôt il se rendit à Paris, où il obtint des succès en donnant, sur divers théâtres, le *Rical par amitié*, *Arlequin roi dans la lune*, le *duc de Monmouth*, *Pauline et Valmont* (cette dernière pièce fut jouée au théâtre italien, en 1787), le *Siècle des Ballons*, satire, et quelques jolies poésies fugitives, qu'il fit insérer dans les journaux du temps. En 1792, Tezay était chef de division à la caisse de l'extraordinaire. Sous le régime de la terreur, il fut dénoncé comme *modéré*, et emprisonné; la chute de Robespierre put seule lui rendre la liberté. Un peu plus tard, lorsque Laumont fut nommé consul-général à Smyrne, Bodard l'y suivit comme vice-consul. Chargé par lui d'aller à Constantinople demander réparation des insultes que notre commerce éprouvait de la part des nationaux, il s'acquitta avec succès de cette mission auprès du divan. En s'en retournant, il visita l'ancienne Grèce, et de là se rendit à Naples, en qualité de commissaire civil. Mais le sort des armes réduisit à peu de mois la durée de son administration. En 1799, lorsque le gouvernement français eut pris une nouvelle forme, Bodard fut envoyé à Gènes avec le titre de consul-général et de chargé d'affaires. Il y porta cet esprit de justice, de loyauté et de désintéressement qui l'avait toujours dirigé, et, pendant le siège à jamais mémorable où les Génois eurent tant à souffrir des hor-

reurs de la guerre, Bodard, sans trahir l'intérêt de sa patrie, sut rendre son nom cher aux malheureux habitants, en leur prodiguant les secours de l'humanité. Cette mission cessa avec l'existence politique de Gênes. Bodard, se sentant alors affaibli, moins par l'âge que par les fatigues qu'il avait éprouvées, rentra dans la vie privée. Il mourut à Paris le 13 janvier 1823. On a encore de lui : *Le Ballon*, ou la *Physicomanie*, comédie; les *Trois Damis*, comédie; les *Saturnales modernes*, ou la *Soirée du carnavalesque*, comédie; *l'Étiquette*; *Spinette et Marine*, opéra.

THABAUD BOIS-LA-REINE (Guillaume), baron de Surins, né en 1753, était, avant la révolution, prévôt de la connétablie à Châteauroux, et fut successivement administrateur du district de cette ville, membre du directoire du département de l'Indre, et enfin député à la convention, où il vota la mort de Louis XVI, de la manière suivante : « Je » vote pour la peine de mort, parce que je suis in- » timement convaincu des crimes de Louis : mais » je me réserve de motiver mon opinion pour dé- » terminer le moment de l'exécution du jugement. » Nonobstant cette explication, il vota contre le sursis, comme il avait auparavant voté contre l'appel au peuple. Devenu membre du conseil des Cinq-cents, il en sortit au mois de mai 1797, et fut nommé l'un des administrateurs de la loterie nationale. Réélu au conseil des Anciens, en 1798, il en fut secrétaire, le 22 novembre, et après le 18 brumaire, il rentra à l'administration de la loterie dont il fit partie jusqu'en 1814. Il y fut nommé de nouveau pendant les cent-jours et siégea à la chambre des représentants, comme député du département de l'Indre. Obligé de quitter la France, en 1816, il se réfugia dans les Pays-Bas. Rentré dans sa patrie après les événements de 1850, il mourut à Châteauroux en 1856.

THADEE. Voy. JUDE.

THAER (Abrecht-Daniel), agronome, né en 1752 à Celle en Hanovre, mort le 26 octobre 1828, publia un grand nombre d'ouvrages relatifs à l'agriculture, et fonda des instituts agricoles dans plusieurs villes d'Allemagne. En 1816, il forma une société pour l'amélioration des laines, et provoqua, en 1825, une réunion d'agronomes qui publia le *vocabulaire* de la science de la laine. Il est un des premiers qui se soient livrés à la culture de la pomme de terre, si répandue aujourd'hui. Son principal ouvrage : *Principes raisonnés d'agriculture*, a été traduit en français, par E.-V.-B. Crud., 1814-16, 4 vol. in-4. avec figures, sec. édit., Paris, 1828-30, 4 vol. in-8 et atlas.

THAIS, fameuse courtisane grecque, corrompit la jeunesse d'Athènes : elle suivit Alexandre dans ses conquêtes, et l'engagea à détruire la ville de Persépolis. Après la mort du conquérant macédonien, Thais se fit tellement aimer de Ptolémée, roi d'Égypte, que ce prince l'épousa. — Il y eut une autre courtisane de ce nom en Égypte, que saint Paphnucé, anachorète de la Thébaïde, arracha aux charmes séducteurs du monde, et qui fit de ses égarements une longue et sincère pénitence. On dit que, pendant plusieurs années, elle ne fit d'autre

prière que celle-ci : *Qui plasmasti me, miserere mei !* Vous qui m'avez créée, ayez pitié de moi !

THALES, le premier des sept sages de la Grèce, où il établit la première école de philosophie, naquit en 639 ou 640 avant J.-C., en Phénicie, et non à Milet, où il ne se rendit que dans un âge avancé. Pour profiter des lumières de ce qu'on regardait comme d'habiles gens, il fit plusieurs voyages, selon la coutume des anciens. Il s'arrêta longtemps en Égypte, où il étudia sous les prêtres de Memphis : Amasis, alors roi d'Égypte, lui donna, dit-on, des marques publiques de son estime. Mais comme tout cela appartient à l'histoire des temps fabuleux, l'on ne peut en parler avec assurance. Thalès retourna à Milet, où il devint un docteur fameux. Des sept Sages, il n'y eut que lui qui fonda une secte de philosophes, appelée *secte ionique*. On lui attribue plusieurs sentences; les principales sont : « Il ne faut rien dire à personne dont il puisse » se servir pour nous nuire; et vivre avec ses amis » comme pouvant être nos ennemis. — Ce qu'il y » a de plus ancien c'est Dieu, car il est incréé; de » plus beau, le monde, parce qu'il est l'ouvrage de » Dieu; de plus grand, l'espace; de plus prompt. » l'esprit; de plus fort, la nécessité; de plus sage, » le temps; de plus constant, l'espérance; de meilleur, » la vertu, sans laquelle il n'y a rien de bon. — La » chose la plus difficile du monde est de se connaître » soi-même; la plus facile, de conseiller autrui; et la » plus douce, l'accomplissement de ses desirs. » Il avait établi, d'après Homère, que l'eau était le premier principe de toutes choses. L'un et l'autre avaient emprunté cette doctrine des Égyptiens, qui attribuaient au Nil la production de tous les êtres. Van Helmon et Maillet ont ressuscité cette imagination, d'autant plus creuse et plus fautive que l'eau est une substance indestructible et incorruptible, qui ne se change en rien et reste toujours elle-même. (Voy. l'*Examen des époques de la nature*, n° 97.) Thalès mourut l'an 548 avant J.-C. Il avait composé divers Traités qui ne nous sont pas parvenus. S'étant un jour laissé tomber dans une fosse pendant qu'il était occupé à contempler les astres, une bonne vieille lui dit : « Hé! comment connaîtrez- » vous ce qui est dans le ciel, si vous ne voyez pas » ce qui est à vos pieds? » Paroles que Cicéron applique avec beaucoup de vérité à tous les philosophes qui s'épuisent en spéculations sur l'état du ciel, et ne connaissent pas la nature de ce qu'ils touchent des pieds et des mains.

THALLUS a écrit des *Histoires syriennes*, dont les anciens ont parlé avec éloge; elles ne sont pas parvenues jusqu'à nous, et nous ne les connaissons que par les passages que saint Justin martyr, Tertullien, Minutius-Félix, Eusèbe, etc., en ont cités. On a remarqué que cet auteur était parfaitement d'accord avec Phlégon, en ce qui regarde les ténèbres arrivées à la mort de J.-C. (Voy. PHLÉGON.)

THAMAR, Chananéenne, épousa, vers l'an du monde 2550, Her, fils aîné de Juda, qui mourut subitement, ainsi que son second époux, Onan (voy. ce nom). Juda, craignant le même sort pour Sela, son troisième fils, différait toujours de lui laisser épouser la veuve de ses deux frères, quoiqu'il

l'eut promis. Ce refus chagrina Thamar : elle se voila le visage, s'habilla en courtisane, alla attendre Juda sur le grand chemin, et eut commerce avec lui. Quelque temps après, sa grossesse ayant éclaté, elle fut condamnée à la mort pour avoir manqué de fidélité au mari qu'elle attendait; mais ayant représenté à Juda les bracelets qu'elle en avait obtenu pour gage de son amour, ce patriarche, étonné et repentant de lui avoir refusé son fils Sela, fit casser l'arrêt de sa condamnation. Elle accoucha ensuite de deux jumeaux, Pharès et Zara. Elle est nommée avec ses deux enfants dans la généalogie du Sauveur, ainsi que trois autres femmes qui n'étaient pas sans reproche; ce qui prouve, d'un côté, la sincérité des évangélistes, et de l'autre, les vœux miséricordieuses et pleines d'instruction du Sauveur des hommes, qui, se réduisant à la condition des pécheurs pour le salut de tous, ne refusa pas d'en descendre. C'est l'observation de saint Jérôme : *Notandum in genealogia Salvatoris nullam sanctarum assumi mulierum, sed eas quas Scriptura reprehendit : ut qui propter peccatores venerat, de peccatoribus nascens, omnium peccata deleat : unde et in consequentibus Ruth Moabitidis ponitur, et Bethsabee, uxor Uriæ.*

THAMAR, fille de David et de Maacha. Amnon, son frère, conçut une violente passion pour elle; et, désespérant de pouvoir la satisfaire, il feignit d'être malade. Sa sœur Thamar vint le voir, et Amnon profita d'un moment où ils se trouvèrent seuls pour lui faire violence. Ce misérable la chassa ensuite honteusement, l'an 1052 avant Jésus-Christ. Absalon fit tuer Amnon pendant un grand festin, pour venger l'affront fait à sa sœur. (*II Reg. 15.*)

THARACA, roi d'Ethiopie et d'Egypte, vint au secours d'Ezéchias et de la ville de Jérusalem, assiégée par Sennachérib, comme l'on voit au 4^e liv. des Rois, chapitre 19. Ce secours néanmoins devint inutile par celui que le Seigneur apporta aux assiégés, d'une manière prompte et miraculeuse. C'est tout ce qu'on sait de Tharaca : ce que l'*Histoire profane* en raconte n'est qu'un tissu de fables. Strabon l'appelle *Théracon*.

THARÉ, fils de Nachor, et père d'Abraham, de Nachor et d'Aram, demeurait à Ur, en Chaldée; et il en sortit avec son fils Abraham pour aller à Aran, ville de Mésopotamie; il mourut âgé de 203 ans. Les chronologistes qui ont trouvé de la difficulté à concilier l'année de la naissance d'Abraham (*Gen. 11. 26*) avec l'âge qu'il avait lorsqu'il reçut l'ordre de quitter son pays (*Gen. 12. 4*), n'ont pas distingué les deux missions, clairement exprimées dans les Actes des Apôtres (7. 4); voy. le *Rationarium temporum* du P. Petau, pars. 2. lib. 2, cap. 2. Cependant quelques auteurs pensent qu'Abraham est né la 150^e année de Tharé, et que, lorsque l'Ecriture sainte dit que Tharé engendra ses trois fils à 70 ans (*Gen. 11. 26*), elle marque précisément l'époque où il commença d'avoir des enfants, et qu'Abraham n'est nommé le premier qu'à raison de sa dignité de patriarche et de son importance dans l'histoire sainte; de même que Sem est nommé le premier des trois fils de Noé (*Gen. 5. 31*), quoiqu'il soit certain d'ailleurs que l'aîné est

Japhet. L'Ecriture dit que Tharé adorait des dieux étrangers, lorsqu'il habitait dans la Chaldée (*Josué 24. 2*); mais, par les instances et l'exemple de son fils Abraham, il renonça à ses superstitions pour adorer le vrai Dieu. Il est apparent que la religion de Tharé était le sabéisme ou l'adoration des étoiles; culte très-répandu dans cette partie de l'Asie. Maimonide en parle fort amplement, et prétend qu'Abraham lui-même fut élevé dans cette doctrine, mais qu'il la combattit par des raisons aussi simples que péremptoires. Le livre de la Sagesse parle aussi de cette ancienne erreur, et regarde ses partisans comme plus excusables que ceux qui adorent les ouvrages des hommes. (*Sap. 15.*) Les compilateurs de la nouvelle *Histoire universelle* altérant à leur ordinaire l'histoire sainte, ont confondu Tharé avec Laban, et ont attribué à celui-là les idoles de celui-ci. (*Voy. le journ. hist. et litt.*, 15 février 1781, pag. 260).

THARGELIE, fameuse Milésienne, contemporaine de Xerxès, à qui elle gagna beaucoup de partisans dans la Grèce, lorsque ce prince voulut en faire la conquête. Courtisane à la fois et sophiste, elle parcourut plusieurs pays, où elle se fit des amants et des admirateurs, unissant une philosophie factice à un libertinage réel, de beaux mots à des actions odieuses; elle termina ses courses en Thessalie, dont elle épousa le souverain.

** THARIN (Claude-Marie-Paul), né à Besançon en 1787, montra dès sa jeunesse une piété sincère, et se destina de bonne heure à l'état ecclésiastique. Après avoir fait une partie de ses études théologiques dans sa ville natale, il alla les terminer au séminaire de Saint-Sulpice, où il se distingua par la ferveur de sa dévotion et par ses talents. Les Sulpiciens se l'attachèrent, et pendant plusieurs années, avant et après sa prêtrise, il professa la théologie dans leurs maisons de Paris et d'Issy. Envoyé à Bayeux, peu de temps après la Restauration, en qualité de supérieur du séminaire diocésain, il s'y livra à un travail forcé qui altéra notablement sa santé. Pour la rétablir il revint à Besançon, où il fut nommé vicaire général, et où il demeura jusqu'en 1824, époque de son élévation au siège épiscopal de Strasbourg, où il succéda à Mgr. de Croi (voy. ce nom). Dans ce nouveau poste il signala son zèle pour la religion dans plusieurs mandements d'une dialectique et d'une éloquence très-remarquables. Appelé par le roi, en 1826, à la charge de précepteur du duc de Bordeaux, il donna sa démission de l'évêché de Strasbourg, dont l'administration lui parut incompatible avec ses nouveaux devoirs. Cette nomination fut attaquée vivement par les journaux de l'opposition, qui crièrent à l'invasion de l'ultramontanisme. Afin de leur imposer silence, Mgr. Tharin adhéra, en s'expliquant, à la déclaration par laquelle plus de cinquante archevêques et évêques crurent devoir témoigner publiquement de leur attachement aux quatre articles de 1682. Vers les derniers temps de la Restauration, quelques dissidents étant survenus, dit-on, entre lui et le gouverneur du prince, il quitta la cour, partit pour Nice, et ne revint en France, en 1850, que pour être témoin de la chute du trône. Il vécut dès lors retiré des affaires, soit en Italie,

soit dans le midi de la France, et enfin à Paris dans l'intimité de Mgr. de Janson, évêque de Nancy (voy. ce nom), son ancien ami, et mourut le 14 juin 1845, dans des sentiments dignes d'un évêque. On a de lui, outre un ouvrage sur *l'éloquence de la Chaire*, *Nouvelles considérations philosophiques et critiques sur la société des Jésuites, sur les causes et les suites de sa destruction*, Versailles, 1818, in-8; *Du gouvernement représentatif*, Paris, 1854, deux. édit. 1855, in-8; *Méditations religieuses et politiques d'un exilé*, 1855, in-18; *Les gémissements et les espérances de la religion catholique en France, ou de l'état présent et de l'avenir de l'église de France*, 1858, in-8, ouvrage qui a eu du retentissement. Il a en outre traduit de l'Italien, *Les derniers Jours du condamné Félix Robal*, Lille, 1858, 2 vol. in-18.

THAULÈRE. (Voy. TAULÈRE.)

* THEAULON de LAMBERT (Marie-Emmanuel-Guillaume-Marguerite), auteur dramatique, né en 1787 à Aigues-Mortes, fit ses études au Lycée de Montpellier, et entra ensuite chez un avocat de Nîmes, pour étudier le droit; mais son goût pour la littérature l'ayant emporté, il vint à Paris en 1808, avec des lettres de recommandation pour l'archi-chancelier Cambacérès, qui le fit nommer inspecteur des douanes. Théaulon n'accepta pas cette place, et débuta bientôt au théâtre. En 1810, il partit pour l'Allemagne, en qualité d'inspecteur des hôpitaux militaires, et remplit plus tard les mêmes fonctions en Italie. Dévoué au principe de la légitimité, il suivit Louis XVIII à Gand, et publia dans cette ville le 1^{er} n° du *nain Rose*. Rentré en France avec le roi, il fonda, en 1820, un journal : *la Foudre*, puis fit paraître peu de temps après *L'Apollon*. L'année suivante, ayant donné aux trois principaux théâtres de Paris et presque le même jour, trois pièces à l'occasion du baptême du duc de Bordeaux, le gouvernement récompensa son zèle par la croix de chevalier de la légion d'honneur. Théaulon mourut à Paris, le 17 novembre 1841, à 54 ans. Indépendamment de quelques opuscules en vers, il a composé seul ou avec d'autres auteurs plus de 250 pièces de divers genres, parmi lesquels nous citerons seulement : *l'Artiste ambitieux*, *l'Indiscret*, et son dernier ouvrage *l'Ingénue de Paris*.

THECLE (sainte), vierge, et selon la plus commune opinion, martyre, fut un des beaux ornements du siècle des apôtres. Nous n'avons point d'*Actes* authentiques de cette sainte, comme l'a prouvé le P. Stilling (*Acta sanctorum*, tom. 6, sept., p. 547). Saint Jérôme rapporte, d'après Tertullien, qu'un prêtre nommé Jean fut déposé pour avoir fabriqué de faux *Actes* de saint Paul et de sainte Thécle, et le pape Gélase condamna un livre qui portait ce nom. Basile de Séleucie a publié une vie de cette sainte dans le v^e siècle; mais Tillemont prouve qu'il a puisé ses matériaux dans des sources peu sûres. Métaphraste a aussi donné une *Vie* de cette sainte; mais tout ce qu'il en rapporte est bien éloigné d'être authentique. Quoiqu'il en soit, les Pères des premiers siècles en ont fait une mention très honorable, et l'on ne doit pas refuser de croire en général les miracles qu'ils en rapportent. Les principales cir-

constances de la vie de cette sainte ont été recueillies des écrits des saints Pères, par Tillemont, tome 2, pag. 60. On connaît les beaux vers de saint Grégoire de Nazianze, traduits ainsi en latin :

Quis Theclam necis eripuit flammæque periclo?
Quis validos ungues vinxit rabienque ferarum?
Virginitas. O res omni mirabilis ævo!
Virginitas fulvos potuit sopire leones:
Dente nec impuro generosos Virginis artus
Ausi sunt premere, et rigido discerpere morsu.

—Il ne faut pas la confondre avec sainte THECLE, qui souffrit le martyre avec Timothée et Agape, à Gaza en Palestine, l'an 504.

THEGANUS, chorévêque de Trèves (1) sous Louis le Débonnaire, écrivit *l'Histoire* de ce prince, auprès duquel il avait beaucoup de crédit. Pierre Pitou l'a publiée dans le corps des auteurs de *l'Histoire de France*. On la trouve aussi dans la *Bibliotheca* de Lambecius.

THEGLATH-PHALASAR, roi des Assyriens, succéda à Phul, l'an 747 avant Jésus-Christ. Achaz, roi des Juifs, se voyant assiégé dans Jérusalem par Razin, roi de Syrie, et Phacéc, roi d'Israël, envoya tout l'or et tout l'argent qui se trouva dans le trésor du temple, à Theglath-Phalasar, pour l'engager à venir à son secours. Le monarque assyrien marcha aussitôt contre Razin, le tua, ruina Damas; mais il n'épargna pas davantage le roi des Juifs. Il ravagea son pays, et l'obligea de lui payer annuellement un tribut considérable. Theglath-Phalasar prit aussi la plupart des villes de Galilée, et emmena en captivité les tribus de Nephtali, de Gad, de Ruben, et la demi-tribu de Manassé. Il mourut à Ninive, l'an 728 avant Jésus-Christ, après un règne de vingt ans. Salmanasar son fils lui succéda. (IV. Reg. 16.)

THEIAS, roi des Goths en Italie, fut élu à la fin de l'an 552, après la défaite et la mort de Baduela. Il eut à combattre le général Narsès, capitaine expérimenté, et fut obligé d'en venir aux mains près du mont Vésuve. Cette journée fut une des plus sanglantes qu'il y ait jamais eu. Theias se défendit en héros, et tua presque tous ceux qui s'avançaient pour lui ôter la vie. Enfin comme il voulait changer de bouclier, un soldat ennemi saisit ce moment pour le percer de sa javeline et le renversa mort. C'est ainsi que périt Theias à la fin de l'année 555.

THEIL (Franç.-Jean-Gabr. de la PORTE du). Voy. PORTE.

* THÉIS (Alexandre-Etienne-Guillaume, baron de), né en 1765 à Nantes, était frère de Constance de Théis, princesse de Salm (voy. ce nom). Maire de Laon en 1808, quatre ans après, il fut conseiller

(1) On a beaucoup disputé sur la signification de *chorévêque*, et la place que tenaient dans l'Eglise ceux qui étaient revêtus de ce titre. Il paraît certain que c'était ce que nous appelons aujourd'hui *évêque suffragant*; non pas suffragant ou dépendant d'un métropolitain, et ayant lui-même son diocèse propre, mais suffragant, lieutenant ou coopérateur d'un autre évêque, dont il remplissait les fonctions, surtout dans les campagnes et endroits éloignés de la ville épiscopale. Quelques-uns confondent les chorévêques avec les évêques régionnaires; mais il paraît que ceux-ci n'étaient attachés à aucun diocèse, ni dépendants d'aucun évêque principal; que c'étaient des missionnaires et ouvriers évangéliques, ayant le caractère épiscopal, et la juridiction selon l'exigence des lieux et des circonstances.

de préfecture de l'Aisne, puis secrétaire-général. Il perdit cette place en 1815, par suite d'une mesure générale; mais il la recouvra en 1820, et l'occupait pendant dix ans. Appelé en 1850 à la préfecture de la Corrèze, il passa peu temps après à celle de la Haute-Vienne, et mourut le 22 décembre 1842, à 77 ans. On a de lui : *Glossaire de botanique, ou étymologie de tous les noms de classes, genres et espèces en usage dans cette science*, Paris, 1810, in-8; *Mémoire d'un espagnol*, 1818, 2 vol. in-12, 2^e édit., 1825, 3 vol. in-12; *Mémoires d'un Français*, 1825, 3 vol. in-12. Ces deux derniers ouvrages sont deux romans; *Voyage de Polyclète, ou lettres romaines*, Paris, 1821, 3 vol. in-8, 4^e édit., 1828, 5 vol. in-12. C'est pour l'Italie, ce qu'est pour la Grèce l'ouvrage de l'abbé Barthélemy (voy. ce nom). Quoique bien écrit et plein de recherches, le *Voyage de Polyclète* est cependant, pour le style et l'érudition, inférieur au *Voyage d'Anacharsis*; mais il lui est supérieur par le côté politique et moral. *Politique des Nations*, 1828; 2^e édit., 1829, 2 vol. in-8. Ce livre est à la fois agréable et instructif, quelques exemplaires de la 2^e édition portent le titre d'*Histoire universelle de tous les peuples du monde*, etc., et la date de 1850; *Conseils aux jeunes gens qui sortent des écoles primaires*, Paris, 1854, in-12.

* THELWALL (John), littérateur et publiciste, né à Londres en 1766, étudia successivement la peinture et la médecine. Partisan des principes de la révolution française, et membre de plusieurs sociétés établies depuis longtemps à Londres, il devint un des orateurs les plus populaires. Pour-suivi et accusé de haute trahison, il dut à l'éloquence d'Erskine, son défenseur, une sentence d'acquiescement qui ne servit qu'à redoubler son audace. Les leçons sur les matières politiques ayant été prohibées, Thelwall, pour étudier la loi, fit des cours publics sur certains points de l'histoire romaine qui prêtaient des allusions favorables à ses vues; mais il fut obligé de quitter la capitale. Ne sachant comment gagner sa vie, il entreprit, dans le voisinage de Hay, au comté de Bresnock, quelques spéculations d'agriculture auxquelles son inexpérience le força de renoncer. De retour à Londres, il se mit à donner des leçons de philosophie et d'éloquence qui lui procurèrent une aisance honorable. Cependant on le vit reparaitre en 1818, dans quelques réunions, et il acheta à cette époque la propriété d'un journal, le *Champion*, qui ne put se maintenir. Renonçant dès lors à la politique, il concentra toutes ses vues sur des objets plus utiles; mettant à profit ses études anatomiques et son expérience oratoire, il étudia avec soin les causes des défauts d'articulation, ainsi que des vices de prononciation, et inventa, dit-on, des moyens, aussi simples qu'ingénieux, pour faire disparaître ces imperfections. Il mourut à Bath, en 1854, à 68 ans. Thelwall était un homme d'un talent réel, et plusieurs ouvrages de littérature et de politique en font foi. On cite comme ses productions les plus remarquables dans ces deux genres : *Orlando et Almeyda*, conte; *La fille adoptive*, roman en 4 vol.; *Poésies diverses*, 1790, 2 vol. in-8; *Essai de défini-*

tion de la vitalité animale, où plusieurs opinions de Jean Hunter sont examinées et discutées; *Le péri-patéticien, ou Esquisses du cœur, de la nature et de la société*, 5 vol. in-8; *Le droit constitutionnel qu'ont les Anglais à des parlements annuels et au suffrage universel*, 1795; *Les droits de la nature*, 1796, in-8; *Réflexions calmes sur la lettre écrite par Burke à un noble lord*; *La démocratie justifiée*; *Réplique courtoise à l'orateur Burke*; *Le trident d'Albion*, 1805; *Monodie sur la mort de C.-J. Fox*; *Le vestibule de l'éloquence*; *Lettre à M. Cline sur les facultés imparfaites*; *Exemples de chrythmes*; *Résultats de l'expérience sur les conformations défectueuses du fond de la bouche*, etc.

THÉMINES (Ponce de LAUZIERE, marquis de), chevalier des ordres du roi, maréchal de France, était fils de Jean de Thémines, seigneur de Lauzières, d'une famille noble et ancienne. Il servit avec distinction sous Henri III et sous Henri IV, auquel il fut toujours fort attaché, et se signala en 1592, au combat de Villemur. Ayant été honoré du bâton de maréchal de France, en 1616, au siège de Montauban, par Louis XIII, il prit plusieurs villes aux protestants et échoua devant Castres et le Mas d'Azil. En 1626, il eut le gouvernement de Bretagne, et mourut l'année d'après, à 74 ans. Sa postérité masculine finit dans la personne de son petit-fils, mort en 1646.

* THÉMINES (Alexandre-Franç.-Amédée-Anne-Louis-Joseph de LAUZIERE de), évêque de Blois, né à Montpellier en 1742, était aumônier de Louis XVI qui l'éleva à la dignité épiscopale, à l'âge de trente-quatre ans. Après avoir refusé le serment, il émigra et se retira successivement en Savoie, en Espagne et en Angleterre. En 1802, il signa la protestation des évêques réfugiés contre le concordat, et refusa sa démission que le souverain pontife lui avait demandée par un bref. Un livre publié à Londres à cette époque sur le *gouvernement de fait* lui fut attribué non sans quelque raison. Ce qu'il y a de sûr du moins, c'est que toutes les tentatives des évêques orthodoxes pour le ramener à d'autres sentiments demeurèrent infructueuses. Il refusa également de rentrer en France en 1814, et mourut à Bruxelles le 5 novembre 1829. On a de Thémines : *Projet de lettre commune de l'Eglise gallicane aux fidèles dispersés*. Après un avertissement de quatre pages on trouve cette lettre sous le titre suivant : *Lettre apostolique des évêques de l'Eglise gallicane*. L'évêque de Blois ayant demandé aux autres évêques de France qui étaient alors à Londres la permission de publier sous leur nom cette lettre apostolique, ils ne voulurent pas y consentir. Alors l'évêque la fit imprimer sous ce double titre, dont l'un est contraire à l'autre : *Projet de lettre commune*, etc.; *Lettre apostolique*, etc. Le livre en faveur du *gouvernement de fait*, dont il a été question plus haut, consiste en cinq lettres adressées à Bonaparte, à Talleyrand, au pape, au président du concile de 1814, enfin au clergé et aux fidèles de Blois. Dans la lettre à Bonaparte, l'abbé de Thémines proteste contre le concordat de 1801, et revendique ses droits d'administrateur de la métropole de Blois.

THÉMIS, fille du Ciel et de la Terre, et mère

d'Astrée. (Voy. ce nom.) C'est tantôt la mère, tantôt la fille, que les mythologistes regardent comme la déesse de la Justice.

THEMISTIUS, fameux philosophe, était originaire de Paphlagonie. Son père, philosophe lui-même, l'envoya de bonne heure dans un petit pays auprès du Pont-Euxin, où il étudia l'éloquence sous un habile maître. Il y fit de si grands progrès, qu'on lui donna le surnom de *beau parleur*. Il alla à Constantinople, où il enseigna la philosophie avec beaucoup d'applaudissement. Constance le fit sénateur de cette ville, et quatre ans après, il lui érigea une statue. Themistius se rendit à Rome en 376; mais comme cette ville n'était plus que la seconde de l'empire, par une vanité ridicule, mais si ordinaire aux philosophes, il ne voulut point y demeurer, quelques offres qu'on lui fit. Théodose le Grand le fit préfet de Constantinople, l'an 384. Il était païen, mais sans fanatisme, et fut lié avec saint Grégoire de Nazianze. On ignore les autres circonstances de sa vie, ainsi que l'année de sa mort. Dès sa jeunesse il composa des *Notes sur la Philosophie de Platon et d'Aristote*, et cet ouvrage fut fort goûté. Ce qu'il avait fait sur Aristote parut à Venise, 1570 et 1587, in-fol.; et Stobée cite un passage de son livre sur *l'immortalité de l'âme*. Il nous reste encore de lui 55 *Discours* grecs, qui sont pleins de dignité et de force. Il ose remonter, dans un de ses Discours à l'empereur Valens, prince qui, étant arien, persécutait les orthodoxes, qu'il ne fallait pas s'étonner de la diversité des sentiments parmi les chrétiens, puisqu'elle n'était rien en comparaison de cette multitude d'opinions qui régnaient chez les Grecs, c'est-à-dire chez les païens. Il y a un raisonnement plus simple : c'était de se tenir, suivant l'expression d'un autre païen (Ammien-Marcellin), à la doctrine de la *grande Eglise*. Dans ses autres Discours, Themistius prodigue moins l'encens aux princes de son temps, que les autres déclamateurs; il leur donne souvent des leçons de sagesse. Nous avons deux éditions de ses *Discours*, l'une par le P. Petau, et l'autre par le P. Hardouin : celle-ci parut en grec et en latin au Louvre, en 1684, in-fol. Le célèbre abbé Mai, conservateur de la Bibliothèque ambrosienne de Milan, a publié, en 1816, une édition de *Themistii Plauti et Isæi opera*, un seul volume. Dans la même année il donna au public un *Discours* inédit du même auteur.

THEMISTOCLE, célèbre général athénien, né dans le bourg de Phréas, l'an 555 avant Jésus-Christ, eut pour père Néocle, citoyen obscur; sa mère était étrangère. Son libertinage fut si grand, que son père le déshérita. Il parvint à faire oublier cette tache par des talents précoces et son application à l'étude. Ces qualités lui obtinrent des emplois importants dans sa république, et il fut nommé général, lorsque Xerxès marcha contre Athènes. On arrêta que les Lacédémoniens iraient défendre le passage des Thermopyles, où ils firent des prodiges de valeur; et que les Athéniens conduiraient la flotte au détroit d'Artémise, au-dessus de l'Eubée. Le courage des Grecs et une tempête furieuse ruinèrent une partie de la flotte ennemie; mais il n'y

eut aucune action décisive. Cependant une armée de terre de Xerxès avait franchi le passage des Thermopyles, et se répandait dans la Phocide, mettant tout à feu et à sang. Dans ce désastre affreux, Thémistocle se réconcilia avec Aristide, qui fut rappelé avec tous les exilés, et s'étant mis à la tête de l'armée navale, il gagna la bataille de Salamine, qui coûta aux Grecs 40 vaisseaux, et les Perses en perdirent 200. Mais soit que ses concitoyens fussent des ingrats, soit qu'il abusât du crédit que lui donnaient ses victoires, il fut banni par la loi de l'ostétracisme, sur diverses accusations bien ou mal fondées; entre autres, d'être entré dans la conspiration de Pausanias. Après avoir erré de retraite en retraite, il se réfugia auprès du roi de Perse, qui le combla de biens, et qui voulut lui confier le commandement général de ses armées. L'Athénien, ne voulant ni porter les armes contre sa patrie ni déplaire à Artaxerxès, s'empoisonna, dit-on, l'an 470 avant Jésus-Christ, à 65 ans; Thucydide le fait mourir d'une maladie naturelle. Thémistocle était courageux et entreprenant, et en même temps vain, colère et envieux. Cornélius-Népos convient que c'était un homme vicieux; mais il ajoute que ses vertus ont compensé ses vices : *Hujus vitia maximis sunt emendata virtutibus*. Manière de parler si usitée, mais qui n'en est pas moins fautive et absurde, contraire à la nature et à la pureté de la vertu, qui ne peut exister, comme l'observe Horace, que lorsque le vice a cessé d'être, ou lorsqu'on le combat avec courage (1). Le repos semblaient l'inquiéter, et l'ambition qui l'agitait donna plus d'une secousse alarmante à sa patrie. Il parut des *Lettres* en latin, à Francfort, en 1629, et à Leipsig, en 1710, sous le nom de Thémistocle; mais il est certain qu'elles ne sont pas du général athénien.

THÉOCRITE, de Syracuse ou de l'île de Cos, florissait sous Ptolémée-Philadelphie, roi d'Egypte, vers l'an 283 avant J.-C. On dit que ce poète eut l'imprudence d'écrire des satires contre Hiéron, tyran de Syracuse, et qu'il fut puni de mort par ce prince. Théocrite s'est fait une grande réputation par ses *Idylles*, qui ont servi de modèle à Virgile dans ses *Eglogues*. Il a employé le dialecte dorien, qui est très-propre pour ce genre. Les *Idylles* de ce

(1) Virtus est vitium fugere, et sapientis prima Stultitia carnisce.

— On dit souvent que tel homme a de *grands vices* et de *grandes vertus*; mais dans le fait cela n'est pas exact. Les vertus se tiennent, et ne vont pas les unes sans les autres, et par conséquent ne vont pas avec les vices. Quiconque possède une vertu par principe et d'une manière réfléchie, possède toutes les autres, et au moins dans le désir, dans les efforts et la recherche des moyens de les acquérir. Il peut tomber dans des fautes : mais il les reconnaît, et s'étudie à ne pas les répéter. L'homme vicieux peut faire des actions vertueuses quant à leur objet, mais non pas quant à la source et aux principes dont elles dérivent; il les fait ces actions, par intérêt, par goût, par quelque disposition organique, ou par l'expulsion des circonstances, mais non par amour vrai, pur, constant et raisonné de la vertu. Enfin, puisque la vertu est l'effet de la force, elle ne peut exister avec les dispositions du vice, qui est la lâcheté. Il n'y a pas de vertu sans force, dit le philosophe de Genève, et le chemin du vice est la lâcheté. Longtemps avant lui un autre philosophe avait dit :

Virtus recludens immeritis mori
Cælum, negata tentat iter via. Hor.

poète passent, avec raison, pour une des plus belles images de la nature : l'honneur que Virgile lui a fait de l'imiter, est un grand préjugé en sa faveur ; Virgile, qui vivait dans un siècle plus délicat et plus poli, l'a surpassé ; mais il reste au poète grec l'honneur de l'avoir devancé dans cette carrière, et de lui en avoir frayé le chemin. Fontenelle a jugé trop sévèrement les *Eglogues* de Théocrite, et il ne faut pas en être surpris, puisqu'il n'épargne pas celles de Virgile. Les *Idylles* de Théocrite sont au nombre de trente. Longepierre en a traduit quinze en français (voy. son article). La première, parmi les nombreuses éditions de ce poète de Syracuse, est de Venise, Alde, 1495, in-fol. On distingue celles de Oxford, 1699, in-8, et 1770, 2 vol. in-4, en grec et en latin ; de Londres, 1729, in-8, avec des *Notes* ; de Glasgow, 1746, pet. in-4 en grec ; de Parme, Bodoni, 1792, in-8, tirée à 200 exemplaires ; de Leipzig, 1810, in-fol. ; et de Paris, 1800, 2 vol. in-8 ; elle a été trad. en franç. par Chabanon, 1775, in-8 ; Gail, 1792, in-8 et in-12, et Geoffroy, 1800, in-8, et en vers par Servan de Sugny (voy. ce nom), et Firmin Didot. On a aussi de Théocrite 25 *Épigrammes* ou *Inscriptions*, et 5 fragments dont l'un semble être la suite de sa 29^e idylle.

THÉODAS et **THEUDAS** : ce sont les noms de deux imposteurs qui voulurent chacun se faire passer pour le Messie. L'un fut pris par Saturnin, gouverneur de Styrie sous l'empereur Auguste ; et l'autre par Cuspius Fadus, préposé au même gouvernement sous Claude. Il est parlé du premier au chapitre 3^e des Actes des Apôtres.

THEODAT, roi des Goths en Italie, était fils d'une sœur du roi Théodoric. La reine Amalasonte ayant perdu son fils Athalaric, mit sur le trône son neveu Théodat, en 534, et l'épousa peu de temps après. Théodat fut ingrat : il chassa sa bienfaitrice du palais de Ravenne, sous prétexte d'adultère, et, après l'avoir détenue quelque temps en prison, il la fit étrangler dans un bain. L'empereur Justinien, indigné de la mort de cette princesse et de l'ingratitude de son époux, lui déclara la guerre. Bélisaire descendit en Italie, et lui enleva la Dalmatie et la Sicile. Théodat obligea le pape Agapet à se rendre à Constantinople pour calmer l'empereur ; mais Vitigès, son ami et son général, se révolta contre lui, fut proclamé roi, et le fit mourir en 536. C'est ainsi que la Providence se servit d'un ingrat pour en punir un autre.

THEODEBERT 1^{er}, roi de Metz, succéda à son père Thierry l'an 534, et fut placé sur le trône par ses vassaux, malgré l'opposition de ses oncles. Il les aida pourtant dans leur seconde expédition en Bourgogne, et eut part au partage qu'ils firent de ce royaume. Il se joignit à Childebert, en 537, contre Clotaire son oncle ; mais cette guerre n'eut pas de suite. Théodebert secourut, en 538, Vitigès, roi des Ostrogoths, et entra lui-même l'année suivante en Italie, d'où il revint chargé de dépoilles ; mais la plus grande partie de son armée périt de maladie. L'année suivante, Justinien regagna Théodebert en lui faisant les mêmes avantages que Vitigès, et ce traité fut pour les Francs un nouveau titre de propriété dans les Gaules. Depuis ce temps, dit Procope,

les Français furent absolument maîtres de Marseille, colonie des Phocéens, et en possession de cette mer ; ce qui prouve qu'il y avait déjà alors une marine. Théodebert mourut en 548, lorsqu'ayant levé une puissante armée, il allait attaquer, jusque dans Constantinople, Justinien, avec lequel il s'était brouillé. Le premier exploit connu depuis l'établissement des rois de France en-deçà du Rhin, est l'expédition de ce prince contre Cochiliac, roi des Danois, qui perdit son armée de terre, tandis que sa flotte, qui arriva en même temps, fut mise en déroute par la flotte française. La valeur de Théodebert, sa libéralité, sa prudence et sa clémence lui méritèrent l'éloge de ses contemporains. On voit une monnaie d'or de ce prince, où son image est gravée d'un côté, avec le titre de *Dominus noster*, qui n'appartenait qu'aux empereurs ; de l'autre on y voit une Victoire avec les armes de l'empire. Il fit battre cette monnaie pour rabaisser l'orgueil de Justinien, qui avait pris le titre de vainqueur des Français. Sa mort arriva à la chasse, par la chute d'une grosse branche d'arbre qu'un buffle lui fit tomber sur la tête, et qui l'abattit de son cheval. Thibaud son fils lui succéda.

THEODEBERT II, roi d'Austrasie, monta sur le trône en 596, après la mort de son père Childebert, dont il partagea les états avec son frère Thierry, roi d'Orléans. Il régna d'abord sous la tutelle de Brunehaut, son aïeule ; mais les grands d'Austrasie, lassés de la domination de cette princesse, engagèrent son petit-fils à l'exiler en 599. Théodebert, qui avait joint ses forces à celles de son frère, défait successivement Clotaire et les Gascons. Brunehaut, irritée contre lui, excita Thierry à lui faire la guerre. Ce prince le vainquit aux combats de Toul et de Tolbiac, et le fit prisonnier. Théodebert fut envoyé à Châlons-sur-Saône, où la reine Brunehaut lui fit couper les cheveux et le fit mourir peu après, l'an 612.

THEODELINDE, reine des Lombards, étant restée veuve d'Autharis ou Autharite, vers l'an 592, retint le gouvernement du royaume, et mit la couronne sur la tête d'Agilulphe, duc de Turin, en l'épousant ; mais elle lui procura encore un plus grand bien, et à toute la nation des Lombards, en les retirant de l'arianisme pour les faire catholiques. Quelque temps après, les évêques d'Istrie, divisés pour l'affaire des Trois-Chapitres, engagèrent cette reine dans leur schisme. Saint Grégoire-le-Grand ayant appris cette nouvelle avec déplaisir, et craignant que celle qui avait tiré les Lombards de l'erreur par sa persuasion ne les portât à la division par son exemple, ménagea adroitement l'esprit de cette princesse pour éluder un coup si fâcheux, et il fit en sorte qu'elle reprit sa première union avec l'Eglise. Saint Grégoire lui adressa ses Dialogues. La mort de son second époux la laissa encore maîtresse du royaume, qu'elle gouverna pendant dix ans, depuis 616 jusqu'en 626, avec son fils Adawalde. Ariade les en chassa.

THEODEMIR, roi arien des Suèves ou de Galice en Espagne, succéda, ou à Remismond, ou à Théodomont, en 538. Il abjura l'arianisme après avoir vu que son fils Artamire ou Miron avait recouvré la

santé, par l'intercession de saint Martin. Ce prince protégea les catholiques, et fit tenir un concile à Lugo en 562, et un à Brachara ou Brague l'an 563, pour confirmer la foi catholique, et mourut vers l'an 570, après un règne de 12 ans. (Voy. saint MARTIN de Dume.)

* THEODON (Jean-Baptiste), sculpteur français, étudia d'abord à Paris, et alla se perfectionner à Rome, d'où Louis XIV le rappela pour l'employer à l'embellissement de Versailles. C'est de lui que sont l'*Atlas métamorphosé en rocher*, et la *Phaëtuse changée en peuplier*, statues colossales que l'on voyait à Richelieu, d'où elles ont été transportées à Paris. Son groupe de *Lucrece et Collatin* fut terminé par Le Pautre (voy. ce nom). Théodon mourut à Paris en 1715.

THEODORA, femme de l'empereur Justinien I^{er}, était fille d'un homme chargé du soin de nourrir les bêtes pour les spectacles. Sa mère immola sa vertu pour de l'argent, et la jeune Théodora s'abandonna bientôt à tout le monde. Un certain Hécébole de Tyr, gouverneur de la Pentapole, l'entretint pendant quelque temps; mais il s'en dégoûta bientôt, et la chassa de chez lui. Elle alla à Alexandrie, revint à Constantinople, n'ayant pour subsister que ses prostitutions. Justinien en devint passionnément amoureux. Il en fit sa maîtresse, engagea l'empereur Justin à abroger la loi qui défendait à un sénateur de se marier avec une femme débauchée, et l'épousa. Cette femme, attachée au parti des eutychiens, fut le fléau du genre humain, si l'on en croit Procope, qui en fait une peinture affreuse dans ses *Anecdotes*, après l'avoir louée dans son *Histoire*. Elle demeura stérile, selon la prédiction de saint Sabas, et mourut vers l'an 563. (Voy. VIGILE, pape.)

THEODORA, née à Ebissa en 810, en Paphlagonie, d'un tribun militaire, reçut de la nature une beauté parfaite et un génie supérieur, qui fut perfectionné par une excellente éducation. Euphrosine, belle-mère de l'empereur Théophile, ayant fait assembler les plus belles filles de l'empire pour lui donner une épouse, Théodora eut la préférence sur toutes ses rivales. Elle embellit le trône par sa piété et ses vertus. Devenue veuve, en 842, elle prit les rênes de l'empire durant la minorité de son fils Michel, et gouverna pendant 15 ans avec sagesse. Elle rétablit le culte des images, et mit fin par là à l'hérésie des iconoclastes, que Léon l'Isaurien avait introduite 120 ans auparavant, et qui n'avait cessé depuis de déchirer le sein de l'Eglise. Elle renouvela ensuite le traité de paix avec Bogoris, roi des Bulgares, en 844, et lui rendit sa sœur qui, devenue chrétienne dans les fers, porta la foi dans son pays. Ses soins s'étendirent sur toutes les branches de l'administration, elle fit observer les lois et respecter son autorité; mais comme elle gênait les passions de Michel, ce fils ingrat, indisposé d'ailleurs contre sa mère par de vils courtisans, la fit enfermer en 857 dans un monastère, où elle acheva saintement ses jours vers 867. Les Grecs célèbrent sa fête le 11 février. En quittant l'empire, elle laissa dans le trésor public des sommes considérables qu'elle avait économisées sans vexer ses sujets.

THEODORA, dame romaine, moins célèbre par sa beauté que par sa lubricité et par ses crimes, était si puissante à Rome, vers l'an 908, qu'elle occupait le château Saint-Ange, et avait sur l'élection des Papes une influence funeste (Voy. MAROSIA). Scandale affligeant, mais passager, qui ne déroge point à l'honneur de la chaire pontificale, et n'offre qu'un léger nuage dans une longue succession de lumières et de vertus. (Voy. ALEXANDRE VI, JEAN XII, VIGILE.)

THEODORA, troisième fille de Constantin VIII, fut chassée de la cour par son beau-frère Romain Argyre, qu'elle avait voulu faire descendre du trône, pour y placer Prusien son amant. Elle fut enfermée dans un couvent jusqu'à la fin du règne de Michel Calafate, en 1042. Alors on la proclama impératrice avec sa sœur Zoé, qui épousa Constantin Monomaque. Après la mort de ce prince, en 1054, Théodora gouverna avec gloire; elle se fit craindre des ennemis de l'empire, qu'elle maintint en paix, choisit des ministres habiles, fit fleurir le commerce et les arts et diminua les impôts. Une colique l'emporta en 1056, à 76 ans, après qu'elle eut régné environ 19 mois. En elle périt la famille de Basile le Macédonien, montée sur le trône en 867. Il y a encore eu plusieurs autres impératrices de ce nom.

THEODORE, évêque de Mopsueste, né vers l'an 550, à Antioche, embrassa la vie monastique, mais il rentra dans le monde pour se marier. Saint Chrysostome, qui l'aimait tendrement, lui adressa deux *Exhortations* pour le ramener à son devoir, et il eut la consolation d'y réussir. (Ces *exhortations* se trouvent dans le premier volume de ses *Oeuvres*, édition des bénédictins.) Théodore, élevé sur le siège de Mopsueste, ville de Cilicie, en 592, ne tarda pas à donner dans l'erreur. Il mourut l'an 428. On peut le regarder comme le premier auteur de l'hérésie qui distingua deux personnes en Jésus-Christ. Quand on étudie ses ouvrages, on voit qu'il avait dans l'esprit le principe qu'ont eu depuis les sociniens; « qu'il faut déférer tout au tribunal de » la raison, et n'admettre que ce qu'elle approuve. » Principe qui détruit par la base l'édifice de la foi, et a produit toutes les sectes qui ont désolé l'Eglise. Théodore avait écrit contre saint Jérôme, pour défendre l'hérésie de Pélage. Le fameux Julien d'Ecclane, un des sectateurs de cet hérésiarque, ayant été chassé de son siège, se réfugia chez lui, et augmenta le nombre de ses disciples. Théodore cacha longtemps sa doctrine, mais lorsque le nestorianisme éclata, elle était déjà répandue dans bien des esprits. Les nestoriens se servirent, en 551, après la tenue du concile d'Ephèse, des ouvrages de ces hérétiques pour appuyer leurs erreurs. Dans le 5^e concile général, tenu en 555, la personne et les ouvrages de Théodore de Mopsueste furent anathématisés; mais on jugea plus favorablement d'Ibas et de Théodoret, dont les personnes furent épargnées, quoique quelques-uns de leurs écrits ne parussent pas exempts des erreurs que Théodore avait défendues. (Voy. IBAS, VIGILE et PELAGE, papes.) Ses principaux ouvrages sont : un *Commentaire sur les Psaumes*, dans la *Chaîne* du P. Corder (voy. Louis,

duc d'Orléans) ; un *Commentaire*, en manuscrit, sur les 12 *Petits Prophètes*. Ce commentaire prouve que l'auteur était un déiste. Plusieurs fragments dans la *Bibliothèque* de Photius. On trouve sa confession de foi dans les *Dissertations* du P. Garnier sur Marius Mercator.

THEODORE, le *Lecteur*, ainsi appelé parce qu'il était lecteur de la grande église de Constantinople, avait composé une *Histoire de l'Eglise* depuis la vingtième année du règne de Constantin le Grand jusqu'à la mort de ce prince. Cet ouvrage était divisé en 2 livres. Il l'avait tiré des *Histoires* de Socrate, de Sozomène et de Théodore. Il est en manuscrit dans quelques bibliothèques, et n'a pas encore été imprimé. Théodore avait encore composé une autre *Histoire ecclésiastique*, depuis la fin du règne de Théodose le Jeune, jusqu'au commencement de Justin. Nous n'avons que des extraits de cet ouvrage. Henri de Valois nous a donné tout ce qu'il a pu ramasser de Théodore dans Suidas, Théophane et Jean Damascène (*voy. Cousin*).

THEODORE, élevé sur le siège de Pharan vers 626, fut le premier auteur du monothélisme. Ses écrits furent condamnés au concile de Latran, l'an 649, et cette sentence fut confirmée par le 6^e concile général, l'an 680.

THEODORE de CANTORBÉRY (saint), moine de Tarse en Cilicie, étant à Rome l'an 668, fut envoyé par le pape Vitalien, en Angleterre, pour remplir le siège épiscopal de l'Eglise de Cantorbéry. Il fut le premier archevêque de cette église qui exerça la primatie sur toute l'Eglise britannique. On trouve dans Guillaume de Malmesbury, et dans les conciles d'Angleterre par Wilkins, les lettres du pape Vitalien, qui lui confèrent ce pouvoir. Il rétablit dans ce royaume la foi et la discipline ecclésiastique. Ce qui nous reste de son *Pénitenciel* et de ses autres ouvrages a été recueilli par Jacques Petit, et imprimé à Paris, 1677, 2 vol. in-8, avec de savantes notes. Dom Luc d'Achéry a publié (t. 9, Spicilege) 120 articles de ce Pénitenciel. On le trouve aussi dans le tom. 6^e des Conciles du P. Labbe. L'édition qu'en a donnée Jacques Petit renferme un grand nombre d'interpolations, des canons tirés d'autres Pénitentiels d'Occident, et dans lesquels Théodore lui-même est cité : on y voit aussi des décisions qui ont été ajoutées à l'ouvrage de Théodore, d'après les Décrétales des Grecs modernes, qui doivent avoir peu de poids, et qui sont contradictoires aux canons des conciles qu'il a tenus en Angleterre. Théodore mourut en 690, à 88 ans, après avoir fondé des écoles pour instruire ses ouailles.

THEODORE-STUDITE (saint) fut ainsi nommé parce qu'il fut abbé du monastère de Stude, fondé par Studius, consul romain, dans un des faubourgs de Constantinople. Il vit le jour en 759, et embrassa la vie monastique à l'âge de 22 ans. La liberté avec laquelle il blâma l'empereur Constantin, fils de Léon IV, qui avait répudié l'impératrice Marie pour épouser Théodore, et le refus qu'il fit sous Léon l'Arménien, Michel le Begue et les autres empereurs iconoclastes, d'anathématiser les images, lui attirèrent de violentes persécutions. Il répondit à

Léon l'Arménien, qui le pressait d'embrasser ses erreurs : « Vous êtes chargé de l'état et de l'armée, » prenez-en soin, et laissez les affaires de l'Eglise » aux pasteurs et aux théologiens. » C'était malheureusement la manie des empereurs grecs du moyen âge, de se mêler toujours des affaires de l'Eglise pour les bronchier, et en faire le jouet de leur caprice : exemple trop imité par quelques princes du xviii^e siècle. « Rien de plus funeste à » un état, et rien en même temps de plus absurde, » dit le comte d'Albon, que d'enlever les droits à » tous pour en composer les droits d'un seul. » A la mort de Léon, Théodore obtint sa liberté après 9 ans d'exil. Cet abbé plein de zèle finit sa carrière le 11 novembre 826, à 67 ans, dans l'île de Chalcide, petite île de la Propontide, vis-à-vis de Constantinople. Il nous reste de lui : deux *Testaments* ; le second a été traduit par le P. Sirmond et se trouve parmi ses *Œuvres*, les *Stéliteutiques*, contre les iconoclastes ; deux livres de *Lettres* ; 122 *Epigrammes* en vers iambes ; un *Discours sur l'adoration de la croix*, publié par Gretser ; les grandes et petites *Catéchèses* ; ce sont des instructions qu'il faisait à ses moines. Baronius lui attribue huit *Odes* sur les saintes images, mais elles sont d'un écrivain postérieur. Livinésius a publié une version de la plus grande partie des ouvrages de saint Théodore. Anvers, 1602 ; mais elle n'est pas estimée. Personne n'a écrit avec plus de solidité sur la question des images que ce saint ; son style est clair, concis et élégant. Ceux qui désirent connaître la discipline et les mœurs de l'Eglise grecque dans les viii^e et ix^e siècles liront ces ouvrages avec plaisir. La *Vie* authentique de saint Théodore, par un anonyme, a été publiée avec une partie de ses *Œuvres*, Paris, 1698 ; Venise, 1728 ; mais l'éditeur l'attribue mal à propos à Michel, moine.

THEODORE I^{er}, né à Jérusalem, succéda au pape Jean IV, le 24 novembre 642. Il condamna Pyrrhus et Paul, patriarches de Constantinople, qui étaient monothélites, et mourut saintement le 15 mai 649. Sa douceur, sa charité et ses vertus laissèrent des regrets très-vifs. C'est le premier pape qu'on ait appelé *souverain pontife*, et le dernier que les évêques aient appelé *frère*. L'éclat du premier siège et l'impression de l'autorité pontificale devenant plus nécessaires à mesure qu'on s'éloignait des premiers siècles de l'Eglise, où le dogme et la discipline, plus près de leur source, se maintenaient, pour ainsi dire, par eux-mêmes ; d'un autre côté, l'Europe commençant à se partager en divers états, demandait un centre d'unité assez imposant pour prévaloir sur les divisions nationales. Du reste, le nom n'ajouta rien à son autorité réelle, qu'avant lui les papes avaient exercée avec la même étendue et la même vigueur. (*Voy. INNOCENT, GREGOIRE, LÉON, etc.*)

THEODORE II, pape après Romain, en 898, mourut 20 jours après son élection. Il fit reporter solennellement dans la sépulture des papes le corps de Formose, qui avait été jeté dans le Tibre par ordre d'Etienne VI.

THEODORE. *Voy. BALSAMON, BRY, GAZA, LASCARIS.*

THÉODORE, roi de Corse. (Voy. NEUROFF.)

THÉODORET (saint), prêtre d'Antioche, se signala par son zèle et son courage, confondit les blasphèmes du comte Julien, et fut cruellement mis à mort par ordre de ce tyran, oncle de Julien l'Apostat, l'an 362.

THÉODORET, né à Antioche vers 387, fut élevé dans la connaissance des langues. Il se retira, étant encore fort jeune, dans un monastère voisin d'Apanée, où il fut formé à la vertu, élevé au sacerdoce, puis, malgré lui, à l'évêché de Cyr dans la Palestine, vers l'an 425. Il fit paraître dans sa maison, à sa table, dans ses habits et dans ses meubles, beaucoup de modestie; mais il était magnifique à l'égard de la ville de Cyr. Il y fit bâtir deux grands ponts, des bains publics, des fontaines et des aqueducs, sans perdre de vue le soulagement des pauvres et la splendeur des églises. Il travailla avec tant de zèle et de succès dans son diocèse, composé de 800 paroisses, dont un grand nombre étaient infectées de diverses hérésies, qu'il eut le bonheur de rendre orthodoxes tous ses diocésains. Son zèle ne se borna point à son église; il alla prêcher à Antioche et dans les villes voisines, où il fit admirer son éloquence et son savoir, et où il convertit des milliers d'hérétiques et de pécheurs. La gloire de ce grand homme fut néanmoins obscurcie pendant quelque temps, par l'attachement qu'il eut pour Jean d'Antioche et pour Nestorius, en faveur duquel il écrivit contre les douze anathèmes de saint Cyrille d'Alexandrie; mais il effaça cette tache, en se réconciliant avec ce prélat et en anathématisant l'hérésiarque. Le malheur qu'il avait eu de la favoriser était bien excusable: séduit par l'extérieur mortifié des nestoriens, il s'aveuglait sur le fond de leur doctrine, jusqu'à croire que le concile d'Ephèse et saint Cyrille enseignaient l'unité de nature en J.-C.; mais dès qu'il eut ouvert les yeux, il s'éleva avec force contre ces hypocrites. Il combattit les eutychiens, résista aux menaces de l'empereur Théodose II, et se vit tranquillement déposer dans le faux synode d'Ephèse. Sa vertu triompha en 431, dans le concile général de Chalcédoine, où ses lumières et sa sagesse brillèrent également. Il fut rétabli sur son siège, et termina saintement sa carrière quelques années après; il la finit comme il l'avait commencée, dans la paix et dans la communion de l'Eglise, vers l'an 458. Ses écrits en très-grand nombre sont: une *Histoire ecclésiastique*, qui renferme des choses importantes, et qu'on ne trouve pas ailleurs, et plusieurs pièces originales. Elle commence où Eusebe a fini la sienne, c'est-à-dire, à l'an 324 de J.-C., et finit à l'an 429. Les savants y remarquent des fautes de chronologie. Un *Commentaire*, par demandes et par réponses, sur les huit premiers livres de la Bible; un *Commentaire* sur tous les psaumes; l'*Explication du Cantique des cantiques*; des *Commentaires* sur Jérémie, sur Ezéchiel, sur Daniel, sur les 12 petits prophètes et sur les Epîtres de saint Paul. Ce ne sont que des compilations, mais elles sont faites avec choix. L'auteur se compare aux femmes des Juifs, qui n'ayant point d'or ni de pierres à donner à Dieu pour la construction du tabernacle, ramassaient les poils, les laines et les liens que les autres

avaient données, les filaient et les unissaient ensemble. Cinq livres des *Fables des hérétiques*. C'est une histoire des anciennes hérésies. Il s'élève fortement, dans le 4^e livre, contre Nestorius dont il avait pris le parti avec chaleur; *Dix Sermons sur la Providence*. C'est un des meilleurs ouvrages de l'antiquité sur cette matière; *Douze Discours sur la guérison des fausses opinions des païens*. On y trouve des choses très-curieuses sur la théologie des païens, sur l'impiété de leurs philosophes et sur les vices par lesquels ils décrédisaient leur doctrine. *Histoire religieuse ou Philothée*. C'est la vie de 50 solitaires qui vivaient de son temps; 147 *Lettres* recueillies dans l'édition du P. Sirmond; *Eranistes* ou Polymorphe. Ce sont trois dialogues contre les eutychiens. Des fragments du *Pentalogue*, dans lequel il ne garda pas les règles de la modération envers saint Cyrille. On trouve dans ses écrits du choix dans les pensées, de la noblesse dans les expressions, de l'élégance et de la netteté dans le style, de la suite et de la force dans les raisonnements. Le seul reproche que Photius lui fait, c'est d'employer souvent des métaphores trop hardies. La meilleure édition de ses *Oeuvres* est celle du P. Sirmond, en grec et en latin, 1642, 4 vol. in-fol., auxquels le P. Garnier jésuite en a ajouté, en 1684, un 5^e qui contient divers autres traités aussi de Théodoret; mais le P. Sirmond prend la défense de l'évêque de Cyr, de même que Tillemont, tom. 15, p. 255, le P. Alexandre, le P. Graveson, etc. Le 5^e concile général, en condamnant ses ouvrages contre saint Cyrille, ne toucha point à sa personne, reconnue pour orthodoxe par le concile de Chalcédoine, les papes saint Léon et saint Grégoire. (Voy. IBAS et VIGILE.)

THÉODORIC 1^{er}, roi des Goths, tué dans la bataille qu'il gagna avec Aëtius contre Attila. Son fils Thorismond lui succéda. On assure que le jeune prince, animé du désir de venger son père, aurait détruit l'armée des Huns, si Aëtius ne l'en eût empêché. (Voy. ATTLA.)

THÉODORIC 1^{er}, roi des Ostrogoths en Italie, fils naturel de Théodimir, 2^{me} roi de cette nation, fut donné en otage, l'an 461, par Walamir, frère et prédécesseur de Théodimir, à l'empereur Léon 1^{er}. Il rendit de grands services à l'empereur Zénon, chassé de son trône par Basilius. Ce prince lui fit élever une statue équestre vis-à-vis du palais impérial, et l'honora du consulat en 484. Il l'envoya ensuite en Italie contre Odoacre, qu'il battit plusieurs fois, et avec lequel il fit la paix en 493. Quelque temps après, ayant fait mourir ce prince sous divers prétextes, il se vit maître de toute l'Italie. Pour s'affermir dans ses nouveaux états, il épousa une sœur de Clovis, roi de France, contracta d'autres puissantes alliances, et fit la paix avec l'empereur Anastase, et avec les Vandales d'Afrique. Théodoric, tranquille après de violentes secousses, ne pensa plus qu'à policer son royaume. Son conseil était composé de tout ce qu'il y avait d'hommes habiles et vertueux, tels qu'un Cassiodore, un Boèce, un Ennode, etc. Et tandis que la barbarie avilissait les Français, les Visigoths et les

autres peuples qui partageaient entre eux les dépouilles de l'empire romain, la cour de Théodoric était le centre de la politesse. Les lettres étaient cultivées en Italie, et l'on y voyait briller quelques rayons de cet âge d'or qui a rendu le siècle d'Auguste si mémorable. On ne s'y apercevait presque pas qu'on était tombé sous la domination des barbares. Tant d'avantages firent qu'Amalasonte, sa fille, reçut une très-bonne éducation. Quoique ce prince fût arien, il protégea les catholiques. Il ne voulait pas même qu'ils se fissent ariens pour lui plaire, et fit couper la tête à un de ses officiers favoris, parce qu'il avait embrassé l'arianisme, en lui disant ces paroles remarquables : « Si tu n'as » pas gardé la foi à Dieu, comment pourras-tu me » la garder, à moi qui ne suis qu'un homme ? » Sa droiture le fit choisir par les orthodoxes pour juge dans une cause purement ecclésiastique. Après la mort du pape Anastase, en 498, Laurent et Symmaque se disputèrent le trône pontifical : on s'en remit à la décision de Théodoric, qui jugea en faveur de Symmaque. Rome lui fut redevable de plusieurs édifices, et de la réparation de ses murailles. Il embellit Pavie et Ravenne. Il ajouta 150 lois nouvelles aux anciennes. Il régla l'asile des lieux saints, et la succession des clercs qui meurent sans tester. Enfin il fut, pendant 55 ans, le père des Italiens et des Goths ; bienfaiteur impartial des uns et des autres, et également cher aux deux nations. Il fit fleurir le commerce dans ses états. La police s'y faisait avec tant d'exactitude, qu'à la campagne on pouvait garder son or comme dans les villes où il y a le plus d'ordre. Il protégea et cultiva les lettres. Les états qu'il s'était formés étaient très-vastes. Sa domination s'étendait sur l'Italie, la Sicile, la Dalmatie, la Norique, la Pannonie, les deux Rhéties, la Provence, le Languedoc et une partie de l'Espagne. Sa gloire ne se soutint pas jusqu'à la fin. L'âge, les infirmités, le rendirent jaloux, avare, inquiet, soupçonneux. Les adulateurs profitèrent de ces dispositions pour perdre les deux plus respectables sujets qu'il y eût dans la république, Symmaque sénateur, et Boèce, gendre de Symmaque. Ils périrent tous les deux par le dernier supplice. Le saint pape Jean fut jeté dans un cachot à Ravenne, où il mourut. Théodoric, devenu tyran dans toute la rigueur du terme, ne survécut pas longtemps à ces cruautés. Un jour qu'on lui servit à table une tête de poisson, il s'imagina que c'était celle de Symmaque qui le menaçait ; et, se levant saisi de frayeur, il se mit au lit, et rendit l'âme le 31 août de l'an 526, déchiré par des remords que personne ne put calmer. Bélisaire, ayant chassé les Goths d'Italie, fit abattre toutes les statues de Théodoric. On épargna son tombeau qui était à Ravenne ; il y subsiste encore aujourd'hui, et fait, par sa beauté, l'admiration des voyageurs. M. le marquis du Roure a publié l'*Histoire de Théodoric*, Paris, 1846, 2 vol. in-8.

THÉODORIC. Voy. THIERRI, roi de Bourgogne et d'Austrasie.

THÉODOSE-LE-GRAND (Flavius-Théodosius-Magnus), empereur, était né en 346, à Cauca, ville de la Galice, en Espagne. Son père était le fameux

comte Théodose, qui avait fait de si grands exploits sous Valentinien I^{er}, et qui fut décapité à Carthage en 375, par ordre de Valens, prince crédule et barbare, auquel un magicien avait dit que le nom de son successeur commençait par *Théod*. Ce grand homme avait illustré le nom de *Théodose*. Son fils se retira dans sa patrie pour pleurer son père ; mais Gratien, connaissant son mérite, l'appela à la cour et l'associa à l'empire en 379. Il lui donna en partage la Thrace et toutes les provinces que Valentinien avait possédées dans l'Orient. Peu de jours après son élection, Théodose marcha vers la Thrace, et, ayant formé un corps de troupes, tomba sur le camp des Goths, leur enleva leurs femmes et leurs enfants, avec 4,000 chariots qui servaient pour les conduire. Les barbares furent effrayés par cette défaite. Les Alains et d'autres Goths, qui ravageaient les provinces voisines, lui envoyèrent faire des propositions de paix, et acceptèrent toutes les conditions qu'on leur imposa. L'année d'après (380), Théodose, malade à Thessalonique, se fit baptiser par Ascole, évêque de cette ville. Pour consacrer son entrée dans le christianisme, il proscrivit l'arianisme, et voulut qu'on adorât, dans tout son empire, le Père, le Fils et le Saint-Esprit comme un seul Dieu en trois personnes. A cette loi contre l'erreur, il en joignit d'autres pour le maintien de la police. L'une défendait aux juges de connaître d'aucune action criminelle durant les quarante jours du carême, ce temps étant consacré chez les chrétiens à des sentiments et des œuvres peu assortis à la sévérité des lois pénales et à l'appareil de leur exécution. Une autre ordonnait des peines contre les femmes qui contractaient de secondes noces pendant le deuil de leur premier mari, qui était de dix mois, non-seulement pour maintenir les égards dus à l'union conjugale, mais encore pour reprimer les crimes que produit souvent le désir d'un nouveau mariage. Par une autre loi, il ordonna qu'on délivrât à Pâques tous les prisonniers dont le délit était susceptible de grâce. Ce fut en portant cette ordonnance qu'il dit ces paroles mémorables : *Plût à Dieu qu'il fût en mon pouvoir de ressusciter les morts !* Il couronna tous ces règlements salutaires par des édits sévères contre les délateurs convaincus de mensonge. « Quand » on compare, dit un jurisconsulte, les lois de Solon, de Lycurgue, de tous les législateurs si vantés » de la Grèce avec celles de Théodose, on croit entendre des enfants bégayer quelques sottises, en » attendant qu'un homme fait vienne leur apprendre » à parler et à dire des choses raisonnables. » Athalaric, roi des Goths, se réfugia vers ce temps-là auprès de Théodose, qui le traita en roi, et lui fit après sa mort des funérailles magnifiques. Cette générosité n'empêcha pas que plusieurs barbares ne fissent des irruptions dans la Thrace. Théodose marcha contre eux, leur livra bataille au mois d'août 381, les défait et les force à repasser le Danube. Son nom pénétra dans les pays étrangers. Sapor III, roi de Perse, lui envoya des ambassadeurs pour lui demander à faire alliance ensemble. Ces deux princes firent un traité de paix qui dura longtemps. L'an 385 fut remarquable par une conjuration formée contre Théodose. Il défendit de citer en

justice ceux qui, sans en être complices, en avaient été instruits et ne l'avaient pas découverte. Il laissa condamner les conjurés, et leur envoya leur grâce lorsqu'on les conduisait au supplice. Il furent redevables de la vie à sainte Flaccille, sa femme. La clémence de Théodose se démentit dans une autre occasion. Il y eut, en 590, une sédition à Thessalonique, capitale de la Macédoine. Bothéric, gouverneur de l'Illyrie, avait fait mettre en prison un cocher accusé du crime infâme de pédérastie. Lorsqu'on donna dans cette ville des spectacles en reconnaissance des victoires de Théodose, le peuple demanda qu'on mit ce cocher en liberté, et, sur le refus du gouverneur, on prit les armes et l'on tua plusieurs officiers de la garnison. Bothéric vint en personne pour apaiser ce tumulte, mais il fut lui-même massacré. Théodose, persuadé qu'un peuple qui se révoltait en faveur d'un crime infâme et contre nature était foncièrement corrompu, fit passer sept mille habitants au fil de l'épée. On peut voir dans l'article de saint Ambroise comment cet illustre prélat lui fit expier cette faute, et avec quelle docilité Théodose se soumit à la pénitence que son pasteur lui imposa : exemple bien propre à confondre les princes qui, n'ayant ni sa puissance ni ses précieuses qualités, s'élèvent avec la morgue du pouvoir armé contre les leçons saintes des pasteurs. Cependant Maxime, qui avait tué Gratien et qui s'était fait déclarer empereur, pressait le jeune Valentinien. Théodose fit la guerre à ce tyran, le défait en deux batailles, dans la Hongrie et en Italie, et, l'ayant poursuivi jusqu'à Aquilée, contraignit les soldats de le lui remettre. On l'amena dans le camp de Théodose, qui voulait lui pardonner; mais les soldats, le jugeant indigne de sa clémence, le tuèrent hors de sa tente et lui coupèrent la tête. C'est ainsi que finit cette guerre, deux ans avant la cruelle scène de Thessalonique, et que Théodose, ayant pacifié l'Occident pour Valentinien, s'assura la possession de l'Orient pour lui et pour ses enfants. L'année suivante (589), il vint à Rome pour y recevoir les honneurs du triomphe, et y fit abattre les restes de l'idolâtrie. De retour à Constantinople, il défait une troupe de barbares qui pillaient la Macédoine et la Thrace. Arbogaste, Gaulois d'origine, déposséda l'empereur Valentinien de son autorité, et lui donna la mort. Pour éviter la peine due à son crime, il choisit Eugène, homme de la lie du peuple, qui avait enseigné la grammaire, et le fit déclarer empereur, à condition qu'il permettrait l'idolâtrie. Théodose se prépara à lui faire la guerre, et, après avoir été battu, défait l'usurpateur le 6 septembre, à Aquilée, l'an 594. Eugène eut la tête tranchée, et Arbogaste se tua lui-même. On faisait de grands préparatifs à Constantinople pour recevoir Théodose en triomphe. Il tomba malade à Milan, et y mourut le 17 janvier 595. Il était âgé de 49 ans, et en avait régné 16. Son corps fut porté à Constantinople, où Arcadius son fils le fit mettre dans le mausolée de Constantin. Théodose doit être mis au nombre des rois qui font honneur à l'humanité. S'il eut des passions violentes, il les réprima par de violents efforts. La colère et la vengeance furent ses premiers mouvements, mais la réflexion

le ramenait à la douceur. On connaît cette loi si digne d'un prince chrétien, portée en 595, au sujet de ceux qui attaquent la réputation de leur monarque. « Si quelqu'un, dit-il, s'échappe jusqu'à » diffamer notre nom, notre gouvernement et notre » conduite, nous ne voulons point qu'il soit sujet à » la peine ordinaire portée par les lois, ou que nos » officiers lui fassent souffrir aucun traitement rigoureux. Car, si c'est par légèreté qu'il ait mal » parlé de nous, il faut le mépriser; si c'est par » une aveugle folie, il est digne de compassion; et » si c'est par malice, il faut lui pardonner. » Aurélius Victor, en le comparant à Trajan, l'idole et la merveille des Romains, remarque qu'il en eut toutes les bonnes qualités, sans en avoir les défauts; qu'il était comme lui, grand et bien fait, les mêmes traits de visage, le même air de majesté, les yeux tout à la fois doux et vifs, l'humeur gaie, l'esprit affable et populaire, plein de bonté pour tout le monde, et accueillant particulièrement les savants, pourvu qu'ils ne fussent point satiriques; enfin, d'une valeur invincible, d'une ardeur infatigable, et d'une vigilance à l'abri de toute surprise. Mais il eut en aversion les vices de Trajan, poursuit le même auteur, spécialement l'amour du vin et des choses honteuses. Il porta la pudeur jusqu'à exclure des festins, par une loi formelle, les personnes immodes ou seulement trop parées. Il étendit la tempérance jusqu'aux passions subtiles de l'esprit, telles que la vaine gloire et l'ambition; ne faisant la guerre, tout habile qu'il y était, que quand il s'y trouvait forcé; blâmant en toute rencontre Sylla, Marius, et tous ces génies audacieux, auxquels il se faisait gloire de ne pas ressembler. Tel Théodose avait été à l'égard de ses amis, dans l'état de simple particulier, tel il fut envers tout le monde, après être monté sur le trône. « Sa règle était d'en agir avec ses sujets comme il » avait autrefois souhaité d'être traité lui-même par » l'empereur. » Il n'avait rien de la fierté qu'inspire le sceptre. Jamais le peuple ne fut moins chargé d'impôts que sous son règne. Il appelait une heure perdue celle où il n'avait pu faire du bien, et ce n'était pas dans sa bouche le langage de l'ostentation et de la vanité. Les libéralités qu'il fit aux habitants de Constantinople y attirèrent un si grand nombre de citoyens, qu'on délibéra sur la fin de son règne si l'on ne ferait point une seconde enceinte, quoique, dix ans auparavant, les maisons n'occupassent qu'une très-petite partie de la ville, le reste n'étant que des jardins ou des terres labourables. C'est le dernier prince qui ait possédé l'empire romain en entier. Il laissa deux fils : Arcadius et Honorius. Arcadius fut empereur d'Orient, et Honorius d'Occident. Nous avons son *Histoire* très-bien écrite par Fléchier, Paris, 1681 et 1749, in-8. Voy. aussi son *Panégyrique* par saint Paulin, et son *Oraison funèbre* par saint Ambroise. Le siècle des grands princes est presque toujours celui des grands hommes : on cite, sous le règne de Théodose, saint Ambroise, saint Astère, saint Grégoire de Naziance, saint Jean Chrysostome, saint Grégoire de Nysse, saint Cyrille, saint Epiphane; et parmi les écrivains profanes, on compte Ausone, Claudien, Pappus, Prudence, Symmaque, Rufus-Festus Avienus, The-

mistius, Végèce, Aurélius Victor, Macrobe, etc.

THÉODOSE II, le *Jeune*, petit-fils du précédent, né le 11 avril 401, succéda à Arcadius son père, le 1^{er} mai 408. Sainte Pulchérie, sa sœur, gouverna sous son nom. C'est elle qui lui fit épouser Athénaïs, fille du philosophe Léonce, laquelle reçut au baptême le nom d'Eudoxie. (Voy. EUDOXIE, *Ælia*.) Théodose, placé sur le trône, ne prit presque aucune part aux événements de son règne. Les Perses armèrent contre lui en 421 : il leva des troupes pour s'opposer à leurs conquêtes. Les deux armées, qui se cherchaient l'une l'autre, furent toutes les deux saisies de crainte lorsqu'elles s'approchèrent, et fuirent chacune de leur côté. Les Perses se précipitèrent dans l'Euphrate, où il en périt près de cent mille. Les Romains abandonnèrent le siège de Nisibe, brûlèrent leurs machines et rentrèrent dans les terres de l'empire. Il envoya ensuite en Afrique, contre Genserik, roi des Vandales, une armée qui fut encore plus malheureuse. Il fut obligé de la rappeler pour l'opposer aux Huns, qui ravageaient la Thrace sous la conduite d'Attila. Ses troupes n'ayant pu arrêter les courses de ces barbares, ce ne fut qu'à force d'argent qu'il les fit retirer. Théodose II se rendit méprisable par la confiance qu'il donna à ses eunuques. Sa faiblesse allait jusqu'à signer ce qu'on lui présentait, sans prendre même la peine de le lire. La vertueuse Pulchérie, sa sœur, l'avait corrigé de plusieurs défauts ; elle le corrigea encore de celui-là. Un jour, elle lui présenta un acte à signer, par lequel « il » abandonnait l'impératrice sa femme pour être « esclave. » Il le signa sans le lire, et lorsque Pulchérie lui eut fait connaître ce que c'était, il en eut une telle confusion, qu'il ne retomba jamais dans la même faute. Ce prince, particulier estimable, mais monarque méprisé, avait d'abord favorisé les nestoriens et les eutychiens ; mais il les condamna sur la fin de sa vie. Il mourut le 28 juillet 450, à 49 ans, ne laissant que *Licinia Eudoxia*, femme de Valentinien III. C'est lui qui publia, le 15 janvier 458, le Code dit *Théodosien* de son nom, imprimé à Lyon, 1665, 6 tom. in-fol. ; c'est un recueil des lois choisies entre celles que les empereurs légitimes avaient faites. Après la mort de ce prince, Pulchérie fit élire Marcien.

THÉODOSE III fut mis, malgré lui, sur le trône d'Orient, l'an 716. Il était receveur des impôts de la ville d'Adramite en Asie, sa patrie, lorsque l'armée d'Anastase II s'était révoltée, le proclama empereur. Il fut couronné par le patriarche de Constantinople ; mais, n'ayant ni assez de fermeté ni assez de génie pour tenir le sceptre impérial dans des temps difficiles, il le céda à Léon l'Isaurien, vers le mois de mars 717, et se retira dans un monastère d'Ephèse. Il y mourut saintement. Son caractère modéré et la noblesse de ses sentiments le rendent un particulier estimable ; et, quoiqu'il n'eût pas les qualités nécessaires au gouvernement d'un grand empire, il eût été à souhaiter qu'il eût régné plutôt que le fanatique et cruel Léon.

THEODOTE, le *Valentinien*, n'est connu que par ses *Eglogues*, que le P. Combefis nous a données sur un manuscrit dans la Bibliothèque des Pères.

Ces églogues ne contiennent qu'une application de l'Ecriture au système de Valentin. Théodote prétend y prouver les différents points de la doctrine de Valentin par quelques passages de l'Ecriture. Cet ouvrage a été commenté par le P. Combefis, et se trouve aussi dans la bibliothèque grecque de Fabricius.

THEODOTE de Byzance, surnommé le *Corroyeur*, du nom de sa profession, fut, pendant la persécution qui s'éleva sous Marc-Aurèle, arrêté avec beaucoup de chrétiens qui confessèrent J.-C., et remportèrent la couronne du martyre. Ce misérable renonça à son Dieu ; les fidèles lui firent tous les reproches que méritait son crime ; et, pour s'excuser, il voulut prouver que J.-C. n'était qu'un homme. Sa doctrine souleva tout le monde, et Théodote fut excommunié par le pape Victor. Il trouva cependant des disciples, qu'on nomma *théodotiens*. Ils prétendaient que la doctrine de leur maître avait été enseignée par les apôtres jusqu'au pontificat de Zéphirin, qui avait corrompu la doctrine de l'Eglise, en faisant un dogme de la divinité de J.-C. On voit, par cette vaine et absurde prétention, que toutes les hérésies se ressemblent ; que les anciens sectaires, comme les modernes, ont imaginé des époques de corruption du dogme, pour s'élever contre la croyance de l'Eglise universelle. — Il ne faut pas le confondre avec un autre THEODOTE, changeur de profession, dont parle Tertullien. Ce Théodote disait aussi que J.-C. était un pur homme, inférieur à Melchisédech ; parce qu'il est dit de lui ; *Tu es prêtre selon l'ordre de Melchisédech* ; que Melchisédech était une vertu céleste, supérieure à J.-C., parce qu'il n'avait ni père, ni mère, ni généalogie. Ses disciples furent nommés *Melchisédechéens*. Voy. MELCHISÉDECH.

THEODOTION, natif d'Ephèse, troisième traducteur de l'*ancien Testament* en grec, fut disciple de Tatien, puis sectateur de Marcion. Il passa ensuite dans la synagogue des Juifs, où il fut reçu à condition qu'il traduirait l'*ancien Testament* en grec. Il remplit sa promesse l'an 185, sous le règne de Commode. Il ne nous reste de lui que des fragments de cette version. Elle était plus hardie que celle des Septante et que celle d'Aquila, qui avaient été faites auparavant ; et l'auteur s'était permis d'ajouter ou de retrancher des passages entiers.

THEODULPHE (saint) souffrit la mort à Césarée en Palestine en 509, sous Maximien Galère. — Il ne faut pas le confondre avec saint THEODULPHE, abbé de Lobes, puis évêque, dont le corps repose dans la collégiale de Biney ; — ni avec saint THEODULPHE, abbé d'un monastère de Reims ; — ni avec saint THEODULPHE, prêtre, mort sous le règne de Clovis, et dont le corps repose dans l'église des dominicains à Trèves.

THEODULPHE, originaire de la Gaule cisalpine, fut estimé de Charlemagne, à cause de son savoir et de son esprit. Ce prince lui donna l'abbaye de Fleury, puis l'évêché d'Orléans vers l'an 795, et le choisit pour signer son testament en 811. Louis le Débonnaire lui témoigna la même considération que son père avait pour lui. Mais Théodulphe, ayant été accusé d'avoir eu part à la conjuration de Ber-

nard, roi d'Italie, fut mis en prison à Angers. C'est là qu'il composa l'hymne, *Gloria, laus et honor*, dont on chante le commencement au jour des Rameaux. On prétend que l'ayant chantée d'une fenêtre de la prison dans le temps que l'empereur passait, ce prince fut si charmé de cette prière, dont le mérite est pourtant très-médiocre, qu'il lui rendit la liberté. Théodulphe en profita pour écrire différents ouvrages. On a de lui des poésies, un *Traité du baptême*, un autre du *St.-Esprit*, deux *Capitulaires* adressés à ses curés, qu'on peut regarder comme des monuments de la discipline de son temps. Ce savant prélat mourut vers 821. Le P. Sirmond, jésuite, a publié une bonne édition de ses *Œuvres*, 1646, in-8.

THÉOGNIS, poète grec, natif de Mégare, en Sicile ou en Achaïe, florissait 544 ans avant J.-C. Nous n'avons de lui que des fragments, Leipsig, 1376, in-8; et dans le *Corpus poetarum græcorum*, Genève, 1606 et 1614, 2 vol. in-fol. Boissonnade a fait entrer ses *Sentences élégiaques* dans sa *Collection des poètes grecs* : beaucoup d'éditions de Théognis sont accompagnées de versions latines. Il a été trad. en franç. par Nic. Pavillon, Paris, 1578, in-8, et par Lévesque dans sa *Collection des moralistes anciens*.

THÉOGNOSTE D'ALEXANDRIE est cité avec éloge par saint Athanase et par Tite de Bostres; mais il paraît avoir été inconnu à Eusèbe et à saint Jérôme. On ne sait pas précisément en quel temps il vivait, quoiqu'il soit certain qu'il a écrit après Origène et avant le concile de Nicée. Son ouvrage des *Hypotyposes* ou *Instructions* subsistait encore du temps de Photius.

THÉON, sophiste grec, est assez avantageusement connu par un *Traité de rhétorique*, écrit avec goût et avec élégance : il y a de fort bons préceptes. Les meilleures éditions de ce livre en grec et en latin, sont celles d'Upsal, 1670, et de Leyde, 1726, in-8.

THÉON D'ALEXANDRIE, philosophe et mathématicien du temps de Théodose le Grand, fut père de la fameuse Hypatie. Il composa divers ouvrages de mathématiques, Paris, 1644, in-4. Samuel Simson a relevé plusieurs de ses bévues dans ses *Notes critiques et géométriques* sur les *Eléments* d'Euclide.

THÉOPHANE (saint GEORGE), d'une des plus nobles et des plus riches maisons de Constantinople, fut marié très-jeune, et vécut en continence avec sa femme. Ils embrassèrent ensuite l'état monastique, et se firent un nom respectable par leurs vertus. Théophane s'étant trouvé, en 787, au 7^e concile général, reçut des Pères de cette assemblée les honneurs les plus distingués. Il y parle avec autant de force que de dignité sur le culte des images. L'empereur Léon l'Arménien n'ayant pu l'engager dans ses erreurs, exerça contre lui de grandes cruautés, et l'exila dans l'île de Samothrace, où il mourut en 818. On a de lui une *Chronographie* qui commence où finit celle de Syncelle, et qui va jusqu'au règne de Michel Ourpatate. Elle fut imprimée au Louvre, en 1655, in fol. en grec et en latin, avec les notes des PP. Goar et Combetis. On y trouve des choses utiles, mais on y rencontre

souvent les traces d'un esprit crédule et trop peu critique. — Il y a eu deux autres THÉOPHANE, l'un appelé *Cerameus*, c'est-à-dire le *Potier*, évêque de Tauromine en Sicile, dans le XI^e siècle. On a de lui des *Homélies*, imprimées en grec et en latin à Paris, 1644; et l'autre évêque grec en Russie, mort en 1720, qui prêcha avec succès, et a laissé quelques écrits.

THÉOPHANE ou THÉOPHANON, fille d'un cabaretier, parvint, par ses intrigues et son adresse, à se faire donner la couronne impériale. Romain le Jeune, empereur d'Orient, l'épousa en 959. Après la mort de ce prince, en 965, Théophane fut déclarée régente de l'empire; et malgré ce titre, elle donna sa main à Nicéphore Phocas, qu'elle plaça sur le trône, après en avoir fait descendre Etienne, son fils aîné. Lasse bientôt de son nouvel époux, elle le fit assassiner par Jean Zimisès, en décembre 969. Le meurtrier, ayant été reconnu empereur, exila Théophane dans l'île de Protée, où il la laissa languir pendant le cours de son règne. Ce prince étant mort en 975, l'impératrice fut rappelée à Constantinople par ses fils Basile et Constantin, qui lui donnèrent beaucoup de part au gouvernement. On ignore l'année de sa mort.

THÉOPHILACTE, archevêque d'Acride, métropole de toute la Bulgarie, naquit et fut élevé à Constantinople. Il se distingua par son savoir; mais il n'eut pas le courage de se déclarer contre le schisme et les erreurs des Grecs, comme il paraît par son Commentaire sur le chapitre 5^e de saint Jean, où il blâme les Latins de ce qu'ils disent que le Saint-Esprit procède du Père et du Fils. Ses ouvrages ont été publiés en grec et en latin, Venise, 1754-65, 4 vol. in-fol., par les soins du P. Bernard de Rubéis, savant dominicain (*voy. ce nom*, vii, p. 559), et de Boniface Fientri. Les principaux sont : des *Commentaires* sur les *Evangelies* et sur les *Actes* des Apôtres, en grec, Rome, 1542, in-fol. 2^e édition belle et rare, en grec et en latin, Paris, 1651, in-fol.; sur les *Epîtres* de saint Paul, et sur Habacuc, Jonas, Nahum et Osée, Paris, 1656, in-fol. Ces *Commentaires* ne sont presque que des extraits des écrits de saint Jean Chrysostome. Des *Epîtres* peu intéressantes, dans la Bibliothèque des Pères; *Institutio regía*, au Louvre, 1651, in-4, réimprimé dans l'*Imperium Orientale* de Banduri, etc. Ce prélat mourut après l'an 1071 : quelques-uns l'ont fait vivre dans le IX^e siècle; mais il paraît qu'ils l'ont confondu avec THÉOPHILACTE, que saint Ignace de Constantinople donna pour évêque aux Bulgares, vers l'an 870, et qui travailla avec beaucoup d'ardeur à établir la foi de J.-C. dans son diocèse, où il y avait encore un grand nombre de païens.

THÉOPHILE est celui à qui saint Luc adresse les *Actes* des Apôtres, comme on le voit par les premières paroles de cet écrit, précieux à tous égards : *Primum quidem sermonem feci de omnibus, ó Theophile! quæ cepit Jesus facere et docere*. Il parle au même dès le commencement de son *Evangile* : *Visum est et mihi, assecuto omnia à principio diligenter, ex ordine tibi scribere, optime Theophile*. Quelques auteurs ont cru que ce n'était point un nom propre, mais que saint Luc s'adresse à tout

homme de bien qui aime Dieu sincèrement; car *Théophile* signifie *qui aime Dieu*. Mais il y a bien de l'apparence que c'est un nom particulier, sans qu'on puisse rien dire de précis de celui qu'il désigne.

THÉOPHILE (saint), sixième évêque d'Antioche, fut élevé sur ce siège, l'an 168 de J.-C. Il écrivit contre Marcion et contre Hermogène, et gouverna sagement son église jusque vers l'an 186. Il nous reste de lui 5 *Livres* en grec, adressés à Autolyens, contre les calomnieux de la religion chrétienne. C'est dans cet ouvrage qu'on trouva, pour la première fois, le mot de *Trinité*, quoique la croyance de ce mystère soit aussi ancienne que l'Eglise. Il a été imprimé en grec et en latin, avec les *Œuvres* de saint Justin, 1642, in-fol. L'auteur s'attache à y montrer la vérité du christianisme et l'absurdité de l'idolâtrie; et il s'appuie sur d'excellentes raisons et d'imposantes autorités. Les personnages les plus célèbres de l'antiquité y sont cités en faveur de la croyance des chrétiens. Fell en a donné une bonne édition, Oxford, 1684, in-4; il y a rassemblé les témoignages des saints Pères en faveur de Théophile. On estime encore l'édition qu'en a donnée Jean Christophe Wolf, Hambourg, 1724, in-8. Petau et Scultet ont prétendu trouver dans Théophile des expressions favorables à l'arianisme; mais ils ont été solidement refutés par Bullus, *Defensio fidei Nicœnæ*, par le P. Nourry et par dom Maran.

THÉOPHILE, célèbre patriarche d'Alexandrie, après Timothée, l'an 385, acheva de ruiner les restes de l'idolâtrie en Egypte, en faisant abattre les temples et les idoles des faux dieux. Il pacifia les différends survenus entre Evagre et Flavian, tous deux ordonnés évêques d'Antioche. Mais un zèle inconsidéré contre les *origénistes* l'anima contre saint Jean Chrysostome, croyant que ce saint les favorisait. Il s'oublia jusqu'à le faire déposer dans le concile du Chêne, et refusa de mettre son nom dans les diptyques. Ce prélat mourut en 412, après s'être réconcilié avec l'illustre persécuté. On prétend qu'étant près d'expirer, et faisant attention à la longue pénitence de saint Arsène, il s'écria : « Que vous êtes heureux, Arsène, d'avoir toujours » en cette heure devant les yeux ! » Il nous reste de lui trois *Lettres pastorales*, dont on ne fait pas beaucoup de cas. On les trouve dans la *Bibliothèque des Pères*.

THÉOPHILE PROTO-SPATHARIUS (c'est-à-dire chef des porte-lances), vivait, selon Fabricius, au commencement du vi^e siècle, et selon Haller, au xii^e. On a de lui : *De la structure du corps humain*, en cinq livres, écrits correctement en grec, Paris, 1553, in-8. On les trouve en grec et en latin, à la fin du douzième volume de la *Bibliothèque grecque* de Fabricius. Des *Commentaires* sur les *Aphorismes* d'Hippocrate, et un *Traité des urines*, etc., publiés par François Morel, 1608, in-fol.

THÉOPHILE, empereur d'Orient, monta sur le trône le 5 octobre 829, après son père, Michel le Bègue, qui l'avait déjà associé à l'empire, et lui avait inspiré son horreur pour les saintes images : il ne tarda pas à persécuter cruellement ceux qui les honoraient; mais on vit bientôt que l'effusion

du sang n'avait point intéressé le ciel en sa faveur. Il livra cinq fois bataille aux Sarrasins, et fut presque toujours malheureux. Le chagrin que lui causa la perte de la dernière le toucha si vivement, qu'il en mourut en 842. Quelques historiens, en blâmant son fanatisme, ont trouvé des vertus à ce prince : mais presque tous le représentent comme violent, emporté, vindicatif, soupçonneux. Les catholiques l'accusèrent d'impiété. Si l'on en croit quelques auteurs, il rejetait non-seulement le culte des images, mais encore la divinité de J. C., l'existence des démons, et la résurrection des corps; cependant il est certain que sur ces derniers articles, peut-être par des raisons politiques, il ne s'exprimait pas si ouvertement que sur le premier. Gennade dit qu'il reconnut ses erreurs et ses crimes, et en témoigna de vifs regrets. Au lit de la mort, il fit approcher Théoctiste, son chancelier, bon catholique, qui portait au cou une image du Sauveur, se saisit de l'image, et l'appliqua sur ses lèvres. La vertueuse Theodora, son épouse, lui fit ensuite baiser une image de J.-C., et une de la sainte Vierge; elle rendit compte de ces circonstances de la mort de son époux au concile qu'elle assembla la même année à Constantinople, et confirma son récit par serment, sur quoi les Pères déclarèrent qu'ils croyaient que Dieu avait fait miséricorde à Théophile. Michel, son fils, lui succéda, sous la tutelle de l'impératrice Théodora Despina, qui rétablit l'honneur des images. (*Voy. THEOPHOBÉ et THEODORA.*)

THÉOPHILE, prêtre, vivait dans le xi^e siècle, et a laissé une petite notice sur les arts, intitulée : *Diversarum artium schedula*, dont Lessing, Koch et d'autres modernes ont tiré de fausses conséquences. (*Voy. BRUGES* (Jean de), et le *Journ. h. st. et litt.*, 4^{er} juillet 1791, page 329.)

THÉOPHILE, dont le vrai nom est VIAUD, poète français, naquit en 1590, non à Cléry mais au village de Boussère-sainte-Radegonde, dans l'Agénois, d'un avocat, et, selon d'autres, d'un cabaretier. Sa conduite et ses écrits lui attirèrent bien des chagrins. Il fut obligé de passer en Angleterre en 1619. Ses amis lui ayant obtenu son rappel, il abjura le calvinisme. Sa conversion ne changea ni ses mœurs peu réglées, ni son esprit porté au libertinage. Le *Parnasse satirique*, recueil sali par la lubricité la plus dégoûtante, et par l'impiété la plus effrénée, ayant paru en 1622, on l'attribua généralement à Théophile. L'ouvrage fut flétri, l'auteur déclaré criminel de lèse-majesté divine, et condamné à être brûlé; ce qui fut exécuté en effigie. On le poursuivait vivement; il fut arrêté au Castelet, en Picardie, et amené à Paris. Son affaire fut examinée de nouveau, et sur les protestations répétées de son innocence, le parlement se contenta de le condamner au bannissement. Il était lié avec une nombreuse société de faux beaux esprits, qui étaient imbus plus ou moins d'athéisme : car dès lors l'impiété s'était introduite en France (*voy. SAINT-PAVIS*), et, par ses progrès successifs, a finalement amené la fatale révolution. Ce poète mourut à Paris en 1626, à 36 ans. On a de lui un recueil de poésies, qui consistent en trois *Tragédies* très-médiocres, des *Elé-*

gies, *Odes, Sonnets, etc.* ; un *Traité de l'immortalité de l'âme*, en vers et en prose ; ses *Nouvelles Œuvres*, Paris, 1642, in-8, etc. Les vers de Théophile sont pleins d'irrégularités et de négligence ; mais on y remarque de la facilité et de l'imagination. Sa vanité allait jusqu'à l'extravagance ; et on aurait peine à croire qu'un homme pût arriver à cet excès de démente, si on ne savait de quel orgueil sont susceptibles les petits-maitres doués d'une certaine dose d'athéisme. On en jugera par cette très-orgueilleuse épigramme qu'il fit au sujet de Jacques I^{er}, roi d'Angleterre, qui avait désiré le voir, mais qui avait sagement changé d'avis en apprenant que c'était un esprit faux et dangereux :

Si Jacques, le roi du savoir,
N'a pas trouvé bon de me voir,
En voici la cause intailable :
C'est que ravi de mon écrit,
Il crut que j'étais tout esprit,
Et par conséquent invisible.

THÉOPHOBÉ, général des armées de Théophile, empereur d'Orient, était né à Constantinople d'un ambassadeur persan du sang royal. Pour se l'attacher plus étroitement, Théophile lui fit épouser sa sœur. Son courage et sa bonté lui gagnaient les troupes, qui furent quelquefois victorieuses sous lui. Les Perses, qui étaient à la solde de l'empire, le proclamèrent deux fois empereur ; mais Théophobe refusa, dit-on, le diadème. Théophile craignant qu'il ne l'acceptât enfin, le fit mourir en 842. On ajoute qu'étant lui-même à la mort, il se fit apporter la tête du général ; mais s'il est vrai, ce que Gennade a écrit, que Théophile est mort en pénitent, cette anecdote est sans vraisemblance.

THÉOPHRASTE, philosophe grec, né l'an 571 de J.-C. à Erèsos, une des principales villes maritimes de l'île de Lesbos, était fils d'un foulon. Platon fut son premier maître. De cette école, il passa dans celle d'Aristote, où il se distingua particulièrement. Son nouveau maître, charmé de la facilité de son esprit et de la douceur de son élocution, lui changea son nom, qui était *Tyrtame*, en celui d'*Euphraste*, qui signifie *Celui qui parle bien* ; et ce nom ne répondant point assez à la haute estime qu'il avait de la beauté de son génie et de ses expressions, il l'appela *Théophraste*, c'est-à-dire un homme dont le langage est divin. Aristote, obligé de sortir d'Athènes, où il craignait le sort de Socrate, abandonna son école, l'an 522 avant J.-C., à Théophraste, lui confia ses écrits à condition de les tenir secrets : et c'est par le disciple que sont venus jusqu'à nous les ouvrages du maître. Il mourut accablé d'années et de fatigues, et ne cessa de travailler qu'en cessant de vivre. Cicéron dit qu'il se plaignit, en mourant, de la nature « de ce qu'elle avait accordé aux cerfs et aux corneilles une vie si longue, tandis qu'elle n'avait » donné aux hommes qu'une vie très-courte. » La longue vie des corneilles et des cerfs fût-elle aussi bien constatée que celle des chênes et des cèdres, cette plainte serait encore bien peu philosophique. Entre ses maximes, on distingue celle-ci : « L'on » doit plutôt se fier à un cheval sans frein, qu'à l'homme qui parle sans jugement. — La plus forte

» dépense que l'on puisse faire est celle du temps. » Il dit un jour à un particulier qui se taisait à table dans un festin : « Si tu es un habile homme, tu as » tort de ne pas parler ; mais si tu ne l'es pas, tu » sais beaucoup en sachant le taire. » La plupart des écrits de Théophraste sont perdus ; ceux qui nous restent sont : une *Histoire des pierres*, dont Hill a donné une édition, Londres, 1746, in-fol., en grec et en anglais, avec de savantes notes ; un *Traité des plantes*, curieux et utile, Amsterdam, 1644, in-fol. Un traité du *Feu*, un des *Sueurs*, de la *Lassitude*, etc. Tous ces ouvrages, qui ont rapport à la médecine, ont été publiés à Leyde, 1615, in-fol. Ses *Caractères*, ouvrage qu'il composa à l'âge de 99 ans, et que la Bruyère a traduits en français. Isaac Casaubon a fait de savants *Commentaires* sur ce traité, Cambridge, 1712, in-8, qui se joint aux auteurs *cum notis Variorum*. Il renferme des leçons de morale fort utiles, et des détails bas et minutieux, mais qui peignent l'homme. On cite parmi les traductions du livre des *Caractères*, publiées à Paris, celle de P. C. Lévesque, 1782 ; celle de Belin de Ballu, 1790 ; celle du docteur Coray, de Smyrne, 1799.

THÉOPHYLACTE, écrivain grec, surnommé *Simocatta*, naquit vers l'an 570, et florissait sous les empereurs Maurice, Phocas et Héraclius. Il était un des plus savants de son siècle, et remplit des places honorables dans l'administration de l'empire. Il composa plusieurs ouvrages dont voici les principaux : *Histoire de l'empereur Maurice* ; elle comprend depuis l'an 582 jusqu'en 602, et est un ouvrage très-estimé. On en a fait plusieurs éditions, et on l'inséra dans la *Byzantine*, Paris, 1647, in-fol. ; *De risu et vociferatione in festis sanctorum* ; un *Dialogue* en grec, sur différents problèmes physiques et leurs solutions : *Lettres*, au nombre de 85, dont 29 roulent sur des sujets moraux, 28 traitent des travaux de la campagne, et 28 des intrigues des courtisanes. Ces lettres ont été imprimées plusieurs fois, et se trouvent dans un *Recueil* de lettres imprimé à Genève en 1606, sous le nom de Cujas, quoique ce jurisconsulte n'y ait pris aucune part. D'après l'opinion la plus générale, Théophylacte mourut en 640.

THÉOPOMPE, orateur et historien de l'île de Chio, vivait vers l'an 558 avant J.-C., sous le règne de Philippe de Macédoine. Il eut Socrate pour maître, et remporta le prix qu'Arlémène avait proposé pour celui qui ferait le plus bel éloge funèbre de Mausole son époux. Tous ses ouvrages se sont perdus. On regrette ses *Histoires* ; elles étaient, suivant les anciens auteurs, écrites avec exactitude, quoiqu'il eût du penchant à la satire. Josèphe rapporte, d'après un discours de Démétrius de Phalère à Ptolémée-Philadelphie, que Théopompe ayant voulu insérer dans un de ses ouvrages historiques quelques endroits des Livres saints, eut l'esprit troublé pendant trente jours ; et que, dans un intervalle lucide, ayant reconnu que cela ne lui était arrivé que parce qu'il avait voulu faire un usage profane de ces vieux et respectables monuments, il apaisa la colère de Dieu, et fut guéri de sa maladie. (*Histoire des Juifs*, liv. 12, chap. 2).

THÉRAIZE (Michel), docteur de Sorbonne, de Chauni en Picardie, mourut en 1726, à 58 ans, après avoir été chanoine de Saint-Etienne de Hombourg, diocèse de Metz, puis grand-chantre, chanoine et official de Saint-Fursi de Péronne, et curé de la paroisse Saint-Sauveur de la même ville. On a de lui un ouvrage plein de recherches, imprimé en 1690, sous le titre de *Questions sur la messe publique solennelle*. On y trouve une explication littéraire et historique des cérémonies de la messe et de ses rubriques, et l'on voit qu'elles servent autant à l'instruction des assistants, qu'à la décence et à la pompe du culte chrétien. (*Voy. VERT.*)

THÉRESE (sainte), née à Avila, dans la Vieille-Castille, en 1515, était la cadette de trois filles d'Alphonse-Sanchez de Cépède, et de Béatrix d'Ahumade, tous deux aussi illustres par leur piété que par leur noblesse. La lecture de la *Vie des Saints*, qu'Alphonse faisait tous les jours dans sa famille, inspira à Thérèse une grande envie de répandre son sang pour Jésus-Christ. Elle s'échappe un jour, avec un de ses frères, pour aller chercher le martyre parmi les Maures. On les ramena, et ces jeunes gens, ne pouvant être martyrs, résolurent de vivre en ermites. Ils dressèrent de petites cellules dans le jardin de leur père, où ils se retiraient souvent pour prier. Thérèse continua de se porter ainsi à la vertu jusqu'à la mort de sa mère, qu'elle perdit à l'âge de 12 ans. Cette époque fut celle de son changement. La lecture des romans la jeta dans la dissipation, et l'amour d'elle-même et du plaisir aurait bientôt éteint toute sa ferveur, si son père ne l'eût mise en pension dans un couvent d'augustines d'Avila. Elle aperçut le précipice auquel la grâce de Dieu venait de l'arracher, et, pour l'éviter à l'avenir, elle se retira dans le monastère de l'Incarnation de l'ordre du Mont-Carmel, à Avila même, et y prit l'habit le 2 novembre 1556, à 21 ans. Ce couvent n'était point à l'abri de quelques irrégularités et de quelques dissipations trop mondaines : Thérèse entreprit de le réformer. Après avoir essuyé une infinité de contradictions, elle eut la consolation de voir le premier monastère de sa réforme fondé dans Avila, en 1562. Le succès de la réformation des religieuses l'engagea à entreprendre celle des religieux. On en vit les premiers fruits en 1568, par la fondation d'un monastère à Dorvello, diocèse d'Avila, où le bienheureux Jean de la Croix fit profession à la tête des religieux qui embrassèrent la réforme. C'est l'origine des carmes déchaussés. Dieu répandit des bénédictions si abondantes sur la famille de Thérèse, que cette sainte vierge laissa trente monastères réformés, quatorze d'hommes et seize de filles. Après avoir vécu dans le cloître 47 ans, les 27 premiers dans la maison de l'Incarnation, et les 20 autres dans la réforme, elle mourut à Albe, en retournant de Burgos, où elle venait de fonder un nouveau monastère, le 4 octobre 1582, à 67 ans. Son institut fut porté, de son vivant, jusqu'au Mexique, dans les Indes-Occidentales, et s'étendit en Italie. Il passa ensuite en France, aux Pays-Bas, et dans tous les pays de la chrétienté. Grégoire XV la canonisa en 1621. L'ouverture de son tombeau fut faite le 2 octobre 1750, 128 ans et 6 mois depuis sa canonisa-

tion. Tendre et affectueuse jusqu'aux larmes les plus abondantes, vive et toute de flamme, sans délire et sans emportement, cette sainte porta l'amour divin au plus haut degré de sensibilité dont soit susceptible le cœur humain. On connaît sa sentence favorite dans ses souffrances, qui étaient comme l'aliment de son amour pour Dieu : *Ou souffrir, Seigneur, ou mourir!* Un orateur lui applique avec beaucoup de justesse ces paroles de l'Écclésiastique : « Elle a passé comme une flamme et comme l'encens qui se consume dans le feu. » (*Quasi ignis effulgens, et thus ardens in igne.*) On a de sainte Thérèse plusieurs ouvrages écrits en espagnol, où l'on admire également la piété, l'énergie des sentiments, la beauté et l'agrément du style. Les principaux sont : un volume de *Lettres*, publiées avec des notes de D. Juan de Palafox, évêque d'Osma ; sa *Vie*, composée par elle-même ; sa *Manière de visiter les monastères des religieux ; Méditations après la communion ; le Chemin de la perfection ; Histoire de ses fondations ; Avis à ses religieuses ; Méditations sur le Pater ; le Château de l'âme* ; c'est un traité particulier sur l'oraison et sur les communications célestes de l'Esprit saint, qu'elle fit par ordre de Velasquez, depuis évêque d'Osma, enfin archevêque de Compostelle, alors son confesseur ; *Pensées sur l'amour de Dieu*. Arnauld d'Andilly a traduit presque tous ces ouvrages en français, 1670, in-4. Cette traduction se ressent un peu de la vieillesse de son auteur. L'abbé Chanut en a publié une meilleure, 1691. Villefore a donné une *Vie* de sainte Thérèse, 2 vol. in-12, souvent réimprimée. La Monnoye a mis en vers français l'*Action de grâces* que faisait, dit-on, cette sainte après la communion, sous le titre de *Glose de sainte Thérèse*. Glose est une sorte d'ancienne poésie espagnole, ainsi nommée parce qu'elle est comme une explication des vers appelés *texte*, qu'on mettait à la tête de la pièce. La traduction est bien faite, et l'original fait autant d'honneur à l'esprit qu'à la tendre piété de Thérèse ; mais il n'y a guère d'apparence que cette grande sainte exprimât, après la communion, son amour envers Dieu d'une manière si recherchée, et surtout en rimes composées par elle-même. Dom la Taste a donné une édition d'une partie des *Lettres* de sainte Thérèse, avec une préface estimée, 1748, in-4. Chappe de Ligny, avocat, en publia en 1755 un autre volume in-4 ; la traduction publiée par la Taste est de mademoiselle de Meaupo, appelée en religion la mère Thérèse de Saint-Joseph. Ces deux traducteurs ont fidèlement rendu ces *Lettres* en français. On a sa vie par Ribera. Les *Vies* les plus récentes de sainte Thérèse sont celle qu'on a publiée à Montpellier, sans nom d'auteur, 1827, in-12, et une autre, aussi anonyme, à Lille, 1827, in-18. Mgr. Lambruschini a fait paraître en 1827 des *Méditations sur les vertus de sainte Thérèse, précédées d'un abrégé de sa vie*, trad. de l'ital. par un catholique anglais, in-18. *Voy. l'Ami de la religion*, tom. 34, pag. 195. Enfin l'on a l'*Esprit de sainte Thérèse, recueilli de ses Œuvres et de ses Lettres*, par Emery, Lyon, 1775, Paris, 1820, in-8.

THERMÈS (Paule (1) de la BARTHE, seigneur de),

(1) Et non *Paul*, comme l'écrivent plusieurs historiens. C'est

né en 1482 à Couserans, d'une famille ancienne, mais pauvre, éprouva des revers aux premiers pas de sa carrière. Un duel l'obligea de sortir de France, en 1528. Une nouvelle disgrâce l'en éloigna encore pour quelque temps. Au moment où il allait revenir en France, il fut pris par des corsaires, et souffrit beaucoup dans sa captivité. S'étant consacré aux armes dès sa jeunesse, il les porta avec distinction sous François I^{er}, Henri II et François II, et fut fait prisonnier à la bataille de Cérisolès, en 1544, au gain de laquelle il contribua beaucoup; on ne put le racheter qu'en donnant en échange trois des plus illustres prisonniers ennemis. La prise du marquisat de Saluces et du château de Ravel lui acquit en 1547 une nouvelle gloire. Deux ans après, il fit une descente en Ecosse, ce qui avança la conclusion de la paix. On l'envoya à Rome, en 1551, en qualité d'ambassadeur; mais n'ayant pu réconcilier Jules III avec Farnèse, duc de Parme, que la France protégeait, il commanda les troupes françaises en Italie, jusqu'en 1558. Ce fut dans cette année qu'il obtint le bâton de maréchal de France et qu'il prit Dunkerque; mais il fut entièrement défait à Gravelines, où il fut blessé et fait prisonnier. Ayant recouvré sa liberté à la paix de Cateau-Cambresis, l'an 1559, il continua de servir l'état, et mourut à Paris, en 1562, à 80 ans, sans laisser de postérité, et après avoir institué son héritier Roger de Saint-Lary, seigneur de Bellegarde. Le maréchal de Thermes dut à l'adversité qu'il éprouva dans ses premières années la sagesse qui le distingua toute sa vie. C'était un proverbe reçu, même chez ses ennemis, de dire : *Dieu nous garde de la sagesse de Thermes!*

* THEROIGNE-DE-MERICOURT, femme célèbre dans la révolution, par le scandale de ses opinions démagogiques et de sa conduite licencieuse, naquit dans le pays de Luxembourg, vers 1760. Elle vint jeune à Paris, et, au commencement de la révolution, se lia avec plusieurs chefs populaires, qui tirèrent parti de son audace et de son éloquence naturelle. Théroigne se trouva dans la plupart des émeutes, contribua beaucoup à corrompre le régiment de Flandre, en répandant de l'argent et en conduisant dans les rangs d'autres femmes sans pudeur, dont elle avait la direction. En 1790, elle fut envoyée avec Bouvet-Carère dans le pays de Liège, afin d'y soulever le peuple; mais, arrêtée en janvier 1791 par les Autrichiens, elle fut conduite à Vienne, où on l'enferma dans une forteresse. Léopold II désira la voir, et l'entretint pendant une heure; trompé par son repentir, il lui fit rendre la liberté à condition de ne plus reparaitre dans ses états. Elle revint à Paris en janvier 1792, et parut d'abord avoir changé d'opinion. Plusieurs femmes d'une conduite assez équivoque avaient aussi, à l'imitation des hommes, leurs clubs jacobins. C'est dans les tribunes de ces clubs, et sur la terrasse des Tuileries, qu'on entendit Théroigne haranguer la multitude pour l'amener aux principes de la constitution et au *modérantisme*; mais les jacobins voulurent en profiter à leur tour.

Le P. Daniel, qui, après avoir vu des lettres signées du maréchal de Thermes, a corrigé pour la première fois cette erreur.

Il ne leur fut pas difficile de la gagner. Théroigne oublia bientôt ses sentiments de modération, et dès lors sa démagogie n'eut plus de bornes. Une pique à la main, à la tête d'une troupe de femmes, elle parcourait les rues, et excitait le peuple à la révolte. Dans la funeste journée du 10 août 1792, e- le se trouva parmi les factieux, et fit massacrer, dans la cour des Feuillans, Suleau et cinq autres personnes. Elle était en correspondance avec les principaux chefs des jacobins, et notamment avec Robespierre et Saint-Just. Cependant l'effervescence continuelle de son sang, causée par l'exaltation de ses idées, et par les différentes crises où elle se trouvait, la fit tomber en démence. On la conduisit dans une maison de folles au faubourg Saint-Martin, et de là à la Salpêtrière, où elle mourut en 1817.

THERPANDRE, poète et musicien grec de l'île de Lesbos, florissait vers l'an 650 avant Jésus-Christ. Il fut le premier qui remporta le prix de musique aux jeux *carniens*, institués à Lacédémone. Il sut aussi calmer une sédition dans cette ville, par ses chants mélodieux, accompagnés des sons de la cithare. Therpandre, pour étendre le jeu de la lyre, l'avait augmentée d'une corde; mais les éphores le condamnèrent à l'amende, à cause de cette innovation, et confiscèrent son instrument, persuadés que tout raffinement de luxe et de mollesse devait être banni d'un état bien réglé, et que, de degré en degré, on en vient enfin à la frivolité et même à la corruption générale de la nation. (*Voy. TIMOTHEE.*)

THERSITE, le plus difforme de tous les Grecs qui allèrent au siège de Troie, osa dire des injures à Achille, et fut tué par ce héros, d'un coup de poing. Son nom est devenu une antonomase, pour désigner un homme fort laid.

THESEE, que la fable met au nombre des demi-dieux, était fils d'Egée, roi d'Athènes et d'Æthra, fille de Pithée, et ami courageux de Pirithoüs. Il fit la guerre aux Amazones, prit leur reine prisonnière, l'épousa ensuite, et en eut un fils nommé Hippolyte. Il battit Oréon, roi de Thèbes, tua les brigands et plusieurs monstres, comme le minotaure, et trouva l'issue du labyrinthe, par le secours d'Ariane, fille de Minos, roi de Crète. Ce héros, après avoir marché sur les traces d'Hercule dans ses travaux guerriers, l'imita dans ses amours volages. Il enleva plusieurs femmes, telles qu'Hélène, Phèdre, Ariane, sa bienfaitrice, qu'il abandonna ensuite, s'avisa d'aller en enfer avec Pirithoüs, pour enlever Proserpine; mais Pluton l'enchaina, et il ne fut délivré que par Hercule. Cependant Virgile nous le représente comme habitant de l'enfer, et condamné éternellement à expier ses rapt, sa luxure et ses violences :

..... Sedet æternumque sedebit,
Infelix Theseus.

THESPIS, le créateur de la tragédie, vers l'an 556 avant J.-C., était né à Icarie, petit bourg de l'Attique. Ayant vu, dans les fêtes de Bacchus, un des chanteurs monté sur une table, former une espèce de dialogue avec le chœur, il conçut l'idée d'introduire un acteur qui récitait quelques discours entre deux chants du chœur. Cette nou-

veauté le fit regarder comme l'inventeur de la tragédie, genre de poésie très-grossier et très-imparfait dans son origine. Thespis barbouillait de lie de vin le visage de ses acteurs, et les promenait de village en village sur un tombereau, d'où ils représentaient leurs pièces. C'est au moins ce qu'Horace nous en apprend dans son *Art poétique* :

Ignotum tragicæ genus invenisse Camææ;
Dicitur, et plaustris vexisse poemata Thespis,
Quæ caueant agerentque peruncti facibus ora.

Solon eut la curiosité de voir jouer l'*Alceste* de Thespis, et, après la représentation, il lui reprocha de mentir si publiquement. — « Mais ce n'est qu'un jeu, dit Thespis ; » — « Oui, reprit le législateur, » mais si nous approuvons un tel jeu, nous le » retrouverons bientôt dans nos contrats. » Il bannit d'Athènes Thespis, qui parcourut les villes voisines avec son char et ses acteurs. Il inventa bientôt le masque, qui d'abord ne fut que de toile. On connaît les titres de quelques-unes des pièces de Thespis, comme *Alceste* ; le *Combat de Pélidas* ou *Phorbas* ; les *Prêtres* ; les *jeunes Grecs* et *Penthée*. Voy. le *Voyage du jeune Anacharsis*, par Barthélemy.

THESSALUS, médecin de Néron, né à Tralles en Lydie, d'un cardeur de laine, se vantait d'avoir seul trouvé le véritable secret de la médecine, et traitait d'ignorants tous les médecins qui l'avaient devancé, sans épargner même Hippocrate. Il écrivit, contre les *Aphorismes* de cet auteur, un ouvrage qui est cité par Galien et par les anciens. Il mourut à Rome, où l'on voit son tombeau dans la voie Apienne, et sur lequel il avait fait graver ce titre : *Vainqueur des médecins*. La trempe de son esprit avait beaucoup d'analogie avec celle de Paracelse.

THEUTATES. Voy. THOT.

* THÉVENARD (Antoine-Jean-Marie), vice-amiral, né à Saint-Malo, en 1755, d'une famille noble, entra dans la marine marchande à l'âge de 14 ans, et navigua sur le vaisseau le *Neptune*, que commandait son père pour la compagnie des Indes. En 1754, il commanda, en qualité de lieutenant, une patache armée en croisière pour la côte nord de Terre-Neuve, dans le but de détruire les établissements des Esquimaux, mission qu'il exécuta ponctuellement. Il avait été nommé capitaine de vaisseau de la compagnie des Indes, en 1767. Les services signalés qu'il rendit, et la réputation dont il jouissait parmi tous les marins français, éveillèrent l'attention du gouvernement, qui voulut acquérir un sujet aussi distingué, et il entra, en 1769, dans le corps royal, avec le grade de capitaine de port. Le roi le nomma capitaine de frégate en 1770, et capitaine de vaisseau en 1775, en même temps qu'il lui accorda la croix de Saint-Louis. Thévenard se distingua dans la guerre d'Amérique. Brigadier des armées navales en 1782, deux ans après, chef d'escadre, et vice-amiral, en 1792, la bravoure et le zèle avec lesquels il remplit ces divers emplois lui méritèrent l'honneur d'être appelé en 1791 par Louis XVI au ministère de la marine ; mais il se retira cette même année, et commanda ensuite et successivement la marine de presque tous les ports de la France. En 1801, il fut nommé préfet maritime à Lorient, obtint en 1804 le cordon

de la légion d'honneur, et entra en 1810 au sénat. A la restauration, créé pair de France, il mourut le 9 février 1815, âgé de 82 ans, laissant des *Mémoires relatifs à la marine*, 1800, 4 vol. in-8.

* THÉVENEAU (Charles-Simon), mathématicien et poète, né à Paris en 1759, fit ses études au collège Mazarin, et dès l'âge de 15 ans professa les mathématiques à l'école de la marine royale à Brest. Théveneau faisait, avec une facilité étonnante, et les calculs et les vers. Il possédait les langues anciennes, et connaissait parfaitement les classiques latins et grecs ; mais son insouciance et son peu de sobriété le réduisant souvent à un état voisin de la misère, il se soumettait alors à corriger les ouvrages de quelques auteurs, et relisait des épreuves pour les imprimeurs. En corrigeant les épreuves d'une édition des *Œuvres* de Bezout, il reconnut et rectifia des erreurs de ce mathématicien. Sa mémoire était prodigieuse : on l'a vu parcourir des ouvrages nouveaux, et, après une simple lecture de passages qui lui plaisaient, les réciter en entier. On se rappelle ces deux vers latins sur Bonaparte qu'il envoya aux journalistes, avec invitation et même défi à tous les poètes de les traduire en deux vers français :

Te petit ense scelus, mare fluctu, Tartara flammis
Arma, ratem, curram ter regit ipse Deus.

Après de nombreux et inutiles essais, qui furent insérés dans les journaux, l'auteur seul en donna la traduction en deux vers, en français, en anglais et en grec. Théveneau avait fait connaître ses talents pour la poésie par la plupart des pièces ci-après indiquées, lorsque Morin, alors fermier des jeux, lui proposa de composer un poème sur Charlemagne, en lui assignant mille écus par an pendant tout le temps qu'il emploierait à cette composition. Le mathématicien poète se mit à l'ouvrage, fit en prose le plan de ce poème, qu'on lit avec intérêt. Il en avait achevé, en vers, le premier chant et une partie du second, lorsque son Mécène mourut. Cet événement le replongea dans le besoin. On prétend que le gouvernement lui accorda une pension de 600 livres. Théveneau mourut à Paris, le 4 juillet 1821, à 62 ans. On a de lui : *Cours d'arithmétique à l'usage des écoles centrales et du commerce*, 1800, in-8 ; *Plan du poème de Charlemagne, suivi du premier chant en vers et d'un Choix de poésies diverses*, 1840, in-8 ; *Ode sur la dern ère campagne*, 1806, in-8 ; *l'illusion*, poème, précédé du *Règne de la terreur*, du *Voyage du roi à Varennes*, d'*Hercule au Mont-Oëta* ; suivi de la *Construction des hôpitaux*, de la *Mort de Brunswick*, et d'*autres poésies*. Paris, 1816, 1818, in-8, fig. Il a eu une grande part aux ouvrages suivants : *Leçons élémentaires de mathématiques*, par de la Caille, augmentées par Marie, édit. revue par Théveneau, 1798, in-8 ; *Eléments d'algèbre*, par Clairaut, édit. avec des notes et addit., suivis d'un *Traité d'arithmétique*, par Théveneau, 1801, 2 vol. in-8 ; *Cours d'arithmétique à l'usage des gardes du pavillon de la marine*, etc., avec des *tables de logarithmes*, par Théveneau, etc., édit., prem. part. 1802 ; *Cours de mathématiques pures*, par la Caille, augmenté par Marie, et éclairci par Théveneau, Paris, 1807, in-8,

fig. On trouve, du même Théveneau, plusieurs *poésies latines et françaises* inédites, dans le *Journal anecdotique et Feuille d'affiches de la ville de Castelnau-dary*, 1822, in-8, et on a inséré une *Notice*, sur sa vie, dans le même recueil, au t. 2, p. 125. Théveneau a revu et corrigé la traduction du *Théâtre tragique d'Alexandre Soumarocow*, traduit du russe par Papadopoulos. On lui attribue aussi différents poèmes et autres poésies qui n'ont point paru sous son nom.

* THEVENIN (François), chirurgien oculiste, né à Paris vers 1590, acquit beaucoup de réputation dans son art, et devint chirurgien ordinaire de Louis XIII. Il mourut en 1656, laissant en manuscrit trois ouvrages, publiés par Guillaume Pailhon, son neveu, sous ce titre : *Œuvres de Thévenin contenant un traité des opérations de chirurgie, un traité des tumeurs, un dictionnaire grec pour la médecine*, Paris, 1658, in-4. Ce dernier ouvrage surtout est bien fait et très-utile.

* THEVENIN (Nicolas), né en 1748 à la Mouille, devint théologal et directeur du séminaire de Saint-Claude, et mourut dans cette ville, le 2 juillet 1854, à 86 ans. Il avait été exilé pour la foi en 1792. On a de lui plusieurs écrits imprimés, qu'il publia au commencement de la révolution, pour prévenir les fidèles contre les erreurs de la constitution civile du clergé. Les principaux sont un *Catéchisme dogmatique sur la Religion et l'Eglise*, et *Discours d'un prêtre catholique du Mont-Jura*, etc. Thévenin avait publié, avant 1789, un petit écrit fort curieux, intitulé : *Catéchisme curial*.

THEVENOT (Melchisédech), né à Paris, vers 1620, avec une passion extrême pour les voyages, quitta dès sa jeunesse sa patrie pour parcourir l'univers. Il ne vit néanmoins qu'une partie de l'Europe ; mais l'étude des langues, et le soin qu'il prit de s'informer avec exactitude des mœurs et des costumes des différents peuples, le rendirent peut-être plus habile dans la connaissance des pays étrangers, que s'il y eût voyagé lui-même. Une autre inclination de Thévenot était de ramasser de toutes parts les livres et les manuscrits les plus rares. La garde de la bibliothèque du roi lui ayant été confiée, il l'augmenta d'un nombre considérable de volumes qui manquaient à ce riche trésor. Thévenot assista au conclave tenu après la mort d'Innocent X ; il fut chargé de négocier avec la république de Gènes, en qualité d'envoyé du roi. Il remplit cet emploi avec succès. Une fièvre double-tierce qu'il rendit continue par une diète opiniâtre, l'emporta en 1692, à 72 ans. On a de lui : des *Voyages*, 1696, 2 vol. in-fol., dans lesquels il a inséré la *Description d'un niveau* de son invention, qui est plus sûr et plus juste que les autres niveaux dont on s'était servi auparavant ; *l'Art de nager*, 1696, in-12. C'est lui qui le premier proposa les alvéoles des ruches, comme étant de la même grandeur dans tous les pays du monde, pour un étalon invariable de mesure (voy. le *Journal historique et littéraire*, 1^{er} janvier 1776, p. 25) : idée qui n'a point été suivie, soit que la supposition ne soit point rigoureusement vraie, soit que la petitesse de l'objet ait paru donner lieu à des inexactitudes ; soit enfin que la variété

des mesures, poids, monnaies et autres objets de cette nature, tienne, comme celle des langues, à la nature de l'homme et aux dispositions de la Providence. (Voy. LEIBNITZ.) — Il ne faut pas le confondre avec Jean de THEVENOT, né à Paris en 1655, mort en 1667, auteur d'un *Voyage en Asie*, Amsterdam, 1727, 5 vol. in-12, fig., et qui apporta, dit-on, le café en France, ce que quelques-uns ont faussement attribué à Melchisédech Thévenot. Il y a une ancienne édition du *Voyage en Asie*, en 5 vol. in-4.

THÉVET (André), d'Angoulême, se fit cordelier, et voyagea en Italie, dans la Terre-Sainte, en Egypte, dans la Grèce et au Brésil. De retour en France en 1556, il obtint du pape la permission de quitter le cloître pour prendre l'habit ecclésiastique. La reine Catherine de Médicis le fit son aumônier, et lui procura les titres d'historiographe de France et de cosmographe du roi. On a de lui : Une *Cosmographie universelle*, illustrée de diverses figures des choses les plus remarquables vues par l'auteur, 1571, ou 1575, 2 vol. in-fol. ; une *Histoire des hommes illustres*, Paris, 1584, 2 vol. in-fol., et 1621, 8 vol. in-12 ; compilation maussade, pleine d'inepties et de mensonges ; *Singularités de la France antarctique*, Paris, 1556, in-4, fig. ; livre peu commun. Plusieurs autres ouvrages peu estimés. L'auteur s'y montre trop crédule, et entasse beaucoup de choses sans choix et sans goût. Sa *Cosmographie* est pleine de fautes, dont quelques-unes font suspecter sa bonne foi. « Deux ans après son retour de l'Amérique », dit la Martinière, voulant flatter Henri II il dressa une carte où il mit une ville nommée » *Ville-Henri*. Cependant Léri, qui ne partit du » Brésil qu'un an et demi après Thévet, assure » qu'il n'y a jamais eu aucune forme de bâtiment, » encore moins ni village ni ville dans l'endroit où » Thévet place cette ville imaginaire. » Cet écrivain, peu judicieux et d'un naturel inquiet, mourut en 1590, à 88 ans.

THIARD (Pontus de) naquit à Bissy dans le diocèse de Mâcon, en 1521. Les belles-lettres, les mathématiques, la philosophie et la théologie l'occupèrent tour à tour. Il fut nommé à l'évêché de Châlons par le roi Henri III, en 1578. On a de lui : des *Poésies françaises*, Paris, 1575, in-4 ; des *Homélies* ; *Discours philosophiques*, in-4, et divers autres ouvrages en latin. Ronsard dit qu'il fut l'introducteur des *sonnets* en France ; mais il ne fut pas celui de la bonne poésie. Ses vers, si applaudis autrefois, sont insupportables aujourd'hui ; ils ont cependant le mérite de la délicatesse d'expressions et d'idées dans un siècle où la poésie, qui vit d'images, s'en permettait souvent de malhonnêtes. Ce prélat mourut en 1605, à 84 ans. Il conserva jusqu'à la fin de sa vie la vigueur de son corps et la force de son esprit.

THIARD de BISSY (Henri de), de la même famille que le précédent, devint docteur de la maison de Sorbonne, puis évêque de Toul en 1687, ensuite de Meaux en 1704, cardinal en 1715, et enfin commandeur des ordres du roi. On a de lui plusieurs ouvrages en faveur de la constitution *Unigenitus*. Ce cardinal mourut en 1757, à 81 ans, avec une grande

réputation de savoir et de piété. Les éloges et les regrets des catholiques honorèrent peut-être moins sa mémoire, suivant la réflexion de saint Jérôme, que la haine et les calomnies des sectaires. Son *Traité théologique sur la constitution Unigenitus*, 1722, 2 vol. in-4, passe pour un des plus estimés et des plus complets sur cette matière. S'il est vrai, comme on l'a dit, que cet ouvrage soit du P. Germon, il n'en est pas moins certain que le cardinal n'en avait pas besoin, et que son adoption n'est qu'une approbation réfléchie. Le cardinal rend lui-même compte, dans la préface, des mesures qu'il a prises pour constater le mérite du manuscrit qui lui avait été présenté. Ses *Instructions pastorales*, 5 vol. in-4, montrent un zèle vif pour l'unité de la foi et la soumission aux décrets de l'Eglise.

THIARINI (Alexandre), dit l'*Expressif*, né en 1577, mort en 1668, à 91 ans, peintre de l'école de Bologne, enrichit cette ville de ses tableaux. Sa manière est grande, son coloris est ferme et vigoureux ; il a rendu heureusement les différentes passions.

THIBAUT (saint), prêtre, né à Provins d'une famille illustre, se sanctifia par les exercices de la vertu et de la mortification. Il mourut l'an 1066, auprès de Vicence en Italie, où il était allé se cacher pour servir Dieu avec plus de liberté.

THIBAUT VI, comte de Champagne, de Brie, et roi de Navarre, né posthume en 1201, mort à Pampelune en 1255, était fils de Thibaut V et de Blanche, fille de Sanche le Sage, roi de Navarre. Il monta sur le trône de Navarre après la mort de Sanche le Fort, son oncle maternel, en 1254. Thibaut servit Louis VIII, son souverain, dans la guerre contre les albigéois ; mais après quarante jours il se retira : c'était le terme voulu par les engagements, comme grand vassal. Il s'embarqua quelques années après pour la Terre-Sainte. De retour dans ses états, il cultiva les belles-lettres. Il aimait beaucoup la poésie, et répandit ses bienfaits sur ceux qui se distinguaient dans cet art. Il s'amusa même quelquefois avec succès à faire des chansons. Lévesque de la Ravalière a publié avec des observations les *Chansons* du comte de Champagne, faites en l'honneur de Blanche de Castille, mère de saint Louis, 1742, 2 vol. in-12.

* THIBAUT (François-Timothée), jurisconsulte et poète, né à Nancy en 1700, exerça la profession d'avocat, et devint procureur-général de la chambre des comptes de sa ville natale. Il cultiva la poésie, mais sans beaucoup de succès, devint membre de l'académie de Nancy, et mourut dans cette ville en 1777. Il a laissé : *Tableau de l'avocat*, Nancy, 1757, in-12 ; *Histoire des lois et usages de la Lorraine et du Barrois dans les matières bénéficiales*, ibid., 1763, in-fol. ; *Recueil d'épigrammes ; Ode sur l'eucharistie ; Discours académiques ; La femme jalouse*, comédie en 5 actes et en vers. On prétend que Desforges a puisé dans cette pièce l'idée de la sienne qui porte le même titre, et qui est aussi en 5 actes et en vers.

* THIBAUT (Anne-Alexandre-Marie), était, avant la révolution, curé de Souppes, près de Nemours, et fut député du clergé aux états-généraux de 1789.

Zélé partisan des innovations, il vota constamment avec la majorité de l'assemblée nationale, fut nommé évêque constitutionnel du Cantal, et sacré à Paris, le 5 avril. Après la session, il se retira dans ce département, et fut élu député à la Convention nationale, en septembre 1792. Dans le procès de Louis XVI, Thibaut vota pour l'appel au peuple et le sursis, se réunit au parti de la Gironde, et s'étant vu l'objet des attaques de Carrier, Couthon et Robespierre, n'osa plus paraître à la tribune. Il dénonça cependant, en juin 1795, la tyrannie du comité central révolutionnaire, sollicita la fixation du traitement des évêques, et en décembre suivant, parla pour la mise en liberté des comédiens du Théâtre-Français. Il se démit de l'épiscopat en même temps que Gobel (*voy.* ce nom), et n'y voulut plus rentrer, même lorsque ses confrères tentèrent de rétablir l'Eglise constitutionnelle. Après la chute du parti de la Montagne, il sollicita vivement la réintégration de Laréveillère-Lepaux dans la Convention, prononça un discours plein de force contre Carrier, et fit un grand nombre de rapports et de projets sur les finances, les biens nationaux, etc. Ce fut lui qui, au 1^{er} avril 1795, fit autoriser Pichegru à prendre toutes les mesures qu'il jugerait nécessaires pour le salut de la Convention, menacée par les terroristes. Elu secrétaire il manifesta les mêmes opinions en prairial (20 mai 1795), à la suite de la seconde insurrection ; mais le 9 août, il demanda que l'on cessât enfin l'épuration de la Convention. Thibaut, nommé en 1796 au conseil des Cinq-cents, sortit du corps Législatif, par le sort, en mai 1797, devint régisseur des octrois à Paris, et fut encore député, en 1799, au conseil des Cinq-cents, par le département de Loir-et-Cher. Après la révolution du 18 brumaire il fit partie de la commission intermédiaire du conseil, et fut nommé membre du tribunal. Il y combattit, en 1801, l'établissement des bourses de commerce, s'éleva contre la défaveur qu'on s'efforçait de jeter sur ceux qui trafiquaient des effets publics, et ne vit point dans cette branche d'industrie un agiotage répréhensible. Thibaut se plaignit à cette occasion du trop grand crédit que prenait le système des cautionnements, et s'exprima ainsi : « Jadis on » vendait la noblesse, les charges, et jusqu'au droit » d'être les valets de la cour ; si ce système repre- » nait, bientôt les riches, qui sont partout inso- » lents et souvent ignorants, posséderaient seuls les » places honorables et lucratives, etc. » Lorsqu'on lut au tribunal le traité de paix avec la Russie, où l'on remarquait cette expression : *les sujets des deux puissances*, Thibaut réclama contre cette formule, en faisant observer que les Français n'étaient sujets de personne. L'opposition qu'il manifesta contre divers projets de Bonaparte, le fit comprendre dans la première élimination du tribunal en 1802. Depuis cette époque, il vécut dans la retraite, où il mourut en 1812.

THIBOUST (Claude-Charles), né à Paris, en 1701, fut imprimeur du roi et de l'université. Dégouté du monde, il entra au noviciat des chartreux ; et s'il ne fit pas profession dans la règle de saint Bruno, il conserva toute sa vie pour cet institut

l'attachement le plus tendre. Cette inclination le porta à faire une traduction en prose française des vers latins qu'on lisait dans leur petit cloître de Paris. Ces vers renferment la *Vie* de saint Bruno, peinte par le Sueur, dans 21 tableaux, qui font l'admiration des artistes et des connaisseurs. Thiboust fit deux éditions de son ouvrage. La seconde est en 1755, in-4, sans gravures. Cet imprimeur travaillait à une traduction d'Horace, lorsqu'il mourut à Bercy, le 27 mai 1757, à 51 ans. On a encore de lui la traduction du poème de *l'excellence de l'imprimerie*, poème qu'avait composé son père : il fit paraître cette traduction en 1754, avec le latin à côté.

* THIBOUVILLE (Henri-Lambert d'ERBIGNY, marquis de), suivit la carrière des armes avec honneur, et fut mestre-de-camp du régiment des dragons, de la reine. L'étude des belles-lettres l'occupa presque toute sa vie ; ce qui, joint à son caractère incapable d'intrigue, nuisit à son avancement. Il mourut à Paris en 1784, et a laissé : *l'Ecole de l'amitié*, Paris, 1757, 2 vol. in-12 ; *Danger des passions*, ou *Anecdotes sérieuses et égyptiennes*, ibid., 1758, 2 vol. in-12 ; *Réponse d'Abailard à Héloïse*, 1758, in-12 ; *Ramire*, trag. en 3 act., 1759, in-12 ; *Télamire*, trag. en 5 act., 1759. Ces deux pièces sont fort médiocres ; on y trouve cependant quelques scènes intéressantes et parfois d'assez beaux vers. Deux *comédies proverbes*, en 5 actes chacune et en vers.

* THIÉBAUD (Dom Benoît), bénédictin de la congrégation de Saint-Vannes, et profès de l'abbaye de Saint-Vincent de Besançon, où il avait prononcé ses vœux, le 11 juillet 1700, était un religieux instruit et laborieux. Il avait fait d'immenses recherches sur tout ce qui concerne l'ordre de Saint-Benoît. Le résultat de ce travail fut un ouvrage important, intitulé : *Bibliothèque générale et particulière des auteurs de tous les ordres et congrégations dans lesquels on pratique la règle de Saint-Benoît*, etc. 7 vol. in-4, restés manuscrits, et conservés jusqu'à la révolution dans la bibliothèque de l'abbaye de Saint-Vincent. L'auteur employa 20 ans à composer cette collection. Quelques-uns l'ont mal à propos confondue avec la *Bibliothèque générale des écrivains de l'ordre de Saint-Benoît*, de dom Jean-François, religieux de la même congrégation. (Voy. FRANÇOIS, dom Jean, et le *Dict. des anonymes*, n.º 502.) Thiébaud mourut à Besançon, le 5 février 1766.

* THIÉBAULT (Diendonné, littérateur, né à La Roche, près de Remiremont, en 1755, fit ses études avec succès, et voyagea dans plusieurs parties de l'Europe. Il demeura près de vingt ans à Berlin, et à son retour en France, fut nommé proviseur du lycée de Versailles. Il connaissait à fond les langues allemande et italienne, et faisait d'assez jolis vers dans cette dernière langue. L'académie des Arcades de Rome le reçut dans son sein. Il mourut à Paris le 5 décembre 1807, à 74 ans. On a de lui, outre plusieurs articles dans le *Dictionnaire de l'élocution française* ; les *Adieux du duc de Bourgogne et de l'abbé de Fénélon, son précepteur*, ou *Dialogue sur les gouvernements*, 1772, Paris, 1788, in-12. L'au-

teur y examine les différentes formes de gouvernement, croit que la France a besoin de plusieurs réformes, et voudrait qu'elle les dût à son roi, afin d'éviter les résultats d'une grande secousse politique. *Traité du style*, 1801, 2 vol. in-8 ; *Nouveau plan d'éducation publique*, Rouen, 1766 ; sur la *librairie et la liberté de la presse*, Paris, 1789, 2 vol. in-12 ; sur *l'enseignement des écoles centrales*, ibid., 1797 ; *Traité de l'esprit public*, Strasbourg, 1797. « Vous êtes, lui écrivait le prince Henri de » Prusse, après avoir lu ce *Traité*, comme Archimède, qui, au milieu des désastres de sa patrie, » n'était occupé que des moyens de la sauver. » *Frédéric-le-Grand, sa famille, sa cour, ses amis, et son gouvernement*, ou *Souvenirs de vingt ans de séjour à Berlin*, Paris, 1804, 5 vol. in-8. C'est un recueil très-curieux d'anecdotes sur les personnages les plus remarquables de la cour de Berlin, et qui contient des réflexions intéressantes sur des matières de politique, d'histoire et de littérature. On pourrait cependant reprocher à l'auteur quelques détails trop longs.

THIÉBAULT, curé de la paroisse de Sainte-Croix de Metz, et professeur de théologie, avait été supérieur du séminaire de cette ville. Il fut député aux états généraux de 1789, siégea dans l'assemblée Constituante, et vota avec le côté droit. Lorsque cette assemblée eut terminé ses séances, il émigra avec la majeure partie du clergé qui demeura fidèle à son devoir. Il mourut à Elsenfeld sur le Mein, en 1791. On a de lui : *Homélies sur les Evangiles*, Metz, 1761, 4 vol. in-8, *Homélies sur les Epîtres*, 1766, 4 vol. in-8 ; *Doctrines chrétiennes en forme de prêches*, 1772, 6 vol. in-12.

** THIÉBAULT, (Paul-Ch.-Franc.-Adr.-H.-Dieudonné, baron), lieutenant-général, né en 1769 à Berlin, vers la fin de 1784 vint avec son père (voy. l'art. précédent) à Paris, où il fit son cours de droit. En 1792, il s'enrôla dans le 1^{er} bataillon de grenadiers de la Butte-des-Moulins, et accompagna l'année suivante les volontaires qui allaient rejoindre l'armée. Lieutenant au bout de quelques mois, il fut attaché au général Dumouriez, et bientôt sa capacité et sa valeur le mirent en rapport avec le jeune duc de Chartres qui commandait le centre de l'armée. Accusé d'entretenir avec ce dernier des relations suivies, il fut jeté dans les cachots du comité de sûreté générale, et y resta quelque temps. Aussitôt qu'il sortit de prison, il s'empressa de retourner à la frontière, et servit avec distinction successivement en Allemagne, en Italie, en Prusse et en Portugal. Partout il se fit remarquer par son intelligence et son courage, et en 1808 obtint le grade de lieutenant-général. Alliant aux connaissances militaires le goût des arts et des lettres, il fit relever et réparer le tombeau du Cid pendant son séjour à Burgos, et rétablit l'université de Salamanque, qui lui en témoigna sa reconnaissance en lui conférant le grade de docteur. Vers la fin de 1815, il quitta le commandement, et resta en non-activité jusqu'en 1818, où il fut nommé l'un des huit lieutenants-généraux de l'état-major. Dès ce moment il ne cessa de s'occuper activement de son service, et de se livrer dans ses loisirs à son goût

pour l'étude. Il venait de terminer un ouvrage curieux sur les femmes qui ont eu dans les lettres de la célébrité, lorsqu'il mourut à Paris, le 14 octobre 1846, à 77 ans. Il était membre de plusieurs sociétés savantes, et grand officier de la Légion d'honneur. Indépendamment d'une active coopération aux *Annales des faits et des sciences militaires* (1818), à l'*Encyclopédie moderne* et au *Spectateur militaire*, il a publié plusieurs travaux importants parmi lesquels on citera : *Manuel des adjudants-généraux et des adjoints employés dans les états-Majors divisionnaires*, 1799, in-8 ; *Journal des opérations du siège et du blocus de Gènes*, 1800, in-8 ; *Vues sur la réorganisation des quartiers généraux et des états-majors*, 1810, in-8, ouvrage dans lequel il provoqua une grande partie de l'organisation que le corps d'état-major a reçue depuis. *Rapport général et historique sur l'université de Salamanque*, trad. en Espagnol, Salamanque, 1811, in-8 ; *Relation de l'expédition de Portugal*, en 1807 et 1808, Paris, 1818, in-8 ; *Influence d'une noblesse héréditaire et du droit de primogéniture sur la civilisation et la liberté*, etc., ib., 1825, in-8. On lui attribue la *Lettre d'un officier français à lord Wellington sur ses six dernières campagnes*.

THIEFFENTALER (Joseph), Jésuite, né à Bolzano, dans le Tyrol, fut destiné aux missions, s'embarqua, en 1745, pour l'Inde, et ne revint point en Europe. Il vivait encore en 1786, et se trouvait alors à Agra. On a de lui : *Géographie de l'Indoustan* ; une *Histoire naturelle de l'Inde* ; un ouvrage sur la religion des Brames ; *Trois cartes du cours du Gange et du Gagra*. De tous ces écrits, on n'a que ceux qui concernent la géographie. Ils furent publiés en français par Jean Bernoulli, sous le titre de *Description historique et géographique de l'Inde*, Berlin, 1786, 5 tom. en 3 vol. in-4, fig. ; avec des notes et des remarques par Anquetil du Perron et le major Rennel.

THIERRI I^{er}, roi de France, 3^e fils de Clovis II, et et frère de Clotaire III et de Childebart II, monta sur le trône de Neustrie et de Bourgogne, par les soins d'Ebroin, maire du palais, en 670. Mais peu de temps après, il fut rasé par ordre de Childéric, roi d'Austrasie, et renfermé dans l'abbaye de Saint-Denis. Après la mort de son adversaire, en 675, il reprit le sceptre, et se laissa gouverner par Ebroin, qui sacrifia plusieurs têtes illustres à ses passions. Pépin, maître de l'Austrasie, lui déclara la guerre et le vainquit à Testri en Vermandois, l'an 687. Ce prince, que le président Hénault nomme *Thierry III*, mourut en 691 à 59 ans. Il fut père de Clovis III et de Childebart III, rois de France.

THIERRI II ou IV, roi de France, surnommé de *Cheltes*, parce qu'il avait été nourri dans ce monastère, était fils de Dagobert III, roi de France. Il fut tiré de son cloître pour être placé sur le trône, par Charles Martel, en 720. Il n'eut de roi que le titre, et son ministre en exerça toute l'autorité. Thierry mourut en 757, à 25 ans. Après sa mort, il y eut un interrègne de 5 ans, jusqu'en 742.

THIERRI I^{er} ou **THÉODORIC**, roi d'Austrasie, fils de Clovis I^{er}, roi de France, eut en partage, l'an 511, la ville de Metz, capitale du royaume d'Aus-

trasie, l'Auvergne, le Rouergue et quelques autres provinces qu'il avait enlevées aux Visigoths, pendant la vie de Clovis son père. En 515, une flotte de Danois ayant débarqué à l'embouchure de la Meuse, pénétra jusque dans ses terres. Théodebert son fils, qu'il envoya contre eux, les vainquit et tua Clodilaire, roi de ces barbares. Il se liguait en 528 avec son frère Clotaire I, roi de Soissons, contre Hermenfrid, qu'ils dépouillèrent de ses états et qu'ils firent précipiter du haut des murs de Tolbiac, où ils l'avaient attiré sous la promesse de le bien traiter. Dans ces entrefaites, Childebart, son frère, roi de Paris, se jeta sur l'Auvergne. Thierry courut à sa défense, et obtint la paix les armes à la main. Il mourut en 554, après un règne de 25 ans, à 51 ans. Thierry était brave à la tête des armées, et sage dans le conseil ; mais il était dévoré par l'ambition, et se servait de tout pour la satisfaire. Il fut le premier qui donna aux Boïens, peuple de Bavière, des lois qu'il avait fait dresser par d'habiles juristes-consultes. Théodebert son fils lui succéda.

THIERRI II ou **THÉODORIC le Jeune**, roi de Bourgogne et d'Austrasie, 2^e fils de Childebart, naquit en 587. Il passa avec Théodebert II, son frère, les premières années de sa vie sous la régence de la reine Brunehaut, leur aïeule. Théodebert ayant ôté à Brunehaut le gouvernement du royaume, cette princesse irritée se retira à Orléans avec Thierry, à qui elle persuada de prendre les armes contre son frère, l'assurant qu'il n'était point de Childebart, et qu'elle l'avait supposé à la place de son fils aîné qui était mort. Thierry suivit ce conseil (voy. **THÉODEBERT**), et mourut peu après à Metz, l'an 615, lorsqu'il se préparait à faire la guerre à Clotaire, roi de Soissons. On trouve dans quelques chroniqueurs, touchant Thierry, plusieurs faits qui sont très-incertains, du moins quant aux principales circonstances : il est certain qu'on a mis sur le compte de Brunehaut plus d'une atrocité dont il n'est pas difficile de la justifier, quoi qu'il soit impossible de faire de cette princesse une apologie complète.

THIERRI de **NIEM**, natif de Paderbon en Westphalie, secrétaire de plusieurs papes, passa environ 50 ans à l'acour de Rome. Il accompagna Jean XXIII au concile de Constance, et mourut peu de temps après, vers l'an 1417, dans un âge avancé. On a de lui : une *Histoire du schisme des Papes*, Nuremberg, 1592, in-fol. Cet ouvrage, divisé en 5 livres, s'étend depuis la mort de Grégoire XI jusqu'à l'élection d'Alexandre V. Un autre livre qui renferme la *Vie* du pape Jean XXIII, à Francfort, 1620, in-4 ; le *Journal* de ce qui se passa au concile de Constance, jusqu'à la déposition de ce pape ; une *Invective* véhémement contre cet infortuné pontife, son bienfaiteur ; un *Livre touchant les privilèges et les droits des empereurs aux investitures des évêques*, dans *Schardii syntagma de imperiali jurisdictione*. Thierry, homme austère et chagrin, fait un portrait hyperbolique de la cour de Rome et du clergé de son temps ; il écrit d'un style dur et barbare ; et ne sera guère lu par ceux qui ont plus de goût et de jugement que lui.

THIERS (Jean-Baptiste), théologien, né à Chartres en 1636, après avoir professé les humanités dans

l'université de Paris, fut curé de Champrond au diocèse de Chartres, où il eut avec l'archidiacre des démêlés dont l'issue ne lui fut pas favorable. Il se brouilla ensuite avec le chapitre de Chartres, pour des raisons qui n'étaient pas plus solides. Il fut obligé de quitter ce diocèse, et il permuta sa cure avec celle de Vibraye au diocèse du Mans, où il mourut en 1705, à 67 ans. Cet écrivain avait une mémoire prodigieuse et une érudition très-variée; mais son caractère était bilieux, satirique et inquiet. Il avait beaucoup de goût pour le genre polémique, et se plaisait à étudier et à traiter des matières singulières. Il a exprimé dans ses livres le suc d'une infinité d'autres; mais il ne choisit pas toujours les auteurs les plus autorisés, les plus solides et les plus exacts. Ses principaux ouvrages sont : un *Traité des superstitions*, 1679, in-12. 5^e édit., Paris, 1741, 4 vol., in-12; ouvrage d'une grande érudition, quelquefois peu exact et assez prolixe. L'auteur aurait pu se dispenser de ramasser toutes les pratiques superstitieuses répandues dans les livres défendus, auxquelles personne ne songeait. En général, une longue et inutile énumération d'abus est toujours dangereuse pour des esprits faibles ou peu justes, qui ne distinguent pas la substance d'avec la rouille qui la ronge. Sa critique est souvent âpre et outrée, et condamne des choses qui pourraient être envisagées sous un jour plus favorable. Il y a même des endroits qui donnent à penser sur le compte de l'auteur, par l'affectation avec laquelle il accumule les sophismes et les sarcasmes des hérétiques, pour leur opposer ensuite les réponses les plus faibles. C'est ainsi qu'en parlant (tome 2, page 288) de la procession de la Fête-Dieu, il répète les horreurs que les sectaires ont dites contre cette prétendue idolâtrie, et se contente de répondre que la procession date de 500 ans, et que le concile de Trente l'a approuvée : comme si la présence réelle, et l'adoration qui en est une suite nécessaire, dépendaient de cette procession. *Traité de l'exposition du Saint-Sacrement de l'autel*, Paris, 1675, in-12, et 1679 2 vol., in-12. L'auteur paraît condamner l'usage et la pratique actuelle de l'Eglise, et vouloir tout ramener aux anciens temps; sans considérer que les erreurs de Calvin, et d'autres ennemis de la présence réelle, ont raisonnablement porté l'Eglise à donner plus de pompe et de solennité ainsi que des occasions plus fréquentes à l'adoration de ce divin mystère. *L'Avocat des pauvres, qui fait voir les obligations qu'ont les bénéficiers de faire un bon usage des biens de l'Eglise*, Paris, 1676, in-12; *Dissertations sur les porches des églises*, Orléans, 1679, in-12; *Traité de la clôture des religieuses*, Paris, 1681, in-12. Ce n'est qu'un recueil de décrets des conciles et des statuts synodaux sur cette matière. L'auteur, qui n'a presque fait que compiler, interdit aux médecins et aux évêques même l'entrée des maisons des filles; en général le goût de l'exagération et du paradoxe semble avoir dirigé ses recherches. *Exercitatio adversus Joannem de Launoy*, 1662, in-8. *De retinenda in ecclesiasticis libris voce Paraclitus*, 1669, 1671, in-12. En 1645, il avait déjà paru, sur le même objet, un traité rare et curieux, par Ange-Bénigne SANRET (voy. ce nom). *De festorum dierum immu-*

nitio liber, 1668, in-12. L'auteur se déclare pour la diminution des fêtes. *Dissertation sur l'inscription du grand portail du couvent des Cordeliers de Reims, Deo homini, et B. Francisco, utrique crucifixo*, 1670, in-12. La critique de l'auteur sur cette inscription singulière et très-condamnabile, est judicieuse et pleine de bonne théologie. *Traité des jeux permis et défendus*, Paris, 1686, in-12; *Dissertations sur les principaux autels des églises, les jubés et la clôture du chœur des églises*, Paris, 1688, in-12; *Histoire des perruques*, Paris, 1690, Avignon, 1779, in-12; *Apologie de l'abbé de la Trappe, de Rancé, contre les calomnies du P. de Sainte-Marthe*, Grenoble, 1694, in-12; *Traité de l'absolution de l'hérésie*, 1695, in-12; *Dissertation sur la sainte larme de Vendôme*, Paris, 1699, in-12; *De la plus solide, de la plus nécessaire et de la plus négligée des dévotions*, 1702, 2 vol., in-12; des *Observations sur le nouveau bréviaire de Cluny*, 1704, 2 vol., in-12; *Critique de l'histoire des Flagellans*, de l'abbé Boileau, 1705, in-12; elle eut peu de succès : c'est une réfutation faible et ennuyeuse, quoique fondée en raison pour le fond des choses, et dirigée contre un ouvrage qui prêtait à des critiques solides; un *Traité des cloches*, 1721, in-12; *Factum contre le chapitre de Chartres*, 1679, in-12; *La Sauce-Robert, ou Avis salutaire à messire Jean-Robert, grand archid.*, 1676, 1677, 2 part., in-8. *La Sauce-Robert, justifiée*, à M. de Riantz, procureur du roi au Châtelet, ou *Pièces employées pour la justification de la Sauce-Robert*, 1679, in-8. Ces trois brochures prouvent le goût de l'auteur pour la satire, et ce genre d'inconséquence qui caractérise presque toujours les hommes dominés par l'esprit de censure et de réforme. La collection complète des *Oeuvres* de Jean-Baptiste Thiers forme 58 vol., in-8, ou in-12. Elle est maintenant peu estimée, quoique rare.

* THILLAYE (Jean-Baptiste-Jacques), chirurgien et professeur d'anatomie, né à Rouen en 1752, étudia sous Lecat et vint à Paris, où il obtint l'emploi de prévôt de l'école-pratique, dans laquelle il avait remporté plusieurs prix, en 1784. Il était membre du collège et de l'académie royale de chirurgie. Il conserva sa chaire lors de l'établissement des écoles de santé. Ses cours étaient très-suivis, et avaient pour objet la description des drogues usuelles de médecine et celles des instruments de chirurgie. Thillaye était chirurgien en chef de l'hôpital Saint-Antoine, et mourut, le 5 mars 1822, à 70 ans. On a de lui : *Traité des bandages et appareils*, Paris, 1798, 5^e édit., 1815, in-8; trad. en allemand, par J.-G.-F. Gruber, Leipzig, 1798, in-8. C'est l'ouvrage le plus complet, et le plus utile en ce genre. *Eléments d'électricité et de galvanisme*, par George Singer, trad. de l'angl., et augmentés de notes, Paris, 1816, in-8.

THIOUT (Antoine), habile horloger, né à Jonvelle, bailliage de Vesoul, vers 1694, vint s'établir à Paris, où il mourut, le 10 juin 1767. Il fut le rival de Julien le Roy, pour les connaissances théoriques, et pour l'art de les mettre en pratique. On a de lui un savant *Traité de l'horlogerie mécanique et pratique*, 1741, 2 vol., in-4, fig.

* THIRION (Didier), né en Lorraine vers 1750,

était professeur de rhétorique à Metz à l'époque de la révolution. Il en embrassa les principes avec chaleur, et fut nommé, en 1792, député de la Moselle à la Convention nationale. Il y montra contre Louis XVI un acharnement qui tenait du délire ; il vota sa mort sans appel et sans sursis, en demandant que cette peine fût abolie, « parce que, » disait-il, personne ne peut être aussi criminel » que le tyran. » Lié avec les jacobins, et notamment avec Marat, il le défendit le 26 février 1793, provoqua ensuite la loi du *maximum*, comme un moyen de mettre un frein à l'avarice des accapareurs. Il se déclara en faveur de Robespierre et contre les girondins, et, tant que le premier domina à la commune et à la Convention, fut un de ses plus zélés défenseurs. On l'entendit ensuite faire l'éloge de Rossignol, mis en arrestation par Biron. Dans les clubs des jacobins, qu'il fréquentait assidûment, il attaqua toutes les factions ennemies ou émules de Robespierre. Quand il vit la montagne poursuivie par l'indignation de tous les partis, il changea de langage, s'éloigna des jacobins, parla contre eux et contre les sociétés populaires. Il ne tarda cependant pas à revenir à ses premières opinions ; et, dès le 29 décembre 1794, il se plaignit de la marche rétrograde que prenait la Convention. Il paraît qu'il eut part à l'insurrection du 4^{er} prairial : dans cette journée, il occupait le fauteuil comme secrétaire. Mis en arrestation, il recouvra sa liberté lors de l'amnistie, et obtint la place de commissaire du pouvoir exécutif près les tribunaux de Bruges. Thirion rentra ensuite dans l'instruction publique, devint professeur de belles-lettres à Douai, et mourut en 1814.

* THIRIOT ou THIERIOT, né en 1696 à Paris, est connu principalement par l'amitié que Voltaire eut pour lui. Placé chez un procureur nommé Alain, il y eut Voltaire pour camarade (1714), et c'est de cette époque que date leur liaison, qui dura plus de cinquante années. Les deux clercs préféraient la littérature à la chicane, qu'ils abandonnèrent tout-à-fait, et se rendirent réciproquement des services. Thiriot, paresseux de son naturel, fréquentait les cafés et les sociétés, et y récitait les poésies légères de Voltaire, qui souvent n'en gardait point copie et qui même les oubliait quelquefois : aussi surnommait-on Thiriot *la mémoire de Voltaire*. Tout le monde le reconnut dans le personnage de *Pronevers* du *Temple de mémoire* par Lesage, pièce jouée, en 1725, au théâtre de la Foire. Voltaire proposa, en 1724, son ami pour secrétaire au duc de Richelieu, nommé ambassadeur à Vienne. Mais Thiriot refusa, sous prétexte de continuer des soins à une édition de Chaulieu. Il fut aussi l'éditeur de quelques productions de l'auteur de la *Henriade*, entre autres les poèmes sur la *Loi naturelle* et sur le *Désastre de Lisbonne*. Celui-ci lui abandonna le profit de la publication des *Lettres philosophiques*, le fit nommer correspondant littéraire du prince royal, depuis le grand Frédéric, et lui céda la moitié de ses droits d'auteur pour le *Droit du seigneur*. Il l'aïda souvent de sa bourse et fit même pour lui des vers. Cependant Thiriot, lors des querelles entre Voltaire et Desfontaines, à l'occasion de la *Voltaire-*

manie, en 1758 et 1759, eut une conduite équivoque. On peut, à ce sujet, voir les écrits publiés en 1826, dans le 2^e tome des *Mémoires sur Voltaire* par Wagnière. Thiriot mourut en 1772, sans laisser d'ouvrages. Après sa mort, ses papiers passèrent entre les mains de M^{lle} Taschin ; parmi ces papiers, il y avait beaucoup de petits ouvrages de Voltaire, et c'est de là que viennent la plupart des morceaux composant le volume intitulé : *Pièces inédites de Voltaire*, 1820, in-8.

* THIROUX (dom Jean-Evangéliste), bénédictin, né à Autun en 1663, d'une famille très-considérée, entra dans la congrégation de Saint-Maur en 1680, et fit profession le 29 avril 1681, dans l'abbaye de la Trinité de Vendôme. Après ses cours, il professa la philosophie et la théologie dans quelques monastères, et fut ensuite prieur de Nogent-sous-Coucy, et de Saint-Nicaise de Meulan. Pendant qu'il professait à Reims, dom Thierry de Vieuxnes, de la congrégation de Saint-Vannes, exerçait cet emploi à Hautvilliers. Le même genre d'occupation, le même goût pour l'étude, et la conformité des sentiments sur des points agités alors, contribuèrent à lier ces deux professeurs. Ce fut pour dom Thiroux la cause de beaucoup de désagréments et d'une longue détention. Le 25 octobre 1705, dom Thiroux fut arrêté à Meulan par ordre du roi et conduit à la Bastille. Quelques jours auparavant, dom Thierry de Vieuxnes avait été arrêté et mené à Vincennes. On avait saisi les papiers de dom Thiroux, et surtout les cahiers de philosophie et de théologie qu'il avait dictés à ses écoliers, et on sut que des théologiens jésuites les examinaient à Mont-Louis, maison de campagne du P. de la Chaise. Les supérieurs de la congrégation firent les démarches convenables pour délivrer dom Thiroux, ou savoir au moins la cause de sa captivité ; mais ils ne purent rien en apprendre. Pour charmer l'ennui de sa prison, dom Thiroux s'était avisé de faire chaque jour deux leçons de philosophie ou de théologie, comme s'il avait eu des auditeurs. Ayant ensuite obtenu des livres et de quoi écrire, il composa un *Abrégé* de théologie, et apprit l'hébreu et l'anglais de deux ecclésiastiques avec lesquels il avait eu permission de communiquer. Ce religieux demeura à la Bastille jusqu'au 15 février 1710, époque où il fut amené à Saint-Germain-des-Prés ; mais, quelque temps après, un ordre du roi le relégua à l'abbaye de Bonneval, avec défense d'en sortir, et interdiction de tout office sans une permission préalable du gouvernement. On sut alors que quelques écrits sur les affaires du temps, une visite que Thiroux et de Vieuxnes avaient faite au P. Quesnel, en Hollande, une correspondance avec ce père de la part des deux religieux, avaient été la juste cause de leur disgrâce (voy. VIEUXNES). Louis XIV étant mort, Thiroux fut rappelé à Saint-Germain-des-Prés ; puis à l'abbaye de Saint-Denis. Il y resta jusqu'en 1727 ; passa de là à Corbigny, à Molesme, et enfin à Saint-Germain d'Auxerre, où il mourut, le 14 septembre 1731. On a de lui : *Theologia pauperum sacerdotum*, ouvrage composé pour les ecclésiastiques de la campagne. Il est resté inédit, et pouvait former trois ou quatre

volumes. C'est l'*Abrégé* qu'il composa étant à la Bastille. *Oraison funèbre de monseigneur le duc d'Orléans, frère unique de Louis XIV.*, prononcée dans l'église de l'abbaye de Saint-Corneille de Compiègne, 1701; une part dans les travaux du nouveau *Gallia christiana*. Il coopéra aux trois premiers volumes avec dom Félix Hodin et dom Joseph Duclou; il dressa des *Mémoires* pour des métropoles entières, et on croit que le 4^e tome est son ouvrage.

THIROUX D'ARCONVILLE. *Voy.* ARCONVILLE.

* THIULEN (Laurent-Ignace), né en 1746 à Gothenbourg, vint à Lisbonne, puis à Cadix où se trouvaient les jésuites du Mexique qu'on allait déposer en Italie, et s'embarqua secrètement sur le bâtiment qui devait les y transporter. Les jésuites ayant été débarqués en Corse, il partagea d'abord leur prison; mais le commandant français d'Ajaccio le fit mettre en liberté. Il se rendit à Gènes et delà à Ferrare, où il abjura le luthéranisme. Résolu d'entrer dans la société, il fit ses premiers vœux à Bologne, et fut envoyé au collège de Modène. En 1775, lors de la suppression de l'ordre, il revint à Bologne, où, après avoir reçu les ordres, il enseigna la rhétorique dans les écoles Pies. A l'époque de la révolution française, il rédigea la *Gazette de Bologne*, et fut encouragé par Pie VI. Banni de cette ville dans les premières années de la république Cisalpine, il se retira chez le chargé d'affaires de Suède à Rome, et ne retourna qu'en 1799 à Bologne, où il mourut en 1852, à 86 ans. Indépendamment de quelques traductions, on a de lui : *Vocabulaire pour entendre la langue révolutionnaire*, Venise, 1790, 2 vol. in-8; *Rebellion des animaux contre l'homme*, 1794, in-8; *Réfutation de Bolgeni sur le serment civique*, 3 vol. in-8; *Histoire universelle, sacrée et profane, avec une continuation d'Hardion et de Linguet*, 1804-1806, 11 vol. in-8; *Dialogue des morts*, 1816, in-12.

THOLA, de la tribu d'Issachar, fut établi juge du peuple d'Israël, l'an 1252 avant J.-C., et le gouverna pendant 28 ans. C'est sous ce juge qu'arriva l'histoire de Ruth.

THOMAS (saint), apôtre, surnommé *Didyme*, qui veut dire *Jumeau*, était de Galilée. Il fut appelé à l'apostolat la 2^e année de la prédication de J.-C. Le Sauveur, après sa résurrection, s'étant fait voir à ses disciples, Thomas ne se trouva pas avec eux lorsqu'il vint, et ne voulut rien croire de cette apparition. Il ajouta « qu'il ne croirait point que » J.-C. fût ressuscité, à moins qu'il ne mit sa main » dans l'ouverture de son côté, et ses doigts dans » les trous des clous. » Le Sauveur confondit son incrédulité en lui accordant ce qu'il demandait; ce qui a fait dire à un Père « que l'incrédulité de » Thomas avait été plus utile à l'Eglise, en con- » statant la réalité de la résurrection de J.-C., que » la foi prompte et facile des autres apôtres. » Après l'Ascension, les apôtres s'étant dispersés pour prêcher l'Evangile par toute la terre, Thomas en porta la lumière dans les pays des Parthes, des Perses, des Mèdes, et même, suivant une ancienne tradition, jusque dans les Indes. On croit qu'il souffrit le martyre dans la ville de Calamone dans l'A-

rabie, d'où son corps fut transporté à Edesse, où il a été honoré pendant les premiers siècles de l'Eglise. D'autres prétendent que ce fut à Méliapour, dans le royaume de Carnate, que ce saint fut mis à mort. Les Portugais soutiennent que son corps y ayant été trouvé dans les ruines d'une ancienne église qui lui était dédiée, on le transporta à Goa, où on l'honore encore aujourd'hui; mais cette découverte est appuyée sur des raisons trop peu décisives pour mériter le suffrage d'une critique exacte. *Voy.* la réflexion qui se trouve à la fin de l'article de saint Jacques le Majeur.

THOMAS, faux empereur, né, vers 780, d'une famille obscure, parvint de l'état de simple soldat, à celui de commandant des troupes de l'empire, sous Léon l'Arménien. Cette élévation inespérée lui donna l'idée d'aspirer au trône des Césars. Léon ayant été assassiné l'an 820, il prit les armes, sous prétexte de venger sa mort. Soutenu par les troupes qu'il commandait, et par l'armée navale qu'il avait en l'adresse de gagner, cet ambitieux se fit passer pour le fils de l'impératrice Irène, et se fit couronner à Antioche par le patriarche Job. De là il vint mettre le siège devant Constantinople; mais ayant été battu à diverses reprises par mer et par terre, il se sauva à Andrinople, où les habitants le livrèrent à Michel le Bègue, successeur de Léon, qui le fit mourir après lui avoir fait souffrir des tourments horribles, l'an 822.

THOMAS de CANTORBÉRY (saint), dont le nom de famille était *Becket*, vit le jour à Londres en 1117. Après avoir fait ses études à Oxford et à Paris, il retourna dans sa patrie, et s'y livra à tous les plaisirs d'une jeunesse dissipée; mais un danger qu'il courut à la chasse le fit rentrer en lui-même. La jurisprudence des affaires civiles, auxquelles il s'appliqua avec assiduité, lui fit un nom célèbre. Thibaud, archevêque de Cantorbéry, lui donna l'archidiaconé de son église, et lui obtint la dignité de chancelier d'Angleterre sous Henri II, qui l'éleva en 1162, après bien des résistances de sa part, sur le siège de Cantorbéry. Thomas ne vécut pas longtemps en paix avec son souverain, comme il le lui avait prêté. Les Anglais prétendent que les premières brouilleries vinrent d'un prêtre qui commit un meurtre; et que l'archevêque ne punit pas assez rigoureusement; mais la véritable origine fut son zèle pour les privilèges de son église. Ce zèle, qui paraissait trop ardent au roi et à ses ministres, lui fit bien des ennemis. On l'accusa devant les pairs d'avoir malversé pendant qu'il occupait la charge de chancelier, dont il venait de se démettre; mais il refusa de répondre à ces imputations injustes, qu'il savait n'être qu'un moyen imaginé pour le perdre, et que ses adversaires mêmes ne croyaient pas. Condamné à la prison, il se retira à l'abbaye de Pontigni, et ensuite auprès de Louis le Jeune, roi de France. Il excommunia la plupart des seigneurs qui composaient le conseil de Henri. Il lui écrivait : « Je vous dois, à la vérité, » révérence comme à mon roi; mais je vous dois » châtiment comme à mon fils spirituel. » Henri II adopta des vues de conciliation; et, après quelques difficultés, la paix se fit entre le roi et le prélat.

Saint Thomas revint en Angleterre l'an 1170, et la guerre ne tarda pas à être rallumée, les courtisans ramenant toujours le roi à ses anciens errements, et l'irritant contre l'inflexible prélat. Henri II était alors en Normandie dans son château de Bures, près de Caen. Fatigué de ces rapports, et personnellement irrité contre Thomas, il s'écria dans un accès de colère : « Est-il possible qu'aucun de ceux que j'ai comblés de bienfaits ne me venge d'un prêtre ! » Aussitôt quatre de ses gentils-hommes passent la mer et vont assommer le prélat à coups de massue au pied de l'autel, le 9 décembre 1170, en la 65^e année de son âge, et la 9^e de son épiscopat. Sa piété tendre, son zèle, ses vertus épiscopales, le firent mettre au nombre des saints par Alexandre III. Depuis que l'Angleterre est tombée dans le désordre du schisme et de l'hérésie, on a vu le fanatique Burnet déchirer la mémoire de ce saint prélat, jusqu'à lui préférer l'infâme Crammer. Bossuet l'a justifié dans un parallèle qui rend aussi sensibles les vertus et la sainteté de l'un, que les crimes et la scélératesse de l'autre, et finit par ce passage remarquable : « Il combattit jusqu'au sang pour les moindres droits de l'Eglise; et en soutenant ses prérogatives, tant celles que J.-C. lui avait acquises, que celles que les rois pieux lui avait données, il défendit jusqu'aux dehors de cette sainte cité. » On a de lui : divers *Traité*s, pleins d'érudition et de bonne théologie, quoique tout n'y soit pas exact; des *Épîtres* publiées par Christianus Lupus, Bruxelles, 1682, 2 vol. in-4. Elles sont curieuses, et ne peuvent que donner une idée avantageuse de l'esprit et du cœur de l'illustre prélat. Un cantique à la Vierge, qui commence par *Gaude flore virginali*. Du Fossé a écrit sa *Vie* en français, in-8 (1); Christianus Lupus et Stapleton l'ont écrite en latin. La *Relation de sa mort*, par un témoin oculaire, Jean de Salisbury (*voy. SARISBURY*, VII, 430.), se trouve dans le *Thesaurus* de Martenne. Grégoire VI fit réunir quatre *vies* diverses de saint Thomas, sous le titre de *Quadrilogus*. Nous ne pouvons mieux finir cet article que par la réflexion suivante : « De quelque manière, dit un sage théologien, que les saints se soient conduits, ils ne peuvent éviter d'être condamnés au tribunal des incrédules. Lorsque, dans les premiers siècles, ils se sont laissé traîner au supplice sans résistance, c'était des imbéciles, des fanatiques abusés par des fables et des prestiges. Dans les siècles suivants, lorsqu'ils ont défendu des droits fondés sur une longue possession, et sur la jurisprudence universelle, ce sont des insolents ambitieux, qui ont troublé le repos des nations. Ceux qui ont souffert en silence la dépravation des cours et le libertinage des rois, étaient des âmes viles et corrompues, qui n'ont pas eu le courage de dire la vérité, et de tenir parti pour la justice. Se sont-ils élevé contre le brigandage qui a régné si longtemps dans toutes les contrées de l'Europe, voilà des séditeux et des rebelles. Ceux qui ont quitté

» le monde pour s'éloigner de la corruption, étaient des enthousiastes mélancoliques, des fainéants inutiles à la société. Si d'autres, en considération de leurs talents et de leurs vertus, ont été placés à la tête des affaires, c'est l'ambition et l'hypocrisie qui les y a conduits. Dans le temps que l'Eglise était pauvre, on fait un crime à ses ministres d'avoir vécu d'aumônes; lorsqu'on lui a conté des richesses pour les mettre à couvert de la rapacité des grands, on lui reproche d'avoir tout envahi. Que faudrait-il pour satisfaire des censeurs aussi capricieux? Les engraisser aux dépens de l'Eglise des pauvres, des établissements de charité; alors peut-être ils nous permettraient de croire en Dieu. »

THOMAS, archidiacre de Spalatro, né en 1200, illustra ce pays par ses mœurs et sa science, et mourut l'an 1268. On a de lui : *Historia Salonitarum pontificum atque Spalatensium*, publié par Mathias Belius, dans sa collection des historiens de Hongrie, tom. 3. Jean Lucius a beaucoup profité de l'ouvrage de Thomas, pour publier *Dalmatia illustrata*, quoiqu'ils la critiquent souvent avec aigreur : exemple d'ingratitude fidèlement imité par presque tous les écrivains modernes.

THOMAS de CATIMPRÉ ou de CATINPRÉ, né en 1201 à Lewes ou Lervis, près de Bruxelles, fut d'abord chanoine régulier de Saint-Augustin, dans l'abbaye de Catimpré, près de Cambrai; puis religieux de l'ordre de Saint-Dominique, vers l'an 1252. Il est connu : par un traité des devoirs des supérieurs et des inférieurs, publié sous ce titre singulier, *Bonum universale de apibus*, ouvrage historique et ascétique. L'auteur y montre de l'érudition; il y a une quantité de faits curieux et édifiants, mais dont plusieurs échapperaient avec peine à une critique sévère; *Vie de sainte Lutgarde*. La meilleure édition est celle de Douai, 1627; elle est accompagnée de notes et de la *Vie* de l'auteur, par Georges Colvenerius, docteur en théologie de Douai. Le P. Vincent Willart, dominicain, a donné une traduction de cet ouvrage, Bruxelles, 1650, in-4; *Vie de sainte Christine*, fille célèbre dans le XIII^e siècle. (*Voy. CHRISTINE DE BRUZO* et *CHRISTINE l'Admirable* dans le même article.) Cette *Vie* se trouve, ainsi que celle de sainte Lutgarde, dans *Surius* et les *Acta sanctorum* du mois de juin, etc. C'est à tort que quelques-uns croient qu'il a été évêque suffragant de Cambrai. Ce savant religieux mourut en 1280, et selon les rédacteurs de la *Bibliothèque de la France*, en 1295.

THOMAS D'AQUIN (saint) naquit en 1227 d'une famille illustre, à Aquin, petite ville de Campanie, au royaume de Naples. Landulphe, son père, l'avait envoyé dès l'âge de 5 ans au Mont-Cassin, et de là à Naples, où il étudia la grammaire et la philosophie. Thomas commençait à y faire paraître ses talents, quand il entra chez les frères-prêcheurs au convent de Saint-Dominique de Naples, l'an 1245. Ses parents s'opposèrent à sa vocation; pour l'arracher à leur persécution, ses supérieurs l'envoyèrent à Paris. Comme il était en chemin, et qu'il se reposait auprès d'une fontaine, ses frères l'enlevèrent et l'enfermèrent dans un château de

(1) La *Biographie universelle* en cite une autre par du Cambout de Pontchâteau, sous le nom de Beaulieu, 1679, in-4; et à l'article du Fossé, on dit que ce fut cet auteur qui se cacha sous ce nom.

leur père, où il fut captif pendant plus d'un an. On y employa tout pour le rendre au monde. Enfin, quand on vit qu'il était inébranlable dans sa résolution, on souffrit qu'il se sauvât par la fenêtre de sa chambre. Son général, glorieux d'une telle conquête, l'amena avec lui à Paris, et le conduisit peu à peu à Cologne, pour faire ses études sous Albert le Grand, qui y enseignait avec un succès distingué. La profonde méditation du jeune dominicain le rendait fort taciturne; ses compagnons le croyant stupide, l'appelaient le *Bœuf muet*; mais Albert ayant bientôt reconnu sa grande capacité, leur dit : « Que les mugissements de ce bœuf retentiraient » un jour dans tout l'univers. » L'an 1246, son maître fut nommé pour expliquer les Sentences à Paris, où il fut suivi du jeune Thomas, qui étudia dans l'université de cette ville jusqu'en 1248. Albert, alors docteur en théologie, étant retourné à Cologne pour y enseigner cette science, son disciple l'y suivit, et enseigna en même temps la philosophie, l'Écriture sainte et les Sentences, et parut en tout digne de son maître. Les différends qui survinrent entre les séculiers et les réguliers dans l'université retardèrent son doctorat. Il retourna en Italie, et se rendit à Anagni, auprès du pape. Albert le Grand y était déjà depuis un an avec saint Bonaventure. Ils y travaillèrent tous les trois à défendre leur ordre contre Guillaume de Saint-Amour, et à faire condamner son livre des *Périls des derniers temps*. Saint Thomas revint à Paris en 1255, y fut reçu docteur en 1257, et s'y distingua par ses leçons et ses prédications. Le pape Clément IV lui offrit l'archevêché de Naples; mais le saint docteur ne voulut point se charger d'un fardeau si pesant. Saint Louis, aussi sensible à son mérite que le pontife romain, l'appela souvent à sa cour. Thomas y portait une extrême humilité et un esprit plus occupé de ses études que de toutes les grandeurs qui l'environnaient. Un jour qu'il avait la tête remplie des objections des nouveaux manichéens, il se trouva à la table du roi, l'esprit entièrement absorbé dans cet objet; après un long silence, frappant de la main sur la table, il dit assez haut : *Voilà qui est décisif contre les manichéens*. Le prieur des frères-prêcheurs, qui l'accompagnait, le fit souvenir du lieu où il était, et Thomas demanda pardon au roi de cette distraction; mais saint Louis en fut édifié, et voulut qu'un de ses secrétaires écrivit l'argument qui se trouva être très-solide. Thomas fut dans une grande considération auprès des pontifes romains. Le pape Grégoire X, devant tenir un concile à Lyon l'an 1274, l'y appela. Thomas s'étant fixé à Naples, où il avait été envoyé en 1272, après le chapitre général de l'ordre, tenu à la Pentecôte, à Florence, l'université de Paris écrivit à ce chapitre, demandant instamment qu'on lui envoyât le saint docteur; mais Charles, roi de Sicile, frère de saint Louis, l'emporta et obtint que Thomas vint enseigner dans sa ville capitale, dont il avait refusé l'archevêché. Ce prince lui assigna une pension d'une once d'or par mois. Le saint docteur partit de Naples pour se rendre à Lyon, suivant l'ordre du pape; mais il tomba malade dans la Campanie. Comme il ne se trouvait point

dans le voisinage de couvent de frères-prêcheurs, il s'arrêta à Fosse-Neuve, abbaye célèbre de l'ordre de Cîteaux, dans le diocèse de Terracine. Ce fut dans ce monastère qu'il mourut, le 7 mars 1274, à 48 ans : vie bien courte, en comparaison de la multitude et de l'excellence de ses écrits. Jean VII le mit au nombre des saints, en 1315. De tous les scolastiques des temps de barbarie, il est sans contredit le plus solide, le plus judicieux et le plus net. Les titres d'*Ange de l'école*, de *Docteur angélique* et d'*Aigle des théologiens*, qu'on lui donna, ne durent pas paraître outrés à ses contemporains. « Ses ouvrages, dit un critique judicieux, annoncent un génie vaste et profond, un jugement exquis, une clarté admirable et une précision unique. Soit qu'il établisse les vérités de la foi, soit qu'il réponde aux difficultés, on voit rarement qu'il puisse ajouter à ce qu'il a dit : ce qui, joint au temps où il fournissait sa carrière, dans un champ à peine défriché, le fait considérer avec raison comme un esprit d'un ordre presque surhumain, et suscite extraordinairement pour éclairer l'école. » Il avait une si grande facilité, qu'il dictait sur différentes matières, à trois écrivains, et quelquefois à quatre en même temps. Tous ses ouvrages ont été imprimés plusieurs fois, et entre autres, à Rome, en 1570, 18 tom. en 17 vol. in-fol.; mais il y en a quelques-uns qui ne sont pas du saint, et on en a oublié d'autres qu'on trouve imprimés séparément. Cette édition est la plus estimée; cependant les suivantes ont encore leur mérite, Venise, 1595, 18 vol. in-fol.; Anvers, 1612, 19 vol. in-fol.; Paris, 1656-41, 25 vol. in-fol. (*Voy. NICOLAI*, VI, 216.) Les éditions les plus récentes sont celles de Venise, 1745-60, 28 vol. in-4, que l'on doit au P. Bern.-Marie de Rubeis (*voy. ce nom*, VII, 559.), et qui a été reproduite de 1765 à 1788, dans la même ville. On a imprimé sous le nom de saint Thomas, *Secreta alchymie magnalia*, Cologne, 1579, in-4 : ouvrage qui n'est ni de lui ni digne de lui. On lui attribue aussi des *Commentaires* sur la Genèse et sur les Livres des Machabées, que saint Antonin assure n'être pas de lui. Parmi ceux qu'on ne lui conteste pas, sa *Somme* conserve encore aujourd'hui la grande réputation qu'elle eut d'abord, et qu'elle mérite en effet. Solide dans l'établissement des principes exacts dans les raisonnements, clair dans l'expression, il pourrait être le meilleur modèle des théologiens, si son style était plus mâle et plus pur, et surtout s'il eût dégagé une science simple par sa nature d'une multitude de recherches et de dissertations qui paraissent ou inutiles ou étrangères et s'il eût tourné exclusivement vers les matières essentielles de la religion, les ressources de son érudition et de son génie. Il faut convenir cependant qu'on s'élève aujourd'hui trop contre les questions purement scholastiques, et que des discussions peu importantes par leur objet direct peuvent avoir de bons effets sur les esprits, en les obligeant, pour appuyer leurs assertions quelconques, de savoir l'Écriture sainte, les Conciles et les Pères; en les exerçant dans les règles d'une bonne logique; en leur apprenant à dévoiler un sophisme, et à saisir avec certitude la justesse

d'une conséquence. Depuis que les contestations scolastiques sont tombées, l'étude de l'antiquité ecclésiastique et de la théologie même dogmatique est négligée, l'art de raisonner s'affaiblit d'une manière visible, les ouvrages les plus vantés ne sont qu'un ensemble de paralogisme et de contradictions; avec le mérite du style et quelquefois de la science, ils n'ont pas celui d'un raisonnement juste. A cela ajoutons l'avantage d'occuper l'activité de l'esprit humain par des méditations innocentes, et de détourner ses regards inquiets des choses où ses erreurs ne peuvent être indifférentes. Quand les questions scolastiques existaient, les grandes vérités de la foi, de la morale, les maximes constitutives des gouvernements, de la société civile et ecclésiastique étaient à l'abri de la contradiction; on ne disputait pas sur ces grands objets, on ne les contestait pas, parce que l'inquiétude naturelle de la raison se nourrissait des spéculations où le bonheur des hommes et les vérités éternelles n'étaient pas compromis : aujourd'hui elle porte partout des regards téméraires et destructeurs; semblable, comme dit Bayle, à ces poudres corrosives qui, après avoir consumé les chairs baveuses d'une plaie, rongent la chair vive, carient les os, et percent jusqu'aux moelles. Quand la baleine, dans sa fureur ou dans la véhémence de ses ébats, menace de submerger quelque navire que la tempête emmène dans ses eaux, on amuse ce monstre des mers en lui jetant un tonneau vide : occupé de cette marotte, devenue pour lui un objet important, il laisse passer les navigateurs, et un spectacle innocent remplace l'aspect d'une mort inévitable. « Voilà, dit un homme d'esprit, une image réalisée parmi nous : le tonneau rempli d'air est notre vieille philosophie; et, si l'on veut, une bonne partie de la vieille théologie; le monstre menaçant, est l'inquiète raison; le navire, le dépôt précieux des vérités salutaires. » (Voy. ANSELME, DUNS, HANGEST, SUARÈS.) Les *Opuscules* de saint Thomas, sur des questions de morale, montrent la justesse de son sens et sa prudence chrétienne. On le reconnaît encore dans ses *Commentaires* sur les Psaumes, sur les Epîtres de saint Paul aux Romains, aux Hébreux, et sur la 1^{re} aux Corinthiens; et dans sa *Chaine dorée* sur les Evangiles. Pour les *Commentaires* sur les autres Epîtres de saint Paul, sur Isaïe, Jérémie, saint Matthieu, saint Jean, ce ne sont que des extraits de ses leçons, faits par des écoliers. Ses *Sermons* ne sont aussi que des copies faites par ses auditeurs après l'avoir entendu. Son *Office du Saint-Sacrement* est un des plus beaux du bréviaire romain. Les cantiques *Sacris solemnibus, Verbum supernum, Pange, lingua*, et surtout le *Lauda, Sion*, unissent l'onction de la piété au langage de l'exacte théologie; le choix des mots est si propre, les expressions si heureuses, la cadence si sonore et si naturelle, qu'on les considère avec raison comme le fruit d'un génie rare, et de plus, comme le fruit d'un homme choisi par la Providence pour célébrer avec dignité le plus auguste des mystères chrétiens. Santeuil disait qu'il donnerait volontiers tout ce qu'il avait fait de vers pour une seule strophe du *Verbum supernum*, savoir la suivante :

Se nascens dedit socium,
Convalescens in elulium,
Se moriens in prelium,
Se regnans dat in premium.

Voy. la Vie de ce saint par le P. Tournon, Paris, 1757, in-4.

THOMAS (Hubert), natif de Liège, s'appliqua avec succès au droit, devint conseiller intime de Louis, électeur palatin, puis secrétaire de Frédéric II, son successeur. Il gagna tellement la confiance de ce prince, qu'il l'envoya en qualité d'ambassadeur à la cour de Charles-Quint, de François I^{er}, de Henri VIII, et de presque tous les princes d'Italie. Ces emplois ne l'empêchèrent pas de donner au public plusieurs ouvrages, entre autres : *De l'origine des Tongrois et des Eburons*, Strasbourg, 1541, Anvers, 1630, et dans la Collection des écrivains d'Allemagne de Schardius; *Annales, ou la Vie de Frédéric II, électeur Palatin*, Francfort, 1624, in-4; une *Description des édifices* de ce prince; des *Antiquités d'Heidelberg*, etc. Ces ouvrages sont bien écrits en latin, le style de l'auteur est assez pur, élégant et du plus grand intérêt; mais sa critique est peu sûre; il adopte des traditions populaires sans examen. Buffon ne s'en est pas assez défié, en rapportant sur sa parole l'histoire du prétendu port de Tongres, dans un temps où cette ville n'existait pas encore.

THOMAS de VILLENEUVE (le B. *Garcias*, connu sous le nom de), était né en 1488, à Fuenllana, diocèse de Léon, d'une famille originaire de Villeneuve-des-Infants, petit bourg dont il reçut le nom lors de sa profession religieuse. Il fut élevé à Alcalá, où il devint professeur en théologie. On lui offrit une chaire à Salamanque, mais il aimait mieux entrer dans l'ordre de Saint-Augustin. Ses sermons, ses directions, ses leçons de théologie et ses vertus lui firent bientôt un nom célèbre. L'empereur Charles-Quint et Isabelle son épouse voulurent l'avoir pour leur prédicateur ordinaire. Ce prince le nomma à l'archevêché de Grenade, qu'il ne voulut point accepter; mais celui de Valence étant venu à vaquer, Charles-Quint le lui donna, et ses supérieurs le contraignirent de le recevoir. Thomas eut toutes les vertus épiscopales; mais il brilla surtout par sa charité envers les pauvres. Il leur fit distribuer, avant de mourir, tout ce qu'il avait, jusqu'au lit même sur lequel il était couché; car il le donna au géolier des prisons épiscopales, le priant de le lui prêter pour le peu de temps qu'il lui restait à vivre. Il mourut en 1553, à 67 ans. On a de lui des *Sermons*, et un *Commentaire* sur le Cantique des cantiques, Alcalá, 1581, et Angsbourg, 1757, in-fol. Voy. sa Vie, par le P. Cl. Maimbourg du même ordre, Paris, 1666, in-12.

THOMAS de JÉSUS, ou DIDACE SANCHE d'AVILA, né à Baëga dans l'Andalousie, vers 1568, embrassa l'ordre des carmes-déchaussés, à Valladolid en 1586, fut prieur, provincial de Castille, définiteur-général de la congrégation d'Espagne. C'est à lui que les carmes doivent l'établissement de leurs maisons nommées *Ermittages*. Il voulut établir une congrégation dans son ordre, uniquement destinée à la propagation de la foi chez les

infidèles; mais il n'eut pas la satisfaction de réussir. En 1609, il vint aux Pays-Bas, y établit plusieurs couvents, et l'*Ermitage* de la forêt de Marlagne près de Namur. Il mourut en réputation de sainteté, à Rome, le 26 mars 1626. Nous avons de lui : *Stimulus missionum*, Rome, 1610, in-8; *Thesaurus sapientie divinae, in gentium omnium salute procuranda*, etc., 1684, in-4. C'est un abrégé de controverse contre les païens, les juifs, les mahométans, etc.; et une histoire des opinions et des rits des églises du Levant, séparées de celle de Rome, avec la réfutation de leurs erreurs. Urbain VIII et Benoît XIV faisaient grand cas de cet ouvrage savant et utile : plusieurs écrivains en ont profité. Richard Simon l'a critiqué avec trop d'aigreur. *Expositio in omnes fere regulas ordinum religiosorum*, Anvers, 1617, in-fol.; plusieurs ouvrages ascétiques, tant en latin qu'en espagnol. On a recueilli une partie de ses *Oeuvres* sous le titre de : *Opera omnia, homini religioso et apostolico utilissima*, Cologne, 1684, 3 vol. in-fol.

THOMAS (Artus), sieur d'Embry, est connu par des *Épigrammes* sur les tableaux de Philostrate, que Blaise de Vigenère a placées dans sa traduction de cet auteur et de Callistrate, in-fol.; par des *Commentaires* sur la *Vie* d'Apollonius de Thyane par Philostrate, insérés dans la version du même Vigenère, 2 vol. in-4; par une suite de la traduction de l'*Histoire* de Chalcondyle, in-fol. (Voy. VIGENÈRE.)

THOMAS du FOSSE (Pierre), né à Rouen en 1654, d'une famille noble, originaire de Blois, fut élevé à Port-Royal-des-Champs, où le Maître de Sacy prit soin de lui former l'esprit et le style. Pomponne, ministre d'état, instruit de sa capacité, le sollicita vainement de prendre part aux travaux de ses ambassades : son amour pour la vie cachée l'empêcha de se rendre à ses instances. Il mourut en 1698, à 64 ans. On ne peut lui reprocher que son opposition aux décrets de l'Eglise, et son attachement à un parti qui l'a si longtemps troublée et qui la trouble encore. Ses principaux ouvrages sont : la *Vie de saint Thomas de Cantorbéry*, in-4 et in-12; celles de *Tertullien* et d'*Origène*, in-8; *Vies des saints*, 2 vol. in-4. Il avait dessein d'en donner la suite; mais il interrompit ce projet, pour continuer les *Explications* de la Bible de Sacy. Il est encore auteur des petites *Notes* de cette même Bible, des *Mémoires sur sa vie*, in-12, et d'autres ouvrages écrits avec autant de pureté et de noblesse que de préventions. Il rédigea les *Mémoires* de Pontis (roy. ce nom).

THOMAS d'AQUIN de SAINT-JOSEPH, carme, dit, avant son entrée en religion, Christophe Pasturel, né à Montferrand, près de Clermont, se distingua par sa science dans l'histoire sacrée et profane, et par la régularité de sa vie. Il fut élevé aux premières charges de son ordre, et mourut à Clermont, le 6 novembre 1649. On a de lui : *De origine atque primordiis gentis Francorum, ab authore incerto, sed qui Caroli Calvi ætate vivit, cum notis hist.*, Paris, 1644, in-4; *Vie de saint Calmin, duc d'Aquitaine*, Tulle, 1646, in-8. Jacques le Long dit que ce n'est qu'une traduction de la même *Vie* écrite en latin par Bernard Guidou, évêque de Lou-

dun; *Vie de Marie-Anne de Saint-Barthélemy, carmélite*; *Vie de la vénérable Marie Galiote*, Paris, 1655; plusieurs livres pour soutenir les prétentions de son ordre, et beaucoup d'autres productions qui sont restées manuscrites.

THOMAS de CHARMES, capucin, né à Charmes en Lorraine, en 1705, mort à Nancy, le 5 janvier 1765, est auteur d'une *Théologie*, Nancy, 1777, 5 vol. in-12; elle est claire, méthodique, et une des plus orthodoxes qui aient paru dans ces derniers temps. Entre les sentiments controversés parmi les catholiques, l'auteur embrasse pour l'ordinaire le plus solidement établi et le plus éloigné des extrêmes. Il a donné un *Compendium* de cette même *Théologie*, réimprimé à Liège, 1791, in-12. (Voy. PELLINI.)

THOMAS (Antoine-Léonard), membre de l'académie française, était né, en 1752, à Clermont, et mourut, le 17 septembre 1785, dans le château d'Oullins, où l'archevêque de Lyon, M. de Montazet, son ami, l'avait fait transporter dès le commencement de sa maladie. Thomas avait débuté dans les lettres par des *Réflexions philosophiques et littéraires sur le Poème de la Religion naturelle*. Il fallait avoir du courage pour oser attaquer Voltaire, qui jouissait alors de tout l'éclat de sa réputation. Le jeune écrivain y combat avec force cette *philosophie orgueilleuse*, comme il s'exprime, *qui voudrait élever la religion naturelle sur les débris de l'auguste religion de nos pères*. En 1786, il n'était pas plus disposé à encenser ce chef de secte, dont il comparait le génie à *un volcan qui ne jette plus que de faibles étincelles, obscurcies par beaucoup de cendres qui s'y mêlent*; et qu'il appelle un *écrivain nourri des maximes anglaises, abandonné à une liberté effrénée de penser et de dire les choses les plus dangereuses*. Ce qui donne le plus de célébrité à Thomas, ce sont ses *Eloges*, dont plusieurs ont été couronnés par l'académie. On y trouve beaucoup d'esprit, une imagination riche et féconde, des tableaux énergiques, des analyses justes, des jugemens profonds; mais en même temps un vain clinquant, une parure recherchée, un emploi trop fréquent de métaphores, et particulièrement une espèce de jargon scientifique, composé de termes d'arts, de géométrie, de métaphysique, etc., qui jettent de l'obscurité dans le discours, et lui donnent un air de pédanterie; défaut qui est devenu, pour les esprits faux et faibles, un objet d'imitation, qui a fait une multitude de mauvais singes, et a infiniment contribué à la dégénération de l'éloquence française. « Ce nouveau genre, dont Thomas est » inventeur, dit un critique, est devenu le genre » dominant. Il a achevé de corrompre le peu de » goût qui restait encore. C'est un penseur profond, » mais peu naturel : toujours monté sur des échasses, » il fatigue par un style toujours ampoulé, toujours » outré, par une morgue et une monotonie continues, par son affectation à ne tirer ses métaphores que des arts et des sciences les moins à la » portée du lecteur. » Toutes les fois qu'on apportait à Voltaire quelque ouvrage de Thomas, il ne manquait jamais de dire : *Ah! voilà du GALITHOMAS!* Ce goût de Thomas pour l'obscurité et l'ex-

traordinaire porte quelquefois sur les choses mêmes, et produit des assertions répréhensibles. C'est ainsi que dans son *Essai sur le caractère, les mœurs et l'esprit des femmes*, on lit qu'il est presque égal pour le bonheur, de satisfaire de grandes passions, ou de les vaincre; que l'âme est heureuse par ses efforts; et que, pourvu qu'elle s'exerce, peu lui importe d'exercer son activité contre elle-même. Tout cela est d'un faux visible. L'âme n'est pas heureuse par ses efforts, mais par l'objet et le motif de ses efforts. Il importe infiniment à l'âme contre quoi son activité soit exercée. (Voy. NECKER M^{me}.) L'*Eloge de Marc-Aurèle*, moins sujet aux défauts de style qui défigurent ses autres discours, pêche davantage par le fond. Thomas était entré à l'académie, et semblait avoir oublié ses anciens principes pour favoriser ceux de ses confrères. L'*Essai sur les éloges*, que les gens de goût considèrent comme son meilleur ouvrage, est rempli de bonnes observations et de justes critiques; il est écrit d'un style moins maniéré et moins raide que la plupart de ses autres productions, quoiqu'on y trouve encore assez souvent des masses, des chaînes, des chocs, etc. On a encore de lui plusieurs pièces de vers, entre autres une *Ode sur le temps*, où l'on trouve de très-belles strophes, et une *Épître au peuple*, semée de très-bons vers. Il avait entrepris un grand poème sur Pierre le Grand, intitulé *la Pétréide*, dont il avait lu quelques chants dans des séances de l'académie française; mais il abandonna ensuite ce travail, la dureté des noms russes lui ayant fait pressentir qu'elle pouvait seule être la cause du non succès de son ouvrage. Indisposé depuis longtemps, il coulait une vie indolente, presque toujours dans la solitude, et quelquefois au sein d'une société choisie, au milieu de laquelle il gardait le silence. Son état empirant, l'archevêque de Lyon voulut l'avertir lui-même du danger qui le menaçait; il l'exhorta à chercher sa consolation et son appui dans les sacrements de l'Eglise. Thomas s'y disposa avec une résignation parfaite, et il les reçut dans des sentiments de foi et de piété qui édifièrent tous les témoins de sa maladie et de sa mort. En 1791, Deleyre publia un *Essai sur la vie de Thomas*: c'est un panégyrique fait par un ami, et un ami tout enthousiasmé de la démocratie. Cependant l'auteur n'est pas toujours d'accord avec Thomas; il trouve qu'il a trop vanté la fumée de la gloire: « Je n'ai » jamais senti, dit-il, que la gloire eût été ni dû » être le premier mobile des plus belles actions. Ce » qui a été exécuté de plus extraordinaire sur la » terre est l'ouvrage de la religion ou du patriotisme. » Il n'est pas plus d'accord avec Thomas sur le tableau qu'offre l'*Essai sur le caractère et les mœurs des femmes*, de la condition de ce sexe, soit en Asie, soit en Europe. Il lui semble que leurs maux y sont exagérés. Il observe que « les exclusions qu'elles éprouvent ne sont injurieuses qu'à » leurs prétentions, et que leur dépendance tient » à leur faiblesse naturelle. Séparées des hommes » elles ne pourraient leur résister en corps de société: mêlées ou même unies à l'autre sexe par » le mariage, elles ne doivent pas lui résister. Il » faut qu'elles dominent ou soient dominées. Mais » laquelle de ces deux situations a le plus d'incon-

» vénients? » Rien de plus sensé que ces critiques. Les *Œuvres* de Thomas, Paris, 1819, forment 2 vol. in-8, avec une bonne *Notice* de Ch. Villenave, ibid., 1825, 6 vol. in-8, avec une *Notice* par St.-Surin.

THOMAS. Voy. ANDRADA, KEMPIS, NETTER, VIO.

* THOMAS (Antoine-Jean-Baptiste), peintre distingué, né à Paris en 1791, et mort dans cette ville, le 15 janvier 1854. Son goût pour la peinture se révéla dès ses plus jeunes années, et il obtint au concours de 1816 le premier grand prix. Elève de l'école de Rome pendant trois ans, ce fut à la suite de son séjour dans cette ville, qu'il composa son recueil des mœurs et coutumes de l'Italie, auquel il donna le nom *D'un an à Rome, et dans ses environs* (Paris, 1823, in-fol., planch.); travail précieux où un texte, à la fois original et plein d'intérêt, ajoute encore au mérite et à l'exactitude du dessin. Parmi les autres compositions de Thomas, on cite plusieurs tableaux qui lui assignent un rang incontestable parmi les peintres modernes; ce sont: *Le Christ chassant les vendeurs du temple*; *Achille de Harbry résistant aux menaces de Bussy le Clerc*; *La journée des barricades*; la procession de saint Janvier à Naples; un *Ermite cherchant un abri contre un orage*. Il a laissé inachevé un tableau des *trois Parques*, considéré comme l'une de ses meilleures productions.

THOMAS (le prince) de Savoie. Voy. SAVOIE.

THOMASINI. Voy. TOMASINI.

THOMASIUS (Michel), qu'on nomme aussi *Tanaquetius*, né à Majorque, secrétaire et conseiller de Philippe II, roi d'Espagne, fut élevé à l'évêché de Lérida; il joignait à la science du droit la connaissance de la philosophie. On lui est redevable de la correction du *Décret* de Gratien. Thomasius a laissé quelques autres ouvrages, tels que *Disputes ecclésiastiques*, Rome, 1585, in-4; *Commentarius de ratione conciliorum celebrandorum*. Il vivait encore en 1560.

THOMASIUS ou THOMASEN (Jacques), d'une bonne famille de Leipsig, où il naquit en 1622, fut élevé avec soin, et y enseigna les belles-lettres et la philosophie. C'était un homme doux, tranquille, et incapable de troubler son repos et celui des autres par de vaines querelles. Il mourut dans sa patrie en 1684, à 62 ans. Ses principaux ouvrages sont: les *Origines de l'histoire philosophique et ecclésiastique*, 1665, in-4; plusieurs *Dissertations*, Hall, 1788 et ann. suiv., 11 vol. in-8, dans l'une desquelles il traite du plagiat littéraire, et donne une liste de cent plagiaires. Ces ouvrages sont tous en latin, et renferment beaucoup de recherches.

THOMASIUS (Christian), fils du précédent, né à Leipsig en 1655, prit le bonnet de docteur à Francfort-sur-l'Oder en 1676. Un journal allemand qu'il commença à publier en 1688, et dans lequel il se mit plusieurs traits satiriques, lui fit beaucoup d'ennemis. On excita Mazius à l'accuser publiquement d'hérésie, et même du crime de lèse-majesté. Thomasius avait réfuté un traité de son dénonciateur, où celui-ci prétendait qu'il n'y avait que la religion luthérienne qui fût propre à maintenir la paix et la tranquillité de l'état; ce fut le principe de

ses querelles avec Mazius. Il fut obligé de se retirer à Berlin, où le roi de Prusse se servit de lui pour fonder l'université de Hall. La première chaire de droit lui fut accordée en 1710. Trois ans après, il fit soutenir des thèses (Anvers, 1715, in-4), dans lesquelles il avança que le concubinage n'a rien de contraire au droit divin, et qu'il est seulement un état moins parfait que celui du mariage. Cette assertion révoltante fit naître beaucoup d'écrits. Thomasius mourut en 1728, regardé comme un esprit bizarre et un homme inquiet. On a de lui un grand nombre d'ouvrages en latin et en allemand. Les principaux sont : une *Introduction à la philosophie de la cour*, Halle, 1702, in-8; *L'Histoire de la sagesse et de la folie*, 1695, 5 vol. in-8; *les fondements du droit naturel et des gens*, 1718, in-4; *Histoire des disputes entre le sacerdoce et l'empire jusqu'au xvr^e siècle*, 1722, in-8; on conçoit aisément de quelle façon un protestant a traité cette matière.

THOMASSIN (Louis), né à Aix en Provence en 1619, d'une famille ancienne et distinguée dans l'Eglise et dans la robe, fut reçu dans la congrégation de l'Oratoire dès sa 14^e année. Après y avoir enseigné les humanités et la philosophie, il fut fait professeur de théologie à Saumur. L'Ecriture, les Pères, les Conciles, faisaient la base générale de ses conclusions. Appelé à Paris en 1654, il y commença dans le séminaire de Saint-Magloire des conférences de théologie positive, selon la méthode qu'il avait suivie à Saumur, et les continua jusqu'en 1668. Ses succès dans cet emploi lui firent des amis illustres. Péréfixe, archevêque de Paris, l'engagea à faire imprimer ses *Dissertations latines sur les Conciles*, dont il n'y a eu que le premier vol. qui ait paru, 1667, in-4; et ses *Mémoires sur la grâce*, en 1668, 5 vol. in-8. Il abandonne la doctrine de saint Augustin sur la grâce et la prédestination, pour suivre celle des Pères grecs, qui s'éloignant également des erreurs condamnées, lui paraissait plus douce et plus encourageante. Ils reparurent en 1682, in-4, augmentés de deux Mémoires, sous les auspices de M. de Harlay, successeur de Péréfixe. Il publia aussi ses *Dogmes théologiques*, en 1680, 5 vol. in-fol.; *l'ancienne et nouvelle discipline de l'Eglise*, 1678 et 1679, 5 vol. in-fol. Cet ouvrage, le plus estimé de ceux du P. Thomassin, fut réimprimé en 1725. C'est dans cette source que van Espen a puisé presque toute l'érudition qu'il a mise dans son *Jus ecclesiasticum*. Les novateurs ont quelquefois entrepris d'abuser de cet ouvrage, pour tout rappeler à l'ancienne discipline, et censurer les usages et l'état actuel de l'Eglise : Thomassin a prévenu cet abus, et sapé l'absurde prétention par une observation simple et péremptoire : *In usu et exercitio variatum est, non in potestate, quæ et in conciliis provincialibus suo modo, et in romanis pontificibus, pro eorum summo principatu, eadem semper intacta atque ilibata viget : erumpit autem et exercetur non eodem semper modo; sed pro lærum, temporarium et rerum opportunitate, pro ecclesiæ sive utilitate, sive necessitate; hæc certissima norma est conciliandæ antiquæ ecclesiæ disciplinæ, cum nova.* (Voy. FLEURY, MORIN, ZOSIME, etc.) Ce traité a été abrégé par d'Héricourt.

Il a donné ensuite divers Traités sur les sujets particuliers de la discipline de l'Eglise et de la morale chrétienne : de *l'office divin*, 1686, in-8; de *la vérité et du mensonge*, 1694, in-8; de *l'aumône*, 1695, in-8; du *négoce* et de *l'usure*, 1697, in-8. Celui-ci ne fut imprimé qu'après sa mort, aussi-bien que le *Traité dogmatique et historique des moyens dont on s'est servi dans tous les temps pour maintenir l'unité de l'Eglise*, 1705, 5 vol. in-4. Ce ne fut pas seulement sur ces matières que brilla le savoir du P. Thomassin; il possédait les belles-lettres et il voulut enseigner aux autres l'usage qu'on en pouvait faire. Ainsi il donna au public des *Méthodes d'étudier et d'enseigner chrétiennement la philosophie*, 1685, in-8; les *Historiens profanes*, 1695, 2 vol. in-8; les *Lettres humaines par rapport aux lettres divines et aux Ecritures*, 1681-82, 3 part. in-8; ouvrage où il y a de bonnes observations, noyées dans un amas d'inutilités et d'idées communes. Le pape Innocent XI témoigna quelque désir de se servir de son ouvrage de la *Discipline* pour le gouvernement de l'Eglise, et voulut même attirer l'auteur à Rome. L'archevêque de Paris en parla au roi, de la part du cardinal Casanate, bibliothécaire de sa Sainteté; mais la réponse fut qu'un tel sujet ne devait pas sortir du royaume. Thomassin témoigna au saint Père sa gratitude et son zèle, en traduisant en latin les 5 vol. in-fol. de la *Discipline*. Ce travail fatigant ne fut pas plutôt fini, qu'il en reprit un autre non moins pénible. Comme il s'était appliqué à l'hébreu pendant 50 années, il crut devoir faire servir cette étude à prouver l'antiquité et la vérité de la religion. Il entreprit de faire voir que la langue hébraïque est la mère de toutes les autres, et qu'il fallait par conséquent chercher dans l'Ecriture, qui conserve ce qui nous en reste, l'histoire de la vraie religion, aussi-bien que la première langue. Ce fut ce qui l'engagea à composer une *Méthode d'enseigner chrétiennement la grammaire ou les langues, par rapport à l'Ecriture sainte*, Paris, 1690, 1695, 2 vol. in-8. Elle fut suivie d'un *Glossaire universel hébraïque*, 1697, in-fol., (par les soins du P. Bordes, de l'Oratoire, et de Barat, membre de l'académie des inscriptions et belles-lettres), qui ne répondit pas à la réputation de l'auteur. Le P. Thomassin mourut, le 24 décembre 1695, à 76 ans. Ce savant avait la modestie d'un homme qui unit de grandes connaissances à de grandes vertus et à un esprit parfaitement détrompé de la vanité des louanges humaines. Son esprit était sage et son caractère modéré. Il parut pendant quelque temps épouser les intérêts de la secte jansénienne, mais il ne tarda pas à en revenir et à s'attacher inviolablement à la mère de toutes les églises. « Etant » encore jeune, dit l'abbé Bérault, et n'ayant étudié » saint Augustin que dans les compilations infidèles » du parti, il avait donné dans les nouvelles opi- » nions. Mais s'il put commettre une légèreté, par- » donnable à son âge, il n'eut point l'orgueil et » l'opiniâtreté qui convertit l'erreur en hérésie for- » melle. Non moins recommandable par sa candeur » et sa piété que par son savoir, dès qu'il eut re- » connu, par la lecture des *OEuvres* mêmes de saint » Augustin, combien Jansénius imposait à ce saint

» docteur, ainsi qu'à l'Eglise qui en avait confirmé
 » la doctrine sur la grâce, nul respect humain ne
 » put l'empêcher d'en faire une confession pour le
 » moins aussi éclatante que l'avaient été les pré-
 » ventions de sa jeunesse. Il alla trouver chacun de
 » ceux qu'il craignait d'avoir engagés dans ses pre-
 » mières opinions, et leur protesta qu'il en était
 » parfaitement revenu, comme d'autant d'erreurs
 » essentiellement contraires à la foi. Les ouvrages
 » qu'il nous a transmis attesteront à jamais et la
 » réalité et la sincérité de sa déclaration. » Sa char-
 » rité était si grande, qu'il donnait aux pauvres la
 » moitié de la pension de mille livres que lui faisait le
 » clergé. On ne peut lui refuser beaucoup d'érudition;
 » mais il la puise moins dans les sources, que dans
 » les auteurs qui ont copié les originaux. Sa *Discipline
 ecclésiastique* offre beaucoup de fautes dans tous les
 » endroits où il s'agit de citations d'auteurs grecs. Son
 » style est un peu pesant; il n'arrange pas toujours
 » ses matériaux d'une manière agréable, et en général
 » il est trop diffus. Il possédait mieux le latin que le
 » français. L'abbé Lenglet l'a jugé trop sévèrement
 » lorsqu'il a dit que le *P. Thomassin était un homme
 de passages, et non de raisonnement; qui copiait par
 lui-même, et réfléchissait par autrui.* Le P. Bordes
 » a écrit sa *Vie* en latin à la tête du *Glossaire hé-
 braïque*.

THOMASSIN (Philippe), graveur célèbre, apprit à
 Troyes en Champagne, lieu de sa naissance, les
 premiers principes du dessin. Il voyagea ensuite
 en Italie, où, après s'être perfectionné sous les
 grands maîtres qui illustrèrent la fin du xvi^e siècle,
 il se fixa à la gravure, s'établit à Rome et s'y
 maria. Il donna, un *Recueil de portraits des sou-
 verains les plus distingués, et des plus grands capi-
 taines des xv^e et xvi^e siècles*, 1600, in-4. Ces por-
 traits, au nombre de cent, gravés d'après les origi-
 naux, sont accompagnés d'un sommaire latin des
 actions les plus mémorables de chacun des princes
 et des capitaines qu'ils représentent. Thomassin
 s'exerça principalement sur des sujets de dévotion,
 d'après Raphaël, Salviati, Baroque et autres peintres
 célèbres. Il fit un grand nombre d'élèves, parmi
 lesquels on compte le premier des Cochin, et Do-
 rigny, ses compatriotes; mais aucun ne lui fit au-
 tant d'honneur que le fameux Callot, qui apprit de
 lui à manier le burin. Thomassin mourut à Rome,
 à 70 ans.

THOMASSIN (Simon), petit-neveu du précédent,
 né à Paris en 1688, entra chez le célèbre Picart,
 dit le Romain, où il acheva de se perfectionner.
 Ce grand artiste s'était retiré en Hollande, en 1710,
 son élève le suivit et y demeura jusqu'en 1715, qu'il
 revint à Paris, où il fut reçu de l'académie royale,
 en 1728. Sa manière de graver était belle et savante.
 Il entra parfaitement dans l'esprit du peintre dont
 il voulait rendre le caractère, et il avait l'art d'en
 faire connaître avec finesse la touche et le goût des
 contours. On cite, entre autres productions de son
 burin : le *Magnificat* d'après Jouvenet; le *Coriolan*,
 d'après la Fosse; les *Noces de Cana*, d'après Paul
 Véronèse. Il mourut le 1^{er} janvier 1741, à 53 ans.

* THOMASSIN (Jean-François), chirurgien, né en
 1730 à Rochefort, près Dole, après avoir terminé

ses études médicales, fut attaché comme chirurgien
 au régiment d'Artois (cavalerie). Lors des guerres
 de la révolution il fut nommé chirurgien en chef à
 l'armée du Rhin, puis à l'armée de côtes de l'O-
 céan. Plus tard, devenu médecin de l'hôpital mili-
 taire de Besançon, il ouvrit dans cette ville des
 cours d'anatomie et de chirurgie qui furent très-
 fréquentés. Connu depuis longtemps dans la litté-
 rature médicale, il avait remporté en 1777 un prix
 à l'académie de Dijon, par une *Dissertation sur la
 pustule maligne*; d'autres mémoires lui avaient mé-
 rité jusqu'à quatre médailles d'or de l'ancienne aca-
 démie de médecine, qui avait fini par se l'associer. Il
 mourut à Besançon, le 25 mars 1828, correspondant
 de l'institut, officier de la légion-d'honneur, etc.
 Outre un assez grand nombre d'articles dans les
 journaux de médecine, et une bonne édition des
Observations iatro-chirurgiques, de Covillard, 1791,
 in-8, fig., on lui doit : *Observations sur quelques points
 de la structure de l'œil, relatives à l'extraction d'une
 cataracte membraneuse*, Francfort, 1785, in-8; *Dis-
 sertation sur l'extraction des corps étrangers des plaies,
 et spécialement de celles faites par les armes à feu*,
 Strasbourg, 1788, in-8, fig.; *Description abrégée
 des muscles, avec deux nouvelles nomenclatures, ré-
 digée en faveur des élèves*, Besançon, 1799, in-8.

* THOMPSON (Edouard), poète, né à Hull dans
 le comté d'York, fit ses études sous le célèbre doc-
 teur Coxé, et passa dans sa jeunesse aux Indes
 orientales, où il entra dans la marine. En 1777, il
 était lieutenant sur un vaisseau de guerre. Il se
 retira peu de temps après avec une pension, vint
 à Londres, et, pendant plusieurs années, ne s'oc-
 cupa que de littérature. Comme il désirait re-
 prendre son premier état, un de ses amis lui pro-
 cura la place de capitaine du vaisseau l'*Hyène*,
 avec lequel il prit un bâtiment français de la com-
 pagnie des Indes. Il s'embarqua ensuite, avec le
 même grade, sur le *Grampus*, et mourut sur les
 côtes d'Afrique, en 1786. On a de lui plusieurs
 poèmes licencieux, comme la *Mérétriciade*, la *Cour-
 tisane*, la *Cour de Cupidon*, où les images obscènes
 effacent tout le mérite de la versification. On pour-
 rait en dire autant de son autre poème, le *Jubilé à
 Stratford-sur-Avon*. Il avait entrepris un grand ou-
 vrage d'*Observations maritimes recueillies depuis
 l'année 1755 jusqu'à 1765*; mais ce travail n'a jamais
 paru. On cite parmi ses autres productions : la
belle Quakeresse, coméd. imitée d'une pièce de
 Shadwell, jouée en 1775; le *Soldat*, poème, 1764;
Lettres d'un marin, 1765, 2 vol. in-12, etc. Il donna en
 outre une édition des *Œuvres* de Paul Whitehead,
 et une autre des *Œuvres* d'André Marvell, 1777,
 5 vol. in-4.

THOMSON, et non THOMPSON (Jacques), célèbre
 poète anglais, né en 1700, à Ednam, en Ecosse,
 où son père était ministre, publia en 1726 son
 poème sur l'*Hiver* qui le fit connaître des litté-
 rateurs, et rechercher des personnes du plus haut
 rang. Lord Talbot, chancelier du royaume, voulut
 lui confier son fils. Il lui servit de guide dans
 ses voyages. Le poète parcourut, avec son élève,
 la plupart des cours et des villes principales de
 l'Europe. Lorsqu'il fut de retour dans sa patrie,

le chancelier le nomma son secrétaire. La mort lui ayant enlevé ce protecteur, il fut réduit à vivre des productions de son génie. Il mourut en 1748, emportant dans le tombeau les regrets des citoyens et des gens de goût. Sa physionomie annonçait la gaieté, et sa conversation l'inspiration. Bon ami, bon parent, excellent patriote, philosophe paisible, il ne prit aucune part aux querelles de ses confrères. La meilleure édition de ses ouvrages est celle de Londres, 1762, 2 vol. in-4. Le produit en fut destiné à lui élever un mausolée dans l'abbaye de Westminster. On y trouve : *les quatre Saisons* ; poème aussi philosophique que pittoresque, trad. en franç. par Deleuze, 1759, in-8, et par M^{me} Bon-temps, avec de très-belles estampes, 1801, in-8. C'est le tableau de la nature dans les différents temps de l'année ; il est plein d'images riantes, quelquefois grandes et fortes, et de bonnes moralités ; la dernière partie, qui est l'hiver, finit par des vues consolantes sur l'immortalité. *Le Château de l'Indolence*, plein de bonne poésie et d'excellentes leçons de morale ; le poème de la *Liberté*, auquel il travailla pendant deux ans, et qu'il mettait au-dessus de ses autres productions ; des *Tragédies*, qui furent représentées avec beaucoup de succès, quoiqu'elles pèchent par le plan et souvent par la versification ; des *Odes*, au-dessous de celles de Rousseau, mais où l'on trouve néanmoins le génie de la lyre. Son *Hymne au Créateur* a été trad. en franç. par l'abbé Yart. *Panégryque de Newton*, en vers.

* THORE (Jean), médecin et botaniste, né en 1762, à Mont-Saur, dans l'Allemagne, se destinait à l'état ecclésiastique ; mais il y renonça après avoir terminé ses classes à Auch. S'étant rendu à Bordeaux, il y fit ses cours de médecine et de botanique, fut employé ensuite dans les hôpitaux des armées des Pyrénées occidentales, et dans ceux qu'on établit à Dax, où il fixa sa résidence. A la suppression de cet établissement en 1815, il resta sans emploi, et mourut le 27 avril 1825, à 60 ans. Il a laissé : *Mémoire sur la constitution physique des environs de Dax*, imprimé dans le *Recueil* de Capelle et Villey, t. 5, p. 41 ; et dans le *Recueil* de la Société de médecine de Paris ; *Essai d'une Chloris du département des Landes*, Dax, 1805, in-8. On y trouve la description de plusieurs végétaux qui avaient jusqu'alors échappé aux recherches des botanistes. *Promenade sur les côtes du golfe de Gascogne*, 1810, in-8 : cet ouvrage renferme des détails statistiques, des observations sur l'histoire naturelle, des additions à la *Chloris*, etc. Plusieurs *Mémoires* insérés dans le *Bulletin polymathique du muséum de Bordeaux*. On a encore de lui une *Description d'un engin de pêche, ou machine propre à prendre toute espèce de poisson*, in-8, fig.

THORENTIER (Jacques), né en 1626, docteur de Sorbonne, puis prêtre de l'Oratoire, mort en 1715, avait eu le titre de grand-pénitencier de Paris, sous M. de Harlay ; mais il n'en avait jamais exercé les fonctions. La chaire et la direction l'occupèrent principalement, et il opéra de grands fruits dans la capitale et en province. Il travailla avec beaucoup d'ardeur, mais inutilement, à ramener le

P. Quesnel à la soumission due aux décisions de l'Eglise. On a de lui : *Les Consolations contre les frayeurs de la mort*, 1695, in-12 ; une *Dissertation sur la pauvreté religieuse*, 1726, in-8 ; l'*Usure expliquée et condamnée par les Ecritures saintes*, etc., Paris, 1675, in-12, sous le nom de *du Tertre* ; ouvrage assez bien raisonné ; des *Sermons*, in-8, plus solides que brillants.

THORIUS (Raphaël), médecin, mort de la peste à Londres, en 1629. On a de lui un poème estimé sur le *tabac*, Utrecht, 1644, in-12, et une lettre *De causa morbi et mortis Isaaci Casauboni*.

THORNILL (Jacques), peintre, né en 1676, à Weymouth, dans la province de Dorset, mort le 4 mai 1754, à 58 ans, entra chez un peintre médiocre, où le désir de se perfectionner, et son goût, le rendirent en peu de temps habile dans son art. La reine Anne l'employa dans plusieurs grands ouvrages de peinture, lui donna le titre de son premier peintre, et le créa chevalier. Devenu membre du parlement, il ne cessa d'exercer la peinture. Il peignait également bien l'histoire, l'allégorie, le portrait, le paysage et l'architecture.

THOT, THEUT, THEUTATÈS, dieu des anciens Gaulois, le même, si l'on en croit César, que Mercure ; mais il paraît que ce Mercure n'est pas celui des Romains : *Mercure* signifie, en celtique, *roi, seigneur*. Le *Thot* ou *Theut*, nom d'où dérive *Θεός* et *Deus*, et *Mercure* qui donne *Κυριος*, ont fait croire à des savants que les Grecs et les Romains avaient pris bien des idées et des mots des anciens Celtes. (Voy. le journal historique et litt. 1^{er} mai 1795, page 22.) Quelques mythologistes donnent un fils nommé *Thot* à Mercure Trismégiste. Le *Thot* ou *Theut* des Gaulois était honoré par des sacrifices humains : les Druides lui immolaient une multitude de victimes au fond des forêts. César eut bien de la peine à détruire ces horreurs après la conquête de la Gaule ; le christianisme les abolit plus efficacement.

** THORWALDSEN (Barthélemy), sculpteur, né en 1769, était fils d'un pauvre marin de Copenhague qui sculptait des figures en bois pour la proue des navires. Doué d'un talent précoce, il obtint le grand prix de dessin, fut envoyé à Rome, et après de longs séjours dans cette ville revint en Danemarck, où il mourut en 1844. Il se distinguait par la pureté du style et la fidèle représentation des caractères, des temps et des lieux. Il avait fondé à Copenhague un musée, auquel il légua l'immense fortune que lui avait méritée son talent. Il était l'un des associés étrangers de l'institut de France. Indépendamment d'une foule de *bas-reliefs*, dont plusieurs sont des chefs-d'œuvre, on a de lui : une statue colossale de *Jason*, qui fit une grande sensation, *Mars*, les *Trois Grâces*, les *Muses*, *Apollon*, *Mercure*, *Adonis*, les *Douze Apôtres* (à Notre-Dame de Copenhague), qui rendirent sa réputation universelle ; le *Tombeau de Pie VII*, à Rome. La statue équestre de *Poniatowsky* à Varsovie, le monument de *Gutenberg*, à Mayence, etc.

THOU (Nicolas de), de l'illustre maison de Thou, originaire de Champagne, fut conseiller clerc au parlement, archidiacre de l'église de Paris, abbé

de Saint-Symphorien de Beauvais, puis évêque de Chartres. Il sacra le roi Henri IV en 1594, et fut distingué parmi les prélats de son temps par son savoir et par sa piété. Il prêcha avec zèle et avec fruit, et mourut en 1598, à 70 ans. On a de lui : *Manière d'administrer les saints sacrements de l'église*, etc., Paris, 1580, in-4. *Brief recueil et explication de la messe et du divin service y fait*, Paris, 1598, in-4, d'autres ouvrages peu connus.

THOU (Jacques-Auguste de), 5^e fils de Christophe de Thou, premier président au parlement de Paris, naquit dans cette ville en 1555, et voyagea de bonne heure en Italie, en Flandre et en Allemagne. Son père l'avait destiné à l'état ecclésiastique, et Nicolas de Thou, son oncle (voy. l'art. précéd.), lui avait donné un canonicat dans son Eglise; mais après la mort d'un de ses frères il se maria, posséda divers emplois dans la robe, et devint président à mortier. En 1586, après la journée des Barricades, il sortit de Paris, et se rendit à Chartres auprès de Henri III, qui l'envoya en Normandie et en Picardie, et ensuite en Allemagne. De Thou passa de là à Venise, où il reçut la nouvelle de la mort de ce prince. Il se rendit aussitôt auprès de Henri IV, qui l'employa à plusieurs négociations, et lui donna, en 1591, la charge de grand-maitre de la bibliothèque du roi, après la mort de Jacques Amyot. Pendant la régence de la reine Marie de Médicis, il fut un des directeurs-généraux des finances. On le députa à la conférence de Loudun, et on l'employa dans d'autres affaires épineuses. Commis avec le cardinal du Perron pour trouver les moyens de réformer l'université de Paris, et pour travailler à la construction du collège royal, qui fut commencé par ses soins, il s'en acquitta avec zèle. Il mourut à Paris, le 8 mai 1617, à 64 ans. Le président de Thou s'était nourri des meilleurs auteurs grecs et latins, et avait puisé dans ses lectures et dans ses voyages la connaissance raisonnée des mœurs, des coutumes et de la géographie de tous les pays différents. Nous avons de lui une *Histoire universelle*, en 158 livres (depuis 1545 jusqu'en 1607) en latin, dans laquelle il parle également bien de la politique, de la guerre et des lettres. Les intérêts de tous les peuples de l'Europe y sont développés avec beaucoup d'impartialité et d'intelligence. Il ne peint ni comme Tacite, ni comme Salluste; mais il écrit comme on doit écrire une histoire générale. Ses réflexions, sans être fines, sont nobles et judicieuses. Il entre souvent dans de trop grands détails; il fait des courses jusqu'aux extrémités du monde, au lieu de se renfermer dans son objet principal; mais la beauté de son style empêche presque qu'on ne s'aperçoive de ce défaut. On lui a encore reproché de latiniser d'une manière étrange les noms propres d'hommes, de villes, de pays: il a fallu ajouter à la fin de son *Histoire* un dictionnaire, sous le titre de *Clavis historiae Thuanæ*, où tous ces mots sont traduits en français. La liberté, ou, si l'on veut, la partialité avec laquelle il parle des papes, du clergé, de la maison de Guise, et une certaine disposition à adoucir les fautes des huguenots, et à faire valoir les vertus et les talents de cette secte, firent soupçonner qu'il avait des sentiments peu

orthodoxes; et l'on ne doit pas s'étonner que son *Histoire* ait été condamnée à Rome par un décret du 9 novembre 1609 (voy. Puy Christ. du), et de nouveau le 10 mai 1757. Un auteur moderne (Paquot) le caractérise en ces termes : *Audax nimium; hostis jesuitarum implacabilis; calumniator Guisiorum; protestantium exscriptor, laudator, amicus; sedi apostolicæ et synodo Tridentinæ totique rei catholicæ parum æquus*. Il ne faut nullement ajouter foi à ce que de Thou dit touchant les Pays-Bas. La plupart des faits qu'il en raconte ont été puisés dans des sources infectées, comme dans Van Metteren, quoique, dans d'autres endroits, il soit plus judicieux et plus équitable que la plupart des auteurs français qui ont parlé de l'histoire de ces provinces. Il écrivait souvent sur des mémoires que les hérétiques de divers pays lui envoyaient. C'est pour cela, en partie, que Casaubon, Scaliger, Grotius, Heinsius, Saumaise, le Clerc, Larrey, ont donné de si grands éloges à son *Histoire*, qu'ils proposent pour modèle d'un ouvrage où, selon eux, on ne voit nulle partialité, parce qu'elle est toute en faveur des sectes. Malheureusement, cet exemple a été suivi par la plupart de ceux qui ont écrit l'*Histoire* après lui: et c'est ce qui a beaucoup contribué à produire cette haine insensée de la religion, qui enfin est parvenue en France (1795) à une profession ouverte de l'athéisme. Le P. Ant. Possevin a fait sur cette *Histoire* de savantes Notes critiques, qui, longtemps conservées en manuscrits dans la bibliothèque des jésuites à Bologne, ont été imprimées par le P. Zaccaria dans son *Iter litterarium per Italiam*, Venise, 1762, in-4. La meilleure édition de l'*Histoire* de de Thou, est celle de Londres, 1753, 7 vol. in-fol. On y trouve la continuation depuis 1607 jusqu'en 1612, en 5 livres, par Rigault. C'est sur cette édition que l'abbé des Fontaines, aidé de plusieurs savants, en a donné une Traduction française, Londres, Paris, 1754, 16 vol. in-4, et Hollande, 11 vol. in-4 (voy. PREVOT, VII, 160). Après une préface judicieuse, on y trouve les *Mémoires* de la vie de l'historien, composés par lui-même. Rémond de Saint-Albine a publié un *Abrégé* de son *Histoire universelle*, 1759, 10 vol. in-12. Les *Mémoires* avaient déjà paru en français, à Rotterdam, 1751, in-4, avec une traduction de la préface qui est au devant de sa grande *Histoire*. Cette version est un peu retouchée dans ce qui est en prose, et on y a ajouté ses *Poésies latines*, rapportées en français dans ses *Mémoires*. Ses vers latins sont pleins d'élégance et de génie. Il a fait un poème sur la Fauconnerie, *De re accipitraria*, 1584, in-4; des poésies diverses sur le *Chou*, la *Violette*, le *Lis*, 1611, in-4; des *Poésies chrétiennes*, Paris, 1599, in-8, etc. Durand a écrit sa *Vie*, in-8.

THOU (François-Auguste de), fils aîné du précédent, né à Paris en 1607, fut nommé grand maître de la bibliothèque du roi, et se fit aimer des savants par sa douceur et par son érudition. Le secret d'une conspiration contre le cardinal de Richelieu, que lui avait confié Henri d'Effiat, marquis de Cinq-Mars, fut la cause de sa mort. Il eut la tête tranchée à Lyon en 1642, à 35 ans. Tout le monde pleura un homme qui périssait pour n'avoir

pas voulu dénoncer son ami. On a dit que Richelieu avait été charmé de se venger sur lui de ce que le président de Thou, son père, avait dit dans son Histoire, d'un des grands-oncles du cardinal, en parlant, à l'année 1360, de la conjuration d'Amboise : *Antonius Plessiacus Richelius, vulgo dictus Monachus, quod eam vitam profectus fuisset, dein voto ejurato, omni licentiæ ac libidinis genere contaminasset*. Mais un tel motif de vengeance est si absurde, qu'on ne peut l'attribuer à un être raisonnable, eût-il la férocité des cannibales. Pierre du Puy a tâché de justifier son ami ; mais, malgré tout ce que l'humanité compatissante peut alléguer en faveur de cet illustre malheureux, il faut convenir que sa condamnation est légale et juste, selon la législation criminelle de toutes les nations, et en particulier selon l'édit de Louis XI du 22 décembre 1477. Le père du malheureux de Thou, qui rapporte dans son Histoire plusieurs exemples de condamnations pareilles, ne prévoyait pas que son fils en servirait aussi. Les Mémoires de Chouppes lui imputent autre chose qu'une simple réticence, mais sans preuve.

* THOUIN (André), professeur de culture au jardin du roi, né en 1747 à Paris, fut encouragé, dès ses premiers pas dans la carrière, par Buffon et Bernard de Jussieu. Appelé en 1764 à la place de jardinier en chef, que son père avait remplie pendant près de 20 ans, il tripla l'étendue du jardin de l'école de botanique, augmenta ses richesses en végétaux exotiques, agrandit les serres, et les remplit de plantes qu'il tira des diverses parties du globe. Ces travaux lui méritèrent l'estime de Linné, de Malesherbes, et lui ouvrirent les portes de la société d'agriculture de Paris et de l'académie des sciences. Elu membre du conseil-général du département de Paris en 1790, il rendit de grands services aux campagnes. Professeur d'économie rurale à l'école normale, il fut envoyé en Hollande en 1794, dans la péninsule italique en 1796, et fut récompensé de ses recherches dans ces deux contrées par une couronne de chêne et une médaille d'or. Membre de l'institut à sa formation, il reçut un des premiers la croix de la légion-d'honneur, obtint en 1806 la création d'une école d'agriculture-pratique, et devint, sur la fin de sa vie, l'arbitre des propriétaires et des sociétés savantes. Il mourut le 27 octobre 1825, à 76 ans. On a de lui : *Essai sur l'exposition et la division méthodique de l'économie rurale, sur la manière d'étudier cette science par principes et sur les moyens de l'étendre et de la perfectionner*, 1803, in-4. *Monographie des greffes*, Paris, 1821, in-4. Une foule d'autres *Mémoires et Instructions*, disséminés dans plusieurs recueils. Son *Cours d'agriculture et de naturalisation des végétaux* a été publié par son neveu Oscar Leclerc, Paris, 1827, 5 vol. in-8, et atlas in-4 de 63 pl., précédé de l'éloge de l'auteur par Cuvier, et d'une Notice par l'éditeur.

* THOURET (Jacques-Guillaume), constituant, né en 1746 à Pont-l'Évêque, fit ses études à Caen, et se consacra au barreau. Les lois romaines furent l'objet de ses premiers travaux, et il donna ensuite toute son application à celles de Normandie. Cette

étude était d'autant plus utile, que le nombre des coutumes surpassait alors en France celui de ses provinces. Thouret n'avait que 19 ans, lorsqu'il plaida avec succès sa première cause au bailliage de Pont-l'Évêque. Le jeune avocat s'établit à Rouen en 1770, et fut bientôt le principal ornement de ce barreau. En 1787, il fut élu procureur-général-syndic du tiers-état près de l'assemblée provinciale de Rouen. L'ouvrage qu'il composa sur l'administration fixa l'attention du ministère. Nommé député aux états-généraux de 1789, il s'y fit bientôt remarquer. Il combattit avec chaleur l'empressement du tiers-état à adopter la dénomination d'assemblée nationale : cette opposition donna le change au parti contraire, qui chercha à l'attirer dans ses intérêts en le portant à la présidence ; mais Thouret refusa cet honneur. Il se réunit à Mirabeau, dans la discussion du *veto*, et soutint qu'il ne fallait apporter aucune restriction à l'exercice de la sanction royale. Nommé membre du comité de constitution, il présenta le plan d'une nouvelle division territoriale de la France (*voy. SIEYES*), et d'un nouveau système administratif. Cette loi éprouva une opposition de la part de Mirabeau ; Thouret la défendit ; et après six jours de lutte entre ces deux rivaux, l'assemblée adopta le plan du comité. Ce fut Thouret qu'on chargea particulièrement de l'organisation du nouvel ordre judiciaire. Il prononça, à cette occasion, neuf discours pleins de vues profondes et d'une grande justesse de raisonnement. Les principaux résultats de ces discours furent l'établissement des juges de paix, et celui du juri en matière criminelle. L'établissement du juri fut vivement combattu par Tronchet ; mais l'avis de Thouret prévalut, quoiqu'il ait éprouvé dans la suite différentes modifications. Il parla, avec son éloquence ordinaire, dans presque toutes les grandes discussions. On admira son rapport sur la régence, et le discours où il combattit la proposition de déclarer les députés non rééligibles. La constitution une fois établie avec l'assentiment du roi, il pensait, non sans raison, qu'elle ne pouvait exister qu'autant que les fondateurs en seraient les gardiens : les événements ont prouvé la sagesse de cette observation. Il fut encore chargé de réunir les différentes parties de l'acte constitutionnel, dont la révision termina les travaux de l'assemblée. Elle rendit aux talents de Thouret l'hommage le plus flatteur, en lui déférant pour la quatrième fois le titre de président. Il fit dans cette qualité la clôture des séances, après avoir reçu du roi le serment d'être fidèle à la constitution. Nommé président de la cour de cassation, il remplit cette place avec honneur. Cependant, tout en se montrant partisan de la constitution, il avait donné des preuves non équivoques de sa modération, et ne pouvait ainsi échapper à la haine des jacobins. En 1795, il fut arrêté et conduit aux prisons du Luxembourg, comme suspect. C'est pendant sa captivité qu'il fit, pour l'instruction de son fils, un *Extrait des ouvrages des abbés Dubos et Mably*, qui a été imprimé sous le titre d'*Abrégé des révolutions de l'ancien gouvernement français*, 1800, in-48 ; et un autre *Extrait sur l'histoire de France*, qui a été imprimé depuis. Le

prétexte absurde d'une conspiration tendant à forcer les prisons et à égorger les membres de la Convention, conduisit à l'échafaud plusieurs victimes innocentes : Thouret fut de ce nombre ; traduit devant le tribunal révolutionnaire, il se défendit, et fit tomber toutes les preuves supposées de l'accusation ; mais sa mort était décidée d'avance ; il fut condamné et exécuté en avril 1794, à 47 ans, le même jour que d'Epréménil, Malesherbes et le Chapelier. On a de lui des *Mémoires*, remarquables par l'érudition et l'esprit d'analyse. On a reproché à Thouret de s'être laissé quelquefois dominer par la peur, qui l'a entraîné à commettre quelques bassesses. On le vit, par exemple, faire l'éloge de Robespierre aux détenus de la prison du Luxembourg.

* THOURET (Michel-Augustin), frère du précédent, médecin, né à Pont-l'Évêque, en 1748, étudia à Paris, où il reçut le grade de docteur. Il était profond dans son art, qu'il a enrichi d'utiles ouvrages. Il fonda avec de la Rochefoucauld-Liancourt, la société et le comité central de vaccine, remplit les emplois les plus honorables, et fut successivement docteur-régent, administrateur des hôpitaux, du Mont-de-Piété, directeur de l'Ecole de médecine de Paris, et conseiller ordinaire de l'université (en 1802). Membre de la légion-d'honneur et de plusieurs académies, il mourut à Paris, le 9 juin 1810, à 62 ans. On a de lui un grand nombre de *Mémoires ou Dissertations*, dont les plus importants sont : *Réflexion sur le but de la nature dans la conformation des os du crâne, particulièrement à l'égard de l'enfant nouveau-né, ou Mémoire sur un nouvel avantage attribué à cette conformation*, dans les *Mémoires de la société royale de médecine*, 1779, tome III. *Observations et recherches sur l'usage de l'aimant en médecine*, dans le même vol. et publiées à part en 1780 ; *Rapport sur plusieurs questions proposées à la société royale de médecine par le ministre de la marine relativement à la nourriture des gens de mer*, 1784, avec de la Porte, dans les *Mémoires de la société de médecine*, tome VII ; *Recherches et doutes sur le magnétisme animal*, 1784, in-12 ; *Extrait de la correspondance de la société royale de médecine, relativement au magnétisme animal*, imprimé en 1785 par ordre du roi ; *Mémoire sur le tic douloureux de la face*, 1785 ; *Recherches sur les différents degrés de compression dont la tête du fœtus est susceptible*, etc., 1787 ; *Rapport sur les exhumations du cimetière et de l'église des Saints-Innocents*, 1789. L'un des commissaires désignés par le gouvernement pour conduire ces fouilles, il s'en acquitta à la satisfaction générale. *Mémoire sur la substance du cerveau et sur la propriété qu'il paraît avoir de se conserver longtemps après toutes les autres parties, dans les corps qui se décomposent au sein de la terre*, 1790 ; *Discours prononcé à la séance de l'Ecole de médecine, pour l'ouverture des cours de l'an 8 (1800)*, et la distribution des prix de l'école pratique, etc.

* THOURET, fils du précédent, fut élu en juillet 1831, par l'arrondissement de Pont-l'Évêque (Calvados), à la chambre des députés, où il faisait partie de l'opposition. Il en donna notamment une preuve en signant la protestation du 6 janvier 1832,

contre la qualification de *sujets* appliquée aux Français, et mourut au mois de juillet de la même année. Thouret s'occupait depuis quinze années à recueillir les matériaux d'une Encyclopédie, disposée par ordre alphabétique, dans laquelle il avait donné pour chaque mot de la langue française tous les renseignements bibliographiques qui peuvent lui être appliqués. Cet ouvrage qui se compose de 50 vol. in-4, a été donné, après la mort de Thouret, à la bibliothèque de la ville de Paris.

THOYNARD (Nicolas), né à Orléans, en 1629, d'une des meilleures familles de cette ville, s'appliqua dès sa première jeunesse à l'étude des langues et de l'histoire, et en particulier à la connaissance des médailles, dans laquelle il fit de très-grands progrès. Les savants le consultèrent comme leur oracle, et il satisfaisait à leur question avec autant de plaisir que de sagacité. Le cardinal Noris tira de lui quelques lumières pour son ouvrage des *Epoques syro-macédoniennes*. Thoynard ne se distingua pas moins par la douceur de ses mœurs que par l'étendue de ses connaissances. Il mourut à Paris, en 1706, à 77 ans. Son principal ouvrage est une excellente *Concorde des quatre évangélistes*, Paris, 1707, in-fol. en grec et en latin, avec de savantes *Notes* sur la chronologie et sur l'histoire. (Voy. CLERC, Jean le.) Il fit encore imprimer des *notes* sur la version du nouveau Testament de Richard-Simon, un écrit sur la version du nouveau Testament du P. Bouhours, et sur celle de Mons. Thoynard était laïque.

THRASIMOND ou TRASAMOND, roi des Vandales, en Afrique, était arien, et un des plus ardents persécuteurs des catholiques. Il se déclara surtout contre les ecclésiastiques ; et, pour attirer les fidèles à sa croyance, il empêcha l'élection des évêques par des édits très-rigoureux. Ce prince obtint le sceptre en 496 et mourut en 523.

THRASYLE, célèbre astrologue, se trouva un jour sur le port de Rhodes avec Tibère qui avait été exilé dans cette île : il osa lui prédire qu'un vaisseau qui arrivait dans le moment lui apportait d'heureuses nouvelles. Il reçut effectivement des lettres d'Auguste et de Livie, qui le rappelaient à Rome. C'était une espèce d'horoscopiste, qui quelquefois devinait juste. Il vivait encore l'an 57 de J.-C.

THUCYDIDE, célèbre historien grec, fils d'Olorus, naquit à Athènes l'an 475 avant J.-C. Il comptait parmi ses ancêtres Miltiade. Après s'être formé dans les exercices militaires qui convenaient à un jeune homme de sa naissance, il eut de l'emploi dans les troupes, et fit quelques campagnes qui lui acquirent un nom. A l'âge de 47 ans, il fut chargé de conduire et d'établir à Thurinus une nouvelle colonie d'Athéniens. La guerre du Péloponèse s'étant allumée peu de temps après dans la Grèce, y excita de grands mouvements et de grands troubles. Thucydide avait été commandé pour aller au secours d'Amphipolis, place forte des Athéniens sur les frontières de la Thrace ; mais ayant été prévenu par Brasidas, général des Lacédémoniens, il fut condamné à l'exil. C'est alors qu'il composa son *Histoire de la guerre du Péloponèse*, entre les républiques d'Athènes et de Sparte. Il ne la conduisit

que jusqu'à la vingt-unième année inclusivement. Les six années qui restaient furent suppléées par Théopompe et Xénophon. Démosthènes faisait un si grand cas de cet ouvrage, qu'il le copia plusieurs fois. On prétend que Thucydide sentit naître ses talents pour l'histoire, en entendant lire à Athènes, pendant la fête des Panathénées, l'histoire d'Hérodote, dont il était contemporain. On a souvent comparé ces deux historiens. Hérodote, plus doux, plus clair et plus abondant; Thucydide, plus concis, plus serré, plus pressé d'arriver à son but. « Quand on va » d'Hérodote à Thucydide, dit un critique, il semble » qu'on quitte un parterre émaillé de fleurs ou un » bocage délicieux, pour entrer dans un champ » bien labouré, où partout l'agréable est sacrifié à » l'utile. Hérodote vivait au milieu du luxe et des » voluptés de la molle Ionie, dans une région favorisée du ciel; Thucydide habitait l'âpre territoire » de l'Attique, au milieu d'un peuple simple, » laborieux, économe; il était militaire, et ses » mauvais succès n'avaient pas égayé son caractère » naturellement sérieux et sombre: son style est » dur, austère, souvent obscur; dans quelques » endroits il était à peine intelligible pour Cicéron » lui-même, à qui la langue grecque était aussi » familière que la sienne. Qu'on juge de ce qu'il » doit être pour nous. » Quant à la vérité des faits, Thucydide, témoin oculaire, l'emporte infiniment sur Hérodote, qui adoptait les mémoires qu'on lui fournissait sans les examiner, et des contes absurdes qui ne méritaient pas même d'examen. Mais les faits rapportés par Thucydide sont d'un faible intérêt; le sujet qu'il a traité est triste et mesquin; c'est un tissu de petites opérations militaires; on a continuellement sous les yeux le spectacle des petites peuplades de la Grèce, qui font le dégât sur les terres les unes des autres, qui se pillent et s'égorgent comme des hordes sauvages, avec une férocité aveugle, pour de très-petits intérêts; et dans toutes ces querelles meurtrières, il n'y pas un exploit vraiment grand et mémorable. Elles ne peuvent être importantes pour un philosophe, que parce qu'elles ont amené la décadence et la servitude de la Grèce: les harangues, qui sont très-longues et très-fréquentes, forment la partie de cet ouvrage la plus curieuse et la plus intéressante aujourd'hui, parce qu'elle renferme toute la politique de ce temps-là. Thucydide mourut à Athènes, où il avait été rappelé, l'an 411 avant J.-C. De toutes les éditions de son *Histoire*, les meilleures sont celles d'Amsterdam, 1751, in-fol., en grec et en latin; celle d'Oxford, 1696, in-fol., de Glasgow, 1759, 8 vol. in-8, de Londres, 1829, 4 vol. in-8; d'Oxford, 1821, 4 vol. in-8, et de Leipsig, 1821-40, 11 vol. in-8. D'Ablancourt en a donné une traduction en français, peu estimée, en 3 vol. in-12. La trad. de Ch. Levesque, 1793, 4 vol. in-8, ou in-4, et en 1840, in-18, est bien supérieure à celle de D'Ablancourt, et quelques critiques la regardent encore comme la meilleure que nous ayons. Il y en a cependant deux autres plus récentes: l'une de Gail, 1807, 10 vol. in-4, et l'autre d'Ambr.-Firm. Didot, avec le texte grec, Paris, 1855, 4 vol. in-8.

THUILIERIES (Claude de MOULINET, abbé des),

né en 1667, à Sées dans la Normandie, d'une famille noble, alla achever à Paris ses humanités. A l'étude des mathématiques il joignit celle du grec et de l'hébreu; mais quelque temps après il renonça à ces divers genres de connaissances, pour ne plus s'occuper que de l'histoire de France, dont les recherches ont rempli le cours de sa vie. Il mourut à Paris, en 1728. Outre quantité de *Mémoires* sur différents sujets, et une *Histoire du diocèse de Sées* en manuscrit, on a de lui: *Dissertation sur la mouvance de Bretagne par rapport à la Normandie*, Paris, 1711, in-12, à laquelle est jointe une autre *Dissertation* touchant quelques points de l'histoire de Normandie. (Voy. LOBINEAU.) *Examen de la charge de connétable de la Normandie*; *Dissertation dans le Mercure de France* et dans le *Journal de Trévoux*; les *Articles* du diocèse de Sées, dans le *Dictionnaire universel de la France*, 1726, etc.

THUILLIER (Réné), minime français, mérita, par ses talents et sa probité, d'être mis plusieurs fois à la tête de sa province. Il est auteur du *Diarium patrum, fratrum et sororum ordinis minimorum provincie Franciæ*, Paris, 1709, 2 vol. in-4, écrit d'un style pur et même élégant, assez exact pour les dates; mais il y montre quelquefois un peu trop de crédulité. Il a aussi composé quelques autres ouvrages de droit canonique régulier, tels que de *Potestate correctoris* (c'est le titre qu'on donne au supérieur des minimes), et autres qui n'ont point franchi les limites du cloître, et dont l'énumération intéresserait fort peu les beaux esprits et les gens du monde.

THUILLIER (dom Vincent), né à Coucy, au diocèse de Laon, en 1685, entra dans la congrégation de Saint-Maur en 1705, et s'y distingua de bonne heure par ses talents. Après avoir professé longtemps la philosophie et la théologie dans l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, il en devint sous-prieur. Il occupait cet emploi lorsqu'il mourut en 1736. Dom Thuillier écrivait assez bien en latin et en français; il possédait les langues et l'histoire. A une imagination vive il joignait une vaste littérature. Ses principaux ouvrages sont: une édition des *Œuvres posthumes* de Mabillon et de Ruinart, 3 vol. in-4; *Histoire* de Polybe, traduite du grec en français, avec un *Commentaire sur l'art militaire*, par le chevalier de Folard, en 6 vol. in-4. Elle est aussi élégante que fidèle. *Histoire de la nouvelle édition de saint Augustin*, donnée par les bénédictins de la congrégation de Saint-Maur, 1736, in-4. On lui a reproché des inexactitudes. *Lettre d'un ancien professeur de théologie de la congrégation de Saint-Maur, qui a révoqué son appel de la constitution Unigenitus*; 5^e édit. augm., Paris, 1729, in-8. Dom Thuillier, d'abord opposé à cette bulle, devint un de ses plus zélés défenseurs; il se signala par plusieurs écrits en faveur de la soumission à l'Eglise, qui lui firent beaucoup d'ennemis dans sa congrégation. Les fanatiques du parti qu'il attaquait ont même voulu que sa mort ait été marquée par des signes funestes. Le fanatique auteur du *Dictionnaire critique* dit, « que se sentant » subitement pressé de quelque besoin, il se mit

» sur le siège, et expira avec un grand mouvement » d'entrailles. » On a dit la même chose d'Arius; mais l'un avait ravagé l'Eglise, et l'autre avait tâché de ramener les errants dans son sein.

* THUILLIER (Jean-Louis), botaniste, né à Paris, en 1769, de parents pauvres et obscurs, était jardinier. Sa perspicacité naturelle, réunie à des observations assidues, le mit à même de connaître toutes les plantes de France. Il vendait des *Herbiers* qui n'étaient pas sans utilité pour la science. Depuis plusieurs années, une blessure qu'il s'était faite à la jambe l'ayant forcé d'interrompre ses excursions, il était tombé dans un état voisin de l'indigence, lorsqu'il mourut, le 18 décembre 1822, à 53 ans. On a de lui : *Flore des environs de Paris*, 1790, in-4, 3^e édit., 1799, in-8. On croit que Richard, de l'institut, a participé à cet ouvrage.

THULDEN (Christian-Adolphe), né à Volksmarck, en Westphalie, enseigna la théologie à Cologne, et fut chanoine de Sainte-Marie. On a de lui une *Histoire de son temps*, 1652-1659, en latin, Cologne, 1659, in-8; *Historia universalis ab anno 1618 ad annum 1671*, ibid., 2 vol. in-12; *Historia ab anno 1632, in præsens usque in tempus, quâ decem Germania in S. R. imperio circuli, octoviri electores aliique principes cum singulorum religionibus amœnissime describuntur*, Cologne, 1656, 2 vol. in-8; *Tractatus historico-politici ab anno 1618*, ibid., 1679, 8 vol. in-12, et 5 vol. in-8. Il ne faut pas le confondre avec Théodore et Diodore VAN-TULDEN.

THUMNE (Théodore), professeur luthérien de théologie à Tübingen, s'est fait connaître par quelques ouvrages. Le plus recherché est le *Traité historique et théologique des Fêtes des juifs, des chrétiens et des païens*, in-4. Cet écrivain mourut en 1750.

* THUNBERG (Charles-Pierre), botaniste suédois, élève de Linné, vint en France en 1770, séjourna quelque temps à Paris, et se lia avec les savants les plus distingués. De retour dans sa patrie, Burmann, professeur de botanique à Amsterdam, le fit envoyer au Japon, pour en examiner les productions, dont la plupart étaient inconnues. Il partit en 1771 pour le cap de Bonne-Espérance, où il demeura trois ans, et se perfectionna dans la langue hollandaise; de là il se rendit au Japon, où les Européens ne peuvent stationner que dans un petit port, dans l'île de Désima, non loin de la ville de Nangazaki. Il gagna la confiance des interprètes japonais et du gouverneur; il les traita dans leurs maladies, et il lui fut permis de faire quelques excursions dans les montagnes voisines, sur lesquelles il recueillit un grand nombre de plantes rares. En 1776, il se rendit à Ceylan, et y fit l'acquisition de plantes nouvelles. Thunberg revint en Europe en 1778, obtint la chaire de botanique à l'université d'Upsal, et mourut vers 1798. Il a laissé : *Flora japonica*, Leipsig, 1784, in-8, avec 59 pl. Il y décrit près de 300 espèces nouvelles, dont une partie l'a obligé d'établir plus de vingt genres nouveaux. *Voyage au Japon par le cap de Bonne-Espérance*, trad. en franç. par Langles, et revu par Lamarck, Paris, 1796, 2 vol. in-4, ou 4 vol. in-8; *Novæ insectorum species*, Upsal, 1782-91, in-4, fig.;

Dissertatio sistens insecta suæcica, ibid., 1784-94, in-4, fig.

THUROCZ. Voy. TUROCZI.

* THUROT (Jean-François), helléniste, né en 1768, à Issoudun, fit d'excellentes études et s'abandonna ensuite à son goût pour les langues anciennes et les sciences. Ses talents le firent remarquer (voy. SAINT-MARTIN) (Jean-Ant.), et il obtint, en 1811, la chaire de professeur adjoint de philosophie, à l'académie de Paris. puis en 1824, fut nommé professeur de langue et de philosophie grecque au collège royal de France, et admis à l'académie des inscriptions. Thurot mourut le 17 juillet 1852, à 64 ans. On a de lui : *Hermès, ou Recherches philosophiques sur la grammaire universelle*, trad. de l'angl. de J. Harris, Paris, 1796, in-8; *La vie de Laurent de Médicis*, trad. de l'angl. de W. de Roscoë, Paris, 1800, 2 vol. in-8; l'*Apologie de Socrate*, d'après Platon et Xénophon, avec la trad. et un commentaire franç., Paris, 1806, in-8; *Phéni-ciennes*, trag. d'Euripide, avec les scolies grecques et un commentaire franç., Paris, 1813, in-8; *la Morale et la politique d'Aristote*, avec des remarques, Paris, 1825-24, 2 vol. in-8; la traduction du *Manuel d'Epictète* et du *Tableau de Cébès*, et celle de la *Harangue de l'orateur Lycurque contre Léocrate*, que Coray a réunies aux éditions grecques qu'il a données de ces auteurs en 1826; *Œuvres posthumes* contenant ses leçons de grammaire et de logique et une vie de Reid, 1857, in-8. (Voy. LOCKE.)

THYESTE, fils de Pélops et d'Hippodamie, et frère d'Atrée, fut incestueux avec sa belle-sœur Etrope, femme d'Atrée, qui, pour s'en venger, mit en pièces l'enfant qui était né de ce crime, et en servit le sang à boire à Thyeste. Le soleil ne parut pas ce jour-là sur l'horizon, pour ne point éclairer une action aussi détestable. Cette histoire, ou fable, a été la matière de plus d'un drame, notamment de la tragédie d'Atrée, par Crébillon; cependant l'action principale n'est pas représentable.

THYRÉE (Hermann), jésuite allemand, né en 1552 à Nuys, dans l'archevêché de Cologne, vint faire ses études à Rome dans le collège Germanique, et conçut le désir d'entrer dans la compagnie de Jésus. Il y fut admis, par saint Ignace lui-même, le 16 mai 1556. Deux ans après, il partit pour Ingolstadt, où il enseigna la théologie pendant quelques années, après quoi, appelé à divers emplois, il fut successivement recteur du collège de Trèves, de celui de Mayence, et enfin provincial de la province Rhénane. Frappé d'apoplexie à Mayence, il y mourut presque sexagénaire, le 26 octobre 1591. A une rare capacité il réunissait une grande simplicité de mœurs et toutes les vertus d'un religieux exemplaire. Il est auteur de divers ouvrages, tant latins qu'allemands. Les principaux sont : un traité *De confessione augustana*, Dillingen, 1567, in-4 et in-fol.; *Sex millia dubiorum et duo millia irregularitatum quibus Lutherani prædicantes implicati tenerentur*. Ce dernier ouvrage est resté inédit.

THYRÉE (Pierre), frère puiné du précédent, jésuite comme lui, et né en 1546, dans la même

ville, se distingua en qualité de professeur et de prédicateur. Il remplit avec autant de succès que de zèle ces deux emplois pendant 27 ans consécutifs à Trèves, Mayence et Wurtzbourg. Il mourut dans cette dernière ville, le 5 décembre 1601, à 55 ans. Ses nombreuses occupations, et son assiduité au confessionnal, ne l'avaient pas empêché de composer beaucoup d'ouvrages. Alegambe en compte vingt-deux, parmi lesquels nous citerons comme les principaux : *Loca infesta, hoc est, de infestis ob molestantes dæmoniorum et defunctorum hominum spiritus locis, liber unus. Accessit libellus de terribulamentis nocturnis quæ hominum mortem solent portendere*, Cologne, 1598, in-4; Lyon, 1599, in-8; *De obsessis à spiritibus dæmoniorum hominibus liber unus*, deux éditions; *De apparitionibus spirituum, ubi de apparitionibus Dei et Christi, angelorum, dæmonum et animarum humanarum agitur*, etc., Cologne, 1600-05, 2 vol. in-4. Dom Calmet y a puisé pour composer ses *Dissertations sur les apparitions des anges, des démons, des esprits*, etc. (voy. CALMET); Lenglet Dufresnoy en a aussi profité. *Disputationes theologicæ variæ de apparitionibus spirituum*, 1582; *De festo corporis Christi et Deo in sacramento Eucharistiæ adorando*, Mayence, 1585; *De potestate ecclesiastica*, ibid., 1586; *De sanctorum invocatione*, Wurtzbourg, 1596; *Apodixis præsumptæ necessitatis utriusque speciei in sacramentali communione*, ibid., 1597, et plusieurs autres traités.

THYSIUS (Antoine), né vers 1605, à Harderwyck (1), fut professeur en poésie et en éloquence à Leyde, et bibliothécaire de l'université de cette ville : il mourut en 1665. Il s'attacha avec succès à expliquer les anciens auteurs, et donna de bonnes éditions, dites des *Variorum* : de *Velleius-Paterculus*, Leyde, 1668 ou 1677, in-8; de *Salluste*, Leyde, 1663, in-8; de *Valère-Maxime*, Leyde, in-8; *Seneca tragœdiæ*, 1659, in-8; *L. Cæli Lactantii opera*, 1632, in-8; *Historia navalis*. C'est une histoire de tous les combats qu'il y a eu sur mer entre les Hollandais et les Espagnols, 1637, in-4. *Compendium Historiæ Bataviæ*, 1643, in-16; *Exercitationes miscellaneæ*, 1659, in-12. Ce sont des dissertations sur des sujets d'Écriture sainte et de mythologie. *Guilielmi Postelli de Republica seu magistratibus Atheniensem*, Leyde, 1643, in-16. Thysius y a ajouté deux pièces : la première représente le gouvernement d'Athènes depuis la naissance de cette république jusqu'à sa fin ; la seconde est un recueil de différentes lois attiques recueillies de divers passages des anciens, et mises en parallèle avec les lois romaines qui ont le même objet. Ces deux pièces ont reparu dans les *Antiquités grecques* de Gronovius, tome 5. Une *Édition de l'Histoire d'Angleterre*, de Polydore Virgile ; d'*Aulu-Gelle*, Leyde, 1661, 2 vol. in-8. Il fut aidé dans ce dernier travail par Oisellius. Frédéric et Jacques Gronovius en donnèrent une nouvelle édition, 1706, in-4, dans laquelle ils insérèrent les notes et les commentaires rassemblés dans celle de Thysius.

TIBALDEI (Antoine), natif de Ferrare, poète italien et latin, mort en 1557, à 80 ans, cultiva d'a-

bord la poésie italienne ; mais Bembo et Sadolet ses rivaux l'ayant éclipsé, il se livra à des muses étrangères, et obtint les suffrages du public. Ses *Poésies latines* parurent à Modène, 1500, in-4 ; les italiennes avaient été imprimées, ibid., 1498, in-4.

TIBALDI. V. PELLEGRINI.

TIBÈRE (Claudius-Nero), empereur romain, naquit à Rome le 16 novembre de l'an 34 avant J.-C., et descendait en ligne directe d'Appius Claudius, censeur à Rome. Son père était Tibère-Néron, et sa mère la fameuse Livie, qu'Auguste épousa lorsqu'elle était enceinte de Drusus. Ce fut par les intrigues de cette femme artificieuse qu'Auguste l'adopta. Ce prince crut se l'attacher en l'obligeant de répudier Vipsania pour épouser Julie, sa fille, veuve d'Agrippa ; mais ce lien fut très-faible. Tibère avait des talents pour la guerre ; Auguste se servit de lui avec avantage. Il l'envoya dans la Pannonie, dans la Dalmatie et dans la Germanie, qui menaçaient de se révolter, et qu'il réduisit. Après la mort d'Auguste, qui l'avait nommé son successeur à l'empire, Tibère prit en main les rênes de l'état ; mais ce rusé politique n'accepta le souverain pouvoir qu'après s'être beaucoup fait solliciter. Ce fut l'an 14 de Jésus-Christ. On se repentit bientôt de le lui avoir accordé. Son caractère vindicatif et cruel se développa dès qu'il eut la puissance en main. Auguste avait fait des legs au peuple, que Tibère ne se pressait point d'acquitter. Un particulier voyant passer un convoi sur la place publique, s'approcha du lit du mort et lui dit : « Souvenez-vous, quand vous serez aux Champs-Élysées, de dire à Auguste que nous n'avons encore rien touché des legs qu'il nous a faits. » Tibère, informé de cette raillerie, fait tuer le railleur, en lui adressant ces paroles : *Va lui apprendre toi-même qu'ils sont acquittés*. Il donna de nouvelles preuves de sa cruauté à l'égard d'Archélaüs, roi de Cappadoce. Ce prince ne lui avait rendu aucun devoir pendant qu'il était en exil à Rhodes, sous le règne d'Auguste. Tibère l'invita de venir à Rome, et employa les plus flatteuses promesses pour l'y attirer. À peine ce prince est-il arrivé, qu'on lui intente deux frivoles accusations, et qu'on le jette dans une obscure prison, où il meurt accablé de chagrin et de misère. Ces barbaries ne furent que le prélude de plus grands forfaits. Il fit mourir Julie sa femme, Germanicus, Agrippa, Drusus son fils, Néron. Ses parents, ses amis, ses favoris, furent les victimes de sa jalouse méfiance. (Voy. SEJAN.) Tibère eut honte à la fin de rester à Rome, où tout lui retraçait ses crimes, où chaque famille lui reprochait la mort de son chef, où chaque ordre pleurait le meurtre de ses plus illustres membres. Il se retira dans l'île de Caprée, l'an 27, et s'y livra avec plus infâmes débauches. Il avait une troupe de jeunes garçons qu'il faisait servir à ses honteux plaisirs. Il inventa même des espèces nouvelles de luxure, et des noms pour les exprimer, tandis que d'infâmes domestiques étaient chargés du soin de lui chercher de tous côtés des objets nouveaux, et d'enlever les enfants jusque dans les bras de leurs pères. Pendant le cours d'une vie si infâme, il ne pensa ni aux armées, ni aux provinces, ni aux ra-

(1) Meursius le dit natif d'Anvers, dans *Athenæ Batavæ*, page 332, édit. 1625.

vages que les ennemis pouvaient faire sur les frontières. Il laissa les Daces et les Sarmates s'emparer de la Moésie, et les Germains désoler les Gaules. Il se vit impunément insulter par Artaban, roi des Parthes, qui, après avoir fait des incursions dans l'Arménie, lui reprocha par des lettres injurieuses ses parricides, ses meurtres et sa lâche oisiveté, en l'exhortant à expier par une mort volontaire la haine de ses sujets. La 25^e année de son règne, il nomma pour son successeur à l'empire Caius Caligula. Il fut déterminé à ce choix par les vices qu'il avait remarqués en lui, et qu'il jugeait capables de faire oublier les siens. Il avait coutume de dire « qu'il élevait en la personne de ce jeune prince » un serpent pour le peuple romain, et un phaéton » pour le reste du monde. » Assertion dont l'événement ne vérifia que la première partie. Ce prince détestable mourut à Misène, dans la Campanie, le 16 mars, l'an 57 de Jésus-Christ, à 71 ans, après en avoir régné 25. On accusa Caligula de l'avoir étouffé. Tibère avait du génie; Suétone dit qu'il parlait bien le grec et le latin, et qu'il avait fait des vers lyriques sur la mort de Lucius César, petit-fils d'Auguste. L'on a toujours remarqué que les princes, dont le cœur était dépravé et l'esprit égaré, devenaient plus dangereux et plus cruels par la culture des lettres. Cependant, avant que la satieté et le caprice du pouvoir l'eussent tout-à-fait gâté, il souffrait la contradiction, et on cite de lui plus d'un trait de modération et de justice. Mais quel est le tyran qui n'ait laissé échapper quelque trait louable ? (V. ANDRONIC.) Quoique cruel à Rome, il ménagea cependant quelquefois ses autres sujets : comme si la Providence avait voulu appesantir particulièrement et exclusivement sur les Romains, devenus un peuple abominable, le poids d'un despotisme atroce et sanguinaire. (Voy. CALIGULA.) Il répondit aux gouverneurs des provinces, qui lui écrivirent qu'il fallait les surcharger d'impositions : *Qu'un bon maître devait tondre et non pas écorcher son troupeau.* C'est à ce prince que Pilate écrivit tout ce qui s'était passé à l'égard de Jésus-Christ. Tibère, persuadé de sa divinité, proposa au sénat de le recevoir au nombre des dieux ; mais le sénat le refusa, et Dieu ne permit pas que son Fils fût confondu avec les fantômes dont les hommes s'étaient fait des dieux. L'empereur demeura ferme dans son opinion, et menaça de mort, au rapport de saint Chrysostome (*Hom. 27, in II. Cor.*), ceux qui accusaient les sectateurs de Jésus-Christ. Nouvelle preuve de ce que dit milord Jenyns dans son judicieux et profond *Examen du christianisme*, « que les hommes débauchés et grossièrement corrompus sont moins éloignés du royaume de Dieu » que les philosophes superbes et ergoteurs. » (Voy. MARC-AURELE.) Tibère avait écrit sur sa vie des *Mémoires* fort abrégés, pleins d'hypocrisie comme ses discours. C'était la lecture favorite de Domitien. On connaît la tragédie de *Tibère*, par Marie-Joseph Chénier.

TIBÈRE-ABSIMARE. (Voy. ABSIMARE, I, 26.)

TIBÈRE-CONSTANTIN, empereur d'Orient, naquit dans la Thrace, où il fut d'abord maître d'écriture. S'étant fait soldat, il se distingua par son

esprit et par sa valeur, et s'éleva par son mérite aux premières charges de l'empire. Justin le Jeune, dont il était capitaine des gardes, le choisit pour son collègue, et le créa César en 574. Il donna par ses qualités extérieures de l'éclat au trône et aux ornements impériaux. Sa taille était majestueuse, et son visage régulier. Devenu seul maître de l'empire, par la mort de Justin en 578, il défit, par ses généraux, Hormisdas, fils de Chosroès. L'impératrice Sophie, veuve du dernier empereur, n'ayant pas pu partager le lit et le trône du nouveau, forma une conjuration contre lui. Tibère en fut instruit, et pour toute punition, il priva les complices de leurs biens et de leurs dignités. Ce prince mourut en 582. Les pleurs que les peuples versèrent sur son tombeau sont des trophées plus glorieux à sa mémoire que l'éloquence des plus habiles écrivains. L'empereur Maurice, son gendre, lui succéda.

TIBÈRE, fameux imposteur, prit ce nom en 726, et voulut faire croire qu'il était de la famille des empereurs, pour pouvoir monter sur le trône. Il avait déjà séduit quelques peuples de la Toscane, qui l'avaient proclamé Auguste, lorsque l'exarque de Ravenne assiégea ce fourbe dans un château où il s'était retiré, et lui fit trancher la tête, qu'il envoya à Léon l'Isaurien.

TIBERGE (Louis), abbé d'Andres, directeur du séminaire des missions étrangères à Paris, où il mourut en 1750, se signala avec Brisacier, supérieur du même établissement, lors des différends sur l'affaire de la Chine, entre les jésuites et quelques autres missionnaires. On a de lui : une *Retraite spirituelle*, 2 vol. in-12 ; une *Retraite pour les ecclésiastiques*, 2 vol. in-12 ; *Retraite et méditation à l'usage des religieuses et des personnes qui vivent en communauté*, in-12. Ces ouvrages, écrits avec une simplicité noble, sont lus dans plusieurs séminaires.

TIBULLE (Albius-Tibullus) naquit à Rome l'an 45 avant J.-C. Horace, Ovide, Macer, furent liés avec lui. Il suivit Messala Corvinus dans la guerre de l'île de Coreyre ; mais il quitta bientôt le métier des armes, et retourna à Rome pour y vivre dans la mollesse et dans les plaisirs. Sa mort arriva peu de temps après celle de Virgile, l'an 17 av. J.-C. (1). Les grands biens de sa famille lui furent enlevés par les soldats d'Auguste, et ne lui furent point restitués, parce qu'il négligea de faire sa cour à cet empereur, qui voulait être encensé. Son premier ouvrage fut l'éloge de son généreux protecteur Messala : il consacra ensuite sa lyre aux amours. Il eut pour première inclination une affranchie ; Horace devint son rival : ce qui donna lieu à une dispute assez humiliante entre ces deux hommes célèbres. Tibulle a composé quatre livres d'*Élégies*, aussi estimées par l'élégance et la pureté du style, que condamnables par les peintures et les expressions

(1) L'épigramme suivante, composée par Domitius Marsus, contemporain de ces deux poètes, prouve en effet que Tibulle survécut peu de temps à l'auteur de l'*Énéide* :

Te quoque Virgilio comitem non aequa, Tibulle.
Mors juvenem campos misit ad Elysios,
Ne foret aut elegis molles qui lleret amores.
Aut caueret forti regia bella pede,

voluptueuses. On y trouve cependant des hommages non suspects rendus à la vertu, même à celle que le poète a moins respectée, la pureté du cœur; comme l'on voit dans ces vers de la première *élégie* du second livre, où il exprime l'incompatibilité des fonctions saintes avec les plaisirs sensuels :

Vos quoque abesse procul jubeo : discedite ab aris
 Quois tulit hesterni gaudia nocte Venus.
 Casta placent Superis : pura cum mente venite,
 Et puris manibus sumite fontis aquam.

Passage qui suffirait pour justifier par l'aveu des païens le célibat ecclésiastique (1). Ovide, son ami, a fait sur sa mort une belle *Élégie*. Les *Œuvres* de Tibulle se trouvent ordinairement réunies avec celles des autres poètes licencieux. Parmi ses quatre livres d'élégies, les savants s'accordent assez généralement à révoquer en doute l'authenticité du dernier. L'abbé de Marolles a traduit Tibulle, 1618; mais sa version est très-faible. L'abbé de Lonchamps en a donné une meilleure, 1777, in-8. Il en parut une autre par de Pezai, 1771, 2 vol. in-8 et in-12, avec Catulle et Gallus. Guys en a publié une en 1785, dans le 7^e vol. de son *Voyage littéraire de la Grèce*; mais il a sagement supprimé ce qui ne pouvait être offert à des regards chastes, et déguisé avec art ce qui tenait d'une manière trop révoltante aux désordres du siècle où ce poète écrivait. Nous avons encore d'autres traductions françaises de Tibulle : du marquis de Pastoret, 1785, de Mirabeau et de Lachabeaussière, 1796. Enfin, plusieurs auteurs en ont donné des traductions en vers : Mollevaut, 1806, 1821, in-18; Carondelet-Potelles, 1807, in-8, et Baderon-St.-Geniez, 1814, in-8.

TICHO-BRAHÉ, TYGE ou TYCHO-BRAHÉ, fils d'Otthon Brahé, seigneur de Knud-Sturp en Danemark, d'une illustre maison originaire de Suède, naquit le 15 décembre 1546. Une inclination extraordinaire pour les mathématiques, qui parut en lui dès l'enfance, annonça ce qu'il serait. A 14 ans, ayant vu une éclipse de soleil arriver au même moment que les astronomes l'avaient prédite, il regarda aussitôt l'astronomie comme une science divine, et s'y consacra tout entier. On l'envoya à Leipzig pour y étudier en droit; mais il employa, à l'insu de ses maîtres, une partie de son temps à faire des observations astronomiques. De retour en Danemark, il se maria à une paysanne de Knud-Sturp. Cette mésalliance lui attira l'indignation de sa famille, avec laquelle néanmoins le roi de Danemark le réconcilia. Après divers voyages en Italie et en Allemagne, où l'empereur et plusieurs autres princes voulurent l'arrêter par des emplois considérables, il obtint de Frédéric II, roi de Danemark, l'île de Hveen, avec une grosse pension. Il y bâtit à grands frais le château d'Uraniborg, c'est-à-dire palais d'Uranie, et la tour merveilleuse de Stellerborg; il y passa plus de 20 ans à faire des observations et à fabriquer les instruments qui lui étaient nécessaires, en particulier un globe céleste de six pieds de diamètre, le plus

grand et le plus beau qui fût alors. Christiern IV, roi de Danemark, et Jacques VI, roi d'Ecosse, l'honorèrent de leurs visites. C'est dans cette retraite qu'il inventa le système qui porte son nom, où les cieux cristallins, les épicycles, et autres inconvénients de celui de Ptolémée, sont retranchés. Les trois planètes supérieures ont le soleil pour centre; et, s'écartant de leur orbite pour le suivre, en quelque sorte, par une espèce d'attraction, dans sa course annuelle autour de la terre, elles produisent le phénomène des rétrogradations. Ce système est rejeté aujourd'hui par les philosophes, parce que celui de Copernic paraît plus simple et d'une ordonnance plus naturelle, quoiqu'il ne soit pas démontré, comme on le dit communément (*voy. COPERNIC*); il faut même convenir que la grande objection que faisait Ticho contre le mouvement de la terre; savoir, l'exotique et révoltante grandeur des étoiles fixes, devenues égales ou même beaucoup supérieures à l'orbite annuel de la terre, subsiste toujours; de manière que l'extrême vitesse des globes célestes, regardée comme le tombeau du système de Ticho, est tout au moins compensée par l'absurdité de leur masse dans celui de Copernic. Autrefois les coperniciens convenaient franchement de cette vérité. Ticho cite particulièrement l'aveu du célèbre Rothmann (*Lett. Astron.*, tom. 1, page 192) : *Memini inter alia mihi dixisse, si Copernicea hypothesis in rei veritate constaret, necessarium fore, ut pleræque affixæ stellæ totum annuum orbem, seu spheram solis sua vera quantitate superarent, antequam tam inexhausta distantia, qualem illis necessario Copernici attribuit ratiocinatio, visibilem iis concederet qualitatem*. Comme cet argument est fondé sur le défaut de parallaxe, combiné avec le diamètre apparent des étoiles, ceux qui ont voulu s'en débarrasser ont d'abord soutenu la parallaxe; l'erreur étant reconnue, ils se sont jetés sur le diamètre, qu'ils ont diminué tant qu'ils ont pu. Voyant que les anciennes mesures ne s'accordaient pas avec leurs arrangements, ils ont eu soin d'en rabattre les uns plus, les autres moins. Gassendi veut qu'on s'en tienne à 10'', Hortensius à 8'', Galilée à 5''. Képler, après s'être déclaré pour 4'', à l'égard de Sirius, et pour 5'', quant aux autres étoiles de la première grandeur, s'est ravisé, et s'est tenu, pendant quelque temps, à 6'', enfin à zéro. Casini opine fortement pour 3''; de Lalande reconnaît seulement une fraction de seconde (*Abr. d'Astr.*, n. 768); il assure que c'est la découverte des lunettes qui a réduit le diamètre des étoiles à une si petite mesure (n. 404), et avertit cependant (n. 769) que dans les lunettes il y a 5 à 6''..... A quoi s'en tenir, après tout cela? Cependant, en acquiesçant aux calculs les plus modernes qui ont le plus diminué ce diamètre, l'argument subsiste toujours pour quiconque n'est point préoccupé d'idées contraires. M. de Lalande, en disant que le diamètre des étoiles n'a pas une seconde (*Astron.* n. 2228, *Abr. Astron.*, n. 768), n'ose pas dire qu'il se réduit à zéro, parce qu'il résulte de ses principes qu'il a au moins $\frac{1}{16}$ '' . Cependant il déclare absolument nulle la parallaxe annuelle (*Astron.*, n. 2221); et en même temps il assure que quand

(1) Virgile place les prêtres chastes et continents parmi les héros reçus pour leurs vertus dans les Champs-Élysées :

Quique sacerdotis casti, dum vita manebat.

ÆNEID, VI, 656.

même la parallaxe serait égale au diamètre, l'étoile serait plus grande que le rayon de l'orbe annuel (n. 2229). Voilà une adhésion bien claire et peu suspecte à la déclaration de Rothmann. Quelques-uns ont cru éviter cette difficulté en faisant faire au soleil et à tout le système solaire autant de chemin, en sens contraire, que la terre en fait dans sa course annuelle. Mais un tel moyen d'éviter la parallaxe est bien peu assorti à la simplicité et à l'uniformité tant vantées du système de Copernic ; il passe en complication et en échafaudage toute la surcharge reprochée à la pénible hypothèse de Ptolémée..... Quoi qu'il en soit des divers systèmes qui tendent à nous présenter l'arrangement du monde, un auteur moderne a su les réunir en quelque sorte par une réflexion bien sage : « Quel astronome, en portant » ses regards sur l'immensité des cieux, peut y voir » et y observer ce triple mouvement, qui y pro- » digne peut-être la puissance aux dépens de l'é- » nomie, s'il existe réellement dans le soleil et » dans les étoiles ; qui y assortit si merveilleuse- » ment et la puissance et la sagesse, s'il n'existe en » réalité que dans le globe terrestre, sans y décou- » vrir et sans y sentir l'existence d'un Dieu, l'exis- » tence d'une puissance et d'une intelligence infi- » nie, par qui ait été formé, et par qui soit perpé- » tué un aussi inconcevable enchaînement de phé- » nomènes, un aussi admirable ordre de choses ? » Ticho s'est surtout immortalisé par son zèle pour le progrès de l'astronomie, qui lui fit dépenser plus de cent mille écus. Il détermina la distance des étoiles à l'équateur, et la situation des astres. Il en observa ainsi 777, dont il forma un catalogue. Il soumit au calcul les réfractions astronomiques, et forma des tables de réfractions pour différentes hauteurs. Mais une obligation essentielle que nous lui avons, est d'avoir découvert trois mouvements dans la lune, qui servent à expliquer sa marche. Il a fait encore quelques découvertes sur les comètes. Ce savant astronome fut aussi un habile chimiste : il fit de si rares découvertes, qu'il guérit un grand nombre de maladies qui passaient pour incurables. Les ennemis que son caractère un peu satirique lui avait faits l'ayant desservi auprès de Christiern, il fut privé de ses pensions. Il quitta alors son pays pour aller en Hollande ; mais, sur les vives instances de l'empereur Rodolphe II, il se retira à Prague. Ce prince le dédommagea de toutes ses pertes et le combla de bienfaits. Ticho mourut en 1601, à 55 ans. Sa taille était médiocre ; mais sa figure était agréable. Il avait perdu le nez dans une querelle ; mais il répara cette perte en se faisant un nez d'une matière mêlée d'or, d'argent et de cire, si artistement appliquée, qu'à peine s'en apercevait-on : secret qui paraît s'être perdu avec lui, puisque des personnes très-intéressées à l'employer n'ont pu réussir depuis. Il avait le caractère bienfaisant, et guérit plusieurs malades sans exiger aucune rétribution. Le feu de son imagination lui donnait du goût pour la poésie ; il faisait des vers, mais sans s'assujettir aux règles. Attaché opiniâtrément à ses sentiments, il souffrait avec peine la contradiction. Il avait de ces sortes de travers qu'on a remarqués dans presque

tous les astronomes célèbres, et une certaine faiblesse de jugement, que Pascal, Scaliger et des Fontaines ont cru être l'effet de l'étude trop assidue des mathématiques. La rencontre d'une vieille femme ou d'un lièvre lui paraissait un mauvais présage ; il consultait comme un oracle un fou qu'il nourrissait, etc. (*Voy. Wolff Christian.*) Ses principaux ouvrages sont : *Astronomiæ instauratæ mechanica*, 1598, in-fol. ; *De Mundi ætherei recentioribus phenomenis Progymnasmatæ* (lib. II.), Uranienborg, 1587 et 89, 2 vol. in-4 ; *Epistolarum astronomicarum liber*, 1596, in-4. Jessenius a donné sa *Vie*, Hambourg, 1601, in 4, et Gassendi, la Haye, 1654, in-4. — Sophie BRAHÉ, sa sœur, excellait dans la poésie, et on a d'elle une *Épître* en vers latins.

TICHONIUS, écrivain donatiste sous l'empire de Théodose le Grand, avait beaucoup d'esprit et d'érudition. Nous avons de lui le *Traité des règles pour expliquer l'Écriture sainte*; saint Augustin en a fait l'abrégé dans son livre 5^e de la *Doctrine chrétienne*. On le trouve dans la *Bibliothèque des Pères*. Tichonius est reconnu aujourd'hui pour le véritable auteur du *Commentaire sur saint Paul*, que l'on avait attribué à saint Ambroise. *Voy. Hist. litt. de France*, tom. 12, Avertissement, page 7.

* TIEDEMANN (Dietrich ou Thierry), professeur allemand, né en 1745 à Bremer - Værde, dans le duché de Brême, se consacra d'abord à la lecture de l'histoire et des livres mystiques ; crut ensuite pouvoir occuper avec honneur la chaire sacrée, et étudia en conséquence la théologie, qu'il abandonna bientôt pour la jurisprudence. Il n'y réussit pas mieux, et à 21 ans, il se décida à suivre sa véritable inclination pour les belles lettres et la philosophie. Cette dernière science devint le principal objet de son application, et il en étudia les différents systèmes et leur histoire. Il parut pencher pour le matérialisme, embrassa les idées de Teten, et s'occupa de psychologie et de philosophie morale. Très-dogmatique dans le commencement, il se rapprocha ensuite du scepticisme, et dans sa vieillesse suivit cette douce philosophie dont la morale est la base, et qui nourrit en même temps l'esprit et le cœur. Il avait été nommé professeur de philosophie à l'université de Marbourg, où il mourut en 1805, à 58 ans. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages ; nous citerons les suivants : *Quæ fuerit artium magicarum origo ; quomodo ille ab Asiæ populis ad Græcos atque Romanos, et ab his ad cæteras gentes sunt propagatæ, quibusque rationibus adducti fuerint ii, qui ad nostra usque tempora easdem vel defenderint vel oppugnaverint*, Marbourg, 1787, in-4 ; *Lialogorum Platonis argumenta exposita et illustrata*, Deux-Ponts, 1786, in-8. Cet ouvrage fut composé pour l'édition de Platon, imprimée à Deux-Ponts ; *Recherches sur l'origine des langues*, Riga, 1772, in-8, livre excellent, qui prouve combien l'auteur était versé dans les langues anciennes et modernes ; *Système de la philosophie stoïcienne*, Leipsig, 1776, 5 vol. in-8 ; *Recherches sur l'homme*, ibid., 1778, 5 vol. in-8 ; *Esprit de la philosophie spéculative depuis Thalès jusqu'à Berkeley*, Marbourg, 1787-1797, 6 vol. in-8 ;

Manuel de Psychologie, publié avec la *Biographie* de l'auteur, Leipsig, 1804, in-8; une *traduction* du *Voyage de Denon dans la Haute et Basse-Egypte*, enrichie de notes importantes, etc.

TIEFFENTHALER. Voy. THIEFFENTHALER.

* TIERNEY (George), né à Gibraltar en 1761, après avoir étudié la jurisprudence, entra dans la carrière parlementaire. Nommé député, en 1796, par le bourg de Sottwark, il s'assit sur les bancs de l'opposition, et se prononça en faveur de la révolution française. Il était très-versé dans les questions financières et dans les affaires de l'Inde. En 1798, à la suite d'une vive discussion avec Pitt, il se battit en duel avec ce ministre. Tierney combattit avec force, en 1799, le système de coalition de l'Angleterre avec les puissances hostiles à la France, et fit une motion pour la paix. En 1800, au sujet de l'expédition de Hollande, il avait reproché aux ministres de ne faire la guerre à la nation française que pour le rétablissement de la maison de Bourbon qui, disait-il, avait toujours été l'ennemie de l'Angleterre. En 1802, un changement de ministère lui procura des emplois lucratifs qui firent fléchir un peu son esprit d'opposition. Sous Pitt, sous Fox et sous lord Grenville, il fut secrétaire en chef du gouvernement d'Irlande, puis chef du corps de contrôle pour les affaires de l'Inde. Ses anciens mandataires de Sottwark lui préférèrent un autre candidat; mais il fut nommé au parlement par un bourg qui dépendait du gouvernement. Il se rapprocha encore de l'opposition en 1807, blâma la traite des nègres, l'attaque de Copenhague, l'expédition anglaise en Espagne, en 1809, la publicité donnée aux affaires de la princesse de Galles, la conduite des ministres au sujet de la guerre des Etats-Unis, etc., malgré son grand talent, par suite de la versatilité de sa conduite et de l'indécision de son caractère, il était tombé dans un discrédit complet, lorsqu'il mourut en 1850, à 69 ans. Voici comment il a été jugé par un homme de mérite : « Moins brillant que » Fox, il était plus fécond en arguments : comme » Burk ou Windham, il ne plongeait pas dans les » profondeurs du savoir, ou dans les raffinements » de la métaphysique; il n'avait pas les prompts » réparties de Shéridan; mais ses saillies plus apures » et plus véhémentes saisissaient plus fortement » l'auditoire. Peu versé dans la pratique des affaires, il lui arrivait souvent de se laisser reporter » sur un terrain qu'il ne connaissait pas à fond, » comme en matière de finance ou d'économie : » c'était là que Pitt reprenait tous ses avantages, » et le battait à outrance. » (*Revue encyclopédique*, 1850, tome 2, page 263.) Tierney a publié : *Lettre à Henri Dundas, sur la situation de la Compagnie des Indes-Orientales*, 1791, in-8, anonyme. C'est une critique que Georges Adanson essaya de réfuter. Une seconde *Lettre sur l'état des affaires de la Compagnie des Indes*; deux *Lettres* sur une pétition de Colchester, 1791, in-4; *Situation réelle de la Compagnie des Indes-Orientales, relativement à ses droits et à ses privilèges*, 1797, in-8.

TIFFERNAS (GREGOIRE), né vers 1415, à Citta di Castello, l'ancien *Tiphernum*, dans l'état de l'E-

glise, se rendit très-habile dans la connaissance du grec, et professa cette langue avec succès à Paris et à Venise. Il mourut dans cette dernière ville, vers 1466, empoisonné, dit-on, par des envieux de sa gloire. On a de lui : des *Poésies latines*, à la suite d'Ausone, etc., Venise, 1472, in-fol., et séparément, in-4. On trouve quelques-unes des pièces de Tiffernas dans les *Delicie Patrum italicorum*. Joly est le premier qui ait donné des détails satisfaisants sur cet écrivain, dans ses *Remarques sur le Dict.* de Bayle.

TIGRANE, ou DIKRAN, roi d'Arménie, ajouta la Syrie à son empire. Les Syriens, lassés des diverses révolutions qui désolaient leur pays, s'étaient donné à lui l'an 85 avant J.-C. Il soutint la guerre contre les Romains, en faveur de Mithridate, son gendre; mais il fut vaincu plusieurs fois par Lucullus et par Pompée. Le second de ses fils, nommé aussi TIGRANE, se révolta contre lui; et ayant été vaincu, se réfugia chez Phraates, roi des Parthes, dont il avait épousé la fille. Ce jeune prince, avec le secours de son beau-père, porta de nouveau les armes contre son père; mais, craignant les suites de sa révolte, il se mit sous la protection des Romains. Tigrane le père suivit son exemple. Pompée lui conserva le trône d'Arménie, à condition de payer un tribut pour les frais de la guerre, et donna à son fils la province de Sophène; mais ce prince, mécontent de son partage, s'attira par ses murmures la colère de Pompée, qui le fit mettre dans les fers. Tigrane le père passait pour un prince courageux, mais cruel.

TIL (SALOMON van), né en 1644, à Wesop, à deux lieues d'Amsterdam, se lia avec Cocceius, qui le remplit de sa doctrine. Til fut ministre en différents endroits, professeur en histoire et en philologie sacrée à Dordrecht en 1684, place qu'il quitta en 1702 pour occuper une chaire de théologie à Leyde. Il y mourut en 1715. Parmi ses ouvrages, on citera : sa *Méthode d'étudier*, et celle de *prêcher*, en latin, Amsterdam, 1750, in-8. C'est une rhétorique qui n'est propre que pour apprendre à faire une infinité de divisions et de subdivisions. *La poésie et la musique des anciens, particulièrement des Hébreux*, en flamand, Amsterdam, 1725, in-4; ouvrage plein de recherches; *Explication littérale et morale des Psaumes de David*, en flamand, Utrecht, 1724, 3 vol. in-4; *Démonstration évidente de la divinité de la loi de Moïse*, en flamand, Dordrecht, 1741, 2 vol. in-4. Dans le premier, il combat les incrédules par la voie de l'autorité; dans le second, il attaque en vrai philosophe ceux qui abusent de la philosophie pour soutenir des impiétés. *Commentaire sur Moïse, Habacuc et Malachie*, en latin, Leyde, 1719, in-4. Il y a plusieurs dissertations dans ce commentaire, entre autres sur le temps de la naissance de J.-C., sur la situation du paradis terrestre. *Introductio in sacram Scripturam*, Utrecht, 1720, 2 vol. in-4. C'est un abrégé analytique de presque toute l'Ecriture sainte, selon les idées des cocceïens. Il a encore donné des *Commentaires* sur les Prophètes, les Actes des apôtres et les Epîtres de saint Paul. *Commentarius literalis de tabernaculo Mosis*, et *Zoologia sacra*,

seu de quadrupedibus sacra Scripturæ, Amsterdam, 1714, in-4, etc. Ce commentaire est superficiel, et le catalogue des animaux n'est pas complet. *Compendium theologiæ*, Leyde, 1704, in-4, peu estimé, même des réformés.

* TILESIO (Antoine), en latin *Telesius*, né en 1482 à Cosenza, dans le royaume de Naples, où il mourut en 1555, à 51 ans, professa les belles-lettres à Milan et à Rome, et fut très-lié avec Paul Jove et Jérôme Vida. On a de lui : des *Poésies* latines, des *Notes* sur Horace, et d'autres ouvrages qui ont été recueillis par Daniele, Naples, 1762, 1808, in-4.

TILESIO (Bernardin), philosophe, neveu du précédent, né en 1509 à Cosenza, mort dans cette ville en 1588, à 79 ans, fut l'un des premiers savants qui secoururent le joug d'Aristote. Paul IV, instruit de son mérite, voulut lui donner l'évêché de Cosenza, mais il le refusa, préférant le repos des lettres aux sollicitudes pastorales. On a de lui : *De natura rerum juxta propria principia*, Rome, 1565, in-4, et 1588, in-fol. ; *Varii libelli de rebus naturalibus*, 1590, in-4. Ces Traités contiennent de bonnes vues, mais en même temps des opinions fausses et quelquefois ridicules. L'auteur fait des efforts pour remettre en crédit quelques anciennes chimères.

TILINGIUS (Mathias), savant médecin, né à Jevern en Westphalie, fut professeur en médecine à Rinteln en 1669, médecin de la cour de Hesse, membre de l'académie des curieux en 1674, et mourut en 1685, après avoir publié divers ouvrages. Les principaux sont : *Curiosa rhabarbari disquisitio*, 1679, in-4 ; *Lilii albi descriptio*, 1685, in-8 ; *De laudano opiate*, 1671, in-8 ; *Opiologia nova*, 1697, in-4 ; *De febribus*, 1676, in-8 ; *Cinnabaris mineralis*, 1681 ; des ouvrages sur l'anatomie, où il répète ce que d'autres avaient dit avant lui.

TILLADET (Jean-Marie de la MARQUE de), né au château de Tilladet, en Armagnac, en 1650, porta d'abord les armes, puis entra chez les Pères de l'Oratoire, où il se consacra à la prédication et à la littérature. Il en sortit ensuite, et mourut à Versailles, en 1715, à 65 ans, membre de l'académie des belles-lettres. On a de lui un *Recueil de dissertations*, 1712, 2 vol. in-12, sur diverses matières de religion et de philosophie, qui sont presque toutes du savant Huet, évêque d'Avranches, avec une longue préface historique qui n'annonce qu'un médiocre talent pour l'art d'écrire.

TILLEMONT. Voy. NAIN (VI, 167).

TILLET (Jean du), évêque de Saint-Brieuc, puis de Meaux, mort le 19 novembre 1570, se distingua par son érudition et par son zèle pour la religion catholique, à laquelle il ramena Louis du Tillet son frère, chanoine d'Angoulême, qui l'avait abandonnée. Ses principaux ouvrages sont : un *Traité de la religion chrétienne* ; une *Réponse aux ministres*, 1566, in-8 ; un *Avis aux gentilshommes séduits*, 1567, in-8 ; un *Traité de l'antiquité et de la solennité de la messe*, 1567, in-16 ; un *Traité sur le Symbole des apôtres*, 1566, in-8 ; une *Chronique latine des rois de France, depuis Pharamond jusqu'en 1547* ; elle a été mise en français, et continuée depuis jusqu'en 1604. C'est un des plus savants ouvrages que nous

ayons sur l'histoire de France. Les faits y sont bien digérés, et dans un ordre méthodique, mais ils manquent quelquefois d'exactitude. On trouve cet ouvrage dans le *Recueil des rois de France*, 1618, in-4 ; les *Exemples des actions de quelques pontifes, comparées avec celles des princes payens*, en latin, 1610, in-8. Il y montre combien les œuvres chrétiennes sont supérieures à celles des héros du paganisme.

TILLET (Jean du), frère du précédent et greffier en chef du parlement de Paris, montra beaucoup d'intelligence et d'intégrité dans cette charge, qui était depuis longtemps dans sa maison. Sa postérité la conserva jusqu'à Jean-François du Tillet, qui y fut reçu en 1689. Cette famille a eu aussi plusieurs conseillers au parlement, et maîtres des requêtes. On a de Jean du Tillet, mort le 1^{er} octobre 1570, plusieurs ouvrages. Les plus connus sont : un *Traité pour la majorité du roi de France* (François II) contre le légitime conseil malicieusement inventé par les rebelles, Paris, 1560, in-4 ; *Sommaire de l'histoire de la guerre faite contre les albigeois*, 1590, in-12 : ouvrage rare et recherché ; un *Discours sur la séance des rois de France en leurs cours de parlement*, dans le second tome de Godefroi ; *L'Institution du prince chrétien*, Paris, 1565, in-4 ; *Recueil des rois de France* ; ouvrage fort exact, et fait avec beaucoup de soin sur la plupart des titres originaux de l'histoire de France. La meilleure édition de ce livre est celle de Paris, 1618, in-4. Du Tillet écrit en homme qui ne s'attache qu'à l'exactitude des recherches, et qui se soucie fort peu de la pureté et de l'élégance du style.

TILLET. Voy. TITON du TILLET.

TILLI (Jean TZERCLAES, comte de), d'une illustre maison de Bruxelles, porta d'abord l'habit de jésuite, qu'il quitta pour prendre les armes. Après avoir signalé son courage en Hongrie contre les Turcs, il eut le commandement des troupes de Bavière sous le duc Maximilien, et se distingua à la bataille de Prague en 1620. Il défit ensuite Mansfeld, un des chefs des rebelles, et le contraignit d'abandonner le Haut-Palatinal l'an 1622. Il mit son armée en déroute près de Darmstadt, et le poussa hors de l'Allemagne. Il avait auparavant secouru l'archiduc Léopold à la prise de Breda, et avait pris Heidelberg, ville capitale du Palatinat du Rhin. Sa valeur éclata surtout contre Christian de Brunswick, administrateur d'Halberstadt, qu'il défit à Starlo. Il fallut que Tilli dans cette bataille envoyât des trompettes partout, pour faire cesser le carnage. Les historiens protestants, d'accord avec les catholiques, rendent hommage à l'humanité que Tilli fit paraître en cette occasion. Plus de quatre mille hommes restèrent sur la place. « Quant aux prisonniers, dit le *Mercur de France* (tom. 9, page 637), qui furent de quatre » à cinq mille, ce fut une chose pitoyable de les » voir mener par les Croates comme des troupeaux » de bétail par la Westphalie, jusqu'aux portes de » Munster, où Arthus écrit que, *ibi ipsis cibo, potu » et vestimentis, per summam commiserationem pro- » spectum fuit, tametsi paulo ante hostes fuissent.* » Plusieurs ecclésiastiques, entre autres les pères » jésuites et les pères capucins, et aussi des gens » laïques, en firent même sauver nombre d'entre

» les griffes des Croates, auxquels ils donnèrent ou » firent donner de quoi se retirer dans leur pays. » Cette victoire fut d'autant plus glorieuse au comte de Tilli, qu'il n'eut que 200 hommes de tués et presque autant de blessés. Il donna quelque temps après un second combat, qui ne lui fut guère moins avantageux que le premier; il y périt beaucoup d'ennemis et quantités de leurs officiers, illustres par leur valeur et par leur naissance. Il prit ensuite Minden et plusieurs autres villes, et obligea le landgrave de Hesse de garder la foi à l'empire. L'an 1626, il défit l'armée de Danemarck, à la journée de Lutter, dans le duché de Brunswick, et se rendit maître de 22 canons, de 80 drapeaux, de plusieurs étendards et de tout le bagage des ennemis. Le pape Urbain VIII lui écrivit pour lui marquer la joie que toute l'Eglise avait d'une victoire si avantageuse aux catholiques. Tilli, né avec les talents de la guerre et de la négociation, alla à Lubeck en 1629, en qualité de plénipotentiaire, pour la conclusion de la paix avec le Danemarck. On lui donna l'année d'après le commandement général des armées de l'empire, à la place de Walstein. Après avoir secouru Francfort-sur-l'Oder contre les Suédois en 1631, il prit Brandebourg d'assaut, puis Magdebourg, qui fut pillé par ses soldats. Il s'y commit de grands excès qui, en irritant le Dieu des armées, parurent être le terme où s'arrêteraient les succès de cet habile général. Ayant pris ensuite Leipsig, il y fut défait par Gustave-Adolphe, roi de Suède. Il rallia ses troupes, prit quelques villes dans la Hesse, repoussa Horn, chef du parti protestant. Enfin il fut blessé mortellement, en défendant le passage du Lech, et mourut à Ingolstadt, le 30 avril 1632, emportant les regrets du pape, de l'empereur, de tous les bons catholiques et l'estime de toute l'Europe. Il fit de riches présents à l'église de Notre-Dame d'Oettingen, et laissa un legs de 68,000 richesses aux vieux régiments qui avaient servi sous lui, qui l'aimaient comme leur père, et auxquels sa mémoire fut toujours chère. Quand on lui parlait de mariage, il disait : *N'ai-je donc pas assez d'enfants.* Il ne but jamais de vin, ne connut point de femme, et prouva, par un nouvel exemple, que la valeur et le courage s'illustrent et se renforcent par leur union avec la piété et les vertus chrétiennes. — Il ne faut pas le confondre avec le comte Claude TILLI, de la même famille, qui servit les états-généraux avec beaucoup de distinction, devint, quoiqu'il fût zélé catholique, général en chef des troupes hollandaises, et gouverneur de Maëstricht, où il mourut en 1725, après avoir fait diverses fondations pieuses et utiles, monuments de sa religion et de son zèle pour le bien public. On voit encore dans cette ville un bel hôtel qui porte son nom, dans lequel Feller a rédigé en grande partie ce Dictionnaire :

Illo me tempore dulces tenebat
Trajectum, studiis florentem ignobilis oti.

TILLOTSON (Jean), prédicateur anglican, né dans le comté d'York en 1630, fut d'abord presbytérien; mais le livre du docteur Chillingworth lui étant tombé entre les mains, il embrassa la communion anglicane, et ramena plusieurs non-conformistes au parti des évêques, le plus rapproché

de l'ancienne Eglise, qui a si longtemps fleuri en Angleterre. Après s'être occupé de la lecture des Pères, particulièrement de saint Basile et de saint Chrysostome, il composa un grand nombre de sermons, où la simplicité est unie pour l'ordinaire à la solidité, mais où il se trouve aussi beaucoup de choses contraires au génie de l'éloquence et à la dignité de la chaire. Dans son sermon *sur les préjugés contre la religion*, Tillotson se fait une objection tirée de l'opposition que l'homme trouve entre ses devoirs et ses penchants; et cette objection il la copie de la tragédie de *Mustapha*, de Fulke Lord-Brook, dont il cite en chaire une tirade de vers. Une telle citation est-elle digne de la majesté d'un temple? *Les passions*, ajoute-t-il, *sont une espèce de glu qui nous attache aux choses basses et terrestres.... A peine peut-on passer dans les rues, j'en parle par expérience, sans que les oreilles soient frappées de jurements et d'imprécations horribles qui suffiraient pour perdre une nation, quand elle ne serait coupable que de ce crime; et ce ne sont pas seulement les laquais qui vomissent de tels discours blasphématoires, ils sortent aussi de la bouche des maîtres. Ailleurs, pour prouver qu'il faut croire les mystères de la religion, quoique l'on ne puisse jamais les comprendre avec évidence, Tillotson s'exprime ainsi : On mange, on boit tous les jours, bien que personne, à mon avis, ne puisse démontrer que son boulanger, son brasseur et son cuisinier n'ont pas mis du poison dans le pain, dans la bière ou dans la viande. C'était ainsi que Tillotson exerçait le ministère de la parole dans le siècle des Dryden, des Addison, des Waller, des Milton, et en présence de ce même Charles II, qui avait entendu dès son enfance les plus illustres orateurs français. « O Louis XIV (s'écrie un homme » qui avait beaucoup lu ces sermons), qu'aurais-tu » donc pensé, si les ministres des autels l'avaient » parlé ce langage au milieu de la cour? Quelle » eût été ta surprise, si ton oreille, accoutumée » aux accents majestueux de Bossuet, au ton noble » et véhément de Bourdaloue, à l'insinuante mé- » lodie de Massillon, eût été frappée de cette élo- » cution grossière et barbare? » Plusieurs écrivains anglais jetant alors des fondements de l'athéisme, Tillotson s'opposa à ce torrent autant qu'il le put, et publia, en 1663, son *Traité de la règle de la foi*. Quelques critiques voyant qu'il n'avancait que des principes fondés sur le simple raisonnement, voulurent le faire passer pour un homme qui ne croyait rien que ce qui était à la portée de la raison; mais ils ne faisaient pas attention que la raison est l'arme la plus sûre et la plus convenable contre des incrédules. Il faut convenir cependant qu'un écrivain opposé à l'autorité de l'Eglise, séparé du grand corps des fidèles, professant une foi arbitraire, et décidant des dogmes d'après ses lumières personnelles, ne peut combattre l'incrédulité d'une manière ferme et conséquente. (Voy. SERVER.) Tillotson fut fait doyen de Cantorbéry, puis de Saint-Paul, clerc du cabinet du roi, et, en 1691, archevêque de Cantorbéry. Il mourut à Lambeth, en 1694, à 63 ans. On a de lui, outre le *Traité de la règle de la foi*, dont nous venons de parler : un vol. in-fol. de *Sermons*, publiés pendant sa vie; ils*

ont été loués outre mesure par Dryden, Burnet et Addison. Barbeyrac et Beausobre les ont traduits d'anglais en français, en 7 vol. in-8. Comme le principal mérite de Tillotson est dans le style, il doit perdre beaucoup dans une traduction où l'expression mère disparaît, et surtout avec un traducteur tel que Barbeyrac, qui n'eût jamais ni élévation, ni couleur, ni chaleur, ni élégance; mais en avouant tous les défauts de cette version française, le fond des sermons de l'archevêque de Cantorbéry y reste toujours à une distance infinie des grands modèles. Tillotson est plus théologien que moraliste: il n'a guère traité que des sujets de controverse; il n'emploie que les formules languissantes du syllogisme ou de la dissertation; il ne connaît qu'une méthode sèche et monotone. « Je ne trouve point, dit le » cardinal Maury dans son *Essai sur l'éloquence* » *de la chaire*, de mouvements oratoires dans ses » discours, point de grandes idées, point de traits » sublimes: ordinairement il fait une division de » chaque paragraphe, et il y a trente ou quarante » subdivisions dans chacun de ses sermons; ses » détails sont arides, subtils, et souvent ils man- » quent de noblesse. Enfin, Tillotson est tellement » étranger à l'art de l'éloquence, qu'il ne fait pres- » que jamais ni exorde ni péroraison. Est-ce donc » là l'orateur que l'on ose opposer à nos orateurs » français? » Des *Sermons* posthumes en 41 vol. in-8. Il y en a un intitulé: *Excellente étreinte contre le papisme*; François Martin, Irlandais, docteur en théologie à Louvain, l'a réfuté dans son *Scutum fidei contra hæreses hodiernas, seu Tillotsonianæ concionis refutatio*, Louvain, 1714, in-8. On voit, par le seul titre de ce sermon, la bizarrerie et les emportements de l'orateur anglais. « Tillotson, dit » l'auteur que nous avons déjà cité, n'écrit pas avec » plus de modération que de noblesse; à chaque » page de ses discours on aperçoit le fanatisme » d'un protestant qui veut plaire à la populace. A » la fin de son sermon sur l'*Amour du prochain*, il » fait une espèce de récapitulation pour appliquer » la morale de son sujet à l'Eglise romaine. Qui » ne croirait qu'une matière si touchante va lui » inspirer un sentiment tendre et même généreux? » Voici pourtant ce qu'il conclut, après avoir » prouvé longuement la nécessité d'aimer tous les » hommes: *Toutes les fois que nous parlons de la* » *charité et de l'obligation de s'aimer les uns les au-* » *tres, nous ne saurions nous empêcher de penser à* » *l'Eglise romaine; mais elle doit se présenter à notre* » *esprit particulièrement aujourd'hui, qu'elle vient* » *de nous découvrir tout fraîchement, et d'une ma-* » *nière authentique, les sentiments où elle est à notre* » *égard, par le complot charitable qu'elle tramait* » *contre nous (prétendue conspiration de 1678);* » *complot qui est tel qu'il doit faire bouillonner les* » *oreilles de tous ceux qui l'entendront raconter, dé-* » *crier éternellement le papisme, et le faire regarder* » *avec horreur et exécution jusqu'à la fin du monde.* » *Quel style! quels sentiments! quelle bonne foi!* » *quelle logique!* »

* TILLY (Alexandre, comte de), né en 1754, en Normandie, fut admis à quinze ans dans les pages de la reine, et en sortit pour entrer sous-lieute-

nant dans le régiment des dragons de Noailles; mais il donna de bonne heure sa démission. Adversaire de la révolution, il écrivit dans les pamphlets périodiques du temps, tels que les *Actes des Apôtres*, la *Feuille du jour*, etc. En 1792, il prit la défense de Louis XVI, et lui adressa une lettre remarquable qui, publiée à Paris, fut réimprimée à Berlin en 1794. Forcé de quitter la France après le 10 août, il se retira en Angleterre, où il séjourna quatre ans. Il passa ensuite aux Etats-Unis d'Amérique, revint en Europe en 1799, parcourut successivement diverses contrées d'Allemagne, et devint chambellan du roi de Prusse. Rentré en France en 1814, il en sortit en 1815, et mourut à Bruxelles le 25 décembre 1816. On a de lui: *OEuvres mêlées*, 1785, Berlin, 1805, in-8; six *Romances* mises en musique par Garat, 1792, in-8; *De la Révolution française en 1794*, Londres, 1794, in-8, ouvrage réimprimé, ainsi que la lettre à Louis XVI, dans les *OEuvres mêlées*. Mais la principale production de Tilly, ce sont ses *Mémoires*, Paris, 1825, 5 vol. in-8, qui offrent beaucoup d'intérêt.

* TILLY (le comte de), lieutenant-général français, né vers 1760, embrassa très-jeune la carrière des armes, et adopta les principes de la révolution, mais avec modération. Colonel de cavalerie en 1792 et aide-de-camp de Dumouriez, il fut nommé commandant de Gertruydenberg, et fit une belle défense, terminée par une capitulation honorable. Envoyé bientôt après avec le titre de général en chef à l'armée des Côtes-de-Cherbourg, il remporta quelques victoires sur les Vendéens. Général de division, en 1794, à l'armée du Nord, puis à celle de Sambre-et-Meuse, gouverneur de Bruxelles en 1796, on le retrouve, sous l'empire, dans les campagnes d'Autriche, de Prusse, de Pologne et d'Espagne. En 1815, rentré en France, il fut nommé inspecteur-général de cavalerie, et adhéra, le 8 avril 1814, à la déchéance de Napoléon. Louis XVIII lui donna la croix de Saint-Louis et la décoration de grand-officier de la Légion d'honneur. Quelques mois après, il fut nommé, par le département du Calvados, membre de la chambre des députés. Au retour de Napoléon de l'île d'Elbe, il se rangea sous ses drapeaux, et lui adressa un discours de félicitation. Mis à la retraite en 1816, il vécut ignoré, et mourut à Paris en 1822, à 62 ans.

TIMANTHE, peintre de Sicyle, et, selon d'autres, de l'île de Cythne, l'une des Cyclades, contemporain de Pamphile, vivait sous le règne de Philippe, père d'Alexandre-le-Grand. Ce peintre avait le talent de l'invention. C'est lui qui est l'auteur de ce fameux tableau du *sacrifice d'Iphigénie*, regardé alors comme un chef-d'œuvre de l'art. Ce tableau existait à Rome au temps d'Auguste. Après avoir épuisé les ressources de l'art pour donner à chaque personnage le caractère propre à sa situation, Timanthe sentit que son pinceau était insuffisant pour exprimer la douleur paternelle, et il peignit Agamemnon le visage caché dans la draperie. Le Poussin a imité cette idée dans son tableau de *Germanicus*. Cicéron et Quintilien ont rappelé l'exemple de Timanthe aux orateurs, pour leur apprendre qu'en certaines occasions une noble réticence vaut

mieux que les paroles les plus énergiques. Les autres tableaux de Timanthe, le *Cyclope*, *Palamède*, *Ajax*, etc., ajoutèrent à sa réputation. Une *Vie* de Timanthe a été publiée par Cocquard, dans le *Mercur* de France, dans le second volume de l'année 1740. (Voy. APELLE, PROTOGÈNE.) Il remporta la palme sur le fameux Parrhasius, vainqueur de Zeuxis.

TIMÉE de LOCRES vit le jour à Locres, en Italie, et étudia sous Pythagore (1). On ne sait pas précisément en quelle année il mourut; mais il est certain qu'il mourut avant Socrate. Il nous reste sous son nom un petit *Traité de la nature du monde*, écrit en dialecte dorique. On le trouve dans les *Œuvres* de Platon, auquel ce *Traité* donna l'idée de son *Timée*. Le marquis d'Argens l'a traduit en français avec de longues notes, dont plusieurs sont inutiles et d'autres très-défectueuses, 1765, in-12. Le Batteux l'a traduit avec un succès plus complet. On y trouve des choses bien remarquables, qui ne peuvent être que le fruit de la tradition primitive et récente de l'école de Pythagore, ou de la lecture des Livres saints; tel que le passage suivant sur le péché originel: « Nous apportons le vice de notre » nature, de nos ancêtres; ce qui fait que nous ne » pouvons jamais nous défaire de ces mauvaises » inclinations qui nous font tomber dans le défaut » primitif de nos premiers parents. » On avait encore du philosophe locrien l'*Histoire de la vie de Pythagore* dont parle Suidas, et qui est perdue.

TIMÉE, rhéteur de Tauromine, 285 ans avant J.-C., fut chassé de la Sicile par le tyran Agathocles. Il se fit un nom célèbre par son *Histoire générale de Sicile*, et par son *Histoire particulière de la guerre de Pyrrhus*. Diodore loue son exactitude dans les choses où il ne pouvait satisfaire sa malignité contre Agathocles et contre ses autres ennemis. On avait encore de lui des ouvrages sur la rhétorique; mais toutes ces productions sont perdues pour la postérité.

* TIMÉE-LE-SOPHISTE, grammairien, vivait du ^{iv}e au ^ve siècle; il est auteur d'un *Dictionnaire* spécial de locutions platoniques qui ne s'est retrouvé que dans un manuscrit du ^xe siècle, renfermant d'autres glossaires. On en a deux excellentes éditions dues au savant David Rubneken, Leyde, 1754 et 1789, in-8. Ce n'est peut-être qu'un recueil alphabétique des gloses marginales éparses dans les manuscrits de Platon, ou l'abrégé des *Dictionnaires platoniques* d'Harpoeration et de Boëthius, perdus aujourd'hui.

TIMOCREON, poète comique, Rhodien, né vers l'an 476 avant J.-C., est connu par sa gourmandise et par ses vers mordants contre Simonide et Thémistocle. On a de ce satirique seulement quelques fragments dans le *Corps des poètes grecs*, Genève, 1606 et 1614, 2 vol. in-fol. On lui a fait cette épithape :

Multa bibens, et multa vorans, male denique dicens
Multis, hic jacet Timocreon rhodius.

(1) Timée de Locres, dit la *Biographie universelle*, ne fut pas sans doute un des disciples immédiats de Pythagore, comme on l'a cru longtemps; mais né dans la Grande-Grece, chez les Locriens Epizephyriens, il a pu recueillir avec fidélité les traditions encore recentes de cette école mystérieuse qui donna aux peuples d'austères leçons, de grands exemples, et même de sages lois.

TIMOLÉON, capitaine corinthien, voyant que son frère Timophane usurpait le pouvoir souverain, lui ôta la vie, aidé par son autre frère Satyrus. Les Syracusains, tyrannisés par Denys-le-Jeune et par les Carthaginois, s'adressèrent, vers l'an 545 avant J.-C., aux Corinthiens, qui leur envoyèrent Timoléon avec dix vaisseaux seulement, et mille soldats au plus. Ce général marcha hardiment au secours de Syracuse, et délivra la ville de la puissance de Denys. Il passa le reste de sa vie à Syracuse, avec sa femme et ses enfants, sans aucune envie de dominer. Après sa mort, on lui éleva un superbe monument sur la place de Syracuse, qui fut appelée place *Timoléonte*. (Voy. le *Voyage du jeune Anacharsis*, chap. 9 et 65.) Timoléon a fourni le sujet de deux tragédies : l'une a été composée par Latharpe, et l'autre par Chénier. Alfieri a choisi le même sujet pour une de ses plus belles tragédies.

TIMON, le *Misanthrope*, c'est-à-dire qui hait les hommes, fameux Athénien, vers l'an 420 avant J.-C., fuyait la société comme on évite un bois rempli de bêtes féroces. Il ne laissa pas d'avoir un ami, qui se nommait *Apémante*, auquel il s'était attaché à cause de la conformité de leur caractère. Celui-ci soupant un jour chez Timon, le jour de la fête des ombres, et s'étant écrié : *Cher Timon, que ce repas me paraît doux ! — A moi aussi*, lui repartit-il, *si tu n'y étais pas*. Le même Apémante lui demanda un jour pourquoi il aimait si tendrement Alcibiade : *C'est*, lui répondit-il, *parce que je prévois qu'il sera la cause de la ruine des Athéniens*.

TIMON (Samuel), né en 1675, à Thurna, dans le comté de Treuschin, en Hongrie, se fit jésuite. Après avoir enseigné la philosophie, il voulut se consacrer aux pénibles fonctions de missionnaire dans sa patrie; mais sa mauvaise santé l'attacha à son cabinet, où il ne cessa de travailler à l'histoire de son pays. Il mourut à Cassovie le 7 avril 1756, à 61 ans. On a de lui : *Celebriorum Hungariae urbium et oppidorum chorographia*, Tirnau, 1702, in-4; Gabriel Szerdahelyi, jésuite, en a donné une édition augmentée, Vienne, 1718; Cassovie, 1732, et Tirnau, 1770, in-4; *Epitome rerum Hungaricarum*, Cassovie, 1756, in-fol. C'est un abrégé chronologique des royaumes de Hongrie, Dalmatie et Croatie. *Imago antiquae Hungariae*, Cassovie, 1755, in-8; *Imago novae Hungariae*, Cassovie, 1754, in-8. Ces deux ouvrages ont paru réunis à Vienne, 1754, in-4. *Addition aux deux ouvrages précédents*, 1755, in-8; *Description de la Theiss et du Vag*, rivières de Hongrie, 1755; *Purpura Pannonica*, Tirnau, 1715, et avec des additions, Cassovie, 1745. C'est une histoire des cardinaux hongrois. *Annales regni Hungariae*; c'est une continuation de l'*Histoire de Hongrie*, par Isthvanfi, jusqu'à l'an 1662. Les historiens modernes de ce royaume, tels que François Kary et Etienne Kaprainai, ont profité de cet ouvrage, qui est resté manuscrit.

TIMOPHANES. Voy. TIMOLÉON.

TIMOTHÉE, capitaine athénien, fils de Conon, célèbre général, marcha sur les traces de son père pour le courage, et le surpassa en éloquence et en politique. Il s'empara de Coreyre, et remporta sur les Lacédémoniens une bataille navale l'an 376

avant J.-C. Il prit ensuite Torone et Potidée, délivra Cyzique, et commanda la flotte des Athéniens avec Iphicrate et Charès. Ce dernier général ayant voulu attaquer les ennemis pendant une violente tempête, et Timothée ayant refusé, il le fit condamner par le peuple à une amende de cent talents. Hors d'état de payer une si forte amende, Timothée se retira à Chalcide, où il mourut. Ce général était aussi prudent que courageux. Charès montrant un jour aux Athéniens les blessures qu'il avait reçues depuis qu'il commandait les armées, Timothée lui répondit : « Et moi j'ai toujours rougi de ce qu'un trait était venu tomber assez près de moi, comme » m'étant exposé en jeune homme, et plus qu'il ne » convenait au chef d'une si grande armée. »

TIMOTHEE, poète musicien, né à Milet, ville ionienne de Carie, excellait dans la poésie lyrique et dithyrambique ; mais ce fut à la musique qu'il s'appliqua principalement. Il devint le plus habile joueur de cithare ; il ajouta même des cordes à cet instrument, à l'imitation de Therpandre, ce qui fut de nouveau condamné par un décret des Lacédémoniens, que Boèce nous a conservé, et qui est conçu en ces termes : *Puisque Timothée de Milet, venu dans notre ville, y a fait outrage à l'ancienne musique ; que rebutant la lyre à sept cordes, et y glissant un plus grand nombre de sons, il a blessé les oreilles de la jeunesse ; que par la pluralité des cordes, et l'innovation des airs, au lieu d'une musique simple et soutenue, il en a fardé une énervée et bigarrée, faisant consister la beauté de la modulation dans des passages choquants, loin d'être harmonieux ; qu'il invité aux jeux de Cérés d'Eleusis, il a affecté des ornements de poésie qui la déparent, et qu'il a joué les couches de Sémélé d'une manière scandaleuse pour les jeunes gens : on a jugé à propos que les rois missent l'affaire en délibération, et que les éphores blâmassent Timothée, et l'obligeassent à retrancher de sa lyre à onze cordes celles qui sont de trop, n'y en laissant que sept, afin que chacun, témoin de la sévère police dans la ville, se garde d'introduire dans Sparte rien d'opposé aux bonnes mœurs, et que la célébrité des jeux ne soit point troublée.* Un philosophe français a fait sur ce décret la réflexion suivante : « Nous sommes bien » éloignés aujourd'hui d'attribuer à la musique » cette influence sur les mœurs. La musique de » Lulli, simple, naturelle, conforme au caractère » et à la poésie de notre langue ; cette musique qui » fit les délices des Français dans le siècle de leur » gloire, a fait place à une musique plus difficile, » plus compliquée et plus savante, sans que les » magistrats se soient opposés aux innovations de » Rameau ; ce grand homme s'est vu éclipsé à son » tour par les bouffons d'Italie ; Gluck enfin a triomphé de Rameau, des bouffons et de la musique » italienne ; le gouvernement n'a vu dans tous ces » changements que les divers degrés par lesquels » un art arrive à sa perfection. Cependant, qui sait » si la musique brillante et efféminée des Italiens, » accueillie en France avec un enthousiasme si vil, » n'a pas beaucoup contribué à introduire dans la » nation ce luxe, cette mollesse, cet esprit de frivolité, qui la déshonore depuis si longtemps ? » J.-J. Rousseau pensait à peu près de même, lors-

» qu'il disait que nous n'avions point de musique, » et que si nous en avions jamais une, *ce serait » sans pitié pour nous.* » Platon n'aurait pas contredit cette observation, lui qui ne croyait pas qu'on pût changer la musique nationale sans mettre en danger la constitution publique. On dit que ce fut Timothée qui introduisit dans la musique le genre chromatique, et qui changea l'ancienne manière de chanter simple et unie, en une nouvelle manière fort composée. Il florissait vers 540 avant J.-C.

TIMOTHEE, Ammonite, général des troupes d'Antiochus-Epiphanes, livra plusieurs combats à Judas Machabée, et fut toujours vaincu par ce grand capitaine. Après la perte de la dernière bataille, où son armée fut taillée en pièces, Timothée s'enfuit à Gazara avec Chéréas son frère, et il y fut tué. — Il y en avait un autre de même nom, aussi général des troupes d'Antiochus, qui, ayant assemblé une puissante armée au-delà du Jourdain, fut vaincu par Judas Machabée et par Jonathas son frère, qui défrirent entièrement son armée. Timothée, étant tombé entre les mains de Dosithée et de Sosipatre, les conjura de lui sauver la vie, et s'engagea à renvoyer libres tous les Juifs qu'on retenait captifs : ils le laissèrent aller.

TIMOTHEE (saint), disciple de saint Paul, était de Lystré, ville de Lycaonie ; son père était païen, et sa mère juive. L'apôtre étant venu à Lystré, prit Timothée sur le témoignage qu'on lui en rendit, et le circoncutit, afin qu'il pût travailler au salut des Juifs. Le disciple travailla avec ardeur à la propagation de l'Evangile sous son maître. Il le suivit dans tout le cours de sa prédication, et lui rendit de très-grands services. Lorsque l'apôtre des gentils revint de Rome en 64, il laissa Timothée à Ephèse pour avoir soin de cette église, dont il fut le premier évêque. Il lui écrivit de Macédoine la première Epître qui porte son nom, vers l'an 66, dans laquelle il lui prescrivit en général les devoirs de sa charge. L'apôtre, peu de temps après, étant arrivé à Rome, en se voyant près de la mort, écrivit à son cher disciple la deuxième Epître, que l'on regarde comme son testament. Elle est remplie, comme la précédente, d'excellents préceptes pour les ministres de l'Eglise. On croit que Timothée vint à Rome, où saint Paul l'appelait, et fut témoin du martyre de ce grand apôtre. Il revint ensuite à Ephèse, dont il continua de gouverner l'église en qualité d'évêque, sous l'autorité de saint Jean, qui avait la direction de toutes les églises d'Asie. On pense qu'il fut lapidé par les païens, lorsqu'il voulait s'opposer à la célébration d'une fête impie en l'honneur de Diane, vers l'an 97.

TIMOTHEE, 1^{er} du nom, patriarche d'Alexandrie l'an 580, mort cinq ans après, est connu principalement par une *Epître* canonique : Balsamon nous l'a conservé. On lui attribue aussi quelques *Vies* de saints.

TIMOTHEE, patriarche de Constantinople dans le vi^e siècle, nous a laissé un bon *Traité* sur les moyens de rappeler les hérétiques à la foi, et sur la manière de se comporter avec ceux qui se sont convertis. Cotelier a inséré cet ouvrage dans ses *Monumenta græca*.

TIMOUR. Voy. TAMERLAN.

TINDAL (Matthieu), né en 1656, en Angleterre, fut envoyé à l'âge de 17 ans, au collège de Lincoln à Oxford. Après s'être fait recevoir docteur en droit, il prit le parti des armes dans les troupes du roi Jacques. Lorsque ce monarque eut été détrôné, Tindal publia, en faveur du gouvernement, un grand nombre d'ouvrages qui lui procurèrent une pension de 200 livres sterling, dont il jouit jusqu'à sa mort, arrivée à Londres, le 16 août 1755. C'était une âme lâche et vénale, qui prenait toujours le parti du plus fort : tour à tour catholique et protestant, partisan de Jacques lorsqu'il régnait, et son détracteur quand on lui eut enlevé le sceptre. La *Biographie britannique* dit qu'il était mal famé pour ses mœurs. On a de lui un livre impie, intitulé : *Le christianisme aussi ancien que le monde, ou l'Evangile, seconde publication de la religion de nature*, 1750, in-4 et in-8. Jean Conybeare, Jacques Foster et Jean Leland ont écrit fortement contre cet ouvrage mal raisonné et mal écrit. Pope, dans sa *Dunciade*, l'a traité suivant ses mérites.

* TINEVELLI (Antoine), élève de Denina, naquit à Turin en 1761, fut professeur de belles-lettres à Mont-Caller, et se fit un renom par ses ouvrages. Il embrassa les principes de la révolution française, et fomenta plusieurs émeutes dans la capitale. Contraint de fuir, il se tint caché pendant quelque temps, reparut à Turin, et se mit de nouveau à la tête des mécontents. Il fut arrêté à la suite d'une insurrection, et fusillé en 1797. On a de lui : des *Dissertations* ; des *Poésies* qui ne manquent ni de grâce ni de chaleur ; *Biographie piémontaise*, 6 vol. in-8.

* TINGRY (Pierre-François), professeur de chimie et d'histoire naturelle, né à Soissons en 1745, se rendit à Genève, en 1775. Il fut très-lié avec plusieurs savants, notamment avec Saussure et Sénèbier, son élève. Il mourut le 15 février 1851. On a de lui : *Analyse des eaux de Marclaz*, 1774, in-8 ; *Construction d'un fourneau propre à préserver les doreurs en petites pièces des vapeurs mercurielles* ; *Mémoires de la Société des arts*, tome 1 ; trois *Mémoires* sur une espèce de schistes qu'on trouve près de Sallanche, et qui fournissent le sel amer. L'académie de Turin lui donna une médaille d'or pour ces mémoires ; *Observations sur la variété des spaths* ; dans les *Mémoires des Curieux de la nature* et dans le *Journal de physique* ; *Analyse des eaux minérales de Drise près Carouge*, 1785, in-8 ; *Traité sur l'art de faire et d'appliquer les vernis*, Genève, 1805, 2 vol. in-8 ; plusieurs *Mémoires* dans le *Recueil de l'académie des sciences de Turin*, dans les *Annales de chimie*, dans le *Journal physique*. Il remporta la moitié du prix proposé par la Société royale de médecine sur cette question : *Déterminer par l'analyse chimique quelle est la nature des remèdes anti-scorbutiques de la famille des crucifères*, 45 février 1795. On trouve une *Notice* sur Tingry, dans la *Bibliothèque universelle*, tome 16 (sciences et arts), p. 175, et tom. 17, p. 526.

TINMOUTH (Jean de), moine de Saint-Alban en Angleterre, florissait en 1570. Il a écrit les *Vies* de cent cinquante-sept saints, bretons, anglais, écos-

sais, et a intitulé son ouvrage *Sanctilogium*. On le conserve manuscrit dans la bibliothèque de Lambeth et dans la bibliothèque Cottonienne.

* TINSEAU (Jean-Antoine), pieux et savant prélat, né à Besançon le 20 avril 1697, obtint, jeune encore, la confiance de l'archevêque Antoine-Pierre II de Grammont, qui se reposa sur lui de l'administration de son diocèse. Appelé en 1745 à l'évêché de Belley, il y fit relleurir l'ancienne discipline, et tint chaque année des assemblées synodales, dont il publia les décisions, Lyon, 1749, in-12. Il fut transféré, en 1751, sur le siège de Nevers, où il mourut en 1782, laissant la réputation d'un pasteur plein de zèle et de charité.

* TINSEAU d'AMONDANS (Charles-Marie-Thérèse-Léon), de la même famille, maréchal-de-camp du génie, né à Besançon en 1749, n'était encore que lieutenant, quand il fut reçu en 1775, correspondant de l'académie des sciences. Il prit une part active aux délibérations de la chambre de la noblesse franc-comtoise, en 1788, et fut chargé d'aller avec trois autres députés, porter à Versailles un mémoire contenant des représentations énergiques contre les dangers du système suivi par le ministère. Il émigra en 1791, rejoignit l'armée du prince de Condé à Worms, publia une protestation contre toute espèce de réforme, et fit la campagne de 1792. Il se trouvait à Toulon lors de la reprise de cette ville par l'armée républicaine, et, de retour en Angleterre, eut la mission de parcourir la Haute-Italie et la Suisse, puis rejoignit l'armée de Condé. En 1795, le roi de Prusse ayant reconnu la république par le traité de Bâle, Tinsseau proposa, dans un écrit rendu public, de déclarer déchu de leurs droits les princes qui traiteraient à l'avenir avec la France. Quelque temps avant le 18 fructidor, il se rendit à Besançon pour y organiser une insurrection royaliste ; mais ayant été découvert, il fut obligé de s'enfuir en Suisse. Rentré sous la bannière de Condé, il fit les campagnes de 1796 et 1797, reçut la croix de Saint-Louis et le grade de major, puis celui de lieutenant-colonel du génie. Après le licenciement de l'armée, il se retira en Angleterre, rendit d'importants services au cabinet de Saint-James, qui sut l'en récompenser. Il reparut en Italie comme chef d'état-major de Souwarow, retourna en Angleterre, où le comte d'Artois le nomma son aide-de-camp. Il se trouvait en Portugal quand les Français y entrèrent, et ne cessa de fournir des plans et de donner des conseils à toutes les coalitions qui se succédèrent jusqu'en 1815. Il ne rentra dans sa patrie qu'en 1816, et mourut à Montpellier, le 21 mars 1822. Parmi ses nombreux écrits nous citerons les suivants : *Essai sur les deux déclarations du roi*, du 25 juin 1789, Worms et Coblenz, 1791, in-8 ; *Mémoire sur l'état de l'armée de Condée* (en Allemagne), 1796, in-8 ; *Précis historique du siège de Toulon*, Londres, 1794, in-8 ; *Apolo-gie des émigrés Français*, Londres, 1804, in-8 ; *Essai sur les relations politiques de la Russie et de la France*, Londres, 1805, in-8 ; *Statistique de la France*, Londres, 1830, in-8 ; *Examen de l'état politique et militaire où la paix continentale mettra l'Europe, par rapport à la France*, Londres, 1805, in-8,

* **TINTENIAC** (le chevalier de), né d'une famille distinguée de Bretagne, servit avant la révolution dans la marine royale, et se jeta dès 1791 dans la conjuration de La Rouarie, dont il devint l'aide-de-camp. Ce chef étant mort, il passa en Angleterre en janvier 1795, et obtint la confiance du gouvernement britannique, qui le chargea la même année auprès des chefs vendéens d'une mission dont il s'acquitta avec zèle et intelligence. L'année suivante il fut renvoyé auprès de Charrette pour lui offrir des secours, et il devint chef d'une division de chouans. Il commanda les insurgés du Morbihan lors de la descente de Quiberon, et fut chargé d'opérer une diversion vers les côtes du nord. Tout passage lui étant intercepté, il se fit jour l'épée à la main avec une colonne de deux mille chouans, et remporta plusieurs avantages sur les républicains. S'étant abandonné imprudemment à leur poursuite, il fut tué par un grenadier dans l'allée du château de Coëtlogon, au mois de juillet 1795.

* **TINTHOIN** (Pierre-François), né à Paris en 1751, fut successivement prêtre de la congrégation de l'Oratoire, docteur de Sorbonne, et professeur d'Écriture sainte. En 1789, il obtint un canonicat à Saint-Omer; mais il fut obligé de quitter la France en 1792, se rendit en Angleterre, puis en Écosse, où il resta jusqu'au concordat. De retour à Paris en 1802, il desservit la cure des Blancs-Manteaux, et en 1806, le cardinal de Belloy le fit chanoine et grand-pénitencier de son église. Il mourut le 15 mai 1826. On a de lui : *Nouvelle Instruction en forme de conférence et de catéchisme sur l'état actuel du clergé de France*, etc., Paris, 1791, in-8, dont il se fit en peu de temps six éditions; *Exhortations à tous les prêtres et fidèles de l'Eglise catholique, avec des notes essentielles sur la souveraineté des rois*, Paris, 1792, in-8, faisant suite au précédent écrit; *Choix et indication de pieuses lectures à conseiller dans le tribunal de la pénitence*, Paris, in-18, ouvrage divisé en 6 chapitres, et utile pour les confesseurs et pénitents. Dans le dernier, l'auteur indique les livres qui peuvent convenir de préférence aux ecclésiastiques, aux religieuses, aux personnes du monde qui tendent à la perfection, aux jeunes gens, aux incrédules, aux protestants, aux pécheurs, aux personnes affligées ou scrupuleuses; et il a joint à sa liste quelques réflexions très-brièves. *L'Ami de la religion* lui a consacré une intéressante Notice, tom. 42, pag. 512.

TINTORET (Jacques Robusti, dit le), célèbre peintre italien, naquit à Venise en 1512, et fut nommé le Tintoret, parce que son père était teinturier. Il se proposa, dans ses études, de suivre Michel-Ange pour le dessin, et Titien pour le coloris : ce plan lui fit une manière où il y avait beaucoup de noblesse, de liberté et d'agrément. Ses touches sont hardies, son coloris est frais. Il a pour l'ordinaire réussi à rendre les carnations, et il a parfaitement entendu la pratique du clair-obscur. Ses attitudes font quelquefois un grand effet; mais souvent aussi elles sont contrastées à l'excès, et même extravagantes. Sa prodigieuse facilité à peindre lui a fait entreprendre un grand nombre d'ouvrages, qui tous ne sont pas également bons;

ce qui a fait dire de lui qu'il avait trois pinceaux, un d'or, un d'argent et un de fer. Le Tintoret mourut en 1594, à 82 ans. Ridolfi a écrit sa Vie. On voit au musée de Paris six tableaux de ce peintre : deux sont de simples esquisses; les autres consistent en trois portraits, dont l'un de l'auteur peint par lui-même; et *Suzanne au bain*. — Son fils Dominique TINTORET, mort à Venise en 1657, âgé de 75 ans, réussissait dans le portrait, ainsi que sa fille Marie TINTORET, née en 1560, et morte en 1590.

* **TIPALDI** (Jean-André), Grec de nation, naquit dans l'île de Chio et revint à Rome, où il se fit jésuite. Chargé de professer au collège Romain l'Écriture sainte, il remplit pendant plusieurs années cet emploi avec beaucoup de zèle, et mourut septuagénaire, vers 1760. Il composa un ouvrage où il essayait de faire comprendre à ses compatriotes schismatiques la nécessité de se rapprocher de l'Eglise romaine : ce livre a pour titre : *La Guida alla vera chiesa di Giesu-Christo, proposta principalmente ai sequaci di Fozio, come utile per ricondurre alla medesima ogni traviato, e di profitto ad ogni vero fedele*, Rome, 1757, 5 vol. : ouvrage estimé et fort loué par l'auteur de la *Storia letteraria d'Italia*, qui en donne un bon extrait dans ses 5^e et 6^e vol. et qui en parle d'une manière également avantageuse dans ses *Annali letterari d'Italia*, t. 2, p. 569.

TIPHAIGNE de la ROCHE (Charles - François), médecin de la faculté de Caen, et de l'académie de Rouen, né en 1729 à Montebourg, mourut en 1774. Il connaissait bien son art, et aux lumières du médecin il joignait les agréments d'un littérateur ingénieux et enjoué. Il passa une partie de sa vie à Paris, où il publia divers écrits. Les principaux sont : *L'Amour dévoilé, ou le Système des Sympathistes*, 1751, in-12; *Amilée, ou la Graine d'hommes*, 1754, in-42; critique ingénieuse des ridicules des artistes, des savants, principalement des physiciens, des naturalistes, et de tous les faiseurs de systèmes; *Bigarrures philosophiques*, 1759, 2 vol. in-12; *Essai sur l'histoire économique des mers occidentales de France*, 1760, in-8; on y voit partout le bon citoyen et le physicien éclairé; *Giphanthie*, 1760, 2 vol. in-8. Ce roman, tout à la fois moral, critique et satirique, a été traduit en anglais. Il a donné aussi une nouvelle édition du *Dictionnaire de Furetière*.

TIPHAINE (Claude), jésuite, né à Paris en 1571, enseigna la philosophie et la théologie dans sa société. Ses vertus et sa capacité le rendirent digne des premières places de son ordre. Il fut recteur des collèges de Reims, de Metz, de la Flèche, de Pont-à-Mousson, et provincial de Champagne. Il est connu par quelques ouvrages savants : *Avertissement aux hérétiques de Metz*; *Declaratio et defensio scholasticæ doctrinæ sanctorum Patrum et doctoris Angelici de Hypostasi, seu Persona*, etc., Pont-à-Mousson, 1654, in-4; un *Traité de l'Ordre, seu de priori et posteriori*, Reims, 1640, in-4. Quoique jésuite, il soutenait le sentiment des thomistes sur la grâce, et il n'en fut pas moins estimé dans sa compagnie. Il mourut à Sens en 1641, avec la réputation d'un homme plein de piété et de douceur,

* **TIPPO-SAIB**, ou mieux **TIPPOU-SAHÉB**, ou **TIPPOU-SULTHAN-BEHADOUR**, dernier nabab de Maïssour ou Mysore (suivant l'orthographe anglaise), était fils d'Hyder-Ali, et naquit en 1749; il porta d'abord le nom de Feth-Aly-Khan, puis reçut celui de Tippou-Sahéb. Après la mort de son père en 1782, il monta sur le trône et soutint contre les Anglais la guerre qu'ils avaient commencée sous le règne précédent. Ceux-ci s'emparèrent, au commencement de 1783, d'Onor, de Condapour, de Mangalor, de Bednor et d'Anampour. Mais le prince indien à la tête de vingt-cinq mille hommes, parmi lesquels était un corps de mille français, remporta ensuite plusieurs succès. La guerre se termina en 1784 par la paix de Mangalor, et malgré toute la puissance du grand Mogol, Tippou maintint l'indépendance de ses états. Dans la guerre d'Amérique, il s'allia avec la France contre les Anglais, et remporta sur eux d'importantes victoires. Il envoya en 1788 à Louis XVI des ambassadeurs pour lui demander des secours, mais on se borna à leur donner des fêtes; et la paix avec l'Angleterre ayant été conclue, on ne leur accorda aucun secours réel. Au commencement de la révolution, plusieurs Français passèrent dans la capitale de Tippou-Saïb, se réunirent à ceux de leurs compatriotes que le sort de la guerre avait amenés dans ces pays, et tous ensemble formèrent un club dont l'objet était de *jacobiniser* les Indes, et d'y détruire tous les souverains, à l'exception cependant du *citoyen-prince Tippou-le-Victorieux*, l'allié, l'ami de la république française sa cousine germaine : c'étaient les titres grotesques dont le despote indien avait été revêtu par le club de Seringapatam. Mais ni ce club ni les principes de ces patriotes réformateurs n'étaient une digue assez puissante pour arrêter les Anglais qui, de jour en jour, gagnaient du terrain. Privé de tous secours, Tippou ne compta plus que des pertes, et le 9 juin 1790 il fut entièrement défait à la bataille de Travancore. Il y combattit avec sa valeur accoutumée, eut deux éléphants tués sous lui, y perdit ses bijoux, son palanquin et son turban. Pendant le reste de cette année, il livra plusieurs combats sans succès; et le 21 mars 1791, se trouvant occupé par un corps d'Anglais, il vit prendre la ville de Bangalore, sans pouvoir la secourir. En 1792, Cornwallis remporta une autre victoire décisive, qui força Tippou-Saïb à demander la paix. Elle ne lui fut momentanément accordée qu'au moyen de grands sacrifices. Il dut payer aux Anglais trois millions de livres sterling, leur livrer plusieurs places fortes, et deux de ses plus jeunes fils en otage. Mais la compagnie anglaise redoutant toujours un ennemi qui pourrait tôt ou tard se venger de ses défaites, fit rallumer la guerre en 1799. Tippou-Saïb réunit à la hâte toutes les troupes qui lui restaient; ses efforts devinrent inutiles, et le royaume de Mysore fut conquis en peu de mois. L'empereur se renferma dans la place de Seringapatam qui fut bientôt attaquée; ses défenseurs opposèrent la plus vigoureuse résistance. Tippou leur donna l'exemple de la plus grande intrépidité. Les Anglais, que commandait le général Harris, pénétrèrent alors dans la ville, et trou-

vèrent son cadavre sous un monceau de morts (4 mai 1799). Plus soldat que général, il avait la bravoure de son père, mais il n'avait pas ses talents. Ce souverain aimait les lettres et les arts. Il avait recueilli une bibliothèque précieuse, contenant différents ouvrages en langue sanscrite, dont l'origine remonte au *x^e* siècle; des traductions du Koran dans toutes les langues de l'Orient; une histoire des victoires des Tartares-Mogols, lors de l'invasion de l'Inde par Tamerlan, en 1597; des mémoires historiques sur l'Indoustan, à l'époque de la domination des Mogols, sous le sultan Babel en 1525. Les Anglais ont confié cette bibliothèque aux soins de l'académie de Calcutta. Elle peut servir à répandre de grandes lumières sur l'histoire de l'Orient. On a publié à Londres, en 1811, un *Choix de lettres* de Tippou-Saïb, et Michaud (*voy. ce nom*) a publié l'*Histoire des progrès et de la chute de l'empire de Mysore, sous les règnes de Hyder-Ali et de Tippou-Saïb*, Paris, 1801, 2 vol. in-8. On trouve d'amples détails sur ce personnage dans les ouvrages suivants : *Relation de la guerre avec Tippou-Sulthan, depuis le commencement des hostilités dans les lignes de Travancore, en décembre 1789, jusqu'à la paix de Seringapatam*, en février 1792, par Roderick Mackenzie, Calcutta, 1795, 2 vol. in-8; *Histoire des opérations de l'armée commandée par le général George Garris, et du siège de Seringapatam*, par Alex. Beatson, Londres, 1800, gr. in-4, fig. De Jouy a fait sur Tippou-Saïb une *Tragédie*, représentée en 1812, et imprimée la même année; elle est précédée d'une *Notice* et du *portrait* de ce prince.

* **TIRABOSCHI** (Jérôme), né à Bergame le 28 décembre 1751, entra dans l'ordre des jésuites, professa la rhétorique à Milan avec distinction et devint préfet de la bibliothèque de Modène en 1770. Ayant établi dans son *Histoire de la littérature italienne* que Martial et les autres écrivains d'origine espagnole sont les auteurs de la décadence de la littérature latine, plusieurs de ses confrères, entre autres les PP. Lampillas et Serrano (*voy. ces noms*) s'efforcèrent de réfuter cette opinion. Il mourut à Modène le 5 juin 1794. Il avait été décoré du titre de chevalier et de conseiller, et la ville l'avait fait inscrire dans le catalogue de ses nobles. Ses principaux ouvrages sont : *Mémoires sur l'ancien ordre des Humiliés*, Milan, 1766, 3 vol. in-4. (*Voy. PURICELLI J.-P.*); *Histoire de la littérature italienne ancienne et moderne*, Modène, 1771-82, 15 vol. in-4, 1787-95, 9 tom. en 16 vol. gr. in-4. Cet ouvrage qui a placé son auteur au rang des critiques et des littérateurs les plus distingués, a été réimprimé à Venise, 1795, 8 tom. en 16 vol. in-8, et à Florence et à Pise, 1805-1815, ou 20 part. in-8. On a en un abrégé par A. Landi, Berlin, 1784, 5 vol. in-8, *Bibliothèque des écrivains de Modène*, 1781, 6 vol. in-4; *Mémoires historiques sur Modène*, 1795-94, 5 vol. in-4.

TIRAQUEAU (André), lieutenant-civil de Fontenay-le-Comte, sa patrie, devint conseiller au parlement de Bordeaux puis au parlement de Paris. Il travailla avec zèle à purger le barreau des chicanes qui s'y étaient introduites, et administra la justice avec une intégrité peu commune. François I^{er} et Henri II se servirent de

lui dans plusieurs affaires très-importantes. Il mourut dans un âge fort avancé, en 1558. On a de lui : un *Traité des Prerogatives de la noblesse*, 1545, in-fol.; un autre du *Retrait lignager*; des *Commentaires sur Alexander ab Alexandro*, Leyde, 1675, 2 vol. in-fol.; un *Traité des lois du mariage*, 1515, in-4; et plusieurs autres ouvrages qui ont été recueillis, 1574, 5 vol. in-fol.

TIRÉSIAS, fameux devin, dont la mythologie raconte à son ordinaire des choses absurdes, jusqu'à en faire l'arbitre de Jupiter et de Junon, dans une dispute qu'ils eurent sur les avantages de l'homme et de la femme. Il fut successivement homme, femme, et derechef homme. On le regardait comme l'inventeur des auspices, et on l'honorait comme un dieu à Orchomène, où son oracle avait beaucoup de célébrité.

TIRIN (Jacques), jésuite, né à Anvers en 1580, professeur d'Ecriture sainte, premier supérieur de la maison professe d'Anvers, et directeur de la maison en Hollande, mort le 14 juillet 1656, à 56 ans, est très-connu par un *Commentaire* sur toute la Bible, en 2 vol. in-fol., imprimé nombre de fois. Il est plus étendu que celui de Ménochius, et, quoique moins estimé, il est utile à ceux qui, sans s'attacher aux variantes, veulent seulement entendre le sens du texte, tel qu'il a été expliqué par les Pères et les commentateurs. On y trouve à la fin un *Index controversiarum*, ouvrage méthodique et solide; et au commencement une bonne *Carte* de la Terre-Sainte, une *Chronologie* distribuée d'une manière fort commode, des *Prolegomènes* sur les anciens poids et monnaies des Hébreux, des Grecs et des Romains, comparés à ceux des Italiens, des Espagnols, des Français, etc.

TIRON (Tullius Tiro), affranchi de Cicéron, mérita l'amitié de son maître par ses bonnes qualités. Il nous reste plusieurs lettres de cet orateur, où il fait bien voir l'inquiétude dans laquelle le mettait la santé de Tiron, qu'il avait laissé malade à Patras, ville d'Achaïe; combien il ménageait peu la dépense pour lui, et avec quel zèle il le recommandait à ses amis. Tiron inventa chez les Latins la manière d'écrire en abrégé. Il passe pour le premier auteur de ces caractères que les Romains appelaient *notæ*, par le moyen desquels on écrivait aussi vite qu'on parlait. Ceux qui écrivaient de cette manière s'appelaient *notarii*, d'où nous est venu le nom de *notaires*. Tiron avait aussi composé la *Vie* de Cicéron, dont il était le confident et le conseil, et plusieurs autres ouvrages qui ne sont point parvenus jusqu'à nous. Pour faire connaître l'art d'écrire en notes, l'abbé Carpentier, de l'Académie des inscriptions, nous a donné d'anciens monuments écrits suivant cette méthode, auxquels il a joint ses remarques et un alphabet, sous ce titre : *Alphabetum Tironianum*, Paris, 1747, in-fol. Voy. RAMSAY (Charles).

* **TISCHBEIN** (Jean-Henri), peintre, né en 1722 à Hayna, dans le pays de Hesse, devint le fondateur d'une nouvelle école qui s'est répandue jusqu'en Italie. Placé chez un mauvais peintre en tapisserie, un tapis qu'il exposa à la foire de Francfort lui fit obtenir la protection du comte de Sta-

dion qui lui donna les moyens de se rendre en France, où il étudia 5 ans sous Vanloo. Il visita l'Italie et devint à son retour peintre de Guillaume VIII, landgrave de Hesse-Cassel, puis directeur de l'Académie de peinture et d'architecture fondée en 1776, enfin professeur au collège Carolin. Tischbein dégoûta ses nombreux élèves de la manière obscure de Rembrandt, et les engagea à étudier la nature et ce mélange heureux de couleurs qui caractérise les artistes de l'école vénitienne. On peut lui reprocher toutefois d'avoir donné dans l'excès contraire à celui de Rembrandt, et d'avoir mis un coloris trop vif à ses tableaux. Il s'est exercé particulièrement sur des sujets mythologiques; il a traité cependant quelques sujets de l'histoire sainte et de l'histoire ancienne de l'Allemagne; mais soit qu'il peignit un sujet de la fable ou de l'histoire, il exprimait avec force ce qui tient aux affections de l'âme. Il connaissait aussi très-bien l'art de ménager la lumière avec les ombres. Il mourut à Cassel le 22 août 1787.

* **TISCHBEIN** (Jean-Henri-Conrad), neveu du précédent, né à Hayna en 1742, étudia à Cassel sous les yeux de son oncle, et s'appliqua particulièrement au paysage et à la peinture d'histoire naturelle; il a gravé à l'eau forte et sur bois. Il est mort à Cassel le 22 décembre 1808. Il a publié : *Traité élémentaire de la gravure à l'eau forte, avec 84 feuilles de gravures tirées selon cette méthode*, en allemand, Cassel, 1790, in-fol.

* **TISCHBEIN** (Jean-Henri-Guillaume), frère du précédent, né en 1751, fut élevé comme lui à l'école de son oncle, et devint un des premiers peintres d'histoire de son temps. Il a travaillé à Hambourg, en Hollande, à Hanovre, à Berlin, à Rome, à Naples. En 1790 il fut nommé directeur de l'Académie de peinture de cette dernière ville. Il y resta jusqu'en 1799, époque où les malheurs de la guerre l'obligèrent de retourner dans sa patrie. Il a publié : *Collection of engravings from antique vases*, Naples, 1791, 4 vol. in-fol. Il devait y avoir un 5^e vol. qui n'a pas paru. Cette grande collection a été copiée en France sous ce titre : *Recueil de gravures d'après des vases antiques, la plupart de travail grec, trouvés dans des tombeaux, au royaume des Deux-Siciles, principalement dans les environs de Naples*, en 1789 et 1790, tirés du cabinet de Ch. Hamilton, avec des observations sur chacun des vases, publié d'après H. Guil. Tischbein, Paris, 1805-1806, 4 vol. contenant 240 gravures; *Têtes de différents animaux dessinées d'après nature*, Naples, 1796, in-fol., recueil très-estimé; *Gravures de tableaux grecs*, en allemand, Weimar, 1797, in-fol.; *Homère dessiné par Tischbein, d'après des antiques expliquées par Heyne*, en allemand, Gœttingue, 1801 à 1804, en 6 cah., publiés en France sous ce titre : *Figures d'Homère dessinées d'après l'antique*, par H. Guil. Tischbein, etc., Metz, tom. 1, contenant l'Iliade en 6 feuil., tom. 2, 1802, contenant l'Odyssée en 12 feuil.; *Restes des livres de la Sibylle, rassemblés devant les portes de Cumès*, en 17 planches.—Il y a encore de la même famille Jean-Frédéric-Auguste TISCHBEIN, frère des précédents, né à Maëstricht en 1750, mort à Heidelberg

en 1812; il réussissait très-bien dans le portrait et fut nommé peintre de la cour de Waldeck, avec le titre de conseiller, et ensuite professeur et directeur de l'école des beaux-arts à Leipsig. Ses portraits sont très-recherchés. — Jean-Antoine TISCHBEIN, frère de Jean-Henri, né en 1720 à Hayna, mort en 1784 à Hambourg, où il avait établi une école de dessin, a publié en allemand : *Instructions pour apprendre la peinture par principes*, Hambourg, 1771, in-8.

TISIUS (Antoine). Voy. THYSIUS.

TISSAPHERNE, *Tissaphernes*, un des principaux satrapes de Perse du temps d'Artaxerxès Mnémon, commandait dans l'armée de ce prince, quand Cyrus, frère d'Artaxerxès, lui livra la bataille de Cunaxa. Il eut l'honneur de la victoire; son maître lui confia le gouvernement de tous les pays dont Cyrus était auparavant gouverneur et lui donna sa fille en mariage. Sa faveur ne dura pas. Tissapherne ayant été battu par Agésilas, général des Lacédémoniens, dans la guerre d'Asie, encourut la disgrâce d'Artaxerxès, excité contre lui par sa mère Parisatis, et fut tué par ordre de ce prince, à Colosse, en Phrygie.

* TISSARD (François), professeur de l'université de Paris, l'un des premiers qui firent, dans cette ville, des essais d'impressions hébraïques, contribua à répandre l'étude de cette langue. Il était né à Amboise et florissait à la fin du x^e siècle. Il avait fait ses premières études à Paris, jusqu'à la philosophie inclusivement. Il alla étudier le droit à Orléans, et passa de là en Italie, dont il visita les différentes universités. Il prit des leçons des meilleurs maîtres, reçut le bonnet de docteur en droit dans l'université de Bologne, et revint ensuite à Paris. L'étude du grec languissait dans l'université, et le haut prix des livres en cette langue, les rendait rares, parce qu'il fallait les faire venir d'Italie. Tissard en fit imprimer qui coûtaient beaucoup moins, et, dans un discours adressé aux étudiants, il les exhorta à une étude qui pouvait leur être si utile. Son mérite le fit distinguer par François I^{er}, qui n'était encore que duc d'Angoulême. Tissard fit par la suite pour l'hébreu ce qu'il avait fait pour le grec. Il mourut en 1508. On a de lui une *Grammaire hébraïque*, Paris, 1508, in-4, dans laquelle, outre l'alphabet et les principes, on trouvait en hébreu l'Oraison dominicale, le Trisagion et la généalogie de Jésus-Christ.

* TISSARD (Pierre), prêtre, né à Paris en 1666, entra à l'oratoire de cette ville, le 15 octobre 1681. Il enseigna longtemps les humanités dans les collèges de la congrégation, et fut ensuite chargé d'y professer la théologie. Il mourut à Paris le 5 mai 1740. Il s'était appliqué à la poésie, et faisait des vers français et latins avec facilité. On a de lui : *Vindicta infelicis, seu irritum Anglorum in Maclopolim concitium*, poème, 1695. Il est adressé au P. Coquery, visiteur de la congrégation; *Musæ siculæ*, adressées au même pendant sa visite, et dans le temps des tremblements de terre en Sicile; *Prosopopée*, à l'occasion du refus que fit la Savoie de la paix que lui offrait Louis XIV; *Traduction* en vers latins des vers français de Malherbe, à

Louis XIII allant assiéger la Rochelle; poème français sur la bataille de la Marsaille; d'autres *Opuscules* et divers écrits anonymes sur les questions alors agitées dans l'Eglise. Le P. Tissard eut part à la traduction en vers latins des Fables de la Fontaine, donnée par le P. Vinot, son confrère. (Voy. VINOT.)

* TISSERAN (Jean), cordelier de Paris, se distingua sur la fin du x^e siècle, par ses prédications. Ayant converti un grand nombre de filles et de femmes d'une vie déréglée, il fonda pour elles, en 1494, une maison de refuge, sous l'invocation de Sainte-Madeleine. Plus de deux cents filles pénitentes s'y retirèrent; et comme les revenus de la maison devenaient insuffisants, on permit à quelques-unes d'aller faire des quêtes, à l'exemple des ordres mendiants. Simon, évêque de Paris, leur fit des statuts et les mit sous la règle de saint Augustin. Le duc d'Orléans, depuis roi de France, sous le nom de Louis XII, leur ayant donné son palais situé près de Saint-Eustache, on les obligea de garder la clôture, et en 1572 elles furent transférées dans l'ancienne église de Saint-Magloire. (*Histoire ecclésiastique de Fleury*, tome 24, livre 117, chap. 129.) Lorsque le pape Sixte IV, en 1481, permit aux franciscains de rendre un culte aux cinq frères mineurs martyrisés à Maroc en 1220, le P. Tisseran composa l'office de cette fête. Wading, historien de cet ordre, ne donne pas la date de sa mort.

* TISSOT (Jean-Maurice), mathématicien, né à Pontarlier, dans le xv^e siècle, embrassa la profession des armes, et, après avoir servi en Italie, sous le duc de Longueville, fut attaché, en qualité d'ingénieur, à l'armée du roi d'Espagne en Flandre. Nommé conseiller à la chambre des comptes à Dole, il fut en outre chargé de l'inspection des arsenaux du comté de Bourgogne. En 1656, lors de l'invasion de cette province par les Français, il accompagna le conseiller Petrey, qui était chargé de la défense du bailliage d'Aval, et qui fit l'éloge des connaissances de Tissot dans l'art des fortifications. Tissot était second président de la chambre des comptes, lorsqu'il mourut vers 1650. Il avait épousé la sœur de Pierre Vernier (voy. VERNIER), auquel l'astronomie est redevable de l'instrument qui porte son nom. De concert avec son beau-père Claude Vernier, Tissot dressa la *Carte du comté de Bourgogne*, 1642, en quatre feuilles. Cette carte a été plusieurs fois reproduite avec des corrections, notamment en 1675, après la réunion définitive de cette province à la France. On a encore de lui : *Mars adversaire, traitant des attaques et assiégements*, in-4; *Comitatus Burgundiæ chorographica synomilia*, in-fol. Cet ouvrage est divisé en cinq parties : la première traite de l'histoire naturelle, la deuxième des souverains du comté de Bourgogne; la troisième contient le pouillé des bénéfices; la quatrième l'état des foires; la cinquième enfin la description de la province. Un critique a fait l'éloge du style de ce livre, dont malheureusement de nombreux anachronismes déparent la partie historique. Voy. la *Bibliothèque de la France*, tom. 4, page 256, n^o 2216.

* TISSOT (Simon-André), médecin, né en 1728,

à Grancy dans le pays de Vaud, se distingua dans la théorie et la pratique de son art; il a laissé des ouvrages très-estimés. Son nom et ses écrits sont connus de toute l'Europe; ils ont été en grande partie traduits dans presque toutes les langues. Tissot était membre de l'académie médico-physique de Bâle, de la société royale de Londres, de celle de Berne, etc., etc.; il est mort à Lausanne le 15 juin 1797, à 70 ans. Outre une bonne édition du *Traité de Morgagni, sur le siège des maladies* (voy. MORGAGNI), on lui doit un assez grand nombre d'ouvrages dont les plus connus sont : *Avis au peuple sur sa santé*, in-12; *Avis aux gens de lettres sur leur santé*, 1769, in-12; *Traité de l'inoculation*, 1730; *Traité des nerfs et de leurs maladies*, 1782, 4 vol. in-12, Paris, 1809, 8 vol. in-8. Ils ont été réunis par les soins de son parent dont l'article suit, qui les a fait précéder d'une notice sur l'auteur et y a joint des notes de Hallé.

* TISSOT (Alexandre-Pascal), littérateur, parent du précédent, né à Mornas (Vaucluse), en 1782, termina ses études à Paris, et devint chef de bureau au ministère des cultes. Il était très-versé dans les littératures ancienne et moderne, dans la jurisprudence et les langues savantes. Il est mort à Paris, le 27 mai 1825, à 41 ans. Il était membre de la société académique des sciences de Paris, de l'Athénée de Vaucluse, etc. Il a laissé : *Notes historiques et critiques sur quelques magistratures*, Paris, 1805, in-8; *Code et Nouvelles de Justinien; Nouvelles de l'empereur Léon; Fragments de Caius, d'Ulpien et de Paul; traduction revue par D. Godefroi*, Metz et Paris, 1807-1810, 4 vol. in-4. Cet ouvrage fait partie d'une collection intitulée : *Corps de droit civil romain, en latin et en français*. Les trois premiers volumes du *Code* de Tissot avaient paru en 1806, sous un autre titre que celui de 1807. (Avec Daubenton) le *Trésor de l'ancienne jurisprudence romaine*, ou *Collection des fragments qui nous restent du droit romain, antérieur à Justinien*, Metz, 1811, in-4. Ce volume est relié avec les *Institutes* de la collection précédente. *Manuel du négociant*, Paris, 1808, in-4; *Cours complet de politique, ou Exposition des opinions des anciens sur les matières de gouvernement et d'administration publique*, Paris, 1820, in-8, tome 1^{er}. Cet ouvrage intéressant n'a pas été continué. Il a laissé inédits : *Mémoire contre le duel; Discours sur le danger de condamner les hommes pour toute autre chose que leurs actions; Traité complet de l'amitié*, etc.; *Philosophie de l'amitié; Traité de la noblesse; Traité des éducations; Histoire des bibliothèques chez les divers peuples de l'antiquité; Testament politique du grand Frédéric*, etc., etc.

* TISSOT (Clément-Joseph), parents des précédents, né en 1750, à Ornans, fut reçu docteur en médecine à Besançon, en 1776. Tronchin en fit son disciple et son secrétaire, et le désigna, en 1787, comme médecin-adjoint de la maison d'Orléans. En 1788 il fut appelé, en qualité de chirurgien en chef, au camp de Saint-Omer, et peu de mois après le roi le nomma inspecteur divisionnaire des hôpitaux de l'Alsace et de la Franche-Comté. Tissot resta pendant près de 20 ans dans les hôpitaux militaires ou auprès de différents corps d'armée; mais ayant

été plusieurs fois dénoncé pendant la terreur, il fut arrêté et suspendu de ses fonctions. Il porta en 1806 des secours aux prisonniers autrichiens cantonnés dans la Souabe, qui étaient atteints d'une dysenterie épidémique désastreuse. Pour prix de son zèle, l'archiduc Charles lui écrivit une lettre flatteuse, lui envoya une tabatière avec un médaillon entouré de diamans, et le diplôme de membre honoraire de l'académie de médecine et de chirurgie de Vienne. Il obtint ensuite sa retraite, et vint à Paris, où il reprit l'exercice de sa profession. Le duc d'Orléans (Louis-Philippe), lui conféra à son retour le titre de son médecin consultant. Tissot fut aussi agrégé à la société de médecine pratique de Paris, et il en était vice-président lorsqu'il mourut le 30 juin 1826. On a de lui : *Gymnastique médicale*, Paris, 1781, in-12; *du Régime diététique dans les maladies; des Effets du sommeil et de la veille; de l'Influence des passions de l'âme dans les maladies*. Ces trois derniers ouvrages ont été traduits en allemand. *Observations sur les causes des épidémies dans les hôpitaux militaires; Recherches topographiques*, insérées en décembre 1824 dans le 15^e vol. des *Mémoires de médecine militaire*.

TITE (saint), Grec et gentil, fut converti par saint Paul, à qui il servit de secrétaire et d'interprète. Cet apôtre le mena avec lui au concile de Jérusalem, et il ne voulut point qu'il se fit circoncire, pour marquer que la circoncision n'était point nécessaire : quoique dans la suite il fit circoncire Timothée, en l'envoyant à Jérusalem, parce que les Juifs l'auraient regardé, sans cette précaution, comme impur et comme profane. Saint Paul l'envoya depuis à Corinthe pour calmer les disputes qui partageaient cette église; et Tite alla ensuite le joindre en Macédoine, pour lui rendre compte de sa négociation. Peu après, il porta aux Corinthiens la 2^e Lettre que saint Paul leur adressait; et vers l'an 65 de J.-C., l'apôtre l'ayant établi évêque de l'île de Crète, lui écrivit l'année suivante de Macédoine une lettre dans laquelle il expose les devoirs du ministère sacré. Tite mourut dans l'île de Crète, fort âgé.

TITE, auteur ecclésiastique du iv^e siècle, après avoir passé par tous les degrés de la hiérarchie, s'éleva par son mérite à l'évêché de Bostre dans l'Arabie. La *Bibliothèque des Pères* nous offre de cet auteur un *Traité contre les manichéens*. Le style en est assez net pour une matière assez embarrassée d'elle-même, et les raisonnements en sont solides aussi-bien que subtils; mais tout n'y est pas exact. On lui reproche trop d'estime pour Origène, dont il paraît même avoir adopté l'erreur touchant l'éternité des peines. On lui attribue encore un *Commentaire sur saint Luc*, et d'autres ouvrages qui ne sont pas de lui. Julien l'apostat menaça de le rendre responsable d'une espèce d'émeute qu'il y avait eu à Bostre, mais Tite confondit ce reproche, et répondit à l'empereur que si le peuple ne se révoltait ouvertement contre lui, c'était à lui et autres ecclésiastiques qu'il en était redevable. Sur quoi Julien écrivit à ceux de Bostre, que leur évêque était leur délateur, et qu'il les exhortait à le chasser, puisqu'il les supposait disposés à la révolte. Les

Bostriens se moquèrent de cette puérilité, « qui, dit » Tillémont, pourrait passer pour incroyable dans » un prince qui se piquait de raison, si nous n'a- » vions encore la lettre entière qu'il écrivit à ceux » de Bo-tre. Cette lettre est datée d'Antioche, le 1^{er} » jour d'août, l'an 562. » Tite survécut à la persécution de Julien, et mourut sous Valens.

TITE-LIVE (Titus-Livius), né à Padoue, l'an de Rome 695, passa une partie de sa vie, tantôt à Naples, tantôt à Rome, où Auguste lui fit un accueil très-gracieux. Il est un de ces auteurs qui ont rendu leur nom immortel, mais dont la vie et les actions sont peu connues. Tite-Live mourut à Padoue, à 76 ans, la 1^{re} année du règne de Tibère, l'an de Rome 770, et le même jour qu'Œvide. Son *Histoire romaine*, qui commence à la fondation de Rome, qui finissait à la mort de Drusus en Allemagne, l'a fait mettre au premier rang des grands écrivains. Cet ouvrage renfermait cent quarante livres, il ne nous en reste que trente-cinq (dont deux ont été publiés la première fois en 1518, par Ulric de Hutten, encore ne sont-ils pas d'une même suite. Ce n'est pas la quatrième partie de son histoire. Jean Freinshemius a tâché de consoler le public de cette perte, et il a réussi autant que la chose était possible. Il règne dans toutes les parties de l'ouvrage de Tite-Live une élégance continue. Il excelle également dans les récits, les descriptions et dans les harangues. Le style, quoique varié à l'infini, se soutient toujours également : simple sans bassesse, orné sans affectation, noble sans enflure, étendu ou serré, plein de douceur et de force, selon l'exigence des matières, mais toujours clair et intelligible. « On reproche » cependant, dit l'abbé des Fontaines, quelques » défauts à Tite-Live. Le premier, c'est de s'être » laissé trop éblouir de la grandeur de Rome, » maîtresse de l'univers. Parle-t-il de cette ville » encore naissante, il la fait la capitale d'un grand » empire, bâtie pour l'éternité, et dont l'agrandissement n'a point de bornes. Il tombe quelquefois » dans de petites contradictions; et, ce qui est moins » pardonnable, il omet souvent des faits célèbres et » importants. » On lui a reproché encore d'avoir employé quelques expressions provinciales dans son histoire. Mais Pignorius croit que cette *patavinite*, dont on a tant parlé, regardait seulement l'orthographe de certains mots, où Tite-Live comme Padouan, employait une lettre pour une autre, à la mode de son pays, écrivant *Sibe* et *Quase* pour *Sibi* et *Quasi*. Quelques-uns pensent qu'elle consistait simplement dans la répétition de plusieurs synonymes en une même période : redondance de style qui déplaisait à Rome, et qui faisait connaître les étrangers. Il est peu d'historiens qui aient raconté autant de prodiges que Tite-Live. Tantôt un bœuf a parlé, tantôt une mule a engendré, tantôt les hommes et les femmes ont changé de sexe; ce ne sont que pluies de cailloux, de chair, de craie, de sang et de lait. Des esprits superficiels et faux qui ont osé comparer ces fables avec des faits avérés, n'ont sans doute pas réfléchi sur la considération que méritent des contes populaires, et celle qu'on doit à des autorités respectables, à des témoins oculaires, judicieux, irréprochables, rapportant des événements qui,

dans leurs causes, leur but et leurs divines circonstances, déterminent la croyance de tout esprit raisonnable. Du reste, dans sa crédulité même, Tite-Live montrait plus de sagesse que nos écrivains modernes dans leur incrédulité : il respectait sa religion. « Toute fausse qu'elle était, dit Rigoley de » Juvigny, il savait qu'elle n'en était pas moins un » frein salutaire. S'il eût eu le bonheur de naître » de nos jours et que son berceau eût été éclairé de » la lumière de l'Evangile, avec l'excellent esprit et » le bon jugement dont il était doué, il n'aurait pas » imité ces prétendus historiens, ces écrivains audacieux qui, déchainés également contre le trône » et l'autel, cherchent à renverser l'un et l'autre : » et, brisant du même coup le sceptre et l'encensoir, » veulent vivre indépendants du ciel et de la terre. » Il n'aurait point, à leur exemple, employé le » mensonge, les sarcasmes les plus amers, et les » plaisanteries les plus grossières contre une religion » dont tout annonce, tout démontre, et tout prouve » la divinité... Loin d'envisager cette religion du » côté de la politique, et d'en imposer par des prodiges mensongers, il l'aurait appuyée d'une foule » de faits plus clairs que le jour, et se serait attaché » à la faire regarder et respecter comme le plus » ferme soutien des trônes, et comme la force et » le salut des empires et des peuples qui les » composent. » L'édition de Tite-Live, Venise, 1470, est fort rare. Les meilleures sont les suivantes : Elzévir, 1654, 5 vol. in-12, et 1663, 5 vol. in-8; *Ad usum Delphini*, 1676 et 1680, 6 vol. in-4, de Crèvier, 1753, 6 vol. in-4; de Drakenborch, 1758-66, 7 vol. in-4; de Deux-Ponts, 1784, 15 vol. in-8; enfin, de Lemaire, 15 vol. in-8, dans sa *Collection des auteurs latins*. Guérin en a donné une traduction (*voy.* son article), que celle de Bureau de la Malle en 15 vol. in-8, a fait oublier bientôt. Enfin MM. Liez, Du Bois et Verger l'ont trad. dans la *Bibl. lat. franç.* de Panckoucke, Paris, 1850-55, 17 vol. in-8.

TITELMAN (François), né à Hasselt, ville de la principauté de Liège, vers 1498, se fit récollet à Louvain; ayant ensuite entendu parler de la réforme des capucins, il embrassa ce genre de vie à Rome en 1555, et mourut en odeur de sainteté à Anticoli, le 12 septembre 1557. Il était versé dans les langues grecque, hébraïque et chaldéenne. Ses écrits sont en grand nombre; on cite ses *Commentaires* sur toutes les Epîtres des apôtres, Anvers, 1540, in-8... sur les Psaumes, Anvers, 1575, in-fol.;... sur Job;... sur les cantiques;... sur saint Matthieu et saint Jean; ses *Dissertations* contre Erasme, etc. Richard Simon, qui n'était pas prodigue de louanges, en donne à Titelman.

* TITEUX, sculpteur français, étudia à Paris, et alla ensuite à Rome, où il demeura quelques années. De retour en France, il fit exécuter les sculptures de la salle de spectacle de Bordeaux, de celle des Variétés de Paris, du Palais-Royal, du Raincy, de l'église de St-Eloi à Dunkerque; et c'est d'après ces modèles qu'ont été faites les sculptures de la nouvelle église de Sainte-Genève. Il mourut à Fresnoy, près de Sedan, le 9 février 1809.

TITI (Robert), né en 1551, à San-Sepolcro eu

Toscane, enseigna les belles-lettres à Padoue et à Pise. Il nous reste de lui des *Poésies* estimées de leur temps, peu connues aujourd'hui, quoiqu'elles ne soient pas sans mérite. On les trouve avec celles de Ghérardi, 1571, in-8. Des *Notes* assez bonnes sur quelques classiques; *dix Livres* sur des passages d'anciens auteurs, sur lesquels les littérateurs ne sont pas d'accord. Il mourut en 1609, à 58 ans.

TITIANE (Flavia Titiana), femme de l'empereur Pertinax, et fille du sénateur Flavius Sulpicianus, passa sa vie dans une suite non interrompue d'attachements criminels. Ses amours avec un bateleur furent le scandale de Rome; mais Pertinax, très-dérégé lui-même, selon quelques auteurs, ou subjugué par une lâche complaisance, n'osa pas s'y opposer. Titiane ne jouit pas longtemps du rang suprême. Pertinax fut tué par les soldats prétoriens, en mars 195, et l'impératrice le vit poignarder sous ses yeux, quatre-vingt-sept jours après son élection. Cette catastrophe la précipita du trône dans l'obscurité d'une vie privée, où elle finit ses jours.

TITIEN (Tiziano Vecelli, ou le), le plus grand peintre de l'école vénitienne, né à Piève de Cadore en 1477, montra dès son enfance une forte inclination pour son art. Il entra à l'âge de dix ans chez Gentil Bellini, qui, mécontent du peu d'empressement que ce jeune élève mettait à l'imiter, osa lui dire qu'il ne serait jamais qu'un barbouilleur. La réputation du Giorgione excita dans le Titien une heureuse émulation, et l'engagea à lier une étroite amitié avec lui, pour être à portée d'étudier sa manière. Le Giorgione s'apercevant des progrès rapides de son disciple, et de l'objet de ses visites, rompit tout commerce avec lui. Le Titien se vit peu de temps après sans rival par la mort du Giorgione. Il était désiré de tous côtés; on le chargea de faire les ouvrages les plus importants, à Vicence, à Padoue, à Venise et à Ferrare. Le talent singulier qu'il avait pour le portrait, le mit encore dans une haute réputation auprès des grands et des souverains. Charles-Quint, ce protecteur éclairé des vrais talents, le combla de biens et d'honneurs. Si son caractère doux et obligeant, son humeur gaie et enjouée, le faisaient aimer et rechercher, son mérite le rendait respectable. Il conserva une santé robuste jusqu'à 99 ans, et mourut en 1576. Ce grand peintre traitait également tous les genres; il rendait la nature dans toute sa vérité. Chaque chose recevait sous sa main l'impression convenable à son caractère. Les reproches qu'on lui fait sont de n'avoir pas assez étudié l'antique, d'avoir manqué souvent l'expression des passions de l'âme, de s'être répété quelquefois, enfin d'avoir mis beaucoup d'anachronismes dans ses ouvrages. Le musée du Louvre possède plusieurs tableaux de cet artiste.

TITIUS (Gérard), théologien luthérien, né à Quedlimbourg, en 1620, fut disciple de George Calixte, et devint professeur en hébreu et en théologie à Helmstadt, où il mourut en 1681. On a de lui : un *Traité des conciles*, Helmstadt, 1656, in-4; un autre *De l'insuffisance de la religion purement naturelle et de la nécessité de la révélation*, 1667, in-4.

TITON DU TILLET (Evrard), né à Paris, en 1677, d'un secrétaire du roi, fit ses études dans cette ville au collège des jésuites. Il en sortit avec un goût vif pour les belles-lettres, et le conserva jusqu'à la fin de ses jours. A l'âge de quinze ans, il suivit le parti des armes jusqu'à la paix de Ryswick; alors il acheta une charge de maître-d'hôtel de la Dauphine, mère de Louis XV. La mort prématurée de cette princesse le rendit à lui-même. Il fit le voyage d'Italie, et saisit les beautés des chefs-d'œuvre sans nombre de peinture et de sculpture qui égale l'Italie moderne à l'ancienne. A son retour, il fut commissaire-provincial des guerres; il exerça cette charge avec une rare générosité. Son attachement pour Louis XIV, et son admiration pour les hommes de génie, lui inspirèrent, dès 1708, l'idée d'élever un Parnasse en bronze à la gloire de ce roi, et des poètes et musiciens qui avaient illustré son règne. Ce beau monument qui fut achevé en 1718, est placé aujourd'hui dans la bibliothèque du roi. Du Tillet donna, en 1727, la description de ce monument, avec l'extrait de la vie et le catalogue des ouvrages des poètes qu'il y avait placés, in-42. Il le fit réimprimer en 1752, in-fol., et le dédia au roi. Depuis cette époque, il donnait des *Suppléments*, tous les dix ans, des hommes morts pendant ces intervalles : ces suppléments viennent jusqu'en 1760. Il mourut le 26 décembre 1762, à 85 ans. Cet illustre citoyen était d'une société et d'une conversation aussi utiles qu'agréables. Il se faisait un plaisir et un devoir d'accueillir tous ceux qui cultivaient les lettres, et de secourir, sans faste et sans ostentation, ceux d'entre eux qui étaient dans le besoin. On a encore de du Tillet un *Essai sur les honneurs accordés aux savants*, in-12, où l'on trouve des recherches, mais dont le style est négligé et monotone.

* TITSINGH (Isaac), voyageur, né à Amsterdam vers 1740, passa de bonne heure aux Indes-Orientales, entra dans l'administration de la compagnie, et par son zèle et son assiduité parvint à l'emploi de conseiller. En 1778, envoyé au Japon comme chef du commerce, il resta longtemps dans la petite île de Desima, et alla plusieurs fois à Yedo saluer l'empereur séculier du Japon. En 1784 il quitta ce pays, rapportant une foule d'objets curieux et d'observations importantes. Peu de temps après son retour, nommé gouverneur de Chinchoura, comptoir du Bengale, il fut ensuite envoyé en Chine, où il sut se faire aimer de ce peuple cérémonieux et défiant. Après un séjour de 35 ans en Asie, il revint dans sa patrie, où il se disposait à publier en hollandais et en français le résultat de ses recherches, lorsqu'il mourut en 1812. On a publié, d'après ses manuscrits : *Cérémonies usitées au Japon pour les mariages et les funérailles, etc.*, Paris, 1819, 2 vol. in-8, avec 76 pl.; *Mémoires et anecdotes de la dynastie régnante des Djougouns, souverains du Japon*, Paris, 1820, in-8, fig., publ. par Abel Rémusat, avec des notes et éclaircissements. *Description de la terre de Iesso*, trad. du Japonais dans les *Annales des voyages*, tom. 24, p. 145. Dans le même volume p. 414-226, on trouve une notice détaillée sur la collection de livres, manuscrits, dessins,

cartes et mémoires du Japon, formée par Titsingh. La bibliothèque du roi lui est redevable de l'*Encyclopédie japonaise*, collection rare et importante.

TITUS SABINUS VESPASIANUS (Flavius), né le 50 décembre de l'an de Rome 794 (40 de J.-C.), était fils de Vespasien son prédécesseur, et de Flavia Domitilla. Il servit sous son père, et obtint le sceptre impérial l'an 79, après s'être signalé par la ruine de Jérusalem. Il donna dans cette expédition des marques de cruauté, en faisant crucifier les malheureux que la faim chassait hors des murs, et qui ne pouvaient être responsables de l'opiniâtreté de leurs concitoyens; mais la conduite des Juifs semble en quelque sorte excuser la manière dont on les écrasa. Etant entré dans Jérusalem il dit, selon le témoignage de Josèphe : « C'est sous la conduite » de Dieu que nous avons fait la guerre; c'est Dieu » qui a chassé les Juifs de ces forteresses, contre » lesquelles ni les forces humaines ni les machines » ne pouvaient rien. » Il était si pénétré de ce sentiment, que, dans la suite, lorsque les nations lui envoyèrent des couronnes pour honorer sa victoire, il déclara, au rapport de Philostrate, qu'il ne méritait pas cet honneur. « Ce n'est point moi, disait-il, » qui ai vaincu. Je n'ai fait que prêter mes mains à » la vengeance divine. » Il avait donné des ordres exprès pour la conservation du temple; mais il était écrit dans les décrets de Dieu qu'il serait détruit de fond en comble. Un soldat y ayant jeté un tison du haut de la tour qu'on appelait *Antonia*, tous les efforts de l'armée ne purent arrêter l'incendie. Devenu empereur, Tite donna un édit très-rigoureux contre les délateurs, et condamna tous ces accusateurs de profession à être fustigés dans la principale des places publiques, à être traînés de là devant les théâtres, et enfin à être vendus comme esclaves et relégués dans des îles désertes : sévérité qui a été louée par quelques auteurs, mais qui dans sa généralité n'était pas sans inconvénient, et pouvait compromettre la sécurité publique et particulière des citoyens. Le parti le plus prudent comme le plus juste eût été, comme dit un historien, *d'écarter les délateurs d'une oreille, et de l'autre les accusés*. Il donna de somptueux spectacles, entre autres, un combat naval dans l'ancienne Naumachie. Cinq mille bêtes sauvages furent employées en un seul jour à divertir le peuple, qu'il consultait toujours avant de lui donner une fête : attention peu assortie à la dignité d'un empereur; mais il cédait au besoin qu'il en avait. S'étant souvenu un jour qu'il ne s'était rencontré aucune occasion pour lui d'obliger quelqu'un dans la journée, il dit : *Mes amis, voilà un jour que j'ai perdu!* paroles qui ont épuisé la louange et la critique. Le sentiment qu'elles expriment est louable sans doute, mais il paraît qu'il était inutile de l'afficher; d'ailleurs si personne ne s'était présenté pour recevoir des bienfaits, il n'y avait aucun sujet de repentir; la disposition de faire le bien doit suffire à l'homme vertueux. « Ce trait, dit un » homme d'esprit, s'il est vrai, donne lieu de croire » que ce prince avait plus de petitesse dans l'esprit » que de générosité dans le cœur. » Les lois criminelles furent négligées, et les malfaiteurs se multiplièrent par l'encouragement de l'impunité. Tite

disait qu'il *aimerait mieux périr lui-même que causer la perte d'un homme*, disposition estimable dans un particulier, mais qui, dans un empereur, peut produire une administration faible, imprudente et injuste. Il n'en donna que trop de preuves en désignant pour son successeur son frère Domitien, dont il connaissait la scélératesse, et qui avait conspiré contre lui. Sous le règne de Tite, l'empire fut exposé à plusieurs calamités. La première fut l'embrasement de la plupart des villes de la Campanie par les éruptions du mont Vésuve; la seconde, l'incendie de Rome; la dernière enfin, une peste qui emporta jusqu'à mille personnes en un jour. Durant tous ces malheurs, Tite se comporta comme un prince bienfaisant; il vendit les ornements de son palais pour faire rebâtir les édifices publics. Rome ne jouit pas longtemps de ses largesses. Tite, se sentant malade, se retira au pays des Sabins; mais il fut surpris, en y allant, d'une fièvre violente, et expira le 15 septembre de l'an 81 de J.-C., à 41 ans, après un règne de 2 ans 2 mois et 20 jours. On dit que, lorsque son frère Domitien le vit à l'agonie, il le fit mettre dans une cuve pleine de neige, sous prétexte de le rafraîchir; il y rendit le dernier soupir. S'il est vrai, comme l'assurait l'empereur Adrien, que Tite ait empoisonné son père Vespasien, pour lui succéder plus promptement, le crime de Domitien est une punition trop bien assortie à ce parricide. L'idée attachée au nom de Tite dans l'opinion du vulgaire, est supérieure à tous les éloges. Cependant quand on pense qu'il n'a pas régné 5 ans, et que tant de monstres ont débuté par les plus beaux commencements, on ne peut s'empêcher de croire qu'on a peut-être précipité ou surchargé le tableau qu'on en a transmis à la postérité. De là ce mot d'un écrivain un peu caustique : « Je me dépite toujours quand je vois cet empereur » de deux ans, connu seulement par un emphatique phrase de bienfaisance, élevé au-dessus de » Néron, qui pendant cinq ans fut tout autrement » sage que lui. » Ses partisans mêmes ont condamné ses débauches infâmes; mais elles étaient trop communes chez un peuple corrompu, pour l'avoir flétri dans l'opinion de ses contemporains. Ce n'est pas du reste le seul reproche qu'on lui a fait. « Il répudia (dit Crévier) Marcia, sans que nous » sachions la cause de ce divorce, qui pourrait » bien n'être autre que ses amours avec Bérénice. » (*Voy. ce nom*). Il faut convenir cependant que par comparaison avec cette multitude de tyrans odieux qui souillèrent et désolèrent Rome, Tite devait paraître un bon prince et contraster avec eux d'une manière avantageuse dans les fastes de l'histoire.

TITYUS, géant énorme, fils de Jupiter et d'Elara, naquit dans un antre où sa mère s'était cachée pour se dérober à la colère de Junon, et passa pour fils de la Terre. Apollon et Diane le tuèrent à coups de flèches, où, selon d'autres, il fut foudroyé pour avoir voulu faire violence à Latone leur mère. Il était attaché comme Prométhée dans les enfers, où un vautour insatiable rongait sans relâche ses entrailles renaissantes : ce géant couvrait neuf arpents de terre de son corps étendu. Rien de plus expressif

que la description que fait Virgile (*Ænéide*, 1, 6.) de cet étrange supplice, symbole du remords et des angoisses qui déchirent les âmes criminelles :

..... Rostroque immanis vultur obunco
Immortale jecur londens. Fœcundaque penis
Viscera, rimaturque epulis, habitaque sub alto
Pectore; nec libris requies datur ulla renatis.

TIXIER (Jean), en latin *Ravisius Textor*, de Saint-Saulge dans le Nivernais, et seigneur de Ravisy dans la même province, tira une partie de son nom de cette terre. Il enseigna les belles-lettres, avec un succès distingué, au collège de Navarre à Paris, fut recteur de l'université de cette ville en 1500, et mourut en 1522, à l'hôpital, suivant quelques auteurs. On a de lui : des *Lettres*, 1560, in-8; des *Dialogues*; des *Épigrammes*; *Officina vel potius naturæ historia, in quâ copiosè dispositum est per locos quicquid habent auctores in diversis disciplinis plurimi, quod et ad rerum, historiæ et verborum cognitionem ullo modo facere potest*, Paris, 1522; Lyon, 1541, in-4; Bâle et Genève, édition donnée par Lycosthènes et revue par Grasser, 1626, in-8; une édition de *Opera diversorum scriptorum de claris mulieribus*, Paris, 1521, in-fol. Ces différents ouvrages sont assez bien écrits en latin, et on peut le mettre au rang des habiles humanistes de son siècle.

* TOALDO (Joseph), savant italien, né en 1719, à Saint-Laurent di Pianezze, fit ses études avec succès au séminaire de Padoue, et en les terminant reçut le doctorat en théologie. Peu de temps après, il obtint la chaire de mathématiques. Il présida à la réimpression des *Œuvres* de Galilée, auxquelles il ajouta une préface, des notes, et les augmenta de *fragments* inédits. Il essaya beaucoup de difficultés de la part de trois magistrats pour imprimer les *Dialogues* sur le système du monde, et pour y insérer quelques apostilles écrites de la main de Galilée. Il enseigna avec succès la grammaire, la rhétorique, la philosophie, les mathématiques, et introduisit dans son école le calcul infinitésimal. Il fut ensuite nommé, en 1762, professeur de géographie, de météorologie, d'astronomie, et fit établir un observatoire commencé en 1767, et terminé au bout de sept ans. Il introduisit aussi dans l'état vénitien l'usage des paratonnerres, dont le premier qu'on y ait vu fut élevé par lui à Padoue. Dans le voyage qu'il fit en Italie, il fut partout reçu avec les distinctions que ses talents méritaient. Toaldo entreprit, en 1775, un *Journal astro-météorologique*, qu'il continua jusqu'à sa mort qui eut lieu le 11 décembre 1798. Outre un grand nombre de *Dissertations* publiées, soit dans son journal, soit dans les journaux étrangers, on a de lui : *Notice sur la vie de l'abbé Conti*; *Abrégé de trigonométrie plane et sphérique, théorique et pratique, avec les tables de Déparcieux*, 1767; *Essai météorologique*, trad. en français par Jos. Daquin (*voy. ce nom*). On considère cet ouvrage comme le plus savant qui ait été écrit sur la météorologie et l'influence de la lune sur les saisons; *Discours sur les hyers extraordinaires*; *Chronique* sur le même sujet; *Novæ tabulæ barometri æstusque maris*, Padoue, 1771, in-4; *Mémoires sur l'application de la météorologie à l'agri-*

culture, couronné par l'académie de Montpellier en 1774, et traduit dans plusieurs langues; *Mémoires sur les thermomètres et baromètres*, insérés dans le Journal d'agriculture de Venise, en 1776; *Parallèle des saisons avec les principaux produits de la campagne*; *Traité de gnomonique*, Venise, 1789, in-4; *De methodo longitudinum ex observato transitu lune per meridianum*, *Schediasmata astronomica*, 1791, en trois livres, qui concernent, les deux premiers, les éclipses de soleil, et le troisième le passage de Mercure devant le soleil; il a donné une *Traduction italienne* des Tables et de l'Astronomie des dames, de Lalande. Toaldo fut nommé membre de l'académie des sciences de Padoue, lors de l'institution de cette société en 1784. Il était également associé de plusieurs académies savantes de l'Europe.

TOBIE, de la tribu de Nephthali, demeurait à Cadès, capitale de ce pays, et avait épousé Anne, de la même tribu, dont il eut un fils qui portait son nom. Emmené captif à Ninive avec sa femme et son fils, il ne se souilla jamais en mangeant, comme les autres Israélites, des viandes défendues par la loi. Dieu, pour récompenser sa fidélité, lui fit trouver grâce auprès de Salmanasar, qui le combla de biens et d'honneurs. Tobie ne profita des bontés du roi que pour soulager ses frères captifs. Il allait les visiter, et leur distribuait chaque jour ce qu'il pouvait avoir. Un jour, à Ragès, ville des Mèdes, Gabélus son parent ayant besoin de dix talents, Tobie qui avait reçu ces dix mille écus de la libéralité du roi, les lui prêta, sans exiger de lui d'autre sûreté qu'une obligation par écrit. Sa charité fut récompensée dès cette vie; cependant Dieu l'éprouva par les souffrances. Un jour, après avoir enseveli plusieurs morts, il s'endormit fatigué au pied d'une muraille, et il lui tomba, d'un nid d'hirondelle, sur les yeux, de la fiente chaude qui le rendit aveugle. Tobie, se croyant près de mourir, chargea son fils d'aller à Ragès retirer l'argent qu'il avait prêté à Gabélus. Le jeune homme partit aussitôt avec l'ange Raphaël qui avait pris la figure d'Azarias. Son guide lui fit épouser Sara, sa cousine, fille de Raguel, veuve de sept maris que le démon avait étranglés, pour n'avoir envisagé l'union conjugale que comme un moyen de luxure. Tobie se mit en prières, et chassa l'ange des ténèbres. Raphaël le ramena ensuite chez son père, à qui il rendit la vue avec le fiel d'un poisson que l'ange lui avait indiqué. Le saint vieillard mourut l'an 663 avant J.-C., à 102 ans. Son fils parvint aussi à une longue vieillesse. On croit assez communément que les deux Tobie ont écrit eux-mêmes leur histoire, ou que du moins le livre qui porte leur nom a été composé sur leurs mémoires. Nous n'avons plus l'original de cet ouvrage, que saint Jérôme traduisit en latin sur le texte chaldaïque; et c'est sa traduction que l'Eglise a adoptée, comme la plus simple, la plus claire et la plus dégagée de circonstances étrangères. Nous en avons aussi des versions en hébreu, en grec et en syriaque, faites sur la latine; et quelques autres où les faits sont plus détaillés; ce qui a fait croire à quelques critiques que Tobie avait écrit son histoire et l'abrégé

de son histoire. Les juifs ne reconnaissent pas ce livre pour canonique; mais ils le lisent avec respect comme contenant une histoire vénérable, et pleine de sentiments touchants et d'excellentes maximes. La constance du juste, sa confiance couronnée, la tendresse paternelle, la piété filiale, la sainteté de l'union conjugale, une attentive et toute-puissante providence: tout cela concourt à former l'édifiante histoire de Tobie; c'est le tableau d'une famille selon le cœur de Dieu.

* TOBIESEN-DUBY (Pierre-Ancher), numismate, né en 1721 à Housseau, canton de Soleure, entra jeune au service de France dans un régiment Suisse et eut la cuisse emportée à la bataille de Fontenoy. Admis à l'hôtel des Invalides, il se livra tout entier à l'étude des langues du Nord, et mérita par ses connaissances le titre d'interprète à la Bibliothèque du roi. Il mourut à Paris, le 19 octobre 1782. On lui doit: *Recueil général des pièces obsidionales et de nécessité, gravées d'après l'ordre chronologique des événements*, Paris, 1786, gr. in-4, avec 51 pl., publié par le savant numismate d'Ennery; *Traité des monnaies des barons, prélats, villes et seigneurs de France*, Paris, 1790, 2 vol. gr. in-4, fig. Cet utile ouvrage est incomplet, et il serait à souhaiter qu'il trouvât un continuateur.

TOCHO, soldat goth, très-adroit à tirer de l'arc, dont on raconte la même aventure qu'on a mise depuis sur le compte de Tell. C'est Saxo Grammaticus qui raconte ce fait. (*Voy. TELL.*)

* TOCHON d'ANNEY (Joseph-François), numismate, né en 1772, au château de Metz, près d'Anney, se livra dès sa jeunesse à l'étude des antiquités. Il employa une grande partie de sa fortune à l'acquisition d'objets de ce genre, dont il avait formé un beau cabinet que plus tard il consentit à vendre au gouvernement. Député du Mont-Blanc à la chambre de 1815, il y montra beaucoup de modération. L'année suivante il succéda à Ginguené à l'académie des inscriptions. Il préparait un grand travail qu'il se proposait de publier, lorsqu'il mourut, le 20 août 1820, à 48 ans, des suites d'une paralysie. Il a laissé: *Dissertation sur l'époque de la mort d'Antiochus VII, Evergète ou Sidètes, roi de Syrie, sur deux médailles antiques de ce prince, et sur un passage du livre des Machabées*, 1815, in-4, avec 5 pl.; *Notice sur une médaille de Philippe-Marie Visconti, duc de Milan*, 1816, in-4, fig.; *Dissertation sur l'inscription grecque d'un vase trouvé à Tarente, et sur les pierres antiques qui servaient de cachet aux médecins oculistes*, 1816, in-4, avec pl. coloriées; *Mémoire sur les médailles de Marinus frappées à Philippopolis*, 1817, in-4, avec pl.; *Recherches sur les Médailles des nomes ou préfectures d'Égypte*, 1822, in-4, précédées d'une Notice sur sa vie et ses travaux, par l'orientaliste St.-Martin, son successeur à l'institut. Tochon a fourni des articles à la *Biographie universelle*.

* TOCQUE (Louis), peintre, né à Paris, en 1696, excella dans le genre du portrait. Il étudia son art sous Nattier, dont il épousa la fille, et acquit beaucoup de réputation. En 1760, il fut appelé à Pétersbourg, pour y faire le portrait de Catherine II, qui le récompensa largement. On en cite de lui un

grand nombre presque tous remarquables par la beauté des têtes et des draperies, la fraîcheur du coloris. Son dessin n'est pas toujours correct. Il mourut à Paris, en 1772.

* TODE (Henri-Julien), naturaliste, né en 1755 à Zollenspieker dans le duché de Holstein, remplit différentes fonctions comme ministre protestant, et mourut en 1797 à Schwerin, où il était surintendant. On a lui: *Cantiques chrétiens*, Hambourg et Lunebourg, 1771, in-8; *Fungi Mecklenburgenses selecti*, Lunebourg, 1790 et 91, 2 vol. in-4, avec 17 pl.; et des *Dissertations* dans les *Mémoires* de la société d'histoire naturelle de Berlin.

* TODE (Jean-Clément), médecin du roi de Danemark, né en 1756 à Zollenstocker, près de Hambourg, devint professeur de médecine à l'université de Copenhague, où il forma d'excellents élèves, et contribua à la fondation de la société médicale de cette ville et à celle d'autres établissements d'utilité publique. Tode mourut le 16 mars 1805. On trouve son nom, comme rédacteur ou collaborateur, à la tête de 127 productions littéraires dont 70 en danois, 55 en allemand, 22 en latin et 2 en français. Soixante-dix sont relatives à la médecine; les autres appartiennent à la philosophie ou à la littérature. Cinq sont des journaux et six des dissertations polémiques. Ses principaux ouvrages sont: *Bibliothèque médico-chirurgicale*, Copenhague, 1774-87, 10 vol. in-8; *Conversations sur la médecine*, 1785-89, 4 vol. in-8; *Annales médicales*, 1787-92, 15 num. in-8; *Journal de médecine*, 1795-1804, 5 vol. in-8; *Instruction sur la matière médicale*, 1797, 2 vol. in-8; *Science médicale en général*, 1798, 2 vol. in-8; *Réflexions impartiales sur la typographie en Danemark*; *Œuvres en prose*, 1795, 8 vol. in-8; *Fables originales et contes pour la jeunesse des deux sexes*, 1795, in-8. *Voy. sur J.-Cl. Tode* le tom. 2, pag. 496, du *Dictionnaire des grands hommes du Danemark*, par Worm, et les num. 46-47, année 1806, du *Tableau moderne de Copenhague*.

* TODEL (Hugues), historien anglais, né à Cumberland, en 1660, étudia à l'université de Cambridge, où il reçut le grade de docteur en droit, y occupa plusieurs emplois honorables dans sa patrie, et mourut en 1712. On a de lui: *Vie de Phocion*, très-élegamment écrite, et qui a eu plusieurs éditions; *Description de la Suède*. C'est la plus exacte que l'on connaisse; l'auteur avait voyagé plusieurs années dans ce pays, et, comme sage observateur, il n'oublie rien de ce qui peut rendre son ouvrage utile et intéressant; les monuments, les productions, recherches et les différentes branches d'industrie et de commerce, y sont décrits avec autant de clarté que de précision; *Histoire du diocèse de Carlisle*. Il a laissé quelques manuscrits concernant le pays de Galles et autres provinces de l'Angleterre.

* Toderini (Jean-Baptiste), né en 1728 à Venise, mort dans la même ville en 1799, entra chez les jésuites et professa la philosophie à Vérone et à Forlì. Après la suppression de son ordre il s'attacha au baile Garzoni, et le suivit en 1781, dans son ambassade à Constantinople. Il a publié plusieurs ouvrages; le plus connu est: *Della Letteratura tur-*

chesca, Venise, 1787, 5 vol. in-8, trad. en franç., par Cournand, Paris, 1789, 5 vol. in-8, et en allemand par Hansleutner, Königsberg, 1790, in-8.

** TOEPFFER (Rodolphe), écrivain genevois, né en 1799, était fils d'un peintre habile. Il devait suivre la même carrière que son père, mais une maladie d'yeux le força d'y renoncer. Dès lors il se consacra aux lettres et à l'éducation. Après avoir dirigé avec succès un pensionnat, il fut nommé en 1852 professeur de belles-lettres à l'académie de Genève, et mourut dans cette ville, au mois de juin 1846. On lui doit plusieurs productions charmantes réunies sous le titre de *Nouvelles Genevoises*, un roman de *Rosa et Gertrude*, les *Voyages en zigzag*, où il se montre aussi habile à peindre qu'à raconter, en décrivant les excursions qu'il faisait dans les Alpes avec ses élèves. Il est auteur de spirituels *Albums*, et de *Réflexions sur le beau*, qui n'ont paru qu'en 1847. M. de Sainte-Beuve a donné une *Notice sur la vie et les ouvrages* de Toepffer; elle a été placée en tête d'écrits de cet auteur publiés par Dubochet en 1841 et 1847.

TOICT (Nicolas du), né en 1611 à Lille, se fit jésuite en 1650, et après avoir professé quelque temps les humanités dans la Flandre, obtint la permission de se consacrer aux missions étrangères. Il s'embarqua pour le Paraguay, où il déploya tout ce que la charité la plus agissante peut inspirer à un ministre de l'Evangile. Il fut nommé supérieur des missionnaires dans cette province, et mourut vers l'an 1680. On a de lui l'*Histoire des missions dans le Paraguay, l'Uruguay*, etc., en latin, Liège, 1675, in-fol.

TOINARD. Voy. THOYNARD.

TOIRAS (Jean du CAYLAR de SAINT-BONNET, marquis de), né à Saint Jean-de-Gardonnenque, en 1588, était d'une ancienne maison du Languedoc. Après avoir été page du prince de Condé, il servit sous Henri IV, puis sous Louis XIII, qui le fit lieutenant de sa vénerie, puis capitaine de sa volière. Elevé au poste de maréchal de camp, il se trouva à la prise de l'île de Rhé, dont il eut le gouvernement, et qu'il défendit contre les Anglais, qui furent obligés de lever le siège. Il fut ensuite envoyé en Italie, où il cueillit de nouveaux lauriers. Il commanda dans le Montferrat, et défendit, en 1650, Casal contre le marquis de Spinola, général espagnol. Ses frères ayant embrassé le parti du duc d'Orléans, il fut disgracié en 1655, privé de ses pensions et de son gouvernement. Il adoucit les chagrins de sa disgrâce par un voyage en Italie. Il reçut à Rome, à Naples, à Venise, etc., tous les honneurs dont il était digne. Victor-Amédée, duc de Savoie, lié d'intérêt avec l'Espagne, le fit lieutenant-général de son armée. Il remplissait ce poste avec sa valeur ordinaire, lorsqu'il fut tué en 1656, devant la forteresse de Fontanette, dans le Milanais. Michel Baudier a écrit sa *Vie*, Paris, 1644, in-fol., et in-12.

TOLAND (Jean), né en 1670, à Redcastle, près de Londonderry, en Irlande, fut élevé dans la religion catholique. Il fit ses études à l'université de Glasgow, puis dans celle d'Edimbourg où il embrassa la religion protestante. Après avoir passé

quelque temps à Leyde, il se retira à Oxford, et y recueillit un grand nombre de matériaux sur divers sujets. Son goût pour les paradoxes et les nouveautés le tira de l'obscurité où il avait croupi jusqu'alors. Il publia divers ouvrages sur la religion et sur la politique, dans lesquels l'impiété, le déisme, l'athéisme même, paraissent à découvert. Cet impie fit divers voyages dans les cours d'Allemagne, où il fut reçu mieux qu'il ne méritait. De là étant allé en Hollande, il fut présenté au prince Eugène, qui, ne connaissant pas ses travers, lui donna diverses marques de libéralité. Toland retourna la même année en Angleterre, où il se ruina par ses folles dépenses et par ses débauches. Il mourut à Londres en 1722, à 52 ans, après s'être fait une épithaphe très-flatteuse, qui n'est rien moins qu'un tableau fidèle de son caractère. Il était vain, bizarre, singulier; rejetant un sentiment précisément parce qu'un auteur célèbre l'avait soutenu ou embrassé. Opiniâtre dans la dispute, il la soutenait avec l'effronterie et la grossièreté d'un cynique. Ses principaux ouvrages sont : *la Religion chrétienne sans mystères*, publiée en anglais, Londres, en 1696, in-8. Ce livre impie fut condamné au feu en Irlande l'année suivante, ce qui n'empêcha point Toland d'en donner une *Apologie*, son impudence augmentant avec les humiliations et les châtiments qu'elle essayait; *La Vie de Milton, et sa Défense* sous le titre d'*Amyntor*, Londres, 1698-99, 2 part. in-8; ouvrage aussi pernicieux que le précédent; *Le Nazaréen, ou le Christianisme judaïque, païen et mahométan*, etc 1718, in-8, fruit de l'impiété la plus grossière, ainsi que les suivants : *Pantheisticon, seu Formula celebrandæ sodalitatissocraticæ*, in-8; *Cosmopoli*, Londres, 1720; *Adeisidemon, sive Titus Livius a superstitione vindicatus; annexæ sunt Origines judaicæ*, la Haye, 1709, in-8. Il y soutient que les athées sont moins dangereux à l'état que les superstitieux; paradoxe cent fois réfuté. (Voy. le *Catéch. philos.*, liv. 1, chap. 5.) Il prétend que Moïse et Spinosa ont eu à peu près les mêmes idées de la Divinité : assertion qui suffit seule pour faire connaître le désordre de sa tête; cette assertion fut réfutée plus sérieusement qu'elle ne le méritait, par Huet, évêque d'Avranches, sous le nom de *Morin*, et par Elie Benoit. Les livres de Toland, excepté les deux derniers, sont en anglais. La plupart ont, comme on l'a vu, des titres extravagants, et renferment des idées encore plus extravagantes. Il écrivait d'une manière confuse, embrouillée et fatigante; aussi, en voulant nuire à la religion, il ne fit de mal qu'à lui-même, et fut méprisé comme philosophe et comme écrivain; *L'Angleterre libre*, 1701, in-8; *Divers écrits contre les Français*, 1726, 2 vol. in-8, et quelques autres livres de politique, moins mauvais que ses ouvrages sur la religion.

TOLEDE. Voy. ALBE (le duc d').

TOLEDE (D. Pèdre de), diplomate, d'une des plus illustres maisons d'Espagne, naquit à Madrid vers l'an 1560, fut élevé à la cour de Philippe III, et commença sa carrière diplomatique dans les dernières années du règne de ce monarque. Il fut employé comme ambassadeur auprès des souverains

d'Allemagne, de Suède, d'Angleterre, et succéda en France au duc d'Ossun, fameux par sa justice sévère et par des saillies piquantes. Henri le Grand avait pour lui la même bienveillance qu'il avait montrée pour son prédécesseur. Don Pèdre, tout en veillant sur les intérêts de son maître, se plaisait à féliciter la France de posséder un si bon roi. Un jour Henri IV s'entretenant avec l'ambassadeur espagnol, lui dit : « Si je vis encore quelques années, j'irai reprendre la partie du royaume de Navarre qui m'appartient de juste droit. — Sire, » répondit don Pèdre, Philippe III a hérité de ce royaume ; la justice avec laquelle il le possède l'aidera à le défendre si on vient l'attaquer. — Bien, bien, reprit le roi, votre raison est fort bonne jusqu'à ce que je sois devant Pampelune ; mais alors nous verrons qui entreprendra de la défendre contre moi. » Don Pèdre fit alors une profonde révérence, et se dirigea avec précipitation vers la porte. « Où allez-vous si vite ? s'écria le roi. — Je m'en vais, répondit l'ambassadeur, attendre V. M. à Pampelune, pour la défendre. » Don Pèdre était extrêmement religieux ; mais il portait ce sentiment, d'ailleurs très-louable, jusqu'à l'affectation. Comme Henri IV avait beaucoup de penchant pour le beau sexe, il avait coutume de dire que l'esprit malin présidait à sa cour. Aussi, quand il venait à l'audience, il avait toujours son chapelet à la main, et souvent il le récitait, chez lui et ailleurs, à haute voix devant tout le monde. A son retour en Espagne, il fut nommé conseiller de Castille, et son souverain lui confia d'autres missions importantes, dont il s'acquitta avec honneur. La hauteur de ses manières avait irrité plusieurs courtisans favoris de Philippe III ; et, ne voulant céder à aucune voie de raccommodement, il se retira dans un de ses châteaux, où il mourut en 1640.

TOLET (François), né à Cordoue, l'an 1552, eut pour professeur, dans l'université de Salamanque, Dominique Soto, qui l'appelait un *prodige d'esprit*. Il entra dans la société des jésuites, et fut envoyé à Rome, où il enseigna la philosophie et la théologie, et où il plut au pape Pie V, qui le nomma son prédicateur. Le jésuite exerça aussi cet emploi sous les pontifes ses successeurs. Grégoire XIII le fit lui-même juge et censeur de ses propres ouvrages. Grégoire IV, Innocent IX, et Clément VIII qui l'éleva au cardinalat, en 1594, lui confièrent plusieurs affaires importantes. Il fut envoyé aux Pays-Bas, en Allemagne et en Pologne, pour les affaires de l'Eglise qu'il termina heureusement. Les jésuites n'avaient point encore eu de cardinal de leur société avant lui. Tolet, quoique Espagnol, travailla ardemment à la réconciliation de Henri IV avec le saint Siège. Henri saisit toutes les occasions de lui témoigner sa reconnaissance. Lorsqu'il eut appris sa mort, arrivée en 1596, à 64 ans, il lui fit faire un service solennel à Paris et à Rouen. Les emplois du cardinal Tolet ne l'attachèrent pas si fortement, qu'il ne se réservât toujours quelque temps pour travailler à ses savants ouvrages. Les principaux sont : des *Commentaires* sur saint Jean, Lyon, 1614, in-fol.; sur les 12 premiers chapitres

de saint Luc, Rome, 1600, in-fol.; sur l'Épître de saint Paul aux Romains, Rome, 1602, in-4. Une *Somme des cas de conscience*, ou l'*Instruction des prêtres*, Paris, 1619, in-4, traduit en français. Saint François de Sales recommandait beaucoup l'usage de ce livre ; l'auteur y soutient cependant quelques sentiments qui ne seraient pas bien reçus aujourd'hui. Cabassut dit « qu'il faudrait attendre » plusieurs siècles avant qu'il parût un homme du » mérite du cardinal Tolet, personnage au-dessus » de tous les éloges qu'on lui a donnés. »

TOLLIIUS (Jacques), né vers 1650 à Inga, dans le territoire d'Utrecht, était docteur en médecine et professeur ordinaire en éloquence et en grec dans l'université de Duisbourg, lorsqu'il quitta cet emploi pour voyager. Il parcourut l'Allemagne, la Hongrie, où il visita les mines, se rendit ensuite en Italie où il se fit catholique. De retour dans sa patrie, il se mit à donner des leçons pour avoir de quoi subsister ; mais on lui ôta cette ressource, et on le réduisit à une pauvreté extrême, dans laquelle il mourut en 1696. On a de lui : *Epistole itinerarie*, Amsterdam, 1700, in-4. Recueil curieux, qui avait été précédé, quatre ans auparavant, d'un autre, intitulé : *Tollii insignia itinerarii italici*, Utrecht, 1696, in-4. *Fortuita sacra*, Amsterdam, 1687, in-8 ; une *Edition* de Longin, 1694, in-4, plus estimée que l'ouvrage précédent, lequel est rempli d'idées vaines sur la pierre philosophale. Il publia d'autres ouvrages, comme des *Fables égyptiennes et grecques*. Tollius avait plus d'érudition que de jugement. — Son frère, Corneille TOLLIUS, philologue, né vers 1620, à Utrecht, fut secrétaire de Ger.-Jean Vossius. Nommé professeur extraordinaire à l'académie d'Harderwyck, il obtint, en 1648, la chaire d'éloquence et de langue grecques, et prononça, l'année suivante, l'éloge funèbre de Vossius, son bienfaiteur. On ignore l'époque de sa mort. On a de lui : un *Traité De infelicitate litteratorum*, que Jean Burchard Mencke a fait réimprimer à Leipsig, en 1707, dans le Recueil intitulé : *Analecta de calamitate litteratorum* ; une *Edition* de Palephate, et quelques autres écrits où l'on trouve, ainsi que dans les précédents, des choses curieuses et recherchées. — Alexandre TOLLIUS, un de ses frères, mort en 1675, est connu par son *Edition* d'Aprien, Amsterdam, 1670, 2 vol. in-8, qui fait partie de la collection *Variorum*.

* TOLLIIUS (Hermann), né à Bréda en 1742, s'établit à Leyde, où il fut reçu docteur et où il étudia les belles-lettres sous Hemsterhuis et Ruhnkenius. Nommé, en 1767, professeur d'histoire, d'éloquence et de langue grecque à l'académie de Harderwyck, il entra en fonction en prononçant un discours qui a pour titre : *Oratio qua demonstratur etiamnum superesse in græcis litteris ex quo gravioris discipline decus et præsidium capere possint*. Il vint à Paris en 1777, et fit la connaissance de l'helléniste d'Anse de Villosion, éditeur du *Lexicon Homericum* d'Apollonius, auquel Tollius avait déjà beaucoup travaillé. Il publia ce *Lexicon* à Leyde, 1788, in-8, et le dédia à ses deux disciples, les princes d'Orange. Le professeur Burmann étant mort en 1778, Tollius le remplaça dans la chaire d'histoire et de

langue grecque à l'athénée d'Amsterdam. Il y prononça un discours de *Gerhardo Johanne Vossio perfecto grammatico*. Il donna un cours d'histoire nationale en langue hollandaise, et devint, en 1785, instituteur-précepteur des trois princes d'Orange, fils de Guillaume V, stathouder héréditaire des Provinces-Unies. Il fut remplacé dans sa chaire par Wytttenbach (*voy.* ce nom). Tollius accompagna l'aîné de ses élèves dans un voyage en Allemagne, où il fit visiter à ce prince les possessions que la maison de Nassau avait dans ce pays. En 1794 il fut nommé commissaire civil près l'armée anglaise. Forcé de quitter sa patrie, lors de la révolution de 1795, il se réfugia à Osnabruck, puis à Brunswick, où le duc, ami du stathouder, lui fit un accueil distingué. Ce prince le chargea de diverses missions à Hambourg, Londres, Berlin, Hanovre, et à Rastadt, où il se trouvait au moment du congrès de 1797. Il partit pour la Pologne en 1800, pour y administrer les biens que le prince Guillaume d'Orange avait achetés du prince Jablonowsky : il y resta neuf ans. Louis Bonaparte, devenu roi de Hollande, l'ayant rappelé pour lui donner la chaire de statistique et de droit public à l'université de Leyde, Tollius ouvrit ses leçons par un discours *De fine statistice que vocatur hodiernæ*. Quelque temps après, il échangea cette chaire contre celle de littérature grecque et latine. A la chute de Bonaparte, les princes légitimes étant rentrés dans leurs différents états, le prince d'Orange, ancien élève de Tollius, devint roi sous le nom de Guillaume I^{er}. Ce monarque le choisit pour assister à l'assemblée des notables convoquée à Amsterdam le 28 mars 1814, afin d'y voter sur la loi fondamentale du nouveau royaume des Pays-Bas. L'année suivante, Tollius fut décoré de l'ordre du lion-belgique, et devint membre de la Société littéraire hollandaise : il mourut à Leyde, le 29 avril 1822, à 80 ans. On a de lui un ouvrage en hollandais, intitulé : *Documents politiques sur les affaires de la république des Provinces-Unies*, 1814-16, 3 vol. in-8.

* TOLOMEI. *Voy.* PTOLOMEI.

* TOLOMEI (Nicolas), jésuite issu de la même famille que Ptolomei (J.-B.) (*voy.* ce nom, VII, 87), né à Sienne en 1699, entra chez les jésuites en 1725. Il se livra particulièrement à la prédication, et s'y fit un nom par ses talents et son zèle, que rehaussait encore l'éclat de ses vertus. Rome et Florence furent les principaux théâtres de ses travaux apostoliques. Il mourut peu de temps après la suppression de son ordre en 1774. On a de lui : *La Vocazione di Luigi Gonzaga, della compagnia di Gesù*. Cet ouvrage, devenu classique, obtint plus de trente éditions, et fut traduit en différentes langues.

* TOMA, sectaire russe, qui vivait sous le règne de Pierre I^{er}, voulut faire revivre en lui l'ancienne secte de ces fanatiques désignés sous le nom d'*Iconoclastes*, ou briseurs d'images. Armé d'une hache, il entra dans l'église de Saint-Alexis, et mit en pièces la statue du saint. Arrêté, et mis en prison, on chercha à le convertir ; mais il devint sourd à toutes les remontrances. Il fut condamné à avoir la main brûlée, et à mourir ensuite dans le feu. Jus-

qu'au dernier moment, il ne voulut pas rétracter son erreur, et montra ce mépris insultant pour la mort, qui est plutôt le délire d'une imagination fortement exaltée, que le calme du véritable courage.

TOMASINI (Jacques-Philippe), né à Padoue en 1597, mourut en 1654, à 57 ans, à Citta-Nuova, en Istrie. Les lettres firent presque son occupation journalière. Il eut le courage de s'opposer au mauvais goût de son temps, et surtout à celui de Marini, pour rappeler celui de Pétrarque. Il recueillit et publia tout ce qu'il trouva sur cet auteur célèbre sous ce titre : *Petrarcha redivivus*, 1650, in-4, fig. Il présenta son travail à Urbain VIII. Ce pontife l'agréa, et, regardant Tomasini comme son parent, le récompensa par l'évêché de Citta-Nuova. Nous avons encore de lui une bonne *Édition* des *Épîtres* de Cassandre Fidèle avec sa Vie ; *Illustrium virorum elogia iconibus ornata*, 1650 et 1644, 2 vol. in-4 ; les *Annales des chanoines de saint George in Alga*, congrégation de prêtres séculiers, et dont il avait été membre : ce livre est en latin ; *Agri Patavini inscriptiones*, 1696, in-4 ; *Gymnasium Patavinum*, 1654, in-4.

TOMBEUR (Nicolas le), religieux augustin, né à Tirmont en 1637, licencié en théologie et définiteur de sa province, mourut à Louvain le 25 mai 1756. On a de lui : *Praxis administrandi sacramenta penitentiae et eucharistiae*, Anvers, 1710, augmenté, 1712 ; ouvrage méthodique et savant, quoique d'une morale peut-être un peu rigide ; *Provincia belgica ord. FF. eremitarum sancti Augustini*, Louvain, 1727, in-fol., peu exact et superficiel.

TOMKUS (Jean-Mernawchier), né à Sebenico, dans la Dalmatie, évêque latin de Bosnie, mourut à Rome en 1659, et s'est fait un nom par les ouvrages suivants : *Vita sancti Petri Berislai*, 1620, in-8 ; *Regia sanctitatis Illyricanae fecunditas*, Rome, 1650, in-4 ; *Unica gentis Aureliae, Valeriae, Salonitanae, Dalmatinae nobilitas*, ibid., 1628, in-4. L'auteur y a recueilli des détails très-intéressants sur l'état de la religion chrétienne en Dalmatie pendant les premiers siècles de l'Eglise.

* TOMMASI (Joseph-Marie), cardinal, né à Alicata, en Sicile, en 1649, eut pour père Jules Tommasi, duc de Palma. Il renonça de bonne heure à tous les avantages de sa naissance, et entra à Palestrine dans l'ordre des théatins. Quoiqu'il fût d'une santé faible, il menait une vie austère, jeûnait régulièrement, couchait sur la dure, et se refusait les récréations les plus innocentes. Pendant son séjour à Rome, il s'était lié avec le cardinal Bona, qui fut sur le point d'être pape. François Barberini, et d'autres hommes célèbres. Clément XI, qui connaissait ses talents, le fit consultant de la congrégation des rites, et, malgré sa répugnance, le créa cardinal en 1712. Tommasi ne changea rien à sa manière de vivre : seulement il augmenta ses aumônes. Sa maison devint l'asile des pauvres, et, dans l'espace de six mois, il distribua 4,000 écus romains. Il aida les catholiques suisses dans la guerre qu'ils eurent à soutenir contre les protestants. Suivant l'antique discipline, les cardinaux prêchaient les dimanches dans les églises de leur titre ; il se

conforma à cet ancien usage, et se faisait gloire d'instruire les pauvres et les enfants. Il mourut le 1^{er} janvier 1715, à 63 ans, légua tout ce qu'il possédait au collège de la Propagande. Il a publié un grand nombre d'ouvrages : *Institutiones theologiæ antiquorum Patrum*, Rome, 1709, 1710 et 1712, 5 vol. in-8. On trouve dans le premier les *Prescriptions de Tertullien*, le *Communitorium de Vincent de Lérins*, les deux *Discours de saint Grégoire de Nazianze*; dans le deuxième, les trois livres de saint Cyprien à Quirinus, les *Ascétiques de saint Basile*, ses *Discours sur les jugements de Dieu et sur la vraie foi et la morale*; le troisième contient l'*Anchora de saint Epiphane*, c'est-à-dire un traité destiné à confirmer les esprits dans leur croyance; une *récapitulation* de ce traité et une profession de foi du même Père; *Codices Sacramentorum nongentis annis vetustiores*, Rome, 1680, in-4, dédié à la reine Christine; *Psalterium juxta duplicem editionem gallicanam et romanam, cum canticis, hymnario et orationali*, Rome, 1685, in-4; *Psalterium cum canticis, versibus prisco more distinctum, argumentis et orationibus vetustis, novaque literalis explicatione brevissima dilucidatum*, Rome, 1697, in-4; *Responsorialia et antiphonaria romanæ Ecclesiæ, a sancto Gregorio Magno disposita, cum appendice monumentorum veterum et scholiis*, Rome, 1686, in-4; *Sacrorum biblicorum tituli, sive capitula ante mille annos in occidente usitata*, Rome, 1688, in-4; *Antiqui libri missarum romanæ Ecclesiæ, id est antiphonarius sancti Gregorii papæ, etc.*, Rome, 1696, in-4; *Officium dominicæ passionis in feria VI parasceve majoris hebdomadæ secundum ritum græcorum, nunc primum latino sermone editum*, 1693, in-8; divers opuscules ascétiques en latin et en italien. Lorsqu'il mourut, il était occupé de l'édition du *Sacramentaire de saint Grégoire*, qu'il voulait donner dans toute sa pureté. Ses *Œuvres* ont été réunies par le P. Veziosi, théatin, Rome, 1747, 11 vol. in-4. On a trois *Vies* de ce savant cardinal : l'une de Fontanini, insérée par parties dans le *Giornale de' letterati d'Italia*, depuis le tome 18 jusqu'au 26; l'autre de Borromée, évêque de Capo-d'Istria, parmi celles des *Arcadi illustri*; la troisième, du comte di San-Raffaele, Turin, 1780, avec celles des *Pii letterati*. La congrégation des rites lui avait décerné le titre de *vénérable* en 1714; Pie VII le béatilia en 1805. Le cardinal Tommasi n'est pas le seul illustre et pieux personnage qu'ait produit sa famille : on a écrit la *Vie* du duc de Palma, son père, celle du vénérable Charles Tommasi, son oncle, et enfin celle de Marie-Crucifixe, sa sœur, religieuse bénédictine, morte en odeur de sainteté, et qui, dit-on, lui prédit le cardinalat.

** TOMMASINI (Giacomo), médecin, ardent propagateur de la doctrine des *contre-stimulants*, né à Parme en 1768, joua, en dehors de la science médicale, un rôle actif dans l'administration et les affaires de son pays. D'abord membre du conseil de santé publique et inspecteur des prisons, il fut, lorsque Parme appartint à la France, un des douze représentants de cette capitale, et en dernier lieu secrétaire-général de préfecture au département du Taro. Plusieurs fois député par ses concitoyens pour

traiter avec Napoléon des matières fort délicates, il se tira de ces missions avec honneur, et allait être appelé à faire partie du corps législatif français, lorsque la chute de l'empire le rendit définitivement à la science. En 1816, appelé à professer dans l'université de Bologne, il resta quatorze ans dans cette ville, et devint l'un des oracles de la médecine en Italie. Marie-Louise, sa souveraine, le nomma son médecin honoraire, et réunit sur sa tête tous les emplois qu'offrait la science dans les duchés. Ayant donné ses soins à la princesse Caroline de Galles, il fut appelé à déposer devant la cour des pairs lors de son procès. Il reçut de grands honneurs en Angleterre, et particulièrement à la faculté d'Oxford. Sa carrière a été des plus glorieuses; plusieurs corps scientifiques de l'Europe l'avaient appelé dans leur sein, ou lui avaient décerné des médailles. Il mourut à Parme le 26 novembre 1846, à 78 ans. Ses funérailles furent magnifiques; plus de trois cents familles s'y étaient fait représenter, ainsi que la cour. Tommasini a considérablement écrit, et la plupart de ses ouvrages ont été traduits dans les principales langues de l'Europe; nous citerons seulement les deux suivants, qui sont la base de sa réputation : *Lezioni critiche di fisiologia e patologia*, Parme, 1802, 3 vol. gr. in-8; *Dissertazione ed altri scritti relativi alla nuova dottrina medica italiana*, Bologne, 1821-26, 3 vol. in-8. Quelques mois avant sa mort, il publiait, sur les *fièvres intermittentes*, un volume qui a fait grande sensation en Italie.

* TOMMEI (Pierre), jurisconsulte, né à Ravenne vers 1450, étudia dans l'université de Bologne, y reçut le bonnet de docteur, et occupa la chaire de droit pendant plusieurs années. De là il passa à Pavie, où il professa avec un égal succès, ainsi qu'à Pise, Pistoie et Florence. Poursuivi par l'envie, il se vit contraint de s'exiler. Retiré à Gripswal, puis à Wittenberg, et enfin à Cologne, il y enseignait avec son talent accoutumé, lorsque ses ennemis le chassèrent encore de ces universités. Pour se mettre à l'abri de leurs persécutions, il se rendit en Saxe, prit l'habit religieux, et mena une vie exemplaire jusqu'à sa mort, arrivée en 1512. Il a laissé : *Phoenix, seu introductio brevis ad memoriam artificialem*, Venise, 1491, in-8; *Alphabetum aureum utriusque juris*, Rouen, 1508; Lyon, 1517. — Un autre TOMMEI (Thomas), de la famille du précédent, exerça la médecine avec succès, mourut en 1586, et a laissé une bonne *Histoire de Ravenne*, Pesaro, 1574; Ravenne, 1580, 4 part. in-8.

* TONDU, dit LEBRUN (Pierre-Henri-Marie), né à Noyon en 1754, entra dans l'état ecclésiastique, et fut connu dans le monde sous le nom de l'abbé *Tondu*, qu'il changea pour celui de *Lebrun*. Ennuyé de porter la soutane, il s'engagea dans un régiment d'infanterie, déserta, se fit ouvrier imprimeur, puis journaliste, dans le pays de Liège, prit quelque part aux troubles de ce pays, et le quitta pour venir dans la petite ville d'Hervé, rédiger le *Journal général de l'Europe*. Appelé à Paris, en 1790, par les chefs les plus influents de la révolution, Dumouriez, alors ministre des affaires étrangères, le plaça dans ses bureaux; il parut plusieurs fois à la barre de l'assemblée législative, et, après la catastrophe du

10 août, obtint le portefeuille du ministère dont il était commis. Il fit alors plusieurs rapports à l'assemblée, entre autres sur les ouvertures de paix faites par le duc de Brunswick, sur le refus de la Porte ottomane de recevoir Sémonville comme ambassadeur, sur les dispositions hostiles de l'Angleterre, etc.; enfin il fut l'organe ou le directeur des plus importantes affaires de la diplomatie de cette époque. Ses discours étaient modérés, et il paraît certain qu'il avait formé, de concert avec Dumouriez, un plan pour sauver Louis XVI. Enveloppé plus tard dans la proscription du parti de la Gironde, il fut condamné à mort en 1795. Madame Roland dit de lui, « qu'il passait pour un esprit sage, » parce qu'il n'avait d'éclans d'aucune espèce; et » pour un habile homme, parce qu'il était un assez bon commis; mais qu'il n'avait ni activité, ni esprit, ni caractère. »

* TONE (Théobald-Wolf), né à Dublin en 1763, abandonna le barreau pour se livrer à la politique, et quoique professant la religion anglicane, embrassa la cause des catholiques d'Irlande avec beaucoup de zèle. Il publia en leur faveur deux brochures qui le firent admettre dans la société des Wighs de Bedford, et nommer secrétaire du comité central de l'opposition. Il fonda ensuite l'association des *Irlandais unis*. Poursuivi par le gouvernement anglais, il se rendit en Amérique en 1795; puis en France, où il se concerta avec le général Hoche sur les expéditions de la baie de Bantry et du Texel, et servit comme adjudant-général dans les armées françaises, notamment dans l'expédition du général Hardy en 1798. Fait prisonnier par les Anglais, il fut conduit dans les prisons de Dublin. Livré à une commission, il se défendit avec courage; mais condamné à être pendu, il se tua dans sa prison, au mois de novembre 1798, à 35 ans. Il a laissé : *Revue de l'administration anglaise en Irlande; Réflexions sur la guerre d'Espagne*, en 1790, ou *jusqu'à quel point l'Irlande est-elle impliquée dans les guerres d'Angleterre? Arguments en faveur des catholiques, par un protestant*; divers Pamphlets écrits pour encourager les Irlandais contre l'Angleterre. — Son fils a obtenu, en 1840, une mention honorable au concours proposé par l'institut sur cette question : *Etat civil et politique de l'Italie sous la domination des Goths*.

* TONI (le P. Michel-Ange), né à Rome en 1750, étudia aux *Ecoles Pies*, et entra chez les clercs réguliers, ministres des infirmes, fondés par sainte Camille de Lelli. Devenu prêtre, il se livra à l'enseignement, à la prédication, à la direction des consciences, et fut ensuite maître des novices. En 1786, le cardinal Buoncompagni, ministre d'état, le chargea de la rédaction du *Journal ecclésiastique*. Il eut pour collaborateur Barberis, prêtre de la doctrine chrétienne, homme très-instruit, né à Turin en 1751, et mort en 1805. Le P. Toni mérita par la rédaction de son journal, l'approbation de Pie VI. Lors de l'occupation de Rome par les Français, en 1798, toutes les personnes appartenant à l'Eglise, qui n'étaient pas nées dans Rome, ayant été obligées de se retirer, le P. Toni remplaça le P. Joseph dell' Uva, napolitain, dans la charge de supérieur-

général de la congrégation des *Infirmes*. Lorsque la paix fut rendue à l'Eglise, le P. Toni fut élu procureur-général, et ensuite supérieur de la congrégation. Quand Pie VII (*voy. ce nom*), fut enlevé de Rome (en 1809), le P. Toni se trouva compris dans l'exil auquel on condamna les chefs d'ordres religieux. Arrivé à Paris, il fut relégué en Champagne, puis à Toulon, et enfin en Corse. Il trouva à Bastia plusieurs autres pieux ecclésiastiques italiens, que le gouverneur de la ville somma de prêter un serment qu'on leur présentait. Le P. Toni s'y refusa au nom de tous, et ils furent enfermés dans la citadelle de Bastia. Comme ils montraient toujours la même résistance et le même attachement à leurs devoirs, le P. Toni et beaucoup d'autres furent embarqués en 1815 pour l'île de Capraja, où ils eurent pour prison un endroit de la forteresse incommodé et malsain. La chute de Napoléon leur ayant rendu la liberté, le P. Toni retourna à Rome; il fut réinstallé comme supérieur-général de sa congrégation, et nommé par Pie VII examinateur des évêques, consultant de la *Propagande* et de l'*Index*, sans que ces diverses fonctions l'empêchassent de donner ses soins aux malades. Le P. Toni mourut à Rome le 6 décembre 1821, à 62 ans. On lui fit à Toulon un service dans l'église de Notre-Dame. Sa *Vie*, en latin et en italien, a été écrite par Dominique-Antoine Mansella.

TONSTALL (Culthbert), docteur d'Oxford, naquit à Tacford dans le Hertfordshire, en 1476, d'une famille illustre. Après avoir fortifié son esprit par l'étude des mathématiques, de la philosophie et de la jurisprudence, il devint secrétaire du cabinet du roi d'Angleterre. Henri VIII, l'ayant envoyé dans plusieurs ambassades, fut si satisfait de ses services, qu'il lui donna l'évêché de Londres, en 1522, et celui de Durham, en 1550. Tonstall approuva d'abord la dissolution du mariage de son bienfaiteur avec Catherine d'Espagne, et fit même un livre en faveur de cette dissolution; mais dans la suite il condamna son ouvrage, et finit ses jours dans une prison pour la défense de la foi, en 1559, à 84 ans. On a de lui : un *Traité de l'art de compter*, Londres, 1522, in fol; un autre de la *réalité du corps et du sang de J.-C. dans l'eucharistie*, Paris, 1554, in-4; un *Abrégé de la morale d'Aristote*, Paris, 1554, in-8; *Contra impios blasphematores Dei predestinationis*, Anvers, 1555, in-4.

* TONTI, banquier italien, vint se fixer en France, et imagina les emprunts en rentes viagères, appelés de son nom *Tontines*. La différence de ce moyen d'emprunt avec les autres consiste en ce que les extinctions tournent au profit des prêteurs survivants. Le ministère français établit, pour la première fois, une tontine en 1633. On eut encore recours à ce funeste expédient en 1689, 1696 et 1709.

* TONTI (Hyacinthe), religieux augustin, florissait à la fin du xvi^e siècle et au commencement du xvii^e. Il se fit un nom dans son ordre par son talent pour la prédication. Il a laissé : des *Sermons pour l'avent et pour le carême*, Padoue et Milan, 1716, in-4; *Idogmi della chiesa romana difesi contra le impugnazioni di Giacomo Piccennino*, autore

dell' *Apologia de' pretesi riformati*, Padoue, 1715, in-4; *Augustiniana de rerum creatione sententia*, Padoue, 1714, in-4; *Second carême et avent*, Padoue, 1750, in-4. Tous ces ouvrages, écrits selon le goût du temps, ne sont pas sans quelque mérite.

* TOOKE (Jean HORNE), philologue, né à Londres en 1756, termina ses études à l'école de Westminster, puis entra dans les ordres et obtint presque aussitôt la chapellenie de Brentfort. Au retour d'un voyage qu'il fit à Paris, il se démit de sa chapellenie et quitta même l'état ecclésiastique. Il se livra d'abord, mais sans succès, à l'agriculture, suivit ensuite la carrière du barreau, et lorsqu'il eut terminé son stage, on refusa de l'admettre dans l'ordre des avocats, sous prétexte qu'il était ecclésiastique. Horne Tooke se mit à écrire dans les journaux en faveur de la réforme parlementaire. Ayant rendu un service important à un riche propriétaire, celui-ci l'institua son héritier, en lui prescrivant d'ajouter le nom de Tooke à celui de Horne. En 1801, il parvint à se faire nommer au parlement par le bourg d'*Old-Sarum*, et pendant le peu de temps qu'il y siégea, il défendit avec ardeur les principes démocratiques. Après la session il rentra dans la vie privée, et se borna à conseiller les plus ardents ennemis de la cour et les plus chauds partisans de la réforme. Il mourut à Wimbledon en 1812, et fut appelé dans son parti le *dernier des Romains*. Il a publié un assez grand nombre de brochures et de pamphlets, et un ouvrage important sur *l'Origine des langues*, 2 vol. in-4.

* TOOKE (William), ecclésiastique et historien, naquit en 1744, à Islington, où il fit ses premières études. Se trouvant sans fortune, il se plaça chez un imprimeur, qu'il quitta bientôt. Il prit les ordres en 1770, et fut nommé, en 1774, chapelain de la factorerie anglaise à Saint-Petersbourg, où il fixa sa résidence jusqu'en 1792. Devenu membre de l'académie impériale de cette ville, il recueillit pour ses ouvrages de précieux matériaux dans les bibliothèques publiques et particulières de Pétersbourg; il se lia avec des hommes distingués par leur savoir, qui avaient parcouru la Russie par ordre de Catherine II; aussi ses ouvrages historiques sur cette vaste contrée peuvent être considérés comme authentiques. Revenu à Londres après la mort de la czarine, il devint chapelain de sir William Domville, et fut admis dans la *Société royale* de Londres. Tooke possédait les langues allemande, russe et française; mais tous ses ouvrages sont écrits en anglais. Il mourut au mois de novembre 1820, à 76 ans. On a de lui : *Traduction des ouvrages de Falconet et de Diderot sur la sculpture*, 1777, in-4; *la Russie ou Histoire complète de toutes les nations qui composent cet empire*, 1780, 4 vol. in-8; *Vie de Catherine II*, 1797, 5 vol. in-8; ouvrage trad. en franç. avec le suiv., Paris, 1804, 6 vol. in-8; *Coup d'œil sur l'empire de Russie pendant le règne de Catherine II, jusqu'à la fin du XVIII^e siècle*, 1799, 5 vol. in-8; *Histoire de Russie depuis la fondation de cet empire jusqu'à l'avènement de Catherine II*, 1800, 2 vol. in-8; *Tableau de Pétersbourg*, trad. de l'allemand de Storck, 1800, in-8; *Sermons de Zollikofer* (trad. de l'allemand),

sur la dignité de l'homme, 1805, 2 vol. in-8; sur les maux qui sont dans le monde, 1805, in-8; sur l'Éducation, 1806, 2 vol. in-8; sur les Erreurs et les vices dominants, 1812, 2 vol. in-8, etc.; *Exercices de dévotion et prières*, trad. de l'allemand de Zollikofer, 1814, in-8. Avant d'embrasser l'état ecclésiastique, Tooke avait publié *Les Amours d'Othniel et d'Achsah*, 2 vol. in-12. Il a été un des rédacteurs du journal *Gentleman's Magazine*, et éditeur du *General biographical Dictionary*, Londres, 1760, 15 vol. in-8, qu'Alex. Chalmers a portés à 52.

* TOPFER (Henri-Auguste), philosophe et mathématicien, né à Leipsig, en 1758, professa les mathématiques et la physique, d'abord à Leipsig, puis à l'école nationale de Grunna. Retiré de l'enseignement en 1828, il mourut à Dresde, le 26 octobre 1855. La plupart des grands géomètres allemands, tels que Rothe, de Prasse, Eschenback, Burckhardt, etc., furent ses élèves et ses amis. Il a laissé divers ouvrages parmi lesquels on remarque : *Le combinateur analytique, ou théorie des dimensions*, Leipsig, 1795, in-8. Des cartes générales sur *l'Encyclopédie des sciences et des beaux-arts*, *l'anthropologie et la morale*.

* TOPHAM (Edouard), littérateur, né dans le nord de l'Angleterre, en 1751, fit ses études à Eton et à Cambridge, et embrassa la carrière des armes. Il entra dans les gardes à cheval du roi, où il obtint le grade de major; il se retira ensuite dans ses terres, et mourut à Doncaster, le 26 avril 1820, à 69 ans. Outre quelques petites pièces de théâtre et plusieurs opuscules, il a laissé en anglais : *Lettres écrites d'Edimbourg*, contenant des observations sur la nation écossaise, 1776, in-8; *Vie de feu J. Elwes*, 1790, in-8; ouvrage qui a eu plus de 12 édit.; *Essai sur une pierre remarquable tombée du ciel dans le Yorkshire*, 1790, in-8, etc.

* TOPINO (don Vincente), mathématicien et astronome, né dans l'Andalousie en 1751, entra au service de la marine, et y devint brigadier. Il était un des plus profonds mathématiciens de son siècle, et mérita la bienveillance de Charles III. Ce monarque, qui a fait revivre en Espagne les sciences et les arts presque entièrement oubliés par suite de la guerre désastreuse de la succession, s'occupa aussi à créer une nouvelle marine. Afin d'avoir des sujets capables de faire réussir cette utile entreprise, il établit dans plusieurs parties de son royaume des écoles gratuites de navigation. Une des meilleures était celle de Cadix, dont Topino fut nommé directeur, et qui était consacrée à l'enseignement des gardes-marines royales. Le roi le chargea, en 1785, de travailler à l'atlas hydrographique et à la description des côtes d'Espagne. Topino, avec d'autres savants, parcourut les côtes de la péninsule, et celles de la Méditerranée, et à son retour publia ses travaux. Il améliora l'observatoire de Cadix, où il s'est occupé pendant seize ans à faire des observations astronomiques. Le gouvernement français envoya les astronomes de marine, Pingré, Fleurieu, Borda et Verdun visiter cet établissement, dont ils firent de grands éloges. Topino mourut à Cadix en 1806, membre de l'académie d'histoire de Madrid, et de celle des sciences

de Paris. Ses principaux ouvrages sont : *Routier des côtes d'Espagne sur la Méditerranée et de son correspondant d'Afrique, avec l'explication des cartes maritimes présentées au roi par Valdès, ministre de la marine, et levées par Topino*, Madrid, etc., 1797, gr. in-4, avec une Introduction très-instructive sur l'histoire de la géométrie et les grands progrès faits par les modernes ; *Traité de géométrie élémentaire rectiligne, enrichi d'un traité du sinus et de la tangente*, remarquable par sa précision et sa clarté ; *Routier des côtes d'Espagne sur l'Océan Atlantique et des îles Açores*.

* TOPINO-LE-BRUN (François-Jean-Baptiste), peintre, né en 1769, à Marseille, où il apprit les premiers éléments de son art, vint à Paris, fut élève de David, et interrompit ses études pour se livrer à la politique. Nommé juré sous le règne de la terreur, il conserva cette place quelques mois après le 5 thermidor. Compris dans la conjuration de Babeuf, il fut acquitté, et suivit Bassal, en Suisse, où il se mêla à toutes les intrigues politiques. De retour à Paris en 1797, il s'occupa un peu de peinture ; et exécuta le tableau de la *Mort de Caius Gracchus*, estimé par les connaisseurs, et couronné au salon. Ayant pris part de nouveau à la politique, il se fit remarquer parmi les jacobins du Manège, et s'étant trouvé impliqué dans la conspiration contre le 1^{er} consul, il fut condamné à mort et exécuté en janvier 1801.

TOPP (Antoine), né à Aix-la-Chapelle en 1741, jésuite, et après l'extinction de la société, curé de Saint-Gandulphe à Trèves, s'est occupé à traduire en allemand plusieurs bons ouvrages français, et l'a fait avec succès ; entre autres : *l'Avertissement du clergé de France de 1775; Motifs de ma foi*, par de Vouglans, etc. On a encore de lui : un *Sermon* sur les mauvais livres ; et on en a fait plusieurs éditions ; deux *Discours sur le jubilé* ; plusieurs *Pièces de vers latins et allemands*, où l'on remarque de l'aisance, et une grande pureté de langage. Il mourut à Trèves le 12 avril 1785.

* TOPPI (Nicolas), né à Chieti vers l'an 1605, étudia les lois, et fut gradué dans le droit civil et canon. Il occupa successivement ces deux chaires avec beaucoup de distinction, et devint archiviste du royaume de Naples. Il se consacra alors à faire des recherches sur les anciens tribunaux et sur les hommes qui les avaient illustrés. Il s'occupa aussi de ce qui était relatif aux bénéfices ecclésiastiques du royaume et des savants de ce pays. Il mourut à Naples en 1681. Le fruit de ces utiles recherches furent les ouvrages suivants : *De origine omnium tribunalium*, etc., *deque eorum viris illustribus*, Naples, 1655, 1666, 3 vol. in-4 ; un *Sommaire des bénéfices royaux* ; *Bibliothèque napolitaine*, 1678, in-fol., etc. Ce livre fut revu, corrigé et augmenté, six ans après, par François Nicodème.

* TORCY (François de), prêtre doctrinaire, fut recteur du collège de Saint-Omer, et devint évêque constitutionnel de la Marne, et plus tard curé de Vitry. Il embrassa les principes de la révolution, et prêta serment à la constitution civile du clergé. En 1795, il adhéra à la lettre encyclique des évêques constitutionnels réunis, et fut un des ecclésiastiques

qui assistèrent à leurs conciles de 1797 et de 1801. Il servit la même cause, et publia divers écrits : *Eclaircissements sur la constitution du clergé de France*, 1790, in-8 ; *L'Eglise gallicane vengée de toute accusation de schisme*, 1792, in-8 ; *Vrais principes sur le mariage*, 1795, in-8 ; *Accord des institutions républicaines avec les règles de l'Eglise*. Il mourut en 1806, dans un âge peu avancé.

TORELLI (Antoinette), marquise de Rossi, était fille de Guy, dit le *Grand*, premier comte de Guastalla, et de la fameuse Orsina Visconti, tante de François-Marie, duc de Milan. Elle épousa Pierre-Marie Rossi, marquis de Sansecolo, homme d'un grand mérite, qui fut cinq fois général pour le duc de Milan, et prit Plaisance, Caravaggio et Parme. Antoinette Torelli avait un grand caractère ; pendant l'absence de son mari, cette ville s'étant révoltée contre François Sforce, duc de Milan, elle sortit secrètement de Parme, sut rassembler des troupes sous Torchiana, se mit à leur tête, s'empara de la ville et la restitua au duc. Le marquis de Sansecolo en était gouverneur, et y commandait presque en souverain. (Voy. les *Donne illustri* de Betussi, et de *Claris Selectisque mulieribus*, par Philippe de Bergame.) Antoinette eut neuf enfants, entre autres Donnella, épouse de Gibert Sanvitale, qui bâtit le château de Sala, maison de plaisance des ducs de Parme depuis 1642. Donnella se trouva, en l'absence de Gibert, assiégée dans ce château par Roland Rossi, son propre père, et par Amurath Torelli, son cousin, alors général des Vénitiens, soutint courageusement un assaut, se défendit longtemps sur la brèche, et obligea les assiégeants à se retirer avec précipitation. Elle réconcilia peu après son mari avec son père ; celui-ci était gentilhomme de Padoue, et par conséquent sujet de la république de Venise, dont il suivait les armées.

* TORELLI (Barbe), des comtes de Guastalla et de Paolo Secchi d'Aragone (fille du célèbre général de ce nom), épousa en 1488 Hercule Bentivoglio, noble bolognais, dont les aïeux avaient été maîtres de Bologne. Barbe Torelli avait reçu l'éducation la plus soignée, à laquelle avait présidé sa mère, femme d'un esprit peu commun. Son mari, qui était aussi patrice de Ferrare, la conduisit dans cette ville, où sa maison devint le rendez-vous des littérateurs les plus distingués. Barbe avait beaucoup d'instruction, excellait dans la poésie, et sa réputation parvint jusqu'aux oreilles du pape Léon X, protecteur des lettres et des savants. Elle épousa en secondes noces, en 1508, Hercule Strozzi, noble ferrarais, de préférence à d'autres seigneurs épris autant de son mérite que de sa beauté ; mais elle resta veuve au bout de treize jours : un rival jaloux fit assassiner Hercule, qui reçut vingt-deux coups de poignard. L'infortunée Barbe, navrée de douleur, se retira à Parme, puis à Bologne, où elle se consacra à des exercices de piété, et mourut en 1555. On trouve plusieurs de ses *Poésies* dans les *Rime scelte de poeti ferraresi*, par Bergalli, Ferrare, 1715. On parle avec éloge de cette dame auteur, dans *l'istoria Ferrar. Ginnasii*, de Bersetti ; dans *l'Histoire de la littérature italienne* de Tiraboschi ;

dans les *Cahiers* de lecture du savant Girtanner de Göttingue; dans un des *Mercurus* de Wieland, etc.

* TORELLI ou TORELLI-CASTIGLIONE (Hippolyte), des comtes de Guastalla, fille de Guy, dit le *protonotaire*, naquit vers 1499. Son esprit égalait sa beauté, et ses mœurs furent dignes et de l'une et de l'autre. Elle épousa, en 1516, Baldassar Castiglione de Mantoue, chevalier de la Jarrettière, un des littérateurs les plus distingués de son siècle, auteur du *Gortigiano*. Cet homme célèbre était l'ami de Raphaël et du duc d'Urbain, et mérita l'estime de Charles Quint, et surtout de Léon X. Hippolyte n'obtint pas moins de célébrité que son mari, par ses talents pour la poésie, et ses diverses connaissances. Le cardinal Bembo fut un de ses admirateurs. Elle écrivait avec la même élégance en italien et en latin. Elle mourut en 1520, à 21 ans; elle laissa trois enfants de son mariage. Ses *Poésies* italiennes ont été insérées dans plusieurs Recueils; et on cite, parmi les *latines*, une *Élégie* qu'elle adressa à son mari, alors ambassadeur auprès de Léon X, où elle se plaint de sa longue absence, et qui fut imprimée plusieurs fois à Bâle depuis 1538. On la trouve aussi dans l'ouvrage intitulé..... *In Carminibus poet. illustr. italorum*, par Matthieu Toscanus, Paris, 1576, in-16; et dans les *Delicie poet. italorum*, t. 4, page 726. J.-George Eccius, professeur à l'université de Leipsig, qui donna une dissertation sur Hippolyte, en fait beaucoup d'éloge, et dit que cette *Élégie* a la teinte de celles d'Ovide. Le cardinal Bembo fit une inscription en vers latins en l'honneur de cette dame, et on la voit encore sur son tombeau dans l'Eglise de *Notre-Dame des Grâces*, hors les murs de Mantoue. Baldassar Castiglione ne voulut point se remarier, suivit en Espagne Charles V, embrassa l'état ecclésiastique, et mourut évêque d'Avila.

* TORELLI (Louise), comtesse de Guastalla, et fondatrice de plusieurs ordres religieux, née en 1500, était fille unique du comte Achille Torelli. Louise se maria en 1516 à Louis Stanghi, et, en 1522, elle recueillit les allodiaux de la succession de son père; par la protection du duc de Milan, elle hérita aussi du comté de Guastalla, quoique ce fief appartient aux descendants masculins de Guy. Etant devenue veuve, et la guerre l'ayant obligée de se réfugier à Vérone, Louise se maria à Antoine Martinenghi, d'une puissante famille de Brescia, qui la traita cruellement et la menaça même de la mort. Sa première femme avait péri de ses mains. Un frère de Louise, pour la délivrer de ce monstre, l'appela en duel et la tua. Peu de temps après, des discussions s'élevèrent entre Louise et les Torelli, comtes de Montechiarugolo, sur le comté de Guastalla; l'affaire fut portée devant le pape Clément VII et l'empereur Charles V. Ferrand de Gonzague, alors vice-roi de Sicile, s'offrit comme médiateur, proposant aux parties de vendre leurs droits à un tiers qui rendrait directement hommage à l'empereur. Ferrand s'y prit avec une telle adresse, que, protégé par Charles-Quint, il obtint, en 1585, au moyen d'une modique somme, l'adjudication du comté de Guastalla en sa faveur. Louise y accéda d'autant plus facilement, qu'ayant com-

mencé des fondations religieuses, elle avait besoin d'argent pour les soutenir. Ce fut un dominicain, Baptiste de Creina, saint personnage, qui lui en donna la première idée. La comtesse Torelli fonda, en 1552, une congrégation de femmes à Milan, qu'elle nomma les *angéliques*. Le pape Paul, par son bref de 1554, l'avait autorisée à mettre sa congrégation sous la règle de saint Augustin; mais, par un autre bref de 1556, ce pontife soumit les *angéliques* à la direction des clercs réguliers de saint Paul (dits *barnabites*). Louise augmenta son établissement en août 1556, de vingt-quatre maisons, et le 17 octobre de la même année, les dames de la congrégation y furent réunies. L'église, qui est une des plus belles de Milan, ne fut achevée que plusieurs années après. Cette congrégation devait être dirigée d'après les statuts de saint Charles Borromée, archevêque de Milan. La comtesse Torelli mit son monastère sous l'invocation de saint Paul le *converti*, et prit le voile avec le nom de *Paule-Marie*. Après avoir contribué à la fondation de plusieurs autres monastères, elle se rendit à Ferrare et y établit le couvent des *converties di Terra-Nova*, passa à Crémone, et avec Valérie d'Aleris y fonda les religieuses de *Sainte-Marthe*. Elle se réunit ensuite à Antoinette de Nerri, et alla à Venise, où elle prêcha des missions. L'impression que ses pieux discours faisaient sur les esprits fut telle, qu'un grand nombre de personnes des deux sexes quittaient leurs familles et se retiraient dans des couvents. Le gouvernement vénitien enjoignit alors à Louise de quitter la ville; elle se rendit à Vicence, et aida de ses largesses le monastère des *nouvelles converties*. A son retour à Milan, elle trouva que les *angéliques* avaient, sans sa permission, demandé la clôture, que le pape Paul III leur accorda. Elle quitta leur couvent, et fonda un autre monastère près de la porte *Tosa*, appelé le *collège de la Guastalla*; mais les dames de cette nouvelle congrégation prièrent saint Charles Borromée de leur obtenir, auprès du saint Siège, la permission de se cloître. L'intention de la comtesse Torelli, en fondant ces monastères, était d'en rendre les religieuses utiles à la société; devant se consacrer principalement aux soins des malades et à l'éducation de jeunes orphelines, en faveur desquelles elle avait fondé dix-huit places dans le second de ces monastères. Cette femme recommandable mourut en odeur de sainteté, le 28 octobre 1569, à 69 ans. Elle fut enterrée dans l'église de Saint-Fidèle des PP. jésuites. Après sa mort, les religieuses de son collège se firent cloître. On l'appela ensuite le collège des *Vierges espagnoles*, par la grande quantité des dames de cette nation qui vinrent à Milan faire leurs vœux dans ce monastère. Lors des violentes suppressions de Joseph II, empereur d'Allemagne, les *angéliques* furent réunies par son ordre aux sœurs du monastère des *guastallines*.

* TORELLI (Alda), ou TORELLI-LUNATI, des comtes de Guastalla, fille de Louis Torelli, quatrième fils de Guy Galeotto, surnommé *Alda Lunata*, née vers l'an 1550, fut élevée par Angiolo Nugarola, femme de beaucoup d'esprit, qui lui inspira le goût des

sciences et de la poésie, et reçut aussi des leçons d'Isotta Nogarola, sœur d'Angiola, célèbre par ses talents. Alda, ainsi que Lucie de Feretti, et Lucrèce Gonzague de Gazzolo, furent des femmes marquantes du xiv^e siècle, et également célébrés par tous les auteurs leurs contemporains. Les poètes Benaschi et Betuzzi chantèrent Alda dans leurs compositions. Alda méritait ces éloges par la douceur de son caractère, comme par sa sagesse et une instruction peu commune. Ses *Poésies* se trouvent dans les *Rime di cinquanta poetesse, raccolte dal Dominichi nel 1559*; dans le *Recueil* d'Antoine-François Ranierie, imprimé en 1574, dans celui de Bergalli. Elle écrivait d'un style pur; ses vers sont pleins de grâce et d'harmonie, et la placent à côté des meilleurs poètes italiens. Alda s'était mariée à l'âge de 18 ans à J. Lunati, gentilhomme de Pavie, dont elle eut plusieurs enfants; une de ses principales vertus était la bienfaisance, et elle était considérée comme la mère des malheureux. Ayant survécu à son mari, Alda se retira du monde, et se consacra uniquement à des exercices de piété.

* TORELLI (Lélio), en latin *Taurellus*, des anciens comtes de Guastalla, né à Fano, où la famille s'était établie depuis 1500, étudia la jurisprudence à Pérouse, où il se lia avec l'Arétin; mais cette amitié ne fut pas de longue durée, les principes de Torelli ne pouvant s'accorder de ceux de ce satirique licencieux. Bachelier à 22 ans, il suivit la carrière de la magistrature. Scanderbeg de Comnène, prince de Macédoine, s'était fait catholique, et le saint Siège lui avait laissé en nantissement la ville de Fano, qu'il tyrannisait. Torelli entreprit de délivrer sa patrie, et s'étant mis à la tête de la jeunesse, parvint à en chasser Scanderbeg. Il fut ensuite à Rome, se justifia sur sa conduite, et, peu de temps après, fut élu un des cinq auditeurs de la rote de Florence. Lélio fut nommé en 1545 podestat de cette ville; le grand-duc Côme 1^{er} s'éleva à la place de grand chancelier de son palais, et son premier secrétaire d'état en 1546. Il mourut le 27 mars 1576, à 87 ans. Il était à la fois profond juriconsulte, bon poète et excellent orateur, et fut consul de l'académie de Florence en 1557. Il conserva ses facultés intellectuelles, et, à l'âge de 83 ans, il dictait encore des vers en italien et en latin. Le grand-duc fit faire ses funérailles aux dépens de l'état. Philippe Sasselli prononça son oraison funèbre; on frappa une médaille en son honneur, et son portrait fut placé dans la chambre du grand-duc au vieux palais. Ses ouvrages sont : Des énarrations, comme, *ad gallum et legem*; *ad Catonem et Paulum*; *de militiis ex casu*, adressées à son fils. Elles furent insérées dans l'ouvrage de l'évêque de Lérida, intitulé *Antonii Augustini, jurisconsulti hispani emendationum et opinionum, libri 6*, Basilée, 1544, Lyon, 1574, in-fol. Il donna une nouvelle édition des *Pandectes* de Justinien, sur l'original trouvé à Amalfi, transporté à Pise, et puis à Florence, et qui fut publié sous le titre de *Digestorum seu Pandectarum libri quinquaginta, ex florentinis Pandectis representati*, Florence, 1555, 5 vol. in-fol. François, fils de Lélio, qui fut également président de l'académie, dédia cet ou-

vrage au grand-duc Côme. *Eloge* en latin, prononcé pour le duc Alexandre de Médicis; *Eloge* en italien, pour le comte Ugo, fondateur de l'abbaye de Florence; des *Poésies* italiennes qu'on trouve dans les *Festi consolari dell' academia di Firenze*; des *Poésies* latines insérées dans les *Carmina illust. poetarum italorum*; les *Règlements* pour l'académie de Florence, et les statuts pour l'ordre de Saint-Etienne. Lélio Torelli fut agrégé à la noblesse florentine, devint sénateur, et on le regarda, avec justice, comme un des hommes les plus marquants de son époque. Tous les littérateurs contemporains ont fait dans leurs écrits les plus grand éloges de ses talents comme de ses vertus. De ce nombre sont Pierre Gherardi, de Borgo San Sepolcro; Paul Jove, Claude Tolomei, don Vincent Borghini, Gabrielli, Pierre Maffei, le cardinal Bembo, Antonio Anselmi; les historiens Wacchi, Segni, etc. Torelli épousa Lia Marcolini, d'une famille distinguée de Florence, et il en eut douze enfants, dont neuf moururent de son vivant.

* TORELLI (Vittorio), d'un branche de la même famille, établie à Sarzane dans le Génois, né en 1565, fit d'excellentes études. Il apprit la philosophie, les mathématiques, les langues, et cultiva plus particulièrement l'histoire naturelle. Il entra, dès sa première jeunesse, au service d'Espagne; mais son amour pour les voyages lui fit entreprendre, en 1599, celui de l'Amérique; il en parcourut presque toute la partie septentrionale, et demeura quelques mois à Nicaragua dans le Mexique. Il passa ensuite aux îles Philippines, à Manille, où il acheta des terres, et revint en Espagne, où il prit du service dans la marine royale. Philippe III lui confia le commandement d'une frégate, avec laquelle il battit les corsaires anglais, hollandais et chinois qui infestaient la mer du Sud, et s'enrichit de leurs dépouilles. En récompense de ses services, il fut nommé commandant des forces navales des Philippines; mais au milieu des honneurs et des richesses, il renonça au monde, entra dans le couvent des religieux déchaussés de Manille. Il partagea auparavant tous ses biens entre les pauvres et l'hôpital de Manille, dont il devint grand infirmier. Torelli mena dans le cloître une vie exemplaire, et mourut en 1628. Il a laissé une *Relation de ses voyages*, qui offre de l'intérêt, et où il parle avec beaucoup de détail de plusieurs plantes rares de l'Amérique septentrionale et des îles Philippines. Il l'avait adressée à son neveu, l'abbé Anrèle-Augustin Torelli; mais on ignore si elle a été imprimée.

* TORELLI (Jacques), de la même famille, et proche parent du chancelier Lélio, né à Fano, en 1608, était fils d'Antoine, commandeur de l'ordre de Saint-Etienne, et petit-fils d'Alexandre, capitaine d'armes dans les guerres de Flandre, dont Strada fait beaucoup d'éloges dans son Histoire des guerres de ce pays. Jacques s'appliqua aux mathématiques, et cultiva en même temps la poésie, la peinture, l'architecture et surtout la mécanique. Ses productions dans ces différents genres de talents lui acquirent une grande renommée; mais ses mœurs peu réglées lui attirèrent beaucoup d'ennemis. Un seigneur, dont il avait séduit la femme,

chercha à le faire assassiner ; et une nuit, tandis qu'il se rendait à sa maison, il fut attaqué par six hommes masqués. Jacques se défendit contre eux avec beaucoup de courage, et n'eut que trois doigts coupés : cet accident ne l'empêcha pas de manier le crayon et le pinceau. Il aimait passionnément l'architecture et la mécanique théâtrale, et présida à plusieurs fêtes que Farnèse donna dans le grand théâtre de Parme. Ce duc l'ayant recommandé à Anne d'Autriche, régente de France, il fut reçu à son service, et vint à Paris en 1645. Il fut le premier qui produisit par les machines une véritable illusion. Celles qu'il fit exécuter, entre autres, pour l'Andromède et Corneille, lui firent donner le surnom de *sorcier*. Il donna aussi au Petit-Bourbon des fêtes théâtrales, dont il fit imprimer la description, ainsi que celle de ses machines, et la dédia à la reine Anne d'Autriche. Il se maria à Paris avec une demoiselle Suez, d'une famille noble, et la conduisit en Italie ; il la perdit peu d'années après sans en avoir eu d'enfants. Il construisit à Fano, et à ses propres frais, un magnifique théâtre qu'il appela de la *Fortune*, en mémoire d'un temple du même nom que les Romains avaient élevé dans ce lieu. Ce théâtre, qu'il donna à la ville, est tout en pierres de taille, et fait encore l'admiration des étrangers. Il a servi de modèle pour construire celui de Vicence, et autres d'Italie. Jacques Torelli fut le premier inventeur des machines par lesquelles on change en un instant toutes les décorations : elles furent d'abord exécutées sur le théâtre de Saint-Jean de Venise, ensuite adoptées par ceux de toute l'Europe. Louis XIV le fit inviter de revenir en France pour bâtir un théâtre à Versailles et voulait même le faire surintendant de ses bâtiments ; mais lorsque Torelli se disposait à faire ce voyage, il mourut en février 1678, à 70 ans. Cet artiste célèbre n'employa pas toujours ses talents à des ouvrages profanes. Dans une maladie dangereuse, il avait fait un vœu à la Vierge : quand il fut guéri, il exécuta un modèle portatif représentant la translation de Notre-Dame de Lorette, qui était un chef-d'œuvre dans ce genre, et qui se conservait dans sa famille. Il fonda dans sa ville natale, en l'honneur de cette image, une magnifique procession annuelle, qui s'est faite jusque vers la fin du XVIII^e siècle. Torelli peignit lui-même son catafalque, et ordonna qu'on s'en servit dans son anniversaire, et qu'on chantât à la fin du service des *motets* dont il avait composé les paroles et la musique. Il a peint plusieurs *tableaux* dont la plupart étaient des images de la Vierge, et qu'on voyait dans quelques églises de Fano. Ses *Poésies*, consistant en *Odes*, *Sonnets*, etc., ont été insérées dans plusieurs recueils poétiques italiens.

* TORELLI (Thomas-Louis-Silvio), de la même famille que le précédent, d'une branche établie à Forlì, né dans cette ville en 1675, était fils du marquis Sébastien Torelli, comte de Castelfalco, chambellan du duc de Mantoue. Profondément versé dans la théologie, les canons et l'histoire, il embrassa l'état ecclésiastique, et remplit plusieurs charges honorables avec distinction. Il fut d'abord abrégiateur et auditeur du pape Benoît XIV ; devint

ensuite nonce de Portugal, gouverneur d'Assise, et enfin évêque de Forlì. Il mourut dans cette ville le 24 avril 1760, à 87 ans, également regretté de ses diocésains, des savants et des pauvres. La faveur dont il jouissait auprès de la cour de Rome le mit à portée d'être utile à sa famille. Il avait fait son frère aîné évêque de Camérino, et maria son frère Antoine à la marquise Luciana Paolucci, nièce du cardinal Camille Paolucci. De ce mariage sortirent Sébastien Torelli, commandeur, puis bailli de l'ordre de Saint-Etienne de Toscane, mort en 1742 ; et le marquis Silvio, protonotaire apostolique, chevalier des ordres de Saint-Stanislas et de l'Aigle-Blanc, mort en 1802. Ni l'un ni l'autre n'ayant laissé de postérité, c'est en eux que s'éteignit la branche de Thomas-Louis-Silvio Torelli. Ce savant prélat a laissé : Une fort bonne édition des *Dissertations latines de M. A. Paolucci*, Venise, 1710, in fol., et insérées dans le tome 2, pag. 589, de l'*Italia sacra ; Armamentarii historico-legalis ordinum equestrium et militarium, in codices tripartiti*, etc., etc., opera et studio Thomæ-Aloysii-Silvii Torellii ex comitibus Castri Fulcini nobilis patricii et episcopi Foroliviensis, ac solio pontificio assistentis, Forlì, par Antonio Barbeani, 3 vol. C'est une histoire exacte des ordres de chevalerie.

* TORELLI (Louis), né à Bologne en 1609, à la suite de chagrins domestiques entra au couvent de Saint-Jacques où il fit profession. Après avoir achevé son cours de théologie, il fut chargé d'enseigner cette science, et se livra ensuite à la prédication, où il acquit beaucoup de célébrité. Il prêcha dans les principales églises d'Italie. Son mérite, sa piété, sa régularité, le firent appeler aux principaux emplois de son ordre. Au milieu des soins qu'exigeaient ces différentes occupations, il trouvait encore le temps de composer de savants et utiles écrits. Il mourut à Bologne, le 14 janvier 1685, à 74 ans. On a de lui : *Secoli Agostiniani, ovvero storia generale del sacro ordine eremitano di San-Agostino, divisa in tredici secoli*, 1659-86, 8 vol. in-fol. C'est l'ouvrage le plus complet et le plus utile qu'on ait écrit sur cet ordre ; on lui reproche cependant un peu de diffusion ; *Ristretto delle vite degli uomini e delle donne illustri in santità, ed altri famosi soggetti per rara et singolari bontà insigni*, etc., diviso in sei centurie, Bologne, 1647, in-4, etc. Son *Oraison funèbre*, prononcée par le P. Borsanini, jésuite vénitien, a été insérée dans le tome 8 des *Secoli agostiniani*.

* TORELLI (Jeseph), mathématicien et littérateur, né à Vérone en 1721, savait la philosophie, les lois, les belles-lettres, le grec, l'hébreu ; mais la science dans laquelle il excella, ce furent les mathématiques. Parmi les personnes distinguées qui l'honoraient du nom d'ami, le marquis Canossa était celui avec lequel il était lié de l'union la plus intime. Ce dernier étant mort, la douleur que Torelli en ressentit fut si grande, qu'elle le conduisit au tombeau en peu de jours, le 18 août 1781, à 60 ans. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages dont nous citerons les principaux : *De Nihilo geometrico libri II*, Vérone, 1758, in-8. Le 1^{er} livre traite de la nature des infiniment petits, et le second est consacré à en démontrer l'application ; *Geometrica*,

Vérone, 1769, in-8. C'est une suite de l'ouvrage précédent, où il prouve l'utilité de la théorie qu'il y a établie; *Demonstratio antiqui theorematism de motuum commixtione*, Vérone, 1774, in-8; *Elementorum prospectiva libri II, opus posthumum recensente Bertolino*, Vérone, 1788, in-4; *Archimedis quæ supersunt omnia ex recensione Josephi Torelli Veronensis*, avec les Commentaires d'Eutocius d'Ascalon, et les variantes trouvées dans la bibliothèque des Médicis, Oxford, 1792, in-fol. Lord Stanhope engagea cette université à entreprendre cette superbe édition, qui fut faite sur le manuscrit de Torelli; le même ouvrage a été trad. en franç. par Peyrard, Paris, 1808, in-4. On a encore de Torelli; une *Traduction* en vers italiens des deux premiers livres de l'Enéide, Vérone, 1749, in-8; *il Pseudolo*, coméd. trad. de Plaute, en vers italiens, avec plusieurs idylles de Théocrite et de Moschus; *Les noces de Thétis et de Pélée*, de Catulle; *Lettres sur le Dante*. L'auteur défend le Dante contre une critique amère de Voltaire, où cet écrivain ne ménage aucunement le créateur de la poésie italienne. Le style de Torelli est pur, élégant, et sa versification est brillante et harmonieuse.

* TORELLO (le bienheureux), ermite de l'ordre de Vallombreuse, et patron de la ville de Forli, né en 1202 à Poppi, ancien château sur l'Arno, en Toscane, était issu d'une illustre famille. La première jeunesse de Torello se passa dans la dissipation, mais ayant pris la résolution d'expier par la pénitence les fautes d'une conduite coupable, il se retira dans la solitude de Vallombreuse, où, livré entièrement à la contemplation des choses saintes, et à de rigoureuses austérités, il répara, pendant de longues années, les scandales de sa jeunesse. Il mourut le 16 mars 1281, à 80 ans. La voix publique le proclama *bienheureux*; et on eut recours à son intercession. Benoît XIV confirma cette béatification, et permit à la ville de Forli, où Torello est honoré de temps immémorial, d'en célébrer la fête et d'en faire l'office. Plusieurs auteurs ont écrit sur la vie de ce bienheureux. On a à ce sujet : *Trattato apologetico in cui si dimostra San Torello da Poppi, eremita, essere stato dell'ordin. di Vallombrosa*, Opera di D. Felice da Poppi Vallombrosano, Lucques, 1751; *Succinto ragguaglio della vita e morte del B. Torello da Poppi, eremita, scritto dal P. D. Bonifacio Maria Maccioni, dell'ordine di Vallombrosa*, Forli, 1745; *De vita B. Torelli Puppiensis Vallis-Ombrosæ, commentarius, auctore Bellogrado e soc. Jes.*, Padoue, 1745.

* TORENO (Jose, comte de), né en 1786 à Oviédo, dans les Asturies, d'une des plus nobles et des plus riches familles du pays, commença ses études dans la Castille, et les acheva à Madrid. Il était dans cette dernière ville, lorsque les Français s'en emparèrent le 2 mai 1808. Plein d'ardeur patriotique, il courut aussitôt faire arborer le drapeau de l'insurrection dans sa ville natale, et fut envoyé en Angleterre par la junte pour demander des secours. Il réussit dans sa mission, et peu après son retour fut élu député aux Cortès, où il obtint de siéger, quoiqu'il n'eût pas l'âge requis (1811). Il joua un rôle tristement important dans cette assemblée,

par les mesures révolutionnaires qu'il proposa et qu'il fit adopter. Peu de temps après le retour de Ferdinand VII, il fut obligé de quitter l'Espagne, et ne put y rentrer qu'en 1820. Il siégea de nouveau aux Cortès, où il parut apporter moins d'exaltation, et plus de connaissance des affaires. Proscrit une seconde fois en 1825, il vint résider à Paris, et consacra ses loisirs à écrire l'*Histoire du soulèvement, de la guerre et de la révolution d'Espagne*, ouvrage capital qui révéla en lui un grand écrivain, en même temps qu'il mit dans tout leur jour ses sentiments de libéralisme. Ayant profité de l'amnistie en 1835 pour revoir son pays, il se prononça, après la mort du roi, en faveur de la reine Isabelle, et fut nommé, l'année suivante, ministre des finances. Appelé ensuite à la présidence du conseil avec le portefeuille des affaires étrangères, il reconnut la dette étrangère, supprima les jésuites, et limita le pouvoir des municipalités; mais il fit de vains efforts pour concilier l'ordre et la liberté. Se voyant débordé par le parti exalté, il quitta le pouvoir en 1835, et vint passer ses dernières années à Paris, où il mourut en 1845. Son *Histoire du soulèvement d'Espagne* a été traduite en français, par L. Viardot, 1855-58, 5 vol. in-8.

TORFÉE (Thormode) ou TORFASON, né en 1640, à Engoe, petite île sur la côte méridionale d'Islande, mort en 1719, à 79 ans, avait fait ses études à Copenhague, et passa la plus grande partie de sa vie en Norwège. C'était un homme fort intègre, laborieux, et très-versé dans les antiquités du Nord; ce qui le fit nommer historiographe du roi de Danemarck pour la Norwège. On a de lui : *Series dynastarum et regum Danicæ*, Copenhague, 1702, in-4. On y découvre beaucoup de travail, de sagacité et de critique. Il y prouve que les premiers livres de l'Histoire de Danemarck, par Saxo le grammairien, ne méritent presque aucune créance dans ce qui regarde la suite des premiers rois et les époques des principaux événements. *Dissertatio historica de tribus potentissimis Danicæ regibus*, 1707, in-4; *Historia rerum norvegicarum*, Copenhague, 1711, 4 vol. in-fol.; ouvrage savant, plein de grandes recherches, et assez exact; on lui reproche cependant d'avoir placé dans les commencements de cette histoire des événements peu croyables; il a pris pour guides les anciennes chroniques islandaises, qui étaient peu sûres; *Gronlandia antiqua, seu veteris Gronlandiæ descriptio*, 1706, in-4, ouvrage estimé; *Orcades, sive Rerum Orcadensium historia, lib. 5*, Copenhague, 1687, in-fol. — Il ne faut pas confondre cet historien avec Snæbiorn TORFÉE, de la même famille, de qui on a *Annales omnium Præsulum Islandiæ*, Copenhague, 1656, in-4.

* TORNAMIRA (D. Pierre-Antoine), bénédictin de la congrégation du Mont-Cassin, né à Alcamo, en Sicile, en 1618, embrassa la vie religieuse, et choisit pour l'exécution de ce pieux dessein l'abbaye de Saint-Martin, près de Palerme, où il prononça ses vœux le 17 décembre 1641. Il fut successivement cellerier, maître des novices, et prieur de son monastère. Jacques de Palafox, archevêque, le nomma censeur et examinateur synodal, et, dans une affaire importante, le clergé le députa vers le sénat. Il ai-

maît les livres et les connaissait. Il enrichit considérablement la bibliothèque de l'abbaye. Curieux de manuscrits et d'antiquités, habile dans l'art de déchiffrer les anciennes inscriptions, il s'y appliqua avec tant d'assiduité qu'il en perdit la vue. Il mourut le 4 août 1681. Il est auteur d'un grand nombre d'ouvrages imprimés et inédits, dont les principaux sont : *Istoria de progressi delle monache oblate del P. S. Benedetto*, Palerme, 1664, in-4 ; *Il Ceremoniale benedettino*, Palerme, 1771, in-4 ; *Origine e progressi della congregazione Cassinese, detta dell'Osservanza e dell'Unità, di Santa Giustina di Padova*, Palerme, 1675, in-4 ; *Gli Scrittori Mariani dell'ordine benedettino*, 1679, in-4 ; *Istoria dell'origine e progressi dell'ordine benedettino nella Sicilia* ; *Cronica del gregorian monastero in S. Martino delle Scale di Palermo*. On peut ajouter à cela l'*Arbre de la royale et impériale généalogie de sainte Rosalie*, 1652, in-fol., et deux éditions in-4. Sainte Rosalie est la patronne de la ville de Parme, où sa fête se célèbre avec une somptueuse solennité, etc., etc.

* TORNE (Pierre-Anastase), évêque constitutionnel, né à Tarbes en 1727, entra dans la congrégation de la doctrine chrétienne, et professa la philosophie à Toulon. Il se livra ensuite au ministère de la chaire, et y obtint des succès qui lui valurent la place d'aumônier de Stanislas, le titre d'associé à l'académie de Nancy, un canonicat de la cathédrale d'Orléans, et le prieuré de Saint-Paul-de-Bagnères, etc. Ayant adopté les principes de la révolution, il fut nommé évêque du département du Cher, et métropolitain du Centre en 1791. Député à l'Assemblée législative, il montra d'abord de la modération, et parla même en faveur des prêtres non assermentés ; mais, jeté bientôt dans les rangs des jacobins, soit par la peur, soit par l'effet d'une exaltation progressive, il provoqua la suppression du costume ecclésiastique, vota pour la destruction des congrégations religieuses, et fit supprimer les préfets apostoliques des colonies. En 1793, il vint à la Convention abjurer publiquement son caractère de prêtre et d'évêque, et déclarer qu'il avait été un *fourbe* et un *imposteur*. Le 12 août précédent, il avait béni dans sa cathédrale le mariage d'un de ses prêtres avec une religieuse, et avait prononcé à ce sujet le discours le plus scandaleux. Lui-même ne tarda point à se marier. Le reste de sa vie ne fut qu'un enchaînement de vices et d'actes d'impiété. Objet du mépris de tout ce qu'il y avait de personnes honnêtes, il se retira dans sa patrie, où il mourut le 12 janvier 1797, à 70 ans. Il avait publié : *Leçons élémentaires de calcul et de géométrie*, 1757, in-8 ; *Sermons prêchés devant le roi*, 1765, 5 vol. in-12. Voici le jugement que porte l'abbé Sabatier de Castres, de cette production : « On dit que ses sermons ont eu du succès dans le débit ; en ce cas, » il est fâcheux pour leur auteur qu'on les ait imprimés. Ecrits d'un style tantôt maniéré, tantôt lâche, et toujours froid, l'orateur y semble méconnaître le ton convenable aux différents sujets qu'il traite. (*Siccles littér.*, tom. 4, pag. 145.) » *Oraison funèbre de Louis XV*. Tarbes, 1775, in-4 ; *Esprit des cahiers présentés aux Etats-généraux de l'an 1789, 1790*, 5 vol. in-8, faussement attribué

à Target dans la *Bibliotheca historica* de Meusel.

TORNIEL (Augustin), né en 1543, à Barengo, dans le Novarèse, fut d'abord docteur en médecine, et abandonna cette profession pour se faire religieux barnabite en 1570. Il fut trois fois général de son ordre, refusa les évêchés de Mantoue et de Casal, et mourut le 16 juin 1622. Il est avantageusement connu par des *Annales sacri et profani*, depuis le commencement du monde jusqu'à J.-C., Anvers, 1620, 2 vol. in-fol. C'est la meilleure édition. On peut les regarder comme un bon commentaire des livres historiques de l'ancien Testament. Il est un des premiers qui ont éclairci les difficultés de chronologie et de géographie qui se trouvent dans les livres saints et dans les historiens profanes. Son ouvrage est fait avec méthode, et écrit avec autant de clarté que de naturel.

* TOROMBERT (Charles-Louis-Honoré), avocat, né à Lyon en 1787, où il est mort le 8 mai 1829, s'est fait une grande réputation comme juriconsulte. Il a laissé : *Exposition des principes et classification des sciences dans l'ordre des études ou de la synthèse*, Paris, 1821, in-8 ; *Discours sur la dignité de l'homme*, ibid., 1825, in-8 ; *Principes du droit politique mis en opposition avec le Contrat social de J.-J. Rousseau*, Paris, 1823, in-8 ; *Eloge historique de Vouty de la Tour, ancien premier président de la cour royale de Lyon*, Lyon, 1826, in-8. Torombert était partisan des doctrines libérales : il fut un des rédacteurs du journal le *Précurseur*, et a travaillé à un *Essai sur les gouvernements représentatifs*.

TORQUEMADA (Jean de), religieux dominicain, plus connu sous le nom de *Turrecremata*, né en 1588, à Valladolid, d'une famille illustre, remplit divers emplois importants dans son ordre, devint maître du sacré palais, et se signala par son zèle contre les hérétiques. Les modernes, qui ont dit qu'il a porté ce zèle jusqu'à la cruauté, n'auraient pas avancé ces calomnies s'ils avaient consulté des auteurs sûrs et instruits, tels que Ferreras (*Hist. d'Esp.*, liv. 12), et Mariana (*Hist. Hisp.*, liv. 29). « Il avait été, dit Flécher (*Hist. de Ximènes*), com- » fesseur d'Isabelle dès son enfance, et lui avait fait » promettre que si Dieu l'élevait un jour sur le » trône, elle ferait sa principale affaire du châti- » ment et de la destruction des hérétiques, lui re- » montrant que la pureté et la simplicité de la foi » catholique était le fondement et la base d'un règne » chrétien, et que le moyen de maintenir la paix » dans la monarchie, c'était d'y établir la religion » et la justice. » La suite fit voir combien il avait dit vrai. (*Voy. ISABELLE, LIMBORCH, Nicolas EYMERICK*, etc.) Il reçut, en 1459, le chapeau de cardinal, et mourut à Rome en 1468, à 81 ans, avec la réputation d'un homme habile dans la théologie de l'école et dans le droit canonique. On a de lui des *Commentaires* sur le décret de Gratien, Venise, 1578, 5 tom. in-fol. ; un *Traité de l'Eglise et de l'autorité du pape*, Venise, 1562, in-fol. ; *Expositio in Psalmos*, Mayence, 1474, in-fol. ; *De corpore Christi contra Bohemos* ; *Expositio in regulam S. Benedicti*, Cologne, 1375, in-fol., avec le Commentaire de Smaragdus, etc.

TORRE (Alphonse della), né à Pampelune vers

1460, passa dans son siècle pour un prodige de savoir. Il était docteur en droit civil et en droit canon, pos édaît les langues anciennes, la philosophie, les mathématiques, etc. Sa réputation détermina le prince Jean I^{er}, roi de Navarre, qui lui confia l'éducation du prince Charles son fils, et son héritier à la couronne. Torre remplit avec honneur cette tâche difficile, et écrivit pour son auguste élève un ouvrage intitulé *la Vision agréable*, qui est un excellent Traité de politique et de morale. L'auteur, pour s'accommoder au jeune âge du prince qu'il avait sous sa direction, lui présente ses leçons d'une manière agréable, et propre à être gravées profondément dans l'esprit. Il a recours à l'emblème d'un songe où plusieurs grands hommes de l'histoire ancienne et moderne, raisonnant entre eux, offrent des préceptes de politique et de morale. Les vertus y sont personnifiées, et il discute sur le bonheur qui est la récompense de ceux qui suivent leurs inspirations, et sur les remords qui affligent le méchant. Les devoirs d'un prince y sont fortement et sagement tracés; en un mot, ce livre a le mérite d'instruire et d'intéresser. Il fut écrit vers l'an 1440, imprimé à Tolosa en 1489, et à Séville en 1558, in-fol. Quelque temps après, il fut traduit en italien par Dominique Delphini, de Venise, qui se vanta d'en être l'auteur. La marche de cet ouvrage est à peu près celle qu'a adoptée le marquis de Villena dans son *Conte de Lucanor*, et celle qu'a suivie dans ses *Tombes des Scipions*, le comte Verri. Alphonse della Torre est mort dans sa patrie en 1478.

* TORRE (Joachim della), dominicain, d'une illustre maison de Venise, fut deux fois provincial de son ordre, et, en cette qualité, assista au chapitre général en 1465, et à celui de Venise en 1487; dans ce dernier, il fut promu à la dignité de général. Il gouverna son ordre pendant treize ans avec beaucoup de sagesse, en visita les différentes provinces, et y maintint la discipline religieuse. Il tint trois chapitres généraux; l'un au Mans en 1491, et deux autres à Ferrare en 1494 et 1498. On n'aurait que des éloges à faire de lui, s'il n'eût pas contribué, avec l'évêque Romulino, à la condamnation et à la dégradation du fameux *Savonarole*, son confrère. (Voy. SAVONAROLE.) Le P. della Torre mourut à Rome, le 1^{er} août 1500, à 84 ans; il avait enseigné dans les monastères de son ordre et dans l'université de Padoue. Il savait cinq langues. Il fit, pour la bibliothèque de son monastère, l'acquisition d'un grand nombre de manuscrits grecs. On lui attribue un traité *De Transcendentibus*, et cinq livres sur la *Physique*, telle qu'on l'enseignait de son temps.

TORRE (Philippe della), né à Civald de Frioul en 1657, montra beaucoup de goût pour l'étude des monuments de l'antiquité. Il le satisfît à Rome, où il se fixa. Son savoir lui concilia l'estime et la bienveillance des cardinaux Imperiali et Noris, et des papes Innocent XII et Clément XI : ce dernier lui donna, en 1702, l'évêché d'Adria. Le peu de ressources qu'il avait pour la littérature dans une petite ville ne put diminuer son zèle pour l'étude. La Torre avait les connaissances d'un érudit pro-

fond et les vertus d'un évêque. Il mourut en odeur de sainteté en 1717. On a de lui : *Monumenta veteris Antiq.*, 1700, in-4, livre très-savant; *Taurololium antiquum*, Lugduni, anno 1704 repertum, cum explicatione. Il se trouve dans la Bibliothèque choisie, tom. 17^e et dans le *Trésor des antiquités* de Salengre. *De annis imperii M. Antonii Aurelii Helio-gabali*, 1714, in-4.

* TORRE (dom Pierre-Louis della), bénédictin, né à Gènes en 1689, entra dans la congrégation du Mont Cassin le 26 juin 1703. L'année suivante il prononça ses vœux dans l'abbaye de Notre-Dame de Florence. Il y étudia sous les célèbres dom Ange-Marc Guerini, et dom Verginio Valsecchi. Il professa ensuite la théologie dans les monastères de la congrégation, à Césène, à Parme et à Mantoue, après quoi il alla occuper une chaire de droit canon à Rome, dans le monastère de Saint-Anselme. En 1725, il assista au concile de Latran, assemblé par Benoît XIII. En 1728, dom della Torre fut nommé prieur du monastère de Saint-Paul à Rome. Enfin, son savoir et ses vertus l'élevèrent, en 1751, à la dignité de président général de la congrégation. Le monastère de Florence lui est redevable d'une grande quantité de bons livres, dont il enrichit la bibliothèque conventuelle. Il mourut dans cette ville le 10 avril 1754. On a de lui : *Vita di san Colombano*, Modène, 1711, réimprimée en 1728, avec des augmentations d'une autre main; à la tête est une préface où le P. della Torre a rangé dans l'ordre chronologique les circonstances de la vie du saint abbé de Luxeuil, qu'il soumet à une critique judicieuse.

* TORRE (François della), jésuite, de Modène, mort en 1758, à 95 ans, a traduit du français en italien l'*Histoire des révolutions d'Europe, qui eurent lieu pour cause d'hérésie*, Venise, 1710, 2 vol. in-4, sans nom d'auteur.

* TORRE (Jean-Marie della), physicien, né à Rome en 1715, étudia au collège Clémentin, et entra ensuite dans la congrégation des pères Somasques. Ses talents dans la philosophie et les mathématiques lui firent obtenir une chaire au séminaire archiepiscopal de Naples, et il se fit remarquer de Charles III, qui le nomma en 1754 son bibliothécaire, surintendant de l'imprimerie royale, et conservateur de son musée. On doit au P. della Torre d'excellents microscopes pour observer les phénomènes de la nature. Il fit venir du *Flint-Glass* d'Angleterre, polit lui-même des verres d'optique, et au moyen de quelques boules de cristal, dont il se proclama l'inventeur, obtint des agrandissements beaucoup plus considérables qu'avec les instruments ordinaires. Cette importante découverte fut injustement attribuée au hollandais Leeuwenhoeck. Le P. della Torre a perfectionné également plusieurs autres instruments de physique. Il fit aussi des recherches sur le sang, le chyle, le fiel, les muscles, le cerveau, et hasarda des systèmes; mais il se livra plus particulièrement à l'examen des phénomènes volcaniques, et eut le courage de descendre plusieurs fois dans les flancs du Vésuve, pour en explorer les cavités. Il était membre des principales académies d'Italie et correspon-

dant de celles de Paris, de Londres, de Berlin, etc. Il mourut le 7 mars 1782. On a de lui : *Science de la nature générale et particulière*, Naples, 1749; Venise, 1750, 2 vol. in-4; *Elementa physica*, Naples, 1767, 8 vol. in-8. C'est l'ouvrage qui a le mieux établi la réputation de l'auteur. *Histoire et phénomènes du Vésuve*, Naples, 1755, in-4; *Observations microscopiques*, ibid., 1776, in-4, fig., etc. Le P. della Torre se distingua par ses connaissances, par ses vertus et les qualités de son cœur.

TORRENTINUS (Herman), né à Zwol dans l'Over-Issel, fut, vers le milieu du x^e siècle, professeur de rhétorique à Groningue, et enseigna les belles-lettres dans sa ville natale, où il mourut vers l'an 1520. On a de lui : *Des Scolies sur les évangiles des dimanches et fêtes*, 1519, in-8; un *Commentaire sur les Géorgiques* de Virgile, Anvers, 1502, in-4; *Elucidarius carminum et historiærum vel vocabularius poeticus, continens historias, provincias, urbes, insulas, fluvios et montes illustres*, etc., Haguenau, 1510, in-4, souvent réimprimé : cet opuscule est le premier essai que l'on connaisse d'un dictionnaire historique, contenant aussi la mythologie et la géographie ancienne. Augmenté successivement par Robert Estienne, Charles Estienne et Frédéric Morel, il a été traduit ou plutôt imité dans plusieurs langues, notamment en français, par de Juigné Broissinière et Paul Boyer, dont les *Dictionnaires* ont servi de base à celui de Moréri. Les *Hymnes et les proses de l'office de l'Eglise expliquées*, Anvers, 1550, etc. Tous ces ouvrages sont écrits en bon latin.

TORRENTIUS (Liévin), né à Gand en 1525, alla à Rome, et s'acquitta les bonnes grâces des personnes les plus distinguées par leur rang et leurs talents. De retour dans les Pays-Bas, George d'Autriche, évêque de Liège, le pourvut d'un riche bénéfice. Il mérita de nouvelles dignités par la manière dont il s'acquitta d'une commission à la cour de Rome, et fut fait successivement chanoine de la cathédrale de Liège, archidiacre et vicaire-général de l'évêque Gérard de Groesbeck. Philippe II le nomma à l'évêché d'Anvers en 1576. Il s'appliqua avec zèle à réparer les maux que l'hérésie avait causés dans son diocèse. En 1594, il fut nommé à l'archevêché de Malines; mais il mourut à Bruxelles, le 26 avril 1595, avant d'avoir reçu les bulles. Il laissa aux jésuites, par son testament, sa bibliothèque et de quoi se former un établissement à Louvain. Les occupations de son état ne purent éteindre en lui son goût pour les belles-lettres. On a de lui plusieurs pièces de poésie, qui ont été recueillies sous le titre de *Poemata sacra*, Anvers, 1595, in-12, titre qui ne répond pas à ce que le livre contient; car toutes les pièces n'en sont point sacrées. Les poésies de Torrentius ont beaucoup de mérite; ses odes cependant ne sont point animées de cet enthousiasme qui fait le caractère de ce genre de poésie. Ses *Commentaires* sur Suétone, Anvers, 1578 et 1592, in-4, sur Horace, ib., 1602, in-4, tiennent un rang parmi ceux des meilleurs philologues.

TORRENTIUS (Jean), peintre, né à Amsterdam, en 1589, peignait ordinairement en petit, et mettait dans ses ouvrages beaucoup de force et de vé-

rité. Il aurait pu vivre par son mérite dans un état aisé et avec l'estime des honnêtes gens, si son goût pour la débauche et le libertinage de son esprit ne l'eussent perdu. En effet, il faisait des peintures si dissolues, qu'elles furent brûlées par la main du bourreau, en 1640. Il devint aussi auteur d'une hérésie, qui le fit arrêter, et mourir la même année dans les tourments de la question.

TORRICELLI (Evangelista), né à Faenza (1) en 1608, montra beaucoup de génie pour les mathématiques. Envoyé à Rome pour s'y perfectionner, il y fut disciple du P. Benoit Castelli, abbé du Mont-Cassin, qui le fit connaître à Galilée. Ce célèbre mathématicien ayant vu le *Traité du mouvement* du jeune Torricelli, l'appela auprès de lui à Florence. Galilée étant mort en 1641, Torricelli eut une chaire de professeur en mathématiques, et cultiva également la géométrie et la physique. Il perfectionna les lunettes d'approche, fit le premier des microscopes, avec de petites boules de verre travaillées à la lampe, et inventa les expériences du vif-argent avec le tuyau de verre dont on se sert pour les faire; on attendait de nouvelles merveilles, lorsqu'il mourut en 1747, à 59 ans. Outre son *Traité du mouvement*, on a de lui : *Leçons académiques*, en italien, 1715, in-4; *Opera geometrica*, Florence, 1644, in-4. On lui doit, selon toute apparence, la découverte de la pesanteur de l'air, qu'on a vainement tâché d'attribuer à Descartes, et plus vainement encore à Pascal et à Rey (voy. ces noms). Un philosophe a prétendu enlever aux modernes l'honneur de cette découverte. « On sait aujourd'hui, dit-il, que ce que » les anciens appelaient *horreur du vide* est l'effet » de la gravité de l'air. Mais qu'est-ce que la gra- » vité en général, sinon l'effort que font tous » les corps pour refluer vers le centre commun. » Et qu'est-ce qui maintient l'ensemble de l'uni- » vers, sinon la gravité? La gravité assure donc » la conservation de la nature, et si la nature a » une espèce d'horreur de sa destruction, elle a » horreur du vide, qui serait un effet nécessaire » de la cessation de la gravité. Du reste, il est vrai » que les anciens ont paru attribuer *immédiatement* » à l'horreur du vide ce qui est l'effet immédiat de » la pesanteur de l'air. C'est une erreur qu'il est » difficile de justifier; mais elle n'est pas bien » grande, comme l'on voit, et ne contredit pas les » intentions de la nature. »

TORRIGIANI, sculpteur florentin, mourut vers 1552, dans les prisons de l'inquisition, pour avoir mutilé ignominieusement une statue de la Vierge et de l'enfant Jésus, qu'un seigneur espagnol ne lui avait pas payé à son gré. Ce sculpteur, qui d'ailleurs avait du talent, était, comme nous l'apprend Vasari, un homme extraordinairement vain, violent et emporté; il est à croire que la dégradation de cette statue a été accompagnée de circonstances odieuses et de quelques blasphèmes proférés dans

(1) Bonaventuri fait naître Torricelli à Modigliana, château de la Romagne; mais Lastri combat cette opinion, et rapporte quelques documents pour prouver que ce géomètre était né à Piancaldoli, dans le diocèse d'Imola. Ce qu'il y a de bien assuré, c'est qu'il prit toujours le titre de citoyen de Faenza, où un de ses oncles le fit étudier chez les jésuites.

cet accès de fureur. Cumberland, dans ses *Anecdotes des peintres célèbres d'Espagne*, et don Palamino Velasco, dans son *Histoire des peintres, sculpteurs et architectes espagnols*, n'ont pas jugé convenable de faire cette observation que l'équité et la vérité historique semblent demander.

* TORRIJOS, général, né en 1791 à Madrid, sortit, couvert de décorations et de blessures, de cette guerre célèbre où l'Espagne défendit son indépendance contre l'ambition de Bonaparte. Torrijos était brigadier-général en 1815. Ferdinand VII l'ayant désigné pour commander en second l'expédition que dirigeait Morillo contre la Colombie, Torrijos refusa cette mission, à cause de sa répugnance à aller combattre les patriotes d'un autre hémisphère. Plus tard il prit part au soulèvement de la garnison de Murcie. Mis en prison, il n'en sortit que lors de l'insurrection de Riégo et fut employé de 1820 à 1825. Ayant été fait prisonnier, il fut amené en France, d'où il se rendit en Angleterre, et s'y livra à des occupations littéraires. A cette époque, il traduisit en espagnol les *Mémoires* de Gourgaud et de Montholon. Le gouvernement anglais lui avait fait une pension, qu'il lui retira, sur l'avis que Torrijos entretenait des relations avec son pays. En 1850, quelque temps avant la révolution de juillet, il essaya de pénétrer en Espagne par le midi, tandis que plusieurs compatriotes, exilés comme lui, feraient la même tentative par le nord. Leurs efforts ayant échoué, il fut fusillé à Malaga, le 20 décembre 1851, à 45 ans.

TORTEBAT. Voy. ROGER DE PILES.

* TORTI (François), médecin, né à Modène en 1658, après avoir étudié les belles-lettres et la philosophie, suivit pendant trois ans les cours de droit; mais il préféra la médecine, où il acquit une réputation méritée. Invité en 1717 par le roi Victor-Amédée et par l'université de Padoue, à accepter une chaire avec des émoluments considérables, il refusa ces avantages pour consacrer ses talents à sa patrie. Il y jouissait d'une considération générale, et son souverain, le duc de Modène, l'admit à son service, et lui fit une riche pension. Il mourut le 15 février 1741, à 93 ans. On a de lui : *Dissertatio epistolaris circa mercurii motiones in barometro*, Modène, 1675, in-8; *Synopsis libri, cui titulus therapeutice specialis*, ibid., 1709, in-8; *Specialis therapeutice ad febres quasdam perniciosas, inopinato ac repente lethales, una verò chinachina peculiari methodo sanabiles*, ibid., 1712, in-8; *Ad criticam dissertationem de abusu chinachinae responsiones*, ibid., 1715, in-4. Muratori a écrit la *Vie* de ce savant.

TORY (Geoffroi), libraire et graveur, né vers 1480 à Bourges, mort en 1550, avait d'abord été professeur de philosophie au collège de Bourgogne, à Paris. Il contribua beaucoup à perfectionner les caractères d'imprimerie. Il donna sur la proportion des lettres, et sous le titre de *Champ Fleury*, Paris, 1529, in-4, réimprimé sous le titre : de l'*Art et la science de la vraie proportion des lettres antiques*, etc. 1549, in-8, un livre qui fut très-utile aux typographes. Il est encore auteur d'une *Traduction des Hiéroglyphes d'Horus-Apollo*, in-8, et d'un ou-

vrage intitulé : *Ædiloquium, seu Digesta circa Ædes adscribenda*, in-8.

* TOSCA (Thomas-Vincent), docteur en théologie et supérieur de la congrégation de Saint-Philippe de Néri, né à Valence en Espagne, était un habile mathématicien et un théologien profond. Il prenait parmi ses titres celui d'examineur synodal de l'archevêché de Valence, et fut plusieurs fois vice-recteur de l'université de cette ville. Il mourut, le 17 avril 1725, à 71 ans. On a de lui : un *Cours de philosophie* en latin, 1721, 5 vol. in-8. Il lui donne le titre d'abrégé. La *Vie de la vénérable mère de Joseph-Marie de Santa Inez, religieuse déchaussée du couvent de la Conception de la Vierge*, etc., 1715, en espagnol; un *Abrégé de théologie*, qu'il avait fort avancé, mais qu'il n'eut pas le temps d'achever. Il avait donné en 1754 une *Iconographie*, selon les lois de l'optique, qui eut le suffrage des savants; on a aussi plusieurs lettres de lui parmi celles de *Gregorio Mayans*, Valence, 1705, in-4.

* TOSCAN (Georges), l'un des conservateurs du jardin du roi, né à Grenoble en 1756, mort à Paris, le 12 décembre 1826, a publié : *Histoire du lion du musée et de son chien*, 1795, in-8; avec Amaury Duval, *Voyages dans les Deux-Siciles et dans quelques parties des Apennins*, trad. de l'ital. de Spallanzani, 1796-1800, 6 vol. in-8, avec des notes de Faujas de Saint-Fond; *Mémoire sur l'utilité de l'établissement d'une bibliothèque au jardin des plantes*, in-8; *L'Ami de la nature ou choix d'observations sur divers objets de la nature et de l'art*, 1790, in-8. Il a été aussi un des rédacteurs de la *Décade philosophique*. Enfin Barbier lui attribue de la *musique et de Nepté, aux mânes de l'abbé Arnaud*, 1790, in-8.

* TOSCANELLA (Horace), littérateur du xvi^e siècle, ainsi appelé du nom de sa patrie, bourg dans le diocèse de Viterbe, enseigna les humanités à Bologne, à Pavie et à Venise, et fut un de ces infatigables folliculaires qui fourmillaient alors en Italie, et qui avaient imaginé, pour se donner quelque réputation, de s'entre-louer les uns les autres. Malgré ses nombreux ouvrages, Toscanella vécut dans un état voisin de l'indigence. Il mourut à Venise vers 1580, dans une âge avancé. On a de lui : une bonne *Traduction des Œuvres de Quintilien*, Venise, 1566, in-4; *Dictionnaire latin et italien* (oublié aujourd'hui), Venise, 1568; *Observations sur les ouvrages de Virgile*, ibid., 1568; *Recueil des beautés de Roland le Furieux de l'Arioste*, ibid., 1574; *Cinq Discours*, qui roulent sur différents sujets littéraires, ibid., 1775; plusieurs *Poésies* imprimées à différentes époques, etc., etc.

* TOSCANELLI (Paul del Pozzo), ou Paul le physicien, géographe et astronome, né à Florence en 1597, fut nommé, dès l'an 1428, l'un des conservateurs de la bibliothèque que Nicolas Niccoli avait donnée à sa ville natale. Rempli de la lecture des voyages de Marco Polo, il adopta ses rêves sur le prolongement excessif de l'Asie vers l'Orient, écrivit même à ce sujet au roi de Portugal Alphonse V, qui le consultait, et lui proposa une nouvelle route pour arriver aux Indes. Mais il raisonnait sur cette donnée fautive que l'Asie-Orientale n'est éloignée de l'Europe-Occidentale que de 120°, quoiqu'il y ait

réellement entre ces deux terres 250°; et d'ailleurs il ne tenait aucun compte de la barrière insurmontable opposée aux navigateurs par l'Amérique, dont il ne soupçonnait pas même l'existence. Il communiqua le même plan à Colomb par une lettre en 1474, lui fit partager son erreur, et ne contribua, comme on voit, qu'indirectement à la découverte du nouveau continent. Il a rendu toutefois des services incontestables à l'astronomie en établissant un gnomon, en 1468, sur le dôme de Florence, et en faisant usage de cette méridienne pour déterminer les points solsticiaux, les variations de l'écliptique, et surtout pour corriger les *Tables alphonsines*, employées jadis par les astronomes à représenter les mouvements solaires et la quantité de l'année tropique. Il mourut à Florence, le 15 mai 1482. *Voy.* Ximènes, *Del vecchio e nuovo gnomone fiorentino*, 1757, in-4, pag. 75.

TOSCHEL (Anne), abbesse du monastère des bénédictines à Riga, s'est signalée dans le temps que la secte de Luther et de Calvin portait la désolation dans les monastères. Bucelin, dans ses *Annales bénédictines*, fait un grand éloge de cette abbesse, et rapporte des preuves étonnantes de sa fermeté et du courage avec lequel elle défendit ses religieuses contre des hérétiques l'encieux et corrompus. Elle mourut en 1582, à 150 ans, terme où elle parvint par sa sobriété, la pureté de ses mœurs, le calme et les charmes de la vertu. *Voy.* HASECH.

TOSELLI (Bernard), capucin, né à Bologne, en 1669, fut élevé dans le collège *Pannolini*, d'où il entra à 16 ans dans un couvent de capucins à Césène. Il quitta alors son nom de *Florian* pour celui de *Bernard*. Il fut chargé de professer dans divers couvents de son institut, et parvint aux dignités de son ordre. Le P. Toselli mourut à Bologne, le 19 février 1768. On a de lui : *Manuale confessoriorum ordinis capucinarum*, Venise, 1757, in-16. Il en fut fait, en 1745, une autre édition avec des augmentations. *Institutio theologica juxta omnia fidei dogmata*, etc., Venise, 1746, 4 vol. in-4; *Bibliotheca scriptorum ordinis minorum S. Francisci retracta*, Venise, 1747, in-fol. (*voy.* DENIS DE GÈNES); *Lettera al Maresciallo Keith sopra il vano timor della morte* (de Frédéric II) *trifutata*, etc., Bologne, 1766, in-8. Ses frères, célèbres graveurs, honorèrent sa mémoire d'une médaille.

TOSTAT (Alphonse), célèbre docteur de Salamanque, né en 1400 à Madrigalejo, devint évêque d'Avila, fut employé dans les affaires les plus importantes de l'Eglise et de l'état, parut avec éclat au concile de Bâle, et mourut en 1454, à 54 ans. On a de lui : des *Commentaires* sur la *Chronique d'Eusèbe*, Salamanque, 1506, 5 vol. in-fol.; de longs *Commentaires* sur l'Octateuque, les Livres des Rois, et les Paralipomènes, et sur l'Evangile de saint Matthieu; *Traité de la très-sainte Trinité*, de *l'Enfantement virginal*, de la *bonne Politique*, etc. Tous ses ouvrages furent imprimés, Venise, 1596, 15 vol. in-fol.; Cologne, 1612, 17 vol. in-fol.; ils sont écrits avec ordre et avec clarté, et décèlent une érudition prodigieuse. Bellarmin en parle avec de grands éloges, et appelle l'auteur une *merveille du monde*. On estime surtout les diverses réponses qu'il oppose

aux Juifs, et la manière dont il détruit les rêveries des rabbins. Il faut convenir cependant que sa critique est quelquefois en défaut, et que la solidité de son jugement ne répond pas toujours à l'étendue de ses connaissances. On lui fit cette épitaphe :

Hic stupor est mundi, qui scibile discutit omne.

TOTILA, dit aussi *Baduella*, roi des Goths, en Italie, fut mis sur le trône après la mort d'Evaric, vers 541. Son courage éclata contre les troupes de Justinien, sur lesquelles il remporta deux victoires signalées. Il se rendit maître de toute la basse Italie, et des îles de Corse, de Sardaigne et de Sicile. Son entrée dans Naples ne fut pas marquée par des barbaries comme on devait s'y attendre, mais par des actes de clémence et de bonté. Comme la faim avait épuisé les forces des assiégés, et qu'il était à craindre qu'ils ne s'incommodassent en prenant tout-à-coup de la nourriture, il mit des gardes aux portes, pour les empêcher de sortir; et, après avoir distribué lui-même des vivres avec une sage économie, il leur permit d'aller où ils voudraient. Il tourna ensuite ses armes vers Rome, qu'il prit en 546, et traita avec beaucoup moins de douceur que Naples : il la livra au pillage. Les sénateurs et les plus riches citoyens furent obligés d'aller, couverts de haillons, demander du pain à la porte des Goths. Rusticienne, femme du célèbre Boèce, qui avait distribué tous ses biens aux pauvres durant le siège, fut réduite à cette extrémité. Totila quitta Rome, qu'il ne pouvait garder, et fut défait par Bélisaire en se retirant; mais dès que ce général eut été rappelé à Constantinople, Totila assiégea Rome de nouveau, et y entra par stratagème, en 549. Justinien envoya contre lui Narsès, qui le rencontra au pied de l'Apennin. La bataille s'engagea, et quelques soldats de l'armée impériale ayant rencontré Totila, un d'entre eux lui porta un coup de lance, dont il mourut peu de jours après, l'an 552, après onze ans de règne. Ce prince avait du courage, de la hardiesse et de l'activité, et ce qui est bien plus précieux, autant d'amour pour le genre humain que pouvait en avoir un Goth et un conquérant. Il respectait les vertus chrétiennes et les hommes qui les pratiquaient. Instruit des œuvres et des lumières de saint Benoît, il lui envoya un jour son écuyer revêtu des ornements royaux; mais le saint ne prit pas le change, et dit à l'écuyer dès qu'il l'aperçut : « Quittez, mon fils, quittez cet habit, car il ne vous convient pas. » Totila témoigna la plus grande considération au saint fondateur, qui lui prédit plusieurs choses, et entre autres, le temps de sa mort.

TOTT (François, baron de), naquit en 1755 à Chassigny, près de la Ferté-sous-Jouarre, d'un gentilhomme hongrois qui passa en France, en 1720, avec le maréchal de Berchiny, et fut chargé de plusieurs négociations en Turquie, notamment en 1758, 1759 et 1760. Le jeune baron de Tott, qui avait le rang de capitaine dans le régiment de Berchiny, lorsqu'il perdit son père qu'il avait accompagné à Constantinople, fut employé dans l'ambassade par le chevalier de Vergennes, et vint en France par congé en 1765. Ayant développé au duc de Choiseul ses vues sur un traité de commerce

avec le kan des Tartares, et sur les moyens d'ouvrir à notre pavillon l'entrée de la mer Noire, il obtint de ce ministre le consulat de Crimée en 1766, et en prit possession l'année suivante. Il ne tarda pas à donner des preuves de son habileté par l'influence qu'il obtint sur le kan, et par les ressorts qu'il fit jouer pour amener entre la Russie et la Turquie une rupture que le duc de Choiseul désirait. Il parait aussi qu'il contribua à faire déposer le kan Makhoud-Guéraï, en qui il ne trouvait pas toute la condescendance qu'il désirait, et à faire rétablir Crym Guéraï; mais ce prince mourut en 1769, et son neveu Dewlet-Guéraï qui lui succéda, fit défendre au baron de Tott de reparaitre en Crimée, sous prétexte qu'un infidèle ne pouvait demeurer dans son armée. De retour à Constantinople, il se fit connaître avantageusement du grand-seigneur, par une *Carte du théâtre de la guerre* et par une *Carte de Russie*. Les vues qu'il développa pour la réforme des pontons et de l'artillerie turque, engagèrent la Porte à le charger de cette opération; elle lui confia aussi le soin de défendre les Dardanelles contre la flotte russe, commandée par Orloff (1770), et il réussit dans ces deux entreprises; Tott indiqua aussi les moyens de mettre à couvert les frontières ottomanes du côté d'Oczakow et de la Crimée; enfin, il fit plusieurs réformes utiles dans l'artillerie, établit des fonderies de canons, forma les canoniers tures au jet des bombes, et fit construire en 1775, 1774 et 1775, plusieurs châteaux à l'embouchure de la mer Noire. Il donna encore des dessins pour la construction des vaisseaux, et mérita à diverses reprises des marques de reconnaissance de la Porte. Cependant Tott éprouva, dans les constructions entreprises, des dégoûts et des désagréments qui tiennent au caractère de ce peuple, qui garde une aversion invincible pour les arts de l'Europe et pour tout perfectionnement et amélioration; ayant demandé à être employé ailleurs, il obtint la permission de revenir en France. Peu de temps après son retour en 1776, il fut chargé de l'inspection générale des consulats dans les échelles du Levant, en Egypte et en Barbarie; après s'être acquitté de ces fonctions pendant 17 mois, il revint à Paris, fut promu au grade de maréchal-de-camp en 1781, puis nommé commandant de Douai vers 1787. Obligé de fuir en 1790, parce que ses opinions ne s'accordaient pas avec celles de la garnison, il se retira en Suisse, puis à Vienne et de là en Hongrie, et mourut à Tatzmanskorf en 1795. De Tott a publié : *Mémoires sur les Turcs et les Tartares*, 1784, 4 vol. in-8, dont il donna une 2^e édit. l'ann. suiv., 2 vol. in-4, et qui furent traduits en allemand, en anglais, en danois, en suédois et en hollandais. Ces mémoires eurent du succès, parce qu'ils sont les premiers qui aient commencé à faire connaître en France la politique et l'histoire de l'empire ottoman; mais les relations plus modernes (celles de Savary, de Sonnini, d'Olivier, de Chenier, etc.), les ont fait oublier.

TOUCHE-TREVILLE (a). Voy. TRÉVILLE.

TOUCHE (Claude Guimond de la). Voy. GUIMOND.

TOULAN (François-Adrien), né à Toulouse en 1761, vint s'établir à Paris en 1787, comme mar-

chand de musique. Il se jeta avec ardeur dans le parti de la révolution. Placé au nombre des commissaires chargés de surveiller les augustes prisonniers du Temple, il s'en montra d'abord un des plus exagérés; mais, touché des vertus de Louis XVI, il travailla avec Cléry à adoucir la captivité de ce prince et de sa famille. Ce fut lui qui conçut le hardi projet de faire évader Louis XVII et les princesses. Il s'entendit pour cela avec le chevalier de Jarjayes, et détermina le commissaire Lepitre à s'engager dans l'entreprise; les irrésolutions et les frayeurs de ce dernier firent différer d'un jour à l'autre l'exécution du projet, et finirent par la faire manquer. Il devint impossible de sauver toute la famille royale. Toulan voulait du moins sauver la reine, dont la vie était particulièrement menacée; mais cette princesse ne voulut pas se séparer de ses enfants. (Voy. JARJAYES, IV, 540.) Toulan, devenu suspect par ses conférences avec l'auguste prisonnière, fut arrêté; il parvint cependant à s'évader, et se rendit à Toulouse, puis à Bordeaux, où il resta caché pendant six mois dans la baraque d'un écrivain. Sa femme ayant demandé, sous son véritable nom, un passeport pour cette ville, on soupçonna que son mari devait y être. Il fut découvert, arrêté par ordre du comité de sûreté générale, conduit à Paris, et condamné à mort par le tribunal révolutionnaire, le 30 juin 1794. Voy. pour plus de détails le précis des tentatives qui ont été faites pour arracher la reine à la captivité du Temple, in-8, les *Mémoires historiques sur Louis XVII*, in-8, 3^e édit.

* TOULLIER (Charles-Bonav.-M.), jurisconsulte, né à Rennes vers 1760, s'appliqua de bonne heure à l'étude de la jurisprudence, et fut nommé, avant la révolution, agrégé à la faculté de droit de sa ville natale. Il vécut dans la retraite pendant les troubles politiques. Nommé professeur lors du rétablissement de l'école de Rennes en 1805, il en devint bientôt doyen. Accusé, en 1816, d'avoir professé des principes hostiles à la dynastie des Bourbons, il perdit le décanat qui fut confié à M. de Corbière, un de ses collègues. Péniblement affecté de cette disgrâce, Toullier chercha à s'en dédommager en donnant de nouveaux soins à son grand ouvrage sur le code civil. Les premiers volumes manquent en général de développement et sont inférieurs aux autres. Les traités des successions, des donations et des obligations sont remarquables par l'abondance et la profondeur, autant que par la justice et la solidité des jugements. Le traité du contrat de mariage qui vient ensuite, n'est pas tout-à-fait à la même hauteur. Toullier n'a pas exécuté entièrement son projet; il n'a expliqué que la moitié du code civil; mais sa vaste érudition, la variété de ses connaissances et l'étendue de son esprit lui assignent incontestablement la première place entre ceux qui ont écrit sur l'ensemble de notre nouveau droit civil. Inférieur sous certains rapports à Proudhon et à Pothier, il les surpasse l'un et l'autre par l'élevation des vues et la profondeur de ses considérations. Son style, quoique souvent diffus, ne manque ni de facilité, ni d'une certaine élégance. Toullier mourut à Rennes, le 19 septembre 1835. On a de lui : *Consulation sur la va-*

l'idité des mariages contractés par les émigrés français avant leur retour et le rétablissement dans leurs droits civils, Paris, 1817, in-8; *Le droit civil français*, Paris, 1811-51, 14 vol. in-8, 5^e édit., avec une table alphabétique, par Jouaull, et une continuation par J.-B. Duvergier, ib., 1857, 16 vol. in-8.

* TOULONGEON (François-Emmanuel, vicomte de), membre de l'institut, né en 1748, à Champplitte, en Franche-Comté, embrassa très-jeune l'état militaire et profita des loisirs que lui laissait sa position pour perfectionner ses études et cultiver les arts qu'il aimait avec passion. A la création des chasseurs à cheval, il fut nommé colonel du régiment de Franche-Comté. En 1788, il s'unit à la minorité de la noblesse de sa province pour supplier le roi d'établir l'égalité répartition des impôts, et de supprimer les autres abus signalés par les cahiers. Député aux états-généraux par le bailliage d'Aval, il fut des premiers de son ordre qui se réunirent au tiers-état. En 1790, il proposa d'offrir en même temps à la sanction du roi la déclaration des droits, les articles constitutionnels, et le décret qui lui accordait des subsides. Il invoqua, le 12 avril, l'ordre du jour sur la proposition tendant à déclarer la religion catholique dominante. Lié avec Necker, il défendit les opérations de ce ministre; et quand celui-ci fut arrêté à Arcis-sur-Aube, il contribua à lui faire rendre la liberté. Il réclama contre l'insertion de son nom sur la liste du club monarchique, et continua à parler sur différentes matières jusqu'à la clôture de la session. Il sut échapper aux persécutions sous le régime de la terreur. En 1797 il fut nommé membre de l'institut, et en 1802 il entra au corps législatif, où il fut réélu en 1809. Il mourut à Paris le 25 décembre 1812, à 64 ans. On a de lui une *Traduction des Commentaires de César*, 1815, réimprimée en 1825, 2 vol. in-12; une *Histoire de la révolution française*, Paris, 1801-1810, 8 vol. in-8 ou 4 vol. in-4, avec cartes et plans, estimée pour son impartialité.

* TOUQUET, né en 1780, ancien colonel sous l'empire et libraire sous la restauration, dut un moment de célébrité à diverses éditions économiques entreprises par esprit de parti, et au succès desquelles il sacrifia la presque totalité de sa fortune. C'est à lui qu'appartient, entre autres, l'idée d'avoir réuni les productions les plus immorales et les plus irréligieuses de Voltaire, en 12 ou 15 vol. in-12, extrêmement compacts. Admirateur fanatique de ce philosophe, Touquet avait vu dans la propagation illimitée de ses œuvres, dans la corruption des mœurs du peuple, et dans la subversion des principes religieux qu'elle devait nécessairement produire, un moyen sûr de saper par ses bases le nouveau gouvernement auquel il avait voué une haine implacable; le succès ne justifia que trop son attente. Il dut toutefois, ainsi que nous l'avons dit, l'acheter aux dépens de sa fortune. Forcé, vers 1850, de suspendre ses affaires, il se retira d'abord à Blankenberg, près Ostende (Belgique), rentra plus tard en France, et mourut à Passy le 25 janvier 1856.

TOUR (Georges de la), professeur de botanique dans l'université de Padoue, mort en 1688, à 81 ans, est connu par deux ouvrages recherchés : une histoire des Plantes sous ce titre : *Driadum, Hamadriadum, Chloridisque Triumphus*, Padoue, 1685, in-fol.; *Catalogus plantarum horti Patavini*, 1662, in-12.

TOUR D'AUVERGNE (la). Voy. LATOUR D'AUVERGNE.

TOUR D'AUVERGNE (Henri de la), duc de Bouillon et prince de Sedan, né en 1555, servit d'abord Charles IX au siège de la Rochelle en 1573, embrassa ensuite la religion prétendue réformée, fit soulever, en faveur des protestants, plusieurs places de Périgord, en 1575, et s'attacha au parti du duc d'Alençon, qui lui donna le gouvernement de Touraine. Fait prisonnier par les Espagnols près de Cambrai, en 1581, il ne recouvra sa liberté que trois ans après. Henri IV le laissa en Guyenne en 1585, pour s'opposer aux forces des catholiques, et se servit de lui l'année suivante à la bataille de Coutras, et au siège de Paris en 1590. Il fut fait maréchal de France en 1592, et continua à servir. Il se brouilla ensuite avec Henri IV, et vécut dans une espèce de retraite jusqu'à sa mort, en 1625. On a de lui des *Mémoires contenant ce qui s'est passé de son temps, depuis le commencement du règne de Charles IX, jusqu'au siège de Monséjour en Auvergne*, Paris, 1666, in-12. Ces Mémoires commencent en 1560, et finissent en 1586. On y trouve beaucoup de particularités curieuses des règnes de Charles IX et de Henri IV. Marsollier a écrit l'*Histoire du duc de Bouillon*, Paris, 1718, 5 vol. in-12. C'est plutôt l'histoire du temps.

TOUR D'AUVERGNE (Frédéric de la), duc de Bouillon, frère aîné du vicomte de Turenne, porta d'abord les armes avec distinction pour le prince d'Orange contre les Espagnols, puis s'attacha au service de la France en 1655. Ce royaume était alors rempli de mécontents : le duc de Bouillon se laissa entraîner au torrent, et contribua beaucoup à la victoire qu'ils remportèrent au combat de la Marfée. Réconcilié avec la cour, il fut nommé lieutenant-général de l'armée d'Italie; mais ayant été accusé d'avoir favorisé le complot de Cinq-Mars, il fut arrêté à Casal, et n'obtint sa liberté qu'en cédant sa souveraineté de Sedan. L'espoir de la recouvrer peut-être le rengagea bientôt après dans la guerre civile, sous la régence de la reine-mère. Il devint l'âme de son parti. Soit dégoût, soit amour du repos, il mit bas les armes au bout de quelque temps et fit la paix avec le roi, qui, en échange de Sedan, lui donna en propriété les duchés-pairies d'Albret et de Château-Thierry, les comtés d'Auvergne et d'Evreux, etc. Il mourut l'an 1652, dans sa 48^e année. Un de ses fils est connu sous le nom de cardinal de Bouillon (voy. ce nom).

TOUR-DU-PIN (Jacques-François-René de la), né en Dauphiné en 1721, abbé d'Ambournay et grand-vicaire de Riez, se signala de bonne heure dans la chaire. Il prêcha l'Avent à la cour en 1755. Son action était noble et affectueuse; elle aurait eu plus de dignité peut-être, s'il y était entré moins de jén; mais c'était le ton de l'auteur. Il avait com-

mencé à publier ses *Panégryriques*, lorsqu'une attaque d'apoplexie l'emporta au mois de juin 1765, à 44 ans. Ses *Sermons* sont en 4 vol., et ses *Panégryriques* en deux. Son style ne manque ni d'élégance ni de brillant; mais ces qualités se font peut-être trop sentir. Il emploie trop souvent l'antithèse. Ses applications de l'écriture sont ingénieuses, mais elles ne sont pas toujours justes.

* TOUR-DU-PIN-GOUVERNEMENT (Jean-Frédéric de la), né à Grenoble en 1727, embrassa la carrière des armes, et s'y distingua par ses talents et sa valeur. Il était lieutenant-général lorsque la noblesse de Saintes le nomma, en 1789, député aux Etats-généraux. Il passa avec la minorité de son ordre à la chambre du tiers, parla avec éloquence sur différents sujets, et fut, dans cette même année, appelé au ministère de la guerre. En faisant part, le 4 août, à l'assemblée de sa nomination, il protesta de son attachement à ses décrets; quelques jours après, il présenta un plan pour l'organisation de l'armée. L'enlèvement de Muscard, sous-officier au régiment de Vivarais, accusé d'insubordination, causa beaucoup de discussions dans l'assemblée; le ministre fut dénoncé comme un des principaux auteurs de cet enlèvement; mais le côté gauche prit sa défense, en le déclarant ami de la révolution. Cependant l'insubordination des troupes allait toujours croissant, les chefs et le ministre lui-même ne pouvaient ni prévenir ni arrêter l'esprit d'insurrection qui éclatait dans plusieurs régiments. Le comte de la Tour-du-Pin s'en plaignit à l'assemblée, mais sans aucun succès. Il annonça, le 29 août, les mouvements des Autrichiens vers les Pays-Bas. Compris dans l'accusation portée contre les autres ministres, il fut déclaré avoir perdu la confiance de la nation. Il donna sa démission, et fut remplacé le 16 novembre par Duportail. S'étant rendu suspect aux jacobins, il fut arrêté le 6 mai 1793, et ne reconvra sa liberté que pour être de nouveau mis en prison le 31 août. Il fut appelé en témoignage dans le procès de la reine, et il eut le noble courage de faire l'éloge de cette princesse, et d'avoir pour elle, devant ses accusateurs et ses juges, tout le respect et les égards qu'il devait à son rang et à ses malheurs: ce fut son arrêt de mort. Peu de mois après, il fut traduit devant le tribunal révolutionnaire, et exécuté le 28 avril 1794, à 66 ans.

TOURETTE (la). Voy. TOURETTE.

* TOURLET (René), médecin et savant helléniste, né à Amboise en 1757, acheva ses humanités au collège de Pont-le-Voy, tenu par les religieux de la congrégation de Saint-Maur, y apprit les mathématiques, le grec et les langues vivantes, et de là fut à Orléans pour étudier la philosophie et le droit. Il suivit à Paris les cours de physique de Brisson et de l'abbé Nollet, et fit à Montpellier son éducation médicale. Fixé à Paris dès l'année 1799, il se livra à son goût pour les travaux scientifiques et littéraires, et devint l'un des fondateurs de différentes sociétés académiques. Il fut, dès l'année suivante, l'un des collaborateurs du *Moniteur universel*, et mourut en 1836. On remarque dans les nombreux articles, soit de mathématiques, de médecine et de physiologie, soit d'histoire et de littérature ancienne et moderne,

qui figurent sous son nom, un style parfaitement clair et pur, une critique raisonnée et judicieuse, mais par dessus tout, la plus stricte impartialité. Tourlet a laissé une traduction française de la *Guerre de Troie*, poème de Quintus de Smyrne, Paris, 1800, 2 vol. in-8; des *OEuvres complètes de Pindare*, avec le texte grec en regard et des notes, ibid., 1818, 2 vol. in-8. Cette traduction, dans laquelle on trouve toute la grâce que peut comporter une prose poétique en notre langue, a été mise au rang des ouvrages classiques. Des *OEuvres de l'empereur Julien*, précédées de sa vie, Paris, 1821, 5 vol. in-8. Ce travail rend désormais inutile celui de l'abbé de la Bletterie, qui ne contient que quelques *Lettres et Opuscules* de cet empereur. Tourlet a fourni en outre divers articles aux *Annales littéraires*, au *Magasin encyclopédique* et à d'autres journaux.

TOURNEFORT (Joseph Pitton de), né à Aix, en Provence, en 1656, d'une famille noble, se sentit botaniste, dit Fontenelle, dès qu'il vit des plantes. Quelquefois il manquait à sa classe pour aller herboriser à la campagne, et pour étudier la nature au lieu de la langue des anciens Romains. Ses parents le destinèrent à l'état ecclésiastique; mais la mort de son père, arrivée en 1677, le laissa entièrement maître de suivre son inclination. Il profita aussitôt de sa liberté et parcourut, en 1678, les montagnes du Dauphiné et de la Savoie. En 1679, il alla à Montpellier, où il se perfectionna dans l'anatomie et la médecine. Un jardin des plantes, établi dans cette ville par Henri IV, lui fut d'un grand secours. De Montpellier il passa aux Pyrénées, où il fut dépoillé deux fois par les miquelets espagnols, sans que ces accidents pussent diminuer son ardeur. Les rochers affreux et presque inaccessibles, qui l'environnaient de toutes parts, s'étaient changés pour lui en une magnifique bibliothèque. Un jour, une méchante cabane où il couchait tomba tout-à-coup. Il fut deux heures enseveli sous les ruines, et y aurait péri si on eût tardé encore quelque temps à le retirer. Il retourna à Montpellier à la fin de 1681, et de là alla chez lui à Aix, où il rangea dans son herbier toutes les plantes qu'il avait ramassées de Provence, de Languedoc, de Dauphiné, des Alpes et des Pyrénées. Fagon, premier médecin de la reine, l'appela à Paris en 1683, et lui procura la place de professeur en botanique au Jardin royal des Plantes. Cet emploi ne l'empêcha pas de faire plusieurs voyages en Espagne, en Portugal, en Hollande et en Angleterre. Il trouva partout des amis et des admirateurs. Herman, professeur de botanique à Leyde, voulut lui résigner sa place, et, pour l'engager à l'accepter, il lui fit entrevoir une pension de 4,000 livres des états-généraux. Mais Tournefort préféra sa patrie à des offres si flatteuses. La France ne fut pas ingrate: l'académie des sciences lui ouvrit son sein en 1692, et le roi l'envoya, l'an 1700, en Grèce, en Asie, non-seulement pour chercher des plantes, mais encore pour y recueillir des observations sur toute l'histoire naturelle, sur la géographie ancienne et moderne, et même sur les mœurs, la religion et le commerce des peuples. Il voulait aller en Afrique; mais la peste, qui était en Egypte, le fit revenir de

Smyrne en France au bout de deux ans. Ses courses et ses travaux avaient beaucoup altéré sa santé, et ayant reçu par hasard un coup fort violent dans la poitrine, il en mourut le 28 décembre 1708. Il laissa par son testament son cabinet de curiosités au roi, pour l'usage des savants, et ses livres de botanique à l'abbé Bignon. C'étaient deux présents considérables. Tournefort était d'un tempérament vif, laborieux, robuste. Un grand fonds de gaieté naturelle le soutenait dans le travail, et son corps, aussi bien que son esprit, avait été formé pour la botanique. Ses principaux ouvrages sont : *Eléments de botanique*, ou *Méthode pour connaître les plantes*, imprimés au Louvre, 1694, 3 vol. in-8, avec 451 fig. Cet ouvrage, fait pour mettre de l'ordre dans ce nombre prodigieux de plantes semées sur la face de la terre, les réduit toutes à 22 classes, subdivisées en 142 sections, par le moyen desquelles on descend à 700 genres, qui comprennent sous eux 8846 espèces de plantes, soit de terre, soit de mer. C'est par la fleur et le fruit que Tournefort a entrepris de classer les plantes, que Linnée a cru devoir mieux différencier par les étamines et les pistils. Les botanistes sont partagés entre ces deux méthodes : la plupart sont pour celle de Linnée, qui a certainement de grands avantages, mais en même temps aussi des inconvénients, qui jusqu'ici l'ont empêchée de jouir d'un suffrage général, et qui ont conservé à Tournefort d'illustres partisans. « Parmi les » méthodes (dit Buffon) qui portent sur la fructification, celle de Tournefort est la plus remarquable, » la plus ingénieuse et la plus complète. En homme d'esprit, il a fait ses distributions et ses exceptions » avec une science et une adresse infinies. Linnée a » forcé la nature au point de confondre les objets » les plus différents ; il a mis ensemble le mûrier et la portie, la tulipe et l'épine-vinette, l'orme et la » carotte, la rose et la fraise, le chêne et la pimpernelle. Cette nouvelle méthode a encore d'autres » défauts essentiels. Comme les caractères des genres » sont pris de parties presque infiniment petites, il » faut aller le microscope à la main pour reconnaître » un arbre ou une plante ; la grandeur, la figure, » le port extérieur, les feuilles, toutes les parties » apparentes ne servent plus à rien ; il n'y a que les » étamines, et si on ne peut pas voir les étamines, » on ne sait rien, on n'a rien vu. Ce grand arbre » que vous apercevez n'est peut-être qu'une pimpernelle : il faut compter ses feuilles pour savoir » ce que c'est ; mais, malheureusement encore pour » le système, il y a des plantes qui n'ont point d'étamines, il y a des plantes dont le nombre des » étamines varie ; et voilà la méthode en défaut » malgré la loupe et le microscope. » Ces observations, cependant, ne sont pas décisives, si l'on en croit un naturaliste qui raisonne quelquefois très-juste. « J'ai songé, dit-il, que le petit épagneul était du même genre que le grand danois ; qu'il y avait bien des genres moins différents pour la grandeur » et la figure que ces deux modifications du même » genre, et productions de la même race ; que le petit épagneul n'avait ni la grandeur, ni la figure, » ni le port extérieur, ni les poils du grand danois. » Et j'ai dit : Si dans la marche invariable de la

» nature, où le système et l'arbitraire n'ont rien à » dire, les classifications souffrent de tels rapprochements, peut-on les trouver révoltants dans » une disposition purement technique et proposée » comme telle ? Ce qu'ajoute Buffon, qu'il y a des » plantes qui n'ont point d'étamines, et d'autres dont » les étamines varient, est d'une considération plus » grave. Mais la fructification n'a-t-elle pas aussi ses » anomalies ? » Tournefort a donné de ses *Eléments* une édition plus ample en latin, sous le titre de *Institutiones rei herbariæ*, 1700, 3 vol. in-4 ; l'édition en français est plus recherchée, parce que les figures sont moins usées que dans la latine. *Corollarium Institutionum rei herbariæ*, imprimé en 1703, dans lequel il fait part au public des découvertes qu'il a faites sur les plantes dans son voyage d'Orient ; *Relation d'un voyage au Levant, fait par ordre du roi*, imprimée au Louvre, 1717, 2 vol. in-4, et réimprimée à Lyon, 3 vol. in-8 ; *Histoire des plantes des environs de Paris*, imprimée au Louvre en 1698, in-12 ; réimprimée en 1725, 2 vol. in-12 ; *Traité de matière médicale*, 1717, 2 vol. in-12.

TOURNELY (Honoré), docteur et professeur de Sorbonne, né à Antibes en 1658 de parents obscurs, gardait des cochons comme Sixte-Quint, lorsque ayant aperçu un carrosse sur la route de Paris, il lui prit envie d'aller voir un de ses oncles, qui avait une petite place à Saint-Germain-l'Auxerrois. Ce fut à ce bon prêtre qu'il dut son éducation. La vivacité de son esprit et ses talents lui firent des protecteurs. Il fut reçu docteur de Sorbonne en 1686, devint professeur de théologie à Douai en 1688. Quelque temps après, il eut un canonicat à la Sainte-Chapelle de Paris, une abbaye, et enfin une chaire de professeur en Sorbonne. L'abbé Tournely la remplit pendant 24 ans avec beaucoup de succès, et il ne la quitta qu'en 1746. Il montra un grand zèle contre les partisans de Jansénius, et se déclara en toutes les occasions contre les gens opposés aux décisions de l'Eglise. On sent bien qu'après cela les jansénistes ne l'ont pas épargné. Si on les en croit, il ne s'est déclaré contre eux que pour faire sa fortune, et a écrit contre ses propres persuasions. Tel a été dans tous les temps l'esprit des sectes : on ne peut qu'être grand homme en se déclarant pour elles. Mais il faut se résoudre à tous les genres de calomnies, si on a le courage de les fronder. Une attaque d'apoplexie le priva de la vue et le conduisit au tombeau en 1729, à 71 ans. Ce théologien avait de l'esprit, de la facilité, du savoir. On a de lui un *Cours de théologie* en latin, 16 vol. in-8, auquel on ajoute *continuatio protectionum theologiarum*, H. Tournely, auct. collect., 17 vol. in-8. Cette théologie, une des plus méthodiques et des plus claires que nous ayons, a été réimprimée à Venise, 16 vol. in-4. On s'y est donné la liberté de faire, surtout au traité de *Ecclesia*, des retranchements qui n'ont pas fait honneur à l'éditeur. L'édition de Cologne a été calquée sur celle de Venise. On en a trois abrégés : le 1^{er} est de Montaigne, docteur de Sorbonne ; le 2^e, moins étendu, est de Robbe, et le 3^e, qui est le meilleur, a paru depuis 1744 ; on le doit à Collet, prêtre de la congrégation de Saint-Lazare.

TOURNEMINE (René-Joseph de), jésuite, né en

1661, à Rennes, d'une des plus anciennes maisons de Bretagne, travailla longtemps au *Journal de Trévoux*, et fut bibliothécaire des jésuites de la maison-professe à Paris. La plupart des savants de cette capitale le regardaient comme leur oracle. Tout était de son ressort : Ecriture sainte, théologie, belles-lettres, antiquité sacrée et profane, critique, éloquence, poésie même. A une imagination vive, il joignait une érudition peu commune et variée. Il était d'un caractère fort communicatif, surtout à l'égard des étrangers. Ce jésuite mourut à Paris en 1759, à 78 ans. On a de lui un grand nombre de *Dissertations* répandues dans le *Journal de Trévoux*. Il a illustré cet ouvrage, non-seulement par des dissertations, mais encore par de savantes analyses. Ce journal est tombé avec les jésuites, et rien ne prouve mieux son mérite que les vains efforts qu'on a faits pour le ressusciter; l'abbé Aubert et Castilhon qui l'ont tenté, n'ont pas mieux réussi que les autres. Une excellente édition de Menochius, 1719, 2 vol. in-fol., enrichie de *Dissertations* savantes (voy. *Menochius*); une édition de l'Histoire des Juifs de Prideaux, 6 vol. in-12; un *Traité*, manuscrit, contre le P. Hardouin, dont il fut un des plus ardents adversaires. Il avait enfermé sous clef la seconde partie de l'*Histoire du peuple de Dieu*, par le P. Berruyer, et ne voulut jamais consentir à sa publication; il en lisait de temps à autre quelques morceaux avec des amis choisis, et appesantissait sa critique sur les mêmes endroits qui la firent ensuite condamner. C'est lui qui, en proposant de changer la ponctuation de la célèbre prophétie de Jacob : *Non auferetur sceptrum de Juda et dux de femore ejus donec veniat qui mittendus est* (Gen. 49), a beaucoup simplifié l'explication de ce passage; on sait d'ailleurs que les ponctuations de la Bible sont assez récentes, et qu'anciennement elle était écrite *quasi unum verbum*. Un des ouvrages les plus remarquables du P. Tournemine est sa *Lettre sur l'immatérialité de l'âme et les sources de l'incrédulité*, octobre 1755. C'est une réponse à Voltaire, qui l'avait prié de l'aider à résoudre ses doutes.

TOURNET (Jean), avocat au parlement de Paris, dans la dernière moitié du xvi^e siècle, se distingua moins par son éloquence que par des compilations utiles. Les principales sont les suivantes : la *Réduction du code de Henri III*, 1622, in-fol.; un *Recueil d'arrêts sur les matières bénéficiales*, 1651, 2 vol. in-fol.; des *Notes sur la coutume de Paris*; une *Notice des diocèses en 1625*, qui avait déjà paru avec sa *Police ecclésiastique*; il a traduit en français les *Œuvres* de Chopin, et sa *Traduction*, publiée en 1655, fut réimprimée avec plus de soin et des augmentations, 1662, 5 vol. in-fol.; on a aussi quelques vers de lui.

TOURNEUR (Pierre le), né en 1756, à Valognes, dans la Basse-Normandie, est connu par un grand nombre de bonnes traductions. Il a toujours vécu dans le silence et dans la retraite, n'étant d'aucune académie, aimant l'étude par goût et par le désir d'être utile. « Il a eu, dit l'auteur des *Trois siècles*, un mérite bien rare parmi les traducteurs, celui de surpasser son original. Les *Nuits d'Young*, » telles qu'il les a données dans notre langue, sont

» préférées à l'ouvrage anglais. Peu de livres ont eu » autant de succès que celui-ci, et peu en ont été » plus dignes. Le Tourneur a eu le talent d'em- » beilir, par une touche aussi vigoureuse que su- » blime, les pensées du poète lugubre et énergique » qu'il a traduit. » Sa traduction de Shakespeare, et particulièrement le discours qui la précède, lui a mérité de la part de Voltaire les noms de *maraud*, de *faquin*, de *monstre*, d'*impudent*, d'*imbécile*, et a irrité l'amour-propre du prétendu philosophe, par cela seul qu'on y louait un autre que lui, au point qu'il se sentit *capable de faire un mauvais coup* (voy. sa lettre au comte d'Argental, 15 novembre 1776, page 415). On a encore de lui un *Eloge du maréchal du Muy* (voy. ce nom), des *Traductions* de Clarisse, d'Ossian (voy. ce nom et David de SAINT-GEORGES), du *Voyage au Cap de Bonne-Espérance*, par André Sparmann, et de l'excellent ouvrage de Jenyns sur l'évidence du christianisme. C'est dommage que, par une délicatesse mal entendue, on pour ne pas avoir saisi tous les raisonnements de l'auteur anglais, il ait mutilé et défiguré, d'une manière à le rendre méconnaissable, cet ouvrage digne de la méditation des vrais philosophes. Il finissait la traduction de la *Vie de Frédéric*, baron de Trenck, 5 vol. in-12, lorsqu'il mourut à Paris en 1788, à 52 ans. Il est certain qu'il eût pu choisir un objet plus digne de ses veilles, et, ce qui paraîtra étonnant, c'est que le Tourneur a conservé plusieurs traits monstrueux que le B. de B..., premier traducteur de cette *Vie*, avait supprimés. On prétend que par-là il a voulu empêcher qu'on ne se méprit sur le vrai caractère de ce fameux prisonnier. Dans tout autre temps, cette observation justifierait le Tourneur; mais nous sommes malheureusement arrivés à une époque où les exemples de scélératesse sont des encouragements, et où l'on doit craindre qu'au lieu de blâmer Trenck, nos jeunes étourdis ne soient tentés de l'applaudir. De Sancy a fait à ce célèbre traducteur l'épigramme suivante :

Ci-gît l'éloquent le Tourneur,
D'Young imitateur fidèle;
Si digne d'être un bon modèle;
Et par l'esprit et par le cœur;
Sans éclat, sans fauteuil, il termine sa vie,
Tandis que tel ou tel brille à l'Académie.

TOURNEUX (Nicolas le), naquit à Ronen en 1640 de parents obscurs. L'inclination qu'il fit paraître dès son enfance pour la vertu et pour l'étude, engagea du Fossé, maître des comptes, de l'envoyer à Paris au collège des jésuites. Il passa de là au collège des Grassiens, où il fit sa philosophie. Devenu vicaire de la paroisse de Saint-Etienne des Tonneliers, à Ronen, il se distingua par ses talents pour la chaire et pour la direction. Il quitta bientôt la province pour la capitale, où il obtint un bénéfice à la Sainte-Chapelle, et une pension du roi de 500 écus; mais son attachement à MM. de Port-Royal lui causa des chagrins que la soumission aux décisions de l'Eglise lui aurait épargnés. Il fut obligé de se retirer à son prieuré de Villers-la-Fère dans le diocèse de Soissons. Il mourut à Paris en 1686. Ses ouvrages sont : *Traité de la Providence sur le*

miracle des sept pains ; Principes et règles de la vie chrétienne, avec des avis salutaires et très-importants pour un pécheur converti à Dieu ; Instructions et Exercices de piété durant la sainte messe ; la Vie de J.-C., froide et d'un faible effet. « J'ai lu, dit un illustre prélat, à l'âge de seize ans, la Vie de J.-C. » par le P. de Montreuil, 5 vol. in-12. Cette lecture » me procura alors un plaisir dont rien n'a effacé » le souvenir. J'ai eu plusieurs fois entre les mains » une Vie de J.-C. par le Tourneux. Ce volume est » petit, mais je l'ai trouvé si long, que ni moi ni » les jeunes personnes à qui je le conseillais, n'en » avons pu lire la moitié. Cependant J.-C. est bien » aimable. » (Voy. BARRAL, KEMPIS, PASCAL.) L'Année chrétienne, 1685 et suiv., 15 vol. in-12. Ce livre a été condamné par Innocent XII en 1695, et par plusieurs évêques ; il méritait cette flétrissure parce que le rédacteur se sert souvent de la traduction de Mons, et qu'il y a inséré la version du Missel par Voisin, condamnée par le clergé de France en 1660, et par Alexandre VII en 1661. (Voy. RUTH D'ASS.) Traductions du Bréviaire romain en français, 4 vol. in-8 ; Explication littéraire et morale sur l'Épître de saint Paul aux Romains ; Office de la Vierge, en latin et en français ; L'Office de la Semaine-Sainte en latin et en français avec une préface, des remarques et des réflexions ; le Catéchisme de la pénitence, etc. Sa traduction française du Bréviaire fut censurée par de Harlay, archevêque de Paris, en 1688 ; ce qui suffit pour qu'Arnould en fit l'apologie. On attribue encore à le Tourneux un Abrégé des principaux Traités de théologie, in-4. Presque tous ces livres se ressentent des opinions d'un parti opposé aux décisions solennelles de l'Eglise, auquel le Tourneux était résolu de tout sacrifier. On y trouve même d'autres erreurs, plus ou moins clairement énoncées. La manière dont il parle de la prière de J.-C. dans le jardin, a répandu des doutes sur ses sentiments à l'égard de la divinité du Sauveur des hommes.

TOURNIÈRES (Robert), peintre, né à Caen en 1676, alla jeune à Paris, et se mit sous la conduite de Bon de Boullongne pour se perfectionner dans son art. Il s'attacha principalement au portrait, et le fit avec un succès merveilleux. Il s'appliqua ensuite à peindre en petit des portraits historiques, ou des sujets de caprice, dans le goût de Schalken et de Gérard Dow. Tournières se retira dans sa patrie en 1750, et y mourut deux ans après d'une manière très-édifiante.

TOURNON (François de), né en 1489, d'une famille illustre, entra dans l'ordre de Saint-Antoine de Viennois, et s'y signala par sa capacité dans les affaires, et par son zèle pour la religion catholique. Il fut l'un des principaux conseillers du roi François I^{er} et successivement archevêque d'Embrun, d'Auch, de Bourges et de Lyon. Clément VII l'honora de la pourpre en 1550, et le roi l'envoya ambassadeur en Italie, en Espagne et en Angleterre. Il ne se distingua pas moins par son amour pour les sciences. Il fonda à Paris le collège de Tournon, qu'il donna depuis aux jésuites. Ce prélat mourut en 1562 à 73 ans, après avoir présidé au colloque de Poissy, où son éloquence éclata contre Beze, qui se permettait

de mauvaises plaisanteries sur le sacrement de l'eucharistie. Le P. Charles Fleury, jésuite, a publié la Vie de Tournon, Paris, 1728, in-8.

TOURNON (Charles-Thomas Maillard de), issu d'une ancienne famille originaire de Savoie, naquit à Turin en 1668. Clément XI, instruit de ses vertus, le sacra patriarche d'Antioche en 1701, et l'envoya à la Chine en qualité de légat apostolique, pour y régler les différends survenus entre les missionnaires. Il arriva dans cet empire en 1705. Son premier soin fut de défendre, par un mandement, de mettre dans les églises des tableaux avec cette inscription, *Adorez le Ciel* ; et de pratiquer le culte que les Chinois rendent à leurs ancêtres et à Confucius. Il alla ensuite à Pékin, où l'empereur, par l'entremise des jésuites, lui fit un accueil favorable, et eut même la bonté de lui expliquer le sens des paroles qu'il avait défendu de placer dans les églises ; mais cette faveur ne fut que passagère. Il encourut la disgrâce de l'empereur, irrité de ce qu'un étranger prétendait mieux connaître la signification des mots chinois que le souverain du pays. Tournon publia un mandement le 25 janvier 1707, pour servir de règlement à la conduite que devait garder les missionnaires quand ils sont interrogés sur le culte des Chinois ; et ce mandement ne raccommoda pas ses affaires. Peu de temps après il fut conduit par ordre de l'empereur à Macao, et l'évêque de Conon son vicaire apostolique, fut banni. (Voy. MAIGROT et LUCINI.) Clément XI lui envoya le chapeau de cardinal la même année ; mais il n'en mourut pas moins en prison, en 1710. C'était un homme d'un zèle ardent : il avait des intentions pures ; mais les bonnes intentions n'excusent pas les démarches précipitées. Les siennes le furent, et on ne peut nier qu'il garda trop peu de ménagement avec les jésuites, dont le crédit était au-dessus du sien, et qui avaient fait dans cet empire de grandes choses, qu'un zèle plus éclairé que le sien eût craint de détruire. On prétend qu'il disait que *quand l'esprit infernal serait venu à la Chine, il n'y aurait pas fait plus de mal qu'eux*. C'était dire que l'idolâtrie, tous les vices et toutes les erreurs de cette nation, et ce n'est pas dire peu de chose, valaient infiniment mieux que l'Evangile prêché par les jésuites. Il y a donc peu d'apparence qu'il ait tenu ce propos. Quoiqu'on ne puisse justifier la violence de son zèle, on ne peut cependant blâmer le règlement qui défendit, disciplinairement et sans rien décider sur la nature de la chose, les cérémonies chinoises. Clément XI approuva ce règlement. « Rome, dit un historien impartial, avait » parfaitement connu que sa propre autorité pouvait » bien porter une défense absolue, mais non pas » prononcer absolument et doctrinalement sur le » fond même des points contestés. La question » roulait, non pas sur des faits dogmatiques, ou » sur le sens des écrits d'un théologien dont ses » juges naturels entendaient la langue ; mais sur » un point d'histoire, ou plutôt de conjecture, sur » l'esprit dans lequel des peuples éloignés de quatre » à cinq mille lieues pratiquaient leurs cérémonies, » et sur quelques mots dont le sens était inconnu » à ceux qui avaient à prononcer : on ne pouvait » tirer ces lumières que du fond de l'Asie, par le

» moyen des missionnaires qui avaient blanchi dans
 » ces contrées ; et ces missionnaires, partagés de sen-
 » timents autant que d'inclination et d'intérêts ,
 » demandaient eux-mêmes des lumières et les dé-
 » cisions de Rome. C'est pourquoi le saint Siège
 » apostolique, autant gouverné par l'esprit de sagesse
 » que par l'esprit de vérité, s'est borné à régler le
 » point de police, comme étant maître de la dis-
 » cipline, sans toucher au fond de la question , où
 » il ne pouvait pénétrer (1). Au reste, la suppression
 » des cérémonies, quoiqu'elle pût nuire au progrès
 » de l'Evangile, fut ordonnée par les plus fortes
 » raisons. Le moindre sujet de douter si elles étaient
 » idolâtriques, l'animosité que le partage de sen-
 » timent augmentait de jour en jour parmi les
 » missionnaires, les qualifications de fauteurs de
 » l'idolâtrie et d'adulateurs des rois idolâtres, les
 » infidèles témoins de divisions scandaleuses, et le
 » christianisme livré à leur dérision : c'était là sans
 » contredit ce qui ne pouvait qu'entraîner de mau-
 » vaises suites ; et pour y mettre fin, il n'y avait
 » point de considérations sur lesquelles on ne dût
 » passer. » *Voy.* MONGLIA.

* **TOURNON** (comte de), né en 1778, comptait parmi ses ancêtres le cardinal archevêque de Lyon, François de Tournon, également célèbre par sa dextérité dans les négociations et par la protection éclairée qu'il accorda aux sciences et aux lettres. Auditeur au conseil d'état en 1806, il fixa sur lui dès cette époque l'attention de Napoléon qui ne tarda pas à lui confier des fonctions importantes. Nommé intendant des margraviats d'Anspach et de Barenth, il chercha à adoucir autant qu'il était en lui la rigueur des mesures qui lui étaient prescrites, et pendant un laps de trois années parvint à rendre aux vaincus leur position supportable. Enlevé en 1809 par un parti de cavalerie ennemie, il fut conduit dans la forteresse de Mongatz, et rendu à la liberté lors de l'armistice qui suivit la victoire de Wagram. Appelé dans le cours de la même année à la préfecture de Rome, il s'occupa d'y organiser une

police convenable et d'améliorer l'administration des établissements de bienfaisance. Ami éclairé des arts, il fit restaurer les monuments, continua avec activité les fouilles, et porta ses vues sur l'assainissement, non moins que sur l'embellissement de cette capitale ainsi que des localités environnantes. Il consigna le résultat de ses investigations à ce sujet dans un ouvrage intéressant, publié en 1852 sous le titre d'*Etudes statistiques sur Rome, et la partie occidentale des Etats romains*. Sous la restauration il fut nommé préfet de Bordeaux en 1815, maître des requêtes en 1818, préfet de Lyon et conseiller d'état en 1821. Deux ans plus tard il fut appelé à la chambre des pairs, dont il se proposait d'écrire l'histoire, lorsqu'il mourut en 1854.

TOURON (Antoine), né à Graulhet, diocèse de Castres, en 1688, se fit dominicain, et se distingua dans son ordre par ses vertus et par ses ouvrages. Il mourut à Paris, le 2 septembre 1775. On a de lui : *Vie de saint Thomas d'Aquin*, 1757, in-4 ; *Vie de saint Dominique*, 1759, in-4 ; *Histoire des hommes illustres* de son ordre, 1745 et suiv., 6 vol. in-4, trad. en ital., Rome, in-8 ; *de la Providence*, 1752, in-12, ouvrage solide et profond, digne de servir de pendant à ceux de Salvien et de Lessius sur le même sujet. On y trouve une manière et une marche d'idées analogues à celles de Bossuet dans sa *Politique de l'Ecriture sainte ; la main de Dieu sur les incrédules*, 1756, 3 vol. in-12 ; *Parallele de l'incrédule et du vrai fidèle*, 1758, in-12 ; *la Vie et l'Esprit de saint Charles Borromée*, 1761, 5 vol. in-12, ou in-4 ; *l'Amérique chrétienne*. Il y a beaucoup d'érudition dans la plupart des ouvrages de ce religieux, d'excellents principes, du zèle et des vues parfaitement sages ; les agréments du style y sont un peu trop négligés, mais le ton en est affectueux et plein d'onction.

TOURREIL (Jacques de), né à Toulouse, en 1656, fit paraître dès sa jeunesse beaucoup d'inclination pour l'éloquence. La capitale lui sembla la plus propre à le perfectionner dans le droit et dans les belles-lettres. Il s'y rendit, et remporta le prix de l'académie française, en 1681 et en 1685. Cette compagnie lui ouvrit ses portes, à l'exemple de l'académie des inscriptions et belles-lettres, qui l'avait déjà reçu dans son sein. Lorsque l'académie présenta au roi son *Dictionnaire*, Tourreil était à la tête de ce corps ; il fit à cette occasion 28 compliments différents, qui eurent tous des grâces particulières. Son principal ouvrage est une *Traduction française de plusieurs harangues de Démosthènes*. Il est fâcheux qu'en voulant donner à cet orateur les ornements de l'art, il ait quelquefois étouffé les grâces simples et naïves de la nature. Il tâche de donner de l'esprit à un homme qui brillait principalement par son génie. On doit cependant rendre justice aux deux *Préfaces* qu'il a mises à la tête de sa traduction. L'état de la Grèce du temps de Démosthène y est présenté avec autant d'érudition que d'habileté. Tourreil était droit et sincère, à l'épreuve de la crainte et de l'intérêt, sans autre plaisir que celui de l'amour des lettres, sans autre ambition que celle de remplir les devoirs d'une exacte probité. Il empêcha la récep-

(1) Les jésuites apportaient, pour maintenir les cérémonies chinoises, des raisons fondées sur l'interprétation des habitants du pays : les dominicains, de leur côté, plus inflexibles, ne voulaient pas même de mélange apparent. Le serpent d'airain fut brisé par un roi de Juda, parce qu'on lui offrait de l'encens. La circoncision, tolérée pendant un temps par les apôtres, fut enfin proscrite, parce qu'un grand nombre de néophytes s'obstinaient à attribuer à ce rit un moyen quelconque de justification. Donc si les Israélites du temps d'Ezéchias eussent confessé qu'ils n'entendaient point du tout adorer le serpent de Moïse, comme leurs pères avaient fait du veau d'or dans le desert, il est au moins douteux que le pieux roi eût détruit ce monument ; donc, si les premiers néophytes eussent protesté ne voir dans la circoncision qu'un simple commémoratif d'une loi à laquelle ils devaient d'avoir été conduits par une pente toute faite à la foi exclusive de Jésus-Christ, il n'est pas certain que les apôtres eussent même fait mention d'une pratique que la foule des nations qui entraient dans le sanctuaire de la nouvelle loi eût fait disparaître sans effort et sans convulsion. Delà, nous pourrions conclure que les dominicains n'ont eu raison dans ce point de discipline, que du moment où ils ont eu pour eux la décision du saint Siège. Il serait difficile de prouver que les jésuites aient eu tort dans le fond. Aujourd'hui que nos missionnaires sont parvenus, à force d'étude, à pénétrer le vrai sens de ces cérémonies, et à rectifier ce qu'elles présentent encore de défectueux, la question sur ces rites n'en est plus une, comme il n'en existe plus depuis un siècle entre les protestants et nous, au sujet du culte que nous rendons aux images des saints dans nos églises.

tion de l'abbé de Chauvignac à l'académie française. Tournefort est un de ceux qui ont le plus contribué au *Recueil de Médailles sur les principaux événements du règne de Louis XIV*, réimprimé en 1702. Cette édition lui valut une augmentation de la pension que la cour lui avait accordée. Il mourut en 1714, à 58 ans. L'abbé Massieu a publié ses *Œuvres*, 1721, 2 vol. in-4, et 4 vol. in-12.

* **TOURRETTE** (Marc-Antoine-Louis CLARET de la), naturaliste, né en 1729 à Lyon, y remplit, pendant 20 ans, une charge de magistrature, qu'il quitta pour se livrer tout entier à son goût pour l'histoire naturelle. Dès 1763, il s'était formé une collection très-considérable d'insectes et une suite très-nombreuse d'échantillons des mines du Lyonnais, du Dauphiné et de l'Auvergne. Il y joignit un herbier très-riche, et en 1766, et établit, au-dessus de la petite ville de l'Arbresle, dans un vaste parc, une pépinière où il recueillit tous les arbres et arbustes étrangers qui purent s'y acclimater. Il avait de plus à Lyon un jardin qui réunissait plus de trois mille espèces de plantes rares. Il employa plusieurs années à voyager en Italie et en Sicile, puis à la Grande-Chartreuse. Il entretenait une correspondance suivie avec Linnée, Haller, Adanson, Jussieu et les plus célèbres naturalistes de son temps. Il mourut à Lyon, en 1795, à 64 ans. Outre les *Eloges* de ses confrères à l'académie de Lyon, nous citerons de ce naturaliste : *Démonstrations élémentaires de botanique*, 1766, 2 vol. in-8; ouvrage fait de concert avec Rozier, son ami, que l'on a supposé quelquefois, mais à tort, en être l'unique auteur. (*Voy. ROZIER.*) Ce livre, destiné principalement aux élèves de l'école vétérinaire, a eu plusieurs éditions; *Voyage au Mont-Pila*, 1770, in-8; la première partie est consacrée à une description des montagnes; et la seconde à la botanique. L'on y trouve beaucoup de plantes rares; *Chloris Lugdunensis*, 1785, in-8, petit ouvrage dont les botanistes font cas; *Conjectures sur l'origine des bélemnites*, insérées dans le Dictionnaire des fossiles de Bertrand; *Mémoires sur les monstres végétaux*, inséré dans le Journal économique du mois de juillet 1761; *Mémoire sur l'Helmenthocorton* ou mousse de Corse, inséré dans le Journal de physique. Brnyset a lu à l'académie de Lyon une *Notice* sur Tourrette.

* **TOURTELLE** (Etienne), médecin, né en 1756 à Besançon, où il mourut en 1801, montra d'abord pour l'étude une ardeur infatigable; mais un malheureux amour vint l'en distraire et il se renferma dans un cloître. Le calme de cette retraite lui rendit, avec la paix intérieure, le goût du travail, et ce fut alors qu'il traça le plan de son Histoire philosophique de la médecine. Il alla étudier pendant 4 ans à Montpellier et à Paris, et revint dans sa ville natale exercer son art. Il s'occupa aussi de la solution de quelques questions d'économie rurale, et remporta deux prix, l'un à Besançon, l'autre à Grenoble. En 1788, il obtint au concours une des chaires de médecine de la faculté de Besançon : il fut ensuite attaché comme médecin principal à l'armée du Rhin, et devint en 1794, professeur à l'école spéciale de Strasbourg, et enfin médecin en chef de l'hôpital militaire de Besançon. Il a laissé plusieurs ouvrages

estimés : *Eléments d'hygiène, ou De l'influence des choses physiques et morales sur l'homme*, Paris, 1786, 2 vol. in-8, trad. en espagnol, Madrid, 1801, 2 vol. in-8; *Eléments de médecine*, Strasbourg, 1789, 3 vol. in-8; 2^e édit., 1805, 3 vol. in-8; *Histoire philosophique de la médecine*, 1804, 2 vol. in-8; *Eléments de matière médicale*, 1802, in-8; *Œuvres posthumes*, publiées par Bigot, 1803, in-8.

TOURVILLE (Anne-Hilarion de COTENTIN de), né au château de Tourville, diocèse de Coutances, en 1642, fut reçu chevalier de Malte à 4 ans; mais il n'en fit point les vœux, quoiqu'il eût fait ses caravanes avec beaucoup de distinction. Ayant armé un vaisseau en course avec le chevalier d'Hocquincourt, ils firent des prises considérables, et donnèrent des preuves du courage le plus intrépide. Ils mirent en fuite six navires d'Alger, et contrainquirent à une honteuse retraite 56 galères. Le roi l'attacha à la marine royale, en lui donnant le titre de capitaine de vaisseau. Il commanda sous le maréchal de Vivonne au combat de Palerme, où il se signala. Décoré du titre de chef d'escadre en 1677, il combattit sous Duquesne, et mérita de le remplacer. Lieutenant-général en 1681, il posta en plein jour la première galiote pour bombarder Alger : opération qui ne s'était encore faite que de nuit. Le roi le fit vice-amiral et général de l'armée navale en 1690, avec permission d'arborer le pavillon d'amiral. Ce fut cette même année qu'il remporta dans la Manche une victoire sur les Anglais et les Hollandais jusqu'alors maîtres de l'Océan. Le vainqueur fut vaincu à son tour, en 1692, à la journée de la Hogue; et cette défaite fut l'époque de la décadence de la marine française, qui ne s'est relevée de ce coup fatal que sous le règne de Louis XVI, mais pour très-peu de temps. Tourville reçut le bâton de maréchal en 1701; mais il ne survécut guère à cette nouvelle dignité, étant mort à Paris le 28 mai de la même année, à 59 ans. On a imprimé sous son nom des *Mémoires*, 5 vol. in-12, qui ne sont ni de lui, ni dignes de lui.

TOUSSAIN (Jacques), *Tussanus*, savant helléniste, né vers 1490 à Troyes en Champagne, eut pour maître le célèbre Guillaume Budé, qu'il égala pour l'érudition. En 1532, il obtint une chaire de langue grecque au collège royal de France et eut pour élèves Fré. Morel, Turnèbe, Henri Estienne, etc. Il mourut en 1547. Il a laissé un *Lexicon grec-latin*, Paris, 1552, in-fol. Il parut à Genève un autre *Lexique grec et latin*, de Budé, Toussain, Gesner, etc., intitulé *Lexicon septem Auctorum*, 1562, in-fol. On lui doit aussi la publication des *Lettres de Budé avec notes*, Paris, 1526, Bâle, 1528, in-4; une édition des *Epigrammes de Jean Lascaris*, 1527, in-8, etc. Turnèbe a fait son *Eloge*. On peut consulter le *Mémoire sur le Collège Royal* par l'abbé Goujet.

TOUSSAIN (Daniel), théologien protestant, né à Montbéliard le 15 juillet 1541, étudia à Bâle et à Tubingen, vint ensuite en France, enseigna l'hébreu à Orléans, s'y maria, et y exerça le ministère évangélique. Il courut de grands dangers à la journée de la Saint-Barthélemy. Obligé de se sauver, il se retira à Heidelberg, où il devint prédicateur

de l'électeur Frédéric III. A la mort de ce prince il alla à Neustadt, et y exerça les mêmes fonctions près de Jean-Casimir : il y occupa en outre une chaire de théologie. On le rappela à Heidelberg, pour travailler à la réforme des églises. Devenu âgé et infirme, il offrit au sénat académique la démission de ses places. On voulut qu'il les gardât, et on lui permit de n'en remplir les fonctions qu'autant que sa santé n'en souffrirait pas; il mourut le 10 janvier 1602. On distingue parmi ses ouvrages : *Instruction nécessaire sur la véritable manière d'éprouver les esprits*, Neustadt, 1579, in-8; *Pastor evangelicus, seu de legitima evangelicorum vocatione, officio et præsidio*, Heidelberg, 1590, in-8; Amberg, 1604, in-4; des *Thèses* et des *Ouvrages* de controverse.

* TOUSSAIN (Paul), fils du précédent, né en 1572, pendant les massacres de la Saint-Barthélemy (1), après avoir terminé ses humanités à Heidelberg, alla faire sa philosophie à Altorf et sa théologie à Bâle, où il fut reçu docteur en 1599. En 1618, il assista au synode de Dordrecht. La guerre qui s'éleva dans le Palatinat l'obligea d'en sortir. Il se retira à Hauau, où il mourut pasteur en 1629. On a de lui : *Vitæ et obitus Danielis Tossani compendiose explicata narratio, præcipuos ipsius in Gallia Germanique emensos labores complectens*, Heidelberg, 1603, in-4; *Phræseologia Terentiana, ex comediis P. Terentii confecta*, Oppenheim, 1615, in-8; *Dictionum hebraicarum quæ in libro psal-morum continentur, syllabus geminus, in usus eorum qui ad linguæ sanctæ studium accedunt*, Bâle, 1615, in-8; une édit. de la *Bible*, trad. en allemand par Luther, avec des notes, Heidelberg, 1617, in-fol. Les notes ont été souvent réimprimées; on juge bien qu'elles sont dans le sens des principes du luthéranisme. *Enchiridion locorum theologicorum*, Bâle, 1662, in-8; des *Ouvrages* de controverse.

TOUSSAINT de SAINT-LUC (le P.), carme réformé des Billettes, de la province de Bretagne, mort en 1694, s'occupa toute sa vie de recherches d'histoire et de généalogie. On a de lui : *Mémoires sur l'état du clergé et de la noblesse de Bretagne*, 1691, 3 part. en 2 vol. in-8, une pour le clergé, deux pour la noblesse : ouvrage curieux et peu commun; l'*Histoire de l'ordre du Mont-Carmel et de Saint-Lazare*, Paris, 1666, in-12; *Mémoires sur le même*, 1681, in-8; *Histoire de Coman Mériadez, souverain de Bretagne*, 1664, in-12; *Vie de Jacques Cochois, dit Jasmin, ou le bon laquais*, 1675, in-12.

TOUSSAINT (François-Vincent), né à Paris vers 1715, abandonna le barreau pour cultiver la littérature. Il ne produisit que des ouvrages médiocres en ce genre; mais son livre des *Mœurs*, qui parut en 1748, in-12, se fit remarquer par une multitude d'erreurs en métaphysique et en morale, qui le firent condamner par le parlement de Paris à être brûlé par la main du bourreau. Toussaint le condamna lui-même et se rétracta dans les *Eclaircissements sur le livre des Mœurs*, publiés en 1764, in-12. Quoique l'ouvrage soit bien réellement con-

damnable, et que, sous prétexte d'enseigner les *mœurs*, l'auteur débite des maximes absurdes, et renverse la notion des vertus les plus invariables dans leurs principes, il y règne cependant une certaine modération qui a su respecter l'existence de Dieu, l'immortalité de l'âme, la nécessité d'un culte, et plusieurs préceptes de la morale chrétienne, tels que le pardon des injures, etc. Cette réserve a déplu aux autres philosophes, et a mérité à l'auteur le nom de *capucin de la secte*. Ayant quitté Paris pour se retirer à Bruxelles, il y travaillait aux nouvelles publiques, lorsqu'il obtint en 1764 la place de professeur d'éloquence dans l'académie de la noblesse à Berlin. Il y publia la *Traduction* des *Fables* de Gellert, qui, à bien des égards, peut être regardée comme un original. On a de lui plusieurs *Mémoires* dans les derniers volumes de l'académie de Berlin. Il a traduit de l'anglais quelques plats romans; tels que le *Petit Pompée*, in-12, qui n'est guère plus intéressant que le Petit Poucet, les *Aventures de Williams Pickle*, 4 vol. in-12; *Histoire des passions*, 2 vol. in-12. Il a fourni à l'*Encyclopédie* les articles de jurisprudence des deux premiers vol. Il a eu part au *Dictionnaire de médecine*, 6 vol. in-fol. Il travaillait à un *Dictionn. de la langue française*, lorsqu'il mourut à Berlin, en 1772, à 57 ans.

* TOUSSAINT-LOUVERTURE, célèbre mulâtre, né en 1745 à Saint-Domingue, de parents esclaves, mérita par sa bonne conduite l'attachement de son maître, qui lui fit apprendre la lecture, l'écriture et l'arithmétique. Lors de la révolte des nègres, en 1791, Toussaint reconnaissant sauva son maître de la fureur des insurgés, en le faisant embarquer secrètement pour les Etats-Unis avec sa famille et une partie de sa fortune. Après que la liberté des hommes de couleur fut proclamée en France, il entra au service de la république, et son intelligence, son courage, et surtout son attachement pour la révolution, lui procurèrent un avancement très-rapide. Il commanda en 1796, sous Rochambeau, une division, et parut d'abord vouloir rétablir l'ordre dans sa patrie. Peu à peu il se trouva à la tête d'un parti puissant; son pouvoir augmentait en proportion des victoires qu'il remportait sur les Anglais qu'il défit à plusieurs reprises, en avril 1797, dans l'ouest de Saint-Domingue. Le Directoire lui fit présent d'un sabre et d'une paire de pistolets. L'année suivante, ayant obtenu de nouveaux avantages sur l'ennemi, il refusa, sans trop manifester ses véritables intentions, de reconnaître les commissaires du gouvernement français. Les circonstances forcèrent le Directoire à dissimuler; et Toussaint, afin d'ôter tout soupçon, envoya ses deux enfants à Paris, priant le Directoire de les faire élever dans la religion chrétienne, et « *s'ils sont bons chrétiens*, disait-il, *ils seront bons soldats*, et ils aimeront leur patrie. » Pendant ce temps le général Rigaud commandait dans le sud; de nouvelles dissensions s'étant élevées en 1799, entre ce général et Toussaint, la guerre civile s'alluma avec plus de force. Malgré les efforts de Rigaud, son rival l'emporta, et devint maître de la colonie. Il publia aussitôt après une amnistie dont

(1) Moréri dit à Orléans. Le *Dictionnaire universel* (Prudhomme) à Montargis

il exclut quelques partisans du général. Des troubles s'étant manifestés dans la partie du nord, il y rétablit l'ordre et désarma les noirs insurgés. Toussaint-Louverture se rendit au Cap, amenant avec lui 40 prisonniers. Il livra à la mort 15 des principaux chefs de la révolte, parmi lesquels se trouvait le général Moïse, son neveu. Il envoya les autres en prison jusqu'au moment où ils seraient jugés. Il eut l'adresse d'intéresser les blancs à sa cause, en accusant les vaincus de mille odieux projets contre leur caste. Après le 18 brumaire Toussaint crut ne devoir pas rompre avec la France; il écrivit trois lettres à Bonaparte. Dans la première (14 fév. 1800), il lui annonçait l'entière pacification de la colonie, et demandait « que l'on approuvât les propositions qu'il avait faites en faveur des militaires » qui y avaient contribué. » Dans la deuxième, il rend compte des motifs de sa conduite envers Rome, agent du gouvernement. Dans la troisième, il le prévenait « que l'assemblée centrale » de Saint-Domingue s'était donné une constitution, » et que, cédant aux vœux des habitants, il allait » la mettre en vigueur provisoirement, jusqu'à ce » qu'elle eût été approuvée par la métropole. » En octobre de la même année, il envoya un agent à la Jamaïque, avec des instructions secrètes, et sous le prétexte d'acheter des esclaves noirs; mais le gouvernement anglais, ne voulant avoir aucune communication avec lui, fit partir son agent. Il rendit compte au public de sa conduite militaire et politique, par une proclamation du 26 novembre, dans laquelle il parlait du besoin d'avoir une morale, une religion. Il fit paraître, presque à la même époque, des lois qui, sous le titre modeste de *Règlements*, contenaient des peines très-sévères, « pour réprimer, disait-il, la révolte des étrangers » et des gens sans aveu; et déclarer que la religion catholique était la religion de l'état. » Mais tous ces règlements n'avaient d'autre but que d'effrayer ses ennemis et de captiver la bienveillance des blancs. Cependant ces mesures arbitraires ne plaisaient pas au premier consul, qui écrivit à Toussaint-Louverture une lettre où il l'assurait de son estime, et où il lui disait : « Si le pavillon » français flotte sur Saint-Domingue, c'est à vous » et à vos braves noirs qu'on le doit. Appelé par » vos talents et la force des circonstances au premier commandement, vous avez détruit la guerre » civile, remis en honneur la religion et le culte » de Dieu de qui tout émane... La constitution que » vous avez faite renferme beaucoup de bonnes » choses, et en contient qui sont contraires à la » dignité du peuple français... Je vous assure la » liberté des noirs, etc. » Il finissait en lui ordonnant formellement de reconnaître la mission du général Leclerc, et déclarait qu'il le rendait responsable de la résistance qu'on opposerait à son armée. Toussaint-Louverture, comptant sur le dévouement de ses troupes, et surtout sur l'influence du climat, résolut d'opposer une vive résistance aux ordres de Bonaparte. Lorsqu'il eut appris (1801) que la flotte française s'approchait du Cap, il fit notifier aux généraux Leclerc et Villaret « que son » intention était qu'ils n'entrassent point dans la

» ville, et qu'il leur résisterait, eussent-ils 100 vaisseaux et 100,000 hommes. » Les deux généraux lui répondirent, « que si les clefs ne leur étaient » pas remises à 8 heures du soir, ils sauraient forcer Toussaint à l'obéissance. » Le lendemain Leclerc commença l'attaque avec la plus grande vigueur, et effectua le débarquement de son armée. Les noirs l'ayant appris, s'armèrent chacun d'une torche, et tout en fuyant mirent le feu à la ville et à plusieurs habitations voisines. Toussaint mis hors la loi, fut défilé aux Gonaïves, et se retrancha dans la ravine de Conlevres, avec 5,000 soldats; mais Rochambeau l'attaqua, et lui tua 800 hommes. Alors il s'enfonça dans les bois avec 500 noirs; et, après en avoir rassemblé 500 autres, opéra sa jonction avec Christophe. Il conçut le projet de mettre en insurrection le département du Nord, et attaqua le général Desfourneaux, qui le battit complètement. Il marcha alors sur Dondon, puis sur la Marmelade et le Cap; mais il fut repoussé partout; c'est en vain qu'il avait fait révolter les cultivateurs. Abandonné par une partie des noirs, parmi lesquels se trouvait un grand nombre de jacobins ses ennemis secrets, il essuya encore une autre défaite, et se vit obligé de se soumettre au général Leclerc, qui l'autorisa à résider dans son habitation de Sancey, près de Gonaïves, avec la défense d'en sortir sans sa permission. Un an après, Toussaint-Louverture fut arrêté et déporté en France: on répandit le bruit qu'il avait fomenté une nouvelle révolte. Il arriva à Paris le 7 août, et fut d'abord enfermé au Temple, ensuite au fort de Joux, près de Pontarlier (Doubs), où il mourut, le 27 avril 1805. Il y a une *Vie* de Toussaint-Louverture par Dubroca, et une autre par Cousin d'Avalon, Paris, 1805, in-12.

TOUSTAIN (don Charles-François), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né au Repas, d'ocèse de Séz, en 1700, mort à Saint-Denis, le 1^{er} juillet 1754, a laissé un assez grand nombre d'ouvrage, soit imprimés, soit manuscrits, dont on trouve la liste dans l'*Histoire littéraire* de sa congrégation. Le plus important est le *Nouveau traité de diplomatique*, Paris, 1750-65, 6 vol. in-4. Il fut aidé dans ce travail par son confrère D. Tassin (voy. ce nom). Parmi les autres, on distingue : *La vérité persécutée par l'erreur*, ou recueil de divers ouvrages des saints Pères sur les grandes persécutions des VIII premiers siècles de l'église, etc., La Haye, 1755, 2 vol. in-12; *De l'autorité des miracles dans l'église*, in-4.

* TOUSTAIN (Gaspard-François de), chevalier seigneur de Richebourg, né à Aubevoye, près Gaillon, au diocèse d'Evreux, en 1716, embrassa l'état militaire, fut successivement garde-du-corps, mousquetaire, lieutenant des mardes. Il avait fait plusieurs guerres et fut blessé à la bataille de Dettingen, en 1745. Emprisonné sous le règne de la terreur, il fut rendu à la liberté après le 9 thermidor, et mourut le 5 avril 1799. Il avait remporté, en 1766, le prix à l'académie de Rouen, par une *Dissertation sur l'origine de l'échiquier de Normandie* : deux ans après, il offrit à la même compagnie comme suite de la *Dissertation*, une *Estantie*

allégorique de l'échiquier de Normandie devenu sédentaire; la *Dissertation* et l'*Estampe* sont restés en manuscrits, ainsi que d'autres opuscules du même auteur : *Mémoire sur la pucelle d'Orléans*; *Dissertations sur les grands sénéchaux de Normandie*; *Recherches généalogiques et historiques sur la noblesse de Normandie* : l'auteur remonte jusqu'à la plus haute antiquité, offre un détail exact de tous les titres appartenants aux familles, dont il fait connaître la véritable souche, et les actions qui les ont illustrées, n'oubliant pas les familles qui passèrent en Angleterre à la suite de Guillaume le Conquérant. — Son fils Charles-Gaspard TOUSTAIN de RICHEBOURG, né en 1746, mort en avril 1797, est auteur de plusieurs ouvrages, parmi lesquels on estime un *Essai sur l'histoire de Normandie*, Paris, 1766, 2^e édit., 1789, 2 vol. in-12.

TOUTIÉE (D. Antoine-Augustin), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né en 1677, à Riom en Auvergne, mort à Paris en 1748, se rendit recommandable dans sa compagnie par sa piété et son application. Il donna des preuves de son savoir et de son érudition par une *édition* en grec et en latin des *Œuvres* de saint Cyrille de Jérusalem, Paris, 1720, in-fol., où l'on trouve beaucoup d'exactitude.

* TOWERS (Joseph), historien, né à Londres, en 1757 après avoir fait de bonnes études, travailla chez un imprimeur, et s'établit ensuite libraire; mais il quitta son état pour entrer dans la secte des presbytériens, et devint pasteur d'une congrégation à Highgate. Quatre ans après, en 1778, il fut envoyé avec le docteur Price, à la conférence de Newington Green. Reçu docteur en 1779, à l'université d'Edimbourg, il se consacra entièrement aux lettres, et publia des ouvrages historiques, où l'on remarque de l'exactitude, et un style élégant et correct. Il mourut le 20 mai 1799, à 62 ans. On a de lui : *Biographie britannique*, 1766, 7 vol. in-8; *Observations sur l'Histoire d'Angleterre de Hume*; *Histoire de la vie et du règne de Frédéric II, roi de Prusse*, 1788, 2 vol. in-8. Il a donné en outre : des *Sermons*; une *Défense de Locke*; des *Dissertations* et des *Traité*s politiques, etc.

* TOWNLEY (Charles), antiquaire anglais, né en 1757, mort à Londres le 5 janvier 1805, fit un long séjour à Rome, et visita la Grande-Grèce et la Sicile, examina partout les monuments de la sculpture antique, et parvint à se former une collection nombreuse de morceaux d'un travail exquis ou curieux. Townley a beaucoup écrit, mais n'a presque rien livré à l'impression. On ne cite de lui qu'une *Dissertation* sur un casque (*The Ribchester helmet*), dans les *Vetusta monumenta* de la société des antiquaires.

TOZZETTI (Jean TARGIONI), né à Florence en 1712, s'appliqua à la médecine dans l'université de Pise, où il remporta la couronne doctorale en 1754, et succéda à Pierre-Antoine Micheli, habile botaniste, dans la garde du jardin de la société botanique de Florence. Il fit l'acquisition du cabinet, de la bibliothèque et des manuscrits de Micheli, à condition de revoir ces derniers pour les livrer à l'impression; mais il n'en publia qu'un essai avec

le catalogue des plantes du jardin dont il avait la direction, et qu'il abandonna en 1746, pour s'occuper de la publication de divers ouvrages, dont quelques-uns sont écrits en latin et la plupart en italien. Il mourut à Florence, en 1785. On a de lui : *Thèses sur l'excellence et l'utilité des plantes en médecine*, Pise, 1750, in-fol.; *Lettre sur une espèce très-nombreuse de papillons vus à Florence sur la fin de juillet*, 1741, in-4; *Lettres des hommes illustres des Pays-Bas, à Antoine Magliabecchi et autres*, Florence, 1746, 2 vol. in-8. Il y a joint les *Lettres des hommes illustres d'Allemagne et de Venise*, 5 vol. in-8; *Relation de quelques Voyages faits en diverses parties de la Toscane*, Florence, 1751, 6 vol. in-8, et un grand nombre d'autres ouvrages presque tous relatifs à son art.

TOZZI (Luc), né à Frignano, près d'Aversa dans le royaume de Naples, en 1638, se rendit habile dans la médecine, et mourut en 1717. Clément XI voulut le fixer à Rome par des places avantageuses : il aimait mieux sacrifier sa fortune à l'amour de la patrie. On a publié ses divers ouvrages, Venise, 1724, 5 vol. in-4.

TRABEAS (Quintus), poète comique de l'ancienne Rome, florissant du temps d'Attilius Régulus. Il ne reste plus de ses ouvrages que quelques fragments dans le *Corpus poetarum* de Maittaire.

* TRACY (le P. Bernard DESTUTT de), pieux théatin et écrivain ascétique, né en 1720 de parents nobles au château de Paray-le-Frési, près de Moulins en Bourbonnais, entra dès l'âge de 16 ans chez les théatins. De toutes les charges de la communauté, il ne voulut accepter que celle de maître des novices, parce qu'elle se conciliait avec son assiduité à tous les exercices, et avec son goût particulier pour la vie spirituelle. Il mourut à Paris le 14 août 1786, à 66 ans. On a de lui un assez grand nombre d'ouvrages, dont voici les principaux : *Conférences ou Exhortations à l'usage des maisons religieuses*, Paris, 1765 et 1785, in-12; *Conférences ou Exhortations sur les devoirs des ecclésiastiques*, 1768, in-12; *Traité des devoirs de la vie chrétienne*, 1770, 2 vol. in-12; *Vie de saint Gaétan de Thienne, fondateur des théatins*, suivie de *Notices sur les BB. Marinon, Saint-André, Avelin, Paul Rurali d'Arezzo, cardinal de la même congrégation*, ibid., 1774, in-12; *Nouvelle retraite à l'usage des communautés religieuses*, 1785, in-12; *Vie de saint Bruno, fondateur des chartreux*, 1785, in-12. On y trouve la *Notice* des saints de l'ordre, de ses supérieurs généraux, et des chartreux qui ont été élevés à l'épiscopat; un *Catalogue* des chartreuses, et une *Notice* des observances anciennes et modernes de l'institut. Ce livre en outre offre une dissertation sur l'apparition du chanoine de Paris, dont on faisait les funérailles dans l'église de Notre-Dame, en présence de saint Bruno. *Panegyrique de la bienheureuse Jeanne-Françoise de Chantal*, prononcé à Moulins, lors de la béatification de cette dame.

* TRACY (Antoine-Louis-Claude DESTUTT de), né dans le Bourbonnais, en 1754, d'une famille noble, après avoir terminé ses études, embrassa la carrière des armes, et servit quelque temps dans

la cavalerie. Il était colonel du régiment de Pen-thièvre en 1789. Député par la noblesse de sa province aux états-généraux, il s'y montra favorable à toutes les réformes. Après la session de l'assemblée constituante il se retira dans un domaine qu'il possédait à Anteuil, et il y vivait au milieu de sa famille, occupé d'études philosophiques, lorsqu'il fut arrêté comme suspect et jeté dans les prisons de la terreur, d'où il ne sortit qu'après le 9 thermidor. Libre, il retourna dans sa retraite étudier les graves questions dont l'examen avait adouci les ennuis de sa prison, et y passa plusieurs années entouré d'amis qui partageaient ses goûts. Dès la création de l'institut, il en fut nommé correspondant. Membre du comité d'instruction publique en 1799, il fut, après le 18 brumaire, appelé au sénat, où il sut conserver l'indépendance d'un honorable caractère. En 1808, il remplaça à l'académie française Cabanis, son ami. Créé pair de France par Louis XVIII, il ne fut ni employé, ni inquiété pendant les cent-jours. Rentré à la chambre des pairs, il y vota constamment avec la majorité, et mourut à Paris, le 9 mars 1836. Plusieurs *Discours* furent prononcés sur sa tombe. Indépendamment de plusieurs *Mémoires* insérés dans le *Recueil* de l'institut, classe des sciences morales et politiques, on a de lui : *Observations sur le système actuel d'instruction publique*, 1801, in-12; *Eléments d'idéologie*, 1801, in-8, réimpr. en 1804. Cette première partie fut suivie de quatre autres : la *grammaire*, 1805, la *logique*, 1805, le *Traité de la volonté et de ses effets*, 1815. Ce dernier ouvrage formant les 4^e et 5^e part. de l'*Ideologie*, est un traité d'économie politique. Une seconde édition a paru en 1826, augmentée du premier chapitre de la *morale* et des principes *logiques* que l'auteur avait publiés séparément. Les *Eléments d'idéologie* ont été traduits en italien, et l'on en a publié dans la même langue une réfutation sous le titre de : *Matérialisme du comte Destutt de Tracy*, analysé et réfuté, Ferrare, 1855, in-8; *Essai sur le génie et les ouvrages de Montesquieu*, 1828, in-8, dans lequel on trouve des vues profondes. Destutt de Tracy, comme philosophe, appartient à l'école sensualiste et matérialiste dont Candillac est le chef en France, et qui depuis quelque temps a trouvé, pour l'honneur du pays, de nombreux adversaires.

* TRADESCANT (sir Jean), voyageur hollandais, parcourut plusieurs pays de l'Europe, visita avec soin la Turquie, la Grèce, l'Egypte et la Barbarie, et fit le premier une collection de curiosités d'histoire naturelle, qui fut continuée par son fils et sur laquelle celui-ci a imprimé une notice intitulée *Museum Tradescantianum* ou *Recueil de raretés conservées à South Lambeth près de Londres*, Londres, 1636, in-8. Il s'établit en Angleterre au commencement du règne de Jacques II, et mourut vers 1652. On voit encore le tombeau des Tradescant dans le cimetière de Lambeth où il avait établi un jardin. Il avait reçu en 1629 le brevet de jardinier du Roi.

* TRAETTA (Thomas), compositeur, né à Bitonto, dans le royaume de Naples, en 1727, débuta à

25 ans par *Farnace* qui eut un grand succès sur les théâtres de Naples. L'*Ezio* qu'il donna à Rome ne fut pas moins bien accueilli. Après avoir figuré sur les principaux théâtres de l'Italie, il prit un engagement pour le théâtre impérial de Vienne, pour lequel il composa *Armide* et *Iphigénie* qui sont au nombre de ses plus beaux ouvrages. En 1775 il obtint la place de maître au conservatoire de l'*Ospedale* à Venise; enfin, il se rendit à l'invitation de l'impératrice Catherine II qui le retint 7 ans à Saint-Petersbourg; il alla ensuite à Londres où la faiblesse de sa santé ne lui permit pas de rester longtemps; il mourut à Venise, le 6 avril 1779. Il excellait surtout dans les effets sombres et pittoresques de l'harmonie. On cite encore parmi ses principaux ouvrages : *Ippolito ed Aricia*; *Isola disabitata*; l'*Olimpade* et la *Didone*; *Germonda* et la *Disfatta di Dario*.

TRAJAN (Marcus-Ulpius-Trajanus-Crinitus), empereur romain, naquit à Italica près de Séville en Espagne, le 18 septembre de l'an 52 de J.-C. Son père avait en les honneurs du triomphe sous Vespasien, qui l'avait mis au nombre des sénateurs, et admis à la dignité de consul. Le fils fut adopté par Nerva. Cet empereur étant mort quelque temps après, l'an 98, dans le temps que Trajan était à Cologne, ce dernier fut reconnu par les armées de la Germanie et de la Moésie. Ses premiers soins furent de gagner le peuple; il fit distribuer des sommes d'argent, et abolit tous les crimes de lèse-majesté. Il allait au devant de ceux qui le venaient saluer, et les embrassait, au lieu que ses prédécesseurs ne se levaient pas de leur siège. Lorsqu'il sortait, il ne voulait pas qu'on allât devant lui, pour faire retirer le monde. Il n'était point fâché d'être quelquefois arrêté dans les rues par des voitures. Dès qu'il eut mis ordre aux affaires publiques, il tourna ses armes, l'an 102, contre les Daces, qui furent vaincus après une bataille longtemps disputée. Elle fut si meurtrière, que dans l'armée romaine on manqua de linge pour bander les plaies des blessés. Les Daces furent obligés de se soumettre, et leur roi Décébale se tua de désespoir, l'an 105 de J.-C. Trajan entra ensuite dans l'Arménie, et s'avança dans l'Orient pour faire la guerre aux Parthes. Il soumit sans beaucoup de peine la Diabène, l'Assyrie, et le lieu nommé Arbèles, si célèbre par la victoire qu'Alexandre y avait autrefois remportée sur les Perses. Les Parthes, épuisés par leurs divisions continuelles, n'avaient point de troupes à lui opposer : Trajan entra l'an 112 dans leur pays sans presque trouver de résistance, prit Séleucie, Ctésiphon, capitale du royaume des Parthes, et obligea Chosroès à quitter son trône et son pays, l'an 115 de J.-C. Il soumit ensuite toutes les contrées des environs, et poussa, dit-on, ses conquêtes jusqu'aux Indes; mais l'état des opérations de cette guerre n'est pas bien connu. Il assiégeait Atré, située près du Tigre; les chaleurs excessives de ce pays le forcèrent à lever le siège, quoiqu'il eût déjà fait brèche à la muraille. Trajan eut à combattre vers le même temps les juifs de la Cyrénaïque, qui, irrités contre les Romains et contre les Grecs, poussèrent la rage jusqu'à dé-

vorer leur chair et leurs entrailles, à se teindre de leur sang et à se couvrir de leurs peaux. On dit qu'ils en firent mourir plus de deux cent mille : les juifs d'Egypte, en proie à la même fureur, exercèrent des barbaries non moins atroces. Ces horreurs furent punies avec une cruauté réciproque. On ne souffrit plus de juifs sur ces côtes, et on y égorgéait même ceux que la tempête y jetait. Trajan, usé par les fatigues et la débauche, mourut quelque temps après à Sélinunte, appelée depuis *Trajanopolis*, vers le commencement d'août de l'an 117 de J.-C. Ses cendres furent portées à Rome, où on les plaça sous la Colonne Trajane, élevée des dépouilles faites sur les Daces. Il est impossible de marquer en détail les ponts, les grands chemins, les levées qu'il fit faire pour faciliter la communication des villes entre elles, ou pour les assurer contre les inondations des rivières et des torrents. Rome avait extrêmement souffert par les incendies : il fallait rebâtir les édifices détruits ; mais, afin que ces réparations fussent moins à charge au public, il ordonna qu'aucun particulier ne pourrait donner plus de 60 pieds de hauteur à chaque maison. Trajan, bon guerrier, habile dans la politique et le gouvernement de l'état, n'était pas également estimable comme particulier : avec d'excellentes qualités, il avait de grands vices. Il aimait le vin, et les après-dînées on le trouvait hors d'état de faire rien de raisonnable ; il aimait encore plus les femmes, et s'abandonnait même à des débauches monstrueuses qu'on ne peut exprimer sans voile. « Car telle est, dit un philosophe, la marche de la luxure : semblable à l'avarice, plus elle a, plus elle veut avoir. Ras-sasiée et dégoûtée d'objets naturels, elle cherche des jouissances monstrueuses et absurdes. » Son amour infâme pour le pantomime Pylade l'engagea, suivant Dion, à rétablir un spectacle dont il avait lui-même reconnu les abominations par une proscription sévère. Le roi Abgare ne put le fléchir qu'en lui abandonnant son fils Arbandès. On prétend que c'est ce goût pour le désordre et les jouissances sensuelles qui lui rendit les chrétiens odieux, leur vie pure et chaste étant une condamnation trop saillante de la sienne. Il les fit mettre à mort dans toute l'étendue de l'empire ; mais, sur les représentations de Pline le Jeune, il adoucit son édit par une inconséquence qui ne laissa pas de sauver un grand nombre de chrétiens. (Voy. *PLINE le Jeune*.) C'est sous son règne que périt, dévoré par les lions, le célèbre Ignace d'Antioche, un des plus grands évêques de la primitive Eglise, et l'homme le plus vertueux de l'empire. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que l'empereur prononça lui-même son arrêt de mort, après lui avoir parlé d'une manière très-peu assortie à la majesté du trône, et au caractère d'humanité dont il avait fait parade en d'autres occasions. « On ne conçoit pas, » dit un critique moderne, comment Montesquieu » a pu nommer Trajan *l'homme le plus propre à honorer la nature humaine et à représenter la nature divine* ; il faut que l'engouement et l'enthousiasme aveugle soient un défaut bien inhérent à notre siècle, puisque des philosophes du mérite

» de Montesquieu n'ont pu s'en défendre. On peut » rire du dominicain Ciaronius, qui rêve que les » prières de saint Grégoire le Grand obtiennent » pour cet empereur persécuteur des chrétiens une » *éternelle possession des cieux* ; mais on est étonné » d'entendre le grave Montesquieu s'exprimer avec » aussi peu de justesse. Trajan eut sans doute des » vertus, mais il eut en même temps des vices » honteux qui déshonorent la nature humaine et » représentent fort mal la nature divine. » Malgré cela, on ne doit pas être surpris des éloges qu'on a faits de Trajan, si on le compare à la plupart des maîtres de l'ancienne Rome. Son histoire a été écrite par un grand nombre d'auteurs ; et tout est perdu, hors quelques fragments informés de Dion, les minces abrégés d'Eutrope et d'Aurélius Victor. « Il semble, dit Crévier, que la Providence ait eu » dessein d'ensevelir les actions de Trajan à pro- » portion du désir immodéré qu'il avait de faire du » bruit dans le monde. » (Voy. *THÉODOSE le Grand*.)

TRANSTAMARE (Henri, comte de), fils naturel d'Alphonse XI, roi de Castille, et d'Eléonore de Gusman, sa maîtresse, enleva, avec le secours de du Guesclin, le trône et la vie à Pierre le Cruel (voy. ce nom), et mourut en 1379, après un règne de 10 ans.

TRASYLE ou THRASIBULE, général des Athéniens, chassa les 50 tyrans, et rétablit dans sa patrie le nom de liberté, quoique dans le fond il y régna à son tour d'une manière assez absolue pour n'être pas impunément contredit. Il mit ensuite le dernier sceau à la tranquillité publique, en faisant prononcer dans une assemblée du peuple, que personne ne pourrait être inquiété au sujet des derniers troubles, excepté les trente et les décemvirs. Par ce décret, il éteignit toutes les étincelles de division. Il réunit toutes les forces de la république, auparavant divisées, et mérita la couronne d'olivier qui lui fut décernée comme au restaurateur de la paix. Sa valeur éclata ensuite en Thrace ; il prit plusieurs villes dans l'île de Mételin, et défit en bataille rangée Thérimate, capitaine des Lacédémoniens, l'an 594 avant J.-C. Douze ans après, il fut tué dans la Pamphylie par les Aspendiens, qui favorisaient les Lacédémoniens. — Il faut le distinguer de TRASYLE, frère et successeur d'Hiéron, roi de Syracuse, qui fut obligé de quitter le trône un an après y être monté, et vécut en simple particulier à Locres.

* TRAUN (Othon-Ferdinand, comte de), feld-maréchal au service d'Autriche, né en 1677, d'une des plus anciennes familles de la Bavière, se distingua d'une manière si brillante pendant la guerre de la succession d'Espagne, qu'il obtint à 27 ans le rang de colonel et de général-adjutant. Il servit ensuite en Lombardie, en Sicile, fut nommé général-major en 1725, gouverneur de Messine en 1727, puis commandant général des troupes de l'Autriche en Sicile ; mais, n'ayant pas assez de forces pour s'y maintenir, il passa le détroit, se jeta dans Capoue et soutint un siège de deux mois. Il reçut en 1755 le grade de général d'artillerie, et l'année suivante le gouvernement de Milan, qu'il défendit avec succès contre des forces supé-

rieures. Il fut cependant disgracié, et, après avoir remis son commandement au général Lobkowitz, il alla servir sous le prince de Lorraine en Allemagne, où ses avis furent extrêmement utiles. Frédéric II lui attribua les succès de cette campagne. Selon lui, c'était le premier des généraux autrichiens. Traun reçu à Vienne en 1746, de la manière la plus flatteuse, fut nommé gouverneur de la Transylvanie, et mourut à Hermanstadt, le 18 février 1748.

* TRAVASA (Cajétan-Marie), religieux, né à Basano, en 1698, entra dans la congrégation des clercs réguliers théatins à 19 ans. Après avoir fait sa philosophie à Florence, il professa à Venise pendant plusieurs années, et y mourut, le 5 janvier 1774. On a de lui : *Panegirico sacro, detto nella basilica ducale di Venezia l'anno 1727*, in-8 ; *Storia critica della vita di Ario*, Venise, 1746, in-8 ; *Storia critica delle vite degli eresiarchi*, Venise, 1752-62, 5 vol. in 8 ; *Ragionamenti sacri*, Venise, 1758, in-8 ; *Preparazione alla morte per ogni persona del chiostro*, ibid., 1762, in-8 ; *Istruzioni e regole per tacere e per parlare in materia di religione*, ibid., 1764, in-8 ; *Quaresimale*, ibid., 1766, in-4 ; *Panegirici e ragionamenti sacri*, ibid., 1767, in-4 ; *Imi sacri del breviario romano minutamente spiegati*, ibid., 3 vol. in-8. Il a été l'éditeur des deux ouvrages suivants : *Nuova raccolta di varie e scelti orazioni*, 1754-64, 6 vol. in-4 ; *Decadi di panegirici de' Chierici regolari*, 3 vol. in-8.

TRAVERS (Nicolas), prêtre, né à Nantes en 1686, mort le 15 octobre 1750, publia en 1754 : *Consultation sur la juridiction et sur l'approbation nécessaires pour confesser, etc.*, où il renverse la juridiction épiscopale, et soutient des principes qui conduisent à une véritable anarchie. Cet ouvrage ayant été censuré par la Sorbonne en 1755, et par plusieurs évêques, l'auteur publia une *Défense*, en 1756, pleine des mêmes erreurs ; mais c'est surtout dans *Les Pouvoirs légitimes du premier et second ordre dans l'administration des sacrements, etc.*, 1744, in-4, qu'il développe ses principes, et qu'il se livre à des emportements incroyables contre les papes, les évêques et tout ce qu'il y a de plus respectable dans l'Eglise, les accablant d'injures atroces, révoque en doute l'authenticité du concile de Trente (pag. 175), et ramasse ce qu'on a dit de plus calomnieux contre cette grande assemblée. Tel est l'ouvrage que des pseudocanonistes modernes n'ont pas rougi de copier, et où ils ont pris les traits qu'ils ont lancés contre l'autorité qui les accablait. Le cardinal de Bissy et Languet, évêque de Soissons, l'ont amplement réfuté : il fut condamné par l'assemblée du clergé de France, en 1745.

TRAVERSARI. Voy. AMBROISE le Camaldule.

* TRAVOT (le baron Jean-Pierre), lieutenant-général, né en 1767 à Poligny (Jura), entra comme simple soldat dans un régiment d'infanterie, et parvint en peu de temps au grade d'adjudant-général. Après avoir fait avec distinction les premières campagnes de la révolution, il passa dans la Vendée sous les ordres du général Hoche. Chargé de poursuivre Charette, il le fit prisonnier à la Chabottière, en

1796, et contribua beaucoup à la pacification des départements de l'Ouest. Nommé général de brigade, il continua de commander contre les chouans. Général de division en 1805, il fut envoyé à Nantes, et servit ensuite sous le général Junot, lors de la conquête du Portugal. Après la convention de Cintra, il rejoignit l'armée d'Espagne, avec laquelle il rentra en France. Il commandait une division à la bataille de Toulouse, et se signala par son sang-froid. Au retour de Napoléon en 1815, chargé des départements de l'Ouest, il livra plusieurs combats aux Vendéens, qui avaient repris les armes, sous les ordres de Larochejaquelein, et parvint encore une fois à rétablir le calme dans ce malheureux pays. Napoléon l'appela à la chambre des pairs, mais il n'y siégea point. Rendu à la vie privée par suite de la seconde restauration, il fut traduit, en 1816, devant un conseil de guerre, et condamné à mort. Cette peine ayant été commuée, il fut conduit au château de Ham ; le duc d'Angoulême fit cesser sa captivité au bout de deux ans. Il fut rendu à sa famille ; mais les émotions violentes qu'il avait éprouvées avaient altéré sa raison, dont il ne recouvra plus l'usage. Placé à Montmartre dans une maison de santé, il y mourut en 1836. Sa douceur et son humeur conciliante lui avaient acquis la reconnaissance des habitants de la Vendée. Une statue en bronze lui a été élevée, aux frais du département, sur la principale place de la ville de Fontenay.

TREBATICUS TESTA (Caius), savant jurisconsulte, fut exilé par Jules-César pour avoir pris le parti de Pompée ; mais Cicéron, son ami, obtint son rappel. César connut son mérite, le prit en affection, au point qu'il lui demandait presque toujours son avis avant de porter aucun jugement. Auguste n'eut pas moins d'estime pour ce jurisconsulte, et par son conseil il introduisit l'usage des codicilles. Horace lui adressa deux de ses Satires. Ce savant homme avait composé plusieurs ouvrages sur le droit. Il est cité en divers endroits du *Digeste*.

TREBELLIIEN (Caius-Annius), fameux pirate, se fit donner la pourpre impériale dans l'Isaurie, au commencement de l'an 264. Il conserva la souveraine puissance jusqu'au temps où Gallien, qui régnait alors, envoya contre lui Causisolée avec une armée. Ce général ayant eu l'adresse d'attirer Trébellien hors des montagnes et des détroits de l'Isaurie, lui livra dans la plaine une bataille sanglante. Le brigand la perdit et y fut tué, après avoir régné environ un an. — Il ne faut pas le confondre avec Rufus TREBELLIIEN, qui, ayant été accusé du crime de lèse-majesté sous Tibère, se tua lui-même.

TREBELLIIUS-POLLION, historien latin, florissait vers l'an 298 de J.-C. Il avait composé la *Vie des Empereurs* ; mais le commencement est perdu, et il ne nous en est resté que la fin du règne de Valérien, avec la Vie des deux Galliens et des 50 tyrans, c'est-à-dire des usurpateurs de l'empire, depuis Philippe inclusivement jusqu'à Quintille, frère et successeur de Claude II. On trouve ces fragments dans l'*Historia Augustæ Scriptores*. On reproche à cet écrivain d'avoir rapporté avec trop de détail des

faits peu intéressants, et d'avoir passé trop rapidement sur d'autres beaucoup plus importants.

* TREGOLD (Thomas), ingénieur, né vers 1780 au village de Brandon, près Durham, mort à Londres en 1853, travailla pendant dix ans dans le bureau d'un architecte. Malgré ses travaux, il devint un bon mathématicien et posséda des connaissances étendues en chimie et géologie. Son mérite principal est d'avoir su faire des applications utiles et ingénieuses de ces sciences, et c'est à ces heureux essais que l'on est redevable de son *Traité de la charpente*; de celui sur *la résistance du fer*; de ses *principes sur la maçonnerie*; de son ouvrage sur *la construction des voûtes en fer et des machines locomotives*; de son excellent *Traité sur l'art de chauffer et d'aérer les bâtiments*; ainsi que de son *Essai sur les machines à vapeur*, publié en 1827.

* TREILHARD (Jean-Baptiste), directeur de la république française, etc., né à Brives-la-Gaillarde, en 1742, exerçait la profession d'avocat à Paris. Quelques causes dont il fut chargé et notamment ses *factum* pour la maison de Montesquieu, commencèrent sa réputation. En 1789, il fut élu député aux états-généraux; et, quoiqu'il ne fût pas un des orateurs les plus brillants de cette assemblée, il y exerça cependant une grande influence. Le 2 septembre il parla en faveur du *veto suspensif*, avec une telle éloquence, qu'il éveilla l'attention des *patriotes*. Ceux-ci firent tous leurs efforts pour l'attirer dans leur parti, et y réussirent. Il fut du comité des pensions, qui publia le *Livre rouge*. Le 1^{er} avril 1791, il occupa le fauteuil de président, et le 5 septembre, fut un des soixante députés qui présentèrent au roi l'acte constitutionnel. Rapporteur du comité ecclésiastique, il fit adopter tous les décrets sur le clergé et sur la constitution civile, provoqua et obtint la suppression des ordres religieux, et fit ensuite mettre leurs biens à la disposition de la nation. Après la session il présida le tribunal criminel, et fut en 1792 nommé député de Seine-et-Oise à la Convention, où il vota la mort de Louis XVI. Il devint membre du comité de salut public, et fut envoyé en mission dans le département de la Gironde, d'où il fut rappelé après le 9 thermidor. Après avoir remplacé Barrère dans les fonctions de rapporteur du comité de salut public, il passa en 1795 au conseil des cinq-cents, et le présida vers la fin de décembre. Le 21 janvier 1796, il prononça le discours d'anniversaire du supplice de Louis XVI. Peu de temps après, il invoqua la peine de mort contre ceux qui demandaient le rétablissement de la royauté ou de la constitution de 1793. Étant sorti de ce conseil, il fut chargé, le 20 mai 1797, de se rendre à Lille, pour y suivre les conférences de paix entamées avec l'Angleterre. Il passa ensuite, comme ministre plénipotentiaire, au congrès de Rastadt. Appelé en 1798 à la place de directeur, il en fut exclu l'année suivante avec Merlin et Laréveillère-Lépeaux. Après le 18 brumaire, il fut nommé vice-président, puis président du tribunal d'appel à la cour de Paris, et en septembre 1802, il devint membre du conseil d'état. En 1804, il obtint le titre de grand officier de la légion-d'honneur. Dans le conseil d'état, il travailla

beaucoup à la rédaction des lois sur l'ordre judiciaire et administratif. Le 30 mars 1809, il fut nommé ministre d'état; mais il ne jouit pas longtemps de cette faveur, et mourut le 1^{er} décembre 1810. On a de lui : des *mémoires* imprimés dans des affaires importantes, entre autres, dans celles de Montesquieu et de l'hôtel de Soissons pour l'archevêque de Paris, 1779, in-4; des *discours* et des *rapports* à l'assemblée constituante, etc., imprimés dans le *Moniteur* et dans le *Journal des Débats*. Il a rédigé plusieurs articles dans le *Répertoire universel de jurisprudence*.

TREMBLAY. Voy. JOSEPH le CLERC du TREMBLAY.

TREMELLIUS (Emanuel), né vers 1510 à Ferrare, de parents juifs, se rendit habile dans la langue hébraïque. D'après les insinuations du cardinal Polus et de Marc-Antoine Flaminus, il embrassa en secret la religion catholique, et devint professeur d'hébreu à Heidelberg, d'où il passa à Metz, puis à Sedan. Il se fit connaître par une *Version latine du nouveau Testament* syriaque, et par une autre de l'ancien Testament, faite sur l'hébreu. Il avait associé à ce dernier travail François Junius ou du Jon, qui, après la mort de Tremellius, arrivée en 1580, le publia in-fol. avec des changements qui ne firent que le rendre plus mauvais. Le style de Tremellius est lourd, plat, affecté, et sa version sent le judaïsme.

TREMOILLE ou TRIMOUILLE (Louis de la), vicomte de Thouars, prince de Talmont, etc., naquit en 1460, d'une des plus anciennes et des plus illustres maisons de France, féconde en grands hommes. Il fit ses premières armes sous Georges de la Trimouille, sire de Craon, son oncle. Il se signala tellement, que, dès l'âge de 27 ans, il fut nommé général de l'armée du roi, contre François, duc de Bretagne, qui avait donné retraite dans ses états à Louis, duc d'Orléans, et à d'autres princes ligués. La Trimouille remporta sur eux une victoire signalée à Saint-Aubin-du-Gormier, le 24 juillet 1488. Il y fit prisonniers le duc d'Orléans, depuis Louis XII, et le prince d'Orange. La prise de Dinan et de Saint-Malo fut la suite de cette glorieuse journée. Également habile dans le cabinet et à la tête des armées, il contribua beaucoup à la réunion de la Bretagne à la couronne, en faisant conclure le mariage de la duchesse Anne de Bretagne avec le roi Charles VIII. Il fut envoyé en ambassade vers Maximilien, roi des Romains, et vers le pape Alexandre VI. Il avait été fait chevalier de l'ordre du roi et son premier chambellan, et la bataille de Fornoue, en 1495, lui mérita la charge de lieutenant-général des provinces de Poitou, Angoumois, Saintonge, Aunis, Anjou et Marche de Bretagne. Louis XII, à son avènement à la couronne, lui ayant donné le commandement de son armée en Italie, il conquiert toute la Lombardie, et obligea les Vénitiens à lui remettre entre les mains Louis Sforce, duc de Milan, et le cardinal son frère. Le roi récompensa ses services en lui donnant le gouvernement de Bourgogne, puis la charge d'amiral de Guyenne en 1502, et peu après celle d'amiral de Bretagne. Il le choisit pour commander le corps de bataille où il était, à la journée d'Aignadel, l'ari

1509. Trimoille fut malheureux au combat de Navare, donné contre les Suisses le 6 juin 1515, où il fut battu et blessé (*voy.* TRIVULCE, Jean-Jacques). Il se trouva encore la même année à la bataille de Marignan, donnée contre les Suisses, où il perdit son fils, défendit la Picardie contre les forces impériales et anglaises, et s'étant rendu en Provence, fit lever le siège de Marseille, que le connétable de Bourbon, général de l'armée de l'empereur Charles-Quint, y avait mis l'an 1525. Enfin ayant suivi le roi François I^{er} dans son malheureux voyage d'Italie, il finit ses jours à la bataille de Pavie, le 24 février 1525, à 65 ans. Son corps fut apporté dans l'église collégiale de Notre-Dame de Thouars, qu'il avait fondée. On l'honora du beau nom de *Chevalier sans reproche*.

TREMOILLE ou TRIMOUILLE (Louis III de la), premier duc de Thouars, prince de Tarente et de Talmont, naquit vers l'an 1520. Il était de la même famille que le précédent. Son père, François de la Trimouille, qui servit sous les drapeaux de François I^{er}, avait épousé, en 1521, Anne de Laval, fille de Gui XV de Laval, et de Charlotte d'Aragon, princesse de Tarente, qui apporta dans la maison de la Trimouille ses prétentions sur la couronne de Naples. Ses descendants ont fait valoir ce droit aux congrès de Munster, de Nimègue et de Ryswick, où ils demandèrent le titre d'alsesse, qui leur a été accordé dans les pays étrangers. Louis de la Trimouille suivit les traces de ses ancêtres, se distinguant dans les armes sous Henri II, Charles IX et Henri III, et rendit d'importants services à l'état. Nommé par ce dernier prince lieutenant-général du Poitou, il enleva plusieurs villes aux rebelles, alla ensuite mettre le siège devant Melles, et mourut le jour même de la reddition de cette place, le 25 mars 1577. En récompense de ses services, Charles IX avait érigé Thouars en duché l'an 1565, et Henri IV l'éleva en pairie en faveur de Claude de la Trimouille son fils, qui mourut en 1604, à 38 ans.

TREMOILLE (Charles-Godefroy-Auguste de la), né en 1763, fit ses études au Plessis, et fut destiné à l'état ecclésiastique. On croit qu'il était appelé à succéder au cardinal de Rohan dans le siège de Strasbourg. Né avec de rares talents, doué d'une grande facilité d'élocution, il eût occupé sans doute une place distinguée dans sa licence, mais la révolution vint l'obliger à quitter le séminaire. En 1795, il parvint à faire échapper son frère, le prince de Talmont (*voy.* ce nom), des prisons d'Angers. Arrêté lui-même pendant la terreur, il fut traduit au tribunal révolutionnaire, et condamné à mort, le 15 juin 1794. Ce jeune prince était déjà sous-diacre, et n'avait alors que vingt-neuf ans.

* TREMOILLE (Ch.-Bretagne-Marie-Joseph, duc de la), prince de Tarente, né en 1764 à Paris, reçut une éducation des plus distinguées. Colonel à 25 ans, il rejoignit en 1790 les princes français à Coblenz, et concourut avec son oncle, le prince Maurice de Salm, à lever et organiser un corps de hussards à la tête duquel il fit la campagne de 1792. Il abandonna l'année suivante le commandement de ce corps à son frère, et passa au service de la

cour de Naples, avec le titre de colonel d'état-major aide-de-camp du roi. Il fit en cette qualité plusieurs campagnes dans la Lombardie, et se signala particulièrement à l'affaire du Pont de Lodi, où il protégea la retraite de l'armée autrichienne assez efficacement pour mériter les éloges des généraux. Après l'invasion du royaume de Naples par les Français en 1798, il donna sa démission et se joignit au comte de Frotté pour opérer un débarquement sur les côtes du Poitou, et prendre part comme volontaire à la dernière tentative des Vendéens en faveur des Bourbons. Rentré en France en 1814, il fut fait par le roi lieutenant-général et créé membre de la chambre des pairs. Lors des événements de 1850, il habitait son château près de Rambouillet; il s'empressa de venir offrir ses services à Charles X, ce prince lui ayant dit que le devoir des pairs était de se rendre à leur poste, il regagna Paris, où il arriva que tout était décidé. La crainte de l'anarchie l'engagea à se rallier au nouveau gouvernement, et il continua de siéger à la chambre des pairs. Le duc de la Trémoille mourut en novembre 1858, à 75 ans.

* TREMOILLE (Louis, prince de la), frère du précédent, né en 1767, termina très-jeune de fort bonnes études au collège du Plessis, et visita ensuite l'Angleterre et les principales cours d'Allemagne. De retour en France, il entra dans le régiment de colonel-général; et, lors de l'émigration, il suivit le prince de Condé qui le nomma son aide-de-camp. Chargé de missions importantes en diverses cours de l'Europe et en France, il fut arrêté et mis en prison; mais il eut le bonheur d'échapper aux dangers qu'il avait bravés pour remplir son devoir. A la restauration, il ne sollicita pour lui-même ni grâces ni faveurs, et ne se servit de son crédit que pour être utile à ses anciens compagnons d'infortune. Il cessa de faire partie de la chambre des pairs en 1850, et mourut aux eaux d'Aix-la-Chapelle en 1857. L'abbé de Feletz lui a consacré une touchante notice dans ses *Jugements historiques*, 1840, in-8.

TREMOILLE ou TRIMOUILLE (Antoine-Philippe de la). *Voy.* TALMONT.

** TRÉMOIÈRES (Pierre-François), né en 1774 à Paris, fit une partie de ses études à Besançon. Compris dans les réquisitions en 1792, il devint aide-de-camp du général Ferrand; mais il renonça bientôt au métier des armes, et fit avec un grand succès son cours de droit à l'école centrale (*voy.* PROUBHON, vii, 76 77). Avocat plus solide que brillant, il fut nommé en 1811 juge au tribunal de Besançon, ce qui ne l'empêcha pas de consacrer comme auparavant ses loisirs à l'étude et surtout à la poésie, pour laquelle il avait un goût prononcé. Il cultivait aussi, mais d'une manière très-secondaire, la musique et la peinture. Après avoir été couronné par plusieurs sociétés savantes, il fut admis en 1814 à l'académie de Besançon, dont il ne cessa dès lors d'être un des membres les plus laborieux. Appelé en 1818 à la présidence du tribunal, il remplit ses nouvelles fonctions avec autant de zèle que d'aptitude. Il mourut à Besançon, le 15 juillet 1847, à 73 ans, regretté de tous ceux qui l'avaient connu. On a de lui : *Mémoires d'un vieux rossignol*, poème,

Besançon, 1805, in-18, diverses *Poésies* dans les recueils de l'académie de 1814 à 1843. Ces pièces se distinguent par un mélange de finesse et de bonhomie, d'élégance et de simplicité; presque toutes ont été tirées à part; nous citerons : *La France secourant les incendiés de Salins*, épître (1827); *L'art poétique réformé*, 1854, in-12; *Le retour à la ville*, ou *Besançon*, en 1858, in-8; *Les gens mariés*, 1843, in-8; *La mort d'Annibal*, trag. en 5 act., 1844, in-8.

TRENCHARD (Jean), d'une maison ancienne d'Angleterre, naquit en 1669, et mourut en 1725, avec la réputation d'un homme habile dans le droit civil et dans la politique, mais qui entendait très-peu la religion, sur laquelle il avait plus d'une idée fausse, et dont il s'était fait, comme tous les libertins, un système de caprice et d'imagination. Ses principaux ouvrages sont : *Argument qui fait voir qu'une armée subsistante est incompatible avec un gouvernement libre, détruit absolument la constitution de la monarchie anglaise*; une petite *Hist. des Armées subsistantes en Angleterre*; une suite de *Lettres* sous le nom de *Caton*, conjointement avec Thomas Gordon, son ami. Tous ces écrits sont en anglais.

* TRENCCK (Frédéric, baron de), né en 1724 à Kœnisberg, montra dans sa première jeunesse un caractère pétulant et audacieux. Admis en 1742 comme cadet dans les gardes de Frédéric II, il sut se concilier la bienveillance de ce monarque, qui l'éleva bientôt au grade d'officier, l'admit dans sa confiance et lui donna le titre de son aide-de-camp. Comblé des faveurs de son souverain, il prenait part à tous ses plaisirs. Jeune, bien fait, d'une taille imposante, avec un esprit cultivé et des manières nobles, il s'attirait tous les regards de la cour. La guerre se déclara bientôt entre l'Autriche et la Prusse : le jeune Trenck se couvrit de gloire sous les yeux même de Frédéric, qui le décora de la croix du mérite. Mais la faveur dont il jouissait auprès du monarque lui avait fait beaucoup d'envieux, qui l'accusèrent d'entretenir une correspondance avec son cousin, qui servait dans l'armée autrichienne en qualité de chef des pandours. Il fut arrêté et conduit à la citadelle de Glatz. Après cinq mois de captivité, il essaya de s'évader; mais le complot fut découvert, et on le chargea de chaînes. Le baron, qui avait une force extraordinaire, parvint à les briser, et, trompant la surveillance des gardes, il était arrivé près du fossé, lorsqu'une sentinelle le découvrit et donna l'alarme. Renfermé de nouveau, il languit encore plusieurs mois dans sa prison; mais enfin un de ses amis parvint, en exposant sa vie, à le faire évader. Il se réfugia à Vienne, où il fut admis et fêté chez les plus grands seigneurs, qui lui obtinrent de l'impératrice une compagnie de cavalerie. Avant d'entrer en activité, il fit un voyage à Pétersbourg, où il fut fort bien accueilli. A son retour à Vienne, ayant appris la mort de sa mère, il eut l'imprudence d'aller à Dantzick pour régler avec ses frères et ses sœurs le partage de sa succession. Frédéric informé de son arrivée donna l'ordre aussitôt de l'arrêter. Trenck apprenant le danger qui le menaçait, s'occupait des moyens de s'y soustraire, lorsqu'il fut traîné dans

les prisons de Dantzick, d'où il fut transféré à Magdebourg, et enfermé dans un cachot. Ses amis de Vienne intercédèrent pour lui; mais malgré les vives sollicitations de Marie-Thérèse, Frédéric le retint prisonnier plusieurs années. « C'est, disait-il, » un homme dangereux; tant que je vivrai, il ne » verra pas le jour. » Cependant il parut oublier tout-à-coup son inimitié, ou peut-être il acquit des preuves de son innocence; car, le 24 décembre 1774, il ordonna que le baron de Trenck fût mis sur-le-champ en liberté. Il ne parut pas à la cour, et passa presque tout son temps au sein de sa famille. En 1790 il vint à Paris, fut recherché par les jacobins, comme une victime du despotisme. Un certain rapprochement de circonstances le lia particulièrement avec Latude (*voy. ce nom*). Lors de l'entrée des Prussiens en France, il proposa un plan de campagne, et offrit même de se mettre à la tête d'un régiment composé des Prussiens mécontents. Cette proposition eut un résultat contraire à ses desirs. On le soupçonna de n'être venu à Paris que comme espion du roi de Prusse : ce soupçon, dénué de preuves, fut suffisant pour le faire enfermer à Saint-Lazare. C'est en vain qu'il réclama l'appui de ceux qui, parmi les jacobins, lui avaient fait le plus de protestations; impliqué avec d'autres captifs, dans le complot supposé des prisons, il fut condamné à mort et exécuté le 7 thermidor, an 2 (25 juillet 1794), à 68 ans. Les *Mémoires* de sa vie, publiés en allemand, en 1788, et traduits dans presque toutes les langues, ont fourni le sujet d'un roman italien qui porte le même titre, et qui est plein d'invéraisemblances. *Voy. TOURNEUR*.

* TRENCCK (Maurice-Flavius, baron de), de la même famille que le précédent, né à Dresde, fit comme officier du génie, et avec la permission de la cour, un voyage en Espagne pour diriger les travaux des fortifications de Carthagène. Il quitta ensuite le service de l'Autriche, et après avoir voyagé quelque temps se fixa à Neuwied sur le Rhin, où il fonda sous le titre de *Dialogues des morts* un journal politique, qui obtint un succès tel qu'il s'en fit plusieurs contrefaçons et qu'il fut trad. en latin. Trenck mourut à Francfort le 21 septembre 1810.

* TRENEUIL (Joseph), poète élégiaque, né à Cahors en 1765, après avoir terminé ses humanités avec succès, vint faire son droit à Toulouse; mais trois couronnes qu'il obtint aux jeux floraux déterminèrent sa vocation pour la poésie. S'étant chargé de l'éducation d'un fils de M. de Castellane, il partagea le sort de cette famille. Il entra en 1791, dans un corps de Français, au service de l'Espagne; après la paix des Pyrénées en 1795, et revint dans sa patrie vers 1802. En 1806 un décret impérial ayant ordonné l'érection de *trois autels expiatoires*, en réparation du sacrilège commis envers les cendres des rois de France, il publia les *Tombeaux de Saint-Denis*, poème qui obtint plusieurs éditions, et lui valut une couronne décennale. Murat, dont il avait été le condisciple, lui fit donner une place de conservateur à la bibliothèque de l'Arsenal, à la restauration. Il est mort dans de pieux sentiments, le 7 mars 1818, à 53 ans. On a de lui : les *Tombeaux de l'Abbaye royale de Saint-Denis*, poème élégiaque,

Paris, 1806, 6^e édit., 1814, in-8; *La princesse Amélie*, ou *l'Héroïsme de la piété fraternelle*, élogie, 1808, in-8; *l'Orpheline du Temple*, élogie, 1814, dans laquelle il rappelle, de la manière la plus touchante, les malheurs de Madame. Le *Martyre de Louis XVI* et la *Captivité de Pie VI*, 1815. Toutes ces pièces ont été recueillies à Paris, 1817, 1824, in-8, précédées d'un excellent *Discours sur la poésie élégiaque*. L'auteur en trouve les premiers modèles dans les livres saints, et essaie de rétablir le cantique sur la mort de Josias, avec les propres paroles de l'Écriture. Il parle ensuite du *Cantique* d'Ezéchiel; Job, les Psaumes et les Rois, lui offrent des pensées élégiaques. Il passe de là à l'élogie chez les Grecs et chez les Romains, examine tour à tour ses progrès et sa décadence chez les peuples modernes jusqu'à nos jours. Ses vers sont harmonieux, d'un style élégant, et inspirent des sentiments à la fois pieux et tendres.

* TRENTO (François), né en 1710 à Udine, d'une famille illustre, reçut une éducation soignée, et termina ses études au séminaire de Padoue. De rapides progrès dans les lettres sacrées et profanes furent le fruit et la récompense de son application. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, il fut pourvu d'un canonicat de la métropolitaine d'Udine et partagea son temps entre ses devoirs et l'étude. Sa vie entière fut employée à faire du bien. Il semblait avoir pris pour règle de sa conduite saint François de Sales, et se diriger dans toutes ses actions d'après ce parfait modèle du ministère évangélique. Il mourut dans sa patrie, le 15 février 1786. Parmi ses ouvrages : *Compendio della vita di Giesu-Cristo*, 1745 et 1786; *Discorso in cui si additano le regole a parrochi per ben istruire il popolo della parola di Dio*, dans le *Raccolta delle cure pastorali*, de J. Jér. Gradenigo (voy. ce nom, iv, 180); *Discorso fatto in occasione che veste l'abito religioso, nel monasterio di S. Chiara, una sua nipote*. Ce discours est joint à l'*Eloge* de ce monastère par Fr. Florio, prévôt de l'église métropolitaine d'Udine, 1787. Il a laissé inédits, des *Dissertations académiques*, des *Lettres instructives*, etc.

* TRENTO (Jérôme), jésuite, célèbre prédicateur, né à Padoue en 1715, d'une famille noble, après avoir enseigné dans différents collèges suivant l'usage de l'institut, se livra entièrement à la prédication, et pendant 58 ans remplit, avec un rare succès, les principales chaires d'Italie. Au pouvoir de la parole il joignait celui de l'exemple, plus persuasif et plus efficace encore. Il venait de prêcher le carême dans l'église Saint-Léon à Venise, lorsqu'il mourut le 19 avril 1784. On a de lui : *Prediche quaresimali*, Venise, 1785, in-4; *Panegirici e discorsi morali*, 1786, in-4. Ses *Sermons* se distinguent surtout par la netteté de l'exposition, l'enchaînement des preuves et la force de raisonnement. Ils ont été réimprimés en 1816, et les *Panegirici*, en 1818, in-4.

** TRENTO (Jules), littérateur, né en 1752 à Parenzo dans l'Istrie, fut élevé au séminaire de Padoue, et de retour dans sa ville natale, y fut pourvu d'une chaire de rhétorique qu'il remplit avec succès. Son *Traité de la comédie*, et les *Dis-*

cours qu'il prononça dans différentes occasions solennelles établirent solidement sa réputation parmi ses compatriotes; mais ses traductions de la *Sarcotie* de Masenius et surtout des *Histoires* de Salluste, que les critiques italiens mettent à côté de celle d'Alfieri, lui firent encore plus d'honneur. Il mourut en 1815. On lui fit de magnifiques obsèques, et son *Eloge* fut prononcé dans une cérémonie publique.

TRESSAN. Voy. VERGNE.

** TRESSEOL (Roubaud de), frère cadet de l'auteur des *Synonymes* (voy. vu, 353), né en 1740, quitta le barreau pour la littérature, et vint à Paris, où dès 1775 il se fit avantageusement connaître par un *Eloge* du maréchal de Mux (voy. ce nom, vi, 159). Il concourut à la rédaction du *Mercur* et des *Petites-offiches*, dirigées alors par l'abbé Aubert et Querlon. Quelques-uns de ses articles ont été recueillis dans l'*Esprit des journaux*. Dans le même temps il publia différents opuscules, dont une *lettre* au gouverneur de l'école militaire, *Sur l'éducation des jeunes officiers*, (1777, in-12), fut remarquée et méritait de l'être. On lui doit l'édition des *Œuvres* de Desmahis (voy. ce nom), précédées d'un *Eloge historique*, dans lequel il exalte un peu trop le mérite de ce poète aimable. Il a fait, à l'exemple de son frère, quelques *Synonymes*, entr'autres *Cendeur* et *franchise*, choix qui ne peut que donner une bonne opinion de son caractère. Tresseol mourut à Paris en 1788.

TREUVÉ (Simon-Michel), docteur en théologie, né en 1651 à Noyon en Bourgogne, entra, en 1668, dans la congrégation de la doctrine chrétienne qu'il quitta en 1675. Bossuet l'attira à Meaux, et lui donna la théologie et un canonicat de son église. Le cardinal de Bissy ayant, dit-on, eu des preuves que Treuvé était flagellant, même à l'égard des religieuses ses pénitentes, et, de plus, très-opposé aux décisions de l'Eglise, cherchant en toutes les manières à propager le parti de Jansénius, l'obligea de sortir de son diocèse, après qu'il y eut demeuré 22 ans. Treuvé se retira à Paris, où il mourut en 1750. On a de lui : *Discours de piété*, 1696 et 1697, 2 vol. in-12; *Instructions sur les dispositions qu'on doit apporter aux sacrements de pénitence et d'eucharistie*, 1676, in-12; ouvrage qu'il composa à 24 ans. Il y a de la force et de l'onction. Malgré ce qu'en ont dit quelques directeurs un peu trop aisés, il est certain que ce livre a produit de bons effets, et qu'il est propre à corriger des abus devenus très-communs dans l'administration des sacrements, à maintenir ou à rétablir la vraie notion de la pénitence chrétienne (voy. CONCINA, HABERT (Louis); mais il est vrai aussi qu'il y a des inexactitudes, dont quelques-unes pourraient faire soupçonner de la mauvaise foi, et des assertions qui, prises à la lettre, porteraient le découragement dans des âmes faibles et timides. Le *Directeur spirituel pour ceux qui n'en ont point*, in-12; la *Vie de du Hamel*, curé de St.-Méry, in-12. Il en fait un saint du parti. Amyot, collègue de du Hamel dans cette même paroisse, en donne une idée bien différente, dans une lettre au P. Anna, confesseur de Louis XIV.

** TREVERN (Jean-François-Marie LEPAPE de),

né en 1754 à Morlaix dans la Basse-Bretagne, entra en 1775 au séminaire de Saint-Magloire à Paris, où, après avoir fait sa théologie, il fut pendant trois ans maître de conférences. Au sortir du séminaire, il suivit les cours de la Sorbonne, et fut reçu, en 1784, docteur en théologie. La même année ordonné prêtre, il ne tarda pas d'être nommé vicaire-général de l'abbé de la Luzerne, évêque de Langres. Il prit dès-lors une part active aux travaux de cet infatigable apologiste de la religion. Ayant refusé de prêter serment à la constitution civile du clergé, il fut obligé de s'expatrier et se réfugia en Angleterre. Ses talents le firent bientôt distinguer, et il fut admis dans la meilleure société de Londres. Ce fut alors qu'il conçut le plan d'un ouvrage qu'il a publié depuis sous le titre de *discussion amicale*, destiné à dissiper les préjugés des protestants contre la religion catholique. Il en amassa presque tous les matériaux, lorsqu'il passa en Autriche pour y suivre l'éducation du prince Paul Estherbazy. Cette nouvelle charge ne l'empêcha pas de continuer son travail, et bientôt il put le faire imprimer. C'est incontestablement un de nos meilleurs ouvrages de controverse. Le style en est pur et simple, et les différentes doctrines y sont discutées avec autant de profondeur que de sagacité. Il a puissamment contribué au mouvement religieux qui s'opère aujourd'hui en Angleterre. Rentré en France en 1814, l'abbé de Trévern se retira de nouveau en Autriche pendant les cent-jours, et ne revint dans sa patrie qu'en 1818. En passant à Strasbourg, il y donna, avec un grand succès, des conférences sur les preuves de la religion. Elles furent imprimées plus tard sous le titre de *Discours sur l'incrédulité et sur la certitude de la révélation chrétienne*. Nommé évêque d'Aire en 1825, il fut transféré sur le siège de Strasbourg en 1827. L'année suivante, Charles X, qui avait pour lui une vénération toute particulière, le décora du titre de conseiller d'état. L'instruction cléricale fut un des principaux objets de sa sollicitude pastorale. L'abbé de Trévern se montra toujours le défenseur des saines doctrines; il joignait à de vastes connaissances, une foi vive et un zèle ardent qui en ont fait un de nos évêques les plus distingués. Sur la fin de sa vie, il obtint pour coadjuteur d'abord l'abbé Affre (*voy. ce nom au supplém.*) qui fut transféré sur le siège de Paris, et ensuite Mgr. Rœss qui lui succéda. Il mourut à Marlenheim, où il résidait, le 27 août 1842, à 88 ans.

* TRÉVILLE (Louis-Réné-Madeleine LEVASSOR de LATOUCHE), vice-amiral, né à Rochefort en 1745, d'une famille distinguée, fut fait garde de la marine dès l'âge de treize ans. Embarqué sur le vaisseau le *Dragon*, qui faisait partie de la Flotte aux ordres du maréchal de Conflans, il prit part au combat de Belle-Isle, et il venait d'être nommé enseigne de vaisseau, en 1768, lorsqu'il se trouva compris dans une réforme et admis à la retraite. Il entra alors dans les mousquetaires, et devint aide-camp du général Denner, nommé gouverneur de la Martinique, qui lui fit obtenir un brevet de capitaine de cavalerie. Mais son inclination le portait toujours vers la marine, et, en 1772, il y fut réintégré comme capitaine de brûlot. Il obtint le com-

mandement du *Rosignol*, avec le grade de lieutenant de vaisseau, lorsque la guerre se ralluma en 1778, et il fut chargé de croiser dans le golfe de Gascogne. Au mois de juin 1780, il soutint sur la frégate l'*Hermione* un combat de deux heures et demie contre la frégate anglaise l'*Isis* en présence de deux autres frégates de la même nation. Le roi le récompensa, en le nommant chevalier de Saint-Louis et capitaine de vaisseau. A son retour à Brest, il fut chargé d'une mission pour les Etats-Unis, et plusieurs officiers français, au nombre desquels était Lafayette, s'embarquèrent sur l'*Hermione*. Tréville reçut la direction des travaux à faire pour élever des batteries à Rhode-Island, et au mois de juillet 1781, l'*Hermione*, de concert avec l'*Astrée*, que commandait l'infortuné La Pérouse, soutint sur les côtes d'Acadie, contre quatre frégates et deux corvettes anglaises, un combat de plusieurs heures. Cette affaire se termina par la prise de la frégate commandante ennemie et de l'une des corvettes. En 1782, Tréville reçut le commandement des frégates l'*Aigle* et la *Gloire*, et fut chargé de porter aux Etats-Unis trois millions en or. Elles rencontrèrent, à l'entrée de la Chesapeake, le vaisseau anglais de soixante-quatorze, l'*Hector*, qui fut forcé de s'éloigner, tout désemparé, et l'on apprit qu'il avait coulé bas quelques jours après. Tréville, après avoir accompli sa mission, était occupé à réparer ses avaries, quand le commodore Elphinston vint, avec toute son escadre, le surprendre au mouillage. Quoique l'*Aigle* fût seul en état d'appareiller, Tréville ne balança point à accepter le combat; mais la maladresse du pilote le fit échouer sur un banc, et dans cette position, il répondit du mieux qu'il put au feu de l'escadre anglaise. Fait prisonnier, il fut conduit en Angleterre, où il resta jusqu'à la paix (1785). Nommé à cette époque directeur du port de Rochefort, il fut aussi chargé de dresser une carte de l'île d'Oléron, qu'on trouve dans le premier volume de l'*Hydrographie française*. Appelé ensuite à Paris par le ministre de la marine, il concourut à la rédaction de l'ordonnance de 1786, et l'année suivante le duc d'Orléans le nomma chancelier de sa maison. Elu, deux ans après, par la noblesse de Montargis, député aux états-généraux, il fut un des premiers à se réunir aux communes, et fit ensuite partie de l'assemblée constituante. Lorsque la guerre fut déclarée en 1792, nommé contre-amiral, il parut devant Naples, à la tête d'une division, et menaça cette ville d'un bombardement, s'il n'obtenait réparation d'une insulte faite à la nation française, dans la personne de Sémonville, son ambassadeur à Constantinople. Après avoir obtenu satisfaction, il se réunit à l'escadre commandée par Truguet, et prit part aux opérations dirigées contre Oneglia, Nice et Cagliari. En 1795, destitué comme noble, il fut enfermé à la Force, d'où le 9 thermidor le fit sortir. Rétabli, en 1799, sur les cadres de la marine, il alla prendre le commandement d'une division à Brest, et il commandait les bâtiments de la flotille réunis à Boulogne, lorsque Nelson vint les attaquer au mois d'août 1801, mais sans succès. Il appareilla à Rochefort, en décembre, avec six vais-

seaux, six frégates, et deux corvettes, portant trois mille hommes destinés à agir contre Saint-Domingue. Son escadre entra de vive force dans la rade du Port-au-Prince; il soumit les forts, débarqua ses troupes, et parvint, par ses belles manœuvres, à préserver cette ville de l'incendie. Le grade de vice-amiral fut sa récompense, et il reçut ordre, en 1804, d'aller prendre le commandement de l'armée navale à Toulon. A peine y fut-il arrivé, que les symptômes d'une maladie qui avait déjà précipité son retour de Saint-Domingue, se déclarèrent avec plus de force. Pressé par ses officiers de se faire transporter à terre, il s'y refusa, disant : « Un amiral est trop heureux, lorsqu'il peut mourir sous le pavillon de son vaisseau. » Il succomba, en effet, sous le pavillon du *Bucentaure*, après dix jours de maladie, le 19 août 1804.

* TRIAL (Jean-Claude), compositeur, né dans le comtat Venaissin en 1754, venu à Paris, et s'y étant fait connaître, obtint la direction de l'Opéra. Sa conduite sage et la bonté de son cœur lui méritèrent l'estime publique. Il mourut en 1771. Le prince de Conti, en apprenant sa mort, dit : « Je viens de perdre un ami ! » On lui doit la musique de *Sylvie*, *Thonis*, la *Chercheuse d'esprit*, *Esope à Cythère*, *Flore*, plusieurs *Cantates*, etc.

* TRIAL (Antoine), comédien, fils du précédent, n'héritait point de ses sentiments. Il jouait les paysans, les niais, les valets poltrons, etc., et s'était fait une réputation dans cet emploi auquel son nom est resté. Trial fut, pendant la terreur, membre d'un comité révolutionnaire. Après le 9 thermidor, quand il reparut sur le théâtre, le public l'obligea de faire à genoux des excuses de sa conduite. Il en fut si vivement affecté, qu'il tomba malade, et mourut trois jours après, en janvier 1795. Il a composé la musique de quelques opéras comiques.

TRIBBECHOVIUS (Adam), natif de Lubeck, et mort en 1687, devint conseiller ecclésiastique du duc de Saxe-Gotha, et surintendant général des églises de ce duché. On a de lui un grand nombre d'ouvrages connus en Allemagne. Les principaux sont : *De doctoribus scholasticis, deque corrupta per eos divinarum humanarumque rerum scientia*; fruit de l'enthousiasme de secte et d'une haine aveugle. On l'a réimprimé en 1719. *Historia naturalismi*, Léna, 1700, in-4; une critique des *Annales* de Baronius; *De veritate creationis mundi*; *De angelis*; *De Mose*, *Aegyptiorum Osiride*, etc.

TRIBONIEN, jurisconsulte grec, était de Side en Pamphylie. Justinien conçut tant d'estime pour lui, qu'il l'éleva aux premières dignités, et le chargea de diriger et de mettre en ordre le droit romain. Cet ouvrage est estimé en général; mais les jurisconsultes y trouvent de grands défauts. On le suit encore aujourd'hui dans ce qu'on appelle en France le pays de droit écrit. Tribonien ternit l'éclat de sa réputation par son avarice, par ses bassesses et par ses lâches flatteries. Chrétien au dehors, il était païen dans le fond du cœur, et il reste quelques traces de ces sentiments dans le *Digeste*, qu'il entreprit par ordre de Justinien vers l'an 529.

TRIBUNUS, médecin renommé dans le vi^e siècle, du temps de Chosroès I^{er}, roi de Perse, était de la

Palestine. Il eut tant de part à l'amitié de ce prince, qu'ayant été fait prisonnier par les troupes de Justinien, Chosroès ne voulut accorder aucune trêve, à moins que Tribunus ne lui fût rendu. Elle fut conclue à cette condition; mais ce savant homme ne demeura qu'un an à la cour. Pendant le temps qu'il y resta, Chosroès voulut l'enrichir par des présents considérables; Tribunus, suivant le témoignage de Procope, écrivain contemporain, les refusa et ne demanda à son libérateur pour toute récompense de ses services, que la délivrance des Romains détenus en captivité. Sa prière lui fut accordée : on renvoya les soldats de Justinien, de quelque nation qu'ils fussent. Tribunus mourut en 579.

TRICALET (Pierre-Joseph), écrivain ecclésiastique, né à Dôle en 1696, étudia d'abord à Besançon, puis à Nozeroy, d'où on fut obligé de le renvoyer à sa famille, à cause de sa dissipation et de sa mauvaise conduite. Touché enfin par la grâce, il retourna en pénitent auprès des cordeliers de Nozeroy, se livra à la prière et aux études théologiques, prit ses degrés à Besançon et fut ordonné prêtre; il entra dans la communauté de Saint-Nicolas-du-Charbonnet (1721), où il remplit les fonctions de professeur et de directeur. Devenu infirme de bonne heure, il se retira, en 1744, à Villejuif, où il mourut en 1761. On a de lui : l'*Abrégé du traité de l'amour de Dieu de saint François de Sales*, 1756, Liège, 1802, in-12; *Bibl. othèque portative des Pères de l'Eglise*, 1758-1762, 9 vol. in-8, 1787, 8 vol. in-8; *Précis historique de la vie de Jésus-Christ*, 1760 et 1777, in-12; *Abrégé de la perfection chrétienne*, tiré des *Œuvres* de Rodriguez, 1762, 2 vol. in-12, réimprimé dans le même format en 1829; le *Livre du chrétien*, 1762, in-12 et in-18; *Les motifs de crédibilité rapprochés dans une courte exposition, prouvés par le témoignage des juifs et des païens*, 2 vol. in-12; *L'année spirituelle, contenant une conduite et des exercices pour chaque jour de l'année*, 1760, 5 vol. in-12, réimprimée en 1850; l'*Ami de la religion* en a rendu un compte très-avantageux, tom. 62, pag. 225. Goujet a publié un *Abrégé de la vie de Tricalet*, 1762, in-12. Voy. aussi les *Mém. de Trévoux*, le *Journal chrétien*, l'*Année littéraire*.

TRICAUD (Anthelme), historien, né à Belley en 1671, fit ses études avec éclat, embrassa l'état ecclésiastique, et devint prieur de Belmont, puis chanoine du chapitre d'Ainay de Lyon, et mourut à Paris en 1759. Outre différents *opuscules* insérés dans la *Biblioth. française* de Sauzet, il a laissé : *Histoire des Dauphins et du Dauphiné*, Paris, 1715, in-12; *Histoire du siège de Barcelonne*, Lyon, 1714, in-12; *Campagnes du prince Eugène en Hongrie, et des généraux vénitiens dans la Morée*, Lyon, 1718, 2 vol. in-12; *Relation de la mort du pape (Innocent XIII) et du conclave assemblé pour l'élection de Benoît XIII*, Nancy, 1724, in-12. Cet ouvrage, qui ne fait pas honneur aux principes de l'auteur, lui attira justement la censure de la cour de Rome, qu'il insulte en altérant les faits par des réflexions injurieuses.

TRICOT (Laurent), grammairien, maître de pension, mort à Paris en 1778, est auteur des deux ouvrages suivants, qui ont eu plusieurs éditions :

Nouvelle méthode à l'usage des collèges de l'université de Paris, 1754, in-12; *Rudiment de la langue latine*, in-12; quelques *Pièces* dans l'*Almanach des Muses*.

* TRIEST (Pierre-Joseph), prêtre, né à Bruxelles en 1760, exerça d'abord le ministère à Malines, puis à Assche près Bruxelles, et de nouveau à Malines, en 1791, comme vicaire. A cette époque, on put apprécier son zèle et son dévouement dans une épidémie qui ravagea un des hôpitaux de la ville. L'invasion de la Belgique par les Français ayant livré ce pays aux rigueurs du régime du Directoire, un grand nombre de prêtres furent inquiétés, et la persécution devint générale, surtout après le 18 fructidor. Triest, obligé de se cacher, ne cessa pourtant d'exercer, même au péril de sa vie, les fonctions de son ministère toutes les fois qu'il en trouva l'occasion. Après le concordat, nommé desservant de l'église de Saint-Martin, à Renaix, il commença à fonder une école pour les enfants pauvres. Devenu en 1805, curé de Lovendeghem, près de Gand, il y posa les bases de son établissement des *Sœurs de la charité*, institution différente de celle qui est connue en France sous le même nom, mais dirigée par le même esprit et se consacrant aux mêmes œuvres. Triest quitta bientôt sa cure pour se consacrer exclusivement à sa nouvelle congrégation, qui reçut une première approbation par un décret du 25 juin 1806. Ce n'était point assez pour ce vertueux ecclésiastique d'avoir fondé une si belle œuvre; il en institua une autre pour former le pendant et le complément de celle-là. Ce fut l'établissement des *Frères de la charité* consacrés à l'instruction des pauvres et au soin des malades, des orphelins, des sourds-muets, et des aliénés. Plusieurs années après, cet homme infatigable dans son zèle, fonda les *Sœurs de l'enfance de Jésus*, pour soigner les enfants trouvés et les enfants malades au-dessous de dix ans, embrassant ainsi dans sa prévoyante sollicitude les besoins de toutes les conditions et de tous les âges. En 1816, Triest se rendit à Rome pour y faire reconnaître son institut des *Sœurs de la charité*. Un bref du 9 septembre lui assura cette faveur. Le roi de Hollande lui conféra l'ordre du lion belge, et le roi Léopold, en visitant la maison des *Sœurs de la charité*, lui remit la croix de l'ordre de Léopold. Triest songeait encore à former une maison de retraite pour les prêtres, mais la mort l'empêcha de réaliser ce salutaire projet. Ce fut le 24 juin 1856, qu'il termina une vie pleine de mérites, ayant eu la consolation de voir prospérer d'une manière extraordinaire les divers établissements dont la religion et l'humanité lui sont redevables.

TRIGAN (Charles), docteur de Sorbonne, curé de Digoville, à 5 lieues de Vabognes, né à Querqueville près de Cherbourg en Basse-Normandie, en 1694, mourut à sa cure, le 12 février 1764, à 70 ans. L'étude fut sa passion; mais ce fut surtout à sa patrie et à son état qu'il consacra ses veilles. Plein de zèle et de charité, il aima tendrement sa paroisse, et fit rebâtir à ses dépens l'église, une des plus régulières du canton. Les ouvrages qu'il a donnés au public sont : la *Vie d'Antoine Paté, curé de Cherbourg*, mort en odeur de sainteté, in-8;

l'Histoire ecclésiastique de la province de Normandie, 4 vol. in-4. Cet ouvrage finit au xiii^e siècle. L'auteur en a laissé la continuation jusqu'au xiv^e. Ces écrits manquent de grâce du côté du style; mais ils sont remplis d'une judicieuse critique et de recherches profondes.

TRIGAUT (Nicolas), jésuite, né à Douai en 1577, obtint de ses supérieurs la permission d'aller en qualité de missionnaire à la Chine, où il aborda en 1610. Considérant le petit nombre d'ouvriers qu'il y avait pour une si abondante moisson, il repassa en Europe, afin d'y solliciter du secours, et fit presque tout ce long voyage par terre. Ayant rassemblé 44 compagnons de différentes nations (voy. Jacq. Ruo), il alla de nouveau avec ce renfort travailler à la propagation de la foi dans ce vaste empire, où il mourut le 14 novembre 1628. On a de ce zélé missionnaire : la *Vie du P. Barzis*, Anvers, 1610, in-8; *De christiana expeditione apud Sinas ex Matthæi Ricci commentariis*, Augsbourg, 1615, in-4; Cologne, 1617, in-8. Il y assure que l'imprimerie a été en usage à la Chine avant d'être connue en Europe; mais il ne fait pas attention que cette prétendue impression chinoise ne se faisait qu'avec des caractères gravés sur des planches et non des caractères mobiles; *De christianis apud Japonicos triumphis*, Munich, 1625, in-4, avec des additions du P. Rader et des figures de Sadler; c'est l'histoire de ceux qui ont souffert la mort pour la foi au Japon; un *Dictionnaire chinois*, 5 vol. imprimés à la Chine, etc.

TRIGLAND (Jacques), né à Harlem en 1632, se rendit habile dans les langues orientales et dans la connaissance de l'écriture sainte, qu'il professa à Leyde, où il mourut en 1705, à 55 ans. On a de lui divers ouvrages, qui peuvent intéresser la curiosité des érudits, entre autres des *Dissertations sur la secte des caraites*. Voy. SCALIGER (Joseph).

* TRIMMER (mstress Sara), anglaise, morte en 1815, consacra une partie de sa vie à l'instruction et au perfectionnement moral de la jeunesse. C'est par ses conseils que l'on a ouvert, le dimanche, en faveur des jeunes filles sans fortune, des écoles gratuites, où on leur enseigne un état utile et les principes de la morale et de la religion. Elle a publié plusieurs ouvrages estimés : *Introduction à la connaissance de la nature et à la lecture des écritures saintes*, trad. en franç.; *Abrégé de l'histoire sainte*; *Abrégé du nouveau Testament*; *Catéchisme des saintes Ecritures*, 2 vol.; *l'Histoire sainte tirée des saintes Ecritures avec des annotations et des réflexions*; *Histoires fabuleuses destinées à enseigner le traitement qu'on doit aux animaux*, trad. en franç., sur la 2^e édit. par David de St-Georges, Genève, 1789, 2 vol. in-12; *l'Economie de la charité*, 1787, in-12; *Histoire d'Angleterre jusqu'à la paix de Paris*, 2 vol.; *Histoire ancienne*; *Histoire romaine*. Elle avait entrepris sous le titre de *Guide de l'éducation*, un ouvrage périodique dont il a paru 28 numéros formant 5 vol. On a publié en 1816 des *Mémoires sur la vie et les écrits de mstress Trimmer*, avec des lettres, des méditations et des prières nouvelles, choisies dans son *Journal*, Londres, 2 vol. in-8.

TRISSINO (Giovanni-Giorgio), poète italien, appelé en France Trissin ou le Trissin, né en 1478, à Vicence, étudia de bonne heure les principes de la littérature d'après les grands maîtres de l'antiquité, et consigna leurs leçons dans une *Pratique*, Vicence, 1589, in-4, qui n'est point commune. Mais ce qui lui donna le plus de célébrité fut un poème épique en 27 chants; le sujet est *l'Italie délivrée des Goths par Bélisaire, sous l'empire de Justinien*. Son plan est sage et bien dessiné; on y trouve du génie et de l'invention, un style pur et délicat, une narration simple, naturelle et élégante; mais ses détails sont trop longs, et souvent bas et insipides; sa poésie languit quelquefois. Le Trissino était un homme d'un savoir très-étendu, et habile négociateur. Léon X et Clément VII l'employèrent dans plusieurs affaires importantes. Il est le premier poète moderne de l'Europe qui ait fait un poème épique régulier. Il a inventé les vers libres, *Versi sciolti*. Il est encore auteur de la première tragédie régulière des Italiens, intitulée *Sophonisbe*, 1524, in-4. (Voy. MERMET Cl., v, 619). Elle avait été jouée en 1514 sur un théâtre que l'on bâtit exprès. Trissino mourut en 1550, à 72 ans. L'édition de toutes ses *Œuvres*, y compris la comédie des *Simillimi* ou les *Menechmes*, a été donnée par le marquis de Maffei, Vérone, 1729, 2 vol. in-fol. Castelli de Vicence a écrit sa *Vie*.

TRISTAN L'ERMITE (Louis), prévôt des maréchaux, ou, selon d'autres, grand-prévôt de l'hôtel sous Louis XI, fut le ministre de la plupart des exécutions précipitées que ce prince faisait faire souvent sur le moindre soupçon. La manière cruelle et impitoyable avec laquelle il s'acquittait de cet emploi odieux, le rendit l'horreur de tous les gens de bien. Il laissa une grande fortune ainsi que la principauté de Mortaigne-sur-Gironde, qui passa dans la maison de Matignon, et ensuite en celle de Plessis-Richelieu.

TRISTAN L'ERMITE (François), né au château de Souliers ou Solier dans la Marche, en 1601, comptait parmi ses ancêtres le célèbre Pierre l'Ermite, auteur de la 1^{re} croisade. Placé auprès du marquis de Verneuil, bâtarde de Henri IV, il eut le malheur de tuer un garde du corps, avec lequel il se battit en duel. Il passa en Angleterre, et de là dans le Poitou, où Scévole de Sainte-Marthe le prit chez lui. Le maréchal d'Humières l'ayant vu à Bordeaux le présenta à Louis XIII, qui lui accorda sa grâce, et Gaston d'Orléans le prit pour un de ses gentilshommes ordinaires. Le jeu, les femmes et les vers remplirent ses jours; mais ces passions, comme on l'imagine bien, ne firent pas sa fortune. Il fut toujours pauvre, et si l'on en croit Boileau, *il passait l'été sans linge et l'hiver sans manteau*. Ce poète mourut en 1655, à 54 ans, après avoir mené une vie agitée et remplie d'événements, dont il a fait connaître une grande partie dans son *Page disgracié*, 1645, in-8; roman qu'on peut regarder comme ses Mémoires. On a de lui plusieurs pièces de théâtre, oubliées aujourd'hui, excepté la tragédie de *Marianne*, jouée en 1637; elle eut un succès prodigieux, resta cent ans au théâtre, et sembla même balancer le *Cid* du grand Corneille qui, suivant Fontenelle, en louait le cinquième acte. Ses *Poésies* ont été recueillies en 3

vol. in-4. — Son frère, Jean-Baptiste Tristan l'Ermite, a publié : *l'Histoire généalogique de la noblesse de Touraine*, 1669, in-fol.; la *Toscanne française*, 1661, in-4; les *Corses français*, 1662, in-12; *Naples française*, 1665, in-4, etc. C'est l'histoire de ceux de ces pays qui ont été affectionnés à la France.

TRISTAN (Jean), écuyer, sieur de Saint-Armand et du Puy d'Amour, fils d'un auditeur des comptes à Paris, s'attacha à Gaston de France, duc d'Orléans. Cet écrivain mourut après l'an 1656. On a de lui un *Commentaire historique sur les Vies des empereurs*, 1644, 5 vol. in-fol. Angeloni et le P. Sirmond ont relevé plusieurs fautes de cet ouvrage; et Tristan leur répondit avec l'empressement d'un érudit qui n'a point eu d'éducation.

TRITHEME (Jean), né dans le village de Tritenheim (d'où il a son nom), à deux lieues de Trèves, en 1462, se fit religieux bénédictin, et devint abbé de Spanheim, dans le diocèse de Mayence, l'an 1485. Il abdiqua dans la suite cette dignité, mais il ne tarda pas à être élevé à une nouvelle; il fut fait abbé de Saint-Jacques à Würtzbourg en 1506, et mourut le 15 décembre 1516. Il eut un grand zèle pour la discipline, cultiva l'étude et la fit cultiver. Son érudition était vaste et variée, et a produit un très-grand nombre d'ouvrages d'histoire, de morale et de philosophie. Les plus connus sont : un *Catalogue des écrivains ecclésiastiques*, Cologne, 1546, in-4. Il contient la vie et la liste des *Œuvres* de 870 auteurs que Trithème ne juge pas toujours avec goût. Un autre *des hommes illustres d'Allemagne*, et un 3^e de ceux de l'ordre de Saint-Benoît, 1606, in-4, trad. en franç., 1625, in-4; *Six livres de polygraphie*, 1601, in-fol., trad. en franç. (voy. COLLANGE); un *Traité de stéganographie*, c'est-à-dire des diverses manières d'écrire en chiffres, 1621, in-4, Nuremberg, 1721. Il y a sur cet ouvrage un livre attribué à Auguste, duc de Brunswick, qui n'est pas commun, intitulé : *Gustavi Seleni enodatio Steganographia J. Trithemii*, 1624, in-fol. Des *Chroniques*, entre autres, du monastère de Spanheim, dans *Trithemii opera historica*, 1614, 2 part. in-fol.; ses *Ouvrages de piété*, 1605, in-fol. Parmi ceux-ci, on trouve un *Commentaire sur la Règle de Saint-Benoît*; des *Gémissements sur la décadence de cet ordre*, et des *Traités sur les différents devoirs de la vie religieuse*. *Annales Hirsauigienss*, 2 vol. in-fol., ouvrage qui renferme dans un assez grand détail plusieurs faits importants de l'histoire de France et de celle d'Allemagne; de *Successione ducum Bavarie et comitum Palatinorum*; des *Lettres*. On lui a attribué encore un *Traité*, intitulé : *Veterum Sophorum sigilla et imagines magica*, qui a fait croire à quelques auteurs qu'il s'était mêlé de magie; mais on a prouvé que cet ouvrage n'est pas de lui.

TRIVELATO (Marc-Antoine), né vers 1687, à Monseice, dans le Paduan, professa la théologie au séminaire de Padoue avec distinction. Profond théologien, il possédait en outre des connaissances variées et étendues. Il avait surtout cultivé avec soin les lettres latines, et il en parlait la langue avec pureté et facilité. Sa conversation était instructive et mêlée de mots heureux, qu'il répandaient beaucoup d'agrément. Il mourut à Padoue, le 7 décembre 1773,

à 86 ans. Il a publié : *Dissertationes theologicae*, Padoue, 1759; *Opuscula theologica*, Padoue, 1740; *Dissertatio de Eucharistiæ sacramento et sacrificio*, Padoue, 1742; *Dissertationes de sacramentis, et præsertim de baptismo et confirmatione*, Padoue, 1745; *Enchiridion de Verbi incarnatione*, Padoue, 1750.

TRIVULCE (Jean-Jacques), marquis de Vigevano, d'une ancienne famille de Milan, où il naquit vers l'an 1447, fit ses premières armes sous François Sforza, duc de Milan, qui l'envoya, à peine âgée de 18 ans, avec son fils Galéas-Marie, servir en France le roi Louis XI. Dans la suite il montra tant de passion pour les Guelphes, qu'il fut chassé de sa patrie. Il entra au service de Ferdinand I^{er} d'Aragon, roi de Naples, et passa depuis à celui de Charles VIII, roi de France, lorsque ce prince partit pour la conquête de Naples. Ce fut lui qui livra Capoue l'an 1495, et qui eut le commandement de l'avant-garde de l'armée, avec le maréchal de Gié, à la bataille de Fornoue. Il fut ensuite lieutenant-général de l'armée française en Lombardie. Il prit Alexandrie de la Paille, et défit les troupes de Louis Sforza, duc de Milan. Louis XII étant entré en Italie l'an 1499, fut suivi par Trivulce à la conquête du duché de Milan. Il se signala auprès de ce prince, qui l'en établit gouverneur en 1500, et qui l'honora du bâton de maréchal de France. Trivulce accompagna ce monarque à l'entrée solennelle qu'il fit dans Gènes, le 19 août 1504, et acquit beaucoup de gloire à la bataille d'Aignadel en 1509. Quatre ans après il fut cause que les Français furent battus devant Novare, pendant que Louis de la Trimouille, homme d'une grande réputation, faisait le siège de cette place. Il répara cette faute sous François I^{er}, par les services qu'il rendit au passage des Alpes en 1513. Ce fut lui qui, avec des peines incroyables, fit guider le canon par le haut des montagnes. Il se signala ensuite à la journée de Marignan. Sa faveur ne se soutint pas, et il mourut à Châtres, aujourd'hui Arpajon, en 1518, des suites de quelques tracasseries de cour. Accusé auprès de François I^{er}, par Lantrec, d'être d'intelligence avec les ennemis de l'état, il passa les Alpes en hiver, et âgé de plus de 70 ans, pour se justifier. Lorsqu'il se présenta devant François I^{er}, ce prince détourna la tête, et ne répondit rien. Ce trait de mépris fut un coup mortel, que le repentir du monarque ne put jamais guérir. Le maréchal répondit à celui qui le visita ensuite de sa part, *qu'il n'était plus temps*. « Le » dédain que le roi m'a témoigné, ajouta-t-il, et » mon esprit, ont déjà fait leur opération ; je suis » mort. » Il ordonna qu'on gravât sur son tombeau cette courte épitaphe, qui exprimait bien son caractère : *Hic quiescit, qui nunquam quievit*. Louis XII, voulant faire la guerre au duc de Milan, demandait à Trivulce ce qu'il fallait pour la faire avec succès, « Trois choses sont absolument nécessaires, lui répondit le maréchal : premièrement, de l'argent ; » secondement, de l'argent ; troisièmement, de l'argent. » Ce guerrier s'était fait naturaliser Suisse ; il était sur le point de se faire recevoir aussi noble Vénitien : Voilà, dit-on, les causes du refroidissement de François I^{er} à son égard. C'était le particulier le

plus riche d'Italie, le plus avare d'inclination, et quelquefois le plus prodigue par ostentation. On a la *Vie de J.-J. Trivulce* dit le grand, par Ch. Rosmini, Milan, 1845, 2 vol. gr. in-4. (Voy. ROSMINI, VII, 525).

TRIVULCE (Théodore), parent du précédent, maréchal de France, mérita le bâton par le courage qu'il montra à la bataille d'Aignadel en 1509, et à la journée de Ravenne en 1512. François I^{er} le pourvut du gouvernement de Gènes, dont il défendit le château contre les habitants, en 1528. Obligé de se rendre faute de vivres, il alla mourir en 1531, à Lyon, dont il était gouverneur.

TRIVULCE (Antoine), cardinal, frère du précédent, se déclara pour les Français lorsqu'ils se rendirent maîtres du Milanais. Il fut honoré du chapeau de cardinal, à la prière du roi, par le pape Alexandre VI, en 1500. Il mourut en 1508, à 51 ans, de douleur d'avoir perdu un de ses frères. Il y a eu quatre autres cardinaux de cette maison, tous distingués par leurs lumières, leurs vertus et les emplois importants qu'ils ont remplis.

TROCHEREAU DE LA BERLIERE (Jean-Arnold), littérateur, né à Paris en 1718, occupa d'abord plusieurs emplois administratifs. La révolution l'ayant atteint dans un âge assez avancé, il put se soustraire à ses vicissitudes orageuses, et vécut ignoré dans un des faubourgs de la capitale, où il ne voyait qu'un petit nombre d'amis. Il termina sa paisible carrière vers l'an 1792. Trochereau a beaucoup traduit de l'anglais. Ses traductions les plus connues sont : *Choix de différents morceaux de poésie*, Paris, 1746, in-12. Les morceaux de Spencer, de Dryden et de Pope sont assez bien rendus, et le traducteur y a conservé en grande partie les beautés de l'original. Son style est rapide, clair, mais parfois un peu incorrect. *La Spectatrice*; c'est son ouvrage le mieux écrit, et il fut bien reçu du public. On y rencontre des passages très-instructifs et très-intéressants. *Histoire pratique du thé, avec des observations sur ses qualités et les effets qui résultent de son usage*, de Cookley-Lettsom, 1775, in-12.

TROGUE-POMPÉE, natif du pays des Voconces, dont la capitale était Vaisons, est compté parmi les bons historiens latins. Il avait mis au jour, en 44 livres, une histoire qui comprenait tout ce qui s'était passé de plus important dans l'univers jusqu'à Auguste. Justin en fit un abrégé, sans y changer ni le nombre des livres ni le titre d'*Histoire philippique*. On croit que c'est cet abrégé qui nous a fait perdre l'ouvrage de Trogue-Pompée, dont le style était digne des meilleurs écrivains. Le père de Trogue-Pompée, après avoir porté les armes sous César, devint son secrétaire et le garde de son sceau.

TROILE, fils de Priam et d'Hécube. Le destin avait résolu que Troie ne serait jamais prise tant qu'il vivrait. Il fut assez téméraire pour attaquer Achille, qui le tua. Rien de plus tristement pittoresque que le tableau que fait Virgile de sa fuite, après une blessure mortelle, et de son char emporté par les chevaux effrayés :

Parte alia fugiens amissis Troilus armis,
Infelix puer atque impar congressus Achilli,
Fertur equis, curruque hæret resupinus inani,
Lora tenens tamen : huic cervixque comæque trahuntur
Per terram, et versa pulvis inscribitur hasta.

TROMBELLI (Jean-Chrysostôme), chanoine régulier de Saint-Sauveur, à Bologne, né en 1697, près de Nonantola, parvint aux premières charges de son ordre, s'appliqua constamment à divers genres d'étude, et mourut le 7 janvier 1784, après avoir publié : les *Fables de Phédre*, en vers italiens, Venise, 1753, in-8; les *Cent Fables de Faërne* (voy. ce nom), en vers italiens, avec quelques poésies latines, Venise, 1756, in-8; *De cultu sanctorum dissertationes decem*, Bologne, 1751 et suiv., 6 vol., in-4; *Apologie des quatre premières dissertations précédentes en latin*, 1751, in-4. Kiesling, professeur de Leipsig, les avait attaquées. *Vie et culte de saint Joseph*, 1767, in-8; il y règne peu de critique, de même que dans les *Vies de saint Juchim et de sainte Anne*, 1768, in-8; de la *sainte Vierge*, 1761, 6 vol. in-8. On estime cependant les dissertations qui accompagnent ce dernier ouvrage, et qui renferment de très-bonnes remarques. *L'Art de connaître le siècle des manuscrits latins et italiens*, en italien, Bologne, 1756 et 1778, in-4, fig.; plusieurs *Dissertations* sur les sacrements et la liturgie, pleines de savoir et de bonne théologie, Bologne, 1772 et suiv., 15 vol. in-4.

* **TROMBULL** (Jonathas), né à Lebanow en 1710, étudia le droit et la théologie, et fut gradué dans ces deux facultés au collège d'Harvard en 1727. Après avoir rempli plusieurs emplois importants, il fut nommé au gouvernement de Connecticut en 1769, et se rendit digne, par sa sage administration, d'être réélu à cette place jusqu'en 1785. Lors de la guerre de l'indépendance américaine, il rendit d'importants services à son pays, mais il ne se décida à suivre l'impulsion de ses concitoyens que lorsqu'il vit qu'il n'y avait plus de voie à aucun arrangement avec la mère-patrie. Il était étroitement lié avec Washington, avec lequel il entretenait une correspondance suivie. Il fut aussi l'ami du président Stiles, et des personnages les plus marquants de cette révolution. La guerre étant terminée, il quitta les affaires publiques et se retira dans une campagne, où il partagea son temps entre l'étude et la pratique de sa religion. Il était généreux, et on cite de lui plusieurs traits de bienfaisance. Il mourut en 1785, à 75 ans. On trouve dans les *Collections historiques* une lettre de lui sur la guerre de l'indépendance, très-intéressante en ce qu'elle établit plusieurs faits ou douteux ou jusqu'alors ignorés.

TROMMIUS (Abraham), théologien protestant, né à Groningue en 1655, fut pasteur dans sa patrie, où il mourut en 1719. On a de lui une *Concordance grecque* de l'ancien Testament, de la version des Septante, Amsterdam et Utrecht, 1718, 2 vol. in-fol. Il y attaqua la *Concordance grecque* de Conrad Kircher; mais Jean Gagnier, d'Oxford, a vigoureusement défendu Kircher. Cependant les deux Concordances ont leurs partisans. Trommius s'est attaché, de même que Conrad Kircher, à l'édition de Francfort de 1597; ils auraient mieux fait de suivre l'édition du Vatican, que tous les savants préfèrent. Gagnier est du même sentiment. Cet inconvénient n'est pas réparé par le parallèle des deux éditions, fait par Lambert de Bos, inséré dans l'édition de Trommius. On a encore du même une autre *Con-*

cordance en flamand, qu'il continua après J. Martinus de Dantzig.

TROMP (Martin HAPPERTZ), amiral hollandais, né en 1597, à la Brille, s'éleva par son mérite. Il s'embarqua à huit ans pour les Indes, fut pris successivement par des pirates anglais et barbaresques, et apprit sous eux toutes les ruses des combats de mer. Il signala surtout son courage à la journée de Gibraltar en 1607. Elevé à la place d'amiral de Hollande, de l'avis même du prince d'Orange, il défit, en cette qualité, la nombreuse flotte d'Espagne en 1659, et gagna 52 autres batailles navales. Il fut tué sur son tillac, dans un combat contre les Anglais, le 10 août 1655. Les états-généraux ne se contentèrent pas de le faire enterrer solennellement dans le vieux temple de Delft, avec les héros de la république, ils firent encore frapper des médailles pour honorer sa mémoire. Le mérite et les prospérités de l'amiral Tromp lui avaient attiré des envieux; mais il avait su les dompter par ses bons offices et ses bienfaits. Il fut modeste au milieu de sa fortune. De tous les titres d'honneur dont on voulut le qualifier, il n'accepta que celui de *grand-père des matelots*, et parmi ceux de son pays, il ne prit jamais que la qualité de *bourgeois*. — Son fils, Corneille **TROMP**, né à Rotterdam en 1629, devint lieutenant-amiral général des Provinces-Unies, et mourut le 21 mai 1691, à 62 ans. Sa *Vie* a été donnée au public, La Haye, 1694, in-12, et, quoique moins brillante que celle de son père, elle ne laisse pas d'intéresser.

TRON (saint), *Truilo*, pieux et zélé ecclésiastique du vi^e siècle, un des apôtres du Brabant et du pays de Liège, convertit un grand nombre d'idolâtres; car il en restait encore beaucoup dans cette contrée, et fonda le monastère qui porte son nom, et autour duquel il se forma successivement une ville. Il fonda encore un autre monastère à Bruges en Flandre, et mourut en 695. Quelques auteurs prétendent qu'il embrassa la vie monastique; mais cette opinion ne paraît pas fondée, quoiqu'on puisse le regarder comme un disciple de saint Remacle, par la confiance qu'il eut dans les lumières et les leçons de ce saint.

TRONCHAY (Michel), né à Mayenne en 1667, d'une ancienne famille, fit ses humanités dans le collège de cette ville, et sa philosophie au Mans, chez les Pères de l'Oratoire. Il vint ensuite à Paris, où il recommença sa philosophie au collège du Plessis, et suivit pendant deux ans les cours de Sorbonne. Ce fut alors que de Tillemont, à qui un jeune ecclésiastique était nécessaire pour l'aider dans ses travaux, se l'attacha. Tronchay n'avait que 22 ans; il en passa huit avec cet illustre savant qui, à sa mort, lui laissa une pension, et le chargea de publier la continuation de ses *Mémoires*. Tronchay s'acquitta de cette tâche avec fidélité. Ce ne fut qu'en 1716 qu'il regut le diaconat et la prêtrise des mains de Colbert, évêque de Montpellier. Peu de temps après, ayant été nommé à un canonicat de l'église collégiale de Saint-Michel-lès-Laval, il alla le desservir. Des divisions régnaient dans ce chapitre: elles fatiguèrent Tronchay, accoutumé à une vie solitaire et paisible; il accepta une place d'aumônier

chez madame la princesse de Conti, seconde douchière. Le nouveau genre de vie auquel cet emploi l'assujettissait lui convint moins encore. Il retourna à Laval, résigna son canonicat, et se retira au château de Nonant, dans le diocèse de Lisieux. Il y mourut le 30 septembre 1755, à 66 ans. On conçoit qu'à cause de sa première éducation et de son séjour chez de Tillemont, qu'il appelait son maître, Tronchay dut partager les sentiments de cet homme célèbre au sujet des questions qui s'agitaient alors. Il avait eu occasion de voir le P. Quesnel à Paris, s'était lié avec lui, et, depuis ce temps, il existait entre eux une correspondance habituelle qui ne cessa qu'à la mort de ce Père, et qui ne pouvait que confirmer Tronchay dans des opinions jansénistes. On a de lui la continuation des *Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique des six premiers siècles*, etc. De Tillemont en avait donné 6 vol. in-4; Tronchay y en ajouta 10, ce qui porte l'ouvrage à 16 vol. *Idee de la vie et de l'esprit de Lenain de Tillemont*, Nancy, 1706, in-12 (voy. NAIN (le), VI, 167). Le 6^e vol. de l'*Histoire des empereurs*; Tronchay l'avait mis en état de paraître, mais il ne fut imprimé qu'en 1758. *Histoire abrégée de l'abbaye de Port-Royal*, Paris, 1710, in-12; une *Lettre* à Colbert, évêque de Montpellier, 1725. Il a, dit-on, mis en ordre les *Mémoires de Nicolas Fontaine* (voy. ce nom).

* TRONCHET (François-Denys), jurisconsulte, né à Paris en 1726, étudia les lois, et devint avocat au parlement; mais il y parut fort peu de temps, les débats éclatants du barreau lui convenant moins que les travaux paisibles de la consultation. Lors de l'installation du parlement Maupeou, il ferma son cabinet, et après le retour des anciennes cours souveraines, fit tous ses efforts pour rétablir l'harmonie parmi ses confrères. Il était bâtonnier de l'ordre des avocats, lorsque le tiers-état de Paris le nomma député aux états-généraux. Il travailla beaucoup dans les comités, et entra dans celui de constitution le 13 septembre 1789. Après les funestes journées des 5 et 6 octobre, où la populace de Paris alla insulter le roi et la reine à Versailles, il déclara que les districts de Paris n'avaient ni désiré ni demandé la translation du roi dans cette ville; cette translation eut cependant lieu par les manœuvres des malveillants. Il s'éleva, en mars 1790, contre l'invasion du comtat Venaissin, et proposa dans cette occasion des moyens sages qui furent rejetés. Tronchet prononça ensuite plusieurs discours éloquents sur les lois judiciaires (voy. THOURET). Le 30 janvier 1791, il réclama contre l'insertion de son nom dans la liste des membres du club monarchique. En mars il occupa le fauteuil de président, et en juin il fut un des trois commissaires chargés de recevoir la déclaration du roi et de la reine, à leur retour du malheureux voyage à Varennes. Il s'occupa ensuite de la révision de plusieurs articles de la constitution. Quand les ennemis du trône eurent résolu de mettre Louis XVI en jugement, ce prince choisit Tronchet pour un de ses défenseurs. Le zèle, le talent qu'il avait mis au service d'un client si auguste, le rendirent suspect, et, en septembre 1795, le comité des recherches ordonna son arrestation. Tronchet parvint à se

soustraire à toutes les perquisitions. Député de Seine-et-Oise au conseil des anciens, il le présida en novembre de la même année. Toujours modéré et juste, il parla, en mai 1796, en faveur des pères et mères des émigrés. Après le 18 brumaire, il fut un des membres de la commission créée pour préparer le Code civil. En avril 1800, il entra au tribunal de cassation, et fut désigné, dans cette même année, pour être membre du sénat. Ce respectable magistrat mourut le 10 mars 1806, à 80 ans. On a de lui manuscrit, des traductions en vers de différents morceaux de Milton, Thomson, Prior, Pope, l'Arioste, le Tasse, etc.; celle de l'Introduction de l'histoire de Charles-Quint, et d'une partie de l'*Histoire d'Angleterre*, par Hume; *Tableau de l'Histoire du Mahométisme*, etc.; *La Mort de Caton d'Utique*, tragédie, etc.

TRONCHIN (Théodore), naquit à Genève, en 1709, d'une famille noble, originaire d'Arles, recommandable par son ancienneté et par les emplois qu'elle occupa dans la république. Il voyagea en Angleterre. Tandis qu'il s'arrêtait à Cambridge, un des ouvrages de Boerhaave lui tombe entre les mains : il le lit, le relit, le dévore, se passionne, quitte précipitamment l'Angleterre, renonce à la fortune que Bolingbroke lui préparait, et vient en Hollande grossir l'auditoire nombreux du professeur de Leyde. Celui-ci distingua bientôt le jeune Tronchin. Au bout de quatre mois, il se reposa sur lui d'une partie de ses soins. Tronchin séjourna quelques années près de son maître, et, lorsqu'il se préparait à retourner en Angleterre, il fut retenu par Boerhaave et placé dans son voisinage à Amsterdam. De ce moment, le médecin hollandais renvoya tous les habitants de cette capitale à son élève. *C'est un autre moi-même*, leur disait-il : *vous pouvez me consulter sans quitter Amsterdam, en lui parlant*. Tronchin se maria en Hollande, à la petite-fille du fameux pensionnaire Jean de Witt. Il retourna dans sa patrie, où il fut professeur de médecine, s'acquitt beaucoup de réputation, et mourut à Paris en 1781. Tronchin suivait la nature; il l'aidait dans la route qu'elle prend toujours, et ne la contraignait jamais d'en prendre une autre. *Il n'y a qu'une médecine*, disait-il souvent; *c'est la médecine observatrice et expectante*. (Voy. CONDAMINE.) Quoique protestant, il fut toujours attaché aux principes du christianisme, et ennemi des délires philosophiques. Etant allé voir Voltaire dans sa dernière maladie, il fut frappé de la triste situation où il vit cet homme fameux, et dit que *ce spectacle serait utile à tous les jeunes gens menacés de perdre les ressources précieuses de la religion*. C'est lui encore qui dit à l'évêque de Viviers : *Pour voir toutes les furies d'Oreste, il n'y avait qu'à se trouver à la mort de Voltaire*. Ces anecdotes, rendues publiques quatre ans avant la mort de Tronchin, ont été vainement contredites par quelques disciples de Voltaire; le célèbre médecin ne les a jamais désavouées. On a de lui : *Dissertatio medica de nympha*, 1756, in-4; *De colica pictorum*, Genève, 1757, in-4; ouvrage dont Bouvart a donné la critique sous le titre d'*Examen*. On doit encore à Tronchin une *Edition des Œuvres* de Guill. Baillo (voy. ce nom);

1, 597), avec une préface, où l'on trouve un précis succinct de l'histoire de la médecine.

TRONSON (Louis), né en 1622, à Paris, d'un secrétaire du cabinet, obtint une place d'aumônier du roi, place qu'il quitta en 1655, pour entrer au séminaire de Saint-Sulpice, dont il fut élu supérieur en 1676, et où il mourut en 1700, à 78 ans. C'était un homme d'un grand sens, d'un savoir étendu et d'une piété exemplaire. Il assista, en 1694, avec les évêques de Meaux et de Châlons, aux conférences d'Issy, où les livres de madame Guyon furent examinés. On a de lui deux ouvrages assez estimés. Le premier, qui a pour titre : *Examens particuliers* (1), fut imprimé à Lyon, 1790, in-12. C'est un recueil de méditations sur les vertus dont on a le plus besoin, ou les défauts dont on est le plus entaché, ou les devoirs qu'il est le plus important de bien remplir. Le second, intitulé *Forma Cleri*, est une collection tirée de l'Ecriture, des Conciles et des Pères, touchant la vie et les mœurs des ecclésiastiques. Il n'en avait d'abord paru que 3 vol. in-12; mais on a imprimé l'ouvrage entier, Paris, 1724, in-4. On a encore de lui : *La Vie de la sœur Marie du Saint-Sacrement*, Paris, 1690, in-8. (Voy. MARIE DE L'INCARNATION.) Tronson avait laissé plusieurs ouvrages en manuscrit qui se conservaient dans sa congrégation. Quelques-uns ont été récemment publiés; savoir : le *Traité de l'obéissance*, 1822, in-12, ouvrage qui répond parfaitement à la réputation de sagesse et de goût qu'avait Tronson; le *Manuel du séminariste ou Entretiens sur la manière de sanctifier ses principales actions*, avec quelques autres opuscules, 1825, 2 vol. in-12, où l'on reconnaît non-seulement le zèle et la piété de l'auteur, mais sa sagesse, la solidité de son esprit et sa parfaite expérience dans la connaissance et dans la conduite des hommes; *Retraite ecclésiastique, suivie de méditations sur l'humilité*, 1825, in-12, ouvrage où l'on retrouve l'onction, l'abondance et les autres qualités remarquées dans ses autres écrits.

TRONSON DU COUDRAY (Guillaume-Alexandre), avocat au parlement, né à Reims en 1750, suivit les cours de droit à Paris. Il se fit une réputation méritée par son savoir et son éloquence, et montra beaucoup de modération au milieu de nos orages politiques. Sous le règne de la terreur, il eut plusieurs fois à défendre les victimes traduites devant le tribunal révolutionnaire. Il parla avec la même vigueur pour les malheureux Nantais poursuivis par Carrier; mais ce fut dans le procès de Marie-Antoinette qu'il développa toutes les ressources de son éloquence. L'intérêt qu'il montra en faveur de son illustre cliente lui attira la haine des jacobins, qui le firent mettre en arrestation. Il subit un long interrogatoire, par lequel il put prouver qu'il n'avait rien appris de secret sur Marie-Antoinette. Sommé de rendre les effets qu'il avait reçus de la reine, il déposa au comité de sûreté générale des cheveux, et autres souvenirs destinés à des personnes qui lui étaient chères. En 1793, député de Seine-et-Oise au conseil des Anciens, il défendit

et sauva plusieurs membres du comité révolutionnaire de Nantes, coaccusés de Carrier, et qui n'avaient pas partagé ses crimes. Il parla avec énergie, le 19 mars 1796, en faveur de parents d'émigrés, et vota le rejet de la résolution qui exigeait des électeurs le serment de haine à la royauté. Nommé secrétaire, il plaida la cause des fugitifs de Toulon, et réclama inutilement en leur faveur la clémence de l'assemblée. Tronson était un des chefs du parti appelé des temporiseurs, dont il était le principal soutien. A l'époque du 18 fructidor (4 septembre 1797), il fit le fameux rapport concernant la marche des troupes appelées vers Paris; mais ce rapport ne produisit pas l'effet qu'en attendait son parti, qui abandonna Tronson, malgré ses longs et utiles services. Compris bientôt après dans la proscription de Pichegru, il fut déporté à Cayenne, dont le climat insalubre était appelé par les républicains la guillotine sèche. Il y mourut, le 22 juin 1798, à 48 ans.

TROPHIME (saint), né à Ephèse, ayant été converti à la foi par saint Paul, s'attacha à lui et ne le quitta plus. Il le suivit à Corinthe, et de là à Jérusalem. On croit que Trophime suivit l'apôtre à Rome, en son premier voyage; et saint Paul dit, dans son épître à Timothée, qu'il avait laissé Trophime malade à Milet. Ce fut l'an 65. C'est tout ce qu'on sait sur ce saint, et tout ce qu'on a raconté de plus sur lui paraît fabuleux.

TROPHONIUS, fils d'Apollon, rendait des oracles dans un antre affreux. Ceux qui voulaient le consulter devaient se purifier. Après bien des cérémonies, ils entraient dans la caverne, et s'y étant endormis, ils voyaient ou entendaient en songe ce qu'ils demandaient. Cet antre était près de la ville de Levadia et le lac de Thèbes, autrefois le lac de Copais. — Il ne faut pas confondre ce *Trophonius* avec un autre de ce nom, frère d'Agamède. Voy. ce nom.

* TROUSSET (M.-E. Berard), né en Dauphiné en 1770, mort en 1807, à 37 ans, médecin en chef de l'hôpital de Grenoble, est auteur de plusieurs découvertes intéressantes, comme celle de la qualification du fluide qui s'échappe du corps humain par les pores de la peau. Ce fluide avait été assimilé par le comte de M.illy à l'air fixe, tandis qu'Ingenhousz l'avait cru un air phlogistique ou gaz azote : Fourcroy avait combattu la première de ces opinions; mais il avait laissé la question indécise : elle fut résolue par Troussel, qui analysa quelques bulles de cet air, et trouva le gaz azote sans aucun mélange d'acide carbonique. Parmi les ouvrages qu'il a laissés, le plus connu jusqu'à présent est son *Histoire de la fièvre* qui a régné à Grenoble en 1799, 1800, 1801, in-8.

TROY (François de), peintre, né à Toulouse en 1645, mort à Paris en 1750, apprit les principes de son art sous son père. Il s'appliqua surtout au portrait, et fut reçu à l'académie en 1674. Il devint successivement professeur, adjoint du directeur, et enfin directeur. Ce maître donnait beaucoup d'expression et de noblesse à ses figures. Son dessin était correct; il était grand coloriste, et finissait extrêmement ses ouvrages. — Son fils, Jean-Fran-

(1) Cet ouvrage a beaucoup gagné à la nouvelle édition qui en a été donnée par Emery, supérieur général des sulpiciens.

gois de Troy, mort à Rome en 1752, à 76 ans, fut directeur de l'académie de peinture de Paris, et depuis directeur de celle que les Français ont à Rome. On admire dans ses ouvrages un grand goût de dessin, un beau fini, un coloris suave et piquant, une magnifique ordonnance, des pensées nobles et heureusement exprimées.

* TROYA D'ASSIGNY (Louis), prêtre appelant du diocèse de Grenoble, né en 1696, est connu par son attachement aux principes de Port-Royal. Il mourut en octobre 1762, à 76 ans. On a de lui : *Dénonciation faite à tous les évêques de France*, 1727, in-4; *Discours de saint Grégoire de Nazianze contre Julien l'Apostat*, 1755, in-12; *La vraie doctrine de l'Eglise*, 1751, 2 vol. in-12; *Fin du chrétien*, ou *Traité dogmatique moral sur le petit nombre des élus*, 1751, 3 vol. in-12; *Traité dogmatique et moral de l'espérance chrétienne*, Avignon (Paris), 1753 et 1755, 2 vol. in-12; *Saint Augustin, contre l'incrédulité, avec le plan de la Religion*, Paris (Lottin), 1754, 2 vol. in-12; *Dissertation sur le caractère essentiel à toute loi de l'Eglise*, 1755, in-12.

TRUAMONT (la), né à Rouen, d'un auditeur des comptes, était un jeune homme perdu de dettes et de débauches. Il fut, en 1674, l'instigateur d'une révolte contre Louis XIV. Cette conjuration n'aurait eu aucun effet, si elle n'avait été embrassée par le chevalier Louis de Rohan, fils du duc de Monthazon. Il avait été exilé par Louis XIV, qui le soupçonnait d'entraîner dans la débauche le duc d'Orléans son frère; il voulait se venger en se mettant à la tête d'un parti. Le but des conjurés était de livrer au comte de Monterey, gouverneur des Pays-Bas, Honfleur, le Havre, et quelques autres places de Normandie. Cette trame mal ourdie fut découverte. Les coupables furent tous exécutés, à l'exception de la Truamont, qui se fit tuer par ceux qui vinrent l'arrêter.

TRUBLET (Nicolas-Charles-Joseph), trésorier de l'église de Nantes, archidiacre et chanoine de Saint-Malo sa patrie, né en 1697, fut attaché pendant quelque temps au cardinal de Tencin, et fit le voyage de Rome. Mais préférant la liberté aux avantages que la protection du cardinal lui faisait espérer, il retourna à Paris. Retiré dès 1767 à Saint-Malo pour y jouir de la santé et du repos, il y mourut en 1770. Une conduite irréprochable, des principes vertueux, des mœurs douces, lui avaient assuré les suffrages de tous les honnêtes gens. Sa conversation était instructive; quoiqu'il pensât finement, il s'exprimait avec simplicité. Ses principaux ouvrages sont : *Essais de littérature et de morale*, 1756, in-12, réimpr. plusieurs fois en 4 vol. in-12, et trad. en diverses langues. Quelques critiques qu'on ait faites de cet ouvrage, on ne peut s'empêcher d'y reconnaître l'esprit d'analyse, la sagacité et la précision qui caractérisent tous les écrits de l'abbé Trublet. Plusieurs de ses réflexions sont neuves, et toutes inspirent la probité et l'amour du bien; *Panegyriques des saints*, languissamment écrits, précédés de *Réflexions sur l'éloquence*, pleines de choses bien vues et bien rendues. Dans la seconde édition, de 1764, en 2 volumes, l'auteur a ajouté divers extraits de livres d'éloquence. Ces

analyses avaient été faites pour le *Journal des sçavants*, et pour le *Journal chrétien*, auxquels il a travaillé quelque temps. La manière dont il s'exprima sur Voltaire dans ce dernier ouvrage lui attira (surtout dans la pièce intitulée *le Pauvre Diable*) des épigrammes très-mordantes de la part de ce poète, qui lui avait écrit auparavant des lettres très-flatteuses; *Mémoires pour servir à l'Histoire de messieurs de la Motte et de Fontenelle*, Amsterdam, 1761, in-12. Ces Mémoires sont souvent minutieux et quelquefois romanesques. Celui qui regarde Fontenelle n'est qu'un panegyrique. (Voy. l'art. du P. NEUVILLE.)

TRUCHET (Jean), né à Lyon, en 1657, d'un marchand, entra dans l'ordre des carmes. Il fut envoyé à Paris pour y étudier en philosophie et en théologie; mais il s'y livra tout entier à la mécanique. Charles II, roi d'Angleterre, ayant envoyé à Louis XIV deux montres à répétition, les premières qu'on ait vues en France, ces montres se dérangèrent, et il n'y eut que le P. Truchet qui pût les raccommo-der. Colbert, charmé de ses talents et de son adresse, lui donna 600 liv. de pension. Il n'avait alors que 19 ans. Le P. Sébastien (c'était son nom de religion) s'appliqua dès lors à la géométrie et à l'hydraulique. Sa réputation se répandit dans toute l'Europe. Il fut employé dans tous les ouvrages importants, reçut la visite du duc de Lorraine, de Pierre le Grand, et de plusieurs autres princes, et enrichit les manufactures de plusieurs découvertes. C'est lui qui a inventé la machine à transporter de gros arbres tout entiers sans les endommager. Ses tableaux mouvants ont été un des ornements de Marly. Le premier, que le roi appela *son petit Opéra*, changeait 5 fois de décoration à un coup de sifflet; car ces tableaux avaient aussi la propriété des résonnants ou sonores. Le deuxième tableau qu'il présenta au roi, plus grand et encore plus ingénieux, représentait un paysage, où tout était animé. Le roi nomma le P. Sébastien un des honoraires de l'académie des sciences, au renouvellement de cette académie en 1699, et l'on trouve plusieurs mémoires de sa composition dans le recueil de cette société. Les dernières années de sa vie se sont passées dans des infirmités continuelles, qui l'enlevèrent aux sciences en 1729. Quoique fort répandu au dehors, le P. Sébastien fut un très-bon religieux, très-fidèle à ses devoirs, extrêmement désintéressé, doux, modeste. Il conserva toujours, dans la dernière rigueur, l'extérieur convenable à son état.

TRUCHSÈS (Gebhard), archevêque et électeur de Cologne, épousa clandestinement Agnès de Mansfeld, vers le commencement de 1582. Pour conserver sa femme et son électorat, il se déclara hautement protestant, et publia un édit pour la liberté de conscience dans son diocèse. L'empereur Rodolphe II fit tout ce qu'il put pour le faire rentrer dans le devoir, mais inutilement. Le chapitre métropolitain de Cologne ayant convoqué les états du pays en 1585, il y fut décidé, conformément à la paix de la religion conclue à Augsbourg, que Truchsès était déchu de l'épiscopat, et qu'il fallait procéder à une nouvelle élection. Le jour même que les états se séparèrent, Truchsès épousa publique-

ment à Rosenthal celle à laquelle il avait été marié clandestinement. Grégoire XIII n'ayant pu rien gagner sur son esprit, l'excommunia l'an 1585. La même année on élut à sa place le prince Ernest de Bavière, qui fut obligé d'employer les armes contre le prélat déposé. *C'est cette malheureuse apostasie qui obligea le pape d'envoyer un nonce à Cologne*, dit l'électeur Maximilien d'Autriche, dans un mandement du 4 février 1787; dans lequel cependant, par une espèce d'inconséquence, il s'éleva contre cette même nonciature. Truchsess se retira avec sa prétendue femme dans une maison de campagne en Hollande, où il languit le reste de ses jours dans l'obscurité et le chagrin, et mourut en 1601. Les protestants et Voltaire se sont bien gardés de donner le tort à Truchsess dans cette guerre; mais Bayle est d'un autre avis, et a démontré que du Plessis Mornay, le sage de la Henriade, avait conseillé une injustice à Henri III, en voulant engager ce monarque à secourir l'archevêque déposé. *Voy. Réponse aux questions d'un provincial*, tom. 2, pag. 241-229.

* TRUDAINE de MONTIGNY (Jean-Charles-Philibert), né en 1753 à Clermont, fit preuve, dans le cours de sa vie, de connaissances presque universelles. Il fut adjoint en 1757 à son père, devenu intendant-général des finances, et le remplaça dans cette charge importante en 1769. L'abbé Morellet a porté de lui ce jugement impartial : « Voulant un peu plus qu'il ne pouvait, il n'en » était pas moins un homme estimable et bon, » éclairé, juste et ami du bien. » Ses connaissances dans diverses sciences lui valurent une place de membre honoraire de l'académie des sciences. Il refusa la place de contrôleur-général, et vit celle d'intendant des finances supprimée. L'éducation de ses deux fils, des recherches physiques et chimiques semblaient devoir longtemps encore occuper ses moments; mais il mourut, le 5 août 1777. Condorcet, dans son *Eloge*, dit qu'aux vertus du magistrat et du citoyen, Trudaine joignait les agréments de l'homme du monde, et que la facilité de son caractère ne l'entraîna jamais à donner son consentement à une chose injuste. On vante aussi son désintéressement, dont le fait suivant est un témoignage. Appelé à succéder à son père dans le conseil des finances et dans celui du commerce, il pria Louis XV de lui permettre de ne pas recevoir les appointements de sa place : « On me demande » si rarement de pareilles grâces, dit le roi, que, » pour la singularité du fait, je ne veux pas vous » refuser. » Le tribut qu'il paya, comme académicien, à la mémoire de son père, Daniel-Charles Trudaine, est le seul morceau de lui qu'on connaisse imprimé. (Voy. l'*Histoire de l'académie des sciences*, 1766.) Il était auteur d'une comédie : *Le Jaloux puni*, dont Collé parle avec éloge dans son *Journal*, année 1764.— Ses deux fils, favorables aux réformes que promettait 1789, périrent sur l'échafaud révolutionnaire en 1794. Le plus jeune, connu sous le nom de Trudaine de la Sablière, avait été conseiller au parlement de Paris. C'est lui qui esqua, sur un des murs de sa prison, un arbre faible encore, avec cette devise : *Fructus natura tulissim*.

* TRUFFER (Jean), né en 1746 à Hardinvest, département de la Manche, fit d'excellentes études à Paris au collège d'Harcourt, entra dès l'âge de 19 ans dans l'enseignement, et resta étranger à la révolution. Admis dans les écoles centrales par le Directoire, il fut, sous l'empire, professeur au lycée Charlemagne, et mourut à Paris, le 31 janvier 1828. On lui doit une *Traduction* estimée des plus célèbres *Harangues de Cicéron contre Verrès*.

* TRUGUET (Laurent-Jean-François), amiral, né en 1752 à Toulon, entra dès l'âge de 15 ans dans la marine comme élève, et fut bientôt admis dans la compagnie des gardes de pavillon. Il avait déjà fait huit campagnes soit comme garde, soit comme enseigne de vaisseau, lorsqu'éclata la guerre d'Amérique, dans laquelle il servit avec beaucoup de distinction. Attaché à l'état-major du comte d'Estaing, il l'accompagna dans ses différentes expéditions, et eut le bonheur de lui sauver la vie après le malheureux assaut de Savannah. Cette action lui valut la croix de St-Louis, qui ne s'accordait à de jeunes officiers que pour des faits éclatants. De retour en Europe, il suivit dans son voyage en Grèce M. de Choiseul, qui demanda l'autorisation de l'emmener dans son ambassade en Turquie. Truguet obtint le commandement d'une corvette qui devait rester aux ordres de l'ambassadeur, et fut en outre chargé de l'instruction des officiers de la marine turque, pour lesquels il composa un traité pratique de la manœuvre des vaisseaux et des *Éléments de tactique navale*, qui furent traduits en langue ottomane et imprimés à Constantinople. Pendant son séjour dans le Levant, il leva des cartes exactes de l'Archipel, de la mer de Marmara et de la mer Noire, et d'après les instructions secrètes du gouvernement, entra, dans l'intérêt du commerce français, en négociation avec les beys d'Egypte, ainsi qu'avec les principaux chefs arabes du désert. A son retour en France en 1787, il reçut du roi des témoignages de satisfaction pour la manière dont il s'était acquitté de ses différentes missions, et fut envoyé en 1791 en Angleterre pour étudier les ressorts de la puissance navale britannique. Nommé capitaine de vaisseau en 1792, la même année il fut élevé au grade de contre-amiral. La chute du trône ayant fait ajourner l'exécution du vaste plan qui lui avait été confié, son escadre fut destinée à seconder les opérations de l'armée employée à la conquête du Piémont, et il reçut ensuite l'ordre d'aller attaquer la Sardaigne; mais il échoua dans cette entreprise, et ramena son escadre à Toulon. Dénoncé alors, il fut mis en arrestation, et ne recouvra la liberté qu'après le 9 thermidor. Nommé ministre de la marine par le directoire, il se hâta de la réorganiser, en rappelant les anciens officiers qui avaient été destitués et incarcérés, assura le service des ports malgré des obstacles sans nombre, et s'occupa de mettre nos colonies d'Amérique en état de repousser les attaques des Anglais. Il avait conçu le projet d'opérer une descente en Angleterre ainsi qu'en Irlande. L'expédition d'Irlande échoua; celle d'Angleterre ne fut pas même tentée. Truguet, remplacé dans le ministère de la marine, fut nommé

ambassadeur à Madrid ; mais au moment où, d'accord avec les ministres espagnols , il s'occupait de prévenir , par d'utiles modifications dans le gouvernement , une révolution , aussi facile alors à diriger qu'à prévoir , il fut rappelé de Madrid , et pour prix de ses services exilé en Hollande. Après le 18 brumaire , nommé conseiller-d'état , il fut peu de temps après chargé du commandement de diverses flottes que les circonstances ne lui permirent pas de mettre en mer. Il commandait l'armée navale de Brest lors de l'avènement de Napoléon à l'empire ; cette armée ayant montré de la répugnance pour cet acte , le nouvel empereur en rendit Truquet responsable , et , après l'avoir destitué de son commandement ainsi que du conseil-d'état , le raya de la liste de la légion-d'honneur. Après cinq ans de disgrâce , Truquet fut nommé préfet maritime à Rochefort , puis directeur de la marine de Hollande lorsque cet état fut réuni à la France. Les événements de 1814 le ramenèrent à Paris. En 1815 , il fut chargé par le roi de prendre les mesures nécessaires pour s'opposer à l'occupation de Brest par les étrangers. Nommé pair en 1819 , il ne cessa de prendre part aux discussions relatives à la marine , qui lui est redevable d'un grand nombre des améliorations. Il mourut à Paris , le 27 décembre 1859 , à 87 ans. L'amiral Roussin a prononcé son *Eloge* à la chambre des pairs , dans la séance du 5 juin 1840.

TRUXILLO (Thomas de) , prédicateur , né à Zurita dans l'Estramadure , se fit religieux de la Merci. Ayant eu quelques démêlés avec ses confrères , dans le temps qu'il était supérieur de la maison de son ordre à Madrid , il passa dans celui des dominicains à Barcelonne. Il vivait encore en 1596. On a de lui plusieurs ouvrages théologiques et ascétiques , dont on voit le catalogue dans la Bibliothèque des PP. Echarl et Quetif.

TRYPHON ou DIODOTE , de la ville d'Apamée , général des troupes d'Alexandre Balas , servit bien son maître dans les guerres qu'il eut contre Démétrius Nicanor. Après la mort de Balas , il alla en Arabie chercher Antiochus , fils de ce prince , et le fit couronner roi de Syrie , malgré les efforts de Démétrius , son compétiteur , qui fut vaincu et mis en fuite. Mais le perfide Tryphon , qui méditait de s'emparer de la couronne , ne pensa plus qu'à se défaire d'Antiochus ; et craignant que Jonathas Machabée ne mit obstacle à ses desseins , il chercha l'occasion de le tuer. Il vint pour cela à Bethsan , où Jonathas le joignit avec une nombreuse escorte. Tryphon le voyant si bien accompagné , n'osa exécuter son dessein , et eut recours à la ruse. Il reçut Jonathas avec de grands honneurs , lui fit des présents , et ordonna à toute son armée de lui obéir comme à lui-même. Quand il eut ainsi gagné sa confiance , il lui persuada de renvoyer sa troupe , et de le suivre à Ptolémaïde , lui promettant de remettre cette place entre ses mains. Jonathas , qui ne soupçonnait aucune trahison , fit tout ce que Tryphon lui proposait. Mais étant entré dans la ville de Ptolémaïde , il y fut arrêté , et les gens qui l'accompagnaient furent passés au fil de l'épée. Après cette insigne trahison , Tryphon passa dans

le pays de Juda avec une nombreuse armée , et vint encore à bout de tirer des mains de Simon les deux fils de Jonathas , avec cent talents d'argent , sous prétexte de délivrer leur père. Mais mettant le comble à sa perfidie , il tua le père et les deux fils , et reprit le chemin de son pays. Ces meurtres n'étaient que les préludes d'un plus grand , qui devait lui mettre sur la tête la couronne de Syrie. Il ne tarda pas à achever son barbare projet , en assassinant le jeune Antiochus , dont il prit la place , et il se fit déclarer roi d'un pays qu'il désola par ses cruautés ; mais il ne garda pas longtemps le royaume que ses crimes lui avaient acquis. Antiochus-Sidètes , successeur légitime du trône , entra dans son héritage , et toutes les troupes , lassées de la tyrannie de Tryphon , vinrent aussitôt se rendre au premier. L'usurpateur se voyant ainsi abandonné , s'enfuit à Dora , où le nouveau roi le poursuivit , et l'assiégea par mer et par terre. Cette place ne pouvant tenir longtemps contre une aussi puissante armée , Tryphon trouva le moyen de s'enfuir à Orthoriade , et de là il gagna Apamée sa patrie , où il croyait trouver un asile ; mais y ayant été pris , il fut mis à mort.

TSCHIRNHAUSEN (Ehrenfreid Walther de) , habile mathématicien , naquit à Kieslingswald , seigneurie de son père , dans la Lusace , en 1651 , d'une famille ancienne. Après avoir servi , en 1672 , dans les troupes de Hollande , en qualité de volontaire , il voyagea en Allemagne , en Angleterre , en France et en Italie. Il vint à Paris pour la troisième fois , en 1682 , et proposa à l'académie des sciences la découverte de ces fameuses caustiques , si connues sous le nom de *Caustiques de Tschirnhausen*. (Le mot *caustique* est ici un terme de catoptrique et de dioptrique , et signifie la courbe sur laquelle se rassemblent les rayons réfléchis ou rompus par une surface , et où ils ont une force brûlante qu'ils ne peuvent avoir ailleurs). Cette compagnie , en les approuvant , mit l'inventeur parmi ses membres. De retour en Allemagne , il voulut perfectionner l'optique , et établit trois verreries , d'où l'on vit sortir des nouveautés merveilleuses de dioptrique et de physique , et entre autres le miroir ardent qu'il présentait au duc d'Orléans , régent du royaume. C'est à lui aussi que la Saxe est principalement redevable de sa porcelaine. Content de jouir de sa gloire littéraire , il refusa tous les honneurs auxquels on voulait l'élever. Les lettres étaient son seul plaisir. Il cherchait des gens qui eussent des talents , soit pour les sciences utiles , soit pour les arts : il les tirait des ténèbres , et était en même temps leur compagnon , leur guide et leur bienfaiteur. Ce savant estimable mourut le 11 octobre 1708. Le roi Auguste fit les frais de ses funérailles. On a de lui : *Medicina corporis*, Amsterdam , 1686 , in-4 : ouvrage à peine connu aujourd'hui , quoique plein de vues utiles et sagement écrit ; *Medicina mentis , seu tentamen genuinæ logicæ , in quâ disseritur de methodo delegendi incognitas veritates*, ibid., 1687 , in-4.

TSCHUDI (Jean-Baptiste-Louis-Théodore , baron de) , ministre de l'évêque-prince de Liège à Paris , et mort dans cette capitale le 7 mars 1784 , est

connu par des poésies agréables, quelques odes, et des ouvrages de botanique. Il a fait l'extrait, traduit de l'anglais, d'un *Traité concernant les Arbres résineux conifères*, qu'il a augmenté de notes, d'observations, d'expériences particulières, Metz, 1768, in-8. On trouve de lui, dans le quatrième volume du *Supplément de l'Encyclopédie*, un *Mémoire imprimé séparément sur la transplantation, la naturalisation et le perfectionnement des végétaux*. Ces deux ouvrages lui font honneur par la solidité des idées et la clarté du style. Nous connaissons encore de Tschudi quelques poésies. Un de ses ancêtres est auteur d'une *Chronique helvétique*, qui renferme des pièces intéressantes pour cette histoire.

TUBALCAIN ou **TUBAL-CAIN**, fils de Lamech le Bigame et de Sella (2975 avant J.-C.), fut l'inventeur de l'art de battre et de forger le fer, et toutes sortes d'ouvrages d'airain. On pourrait croire que le Vulcain des païens a été calqué sur ce patriarche, comme la plupart des personnages de la fable le sont sur les hommes célèbres dont il est fait mention dans l'Écriture sainte.

TUBERON (Louis), abbé d'une maison religieuse en Dalmatie, au xvi^e siècle, est connu par des *Commentaires* ou recueils des choses arrivées de son temps dans la Hongrie, la Turquie, et les pays circonvoisins. Cette histoire très-intéressante divisée en 11 livres, commence à l'an 1490, et finit à l'an 1522. Elle est écrite en latin d'un style net et coulant. On l'a imprimée à Francfort en 1605; mais les noms propres des Hongrois y sont étrangement défigurés. Elle est insérée dans le 2^e vol. des *Scriptores rerum hungaricarum*. Plusieurs critiques croient que le nom de *Tuberon* est supposé, et que l'auteur de ces *Commentaires* s'est caché sous ce nom pour avoir plus de liberté de dire franchement le vrai.

* **TUBI** (Jean-Baptiste), dit le *Romain*, sculpteur renommé du règne de Louis XIV, né à Rome en 1650, mort à Paris en 1700, à 70 ans, a laissé un grand nombre d'ouvrages qui font honneur à son talent. Les principaux sont : le *Poème lyrique*, dans le jardin de Versailles; la *Fontaine de Flore*, dans le même jardin, où l'on voit encore de lui *Galatée*, *l'Amour*, et un vase en marbre où sont sculptées les *Conquêtes de Louis XIV en Flandre*. Il a en outre exécuté la statue de la mère de Le Brun, sur le tombeau de ce fameux peintre : celle de la Religion, sur celui de Colbert; l'*Immortalité*, sur le tombeau de La Chambre, médecin du roi; le magnifique *mausolée* de Turenne, aujourd'hui aux Invalides (1), et exécuté d'après les dessins de Le Brun, etc.

TUCCA (Plautius), ami d'Horace et de Virgile, cultiva la poésie latine, et revit l'*Énéide*, avec Varius, par ordre d'Auguste.

* **TUCKER** (Abraham), écrivain, né à Londres en 1703, mort en 1774, se consacra entièrement aux sciences. Parmi ses différents ouvrages, on a remarqué ses *Recherches de la lumière de la nature*, 7 vol. in-8, dont les trois premiers seulement furent publiés, du vivant de l'auteur, en 1768, sous

le nom supposé d'Edouard Search. Cet ouvrage suffit pour établir la réputation de Tucker. Il y parle sur toutes les matières relatives à la physique et à la métaphysique, avec autant d'érudition que de clarté.

* **TUCKER** (Josias), publiciste anglais, né en 1711, après avoir étudié à l'université d'Oxford, prit les ordres, et devint pasteur d'une église de Bristol, puis doyen de Gloucester. Il était savant théologien, et a écrit des ouvrages estimés sur cette science. Ses autres productions roulent sur le commerce et sur la politique. Pendant la guerre de l'indépendance, il soutint, dans plusieurs de ses brochures, qu'il fallait que l'Angleterre accédât aux demandes des Américains, ou qu'elle reconnût leur indépendance, sans entreprendre une longue querelle dont les suites seraient malheureuses. Il mourut en 1799, à 88 ans. Le plus remarquable des ouvrages de Tucker est intitulé : *Traité du gouvernement civil*, 1781 : il s'y montre opposé aux opinions de Locke.

TUDESCHI. Voy. **TEDESCHI**.

TULLIA, fille de Servius-Tullius, sixième roi des Romains, fut mariée à Aruns, fils aîné de Tarquin l'Ancien. Peu contente de cette alliance, elle chercha à plaire à Tarquin le Superbe, qui avait épousé sa sœur. Ils complotent de se défaire, l'une de son mari, et l'autre de sa femme; et, après avoir exécuté ce double parricide, ils joignent ensemble leurs fortunes et leurs fureurs par le mariage. Tarquin ayant voulu monter sur le trône de Servius-Tullius, elle consentit au meurtre de son père, l'an 555 avant J.-C. Après cette action détestable, elle fit passer son char par-dessus le corps tout ensanglanté de son père. Ce monstre fut chassé de Rome avec son mari, auprès duquel elle finit sa détestable vie.

TULLIA, fille de Cicéron, naquit l'an 77 avant J.-C. Elle fut mariée trois fois : d'abord à Caius Pison, homme d'un grand mérite, plein d'esprit et d'éloquence, très-attaché à son beau-père; puis elle épousa Furius Crassipès, et enfin Publius-Cornelius Dolabella, pendant que Cicéron était gouverneur de Cilicie. Ce troisième mariage ne fut point heureux; et les troubles que Dolabella, dont les affaires étaient fort dérangées, excita dans Rome, causèrent de grands chagrins à Cicéron et à Tullia. Elle mourut l'an 44 avant J.-C. Cicéron, inconsolable d'une telle perte, fit éclater une douleur si vive, que les méchants disaient qu'il y avait eu plus que de la tendresse paternelle entre le père et la fille. Ce qu'il y a de sûr, au rapport de Plutarque, c'est que la seconde femme de Cicéron se réjouit de la mort de Tullia, et que de dépit il la répudia, comme il avait répudié Térentia, mère de Tullia, parce qu'elle n'avait pas donné un équipage assez brillant à sa fille. C'est à l'occasion de la mort de Tullia que Cicéron composa un traité de *Consolatione*, que nous n'avons plus, et que Sulpicius lui écrivit la belle lettre qui commence, *Posteaquam mihi renunciatum est*. On a prétendu que, sous le pape Paul III, on trouva dans la voie Appienne un ancien tombeau avec cette inscription : *Tulliæ filia meæ*. Il y avait, dit-on, un corps de femme, qui au premier soufle d'air fut

(1) Excepté les figures de la Sagesse et de la Valeur qui sont de Marsy.

réduit en poussière, et une lampe encore allumée, qui s'éteignit à l'ouverture du tombeau, après avoir brûlé près de quinze cents ans; mais c'est un conte ridicule. Voyez-en la réfutation dans l'ouvrage d'Octave Ferrari, intitulé *De Lucernis sepulcralibus*.

TULLUS HOSTILIUS, troisième roi des Romains, succéda à Numa Pompilius, l'an 671 avant J.-C. Ce prince guerrier fit ouvrir le temple de Janus, fit marcher devant lui des gardes qui portaient des faisceaux de verges, et tâcha d'inspirer à ses peuples du respect pour l'autorité royale. Les habitants d'Albe furent les premiers qui ressentirent l'effort de ses armes. Après le combat des Horaces et des Curiaces, il fit raser la ville d'Albe, et en transporta les richesses et les habitants dans celle de Rome. Ensuite il fit la guerre aux Latins et à d'autres peuples, qu'il défit en diverses rencontres, et dont il triompha. Il périt l'an 640 avant J.-C., sans que les historiens soient bien d'accord sur la cause et le genre de sa mort. Tite-Live et Denys d'Halicarnasse rapportent qu'il fut frappé de la foudre. Ce dernier raconte toutefois que plusieurs auteurs attribuaient la mort de ce prince à l'ambition de son successeur, Ancus-Martius, opinion que cet historien déclare ne point partager.

* TURBILLY (Louis-François-Henri de MENON, marquis de), né en Bretagne en 1717, entra dans le service, et s'y distingua comme lieutenant-colonel de cavalerie. Il se retira dans ses terres, où il fit des défrichements qui donnèrent lieu à plusieurs observations utiles pour l'agriculture, et imagina de distribuer des prix pour le plus beau blé et le plus beau seigle récoltés dans le canton. C'est le premier encouragement de ce genre donné en France. C'est encore à lui qu'on doit l'idée de l'établissement des sociétés d'agriculture et les premières tentatives faites pour détruire la mendicité. Malheureusement son imagination trop vive le jeta dans des entreprises difficiles, qui, jointes aux procès et aux dilapidations dont il fut victime, le ruinèrent. Il mourut en 1776, à 59 ans. On a de lui : *Pratique des Défrichements*, 1760, in-12; *Mémoire sur les Défrichements*, 1760, in-12. On y trouve la description d'une sonde ou tarière, dont il recommande l'usage, et qui pénètre dans la terre à une très-grande profondeur. Les états de Bretagne avaient fait présent d'une de ces sondes à chaque bureau d'agriculture de la province. On en trouve aussi la description dans le *Dictionnaire des arts et métiers*, tom. 1, pag. 427.

* TURCHI (Adéodat), religieux capucin, était né en 1724. Son mérite le fit choisir pour précepteur de l'enfant don Louis, fils du duc Ferdinand. Il fut récompensé de ses soins par sa nomination à l'évêché de Parme. Il se fit sacrer à Rome le 21 septembre 1788, ainsi qu'ont coutume de le faire les évêques d'Italie. De retour dans son diocèse, il le gouverna avec zèle et sagesse, et y donna l'exemple de toutes les vertus ecclésiastiques et épiscopales, et mourut en 1805. On a le recueil des *Instructions* qu'il faisait assidûment à son troupeau, et qu'il a publiées sous le titre d'*Homélies*, 4 vol. in-12. Toutes sont pleines d'action et respirent la piété. On en cite entre autres, avec beaucoup d'éloges, une qu'il

composa pour la fête du B. Barthélemy de Bragançe, dominicain et évêque de Vicence, mort en 1270, et béatifié par Pie VI en 1794. Il a laissé aussi des *Oraisons funèbres*.

TURCK (Henri), né à Goch, dans le duché de Clèves, en 1607, se fit jésuite en 1625, enseigna les humanités et la philosophie à Cologne, et consacra tous ses moments de loisir à amasser des matériaux pour l'histoire d'une partie de l'Allemagne : elle était rédigée et prête à être mise sous presse, lorsqu'il mourut le 19 novembre 1669. Cette *Histoire* manuscrite est en 6 vol. in-fol. On la conserve à Trèves : le 3^e vol., écrit de sa main, est à Cologne. C'est l'histoire de l'électorat de Cologne, des évêchés de Munster, Hildesheim et Paderborn, des duchés de Juliers, Clèves, etc. Il y a de grands détails sur les différents peuples qui ont habité autrefois ces contrées, sur les anciens Francs, les Saxons, etc.; elle est écrite en forme d'annales jusqu'à l'an 1660. Jean-Georges Eccard dit que le P. Turck a écrit une histoire particulière de l'évêché de Hildesheim, mais il se trompe; cette histoire est du P. Martin Ubers, jésuite.

* TURCO (Thomas), général de l'ordre des dominicains, naquit à Crémone d'une honnête famille, vers le commencement du xvi^e siècle. Chargé d'abord d'enseigner les lettres et la théologie, il était en 1638 professeur de métaphysique à Padoue, où, sur sa réputation, le sénat de Venise l'avait appelé, et lui avait assigné des honoraires de deux cents florins. La procure générale de son ordre ayant vaqué vers ce temps, Urbain VIII souhaila qu'il y fût nommé : il se rendit à Rome en 1643 pour en remplir les fonctions. Dès l'année suivante, dans un chapitre assemblé à Rome par ordre du pape, il fut, d'un commun accord, élu général de l'ordre. Jaloux d'y maintenir la discipline et d'y encourager les études, il commença dans cette intention la visite de ses provinces, en 1645, et parcourut la France, la Belgique et l'Espagne. Philippe IV, frappé de son mérite, le fit grand d'Espagne, et voulut que cette dignité passât à ses successeurs. Il ne revint à Rome qu'en 1648. Le P. Turco fit construire, dans le couvent de Sainte-Marie de la Minerve, une salle magnifique pour la congrégation du saint Office, qui y tenait ses séances, et qui jusque-là n'avait pu y occuper qu'un local étroit et peu digne d'elle. Cet illustre religieux mourut dans ce couvent, vers 1654, à 50 ans (date du *Dizionario storico di Bassano*; Moréri dit le 3 décembre 1747). Il a laissé les ouvrages suivants : *Prælectiones theologicæ ab ipso, dum Bononiæ legeret, dictatæ* : il y est fidèle à la doctrine de saint Thomas sur le libre arbitre, sur la promotion physique et sur la grâce; *Lima Molina*; il y combat le système de ce jésuite. Il ne paraît pas que ces deux ouvrages aient été imprimés; deux *Traité sur la conception de la sainte Vierge* : ils ont été publiés à Rome; un autre *Traité De gratia et libero arbitrio*, contre les luthériens et les calvinistes; *Directorium officii sanctæ inquisitionis*; *Ordinationes pro conventu et studio generali Sancti Dominici, civitatis Bononiæ*, Bologne, 1645; *Ordinationes pro recto regimine studiorum in gymnasio parisiensi*, San Jacobæ editæ, Paris, 1664;

Epistolæ encyclicæ ad universum ordinem; le recueil en est conservé à Rome dans les archives de l'ordre. Il a fait réimprimer à grands frais les ouvrages de quelques-uns des plus illustres dominicains, tels que le pape Innocent V, Albert le Grand, le cardinal Ugo, etc.

* TURELL (Ebenezer), prédicateur, né dans le Massachussets en 1701, fut gradué en 1711 au collège d'Harvard, ordonné en 1724, et nommé ministre de Medford en 1728. Il suivit la doctrine de Calvin et fut, dans la guerre de l'indépendance des Etats-Unis, l'un de ceux qui travaillèrent le plus ardemment à répandre la haine des Anglais. Après avoir exercé son ministère près de cinquante années, il mourut en 1778, à 77 ans. On a de lui la *Vie et le caractère du docteur Colman*, 1749, in-8.

TURENNE (Henri de la Tour d'Auvergne, vicomte de), maréchal-général des camps et armées du roi de France, colonel-général de la cavalerie légère, était second fils de Henri de la Tour d'Auvergne, duc de Bouillon, et d'Elisabeth de Nassau, fille de Guillaume de Nassau, prince d'Orange. Il naquit à Sedan le 16 septembre 1641. On l'envoya apprendre le métier de la guerre sous le prince Maurice de Nassau, son oncle maternel, un des plus grands généraux de son siècle. Après s'être formé dans cette école, il fut mis à la tête d'un régiment français, avec lequel il se distingua en 1654, au siège de la Motte, ville de Lorraine. Chargé en 1657 de réduire Solre-le-Château, dans le comté de Hainaut, il l'attaqua si vivement, qu'en peu d'heures il réduisit une garnison de 2,000 hommes à se rendre à discrétion. C'est là qu'il fit rendre à son mari une femme qu'on lui présentait comme un des fruits de sa conquête (*voy. Scipion*). Après la prise de Brisach en 1658, il fut envoyé en Italie en 1659. Il fit lever le siège de Casal, et servit beaucoup à celui de Turin, que le maréchal d'Harcourt entreprit par son conseil. Il ne se signala pas moins à la conquête du Roussillon en 1642, et en Italie en 1645. Il avait été fait maréchal-de-camp à 25 ans, et il obtint le bâton de maréchal de France à 52, en 1644, après avoir servi 17 ans sous différents généraux. Ce fut alors qu'on lui confia le commandement de l'armée d'Allemagne, qui manquait de chevaux et d'habits; il la mit en état à ses dépens. Il passa le Rhin avec 7,000 hommes, et défit le frère du général Merci. Il eut le malheur d'être battu au combat de Mariendal, en 1645; mais la bataille de Nordlingen, gagnée trois mois après par le duc d'Enghien, secondé de Turenne, répara cette défaite. Ce fut cette même année qu'il rétablit l'électeur de Trèves dans ses états; l'année suivante, il fit la jonction de l'armée de France avec l'armée suédoise, commandée par le général Wrangel, après une marche de 140 lieues, et obligea le duc de Bavière à la neutralité; mais il reçut bientôt ordre de la rompre: il publia contre lui une déclaration de guerre, le défit à la bataille de Zusmarshausen, et le chassa de ses états en 1648. La guerre civile commença à éclater alors en France. Le duc de Bouillon l'engagea dans le parti du parlement; mais, las de combattre contre son roi, il passa en Hollande, d'où il revint en France, dans le dessein de servir la cour. Mazarin lui ayant refusé

le commandement de l'armée d'Allemagne, il se tourna du côté des princes, et fut sur le point de les tirer de leur prison de Vincennes. On lui opposa le maréchal du Plessis-Praslin, qui le battit en 1650, près de Bethel. Il fit sa paix avec la cour en 1651. Devenu général de l'armée royale, il empêcha les troupes de Condé de passer la Loire sur le pont de Gergeau. Il poursuivit ce prince jusqu'au faubourg Saint-Antoine, où il l'attaqua, et il allait le suivre jusque dans Paris, si Mademoiselle de Montpensier n'eût fait tirer sur l'armée du roi le canon de la Bastille, qui l'obligea de faire retraite. L'année 1654, il fit lever le siège d'Arras aux Espagnols, prit la ville de Condé, Saint-Ghislain et plusieurs autres places en 1655. L'année suivante, il fit une retraite honorable au siège de Valenciennes, et se rendit ensuite maître de la Capelle. La prise de Saint-Venant et du fort de Mardick furent ses exploits de l'an 1657, avec Cromwell, protecteur de l'Angleterre. Les Espagnols furent défaits aux Dunes, et cette victoire fut suivie de la prise de Dunkerque, d'Oudenarde, d'Ypres, et, en 1659, de la paix des Pyrénées entre l'Espagne et la France. La guerre s'étant renouvelée en 1667, le roi se servit de Turenne, par préférence à tout autre, pour faire son apprentissage dans l'art militaire. Il l'avait honoré du titre de maréchal-général de ses armées; Turenne en parut digne par de nouveaux succès: il prit plusieurs places en Flandre, et ces avantages procurèrent la paix. Ce fut alors qu'il fit abjuration du calvinisme, par conviction et nullement par intérêt, comme les calvinistes l'ont débité; car on n'avait jamais pu le lui faire abandonner auparavant, même en lui faisant entrevoir la charge de connétable. Il y avait cependant longtemps qu'il était inquiet sur sa religion, comme on le voit par plusieurs lettres qu'il écrivit à sa femme. « Il commençait depuis long-temps, dit le président Hénault, à entrevoir la » vérité; mais il tenait encore à l'erreur par les » préjugés de l'éducation, et par l'attachement qu'il » portait à madame de Turenne, sa femme, fille du » duc de la Force, et calviniste de bonne foi. Sa » mort, arrivée en 1666, et les instructions de Mgr. » de Meaux, achevèrent de décider Turenne; ce fut » pour lui que ce prélat composa son livre de l'*Ex- » position de la doctrine de l'Eglise catholique*, ou- » vrage raisonnable et solide, que les protestants » laissèrent sans réplique. » Louis XIV ayant résolu de faire la guerre en Hollande, lui confia le commandement de ses armées. En 1672, on prit, en 22 jours, 40 villes sur les Hollandais. L'année suivante, il poursuivit l'électeur de Brandebourg, qui était venu au secours des Hollandais, et favorisa en 1674 la conquête de la Franche-Comté, en empêchant les Suisses, par le bruit de son nom, de donner passage aux Autrichiens. Les conquêtes de Louis XIV et ses desseins trop vastes ayant obligé les princes de l'Empire de se liguier contre son ambition conquérante, Turenne, qui était en Alsace, passa le Rhin à la tête de 10,000 hommes, fit trente lieues en quatre jours, attaqua à Sintzheim, petite ville du Palatinat, les Allemands commandés par le duc de Lorraine et par Caprara. Ce combat fut peu décisif, et si, comme M. de Beauveau l'assure, les

Allemands n'avaient pas une pièce de canon, il faut convenir que la gloire de cette journée leur appartient. D'Avrigny convient qu'on ne poursuit pas les ennemis, et qu'on se contenta de ravager le Palatinat. Ce ravage passe tous les tableaux qu'on pourrait en faire; il n'y a peut-être dans l'histoire des hommes que celui qu'on exécuta dans ce même Palatinat, en 1688, qu'on puisse lui comparer, et qui fut encore plus terrible. Nous n'imiterons pas Beaurain, qui, dans son *Histoire des quatre dernières campagnes de Turenne* (Paris, 1782, in-fol.), a entrepris de nier la réalité de ces horreurs; moins encore le P. d'Avrigny, qui a cru pouvoir les justifier (*voy. la réputation de ces deux paradoxes dans le Journ. histor. et littér.*, 13 mars 1785, page 409); nous dirons seulement que si, comme on n'en peut pas douter, Turenne avait reçu les ordres de changer en un désert la plus belle province d'Allemagne (projet enfin complètement exécuté en 1688), il eût dû consulter sa générosité naturelle, et abdiquer plutôt le commandement de l'armée que d'être l'instrument d'une si étrange politique. « Il faut » convenir, dit Voltaire, que ceux qui ont plus » d'humanité que d'estime pour les exploits de » guerre, gémissent de cette campagne, célèbre par » les malheurs des peuples autant que par les expéditions de Turenne. Il mit à feu et à sang un » pays uni et fertile, couvert de villes et de bourgs » opulents. L'électeur palatin vit, du haut de son » château de Mannheim, deux villes et vingt-cinq villages enflammés. Ce prince, désespéré, défia Turenne à un combat singulier, par une lettre pleine » de reproches. Turenne ayant envoyé la lettre au » roi, qui lui défendit d'accepter le cartel, ne répondit aux plaintes et au défi de l'électeur que par » un compliment vague, et qui ne signifiait rien. » C'était assez le style et l'usage de Turenne, de » s'exprimer toujours avec modération et ambigüité. » Les Allemands, ayant reçu des renforts considérables après le combat de Sintzheim, passèrent le Rhin et prirent des quartiers d'hiver en Alsace. Turenne, qui s'était retiré en Lorraine, rentra au mois de décembre, par les Vosges, dans la province qu'il feignait d'abandonner, battit les Impériaux à Mulhausen, les défit encore mieux à Turckheim quelques jours après, et les força de repasser le Rhin le 6 janvier 1675. Le conseil de Vienne lui opposa un rival digne de lui : Montecuculli. Les deux généraux étaient près d'en venir aux mains, et de commettre leur réputation au sort d'une bataille auprès du village de Saltzbach, lorsque Turenne, en allant choisir une place pour dresser une batterie, fut tué d'un coup de canon le 27 juillet 1675, à 64 ans. On sait les honneurs que le roi fit rendre à sa mémoire. Il fut enterré à Saint-Denis; mais, en 1795, son tombeau fut détruit avec ceux des rois : il a été depuis replacé aux Invalides. Turenne n'avait pas toujours eu des succès à la guerre : il avait été battu à Mariendal, à Rethel, à Cambrai; il ne fit jamais de conquêtes éclatantes, et ne donna point de ces grandes batailles rangées dont la décision rend une nation maîtresse de l'autre; mais ayant toujours réparé ses défaites, et fait beaucoup avec peu, il passa pour le plus habile capitaine de l'Eu-

rope dans un temps où l'art de la guerre était plus approfondi que jamais. De même, quoiqu'on lui eût reproché sa défection dans les guerres de la Fronde; quoiqu'à l'âge de près de 60 ans l'amour lui eût fait révéler le secret de l'Etat; quoiqu'il eût exercé dans le Palatinat des cruautés parfaitement inutiles, auxquelles il n'eût dû se prêter pour aucun motif, il conserva la réputation d'un homme de bien. Ses vertus et ses talents, qui n'étaient qu'à lui, firent oublier des faiblesses et des fautes qui lui étaient communes avec tant d'autres hommes. Voici quelques traits propres à achever de peindre les mœurs militaires de Turenne. Quoiqu'il ne fût pas riche, il était né généreux. Voyant plusieurs régiments forts délabrés, et s'étant secrètement assuré que le désordre venait de la pauvreté et non de la négligence des capitaines, il leur distribua les sommes nécessaires pour l'entier rétablissement des corps. Il ajouta à ce bienfait l'attention délicate de laisser croire qu'il venait du roi. Il ménageait la vie des soldats avec la plus grande attention, et blâmait hautement les généraux qui les sacrifiaient sans nécessité dans des batailles que les circonstances ne rendent pas indispensables, disant qu'il fallait trente ans pour faire un soldat; il pouvait ajouter que l'idée seule que la religion et la raison nous donnent de l'homme suffit pour le faire envisager comme une chose sacrée, selon l'expression de Sénèque, et pour détester l'ambition atroce qui expose ses jours et répand son sang sans nécessité. Selon lui, une armée qui passait 50,000 hommes était incommode au général qui la commandait et aux soldats qui la composaient. Nous avons son *Histoire* par Ramsay, Paris, 1753, 2 vol. in-4; Liège, 1774, 4 vol. in-12. Le comte de Grimoard a publié une *Collection des Lettres et Mémoires trouvés dans les portefeuilles du maréchal de Turenne*, 1782, 2 vol. in-fol. Depuis la publication de ces pièces, il ne peut plus y avoir de doute sur le fameux cartel envoyé à Turenne par l'électeur palatin, le 27 juillet 1674, cartel dont on a paru suspecter l'existence, apparemment pour soustraire ce souverain à la censure violente du président Hénault, qui dit que Turenne répondit à ce cartel avec une modération qui fit honte à l'électeur de cette bravade. « Mais la honte, dit Voltaire, » était dans l'incendie, lorsqu'on n'était pas en » guerre ouverte avec le Palatinat, et ce n'était » point une bravade dans un prince justement irrité, de vouloir se battre contre l'auteur de ces » cruels excès. » Mascaron et Fléchier prononcèrent l'*Oraison funèbre* de Turenne, et ces deux discours sont les chefs-d'œuvre de leurs auteurs. Il existe à Saltzbach, sur la place où Turenne fut tué, un monument élevé en 1781 par le cardinal de Rohan, et rétabli en 1801 par le général Moreau.

TURGOT (Michel-Etienne), né à Paris en 1690 d'une famille considérée, devint président au parlement, et passa ensuite à la place de prévôt des marchands qu'il occupa avec distinction pendant 11 ans. On se souviendra longtemps en France des soins qu'il prit pour procurer l'abondance dans Paris pendant plusieurs années de disette, des embellissements dont il décora cette capitale, et des travaux qu'il entreprit pour pratiquer ces égouts

immenses qui embrassent tout le côté de la ville situé sur la rive droite de la Seine, et la débarrassent des immondices nuisibles à la santé de ses habitants. Ce digne magistrat trouva sa récompense dans les distinctions honorables du gouvernement : il fut élevé au grade de conseiller d'état, puis fait président du grand conseil en 1741, et mourut en 1751, laissant des regrets universels.

TURGOT (Anne-Robert-Jacques), fils du précédent, baron de l'Aulne, ministre de Louis XVI, naquit à Paris en 1727. Destiné par sa famille à l'état ecclésiastique, il fit ses études au collège de Louis-le-Grand, au Plessis, et enfin au séminaire de Saint-Sulpice. Jusqu'alors il avait paru attaché à l'état qu'il avait embrassé et avait fait des progrès dans les études théologiques. On a trouvé, dit-on, dans ses papiers des fragments d'un *Traité* sur l'existence de Dieu, qu'il avait composé en 1748, et des *Dissertations* sur des questions de théologie. Cependant dès cette même année, il avait écrit à Buffon une lettre sur son système, où il relevait plusieurs erreurs relatives à la théorie de la terre; et croyant que le *Discours de Bossuet sur l'histoire universelle* n'était pas assez riche de vues, de raison, de véritables connaissances, il en composa un autre, où il ne dit pas un mot de Dieu, c'était ainsi qu'il corrigeait peut-être l'ouvrage de Bossuet, où, selon lui, on parlait trop de la Providence et de la religion. Il est probable que depuis cette époque Turgot était déjà dégoûté de l'habit qu'il portait. Il fut néanmoins élu prieur de Sorbonne en 1749, et à son installation, en 1750, il prononça deux discours latins, l'un *sur les avantages que la religion chrétienne a procurés au genre humain*, qui est très-beau, et l'autre *sur les progrès de l'esprit humain*, prononcé cinq mois plus tard, et où il n'est guère parlé de religion. Il parait certain que de ce moment Turgot s'était livré à un autre genre d'étude, et que le philosophisme commençait déjà à gagner son cœur. Il quitta en effet l'état ecclésiastique au commencement de 1751, ne pouvant, lui fait dire un auteur, *se décider à porter un masque toute sa vie*. Il se lia avec d'Alembert et les encyclopédistes, et fournit à leur ouvrage différents articles, entre autres *existence, fondation*. Dans ce dernier il regarde les fondations religieuses comme une vanité puérile, et dit : « Puissent les considérations » suivantes concourir avec l'esprit philosophique » du siècle à dégoûter des fondations nouvelles, » et à détruire un reste de respect superstitieux. » C'est vers l'époque des grandes disputes sur les refus de sacrements que Turgot fut reçu maître des requêtes, au parlement de Paris (28 mars 1755). Il fit paraître alors ses deux écrits, *Lettres sur la tolérance* et le *Conciliateur*, ou *Lettres à un magistrat*, qu'il composa, dit-on, avec l'abbé de Brienne. Ces deux ouvrages ont pour but d'établir qu'aucune religion n'a le droit d'être protégée par l'état, et que le prince ne l'a pas non plus de faire des lois sur la religion. On trouve dans le *Conciliateur* des passages tels que celui-ci : « Je ne conçois » pas, dit-il, comment on ne veut pas comprendre » que le roi ne peut enjoindre aux évêques de donner les sacrements aux jansénistes qu'en s'ar-

» rogeant le droit de décider qu'ils n'en sont pas » indignes, et en décidant en même temps qu'on » ne peut jouir de l'état de citoyen sans les avoir » reçus ; deux choses qui excèdent manifestement » sur l'autorité..... Le refus ne regarde pas » l'autorité humaine..... Le roi ne peut en con- » naître, encore moins de ce qui l'occasionne. On a » demandé si le roi au moins ne pourrait pas dé- » fendre le refus de sépulture.... L'inhumation du » corps, le plus ou moins de pompe (je ne parle » plus de pompe sacrée), voilà ce qui regarde le » magistrat. Les prêtres, les cérémonies, le lieu » saint où doivent reposer les os des morts, voilà » le patrimoine de l'Eglise. Il faut donc la laisser » maîtresse d'en disposer. Elle ne peut accorder la » sépulture qu'à ceux qu'elle regarde comme ses » enfants. Vouloir la forcer de le faire, c'est l'obliger à traiter comme un des siens celui qu'elle a » toujours proscrit, c'est envier au véritable fidèle » un droit que lui seul peut avoir sur les prières » des ministres de sa religion. » Cet aveu de la part de Turgot en faveur des droits de l'Eglise étonne d'autant plus, qu'un passage de sa première Lettre sur la tolérance est dirigé contre la religion catholique. Turgot désirant connaître personnellement Voltaire, d'Alembert écrivit à ce dernier une lettre très-flatteuse, où il disait au philosophe de Ferney : « Vous aurez bientôt une autre visite dont je vous » prévien : c'est celle de Turgot, maître des re- » quêtes, plein de philosophie, de lumières et de » connaissances, et fort de mes amis, qui veut vous » aller voir en bonne fortune ; je dis bonne for- » tune, car, *propter metum Judeorum*, il ne faut pas » qu'il s'en vante trop, ni vous non plus. » Turgot fit le voyage de Ferney dans ce même mois de décembre, et reçut de Voltaire le bon accueil que méritait une telle recommandation. Peu de temps après il accompagna dans ses voyages de Gournay, intendant du commerce, et s'appliqua à l'économie politique, en suivant les principes de Quesnay, chef des économistes. En 1761, il fut nommé intendant de Limoges, et on convient que son administration ne fut pas inutile à cette province. Pendant la disette qui y régna, il exerça plusieurs actes de bienfaisance, et se donna beaucoup de peine pour procurer les denrées de première nécessité. Il fit rectifier une erreur de calcul par laquelle le Limousin souffrait depuis longtemps une surcharge énorme dans ses impositions ; il ouvrit de nouvelles routes, établit des ateliers de charité, et tâcha de diminuer la charge des corvées. Appelé au ministère de la marine en 1774, il fut élu contrôleur général des finances un mois après. Turgot y apporta beaucoup de plans et peu de vues saines, des moyens insuffisants pour les affaires, une imagination exaltée, et une philanthropie de système. « Ce ministre » philosophe, dit un historien, crut que toutes les » fois que le roi donnait un édit, l'intérêt des peuples exigeait qu'il les mit dans sa confidence pour » tout ce qui avait rapport à l'administration et à » la législation, et que, pour rendre le royaume » florissant, il fallait fonder les bases de la félicité » publique sur une liberté indéfinie. Il ne parlait » pas de l'égalité, mais il plaçait des signaux pour

» y conduire, etc. » L'élévation de Turgot parut aux philosophes un triomphe signalé, et en effet il se montra un ami très-actif des réformes. En général il détruisait presque toujours un bien certain pour courir après un mieux qu'il n'atteignait pas : et dans cette confusion de projets, il frayait une large carrière au désordre. « Turgot et moi, écrivait de Malesherbes, étions de fort honnêtes gens, très-instruits, passionnés pour le bien : qui n'aurait pensé qu'on ne pouvait pas mieux faire que de nous choisir ? Cependant nous avons mal administré ; ne connaissant les hommes que par les livres, manquant d'habileté pour les affaires, nous avons laissé diriger le roi par Maurepas, qui ajouta toute sa faiblesse à celle de son élève ; et, sans le vouloir ni le prévoir, nous avons contribué à la révolution. » Cependant les innovations qui étaient le résultat du nouveau système de Turgot, ne semblèrent pas à tout le monde avoir un but innocent ; on ne se contenta pas de le ridiculiser ; mais un homme d'esprit fit voir dans une chanson dont l'événement a fait une prophétie, tout le fruit qu'on en pouvait attendre (1). On inventa des tabatières qu'on appela *turgotines* ou *platitudes*, et on employa enfin tous les moyens pour décréditer ses opérations, dans lesquelles il montra, pour le moins, une précipitation imprudente. Quelques-unes pouvaient avoir leur utilité, comme la liberté de la circulation des grains, l'affranchissement du pays de Gex de toute imposition indirecte, le libre transport des vins, la Garonne et le port de Marseille ouverts à ce commerce, etc. ; mais ces innovations, et surtout celle qui, d'après son projet, devait commuer les droits féodaux, donnèrent à la nation le désir d'en obtenir de nouvelles et de plus importantes. A ces innovations il faut encore ajouter d'autres projets bien plus dangereux, et qui, s'il ne les effectua pas, furent cependant connus, et ne servirent qu'à augmenter le désir de tout bouleverser. Il présenta à Louis XVI un *Mémoire sur la tolérance*, et fit tous ses efforts pour faire changer les formules de serment que le roi prêtait à son sacre. On trouve dans le tom. 7 de ses *Œuvres* un *Mémoire sur les municipalités*, par lequel il ten-

daît à établir en France une nouvelle constitution, et plusieurs municipalités, grandes et petites. Il y propose, en outre, un conseil d'instruction. « L'instruction religieuse, dit-il, est particulièrement bornée aux choses du ciel, et elle ne suffit pas pour la morale. Il faudrait une autre instruction morale et sociale. Avec ce secours, la nation ne serait plus reconnaissable en dix ans : ce serait un peuple neuf ; tout le monde serait instruit et vertueux. » Turgot fut renvoyé du ministère en mai 1776, après avoir jeté dans la France entière les premières semences de la révolution. Il mourut le 29 mars 1781, à 54 ans. Turgot cultiva les lettres ; il savait presque toutes les langues. Il a traduit de l'hébreu la plus grande partie du *Cantique des cantiques* ; du grec, le commencement de l'*Illiade* ; du latin, beaucoup de fragments de *Cicéron*, de *César*, d'*Ovide*, de *Sénèque*, les sept premiers chapitres des *Annales de Tacite*, plusieurs *odes d'Horace* en vers français, d'*Addison*, de *Johnson*, de *Shakespeare* de *Pope*, un volume presque entier de l'*Histoire des Stuarts*, de *David Hume*, etc. ; de l'allemand, la plus grande partie du premier chant de la *Messie* de Klopstock, des morceaux choisis de la *Mort d'Abel* de Gessner, et le premier livre de ses *Idylles*. Ses autres écrits sont : *Discours sur l'Histoire universelle* ; plusieurs articles pour l'*Encyclopédie* ; *Lettres sur la tolérance*, 1755 ; *Le Conciliateur*, ou *Lettres à un magistrat*, 1754 ; un commencement d'*Histoire du jansénisme et du molinisme* ; *Les XXXVII vérités opposées aux XXXVII impiétés de Bélisaire* (de Marmontel), par un bachelier ubiquiste. Cette facétie est longue, peu ingénieuse et nullement concluante ; l'auteur y feint de croire que l'inverse de toutes les propositions censurées est vraie : se fondant sur ce sophisme, il fait tenir à la Sorbonne un langage fort ridicule, et qu'il croit très-amusant pour ses lecteurs. Une *Lettre* au marquis de Condorcet, sur le livre de l'*Esprit*, qu'il appelle « un livre de philosophie sans logique, de littérature sans goût, et de morale sans honnêteté, et il en désigne l'auteur comme » un déclamateur inconséquent, une tête exaltée, » un homme mu par la vanité et l'esprit de parti ; » qui répand à grands flots le mépris et le ridicule » sur tous les sentiments honnêtes et sur toutes les » vertus privées. » *Mémoire en faveur du prêt à intérêt*, d'où Rulhié et Gouttes a tiré le sujet de sa théorie de l'intérêt de l'argent ; une *Traduction* du 4^e livre de l'*Enéide*, et des *églogues* de Virgile, en vers métriques scandés sur la mesure de l'hexamètre, essai où il ne réussit pas mieux que Bonnard. Il ne fit tirer que douze exemplaires de cette traduction, qui, avec les autres du même auteur, a été insérée par François de Neufchâteau dans le 1^{er} vol. de son *Conservateur*, etc. Dupont de Nemours a donné une édition des *Œuvres complètes de Turgot*, Paris, 1808, 9 vol. in-8 ; le 1^{er} vol. qui a paru le dernier, contient les *Mémoires sur la vie, l'administration et les ouvrages de ce ministre*, par Condorcet, son intime ami et son admirateur. La mort de Turgot fut exactement conforme aux principes qu'il avait professés : il ne fit aucun acte de religion : ses amis, qui ne le quittèrent pas dans ses

(1) Nous citerons de cette chanson les quatre couplets suivants, qui feront aisément deviner le reste.

Vivent les bons esprits
Encyclopédistes,
Du bonheur français épris
Grands économistes,
Par leurs soins au temps d'Adam
Nous serons en moins d'un an, etc.
Du même pas marcheront
Noblesse et roture ;
Les Français retourneront
Au droit de nature.
On verra tous les états
Entre eux se confondre ;
Les pauvres sur leurs grabats
Ne plus se morfondre ;
Des biens on fera des lots,
Qui rendront les gens égaux, etc.
A qui devons-nous le plus ?
C'est à notre maître,
Qui, se croyant un abus,
Ne voudra plus l'être.
Ah ! qu'il faut aimer le bien,
Pour de roi n'être plus rien, etc.

derniers moments, veillèrent à ce qu'on ne laissât approcher de lui aucun prêtre. C'est une précaution qu'ils avaient les uns pour les autres, afin d'empêcher un retour à la vérité, qui aurait, selon eux, déshonoré le philosophisme, et produit un grand scandale parmi les sectateurs.

* TURGY (Louis François de), né à Paris en 1765, faisait partie de la maison de Louis XVI avant la révolution. Après la journée du 10 août, ayant appris que le roi devait être enfermé au Temple, il s'y introduisit, et eut le bonheur d'y rester pour continuer ses services près de ses maîtres. Placé auprès des princesses, il leur témoigna le plus fidèle dévouement, et leur donnait communication de ce qui pouvait les intéresser sur les affaires du jour. Les princesses lui confièrent plusieurs de leurs billets, dont quelques-uns étaient adressés à lui-même. Il avait conservé sur cette époque divers documents authentiques, dont une partie fut détruite par son beau-père, après le 18 fructidor, et l'autre fut remise par Turgý à Madame, duchesse d'Angoulême : Cléry, dans son *Journal de la tour du Temple*, et Hue dans les *Dernières années du règne et de la vie de Louis XVI*, ont rendu un témoignage éclatant aux bons procédés de Turgý envers la famille de ce monarque. A la restauration, Louis XVIII lui accorda des lettres de noblesse, et Madame la duchesse d'Angoulême le prit à son service en qualité de premier valet-de-chambre et d'huissier de son cabinet; il mourut à Paris le 4 juin 1825, à 69 ans. Il a laissé des *Fragments historiques sur la captivité de la famille royale à la Tour du Temple, recueillis pendant son service du 15 août 1792 au 15 octobre 1793*. Ils ont été publiés par Eckard (voy. ce nom), à la suite des *Mémoires historiques sur Louis XVII*. Qu'on nous permette d'en transcrire ici quelques passages qui donneront une idée du degré d'intérêt qu'ils peuvent offrir. « Le 10 août, dit-il, il me fut impossible de pénétrer jusqu'aux Tuileries; les deux jours suivants, je ne puis également entrer aux Feuillants... Ayant appris que Louis XVI allait être transféré au Temple, je courus chez Ménard de Chorezy, commissaire-général de la maison du roi, pour obtenir la faveur d'y continuer mon service. Il me promit que, dans quelque endroit que l'on placât la famille royale, et ne fallût-il qu'un garçon de service, il n'en nommerait pas d'autre que moi, parce qu'il savait bien que ce serait une chose agréable à la reine... Je dis à mes camarades Chrétien et Marchand : Allons nous présenter au Temple, peut-être qu'en montrant un peu de hardiesse, on nous laissera entrer. Ils me suivirent : nous arrivâmes à la grande porte, comme un des officiers du poste venait de laisser passer une personne, munie d'une carte, et que je reconnus pour être du service du roi. Je priai l'officier de me permettre de parler à cette personne, et je lui dis que j'étais aussi du service, ainsi que mes camarades. Il hésita d'abord, puis il me répondit : Prenez mon bras, que vos camarades prennent le vôtre, et je vais vous introduire; ce qu'il fit. On nous conduisit à la bouche, où je ne trouvai aucune provision. Je fus obligé de sortir jus-

qu'à trois fois pour me procurer le nécessaire. Nous servîmes le souper du roi..... Deux jours après notre arrivée, les commissaires de la commune voulurent savoir qui nous avait fait entrer au Temple. Je leur répondis que les comités de l'assemblée, sur les renseignements qu'ils avaient fait prendre dans nos sections, nous avaient autorisés à venir reprendre notre service : ils se retirèrent. Le lendemain Chabot, député, Santerre, commandant-général, et Billaud-Varennes, alors substitué du procureur-général de la commune, vinrent pour reconnaître et prendre l'état nominatif de toutes les personnes restées auprès de la famille royale. Ils nous demandèrent si nous avions appartenu au roi : je leur répondis affirmativement. Qui donc a pu vous faire admettre ici? s'écria Chabot. Je lui répondis que c'était Pétion et Manuel, qui, d'après les informations prises dans nos sections, nous en avaient accordé la permission. En ce cas, dit Chabot, c'est que vous êtes de bons citoyens; restez à votre poste et la nation aura plus de soin de vous que n'a fait le tyran. Dès que le roi fut entré au Temple, on prescrivit les précautions les plus minutieuses... Cependant il m'arriva souvent, dans un passage, dans un tournant d'escalier, de substituer au bouchon de papier d'une carafe, tel autre sur lequel on avait écrit des avis, des nouvelles, soit avec du jus de citron, soit avec un extrait de noix de galle. Quelquefois je roulais un billet autour d'une petite balle de plomb; je recouvrais le tout d'un autre papier fort, et je le jetais dans la carafe au lait d'amande : un signe convenu indiquait ce que j'avais fait. Lorsque le papier des bouchons se trouvait sans écriture, il servait à la reine et à madame Elisabeth pour me donner des ordres ou des avis à transmettre au dehors. On a pu voir dans l'ouvrage de Hue (page 542 et suiv. de la 5^e édit. de Paris), et dans le *Journal de Cléry* (page 79, de l'édit. de Londres, 1798, in-8), quelques-uns des moyens que nous employions pour communiquer entre nous; mais ces moyens devant être variés, ils exigeaient beaucoup de précautions, et donnaient lieu à des retards dans la transmission des avis jusqu'à la famille royale. Pour obvier à tous ces inconvénients, la reine et madame Elisabeth imaginèrent de correspondre directement avec moi par signaux... La correspondance par écrit développait ce que je n'avais fait qu'indiquer par les signaux; car, malgré la surveillance de huit à dix personnes, il ne s'est presque point passé de jour, pendant les trois mois que je me suis maintenu au Temple, sans que la famille royale n'ait en quelque billet de moi, soit par les stratagèmes déjà expliqués, soit en donnant aux princesses des objets de mon service, ou quand je les recevais de leurs mains, soit aussi dans un peleton de fil ou de coton, que je coulais dans un coin d'armoire, sous la table de marbre, dans les bouches du poêle, ou même dans le panier aux ordures. Un signe de la main ou des yeux indiquait ou j'avais réussi à déposer le peleton; en sorte que le roi et les princesses étaient pres-

» que toujours informés des événements. La facilité que j'avais de sortir deux ou trois fois par semaine pour les approvisionnements, me mettait à même de prendre les renseignements que le roi et la reine désiraient, et de leur rapporter les notes et les avis dont on me chargeait pour LL. MM. Je me trouvais également aux fréquents rendez-vous que Hue me donnait tantôt dans les quartiers les plus isolés de Paris, tantôt hors de la ville, et où il me remettait des écrits pour le roi, ou des réponses à ses ordres.... Madame la marquise, puis duchesse de Sérent, était le point principal de la correspondance de la reine et de madame Elisabeth. Je passai dans sa maison pour son agent d'affaires, et l'on avait ordre de me laisser entrer à toute heure de jour et de nuit... On me visitait rarement à l'entrée ou à la sortie du Temple, parce que j'avais soin de procurer aux commissaires et aux gardiens tout ce qu'ils me demandaient, lorsqu'ils se présentaient à la bouche, où ils devenaient plus traitables. Mais aussitôt que j'approchais de la tour ou d'une pièce occupée par quelqu'un de la famille royale, toutes mes démarches étaient observées; on me défendait de parler à qui que ce fût, si ce n'était pour mon service, et à haute voix. J'étais même alors, à cause de mes relations à l'extérieur, l'objet d'une surveillance plus particulière : aussi la famille royale, pour ne point éveiller les soupçons à mon égard, prenait-elle des précautions, au point qu'un jour le roi m'ayant donné son couteau, dont le manche était cassé, pour le faire raccommoder, S. M. s'apercevant qu'elle ne l'avait pas montré aux officiers municipaux, me le redemanda à l'instant, l'ouvrit, et le leur présentait en disant : *Regardez, messieurs, il n'y a rien dedans*. Puis, le roi me rendit ce couteau, en me recommandant de ne point y faire mettre un autre manche; car, ajouta-t-il, *j'y tiens beaucoup tel qu'il est, parce qu'il m'a été donné par mon père*. J'avais surtout la mission de m'informer des personnes dont la famille royale avait éprouvé le zèle et la fidélité... Un jour la reine m'ayant dit : *Turgy, j'ai cassé mon peigne, je vous prie de m'en acheter un autre*; le poète D. C., municipal, s'écria : *Achetez-en un de corne, le buis serait trop bon pour elle*. La reine, comme si elle n'eût point entendu cette indignité, continua de me donner des ordres. Je remplaçai le peigne, qui était d'écaillé, par un semblable. En le voyant, cette princesse me dit : *Vous avez donc outrepassé les ordres de D. C., car, il prétend que le buis est trop bon pour moi, lui qui sans les bienfaits du roi...* S. M. s'arrêta. Je me permis de répondre : *Madame, il y avait bien des personnes qui avaient l'air de faire leur cour à la famille royale, mais ce n'était qu'à cause du trésor*. La reine daigna me dire : *Vous avez raison, Turgy*. Le 2 décembre, la municipalité du 10 août fut remplacée par celle dite provisoire. On doubla le nombre des commissaires-surveillants auprès du roi et de la famille royale. L'on connut bientôt à quels hommes nous allions avoir affaire par le trait suivant. La reine ayant été malade pendant

la journée du lendemain, et n'ayant pris aucun aliment, me fit dire de lui apporter un bouillon pour souper. Au moment où je le lui présentais, cette princesse apprenant que la femme Tijon se trouvait indisposée, ordonna qu'on lui portât ce bouillon : je priai alors un des municipaux de me conduire à la bouche, pour aller y prendre un autre bouillon; aucun d'eux ne voulut m'y accompagner, et S. M. fut obligée de s'en passer... Ce fut Parisot qui me donna le décret portant que le roi serait conduit à la barre de la Convention, pour répondre aux questions qui seraient faites. Je le plaçai sur le lit de Cléry, et sa M. le lut de suite... Cléry a dit de quelle manière nous avions établi une correspondance entre le roi et les princesses, dès le moment que toute communication fut interdite entre eux. Tandis qu'il était témoin des malheurs et du courage sublime de Louis XVI, je l'étais des craintes, des lueurs d'espérance et des angoisses de la reine, de monseigneur le dauphin et des princesses. L'exécration 21 janvier arriva..... Cléry resta encore plus d'un mois à la tour, mais sans pouvoir communiquer avec nous. Lorsque je le revis, après sa sortie, il me remit, et je reçus avec un sentiment inexprimable de douleur et de respect, ce billet que le roi, dans sa bonté infinie, lui avait laissé pour moi. Voici le contenu de ce billet : *21 janvier 1793, sept heures trois quarts du matin. Je vous charge de dire à Turgy combien j'ai été content de son fidèle attachement pour moi, et du zèle avec lequel il a rempli son service; je lui donne ma bénédiction, et le prie de continuer ses soins, avec le même attachement, à ma famille, à qui je le recommande*. En parlant du plaisir que trouvaient les princesses à parler de ceux qui leur avaient donné des témoignages d'affection et de fidélité, Turgy ajoute : « Cette princesse (la reine) répéta plusieurs fois devant Louis XVII et Madame royale que ce jour-là (le 5 octobre) je lui avais sauvé la vie, en lui ouvrant la porte secrète de ses petits appartements (à Versailles), donnant dans la pièce dite *l'œil de bœuf*, par où elle se réfugia chez le roi, et en fermant cette porte sur les assassins qui la poursuivaient. Dans le courant de juin la femme Tijon donna des signes de dérangement d'esprit; elle était toujours triste, et poussait des soupirs comme une personne qui éprouve des remords. Quel qu'en fût le motif, elle se vit contrainte par son mari, homme brutal, de faire une dénonciation contre la reine et contre madame Elisabeth : elle les accusa d'entretenir tous les jours une correspondance avec moi. Pour prouver le fait, elle descendit au conseil un flambeau qu'elle avait pris dans la chambre de madame Elisabeth, et fit remarquer aux municipaux une goutte de cire à cacheter qui était tombée sur la bobèche. En effet, le matin, cette princesse m'avait remis un billet cacheté pour l'abbé Edgeworth de Firmont, et je m'étais empressé de le porter chez madame de Sérent... En remontant de la chambre du conseil, la femme Tijon entra dans l'appartement des princesses : elle aperçoit la reine; sa

» tête se trouble, elle se précipite aux pieds de
 » la princesse ; en s'écriant devant les municipaux,
 » et sans faire attention à leur présence : *Madame,*
 » *je demande pardon à Votre Majesté ; je suis une*
 » *malheureuse, je suis la cause de votre mort et de*
 » *celle de madame Elisabeth.* Les princesses la re-
 » levèrent avec bonté et tâchèrent de la calmer. Un
 » moment après j'entrai avec mes deux camarades,
 » Chrétien et Marehand, portant le diner à la fa-
 » mille royale, et accompagné des quatre commis-
 » saires-surveillants. La femme Tignon se jeta à ge-
 » noux devant moi, en me disant : *Turgy, je vous*
 » *demande pardon, je suis une malheureuse. je suis*
 » *la cause de la mort de la reine et de la vôtre.* Ma-
 » dame Elisabeth la relevant aussitôt, me dit :
 » *Turgy, pardonnez-lui.* J'eus l'honneur de ré-
 » pondre à S. A. Royale, *que la femme Tignon ne*
 » *m'avait point offensé ; qu'en supposant qu'elle l'eût*
 » *fait, je lui pardonnais de bon cœur.* Ce jour-là
 » fut assurément un de ceux où je redoutai le plus
 » d'être mis en arrestation ; non pour moi, j'étais
 » résigné. »

TURINI (André), médecin des papes Clément VII et Paul III, et des rois Louis XII et François I^{er}, était né dans le territoire de Pise, et vivait encore vers le milieu du xvi^e siècle. Il s'acquit une grande réputation par sa pratique et par ses ouvrages, publiés à Rome, 1544, in-fol.

TURLOT (Nicolas), licencié en théologie, fut successivement curé, chanoine gradué, archiprêtre et archidiacre de l'église de Namur, ensuite prévôt de la même église, et vicaire-général pendant onze ans. Il mourut le 17 janvier 1651, après avoir rempli ces charges avec toute l'exactitude que l'on peut attendre d'un digne ministre du Seigneur. On a de lui : *Trésor de la doctrine chrétienne*, Liège, 1651, in-4, en français ; Bruxelles, 1668, in-4, en latin, et réimprimé plusieurs fois en France, et surtout à Lyon. Cet ouvrage est propre à l'instruction du peuple, surtout dans les campagnes ; et c'est sous ce point de vue qu'on a excusé les négligences et l'excessive simplicité qui s'y trouvent.

TURLOT (François-Claude), né à Dijon en 1745, embrassa l'état ecclésiastique. Dans sa jeunesse il avait été chargé de l'éducation de l'abbé de Bourbon, fils naturel de Louis XV, qu'il accompagna dans un voyage à Naples, où cet élève mourut en 1787. A la suite de cette éducation si malheureusement terminée, l'abbé Turlot fut nommé aumônier de madame Victoire, bientôt après vicaire-général du diocèse de Nancy, et pourvu d'un bénéfice. La révolution lui enleva tous ses biens ; il soutint cette perte avec fermeté, se consola par l'étude, la composition d'ouvrages utiles, et l'accomplissement de ses devoirs. En 1816, il fut attaché à la bibliothèque du roi, et mourut le 21 décembre 1824. Il a publié, mais sans y mettre son nom : *Etudes sur la théorie de l'avenir ou Considérations sur les merveilles et les mystères de la nature*, etc., Paris, 1810, 2 vol. in-8 ; *De l'Instruction*, Paris, 1816 et 1819, in-12, où il a indiqué un choix des meilleurs livres et des meilleures éditions ; *Abailard et Héloïse, avec un aperçu du xii^e siècle, comparé sous tous les rapports avec le siècle actuel*, 1822, in-8.

TURNÈBE (Adrien), né en 1512 aux Andelys, près de Rouen, fut professeur royal en langue grecque à Paris. Il se fit imprimeur, et eut pendant quelque temps la direction de l'imprimerie royale, surtout pour les ouvrages grecs. La connaissance qu'il avait des belles-lettres, des langues et du droit, lui fit des admirateurs à Toulouse et à Paris, où il professa. Il mourut dans cette dernière ville, en 1565, à 55 ans. Henri Etienne en a fait un grand éloge ; mais on croit que Turnèbe ne le mérita que pour avoir embrassé les mêmes erreurs que lui. Cependant Génébrard, disciple de Turnèbe, assure qu'il mourut catholique ; Gisbert Voëtius le met entre ceux qui ont favorisé les protestants ; Martin Schookius dit que personne ne peut savoir que Dieu ce que Turnèbe pensait sur sa religion ; que cependant il haïssait fort les jésuites, comme il le prouve par un de ses poèmes, où il dit :

Quæ nova surrepit secta, et mentitur Jesum,
 Dulce latrocinii prætendens nomen opertis,
 Tartareis emissæ vultus ?

Ses principaux *Ouvrages* ont été imprimés à Strasbourg, 1606, 3 vol. in-fol. On y trouve : des *Notes* sur Cicéron, sur Varron, sur Thucydide, sur Platon ; ses *écrits* contre Ramus ; ses *Traductions* d'Aristote, de Théophraste, de Plutarque, de Platon, etc. ; ses *Poésies latines et grecques* ; des *Traité*s particuliers. On a encore de lui un recueil intitulé *Adversaria*, 1580, in-fol., en 50 livres, dans lequel il a ramassé tout ce qu'il a voulu retenir de ses lectures.

TURNER (Guillaume), théologien et naturaliste, né en 1500 à Morpeth, dans le comté de Northumberland, étudia à Cambridge sous Pembroke-dall, et embrassa les principes de la réformation. Il apprit la théologie, parcourut toute l'Angleterre pour répandre sa nouvelle doctrine ; et ses prédications lui firent beaucoup de prosélytes. Pour arrêter son prosélytisme, l'évêque Gardier le fit mettre en prison, où il demeura quelque temps. Quand il eut recouvré sa liberté, il passa en Italie, s'arrêta à Ferrare, où il prit le bonnet de docteur en médecine. Quand Edouard III monta sur le trône, Turner revint en Angleterre, et fut nommé doyen de Wells ; mais à l'avènement de Marie, il fut exilé, et ne retourna dans son pays qu'après la mort de cette princesse. La reine Elizabeth ayant succédé à Marie lui rendit tous ses bénéfices ; il ne s'occupa alors que de ses ouvrages, et mourut en 1568. On a de lui : *Avium præcipuarum quarum apud Aristotelem et Plinium mentio est, brevis et succincta historia*, Cologne, 1554, in-8. Il est le premier qui ait publié en anglais un herbier, *New herbal* ; la 1^{re} partie parut à Londres en 1551, la 2^e à Cologne en 1552, et il y en ajouta une 3^{me}, lorsqu'il en publia une édition plus complète, à Cologne, en 1568. L'auteur y montre une connaissance très-variée des plantes qu'il s'était procurées dans ses voyages.

TURNER (Robert), né en Angleterre, quitta son pays pour la foi catholique, trouva un asile auprès de Guillaume, duc de Bavière, et enseigna avec réputation à Ingolstadt. Le duc l'employa dans plusieurs négociations importantes ; mais il perdit ensuite la faveur de ce prince. Il devint chanoine de

Breslau, et mourut à Gratz en 1599. On a de lui des *Commentaires sur l'Ecriture sainte*, et d'autres ouvrages.

* TURNER (Daniel), médecin anglais du XVIII^e siècle, a laissé différents ouvrages estimés, dont quelques-uns ont été traduits en français, comme : *Traité des maladies de la peau*, Londres, 4^e édit., 1751, in-8 ; trad. en franç. par Boyer de Pébrander, Paris, 1745, 2 vol. in-12 ; *Relation des eaux de Pyrmont et de Spa*, 1754, in-12.

* TURNER (Samuel), né dans le comté de Gloucester vers 1749, mort à Londres en 1802, est connu par son ambassade, dont il a publié les détails sous ce titre : *Relation d'une ambassade à la cour du Tchou-Lama en Tibet, contenant la relation d'un voyage en Boutan et dans une partie du Tibet, avec des observations botaniques, minéralogiques et médicales*, par Saunders, et des vues dessinées par Davis, Londres, 1800, in-4, fig., trad. en franç. par Castéra, Paris, 1802, 2 vol. in-8 avec atlas.

** TURNER (Sharon), historien, né en 1768 à Londres, fut placé à quinze ans chez un procureur. C'est là que se développa son goût pour les livres et les études littéraires, et tous ses moments de loisir furent remplis par la lecture et la composition. Il succéda à son patron, et continua ses affaires ; mais bientôt il commença de rassembler les matériaux des importants ouvrages qu'il a publiés sur l'histoire d'Angleterre, et qui l'ont placé au premier rang des historiens de son époque. Ecrivain aussi laborieux qu'intelligent, ce fut aux sources anglo-saxonnes qu'il puisa pendant plus de quarante années. La fatigue ayant sensiblement altéré sa santé, il fut obligé, en 1829, de s'éloigner de Londres, et habita la plus grande partie du temps à Winchmore-Hill, où, malgré ses souffrances, il continua ses études favorites, jusqu'en 1845. Il était l'un des rédacteurs du *Quarterly-Review*. Membre de la société royale de littérature, il adressa à cette savante assemblée quelques lettres sur les affinités des langues, d'où il tire la conclusion qu'elles prouvent la vérité de la confusion des langues à Babel, et de la dispersion des hommes. Turner mourut en chrétien à Londres, le 18 février 1847, à 79 ans. Indépendamment d'un volume d'essais poétiques intitulé *Méditations sacrées ; Préludes sur la grandeur de la Bretagne et autres sujets* ; et *Richard III*, poème, on a de lui en anglais : *Histoire des Anglo-Saxons*, Londres, 1799-1805, 4 vol. in-8, 2^e édit. 1807, 2 vol. in-4, et 7^e édit., 1859, 5 vol. in-8. *Histoire d'Angleterre au moyen-âge*, avec une continuation jusqu'à la mort d'Elisabeth, ib., 1814-29, 5 vol. in-4, 5^e édit., 1850-55, 9 vol. in-8. Les parties de cette histoire, où il parle de Jeanne-d'Arc, des guerres des roses et de la littérature anglaise du moyen-âge, peuvent être regardées comme une peinture remarquable de l'esprit du temps et des personnages qui y ont joué des rôles importants. *Histoire sacrée du monde*, Londres, 1856-59, 5 vol. in-8 : dans cet ouvrage le but de l'auteur était de démontrer d'une manière plus précise et plus complète, et d'accord avec la révélation, le grand principe de tous les ouvrages historiques, cette action continuelle de

la providence, et cette direction supérieure de toutes choses de ce monde par le Tout-Puissant, principe qu'il avait toujours reconnu avec bonheur.

** TURNUS, poète latin, qui florissait au I^{er} siècle de l'ère chrétienne, naquit, comme Lucilius, dans la petite ville d'Arunca. Il était d'une famille d'affranchis, et eut l'art de parvenir aux honneurs et de se rendre puissant à la cour de Titus et à celle de Domitien. Il se fit un nom par ses satires dont il ne nous reste que deux vers défigurés, qui nous ont été conservés par le scholiaste de Juvénal. Il est aujourd'hui avéré qu'il n'est pas l'auteur d'un fragment de trente vers inséré dans l'Anthologie latine de Burmann et dans les *Poetæ latini minores* de Wernsdorff et de Lemaire. Ce pastiche a été composé par l'académicien Gué de Balzac, qui le donna, comme étant de Turnus, dans le ch. 4 du 5^e de ses *Entretiens*, d'où il a passé avec des additions et des corrections, dans le recueil de ses Poésies latines, édité par Ménage en 1650. Cette supercherie littéraire a été signalée au monde savant par un membre de la société littéraire de Lyon, Pierre Rostain, dans un opuscule ayant pour titre *Matanasiennes* (Lyon, 1857, in-8). On trouvera plus de détails sur Turnus dans les *Nouveaux mélanges* de Bregnot du Lut, p. 78, et dans une Note de cet académicien, insérée p. 184 de l'*Itinéraire* de Rutilius, traduit par Collombet, Paris et Lyon, 1842, in-8.

TUROCZI ou THUROCZ (Jean), Hongrois, né vers 1420, a laissé : une *Histoire des rois de Hongrie*, depuis Attila jusqu'au couronnement de Mathias Corvin, l'an 1464. Il a inséré dans cette histoire la *chronique* de Jean Kikollo, grand-vicaire de Strigonie, depuis l'an 1542 jusqu'à l'an 1582, et il dit que pour le reste il a compilé dans ce qu'il a trouvé de meilleur ; mais il a bien mal choisi. On le voit confondre la Catalogne avec la ville de Châlons-sur-Marne (*Catalaunia* et *Catalonum*). Il fait dériver le mot *Hispania* de *hispan*, qui, en hongrois, signifie capitaine, quoique l'Espagne eût ce nom dans le temps où l'on ne savait rien encore des Huns ni des Hongrois. Tout ce qu'il dit d'Attila est plutôt un roman qu'une histoire. Cet ouvrage a été imprimé à Augsbourg, 1482 ; à Venise, 1488, et dans les *Scriptores rerum hungaricarum* de Schwandnerus.

TUROCZI ou THUROCZ (Ladislas), de la même famille que le précédent, né vers la fin du XV^e siècle, se fit jésuite, et se distingua par sa vertu et sa science. On a de lui un *Abrégé de l'histoire du royaume de Hongrie et de ses dépendances*, sous ce titre : *Hungaria cum suis regionibus*, Tirnau, 1729, in-fol. ; avec des additions par Etienne Katona, Tirnau, 1772, in-4. On trouve dans cette histoire, très-bien écrite en latin, une description géographique fort ample de toute la Hongrie, de ses villes, comtés, îles, lacs, fleuves, fontaines, montagnes, etc. ; des faits très-intéressants omis par plusieurs historiens ; des anecdotes étonnantes, incroyables, et cependant très-vraies, telle que celle de la comtesse Bathori, épouse d'un comte Nadasti, qui, dans le château de Schenta, situé près du Vaag à 7 lieues de Tirnau, immola plus de 600 filles à sa beauté, ridiculement persuadée que le sang humain blanchissait le teint ; et qui, parvenue

à un âge où la vanité des femmes cesse d'avoir des prétentions, non-seulement continua ces horreurs, mais prit plaisir à manger la chair de ces infortunées. L'auteur fait une description très-pittoresque des souterrains de Schenta où ces horreurs s'exécutèrent. Lorsqu'en 1767 on songeait à faire à Tirnau une nouvelle édition de la *Hungaria*, quelques jésuites furent d'avis d'en retrancher cet article. Mais c'est ignorer les droits sacrés de l'histoire, que de lui enlever ce qu'elle a marqué dans ses fastes; elle doit dévoiler les grands forfaits, comme elle présente les grandes vertus; montrer jusqu'où peut s'élever une belle âme, et quelle est la profondeur où entraîne le crime. *Quis nescit*, dit Cicéron, *primam esse historiam legem, ne quid falsi dicere audeat, deinde ne quid veri non audeat?* Lib. 2 de *Oratore*. Voy. LAVAL (Gilles de).

TURPIN, TULPIN ou TILPIN, moine de Saint-Denis, fut fait archevêque de Reims, au plus tard vers l'an 760, et reçut du pape Adrien I^{er} le *pallium* en 774, avec le titre de primat. Il mit, en 786, des bénédictins dans l'église de Saint-Remy, abbaye célèbre, au lieu des chanoines qui y étaient, et mourut vers l'an 800 après avoir gouverné son église plus de 40 ans. On lui attribue le livre intitulé : *Historia et Vita Caroli Magni et Rolandi*; mais cette histoire ou plutôt cette fable est l'ouvrage d'un moine du xiv^e siècle, qui a pris le nom de *Jean Turpin*. C'est de ce roman qu'on a tiré tous les contes qu'on a faits sur Roland et sur Charlemagne. On le trouve dans *Schardii rerum Germanicarum quatuor vetustiores Chronographi*, Francfort, 1556, in-fol.; et il y en a une version Française, Lyon, 1585, in-8.

TURPIN (François-Henri), né à Caen en 1709, mourut à Paris en 1799. Il a laissé plusieurs ouvrages historiques, dont quelques-uns ne sont pas sans mérite; mais travaillant moins pour la gloire que pour des libraires, il soignait peu ses écrits. On a de lui : *Vie de Louis de Bourbon, prince de Condé*, 1767, 2 vol. in-12, un de ses meilleurs ouvrages; *Vie du maréchal de Choiseul*, 1768, in-12, estimée; *Histoire du gouvernement des anciennes républiques*, 1769, in-12; *Histoire civile et naturelle du royaume de Siam*, Paris, 1771, 2 vol. in-12. Ce livre fut supprimé par un arrêt du conseil. *Histoire universelle contenant l'histoire de l'Égypte et des peuples de Chanaan*, 1770-78, 5 vol. in-12; *Histoire de Mahomet*, Paris, nouv. édit., 1780, 5 vol. in-12; *Histoire de l'Alcoran où l'on découvre le système politique du faux prophète et les sources où il a puisé sa législation*, 1775, 2 vol. in-12; *La France illustre; Plutarque français, ou Vies des hommes illustres de la France*, 1775 et suiv.; 4 vol. in-4, ou 7 vol. in-12; une suite à l'*Histoire des révolutions d'Angleterre*, de 1688 à 1747, Paris, 1786, 2 vol. in-12, ouvrage bien inférieur à celui du P. d'Orléans qu'il a entrepris de continuer, mais qu'il a écrit dans des principes tout opposés à ceux de cet estimable écrivain; une suite aux *Vies des hommes illustres de la France*, par d'Auigny (voy. ce nom).

TURPIN DE CRISSÉ (Lancelot), célèbre tacticien, membre des académies de Berlin, de Nancy et de Marseille, né vers 1715 à Hérouville dans la Beauce,

obtint, en 1780, le grade de lieutenant-général, et l'année suivante fut nommé gouverneur du fort de Scarpe à Douai. Il émigra et mourut en Allemagne, on ne sait précisément à quelle époque. Turpin de Crissé a donné : *Amusements philosophiques et littéraires de deux amis*, 1759, in-12; *Essais sur l'art de la guerre*, 1754, 2 vol. in-4, ornés de 28 pl.; *Commentaires sur les mémoires de Montecuculli*, 1769, 2 vol. in-4, et 1770, 3 vol. in-8, qui ont été accueillis avec distinction par plusieurs princes de l'Europe; *Commentaires sur les institutions militaires de Végèce*, Montargis, 1770, 5 vol. in-4, avec 20 pl.; *Commentaires de César*, en lat. et en franç., avec les notes historiq., critiq. et militaires, 1785, et 1787, 3 vol. in-8. Tous ces ouvrages sont estimés.

** TURPIN (Pierre-Jean-Fr.), botaniste et dessinateur, né en 1775 à Vire, se fit soldat à l'époque de la révolution, et fut en 1796 conduit avec son bataillon à Saint-Domingue, où il étudia l'histoire naturelle de cette île. Ses progrès dans la connaissance des végétaux et de leur application en médecine lui firent promptement une grande réputation parmi les colons. Le général Leclerc, lors de son expédition à Saint-Domingue, en 1802, le nomma pharmacien en chef de son armée. Il ne quitta point la colonie avec notre armée, et, profitant de l'ascendant que ses talents et ses services lui avaient donné sur les chefs des nègres, il visita l'île dans toutes ses parties pour en composer l'herbier. De retour en France où sa réputation l'avait précédé, il ne tarda pas à prendre part à la publication de plusieurs ouvrages importants, tels que la *Flore médicale* et la *Flore parisienne*. En 1855, il fut nommé membre de l'académie des sciences, à laquelle il avait précédemment communiqué un foule de mémoires et d'observations très-remarquables. Il continua de prendre une part active aux travaux de cette compagnie, et mourut à Paris, le 2 mai 1840, à 65 ans. On peut consulter, pour des détails sur les travaux de Turpin, son article dans la *France littéraire* de Quérard.

TURQUET (Louis), historien, né à Lyon vers 1650, a laissé : une *Histoire du royaume de Naples*; *Institution d'une femme chrétienne dans l'adolescence, le mariage et la viduité*. Il a traduit l'ouvrage d'Agrippa, de *Vanitate scientiarum* : l'auteur s'y est permis des changements qui n'ajoutent certainement pas à la beauté de l'ouvrage.

* TURREAU DE LINIERES (Louis), né à Orbec en Normandie, vers 1760, fils d'un huissier, exerçait les fonctions de receveur des domaines. Très-jeune encore, il s'enfuit emportant une partie de la caisse, et lorsqu'il eut dissipé son argent s'enrôla dans un régiment d'où une de ses tantes le retira, en achetant son congé. Il fut nommé, en 1790, administrateur du département de l'Yonne, qui l'élut en septembre 1791, suppléant à la législative, où il ne prit point séance, et, en 1792, député à la Convention. Il y appuya toujours les mesures les plus arbitraires, et provoqua la mise en jugement de Louis XVI, dont il vota la mort sans appel et sans sursis. Ennemi déclaré de la Gironde, il se prononça contre Stengel, général sous les ordres de Dumouriez, et l'accusa de complicité avec celui-ci. Le 31 mai 1793, il dé-

nonça Lanjuinais, comme ayant organisé la contre-révolution à Rennes. Envoyé à l'armée de la Vendée, il suivit, de concert avec le général Turreau de Garambouville, son parent (voy. l'art. suiv.), le système de dévastation qui désola ce malheureux pays. Il y commit des cruautés et des vexations inouïes, et il en fit, selon ses propres expressions, *une grande illumination*. De retour à la Convention, riche des dépouilles des victimes de la Vendée, il fut nommé secrétaire, et resta lié avec les jacobins, jusqu'après le 9 thermidor, époque de la chute de Robespierre. Il modéra tout-à-coup ses opinions et se déclara contre ces mêmes *terroristes*, dont il avait été l'ami; et il osa dire à Lebon, qui cherchait à se justifier en peignant les crimes de ses collègues : « Peins-toi toi-même, scélérat. » Presque en même temps il fit mettre en arrestation Fouquier-Tainville. Par ce retour hypocrite, il put se soustraire aux accusations qui pesaient sur les complices de Robespierre; il fut ensuite envoyé à l'armée d'Italie. Turreau, devenu riche, ne pensa plus qu'à conserver sa fortune, et resta fidèle à son nouveau système de modération. Cependant ses ennemis cherchaient en son absence à rappeler ses cruautés et ses dilapidations; il écrivit alors à la Convention pour s'excuser d'avoir été, en Bretagne, le complice du général Turreau. Il trouva des défenseurs, et ne fut plus inquiété; il ne passa cependant pas au conseil, et à la fin de la session, il devint commissaire du Directoire, pour faire rejoindre les conscrits et les réquisitionnaires du département de la Seine. Il conserva quelque temps cette place, tomba ensuite dans l'oubli, et mourut vers 1797.

* **TURREAU DE GARAMBOUVILLE** (le baron Louis-Marie), lieutenant-général, né à Evreux en 1756, était capitaine d'infanterie quand la révolution éclata; il en embrassa la cause et obtint un avancement rapide. Il fut d'abord employé à l'armée de la Moselle sous Beurnonville; ensuite il passa dans la Vendée, et, après la défaite des républicains à Coron, il alla prendre le commandement des Pyrénées-Orientales. Après quelques succès peu décisifs, il n'éprouva que des revers, et le comité de salut public le renvoya dans la Vendée où la guerre civile paraissait s'éteindre; mais Turreau, la voyant renaître avec une nouvelle force, partagea son armée en 12 colonnes, auxquelles il donna l'ordre de dévaster le territoire vendéen dans tous les sens. Ce système d'extermination n'ayant fait qu'exaspérer la population, il prit le parti de renfermer son armée dans des camps retranchés, répartis sur les limites de la Vendée. Ce plan fut adopté, mais on lui ôta le commandement des troupes. Après la mort de Robespierre, dénoncé pour ses cruautés dans l'Ouest, il se défendit avec beaucoup d'énergie, ce qui fit présumer qu'il n'avait fait qu'exécuter les ordres qu'il avait reçus. Après une longue détention, le Directoire le fit acquitter, et Bonaparte l'employa en 1800 à l'armée de réserve. Il commanda ensuite dans le Valais, et fut chargé de diriger les travaux du Simplon. Après avoir été nommé baron et grand-officier de la légion d'honneur en 1804, il fut envoyé, en qualité de ministre plénipotentiaire,

aux Etats-Unis, où il obtint rarement ce qu'il demandait. Il revint en 1811, fut employé en Allemagne, et commandait à Marienbourg lors de l'invasion de la grande armée. Louis XVIII lui accorda la croix de Saint-Louis; néanmoins il servit encore sous Bonaparte et le gouvernement provisoire : il se retira avec l'armée derrière la Loire, et mourut en 1816 dans sa terre de Conches, département de l'Eure. On a de lui : des *Mémoires pour servir à l'histoire de la Vendée*, 5^e édit., Paris, 1824, in-8, et qui ont été traduits en plusieurs langues; *Aperçu sur la situation politique des Etats-Unis*, 1815, in-8.

TURRECREMATA. Voy. TORQUEMADA.

TURREL (Pierre), auteur du xvi^e siècle, se fit une si grande réputation, que les villes de Dijon et d'Autun se disputèrent l'honneur de lui avoir donné le jour; mais lui-même, dans un de ses ouvrages, décide la question en faveur d'Autun. Son principal savoir semblait consister en astronomie, et plus encore en astrologie, comme l'on voit par le titre de deux de ses ouvrages, dont le premier est *Fatales précisions par les astres et dispositions d'icelles sur la région de Jupiter, maintenant appelée Bourgoigne, pour l'an 1529*, etc. Le second a pour titre : *Le période, c'est-à-dire la fin du monde, contenant la disposition des choses terrestres par la vertu des corps célestes*. Ce petit livre lui attira des disgrâces, et il parait que l'auteur s'y attendait, puisqu'il n'y fit inscrire ni le lieu ni la date de l'impression, ni son nom, ni celui de l'imprimeur. Bayle assure qu'il parut en 1551 : d'abord il avait été composé en latin; mais on n'a jamais eu que la traduction française, faite par l'auteur même. Turrel fut cité en justice à Dijon, où il enseignait avec beaucoup de célébrité, et accusé d'irréligion; mais Pierre Du Châtel, qui avait été son disciple, prit sa défense, et le fit renvoyer absous.

TURRETTINI (Bénédict) était d'une illustre et ancienne famille de Lucques. Son père ayant embrassé l'hérésie calvinienne, se retira à Genève. Bénédict y naquit en 1588, et devint, à l'âge de 55 ans, pasteur et professeur en théologie. On a de lui une *Défense des Versions de Genève*, contre le P. Cotton, in-fol.; et d'autres ouvrages aujourd'hui peu connus. Il mourut en 1651.

TURRETTINI (François), fils du précédent, né en 1625, voyagea en Hollande et en France, où il augmenta ses connaissances, et où il se lia avec divers savants. A son retour, il devint professeur de théologie, à Genève, en 1653, et fut député l'an 1661 en Hollande, où il obtint la somme de 75,000 florins, qui servirent à la construction du bastion de la ville qu'on appelle encore aujourd'hui *le Bastion de Hollande*. Il mourut en 1687, après avoir publié divers ouvrages. Les plus connus sont : *Institutiones Theologicæ Elencticae*, Genève, 1679-83, 5 vol. in-4; *Theses de satisfactione J.-C.*, 1667, in-4; *De secessione ab Ecclesia romana*, 2 vol.; des *Sermons* et d'autres ouvrages, dont le plus solide est le bastion qu'il fit construire.

TURRETTINI (Jean-Alphonse), fils du précédent, né à Genève en 1671, se livra tout entier à l'étude de l'histoire de l'Eglise, et ce fut en sa faveur qu'on érigea à Genève une chaire d'histoire ecclésiastique,

Il avait voyagé en Hollande, en Angleterre et en France, pour converser avec les savants, et avait eu l'art de profiter de leurs entretiens. Ses ouvrages sont : des *Harangues* et des *Dissertations*, 1757, 3 vol. in-4; plusieurs *Ecrits sur la vérité de la religion judaïque et de la religion chrétienne*, diffus, mais solides, trad. en partie du lat. en franç., par Vernet, 3 part. in-8; des *Sermons*; un *Abrégé de l'Histoire ecclésiastique*, dont la 2^e édit. est de 1756, in-8 : ouvrage savant et méthodique, mais souillé par des déclamations emportées contre l'Eglise catholique. On lui a attribué aussi le *Catéchisme*, ou *Instruction chrétienne*, que d'autres assurent être de J.-Fréd. Osterwald (voy. ce nom). Turretini mourut en 1757. Il gémissait sur les funestes querelles qui ont divisé et qui divisent encore les protestants entre eux ; querelles inévitables dans une religion où l'on ne reconnaît pas de tribunal infallible, où l'esprit privé est le seul interprète des saintes Ecritures, etc. (Voy. MELANCHTHON, LENTULUS (Scipion), SERVET, etc.).

TURRIEN (Jean), *Jannellus Turrianus*, excellent machiniste du x^e siècle, était natif de Crémone. Les ouvrages qu'il inventa et exécuta avec une facilité égale, le firent considérer comme l'archimède de son temps. Charles-Quint en faisait beaucoup de cas. Ce grand prince voulut l'avoir auprès de lui dans sa retraite de Saint-Just, et s'amusa dans certains moments à construire sous sa direction diverses machines ingénieuses, entre autres des oiseaux qui s'envolaient de la table au jardin et qui en revenaient ; ce qui étonna un jour tellement un religieux de Saint-Just, qui dinait avec lui, qu'il fallut le mettre au fait de la chose pour l'empêcher de soupçonner de la magie. C'est Turrien qui, entre autres ouvrages surprenants, éleva les eaux du Tage sur la montagne de Tolède. C'est lui encore qui observa cette comète qui, en 1558, fut si brillante en Espagne, et qui ne fut pas vue ailleurs : ce qui rend très-incertaine l'élévation qu'on attribue communément à ces astres, et achève de répandre des doutes sur leurs cours périodiques. (Voy. HALLEY, HEVELKE.)

TURRIEN (François), *Turrianus*, dont le vrai nom est *Torres*, né à Herrera, dans le diocèse de Valence en Espagne, vers l'an 1504, parut avec éclat au concile de Trente, en 1562. Il se fit jésuite en 1566, à plus de 60 ans, et alla en Allemagne, où il continua d'écrire avec assiduité. Il mourut à Rome en 1584. Il a traduit plusieurs ouvrages des Pères grecs en latin, et a donné des *Traité sur les vœux monastiques*, sur le célibat, sur l'eucharistie, sur les mariages clandestins, etc. Les efforts qu'il a faits pour défendre les fausses décrétales montrent que sa critique n'était point assez éclairée. Il devait se borner à soutenir qu'elles ne contenaient rien d'opposé à la discipline reçue dans l'Eglise lors de leur publication, et que leurs altérations ne portaient sur rien d'essentiel. (Voy. ISIDORE.) — Il ne faut pas le confondre avec Come TURRIEN, *Cosmus Turrianus*, compagnon de saint François-Xavier, qui entra avec lui au Japon, travailla avec beaucoup de succès à la propagation de la foi, et mourut à Nequi, dans l'île d'Amacusa, qui fait

partie de celle de Ximo, le 20 octobre 1570.

TURSELIN (Horace), jésuite, naquit à Rome en 1545, où il enseigna pendant 20 ans les belles-lettres. Il aurait continué encore plus longtemps l'exercice pénible de cet emploi, si l'on n'eût jugé à propos de le lui faire quitter pour lui donner le gouvernement de quelques maisons. Il fut recteur du séminaire de Rome, ensuite du collège de Florence, et enfin de celui de Lorette. Il mourut à Rome en 1599, à 54 ans. Ses principaux ouvrages sont : *De vita Francisci Xaverii*, Rome, 1596, in-4, en six livres; *Historia Lauretana*, in-8; écrite comme le précédent, avec beaucoup d'élégance; et quant à l'histoire, qui en est l'objet, voy. le *Journ. hist. et litt.*, 15 sept. 1788, pag. 85, et *Dict. géog.*, art. LORETTE, NAZARETH. Le style de Turselin, moins riche et moins imposant que celui de Maffée, est plus aisé, plus coulant et également pur. Un *Traité des Particules de la langue latine*; un *Abrégé de l'histoire universelle*, depuis le commencement du monde jusqu'en 1598, in-8, continué par le P. Philippe Briet, jusqu'en 1663. On lit cet abrégé avec plaisir, quand on aime la belle latinité, la sagesse dans les principes, dans la manière de voir et de présenter les événements; mais il manque souvent d'exactitude dans la chronologie et de discernement dans les faits. On en a une traduction française, Paris, 1757, 4 vol. in-12, par l'abbé Lagneau. Le 4^e vol. n'est pas de Turselin. Cette version offre des *Notes* abondantes et instructives.

* TUSSEY (Thomas), agronome, surnommé le *Varron anglais*, né en 1515, à Raven-Hall, au comté d'Essex, d'une illustre famille, passa sa jeunesse à la cour, et se retira ensuite dans une de ses terres, où il ne s'occupa que d'agriculture, sur laquelle il écrivit un ouvrage assez long, qui est une description de tous les procédés d'agriculture de ce temps, et où l'on trouve plusieurs observations intéressantes. Il est intitulé : *Cinq cents articles d'économie rustique*, 1586, in-4; nouv. édit., 1812, avec une *Vie* de l'auteur, par le docteur W. Mavor. Tussey mourut à Londres en 1580.

TUTILON, célèbre littérateur du ix^e siècle, dit le *Bienheureux*, naquit d'une famille distinguée qui le destinait à une brillante carrière; mais il préféra la tranquillité du cloître à toutes les grandeurs humaines, et entra dans l'abbaye de Saint-Gall. Il partagea sa vie entre les devoirs de son état, l'étude des lettres et des arts, et cultiva avec un égal succès la poésie, l'éloquence, la musique, la sculpture et la peinture. Il exécuta plusieurs ouvrages à Metz et à Saint-Alban de Mayence; l'empereur Charles-le-Gros voulut le connaître, et lui accorda son estime et sa protection. Mais le pieux et laborieux moine vécut presque toujours dans la retraite, et la pureté de ses mœurs lui mérita, après sa mort, arrivée le 28 mars 898, le titre de *Bienheureux*, que le souverain pontife lui accorda. Ses compositions poétiques roulent sur des sujets de piété, et il reste de lui trois *Elégies* qui renferment quelques beaux vers.

* TWISS (Richard), littérateur et voyageur, né à Rotterdam en 1747, visita l'Angleterre, l'Ecosse, la Hollande, la Belgique, la France, la Suisse, l'Al-

lemagne, l'Italie, la Bohême, le Portugal, l'Espagne, et finit par l'Irlande, dont il ménagea peu les habitants dans une relation qu'il donna de son voyage. Il mourut à Comdon-Town en 1821, à 74 ans, membre de la société royale. On trouve dans l'*Annual biography and obituary*, 1822, pag. 446 et suiv., des détails curieux sur son entrevue avec Voltaire, à Ferney. On a de lui en anglais : *Voyage en Espagne et en Portugal*, 1775, in-4 ; *Voyage en Irlande*, 1776, in-8 ; *Une tournée à Paris*, 1792, in-8 ; *Anecdotes du jeu des échecs*, 1792, in-8 ; *Mélanges*, 1805, in-8.

TYCHO. Voy. ТИХО.

* TYCHSEN (Olaus-Gerhard), orientaliste, né en 1754, à Tondern, dans la province de Sleswig, sut profiter dès sa jeunesse de toutes les occasions qu'il trouva d'apprendre des langues. On le vit étudier avec succès les antiquités grecques et latines, l'anglais, l'arabe, l'éthiopien, l'hindoustani et le tamoul ; mais ce furent sans contredit l'hébreu rabbinique et le patois juif allemand qui l'occupèrent toujours de préférence. La facilité avec laquelle il parvint à parler et à écrire l'un et l'autre langage, attira sur lui les regards du docteur J.-H. Callenberg, qui l'employa, mais sans succès, dans une mission dont le but était de convertir les juifs du nord de l'Allemagne, de la Prusse, du Danemark et de la Saxe. Tychsen, appelé à Butzow par le duc Frédéric de Mecklembourg, qui venait d'y fonder une université, n'y eut d'abord que le titre d'agrégé, mais, en 1765, il fut nommé professeur ordinaire des langues orientales. Lorsque l'université de Butzow fut réunie à celle de Rostock, il y continua ses fonctions. Il obtint successivement les titres de conseiller aulique, de conseiller de la chancellerie et de vice-chancelier, fut nommé membre de la société royale d'Upsal et de l'académie des inscriptions de Stockholm, honoraire de l'académie royale de Padoue, de la société royale des sciences de Copenhague, de celles de Berlin, de Munich, et enfin de l'université de Casan. Toutes ces distinctions flatterent beaucoup sa vanité, qui, d'ailleurs, fut quelquefois assez grande pour lui faire rechercher un triomphe d'un moment dans des opinions paradoxales dont il ne pouvait méconnaître la fausseté ; toutefois, il a rendu d'importants services à la littérature orientale dans deux de ses branches : l'interprétation de plusieurs inscriptions arabes écrites en caractères coufiques, et des monnaies musulmanes. Il mourut à Rostock le 30 décembre 1815, à 81 ans. On cite comme ses ouvrages les plus remarquables, quoique devant être lus avec une grande défiance, en ce qui concerne l'esprit de secte et de système : *Tentamen de variis codicum hebraicorum veteris Testamenti manuscriptorum generibus*, Rostock, 1772, in-8 ; *La fausseté des monnaies juives avec légendes en caractères hébreux ou samaritains, démontrée* (en allemand), Rostock, 1779, in-8 ; *Des moyens de connaître l'époque des manuscrits hébreux bibliques* (en allemand), Rostock, 1786, in-8.

TYMEUS (Jacques), auteur du x^e siècle, naquit à Amersfoot, d'où il reçut le nom de Jacques d'Amersfoot. Il prit les ordres et fut préfet du collège de Saint-Laurent. Il était très-profond dans la théo-

logie, occupa la chaire de cette faculté dans l'université de Cologne, et fut pasteur dans l'église de Saint-Jean-Baptiste. Il cultiva avec un égal succès les sciences physiques, et il a laissé, parmi d'autres ouvrages, deux commentaires sur les traités d'Aristote, savoir : *De generatione et corruptione* ; *De meteoris*, Cologne, 1497.

* TYNDAL ou TINDAL (William), fameux partisan de Luther, naquit dans la principauté de Galles, vers l'an 1500. Aveugle admirateur de cet hérésiarque, il en propagea la doctrine par ses prédications, et, afin de mieux la répandre, entreprit la traduction anglaise du *Nouveau Testament* ; mais craignant d'être troublé, il passa en Allemagne, et finit son travail en 1527. Il y ajouta la traduction de l'*Ancien Testament*, et plaça un *Discours* à la tête de chaque livre. Il alla en Saxe pour y connaître Luther, qui le reçut comme un utile coadjuteur, accorda plusieurs conférences à Tyndal, qui finit par se fixer à Anvers. Il fit, en divers temps, des voyages en différentes parties de l'Allemagne, et secrètement en Angleterre, cherchant à répandre partout le luthéranisme. Il essaya un naufrage sur les côtes de Hollande, et y perdit ses livres et ses papiers. Pendant ce temps, sa traduction de la Bible, qui faisait beaucoup de bruit, parut si dangereuse que le clergé anglais présenta une requête au roi pour la faire supprimer. Le monarque fit publier une proclamation par laquelle il défendait l'achat et la lecture de la Bible de Tyndal ; malgré cette défense, un grand nombre d'exemplaires y étaient introduits furtivement, tandis qu'il entretenait une correspondance suivie avec les néophytes de la nouvelle secte. Dénoncé aux magistrats au nom du gouvernement anglais, il fut arrêté, conduit au château de Filford, près d'Anvers, mis en jugement et condamné à être étranglé et brûlé, ce qui fut exécuté en 1556.

TYPHON ou TYPHÉE géant, était fils du Tartare et de la Terre. Apollon le tua à coups de flèches, et, selon d'autres, Jupiter le foudroya et le précipita sous le Mons-Gibel ou Etna. C'était aux efforts terribles mais impuissants de Typhon, pour s'affranchir de cette masse énorme, que les anciens attribuaient les éruptions de flammes et de cendres calcinées qui en sortaient.

TYPOTIUS (Jacques), né en 1540, d'une bonne famille, suivant quelques-uns, à Bruges, et selon d'autres à Diest, enseigna le droit en Italie. Il alla s'établir ensuite à Wurtzbourg, d'où Jean III, roi de Suède, l'appela auprès de lui. Ce prince inconstant et incédis n'ayant pas persisté dans ses dispositions favorables à l'égard de l'ancienne religion, qu'il semblait vouloir rétablir, fit mettre Typotius en prison. Il ne fut élargi que sous Sigismond, en 1594. Typotius se retira ensuite à la cour de l'empereur Rodolphe II, qui le fit son historiographe. Il mourut à Prague en 1601. On a de lui : *Historia Gothorum*, in-8 ; *Relatio historica de regno Sueciae bellisque ejus civilibus et externis*, Francfort, 1605, in-8 ; *Symbola divina et humana pontificum, imperatorum, regum, cum iconibus*, Prague, 1605, 5 vol. in-fol. ; ouvrage superficiel, dont tout le mérite consiste dans les belles gravures de Gilles Sadeler. Typotius

ne publia que les deux premiers volumes; le 3^e a été donné au public par Anselme de Boodt. On a encore de lui plusieurs harangues et d'autres ouvrages trop diffus, et dont le style n'est pas toujours pur.

TYRANNION, grammairien, natif d'Amise, dans le royaume de Pont, s'appelait d'abord *Théophraste*; mais sa méchanceté envers ses condisciples le fit nommer *Tyrannion*. Il fut disciple de Denys de Thrace à Rhodes. Il tomba entre les mains de Lucullus, lorsque ce général eut mis en fuite Mithridate, et se fut emparé de ses états. Muréna l'affranchit. La captivité de Tyrannion ne lui fut point désavantageuse : elle lui procura l'occasion d'aller à Rome, où Cicéron, dont il arrangea la bibliothèque, lui accorda son amitié. Il se rendit illustre par ses leçons : il amassa de grands biens, qu'il employa à dresser une bibliothèque de plus de 50,000 volumes. Sa passion pour les livres contribua beaucoup à la conservation des ouvrages d'Aristote, qu'il eut occasion de copier après que Sylla eut apporté à Rome la bibliothèque d'Apellicon; mais comme le manuscrit de Tyrannion fut abandonné à des copistes négligents, on peut douter que nous ayons les ouvrages d'Aristote tels qu'ils sont sortis de la plume de ce philosophe, ou plutôt tels qu'ils sortirent des mains d'Apellicon (*voy.* ce nom). Tyrannion mourut fort vieux à Rome, miné par la goutte. — Il ne faut pas le confondre avec un autre humaniste nommé d'abord *Dioclès*, et qui, ayant été disciple de Tyrannion, prit le nom de son maître.

TYRRHUS, gardien des troupeaux du roi Latinus. Un cerf qu'il avait apprivoisé ayant été tué par Asagne, fut la première cause de la guerre entre les Troyens et les Latins. Rien de plus intéressant que le tableau que fait Virgile de cet animal. C'est un des plus beaux endroits du 7^e livre de l'Énéide; on admire surtout ces vers :

Ille manum patiens menseque assuetus herili.
Errabat sylvis; rursumque ad limina nota
Ipse domum sera quamvis se nocte ferebat.

TYRTÉE, poète grec, né, à ce que l'on croit, à Athènes, se fit une grande réputation dans la seconde guerre de Messène. Il excellait à célébrer la valeur guerrière. Le peu qui nous reste de ses poésies dans le *Recueil des poètes grecs* de Plantin, Anvers, 1568, in-8, fait connaître que son style était plein de force et de noblesse. Il paraît lui-même transporté de l'ardeur dont il voulait enflammer l'esprit de ses auditeurs :

Tyrtheusque mares animos in martia bella
Versibus exauit. HORAT. *Art poet.*

Poinsinet de Sivry a donné la traduction en vers des fragments de Tyrée.

* TYRWHITT (Thomas), humaniste renommé, né à Londres en 1750, étudia à l'université d'Oxford, et mérita par ses talents d'être nommé, très-jeune encore, sous-secrétaire au département de la guerre. En 1761, il devint secrétaire en chef de la chambre des communes; mais, six ans après, il se démit de cet emploi pour se livrer entièrement à l'étude. Il occupa en 1784 la place de garde du musée britannique, et mourut en 1786, à 36 ans; il était

un excellent critique. On a de lui : le *Messie* de Pope, et le *Shilling* de Philips, trad. en vers latins; *Observations et conjectures sur quelques passages de Shakespeare*; de *Babrio fabularum Æsopicarum scriptore dissertatio*, Londres, 1776, in-8. Cet ouvrage a pour objet de prouver que plusieurs fables attribuées à Esope sont d'un ancien auteur appelé Babrius. Des *Poèmes* attribués à Rowley et autres, écrits dans le x^e siècle, avec un glossaire, réimprimés deux fois en 1778; une *Édition* des Contes de Canterbury, par Chaucer, 4 vol. in-8; le 3^e parut en 1778; une *Édition* grecque et latine du Poème sur les pierres, attribué à Orphée, Londres, 1781, in-8; plusieurs *Dissertations* savantes sur divers sujets littéraires, etc.

* TYSON (James), poète, né à Londres en 1799, rédigeait dès l'âge de 15 ans des articles politiques dans le *Morning-Chronicle*, et publia en 1815 un écrit sur l'économie politique, sous le titre de *Coup d'œil abrégé sur les causes de la décadence du commerce des nations*. Il voyagea en France (1816), dans la Suisse et les Pays-Bas, et écrivit de Paris à un de ses amis de Londres des lettres datées de 1819, pleines de sages réflexions. Deux tragédies qu'il avait composées, *Léoni* et *Ruffino*, furent refusées aux théâtres de Drury-Lane et de Covent-Garden, parce qu'il ne voulut point les soumettre à de légères corrections sur quelques passages concernant la politique. Tyson donnait les plus grandes espérances, lorsqu'il mourut à Londres le 12 juillet 1820, à 21 ans. Ses écrits ont été recueillis par un de ses amis et publiés sous le titre de *Lettres, poèmes et mélanges de James Tyson*, précédés d'une *Notice* sur sa vie, Londres, 1822, in-12.

* TYTLER (Jacques), Écossais, né en 1745, quitta sa patrie en 1796, et alla s'établir à Salem, dans le Massachussets. Il était sans fortune, et vivait du produit de ses ouvrages, dans une petite métairie à peu de distance de la ville. Dans une nuit obscure, en retournant dans sa maison, il tomba dans un canal et s'y noya en 1804. Il avait des connaissances étendues, et fournit à l'*Encyclopédie britannique* de nombreux articles sur les diverses branches de l'histoire naturelle. Il a laissé une *Réponse à l'âge de raison* de Payne, et un *Traité de la peste et de la fièvre jaune*.

TZETZES (Jean), poète grec, était né vers 1120, à Constantinople. On assure qu'il savait par cœur toute l'Écriture sainte. Il dit lui-même que « Dieu » n'avait pas créé un homme qui eût été doué d'une « mémoire plus excellente que la sienne : » paroles qui ne marquent pas peu d'enthousiasme et de vanité poétique. On a de lui : des *Allégories sur Homère*, Paris, 1616, in-8, qu'il dédia à Irène, femme de l'empereur Manuel Comnène; *Histoires mêlées*, en vers libres, appelées aussi *Chiliades*, parce qu'elles sont divisées en 15 chiliades ou milleaines de vers. Bâle, 1546, in-fol. C'est dans les 2^e et 15^e qu'on trouve une description du miroir d'Archimède, conforme à la théorie de Kircher et de Buffon, et à ce qu'Anthémios en écrit dans son *Traité des machines*. Des *Epigrammes* et d'autres *Poésies* en grec, Genève, 1606 et 1614, 2 vol. in-fol.; des ouvrages de grammaire et de critique, et des *Scolies* sur Hésiode; des

Commentaires sur le poème de Lycophron, appelé l'*Alexandre* ou la *Cassandra*. Il a renfermé dans cet ouvrage une infinité de choses utiles pour entendre l'histoire et la fable. Isaac Tzetzés, son frère, auquel

il avait donné cet ouvrage, le publia sous son propre nom. Porter a inséré ces *Commentaires* dans la belle édition qu'il a donnée de Lycophron, à Oxford, 1697, in-fol.

U

UBALDINI (Petruccio), historien, né à Florence, vers 1524, descendait d'une famille à laquelle on donnait pour origine un sicambre (1). Il étudia dans l'université de Pise, et occupa ensuite plusieurs places importantes dans sa patrie. Quelques désagréments qu'il y éprouva la lui firent quitter, et il entreprit plusieurs voyages. Ayant passé en Angleterre, il s'y fit des protecteurs utiles, qui le présentèrent à Edouard VI. Ce monarque sut apprécier ses talents, le prit à son service, et lui accorda une riche pension. Il mourut à Londres à la fin du xvi^e siècle. On a de lui : *La vie de Charlemagne*, Londres, 1581, in-4; où l'on trouve quelques erreurs dans les faits et les dates. *Description du royaume d'Ecosse et des îles qui l'environnent*, Anvers, 1588, in-fol. *Le vite delle donne illustri del regno d'Inghilterra e di Scozia*, Londres, 1591, in-4.

* **UBERTI** (Boniface, ou Fazio degli), petit-fils de Farinata des Uberti, qui fut chef de la faction gibeline à Florence, au milieu du xiii^e siècle, fut enveloppé dès sa naissance dans les malheurs que les fameuses querelles de cette époque firent peser sur sa famille. Ebloui de la gloire du Dante, il donna une description poétique de la terre à peu près comme le chantre de Béatrix avait rendu compte de son triple et mystérieux voyage; mais il ne put qu'effleurer son sujet, et laissa seulement un aperçu sur l'Italie, la Grèce et l'Asie. C'est là ce qui compose son poème du *Dittamondo* (les Dicts du monde), mauvaise copie d'un grand modèle. Ce poème, divisé en 6 livres, est parsemé de citations tirées de Plinie, de Tite-Live, de l'Écriture sainte, de Paul Orose, d'Eutrope, de Justin, etc.; les premières éditions fourmillent de fautes; celle donnée avec les corrections de Perticari (Milan, 1826, in-12), quoique moins incorrecte, n'offre pas encore un texte suffisamment pur. Monti pense que le « *Dittamondo*, devenu célèbre par les suffrages des » académiciens de la Crusca, n'est qu'une pitoyable » rapsodie de noms, de faits et de contes ridicules, » présentés sans grâce et sans art, bien au-dessous de sa réputation comme poème, et ne rachetant point ses défauts du style par l'importance de ses renseignements historiques et géographiques. » Uberti passa ses dernières années dans la misère et mourut à Vérone, peu après l'année 1567. Allacci recueillit quelques-unes de ses poésies, et d'autres parurent à la suite de la *Bella Mano*, de Conti, Paris, 1593, in-12; et dans

un Recueil de poésies toscanes, publié par Ph. Giunta, à Florence, 1527, in-8. Voy. les *Vite d'illustri florentini* de Villani, et la *Storia della letteratura italiana*, de Tiraboschi.

UBERTIN D'ILIA, connu sous le nom d'**UBERTIN** de CASAL, religieux de l'ordre des frères mineurs, né dans le xiii^e siècle, fut chand partisan de Pierre-Jean d'Olive, dont il soutint les écrits devant Clément V (voy. OLIVE). Il devint un des chefs des frères spirituels, par opposition au reste de l'ordre, connu sous le nom de frères de la communauté. Ceux-ci avaient adouci la règle : il en était résulté dans l'ordre de Saint-François un schisme que les papes cherchaient à éteindre. Clément V nomma des commissaires à cet effet. Ubertain leur présenta un mémoire de trente-cinq chefs de transgression de la part des frères de la communauté; savoir, vingt-cinq contre la règle et dix contre la bulle de Nicolas III. Clément, après avoir accordé aux frères spirituels une bulle provisionnelle, par laquelle il défendait aux frères de la communauté de les inquiéter, fit rédiger au concile de Vienne une constitution dans laquelle il rappelait à l'esprit de saint François ceux des frères qui s'en étaient écartés, et ordonnait aux spirituels de rentrer sous l'obéissance des supérieurs. Ubertain se jeta aux genoux du pape, et le supplia de permettre à lui et aux siens de vivre séparés, prévoyant, disait-il, les persécutions qu'ils auraient à essuyer de la part des autres frères; mais le pape lui refusa sa demande. Cependant le schisme ne fut point éteint ni sous Clément V, ni sous Jean XXII, son successeur. On voit même qu'en 1323 Jean XXII avait commencé à faire le procès à Ubertain, contre lequel on produisait divers chefs d'accusation. Ubertain crut ne pas devoir en attendre l'issue. Il quitta Rome secrètement, et se retira près de Louis de Bavière, qui était en dispute avec le pape. Las de la vie agitée qu'il menait, Ubertain ne vit d'autre moyen de recouvrer sa tranquillité que de passer dans un autre ordre. Il demanda la permission d'entrer dans celui de Saint-Benoît. Soit qu'il ne l'eût point obtenue ou qu'il eût changé de résolution, il paraît qu'il se fit chartreux, et Pétréus, historien de cet ordre, le met au nombre des écrivains qui lui ont appartenu. Il avait des qualités estimables : c'était un religieux exact, attaché à sa règle, et d'une manière très-austère. Il était savant et il ne lui avait manqué que d'être sage avec sobriété : *si tantum sobriè saperet*, dit le P. Wading. On ne connaît pas l'époque de sa mort. On a d'Ubertain de Casal : *Arbor vitæ crucifixæ*, Venise,

(1) Voy. J.-R. UBALDINI, *Istoria della casa degli Ubaldini*, Florence, 1588, in-4.

1485, in-fol. : il existe manuscrit dans la bibliothèque du Vatican. *De septem statibus Ecclesiæ juxta septem visiones Apocalypso; Tractatus de altissimâ paupertate Christi et apostolorum ejus* : la bibliothèque impériale de Vienne en possède un exemplaire manuscrit; *Epistolas varias*; *Sermones multos* : Gerson, sans toutefois le nommer dans son livre *De caute legendis quorundam libris*, reproche à Ubertain de s'être écarté de la sainte doctrine dans son explication du cantique de Siméon, *Nunc dimittis*. — Il ne faut pas le confondre avec un autre UBERTIN, dit de *Tipherne*, qui vivait au xvi^e siècle et fut un des premiers qui quitta l'observance commune de Saint-François pour embrasser la réforme appelée des *capucins*. Il avait trouvé moyen de faire construire dans sa patrie un couvent habité d'abord par des mineurs observantins. Ce couvent passa en 1558 à la réforme, et fit partie de la nouvelle congrégation.

* UBILLA Y MEDINA (don Antonio de), historien, né en Castille, vers 1660, est auteur d'un ouvrage intitulé : *Succession des Belges*, ou *Droit du roi Philippe V à la couronne d'Espagne*; *Journal des voyages de ce monarque de Versailles à Madrid, à Naples, à Milan, etc.*, Madrid, 1704, in-fol., fig. Ubilla combat l'opinion des écrivains allemands qui prétendaient que la couronne d'Espagne appartenait à Charles III d'Autriche (depuis empereur sous le nom de Charles VI), du chef de sa mère Marie-Thérèse, infante d'Espagne, et fille aînée de Philippe III. Cet ouvrage lui valut l'emploi d'historiographe de Philippe V, qu'il suivit dans presque tous ses voyages.

* UCELLO (Paolo), peintre, né à Florence en 1389, est le premier qui ait bien entendu les règles de la perspective. Il était ami de Manetti, avec lequel il avait fait ses premières études. On voit de ses peintures dans le cloître de Sainte-Marie-Nouvelle, où il y a encore quelques traits de *l'Histoire d'Adam et de Noé*, et dans la *Galerie* de Florence. Ucello mourut en 1471. Un des plaisirs de ce peintre était d'avoir chez lui une quantité d'oiseaux qu'il s'occupait à dessiner. C'est de là que lui vint le surnom d'Ucello sous lequel il est connu.

UDINE (Jean d'). Voy. JEAN.

* UDINE (Hercule), poète, né à Mantone, eut beaucoup de vogue dans son temps, à cause de sa belle traduction de *l'Enéide* de Virgile, en octaves, Venise, 1577, in-4. Cette traduction, fort estimée pour la pureté du langage et l'élégance des vers, est cependant inférieure pour l'exactitude à celle d'An-nibal Caro. Hercule Udine mourut en 1662. On a de lui un fort joli poème intitulé, *Psyché*, Venise, 1599, in-12.

* UGGERI (l'abbé Ange), antiquaire distingué, né en 1754, à Gerra dans la Lombardie, s'appliqua à l'étude des arts et de l'antiquité sans négliger les devoirs du sacerdoce, et s'acquit bientôt la réputation d'un très-habile architecte par les différents édifices dont il embellit plusieurs villes d'Italie. Passionné pour l'antiquité, il s'établit à Rome, où il devait trouver tant d'occasions d'exercer son érudition et son incroyable sagacité. Ses travaux lui ouvrirent les principales académies et lui méri-

tèrent l'amitié des hommes les plus distingués, entr'autres Canova, d'Agincourt, et les Visconti. Léon XII le choisit en 1825 pour secrétaire de la commission chargée de la restauration de l'église de Saint-Paul. Uggeri mourut à Rome, le 11 octobre 1857, à 85 ans. Son principal ouvrage est intitulé : *Journée pittoresque des édifices de Rome ancienne* (franç.-ital.), Rome, 1800 et ann. suiv., 7 vol. in-4 oblong., avec des figures.

UGHELLI (Ferdinand), savant religieux de l'ordre de Cîteaux, né à Florence en 1595, de parents considérés, fit profession, dans un monastère de cette ville, de la congrégation de Lombardie et de Toscane. Ses supérieurs lui trouvant d'heureuses dispositions l'envoyèrent à Rome faire ses cours de philosophie et de théologie. Il y eut pour maîtres deux célèbres jésuites, les PP. François Piccolomini et Jean de Lugo, dont le premier devint général de son ordre, et l'autre, cardinal. C'est sous eux que dom Ughelli prit pour les antiquités et l'histoire ecclésiastique un goût dont par la suite les lettres recueillirent le fruit. Ses cours achevés, il passa dans divers monastères de la congrégation, où il occupa d'honorables emplois. Le cardinal Charles de Médicis le prit pour son théologien, et le pape le nomma consultant de *l'Index*. Devenu procureur-général de sa congrégation, il en fut, peu après, élu président, et tint en cette qualité divers chapitres. On lui offrit des évêchés qu'il refusa constamment; mais il accepta l'abbaye de Trois-Fontaines, située dans Rome, et une place de prélat domestique, dont Alexandre VII le pourvut. Enfin Clément IX, successeur d'Alexandre, lui fit une pension en encouragement et en récompense de ses nobles travaux. Ce savant homme mourut à Rome, le 19 mai 1670, à 75 ans. Dom de Visch, auteur d'une Bibliothèque de l'ordre de Cîteaux, l'appelle « l'ornement de l'Italie, la gloire de son ordre, et » un astre brillant de l'Eglise. » On a de lui : *Italia sacra, sive de Episcopis Italiæ et insularum adjacentium, rebusque ab eis præclare gestis*, Rome, 1644-48, 9 vol. in-fol., ouvrage important où se trouve exécuté pour l'Italie ce qu'exécutèrent pour la France les savants bénédictins de Saint-Maur dans leur édition du *Gallia christiana*. Il s'en fit de 1717 à 1755 une 2^e édit., en 10 vol. in-fol., par les soins du savant abbé Coleti (voy. ce nom, II, 689), qui y fit d'utiles augmentations, et y joignit la *Sicilia sacra* de Rocco Pirro (voy. ce nom, VI, 576), avec une table générale des matières. Dom Jules-Ambroise Lucenti, religieux du même ordre, en a fait un abrégé, Rome, 1704, in-fol.; *Cardinalium elogia qui ex sacro ordine Cisterciensi floruerunt*, Florence, 1624, in-fol.; *Columnensis familie cardinalium imagines ad vivum expressæ et æri incisæ, summatimque elogia*, Rome, 1650, in-4; *Difesa della nobilita napolitana contra il libro di Francesco Elio Marchesi, tradotta del latino di Carlo Borelli*, Rome, 1655, in-8; *Albero et istoria della famiglia de conti di Marsciano*, Rome, 1655, in-fol.; *Genealogia de Capisuechi*, Rome, 1655, in-fol. On peut ajouter à cela des *additions* et des *observations* du P. Ughelli aux *Vies* des papes de Ciaconius, Rome, 1650, in-fol.; des *notes* sur le *Martyrologe* des Grecs; un

Traité des écrivains de l'ordre de Cîteaux; douze livres des *Vies des saints* du même ordre, et un *Traité des faveurs accordées à cet ordre par l'intercession de la mère de Dieu*.

UGOLIN de la GHERARDESCA (le comte), seigneur pisan, né en 1260, était demeuré chef de sa famille, après le départ des comtes Gérard et Galvano, qui suivirent dans son expédition de Naples, le prince Conradin, de la maison de Souabe. Appelé à diriger le parti des gibelins, et à se mettre à la tête de la république de Pise, le comte Ugolin voulut régner sur ses concitoyens et fonder une principauté nouvelle, à l'exemple des della Scala de Vérone et des Visconti de Milan. Mais le gouvernement pisan déjoua d'abord ses intrigues; mis en prison, il s'en échappa, et, secondé par une armée de Florentins et de Lucquois, il contraignit ses compatriotes de le rappeler. Ayant réussi quelque temps après à se faire nommer capitaine-général de la république, il affermit son autorité et se défit de ses ennemis, soit en les exilant, soit en les faisant périr. Ses excès le rendirent le fléau de sa patrie. Il se brouilla avec l'archevêque, Roger de Ubaldini, prélat ambitieux qui conspira sa perte, et fit prendre les armes au peuple le 1^{er} juillet 1288. Le comte Ugolin, attaqué dans son palais, fut pris après une vigoureuse résistance, avec trois de ses fils et l'un de ses petits-fils. Roger fit enfermer ces cinq personnages dans une tour près de la ville, en referma sur eux les portes dont il jeta les clefs dans l'Arno, et les y laissa mourir de faim. Les vers du Dante (*Enfer*, ch. 33), le pinceau, le ciseau et le burin d'un grand nombre d'artistes italiens, ont appelé le plus vif intérêt sur l'infortune d'Ugolin. Le tableau de son effrayant supplice a fait verser des larmes, tandis que ses crimes sont universellement oubliés.

UGOLINI (Barthélemi), savant canoniste, né en Toscane vers 1340, demeura longtemps à Rome, et fut protégé par plusieurs cardinaux. Il publia différents ouvrages latins qui eurent beaucoup de succès, et surtout celui qui a pour titre : *Traité sur les sacrements*, Rimini, 1587, in-fol. Il présenta cet ouvrage au pape Sixte V, qui récompensa largement l'auteur, et lui confia, dit-on, plusieurs places importantes que Ugolini remplit avec distinction. Il mourut à Rome dans un âge très-avancé, et montra, pendant toute sa vie, un grand attachement à la religion.

UGONIUS (Mathias), évêque de Famagouste en Chypre, florissait au commencement du xvi^e siècle. On a de lui : un *Traité de la dignité patriarcale*, en forme de dialogue, Brescia, 1507, in-fol.; un *Traité des Conciles*, sous le titre de *Synodia Ugonia de Conciliis*, ibid., 1552, in-fol., fort rare, approuvé, dit-on, par un bref de Paul III, quoique plusieurs savants y aient trouvé des objets de critique; on prétend même que l'ouvrage, examiné ensuite avec plus d'attention, fut supprimé à Rome.

* UHLICH (Gottfried), piariste ou religieux des écoles Pies, né en 1743 à St-Poelten en Autriche, professa l'éloquence à Vienne, puis la numismatique et la diplomatique à Lemberg en Gallicie, où il mourut le 15 janvier 1794. On lui doit quelques

ouvrages historiques estimés, en allemand et en latin : *Histoire universelle en abrégé*, Vienne, 1778, in-8; *Histoire de la guerre de la succession de Bavière, après la mort de l'électeur Maximilien-Joseph*, Prague, 1779, in-8; *Connaissances préliminaires avant de passer à l'étude de l'histoire universelle*, Vienne, 1780, in-8; *Vie de Marie-Thérèse*, Prague, 1782, in-8; *Prælectiones diplomaticæ et numismaticæ in usum auditorum*, Lemberg, 1783, 2 vol. in-8, etc.

* UILKENS (Jacques-Albert), naturaliste, né en 1772, à Wierum, village voisin de Groningue, mort le 30 mai 1825, mérita la protection du roi des Pays-Bas, qui créa pour lui, en 1813, une chaire d'économie rurale, à l'académie de Groningue. Uilkens a composé : *Discours sur les perfections du Créateur considérées dans la création*, 4 vol. in-8; *Manuel d'économie rurale*, 1819. Cet écrivain s'occupait de chercher les rapports qui existent entre la religion et l'histoire naturelle.

ULACQ (Adrien), mathématicien de Gand, a donné : une *Trigonométrie latine*, Gouda, 1635, in-fol.; *Logarithmorum Chiliadum centum*, 1628, in-fol., trad. en franç., et dont Ozanam a beaucoup profité.

ULADISLAS. Voy. LADISLAS et WLADISLAS.

ULFELD ou plutôt ULEFELD (Cornifex ou Corfito, comte d'), était le dixième fils d'un grand chancelier de Danemarck, d'une des premières maisons du royaume. Christiern IV le fit grand maître de sa maison et vice-roi de Norwège, et lui fit épouser sa fille naturelle; mais Frédéric III, fils et successeur de Christiern IV, craignant son ambition, lui fit essayer plusieurs désagréments. Le comte sortit secrètement de Danemarck, et se retira en Suède. La reine Christine le reçut très-bien, et l'employa dans plusieurs négociations importantes; mais lorsque cette princesse eut abdicqué le trône, il tomba dans la disgrâce des Suédois, et fut mis en prison. Ayant trouvé le moyen de s'évader, il se retira à Copenhague, avant de s'être justifié des accusations portées contre lui. Frédéric III le fit alors arrêter, et l'envoya, avec la comtesse sa femme, dans l'île de Bornholm; mais peu de temps après il leur permit de voyager. A peine étaient-ils partis, qu'on prétendit avoir découvert une horrible conspiration que le comte avait tramée contre son prince. Il avait, dit-on, proposé à l'électeur de Brandebourg de détrôner le roi de Danemarck, et de faire passer la couronne sur la tête de ce monarque. Ulfeld fut condamné à être écartelé le 24 juillet de l'an 1665, comme atteint du crime de lèse-majesté au premier chef. L'arrêt fut exécuté sur une statue de cire, en effigie. Il en reçut la nouvelle à Bruges, d'où il partit aussitôt pour se rendre à Bâle. Il vécut quelque temps inconnu, avec trois de ses fils et une fille; mais une querelle survenue entre un de ses fils et un bourgeois de la ville le fit reconnaître. Contraint d'abandonner cet asile, quoique tourmenté par la fièvre, il descendait le Rhin dans un bateau, lorsque ayant été saisi du froid, il en mourut en 1664, à 60 ans, et fut enterré au pied d'un arbre.

* ULIN (Jean-Jacques), helléniste, né à Zurich en 1570, était très-savant dans la langue grecque, qu'il

professa avec succès dans sa patrie. Il mourut à Zurich en 1659. Il a beaucoup écrit sur des matières, soit sacrées, soit profanes, et on cite de lui les ouvrages suivants : *Oratio complectens historiam protomartyrum Tigurinorum*, Ragusi, 1628, in-4 ; *De religione antiqua SS. Felicis et Regalis*, ibid., 1628, in-4. — Un autre Jean-Jacques ULLIN, né également à Zurich, et mort en 1751, a laissé *Miscellanea vetera, nova, theologica, historica*, en latin et en allemand. Zurich, 1722-24, 3 vol. in-4.

* ULLERSTON (Richard), professeur à l'université d'Oxford, et docteur en théologie, florissait à la fin du xiv^e siècle et au commencement du xv^e. Il est connu par un traité *De ecclesiæ reformatione*, qu'il composa en 1408, à la sollicitation du card. Robert, évêque de Salisbury. Les principaux articles que l'auteur y traite sont : *De l'élection du pape ; de la simonie ; de l'abus que l'on fait des biens de l'Eglise ; des dispenses ; des réserves ; de la pluralité des bénéfices ; des appels ; des privilèges ; de la vie et des mœurs des bénéficiers ; de la manière dont doivent se célébrer les saints offices*. La cour de Rome est traitée sans aucun égard dans ce livre resté manuscrit, et conservé dans la bibliothèque de l'université de Cambridge. Il a pour titre *Demandes de Richard pour la défense de l'Eglise militante*. Dans le même manuscrit se trouve un *Traité des devoirs militaires*, du même auteur, composé à la prière de Charles de Courtenai, et dédié à Henri, prince de Galles.

* ULLOA (Jean), jésuite espagnol, florissait au commencement du xviii^e siècle ; il se distingua dans son ordre par sa piété et ses vastes connaissances en théologie. Il enseigna cette science à Rome, dans l'université grégorienne, avec une telle réputation, que son nom y est resté en honneur, et que l'on y cite ses leçons comme des modèles de clarté, de précision et de profondeur. On a de lui : *De principio et fine mundi*, Theologia scholastica, Augsbourg, 1719, 6 vol. in-fol.

ULLOA (don Antonio de), né à Séville en 1716, entra fort jeune dans l'école des élèves de la marine, et y apprit la physique, les mathématiques et l'astronomie : il obtint un avancement rapide. En 1755, il accompagna, avec don Georges-Juan, les académiciens français (Bouguer, La Condamine et Godin), envoyés par leur gouvernement au Pérou pour déterminer la figure de la terre. Lorsqu'il retournait en Espagne, il fut fait prisonnier par les Anglais, qui le conduisirent à Londres, où il se lia avec plusieurs savants. Le célèbre Folkes, président de l'académie royale, devint son ami intime, lui fit rendre la liberté et tous ses papiers, qui étaient le résultat de ses observations pendant ses voyages. Ulloa avait des connaissances très-étendues sur toutes les sciences naturelles, sur les arts, sur les différentes branches d'industrie, et il rendit sous tous ces rapports d'importants services à son pays. Ce fut lui qui, en 1762, fut envoyé pour prendre possession de la Louisiane et y organiser une nouvelle administration. S'il ne réussit pas dans cette entreprise que l'attachement des colons pour les Français rendait difficile, du moins il recueillit les maté-

riaux d'un ouvrage qu'il publia en 1772 à Madrid. Il fit connaître le platine, ses propriétés, et jetait de nouvelles expériences sur l'électricité. Il établit à Madrid le premier laboratoire de métallurgie, et augmenta d'objets précieux le cabinet d'histoire naturelle. Ulloa s'occupa en même temps du perfectionnement des cartes géographiques de l'Espagne. On creusa, d'après ses plans, dans la Vieille-Castille, un canal de navigation et d'arrosage. Il perfectionna aussi l'art de la gravure, et facilita les procédés dans la fonte des caractères pour l'imprimerie. C'est d'après ses insinuations que la cour d'Espagne envoya des jeunes gens pensionnés dans les pays étrangers, s'instruire dans les arts libéraux et mécaniques. C'est aussi à son infatigable assiduité qu'on doit le mélange des laines appelées *churlas*, semblables à celles de Cantorbéry, avec celles dites *mérinos*, mélange dont il résulte des draps de la première qualité. Il établit pour le compte du roi une fabrique à Ségovie, et une autre à Guadalupe, d'où sortirent des draps nullement inférieurs, et par la bonté des couleurs et par la finesse, à ceux de France et d'Angleterre. Charles III envoya à George III, roi d'Angleterre, la coupe d'un habit complet d'une telle finesse, que le tout mis dans la poche ne formait à peu près que le volume d'un mouchoir ordinaire. Mais les entraves qu'on mit au commerce empêchèrent que ces draps ne se répandissent chez l'étranger ; ils sont presque uniquement connus en Espagne et dans les deux Amériques. Ulloa mérita par ses travaux l'amour de ses compatriotes et l'estime de son souverain, qui le combla d'honneurs et de bienfaits. Il mourut dans l'île de Léon, le 3 juillet 1795. Ses principaux ouvrages sont : *Voyage à l'Amérique méridionale*, Madrid, 1748, 4 part. en 2 tom. in-4, trad. en franc. par Mouvillon, Paris, 1752, 2 vol. in-4 ; *Noticias americanas*, ou *Entretiens physiques, historiques sur l'Amérique méridionale et septentrionale*, Madrid, 1772, in-4 ; *La Marine*, ou *Forces navales de l'Europe et de l'Afrique*, ib., 1774, 2 vol. in-4 ; *L'éclipse de soleil* (en 1778), avec *l'anneau réfractaire de ses rayons ; la lumière de cet astre vue au travers du disque de la lune, ou flambeau solaire dans son disque*, ibid., 1779, in-4. L'auteur assure avoir vu pendant plus d'une minute, durant l'éclipse, et fait voir à plusieurs personnes un point brillant sur la lune, et il le regardait comme un véritable trou au travers de cette planète. Lalande dit à ce sujet dans sa *Bibliogr. astron.*, p. 575 : « Suivant mon calcul, ce » trou serait à quinze lieues de distance de sa sur- » face, et il aurait cent neuf lieues de longueur ; » mais on ne peut le regarder que comme un vol- » can. »

* ULLOA (don Martin de), savant critique, neveu du précédent, né à Séville en 1750, étudia les lois à Salamanque, et y reçut le bonnet de docteur. Il exerça pendant plusieurs années la profession d'avocat à Madrid, où le ministre Florida-Blanca sut apprécier ses talents, l'aida dans sa carrière, et le fit nommer à la place importante de président de l'audience royale de Séville. Malgré les occupations de cette charge, don Martin put se livrer à

d'autres études et composer des ouvrages qui établirent avec justice sa réputation comme littérateur. Le style d'Ulloa est mâle, éloquent et concis. Il était membre de l'académie royale d'histoire, et de celle de la langue; directeur de la société patriotique, et de l'académie des belles-lettres de Séville. Il mourut à Cordoue en 1800, à 70 ans. On a de lui : *Mémoire sur le génie et l'origine de la langue castillane*, Madrid, 1760, 2 part. in-4, ouvrage très-estimé, et qui prouve la vaste érudition de l'auteur ; *Dissertation sur la patrie des Goths*, ibid., 1781, in-8 ; *Dissertation sur la série des rois et sur les premiers habitants de l'Espagne*, ibid., 1789, in-8. Cette savante dissertation répand beaucoup de lumières sur l'histoire espagnole, et rectifie différentes erreurs où sont tombés plusieurs écrivains ; *Mémoire pour servir à la chronologie espagnole*, ibid., 1789, 2 tom. in-4 ; *Dissertation sur les duels* ; *Histoire des académies de Madrid*, ibid., 1789, 4 vol. in-4. C'est l'ouvrage le plus considérable de l'auteur.

ULPHILAS ou WULFILAS était, vers le milieu du iv^e siècle, évêque des Goths qui habitaient la Dacie et la Thrace. Ses ancêtres, issus de la Cappadoce, avaient été, d'après le témoignage de Philostorge, emmenés captifs par les Goths, lorsqu'en 266 ces barbares se jetèrent sur l'Asie Mineure. Leurs captifs répandirent la religion chrétienne, et conservèrent une certaine influence parmi les maîtres qu'ils avaient instruits. Ulphilas, un des descendants de ces captifs, choisi évêque, assista au concile que les ariens convoquèrent en 360 à Constantinople. En 377, il vint de nouveau dans cette ville, chargé par les Goths de demander à Valens une province dans laquelle il leur fût permis de s'établir. Il réussit parfaitement dans sa mission ; et avec le consentement de ce prince, les Goths s'établirent sur la rive droite du Danube. Des discussions s'étant élevées entre eux et les généraux romains, Ulphilas fut de nouveau député vers Valens, qui rejeta ses demandes avec hauteur. On en vint aux mains (le 6 août 378), et Valens périt après un combat sanglant. Il paraît que Ulphilas mourut la même année. Ce prélat est devenu célèbre dans l'Eglise et dans les lettres, par la traduction qu'il fit des saintes Ecritures en langue germanique. Il suit mot à mot le texte que l'on appelle *byzantin moderne* ; sa traduction est d'autant plus précieuse pour les savants qui étudient les antiquités du Nord, qu'elle présente le plus ancien document écrit que nous ayons dans les langues du Nord. La traduction d'Ulphilas ne nous est point arrivée en entier. Ce qui en reste nous est parvenu en deux manuscrits, dont l'un est le *Codex Argenteus*, et l'autre le *Codex Carolinus* ; le premier a paru, avec le texte gothique et la version anglo-saxonne, Dordrecht, 1665 ; Amsterdam, 1684, 2 vol. in-4, avec le texte gothique et la version suédoise, irlandaise, et la Vulgate en regard, Stockholm, 1671, in-4 ; avec le texte grec et la version latine, Veissenfels, 1805, in-4. Dans le *Codex Argenteus*, qui ne comprend que l'Evangile, les évangélistes sont placés dans l'ordre suivant : saint Matthieu, saint Jean, saint Luc et saint Marc. Le *Codex Carolinus*, qui ne

comprend que quelques chapitres de l'épître de saint Paul aux Romains, a paru avec le texte gothique et avec la traduction interlinéaire, latine et allemande, Brunswick, 1762, Upsal, 1763, Londres, 1772, et Leyde, 1781, in-4. On trouve, dans l'édition de Veissenfels, tous les détails sur ce monument si précieux pour les lettres et pour la religion.

ULPIEN (Domitius-Ulpianus), célèbre jurisconsulte, fut tuteur, et depuis secrétaire et ministre de l'empereur Alexandre-Sévère. Il s'éleva jusqu'à la dignité de préfet du prétoire, qui était la plus considérable de l'empire. Son attachement aux superstitions païennes lui inspira une haine violente contre les chrétiens, auxquels il fit tout le mal qu'il put sous un empereur qui lui était favorable. Il fut tué par les soldats de la garde prétorienne, l'an 226. Il nous reste de lui 29 titres de Fragments recueillis par Anien, et qui se trouvent dans quelques éditions du Droit civil.

** ULPIEN d'Antioche en Syrie, rhéteur grec, florissait, selon l'opinion la plus commune, sous Constantin le Grand. Il avait composé des déclama-tions et quelques autres ouvrages. On lui attribue un *Commentaire* sur vingt huit *Discours* de Démosthène, imprimé pour la première fois par Alde l'Ancien en 1503, et plusieurs fois réimprimé, notamment à la suite du Démosthène de Bâle, 1572, in-fol., avec la version latine de Jérôme Wolf. Toutefois un savant anglais, John Chapman (1), a fait remarquer dans ce *Commentaire* des notes et des manières de parler dont on ne se servait pas avant le vi^e siècle ; ce qui ne permettrait pas d'en regarder Ulprien comme l'auteur ; mais, comme l'a fait observer Schoell (*Hist. de la litt. grecq.*, vi, 140), on a répondu que les mots qui ont offusqué le critique anglais peuvent très-bien provenir d'interpollations. Tous les ouvrages des anciens, ajoute Schoell, ont plus ou moins éprouvé cette espèce de falsification, mais ce sont surtout les *Commentaires* et les *Scholies* qui y ont été exposés ; chaque possesseur qui les consultait, se croyait en droit d'y ajouter ses propres idées. Il est plus difficile, dit encore Schoell, d'appliquer les anachronismes que Chapman a relevés dans le *Commentaire* d'Ulprien. Stiévenart, le dernier et le plus fidèle traducteur de Démosthène, a jugé peut-être trop sévèrement l'exégèse d'Ulprien qu'il regarde comme une assez pauvre ressource. Suivant lui, ce n'est souvent qu'un bavard ignorant et brouillon (*Oeuvres de Démosthène*, pag. 11). Il est généralement reconnu qu'on trouve dans le *Commentaire* d'Ulprien nombre de petits faits, d'anecdotes et de remarques grammaticales dont les critiques ont souvent fait leur profit. Voy. les *Maitres d'éloquence*, par Gilbert, p. 55, de l'édition de 1725, in-4 ; la *Bibliotheca græca* de Fabricius, tom. 2, p. 828 de l'édition de 1791, et Belin de Ballu, *Hist. de l'éloquence*, tom. 1, pag. 455.

ULRIC ou UDALRIC (saint), évêque d'Augsbourg, d'une maison illustre d'Allemagne, mort en 975,

(1) La dissertation de Chapman se trouve dans l'édition publiée par Richard Moutteney, de quelques discours de Démosthène, Londres, 1731, in-8.

à 85 ans, se signala dans son diocèse par un zèle apostolique. Jean XV le mit dans le catalogue des saints au concile de Latran, tenu en 993; c'est le premier exemple de canonisation faite solennellement par les papes. Les abus qui s'étaient glissés dans cette matière, et le culte rendu à des personnes regardées comme dignes de cet honneur sur des preuves trop légères, obligèrent enfin le grand pontife des chrétiens à évoquer à lui la décision de ce genre de causes. (Voy. ALEXANDRE III.) L'abbé Bérault, dans son *Histoire de l'Eglise*, tom. 9, pag. 509, attribue à saint Udalric une *Lettre* en faveur du célibat des clercs, et la cite avec éloge, tom. 10, p. 344, quoiqu'elle combatte la loi du célibat. Les critiques démontrent que cette lettre est supposée; Voy. ZACCARIA, *Præfat. ad Hist. polemicam de sancto cœlibatu*.

ULRIC ou UDALRIC, moine de Cluny, né à Ratibonne vers l'an 1018, mort au monastère de la Celle en 1093, fut l'une des plus grandes lumières de l'ordre monastique. Il nous reste de lui, dans le *Spicilège* de dom d'Achery, un Recueil des *Anciennes coutumes de Cluny*, lequel peut servir à faire connaître quelques usages de son siècle : il fut en grande estime dans plusieurs monastères, comme un ouvrage propre à y nourrir la régularité et la piété.

ULRIC de JUNGINGEN, grand-maitre de l'ordre teutonique, se distingua par son courage, et fut tué dans la fameuse bataille de Tannenberg, gagnée par Jagellon en 1410. Les écrivains polonais l'accusent d'ambition et d'enlèvement; mais le baron de Wal, dans l'*Histoire de l'ordre Teutonique*, tome 3^e, le justifie de ce reproche.

* ULRIQUE-ÉLÉONORE, reine de Suède, et mère de Charles XII, né à Copenhague en 1636, était fille de Frédéric III, roi de Danemarck. Son mariage avec Charles XI facilita, en 1679, le rétablissement de la paix entre la Suède et le Danemarck. Ce monarque, violent et avare, ne témoigna jamais une grande tendresse à Ulrique-Éléonore (voy. CHARLES XI, II, 348); mais cette princesse se conduisit toujours avec beaucoup de prudence, et se fit aimer de la nation en tempérant par ses bienfaits les mesures rigoureuses que prenait quelquefois son mari. Elle se distingua aussi par ses connaissances et son goût pour les lettres. Elle mourut en 1695.

ULRIQUE-ÉLÉONORE, fille de la précédente, née en 1688, gouverna la Suède pendant l'absence de Charles XII, avec une sagesse que ce monarque ne put s'empêcher d'admirer. Après la mort de ce prince, elle fut proclamée reine, l'an 1719, par les suffrages unanimes de la nation. Elle céda, l'année d'après, la couronne à son mari Frédéric, prince héréditaire de Hesse-Cassel; mais elle régna avec lui. Les états assemblés à Stockholm engagèrent cette princesse à renoncer solennellement à tout droit héréditaire sur le trône, afin qu'elle ne parût le tenir que des suffrages libres de la nation. Le pouvoir monarchique fut alors aboli, les états prescrivirent une forme de gouvernement qu'ils firent ratifier par la princesse; l'autorité du trône fut tempérée par celles des états et du sénat. Ul-

rique-Éléonore mourut le 6 décembre 1744. Avec elle s'éteignit la dynastie de Deux-Fonts qui avait occupé le trône de Suède depuis Charles X, successeur de Christian.

* ULSTAD (Philippe), médecin, né à Nuremberg vers l'an 1485, acquit beaucoup de réputation dans son art, qu'il professa à Fribourg avec succès et pendant plusieurs années. Il mourut dans la première moitié du xvi^e siècle et a laissé : *De epidemia tractatus*, Basileæ, 1526, in-8; *Cælum philosophorum, seu de secretis naturæ liber*, etc., Argentorati, 1528, in-fol., Paris, 1544, in-8.

ULTAN (saint), vulgairement saint Outain, mourut le 1^{er} mai 686, après avoir gouverné pendant plusieurs années le monastère de Fosse et celui du Mont-St.-Quentin. (Voy. l'article FOILLAN) (saint.)

ULUG-BEIG, prince persan, s'attacha à l'astronomie. Son *Catalogue des étoiles fixes*, rectifié pour l'année 1454, fut publié par Thomas Hyde, à Oxford, 1665, in-4, avec des notes pleines d'érudition. (Voy. FLAMSTEED.) On lui attribue encore un ouvrage sur la chronologie, intitulé : *Epochæ celebriorum Chaldaeorum, Syro-Græcorum, Arabum, Persarum et Charasmiorum*. Il a été traduit en latin par Jean Greaves, et publié à Londres avec l'original arabe, 1650, in-4. Ce prince fut tué par son propre fils en 1449, après avoir régné à Samarcand environ 40 ans.

ULYSSE, roi de l'île d'Ithaque, fils de Laerte et d'Anticléa, contrefit l'insensé pour ne point aller au siège de Troie. Mais Palamède découvrit cette ruse, en mettant Télémaque, encore enfant, devant le soc d'une charrette qu'Ulysse conduisait; celui-ci, de crainte de blesser son fils, leva la charrette. Cette attention découvrit sa feinte, et il fut contraint de partir. Ce fut lui qui alla chercher Achille chez Lycomède, où il le trouva déguisé en femme. Il le découvrit, en présentant aux dames de la cour des bijoux, parmi lesquels il y avait des armes, sur lesquelles ce jeune prince se jeta aussitôt. Ulysse enleva le Palladium avec Diomède, fut un de ceux qui s'enfermèrent dans le cheval de bois, et contribua par son courage et ses discours à la prise de Troie. En retournant à Ithaque, il courut plusieurs dangers sur mer, se laissa séduire par Circé, eut beaucoup d'autres aventures plus ou moins fâcheuses ou scandaleuses; heureusement la plupart assez extraordinaires pour n'être pas crues, quoiqu'elles fassent la matière de l'*Odyssée* d'Homère. Il finit par être tué par Télégène qu'il avait eu de Circé.

* UNION (don Louis-Firmin de CARVAJAL Y VARGAS, comte de la), général, né à Lima, en 1752, entra à 12 ans dans le régiment des gardes espagnoles, et eut un rapide avancement. Il fit partie de l'armée Franco-Espagnole qui forma le blocus de Gibraltar en 1779, puis de celle qui conquiert Minorque en 1781. Il revint ensuite devant Gibraltar et s'y distingua par sa valeur. Il venait d'être nommé maréchal-de-camp en 1791, lorsqu'il fut envoyé sur la côte d'Afrique avec l'armée destinée à soutenir Oran. On dut à sa présence d'esprit et à sa valeur la conservation de la tour *del Nacimiento* que les Maures assiégeaient avec des forces considérables. Lors de la guerre avec la république

française, il servit sous Ricardos, et eut une grande part à ses premiers succès. Il se distingua plus particulièrement à la bataille de Trouillas (22 septembre), à celle de Cérét (26 novembre), et donna en toute occasion des marques d'intelligence et de bravoure. Lors de la disgrâce de Ricardos (*voy. ce nom, VII, 227*), il lui succéda dans le commandement en chef de l'armée du Roussillon, et fut en même temps nommé capitaine général de la Catalogne (1794). Mais celui qui avait brillé au second rang, parvenu au premier, ne compta plus que des revers. Il tenta une attaque pour délivrer le fort de Bellegarde, et fut vigoureusement repoussé. Depuis ce moment il perdit la confiance de son armée, qui lui obéissait à regret. Une bataille générale se préparait pour couvrir le fort de Figuières. Le comte de la Union comptait beaucoup sur ses retranchements, et plus particulièrement sur une batterie très-forte et très-élevée, qui, à son avis, devait écraser les républicains. Les Français, d'abord repoussés, reviennent à la charge, et la batterie est prise à la baïonnette. Il faut rendre justice à la valeur héroïque du comte de la Union : il était partout, nul péril ne l'effrayait; mais il chercha en vain à rallier son armée. Enfin, blessé dans la poitrine d'un éclat de grenade, il tomba mort. Les Espagnols alors se replièrent en toute hâte vers Gironne, et cette victoire valut peu de jours après aux républicains le fort de Figuières, que le commandant leur livra sans permettre même qu'on fit la moindre défense. Le général français chercha le corps du comte de la Union, lui fit couper les cheveux, et les distribua parmi ses officiers, comme un témoignage d'estime rendu à la valeur de son adversaire. Il en remit le corps aux Espagnols, d'après les sollicitations du duc de San-Carlos, père du comte de la Union, et aïeul du duc de San-Carlos, qui accompagna Ferdinand VII dans sa captivité à Valençay, et qui est mort en 1828.

UNROCH 1^{er} (Henri ou Erich), duc de Frionl, se distingua par sa bravoure et par sa fidélité envers Charlemagne. Les Huns remuaient encore, et semblaient menacer de nouveau l'empire et l'Eglise. Le monarque français envoya contre eux, en 795, Unroch, qui passa en Pannonie, et défit les Huns dans une bataille où périrent deux de leurs plus habiles généraux. De succès en succès, il marcha sur leur capitale, s'en empara ainsi que des trésors immenses qu'Attila avait amassés dans les nombreuses provinces qu'il avait conquises. Il fit remettre tous ces trésors à Charlemagne, qui fit présent d'une partie au pape Adrien 1^{er}, et distribua l'autre parmi ses soldats. Les Huns se relevant toujours de leurs pertes furent encore attaqués et vaincus deux fois par Unroch, qui ne leur accorda la paix qu'à condition qu'ils se soumettraient à l'empereur, et recevraient le baptême. Un de leurs chefs, nommé Theudon, devenu chrétien, vivait depuis longtemps à la cour de Charlemagne, et n'avait point pris part à ces dernières guerres. Mais quand il vit sa nation entièrement soumise, et privée de ses plus braves généraux, il quitta brusquement la cour, alla chez ses compatriotes, les souleva de nouveau, et se mit à leur tête. Un-

roch marcha contre lui, en 799, le vainquit complètement, et le fit prisonnier; mais, percé par un dard, il mourut au milieu de ce triomphe. Le rebelle Theudon eut la tête tranchée par ordre de l'empereur.

* UNZER (Mathias), médecin renommé, né à Hall en Saxe, étudia dans différentes universités d'Allemagne et d'Italie, et finit ses cours à Bâle, où il reçut le bonnet de docteur. Il exerça avec succès la médecine en Suisse et dans son pays natal. Il mourut en 1624. On a de lui : *De nephritide, seu renum calculo*, Hall, 1614, in-4; *De lue pestifera libri tres*, ibid., 1615, in-4; *Tractatus medico-chimici, septem libri*, etc., ibid., 1654, in-4; *De sulfure tractatus medico-chimicus*, ibid., 1620, in-4.

* UNZER (Jean-Auguste), médecin et littérateur allemand, né en 1727 à Halle, dans le duché de Magdebourg, exerça la médecine avec succès dans sa ville natale, à Hambourg, et à Altona, où il mourut le 2 avril 1799. Ses ouvrages sont nombreux; les principaux sont : *Nouvelle doctrine sur les mouvements de notre âme et de l'imagination*, Halle, 1746, in-8, qui trouva beaucoup de contradicteurs; *Pensées sur le sommeil et sur les songes*, même date, in-8; *Méditations philosophiques sur le corps de l'homme*, 1750, in-8; le *Médecin ou Journal de médecine*, Hambourg, 1759 à 1764, 1769, in-8; *Recueil d'écrits et dissertations sur la physique et la médecine*, Hambourg, 1768, 3 vol. in-8; *Manuel de médecine*, Hambourg, 1770, 2 vol. in-8; *Physiologie de la nature animale dans les corps vivants*, Leipsig, 1771, in-8; *Recherches physiologiques, relatives aux critiques adressées à la physiologie d'Unzer*, Leipsig, 1775, in-8. Il a été l'un des collaborateurs du *Magasin de Hambourg*, et l'éditeur des *Contes de société*, Hambourg, 1782-85, 4 vol. in-8, et du *Patriote médecin économique*, 1756 à 1758, 3 vol. in-4. — Son épouse, Jeanne-Charlotte UNZER, morte en 1782, a publié des *Poésies* et des *Principes de conduite et de sagesse pour les femmes*, Halle, 1754 et 1767, in-8.

UPTON (Nicolas), Anglais, se trouva au siège d'Orléans en 1428. Il fut depuis chanoine et précepteur, ou grand-chantre de Salisbury. Edouard Bissæus a publié un traité de ce chanoine, *De studio militari*, joint à d'autres ouvrages de même espèce, Londres, 1654, in-fol.

URANIE, l'une des neuf Muses, préside à l'astronomie. On la représente sous la figure d'une jeune fille, vêtue d'une robe sous la couleur d'azur, couronnée d'étoiles, soutenant un globe avec les deux mains, et ayant autour d'elle plusieurs instruments de mathématiques. Sous le nom d'Uranie, c'est-à-dire *Céleste*, on adorait Vénus, comme la déesse des plaisirs purs et innocents de l'esprit; et on l'appelait par opposition *Vénus terrestre*, quand elle était l'objet d'un culte infâme et grossier : symboles mythologiques de l'esprit et de la chair, qui luttent l'un contre l'autre par des désirs infiniment disparates; par un effort sublime qui franchit le séjour de la mortalité pour s'ouvrir les régions éternelles; et par des affections grossières, propriétés de l'être purement animal, et qui ne supposent rien au-delà de l'état des brutes.

URANIUS (Henri) ou von den HIMMEL, prêtre, né à Rées dans le duché de Clèves, vers la fin du ^{xv}^e siècle, fut recteur du collège d'Emmeric, où il travailla à l'instruction de la jeunesse avec beaucoup de zèle pendant cinquante-cinq ans, et mourut en 1579. Uranius possédait le latin, le grec et l'hébreu : à ces connaissances il joignait une grande piété et un attachement inviolable à la foi de ses pères. On a de lui : *Grammaticæ hebrææ Compendium*, Cologne, 1559, in-12 ; *De usu litterarum servilium*, Cologne, 1570, in 12 : ouvrage relatif au précédent ; *De re nummaria, mensuris et ponderibus*, Cologne, 1569, in-4 ; *Commendatio linguae græcæ*, Cologne, 1571 ; *Grammatica latina*, etc.

URBAIN (saint), disciple de l'apôtre saint Paul, fut évêque de Macédoine ; mais on ne sait rien de particulier sur sa vie.

URBAIN ^{1er} (saint), pape après Calixte ^{1er}, le 22 octobre 225, eut la tête tranchée pour la foi de Jésus-Christ sous l'empire d'Alexandre Sévère, le 25 mai de l'an 250. Il avait rempli son ministère en homme apostolique.

URBAIN II, appelé auparavant *Otton* ou *Oddon*, religieux de Cluny, natif de Châtillon-sur-Marne, parvint aux premiers emplois de son ordre. Grégoire VII, bénédictin comme lui, ayant connu sa piété et ses lumières, l'honora de la pourpre romaine. Après la mort du pape Victor III, il fut placé sur la chaire de saint Pierre le 12 mars 1088. Il se conduisit avec beaucoup de prudence pendant le schisme de l'antipape Guibert. Il tint, en 1095, le célèbre concile de Clermont en Auvergne. Il y fut ordonné de communier en recevant séparément le corps et le sang de Jésus-Christ : ce qui montre que l'usage était encore de communier sous les deux espèces ; mais on ajouta à ce décret : *S'il n'y a quelque nécessité ou quelque précaution qui oblige de faire autrement* : preuve incontestable que ce n'était qu'un décret de discipline. On y fit aussi la publication de la première croisade pour le recouvrement de la Terre-Sainte. Les pèlerinages des chrétiens d'Occident aux lieux saints furent l'occasion de cette confédération. Les musulmans laissaient, à la vérité, aux chrétiens leurs sujets le libre exercice de la religion ; ils permettaient les pèlerinages, faisaient eux-mêmes celui de Jérusalem, qu'ils nomment la *Maison-Sainte*, et qu'ils ont en vénération ; mais leur haine pour les chrétiens éclatait en mille manières : ils les accablaient de tributs, leur interdisaient l'entrée des charges et des emplois, et les obligeaient de se distinguer en portant un habit qui passait pour méprisable parmi eux ; enfin ils leur défendaient de construire de nouvelles églises, et les tenaient dans une contrainte qui pouvait être regardée comme une persécution perpétuelle. Ces barbares menaçaient, d'ailleurs, d'envahir les autres provinces de la chrétienté et l'Europe même, comme ils le firent effectivement depuis. Ces considérations excitèrent le zèle d'Urbain II. (*Voy.* saint BERNARD, GODEFROI DE BOUILLOX, Louis VII, etc.) Urbain mourut à Rome le 29 juillet 1099. On a de lui cinquante-neuf *Lettres*, dans les *Conciles* de Labbe. Dom Ruinart a écrit sa *Vie* en latin : elle est aussi curieuse qu'in-

téressante. On la trouve dans les *Œuvres posthumes* de dom Mabillon. Pascal II lui succéda.

URBAIN III, appelé auparavant *Ulbert Privelli* ou *Cricelli*, né dans le Milanais, fut élu pape après Lucius III, à la fin de novembre 1185. Il eut de grandes contestations avec l'empereur Frédéric Barberousse touchant les terres laissées par la comtesse Mathilde à l'église de Rome, et mourut à Ferrare le 19 octobre 1187, après avoir appris la funeste nouvelle de la prise de Jérusalem par Saladin. Ce fut cette perte qui avança sa dernière heure, tant sa sollicitude pastorale était vive. Grégoire VIII lui succéda.

URBAIN IV (Jacques PANTALÉON), dit de *Court-Palais*, natif de Troyes en Champagne, d'un savetier, s'éleva par son mérite et devint successivement archidiacre de l'église de Liège, évêque de Verdun, patriarche de Jérusalem. Après la mort d'Alexandre IV, il fut placé sur la chaire pontificale le 29 août 1261. Il publia une croisade contre Mainfroi, usurpateur du royaume de Sicile, qui avait envoyé des Sarrasins sur les terres de l'Eglise. Ces barbares furent vaincus par les croisés, et le pape donna le royaume de Sicile à Charles d'Anjou, frère de saint Louis, roi de France. En 1265, il institua la fête du Saint-Sacrement, qu'il célébra pour la première fois le jeudi d'après l'octave de la Pentecôte, 1264. Il fit composer l'office de cette fête par saint Thomas d'Aquin ; c'est la même que nous récitons encore. Mais le pape Urbain étant mort cette même année à Pérouse, la cérémonie fut interrompue pendant plus de 40 ans. Elle avait été ordonnée dès l'année 1246 par Robert de Torote, évêque de Liège, à l'occasion des révélations qu'une sainte religieuse hospitalière, nommée *Julienne*, avait eues sur cet objet. (*Voy.* l'*Histoire de la Fête de Dieu*, par le P. Bertholet, et celle du P. Fisen.) On a d'Urbain IV une *Paraphrase du Miserere* dans la Bibliothèque des Peres, et 61 *Lettres* dans le *Trésor des anecdotes* du P. Martenne, qui peuvent servir à l'histoire ecclésiastique et profane de ce temps-là.

URBAIN V (Guillaume de GRIMOALD), fils du baron du Roure et d'Emphelise de Sebran, sœur de saint Elzéar, né à Grisac, diocèse de Mende, dans le Gévaudan, se fit bénédictin et fut abbé de Saint-Germain d'Auxerre, puis de Saint-Victor de Marseille. Après la mort d'Innocent VI, en 1362, il obtint la papauté. Le saint Siècle était alors à Avignon ; Urbain V le transféra à Rome en 1367. Il y fut reçu avec d'autant plus de joie, que depuis 1304, que Benoît XI sortit de cette ville, aucun pape n'y avait résidé. L'an 1370, Urbain quitta Rome pour revenir à Avignon, dans le dessein cependant de retourner ensuite dans la capitale du monde chrétien. Sainte Brigitte lui fit dire de ne pas entreprendre ce voyage, parce qu'il ne l'achèverait pas. Il partit néanmoins, et arriva le 24 septembre à Avignon, où il fut aussitôt attaqué d'une grande maudie qui l'emporta le 19 décembre. Son corps fut transporté peu après dans l'abbaye de Saint-Victor de Marseille ; les miracles qui s'opérèrent sur son tombeau le firent honorer comme un saint par plusieurs églises : on célèbre sa fête à Avignon le 19 décembre. Urbain V avait bâti plusieurs églises, fondé divers chapitres de

chanoines, signalé son pontificat en réprimant la chicane, l'usure, le dérèglement des ecclésiastiques, la simonie et la pluralité des bénéfices; il fit exposer à la vénération publique les chefs de saint Pierre et de saint Paul dans l'église de Latran (*voy.* sur cela un ouvrage de Joseph-Marie Soresinus, bénéficiaire de l'église de Latran); il entretenait toujours mille écoliers dans diverses universités, et il les fournissait des livres nécessaires. Il fonda à Montpellier un collège pour douze étudiants en médecine. On a de lui quelques lettres peu importantes. Grégoire XI lui succéda.

URBAIN VI (Barthélemy PRIGNANO), natif de Naples, et archevêque de Bari, fut élevé sur la chaire de saint Pierre le 19 avril 1578. Quinze des cardinaux qui, cinq mois auparavant, avaient élu Urbain et l'avaient reconnu pour pape sans la moindre opposition pendant trois mois, irrités, à ce que l'on dit, de la trop grande sévérité de ce pontife, élurent, le 21 septembre de la même année, Robert de Genève, qui prit le nom de Clément VII. (*Voy.* GENÈVE.) Cette double élection fut l'origine d'un schisme, aussi long que fâcheux, qui déchira l'Eglise. Urbain fut reconnu dans la plus grande partie de l'empire, en Bohême, en Hongrie, en Angleterre. L'an 1585, le pontife fit prêcher une croisade en Angleterre contre la France et contre le pape Clément VII, son compétiteur, et, pour la soutenir, il ordonna la levée d'une décime entière sur toutes les églises d'Angleterre; mais cette expédition eut peu de succès. Urbain fit arrêter six de ses cardinaux qui avaient conspiré de le faire déposer et brûler comme hérétique. Ce complot était réel. Urbain fit mourir les coupables, après leur avoir fait subir la question. Il n'excepta qu'un cardinal, évêque de Londres, qu'il délivra à la prière du roi d'Angleterre. Il mourut en 1589, après avoir fait trois institutions mémorables. La première fut de diminuer encore l'intervalle du jubilé; il le fixa à trente-trois ans, se fondant sur l'opinion que Jésus-Christ a vécu ce même nombre d'années sur la terre. La deuxième institution fut la fête de la Visitation de la sainte Vierge. Enfin, il statua qu'à la fête du Saint-Sacrement on pourrait célébrer la messe nonobstant l'interdit, et que ceux qui accompagneraient le saint Viatique depuis l'église jusque chez un malade, et de chez le malade à l'église, gagneraient cent jours d'indulgence. L'auteur qui a écrit la *Vie* de Grégoire XI et l'histoire de l'élection qui a suivi, insérées dans les *Vies des papes d'Avignon*, par Bosquet, fait tous ses efforts pour infirmer la canonicité de l'élection d'Urbain; mais Abraham Bzovius et Odoric Rainaldi, continuateurs des *Annales ecclésiastiques*, ont rassemblé un grand nombre de documents qui prouvent le contraire. Le P. Papebroch, dans le *Propylæum*, rapporte l'histoire fort étendue de cette élection, écrite par un auteur contemporain, qui est très-favorable à Urbain VI. Boniface IX fut son successeur.

URBAIN VIII, Romain, appelé auparavant *Jean-Baptiste Castagna*, et cardinal sous le titre de Saint-Marcel, obtint la tiare après Sixte-Quint, le 15 septembre 1590. Sa piété et sa science faisaient attendre de grandes choses de son gouvernement; mais il

mourut douze jours après son élection, le 27 du même mois. Sa résignation éclata dans ses derniers moments. *Le Seigneur*, dit-il avant d'expirer, *me dégage des liens qui auraient pu m'être funestes*. Grégoire XIV lui succéda.

URBAIN VIII, de Florence (Maffeo BARBERINI), monta sur le trône pontifical après Grégoire XV, le 6 août 1625. Il réunit le duché d'Urbain au saint Siège, approuva l'ordre de la Visitation, et supprima, comme contraire aux saines doctrines et aux bonnes mœurs, l'ordre des jésuitesses, qui s'était répandu en Italie et dans les Pays-Bas. Il donna en 1642 une bulle qui renouvelle celle de Pie V contre Baius, et les autres qui défendent de traiter des matières de la grâce. La même bulle d'Urbain déclare que l'*Augustin* de Jansénius renferme des propositions déjà condamnées. Il mourut en 1644, après avoir rempli tout ce qu'on est en droit d'attendre d'un pape vertueux et éclairé. Sa modération et sa prudence se firent particulièrement remarquer dans l'affaire de Galilée, dont il se borna à réprimer l'humeur dogmatique, sans s'occuper aucunement de son opinion comme hypothèse astronomique. Galilée lui-même se loue des bons procédés de ce pape, qui suivait en cela la conduite de Paul V (*voy.* ce nom et GALILÉE). Urbain entendait si bien le grec, qu'on l'appelait l'*Abeille attique*, et il réussissait dans la poésie latine. Il corrigea les hymnes de l'Eglise. Ses vers latins sacrés ont été imprimés à Paris, au Louvre, in-fol., sous ce titre : *Maffei Barberini poemata*. Les plus considérables de ces pièces sont des *Paraphrases* sur quelques Psaumes et sur quelques cantiques de l'Ancien et du Nouveau Testament; des *Hymnes* et des *Odes* sur les fêtes de Notre-Seigneur, de la sainte Vierge et de plusieurs saints; des *Epigrammes* sur divers hommes illustres. Ces différents ouvrages ont de la noblesse, mais ils manquent de chaleur et d'imagination. On a encore de lui des *Poésies italiennes*, Rome, 1640, in-12. Ce fut Urbain VIII qui donna le titre d'*éminentissime* aux cardinaux, aux trois électeurs ecclésiastiques, et au grand-maitre de Malte.

URBAIN DE BELLUNO (Urbanus-Valérianus ou BOLZANUS), cordelier et précepteur du pape Léon X, mort en 1524, à 84 ans, est le premier, selon Vossius, qui ait donné une *Grammaire grecque* en latin qui mérite quelque estime, Paris, 1545, in-4. Il a donné aussi une collection d'anciens grammairiens, sous le titre de *Thesaurus Cornuopie*, Venise, 1496, in-fol.

URCÉUS (Antoine), surnommé *Codrus*, né en 1446, à Rubiera, ville du territoire de Reggio, enseigna les belles-lettres à Forlì, avec des appointements considérables. De là il passa à Bologne, où il fut professeur des langues grecque et latine, et de rhétorique. L'irréligion et le libertinage déshonorèrent sa jeunesse, et quoiqu'il fût l'esprit fort, il ajoutait foi aux présages les plus ridicules; mais il se repentit de ses impiétés et de ses égarements, et mourut à Bologne, dans de grands sentiments de piété, en 1550, à 54 ans. On mit sur son tombeau pour toute épitaphe : *Codrus eram*. Sa santé avait été toujours très-faible. Avec un extérieur doux, il

avait l'humeur bilieuse et sévère. Il était avare de louanges, et prodiguait les critiques, surtout à l'égard des auteurs modernes. On a de lui des *Harangues*, des *Sylves*, des *Satires*, des *Epigrammes* et des *Eglogues* en latin, dont il y a plusieurs éditions, quoique le mauvais l'emporte sur l'excellent. Urcéus était cependant un homme d'esprit, plein de gaieté et de saillies. Le prince de Forli s'étant un jour recommandé à lui : *Les affaires vont bien*, répondit Urcéus, *Jupiter se recommande à Codrus*; depuis ce mot, le nom de *Codrus* lui fut donné. Ses ouvrages sont assez rares, surtout de l'édition de Bologne, 1502, in-fol. Bayle, qui n'avait pas eu occasion de les voir, a commis beaucoup de fautes dans l'article d'*Urcéus Codrus*.

URÉE ou plutôt VREE ou WREE (Olivier), en latin, *Uredius*, se fit jésuite, et rentra ensuite dans le monde, où il continua de s'appliquer à l'étude des langues savantes et à l'histoire de sa patrie. Il occupa des places distinguées dans la magistrature à Bruges, et mourut en 1652, après avoir été le soutien du pupille et de la veuve. On a de lui : *La généalogie des comtes de Flandre*, en latin, Bruges, 1642 et 1644, 2 vol. in-fol.; les *Sceaux des comtes de Flandre*, 1659, in-fol. L'un et l'autre ont été maussadement traduits en français, et imprimés à Bruges, 1641 et 1645, 5 vol. in-fol. Une *Histoire de Flandre*, en latin, Bruges, 1650, 2 vol. in-fol. Le dernier tome est le plus rare à trouver. *Voy. la Méthode pour étudier l'histoire*, de Lenglet, tome 14, page 262.

URFÉ (Honoré d'), comte de Château-Neuf, marquis de Valroméry, né à Marseille en 1567, mort à Villefranche en 1625, s'est rendu célèbre par son *Astrée*, 4 vol. in-8, augmentée d'un 5^e par Baro, son secrétaire. Cette ingénieuse pastorale a été la folie de l'Europe, dit Carlenas, pendant plus de 50 années. C'est un tableau de toutes les conditions de la vie humaine; il n'est point fait à plaisir, et tous les faits, couverts d'un voile très-ingénieux, ont un fondement véritable dans l'histoire de l'auteur, ou dans celle des galanteries de la cour de Henri IV. Cet ouvrage n'était point terminé quand il mourut : son secrétaire, Baro, l'acheva sur ses manuscrits. La meilleure édition est celle de l'abbé Souhai, Paris, 1755, 10 vol. in-12. On a encore de d'Urfé : un poème intitulé *la Sirène*, 1611, in-8; un autre poème sous le titre de *la Savoisiade*, dont il n'y a qu'une partie d'imprimée; une pastorale en vers non rimés, intitulée *la Sylvanire*, in-8; des *Epîtres morales*, 1620, in-12. — Son frère, Anne d'Urfé, fut comte de Lyon, et mourut en 1621, à 66 ans. On a de lui des sonnets, des hymnes et d'autres poésies, 1608, in-4, d'un mérite médiocre.

URIE HETEEEN (*feu du Seigneur*), mari de Bethsabée, qui commit un adultère avec David. Ce prince, après son crime, renvoya Urie au siège de Rabba, avec des lettres pour Joab, qui eut ordre de le mettre dans l'endroit le plus périlleux, puis de l'y abandonner pour y périr. Cet ordre cruel fut exécuté (2^e livre des Rois, ch. 11), et devint pour David, ainsi que l'adultère qui l'avait précédé, la matière d'une longue et sincère pénitence.

URIE, successeur de Sadoc II, dans la grande

sacrificature des Juifs, vivait sous le roi Achaz. Ce prince étant allé à Damas au-devant de Theglath-Phalasar, et ayant vu dans cette ville un autel profane, dont la forme lui plut, en envoya aussitôt le dessin au grand-prêtre Urie, en lui ordonnant de faire sur ce modèle un autel pour le temple. Le grand-prêtre exécuta ponctuellement l'ordre du roi, et se couvrit d'un opprobre éternel, en trahissant ainsi son ministère. (Livre 4^e des Rois, ch. 16.)

URIE, fils de Séméï, prophétisait au nom du Seigneur en même temps que Jérémie, et prédisait contre Jérusalem et tout le pays de Juda, les mêmes choses que ce prophète. Le roi Joakim et les grands de sa cour l'ayant entendu, voulurent se saisir de lui et le faire mourir : Urie, qui en fut averti, se sauva en Egypte. Mais Joakim l'ayant fait poursuivre, il fut pris et mené à Jérusalem, où le roi le fit mourir par l'épée, et ordonna qu'on l'enterrât sans honneur dans les sépulchres des derniers du peuple (Jérémie, Ch. 26).

UROOM (Henri-Corneille), peintre, né à Harlem en 1566, perfectionna ses talents en Italie. S'étant embarqué avec un grand nombre de ses tableaux pour l'Espagne, il eut à essayer une affreuse tempête qui le jeta sur des côtes presque désertes, et lui enleva tout son trésor pittoresque. Quelques ermites, habitants de ces demeures sauvages, exercèrent envers lui l'hospitalité, et lui fournirent bientôt l'occasion de retourner dans sa patrie. Le peintre, par reconnaissance, fit plusieurs tableaux pour orner leur chapelle. Ce maître avait un rare talent pour représenter des marines et des combats sur mer. L'Angleterre et la Hollande l'occupèrent à consacrer, par son pinceau, les victoires maritimes que ces deux puissances avaient remportées. On a exécuté même des tapisseries d'après ses ouvrages. On ignore l'année de sa mort.

* URQUIJO (Mariano-Luis de), ministre d'état espagnol, né dans la vieille Castille en 1768, fut élevé en Angleterre. A son retour en Espagne, il entra dans la carrière diplomatique. Ayant publié une traduction de la mort de *César*, de Voltaire, précédée d'un *Discours* préliminaire sur l'origine et la situation présente du théâtre espagnol et sa réformation indispensable; cette production, où l'on trouvait beaucoup d'idées nouvelles, lui attira quelques désagréments de la part du saint office, qui usa toutefois de ménagement et se borna à le déclarer *légèrement suspect* de partager les erreurs des philosophes modernes, et à lui imposer quelque pénitence spirituelle. Urquijo fut employé dans les bureaux des affaires étrangères, et travailla successivement sous les ministères de Florida Blanca, d'Aranda, du prince de la Paix, et de Saavedra. Quand ce dernier donna sa démission, Godoy le proposa pour ministre (1798). Le prince de la Paix croyait trouver dans Urquijo un instrument docile à ses volontés; mais l'expérience lui prouva le contraire. Les premiers actes de son autorité furent de déclarer la guerre à l'inquisition et à tout le clergé de l'Espagne. Il voulait supprimer ce tribunal et ravir au clergé la plus grande partie de ses biens : il trouva des deux côtés la juste résistance à laquelle il devait s'attendre. Il ne se découragea cependant

pas, et aux représentations que le nonce lui fit à plusieurs reprises, il répondit avec hauteur. Disgracié à la fin de 1800, il fut conduit à Pampelune et jeté dans une prison, où il demeura jusqu'à l'avènement de Ferdinand VII au trône, en 1808. Redevenu libre, il mit tout en œuvre pour détourner son souverain du funeste voyage de Bayonne. L'on voit, par sa correspondance, qu'il prévoyait dès lors les malheurs de son pays, et qu'il indiquait le moyen de les prévenir. Après l'abdication des princes espagnols, il accepta, sous le nouveau roi, la place de ministre d'état. Fidèle au roi Joseph dans ses revers, il vint se fixer en 1814 à Paris, où il mourut, le 16 mai 1817, à 49 ans, quelque temps après avoir reçu de son ancien maître, Charles IV, l'assurance d'une affection que rien n'avait pu éteindre.

URSATUS. Voy. ORSATO.

URSICIN ou URSIN, antipape. Voy. DAMASE (saint), pape, nr. 135.

UR SIN (saint), premier évêque de Bourges, fut formé par les soins d'un des ouvriers évangéliques, envoyés de Rome dans les Gaules vers le milieu du ⁱⁱⁱ^e siècle. Venu à Bourges, il y gagna quelques âmes à Jésus-Christ; ce fut lui sans doute qui obtint de Léocade, premier sénateur des Gaules, la maison qu'il possédait à Bourges, sur le terrain de laquelle fut bâtie l'église de St.-Etienne, qui, dès le temps de Grégoire de Tours, était renommée pour sa beauté. A sa mort, il fut inhumé sans distinction aucune, dans le lieu affecté aux sépultures. Mais saint Germain, évêque de Paris, et l'abbé de Saint-Symphorien, furent avertis en songe de placer le corps du saint Apôtre dans un lieu plus décent. Ce corps, retrouvé sans aucune marque de corruption, fut transféré dans l'église qui fut depuis appelée de Saint-Ursin. En 1259, il fut placé dans une chasse d'argent que les calvinistes enlevèrent en 1562, mais sans toucher aux reliques. La mémoire de saint Ursin est honorée dans le Berry, le 9 novembre et le 29 décembre. C'est à cette dernière date que Baillet l'a placé dans ses *Vies des saints*. On a une nouvelle vie de ce saint prélat par M. Oudoul. (Voy. SOLANGE, Ste.).

URSINS (Jean JOUVENEL ou JUVENAL des), savant magistrat, né en 1588, exerça la charge de maître des requêtes et divers autres emplois, avec une intégrité peu commune. Son goût pour la piété le porta à embrasser l'état ecclésiastique, et il fut successivement évêque de Beauvais, de Laon, et archevêque de Reims en 1449. Il mourut en 1475, à 85 ans. On a de lui une *Histoire du règne de Charles VI*, de 1580 à 1422. L'auteur penche beaucoup plus pour le parti des Orléanais que pour le parti des Bourguignons; il ne ménage point celui-ci, et il encense les autres. Son histoire est écrite année par année, sans autre liaison que celle des faits. Théodore Godefroi l'a publiée, Paris, 1614, in-4; mais Denys, son fils, en a donné une nouv. édit., 1633, in-fol., avec des augmentations. — Son frère aîné, Guillaume Jovenel des URSINS, né en 1400, mort le 25 juin 1472, fut chancelier de France, disgracié, puis rétabli par Louis XI. Cette famille n'a rien de commun avec l'illustre maison des URSINS en Italie.

URSINS (Anne-Marie de la TRÉMOILLE, princesse des), épousa en secondes noccs Flavio des Ursins, duc de Bracciano; c'était une femme de beaucoup d'esprit et d'ambition; elle joua un rôle à Rome, et ne contribua pas peu à la disgrâce du cardinal de Bouillon. Le cardinal Porto-Carrero, le principal auteur du testament de Charles II, en faveur de la France, la fit nommer *camerera mayor* de Louise-Marie de Savoie, première femme de Philippe V, roi d'Espagne. Le titre de *camerera mayor* répond à celui de dame d'honneur en France. Elle prit un tel empire sur l'esprit du roi et de la reine, que Louis XIV, craignant qu'elle n'engageât son petit-fils dans de fausses démarches, la fit renvoyer en 1704. La reine d'Espagne, qu'elle gouvernait, fut inconsolable; sa dame d'honneur lui fut rendue, et eut plus de pouvoir que jamais. Elle présidait à toutes les délibérations, sans être admise dans les conseils où elles se prenaient. La reine étant morte en 1712, Philippe épousa en secondes noccs Elizabeth Farnèse, fille et héritière du duc de Parme, qui commença son règne en chassant la princesse des Ursins, accourue au devant d'elle; procédé inexcusable à l'égard d'une personne à laquelle elle devait son mariage, si cette démarche n'avait été arrêtée, à ce qu'on croit communément, et commandée à la princesse par Louis XIV, de concert avec son petit-fils. La princesse des Ursins mourut à Rome en 1722. Pour plus de détails, voy. les *Mémoires de Saint-Simon*, les *Mémoires de Duclos* et les *Lettres inédites de mad. de Maintenon et de mad. la princesse des Ursins*, 1826, 4 vol. in-8: on a publié aussi les *lettres de Madame des Ursins au maréchal de Villeroy*. Alexandre Duval a fait représenter en 1825, sous le titre de la *Princesse des Ursins*, une pièce où l'auteur s'écarte beaucoup de l'histoire.

URSINUS (Zacharie), théologien protestant, né à Breslau en 1554, fut ami de Mélancthon. Ne pouvant s'accommoder avec les théologiens de la confession d'Augsbourg, il se retira à Zurich, et mourut à Neustadt en 1585, à 49 ans. On a de lui plusieurs ouvrages, Heidelberg, 1611, 5 tom. in-fol. Ils roulent presque tous sur la controverse. Il est auteur du *Catéchisme de Heidelberg*, dont se servent les calvinistes d'Allemagne et de Hollande; il y enseigne formellement que les catholiques peuvent se sauver dans leur religion; on sait que les docteurs luthériens d'Helmstadt décidèrent la même chose dans la fameuse consultation du 28 avril 1707.

URSINUS (Jean-Henri), théologien luthérien, surintendant des églises de Ratisbonne, où il mourut le 14 mai 1667, était un homme d'une grande érudition sacrée et profane. Ses principaux ouvrages sont: *Exercitationes de Zoroastre*, *Hermete*, *Sanchoniatone*, Nuremberg, 1661, in-8; *Sylvæ Theologiæ symbolice*, 1685, in-42; *De ecclesiarum germanicarum origine et progressu*, 1664, in-8; *Arborum biblicum in quo arbores et fructus passim in sacris litteris occurrentes, notis exponuntur et illustrantur*, Nuremberg, 1665, in-8, et 1685, 2 vol. in 12; *Parallela Evangelii*; des *Commentaires* sur Joel, Amos, Jonas, l'Ecclésiaste; *Sacra analecta*; *Jeremie virga vigilans*.

URSINUS (George-Henri), fils du précédent, philologue et littérateur, mourut le 10 septembre 1707, à 60 ans. On a de lui : *Diatrise de Taprobana*, *Cerne et Ogyride veterum*; *Disputatio de locustis*; *Observationes philologicae de variis vocum etymologiis et significationibus*; *De primo et proprio aoristorum usu*; des *Notes critiques* sur les Eglises de Virgile, sur la Troade de Sénèque le Tragique; *Grammatica græca*; *Dionysii terræ orbis descriptio cum notis*; *De creatione mundi*. Ces ouvrages sont une preuve non équivoque de l'érudition de l'auteur.

URSULE, intendante des largesses sous l'empereur Constance, fut inis à mort au commencement du règne de Julien l'Apostat, en 325. Constance, en envoyant Julien dans les Gaules, avait expressément recommandé qu'on lui ôtât le moyen de faire des largesses aux troupes. Ursule, qui affectionnait ce prince, avait donné des ordres secrets pour lui remettre autant d'argent qu'il voudrait; et par-là il lui avait facilité l'accomplissement de ses dessein. Son supplice exposa Julien à l'exécration publique; on le regarda comme un monstre d'ingratitude. L'empereur se défendit en protestant qu'Ursule avait été exécuté à son insu, et qu'on l'avait immolé au ressentiment des soldats, irrités de la hauteur avec laquelle ce ministre les avait traités au siège d'Amide. Ammien avoue que l'apologie était frivole.

URSULE (sainte), fille d'un prince de la Grande-Bretagne, fut couronnée de la palme du martyre par les Huns, auprès de Cologne sur le Rhin, avec plusieurs autres filles qui l'accompagnaient, vers l'an 584, selon la plus commune opinion. Plusieurs écrivains ont dit que les compagnes de sainte Ursule étaient au nombre de onze mille, et les appellent les *onze mille vierges*; ce sentiment est le plus suivi par les auteurs des Légendes; mais le Martyrologe romain porte simplement *sainte Ursule et ses compagnes*, sans en déterminer le nombre. Usuard, qui vivait au ix^e siècle, dit seulement qu'elles étaient en grand nombre; Wandelberg, moine de Pruy, vers l'an 820, dit *plusieurs mille*. En fossoyant dans un lieu nommé *Ager Ursulanus*, où l'on croit que ces vierges ont souffert, on a trouvé vers l'an 1250, près de 500 corps, qu'on a distribués comme des reliques de ces saintes; d'autres prétendent qu'elles n'étaient que onze en tout, et soutiennent que l'erreur des onze mille vierges vient de l'équivoque du chiffre romain XI. M. V. (*XI Martyres Virgines*) qu'on a mal interprété; ou du mot *Undecimilla* que l'on croit avoir été l'une des compagnes de sainte Ursule. L'auteur des notes sur la traduction française du *Martyrologe romain* dit que cette dernière opinion est ingénieuse, mais sans preuve: il se trompe, puisqu'elle est appuyée de l'autorité d'un ancien missel conservé en Sorbonne, où la fête de sainte Ursule est marquée ainsi : *Festum SS. Ursule, Undecimillæ et sociarum virginum et martyrum*. La Chronique de Saint-Tron (*voy. dom d'Achery, Spicileg. tom. 7, pag. 475*), fait mention d'une sainte Ursule, supérieure d'un monastère de filles, près de Cologne, tuée avec onze compagnes par les Barbares. Surius a donné

une *Vie* de sainte Ursule, qui est une pure fiction. Le P. Crombach a publié un gros vol. in-fol., intitulé : *Ursula vindicata*, Cologne, 1647, ouvrage où la crédulité est portée à son comble. A la p. 743, on voit les noms d'un très-grand nombre de ces vierges, et celui de leurs pères et mères. Page 525, on trouve la généalogie de sainte Ursule. C'est sainte Ursule elle-même qui, longtemps après son martyre, a raconté toute son histoire avec une naïveté enchantresse, p. 742. Outre les onze mille vierges martyrisées, il y a eu à peu près onze mille princes ou rois, dont on trouve également les noms, la généalogie et tout ce qu'on peut imaginer sur leur compte, rapporté dans le plus grand détail et du ton le plus sérieux. « Cependant (dit un critique qui a d'ailleurs » sévèrement jugé ces narrations légendaires), il faut » convenir que dans les temps de barbarie et d'ignorance, l'idée générale du prix de la virginité, » de la constance chrétienne, de la puissance divine couronnant la vertu, quoique nourrie par » des histoires apocryphes, ne pouvait avoir que de » bons et d'édifiants effets. » Il y a dans l'Eglise un ordre de religieuses qui prennent le nom de sainte Ursule. La bienheureuse Angèle de Bresse établit cet institut en Italie, l'an 1557. (*Voy. ANGELE-MERICI et BUS.*)

URSUS (Nicolas-Raymarus), mathématicien danois, né à Henstedt, dans le Dithmarsen, garda les pourceaux dans sa jeunesse. Il ne commença qu'à 18 ans à apprendre à lire; mais ses progrès furent rapides, et il devint, presque sans maître, et pour ainsi dire par la seule vue du ciel, dont, par sa condition, il avait été constant et attentif spectateur, un des plus savants astronomes et des plus habiles mathématiciens de son temps. (*Voy. ANICHA.*) Il enseigna les mathématiques à Strasbourg avec réputation, et fut ensuite appelé par l'empereur pour enseigner la même science à Prague, où il mourut vers l'an 1600. On a de lui quelques écrits mathématiques. Il avait eu une vive dispute avec Ticho-Brahé, qui l'accusa de lui avoir dérobé son système.

USSERIUS (Jacques), en anglais *Usher*, né à Dublin en 1580, d'une famille ancienne, étudia dans l'université de sa ville natale, établie par Henri de Usher, son oncle, archevêque d'Armagh. La pénétration de son esprit lui facilita l'étude de toutes les sciences. Langues, poésie, éloquence, mathématiques, chronologie, histoire sacrée et profane, théologie, il n'oublia rien pour orner son esprit. En 1615 il dressa dans une assemblée d'Irlande les articles touchant la religion et la discipline ecclésiastique, et ces articles furent approuvés par le roi Jacques, quoiqu'ils fussent différents de ceux de l'église anglicane; rien n'étant fixe dans les sectes une fois séparées de la grande Eglise des chrétiens. Ce monarque lui donna l'évêché de Meath en 1620, puis l'archevêché d'Armagh en 1626. Ussérius passa en Angleterre en 1640; et ne pouvant plus retourner en Irlande, déchirée par les guerres civiles, il fit transporter sa bibliothèque à Londres. Tous ses biens lui furent enlevés dans ce flux et reflux de factions, pendant lequel il ne continua pas moins à mettre au jour plusieurs ouvrages qui ont fait

honneur à son érudition et à sa critique. Les principaux sont : son *Histoire chronologique, ou Annales de l'Ancien et du nouveau Testament*, Genève, 1722, 2 vol. in-fol., dans lesquels il concilie l'histoire sacrée et profane, et raconte les principaux événements de l'une et de l'autre, en se servant des propres termes des auteurs originaux ; ses calculs n'ont rien d'incroyable. Il fit paraître la chronologie des Assyriens sous une forme plus régulière, en réduisant à cinq cents ans, avec Hérodote, la durée de leur empire, que la plupart des historiens, trompés par Diodore de Sicile, faisaient aller à quatorze cents ; *L'Antiquité des églises britanniques*, Londres, 1687, in-fol., qu'il fait remonter jusqu'au temps de la mission des apôtres ; mais les actes qu'il produit pour appuyer cette prétention sont fort suspects ; *l'Histoire de Gotescalc*, Dublin, 1631, in-4 ; une *Edition des Epîtres de saint Ignace et de saint Polycarpe*, avec des notes pleines d'érudition, Oxford, 1644, et Londres, 1647, 2 tom. in-4. Ce recueil est aussi rare qu'estimé ; Un *Traité de l'édition des Septante*, Londres, 1633, in-4, dans lequel il a soutenu des opinions particulières, que tout le monde n'adopte point ; *Gravissimæ questionis de christianarum ecclesiarum successione et statu, historica explicatio*, Londres, 1613, in-4. Le but de cet ouvrage est de montrer que le pape est l'antechrist ; que cet antechrist est né au commencement du septième siècle ; qu'il est parvenu à l'âge viril dans le onzième siècle, etc. Richard Stanyhurst, oncle d'Ussérius, fit ses efforts pour guérir son neveu de cette folie, en faisant imprimer une réponse sous le titre de *Brevis præmunitio* ; mais il n'eut pas le bonheur de réussir. Ussérius fut inviolablement attaché au roi Charles I^{er} ; il tomba en défaillance au premier appareil du supplice de ce monarque. Sa fidélité fut respectée par Cromwell qui le fit venir à sa cour, et lui promit de le dédommager d'une partie des pertes qu'il avait faites en Irlande. Il l'assura aussi qu'on ne tourmenterait plus le clergé épiscopal ; mais il ne lui tint pas parole. Ussérius mourut en 1655, à 73 ans. Sa *Vie*, par Richard Parr, se trouve à la tête de ses *Lettres*, Londres, 1686, in-fol.

USSIEUX (Louis d'). Voy. DUSSEUX.

* USTARIZ (don Hilaire), né dans la Navarre, mort à la fin du dix-huitième siècle, se distingua par ses vastes connaissances en économie politique. On lui doit : *Théorie du commerce et de la marine*, in-4, qui a eu plusieurs éditions et a été traduit en diverses langues. Ustariz était membre de plusieurs sociétés savantes de l'Europe, et occupa dans sa patrie des emplois honorables qui lui permirent cependant d'entreprendre divers voyages, où il put faire d'utiles observations pour l'ouvrage qu'il destinait au public. — Un autre USTARIZ (Gabriel), né vers 1772 à Caracas, suivit la carrière des armes, prit part à la révolution de ce pays, en 1810, et fut tué par les troupes royalistes, en 1814.

USUARD, bénédictin du ix^e siècle, disciple d'Alcuin, est auteur d'un *Martyrologe* qu'il dédia à Charles le Chauve. Cet ouvrage est fort célèbre, mais on ignore les particularités de la vie de son

auteur. Les meilleures éditions sont celles de Molanus, à Louvain, 1568, in-8, et du P. Sollier, jésuite, Anvers, 1714, in-fol., qui est très-curieuse et faite avec beaucoup de soin. Molanus a donné plusieurs éditions du même ouvrage ; mais celle de 1568 est la plus ample, parce que, dans les autres, ses censeurs l'obligèrent de retrancher beaucoup de notes qui méritaient d'être conservées. Il y a une édition du même *Martyrologe*, Paris, 1713, in-4, par dom Bouillart, bénédictin de Saint-Maur, mais elle est moins recherchée que celle de Sollier.

USUN-CASSAN, ou plutôt OUZOUN-HAÇAN BEYG, dit OZUM-ASEMBEC, de la famille des Assambléens, était fils d'Alibeig, et devint roi de Perse. On assure qu'il descendait de Tamerlan, et qu'il sortait de la branche nommée du *Bélier blanc*. Il était gouverneur de l'Arménie lorsqu'il leva l'étendard de la révolte, en 1467, contre le roi de Perse Djihan-Chah. Après lui avoir ôté la vie, ainsi qu'à son fils Haçan Ali, il monta sur le trône, et, uni avec les chrétiens, il fit la guerre aux Turcs ; mais ses exploits n'apportèrent aucun avantage à ceux-là. Ce prince mourut en 1478, avec la réputation d'un homme remuant, ambitieux et cruel.

* UVA (Benoit dell'), bénédictin de la congrégation du Mont-Cassin, né à Capoue, vers 1550, prononça ses vœux le 1^{er} février 1565. Il illustra sa congrégation par ses vertus, par un beau talent en poésie, et a joui d'une grande considération, due plus encore à son mérite personnel qu'à sa naissance. Il mourut sous le pontificat de Grégoire XIII, dans un âge peu avancé. Son recueil poétique a été imprimé plusieurs fois, entre autres sous ce titre : *Le Vergini prudenti, con tutte le altre rime*, etc., Venise, 1737, in-12. On y trouve des morceaux qui méritaient d'attirer sur l'auteur l'attention des biographes.

UXELLES (Nicolas de BLÈ, marquis d'), porta d'abord le petit collet ; mais son frère aîné étant mort en 1669, il se consacra aux armes, et se signala surtout dans Mayence, dont il soutint le siège pendant cinquante-six jours. Propre à négocier comme à combattre, il fut plénipotentiaire à Gertruidenberg et à Utrecht, et mourut en 1750. Il avait obtenu le bâton de maréchal de France en 1705, et avait été, en 1718, du conseil de régence, où il n'ouvrit que de bons avis qui ne furent pas tous suivis. C'était un homme froid, taciturne, mais plein de sens.

UYTENDHOVE (Charles), né à Gand en 1536, fut élevé avec soin par son père, homme distingué par sa vertu et par son éloquence, mais aux soins duquel il ne répondit pas. Envoyé à Paris pour y achever ses études, il s'y lia avec Turnèbe, qui le fit précepteur des trois filles de Jean Morel. De Paris il passa en Angleterre, où il écrivit en faveur de la reine Elizabeth, teinte du sang des plus zélés défenseurs de la foi catholique. Enfin, s'étant retiré à Cologne, il y mourut en 1600. On a de lui des poésies latines et d'autres ouvrages ; les principaux sont : *Epigrammata, Epitaphia, Epithalamia græca et latina; Xeniorum liber*, Bâle, 1564, in-8 ; *Epistolarum Centuria*, Cologne, 1597, in-8 ; *Mythologia Æsopica, metro elegiaco*, Steinfurt, 1607, in-12.

* **UZZANO** (Nicolas d'), né vers 1350, au château d'Uzzano, à présent détruit, sur le territoire de Florence, vint très-jeune dans cette ville, où ses talents précoces lui firent aussitôt obtenir des places importantes. Il se montra un des plus ardents défenseurs de la république, et, pendant les trois fois qu'il fut élevé au poste éminent de gonfalonier de la justice, il sut contenir l'ambition des divers patriciens qui aspiraient au pouvoir suprême. Craint de ses voisins, estimé des puissances étrangères, respecté des grands et aimé du peuple, il consacra sa vie entière au bien de son pays. Il était d'une rare pénétration, avait une éloquence peu commune,

et ses discours pleins de feu et de logique accablaient ses ennemis, et imposaient silence aux factieux. Il mourut en 1452, dans un âge très-avancé; les autorités de Florence lui firent élever un magnifique tombeau dans l'église de Santa-Croce, où reposent les cendres de plusieurs grands hommes de ce pays.

* **UZZIEL** (Jonathan), rabbin célèbre par l'étendue de son savoir, florissant dans le xiv^e siècle, et a laissé une *Paraphrase* chaldaïque sur les livres de Josué, des Juges, des Rois, de Samuel, d'Isaïe, de Jérémie, et des douze petits prophètes. Il était également très-versé dans les sciences exactes.

V

* **VACA DE GUZMAN** (Joseph-Marie), poète, né dans le royaume de Grenade en 1743, mort vers l'an 1803, fut avocat et recteur perpétuel du collège de Saint-Jacques à Alcalá de Hénarès. On a de lui : deux *Poèmes* couronnés en 1778 et 79 par l'académie royale de Madrid, l'un sur la *Destruction des vaisseaux de Cortez*, trad. en franç. par Mollien; l'autre sur la *Reddition de Grenade*; trois *Eglogues* et quatre *Lettres* contre les détracteurs de ses poésies.

* **VACCA-BERLINAHIERI** (François), médecin, né en 1752, à Ponsacco près de Pise, fut professeur de chirurgie dans cette ville, et refusa la place de médecin du roi de Pologne, pour rester auprès de son père octogénaire. Il mourut le 6 octobre 1812, après avoir publié plusieurs ouvrages qui l'ont placé au rang des premiers médecins de l'Italie. Les principaux sont : *Considerazioni intorno alle malattie putride*, Lucques, 1781, in-8; *Saggio intorno alle principali e più frequenti malattie del corpo umano*, 2^e édit., 1799, in-8; *Lettere fisico-mediche*, 1790, in-4; *Riflessioni sui mezzi di stabilire e di conservare nell'uomo la sanità e la robustezza*, Pise, 1792, in-4, 2^e édit., Venise, 1801, in-8; *Codice elementare di medicina pratica*, Pise, 1794, 2 vol. in-8; *Filosofia della medicina*, Lucques, 1801, in-8. — Son fils, mort en 1826 à Pise, où il était professeur de chirurgie et de clinique, fut un des plus habiles chirurgiens de son temps.

* **VACCARO** (Laurent), architecte, sculpteur et peintre, né à Naples en 1655, dirigea la construction de plusieurs édifices, et peignit fort bien le portrait; mais c'est comme sculpteur qu'il se distingua le plus. On admirait encore de lui, dans la chapelle du Trésor, les statues de *saint Joseph*, de *saint Jean-Baptiste*, et surtout celle de *Philippe II*, en bronze, qui fut abattue et brisée par le peuple, en 1707. Son fils, Dominique-Antoine, apprit les mêmes arts que son père, travailla à l'embellissement de Naples, et bâtit un théâtre estimé par les connaisseurs.

VACE (Robert). Voy. **WACE**.

* **VACHER** (J.), chirurgien, né à Moulins vers 1690, exerça son art avec succès, et mourut en

1760. Il était correspondant et associé des académies royales des sciences et de chirurgie de Paris, et membre de celle de Besançon. On a de lui : des *Observations de chirurgie*, 1757, in-12; une *Dissertation sur le cancer*, etc., Besançon, 1740, in-12; une *Histoire de frère Jacques*, lithomiste de Franche-Comté, *ibid.*, 1756, in-12.

VACHET (Jean-Antoine le), prêtre, instituteur des sœurs de l'Union chrétienne, et directeur des dames hospitalières de Saint-Gervais, né en 1603 à Romans, en Dauphiné, après avoir distribué son bien aux pauvres, se retira à Saint-Sulpice, s'appliqua aux missions dans les villages, et visita les prisons et les hôpitaux. Ses mortifications et ses travaux lui causèrent une maladie dont il mourut, en 1681, à 78 ans. L'abbé Richard donna sa *Vie* en 1692, in-12. Nous avons de lui : l'*Exemplaire des enfants de Dieu*; la *Voie de J.-C.*; l'*Artisan chrétien, ou la vie du bon Henri, maître cordonnier, instituteur et supérieur des frères cordonniers et tailleurs*, Paris, 1670, in-12 (voy. **BUCHE**); *Règlements pour les filles et les veuves qui vivent dans le séminaire des sœurs de l'Union chrétienne*. Ces ouvrages sont écrits avec onction, et ne peuvent que produire les meilleurs effets.

* **VACQUERIE** (Jean de la), premier président du parlement de Paris dans le xv^e siècle, refusa, lorsque Louis XI voulut, en 1476, s'emparer d'Arras, qui appartenait à Marie de Bourgogne, fille de Charles le Téméraire, de livrer la place. Louis XI la conquit par la force, mais sut apprécier la fermeté de la Vacquerie; il le fit venir à Paris, et lui donna en 1481 la première charge au parlement. La Vacquerie se distingua par sa probité et par sa fermeté à remplir les devoirs de sa charge. Plusieurs édits du roi avaient incommodé le peuple et excité ses plaintes : la Vacquerie, au lieu d'enregistrer ces édits, vint se présenter à Louis XI à la tête du parlement, et lui dit : « Sire, nous ve- » nons remettre nos charges entre vos mains, et » souffrir tout ce qu'il vous plaira, plutôt que d'of- » fenser nos consciences. » Ce dévouement généreux plut au roi, et il révoqua ses édits. Ce res-

pectable magistrat fit encore des protestations énergiques sur la régence, et mourut en 1497. « Il était beaucoup plus recommandable par sa » pauvreté, dit le chancelier de l'Hôpital, que » Rolin, chancelier du duc de Bourgogne, par ses » richesses. » C'est le plus bel éloge qu'on puisse faire d'un homme de bien.

VADDÈRE (Jean-Baptiste de), né à Bruxelles vers 1640, devint chanoine d'Anderlecht, et mourut le 3 février 1691, après avoir passé une grande partie de sa vie dans les recherches des anciens diplômes et dans l'étude de l'histoire. On a de lui : *Traité de l'origine des ducs et duché de Brabant*, etc., Bruxelles, 1672, in-4. Paquot en a donné une nouv. édit., Bruxelles, 1784, 2 vol. in-12, corrigée quant au style, et enrichie de remarques historiques et critiques. On conserve dans plusieurs bibliothèques des Pays-Bas grand nombre d'ouvrages manuscrits de Vaddère ; il ne s'empressait pas de les faire imprimer : sa plus chère maxime était *Ama nesciri*.

VADÉ (Jean-Joseph), poète burlesque, né en 1720 à Ham en Picardie, est le créateur d'un nouveau genre de poésie, qu'on nomme *le genre poissard*, genre qui a pour objet les actions et les propos de la basse classe du peuple. On a de lui des *opéras comiques*, des *vaudevilles*, *parodies* et *pastorales*, des poésies, des contes en vers et en prose, des *fables*, des *épîtres*, des *couplets*, des *pot-pourris*, etc., où les bons esprits, et surtout les âmes honnêtes, ont peu de chose à recueillir. Ses *Œuvres* ont été réunies, Paris, 1758, 4 vol. in-8, et 1785, 6 vol. in-12. La conduite de l'auteur répondait parfaitement aux sujets qu'il célébrait : les femmes, le jeu, la table, partageaient sa vie. Il eut le bonheur de reconnaître ses égarements, et de mourir dans des sentiments très-chrétiens, le 4 juillet 1757, à 57 ans.

VADIAN (Joachim WATT), dit *Vadianus*, né à Saint-Gall, en Suisse, l'an 1484, se rendit habile dans les belles-lettres, la géographie, la philosophie, les mathématiques et la médecine. Il professa les belles-lettres à Vienne en Autriche, et mérita la couronne de laurier que les empereurs donnaient alors à ceux qui excellaient dans la poésie. Il mourut en 1551, à 67 ans, après avoir exercé les premières charges de sa patrie. On a de lui : des *Commentaires* sur Pomponius Mela, 1577, in-fol.; un *Traité de poésie*, 1518, in-4, et d'autres ouvrages en latin.

* VADIER (Marc-Guillaume-Alexis), conseiller au présidial de Pamiers, embrassa la cause de la révolution, et nommé député du tiers-état du comté de Foix aux états généraux, n'y prit la parole que pour attaquer la royauté, sans ménager même la personne du monarque qu'il appela un *brigand couronné*, et dont il demanda la déchéance. Cependant effrayé il protesta deux jours après de sa haine pour le système républicain, et jura d'exposer sa vie pour défendre les décrets constitutionnels. Elu, en 1792, député à la convention, il y vota la mort de Louis XVI sans appel et sans sursis. Il se montra un des partisans les plus ardents de la révolution du 31 mai 1793, et fit poursuivre avec activité les

administrations accusées de fédéralisme. Ce fut lui aussi qui, dans le mois de juillet, dirigea l'expédition de Nenilly, dont 114 habitants furent conduits à l'échafaud. Elu président de la convention, il y prononça, le jour anniversaire de la mort de Louis XVI, un des discours les plus insensés que l'on ait entendus à cette époque de délire. Il était entré au comité de sûreté générale, et il écrivit plusieurs lettres à Fouquier-Tainville pour lui recommander une tournée d'habitants de Pamiers qui furent en effet envoyés à l'échafaud. Il devint aussi président de la société des jacobins, et pendant l'époque de la plus grande terreur, il monta souvent à la tribune, et y parla quelquefois de manière à faire douter si sa raison n'était point aliénée. Dans un rapport qu'il fit sur la prétendue conspiration de D. Gerle avec une espèce de folle, nommée Catherine Theoz, il conclut en termes assez clairs à l'extermination de tous les ecclésiastiques. Robespierre réduisit cette conspiration à sa juste valeur ; et Vadier, irrité de cet échec, se promit d'en tirer vengeance. Il montra le même acharnement à poursuivre Robespierre lorsqu'il fut accusé ; mais cette démarche ne put faire oublier la part qu'il avait eue à tous ses crimes ; un mois après il fut dénoncé par Lecointre de Versailles, comme un des chefs des terroristes. Il résista à cette attaque et parut à la tribune, un pistolet à la main, comme prêt à se tuer, si la convention ne proclamait pas son innocence et ne rendait pas justice à ses 60 ans de vertu. Il se rapprocha alors davantage des jacobins, et essaya de faire corps avec eux pour résister au torrent de la réaction ; mais il fut compris dans le décret d'accusation porté contre Barrère, Billaud et autres, et enfin condamné à la déportation. Il parvint à s'échapper, et fut arrêté de nouveau en 1796 comme complice de Babeuf, puis acquitté. Le gouvernement consulaire le mit en surveillance à la fin de 1799 ; mais il le réintégra ensuite dans ses droits de citoyen. Il reparut sur la scène politique, en 1815, à la tête de la fédération de l'Arriège. Compris dans la loi contre les régicides, il quitta la France en 1816, et mourut à Bruxelles à la fin de 1828.

VAGHI (Charles), né à Parme, entra dans la congrégation des carmes de Mantone en 1660, y enseigna la philosophie et la théologie, fut fait définitif de sa congrégation en 1705, et finit ses jours en 1729. On a de lui : *Commentaria fratrum et sororum ordinis B. M. V. de Monte Carmelo congregationis Mantuanæ*, Parme, 1725, in-fol. C'est l'histoire de cette congrégation et des personnes des deux sexes qui l'ont illustrée. Elle est pleine de recherches et fondée sur des monuments souvent authentiques.

VAHL (Martin), naturaliste, né en 1749 à Bergen en Norvège, étudia la médecine à Copenhague, d'où il passa à Upsal : il apprit dans cette dernière ville l'histoire naturelle, et plus particulièrement la botanique sous Linnée. Cet homme célèbre l'ayant pris en amitié, lui donna un logement dans sa maison, et en fit un de ses plus illustres élèves. Le roi de Danemarck lui donna la place de lecteur royal au jardin de botanique, et ensuite le titre

de professeur. Vahl voyagea, par ordre de la cour, en Laponie, en Allemagne, en Hollande, en France, en Italie, en Espagne, en Barbarie, etc., et fit de précieuses découvertes dans la botanique. Dans cet intervalle, il avait publié différents écrits qui ne furent pas d'abord assez estimés; et il vécut dans l'oubli pendant plusieurs années. Enfin, son mérite ayant été reconnu, il obtint la place de professeur de botanique à l'université de Copenhague, où il mourut le 24 décembre 1804, au moment qu'il s'occupait de la continuation de la *Flore danoise*. Il a laissé : *Symbotæ botanicæ, sive plantarum, tam earum quas in itinere imprimis orientali collegit Pet. Forskael, quam aliarum recenter detectarum descriptiones*, 1790 à 1794, 3 part. in-fol. avec 75 pl.; *Eclogæ americanæ, seu descriptiones plantarum præsertim Americæ meridionalis nondum cognitarum*, Hafniæ, 1796 à 1807, in-fol. avec 30 pl.; *Icones illustrationi plantarum americanarum in eclogis descriptarum inseruientes*, Hafniæ, 1798, in-fol. avec 30 pl.; *Enumeratio plantarum, vel ab aliis, vel ab ipso observatarum, cum earum descriptionibus succinctis*, Hafniæ, 1805-07, 2 vol. in-8.

VAILLANT de GUELLIS (Germanus-Valens-Guellins, Pimpontius), abbé de Paimpont, puis évêque d'Orléans sa patrie, mort à Meung-sur-Loire en 1587, mérita par son goût pour les belles-lettres la protection de François I^{er}. On a de lui : un *Commentaire* sur Virgile, Anvers, 1575, in-fol., et un *Poème* latin qu'il composa à 70 ans, et qu'on trouve dans les *Delicæ poetarum gallorum*.

VAILLANT (Jean-Foy), numismate, né à Beauvais en 1652, fut élevé avec soin dans les sciences par son oncle maternel, et destiné à l'étude de la médecine; mais son goût ne se tourna point de ce côté-là. Il se livra tout entier à la recherche des monuments de l'antiquité, se forma, en peu de temps, un cabinet curieux en ce genre, et fit plusieurs voyages dans les pays étrangers, d'où il rapporta des médailles très-rares. Le désir d'augmenter ses richesses littéraires l'engagea à s'embarquer à Marseille, pour aller à Rome; mais il fut pris par un corsaire, conduit à Alger et mis à la chaîne. Environ quatre mois après, on lui permit de retourner en France, pour solliciter sa rançon. Il s'embarqua donc sur une frégate, qui fut à son tour attaquée par un corsaire de Tunis. Vaillant, à la vue de ce nouveau malheur, afin de ne pas tout perdre, comme il avait fait dans le premier vaisseau, avala une quinzaine de médailles d'or qu'il avait sur lui; et, après avoir failli périr plusieurs fois, il trouva enfin le moyen de se sauver avec l'esquif. Quelque temps après, la nature lui rendit, dit-on, le dépôt qui lui avait été confié. De retour à Paris, il reçut des ordres de la cour pour entreprendre un nouveau voyage. Vaillant poussa ses recherches jusque dans le fond de l'Égypte et de la Perse, et y trouva les médailles les plus précieuses et les plus rares. Au renouvellement de l'académie des inscriptions et belles-lettres, il fut d'abord reçu en qualité d'associé, et peu de temps après il obtint la place de pensionnaire. Il mourut en 1706, à 74 ans. Ses ouvrages sont : l'*Histoire des Césars*, jusqu'à la chute de

l'empire romain, 1694, 2 vol. in-4. Cette Histoire a été réimprimée à Rome sous ce titre : *Numismata imperatorum*, etc., 1745, 3 vol. in-4, avec beaucoup d'augmentations qui sont de l'éditeur, le P. François Baldini; *Seleucidarum imperium, sive Historia regum Syriæ, ad fidem numismatum accommodata*, Paris, 1681, in-4; *Historia Ptolemæorum, Egypti regum, ad fidem numismatum accommodata*, Amsterdam, 1701, in-fol.; *Nummi antiqui familiarum romanarum perpetuis illustrationibus illustrati*, Amsterdam, 1705, 2 vol. in-fol.; *Arsacidarum imperium, sive regum Parthorum historia, ad fidem numismatum accommodata*, Paris, 1725, in-4; *Achemenidarum imperium, sive regum Ponti, Bosphori, Thraciæ et Bithyniæ, Historia, ad fidem numismatum accommodata*, Paris, 1725, in-4; *Numismata ærea imperatorum*, 1688, 2 vol. in-fol.; *Numismata græca*, Amsterdam, 1700, in-fol.; une seconde Edition du cabinet de Seguin, 1684, in-4; plusieurs *Dissertations* sur différentes médailles. Tous ces ouvrages font honneur à son érudition, et ont beaucoup servi à éclaircir l'histoire. L'auteur était non-seulement estimable par son savoir, mais encore par son caractère.

VAILLANT (Jean-François-Foy), fils du précédent, né à Rome en 1665, fit son cours de médecine à Paris, et composa un *Traité de la nature et de l'usage du café*. En 1702 on l'admit dans l'académie royale des inscriptions. Il donna plusieurs *Dissertations* curieuses sur des médailles et quelques autres objets. Il n'eut, pendant les deux ans qu'il survécut à son père, qu'une santé fort dérangée, et mourut en 1708, à 45 ans.

VAILLANT (Sébastien), né à Vigny, près de Pontoise, en 1669, fit paraître dès sa plus tendre jeunesse une passion extrême pour la connaissance des plantes. Il fut d'abord organiste chez les religieuses hospitalières de Pontoise, puis chirurgien, et ensuite secrétaire de Fagon, premier médecin de Louis XIV. Cet habile médecin, ayant connu les talents de Vaillant pour la botanique, lui obtint la direction du jardin royal, qu'il enrichit de plantes curieuses. L'académie des sciences se l'associa en 1716, et il mourut le 22 mai 1722. Les principaux de ses ouvrages sont : d'excellentes *Remarques* sur les institutions de botanique de Tournefort : un *Discours sur la structure des fleurs et sur l'usage de leurs différentes parties*; un *Livre des plantes qui naissent aux environs de Paris*, imprimé à Leyde, par les soins de Boerhaave, en 1727, in-fol., sous le titre de *Botanicum parisiense*, ou *Dénombrement, par ordre alphabétique, des plantes qui se trouvent aux environs de Paris*, etc., avec 500 fig. Cet ouvrage, fruit de 40 années de recherches, est très-estimé. Un petit *Botanicum*, Leyde, 1743, in-12.

* VAILLANT (François le), célèbre voyageur, naquit en 1755, à Paramaribo, dans la Guyane hollandaise, où son père, riche négociant, originaire de Metz, exerçait les fonctions de consul. Amené en Hollande, en 1765, il suivit sa famille en France, passa deux ans en Allemagne, sept en Lorraine et dans les Vosges. La chasse faisait son principal amusement. Il étudiait les mœurs des oiseaux, et s'exer-

gait dans l'art d'empailler ceux qu'il avait abattus. Il vint à Paris, en 1777, et après avoir examiné les cabinets d'histoire naturelle, il éprouva un désir irrésistible d'aller observer, dans leur pays natal, les êtres dont il avait considéré les dépouilles. L'Afrique, encore moins connue alors qu'elle ne l'est aujourd'hui, fut celle des parties du monde où il jugea qu'il pouvait acquérir le plus de notions nouvelles, et rectifier les idées anciennes sur l'objet qui l'intéressait. La France et l'Angleterre étaient en guerre; il s'embarqua à bord du Texel, le 19 décembre 1780, arriva au cap de Bonne-Espérance le 29 mars 1781, et passa sur un des vaisseaux de la Compagnie qui se retirèrent dans la baie de Saldanha. Tandis qu'il chassait dans les environs, cette flotte fut attaquée par une escadre anglaise. Le bâtiment qui portait tous ses effets sauta en l'air : « N'ayant, dit-il, pour toute ressource, que mon » fusil, dix ducats dans ma bourse, et le mince » habit que je portais; quel parti me restait-il à » prendre ? qu'allais-je devenir ! » Heureusement le colon Slaber lui donna l'hospitalité; Boers, fiscal de la colonie, prit à lui le plus vif intérêt, et devint son bienfaiteur. Après avoir passé près de trois mois au Cap ou dans les environs, le Vaillant en partit pour voyager dans l'est. Il s'éloigna peu de la côte, pénétra dans la Cafrerie, au-delà du vingtième degré de longitude, à l'est de Paris, et bien près du vingt neuvième degré de latitude sud. Les hostilités déclarées entre les colons et les Cafres l'empêchèrent d'aller plus avant dans le pays de ces derniers, quoiqu'il eût été bien accueilli par ceux qu'il avait rencontrés. Il revint par une route plus septentrionale, traversa les monts Sneeuwe, le Cambedou, et revint au Cap, après seize mois d'absence. Cette première excursion ne l'avait pas entièrement satisfait; il en fit quelques autres dans les cantons peu éloignés du Cap, et enfin reprit son projet de traverser toute l'Afrique. Le 15 juin 1783, il se remit en route et se dirigea vers le nord. Ce second voyage fut beaucoup plus pénible que le premier : la plupart de ses attelages de bœufs périrent par suite de l'excessive aridité des pays qu'il traversait; il fut obligé de laisser une partie de son train sur la rive gauche ou méridionale de la rivière d'Orange; puis, avec un petit nombre de Hottentots dévoués qui le suivaient depuis le commencement, il s'aventura dans des régions inconnues, prenant successivement des guides dans les hordes sauvages chez lesquelles il passait, et dont, par ses manières pleines de franchise, il réussissait à gagner la bienveillance. Mais plus il avançait, plus il acquérait la conviction que son dessein primitif était inexécutable. Enfin, il arriva chez les Houswanas ou Boschismans, dont le nom répandait la terreur chez leurs voisins, qu'ils pillaient sans cesse. Il sut aussi se concilier l'amitié de ces hommes sauvages. Leur caractère hardi lui fit penser que par leurs secours il pourrait effectuer le plan qu'il méditait depuis longtemps; mais il fallut renoncer à cette illusion. Après avoir fait plusieurs chasses avec les Houswanas, jusqu'au nord du tropique du capricorne, et à l'ouest du quatorzième méridien oriental, le Vaillant partit pour rejoindre

son camp. Il reprit la route du Cap, faillit mourir d'une esquinancie, dont un Namaquois le guérit; et enfin, échappé à des périls sans nombre, il revint au Cap. Il s'embarqua le 14 juillet 1784 pour l'Europe, débarqua à Flessingue, et en janvier 1785 rentra dans Paris. Son unique occupation fut alors de mettre ses collections en ordre, et de rédiger les journaux de ses voyages, ainsi que les observations particulières qu'il avait recueillies sur les oiseaux. Quelque paisible et simple que fût son existence, il ne put échapper aux calamités de la révolution; emprisonné en 1795, comme suspect, il ne dut la vie qu'à la chute de Robespierre. Une petite propriété qu'il possédait à la Noue, près de Sézanne, fut, dans ses dernières années, son séjour le plus habituel. Lorsque la composition de ses ouvrages ne l'occupait pas, son goût inné pour la chasse le portait sans cesse à courir les champs. Il vécut ainsi près de trente ans, et mourut le 22 novembre 1824, dans cette retraite, qu'il quittait fort rarement pour venir soigner à Paris la publication de ses divers ouvrages, qui sont : *Voyage dans l'intérieur de l'Afrique, par le cap de Bonne-Espérance*, Paris, 1790, in-4, ou 2 vol. in-8, fig.; *Second Voyage dans l'intérieur de l'Afrique, par le cap de Bonne-Espérance, pendant les années 1785, 84 et 85*, Paris, 1796, 2 vol. in-4, ou 3 vol. in-8, fig. et cartes. Ces deux ouvrages ont été réimprimés, Paris, an xi (1805), 5 vol. in-4; 5 vol. in-8, fig. et cartes. Peu de relations se lisent avec plus de plaisir. Le Vaillant ne s'appesantit pas sur des détails de route, qui n'auraient pu qu'être fort ennuyeux, puisqu'il n'a parcouru que des déserts; mais il sait joindre à ses récits une foule de particularités qui intéressent. Il ne tarit pas dans ses expressions de gratitude pour tous les hommes, sans distinction de couleur, qui lui ont rendu service, entre autres, pour le Hottentot Klaas. Des voyageurs qui ont visité les mêmes contrées après lui, entre autres Barrow et Lichtenstein, ont mis en doute quelques-uns de ses récits. Le premier l'a même accusé d'avoir inventé des noms de peuplades qui n'existaient pas; mais ne s'est-il pas écoulé un temps suffisant, de 1782 à 1797, pour que la horde des Gonaquois, à laquelle appartenait cette Narina que le Vaillant a rendue si célèbre, ait pu être dispersée? Combien n'a-t-on pas d'exemples d'événements semblables? Le missionnaire Campbell, qui a voyagé deux fois dans l'Afrique australe, raconte qu'il vit, près des monts Kamis, une femme qui se souvenait parfaitement du séjour de le Vaillant dans sa maison. Ce voyageur, ajoute Campbell, mêle trop de romanesque dans ses récits; mais c'est lui qui a décrit avec le plus d'exactitude les mœurs et les usages des Hottentots. Le Vaillant a le premier fait connaître en France la giraffe, dont on ne possédait que des descriptions imparfaites. Il a rapporté d'Afrique celle que l'on voit empaillée au cabinet du roi. On lui doit la découverte d'un grand nombre de mammifères, d'insectes et surtout d'oiseaux nouveaux. Le premier il a signalé, chez les Houswanas, l'existence de cette difformité au bas des reins, dont on a vu récemment un exemple à Paris, dans une Africaine. Les voyages de le Vaillant ont été

traduits dans la plupart des langues de l'Europe. On a encore de lui : *Histoire naturelle des oiseaux d'Afrique*, Paris, 1796-1812, 6 vol. in-fol. ou in-4, fig. Le Vaillant a laissé deux volumes en manuscrit, servant à compléter l'ouvrage. *Histoire naturelle des perroquets*, ibid., 1801-1805, 2 vol. in-fol. ou in-4, fig.; *Histoire naturelle des oiseaux de paradis*, ibid., 1801-1806, in-fol. et in-4; *Histoire naturelle des cotingas et des todiers*, ibid., 1804, in-fol. et in-4; *Histoire naturelle des calaos*, ibid., 1804, in-fol. et in-4. Le Vaillant avait vu, dans leur pays natal, presque tous les oiseaux qu'il a décrits. Les figures qui accompagnent ses ouvrages sont de la plus grande vérité; elles furent dessinées sous ses yeux, par Barraband. Ses observations sur les mœurs des animaux sont extrêmement curieuses et toujours intéressantes.

VAIR (Guillaume du), fils de Jean du Vair, chevalier et procureur-général de la reine Catherine de Médicis, naquit à Paris le 7 mars 1556. Son père, avocat distingué et depuis procureur-général à la cour des aides, ne lui laissa d'autre fortune qu'une prébende qui l'obligea d'embrasser l'état ecclésiastique. Nommé conseiller clerc au parlement, il devint ensuite maître des requêtes, puis premier président au parlement de Provence. Elu évêque de Marseille (1605), il résigna son évêché à la demande de ses collègues et des habitants d'Aix, qui le prièrent avec larmes de ne point les abandonner. Ce fut malgré lui et après des refus réitérés que du Vair accepta le poste difficile et dangereux de garde des sceaux en 1616. Ainsi qu'il l'avait prévu il ne le conserva pas longtemps; il aimait mieux le quitter que de se prêter aux vues du maréchal d'Ancre, qui abusait de sa faveur. Sacré évêque de Lisieux en 1618, dans le même temps que le roi lui rendait les sceaux, il finit sa carrière à Tonneins, en Agénois, où il était à la suite du roi durant le siège de Clérac, en 1621, à 65 ans. Du Vair était d'une sagacité surprenante, et d'une éloquence peu commune pour son siècle. La manière dont il parle de lui-même dans le testament olographe qu'il fit à Villeneuve-le-Roi le 10 juin 1620, décelait un homme modeste, sage, et profondément chrétien, saisissant avec autant de justesse que d'admiration et de gratitude les vues secrètes et bienfaisantes de la Providence. « Né que » j'étais avec une santé fort infirme, avec un corps » et un esprit peu laborieux, une mémoire grandement imbécile, ayant pour toute grâce de nature une sagacité à la vérité si grande, que je ne » sache jamais, depuis que j'ai été en âge d'homme, » être arrivé rien d'important ni à l'état, ni au public, ni à mon particulier, que je ne l'aie prévu. » Outre cela, mes père et mère fort infortunés, ne » m'ayant laissé pour tout bien qu'un office de » conseiller d'église, et une prébende de Meaux, » chargé de la décrépitude de mondit père, et du » soin de sa maison grandement désolée, au temps » que l'on croyait que l'état s'en allait tomber en » ruine : Dieu néanmoins m'a si miraculeusement » assisté et favorisé, que je me vois élevé aux plus » grands honneurs du royaume, avec des biens » abondamment et quasi plus que je n'ai désiré, et

» la réputation et la bienveillance commune, telle » que je l'ai pu désirer : en quoi je reconnais que » sa divine bonté a voulu choisir mon infirmité » pour faire paraître sa puissance et bienfaisance. » Les ouvrages de du Vair ont été imprimés, Paris, 1641, in-fol. On y trouve des *Harangues*, des *Traductions*, qui sont moins empreintes que les autres productions de son temps du mauvais goût qui régnait alors, mais qui n'en sont pas tout-à-fait exemptes. On reconnaît partout le magistrat, le chrétien et l'honnête homme. On ne lira pas sans intérêt l'*Essai sur la vie et les ouvrages de G. du Vair*, par M. Sapey, Paris, 1847, in-8.

* VAIRA (Antoine), évêque d'Adria, né à Venise vers 1630, passait pour très-savant dans le droit canon; il en fut premier professeur à l'université de Padoue. Son savoir et ses services furent récompensés par l'évêché de Parenzo en Istrie. Il fut ensuite transféré à celui d'Adria dans le Padouan. Il mourut à Rovigo, en 1752, à 82 ans. Il a laissé une dissertation historique sous ce titre : *De Prærogativa œcumenicæ nomenclationis et potestatis romani pontificis, a Constantinopolitanis præsulibus usurpata*, Padoue, 1704, in-fol.

* VAIRO ou VAIR (dom Léonard), bénédictin du monastère de Sainte-Sophie de Bénévent, docteur en théologie, florissait au xvi^e siècle, et fut évêque de Pouzzole. Il est l'auteur d'un ouvrage savant et curieux, intitulé : *De fascino libri tres, in quibus omnes fascino species et causæ describuntur, et ex philosophorum sententiis scite et eleganter explicantur; nec non contra præstigia, imposturæ, illusionesque demonum, cautiones et amuletæ præscribuntur, ac denique nugæ quæ de iisdem narrari solent dilucide confutantur*, Paris, 1585, in-4. On a du même auteur cinq *Sermons* prononcés dans la chaire du pape, et réimprimés en 1579, in-4. Il était docteur en théologie, et grand prédicateur.

VAISSETTE (dom Joseph), né à Gaillac en 1685, exerça pendant quelque temps la charge de procureur du roi du pays Albigeois. Dégouté du monde, il se fit bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, dans le prieuré de la Daurade, à Toulouse, en 1711. Son goût pour l'histoire le fit appeler à Paris, en 1715, par ses supérieurs, qui le chargèrent, avec dom Claude de Vic, de travailler à l'*Histoire de Languedoc*. Le premier volume de cet ouvrage parut en 1750, in-fol. « Peu d'histoires » générales, dit l'abbé des Fontaines, sont mieux » écrites en notre langue : l'érudition y est profonde » et agréable. » On a ajouté à la fin des notes très-savantes sur différents points de l'histoire de Languedoc; ces notes sont autant de dissertations sur des matières curieuses. Dom Vic étant mort en 1754, dom Vaissette resta seul chargé de ce grand ouvrage, qu'il exécuta avec succès, et dont il publia les 4 autres vol. Ce savant mourut à Saint-Germain-des-Prés, en 1756, regretté par tout le monde. Ses autres ouvrages sont : un *Abregé* de son Histoire de Languedoc, 1740, 6 vol. in-12. Il peut suffire à ceux qui ne sont pas de cette province; mais les Languedociens le trouvent trop sec, et le regardent comme une table des matières. Le grand ouvrage de dom Vaissette a été réimprimé en 10 vol.

in-8, par du Meyer, avec des addit. qui lui méritèrent, en 1841, des éloges de l'acad. des inscriptions. Une *Géographie universelle*, en 4 vol. in-4, et 12 vol. in-12. Quoiqu'il y ait bien des fautes, comme dans toutes les géographies, les hommes instruits ne laissent pas de la consulter. L'auteur a puisé, autant qu'il a pu, dans des sources pures. C'est ainsi que pour parler pertinemment des célèbres missions du Paraguay, il a consulté don Antonio Ulloa, ancien commandant du Pérou, d'après les rapports duquel il a tracé l'intéressant tableau que l'on voit de ces missions dans le dernier tome de sa *Géographie*, tableau qui, en fixant les regrets des gens de bien, des vrais philosophes, dévouera à l'exécration publique ceux qui ont coopéré à la destruction d'un tel établissement. *Voy. Guaranis, Paraguay, Villa-Ricca*, dans le *Dict. géogr.*

* VALARESSO (Fantin), archevêque de Candie, né à Venise, en 1592, d'une famille patricienne, embrassa l'état ecclésiastique, et fut, en 1412, nommé par Jean XXIII à l'évêché de Parenzo, lorsqu'il avait à peine 20 ans. Jean ayant été déposé, en 1415, au concile de Constance, la nomination de Valaresso fut regardée comme nulle; mais le pape Martin V le nomma de nouveau au même évêché en 1417. En 1426, il fut transféré au siège archiepiscopal de Candie. Il assista en cette qualité et avec le titre de légat au concile de Florence, où il avait ordre de travailler à la réunion des Grecs. On ignore où et quand il mourut; mais il vivait encore en 1422. On a de lui un traité *De conciliorum auctoritate et de communione Latinorum et Græcorum*, qu'il composa cette année, et que l'on conservait dans la bibliothèque du couvent de Saint-Jean et de saint Paul de l'ordre de Saint-Dominique à Venise. Le P. Ughelli, dans son *Italia sacra*, dit que Fantin Valaresso était *latine ac græcæ linguæ eruditissimus ac multiplici doctrina vir clarissimus*. Il parle avec éloge de son traité et des lettres de cet archevêque, conservées dans la bibliothèque barberine, avec celles de son neveu l'archevêque Maffei Valaresso.

* VALARESSO (Zacharie), né à Venise, vers 1700, d'une famille patricienne, sans doute la même que celle du précédent, fut un des meilleurs poètes de son temps. L'abbé Lazzarini avait donné une tragédie intitulée: *Ulisse il giovane* (Ulysse le jeune). Valaresso, pour faire sentir le ridicule de cette composition insipide, publia, sous le nom emprunté de *Catuffio Panchiano*, une sorte de parodie de cet ouvrage, intitulée: *Il Rutzeanscad il Giovane, arcisopratrachissima tragedia*, 1724. Cette pièce eut le plus grand succès. Elle fut réimprimée à Venise, 1791, et dans un vol. du *Parnasso italiano* (tom. 50, page 209). Valaresso mourut le 25 mars 1769.

VALART (Joseph), prêtre, né au hameau de Fortel près de Hesdin dans le diocèse d'Amiens en 1698, et mort le 2 février 1781, s'est fait un nom parmi les grammairiens latins. Il entra en lice avec plusieurs littérateurs distingués, sur différentes questions relatives à cet ancien, riche, énergique et magnifique idiome, et donna à connaître qu'il

le possédait à fond. Le P. Desbillons ayant publié ses *Fables*, Valart fit des remarques critiques, dont quelques-unes se trouvèrent justes; le savant et modeste fabuliste en profita. On a de lui un *Rudiment*, une *Prosodie*, les *Paraboles de l'Evangile* mises en un latin à portée des commençants, avec la traduction interlinéaire, une *Géographie*, une *Grammaire française*, une *Traduction* de Cornelius Nepos. Mais ce qui lui a fait le plus de réputation, c'est une édition latine de l'*Imitation de Jésus-Christ*, qui arma contre lui les savants, indignés de voir ce livre défiguré de mille manières, sous prétexte de le mettre en bon latin, ou de faire disparaître les germanismes, qui réfutaient la prétention des gersénistes, dont Valart s'était fait le champion; de manière que, selon l'expression d'un critique ingénieux et sensible, il avait fait de ce livre inestimable un nouveau *Déiphobe* :

Atque hic Priamidem laniatum corpore toto
Deiphobum vidit, lacerum crudeliter ora,
Ora manusque ambas, populataque tempora raptis
Auribus, et truncas iuhonesto vulnere nares...
Quis tam crudeles optavit sumere pœnas?
Cui tantum de te licuit?

ÆNEID. VI. 494.

En 1674, il a donné une seconde édition de cet ouvrage si étrangement défiguré; et en 1766, une traduction française. Dans cette traduction, l'auteur a rendu comme il a pu les mots latins qui détruisaient le *Gersénisme*; mais voyant que cela n'allait pas, il a pris le parti de les retrancher dans le texte latin, comme on le voit dans l'édition donnée en 1775, où le mot *exterius* (liv. 1, ch. 4, n. 5) est omis, quoique dans la traduction de 1776 il soit rendu par les mots *par cœur*. Tout cela a paru répandre quelque nuage sur la franchise et la bonne foi de Valart; mais il est raisonnable de ne pas juger trop sévèrement un homme qui, profondément engagé dans une mauvaise cause, n'a pas exactement la force d'âme nécessaire pour donner un désaveu formel, et rejeter les petits moyens qui semblent pouvoir l'en dispenser. (*Voy. KEMPS, NACDE, GERSEN, AMORT, QUATRE-MAIRE, ROSWEIDE*, et le *Journ. hist. et litt.*, 15 mai 1788, pag. 104.)

* VALAZE (Charles-Eléonore Du FRICHE de), conventionnel, né en 1751 à Alençon, suivit d'abord la carrière des armes et ensuite le barreau. En 1789, il embrassa le parti populaire, et devint, en 1792, maire d'Essay, petite ville près d'Alençon. Nommé à la convention, il se déclina contre les prêtres, les nobles et la cour, et fit le rapport des crimes imputés à Louis XVI, dont il vota la mort. Il était lié d'une amitié intime avec Vergniaud, et seconda tous ses projets : Marat le qualifiait de *chef des hommes d'état*. Il s'éleva contre la commune de Paris, et se montra l'ennemi constant des jacobins; aussi le 31 mai il fut entraîné dans la chute des girondins, après les avoir défendus avec courage jusqu'au dernier moment. Il ne voulut pas s'évader, et le 2 juin décrété d'accusation, déclaré en état d'arrestation et condamné à mort le 30 octobre 1795, il se poignarda dès qu'il eut entendu son jugement. Son corps fut conduit au pied de l'échafaud, où périrent plusieurs de ses collègues. On a de lui : *Lois pénales dans l'ordre naturel des devoirs, des vices et des crimes*,

1784, in-8, réimpr. en 1802 par les soins de Du Friche de Foulaines. On y trouve des choses utiles, mais ternies par un philanthropisme excessif, qui lui fit oublier que la sûreté publique exige la punition du crime. Le *Rêve*, conte qu'on trouve dans la Bibliothèque des romans, Paris, 1785; *A mon fils*, ibid., 1785, in-8; *Rapports et discours prononcés à la Convention*, in-8; *Défense des accusés au 31 mai*, 1795, in-8. L'auteur rédigea cet écrit dans les fers; mais ayant appris qu'on ne permettait aux accusés aucun moyen de défense, il le cacha dans sa prison, où un de ses collègues l'ayant trouvé le publia dans la suite. Tous les ouvrages ci-dessus mentionnés sont en général (sa *Défense* exceptée) calqués sur ses principes de philo-ophisme qui le jetèrent dans la révolution et causèrent sa fin tragique. Valazé a laissé manuscrits une suite aux *Lois pénales*, un *Mémoire sur les causes de l'élévation des vapurs dans l'atmosphère*, et une *Explication des tuyaux capillaires*, etc. Louis Dubois fit paraître en 1802 une notice sur Valazé. Le fils de Valazé, mort à Nice en 1858, lieutenant-général de génie, a laissé la réputation d'un militaire non moins distingué par ses talents que par sa bravoure, dont il avait donné des preuves dans les guerres de l'empire et à la conquête de l'Algérie.

VALCARCEL (don Joseph-Antonio), agronome, naquit à Valence en 1724. Une partie de l'Espagne, notamment le royaume de Valence et la Catalogne, avaient vu prospérer l'agriculture sous le célèbre Alphonse de Herrera, mort vers 1560; mais les différentes guerres, surtout celle de la succession, avaient replongé ces beaux pays dans la misère. Valcarcel s'occupa du soin de relever l'agriculture dans sa patrie, et, après avoir voyagé en différentes parties de l'Europe, et s'être nourri de la lecture des livres classiques sur la matière qu'il voulait traiter, il publia différents ouvrages tels que : *Instructions sur la culture du riz*, une des plus riches productions du sol de Valence; *Instructions sur la culture du lin*, etc. Mais l'ouvrage qui lui fit le plus d'honneur fut son *Agriculture générale*, Valence, 1765 à 1786, 7 vol. in-4, qui a eu un grand nombre d'éditions. Valcarcel était membre de plusieurs académies et de presque toutes les sociétés dites des *Amis du pays*, établies en Espagne. Il mourut en 1795, à 69 ans. Il était très-pieux, et mena toujours une vie pure.

* VALCARCEL-PIO (don Antoine), comte de Lumiarès, antiquaire, naquit à Alicante, en 1758, de la princesse Pio de Savoie, veuve du comte de Fuen-Salida, grand d'Espagne, et du marquis de Valcarcel, gentilhomme de la princesse, qui devint son époux. Ce mariage fit exiler la princesse Pio de la cour, et elle fut reléguée à Alicante. Enfermé lui-même par son père dans le château d'Alicante à cause de sa conduite déréglée, c'est là qu'il fit la connaissance du célèbre Velasquez, marquis de Valdeflores, alors prisonnier d'état, qui lui inspira du goût pour les antiquités. Sous la direction de ce savant, Valcarcel-Pio apprit les langues anciennes, l'histoire, les mathématiques, les sciences naturelles, etc. Après quatre ans de prison, il parcourut l'Espagne pour en examiner les anciens monu-

ments, et fit divers voyages en France et en Italie. Il apprit la peinture, l'architecture, la musique, les langues française, anglaise et italienne, qu'il parlait parfaitement. Dans le dernier voyage qu'il fit à la cour après la mort de son père, il vint pour solliciter les titres de prince et de grand d'Espagne, du chef de sa mère, sœur héritière du prince Pio. Mais un esprit caustique et des mœurs peu réglées rendirent ses démarches inutiles, et ces titres ne furent accordés qu'à l'aîné de ses deux fils. Valcarcel-Pio mourut à Valence, en février 1801. On a de lui : *Recueil de médailles inconcues des peuples anciens de l'Espagne*, avec leur explication, Valence, 1775. Cet écrit précieux fournit à l'auteur l'idée de former son cabinet de médailles, qu'il porta au nombre de 1500; *Dissertation sur les monuments appelés Barros Saguntinos*, avec les inscriptions de Sagunte (à présent Morvedro), ibid., 1779, in-8; *Description de Lucentum*, ville ancienne appelée Alicante, avec l'explication des inscriptions, statues, médailles, etc., trouvées dans ses ruines, ib., 1780; *Inscription de Carthago-Nova*, ville ancienne, appelée aujourd'hui Carthagène, ib., 1782; *Explication des inscriptions et des statues anciennes d'Almazarron*, ville du royaume de Murcie, Valence, 1776, 1785; *Observations sur la situation de la colonie Illici*, ibid., 1781.

* VALCARENGHI (Paul), médecin de Crémone, naquit vers 1720, professa successivement son art à l'université de Pavie et à l'école palatine de Milan, et écrivit un grand nombre d'ouvrages, dont les principaux sont : *De anevrysmate aortæ observationes binæ cum animadversionibus*, Crémone, 1741; *Dissertatio medica epistolaris de virgine cremonensi quæ per plures annos maleficiata fuit*, ibid., 1746. Il s'agit dans cette dissertation d'une jeune fille qui vomissait, à des temps indéterminés, des pierres, des aiguilles, des morceaux de fer et de verre. Valcarenghi s'efforça d'expliquer ce phénomène, qu'André Fromond et le prêtre Cadonici attribuaient à l'œuvre du démon; *In Ebenbitar tractatum de malis limoniis commentaria*, ibid., 1758. Cet ouvrage est partagé en douze chapitres, où il parle des limons en général, de leurs différences, de leurs propriétés, etc. Valcarenghi était membre de plusieurs académies, et agrégé aux collèges de médecine de Milan, de Crémone, de Ferrare, de Bologne, etc. Il mourut en 1780.

VALCKE (Pierre-François), curé de Rumbeke et doyen rural de Roulers, au diocèse de Bruges, est mort le 25 janvier 1787, à 79 ans, après avoir donné, dans le cours d'une longue vie, le plus éclatant spectacle de toutes les vertus pastorales, et multiplié non-seulement parmi ses ouailles, mais encore partout où il a pu avoir accès, les fruits d'un zèle actif, éclairé, charitable. Ses *Sermons* distingués par une éloquence simple, touchante et pleine d'unction, ont été imprimés sous les auspices de Brenart, évêque de Bruges; ses *Exhortations* annuelles aux curés, lors de la distribution des saintes huiles, ont paru à Bruges en 1785. On a encore de lui la *Traduction* en langue flamande de plusieurs ouvrages de piété.

VALCKENAER (Louis-Gaspard), helléniste, né

en 1715 à Leenwarden, en Frise, fut un des plus illustres disciples de Hemsterhuis, auquel il succéda à l'université de Leyde, après avoir été quelque temps professeur à celle de Franeker. Peu de philologues modernes ont jeté sur la littérature grecque d'aussi grandes lumières. Sa vie toute entière fut consacrée aux plus graves études sur les anciens écrivains de la Grèce. Il mourut en 1783, laissant les ouvrages suivants : *Ammonius de adfinium vocabulorum differentia*, Leyde, 1754, in-4; *Euripidis Phœnissæ*, Franeker, 1755, in-4; *Euripidis Hippolytus*, Leyde, 1768, in-4; *Virgilius, cum græcis scriptoribus collatus, opera Fulvii Ursini*, nouvelle édition, avec des notes, Leenwarden, 1747, in-8; *Diatrise in perditas Euripidis tragædias*, Leyde, 1767, in-4; *Theocriti decem Idyllia*, Leyde, 1775, in-8; *Theocritus, Bion et Moschus*, ibid., 1779, in-8; *Tib. Hemsterhusi et L.-G. Valckenarii Orationes* : il y en a trois de Valckenær, savoir : *De rerum belgicarum in annum 1718*; *De Philippi Amyntæ indole, virtutibus, rebus, gestis, causis externis fracta Græcorum libertatis*; *De critica emendatrice in libris sacris novi Testamenti a litteratoribus, quos vocant, non adhibenda*. On trouve en outre dans le même volume de savantes observations de Valckenær sur deux discours de saint Jean Chrysostome, et des notes sur divers passages du nouveau Testament (1); *De Ritibus in jurando a Veteribus Hebræis maxime ac Græcis observatis*, Franeker, 1753, in-4; *Specimina academica*, ibid., 1756, in-4. Ses ouvrages ont été recueillis sous ce titre : *Opuscula philologica, critica, oratoria nunc primum conjuncta*, etc., Leyde, 1809, 2 vol. in-8. J.-A.-H. Tiltman a publié à Leipsig : *Dav. Ruhnkenii, L. G. Valckenarii et aliorum epistolæ*, 1802, 2 vol. in-8, et il a paru à Flessingue, 1852, in-8 : *Epistolæ mutue duum virorum classicorum*, Dav. Ruhnken et L. Casp. Valckenær, nunc primum ex autographis.

* VALCKENÆR (Jean), fils du précédent, né en Hollande vers 1760, devint professeur de jurisprudence à l'académie de Franeker, et à l'époque des troubles de 1786 et de 1787, il se rangea du côté des ennemis de la maison d'Orange, et remplaça le professeur Tydeman, partisan du stathouder, dans la chaire de droit à l'université d'Utrecht. Mais il ne posséda pas longtemps cette place; le stathouderat ayant été rétabli, il quitta son pays et vint s'établir à Paris en 1795. Valckenær y figura parmi les Hollandais qui demandaient à la Convention l'entrée des armées françaises en Hollande, afin d'en expulser la maison d'Orange; deux ans après ses vœux furent remplis. Il fit alors paraître un journal intitulé : *L'Avocat de la liberté batave*, et obtint en même temps une chaire de droit public. Bientôt après il fut choisi pour fiscal dans le procès de Spiegél, prisonnier d'état, accusé d'avoir dilapidé le trésor. Valckenær prouva dans son rapport que le prisonnier était innocent, et qu'en tout cas il n'avait agi que d'après les ordres de ses supérieurs. Il conclut cependant à ce que, faute de preuves plus réelles,

Spiegél fût encore détenu administrativement. (*Voy. Histoire de la Révolution de 1795*, par Bogg, pag. 451 et suiv.) Il était déjà sénateur académique, en 1796; il fut envoyé en Espagne en qualité d'ambassadeur; il quitta ce pays trois ans après pour y retourner encore comme envoyé extraordinaire. Il revint d'Espagne en 1801, reentra au Sénat, prit part à la construction des écluses de Catwick, et passa en Prusse pour traiter de l'emprunt fait en Hollande en faveur de l'Autriche, et hypothéqué sur la Silésie, qu'on avait cédée à la Prusse. Mais cette négociation n'obtint pas de succès. Louis Bonaparte, devenu roi de Hollande, voulant éviter, en 1810, l'invasion de ce royaume par les armées françaises, envoya Valckenær auprès de son frère Napoléon, qui ne voulut rien écouter, pour ne pas s'écarter de son système continental. Lorsque enfin la Hollande fut incorporée à l'empire français, Valckenær s'éloigna des affaires; il vivait tantôt à la campagne, tantôt à Amsterdam ou à Harlem, où il mourut en 1821, à 61 ans. Il passait pour être un habile diplomate, avait la décoration de l'aigle-rouge de Prusse, et était membre de l'institut des Pays-Bas. Outre les ouvrages déjà cités on a de Valckenær : *De peculio quasi-castrænsi veteribus jurisconsultis incognito, ejusque vera origine*, Leyde, 1780; *De duplici legum quarundam in Pandectis interpretatione*, Leyde, 1781; (avec Bavius Woorda) *Avis juridique dans la cause du stathouder Guillaume V*, ibid., 1796. — ISAC VALKENAER, oncle de Louis-Gaspard, fut successivement recteur de l'école de Leenwarden et de la Haye, et a publié *Ciceronis epistolæ selectæ*. Leenwarden, 1746, in-8.

* VALDEN (Thomas de). *Voy. NETTER*, VI. 202.

VALDO (Pierre), hérésiarque, né au bourg de Vaud en Dauphiné, d'où il prit son nom, fit traduire la Bible pour l'usage des pauvres, et commença à dogmatiser à Lyon, vers 1180. Ses disciples furent appelés *vaudois*, du nom du pays de leur maître; ou *gueux de Lyon*, de la ville où cette secte prit naissance; ou *sabates*, à cause de leur chaussure singulière. La mort d'un ami de Valdo, qui expira subitement en sa présence, le frappa tellement, qu'il distribua aussitôt aux pauvres une grande somme d'argent. Cette générosité en attira une prodigieuse quantité à sa suite. Leur bienfaiteur voulut bientôt devenir leur maître. Comme il était un peu lettré, il leur expliquait le nouveau Testament en langue vulgaire. Les ecclésiastiques ayant blâmé sa témérité, il se débatta contre eux et contre leur autorité, en leur égalant les laïques. Il y a des auteurs qui prétendent que Valdo ne poussa pas plus loin ses erreurs; mais que ses disciples s'étant répandus en Dauphiné, en Languedoc, en Catalogne, etc., et s'étant mêlés avec les *arnaldistes* et les *albiges*, adoptèrent plusieurs erreurs de ceux-ci. Beaucoup de protestants, et Voltaire dans son *Histoire générale*, ont voulu confondre les albiges et les vaudois; mais Bossuet (*Hist. des Variations*, liv. 9^e) et Limborch protestant (*Hist. de l'Inquisition*), ont donné des preuves incontestables de la distinction qu'il faut faire entre les albiges et les vaudois. Les *vaudois*, détruits dans le reste de l'Europe, se sont maintenus dans les trois

(1) Ces notes de Valckenær ont été recueillies et publiées séparément par Ever. Wassenberg, sous ce titre : *Selectæ et scholiæ L. C. Valckenarii in libros quosdam novi testamenti, etc.*, Amsterdam, 1815-17, 2 vol. in-8.

vallées du Piémont, où ils s'étaient d'abord établis; ils y forment une population de 20,000 âmes, et y possèdent treize églises. Le roi de Sardaigne leur a accordé, par une ordonnance du 10 janvier 1824, la permission de bâtir un hôpital pour leurs pauvres malades, et de le faire desservir par un médecin et un chirurgien de leur croyance. *Voy.* sur leur secte l'*Histoire des Variations*, et le *Dictionnaire des Hérésies* de l'abbé Pluquet. (*Voy.* LÉGER Jean.)

* VALÉE (Silvain-Charles, comte), maréchal de France, né en 1775 à Brienne, fut nommé à huit ans élève du roi à l'école militaire de cette ville, d'où il passa à celle de Châlons. Sous-lieutenant en 1792, il se fit remarquer dans toutes les guerres de la république et de l'empire, devint général de brigade en 1809, dirigea l'artillerie aux sièges de Lérida, de Tortose, de Méquinsena, de Sagonte, et après la prise de Tarragone, fut élevé au grade de général de division. Créé comte de l'empire en 1814, il fut chargé, pendant les cent-jours, de l'armement de Paris. En 1818, appelé par le ministre de la guerre à faire partie de la commission de défense du royaume, il fit adopter un système général d'armement pour les places fortes, et pour l'immense littoral qui forme à l'ouest et au sud la frontière de la France. Quatre ans après, premier inspecteur du service central de l'artillerie, il entreprit de réaliser toutes les réformes, tous les perfectionnements dont une longue expérience lui avait démontré la nécessité. Les services qu'il rendit furent très-importants, et pour l'en récompenser, le roi l'éleva en janvier 1850 à la dignité de pair de France. Après la révolution de juillet, la place d'inspecteur-général d'artillerie ayant été supprimée, il rentra dans la vie privée et se retira dans le Loiret, où il se livra à son goût pour l'agriculture. Mais bientôt le nouveau gouvernement le nomma conseiller d'état, puis directeur des poudres et salpêtres : cette administration lui dut de nombreuses améliorations. Rappelé en 1854 à la chambre des pairs, il fut en 1857 chargé de commander l'artillerie au 2^e siège de Constantine, prit, après la mort du général Darrémont (*voy.* ce nom, m, 146), la direction du siège, et emporta rapidement la ville. Nommé presque aussitôt maréchal de France et gouverneur général de l'Algérie, il étendit dans ce pays la domination française, fit occuper Stora, Milah, Sétif, Koleah, Blidah, et dirigea, en 1859 avec le duc d'Orléans (*voy.* ce nom, vi, 502), l'expédition des *Portes-de-Fer*, qui eut un plein succès. La guerre s'étant rallumée avec Abd-el-Kader, il fut remplacé à la fin de 1840 par le général Bugeaud (*voy.* ce nom au *Supplém.*). De retour en France, il continua de remplir ses devoirs, non-seulement à la chambre des pairs, mais partout où le gouvernement eut besoin de son expérience. Il mourut à Paris, le 17 août 1846, à 75 ans. M. le comte Molé prononça son *Eloge* à la chambre des pairs, dans la séance du 5 août 1847.

VALENÇAY. *Voy.* ESTAMPES.

* VALENCE (Cyrus-Marcus-Alexandre de TIMBRONE-TIMBRONE, comte de), né à Agen en 1787, d'une ancienne famille, entra au service dans l'artillerie en 1774, passa ensuite capitaine dans un

régiment de cavalerie, devint aide-de-camp du maréchal Devaux, et reçut le grade de colonel en 1781. Vers ce même temps, premier écuyer du duc d'Orléans, il fut nommé en 1790 maréchal de camp. Employé à l'armée de Luckner, puis à celle de Dumouriez, il commanda la réserve à l'affaire de Valmy, fit preuve de courage et de dévouement dans cette journée, fut chargé de suivre les Prussiens dans leur retraite, et s'empara de Charleroi et de Namur. En 1795, il eut le commandement du corps qui devait faire face au prince de Cobourg, et fut blessé à la bataille de Nerwinde. Ayant quitté l'armée avec Dumouriez, il fut mis hors la loi par la convention, et se retira successivement en Angleterre, en Hollande, dans les environs de Hambourg, enfin dans le Holstein, où il vécut obscurément jusqu'en 1801. Rentré en France, il fut nommé sénateur en 1805, employé à l'armée d'Espagne en 1808, puis en Allemagne et en Russie, où il commandait une division de cavalerie. En décembre 1815, envoyé comme commissaire extraordinaire, à Besançon, pour organiser la défense de cette frontière, il fit des efforts inutiles pour empêcher l'invasion des alliés. Revenu à Paris, il adhéra, le 1^{er} avril, à la déchéance de Bonaparte, et la signa comme secrétaire du sénat. En 1815, il fit partie de la nouvelle chambre des pairs, et après la défaite de Waterloo, il fut un des commissaires nommés par le gouvernement provisoire pour traiter d'une armistice. Au retour du roi, il cessa de faire partie de la chambre des pairs; mais il y rentra en 1819, se rangea dans le parti de l'opposition sans se montrer d'une manière trop hostile, et mourut le 5 février 1822, à 65 ans. Le comte de Valence fut inhumé au cimetière du Père-la-Chaise : le général Dulauoy prononça un *discours* sur sa tombe, et Lacépède fit son *Eloge funèbre* à la chambre des pairs le 23 mars. Outre ses *Discours* à la chambre des pairs, on a de lui : *Essai sur les finances de la république française, et sur les moyens d'anéantir les assignats*, Hambourg, 1796, in-8.

VALENS (Valerius) était proconsul d'Achaïe, lorsqu'une partie de l'Orient se souleva contre Gallien et reconnut Marcien. Le nouvel empereur, craignant que Valens n'armât contre lui, envoya une petite armée commandée par Pison pour le surprendre et lui ôter la vie. Valens se voyant poursuivi se fit reconnaître empereur dans la Macédoine, et se défit de Pison. Mais il fut tué peu de jours après par ses soldats, en juin 261, après six semaines de règne.

VALENS (Flavius), empereur, était fils puîné de Gratien surnommé le *Cordier* (*voy.* GRATIEN). Il naquit près de Cibales en Pamonie, vers 528, et fut associé à l'empire en 564, par son frère Valentinien 1^{er} qui lui donna le gouvernement de l'Orient en 565. Les deux empereurs signalèrent le commencement de leur règne par plusieurs lois en faveur du christianisme; mais Valens ne tarda pas à se laisser surprendre par les ariens et à se déclarer hautement leur protecteur. Effrayé par la révolte de Procope, il voulut d'abord quitter la pourpre; mais il reprit courage, défit son ennemi dans une campagne de Phrygie en 566, et lui fit couper la

tête. Après avoir pacifié l'empire, il se fit conférer le baptême par Eudoxe de Constantinople, arien, qui l'obligea par serment de soutenir ses erreurs. Il obtint facilement ce serment d'un empereur qui avait déjà persécuté les orthodoxes; sa haine contre eux fut renforcée par Albia Dominica, sa femme. Il publia un édit pour exiler les prélats catholiques; édit qui fut exécuté avec la dernière rigueur. Mais l'orgueil du tyran ne tint pas contre la fermeté de saint Basile. Il fut obligé de respecter ce grand homme, et effrayé par un prodige, il fit déchirer le décret d'exil donné contre lui. On sait la réponse que le saint évêque fit au préfet Modeste (voy. BASILE). Il ne se montra pas autrement envers l'empereur. « Valens, dit saint Grégoire de Nazianze, ne » pouvant se résoudre à accepter véritablement la » communion de saint Basile, par la honte de chan- » ger de parti, ne laissa pas de l'accepter extérieu- » rement en venant dans l'église. Il y entra donc le » jour de l'Epiphanie, environné de tous ses gardes, » et se mêla, pour la forme, au peuple catholique. » Quand il entendit le chant des psaumes, qu'il vit » ce peuple immense, et l'ordre qui régnait dans le » sanctuaire, les ministres sacrés, plus semblables » à des anges qu'à des hommes, saint Basile devant » l'autel, le corps immobile, le regard fixe, l'esprit » uni à Dieu, comme s'il ne fût rien arrivé d'ex- » traordinaire, ceux qui l'environnaient, remplis » de crainte et de respect; quand Valens, dis-je, » vit tout cela, la tête lui tourna et sa vue s'ob- » scurcit. On ne s'en aperçut pas d'abord; mais » quand il fallut apporter à la sainte table son of- » frande, qu'il avait faite de sa main, voyant que » personne ne la recevait, suivant la coutume, » parce qu'on ne savait si saint Basile voudrait l'ac- » cepter, il chancela de telle sorte, que si un des » ministres de l'autel ne lui eût tendu la main pour » le soutenir, il serait tombé honteusement. » Sa » cruelle impiété se soutint mieux ailleurs. Il alla à » Antioche, où il exila Mélèce; à Edesse et ailleurs, » où il persécuta cruellement les orthodoxes, surtout » les moines. Il fit la guerre aux Goths, parce qu'ils » avaient donné du secours à Procope. Cette guerre » eut le plus heureux succès. Les Barbares, effrayés » des victoires de Valens, forcèrent Athalaric leur roi » à demander la paix. Valens voulut bien la leur ac- » corder en 370; mais il en prescrivit les conditions. » Il fut défendu aux Goths de passer le Danube, et de » mettre le pied sur les terres des Romains, à moins » que ce ne fût pour le commerce. Ils n'eurent plus » la liberté, comme auparavant, de trafiquer indiffé- » remment dans tous les lieux soumis à l'obéissance » de l'empereur. Ses succès lui ayant inspiré de l'or- » gueil, et augmenté sa cruauté et sa confiance dans » la doctrine arienne, il fut puni par ces mêmes Bar- » bares auxquels il avait fait la loi. La guerre recom- » mença avec plus de fureur que jamais. Lupicin, » général de l'armée romaine, ayant été battu, Valens » marcha en personne contre les ennemis. On engagea » une bataille près d'Andrinople en 378, et il eut le » malheur de la perdre. La nuit le surprit avant qu'il » se fût décidé sur le parti qu'il avait à prendre; et » les soldats, qui s'étaient rangés autour de lui, l'en- » levèrent et le portèrent dans une maison où les

Goths mirent le feu, et où il fut brûlé vif, à l'âge de 50 ans, après en avoir régné 15. Valens fut un prince timide, cruel et avare. Incapable de juger du mérite, il n'élevait aux grands emplois que ceux qui applaudissaient à ses faiblesses. Il fit mourir tous ceux dont le nom commençait par *Theod.*, parce qu'un magicien lui avait dit que son sceptre tomberait entre les mains d'un homme dont le nom commencerait ainsi: et le comte Théodose, père de Théodose le Grand, se trouva malheureusement de ce nombre. Protecteur de l'arianisme, il fit autant de mal aux fidèles que les plus ardents persécuteurs de l'Eglise.

VALENS, évêque de Murse, et URSACE, évêque de Singidon, disciples d'Arius, se déclarèrent ouvertement contre saint Athanase, et furent déposés et excommuniés au concile de Sardique en 347. Ils s'efforcèrent ensuite de répandre les erreurs de leur maître en Occident: mais voyant que l'empereur Constant I^{er} protégeait saint Athanase, et regardant le parti des ariens comme ruiné, ils abjurèrent l'arianisme par politique au concile de Milan. Le concile les adressa au saint Siège, et lui en réserva le jugement; Ursace et Valens signèrent une rétractation en 349, et écrivirent ensuite à saint Athanase d'une manière très-honorable à ce saint défenseur de la foi, mais ils ne tardèrent pas à retourner à leurs erreurs, se trouvèrent aux conciles de Sirmium, à celui de Rimini, et à l'assemblée de Nice en 359, et jouèrent partout les rôles de fourbes par leurs expressions captieuses. Ils furent les principaux auteurs de la surprise faite aux évêques catholiques à Rimini. Valens contribua beaucoup à mettre en crédit les ariens auprès de l'empereur Constance, qui le chargea de ses ordres pour persécuter les catholiques; commission dont il ne s'acquitta que trop bien. Valens et Ursace furent encore condamnés au concile de Rome en 369.

VALENS (Pierre), dont le vrai nom est *Sterck*, né à Groningue vers 1570 (et non en 1661, comme l'ont dit Nicéron et Goujet), s'appliqua avec succès à la poésie, à l'éloquence, et à toutes les parties des belles-lettres. Il fit un voyage à Paris, où ses talents lui méritèrent une place de professeur au collège royal. Il mourut en 1641. On a imprimé ses *Harangues*, qui le font regarder avec raison comme un des hommes les plus éloquents de son temps, et ses *Poésies* latines, in-8 et in-4, qui offrirent des vers heureux, mais peu de cette imagination qui constitue le vrai poète.

* VALENTI GONZAGA (Silvius), savant cardinal, né à Mantoue, en 1690, fit ses premières études sous les jésuites au collège de Parme. Il passa de là à Rome, et obtint d'abord les nonciatures de Flandre et d'Espagne. La dignité de cardinal, à laquelle Clément XII l'éleva, le 19 décembre 1758, fut une juste récompense de ses services. Benoit XIV le fit secrétaire d'état, et ensuite camerlingue de la sainte Eglise. Le cardinal Valenti sut ménager les divers intérêts des princes dans leurs relations avec le saint Siège, et eut le rare bonheur de n'en mécontenter aucun. Il réprima plusieurs abus qui s'étaient glissés dans l'administration, soutint les droits de l'E-

glise et les prérogatives de sa cour; protégea et encouragea les lettres; il fonda des chaires de chimie et de physique, qu'il attacha au collège de la Sapience. Il fit travailler à la carte topographique de l'état de l'Eglise, et chargea de ce travail le célèbre P. Boscovich. Il rouvrit l'académie de dessin, fit revivre les anciennes fabriques et manufactures et en établit de nouvelles, il favorisa le commerce, augmenta le revenu de l'état, sans établir de nouveaux impôts, et améliora toutes les branches de l'administration. Il aimait à s'entourer de savants; il les recevait à toute heure, et s'entretenait familièrement avec eux. La matière de ces entretiens était toujours quelque point de science ou quelque objet d'utilité publique. Ce cardinal mourut à Viterbe le 28 août 1756. Son *Eloge* par l'abbé Tudeschi a été imprimé en 1766.

VALENTIA (Grégorio), jésuite, né en 1531 à Medina del Campo, dans la vieille Castille, professa la théologie dans l'université d'Ingolstadt, à Bilingen et à Rome. Il assista aux congrégations de *Auxiliis*, disputa vivement contre Lénos, et mourut près de Naples, dans un château de Tibère Caraffa, le 25 avril 1605, à 52 ans. On a de lui des *Commentaires sur la Somme* de Saint-Thomas, 1591, 4 vol. in-fol., et plusieurs traités théologiques et polémiques. Ces ouvrages ont été recueillis en 5 vol. in-fol.

VALENTIN, hérésiarque du ^{iv} siècle, était Egyptien et sectateur de la philosophie de Platon. Il se distingua d'abord par son savoir et par son éloquence; mais, indigné de ce qu'on lui avait refusé l'épiscopat, il se sépara de l'Eglise, et enfanta mille erreurs. Il les sema à Rome sous le pontificat du pape Hygin, et continua de dogmatiser jusqu'à celui d'Aniset, depuis l'an 440 jusqu'à 460. Il avait imaginé une généalogie d'*Æons*, dont il composait la divinité qu'il appelait *πληρωμα* ou *plénitude*, au dessous de laquelle était le fabricant de ce monde, et les anges, auxquels il en attribuait le gouvernement. Ces *Æons* étaient mâles et femelles, et il les partageait en différentes classes. Valentin eut beaucoup de disciples qui répandirent sa doctrine, et formèrent des sectes qui étaient fort nombreuses, surtout dans les Gaules du temps de saint Irénée, qui nous a donné le plus de lumières sur ces hérétiques.

VALENTIN, Romain, pape, après Eugène II, mourut le 21 septembre 827, le 40^e jour après son éléction.

VALENTIN (Basile), c'est sous ce masque que se cacha un habile chimiste du ^{xv} siècle, que quelques-uns ont présumé être un bénédictin d'Erfurt, mais dont on ignore le vrai nom. Ses ouvrages, écrits en allemand, ont été imprimés à Hambourg, en 1677, 1717 et 1740, in-8. La plupart sont traduits en latin et en français. Parmi les latins, le plus connu est, *Curvus triumphalis antimoni*, Amsterdam, 1671, in-12. On cite parmi les français: l'*Azoth des philosophes*, avec les 12 *Clefs de philosophie*, Paris, 1660, in-8, et la figure de ces 12 clefs; *Révélation des mystères des teintures essentielles des sept métaux*, et de leurs vertus médicinales, Paris, 1646, in-4; *Testament de Basile Valentin*, Londres, 1671, in-8.

VALENTIN (Moïse), peintre, né en 1600, à Coulommiers, en Brie, se livra de bonne heure à l'étude de son art, et y fit de rapides progrès. S'étant rendu en Italie, il s'y lia d'amitié avec le Poussin, et trouva un protecteur dans le cardinal Barberin. C'est à sa recommandation qu'il peignit, pour l'église de Saint-Pierre à Rome, le *martyre des saints Proesse et Martinien*, morceau très-estimé. Le musée de Louvre possède onze tableaux de cet habile peintre dont les productions ont été gravées pour la plupart.

VALENTIN (Michel Bernard), professeur en médecine à Giessen, où il naquit en 1637, cultiva la botanique avec beaucoup de succès, et mourut en 1726. On a de lui: *Historia simplicium reformatum*, Francfort, 1716, in-fol., 16 pl.; 1725, in-fol., 25 pl.; *Amphitheatrum zootomicum*, Francfort, 1720, in-fol., fig. Cet ouvrage avait paru en allemand à Francfort, 1704-1714, 5 vol. in-fol.; il a été traduit en latin par Jean-Conrad Becker. Aux éditions latines on a joint un abrégé de la *Vie* de Valentin, en vers, qu'il avait composée lui-même; *Medicina nova antiqua*, Francfort, 1715, in-4; c'est un cours de médecine; *Cynosura materiæ medicæ*, Strasbourg, 1726, 2 vol. in-4; *Viridarium reformatum*, Francfort, 1720, in-fol., avec fig; *Corpus juris medico-legale*, Francfort, 1722, in-fol.; *Physiologiæ biblicæ capita selecta*, Giessen, 1711, in-4.

* VALENTIN (Louis-Antoine), de l'ancienne académie de chirurgie, né à Saint-Jean d'Angély en 1756, fit de fort belles cures, et devint membre honoraire de l'académie de médecine. Il mourut à Paris le 27 août 1825, à 87 ans, et a laissé: *Question chirurgico-légale, relative à l'affaire de la demoiselle Famin*, etc., Berlin, 1768, in-8; *Eloge de le Cat*, Paris, 1769, in-8; *Recherches critiques sur la chirurgie moderne, avec des lettres à Louis*, 1772, in-12.

* VALENTIN (Louis), chirurgien, né en 1758, à Soulanges, près de Vitry-le-Français, entra à 16 ans comme élève de l'école de chirurgie du régiment du roi-infanterie, où il obtint le titre de professeur. Le régiment ayant été licencié en 1790, Valentin se rendit à Saint-Domingue. En 1795, l'incendie du Cap lui fit courir de grands périls; il parvint cependant à s'embarquer et aborda, dans un dénûment absolu, en Amérique. Le consul de France lui confia la direction des hôpitaux de la Virginie. De retour en France en 1799, il se fixa d'abord à Nancy, puis à Marseille, qu'il abandonna de nouveau pour Nancy. Il voyagea ensuite en Angleterre, en Allemagne, en Italie et en Suisse, recueillant un grand nombre d'observations qu'il consigna dans de nombreux ouvrages. Décoré des ordres de la légion d'honneur et de Saint-Michel, il mourut à Plombières le 14 février 1829. On a de lui: *Dissertatio medica de optima methodo variolæ inoculandi et inoculatas tractandi*, Nancy, 1786, in-4; *Traité historique et pratique de l'inoculation*, Paris, 1800, in-8; *Résultats de l'inoculation de la vaccine dans les départements de la Meurthe, de la Meuse, des Vosges et du Haut-Rhin*, Nancy, 1802, in-8; *Traité sur la fièvre jaune d'Amérique*, Paris, 1805, in-8. L'auteur con-

sidère cette maladie comme épidémique et non comme contagieuse. *Coup d'œil sur la culture de quelques végétaux exotiques dans les départements de la France, etc.*, Marseille, 1806, in-8; *Coup d'œil sur les différents modes de traiter le Tétanos en Amérique*, Paris, 1811, in-8; *Notice sur l'opossum et sur quelques animaux à bourse*, Marseille, 1811, in-8; *Mémoires sur les fluxions de poitrine*, Nancy, 1815, in-8; *Voyage en Italie, fait en l'année 1820*, 2^e édit., Paris (Nancy), 1826, in-8, la 1^{re} édition était de 1822; *Notice historique sur le docteur Jenner, auteur de la découverte de la vaccine, suivie de notes explicatives*, 1825, et 2^e édit., Nancy, 1824, in-8.

* VALENTINE, fille de Jean Galéas, duc de Milan, naquit dans cette ville vers 1370. Elle épousa Louis de France, duc d'Orléans, et était aussi aimable que spirituelle. Elle vécut longtemps à la cour de Charles VI, et gouvernait despotiquement ce monarque, ce qui fit répandre le bruit qu'elle l'avait ensorcelé. On commença à murmurer contre Valentine, qui, craignant de se voir exposée aux insultes de la populace, quitta aussitôt la cour. Peu de temps après, son époux fut assassiné par ordre du duc de Bourgogne, et c'est en vain qu'elle demanda justice contre le meurtrier. Elle mourut le 5 décembre 1408. Avant d'expirer, elle fit approcher ses enfants, parmi lesquels se trouvait Jean, fils naturel du duc d'Orléans, si célèbre depuis sous le nom de comte de Dunois. Elle le regarda avec attendrissement, et comme présageant ce qu'il devait être un jour, elle dit que « il lui avait été dérobé, et qu'aucun de ses » enfants n'était si bien taillé pour venger la mort » de son père, comme celui-là. » C'est du chef de cette princesse que le duc d'Orléans, depuis Louis XII, roi de France, prétendit au duché de Milan, qui donna lieu à tant de guerres, coûta tant de pertes à la France, et qui tomba enfin au pouvoir de l'hébreux Charles-Quint.

VALENTINI (D. Eusèbe), bénédictin de la congrégation du Mont-Cassin, né à Modène, se sentant appelé à la vie religieuse, embrassa la profession monastique dans l'abbaye de Saint-Jean, à Parme, le 11 novembre 1515. Il avait cultivé les lettres avec fruit, et excellait dans la poésie latine. Pendant un séjour qu'il fit à Ferrare, il contracta amitié avec le savant Célso Calcagnini et l'Arioste. Il mourut à Parme en 1559, dans un âge peu avancé. On a de lui, sur des sujets pieux, tels que la *Naissance, la Passion, la Résurrection du Sauveur; sur la sainte Vierge, sur saint Jean*, etc., divers poèmes qui ont été imprimés à la suite des *Poésies* de D. Prosper Martinengo, moine du Mont-Cassin. Un poème sur le massacre des Innocents, de D. Valentini, se trouve dans l'édition du poème de Sannazar, *De partu Virginis*. Il est parlé d'Eusèbe Valentini d'une manière très-favorable dans les lettres d'Isidore Clari, depuis évêque de Foligno et de Cortese, qui devint cardinal, et qui était bénédictin de la même congrégation que Valentini. — VALENTINI (Philippe), né à Modène, cultiva aussi la poésie. Il était lié étroitement avec Louis de Castelvetro, savant célèbre, qui s'était fait des ennemis par ses critiques, et qui d'ailleurs était accusé d'avoir adopté les nouvelles doctrines, et même, dit-on, d'avoir traduit en italien un livre

de Mélanchton. Valentini fut soupçonné de partager les mêmes sentiments, et se vit à cause de cela exposé à diverses disgrâces. Il avait été pendant quelque temps attaché au cardinal Contarini; mais craignant d'être enveloppé dans les poursuites faites contre son ami par le saint Office, il prit la fuite, et l'on ignore où il a terminé ses jours; il paraît qu'il vivait encore en 1567. Outre un *Sonnet* qui a été imprimé, il a laissé quelques *Poésies* inédites qui se conservaient à Modène. Il est question de ce Valentini dans la *Vie de Castel-Vetro*, composée et publiée par Muratori. (*Voy. CASTEL-VETRO.*)

VALENTINIEN I^{er}, empereur d'Occident, fils aîné de Gratien, surnommé *le Cordier*, de Cibales, en Pannonie, s'éleva par sa valeur et son mérite sur le trône impérial. Il fut proclamé empereur à Nicée, après la mort de Jovien, le 26 février 364. Il associa Valens, son frère, à l'empire, lui donna l'Orient, et garda pour lui l'Occident, où il se rendit redoutable par son courage. Il repoussa les Germains qui ravageaient les Gaules, pacifia l'Afrique révoltée, dompta les Saxons qui s'étaient avancés jusque sur les bords du Rhin, et bâtit un grand nombre de forts en différents endroits de ce fleuve et du Danube. Les Quades ayant pris les armes en 374, il passa dans leur pays pour les châtier. Il met tout à feu et à sang, rase les campagnes, brûle les villages, renverse les villes, laisse partout de traces de sa fureur. Il repasse le Danube et va se reposer à Bregeton, ou Bregentie, petit château de la Pannonie. Là, les Quades lui envoient des ambassadeurs pour implorer sa clémence. Ces envoyés étaient des hommes grossiers, pauvres et mal vêtus. Valentinien, croyant qu'on les lui avait envoyés pour l'insulter, entra en fureur, et leur parla avec tant d'emportement qu'il se cassa une veine. Il expira peu de temps après, le 17 novembre 375. Il était alors âgé de 55 ans, et en avait régné 12 moins quelques mois. Valentinien montra dans sa conduite de l'esprit, du courage, de la politesse et de la grandeur. Il fit toujours paraître un grand zèle pour la religion catholique, et l'avait confessée généreusement sous Julien, au péril de sa fortune et de sa vie. Mais Justine, sa seconde femme, qui était arienne, réussissait souvent à éluder ses bonnes intentions, et fit autant de tort à sa réputation que son caractère vif et emporté. *Ad animum illius immittem ac superbum*, dit Sulpice-Sévère, *uxor accesserat ariana*, etc. Mais le même historien rapporte de lui des traits de sagesse et de bonté qui font voir que dans le fond ce n'était pas un mauvais prince. C'est une calomnie de dire que cet empereur eut deux femmes à la fois, *Sécéra* et *Justine*. Socrate, qui vivait un siècle après Valentinien, a inventé ce conte, destitué de tout fondement, comme l'a prouvé Baronius (*ad annum 570, n. 125*). Il laissa de Sévère, sa première femme, Gratien, qui lui succéda, et de Justine, Valentinien II.

VALENTINIEN II, fils du précédent, né en 371, fut salué empereur par les légions de l'Illyrie, le 22 novembre 375. Il succéda à Gratien, son frère, en 385, et fut dépossédé de ses états en 387 par le tyran Maxime. Il eut recours à Théodose, qui défit Maxime, lui fit couper la tête en 388, rétablit

Valentinien, et entra triomphant dans Rome avec lui. Le jeune empereur, formé par les avis, les instructions et l'exemple de Théodose, quitta de bonne heure les impressions que sa mère Justine lui avait données contre la foi catholique. On le soupçonna de quelques dérèglements ordinaires à la jeunesse : aussitôt qu'il le sut, il se priva de tout ce qui pouvait donner occasion à ces faux bruits. On trouvait qu'il se plaisait trop aux jeux du cirque ; pour s'en corriger il retrancha ceux mêmes qui se donnaient le jour de la naissance des empereurs. Ayant su que quelques-uns le blâmaient d'aimer trop les combats des bêtes, il fit tuer dans le même jour toutes celles qui étaient destinées à cet usage. Ce ne furent pas les seules actions qui firent éclater sa vertu. Les chefs d'une famille distinguée ayant été accusés d'une conspiration, il en examina lui-même les preuves ; et sa clémence lui en ayant dissimulé la force, il fit élargir les coupables, méprisant ces défiances et ces soupçons, *qui ne tourmentent*, disait-il, *que les tyrans*. Plus occupé du bien de ses sujets que du sien propre, il modéra extrêmement les impôts ; et comme les officiers voulaient qu'il les augmentât, afin d'en profiter eux-mêmes, il leur répondit : « Quelle apparence y a-t-il que j'impose de nouvelles charges à ceux qui ont bien de la peine à payer les anciennes ? » Il faisait jouir l'empire de la paix, de la justice et de l'abondance, lorsque Arbogaste, Gaulois d'origine, à qui il avait confié le commandement de ses armées, se révolta et le fit étrangler à Vienne en Dauphiné, le samedi 15 mai 392, âgé seulement de 20 ans, après un règne de neuf. Il n'était encore que catéchumène, et n'avait pas reçu le baptême : mais saint Ambroise, dans le bel éloge qu'il fait de ce prince, ne doute pas que le désir qu'il en eût dans ses derniers moments, la vivacité de sa foi et de sa charité, ne lui aient obtenu les effets de ce sacrement. Théodose le Grand lui succéda et vengea sa mort.

VALENTINIEN III (Flavius-Placidus-Valentinianus), empereur d'Occident, fils du général Constance et de Placidie, fille de Théodose le Grand, naquit à Rome en 419, et fut honoré du titre de César à Thessalonique ; mais il ne fut reconnu empereur que le 25 octobre 425, à Rome, après la défaite entière de Jean qui s'était emparé de l'empire. Ce fut d'abord Placidie qui eut toute l'autorité ; et la sagesse de cette princesse ne put prévenir la perte de l'Afrique, que le comte Boniface livra, en 428, aux Vandales, qui y fondèrent un état très-puissant. Le général Aétius conserva par sa valeur, les autres provinces. Les Bourguignons, les Goths, les Alains, les Francs, les Huns, furent battus en diverses rencontres, et forcés à demander la paix ; il n'y eut que les Suèves de la Galice, qui ne purent être domptés. Valentinien reconnut mal de si grandes obligations. Indigné de ce qu'Aétius avait laissé échapper les Huns après les avoir défaits, il tua ce général de sa propre main : mais il périt bientôt après lui. Ayant violé la femme de Pétrone Maxime, ce mari outragé le fit tuer au milieu de Rome en 455. Il avait alors 36 ans, et il fut le dernier de la race de Théodose.

Valentinien était un prince stupide, qui sacrifiait sa gloire et ses intérêts à ses passions, et ses passions l'emportaient toujours de crime en crime.

* VALERA (Diégo), historiographe, né en 1412 à Cuença en Castille, entra comme page auprès de Jean II, et voyagea pendant plusieurs années en France, en Italie et en Allemagne. De retour dans sa patrie, il servit utilement le roi, ainsi que son successeur Henri IV (proclamé en 1454), et remplit plusieurs ambassades auprès des rois de France, d'Angleterre, et de Hongrie. La ville de Cuença le nomma député aux cortès tenues à Tordesillas en 1458. Il y déploya un grand courage en s'opposant aux desseins du roi, qui voulait punir les grands rebelles. Valera prévoyait que les mesures rigoureuses ne feraient qu'augmenter les troubles de l'Espagne, déjà trop agitée par des guerres civiles. Cependant il tenait, dans son cœur, pour l'infante dona Isabelle, sœur de Henri IV ; et quand cette princesse et Ferdinand le Catholique montèrent sur le trône, en 1474, ces monarques s'empressèrent de récompenser les services que Valera avait rendus à sa patrie. Ils le nommèrent leur historiographe, ensuite leur conseiller, et lui conférèrent enfin la charge de grand-majordome du palais. Il mourut en 1490, à 78 ans, et a laissé : une bonne *Chronique de l'Espagne*, Saragosse, 1494 ; Salamanque, 1499 ; Ségovie, 1554, 1567, in-fol. ; *Traité de la Providence*, Séville, 1494, in-fol., et autres ouvrages que le temps a fait oublier. Valera était un des meilleurs latinistes d'Espagne.

VALERE-MAXIME (Valerius-Maximus), historien latin, florissait sous le règne de Tibère. Il sortait de la famille des Valère et de celle des Fabien. Son goût pour la littérature ne lui ôta point celui des armes ; il suivit Sexte-Pompée à la guerre. A son retour, il composa un *Recueil des actions et des paroles les plus remarquables des Romains et des autres hommes illustres*. Cet ouvrage a pour titre : *De dictis factisque memorabilibus*. Son travail est en 9 livres : il le dédia à Tibère. Plusieurs croient que l'ouvrage que nous avons n'est qu'un abrégé du sien, composé par Népotien d'Afrique. Son discernement est souvent en défaut ; son goût pour les choses étranges et extraordinaires l'empêche de les apprécier avec la justesse que l'histoire exige. La meilleure édition de cet auteur est celle de Leyde, 1670, in-8, *cum notis variorum* ; et 1726, in-4. On estime aussi celle de Paris, 1679, in-4, à l'usage du Dauphin. Hase en a donné une nouvelle en 1822, in-8 ; elle fait partie de la *Collection des classiques latins* de Lemaire. Nous en avons une traduction française, par René Binet, 1796, 2 vol. in-8, et une autre de Penchot et Allais, Paris, 1822, 2 vol. in-12, et enfin de Frémion, 1827-28, 3 vol. in-8, dans la *Bibliothèque des classiq. franç.*, de Panckoucke. Il existe en français un *Abrégé de Valère-Maxime*, par Jean de Hangest, valet de chambre de Charles VII, Paris, 1497, in-fol. La Place est auteur du Valère-Maxime français.

VALÈRE (saint), second évêque de Trèves. Saint Jérôme en fait mention dans son *Martyrologe*. Dans le XI^e siècle son corps, qui avait été jusque-là déposé dans l'église de Saint-Mathias à Trèves, auprès

de celui de saint Eucher ou Euchaïre, son prédécesseur, fut transféré à Goslar, à la réquisition de l'empereur Henri III, et du consentement de l'archevêque Everard. Les monuments qui contiennent les particularités de sa vie ne sont point parvenus jusqu'à nous.

VALÈRE (Cyprien de), né en Espagne, en 1551, passa toute sa vie en Angleterre, où il professa les nouvelles erreurs. Nous avons de lui une *Version* espagnole de toute la Bible, que l'on peut regarder comme une seconde édition de la *Version* de Casiodore Reyna, Amsterdam, 1702, in-fol. (*Voy. REYNA.*)

VALÈRE (Luc), enseigna à la fin du xvi^e siècle la géométrie dans le collège de Rome avec tant de réputation, qu'il fut nommé l'*Archimède* de son temps par le célèbre Galilée. On le connaît à peine aujourd'hui, quoiqu'il ait publié deux ouvrages assez bons, l'un *De centro gravitatis solidorum*, 1604, in-4, et un autre *De quadratura parabolæ per simplex falsum*.

VALERIA (Galeria), impératrice des Romains, était fille de Dioclétien et de Prisca. L'an 292, elle épousa Galère-Maximilien, adopté par Dioclétien, qui le nomma César. Elle illustra le trône par ses vertus, et par l'amour qu'elle eut pour ses sujets, au bonheur desquels elle se consacra entièrement. On croit assez généralement que Valeria, à l'exemple de Prisca, sa mère, avait embrassé le christianisme, et qu'elles n'assistaient aux sacrifices des faux dieux que pour ne pas déplaire à Dioclétien et à Galère, qui auraient en outre pu découvrir leur secret. Se voyant sans postérité, elle adopta Candidien, fils naturel de son époux. Après la mort de celui-ci, elle se retira avec sa mère à la cour de Maximin Daza, neveu de Dioclétien, qui lui fit d'abord le plus parfait accueil, mais qui se conduisit ensuite mal à son égard. Il la relégua avec Prisca dans les déserts de la Syrie. Elles y souffrirent mille tourments. Dioclétien, dit-on, mourut de douleur en apprenant l'action barbare de Maximin; cependant il ne fit rien pour s'en venger. Après la mort de ce dernier, en août 315, elles se flattaient de voir changer leur sort; mais Licinius, élevé à l'empire par Galère, et sur lequel elles fondaient leurs espérances, devint leur plus cruel persécuteur. Ce tyran, dans la crainte que Candidien ne devint un obstacle à son ambition, le fit mettre à mort; et redoutant que Valeria ne fit renaitre un jour ses prétentions à l'empire, il donna l'ordre de l'arrêter avec Prisca. Ces femmes infortunées, nées au milieu des grandeurs, se virent contraintes de se cacher sous des haillons, et d'errer d'asile en asile. Elles furent enfin découvertes à Thessalonique par les satellites de Licinius, vers la fin de 314; au commencement de l'année suivante, ce tyran leur fit trancher la tête en présence du peuple assemblé, et leurs corps furent jetés dans la mer. Voltaire prétend que les chrétiens furent les auteurs des meurtres de Candidien, de Valeria et de Prisca; mais on ne voit d'autre preuve à l'appui de cette assertion, que l'empressement connu de l'auteur à décrier les chrétiens et le christianisme. On a des médailles très-rares de Valeria

en or et en argent; mais on en trouve assez fréquemment de moyen bronze.

VALERIANUS (J.-P.) *Voy. PIERIUS*, vi, 357.

VALÉRIEN (Publius-Valerianus), empereur romain, proclamé l'an 255 de J.-C., associa à l'empire son fils Gallien, avec lequel il régna 7 ans. Dans les premières années de son gouvernement, il témoigna quelque affection pour les chrétiens; mais Macrien, un de ses généraux, changea ses dispositions, et il s'alluma une persécution violente dans tout l'empire. Valérien, obligé de résister aux Goths et aux Scythes, se relâcha un peu de sa fureur. Une autre guerre l'occupa bientôt: il fallut qu'il tournât ses forces contre Sapor, roi de Perse, qui faisait des progrès prodigieux en Syrie, en Cilicie et en Cappadoce. Les deux armées se rencontrèrent en Mésopotamie, et Valérien fut fait prisonnier en 260. Le roi Sapor le mena en Perse, où il le traita avec indignité, jusqu'à le faire servir de marche-pied lorsqu'il montait à cheval. Il mourut en captivité l'an 265, à 71 ans, après en avoir régné sept. Sapor, au rapport d'Agathias, le fit écorcher tout vif, et jeter du sel dans sa chair sanglante. Après qu'il fut mort, il fit corroyer sa peau, la fit teindre en rouge, et la mit dans un temple pour être un monument éternel de la honte des Romains. — Il ne faut pas confondre Valérien le Vieux avec Valérien le Jeune, son petit-fils, sur lequel on peut voir l'article de GALLIEN (Publius-Licinius-Gallienus), fils de l'empereur Valérien le Vieux et son successeur.

VALÉRIEN, évêque de Côme, dont l'évêché a été transféré à Nice, assista au concile de Riez en 459, et à celui d'Arles en 483. Il nous reste de lui 20 *Homélies*, avec une *Épître* adressée aux moines, Paris, 1612, in-8. Il avait autant de savoir que de piété.

VALÉRIO, ou plutôt VALLERIO (Augustin), né à Venise en 1551, d'une des meilleures familles de cette ville, devint docteur en théologie et en droit canon, et fut professeur de morale dans sa patrie en 1558. Désabusé des vains plaisirs du monde, il prit l'habit ecclésiastique et fut nommé évêque de Vérone en 1565, sur la démission du cardinal Bernard Navagero, son oncle. Son zèle apostolique, sa vigilance active et ses connaissances le lièrent d'une étroite amitié avec saint Charles Borromée. Grégoire XIII l'appela à Rome, où il le mit à la tête de plusieurs congrégations, après l'avoir honoré de la pourpre romaine, en 1585. Valerio mourut saintement dans cette ville en 1606, à 75 ans. Ses ouvrages les plus estimés sont: la *Rhétorique du prédicateur*, composée par l'avis et sur le plan de saint Charles Borromée. Cet ouvrage solide et instructif renferme des réflexions judicieuses sur l'art d'exciter les passions des auditeurs, sur celui d'orner ou de fortifier la diction, sur les défauts dans lesquels les orateurs chrétiens peuvent tomber; il est en latin. L'abbé Dinouart en a donné une traduction en français, Paris, 1750, in-12; *De recta philosophandi ratione*; *De acolythorum disciplina*; *De optima episcopali et cardinalis forma*; *Vita Bernardi Navagerii, cardinalis*; c'était son oncle; *De cautione adhibenda in elendis libris*, 1719, in-4. On trouve dans ce der-

nier livre le catalogue de tous les autres ouvrages d'Augustin Valerio, tant imprimés que manuscrits.

VALERIO VINCENTINI, dont le vrai nom est *Valerio de' Belli*, graveur sur pierres fines, natif de Vicence, mourut en 1546. C'est un des graveurs modernes qui ont le plus approché des anciens qui se sont distingués dans ce genre. L'on a de lui une grande quantité de pierres précieuses embellies par son travail. Il s'est aussi exercé sur les cristaux, et il a gravé beaucoup de poinçons pour les médailles. Clément VII, qui l'estimait, l'occupa longtemps; entre autres ouvrages, il grava pour ce pape un beau coffre de cristal de roche, dont le pontife fit présent à François I^{er}.

VALERIUS PUBLICOLA (Publius), fut un des fondateurs de la république romaine. Il triompha avec Brutus, de Tarquin et des Toscans, l'an 507 avant J.-C. Il fut quatre fois consul, et mourut si pauvre, qu'il fallut faire une quête pour fournir aux frais de ses funérailles.

VALERIUS-PUBLICOLA-POTITUS, fut un des décevmirs qui tyrannisèrent Rome; cependant Valérius ne vexa point le peuple comme ses collègues; aussi, il parvint à le calmer quand celui-ci se souleva contre eux. Après l'extinction du décevmirat, il fut nommé consul l'an 449 avant J. C. Il remporta une victoire sur les Volsques et les Eques, et exigea en récompense les honneurs du triomphe; mais le sénat les lui refusa. Il les fit demander par le tribun Icilius, qui les obtint. Valérius-Publicola est le premier qui, malgré le sénat, ait obtenu ces honneurs; il les partagea avec son collègue M. Horatius.

VALERIUS-SORANUS, poète latin du temps de Jules-César, vers l'an 50 avant J. C., fut mis à mort pour avoir tenu des propos tendant à l'athéisme; car cette funeste erreur était frappée chez les païens du glaive de la loi, comme l'on voit par l'histoire de Socrate et de beaucoup d'autres. Varron cite de lui deux vers sur la nature de Dieu, qui semblent prouver qu'il ne connaissait pas d'autre dieu que le monde, ou l'assemblage de tous les êtres de cet univers, le dieu de Spinoza, en un mot.

Jupiter omnipotens, regum rex ipse, Deusque,
Progenitur genitrixque Deum, Deus unus et omnis.

VALERIUS-FLACCUS (Caius-Val.-Fl.-Sélimus-Balbus), célèbre poète latin, né à Sessa ou à Padoue, florissait sous les règnes de Vespasien et de Titus. Il fut l'ami de Pline, de Juvénal, de Quintilien, de Martial, qui ne semble pas faire l'éloge des talents poétiques de Valérius-Flaccus, en l'exhortant à renoncer aux vers pour se consacrer au barreau (Epig. I, 27). Son poème héroïque sur le voyage des Argonautes, divisé en huit livres, et dédié à l'empereur Vespasien, a eu plusieurs éditions, savoir: Bologne, 1474, in-fol.; Utrecht, 1702, in-12; Leyde, 1724, in-4; Altenburg, 1781, in-8, édition de Harles, avec les notes de Burmann. On annexe ce volume à la collection des *Variorum*. Il y a aussi une autre édition estimée, de J.-A. Wagner, Göttingue, 1805, 2 vol. in-8. Le premier contient le texte et la table, et le second le commentaire. Cet ouvrage est écrit d'un style froid; l'auteur y

viole parfois les règles de l'art, et l'on peut s'étonner que, malgré ces défauts, il ait triomphé du temps. Une mort prématurée empêcha l'auteur d'achever son poème.

VALERIUS (Cornélius), né en 1512, à Oudaweter (et non à Utrecht, comme le prétendent Gaspard Burmann et les continuateurs de Moreri), professa les belles-lettres dans sa patrie et à Louvain, où il mourut en 1578, à 66 ans. Il forma d'excellents disciples. On a de lui une *Rhétorique*, in-4; une *Grammaire*, in-4; une *Philosophie*, in-fol., écrites avec clarté et méthode. On a encore de lui d'autres ouvrages.

** VALERY (Antoine-Claude), né en 1789, fut dès sa jeunesse employé dans les bureaux du conseil d'état; mais ses goûts littéraires s'accoutumèrent peu de cette position. Il avait déjà d'illustres amitiés, M. de Chateaubriand l'accueillait avec bienveillance et encourageait ses premiers pas dans la carrière des lettres. Bientôt il fut nommé bibliothécaire du château de Saint-Cloud (1815), et sept ans après (1822), il devint conservateur de la bibliothèque du Louvre et inspecteur des bibliothèques des autres châteaux royaux, fonctions qu'il échangea en 1830 contre celle de bibliothécaire du roi au palais de Versailles et de Trianon. Ses premières publications n'avaient point fait présager ce qu'il devait être; mais une excursion en Italie lui révéla sa véritable vocation littéraire; il se sentit appelé, après tant d'autres, à peindre ce charmant pays. Pour en parler convenablement, il voulut le connaître par lui-même, et en faire une étude approfondie. Dans ce dessein, il la visita six fois, et s'y créa de nombreuses liaisons. Aussi son ouvrage jouit-il d'une réputation méritée. Il mourut à Paris le 16 janvier 1847, dans des sentiments religieux. Indépendamment d'une édition des *Oeuvres* de Xavier de Maistre (voy. ce nom), auxquelles il joignit une *Préface* et diverses *Considérations philosophiques*, on a de lui: *Etudes morales, politiques et littéraires*, ou *Recherche de la vérité par les faits*, Paris, 1825, 2^e édit., 1824, in-8. Ces études sont l'ouvrage d'un homme de bonne foi, d'un littérateur instruit et d'un écrivain ingénieux. *Sainte Péline, souvenirs contemporains*, ibid., 1826, in-12. Cette nouvelle ne manque pas de charme; l'auteur a su répandre un intérêt doux et calme dans cette peinture, œuvre d'un pinceau fin et délicat. *Voyages historiques et littéraires en Italie pendant les années 1826, 1827 et 1828*, ou *l'Indicateur italien*, ibid., 1831-33, 3 vol. in-8; 2^e édit., 1858, 3 vol. in-8, avec une carte. Cette seconde édition, enrichie de tout ce que l'auteur avait appris dans de nouvelles visites en Italie, a été traduite en plusieurs langues. *Voyage en Corse, à l'île d'Elbe et en Sardaigne*, ibid., 1837-38, 2 vol. in-8; *l'Italie confortable*, 1841, in-12, publié simultanément en français et en anglais; *Curiosités et anecdotes italiennes*, Paris, 1842, in-8; *La science de la vie*, ou *Principe de conduite religieuse, morale et politique*, extraits et traduits d'auteurs italiens, 1842, in-8; *Correspondance inédite de Mabillon et de Montfaucon avec l'Italie*, 1846, 3 vol. in-8. Cet ouvrage est composé de lettres écrites pendant les deux derniers siècles, de France en Italie et d'Italie en

France, par les plus illustres bénédictins du temps. Valery a laissé inédit un *Voyage en Sicile* qui devait compléter ses travaux sur l'Italie, et un *Lafontaine des enfants*, choix plein de discernement et de goût, fait dans les *Fables* du spirituel fabuliste, avec une *Préface* judicieuse et des *Notes* qui donnent à ce recueil une certaine nouveauté et une utilité réelle. Il était destiné à l'éducation des deux filles de l'auteur.

VALESIO ou VALLES (François), surnommé *Covarruvias*, lieu de sa naissance dans la Vieille-Castille, fut d'abord professeur de médecine à Alcalá de Hénarès. Il devint médecin de Philippe II, roi d'Espagne, et obtint cette place pour avoir conseillé à ce prince de mettre ses pieds dans un bassin de lait tiède, afin d'être soulagé de la goutte : remède simple qui eut un heureux succès. On a de lui un traité *De methodo medendi*, Louvain, 1647, in-8, qui passe pour excellent; *Controversiarum medicarum et philosophicarum libri decem*, Lyon, 1625, in-4. Il y fait voir la préférence que doit avoir l'école grecque sur celle des Arabes. *De sacra philosophia, sive de iis quæ scripta sunt physice in libris sacris*, Francfort, 1680, in-8; des *Commentaires* sur Hippocrate et Galien, in-fol., etc.

VALETTE (Bernard de NOGARET, seigneur de la), amiral de France, etc., né en 1555, était frère du duc d'Epéron (voy. l'article suivant), dont il ne partagea ni la fierté, ni l'ambition, ni les vices qui le rendirent célèbre, et s'illustra par les services qu'il rendit à sa patrie en suivant les traces de son père, Jean de la Valette, lieutenant-général de Guyenne. Bernard de la Valette vécut sous Henri II, François II, Charles IX et Henri III, et, dans les temps orageux qui signalèrent le règne de ces deux derniers monarques, il leur resta constamment attaché. Il avait embrassé la carrière des armes, se distingua dans la guerre de Piémont, et obtint en 1585 le gouvernement du Dauphiné. Au passage de l'Isère, aidé par le général Ornano, il défit 400 arquebusiers français et 500 Suisses. Il fut nommé, en 1576, gouverneur de Provence, et soumit, l'année suivante, Valensoles et Digne, deux villes qui s'étaient soustraies à l'obéissance du roi. Blessé au siège de Valensoles, qu'il prit d'assaut, il montra néanmoins sa modération en défendant le pillage, après avoir pardonné à tous les habitants. Il alla ensuite à la rencontre du duc de Savoie qui était entré en Provence, lui fit lever le siège de Barcelonnette, le battit près d'Epéron en 1591, puis à Vinon, et l'obligea à repasser les Alpes dans une entière déroute. Ces succès furent interrompus par une mort précoce : il fut tué d'un coup d'arquebuse au siège de Roquebrune, près de Fréjus, le 11 février 1592; il n'avait que 59 ans, et ne laissa pas de postérité. De Thou dit, en parlant de ce général : *In periculis imperterritus, in adversis constans, in prosperis moderatus*. Plusieurs historiens ne font cependant pas de lui les mêmes éloges. Sa *Vie* a été écrite par Mauroy, son secrétaire; on la trouve dans les *Additions au mémoire historique et critique de la vie de Roger de Bellegarde*, Paris, 1767, in-12. Quels que fussent le talent militaire et les bonnes qualités de Bernard de la Valette, le portrait que Mauroy fait de lui est un peu flatté.

VALETTE (Jean-Louis de NOGARET de la), duc d'Epéron, naquit en 1654, d'une maison dont l'origine n'était pas fort ancienne. Busbec le fait petit-fils d'un notaire; mais l'abbé de Gendré dit qu'il descendait d'un capitoul de Toulouse. Il commença à porter les armes au siège de la Rochelle, en 1575, et s'attacha à Henri IV, alors roi de Navarre, qu'il quitta peu de temps après. La guerre s'étant allumée entre les huguenots et les catholiques, il se distingua sous le duc d'Alençon aux prises de la Charité, d'Issoire et de Brouage. Henri III, dont il fut le favori, accumula sur sa tête une multitude de dignités. Après la mort de ce prince il se déclara contre, puis pour Henri IV, qui l'envoya en Provence avec le titre de gouverneur. D'Epéron soumit bientôt toutes les villes de sa province; mais la haine qu'il inspira aux Provençaux fut si forte, qu'on attenta à sa vie. Henri IV l'employa dans le Languedoc et dans le Béarn. Il soumit les villes de Saint-Jean d'Angély, de Lunel et de Montpellier. Pendant les querelles qui arrivèrent à la cour après la mort funeste de Henri IV, il favorisa le parti de la reine Marie de Médicis, à laquelle il avait fait donner la régence. Cette princesse ayant été exilée, il alla la tirer du château de Blois, où elle était reléguée, et la mena dans ses terres près d'Angoulême, comme un souverain qui donnerait du secours à son alliée. Il fallut que Louis XIII traitât avec lui comme de couronne à couronne, sans oser faire éclater son ressentiment. Le duc d'Epéron fut moins ménagé sur la fin de ses jours. Un démêlé qu'il eut avec Sourdi, archevêque de Bordeaux, remplit sa vieillesse d'amertume. (Voy. ESCOUBLEAU Henri.) Il eut ordre de se retirer à Loches, où il mourut en 1642, à 88 ans. Il était gouverneur de la Guienne, et retirait de cette province plus d'un million de revenu. Tout chez lui était splendeur et faste. Sa vanité était sans bornes ainsi que son ambition; mais ses talents étaient au-dessous de ses prétentions. Ses gardes étaient obligés de faire les mêmes preuves que les chevaliers de Malte.

VALETTE (Louis de NOGARET de la), fils du précédent, naquit avec une forte inclination pour les armes; mais ses parents le destinèrent à l'église, et lui obtinrent l'abbaye de Saint-Victor de Marseille et l'archevêché de Toulouse. Paul V l'honora de la pourpre en 1621, sans que cette dignité pût lui faire perdre ses inclinations guerrières. Il contribua à l'enlèvement de la reine Marie de Médicis, du château de Blois; mais il abandonna ensuite son parti pour se livrer entièrement au cardinal de Richelieu. Ce ministre lui donna les premiers emplois de la guerre, le pourvut du gouvernement d'Anjou, de celui de Metz, et l'envoya commander en Allemagne avec le duc de Weimar contre la confédération catholique, puis en Franche-Comté contre le général Galas, ensuite en Picardie et en Italie, où il mourut à Rivoli, près de Turin, en 1659, à 47 ans. Ainsi on vit un archevêque, un prince de l'église romaine, mourir les armes à la main, et cela pour faire triompher le luthéranisme en Allemagne. En vain le pape Urbain VIII l'avait menacé de le dépouiller du cardinalat s'il ne quittait ce métier de sang; il fut insensible à tout. Ses vices dominants étaient la

fierté, la cupidité, la prodigalité, la lubricité. Jacques Talon, son secrétaire, a écrit des *Mémoires* sur la vie de ce cardinal, Paris, 1772, 2 vol. in-12, sur le manuscrit original trouvé au château de Beaupuy, en Guyenne.

VALETTE (Bernard, duc de la), gouverneur de la Guyenne, naquit à Angoulême en 1592. Pour apaiser une affaire fâcheuse que son père, Jean-Louis, duc d'Epemon, avait eue avec Sourdis, archevêque de Bordeaux, il épousa la fille du baron de Pont-Château, parente du cardinal de Richelieu. Il succéda à son Père dans le gouvernement de la Guyenne, et s'y fit détester comme lui par sa rapacité et sa hauteur. Il avait toujours un grand nombre de favoris et de favorites qu'il enrichissait aux dépens de la province. Il rendit néanmoins quelques services à l'état, en dissipant dans la Guyenne la faction dite des *Croquants*, et en chassant les Espagnols de cette Province. Cependant son caractère hautain et indépendant ne pouvait que déplaire au cardinal de Richelieu, qui avait d'ailleurs à se plaindre de lui. La Valette ayant levé le siège de Fontarabie, en 1659, contre l'avis du cardinal, celui-ci l'en rendit responsable, et le somma de venir rendre compte de sa conduite. La Valette, craignant les résultats de sa désobéissance, se retira en Angleterre. On lui fit faire son procès par des commissaires, et le roi, aux insinuations de son ministre, assista lui-même au jugement. Le président de Bellière eut le courage de lui dire : « Votre majesté pourrait-elle soutenir » la vue d'un gentilhomme sur la sellette, qui ne » sortirait de sa présence que pour monter à l'é- » chafaud ? Cela est incompatible avec la majesté » royale : le prince doit porter partout les grâces » avec lui ; tous ceux qui paraissent en sa présence » doivent se retirer joyeux. » Ces réflexions n'eurent aucun pouvoir sur Louis XIII, qui fut présent au jugement par suite duquel Lavalette fut condamné à mort, et, en son absence, exécuté en effigie à Paris, à Bordeaux et à Bayonne. Après la mort de ce monarque, la Valette appela de cette sentence ; elle fut jugée injuste, et cassée au commencement du règne de Louis XIV. La Valette, rentré en France, y mourut en 1661. On trouve à la bibliothèque du roi, parmi les manuscrits de Fontanieu, le *Procès criminel fait au duc de la Valette les années 1658 et 1659*, in-fol. ; une relation de ce procès a été imprimée dans le 2^e vol. des *Mémoires de Montresor*.

VALETTE-PARISOT (Jean de la), d'une illustre maison de Provence, grand-maitre de Malte, après Claude de la Sangle, en 1557, donna tellement la chasse aux Turcs, qu'en moins de cinq ans il leur prit plus de 50 vaisseaux. Soliman, irrité de ses succès, entreprit de se rendre maître de Malte, et y envoya une armée de plus de 80,000 hommes, qui en formèrent le siège au mois de mai 1565. La Valette leur résista pendant quatre mois avec tant de courage, qu'ils furent obligés de se retirer, après avoir perdu plus de 20,000 hommes. Il fut tiré pendant le siège 70,000 coups de canon sur Malte ; aussi fut-elle entièrement ruinée ; mais le grand-maitre répara tout. On bâtit une cité nouvelle, qui fut nommée la *Cité Valette*. Il y eut tous les jours 8000 ouvriers employés, jusqu'en 1568 qu'il mourut

avec autant de piété qu'il avait fait éclater de courage et de prudence pendant sa vie. Pie V avait voulu l'honorer de la pourpre ; mais il l'avait refusée, regardant cette dignité comme incompatible avec la profession des armes.

VALGRAVE (dom François), bénédictin de la congrégation des missions d'Angleterre, embrassa la règle de Saint-Benoît, en 1608, au monastère de Dieulouart, près de Pont-à-Mousson. Il fut prieur claustral de Sainte-Foi, de Longueville en Normandie, puis prieur titulaire de Saint-Pancrace de Lewes en Angleterre. Il posséda aussi le prieuré de Celle-en-Brie. Il prit part à la contestation élevée entre l'ordre de Saint-Benoît et les chanoines réguliers, au sujet du véritable auteur de l'*Imitation de Jésus-Christ* ; et soutint que c'était Jean Gersen, abbé bénédictin, et non Thomas à Kempis, qui avait composé cet admirable livre. (Voy Gersen.) Il publia à ce sujet deux dissertations ; la première sous ce titre : *Animadversiones apologetice ad titulum et textum quatuor librorum de Imitatione Christi*, Paris ; la 2^e intitulée : *Argumentum chronologicum contra Compensem, quo Thomam a Kempis non fuisse nec esse potuisse auctorem librorum de Imitatione Christi, contra Joannem Frontonem, canonicum regularem, demonstratur*, 1759 ; *Apologie de l'auteur des Chroniques de l'ordre de Saint-Benoît*. Cette apologie a été insérée dans le 2^e tome de la traduction des *Chroniques de l'ordre*, composées en espagnol par dom d'Ypez, et mise en français par dom Matthieu Olivier.

VALGUARNERA (Mariano), gentilhomme de Palerme, où il naquit en 1564, était également instruit dans les langues savantes et modernes. Le pape Urbain VIII l'appela auprès de lui et l'honora de son estime. Après avoir demeuré quelques années à Rome, il céda aux invitations réitérées de Philippe IV, roi d'Espagne, se rendit à la cour de ce monarque, qui lui accorda une riche pension, et le consulta dans plusieurs affaires. Valguarnera était en correspondance avec les principaux savants de l'Europe : vers la fin de ses jours, il revint dans sa patrie et y mourut dans un âge très-avancé en 1654. Parmi ses divers ouvrages tous écrits en italien, on cite son excellent *Discours sur l'origine et l'ancienneté de Palerme, et des premiers habitants de la Sicile et de l'Italie*, Palerme, 1614, in-4 : ce livre est rempli d'érudition.

VALGULIO (Charles), natif de Brescia en Italie, publia en 1507, in-4, dans cette ville une traduction latine qu'il avait faite du *Traité de la musique* de Plutarque. Il a traduit encore en la même langue l'ouvrage de Plutarque, des *Opinions des philosophes*, recueillies avec d'autres morceaux du même auteur grec, et imprimées à Paris en 1514.

* VALIGNANI (Alexandre), missionnaire, né en 1557, à Chieti, fit ses études à Padoue, prit ensuite les ordres, et devint abbé de Saint-Etienne de Casal ; en 1559 il fut fait chanoine, puis abbé de Saint-Antoine en 1561. S'étant rendu à Rome, il entra chez les jésuites, et fut bientôt après nommé visiteur-général du Japon. Pendant trente ans son zèle ne se démentit jamais, et opéra un grand nombre de conversions. Envoyé aux Indes orientales en 1575, il mourut à Macao le 20 janvier 1606 ; il a

laissé une *Lettre* latine, adressée au président de sa compagnie au sujet de cinq missionnaires qui reçurent le martyre dans les Indes. — Frédéric VALIGNANI, de la même famille que le précédent, cultivait la littérature avec succès. Il mourut vers la fin du xv^e siècle. On a de lui : *Réflexions impartiales sur les Lettres juives*; *Centurie de sonnets historiques*, Naples, 1729.

VALIN (René-Josué), né à la Rochelle en 1695, mort en 1765, se distingua par son savoir et sa probité. On a de lui : un *Commentaire* sur la coutume de la Rochelle, 1768, 5 vol. in-4; l'*Ordonnance de la marine* de 1681, la Rochelle, 1760, 2 vol. in-4; *Traité des prises*, 1765, 2 vol. in-8.

VALINCOUR (Jean-Baptiste-Henri du TROUSSET de), né en 1655, d'une famille noble, originaire de Saint-Quentin en Picardie, fut secrétaire-général de la marine, académicien de la Crusca, honoraire de l'académie des sciences, et reçu à l'académie française en 1699. Il fit ses études chez les jésuites de Paris avec assez peu de succès; mais ses humanités finies, son génie se développa, et sa pénétration parut avec éclat. Bossuet le fit entrer, en 1685, chez le comte de Toulouse, amiral de France. Il était secrétaire général de ses commandements, et même secrétaire de la marine, lorsqu'en 1704 ce prince livra, à la hauteur de Malaga, aux flottes anglaise et hollandaise, un combat dont les deux partis s'attribuèrent la gloire. Valincour fut toujours à ses côtés, et y reçut une blessure. Louis XIV l'avait nommé son historien à la place de Racine, son ami. Il travailla avec Boileau, qui lui adressa sa seconde épître, à l'Histoire de ce prince, qui fut souvent commencée et jamais finie; l'incendie qui consuma la maison de Valincour à Saint-Cloud en 1725, fit périr les fragments de cet ouvrage, ainsi que plusieurs autres manuscrits. Il supporta cette perte avec la résignation d'un chrétien et d'un philosophe. « Je n'aurais guère profité » des livres, disait-il, si je ne savais pas les perdre. » Cet homme illustre mourut à Paris en 1750, à 77 ans, regretté des gens de bien. La candeur, la probité, formaient son caractère; et quoiqu'il eût été à la cour, il ne savait ni feindre ni flatter. On a de lui : *Lettre à madame la marquise de.... sur la princesse de Clèves*, Paris, 1678, in-12. Cette critique est le modèle d'une censure raisonnable; l'auteur blâme avec modération et loue avec plaisir; *La vie de François de Lorraine, duc de Guise*, 1681, in-12 : elle est écrite avec assez d'impartialité; des *Observations critiques* sur l'*Oedipe* de Sophocle, in-4. Valincour, malgré des occupations sérieuses, s'est fait quelquefois un amusement de la poésie, pour laquelle il avait du goût et du talent. On a de lui des *Traductions* en vers de quelques Odes d'Horace, des *Stances* et plusieurs *Contes*, où l'on remarque une imagination enjouée.

VALISNERI (Antoine), né en 1661, dans le château de Trésilico, près de Reggio, fut reçu docteur en médecine à Bologne. La république de Venise l'appela pour remplir une chaire de professeur en médecine dans l'université de Padoue. Cet illustre savant mourut en 1750, à 69 ans, regretté des écrivains avec lesquels il était en commerce. Son

filz a recueilli ses ouvrages, Venise, 1755, 2 vol. in-fol., sous ce titre : *Opere fisicomediche*; ce sont des traités sur la physique, la médecine et l'histoire naturelle, en italien. Les principaux sont : *De l'origine de plusieurs insectes*; *Histoire du caméléon d'Afrique* et de plusieurs animaux d'Italie; *Histoire de la génération de l'homme*. Il y attaque plusieurs opinions relatives à cette matière, s'appuie sur les fondements de l'hypothèse de Leuwenhoeck, et combat également l'ovarisme (voy. GRAAF-Regnier); *Des corps marins que l'on trouve sur les montagnes*; de leur origine; de l'état du monde avant le déluge, pendant le déluge et après le déluge; *Des avantages et des inconvénients des bains et des boissons chaudes ou froides*; *De l'origine des fontaines*. Il a beaucoup contribué à détruire plusieurs erreurs populaires, contraires à la bonne physique. Il est le premier qui ait découvert les parties sexuelles des anguilles, auxquelles le vulgaire donnait des origines exotiques et absurdes, comme Micheli a découvert la semence des champignons : de manière que l'on doit à ces deux physiciens la destruction de ce qui restait encore d'illusions et de préjugés sur les générations animales, et la certitude de l'existence générale des germes, que Diderot regardait avec raison comme le tombeau de l'athéisme.

VALLA (Laurent), savant philologue, né à Rome en 1406, fut l'un de ceux qui contribuèrent le plus à renouveler la beauté de la langue latine et à chasser la barbarie gothique. Il étudia le grec sous Jean Aurispa; mais c'est comme latiniste qu'il se distingua. Il alla jeune à Rome, où on lui refusa l'emploi de secrétaire apostolique à cause de sa jeunesse. Il se rendit à Pavie, où il occupa une chaire d'éloquence, puis retourna à Rome. Son séjour dans cette ville lui valut le droit de citoyen; mais son humeur caustique l'obligea de quitter cette ville. Il se retira à la cour d'Alphonse, roi de Naples, protecteur des lettres, qui voulut, à l'âge de 58 ans, apprendre de lui le latin. Valla ne fut pas plus retenu à Naples, qu'il ne l'avait été à Rome; il s'avisait de censurer le clergé et de dogmatiser sur le mystère de la Trinité, sur le franc arbitre, sur les vœux de continence, et sur plusieurs autres points importants; ce qui lui attira un châtimement exemplaire, et le fit condamner à être battu de verges autour du cloître des Jacobins. Valla ne pouvant après cette humiliation demeurer à Naples, retourna à Rome, où il trouva des protecteurs qui le mirent bien dans l'esprit du pape Nicolas V, et lui obtinrent la faculté d'enseigner. Il ne tarda pas d'y avoir de vifs démêlés avec le fameux Pogge. Ces savants se déchirèrent comme les plus vils des hommes. Ils s'imputèrent mutuellement un caractère orgueilleux, inquiet, satirique; ils avaient tous deux raison, et c'est bien en vain que l'abbé Vigerini et du Pin ont cherché à justifier Valla; ses ouvrages déposent contre lui. Il y mourut en 1457, à 51 ans, et fut enterré dans l'église de Saint-Jean-de-Latran, dont on dit qu'il était chanoine. On a de lui : six livres des *Élégances de la langue latine* : ouvrage estimé, Venise, 1471, in-fol.; Paris, 1575, in-4, et Cambridge, in-8. On

l'accusa de l'avoir volé (*voy.* SATURNIUS LAZARONEUS); *De falso credita et ementita Constantini donatione declamatio*; *De libero arbitrio*; *De voluptate et vero bono libri III*, fruit d'une philosophie parfaitement épicurienne; l'*Histoire du règne de Ferdinand, roi d'Aragon*, 1521, in-4, écrite d'une manière trop oratoire; des *Traductions* de Thucydide, d'Hérodote, et de l'Iliade d'Homère. Ces traductions sont des paraphrases infidèles. Valla n'entendait pas aussi bien le grec que le latin; Des *Notes* sur le nouveau Testament, qui valent un peu mieux que ses Versions; des *Fables*, traduites en français et imprimées sans date en lettres gothiques, in-fol.; des *Facéties*, avec celles du Pogge, in-4, sans date; un *Traité du faux et du vrai*, qui offre quelques bonnes réflexions. L'auteur affecta pendant toute sa vie de mépriser Aristote, mais il fut chaud partisan d'Epicure. Ses ouvrages furent recueillis à Bâle, 1540, in-fol.; Tiraboschi a donné sur Valla une bonne *Notice* que Ginguené a reproduite dans son *Hist. litt. d'Italie*, tome 5.

VALLA (George), né à Plaisance dans le x^v siècle, médecin et professeur de belles-lettres à Venise, fut emprisonné pour la cause des Trivulces. Son livre *De expectandis et fugiendis rebus*, Venise, 1501, 2 vol. in-fol., est curieux et peu commun. Il a fait une *Versión* en latin de Nemesius, imprimée en 1553; Nicaise Ellebodus dit que Valla, ne sachant pas bien le grec, l'a défiguré ridiculement. On a encore de Valla des *traductions* de plusieurs ouvrages grecs.

* VALLA (Joseph), prêtre de l'Hôpital, petite ville du Forez, après avoir fait ses études chez les oratoriens de Montbrison, entra dans leur congrégation. Il y enseigna à son tour, y occupa divers emplois, et s'y fit remarquer comme opposant à la bulle *Unigenitus*, de Filz-James, évêque de Soissons, dans le diocèse duquel cette opposition n'excluait point des places, lui confia les fonctions de supérieur de son séminaire. Après la mort de ce prélat, le P. Valla revint à Lyon, où il fut accueilli par de Montazel (*voy.* ce nom), qui lui donna une place de professeur, et se servit de lui pour la rédaction de plusieurs ouvrages à l'usage de son diocèse. Retiré à Dijon, il y mourut le 26 février 1790. Il avait des mœurs exemplaires, et on ne peut lui contester du savoir. Il eût été à souhaiter que ses sentiments et ses écrits fussent plus conformes à la doctrine de l'Eglise. On a de lui : *Institutiones philosophicæ, auctoritate DD. archiepiscopi Lugdunensis, ad usum scholarum suæ diocesis editæ*, Lyon, 1782, 5 vol. in-12. Elle a été réimprimée avec des changements et des corrections, Lyon, 1808, et avec des notes de M. l'abbé Doney (aujourd'hui évêque de Montauban), Besançon, 1827, 5 vol. in-12. Un *Cours de théologie*, dite de Lyon, composée par ordre du même archevêque, contre laquelle il y a un décret de la congrégation de l'index du 17 septembre 1692. Il avait eu part avec le P. Guibaud et quelques autres oratoriens, au *Dictionnaire historique et critique* publié par l'abbé Barral (*voy.* ce nom, 1, 445).

VALLADIER (André), né près de Montbrison en Forez, passa 25 ans chez les jésuites, et fut en-

suite abbé de Saint-Arnoul de Metz, où il introduisit la réforme, non sans des traverses qu'il a décrites dans sa *Tyrannomanie étrangère*, 1626, in-4. On a de lui 5 vol. in-8 de *Sermons*, et une *Vie de dom Bernard de Montgaillard*, abbé d'Orval, in-4. Valladier mourut en 1658, à 68 ans.

* VALLAM (Antoine), médecin, né en 1740 à Salamanque, où il reçut le bonnet de docteur, acquit une grande réputation à Madrid, où il est mort en 1809. On a de lui, un *Dictionnaire de médecine*, en espagnol, Madrid, 1803-07, 7 vol. in-8, très-estimé. Il a laissé de nombreux manuscrits relatifs à la médecine clinique.

* VALLARSI (Dominique), antiquaire, né à Vérone en 1702, illustra son pays par ses doctes écrits et par sa profonde érudition. Les études sacrées, et les langues grecque et hébraïque l'occupèrent principalement. Benoît XIV lui donna un bénéfice dans le diocèse de Vicence, et le nomma réviseur au saint Office pour les langues orientales. Il mourut le 14 août 1771. Son travail le plus estimé est une *édition* de saint Jérôme, qu'il donna sous ce titre : *S. Hieronymi opera omnia post monachorum e congreg. S. Mauri recensioem, quibusdam ineditis monumentis aliisque lucubrationibus aucta, notis et observationibus illustrata*, Vérone, 1754, 12 vol. in-fol.; Venise, 1766, 24 vol. in-4; *Tyranni Rufini Aquileiensis opera cum notis et observationibus*, Vérone, 1743, in-fol. Il n'en parut que le premier vol. *S. Hilarii episcopi opera*, Vérone, 1750, 2 vol. in-fol. Le nom de Vallarsi ne s'y trouve point, mais on tient de l'éditeur qu'il y contribua. Cet ouvrage fut réimprimé à Venise en 1749. *La realta e lettura delle sacre antiche iscrizioni sulla cassa di piombo contenente le reliquie de SS. Fermo e Rustico*, Vérone, 1735, in-4. L'ingénieuse explication que Vallarsi donna de ses inscriptions lui fit beaucoup d'honneur. Il y prouve que les reliques contenues dans ce cercueil sont bien celles de ces deux saints. La ville de Vérone lui décerna pour cet ouvrage une récompense de cent onces d'argent. *Insigniora ecclesie veronensis monumenta, quibus aut anecdota, aut non bene satis adhuc perspecta historia loca, proferuntur aut illustrantur; præsertim episcoporum ejus perpetua series describitur*. L'abbé Vallarsi avait entrepris cet ouvrage, qu'il n'eut point le temps d'achever. Il avait aussi tout disposé pour une édition complète des *OEuvres* de Panvinio (*voy.* ce nom), mais, ayant appris qu'on en faisait une à Milan, il abandonna ce dessein. On a de lui encore des *Observations* sur la *Vérone illustrata* et sur le *Museo veronese*, et diverses autres *dissertations* savantes. L'éloge de Vallarsi par le comte Zacharie Betti, se trouve au tom. 9 des *Elogi italiani*, Venise, 1782.

* VALLE (Claude de la), littérateur, né en Savoie vers 1540, jouit d'une grande réputation par ses connaissances dans l'histoire. On a de lui : *Théâtre d'honneur de plusieurs princes, chanceliers, hommes illustres, jurisconsultes, faux dieux avec leurs portraits*, Paris, 1618, in-fol. Cet ouvrage, que les bibliomanes appellent *chronologie collée*, eut beaucoup de vogue; mais il est tombé dans l'oubli depuis que Odièvre a publié sa collection, etc.

VALLE (Pierre della), gentilhomme romain, né en 1586, cultiva les lettres et la poésie, et fut membre de l'académie des *Umoristes*; il prit du service dans sa patrie contre les Vénitiens; cette guerre terminée, il s'embarqua, en 1614, sur un vaisseau espagnol, et combattit les Barbaresques. De retour à Rome, un amour légitime, mais mal payé, lui fit venir le désir de parcourir l'Orient. Il se trouvait alors à Naples, et après avoir entendu la messe, il reçut du célébrant l'habit de pèlerin, et ajouta toujours à son nom celui d'*il pellegrino* (le pèlerin). S'étant embarqué à Venise, il voyagea pendant 12 ans (depuis 1614 jusqu'en 1626), en Turquie, en Egypte, dans la Terre-Sainte, en Perse et dans l'Inde, et se rendit habile dans les langues orientales. De retour à Rome, il publia en italien ses *Voyages*, dont la relation forme une suite de 54 lettres, écrites des lieux mêmes à un médecin napolitain son ami. Ces lettres sont d'un style vif, aisé et naturel, qui plaît, et qui attache le lecteur; elles n'ont ni la sécheresse d'un journal, ni l'appât d'une relation qui aurait été rédigée sur des mémoires. Il est peu de voyages aussi intéressants et aussi variés. Ils sont surtout très-curieux pour ce qui regarde la Perse, où l'auteur (homme d'ailleurs fort instruit, et rempli de connaissances) avait fait un séjour de plus de quatre ans. Il n'hésite point à rapporter des faits qui semblent démontrer l'existence des sortilèges et de la magie. Les théologiens, les magistrats et les philosophes de son temps y croyaient également. Pierre della Valle se maria dans le cours de ses voyages, et épousa à Bagdad une fille jeune et vertueuse, nommée *Maani-Gioerida*, née à Mardin en Mésopotamie, de parents chrétiens, et d'une famille distinguée. Il la perdit à Mina, sur le golfe persique, après cinq ans de mariage. Une circonstance singulière qui prouve son attachement pour elle, c'est qu'il fit embaumer son corps, dans le dessein de le transporter à Rome, et de le déposer dans la chapelle de sa famille; et en effet, après l'avoir emballé de façon à éviter les embarras que ce cadavre aurait pu lui causer, il le transporta partout avec lui pendant quatre ans que durèrent encore ses voyages; il eut la satisfaction de lui donner la sépulture à Rome, dans le caveau où reposaient ses ancêtres. Les obsèques de Maani furent magnifiques et d'une pompe extraordinaire. Della Valle prononça lui-même son éloge funèbre, que l'on trouve dans la *Relation de ses voyages*. Il mourut en 1652, à 66 ans. La meilleure édition de ses *Voyages* est celle de Rome, 1662, 4 vol. in-4. Le P. Carneau, céselin, en a donné une traduction française, imprimée en 1665, aussi en 4 vol. in-4, peu estimée; elle fut cependant réimprimée à Rouen, 1745, 8 vol. in-12.

VALLÉE (Geoffroi), fameux déiste d'Orléans, né au commencement du xvi^e siècle, fut brûlé en place de Grève à Paris pour avoir publié un livre impie, en 8 feuillets seulement, sous ce titre : *La Béatitude des chrétiens ou le Fléau de la foi*. Il y débite un déisme cominade, qui apprend à connaître un Dieu sans le craindre, et sans appréhender des peines après la mort. Geoffroi Vallée était grand-

oncle du fameux des Barreaux : on dirait que l'incrédulité était héréditaire dans cette famille.

VALLEMONT (Pierre de), prêtre, et laborieux écrivain, se nommait *Le Lorrain*, et prit le nom d'abbé de *Vallemont*. Il naquit à Pont-Audemer en 1649, et y mourut en 1721. Il avait été chargé d'enseigner l'histoire à Courcillon, fils du marquis de Dangeau, et c'est pour lui qu'il fit ses *Eléments de l'histoire*. L'abbé de Vallemont était un homme inquiet, qui se fit plusieurs affaires, et qui ne sut conserver aucun emploi. On lui doit quelques livres qui ont eu du cours : *La Physique occulte, ou Traité de la baguette divinatoire* : ouvrage réfuté par le P. le Brun, et condamné à Rome le 26 octobre 1701. Il y paraît trop favorable à l'usage de cette baguette, qui a eu des défenseurs célèbres, tels que Majoli, Peucer, Fludd, etc., mais que Roberti, Stengelius, Fabri, Kircher, Aldrovandus, Schott, Menestrier, Alexandre, etc., ont regardée avec plus de raison comme illusoire et superstitieuse. (Voy. Aymar.) Les *Eléments de l'histoire*, 1758, 5 vol. in-12, avec plusieurs additions considérables. Les principes de l'histoire, de la géographie et du blason sont exposés dans cet ouvrage avec assez de clarté, de méthode et d'exactitude. Les parents et les instituteurs attachés aux bons principes préfèrent infiniment cet ouvrage aux *Eléments* de l'abbé Millot (voy. ce nom, vi, 17), fruit de la philosophie du siècle, propre à pervertir le premier âge, et à lui faire prendre pour de l'histoire des faits calomnieux, assaisonnés de quelques maximes fausses ou pédantesques; *Curiosités de la nature et de l'art sur la végétation des plantes*, réimprimées en 1755, 2 vol. in-12; *Dissertations théologiques et historiques touchant le secret des saints mystères, ou l'Apologie de la rubrique des missels, qui ordonne de dire secrètement le canon de la messe*, 2 vol. in-12.

VALLENSIS (André de VALX ou), jurisconsulte, né à Andenne, entre Hui et Namur, en 1569, fut professeur de droit canon à Louvain, où il mourut le 26 décembre 1656. Nous avons de lui : une *Explication des Décrétales*, dont on a donné un grand nombre d'éditions; la meilleure est celle de 1759, in-4. Cet ouvrage est estimé; il est court, sans être obscur; Un *Traité des Bénéfices*, Malines, 1646, in-4.

VALLÉS (François). Voy. VALESIO.

* VALLET (Paul-Joseph), lieutenant-général de police à Grenoble, mort dans cette ville en 1790, fut un homme studieux et recommandable par ses vertus domestiques. Il cultiva les lettres avec assez de succès, et débuta par quelques ouvrages polémiques applaudis dans le temps. On a en outre de lui : *Méthode pour faire des progrès rapides dans les sciences et les arts*, 1767, in-12. Ce livre est bien écrit, et renferme des vues sages et utiles; *l'Art de limiter les terres à perpétuité*, 1769, in-12.

* VALLIER (François-Charles), comte du Saussay, né à Paris en 1705, fut d'abord président au parlement de Paris, puis embrassa l'état militaire, s'y distingua, obtint la croix de Saint-Louis, et devint colonel d'infanterie. Le comte du Saussay partagea presque tout son temps entre les armes et les lettres, et cultiva la poésie non sans quelque succès,

Il mourut à Paris en 1778, membre des académies d'Amiens et de Nancy. Il a laissé : *l'Amour de la patrie*, poème, 1754, in-8; *Journal en vers de ce qui s'est passé au camp de Richemont*, 1745, in-4; *le Citoyen*, poème en trois chants, 1759, in-8; *Odes sur les eaux de Barèges et de Bagnères*, avec un *Essai sur la guerre*, et une *Lettre* en prose, 1762, in-8; *Épître aux grands et aux riches*, 1764, in-8. Cette épître concourut pour le prix de l'académie française; *Eglé*, comédie en un acte et en vers, avec un prologue, jouée à Fontainebleau, 1765; *Épître à la nation française sur l'établissement des Invalides*, de l'Ecole militaire, etc.; *Eloge de Chevert*, etc. On trouve dans ces compositions des négligences et des incorrections, mais aussi une verve souvent soutenue par de belles images, des pensées neuves, et plusieurs vers heureux.

VALLIERE (Gilles de la BAUME le BLANC, de la), né au château de la Vallière en Touraine, en 1616, fut d'abord chanoine de Saint-Martin de Tours, et élevé ensuite à l'évêché de Nantes, dont il se démit en 1677. Il mourut en 1709, à 95 ans, avec une grande réputation de savoir et de vertu. On a de lui un traité intitulé, *la Lumière du chrétien*, réimprimé à Nantes en 1695, 2 vol. in-12.

* VALLIERE (François de la BAUME le BLANC de la), chevalier de Malte, se signala dans plusieurs sièges et combats, surtout à Lérida, où il reçut la mort en 1644. Il était lieutenant-général des armées du roi de France. On a de lui : un Traité intitulé, *Pratiques et maximes de la guerre*; le *Général d'armée*. Ces deux ouvrages prouvent qu'il était aussi profond dans la théorie de l'art militaire qu'habile dans la pratique.

VALLIERE (Louise-Françoise de la BAUME le BLANC, duchesse de la), était de la même maison que les précédents. Née en 1644, elle fut élevée fille d'honneur d'Henriette d'Angleterre, première femme de Philippe, duc d'Orléans. Quoique vertueuse, elle avait le cœur extrêmement tendre et sensible. Devenue la maîtresse de Louis XIV, elle n'oublia jamais qu'elle faisait mal; mais elle espérait toujours faire mieux. C'est ce qui lui fit recevoir avec beaucoup de joie le remerciement d'un pauvre religieux qui lui dit, après avoir reçu d'elle l'aumône : « Ah! madame, vous serez sauvée; car » il n'est pas possible que Dieu laisse périr une » personne qui donne si libéralement pour l'amour » de lui. » L'inconstance du roi servit à la ramener à la religion. En 1675, elle se fit carmélite à Paris, et persévéra jusqu'à sa mort. Se couvrir d'un cilice, marcher pieds nus, jeûner rigoureusement, chanter la nuit au chœur dans une langue inconnue : tout cela ne rebuta point la délicatesse d'une femme accoutumée à tant de gloire, de mollesse et de plaisirs. Elle vécut dans ces austérités, sous le nom de *Sœur Louise de la Miséricorde*, depuis 1675 jusqu'en 1710, année de sa mort. On avait voulu la retenir dans le monde pour l'édifier par ses exemples. « Ce serait à moi, répondit-elle, une » horrible présomption, de me croire propre à aider » le prochain. Quand on s'est perdu soi-même, on » n'est ni digne ni capable de servir les autres. » Lorsque le comte de Vermandois, son fils, mourut,

elle répondit avec courage à ceux qui lui annoncèrent cette perte : « Qu'elle n'avait pas trop de » larmes pour soi, et que c'était sur elle-même » qu'elle devait pleurer. » Elle ajouta cette parole si souvent imprimée : « Il faut que je pleure la » naissance de ce fils encore plus que sa mort. » Ce fut avec la même constance et la même résignation qu'elle apprit depuis la mort du prince de Conti, qui avait épousé mademoiselle de Blois, sa fille. Ce qu'on raconte de sa patience dans ses maladies est admirable, et serait incroyable si l'on ne savait ce que peut la grâce. Un érysipèle violent, qui s'était jeté sur sa jambe, la fit beaucoup souffrir, sans qu'elle en voulût rien dire. Le mal devint si considérable, qu'on s'en aperçut et qu'on l'obligea d'aller à l'infirmerie. Elle répondit aux reproches que lui fit la mère prieure de cette espèce d'excès : « Je ne savais pas ce que c'était; je n'y avais pas » regardé. » On a d'elle des *Réflexions sur la miséricorde de Dieu*, in-12, qui sont pleines d'onction, et *Sentiments d'une âme pénitente*, Lyon, 1712, in-12. Il s'en est fait plusieurs éditions. On sait que le tableau de la *Madeleine pénitente*, l'un des chefs-d'œuvre de le Brun, fut peint d'après cette femme illustre, qui imita si sincèrement la pécheresse dans ses austérités, comme elle avait fait dans ses faiblesses. Sa *Vie* par un anonyme, peu après sa mort, sans date ni indication de lieu, est un ouvrage très-médiocre. On en doit une autre à l'abbé de Queux, 1767, in-12, qui a mis en tête ses *Lettres au maréchal de Bellefonds*, et y a joint le sermon qui a été prononcé, à la prise d'habit, par l'abbé Fromentières. Quatremère de Roissy a publié une *Hist. de madame de la Vallière, duchesse et carmélite*, 1825, in-12. La vie de madame de la Vallière a fourni à madame de Genlis le sujet d'un roman historique.

* VALLIERE (Louis-César de la BAUME le BLANC, duc de la), petit-neveu de la précédente et le dernier mâle de sa famille, né à Paris en 1708, aima et protégea les lettres, et mourut le 16 novembre 1780. Sa bibliothèque était une des plus riches de Paris : le *catalogue* est partagé en deux parties. Deburé aîné publia la première, en 1785, 5 vol. in-8, qui contient les livres rares : elle renferme 5668 articles, dont le produit a été de 454,677 l. 8 s. (en 1754). La seconde partie, publiée par Nyon l'aîné, en 6 vol. in-8, renferme 26,557 articles, qui furent achetés par le marquis de Paulmy; il les réunit à sa bibliothèque, déjà considérable. Le duc de la Vallière a publié : *Bibliothèque du théâtre français, depuis son origine*, Dresde (Paris), 1768, 5 vol. in-8. C'est un extrait de toutes les pièces composées pour ce théâtre, depuis les *Mystères* jusqu'à Pierre Corneille, suivi d'une liste chronologique des pièces composées depuis Corneille jusqu'en 1768. L'ouvrage est terminé par un catalogue et une analyse de plusieurs comédies nouvelles. L'analyse des anciennes pièces n'est pas exemple de reproches. Outre que l'auteur n'y montre pas assez de réserve, on y trouve peu de critique.

* VALLIERE (Jean-Florent de), lieutenant-général des armées du roi, membre de l'académie

des sciences, n'appartient pas à la famille des précédents. Il naquit à Paris le 7 septembre 1667, et mourut en 1759, regardé comme le meilleur officier de l'artillerie. Il s'était trouvé à plus de 60 sièges et de 10 batailles. Commandant en chef l'artillerie au siège du Quesnoy, en 1715, avec 58 pièces de canon, il en démontra 84 à l'ennemi en 24 heures. Dans la société il était le plus simple et le plus doux des hommes; mais il était ferme dans l'occasion. Le maréchal de Bellisle ayant envie de séparer l'artillerie du génie, le pria d'être favorable à ce projet, si le roi lui en parlait, et lui offrit le cordon rouge et la grand'croix. Vallière lui répondit « que cette désunion lui paraissant contraire au service du roi, il ne saurait dissimuler » à ce prince sa façon de penser. — Son fils Joseph-Florent de VALLIERE marcha dignement sur ses traces. Au siège de Berg-op-Zoom, il ruina les batteries ennemies, et il assura la victoire à Hastenbeck. Il mourut en 1776, directeur-général de l'artillerie et associé-libre de l'académie des sciences.

* VALLOT (Antoine), médecin, né à Reims ou, suivant d'autres, à Montpellier en 1594, mort à Paris en 1671, devint médecin d'Anne d'Autriche et de Louis XIV. Il fut un des premiers qui introduisirent en France, contre l'opinion de ses confrères, l'usage de l'émétique, du quinquina et du landanum. Ce fut avec le premier de ces médicaments surtout qu'il guérit Louis XIV d'une maladie grave dont il avait été attaqué à Calais en 1658. Il n'eut pas le même bonheur avec Henriette d'Angleterre, fille de Henri le Grand. Cette princesse s'était réfugiée en France pour se soustraire aux fureurs des partis formés contre Charles I^{er}, son époux. Vallot l'ayant soignée, on attribua sa mort à l'effet des remèdes que ce médecin lui avait administrés. C'était un excellent botaniste, et il eut la direction du Jardin des plantes; place qu'il remplit avec honneur. On donna sous son nom, *Hortus regius*, Paris, 1665, in-fol.; mais ce livre appartient à trois médecins attachés à son administration. Sa réputation et surtout la nouvelle méthode qu'il avait adoptée dans ses cures, lui firent un grand nombre d'ennemis. Gui-Patin, dans le recueil de ses Lettres, rapporte les vers suivants, à l'occasion de la mort d'Henriette d'Angleterre :

Le croiriez-vous, race future.
Que la fille du grand Henri
Eut en mourant même aventure
Que son pere et que son mari ?
Tous trois sont morts par assassin.
Ravaillac, Cromwell, médecin :
Henri d'un coup de baïonnette,
Charles finit sur le billot,
Et maintenant meurt Henriette
Par l'ignorance de Vallot.

* VALMIKI, le plus ancien et le plus célèbre des poètes épiques de l'Inde, qui n'est connu que par son poème intitulé le *Ramayana*; ce poème ne contient pas moins de 24 mille *slokas* ou distiques, distribués en 7 livres, dont chacun se divise en un grand nombre de sections. Les deux premiers livres ont été publiés avec une traduction anglaise littérale par Carey et Marshman, à Serampore, de 1806 à 1810, 5 vol. in-4. Fr. de Schlegel a donné en

vers allemands les deux premières sect. du premier liv. Chézy a traduit en français deux épisodes, qui font regretter que ce savant n'ait pas donné suite à cette publication. Bopp, jeune professeur de Berlin, en a traduit aussi un épisode en 1816. On trouve des extraits en français de plusieurs de ces traductions, dans le tome premier des *Religions de l'antiquité*, d'après Creuzer, Paris, 1825, p. 199. Le sujet de ce poème est la victoire de Rama sur le géant Ravana, roi de Lanka ou Ceylan. Plusieurs épisodes intéressants viennent s'y rattacher. Le caractère de ce poème, comme toute poésie épique chez les Indous, est profondément moral et religieux.

* VALMIRE (Sissous de), avocat du roi au bailliage de Troyes, né vers 1740, et mort en 1819, n'est connu que pour un livre de métaphysique qui faillit le faire mettre à la Bastille. Ce livre est intitulé : *Dieu et l'homme*, Amsterd., 1771, in-12; il ne faut pas le confondre avec celui de Voltaire qui a pour titre : *Dieu et les hommes, œuvre théologique, mais raisonnable*, brûlé par arrêt du parlement en 1769, et condamné à Rome l'année suivante. Un *Examen raisonné* du livre de Sissous a été publié par Louis Gallot, prêtre (mort à Troyes en 1777, à 56 ans).

* VALMONT DE BOMARE (Jacques-Christophe), naturaliste, né en 1751, à Rouen, commença ses études chez les jésuites, et fit de rapides progrès dans la langue grecque. Son père le destinait au barreau; mais les inclinations du jeune Valmont le portaient à l'étude de la nature. Il apprit l'anatomie sous Lecat. Etant venu à Paris, en 1750, il s'appliqua pendant plusieurs années à l'étude des sciences naturelles, et en profita si bien, que le gouvernement lui donna un brevet de naturaliste-voyageur. Il visita les principaux cabinets de l'Europe, examina les ateliers métalliques, et les gisements des mines. Il passa dans la Laponie et l'Islande, fit une exacte description des volcans de ce dernier pays, et rassembla dans l'un et dans l'autre de précieux matériaux, avec lesquels il revint à Paris. Il y fut accueilli par les savants et les gens studieux, et le 16 juillet 1756 ouvrit, sur les différentes branches d'histoire naturelle, un cours qu'il fit jusqu'en 1788. Un grand nombre de sociétés savantes l'admirent dans leur sein. Il eut de pressantes invitations des cours de Russie et de Portugal; mais il refusa toutes leurs offres, ne pouvant se résoudre à quitter son pays. En 1793 il fut appelé à l'institut, et peu après nommé professeur d'histoire naturelle à l'école centrale. Après une vie laborieuse, Valmont mourut à Paris, le 24 août 1807. Il a laissé : *Catalogue d'un cabinet d'histoire naturelle*, Paris, 1758, in-12; *Extrait nomenclateur du système complet de minéralogie*, ibid., 1759, in-12; *Nouvelle exposition du règne animal*, 1761-1762, 2^e édit., 1774, 2 vol. in-8; *Dictionnaire raisonné universel d'histoire naturelle*, 5^e édit., Lyon, 1800, 15 vol. in-8. C'est l'ouvrage le plus important de l'auteur, et le premier qui ait été fait en ce genre. P. Méraut lut à l'Athénée en 1808, une *Notice historique* sur ce naturaliste.

VALOIS (Henri de), né à Paris en 1605, d'une

famille noble originaire de Normandie, fut envoyé à Bourges en 1622, pour y apprendre le droit civil. Après avoir fréquenté sept ans le palais à Paris, il reprit l'étude des belles-lettres, et travailla assidûment sur les auteurs grecs et latins, ecclésiastiques et profanes. Sa grande application à la lecture lui affaiblit si fort la vue, qu'il perdit l'œil droit, et qu'il ne voyait presque point de l'autre. Dans cet état, il ne cessa pas de composer, parce que sa mémoire lui rappelait assez fidèlement les passages des livres qu'il avait lus. En 1535, le président de Mesmes lui donna une pension de 2000 livres, à condition qu'il lui céderait ses collections et ses remarques, et le clergé de France une de 600, qui fut depuis augmentée. En 1658, il en obtint une de 1500 du cardinal Mazarin. Deux ans après, il fut honoré du titre d'historiographe du roi, avec une pension considérable, et mourut en 1676, à 75 ans. Ses principaux ouvrages sont : une *Edition de l'Histoire ecclésiastique* d'Eusèbe, en grec, avec une bonne traduction latine et de savantes notes ;... de *l'Histoire de Socrate et de Sozomène*, en grec et en latin, avec des observations, dans lesquelles l'érudition est répandue à pleines mains ;... de *l'Histoire de Théodoret et de celle d'Evagre* le Scolastique, aussi en grec et en latin, avec des notes savantes ; une nouvelle *Edition d'Ammien-Marcellin*, avec d'excellentes remarques ; *Emendationum libri V*, Amsterdam, 1740, in-4. La saine critique, le savoir éclairé, brillent dans ces ouvrages ; mais l'auteur sent trop les avantages qu'il avait sur les savants qui l'avaient précédé ; il les traite parfois d'une manière trop dure ou trop leste, ne faisant pas attention que dans ces sortes de choses toute la facilité et tous les avantages sont du côté des derniers venus.

VALOIS (Adrien de), frère puiné du précédent, né en 1607, suivit l'exemple de son frère, avec lequel il fut uni par les liens du cœur et de l'esprit. Il se consacra à l'histoire de France, dans laquelle il se rendit très-habile. Le roi l'honora du titre de son historiographe, et lui donna une gratification en 1664. Cet auteur mourut avec de grands sentiments de piété en 1692, à 80 ans, laissant un fils, qui a publié le *Valesiana*. Adrien n'était pas aussi habile que son frère dans la langue grecque, et n'avait pas la même beauté d'esprit ; mais il était laborieux, écrivait purement en latin, et était bon critique. On a de lui : une *Histoire de France*, 1658, 5 vol. in-fol. L'exactitude et l'érudition caractérisent cet ouvrage ; mais il ne va que jusqu'à la déposition de Childéric. *Notitia Galliarum*, Paris, 1673, in-fol. ; livre très-utile pour connaître la France sous les deux premières races (voy. PERRECIOT), une édition de deux anciens poèmes, le 1^{er} est le *Panegyrique de Berenger*, roi d'Italie ; et le second une espèce de satire, composée par Adelberon, évêque de Laon, contre les vices des religieux et des courtisans ; une seconde et nouvelle édition d'Ammien-Marcellin ; *Disceptatio de basilicis*, où il traite de la signification du nom *basilica* donné aux anciennes églises. Ce traité fut attaqué par le docteur Launois ; mais Valois le défendit par une réplique victorieuse,

publiée en 1660. Plusieurs autres écrits excellents en leur genre.

VALOIS (Louis le), jésuite, né à Melun en 1639, devint confesseur des princes petits-fils de Louis XIV, et mourut à Paris en 1700, regardé comme un homme de Dieu. On a de lui des *Œuvres spirituelles*, Paris, 1758, 3 vol. in-12, et un petit livre contre les sentiments de Descartes. Ses ouvrages ascétiques sont pleins de lumière et d'onction.

VALOIS (Yves), né à Bordeaux en 1694, mort vers 1765, se fit jésuite, et fut professeur d'hydrographie à la Rochelle, où il donna des preuves de sa science et de ses lumières. On a de lui : *la Science et la pratique du pilotage*, 1755, in-4 ; *Conjectures physiques sur le sel marin*, 1752, in-8 ; *Entretiens sur les vérités fondamentales de la religion*, 1747, in-12 ; *Observations sur les auteurs qui cachent leurs noms par de mauvais motifs*, 1749, in-4 ; *Entretiens sur les vérités pratiques de la religion*, 1751, 4 vol. in-12 ; *Observations curieuses sur ce que la religion a à craindre ou à espérer des académies littéraires*, 1756, in-12 ; *Lettres d'un père à son fils sur l'incrédulité*, 1756, in-12 ; *Lectures de piété à l'usage des maisons religieuses*, 1764, in-12 ; *Avis sur l'incrédulité moderne* ; *Recueil de dissertations littéraires*, 1766, in-12. Tous ces ouvrages sont estimés ; on découvre partout l'auteur honnête homme, qui ne cherche point à faire illusion, qui saisit facilement et sûrement le vrai, et le dit avec franchise.

* VALORI (François-Florent, comte de), né à Toul, en 1765, d'une ancienne famille qui s'était distinguée dans la carrière des armes, servait dans les gardes-du-corps, lorsque cette troupe essaya de défendre le palais de Versailles dans les journées des 5 et 6 octobre 1789, et fut licencié peu de temps après. Il fut choisi pour accompagner Louis XVI à Varennes. Prisonnier à l'abbaye, il n'en sortit qu'après l'acceptation de la nouvelle constitution. Chargé par la reine d'une mission auprès de la princesse de Lamballe à Bruxelles, et, forcé par les événements de rester hors de France, il fit plusieurs campagnes au service de la Prusse, et ne rentra dans sa patrie qu'en 1814. Il suivit à Gand Louis XVIII, qui venait de le nommer officier dans une compagnie de ses gardes, en obtint au retour le grade de maréchal-de-camp et la charge de grand prévôt du département du Doubs. Il mourut à Toul, le 17 juillet 1822, à 59 ans. Il avait publié un *Précis du voyage à Varennes*, Paris, 1816, in-8.

VALSALVA (Antoine-Marie), médecin, né à Imola en 1666, mort en 1725, à 57 ans, fut disciple de Malpighi, et enseigna l'anatomie à Bologne avec une réputation peu commune. On a de lui un ouvrage devenu classique en Italie : *De aere humani tractatus, in quo integra ejusdem auris fabrica, multis novis inventis et iconibus suis illustrata, describitur omniumque ejus partium usus indagatur*, etc., Bologne, 1704 ; Venise, 1740, in-4. Morgagni, à qui on doit cette dernière édition, y a joint une vie de l'auteur, et trois dissertations inédites de ce grand anatomiste.

VALSECCI (Virginus), bénédictin, né à Brescia en 1681, fit ses premières études dans sa patrie, et

entra fort jeune dans la congrégation du Mont-Cassin de Florence. Il y professa avec beaucoup de succès la philosophie, les sciences sacrées et le droit canon, et fut nommé, par le grand duc Côme III, aux chaires d'Écriture sainte et d'histoire ecclésiastique à l'université de Pise. Dans un âge avancé, le P. Valsecchi se retira à son monastère; il y devint abbé, et mourut le 5 août 1757. Parmi ses ouvrages, on cite les suivants : *De M. Aurelii Antonini Elagabali tribunitia potestate dissertatio*, etc., Florence, 1711; *De initio imperii Severi Alexandri Augusti dissertatio*, ibid., 1715; *Epistola de veteribus Pisanæ civitatis constitutis*, ibid., 1727, etc.

* VALSECCI (Antonin), dominicain, né à Vérone en 1708, entra à 18 ans dans la congrégation de *Salomoni*. Après y avoir perfectionné ses études, il y fut chargé d'enseigner la philosophie. Doué d'un esprit juste et d'un jugement solide, il démontra la pesanteur de l'air, d'où résultait la ruine entière du système suranné de l'horreur du vide. Il obtint un si grand succès dans la prédication que bientôt il passa pour un des meilleurs prédicateurs de l'Italie; l'université de Padoue le choisit, en 1758, pour professeur de théologie, et il mourut le 16 mars 1791, à 85 ans. On a de lui : *Dei fondamenti della religione, e dei fonti dell' empietà*, Padoue, 1765, 3 vol. in-4. Il y établit les fondements de la religion naturelle, et les appuie de preuves convaincantes. Il réfute ensuite les sophismes par lesquels on les attaque; il passe de là aux fondements de la religion révélée, et combat les déistes. *La religione vincitrice relativa ai libri dei fondamenti*, Padoue, 1776, 2 vol. Il continue d'y traiter le même sujet que dans l'ouvrage précédent; il y examine quelques ouvrages modernes, et bat en ruines l'*Examen des apologistes de la religion chrétienne*, attribué à Fréret, et généralement reconnu aujourd'hui pour être de Burigny; *La verità della religione cattolica romana*, Padoue, 1787. Ces ouvrages du P. Valsecchi reçurent l'accueil le plus favorable. On les a réimprimés plusieurs fois, et on les a traduits dans presque toutes les langues de l'Europe; *Riflessioni sopra la lettera responsiva intorno la Queresima appellante*, Venise, 1740; *Orazione funebre in morte di Apostolo Zeno*, Venise, 1750. Valsecchi avait été intimement lié avec ce savant, et crut devoir payer ce tribut à sa mémoire. (Voy. ZENO); *Oratio ad theologiam*, Padoue, 1758; *Prediche quaresimali*, 1792. Ces sermons ne furent imprimés qu'après la mort de l'auteur; *Panegirici e Discorsi*, Bassano, 1792, également posthumes. Il se trouve un bel éloge de cet illustre religieux dans le *Novelle letterarie di Firenze*, n° 51, 25 décembre 1791.

VALTRINI (Jean-Antonio), né à Rome en 1556, entra chez les jésuites en 1574, et mourut à Lorette, le 31 août 1601. On a de lui : *De re militari veterum Romanorum lib. VII*, Cologne, 1797, in-8. Cet ouvrage est très-utile pour l'intelligence des parallèles militaires de François Patrice.

* VALVASONE (Erasmus de), poète, né en 1525 dans le Frioul, mort en 1595, est auteur des ouvrages suivants : *La Chasse*, poème écrit en stances de 8 vers, de onze syllabes (*ottave*), divisé en cinq

livres ou chants, et dont le Tasse parle avec éloge; *la Thébaine*, de Stace, traduite en vers italiens; *les Larmes de la Madeleine*, poème; *le Combat des bons anges contre les rebelles*, autre poème en octaves; *l'Électre* de Sophocle en vers libres non rimés (*versi sciolti*); les quatre premiers chants du poème : *il Lancellotti*; des *Sonnets*, des *Odes*, des *Elegies*, etc.

VALVERDI (Barthélemi), théologien de Padoue, né vers 1540, mort en 1600, s'est fait connaître dans la république des lettres par un ouvrage sur le purgatoire imprimé sous ce titre : *Ignis purgatorius post hanc vitam, ex grecis et latinis patribus assertus*, Padoue, 1581, in-4, livre savant, devenu très-rare et recherché des curieux.

VAMBA. Voy. BAMBA, 1, 415.

* VANALESSTI (Saverius), jésuite, né à Naples en 1678, après s'être livré à l'enseignement, s'appliqua à la prédication où il déploya beaucoup de talent. Son éloquence était touchante, et ses sermons, débilités avec onction, produisaient sur l'esprit de ses auditeurs une impression vive. Il mourut à Naples le 1^{er} mars 1741, à 65 ans. On a de lui : *Prediche quaresimali*, Venise, 1742. A la tête de l'édition se voit son portrait, au bas duquel on lit : *Concionatorum nostri ævi nulli secundus, clarus apud homines ab editis libris, clarus ad superos ex abditis virtutibus*. *Panegirici sacri*, Venise, 1746; *Discorsi per le novene*, ibid.; *Discorsi morali distributi per tutti i venerdì di un biennio et per le feste principali tra l'anno, detti nell' esercizio della buona morte*, Naples, 1782, 3 vol. in-4; Dans la préface de son *Carême*, on trouve quelques détails sur la vie de ce pieux jésuite.

* VAN-BAALE (Henri), littérateur hollandais, né en 1782, mort le 12 février 1822, fit de très-bonnes études à l'université de Leyde, et se signala surtout comme poète. Outre plusieurs compositions poétiques, on lui doit deux tragédies, représentées avec un grand succès sur le théâtre d'Amsterdam : elles ont pour titre, l'une : *De Saracene*, mars, 1809, et l'autre *Alexander*, 1816. Van-Baale était membre de la société littéraire connue sous le nom de *Diversa Sedina*, établie à Dordrecht.

VAN - CEULEN (Ludolphe), mathématicien flamand, au commencement du xvi^e siècle, a donné au public : *Fundamenta geometriæ*, traduits du hollandais en latin par Snellius, et imprimés en 1615, in-4, de *Circulo et adscriptis*, 1619, in-4. Il y fait de savants et laborieux efforts pour déterminer le rapport du diamètre et de la circonférence du cercle. Son travail est exprimé par les chiffres qu'on a gravés sur sa tombe, qu'on voit dans l'église de Saint-Pierre à Leyde. C'est un de ceux qui ont le plus approché de la solution d'un problème dont l'objet reste toujours entre les *incommensurables*. Mais la géométrie est peu intéressée à ce qu'on en trouve une détermination exacte, celle que l'on a étant suffisante pour les opérations quelconques, qui, par une fraction trop menue, deviendraient pénibles et embarrassées. Aussi l'académie des sciences de Paris a-t-elle déclaré qu'elle ne recevrait plus d'écrit touchant cette matière, et l'on remarque que les esprits solides ne s'en occupent plus. (Voy. METIUS.)

* VAN-COUVER (George), navigateur, né vers 1750 à Londres, entra de bonne heure au service de mer, dans lequel il fit des progrès rapides. Il accompagna le capitaine Cook dans ses second et troisième voyages autour du monde. En 1780, il servit dans l'escadre des Antilles, sous l'amiral Rodney, et devint, en 1784, capitaine du vaisseau l'*Europa*, qu'il conduisit à la Jamaïque. Peu après il fut chargé de parcourir les côtes de l'Amérique, pour y déterminer les positions avec plus de précision qu'on avait fait précédemment, et il releva, dans les années 1790 à 1795, plus de 120 lieues de la côte nord-ouest de l'Amérique, avec un détail et une exactitude inconnus jusqu'alors. Il mourut à Pétersham en 1798. Son voyage a été imprimé à Londres la même année en 5 vol. in-4 et atlas in-fol., de 25 pl. Il a été traduit en français par Morellet et Demeunier, sous le titre de *Voyage de découverte à l'Océan pacifique du nord et autour du monde*, exécuté de 1790 à 1795, Paris, 1800, 5 vol. gr. in-4, avec 48 fig. et atlas gr. in-fol. de 16 cartes. Une autre traduction abrégée a été donnée par Henri, ibid., 1800, 3 vol. in-8.

VAN-DALE (Antoine), né en 1658 à Harlem, où il mourut le 28 novembre 1708, fit paraître dans sa jeunesse une passion extrême pour les langues. Ses parents lui firent quitter cette étude pour le commerce; mais en 1668 s'étant fait recevoir docteur, il fut nommé médecin de l'hôpital de sa ville natale. On a de lui : *des Dissertations sur les oracles des païens*, en mauvais latin, dont la meilleure édition est celle d'Amsterdam, 1700, in-4. Fontenelle en a donné un abrégé en français, dans son *Traité des oracles*. Il a eu soin d'y mettre la méthode, la clarté et les agréments qui manquent à Van-Dale; mais le P. Baltus a ruiné les prétentions de tous les deux (voy. ce nom). Un *Traité de l'origine et des progrès de l'idolâtrie*, 1696, in-4; *De vera et falsa prophetia, et de divinationibus idololatricis*; *Dissertations sur des sujets importants*, 1702, et 1745, in-4; *Dissertatio super Aristeæ de 70 interpretibus*, Amsterdam, 1705, in-4. Van-Dale aimait les opinions paradoxales, et se faisait un mérite de combattre les persuasions générales, quelque fondées qu'elles pussent être.

VANDEN-BOSCH (Pierre), jésuite, né à Bruxelles, mort à Anvers en 1756, se distingua dans la société des bollandistes, et travailla avec un succès marqué à la célèbre collection des *Acta sanctorum*. Sa dissertation sur les patriarches d'Antioche, qui se trouve dans le 1^{er} tom. de juillet, décèle une érudition rare, et a mérité le suffrage de tous les critiques instruits.

* VAN-DEN STERRE (Jean-Chrysostome), abbé de Saint-Michel d'Anvers, né à Bois-le-Duc, en 1591, fit ses études à Anvers, au collège des jésuites, et embrassa la vie canonique, selon l'institut de Prémontré. Il fit sa théologie à Louvain, fut ordonné Prêtre, et occupa dans son monastère divers emplois : en 1629, il en était prieur, et à 58 ans en devint abbé. Gosset, abbé de Prémontré, le nomma son vicaire-général pour la province de Brabant. La vacance du siège abbatial s'étant, à cause de l'élection illégale du cardinal de Richelieu,

prolongée pendant plusieurs années après la mort de l'abbé Gosset, Urbain VIII continua à l'abbé Van den Sterre, pour tout le temps de la vacance, avec le titre de vicaire apostolique, les pouvoirs qu'il avait reçus de son supérieur-général. Il mourut dans son abbaye le 28 juillet 1652. On a de lui : *Panegyricus in inaugurationem Matthæi Jrselii sui prædecessoris*, Anvers, 1614; divers *Panegyriques* de saints en latin; *Vita sancti Norberti, præmonstratentium patriarchæ, iconibus et elogiis illustrata*, Anvers, 1622, in-4, augmentée d'un 4^e livre où il est traité de la translation des reliques du Saint dans la ville de Prague. Cette *Vie* fut réimprimée en 1656, par les soins de Polycarpe de Hertogha, chanoine régulier et professeur en théologie de l'abbaye de Saint-Michel, avec des notes, et insérée dans le 6^e tome des *Actes des saints* par les bollandistes pour le mois de juin. La même *Vie* en flamand, même année et même format; *Natales sanctorum ordinis præmonstratensis*, Anvers, 1625, in-4; *Lilium inter spinas, sive vita B. Josephi, canonici steenfeldensis ord. præmonstratensis; ex archetypo steenfeldensi fideliter expressa, et notationibus illustrata, cum aliquot opusculis piis ejusdem Sancti*, ibid., typis Plantinianis, 1627, in-8; *Rosa in hieme, sive vita venerabilis Wilhelmi Rothensis, canonici ord. Præm., auctore Marino Merzpriore dicti Rothensis cenobii cum auctario*, ibid.; *Hagiologium præmonstratense sive Fasti sanctorum hujus ordinis; Chronicon Præmonstratense ecclesiæ Sancti Michaelis Antuerpiensis*. Antoine Sanderus l'a inséré dans son ouvrage intitulé : *Flandria illustrata*. (Voy. SANDERUS.)

VAN-DEN-VELDE (Adrien), peintre, né à Amsterdam, en 1659, mort en 1672, a excellé à peindre des animaux. Il réussissait dans le paysage; son pinceau est délicat et moelleux, son coloris suave et onctueux. — Il ne faut pas le confondre avec Isaïe VAN-DEN-VELDE, qui se distingua dans le 17th siècle par ses batailles, peintes avec beaucoup de feu et d'intelligence. Il vivait à Harlem en 1626, et à Leyde en 1650. — Ni avec Guillaume VAN-DEN-VELDE, surnommé *le Vieux*, frère d'Isaïe, mort à Londres en 1695, qui excellait à représenter des vues et des combats de mer. — Ni avec Guillaume VAN-DEN-VELDE *le Jeune*, né à Amsterdam en 1695, mort à Londres en 1707, fils de celui-ci, qui surpassa son père par le goût et l'art avec lequel il représentait des marines. Charles II et Jacques II, rois d'Angleterre, lui accordèrent des pensions. Aucun peintre n'a su rendre avec plus de vérité que lui la tranquillité, le transparent, les reflets et le limpide de l'onde, ainsi que ses fureurs. Son talent allait jusqu'à faire sentir la légèreté de l'air, et les moindres vapeurs.

VANDER AA. Voy. AA.

VANDER BEKEN. Voy. TORRENTIUS.

* VANDERBOURG (Martin-Marie-Charles Boudens de), littérateur, né en 1763 à Saintes, acheva ses études à l'école militaire, entra dans la marine et fit en 1782 une campagne dans l'Inde; il était en 1789 lieutenant de vaisseau. Forcé d'émigrer en 1795, il s'établit en Allemagne, où il occupa ses loisirs forcés par une étude approfondie de la

langue et de la littérature des Allemands. Ses talents lui méritèrent l'estime du comte de Stolberg, qui lui procura un emploi dans les îles danoises Sous-le-Vent; il demeura en Amérique jusqu'en 1800, et revint en France en 1802. Divers ouvrages en prose et en vers l'avaient fait connaître d'une manière avantageuse, lorsqu'il remplaça en 1814 L.-S. Mercier à l'institut. Il continua de se livrer entièrement à la culture des lettres, et mourut à Paris, le 16 novembre 1827. Outre la part qu'il eut à la rédaction du *Publiciste*, des *Archives littéraires*, du *Mercur étranger* et du *Journal des savants*, on lui doit la publication des *Poésies* de Clotilde de Surville, des traductions de l'allemand, telles que le *Voldemar*, de F.-H. Jacobi, 1796, 2 vol. in-12; le *Voyage en Italie*, de Meyer, 1802, in-8; du *Laocoon ou des Limites respectives de la poésie et de la peinture*, par Lessing, 1802, in-8; *Cratès et Hipparque*, roman de Wieland, 1818, 2 vol. in-18; mais le plus beau titre de Vanderbourg est sa traduction en vers français des *Odes d'Horace*, 1812-15, 2 vol. in-8. Il a fourni quelques articles à la *Biographie universelle* de Michaud. Daunou a prononcé son éloge à l'institut, le 2 août 1859 (*Moniteur* du 28 octobre).

VANDER-DOES. Voy. DOUSA.

VANDER-DOES (Jacob), peintre, né à Amsterdam en 1623, mort à La Haye en 1675, excellait dans le paysage et à représenter des animaux. Ses dessins, d'un effet très-piquant, sont fort recherchés.

VANDER-HELST (Barthélemi), peintre, né à Harlem en 1615, a peint avec un égal succès, le portrait, de petits sujets d'histoire, des paysages. Son coloris est séduisant, son dessin est correct, son pinceau moelleux.

VANDER-HEYDEN (Jean), peintre, né à Gorcum en 1657, mourut à Amsterdam en 1712. Son talent était de peindre des ruines, des vues, des maisons de plaisance, des temples, des paysages, des lointains, etc. On ne peut trop admirer l'entente et l'harmonie de son coloris, son intelligence pour la perspective, et le précieux fini de ses ouvrages.

VANDER-HULST (Pierre), peintre, né à Dordrecht en Hollande, l'an 1652, a peint, avec beaucoup d'art et de goût, des fleurs et des paysages. Sa touche est d'une vérité séduisante; il avait coutume d'enrichir ses tableaux de plantes rares, et de reptiles qui semblent être animés.

VANDER-KABEL (Adrien), peintre et graveur, né au château de Ryswick, proche La Haye, en 1651, mort à Lyon en 1695, a eu beaucoup de talent pour peindre des marines et des paysages, qu'il ornait de figures et d'animaux dessinés d'un bon goût.

VANDER-LINDEN (Jean-Antoine), né à Enckuyssen en 1609, professeur en médecine à Franeker, en 1659, à Leyde en 1651, mort en 1664, a publié quelques ouvrages qui montrent plus d'application aux belles-lettres qu'à la pratique de son art; les principaux sont : *De scriptis medicis libri II*, Amsterdam, 1662, in-8, avec des additions et des corrections de Mercklein, sous le titre de *Lindenius renovatus*, Nuremberg, 1686, in-4 : cette édition a

passé tout entière dans la *Bibliotheca scriptorum medicorum* de Mangel; *Selecta medica*, Leyde, Elzévir, 1656, in-4; une édition des *Œuvres* de Spigelius, Amsterdam, 1645, 5 vol. in-fol.; de Celse, Leyde, 1665; d'Hippocrate, 1665, 2 vol. in-8.

VANDER-MEER (Jean), peintre, né à Harlem en 1628, périt dans un petit voyage de mer en 1691. Il excellait à peindre des paysages et des vues de mer, qu'il ornait de figures et d'animaux dessinés avec beaucoup de goût. — Son frère, né à Harlem en 1650, avait un talent supérieur pour peindre des animaux, surtout des moutons, dont il a représenté la laine avec une grande vérité; ses figures, ses ciels, ses arbres, sont peints d'une excellente manière.

VANDER-MERSCH (Jean-André), né à Menin en 1754, servit dans les armées autrichiennes, et parvint au grade de colonel. Devenu chef de l'armée belge en 1789, il gagna, le 27 octobre, la bataille de Turnhout. Ayant voulu livrer, en 1790, son armée aux Autrichiens, d'accord avec les Vongkistes (voy. VONCK), il fut mis en prison, et n'en sortit qu'à la rentrée des Autrichiens aux Pays-Bas, en décembre 1790. Il mourut près de Menin au commencement de 1792.

VANDER-MEULEN (Antoine-François), peintre, né en 1654 à Bruxelles, mort à Paris en 1690, avait un talent particulier pour peindre les chevaux; son paysage est d'une fraîcheur et son feuiller d'une légèreté admirables. Les sujets ordinaires de ses tableaux sont des sièges, des combats, des marches ou des campements d'armée. Le Mécène de la France, Colbert, le fixa près de lui par les occupations qu'il lui donna. Ce peintre suivait Louis XIV dans ses rapides conquêtes, et dessinait sur les lieux les villes assiégées et leurs environs. Le Brun estimait beaucoup cet artiste : il chercha toujours les occasions de l'obliger, et lui donna sa nièce en mariage. — Son frère, Pierre VANDER-MEULEN, s'est distingué dans la sculpture. Il passa en 1670 en Angleterre avec sa femme.

VANDER-MONDE (Charles-Augustin), né à Macao dans la Chine, en 1727, de Jacques-François Vander-Monde de Landrecies, mourut à Paris le 28 mai 1762, après s'être fait une réputation par son habileté et par ses ouvrages. Il fut censeur royal, membre de l'institut de Bologne. Nous avons de lui : un *Recueil d'Observations de médecine et de chirurgie*, ouvrage périodique, 1755, in-12. Ce fut le commencement du *Journal de médecine*. *Essai sur la manière de perfectionner l'espèce humaine*, 1756, 2 vol. in-12; *Dictionnaire portatif de santé*, 1761, 2 vol. in-12 : on y joint le *Dictionnaire portatif de chirurgie* de Sue (voy. ce nom). Il y en a eu plusieurs éditions, quoiqu'il soit bien loin de l'exactitude nécessaire à un ouvrage de cette nature. A de bonnes observations l'auteur mêlait souvent des vues hasardées et romanesques.

VANDER-MUELEN (Guillaume), jurisconsulte allemand du xvi^e siècle, fut si charmé du *Traité* de Grotius sur le *Droit de la guerre et de la paix*, qu'il le commenta amplement. Ses commentaires, quoique d'une érudition diffuse et parasite, ont été mis dans l'édition que Frédéric Gronovius a donnée

de ce Traité à Utrecht et à Amsterdam, 1676 et 1704, 5 vol. in-fol.

VANDER-NEER (Egton), peintre, né à Amsterdam en 1645, mort à Dusseldorf en 1705, rendait la nature avec une précision étonnante. Le musée du Louvre possède deux tableaux de cet artiste. Il fut le maître de Vander-Veerf. — Son père, Arnould VANDER-NEER, est célèbre parmi les paysagistes, surtout par les tableaux où il a représenté un clair de lune.

VANDER-ULFT (Jacques), peintre, né à Gorcum en 1627, s'adonna à la peinture par amusement, et ne la fit jamais servir à sa fortune, qui était d'ailleurs considérable. Ses tableaux et ses dessins sont fort rares : son dessin est formé sur celui des peintres italiens.

* VANDER-VYNCKT (Luc-Joseph), né à Gand en 1691, prit ses degrés en droit à l'université de Louvain, voyagea en France, en Italie et en Allemagne, et à son retour fut pourvu d'une place au conseil en Flandre en 1729. Il consacra les loisirs que lui laissaient ses fonctions à l'étude de l'histoire de sa patrie, et mourut à Bruxelles, le 28 janvier 1779. On a de lui : une *Histoire des troubles des Pays-Bas*, Bruxelles, 1763, in-4. Elle fut composée en français d'après les archives du pays, par ordre de l'impératrice reine, pour l'instruction des archiducs : elle commence au mariage de Philippe le Bel en 1495, et finit à la paix de Westphalie. Le gouvernement autrichien défendit qu'on en tirât plus de cinq exemplaires (1). Vander-Vynckt lui-même n'eut que son manuscrit. Il a été réimprimé en 1821 par les soins de Méan, avec des corrections de style et des pièces justificatives. Schloëzer, professeur de l'université de Göttingue, en a donné une traduction allemande, Göttingue, 1774; réimp. à Zurich, 1795, 5 vol. in-12, fig. Des *Recherches historiques et chronologiques sur les gouverneurs des Pays-Bas*, depuis 1470 jusqu'à 1765; *Recherches historiques et chronologiques sur le conseil provincial de Flandre*, contenant sa première institution, ses progrès et changements, 2 vol. in-fol., avec les armoiries peintes des présidents et conseillers; *Recherches historiques et chronologiques sur le grand conseil de Malines*, 2 vol. in-fol., avec armoiries; *Recherches historiques et chronologiques sur les magistrats des deux bancs de la ville de Gand*, 2 vol. in-4, qui pourraient servir de supplément au livre de la noblesse de Flandre, de l'Épinay. Ces quatre ouvrages auraient été d'un intérêt majeur, si les bouleversements de l'Europe n'avaient introduit dans les Pays-Bas une toute nouvelle administration; cependant, comme ils sont liés à l'histoire de ces provinces, ils renferment des matériaux bien précieux. *Mémoire d'un voyage par la France, l'Italie et l'Allemagne, fait en 1724 et 1725*. Quoique l'auteur n'y ait pas mis la dernière main, ils contiennent des descriptions curieuses des lieux, des mœurs et des familles les

plus célèbres de ces trois contrées, avec des détails qui jettent un grand jour sur l'histoire de ce temps. Des *Dissertations* intéressantes sur le Vésuve, sur les îles Borromées, sur la tour de Pise, sur le grand-duché de Toscane, faites sur les lieux, 4 cah. in-fol.; une *Notice chronologique* des papes depuis Célestin II, en 1145, le premier qui, selon l'auteur, prit ses armoiries propres au lieu des clefs de saint Pierre, jusqu'à Benoit XIV, avec leurs armoiries peintes, in-4; *Dissertation* sur les abbayes et bénéfices en commendé dans les Pays-Bas. Tous ces ouvrages montrent l'observateur judicieux et le magistrat animé de l'amour de sa patrie et de sa profession; ils sont conservés en manuscrit par les descendants de l'auteur. — Son fils, Emmanuel Marie-Jean, ancien échevin du Haut-Maer, mort octogénaire en 1818, porta la même ardeur au travail, publia des *Recherches* estimées sur le pays soumis à son administration (in-fol.), et fit divers *suppléments* aux ouvrages de son père.

VAN-DE-WELDE. Voy. VELDE.

* VAN-DE-VELDE (Jean-François), théologien belge, et l'un des membres les plus distingués de l'université de Louvain, né à Beveren en 1743, reçut en 1769 les ordres sacrés à Anvers. En 1772, il devint licencié en théologie et bibliothécaire de l'université; en 1775, il prit le bonnet de docteur et fut successivement président du collège de Savoie, du petit collège du Saint-Esprit, du collège hollandais et du grand collège du Saint-Esprit. Il obtint une prébende dans la collégiale de Saint-Pierre, et devint professeur royal. Dans ces différentes places, Van-de-Velde montra autant de talent que de zèle; mais la fermeté de ses principes à l'époque des innovations de Joseph II l'exposa aux persécutions. Il fut plusieurs fois suspendu ou destitué de ses fonctions, et obligé de se réfugier sur une terre étrangère; mais toujours il revenait dans sa patrie lorsqu'elle jouissait d'un moment de calme; enfin il y entra en 1802, sans toutefois pouvoir reprendre ses fonctions à Louvain dont l'université avait été détruite. Il se livra alors à des travaux littéraires, qu'il interrompit pour accompagner de Broglie, évêque de Gand, qui l'amena au concile de Paris. En 1811 il fut enveloppé dans la disgrâce de ce prélat. Comme lui il fut arrêté et renfermé à Vienne, puis envoyé en exil à Rhétel, où il resta jusqu'au mois d'avril 1814. La chute de Bonaparte lui permit encore de retourner dans sa patrie. Il s'y occupa de recherches sur les monuments de l'église des Pays-Bas, et mourut à Beveren le 9 janvier 1825. Il a publié *Synopsis monumentorum*, Gand, 1822, 5 vol. in-8, collection savante qui offre beaucoup de choses très-curieuses sur la révolution française et sur ses résultats par rapport à la religion en Belgique. Il a laissé en outre un grand nombre de *Mémoires*, de *Dissertations* et d'*Opuscules* sur différents sujets, les uns publiés, les autres manuscrits.

VANDRILLE (saint), *Vandregesilus*, naquit à Verdun, du duc de Valchise et de la princesse d'Ode, sœur d'Anchise, aïeul de Charles-Martel. Il parut d'abord sur le théâtre du monde et se maria :

(1) Un de ces exemplaires, acheté le 4 février 1801, à Bruxelles, pour onze louis, est actuellement à la Bibliothèque royale. On y a joint une note historique sur l'impression de cet ouvrage. Il a mérité à son auteur l'offre de la croix de l'ordre royal de Saint-Etienne de Hongrie, qu'il a jugé à propos de refuser.

mais sa femme s'étant retirée dans un monastère, il l'imita et choisit pour sa retraite le désert de Fontenelle, à six lieues de Rouen. Il y bâtit un monastère, et y mourut le 22 juillet avant l'an 689, à 96 ans. Le monastère de Fontenelle porte aujourd'hui le nom de son fondateur.

VAN-DYCK (Antoine), peintre, naquit à Anvers en 1599. Sa mère, qui peignait le paysage, s'amusa à le faire dessiner dès son enfance. Il prit du goût pour cet art, et il entra dans l'école du célèbre Rubens, qui l'employait à travailler à ses tableaux. On a dit même qu'il faisait la plus grande partie de ses ouvrages. Van-Dyck a fait plusieurs tableaux dans le genre historique, qui sont fort estimés, et il a mérité d'être nommé le *roi du portrait*. Ce peintre se fit par son art une fortune brillante. Il épousa la fille d'un milord ; il avait des équipages magnifiques, sa table était servie somptueusement ; il avait à ses gages des musiciens et des alchimistes. Pour subvenir à ces dépenses, il lui fallut augmenter son gain par son travail ; la précipitation avec laquelle il peignait alors se fait apercevoir dans ses derniers tableaux, qui ne sont pas, à beaucoup près, aussi estimés que ses premiers, auxquels il donnait plus de temps et plus de soin. Van-Dyck alla en France et n'y séjourna pas longtemps. Il passa en Angleterre, où Charles I^{er} le retint par ses bienfaits. Un travail fort actif et trop continu lui causa des incommodités, qui l'enlevèrent aux beaux-arts en 1641. On reconnaît dans les compositions de Van-Dyck les principes de Rubens ; cependant il n'était ni aussi universel ni aussi savant que ce grand homme ; mais son pinceau est plus coulant et plus pur que celui de son maître ; il a donné plus de fraîcheur à ses carnations, et plus d'élégance à son dessin.

VANE (sire Henri, chevalier), né à Londres en 1612, eut pour père sire Henri Vane, secrétaire d'état de Charles I^{er}. Il reçut une éducation soignée ; mais il avait un caractère turbulent et ennemi de tout repos. Sans trop en savoir le motif, il prit en aversion son gouvernement et la liturgie de l'église anglicane, et publia contre l'un et l'autre des pamphlets qui l'obligèrent à quitter sa patrie. En 1655 il passa à la Nouvelle Angleterre, où il se fit d'abord connaître avantageusement ; et, lorsqu'on procéda à l'élection des magistrats, il fut élu gouverneur de Massachusset d'une voix unanime. Ce poste honorable et délicat n'était pas fait pour un caractère comme celui de sir Vane. Il voulut introduire des innovations, et s'aliéna l'esprit du peuple. De retour en Angleterre, il parut avoir un peu corrigé l'exagération de ses idées, fit un mariage avantageux, et fut adjoint à sir William Russel dans l'emploi de trésorier de la marine. Il semblait raccommode avec le gouvernement, lorsqu'une circonstance vint réveiller sa première aversion. Lord Strafford, ministre de Charles I^{er}, ayant été investi du titre de baron de Baby en 1659, titre qui avait été promis au père de sire Vane, celui-ci résolut de s'en venger ; Vane fils, qui avait été déclaré chevalier en 1640, se rangea du parti des ennemis de la cour, et coopéra puissamment à la

ruine du comte de Strafford. La guerre civile ne fit qu'augmenter l'ardeur de sire Henri, qui seconda, par tous ses moyens, les efforts du parlement contre l'autorité royale. Il fut un des députés chargés d'aller soulever l'Ecosse ; et quoiqu'il se fût opposé d'abord à la ligue presbytérienne (*the covenant*), il en devint un des partisans les plus zélés. Il avait par malheur toutes les qualités pour figurer au milieu des factions. Comme il ne devait pas sa place de trésorier de la marine à la faveur du parlement, il en offrit sa démission, et proposa même que les émoluments qui lui étaient dus serviraient aux dépenses de la guerre. Après avoir assisté comme commissaire au traité d'Uxbridge, il fut envoyé dans l'île de Wight, pour retarder le retour de Charles I^{er} à Londres jusqu'à ce que l'armée y eût été rassemblée. Cependant depuis cette époque il sentit quelques remords, ne voulut jouer aucun rôle dans le procès du roi, se tint à l'écart tout le temps qu'il dura, et parut même le désapprouver. La république ayant été établie après la mort de ce monarque, il fut appelé au conseil d'état ; mais il se montra toujours opposé aux desseins ambitieux de Cromwell, dont il ne voulut jamais reconnaître l'autorité. Celui-ci, au moment où il venait d'être proclamé protecteur en 1655, fit arrêter et enfermer Vane dans le château de Carisbrooke. Lors de la restauration en 1661, on crut que la déclaration de Breda accordait l'amnistie à tous les rebelles, excepté ceux qui avaient eu part au procès du roi, et que dans ce cas le chevalier Vane était du nombre des amnistiés. Une réponse équivoque des deux chambres, à une adresse qu'on leur avait présentée en sa faveur, contribua à affermir cette opinion. Sir Henri vivait donc dans une entière sécurité ; mais la part qu'il avait eue à la mort du comte de Strafford, le rôle qu'il avait joué dans la révolution, son animosité contre l'autorité royale, le rendirent justement suspect à la cour, auprès de laquelle Monck ne le servait nullement. Il fut mis en jugement le 4 juin 1662, condamné à mort, et décapité à la Tour dix jours après. Il a laissé un assez grand nombre d'écrits, parmi lesquels on distingue quelques ouvrages ascétiques. Vane avait formé dans le puritanisme une secte particulière, dont les adeptes s'appelaient *Seckers* (chercheurs) ou *Vanists*, et dont la doctrine se rapprochait de celle de la préexistence et des idées d'Origène qui admettait que tous, diables et pécheurs, seront généralement sauvés.

VAN-EFFEN (Just), né à Utrecht, d'un capitaine réformé d'infanterie, mourut en 1755, inspecteur des magasins de Bois-le-Duc, dans un âge peu avancé. On lui avait confié l'éducation de quelques jeunes seigneurs, et il s'en était acquitté avec succès. Cet auteur avait de la facilité, assez d'imagination ; mais il écrivait trop vite, et employait quelquefois des termes recherchés et bas. On a de lui la *Traduction* des aventures de Robinson Crusoé, par Daniel Foé, fameux roman anglais, en 2 vol. in-12. C'est une des plus intéressantes et des plus innocentes productions que nous ayons dans ce genre frivole et souvent pernicieux. C'est en vain que

Grivel s'est efforcé de ravalier Robinson pour exalter son *Ile inconnue*, Paris, 1783, 4 vol. Il y a, à la vérité, dans ce dernier ouvrage, des vues saines et utiles; mais les gens de goût préféreront toujours le roman anglais. On ne s'avisera jamais de prendre l'*Ile inconnue* pour une histoire véritable, comme on a pris longtemps Robinson Crusôé; les événements n'y naissent que des différentes vues de l'auteur, qui paraissent à découvert; il y a d'ailleurs une légère teinte de philosophisme: la religion naturelle, qu'il prétend y établir, est une chimère. On trouve dès la préface un ton de morgue et d'injures contre les Espagnols, l'inquisition, les missionnaires, etc., qui n'honore pas le génie et ne peut donner à la jeunesse que des impressions fausses. La *Traduction* du Mentor moderne, en 2 vol. in-12; celle du Conte du Tonneau, du docteur Swift, en 2 vol. in-12; le *Misanthrope*, 1726, 2 vol. in-8, ouvrage fait sur le modèle du Spectateur anglais, mais écrit avec moins de profondeur et de justesse; la *Bagatelle*, ou *Discours ironiques*, 3 vol. in-8. L'ironie n'y est pas toujours soutenue avec assez de finesse: elle est d'ailleurs monotone. *Parallèle d'Homère et de Chapelain*, qu'on attribue à Fontenelle; on le trouve à la fin du *Chef-d'œuvre d'un inconnu*.

VANEL, conseiller du roi de France en sa chambre des comptes, de Montpellier, est connu par un *Abrégé nouveau de l'histoire des Turcs*, Paris, 1697, 4 vol. in-12, ouvrage fort défectueux, où il y a cependant des morceaux fidèles et exacts, suivant les sources qu'il a consultées ou qu'avaient consultées les auteurs qu'il a compilés; *Abrégé nouveau de l'histoire générale d'Espagne, depuis son origine jusqu'à présent*, Paris, 1689, 5 vol. in-24; *Abrégé nouveau de l'histoire générale d'Angleterre, d'Ecosse et d'Irlande*, Paris, 1689, 4 vol. in-12, ouvrages superficiels qui ne sont point estimés, et ne méritent point de l'être.

* VAN-ERKEL (Jean-Chrétien), prêtre, originaire d'Utrecht, né vers 1634, fit ses études à Louvain, et y fut reçu licencié en droit. Il suivit, au collège du pape Adrien, dans la même université, les cours de théologie de Gommare Huygens, président de ce collège. Huygens était intimement lié avec Arnauld et le P. Quesnel; il avait pris la défense de ce dernier. (*Voy. HUYGENS.*) On ne s'étonnera pas que Van-Erkel ait été imbu des mêmes principes, et qu'il en ait fait la règle de sa conduite ecclésiastique; aussi fut-il un des plus zélés défenseurs de l'église d'Utrecht. Il eut aussi occasion de fréquenter Van-Espen. Après ses études achevées, Van-Erkel retourna en Hollande et alla aider, en qualité de *secondaire* ou vicaire, Nicolas Van-Erkel, son oncle, pasteur de Delft. Cet oncle étant mort, il lui succéda dans le pastoral de Delft. Il devint par la suite chanoine, et enfin doyen du chapitre métropolitain d'Utrecht, après la mort de Van-Heussen, auquel il succéda. Van-Erkel mourut le 4 avril 1734, à 80 ans. Il a laissé beaucoup d'ouvrages, la plupart pour la défense de l'église de Hollande. Il y fait tous ses efforts pour la disculper de l'imputation du schisme, et pour en soutenir les droits contre les décisions du saint Siège. Les principaux de ses ouvrages sont: *Assertio juris Ecclesie*

metropolitane ultrajectine romano-catholicæ, adversus quosdam, qui eam ad instar ecclesiarum per infidelium persecutiones destructarum jure pristino penitus excidisse existimant, Delphis, 1703, in-4; *Jesuitarum aliorumque romanæ ecclesiæ adulantium de summi pontificis auctoritate commenta, regnis regibusque infesta*, etc., Amsterdam, 1704, in-4; *Protestatio cleri romano-catholici præcipuarum in Hollandia australi civitatum asserta contra scriptum consolatorium pro romanis catholicis per fœderatas provincias dispersis*, 25 mai 1710, in-4, contre le P. Désirant. Van-Erkel, en 1712 et 1713, publia deux autres écrits en faveur de cette protestation, sous le titre de *Protestatio asserta. Admonitio ad probos omnes cordatosque catholicos, super sententia excommunicatoria sub nomine reverendiss. atque illustriss. D. J. B. Bussii, pontificii apud Colonienses nuntii, adversus Joan. Christ. Erkelium edita*, Delphis, 1714, in-4; *Observationes prodromæ in librum qui sub nomine amplis. D. Cornelii Pauli Hoyinck van Papendrecht in lucem prodit, Ecclesiæ Trajectinæ historia inscribitur*, in-4; *Defensio Ecclesiæ Trajectinæ ejusque status ac jurium, ex episcoporum diplomatibus ac litteris, necnon antiquis chartis, monumentis, etc., potissimum desumpta, qua ostenditur Ecclesiam illam ad nudæ missionis conditionem non esse reductam, neque redigendam contra fisiones a D. Cornelio Paulo Hoyinck van Papendrecht*, etc., Amsterdam, 1728, in-4. Ce différend entre Van-Erkel et Van-Papendrecht donna lieu à divers écrits de part et d'autre.

VAN-ESPEN. *Voy. ESPEN.*

VAN-EVERDINGEN (Albert), peintre et graveur, né à Alcmæer en 1621, mort en 1675, est un des meilleurs paysagistes de ce pays. Ses tableaux ont la plupart un effet très-piquant. L'art, le goût, et une touche libre et aisée les rendent précieux. Ils ne sont guère connus qu'en Hollande. — Ses frères César et Jean VAN-EVERDINGEN se firent aussi connaître avantageusement dans la peinture.

VAN-HUYSUM (Jean), peintre, né à Amsterdam, en 1682, mourut dans la même ville, en 1749. Le goût le plus délicat, le coloris le plus brillant, le pinceau le plus moelleux, joints à une imitation parfaite de la nature, ont rendu les ouvrages de cet ingénieux artiste d'un prix infini. Il s'était d'abord adonné au paysage avec beaucoup de succès, et dans ce genre on peut le comparer aux grands maîtres qui s'y sont distingués; mais il n'a point eu de rival dans l'art de représenter des fruits. Le velouté des fruits, l'éclat des fleurs, le transparent de la rosée, le mouvement qu'il savait donner aux insectes, tout enchante dans les tableaux de ce peintre admirable.

VANIERE (Jacques), jésuite, né à Causses, diocèse de Béziers, l'an 1664, de parents qui faisaient leurs délices des occupations de la campagne, hérita de leur goût. Cet homme célèbre étudia sous le P. Joubert, qui ne lui trouva d'abord aucun goût pour les vers, et l'élève lui-même pria son régent de l'exempter d'un travail qui le rebutait. Enfin, son génie se développa, et il approfondit en peu de temps l'art des muses. Les jésuites le reçurent et le destinèrent à professer les humanités.

Son talent s'annonça à la France par deux poèmes, l'un intitulé *Stagna*, et l'autre *Columbæ*, qu'il inséra ensuite dans son grand poème. Santeuil, ayant eu occasion de les voir, dit que « ce nouveau venu » les avait tous dérangés sur le Parnasse. » Ce qui mit le comble à la gloire du P. Vanière, ce fut son *Prædium rusticum*, poème en 16 chants, dans le goût des Géorgiques de Virgile. Rien n'est plus agréable que la peinture naïve que le P. Vanière fait des amusements champêtres. On est également enchanté de la richesse et de la vivacité de son imagination, de l'éclat et de l'harmonie de sa poésie, du choix et de la pureté de ses expressions. On lui reproche cependant des détails petits et inutiles, des récits hors d'œuvre, des images mal choisies, etc. La meilleure édition du *Prædium rusticum* est celle de Bordelet, Paris, 1756, in-12; Barbon en a aussi donné de jolies, in-12. Nous avons encore du P. Vanière un *Recueil de vers latins*, in-12 : on y trouve des églogues, des épîtres, des épigrammes, des hymnes, etc. Il a aussi donné un *Dictionnaire poétique latin*, in-4, très-estimé, et il en avait entrepris un français et latin, qui devait avoir 6 vol. in-fol. Le P. Vanière mourut à Toulouse, en 1759, et plusieurs poètes ornèrent de fleurs son tombeau. Son caractère méritait leurs éloges autant que ses talents. Berland de Rennes a publié, en 1756, une traduction du *Prædium rusticum*, sous le titre d'*Economie rurale*, 2 vol. in-12.

VANINA D'ORNANO. Voy. SANPIETRO.

VANINI (Lucilio), né à Taurozano, dans la terre d'Otrante, en 1583, s'appliqua avec ardeur à la philosophie, à la médecine, à la théologie et à l'astrologie judiciaire, dont il adopta les rêveries. Après qu'il eut achevé ses études à Padoue, il fut ordonné prêtre, et se mit à prêcher. Mais il quitta bientôt la prédication, à laquelle il n'était point appelé, pour se livrer de nouveau à l'étude. Ses auteurs favoris étaient Aristote, Averroës, Cardan et Pomponace. Après avoir roulé d'incertitudes en incertitudes, il finit par conclure (si une telle conclusion est bien possible) qu'il n'y avait point de Dieu. De retour à Naples, il y forma selon le P. Marsenne, dans son *Commentaire sur la Genèse*, le bizarre projet d'aller prêcher l'athéisme dans le monde, avec 12 compagnons de ses impiétés. Mais ce dessein paraît douteux, quoique dans une tête si étrangement dérangée toutes les folies pussent trouver accès; ce qu'il y a de certain, c'est que le président Gramond, qui était à Toulouse lorsque Vanini fut jugé, ne dit point qu'il ait fait cet aveu à ses juges. Quoi qu'il en soit, l'athée italien parcourut l'Allemagne, les Pays-Bas et la Hollande, d'où il alla à Genève, et de là à Lyon. Le poison de ses erreurs pensa lui mériter la prison; il n'évita ce châtement que par sa fuite en Angleterre, où il fut enfermé en 1614, comme professant la religion catholique. Relâché, après une détention de 49 jours, il repassa la mer et alla à Gènes, où il se montra toujours esprit égaré et cœur corrompu. Il tâcha d'infecter la jeunesse de ses détestables principes, et cette nouvelle imprudence le fit repasser à Lyon. Il y joua le bon catholique, et écrivit son *Amphitheatrum* contre Cardan. Quelques er-

reurs, semées adroitement dans cette production, allaient exciter un nouvel orage contre lui, lorsqu'il retourna en Italie. Cet athée errant reentra ensuite en France, où il se fit moine dans la Guyenne, on ne sait en quel ordre. Le dérèglement de ses mœurs le fit chasser de son monastère, et il se sauva à Paris. Peu de temps après, en 1616, il fit imprimer dans cette ville ses Dialogues, *De admirandis naturæ arcanis* : il les dédia au maréchal de Bassompierre, qui l'avait pris pour son aumônier. La censure que la Sorbonne fit de cet ouvrage l'obligea d'abandonner la capitale. Après avoir promené son inconstance et son impiété de ville en ville, il s'arrêta à Toulouse, où il prit des écoliers pour la médecine, la philosophie et la théologie. Il fut même assez adroit pour s'introduire chez le premier président, qui le chargea de donner quelques leçons à ses enfants. Vanini profita de la confiance qu'on avait en lui, pour répandre son athéisme. Sa fureur dogmatisante ayant été prouvée, il fut livré aux flammes, en 1619, à 54 ans, après avoir eu la langue coupée. On a de Vanini : *Amphitheatrum æternæ Providentiæ*, Lyon, 1615, in-8; *De admirandis naturæ reginæ deæque mortalium arcanis*, Paris, 1616, in-8; un *Traité d'astronomie*, qui n'a pas été imprimé. Quelques avocats de mauvaises causes ont tâché de justifier Vanini sur son athéisme. On prétend qu'au premier interrogatoire qui lui fut fait, on lui demanda s'il croyait à l'existence d'un Dieu; et que s'étant baissé, il leva de terre un brin de paille, en disant : « Je n'ai besoin » que de ce fétu pour me prouver l'existence d'un » Etre créateur; » et fit, dit-on, un long discours sur la Providence. Le président Gramond, qui parle de ce discours, dit qu'il le prononça plutôt par crainte que par persuasion; mais quand il se vit condamné, il leva le masque, et mourut comme il avait vécu. « Je le vis dans le tombereau (ajoute » cet historien), lorsqu'on le menait au supplice, » se moquant du cordelier qu'on lui avait donné » pour l'exhorter à la repentance, et insultant à » notre Sauveur par ces paroles impies : *Il sua de* » *crainte et de faiblesse, et moi je meurs intrépide.* » Ce scélérat n'avait pas raison de dire qu'il mourait sans frayeur; je le vis fort abattu et faisant » très-mauvais usage de la philosophie dont il faisait profession. » Quoi qu'il en soit de ses derniers sentiments, il est certain que ses ouvrages sont pleins d'infamie et d'impicités. Cependant son *Amphitheatrum æternæ Providentiæ* passa d'abord à la censure, et ne fut supprimé exactement qu'après une révision plus sérieuse : ses erreurs y sont énoncées d'une manière obscure et entortillée; on y trouve même une définition de Dieu très-imposante et très-étendue. Si on n'avait point d'autres ouvrages de lui, on pourrait douter de ses intentions. Il parle plus ouvertement dans ses Dialogues, *De admirandis*, etc., in-8, qu'on arrêta dès leur naissance; ce qui a rendu ce dernier ouvrage bien plus rare que le premier. Les libertins et les impies trouvent également à se satisfaire à la lecture de ces Dialogues. Le 59^e, sur le mariage, est écrit avec une licence effrénée, de même que le 48^e. Il sied bien après cela à Bayle de vouloir faire l'apologie des mœurs

de cet athée : comme si l'on ne savait pas que l'irréligion donne la libre essor à toutes les passions, et surtout à la luxure, conformément à ces paroles de saint Paul : *Desperantes, semetipsos tradiderunt impuditiæ, in operationem immunditiæ omnis*. « La compagne la plus naturelle de l'impiété, dit » un auteur ascétique, c'est la luxure : la première » rassure sur le châtement de la seconde, et celle- » ci aveugle sur les extravagances de la première. » Joly rapporte qu'il débaucha sa propre sœur, et qu'il vécut longtemps avec elle dans un commerce incestueux. On pourrait apprécier le dérèglement de ses mœurs en lisant ses *Dialogues*, et en se rappelant quelle était sa maxime :

Perduto e tutto il tempo
Che in amar non in spende.

« Tout le temps que l'on n'emploie pas à aimer est » comme perdu. » Un extrait des *Œuvres philosophiques* de Vanini a été publié en franç., Paris, 1842, in-18. Durand a donné sa *Vie*, Rotterdam, 1717, in-12. Frédéric Arpe a fait imprimer son inutile *Apologie* en latin, ibid., 1712, in-8. Malgré l'athéisme de Vanini, de Spinoza, et de quelques autres qui ont professé ce genre d'extravagances, on a beaucoup disputé si un athée était un être possible. On peut consulter là-dessus le *Catéch. philosoph.*, liv. 1, chap. 1.

VAN-KEULEN (Jean), hollandais, s'est fait connaître dans le monde littéraire par le fameux *Flambeau de la mer*, auquel Jean Van-Loon a eu quelque part; traduit en français par François Sylvestre, Amsterdam, 1687, 3 vol. in-fol. Il a donné depuis une espèce de supplément de ce livre utile, sous le titre du *Grand nouvel Atlas de la mer*, ou le *Monde aquatique*, 1696, in-fol., 160 cartes. Ce recueil est recherché et peu commun.

VANLOO (Adrien), vicaire de Saint-Jacques à Gand sa patrie, mort le 14 octobre 1727, à 68 ans, a publié en flamand : les *Vies des saints des Pays-Bas*, Gand, 1703, 2 vol. in-4; une *Traduction* du *Catéchisme* de Montpellier, et quelques autres ouvrages.

VANLOO (Jean-Baptiste), peintre d'une famille noble, était originaire de Hollande. Son grand-père (Jacques) et son père (Louis), nés à Amsterdam, furent aussi peintres célèbres; ce dernier vint s'établir à Aix, en Provence. Jean-Baptiste y naquit en 1684, et mourut dans la même ville en 1745, jouissant de la plus grande réputation. Plusieurs princes de l'Europe se le disputèrent; mais Vanloo aimait mieux se fixer à Paris, où le prince de Carignan le logea dans son hôtel. Le duc d'Orléans, régent, occupa aussi son pinceau. Cet illustre artiste réussissait très-bien à peindre l'histoire; mais il est surtout recommandable par ses portraits. On y remarque une touche savante, hardie, un beau choix, une composition d'un style noble et élevé, et un coloris onctueux. Il travaillait avec une facilité et une assiduité prodigieuses. L'ouvrage qui mit le sceau à sa réputation fut le grand tableau de la cérémonie des chevaliers du Saint-Esprit, dans lequel *Henri III reçoit le comte de Gonzalès*. On a plusieurs morceaux gravés d'après lui. Louis-Michel et Charles-Amédée-Philippe Vanloo, sont ses fils et

ses élèves; celui-là, premier peintre du roi d'Espagne, et celui-ci du roi de Prusse, ont fait revivre avec distinction les talents de leur père et de leur maître.

VANLOO (Charles-André), frère et élève du précédent, devint peintre de Louis XV, professeur de l'académie de peinture, et chevalier de l'ordre de Saint-Michel. Ses tableaux sont recommandables par l'exactitude du dessin, la suavité, la fraîcheur et le brillant du coloris. Il était chargé de travailler aux nouvelles peintures de la coupole des Invalides à Paris, et il en avait déjà fait les esquisses lorsque la mort l'enleva en 1765, à 61 ans. Sa *Vie* fut imprimée à Paris, in-8, peu de temps après sa mort. On voit au musée de Paris deux beaux tableaux de ce peintre : le *Saint-Esprit qui préside à l'union de la Vierge et de saint Joseph*; *Enee portant son père Anchise au milieu de l'incendie*.

VAN-LOON (Gérard), né à Delft en 1685, mort en 1759, a donné dans sa langue une *Histoire numismatique des Pays-Bas*, la Haye, 1723, in-fol., qui a été traduite en français à la Haye, 1752, 3 vol. in-fol., avec fig.; elle est plus complète que celle de Bizot, dont elle est une continuation et un supplément. Nous avons encore quelques autres productions du même auteur. — Jean VAN-LOON, qu'il ne faut pas confondre avec le précédent, est l'un des auteurs du *Flambeau de la mer*. (Voy. VAN-KEULEN.)

* VANNETTI (Joseph-Valérien) naquit en 1719 à Roveredo, où il fit revivre l'amour pour les études. Il institua à cet effet une académie, et fit de sa propre maison un lycée, où il recevait tous ceux qui voulaient s'instruire sous la direction d'habiles maîtres. Il occupa plusieurs emplois honorables, et cultiva avec succès plusieurs genres de littérature; il réussissait surtout dans les compositions badines. Il a laissé en italien : *Poésies burlesques*, suivies de la *traduction* en vers d'un petit poème sur l'origine de l'éclair et de la foudre, par Triller, Roveredo, 1750; une *Dissertation* sur la barbe, avec quelques poésies, 1759; *Leçons sur le dialecte de Roveredo*, 1762. Il mourut vers 1780. C'est à lui que le P. Serrano a adressé les *Lettres* dans lesquelles il réfute ce que Tiraboschi dit de l'influence des Espagnols sur la décadence du goût chez les Romains (voy. SERRANO).

* VANNETTI (Clémentin), fils du précédent, né à Roveredo en 1754, à l'âge de douze ans avait déjà fait ses humanités, et à treize publié divers opuscules en latin et en italien, qui firent admirer en lui un talent aussi précoce que distingué. Il se consacra à l'étude des anciens classiques, sans négliger les mathématiques, l'histoire sainte, et même les beaux-arts; il connaissait la sculpture, l'architecture, et fut comme peintre un excellent paysagiste. Vannetti était lié avec les principaux savants de son époque, et devint membre de plusieurs académies. Il mourut le 15 mars 1795, à 41 ans. On compte plus de quarante ouvrages estimés, sortis de la plume de ce littérateur, parmi lesquels on cite : *Commentarius de vita Alexandri Georgii, accedunt nonnullæ utriusque epistolæ*, 1779; d'autres *Commentaires* sur Plaute et Térence; *Epi-*

stola di Q. Orazio et di P. Virgilio Marone all' imperatore Giuseppe III, Roveredo, 1781; *Introduzione ad una farsa intitolata Pullone volante*, ibid., 1785; *Epistola sopra la villa di Q. Orazio Flacco*, ibid., 1790; *Osservazioni intorno ad Orazio*, ibid., 1792, 5 vol. in-12, etc. Vannetti écrivait avec pureté et élégance, en italien comme en latin.

VANNIUS (Valentin), né dans la Souabe, vers 1550, mourut à la fin du même siècle. Il était luthérien, pasteur de Cronstadt, et pour se rendre recommandable dans son parti, il composa quelques traités contre l'Eglise romaine. Le plus connu est son *Judicium de missa*, Tubingen, 1557, in-8. Il s'efforce d'y prouver, contre tous les témoignages de l'antiquité et la croyance des chrétiens de tous les siècles, la nouveauté prétendue de cet auguste sacrifice. Il donna dans les mêmes vues : *Missæ historia integra*, 1565, in-4.

VANNIUS ou VANNI (François), peintre, né à Sienne en 1565, mort à Rome en 1609, s'est attaché à la manière de Frédéric Baroque. Il inventait facilement, et mettait beaucoup de correction dans ses dessins. Les sujets de dévotion étaient ceux qui lui plaisaient le plus, et dans lesquels il réussissait davantage. Le cardinal Baronius faisait un cas particulier de ce peintre, et ce fut par les mains de ce cardinal que le pape Clément VIII lui donna l'ordre du Christ. Vannius eut encore l'honneur d'être le parrain de Fabio Chigi, qui fut dans la suite le pape Alexandre VII, et qui le combla de biens. Le musée du Louvre possède trois tableaux de cet artiste; il a laissé quelques eaux-fortes très-estimées.

VANNUCHI. Voy. SARTE, peintre.

VAN-OBSTAL (Gérard), sculpteur, né à Anvers en 1597, mourut à Paris en 1665, recteur à l'académie royale de peinture et sculpture. Cet excellent artiste eut une contestation avec une personne qui lui opposait la prescription pour ne point lui payer son ouvrage; mais Lamoignon, avocat-général, soutint avec beaucoup d'éloquence que les arts libéraux n'étaient pas asservis à la rigueur de cette loi. Van-Obstat avait un talent supérieur pour les bas-reliefs; il travaillait admirablement bien l'ivoire. On cite comme son plus remarquable ouvrage la statue de Louis XIV, qui était placée sur la porte Saint-Antoine.

VAN-OORT (Adam), peintre, né à Anvers en 1557, mort dans la même ville en 1641, a peint des sujets d'histoire, le portrait et le paysage. On remarque du génie dans ses compositions. Il était grand coloriste, et donnait à ses figures de beaux caractères et une expression vive. Ses tableaux sont recherchés.

VAN-OOST (Jacques). Voy. OOST.

VAN-ORLAY (Bernard), peintre, né à Bruxelles, mort en 1550, eut pour maître Raphaël. Ce peintre a fait beaucoup de tableaux qui ornent les églises de son pays. L'empereur Charles-Quint lui fit faire plusieurs dessins de tapisseries, et c'était lui que le pape et plusieurs autres souverains chargeaient du soin des tapisseries qui s'exécutaient sur des dessins de Raphaël et d'autres grands maîtres. Lorsque ce peintre avait quelque tableau de prix à faire, il couchait des feuilles d'or sur l'impression de la

toile, et peignait dessus; ce qui n'a pas peu contribué à conserver ses couleurs fraîches, et à leur donner en certains endroits beaucoup d'éclat.

VAN-OSTADE (Adrien), peintre et graveur, né à Lubek en 1710, mort à Amsterdam en 1685, est appelé le *bon Ostade*, pour le distinguer de son frère. Ses tableaux représentent ordinairement des intérieurs de cabarets, de tavernes, d'hôtelleries, d'habitations rustiques et d'écuries. Cet artiste avait une parfaite intelligence du clair obscur : sa touche est légère et très-spirituelle. Il a rendu la nature avec une vérité piquante; cependant son dessin est lourd, et ses figures sont un peu courtes. Son frère et son élève, Isaac Van-Ostade, travailla dans le même genre que son maître; mais ses tableaux sont bien inférieurs et de moindre prix.

* VAN-PRAET (Joseph-Basile-Bernard), conservateur de la bibliothèque royale, né en 1754 à Bruges, d'une famille honorable de libraires et d'imprimeurs, montra dès l'enfance une vocation si prononcée pour la bibliographie, que le premier livre qu'il acheta de ses économies d'écolier, fut le catalogue de la bibliothèque de Gaignat, vendue en 1769. Dix ans après, il vint à Paris, et publia dans l'*Esprit* des journaux plusieurs articles d'histoire littéraire. Il eut part à la rédaction du *Catalogue* du duc de Lavalère, et fut attaché en 1784, à la bibliothèque du roi, avec 1,200 fr. d'appointements. Dès lors il vécut au milieu des livres, s'occupant de les classer, de les décrire, et d'en faire des extraits, et de cette manière acquit une érudition qu'il mit au service de tous les savants, français ou étrangers. La révolution lui laissa son modeste emploi. Nommé garde en 1792, il fut, trois ans plus tard, appelé aux fonctions de conservateur. La bibliothèque royale accrue de 150,000 vol., par la suppression des maisons religieuses, s'enrichit encore des dépouilles des puissances étrangères. Ces richesses, étudiées et compulsées par Van-Praet, servirent souvent à compléter et à améliorer nos propres exemplaires, et ne furent pas ainsi entièrement perdues pour la France, lorsque les événements de 1814 la forcèrent à restitution. Par des acquisitions pleines d'intelligence et de suite, Van-Praet parvint à créer deux collections à peine commencées avant lui, celle des incunables, et celle des livres imprimés sur vélin. Pour compléter son ouvrage, il dressa et fit imprimer à ses frais un *Catalogue raisonné des livres imprimés sur vélin*, un des plus beaux monuments de la science bibliographique. Ce grand travail lui ouvrit en 1850 les portes de l'académie des inscriptions. A l'âge où l'on sent d'ordinaire le besoin du repos, il reprit les premiers travaux de sa jeunesse et les perfectionna. Déjà en 1829, il avait publié une *Notice sur Colard-Mancion*; en 1851 il fit imprimer des *Recherches sur Louis de Bruges, seigneur de la Gruthuyse*, et le *Catalogue* des livres de la bibliothèque de Charles V, roi de France. Van-Praet mourut peu de temps après cette publication, au mois de février 1857. Il était du petit nombre de ces hommes de dévouement, de plus en plus rares, qui portent dans la vie l'ardent amour des intérêts publics, et cette abnégation

d'eux-mêmes qu'on trouvait autrefois dans les communautés. Toutes ses pensées, toutes ses affections étaient concentrées sur un objet unique, la bibliographie et la bibliothèque royale. Deux jours avant sa mort, il légua à cet établissement la plupart des beaux livres qu'il ne lui avait pas encore donnés, et dont on s'empressait de lui faire hommage de toutes les parties de l'Europe; quant aux autres, il a voulu qu'ils fussent envoyés à la collection publique de Bruges, sa ville natale.

VAN-ROOST (Guillaume), chanoine et pléban de l'église métropolitaine de Malines, a cru se signaler au commencement du XVIII^e siècle par son opposition aux décisions de l'Eglise, et s'est attiré par-là beaucoup de désagréments. On a de lui : *Points spirituels de morale*, Anvers, 1702, 2 vol.; *La bonne Règle de l'exercice volontaire, ou le Dévot solitaire*, Anvers, 1714; *Psaumes de David, avec de courtes réflexions sur le sens historique, spirituel et moral*, Gand, 1725. Ces ouvrages furent condamnés par le cardinal d'Alsace, archevêque de Malines, en 1728, et l'auteur, convaincu d'un libertinage et d'une conduite indigne de son état, devait être renfermé en vertu d'une sentence du même archevêque, le 20 août 1728; mais il s'enfuit en Hollande, et y mourut en 1746.

* VAN-SPAENDONCK (Gérard), peintre de fleurs, né en 1752 à Tilbourg, en Hollande, vint à Paris, où son talent l'ayant fait remarquer, il devint professeur d'*iconographie* au Jardin des Plantes, et membre de l'ancienne académie de peinture. Ses tableaux ont figuré avec beaucoup de succès aux expositions du Louvre, et fut admis en 1795 à l'institut. Van-Spaendonck a formé de bons élèves, et a publié in-fol., une belle *Collection* de fleurs dessinées d'après nature. Il mourut le 11 août 1822, à 70 ans. Quatremère de Quincy et Cuvier, ont prononcé son *Eloge* funèbre.

VAN-SWIETEN (Gérard), né à Leyde en 1700, de parents catholiques, fut un élève distingué de Boerhaave. Reçu docteur en médecine, il en donna des leçons que l'envie fit cesser, en alléguant sa religion au magistrat. Les Anglais lui offrirent un asile et mille livres sterling de pension; mais il aimait mieux se rendre à Vienne, où l'impératrice-reine, Marie-Thérèse, l'appela en 1745, parce qu'il voulait exercer publiquement la religion de ses pères. Il y professa la médecine jusqu'en 1755, avec un succès peu commun. Les étrangers couraient en foule à ses leçons, et l'exactitude avec laquelle il examinait les preuves des aspirants n'en faisait qu'augmenter le nombre. Il pratiquait en même temps qu'il enseignait. L'impératrice l'avait nommé son premier médecin, son bibliothécaire, directeur des facultés de médecine des pays héréditaires, etc. Cet habile homme mourut à Schœnbrun, le 18 juin 1772. Le P. Ignace Wurz a fait son *Eloge*. Il y avait quelques articles délicats à traiter, dont l'orateur s'est habilement tiré. On a reproché à Van-Swieten d'avoir préparé, peut-être sans le vouloir, les atteintes portées à la religion, quelques années après son décès, par des réformes absurdes et sacrilèges; mais il serait peu juste d'admettre ce reproche contre un homme qui n'est plus à même

de s'en justifier. L'on ne peut nier néanmoins qu'il n'eût montré de la prédilection pour les hommes de la petite église, parfois aussi pour des philosophes, et que la grande confiance qu'avait en lui Marie-Thérèse peut avoir eu, à plus d'un égard, de mauvais effets. On a de lui : *Commentaria in Hermanni Boerhaavii Aphorismis de cognoscendis et curandis morbis*, Paris, 1741-72, 5 vol. in-4. Différentes parties de cet ouvrage ont été trad. en franç.; les *Fièvres intermittentes*, 1766, in-12; les *Maladies des enfants*, 1769, in-12; le *Traité de la pleurésie*, in-12; les *Aphorismes de chirurgie*, 1743, 7 vol. in-12. On avait aussi commencé une traduction des *Aphorismes de médecine*, 1766, 2 vol. in-12, qui n'a pas été continuée. Van-Swieten a encore donné un *Traité de la médecine des armées*, in-12.

* VAN-SWINDEN (Jean-Henri), né à La Haye en 1746, devint, à l'époque de la formation de la république batave, membre du Directoire exécutif, et reçut, en 1798, avec *Enée*, la mission de se rendre à Paris, pour s'entendre avec les savants français sur l'établissement du nouveau système métrique. Après son retour dans sa patrie, il continua ses travaux sur les poids et mesures. C'est à lui qu'on attribue le rapport que l'institut des Pays-Bas fit après 1814, au nouveau gouvernement de ce royaume. Il a contribué à l'organisation de l'école de marine. Il mourut le 9 mars 1825. Correspondant de l'institut de France depuis 1805, il appartenait aux principales sociétés savantes de l'Europe. Outre plusieurs *Mémoires* sur différents sujets de physique et de mathématiques, dans le *Recueil* de l'institut royal des Pays-Bas, on a de lui : *Pensées sur divers sujets de philosophie*, en latin, 1767, 4 part. in-4; *Essai d'une nouvelle théorie du phénomène magnétique*, aussi en latin, Leyde, 1772, in-4; *Recueil de différents mémoires sur l'électricité et le magnétisme*, 1784, 5 vol. in-8; *Observations météorologiques* pour l'ann. 1779-80, in-8; avec P. Nieuwland, *Traité sur la détermination de la longitude en mer, par les distances de la lune au soleil et aux étoiles fixes*, 1787, in-8, en hollandais, souvent réimprimé; un *Traité des poids et mesures parfaits*, 1802, 2 vol. in-8.

VAN-TULDEN (Théodore), peintre et graveur, élève de Rubens, né à Bois-le-Duc, en 1620, a peint l'histoire avec succès; mais son goût le portait à représenter des foires, des marchés, des fêtes de village, etc. Il donnait dans ses sujets divertissants beaucoup d'action à ses figures. On admire aussi la belle disposition de ses tableaux d'histoire, la correction de son dessin, et son intelligence du clair-obscur. Ces morceaux ont été entièrement retouchés depuis.—Il ne faut pas le confondre avec Diodore VAN-TULDEN, docteur en droit dans l'université de Louvain, né également à Bois-le-Duc, mort le 19 novembre 1645, et dont on a quelques ouvrages.

VAN-UDEN (Lucas), peintre, né à Anvers en 1595, mort en 1662, est au rang des plus célèbres paysagistes. Une touche légère, élégante et précise caractérise sa manière. Il donnait beaucoup d'éclat à ses ciels; les sites de ses paysages sont agréables

et variés. La vue se perd dans des lointains qu'il a su représenter : on croit voir les arbres agités par le vent. Le célèbre Rubens l'employait souvent à peindre ses fonds et les paysages de ses tableaux : alors Van-Uden prenait le goût et le ton de couleur de ce peintre, en sorte que tout paraissait être du même pinceau.

VAN-UTERHOVE (Jacques-Maurice-Charles, baron), astronome, né à Utrecht en 1775, mort en 1856, entra dans l'université. Ce fut là que se développa son goût pour les sciences exactes et pour l'astronomie en particulier. En 1796 il s'occupa des étoiles changeantes, de la comparaison des différentes étoiles pour déterminer leur classement, et deux ans après, calcula les positions de trente-cinq étoiles principales. Il a publié : *Remarques sur l'opinion de Bode*, relativement au déplacement des pôles; *Réfutation de l'hypothèse de Flaugergues*, sur l'identité des comètes de 1781 et 1801; plusieurs mémoires sur la division du cercle en parties égales, sur l'invariabilité des forces centrifuges, etc.

VAN-VIANE (François), né à Bruxelles en 1619, prit à Louvain le bonnet de docteur, et devint président du collège du pape Adrien VI. L'université le députa à Rome avec le P. Lupus, Augustin, et Steyaert (*voy.* ce nom), pour y poursuivre plusieurs propositions de morale relâchée. A peine fut-il de retour, qu'on l'accusa à la cour de Madrid d'enseigner lui-même des propositions contraires à l'état et à la religion. Mais le pape Innocent XI fit écrire à la cour d'Espagne en sa faveur, en 1680 et 1681, par son nonce, et le coup qu'on voulait lui porter fut détourné. Il mourut en 1695. Ses ouvrages sont : *Tractatus triplex, de ordine Amoris*, Louvain, 1685, in-8; un traité *De gratia Christi*, qui n'a point été imprimé, mais dont on peut juger par l'éloge qu'Arnaud a fait de l'auteur. — Son frère Matthieu VAN-VIANE, licencié de la faculté de Louvain, mort dans cette ville en 1665, à 40 ans, eut la confiance de Jacques Boonen, archevêque de Malines, favorable aux opinions de Jansénius. On ne connaît de lui qu'un écrit intitulé : *Juris naturalis ignorantie Notitia*. Cet ouvrage a été traduit en français par Nicole, qui y a mis une préface et des notes.

* VARANO (Constance), d'une ancienne famille de la Marche-d'Ancône, née en 1428, à un âge encore tendre, possédait la langue latine, et était initiée dans plusieurs sciences. Les guerres civiles avaient ôté à sa famille la seigneurie de Camérino, qui la faisait vivre dans un état presque au-dessous d'une médiocre aisance. Son talent et son éloquence changèrent bientôt son sort. Blanche-Marie Visconti, épouse du comte Sforce, ayant passé par le marquisat d'Ancône, Constance lui fut présentée, et, dans un discours latin, lui demanda la restitution du domaine de ses ancêtres. Blanche s'intéressa en sa faveur, mais elle n'eut pas assez de pouvoir pour lui faire obtenir cette restitution. La jeune Varano ne se découragea pas, et peu de temps après elle adressa une harangue latine à Alphonse d'Aragon, roi de Naples, pour le même objet : elle eut le bonheur de voir son père réinstallé dans ses anciens droits. Constance

eut un rare talent pour la poésie latine. Elle épousa, en 1445, Alexandre Sforce, seigneur de Pesaro, et mourut vers l'an 1460. Ses *Poésies* ont été imprimées dans les *Mélanges* de l'abbé Lazzarini, t. vu, 500.

VARCHI (Benoît), poète et historien, né à Florence en 1502, mort le 18 décembre 1565, a composé des poésies latines et italiennes; mais le plus connu de ses ouvrages est une *Histoire des choses les plus remarquables arrivées de son temps, principalement en Italie et à Florence*, Cologne, 1721, in-fol. Elle renferme des particularités curieuses sur la révolution qui conduisit Alexandre de Médicis au trône de Florence, et sur le règne de ce prince. L'auteur écrit avec une liberté qui tient de la licence, et, quoiqu'il eût pris la plume par ordre de Côme de Médicis, son protecteur, il ne ménagea pas cette maison. Ses poésies, appelées *Capitoli*, furent imprimées avec celles de Berni, du Dolce, et supprimées à cause de leur obscénité; ce qui n'a pas empêché quelques libertins de les reproduire. Ses *Discours* (*Orazioni*) furent recueillis et publiés par Silv. Ruzzi (*voy.* ce nom), abbé des Camaldules, son disciple, qui lui fit élever dans l'église de son ordre à Florence, un tombeau orné de son buste en marbre, et décoré d'une épitaphe honorable, rapportée par Negri dans son *Istor. degli scrittori Fiorentini*, iv, 96. (*Voy.* LÉON SALVIATI.)

VARENIUS (Jean), né en 1462 à Malines, acquit une profonde connaissance des langues grecque et latine, et mourut à Lire le 11 octobre 1556. Il nous a laissé une *Syntaxe de la langue grecque*, Anvers, 1578, une des meilleures qui aient paru dans le xvr^e siècle.

VARENIUS (Auguste), théologien luthérien, né dans le duché de Lunebourg en 1620, mort en 1684, se rendit habile dans la langue hébraïque. On le regarde en Allemagne, après les Buxtorfs, comme celui de tous les protestants qui a porté le plus loin, et l'on peut dire trop loin, le système des accents hébraïques. (*Voy.* CAPPEL.) On a de lui un *Commentaire* sur Isaïe, réimprimé à Leipsig, 1708, in-4, et d'autres ouvrages.

VARENIUS (Bernard), Hollandais, et habile médecin, de qui l'on a une *Description du Japon et du royaume de Siam*, en latin, Cambridge, 1675, in-8, est plus connu par sa géographie, qui a pour titre : *Geographia universalis, in qua affectiones generales telluris explicantur*, Cambridge, 1672, in-8. Son livre renferme beaucoup d'idées systématiques, dont la plupart ne se soutiennent pas à l'examen, quoique Newton le jugeât digne d'être transporté dans sa langue, et de l'orner de notes de sa façon, auxquelles Jurin ajouta ensuite les siennes. C'est sur cette traduction anglaise qu'a été faite, par de Puisieux, celle que nous avons en français, Paris, 1755, 4 vol. in-12.

VARET (Alexandre), né à Paris en 1651, après avoir fait ses études de théologie dans les écoles de Sorbonne, voyagea en Italie. De retour en France, il fut choisi par de Gondrin, archevêque de Sens, pour son grand-vicaire. (*Voy.* FR. PARIS.) Après la mort de ce prélat, il fut destitué de son emploi, et se retira dans la solitude de Port-Royal-des-

Champs, où il mourut en 1676, à 45 ans. On a de lui : *Traité de la première éducation des enfants*, in-12 ; *Défense de la relation de la paix de Clément IX*, 2 vol. ; *Lettres spirituelles*, 5 vol. ; *Défense de la discipline de Sens, sur la pénitence publique*, in-8, condamnée à Rome en 1679 ; préface de la *Théologie morale des jésuites*, Mons, 1666, et celle qui est au commencement du premier volume de leur *Morale pratique*. — Il ne faut pas le confondre avec François VARET, auteur d'une *Traduction française du catéchisme du concile de Trente*.

VARGAS (Alphonse), religieux augustin, natif de Tolède, et docteur de Paris, fut fait évêque d'Osma, puis de Badajoz, et enfin archevêque de Séville, où il mourut l'an 1566. On a de lui des *Commentaires* sur le premier livre du Maître des sentences, qu'il avait dictés à Paris, en 1543, Venise, 1490, in-fol.

VARGAS (François), jurisconsulte espagnol dans le xvi^e siècle, posséda plusieurs charges de judicature sous les règnes de Charles-Quint et de Philippe II. Envoyé à Bologne en 1548, il protesta au nom de l'empereur contre la translation du concile de Trente en cette ville, appuya fortement le retour du concile à Trente, et y assista, deux ans après, en qualité d'ambassadeur de Charles-Quint. Philippe II l'envoya résider à Rome, à la place de l'ambassadeur ; il y jouit de la confiance du pape qui l'employa dans bien des affaires relatives au concile de Trente : ce qui seul suffit pour réfuter les calomnies de le Vassor. De retour en Espagne, il fut nommé conseiller d'état. Détrompé des plaisirs du monde et des espérances de la cour, il se retira au monastère de Cislos, près de Tolède, et y mourut vers 1560. On a de lui : un *Traité* en latin, *De la juridiction du pape et des évêques*, in-4 ; des *Lettres* et des *Mémoires concernant le concile de Trente*. Le Vassor les a donnés en français, en 1700, in-8, en les défigurant d'une manière révoltante, et prêtant à cet illustre Espagnol toute la haine que lui-même, depuis son apostasie, portait au concile de Trente, et à tout ce qui appartient à l'église catholique. Grégoire Trautwein, dans son ouvrage, *Vindiciarum adversus Justinii Febronii librum singulare liber singularis*, qu'il a donné sous le nom de *Georgius de Vigilibus*, montre non-seulement l'in vraisemblance, mais l'impossibilité que Vargas ait dit du concile de Trente, et de ses plus illustres prélats, les sottises et faussetés manifestes que le prétendu traducteur lui fait dire. Avant Trautwein les journalistes de Trévoux avaient déjà démasqué la fausseté de ces Lettres ; et Schram, qui, en 1704, c'est-à-dire quatre ans après la traduction, a publié à Brunswick les prétendues lettres originales, n'a affaibli aucune de leurs observations. Quelques critiques prétendent que ces Lettres ne sont pas seulement altérées, mais entièrement fabriquées. Le génie de le Vassor, et son caractère faux et méchant, son fanatisme outré, qui le rendait odieux même aux protestants, et le fit chasser de la maison de milord Portland, viennent à l'appui de cette assertion. Quoi qu'il en soit, l'évidence de cette altération ou supposition n'a pas empêché Febronius et d'autres détracteurs du saint

Siège d'alléguer ces Lettres comme des pièces authentiques.

VARGAS (Louis de), peintre, né à Séville en 1502, mort en 1568, fit en Italie les études nécessaires à son art. Après sept années d'un travail assidu, il retourna dans sa patrie ; mais Antoine Florès et Pierre Campana lui étaient si supérieurs en mérite, qu'ils l'obligèrent de retourner en Italie, pour faire de nouvelles études pendant sept autres années. Au bout de ce temps, Vargas n'eut plus de concurrents à craindre ; il força à son tour Perez de Alezio, peintre célèbre, d'éviter le parallèle avec lui. Cet artiste n'excellait pas moins dans le portrait que dans l'histoire. Il joignait aux plus heureux talents les vertus les plus austères du christianisme : il s'enfermait souvent dans un cerceuil et exerçait sur lui des austérités qu'on aurait admises dans les anachorètes.

* VARICOURT (Pierre Rouin de), garde-du-corps de Louis XVI, né dans le pays de Gex d'une famille noble, dans la journée du 5 octobre 1789, se trouvait en sentinelle à la porte de l'appartement de la reine. Les séditieux, qui inondaient le château, demandaient à grands cris la mort de cette infortunée princesse ; Varicourt n'eut que le temps d'entrer dans l'antichambre et de crier : *Sauvez la reine !* Les factieux se jetèrent sur lui, et le massacrèrent. Au même instant un de ses camarades, Miomandre, prit tranquillement le mousquet, et se mit à sa place, en défendant l'entrée : il fut criblé de coups. La populace furieuse coupa la tête de Varicourt, la mit sur une pique, la porta en triomphe auprès de la voiture de Louis XVI, qu'on y amenait avec sa famille, et prenait plaisir à présenter ce hideux spectacle aux yeux de la reine.

* VARICOURT (Pierre-Marin Rouin de), frère du précédent, évêque d'Orléans, né à Gex en 1755, embrassa l'état ecclésiastique, et fit ses études au séminaire de Saint-Sulpice. De retour dans sa province, il fut nommé chanoine d'Annecy et curé de Gex. Député par le clergé de son bailliage aux états-généraux, il s'y distingua par la conduite la plus honorable, et signa toutes les protestations et déclarations en faveur de la religion et de la monarchie. Ayant refusé de prêter le serment, il sortit de France ; mais il y revint bientôt, et se fixa dans un canton voisin de la frontière, pour échapper à la persécution dirigée contre les prêtres fidèles à leurs devoirs. Il vécut ignoré jusqu'en 1801 ; alors il fut rétabli dans sa cure. Nommé en 1817 à l'évêché d'Orléans, il fut sacré le 12 décembre 1819. S'étant rendu à son siège épiscopal, il visita plusieurs fois son diocèse, et soulagea constamment les malheureux, donnant par sa pieuse conduite l'exemple de toutes les vertus. Ce prélat mourut le 2 décembre 1825, à 68 ans.

VARIGNON (Pierre), prêtre, naquit à Caen, paroisse de Saint-Ouen, en 1654. Les ouvrages de Descartes lui étant tombés entre les mains, il les lut avec avidité, et conçut une passion extrême pour les mathématiques ; ses succès en ce genre le rendirent membre de l'académie des sciences de Paris, et professeur de mathématiques au collège Mazarin. Il avait sur sa grande réputation, été ad-

mis à l'académie de Berlin en 1744. Il mourut en 1722. Son caractère était aussi simple que sa supériorité d'esprit pouvait le demander. « Je n'ai jamais vu », dit Fontenelle, personne qui eût plus de conscience, je veux dire, qui fût plus appliqué à satisfaire exactement au sentiment intérieur de ses devoirs, et qui se contentât moins d'avoir satisfait aux apparences. » La philosophie n'avait pas affaibli sa foi. Dans un *Recueil sur l'Eucharistie*, Genève, 1750, in-8, on trouve un ouvrage de Varignon, pour prouver « qu'un être matériel, quel que petit qu'il soit, peut contenir un corps humain, » et d'autres possibilités propres à défendre ce mystère contre les objections tirées de la physique ou de la métaphysique. Lignac, Malebranche et d'autres savants ont présenté, sur le même sujet, des vues extraordinaires pour des physiciens mécaniques et matériels, mais qui n'ont rien d'étonnant pour des hommes profondément instruits. L'on peut même dire qu'aucun objet de croyance religieuse ne trouve dans la nature des emblèmes plus expressifs. (*Voy. le Journ. histor. et litt.*, 1^{er} août 1795, p. 494.—*Catéch. phil.*, n° 441 et suiv.). On a encore de lui un *Projet d'une nouvelle mécanique*, 1687, in-4; *Nouvelle mécanique*, 1725, 2 vol. in-4; *Nouvelles conjectures sur le pesanteur*, 1692, in-12; *Eléments de mathématiques*, 1751, in-4; plusieurs autres *Ecrits* dans les *Mémoires de l'académie des sciences*.

VARILLAS (Antoine), né à Guéret, dans la Haute-Marche, en 1624, se livra tout entier à l'étude de l'histoire. Gaston de France, duc d'Orléans, l'honora du titre de son historiographe, et lui procura une place dans la bibliothèque du roi en 1635. Il y travailla avec beaucoup d'assiduité jusqu'en 1662, qu'il obtint une pension de 4200 liv., dont Colbert depuis le fit priver. De Harlay, archevêque de Paris, lui en procura une autre de la part du clergé de France. Cet auteur mourut en 1696, laissant plusieurs legs pieux, dont un a servi à fonder le collège que les barnabites avaient à Guéret. Il vécut toujours en philosophe, simple dans ses habits et dans ses meubles, quoiqu'il fût d'ailleurs à son aise. Son *Histoire de France* comprend une suite de 176 ans, depuis la naissance de Louis XI, en 1425, jusqu'à la mort de Henri III, en 1589, et renferme de plus la minorité de saint Louis, Paris, 1685, et ann. suiv., 14 vol. in-4. Son *Histoire des hérésies*, Paris, 1686-1690, est en 6 vol. in-4, et 1687-1690, 12 vol. in-12. L'on y trouve l'histoire des révolutions arrivées en Europe en matière de religion, depuis l'an 1574 jusqu'en 1590. Lorsque cet ouvrage parut, on y trouva beaucoup de fautes. Ménage ayant rencontré l'auteur lui dit : « Vous avez donné une *Histoire des hérésies* pleine d'hérésies. » Cela n'empêche pas que ce ne soit essentiellement un bon ouvrage; on y reconnaît le savant aussi bien que l'écrivain religieux et fœcièrement catholique. On a encore de lui : la *Pratique de l'éducation des princes*, ou l'*Histoire de Guillaume de Croy*, 1684, in-12; la *Politique de Ferdinand le Catholique*, 1688, 5 vol. in-12. Cet ouvrage a une suite en manuscrit, la *Politique de la maison d'Autriche*, 1658, in-12; les *Anecdotes de Florence*, la Haye, 1685, in-12; Va-

rillas avait tant lu dans sa jeunesse, qu'il en perdit la vue. On la lui rétablit à force de remède; mais il l'avait si faible, qu'il ne pouvait lire qu'au grand jour. Ainsi, dès que le soleil baissait, il fermait ses livres, et s'abandonnait à la composition de ses ouvrages. Quelque bonne que fût sa mémoire, il était difficile qu'elle ne le trompât pas souvent; et c'est là une des raisons qu'on peut rendre du nombre de fautes qu'il a faites. Noms propres défigurés, faits évidemment faux, chronologie inexacte. Il a quelquefois cité des documents qui n'ont jamais existé. Mais il est à croire que sa mémoire se trompait dans les titres. Il rapporte des anecdotes qu'on a jugées fausses, parce qu'on ne les trouvait écrites nulle part : reste à savoir s'il ne les tenait pas de bonne source. Son zèle pour l'orthodoxie, les couleurs trop vives et trop vraies dont il a peint les sectaires, l'ont rendu extrêmement odieux aux philosophes modernes, qui n'ont pas manqué d'exagérer les défauts de ses *Histoires*, et de rejeter comme des contes plusieurs faits très-avérés.

VARIN. *Voy.* WARIN.

VARIUS, poète latin, contemporain de Virgile et d'Horace, eut beaucoup de part à l'amitié de ces deux illustres écrivains, et aux bontés de l'empereur Auguste; il composa des *Tragédies* qui ne sont pas parvenues jusqu'à nous. On trouve quelques fragments de ses poésies dans le *Corpus poetarum* de Maittaire.

VARLET (Dominique-Marie), né à Paris en 1678, devint docteur de Sorbonne en 1706, et travailla pendant six ans en qualité de missionnaire dans la Louisiane. Clément XI le nomma en 1718 évêque d'Ascalon, et coadjuteur de Pidou de Saint-Olon, évêque de Babylone, qui mourut peu de temps après. Dès lors, il commença à lever le masque et à montrer son opposition à la bulle *Unigenitus*. Il eut ordre de la Propagande d'aller chez le nonce de Paris; mais au lieu d'obéir, il partit pour la Hollande, et donna à Amsterdam la confirmation, en vertu des prétendus pouvoirs que lui avaient donnés les soi-disant chapitres de Harlem et d'Utrecht. Varlet alla ensuite en Perse; mais l'évêque d'Isfahan eut ordre du pape de le suspendre de tout exercice de son ministère. Après cette flétrissure, il retourna en Hollande, mit le sceau à sa révolte, méprisa les censures qu'il avait encourues, appela au futur concile, exerça toutes les fonctions de l'épiscopat, et sacra archevêque d'Utrecht Corneille Steenhoven le 15 octobre 1724, dans la maison du sieur Brigode à Amsterdam : ordination qui fut déclarée *illicite et exécrationnelle*, et l'élection nulle, par le pape Benoît XIII, le 21 février 1725. Ce fut encore lui qui imposa les mains aux trois successeurs de Steenhoven, qui furent également excommuniés par le saint Siège. Cette conduite irrita tout le monde : vainement il tâcha de se justifier par deux *Apologies* qui, avec les pièces justificatives, forment un gros vol. in-4. Languet, évêque de Soissons, en fit voir l'illusion. Il mourut à Rhynwick, près d'Utrecht, en 1742, regardé comme un rebelle et un schismatique par les catholiques, et comme un Chrysostome par les jansénistes.

VARLET (Jacques), chanoine de Saint-Amé de

Donai, mourut en 1736. On a de lui des *Lettres* sous le nom d'un *Ecclesiastique de Flandre*, adressées à Languet, évêque de Soissons, pleines de l'esprit de secte et de parti, et réfutées par le même évêque.

VAROLI (Constant), né à Bologne en 1545, mourut à Rome en 1575, médecin de Grégoire XIII, et professeur d'anatomie. On a de lui : *Lettre sur les nerfs optiques*, etc., Padoue, 1575, in-8, ouvrage fort estimé. *Sur la dissolution du corps humain*, 1591, in-8.

VARRON (Caius-Terentius), consul romain, aussi courageux qu'imprudent, perdit par sa faute la bataille de Cannes contre Annibal, 216 ans avant J.-C. Lorsqu'il retourna à Rome, le peuple, loin de lui demander compte de cette défaite, lui rendit des actions de grâces, de ce qu'il n'avait pas désespéré du salut de la république après une si grande perte.

VARRON (Marcus-Terentius), né l'an 116 avant J.-C., fut lieutenant de Pompée dans la guerre contre les pirates, et mérita une couronne navale. Moins heureux en Espagne, il fut obligé de se rendre à César. Ce malheur le fit proscrire, mais il trouva un asile chez Calenus (voy. ce nom). Sa vie fut de cent ans, et il la passa dans les travaux de l'étude. On le regarde comme le plus docte des Romains. Il assure lui-même qu'il avait composé plus de 500 volumes sur différentes matières. Saint Augustin fut un des admirateurs du savoir de Varron ; mais il est faux qu'il ait tiré des ouvrages de ce Romain son admirable traité *De Civitate Dei* (voy. saint Augustin). Varron était lié avec Cicéron, auquel il dédia son *Traité de la langue latine*. Il en composa un autre, la vie rustique, *De Re rustica*, qui est fort estimé. Ces deux derniers ouvrages sont parvenus jusqu'à nous. Les meilleures éditions du premier sont de Venise, 1474, in-fol., rare ; et de Rome, 1537, in-8, avec les notes d'Antoine Augustin. Le traité *De Re rustica* parut à Venise, 1472, in-fol., et avec les autres auteurs rustiques, dont l'édition la plus estimée est de Leipsig, 1755, 2 vol. in-4. Saboureux de la Bonneterie en a donné une traduction française, Paris, 1771, in-8, qui fait le second volume de l'*Economie rurale*, 6 vol. in-8.

VARRON le Gaulois (Terentius), poète latin sous Jules-César, né à Atace sur la rivière d'Aude, dans la province de Narbonne, composa un poème *De bello sequanico*. Il mit aussi en vers latins le poème des Argonautes d'Apollonius de Rhodes. On trouve de lui quelques fragments dans le *Corpus poetarum*.

VARUS (Quintilius), proconsul romain, d'une famille plus distinguée par ses places que par sa noblesse, fut d'abord gouverneur de la Syrie. Il présida l'assemblée qu'Hérode convoqua pour juger son fils Antipater qu'il accusait d'avoir voulu le tuer. Varus lui conseilla de le tenir en prison jusqu'à la décision d'Auguste. Il empêcha Sabinus, gouverneur de Judée, de s'emparer des trésors d'Hérode, et apaisa par sa sagesse une sédition que la méchanceté de ce gouverneur avait excitée. Envoyé dans la Germanie, son administration indolente fit naître à Arminius, chef des Chérusques, l'idée d'exterminer les troupes romaines ; il les attaqua inopinément, les défit, et Varus, honteux, se tua l'an 9 de J.-C. — Il

est différent d'un autre Quintilius Varus, qui remporta une victoire signalée sur Magon, frère d'Annibal, l'an 205 avant J.-C.

VASARI (George), peintre, né en 1512, à Arezzo en Toscane, mort à Florence en 1574, ne s'est fait qu'une réputation médiocre dans la peinture. Il n'avait aucun goût décidé ; la nécessité fut le principal motif qui l'engagea dans l'exercice de ce bel art. Cependant son assiduité au travail, les avis d'André del Sarto et de Michel-Ange, et l'étude qu'il fit d'après les plus beaux morceaux antiques, lui donnèrent de la facilité et du goût pour le dessin ; mais il a trop négligé la partie du coloris. Il entendait surtout les ornements, et il avait du talent pour l'architecture. La maison de Médicis l'employa longtemps, et lui procura une fortune honnête. On a de lui les *Vies des meilleurs peintres, sculpteurs et architectes italiens*, Florence, 1568, et Rome, 1759, 5 vol. in-4 ; elles sont écrites en Italien, avec assez de politesse, mais l'auteur n'est pas exact. Comme il écrivait dans un temps où plusieurs peintres dont il parle étaient encore vivants, il a plus pensé à les louer qu'à faire connaître leur véritable mérite. Bottari, qui a dirigé l'édition de Rome, y a fait des additions, et a corrigé plusieurs inexactitudes. Les dessins des portraits qui sont à la tête de ces *Vies* sont, selon quelques-uns, de Calcar, et selon d'autres, de Vasari lui-même et de ses disciples. Le musée du Louvre possède deux de ses tableaux : *L'Annonciation* et *la Passion de J.-C.* Le *Traité de peinture* publié à Florence en 1619, in-4, est de George Vasari, neveu du précédent, quoique plus d'un biographe l'ait attribué à l'oncle. (Voy. SAN-SOVINO Jacq.)

VASCONCELLOS (Michel de), fils du chancelier P. Barbosa, né à Lisbonne vers l'an 1600, passa jeune en Espagne, où ses talents diplomatiques lui captivèrent la bienveillance du comte-duc d'Olivarès, qui l'envoya, en qualité de secrétaire-d'état, près la vice-reine de Portugal, Marguerite de Savoie, duchesse de Mantoue, tante de Philippe IV. Le Portugal était sous la domination espagnole depuis l'an 1580, époque où le duc d'Albe le conquit en trois semaines pour Philippe II. Cependant les Portugais souffraient depuis longtemps avec impatience le joug de leurs vainqueurs, et malgré toute la politique de la cour de Madrid, ils n'attendaient que le moment propice pour se mettre en état de révolte. L'occasion s'en présenta, et on peut dire que Vasconcellos ne fit que l'accélérer. Esclave soumis du duc d'Olivarès, il n'exécutait pas seulement ses moindres ordres, mais souvent il les dépassait. Il était le tyran du peuple, qu'il accablait de vexations et d'impôts. Le premier décembre 1640, une multitude armée, conduite par des personnes de haut rang, s'empara du palais. Ceux-ci notifièrent respectueusement à la vice-reine que dès ce moment son autorité avait cessé. D'autres conjurés entrèrent dans la chambre de Vasconcellos, et le trouvèrent caché dans une armoire pratiquée dans l'épaisseur de la muraille, et tout couvert de papiers. Après l'avoir percé de plusieurs coups d'épée, ils le jetèrent par la fenêtre, en criant : « Le tyran » est mort ! vive la liberté et don Juan IV, roi de

» Portugal ! » C'est ainsi que l'Espagne, après une possession de soixante ans, perdit ce riche royaume, autant par la tyrannie de Vasconcellos, que par la fausse politique du duc d'Olivarès, et le caractère faible et insouciant de Philippe IV. Vasconcellos eut des enfants qui obtinrent ensuite des places, et leurs descendants furent comptés parmi les premiers seigneurs du Portugal.

VASCONCELLOS (Antoine), jésuite portugais, a publié : *Anacephaleosis; id est summa capita actorum regum Lusitanice, et regni lusitani descriptio : accesserunt epigrammata in singulos reges; et illorum effigies; item Philippi II lusitanica expeditio*, Anvers, 1641, in-4; *Relatio persecutionis Japonicæ, annorum 1588 et 1589*.

VASCONCELLOS (Simon), jésuite portugais, né en 1599, se rendit dès sa jeunesse dans le Brésil, où il passa le reste de sa vie, et mourut en 1670. On a de lui : *Chronique de la compagnie de Jésus dans le Brésil*, Lisbonne, 1665, in-fol., en portugais. *Vie de Jean Almeyda; Vie de Joseph Anchieta*.

VASCOSAN (Michel de), imprimeur de Paris, né à Amiens, épousa une des filles de Badius, et devint ainsi allié de Robert Etienne, qui avait épousé l'autre. Vascosan passe, avec raison, pour l'un des premiers maîtres de son art. Les curieux recherchent particulièrement les *Vies des hommes illustres* et les *Ouvrages morales* de Plutarque, trad. du grec par Amyot, que cet imprimeur donna en 1567, 15 vol. in-8.

* VASI (Joseph), peintre et graveur, né en Sicile en 1710, vint à Rome, où il prit des leçons des plus habiles maîtres, et parvint à se faire un nom, par la beauté de ses poses, et par la pureté de son dessin. Il mourut en 1782. Il a laissé sur la ville de Rome plusieurs ouvrages parfaitement gravés et bien écrits, qui ont pour titre : *Beautés de Rome au dedans et au dehors tant anciennes que modernes, avec tous les édifices, jardins et fontaines les plus remarquables*, 1761, 10 vol. in-fol.; *Trésor saisi, ou les basiliques, églises, cimetières et autres édifices religieux de Rome*, 1778, 2 vol. in-fol.; *Itinéraire de Rome, pour l'architecture, sculpture et peinture*, 1777.

VASQUEZ (Gabriel), jésuite, né en 1551 à Belmonte del Tajo, bourg de la Nouvelle-Castille, enseigna la théologie à Rome et à Alcalá avec réputation, et y termina sa carrière, en 1604. Ses contemporains l'ont appelé l'*Augustin de l'Espagne*; et Benoît XVI, dans son *Traité de Synodo diocesana*, le nomme la *Lumière de la théologie*. Cependant on trouve dans ses ouvrages quelques propositions peu justes, qui étaient la doctrine commune des théologiens de ce temps-là, et des questions inutiles qu'il était alors d'usage de traiter. (*Voy. saint Thomas, Suarez*, etc.)

VASSE (Antoine-François de), sculpteur du roi, membre de l'académie royale de peinture et de sculpture, né en 1685 à Toulon, mort à Paris, en 1756, à 55 ans, a décoré plusieurs églises par ses ouvrages, dont on peut voir le détail dans le *Mercur de France*, 1756.

VASSEE (Jean), *Vasseus*, de Bruges, enseigna

les belles-lettres à Prague, à Evora, et à Salamatique, où il mourut en 1561. Partout il forma ses élèves à la vertu et à la piété autant qu'aux sciences humaines. On a de lui *Chronica Hispanie*, Salamague, 1552, in-fol., et Cologne, 1577, in-8. On la trouve aussi dans l'*Hispania illustrata* du P. André Schott.

VASSELIN (George-Victor), né à Paris en 1767, cultiva la littérature avec assez de succès, et embrassa les principes révolutionnaires, mais avec modération. Le 10 juin 1792, il prononça à la barre de l'assemblée Législative un discours dans lequel, après avoir attaqué le ministre Servan, il défendit avec énergie la prérogative royale, ce qui mit en tumulte toute l'assemblée. Un des membres l'accusa de coopérer à la rédaction du *Journal de Paris*, et d'être un des secrétaires de Duport-Dutertre; mais Vasselin fit évanouir cette accusation. Il put échapper au régime de la terreur, en vivant dans la retraite. En 1796 il fit paraître un livre qui fit beaucoup de bruit, et qui a pour titre : *Respect à la propriété, ou le Seul point de ralliement des représentans aux représentés, et des gouvernés aux gouvernants*, in-8. C'est un ouvrage écrit avec force et hardiesse, dans lequel l'auteur cherche à prouver le droit que doit avoir tout citoyen de quitter son pays quand il est menacé de grands désordres. Il parle en même temps en faveur des propriétés desquelles l'absence ne peut pas légalement exclure les premiers possesseurs. Il ne paraît pas que Vasselin s'immisça pendant le reste de ses jours dans les affaires politiques : il mourut en 1802. Il a laissé en outre : *Mémorial révolutionnaire de la Convention, ou Histoire des révolutions de France, depuis le 20 septembre 1792 jusqu'au 26 octobre 1795*, Paris, 1797, 4 vol. in-12; ouvrage qui a eu du succès, et qui est devenu rare; *Cours de droit civil*, 7 cah. in-8. Ce dernier a été publié par Guynemer.

VASSOR (Michel le), né en 1648 à Orléans, entra dans la congrégation de l'Oratoire. Ses opinions lui ayant attiré des désagréments mérités, il quitta cette congrégation en 1690, se retira en Hollande l'an 1695, puis en Angleterre, où il embrassa la communion anglicane, et obtint une pension du prince d'Orange, à la sollicitation de Burnet, évêque de Salisbury. Cet apostat mourut en 1718, à 70 ans. Il avait été méprisé pendant sa vie, il fut peu regretté après sa mort. On a de lui un *Traité de la manière d'examiner les différends de religion*, in-12. Mais il est principalement connu par une *Histoire de Louis XIII*, pleine de faits singuliers et d'anecdotes très-suspectes, Amsterd., 1710-11, 20 vol. in-12, réimpr., 1756, 7 vol. in-4. L'auteur était chez Milord Portland, lorsqu'il en composa le 1^{er} volume. Avant que de le publier, il le communiqua à Jacques Basnage, son ami, qui lui conseilla de ne point faire paraître cet ouvrage, qui est plutôt une satire violente contre les vivants et les morts, qu'une histoire, et qui est d'ailleurs extrêmement diffus, pesant et plein de maximes dangereuses. Le Vassor méprisa cet avis, et publia son livre. Milord Portland indigné le chassa de sa maison, et Basnage rompit entièrement avec lui. Ainsi, pour le plaisir de mentir et d'outrager, il perdit sa

fortune, ses protecteurs et ses amis. Bayle disait qu'il aurait mieux fait de rester où il était : voulant dire que son apostasie n'honorait pas la réforme. C'était un homme d'un esprit léger et vain, d'un caractère violent et fougueux, capable de tout lorsqu'il s'agissait de satisfaire sa haine, et ne mettant point dans ses passions cette apparence d'honneur et de réserve que la méchanceté même et la corruption cherchent à se ménager. On a encore de lui une prétendue traduction en français, avec des remarques, des *Lettres* et des *Mémoires* de François Vargas, de Pierre Malvenda, touchant le concile de Trente, in-8; ouvrage entrepris pour calomnier cette grande assemblée de l'Eglise chrétienne, et en même temps les hommes illustres auxquels il attribue ce qu'ils n'ont jamais dit (voy. VARGAS). Les productions qu'il avait enfantées étant catholique, sont un *Traité de la véritable religion*, in-4; et des *Paraphrases* sur saint Matthieu, sur saint Jean, et sur les Epîtres de saint Paul.

* VASSOULT (Jean-Baptiste), né à Bagnolet, près de Paris, vers 1667, ayant embrassé l'état ecclésiastique, devint aumônier de madame la Dauphine. Il mourut à Versailles, le 24 janvier 1745, à 78 ans. Il est connu par quelques ouvrages, notamment par une traduction de l'*Apologétique de Tertullien*, in-4 et in-12, estimée par sa fidélité et son exactitude (voy. GOURCY), et par les *Psaumes de David en forme de prières*, in-12.

VATABLE ou VATEBLE (François), professeur de langue hébraïque, était natif non pas d'Amiens, comme l'a cru le président de Thou, mais d'une petite ville de Picardie, nommée *Gamache*. François 1^{er} le fit, en 1550 ou 1551, professeur d'hébreu au collège royal qu'il venait d'établir. Il fut ensuite fait abbé de Belloczane. Robert Etienne ayant recueilli les *Notes* qu'il avait faites sur l'Ecriture dans ses leçons publiques, les imprima dans son édition de la Bible de Léon de Juda, 1545, 2 vol. in-8; mais ces notes ayant été altérées, comme on le croit, par cet imprimeur, qui avait embrassé le calvinisme, elles furent condamnées par la faculté de théologie de Paris. L'inquisition d'Espagne ordonna aux théologiens de Salamanque de les purger de ce qui sentait l'hérésie, et permit qu'ainsi corrigées on les publiât en 1584. Robert Etienne les défendit contre les théologiens de Paris; mais on sent que cette défense, faite d'une main intéressée, ne valait pas mieux que les erreurs qui avaient dénaturé les notes de Vatable. Elles sont d'ailleurs estimées, parce qu'elles sont claires, précises et naturelles. La dernière édition est de 1729, 2 vol. in-fol. (Voy. HENRI Nicolas). Ce savant mourut à Paris en 1547.

VATER (Abraham), né en 1684, devint par son mérite professeur de botanique et de médecine à Wittenberg, sa patrie. Il avait voyagé en Allemagne, en Angleterre et en Hollande, où le célèbre Ruysch lui apprit surtout l'art de ces belles injections, qui était son grand talent. Vater profita si bien des leçons de Ruysch, qu'après avoir été son disciple il devint son émule. Cet habile homme mourut dans sa patrie en 1751, membre de l'académie des curieux de la nature, et de la société royale de Londres

et de celle de Prusse. On a de lui un grand nombre de Dissertations académiques, et quelques traités particuliers écrits en latin, entre lesquels on distingue : de l'*Utilité de l'anatomie*, contre ceux qui prétendent que l'art de guérir n'a, en général, pas fait des progrès proportionnels à l'importance qu'on attache à l'anatomie : ce qui ne paraît être que trop vrai (voy. HÉROPHILE); *Joannis Curvi Semmedi Puggillus rerum indicarum*, Wittenberg, 1722, in-4; *Description du cabinet de Ruysch et des principaux cabinets d'histoire naturelle de l'Allemagne*. On a donné la description du sien sous ce titre : *Vateri Musæum, Anatomicum proprium*, in-4.

** VATOUT (Jean), né en 1792 à Ville-Franche, après avoir fait de bonnes études dans les collèges de Paris, devint secrétaire particulier du baron Boissy-d'Anglas, préfet de la Charente, et suivit cet habile administrateur à Angoulême, où il resta jusqu'en 1814. Sous-préfet à Blaye, pendant les cent jours, puis à Libourne, il crut devoir donner sa démission à la chute de l'empire. Devenu en 1816 secrétaire de M. Decazes, alors ministre de la police générale, il fut nommé deux ans après sous-préfet de Semur. Révoqué de ses fonctions en 1820, il s'adonna dès lors à l'étude des lettres qui n'avaient été pour lui qu'un délassement dans l'exercice de ses fonctions publiques. En 1822, le duc d'Orléans l'attacha à sa personne, en lui confiant la place de bibliothécaire du palais royal. Dès ce moment il renonça à la carrière de publiciste, et se livra entièrement à son goût pour les beaux-arts. Elu député de la Côte-d'Or en 1831, il parla souvent à la chambre; ses discours sur la peine de mort, sur le panthéon, et d'autres encore lui concilièrent l'estime de ses collègues. Ses travaux législatifs ne l'empêchèrent pas de poursuivre ses travaux littéraires. Il venait d'être nommé membre de l'académie française, lorsqu'éclata la révolution du 24 février. Il suivit Louis-Philippe dans l'exil, et mourut en Angleterre, au mois de novembre 1848, à 56 ans. Indépendamment de diverses brochures politiques, qui tenaient tout leur intérêt des circonstances, on a de lui : *Les aventures de la fille d'un roi*, Paris, 1820-21, in-8, allégorie qui, sous le voile léger d'une spirituelle plaisanterie, cachait de hautes vérités politiques. *Les gouvernements représentatifs au congrès de Troppau*, 1821, in-8; *De l'assemblée constituante*, 1822, in-8; *Catalogue historique et descriptif des tableaux et des portraits de la collection du duc d'Orléans*, Paris, 1825-30, 8 vol. in-8. Ces notices ont été rédigées sous la direction particulière du prince, et elles renferment même plusieurs morceaux de sa composition; *Galerie lithographiée des tableaux du duc d'Orléans*, ib., 1825-29, 2 vol. gr. in-fol.; *L'idée fixe*, ib., 1850, 2 vol. in-8, roman assez ingénieux; *Histoire du palais royal*, ib., 1850, in-8; *Histoire lithographiée du palais royal*, ib., 1855-54, in-fol; *La conspiration de Cellamare*, épisode de la régence, ib., 1852, 2 vol. in-8; *Le château d'Eu*, notices historiques, ib., 1857, 5 vol. in-8; *Souvenirs historiques des résidences royales de France*, Paris, 1859-45, 6 vol. in-8.

VATTEL (Emmerich de), né en 1714, dans la

principauté de Neufchâtel, est auteur de quelques traités de physique et de jurisprudence. Son principal ouvrage est le *Droit des gens ou les Principes de la loi naturelle appliqués à la conduite des nations et des souverains*, 1758, 2 vol. in-4, et 3 vol. in-12; ouvrage superficiel et déclamateur qui réunit le fanatisme de secte aux erreurs du déisme; la religion y est traitée comme une affaire de politique et même de caprice. On y examine sérieusement ce que le souverain doit faire quand la nation se dégoûte de sa religion et en désire une autre. Fier des applaudissements des philosophes, il vint à Bruxelles vers l'an 1765, s'offrit à des gens en place de travailler à dénaturer la législation et les notions nationales, à faire goûter sa jurisprudence antichrétienne, son déisme et son fanatisme. Mais les conditions qu'il exigea pour rendre aux Belges un si grand service le firent renvoyer *manibus vacuis*, surtout après que l'impératrice Marie-Thérèse eut témoigné que cet avocat aventurier lui déplaisait. Vattel devint conseiller privé de l'électeur de Saxe, et mourut à Neufchâtel en 1767, à 55 ans. L'abbé Caussin, membre de l'académie de Bruxelles, dans une dissertation imprimée en 1768, a réfuté quelques erreurs de Vattel, mais il en eût trouvé bien d'autres, s'il avait voulu donner l'essor à son zèle et s'il avait été moins prévenu pour un auteur qu'on ne peut considérer que comme un mauvais singe de Grotius et de Pufendorf, comme un publiciste paradoxal et dangereux.

VATTEVILLE. Voy. MONTCHRESTIEN.

VAUBAN. Voy. les articles PRESTRE.

* VAUBERT (Luc), jésuite, né à Noyon en 1644, entra dans la société le 21 septembre 1662. Après avoir fait son noviciat à Paris, il fut employé à l'enseignement, et professa successivement les humanités, la rhétorique et la philosophie. Il fit les quatre vœux le 2 février 1678, et s'appliqua à la prédication. Il exerçait en même temps divers emplois. Il fut recteur et ensuite préfet des pensionnaires à Paris au collège de Louis-le-Grand, où il mourut le 5 avril 1716. Il avait cultivé la poésie latine. Ses principaux ouvrages sont des livres de spiritualité. On a lui : *Exercices de piété pour les associés à l'adoration perpétuelle du Saint-Sacrement*, Paris, 1699, 1711, in-12; *Traité de la communion*, ou *Conduite pour communier saintement*, Paris, 1704, in-12; *la Dévotion à Notre-Seigneur J.-C. dans l'Eucharistie*, Paris, 1706, 2 vol. in-12, souvent réimprimés; *Serenissimo duci Enghienensium post captum Limborgum et liberatum obsidione Haganoani, carmen*, Paris, 1675, in-4. Il paraît que c'est la seule pièce imprimée qu'on ait du P. Vaubert.

* VAUBLANC (Vincent-Marie VIENNOT, comte de), né en 1756 à Montargis, entra au service en sortant de l'école militaire, et fut choisi en 1789 pour secrétaire de la noblesse du bailliage de Melun. Député de Seine et Marne, en 1791, à l'assemblée législative, il devint bientôt un des membres les plus marquants du parti royaliste. Proscrit sous la terreur, il sut se soustraire aux poursuites de ses ennemis, et ne reparut qu'après le 9 thermidor. Lors du mouvement qui éclata contre la convention, il présidait la section Poissonnière. Condamné

à mort à la suite du 15 vendémiaire, il sut tromper la vigilance de la police, et fut élu plus tard député au conseil des cinq-cents. Il ne put faire valider son élection qu'à la fin de 1796. On le regardait comme l'âme des conciliabules du parti de Clichy, c'est pourquoi son nom se trouva l'un des premiers sur la liste de proscription du 18 fructidor. Condamné à la déportation, il passa en Suisse, puis en Allemagne, d'où il ne revint qu'après le 18 brumaire. A peine de retour, il fut appelé par le sénat à siéger au corps législatif, où après quelques hésitations, il montra un zèle excessif pour servir l'ambition de Bonaparte. Candidat au sénat conservateur en 1804, il fut appelé un an plus tard à la préfecture de la Moselle, puis créé comte de l'empire et commandant de la légion d'honneur. S'étant montré, en 1815, hostile au retour de Napoléon, il fut obligé de fuir, partit pour Luxembourg, et de là se rendit à Gand où il composa plusieurs *Mémoires* sur l'état de la France, en prenant part à la rédaction du *Moniteur* royaliste. Rentré avec S. M., il fut nommé conseiller d'état, et préfet des Bouches-du-Rhône. Deux mois après, chargé du portefeuille de l'intérieur, il signa l'ordonnance de dissolution portée contre l'institut, quitta le ministère en 1816, et devint ministre d'état et membre du conseil privé. Député du Calvados en 1820, il siégea jusqu'en 1827 à la chambre où il ne se fit remarquer que par le constant appui qu'il donna à toutes les mesures présentées par le gouvernement. Membre du conseil supérieur du commerce, il engagea, à cette époque, une polémique assez vive avec M. de Saint-Cricq, sur des questions d'économie politique, et à l'occasion de la loi des douanes. Il cessa, dès 1850, de prendre part aux affaires publiques, et ne s'occupa plus que de ses travaux littéraires. Il était membre libre de l'académie des beaux-arts. Il mourut en 1845, à 89 ans. On lui doit de nombreux ouvrages, parmi lesquels on citera : *Rivalité de la France et de l'Angleterre*, etc., Paris, 1808, in-8; *Tables synchroniques de l'histoire de France*, etc., ib., 1818, in-8; *Mémoires sur la révolution de France*, etc., ib., 1852, 4 vol. in-8; *Essai sur l'instruction et l'éducation d'un prince au XIX^e siècle*, etc., ib., 1855, in-8; *Fastes mémorables de la France*, ib., 1858, in-8; *Souvenirs*, ib., 1859, 2 vol. in-8. De Vaublanc a aussi cultivé la poésie, mais avec peu de succès; il a publié un poème épique en XII chants : *Le dernier des Césars, ou la chute de l'empire romain d'Orient*, Paris, 1856, in-8, et des *Tragédies*, ib., 1859, in-8. Ce dernier volume renferme cinq pièces : *Soliman II*, *Attala*, *Aristomène*, *les Héraclides* et *la mort de Nicias*.

* VAUBOIS (le comte de), pair de France, né en 1749 à Château-Vilain en Champagne, d'une famille noble, entra jeune au service dans l'artillerie, et se trouvait capitaine en 1789. Attaché en 1795 à l'armée des Alpes, il fut employé au siège de Lyon, où il emporta, le 25 septembre, les redoutes qui défendaient les Broteaux. L'année suivante, il se signala contre les Piémontais, et ne cessa de donner des preuves de valeur dans les diverses campagnes d'Italie, notamment dans celle de 1796, où

Il remporta plusieurs avantages sur les Autrichiens. Désigné pour faire partie de l'expédition d'Égypte, il concourut à la prise de Malte, dont Bonaparte lui donna le commandement, qu'il conserva jusqu'en 1800, époque à laquelle il fut contraint de capituler, après avoir perdu la moitié de sa garnison et rejeté huit sommations. Pendant qu'il défendait Malte avec un courage héroïque, il avait été nommé sénateur par le 1^{er} consul, qui plus tard le fit grand-officier de la légion-d'honneur et lui donna la sénatorerie de Poitiers avec le titre de comte. En 1814 il vota la déchéance de Napoléon, et fut nommé par le roi membre de la chambre des pairs. N'ayant point été employé pendant les cent-jours, il reprit, au second retour du roi, sa place à la chambre, où il vota constamment avec l'opposition constitutionnelle. Modéré par principes et par caractère, il ne prit aucune part à tous les événements de la restauration, continua après 1850 de siéger à la chambre, et mourut, le 18 juillet 1859, à 90 ans.

VAUCANSON (Jacques de), né à Grenoble en 1709, s'est fait un nom distingué parmi les mécaniciens du XVIII^e siècle, et fut associé à l'académie royale des sciences de Paris. Il n'est personne qui n'ait entendu parler de ses automates : mais des travaux plus utiles et plus précieux à l'état sont les machines de son invention, en Languedoc et ailleurs, pour dévider la soie. Il mourut à Paris, le 21 novembre 1782, à 75 ans.

** VAUDOYER (Antoine-Laurent-Thomas), né en 1756 à Paris, fut envoyé, en 1786, à l'académie française de Rome, en qualité d'architecte pensionnaire du roi. A son retour, nommé architecte du gouvernement, il fut chargé au collège de France de la reconstruction de l'observatoire, et des amphithéâtres de chimie, d'anatomie et de physique, qu'il sut rendre plus commodes et plus utiles. Beaucoup d'autres travaux exécutés sous sa direction contribuèrent à mettre en relief son talent. Il était chevalier de la légion-d'honneur, membre de l'académie des beaux-arts depuis 1825, et devint plus tard secrétaire-archiviste de la section d'architecture. Il mourut à Paris, le 27 mai 1846, à 90 ans. Indépendamment de quelques *Discours* prononcés aux funérailles de ses collègues Rondelet, Poyet et Thibault (voy. ces noms), on a de lui : *Idées d'un citoyen français sur le lieu destiné à la sépulture des hommes illustres de France*, 1791, in-12 ; *Restauration des piliers du Panthéon français*, 1798, in-4. — Avec Baltard (voy. ce nom) *Grand prix d'architecture et autres productions*, Paris, 1802 et ann. suiv., 4 vol. in-fol. de 120 pl. chacun. *Description du théâtre de Marcellus à Rome*, 1812, in-4 ; c'est une étude faite à Rome avec un soin minutieux.

VAUGE (Gilles), prêtre de l'Oratoire, né vers 1617 à Beric, diocèse de Vannes, enseigna les humanités et la rhétorique avec distinction, puis la théologie au séminaire de Grenoble. Le cardinal le Camus, évêque de cette ville, et Mont-Martin, son successeur, ont fait un cas particulier de ses talents. Le P. Vauge, accablé par le travail et les années, se retira en la maison de l'Oratoire de Lyon, où il

mourut en 1759, dans un âge avancé. Ses ouvrages sont : le *Catéchisme de Grenoble* ; le *Directeur des âmes pénitentes*, 2 vol. in-12 ; un *Traité de l'espérance chrétienne*, contre l'esprit de pusillanimité et de défiance, et contre la crainte excessive, in-12. Cet ouvrage, profond et solide, plein d'onction et de lumière, a été traduit en italien par Louis Riccoboni. On en a donné une nouvelle édition en 1777. Quelques écrits sur les affaires du temps, où l'on s'aperçoit qu'il a été avec les gens du parti.

** VAUGEOIS (J.-F. Gabriel), archéologue, né en 1752 à Laigle, accueillit la révolution avec enthousiasme, mais il en reconnut bientôt les abus et suivit le parti des hommes sages. D'abord juge puis conseiller en 1811, à la cour d'appel de Liège, il entra dans la vie privée en 1814 et consacra ses loisirs à l'étude de l'archéologie, de la physique, de la chimie et de la minéralogie. Dans l'intérêt de ses recherches il parcourut presque toute la France, et fit même plusieurs voyages en Suisse. Après 1850, il fut nommé inspecteur divisionnaire des monuments historiques du département de l'Orne. Il était membre de la société des antiquaires de France et de celle de Normandie, etc. Il mourut à Laigle, le 1^{er} août 1859, à 87 ans, laissant d'importants travaux, particulièrement sur les édifices d'architecture antique et sur les monuments druidiques. Indépendamment de nombreuses *Notices* dans les *Mémoires* de l'académie celtique et dans ceux de la société des antiquaires, on a de lui : *Histoire des antiquités de la ville de Laigle et de ses environs*, Laigle, 1845, in-8.

VAUGELAS. Voy. FAYRE.

VAUGIMOIS (Claude Foy de), supérieur du séminaire de Saint-Irénée de Lyon, mort en 1759, était d'une bonne famille de Bourgogne. On a de lui quelques ouvrages de piété, qui ont assez de cours. C'était un homme d'un caractère doux et d'une piété solide.

VAUGONDI (Robert de). Voy. ROBERT.

* VAUGLYON (Antoine-Paul-Jacq. de QUELEN, duc de la), né à Tonneins en 1706, mort à Versailles en 1772, fit les campagnes de 1755, 1754 et 1755 en qualité de colonel d'infanterie, et se distingua aux sièges de Kehl et de Philipsbourg, à l'attaque des lignes d'Eslingen et au combat de Clauzen. Promu en 1745 au grade de brigadier, il servit aux sièges de Menin, Ypres, Tournai, Oudenarde, Anvers et Maëstricht. Il contribua beaucoup au gain de la bataille de Fontenay (1745), par la présence d'esprit qu'il eut de ne point arrêter le feu de la batterie, quand les boulets vinrent à lui manquer, et de faire tirer à poudre sur la redoutable colonne anglaise. Elevé au grade de maréchal-de-camp pour cette action, il se distingua encore à Rocoux et à Laufeld, fut créé lieutenant-général en 1748, chevalier commandeur des ordres du roi en 1755, et justifia ces récompenses par de nouveaux services. Mais c'est surtout comme gouverneur des quatre petits-fils de Louis XV qu'il mérita une place dans l'histoire. L'aîné, le duc de Bourgogne, mourut à l'âge de 10 ans, en 1761. Les trois autres devaient régner successivement sous le nom de Louis XVI, de

Louis XVIII et de Charles X. Le duc de la Vauguyon était un homme pieux et éclairé. — VAUGUYON (le duc de la), lieutenant-général, fils du précédent, né en 1746, fut envoyé à 50 ans comme ambassadeur près les états-généraux, réussit, dans l'intérêt du commerce français, à y balancer l'influence de la diplomatie anglaise, et, à son retour, rapporta au roi les vœux des Hollandais pour une alliance offensive et défensive. Créé chevalier de l'ordre du Saint-Esprit en 1784, et nommé à l'ambassade d'Espagne, il entra très-avant dans la confiance du comte de Florida Blanca, ministre dirigeant du cabinet de Madrid, concerta avec lui les moyens de resserrer les liens qui unissaient les deux royaumes, et mérita ainsi la décoration de l'ordre de la toison d'or que lui conféra Charles III (1788). Rappelé l'année suivante pour prendre le portefeuille des affaires étrangères, il ne le garda que quelques jours et retourna à son ambassade d'Espagne. Il y fut remplacé par Bourgoing le 1^{er} juin 1790, à l'occasion des différends qui s'étaient élevés entre les cabinets de Madrid et de Saint-James, et qu'on attribuait à ses négociations. Mais il ne quitta point cette résidence, et publia un exposé de sa conduite politique ainsi que sa correspondance avec le ministre Montmorin. Ce *Mémoire*, lu à l'assemblée constituante (2 août 1790), dissipa les injustes soupçons qu'on avait accrédités contre lui. Appelé par Louis XVIII à Vérone en qualité de ministre à la fin de 1795, il suivit plus tard à Blockenbourg ce prince qu'il servit fidèlement. Cependant, moins de 18 mois après, il encourut sa disgrâce, et fut remplacé par le comte de Saint-Priest (*voy.* le Moniteur de févr. 1797). Revenu en Espagne, il y resta jusqu'en 1805, époque à laquelle il reentra en France. La restauration le tira d'une retraite absolue. Nommé membre de la chambre des pairs, il y vota constamment avec l'opposition, et mourut en 1828. Le duc de Choiseul prononça son *Eloge* dans la séance du 10 avril.

VAUMORIÈRE] (Pierre d'ORTIGUE de), gentilhomme d'Apt en Provence, né vers 1610, vint à Paris, où son esprit lui mérita la place de sous-directeur d'une académie, ou plutôt d'un tripot littéraire formé par l'abbé d'Aubignac. Il mourut en 1695, fort pauvre. Sa probité, sa politesse et son enjouement lui firent plus de partisans que ses livres. On a de lui : *l'Art de plaire dans la conversation*, in-12, assez bon; un recueil, assez mal choisi, en 4 vol. in-12; des *Harangues sur toutes sortes de sujets*, avec *l'Art de les composer*; un recueil de *Lettres avec la Manière de les écrire*, 2 vol. in-12; un grand nombre de *Romans* verbeux et sans vraisemblance.

VAUQUELIN. *Voy.* FRESNAYE (la).

VAUQUELIN DES IVETAUX. *Voy.* IVETAUX.

* VAUQUELIN (Louis-Nicolas), chimiste distingué, né en 1765, à Saint-André-d'Héberiot (Calvados), mort le 14 novembre 1850, entra à 14 ans au service d'un pharmacien de Rouen. Ce fut là qu'il prit le goût de la science à laquelle il dut plus tard son illustration. Il se rendit à Paris, vers 1779; son application excessive à l'étude lui causa une maladie qui le fit mettre à l'Hôtel-Dieu. Entré

de nouveau chez un pharmacien, Fourcroy le prit en affection, et voulut se l'associer. Vauquelin put bientôt avoir une pharmacie à son propre compte, et ne tarda pas à se faire connaître par ses travaux. Il devint successivement inspecteur des mines, essayeur des matières d'or et d'argent, membre de l'ancienne académie des sciences, puis de l'institut, professeur au muséum d'histoire naturelle et à l'école royale de pharmacie, professeur de la faculté de médecine et du collège de France, membre d'un grand nombre de sociétés savantes. Les auteurs qui traitent de la chimie, citent à chaque instant son nom, et en effet par ses observations et ses judicieuses recherches il a jeté beaucoup de jour sur cette science. Le département du Calvados lui avait donné, dans ses dernières années, un honorable témoignage de confiance, en le choisissant pour son député. Vauquelin eut recours avant d'expirer aux sacrements et aux autres consolations de la religion. Dans sa chaire de professeur, il éprouvait quelque difficulté à s'exprimer; mais il était simple, méthodique, et possédait le talent de l'analyse. Ce savant n'a publié *ex professo* que le *Manuel de l'essayeur*, 1812, in-8; mais il a laissé des *Mémoires* insérés dans les *Annales de chimie*, dans le *Journal des mines*, dans les *Annales du muséum*, dans le *Journal de Physique*, dans l'*Encyclopédie méthodique*, et dans les *Recueils de l'académie des sciences*. Les plus remarquables sont : *sur la nature de l'alun* (*Annales de chimie*,) 1797; *sur la Nouvelle substance métallique contenue dans le plomb rouge de Sibérie*, *ibid.*, 1798; *Notice sur la terre du Brésil*. Cette terre était inconnue avant Vauquelin; *Des Mémoires sur l'urine*, en société avec Fourcroy, *ib.*, 1799; *sur l'eau de l'arnios des femmes et des vaches*, *ib.*, 1800; *sur le verre d'antimoine*, *ib.*; *Observations sur l'identité des acides pyro-muqueux, pyro-tartareux, pyro-ligneux et sur la nécessité de ne plus les regarder comme des acides particuliers*, en société avec Fourcroy, *ibid.*; *sur les pierres dites tombées du ciel*, *ibid.*, 1805; *sur le platine*, en société avec Fourcroy, *ibid.*, 1804; *sur la présence d'un nouveau sel phosphorique terreux, dans les os des animaux*, etc., en société avec Fourcroy, *ib.*, 1805; *Examen chimique pour servir à l'histoire de la laite des poissons*, en société avec Fourcroy, *ibid.*, 1807; *Analyse de la matière cérébrale de l'homme, et de quelques animaux*, *ib.*, 1812; *Expérience sur le Daphné alpina*, *ibid.*; *Analyse de l'urine de l'autruche, et expérience sur les excréments de quelques autres familles d'oiseaux*, en société avec Fourcroy; (*Annales du muséum d'histoire naturelle*), Paris, 1811. Vauquelin fut, en 1788, un des fondateurs de la société philomatique.

* VAUTRIN (Hubert), ancien jésuite, né à Saint-Nicolas en 1742, mort à Nancy en 1852, était chanoine de la cathédrale de cette ville; il est auteur de *l'Observateur en Pologne*, 1817, in-8; du *Cadran à la portée de tout le monde*, 1812, in-12; et de quelques *Mémoires de physique*.

VAUVENARGUES (Luc de CLAPIERS, marquis de), né à Aix en 1715, d'une famille noble de Provence, servit de bonne heure, et fut capitaine au régiment du roi. La retraite de Prague, pendant trente lieues

de glaces, lui causa des maladies cruelles qui lui firent perdre la vue, et causèrent sa mort en 1747, à 52 ans. Nous avons de lui une *Introduction à la connaissance de l'esprit humain, suivie de réflexions et de maximes*, Paris, 1746, in-12. Il y a de bonnes choses, mêlées de réflexions paradoxales et quelquefois peu religieuses; ce qui lui a mérité de la part de Voltaire d'être nommé un *prodige de vraie philosophie et de vraie éloquence* (voy. *Eloge funèbre* des officiers morts dans la guerre de 1741). Pour s'assurer plus certainement les éloges du grand philosophe, Vauvenargues a retranché dans la seconde édition qu'il a donnée de son ouvrage, ce passage remarquable; « Newton, Pascal, Bossuet, » Racine, Fénelon, c'est-à-dire les hommes de la » terre les plus éclairés, dans le plus philosophe » de tous les siècles, et dans la force de leur esprit » et de leur âge, ont cru en Jésus-Christ; et le » grand Condé en mourant répétait ces nobles paroles : Oui, nous verrons Dieu comme il est : » *Sicuti est, facie ad faciem*. » Voy. le *Tableau philosophique de l'esprit de Voltaire*, chap. 17. Nous avons plusieurs éditions de Vauvenargues : une par de Fortia, 1797, 2 vol. in-12; une autre de Suard, 1806, 2 vol. in-8, dans laquelle il y a des altérations, et où l'auteur s'efforce de prouver que Vauvenargues était incrédule. Les philosophes le réclament comme un des leurs, et en effet il y a dans quelques passages de ses écrits une teinte philosophique (voy. son article dans Laharpe); mais d'autres morceaux démentent cette imputation, notamment sa belle *Méditation sur la foi*, terminée par une *Prière à Dieu*. Les ouvrages de Vauvenargues ont été beaucoup trop vantés par les écrivains philosophes. Son *Introduction à la connaissance de l'esprit humain* n'offre que des fragments de différents genres, qui étaient des matériaux d'un grand ouvrage que les maladies continuelles de l'auteur, suivies d'une mort prématurée, ne lui permirent pas d'achever. Sa meilleure production est le *Recueil de ses maximes*, où l'on ne trouve ni le piquant ni le pittoresque de La Bruyère, ni le fini de la diction de Duclos; mais il a plus d'imagination dans le style que ce dernier, et il parle à l'âme plus que tous les deux.

* VAUVILLIERS (Jean-François), helléniste, né à Paris en 1757, fut nommé, en 1766, adjoint à l'abbé Vatry, alors titulaire de la chaire de grec au Collège royal. En 1769 il lui succéda, et devint membre de l'académie des inscriptions et belles-lettres. Vauvilliers se faisait remarquer par ses principes religieux, à une époque où ils commençaient à devenir rares parmi ceux qui cultivaient les sciences. Il n'était au reste occupé que de sa chaire et d'objets scientifiques, et il est vraisemblable qu'il ne se serait jamais occupé d'autre chose, si la révolution ne fût point survenue. En 1789, il fut nommé député suppléant aux états-généraux, et plus tard, lorsqu'on forma la mairie de Paris, lieutenant de maire. En cette qualité il présidait le bureau des subsistances, chargé de l'approvisionnement de la capitale. Il remplit cette mission difficile avec la plus scrupuleuse probité. Plusieurs fois il fut exposé sur les ports et dans les places

publiques à la haine et aux insultes de la populace. Partout où il y avait quelque émeute, il s'y présentait avec calme, et s'il pouvait faire entendre sa voix éloquente, il était sûr de persuader. Cependant, lors de la découverte du fameux *liure rouge*, il s'y trouva porté pour une somme de 5,000 fr. C'était alors un crime. Las d'un emploi qui ne présentait que des dangers, il donna en 1791 sa démission. En 1797, compromis dans la conspiration de Brottier et Lavilleheurnois, il fut traduit au tribunal criminel de Seine-et-Oise, et fut acquitté. La même année, le département de Seine-et-Oise l'élut membre du conseil des cinq-cents, et se trouva du nombre de ceux que l'on condamna à la déportation. Il fut assez heureux pour se soustraire à l'exécution du décret. S'étant rendu en Suisse, il y reçut une lettre de l'empereur de Russie, Paul 1^{er}, qui lui offrit un établissement dans ses états. En passant à Berlin pour se rendre à Pétersbourg, il fut accueilli par les Français qui y étaient alors, avec les égards et les sentiments d'estime dus à son mérite personnel, et à la conduite qu'il avait tenue. Paul 1^{er} le reçut avec distinction, et lui fit une pension de 4,000 roubles. Il n'en jouit pas longtemps, étant mort à Pétersbourg en 1801. On a de lui les ouvrages suivants : *Lettres aux auteurs du Journal des Savants, sur Horace*, 1767, in-12; *Examen historique et politique du gouvernement de Sparte, ou Lettres sur la législation de Lycorgue, en réponse aux doutes proposés par Mably*, 1769, in-12; *Essai sur Pindare, contenant une traduction de ce poète, avec une analyse raisonnée, et des notes historiques, politiques et grammaticales*, le tout précédé d'un discours sur Pindare, et sur la vraie manière de traduire, 1772, 1779, in-12; *Ludovici XV. laudatio funebris*, 1774, in-4, trad. en franç.; *Sophoclis tragediæ septem græcæ, cum interpretatione latina et scholiis veteribus ac novis; edit. curavit Capperonier; notas, præfationem et indicem adjecit J.-F. Vauvilliers*, 1781, 2 vol. in-4; *Idylle sur la naissance du Dauphin*, 1781; *Abrégé de l'Histoire universelle, en figures, avec des explications qui s'y rapportent*, 1787, et ann. suiv., gr. in-8; *Vies pour les recueils de portraits des hommes et des femmes illustres de toutes les nations*, par Duflos, 1787, in-fol.; *Extraits des différents auteurs grecs, à l'usage de l'école militaire, avec la trad. franç. et les explications grammaticales des mots*, 1788, 6 vol. in-12; *Le témoignage de la raison et de la foi sur la constitution civile du clergé*, Paris, 1792, in-8; *Doctrine des théologiens, ou 2^e part. du Témoignage*, 1792, in-8; *Questions sur les serments ou promesses politiques en général, et en particulier sur le vœu de haine éternelle à la royauté*, Bâle, 1794, in-8. On pourrait ajouter à cela son *Mémoire sur les assemblées représentatives*. Cet écrit présentait une réunion d'idées générales sur la formation, la composition et les attributions des assemblées représentatives. Il paraît que l'auteur pensait que le meilleur mode de gouvernement représentatif serait de concentrer les pouvoirs dans une seule assemblée perpétuelle.

* VAUX (Noël de Jours, comte de), maréchal de France, naquit en 1705 au château de Vaux,

diocèse du Puy. Entré, en 1724, lieutenant au régiment d'Auvergne, il servit aux sièges de Pizzighetone et du château de Milan. Capitaine en 1754, il se trouva à l'attaque du château de Colorno, et fut blessé aux batailles de Parme et de Guastalla. En 1758, il passa en Corse, et commanda l'année suivante à Corté, avec un détachement de deux cents hommes de son régiment. Attaqué au couvent de Gersani par deux mille Corses, il fut blessé de deux coups de feu; mais il réussit à garder le poste. Le régiment d'Auvergne ayant été envoyé en Bohême en 1745, le comte de Vaux se distingua à la défense de Prague. Les preuves de courage et de talent qu'il y donna lui valurent le commandement du régiment d'Angoumois. Employé en 1744 et 1745, dans l'état-major de l'armée, il se trouva aux sièges de Menin, d'Ypres, de Furnes, au combat de Rietzvaux, au siège de Fribourg, à la bataille de Fontenoy, et se signala aux sièges de Tournay et d'Andermonde, qu'il couvrit avec 1,500 hommes. Le roi lui donna le commandement d'Oudenarde en récompense de ses services. Lorsque le maréchal de Saxe entreprit le siège de Bruxelles, le comte de Vaux, à la tête de cinq mille hommes, chargé du passage du canal de Vilvorde, fit deux cents prisonniers dans les redoutes, établit un pont sur le canal, et, lors de l'investissement de la place, fut détaché à l'un de ses faubourgs à deux cents pas des fossés qu'il couvrit de redoutes. Après la prise de la ville, le maréchal de Saxe le chargea d'en porter la nouvelle au roi, qui le nomma brigadier, et il servit en cette qualité aux sièges d'Anvers, de Namur, et à la bataille de Rocoux. On lui confia, en 1747, l'investissement du Saz de Gand : il fit avec 6,000 hommes toutes les dispositions pour commencer ce siège, s'empara d'un fort et fit deux cents prisonniers. Un éclat de bombe l'atteignit au siège de Berg-op-Zoom. Détaché au village de Vouet, avec les volontaires de Bretagne et la brigade de Montboissiers, il y fut attaqué par dix mille hommes, et les força à la retraite; ce qui le fit nommer au commandement en second de la Franche-Comté. Envoyé en Corse pour s'y mettre à la tête des troupes, il fut fait lieutenant-général et employé à l'armée du maréchal de Broglie en 1760. Il assista à la bataille de Corbach, fut chargé de la défense de Friedberg, et commanda une colonne qui attaqua les redoutes de Cassel, et en chassa les ennemis. Au mois d'août suivant, il eut ordre d'attaquer l'arrière-garde d'un corps de dix mille hommes, et la mit en déroute. A la fin de cette campagne, le commandement de Goettingue lui fut confié : investi dans cette place par l'armée du prince Ferdinand de Prusse, il foudit à différentes reprises sur les troupes qui s'étaient portées dans les villages voisins, tailla en pièces une partie, fit l'autre prisonnière, et obligea enfin le prince Ferdinand de lever ce siège, après lui avoir enlevé plus de trois mille hommes en différentes sorties. En 1761, il eut un cheval blessé sous lui à Filingshausen, et ses habits furent criblés. L'armée eut à peine passé le Weser, qu'il fut détaché avec six mille hommes pour repousser l'ennemi au-delà de l'Em; et lorsqu'on résolut d'assiéger Wolfenbuttel,

il fut chargé de reconnaître la place. Au commencement de 1762, il servit au corps de réserve du comte de Lusace; mais ce corps ayant rejoint le gros de l'armée, le comte de Vaux retourna à Goettingue. Bientôt après il fit éclater de nouveau sa valeur au combat de Johannisberg, et à celui qu'il livra avec le marquis de Poyanne aux troupes légères des ennemis. Employé en 1765, dans la province des Trois-Évêchés, il fut nommé commandant en second de cette province, et commandeur de l'ordre de Saint-Louis en 1764. Envoyé en Corse en 1769, dans l'espace de deux mois il acheva de soumettre cette île. (*Voy. PAOLI*.) Employé successivement dans la généralité de Paris, dans les divisions de Provence et d'Alsace, et au camp de Vosieux en 1779 et 1780, il commanda l'armée des côtes de Bretagne et de Normandie, et passa au commandement du comté de Bourgogne. Enfin les preuves de talent et de courage qu'il avait données pendant près de soixante ans, dans dix-neuf sièges, dix combats et quatre batailles, lui méritèrent la dignité de maréchal de France, que Louis XVI lui conféra le 14 juin 1785. Envoyé en Dauphiné pour y apaiser les premiers ferments de la révolution, il mourut à Grenoble le 14 septembre 1788. Son corps fut déposé dans l'église de l'Étourneac, pour être ensuite transféré au château de Vaux; mais en l'exhumant, les Vandales révolutionnaires empêchèrent que ses cendres fussent confiées au mausolée que devait exécuter son compatriote Julien, l'un de nos meilleurs sculpteurs. Près Villejuif, banlieue de Paris, est un obélisque, où est déposé le cœur du maréchal de Vaux; on y lit entr'autres inscriptions :

Ci git le cœur d'un vrai héros :
Dans la paix et sous nos drapeaux,
Il consacra toute sa vie,

A bien servir son Dieu, son prince et sa patrie.

Observateur zélé de la discipline, sévère, mais juste et humain, désintéressé, ennemi de ce faste qui corrompt une armée autant qu'il l'embarrasse, le maréchal de Vaux donna toute sa vie l'exemple des vertus militaires, et surtout d'une scrupuleuse probité. Après avoir commandé l'expédition destinée pour l'Angleterre, il demeurait encore en 1781 à la tête des troupes assemblées en Bretagne; à la fin du premier mois de service, le trésorier de l'armée lui apporta la même somme qu'il lui avait comptée l'année précédente pour le mois correspondant : « Il ne m'en faut que la moitié, dit le » comte de Vaux; n'ayant plus les mêmes dépenses » à faire, je n'ai plus besoin du même traitement : » et il écrivit sur-le-champ dans ce sens au ministre de la guerre : celui-ci répondit qu'il avait mis sa lettre sous les yeux du roi, et que Sa Majesté voulait qu'il reçût la somme entière comme témoignage de la satisfaction qu'elle avait de ses services. « Je ne puis accepter, écrivit le comte, cette » marque de bonté du roi, et ce sera le seul ordre » de Sa Majesté auquel durant tout le cours de ma » vie je me serai cru dispensé d'obéir. » Le maréchal de Vaux n'avait que deux filles, les marquises de Vauhorel et de Fougères; il ne reste de sa maison que deux branches cadettes, les Jourda de

Vaux du Rhuillier et les Jourda de Vaux de Foletier.

* VAUXCELLES (Simon-Jérôme BOTRIET de), né en 1754 à Versailles, embrassa l'état ecclésiastique, et se fit une grande réputation comme prédicateur du roi. L'oraison funèbre du comte d'Eu, prince de Dombes, qu'il prononça, lui valut un abbaye et la place de bibliothécaire à l'arsenal. Il voyagea en Italie, et en rapporta des connaissances très-étendues sur les arts. Doué d'un esprit cultivé, il était en relation avec tous les hommes distingués de son siècle, et surtout avec Delille, Thomas, Laharpe et Fontanes. Le *Mémorial*, journal qu'il rédigea avec les deux derniers, le fit comprendre dans la proscription du 18 fructidor; mais il eut le bonheur de s'y soustraire, et mourut le 17 mars 1802. On a de lui : *Eloge de d'Aguesseau*, 1760, in-8; *Panegyrique de saint Louis*, 1761, in-8; *Oraison funèbre de Louis XV*, 1774, in-4; un *Discours aux enfants du duc d'Orléans sur la mort de leur aïeul*, 1786, in-8; le *Discours préliminaire* de la nouv. édit. des *Lettres de mad. de Sévigné*; des *Dissertations littéraires*, insérées dans les journaux, qui font l'éloge de son goût.

VAUX-CERNAY (Pierre de), religieux de l'ordre de Cîteaux, dans l'abbaye de Vaux-Cernay, près de Chevreuse, écrivit, vers l'an 1216, l'*Histoire des Albigeois*. Nicolas Camusat, chanoine de Troyes, a donné, en 1615, une bonne édition de cet ouvrage, qui peut être utile pour les événements du xiii^e siècle, et pour réfuter des écrivains modernes qui ont voulu faire l'apologie de ces fanatiques.

VAUXELLE. Voy. HONORÉ de Sainte-Marie.

* VAVASSEUR (le P. François), jésuite, né en 1605 à Paray, dans le Charolais, embrassa la règle de saint Ignace, enseigna les humanités et la rhétorique dans différents collèges, et fut ensuite chargé d'expliquer l'Ecriture sainte à Bourges. Ses supérieurs l'appelèrent à Paris pour remplacer au collège de Clermont le P. Petau (voy. ce nom, vi, 431), et il s'acquitta de ses nouvelles fonctions de manière à diminuer les regrets qu'avait laissés son prédécesseur. Il possédait le grec et l'hébreu; mais il s'était attaché surtout à l'étude de la langue latine, qu'il écrivait et qu'il parlait avec une rare élégance. Il cultiva également avec succès la poésie. Le P. Vavasseur mourut à Paris, le 16 décembre 1681, à 76 ans. Le P. Lucas, son confrère, a publié le recueil de ses poésies en 1685. On y trouve : le poème héroïque de *Job*; plusieurs *Poésies saintes*; le *Theurgicon*, ou les *Miracles de J.-C.*; un livre d'*Elégies*; un autre de *Pièces épiques*; quatre livres d'*Epigrammes*, dont plusieurs manquent de sel. Les bons critiques lui reprochent une exactitude trop scrupuleuse, et qui est plus d'un grammairien que d'un poète. Ses vers sentent quelquefois la contrainte. Ses autres ouvrages ont été recueillis à Amsterdam, 1705, in-fol. Ils renferment : un *Commentaire* sur *Job* et sur *Osée*; *De forma Christi*, Paris, 1649, in-8. Il y réfute le sentiment de Nicolas Rigault, qui avait soutenu dans des notes sur Tertullien, et dans une dissertation à la fin de son édition de saint Cyprien, que J.-C. était difforme. Il s'y déclare également contre ceux qui appliquent trop littéralement au

Sauveur ces paroles du psaume 44 : *Speciosus forma prae filiis hominum*. Un *Traité De ludicra dictione*, ou du style burlesque, contre lequel il s'éleva avec force; un *Traité de l'Epigramme*, qui offre quelques bonnes réflexions; une *Critique de la Poétique* du P. Rapin, critique pleine d'humeur, et qui prouve qu'il n'écrivait pas aussi bien en français qu'en latin.

VAVASSEUR (le). Voy. LEVAVASSEUR et MASSEVILLE.

VAYER. Voy. MOTTRE (la).

VAYRAC (l'abbé Jean de), né en Auvergne, passa en Espagne, où il demeura vingt ans, et revint à Paris en 1710. Il est auteur d'une bonne traduction des *Mémoires* du cardinal Bentivoglio, et d'une description de l'*Etat présent de l'Espagne*, Amsterdam, 1719, 4 vol. in-12 : ouvrage exact, où il prouve que tout ce que madame d'Aunoy a écrit sur l'Espagne n'est qu'un enchaînement de fables ou de railleries piquantes pour tourner les Espagnols en ridicule. Il n'y a pas d'autre Français qui ait parlé de l'inquisition d'après des informations aussi sûres et aussi impartiales que l'abbé de Vayrac. Il est étonnant que l'abbé Bérault, dans son *Histoire ecclésiastique*, ouvrage, à quelques inconvénients près, très-estimable, ait mieux aimé copier le socinien Limborch que le judicieux et équitable de Vayrac (voy. LIMBORCH). Parmi les divers ouvrages de cet auteur, on cite encore son *Histoire des révolutions d'Espagne*, Paris, 1719, 4 vol. in-12, ou 5 vol. in-8.

VECCHIETTI (Jérôme), savant florentin du xvii^e siècle, embrassa l'état ecclésiastique, étudia la théologie avec ardeur, et en prit les degrés; la chronologie l'occupa ensuite. Il est principalement connu dans la république des lettres par un livre dont voici le titre : *Opus de anno primitivo et de sacrorum temporum ratione*, lib. 8. Cet ouvrage, rare et plein de recherches savantes, fut imprimé à Augsbourg en 1621, in-fol. L'auteur tâche d'accorder la chronologie sainte avec la période julienne. Il mourut en prison à l'âge de quatre-vingts ans, pour n'avoir pas voulu se rétracter de ce qu'il avait avancé dans son ouvrage, que *Jésus-Christ ne fit pas la pâque la dernière année de sa vie, et qu'à la dernière cène il ne se servit point de pain azyme* : opinion qui, vu le sens et l'explication de l'auteur, ne méritait peut-être pas un traitement si rigoureux.

* VECCHIETTI (Jean-Baptiste), prêtre et orientaliste, frère du précédent, né à Cosenza en 1552, étudia avec succès les langues orientales, et surtout l'arabe et le persan. Il fut attaché à la cour de Rome, qui le chargea d'entreprendre en Perse et en Egypte, des voyages qui le rendirent célèbre; il parcourut ces pays pendant plusieurs années, et mourut en 1619. On a de lui une *Relation de la Perse*, qui n'a pas été imprimée, et dont le manuscrit existe à Venise dans la bibliothèque de Nanni; la *Vie* de Vecchietti, par son frère Jérôme, a été publiée par Marelli, à la fin du *Catalogue des manuscrits italiens de Nanni*.

VECCUS (Jean), *Chartophylax*, c'est-à-dire garde du trésor des chartes de Sainte-Sophie à Constantinople, fut envoyé par l'empereur Michel Paléologue au concile de Lyon, où la réunion de l'Eglise

grecque et de l'Eglise romaine fut terminée en 1274. Il contribua beaucoup à la conclusion de ce grand ouvrage, par son éloquence et son esprit conciliant. Joseph, patriarche de Constantinople, qui fomentait le schisme, ayant été déposé, Vèceus fut élevé sur le siège patriarcal en 1275. Son zèle pour le maintien de la réunion lui attira la haine des schismatiques grecs, qui intentèrent contre lui des accusations calomnieuses. Cette persécution le porta, en 1279, à envoyer à l'empereur la démission de son patriarcat et à se retirer dans un monastère; mais ce prince le rappela peu après. Michel Paléologue étant mort, Andronic, qui lui succéda, se laissant conduire par la princesse Eulogie sa tante, s'opposa à l'union, fit déposer Vèceus, et le fit enfermer dans une étroite prison, où ce grand prélat mourut de misère en 1298. Il avait composé plusieurs *Ecrits* pour la défense de la vérité, et il inséra dans son testament une déclaration de sa croyance sur l'article du Saint-Esprit, conforme à la doctrine de l'Eglise latine. *Voy.* le *Recueil* d'Allatius sur la procession du Saint-Esprit, Rome, 1652 et 1659, 2 vol. in-4.

VEDELIUS (Nicolas), né à Hegenhausen, dans le Palatinat, en 1596, enseigna la philosophie à Genève, puis la théologie et l'hébreu à Deventer et à Franeker, et mourut le 26 septembre 1642. On a de lui un *Traité* contre les arméniens, intitulé : *De arcanis arminianismi*, 1652 et 1654, 4 part. in-4. Il prétend que les Arméniens veulent introduire un athéisme raffiné : attribution gratuite qui sent l'esprit de parti; le gomarisme ferait plutôt des athées que l'arminianisme. Plusieurs ouvrages de controverse, presque tous contre Baronius et Bellarmin; ceux même de son parti en ont été si peu contents, qu'ils se sont appliqués à le combattre.

VEEN (Otto van). *Voy.* VENIUS.

VEENHUSEN (Jean), littérateur hollandais, vivait sur la fin du xvi^e siècle. Il professa les belles-lettres avec succès, et travailla sur divers auteurs classiques. Les principales éditions que nous lui devons sont celles de Stace et de Pline le Jeune, dites *Variorum*. Le Stace fut imprimé à Leyde, 1661, et le Pline, *ibid.*, 1669, in-8.

VEENINX (Jean-Baptiste), peintre, né à Amsterdam en 1621, mort près d'Utrecht en 1660, avait une facilité étonnante : son pinceau suivait en quelque sorte la rapidité de son génie. Il s'adonna à tous les genres, histoires, portraits, paysages, marines, fleurs, animaux.

VEGA (André), théologien scolastique, né à Ségovie, fut cordelier, et mourut en 1570, après avoir assisté avec éclat au concile de Trente. On a de lui : les *traités de Justification; de Gratia; de Fide, operibus et meritis*, Alcalá, 1564, in-fol.; un *Commentaire* sur les Psaumes.

VEGA (Lopez de), poète, appelé aussi *Felix Lope de Vega Carpio*, naquit à Madrid en 1562, d'une famille noble. Ses talents lui méritèrent des places et des distinctions. Il fut secrétaire de l'évêque d'Avila, puis du comte de Lemos, du duc d'Albe, etc. Après la mort de sa seconde femme, il embrassa l'état ecclésiastique, reçut la prêtrise, et fut fait aumônier de l'ordre de Malte. Il mourut en 1635,

à 75 ans. Ce poète se fit rechercher par la douceur de ses mœurs et par l'enjouement de son esprit. Jamais génie ne fut plus fécond pour composer des *Comédies*. Celles qu'on a rassemblées composent vingt-cinq volumes, dont chacun renferme douze pièces de théâtre. L'on assure même que ce poète avait fait jusqu'à dix-huit cents pièces en vers. On comprend qu'une si grande facilité ne s'allie pas constamment avec le jugement et le goût. Ses pièces dramatiques ont plusieurs défauts; mais on y trouve un style brillant et classique, de l'invention, et elles ont été fort utiles à plusieurs poètes français. On a encore de cet auteur d'autres ouvrages, comme la *Voga del Parnasso*; diverses *Nouvelles*, le *Laure del Apollo*; *Nise couronnée* ou *Ines de Castro*; *Jerusalem conquise*, poème héroïque; *Mamarraguez*, poème burlesque; d'autres poèmes et un grand nombre de poésies lyriques. Des écrivains médiocres s'élevèrent contre lui; mais Cervantes le proclama un *prodige de la nature*.

VEGA. (*Voy.* GARCIAS et CARRILLO-LASSO de la).

VEGECE (Flavius-Vegetius-Renatus), auteur qui vivait dans le iv^e siècle, du temps de l'empereur Valentinien II, à qui il dédia ses *Institutions militaires*, ouvrage où il traite d'une manière fort méthodique et fort exacte de ce qui concernait la milice romaine. Cet ouvrage est d'une latinité pure. Sa version a paru, Paris, 1745, in-12, avec une Préface et des remarques, et a été réimpr., Amsterd., 1744, in-8. Végèce a donné aussi un *Art vétérinaire*, dans les *Rei rustice scriptores*, Leipsig, 1755, 2 vol. in-4, qui a été traduit par Saboureux de la Bonneterie, Paris, 1775, in-8, et qui forme le tome 6^e de l'Economie rurale. On a imprimé ses *Institutions militaires* avec les autres écrivains sur l'art militaire, *cum notis Variorum*, Wesel, 1670, 2 vol. in-8, et, séparément, Paris, 1762, in-12.

VEIENTO. (*Voy.* FABRICIUS-VEIENTO.)

VEIL (Charles-Marie de), fils d'un juif de Metz, fut converti par Bossuet. Il entra dans l'ordre des augustins, et ensuite chez les chanoines réguliers de Sainte-Geneviève. On l'envoya à Angers, où il prit le bonnet de docteur, et professa la théologie dans les écoles publiques. Il quitta ensuite sa chaire pour la cure de Saint-Ambroise de Melun, apostasia bientôt après, abjura la religion catholique pour se marier avec la fille d'un anabaptiste, et mourut vers 1699, après avoir publié des *Commentaires* sur plusieurs livres de l'Ecriture sainte. Il est un des premiers qui se soit élevé contre l'*Histoire critique du vieux Testament*, par Richard Simon, dans une lettre imprimée et adressée à Boyle.

* VEITH (Laurent-François-Xavier), jésuite et théologien, né à Augsbourg en 1725, prononça ses derniers vœux à Dillingen en 1760; fut reçu docteur en théologie, et après avoir enseigné la rhétorique et la philosophie, occupa une chaire d'Ecriture sainte et de controverse à Ingolstadt. Lors de la suppression de la société en 1775, il devint professeur de théologie au lycée catholique d'Augsbourg, consacra ses talents et son érudition à la défense des doctrines catholiques, et mourut le 9 octobre 1796. On lui doit plusieurs ouvrages estimés : *De primatu et infallibilitate romani pontificis*, Malines, 1781, 1824,

in-8; *Edm. Richerii systema de ecclesiastico et politica potestate singulari dissertatione confutatum*. Malines, 1785, 1825, in-8, avec un discours préliminaire sur la vie et les écrits de Marc-Antoine de Dominis, archevêque de Spalatro. Cet ouvrage fut loué par Zillinger, et Pie VI adressa à l'auteur un bref de satisfaction; *De gemina delectatione celestis ac terrena relative victrice*, 1785, in-8; *des avis et des règles pour ceux qui veulent étudier l'Ecriture; Scriptura sacra contra incredulos propugnata*, Augsbourg, de 1789 à 1795, réimpr. à Malines, 1824, 5 vol. in-12, avec une Notice sur l'auteur. Cet ouvrage lui valut un second bref de satisfaction du pape. Veith y passe en revue toutes les objections que les incrédules modernes ont faites ou répétées contre les livres saints, et y donne les solutions des saints Pères, des apologistes anciens et nouveaux, français, allemands, italiens, etc.

* VELASCO (Grégoire-Hernandez de), poète, né à Tolède vers 1540, étudia à l'université d'Alcala de Hénarès, où il apprit la théologie; mais il se consacra aux belles-lettres. Il ne reste de lui que des traductions en vers que les critiques de sa nation placent au premier rang : *El parto de la Virgen*, Tolède, 1554, Madrid, 1569, in-8. En plusieurs endroits Velasco s'éloigne du texte du poème de Sannazar, sans qu'on lui sache mauvais gré de tout ce qu'il ajoute de son propre fonds. La 1^{re} et la 4^e églogues de Virgile, insérées ainsi que l'ouvrage précédent, dans le *Parnasso espanol* de Sedano, tom. I et V; et l'*Enéide*, Alcala, 1585, in-8, réimp. plusieurs fois.

VELASCO (Palomino de). Voy. PALOMINO.

VELASQUEZ (Jean-Antoine), jésuite, né à Madrid en 1585, mort en 1669, après avoir été plusieurs fois recteur, fut fait provincial. Philippe IV l'appela à sa cour, et le fit conseiller de la conception immaculée. On a de lui : un *Commentaire* latin sur l'Épître aux Philippiens, 2 vol. in-fol., aussi diffus que savant; divers *Écrits* en faveur de l'immaculée Conception de la sainte Vierge.

VELASQUEZ (Jacques-Rodriguez de SILVA y), peintre, né à Séville en 1599, se rendit à Madrid : il y devint chef d'école espagnole, et ses talents furent pour lui une puissante protection auprès de la famille royale. Un génie hardi, un coloris vigoureux, une touche énergique font de lui un artiste célèbre. Philippe IV l'aimait, et se plaisait à le voir peindre. Il ajouta en 1658, aux honneurs dont il l'avait comblé, la dignité de chevalier de Saint-Jacques, et lui fit faire à sa mort, arrivée le 7 août 1660, de magnifiques funérailles.

* VELASQUEZ DE VELASCO (Louis-Joseph), marquis de Valdeflores, littérateur et antiquaire, né à Malaga en 1722, étudia d'abord la jurisprudence, la philosophie d'Aristote et la théologie ecclésiastique, et fut ensuite chargé de la direction d'un voyage ordonné en 1752, par Ferdinand VI pour recueillir tous les anciens monuments de l'Espagne. Il se livra dès lors avec plus d'ardeur aux études qu'il préférât, et qui lui valurent le titre de correspondant de l'Académie des inscriptions et belles-lettres de Paris. Mais des écrits séditieux publiés à l'occasion de la fameuse émeute de 1766 et qu'on

lui attribua, le firent mettre en prison. Il ne recouvra sa liberté qu'en 1772, et mourut peu de mois après dans sa maison de campagne, près de Malaga, à 50 ans. Ses principaux ouvrages sont : *Essais sur les alphabets des caractères inconnus, gravés sur quelques médailles et monuments de l'Espagne*, Madrid, 1752, in-4; *Origine de la poésie castillane*, 1754, in-4; excellent ouvrage qui a eu plusieurs éditions; *Annales de la nation espagnole, depuis son origine jusqu'à l'invasion des Romains*, Malaga, 1759, in-4; *Conjectures sur les médailles des rois goths et sèves d'Espagne*, Malaga, 1759, in-4; *Notice sur le voyage d'Espagne, fait par ordre du roi, et d'une nouvelle histoire générale de la nation, depuis les temps les plus anciens jusqu'en 1516*, Madrid, 1765, in-4; *Collection de divers écrits sur l'art de la galanterie*, avec des notes de plusieurs auteurs, par Liberio Veranio, recueillies par don Louis de Valdeflores. Ce livre est une satire violente contre les mœurs du temps, et notamment contre le gouvernement espagnol. Il contient en outre des images assez libres, et fut sans doute cause en partie des désagréments qu'on fit éprouver à l'auteur. Ses autres ouvrages, imprimés plusieurs fois, sont : *Histoire naturelle de l'Espagne*; *Géographie de l'Espagne*; *Essai d'une Histoire universelle*; *Histoire de la ville de Malaga*; *Théorie sur les médailles d'Espagne*; *Description des royaumes de Tunis et de Maroc*; *Œuvres poétiques*, très-estimées, et qui placent l'auteur au rang des bons poètes espagnols, etc.

VELD (Jacques), religieux augustin de Bruges en Flandre, docteur de Louvain en 1571, successivement prieur et provincial dans son ordre, mort à Saint-Omer dans le monastère de Saint-Bertin, en 1585, où il s'était retiré lorsque le magistrat de Bruges, qui avait épousé les intérêts des hérétiques, l'eut exilé en 1578. Ce religieux a composé : *Tabulæ in Evangelia et epistolas quadragesimales*, Louvain; des *Paraphrases* sur les Évangiles, sur les Épîtres du Carême, et sur la Passion; *Commentaria in Daniele prophetam*, 1576, in-8. Ce commentaire n'est bon que pour les prédicateurs.

* VELDE (Charles-François-Vander), né à Breslau en 1779, remplit en Silésie différentes fonctions de magistrature, et se distingua dans les lettres. Il donna d'abord de *petites pièces* dans les journaux, ensuite il travailla pour les théâtres; mais n'obtenant que peu de succès, il se livra tout entier à la composition de ses romans qui lui ont mérité le nom de *Walter-Scott allemand*. Quoiqu'il soit loin de l'égal, on peut dire cependant qu'il lui est quelquefois égal, par des tableaux de mœurs fort exacts et fort touchants. Une mort prématurée l'enleva aux lettres en 1824. Depuis 1817 il travaillait au *Journal du soir*, et cette feuille lui dut la vogue qu'elle eut dès ce moment. Ses *Œuvres* publiées à Dresde, 14 vol. 2^e édit., 18 vol. in-8, ont été trad. en franç. par Loève Weimars, Paris, 1826-28, 16 vol. in-12.

VELEZ. Voy. GUEVARA.

VELLEIUS-PATERCULUS, historien latin, né vers l'an 755 de Rome, d'une famille équestre, fut tribun des soldats, puis préteur l'année de la mort d'Auguste, sous lequel il avait servi. Il fit des

campagnes dans différents pays, suivit Tibère dans toutes ses expéditions, et fut son lieutenant en Allemagne. Nous avons de lui un *Abrégé de l'histoire de la Grèce, de l'Orient, de Rome et de l'Occident*. Cet ouvrage ne nous est pas parvenu tout entier. Nous n'avons qu'un fragment de l'ancienne histoire grecque, avec l'histoire romaine, depuis la défaite de Persée jusqu'à la sixième année de Tibère. Cet auteur est inimitable dans ses portraits; il peint d'un seul trait. Il a écrit avec une finesse et un agrément qu'il est difficile d'égaliser, mais on lui reproche d'avoir trop flatté Tibère et Séjan. Il ne voyait en eux que les bienfaiteurs de Paternus, tandis que le reste du genre humain y voyait des monstres. Rhenanus a publié cet auteur en 1520, et depuis ce temps il y en a eu grand nombre d'éditions; entre autres celles de Barhou, 1746, in-12; de la *Collection des classiques latins* de Lemaire, 1822, in-8. Doujat le traduisit en français, avec des suppléments qui n'ont pas satisfait les gens de goût. On préfère à sa version celle de l'abbé Paul, Avignon, 1784, in-8, et Paris, 1790, in-12. On en a une autre de Després, dans la *Bibliothèque latine-française* de Panckoucke.

VELLY (Paul-François), né en 1709, et selon d'autres en 1711, à Crugny, près de Reims, entra dans la société des jésuites, et en étant sorti onze ans après, se livra tout entier aux recherches historiques. Son *Histoire de France* lui assigne un rang parmi les historiens. Il en a publié les six premiers volumes; le septième, qu'il avait achevé, et le huitième auquel il avait presque mis la dernière main, ont été publiés par Villaret. Son style, sans être d'une force et d'une élégance à se faire remarquer, est aisé, simple, naturel et assez correct. Il respire un air de candeur et de vérité qui plaît dans le genre historique; mais il ne faut pas s'y tromper: l'auteur a ses préjugés et ses préférences auxquels il n'hésite pas de sacrifier les faits plus connus. Le clergé, suivant la remarque de Palissot, n'est pas toujours traité dans ce livre avec impartialité. Villaret a continué cet ouvrage jusqu'au 17^e vol. (*Voy. VILLARET*); il a eu pour successeur Garnier, condamné à être remplacé par le proluxe et fastidieux Fantin-Desodoards (*voy. ce nom*). L'impartialité n'est le caractère d'aucun de ces auteurs. L'*Histoire de France* de Velly, Villaret et Garnier, 1778-89, 17 vol. in-4, en y joignant la table par Rondeneau et l'*Avant-Clovis* par Laureau (*voy. ce nom*), l'édition in-12, est de 55 vol. L'abbé Velly mourut le 4 septembre 1759. Il s'était annoncé dans la littérature par une traduction française de la Satire du docteur Swift, intitulée *John Bull*, ou le *Procès sans fin*; elle roule sur la guerre terminée par le traité d'Utrecht.

* VELTHEIM (Auguste-Ferdinand, comte de), minéralogiste, né en 1744, mort à Brunswick le 2 octobre 1801, dans le duché de Magdebourg, remplit, pendant plusieurs années, la place de surintendant des mines de l'électorat de Hanovre. Il publia sur la minéralogie différents ouvrages qui établirent sa réputation. L'université de Hanovre lui conféra le grade de docteur, et le roi de Prusse lui accorda le titre de comte. Il se démit de sa place

de surintendant, et se retira dans ses terres, où il ne s'occupa que de son étude favorite. Il y fit des observations intéressantes, soit sur les vases murrhins des anciens, soit sur les onyx, sur la statue de Memnon en Egypte, etc.; et les publia sous la forme de petites dissertations. On a encore de lui plusieurs *Mémoires* intéressants sur l'art de fabriquer les glaces, une *Nouvelle explication du vase de Barberini*, etc.

VELTHUSEN (Lambert), *Velthusius*, né à Utrecht en 1622, défendit avec ardeur les opinions de Descartes. Il fut pendant quelques années dans la magistrature d'Utrecht; mais la chaleur excessive avec laquelle il défendit les droits des magistrats aux assemblées ecclésiastiques le fit déposséder en 1674. Il vécut depuis dans la retraite et mourut en 1685, à 63 ans. Ses ouvrages ont été réunis, Rotterdam, 1680, 2 vol. in-4. On y trouve : *Tractatus moralis de naturali pudore et dignitate hominis, in quo agitur de incestu, voto castitatis*, etc., où il y a de bonnes choses mêlées d'assertions fausses; *De usu rationis in theologia*; une *Apologie* du Traité de Cive de Hobbes, qui ne fit pas revenir les gens sensés de l'idée qu'ils s'étaient faite de cet impie, et qui nuisit beaucoup à la réputation de l'apologiste; *De articulis fidei fundamentalibus et cultu naturali*; ouvrage plein de paradoxes.

VENANCE (saint), né à Camerino, ville de la Marche d'Ancone, était encore fort jeune lorsqu'il fut mis à mort pour la foi vers 250, durant la persécution de Dèce; ses reliques se gardent précieusement à Camerino. Les hymnes qu'on récite dans son office sont bien faites et pleines de poésie.

VENANCE - FORTUNAT (Venantius - Honorius - Clementianus-Fortunatus), né près de Trévise, en Italie, fit ses études à Ravenne, et alla ensuite s'établir à Tours. Ses talents et ses vertus le lièrent d'une étroite amitié avec Grégoire, évêque de cette ville. La pieuse reine Radegonde l'invita à venir à Poitiers, et le prit à son service; il donna les préceptes de politique à Sigebert, qui en faisait beaucoup de cas. Il fut ordonné prêtre à Poitiers en 565, et élevé, selon la plus commune opinion, sur le siège de cette ville, après la démission de Platon. Fortunat finit saintement ses jours vers 609, et l'on célèbre sa fête à Poitiers le 14 décembre. On a de lui : une *Vie de saint Martin*, en vers, composée d'après la Vie du même saint par Sulpice-Sévère. Venance-Fortunat dit qu'il composa ce poème pour remercier saint Martin de ce qu'il avait été guéri d'un mal d'yeux par son intercession; des *Poésies* divisées en 11 livres, publiées avec la *Vie* de saint Martin, par le P. Brower, jésuite, Mayence, 1650, in-4; une *Explication de l'Oraison dominicale*, qu'on regarde comme son chef-d'œuvre, dans la Bibliothèque des Pères et dans les *Orthodoxographia*, avec l'*Explication du Symbole des Apôtres*, du même auteur; *Explication du Symbole de saint Athanase*, que Muratori a donnée dans les *Anecdota latina*; les *Vies* de saint Germain de Paris, de saint Aubin d'Angers, de saint Patern d'Avanches, de saint Amand de Rhodéz, de saint Remi de Reims et de sainte Radegonde. De toute ces *Vies*, il n'y a que la dernière qui soit estimée; dans les autres, il

montre fort peu de critique ; l'hymne *Vexilla regis prodeunt*, etc. Du Pin lui attribue aussi *Pange, lingua, gloriosi praelium certaminis* (1), et il se trouve dans quelques éditions de ses ouvrages avec le *Vexilla regis* : mais dom Ceillier, dont le sentiment est bien plus probable, le donne à Claudien Mamert. (Voy. CLAUDIEN.) La poésie de Fortunat est assez harmonieuse pour le siècle où il vivait, mais sa prose est trop négligée. L'édition des *Œuvres* de Fortunat, Mayence, 1617, in-4, reproduite dans la grande Bibliothèque des Pères, a longtemps été la meilleure ; mais elle a été de beaucoup surpassée par celle que l'on doit au savant card. Luchi, Rome, 1786-87, 2 vol. in-4. — Il ne faut pas confondre, comme Cave a fait, Venance-Fortunat avec saint Fortunat, évêque en Lombardie, qui, chassé probablement de son siège par les barbares, se retira près de Chelles, fut fort estimé de saint Germain, évêque de Paris, et mourut en 569. On a de lui la *Vie* de saint Marcel de Paris.

VENANCE (le P.) Voy. DOUGADOS.

VENCE (Henri-François de), né en 1676 à Pareid en Voivre, dans le Barrois, prêtre docteur de Sorbonne, prévôt de l'église primatiale de Nancy, conseiller d'état de Léopold, duc de Lorraine, et précepteur de ses enfants, se fit un nom par l'édition qu'il donna des *Commentaires* du P. de Carrières, Nancy, 1758-1745, 22 vol. in-12. L'abbé de Vence y ajouta 6 vol. d'*Analyses et Dissertations sur l'ancien Testament*, et 2 vol. d'une *Analyse ou Explication des Psaumes*. Dom Calmet estimait beaucoup ces Dissertations. Elles sont savantes, solides et écrites avec netteté. L'auteur avait bien médité les livres saints, et ses lumières s'étendaient à plusieurs sciences. Il mourut à Nancy, le 1^{er} novembre 1749. Les éditions de la *Bible*, publiées par Rondet, renferment quelques-unes de ces *Dissertations*. L'édition d'Avignon, 1767-75, 17 vol. in-4, est connue, pour la même raison, sous le nom de *Bible de Vence*. C'est sous le même titre qu'elle a été réimprimée avec des notes de Drack, Rabbins converti, Paris, 1827 et ann. suiv., 26 vol. in-8.

* VENCE (François de VILLENEUVE de), oratorien, mort à Vendôme, le 26 février 1741, dans un âge avancé, est connu par ses traductions de deux ouvrages de saint Augustin : les *Six livres contre Julien, défenseur de l'hérésie pélagienne*, Paris, 1756, 2 vol. in-12 ; les *deux livres de la grâce de J.-C., et du péché originel*, Paris, 1758, in-12.

VENDÔME (César, duc de), fils aîné de Henri IV et de Gabrielle d'Estrées, né en 1594, au château de Coucy en Picardie, mort à Paris, le 22 octobre 1665, fut gouverneur de Bretagne, chef et surintendant de la navigation. Le duché de Vendôme, ancien apanage d'une branche de la maison de Bourbon, ayant été réuni à la couronne de Henri IV, ce prince le lui donna.

VENDÔME (Louis-Joseph, duc de), fils de Louis, duc de Vendôme, puis cardinal, et de Laure Mancini, né en 1654, après avoir passé par tous les

grades, comme un officier de fortune, parvint au généralat, et fut envoyé en Catalogne, où il prit Barcelonne, en 1697. Le roi le nomma, en 1702, pour aller commander en Italie à la place de Villeroi, qui n'avait essuyé que des échecs. Vendôme donna la bataille à Luzara, pour laquelle on chanta le *Te Deum* à Vienne et à Versailles ; il s'avança ensuite dans le Trentin, et y prit quelques places. La défection du duc de Savoie l'ayant obligé de marcher vers le Piémont, il se rendit maître d'Aoste, de Verceil, d'Yvrée, de Verrue, après avoir défait l'arrière-garde du duc près de Turin, le 7 mai 1704. Il eut quelques avantages sur le prince Eugène à Cassano, en 1705 (les Autrichiens n'en conviennent pas), et sur le comte de Reventlau à Calcinato, en 1706. Après avoir tenté vainement de rétablir les affaires de Flandre où il avait été envoyé après la défaite de Ramillies, et où il fut lui-même défait à Oudenarde, en 1708, il passa en Espagne, où il fut plus heureux. Il ramena Philippe V à Madrid, fit prisonnier Stanhope avec 5,000 Anglais, et donna le 10 décembre 1710, la bataille de Villaviciosa, dont tout l'avantage lui resta, malgré que le comte de Stahremberg, au rapport de Berwick, conserva le champ de bataille ; ce général, affaibli par la prise de Stanhope, ayant dû se retirer et abandonner un grand nombre de postes importants, Vendôme continuait à pousser les ennemis, lorsqu'il mourut, en 1712, à Tignaros, d'une indigestion, à 58 ans, et fut enterré au monastère de l'Escurial, dans le tombeau des infans et infantes d'Espagne. Général habile et souvent heureux, il ne méditait point ses desseins avec assez de profondeur, négligeait trop les détails, et laissait périr la discipline militaire. Sa mollesse le mit plus d'une fois en danger d'être enlevé. Ce désordre et cette négligence qu'il portait dans les armées, il l'avait à un excès surprenant dans sa maison et sur sa personne même. A force de haïr le faste, il en vint à une malpropreté cynique dont il n'y a point d'exemple. Le duc de Vendôme avait épousé, en 1710, une des filles du prince de Condé, dont il n'eut point d'enfants, et qui mourut en 1718. Le chevalier de Bellerive a donné l'*Histoire de ses campagnes*, Paris, 1714, in-12. Le duc de Saint-Simon a trop maltraité ce général dans ses *Mémoires* ; il n'est pas difficile de s'apercevoir qu'il en parle avec humeur. On ne peut disconvenir néanmoins que son indolence et son opiniâtreté ne lui aient fait faire de grandes fautes. On peut s'en rapporter à ce qu'écrivait, à la fin de la campagne de 1708, le dauphin duc de Bourgogne, prince dont on ne peut suspecter la véracité et l'exacte justice. « Peut-être que Vendôme demandera à » se retirer, ainsi qu'il m'en est revenu quelque » chose. Je ne dirai pas là-dessus mon avis au roi : » ce sera à lui de juger ce qu'il aura à répondre. » Il est certain que ce serait une occasion de retirer du service un homme qui peut y être plus » préjudiciable qu'utile, par son entêtement, ainsi » que par ses autres défauts, qui ne sont que trop » connus. » *Vie du Dauphin*, tom. 2, pag. 161.

VENDÔME (Philippe de), grand-prieur de France et frère du précédent, né à Paris en 1655, se si-

(1) Depuis la correction de cette hymne, on lit *Laureum certaminis*, pour éviter un pléonasme. Mais par *praelium*, le poète entendait le choc, l'effort, l'ardeur du combat.

gnala d'abord sous le duc de Beaufort, son oncle, qu'il accompagna à son expédition de Candie. Il suivit ensuite Louis XIV, en 1672, à la conquête de la Hollande, et se distingua en diverses occasions. Elevé au poste de lieutenant-général en 1695, il eut, en 1695, le commandement de la Provence, à la place du duc de Vendôme, son frère, qui passait en Catalogne. Dans la guerre de la succession, il fut envoyé en Italie, où il prit quelques places sur les Impériaux; mais il fut disgracié après la bataille de Cassano, donnée le 16 août 1705, et où il ne s'était point trouvé, par un défaut de conduite. Il se retira à Rome, après avoir remis la plupart de ses nombreux bénéfices. Le roi lui assigna une pension de 24,000 livres. De retour en France, il apprit que les Turcs menaçaient Malte, en 1715; il vola au secours de cette ville, et fut nommé généralissime des troupes de la religion; mais le siège de cette île n'ayant pas eu lieu, il retourna en France au mois d'octobre de la même année. Il se démit du grand prieuré en 1719, conserva le titre de *prieur de Vendôme*, et mourut à Paris le 24 janvier 1727, à 72 ans.

VENDÔME (Matthieu). Voy. MATTHIEU.

VENEL (Gabriel-François), né à Pézenas en 1725, se distingua dans la profession de médecin, et emporta au concours, en 1758, une chaire de médecine à Montpellier. Dès 1755, il avait été nommé inspecteur-général des eaux minérales de France. Il travailla plusieurs années à l'analyse de ces eaux avec Bayen, artiste célèbre, qui fut chargé de la partie manuelle des opérations; il mourut à Montpellier, le 29 octobre 1775. On a de lui : *Analyse chimique des eaux de Passy*, Paris, 1757, in-12; *Instructions sur l'usage de la houille*, Avignon, 1775, in-8, fig. Les états de la province de Languedoc l'avaient chargé d'examiner les propriétés et les usages de la houille : ce livre contient le résultat de ces opérations; il y prouve que la houille ne nuit pas à la santé, conformément à l'expérience de ceux qui en font un usage constant; *Analyse des eaux de Seltz*, dans les mémoires de l'académie des sciences; *Aquarum Galliae mineralium analysis*, manuscrit en 2 vol. in-4 : c'est le fruit de ses recherches et de ses courses; *Précis de matière médicale*, publié par Carrère; avec des augmentations, Paris, 1786 et 1800, 2 vol. in-8.

VENERONI (Jean), né à Verdun, dans le xviii^e siècle, s'appelait *Vigner*; mais comme il avait étudié l'italien, et qu'il voulait en donner des leçons à Paris, il se dit Florentin, et *italianisa* son nom. La clarté de ses principes lui procura beaucoup d'écouliers. Il est un des auteurs qui ont le plus contribué à répandre en France le goût de la littérature italienne. Ses ouvrages sont : une *Grammaire pour apprendre l'italien*, Paris et Lyon, in-12 et in-8. On en a fait plusieurs éditions en différents formats; elle est claire, mais un peu proluxe; *Dictionnaire italien-français et français-italien*, 1768, in-4. Il a été effacé par celui d'Alberti; *Fables choisies*, avec la traduction italienne. On en a une édition avec une version allemande et des figures, Augsbourg, 1709, in-4; *Lettres de Loredano*, traduites en français, ainsi que les *Lettres du cardinal*

Bentivoglio. Son style est plus facile que pur. Voy. VERGANI.

VENETO (Paul), religieux de l'ordre des ermites de saint Augustin, passait pour le *prince* des théologiens de son temps. Il enseignait à Padoue dans le couvent de son ordre, et y mourut à la fleur de l'âge, le 15 juin 1429. On a de lui : *Contra Judæos liber unus*; *Sermones de tempore*; *Sermones de sanctis*; *Sermones quadragesimales*; *De Conceptione B. M. Virginis*; *De Incarnatione Verbi Dei*; *De excellentia Verbi Dei*; *Super sententias libri IV*; *Ad libros physicorum libri VIII*; *Super libros de generatione et corruptione libri II*; *Super libros de anima libri III*; *Summæ philosophiæ naturalis libri VI*; *De conceptione mundi qui astronomiæ janua nuncupari potest, liber I*; *De circulis componentibus mundum*; *De compositione mundi*; *Super libros Porphyrii liber I*; *Super prædicamenta liber I*; *Super libros posteriorum libri II*; *Logica parva*; *Logica magna*; *De quadratura circuli*; *Super consequentiis Strodi*. Il a fait un abrégé des *Expositions* de Jean de Ripa sur le premier livre des Sentences. Quoi qu'il en soit du mérite de tous ses écrits, aujourd'hui oubliés, ils montrent au moins dans le P. Vineto un écrivain très-laborieux, et rempli, pour son temps, d'une grande variété de connaissances. — Il ne faut point le confondre avec Paul VENETO, servite, qui vivait dans le même siècle, et dont on a les ouvrages suivants : *De notitia Dei*; *De condendo christiano testamento*; *De ordine et progressu sui ordinis*; *Explicatio Dantis Aligerii, poetæ florentini*. — Les biographes font mention de deux autres VENETO. Le premier, André VENETO, était aussi servite; il vivait dans le xiv^e siècle, et fut professeur à Bologne. Parmi divers ouvrages dont il est auteur on cite : un *Commentaire* sur la Genèse; un *Commentaire* sur Aristote, *de rebus naturalibus*; *Liber variarum orationum*; *Campus florum*. L'autre VENETO (Jean), était chartreux, et vivait au xv^e siècle. Ses écrits sont : *Nosce teipsum*; *De patientia et humilitate liber I*; *Speculum morientium, libri III*; *Corona sensuum, liber I*; *Sermones varii, Epistolæ variae*.

VENETTE (Nicolas), professeur d'anatomie et de chirurgie, né en 1655 à la Rochelle, où il mourut en 1698, à 65 ans, après avoir voyagé en Italie et en Portugal, se consacra tout entier à l'exercice de la médecine. On a de lui divers ouvrages : *Traité du scorbut*, la Rochelle, 1671, in-12; *Traité des pierres qui s'engendrent dans le corps humain*, Amsterdam, 1701, in-12. Il y a de bonnes observations; mais la théorie de l'auteur sur la formation des pierres est absurde; *Tableau de l'amour conjugal*, 1688, in-12, fig.; rempli de tableaux et d'histoires obscènes, propres à porter la corruption dans les cœurs des jeunes gens. L'auteur s'était caché sous le nom de Nic. Salonic. Un écrivain moderne l'a pillé pour faire un réchauffé qui ne vaut pas mieux.

VENERIO (Dominique), noble vénitien, né vers 1517, mort le 16 février 1582, se distingua parmi les poètes italiens de son temps. Ses *Poésies* ont été d'abord imprimées dans les *Recueils* de Dolce et de Ruscelli, et depuis à Bergame en 1750, in-8, avec celles de Louis et Maffée Veniero, ses neveux. Domi-

nique était frère de Jérôme, François et Louis, connus, ainsi que lui, par divers ouvrages en prose et en vers. Louis déshonora sa plume par un poème d'une licence effrénée, en trois chants, intitulé *La Putana errante*, à la suite duquel en est un autre, non moins obscène, en un seul chant, qui a pour titre, la *Zaffetta* ou le *Trentuno*, Venise, 1551, in-8. Ces deux productions infâmes ont été mal à propos attribuées à l'Arétin par quelques biographes, et calomnieusement à Maffée Veniero, archevêque de Corfou, fils de ce même Louis, par un éditeur protestant, qui le fit imprimer à Lucerne en 1651 : imputation aisée à détruire, car ce prélat n'était pas encore né en 1551, lorsque son père mit ces deux poèmes au jour. Louis Veniero mourut en 1550.

* VENINI (l'abbé François), né à Milan en 1757, se livra à l'étude des mathématiques, de la philosophie, et des belles-lettres, et occupa diverses chaires à l'université de Parme. Etranger aux affaires politiques, il vécut ignoré, et mourut, le 5 avril 1820, à 85 ans. Il a publié sur les sciences qu'il professait différents écrits qui ont eu plusieurs éditions : un des plus estimés est celui qui a pour titre : *De principiis*, etc., ou *Des principes de l'harmonie musicale et poétique, et de leur application à la théorie et à la pratique de la versification italienne*, Paris, 1798, in-8.

* VENINO (Ignace), jésuite, surnommé le *Massillon* de l'Italie, né à Côme en 1711, entra dans la compagnie de Jésus en 1728, et y enseigna, suivant l'usage, toutes les classes. Ses supérieurs le destinèrent à la chaire, et il justifia les espérances qu'on avait conçues de ses talents. Il créa pour ainsi dire une époque nouvelle dans l'éloquence italienne. On admirait dans ses sermons l'ordre, la beauté du plan, la profondeur, la belle diction. Son style était plein, élégant, harmonieux. Il savait ennoblir les pensées les plus communes ; et quoique son débit ne fût pas heureux, son discours était si attachant, que son auditoire était toujours composé des personnes du goût le plus délicat : les villes les plus considérables de l'Italie voulurent l'entendre. A la suppression de son ordre, le P. Venino, qui était alors recteur du collège de Milan, continua de demeurer dans cette ville. Il y mourut dans de grands sentiments de piété, le 25 août 1778, à 67 ans. Il n'avait rien publié de son vivant. L'abbé Antoine-Louis Carli, autrefois son confrère, recueillit les écrits qu'il avait laissés, et c'est à ses soins qu'on doit : *Panegirici*, Milan, 1782. Il y en eut la même année à Venise une seconde édition ; *Le Prediche quaresimali*, Milan, 1780 ; Venise, 1785, in-8.

VENIUS (Otto), peintre de Leyde, naquit en 1556. Ses parents l'envoyèrent à Liège à l'âge de 15 ans, pour l'éloigner des troubles occasionnés dans sa patrie par les sectaires ; il alla ensuite à Rome avec des lettres de recommandation qui le firent bien accueillir. Il travailla dans cette ville sous Frédéric Zuccharo, et consulta l'antique et les tableaux des excellents peintres modernes, pendant sept ans qu'il demeura en Italie, où il fit plusieurs beaux ouvrages. De retour dans les Pays-Bas, il fut fait maréchal-de-camp par Alexandre de Parme. L'em-

pereur, le duc de Bavière et l'électeur de Cologne, occupèrent tour-à-tour son pinceau. Vénus s'étant retiré à Anvers, orna les églises de cette ville de plusieurs magnifiques tableaux. Enfin ce peintre fut appelé par l'archiduc Albert à Bruxelles, et nommé intendant de la monnaie. Louis XIII, roi de France, voulut l'avoir à son service : mais l'amour de son pays lui fit refuser les offres de ce monarque. Vénus avait une grande intelligence du clair obscur ; il mettait beaucoup de correction dans son dessin, et jetait bien ses draperies ; ses figures ont une belle expression, il est gracieux dans ses airs de tête ; enfin l'on remarque dans ses tableaux une veine facile et abondante, réglée par un jugement sain et éclairé. Vénus mourut à Bruxelles, le 6 mai 1654, laissant deux filles qui ont aussi excellé dans la peinture. Il a illustré sa plume aussi bien que son pinceau par divers écrits, qu'il a enrichis de figures et de portraits dessinés par lui-même. Ces ouvrages sont : *Bellum Batavicum cum Romanis, ex Cornelio Tacito*, 1612, in-4, avec 56 figures gravées par Tempesta ; *Historia Hispanica Septem infantum Laræ, cum iconibus*. Lara est le nom d'une famille d'Espagne des plus illustres. *Conclusiones physicae et theologicae, notis et figuris dispositae*, Leyde ; *Horatii Flacci emblemata, cum notis*, 1607, in-4, réimprimés à Bruxelles en 1685, avec des notes en latin, italien, français et flamand. Cet ouvrage a encore été imprimé à Paris en 1646, sous le titre d'*Instructions et devoirs d'un jeune prince*, et dédié à Louis XIV, encore jeune, par Tancrède de Comberville. Ce plagiat n'ayant pas d'abord été découvert, l'éditeur reçut un beau présent. *Amorum emblemata*, 1608, in-4 ; *Vita S. Thom. Aquinatis, 52 iconibus illustrata* ; *Amoris divini emblemata*, 1613, in-4 ; *Emblemata ducenta*, Bruxelles, 1624, in-4. Rubens fut son élève. — Gilbert et Pierre VENUS, ses frères, s'appliquèrent l'un à la gravure, l'autre à la peinture, et s'y distinguèrent.

* VENTENAT (Etienne-Pierre), professeur de botanique, né à Limoges en 1757, mourut à Paris le 15 août 1808. On lui doit : *Principes de botanique*, 1797, in-8, avec 15 pl. ; *Tableau du règne végétal, suivant la méthode de Jussieu*, 1799, 4 vol. in-8, fig. ; *Jardin de la Malmaison*, Paris, 1805, 2 vol. gr. in-fol., fig. imprimées en couleur ; le *Botaniste voyageur aux environs de Paris*, 1805-1812, in-12, avec cartes ; plusieurs *Mémoires* dans les *Annales du museum* et dans la collection des *Mémoires de l'institut* (Voy. CELS).

VENTIDIUS-BASSUS, romain de basse naissance, fut d'abord muletier. Il brilla tellement sous Jules-César et sous Marc-Antoine, qu'il devint tribun du peuple, préteur, pontife, et enfin consul. Il vainquit les Parthes en trois grandes batailles, et en triompha l'an 58 avant J.-C. Sa mort fut un deuil pour Rome, et ses funérailles furent faites aux dépens du public.

VENTIMIGLIA (Marianus), carme, de Naples, se distingua dans son ordre par ses vertus et sa science, et devint prieur général le 29 mai 1762. On a de lui : *Historia chronologica priorum generalium ordinis B. Mariae de Monte Carmelo*, Naples, 1775,

in-4, fig. L'auteur y donne un abrégé de la vie de chaque général de son ordre, depuis saint Berthold, fondateur de l'ordre, vers 1143, et un précis des choses mémorables arrivées sous leur gouvernement. Il y règne beaucoup d'érudition, le style est net et coulant. L'auteur mourut peu après la publication de cet ouvrage.

VENTURA (Antoine-Prado), religieux trinitaire, né en 1701 à Cordoue, en Andalousie, entra dans le couvent des mathurins de sa ville natale, et y fit profession. Chargé d'enseigner la philosophie, il s'en acquitta à la satisfaction de ses supérieurs, qui l'envoyèrent à Séville prendre des grades dans l'université : il y reçut le bonnet de docteur. Quelques années après, il fut nommé professeur de théologie dans cette université. Ventura possédait la géographie, l'histoire et le droit canon. Il prêchait aussi avec succès; il faisait même des vers avec facilité. Il mourut à Cordoue en 1755. On a de lui : un *Poème de saint Raphaël*, in-4; *Sermons des saints*, 2 vol. in-4; *la Vie du martyr Fr. Marc Criado*, in-8; *Oraison funèbre du cardinal Cisneros*; *Diverses consultations*, in-fol. Il a, dit-on, beaucoup contribué au perfectionnement de la langue espagnole. — VENTURA (Guillaume), né à Asti vers 1250, écrivit, ou plutôt continua l'*Histoire* de cette ville. Elle avait été commencée par Ogerius Alferius qui l'avait poussée jusqu'en 1294; celle de Ventura commence en 1260 et va jusqu'en 1325. Ventura avait porté les armes, et avait été fait prisonnier en 1275. Son ouvrage a pour titre *Mémorial*, etc. Louis-Antoine Muratori l'a inséré avec des notes au tome 2 de son *Recueil des écrivains de l'Histoire d'Italie*, Milan, 1727, in-fol. — VENTURA (Secundinus), parent du précédent, citoyen et notaire d'Asti, reprit le travail de Guillaume, et y ajouta; il conduisit l'*Histoire d'Asti* de 1419 à 1457. Cette continuation se trouve dans Muratori.

* VENTURE (Mardocheé), juif, florissait au commencement du xvii^e siècle, et était un des hommes les plus instruits de sa nation. On a de lui les ouvrages suivants : *Prières journalières à l'usage des juifs portugais ou espagnols*, 1772, 5 vol. in-12; *le Cantique des cantiques de Salomon*, avec la paraphrase chaldaique et le *Traité d'Aboth* ou des *Pères de la doctrine*, trad. de l'hébreu, du chaldaique et du rabbinique, avec des notes pour en faciliter l'intelligence, 1774, in-12.

* VENTURI (Jean-Baptiste), né en 1746, à Bihiano, dans le duché de Reggio, devint membre du corps législatif de Milan, et fut chargé des fonctions d'ingénieur de Modène. Nommé professeur de physique à l'université de Pavie, il occupa aussi une chaire de mathématiques, dont les cours attirèrent constamment de nombreux auditeurs. Il allait publier un *Traité d'optique*, en 2 vol. in-4, lorsqu'il mourut à Milan, le 10 septembre 1822, à 76 ans. Il était membre de l'institut de Bologne, de plusieurs autres académies savantes, et avait de profondes connaissances dans les sciences exactes, ainsi que dans les littératures ancienne et moderne. On a de lui, outre différents ouvrages sur la *géodésie*, l'*hydraulique*, l'*art des fortifications*, plusieurs *biographies d'hommes célèbres*, beaucoup de *disser-*

tations sur les monuments anciens et les arts, et un *Essai sur les ouvrages physico-mathématiques de Léonard de Vinci*, avec des fragments tirés de ses manuscrits, Paris, 1798, in-4, fig. très-curieux.

VÉNUS, déesse de l'amour, des grâces et de la beauté, était, selon la fable, fille de Dioné et de Jupiter; ou, selon d'autres, elle naquit de l'écumé de la mer. Il n'y a rien de plus abominable que toutes les débauches que les poètes racontent de cette infâme déesse, et que le paganisme a mises parmi les rites sacrés.

* VENUSTI (Nicolas-Marcel, marquis de), chevalier de Saint-Etienne, né à Cortone en 1700, étudia successivement à Bologne, Sienne et Pise. Il apprit dans cette dernière ville la jurisprudence, la physique et la métaphysique. Il passa à Naples, où il fut nommé surintendant de la bibliothèque et du musée royal, et inspecteur des découvertes faites à Herculanium, Pompéïa, etc. De retour à Cortone, il y fonda plusieurs établissements utiles aux lettres, et entre autres la célèbre académie toscane, qui a compté parmi ses membres les hommes les plus distingués de l'Italie, et mourut en 1783. On a de lui : une *Lettre latine sur l'ancienneté de Cortone*; *Descriptions des découvertes faites à Herculanium*, Rome, 1748, etc.

VENUTI (Ridolfino), antiquaire, né en 1703 à Cortone, après avoir terminé ses cours, embrassa l'état ecclésiastique, et vint à Rome perfectionner ses connaissances par l'examen des monuments et par le commerce des artistes et des savants. Nommé par le pape Benoît XIV, président de la commission des monuments antiques, et garde du cabinet du Vatican, il allait être élevé à de nouveaux honneurs, lorsqu'il mourut en 1765. On a de lui : *Collectanea antiquitatum romanarum*, Rome, 1756, in-fol.; *Antiqua numismata maximè moduli, ex museo Alex. cardinalis Albani, in vaticanam bibliothecam translata*, Rome, 1759-44, 2 vol. in-fol.; *Accurate succincta descrizione topografica delle antichità di Roma*, Rome, 1765, 2^e édit. augm., 1805, 2 vol. in-4, fig.; *Accurata descrizione topografica ed istorica di Roma moderna, opera postuma*, Rome, 1766, 2 vol. in-4, fig.; *Numismata imperatorum præstantiora a Martino V ad Benedictum XIV*, 1774, in-4; *Vetera monumenta quæ in hortis Cælimontanis et in ædibus Matheorum adservantur collecta à Venutio*, 1779, 5 vol. in-fol. fig.

VENUTI (l'abbé Philippe), né à Cortone en 1709, cultiva les lettres avec succès. Les chanoines de Saint-Jean-de-Latran l'envoyèrent à Paris pour administrer les revenus de l'abbaye de Clérac en Guyenne, que Henri IV avait donnés à ce chapitre. Ses manières affables et polies, et son esprit cultivé, lui firent beaucoup d'amis, parmi lesquels il comptait le célèbre président de Montesquieu. Ce dernier, très-satisfait de la traduction italienne que l'abbé Venuti avait faite du *poème de la Religion* de Racine, employa le crédit de l'abbé de Saint-Cyr auprès de Boyer, évêque de Mirepoix, afin d'obtenir de lui quelque bénéfice pour son protégé. On exposa à ce prélat le service que l'abbé Venuti avait rendu à l'Eglise par la traduction du poème de Racine. Rien ne put toucher l'évêque, qui répondit

en dernier lieu « qu'il faisait plus de cas de ceux » qui administraient la religion que de ceux qui la » prouvaient. » L'abbé Venuti retourna à Rome en 1750, obtint la prévôté de Libourne et mourut à Cortone en 1769. Il a traduit en vers italiens : le *Télémaque*, 2 vol. in-4; le poème de la *Religion* de Racine, ouvrage dont nous avons parlé; la tragédie de *Didon*, de Lefranc de Pompignan.

* VERAC (Charles - Olivier de SAINT - GEORGES, marquis de), lieutenant-général, né dans le Poitou en 1745, était à 10 ans titulaire de la charge de lieutenant-général de cette province. Admis en 1757 dans les mousquetaires, quatre ans après il fit sa première campagne comme aide-de-camp du duc d'Havré son beau-père. Blessé du coup de canon qui tua ce général, il ne tarda pas à être nommé colonel; mais peu après il entra dans la diplomatie (1772), devint ministre plénipotentiaire près du landgrave de Hesse-Cassel, passa ensuite avec la même qualité à la cour de Danemark, et en 1779 fut envoyé auprès de Catherine II pour négocier la neutralité de la Russie dans la guerre de la France contre l'Angleterre. Cinq ans après il alla comme ambassadeur d'abord en Hollande, puis en Suisse, et envoya sa démission en 1791. Il ne rentra en France qu'en 1801. Réduit sous l'empire au traitement de maréchal-de-camp, il fut nommé lieutenant-général; à la restauration mis à la retraite en 1816, il mourut en 1828. Flévie lui a consacré une *Notice nécrologique* dans le *Journal des Débats* du 22 novembre.

VERARDO (Charles), né à Césène dans la Romagne, en 1440, mort en 1500, fut camérier et secrétaire des brefs des papes Paul II, Sixte IV, Innocent VII et Alexandre III. On a de lui un ouvrage singulier, intitulé : *Historia de urbe Granata, singulari virtute, felicibusque auspiciis Ferdinandi et Elisabeth regis et regine expugnata*, Rome, 1495, in-4. C'est une histoire écrite en forme de drame.

VERBIEST (Ferdinand), jésuite, né vers 1630 à Bruges, fit de grands progrès dans les mathématiques, et se consacra à la conversion des Chinois. Il travaillait avec succès dans la province de Chensi, lorsqu'il fut appelé à la cour en 1660, et servit beaucoup la religion chrétienne par le crédit qu'il eut auprès de l'empereur. Mais après la mort de ce prince, la jalousie des mathématiciens et des bonzes réussit à le faire mettre en prison. Une éclipse de soleil dont il annonça le moment précis, et sur laquelle les astronomes chinois se trompèrent lourdement, lui rendit sa considération; mais il ne recouvra sa liberté que quelque temps après. La présidence du tribunal des mathématiques qui, après la mort du P. Schall, avait été confiée à un Chinois, fut si mal remplie, que l'empereur mécontent la donna en 1669 au P. Verbiest. Cette place fut depuis toujours conférée à un jésuite, jusqu'au P. Hallestein, mort en 1774; car la science des Chinois est si bornée, même dans les matières dont ils font une parade particulière, qu'il ne se trouve personne en état de faire un bon calendrier. Il mourut à Pékin, le 28 janvier 1688. On cite de ce jésuite un *Calcul des éclipses du soleil et de la lune*

pour deux mille ans, formant 52 vol. de cartes, avec des explications; *Relation de deux voyages en Tartarie*, et différents ouvrages astronomiques.

VERCINGETORIX, général des Gaulois, fut d'abord proclamé roi des Averniens, et ensuite chef de la ligue formée contre César dans les Gaules. S'étant enfermé dans Alize, aujourd'hui Sainte-Reine, avec 80,000 hommes, il fut fait prisonnier par César, qui, au rapport de Dion, le fit mourir après l'avoir fait servir à son triomphe. Le silence que César garde sur la destinée de cet illustre prisonnier, prouve assez qu'elle n'a rien d'honorable pour son vainqueur.

VERDIER (Antoine du), seigneur de Vauprivas, né en 1544 à Montbrison en Forez, mort en 1600, à 56 ans, fut historiographe de France, et gentilhomme ordinaire du roi. Il inonda le public de compilations, dont la moins mauvaise est sa *Bibliothèque des auteurs français*, quoiqu'il n'y ait pas beaucoup de critique ni d'exactitude. Elle fut imprimée pour la première fois à Lyon en 1585. Rigoley de Juvigny en a donné une nouvelle édition, ainsi que de la bibliothèque de La Croix-du-Maine, Paris, 1772 et 1775, 6 vol. in-4. Les notes du savant éditeur rectifient les erreurs de l'original, et rendent ce livre nécessaire à ceux qui veulent connaître l'ancienne littérature française. — Claude du VERDIER, fils d'Antoine, avocat au parlement de Paris, chercha à se procurer du pain par sa plume. Il publia plusieurs ouvrages mal accueillis, et traîna une vie longue et obscure, après avoir dissipé les grands biens que son père lui avait laissés. Il mourut en 1649, à 80 ans : il était savant, mais mauvais critique.

VERDIER (César), chirurgien et démonstrateur royal à Saint-Côme à Paris, était né à Morières, près d'Avignon, en 1685. Ses leçons et ses cours d'anatomie lui attirèrent un grand nombre d'auditeurs, et il forma de bons disciples. Cet homme estimable vécut dans le célibat, et fut toujours animé par une piété sincère et sans affectation. Plein de probité, il cherchait à ne déplaire à personne; mais cette probité même a dû le convaincre que cela n'était pas toujours possible. Il prononça volontiers ce mot qui était sa devise : *Ami de tout le monde* : mais cette amitié générale, qui est presque un être de raison, l'empêchait de prendre quelquefois le parti de ses amis particuliers. Il mourut à Paris en 1759, après avoir publié un *Abrégé d'anatomie*, Paris, 1770, 2 vol. in-12; et avec les notes de Sabatier, 1775, 2 vol. in-8. L'auteur a beaucoup profité de l'*Exposition anatomique* de Winslow. On a encore de lui des *Notes sur l'abrégé de l'art des accouchements* (dans les *Mémoires de l'académie de chirurgie*), des *Recherches sur les hernies de la vessie*; des *Observations sur une plaie au ventre*, et sur une autre à la gorge.

* VERDIER (Susanne ALLUT, dame), née à Montpellier, en 1745, morte à Uzès le 27 février 1813, montra, dès l'âge de 10 ans, du goût pour la poésie. Mais elle ne fit confidence des fruits de sa verve enfantine, que deux ans plus tard, lorsqu'elle exprima dans une petite *Élégie* les sentiments d'honneur que lui faisait éprouver l'attentat de Damiens

(voy. ce nom) sur Louis XV. Son père la conduisit à Paris, où elle fortifia son talent par l'étude, et se rendit familières les langues anciennes et modernes. Son mariage avec un riche négociant d'Uzès la fixa dans cette ville, et ses enfants dont elle fut la première institutrice, recueillirent les fruits de l'éducation soignée qu'elle avait reçue. Ses compositions se font remarquer surtout par l'harmonie, la grâce et une profonde sensibilité. Tous ces caractères se retrouvent dans l'idylle de la *Fontaine de Vauchuse*, mise par Laharpe au nombre des beaux morceaux de la poésie française, et qui lui a fait dire :

Et Verdier dans l'idylle a vaincu Deshoulières.

La mort de son mari enlevé dans la force de l'âge, celle d'une fille chérie, un frère montant à l'échafaud, les calamités de la France, durant la révolution et d'autres événements moins douloureux inspirèrent tour-à-tour sa lyre. On trouve plusieurs de ses pièces dans l'*Almanach des Muses* des années 1773-77, 85, 86, 87. La *Notice des travaux de l'académie du Gard* pour 1807 et 1810, renferme de longs fragments des *Géorgiques languedociennes*, poème en quatre chants, le plus étendu et le dernier de ses ouvrages. Couronnée trois fois aux Jeux floraux, à la restauration de cette académie elle fut nommée *maître*. Elle appartenait aussi à celles des Arcades de Rome et du Gard, et à l'Athénée de Vauchuse. Madame Viot disait d'elle, en parlant à madame Dufresnoy : « Nous sommes une foule de » musettes; madame Verdier seule est une muse. » La publication du Recueil de ses œuvres ne ferait sans doute qu'affermir la réputation dont elle jouit dans la littérature française.

VERDUC (Laurent), chirurgien juré de Saint-Côme à Paris, mort en 1695, était de Toulouse. C'était un homme plein de candeur et de charité. Il employa un grand nombre d'années à professer la chirurgie, et il sortit de son école beaucoup de disciples habiles. Ce fut en leur faveur que Verduc publia son excellent traité intitulé : *La manière de guérir, par le moyen des bandages, les fractures et les luxations qui arrivent au corps humain*, Paris, 1689. Il y remonte jusqu'aux principes de la chirurgie et à l'histoire des os. Cet ouvrage a été traduit en hollandais, et imprimé à Amsterdam, en 1691, in-8.

VERDUC (Jean-Baptiste), fils du précédent, docteur en médecine, est connu : par des *Opérations de chirurgie, avec une Pathologie*, 1759, 5 vol. in-8. Ce livre a été traduit en allemand, et imprimé à Leipsig, 1712, in-4. La pathologie est pleine d'hypothèses sur lesquelles il n'y a pas toujours grand fond à faire. On a encore de lui : *Nouvelle ostéologie*, Paris, 1695, assez bonne. — Son frère, Laurent VERDUC, mort en 1703, a donné : *Le maître en chirurgie*, 1704, in-12.

VERDURE (Nicolas-Joseph de la), né en 1654, à Aire, mort à Douai en 1717, à 85 ans, était docteur de l'université de cette ville, premier professeur en théologie, et doyen de l'église de Saint-Amé. C'était un homme d'un savoir profond, et d'un désintéressement encore plus rare. Fénelon l'honorait de son amitié. On a de lui un *Traité de*

la pénitence, en latin, dont la meilleure édition est de 1698.

VERDUSSEN (Jean-Pierre), membre de l'académie de peinture de Marseille, mort le 31 mars 1763, a été un des plus célèbres peintres dans le genre des batailles. Ses talents l'ayant attiré à la cour du roi de Sardaigne en 1744, il accompagna ce prince dans ses campagnes d'Italie, et employa ses talents à transmettre à la postérité la gloire de ses exploits. Il se fixa ensuite à Avignon.

VERELIUS (Olaus), historien suédois, né en 1618, et mort le 1^{er} janvier 1682, a publié : *Runographia scandica antiqua* : l'auteur qui avait parcouru toute la Suède pour y découvrir les anciennes inscriptions, avoue qu'elles ne répandent presque point de jour sur l'histoire de ces contrées; *Historia Gothrici et Rolfi, Westrogothiæ regum*, en langue gothique, avec une traduction suédoise et des notes en latin, Upsal, 1664, in-4. Ce célèbre commentateur a expliqué avec beaucoup d'érudition dans ses notes tout ce qui regarde la religion des anciens peuples du nord. *Historia Hervoræ*, en langue gothique, avec une version latine et de longues notes, etc., Upsal, 1672, in-fol.; *Supplément à l'Histoire précédente*, Upsal, 1674, in-fol., etc.

** VEREMOND (dom), l'un des derniers moines de l'antique abbaye d'Affligem, en Brabant, né en 1771, fut curé d'Overbroulaere et d'Audeghem. Animé du zèle de la science et de la religion, il fit pour relever en Belgique l'ordre célèbre des bénédictins, des efforts innouïs, qu'il eut le bonheur de voir couronnés d'un entier succès. Son abbaye ayant été rétablie, il en fut nommé le supérieur, et il remplissait cette importante charge avec toute l'intelligence dont il était doué, lorsqu'il mourut à Termonde, le 25 août 1846, à 75 ans.

* VERGANI, né en Italie, mort vers 1815, vint se fixer à Paris, et y enseigna la langue italienne avec succès. On lui doit une *Grammaire italienne de Veneroni simplifiée et réduite à 20 leçons*, in-12, qui a eu le plus grand succès; une *Grammaire anglaise*, simplifiée sur le même plan que la précédente, Paris, 1814 et 1851, in-12; des *Morceaux choisis de prose italienne*, de Goldoni, etc.

* VERGECE (Ange), florissait dans le xvi^e siècle. Il était Crétois d'origine, et écrivait si bien le grec, que François I^{er} le fit venir en France, et le chargea de copier plusieurs livres, et de lui écrire par ordre alphabétique un catalogue de 266 mss. qui existaient dans sa bibliothèque (1544). Ce même monarque voulant faire graver des poinçons grecs pour son imprimerie, confia à Vergèce le soin d'en tracer les modèles, et de les fournir à Garamond, qui les a exactement copiés. Ces poinçons, longtemps perdus, furent trouvés par de Guignes, dans l'imprimerie royale, où l'on s'en sert encore aujourd'hui. Après la mort de François I^{er} (en 1547), Vergèce resta attaché au service de Henri II, qui l'employa pour écrire le *Cynegeticon*, ou poème de la chasse, par Oppien, dont il fit présent à Diane de Poitiers. On trouve ce beau manuscrit à la bibliothèque royale (n^o 2637). Sa fille enrichissait de peinture ses manuscrits, et celles du poème de la Chasse passent pour être de sa main.

VERGEN (Jean). Voy. NAUCLERUS.

VERGENNES. Voy. GRAVIER.

VERGER de HAURANNE (Jean du), né à Bayonne en 1581, après avoir fait ses études en France et à Louvain, fut pourvu, en 1620, de l'abbaye de St.-Cyran, et assista la même année à la fameuse conférence de Bourfontaine, qui avait été précédée d'une autre à Bordeaux (voy. FILLEAU, VILLIERS). Après la mort de Jansénius, son ami, il redoubla d'efforts pour établir la nouvelle secte. Paris lui parut le théâtre le plus convenable pour dogmatiser. Il y fit usage de tous les moyens pour y faire des prosélytes, et prétendit même avoir des révélations. *Oui, je le confesse, dit-il un jour à saint Vincent de Paul, Dieu m'a donné et me donne de grandes lumières. Il m'a fait connaître qu'il n'y a plus d'Eglise.* Et comme, à ce propos, le saint témoigna la plus étrange surprise : *Non, répliqua l'illuminé, il n'y a plus d'Eglise. Dieu m'a fait connaître que, depuis cinq ou six cents ans, il n'y avait plus d'Eglise. Avant cela, l'Eglise était comme un grand fleuve qui avait ses eaux claires; mais à présent ce qui nous semble l'Eglise, n'est plus que de la bourbe. Le lit de cette belle rivière est encore le même, mais ce ne sont plus les mêmes eaux.* « Eh » quoi ! monsieur, lui dit le saint homme, voulez- » vous plutôt croire vos sentiments particuliers que » la parole de Notre-Seigneur, qui a dit qu'il édifierait son Eglise, et que les portes de l'enfer ne » prévaudraient pas contre elle ? » *Il est vrai*, répondit l'abbé, *que J.-C. a édifié son Eglise sur la pierre; mais il y a temps d'édifier et temps de détruire. Elle était son épouse; mais c'est une adultère et une prostituée : c'est pourquoi il l'a répudiée, et il veut qu'on lui en substitue une autre qui lui sera fidèle.* L'artificieux prédicant n'en était pas venu tout d'un coup à cette horrible confidence. Dans plusieurs entrevues, il avait travaillé à y préparer son pieux ami. Un jour qu'il l'avait trouvé, ayant l'Ecriture sainte entre les mains, il s'étendit sur les lumières spéciales que Dieu lui donnait pour l'intelligence des Livres saints; et il alla jusqu'à dire qu'ils étaient plus lumineux dans son esprit, qu'ils ne l'étaient en eux-mêmes. Si ce galimatias n'exprime pas le dogme calvinien du sens particulier, il couvre quelque chose de plus dangereux et de plus superbe. Dans une autre occasion, où ils discutaient ensemble sur quelque article de la doctrine de Calvin, l'abbé prit le parti de l'hérésarque, et en soutint formellement quelques erreurs. Ce saint lui représenta que cette doctrine était condamnée par l'Eglise. Calvin, reparti l'abbé, *n'avait pas si mauvaise cause; mais il l'a mal défendue : il a mal parlé, mais il pensait bien.* Une autre fois il dit, en parlant du concile de Trente : *Ne me parlez point de ce concile, c'était un concile du pape et des scolastiques, où il n'y avait que brigue et cabale.* Il n'en fallait pas davantage pour rompre tout lien d'amitié entre le saint et le novateur. Mais si celui-ci désespéra de s'attacher cet homme vertueux et orthodoxe, il ne réussit que trop bien ailleurs. Son air simple et mortifié, ses paroles douces et insinuantes, lui firent beaucoup de partisans. Des prêtres, des laïcs, des femmes de

la ville et de la cour, des religieuses adoptèrent ses idées. La cour, informée de ce commencement de secte, regarda l'abbé de Saint-Cyran comme un homme dangereux, et le cardinal de Richelieu le fit renfermer en 1658. Après la mort de ce ministre, il sortit de prison; mais il ne jouit pas longtemps de sa liberté, étant mort à Paris en 1643, à 62 ans. On a de lui : *La somme des fautes et faussetés capitales contenues en la somme théologique du P. François Garasse.* Il devait y avoir 4 vol., mais il n'en a paru que les deux premiers, et l'abrégé du quatrième, 1626, 3 vol. in-4; des *Lettres spirituelles*, 2 vol. in-4 ou in-8; réimpr. à Lyon, 1679, 3 vol. in-12. On y ajouta un 4^e vol. qui renferme plusieurs petits *Traité de Saint-Cyran*, imprimés séparément : savoir, la *Théologie familière*, ou *Briève explication des principaux mystères de la foi*; les *Pensées chrétiennes sur la pauvreté*. Wallon de Beaupuis a extrait de ces *Lettres* les *Maximes* principales, qu'il a fait imprimer in-12. Arnaud d'Andilly a augmenté ce recueil, et l'a publié, in-8 et in-12, sous le titre d'*Instructions tirées des Lettres de Saint-Cyran*; *Apologie pour de la Roche-Posay, contre ceux qui disent qu'il n'est pas permis aux ecclésiastiques d'avoir recours aux armes en cas de nécessité*, imprimée en 1613, in-8; un petit traité publié en 1609, sous le titre de *Question royale*, où l'on examine en quelle extrémité le sujet pourrait être obligé de conserver la vie du prince aux dépens de la sienne, 1609, in-12, contrefait sous la même date. Ces deux ouvrages firent grand bruit, notamment le dernier. Les jésuites l'annoncèrent partout comme un apôtre du suicide, et il l'enseigne effectivement, mais de la manière la plus douce, et sans beaucoup de douleur, comme par rétention d'haleine, ou par l'ouverture des veines. Il pose d'abord le cas imaginaire où le roi, emporté sur la mer par un ouragan, et jeté sur quelque plage déserte, se verrait au moment de mourir de faim. Dans cette supposition, on ce rêve de fièvre chaude, le grave moraliste prononce qu'un sujet qui accompagnerait le prince, serait obligé de devenir son propre assassin, ou plutôt son boucher, afin de fournir de sa chair la table de son souverain et d'en être mangé. Du devoir des sujets il passe à celui des esclaves, et décide formellement que ceux-ci, par l'ordonnance de cette raison qui tient la place de la raison de Dieu, peuvent se trouver obligés d'éteindre leur vie par le poison, afin de la conserver à leur maître. L'homme, ajoute-t-il en preuve, est-il moins maître de sa liberté que de sa vie? Dieu lui a-t-il moins donné l'une que l'autre? mais ne lui a-t-il pas donné l'une pour l'autre, puisqu'il ne l'a pu faire vivre qu'afin qu'il vécût librement? Il va jusqu'à trouver contre la raison, que la vie demeure à cet esclave, tandis qu'on le prive de la liberté, qui est la fin de sa vie. Il veut encore que les enfants se puissent tuer pour leur père, et le père pour ses enfants. *Je crois, dit-il, que sous les empereurs Tibère et Néron, les pères étaient obligés de se tuer pour leur famille et pour leurs enfants.* Tout le reste est d'une extravagance égale. Dans la manière dont il parle de la raison et des anciens philosophes, on reconnaît un pur déiste, mais déiste très-fanatique;

Ecrivain faible et diffus, en latin comme en français, sans agrément, sans correction et sans clarté, il avait quelque chaleur dans l'imagination; mais cette chaleur n'étant pas dirigée par le bon sens et le goût, le jeta dans le galimatias. Il y en a beaucoup dans ses *Lettres*. La plupart de ceux qui le louent tant aujourd'hui ne voudraient pas être condamnés à le lire. Sa plus grande gloire aux yeux des gens du parti, est d'avoir fait du monastère de Port-Royal une de ses conquêtes, et d'avoir eu les Arnauld, les Nicole et les Pascal pour disciples. Un auteur estimé en a fait le portrait suivant : « Avec un esprit des plus communs, ou » plutôt fort éloigné du sens commun, et appro- » chant du délire, il avait au degré suprême le » génie de l'intrigue et de la séduction. Qu'on en » juge par le point auquel il réussit à fasciner le » docteur Antoine Arnauld, et tant d'autres. Telle » fut la raison pour laquelle le cardinal de Riche- » lieu le mit hors d'état de brouiller, en le faisant » confiner dans une prison, où il demeura jusqu'à » la mort de ce ministre. Son principal ouvrage est » un gros in-fol. intitulé *Petrus Aurelius*, avec l'abbé » de Barcos, son neveu (*voy. SMITH, Richard*), et » qu'on réduirait au plus petit livre, si l'on en re- » franchait toutes les sottises qu'il dit aux jésuites. Il » eut assez de manège pour le faire imprimer aux » dépens du clergé de France, mais trop peu pour » empêcher la cour de le supprimer. Sa *Question » royale*, apologie formelle du suicide, et de l'ho- » micide en bien des cas, mérite à peine attention » sous ce point de vue, tant il y a su rassembler » de principes encore plus répréhensibles, de ma- » ximes et de dogmes païens, d'impertinences et » d'extravagances en tout genre. Son *Apologie pour » le chapelet du Saint-Sacrement*, sa *Théologie fa- » milière*, et plusieurs de ses *Lettres*, qui sont en » très-grand nombre, portent également la marque » d'une suffisance inepte et ridicule, sans compter » le fond corrompu des choses. Mais le ridicule y » est si frappant, qu'il en eut tout seul faire l'an- » tidote. Si les puissances ecclésiastiques, en mé- » prisant la plupart de ces absurdes productions, » en ont condamné quelques-unes, ce fut moins » pour prévenir les simples mêmes contre ce dog- » matiseur absurde, que pour les tenir en garde » contre l'admiration feinte de ses artificieux pané- » gyristes. » *Voy. FILLEAU, JANSENIUS, MONTGERON, PARIS, ROCHE.*

* VERGERA (Jean), savant espagnol, très-versé dans la langue hébraïque, naquit vers 1470. Le cardinal Ximenes l'employa à la composition de la *Polyglotte* qui porte son nom, tâche dont Vergera s'acquitta avec honneur. Il rectifia dans plusieurs livres beaucoup d'endroits du texte entièrement intelligibles dans la Vulgate. Il s'occupa plusieurs années de ce travail, dont il fut généreusement récompensé. L'impression de la *Polyglotte*, entreprise à Alcalá de Hénarès, fut commencée en 1514 et terminée en 1517 en quatre langues, et 6 vol. in-fol.

VERGERIO (Pierre-Paul), philosophe, jurisconsulte et orateur, né en 1549 à Capo-d'Istria, sur le golfe de Venise, assista au concile de Constance.

Les qualités de son cœur et de son esprit le firent aimer et estimer de l'empereur Sigismond, à la cour duquel il mourut en 1429, à 80 ans. Muratori a publié, dans sa Collection des écrivains de l'histoire d'Italie, tom. 16, l'*Histoire des princes de la maison de Carrari*, écrite par Vergerio, avec plusieurs Discours et Lettres du même savant. Il a composé d'autres ouvrages, dont quelques-uns sont encore manuscrits. On a donné des éloges à son traité *De ingenuis moribus et liberalibus adolescentiæ studiis*, 1495, in-4; et il les mérite à quelques égards.

VERGERIO (Pierre-Paul), fameux apostat, naquit à Capo-d'Istria vers la fin du x^e siècle. Il était parent du précédent, et fut envoyé en Allemagne par les papes Clément VII et Paul III, au sujet de la tenue d'un concile général. Il eut pour récompense l'évêché de Capo-d'Istria, qu'il abdiqua pour embrasser le protestantisme. Il finit ses jours à Tubingen en 1565. Il est auteur de plusieurs ouvrages que les protestants mêmes méprisent. Les principaux sont : *Ordo eligendi pontificis*, 1536, in-4; *Quomodo concilium christianum debeat esse liberum*, 1557 et 1557, in-8; *Operum adversus papatum tomus I*, 1565, in-4 : fatigué de dire des injures, il ne continua pas cet ouvrage; *De natura sacramentorum*, 1559, in-4; plusieurs écrits en italien, où règne le fanatisme de secte. (*Voy. MUZIO, NEGRO, VI, 489.*) — J.-B. VERGERIO, son frère, évêque de Pola dans l'Istrie, apostasia comme lui.

VERGIER (Jacques), né à Lyon en 1655, vint fort jeune à Paris, et porta d'abord l'habit ecclésiastique; mais cet état étant peu conforme à son inclination, il le quitta pour prendre l'épée. Le marquis de Seignelay (Colbert), secrétaire d'état de la marine, lui donna, en 1690, une place de commissaire-ordonnateur, qu'il remplit pendant plusieurs années. Il fut ensuite président du conseil de commerce à Dunkerque; mais une voluptueuse nonchalance l'empêcha de monter à de plus hauts emplois. Il menait une vie libre, molle et inutile, lorsqu'il fut assassiné à Paris, dans la rue du Bout-du-Monde, le 25 août 1720, à 65 ans. Il a fait des odes, des sonnets, des madrigaux, des épithalames, des épigrammes, des fables, des épîtres, des cantates, des parodies. La meilleure édition de ces différentes pièces est celle de 1750, 2 vol. in-12. « Vergier, dit Voltaire, est, à l'égard de La Fontaine, ce que Campistron est à Racine, imitateur » faible, mais naturel. » On a encore de lui *Zeila*, ou *l'Africaine*, en vers; et une historiette en prose et en vers, intitulée : *Don Juan et Isabelle*, nouvelle portugaise.

VERGNE (Pierre de Tressan de la), né en 1618 d'une ancienne maison de Languedoc, fut élevé dans la religion prétendue réformée, qu'il abjura à l'âge de vingt ans. Après avoir passé quelques années à la cour, il se retira auprès de Pavillon, évêque d'Aleth. La part qu'il prit au livre intitulé : *Théologie morale des jésuites* (condamné à être brûlé par le parlement de Bordeaux, et réfuté par les PP. Caussin et le Moine), le fit exiler; mais peu de temps après le roi lui rendit la liberté, dont il ne jouit pas longtemps. Il se noya le 5 avril 1684,

de Térargues, en voulant traverser le Gardon. Son principal ouvrage est intitulé : *Examen général de tous les états et conditions, et des péchés qu'on y peut commettre*, 1670, 2 vol. in-12, sous le nom du sieur de Saint-Germain. L'auteur en avait préparé une troisième édition, revue, corrigée et considérablement augmentée, qui a paru à Paris en 1711, 2 vol. in-8.

VERGNE (Louis-Elizabeth de la), comte de Tressan, lieutenant-général des armées de France, né au Mans en 1705, s'est fait un nom dans la littérature. Ses *Œuvres diverses*, imprimées à Paris en 1776, in-8, contiennent plusieurs morceaux d'une imagination brillante, et d'une finesse de goût qui devient tous les jours plus rare. On y voit avec plaisir que, malgré ses liaisons avec des écrivains irréguliers, et l'enthousiasme presque plaisant qui le transporte pour Voltaire, le comte de Tressan est non-seulement resté fidèle aux vrais principes, mais qu'il les a défendus avec zèle. « Lorsque l'*Homme machine* de la Mettrie parut » (dit-il dans l'avertissement qui est à la tête des » vers qui combattent cette monstruosité), un de » mes parents m'écrivit une lettre en vers dans » laquelle il faisait l'apologie de cet ouvrage; je » me crus obligé de la réfuter, et de professer publiquement les principes dont je ne me suis » jamais écarté, et auxquels la vraie philosophie » ramènera toujours. » Il est vrai que le discours qu'il prononça à l'académie française le jour de sa réception, le 25 janvier 1781, n'a pas paru tout-à-fait conforme à cette déclaration; mais dans un temps et des circonstances où l'esprit louangeur offusque quelquefois le jugement et affaiblit la sincérité, il ne faut pas prendre les expressions à la lettre; et l'on peut regarder son discours prononcé en 1761 à l'académie de Nancy, comme une protestation anticipée contre ce qu'il lui arriverait de dire à l'académie française. On a encore de lui un *Extrait de l'Amadis des Gaules*, qui réduit les 21 ou 22 vol. de ce roman à 2 in-12. Il a donné des *Extraits des romans de chevalerie*, 4 vol. in-12. Sa *Traduction* de l'*Arioste* est plutôt une imitation où l'on ne retrouve ni le feu, ni la vivacité, ni la gaieté folle de l'original. Trois semaines avant sa mort il avait publié un *Eloge de Fontenelle*, pour remplir les vues de l'académie, qui avait proposé ce sujet pour prix. Il mourut à Paris, le 1^{er} novembre 1785, dans des sentiments très-chrétiens, désavouant et condamnant quelques idées philosophiques dont il ne s'était pas assez défendu. On a publié ses *Œuvres choisies*, 1787-1788, 12 vol. in-8. Son *Essai sur le fluide électrique*, ouvrage posthume, Paris, 1786, 2 vol. in-8, est augmenté de beaucoup de choses qui ne sont point de l'auteur. (*Voy. le Journ. hist. et litt.*, 15 juillet 1788, page 411.)

* VERGNE (la), abbé de Tressan, fils du précédent, né dans le Boulonnais en 1749, cultiva plus particulièrement les lettres profanes, et hérita du goût de son père pour les romans de chevalerie, genre dans lequel il se fit un renom. Lors des premiers troubles de la France, il fut contraint d'émigrer, parcourut l'Allemagne, demeura quelque

temps en Russie, et fut partout bien accueilli. Ayant passé en Angleterre, il publia comme une œuvre posthume de son père : le roman de *Robert-le-brave*, qui eut beaucoup de succès, et qu'il dédia à Paul 1^{er}. Rentré en France après le 18 brumaire, il partagea son temps entre l'étude et le soin d'un troupeau de mérinos, et mourut en 1809, à 60 ans. Outre le roman déjà cité, on lui doit : *la Mythologie comparée avec l'histoire*, Londres, 1776, in-8, Paris, 1826, 2 vol. in-12, et la *Traduction* des sermons de Hugues Blair, Paris, 1807, 5 vol. in-8.

VERGNE. *Voy. FAYETTE.*

* VERGNIAUX (Pierre-Victorin), l'un des chefs du parti girondin, né en 1759, à Limoges, était fils d'un avocat distingué de cette ville, et y suivit quelque temps le barreau. Il se rendit ensuite à Bordeaux, où il continua d'exercer la même profession. A l'époque de la révolution, il devint administrateur du département de la Gironde et en 1791 fut député à l'Assemblée Législative. Dès les premières séances, il se déclara contre le roi et la monarchie; la hardiesse avec laquelle il énonçait ses opinions le fit regarder par le parti de la Gironde comme un de ses principaux chefs, et il fut porté aussitôt à la présidence. Il prit une part assez active à la journée du 20 juin 1792; provoqua la guerre contre l'Autriche, et obtint plusieurs décrets contre les émigrés. Prévoyant cependant qu'il ne pourrait atteindre le monarque s'il ne renversait ses défenseurs, il prononça un discours, où, après s'être permis de violentes diatribes contre tous ceux qui tenaient à la cour, il se déchaîna contre les ministres et les généraux, proposa et obtint contre eux les mesures les plus injustes et les plus rigoureuses. La funeste journée du 10 août donna lieu à Vergniaux de présenter le projet de décret qui prononçait la suspension de Louis XVI, et la formation d'une Convention nationale. C'est de cette époque que date la lutte terrible entre les girondins et les jacobins : ceux-ci commencèrent à craindre la grande influence des premiers, qui voulaient établir en France une république fédérative. Les sourdes manœuvres des jacobins, et leurs opinions démagogiques, firent prendre à leurs adversaires des sentiments plus modérés. Vergniaux, en conséquence, s'opposa, les 25 et 26 août, à la déportation des prêtres. Il s'éleva avec la même chaleur contre Jean Debry, qui proposait la formation d'un corps de *tyrannicides*. Craignant ensuite pour le sort des prisonniers d'Orléans, il fit décréter, le 4 septembre, qu'on enverrait une députation au devant d'eux pour contenir le peuple dans le respect dû à la loi. Mais les jacobins rendirent inutile cette mesure, et les malheureux prisonniers furent tous massacrés. Député de la Gironde à la Convention, Vergniaux y dénonça la commune de Paris, l'accusant des crimes commis dans cette ville. Dans une discussion très-vive, il traita assez mal Robespierre, dénonça ensuite les écrits incendiaires de Marat, et demanda que ce dernier fût poursuivi. Les girondins avaient fait tous leurs efforts pour renverser la monarchie, mais ils n'en voulaient pas aux jours du monarque; le 31 décembre,

Vergniaux proposa de renvoyer au peuple le jugement de Louis XVI : c'était l'opinion de presque tous ses collègues, opinion qui irrita encore davantage les jacobins, et qui dans les premiers jours de janvier 1793, occasionna de violents débats entre eux et les girondins : mais cette fois les jacobins furent terrassés par le courage et l'éloquence de leurs ennemis. Cependant les premiers mirent en œuvre toute leur scélératesse pour intimider les girondins, et tous ceux qui cherchaient à sauver Louis XVI. Le jour du jugement du roi, Vergniaux occupait le fauteuil. Après avoir demandé le renvoi du jugement au peuple, effrayé des vociférations des tribunes, il vota *pour la mort*. La fureur des jacobins contre les girondins ne faisait qu'augmenter de jour en jour; elle fut à son comble, lorsque Vergniaux s'opposa à l'établissement du tribunal révolutionnaire, et qu'il dit à cette occasion : « Pourquoi présenter sans cesse la liberté » et l'égalité sous la forme de deux tigres qui se » dévorent, tandis qu'on devrait les offrir comme » deux frères qui s'embrassent? Si l'on repousse » la liberté, c'est qu'on ne l'aperçoit que sous un » voile ensanglanté. Quand, pour la première fois, » les peuples se prosternèrent devant le soleil, et » qu'ils l'appelèrent le père de la nature, croyez- » vous qu'il s'enveloppa des nuages qui portent » la tempête? non sans doute, brillant de gloire » il s'avancait alors dans l'immensité de l'espace, » et répandait partout la fécondité et la lumière. » Robespierre l'accusa alors d'être ennemi de la république, et prononça une diatribe virulente, à laquelle Vergniaux répondit par un discours improvisé, qui fut regardé comme un modèle en ce genre : il dit à cette occasion ces mots, qui devinrent une prophétie : « La république, comme » Saturne, dévorera ses enfants. » Le 18, il repoussa encore les attaques des jacobins, et concilia l'assemblée en faveur de son parti : ce fut son dernier triomphe. Ses ennemis mirent en jeu tous leurs satellites et les sections de Paris, qui vinrent, le 31 mai 1793, demander à grands cris la proscription des girondins. Tandis que Valazé, Guadet et Rabaut se défendirent avec la plus grande énergie, Vergniaux, pour la première fois, ne sut pas déployer ses moyens. Il désespérait de son salut, et écoutait presque avec indifférence les discours éloquentes et pleins de feu par lesquels ses collègues bravaient encore toute la fureur des *montagnards*. L'arrestation des députés de la Gironde fut décrétée : Vergniaux ne sut ou ne put s'évader de Paris; il fut arrêté, mis en accusation, traduit devant le tribunal révolutionnaire, qui le condamna à mort « comme convaincu d'être auteur » ou complice d'une conspiration contre l'unité et » l'indivisibilité de la république, la sûreté et la » liberté du peuple français. » Il fut renfermé à la Conciergerie, où il eut pour compagnons d'infortune Fonfrède, Gensonné, Ducos et Valazé; et ils passèrent la nuit qui précéda leur jugement à chanter, à plaisanter et à raisonner sur le sort de la France. Vergniaux, animé d'un *stoïcisme républicain*, tira de sa poche un poison qu'il gardait depuis longtemps, et le jeta en disant ces mots :

« Puisqu'il n'y en a pas pour le partager avec mes collègues, je ne les abandonnerai pas; je parlerai leur sort. » Il parla ensuite avec son éloquence ordinaire sur les gouvernements. Il fut exécuté le 31 octobre 1793, le lendemain de son jugement, et mourut avec le courage d'un homme exalté, et non avec la résignation d'un chrétien. Vergniaux se distingua par ses talents bien plus que par son caractère, et quoiqu'il n'improvisât pas avec la même facilité que plusieurs de ses collègues, il avait une vive énergie, une grande flexibilité d'organe, et ses discours, souvent plus remplis d'images que de raisonnements, et tombant parfois dans l'emphase, ne produisaient pas moins d'effet sur l'assemblée; il émouvait toujours, s'il ne parvenait pas à convaincre. Quant à son caractère, tout le monde s'est accordé à le peindre comme un homme paresseux, indolent, et qui avait le plus grand mépris pour l'espèce humaine. On n'a pas réuni ses *Discours*; les principaux se trouvent dans le *Choix de rapports, opinions et discours prononcés à la tribune nationale*, 1^{re} série, Paris, 1813-1823, 24 vol. in-8. Vergniaux avait des talents pour les vers : on lit, dans le *Mercur* de septembre 1782, une *Épître aux astronomes*, qui est assez bien tournée. L'*Éloge* de Vergniaux, par Gédéon Genty de Laborde, a été couronné le 24 mai 1809 par la société académique de Limoges.

VERGY (Gabrielle de). Voy. FAIEL.

VERHEYEN (Philippe), fils d'un laboureur du village de Verbronck, au pays de Waës, vit le jour en 1648. Après avoir reçu à Louvain le bonnet de docteur en médecine, il obtint la chaire de professeur, et mourut en 1710, à 62 ans, après avoir rempli, durant le cours de sa vie, tous les devoirs du chrétien, de l'honnête homme et du médecin. On a de lui un excellent traité : *De corporis humani anatomia*, Bruxelles, 1710, 2 vol. in-4, et Amsterdam, 1751, 2 vol. in-8. Cet ouvrage fut traduit en allemand; Morgagni et Heister l'ont critiqué avec trop de rigueur; Haller a été plus équitable à son égard. Un traité *De febris* et d'autres productions.

* VERHULST (Philippe-Louis), théologien, né à Gand, adopta les principes du parti janséniste. Mis à la tête d'un collège fondé dans la ville de Diest, en Brabant, il perdit bientôt cette place et retourna à Louvain, où il écrivit contre les jésuites. En 1729, Verhulst se retira, avec plusieurs docteurs de Louvain du parti janséniste, au séminaire d'Amersfort, dans la province d'Utrecht. Il y fit des leçons de théologie pendant plus de 20 ans, continuant de publier des écrits dans le même sens. Il mourut au séminaire d'Amersfort en 1755. Nous citerons de lui : *Imposturae et errores jesuitarum locanienisium contra IV theses PP. Marini et Leonardi Grinsven*, 1711, in-4; *Grinsvenius male defensus ab erroribus et impostura*, 1712, in-4; la *Vérité qui se plaint du relâchement des jésuites*, 1713, en flamand; *De auctoritate romani pontificis, dissertatio tripartita*, 1719; *Les fondements solides de la foi catholique, touchant le saint Sacrement de l'autel*, 1739-1741, 3 part., en 6 vol. in-12, en flamand, sous le nom

déguisé de Zeelander; *Traité sur le titre d'évêque universel*, 1752, en flamand; *Præfatio ante acta quædam ecclesiæ ultrajectensis*, 1757. Il eut la part principale à ces actes, publiés par Van-der Croon, etc.

VERINE (Ælia-Verina), sœur de Basilisque et épouse de l'empereur Léon, ne s'occupa que de ses devoirs tant que son mari vécut; mais après sa mort, elle se livra à l'ambition et à l'amour. Ayant fait élire, en 474, son gendre Zénon empereur, elle conspira ensuite contre lui pour mettre à sa place Patrice, son amant. Elle ne put réussir. Zénon, à la vérité, perdit l'empire; mais Basilisque, frère de Verine, qui fut élu, fit donner la mort à Patrice. Alors cette princesse intrigante se vengea en faisant exiler Basilisque et replacer Zénon sur le trône. Celui-ci la laissa d'abord gouverner; mais Verine ayant cabalé de nouveau, il l'exila dans le fond de l'Isaurie. C'est là qu'elle mourut en 484, après avoir tenté plusieurs fois de jouer quelque nouveau rôle.

VERINO (Hugolin), poète latin, né à Florence en 1442, mort en 1503, a composé différents ouvrages qui ne lui ont acquis qu'une réputation médiocre. Nous avons de ce poète : *les Expéditions de Charlemagne*, *la Prise de Grenade*, une *Sylve* en l'honneur de Philippe Benita. Les trois livres qu'il a faits à la louange de sa patrie, *De illustratione Florentiæ*, Paris, 1585, in-4, sont, parmi ses ouvrages, ce qu'il y a de plus estimé. — Son fils, Michel VÉRINO, né dans l'une des îles Baléares, à Minorque, et mort l'an 1487, âgé d'environ 19 ans, s'est rendu célèbre par ses *Distiques moraux*, dans lesquels il a su renfermer les sentences des philosophes grecs et latins, ainsi que les sentences de Salomon. Bern. Michelotti composa sur lui le distique suivant, où il lui fait dire en s'adressant à son père :

Ne fle! vivo; fruor tandem, pater optime, veris
Deliciis : celo, posteritate, Deo.

Sa versification est facile et élégante. Ses *Distiques*, Florence, 1487, in-8, ont été réimprimés et traduits en vers français et en prose.

VERJUS (Antoine), jésuite, frère du comte de Crécy, naquit à Paris en 1632. Ce zélé missionnaire, mort en 1706, est auteur d'une *Histoire de saint François de Borgia*, in-4, estimée, quoiqu'un peu diffuse; d'une *Traduction* du Catéchisme du P. Canisius, Paris, 1688, in-12, et d'une *Vie de le Nobletz*, missionnaire en Bretagne. Le P. Verjus avait un autre frère, mort évêque de Grasse.

* VERKOLIE (Jean), peintre et graveur, né à Amsterdam en 1630, d'un serrurier, aurait peut-être suivi la profession de son père sans un accident qui servit à développer son goût pour les beaux-arts. Une légère blessure, causée par la piqure d'une aiguille au tendon d'Achille, faillit lui faire perdre la vie, et le retint au lit pendant trois ans. Pour charmer son ennui dans une si longue maladie, il s'amusa d'abord à copier des estampes, et apprit ensuite, sans maître, le dessin. Quand il fut guéri, il étudia la gravure et la peinture sous d'habiles professeurs, et fut bientôt placé au rang des premiers artistes de la nation. Il acquit surtout une grande réputation pour ses ouvrages en *manière noire*. Ver-

kolie a peint en outre un grand nombre de tableaux, parmi lesquels on cite *Vénus et Adonis*, un *Trompette*, une *Pénitente* à genoux, éclairée par une lampe, etc. Il mourut à Delft en 1693.

* VERKOLIE (Nicolas), fils du précédent, né à Delft en 1675, mort en 1746, étudia sous son père, et le surpassa dans la gravure. Ses principaux ouvrages sont : *Diane et Endymion*, *Bacchus et Ariane*, tous deux d'après Netscher; une *sainte Famille*; il a encore laissé un grand nombre de *portraits*. Son dessin était correct, et son burin des plus polis.

VERLÉNUS (Jérôme), né à Bois-le-Duc, au commencement du xvi^e siècle, enseigna la théologie à Utrecht, et y gouverna une paroisse; ensuite il eut un canonicat dans la cathédrale de Harlem, fut fait vicaire-général, et y mourut vers l'an 1586. Nous avons de lui une *Version* latine d'Epictète avec des scolies, Bois-le-Duc, 1545, et Anvers, 1550, in-12; un *Commentaire* sur les Psaumes de David, Louvain, 1538; une édition des *Epîtres* de saint Ignace, avec une version en latin et des notes, Anvers, 1566. Ussérius et Cotelier en ont profité pour donner la leur.

VERMANDER (Charles), peintre et poète, né à Meulebeck, en Flandre, en 1548, mort le 11 septembre 1606, à Amsterdam, a fait diverses peintures grotesques et des paysages, tant en détrempe qu'à l'huile. C'est lui qu'on chargea à Vienne de faire les arcs de triomphe pour l'entrée de l'empereur Rodolphe. Ce peintre a composé un *Traité de peinture*, qui est un poème, auquel on a joint du même auteur : *Explication des métamorphoses d'Ovide*; *des Figures de l'antiquité*; *les Vies des plus célèbres peintres de l'antiquité*; *des Peintres modernes*, Amsterdam, 1618, in-4. Il a encore donné des *traductions* de quelques poètes anciens. Tous ces ouvrages sont en flamand. — Un de ces fils, nommé aussi Charles, a hérité de l'habileté de son père dans la peinture, qu'il alla pratiquer à Copenhague.

VERMANDOIS (Herbert II, comte de), arrière-petit-fils de Bernard, roi d'Italie, fut un prince distingué par son courage. Il fit Charles-le-Simple prisonnier à Saint-Quentin, et l'envoya à Péronne, où il finit ses jours. Herbert mourut en 945. — Son fils, Raoul de VERMANDOIS, sénéchal de France, eut la régence du royaume pendant le voyage d'outre-mer de Louis VII, en 1147, et mourut en 1152. Il avait été excommunié en 1142 pour avoir répudié Aliénor de Champagne, sa première femme, dont il avait eu Hugues, qui fonda l'ordre de la Trinité de la Rédemption des captifs, sous le nom de Félix de Valois. De son mariage avec Alix de Guyenne naquirent des filles et un fils mort sans postérité.

VERMANDOIS (Louis de BOURBON, comte de). Voy. MASQUE DE FER et VALLIERE.

VERMEULEN. Voy. MOLANUS.

VERMEYEN (Jean-Cornélis), peintre, né dans un village près de Harlem, mort à Bruxelles en 1559, à 59 ans, avait, dit-on, une barbe si longue qu'elle traînait à terre, lors même qu'il était debout, ce qui l'a fait surnommer *Charles-le-Barbu*. L'empereur Charles-Quint, qui l'aimait, le prit à sa suite dans plusieurs voyages, entre autres lors de son expédition de Tunis, que Vermeyen a peinte en plu-

sieurs tableaux, depuis exécutés en tapisseries, qu'on voit encore en Portugal.

VERMIGLI (Pierre MARTYR ou), né à Florence en 1500, entra chez les chanoines réguliers de Saint-Augustin. Ses sermons et son savoir lui firent un nom en Italie; mais la lecture de Zuingle et de Bucer le jeta dans l'hérésie. Comme il dogmatisait dans des maisons particulières à Naples, il fut sur le point d'être arrêté. Il se retira à Lucques et y pervertit plusieurs personnes, avec lesquelles il prit la résolution de passer chez les hérétiques. Il emmena avec lui Bernardin Ochín, général des capucins, et se rendit à Zurich, puis à Bâle, et ensuite à Strasbourg, où il épousa une jeune religieuse. Décrié par ses erreurs et ses mœurs, il se retira en Angleterre avec sa femme en 1547. Il y obtint une chaire de théologie dans l'université d'Oxford; mais la reine Marie ayant succédé à Edouard en 1555, le chassa de ses états avec les autres hérétiques. Pierre se rendit à Augsbourg, puis à Zurich, où il mourut en 1562, aussi détesté par les calvinistes que par les catholiques. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, presque tous réunis sous le titre de *Loci communes theologici*, 1624, 5 vol. in-fol. Il en composa la plus grande partie pour soutenir ses erreurs. Il nous reste encore de cet apostat un recueil de *Lettres* en latin, imprimées avec quelques ouvrages de Ferdinand de Pulgar, 1670, in-fol.

VERMOLANUS. Voy. GRAVIUS (Henri).

VERNAGE (Etienne-François), né à Paris en 1632, embrassa l'état ecclésiastique. Il fut vicaire à Saint-Nicolas-des-Champs, où il travailla pendant plus de quarante ans, et se distingua par son zèle et sa piété. Il contribua à l'établissement des filles repenties, dites du Sauveur, et le dirigea pendant quelques années. Sa vie entière avait été consacrée aux bonnes œuvres. On a de ce prêtre éclairé : *Nouvelles réflexions, ou Sentences et maximes morales et pratiques*, etc. Il y en a en plusieurs éditions; la 2^e est de Paris, 1691; et la 3^e de 1694, in-12; *Pensées chrétiennes, tirées des SS. Peres, pour tous les jours du mois*, Paris, 1717, in-12; *Traité de la charité selon saint Paul*, Paris, 1711, et 1712, in-12, avec un *Traité de la loi nouvelle*, par l'abbé Pacory.

* VERNES (Jacob), pasteur de Genève, né dans cette ville en 1728, était du parti des patriotes. Ce parti ayant eu le dessous en 1782, Vernes fut enveloppé dans sa disgrâce; mais il fut rappelé en 1789, et mourut le 22 octobre 1791. On a de lui : *Choix littéraire*, de 1755 à 1760, 24 vol. in-8; journal qui n'est point sans mérite, quoique peu connu; *Lettres sur le christianisme de J.-J. Rousseau*; *Dialogues sur le christianisme du même*; *Réponse à quelques lettres du même*; ces trois écrits parurent en 1765; *Confidence philosophique*, 1771, in-8, Genève, 1776, 2 vol. in-8; sorte de roman dont le but est de réfuter les principes des incrédules; *Catéchisme à l'usage de toutes les communions chrétiennes*. Il n'y est question ni de la Trinité ni du péché originel, sous prétexte de n'y faire entrer aucun des points contestés et d'écarter les disputes. S'il en est ainsi, comme il n'est presque aucun point du christianisme qui n'ait été contesté

par quelque hérétique, tout ce qui constitue le christianisme doit en être retranché, et le *Catéchisme à l'usage de toutes les communions chrétiennes* ne contiendra plus rien de chrétien. Il paraît que le Catéchisme de Vernes avait originairement été composé pour l'instruction des jeunes gens qui se préparaient à participer à la cène. Il fut publié en 1774, in-8 : c'était celui d'Osterwald, avec des changements. Il y en eut une autre édition en 1476, à laquelle Vernes mit son nom; et une troisième, en 1778, plus ample que les autres, avec un *Catéchisme abrégé à l'usage des enfants*. Il y a dans les *Mélanges de philosophie, d'histoire, de morale, de littérature*, par de Boulogne, 1807, tom. 2, un article où ce catéchisme et son auteur sont justement appréciés. Des *Sermons* dont son fils, François VERNES, a été l'éditeur; il y a inséré l'*Eloge* de son père. Examen de cette question : *Convient-il de diminuer le nombre des sermons qui se font à Genève*, 1775, in-8. Vernes a travaillé, avec Roustan, à l'*Histoire de Genève*. Ce travail n'a point paru. Il a composé un *Traité sur l'éloquence de la chaire*, resté inédit.

VERNES DE LUZE, littérateur genevois, né en 1765, mort en 1855, fils du prédicateur protestant dont le nom figure dans les lettres de Voltaire et de Rousseau, a laissé diverses productions légères accueillies avec succès et dont quelques-unes ont été traduites en plusieurs langues. Les principales sont : *Le Voyageur sentimental à Iverdun*; — *en France*; — *aux glaciers des Alpes*. Ce dernier ouvrage contient une brillante description des Alpes, et une *Ode* vraiment digne d'un pareil sujet; *Mathilde au Mont-Carmel*, *Almed*, ou *le Sage dans l'adversité*, romans; *L'Homme religieux et moral*; *L'Homme politique et social*.

VERNET (Jacob), ministre protestant, né à Genève en 1698, mort en 1789, cultiva les lettres avec ardeur, et voyagea pour étendre ses connaissances. Il visita l'Italie, la France et l'Angleterre, et fut élu à son retour l'un des pasteurs de l'église de Genève. En 1759 il fut nommé à une chaire de belles-lettres, et en 1755 à une de théologie. Pendant quelque temps il eut avec Rousseau une liaison assez intime, et son nom se trouve dans les lettres de ce philosophe; mais ils finirent par se brouiller. Il est aussi nommé dans la correspondance de Voltaire. On trouve la liste de ses écrits dans le *Mémoire de sa vie et ses ouvrages*, par Salodin, 1790, in-8; les plus curieux sont : *Traité de la vérité de la religion chrétienne*, 1750-88, 10 vol. in-8; *Dialogues socratiques, ou Entretiens sur divers sujets de morale*, Paris, 1745 et 1755, in-12; *Lettres sur la coutume moderne d'employer le vous au lieu du tu, et sur la question : Doit-on employer le tutoiement dans les versions de la bible*, La Haye, 1752, in-12; *Instruction chrétienne*, Neuchâtel, 1752, 4 vol. in-8; Genève, 1756, 1771 et 1807, 5 vol. in-12.

* VERNET (Claude-Joseph), peintre, né à Avignon en 1714, se rendit à Rome, s'y perfectionna, et voyagea dans toute l'Italie pour en examiner les plus beaux sites. Il s'exposait aux plus grands dangers pour contempler la nature. Il s'attacha sur-

tout à saisir les différents effets de lumière et de clair-obscur que les vapeurs de l'atmosphère et les accidents des nuages produisent pendant le jour et la nuit. De retour en France après 22 ans d'absence, il y peignit tous les ports de mer; ce qui forme une des plus belles suites de tableaux qui existent. Le calme et la tempête, les diverses agitations de la mer, les reflets de la lumière sur une onde tranquille, y sont peints avec une chaleur et une vérité frappante. La fraîcheur de ses teintes et l'art avec lequel il exprime les différentes heures du jour font l'admiration des connaisseurs. Ses ouvrages sont répandus dans toute l'Europe : on voit à Pétersbourg, dans le palais Michailow, un grand nombre de *paysages* peints par Vernet. Madame du Barry acheta, en 1772, deux de ses tableaux 50,000 livres, les plaça à Lucienne, et ils sont maintenant au musée royal. Ses ouvrages faisaient chaque année un des plus beaux ornements du Louvre. La reine étant allée un jour voir l'exposition, dit à Vernet : « Je vois bien que c'est toujours vous qui » faites la pluie et le beau temps. » On montrait un jour à un habitant de la campagne un tableau de ce peintre, représentant le lever du soleil, et un paysage éclairé par cet astre à son coucher : le paysan dit, sans surprise et par un pur instinct : « Eh ! c'est ce que nous voyons tous les jours dans » nos campagnes. » Vernet était si passionné pour son art, que, dans un voyage qu'il entreprit par mer (en retournant de Livourne en France), il se fit attacher, dit-on, pendant une violente tempête, au mât du vaisseau, pour contempler le ciel fulminant, les flots qui mugissaient, les cordages et les mâts brisés, et l'équipage effrayé et dans le dernier désordre. « Quel sublime spectacle ! s'écria-t-il ; laissez-moi peindre promptement, et » avant que je meure, ces effets superbes. » Il y a peu de peintres qui aient joui d'une aussi grande réputation que Vernet, et qui aient produit de si nombreux ouvrages : on a dit de lui avec justice que son génie n'avait eu ni enfance ni vieillesse. Il mourut à Paris en 1789, à 77 ans. Il était membre de l'académie de Saint-Luc à Rome, depuis 1745, de l'académie de peinture de Paris, etc.

* VERNET (Antoine-Charles-Horace, connu sous le nom de Carle), peintre, né à Bordeaux en 1758, fut élève de son père, dont l'article précède. En 1775 il remporta le second grand prix et le premier en 1782, et se rendit à Rome en qualité d'élève-pensionnaire. De retour à Paris en 1788, il fut admis à l'école royale de peinture sur la présentation de son tableau représentant le *Triomphe de Paul-Emile*, vaste composition du plus bel effet. Doué de l'organisation la plus heureuse, et d'une prodigieuse facilité de travail, il traitait avec une égale supériorité divers genres, le paysage et les animaux. Un goût prononcé pour l'équitation l'avait familiarisé avec l'étude des chevaux, et lui avait fourni les connaissances indispensables que peut seule donner une longue pratique. Ses diverses productions en ce genre ont obtenu un brillant succès; mais celles qui lui ont fait la plus grande réputation sont : le dessin de *la revue dans la cour des Tuileries, par Bonaparte, premier consul*; *Les batailles de Rivoli*,

Marengo, Tolosa, Wagram; *L'entrée dans Milan*; *Le matin de la bataille d'Austerlitz*, où Napoléon environné de ses maréchaux leur donne ses dernières instructions. Ses plus beaux portraits sont : celui de *Napoléon*, et celui du *duc de Berry*, représenté à cheval en costume de colonel-général des dragons. Outre ces travaux on a de lui des collections d'*études* en tout genre qui ont été gravées, et d'autres que lui-même a lithographiées. Carle Vernet mourut à Paris le 27 novembre 1856. Son fils Horace s'est fait un grand renom dans la peinture.

VERNEY (Guichard-Joseph du), membre de l'académie des sciences et professeur d'anatomie au Jardin royal, naquit à Feurs en Forez, l'an 1648, d'un médecin. Il alla de bonne heure à Paris, fut produit à la cour, où il donna des leçons d'anatomie au grand Dauphin, et mourut en 1750, à 82 ans. On a de lui : un excellent *Traité de l'organe de l'ouïe*, Paris, 1685, Leyde, 1751, in-12; en allemand, Berlin, 1752; en latin, Nuremberg, 1684, in-4. Les planches de la première édition sont bien exécutées; *Traité des maladies des os*, Paris, 1751, 2 vol. in-12; *Oeuvres anatomiques*, Paris, 1761, 2 vol. in-4. Ces deux ouvrages posthumes ont été publiés par Sénac. Grand nombre de *Dissertations* dans les Mémoires de l'Académie. C'était un homme très-vif, mais très-bon. Il était passionné pour son art. Sa religion allait jusqu'à la piété la plus fervente, et il se reprochait d'être trop occupé de sa profession, de crainte de ne l'être pas assez de l'auteur de la nature.

* VERNIER (Pierre), inventeur de l'instrument astronomique qui porte son nom, né, vers 1580, à Ornans, en Franche-Comté, fut initié de bonne heure dans les sciences exactes, par Claude Vernier, son père, homme très-instruit. Le jeune Vernier s'étant fait connaître par ses talents, fut employé tant en Flandre qu'en Bourgogne, à diverses commissions qu'il remplit avec honneur, et devint capitaine-commandant du château d'Ornans, conseiller du roi d'Espagne et directeur général des monnaies au comté de Bourgogne. En 1636, il fut chargé de mettre la ville de Gray en état de défense. Etant tombé malade peu de temps après, il fut remplacé dans cette commission, par Tissot, son beau-frère. Vernier mourut à Ornans le 14 septembre 1657, laissant un écrit intitulé : *la Construction, l'usage et les propriétés du quadrant nouveau de mathématiques; comme aussi la Construction de la table des sinus, de minute en minute successivement par une seule maxime; de plus un abrégé desdites tables, en une petite demi-page avec son usage; et finalement la méthode de trouver les angles d'un triangle, par la connaissance des côtés, et les côtés par les angles, sans l'aide d'aucune table*, Bruxelles, 1651, in-8, avec une fig. Delambre, dans son *Histoire de l'astronomie moderne*, donne une analyse détaillée de cet ouvrage, devenu très-rare. L'instrument dont il y est question se compose d'un quart de cercle, divisé en 90 degrés égaux, placé sur un secteur mobile, partagé en trente parties égales et enfermé dans deux lignes de foi, qui servent à vérifier la justesse de la machine, et l'exactitude des opérations. Cet instrument ingénieux avait reçu

de quelques astronomes le nom de Nonius (*voy. ce nom*, vi, 245). Mais les réclamations de Lalande en ont fait restituer la gloire au véritable inventeur. « Les améliorations faites à cet instrument, dit » Delambre, sont une conséquence toute naturelle » des inventions plus modernes. Elles se réduisent » à l'addition du microscope, et à la substitution » d'une lunette avec deux alidades. Ainsi il doit, » en toute justice, porter à jamais le nom de Vernier. » On lui attribue encore un *Traité de l'artillerie* qui devait rester manuscrit. Mais on n'en connaît point de copie.

VERNIER (Clande). *Voy. Tissot*.

* VERNIER (Théodore), pair de France, né en 1751 à Lons-le-Saunier, suivit d'abord la carrière du barreau dans sa ville natale. Nommé membre de l'assemblée constituante, il en devint président en 1791; il y demanda des réformes sages, surtout dans les finances, fit aussi partie de la Convention, et eut le courage de déclarer dans le procès de Louis XVI, qu'il n'était pas son juge; il vota comme législateur, pour le bannissement et pour l'appel au peuple. Ennemi déclaré des jacobins, il fut décrété d'arrestation pour avoir protesté contre la proscription des girondins (31 mai 1793). Il se réfugia dans le Jura, puis se retira dans le canton de Zurich dont les habitants lui offrirent des lettres de bourgeoisie. Rappelé à la Convention en 1794, il en devint président, et il occupait le fauteuil dans les fameuses journées de prairial (mai 1795), où il sut braver les menaces d'une populace furieuse qui demandait le retour de la terreur. La fatigue, en l'obligeant de céder le fauteuil à Boissy-d'Anglas, peu d'instants avant l'invasion de la salle par les assassins de Férand (*voy. ce nom*), le priva d'une gloire dont il était digne et que l'histoire, si elle était juste, devrait lui faire partager. Vernier fut aussi président du conseil des Anciens, et c'est en cette qualité qu'en 1796 il prononça son serment de haine à la royauté. Après le 18 brumaire, il fit partie du sénat et des conseils privés de Bonaparte. Louis XVIII le nomma en 1814 membre de la chambre des pairs, et il fut maintenu dans cette dignité sous la seconde restauration. Vernier mourut à Paris en 1818. Nous citerons de lui : *Eléments de finances*, Paris, 1791, in-8; *Caractères des passions au physique et au moral*, *ibid.*, 1796, in-8, 1807, 2 vol. in-8; *Sur l'éducation*, *ibid.*, 1802, in-8; *Notices et observations pour préparer et faciliter la lecture des Essais de Montaigne*, *ibid.*, 1810, 2 vol. in-8.

** VERNIER (Jean-Baptiste-Thadée), théologien, naquit à Ouvans, département du Doubs, en 1760. Il eut pour parents d'honnêtes cultivateurs, honorés dans leur pays et recommandables par leurs vertus. Le jeune Vernier donna de bonne heure des marques de sa vocation à l'état ecclésiastique. Il fit à Besançon ses études supérieures avec une distinction incontestée. Il obtint dans son cours de théologie des succès non moins brillants, et se fit remarquer au séminaire par la ferveur de sa piété. Il entra chez les missionnaires diocésains, dits de Beaupré, avant d'être prêtre. Ses premières prédications firent concevoir de lui de grandes espérances. Il se

fût distingué par son talent oratoire, parmi ses confrères, si la révolution ne l'eût arrêté au début même de sa carrière. Ayant refusé de prêter le serment constitutionnel, il fut forcé d'émigrer. Il se retira en Suisse, d'où il revint en France, après la mort de Robespierre, pour porter aux fidèles les secours de la religion. Nommé à la succursale d'Ouvans, son pays natal, à l'époque du concordat, outre l'administration de sa paroisse, il donna, jusqu'au rétablissement du séminaire, des leçons de théologie aux jeunes gens qui se destinaient au sacerdoce, et allait, dans ses moments libres, prêcher des retraites dans les autres paroisses avec quelques prêtres qui se joignaient à lui pour ce genre de bonne œuvre. Il fut appelé en 1815 au séminaire de Besançon pour y donner des conférences sur le dogme et sur la morale. En 1817, il se réunit à la congrégation des missionnaires, rétablie l'année précédente, et en fut comme l'âme et le principal soutien. En 1821, ses confrères, à l'unanimité des voix, le nommèrent supérieur, titre qu'il a conservé jusqu'à sa mort, arrivée le 24 mai 1853. On a de lui une édition des *Méditations sur l'évangile pour toute l'année*, par le P. Médaille, augmentée par des anciens missionnaires de Besançon, Besançon, 1818, 2 vol. in-18. Les méditations ajoutées sont de Vernier; elles forment à peu près la moitié de l'ouvrage, et ne le cèdent point, pour le mérite, à celles de l'auteur principal. On lui doit encore *Theologia practica*, Vesontione, 1828, 2 vol. in-8. C'est un compendium très-abrégé de toute la théologie morale. L'auteur n'entre pas dans la discussion des principes ni des questions qui s'y rattachent; il les résume et les expose avec méthode et beaucoup de lucidité. La plupart des cas difficiles et embarrassants dans la pratique y sont présentés et résolus. On pourrait reprocher à l'auteur, dans ce livre, un style parfois trop concis, et quelque tendance à embrasser les opinions sévères. Mais dans son ensemble, la lecture de cet ouvrage ne peut être qu'éminemment utile au clergé; l'auteur y avait travaillé 10 ans. On lui doit enfin *Méditations sur les vérités de la vie chrét. et ecclésiast.*, de Beuvelet, Besançon, 1852, 2^e édition enrichie de méditations nouvelles par l'abbé Busson, etc., Paris, 1856, 2 vol. in-8. L'auteur a pris ses sujets de méditations dans Beuvelet, mais les a présentés d'une manière nouvelle et dans un autre style que celui du pieux prêtre du séminaire de saint Nicolas du Chardonnet. Il a considérablement abrégé l'ouvrage de celui-ci, et son livre peut le remplacer avantageusement dans les séminaires et les presbytères. Vernier fut un modèle de toutes les vertus chrétiennes et ecclésiastiques, et il est un des trois prêtres qui, après la révolution, ont le plus contribué au rétablissement de la religion dans l'église de Besançon. *Voy. BARDNET et BREUILLOT*.

* VERNINAC DE SAINT-MAUR (Raimond), né en 1762, à Gourdon, dans le Quercy, vint très-jeune à Paris, où il suivit le barreau et fournit quelques poésies à l'*Almanach des Muses*. A l'époque de la révolution, il fut un des commissaires envoyés par Louis XVI, à Avignon, afin d'apaiser les troubles qui déchiraient le comtat Venaissin. Verninac et

ses deux collègues, Lescène des Maisons et l'abbé Mulot, parvinrent d'abord à rétablir la paix parmi les diverses communes; mais elle fut bientôt détruite par les soudres menées de Duprat, Rovère Mainvielle, et d'autres factieux. De retour à Paris, les trois commissaires se présentèrent à la barre de l'assemblée constituante, le 10 septembre, pour rendre compte de leur mission. Verninac se montra dans son rapport plus favorable que les deux autres aux factieux du Comtat; mais tous les trois furent vigoureusement attaqués par l'abbé Maury, qui demanda de les faire traduire devant la haute-cour d'Orléans; cette motion fut écartée par la majorité de l'assemblée, qui protégeait les factieux. En vertu de cette protection spéciale, Verninac fut nommé chargé d'affaires de France auprès de la cour de Suède, et il arriva à Stockholm le 16 mai 1792, deux jours après l'assassinat de Gustave III. Verninac passait en Suède pour être un *jacobin enragé*, et il avait à combattre deux habiles agents de l'émigration, d'Escars et de Bombelles. Rappelé à Paris après la mort de Louis XVI, il fut envoyé, en février 1793, à Constantinople, en qualité d'envoyé extraordinaire; on le reçut avec pompe : après le discours d'usage, le visir, dans sa réponse, donna à Verninac le titre de *citoyen*, mot qu'il prononça en français, comme n'ayant pas d'équivalent dans la langue turque. Verninac communiqua au visir le traité de paix conclu par la France avec la Prusse, fit reconnaître la république française, et obtint qu'un ambassadeur de la Porte Ottomane résiderait à Paris. Verninac est le premier étranger qui ait fait imprimer et distribuer à Constantinople une *Gazette*, écrite en sa langue. Cependant le principal but de sa mission était de porter le grand-seigneur à faire cause commune avec la France. Ce but manqua par l'influence de l'Angleterre et de la Russie; influence qui ne put être balancée par celle de la Suède et de la Prusse, alors amies du gouvernement français. Verninac demanda son rappel, et fut remplacé par Aubert Dubayet. Le 9 juin 1797, il se présenta au Directoire, et lui offrit un étendard ottoman et un diplôme de Sélim III, qu'il avait reçu de la part de ce prince. Peu de temps après, il épousa la fille de Charles de Lacroix, alors ministre des relations extérieures. Bonaparte, étant devenu premier consul, nomma Verninac à la préfecture du Rhône. En 1801, il se rendit, avec une mission, dans le Valais, qu'il érigea en république sous la protection de la France. Il obtint, en 1805, les droits et les titres de citoyen du Valais. Ardent républicain, il se montra contraire au système impérial, ce qui lui fit éprouver une disgrâce. En 1816 et en 1820 il fit dans le département du Lot, des tentatives infructueuses pour être élu membre de la chambre des députés. Il mourut, à Mansle, près d'Angoulême, en 1822, à 60 ans. On a de lui : *Recueil de poésies*, 1787, in-18 ; *Recherches sur les cours et les procédures criminelles d'Angleterre, extraites des commentaires de Blackstone, sur les lois anglaises*, 1790, in-8 ; *Description physique et politique du département du Rhône*, Paris, 1802, in-8.

VERNULÉUS (Nicolas), né à Robelmont, dans

le duché de Luxembourg, en 1585, mort à Louvain vers 1649, obtint une place de professeur en l'université de cette dernière ville, et fut décoré du titre de conseiller et d'historiographe de l'empereur Ferdinand III. Vernulæus se fit généralement estimer par les qualités du cœur et de l'esprit. Il était assez bon poète, et l'on voit, par ses ouvrages, qui sont en grand nombre, qu'il entendait l'histoire, l'antiquité, la philosophie morale et la politique. Les principaux sont : une *Histoire de l'université de Louvain*, en latin, laquelle fut ensuite augmentée par Langendonch, Louvain, 1667, in-4. C'est un tableau plutôt qu'une histoire. On préfère les *Fastes* de Valère André. *Historia Austriaca*, 1651, in-12; *Tragœdiæ*, 1656, 2 vol. in-12. Il en a fait plusieurs, également estimées pour le style et la pureté de langage, et qui ne sont point renfermées dans ce recueil. *Institutiones politicæ, morales, æconomicæ*, 5 vol. in-fol., imprimées séparément. Un *Recueil de harangues*, dont on a donné plusieurs éditions. Ces harangues sont estimées; le style en est harmonieux, coulant, vif, et judicieusement varié, les images agréables et les sujets assez bien choisis. *De Arte dicendi*, Louvain, 1629, in-12. Il a laissé des ouvrages manuscrits qui concernent les Romains.

VERON (François), missionnaire de Paris, entra chez les jésuites, et en sortit quelques temps après. Il se consacra aux missions, et fut l'instrument du salut de plusieurs pécheurs, et d'un grand nombre de calvinistes. Il eut avec le célèbre Bochart, le plus savant des ministres protestants, une conférence à Caen, où les huguenots eux-mêmes admirèrent sa modestie autant que son savoir. Il mourut saintement en 1649, curé de Charenton. On a de lui une excellente *Méthode de controverse*, et surtout une *Règle de la foi catholique*, et d'autres ouvrages, dont la plupart ont été réimprimés en 2 vol. in-fol. Véron s'était d'abord annoncé par un livre intitulé singulièrement, *Le bâillon des jansénistes*, et qui ne lui attira pas les éloges du parti. Son zèle pour l'orthodoxie est vif, mais prudent et éclairé. Le but principal de sa *Règle de foi* est de mettre un espace bien marqué entre les dogmes et les explications que les théologiens en ont données, ou les additions qu'ils ont osé y faire, et d'écarter ainsi le genre de confusion que la curiosité ou la suffisance des hommes a produit dans la science des chrétiens. Il a paru une traduction latine de cet ouvrage à Cologne, 1779, in-8. — Un abbé VERON, jésuite, directeur des religieuses de Sainte-Aure, à Paris, homme plein de zèle et de lumières, fut une des victimes immolées le 5 septembre 1792, au séminaire de Saint-Firmin.

VERONESE (Paul). Voy. CALIARI.

* VERONESE, cardinal, né à Venise en 1684, vint faire ses études à Rome, puis à Padoue, et prit dans cette dernière ville le bonnet de docteur : pourvu, en 1708, d'un canonat de la cathédrale de Padoue, il devint grand-vicaire sous le cardinal Rezzonico, qui fut pape sous le nom de Clément XIII. Après avoir refusé les évêchés de Trévise et de Famagouste, il se vit obligé d'accepter celui de Padoue. Il fut créé l'année suivante cardinal, et mourut le 1^{er} février 1767, à 83 ans, regretté de

ses diocésains, et de tous ceux qui l'avaient connu. Il a laissé plusieurs *Lettres et instructions pastorales* qui ont été jugées dignes d'être publiées. On n'a de lui qu'un écrit intitulé : *De necessaria fidelium communione cum apostolica sede*, 1785, in-4, imprimé par les soins de Nanni, évêque de Brescia.

VÉRONIQUE (sainte), née dans un village près de Milan, se distingua par toutes les vertus chrétiennes, devint un modèle de la vie religieuse, et mourut à Milan en 1497. Son nom se trouve au 15 janvier dans le Martyrologe romain, que Benoît XIV a publié en 1749. — On a donné le nom de *Véronique* à une représentation de la face de Notre-Seigneur imprimée sur un linge que l'on garde à Saint-Pierre de Rome. Quelques-uns croient que ce linge est le suaire qui fut mis sur le visage de J.-C. après sa mort; d'autres prétendent que c'est le mouchoir avec lequel une sainte femme essuya le visage du Sauveur, convert de sang et de sueur, lorsqu'il montait au Calvaire. Quoi qu'il en soit, ce linge est appelé *Véronica*, qui signifie vraie image, étant composé de *vera* et d'*eikoniza*, mot que l'on trouve dans quelques anciens pour *eikon*. Le sentiment de ceux qui prétendent que Véronique est le nom de la pieuse femme qu'ils disent avoir essuyé la face du Sauveur, ne paraît appuyé que sur certains tableaux où est représentée une femme tenant la *Véronique* dans ses mains. La fête de la Véronique n'a été instituée dans quelques églises que pour honorer le Sauveur à l'occasion d'une image de sa sainte face. Voy. PAFEBROCH (*Act. Sanct. maii*, tome 7, p. 556), et les notes de Chastelain sur le Martyrologe romain, pag. 201.

VERRATI (Jean-Marie), carme, natif de Ferrare, mort le 20 juillet 1562, selon son épitaphe que l'on voit à Ferrare, a composé un *Commentaire* très-long sur les évangiles, et une *Théologie*. Ses ouvrages ont été publiés à Venise en 1571, 6 vol.

VERREPÆUS, humaniste, né en 1525, dans la mairie de Bois-le-Duc, passa toute sa vie à enseigner les belles-lettres, et mourut chanoine de Bois-le-Duc, le 10 novembre 1598, à 75 ans. Il a donné un grand nombre d'ouvrages classiques et quelques livres de piété.

VERRÈS (Caius-Licinius), naquit vers l'an 149 de J.-C. Il se fit épicurien, et se montra grand amateur de tableaux et de statues. Après avoir exercé la charge de préteur à Rome et en Sicile avec autant de violence que d'injustice, il fut accusé de concussion. Cicéron fit contre lui les six belles harangues que nous avons. Verrès, malgré la confiance qu'il avait en son argent et dans la protection d'Hortensius, trouva que le parti le plus sûr pour lui était de s'exiler lui-même, sans attendre le jugement que l'on devait prononcer. Ses mœurs étaient aussi déréglées que son âme était cupide. Il fit condamner à mort, à Lampsaque, le père et le frère d'une jeune personne qui s'étaient opposés par la force à ses vues criminelles sur la personne de leur fille et sœur.

* **VERRI** (le comte Alexandre), né en 1741 à Milan, suivit d'abord avec éclat la carrière du barreau. N'ayant pas tardé à s'apercevoir des vices de la législation civile et criminelle de son pays, et voulant remonter aux véritables sources du droit

public chez les différentes nations, il se livra à l'étude de Grotius, de Pufendorf, de Montesquieu et d'autres publicistes célèbres. Il vivait dans la société de Carli, de Frisi, de Beccaria avec lesquels il publia une feuille périodique, sous le titre de *Café*, qui eut du succès. Vers 1766, il vint à Paris, s'y lia avec les philosophes, fit ensuite un voyage à Londres, et revint se fixer à Rome, où il composa deux *Tragédies* dont le succès fut équivoque. Il mourut dans cette ville le 23 septembre 1816, avec des sentiments chrétiens que n'avaient point altérés ses principes d'indépendance. Il ne prit aucune part aux troubles de l'Italie, et échappa toujours aux séductions de Bonaparte. On a de lui : *Biblioteca scelta di opere Italiane antiche e moderne*, contenant un grand nombre d'articles philosophiques et littéraires, Milan, 1818, in-12; *Essais sur l'histoire générale d'Italie, depuis la fondation de Rome jusqu'à nos jours*, dont on prépare une traduction française; *Panthée et la Conjuration de Milan*, tragédies imprimées sous le titre d'*Essais dramatiques*; *l'Iliade d'Homère*, abrégé, avec des notes; *Analyse et commentaire de la Cyropédie de Xénophon*; *Commentaire, analyses et critiques des principaux orateurs grecs*; *les Nuits romaines au tombeau des Scipions*, qui ont obtenu, en Italie et en France, plus de 10 éditions en différents formats. Elles ont été traduites en allemand, en anglais, et en français par Lestrade, 3^e édit., Paris, 1826, 2 vol. in-8; *La Vie d'Erostrate*, traduite aussi par Lestrade. Il a coopéré au *Traité des délits et des peines*, publié par Beccaria. Ambr. Levati a publié l'*Eloge funèbre* d'Alexandre Verri. — Son frère Pierre VERRI, littérateur et homme d'état, né à Milan en 1728, entra d'abord au service de l'Autriche, et se trouva à la bataille de Sorau en Saxe. Il renonça bientôt à la carrière militaire, et devint successivement vice-président de la chambre des comptes, conseiller-d'état et conservateur de la société patriotique fondée à Milan pour encourager l'agriculture, les arts et les manufactures; mais par suite d'une nouvelle organisation du duché de Milan, il perdit tous ces emplois. Lors de l'entrée des Français à Milan en 1796, il fut appelé à faire partie de la municipalité, et mourut en 1797. On a de lui : *Meditazioni sull' economia politica*, Milan, 1771; Turin, 1801; *Riflessioni sulle leggi vincolanti principalmente il commercio de grani*; Milan, 1796, in-8; *Scritti inediti del comte Pietro Verri*, Londres (Lugano), 1825, in-8, etc.

VERRIUS-FLACCUS. Voy. FESTUS.

VERROCHIO (André), célèbre artiste, mort en 1488, à 56 ans, réunissait en lui plus d'une sorte de talents. Il était très-habile dans l'orfèvrerie, la géométrie, la perspective, la musique, la peinture, la sculpture et la gravure. Il saisissait fort bien la ressemblance des choses, et il mit en vogue l'usage de mouler avec du plâtre les visages des personnes mortes et vivantes, pour en faire les portraits. Le pinceau de Verrochio était dur, et il entendait très-mal le coloris, mais possédait parfaitement la partie du dessin.

VERSCHURING (Henri), peintre, né à Gorcum en 1627, passa à Rome pour y faire une étude sérieuse de son art. Son goût le portait à peindre des ani-

maux, des chasses et des batailles. Il réussissait dans le paysage, et savait l'orner de belles fabriques. Henri suivit l'armée des Etats, en 1672, y fit une étude de tous ses divers campements, de ce qui se passe dans les armées, dans les déroutes, dans les retraites, dans les combats, et il tira de ces connaissances les sujets ordinaires de ses tableaux. Son génie était vif et facile; il mettait un grand feu dans ses compositions, et variait à l'infini les objets. Verschuren mourut en 1690, près de Dordrecht.

* VERSE (Noël-Aubert de), né au Mans dans le xvi^e siècle, se rendit célèbre par ses variations en matière de religion. Il avait été élevé dans la communion catholique; il la quitta pour embrasser le calvinisme, et fut pendant quelque temps ministre évangélique. Par la suite il abandonna le calvinisme pour se faire socinien, se lia avec Christophe Sandius le fils, fameux antitrinitaire, et professa les mêmes principes. Il rentra enfin dans le sein de l'Eglise catholique, et y mourut en 1714. Il s'était fait recevoir docteur en médecine, et avait pris des lettres de bourgeoisie à Amsterdam. Il eut de vives querelles avec le ministre Jurieu. On a de lui beaucoup d'écrits, les uns anonymes, les autres sous un nom supposé. Nous citerons : *Avocat des protestants*, ou *Traité du schisme*, dans lequel on justifie la séparation des protestants, contre Nicole, Brueys et Ferrand, par le S. A. D. V., Amsterdam, 1687, in-12. Nicole y est maltraité, et Jurieu, avec lequel il n'était point encore brouillé, y est loué; *L'Impie convaincu*, ou *Dissertation contre Spinoza*, où l'on réfute les fondements de son athéisme, Amsterdam, 1684, in-8. Ce n'est pas seulement Spinoza que l'auteur attaque, c'est peut-être plus particulièrement encore Descartes et le père Malebranche, dont il inculpe les écrits, qu'il voudrait faire croire entachés de spinosisme; *Le Protestant pacifique*, ou *Traité de la paix de l'Eglise*, contre Jurieu, sous le nom supposé de Léon de la Guitionière, Amsterdam, 1684, in-12. Le but de l'auteur est d'y prouver que, dans les principes des réformés, la foi de l'Eglise catholique ne choque point les fondements du salut, et que non-seulement ils doivent tolérer les catholiques, mais encore les chrétiens de toutes les communions, sociniens, anabaptistes, quakers, etc. *Le tombeau du socinianisme*, Francfort, 1687, in-12. Quoique l'auteur ne fût point encore redevenu catholique, il paraît qu'il avait déjà cessé d'être socinien; *Traité de la liberté de conscience*, ou de l'autorité du souverain sur la religion des peuples, par L. D. L. G. (Léon de la Guitionière), Cologne, 1687, in-16; *le Nouveau visionnaire de Rotterdam*, ou *Examen des parallèles mystiques de Jurieu*, sous le nom de Théognoste de Bérée, Amsterdam, 1687, in-12, et réimprimé avec le *Tombeau du socinianisme*, Amsterdam, et non Francfort, comme le porte le titre; *La véritable clef de l'Apocalypse*, ouvrage où, en réfutant les systèmes qu'on a bâtis dessus jusqu'ici, l'on indique le véritable, et où l'on découvre en partie l'illusion des prédictions de M. J. L. F. P. D. R. (M. Jurieu, le faux prophète de Rotterdam), Cologne, 1690, in-12. C'est l'abrégé d'un ouvrage plus considérable que de Versé publia depuis, sous

nom d'auteur, sous le titre suivant : *La Clef de l'Apocalypse de saint Jean*, ou *Histoire de l'Eglise chrétienne sous la quatrième monarchie*, Paris, 1705, 2 vol. in-12; l'*Anti-socinien*, ou *Nouvelle apologie de la foi catholique contre les sociniens*. De Versé était rentré dans le sein de l'Eglise catholique vers 1690; le clergé lui fit une pension. Ce fut par l'ordre de ce corps, et sans doute pour donner une preuve de la sincérité de son retour à la foi, qu'il composa l'*Anti-socinien*. Outre les ouvrages cités ci-dessus, il eut part aux *Nouvelles solides et choisies*, sorte de gazette qui paraissait à Amsterdam en 1684. On lui a attribué le *Mémoire sur l'inspiration des livres sacrés*, inséré dans les *Sentiments des théologiens de Hollande* contre Richard Simon. Il a traduit du français en latin l'*Histoire critique de l'ancien Testament* de cet auteur. Cette traduction a été imprimée à Paris, 1681, in-4. Il a donné une version française du premier volume des journaux de Leipsig. Quelques-uns ont prétendu qu'il était l'auteur du *Platonisme dévoilé*, ou *Essai touchant le verbe platonicien*, Cologne, 1700, in-12; mais ce livre est de Souverain, ministre calviniste. (*Voy. Dict. des Anonymes*, tom. 2, pag. 198.)

VERSLYPE (Jean-Baptiste), né à Ypres, licencié en théologie, curé à Courtray, puis chanoine de Bruges, mort en 1735, à l'âge de 80 ans, était d'un esprit agréable; il a prêché avec beaucoup de réputation. Ses *Sermons* ont été imprimés deux fois en plusieurs vol. in-8.

VERSOSA (Jean), né à Saragosse en 1528, professa la langue grecque à Paris, et accompagna Diégo Hurtado de Mendoza, ambassadeur de Charles-Quint au concile de Trente. Il fut ensuite envoyé à Rome pour faire la recherche des pièces et des principes qui établissaient les droits du roi d'Espagne sur les divers royaumes dont ce prince était en possession. Il mourut dans cette ville en 1574, à 46 ans. Il avait du goût et du talent pour la poésie latine. On a de lui des vers héroïques et des vers lyriques. Ses *Epîtres* ont été estimées.

VERSTEGAN (Richard), né à Anvers, florissait sur la fin du xvi^e siècle. On a de lui : *Theatrum crudelitatum hæreticorum*, Anvers, 1592, in-4; ouvrage rare, orné d'estampes, mêlé de prose et de très-beaux vers latins. On y voit de quelle manière des nations, qui ne cessent de déclamer contre l'inquisition et la sévère justice d'un duc d'Albe, ont traité les catholiques, et combien la cruauté des Hurons et des Algonquins envers leurs prisonniers le cède à celle que les sectaires ont exercée envers les partisans, et surtout envers les ministres de la loi antique. *Antiquitates belgicæ*, Anvers, 1615, in-12. Il y soutient que saint Willibrord n'a pas seulement prêché la foi chez les Frisons, mais qu'il est aussi l'apôtre de la Flandre et du Brabant. *Antiquitates britannicæ*, 1606, où il tâche de prouver que les Anglais tirent leur origine des Belges.

VERT (D. Claude de), religieux de l'ordre de Cluny, naquit à Paris en 1645. Après son cours d'études qu'il fit à Avignon, la curiosité lui fit entreprendre le voyage d'Italie. Frappé de l'éclat avec lequel les cérémonies de l'Eglise se font à Rome, il résolut dès lors d'en chercher l'origine, et c'est aux

réflexions qu'il fit dès ce temps-là qu'on doit son travail sur cette matière. De retour en France, il acquit l'estime et la confiance des premiers supérieurs de son ordre, par une piété exemplaire, jointe à une érudition rare. Il contribua beaucoup au rétablissement des chapitres généraux, et parut avec éclat dans celui de 1676. Il y fut élu trésorier de l'abbaye de Cluny, et nommé, avec D. Paul Rabusson, sous-chambrier de la même abbaye, pour travailler à réformer le bréviaire de leur ordre. (*Voy. RABUSSON.*) Cet ouvrage parut en 1686, et, malgré les critiques de Thiers, il a été une source abondante où les auteurs des bréviaires postérieurs ont puisé. Les services de D. Vert lui méritèrent, en 1694, le titre de vicaire-général du cardinal de Bouillon, et l'année d'après, on le nomma au prieuré de Saint-Pierre d'Abbeville. Ce savant avait publié en 1689 la *Traduction* de la règle de Saint-Benoit, faite par Rancé, abbé et réformateur de la Trappe, et il y joignit une préface et des notes courtes, mais savantes. En 1690, il publia sa *Lettre* à Jurieu, où il défend les cérémonies de l'Eglise contre le mépris que ce ministre avait montré pour elles. L'ouvrage par lequel il est le plus connu est son *Explication simple, littérale et historique des cérémonies de l'Eglise*, en 4 vol. in-8. Le 1^{er} vol. parut en 1697, et le 2^e en 1698; mais les 3^e et 4^e n'ont été publiés qu'après la mort de l'auteur. Quoique presque toutes ses explications soient aussi ingénieuses que naturelles, quelques-unes paraissent tirées de trop loin et prennent les traits de son imagination. Le cardinal Bona, le P. le Brun, Gavantus, Merati, Théraize avaient déjà traité cette matière, et montré que les cérémonies expriment toutes quelques vérités ou quelques leçons. Les deux premiers volumes furent réimprimés en 1720, avec des corrections. Il mourut en 1708, à 65 ans.

VERTH (Jean de), général allemand, se distingua dans la guerre de 50 ans que la maison d'Autriche soutint en faveur de la religion catholique contre les Suédois, les Français et les protestants d'Allemagne. Il eut divers succès, et il allait pénétrer dans l'intérieur de la France, lorsqu'il fut fait prisonnier en 1658. Il était d'une activité égale à son courage : la nullité où le réduisait sa prison lui donna la mort. Lorsqu'on dit à Ambroise Spinola que Jean de Verth était mort de n'avoir plus rien à faire : *Il y a bien assez*, répondit ce grand capitaine, *pour tuer un général.*

VERTOT (René-Aubert de), né au château de Benetot, en Normandie, l'an 1655, d'une bonne famille, entra chez les capucins malgré l'opposition de ses parents; mais par une inconstance naturelle dont il donna plus d'une preuve, il quitta cet ordre et passa, en 1677, chez les chanoines réguliers de Prémontré. Il n'y fut pas plus content, et succomba à l'envie de respirer l'air de Paris : il y prit l'habit ecclésiastique. On appela ces différents changements *les révolutions de l'abbé de Vertot*. Il fut associé en 1705 à l'académie des belles-lettres, et fut ensuite secrétaire des commandements de madame la duchesse d'Orléans Bade-Baden, secrétaire des langues chez le duc d'Orléans, qui lui donna un logement au Palais-Royal. Le grand-maître de Malte le nomma,

en 1715, historiographe de l'ordre, l'associa à tous ses privilèges, et lui donna la permission de porter la croix. Il fut ensuite pourvu de la commanderie de Santenay. On assure qu'il avait été nommé pour être sous-précepteur du roi Louis XV; mais certaines indiscretions qui lui étaient échappées, et les doutes qu'on répandit sur ses principes, le privèrent de cet honneur. Il mourut âgé de près de 80 ans, en 1755. Son imagination était brillante dans sa conversation comme dans ses écrits; mais son jugement ne répondait pas toujours à cet avantage. Il aimait à plaire, et cette envie donnait je ne sais quelle mobilité à ses idées et à ses maximes. Ses principaux ouvrages sont : *l'Histoire des révolutions de Portugal*, Paris, in-12, bien écrite, mais composée sur des mémoires infidèles : c'est dans la réalité un roman d'histoire; *l'Histoire des révolutions de Suède*, où l'on voit les changements arrivés dans ce royaume au sujet de la religion et du gouvernement, en 2 vol. in-12. Il ne tient pas la balance égale; ceux qui ont raison dans le fait, ont souvent tort dans cette histoire. Olof Celsius en a donné une Continuation en suédois, qui a été traduite par Genet, Paris, 1777, 2 vol. in-12; *l'Histoire des révolutions romaines*, en 5 vol. in-12. C'est ce qu'il a fait de mieux : la matière était trop ancienne pour que l'auteur fût dans le cas d'épouser quelque préjugé à la mode. *L'Histoire de Malte*, 1727, en 4 vol. in-4 et en 7 vol. in-12, et depuis en 5 vol. Le style en est plus languissant, moins pur, moins naturel que celui de ses autres ouvrages, et on l'a attaqué solidement sur plusieurs points qui manquent d'exactitude. Cependant les deux auteurs des *Fastes* de l'ordre de Malte (Paris, 1789, in-fol.) ont vainement tâché de remplacer ou d'effacer son ouvrage; leur superficiel et licencieux philosophisme n'est propre qu'à porter le désordre et la corruption dans les annales de cet ordre illustre. L'abbé de Vertot peut avoir mal réussi, mais ils ont fait plus mal encore, et leur dessein même n'est pas à l'abri du soupçon. *Traité de la mouvance de Bretagne*, plein de paralogismes et d'erreurs; *Histoire critique de l'établissement des Bretons dans les Gaules*, 2 vol. in-12; plusieurs savantes *Dissertations* dans les Mémoires de l'académie des belles-lettres. L'abbé de Vertot possède l'art d'attacher le lecteur, et d'intéresser en faveur de ses personnages; mais comme la connaissance qu'il avait des hommes et des affaires était fort bornée, ses portraits sont peu réfléchis et souvent subordonnés à ses préventions. Les hommes qu'il devrait respecter le plus sont ceux dont il ternit quelquefois la mémoire.

* VERTUE (George), antiquaire, né à Londres en 1684, fut d'abord mis en apprentissage chez un graveur en armoiries; il s'appliqua ensuite au dessin, et, après un travail assidu, parvint à copier avec exactitude, mais sans élégance et sans goût. Dégoûté de ce nouvel état, il s'adonna à l'étude des antiquités, dans laquelle il réussit. On doit à ses savantes recherches plusieurs morceaux précieux d'antiquités, qu'il tira de l'oubli; les notes qu'on a trouvées dans son portefeuille prouvent qu'il s'était occupé de ces recherches depuis 1715 jusqu'en 1757, époque de sa mort. Les pièces qu'il avait re-

cueillies formaient 40 volumes de différents formats. Horace Walpole a rédigé, d'après ses manuscrits : *Anecdotes sur la peinture et les peintres en Angleterre, avec des notes sur d'autres arts, recueillies par George Vertue*, 1762, 5 vol. in-4 ; 4^e édit., 1786, 4 vol. in-8.

VERTUS (Jean de), secrétaire-d'état sous Charles V, est un de ceux à qui on attribue le *Songe du Vergier*, 1419, in-fol. Quelques-uns pensent qu'il est de Louviers, et d'autres de Maizières ; il se ressent de l'animosité qui régnait en 1754, entre Charles V et le siège de Rome. Les protestants en ont fait l'éloge, quoique ce ne soit qu'une pitoyable rapsodie, sans jugement et sans goût.

VERUS (Lucius-Ceionius-Commodus), empereur romain, était fils d'Élius et de Domitia Lucilla. Il n'avait que 7 ans lorsque Adrien, qui avait adopté son père nommé aussi *Lucius Verus*, fit adopter le fils par Antonin. Après la mort de ce dernier, Marc-Aurèle ayant été proclamé empereur exclusivement, prit de son gré pour collègue Lucius Verus, dont il ne pouvait ignorer les mauvaises qualités, et lui donna sa fille Lucile en mariage. Verus ayant été envoyé en Orient contre les Parthes, ne prit aucune part aux opérations de la guerre, et fut uniquement occupé de ses plaisirs ; les Parthes furent cependant défaits par ses généraux, l'an 163 de J.-C., et il entra triomphant à Rome avec Marc-Aurèle. Six ans après il mourut d'apoplexie à Altino, à 59 ans. Verus était très-dissolu dans ses mœurs et dans ses discours ; il affectait un air grave et sévère, portait une barbe très-longue, tandis qu'il se livrait aux plus infâmes voluptés ; il voulait paraître philosophe, et était toujours environné de gens qui se paraient de ce nom : ce qui prouve que l'accommodante philosophie se fait à toutes sortes de systèmes, et donne sa sanction à plus d'une sorte de morale. Il était d'ailleurs gouverné par ses affranchis, qui étaient très-vicieux et très-méchants. Marc-Aurèle resta par-là seul dans l'exercice de la puissance impériale ; son collègue oisif et voluptueux ne gardait de l'autorité que ce qu'il lui en fallait pour satisfaire ses penchants. Après la mort de ce monstre, Marc-Aurèle en fit un dieu.

VERVILLE. Voy. BEROALDE.

WERWEY (Jean), connu aussi sous le nom de *Phorbæus*, né en 1648, fut recteur du collège de Gouda, puis de l'école latine à la Haye, et professeur en langue grecque. Il mourut en 1648. Nous avons de lui : *Medulla Aristarchi Vossiani*, 1670, in-8, c'est une grammaire latine tirée principalement de Vossius ; *Nova via docendi græcæ*, Gouda, 1684, et Amsterdam, 1710, in-8. Il y a réuni tout ce qu'il y avait de plus utile dans les grammaires publiées avant la sienne ; il est malgré cela court et méthodique.

VESALE (André), célèbre médecin, naquit en 1514 à Bruxelles. Il était originaire de Wesel, dans le duché de Clèves. Il fit une étude particulière de l'anatomie, et l'enseigna avec une réputation extraordinaire à Paris, à Louvain, à Bologne, à Pise et à Palerme. L'empereur Charles-Quint et Philippe II, roi d'Espagne, l'honorèrent du titre de leur médecin. Le premier surtout eut en lui une confiance particulière. Vesale eut le courage de lui dire,

quelques années avant sa mort, qu'il ne devait pas se flatter d'une longue vie ; et « cet avertissement » que Charles prit très-bien, lui fit avancer, dit » Strada, le projet d'abdication et de retraite qu'il » avait confié longtemps avant à saint François de » Borgia, et dont il est fait une mention expresse » dans son testament fait à Augsbourg dix ans avant » sa mort. » Anecdotes qui suffisent pour apprécier les fables répandues sur l'abdication de ce monarque. Vesale ayant fait l'ouverture du corps d'un gentilhomme espagnol que l'on croyait mort, et qui était encore vivant, les parents indignés de l'imprudente méprise de Vesale, lui intentèrent un procès criminel, et peut-être aurait-il été condamné comme assassin, si le roi d'Espagne, pour les apaiser, ne l'eût obligé de faire le pèlerinage de la Terre-Sainte. Vesale passa en Chypre et de là à Jérusalem. Le sénat de Venise le rappela pour remplir la place de Fallope, professeur à Padoue ; mais à son retour, son vaisseau ayant fait naufrage, il fut jeté dans l'île de Zante, où il mourut de faim et de misère en 1564, à 48 ans. On a de lui un Cours d'anatomie en latin, sous le titre de *Corporis humani Fabrica*, avec de belles planches, dont les dessins sont, selon quelques-uns, du Titien, et selon d'autres, de Calcar, Bâle, 1543, Anvers, 1572, in-fol., et Leyde, 1825, 2 vol. in-fol. Cette dernière édition, augmentée et corrigée, est due à Boerhaave.

VESPASIEN (Titus-Flavius), dixième empereur romain, naquit dans une petite maison de campagne près de Rieti, l'an 9^e de J.-C., d'une famille de gens de guerre. Sa valeur et sa prudence, et surtout le crédit de Narcisse, affranchi de Claude, lui procurèrent le consulat. Il suivit Néron dans son voyage en Grèce ; mais il encourut la disgrâce de ce prince, pour s'être endormi pendant qu'il récitait des vers. Les Juifs s'étant révoltés, l'empereur oublia cette prétendue faute, et lui donna une armée pour les remettre à leur devoir. Il fit la guerre dans la Palestine avec succès, défit les rebelles en diverses rencontres, prit Ascalon, Jotapate, Joppé, Gamala, et diverses autres places. Il se prépara à mettre le siège devant Jérusalem, mais il ne prit point cette ville ; la gloire en était réservée à Titus, son fils, qui s'en rendit maître quelque temps après. Vitellius étant mort, Vespasien fut salué empereur à Alexandrie par son armée, l'an 69 de J.-C. Il commença par rétablir l'ordre parmi les gens de guerre, dont les excès et les insolences désolaient les villes et les provinces. Il eut soin surtout de remédier à la mollesse, écueil de la discipline militaire. Un jeune officier, qu'il avait honoré d'un emploi considérable, étant venu l'en remercier, tout parfumé, il lui dit d'un ton sévère : *J'aimerais mieux que vous sentissiez l'ail que l'essence*. La réforme s'étendit sur tous les ordres de l'état ; il abrégéa les procédures, et par d'excellentes lois rendit inutiles les artifices de la chicane. Après avoir travaillé lui-même à ce code, il embellit Rome et les autres villes de l'empire. Il répara les murs, fortifia les avenues, et les mit en état de défense. Il bâtit aussi quelques villes, fit de grands chemins, et pourvut à la sûreté des provinces frontières. Il n'é-

taient point ambitieux de ces grands titres, dont plusieurs de ses prédécesseurs étaient si jaloux. Le roi des Parthes lui ayant écrit avec cette inscription : *Arsace, roi des rois, à Vespasien*, il réprima cet orgueil en répondant simplement : *Flave Vespasien à Arsace, roi des rois*. Le repos public fut troublé par les philosophes dont l'insolence était extrême et les principes dangereux. Helvidius Priscus se distingua surtout en déclamations contre la monarchie ; et joignant les faits aux paroles, il causa une émeute pour se faire un parti, « comme si le but de la » philosophie, dit Tillemont, était de troubler les » états, de soulever le peuple et de décrier ceux » qui les gouvernent. » Les stoïciens qui étaient alors dans Rome, et Démétrius le Cynique, à l'imitation d'Helvidius, soulevèrent tellement le peuple, que Vespasien les chassa tous, excepté Musonius Rufus. D'autres empereurs, entre autres Domitien, l'an 94, Adrien, vers 124, furent obligés de renouveler cette proscription. « Ces princes, dit Suétone, » en chassant les philosophes, ne faisaient que se » conformer à d'anciennes lois portées contre eux. » Effectivement dès l'an 160 avant l'ère vulgaire, ils avaient été bannis de Rome par un décret du sénat ; et le préteur, M. Pomponius, fut chargé de veiller à ce qu'il n'en restât aucun dans la ville : « parce » qu'on les regardait, disent les historiens, comme » des discoureurs dangereux, qui, en raisonnant » sur la vertu, en renversaient les fondements, et » comme capables, par leurs vains sophismes, d'al- » térer la simplicité des mœurs anciennes, et de » répandre parmi la jeunesse des opinions funestes » à la patrie. » Ce fut sur les mêmes principes et par les mêmes raisons, que le vieux Caton fit congédier promptement trois ambassadeurs philosophes. *Voy. Locke, Lucien, Xénon, etc.* Vespasien avait pour les savants utiles autant d'égards qu'il avait pris de haine contre les philosophes. Il donnait des pensions ou accordait des gratifications à ceux qui faisaient des découvertes, ou qui perfectionnaient les arts mécaniques, qui étaient aussi précieux à ses yeux que les arts libéraux. Un habile mathématicien ayant trouvé une manière de faire transporter à peu de frais dans le Capitole des colonnes d'une pesanteur prodigieuse, Vespasien paya en prince l'inventeur, sans vouloir pourtant qu'on se servit de l'invention : *Il faut, dit-il, que les pauvres vivent*. L'empire fut aussi florissant au dehors qu'au dedans. Outre la Judée et la Comagène, il assujettit encore les royaumes de Lycie et de Pamphylie en Asie, qui jusqu'alors avaient eu leurs rois particuliers, et les rendit provinces de l'empire. L'Achaïe et la Thrace en Europe eurent un pareil sort. Les îles de Rhodes et de Samos, la ville de Byzance, et d'autres aussi considérables furent soumises aux Romains. Ses grandes qualités furent ternies par une économie qui tenait de l'avarice. N'étant encore que simple particulier, il avait marqué beaucoup d'avidité pour l'argent ; il n'en témoigna pas moins pour le trône. Les députés d'une ville ou d'une province étant venus lui annoncer que, par une délibération publique, on avait destiné un million de sesterces (125,000 liv.) à lui ériger une statue colossale : *Placez-la ici sans perdre de*

temps, leur dit-il, en présentant sa main formée en creux ; *voici la base toute prête* (1). Il achetait souvent des marchandises pour les revendre plus cher. Une partie de ses extorsions fut attribuée à Cénis, une de ses concubines. Cette femme avait l'esprit d'intérêt si ordinaire aux personnes de son état ; elle vendait les charges et les commissions à ceux qui les sollicitaient, les absolutions aux accusés, innocents ou coupables, et les réponses même de l'empereur. Sa passion pour les femmes donna lieu à plus d'une infamie de ce genre. On imputait aussi à Vespasien d'employer à dessein dans les finances les hommes les plus avides, pour les condamner lorsqu'ils se seraient enrichis. On lui reproche encore de s'être trop livré aux flatteurs, et de s'être basement prêté aux manœuvres de quelques courtisans qui entreprirent de lui faire opérer des guérisons miraculeuses pour constater sa prétendue divinité ; artifice grossier dont les gens sensés ont eu pitié, et dont les écrivains judicieux ont trop sérieusement démontré l'imposture. On ne peut aussi excuser sa conduite cruelle envers les enfants de l'épouse de Sabinus (*voy. ce nom*). Comparé néanmoins à la plupart des maîtres de l'ancienne Rome, il peut être considéré comme un prince doux et modéré. « L'orgueil philosophique, dit l'auteur du » *Muséum de Florence*, ne lui pardonnera pas la sé- » vérité avec laquelle il bannit ou punit même » corporellement quelques stoïciens effrontés, qui » sous le nom de philosophes qu'ils souillaient, » frondaient le pouvoir du prince ; mais cet exemple » est une preuve qu'il est permis quelquefois d'être » intolérant. » La dernière maladie de Vespasien fut une douleur dans les intestins. Elle ne l'empêcha point de travailler aux affaires du gouvernement ; et il répondit aux représentations qu'on lui faisait sur cela : *Imperatorem decet statim mori*. Il mourut âgé de 70 ans, l'an 79 de Jésus-Christ.

VESPUCE. *Voy. AMÉRIC.*

VESTA : la plupart des auteurs donnent ce nom à Cybèle, parce qu'elle était aussi la déesse du feu. Il n'appartenait qu'à des vierges de célébrer ses mystères, et leur unique soin était de ne jamais laisser éteindre le feu de ses temples. Quand elles le laissaient éteindre, ou quand elles manquaient à leur vœu de virginité, elles étaient condamnées à être enterrées toutes vives. On les appelait *Vestales*. Martial Stace, et bien d'autres auteurs, en réduisant à rien la chasteté de ces vierges, leur rendent pleinement justice. Lutétius, esclave d'un chevalier romain, déclara que son maître, ainsi que bien d'autres, avait longtemps abusé de trois Vestales. Domitien en avait fait punir trois autres pour le même crime. Antonin Caracalla en fit mourir quatre. Lucius Cassius, préteur romain, en fit enterrer toutes vives trois qui s'étaient livrées aux plus grands désordres, et qui, voulant envelopper dans leur crime un nombre considérable de citoyens honnêtes, mirent le trouble dans Rome. Minutius

(1) Vespasien avait mis des impôts jusque sur les urines. Titus s'étant un jour hasardé à lui en faire des reproches, l'empereur se contenta de tirer de sa bourse une pièce de monnaie provenant de ce tribut, et de la mettre sous le nez de son fils, en lui demandant si elle sentait mauvais.

Félix, en parlant de ces vierges destinées au culte de Vesta, disait que si le plus grand nombre échappait au supplice, ce n'était pas qu'elles fussent plus chastes que les autres; mais que plus heureuses dans leurs crimes, elles avaient eu l'art de les cacher. Mais quelle que fût la continence des Vestales, la loi qu'on leur en fit, la considération qu'elle leur attirait, les fonctions réputées saintes qu'on y attachait, font assez voir que le paganisme, tout corrompu qu'il était, connaissait le prix de la chasteté, et ses effets précieux sur le cœur et l'esprit de l'homme. (*Voy. TIBULLE.*)

* VESTRIS. (Gaetano-Apoline-Balthazar VESTRI, dit) célèbre danseur, né à Florence, en 1729, vint de bonne heure à Paris, où il reçut des leçons de Dupré, débuta à l'opéra en 1748, fut reçu l'année suivante, et devint, en 1755, membre de l'académie de danse. Il fut le premier qui mit à exécution l'idée conçue par Noverre de créer la danse en action. Son mérite particulier, c'était la grâce, l'élégance et la délicatesse. Sa réputation était devenue telle, que dans un voyage qu'il fit à Londres, la chambre des communes, pour le voir danser, ajourna la séance où Burke devait proposer son bill économique. Vestris était, dit-on, fort ignorant et ne savait ni lire ni écrire. Sa vanité égalait au moins son talent; mais il y joignait tant d'originalité, tant de naturel, qu'elle n'a pas peu contribué à sa célébrité. Rien ne le caractérise mieux que ce mot bien connu : *Il n'y a que trois grands hommes en Europe : le roi de Prusse, monsieur de Voltaire et moi.* Malgré les ridicules que lui donnait son excessive vanité, cet artiste fut un homme recommandable pour sa probité, son obligeance, et son attachement pour sa famille. Il mourut à Paris, le 25 septembre 1808. Comme compositeur de ballets, Vestris n'a laissé que des souvenirs faibles et peu nombreux. Il avait plus d'exécution que d'invention, et l'on ne connaît de lui que deux ballets-pantomimes : *Endymion*, 1775, et *Le Nid d'oiseaux*, 1786.

VETRANION, général de l'armée romaine sous Constance, né dans la haute Mésie, avait vieilli dans le métier des armes. Regardé comme le père des soldats, il fut revêtu par son armée de la pourpre impériale à Sirmich dans la Pannonie, le 1^{er} mai 550. Magnence s'était révolté dans le même temps; Constance marcha contre l'un et l'autre; et ayant eu une entrevue avec Vétranion dans la Dacie, il le traita d'abord en souverain, et le détermina ensuite à quitter le trône. Vétranion obtint de grands biens, pour qu'il pût mener une vie convenable au titre qu'il avait porté. Il se retira à Pruse en Bithynie, où il vécut encore six années dans un exercice continuel de piété et de bonnes œuvres. Il avait régné environ six mois. On remarquait en lui cette simplicité et cette grandeur d'âme qui sont si fort au-dessus des splendeurs humaines; mais il était si peu lettré, qu'étant parvenu à l'empire, il fut obligé d'apprendre à écrire pour savoir signer son nom.

VETTORI. *Voy. VICTORIUS.*

* VEZOU (Louis-Claude de), né vers 1719, fut à la fois ingénieur, historiographe et généalogiste du roi, et se distingua dans ces trois professions. Il était membre de l'académie de Rouen, et mourut

le 18 mai 1782. Il a écrit plusieurs ouvrages dont les plus remarquables sont : *Tableau généalogique des trois races des rois de France, 1772; Tableau généalogique de la maison de Bourbon.*

* VIAIXNES (dom Thierry FANIER ou FAGNIER de), bénédictin de la congrégation de Saint-Vannes, né à Châlon-sur-Marne en 1659, se fit estimer dans son ordre par ses mœurs irréprochables, ses prédications et son zèle pour l'enseignement; mais l'ardeur avec laquelle il soutint les opinions du Jansénisme le conduisit deux fois aux prisons de Vincennes, lui attira d'autres persécutions encore, et finit par le faire bannir du royaume. Obligé de chercher un asile successivement dans le Hainaut, à Bruxelles, chez les Bénédictins de Wlierbeck, près Louvain, et enfin en Hollande, où il mourut à Rynswick, près d'Utrecht, en 1733, après une vie passée dans une continuelle agitation. On a de lui : *L'impiété reconnue*, contre une thèse soutenue à Caen : écrit imprimé à l'insu et sans le consentement de l'auteur, Cologne, 1695; *Problème ecclésiastique proposé à l'abbé Boileau de l'Archevêché : A qui l'on doit croire de Louis-Antoine de Noailles, évêque de Châlons*, en 1695 (approuvant les *Réflexions morales* du P. Quesnel), ou de Louis-Antoine de Noailles, archevêque de Paris en 1696 (condamnant l'*Exposition de la foi* par l'abbé Barcos), 1698, in-12; dilemme satirique, qui fit beaucoup de bruit, qu'on attribua d'abord aux jésuites, tant il était fait avec art; mais qu'on découvrit enfin être l'ouvrage de dom de Viaixnes. *Voy. NOAILLES*, Louis-Ant. de, vi, 252) : *Acta omnia congregationum et disputationum quæ coram Clemente VIII et Paulo V, sunt celebrata in controversia de Auxiliis*, Louvain, 1792, in-fol.; *Edmundi Richerii Libellus de ecclesiastica et politica potestate cum demonstratione*, Cologne, 1702, 2 vol. in-4. Il faut ajouter à cela un grand nombre d'écrits contre la bulle et contre les jésuites. On dit qu'il écrivit en faveur du prêt du commerce. *Voy. THIROUX* (dom).

* VIAL (Jean-Baptiste-Charles), né à Lyon en 1771, après avoir terminé ses études, travailla pendant quelque temps dans l'étude d'un notaire de Paris. De retour dans sa ville natale, au commencement de la révolution, il fit contre les jacobins des couplets qui jouirent d'un succès populaire et que l'on chantait même dans les rues. Lors du siège de Lyon, il prit une part honorable à l'héroïque défense de cette ville; mais obligé de se cacher dans les environs, il ne réussit qu'avec peine à se soustraire aux échafauds. Il revint plus tard à Paris, et se livra à la littérature dramatique où il s'était déjà essayé par une comédie intitulée : *le Divorce*, et mourut en 1837. On a de lui : *Clémentine*, ou *la Belle-mère*; *Le Premier Venu*; *Aline*, reine de Golconde; *Les Deux Jaloux*; *Le Mari et l'Amant*; *Lord Davenant*; *Les deux Mousquetaires*; *Le Mariage à l'anglaise*; *Les Rencontres*; *Le Mort fiancé*; *Danilowa*, etc. *Le Dessert*, contes en vers et poésies diverses, Paris, 1855, in-48.

VIALART. *Voy. CHARLES DE SAINT-PAUL*, II, 564.

* VIALART de HERSE (Félix), évêque de Châlons-sur-Marne, né à Paris en 1603, était fils d'un conseiller au parlement. Sa mère, Charlotte de Ligny,

l'une des femmes les plus vertueuses de son temps, était connue et estimée de saint François de Sales, qui fréquentait sa maison. Le jeune Félix fit ses études au collège de Navarre, et se sentit de bonne heure du goût pour l'état ecclésiastique. Il l'embrassa sans qu'aucune vue humaine entrât dans son dessein. Après avoir fait ses cours de théologie, il s'agréa à la société royale de Navarre, et fut reçu docteur de cette maison. Son mérite et sa piété lui firent faire un chemin rapide dans l'Eglise. A peine était-il prêtre, qu'il fut nommé à l'abbaye de Pehrac, dans le diocèse de Saint-Flour. En 1640, coadjuteur de Châlons, l'évêque étant mort, il se trouva titulaire même avant d'avoir reçu les bulles de la coadjutorerie. Il fut sacré en 1642, et se proposa saint Charles Borromée pour modèle. Il établit un séminaire, lui assigna des revenus; et pour mieux surveiller cet établissement, il alla y demeurer lui-même, et y passa les vingt dernières années de sa vie. Il y avait dans le diocèse des protestants : une grande mission fut entreprise en 1666 et 1667, pour tâcher de les gagner à la foi, et ce ne fut pas sans fruit. Ceux qui ne revinrent point ne purent du moins refuser aux vertus de l'évêque le tribut d'estime qui lui était dû. Par ses soins et sa libéralité, d'utiles établissements se multiplièrent dans le diocèse. Il fonda un collège à Vitry et un couvent des Ursulines à Châlons. L'estime que Louis XIV portait à ce prélat engagea ce monarque, qui se connaissait si bien en mérite, à choisir l'évêque de Châlons pour un des principaux médiateurs dans l'affaire du Formulaire. Il travailla à la paix de Clément IX, et si elle n'eut pas une meilleure issue, ce ne fut pas de sa part faute de soins ni de zèle. Ce pieux évêque mourut saintement le 10 juin 1680, après quarante ans d'épiscopat. On a de lui : un *Rituel* ou *Manuel de l'Eglise de Châlons*, en latin, Paris, 1649; *Ordonnance, mandements et lettres pastorales pour le rétablissement de la discipline ecclésiastique, et la réformation des mœurs dans son diocèse*, Châlons, 1660 et 1662, in-12; *Emploi de la journée pour les curés, durant leurs assemblées au séminaire de Châlons; l'Ecole chrétienne*. C'est un catéchisme composé par Vialart lui-même, non-seulement utile aux fidèles, mais encore à ceux qui sont chargés de leur instruction. Il condamna, en 1653, l'*Apologie des casuistes*. On sait qu'il approuva et adopta pour son diocèse les *Réflexions morales* du P. Quesnel, et que la première édition parut à Paris en 1671, avec un mandement de ce prélat; mais ce n'étaient alors que de courtes réflexions sur l'Evangile, qui n'avaient rien que d'édifiant. Le livre se grossit par la suite au point qu'en 1695 il parut en 4 vol. in-4, et toujours avec l'approbation de Vialart, quoique l'ouvrage ainsi augmenté n'eût presque plus rien de commun avec le livret que ce vertueux évêque avait approuvé plus de 20 ans auparavant. Ainsi on n'a à cet égard rien à reprocher à sa mémoire.

VIALART-SAINT-MORYS. Voy. SAINT-MORYS.

VIANE ou VIAN. Voy. VAN-VIANE.

VIARD ou WIART, chartreux à Lugny, mort au commencement du xiii^e siècle, se retira dans une solitude à quatre lieues de Langres. Un grand nom-

bre de disciples, auxquels il imposa une règle très-austère, approuvée par Innocent III, vinrent se ranger sous sa discipline. Les habitants du voisinage donnèrent à ce monastère le nom de *Val-des-Choux* : devenu chef d'ordre, réuni dans la suite à l'abbaye de Sept-Fonts, maison réformée comme la Trappe, il reprit depuis son ancien et véritable nom de *Val-Saint-Lieu*. Mais tout ce qui tient à la piété et au spectacle des vertus chrétiennes a été détruit durant la révolution.

VIARD (Nicolas-André), né vers 1753, mort vers 1790, exerça avec honneur la profession d'instituteur, et a laissé : *Vrais principes de lecture et d'orthographe*, augmentés par Luneau de Bois-Germain, Paris, 1785, 3 part. in-8; *Epoques les plus intéressantes de l'histoire de France*, Paris, 1769, 1771, 1775, in-12, avec un tableau chronologique.

VIAS (Balthazar de), poète, né à Marseille en 1587, mort en 1667, montra dès son enfance une inclination particulière pour les muses latines, qu'il cultiva dans toutes les situations de sa vie. En 1627, il fut fait consul de la nation française à Alger, emploi qu'occupait son père, et qu'il remplit honorablement. Le roi le récompensa de son zèle par les places de gentilhomme ordinaire et de conseiller d'état. Ses ouvrages sont : *Henricæ*, Aix, 1606, in-4; des Vers élégiaques; *Sylvæ regiæ*, Paris, 1625, in-4; un *Poème sur le pape Urbain VIII*, 1628, in-4; *Charitum libri III*, Paris, 1660, in-4. Il y a dans ces différentes pièces de l'esprit, du goût, de la facilité; son style est quelquefois obscur par un usage trop fréquent de la fable, et l'auteur ne sait pas s'arrêter où il faudrait.

* VIATORE (le P.), savant capucin, né à Coccaglio, dans le Bressan. en 1706, se distingua dans son ordre par ses vertus et sa science. Opposé à la bulle *Unigenitus*, et attaché dès lors à un parti, il se vit en butte à tous ceux qui tenaient pour la soumission, et trouva parmi eux des adversaires redoutables. Le P. Viatore mourut à Cologne, en 1795, dans le couvent de Saint-Jérôme de son ordre, maison qu'il affectionnait, et dont il avait beaucoup contribué à augmenter la bibliothèque. On a de lui : *Tentamina theologico-scholastica, quibus accedunt tomi duo itali ad Febronium*, Bergame, 1774, 4 vol. in-8; *Synopsis tentaminum theologico-rum in moralibus*, Venise, 1791, 2 vol. in-4; *Lo spirito filosofico di san Prospero d'Aquitania ne' suoi epigrammi*, Brescia, 1760, in-4; *Ricerca sistematica sul testo e sulla mente di san Prospero d'Aquitania nel suo poema degli Ingrati*, Brescia, 1756 et 1762, 2 vol. in-4; *la Storia de auxiliis del P. Giacinto Serry, tradotta e compendiata*, Brescia, 1741, in-4; *Zoppicamenti del canonico Luigi Mozzi sulla lettura d'un libro intitolato : Il falso discepolo dei santi Agostino e Tommaso*, Brescia, 1780. Le P. Viatore, dans cet ouvrage, avait pris pour guide un livre imprimé à Lugano, en 1759, ayant pour titre : *Lettera enciclica del sommo pontefice Benedetto XIV, diretta all' assemblea generale del clero gallicano, illustrata e difesa contro l'autore dei dubj e quesiti proposti a' cardinali e teologi della sacra congregazione di Propaganda*. L'écrit du P. Viatore parut contenir des choses injurieuses contre trois

papes et un concile, ce qui donna lieu au P. Zaccaria de publier, sous le nom supposé de *Pistoflo romano*, un ouvrage qu'il intitula : *Difesa di tre sommi pontefici, Benedetto XIII, Benedetto XIV, e Clemente XIII, e del concilio romano, tenuto nel 1725, diretta al P. F. Viatore di Coccaglio, perche si ravvegga*, Ravenne (Venise), 1782. (*Voy. ZACCARIA*) ; *La bolla Unigenitus, non-annunziata mai dalla S. Sede regola difede; riposta di F. Viatore a Pistoflo romano in riposta alla difesa dei tre sommi Pontefici*, etc., Brescia, 1782. On a encore du P. Viatore quelques autres opuscules.

VIBIUS PANSIA (Caius), consul romain, ami de Cicéron et de César, fut tué avec son collègue Hirtius à la bataille de Modène, qu'ils gagnèrent avec Octave contre Antoine (*voy. HIRTIVS*).

VIBIUS SEQUESTER, ancien auteur, adressa à son fils Virgilien un *Dictionnaire géographique*, où il parlait des fleuves, des fontaines, des lacs, des montagnes, des forêts et des nations. Boccace a depuis travaillé sur le même sujet ; et quoique souvent il ne fasse que transcrire ce qu'a dit Vibius Sequester, il ne le cite cependant jamais. On trouve le *Dictionnaire* de Vibius avec Pomponius Mela ; et séparément, 1573, in-12, édit. donnée par Josias Simler, et enfin à Rotterdam, 1711, in-8. (*Voy. OBERLIN*.)

* VIC (Denys de), mécanicien allemand, florissant dans le xiv^e siècle. Charles V l'ayant fait venir à Paris, il plaça sur la tour du palais une grosse horloge à sonnerie, la première qu'on ait vue en France. Gerbert n'avait fait que commencer à décrire les horloges à la roue. De Vic mourut vers 1569.

* VIC (Dominique de), célèbre par son courage et par son attachement à Henri IV, était seigneur d'Ermenonville, et descendait d'une ancienne famille de Guienne. Successivement nommé gouverneur d'Amiens, de Calais, et vice-amiral de France, il se fit remarquer par sa bienfaisance et la simplicité de ses manières. Dans les guerres de la Ligue (en 1586), il reçut une blessure à la jambe droite, et, ne pouvant plus monter à cheval sans ressentir de vives douleurs, se retira dans ses terres. Il y vivait depuis trois ans lorsque l'assassinat de Henri III, l'embarras où se trouvait Henri IV, et le besoin pressant que ce prince avait de ses fidèles serviteurs, le tirèrent de sa retraite. De Vic ne consulta alors que son cœur, se fit couper la jambe, et après avoir vendu une grande partie de son bien, alla trouver Henri IV, lui rendit des services signalés à la bataille d'Yvry, et dans plusieurs autres occasions importantes. Il vécut toujours attaché à ce bon roi ; après le meurtre de ce prince un jour qu'il passait par la rue de la Ferronnerie, en regardant l'endroit où l'assassinat avait été commis, il fut saisi d'une si grande douleur, qu'il tomba évanoui, et expira le 13 août 1610. Il n'a pas laissé de postérité. — Il eut un frère, Méry de Vic, qui devint garde des sceaux, et mourut en 1622.

VIC (dom Claude), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né en 1670 à Sorèze, diocèse de Lavaur, professa la rhétorique dans l'abbaye de Saint-Sever, en Gascogne. Ses supérieurs, instruits de sa capacité, l'envoyèrent à Rome, en 1701, pour

y servir de compagnon au procureur-général de sa congrégation. Ses connaissances, sa politesse, la douceur de son caractère et la pureté de ses mœurs lui concilièrent la bienveillance du pape Clément XI, de la reine de Pologne et de plusieurs cardinaux. On le rappela en France, en 1713, et il fut choisi avec dom Vaissette (*voy. ce nom*) pour travailler à l'*Histoire de Languedoc*. Le 1^{er} vol. de ce savant ouvrage était imprimé, lorsqu'il mourut à Paris, en 1754, à 64 ans, après avoir été nommé procureur-général de sa congrégation à Rome. On a encore de lui une *Traduction* latine de la Vie de dom Mabillon, par Ruinart : cette version fut imprimée à Padoue, en 1714.

VICAIRE (Philippe), doyen et ancien professeur de théologie dans l'université de Caen, sa patrie, curé de Saint-Pierre de la même ville, naquit en 1689, et mourut le 7 avril 1778. Il parut dans l'université lorsque les querelles du jansénisme y étaient dans la plus grande effervescence. Son attachement à la bulle *Unigenitus* ne fut pas équivoque ; ce qui le mit en bute aux gens du parti, qui ne l'épargnèrent point. Il ne fit pas moins paraître de zèle pour la réunion des protestants à l'Eglise catholique, et gouverna sa paroisse avec prudence. Nous avons de lui : *Discours sur la naissance de monseigneur le Dauphin*, Caen, 1729, in-4 ; *Oraison funebre du cardinal de Fleury*, 1743, in-4 ; *Demands d'un protestant faites à M. le curé de **, avec les réponses*, 1766, in-12 ; *Exposition fidèle et preuves solides de la doctrine catholique, adressées aux protestants, etc.*, Caen, 1770, 4 vol. in-12.

VICCOMES ou VISCONTI (Joseph), né à Milan, vers la fin du xiv^e siècle, fut choisi par le cardinal Frédéric Borromée pour travailler avec d'autres savants dans la fameuse bibliothèque ambrosienne, fondée à Milan par ce prélat. Sa tâche particulière fut d'écrire sur les rites ecclésiastiques. Il la remplit avec érudition, par un ouvrage imprimé à Milan, en 4 vol. in-4, sous ce titre : *Observationes ecclesiasticae, de baptismo, de confirmatione et de missa*. Le dernier volume qui parut en 1626, contient ce qui regarde les cérémonies de la messe. Les anciens rites usités pendant le sacrifice, et ceux qui leur servent de préparation, y sont détaillés avec étendue. Il est auteur de quelques autres ouvrages moins considérables.

VICENTE (Gilles), fameux dramaturge du seizième siècle, qu'on regarde comme le Plaute de Portugal, eut la facilité du poète latin. Ses ouvrages dramatiques virent le jour à Lisbonne en 1562, in-fol., par les soins de ses enfants, héritiers des talents poétiques de leur père. Vicente écrivait facilement, mais sans correction et sans goût. Son sel était fade pour tout ce qui n'était pas peuple. On prétend néanmoins qu'Erasme apprit exprès le portugais pour lire ses ouvrages.

* VICENTINO (Nicolas), vivait dans le xiv^e siècle, prit les ordres et se consacra par goût à l'étude de la musique, dans laquelle il devint un excellent théoricien. Il fut l'inventeur d'un instrument appelé *archicymbale*, ou, à ce que l'on croit, *clavecin* à doubles cordes, qui outre les sons particuliers à cet instrument, imitait ceux de la harpe ou du psal-

terion. Ce procédé est généralement adopté de nos jours dans les *forte-piano*. Il a laissé en outre un ouvrage intitulé : *La musique antique réduite à une pratique moderne*.

* VICINI (Jean-Baptiste), helléniste et poète, né à Finale en 1709, eut des connaissances très-étendues. Il cultiva avec succès la poésie italienne, et devint premier poète de François-Marie d'Est, duc de Modène. Vicini fut ensuite nommé historiographe de la ville de Cornaro et mourut à Modène le 22 mars 1782, à 73 ans. Il a laissé des *traductions* de Bion, Moschus, Théocrite et autres poètes grecs ; un poème des *Quatre saisons*, des *Hymnes sacrées* et profanes, des *Sonnets*, *Épîtres*, *Stances*, *Eglogues*, imprimés séparément, et enfin recueillis dans un volume. On trouve dans ces compositions beaucoup de facilité, d'imagination, de belles images ; mais le style n'en est pas toujours correct, défaut qui empêcha l'auteur d'obtenir un rang distingué parmi les bons poètes de son siècle.

* VICO (Jean-Baptiste), philologue, né en 1668 à Naples, où il mourut en 1744, professa dans cette ville pendant 40 ans la rhétorique, et fut toute sa vie dans un état de dépendance et d'extrême médiocrité, quoiqu'il se soit fait un nom distingué comme juriste, philosophe, historien et critique. Dans les derniers temps de sa vie, il avait obtenu le titre d'historiographe du roi de Naples. Tous les principes de la science que l'on appelle maintenant la *philosophie de l'histoire*, se trouvent dans ses écrits. Aussi son nom a-t-il été remis en honneur dans ces derniers temps. L'ouvrage principal de Vico a pour titre : *Cinque libri de' principi d'una scienza nuova d'intorno alla comune natura delle nazioni*, Naples, 1725, 1750, 1744, 1801, 1811, 1816. Il en a été fait une trad. allem. par W.-E. Weber, Leipzig, 1822, et une franç. par Michelet sous le titre de *Principes de la philosophie de l'histoire*, précédés d'un discours sur le système et la vie de l'auteur, Paris, 1827, in-8. Ch.-Ant. de Rosa, marquis de Villa-Rosa, a recueilli à Naples, 1818, 4 vol. in-8, les divers *Opuscules* de Vico, qui avaient été d'abord imprimés isolément, et Ant. Giordano a publié les *Morceaux inédits* du même philologue. Vico avait écrit un *Mémoire* sur sa vie, qui se trouve au tome 1^{er} de ses *Opuscules*.

* VICOMTERIE DE SAINT-SAMSON (Louis de la), littérateur obscur, né en 1752, embrassa les principes de la révolution avec enthousiasme. Député à la Convention il y vota la mort du roi. Il entra dans le comité de sûreté générale, dont il fut exclu après le 9 thermidor, pour s'être tenu à l'écart pendant cette journée, afin de ne pas se compromettre, quel que fût le parti qui triomphât. Peu de temps après il présenta, sur la *morale calculée*, un rapport où il affichait ouvertement le matérialisme. Après la session, il ne put obtenir qu'une médiocre place de commis à la régie du timbre. Il mourut en 1809, à 77 ans. On a de lui : *La liberté*, ode avec des notes, 1789, in-8 ; *Du peuple et des rois*, 1798, in-8 ; réimprimé en 1848, in-32 ; *Des droits du peuple sur l'assemblée nationale*, 1791, in-8 ; *Les crimes des rois de France*, 1791, in-8. C'est un assemblage indigeste d'absurdités et de mensonges qui prouvent et

l'ignorance et la mauvaise foi de l'auteur ; *La république sans impôts*, 1792, in-8 ; *Réflexions sur le procès de Louis XVI*, etc.

* VICQ-D'AZYR (Félix), médecin, né à Valogne en 1748, vint à Paris à dix-sept ans, y fit ses cours avec un grand succès, et se fit avantageusement connaître par ses écrits sur l'anatomie et la physiologie. En 1722, nommé recteur-régent de la faculté, il ouvrit, aux écoles de médecine, un cours d'anatomie humaine et comparée, que des contrariétés, suscitées par l'envie, l'obligèrent d'interrompre. L'académie des sciences l'appela bientôt dans son sein. Le ministre Turgot demanda, en 1775, à cette académie, un médecin, un physicien et un chimiste, que le gouvernement voulait envoyer en Guyenne, pour combattre l'épizootie : Vicq-d'Azyr, réunissant ces trois qualités, fut choisi seul pour remplir cette triple mission, et il s'en acquitta avec honneur. Un des fondateurs de la société royale de médecine, et son secrétaire perpétuel, les *Eloges* qu'il y prononça augmentèrent tellement sa réputation, qu'en 1788 l'académie française l'élut à la place de Buffon. La révolution la lui enleva ; mais ce qui l'affecta le plus péniblement, ce furent les horreurs commises à cette époque. La mort de Bailly et de Lavoisier acheva de l'accabler. On dit que Robespierre l'obligea d'assister à la fête de l'Être suprême : il y fut saisi d'une fièvre violente. Dans son délire, il ne voyait que des victimes, des échafauds, ne parlait que du tribunal révolutionnaire et des amis qu'il avait perdus. Il succomba à sa maladie le 20 juin 1794, à l'âge de quarante-six ans. Outre les *Eloges* ci-dessus indiqués, on a de lui : plusieurs *Mémoires* sur l'anatomie des oiseaux et des poissons, comparée à celle de l'homme : des *Observations anatomiques sur trois singes*, et sur différents points d'anatomie comparée. Il y veut prouver « que l'homme étant le seul être qui ait la faculté de joindre le ponce avec l'index, c'est à cet avantage, si petit en apparence, que l'on doit en grande partie des prodiges de tous les arts. » *Description des nerfs de la deuxième et troisième paire* ; *Mémoire sur la voix* ; *Quatre mémoires sur la structure du cerveau, du cervelet et de la moelle allongée* ; *Observation sur la clavicule et les os claviculaires*. Moreau (de la Sarthe) a recueilli et publié les *Oeuvres de Vicq-d'Azyr*, 1803, 6 vol. in-8, avec atlas.

VICTOIRE DE FRANCE (mad.) Voy. ADELAÏDE, I, 50.

VICTOR (saint), d'une illustre famille de Marseille, se signala dans les armées romaines jusqu'à l'an 505, qu'il eut la tête tranchée pour la foi de J.-C. Les célèbres abbayes de Saint-Victor, à Marseille et à Paris, ont été fondées sous son invocation.

VICTOR 1^{er} (saint), Africain, monta sur la chaire de saint Pierre, après le pape Elenthère, le 1^{er} juin 495. Il y eut de son temps un grand différend dans l'Eglise pour la célébration de la fête de Pâques. Il décida qu'on devait toujours la célébrer le dimanche après le 1^{er} jour de la lune de mars. On ne regarda point comme hérétiques ni schismatiques ceux qui observaient une pratique contraire, jusqu'à ce que

la question eût été décidée par le concile de Nicée (voy. IRÉNÉE) : mais la décision du pape n'en prouve pas moins quelle était alors son autorité dans l'Eglise. « Le pape Victor, dit un des plus illustres évêques de France, voulant réunir toutes les » églises sur le jour de la solennité de Pâques, » ordonne qu'elle sera célébrée partout le dimanche » après le quatorzième de la lune de mars; et nonobstant la réclamation des évêques d'Asie pour » retenir l'usage contraire, qu'ils prétendaient avoir » reçu de l'apôtre saint Jean, il charge Théophile, » évêque de Césarée, en Palestine, d'assembler un » concile, et d'y publier son décret. Il menace » même d'excommunier ceux qui désobéiront, et » S. Irénée, qui désapprouve comme trop sévère » une menace qui n'eut point en effet d'exécution, » ne lui reproche pourtant pas d'avoir outrepassé » les bornes de son autorité (1). » Les montanistes essayèrent de se mettre bien dans l'esprit de ce pape; et, pour cet effet, ils lui envoyèrent des présents accompagnés de déclarations catholiques en apparence : trompé par l'extérieur de leurs vertus et la sévérité de leur morale, il leur avait adressé des lettres de communion; mais Praxéas, qui dans la suite fut hérésiarque lui-même, ne l'eut pas plus tôt informé du véritable état des choses, qu'il refusa leurs présents et révoqua ses lettres de paix. Ce fait est attesté par Tertullien (*Lib. contra Praxeam*), qui était lui-même montaniste. Il ne nomma point le pape. Cave et quelques autres écrivains pensent que ce pape était Eleuthère; mais d'autres critiques, entre lesquels Tillemont et Ceillier, soutiennent que c'est Victor I^{er}. Le pape Victor scella de sang la foi de J.-C. sous l'empire de Sévère, le 28 juillet 202. Nous avons de lui quelques *Epîtres*, et saint Jérôme le compte le premier parmi les auteurs ecclésiastiques qui ont écrit en latin.

VICTOR II, appelé auparavant *Gebehard*, évêque d'Aichstaedt en Allemagne, devint pape après Léon IX, le 15 avril 1053. Hildebrand, sous-diacre de l'Eglise romaine, avait été envoyé (au rapport de Léon d'Ostie, *lib. 2, cap. 90*) par le clergé de cette Eglise, pour demander à l'empereur Henri III qu'il consentit que l'évêque d'Aichstaedt, son conseiller et son parent, fût élevé sur le siège de Rome : l'empereur eut de la peine à consentir qu'il fût éloigné de sa cour, parce qu'il l'affectionnait beaucoup; mais l'envoyé vint à bout de vaincre sa résistance et celle de l'évêque, qu'il emmena avec lui à Rome, où Gebehard fut reconnu d'un consentement unanime. Martin de Pologne dit que c'est par la faveur de l'empereur qu'il obtint la tiare; mais on sait qu'on ne peut guère se fier à cet auteur. Ce pape illustra le trône pontifical par ses vertus. Il déposa plusieurs évêques simoniaques dans un concile qu'il tint à Florence; envoya Hildebrand en France, en qualité de légat, et tint un concile à Rome, l'an 1057. Son zèle pour la discipline lui attira la haine de quelques mauvais

ecclésiastiques. Un sous-diacre attenta à sa vie, et mit du poison dans le calice; mais le pape découvrit ce crime, les uns disent naturellement, les autres par un miracle. Il mourut en Toscane, et vraisemblablement à Florence, en 1057.

VICTOR III, appelé auparavant *Didier*, était cardinal et abbé du Mont-Cassin, lorsqu'il fut placé, malgré sa résistance, sur la chaire de saint Pierre, le 14 mai 1086. Il assembla, au mois d'août de l'année suivante, un concile des évêques de la Pouille et de la Calabre à Bénévent : il y prononça la déposition de l'antipape Guibert, qui voulait toujours se maintenir à Rome, et renouvela le décret contre les investitures. Victor tomba malade pendant ce concile; il se fit transporter au Mont-Cassin, où il mourut au milieu de ses frères, le 16 septembre 1087. Quelques auteurs, entre autres saint Antonin, Stella, Caranza, disent qu'il mourut d'un poison qui lui fut donné par des ministres de l'empereur Henri IV. Mais cette assertion, dit le père de Longueval, est dénuée de preuves. Grégoire VII l'avait désigné pour son successeur. Victor ressemblait à ce pontife par ses vertus. Il s'était principalement signalé par la magnifique église qu'il fit élever au Mont-Cassin. On a de lui, dans la Bibliothèque des Pères, des *Epîtres*, des *Dialogues*, et un *Traité des miracles de saint Benoît*. Urban II lui succéda. — Il ne faut pas le confondre avec l'antipape Victor, l'an 1158, après la mort d'Anaclet, et qui presque aussitôt quitta le siège qu'il avait usurpé. (Voy. INNOCENT II.)

VICTOR de VITE ou d'UTIQUE était évêque de Vite, dans la Byzacène en Afrique. Le roi Hunéric, prince arien, alluma une persécution contre les catholiques, pendant laquelle Victor eut beaucoup à souffrir. Le saint évêque écrivit, vers l'an 487, les détails de cette persécution dans son histoire de *Persecutione Wandalica*, et mourut vers l'an 490. Son ouvrage (donné au public par le P. Chifflet, Dijon, 1665, in-4, Paris, 1694, in-4, voy. ce nom), par dom Ruinart, peut servir non-seulement pour l'histoire de l'Eglise, mais même pour celle des Vandales. Beatus Rhenanus en donna la première édition à Bale en 1553. Elle est écrite d'un style simple, mais correct, et attache singulièrement le lecteur; Arnould d'Andilly l'a traduite en français. On y trouve des preuves précieuses de la doctrine catholique sur la confession et autres articles attaqués par des sectaires modernes, ainsi que beaucoup de faits édifiants et curieux. Victor raconte que Hunéric avait fait couper la langue jusqu'à la racine à plusieurs catholiques, qui parlèrent encore après l'exécution. « Si quelqu'un en doute, dit le » saint évêque, qu'il aille à Constantinople, et il » y trouvera, entre autres, un sous-diacre, nommé » *Réparat*, qui parle nettement, sans aucune peine, » et qui, par cette raison, est singulièrement honoré dans le palais de l'empereur Zénon, et principalement de l'impératrice. » Il n'y a pas de fait mieux prouvé dans l'histoire. Enée de Gaze, l'empereur Justinien, l'historien Procope, le comte Marcellin l'attestent également sur le témoignage de leurs yeux. On lit dans le 5^e livre une très-belle prière, *Pro afflictâ provincia*, excellemment propre

(1) Quelques savants prétendent que la lettre de saint Irénée au pape, ainsi que celle qui porte le nom de Polycrate, sont supposées ou considérablement altérées. On peut voir sur ce sujet une *Dissertation* pleine de recherches et d'observations solides, par le P. Marcellin Molkenbuh, recollé, Munster, 1793, in-4.

à des temps de souffrance et de persécution : elle a été souvent imprimée, notamment en 1789, dans le 14^e des *Réclamations belgiques*, p. 503. Victor est honoré comme confesseur le 23 août.

VICTOR de CAPOUE, évêque de cette ville, se rendit illustre par sa doctrine et par ses vertus. Il composa un *Cycle pascal* vers l'an 545, et une *Préface* sur l'Harmonie des quatre évangélistes par Ammonius. Cet ouvrage se trouve dans la Bibliothèque des Pères. Le vénérable Bède nous a conservé quelques fragments de son *Cycle pascal*.

VICTOR de TUNONES, évêque de cette ville en Afrique, fut l'un des principaux défenseurs des Trois-Chapitres. La chaleur avec laquelle il les défendit le fit exiler en 553. Il fut ensuite renfermé dans un monastère de Constantinople, où il mourut en 566. Nous avons de lui une *Chronique* qui contient les événements considérables arrivés dans l'Eglise et dans l'état. Le discernement, l'exactitude, le choix des matières, n'y président pas toujours ; mais elle peut servir pour les v^e et vi^e siècles de l'Eglise. Cette *Chronique* finit à l'an 565. Jean de Biclaire, évêque de Gironne en Catalogne, né à Scalabi (aujourd'hui Santarem en Portugal), a continué cette chronique jusqu'en 594. On la trouve dans le *Thesaurus temporum* de Scaliger, et en partie dans Henri Canisius. Plusieurs lui attribuent un *Traité de la pénitence*, qui se trouve ordinairement avec les ouvrages de saint Ambroise.

VICTOR, qu'on appelle aussi *Victorin* ou *Victorius* (Marianus), célèbre mathématicien du v^e siècle, était né dans l'Aquitaine. Il fut l'inventeur du Cycle pascal, appelé de son nom *Période victorienne*, qu'il composa d'après les calculs d'Hippolyte, d'Eusèbe, de Théophile et de saint Prosper. Les astronomes faisaient usage de ce comput avant la réforme du calendrier grégorien. On lui doit aussi *Canon paschalis*, Anvers, 1634, in-fol. Les travaux de cet auteur sont beaucoup cités en chronologie.

VICTOR (Ambroise). *Voy.* MARTIN (André.)

VICTOR-AMÉDÉE II, duc de Savoie et premier roi de Sardaigne, naquit en 1663, et succéda à son père Charles-Emmanuel en 1672. Son mariage avec la fille puînée de Monsieur, frère de Louis XIV, lui assura les armes de la France contre les vaudois qui troublaient ses états, comme toutes les sectes qui, ayant une fois secoué le joug de l'Eglise, ne souffrent plus celui de l'autorité civile. Il les chassa entièrement des vallées de Luzerne et d'Angrone. Quelque temps après, il se brouilla avec Louis XIV. Catinat le battit en 1690 à Staffarde, et lui enleva toute la Savoie. Victor se jeta sur le Dauphiné deux ans après, et se rendit maître de Gap et d'Embrun ; mais on le força d'abandonner cette province. Catinat le défit encore dans la plaine de Marseille en 1695. Obligé de faire la paix en 1696, il se déclara encore contre la France dans la guerre de 1701, et il lui en coûta la Savoie et Nice. Le duc de la Feuillade l'assiégeait dans sa capitale, lorsque le prince Eugène vint dégager cette place le 7 septembre 1706. Victor, étant rentré dans ses états, alla mettre le siège devant Toulon, qu'il fut obligé de lever. Par la paix de 1715, le roi d'Espagne lui donna le royaume de Sicile. Le duc de Savoie s'en

démit depuis en faveur de l'empereur, qui le déclara roi de Sardaigne. Victor-Amédée, après avoir régné cinquante-cinq ans, lassé des affaires et de lui-même, abdiqua par un caprice en 1750, à l'âge de soixante-quatre ans, la couronne qu'il avait portée le premier de sa famille, et s'en repentit par un autre caprice. Un an après, il voulut remonter sur le trône, à la sollicitation de la comtesse de Saint-Sébastien qu'il avait épousée. Son fils le lui aurait remis, si lui seul l'avait redemandé, et si la conjecture des temps l'eût permis ; mais c'était une femme ambitieuse qui voulait régner, et le conseil d'état fut forcé d'en prévenir les suites funestes, en faisant arrêter à Montcalier celui qui avait été son souverain. Ce prince mourut à Montcalier, le 31 octobre 1752, à 67 ans. C'était un habile politique et un guerrier plein de courage, conduisant lui-même ses armées, s'exposant en soldat ; entendant, aussi bien que personne, cette guerre de chicane qui se fait sur des terrains coupés et montagneux, tels que son pays : actif, vigilant, aimant l'ordre, mais faisant des fautes et comme prince et comme général.

* VICTOR-AMÉDÉE III, roi de Sardaigne, fils de Charles-Emmanuel III, naquit à Turin le 26 juin 1726. En 1743, il fit sa première campagne à côté de son père, et parut avec avantage aux batailles de Coni et de Basignana. Il se maria en 1748 à l'infante fille de Philippe V, princesse avec laquelle il vécut dans une union parfaite, et parvint au trône, le 20 février 1775 : il s'occupa de grandes innovations dans l'organisation de ses troupes, que vingt années de paix avaient laissées bien en arrière des autres nations de l'Europe. Voulant profiter de cet état de calme que rien ne semblait devoir interrompre, il éleva la forteresse de Saint-Victor de Tortone sur les fondements jetés par Charles-Quint, et acheva la citadelle d'Alexandrie. Il érigea une académie royale des sciences, et fonda celle de sculpture et de peinture, et fit bâtir l'observatoire de Turin. Par ses soins, les rues de cette capitale furent éclairées, et des sépultures publiques furent placées hors de son enceinte, sous le nom de *cénotaphes*. Victor-Amédée fit aussi réparer et creuser le port de Nice, relever l'ancien palais ducal de Chambéry, embellir les bains d'Aix, et élever à grands frais des digues pour retenir dans leurs lits l'Arve et le Rhône ; enfin, il abolit les péages dans toute la Savoie qui fixait particulièrement son attention, et où il entreprit un voyage en 1775, avec la reine et ses enfants, à l'occasion du mariage du prince de Piémont. Il y reçut les bénédictions du peuple, et en fut vivement ému. En Piémont, les cœurs lui étaient moins dévoués ; on blâmait ouvertement les dépenses considérables qu'il avait faites, soit à Nice, soit dans la Savoie : on disait qu'il ne restait rien de l'épargne laissée par son père. On voyait aussi avec peine son alliance étroite avec la France, qui avait failli tant de fois perdre sa maison ; toutefois le crédit du gouvernement sarde était resté intact, et jamais l'agriculture et le commerce n'avaient déployé autant d'activité en Piémont, à Nice et en Savoie. A peine la révolution française eut-elle éclaté, que les frères de Louis XVI et un grand nombre de gentilshommes

français vinrent se réfugier à la cour de Turin. Victor-Amédée, qui avait refusé de recevoir l'ambassadeur de France, craignant pour ses provinces limitrophes, envoya des troupes dans le comté de Nice et dans la Savoie ; mais elles étaient trop faibles pour résister à une attaque, et leur retraite fut précipitée et même honteuse ; en moins d'un mois, ce prince perdit le quart de ses états, qui formèrent deux nouveaux départements de la France. Voulant sauver à tout prix ce qui lui restait, il s'adressa à l'Autriche pour avoir des hommes, et à l'Angleterre pour des subsides ; et, par son activité, il eut bientôt une armée qui semblait lui offrir quelque sécurité. Plein d'ardeur malgré les glaces de l'âge, il lui manquait le talent militaire et l'énergie politique de ses ancêtres. Les généraux autrichiens qui dirigeaient la guerre en Piémont étaient les maîtres de son pays ; il les vit céder la victoire, de même qu'en Flandre et sur le Rhin, aux armées de la nouvelle république ; enfin, se rendant à des conseils pusillanimes, après plus de trois ans de guerre, il envoya proposer une suspension d'armes, qu'il ne put obtenir qu'en mettant sa couronne à la merci de la France révolutionnaire, et en livrant plusieurs de ses places fortes pour garantie de ses intentions. Un armistice fut conclu, et à dater de cette époque, Victor-Amédée se vit environné de troupes françaises dans sa capitale, et en butte à toutes les rigueurs et à toutes les violences du Directoire. Ce gouvernement lui imposa des lois plus dures que jamais prince de sa maison n'en avait subi de la part des rois de France. Ce malheureux monarque en fut navré de tristesse, et ses peuples partagèrent sa douleur. Il ne survécut que six mois à cette funeste capitulation, et ses derniers jours furent encore troublés par des réformes affligeantes et par de cruels embarras de finances. Il mourut à Montcalier, le 15 octobre 1796. — CHARLES-EMMANUEL, son fils, lui succéda.

* VICTOR-EMMANUEL, roi de Sardaigne, né le 24 juillet 1759, était le second fils de Victor-Amédée III et de Marie-Ferdinande, infante d'Espagne : il porta d'abord le titre de duc d'Aoste. Ses augustes parents confièrent son éducation au chevalier d'Andezeno et à l'abbé Saint-Marcel d'Anneci, ecclésiastique pieux et éclairé, que Biord, évêque de Genève, avait proposé au roi. Le prince profita de leurs leçons, et devint digne de son illustre famille. Le 25 avril 1785, il épousa Marie-Thérèse d'Autriche, de la branche de Modène. Lors de la révolution il fut nommé général en chef des troupes chargées de repousser les républicains français ; mais son courage et ses talents ne pouvant lutter avec avantage contre des forces supérieures, il se retira en Sardaigne (1798) avec le roi Charles-Emmanuel son frère. Deux ans après, à l'époque des victoires de Souwarow, il reparut en Italie, et était à Verceil, lorsque la bataille de Marengo, gagnée par Bonaparte, le força de retourner en Sardaigne. Charles-Emmanuel ayant abdiqué la couronne en 1802, le duc d'Aoste lui succéda : les premiers actes de son gouvernement eurent pour objet de faire reflourir l'agriculture, l'industrie et le commerce dans une île où ces branches importantes avaient été négligées depuis longtemps. Privé

de la plus grande partie de ses états héréditaires, il jouissait dans son petit royaume d'une tranquillité que n'avaient pas alors les autres souverains de l'Europe. Naturellement humain et très-attaché à la religion, il accueillit en Sardaigne les prélats et les ecclésiastiques romains que la persécution y avait amenés. A la chute de Bonaparte, en 1814, le roi de Sardaigne revint dans la capitale du Piémont, et fut accueilli partout avec des acclamations de joie. Murat, alors roi de Naples, ayant envahi les états du saint Siège, Pie VII se réfugia à la cour de Victor-Emmanuel qui le reçut avec les honneurs dus à sa haute dignité. Ce monarque alla ensuite voir le pontife à Gènes, le suivit à Savone, et lui témoigna toutes sortes d'égards et de respects. Ces deux augustes personnages eurent de fréquents entretiens, attirés l'un vers l'autre par une amitié et une estime réciproques. Un jour que sa Sainteté traversait à pied une rue de la ville, Victor-Emmanuel l'ayant rencontrée, se jeta à genoux, et rendit ainsi publiquement hommage au chef suprême de l'Eglise. Lorsque Pie VII s'en retourna à Rome, ce pontife, touché de la piété du roi de Sardaigne, passa par Turin, et y fut accueilli avec les mêmes distinctions que la première fois. Replacé sur son trône, Victor-Emmanuel consacra ses soins à la prospérité de la religion. Il demanda au pape le rétablissement de plusieurs évêchés et la création de nouveaux sièges. Il abolit les lois défavorables à l'Eglise, et leur en substitua d'autres conçues dans un esprit plus sage ; il pourvut à la dotation des évêques, à la formation des séminaires, et à l'observation de la discipline ; rétablit plusieurs ordres religieux, entre autres celui des jésuites, et il donnait l'exemple de la fidélité aux pratiques de la religion. Cependant l'esprit révolutionnaire, qui venait de changer en Espagne l'ancien gouvernement, en y rétablissant les *Cortès*, agitait aussi les peuples du Piémont, qui voulaient adopter la constitution espagnole. Victor-Emmanuel fit tout ce qui était en son pouvoir pour résister à ce mouvement ; mais, ne pouvant y parvenir, il abdiqua la couronne en faveur de son frère. On chercha en vain à le faire changer de résolution ; il quitta son palais, en disant : « Qu'il partait avec la douleur de » n'avoir pu faire le bonheur d'un peuple qui lui » était si cher. » Après l'entrée de l'armée autrichienne dans le Piémont, et lorsque la tranquillité fut rétablie, son frère le sollicita de reprendre les rênes du gouvernement ; Victor-Emmanuel s'y refusa de nouveau, et vécut loin des affaires du monde, livré entièrement à des exercices de piété. C'est dans ces sentiments qu'il fut surpris par sa dernière maladie, où il fit éclater son courage et sa résignation. L'archevêque de Turin l'ayant visité lui témoignait le désir de pouvoir partager ses souffrances pour le soulager : « Je ne voudrais point de » ce partage, » lui répondit le prince mourant. Il expira à Montcalier, le 10 janvier 1824, à 63 ans. Son *Oraison* funèbre fut prononcée à Chambéry, le 19 février, par l'abbé Rey. Victor-Emmanuel se montra pendant son règne, bon, sage, ami de la justice et de la religion.

VICTOR. Voy. BELLUNE.

VICTORIA COLONNA, fille de Fabrice Colonne, seigneur romain, mariée à Ferdinand-François d'Avalos (*voy. ce nom*), se distingua dans plus d'un genre de science, et excella dans la poésie. Après la victoire de Pavie, à laquelle son mari eut beaucoup de part, le pape Clément VII et les princes d'Italie firent offrir à ce héros le royaume de Naples, qu'ils voulaient soustraire à la domination de Charles-Quint : mais la généreuse femme fit voir à son époux l'injustice et le danger de cette offre, et le retint dans les bornes de la modération et de la prudence. Cette sage et savante héroïne ne voulut jamais, après la mort d'Avalos, qu'elle perdit à la fleur de son âge, accepter aucun des partis avantageux qui lui furent présentés, et se retira, sur la fin de sa vie, dans le monastère de Sainte-Marie à Milan, où elle mourut vers l'an 1541. Augustin Niphus, Paul Jove, le président de Thou, Matthieu Toscan, Joseph Bétussi, Louis Jacob, et quantité d'autres auteurs lui ont prodigué des éloges. On a d'elle un beau poème latin, où elle célèbre les exploits de son époux.

VICTORIN (*Marcus-Piavonius-Victorinus*), fils de la célèbre Victorine, porta les armes de bonne heure, et se fit généralement estimer par ses talents politiques et militaires. Il fut associé à l'empire en 266 par Posthume, tyran des Gaules. Victorin se maintint dans ce haut rang jusqu'en 268, époque à laquelle un greffier nommé *Atticius*, dont il avait violé la femme, le fit poignarder à Cologne. — **VICTORIN** le Jenne, son fils, qu'il avait déclaré empereur, fut assassiné peu de temps après.

VICTORIN (saint), évêque de Pettau dans la Haute-Pannonie (aujourd'hui la Styrie), reçut la palme du martyre sous Dioclétien, vers l'an 305. Il a beaucoup écrit sur l'Ecriture sainte; mais il ne nous reste qu'un petit ouvrage en latin, de *Fabrica mundi*, publié par Guillaume Cave, d'après un manuscrit de la bibliothèque de Lambeth, *Bibliot. lat.*, tom. 1, p. 148. Ce livre fait regretter ceux qui ne nous sont point parvenus. Quoique écrit d'un style simple, il est intéressant et plein d'érudition. On a publié sous son nom un *Commentaire* sur l'Apocalypse; mais les plus habiles critiques croient que ce n'est pas celui dont saint Jérôme fait mention, ou si c'est celui-là, il est certainement interpolé.

VICTORINE ou **VICTOIRE** (*Aurelia-Victorina*), impératrice dans les Gaules, mère du tyran Victorin, fut l'héroïne de l'occident. S'étant mise à la tête d'un certain nombre de légions, elle leur inspira tant de confiance, qu'elles lui donnèrent le titre de *Mère des armées*, et la proclamèrent *Auguste*. Elle les conduisait elle-même avec cette fierté tranquille qui annonce autant de courage que d'intelligence : Gallien n'eut point d'ennemi plus redoutable. Après avoir vu périr son fils et son petit-fils, Victorin, elle fit donner la pourpre impériale à Marius, et ensuite au sénateur Tetricus, qu'elle fit élire à Bordeaux en 268, choix qui ne donna pas une mauvaise idée de son discernement. Victorine ne survécut que quelques mois à la nomination de ce prince.

VICTORINUS (Marius), ancien rhéteur, dont les

ouvrages se trouvent dans *Antiqui Rhetores latini*, Paris, 1599, et Strasbourg, 1756, in-4.

VICTORIUS ou de **VICTORIUS** (Léonelle), né à Faenza, fut professeur de médecine à Bologne, où il mourut vers 1550. On a de lui : un *Traité des maladies des enfants*, Venise, 1557, in-8; une *Pratique de la médecine*, Ingolstadt, 1545, in-4, et Lyon, 1546, in-8. On n'y trouve que la doctrine des Arabes.

VICTORIUS ou de **VICTORIUS** (Benoit), neveu du précédent, médecin de Faenza, né vers 1481, posséda la connaissance théorique de son art, excella dans la pratique, et fut professeur de médecine à Bologne. Il vivait encore en 1551. Ses ouvrages sont : *Médecine empirique*, in-8; *la Grande pratique*, Venise, 1562, 2 vol. in-fol.; *des Conseils de médecine* sur différentes maladies, in-4 et in-8; *De morbo gallico liber*, 1551, in-8.

VICTORIUS (Pierre), florentin, dont le nom italien est *Vettori*, naquit en 1499. Il était très-habile dans les belles-lettres grecques et latines. Il fut choisi par Côme de Médicis pour être professeur en morale et en éloquence. Victorius s'acquit une grande réputation par ses leçons et par ses ouvrages. Il forma d'illustres disciples, entre autres le cardinal Farnèse et le duc d'Urbain, qui le comblèrent de bienfaits. Côme de Médicis l'employa utilement dans plusieurs ambassades; et Jules III le fit chevalier, et lui donna le titre de comte. Il mourut comblé de biens et d'honneurs en 1585, à 86 ans. On le regarde comme l'un des principaux restaurateurs des belles-lettres en Italie. Il avait un talent particulier pour corriger le texte des auteurs anciens; il en est peu sur lesquels il n'ait porté le flambeau de la critique. On a de lui : des *Notes* critiques et des *Préfaces* sur Cicéron, et sur ce qui nous reste de Caton, de Varron et de Columelle; trente-huit livres de *diverses Leçons*, Florence, 1582, in-fol.; ouvrage dans lequel il compile ce que lui ont offert ses lectures; des *Commentaires* sur la Politique, la Rhétorique et la Philosophie d'Aristote, 5 vol. in-fol.; un *Traité de la culture des oliviers*, qu'on trouve avec l'ouvrage de Davanzati sur la vigne, Florence, 1754, in-4. Il est écrit en toscan. Un recueil d'*Epîtres* et de *Harangues latines*; une *Traduction* et des *Commentaires* en latin sur le *Traité de l'élocution* de Démétrius de Phalère.

VICTORIUS ou **VETTORI** (François), antiquaire, naquit vers l'an 1710, à Rome, d'une illustre famille. Ses profondes connaissances dans les antiquités l'appelèrent à la place de directeur perpétuel du musée du Vatican. Il était membre de plusieurs sociétés savantes d'Italie. Vettori mourut en 1778, et a laissé : *De vetustate et forma monogrammatis nominis Jesu*, Rome, 1747, in-4; *Dissertatio apologetica de quibusdam Alexandri Severi numismatibus*, ibid., 1749, in-4; *Dissertatio philologica de museo*, etc., ibid., 1751, in-4.

VIDA (Marc-Jérôme), né à Crémone en 1490, entra fort jeune dans la congrégation des chanoines réguliers de Saint-Marc à Mantoue; il en sortit quelque temps après, et se rendit à Rome, où il fut reçu dans celle des chanoines réguliers de Latran. Son talent pour la poésie l'ayant fait connaître à

Léon X, ce pape lui donna le prieuré de Saint-Sylvestre à Tivoli. Ce fut là qu'il travailla à sa *Christiade*, que le pape lui avait demandée. Ce pontife étant mort en 1521, Clément VII voulut aussi être son protecteur, et le nomma à l'évêché d'Albe sur le Tanaro en 1552. Vida se retira dans son diocèse, où il se signala par sa vigilance pastorale, et où il instruisit son peuple autant par son éloquence que par l'exemple de ses vertus. Ce prélat mourut en 1566, à 76 ans. Parmi les morceaux de poésie que nous lui devons, on distingue : l'*Art poétique*, qui parut à Rome en 1527, in-4, et qui a été réimprimé à Oxford dans le même format, en 1725. Bateux a joint sa *Poétique* à celles d'Aristote, d'Horace et de Despréaux, sous le titre des *Quatre poétiques*, 1771, 2 vol. in-8 et in-12. Une imagination riante, un style léger et facile, rendent le poème de Vida très-agréable : on y trouve des détails pleins de justesse et de goût sur les études du poète, sur son travail, sur les modèles qu'il doit suivre. Ce qu'il dit de l'élocution poétique est rendu avec autant de force que d'élégance. Un *Poème sur les vers à soie*, imprimé à Lyon en 1557, et à Bâle la même année. C'est le meilleur ouvrage de Vida. Il est plus correct et plus châtié que ses autres productions, et on y trouve plus de poésie, trad. en prose par Crignon et Levée, et en vers par M. Bonafous, Paris, 1840, in-8. Un *Poème sur les Echecs* (*scacchi ludus*) qui tient le second rang parmi ses poésies : on le trouve dans l'édition de sa *Poétique*, faite à Rome en 1527 ; *Hymni de rebus divinis*, imprimées à Louvain, en 1552, in-4 ; *Christiados libri VI*, Crémone, 1555, in-4. Ce poème a été fort applaudi, mais on a reproché à l'auteur d'avoir mêlé trop souvent le sacré avec le profane, et les fictions de la mythologie avec les oracles des prophètes : il est plein d'idées fortes, vastes et sublimes. « Vida, dit » un critique, est un des poètes modernes qui ont le » plus approché de la versification de Virgile. Admi- » rateur enthousiaste de ce prince des poètes, il le » sait par cœur, il ne pense qu'avec ses expressions, » il imite toutes ses formes ; on croit souvent lire » Virgile même. Mais il délaie ses pensées, son » abondance est diffuse à l'excès, et ses imitations » trop fréquentes donnent à ses vers un air de cen- » ton. Cependant Vida est poète et grand poète. Il est » un grand mécanicien de vers ; et plus d'une fois il » a, dans ses beaux moments, réuni le génie heu- » reux de Virgile à la brillante fécondité d'Ovide. » Ses écrits en prose sont : des *Dialogues sur la dignité de la république*, Crémone, 1556, in-8 ; *Discours contre les habitants de Pavie*, Paris, 1562, in-8, rare ; des *Constitutions synodales* ; des *Lettres*, et quelques autres écrits, moins intéressants que ses vers. L'édition de ses Poésies, Crémone, 1550, 2 vol. in-8, est complète ; ainsi que celle d'Oxford, 1722, 1725, et 1755, 5 vol. in-8.

VIDAL (Pierre), troubadour du xiii^e siècle, fils d'un pelletier de Toulouse, acquit un grand renom par ses poésies. L'abbé Millot lui a consacré un article intéressant dans son *Histoire littéraire des troubadours* (tom. 2, pag. 266-589). Cet écrivain le peint comme un mélange bizarre d'esprit et d'absurdité, de sagesse et de folie, de manière qu'on pourrait

l'appeler, dit un biographe, le *don Quichotte des troubadours*. On peut trouver des rapports frappants entre le caractère de Pierre Vidal et celui de Poinssinet le Mystific, dans l'ouvrage intitulé : *Fabliaux*, par le Grand d'Aussy, tom. 1^{er}, préface, p. 14. Raynouard a publié neuf pièces de Vidal dans son *Choix des pièces des Troubadours*, tom. 5, p. 518-26, tom. 4, p. 25, 105, 110, 118-121, et 186. Vidal mourut en 1229. — Dans l'Histoire de l'abbé Millot, on trouve aussi un article sur Raimond VIDAL, autre troubadour, probablement fils du précédent. (Voy. tom. 5, pag. 277-308.)

VIDAL (Arnaud), troubadour qui florissait dans le xiv^e siècle, fut, dit-on, le premier qui remporta (en 1524) le prix de la *gaie science* à Toulouse ; ce prix était la violette d'or. On l'a confondu avec Pierre Vidal, lorsqu'on a dit qu'un chevalier lui fit fendre, ou selon d'autres lui perça la langue, pour avoir médit d'une dame. C'est ce dernier qui composa le poème *De la maniera de retircer la lengua*, dont on trouve des fragments dans l'ouvrage de Raynouard, cité plus haut.

VIDEL (Louis), secrétaire du duc de Lesdiguières, ensuite du duc de Créqui, et enfin du maréchal de l'Hôpital, servit ces seigneurs avec un si grand désintéressement, qu'après s'être retiré à Grenoble, il fut obligé, pour subsister, d'y enseigner les langues latine, française et italienne. Il mourut en 1675, à 77 ans. Il a laissé : l'*Histoire du duc de Lesdiguières*, 1658, in-fol. ; l'*Histoire du chevalier Bayard*, 1651, in-4 ; la *Méchante*, roman qui signifie peu de chose, 1624, in-8.

* VIDUS-VIDIUS (Guido-Guidi, plus connu sous le nom latinisé de), médecin, né à Florence vers 1500, exerça pendant plusieurs années son art dans sa patrie et acquit une grande réputation. Il avait des connaissances très-étendues dans l'anatomie, la botanique, et dans toutes les parties de la médecine. François 1^{er} l'appela à sa cour, le nomma son médecin, à la place de Guillaume Copp de Bâle, mort en 1552, et créa pour lui une chaire de médecine. Après la mort de ce prince (en 1447), Côme 1^{er}, grand duc de Toscane, rappela Vidius à Florence, et le chargea de donner, dans l'université de Pise, des leçons publiques de médecine. Il mourut dans cette ville, en 1567, et ses restes furent rapportés à Florence. Ses ouvrages furent recueillis par son neveu Vidus-Vidius, et réunis (1614), 5 vol. in-fol. L'évêque d'Asti, François Panigarole, lui fit deux épitaphes ; le prussien Knobelsdorf, dans sa *Description de Paris*, l'appelle un *Podalire* et un *Apolon*, et dit emphatiquement « qu'il forçait les Par- » ques à filer, et l'avare Achéron à relâcher sa » proie. »

VEILLEVILLE (François de SCEPEAUX, seigneur de), d'une ancienne maison d'Anjou, né en 1509, fut d'abord lieutenant de la compagnie de gendarmes du maréchal de Saint-André, qui le fit connaître et le produisit à la cour. Il se trouva à divers sièges et combats, et fut honoré du bâton de maréchal de France en 1562. Vieilleville n'était pas moins propre pour les négociations que pour la guerre. Il fut employé par Henri II dans cinq ambassades, tant en Allemagne qu'en Angleterre et

en Suisse. Il mourut dans son château de Duretal en Anjou, le 50 novembre 1571. Les *Mémoires* de sa vie, composés par Vincent Carloix son secrétaire, qui étaient restés manuscrits dans les archives de ce château, furent publiés à Paris en 1757, en 5 vol. in-8, par les soins du P. Griffet, jésuite. Ils contiennent des anecdotes et des particularités intéressantes pour l'histoire de son temps.

* VIEL (Etienne-Bernard-Alexandre), oratorien, naquit à la Nouvelle-Orléans, en 1756, d'un chirurgien habile, correspondant de l'académie des sciences de Paris. Envoyé en France au collège de Juilly, il entra dans la congrégation de l'Oratoire, où il devint grand préfet des études. A la suppression, en 1791, il retourna à la Louisiane, s'établissant aux Atacapas, où il exerça son ministère. Il revint en France en 1812, et se joignit à ses anciens confrères qui avaient repris la direction. Il est mort au collège de Juilly. Le P. Viel avait un talent rare pour les vers latins, et a laissé : *Henriados liber octavius*, in-8, sans date et anonyme : le texte français est en regard des vers latins, à la tête on trouve *Epistola ad amicum* (E. Salverte) ; *Telemachiados libros XXIV a gallico sermone in latinum carmen*, Paris, 1808, ou 1814, in-12 ; *Miscellanea latinogallica*, Paris, 1816, in-12. On y trouve le *Télémaque*, une trad. en vers latins du *Voyage à la grande Chartreuse* du P. Mendar, imprimée en 1782, avec l'original ; une excellente traduction française de deux épîtres et de l'*Art poétique* d'Horace ; une *Notice* sur le P. Viel dans la *Bibliographie de la France*, 1822, p. 64, et dans l'*Apis romana*, numéro 5, janvier 1822 (en français), p. 122-129.

* VIELMI (Jérôme), dominicain et évêque de Citta-Nuova, naquit à Venise vers 1509. Ses supérieurs l'envoyèrent en 1558 à Padoue pour y faire sa théologie, et il s'y distingua tellement, qu'au sortir de son cours il fut chargé d'en donner des leçons. Il occupa successivement diverses chaires, soit à Padoue, soit à Venise, et toujours avec de nouveaux succès. Pie IV chargea le P. Vielmi d'interpréter l'Ecriture sainte au collège de la Sapience. Il le nomma évêque d'Argos, *in partibus infidelium*, et l'envoya au concile de Trente en cette qualité. Vielmi s'y fit remarquer par son érudition et son zèle pour la défense de la foi. De retour du concile, il fut nommé vicaire-général et suffragant de l'évêque de Padoue. Le 15 août 1560, le pape le nomma évêque de Citta-Nuova, dans l'état de Venise. Vielmi se rendit dans son diocèse qu'il gouverna sagement. Il mourut à Venise le 7 mars 1572, à 65 ans, après 12 ans d'épiscopat. Il est auteur des ouvrages suivants : *Oratio apologetica contra despectatores theologiae, praesertim scholasticæ, habita Patavii cum interpretandi publicum munus auspicaretur anno 1544*, Padoue, 1564 ; Venise, 1575, in-4 ; *De optimo episcopi munere, Oratio Patavii habita III, idus nov. 1565*. Vielmi, quoiqu'il fût alors évêque, avait été invité par le sénat de Venise à reprendre à Padoue ses leçons sur l'Ecriture sainte, et s'y était prêté complaisamment. Dans ce discours, il prouve que l'état de professeur public n'a rien qui blesse la dignité épiscopale. Ce discours fut imprimé avec l'ouvrage suivant. *De sex*

diebus conditi orbis liber, Venise, 1575, in-4. Ce traité consiste en trente leçons sur le premier chapitre de la Genèse ; elles faisaient partie du cours d'Ecriture sainte dicté par Vielmi à Padoue. *De D. Thomæ Aquinatis doctrina et scriptis libri II*, Padoue, 1464, Venise, 1575, in-4 ; d'autres ouvrages qui n'ont pas été livrés à l'impression.

* VIEN (Joseph-Marie), restaurateur de la peinture en France, né à Montpellier, en 1716, était né peintre. Ne se sentant aucune vocation pour tout autre état, il quitta l'étude du procureur chez lequel ses parents l'avaient placé, et entra chez Giral, peintre des états du Languedoc, où il resta quatre ans. Il se rendit à Paris en 1741, et entra dans l'école de Natoire. Dès la première année il remporta le second prix de dessin d'après nature, l'année suivante il obtint le premier prix, et la 3^e année le grand prix de peinture. En 1744, il alla à Rome et y demeura cinq ans. Indépendamment de plusieurs morceaux d'étude, il exécuta neuf tableaux d'église, dont trois à chevalet, et son *Ermite endormi*, qui se trouve maintenant au Louvre. Ce dernier ouvrage, qu'on admire avec justice, a ramené l'école française au naturel et à la simplicité. Vien revint à Paris en 1750, et s'occupa du beau tableau de l'*Embarquement de sainte Marthe*, qui lui mérita d'être agrégé à l'académie royale de peinture. Il y fut admis peu de temps après, pour son tableau de *Dédale et Icare*. Nommé premier peintre du roi, il obtint le cordon de St-Michel et devint (1771) directeur de l'académie de France à Rome. Il arriva dans cette capitale des beaux-arts en 1775, 25 ans après en être sorti comme pensionnaire. De retour à Paris, il exécuta de nouveaux ouvrages qui augmentèrent sa réputation. La révolution lui enleva ses places ; mais sous le gouvernement consulaire et sous l'empire, il fut au faite des honneurs. Il devint membre de l'institut, sénateur et comte. Parmi ses autres tableaux, on remarque le *Centenier*, la *Piscine miraculeuse*, où il rappelle la manière du Guide et du Guerchin ; *Vénus sur les eaux*, etc. Le tableau qu'il fit pour l'église de Saint-Germain l'Auxerrois, et qu'on a surnommé la *Banniére*, passe pour être son chef-d'œuvre. On croit y retrouver le pinceau du Guide et du Dominiquin. Le tableau de *Mars et Vénus* ferma, pour ainsi dire, la belle époque de son talent. Depuis lors il adopta le goût de Caylus, enthousiaste de l'antiquité, et peignit de petits tableaux, qu'on prétendait être dans le genre grec, et qui plaisaient au premier abord par la grâce et l'amabilité du sujet. Son pinceau, qui avait été si brillant et si vigoureux, devint doux et précieux. Il parut cependant reprendre sa première force dans son tableau de la *Prédication de saint Denys*, qu'il exécuta, en concurrence avec Doyen, pour l'église de Saint-Roch. Vien fit des élèves, parmi lesquels on distingue David, Vincent, Lemonnier, etc. Il mourut à Paris, le 27 mars 1809. Ducis consacra une épître à Vien. Nous en citerons ces vers :

De l'école française heureux restaurateur,
Qui, du grand art de peindre atteignant la hauteur,
Aux fécondes leçons a su joindre l'exemple ;
Toi, qu'en s'attendant l'œil du public contemple

Avec ce doux respect qui suit les cheveux blancs,
Quand la vertu s'unit à l'éclat des talents;
Tu le sais, le beau seul a droit à notre hommage;
Vien, c'est toi le premier qui, vengeant son outrage,
Rendis à nos pinceaux l'exacte vérité,
D'un dessin vigoureux l'aimable austérité,
Le brillant coloris, la sévère ordonnance,
Et de l'art, en un mot, le charme et la science.

* VIEN (Marie-Thérèse REBOUL), femme du précèdent, fut élève de son mari : elle avait beaucoup de talent pour peindre les papillons et les oiseaux. Ses ouvrages étaient très-recherchés, surtout en Russie, où ils ornent le cabinet impérial. Elle fut reçue à l'académie de peinture en 1757, et mourut en 1805, à 77 ans.

VIENNE (Jean de), en latin *de Viana*, né à Bayeux d'une ancienne famille, mais différente du suivant, fut évêque d'Avranches, puis de Têrouane, enfin archevêque de Reims en 1554. C'est le premier archevêque qui soit parvenu à ce siège par les réservations papales. Il se trouva à la funeste bataille de Crécy en 1546, et accompagna fidèlement le roi Philippe de Valois dans sa retraite. Il sacra le roi Jean son fils, le 28 août 1550, et la reine Jeanne de Bologne, son épouse, le 21 septembre suivant, et mourut en 1551.

VIENNE (Jean de), seigneur de Roullans, Clairvaux, etc., amiral de France et chevalier de l'ordre de l'Annonciade, d'une des plus anciennes maisons de Bourgogne, naquit vers 1522. Il fit très-jeune encore la guerre de Flandre, et fut, après la malheureuse bataille de Crécy, nommé gouverneur de Calais qui fut assiégé par Edouard III, en 1547. Ce ne fut qu'à la dernière extrémité et au bout d'un an, qu'il rendit cette place. Les rois Charles V et Charles VI, sous lesquels il porta les armes, eurent beaucoup à se louer de sa bravoure. Il descendit en Angleterre en 1577, prit et brûla Rye, saccagea l'île de Wight et plusieurs villes avec dix lieues de pays, et y fit un très-grand butin. Il passa en Ecosse l'an 1580 avec soixante vaisseaux qui, joints à ceux des Ecossois, entrèrent dans la mer d'Irlande, et brûlèrent la ville de Penreth. Sa mauvaise conduite arrêta ses succès. Amoureux jusqu'à la folie d'une parente du roi d'Ecosse, il fit des présents et donna une fête à sa maîtresse. Cette cour, peu accoutumée à de pareilles galanteries, en fut tellement offensée, que l'amant eût couru grand risque s'il ne fût retourné en France avec précipitation. La guerre contre le Turc ayant été résolue, il fut du nombre des seigneurs français qui allèrent au secours du roi de Hongrie. Il commanda l'avant garde à la bataille de Nicopolis, et y périt les armes à la main, en 1596, avec deux mille gentilshommes.

VIENNE (dom Charles (1) Jean-Baptiste d'AGNEAUX de). Voy. AGNEAUX.

* VIENNE (François-Geneviève-Charlemagne-Camille, comte de), officier distingué, dernier descendant de Jean de Vienne (voy. l'art. précéd.), naquit en 1798. Il se vit privé de fortune par suite de l'émigration de ses parents, et ne dut son avan-

cement qu'à lui-même. De Vienne entra fort jeune aux pages de Bonaparte, fit plusieurs campagnes, et obtint la croix d'honneur sur le champ de bataille de Dresde. Nommé, en 1814, lieutenant de la vénéric du roi, il en devint commandant, et mourut à Fontainebleau le 10 novembre 1828, après avoir reçu les consolations de la religion.

* VIENNET (Jacques-Joseph), né en Languedoc en 1754, d'une famille originaire d'Italie, entra en 1774 dans le régiment de Languedoc-dragons, et fit, comme sous-lieutenant, la guerre de Sept ans. Ce corps ayant été licencié à la paix, il vécut dans la retraite jusqu'à la révolution; alors il fut nommé officier municipal à Béziers, puis député à l'Assemblée Législative et à la Convention nationale par le département de l'Hérault. Dans le procès du roi, il s'exprima ainsi, dans la question sur l'incompétence : « Je crois avoir prouvé que Louis n'a cessé » d'être roi qu'à l'époque où vous avez aboli la » royauté. Je crois encore qu'il ne peut être jugé » comme homme... J'ai toujours pensé qu'une as- » semblée de législateurs ne pouvait s'ériger en tri- » bunal judiciaire, que le même corps ne pouvait à » la fois exercer la justice et faire des lois; que cette » cumulation de pouvoirs serait une monstruosité. » Viennet vota ensuite pour l'appel au peuple, pour la réclusion et pour le sursis. Tant qu'il fut membre des diverses législatures, il s'occupa sans relâche d'obtenir la radiation des émigrés qu'on lui recommandait, d'arracher des victimes aux tribunaux révolutionnaires, et de faire lever le séquestre mis sur les biens des proscrits. Enfin, il ne cessa de lutter contre le parti le plus exalté et le plus sanguinaire. Un jour dans la dispute, il renversa Marat de la tribune, et fut dénoncé le lendemain, dans le journal de ce démagogue, comme un *ennemi de la nation et un royaliste*. Il contribua particulièrement à préserver son département de la terrible commission d'Orange, que Voulland voulait y introduire pour juger 400 suspects renfermés dans les prisons de l'Hérault. En sa qualité d'ancien officier de cavalerie, Viennet fut chargé de la remonte des troupes, et il fit preuve, dans cet emploi délicat, de la plus austère probité. En 1798 il rentra dans ses foyers plus pauvre qu'il n'en était sorti, et mourut, dans sa paisible retraite, regretté de tous ceux qui l'avaient connu, le 12 août 1824. — Son frère, Esprit VIENNET, qui a été pendant 40 ans curé de la paroisse de Saint-Méry, à Paris, prêta le serment à la constitution civile du clergé; mais il refusa d'être évêque constitutionnel de Paris, en disant qu'il n'occuperait jamais un siège dont le titulaire était vivant. Il mourut en 1796, après avoir fondé un hospice dans le cloître même de son église.

VIETE (François), maître des requêtes de la reine Marguerite, né à Fontenai-le-Comte en 1540, s'est fait un nom par son talent pour les mathématiques. Il est le premier qui se servit, dans l'algèbre, des lettres de l'alphabet pour désigner les quantités connues, et donna, par d'autres inventions, une nouvelle forme à l'algèbre. On lui doit encore la géométrie des sections angulaires, par laquelle on donne la raison des angles par la raison des côtés. Viète ayant reconnu que dans le calendrier grégorien il y

† (1) Le *Dictionnaire universel et les Siècles littéraires* le nomment Claude. La *Bibliothèque générale des écrivains de l'ordre de St.-Benoît* l'appellent Charles. Cette leçon a paru préférable, comme venant d'un écrivain de l'ordre. †

avait plusieurs fautes qui avaient été déjà remarquées par d'autres, en fit un nouveau, qu'il mit au jour en 1600; ce calendrier, qui fourmille d'erreurs, est tombé dans un oubli profond. Vièle mourut en 1605. Il a donné le *Traité de géométrie* d'Apollonius de Perge, avec des Commentaires, sous le nom d'*Apollonius Gallus*, 1610, in-4. Ses ouvrages furent réunis en 1646, in-fol., par François Schooten.

VIEUSSENS (Raymond), né en 1641 dans un village du Rouergue, mort en 1775 à Montpellier, devint médecin du roi et membre de l'académie des sciences en 1688; il était déjà de la société royale de Londres en 1685. On a de lui : *Nevrographia universalis*, Lyon, 1685, 1761, in-fol.; et Toulouse, 1775, in-4. La partie anatomique de cet ouvrage est estimée; mais la physiologie, qui comprend la moitié du volume, ne l'est guère, et ne mérite pas de l'être. *De mixtis principis et de natura fermentationis*, Lyon, 1686, in-4 : ouvrage aujourd'hui oublié; *Dissertation sur l'extraction du sel acide du sang*, 1688, in-12; *Novum vasorum corporis humani systema*, Amsterdam, 1705, in-12; *Traité du cœur, de l'oreille, et des liqueurs*, chacun in-4; *Expériences sur les viscères*, Paris, 1755, in-12; *Traité des maladies internes*, auquel on a joint sa Névrographie et son Traité des vaisseaux du corps humain, 1774, 4 vol. in-4. Son petit-fils a été l'éditeur de cet ouvrage. Ses derniers ouvrages montrent qu'il s'était dépouillé de l'esprit de système qui l'avait longtemps dominé.

* VIEUVILLE (Mathurin-Jules-Anne MICAULT de la), né à Lamballe en 1755, entra dans les gardes du corps du comte d'Artois, et fut mis en prison pendant la révolution. Rendu à la liberté, il fonda en 1801, à Montmartre, l'*Asile de la providence*, pour les vieillards des deux sexes, administra lui-même cette maison, et ne fut réincorporé dans les gardes du corps qu'en 1815. La Vieuville prit encore part à l'*Association paternelle des chevaliers de Saint-Louis*, et mourut chrétiennement à Paris, le 24 décembre 1829.

VIEVILLE. Voy. CERF.

VIEYRA (Sébastien), né en 1570 à Castro d'Ayre en Portugal, entra chez les jésuites, passa aux Indes en 1602, et au Japon en 1614, avec un grand nombre de missionnaires. Il alla ensuite aux Philippines, et à Rome pour instruire le pape de l'état déplorable de l'église du Japon. Urbain VIII lui fit un accueil très-distingué, lui donna des brefs pour plusieurs provinces du Japon, dont les pasteurs lui avaient écrit, et l'exhorta à combattre jusqu'à la mort les ennemis de la foi dans ce champ nouvellement défriché. Après bien des difficultés et des peines, il rentra au Japon, déguisé en matelot chinois, avec la qualité de provincial de sa compagnie et d'administrateur de l'évêché du Japon. Malgré toutes ces précautions pour n'être pas reconnu, il le fut d'abord, et mis en prison à Nangasacki, et de là transporté à Omura. L'empereur le voulut voir, et on le mena à Iedo. Il y fit un écrit pour prouver la religion catholique, dont le prince fut si frappé, que le bruit courut qu'il allait embrasser la religion chrétienne; mais ce tyran voluptueux et sanguinaire (voy. XOGUN-AMA II) n'en était pas

digne. Un de ses oncles, qui le gouvernait absolument, l'engagea à signer l'arrêt de mort contre le P. Vieyra et les autres missionnaires qui avaient été arrêtés avec lui. Condamné au supplice de la fosse, le P. Vieyra, trouvé encore sain et sauf après cinq jours, fut brûlé vif le 6 juin 1634.

VIEYRA (Antoine), né à Lisbonne en 1608 d'une famille illustre, ayant été mené par ses parents au Brésil, fut si frappé des travaux des jésuites pour la propagation de la foi dans cette contrée, qu'il entra dans leur société en 1625. Envoyé en Portugal, il y prêcha avec une réputation extraordinaire. Philippe IV, qui lui connaissait encore d'autres talents, l'employa dans les ambassades de Hollande et d'Angleterre. Appelé à Rome, il y donna de nouveau l'essor à ses talents pour la chaire; mais la société des barbares du Brésil lui fut plus chère que les applaudissements qu'il recevait dans la capitale du monde chrétien. Il demanda de retourner chez eux, et y arriva le 22 octobre 1652. Il parcourut ces vastes contrées en instruisant et en convertissant une multitude incroyable de sauvages. Ses forces étant épuisées, et ayant perdu la vue, il se retira à la Baie de tous les Saints, où, avec le secours d'un de ses confrères, il mit la dernière main à un ouvrage qu'il avait commencé depuis longtemps, intitulé : *Clavis prophetarum*. Il mourut le 18 juillet 1697, à 89 ans. Le chapitre cathédral assista à son enterrement, et son corps fut porté par le gouverneur du Brésil, son fils, l'évêque de Saint-Thomas et deux autres grands seigneurs. Ses *Sermons* ont été imprimés à Lisbonne, 1675-1695, 12 vol. in-fol. C'est ce qu'il y a de mieux écrit en portugais. Ils ont été traduits en espagnol, Madrid, 21 vol. in-fol. Son *Clavis prophetarum* a paru à Rome en 1725, in-4.

VIGAND (Jean), né à Mansfeld en 1525, fut disciple de Luther et de Mélancthon, ministre à Mansfeld, et ensuite surintendant des églises de Poméranie en Prusse. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, qui lui firent un nom dans son parti. On le compte parmi les auteurs des *Centuries de Magdebourg*. (Voy. JUEX.) Ce théologien mourut en 1587. Il était savant; mais il n'avait ni l'art de comparer les faits, ni celui de peser les témoignages.

* VIGÉE (Louis-Jean-Baptiste-Etienne), littérateur, né en 1755, à Paris, se consacra à la poésie et eut quelques succès au théâtre. Il avait déjà donné plusieurs comédies et d'autres ouvrages lorsqu'il devint secrétaire du cabinet de Madame. Emprisonné sous le règne de la terreur, il ne recouvra la liberté qu'après le 9 thermidor. Plus tard il célébra souvent et avec enthousiasme Bonaparte, et ne lui retira son tribut d'encens ni sous le consulat ni sous l'empire. Il fit après La Harpe, mais non avec le même succès, un cours de littérature à l'Athénée. Nommé en 1814 lecteur du roi, il voua sa muse au culte de la nouvelle dynastie. Il brigua l'honneur d'être admis à l'académie française, et, piqué de l'inutilité de ses démarches, il s'en vengea par cette épigramme :

Ci git, qui fit des vers, les fit mal, et ne put,
Quoiqu'il fût sans esprit, être de l'Institut.

François de Neufchâteau lui répondit ainsi :

Vigée écrit qu'il est un sol,
Pense-t-il qu'on le contredise ?
Non : l'épithaphe est si précise,
Que tout Paris le prend au mot.

Quoique plusieurs de ses compositions ne manquent pas de mérite, surtout ses poésies fugitives, on y remarque presque toujours une prétention au bel esprit. Vigée mourut en chrétien le 7 août 1820, à 67 ans. Il a laissé : *Œuvres diverses, contenant Ninon de Lenclos, comédie en un acte et en vers, suivie de Poésies fugitives*, 1797, in-8 ; *Ma journée*, poème, 1798, in-8 ; *Mes conventions, épître suivie de vers et de prose*, 1800, in-12 ; *Épître à J. J. Ducis sur les avantages de la médiocrité*, 1810, in-8 ; *la Tendresse filiale*, poème, Paris, 1812, in-16, fig. ; *Poésies*, Paris, 1815, in-8 ; *Procès et mort de Louis XVI*, 1814, in-8 ; *Le pour et le contre, dialogue religieux, moral, politique et littéraire*, Paris, in-8 ; *Épître à Robert Lefevre* (peintre célèbre), 1820, in-8. Ses pièces de théâtre ont pour titre : *Les aveux difficiles*, en un acte et en vers, 1785 ; *l'Entrevue*, en un acte et en vers, 1785 ; *La Belle-Mère ou les Dangers d'un second mariage*, en cinq actes et en vers, 1788, in-8 ; *La femme Coquette ; la Matinée d'une jolie femme*, en un acte et en prose, 1775, in-8 ; *la Princesse de Babylone*, opéra en trois actes ; *La Vivacité à l'épreuve*. Quelques-unes de ses comédies ont été publiées sous le titre de *Théâtre de Vigée*, in-8. Cet auteur succéda à Sautreau de Marsy dans la rédaction de l'*Almanach des Muses*, qu'il a continué jusqu'en 1820, et où l'on trouve un grand nombre de ses vers. Il fut aussi un des rédacteurs de la *Nouvelle Bibliothèque des Romans*, des *Veillées des Muses*, recueil de poésies ; du *Courrier des Spectacles*, etc. Il écrivait avec facilité, et l'on trouve dans ses poésies des passages charmants, pleins de verve et remplis d'images aussi belles qu'originales.

VIGENERE (Blaise de), secrétaire du duc de Nevers, puis du roi Henri III, né en 1525 à Saint-Pourçain en Bourbonnais, mort à Paris en 1596, à 73 ans, est un traducteur aussi maussade que fidèle. Ses versions sont méprisées aujourd'hui ; cependant on fait quelque cas des notes qui les accompagnent : les autres traducteurs en ont profité ; mais ils se sont bien gardés de faire connaître l'obligation qu'ils lui avaient. Les ouvrages de Vigenère sont : des *Traductions des Commentaires de César*, et de l'*Histoire de Tite-Live* ; un *Traité des Chiffres*, 1586, in 4 ; un autre des *Comètes*, in-8 ; un troisième, du *Feu et du Sel*, in-4 ; une *Traduction d'Onosander*, 1605, in-4, recherchée et devenue rare ; une *Traduction de l'Histoire de Chalcondyle* avec des remarques intéressantes, et une continuation de cette histoire par Arthus Thomas, Paris, 1652, 2 vol. in-fol. avec fig. Cette édition est justement estimée. On y trouve des réflexions sages et profondes sur la destinée des empires, la providence et la justice de Dieu ; réflexions dignes d'avoir place dans la *Politique de l'Écriture sainte* par Bossuet. On voit, à la fin du 2^e tome, des *Tableaux prophétiques* qui ne méritent pas le même éloge, et où un esprit solide ne trouve pas où se reposer. Il est plus remarquable que, dans la plan-

che qui forme le frontispice, Vienne, Venise, Malte soient désignées comme le *nec ultra* des Turcs ; ce qui, en 1652, où ils étaient au comble de la puissance, n'était guère apparent, et ce que l'événement néanmoins a bien vérifié, et vérifie tous les jours mieux. Cinquante ans après, ils furent sur le point de prendre Vienne et d'envahir toute l'Allemagne ; mais le *nec ultra* demeura vrai.

VIGIER (François), jésuite, né en 1590, à Rouen, enseigna la rhétorique à Paris, où il mourut en 1647, à 57 ans. Il s'était fait une juste réputation de savoir par ses ouvrages. On a de lui : une excellente *Traduction latine de la Préparation et de la Démonstration évangélique* d'Eusèbe, avec des notes, Paris, 1628, 2 vol. in-fol. ; un *Traité de Idiotismis præcipuis lingue græcæ*, 1652, in-12, et Leyde, 1766, in-8. Cet auteur était habile dans cette dernière langue.

VIGIER (Jean), avocat au parlement de Paris, sorti d'une famille noble de l'Angoumois, mourut fort âgé vers 1648. Il a laissé un *Commentaire* estimé sur les Coutumes d'Angoumois, Aunis, et sur le gouvernement de la Rochelle, augmenté par Jacques et François Vigier, ses fils et petit-fils, Paris, 1720, in-fol.

VIGILANCE (*Vigilantius*), Gaulois et natif de Calaguri, petit bourg près de Comminges, devint curé d'une paroisse du diocèse de Barcelonne dans la Catalogne. Son savoir et son esprit le lièrent avec saint Paulin, qui le reçut bien et qui le recommanda à saint Jérôme. Ce Père de l'Eglise était alors en Palestine, où Vigilance avait dessein d'aller pour visiter les Saints-Lieux. Le pieux et illustre solitaire ayant appris qu'il répandait des erreurs dangereuses, qu'il s'élevait contre les honneurs rendus aux martyrs, qu'il rejetait le célibat et calomnial la virginité, etc., écrivit contre lui avec une force étonnante ; c'est un des morceaux les plus véhéments des ouvrages de ce Père. Vigilance affectait le bel esprit : c'était un homme qui aiguillait un bon mot à une bonne raison, et il attaqua tous les objets dans lesquels il trouvait matière quelconque à de mauvaises plaisanteries. Sa vie se ressentait de ses erreurs : il ne philosophait, dit saint Jérôme, qu'entre les pots et les verres et les mets friands, et ses livres sont en quelque sorte le fruit de sa crapule. Un hérésiarque des derniers siècles lui ressemblait particulièrement en ce point, ainsi qu'à Jovinien (*voy. ce nom*), et l'on peut appliquer à la plupart des sectaires dogmatistes cet épiphonème du saint docteur : *Tales habet adversarios Ecclesia, hi duces contra martyrum sanguinem dimicant, hujusmodi oratores contra apostolos pertinant !*

VIGILE (saint) fut élevé sur le siège de Trente en 585. Il écrivit à saint Ambroise, son métropolitain, pour lui demander des règles de conduite, et ce grand prélat le satisfit. Vigile chargea Sisinnius, Martyrius et Alexandre de travailler à la conversion des idolâtres de son diocèse ; ils ne tardèrent pas à mériter la couronne du martyr, et le vertueux évêque adressa la *Relation* de leur mort à saint Simplicien, successeur de saint Ambroise, et à saint Chrysostome. On la trouve dans les *Acta*

sincera martyrum de dom Ruinart, page 684; et dans les *Acta sanctorum*. Il envisageait leur gloire avec une sainte envie, et eut le bonheur de recevoir la même couronne vers l'an 400.

VIGILE de TAPSE, évêque de cette ville, dans la province de Bysacène en Afrique, au ^{vi} siècle, prit le nom des Pères les plus illustres, et réfuta sous ce masque les hérétiques de son temps, soit pour cacher son nom, qu'il n'est pas toujours prudent de révéler aux gens de secte, soit pour marquer par-là l'opposition des doctrines hérétiques avec celle des Pères. Ce pieux artifice produisit depuis une grande confusion dans les ouvrages des premiers écrivains ecclésiastiques, et l'on eut beaucoup de peine à reconnaître ceux qui étaient véritablement de Vigile. Les cinq livres contre Eutychès lui ont toujours été attribués. Il les composa étant à Constantinople, et comme il y jouissait d'une liberté entière, il ne crut pas devoir déguiser son nom. Le P. Quesnel le fait auteur du *Symbole* qui porte le nom de *saint Athanase*, et ce n'est pas sans fondement. Ses ouvrages, et ceux qu'on lui attribue, furent imprimés à Dijon, 1665, in-4.

VIGILE, pape, et romain de nation, n'était encore que diacre lorsqu'il accompagna le pape Agapet à Constantinople. Théodora, femme de l'empereur Justinien, lui promit de le mettre sur le siège de saint Pierre, pourvu qu'il s'engageât de casser les actes du concile de Constantinople de l'an 556, contre Anthime de Constantinople, Sévère d'Antioche et Théodose d'Alexandrie, qui avaient été déposés à cause de leur attachement à l'eutychianisme. Vigile promit tout, et fut élu pape en 557, du vivant même de Silvere, qui fut envoyé en exil. Cette élection, évidemment nulle, fut ratifiée après la mort du véritable chef de l'Eglise arrivée en 558. (*Voy. SILVERE.*) Vigile parut d'abord approuver la doctrine d'Anthime et des acéphales, par une lettre particulière adressée à Théodose d'Alexandrie; mais en public il professa toujours hautement la foi catholique; il écrivit même à l'impératrice, au rapport d'Anastase, dans des termes très-énergiques: « J'ai ci-devant mal parlé » et d'une manière insensée. Maintenant je ne consens nullement à ce que vous avez exigé de moi; » je ne rappellerai pas un homme hérétique et » anathématisé. » Il alla à Constantinople, en 547, et y montra la même fermeté. Ayant publié une sentence de condamnation contre Théodora et les acéphales, il essuya les ressentiments de l'impératrice, et fut, selon Anastase, traîné dans les rues de Constantinople par le moyen d'une corde qu'on lui avait mise au cou, et enfermé dans un cachot. La mort d'Anthime mit fin à cette scène cruelle, qui ne tarda pas à être renouvelée à l'occasion de la condamnation des Trois-Chapitres. L'empereur Justinien les avait condamnés par un édit publié en 543. Il voulut forcer le pape à en faire autant: mais il refusa, dans la crainte d'encourager les eutychiens, et de paraître accuser d'hérésie des personnes dont l'orthodoxie personnelle, malgré quelques défauts de leurs écrits, avait paru avoir été reconnue au concile de Chalcédoine. (*Voy. INAS, PELAGE.*) Pour terminer cette affaire, il convint ce-

pendant avec l'empereur de convoquer un concile à Constantinople, et qu'en attendant on ne prononcerait pas sur cette question; mais au préjudice de cette surséance, on en vint à une telle extrémité, que Vigile, pour mettre sa vie en sûreté, fut obligé de se réfugier dans une église. Le préteur y entra avec des soldats armés, et voulut en arracher le pape qui avait embrassé les piliers qui soutenaient l'autel; mais le peuple contraignit le préteur de se retirer. C'est pendant ces violences que le pontife s'écria: *Je vous déclare que, quoique vous me teniez captif, vous ne tenez pas saint Pierre.* Le concile se tint en 553, et condamna les Trois-Chapitres. Le pape, qui ne voulut pas être présent au concile, parce qu'il n'était presque composé que de prélats orientaux, promit de donner son avis en particulier. Il dressa un grand décret qu'on nomme *Constitutum*, par lequel il condamna les Trois-Chapitres, en épargnant les personnes. Il confirma ensuite les décisions du concile, et dit qu'il n'avait pas honte de rétracter ce qu'il avait pu dire en faveur des Trois-Chapitres, et qu'ayant mieux examiné l'affaire, il les trouvait condamnables. Il donna encore une constitution dont le résultat est le même, qui a été publiée avec une savante Dissertation par Marca. Plusieurs églises d'Occident se scandalisèrent de cette décision. Aurélien, archevêque d'Arles, s'en plaignit fortement au pape, qui lui répondit: « Soyez assuré que nous n'avons rien » fait qui puisse être contraire aux constitutions de » nos prédécesseurs, à la foi des quatre conciles, » savoir, de Nicée, de Constantinople, du premier » d'Ephèse, et de celui de Chalcédoine; ou qui » puisse intéresser l'honneur des personnes qui ont » souscrit cette foi, de Célestin, de Sixte, de Léon » en particulier; qu'au contraire nous rejetons » tous ceux qui n'adhèrent pas à la foi de ces » quatre conciles. Que votre fraternité, en qualité » de vicaire du saint Siège, avertisse tous les évê- » ques qu'ils ne doivent point se laisser surprendre » par les écrits supposés qu'on répand, ou par les » faux bruits qu'on débite. » Il y eut néanmoins une espèce de scission de quelques églises avec le pape; mais Pélagé et Grégoire le Grand la firent cesser. « C'est à tort, dit un critique, que les enne- » mis de l'Eglise se sont récriés contre cette espèce » de variation ou d'incertitude dans l'affaire des » Trois-Chapitres. Vigile refusa de regarder comme » hérétiques des hommes dont la foi lui paraissait » pure, quoique leurs écrits prêtassent à la cen- » sure. Pélagé approuva la condamnation de leurs » écrits dans des circonstances où leurs personnes » semblaient n'être plus compromises, et où les » eutychiens ne paraissaient plus pouvoir tirer » avantage de cette condamnation. Dans l'attaque » des erreurs dominantes, il arrive très-naturelle- » ment que les personnes les mieux intentionnées » semblent donner dans une extrémité contraire, » et s'écarter de ce milieu si étroitement circon- » scrit, où se tient la vérité. Or rien n'est plus » raisonnable que de ne pas confondre les défen- » seurs peut-être trop ardents de l'orthodoxie avec » les partisans d'une erreur reconnue. Et c'est sur » ce point de vue qu'il faut envisager la conduite

» quelquefois inégale, quelquefois même opposée, » mais toujours conséquente, que les pontifes et » les conciles ont tenue à l'égard des doctrines et » des docteurs. » A son retour en Italie, Vigile mourut de la pierre à Syracuse en Sicile, en 353, quelques-uns disent de poison. On croit qu'il expia les crimes qu'il avait commis pour monter sur la chaire de saint Pierre, par tout ce qu'il souffrit depuis; mais le trouble qui est la suite naturelle d'une telle démarche sembla l'agiter tout le temps de son pontificat, et lui imprima un caractère d'irrésolution peu digne du premier pasteur des chrétiens. Il est vrai cependant que quelques écrivains l'ont trop sévèrement jugé; mais les moindres fautes ou défauts dans les hommes placés sur un siège constamment illustré par de grandes qualités, se font remarquer d'une manière plus saillante que dans tout autre place, quelque éminente qu'elle soit. Or, c'est bien là le cas du siège de Rome. « Il n'y a pas eu d'empire, dit un auteur moderne, » ni de gouvernement quelconque, depuis le commencement du monde, qui ait eu, à beaucoup » près, tant de chefs illustrés par la science, la » justice, la sagesse, la piété, que l'Eglise romaine. » Dom Coustant, dans sa savante *Dissertation* qui précède les *Lettres des papes*, prouve que l'on » honore d'un culte public tous les papes qui ont » siégé jusqu'au commencement du vi^e siècle, à » l'exception de Libère; encore celui-ci se releva-t-il de sa chute avec tant de courage, que saint » Ambroise ne parle de lui qu'avec admiration. » Et dans ces derniers temps, où tout s'est senti » de la décadence des vertus, le siège de Rome n'a » eu, si on en excepte un ou deux, que des pontifes irréprochables, la plupart distingués par » tout ce qui peut faire personnellement respecter » le chef de l'Eglise. » On a de Vigile dix-huit *Epîtres*, Paris, 1642, in-8. Pélage lui succéda. Voy. la savante *Dissertation* du P. Papebroch dans le *Propylæum*; Bellarmin, *De Romanis Pontificibus*, libro III, cap. 2, etc.

VIGLIUS, célèbre juriconsulte du xvi^e siècle, né à Zuichem, seigneurie des Pays-Bas, qui appartenait à sa famille, enseigna le droit à Bourges, où le savant Alciat lui céda sa chaire; ensuite à Padoue, où il publia ses *Notes sur le titre des Testaments*. Retournant aux Pays-Bas, il fit imprimer à Bâle les *Institutes grecques de Théophile*, qu'il avait tirées de la bibliothèque du cardinal de Bessarion. Charles-Quint le nomma président du conseil de Malines, et ensuite du conseil privé. Pendant le temps des troubles, il se conduisit avec autant de prudence que de zèle pour la chose publique. Après la perte de sa femme, il embrassa l'état ecclésiastique et en remplit les devoirs avec beaucoup d'exactitude. En 1569, il fut nommé chanoine de Gand, et presque en même temps gouverneur de Hollande et de Gueldre. Il mourut à Bruxelles en 1577, à 70 ans, et fut enterré dans l'église cathédrale de Gand, où l'on voit son épitaphe :

Qui curas regum regnorum pondera obivit,
Pervigil hoc dormit Viglius in tumulo.
Parce pios, lector, manes turbare, quietem
Hæc post tot vigiles vindicat umbra dies.

Ac vigili Vigil exemplo vigil esse memento :
Nil etenim vita est, si nisi vita vigil.

* VIGNALI (Paul), né en Corse, fut choisi pour aller porter à Napoléon, à Sainte-Hélène, les secours de la religion. Il accompagna l'abbé Buonavita; mais celui-ci étant d'une mauvaise santé, ne put pas rester dans cette île. Après la mort de Bonaparte, Vignali, qui avait été porté dans son testament pour une somme de 100,000 fr., revint en Europe et se retira à Corté, où il fut assassiné le 13 juin 1836.

* VIGNE (André de la), guerrier et auteur français, né à la Rochelle, acquit sous ces deux rapports beaucoup de réputation sous le règne de Charles VIII, et devint secrétaire d'Anne de Bretagne, épouse de ce prince. Il fit jouer en 1496, le 9 mai, à Seurre, la *Vie de saint Martin par personnages*; cette pièce est inédite; mais on en trouve l'analyse dans les *Etudes sur les Mystères*, par O. Le Roy (pag. 284 et suiv.); il a laissé deux autres drames qui ont été publiés par M. Fr. Michel, dans son recueil intitulé : *Poésies des xv^e et xvi^e siècles*, Paris, 1852, gr. in-8. Parmi ses autres productions, on cite : le *Vergier d'honneur, de l'entreprise et voyage de Naples; auquel est compris comment le roy Charles, huitième de ce nom, à banyère déployée, passa et repassa, de journée en journée, depuis Lyon jusqu'à Naples, et de Naples jusqu'à Lyon. Ensemble plusieurs autres choses*, Paris, s. d., in-fol., gothique, prem. édit., rare et recherchée. Théod. Godefroy en a inséré le *Journal du voyage de Naples*, par extraits, dans le *Recueil des écrivains de l'histoire de Charles VIII*, Paris, 1617, in-4, et 1684, in-fol. Voy. la *Biblioth. franç.* de l'abbé Goujet, tom. 10, p. 585 et suiv.

VIGNE (Anne de la), de l'académie des Ricovrati de Padoue, née à Paris en 1654, d'un médecin de Vernon-sur-Seine, fit éclater, dès sa plus tendre enfance, son goût et ses talents pour la poésie, et mourut à Paris en 1684, à 50 ans. On remarque dans ses vers de la grâce et des tournures agréables; mais ils manquent un peu d'imagination. Ses principales pièces sont : une *Ode* intitulée *Monseigneur le Dauphin au roi*; une autre *Ode à mademoiselle de Scudéry*, son amie; une *Réponse à mademoiselle Descartes*, nièce du célèbre philosophe; quelques autres petites pièces de vers, qu'on a recueillies à Paris dans un petit in-8, qu'on retrouve dans le *Parnasse des Dames*, par de Sauvigny.

** VIGNE (Jean-Baptiste), médecin, né en 1771, à Rouen, se signala d'abord dans sa ville natale par des cours qui furent très-suivis. Nommé en 1814 médecin en chef de l'hospice général, il déploya un généreux dévouement dans plusieurs épidémies, et se fit remarquer pour sa charité aussi bien que pour son habileté. Il publia sur divers points de la science des ouvrages estimés. Il était membre de l'académie de Rouen et correspondant de l'académie de médecine de Paris, lorsqu'il mourut le 12 octobre 1842, à 71 ans. On citera de lui : *De la médecine légale*, 1806, in-8; *Mémoire sur le danger des inhumations précipitées, et sur les signes de la mort*, 1857, 2^e édit., 1859, in-8. Vigné écrivait aussi en vers d'une façon élégante et vive.

VIGNES (Pierre des), s'éleva de la naissance la plus basse à la charge de chancelier de l'empereur

Frédéric II. On ignore qui était son père ; la mère mendiait son pain pour elle et pour son fils. Le hasard l'ayant conduit auprès de l'empereur, le plut par son génie, obtint une place dans le palais, et ne tarda pas à s'avancer. Son élévation fut rapide ; il fut protonotaire, conseiller, chancelier, et entra dans toutes les affaires secrètes de Frédéric. Il servit avec ardeur ce prince dans les différends qu'il eut avec les papes Grégoire IX et Innocent IV, et fut député, en 1245, au concile de Lyon, pour empêcher que Frédéric n'y fût condamné. Il jouit longtemps d'une faveur distinguée, mais il ne parait pas qu'il y ait répondu par beaucoup de reconnaissance. On l'accusa d'avoir voulu empoisonner l'empereur par les mains de son médecin. Il eut les yeux crevés, et fut enfermé dans une étroite prison, où il se donna la mort en 1249. Quelques auteurs prétendent qu'une intrigue de cour fut la cause de sa disgrâce. On a de lui : *Epistolæ*, dont la meilleure édition est celle de Bâle, 1740, 2 vol. in-8 ; un traité *De potestate imperiali* ; un autre *De consolatione*, etc. ; *Querimonia Frederici II*, prohibé par l'Index du concile de Trente. On a attribué à Frédéric II et à Pierre des Vignes le livre *De tribus impostoribus* (1). Ce qui a pu y donner lieu, est la lettre de Grégoire IX que nous avons citée (article de Frédéric II) ; mais le pape ne dit pas que Frédéric a fait un livre sur cette matière, mais seulement qu'il a avancé le blasphème qui fait de Jésus-Christ un imposteur. (*Voy. l'Hist. ecclès.* de Noël Alexandre, *Dissert.* 5, *Sæc.* 15 et 14.) Si ce livre a existé, il paraît qu'il s'est perdu ; du moins a-t-il échappé aux recherches des savants modernes. Celui qu'on voit dans quelques bibliothèques sous ce titre est, selon toute apparence, fort postérieur au siècle de Frédéric II, et peut-être plus récent même que ne le porte la date d'impression. (*Voy. MONNOYE.*)

VIGNIER (Nicolas), né en 1550, à Troyes, mort à Paris en 1596, fut protestant à la cour de plusieurs princes d'Allemagne, et devint catholique en France, où il fut fait médecin de Henri III et historiographe. On a de lui un grand nombre d'ouvrages en latin et en français, qu'on ne lit plus, mais que les savants consultent avec fruit. Le plus curieux est son *Traité de l'origine et demeure des anciens Français*, Troyes, 1582, in-4. Le laborieux compilateur André du Chesne traduisit ce livre en latin pour le mettre à la tête de sa collection des anciens historiens français. On a encore de lui : *Chronique de Bourgogne*, in-4 ; *Sommaire de l'histoire des Français*, in-fol. ; *De la noblesse et ancienneté de la troisième maison de France*, in-8 ; *De l'ancien état de la petite Bretagne*, in-4 (*voy. ARGENTRÉ, Bertrand*) ; *Présence entre la France et l'Espagne*, in-8 ; *Fastes des anciens Hébreux, Grecs et Romains*, in-4, estimés ; *Bibliothèque historique*, en 4 vol. in-fol. ; *Recueil de l'histoire de l'Eglise*, in-fol., peu estimé. — Son fils, Nicolas VIGNIER, fut ministre à Blois au commencement du xvi^e siècle, et rentra, après l'an 1651, dans l'Eglise catholique, comme avait fait son père avant de mourir. Il a fait plusieurs écrits de controverse entièrement oubliés.

VIGNIER (Jérôme), fils du précédent, né à Blois

en 1606, fut élevé dans le calvinisme, et devint bailli de Beaugency. Ayant abjuré la religion protestante, il entra dans la congrégation de l'Oratoire, et fut supérieur de différentes maisons, où il édifia autant par sa piété qu'il étonna par la variété de ses lumières. Il excella surtout dans la connaissance des langues, des médailles, des antiquités, et de l'origine des maisons souveraines de l'Europe. Ce savant mourut à la maison de Saint-Magloire à Paris, en 1661. Tout ce que nous avons de lui est plein de grandes recherches ; mais le style de ses ouvrages est rebutant. Les principaux sont : la *Généalogie des seigneurs d'Alsace*, 1649, in-fol. ; un *Supplément aux Œuvres de saint Augustin*, dont il trouva à Clairvaux des manuscrits qui n'avaient point été imprimés ; une *Concordance française des Evangiles* ; l'*Origine des rois de Bourgogne* ; la *Généalogie des comtes de Champagne* ; *Stemma Austriacum*, 1650, in-fol. On lui est encore redevable de 2 vol. de l'*Histoire ecclésiastique gallicane*, de plusieurs pièces de poésie, de quelques Paraphrases des *Psaumes* en latin, d'une *Oraison funèbre*, etc.

VIGNOLE (Jacques BAROZZIO, surnommé), savant architecte, vit le jour en 1507 à Vignole, au duché de modène. Il était fils d'un gentilhomme modénois que les discordes civiles avaient obligé de quitter sa patrie. Il s'adonna d'abord à la peinture ; ce fut cet art qui le fit subsister dans sa jeunesse. Entraîné par son inclination vers l'architecture, il alla à Rome pour y étudier les plus beaux restes de l'antiquité, puis en France sous le règne de François I^{er}, où il donna des plans pour plusieurs édifices. Le cardinal Farnèse le choisit pour ordonner le bâtiment de son magnifique palais de Caprarole, à une journée de Rome. Il mourut dans cette ville, en 1573, à 66 ans, après avoir reçu plusieurs marques d'estime de la part des souverains pontifes. Il a composé un *Traité des cinq ordres d'architecture*, qui a été traduit et commenté par Daviler, Paris, 1691, 3 vol., et 1758, 2 vol. in-4 ; et un autre dans sa langue sur la *Perspective pratique*, commenté par Ignaz Dante.

VIGNOLES (Etienne de), connu sous le nom de *la Hire*, fameux capitaine du xvi^e siècle. Il était issu de l'illustre maison des barons de Vignoles, qui, étant chassés de leurs domaines par les Anglais, allèrent s'établir en Languedoc. Etienne servit dans toutes les guerres qui eurent lieu sous Charles VII, et rivalisa de valeur avec les plus célèbres capitaines français de cette époque. Il fit lever le siège de Montargis au duc de Bedford, accompagna ensuite la pucelle Jeanne d'Arc au siège d'Orléans ; partagea les lauriers de cette héroïne, et contribua à rétablir Charles VII sur le trône. La Hire mourut à Montauban en 1447.

VIGNOLES (Alphonse de), fils d'un maréchal-de-camp, d'une famille ancienne, naquit au château d'Aubais en Languedoc, en 1649, dans le sein du calvinisme. Après la révocation de l'édit de Nantes, en 1685, il se réfugia dans Brandebourg, et devint successivement ministre de Schwedt, de Hall et de Brandebourg. Il se rendit à Berlin, en 1705, et devint directeur de l'académie des sciences, en 1727. Il mourut à Berlin, en 1744, à 95 ans. Vignoles

(1) Ce livre a été aussi attribué à Postel et à beaucoup d'autres.

s'était annoncé dans la république des lettres par plusieurs ouvrages. Le plus connu est la *Chronologie de l'histoire sainte et des histoires étrangères qui la concernent depuis la sortie d'Egypte jusqu'à la captivité de Babylone*, Berlin, 1758, 2 vol. in-4. On en trouve des extraits dans la nouvelle édition des *Tablettes de l'abbé Lenglet du Fresnoy*. On a de Vignoles nombre d'écrits et de dissertations dans la *Bibliothèque germanique*, dans les *Mémoires de la Société royale de Berlin*, dans l'*Histoire critique de la république des lettres*, par Masson, etc.

VIGNORI (François-Pierre, comte de), lieutenant général des armées françaises sous Louis XIV, décela la barbarie de son caractère lors de la dévastation du palatinat et des pays voisins. Il s'attachait surtout à brûler les monastères et les églises. Il reçut à Trèves, en 1673, la punition de ses excès. Après avoir mis le feu en plusieurs endroits, il sortit de la ville pour incendier aussi l'abbaye de Sainte-Marie-des-Martyrs; mais son cheval le jeta en bas du pont, et l'écrasa en tombant sur lui. On marqua sa mort par ce chronographe tiré du psaume 52 : FALLAX EQVVS AD SALVTEM.

VIGOR (Simon) fit ses études à Paris, et fut recteur de l'université, en 1540. Il devint ensuite pénitencier d'Evreux, sa patrie, et accompagna l'évêque de cette ville au concile de Trente, où il mérita l'estime des Pères par son savoir. Nommé curé de Saint-Paul à Paris, il prêcha avec tant de zèle contre les calvinistes, qu'il fut fait archevêque de Narbonne, en 1570. Il continua de se signaler et comme controversiste et comme prédicateur. Ses *Sermons* ont été imprimés, en 1584, 4 vol. in-4. C'est lui et Claude de Saintes qui eurent, en 1566, une fameuse conférence de controverse avec les ministres de l'Espine et Sureau du Rosier. Les *Actes* de cette conférence parurent en 1568, in-8. Pierre Pithou fut une des conquêtes de cet illustre prélat, qui mourut à Carcassonne, en 1575.

VIGOR (Simon), neveu du précédent, mourut en 1624, à 68 ans, conseiller au grand conseil. On lui attribue une histoire peu commune, imprimée sous ce titre : *Historia eorum quæ acta sunt inter Philippum pulchrum, regem christianissimum, et Bonifacium VIII*, 1615, in-4. Il n'y tient pas la balance égale, et aggrave les torts du pontife pour alléger ceux du roi. Cet ouvrage a été traduit en franç. et publié par P. Du Puy (voy. ce nom, vii, 97). Il prit la défense du docteur Richer avec beaucoup de chaleur dans les ouvrages suivants : *Apologia de monarchia*, etc., contre André Duval; de *l'Etat et gouvernement de l'Eglise*; prolix et indigeste compilation qu'on a réduite en 1685, in-4. « Cet ouvrage, dit un critique, est plein de cette érudition qu'on trouve à peu de frais dans la plupart des livres des protestants contre le souverain pontife et l'Eglise. L'auteur a surtout fait un ouvrage familier des *Institutions* de Calvin. C'est dans de pareils sources qu'il a puisé ses connaissances en matières ecclésiastiques. Il ne dit rien méthodiquement, rien de précis, il tranche et taille avec assurance dans certaines matières où les vrais théologiens se croient obligés d'user de beaucoup de circonspection : à la façon des

» novateurs, il prête aisément à ses adversaires ce qu'ils ne disent pas, et paraît, dans certains endroits, contredire ce qu'il a avancé dans d'autres. » Si on en croit l'auteur du *Projet de Bourgfontaine*, il fut un des assesseurs de cette fameuse conférence, et son lot fut d'attaquer la hiérarchie (voy. FILLEAU). Il faut convenir que si effectivement cette tâche lui est échue, il ne s'en est que trop bien acquitté; car le personnage désigné dans la relation de Filleau, par les lettres initiales S. V., et chargé d'abattre la puissance de l'Eglise, quel qu'il puisse être, n'eût pu certainement aller à ce but d'une manière plus directe que Simon Vigor, dans ses volumineux écrits, qui ne respirent que le désordre et l'anarchie du gouvernement ecclésiastique, et répandent l'incertitude sur les principes les mieux établis de la hiérarchie.

VIGOR (mistriss), née dans le comté d'York, en 1699, était fille d'un riche ecclésiastique appelé Godwin, et se maria en troisièmes nocces à Vigor. Mistriss Vigor voyagea beaucoup en Russie, et publia le résultat de ses observations dans un ouvrage intitulé *lettres de Russie*, 1775, in-8. Elles avaient été composées de 1750 à 1759. On y trouve des détails très-curieux sur les mœurs et l'histoire de cet empire; mais elles sont inférieures pour le style à celles de milady Montagu. Après la mort de Mistriss Vigor, arrivée à Windsor en 1785, on publia onze nouvelles lettres d'elle qui n'ont pas moins d'intérêt que les premières, et dont le style est plus soigné.

* VIGUIER (Pierre-François), orientaliste, né à Besançon en 1745, fit ses études au séminaire de cette ville, où il professa la rhétorique. Entré dans la congrégation de Saint-Lazare, il enseigna la théologie au collège de Sens, et en 1772, obtint d'aller à Alger assister les esclaves chrétiens. Rappelé d'Alger, il partit, en qualité de préfet apostolique, pour Constantinople, où il séjourna seize années. Pendant ce temps il acquit des connaissances précieuses sur l'état de la religion en Orient, et travailla à faciliter l'étude des langues de l'Asie. Cependant la révolution avait éclaté en France. Contraint de revenir dans sa patrie, il vécut dans la retraite, occupé de recherches savantes, dont la religion était le principal objet. La congrégation de Saint-Lazare se reforma; mais Viguier obtint de rester dans sa pieuse retraite; ce qui ne l'empêchait pas d'entretenir des rapports immédiats avec les membres de sa congrégation, d'assister à leurs assemblées, et de suivre constamment les usages et la discipline de son ordre. Il mourut à Paris, le 17 février 1821, à 75 ans, dans les sentiments de la piété la plus sincère. On a de lui : *Eléments de langue turque*, Constantinople, 1770, in-4; *De la distinction primitive des psaumes, en monologues et dialogues*, ou *Exposition de ces divins cantiques, tels qu'ils étaient exécutés par les lévites dans le temple de Jerusalem; nouvelle traduction accompagnée de notes*, Paris, 1806 et 1807, 2 vol. in-12, réimpr. sous ce titre : *Exposition du sens primitif des psaumes*, Paris, 1818-1819, 2 vol. in-8; *La véritable prophétie du vénérable Holzanzer*, etc., avec l'application, Paris, 1815, in-12; *Prophétie du pape Innocent IV*, etc., avec l'explication, 1816, in-12; *Le vrai sens du*

Psaume LXVII, Exsurgat Deus, conservé totalement dans le texte latin de la Vulgate, traduit par Viguier, mais nullement conservé dans les nombreux passages où ce cantique, traduit de l'hébreu moderne par Genoude, n'est point d'accord avec la traduction précédente, Paris, 1819, in-8. L'abbé Viguier a donné en outre des éditions du *sacrifice perpétuel* du P. GOURDAN (voy. ce nom), du *Discours de Bullet sur la vérité de la religion chrétienne*, de l'*Abrégé de la vie de saint Joseph de Copertino, thaumaturge*.

* VILARIS (Marc-Hilaire), chimiste, né à Bordeaux en 1720, reçut les leçons de Rouelle à Paris, fut ensuite employé pendant quelque temps dans les hôpitaux de l'armée de Hanovre, et, de retour dans sa ville natale, s'y fit recevoir apothicaire en 1748, et mourut le 26 mai 1792. On lui doit la découverte du kaolin, qui détermina l'établissement de la manufacture de porcelaine de Limoges. Ce fut encore lui qui imagina le procédé de préparer les viandes pour les voyages de long cours, en employant le procédé de la dessiccation; mais des difficultés sans nombre s'opposèrent à l'exécution de tous ses projets, et lui firent passer les dernières années de sa vie dans le découragement. Le résultat de ses travaux se trouve dans les *Recueils de l'académie de Bordeaux*, et il y a sur lui une *Notice* dans le *Magasin encyclopédique*, 1798, tom. 5, p. 54-61.

* VILATE (Joachim), né en 1768, à Abun, département de la Creuse, prit les ordres, et eut une conduite irréprochable dans les places de professeur qu'il remplit à Guéret et à Limoges. Etant venu à Paris, jeune et sans expérience, il y fit de dangereuses connaissances, et se laissa entraîner par le torrent démagogique. Sous le règne de la terreur, il prit le surnom de *Sempronius Gracchus*, et devint un des jurés du tribunal révolutionnaire. A la chute de Robespierre, son protecteur, il crut échapper à sa juste punition en dévoilant plusieurs crimes projetés par le tyran. Arrêté avec Fouquier-Tainville et autres, il fut condamné à mort le 7 mai 1795, à 27 ans. Il a laissé : *Causes secrètes de la révolution du 9 thermidor*, 1795, in-8, réimpr. dans la *Collection des Mémoires relatifs à l'histoire de la révolution* (voy. LACLOS); *Continuation des causes secrètes*, 1795; *Mystères de la mère de Dieu* (Cath. Théos.) dévoilés, etc. On trouve dans ses écrits des détails curieux relativement aux événements et à l'époque qui en forment le sujet.

* VILLA-GEMELLO, médecin, né en 1759, à Lodi, en Lombardie, fit ses études à l'université de Pavie, fut reçu docteur en médecine à l'âge de 20 ans, suivit la clinique des hôpitaux de Bologne, de Florence, de Pise, de Naples, et revint s'établir dans sa patrie. Il entretint des relations épistolaires avec les savants Brugnatelli et Monteggia sur la doctrine brownienne qui commençait à se répandre en Lombardie. Il mourut le 3 décembre 1854, laissant plusieurs ouvrages intéressants pour la science. On cite comme les plus remarquables : *Dissertations sur les eaux minérales de Recoaro*; sur la *Pellagre*; sur la *petite vérole d'un fœtus*; sur l'*abus du nitre*; sur l'*hydrophobie*; sur la *guérison du tétanos par l'opium*, etc.

VILLALPAND (Jean-Baptiste), jésuite de Cor-

doue, habile dans l'intelligence de l'Ecriture sainte, mourut à Rome en 1608, à 56 ans, après avoir composé avec le P. Jérôme Prado (voy. ce nom) un *Commentaire* savant sur Ezéchiel, Rome, 1596, 5 tom. in-fol. La description de la ville et du temple de Jérusalem est ce qu'il y a de plus estimé dans cet ouvrage.

VILLALPANDE (Gaspard), théologien de Ségovie, et docteur dans l'université d'Alcala, parut avec éclat au concile de Trente, et opposa aux hérésies de son siècle divers ouvrages de controverse.

VILLALPANDE (François TORRE-BLANCA), est auteur d'un livre rare et curieux intitulé : *Epitome delictorum, seu libri IV de invocatione demonum occulta et aperta*, Séville, 1618, in-fol. Cette édition originale est munie de quatre approbations, entre autres de celle de l'inquisition. (Voy. DELRIO.)

VILLALPANDE (Jean de), chef d'une secte d'*illumines*, en Espagne, dans le xvi^e siècle, était originaire de l'île de Ténériffe. Il vint s'établir en Andalousie. Né avec une tête ardente, il donna dans les erreurs les plus étranges en matière de religion. La principale était « que l'oraison pouvait mettre » les hommes dans un état si parfait, qu'ils n'avaient » plus besoin de sacrements ni de bonnes œuvres, » et qu'ils pouvaient même se livrer aux plaisirs » les plus infâmes sans pécher. » Il ne pensa plus qu'à propager sa doctrine, et il fut aidé en cela par une religieuse carmélite, nommée Catherine de Jésus. Il forma bientôt de nombreux adeptes, qui commencèrent à paraître dans le diocèse de Séville, et se répandirent dans plusieurs provinces de la Péninsule. On ignore le sort de Villalpande et de sa compagne; mais plusieurs de ses disciples furent poursuivis par l'inquisition; ceux qui se rétractèrent furent pardonnés, les autres punis de mort à Cordoue.

VILLANDON. Voy. HÉRITIER.

VILLANI (Jean, Matthieu et Philippe), auteurs florentins du xiv^e siècle. Les deux premiers étaient frères, et le dernier était fils de Matthieu. Une même profession, celle du commerce, et un même goût d'étude, celui de l'histoire, les occupèrent tous trois et les rendirent célèbres, surtout les deux frères. Nous avons de Jean une *Chronique* en italien, en 12 livres, depuis la tour de Babel jusqu'en 1518. Remigio de Florence y a joint des notes marginales et des remarques savantes. Matthieu la poussa jusqu'en 1564. Cette continuation est aussi divisée en 12 livres, que Philippe augmenta et corrigea. Le tout fut imprimé par les Juntas, à Venise, en 1559, 1562, 1581, 5 vol. in-4. Il est difficile de trouver le corps d'histoire de cette édition, et il est fort cher, même en Italie. On l'a réimprimé à Milan, 1758, 2 vol. in-fol. Il mérite d'être consulté, surtout pour les événements des xiii^e et xiv^e siècles, qui y sont détaillés avec assez d'ordre; mais les auteurs n'ont pas écrit avec impartialité, témoin le portrait abominable de Clément VI, fait par Matthieu, quoique tous les historiens du temps en fassent les plus grands éloges. Matthieu Villani était une créature de Louis de Bavière, qui a eu de grands démêlés avec les papes de son temps. Jean n'est pas plus croyable; le P. Berthier, dans un *Discours* mis à la tête du

45^e tome de l'*Histoire de l'Eglise gallicane*, a mis au jour plusieurs de ses erreurs, et montre que cet écrivain n'est pas exempt de prévention et de haine.

* VILLANI (Nicolas), critique, florissait dans le xv^e siècle, à Rome, où il était né. Il avait beaucoup de talent pour la poésie latine, et a laissé une *Satire* qui commence par *Dii vestram fidem*; une autre *Satire*, *Nos canimus surdis*, qui lui attirèrent un grand nombre d'ennemis. On a encore de lui : *De laudibus Gregorii XV carmen*, Viterbe, 1621, in-4; *Ragionamento*, ou *Discours de l'académicien Aldeano sur la poésie des Grecs, des Latins et des Toscans, avec quelques poésies*. Venise, 1654, in-4. Il avait entrepris un poème épique, *Fiorenza difesa*, qu'il n'acheva pas. Villani mourut en 1641.

VILLARET (Foulques de), grand-maitre de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, l'an 1508, entreprit d'exécuter le dessein que Guillaume de Villaret, son frère et son prédécesseur, avait formé de s'emparer de l'île de Rhodes. A l'aide d'une croisade qu'il obtint de Clément V, il en vint à bout, l'an 1510, chassa les Sarrasins, et se rendit encore maitre de plusieurs îles de l'Archipel. Le couvent de l'ordre fut transféré à Rhodes, et les hospitaliers furent depuis appelés *Rhodiens* ou *chevaliers de Rhodes*. Les Turcs ayant assiégé cette île en 1515, le grand-maitre les obligea de se retirer. Malgré les services qu'il avait rendus à l'ordre, il fut accusé de négliger les intérêts publics pour ne songer qu'aux siens propres. Les chevaliers, indignés de son despotisme et de son luxe, l'obligèrent de se démettre, l'an 1519, entre les mains du pape, pour éviter la honte d'une déposition. Il se retira auprès de sa sœur, dame de Teiran, en Languedoc, où il mourut en 1529.

VILLARET (Claude), né à Paris vers 1715, de parents honnêtes, se jeta dans une troupe de comédiens, et ne quitta la vicieusement et vagabonde des mimes qu'en 1756, à Liège. Il retourna à Paris, où il avait arrangé les affaires qui l'avaient obligé de s'en éloigner, et fut nommé premier commis de la chambre des comptes. En travaillant à mettre de l'ordre dans cet intéressant dépôt, qui avait été la proie des flammes en 1758, il eut occasion de connaître plusieurs sources de l'histoire de France. L'abbé Velly étant mort en 1759, Villaret fut choisi pour continuer son ouvrage. On le nomma presque en même temps secrétaire de la pairie et des pairs. Une maladie de l'urètre, dont il était affligé, l'emporta au mois de mars 1766. Sa continuation de l'*Histoire de France*, écrite d'un style recherché et diffus, commence au 8^e vol. par le règne de Philippe VI, et finit à la page 548 du 17^e. Garnier a succédé à Villaret, et, en continuant son ouvrage, a pris les deux défauts de son style, auxquels il en joint d'autres : il ne cherche pas à disposer les faits d'une manière à leur donner de l'intérêt ; sa partialité pour les huguenots et les honte-feux de la guerre civile, et les divers jugements qu'il porte sur les hommes célèbres, n'auront pas l'approbation des lecteurs sages. — On a encore de Villaret des *Considérations sur l'art du théâtre*, 1758, in-8 : ouvrage où il y a peu de réflexions neuves ; et l'*Esprit de Voltaire*, 1759, in-8.

* VILLARET de JOYEUSE (Louis-Thomas), vice-amiral français, né à Auch en 1750 d'une famille ancienne de la Gascogne, entra dans les gendarmes de la maison du roi. Un duel dans lequel il tua son adversaire, l'obligea de quitter ce corps. Il se rendit à l'Île-de-France, dont de Ternay, son parent, était gouverneur. Celui-ci ayant découvert dans Villaret des talents peu ordinaires, lui confia plusieurs missions importantes auprès d'Hyder-Ali, et d'autres nababs indiens. L'habileté avec laquelle il remplit ces missions, lui captiva la bienveillance du bailli de Suffren, qui lui donna le commandement d'une corvette, la *Naiade*. Cet amiral le chargea en outre de prévenir de Peinier, qui avait été envoyé pour nettoyer la rade de Madras, que l'escadre anglaise, beaucoup plus forte que lui, avait paru sous Ceylan. Le bailli, en lui confiant cette commission délicate, lui dit : « Je vous ai choisi parce que j'ai besoin » d'un homme de tête ; faites tout ce que vous » pourrez pour remplir votre mission ; je vous » donne carte blanche. Vous serez chassé en allant » et en revenant, sans doute vous serez pris ; mais » vous vous battrez bien, c'est ce que je veux. » Villaret put en effet prévenir de Peinier ; mais, ainsi que l'avait prédit le bailli de Suffren, il fut chassé, en revenant, par le *Scaptré*, vaisseau de guerre de 64 canons. Villaret dit alors à son équipage, qui n'était que de 120 hommes : « Ce n'est » qu'un bâtiment armé par la compagnie des Indes : » des braves comme nous se laisseront-ils prendre » par des marchands ? Non, sans doute ; vive le » roi ! » Tout l'équipage répéta ce cri et se disposa au combat, qui dura près de huit heures et fut des plus sanglants. Malgré la grande disparité des forces, Villaret ne se rendit qu'avec huit pieds d'eau dans la cale, et coulant bas. Le capitaine du vaisseau ennemi, admirant ce courage, refusa l'épée de Villaret, et l'amiral anglais auquel on le présenta lui rendit la liberté. Depuis ce moment, celui-ci fut regardé comme un des plus braves officiers de la marine française. Le bailli de Suffren le fit chevalier de Saint-Louis, lieutenant de vaisseau, et commandant de la frégate le *Coventry*, avec laquelle il termina la campagne. Au départ de Suffren, en 1785, il reçut l'ordre d'aller à Batavia pour traiter avec la compagnie hollandaise d'affaires assez importantes. Il négocia si bien avec le gouverneur hollandais, qu'il obtint tout ce qu'il demandait. Il fut de retour en France en 1785. Pendant la révolution il continua de servir dans la marine : en 1791 il commandait à Lorient la frégate la *Prudente*, avec laquelle il se rendit à Saint-Domingue, où il fut témoin des troubles de cette colonie. A son retour en France, il trouva le trône anéanti, au moment où il était presque impossible d'émigrer. Ses opinions, contraires à celles du jour, étaient connues depuis longtemps ; néanmoins sa réputation le porta bientôt au commandement des armées navales de l'Océan, et il se couvrit de nouveaux lauriers. A la suite de la malheureuse affaire du 15 prairial-an 2 (avril 1794), Villaret-Joyeuse allait être mis en jugement. Le représentant Jean-Bon-Saint-André lui

sauva la vie, et le maintint dans son poste : « Je » sais, dit-il, que Villaret est un aristocrate ; mais » c'est un brave qui servira bien. » L'amiral s'opposa tant qu'il put à la sortie d'hiver qui eut lieu l'an 5 (1795) ; mais il ne fut pas écouté, et le mauvais temps fit périr un grand nombre de vaisseaux et beaucoup de marins. Il montra le plus grand courage en juin 1795, dans un combat sous l'île de Groix, où il lutta contre des forces infiniment supérieures à celles qu'il commandait. Il se prononça ensuite contre l'expédition d'Irlande, et après en avoir inutilement prévu tous les malheurs, il donna sa démission, que le Directoire accepta. Jusqu'alors il avait montré de grands talents et comme négociateur et comme marin : il en montra encore comme orateur au conseil des Cinq-cents, où l'appela, en 1797, le département du Morbihan ; il se déclara avec la plus grande énergie contre les *terroristes*. Condamné à la déportation le 18 fructidor, il parvint à se réfugier en 1799 à l'île d'Oléron, d'où les consuls le rappelèrent. En 1801, chargé de la flotte expéditionnaire contre Saint-Domingue, il réunit toutes les forces navales de France, d'Espagne et de Hollande. L'année suivante, il obtint le titre de capitaine-général des îles de la Martinique et de Sainte-Lucie, qu'il gouverna avec sagesse. Les Anglais vinrent l'attaquer en 1809 ; Villaret-Joyeuse, après avoir essuyé dans le fort de Bourbon le plus terrible bombardement, fut contraint de rendre la Martinique. Sa conduite fut cependant blâmée dans un rapport fait par un conseil d'enquêtes : il demanda vainement, et à plusieurs reprises, d'être jugé. Enfin Napoléon lui fit écrire en 1811 par le ministre de la marine, qui n'était certainement pas l'ami de Villaret, « qu'après avoir examiné » lui-même sa conduite, il le nommait au gouvernement général de Venise, et au commandement de la 4^e division militaire. » Les Vénitiens, qui n'aiment pas un gouvernement étranger, eurent néanmoins pour Villaret un respect et un attachement véritables, et regrettèrent sa mort arrivée en 1812.

VILLARS (André de BRANCAS de), d'une famille originaire de Naples, mais établie en France vers le milieu du xiv^e siècle. S'étant laissé engager dans la Ligue, il soutint le siège de Rouen contre Henri IV, en 1592. Mais après l'abjuration de ce prince en 1594, il lui remit la ville. La charge d'amiral fut le prix de sa soumission. Il fut battu et tué à la bataille de Dourlens, gagnée par les Espagnols en 1595.

VILLARS (Louis-Hector, marquis, puis duc de), pair et maréchal de France, grand d'Espagne, chevalier des ordres du roi et de la Toison-d'Or, gouverneur de Provence, etc., naquit à Moulins en Bourbonnais, en 1635, d'une famille illustre. Il fit ses premières armes sous Condé et sous Turenne, se distingua au passage du Rhin, aux sièges d'Orsoy, de Doesbourg et de Zutphen. Il attira tellement l'attention de Louis XIV, que ce prince dit, en le voyant charger l'ennemi : « On ne peut tirer » un coup de fusil quelque part, que ce petit » garçon ne sorte de terre pour s'y trouver. » Il

eut le titre de maréchal-de-camp en 1690. Après la paix de Ryswick, il alla à Vienne, en qualité d'envoyé extraordinaire ; mais il en fut rappelé en 1701. On l'envoya en Italie d'où il passa en Allemagne, et remporta à Friedlingen, le 14 octobre 1702, un avantage sur le prince de Bade, quoique pour la même action on fit des illuminations à Vienne. L'année d'après, il repoussa le comte de Stirum à Hochstet, de concert avec l'électeur de Bavière. De retour en France, il fut envoyé au mois de mars 1704, commander en Languedoc, où depuis 2 ans les fanatiques, appuyés par des puissances étrangères, avaient pris les armes et commettaient des violences extrêmes (*voy. RAVANEL*). Le maréchal de Villars réduisit ces malheureux, partie par la force, partie par la prudence, et sortit de cette province au commencement de 1705. Villars, nécessaire en Allemagne pour résister à Marlborough victorieux, eut le commandement des troupes qui étaient sur la Moselle, et remporta un avantage en 1707 à Stolhoffen, dont il força les lignes. Il traversa ensuite les gorges des montagnes, et tira de l'empire plus de 18 millions de contributions. Le Dauphiné fut, en 1708, le théâtre de ses exploits ; l'habile général fit échouer tous les desseins du duc de Savoie. Rappelé en Flandre, il fut battu à Malplaquet, et blessé assez dangereusement pour se faire administrer le viatique. On proposa de faire cette cérémonie en secret : « Non, dit le maréchal, puisque l'armée n'a » pu voir mourir Villars en brave, il est bon qu'elle » le voie mourir en chrétien. » Sa blessure fut, dit-on, la principale cause de la perte de cette bataille. Il fut plus heureux en 1712. Il tomba inopinément, le 24 juillet, sur un camp de 17 bataillons retranchés à Denain sur l'Escaut, le força, et s'empara des magasins, que le prince Eugène, accouru de Landrecies, s'efforça vainement de reprendre. Villars fut redevable de ce succès au plan proposé par le Febvre d'Orval (comme l'on peut voir par une pièce authentique, insérée dans le *Journ. histor. et littér.*, 1^{er} juin 1785, pag. 200) ; il en profita pour prendre rapidement le fort de Scarpe, Douai, le Quesnoy, Bouchain. Ses succès hâtèrent la paix. Elle fut conclue à Rastadt le 6 mai 1714, et le maréchal y fut plénipotentiaire. Le vainqueur de Denain jouit tranquillement du repos que lui méritaient ses travaux jusqu'en 1755, qu'il fut envoyé en Italie, après avoir été déclaré maréchal-général des camps et armées du roi. Ce titre n'avait point été accordé depuis le maréchal de Turenne, qui paraît en avoir été honoré le premier. Le 11 novembre de cette année, il arriva au camp de Pizzighettone, et se rendit maître de cette place par capitulation, après 12 jours de tranchée ouverte. L'affaiblissement de ses forces ne lui permit de faire qu'une campagne. Comme il s'en retournait en France, une maladie mortelle l'arrêta à Turin, où il mourut le 17 juin 1754, à 82 ans. Lorsque le prince Eugène apprit cette mort, il dit : « La France vient de faire une grande perte, qu'elle » ne réparera pas de longtemps. » Le maréchal de Villars était un homme plein d'audace et de confiance, et d'un génie fait pour la guerre. Ses vertus

morales et militaires prenaient un nouvel éclat par leur union avec celles de la religion, à laquelle il fut toujours sincèrement attaché. On lui reproche de n'avoir pas eu une modestie digne de sa valeur (1). Il parlait de lui-même comme il méritait que les autres en parlissent. Il dit un jour au roi devant toute la cour, lorsqu'il prenait congé pour aller commander l'armée : « Sire, je vais combattre les ennemis de votre majesté, et je vous laisse au milieu des miens. » Il dit aux courtisans du duc d'Orléans, régent du royaume, devenus riches par le bouleversement de l'état, appelé le *Système* (voy. LAW) : « Pour moi, je n'ai jamais rien gagné que sur les ennemis de l'état. » Ses discours, où il mettait le même courage que dans ses actions, rabaisaient trop les autres hommes, déjà assez irrités par son bonheur : aussi, avec de la probité et de l'esprit, il n'eut jamais l'art de se faire des amis. On a imprimé en Hollande les *Mémoires du maréchal de Villars*, en 5 vol. in-12. Le 4^{er} est absolument de lui, les deux autres sont d'une autre main. (Voy. MARGON.) En 1784, Anquetil, chanoine régulier, a donné une *Vie* du marquis de Villars avec son *Journal* en 4 vol. in-12. Le célèbre général paraît dans ces ouvrages quelquefois différent de ce qu'il a été; on lui fait dire des choses auxquelles il n'a pas songé, et qui n'étaient pas dans sa manière de penser. Le duc de Saint-Simon, dans ses *Mémoires*, traite fort mal le maréchal de Villars, et fait de ses défauts, de sa vanité surtout, une espèce de caricature qui marque de la passion et de l'humeur, quoiqu'on ne puisse absolument dire que sa censure soit destituée de fondement.

VILLARS (l'abbé de MONTFAUCON de), né en 1653, d'une famille noble de Languedoc, était parent du célèbre bénédictin de Montfaucon. Il embrassa l'état ecclésiastique, vint à Paris, et se fit connaître par ses *Entretiens sur le comte de Gabalis, sur les sciences*, 1670, 2 vol. in-12. L'auteur y dévoile trop agréablement les mystères de la cabale des frères de la Rose-Croix. (Voy. FLUDD et MAIER Michel.) Cet ouvrage lui fit interdire la chaire. Il fut assassiné en 1675, sur le chemin de Paris à Lyon. On a encore de lui un *Traité de la délicatesse*, in-12, en faveur des Entretiens d'Ariste et d'Eugène du P. Bouhours, contre Barbier d'Aucour, qui avait fait une critique de cet ouvrage, et un roman en 5 vol. in-12, sous le titre d'*Amour sans faiblesse*, qui n'est pas grand'chose. Il publia en outre des *Réflexions sur la vie de la Trappe*; une *Lettre contre Arnauld*, et *Critique sur les Pensées de Pascal*.

VILLE (Antoine de), né à Toulouse en 1596, chevalier des ordres de Saint-Maurice et de Saint-Lazare, se distingua dans le génie et dans les fortifications. On a de lui un *Livre de fortifications*, in-12; le *Siège de Corbie*, en latin, Paris, 1657, in-fol.; le *Siège d'Hesdin*, 1659, in-fol., etc. Ces ouvrages étaient fort estimés avant les découvertes du maréchal de Vauban.

(1) Ce reproche perd de sa valeur, quand on se rappelle ce mot du maréchal : « Je n'ai jamais eu plaisir plus vif que celui de remporter un prix au collège et de gagner une bataille. »

VILLE (Jérôme-François, marquis de), Piémontais, servit sous le duc de Savoie, et se signala par son courage et ses lumières. Il avait le grade de lieutenant-général au service de France sous le prince Thomas, lorsqu'il fut recherché par la république de Venise pour aller commander dans Candie, en 1665. Il soutint les efforts des Turcs jusqu'à ce que le duc de Savoie le rappelât en 1678. Il quitta l'île le 22 avril, au grand regret des soldats et des officiers, qui comptaient autant sur sa valeur que sur sa capacité. D'Alquié a traduit ses *Mémoires sur le siège de Candie*, Amsterdam, 1671, 2 vol. in-12. C'est un journal intéressant de ce siège fameux.

VILLE (Arnold de). Voy. RANNEQUIN.

* VILLE (Jean-Ignace de la), diplomate, né vers 1690, embrassa d'abord la règle de saint Ignace, et se fit remarquer dans l'enseignement; mais il rentra bientôt dans le monde, sans cesser d'être l'ami de ses anciens confrères. Précepteur des enfants du marquis de Fénélon, il accompagna ce seigneur dans son ambassade de Hollande, devint ensuite son secrétaire, et en 1744 lui succéda dans la place de ministre plénipotentiaire près des Etats-Généraux. Chargé, dans différentes occasions, d'importantes et délicates négociations, il les conduisit avec sagacité, et obtint, en récompense de ses services, les abbayes de Lessay et de Saint-Quentin-lès-Beauvais, et la place de premier commis des affaires étrangères. Lorsque les attaques contre les jésuites devinrent plus menaçantes, il employa inutilement son crédit à les protéger. On créa pour l'abbé de la Ville la charge de directeur des affaires étrangères, qui le plaçait immédiatement après le ministre. Il fut nommé presque en même temps évêque de Triconnèse, *in partibus*. Ces honneurs ne devancèrent que de peu de mois sa mort arrivée le 15 avril 1774. Il avait été reçu à l'académie française en 1746, et eut pour successeur Suard. L'abbé de la Ville eut la principale part à la rédaction des *Mémoires touchant la possession et les droits respectifs des couronnes de France et d'Angleterre en Amérique*, Paris, 1755, 4 vol. in-4, 1756, 8 vol. in-12. Il a traduit de l'anglais : *Etat présent des possessions de S. M. britannique en Allemagne*, Paris, 1760, in-12.

* VILLEBRUNE (Jean-Baptiste LEFEBVRE de), médecin, né à Senlis vers 1752, devint en 1795 conservateur de la bibliothèque nationale, et renonça à la médecine pour apprendre presque tous les idiomes connus de l'Europe et de l'Asie. Nommé professeur de littérature grecque au collège de France, il perdit cette place en 1797, ainsi que celle d'interprète qu'il occupait au ministère des relations extérieures. Persécuté par le Directoire pour avoir proclamé, dans une lettre imprimée, la nécessité d'avoir en France un chef unique, il se retira à Angoulême où il eut, jusqu'à la clôture de l'école centrale, la chaire d'histoire naturelle, puis celles d'humanités et de mathématiques. Il y mourut en 1809. Ses principaux ouvrages sont : *Recherches sur les fièvres*, trad. de l'angl. du doct. Grant, 1775, in-12; *Traité de l'expérience dans l'art de guérir*, trad. de l'allemand.

Zimmermann, 1774, 5 vol. in-12; *Traité de la dysenterie*, trad. du même, 1775, in-12; 1807, in-8; *Traité des maladies des enfants*, trad. du suédois, 1778, in-8; *La seconde guerre punique*, poème trad. du latin de Silius-Italicus, 1781, 3 vol. in-8; *Traité sur les ulcères des jambes*, par Underwood, trad. de l'angl., 1784, in-12; *Traité des maladies des enfants*, du même auteur, 1786, in-8; une traduction des *Aphorismes* et des *Prénotions coaques d'Hippocrate*, 1786, in-8; *Oeuvres d'Athénée, banquet des savants*, trad. tant sur les textes imprimés, que sur plusieurs manuscrits, 1789-91, 5 vol. in-4; *Manuel d'Epictète et Tableau de Cebes*, en grec, avec une trad. franç., 1795, 2 vol. in-8.

* VILLEDIEU (J.-G.), curé dans le diocèse de Mende, mort en janvier 1824, a laissé : *Sermons sur les fins dernières*, Avignon, 1816, in-12. (Voy. l'*Ami de la religion*, tome 16, n° 441.)

VILLEDIEU (M^{me} de). Voy. JARDINS (des).

VILLEFORE (Joseph - François Bourgois de), d'une famille noble de Paris, vit le jour en 1652, passa quelques années dans la communauté des gentilshommes établie sur la paroisse de Saint-Sulpice, et fut admis en 1706 dans l'académie des inscriptions. Il s'en retira en 1708, et alla se cacher dans un petit appartement du cloître de l'église métropolitaine, où il vécut jusqu'à sa mort, arrivée en 1755, à 85 ans. On a de lui un grand nombre d'ouvrages historiques, de traductions, et d'opuscules. Ses ouvrages historiques sont : *La Vie de saint Bernard*, in-4; elle est écrite avec une simplicité noble; les *Vies des saints Pères des déserts d'Occident*, en 3 vol. in-12. Ces deux ouvrages n'ont pas éclipsé celui d'Arnaud d'Andilly dans le même genre; *La Vie de sainte Thérèse* avec des *Lettres choisies* de la même sainte, in-4, et en 2 vol. in-12; *Anecdotes ou Mémoires secrets sur la constitution* Nigenitus, 1750, 3 vol. in-12. Cet ouvrage, rempli de faits hasardés et satiriques, donne de fâcheuses impressions sur le caractère de l'auteur, et décèle ses liaisons avec le parti jansénien. (Voy. LAFITAU.) *La Vie d'Anne-Geneviève de Bourbon, duchesse de Longueville*. C'était une des zélées du parti. Les traductions de Villefore sont celles de plusieurs ouvrages de saint Augustin, de saint Bernard et de Cicéron. Ces différentes versions ont presque toujours le mérite de la fidélité et de l'élégance; mais on reproche au traducteur des négligences dans la diction, et des périphrases languissantes.

VILLEFROY (Guillaume de), prêtre docteur en théologie, né en 1690, mourut professeur d'hébreu au collège royal à Paris, en 1777. Il avait été secrétaire du duc d'Orléans, qui lui fit donner l'abbaye de Blasimont en 1721. C'était un homme d'étude et laborieux. On a de lui : *Lettres de l'abbé de *** à ses élèves, pour servir d'introduction à l'intelligence des saintes Ecritures*, Paris, 1751, 2 vol. in-12, et d'autres écrits, solidement réfutés par l'abbé Ladvoat et le P. Houbigant. Sa méthode d'expliquer l'Ecriture peut être considérée comme une espèce d'Harduinisme qui tend à transformer l'histoire sainte en roman, et à faire de la parole de Dieu un système grammatical. Les capucins,

dépôtaires de ses écrits et exécuteurs de son plan, ont donné un *Commentaire* sur Job (voy. ce nom), et d'autres ouvrages où l'on voit une erudition plus singulière qu'utile, plus recherchée qu'assortie à la simplicité sublime des livres saints.

VILLEGAGNON (Nicolas DURAND de), chevalier de Malte, né à Provins en Brie, se signala en 1541 à l'entreprise contre Alger. Il ne se distingua pas moins à la défense de Malte, dont il a donné une *Relation* française, 1555, in-8 et en latin, in-4. Ayant conçu le dessein romanesque de se former une souveraineté au Brésil, et d'en faire une retraite pour les calvinistes, dont il avait embrassé les erreurs, il eut d'abord beaucoup de colons; mais n'ayant pu les unir par les liens d'une même croyance; rebuté par les divisions qui résultent nécessairement du refus de reconnaître l'autorité de l'Eglise, il sentit les torts de sa désertion, revint en France, et professa constamment dans la suite la religion de ses pères. Les Portugais s'emparèrent du fort qu'il avait fait bâtir pour protéger sa colonie, et le Brésil fut perdu pour les Français. Villegagnon mourut en 1571, laissant plusieurs écrits contre les protestants.

VILLEHARDOUIN (Geoffroi de), chevalier, maréchal de Champagne en 1200, porta les armes avec distinction, et cultiva les lettres. On a de lui : l'*Histoire de la prise de Constantinople par les Français* en 1204, dont la meilleure édition est celle de du Cange, 1657, in-fol. (On l'a réimprimée dans le 18^e vol. du *Recueil des historiens des Gaules et de la France*, 1822, in-fol.). Cet ouvrage est écrit avec un air de naïveté et de sincérité qui plaît; mais l'auteur n'est pas assez judicieux dans le choix des faits et des circonstances.

VILLEHEURNOIS. Voy. LAVILLEHEURNOIS.

VILLEMERT (Pierre). Voy. BOUDIER.

* VILLEMOT (Philippe), astronome, né à Châlons-sur-Saône en 1651, devint curé de la Guillotière de Lyon. Sa vie n'offre rien d'intéressant, et il n'est connu que par un ouvrage intitulé : *Explication du mouvement des planètes*, 1787, in-12, qui établit sa réputation. Cependant il fut attaqué par Malezieu; mais le médecin Bayle le défendit avec succès. Camille Falconnet traduisit ce livre en latin. Villemot était si passionné pour les mathématiques, qu'à la lecture d'un morceau éloquent de prose ou de poésie, son expression ordinaire était : « Cela est beau comme une équation. » Il mourut le 11 octobre 1715.

VILLENA (Henri d'ARAGON, marquis de), grand-maitre de l'ordre de Calatrava, naquit en 1584. Il descendait du côté paternel de Ferdinand dit le Juste, roi d'Aragon, et du côté de sa mère, des rois de Castille. Au milieu des troubles de la Castille, sous le règne de Jean II, on vit des hommes illustres qui, tout en menaçant d'ébranler le trône de leur roi, se montraient passionnés pour les sciences et la poésie. Le marquis de Villena fut de ce nombre; il était très-versé dans la politique, la philosophie, les mathématiques, et surtout dans la poésie castillane. Il ressuscita le goût des lettres dans sa patrie, et protégea ceux qui les cultivaient. Il établit en Aragon une académie de troubadours,

à l'instar de celle de Toulouse (1425), et fonda aussi en Castille une académie semblable, sous le nom de *Consistorio de la gaya ciencia*. Il mourut en 1454. Il a laissé : *Gaya ciencia*, ou *Histoire des troubadours valenciens et catalans*. Cet ouvrage contient aussi une *Poétique* castillane; *Les travaux d'Hercule*, poème, Burgos, 1422; *Commentaires sur l'Enéide*. Ou lui attribue encore une *Traduction* du Dante, et un *Recueil* de poésies éparses dans les *Cancioneros* espagnols.

VILLENA. Voy. PACHECO.

VILLENAVE (Matthieu-Guillaume-Thérèse), né en 1762 à Saint-Félix de Caraman (Haute-Garonne), débuta dans la littérature en envoyant en 1786 au concours de l'académie française, une *Ode* sur le dévouement héroïque du duc de Brunswick. Trois ans plus tard il fonda le *Rodeur français*. Etabli à Nantes au commencement de la révolution, il se compromit et fut arrêté par les ordres de Carrier, le 9 septembre 1795. Envoyé à Paris devant le tribunal révolutionnaire, avec 152 Nantais, il fut acquitté. La persécution dont il avait été l'objet lui fournit l'occasion de publier plusieurs pamphlets. Il eut le courage de défendre Charette devant le conseil de guerre qui condamna ce général. Voy. CHARETTE, II, 522. Lorsque le calme fut rétabli, il fonda et rédigea plusieurs journaux dans un excellent esprit. Sous le consulat et l'empire, il ne s'occupa que de travaux littéraires et historiques; mais sous la restauration, il devint successivement rédacteur en chef de la *Quotidienne*, fondateur du *Mémorial religieux, politique et littéraire*, et en 1820, du *Courrier-Français*. Deux ans après il abandonna de nouveau la politique, et en 1824 fut appelé à faire à l'Athénée un cours d'histoire littéraire de la France, qu'il continua jusqu'en 1831. Secrétaire-général de l'académie celtique, de la société des antiquaires de France et de la société philotechnique, et président de la 2^e classe de l'institut historique (langues et littératures), il mourut à Paris, le 17 mars 1846, à 84 ans. Il était l'un des principaux rédacteurs de la *Biographie universelle*. Il a donné des éditions des *Oeuvres* de Bourdaloue, de Duclos, de Thomas, de Marmontel et de Barthélemi, avec des notices estimées, et des *Mémoires* de Noailles, avec des notes, dans la collection des *Mémoires pour servir à l'histoire de France*. Indépendamment de divers écrits de circonstance, et d'un assez grand nombre d'*Eloges* et de *Biographies*, on a de lui une traduction en prose des *Métamorphoses* (voy. OVIDE), avec des notes, Paris, 1807-22, 4 vol. in-4 et in-8, avec fig. Une *Vie d'Ovide*, 1809, in-8, fig., dans laquelle il paraît enfin avoir résolu le problème qui, depuis tant de siècles, avait fait émettre dix ou douze systèmes sur la véritable cause de l'exil de ce poète. Son opinion a été adoptée par les savants nationaux et étrangers. Une traduction en prose, avec des notes, de l'*Enéide* de Virgile, dans la *Biblioth. latine franç.*, publiée par Pankoucke. Villenave possédait une belle bibliothèque, et une riche collection d'autographes. Le catalogue en a été imprimé en 1848.

VILLENEUVE (Hyon de), célèbre troubadour du xii^e siècle, florissait, dit-on, sous le règne de Phi-

lippe-Auguste. Il fut auteur de plusieurs romans en vers, ou poèmes, comme *Renaud de Montauban*, *Guyot de Nanteuil*, *Aie d'Avignon*, les quatre fils Aymon, etc., qui eurent une grande vogue dans le temps. Dans le poème de Renaud, l'auteur fait mention des croisés les plus fameux, et notamment des contes de Rames, de Galerany, de Saïte, de Geoffroy de Nogaret, tous barons d'outremer, qui se signalèrent lors de la prise de Jérusalem par Saladin en 1200. Villeneuve mourut peu de temps après. On trouve dans ses poésies plus de gravité et de force que dans celles des autres troubadours de son époque. Le président Fauchet, la Croix-du-Maine, dans la *Bibliothèque française*, Duverdier Van-Privas, et Millot, dans son *Histoire des troubadours*, parlent de Villeneuve avec éloge.

VILLENEUVE (Héliou de), grand-maitre de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, qui résidait alors à Rhodes, fut élu à la recommandation du pape Jean XXII, qui le connaissait également courageux et habile. Son élection se fit à Avignon en 1319; mais il ne se rendit à Rhodes que vers l'an 1352, et y vécut en prince qui sait gouverner. Ses bienfaits lui attirèrent un grand nombre de chevaliers; cette île devint un boulevard redoutable. Il arma ensuite six galères, pour seconder la ligue des princes chrétiens contre les infidèles. Différents abus s'étaient glissés dans l'ordre, et le pape Clément VI en avait été instruit. Villeneuve fit de sages réglemens pour la réforme des mœurs. Il fut défendu aux chevaliers de porter de draps qui coûtassent plus de 2 florins l'aune et demie. On leur interdit la pluralité des mets et l'usage des vins délicieux. Il envoya peu de temps après des députés au pape; ils tinrent un chapitre à Avignon, où les réglemens faits par le grand-maitre furent confirmés. L'ordre perdit bientôt Villeneuve; il mourut à Rhodes en 1346. « Prince recommandable, dit Vertot, par son » économie, et qui pendant son magistère acquitta » toutes les dettes de la religion. » Sa prudence se signala plusieurs fois autant que sa valeur, et surtout lorsqu'il réduisit l'île de Lango révoltée contre l'ordre. Sa sévérité le fit appeler *Manlius*, parce qu'il dépouilla, dit-on, de l'habit de chevalier Dieudonné de Gozon, qui, contre sa défense, avait combattu et terrassé un monstre qui infestait Rhodes. (Voy. GOZON.) Il fit éclater sa magnificence par les édifices qu'il fit élever dans l'île : une église où il fonda deux chapelles magistrales, et un château qui porta son nom. Il fut aussi le fondateur d'un monastère de chartreuses, dans le diocèse de Fréjus, où sa sœur Rosoline, de Villeneuve, fut prieure, et mourut en odeur de sainteté.

* VILLENEUVE (Pierre-Charles-Jean-Baptiste-Silvestre), vice-amiral, né en 1765, à Valensoles en Provence, entra dès l'âge de quinze ans au service comme garde de marine, et après en avoir parcouru les grades inférieurs, fut nommé en 1795 capitaine de vaisseau. En 1796, retenu dans la Méditerranée par des vents contraires, il ne put rejoindre avec la division qu'il commandait la flotte destinée à soutenir l'invasion de l'Irlande. La même année il reçut le grade de contre-amiral. Il commandait l'arrière garde à la journée d'Aboukir, et

parvint, après cette affaire désastreuse, à rentrer à Malte avec deux vaisseaux et deux frégates. Nommé vice-amiral en 1804, il appareilla le 18 janvier 1805 à Toulon, avec onze vaisseaux de ligne, sept frégates et deux bricks, portant un corps de troupes commandé par le général Lauriston. Le mauvais temps l'obligea de rentrer dans le port qu'il ne put quitter que le 30 mars, et il arriva, le 9 avril, devant Cadix. L'amiral espagnol Gravina se joignit à lui avec quelques vaisseaux, et cinq autres bâtiments de la même nation l'attendaient dans la rade du Fort-Royal à la Martinique. L'amiral Nelson, persuadé que la flotte combinée était destinée pour l'Égypte, courut vers cette contrée, revint à Naples et ne put sortir de la Méditerranée qu'environ un mois après les Français. Maîtres de la mer des Antilles, et renforcés encore de deux vaisseaux et d'une frégate venus de Rochefort, ceux-ci enlevèrent le fort Diamant, regardé comme inexpugnable, et s'emparèrent d'un convoi anglais de quatorze voiles. L'escadre commandée par Nelson arriva enfin à la Barbade, et Villeneuve aurait pu lui livrer le combat; mais son objet principal avait été de l'éloigner des mers de l'Europe: son but atteint, il fit voile vers la Galice, après avoir enlevé à un corsaire une riche capture espagnole. Les vents contraires le retinrent vingt-deux jours entre les Açores et le continent, et il rencontra, à cinquante lieues au large, une escadre aux ordres de sir Robert Calder, qui se composait de quinze vaisseaux, deux frégates, un côtre et un lougre. Des deux parts on se forma en ordre de bataille, et la canonnade s'engagea sur toute la ligne. Elle fut toute à l'avantage des Français; mais la brume était si épaisse qu'il n'en résulta rien de décisif, et deux bâtiments espagnols désemparés tombèrent même en dérive dans la ligne ennemie. A la nuit, le feu cessa entièrement, et les deux armées restèrent en présence. Le lendemain au jour, les Anglais, qui s'étaient éloignés, furent aperçus sous le vent, et Villeneuve qui les suivit, ne put engager un nouveau combat. La conduite de Villeneuve fut blâmée dans une de ces notes du *Moniteur* qui étaient ordinairement dictées par l'empereur, et Robert Calder fut traduit devant une cour martiale, et la sentence fit entendre, que si la flotte française n'avait pas été détruite, il fallait bien que l'amiral anglais, sans que pour cela on pût l'accuser de trahison ou de lâcheté, n'eût pas fait tout ce qui était en son pouvoir. Villeneuve, qui s'était rendu au Ferrol, n'ayant pu gagner Brest à cause du mauvais temps, se dirigea sur Cadix. Il crut un moment que l'amiral Rosily, arrivé à Madrid, devait venir le remplacer, et il semblait même le désirer. Cependant Nelson, qui venait de paraître devant Cadix avec des forces supérieures, ayant détaché de sa flotte cinq vaisseaux, Villeneuve crut que le moment était venu de venger la défaite d'Aboukir. « S'il est vrai, écrivait-il » au ministre de la marine Decrès, qu'il ne faille » pour réussir que de l'audace et du caractère, je » ne laisserai rien à désirer à ma première sortie. » Il mit dehors dans les journées des 20 et 21 octobre 1805. Alors s'engagea ce combat si fameux sous le nom de *Trafalgar*, dont on connaît l'issue (voy.

NELSON, VI, 192). L'armée combinée se trouva mal formée en ligne, et l'amiral anglais profita habilement de cette faute, qu'il faut attribuer à l'inexpérience des officiers placés sous les ordres de Villeneuve. Ce qu'il y a de certain, c'est que l'amiral, en sortant de Cadix, avait distribué à chaque commandant des instructions d'une sagesse remarquable, et qu'il déploya dans le feu un admirable sang-froid. Il vit son vaisseau, le *Bucentaure*, désemparé de ses trois mâts, fit de vains efforts, faute d'embarcations, pour transporter son pavillon sur un autre bâtiment, et se laissa alors amarinier. Conduit en Angleterre, il ne fut rendu à la liberté qu'au mois d'avril 1806. Débarqué à Morlaix, il prit aussitôt la route de Paris; mais arrivé à Rennes, il crut devoir écrire au ministre de la marine, pour pressentir les dispositions de Napoléon à son égard. Quelques jours après il se donna la mort, soit qu'il eût reçu une réponse défavorable, soit qu'il fût tourmenté par le souvenir d'un désastre qu'il ne méritait point d'éprouver. Sur sa table était une lettre à sa femme, dans laquelle il lui annonçait son dessein. Avant de se porter le coup mortel, il avait écrit à l'empereur une lettre rédigée avec toute l'énergie dont est capable un homme qui n'a plus rien à redouter de la puissance humaine.

* VILLENEUVE-BARGEMONT (Christophe comte de), né en 1771 à Bargemond en Provence, d'une ancienne famille, après avoir été élevé à l'école militaire de Tournon, entra en qualité de sous-lieutenant dans le régiment de Royal-Roussillon, d'où il passa en 1792 dans la garde de Louis XVI. La garde royale ayant été supprimée, il quitta la France, où il ne revint qu'en 1801. Nommé à cette époque inspecteur des poids et mesures, il fut fait en 1805 sous-préfet de Nérac, et en 1806, préfet de Lot-et-Garonne. En 1814, il fut l'un des premiers préfets qui se rendirent à Bordeaux auprès du duc d'Angoulême. Destitué pendant les *cent-jours*, il reprit ses fonctions en 1815 et passa la même année à la préfecture des Bouches-du-Rhône. Dans cette place il se montra bon administrateur, et mourut à Marseille, le 12 octobre 1829, vivement regretté des habitants de cette ville, qui lui est redevable de plusieurs grands établissements, tels qu'un nouveau lazaret, et un second port plus avancé dans la mer. Ami des lettres, Villeneuve sut trouver, au milieu de la préoccupation des affaires, le temps de composer plusieurs ouvrages remarquables dont voici les principaux : *Notice historique sur la ville de Nérac*, Agen, 1807, in-8; *Voyage dans la vallée de Barcelonnette, départ. des Basses-Alpes*, 1816, in-8; *Statistique du département des Bouches-du-Rhône*, Marseille, 1821-29, 4 vol. in-4. avec atlas.

VILLER (Michel), prêtre du diocèse de Lausanne, mort le 30 mars 1737, à plus de 80 ans, est connu par des *Anecdotes sur l'état de la religion dans la Chine*, 1752-1742, 7 vol. in-12. L'auteur impute plusieurs calomnies à des religieux qu'il faisait profession de ne pas aimer, comme l'a prouvé le P. de Goville dans deux lettres insérées dans le tome 21 de la nouvelle édition, des *Lettres édifiantes*. Viller, attaché au parti jansénien,

s'y élève avec force contre l'autorité qui l'accable. **VILLEROI.** Voy. AUBESPINE et NEUFVILLE.

VILLERS (Jean-Baptiste), né à Clavie, diocèse de Liège, en 1669, de parents honnêtes et d'une grande piété, étudia avec beaucoup de succès les humanités à Liège, et la philosophie à Louvain. Il se dévoua entièrement à la sanctification du prochain, et surtout des pauvres, dès l'âge de 17 ans, où il reçut la tonsure cléricale. Les Pays-Bas étant devenus le théâtre de la guerre, il se retira à la campagne pour travailler au salut des soldats. Ayant appris que l'armée française était en marche pour aller assiéger Liège en 1691, il la devança, et entra dans la ville, où sa charité lui fit braver tous les dangers, pour porter partout des secours spirituels et temporels; ce qu'il fit avec une ardeur incroyable, durant le plus affreux bombardement qu'une ville puisse essuyer. En 1710, pendant le siège de Douai, où il était président du séminaire provincial des évêques, il faillit mourir d'une maladie contagieuse qu'il gagna, victime de son zèle envers les malades et les blessés. En même temps qu'il donnait à ses séminaristes des leçons sur les vertus ecclésiastiques, son exemple leur en apprenait la pratique. Aucun état n'échappait à sa sollicitude. Il faisait imprimer en faveur des gens de la campagne, des livres d'instruction et de piété, qu'il faisait distribuer avec d'autres secours assortis à toutes sortes de besoins. Il mourut en 1746, après avoir donné aux pauvres tout ce qu'il possédait. Sa *Vie* a été imprimée à Liège en 1774. Quoique le style en soit simple et peut-être trop négligé, elle est propre à entretenir dans les ministres du Seigneur cet esprit paisible et modeste qui, comme dit l'Apôtre, n'ayant aucune prétention sur les biens de ce monde, cache aux yeux des hommes des richesses immenses qu'il assemble devant Dieu. *Qui absconditus est cordis homo, in incorruptibilitate quieti et modesti spiritus, qui est in conspectu Dei locuples.* I. Pet. 3. Elle fut réimprimée à Lille en 1785.

* **VILLERS** (Charles-François-Dominique), littérateur, né en 1767, à Boulay en Lorraine, fit son éducation chez les bénédictins de Metz, entra à l'école d'artillerie en 1781 et devint officier dans un régiment de cette arme. Nommé à l'époque de la révolution aide-de-camp de Puységur, il quitta le service de la république en 1792 et passa à l'armée de Condé. De là, il se rendit à Berlin, à Augsbourg et enfin à Goettingue, où il entra en relation avec les rationalistes les plus célèbres de l'Allemagne. Il s'attacha au système de Kant, et le défendit contre les plus justes critiques. Reçu docteur ès-lettres dans l'université de Goettingue, il y obtint une charge de littérature, épousa une protestante, et abjura, dit-on, lui-même la religion catholique. Après avoir été mêlé à tous les événements politiques du pays, il mourut le 26 février 1815. On a de lui un *Mémoire* sur la question proposée en 1805 par la classe d'histoire et de littérature de l'institut, l'an xi (1805) : *Quelle influence la réformation de Luther a-t-elle exercée sur la situation politique des états de l'Europe, et sur les progrès des lumières?* Villers le traita tout-à-fait à l'avantage de la réformation. Selon lui,

c'est à Luther, c'est à la commotion que donna aux esprits la guerre qu'il fit au catholicisme, qu'est dû tout le bien qui s'est fait depuis. Villers ne tient aucun compte des guerres sanglantes qui ont résulté de cette scission, de tous les maux qu'elle a causés; ou, s'il en fait mention, il ne les regarde que comme une crise, pénible peut-être, mais heureuse, à laquelle est due la régénération du corps social. Il trouva la classe d'*histoire et de littérature* disposée à favoriser son système, et le prix lui fut adjugé, non sans quelque scandale (2 avril 1804.) Cet écrit fit grande fortune, non-seulement parmi les protestants, mais encore dans le parti philosophique, et eut plusieurs éditions. On a de lui : *Le Magnétiseur amoureux*, Genève (Besançon), 1787, in-12; *De la liberté, son tableau et sa définition; ce qu'elle est dans la société, moyen de la conserver*, Metz, 1791, in-8; *Lettres westphaliennes*, Berlin, 1797, in-8; *Lettre sur l'abus des grammaires dans l'étude du français*, Goettingen, 1797, in-8; *Relation abrégée du voyage de Lapeyrouse, pour faire suite à l'abrégé de l'Histoire générale des voyages de Laharpe*, Leipsig, 1799, in-8; *Philosophie de Kant, ou Principes fondamentaux de la philosophie transcendente*, Metz, 1801, in-8. A la tête se trouve une *Notice biographique* sur Kant. L'auteur promettait une 2^e partie où il devait développer la théorie de la morale et celle des beaux-arts; elle n'a point paru. *Essai sur l'esprit et l'influence de la réformation de Luther*, in-8; c'est l'ouvrage que l'institut a couronné. Plusieurs écrivains se sont occupés d'en faire la *réfutation*. On en trouvera un *examen* avec de bonnes observations dans les *Annales littéraires et morales*, tom. 2, p. 441.

* **VILLETERQUE** (Alexandre-Louis de), littérateur, né en 1759 à Ligny, dans le Barrois, entra, à 18 ans, dans le régiment de Normandie, infanterie. En 1789, il était capitaine; mais il fut contraint de quitter son régiment par suite de l'insubordination des soldats de son corps. La révolution lui ayant enlevé toute sa fortune, il se trouva sans emploi, et se consacra entièrement à la littérature. Villeterque était membre correspondant de l'institut. Il mourut à Chaillot, le 8 avril 1814. Indépendamment d'une active coopération au *Journal des arts*, et au *Journal de Paris* où ses articles étaient remplis d'érudition et de savoir, on a de lui : *Zena*, rêve sentimental, qu'il écrivit à dix-huit ans; *Veillées philosophiques*, ou *Essais sur la morale expérimentale et la Physique systématique*, 1795, 2 vol. in-8; *La Fatalité*, conte philosophique; deux comédies : *le Mari jaloux et rival de lui-même*; *Lucinde, ou le Conseil dangereux*; *Quelques doutes sur la théorie des marées par les glaces polaires*, ou *Lettre à B.-H., de Saint-Pierre*, Paris, 1795, in-8; ce dernier y répondit. Une *Traduction* de l'anglais des *Lettres athéniennes*, ou *Correspondance d'un agent du roi de Perse à Athènes pendant la guerre du Péloponèse*; une nouvelle édition de la traduction de Juvénal, par Dusaulx, avec un éloge historique de ce savant.

VILLETHIERRI (Girard de). Voy. GIRARD, IV, 125.

* **VILLETTE** (Charles, marquis de), né en 1756

à Paris, fit d'assez bonnes études, et montra quelque talent pour les vers, qui lui méritèrent les éloges de Ferney. Voltaire lui fit épouser M^{lle} de Varicourt, d'une famille noble du pays de Gex; mais son nouvel état ne corrigea pas la dépravation de ses mœurs. Ce philosophe, étant venu à Paris en 1778, mourut dans la maison de Villette, qui, après l'avoir fait embaumer, enferma son cœur dans un vase de marbre, sur lequel il fit mettre cette inscription un peu fastueuse :

Son esprit est parlant, et son cœur est ici.

Villette embrassa avec ardeur le parti de la révolution et se jeta d'abord dans la faction orléaniste (1). En 1792, le département de l'Oise le nomma député à la Convention nationale où il ne se fit remarquer ni comme orateur ni comme publiciste. Lors du procès de Louis XVI, il vota pour la détention de ce monarque, et son bannissement à la paix. Il s'attacha aux *girondins*, mais si faiblement, qu'il n'eut à souffrir aucune persécution de la part de leurs adversaires. Il mourut le 9 juillet 1795. On a de lui : des *Poésies*; *Eloges de Charles V* dit le Sage; de *Henri IV*; et *Lettres choisies sur les principaux événements de la révolution*, 1792, in-8. Ses *Œuvres* ont été réimprimées plusieurs fois. L'édition de 1788, in-8, est la plus complète et la plus belle. Celle de 1786 est recherchée des curieux, parce qu'elle est imprimée sur du papier végétal, fabriqué par Leorier-Delisle (voy. ce nom, v. 224).

VILLIERS de L'ISLE-ADAM (Jean de), chevalier, seigneur de l'Isle-Adam, d'une des plus anciennes et des plus illustres maisons de France, s'engagea dans la faction de Bourgogne, à laquelle il fut fort utile par ses intrigues et par son courage. Il fut fait maréchal de France en 1418. Devenu suspect à Henri V, roi d'Angleterre, il fut renfermé à la Bastille par ordre de ce prince, et n'en sortit qu'en 1422. Il servit encore les ducs de Bourgogne et les Anglais jusqu'en 1455; mais peu de temps après il reentra au service du roi Charles VII, prit Pontoise, et facilita la réduction de Paris. Ce héros se préparait à d'autres exploits, lorsqu'il fut tué à Bruges, dans une sédition populaire, en 1457, honoré des regrets de son roi.

VILLIERS de L'ISLE-ADAM (Philippe de), élu en 1521 grand-maitre de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, était de la même maison que le précédent. Il commandait dans l'île de Rhodes, lorsque cette île fut assiégée par 200,000 Turcs, en 1522. Les efforts de cette multitude, conduite par le visir, ayant été inutiles, Soliman vint lui-même la commander, et pressa le siège avec tant de vivacité, que le grand-maitre, trahi d'ailleurs par d'Amaral, chancelier de l'ordre, fut obligé de se rendre le 20 décembre de la même année, après s'être défendu pendant six mois avec un courage héroïque. Le vainqueur, plein d'estime pour le vaincu, lui fit les offres les plus flatteuses pour l'engager à rester à son service : mais l'Isle-Adam préféra les intérêts de son ordre à sa fortune. Après qu'il eut

erré pendant huit ans avec ses chevaliers, sans retraite assurée, l'empereur Charles-Quint lui donna, en 1550, Malte, le Goze et Tripoli de Barbarie; et le grand-maitre de l'Isle-Adam en prit possession au mois d'octobre de la même année. C'est depuis ce temps que les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem ont pris le nom de *Chevaliers de Malte*. L'Isle-Adam mourut en 1554, à 70 ans, pleuré de ses chevaliers, dont il avait été le défenseur et le père. On grava sur son tombeau ce peu de mots qui renferment un éloge complet : *Hic jacet victrix fortune virtus*. — Son petit neveu, Charles, mort en 1555, donna toutes ses terres à son cousin le comte Anne de Montmorency, en 1527, du consentement de son frère puiné Claude, qui avait cependant plusieurs enfants.

VILLIERS (Pierre de), né à Cognac, sur la Charente, en 1648, entra chez les jésuites en 1666. Après s'y être distingué dans les collèges et dans la chaire, il en sortit en 1689 pour entrer dans l'ordre non réformé de Cluny. Il devint prieur de Saint-Taurin, et mourut à Paris en 1728, à 80 ans. Cet écrivain, appelé par Boileau *Matamore de Cluny*, parce qu'il avait l'air audacieux et la parole impérieuse, était d'ailleurs un homme très-estimable. On a de lui un *Recueil de poésies*, recueillis par Colombat, 1728, in-12. On y trouve : *l'Art de prêcher*, poème qui renferme les principales règles de l'éloquence; de *l'Amitié*; de *l'Education des rois dans leur enfance*. Ces trois poèmes sont sur de grands sujets, remplis de solides préceptes et de sages instructions; mais le style est simple, dénué d'harmonie et d'images. Deux livres d'*Épîtres*; *Pièces diverses*, etc. L'abbé de Villiers s'est aussi distingué par plusieurs beaux sermons, et par différents ouvrages en prose. Les principaux sont : *Pensées et réflexions sur les égarements des hommes dans la voie du salut*, Paris, 1752, 5 vol. in-12; *Nouvelles réflexions sur les défauts d'autrui, et sur les fruits que chacun en peut retirer pour sa conduite*, 4 vol. in-12; *Vérités satiriques*, en 50 dialogues in-12; *Entretiens sur les contes des fées et sur quelques ouvrages de ce temps, pour servir de préservatif contre le mauvais goût*, 1699, in-12. Il s'élève dans ce livre contre l'usage de ne mettre que de l'amour dans ces pièces. Ces différents ouvrages respirent une bonne morale, et sa diction, pure et saine, est bien préférable à l'emphase pédantesque des moralistes d'aujourd'hui.

VILLIERS (Côme de SAINT-ETIENNE de), né à Saint-Denis, près de Paris, en 1685, entra chez les carmes de la province de Tours, fut définitive, et mourut en 1758. On a de lui : *Bibliotheca carmelitana*, Orléans, 1752, 2 vol. in-fol., très-supérieure, malgré les imperfections inséparables d'un semblable travail, à celle que le P. Marc-Ant. de Cazanate (voy. ce nom) avait donnée dans le siècle précédent. Dans la *Dissertatio prævia de vitæ monasticæ origine* qui est à la tête de son ouvrage, Villiers fait remonter la vie monastique au temps d'Elie, et prétend prouver de siècle en siècle que l'ordre des carmes tire son origine de ce saint prophète. Les dissertations qui sont répandues dans tout l'ouvrage ont la plupart pour objet la réfutation des sentiments du P. Papebroch, qui n'étaient pas fa-

(1) Villette, d'une réputation calomniée, écrivit avec Monsieur, frère du Roi, dans le *Journal de Paris*. CHATEAUBRIAND, *Mémoires d'outre tombe*, Voy. la Presse, 16 novembre 1838.

vorables à ces prétentions. Du reste, l'ouvrage est bien écrit et plein de recherches. On y trouve des choses curieuses et importantes, entre autres une conférence que les chefs du jansénisme eurent vers 1620, à Bordeaux, dans les mêmes vues qui les rassemblèrent l'année suivante à Bourfontaine; mais où de Bérulle et de Cospéan, qui n'opinèrent pas dans leur sens, empêchèrent le plein développement de leur système. Cette relation, qui ne peut être suspecte (1), serait une nouvelle preuve du projet de Bourfontaine, si aujourd'hui il pouvait rester le moindre doute sur une conspiration exécutée dans toute son étendue aux yeux du monde entier.

* VILLIERS (Jacques-François de), médecin, né en 1727, à Saint-Maixent, en Poitou, prit le bonnet de docteur dans la faculté de Pont-à-Mousson, puis dans celle de Paris. Il devint médecin des armées du roi et de l'école royale vétérinaire, et mourut en 1793 ou 1794. Outre plusieurs *Articles de chimie* pour les vol. 5, 6 et 7 de l'*Encyclopédie*, des *Traductions des Aphorismes de chirurgie* de Boerhaave, des *Instituts de chimie*, par Cadet, et un *Catalogue* des pièces des contestations des médecins et des chi-

rurgiens de Paris, on lui doit : *Eléments de docimas-tique*, ou l'*Art des essais de Cramer*, trad. du latin, Paris, 1753, 4 vol. in-12; *Supplément au mémoire de Vétillard sur le seigle ergoté*, Paris, 1770, in-8; *Méthode pour rappeler les noyés à la vie*, in-8; *Manuel secret et analyse des remèdes de Sutton pour l'inoculation de la petite vérole*, Paris, 1774, in-8.

* VILLIERS (Marc-Albert de), né vers 1750, à Paris, mort le 30 juin 1778, se fit recevoir au parlement, et, renonçant au barreau, embrassa l'état ecclésiastique. Dès lors il partagea son temps entre ses devoirs et l'étude. On a de lui : *Apologie du célibat des prêtres*, Paris, 1761, in-12, contre le livre de Desforges, chanoine d'Etampes, intitulé : *Avantages du mariage, et combien il est nécessaire aux prêtres et aux évêques de ce temps-ci d'épouser une fille chrétienne*, Bruxelles, 1758, in-12; *Instruction de saint Louis, roi de France, à sa famille, aux personnes de la cour et autres*, 1766, in-12; *Explication littéraire sur le Catéchisme du diocèse de Paris*, 1768, in-12; *Vie de Louis IX, dauphin de France*, 1769, in-12; *Principes sur la fidélité due aux rois, extraits de Bossuet*, 1771, in-12; *Dignité de la nature humaine, considérée en vrai philosophe et chrétien*, 1778, in-12. — VILLIERS (D. Placide de), bénédictin de la congrégation de Saint-Vannes, né à Vesoul, fit profession à Luxeuil le 5 août 1655. Versé dans la diplomatique, il devint archiviste de ce monastère, et mourut le 11 mars 1689. On lui doit une *Histoire latine de l'abbaye de Luxeuil*, tirée des anciens monuments de cette abbaye : *Eductum e tenebris Lucovium, seu Chronicon lucoviense a vetustis illius monumentis, tanquam ex pulvere excerptum anno Domini 1684*, in-fol. Cet ouvrage est demeuré inédit.

* VILLOISON (Jean-Baptiste d'Ansse de), helléniste, né à Corbeil en 1750, avait, à l'âge de 19 ans, lu tous les classiques latins et une partie des auteurs grecs, dont il avait en même temps noté et éclairci les passages obscurs avec une rare sagacité. Quelques mois lui suffirent ensuite pour se mettre à même de lire sans aucun secours l'arabe, le syriaque, l'hébreu. En 1772, il entra à l'académie des inscriptions, au moyen d'une dispense d'âge, et devint correspondant des principales académies de l'Europe. D'Ansse de Villoison voyagea en Allemagne, en Hollande et en Italie, dans le but de faire des recherches philologiques, et se mit en rapport avec les savants de ces divers pays. Il accompagna, en 1783, Choiseul-Gouffier à Constantinople, s'embarqua peu après pour Smyrne, visita les îles de l'Archipel, et pénétra dans les solitudes du mont Athos. De retour à Paris, il fut dérangé par la révolution dans l'accomplissement de divers projets littéraires qu'il avait formés. Lorsqu'il vit renaitre l'ordre, il fut nommé professeur de grec au collège de France; mais il ne prit pas possession de la chaire qu'on avait créée pour lui, et mourut le 26 avril 1805. Il a publié : *Apollonii lexicon gr. Iliadis et Odysseæ cum notis, prolegomenis*, etc., Paris, 1775, 2 vol. in-4; *Anecdota græca e regia Parisiensi et e Veneta S. Marci bibliothecis deprompta*, Venise, 1781, 2 vol. in-4; *Epistolæ vinariensis in quibus multa græcorum scriptorum loca emendantur*

(1) Par une erreur de copiste, il y a une omission importante en ce que l'avis de Cospéan ne s'y trouve pas, et qu'on lui attribue celui de Jansenius, comme on l'a démontré dans le *Journ. hist. et littér.*, 1^{er} janvier 1794, pag. 31. — Du reste, la même relation se trouve dans *Jacobi de Moubrom Disquisitio historico-theologica, an jansenismus sit merum phantasma* : partie 4, cap. 14, pag. 179. Elle est consignée dans deux déclarations tout-à-fait respectables, conçues en ces termes : « Nos F. Marcus a Nativitate » Virginis, provincialis carmelitarum provincie Turonensis, hoc » scripto declaramus, quod anno 1652 et 1654. D. de Razilli, vir » nobilis Turonensis, testatus nobis sit interfuisse se circa annum » 1620 colloquio, cuidam virorum in ecclesia spectabilium, inter » quos erat dominus du Verger, cui nomen deinde fuit abbati » Sancto Cyrano, et dominus Jansenius, dein Yprensiensis in Flan- » dria Episcopus. Proponerebat in eo colloquio D. du Verger ut ne » fideles Regularium templa adirent tam frequenter, optimum » factu fore si ecclesiastici, qui administrandis sacramentis dabant » operam, pravi uterentur ei opposita, quæ in temporis usurpa- » tione regularibus, penitentibus vero sacramentum difficile red- » derent, eucharistia autem ut usus rarior esset efficerent. Jan- » senio consultum non videbatur in religiosis omnes simul insur- » gere; sed initium, aiebat, sumendum esse a jesuitis; neque » enim difficile futurum demonstrare perversam esse eorum de » gratia doctrinam, et sopitas de ea re sub Clemente VIII concer- » tationes restituere. In eum finem librum se conscripturn addi- » cebat quo jesuitarum doctrinam imiteret quoniam suspicio est » eum esse qui deinde prodit in publicum hoc insignitus titulo » Augustinus, etc. Priorem agebam in conventu nostro Turonensi » cum dominus de Razilli priusquam obiret, sui etiam munus apprimere » compos ac conscribere quæ de illo colloquio ante commemoraverat, » iterato testatus est esse vera. Sed et hæc eadem narrat patri Nico- » laus a Visitatione predecessori meo eodem in visione prioris, » subjeceratque edixisse se viris istis non placuisse sibi ea concilia » aut colloquia; quippe in quibus nihil agebatur aliud, quam ut » passioni suæ atque utilitati inservirent. In quorum fidem hæc » propria manu scriptis signavi, et signari curavi per assistentem » nostrum, atque insuper sigillo officii nostri munivi. Actum Tu- » ronibus 29 julii 1687. Fr. Marcus a nativitate Virginis, provin- » cialis carmelitarum in provincia Turonensi. — Fr. Josephus a » Jesu Maria, assistens R. P. provincialis. — Nos Fr. Nicolaus a » Visitatione religiosus ordinis B. Mariæ Montis Carmeli declara- » mus audivisse nos ex ipso D. de Razilli tum cum prioris munere » fungebamur Turonibus ann. 1649, 1650, ea quæ pater noster » provincialis R. P. Marcus a Nativitate Virginis, refert de collo- » quio, cui interfuisse D. Sanctus-Cyranus, D. Jansenius, et alii » quot alii in quo consilia contulerunt, quæ deinde executioni » mandata sunt, ut vulgo compertum est. In quorum fidem, hæc » manu mea signavi, atque apponi curavi conventus nostri sigil- » lum. Actum Turonibus 29 julii 1689. » Fr. Nicolaus a Visita- » tione.

ope librorum ducalis bibliothecæ, Zurich, 1785, in-4; trois Lettres à Akerblad sur l'inscription grecque de Rosette, Paris, 1805, in-8; Nova versio græca Proverbiorum, Ecclesiasticis, Cantici canticorum, etc., 1784, in-8; Homeri Ilias, ad veteris codicis veneti fidem recensita, scholia in eam antiquissima, ex eodem codice, nunc primum eruta, Venise, 1788, in-fol.; plusieurs Dissertations et Lettres sur différents points de critique et d'antiquité dans les Mémoires de l'académie des inscriptions et belles-lettres, dont il était membre; dans le Journal des savants; dans le Magasin encyclopédique, etc.; plusieurs pièces de vers grecs et latins, impr. séparément, etc. Voy. pour plus de détails deux Notices sur Villosion, l'une par Boissonade dans le Mercure, xx, 400, et dans le Magasin encyclopédique, 1805, m, 580-94; l'autre par Chardon de la Rochette dans ses Mélanges de critique, m, 1-61.

VILLON (François), plus connu par ses friponneries que par ses poésies, naquit à Paris en 1431. Ayant été condamné à être pendu pour ses vols, sa gaité ne l'abandonna point; il fit deux épitaphes, l'une pour lui, l'autre pour ses compagnons. Il appela de la sentence du Châtelet au parlement, qui commua la peine de mort en celle du bannissement. Il n'en fut pas plus honnête. Ses récidives lui méritèrent une seconde fois la corde; mais Louis XI lui sauva la vie. Depuis cette aventure, Villon ne parut plus; il serait difficile de fixer le lieu et le temps de sa mort. Il se retira, si l'on en croit Rabelais, en Angleterre, et y fut accueilli par Edouard IV, qui en fit son favori. La nature l'avait fait naître avec du talent pour la poésie simple, naïve et badine. « C'est le premier, suivant Despréaux, qui débrouilla, » dans des siècles barbares, l'art confus de nos vieux » romanciers; » mais il tomba comme eux dans la bassesse et dans l'indécence, et ses ouvrages se ressentent beaucoup de la corruption de ses mœurs. François I^{er} chargea Marot de donner une édition correcte de ses poésies. C'est sur cette édition que fut faite celle de Coustelier en 1725, in-8. On en a donné une autre dans le même format, à la Haye, en 1742. Enfin M. l'abbé Pomprault en a donné une, revue et corrigée, Paris, 1852, in-8, avec des notes et des observations grammaticales qui la rendent très-supérieure à toutes les précédentes.

VILLOTTE (Jacques), né à Bar-le-Duc, en 1636, se fit jésuite, et fut envoyé par ses supérieurs dans l'Arménie, pour y travailler à la propagation de la foi. Il revint en Europe, en 1709, gouverna plusieurs collèges de la Lorraine, et mourut à Saint-Nicolas, près de Nancy, le 14 juin 1745. Il a donné en langue arménienne plusieurs ouvrages qui ont été imprimés à Rome. Une *Explication de la foi catholique*, 1711, in-12; l'*Arménie chrétienne, ou Catalogue des patriarches et rois arméniens*, depuis J.-C. jusqu'à l'an 1712; Rome, 1714, in-fol.; *Abrégé de la doctrine chrétienne*, Rome, 1715, in-12; *Commentaires sur les Evangiles*, 1714, in-4; *Dictionnaire latin-arménien*, où on trouve bien des choses sur l'histoire, la théologie, la physique, les mathématiques, 1714, in-fol. Le même auteur a donné en français : *Voyage en Turquie, Arménie, Arabie et Barbarie*, Paris, 1714, in-fol.

* **VIMECARTE** (François), naquit à Milan au xvi^e siècle, d'une famille noble. François I^{er} le fit venir à Paris, où il fut professeur royal de philosophie. Il exerça le même emploi à Turin, aux instances d'Emmanuel-Philibert, duc de Savoie. Il fit d'excellents élèves et mourut en 1570. Ses ouvrages sont : *Commentarius super Aristotelem de anima; In eumdem de meteoris; In libros de generatione et corruptione; De concordia Platonis et Aristotelis; De principiis rerum naturalium; De beneficiis commentarius*. Voy. l'*Histoire du collège de France*, par Goujet, édit., in-12, II, 187-99.

VINCART (Jean), jésuite, né à Lille, en 1595, mort le 5 février 1679, s'est fait connaître par des poésies latines; *Sacrarum Herôidum Epistolæ*, Tournay, 1640, in-12, fig.; *De cultu Deiparæ*, Lille, 1648, in-12. Ce sont des élégies sur le culte de la sainte Vierge, où l'on retrouve l'excessive fécondité d'Ovide; ce qui donna lieu à cet anagramme : *Joannes Vincartius : NASONI ARTE VICINUS; Vita sancti Joannes Chrysostomi*, Tournai, 1659; *Vitæ sanctorum Joannis Eleemosynarii, Climaci, et Damasceni*, 1650.

VINCELLE (Grivaud de la). Voy. GRIVAUD.

VINCENS (dom Jean-Baptiste), bénédictin de la congrégation réformée de Cluny, naquit à Arles au xvii^e siècle. Son nom de baptême était Sébastien; il le changea en celui de Jean-Baptiste, quand il se fit religieux. Il était versé dans la théologie et dans le droit civil et canonique. Il enseigna pendant plusieurs années ces diverses sciences dans sa congrégation. Il prêchait avec succès, et fut appelé pour des stations dans plusieurs églises cathédrales. Il occupa aussi successivement les principaux emplois de son institut, et en fut même élu supérieur-général. L'étude qu'il avait faite du droit, et son habileté dans le maniement des affaires, le rendirent extrêmement utile dans les contestations que son ordre eut à soutenir contre le cardinal de Bouillon, abbé commendataire du monastère, chef d'ordre de Cluny. Dans ses dernières années, dom Vincens se retira au monastère de Saint-Martin-des-Champs, à Paris, dont il avait été prieur claustral; il y mourut en 1758 ou 1759. Il a publié divers ouvrages, dont voici les principaux : *Duplex oratio in generalibus cluniacensium comitiis an. 1685 et 1695, habita, presidente eminentissimo cardinale Bullonio, magno Franciæ eleemosynario abbate, capite et superiore generali totius ordinis cluniacensis; Duplex oratio in particularibus strictioris observantiæ cluniacensis comitiis habita ann. 1718 et 1720; Missæ in festis S. Odillonis, S. Brancisci Salesii, S. Thomæ Aquinatis, S. Benedicti, S. Mariæ Ægyptiacæ, S. Francisci de Paula, S. Monicæ viduæ, translationis S. Martini, necnon S. Benedicti, assumptionis B. Mariæ, S. Theresiæ et S. Francisci Xaverii; Prose sive sequentiæ in honorem, S. Odillonis, S. Maurii, S. Scholasticæ, S. Benedicti, S. Hugonis, S. Mayoli, SS. Petri et Pauli, S. Martini, B. Mariæ Virginis in celos assumptæ, SS. Placidi et sociorum martyrum et S. Odonis abbatibus; Ludovico Aube de Roquemartine, Grassensium episcopo, carmen; Miscellanea; divers Mémoires pour le maintien des supérieurs de l'une et l'autre ob-*

servances de l'ordre de Cluny, dans la juridiction sur les religieux desdites observances, contre les prétentions du cardinal de Bouillon : *Lettre* à un ami, sur une thèse dédiée au cardinal Delfino, et soutenue à Avignon, sans président, par une demoiselle âgée de 14 ans, sur les quatre parties de la philosophie de Scot; des *Sermons*; des *Panegyriques*; des *Opusculs théologiques*, demeurés manuscrits.

* VINCENS-SAINT-LAURENS (Jacques), né à Nîmes en 1758, entra dans la carrière des armes et fut nommé sous-lieutenant dans le régiment de Barrois-infanterie; mais il quitta bientôt le service et s'adonna à la vie agricole. Ayant embrassé le parti de la révolution, il ne trempa dans aucun de ses crimes. Il exposa même sa vie, en 1790, pour sauver des victimes. En 1792, nommé capitaine de l'un des bataillons du Gard, il devint peu de temps après commissaire-ordonnateur de l'armée qui envahit la Savoie, sous les ordres de Montesquiou. Enveloppé dans la proscription de ce général, il fut traduit devant le tribunal criminel de Lyon, où il fut acquitté; mais il ne voulut reprendre aucune fonction, et se retira dans sa famille. Ayant pris part, après le 31 mai 1795, à l'insurrection qui éclata dans le midi contre la Convention, il fut mis hors la loi, et contraint de se réfugier en Suisse, où il n'arriva qu'à travers des périls sans nombre; enfin il rentra dans sa patrie après la chute de Robespierre, et se livra tout entier à la culture des lettres; néanmoins il fut encore persécuté sous le Directoire et sous l'empire; il vint habiter Paris en 1815, et y mourut le 6 mai 1825. Il était membre de la société royale d'agriculture de la Seine, associé-correspondant de l'académie des inscriptions et de plusieurs autres sociétés savantes. On a de lui un *Mémoire sur l'industrie manufacturière du département du Gard*, imprimé avec la *Topographie de la ville de Nîmes*, composée par son frère Jean-César VINCENS, né en 1755, et mort en 1801; la traduction du second volume du *Manuel historique du système politique des états de l'Europe et de leurs colonies depuis la découverte des deux Indes*, par de Heeren; la traduction de plusieurs pièces de théâtre de Kotzebue, insérée dans les *Chefs-d'œuvre des théâtres étrangers*, plusieurs morceaux dans les *Mémoires de l'académie du Gard*; une excellente instruction sur le Vers-à-soie, dans le *Nouveau cours d'agriculture*, et un grand nombre de *Notices* imprimées séparément, ou dans la *Biographie universelle* de Michaud. M. Sylvestre, secrétaire de la société d'agriculture, a fait imprimer en 1826 une *Notice biographique* sur Vincens-Saint-Laurens.

VINCENT de LÉRINS (saint), célèbre religieux du monastère de ce nom, était natif de Toul, selon la plus commune opinion. Après avoir passé une partie de sa vie dans les agitations du siècle, il se retira au monastère de Lérins, où il ne s'occupait que de la grande affaire du salut. Il composa, en 455, son *Communitorium adversus hæreticos*, ou Avertissement, etc., dans lequel il donne des principes pour réfuter toutes les erreurs, quoique son but principal soit d'y combattre l'hérésie de Nesto-

rius, que l'on venait de condamner. Sa règle est de s'en tenir à ce qui a été enseigné dans tous les lieux et dans tous les temps; règle qui tient à celle des *Prescriptions*, établie par Tertullien et saint Irénée. Ce *Traité*, plein d'excellentes choses et de principes rendus avec netteté, était divisé en deux parties, dont la seconde traitait du concile d'Éphèse. Cette partie lui fut volée, et il ne lui resta que l'abrégé qu'il en avait fait, et qu'il a mis à la fin de son *Communitorium*. Cet illustre solitaire mourut vers 448. La meilleure édition de son excellent ouvrage est celle que Baluze en a donnée avec *Salvien*, 1684, in-8. Cette édition, enrichie de notes, a reparu, augmentée, à Rome, 1751, in-4. Nous avons une traduction française du *Communitorium*. Quelques critiques lui ont attribué des objections contre la doctrine de saint Augustin sur la grâce, auxquelles saint Prosper a répondu; mais elles sont d'un autre Vincent, qui vivait au même temps dans les Gaules, comme l'a prouvé Baronius dans ses *Notes* sur le *Martyrologe romain*, au 24 mai. Voy. aussi la *Vie* et l'*Apologie* de saint Vincent, par le P. Papebroch, dans les *Acta sanctorum*; D. Ceillier, le cardinal Orsi, et le cardinal Gotti, dans un ouvrage qu'il a fait contre Jean le Clerc.

VINCENT de BEAUVAIS, dominicain, ainsi appelé du lieu de sa naissance, s'acquit l'estime du roi saint Louis et des princes de sa cour. Ce monarque l'honora du titre de son lecteur, et lui donna l'inspection sur les études des princes ses enfants. Vincent ayant fort aisément des livres par la libéralité du roi, entreprit l'ouvrage qui a pour titre *Speculum majus*. Il a été imprimé pour la première fois à Strasbourg, 1475, 10 vol. gr. in-fol., et en dernier lieu à Douai, en 1624, par les dominicains de cette ville. C'est un ample recueil contenant des extraits d'écrivains sacrés et profanes, où l'on trouve rassemblé dans un seul corps tout ce qui a paru le plus utile à l'auteur. Cette collection est assez mal choisie et mal digérée; mais on ne peut disconvenir qu'il n'y ait bien des choses curieuses et utiles, qu'on ne trouverait pas ailleurs sans beaucoup de peines et de recherches. Elle est divisée en 4 parties. La première est intitulée : *Speculum naturale*, la 2^e *Speculum doctrinale*, la 3^e *Speculum morale*; mais celle-ci n'est pas de Vincent; elle est tirée de la *Somme* de saint Thomas, *Secunda Secundæ*, comme l'a prouvé, par un ouvrage particulier, le P. Echard; et la 4^e *Speculum historiale*. L'abrégé de cet ouvrage est attribué à Doring (voy. ce nom). Une *Lettre* à saint Louis sur la mort de son fils aîné; un *Traité* de l'éducation des princes, et d'autres *Traités* en latin. Ce religieux mourut en 1264.

VINCENT FERRIER (saint), religieux de l'ordre de saint Dominique, né à Valence en Espagne, en 1557, fut reçu docteur de Lérida en 1584. Ses missions en Espagne, en France, en Italie, en Angleterre, en Écosse, firent éclater son zèle. Il l'exerça surtout pendant le schisme qui déchirait l'Eglise. Il fit un grand nombre de voyages pour engager les princes et les prélats à travailler à la réunion. Il fut pendant plusieurs années confesseur de Benoît XIII. (Voy. BENOÎT antipape.) Mais rebûté par

l'opiniâtreté de ce schismatique, ennemi déclaré de la paix et de l'union de l'Eglise, il disposa le roi d'Espagne et les autres souverains à soustraire tous leurs états à son obédience, et se déclara fortement pour Martin V. En 1417, il alla prêcher en Bretagne, et mourut à Vannes en 1419, à 62 ans, après avoir porté grand nombre de pécheurs à la pénitence. Nous avons de lui plusieurs ouvrages, publiés à Valence, 1491, in-fol. On trouve dans ce recueil : *Traité de la vie spirituelle, ou de l'homme intérieur*; *Traité de la fin du monde, de la ruine de la vie spirituelle, de la dignité ecclésiastique, et de la foi catholique*, ouvrage qui, dans son seul titre, présente le tableau des temps actuels; *Des deux avènements de l'antechrist, Explication de l'oraison dominicale*. On lui a attribué des *Sermons*, pleins de faux miracles et qui ne sont pas de ce saint. Du Pin et Labbe ont prouvé qu'ils n'étaient pas de lui. Ranzano, évêque de Lucera, a écrit sa *Vie*, lors de sa canonisation en 1455, publiée avec des notes de Papebroch.

VINCENT de PAUL (saint), né à Ranquines, petit hameau de la paroisse de Pouy au diocèse d'Acqs, en 1576, de parents obscurs, fut d'abord employé à la garde de leur troupeau; mais la pénétration et l'intelligence qu'on remarqua en lui engagèrent ses parents à l'envoyer à Toulouse. Après avoir fini ses études, il fut élevé au sacerdoce en 1600. Un modique héritage l'ayant appelé à Marseille, le bâtiment sur lequel il s'en revenait à Narbonne, tomba entre les mains des Turcs. Il fut esclave à Tunis sous trois maîtres différents, dont il convertit le dernier, qui était renégat et Savoyard. S'étant sauvés tous les deux sur un esquif, ils abordèrent heureusement à Aigues-Mortes en 1607. Le vice-légat d'Avignon, Pierre Montorio, instruit de son mérite, l'emmena à Rome. L'estime avec laquelle il parlait du jeune prêtre français l'ayant fait connaître à Henri IV, il fut chargé d'une affaire importante auprès de ce prince en 1608. Louis XIII récompensa dans la suite ce service par l'abbaye de Saint-Léonard de Chaulne. Après avoir été quelque temps aumônier de la reine Marguerite de Valois, il se retira auprès de Bérulle, son directeur, qui le fit entrer en qualité de précepteur dans la maison d'Emmanuel de Gondy, général des galères. Madame de Gondy, mère de ses illustres élèves, était un prodige de piété. Ce fut elle qui lui inspira le dessein de fonder une congrégation de prêtres qui iraient faire des missions à la campagne. Vincent, connu à la cour pour ce qu'il était, obtint par son seul mérite la place d'aumônier-général des galères en 1719. Le ministère de zèle et de charité qu'il y exerça fut longtemps célèbre à Marseille, où il était déjà connu par de belles actions. Ayant vu un jour un malheureux forçat inconsolable d'avoir laissé sa femme et ses enfants dans la plus extrême misère, Vincent de Paul offrit de se mettre à sa place; et, ce qu'on aura peine sans doute à concevoir, l'échange fut accepté. Cet homme vertueux fut enchaîné dans la chiourme des galériens, et ses pieds restèrent enflés, pendant le reste de sa vie, du poids des fers honorables qu'il avait portés. Saint François de Sales, qui ne connaissait pas

dans l'église un plus digne prêtre que lui, le chargea, en 1620, de la supériorité des filles de la Visitation. Après la mort de Madame de Gondy, il se retira au collège des Bons-Enfants, dont il était principal, et d'où il ne sortait que pour faire des missions avec quelques prêtres qu'il avait associés à ce travail. Il leur donna des règles ou constitutions qui furent approuvées par le pape Urbain VIII, en 1652. En 1655, les chanoines réguliers de Saint-Victor cédèrent à Vincent le prieuré de Saint-Lazare, qui devint le chef-lieu de la congrégation, et a fait donner aux prêtres de la mission le nom de *lazaristes*. Les fondations pieuses et utiles qu'il fit ou qu'il augmenta; les secours de tous les genres qu'il envoya dans les temps malheureux jusques dans des provinces éloignées; tout ce qu'il a fait enfin pour le soulagement et le salut du prochain, en font un des grands bienfaiteurs de l'humanité. Avant l'établissement pour les enfants trouvés, on vendait ces innocentes créatures dans la rue Saint-Landri 20 sous pièce, et on les donnait par charité, disait-on, aux femmes malades qui en avaient besoin pour leur faire sucer un lait corrompu. Vincent de Paul fournit d'abord des fonds pour nourrir 12 de ces enfants; bientôt sa charité soulagea tous ceux qu'on trouvait aux portes des églises; mais les secours lui ayant manqué, il convoqua une assemblée extraordinaire de dames charitables. Il fit placer dans l'église un grand nombre de ces malheureux enfants, et ce spectacle, joint à une exhortation aussi courte que pathétique, arracha des larmes, et le même jour, dans la même église, au même instant, l'hôpital des Enfants-Trouvés fut fondé et doté. (*Voy. GRAS Louise le.*) Il assista Louis XIII dans ses derniers moments, et le disposa à mourir dans les plus parfaits sentiments de piété. La régente, Anne d'Autriche, lui donna sa confiance, et le nomma membre du conseil de conscience. Pendant dix années qu'il fut à la tête de ce conseil, il ne fit nommer aux bénéfices que ceux qui en étaient les plus dignes. L'attention qu'il eut d'écarter les partisans de Jansénius, et l'horreur qu'il témoigna des propos de Saint-Cyran (*voy. VERGER*), l'ont fait peindre par les historiens de Port-Royal comme un homme d'un génie borné (car qui peut avoir du génie au jugement des sectaires, sans être leur partisan?); les plus fanatiques du parti allèrent jusqu'à publier contre lui un libelle atroce (*l'Avocat du diable*, 5 vol. in-12), où il était traité d'*infâme délateur* et d'*exécrationnable boutefeu*; mais les gens de bien n'en crurent que davantage à sa vertu, à la pureté et aux lumières de son zèle. « Parmi les esprits factieux, dit un orateur célèbre, être leur adhérent, c'est le souverain mérite; n'en être pas, c'est le souverain décri. Si vous êtes dévoués à leur parti, ne vous mettez pas en peine d'acquiescer de la capacité, de la probité, votre dévouement vous tiendra lieu de tout le reste. Caractère particulier de l'hérésie, dont le propre a toujours été d'élever jusqu'au ciel ses fauteurs et ses sectateurs, et d'abaisser jusqu'au néant ceux qu'elle croit l'attaquer et la combattre. » (*Bourd., serm. sur l'aveuglé-né.*) Saint Vincent de Paul travailla

efficacement à la réforme de Grammont, de Prémontré, de l'abbaye de Sainte-Geneviève, aussi bien qu'à l'établissement des grands séminaires. Accablé d'années, de travaux, de mortifications, il finit sa carrière à Saint-Lazare le 27 septembre 1660, à près de 85 ans. Benoit XIII le mit au nombre des bienheureux, le 15 août 1729; et Clément XII au nombre des saints, le 19 juin 1757. La translation de ses reliques dans la nouvelle église des Lazaristes de la rue de Sèvres fut faite en 1829 par Mgr. de Quélen, avec une pompe et une magnificence, qui excita les clameurs de la presse irréligieuse. « Dès lors, dit un éloquent écrivain, on » put prévoir qu'une terre d'où s'exhalaient ces » dérisions et ces calomnies contre un saint qui » fut l'ami de tous les malheureux, était menacée » de quelque grande catastrophe : Au temps de » Diderot et de d'Alembert, on eût mieux apprécié » cette cérémonie non moins nationale que religieuse. » Saint Vincent de Paul a laissé quelques écrits : *Regulæ seu Constitutiones communes congregationis missionis*, Paris, 1658, in-16; *Conférences spirituelles pour l'explication des règles des sœurs de la charité*, Paris, 1826, in-4; *Correspondance avec les prêtres de la congrégation de la mission et une infinité d'autres personnes*, manuscrite; *Lettre au pape Alexandre VII, pour solliciter la canonisation de saint François de Sales, prince-évêque de Genève*. Ceux qui voudront connaître plus particulièrement saint Vincent de Paul peuvent lire la *Vie* que Collet en a donnée en 2 vol. in-4, et dans l'*Abrégé* in-12. On ne peut que l'admirer en lisant cet ouvrage; et, quoique ce soit le portrait d'un père fait par un enfant, il n'est point flatté. Celle qu'Abelly, évêque de Rhodéz, a donnée, est aussi très-intéressante et moins prolixe que celle de Collet. On y trouve des anecdotes aussi curieuses qu'authentiques, sur les apôtres de la secte jansénienne. L'abbé Maury a fait un *panégyrique* de ce saint, plein de feu et d'éloquence, que l'on a cru longtemps perdu, mais qui a été imprimé dans les *OEuvres choisies* de ce grand orateur. Celui de Mgr. de Boulogne, évêque de Troyes, en 1822, n'est pas moins remarquable. La *Vie* de saint Vincent de Paul, par Capefigue, a remporté le premier prix de fondation royale à la société catholique des bons livres pour 1826. Sa congrégation ne s'est pas illustrée, comme d'autres, dans la littérature; ce n'était pas le but de son fondateur, qui savait combien la piété est préférable à la science; mais elle sert utilement l'Eglise dans les séminaires et dans les missions. Une des grandes preuves du bien qu'elle faisait, est la haine que les impies lui portent; elle fut un des premiers objets de dévastation et son général une des premières victimes de la révolution. *Voy. l'Ami de la religion*, tom. 62, tom. 95, tom. 65, et pour les détails relatifs à la Translation de ses reliques, tom. 55, p. 260, 541, 544, etc.

* VINCENT (François-André), peintre, naquit à Paris en 1746. Son père, qui était genevois et bon peintre en miniature, lui apprit les premiers éléments du dessin, et le plaça dans l'atelier de Vien, considéré à juste titre comme le restaurateur de la peinture en France. Il devint l'émule de David,

son condisciple; et leur maître ne savait à qui des deux donner la préférence. Le tableau de *Germanicus haranguant ses troupes* lui mérita le premier prix en 1768. Cet ouvrage produisit un tel enthousiasme, que l'auteur fut porté en triomphe par ses camarades. A l'instar des plus célèbres artistes, il alla se perfectionner à Rome, et y étudia les grands maîtres, surtout Michel-Ange dont il était un admirateur passionné. De retour à Paris, il fut agrégé en 1777, à l'académie de peinture, et y fut reçu comme professeur le 17 avril 1782. Il conserva ses bons principes pendant la révolution, fut plusieurs fois dénoncé sous le régime de la terreur; mais ses amis parvinrent à le sauver de l'échafaud, dont on l'avait menacé. Lors de la création de l'institut, il fut nommé membre de ce corps; Bonaparte lui conféra ensuite la croix de la légion d'honneur. Au retour des Bourbons, il avait été compris dans la réorganisation de l'académie des beaux-arts; mais il ne put jouir de ce nouvel honneur, et mourut en décembre 1816. Cet artiste a laissé un grand nombre d'ouvrages; les principaux sont : *Borée enlevant Orythie*; la *Piscine miraculeuse*; le *Président Molé s'opposant à une sédition populaire*; *Zeuxis choisissant un modèle parmi les filles de Crotone*; *Arrie et Petus*; *Henri IV et Sully*; la *élémece d'Auguste*, etc. Vincent était en outre bon écrivain, et a, dit-on, fourni de bons articles au *Nouveau dictionnaire des beaux-arts*.

* VINCENT (Adélaïde LABILE, connue d'abord sous le nom de M^{me}), et ensuite sous celui de *Madame Guyard*, née à Paris en 1749, morte en 1801, étudia la miniature sous Elie Vincent, père du peintre dont l'article précède, et devint l'épouse de son maître. Elle reçut des leçons de pastel de la Tour. Ses ouvrages dans ce dernier genre la firent recevoir à l'académie de peinture en 1785. Les plus connus sont un tableau de trois figures, grandes comme nature, représentant une femme occupée à peindre et deux jeunes personnes la regardant, qui fut exposée au Louvre; les portraits en grand de mesdames de France, et de l'infante d'Espagne, duchesse de Parme, exposés au salon de 1787 et 1789, qui lui méritèrent le titre de peintre de Monsieur (Louis XVIII). M^{me} Vincent avait entrepris un grand tableau dont le sujet était la réception d'un chevalier de l'ordre de Saint-Lazare par le grand-maître de cet ordre, il était presque fini lorsqu'éclata la révolution; les vandales de cette époque anéantirent son tableau. La terreur passée, elle reprit ses travaux, et en 1799 exposa encore au salon un tableau de famille. Son dernier ouvrage fut le portrait du fils d'Elie Vincent. Plusieurs de ses productions se trouvent au musée de Paris.

* VINCENT (François-Nicolas), révolutionnaire, né à Paris en 1767, fils d'un concierge d'une prison, était, en 1789, clerk de procureur. En octobre 1792, il fut nommé chef des bureaux de la guerre sous le ministre Pache; Beurnonville le renvoya l'année suivante; Bouchotte, qui succéda à ce général, lui accorda le poste important de secrétaire-général. Vincent devint alors un des chefs les plus marquants des *cordeliers*. Ambitieux et avide, il se

forma une cour, vendit des places, fit nommer son ami Ronsin général de l'armée révolutionnaire, et l'envoya contre les Vendéens (*Voy. RONsin*). La folie de Vincent était telle, qu'un jour dans une séance des *cordeliers*, il assura « qu'il n'y avait » qu'un moyen de sauver la France; c'était d'égorger un tiers de ses habitants, » parmi lesquels il comptait en premier lieu les nobles et les prêtres. Ses dilapidations, et les déroutes continuelles des armées républicaines, commandées par l'inepte et cruel Ronsin, excitèrent plusieurs murmures. Il fut arrêté sur la dénonciation de Philippeaux, le 17 décembre 1795; mais l'ascendant de ses amis lui fit rendre la liberté, le 2 février 1794. Pendant ce temps, il s'était formé au sein des *cordeliers* mêmes une seconde faction, celle des *athées* ou *hébertistes*, qui avait, de concert avec les *montagnards*, terrassé les *girondins*. Cette faction des hébertistes, devenue assez puissante, voulut dominer seule, et finit par succomber sous les efforts réunis des jacobins et des *cordeliers*, dont elle s'était séparée. Vincent qui s'était attaché à cette faction, fut entraîné dans sa chute. Il fut arrêté avec Hébert, Chaumette et autres, traduit devant le tribunal révolutionnaire, et condamné à mort le 24 mars 1794.

* VINCENT (William), savant, né à Londres en 1759, passa la plus grande partie de sa vie dans les fonctions pénibles de l'enseignement. Il devint un des chapelains ordinaires du roi, fut nommé ensuite recteur des Allablow à Londres, et fut placé en 1788 à la tête de son école. Il obtint, en 1801, une prêbende dans l'église de Westminster, et en 1803 la cure d'Isliip. Il mourut en 1815. Son principal ouvrage a pour titre : *Voyage de Nêarque des bouches de l'Indus jusqu'à l'Euphrate*. Il a été trad. en franç. par Billecocq, 1800, in-4, ou 5 vol. in-8.

VINCENT (Nicolas - Charles, baron de), lieutenant-général et ambassadeur autrichien, né en Lorraine vers 1775, dut au feld-maréchal Wurmser, dont il était premier aide-de-camp, la faveur dont il jouit constamment auprès de l'empereur François II. L'un des signataires du traité de Campo-Formio, il rendit depuis cette époque plusieurs services importants à son gouvernement. Quelques temps avant l'érection du royaume des Pays-Bas, choisi par les puissances alliées, pour gouverneur général de la Belgique et du pays de Liège, il devint la même année ambassadeur près de Louis XVIII, et l'accompagna à Gand en 1815. Il fut nommé depuis chambellan de l'empereur d'Autriche et colonel d'un régiment de cheval-légers. C'est lui qui fit imprimer à ses frais, en 1825, avec sir Charles Stuart, un recueil sur la prise de Constantinople pour faire suite à l'histoire bysantine. Il mourut à Nanci en 1854.

VINCI (Léonard de), peintre, vit le jour de parents nobles, dans le château de Vinci, près de Florence, en 1452. Le coloris de ce peintre est faible, ses carnations sont d'un rouge de lie. Il finissait tellement ce qu'il faisait que souvent son ouvrage en devenait sec; mais il excellait à donner à chaque chose le caractère qui lui convenait. Un

des meilleurs ouvrages de Léonard est la représentation de la *Cène de N.-S.*, qu'il peignit dans le réfectoire des dominicains à Milan. Il fit un autre tableau sur le même sujet pour Henri VIII; mais l'apostasie de ce prince en fit changer la destination : on le voit aujourd'hui dans l'église de l'abbaye de Tongerlo, en Brabant. Ce fut avec ce peintre que Michel-Ange travailla, par ordre du sénat, à orner la grande salle du conseil de Florence, et ils firent ensemble ces cartons qui sont devenus depuis si fameux. Quelques disputes de rivalité l'engagèrent à se rendre en France, mais étant déjà vieux et infirme, il n'y fit que très-peu d'ouvrages. Il mourut vers 1519 à Fontainebleau, entre les bras du roi qui l'était venu visiter dans sa dernière maladie. Il avait fait une étude particulière des mouvements produits par les passions. Son *Traité de la peinture*, en italien, Paris, 1651, in-fol., est estimé. C'est là qu'il parle des ombres colorées, que Buffon a cru avoir aperçues le premier. (*Voy. Observations sur les ombres colorées*, Paris, 1782.) Nous avons une trad. franç. de ce traité, donné par Fréard de Chambray, Paris, 1631, in-fol., et 1716, in-42. La meilleure est celle qui a été donnée par Gault de Saint-Germain, avec des notes et observations, Paris, 1805, in-8, avec 44 pl. Nous avons encore de lui : *Recueil de têtes de caractère et de charges dessinées par Léonard de Vinci*, et gravées par le comte de Caylus, Paris, 1750 ou 1767, gr. in-4; *Dessins de Léonard de Vinci*, gravés par J. Gerli, avec une explication en italien et en français, Milan, 1784, in-fol.; *Collection de têtes du célèbre tableau de la Cène de Léonard de Vinci*, dessinée par Dutertre, précédée d'un abrégé de la vie de ce grand peintre, par Gault de Saint-Germain, Paris, 1808, gr. in-fol., avec 44 pl.

* VINDING (Erasmus), savant, né en 1615, à Vinding en Sélande, et mort à Copenhague, en 1684, se rendit célèbre par sa profonde connaissance dans la langue grecque. Il a laissé un excellent ouvrage intitulé : *Historia Græcorum in quâ Antiquæ Græciæ populorum origines, migrationes, coloniarum deductiones, et res præcipuæ gestæ exponuntur*, dans le 11^e vol. des *Antiquités grecques* de Gronovius. Vinding parle avec beaucoup de détail de tous les peuples de l'ancienne Grèce, de leurs émigrations, de leurs colonies et de leurs histoires, de la fondation des villes et royaumes de ce même pays, de leurs changements, de leur ruine, et de la chronologie des divers princes qui y ont régné. On doit aussi à Vinding plusieurs éditions, et entre autres celle de la paraphrase du sophiste grec Eutychius, sur un poème d'Oppien, qui s'est perdu, et dont le titre est la *Chasse aux oiseaux*. Cette paraphrase a été imprimée sur le manuscrit, revu par Holsten, à Copenhague, 1702, in-8. Il renferme une excellente préface sur les termes de chasse usités par les Grecs.

VINET (Elie) naquit en 1509, près de Barbezieux, dans un village appelé les Planches, mais qui prit le nom des Vinets, lorsque sa famille s'y fut établie. André Govéa, principal du collège de Bordeaux, l'appela dans cette ville, où il lui succéda. Après avoir fait un voyage en Portugal, il remplit

cette place avec un succès distingué. C'était un homme grave, infatigable au travail, et aimant tellement l'étude, que dans sa dernière maladie il ne cessa de lire et de faire des observations sur ce qu'il lisait. Ses talents pour l'éducation de la jeunesse égalaient son ardeur laborieuse. Il mourut à Bordeaux en 1587, à 78 ans, regardé dans la république des lettres comme un savant profond et un critique habile. Ses principaux ouvrages sont : *L'Antiquité de Bordeaux et de Bourg*, 1574, in-4; celle de *Saintes et de Barbezieux*, 1571, in-4. Ces deux livres sont estimés à cause des recherches. *La manière de faire des solaires ou cadrans*, Poitiers, 1564, in-4; *l'Arpenterie*, 1577, in-4; des *Traductions françaises* de la Sphère de Proclus, et de la Vie de Charlemagne, écrite par Eginard; de bonnes *éditions* de Théognis, de Sidoine Apollinaire, du livre de Suétone sur les grammairiens et les rhéteurs, de Perse, d'Eutrope, d'Ausone, de Florus, etc., avec des notes et des commentaires pleins d'érudition.

** VINET (Alexandre-Rodolphe), théologien protestant, né en 1797 au village de Crassier, publia dès 1815 quelques pièces de poésie. Nommé professeur de littérature française à l'université de Bâle, il composa dans cette ville ses *modèles gradués de littérature*, et un ouvrage en faveur de la liberté des cultes, qui l'obligea de soutenir en 1829 une vive polémique. Appelé en 1838 à professer la théologie à l'académie de Lausanne, il y remplit aussi la chaire de littérature; mais quelques années après il cessa d'être employé. Vinet mourut à Monreux, le 4 mai 1847. Outre de nombreux articles dans les *Journaux*, on lui doit une foule d'écrits de circonstance, et une traduction française et allemande de la *danse et des morts* de Mérian.

VINGBOONS (Philippe), architecte hollandais du xvii^e siècle, s'est rendu célèbre par le grand nombre de beaux édifices qu'il a fait construire dans sa patrie. Ses ouvrages ont été imprimés à la Haye, 1756, in-fol.

VINIUS (Arnold), professeur de droit à Leyde, né en Hollande en 1588, mourut en 1657. On a de lui : *In quatuor libros Institutionum imperialium, Commentarius academicus et forensis*, etc., 1665, in-4. Un autre *Commentaire* sur les anciens jurisconsultes, Leyde, 1677, in-8, qui fait suite aux auteurs *cum notis variorum*; et plusieurs autres ouvrages sur la jurisprudence. On remarque dans les œuvres de Vinnius un esprit pénétrant, un jugement solide et impartial.

VINOT (Modeste), prêtre de l'Oratoire, né à Nogent-sur-Aube, professa la rhétorique à Marseille, où il se distingua par ses harangues et par ses poésies latines. Ses supérieurs l'ayant envoyé à Tours pour y faire des conférences publiques sur l'histoire ecclésiastique, d'Hervaux, archevêque de Tours, le nomma chanoine de Saint-Gratien. Il mourut à Tours en 1751, à 59 ans. On a de lui : une *Traduction*, en beaux vers latins, des fables choisies de la Fontaine, conjointement avec le P. Tissard; et d'autres *Poésies latines*, imprimées à Troyes, en 2 vol. in-12, et réimprimées à Rouen sous le nom d'Anvers, par les soins de l'abbé Saas,

en 1758, in-12. Quelques écrits où l'on remarque son attachement au jansénisme. Il faut qu'il ait joui d'une assez mauvaise réputation, puisqu'on lui a attribué le *Philotanus* de l'abbé Grécourt (voy. ce nom).

* VINSON (l'abbé Pierre), né à Angoulême en 1762, embrassa l'état ecclésiastique, et devint vicaire de Sainte-Opportune, à Poitiers. Ayant refusé de prêter le serment en 1791, il fut mis en prison, prit la fuite, passa quelques années en Espagne, et se rendit ensuite à Londres où il forma un établissement d'éducation qui réunit un grand nombre d'élèves. Il avait fait construire à leur usage une machine ingénieuse au moyen de laquelle il démontrait le mouvement des astres. Louis XVIII la visita deux fois, et lui en témoigna sa satisfaction en 1808. M. Blanchard ayant publié, contre le Concordat de 1801, un ouvrage qui fut condamné par le vicaire apostolique de Londres, Vinson en prit la défense, et publia différents écrits à cette occasion. Après la restauration, il vint à Paris réclamer de M. de Blacas l'exécution de quelques promesses qu'il prétendait lui avoir été faites par le gouvernement royal. Le retour de Bonaparte, au 20 mars 1815, le fit repasser à Londres, d'où il revint à Paris, à la seconde rentrée du roi. Sa brochure intitulée : *Le Concordat expliqué au Roi*, in-8, le fit traduire devant le tribunal de police correctionnelle. La procédure eut lieu à huis clos, par respect pour le caractère de l'auteur qui fut condamné par jugement du 5 septembre 1816, à trois mois de prison, 50 francs d'amende, deux ans de surveillance, et 800 francs de cautionnement. Il avait fait paraître pendant le procès un *Mémoire justificatif*, que la police fit saisir; la Cour royale à laquelle il appela de ce jugement le confirma. Pour s'y soustraire, l'abbé Vinson retourna à Londres. Quand il crut cette affaire oubliée, il revint à Paris; mais il y vécut ignoré, et succomba à une longue maladie, le 17 septembre 1820, à 58 ans. Outre quelques poésies de circonstance, on a de lui : *Reflexions critiques*, ou *Lettre à de Calonne*, auteur du *Tableau de l'Europe*, avec cette épigraphe : *Tu vero repulisti et despectisti, distulisti Christum tuum*, Londres, 1776; *Etrennes royales, historiques, politiques et littéraires*, ibid., 1798; *La Foi couronnée*, ou le *Nécessaire des pasteurs catholiques*, morts pour la cause de J.-C. pendant la révolution de France, poème en cinq chants, avec des notes historiques, ibid., 1799, in-12; (avec de Châteaugiron), le *Mercur de France*, ou *Recueil historique, politique, et littéraire*, ibid., 1800-1801. Cet ouvrage cessa de paraître au bout de quinze mois; *Adresse aux deux chambres en faveur du culte catholique et au clergé de France*, ou *Pensez-y : sans religion, point de gouvernement*, ibid., 1815, in-8 (voy. PARADIS); *Lettres et pensées d'Atticus*, ou *solution de cette question : Quel est le meilleur et le plus solide des gouvernements?* ouvrage politique et religieux, par un membre du parlement britannique, 4^e édit., 1815, in-12; ces lettres avaient déjà paru dans le *Mercur*; *Le Concordat expliqué au roi*, suivant la doctrine de l'Eglise et les réclamations canoniques des évêques légitimes de France, suivi

du précis historique de l'enlèvement de N. T. S. P. le pape Pie VII, de ses souffrances, de son courage, et des principaux événements de sa captivité, Paris, 1816, in-8; *Mémoire justificatif*, ibid., 1816, in-8; *Appel au tribunal de l'opinion publique*, 1816, in-8; *Lettres au propriétaire-rédacteur du soi-disant Ami de la religion et du roi*, ibid., 1818. C'est une réponse amère aux sages critiques de ce journal (voyez l'*Ami de la religion et du roi*, tom. 5, pag. 1^{er} et 81).

VINTIMILLE (Charles-Gaspard-Guillaume de), d'une des plus anciennes familles de France, fut successivement évêque de Marseille, archevêque d'Aix en 1708, et de Paris en 1729. Il gouverna son diocèse avec zèle et avec douceur. Il fut le premier à rire des satires que les partisans du diacre Paris publièrent contre lui. Exempt des passions qui empoisonnent le cœur, il conserva une santé ferme jusqu'à 94 ans, et mourut en 1746.

* VINTIMILLE (François-Marie-Fortuné de), issu d'une illustre famille établie en Provence, et originaire d'Italie, entra dans l'état ecclésiastique, et devint aumônier du roi, grand-vicaire de Soissons, abbé de l'Île-Dieu, et enfin évêque de Carcassonne en 1788. Il remit alors son abbaye. A la fin de 1790 il adhéra à l'*Exposition des principes sur la constitution civile du clergé*, par les évêques députés à l'assemblée nationale, et préféra sortir de France, plutôt que de prêter le serment. Il se retira d'abord en Italie, passa ensuite à Rome, puis se rendit en Allemagne, séjourna quelque temps en Bavière et en Autriche, et se fixa en Angleterre. Il adhéra aussi à la lettre écrite au pape le 26 mars 1802, par le cardinal de Montmorency et par cinq autres évêques, et signa en 1805 les réclamations adressées au souverain pontife par 56 évêques français qui n'avaient pas voulu donner la démission de leur siège, lors du concordat; mais loin de vouloir porter le trouble dans les consciences de ses diocésains, il déclara autoriser le nouvel évêque à exercer ses fonctions. Persévérant jusqu'à la fin dans ce plan de conduite, il refusa de signer la lettre écrite au pape en 1816, mais ne fit aucun acte d'opposition. Après la restauration il vint à Paris, où il mena une vie très-rétirée, recevant du roi, comme tous les anciens évêques, une pension de 12 mille francs, et mourut le 6 août 1818.

VIO (Thomas de), cardinal, plus connu sous le nom de *Cajetan*, naquit à Gaëte, dans le royaume de Naples, en 1469. L'ordre de Saint-Dominique le reçut dans son sein en 1484. Il y brilla par son esprit et par son savoir, devint docteur et professeur en théologie, puis procureur-général de son ordre, et enfin général en 1508. Il rendit des services importants au pape Jules II et à Léon X, qui l'honora de la pourpre en 1517, et le fit, l'année suivante, son légat en Allemagne. Le cardinal Cajetan eut plusieurs conférences avec Luther; mais son zèle et son éloquence ne purent pas ramener dans le bercail cette brebis égarée. Elevé en 1519 à l'évêché de Gaëte, il fut envoyé légat en Hongrie l'an 1525. Après y avoir fait beaucoup de bien, il retourna à Rome, où il mourut en 1554, à 67 ans. Malgré les affaires importantes dont il était chargé,

il s'était fait un devoir de ne passer aucun jour sans donner quelques heures à l'étude. C'est ce qui lui fit composer un si grand nombre d'ouvrages. Les principaux sont : des *Commentaires* sur l'Ecriture sainte, Lyon, 1659, 5 vol. in-fol. Ouvrage très-savant, mais où l'on trouve des opinions singulières. La liberté qu'il s'est donnée de déroger dans beaucoup d'endroits à la lettre de l'histoire sainte, pour recourir à des explications allégoriques, a servi d'exemple et de prétexte à des gens qui n'avaient ni son savoir, ni la droiture de ses intentions, et qui par-là ne se sont pas contenus dans les mêmes bornes. Il écrivait d'ailleurs avant le concile de Trente, et le décret si formel contre les interprétations arbitraires de ce livre divin. *De auctoritate papæ et concilii, sive Ecclesia comparata*, traité qui fit beaucoup de bruit dans ce temps-là. Jacques Alain en fit la critique par ordre de la faculté de théologie de Paris. Des *Commentaires* sur la Somme de saint Thomas, qu'on trouve dans les éditions de cette Somme de 1541 et 1612. Ils furent imprimés à Rome en 1570, mais avec des retranchements; on y a joint ses *Traitéts sur diverses matières*.

* VIOMÉNIL (Charles-Joseph-Hyacinthe du Houx, marquis de), maréchal de France, né en 1755 à Ruppe en Lorraine, fit ses premières armes en 1747, sous les yeux de son père, et se trouva à la bataille de Laufelt et au siège de Berg-op-Zoom. Ayant terminé son éducation à Lunéville dans l'école des cadets, qui avait été formée par Stanislas, il combattit dans la guerre de sept-ans sous les ordres du général Chevert, en qualité de son aide-de-camp, et à l'âge de vingt-six ans obtint, par plusieurs actions d'éclat, la croix de Saint-Louis. Devenu en 1761 colonel des volontaires du Dauphiné, il suivit le maréchal de Vaux dans les campagnes de la Corse, et reçut le grade de maréchal-de-camp. Il servit, en cette qualité, sous les ordres du comte de Rochambeau en Amérique, et se signala surtout à la prise d'York et de Gloucester. De retour en Europe, Vioménil obtint d'abord une pension de 5,000 francs, puis fut nommé en 1787 au commandement de la Martinique et des îles du Vent; il rétablit l'ordre dans ces colonies, et revint en France en 1790. S'étant rendu à l'armée de Condé dont il commanda souvent l'avant-garde, il se distingua surtout en 1795, au combat de Bonthal et aux lignes de Weissembourg. Il seconda puissamment le duc d'Enghien dans plusieurs affaires, et forma un régiment de son nom. Aussi, lorsqu'un jour, sous la restauration, il était à Chantilly, et qu'il offrait au prince de Condé son bras pour se promener, celui-ci lui dit : « Ce n'est » pas la première fois que vous me soutenez. » Après le licenciement de l'armée de Condé, Vioménil servit en Russie comme lieutenant-général. Le successeur de la czarine, mécontent de l'attachement qu'il manifestait pour le dernier roi de Pologne, l'en punit en lui ordonnant d'aller prendre le commandement de la ligne de Pétro-Pawlowsk, en Sibérie. Après sept mois de séjour dans cette triste contrée, il reçut de l'empereur Paul I^{er} avec le grade de général de cavalerie, le commande-

inent d'une armée de plus de 40,000 hommes, et fut envoyé dans les îles de Jersey et de Guernesey à la tête d'un corps destiné à seconder les efforts des royalistes de la Vendée. La mort du prince de Waldeck laissant vacant le commandement en chef des troupes du Portugal, Vioménil en fut chargé, et conserva jusqu'à sa mort le titre de maréchal-général dans ce pays. Il demeura aussi longtemps qu'il crut être utile à la maison de Bragance, et se rendit ensuite en Angleterre. Il y resta jusqu'à la rentrée des Bourbons en France, et fut ensuite nommé pair. Lors du retour de Bonaparte de l'île d'Elbe, il organisa les volontaires royaux à Vincennes, accompagna le roi à Gand, et revint à Paris avec lui. Nommé au commandement de la 11^e division militaire, puis au gouvernement de la 15^e, il reçut pour prix de ses services le bâton de maréchal, avec le diplôme de chevalier des ordres du roi. Le marquis Vioménil mourut à Paris au mois de mars 1827.

VION (le P.) dominicain. Voy. SALÉON.

VIONNET (George), jésuite, né à Lyon en 1712, mort en 1754, à Lyon, d'un caractère aimable, était un bon littérateur, et un poète faible. Nous avons de lui une tragédie de *Xerxès*, en 5 actes et en vers, 1749, et quelques poésies latines sur différents sujets.

* VIOT (Marie-Anne-Henriette PAVAN de l'ETANG, baronne de), née à Dresde en 1746, de parents peu riches, fut aussi connue sous les noms d'*Antremont* et de *Bourdic*. Amenée en France fort jeune, elle y reçut une excellente éducation. A 15 ans, elle épousa le marquis d'Antremont, qui la laissa veuve trois ans après. Elle continua ses études et apprit l'allemand, l'anglais, le latin et l'italien; elle cultivait aussi les arts, et était une fort bonne musicienne. Cependant c'était à la poésie qu'elle consacrait plus volontiers ses loisirs. Elle épousa en secondes noces le baron de Bourdic, major de la ville de Nîmes, et fut reçue à l'académie de cette ville en 1782, honneur que lui méritèrent son *Ode au silence*, et son *Eloge de Montaigne*, qui était son auteur favori. S'étant mariée en troisièmes noces avec Viot, administrateur des domaines, elle vint s'établir à Paris, où sa maison fut fréquentée par les beaux esprits de la ville. M^{me} Viot avait la taille élégante, mais la figure peu jolie, ce qui lui faisait dire en plaisantant : « L'architecte a manqué la façade. » On cite d'elle plusieurs réparties ingénieuses, et des pensées philosophiques, et on rappelle entre autres celle-ci : *Ce n'est pas l'homme qui sort de la vœ qu'il faut plaindre; il ne pleure qu'en y arrivant*. M^{me} Viot ne survécut pas longtemps à son amie madame du Bocage, et mourut le 7 août 1802, à 56 ans. Elle a laissé, outre son *Eloge de Montaigne*, et l'*Ode au silence*, des poésies légères, parmi lesquelles on remarque l'*Eté*; la *Romance de la fauvette*; l'*Épître à M. de la Tremblaye, sur son voyage en Grèce*, la *Forêt de Brama*, opéra reçu, mais non représenté, etc. Ses vers ont de la facilité, de la grâce, et prouvent beaucoup d'esprit.

* VIOTTI (Jean-Baptiste), violoniste, né à Fontaneto, près de Turin, en 1755, reçut de son com-

patriote Pugnani, les premières leçons de son art; mais il apprit l'harmonie d'un professeur fort ordinaire. Cependant, à 14 ans, il avait composé un concerto dont la partition est régulière, et qui se fait déjà remarquer par le style. Il quitta sa patrie à 22 ans, pour parcourir avec Pugnani presque toutes les cours du nord, et partout ils reçurent l'accueil que méritait leur talent. Pagnani retourna à Turin, et Viotti vint à Paris, où il débuta avec éclat au *Concert spirituel* en 1782; en moins de dix années, ses ouvrages se répandirent dans toute l'Europe. Il se rendit à Londres en 1792, où il obtint également les plus grands succès, fit encore plusieurs voyages à Paris en 1802, 1814 et 1818, et mourut en Angleterre en 1824. On a de lui un grand nombre d'ouvrages gravés pour le violon, des concerto, symphonies, duo, sérénades, trio, quatuors, etc. Il a donné aussi des divertissements, concerto et sonates pour le piano. On a sur Viotti une excellente *Notice* par Baillot.

VIPERANO (Jean-Antoine), littérateur, né à Messine vers 1510, mort en 1610, prit l'habit ecclésiastique, et après avoir passé par diverses fonctions fut appelé, en 1588, à l'évêché de Giovenazzo. On a de lui : *De bello melitensi historia*, Pérouse, 1567, in-4. *De scribendâ historia liber*, Anvers, 1569, in-8. *De rege et regno liber*, 1569, in-8. *De summo bono libr. V*, Naples, 1575, in-8. *De poetica libr. III*, Anvers, 1579, in-8. *De divinâ providentiâ lib. III*, 1588, in-8. *De virtute libr. IV*, 1592, in-4; *Poemata*, 1595, in-8. Les œuvres de Viperano ont été recueillies, Naples, 5 vol. in-fol.

VIRET (Pierre), ministre calviniste, né à Orbe en Suisse, l'an 1511, s'unit avec Farel pour aller prêcher à Genève les erreurs de Calvin. Les Genevois les ayant écoutés avec avidité, chassèrent les catholiques de la ville en 1536. Viret fut ensuite ministre à Lausanne et dans plusieurs villes. Il mourut en 1571, à 60 ans. Le fanatisme lui avait donné une espèce d'éloquence; mais elle brille peu dans les ouvrages que nous avons de lui en latin et en français : *Opuscula*, 1555, in-fol.; *Disputations sur l'état des trépassés*, 1552, in-8; *La Physique papale*, 1552, in-8, à laquelle les crocheteurs du parti calviniste ont fort applaudi, ainsi qu'à sa *Néromancie papale*, Genève, 1555, in-8.

** VIREY (Jules-Joseph), médecin, né en 1776 à Hortes (Haute-Marne), après avoir fait ses études à Langres, fut nommé pharmacien militaire en 1795, et appelé plus tard par Parmentier (voy. ce nom), à l'hôpital du Val-de-Grâce. Il y remporta les prix, et y devint pharmacien en chef en 1812; mais bientôt il donna sa démission, et obtint deux ans après le titre de docteur en médecine à la faculté de Paris. Il professa un cours d'histoire naturelle à l'athénée. En 1825, nommé membre titulaire de l'académie de médecine, il fut appelé par la section de pharmacie aux fonctions de secrétaire. En 1825, l'académie des sciences le désigna pour la chaire d'histoire naturelle des médicaments à l'école de pharmacie; mais elle ne lui fut point donnée. Elu député en 1852 par le département de la Haute-Marne, il siégea seulement quelques années à la chambre. Membre du conseil supérieur de santé,

il faisait partie de plusieurs sociétés savantes nationales et étrangères. Il était officier de la légion-d'honneur, lorsqu'il mourut à Paris, le 10 mars 1846, à 71 ans. Médecin philosophe, il combattit les doctrines matérialistes. Son style est brillant et facile, mais souvent diffus. Il est du petit nombre des savants qui ont su rendre la science à la fois intelligible et aimable. Il fut l'un des principaux rédacteurs du *Bulletin* et du *Journal de pharmacie*, et il a coopéré à la grande édition des *œuvres* de Buffon, par Sonnini, etc. Indépendamment d'une foule de *mémoires* dans les recueils scientifiques, et de nombreux articles dans les *Dictionnaires d'histoire naturelle* et des *sciences médicales*, on a de lui : *Histoire naturelle du genre humain*, Paris, 1801, nouv. édit., 1824, 3 vol. in-8, fig ; *l'art de perfectionner l'homme, ou de la médecine spirituelle et morale*, 1808, 2 vol. in-8 ; *Traité de pharmacie théorique et pratique*, 1811, 4^e édit. 1857, 2 vol. in-8 ; *Histoire naturelle des médicaments*, 1820, in-8 ; *Histoire des mœurs et de l'instinct des animaux*, etc., 1821, 2 vol. in-8 ; *De la puissance vitale considérée dans ses fonctions physiologiques*, chez l'homme et tous les êtres organisés, 1822, in-8 ; *De la femme sous ses rapports physiologique, moral et littér.*, 1825, in-18, 2^e édit. 1824, in-8 ; *Hygiène philosophique, ou la santé dans le régime physique, moral et politique de la civilisation moderne*, Paris, 1828, 2 part. in-8 ; *Philosophie de l'histoire naturelle, ou phénomènes de l'organisation des végétaux*, Paris, 1835, in-8.

VIRGILE (Publius-Virgilius-Marco), surnommé le Prince des poètes latins, naquit à Andes, village près de Mantoue, l'an 70 avant J.-C., d'un potier de terre. Sa muse s'était d'abord exercée dans le genre pastoral. Ce poète rétabli par Auguste dans son patrimoine, d'où il avait été chassé par la distribution faite aux soldats vétérans, des terres du Mantouan et du Crémonais, composa sa première Églogue pour remercier son bienfaiteur. Il finit ses *Bucoliques* au bout de 5 ans, ouvrage distingué par les grâces simples et naturelles, par l'élégance et la délicatesse, et par la pureté de langage qui y règnent, que Fontenelle a critiqué avec plus de suffisance que de raison. On peut dire que le censeur n'a point eu une juste idée de l'églogue : « Son *Discours sur l'églogue*, dit un sage littérateur, n'est qu'une » apologie de ses propres églogues ; il ne veut point » qu'il y soit question de brebis et de chèvres ; selon » lui on ne doit y parler que d'amour, et encore d'une » espèce d'amour beaucoup plus commune dans » les romans que dans la nature ; c'est à cela que » se réduisent ses sophismes. » Peu de temps après, Virgile entreprit les *Georgiques*, poème le plus travaillé de tous ceux qu'il nous a laissés, et qu'on peut appeler le chef-d'œuvre de la poésie latine. Il y a des descriptions et des épisodes d'une beauté inimitable, et de grandes connaissances physiques, agronomiques et astronomiques. On voit, malgré quelques erreurs, que ces sciences étaient beaucoup plus avancées que les modernes ne paraissent le croire. Ces différents ouvrages lui acquirent les suffrages et l'amitié d'Auguste, de Mécène, de Tucca, de Pollion, d'Horace, de Gallus. Sa gloire lui fit des

jaloux, à la tête desquels étaient Bavius et Mævius. Il ne paraît pas qu'il en tira d'autre vengeance que ce vers de la 5^e églogue :

Qui Bavium non odit, amet tua carmina, Mævi !

Virgile avait attaché pendant la nuit, à la porte du palais d'Auguste, ce distique :

Nocte pluit tota : redeunt spectacula mane :
Divisum imperium cum Jove Cæsar habet.

L'empereur voulut connaître l'auteur de cette ingénieuse bagatelle ; personne ne se déclara. Bathille, profitant de ce silence, se fait honneur du distique, et en reçoit la récompense. Le dépit de Virgile lui suggéra une idée heureuse : ce fut de mettre au bas du distique ce vers :

Hos ego versiculos feci, tulit alter honores :

et le commencement du suivant,

Sic vos non vobis,

répété quatre fois. L'empereur demanda qu'on en achevât le sens : mais personne ne put le faire que celui qui avait enfanté le distique. Bathille devint la fable de Rome, et Virgile fut au comble de sa gloire, surtout lorsqu'on eut vu quelques échantillons de son *Enéide*. Il employa onze ans à la composition de cet ouvrage ; mais voyant approcher sa fin, sans avoir pu y faire les changements qu'il méditait, il ordonna qu'on le jetât au feu ; ordre rigoureux, qui heureusement ne fut point exécuté. Il mourut à Brindes en Calabre, le 25 septembre de l'an 19 av. J.-C., à 51 ans, en revenant de Grèce avec Auguste. Son corps fut porté près de Naples ; et on mit sur son tombeau ces vers qu'il avait faits en mourant :

Mantua me genuit, Calabri rapuere, tenet nunc
Parthenope : cecini Pasqua, Rura, Duces.

Auguste se délassait quelquefois par la lecture de l'*Enéide*. On sait l'impression que fit sur l'empereur et sur Octavie l'éloge du jeune Marcellus, placé avec tant d'art dans le 6^e livre. Octavie s'évanouit à ces mots : *Tu Marcellus eris* ; et voulant marquer sa reconnaissance et son admiration au poète, elle lui fit compter dix grands sesterces pour chaque vers ; ce qui montait à la somme de 52,500 fr. Si l'on excepte quelques galanteries de ses bergers, et la seconde églogue qui porte les traits d'un vice monstrueux, mais devenu très-commun chez les Romains, on ne peut que le regarder comme un des poètes de l'antiquité le plus ami des bonnes mœurs ; encore dans ces endroits-là même est-il décent et réservé dans ses expressions. Et quant au dernier article, il paraît que c'était une folie passagère que lui-même se reproche comme telle :

O Corydon, Corydon, que te dementia cepit !

C'est sans doute cet éloignement habituel des passions énervantes et dégradantes qui lui a conservé ce noble enthousiasme qui semble franchir quelquefois le séjour de la mortalité, pour prodiguer des idées sublimes et ravissantes, pour unir des connaissances très-variées à l'élégance et à la douceur de style, à la force et à la justesse des expressions, à la beauté et à la magnificence des images ; et rassembler tout cela dans un plan infiniment ingénieux, clair et méthodique, où l'ordre ne nuit point au génie, et où le génie ne produit point de désordre, où les idées les plus vastes n'ont

rien de monstrueux et de gigantesque, et où les plus petites ne sont pas sans dignité et sans grâces. Quoique Virgile ne soit venu qu'après Homère, qu'il l'ait imité dans le plan de son poème, et qu'il n'ait pu mettre la dernière main à son ouvrage, il est cependant bien difficile de ne pas le placer au-dessus du poète grec ; et il n'y a guère que quelques hellénistes qui croient relever leur science grammaticale, en exaltant par-dessus tout un ouvrage écrit dans une langue dont ils se piquent d'entendre seuls les finesses, et de saisir les beautés (voy. HOMÈRE). Ce qui doit sans balancer faire donner la palme à Virgile, c'est la variété de ses talents, l'étendue et la souplesse de son génie qui l'a fait exceller dans deux autres genres de poésie, dans lesquels le poète grec n'a rien produit. La santé de Virgile avait toujours été faible et chancelante ; il était sujet aux maux d'estomac et de tête, et aux crachements de sang : aussi mourut-il au milieu de sa carrière. Il ordonna par son testament, qu'on laissât son poème tel qu'il était, au cas qu'on le sauvât des flammes, et l'on eut cette attention : de là vient qu'on trouve tant de vers imparfaits dans l'*Enéide* (voy. DIDON). L'auteur de cet ouvrage unique mourut assez riche pour laisser des sommes considérables à Tucca, à Varius, à Mécène, à l'empereur même. On a fait des ouvrages de ce poète un grand nombre de belles éditions, dont le détail nous conduirait trop loin. On trouvera les plus amples renseignements bibliographiques sur Virgile dans la notice de Heyne, revue par Barbier, et dans la nouvelle édition de Virgile, publiée dans la Collection de Lemaire. Le même *Commentaire* a été réimprimé par les soins de Amar dans sa Collection des *Classiques latins*, 1824, 5 vol. in-8 et in-12. Nous citerons aussi le travail de Larue sur ce poète, celui de Tissot qui a pour titre : *Etudes sur Virgile* ; et celui de Genisset, intitulé : *Examen oratoire des Bucoliques de Virgile*, Paris, 1802, in-8. On en a fait plusieurs traductions françaises en prose, entre lesquelles on distingue celle de l'abbé Desfontaines ; celle dite des quatre professeurs, de Binet, de Mollevaut, de Morin, et surtout celle de Villenave et Charpentier, dans la bibliothèque latine-franç. de Pancoucke, Paris, 1855, 4 vol. in-8. L'abbé Delille, Gaston, Mollevaut, ont donné des traductions en vers de l'*Enéide*. Lefranc de Pompignan et l'abbé Delille ont traduit les *Géorgiques* ; Didot, de Langeac, Willodon, Millevoe, Tissot, Gindre de Nancy, etc., les *Bucoliques*. La meilleure traduction de l'*Enéide* en vers, est celle qui a été donnée en italien, par Annibal Caro.

VIRGILE, né en Irlande, passa par la France en allant en Allemagne. Le roi Pepin le goûta tellement, qu'il le retint pendant quelque temps auprès de lui, et lui donna des lettres de recommandation pour Odilon duc de Bavière : Virgile fut élevé à la prêtrise et se fixa à Saltzbourg. Saint Boniface, apôtre de l'Allemagne, le déféra au pape Zacharie, comme enseignant des erreurs, entre autres, « qu'il » y avait un autre monde, d'autres hommes sous » la terre, un autre soleil, une autre lune. » *Quod alius mundus et alii homines sub terra sint seu alius sol et luna.* (Bibliothèque des Pères, dans les lettres

de saint Boniface, et lettre 10 du tome 6^e des conciles.) Zacharie répondit qu'il fallait le déposer s'il persistait à enseigner de semblables erreurs, et ordonna à Virgile de venir à Rome, afin qu'on y examinât sa doctrine. Quelques auteurs modernes, entre autres d'Alembert, ont conclu ridiculement de là, que Zacharie condamnait le sentiment de ceux qui admettaient des antipodes ; car il ne s'agissait en aucune manière d'antipodes dans l'imputation de saint Boniface, mais des hommes d'un autre monde, qui ne descendaient point d'Adam, et qui n'avaient point été rachetés par Jésus-Christ, et c'est ce qui pouvait être condamné. (Voy. le cardinal Baronius sous l'an 784, n° 12, et les *Mémoires de Trévoux*, janvier 1708, page 156 ; — *Recherches sur l'origine des découvertes*, etc., par Dutens, tom. 1, pag. 204 ; la savante Dissertation du P. Patuzzi : *De sede inferni*, cap. 12, et l'article Léger-Charles DECKER dans ce Dictionnaire.) Il est vrai que quelques auteurs, entre autres Bède (*lib. 4, de Princ. philos.*), ont soutenu que la terre n'était pas sphérique ; mais cette erreur philosophique qui n'influaient en rien sur la foi, n'a pas été générale parmi les philosophes chrétiens jusqu'au x^e siècle, comme l'a prétendu Montfaucon, dans la préface de son édition de Côme l'Egyptien. Jean Philoponon, philosophe du xiv^e siècle, dans son *Traité de la Création du Monde* (liv. 5, chap. 15), a démontré que saint Basile, saint Grégoire de Nysse, saint Grégoire de Naziance, saint Athanase, et la plupart des saints Pères croyaient que la terre était sphérique. Il est même fait mention des antipodes dans saint Hilaire (*in Ps. 2, v. 25*), dans Origène (*lib. 2, de Princip., c. 3*). Quoi qu'il en soit, il y a toute apparence que Virgile se justifia à Rome, puisque, selon l'opinion la plus accréditée, il fut élevé peu de temps après sur le siège de Saltzbourg. Le P. Pagi soutient que ce fut en 746 ; mais il est plus vraisemblable que ce ne fut qu'en 766. Virgile planta la foi dans la Carinthie, établit Modeste premier évêque de ce pays, mourut saintement en 784, et fut solennellement canonisé en 1255, par le pape Grégoire IX. Marc Hansizius (*Germania sacra*, tom. 2, *Augustæ Vindelicorum*, 1729, pag. 84) prouve, contre le P. Pagi, que le prêtre Virgile dont il s'agit dans la lettre de saint Boniface, n'est pas différent de celui qui devint archevêque de Saltzbourg.

VIRGILE. Voy. POLYDORE.

VIRGINIE, jeune fille romaine dont Appius-Claudius, l'un des décemvirs, devint passionnément amoureux. Pour en jouir plus facilement, il ordonna qu'elle serait remise à Marcus-Claudius, avec lequel il s'entendait, jusqu'à ce que Virginus son père fût de retour de l'armée. Ce vieillard ayant été averti de la violence qu'on voulait faire à sa fille, vint à la hâte à Rome, et demanda à la voir. On le lui permit ; alors ayant tiré Virginie à part, il prit un couteau qu'il rencontra sur la boutique d'un boucher : « Ma chère Virginie, lui dit-il, » voilà enfin tout ce qui me reste pour te conserver » l'honneur et la liberté ! » Il lui porte à l'instant le couteau dans le cœur et la laisse expirante : action atroce, mais qui prouve le prix de la pudeur

et de la continence, même chez les païens. Il s'échappa de la multitude, et vole dans le camp avec 400 hommes qui l'avaient suivi. Les troupes, plus indignées contre le ravisseur que contre le père, prirent les armes, et marchèrent à Rome, où elles se saisirent du Mont-Aventin. Tout le peuple, soulevé contre Appius, le fit mettre en prison, où il se tua pour prévenir l'arrêt de sa mort. Spurius Opius, autre décemvir qui était à Rome, et qui avait toléré le jugement tyrannique de son collègue, se donna la mort; et Marcus-Claudius, confident d'Appius, fut condamné au dernier supplice. Ce crime fit abolir les décemvirs, l'an 449 avant J.-C. *Virginie* a fourni le sujet d'une tragédie à Mairet (1628), à Leclerc (1645), à Campistron (1685), à La Beaumelle, à Chabanon (1769), à Laharpe (1786), à Leblanc de Guillet (1786), et à Guiraud (1827). Alfieri, Lessing et Knowles ont traité le même sujet. La mort de Virginie est le sujet d'un excellent tableau, qui fut le morceau de réception de Doyen à l'académie.

* VIRIATHE, général des Lusitaniens en Espagne, vivait vers l'an de Rome 600. Il n'était que simple soldat lorsque ses compatriotes, dans leur révolte contre les Romains, le proclamèrent leur chef. Il battit successivement Vetilius, le préteur Plautius, et Claudius Unimanus, qu'il fit prisonniers. Le consul Quintus Fabius Maximus, père du jeune Scipion, vint se mesurer avec Viriathe; mais il mourut sans avoir obtenu sur lui aucun avantage; son successeur Servilianus, défait à son tour, fut contraint d'entamer des négociations avec le général lusitanien, qui, par la ratification du traité, fut reconnu l'ami et l'allié du peuple romain. On croit que les limites des nouveaux domaines de Viriathe comprenaient la plus grande partie de l'Espagne ultérieure. Arsa, qui devait être la capitale de son royaume, était située près des rives de l'Arsas, aujourd'hui Guadiana. La république romaine, honteuse du traité qu'elle venait de conclure, eut la perfidie de le rompre par le plus indigne attentat. Quintus-Servilius Cépion, gouverneur de l'autre partie de l'Espagne, désespérant de vaincre Viriathe, le fit assassiner l'an 140 avant J.-C. Viriathe ne permettait pas qu'aucun soldat gardât l'entrée de sa tente, afin que chacun d'eux eût auprès de lui un libre accès. Cette noble sécurité causa sa perte. A minuit, au moment où, sans être désarmé, il se mettait à table, des traitres lui enfoncèrent un poignard dans la gorge, seule partie de son corps qui ne fût point à l'abri de leurs coups. Cet homme, que les Romains appelaient *brigand*, avait toutes les qualités d'un grand homme et d'un grand guerrier : sobre, chaste, juste, bienfaisant, il était également adoré et de ses troupes et de ses peuples.

* VIRIEU (F.-H., comte de), d'une famille illustre du Dauphiné, était colonel du régiment de Limousin au moment de la révolution. Nommé député aux états-généraux par la noblesse du Dauphiné, il demeura d'abord fidèle au vœu de ses mandataires, qui prescrivaient le vote par tête à tous les députés de cette province. Il se réunit ensuite au tiers-état, se rangea tantôt du côté des patriotes,

tantôt de celui des royalistes, et finit par être rejeté des deux partis. Le 15 juillet 1789, au moment où la cour appelait des troupes près de Paris, il proposa de renouveler le *serment du Jeu de Paume*. Il s'opposa le 28 à l'établissement du comité des recherches; et dans la séance de la nuit du 4 août, lors de la question relative à l'abandon des privilèges, il s'écria « qu'il apportait aussi son moineau » sur l'autel de la patrie, et qu'il proposait la destruction des colombiers. » Il prononça le 20 un discours en faveur d'une *déclaration des droits de l'homme*, pour qu'elle fût placée à la tête de la constitution. Le 7, il parla en faveur des chambres et du *veto absolu* à accorder au roi, et soutint toujours avec force cette dernière opinion. Le 27 avril 1790, il fut nommé président, prêta le serment civique, et envoya le lendemain sa démission. Le 17 mai, il présenta un projet sur les monnaies de cuivre; le 31, il s'éleva contre les calomnies que des pétitionnaires payés et quelques membres de l'assemblée dirigeaient contre les officiers. Enfin, après avoir signé les protestations des 12 et 15 septembre 1791, il sembla disparaître de la scène politique. Se trouvant à Lyon lors des troubles de cette ville, Virieu s'unit aux habitants révoltés contre la Convention nationale. Il s'associa au plan de défense de Précy, sans toutefois se montrer ouvertement. Ce général, serré de près et n'espérant plus d'être secouru, se décida à se frayer un passage à travers les assiégeants, et confia au comte de Virieu le commandement de l'arrière-garde de sa petite armée; mais celui-ci n'ayant avec lui que 300 hommes, fut attaqué par des forces considérables, et périt les armes à la main, après avoir opposé sans succès la plus vive résistance.

VIRINGUS ou VAN-VIERINGEN (Jean WAUTIER), né à Louvain en 1559, reçut le bonnet de docteur dans sa patrie en 1571, et obtint ensuite la première chaire de médecine, qu'il remplit avec la plus grande exactitude pendant 22 ans. En 1578, il embrassa l'état ecclésiastique, reçut la prêtrise en 1595, et devint ensuite chanoine d'Arras. Sa piété, son zèle pour les anciens usages de l'Eglise, et ses talents, lui méritèrent la confiance et l'estime des archiducs Albert et Isabelle, dont il fut chapelain. On a de lui : un *Abrégé du théâtre anatomique* de Vesal, en flamand, Bruges, 1569, in-4; *De jejunió et abstinentia medico-ecclesiastici libri quinque*, Arras, 1597, in-4, avec cette double épigraphe : *Qui abstínens est, adjiciet vitam*, Eccli.; *Non satiari cibis saluberrimum*, Hippoc.

VISCH (Charles de), de l'ordre de Cîteaux, né vers 1596 à Bulscamp, près de Furnes, enseigna la théologie dans le monastère des Dunes à Bruges, fut élu prieur en 1646, et y mourut le 11 avril 1666. On a de ce religieux plusieurs ouvrages qui ont demandé bien des recherches : *Bibliotheca ordinis Cisterciensis*, Douai, 1649; Cologne, 1656, in-4; assez estimée, quoique écrite d'un style plat et incorrect; *Vitæ BB. Eberardi de Commeda, et Richardi de Frisia*, Bruges, 1655, in-12. Ces deux saints étaient de l'ordre de Cîteaux; le premier est mort l'an 1191, le second, l'an 1266; *Histoire de plusieurs monastères* de son ordre, Cologne,

1640, in-fol.; une édition des *Oeuvres* d'Alain de Lille (voy. ce nom, 1, 89).

VISCLEDE (Antoine-Louis CHALAMONT de la), né à Tarascon en 1692, d'une famille noble, mourut à Marseille en 1760, à 68 ans. Il remplit avec distinction, pendant plusieurs années, la place de secrétaire perpétuel de l'académie de cette ville. Avec beaucoup de finesse dans l'esprit, il en avait très-peu dans le caractère; et on trouve peu d'hommes de lettres qui aient eu une simplicité de mœurs plus aimable. Sa conversation était intéressante, son commerce sûr et utile à ceux qui en jouissaient. De Belzunce, ce saint et zélé évêque de Marseille, se plaisait dans sa compagnie, et se divertissait beaucoup par les *impromptu* dans lesquels de la Viscède excellait. Pour mettre son talent à l'épreuve, on lui proposait les sujets les plus arides, et qui prêtaient le moins à l'imagination. Un jour on le somma de faire sur-le-champ, en l'honneur d'un père récollet qui se trouvait présent, un poème épique sur le *tibi*, petite pièce d'ivoire qui sert à attacher le manteau de ces religieux. Il fit aussitôt ce début :

Je chante ce saint gueux, dont l'orgueil sérapique,
Dédaignant du crochet l'usage tyrannique,
Et cherchant dans l'ivoire un ornement nouveau,
D'un *tibi* triomphant décora son manteau.

Le père récollet, homme de bon jugement, fut le premier à rire de la saillie, et dit : *Voilà un poème qui détruit par le fondement notre ordre, bâti sur l'humilité!* — Oh non, reprit le poète, je le prends seulement par la gorge. La Viscède est principalement connu par le grand nombre de prix littéraires qu'il remporta. Ses ouvrages sont : des *Discours académiques*, répandus dans les différents recueils des sociétés littéraires de France. Ils sont bien pensés et bien écrits; mais il y a plus d'esprit que d'imagination, ainsi que dans ses autres productions. Des *Odes* morales dignes d'un poète philosophe. Les plus estimées sont celles qui ont pour sujet *l'Immortalité de l'âme*, les *Passions*, les *Contradictions de l'homme*. Diverses pièces de poésie manuscrites, et quelques autres imprimées dans ses *Oeuvres diverses*, 1727, 2 vol. in-12.

VISCONTI (Matthieu), deuxième du nom, souverain de Milan, étant mort sans enfants mâles, en 1555, ses deux frères partagèrent sa succession. Bernabo régnait dans Milan, tandis que Galéas régnait à Pavie. Celui-ci mourut en 1578, laissant pour fils Jean-Galéas, qui lui succéda. Ce Galéas forma le projet de s'emparer de la succession de son oncle, et réussit à l'emprisonner avec ses deux fils. Dès lors il étendit sa domination sur tout le milanais. L'an 1593, il obtint de Wenceslas, roi des Romains, le titre de duc de Milan. Ce fut alors qu'il quitta le titre de comte de *Fertus*, qu'il avait porté jusque-là, du chef d'Isabelle de France, sa première femme, de laquelle il eut une fille unique (Valentine), mariée à Louis, duc d'Orléans. Il termina sa carrière en 1602, laissant de sa seconde femme, JEAN-MARIE et PHILIPPE-MARIE. Le premier gouverna Milan comme Néron régnait à Rome. Il faisait dévorer par des chiens les malheureux qui lui avaient déplu. Ses peuples l'assassinèrent en

1412. Philippe-Marie, qui régnait à Pavie, devenu souverain de tout le Milanais, laissa à sa mort, arrivée en 1447, une fille (Blanche-Marie), qu'il maria à Sforce. Celui-ci s'empara du duché de Milan, malgré le duc d'Orléans, qui le réclama comme l'héritage de sa mère. Telle fut la source des guerres du Milanais, qui fut pendant longtemps le tombeau des Français.

* VISCONTI (Ennius-Quirinus), antiquaire, né à Rome en 1731, fut de bonne heure un prodige de savoir, et justifia dans sa maturité, les espérances qu'il avait fait concevoir. Des programmes imprimés (*Experiment. domesticæ institut.*, etc., Rome, 1762, in-4, et *Specimen alterum domestic. institut.*, ibid., 1764, in-4), ont consacré le souvenir des examens publics que son père, qui s'était chargé seul de son éducation, lui fit subir à 10 ans et à 12. A dix ans il possédait à fond l'histoire sacrée et profane, la numismatique, la chronologie, la géographie et la géométrie; à douze ans il pouvait répondre aux questions les plus difficiles sur la trigonométrie, l'analyse et le calcul différentiel. Il traduisit aussi les poètes grecs en vers. Il fit imprimer, à treize ans, sa traduction en vers italiens de *l'Hécube d'Euripide*, qui fut suivie de celle des *Olympiques de Pindare*. Le jeune Visconti avait été nommé en 1771 par le pape Pie VI son camérier d'honneur et bibliothécaire du Vatican. Sa répugnance à entrer dans les ordres lui fit retirer ces titres; mais le prince Sigismond Chigi le fit alors son bibliothécaire, et afin qu'il pût continuer ses études profondes dans la science des antiquités et de la numismatique, il lui adjoignit un sous-bibliothécaire, et voulut même qu'il prît un secrétaire. Cependant dès l'année 1779 Visconti était devenu le collaborateur de son père pour la description du musée Pio-Clémentin. Cinq ans plus tard il demeura chargé seul de cet immense travail dont le premier vol. avait paru en 1782, sans que le frontispice annonçât l'importante coopération du jeune Ennius. Le 2^e vol. que celui-ci publia en 1784 eut encore un éclatant succès : alors Pie VI lui rendit ses pensions avec le titre de conservateur du musée du Capitole. Visconti publia en outre une foule d'autres écrits qui contribuèrent aussi à sa gloire et à l'avancement de la science archéologique. Lors de l'invasion de Rome par les Français (1797), nommé ministre de l'intérieur, il remplit ces fonctions pendant deux mois, devint ensuite l'un des cinq membres du gouvernement consulaire (1798), et fut rendu, par une réélection des consuls, à ses occupations scientifiques. Lorsque les Napolitains entrèrent à Rome en novembre 1798, il fut obligé de s'enfuir. Il n'y rentra au bout de vingt-six jours que pour être réduit à s'en éloigner une seconde fois. Il vint en France, et fut nommé l'un des administrateurs du musée des antiques et des tableaux qu'on commençait à établir au Louvre. Il eut en outre le titre de professeur d'archéologie, et fut membre de la 4^e classe de l'institut. Au mois d'août 1804, il fut reçu dans la classe d'histoire et de littérature ancienne (aujourd'hui académie des inscriptions et belles-lettres). Lorsque les Français eurent enlevé à l'Italie ses plus beaux monuments, il donna sur ces objets

précieux des *Notices* courtes et précises dans le *Musée français*. Ce fut un bel hommage que les Anglais rendirent à l'immense savoir de Visconti que de l'appeler, en 1817, pour faire l'estimation des sculptures du Parthénon transportées d'Athènes par lord Elgin. Visconti mourut le 7 février 1818. On lui doit : *Il museo pio Clementino, ed il Museo Chiaramonti*, Rome, 1782, 1808, 8 vol. in-fol. : ouvrage bien exécuté et peu commun en France. Ces deux ouvrages ont été traduits en franç. par Sergent Marceau, Milan, 1818-22, 8 vol. gr. in-8, ou in-4; *Osservazioni su due musaici antichi istoriati*, Parme, 1788, gr. in-8; *Le pitture di un antico vaso fittile trovato nella Grecia*, Rome, 1794, gr. in-fol., fig.; *Monumenti Gabini della villa Pin-ciana, descritti*, Rome, 1797, gr. in-8, fig.; *Inserzioni greche triopree, ora Borghesiane, con versioni ed osservaz.*, Rome, 1794, in-fol., fig.; *Iconographie grecque*, Paris, 1808, 3 vol. gr. in-fol. : ouvrage magnifiquement exécuté, réimprimé en 1814, 3 vol. in-4, avec des pl. in-fol.; *Iconographie romaine : Hommes illustres*, Paris, 1817-24-26 et 33, 4 vol. gr. in-fol., fig., réimpr. en 4 vol. in-4, avec un atlas in-fol., les trois derniers volumes sont en grande partie l'ouvrage du Ch. A. Monges, continuateur beaucoup moins savant que l'illustre antiquaire romain. *Œuvres diverses, italiennes et françaises, recueillies et publiés par J. Labus*, Milan, 1827-31, 4 vol. in-8, fig. Voy. les différents *Eloges* qui ont été faits en l'honneur de Visconti dans presque toutes les académies de l'Europe, et le *Moniteur* des 11 et 18 février 1818, où sont les discours prononcés sur sa tombe par Eméric-David et Quatremère de Quincy, les *Annales encyclopédiques* de Millin, 1818, tom. 2, etc.

VISDELLOU (Claude), né en Bretagne en 1656, d'une famille ancienne, entra fort jeune dans la société des jésuites. Sa vertu et ses connaissances littéraires, mathématiques et théologiques, le firent choisir en 1683, par Louis XIV, pour aller à la Chine, avec cinq autres jésuites. Arrivé à Macao en 1687, il apprit avec une facilité surprenante l'écriture et les caractères chinois. Pendant plus de vingt ans que le P. Visdelou séjourna dans le vaste empire de la Chine, il y travailla sans relâche à la propagation de l'Evangile. Le cardinal de Tournon, légat du saint Siège, le déclara en 1708 vicaire apostolique, administrateur de plusieurs provinces, et le nomma à l'évêché de Claudiopolis. Le nouvel évêque fut le disciple, l'ami, le coopérateur de ce célèbre cardinal, partagea ses disgrâces, et crut devoir s'unir avec lui contre les cérémonies chinoises. Cette conduite déplut à quelques personnes, qui obtinrent de Louis XIV une lettre de cachet pour le tirer de Pondichéry, où le cardinal de Tournon l'avait placé : Visdelou ne crut pas devoir obéir à cet ordre ; et le régent, auprès de qui il se justifia après la mort de Louis XIV, approuva sa conduite. Cet homme apostolique mourut à Pondichéry en 1757. On a de lui plusieurs ouvrages manuscrits qui mériteraient d'être imprimés. Les principaux sont : une *Histoire de la Chine* en latin ; *la Vie de Confucius* ; les *Eloges des sept philosophes chinois* ; une *Traduction latine du Rituel chinois* ; un ouvrage sur les cérémonies

et sur les sacrifices des Chinois ; une *Chronologie chinoise* ; une *Histoire abrégée du Japon*.

WISE (Jean DONNEAU de), poète, né à Paris en 1610, mort en 1710, commença en 1672, et continua jusqu'au mois de mai 1710, un ouvrage périodique, sous le titre de *Mercurie galant*, que la Bruyère mettait au-dessous de rien. Il composa aussi des *Mémoires sur le règne de Louis XIV*, depuis 1658 jusqu'en 1688, 10 vol. in-fol., qui ne sont presque que des extraits de son *Mercurie*.

* VISMES (Louis-Joseph de), prêtre de la doctrine chrétienne, né vers 1705, à Montmédy, petite ville du duché de Luxembourg, mort le 7 octobre 1753, est connu par les ouvrages suivants, relatifs au culte et à la liturgie : *Propre de Saint-Germain-l'Auxerrois ; de Saint-Landry ; de Saint-Jean-en-Grece ; de saint Josie ; Propre des religieux de la Madeleine de Trainel ; Office de saint Charles*, 1658, in-12 ; *Office de Jésus-Christ enseignant*, 1740, in-12.

* VITA (Jean de), évêque de Rieti, était né à Bénévent en 1708. Dès ses plus jeunes ans, on lui donna des maîtres qui l'initierent aux premiers éléments des lettres, tandis qu'en même temps on formait son cœur à la piété. Il alla continuer ses études à Naples, et les terminer à Rome, où ses succès lui valurent d'honorables distinctions. Revenu dans sa patrie, il s'y occupa de l'étude des lois, surtout de celles qui étaient particulières à la ville de Bénévent. C'est alors que, songeant à prendre un état, il se décida à entrer dans l'Eglise, et qu'il reçut les ordres. Un savoir peu commun, une conduite parfaitement exemplaire, engagèrent son archevêque à le mettre à la tête du séminaire ; emploi qu'il remplit avec zèle et fruit. Ce même prélat le tira de cette place pour l'attacher à sa personne en qualité d'auditeur, et l'associer au gouvernement du diocèse, avec le titre de pro-vicaire ; il lui donna en même temps un canonicat de sa cathédrale. Enfin, Clément XIII, informé de son mérite, le nomma évêque de Rieti le 26 novembre 1764, et voulut le sacrer lui-même. Vita se livra tout entier à ses nouveaux devoirs. Ses revenus épiscopaux se partagèrent entre les pauvres, son séminaire et des établissements pieux. Son ameublement était réduit au nécessaire, et sa table était simple et frugale, sans que toutefois la dignité épiscopale en fût compromise. Ce docte et illustre prélat, après avoir gouverné pendant dix ans son église, et y avoir fait éclater toutes les vertus pastorales, mourut le 31 mars 1774, à 66 ans. On a de lui : *Discorsi detti nel seminario di Benevento*, Naples, 1758; *Thesaurus antiquitatum Beneventanarum*, Rome, 1754-64, 2 vol. in-fol., fig.; *De origine et jure decimarum ecclesiarum*, Rome, 1757, in-4; *De sancti Januarii martyris et episcopi Beneventani, patria, repetitæ vindictæ*, Rome, 1761; *De vero corpore sancti Bartholomæi apostoli, ex Asia Liparam, ex Lipara Beneventum, translato*, inséré dans le tome 9 de la *Raccolta Calogerana ; Omilie e discorsi spirituali*, Naples, 1757, 2 vol. On peut ajouter à cela divers opuscules et des *soliloques* composés à l'occasion d'une retraite que l'évêque de Rieti avait coutume d'aller faire à Greccio, lieu de son diocèse sanctifié par la présence de saint François d'Assise.

VITAKER ou **WHITAKER** (Guillaume), professeur en théologie dans l'université de Cambridge, naquit à Holme en Angleterre, dans le comté de Lancastre, et mourut à Cambridge en 1595, à 47 ans. Son principal ouvrage est contre Bellarmin et Stapleton. On y remarque de l'érudition, beaucoup d'animosité contre les catholiques, et un grand nombre de paralogismes, dont aucun degré de savoir ne peut préserver les gens de secte, qui plaident pour une croyance arbitraire, après avoir abjuré celle de l'Eglise universelle. Ses *Oeuvres* furent réimprimées à Genève, 1610, 2 vol. in-fol.

VITAL (saint), né à Tierceville en Normandie, se rendit célèbre à la fin du XI^e siècle par sa piété et le succès de ses prédications. Ayant quitté un canonicat qu'il avait dans la collégiale de Mortain, il se retira en un lieu peu fréquenté. Mais la sainteté de sa vie lui ayant attiré un grand nombre de disciples, il fonda l'abbaye de Savigny l'an 1112, et un nouvel ordre de religieux, nommé, à ce qu'on croit, de la *Sainte-Trinité*. Cet ordre se donna depuis à saint Bernard (voy. SERLON); et c'est ainsi qu'il a passé dans la filiation de Cîteaux, où il se trouvait avant la révolution. Vital mourut en odeur de sainteté en 1119.

VITAL. Voy. ORDERIC.

VITALIEN, Scythe de nation, et petit-fils du célèbre général Aspar, eut le rang de maître de la milice, sous l'empereur Anastase. Ce prince rejetait le concile de Chalcédoine, et persécutait ceux qui l'admettaient. Vitalien prit le parti des orthodoxes, et s'étant rendu maître de la Thrace, de la Scythie et de la Moésie, il vint jusqu'aux portes de Constantinople avec une armée formidable, qui ravageait tout sur son passage. Anastase, dépourvu de secours et détesté de son peuple, eut recours à la négociation. Il promit de rappeler les évêques exilés, et de ne plus inquiéter les catholiques. Ce fut à ces conditions que Vitalien renvoya son armée, et vécut tranquille à la cour. Il jouit d'un grand crédit sous Justin; mais Justinien, neveu de ce prince, craignant que son pouvoir ne l'empêchât de parvenir à l'empire, le fit lâchement assassiner, après lui avoir prodigué toutes sortes de caresses. On croit que Justin, qu'on avait prévenu contre lui, consentit à ce meurtre, exécuté en juillet 520. Vitalien était alors consul, et se trouvait dans le 7^e mois de son consulat.

VITALIEN, de Segnia en campanie, pape après saint Eugène 1^{er}, le 50 juillet 657, envoya des missionnaires en Angleterre, s'employa avec zèle à procurer le bien de l'Eglise, et mourut en odeur de sainteté le 27 janvier 672. On a de lui quelques *Epîtres*. On célébra divers conciles sous ce pontife, aussi savant que pieux. C'est aussi de son temps que commença l'usage des orgues dans les églises (voy. ALDRIC). Dieudonné II succéda à Vitalien.

* **VITELLESCHI** (Multius), sixième général des jésuites, né à Rome d'une illustre famille en 1565, entra dans la société le 15 août 1585, et s'y distingua par sa piété et son savoir. Il enseigna la philosophie et la théologie à Rome, fut recteur du collège de Naples, et provincial de la province romaine; il devint ensuite assistant du R. P. gé-

néral, et enfin fut lui-même élu général l'an 1613. Il était si bon prédicateur, que le savant Vittorelli le comparait aux Cyprien, aux Chrysostome, aux Bernard : *Alterum quasi Cyprianum, aut Bernardum, aut Chrysostomum, te audire præstantissimæ societati jure præpositum existimabis*. Il gouverna la société pendant trente ans avec beaucoup de prudence. Urbain VIII, à cause de la pureté de ses mœurs et de l'innocence de sa vie, ne le nommait que l'ange. Il mourut le 9 février 1645, à 82 ans. On a de lui : *Epistolæ quatuor paræneticæ ad societatem Jesu*; *Ad superiores societatis*, 1617; *Ad provinciales et Patres congregationum provincialium societatis Jesu*, 1619, in-8; une *Passion* prononcée en présence de Grégoire XIV, en 1596.

* **VITELLESCHI** (Jules), jésuite italien, de la même famille que le précédent, et fameux prédicateur, était né vers l'an 1686. Il embrassa très-jeune l'institut de saint Ignace, et parcourut avec succès la carrière ordinaire de l'enseignement. Il se dévoua ensuite à la prédication, et il exerça pendant 40 ans cet utile et pénible ministère dans les villes les plus peuplées de l'Italie. On se souvient encore, dans plus d'une ville, de l'effet prodigieux que faisaient ses sermons. Ce n'est pas qu'ils fussent fleuris, que son éloquence fût ambitieuse : au contraire, son discours était simple, sans recherche, populaire; mais il allait au cœur; il convenait également à tous, au savant comme à l'ignorant. Il semblait être le fruit d'une inspiration surnaturelle, plutôt qu'une composition étudiée, et son triomphe sur les esprits, même les plus obstinés, était certain. Si l'on avait peine à croire à des effets si extraordinaires, le grand nombre de conversions qu'opérèrent les sermons du P. Vitelleschi lèveraient tous les doutes. Le célèbre Muratori fut si émerveillé de la puissance de cette éloquence simple, qu'il en prit occasion d'écrire son traité de *pregi eloquenzæ populare*, publié à Venise, en 1750, après sa mort. Les discours du P. Vitelleschi n'avaient, dit-on, qu'un défaut, c'était la longueur; mais ceux qui l'ont entendu assurent qu'on ne s'en apercevait pas, et qu'on regrettrait de les voir finir. Le P. Vitelleschi ne se bornait point à prêcher. Quand il était à Rome, il faisait des leçons d'écriture sainte dans le collège de Jésus, et elles étaient fort suivies. L'âge ne refroidit pas son zèle et n'ôta rien à son talent, même quand ses forces furent épuisées. Invité, en 1759, à prêcher le carême à Orti, dans le diocèse de Civita-Castellana, à l'âge de 75 ans, il crut ne devoir point s'y refuser. Un mal subit le surprit en chaire et termina ainsi ses jours et sa carrière apostolique. On a de lui : *Panegirico sull' anello della B. Vergine*, conservé à Pérouse; Quelques *Discours* insérés dans la *raccolta di razioni dei PP. della compagnia di Giesu*.

VITELLI (Ciapino), marquis de Cortone, dans le XVI^e siècle, servit avec distinction dans les guerres des Pays-Bas, et fut maréchal-de-camp de l'armée du duc d'Albe. Il s'était déjà fait connaître en combattant pour Côme, grand-duc de Toscane; et c'est ce qui engagea Philippe II à le demander et à l'attacher à son service. Après s'être signalé dans un grand nombre de combats et de sièges, il mourut

sous Requens, successeur du duc d'Albe, dans le gouvernement des Pays-Bas. Prodigieusement gros, il s'était tellement amaigri par l'usage du vinaigre, qu'il s'enveloppait de sa peau comme d'un gilet.

VITELLIO, mathématicien et physicien polonais du xiii^e siècle. Il fut le premier qui fit connaître à l'Europe la science de l'optique, d'après un opticien arabe nommé *Al-Hazen*. Parmi ses productions, qui ne furent publiées que bien plus tard après sa mort, nous citerons les suivantes : *Vitellionis perspectivæ libri decem*, Nuremberg, 1555, in-fol.; *Vitellionis mathematici doctissimi de optica, id est, de natura, ratione et projectione radiorum, visus, luminum, colorum atque formarum, quam vulgo perspectivam vocant, libri decem*, Nuremberg, 1551; *Opticæ thesaurus Al-Hazeni Arabis, libri septem, nunc primum editi. Ejusdem liber de crepusculis et nubium ascensionibus. Ejusdem Vitellionis Thuringo-Poloni, libri decem, à Fr. Risnero*, Bâle, 1572; sur la physiologie, sur l'ordre des êtres, sur les conclusions élémentaires, sur la science des mouvements célestes. — Il y a d'autres hommes distingués du même nom, comme VITELLIO (Stanislas), évêque de Posnanie, un des poètes les plus distingués de son temps. On croit qu'il est le premier qui écrivit des satires, car l'histoire de la littérature polonaise ne fait pas mention que quelqu'un ait écrit avant lui en ce genre de poésie. Stanislas Ciolek mourut en 1458. — VITELLIUS (Erasme), né à Cracovie dans le xve siècle, d'une famille obscure. Protégé pour ses talents par le grand-duc de Lithuanie, Alexandre, il obtint, en 1491, à Cracovie, le grade de docteur ès lettres, puis fut créé chanoine et enfin évêque de Plotyk. Il fut envoyé en 1518, par Sigismond I^{er}, roi de Pologne, à la cour de Rome, à l'effet de concilier les différends qui s'élevaient entre Sigismond et Maximilien, archiduc d'Autriche, et pour prévenir la mésintelligence des Turcs contre la chrétienté. N'ayant pas réussi dans ses démarches, il ne put obtenir la barrette de cardinal, et mourut à Rome en 1522. — VITELLUS (Jacques). On connaît de lui les ouvrages suivants : *Epinicion Uladislai IV; Lacrymæ in funere Gregorii Bradouyxi*, Cracoviæ, 1617; *Hermes Trismegistus; Aeternis manibus Jacob Janidlovii*, Cracoviæ, 1600.

VITELLIUS (Aulus), né l'an 13^e de Jésus-Christ, fut proclamé empereur romain à Cologne, presque en même temps qu'Othon, l'an 69. C'était un monstre de cruauté. Lorsqu'il fut arrivé à Bédriac, où l'on venait de livrer bataille, il voulut s'y arrêter uniquement pour se repaître de la vue des corps morts, des membres épars et déchirés, de la terre encore teinte de sang, et enfin de tout ce qui excite dans les âmes sensibles l'horreur et la pitié. Le plaisir que lui causa ce spectacle l'empêcha de s'apercevoir de l'infection de l'air, sentie vivement par ceux qui l'accompagnaient; il leur dit, quand ils s'en plainquirent, que l'odeur d'un ennemi mort était toujours agréable : et sur-le-champ il fit distribuer du vin aux soldats, et s'enivra avec eux. Il ne croyait être souverain que pour manger. Il faisait quatre ou cinq repas par jour, et, afin d'y suffire, il contracta l'habitude de vomir quand il

voulait. Vitellius, à force de boire et de manger, devint si abruti, que la seule facilité qu'il trouvait à satisfaire ses honteuses passions pouvait le faire souvenir qu'il était empereur. Sa cruauté ne fit qu'augmenter avec sa gourmandise. Il fit tuer en sa présence, sur une fausse accusation, Junius Blasus, pour assouvir ses yeux de la mort d'un ennemi. Il fit mourir de faim sa mère Sextilia, parce qu'on lui avait prédit qu'il régnerait longtemps, s'il lui survivait. Cette femme infortunée le connaissait sans doute capable d'une action dénaturée; car, lorsqu'elle apprit qu'il était proclamé empereur, elle ne put retenir ses larmes. Les excès de Vitellius étant montés à leur comble, le peuple et les légions se soulevèrent et élurent Vespasien. Lorsque le monstre vit Primus, lieutenant du nouvel empereur, maître de Rome, il alla se cacher chez le portier du palais, dans la loge aux chiens. On l'en tira pour le promener par la ville tout nu, les mains liées derrière le dos, une épée sous le menton pour le faire tenir droit; de là on le conduisit au lieu des supplices, où il fut tué à petits coups, l'an 69 de Jésus-Christ, après un règne de près d'un an. Son corps fut traîné avec un croc, et jeté dans le Tibre. — Vitellius était fils de Lucius VITELLIUS, qui avait été trois fois consul, et qui était parvenu à la fortune par ses bassesses. Vitellius le père fut le premier qui adora l'insensé Caligula comme un dieu. Il prodigua les mêmes hommages à Claude, et obtint, comme une grâce particulière de l'infâme Messaline, l'honneur de la déchausser. Il avait soin de porter sous sa robe un des souliers de cette princesse, qu'il baisait souvent. A sa mort le sénat lui éleva une statue avec cette inscription : *A celui qui était d'une piété inaltérable à l'égard de son prince*. Telle était la lâcheté exécrable d'un peuple qui fait l'admiration de nos philosophes.

VITELLIUS ou TELLE (Regnier), né à Ziriczée en Zélande vers l'an 1558, parcourut une grande partie de l'Europe; rendu à son pays, il fut recteur du collège de sa ville natale, et mourut à Amsterdam en 1618, après avoir donné : une *Traduction* en latin de la Description de la Germanie inférieure, de Louis Guichardin, avec des additions, Amsterdam, 1625, in-fol., et 1655, 2 vol. in-12, avec fig. Cette version vaut mieux que l'original. Le style en est pur et coulant, et les additions curieuses et importantes. Un abrégé du *Britannia* de Cambden, Amsterdam, 1617, in-8, bien fait. Sa *Traduction* en flamand du livre de la Trinité de Michel Servet prouve qu'il avait peu de religion.

* VITERIC ou BETTERIC, 20^e roi des Visigoths, était ambitieux et cruel; il assassina Liuva, et se plaça sur le trône d'Espagne. Cet usurpateur n'était pas même du sang royal, et, pour faire oublier ce défaut, il voulut se rendre cher à la nation par quelque exploit éclatant. Il déclara la guerre aux empereurs d'Orient pour les déposséder de ce qu'ils conservaient en Espagne. Il essuya plusieurs défaites; mais il vainquit enfin leur armée, près de Siguença. Sa fille Euremberge vint en France pour épouser Thierry, roi de Bourgogne; mais avant la consommation du mariage, Brunehaut l'obligea

de retourner dans son pays. Viteric fut assassiné l'an 610.

* VITET (Louis), médecin, né à Lyon en 1756, adopta les principes révolutionnaires, et fut nommé en 1789 maire de sa ville natale. Deux ans après, il devint président du département de Saône-et-Loire. En 1792, nommé député à la Convention, il vota pour la détention de Louis XVI et son bannissement à la paix. S'étant retiré chez lui en 1795, il fut accusé d'avoir pris part aux troubles qui éclatèrent à Lyon, et décrété d'accusation. Il put cependant se soustraire aux poursuites de ses ennemis pendant le règne de la terreur, et après cette époque il reparut sur la scène politique. Devenu membre du conseil des cinq-cents, il y dénonça, les 28 et 30 juillet 1796, le parti de la réaction qui avait fait répandre tant de sang à Lyon. Vitet sortit du conseil le 20 mai 1798; mais son département l'y réélut aussitôt après. Il fit plusieurs rapports sur les écoles de médecine, et après le 18 brumaire il se consacra aux sciences et aux arts. En août 1807, il présida l'académie de Lyon; de retour à Paris, il y mourut en 1809. Nous avons de lui divers ouvrages de médecine très-estimés, comme : *Médecine vétérinaire*, 1771, 3 vol. in-8; *Pharmacopée*, Lyon, 1778, in-4; *Médecine expectante*, 1805, in-8; *Traité sur les sangsues*, 1809, in-8, etc.

* VITEZ DE CSOKONAI (Michel), poète, né à Debreczin, en 1775, mourut le 28 janvier 1805. Doué d'un talent distingué pour la poésie, il sut embellir sa langue maternelle naturellement dure. On a de lui des *Poésies* légères pleines de grâce et d'harmonie, un poème intitulé *l'Arpiade*, auquel il a travaillé plusieurs années, et dont le sujet était la fondation du royaume de Hongrie par les peuples qui l'habitent aujourd'hui. Enfin il a encore laissé une épopée comique, en 4 chants, intitulée : *Dorothée ou le Triomphe des dames pendant le temps de carnaval*, Grosswaradin et Waitzen, 1804, in-8.

VITIGES. Voy. BELSAIRE.

VITIKIND. Voy. WITIKIND.

VITIZA ou WITIZA, roi des Visigoths en Espagne, né vers 670, était fils d'Égica, avec lequel il régna cinq ans (696-701). Après la mort de ce monarque, il prit seul les rênes du gouvernement. Vitiza était un homme féroce : il n'avait aucun égard pour ses peuples, aucun respect pour la religion. Son avarice égalait sa cruauté, et il semblait réunir en lui tous les défauts et les turpitudes de Néron et d'Héliogabale. Sa tyrannie excita de violents murmures : craignant une rébellion ouverte de la part de ses sujets, il en fit, par surprise, désarmer une partie; mais ce moyen, attendu le mécontentement général, ne lui paraissant pas assez efficace pour leur ôter toute défense, il fit abattre les murailles de plusieurs villes qu'il remplit de ses satellites. L'Espagne crut respirer à sa mort, arrivée en 710. Cependant Rodrigue, cousin de Vitiza, et qui usurpa le trône sur les deux fils de ce dernier, ne la rendit pas plus heureuse. Sa mollesse et ses vices attirèrent dans la Péninsule, par la trahison du comte Julien, dont il avait déshonoré la fille, les Sarrasins, qui anéantirent le règne des Visigoths en Espagne. Don

Pélage, parent de Rodrigue, ne régna que dans les Asturies.

* VITRAC (Jean-Baptiste), né à Limoges en 1750, embrassa l'état ecclésiastique, et devint professeur, puis principal du collège de cette ville. Lorsque la révolution éclata, il en prévint bientôt les funestes conséquences. Choisi pour être un des notables de la commune, il fut nommé secrétaire de la chambre du clergé, dont il rédigea les cahiers. Porté comme député, il crut devoir refuser, prévoyant que ses principes ne pourraient s'accorder avec des mesures dont *l'abolition du catholicisme était l'objet principal*. Peu après il fut proscrit et se réfugia en Espagne, où il se livra à la prédication. Le rétablissement du catholicisme lui permit, au bout d'un an, de rentrer dans sa patrie; il se montra aussitôt avec honneur dans le double ministère qui avait été l'objet constant de ses travaux. Le provisorat du lycée de Limoges lui fut offert, mais il préféra la cure de la paroisse St-Michel. Son église devint alors sa maison habituelle; il s'occupa de réparer les désordres que le vandalisme avait causés dans la maison du Seigneur, et mourut en 1805. On lui doit : *Traité élémentaire du style épistolaire, de la narration, etc.*, 1781, in-8; *Eloge de Dorat, des Muret, de Baluze, de Grégoire XI*, 1775-79, 4 br., in-8; *Eloge de l'institut des filles de Notre-Dame*, 1788, in-8; *Oraisons funèbres de Louis XVI, de Marie-Antoinette, de madame Elizabeth, de Louis XVII, suivie de Robespierre aux enfers*, 1814, in-8. Il a laissé en manuscrit une *Histoire littéraire des grands hommes du Limousin*, ouvrage considérable, dont grand nombre d'articles ont été imprimés dans le journal de Limoges; un *Eloge de sainte Thérèse* et beaucoup de *Sermons*.

VITRE (Antoine), imprimeur de Paris, s'est fait un nom distingué dans l'art typographique. C'est lui qui a imprimé la *Polyglotte* de le Jay, l'un des chefs-d'œuvre de l'imprimerie. Ses autres éditions soutiennent parfaitement la réputation qu'il s'était acquise d'être le premier homme de France pour son art. Il ternit sa gloire par le caprice qu'il eut de faire fondre en sa présence les beaux caractères des langues orientales qui avaient servi à l'impression de la Bible de le Jay, pour ôter le moyen d'imprimer à Paris, après sa mort, des livres en ces langues. Elle arriva en 1674; il était alors imprimeur du clergé.

VITRINGA (Campége), né en 1659 à Leuwarde dans la Frise, fut successivement professeur en langues orientales, en théologie et en histoire sacrée, dans sa patrie, où il mourut en 1722. On a de lui : un *Commentaire sur Isaïe*, 1714-20, 2 vol. in-fol.; *Apocalypseos anachrisis*, 1705, Amsterdam, 1719, Leuwarde, 1721, in-4; *Typus theologiæ practicæ*, 1716; Brème, 1717, in-8; *De synagogâ vetere libri III*, 1696, in-4; *Archisynagogus*, 1685, in-4; *Observationes sacræ*, 1685, 1708 et 1711, in-4; *Hypotyposis historiæ et chronologiæ sacræ*, 1708; Iéna, 1722, in-8. Ces ouvrages théologiques manquent de précision pour la plupart, et tous se ressentent des préjugés de secte; le meilleur est son *Commentaire sur Isaïe*, qui cependant n'est pas exempt de ces défauts. — Campége VITRINGA, son

frs, né à Franeker en 1693, mort en 1725, à 50 ans, professeur en théologie, se fit aussi connaître avantageusement par un *Abrégé de la théologie naturelle*, Franeker, 1720, in-4.

VITRUVÉ (Marcus-Vitruvius Pollio), né à Formies, aujourd'hui le Môle de Gaète, fut architecte de l'empereur Auguste. Ce n'est que par ses écrits qu'il nous est connu; ainsi l'on ne sait rien de particulier sur sa vie. L'ouvrage que nous avons de lui sur l'architecture, et qu'il dédia à Auguste, est le seul traité en ce genre qui nous soit venu des anciens. Il donne une idée avantageuse du génie de son auteur. La meilleure édition de ce livre est celle de Jean Laet, Amsterdam, 1649, in-fol. Il y en a une version italienne avec les *Commentaires* du marquis Galiani, Naples, 1758, 2^e édit. 1790, in-fol., fig. Cette dernière édition est plus complète. Nous en avons une bonne Traduction française par Perrault, Paris, 1678 et 1684, in-fol. *L'architecture de Vitruve* a été aussi traduite en français avec des remarques, par de Bioul, Bruxelles, 1816, in-4, fig.; et par M. Ch. L. Maufrais dans la *Bibl. lat. franç.*, 2^e série, 1847. Elle a été encore traduite en espagnol, Madrid, 1787, in-fol., et en anglais, Londres, 1792, 2 part. gr. in-fol., fig., nouvelle traduction, par Wilkins, précédée d'un aperçu historique de l'origine et des progrès de l'architecture chez les Grecs, et ornée de gravures, Londres, 1815 à 1816, 2 vol. gr. in-4 et gr. in-fol.

VITTEMENT (Jean), né à Dormans en Champagne, en 1655, s'illustra par son esprit et ses vertus. Après avoir fait ses études au collège de Beauvais à Paris, il embrassa l'état ecclésiastique, et succéda à son professeur dans la chaire de philosophie. Il enseigna ensuite cette science à l'abbé de Louvois, fils du ministre d'état, qui sut distinguer son mérite. Ayant complimenté Louis XIV, en qualité de recteur de l'université de Paris, sur la paix conclue en 1697, ce monarque en fut si satisfait, qu'il dit : *Jamais harangue ni orateur ne m'ont tant fait de plaisir.....* Louis XIV ne se borna pas à des éloges; il le nomma, à la fin de la même année 1697, sous-précepteur des ducs de Bourgogne, d'Anjou et de Berri, ses petits-fils. Le duc d'Anjou, devenu roi d'Espagne en 1700, l'emmena avec lui, et lui offrit l'archevêché de Burgos et une pension de 8000 ducats pour le fixer à sa cour; mais Vittement refusa l'un et l'autre avec la fermeté d'un philosophe chrétien, et repassa en France. Nommé par le duc d'Orléans sous-précepteur de Louis XV, il ne voulut accepter ni abbayes ni bénéfices, moins encore une place à l'académie française. Ce prêtre désintéressé avait fait vœu de ne recevoir aucun bien de l'Eglise, tant qu'il aurait de quoi subsister. La cour était pour lui un exil : il la quitta en 1722, et mourut dans sa patrie en 1751, à 76 ans. Coffin a honoré son tombeau d'une épitaphe, où il célèbre dignement les qualités de son âme. L'abbé Vittement a laissé plusieurs ouvrages manuscrits. Les principaux sont : des *Commentaires* sur plusieurs livres de l'ancien Testament; des *Entretiens* sur diverses questions théologiques; un *Traité sur la grâce*; des *Opuscules* sur les affaires de l'Eglise et sur la constitution *Unigenitus*, où l'auteur fait voir que cette

bulle est une loi dogmatique : une *Réfutation du système impie de Spinosa*, et quelques écrits philosophiques.

* VITTORELLI (André), né à Bassano vers 1580, après avoir fait ses premières études dans sa ville natale, fut envoyé à l'université de Padoue. Il y prit le bonnet de docteur en théologie, fut pendant quelque temps employé à l'évêché en qualité d'examineur synodal, et revint ensuite à Rome, où son mérite le fit bientôt connaître. Il avait des connaissances très-étendues dans l'histoire ecclésiastique et dans la théologie morale, et était souvent consulté. Tiraboschi le regardait comme un des hommes les plus érudits de son temps. Urbain VIII avait pour lui une estime particulière. En 1647, il fut nommé chanoine pénitencier de l'église cathédrale de Padoue; mais il refusa ce bénéfice par amour pour l'étude et son indépendance. Il a beaucoup écrit en latin et en italien. On a de lui sur l'histoire des papes et des cardinaux de Ciaconius, des *notes* et des *corrections* antérieures à celles d'Oldoini. Il continua cette histoire depuis Léon XI jusqu'à Urbain VIII, et en publia l'édition en 1650. Il est auteur de beaucoup d'autres ouvrages, dont les principaux sont : *La Storia de giubilei pontificj*, Rome, 1725, in-8; *De angelorum custodia libr. II*, Padoue, 1605, in-4; *Della custodia degli angeli : breve trattato per persone spirituali*, Venise, 1616, in-8; *De sancto extreme unctionis sacramento*, Padoue, 1609; *In aphorismo confessoriorum Emm. Sâ annotationes*, Brescia, 1609; *In instructiones sacerdotum card. Toleti annotationes*, Venise, 1604; *Gloriose memorie della beatissima Vergine madre di Dio*, Rome, 1626; *In librum de officio curati Joannis-Baptistæ Possevinii Notæ*, Venise, 1612 et 1618; *In libellum de sacramento ordinis Martini Furnarii Notæ*, Venise, 1612, et Rome, 1625; *Orazione funérale in lode del cardinale Flaminio Piatì*, Rome, 1615; *Carmina*, outre divers ouvrages restés manuscrits. Jean-Baptiste Verci a donné la *Vie* de Vittorelli et une *Notice* de ses ouvrages dans les *Scrittori bassanesi*, tom. 1, p. 57.

VITTORI (Grégoire), jésuite, né en 1714, à Cori, ville très-ancienne d'Italie, dans la campagne de Rome, entra dans la société de Jésus en 1750. Chargé de professer la logique dans le collège Romain, il ne contribua pas peu à en bannir les anciennes arguties, les questions inutiles, et à y accréditer les nouvelles méthodes. De cet emploi, il passa à une chaire de morale, puis de théologie polémique. Il conserva cette dernière pendant 15 ans, et fit des hérésies, notamment de celles qui s'étaient élevées dans les derniers temps, l'objet principal de ses leçons. A la suppression de son institut, il se retira dans le pensionnat de Jésus, et y mourut le 24 janvier 1793, à 84 ans. On lui doit : *Institutiones philosophicæ, carminibus illustratæ*, Rome, 1767; ces institutions sont divisées en 12 livres; les vers latins qui s'y rencontrent ne seraient pas désavoués par les poètes qui ont le mieux écrit en cette langue dans les temps modernes.

VITTORIA (Alexandre), né à Trente en 1525, apprit la sculpture et l'architecture à l'école de Sansovino. Il excella surtout dans la sculpture, et ne

le céda de son temps qu'à Michel-Ange Buonaroti. On voit quantité de ses ouvrages à Venise, tant dans les édifices publics que dans les palais des nobles de Padoue, Vérone, Brescia; d'autres villes d'Italie en possèdent aussi plusieurs. Il mourut en 1608, à 85 ans. Ses ouvrages d'architecture n'ont qu'un mérite médiocre.

VIVA (Dominique), né dans la province d'Otrante en 1648, entra dans la société des jésuites, à Naples, en 1665. Après avoir professé la théologie dans cette ville pendant 20 ans, et présidé aux études pendant 5 ans, il gouverna le collège de Naples, et ensuite toute la province. C'était un homme exemplaire, laborieux, d'une érudition et d'une prudence qui lui ont acquis l'estime d'un grand nombre de prélats. Benoît XIV en parle dans ses ouvrages comme d'un habile théologien. Il a fait divers écrits : un pour justifier la condamnation des cent et une propositions de Quesnel; un autre pour prouver, par les conciles et par les assemblées du clergé de France, que quand le pape a parlé, et que l'Eglise dispersée accède à son jugement, il n'est pas permis d'appeler au futur concile (voy. PIE II et JULIEN d'ECLANE); un troisième pour déterminer en quel sens sont prosrites les propositions condamnées par Alexandre VII, Alexandre VIII et Innocent XI.

VIVALDI (Jean-Louis), dominicain, natif de Mondovi, en Piémont, d'une famille noble de Gênes, devint évêque d'Arba, une des îles Adriatiques, en 1519. On a de lui un traité estimé : *De veritate contritionis*, ou *Veræ contritionis Præcepta*, in-8; sept autres petits traités recueillis et imprimés sous le titre de *Opus regale*, Lyon, 1508, in-4. Ce pieux et savant prélat mourut dans son diocèse, qu'il avait édifié et éclairé.

VIVANT (François), docteur de la maison et société de Sorbonne, curé de Saint-Leu, puis pénitencier, grand-vicaire, chanoine, grand-chantre de l'église de Paris, sa patrie, et chancelier de l'université, naquit en 1688. Il contribua beaucoup à la destruction de Port-Royal, et à l'établissement des prêtres de saint François de Sales à Paris, où il mourut en 1759, à 77 ans, après avoir joui pendant sa vie d'une grande réputation de piété et de savoir. On a de lui : *Traité contre la pluralité des bénéfices*, en latin, 1710, in-12; un *Traité contre la validité des ordinations anglicanes*; il eut aussi part au Bréviaire et au Missel du cardinal de Noailles. Il est auteur de beaucoup de *Proses*, de *Collectes* et de quelques *Hymnes*.

VIVENS (François, chevalier de), né à Clairac en 1697, cultiva avec succès la physique et l'histoire naturelle. Il était en correspondance avec plusieurs savants de la capitale et des pays étrangers, et fut membre de différentes académies. Il mourut le 20 avril 1780. On a de lui : *Mémoire sur le vol des oiseaux*; *Observations sur divers moyens de soutenir l'agriculture en Guyenne*, 1744, 1765, 2 vol. in-12; *Nouvelle théorie du mouvement*, Londres, 1749, in-8; *Essai sur les principes de la physique*, Bordeaux, 1745, in-12.

VIVES (Jean-Louis), né à Valence, en Espagne, en 1492, enseigna les belles-lettres à Louvain avec un applaudissement général. De là il passa en An-

gleterre, où il fut chargé d'enseigner le latin à Marie, reine d'Angleterre, fille de Henri VIII. Ce prince faisait tant de cas du savant espagnol, qu'il allait exprès à Oxford, avec la reine son épouse, pour entendre ses leçons; mais, malgré son estime, il le retint en prison pendant six semaines (et non pas six mois, comme le disent du Pin et Nicéron), parce qu'il avait osé désapprouver, de vive voix et par écrit, son divorce avec Catherine d'Aragon. Vivès ayant recouvré sa liberté, passa à Bruges, où il s'était marié, en 1524, avec Marguerite Valduara, et y mourut bon catholique en 1540, à 48 ans. On a de lui des *Commentaires* sur les livres de la *Cité de Dieu*, de saint Augustin, dont les docteurs de Louvain censurèrent avec raison quelques endroits, ainsi que l'inquisition de Rome. Mettant un trop haut prix aux vertus païennes, Vivès plaçait dans le ciel Caton, Numa, Camille, etc.; mais il est à croire que ce n'était qu'une erreur passagère, fruit de l'enthousiasme du moment. (Voy. COLLIER, ZENON.) Un *Traité* judicieux et savant sur la *décadence des arts et des sciences*; un *Traité de la religion*; plusieurs autres ouvrages recueillis à Bâle, 1555, 2 vol. in-fol., et Valence, 1782-90, 8 vol. in-fol. Cette édition, publiée par les soins de Gregor. Majans, est précédée d'une *Vie* très-détaillée de Vivès, avec son portrait. Budé, Erasme et Vivès passaient pour les plus savants hommes de leur siècle, et étaient comme les triumvirs de la république des lettres; mais Vivès était inférieur au premier en esprit, et au second en érudition. Son style est assez pur, mais dur et sec, et sa critique est souvent hasardée.

VIVIANI (Vincent), né à Florence en 1622, d'une famille noble, vécut depuis l'âge de dix-sept ans jusqu'à vingt avec Galilée, et se livra à l'étude de la géométrie. Ferdinand II, grand-duc de Florence, le chargea de diverses négociations, ce qui ne l'empêcha pas de suivre son goût pour les mathématiques. Il mourut en 1705, à 81 ans. « Il avait, dit » Fontenelle, cette innocence et cette simplicité de » mœurs que l'on conserve ordinairement quand » on a moins de commerce avec les hommes qu'avec » les livres; et il n'avait point cette rudesse et une » certaine fierté sauvage que donne assez souvent » le commerce des livres sans celui des hommes. » Ses ouvrages sont : un traité intitulé *Divination sur Aristée*, 1701, in-fol., plein de recherches sur les coniques; il prétend deviner ce qu'Aristée avait écrit sur la géométrie, et ressusciter en quelque sorte cet ouvrage perdu. *De maximis et minimis geometrica divinatio, in quantum conicorum Apollonii Pergæi adhuc desideratum*, 1659, in-fol.; *Enodatio Problematum universis geometricis propositorum a Claudio Commiers*, 1677, in-4.

* VIVIANI (Quirico), littérateur et poète, né à Padoue en 1785, mort le 2 novembre 1855, a laissé, outre une traduction de *Vitruve* et des *Bucoliques de Virgile*, 1824, in-8, un poème intitulé *Canti militari*, Brescia, 1808, in-4; *Dell' indole delle istituzioni scientifiche del secolo LX*, Venezia, 1819, in-8; *Opere varie*, Venezia, 1821, 5 vol. in-8.

* VIVIEN (Joseph), peintre, né à Lyon en 1637, vint jeune à Paris, et eut pour maître Lebrun. Ce

célèbre artiste connu bientôt le genre de talent de son élève, et lui conseilla de se consacrer au portrait. Vivien suivit cet avis, et il excella dans la peinture au pastel. Non content de rendre fidèlement les traits extérieurs, il représentait en quelque sorte le caractère des personnes qu'il peignait. Il savait si bien les embellir de figures allégoriques, que plusieurs de ces portraits avaient presque autant de mérite que des tableaux historiques. Vivien eut différentes fois l'honneur de peindre les membres de la famille royale, et Louis XV lui donna un logement aux Gobelins. Les électeurs de Bavière et de Cologne l'appelèrent successivement à leurs cours, et le nommèrent leur premier peintre. Il mourut à Bonn, dans l'électorat de Cologne, en 1753, à 78 ans.

VIVIERS (Emmanuel de), capucin dans la province de Toulouse, membre de l'académie des sciences de cette ville, et correspondant de celle de Paris, fut également utile à la religion et aux sciences. La gnomonique et l'optique furent ses occupations favorites. Il a donné sur l'une et l'autre de ces parties de la physique quelques ouvrages intéressants et curieux. Il mourut en 1758.

VIVONNE. Voy. ROCHECHOUART.

VLADERACCUS (Christophe), grammairien du xvi^e siècle, né à Geffen, près de Bois-le-Duc, enseigna le latin, le grec et l'hébreu pendant quarante ans à Bois-le-Duc, et eut autant de soin de former ses disciples à la religion qu'aux belles-lettres. Il mourut le 15 juillet 1601. On a de lui : *Polygonima Ciceroniana*, Rouen, 1625 : c'est un recueil de phrases tirées de Cicéron ; *Flores Plauti cum scholiis*. — Jean et Pierre, ses fils et héritiers de ses talents, ont donné plusieurs ouvrages qui font également honneur à leur savoir et à leur piété. Pierre, d'abord professeur de langues à Bois-le-Duc, puis curé d'un village près de cette ville, mourut en 1616.

VLADISLAS. Voy. WLADISLAS.

VLEUGHEL (on prononce VEUGLES) (Nicolas), peintre flamand, s'est particulièrement attaché à la manière de Paul Véronèse. Ses talents, son esprit et son érudition, qui le mettaient en commerce avec les savants et les artistes, le firent nommer, par le roi de France, directeur de l'académie royale de Saint-Luc, établie à Rome, et chevalier de l'ordre de Saint-Michel. Il mourut dans cette ville en 1737, à 68 ans.

VLIERDEN (Lambert de), né à Herstalle, près de Liège, en 1564, suivit pendant quelque temps le parti des armes ; mais, dégoûté de cette profession, comme il le témoigne lui-même dans ses poésies, il s'appliqua au droit, et se dévoua au barreau pendant près de cinquante ans, sans négliger la poésie pour laquelle il avait des talents, et mourut vers 1640. On a de lui : *Eloge d'Ernest et Ferdinand de Bavière, évêques de Liège*, en vers latins, Liège, 1615, in-8 ; *De XXXII Tribubus opificum civitatis Leodiensis*, 1628, in-8 ; *Fasti magistrates civitatis Leodiensis ; Edicta nummorum omnium quorum usus in civitate Leodiensi, et vicinis provinciis ab anno 1477 ad annum 1625*, Liège, 1625, in-4 ; plusieurs poèmes. Ses vers sont clairs et harmonieux, et sa prose est nerveuse.

VOECHT (Gilles), chanoine régulier de l'ordre des prémontrés, dans l'abbaye d'Everbeur (*Averbodum*) en Campine, disciple de Wendelin, et comme lui très-appliqué à l'étude de l'histoire et des antiquités de son pays, mourut le 13 juin 1635, après avoir exercé la charge de proviseur pendant quarante-cinq ans. Il a laissé plusieurs ouvrages que l'on conserve en manuscrit dans l'abbaye d'Everbeur. *Historia episcopatum totius mundi ; Commentarium de jure abbatum ; De comitatu Lossensi in Tungria et Taxandria*. L'abbé Ghesquière a publié une partie de ce dernier ouvrage dans les *Acta sanctorum Belgii*, 1, p. 299.

VOET (Gisbert), né à Heusde en 1595, exerça le ministère dans sa patrie, qu'il quitta quelquefois pour suivre les armées et instruire les soldats. En 1650, avec quelques-uns de son parti, il donna aux catholiques un défi qui fut accepté par Jansénius, depuis évêque d'Ypres ; mais Voët, craignant sans doute d'entrer en lice avec un homme si savant, prit le parti de la retraite. Jansénius publia à cette occasion *Alexipharmacum pro civibus Sylvaeducensibus*, Louvain, 1650, pour prévenir les citoyens de Bois-le-Duc contre les rodomontades de leurs ministres. Voët s'avisait de faire des *Notes* sur l'ouvrage de Jansénius qui y opposa *Spongia Notarum quibus Alexipharmacum aspersit Gisb. Voetius*, Louvain, 1651, in-8 : ouvrage qui couvrit de honte Voët, et qui fit beaucoup d'honneur à Jansénius. En 1654, Voët fut choisi pour enseigner à Utrecht la théologie et les langues orientales, et mourut dans cette ville en 1680. C'était l'ennemi déclaré de la philosophie de Descartes, qu'il accusa d'athéisme dans des thèses soutenues contre lui. Les magistrats d'Utrecht approuvèrent les assertions de Voët et condamnèrent deux lettres apologétiques de Descartes. Il eut aussi de grands démêlés avec Jean Coccéius (voy. ce nom), et fut chef de parti. Ses sectateurs furent appelés *voëtiens*, et ont toujours été les plus grands adversaires des coccéiens. Ses ouvrages sont : *Exercitia et bibliotheca studiosi theologi*, Groningue, 1652 ; *Politica ecclesiastica*, Amsterdam, 1665, 4 vol. in-4 ; *Diatriba de celo beatorum*, etc., et quelques autres écrits. — Son fils, Paul Voët, né à Heusde en 1619, professeur en droit à Utrecht, en 1654, mort en 1667, s'est fait connaître par les ouvrages suivants : *De duellis licitis et illicitis*, Utrecht, 1644, in-12, où, parmi quelques assertions vraies, il y en a un grand nombre de fausses ; *De usu juris civilis et canonici in Belgio unito*, 1658, in-12 ; *De jure militari*, 1666, in-8 ; *Commentarius in Institutiones imperiales*, Gorcum, 1668, 2 vol. in-4 ; *De mobiliu et immobiliu natura*, Utrecht, 1666, in-8. — Jean Voët, son fils, professeur en droit à Leyde, et ensuite à Herborn, mort en 1714, a laissé un *Commentaire sur les Pandectes*, La Haye, 1698-1704, 2 vol. in-fol. Il y a peu de livres de droit qui jouissent d'une estime plus générale.

VOETS (Melchior), jurisconsulte allemand du xvi^e siècle, conseiller de l'électeur palatin Jean-Guillaume, garde des archives du duché de Juliers, a publié : *Historia juris civilis Juliensium et Monsensium*, Cologne, 1667, et Dusseldorf, 1694 et 1729,

in-fol.; *Tractatus ad Observationes feudales*, Dusseldorf, 1720, in-fol., et plusieurs livres de droit en allemand.

* VOGLER (George-Joseph, l'abbé), né en 1749 à Wurtzbourg, destiné à la profession ecclésiastique, étudia au séminaire de Bamberg, et entra plus tard dans les ordres. Ayant montré dès sa première jeunesse les plus heureuses dispositions pour l'art musical, il dut à la protection de l'électeur palatin Charles-Théodore, les moyens d'aller perfectionner son talent en Italie, sous les célèbres maîtres Martini et Valotti qui le comptèrent bientôt au nombre de leurs meilleurs élèves. De retour à Manheim en 1773, il obtint d'abord la direction de la chapelle palatine, parcourut de 1780 à 1786 les divers royaumes de l'Europe, accepta en 1810 la place de professeur de musique à l'université de Prague, et obtint plus tard celle de maître de chapelle de la cour de Darmstadt, qu'il occupa jusqu'à sa mort arrivée le 25 septembre 1814. On a de lui un grand nombre de compositions qui se distinguent, en général, par des mélodies à la fois simples, expressives et pleines de noblesse, ainsi que par une harmonie riche et savante. On distingue dans ce nombre : trois *messes* à quatre voix avec accompagnement d'orgue; une *messe de requiem* à grand orchestre; plusieurs *symphonies* et un *concerto pour deux pianos*. Ses ouvrages théoriques sont : *Méthode d'orgue*, Manheim, 1776; *Manuel d'harmonie*, Prague, 1802; *Système de plain-chant*, ibid., 1804; *Traité d'acoustique*, Leipsig, 1806; *De la construction des fugues*, Offenbach, 1811; *Science des tons et art de les combiner*, Manheim, 1812. Vogler inventa aussi vers 1790 un nouvel orgue, auquel il donna le nom d'*orchestrien*, et dont les jeux imitent de la manière la plus frappante les sons des divers instruments à vent et à cordes qui entrent dans la composition d'un orchestre complet; l'*orchestrien* est aujourd'hui fort répandu en Angleterre et en Allemagne. Ce savant théoricien a formé d'excellents élèves parmi lesquels il suffira de citer Charles-Marie de Weber, le baron de Poissel et le célèbre compositeur dramatique Meyer Beer, dont les œuvres ont acquis en France une renommée si populaire.

VOGLER (Valentin-Henri), professeur de médecine à Helmstadt, naquit dans cette ville en 1622, et y mourut en 1677, avec la réputation d'un savant profond. On a de lui : une *Notice des bons écrivains en tout genre*, en latin. Ce livre est imparfait; mais Meibomius en a donné une édition, Helmstadt, 1691 et 1700, in-4, avec des remarques et des additions qui peuvent le rendre utile. *Institutionum physiologicarum liber*, 1661, in-4; *Dieticorum commentarius*, 1667, in-4; *De naturali in bonarum doctrinarum studia propensione, delectu ingeniorum, studiorum hodiernorum corruptelis, earumque causis, dissertationes quinque*, 1672, in-4; *Physiologiae historiae passionis Jesu Christi*, 1675, in-4; *De valetudine hominis cognoscenda liber*, 1674, in-4; *De rebus naturalibus et medicis quarum in Scripturis sacris fit mentio commentarius*, 1682, in-4.

VOIGT (Godefroi), théologien luthérien, né en

1644 à Dolitsch dans la Misnie, fut recteur de l'école de Gustrow, puis de celle de Hambourg, et mourut en 1682. On a de lui un *Traité sur les autels des anciens chrétiens*, Hambourg, 1709, in-8, et plusieurs autres ouvrages en latin. On voit qu'il n'avait rien laissé échapper de ce qu'il avait trouvé dans les anciens auteurs sur les matières qu'il traite.

VOISENON (Claude-Henri FUSÉE de), abbé du Jar, membre de l'académie française, né en 1708; mort dans un château voisin de son abbaye, en 1775, était ministre plénipotentiaire de l'évêque de Spire. La littérature ne fut pour lui qu'un amusement. Il donna au public divers romans, en 4 vol. in-12, dont le plus connu est une espèce de conte moral, intitulé *l'Histoire de la Félicité*. Le cadre est peu de chose; mais l'auteur conte joliment, et il mêle à son récit de petites réflexions morales finement exprimées, quoiqu'elles ne soient pas toujours d'une exactitude à l'épreuve d'une critique solide. L'abbé de Voisenon travailla aussi pour le théâtre. Sa comédie des *Mariages assortis*, publiée en 1744, et celle de la *Coquette fixée*, en 1746, sont presque les seules dont on parle encore. Il se distingua aussi par un grand nombre de poésies fugitives, productions faciles d'un homme d'esprit, dont la muse légère oubliait souvent l'état et les devoirs; mais il y en a qui ne méritent pas ce reproche, telles que le poème lyrique des *Israélites à la montagne d'Oreb*, qui fut mis en musique, en 1758, et applaudi. Quoique tout entier au monde, il n'était pas sans religion. Il disait son bréviaire exactement, et en marquait les renvois avec des couplets de chanson. Etant tombé malade assez sérieusement pour penser à se confesser, il envoya chercher le célèbre père de Neuville : « Mon père, » lui dit-il en le voyant près de son lit, je ne veux » point aller en enfer; c'est un logement trop in- » commode. — Vous avez raison, mon cher abbé; » mais si vous persistez à faire vos opéra-comiques, » cela pourrait bien vous arriver. Ce n'est pas le » tout encore d'aller en enfer. Ah! mon cher ami, » vous y seriez hué. » Ses *Œuvres* ont été recueillies en 1782, 5 vol. in-8; il y en a 4 de trop; un petit volume aurait pu contenir facilement ce qui méritait d'être donné au public.

VOISIN (Catherine DES HAYES, veuve MONVOISIN, connue sous le nom de la), émule de la Brinvilliers, s'exerça dans la science des poisons, et en faisait le même usage perfide. Elle se vantait de plus de posséder l'art de deviner, et disait qu'elle avait commerce avec les esprits. Il y avait chez elle un concours fort grand, tant d'hommes que de femmes de tous les rangs; elle promettait de découvrir les secrets, de pénétrer l'avenir, de faire trouver ce qu'on avait perdu et les trésors cachés. Elle faisait commerce avec des philtres ou des breuvages pour se faire aimer des personnes d'un autre sexe. Elle avait, disait-elle, des secrets pour se rendre invulnérable et pour gagner au jeu. Une sentence du parlement la condamna à être brûlée, ce qui fut exécuté le 2 février 1680. « Plusieurs personnes, dit » le président Hénault, furent embarrassées dans » cette affaire. Madame de Bouillon parut devant

» ses juges ; madame la comtesse de Soissons se » sauva en Flandre, et le maréchal de Luxembourg » fut mis à la Bastille. » Ce qui confirma le peuple dans l'opinion qu'elle s'était donnée au démon, c'est la manière dont elle est morte, et qui fit impression sur ceux même qui ne croyaient pas aisément à ces communications infernales. La relation détaillée qu'on en lit dans les *Lettres* de madame de Sévigné est réellement remarquable. Le maréchal de Villeroi disait des seigneurs et des dames qui se rendaient chez la Voisin, *qu'ils croyaient au diable et qu'ils ne croyaient pas en Dieu*. Proposition souvent vérifiée dans ce siècle. (Voy. FAUSTUS.)

VOISIN (Joseph de), né à Bordeaux vers 1610, d'une famille noble et distinguée dans la robe, fut d'abord conseiller au parlement de cette ville. Son goût pour les exercices de piété lui fit embrasser l'état ecclésiastique. Il fut élevé au sacerdoce, et devint prédicateur et aumônier d'Armand de Bourbon, prince de Conti, et mourut en 1685. On a de lui : une *Théologie des Juifs*, 1647, in-4, en latin ; un *Traité latin de la loi divine*, in-8 ; *Traité latin du Jubilé selon les Juifs*, in-8 ; de savantes Notes sur le *Pugio fidei* de Raymond Martin, 1631 ; une *Défense* du *Traité* du prince de Conti contre la comédie, traité que l'abbé d'Aubignac avait attaqué, 1672, in-4 ; une *Traduction française* du *Missel* romain, 1660, 4 vol. in-12. Elle fut condamnée par l'assemblée du clergé la même année sous peine d'excommunication, et par Alexandre VII, en 1661. Ce pape, en proscrivant cet ouvrage, parle généralement de la publication de ces sortes de livres en langue vulgaire comme d'une entreprise insensée, contraire aux lois ainsi qu'à l'usage de l'Eglise, et uniquement propre à occasionner la profanation des sacrés mystères. La Sorbonne ne fut pas plus favorable au *Missel* français ; et le roi, par un arrêt du conseil, en ordonna la suppression et en arrêta le débit.

VOISIN (Daniel-François), chancelier de France, mourut en 1718, à 62 ans, avec la réputation d'un magistrat intègre et intelligent. Un jour, ayant appris qu'un scélérat avait eu assez de protection pour obtenir des lettres de grâce, il alla trouver Louis XIV dans son cabinet : *Sire*, lui dit-il, *votre majesté ne peut pas accorder des lettres de grâce dans un cas pareil. — Je les ai promises*, dit le roi, *allez me chercher les sceaux. — Mais, sire, — Faites ce que je veux*. Le chancelier apporte les sceaux, le roi scelle les lettres de grâce, et rend les sceaux au chancelier : *Ils sont pollués*, dit celui-ci, en les repoussant sur la table, *je ne les reprends plus*. Le roi s'écrie : *Quel homme !* et jette les lettres de grâce au feu. *Je reprends les sceaux*, dit alors le chancelier, *le feu purifie tout*. Le duc de Saint-Simon parle dans ses *Mémoires* avec beaucoup de mépris de ce vertueux chancelier, et lui reproche sa *pleine et parfaite roture*. Il faut être bien entiché de sa noblesse pour dépriser un grand homme privé de ces vains titres qui n'ajoutent rien au mérite et qui ne sont rien sans lui.

VOIT, jésuite de la province du Haut-Rhin, a donné une *Théologie morale*, en 2 vol. in-8, estimée par l'ordre, la clarté et la sagesse des résolutions.

Il était aussi recommandable par ses vertus que par sa science, fut recteur du noviciat à Mayence, et un des hommes qui honorèrent la société à l'époque de sa chute. Il vivait encore en 1775.

VOITURE (Vincent), né à Amiens en 1598, reçu à l'académie française en 1634, dut le jour à un marchand de vin. Les agréments de son esprit et de son caractère lui donnèrent entrée à l'hôtel de Rambouillet, où il brilla par ses saillies. Gaston d'Orléans, frère de Louis XIV, voulut l'avoir en qualité d'introduit des ambassadeurs et de maître des cérémonies. Il fut envoyé en Espagne pour quelques affaires, d'où il passa en Afrique, pour observer les mœurs de cette partie du monde. La cour de Madrid lui donna plusieurs marques d'estime. Il y composa des vers espagnols, que tout le monde crut être de Lopez de Véga, tant la diction était élégante. Voiture ne fut pas moins bien accueilli à Rome, dans deux voyages qu'il y fit. De retour en France il fut maître d'hôtel chez le roi, et obtint plusieurs pensions qui auraient dû le mettre dans l'opulence, mais qui ne servirent qu'à hâter sa mort, en fournissant des aliments à sa passion pour le jeu et pour les femmes. Ce poète mourut en 1648, à 50 ans. Le commerce des grands l'avait rendu fort vain, et en lui donnant les agréments d'un homme de cour, lui en avait communiqué tous les vices. Il aimait à railler ; mais il n'aimait pas les réponses qu'on opposait quelquefois à ses railleries. Ayant offensé un seigneur de la cour par un trait piquant, celui-ci voulut lui faire mettre l'épée à la main. « La partie n'est pas égale, lui dit » Voiture : vous êtes grand, je suis petit ; vous êtes » brave, je suis poltron ; vous voulez me tuer, hé » bien ! je me tiens pour mort. » Il fit rire son ennemi et le désarma. Voiture était fort lié avec Balzac, et comme lui il composait ses lettres avec des peines incroyables, mettant jusqu'à 15 jours à la composition d'une seule. Ces longs et pénibles efforts, dans un genre surtout qui, par sa nature, semble exclure toute contrainte, ne peuvent donner qu'une idée fort équivoque de ce qu'on nomme *gens d'esprit*, et démontrent combien on se trompe quand on croit que le langage qu'ils mettent sur le papier est celui de leur âme (voy. J.-J. ROUSSEAU). On a recueilli les ouvrages de Voiture à Paris, 1729, 2 vol. in-12. On y trouve des *Lettres* en prose, dans lesquelles il y en a quelques-unes d'un caractère délicat et d'un goût très-fin ; mais elles se réduisent à un très-petit nombre. La contrainte, l'affectation, les jeux de mots puérils, les plaisanteries froides, les allusions trop recherchées, en déparent la plupart. Ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est que la petite et méprisable envie de montrer de l'esprit lui fait dire des choses dont la décence et l'honnêteté même peuvent être alarmées. On peut appliquer ce même jugement à ses poésies françaises, italiennes et espagnoles. Sarasin, dans sa Pompe funèbre de Voiture, rapporte la plupart des aventures de cet écrivain. M. A. Ubicini Martelli prépare une édition des œuvres de Voiture qu'il fera précéder d'une curieuse et intéressante notice, imprimée dans le *Moniteur*, 9 et 11 décembre 1845. Voy. BENSERADE.

VOLATERRAN (Raphaël MAFFÉE, dit le), ainsi

nommé de la ville de Volterre en Toscane, où il vit le jour en 1430, se fit un nom par ses propres ouvrages, et par les versions qu'il fit de ceux des autres. Entre les productions du premier genre, on distingue ses *Commentaria urbana*, Lyon, 1599, in-fol., très-estimés. Parmi celles du second genre, on cite ses *traductions* latines de l'Economique de Xénophon, de l'Histoire de la guerre des Perses et de celle des Vandales par Procope de Césarée; de 10 *Oraisons* de saint Basile, etc. Maffée mourut dans sa ville natale, à 71 ans.

VOLDER (Burcher de), né à Amsterdam en 1645, professeur de philosophie en 1670, puis de mathématiques en 1681, à Leyde, fut un des premiers qui introduisirent la philosophie de Descartes dans l'université de cette ville. Il attaqua dans des thèses la critique de cette philosophie, qu'en avait faite le savant Huet. Ce mathématicien mourut en 1709. On a de lui plusieurs harangues, et différentes dissertations in-8, en latin, sur des sujets philosophiques. Son latin est dur et incorrect, son style froid, sans mouvement et sans image.

* VOLFIUS (Jean-Baptiste), évêque constitutionnel, né à Dijon en 1754, demeura quelque temps chez les jésuites. Après la suppression de l'ordre, il remplit, au collège de sa ville natale, la chaire de rhétorique. Ayant embrassé les principes des novateurs, sa popularité, jointe au crédit de son frère, député à l'assemblée constituante, le fit élire évêque de la Côte-d'Or. Sacré à Paris le 15 mars 1791, il adhéra aux lettres *encycliques* de ses collègues, et envoya des députés à leurs conciles; mais d'ailleurs il ne se montra pas bien empressé à soutenir la cause du schisme. Ainsi que tous ses collègues, Volfius donna sa démission lors du *concordat*, et le nouvel évêque, M. Raymond, le nomma chanoine de Dijon. Depuis il vécut dans la retraite, uniquement occupé de littérature, et de l'éducation de quelques jeunes gens auxquels il servit de père. En 1816, engagé à donner une juste satisfaction à l'Eglise, il signa, le 26 février, une déclaration rendue publique, où il reconnaît « avoir fait » une très-grande faute d'accepter un évêché qui » n'était pas vacant, et d'avoir commis des faiblesses » pendant le règne de la terreur. » Déférant ensuite aux représentations de quelques amis, il fit une *rétractation* plus humble et plus précise, qui fut lue dans la cathédrale de Dijon. Enfin il s'adressa au saint Siège, et obtint l'absolution des *censures*. « Cette démarche de sa part (dit l'*Ami de la Religion*, tom. 51, p. 25) était d'autant plus méritoire, que le siège de Dijon était alors occupé » par un ancien constitutionnel. » Il mourut le 8 février 1822. On cite, parmi d'autres ouvrages de Volfius : *Rhétorique française à l'usage des collèges*, in-18 et in-12, plusieurs fois réimpr., et qui a servi de modèle à la rhétorique de M. Leclerc; une *Géographie*, in-12; des *Discours religieux* prononcés dans différentes cérémonies.

VOLKIR ou VOLZIR de SERONVILLE (Nicolas), secrétaire d'Antoine, duc de Lorraine, au xvr^e siècle, s'est fait connaître par divers ouvrages assez rares. *Chronique des rois d'Austrasie*, en vers, 1550, in-4; *Traité de la Désacration de Jean Castellan, hérétique*,

1554, in-4; *Histoire de la victoire du duc Antoine contre les luthériens*, Paris, 1526, in-fol. Il avait été témoin oculaire de ce qu'il raconte. *Enchiridion musices*. On a une curieuse *Notice* sur cet écrivain, par M. Aug. Digot, Nancy, 1849, in-8.

* VOLNAIS (M^{lle}), actrice célèbre, née à Paris en 1787, fille unique d'un Américain fort riche, n'en fut pas moins, dès l'âge de 14 ans, réduite à se créer des moyens d'existence, se livrant jour et nuit à l'étude de deux arts bien différents : à la peinture par obéissance, à la déclamation par penchant. Présentée par Dazincourt, son maître, à Joseph Bonaparte, alors ministre de l'intérieur, elle dut à la protection de ce dernier un ordre de début au Théâtre-Français, où elle parut pour la première fois le 4 mai 1802, dans le rôle de *Junie* de Britannicus. Ses débuts durèrent six mois, et une foule prodigieuse se portait à chaque représentation. Admise comme sociétaire, M^{lle} Volnais aborda les rôles d'*Iphigénie*, de *Chimène*, *Monime*, *Rodogune*, *Gabrielle de Vergy*, *Pulchérie*, etc., et créa plusieurs rôles de haute comédie. L'habitude de la bonne compagnie avait donné à toutes ses manières ce qu'il faut au théâtre pour réussir dans les rôles de femme de qualité. Après une carrière dramatique de 21 ans, elle se retira à Versailles, où elle mourut en 1857.

* VOLNEY (Constantin-François CHASSEBEUF), était fils d'un notaire de Craon, où il naquit en 1757. Après avoir achevé ses humanités au collège de cette ville, il vint à Angers suivre les cours de philosophie et de médecine. Solitaire, taciturne, il ne prit jamais aucune part aux amusements de ses condisciples, et ne se lia intimement avec aucun d'eux. Déjà imbu des mauvaises doctrines du temps, il donna peu d'attention aux leçons de philosophie, s'appliqua davantage à l'étude de la médecine, mais il suivit avec ardeur les cours des langues orientales, c'est-à-dire de l'arabe et de l'hébreu. Ayant achevé son cours de médecine, il se rendit à Paris, où il continua de se livrer à l'étude de cette science et à celle des langues orientales. Son plus grand désir était de visiter l'Orient. Une succession qu'il recueillit lui fournit les moyens de passer en Syrie. En y débarquant, il comprit qu'avant de parcourir le pays, il fallait en étudier la langue, les mœurs et les usages, se mettre en mesure de converser avec les habitants de toutes les classes, et se ployer à la manière de vivre des hommes qu'il voulait fréquenter. Dans cette vue, il sollicita et obtint la permission d'être reçu à titre de pensionnaire dans un monastère du Mont-Liban. Ce fut alors qu'il prit le nom de Volney, qui n'est autre que celui de Chassebeuf traduit en arabe. Ses entretiens avec les religieux, la lecture du petit nombre de livres qui se trouvaient dans leur bibliothèque, ses conversations au dehors, contribuèrent beaucoup à perfectionner sa nouvelle éducation. Tout le monde connaît les précieux avantages qu'il retira de ces utiles préliminaires; on leur doit le *Voyage en Egypte et en Syrie* (voy. SAVARY, VII, 465). Cet ouvrage acquit à son auteur une grande réputation, et les traductions qui en furent faites dans les principales langues de l'Europe, le répandirent avec

rapidité dans toutes les classes de la société. De retour en France, après une absence de trois années, Volney fut nommé directeur-général du commerce et de l'agriculture en Corse; mais la révolution l'empêcha d'occuper cette place. Député du tiers-état de la sénéchaussée d'Anjou aux états-généraux, il s'y rangea du côté gauche. Il fut un des premiers qui, le 18 juillet, demandèrent l'établissement des milices qui prirent le nom de gardes nationales. Le 14 août, il soutint que l'organisation de la constitution devait être précédée de celle des assemblées municipales et provinciales. Il proposa, le 20 et le 21 du même mois, un *préambule* pour la déclaration des droits de l'homme, et des amendements à l'article sur les droits des citoyens. Les esprits s'étant aigris à proportion des obstacles qu'ils se forgeaient eux-mêmes, Volney proposa de faire nommer, séance tenante, une autre assemblée pour mieux consulter les opinions et les intérêts de la nation. Cette motion, d'abord adoptée, reproduite plusieurs fois dans l'assemblée constituante, et combattue par Volney lui-même contre Cazalès, fut définitivement rejetée le 17 février 1790. Ce fut Volney qui, le premier, aborda, le 29 septembre, la question de la vente des biens du clergé; le 12 octobre, il appuya Mirabeau proposant de décréter que les propriétés ecclésiastiques appartenaient à la nation. Devenu un des plus actifs novateurs, il fit insérer dans le *Moniteur* des réflexions assez décousues, afin de prouver que plus la propriété était divisée, et plus un état est puissant. Volney fut élu secrétaire. Le 28 mars, il fit décréter que « la nation française s'interdisait, dès ce moment, d'entreprendre aucune guerre tendant à accroître son territoire. » On sait comment la république tint cette promesse. La politique n'empêchait pas Volney de se livrer aux études littéraires; mais il les tourna au profit de l'impiété. En septembre 1791, il fit présent à l'assemblée constituante de son livre intitulé *les Ruines*, digne de l'époque où il fut publié. Poussé par un principe de patriotisme qui pourra paraître un peu singulier, il renvoya peu de temps après, à l'impératrice Catherine II, la médaille d'or qu'il en avait reçue pour son *Voyage en Egypte*. Il écrivit à ce sujet une lettre à Grimm, qui commence ainsi : « La protection déclarée que l'impératrice accorde » à des Français révoltés (les émigrés), les secours » pécuniaires dont elle favorise les ennemis de ma » patrie, ne me permettent plus de garder en mes » mains le monument de générosité qu'elle y a déposé, etc. » On fit à Volney une réponse satirique sous le nom de *Petreskoï*. Dans un voyage en Corse, il acheta le domaine de la *Confina*, près d'Ajaccio, où il connut Bonaparte, qui n'était encore qu'officier d'artillerie. Quelques différends s'élevèrent entre lui et le général Paoli, il revint en France, où il fit paraître son *Précis de l'état actuel de la Corse*. Il osa se prononcer contre les événements du 31 mai, fut emprisonné sous la terreur comme royaliste, et ne recouvra la liberté qu'après le 9 thermidor. Nommé en novembre 1794 professeur d'histoire à l'école normale, au lieu d'éclairer ses élèves par une sage critique, il prit à tâche de renverser les anciens monuments historiques dont les faits ont été consta-

tés par les siècles; les écrivains les plus dignes de foi, il les appelait *raconteurs du temps passé*; et, enfin, il mit dans ses *cours* cette confusion d'idées mal conçues qu'on retrouve dans ses écrits. A cette époque, Bonaparte se trouvant à Paris sans emploi, fit une visite à Volney, qui l'invita à déjeuner, et lui procura en cette occasion la connaissance de Laréveillère-Lepaux. Celui-ci le présenta à Barras, qui, la veille du 13 vendémiaire, le réintégra dans son grade et l'employa dans cette journée. Cependant, malgré le zèle de Volney pour les principes du jour, on le tenait éloigné des fonctions publiques, ce qui le dégoûta un peu de ses confrères et le fit partir, en 1793, pour les Etats-Unis d'Amérique. Là, il eut des démêlés assez sérieux avec le président Adams. On le soupçonnait d'être un agent du directoire pour faire tomber la Louisiane entre les mains des Français, quoique Volney fût alors brouillé avec ce gouvernement. Il eut en même temps à souffrir les attaques du docteur Priestley, dont il avait critiqué les écrits. Le docteur le traitait d'*ignorant* et de *hotentot*, prouvait qu'on devait croire à la divinité des Ecritures, tout en niant celle de Jésus-Christ, et Volney prétendait qu'on ne devait croire ni à l'une ni à l'autre. Il revint en France en 1798, et fut nommé membre de l'institut, qui avait été créé pendant son absence. Ennemi du directoire, qui l'avait négligé, il seconda de tous ses moyens sa chute au 18 brumaire. Bonaparte, qui s'était fait premier consul, se souvint de son ami, le comprit dans la première organisation du sénat, et le fit même entrer dans son conseil intime. Mais, voulant en quelque sorte dominer l'homme le moins propre à se laisser dominer, Volney se prononça d'abord contre le *concordat* qu'il regardait comme un moyen de rétablir la religion en France. Enfin son ton tranchant, son arrogance et sa passion de tout critiquer, indisposèrent fortement contre lui Bonaparte, qui le disgracia. Après la dissolution du sénat, il entra dans la chambre des pairs, où il vota constamment avec l'*opposition*; il portait le titre de comte, qui était en contradiction avec ses maximes républicaines. Cet écrivain, qui n'avait d'abord qu'un revenu de onze cents francs, parvint à acquérir une fortune brillante. Il se sentait malade depuis plusieurs années : pour rétablir sa santé, il crut devoir se mettre au régime le plus austère; il se laissait dépérir faute de nourriture, et débâbra ainsi son estomac, qui ne pouvait plus garder aucun aliment. Il mourut le 25 avril 1820, à 65 ans. Il paraît que dans ses derniers moments il refusa les secours consolants de la religion, et qu'il finit, ainsi que l'assurent ses partisans, en *vrai philosophe*. On a déposé son corps au Père-la-Chaise. On a de lui : *Voyage en Egypte et en Syrie*, de 1785-84-85, Paris, 1787, 4 vol. in-8; Paris, 1788, 2 v. in-8, trad. en allem. par Paulas; Iéna, 1788 et 1800, 3 vol. in-8 en angl. et en holland., par J.-D. Pasteur, Leyde, 1788, *Considérations sur la guerre actuelle des Turcs*, 1788, in-8, trad., en allem. et en holland., mais critiqué par Peyssonel (*voy. ce nom*, vi, 467). Cet ouvrage a été inséré par l'auteur, dans son *Voyage en Syrie; Chronologie des douze siècles antérieurs*

du passage de Xerxès en Grèce; *Les Ruines*, ou *Méditations sur les révolutions des empires*, Genève, 1791, in-8. L'auteur y sape les fondements de tous les cultes, et notamment celui de la religion catholique : il ne ménage pas non plus les rois, qu'il apostrophe ainsi : « O scélérats, monarques ou » ministres, qui vous jonez de la vie et des biens » des peuples! Eh quoi! il ne s'élèvera pas sur la » terre des hommes qui vengent les peuples et punissent les tyrans! Un petit nombre de brigands » dévore la multitude, et la multitude se laisse » dévorer! O peuples avilis, connaissez vos droits; » toute autorité est de vous, toute puissance est la » vôtre... » On a vu depuis quels étaient les résultats désastreux de l'émission de pareilles doctrines. *La loi naturelle*, ou *Catéchisme du citoyen français*, Paris, 1793, in-16, réimprimé plusieurs fois. Cet écrit, publié sous le règne de la terreur, ne servit qu'à multiplier les désordres. Volney y enseigne que « la morale n'a d'autres bases que l'organisation de l'homme et de l'univers, etc.; que toutes » les vertus reviennent à l'objet physique de la » conservation de l'homme; que les deux génies » gardiens des actions de l'homme sont la douleur » et le plaisir... Il ne faut point voler, dit-il, parce » que l'on pourrait être volé à son tour, et le » meurtre est défendu, parce qu'il donne le droit de » tuer le meurtrier. » Ainsi ce n'est pas le mal, mais la peine qui fait le crime, et on peut le commettre si on sait bien prendre ses précautions : c'est avec cette doctrine que Volney voulait pervertir la société. Pour mieux y réussir, il dispensa aussi de toute religion; et, selon ses principes, « la » foi et l'espérance sont des idées sans réalité, des » vertus de dupes.... La charité est une exagération.... La prière est une dépravation de la morale, etc. » On a vu que ces belles leçons n'empêchèrent pas que Volney ne devint suspect, et ne fût retenu en prison, pendant dix mois, par les athées ses confrères, et les jacobins ses disciples : triste épreuve qui ne servit pas à le corriger; *Précis de l'état actuel de la Corse*, qui parut dans le *Moniteur*, (nos du 20 et du 31 mars 1795); *Simplification des langues orientales*, ou *Méthode nouvelle et facile d'apprendre les langues arabe, persane et turque*, avec des caractères européens, Paris, 1795, in-8; *Lettre au docteur Priestley* (en anglais), imprimée en 1796, aux Etats-Unis; *Leçons d'histoire prononcées à l'Ecole Normale*, en l'an 3, Paris, 1799, in-8. — Jondot a publié contre ces leçons des *Observations critiques*, etc. (Paris, 1799, in-8), auxquelles Volney ne répondit pas. Dans son ouvrage, il présente l'histoire tout entière « comme un amas de faussetés et d'erreurs... comme un tableau fantastique » de faits évanouis, dressé par des hommes pleins » de partialité et de préjugés... C'est, dit-il, une » des causes des maux qui ont désolé les nations... » Selon lui, « le roman est préférable à l'histoire... la » meilleure serait l'histoire physique de l'homme... » il faudrait refaire l'histoire.... » et c'est à Volney qu'on aurait dû laisser ce soin; *Tableau du climat et du sol des Etats-Unis d'Amérique*, Paris, 1805, 2 vol. in-8. On trouve à la fin un vocabulaire de la langue des *Miamis*; *Rapport fait à l'Académie celti-*

que, sur l'ouvrage russe intitulé : *Vocabulaire comparé des langues de toute la terre*, 1805, in-4; *Supplément à l'Hérodote de Larcher*, Paris, 1808, in-8; *Chronologie d'Hérodote*, conforme à son texte, en réfutation des hypothèses de ses traducteurs et commentateurs, Paris, 1809, in-8. Dans ces deux ouvrages qui n'en font qu'un, Volney traite fort mal Larcher (voy. ce nom), beaucoup plus savant que lui, et, en lui supposant des méprises, il en commet lui-même de graves et de réelles (voy. Mior); *L'Alphabet européen appliqué aux langues asiatiques*, Paris, 1808, in-8, avec tableau; *Histoire de Samuel*, inventeur du sacre des rois, Paris, 1819, in-8; 1820, in-12. C'est un pamphlet contre le caractère auguste des monarques; *Discours sur l'étude philosophique des langues*, etc., etc., Paris, 1819, in-8; *Hébreu simplifié*, contenant un premier essai de la grammaire, et un plan du dictionnaire écrit sans lettres hébraïques, etc., etc., Paris, 1820, in-8. Volney a donné des articles au *Moniteur*, au *Magasin encyclopédique*, à la *Revue encyclopédique*, etc. Ses *Œuvres complètes* ont été publiées, Paris, 1826, 8 vol. in-8, fig. Tous les écrits de Volney, excepté son *Voyage en Egypte*, sont fort ennuyeux, et pèchent par le style, qui est lourd et incorrect, par des idées mal digérées et sans suite, par une puérile affectation de profondeur, et un ton pédantesque. J.-F. Bodin, dans ses *Recherches sur Angers et le Bas-Anjou*, tome 2, p. 401, a consacré à Volney une longue notice. On a en outre publié sa *Vie*, avec des considérations sur ses écrits, Paris, 1821, in-8.

* VOLPATO (Jean), graveur, né à Bassano en 1755, exerça le métier de brodeur jusqu'à l'âge de 21 ans; ayant quitté l'aiguille pour le burin, il grava, sans autre maître que son génie, plusieurs sujets qui le firent connaître, et lui fournirent les moyens de perfectionner son talent. Il passa à Venise, où il fut bien reçu par Bartolozzi, qui l'aïda de ses conseils. Plusieurs graveurs qu'il publia d'après Piazzetta, Maiotto, Amiconi, Zuccarelli, Ricci, etc., augmentèrent sa réputation et le mirent à l'égal de Bartolozzi lui-même. S'étant établi à Rome, il y publia de nouveaux ouvrages, qui furent généralement bien reçus. Pendant longtemps, et avant que Morghe (qui fut lui-même son élève) eût fait connaître tout son génie, il fut le premier graveur de cette capitale. Volpato est un des artistes qui ont gravé les peintures de Raphaël, l'un des plus beaux ornements des galeries du Vatican (voy. SANNAZAR). Il serait trop long de citer les différents ouvrages de Volpato; ils sont estimés, et répandus dans toute l'Europe. Il perfectionna les estampes peintes à l'aquarelle, et a donné de fort jolis dessins en miniature, qui, au moyen des couleurs, donnent une idée plus exacte des originaux. Il mourut à Rome, le 21 août 1802, à 69 ans.

* VOLPI (Jean-Antoine), philologue et littérateur, né à Padoue en 1686, fit ses premières études chez les jésuites, et apprit ensuite le grec, la philosophie et le droit. Il cultiva la poésie latine avec succès, et ses ouvrages l'ayant fait connaître, il fut nommé, en 1727, professeur de philosophie à l'u-

niversité de Padoue. Après la mort de l'abbé Lazzarini, en 1755, il obtint la chaire d'éloquence grecque et latine, qu'il occupa 26 ans. En 1717 il avait formé, avec son frère Gaëtan (*voy. l'art. suiv.*), un grand établissement d'imprimerie et de librairie, auquel ils assurèrent une longue prospérité par la réunion de leurs travaux comme éditeurs : cette maison est devenue célèbre sous le nom de *Libreria Cominiana* ou *Volpi Cominiana*, du nom de l'habile imprimeur avec lequel les frères Volpi s'associèrent. Jean-Antoine s'occupa principalement des ouvrages de littérature ancienne et moderne. Ses productions les plus remarquables sont : *Catulli, Tibulli, Propertii carmina recensita*, Padoue, 1710; *Discours académiques*, *ibid.*, 1725; *De utilitate poetices liber*, *ibid.*, 1745; *Carmina et opuscula*, *ibid.*, 1725, in-4; *Opuscula philosophica*, *ibid.*, 1744; *Œuvres diverses latines et italiennes*, 1755. Il mourut le 25 octobre 1766, à 80 ans. Il était agrégé à plusieurs sociétés littéraires de l'Italie, et avait célébré dans ses dernières années la poésie, qui faisait ses délices, ainsi qu'il le dit lui-même dans l'épigramme suivante :

Ussit me puerum doctarum forma sororum,
Idem ego, fata jubent, uxor amore senex.
Sic poterunt juvenes ad nostrum dicere bustum,
Quam tibi vita fuit, tam tibi longus amor.

* VOLPI (dom Gaëtan), savant ecclésiastique, né à Padoue en 1689, s'appliqua avec ardeur, dès sa première jeunesse, à la littérature, et y fit de grands progrès. Il concourut avec son frère, à l'établissement d'une imprimerie d'où sortirent de précieuses éditions. Gaëtan s'occupait principalement des ouvrages ecclésiastiques. Il avait rassemblé un grand nombre de *Vies des saints* et autres ouvrages religieux, soit pour les faire servir à son instruction, soit aussi pour en donner des éditions correctes. Presque toute sa vie se passa dans cette utile occupation. Ses dernières années ne furent point heureuses. Des scrupules de conscience vinrent le troubler, et lui ôtèrent tout repos. Ni la raison ni les remontrances de ses amis ne purent calmer son esprit malade, et, le 18 février 1761, il mourut au milieu de ses agitations. Dès 1725, il avait fait réparer à ses frais un caveau de sépulture dans l'église paroissiale de Sainte-Lucie, et fait graver sur la pierre qui le fermait cette inscription : *Rectoribus cæterisque hujus parochiæ sacerdotibus commune sepulcrum, a Cajetano Vulpio, presbytero, ornatore hac forma restitutum ann. D. MDCCXXV, ut et ipse post obitum huc inferretur*. Outre les ouvrages qu'il donna de concert avec son frère Jean-Antoine, et enrichit de notes, on a de lui personnellement : *Due celebri ragionamenti del ven. Giovanni d'Avisa ai sacerdoti, intorno all' altezza ed eccellenza della loro dignità, con aggiunte e dedica, e col titolo : A tutti i sacerdoti di Gesù Christo, santità di costumi e perpetua felicità*, Padoue, 1727; *La Vita della ven. serva di Dio suor Caterina Vannini, monaca convertita, compilata dal ven. cardinale Federico Borromeo, ora corretta e con varie note illustrata*, Padoue, 1756; *Trattato della tribolazione, di bonsignore Cacciaguerra nobile Senese, etc., corretto ed illustrato, etc.,*

Padoue, 1724; *Trattato della SS. comunione, di bonsignore Cacciaguerra, corretto ed illustrato*, Padoue, 1754; *Pie e devote meditazioni dello stesso Cacciaguerra, con note e con compendio della vita dell'autore : si aggiunge in fine la celebre meditazione di S. Luigi di Gonzagga, intorno ai SS. angeli*, Padoue, 1740; *Dialogo spirituale di bonsignore Cacciaguerra con Felice vergine di Barberano, sua penitente, etc.*, Padoue, 1740; *Sermoni famigliari di S. Carlo Borromeo, fatti alle monache delle Angeli, etc., con illustrazioni*, Padoue, 1720. Volpi avait trouvé ces sermons manuscrits dans le magasin d'un libraire. *Il conforto degli afflitti, del P. Gasparo Loarte, etc.*, Padoue, 1759; *Apologia per la Vita di S. Filippo di Neri, etc.*, Padoue, 1740; *la Istituzione d'ogni statolo devole delle donne cristiane, del cardinale Agostino Valiero, corretta, accressiuta, e in varie guise illustrata*, Padoue, 1744; *la Divina Commedia di Dante*, Padoue, 1727, 5 vol., avec un catalogue chronologique de beaucoup d'éditions de ce poème et des notes de Volpi; *la Libreria di Volpi et la stamperia Cominiana illustrata, con utili e curiose annotazioni*, Padoue, 1756, in-4. C'est un catalogue de toutes les éditions sorties des presses cominiennes depuis 1717; *la Vita di S. Caterina di Siena*, Padoue, 1756; *la Vita di S. Caterina di Genova*, Padoue, 1745, etc. *Voy. SCUOPOLI*.

* VOLPI (Joseph-Roch), savant jésuite, frère puîné du précédent, né à Padoue en 1692, fut placé pour apprendre les premiers éléments des lettres, dans un collège dirigé par des prêtres séculiers. Il passa de là chez les jésuites, où il acheva ses humanités et s'appliqua à la littérature. Il prit du goût pour l'institut de ses maîtres, et s'y engagea à Rome en 1707. Ses supérieurs l'employèrent à l'enseignement à Frascati, à Sienne et à Livourne; ils le nommèrent ensuite préfet des études au collège grec de Saint-Athanase, *in urbe*, poste qu'il garda toute sa vie. Ce fut dans l'exercice de cet emploi qu'il conçut le projet d'un ouvrage dans lequel il aurait établi la supériorité des *rites latins* sur ceux de l'église grecque; mais d'autres occupations l'en détournèrent. Le cardinal Corradini avait demandé au P. Tamburini, alors général des jésuites, un sujet qui pût achever son bel et grand ouvrage du *Latium profanum et sacrum*. Le P. Volpi parut propre à cette entreprise. Il se mit aussitôt à l'œuvre, et n'épargna, pour réussir, ni peines, ni fatigues, ni voyages. Le P. Volpi était en même temps réviseur des livres, consulteur de l'*Index*, et examinateur des évêques. Il faisait plus encore : il prêchait, confessait, faisait des missions, et allait assister les malades. Il trouva la mort dans l'exercice de ces fonctions charitables le 26 septembre 1746, à 54 ans. On a de lui : *Vetus Latium profanum et sacrum*, depuis le tome 3 jusqu'au 11 inclusivement, Padoue, Rome, 1726-45, in-4. Les deux premiers vol. sont l'ouvrage du cardinal Corradini. *Tabula Antiatina e ruinis veteris Antii nuper effossa, interpretatione et notis illustrata*, Rome, 1726; *Lettera in cui si espongono cento antiche iscrizioni di nuovo scoperte, correzione con note*, dans la *Raccolta calogerana*, tome 19; *Commentario*

della villa di Mantio Vopisco in Tivoli, già celebrata in versi da Publio Stazio Papirio, dans le tome 26; *Breve notizia delle opere intitolata: Vetus Latinum profanum et sacrum, incominciata già da monsig. Corradini, che fu poi cardinale, e continuata dal P. Volpi*, tome 15^e du recueil; *Epistolæ Tiburtinæ carminibus conscriptæ et in tres libros distributæ, cum auctoris animadversionibus*, Brescia, 1745, in-4, imprimées par les soins du cardinal Quirini. La poésie en est agréable, et la latinité pure. *De Vita et moribus S. Ignatii Loyolæ libri tres, auctore Joan. Petr. Maffeo; accedit de D. Ignatii gloria liber singularis*, Padoue, 1717. Ce livre de D. Ignatii gloria est du P. Volpi. On y trouve la description de la riche et magnifique chapelle de Jésus, où reposent les reliques du saint; *Theses contra Judæos de LXX hebdomadibus*, Rome, 1720, in-4. Elles furent soutenues par Volpi, et il eut occasion d'y faire preuve de sa profonde connaissance des saintes Ecritures, et de sa capacité dans les langues orientales. *Vitæ sanctorum octo, a Benedicto XIII fastis sacris adscriptorum*, a *Benedicto XIII fastis sacris adscriptorum*, Compendio delle stesse Vie, Rome, 1726, e con aggiunte, ibid., 1727; *Vita di S. Margarita di Cortona*, Rome, 1728; ibid., avec des augmentations, 1756; *Vita di San Sinforosa e de' suoi SS. figliogli, compagni e martiri, cittadini e protettori di Tivoli*, Rome, 1750, in-4; e con aggiunte, ibid., 1744; *Vita di S. Magne arcivescovo e martire, protettore e padrone della città d'Agnani*, Rome, 1752; *L'Ottimo stato, opera postuma de P. Benedetto Rogacci*, etc., Venise, 1725. Le P. Volpi était de la société des Arcadiens, sous le nom de *Bianore Craneo*.

VOLPIÈRE (de la), docteur en théologie, était de la petite ville d'Allanches, dans la Haute-Auvergne. Ayant des talents pour la chaire, il se consacra à la prédication, et mourut au commencement du xviii^e siècle. On a de lui : des *Sermons*, 1689, 4 vol. in-8; des *Discours synodaux*, 1704, 2 vol. in-12; une *Théologie morale*, 7 vol. in-12, où il traite des cas de conscience; *La vie réglée dans le monde*. — Le P. de la VOLPIÈRE, jésuite, son frère ou son parent, a aussi publié quelques livres de piété.

* VOLTA (Alexandre), physicien, né en 1745, à Côme, d'une famille noble, cultiva dans sa jeunesse la philosophie et la poésie. Mais porté par son goût vers les sciences physiques et la chimie, il appliqua son attention aux recherches expérimentales dans lesquelles il obtint tant de succès. Dès l'âge de dix-huit ans, il était en correspondance avec l'abbé Nollet au sujet de l'électricité, et il adressa, en 1769, au P. Beccaria une dissertation : *De vi attractivâ ignis electrici*. Il publia, en 1771, un nouveau mémoire, et obtint, en 1774, la chaire de physique au collège de Côme, d'où il passa, en 1779, à l'université de Pavie, pour occuper la même chaire qu'il conserva jusqu'en 1804. Les expériences qu'il fit en 1775, sur la propriété isolante qu'acquieren les bois imprégnés d'huile, le conduisirent à la construction de l'*électrophore*, ou porteur de l'électricité, parce que cet appareil est en effet comme un dépôt permanent et inépuisable d'où l'on peut tirer à chaque instant l'électricité dont

on a besoin pour une foule d'expériences. Volta fit aussi de nombreuses expériences sur l'hydrogène, qui le conduisirent à l'invention du *pistolet électrique*, de la *lampe à air inflammable*, de l'*éudiomètre électrique*, inventions ingénieuses et qui ne pouvaient être imaginées que par un expérimentateur exercé, quoiqu'elles ne soient que des explications mécaniques fort simples de principes déjà bien connus. En 1777, il fit un voyage en Suisse et en Savoie avec son compatriote Giovinetti, et reçut un accueil bienveillant de Haller et de Voltaire. En 1782, il visita avec Scarpa l'Allemagne, la Hollande, l'Angleterre et la France, et il reçut dans ces pays de nombreuses marques d'estime des savants. Nous nous hâtons de mentionner la grande découverte du développement de l'électricité par le contact mutuel des corps, principe dont l'application a été si heureuse et si extraordinaire qu'elle est encore, s'il est possible, dit Biot, une plus grande découverte que le principe dont elle dérivait. Son appareil, connu sous le nom de *pile électrique* ou *voltaique*, ou de *colonne électrique* ou mieux encore sous celui d' (parce qu'en effet son pouvoir consiste à exciter un courant électrique continu à travers les corps conducteurs que l'on interpose entre ses pôles), est devenu le plus puissant moyen de décomposition et de composition qu'ait jamais possédé la chimie. C'est à lui que nous devons les belles découvertes de sir Humphry Davy sur les bases métalliques de la soude, de la potasse, si connues maintenant sous les noms de *sodium*, *potassium*, etc. Volta rectifia les idées de Galvani (*voy. GALVANI*) sur l'origine du principe qui fait contracter les muscles des grenouilles privées de la tête et soumises à l'action des arcs métalliques. Galvani le faisait résider dans les nerfs; Volta le montra comme provenant de l'électricité développée par le contact de deux métaux hétérogènes, et il prouva qu'un semblable effet avait lieu dans le contact de tous les corps hétérogènes avec des degrés d'intensité très-différents selon leur nature. Ayant ainsi saisi ce grand fait du développement de l'électricité par le simple contact, il en fit l'application en construisant sa pile métallique, formée de disques de cuivre et de zinc, et de morceaux de drap interposés et humectés d'une solution de sel dans l'eau. Il adressa à la société royale de Londres, en 1792, un an après la publication de l'ouvrage de Galvani sur l'électricité animale, son premier *Mémoire* sur le développement de l'électricité dans le contact des corps; et en 1800, il en envoya à la même société un second, renfermant la découverte de l'appareil électromoteur. Ce corps savant, qui lui avait déjà décerné, en 1794, la médaille d'or de Copley, pour la découverte du condensateur, l'admit ensuite dans son sein et lui donna les témoignages les plus flatteurs d'estime et de reconnaissance, pour les services rendus à la science. La découverte de la pile voltaïque ne fut connue en France qu'en 1801. Bonaparte engagea Volta à venir à Paris, où il répéta ses expériences en présence d'une nombreuse commission de l'institut. Il fut accueilli avec enthousiasme, et sur la proposition du premier consul il lui fit présent d'une médaille d'or; Bonaparte y ajouta une gratification

de six mille francs, le combla de distinctions, le fit nommer député de l'université de Pavie à la consulte de Lyon, le créa membre du collège des Dotti, sénateur et enfin comte. Plus tard cependant l'intérêt que Bonaparte prenait aux progrès des sciences parut se refroidir. En 1802 l'institut nomma Volta un de ses huit associés étrangers. Avec des pensions considérables, ce savant physicien obtint les titres de membre de la légion-d'honneur, et de la couronne-de-fer, et fut un des premiers membres de l'institut d'Italie. L'affaiblissement de sa santé le força de quitter sa chaire en 1804, et, en 1815, il fut nommé par l'empereur François I^{er} directeur de la faculté de philosophie à l'université de Pavie. Volta mourut le 6 mars 1826, à 81 ans. Il s'était montré constamment religieux, et sa modestie ne souffrit rien de ses succès. Attaché à sa patrie, il avait rejeté les offres brillantes qui lui furent faites pour l'attirer à Saint-Petersbourg. Le chevalier Antinori a donné la collection de ses œuvres, Florence, 1816, 5 vol. in-8, où ses Mémoires sont rangés selon leurs dates. Le professeur Catenazzi a écrit son Eloge.

VOLTAIRE (François-Marie AROUET de), né à Chatenay, village près de Sceaux, le 20 février 1694, ne reçut le baptême, à cause de sa faible santé, que le 22 novembre suivant, dans l'église de Saint-André-des-Arcs. Il eut pour père François Arouet, ancien notaire, qui était alors receveur alternatif et triennal des épices et vacations de la chambre des comptes. Sa mère, d'une famille du Poitou, s'appelait Marguerite d'Aumart. Le jeune Arouet, qui reçut par la suite le nom de *Voltaire*, dépendant du patrimoine maternel, fut élevé chez les jésuites; il y eut pour maîtres les PP. Porey et le Jay. Ce dernier (c'est Condorcet qui le raconte dans sa *Vie de Voltaire*), *frappé de la hardiesse des idées et des opinions du jeune écolier, lui prédit qu'il serait en France le coryphée du déisme, prophétie que l'événement a justifiée*, ajoute l'historien. Au sortir du collège, il retourna dans le sein de sa famille, et y retrouva l'abbé de Châteauneuf, ancien ami de la maison et son parrain. Celui-ci était lié avec la fameuse Ninon de Lenclos, chez laquelle il présentait le jeune Voltaire, qui faisait déjà connaître son inclination pour la poésie. Il récitait devant Ninon quelques épigrammes piquantes, avec lesquelles il tourmentait son frère, attaché au jansénisme, et il déclama avec beaucoup de feu la *Moisade* de Rousseau. Ninon, femme bel-esprit, goûta celui de Voltaire, et lui légua par son testament 2,000 livres, pour qu'il se formât une petite bibliothèque. L'abbé de Châteauneuf se chargea ensuite de l'introduire dans le grand monde; et c'est à lui qu'il dut la connaissance du duc de Sully, du marquis de la Fare, des abbés de Chaulieu, Servien et Courtin, du prince de Conti, du grand-prieur de Vendôme, du maréchal de Villars et du chevalier de Bouillon. Voltaire puisa dans leur société ce goût délicat qui distinguait le siècle de Louis XIV; mais il y exerça aussi son goût, déjà prononcé, pour le sarcasme et la satire, au moment où le ton de gravité que M^{me} de Maintenon avait introduit à la cour blessait quelques hommes frivoles, et faisait

l'objet des plaisanteries de quelques esprits frondeurs. Quand le père Arouet eut appris la vie que menait son fils, et qu'il ne s'occupait que de vers, il pria le marquis de Châteauneuf de l'emmener avec lui, en qualité de page, en Hollande, où il allait comme ambassadeur. M^{me} du Noyer, connue par ses *Lettres galantes*, vivait alors avec ses deux filles à la Haye, où elle s'était réfugiée pour se séparer de son mari, plutôt que par zèle pour la religion protestante. Ses intrigues et quelques écrits l'avaient déjà rendue fameuse dans cette ville, lorsque Voltaire fit sa connaissance, et s'attacha sérieusement à une de ses filles. La mère fit du bruit, et s'en plaignit à l'ambassadeur, qui renvoya Voltaire à Paris. M^{me} du Noyer fit imprimer cette aventure avec les *lettres* du jeune Arouet à sa fille; elle arriva ainsi à son but, qui était de bien vendre son livre. De retour dans la capitale, Voltaire employa, dit-on, des gens de marque et même des ecclésiastiques respectables pour enlever M^{me} du Noyer à une mère qui menait une conduite blâmable, et il eut même recours au prétexte de la religion; mais tous ses efforts furent inutiles: M^{me} du Noyer fut mariée dans la suite au baron de Winterfeld. Pendant ce temps, le père Arouet, mécontent de son fils, qui ne s'occupait point de prendre un état, le renvoya de la maison paternelle. Un ami du jeune homme, de Caumartin, obtint de l'emmener dans sa terre de Saint-Ange: là vivait un autre Caumartin, alors fort âgé, admirateur de Henri IV et de Sully. Il communiqua cette admiration au jeune Arouet, auquel il raconta les anecdotes les plus secrètes de la cour de Louis XIV. Voltaire n'était encore connu que par des *pièces fugitives*, des *Épîtres*, et une *Ode* qui n'avait pu obtenir le prix de l'académie française. De retour de St-Ange, il s'occupa d'ouvrages plus importants, et commença le poème de la *Henriade* et le *Siècle de Louis XIV*. Ce monarque venait de mourir, et aux panégyriques qu'on lui avait prodigués pendant sa vie, succédèrent d'injustes critiques et d'odieus pamphlets. Voltaire fut accusé d'être l'auteur d'une de ces satires, qui finissait par ce vers:

J'ai vu ces maux, et je n'ai pas vingt ans.

Il fut mis à la Bastille, où il fit une pièce de vers fort gaie sur sa détention, ébaucha le poème de la *Ligue*, et corrigea son *OEdipe*. Le duc d'Orléans, alors régent du royaume, lui fit rendre la liberté, et lui accorda une gratification, en lui disant: « Soyez sage à l'avenir, et j'aurai soin de votre fortune. — Je remercie Votre Altesse royale, lui répondit Voltaire, de vouloir continuer à se charger de ma nourriture; mais je la prie de ne plus se charger de mon logement. » Sa tragédie d'*OEdipe*, d'abord refusée, parce qu'il n'y avait pas d'intrigue d'amour, fut jouée, en 1718, et eut du succès. Les ennemis des prêtres y applaudirent surtout deux vers devenus fameux, et que Grimm, dans sa Correspondance, blâme sous le seul rapport du goût. Arouet le père, entraîné par ses amis, vint à une représentation de la nouvelle tragédie, fut attendri jusqu'aux larmes, embrassa son fils au milieu

des félicitations des dames de la cour et ne le pressa plus de se faire avocat. Celui-ci dut la connaissance de la maréchale de Villars à une étourderie que son âge pouvait à peine excuser. A une représentation d'*OEdipe*, il parut sur le théâtre, tenant la queue du grand-prêtre. La maréchale demanda qui était ce jeune homme qui voulait faire tomber la pièce : ayant appris que c'était l'auteur lui-même, elle désira le connaître, et l'admit dans sa société. Le maréchal de Villars lui avait déjà montré de la bienveillance en lui disant un jour : « La nation vous a » bien de l'obligation de ce que vous lui consacrez » ainsi vos veilles. — Elle m'en aurait bien davan- » tage, monseigneur, répondit le poète, si je sa- » vais écrire comme vous savez parler et agir. » Epris d'une passion violente pour la maréchale, et forcé de renoncer à un fol espoir, il revint à ses études, et continua la *Henriade*. Obligé de s'absenter de Paris en 1724, il accompagna en Hollande madame de Rupelmonde, et vit à Bruxelles le fameux J. - B. Rousseau. Il le consulta sur son poème de la *Ligue*, et lui lut l'*Épître à Uranie*, premier monument de sa liberté de penser; Rousseau lui récita le *Jugement de Platon*, allégorie satirique, et une ode à la *Postérité*. Voltaire, après la lecture de cette Ode, eut l'impolitesse de dire à l'auteur « qu'elle n'irait pas à son adresse. » Les deux poètes se séparèrent ennemis irréconciliables. Sa tragédie d'*Artémire*, qui fut sifflée, parut vers cette époque; il la reproduisit, en 1724, dans une pièce intitulée : *Mariamme empoisonnée par Hérode*. Voltaire, naturellement porté à la satire, eut quelques différends avec des hommes distingués par leur nom; il blessa entre autres le chevalier de Rohan, par ce propos : « Je ne traîne pas un grand » nom; mais je puis honorer celui que je porte. » On dit que les gens du chevalier le maltraitèrent à la porte de l'hôtel de Sully où il dinait, et que l'offensé chercha inutilement son adversaire, pour vider leur querelle par les armes. Mais un grief d'une autre nature pesait sur le poète irrité : il avait adressé des vers à la marquise de Prie, maîtresse du duc de Bourbon. Ce prince était borgne, et l'auteur disait :

Io, sans avoir l'art de feindre,
D'Argus sut tromper tous les yeux;
Nous n'en avons qu'un seul à craindre,
Pourquoi ne nous pas rendre heureux.

Au moment où le cardinal de Rohan se plaignait au duc des procédés de Voltaire envers le chevalier, on mit sous les yeux de ce prince les vers ci-dessus. Le satirique fut mis à la Bastille pour la seconde fois, et après six mois de captivité, on lui intima de sortir du royaume. Il passa en Angleterre, où il se fortifia de plus en plus dans cette liberté de penser, qui finit par le rendre, ainsi que l'avait prévu le P. le Jay, son maître, le coryphée des impies. L'Angleterre était alors peuplée de *freetinkers* (libres penseurs). Il revit à Londres lord Bolyngbroke, et fréquenta la société de Collins, Tindall, Woolston, Morgan, Chubb, et autres écrivains anglais qui travaillaient, comme de concert, à saper les fondements du christianisme. On peut croire que les écrits et la conversation de ces incrédules

influèrent beaucoup sur les opinions d'un jeune homme qui n'avait déjà que trop de penchant pour une extrême liberté de penser. Ce fut à Londres qu'il composa ses tragédies de *Brutus* et de la *Mort de César*, l'*Essai sur la poésie épique*, écrit d'abord en anglais, et mis ensuite en tête de la *Henriade* qu'il fit imprimer dans cette ville. Le roi George I^{er} et la princesse de Galles s'intéressèrent à la réussite de cet ouvrage, qui procura de grands bénéfices à l'auteur. Quoique le triomphe de la religion catholique dût être le sujet de ce poème, l'auteur y affecta de donner l'avantage aux protestants; confond toujours le fanatisme avec la religion, et fait de fréquentes sorties contre les prêtres, les moines et les papes : d'assez beaux vers en l'honneur du christianisme ne sauraient racheter tous ces écarts. Nous ne parlerons pas de ce qu'il fait dire à saint Louis contre le dogme de l'éternité des peines, et nous ne citerons que ces deux vers pour faire juger en général du véritable esprit de cet ouvrage :

Hélas! un Dieu si bon qui de l'homme est le maître
En eût été servi s'il avait voulu l'être.

où l'auteur paraît reprocher à ce Dieu *si bon* de n'avoir pas fait ce qu'il fallait pour que l'homme le *servît*. Ce n'est pas sans raison qu'un des panégyristes de Voltaire a regardé la publication de la *Henriade* comme l'heureuse époque de la *liberté de penser*, et le *service le plus important rendu à la philosophie*; il dit même que la France *était dévote et bêtement fanatique*. (*Vie de Voltaire*, par Duvernet, Londres, 1787.) De retour en France, en 1728, sa fortune s'augmenta par la vente de ses ouvrages, et par d'heureux placements de fonds. Il mit l'argent qu'il avait apporté d'Angleterre à une loterie établie par Desforts, contrôleur des finances, et Paris Duverney lui obtint un intérêt dans les vivres de l'armée, dont il retira plus de 800 mille livres. Ces diverses spéculations lui formèrent des capitaux considérables, et il jouissait sur la fin de sa vie de plus de 150,000 liv. de rentes. Parmi ces calculs d'intérêt il ne négligeait pas les lettres, et en 1750 il donna son *Brutus*, qui n'eut qu'un médiocre succès. L'auteur s'en consola aisément, quand il apprit qu'un vaisseau, chargé pour son compte, appelé également *Brutus*, et qu'il croyait naufragé, était arrivé à Marseille. On assure que Fontenelle engagea Voltaire à renoncer au genre dramatique, ainsi que le grand Corneille l'avait conseillé à Racine, après avoir entendu la lecture de son *Alexandre*, pièce qui n'annonçait pas encore le talent de cet immortel poète. Voltaire ne déferant pas au conseil de l'académicien, donna en 1752 *Zaïre*, pièce d'un genre tout nouveau. Le succès couronna les espérances de l'auteur; mais sa vanité fut ensuite cruellement mortifiée par le mauvais accueil qu'on fit à son *Adélaïde ou Guesclin*; on sait qu'un plaisant, à ce mot de Vendôme : *Es-tu content, Coucy?* répondit *Couci-couci...*; et que cette plaisanterie décida du sort de la pièce. Cependant, Voltaire l'ayant reproduite sous le titre du *duc de Foix*, elle fut mieux reçue du public. Il avait fait paraître vers cette même époque (1750) l'*Apothéose de mademoiselle Lecouvreur*, comédienne, où, après l'avoir presque divinisée, il s'élève contre le clergé, qui

lui avait refusé la sépulture. Son *Mondain*, imprimé en 1756, n'est qu'une apologie du luxe, qui lui attirait, dit Condorcet, les reproches non-seulement des dévots, mais de plusieurs philosophes austères et respectables. Dans le *Temple du goût*, il juge des écrivains du siècle passé, et même ses contemporains d'une manière plus séduisante et plus ingénieuse qu'équitable et impartiale : cet ouvrage essuya des critiques fondées. De plus justes et de plus rigoureuses s'élevèrent lors de la publication de ses *Lettres philosophiques*, ou *Lettres sur les Anglais*. Ses lettres sont au nombre de vingt-cinq, et l'auteur y effleure la théologie, la métaphysique, l'histoire, la littérature, les sciences, les mœurs, avec un style léger, rempli d'épigrammes et de plaisanteries, contre nos prêtres et nos usages religieux, et d'éloges sur les quakers, sectaires enthousiastes et parfois hypocrites. L'ouvrage fut condamné par le parlement, et une lettre de cachet envoya l'auteur en exil ; mais il se déroba à la sentence. Il avait déjà composé plusieurs chants de son poème de *la Pucelle* : ses amis en récitaient des fragments, et exposèrent ainsi l'auteur à de nouvelles craintes. Contraint de s'absenter encore, et voyant que, malgré tous ses talents, ses productions irréligieuses avaient éveillé sur lui la surveillance des amis de l'ordre, il prit le parti de placer ses fonds chez l'étranger, et alla passer quelque temps au siège de Philisbourg, où commandait le maréchal de Berwick ; il eut la prudence de ne s'y exposer à aucun danger ; on prétend même qu'il refusa de visiter la tranchée. Il se retira ensuite à Cirey, près de Vassi en Champagne, où la marquise du Châtelet avait une terre. Il étudiait avec cette dame les systèmes de Leibnitz et les principes de Newton, et travailla à ses *Eléments de la philosophie de Newton* ; mais, après plusieurs années d'études, il suivit le conseil de Clairaut, et renonça à devenir physicien. Il reprit ses travaux favoris, et composa l'*Histoire de Charles XII*, acheva ses *Discours sur l'homme*, rassembla les matériaux pour son *Essai sur les mœurs et l'esprit des nations depuis Charlemagne*. Cet ouvrage, commencé en 1740, fut imprimé en 1756, et semble un manifeste contre le christianisme et les chrétiens. Il composait à peu près en même temps *Zulime*, *Alzire* et *Mahomet* : cette dernière tragédie fut jouée à Lille en 1741. Voltaire était depuis longtemps en correspondance avec Frédéric II, roi de Prusse. Pendant la première représentation de *Mahomet*, il reçut un billet de ce monarque philosophe qui lui annonçait la victoire de Molwitz. Sa vanité lui suggérant l'idée de rendre public l'honneur qu'il recevait, il interrompit la pièce pour lire tout haut ce billet aux spectateurs. Vous verrez, dit-il à ceux qui l'écoutaient, que cette pièce de Molwitz fera réussir la mienne. Elle réussit en effet ; mais elle ne fut jouée à Paris que l'année suivante ; la première représentation en fut donnée le 9 août 1742, et elle fut interrompue, après la troisième, par ordre supérieur. En 1751, le comte d'Argenson, ami de Voltaire et secrétaire d'état, fit reparaître *Mahomet*, malgré Bernier, lieutenant de police, après que d'Alembert en eut, pour la forme, retranché quelques vers. *Zulime*, jouée dans la suite, n'eut point de succès,

et n'en méritait pas. Nous avons parlé des relations de Voltaire avec Frédéric II. Ces relations existaient du vivant même de son père Frédéric-Guillaume. Le prince royal choisit pour son mentor et son guide le philosophe français ; il lui conserva la même affection lorsqu'il monta sur le trône ; mais un des premiers actes de son autorité fut de faire suspendre la publication de l'*Anti-Machiavel*. Voltaire alla voir à Wesel le jeune monarque, qui chercha alors inutilement à le retenir auprès de sa personne. Il revint donc à Paris, et donna *Mérope*, une de ses meilleures tragédies. Ce succès lui aurait ouvert les portes de l'académie, où il y avait une place vacante par la mort du cardinal de Fleury ; mais ses opinions philosophiques l'en écartèrent pendant plusieurs années. Ce fut inutilement que le fameux duc de Richelieu s'intéressa en sa faveur auprès de la marquise de Châteauroux, alors favorite de Louis XV, et dominée par le duc. Cependant cette nouvelle connaissance valut à Voltaire d'être employé dans une importante mission. La France, en guerre contre la reine de Hongrie, désirait l'alliance du roi de Prusse. Voltaire fut envoyé secrètement à Berlin, et contribua à ce que Frédéric II déclarât de nouveau la guerre à Marie-Thérèse : cette diversion força cette princesse à retirer ses troupes de l'Alsace. A son retour, et en passant par la Haye, il sut pénétrer les dispositions des Hollandais, qui paraissaient encore incertaines. Ces services, la protection du duc de Richelieu, et surtout celle du marquis d'Argenson et de madame d'Etiole, depuis marquise de Pompadour, lui procurèrent les faveurs de la cour. Chargé de faire une pièce pour le premier mariage du dauphin, il composa *la Princesse de Navarre*, qui lui fit obtenir la charge de gentilhomme ordinaire et la place d'historiographe de France. Il marqua sa reconnaissance pour Louis XV par les vers suivants :

Mon Henri-Quatre et ma Zaïre,
Et mon américaine Alzire,
Ne m'ont valu jamais un seul regard du roi :
J'eus beaucoup d'ennemis, avec très-peu de gloire.
Les honneurs et les biens pleuvent enfin sur-moi
Pour une farce de la foire.

Cependant son ambition n'était pas encore satisfaite : le fauteuil académie tourmentait ses desirs. N'ignorant pas l'obstacle qui s'opposait à sa réception, il eut recours à l'artifice ; et, pour gagner la faveur du père de la Tour, il lui écrivit une lettre du 7 février 1746, remplie de protestations sur son respect pour la religion, et son attachement aux jésuites : il y disait entre autres choses : *Si jamais on a imprimé sous mon nom une ligne qui puisse scandaliser seulement un sacristain de paroisse, je suis prêt à la déchirer. Je déteste tout ce qui peut porter le moindre trouble dans la société.* Ces fausses protestations eurent leur effet (1), et il fut enfin

(1) Il prit plus d'une fois ce ton d'ironie, et en parlant de son conte de *Zadig*, il écrivit en 1748 au comte d'Argental : « Je » serais très-fâché de passer pour l'auteur de *Zadig*, qu'on veut » decrier par les interprétations les plus odieuses, et qu'on ose » accuser de soutenir des dogmes ténébreux contre notre sainte » religion ; quelle apparence ! » Cependant l'année suivante il publia un pamphlet, *la Foix du sage et du peuple*, où il s'éleva contre le clergé à l'occasion des immunités.

reçu à l'académie en 1746; il avait alors cinquante-deux ans. Aimant à se singulariser, non-seulement il ne fit pas les éloges d'usage de son fondateur, le cardinal de Richelieu, mais il ne le rappela pas même honorablement. Il retourna à Cirey, près de la marquise du Châtelet, avec laquelle il passa bientôt après à la cour du roi Stanislas. La mort de la marquise hâta le retour de Voltaire à Paris, où sa gloire littéraire éprouva des contradictions. On lui préférait, peut-être injustement, Crébillon, qui venait de faire jouer *Catilina*. Il crut se venger en écrivant sur trois sujets que son rival avait traités; et il composa à Sceaux, chez la duchesse du Maine, les trois tragédies de *Sémiramis*, d'*Oreste* et de *Rome sauvée*. Ce fut la duchesse, dit-on, qui l'engagea à écrire *Rome sauvée*. Cependant, l'accusation d'irréligion que ses écrits lui avaient méritée commençait à éloigner de lui quelques-uns de ses protecteurs. Outre cela, sa vanité démesurée irritait contre lui les gens de lettres, tandis que son caractère irascible et satirique lui faisait d'une autre part de puissants ennemis. Louis XV avait conçu pour lui une espèce d'aversion qu'il ne dissimulait pas, et même la marquise de Pompadour lui retira son amitié. Il crut alors qu'il ne pouvait mieux être que dans une cour composée de philosophes, et il accepta enfin les propositions du roi de Prusse. Il alla joindre à Berlin Maupertuis, d'Argens, la Mettrie et Tousseint, arriva à Potsdam en juin 1750, et reçut le plus favorable accueil de Frédéric. Les premiers mois s'écoulèrent à la satisfaction réciproque du maître et du disciple; nul nuage ne troublait leur bonne intelligence. Voltaire passait quelques heures auprès du roi, soit pour corriger ses ouvrages, soit pour lui apprendre à écrire avec goût et pureté. Il assistait souvent aux soupers que donnait Frédéric à ses favoris; soupers où se trouvaient d'autres beaux-esprits de la trempe de Voltaire, qui, par leur conversation, flattaient les principes du monarque philosophe. *Jamais*, dit le premier dans ses *Mémoires*, *on ne parla dans aucun lieu du monde avec tant de liberté de toutes les superstitions des hommes, et jamais elles ne furent traitées avec plus de plaisanterie et de mépris*; et il écrivait à madame du Deffant qu'il soupait tous les jours avec deux ou trois impies. Enfin ce fut dans un des soupers de Frédéric (selon le rapport de Collini) que Voltaire conçut le projet du *Dictionnaire philosophique*, qui fut exécuté quelque temps après. Il avait tout le reste du jour pour se consacrer à l'étude: il corrigeait plusieurs de ses ouvrages, finissait le *Siècle de Louis XIV*, et travaillait au poème de la *Loi naturelle*. Frédéric lui témoignait toujours la même bienveillance, et l'avait créé chambellan. Fêté de toute la famille royale, le poète jouait la tragédie avec les frères et les sœurs du roi, leur apprenait à déclamer les vers français, et leur en adressait d'autres qu'il composait en leur éloge. Enfin ce n'est pas sans raison qu'il appelait le séjour de ce roi le palais d'Aleine. Mais cet enchantement fut bientôt dissipé. On raconte qu'un jour que le général Manstein le pressait de revoir ses *Mémoires*, il lui répondit: « Le roi m'a envoyé son linge à

» blanchir, il faut que le vôtre attende. » Et dans une autre occasion, en montrant à quelqu'un plusieurs cahiers de vers composés par Frédéric: « Cel » homme-là, dit-il, c'est César et l'abbé Cottin. » Le roi n'ignorait pas ces propos imprudents, et dit un jour à la Mettrie, en parlant de son chambellan: « J'en ai encore besoin pour revoir mes » ouvrages: on suce l'orange, et l'on jette l'é » corce. » Voltaire, qui se croyait tout permis vis-à-vis même des souverains, fut très-piqué de cette confidence, et forma dès lors le projet de s'évader. En même temps virent des discussions avec Maupertuis, président de l'académie de Berlin; ce mathématicien célèbre était lui-même en dispute sur un point de science avec le professeur Kœnig. Voltaire, jadis l'ami du premier, devint jaloux des distinctions dont l'honorait le roi de Prusse; et, malgré l'ordre de celui-ci de ne pas se mêler des querelles qui existaient entre Kœnig et Maupertuis, il écrivit contre ce dernier une satire qui fut suivie d'une autre plus sanglante encore, intitulée *Akakia*, où il n'épargne ni les ouvrages ni la personne de son adversaire. On s'étonna avec raison que celui qu'il avait comblé d'éloges en 1758, ne fût plus en 1752 qu'un raisonneur extravagant, un philosophe insensé. Frédéric II, justement indigné, fit brûler la diatribe d'*Akakia* par le bourreau. Voltaire, qui était malade à Berlin, lui renvoya alors sa croix, sa clef, et le brevet de sa pension, et demanda au roi la permission de partir: Frédéric, pour toute réponse, lui fit remettre du quinquina. Voltaire ajouta qu'il avait besoin des eaux de Plombières; on lui fit répondre que celles de Silésie valaient encore mieux. Cependant il alla à Potsdam, vit Frédéric, et leur bonne intelligence parut se rétablir. Voltaire obtint d'aller à Plombières, mais persista dans son dessein de quitter à jamais la Prusse. Il passa à Leipsig, et de là chez la duchesse de Saxe-Gotha, amie des philosophes, et pour laquelle il commença ses *Annales de l'empire*. Chemin faisant, il reçut un cartel de Maupertuis, et s'entendit déchirer dans les libelles de la Baumelle. La lenteur de son voyage, son séjour à Gotha, et des sommes considérables placées dans le duché de Wurtemberg, sur sa tête et celle de sa nièce madame Denis, firent connaître au roi de Prusse que Voltaire n'avait plus envie de revenir à sa cour. Ce soupçon, quelques propos indiscrets, et un recueil de ses œuvres poétiques, que Voltaire avait emporté avec lui, irritèrent le monarque; et dans sa colère, il donna ordre à un agent nommé Freitag, qu'il entretenait à Francfort, d'arrêter Voltaire, et de ne pas le relâcher qu'il n'eût rendu ses décorations, son brevet de pension, et le recueil de poésies. Freitag exécuta ponctuellement les ordres de son maître; et après une détention de trois semaines, Voltaire obtint sa liberté. Il se rendit à Colmar, voulut d'abord s'établir en Alsace, et écrivit ensuite à Paris pour savoir si, en y retournant, il pourrait obtenir un bon accueil à la cour: la réponse ne fut pas satisfaisante, et il se détermina à aller prendre les eaux d'Aix en Savoie. Il passa à Lyon, où il vit jouer plusieurs de ses pièces; et enfin il se rendit à Genève pour con-

suller Tronchin. Il habita ensuite, et alternativement, Tournay, Ferney (*voy. RACLE*), et les Déléances, aux portes de Genève, et fixa sa demeure dans ce pays. Il recevait dans sa retraite les personnages distingués qui étaient entraînés par le désir de connaître cet homme extraordinaire. Il y accueillait aussi les nouveaux prosélytes que lui recommandait d'Alembert. Il cultivait toujours avec assiduité la littérature, et l'*Orphelin de la Chine* fut le premier fruit de sa retraite; ouvrage où, comme dans la plupart des autres qui sont sortis de sa plume, on retrouve parmi les richesses de la poésie, l'art funeste d'insinuer l'impiété. Indépendamment des deux vers déjà cités de l'*OEdipe*, il avait prôné dans *Zaïre* (cependant pièce toute chrétienne) l'indifférence en matière de religion : *Zaïre* dit à la première scène :

J'eusse été près du Gange esclave des faux dieux,
Chrétienne dans Paris, musulmane en ces lieux.

Dans l'*Orphelin de la Chine*, voici comme s'exprime Idamé :

Ces loix viennent des dieux, le reste est des humains.

Mais rien ne peut égaler le scandale que produisit la publication de *la Pucelle d'Orléans*. Ce poème, qui contient les traits les plus licencieux et les détails les plus révoltants, excita l'indignation des personnes les moins scrupuleuses. Les gens corrompus lurent cet ouvrage avec avidité; mais ceux qui conservaient une certaine pudeur le regardèrent comme indigne d'un philosophe, et comme une « tache pour les œuvres et la vie de l'auteur. » On pourrait faire le même reproche à son roman de l'*Optimisme* et à une grande partie de ses *Contes*, où règnent à la fois la licence et l'irréligion. Dans *la Loi naturelle*, autre poème qu'il publia peu de temps après, il s'élève contre le *fanatisme* : on sait assez ce que Voltaire entendait par ce mot. Le poème du *Désastre de Lisbonne*, où il prend plaisir à calomnier la Providence, et à désespérer la nature humaine, lui attira les reproches de Jean-Jacques Rousseau lui-même. A *Candide* ou l'*Optimisme* succéda une traduction libre, ou plutôt une *parodie* de l'Ecclesiaste, et d'une partie du *Cantique des cantiques*. Ces deux écrits furent brûlés par la main du bourreau. La première édition de ses *Œuvres*, faite sous ses yeux, parut en 1757; il y joignit son *Essai sur les mœurs et l'esprit des nations*, qui excita l'enthousiasme de ses admirateurs, et qui n'est pas sans mérite sous le rapport littéraire, mais dans lequel il s'attache principalement à saper la religion par sa base, avilit l'Eglise et maltraite constamment ses ministres. Sa haine contre la religion semblait en lui augmenter avec l'âge, et rien ne pouvait l'assouvir. C'est vers ce temps à peu près qu'il se réconcilia avec le roi de Prusse, avec lequel il correspondit jusqu'à sa mort. Pendant ce temps, il fournit quelques articles à l'*Encyclopédie*, et en 1760 il donna au théâtre *Tancrede*, qui obtint un succès marqué. Ayant recueilli à Ferney une petite nièce du grand Corneille, il pourvut à son établissement en publiant, par souscription, une édition des *Œuvres* de cet immortel tragique : le roi de Prusse et autres princes furent au nombre des souscripteurs. Il

accompagna l'ouvrage de notes, où, s'il loue parfois les beautés du père de la tragédie française, il paraît quelquefois relever ses défauts avec une sévérité minutieuse, qui tient de la jalousie. On sait la part qu'il prit au procès de Calas, dont la famille était venue se réfugier à Genève : Calas accusé d'avoir pendu son fils, fut enfin déclaré innocent, et sa mémoire réhabilitée. Il protégea Sirven dans son procès avec les jésuites, et les paysans de Franche-Comté contre le chapitre de Saint-Claude dont ils étaient serfs. Ses succès littéraires, qu'il méritait sans doute à plusieurs titres, furent souvent troublés par des critiques, qui lui donnaient beaucoup d'humeur. Les *Lettres de quelques Juifs portugais*, etc., de l'abbé Guénée, excitèrent puissamment sa colère : l'auteur y démasquait sa mauvaise foi dans la traduction de plusieurs textes, et relevait d'autres erreurs non moins remarquables. « Cet abbé-là, dit-il, est malin » comme un singe; il paraît vous carasser, et il » vous mord jusqu'au sang. » Mais les censeurs les plus incommodes pour son amour-propre étaient le journaliste Fréron, et le Journal de Trévoux, rédigé par des jésuites. Il lui occasionnait des accès de colère difficiles à exprimer, et peu convenables, ce semble, à un philosophe. Il était mal vu à Genève, où ses principes avaient indisposé contre lui les autorités. Ces mêmes principes renouvelés continuellement dans tous les ouvrages qu'il publiait, excitaient contre lui des plaintes répétées. Il crut ou voulut faire croire qu'il se formait sur sa tête un grand orage, et qu'il était urgent de le conjurer : il avait un peu de fièvre, il appela un confesseur, fit une communion solennelle, et une protestation publique de son respect pour l'Eglise; mais les gens sensés surent à quoi s'en tenir sur cet appareil hypocrite, et sa démarche fut blâmée de ses amis mêmes. Ce n'était pas la première fois que Voltaire avait eu recours au ministère ecclésiastique. En novembre 1725, se trouvant malade chez le président de Maisons, il se confessa au curé de ce village. Il en écrivit lui-même au baron de Breteuil, en janvier 1724, et il est remarquable qu'il ne fait pas de mauvaise plaisanterie sur cette démarche. Dans les différends qui eurent lieu à Genève entre le peuple et les magistrats, Voltaire se déclara pour le premier, c'est-à-dire contre les lois établies, et il publia un *Poème* où il tourne en ridicule tous les partis. Son caractère inquiet et son activité surprenante pour son âge le portaient à se mêler d'une foule d'affaires; il protégeait la femme de Montbailli (exécuté comme paricide), accusée de complicité; elle fut déclarée innocente au conseil d'Artois. Il entretenait une correspondance immense avec le roi de Pologne, Frédéric-le-Grand, Catherine II; avec d'Alembert, Thiriot, d'Argental et autres. Il s'occupait sans cesse de nouveaux ouvrages, parmi lesquels il ne faut pas oublier les pamphlets qu'il fit pleuvoir sur le marquis de Pompignan. Ce seigneur, à sa réception à l'académie, en 1760, avait prononcé un discours où il avait choisi pour sujet, que le philosophe vertueux et chrétien mérite seul le nom de philosophe. Tous les partisans de la philosophie naissante se déchai-

nèrent contre lui ; Voltaire, en particulier, se chargea de la vengeance ; chaque courrier de Genève apportait quelque nouvelle facétie, sous les titres de les *Quand*, les *Si*, les *Pour*, les *Que*, les *Qui*, les *Quoi*, les *Car*, les *Ah* ! On fit en même temps imprimer contre le marquis de Pompidon la *Prière du déiste* ; le marquis céda à l'orage et se retira dans sa province. Voltaire infatigable au travail donna successivement une foule d'écrits sérieux ou bouffons, où la religion était attaquée ou tournée en ridicule. Il se cachait pour les produire sous des noms empruntés, et il en plaisantait dans ses lettres. L'avènement de Turgot au ministère fut un triomphe pour les philosophes ; Voltaire fut un des premiers à le célébrer avec enthousiasme. Il avait cru (disent ses panégyristes) que l'intolérance, la superstition, les préjugés absurdes, disparaîtraient devant un ministre philosophe. Mais les édits de 1776, qui augmentèrent son admiration pour Turgot, furent le signal de la chute de ce dernier. Voltaire, indigné, lui adressa en dédommagement, une épître intitulée : *A l'homme*. Les sentiments qu'il y faisait paraître auraient pu à jamais lui interdire son entrée dans Paris, qu'il désirait revoir depuis plusieurs années. Il y vint cependant en février 1778. A peine on sut qu'il était dans la capitale, que l'enthousiasme de ses admirateurs n'eut plus de bornes. Ses talents littéraires étaient sans doute dignes des hommages de ses compatriotes ; mais ils avaient été ternis par un esprit mordant et satirique, et par des principes d'une incrédulité déterminée ; et les hommes sages ne pouvaient oublier l'abus qu'il avait fait trop souvent de son esprit, de ses connaissances et de son ascendant sur son siècle. Des centaines de personnes passaient des heures entières devant ses fenêtres pour le voir un instant. Sa voiture, forcée d'aller au pas, était entourée d'une foule nombreuse, qui bénissait son nom et célébrait ses ouvrages : les plus grands seigneurs briguaient l'honneur de lui rendre une visite. L'académie française le reçut avec une distinction signalée, et moins comme un égal que comme le prince des lettres. Tous ces honneurs pouvaient paraître une insulte faite au gouvernement et à la religion, qu'il avait si cruellement persécutée. Enivré de l'encens qu'il recevait, on assure qu'il s'écria : « Mon entrée dans » Paris a été plus triomphante que celle de Jésus » dans Jérusalem. » Cependant ce fut au Théâtre-Français que sa vanité jouit du plus beau triomphe. On y jouait son *Irene* ; c'était le principal motif qui l'amena à Paris. Il assista à la troisième représentation de cette tragédie, une de ses plus faibles compositions : si l'arrivée de l'auteur dans la capitale avait décidé du succès de la pièce, sa présence ne fit que l'augmenter. Il remarqua avec un plaisir inexprimable que les vers les plus applaudis étaient ceux où il attaquait les vérités religieuses et morales, qu'il appelait des préjugés. Après avoir couvert d'applaudissements et l'ouvrage et l'auteur, les spectateurs accompagnèrent celui-ci jusque dans ses appartements, en criant : « Vive Voltaire ! vive » la *Henriade* ! vive *Mahomet* ! vive la *Pucelle*... ! » Ce dernier cri prouve assez quelle espèce d'admi-

rateurs l'entouraient. On ne se borna pas là : les plus fanatiques se précipitaient à ses pieds, baissaient ses mains, ses vêtements, et, au milieu de ces transports, il répétait : « On veut me faire » mourir de plaisir. » Le fameux Franklin se trouvait alors à Paris ; et partageant, dit-on, l'enthousiasme d'une partie des Français, présenta à Voltaire son petit-fils, et le pria de lui donner sa bénédiction : Voltaire remplit cette cérémonie ridicule, en prononçant ces mots : « *God and liberty* » (Dieu et la liberté) ; voilà la seule bénédiction » qui convienne au petit-fils de Franklin. » On ne saurait comprendre quelle importance attachait le philosophe américain à la bénédiction du philosophe français. Ce dernier, enhardi par l'admiration dont il était l'objet, donna la dernière main à son *Essai sur les mœurs et l'esprit des nations*, et y porta de nouveaux coups au christianisme. Il s'occupait en même temps du projet de réfuter plusieurs faits contenus dans l'ouvrage du duc de Saint-Simon ; et ayant déterminé l'académie française à refondre son dictionnaire, il travaillait aussi à en rédiger le plan. Ces fatigues, au-dessus de son âge, lui causèrent un crachement de sang ; cela ne l'empêcha pas de se faire recevoir, le 7 avril, maçon, à la loge des *Neuf-Sœurs* ; mais, pour ne pas abandonner son travail, et donner à son corps un peu d'énergie, il résolut de prendre de l'opium : il se trompa sur la dose, et les suites lui furent funestes. Il ne sortait que par moments de la profonde léthargie où il était plongé : c'est dans ces intervalles qu'il écrivit une lettre à Lally-Tolendal, pour le féliciter de ce qu'on avait réhabilité la mémoire de son père, qui était mort sur l'échafaud (voy. LALLY). Sentant sa fin approcher, il signa et remit à l'abbé Gauthier une profession de foi par laquelle il déclarait qu'il mourait dans la religion catholique où il était né. Pendant quelques jours il parut se trouver mieux. Sa profession de foi paraissant fort suspecte de la part d'un homme qui en avait déjà fait de semblables, et qui avait affecté de se jouer de ce qu'il y a de plus saint dans la religion, le curé de Saint-Sulpice retourna chez lui ; mais, dit Grimm, Voltaire eut beaucoup de peine à le reconnaître ; et le curé l'ayant conjuré de confesser la divinité de Jésus-Christ, il le repoussa en lui disant : *Laissez-moi mourir tranquille*. Ce philosophe rendit le dernier soupir le 30 mai 1778, à 84 ans. (Voy. TRONCHIN.) Le curé de Saint-Sulpice lui refusa la sépulture ; on réclama chez les cordeliers le service qui s'y faisait ordinairement pour les académiciens ; mais on fut refusé encore. L'abbé Mignot (voy. ce nom), neveu du défunt, y conduisit le corps de son oncle, et l'enterra dans le caveau de l'abbaye, la défense étant arrivée trop tard. Tous les littérateurs philosophes prirent le deuil. Les poètes célébrèrent Voltaire, et les académiciens prononcèrent son éloge : les plus remarquables furent ceux du roi de Prusse et de Laharpe ; mais celui-ci est plus modéré que l'autre. En 1779, Frédéric fit célébrer, dans l'église catholique de Berlin, un service pour son ami et son maître. Ses restes transportés, en 1791, à l'hôtel de Ville, quai des Théâtres, qui reçut dès lors le nom de *quai de Voltaire*, furent transférés le 12 juillet

au Panthéon. Nous avons plusieurs *Vies* de Voltaire : celle du marquis de Luchet, 1781, 6 vol. in-8, est écrite avec un ton d'emphase ennuyeux ; celle de Condorcet, 1787, et de Duvernet, 1786 et 1797, 1 vol. in-8, respirent la haine de la religion ; M. Lépau en a donné une en 1719, rédigée dans un esprit différent, mais qui laisse beaucoup à désirer. Celle de Mazure, 1821, in-8, mieux écrite ; l'auteur a trop fait de concessions au parti philosophique. Enfin, Paillet de Warcy a publié une *Histoire de la vie et des ouvrages de Voltaire*, 1824, 2 vol. in-8, ouvrage curieux et intéressant, et qui renferme un grand nombre de faits et de documents. Les philosophes qui secondèrent avec le plus de force l'antipathie religieuse de Voltaire, furent Thiriot, d'Argental, d'Alembert, Damilaville, d'Argens, Helvétius, de Bordes, Marmontel, Saurin, etc. Il ne sera pas inutile de jeter un coup d'œil sur les diverses opinions qu'on a formées sur Voltaire, et sur sa correspondance. On ne peut mettre en doute que ses doctrines pernicieuses n'aient accéléré la révolution. Ses admirateurs eux-mêmes l'ont avoué. Voici comme ils s'exprimaient dans le *Mercury de France* du 7 août 1790 (1), en rendant compte de sa vie par Condorcet : « L'historien s'est appliqué surtout à représenter sa toute-puissante influence sur son siècle, et bien loin qu'à cet égard on ne puisse lui reprocher aucune exagération, peut-être n'a-t-il pas assez approfondi la matière ; peut-être, quoique son pinceau ne manque pas de force, eût-il pu rendre les touches plus vives et plus marquées. Il me semble du moins qu'il était possible de développer davantage les obligations éternelles que le genre humain doit avoir à Voltaire. Les circonstances actuelles en fournissent une belle occasion. Il n'a point vu tout ce qu'il a fait, mais il a fait tout ce que nous voyons. Les observateurs éclairés, ceux qui sauront écrire l'histoire, prouveront à ceux qui savent réfléchir, que le premier auteur de cette grande révolution qui étonne l'Europe, et répand de tous côtés l'espérance chez les peuples, et l'inquiétude dans les cours, c'est sans contredit Voltaire. C'est lui le premier qui a fait tomber la première et la plus formidable barrière du despotisme, le pouvoir religieux et sacerdotal. S'il n'eût pas brisé le joug des prêtres, jamais on n'eût brisé celui des tyrans... L'esprit humain ne s'arrête pas plus dans son indépendance que dans sa servitude, et c'est Voltaire qui l'a affranchi en l'accoutumant à juger sous tous les rapports ceux qui l'asservissaient. C'est lui qui a rendu la raison populaire ; et si le peuple n'eût pas appris à penser, jamais il ne se serait servi de sa force. C'est la pensée des sages qui prépare les révolutions politiques ; mais c'est toujours le bras du peuple qui les exécute.... Il a tant répété au peuple : Savez-vous quel est votre plus grand malheur ? c'est d'être sot et poltron ; il l'a tant redit de mille manières, qu'enfin il n'a plus été ni l'un ni l'autre. » On n'a qu'à parcourir son *Brutus* et sa *Mort de César*, on le voit, au milieu d'une versification séduisante, déployer cette exaltation de l'esprit républicain, ces idées exagérées de liberté qui depuis ont dérangé

tant de têtes et autorisé tant de forfaits. Il mit plus d'ardeur encore à répandre ses principes anti-chrétiens. « Chaque trait de sa conversation, dit M. de Lacretelle, indiquait un désir impérieux de braver et d'insulter les croyances religieuses. » Palissot, de son côté, s'exprime en ces termes : « La plus grande faute dans laquelle Voltaire ait eu le malheur de tomber, fut d'accepter le titre de chef de parti, et ce fut d'Alembert qui l'y précipita. » Sa correspondance en est une preuve convaincante, et l'on remarquera que l'époque où Voltaire perdit le plus de ses qualités morales fut précisément celle où il donna toute sa confiance au tartufe de la philosophie. » Grimm, admirateur de Voltaire, ne le traite pas néanmoins avec plus de ménagement. Il se moque de son excessive fécondité, et, ce qui est à peine croyable sous la plume d'un philosophe, il l'appelle un sublime enfant, un sublime pantalon. Il ne le croit pas né avec les talents nécessaires pour écrire l'histoire, et il offre en exemple les *Annales de l'empire*, « qui n'ont, dit-il, ni goût, ni esprit, ni coloris, ni connaissance des faits. » L'*Histoire du czar Pierre*, l'*Essai sur l'histoire générale*, qui ont aussi les mêmes défauts. Il n'approuve pas non plus les deux fameux vers de l'*Œdipe*, qu'il regarde comme « l'époque et la source de cette impiété qui s'est établie si ridiculement sur nos théâtres. Notre maître a eu tort en cela, et ce n'est pas dans ses torts qu'il faut l'imiter. » Et il dit ailleurs : « Voltaire est absorbé par son beau zèle contre l'infâme. » On sait qu'il désignait par ce titre la religion. Et, en effet, jamais haine n'a été portée à un plus haut fanatisme. Quelques passages de sa *Correspondance* feront mieux connaître, sous ce rapport, l'esprit de l'auteur et de ses ouvrages. Il reprochait souvent à d'Alembert et aux autres philosophes leur tiédeur à extirper les préjugés. « Ah ! frère, écrivait-il au marquis d'Argens, si vous vouliez écraser l'erreur ! Frère, vous êtes bien tiède ! » Il s'exprimait ainsi en écrivant à d'Alembert, le 19 janvier 1757 : « Faites un corps, amenez-vous, et vous serez les maîtres. » Et le 14 mai suivant : « Vous avez des articles (dans l'*Encyclopédie*) de théologie et de métaphysique qui me font bien de la peine ; mais vous rachetez ces petites orthodoxes par tant de beautés et de choses utiles, qu'en général ce livre sera un service rendu au genre humain. » Il écrivait la même année : « Je prie l'honnête homme qui fera matière (pour l'*Encyclopédie*), de bien prouver que ce je ne sais quoi qu'on appelle matière peut aussi bien penser que le je ne sais quoi qu'on appelle esprit. » Le 6 décembre, il écrivait au même ami : « Il ne faut que cinq ou six philosophes pour renverser le colosse. » Et le 25 mai suivant : « Si vous étiez tous unis, vous donneriez des lois. Tous les Cacouacs devraient composer une meute. » En 1760, sa correspondance devint encore plus amère et plus provocante, et il excitait sans relâche ses amis à terrasser ce qu'il appelait la superstition. Le 20 juin : « Ah ! pauvres frères, les premiers fidèles se conduisaient mieux que vous. Patience, Dieu nous aidera, si nous sommes patients et gais. » Le 20

(1) Ce journal a été rédigé par Marmontel, Laharpe et Chamfort.

avril 1761 : « Que les philosophes véritables fassent » une confrérie comme les franc-maçons ; qu'ils » s'assemblent, qu'ils se soutiennent, qu'ils soient » fidèles à la confrérie, et alors je me fais brûler » pour eux. Cette académie secrète vaudrait mieux » que l'académie d'Athènes et toutes celles de Paris. » Mais chacun ne songe qu'à soi, et oublie le » premier des devoirs, qui est d'anéantir l'inf.... » Confondez l'inf..., le plus que vous pourrez. » Le 28 septembre 1765 : « J'ai toujours peur que vous » ne soyez pas assez zélés. Vous enfouissez vos » talents, vous vous contentez de mépriser un monstre » qu'il faut abhorrer et détruire. Que vous coûterait- » il de l'écraser en quatre pages, en ayant la mo- » destie de lui laisser ignorer qu'il meurt de votre » main ? Lancez la flèche sans montrer la main. » Faites-moi quelque jour ce plaisir. Consolez ma » vieillesse. » Le 2 octobre 1764, il marquait à son ami : « J'ai vu avec horreur ce que vous dites » de Bayle (art. *Dict.*) : *Heureux s'il avait pu res- » pecter la religion et les mœurs !* Vous devez faire » pénitence toute votre vie de ces deux lignes : » qu'elles soient monillées de vos larmes. » Il montre la même véhémence dans ses lettres à ses autres amis. Le 18 juillet 1760, il écrivait à Thiriot : » J'avoue qu'on ne peut pas attaquer l'inf... tous » les huit jours avec des écrits raisonnés, mais on » peut aller *per domos* semer le bon grain. » A Damilaville, en mai 1761 : « Conrez tous sur l'inf... » habilement. Ce qui m'intéresse, c'est la pro- » pagation de la foi, de la vérité, le progrès de la » philosophie et l'avilissement de l'inf... » A Saurin, en octobre 1761 : « Il faut que les frères réunis » écrasent les coquins. J'en viens toujours là : *de- » lenda Carthago*. » A Damilaville, le 4 février 1762 : » Engagez tous mes frères à poursuivre l'inf... de » vive voix ou par écrit, sans lui donner un moment » de relâche. » Au même, le 25 juillet 1766 : « Je » ne doute pas un moment que, si vous vouliez » vous établir à Clèves, avec *Platon* (Diderot), et » quelques amis, on ne vous fit des conditions très- » avantageuses. On y établirait une imprimerie qui » produirait beaucoup. On y établirait une autre » manufacture plus importante, ce serait celle de » la vérité.... Soyez sûr qu'il se ferait alors une » grande révolution dans les esprits, et qu'il suf- » firait de deux ou trois ans pour faire une époque » éternelle. » Au comte d'Argental, le 16 février 1762 : « Faites tant que vous pourrez les plus sages » efforts contre l'inf... » A Helvétius, le 1^{er} mai 1765 : « Dieu vous demandera compte de vos talents. » Vous pouvez plus que personne écraser l'erreur. » A Marmontel, le 21 mai 1764 : « J'exhorte tous mes » frères à combattre avec force et prudence pour la » bonne cause, etc. » Il adopta plus particulièrement l'épithète d'*infâme* (qui prouve la fureur du véritable fanatisme) depuis 1760 jusqu'en 1766. Il demandait à Thiriot et à d'Alembert des renseignements précis, des anecdotes contre les adversaires de la philosophie, comme sur Gauchat, Chaumeiz, Moreau, Hayez, Trublet, etc. Il appelait ses ennemis *bêtes puantes, faquins, cuistres, polissons*. Il écrivait à Helvétius, le 11 mai 1761 : « Est-ce que la pro- » position honnête et modeste d'étrangler le dernier

» jésuite avec les boyaux du dernier janséniste, ne » pourrait amener les choses à quelque récon- » ciliation ? » Au comte d'Argenson, 26 janvier 1762 : » Les jésuites et les jansénistes continuent à se dé- » chirer à belles dents ; il faut tirer sur eux à balles » pendant qu'ils se mordent. » — « Il faut écraser les » jésuites, écrivait-il également à Damilaville, et » les jansénistes pendant qu'ils se mordent. » Et à Chabanon : « Il ne serait pas mal qu'on envoyât » chaque jésuite au fond de la mer, avec un jan- » séniste au cou, etc. » Il conserva sa haine *philosophique* jusqu'à ses derniers moments : haine que sembla consacrer en quelque sorte la réception triomphale qu'il obtint à Paris, et l'indifférence du gouvernement pour un enthousiasme exalté qui insultait et le gouvernement lui-même et la religion. La première édition de ses *OEuvres* complètes fut faite sous ses yeux. Beaumarchais en entreprit une autre en 1785, dont le marquis de Condorcet rédigea les *avertissements* et les *notes*, qui sont en général d'une violence peu commune : on établit des presses à Kehl, aux portes de Strasbourg, et l'édition parut en 1788-89, 70 vol. in-8, tirés sur cinq papiers différents, avec des gravures. Un arrêt du conseil d'état du roi supprima cette édition ; mais les exemplaires ne s'en répandirent pas moins dans toute la France. Palissot en a donné une, 1792-1802, 55 vol. in-8, avec des observations et des préfaces bien écrites, et dont il a retranché, moins qu'il ne l'aurait dû sans doute, bien des morceaux peu dignes de ce grand écrivain ; mais ce qui semblait devoir assurer le succès de cette entreprise, est précisément ce qui l'a empêché, dans ce siècle où les lecteurs tiennent moins au choix qu'à la quantité. Nous ne devons point parler ici des éditions plus récentes des *OEuvres de Voltaire*. Des mandements ont été lancés contre ces dangereuses publications, mais l'esprit d'impiété a prévalu : le nombre des exemplaires en circulation est prodigieux, sans comprendre les éditions des *OEuvres* séparées, tant de fois réimprimées. Nous terminerons en mettant sous les yeux de nos lecteurs le jugement suivant sur Voltaire. « Qu'on admire (dit un auteur judicieux) les » grâces de son style, le piquant de ses livres » d'histoire, le brillant de ses poésies, le naturel » et le piquant de ses lettres, nous y souscrivons » volontiers. Qu'on donnât une collection de celles » de ces *OEuvres* que peut avouer la religion, ou » du moins qui ne lui sont pas contraires, à la bonne » heure ; qu'on supprimât dans quelques autres, » qui pouvaient être utiles, des passages qui ac- » cusaient manifestement la prévention ou la haine, » on y aurait applaudi. Combien d'ouvrages de » Voltaire gagneraient, en effet, à ces retran- » chements, et combien il eût été à désirer qu'une » main amie de la religion, et soigneuse en même » temps de la gloire de l'auteur, eût effacé des traits » qui ne sont pas moins contraires à l'une qu'à » l'autre. La *Henriade* n'aurait-elle pas plus de » mérite aux yeux des hommes impartiaux, sans » quelques vers qui respirent une indifférence phi- » losophique pour toutes les religions ? Le *Siècle de » Louis XIV* ne satisferait-il pas davantage les » hommes graves, sans ce ton de légèreté peu séant

» dans un historien ? Les pièces de théâtre ne réuniraient-elles pas plus de suffrages, sans cette affectation d'y semer partout des maximes philosophiques ? Les poésies légères n'auraient-elles pas une gaieté plus innocente, s'y elle ne s'exerçait que sur des matières où il est libre à chacun de rire et de plaisanter ? Tous ces ouvrages ne gagneraient-ils pas à des retranchements également avoués par la morale et par le goût ? et une édition de Voltaire, faite d'après ces principes, ne serait-elle pas le plus beau titre de sa gloire ? Mais que l'on reproduise des ouvrages tant de fois prosaïques ou dignes de l'être... ; qu'on permette d'insulter à la religion, à la morale et au gouvernement, dans des pamphlets licencieux ou satiriques ; qu'on accroisse ainsi le mal au lieu d'y apporter remède, c'est ce que la prudence et l'intérêt de la société devraient, ce semble, empêcher. »

VOLTERRE (Daniel RICCIARELLI, dit de), peintre et sculpteur, né en 1509 à Volterra, ville de la Toscane, mourut à Rome en 1566. Il fut destiné par ses parents à la peinture. Balthazar Peruzzi et Michel-Ange lui montrèrent les secrets de leur art. Ce peintre fut très-employé à Rome, et pour la peinture et pour la sculpture. Il a dessiné dans la manière de Michel-Ange. On a gravé sa *descente de croix*, peinte à la Trinité-du-Mont ; c'est son chef-d'œuvre, et un des plus beaux tableaux qui soient à Rome.

VOLUSIEN (Caius-Vibius-Volusianus), associé à l'empire par son père Gallus, fut tué par les soldats, comme nous l'avons raconté à l'article de Vibius Trebonianus Gallus. Voy. ce dernier mot.

VONCK (François), né vers 1755, avocat au conseil souverain de Brabant, se distingua dans la révolution qui agita les Pays-Bas en 1789. N'ayant pas été employé selon ses désirs, il forma un parti pour renverser la constitution, et donner aux Autrichiens le moyen de rentrer dans le pays à la fin de 1790. Il mourut à Lille en 1792. C'est de lui que vient le nom de *vonckiste*, secte tantôt démocratique, tantôt royaliste, qui n'avait d'autre vue bien prononcée que de troubler l'ordre établi.

VONDEL (Just Van den), poète, né à Cologne en 1587, de parents anabaptistes, quitta cette secte pour entrer dans celle des arminiens, qu'il abandonna ensuite ; il mourut dans le sein de l'Eglise catholique en 1679, à 92 ans. Il dressa à Amsterdam une boutique de bas ; mais il en laissa le soin à sa femme, pour ne s'occuper presque que de la poésie. Vondel n'eut pour maître que son génie. Il avait déjà enfanté plusieurs pièces en vers, non-seulement sans suivre aucune règle, mais même sans soupçonner qu'il y en eût d'autres que celles de la versification et de la rime. Instruit, à l'âge de 50 ans, de l'avantage que l'on peut retirer des anciens, il apprit le latin pour pouvoir les lire. Ensuite il s'adonna à la lecture des écrivains français. Les fruits de sa muse offrent dans quelques endroits tant de génie, et une imagination si noble et si poétique, qu'il fut surnommé le *Virgile hollandais* ; mais il ne se soutient pas, et après s'être élevé avec tout l'essor du génie, il tombe dans l'en-

flure et la bassesse. Ses *Poésies* ont été imprimées à Amsterdam, 1682, et Rotterdam, 1700, 9 vol. in-4. Celles qui ornent le plus ce recueil, sont : le *Héros de Dieu* ; le *Parc des animaux* ; *Destruction de Jérusalem*, tragédie ; la *Prise d'Amsterdam par Florent V, comte de Hollande* ; la *Magnificence de Salomon* ; *Palamède ou l'Innocence opprimée*. C'est la mort de Barneveldt, sous le nom de *Palamède* faussement accusé par Ulysse ; il était encore arminien, lorsqu'il fit cette pièce, qui irrita le prince Maurice. On voulut faire le procès à l'auteur ; mais il en fut quitte pour une amende de 500 livres. Des *Satires* contre les ministres de la religion prétendue réformée ; un beau poème en faveur de l'Eglise catholique, intitulé : *les Mystères de l'autel*. C'est lui qui, voyant la statue d'Erasmus faite du bronze d'un Christ, fit deux vers hollandais dont le sens est : *C'est dommage que Jésus-Christ n'ait point été bourgeois de Rotterdam*. Gérard Brandt a publié sa *Vie* en 1681.

VOPISCUS (Flavius), historien, né à Syracuse sous Dioclétien, se retira à Rome vers l'an 504. Il y composa l'*Histoire* d'Aurélien, de Tacite, de Florian, de Probe, de Firme, de Carus, de Carin et de Numérien, etc. Quoique ce ne soit pas un bon auteur, il est cependant moins mauvais que la plupart des autres dont on a fait une compilation pour composer l'*Historiæ Augustæ Scriptores*, Leyde, 1671, 2 vol. in-8, avec les remarques *variorum*. On y trouve, outre les faits, des réflexions judicieuses, telle que celle-ci sur les fausses démarches que les mauvais conseillers font faire aux rois, et que des princes de nos jours ont si chèrement payées : *Colligunt se quatuor vel quinque, atque unum consilium capiunt ad decipiendum imperatorem ; dicunt quid probandum sit ; Imperator qui domi est, vera non novit ; cogitur hoc tantum scire quod illi loquuntur ; facit judices quos fieri non oportet ; amovet a republica quos debeat conservare. Quid multa ? Ut Diocletianus ipse dicebat, bonus, cautus, optimus, venditur imperator*.

VORSTIUS (Aelius-Everhard), né à Ruremonde en 1565, mort en 1624 à Leyde, où il occupait une chaire de professeur de médecine, a laissé divers ouvrages de littérature, de médecine et d'histoire naturelle, qui furent recherchés pour leur érudition. Les principaux sont : un commentaire *De Animalium origine*, dans un Recueil de Gorlaeus sur cette matière, 1599, in-4 ; un *Voyage historique et physique de la grande Grèce, de la Japigie, Lucanie, des Brutiens et des peuples voisins*, en latin ; des *Poissons de la Hollande* ; des Remarques latines sur le livre *De re medica* de Celse. Les nos 2, 5 et 4 n'ont pas été imprimés, parce que la mort l'a empêché d'y mettre la dernière main. — Son fils, Adolphe VORSTIUS, né à Delft, professeur en médecine à Leyde en 1656, où il mourut en 1665, à 66 ans, a donné un *Catalogue des plantes du jardin botanique de Leyde*, 1656, in-4.

VORSTIUS (Conrad Von-Dem), né à Cologne en 1569, d'un teinturier, succéda en 1610 à Arminius, professeur dans l'université de Leyde ; mais les ministres anti-arminiens employèrent le crédit de Jacques I^{er}, roi d'Angleterre, et demandèrent son

exclusion de la république. Vorstius fut banni de Leyde en 1611, et relégué à Gouda, où il demeura depuis 1612 jusqu'en 1619. Le synode de Dordrecht s'érigeant en juge de la foi, en rejetant lui-même les jugements de l'Eglise universelle, le déclara indigne de professer la théologie; et cet anathème, prononcé par des fanatiques, engagea les états de la province à le bannir à perpétuité. Il fut obligé de se cacher comme un malfaiteur; enfin il chercha un asile dans les états du duc de Holstein, en 1622, où il mourut le 29 septembre de la même année. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, tant contre les catholiques que contre les adversaires qu'il eut dans le parti protestant. Les plus recherchés sont *Amica collatio cum J. Piscatore*, Gouda, 1615, in-4; et le traité de *Deo*, Steinfurt, 1610, in-4, que le roi Jacques fit brûler par la main du bourreau, comme il méritait de l'être, puisqu'il attaquait la simplicité de l'Etre divin, son immutabilité et son éternité; mais ce n'était qu'un biais pris par Vorstius pour établir le socinianisme, en dédaignant du dogme de la Trinité et de l'Incarnation des objections contre la nature de Dieu. Sa conduite, et plus encore ses écrits, prouvent qu'il penchait vers cette hérésie: et si ses adversaires n'avaient fait valoir que cette raison, on n'aurait pas pu les accuser d'injustice; quoiqu'à bien prendre les choses, le socinianisme, dans les principes des protestants, soit aussi raisonnable que le calvinisme et le luthéranisme. « Comme tous les » réformés (dit Pluquet), Arminius et ses disciples » ne reconnaissaient point d'autorité infaillible, qui » fût dépositaire des vérités révélées, et qui fixât » la croyance des chrétiens; ils regardaient l'Ecriture comme la seule règle de la foi, et chaque » particulier comme le juge du sens de l'Ecriture. » Ils interprétèrent donc ce que l'Ecriture dit sur » la grâce et sur la prédestination, conformément » aux principes d'équité et de bienfaisance qu'ils » portaient dans leur cœur et dans leur caractère; » ils ne se fixèrent pas dans la doctrine de l'Eglise » romaine, sur la prédestination et sur la grâce; » ils ne reconnurent point de choix, point de prédestination, passèrent insensiblement aux erreurs » des pélagiens et des semi-pélagiens. Comme les » arminiens croyaient que chaque particulier était » juge naturel du sens de l'Ecriture, par une suite » de leur caractère et de leurs principes d'équité, » ils ne se crurent point en droit de forcer les autres à parler et à penser comme eux; ils crurent » qu'ils devaient vivre en paix avec ceux qui n'interprétaient point l'Ecriture comme eux: de là » vient cette tolérance générale des arminiens pour » toutes les sectes chrétiennes, et cette liberté qu'ils » accordaient à tout le monde, d'honorer Dieu de » la manière dont ils croyaient que l'Ecriture le » prescrivait. » (*Voy. LENTULUS Scipion, SERVET.*)

VORSTIUS (Guillaume-Henri), fils du précédent, ministre des arminiens à Warmond, dans la Hollande, a publié plusieurs ouvrages: *Traduction de la première partie de la Chronique de David Ganz*, avec des extraits de la seconde, Leyde, 1644, in-4. Richard Simon dit qu'elle est peu fidèle. Celle des *Capitules du rabbin Eliézer*, avec l'ouvrage du pré-

cédent; celle des *Fondements de la Loi de Maimonide*, et du *Fondement de la Foi d'Abrabanel*, Amsterdam, 1658, in-4. L'ouvrage de Maimonide est en hébreu et en latin; celui d'Abrabanel ne se trouve ici qu'en latin. Les notes qui accompagnent cette traduction sont étendues; mais elles ne sont pas toujours justes; *Disceptatio de Verbo*, in-4; *Bibliotheca veritatis et rationis*. Ces deux ouvrages montrent qu'il penchait vers le socinianisme.

VORSTIUS (Jean), né en 1625 dans le Dithmarsen, embrassa le calvinisme, fut bibliothécaire de l'électeur de Brandebourg, et mourut en 1676. On a de lui: une *Philologie sacrée*, Leyde, 1658, Francfort, 1705, in-4, où il traite des hébraïsmes du nouveau Testament; une Dissertation *De Synedriis Hebræorum*, Rostoch, 1658 et 1665, 2 vol. in-4; un Recueil intitulé *Fasciculus Opusculorum historicorum et philologicorum*, Rotterdam, 1695, 8 vol. in-8. On trouve dans cette collection les ouvrages suivants: *De adagiis novi Testamenti*; *De voce Sesech*, *Jerem.* 25; des *Dissertations* latines sur les 70 semaines de la captivité des Hébreux, sur les 70 semaines de Daniel, sur la Prophétie de Jacob, etc. Tous ces ouvrages prouvent une grande érudition sacrée et profane.

VOS (Martin de), peintre, né en 1519, à Anvers, mourut dans la même ville en 1604. C'est au soin qu'il prit à Rome de copier les magnifiques ouvrages des plus célèbres maîtres, et à la liaison qu'il fit à Venise avec Tintoret, que Vos doit la haute réputation où il est parvenu. Il a réussi également à peindre l'histoire, le paysage et le portrait. Il avait un génie abondant: son coloris est frais, sa touche facile; mais son dessin est froid, quoique correct et assez gracieux.

* VOSS (Jean-Henri), poète et critique, né en 1751 à Sommersdorf, près de Wahren, montra de bonne heure les plus heureuses dispositions pour l'étude des langues, et débuta, en 1770, par quelques essais dans l'*Almanach des Muses* de Gottingue, dont il prit la direction en 1775, et qui fut transporté à Hambourg, sous le nom d'*Anthologie* (*Blumenlese*). Il en augmenta le succès, en y insérant, pendant plusieurs années, un certain nombre de pièces de sa composition. Il publia aussi, dans le *Deutsches museum*, plusieurs morceaux de critique, qui le firent connaître comme philologue. En 1778, il fut nommé recteur du collège d'Otternordorf, dans le Hanovre, d'où il passa à Eutin (duché d'Oldenbourg), avec les mêmes fonctions. Le grand-duc de Bade l'attira à l'université d'Heidelberg, depuis peu rétablie, pour contribuer, par sa présence et ses avis, à lui rendre son ancien éclat. Il mourut le 29 mars 1826. Ses disputes avec Heyne, son ancien maître, firent beaucoup de bruit; et rien ne peut excuser l'emportement auquel il se laissa aller contre le comte Frédéric de Stolberg, son ami, lorsque celui-ci embrassa la religion catholique (*voy. STOLBERG*). Ses principaux ouvrages sont: des traductions, en allemand, des *Œuvres complètes d'Homère*, 1795, 2^e édit., 1821; de *Virgile*, 1799; de *Horace*, 1805, 2^e édit., 1820; de *Hésiode*, 1806; de *Théocrite*, *Bion* et *Moschus*, 1808; de *Tibulle* et de *Lygdamus*, avec des éclair-

cissements, 1810; d'*Aristophane*, 1821; d'*Aratus*, avec le texte, et un commentaire, 1824, et des morceaux choisis des *Métamorphoses d'Ovide* et d'une partie du *Théâtre de Shakespeare*; *Louise*, poème en trois chants, 1795, dans le style naïf, gracieux et noble de l'*Odyssée*; des *Idylles*, publiées de 1774 à 1800, au nombre de dix-huit qui méritent d'être considérées comme des modèles, et dont le recueil a été souvent réimprimé; des *Poésies diverses*, dernière édition, 1825, 4 vol. in-8; *Lettres mythologiques*, Kœnigsberg, 1794, 2 vol. in-8, qui, à part la violence de ses critiques, sont un de ses meilleurs ouvrages. Il y a une nouvelle édition, donnée après sa mort et enrichie de *Dissertations*, qui composent le 5^e vol. Elles ont été traduites en anglais. D'excellentes *Dissertations* sur la géographie ancienne dans le *Muséum* et la *Gazette d'Iéna*; un *Examen* de l'édition de l'*Iliade*, publiée par Heyne, dans la *Gazette d'Iéna* (mai 1805), et qui fit beaucoup de sensation; des *Lettres critiques sur Goetz et Ramler*, Mannheim, 1809, in-8.

VOSSIUS (Gérard), né en 1540 à Looz dans le pays de Liège, mort en 1609, fut prévôt dans la collégiale de Tongres, protonotaire apostolique, docteur en théologie. Il se rendit habile dans le grec et le latin, et demeura plusieurs années à Rome. Il profita de ce séjour pour fouiller dans les bibliothèques, et fut le premier qui en tira et traduisit en latin plusieurs anciens monuments des Pères grecs, entre autres les ouvrages de saint Grégoire Thaumaturge, avec sa *Vie* et des scholies, Mayence, 1604, in-4; et saint Ephrem, avec des notes, Rome, 1589, 3 vol. in-fol. On a encore de lui la *Vie* et les *Lettres* en grec et en latin, de Grégoire IX, avec des notes, Rome, 1587. Elle se trouve aussi dans les *Conciles* de Labbe.

VOSSIUS (Gérard-Jean), né en 1577, dans le voisinage d'Heidelberg, se rendit très-habile dans les belles-lettres, dans l'histoire et dans l'antiquité sacrée et profane. Nommé directeur du collège de Dordrecht, il remplit cette place avec applaudissement pendant vingt ans. On lui confia la chaire d'éloquence et de chronologie à Leyde, en 1618; mais, sectateur d'Arminius, il fut suspendu de ses fonctions pendant plusieurs années, par le prétendu synode de Dordrecht. Appelé en 1655 à Amsterdam, pour y remplir une chaire de professeur en histoire, il s'y fit des admirateurs et des amis, et mourut en 1649, à 72 ans. Ses principaux ouvrages sont : *De origine idololatriæ*; *De Historicis græcis*....; *De Historicis latinis*; *De Poetis græcis*, de latinis; *Dei scientiis mathematicis*; *Dissertationes de tribus symbolis apostolico, athanasiano et constantinopolitano*; *Historia pelagiana*; *Institutiones rhetoricæ, grammaticæ, poeticæ*; *Theses theologicæ et historicæ*; *Etymologicon linguæ latinæ*; *De vitiis sermonis*, etc. Tous ces écrits ont été imprimés à Amsterdam, de 1695 à 1701, 6 vol. in-fol. On estime surtout ce qu'il a écrit sur l'histoire, sur l'origine de l'idolâtrie, et sur les historiens latins et grecs. Mais il faut se défer de lui dans les matières qui ont quelque rapport à la religion. On voit dans ses écrits cette inconstance fatale qui poursuit tous les savants qui

écrivent sur les dogmes chrétiens, en rejetant l'autorité de l'Eglise.

VOSSIUS (Denys), fils du précédent, mort en 1655 à 22 ans, a fait des *Notes* sur le livre de l'idolâtrie du rabbin Moïse Ben-Maimon, insérées dans l'ouvrage de son père sur la même matière; et une bonne *Traduction* en latin de l'histoire de la guerre des Pays-Bas, par Reidanus. — Son frère, François Vossius, mort en 1643, a publié à Amsterdam, en 1640, in-fol., un poème sur une victoire navale remportée par l'amiral Tromp. — Un autre frère, Gérard Vossius, mort en 1640, a donné une édition de Velléius Paterculus, avec des notes, Leyde, 1659, in-16. — Un quatrième frère, Matthieu Vossius, mort en 1646, a donné une *Chronique de Hollande et de Zélande*, depuis 839 jusqu'à l'an 1452, en latin, Middelbourg, 1664, et Amsterdam, 1680, in-4, augmentée par Antoine Borremans.

VOSSIUS (Isaac), frère des précédents, né à Leyde en 1618, passa en Angleterre en 1670, où il devint chanoine de Windsor. Il mourut en 1689, à 71 ans, après s'être fait un grand nom par sa vaste érudition. Il avait une mémoire prodigieuse, mais il manquait de jugement. Son penchant était extrême pour le merveilleux. Rempli de doutes sur les objets de la révélation, il ajoutait foi aux contes les plus ridicules des voyageurs. Charles II, roi d'Angleterre, disait de lui : « Ce théologien est un » homme bien étonnant ! il croit à tout, excepté » à la Bible. » On a de lui : des *Notes* sur les géographes Scylax, et Pomponius Mela, et sur Catulle. Vossius aimait les ouvrages qui portaient l'empreinte de la licence et de la débauche. Ses *Commentaires* sur Catulle, publiés en 1684, in-4, ne sont pas exempts de ce défaut. Il n'eut pas honte d'y faire entrer une partie du traité *De Prostitulis veterum* de Béverland, avec lequel il était très-lié. Des *Observations sur l'origine du Nil et des autres fleuves*, des écrits contre Richard Simon; *De poematum cantu et viribus rhythmi*, Oxford, 1675, in-8; plusieurs *Dissertations* philosophiques et philologiques; *De motu marium et ventorum*, la Haye, 1665, in-4; *De antiqua urbis Romæ magnitudine*, dans le tom. 4 du *Treſor d'Antiquités romaines* de Grévius; *De trirémium et liburnicarum constructione*, dans la *Collection* de Grévius, tom. 12; *De septuaginta interpretibus eorumque translatione et chronologia*, Londres, 1665, in-4. C'était un zélé défenseur de la *Chronologie des septante*, et il se proposait de donner une nouvelle édition de la version de ces célèbres interprètes; mais la mort l'en empêcha. *Chronologia sacra ad mentem veterum Hebræorum*, la Haye, année 1661, in-4; *Dissertatio de vera ætate mundi*, la Haye, 1659, in-4. Il veut faire le monde plus vieux que ne le fait la chronologie ordinairement reçue. Georges Hornius et Christian Schotanus réfutèrent son système, qui a reparu depuis dans les ouvrages de Buffon, de Bailly, de Boulanger et d'autres écrivains modernes (*voy. l'Examen* des époques de la nature, Maestricht, 1792); *De lucis natura et proprietate*, Amsterdam, 1662, in-4; *De sibyllinis aliisque quæ Christi natalem præcessere oraculis*, Leyde, 1680, in-12; *Sancti Ignatiæ epistolæ, item sancti Barnabæ apost. Epistola, græce*

.et latine, cum notis, Amsterdam, 1646; *Variarum observationum liber*, Londres, 1685, in-4. Tous ces ouvrages de Vossius, depuis le 9^e énoncé, ont été mis à l'*Index* par un décret du 2 juillet 1686. Dom Mabillon étant à Rome, fut invité par la congrégation de l'*Index* à donner son avis sur les ouvrages de Vossius : ce *Votum* que l'on trouve dans ses œuvres posthumes, tom. 2, pag. 59, tendait à le décharger; mais son sentiment ne fut point suivi, comme il résulte de l'*Index* de Benoît XIV, Rome, 1770, page 282, quoique de Boze, Ruinart, le Thuillier, Clémencet, Gouget, Drouet, etc., aient avancé le contraire.

VOSTERMAN (Lucas), graveur hollandais, mort à Anvers, au milieu du xvi^e siècle. Ses estampes sont très-recherchées, et lui assignent un rang parmi les premiers artistes. Il a beaucoup contribué à faire connaître le mérite de Rubens, et à multiplier ses belles compositions. — Il ne faut pas le confondre avec Lucas VOSTERMAN, surnommé le *Jeune*. C'était son fils; mais il lui fut bien inférieur.

VOUET (Simon), peintre, né à Paris en 1582, mort le 5 juin 1641, n'avait que 14 ans lorsqu'on le chargea d'aller peindre une dame qui s'était retirée en Angleterre. A l'âge de 20 ans, il accompagna Harlay, Baron de Sancy, ambassadeur à Constantinople. Ce peintre vit une fois le grand-seigneur Achmet I^{er}, et cela lui suffit pour le peindre très-ressemblant. Vouet passa en Italie, où il demeura plusieurs années, et devint peintre de l'académie de Saint-Luc à Rome. Il s'était fait une manière expéditive. On a lieu d'être étonné de la prodigieuse quantité d'ouvrages qu'il a laissés. Accablé de travail, il se contentait souvent de ne faire que les dessins, sur lesquels ses élèves travaillaient, et qu'il retouchait ensuite; c'est pourquoi on voit plusieurs de ses tableaux peu estimés. On remarque dans quelques-uns de ses ouvrages un pinceau frais et moelleux; mais la trop grande activité avec laquelle il travaillait l'a fait, pour l'ordinaire, tomber dans le gris. Il peut être regardé comme fondateur de l'école française jusqu'à David (*voy.* ce nom), qui l'a régénérée. Le musée de Paris conserve quelques *tableaux* de Vouet.

VOUGLANS. *Voy.* MEYART de VOUGLANS.

*VOULLAND (Henri), né à Uzès en 1750, fit ses études avec assez de succès; mais il annonça de bonne heure un caractère impétueux. Entré chez les pères de l'Oratoire de Lyon, il afficha la rigidité du jansénisme. Bientôt las d'un genre de vie qui ne s'accordait point avec ses inclinations, il quitta le cloître, et suivait le barreau à l'époque de la révolution. Il en embrassa les principes avec un enthousiasme qui le fit nommer, en 1789, par la sénéchaussée de Nîmes et de Beaucaire, député du tiers aux états-généraux. Dans l'assemblée Constituante il fut regardé « comme le mannequin des agitateurs. » Ceux-ci le placèrent dans le comité des recherches, et le mirent en avant toutes les fois qu'ils voulaient faire dénoncer quelqu'un sans se compromettre eux-mêmes. C'est ainsi qu'il accusa le baron Marguerite d'être l'auteur des troubles de Nîmes, défendit constamment le club de cette ville, et peignit Carpentras « comme un foyer de contre-révolution. »

Il provoqua ensuite la réunion du Comtat à la France, et se déclina dans toutes les occasions contre la cour, les nobles et les prêtres. En mars 1791, et pendant la première assemblée Législative, il occupa une place au tribunal de cassation. Nommé en 1792, par le département du Gard, député à la Convention nationale, il y vota la mort de Louis XVI, et devint, en 1795, secrétaire, puis président de l'assemblée. Depuis cette époque il surpassa en exagération Rabaud Saint-Etienne. Voulland s'attacha enfin à Robespierre, devint un de ses plus vils satellites, et fit partie du fameux comité de sûreté générale. Cependant le jour même où Robespierre fut attaqué dans la Convention, il fut un des premiers à provoquer contre lui le décret de mise hors la loi. Il en avait fait de même pour son protecteur Rabaud. Cette démarche n'empêcha pas Lecointre de Versailles de le dénoncer, le 28 août 1794, comme complice du tyran. Voulland se justifia, et réussit peu après à faire acquitter le général Voulland, son oncle, qu'on accusait d'être le moteur principal des troubles de Marseille, où il avait commandé. Poursuivi de nouveau avec ses collègues du comité de sûreté générale, il fut enfin décrété d'arrestation le 9 prairial (17 mai 1795) : mais il fut amnistié dans la suite. Voulland étant sans fortune et sans ressources, reçut, pendant 2 ans, un asile dans la maison du libraire Maret. Son effervescence républicaine sembla se calmer; il sentit des remords, et son repentir le ramena à des sentiments religieux, dans lesquels on dit qu'il mourut en 1802. Il avait vécu plusieurs mois dans la plus profonde misère.

VOYER de PAULMY (René de), seigneur d'Argenson, était fils de Pierre de Voyer, seigneur d'Argenson, gentilhomme ordinaire de la chambre du roi, d'une ancienne maison originaire de Touraine. Il naquit en 1596, devint conseiller au parlement de Paris en 1619, puis maître des requêtes et intendant de plusieurs provinces. Les besoins de l'état le firent souvent changer de poste, et on lui confia les plus difficiles. L'enchaînement des affaires l'engagea aussi dans des négociations délicates avec des puissances voisines, surtout avec la maison de Savoie, alors divisée. Enfin, il songeait à une retraite qui lui fût plus utile que tout ce qu'il avait fait; et, comme il était veuf, il embrassa l'état ecclésiastique; mais le dessein que la cour forma de ménager la paix du Turc avec Venise, le fit nommer ambassadeur extraordinaire vers cette république. Il n'accepta cet emploi que par un motif de religion, à condition qu'il n'y serait pas plus d'un an, et que, quand il en sortirait, son fils, que l'on faisait dès lors conseiller d'état, lui succéderait. A peine était-il arrivé à Venise en 1631, qu'il fut pris, en disant la messe, d'une fièvre violente, dont il mourut. On a de lui un *Traité de la sagesse chrétienne*, et une traduction manuscrite de l'*Imitation* de J.-C.

VOYER de PAULMY (René de), fils du précédent, seigneur d'Argenson, comte de Rouffiac, fut conseiller au parlement de Rouen, puis maître des requêtes, conseiller d'état ordinaire. Il succéda à son père dans la qualité d'ambassadeur, qu'il rem-

plit jusqu'en 1655, et mourut en 1700, à 70 ans. Le sénat de Venise lui accorda, et à ses descendants, la permission d'ajouter sur le tour de ses armes celles de la république, avec le lion de saint Marc pour cimier.

VOYER de PAULMY (Marc-René de), marquis d'Argenson, vicomte de Monzé, etc., était fils du précédent, et vit le jour à Venise en 1652. La république, qui voulut être sa marraine, le fit chevalier de St.-Marc, et lui donna le nom de cet évangéliste. Après avoir occupé une charge de maître des requêtes, le roi lui donna celle de lieutenant-général de police de Paris. Sous lui la propreté, la tranquillité, l'abondance, la sûreté de la ville, furent portées au plus haut degré. Il entra ensuite dans les affaires les plus importantes; et enfin au commencement de 1718 il fut fait garde des sceaux, président du conseil des finances, et en 1720 ministre d'état. Obligé de remettre les sceaux la même année, il se soulagea dans la retraite du poids de la grandeur. Il mourut l'année suivante, membre de l'académie française et de celle des sciences. — Son fils, Marc-Pierre VOYER de PAULMY, né à Paris en 1696, eut le département de la guerre, et la surintendance des postes. Disgracié en 1757, il se retira à sa terre des Ormes, où il mourut en 1762. — Son frère, RENE-LOUIS, ministre des affaires étrangères, était mort en 1756, laissant un fils, Marc-Antoine-René, né à Valenciennes le 6 novembre 1722, qui devint ministre d'état, se distingua par son goût pour les belles-lettres, et mourut le 15 août 1787, après avoir publié les *Mélanges tirés d'une grande bibliothèque et la Bibliothèque des romans*.

VRIEMOET (Emon.-Luce), protestant, né à Embden dans la Frise, en 1699, fut ministre, puis professeur des langues orientales et des antiquités hébraïques à Franeker, où il mourut en 1760. Ses principales productions sont : un recueil d'*Observations philosophiques et théologiques*, en latin, Leuwarden, 1740, in-4; *Arabismus exhibens grammaticam arabicam. Accessere monumenta arabica*, etc., Franeker, 1755, in-4; *Tirocinium hebraismi*, Franeker, 1742, in-12; *Athenarum frisiacarum libri II*, Leuwarden, 1758, in-4. C'est l'histoire de l'université de Franeker. Un grand nombre de *Dissertations sur les antiquités judaïques*, et autres sujets.

* VRILLIÈRE (Louis PHELYPEAUX, comte de SAINT-FLORENTIN, et duc de la), né à Paris en 1705, était petit-fils de Louis Phelypeaux de la Vrillière, secrétaire d'état pendant 62 ans auprès de Louis XIII et de Louis XIV, et fils de Balthasar Phelypeaux ou de Châteauneuf, aussi secrétaire d'état de Louis XV, sous le duc d'Orléans. Louis Phelypeaux obtint, par le crédit de son père, la place de secrétaire d'état de Louis XV, quoiqu'il n'eût alors que vingt-quatre ans. Il n'avait que des talents assez médiocres, et ne signait que d'après les ordres du ministre dominant. On ne peut néanmoins lui refuser l'honneur d'avoir contribué aux progrès des sciences et des arts; plusieurs littérateurs lui durent leur fortune. Il donna aussi des soins particuliers au collège royal et au Jardin du roi. Louis XV conserva toujours pour lui une véritable amitié; en

1751 il le décora du titre de ministre, et de celui de duc en 1770. La Vrillière ayant eu une main emportée à la chasse, ce monarque lui écrivit une lettre très-affectueuse, et quand il eut l'occasion de le revoir : « Tu n'as perdu qu'une main, lui dit » Sa Majesté, et tu en trouveras toujours deux en » moi pour ton service. » Vers les derniers jours de Louis XV, les courtisans tramaient la disgrâce du duc de la Vrillière; mais ce prince le rassura, en lui disant : « Il ne faut pas que vous me quit- » tiez; vous avez trop besoin de moi, et moi de » vous. » Sa fortune dura tant que vécut son protecteur; mais presque aussitôt que Louis XVI fut monté sur le trône, il fut obligé de donner sa démission, après avoir occupé le ministère pendant 48 années. Il mourut, le 27 février 1777, à 72 ans.

** VUARIN (l'abbé), né en 1769, fut, pendant la révolution, chargé d'importantes et périlleuses missions, et les remplit avec courage et habileté. Nommé plus tard curé de Genève, il montra dans ce poste difficile qu'il a occupé trente-cinq ans, le zèle le plus ardent pour la cause de l'Eglise. Il établit dans sa paroisse des écoles, des maisons de sœurs pour les malades, un hospice pour les orphelins, un vaste hôpital cantonal. Homme d'une piété tendre et de mœurs austères, il s'est surtout distingué par ses lettres contre les protestants du canton de Genève et par les triomphes qu'il a remportés sur eux. Il mourut le 6 septembre 1845, à 74 ans. On a de lui : *Mémoires sur les pièges de l'hérésie*, Genève, 1855, in-8; *Catéchisme raisonné sur la sainteté et la dignité du mariage*, Lyon, 1858, 1859, in-18.

VULCAIN ou MULCIBER, dieu du feu, fils de Jupiter et de Junon. Comme il était extrêmement laid et mal fait, aussitôt qu'il fut né, Jupiter lui donna un coup de pied et le jeta du haut en bas du ciel. Vulcain se cassa la jambe en tombant. Cet accident le rendit boiteux; mais il ne l'empêcha pas d'épouser Vénus, qui ne lui fut guère fidèle. Vulcain fut le forgeron des dieux : il fournissait des foudres à Jupiter, des armes à Mars, et tenait ses forges dans les îles de Lipari, de Lemnos et au fond du mont Etna.

VULCANIUS (Bonaventure SMET ou), né à Bruges en 1558, et mort en 1614 à Leyde, où il était professeur de grec, se laissa entraîner par les erreurs du calvinisme, et employa quelquefois sa plume contre l'Eglise catholique. Ses principaux ouvrages sont : une *Version médiocre de Callimaque*, de Moschus et de Bion, in-12; une bonne édition d'Arrien, qui a été ensuite corrigée et augmentée par Nicolas Blanchard; c'est celle qui est connue sous le nom de *Variorum*; une édition d'Agathias le Scolastique, sur la règne et la vie de Justinien, avec un bon commentaire : elle a été imprimée au Louvre, en 1660, in-fol.; une *collection* d'anciens grammairiens latins avec des notes, Bâle, 1577, in-fol.

VULPIUS. Voy. VOLPI.

VULSON (Marc de), sieur de la Colombière, de la religion prétendue réformée, et gentilhomme de la chambre du roi, mourut en 1658. Ayant surpris sa femme en adultère, il la tua elle et son

galant, puis il vint en poste à Paris solliciter sa grâce, qu'il obtint. Cet événement arriva à Grenoble en 1618. Depuis ce temps, on menace dans cette ville les femmes coquettes de la vulsonade. Ses ouvrages sont : *La science héroïque, traitant de la noblesse, de l'origine des armes*, etc., Paris, 1644,

in-fol. et 1669; *Recueil de plusieurs pièces et figures d'armoiries*, Paris, 1689, in-fol.; *Théâtre d'honneur et de chevalerie, ou Miroir historique de la noblesse*, etc., Paris, 1648, 2 vol. in-fol. : ouvrage curieux et utile pour connaître le cérémonial de l'ancienne chevalerie.

W

* WACE (Robert), poète anglo-normand, vivait dans le ^{xii}^e siècle, et naquit à l'île de Jersey. Il est appelé indistinctement dans les copies de ses ouvrages et dans les anciens livres qui font mention de lui *Wacce*, *Waice*, *Wace*, *Gasse*, *Gaice*, *Guace*, *Guaze*, *Guasco*, *Gazoe*, *Wistace*, *Huistace*, *Huace*, etc. Il fut chanoine de Bayeux, et clerc lisant de la chapelle de Henri 1^{er} et de Henri II Plantagenet, roi d'Angleterre (mort en 1189) et de Henri au Court Mantel. Il a laissé un roman écrit en vers français, qui est utile pour connaître les usages, la signification de plusieurs termes, et certains faits historiques de son temps. Ce livre est intitulé : *De Rou (Rollon) et des ducs de Normandie*. Il en existe plusieurs manuscrits, l'un sous ce titre à la Bibliothèque royale de Paris; et l'autre dans celle du roi de la Grande-Bretagne, et qui est intitulé : *Roman des rois d'Angleterre*; cette différence de titre n'a rien de réel, puisqu'on sait que ces rois d'Angleterre étaient ducs de Normandie depuis Guillaume le Conquérant, qui fut appelé au trône d'Angleterre, en 1066, par le testament d'Edouard III. Cet ouvrage a été imprimé pour la première fois avec des notes par Pluquet, Paris, 1827, 2 vol. in-8. Il en avait paru une sorte de *version française*, composée au ^{xiii}^e siècle, Rouen, 1487, in-fol., sous le nom de *Chroniques de Normandie*; et depuis plusieurs passages du même poème ont été publiés plus ou moins littéralement par divers auteurs, La Roque, Dumoulin, Ducange, Auguis, De la Rue, Depping, etc. On attribue encore à Robert Wace le *Brut d'Angleterre* ou *Artus de Bretagne*, en rimes françaises, dont il existe plusieurs manuscrits et que l'on a publié deux fois, Paris, 1545 et 1584, in-4, avec plusieurs autres romans. On a de très-bonnes *Notices* sur la vie et les ouvrages de ce poète par Bréquigny (*Notice des manuscrits de la Bibliothèque royale*, tom 5); par Brial (*Histoire littéraire de la France*, tom. 15); et par Pluquet à la tête de ses Extraits du roman de Rou.

WADDING (Pierre), né à Waterford en Irlande, en 1580, se fit jésuite à Tournay en 1600. Il enseigna la théologie, partie à Prague, partie à Louvain, pendant 16 ans, et fut chancelier des universités de Prague et de Gratz en Styrie. Il vécut longtemps en Bohême, et en d'autres lieux des pays héréditaires de l'empereur, et partout son savoir et sa piété lui attirèrent une vénération singulière. Il mourut à Gratz en 1644, laissant divers

ouvrages en latin, entre autres *Tractatus adversus hæreticos*, et *Carmina varia*.

WADDING (Luc de), récollet irlandais, né en 1588 à Waterford, mort à Rome le 18 novembre 1657, à 69 ans, dans le couvent de Saint-Isidore, bâti par ses soins, est auteur : des *Annales de l'ordre de Saint-François*, dont la meilleure édition est celle de Rome, 1751 et ann. suiv., 17 vol. in-fol.; de la *Bibliothèque des écrivains* qui ont été cordeliers, 1650, in-fol., parmi lesquels on en trouve plusieurs qui n'ont pas porté l'habit de Saint-François. Cet ouvrage est cependant utile, ainsi que ses *Annales*, quoiqu'on reproche quelques fautes à l'auteur. Il avait plus de piété que de critique. Le P. Castel, récollet, a donné un assez bon abrégé des *Annales* en 4 vol. Le P. François Harold, cordelier, avait déjà donné une continuation et un abrégé de cet ouvrage, en 2 vol. in-fol. Le même écrivain a continué et corrigé la *Bibliothèque de Wadding*. Il a paru une nouv. édition de cet ouvrage, Rome, 1806, 2 vol. in-fol., avec les corrections et un supplément du P. J.-H. Sbarales. Le P. Wadding avait été un des consultants nommés dans la cause de Jansénius, et s'était laissé prévenir pour sa doctrine; mais sitôt que le vicaire de Jésus-Christ eut prononcé, il ne balança point à revenir sur ses pas; et peu content de renoncer en secret à son propre sens, il s'efforça, par une rétractation publique, d'effacer les impressions que son premier écart pouvait avoir laissées. « Le pape, dit-il, vient de publier une bulle où chacune des cinq propositions est frappée de différentes censures. Si, avant cette décision, quelqu'un en a jugé autrement, sur quelque raison, ou quelque autorité de docteurs que ce puisse être, il est obligé présentement de captiver son esprit sous le joug de la foi, suivant l'avis de l'Apôtre. Je déclare donc que c'est ce que je fais de tout mon cœur, condamnant et anathématisant toutes les propositions susdites, dans tous et chacun des sens où Sa Sainteté a voulu les condamner. »

WAGENAAR (Jean), né en 1709 à Amsterdam, mort le 1^{er} mars 1775, s'est fait connaître avantageusement par une *Histoire des Provinces-Unies*, écrite en flamand, avec beaucoup d'élégance et d'intérêt. Son impartialité, qui mérite des éloges, en mériterait davantage encore, sans les préjugés contre les catholiques, sans une prévention trop marquée contre le gouvernement d'Espagne, et sur-

tout sans la confiance avec laquelle l'auteur cite Van Météren et d'autres écrivains passionnés, inexactes et féconds en contes calomnieux contre tout ce qui leur paraît opposé au parti qu'ils ont entrepris de défendre. Cette histoire, Amsterdam, 1749-1759, 21 vol. in-8, est ornée de très-belles estampes, dont plusieurs dans le goût de Callot. On en a donné un prétendu précis en flamand, Amsterdam, 1785, 6 vol. in-12, assez mal rédigé, et peu digne de l'ouvrage abrégé.

WAGENSEIL (Jean-Christophe), né à Nuremberg en 1655, fut choisi pour gouverneur de quelques gentilshommes, et voyagea avec eux en France, en Espagne, dans les Pays-Bas, en Angleterre et en Allemagne, et partout il se fit des amis zélés. Louis XIV lui donna, en diverses occasions, des marques de son estime, et lui fit trois présents considérables. De retour en Allemagne, il devint professeur en histoire, en droit et en langues orientales à Altorf et bibliothécaire de l'université de cette ville, et mourut en 1705, à 72 ans. On a sa *Vie*, Nuremberg, 1719, in-4. Outre sa *Géographie* et une *Histoire universelle*, il a donné : un traité plein de recherches : *De urbe Noriberga*, in-4; *Pera librorum juvenilium*, in-12; c'est un cours d'étude pour les enfants; *Tela ignea Satanæ*. Amsterdam, 1681, 2 vol. in-4. C'est un recueil des ouvrages des Juifs contre le christianisme, avec la réfutation; il est curieux et utile. Voy. LYPMAN.

WAGHENARE (Pierre de), religieux de l'ordre de Prémontré, né à Nieuport vers 1599, s'appliqua aux belles-lettres et à l'histoire de son ordre, et mourut sous-prieur du monastère de Furnes, le 29 août 1662. On a de lui : *Sancti Thomæ cantuariensis et Henrici II, Anglorum regis, monomachia de libertate Ecclesiæ*, Cologne, 1626, in-8. C'est une relation sagement écrite du différend de Henri II avec saint Thomas de Cantorbéry; *Sanctus Norbertus in se et suis vario carmine celebratus*, Douai, 1650 : ce sont des odes, des épigrammes, etc., sur les saints de son ordre; *Sanctus Norbertus in se et suis voce soluta celebratus*, Douai, 1651, in-12; ce sont les Vies des Saints et des Auteurs de son ordre en prose. Son style n'est ni aisé, ni élevé, et il manque de critique.

WAGNER (Jean-Jacques), médecin suisse, né en 1641, fut bibliothécaire de la ville de Zurich, et membre de l'académie des Curieux de la nature, à laquelle il communiqua beaucoup de Mémoires. Il mourut en 1695, après avoir publié *Historia naturalis Helvetiæ curiosa*, Zurich, 1680, in-12. Ray en a profité dans quelques-uns de ses écrits.

WAGNER (Louis), né en 1771 à Zontzell, dans le district d'Ellwangen, fut ordonné prêtre en 1794. Nommé chapelain à Wurtzbourg, il y exerça pendant deux ans le saint ministère, puis fut chargé d'une chaire de professeur au lycée d'Ellwangen. Après avoir rempli diverses autres fonctions, il fit partie en 1816 du conseil du vicaire-général, et fut choisi pour diriger le séminaire de Schonberg en qualité de recteur. Transféré à Rottembourg, il devint chanoine de la cathédrale, et mourut dans cette ville, le 2 juin 1857. Aussi distingué par sa science et son aptitude aux affaires que par son émi-

nente piété, il a laissé, outre un grand nombre de *Sermons*, quelques opuscules assez remarquables, entre autres : *Jugement d'un théologien allemand sur les nouveaux phénomènes du monde politique*, 1804; *Nouveau système d'éducation à Dilligen, suivi d'une revue du programme de Weber, sur l'état actuel de l'église catholique allemande*, en 1805.

* WAILLY (Charles de), né à Paris en 1729, étudia l'architecture sous Blondel et Lejay, et fréquenta l'école de Servandoni. En 1752, il fit comme pensionnaire le voyage de Rome, partageant volontairement ses trois années avec Moreau, qui n'avait eu que le second prix. Il fut reçu à l'académie d'architecture en 1767, et de celle de peinture en 1771 comme dessinateur. Ce fut le seul architecte qui jouit de cet honneur. Le roi le nomma, peu de temps après, contrôleur de ses bâtiments. Parmi les ouvrages qui ont fondé sa réputation, nous citerons : l'*Hôtel d'Argenson*, à Paris; le *Château des Ormes*, en Touraine; le *Palais Spinola*, à Gènes. Le second théâtre-français, ou *Odeon*, qu'il éleva en société avec Peyre. Wailly s'attachait particulièrement à la décoration des édifices; il a créé pour la distribution et l'ornement des intérieurs des plans aussi riches qu'élégants. Plusieurs souverains étrangers l'appelèrent à leur cour; et Catherine II lui fit les offres les plus séduisantes pour le fixer à Saint-Pétersbourg. En 1795, le gouvernement, après avoir nommé de Wailly administrateur du Musée central des arts, l'envoya en Flandre pour recueillir les productions des grands maîtres; et c'est à lui que nous devons les chefs-d'œuvre de Rubens, de Paul Potter, de Wouvermans, de Rembrandt, de Gérard Dow, etc., qui ornent le musée royal. Il fournit les plans les plus vastes pour l'embellissement de la capitale, et on lui accorda, en récompense, un logement au Louvre. Peu d'artistes ont joint de plus de considération que de Wailly. Il fut reçu membre de l'institut lors de l'installation de ce corps et mourut le 2 novembre 1798, à 69 ans. Joseph Lavallée a donné une *Notice histor. sur Wailly*, Paris, 1798, in-8. Andrieux a fait son *Eloge* à l'institut (voy. les *Mémoires*, littérature et beaux-arts, tom. 5.).

* WAILLY (Noël-François de), grammairien et frère du précédent, naquit en 1724, à Amiens, où il fit d'excellentes études sous l'abbé Valart, et vint se perfectionner à Paris. Il s'attacha particulièrement à la langue française, dont il expliqua les règles dans une *grammaire* claire et facile. Il donna des leçons particulières de cette langue, et forma de très-bons élèves. Livré à ses études, il ne prit presque aucune part à la révolution; fut élu membre de l'institut, et mourut à Paris, le 7 avril 1801, à 77 ans. Il a laissé : *Grammaire française*, etc., Paris, 1754, in-12; cette grammaire, qui a eu un grand nombre d'éditions, est une des meilleures que l'on connaisse; *Nouveau Vocabulaire français* avec Bosquillon et Drevet, Paris, 1801, 15^e édit., 1826, in-8; *Principes de langue latine*, ibid., 1757, in-12, réimprimés plusieurs fois; une *Traduction des Commentaires de César et des Oraisons choisies de Cicéron*, traduction aussi élégante qu'exacte : elle fut bien accueillie par le public.

* **WAILLY** (Etienne-Augustin de), fils du précédent, né à Paris en 1770, fit ses études au collège du Plessis, et à celui de Sainte-Barbe. Placé dans une étude de notaire, la réquisition l'en fit sortir; devenu *suspect*, sous la terreur, il fut mis en prison, où il resta neuf mois. Il se livra ensuite à l'étude de sa langue et des mathématiques; mais les événements politiques l'empêchèrent d'abord de choisir un état. Il fut successivement élève de l'école polytechnique, libraire, chef des études du prytanée de Paris, censeur du lycée impérial (Louis-le-Grand), et proviseur du lycée Napoléon (Henri IV), devint membre de la légion d'honneur et officier de l'université, et mourut en 1821, à 51 ans. Naudet a prononcé un *Discours* sur sa tombe, et Laya, de l'académie française, a publié une *Notice* intéressante sur ce grammairien; on la trouve dans le *Mémorial universel de l'industrie française*, tom. 5, pag. 519-525. Outre plusieurs éditions de la *grammaire* et du *Vocabulaire français*, de son père, on lui doit : un *Nouveau Dictionnaire des reines* (avec Drevet), Paris, 1812, in-8; la traduction en vers français de l'ode *Napoleone at Danubio*, du colonel Grobert, Paris, 1805, in-8; des *Œuvres choisies de J.-B. Rousseau*, avec des notes, 1805 et 1818, in-12; une trad. en vers des deux premiers livres des *Odes* d'Horace, 1817, et 1818, avec le 5^e livr. in-18.

WAKE (Guillaume), archevêque de Cantorbéry, né en 1637, et mort à Lambeth en 1757, est connu en Angleterre par des *Sermons*, et par des écrits de controverse contre Bossuet; et en France, par ses liaisons avec du Pin (*voy.* ce nom).

* **WAKEFIELD** (Gilbert), né à Nottingham, en 1756, embrassa l'état ecclésiastique, et ne tarda point à obtenir des bénéfices. Nommé à la cure de Stockport puis à celle de Liverpool, il renouça en 1779 au ministère pour prendre la direction d'une académie de dissidents établie à Warrington. Après l'avoir dirigée pendant plusieurs années, il entra au collège d'Hackney, d'où il sortit au bout d'un an. Alors éclatait la révolution française. Wakefield se passionna pour elle et écrivit contre le gouvernement et contre le culte public. Dans une lettre adressée à un évêque (celui de Landaff), il outre-passa toute mesure. Le procureur-général en dénonça l'auteur, et l'auteur, condamné à deux années de détention dans la prison de Dorchester, mourut en 1801. On a de lui : *Traduction de la 1^{re} Epître aux Thessaloniens*; *Traduction de l'évangile de S. Matthieu*; *Recherches des opinions des écrivains chrétiens des trois premiers siècles, sur la personne de Jésus-Christ*, 4 vol. in-8; *Sylva critica*, ouvrage imprimé par l'université de Cambridge; un recueil de *Poésies latines* avec des notes sur Homère; une *Traduction* du nouveau Testament, 2 vol. in-8; *Tragediarum græcarum delectus*, 2 vol. in-12; une *édition* de Lucrèce, 5 vol. in-4.

WALÆUS (Antoine), né à Gand en 1575, mort en 1659, parcourut les principales villes de France, de Suisse et d'Allemagne. De retour en Hollande, il y fut pasteur en divers lieux. Il se déclara en faveur des contre-remoutrants, et obtint une chaire de professeur de théologie à Leyde. On a de lui

plusieurs ouvrages de théologie et de controverse. C'est lui qui a fait la plus grande partie de la traduction flamande de la *Bible*, entreprise par ordre des Etats, suivant les vues du synode de Dordrecht, 1618 (session 15), et qui parut pour la première fois en 1657. Presque tout le nouveau Testament est de la traduction de Walæus. On a encore de lui : *Compendium Ethicæ Aristotelicæ*, Leyde, 1656, in-12.

WALÆUS (Jean), fils aîné du précédent, se distingua dans la médecine. Il vint au monde à Koudekerke, près de Middelbourg, en 1604, et fut professeur à Leyde, où il mourut en 1649. Walæus fit des découvertes utiles sur la digestion, la distribution du chyle, le mouvement de la veine-cave, du cœur et du sang. Il soutint vivement la circulation contre ceux qui la combattaient par entêtement pour les anciennes opinions. On a de lui : *Epistolæ de motu chyli et sanguinis*, Leyde, 1641; *Institutiones compendiosæ medicinæ*; *Methodus medendi brevissima*.

WALAFRIDE STRABON, bénédictin, né en 806, fut élevé dans le monastère de Fulde, sous la discipline de Raban-Maur. Il devint ensuite doyen de Saint-Gail, puis abbé de Richenou, dans le diocèse de Constance. Sa piété exemplaire et son savoir profond lui concilièrent l'estime générale. Les principaux ouvrages qui nous restent de lui sont : *De officiis divinis, seu De exordiis et incrementis rerum ecclesiasticarum*; on le trouve dans la Bibliothèque des Pères et autres recueils; *Poemata*, dans le *Canisius* de Basnage, imprimé séparément en 1604, in-4; *Glossa ordinaria in sacram scripturam*, Paris, 1590, 7 vol. in-fol.; Anvers, 1634, 6 vol. in-fol. Ces ouvrages sont fort utiles, du moins le premier, pour connaître l'ancienne discipline de l'Eglise. Il mourut vers 849. On l'appelait *Strabo* ou *Strabus*, parce qu'il était louche.

WALDEMAR (Marguerite de). *Voy.* MARGUERITE.

WALEF (Blaise-Henri de Corte, baron de), né en 1652, lieutenant général au service d'Angleterre, en 1714, et quelque temps après colonel des dragons en Hollande, mort à Liège le 22 juillet 1754, avait de grandes dispositions pour la poésie; mais il manquait d'un ami ou d'un maître rigide, pour régler les écarts d'une imagination féconde et presque toujours gigantesque. On trouve cependant dans ses ouvrages de très-beaux vers; mais il ne se soutient pas, et la seule de ses poésies qu'on puisse lire entièrement est une satire contre sa femme; encore faut-il la lire dans le recueil de ses *Œuvres choisies*. L'éditeur de ce recueil l'a élaguée de quantité de vers qui la déparaient. Ses ouvrages ont été imprimés à Liège, 1751, 5 vol. in-8, édition très-fautive. A ces 5 vol. il faut en ajouter 2 autres in-8, imprimés quelque temps auparavant, qui contiennent les poèmes des Titans et des Géméaux. On a encore de lui un recueil de satires, qu'il fit imprimer séparément à Cologne sous ce titre bizarre : *Catholicon de la Basse-Germanie*. De Villenfagne, chanoine, a donné au public ses *Œuvres choisies*, avec un abrégé de la Vie de l'auteur, Liège, 1779, in-12.

WALEMBOURG, **WALEMBURCH** ou **VALEMBOURG** (les frères Adrien et Pierre de) naquirent à

Rotterdam de parents catholiques. Après avoir pris des degrés à Paris, ils se rendirent à Dusseldorf, où ils s'appliquèrent avec ardeur à l'étude des controverses. Adrien, l'aîné des deux, fut nommé chanoine de l'église métropolitaine de Cologne, en 1647, et suffragant en 1661, après avoir été sacré évêque d'Andrinople. A l'égard de Pierre, après avoir été le compagnon inséparable de son frère Adrien, il le quitta pour aller à Mayence, où il fut fait chanoine et doyen de Saint-Pierre, et suffragant de cette ville, sous le titre d'*évêque de Mysie*. Mais dans la suite les infirmités de son frère l'obligèrent de retourner à Cologne, et d'y exercer les fonctions de suffragant à sa place. Adrien mourut le 14 septembre 1669, en allant prendre les bains pour sa santé près de Mayence, et fut enterré dans l'église de Saint-Pierre, après avoir mis en ordre le 1^{er} vol. de leur important ouvrage, qui parut à Cologne, en 2 vol. in-fol. : le premier en 1669, intitulé : *Tractatus generales de controversiis fidei* : le second en 1671, intitulé : *Tractatus speciales de controversiis fidei*. C'est une collection de leurs ouvrages qui avaient paru d'abord séparément. Pierre se disposait à donner au public 5 autres traités importants, lorsqu'il mourut le 21 décembre 1675. Ces deux frères, également illustres par leur piété exemplaire, par leur savoir et par leur union, fondèrent six bourses à Cologne pour de jeunes Hollandais qu'on jugerait capables de faire des études solides. « Les » deux volumes de leurs controverses sont dignes, » dit Arnould, d'être entre les mains de tous ceux qui étudient la théologie. » On en a un excellent abrégé, fait par eux-mêmes, Cologne, 1682 et 1768, in-12.

WALINGFORD (Richard), abbé de Saint-Alban en Angleterre, florissait l'an 1526. On le croit l'inventeur des horloges à roues : d'autres attribuent cette invention à Pacificus, archidiacre de Vérone, vers l'an 840 ; mais ils ne prouvent pas qu'il ait existé des horloges avant celles de Walingford.

* WALKER (Adam), physicien, né en 1751, dans le comté de Westmoreland, fut d'abord maître d'écriture et de calcul dans une école gratuite, puis donna des leçons publiques d'astronomie dans plusieurs villes. Attiré à Londres par le docteur Priestley, il y ouvrit des cours qui furent très-fréquentés. Il professa ensuite la philosophie, la physique, etc., dans les collèges d'Eton, de Westminster, de Winchester, et autres grandes écoles, et mourut à Richmond le 11 février 1821. On lui doit plusieurs inventions utiles parmi lesquelles on cite des voitures mues par le vent et la vapeur, les phares à rotation de l'île de Scilly, un bateau à curer les rivières, et un instrument qui marque à la fois la direction et la force du vent, l'heure du temps, la quantité des pluies, la hauteur du baromètre, la sécheresse et l'humidité de l'air. Il a publié en anglais : *Analyse des cours de physique expérimentale*, in-8 ; *Explication physique des causes et des effets de l'insalubrité de l'air dans les villes, et des moyens d'y remédier*, in-8 ; *Sur les causes qui font fumer les cheminées*, in-8 ; *Idees suggerées par une excursion en Flandre, en Allemagne, en Italie et en France*, 1791, in-8 ; *Remarques faites aux lacs de Westmo-*

reland et de Cumberland dans l'été de 1791, avec un Essai sur le gouvernement, la religion, les arts et l'agriculture de la France, 1792, in-8 ; *Système de physique familière*, 1799, in-4 ; *Traité de la géographie et de l'usage des divers globes*, in-12. Il a aussi inséré quelques pièces de vers et de prose dans les *Transactions philosophiques* et dans les *Annales d'agriculture* d'Arthur Young.

* WALLACE (Guillaume), célèbre guerrier écossais, né en 1726 dans le comté de Renfrew, conçut le projet de délivrer son pays. Il rassembla, en 1778, tous les mécontents et les fugitifs, en forma une petite armée, avec laquelle il battit 40,000 Anglais. Les Ecossais cependant ternirent leur victoire par un trait de barbarie. Le général Warren ayant péri dans l'action, ils l'écorchèrent, et firent de sa peau des selles et des ceintures. Wallace, regardé comme le sauveur de la nation, fut nommé régent ou *gardien* du royaume pendant la captivité de Jean Baljol. Profitant de l'absence d'Edouard 1^{er}, qui était en Irlande, Wallace pénétra en Angleterre, porta le fer et le feu jusqu'au voisinage de Durham, revint couvert de gloire et chargé de dépouilles. Edouard 1^{er} alors s'empessa de marcher contre les Ecossais avec une puissante armée, et les défit complètement. Wallace se retira avec les débris de son armée derrière les marais du Nord, où l'on ne pouvait pas l'attaquer. Célébré quand il fut vainqueur, il n'essuya, lorsqu'il fut vaincu, que des traits d'ingratitude de la part des autres seigneurs écossais. Wallace, indigné, se démit volontairement de la régence, et vécut comme simple particulier. Cependant les Ecossais se tenaient toujours en armes. Edouard, croyant que Wallace était l'instigateur de leurs projets hostiles, le fit poursuivre par des traîtres qui parvinrent à s'en saisir. Accusé comme coupable de haute trahison, on lui trancha la tête à Tower-Hill, le 25 août 1565, et les quatre quartiers de son corps furent envoyés et exposés dans les quatre principales villes de l'Angleterre. Henri le menestrel a chanté en vers les exploits de Wallace ; son ouvrage a eu un grand nombre d'éditions dont la meilleure est celle de Perth, 1790, 5 vol. in-12. Plusieurs autres poètes ont consacré leurs chants à Wallace, qui a été aussi le héros d'un roman historique de Miss Jane Porter, traduit en français par le chevalier du Buc, sous le titre des *Chefs Ecossais*, 2^e édit., Paris, 1820, 5 vol. in-12.

WALLENSTEIN. Voy. WALSTEIN.

WALLER (Edmond) naquit en 1605 d'une famille de Buckinghamshire, qui lui laissa 60,000 livr. de rentes. Les talents que la nature lui avait donnés pour la poésie l'ayant fait connaître à la cour, Charles 1^{er} lui fit un accueil favorable. Il s'attacha à ce prince, et entra, en 1645, dans le projet de réduire la ville et la tour de Londres en son pouvoir ; mais ce dessein ayant été découvert, il fut mis en prison et condamné à une grosse amende. Dès qu'il eut obtenu sa liberté, il passa en France, où il demeura plusieurs années. De retour en Angleterre, il flatta le protecteur, comme il flatta ensuite Charles II et Jacques II. Il mourut en 1687. Valler avait fait un *éloge* funèbre de Cromwell, qui, malgré ses défauts, passe pour un chef-d'œuvre. Charles II,

qu'il avait loué dans une pièce faite exprès, lui reprocha qu'il avait mieux fait pour Cromwell. Waller répondit : « Sire, nous autres poètes, nous ré- » usissons mieux dans les fictions que dans les » vérités. » Les ouvrages de Waller ne roulent presque que sur l'amour et le plaisir. Il fit cependant, sur la fin de sa vie, qui fut très-longue, un poème *Sur l'amour divin*, en 6 ch., et quelques autres poésies pieuses. Au milieu même de la cour libertine de Charles II, il s'éleva avec force contre le duc de Buckingham qui prêchait l'athéisme. « Milord, lui » dit-il un jour, je suis beaucoup plus âgé que vous, » et je crois avoir entendu plus d'arguments en » faveur de l'athéisme que vous; mais j'ai vécu assez » longtemps pour reconnaître qu'ils ne signifiaient » rien, et j'espère qu'il en arrivera autant à votre » grandeur. » Ses *Poésies* ont été recueillies en 1750, in-12.

WALLER (Valérius), savant suédois, a fait un grand nombre d'ouvrages sur l'histoire naturelle. Ses observations sont pour l'ordinaire très-sages et propres à réfuter les creuses hypothèses des physiciens modernes. Il vivait encore en 1784, mais il était déjà entré dans sa quatre-vingtième année.

* WALLEY (Pierre), théologien et littérateur, né au canton de Northampton, se distingua par son savoir dans les sciences sacrées et profanes. Il fut un écrivain très-laborieux, et, outre plusieurs *Sermons*, il a laissé les ouvrages suivants : *Défense de l'évidence et de l'authenticité des Evangiles*, in-8; *Recherches pour l'étude de Shakespeare*, in-8; une *Pièce* en vers qui se trouve en tête des *Méditations* d'Hervey; une *édition des Œuvres* de Ben-Johnson, avec des notes.

WALLIS (Jean), né en 1616 à Ashford, dans la province de Kent, fut d'abord ministre de l'église de Saint-Martin, puis d'une autre église de Londres. Son talent pour les mathématiques lui procura, en 1649, la chaire de professeur en géométrie à Oxford, et huit ans après la charge de garde des archives. Il détermina le centre d'oscillation, et donna les premières inductions algébriques qui ont été depuis perfectionnées par Newton. Il détermina la vitesse que reçoivent les corps par le choc, donna une méthode d'approximation; et passant à des connaissances encore plus intéressantes pour l'homme, il apprit à parler à plusieurs sourds et muets; art qu'un religieux d'Espagne avait déjà pratiqué avec succès, et qui depuis Wallis a été plus connu. (Voy. EPEE.) Cet illustre mathématicien mourut à Oxford, en 1705, à 87 ans. Il jouit, pendant sa longue vie, d'une santé vigoureuse et d'un esprit ferme que rien ne troublait. Ses ouvrages ont été recueillis à Oxford, 1693-99, 3 vol. in-fol. Les principaux sont : *Arithmetica*; *De sectionibus conicis*; *Arithmetica infinitorum*. Cette production ingénieuse a conduit aux plus belles découvertes de géométrie. Plusieurs *Traité*s de théologie, les plus faibles de ses écrits; des *éditions* d'Archimède, de l'Harmonie de Ptolémée, du *Traité* de la distance du soleil et de la lune, par Aristarque de Samos; des *Commentaires* de Porphyre, etc.; une *Grammaire* anglaise; divers écrits contre Hobbes, lesquels font honneur à son jugement et à ses principes.

WALLIUS (Jacques), jésuite flamand, né à

Courtray en 1599, mort vers 1680, se distingua par ses poésies latines. On y remarque beaucoup de facilité, un style pur et élégant, des pensées nobles et bien exprimées. On a recueilli ses ouvrages in-12. Il a composé des *Pièces héroïques*, des *Paraphrases* en vers hexamètres sur Horace, des *Elégies*, des *Odes*, etc.

WALMESLEY (Charles), prélat anglais, né vers 1722 dans le comté de Lancastre, vint faire ses études à Paris. Se destinant à l'état ecclésiastique, il suivit les cours de théologie, fit sa licence et reçut le bonnet de docteur. Ses connaissances ne se bornaient point à la théologie; il s'était aussi appliqué aux sciences naturelles, et il fut assez habile en mathématiques et en astronomie pour que la société de Londres et celle de Berlin le missent au nombre de leurs membres. Les *Mémoires* publiés par lui en 1745, 1746 et 1747, prouvent qu'il méritait cette distinction. La culture des sciences ne l'empêchait point de se livrer au ministère, et dans plusieurs occasions il avait fait preuve de zèle et de talent. En 1756, il fut fait évêque de Rama in partibus infidelium, adjoint en qualité de coadjuteur à York, vicaire apostolique de l'ouest, et ensuite pro-vicaire. Il avait été signataire de la déclaration de 1789, au sujet du serment à prêter par les catholiques anglais. Cependant cet écrit n'ayant pas été généralement approuvé, Walmsley rétracta sa signature, et plusieurs ecclésiastiques l'imitèrent. Il était aussi un de ceux qui improuvaient les actes du comité catholique anglais, composé principalement de laïques qui croyaient n'avoir pas besoin de consulter les évêques, quoiqu'ils n'eussent pas les connaissances nécessaires pour donner à leurs décisions toute la précision et l'exactitude nécessaire que demande l'orthodoxie. Il eut part aux deux *Lettres encycliques*, du 21 octobre 1789, et du 19 janvier 1791, qui condamnaient le serment, tel que le comité catholique en avait rédigé la formule. Le parlement eut égard à cette réclamation des évêques. On se contenta du serment déjà adopté en Irlande, et Walmsley eut la consolation, le 28 juin 1791, d'annoncer aux fidèles de son district qu'ils pouvaient le prêter. Il mourut le 25 novembre 1797. On a de Walmsley, sous le nom supposé de *Pastorini* : *Histoire générale de l'église chrétienne tirée de l'Apocalypse de saint Jean*. Elle fut traduite par un bénédictin de la congrégation de Saint-Maur (dom Wilson), Rouen et Paris, 1777, 5 vol. in-12; *Exposition de la vision d'Ezéchiel dans le premier chapitre de ses prophéties*, sous le même nom supposé; depuis traduite en allemand, par l'abbé Goldaghen, en 1785. Elle le fut aussi en italien et en latin.

WALPOLE (Robert), connu sous le nom de *comte d'Oxford*, pair de la Grande-Bretagne, né en 1676 à Houghton dans le comté de Norfolk, fut ministre principal d'Angleterre sous les rois George I^{er} et George II. Il jouit de la confiance de ce dernier monarque jusqu'en 1741. Son éloignement pour la guerre que la France venait de faire renaitre en Allemagne, occasionna sa retraite. On prétendit que par son humeur pacifique il avait laissé souvent l'avantage au cardinal de Fleury dans les négoc-

ciations, tandis qu'on faisait en France des reproches tout semblables au cardinal : il est constant que l'amour de la paix était à peu près égal dans les deux ministres. Le roi, qui était content de sa conduite, le fit pair de la Grande-Bretagne, sous le nom de *comte d'Oxford*, et trois jours après il se démit de tous ses emplois. On le poursuivit alors juridiquement ; mais le roi le mit à l'abri de l'orage en prorogeant le parlement. Il mourut en 1745, à 69 ans. On a de lui : *Réponse du souverain à l'adresse du comte de Gloucester* (les whigs avaient donné le nom de *souverain* à Charles, duc de Somerset) ; *Réponse à la représentation de la chambre des lords sur l'état de la marine en 1709* ; *Les dettes de la nation établies et considérées*, 1710 ; *Explication sur les 55 millions*, 1710 ; *Lettre d'un ministre étranger en Angleterre, à Pettecum*, 1710 ; *Quatre lettres à un ami en Ecosse sur l'enquête relative à Sacheverel* ; *Histoire succincte du parlement* (pendant une session sous le règne de la reine Anne) ; *Examen du projet de la mer du sud* ; *Rapport du comité secret*, 9 juin 1715 (relatif à la mise en accusation du ministère) ; *Pamphlet contre le bill de la pairie* ; *Pensées d'un membre de la chambre basse* (relativement au projet de restreindre et de limiter le pouvoir de la couronne pour une création future de pairs), 1719 ; *Lettre particulière du général Churchill (Marlborough) après la retraite de lord Oxford*. On a publié en anglais *Mémoire sur la vie et l'administration de Robert Walpole, comte d'Oxford*, Londres, 1798, in-4, par Coxé ; mais ce n'est qu'un panégyrique.

WALPOLE (Horace), comte d'Oxford, fils du précédent, né en 1717 suivant Walter-Scott, ou en 1718, suivant Chalmers, annonça de bonne heure de l'esprit et du talent. En 1758, il fut nommé inspecteur des exportations et des importations ; l'année suivante il quitta cette place pour celle d'huissier de l'échiquier. Peu de temps après, s'étant lié avec le poète Gray, il voyagea avec lui en Italie ; mais une querelle rompit leur bonne intelligence. De retour en Angleterre, Walpole fut élu en 1741 au parlement, où il ne prononça qu'un discours en 1742, et ce fut pour la défense de son père, disgracié et accusé de malversations. Il se retira en 1761, et se borna à donner son opinion sur les affaires politiques. S'étant rendu à sa terre de Strawberry-Hill, au comté de Middlesex, il se consacra exclusivement à la littérature. Il y établit une imprimerie, qui a fourni de fort jolies éditions, soit de ses ouvrages, soit de ceux d'autres écrivains, et mourut en 1797. On a de lui : des *Poésies fugitives*, 1758, in-4 ; *Catalogue d'auteurs nobles et célèbres d'Angleterre, d'Ecosse et d'Irlande*, 1759, 2 vol. in-8, 1816, 5 vol. gr. in 8 (voy. TH. PARK) ; *Doutes historiques concernant Richard III, roi d'Angleterre*, 1768, in-4, trad. en franç. sous le nom de Louis XVI, Paris, 1800, in-8 ; *Essai sur les jardins modernes*, trad. en franç. par le duc de Nivernois, 1785, in-4. Il a publié après les manuscrits de George Vertue : *Anecdotes sur la peinture et les peintres en Angleterre*, 1762, 5 vol. in-4 (voy. VERTUE). On a publié une belle édition des *Œuvres d'Horace Walpole*, Londres, 1798, 5 vol. gr. in-4, auxquels on peut joindre les *Lettres d'Horace Walpole à George Mon-*

tagu, de 1756 à 1770, Londres, 1818, trad. en franç. par Ch. Malo, Paris, in-8.

WALPOT (Henri de), issu d'une maison illustre du Rhin, qui subsiste encore en plusieurs branches, fut le premier grand-maître de l'ordre teutonique, vers 1190. Il se signala par plusieurs actions de bravoure contre les infidèles en Palestine. Walpot, ayant gouverné son ordre avec beaucoup de sagesse pendant dix ans, mourut le 24 octobre 1200, à Sant-Jean-d'Acre, où il fut inhumé dans l'église qu'il avait fait bâtir.

WALSH (Guillaume), poète, né en 1665 à Abberley, dans le comté de Worcester, mort en 1709, apprit à Pope l'art de la versification. On remarque dans ses ouvrages beaucoup d'exactitude, jointe à un air facile et négligé, qui donne à sa poésie une grâce et une douceur singulière. C'est le jugement qu'en porte l'abbé du Resnel, dans ses notes sur le poème de l'*Essai sur la critique*, par Pope. Nous avons deux *Odes* de Walsh, trad. en franç. par l'abbé Yart, dans son *Idée de la poésie anglaise*, Paris, 1749, 8 vol. in-12.

WALSINGHAM (Jean), théologien, mort à Avignon en 1550, entra dans l'ordre des Carmes, après avoir professé en Sorbonne. On a de lui un *Traité* en latin de la *Puissance ecclésiastique*, contre Occam. Ce fut par l'ordre de Jean XXII qu'il le composa.

WALSINGHAM (Thomas), bénédictin anglais du monastère de Saint-Alban, vers 1440, fut historiographe du roi. On a de lui l'*Histoire de Henri VI*, et d'autres ouvrages historiques, dans lesquels on voit qu'il avait recherché avec soin les antiquités de son pays. On les trouve dans le *Recueil des historiens anglais* de Savill, et séparément, Londres, 1574, in-fol.

WALSINGHAM (François), né en 1556, d'une ancienne famille d'Angleterre, fut envoyé deux fois en France, en qualité d'ambassadeur, par la reine Elisabeth, et s'acquitta si bien de sa double ambassade, que la reine le fit secrétaire d'état. Walsingham servit beaucoup à affermir cette princesse sur le trône, par ses intelligences dans les cours étrangères. Il entretenait jusqu'à 55 agents et 18 espions ; il en fut toujours servi exactement et avec fidélité. Sa haine contre les catholiques passait les bornes d'un fanatisme ordinaire ; il cimentait par leur sang le schisme et l'hérésie en Angleterre, et eut beaucoup de part à la guerre que les Hollandais leur firent aux Pays-Bas. Son caractère souple et intrigant ne put empêcher sa chute : il fut disgracié et obligé de se retirer. Lorsqu'il mourut, en 1590, il était réduit à une telle pauvreté, qu'à sa bibliothèque près, à peine se trouva-t-il de quoi faire ses funérailles. Le principal de ses ouvrages a été traduit sous le titre de *Mémoires et Instructions pour les ambassadeurs*, Amsterdam, 1725, 4 vol. in-12. Le traducteur, Boulesteis de la Contie, en fait un grand éloge ; mais d'autres en ont jugé moins favorablement. On a traduit aussi ses *Maximes politiques* ou le *Secret des cours*, Lyon, 1695, in-12.

WALSTEIN ou mieux WALDSTEIN, (Albert-Venceslas-Eusèbe de), plus connu sous le nom de WALLENSTEIN, baron bohémien, duc de Friedland, naquit en 1585, en Bohême, d'une ancienne mai-

son ; son aversion pour l'étude le fit placer, en qualité de page, chez le margrave de Burgau, fils de l'archiduc Ferdinand d'Innsbruck. Après avoir demeuré quelque temps chez ce prince, il embrassa la religion catholique, et voyagea en Espagne, en France, en Angleterre et en Italie. Arrivé à Padoue, il y prit du goût pour l'étude, et il s'y appliqua surtout à la politique et à l'astrologie. De retour dans sa patrie il plut à l'archiduc Ferdinand, qui le fit colonel d'un régiment de milices. Les troubles de Bohême étant survenus, il s'offrit à l'empereur avec une armée de 50000 hommes, à condition qu'il la commanderait. Le nouveau général subjuga le diocèse d'Halberstadt et l'évêché de Hall. Il ravagea les terres de Magdebourg et d'Anhalt, défit Mansfeld en deux batailles, reprit toute la Silésie, vainquit le margrave de Bade-Durlach, conquit l'archevêché de Brême et le Holstein, se rendit maître de tout ce qui est entre l'Océan, la mer Baltique et l'Elbe, et ne laissa au roi de Danemarck que Gluckstadt. Ses conquêtes ayant fait conclure le traité de Lubeck, l'empereur l'en récompensa par les titres et la dépouille du duc de Mecklenbourg, qui s'était révolté. Sa fidélité étant devenue douteuse, on lui retira le commandement de son armée, et on le donna à l'illustre Tilly, déjà occupé à combattre Gustave-Adolphe, roi de Suède, que les protestants avaient appelé au secours de leur secte. Tilly ayant été battu à Leipsig, le vainqueur pénétra dans l'Allemagne comme un torrent. L'empereur alarmé rappela Walstein, auquel il donna la qualité de généralissime. Ce héros entra alors en lice avec le roi de Suède ; il le battit et en fut battu ; il enleva aux Saxons, ses alliés, presque toute la Bohême par la prise de Prague. Son courage ne put empêcher cependant la perte de la bataille de Lutzen, donnée le 15 novembre 1632. Gustave y fut tué, et Walstein fut obligé de se retirer en Bohême. Ce général, déjà suspect depuis longtemps, s'occupa du projet de se rendre indépendant, et de devenir roi de Bohême (1). Il négocia à la fois, avec les princes protestants, avec la Suède et la France, et essaya de s'attacher divers officiers de nom, entre autres, le baron de Beck (*voy.* ce nom), Manassès de Pas, marquis de Feuquières, lieutenant-général au service de France, pendant le temps qu'il était à Dresde (*voy. Négociations du sieur Feuquières en Allemagne, en 1655 et 1654*), et Axel Oxenstiern, ministre d'état de Gustave-Adolphe, qui refusèrent de traiter avec lui. L'empereur Ferdinand II, prince extrêmement religieux, refusa longtemps d'ajouter foi aux rapports qui lui venaient de toutes parts ; mais il fut pleinement convaincu des desseins de Walstein, dès que le commandement de l'armée

eut été donné à Galas. Walstein, alarmé par cette nouvelle, se fit prêter, à Pilsen, le serment de fidélité par les officiers de ses troupes, le 12 janvier 1654, et se retira à Egra. Ce serment consistait à promettre de défendre sa personne et de s'attacher à sa fortune : cette démarche mettait les desseins de Walstein au grand jour ; mais il n'était pas aisé de les prévenir. Gordon, Ecossais, gouverneur d'Egra, voyant le danger de l'état, conspira contre lui avec Butler, Irlandais, à qui Walstein avait donné un régiment de dragons, et Lasey, qui était capitaine de ses gardes. Ces trois étrangers, après avoir reçu, dit-on, les ordres de la cour, tuèrent d'abord quatre officiers, qui étaient les principaux amis du duc, et à l'instant ils montent à l'appartement de Walstein, dont ils enfoncent la porte. Ils le trouvent en chemise ; et comme la hauteur de l'étage où il était ne lui avait pas permis de se jeter par la fenêtre, on le tua d'un coup de pertuisane, le 15 février 1654. Ferdinand ne put s'empêcher de donner des larmes à la mort de ce général, qui lui avait rendu de grands services, mais qui, joignant l'ambition et la révolte à la valeur, était devenu plus redoutable que ses ennemis du dehors. Les Bohémiens ne se remuèrent pas, parce qu'on sut les contenir par une armée ; mais les Silésiens, déjà gagnés par Walstein, se révoltèrent et s'unirent aux Suédois. Sarrasin a donné l'*Histoire de la conspiration de Walstein*. Outre deux ouvrages apologétiques, consacrés à ce personnage sous ces titres : *Istoria della vita d'Alberto Walstein*, par Gualdo Priorato, traduit en latin et en allemand ; et la *Biographie de Wallenstein*, en allemand, publiée par un général prussien en 1797, on peut consulter l'*Histoire des Allemands* de Schmidt et l'*Histoire de la guerre de trente ans* par Schiller. Ce dernier a fait de sa catastrophe le sujet d'une *Trilogie* imitée en partie par Benjamin-Constant et Liadières : la tragédie de Liadières a été représentée à Paris dans le mois d'octobre 1828.

* WALTER-SCOTT (sir), poète et romancier anglais, naquit à Edimbourg en 1771. Sa famille était une des plus anciennes de l'Ecosse, et ses ancêtres s'étaient fait connaître par leur attachement à la cause des Stuarts, à l'époque des guerres civiles. Son père était un des *Writers of the signet*, écrivains du sceau, dont les fonctions répondent à celles de notaire en France. Sa mère, remarquable par un esprit cultivé, était fille de David Rutherford, avocat distingué qui lui laissa une fortune considérable. Walter-Scott passa ses premières années au manoir de Smailholm, chez son aïeul maternel, et ne montra point cette précocité brillante qui signale quelquefois l'enfance des grands hommes. Libre de suivre dans ses études ses goûts particuliers, à quinze ans les ballades de son pays lui étaient familières. Il se plaisait à rechercher les anciennes traditions des montagnards et à raconter à ses camarades les légendes qu'il avait pu découvrir. Il aimait aussi à lire les poésies naïves de Burus, qui avait puisé ses inspirations dans les paysages de l'Ecosse. Cependant son père, qui le destinait au barreau, lui fit sentir combien il lui importait de se créer, en entrant dans cette carrière, une position indépendante.

(1) C'est une histoire reçue que cette conspiration, dit un autre biographe qui ne prend point la-dessus un parti décidé. On doit se souvenir que Walstein, forcé comme il est ici, de se retirer en Bohême, fit exécuter, à Prague ou à Egra, une bonne partie de son état-major, par lequel il s'était cru trahi à la bataille de Lutzen. Il n'en aurait pas fallu davantage pour armer contre lui la noblesse de Vienne, dont il avait presque décimé les enfants, et le perdre auprès de Ferdinand, prince très-religieux, il est vrai, mais aussi très-délicat, et avec lequel il était difficile, même à ses amis, de savoir sur quel pied on était.

Cédant à ses instances, le jeune Walter-Scott se fit recevoir avocat à Edimbourg en 1792. Mais au lieu de se livrer entièrement à sa profession, il s'appliqua aux langues étrangères, et composa des vers. La crainte d'encourir le blâme de sa famille l'empêcha de publier sous son nom une traduction des ballades de *Burger* et de *Goetz de Berlichingen* de Goethe, par laquelle il essaya son talent. En 1798 il épousa miss Carpenter, qui lui a donné quatre enfants, deux fils et deux filles. Walter-Scott, doué d'une grande douceur de caractère, apporta dans cette union toutes les vertus qui peuvent assurer le bonheur domestique. Après la mort de son père il renonça au barreau, et obtint la place de secrétaire du comte Selkirk, par le crédit du duc de Buccleugh, allié à sa famille. Rassuré désormais sur son avenir, il reprit avec joie ses travaux littéraires; il envoya de nombreux articles aux *Revue d'Edimbourg* et de *Londres*, et fit imprimer un volume de chants populaires sous le titre de *Minstrelsy of the Scottish Border*. En 1806, Walter-Scott adressa au ministre Pitt un exemplaire de son *Lai du dernier ménestrel*, avec la demande de la place de *Clerc de session en Ecosse*, qui venait d'être vacante. Quoique Pitt eût donné sa démission et rendu les sceaux de l'état peu d'heures auparavant, il signa la nomination du poète, et comme on lui faisait observer que le précédent pourrait être dangereux : *Il n'y a point de précédent dangereux*, répondit-il, *en faveur du talent*. Walter-Scott habitait Edimbourg pendant la session des tribunaux, et le reste de l'année, il allait puiser ses poétiques inspirations sur les bords de la Tweed. Le *Lai du dernier ménestrel*, qu'il avait publié en 1805, eut un tel succès qu'il s'en vendit en peu d'années plus de trente mille exemplaires. Il fit paraître successivement *Marmion*, *La Dame du Lac*, *Rokeby*, *Le lord des îles*, *Harold*, etc., ouvrages qui le placèrent au premier rang parmi les écrivains de la Grande-Bretagne. Mais la palme de la poésie était réservée à un jeune homme qui préludait à la même époque, et qui déjà déployait dans ses essais ce génie sombre et aventureux, si profondément empreint dans les ouvrages qui ont assuré sa réputation : ce poète était lord Byron. Walter-Scott sentit qu'il ne pouvait lutter contre un si redoutable adversaire, et il n'hésita pas à choisir une nouvelle route; il créa le roman historique. Disons toutefois que ses poésies, bien qu'inférieures à celles de l'auteur de *Child-Harold*, pour l'énergie des sentiments et la profondeur des idées, se distinguent par un charme qui leur est propre. On y trouve de la facilité, du naturel, une grande richesse descriptive, une variété piquante et une séduisante harmonie. On y remarque aussi une peinture vive, frappante, animée des temps féodaux, et on est charmé des tableaux neufs et brillants que présentent ces mœurs guerrières, cette grandeur farouche, et ces contrastes habituellement présentés. Pour augmenter l'effet et l'illusion de ses chants, Walter-Scott imagina de les composer dans le rythme même de l'ancienne ballade. Toutefois son génie devait se révéler avec plus d'avantages dans un genre qui n'exige pas l'élévation de pensées et la perfection de style

qu'on aime à rencontrer dans un poème. Ses romans historiques excitèrent l'attention générale. L'intérêt des sujets, le caractère dramatique du récit, la peinture des mœurs, la vérité du dialogue et jusqu'à la fidélité scrupuleuse de l'auteur dans la description des paysages de l'Ecosse, devaient assurer le succès de ces compositions, qui répondaient d'ailleurs au goût des études historiques universellement répandu de nos jours. La publication de *Waverley*, qui parut en 1814, fit connaître toute la portée du talent de Walter-Scott. Cet ouvrage où se montrait une touche originale excita un vif intérêt, et une curiosité générale à laquelle l'anonyme gardé par l'auteur ajoutait encore. On l'attribua successivement aux écrivains les plus distingués de l'Angleterre. Une méprise si flatteuse pour l'auteur était propre à l'encourager. Doué d'une fécondité prodigieuse, Walter-Scott fit paraître à de courts intervalles les *Puritains d'Ecosse*, le *Nain mystérieux*, *Rob-Roy*, la *Prison d'Edimbourg*, l'*Officier de Fortune*, *Ivanhoé*, l'*Abbé*, l'*Antiquaire*, etc. Tous ces usages révèlent une connaissance approfondie des ouvrages, des mœurs et des chroniques de la vieille Ecosse. La couleur locale y est admirablement observée; et ces compositions sont de véritables chefs-d'œuvre où l'on trouve tantôt la verve et la richesse majestueuse de l'épopée, comme dans *Ivanhoé*, tantôt l'intérêt et le pathétique du drame, comme dans la *Prison d'Edimbourg*. La réputation de Walter-Scott s'étendit rapidement, ses ouvrages furent traduits dans plusieurs langues, et bientôt sa gloire fut consacrée par le suffrage universel de l'Europe lettrée. Pourtant la critique remarqua dans ses ouvrages une abondance de détails qui ressemble quelquefois à de la prolixité. On lui reprocha des déficiences dans ses plans, et la reproduction des mêmes caractères, que l'on se fatigua de voir se répéter si fréquemment, à quelques nuances près. La ressemblance entre la prophétesse *Norna* du *Pirate*, l'*Elspeth* de l'*Antiquaire*, *Madeleine Grames*, dans l'*Abbé*, et la pauvre folle *Madge Wildfire*, dans la *Prison d'Edimbourg*, était trop frappante pour n'être pas signalée. On remarqua aussi dans les plus faibles ouvrages de Walter-Scott l'abus du comique et celui du merveilleux; ce double défaut se trouve à un haut degré dans les *Eaux de Saint-Ronan*. En général les derniers romans de Walter-Scott ne répondirent pas à ses premiers chefs-d'œuvre. On y sent la fatigue du génie qui a épuisé les veines les plus riches de la mine qu'il exploite. Dans les dernières années de sa vie il quitta, pour l'histoire, le genre auquel il devait son immense renommée; mais ses essais dans cette nouvelle carrière prouvèrent que la sévère exactitude de l'historien ne convenait pas au caractère de son talent. Les *Lettres de Paul à sa famille* sont écrites avec partialité; et l'*Histoire de Napoléon*, dont il vint, en 1827, recueillir en France les matériaux, prouva, lorsqu'elle parut, que l'auteur était demeuré bien au-dessous de la tâche qu'il avait entreprise. Cet ouvrage est une espèce de *Roman* dont les personnages seuls sont historiques, et où l'exposition des faits est défigurée par de nombreuses inexactitudes. Dans son *Essai sur l'histoire d'Ecosse*, Walter-Scott

a lutté contre Robertson ; mais il n'a pu le faire oublier. Nous devons aussi à l'auteur de *Waverley*, une *Histoire générale de l'art dramatique*, suivie d'un essai littéraire sur Molière, où l'on trouve une exposition claire et précise, mais un peu superficielle, des diverses époques de notre scène. Le préjugé national, si fort chez les Anglais, ne l'a pas empêché de rendre justice à Molière, qu'il place à la tête des comiques de tous les pays. Disciple de Froissart et admirateur de Montaigne, il montra constamment une vive prédilection pour la littérature française, et il répétait souvent que *Gil-Blas* était le premier des romans. Cette justice qu'il rendait à nos écrivains fut amplement compensée par le succès que ses ouvrages obtinrent en France. Le libraire Gosselin, et ses associés, ont vendu, dit-on, plus de 1,400,000 vol. des traductions de ses ouvrages. Peu de livres ont été plus populaires. Le voile de l'anonyme dont il s'était couvert dans la publication de ses ouvrages, fut levé par suite des fausses spéculations de son libraire Constable, qui le compromit pour près de deux millions. Les syndics de la faillite trouvèrent chez ce dernier les manuscrits des romans de Walter-Scott écrits de la même main que ses poèmes dont tout le monde connaissait l'auteur, et dès lors le secret fut trahi. Ces manuscrits furent vendus aux enchères. Walter-Scott supporta courageusement la perte de sa fortune. Il s'engagea à payer en dix ans la somme réclamée par ses créanciers, avec les intérêts, et il tint parole. On a calculé que depuis 1804, jusqu'à la fin de sa vie, il avait touché six millions pour prix de ses ouvrages. Il est vrai que ses ouvrages comprenaient 15 volumes de poésies, et 98 volumes de prose. Dans toutes les circonstances de sa vie, Walter-Scott reçut des témoignages éclatants de l'estime et de l'admiration qu'il avait inspirées. Georges IV lui conféra le nom de baronnet, et il fut nommé, en 1828, lord-recteur de l'université de Glasgow, place importante qu'il refusa. Quoiqu'il appartint par ses opinions au parti tory, il sut mettre tant de mesure dans sa conduite qu'il ne perdit pas un seul ami. Il vécut dans l'intimité de Woodsworth, Southey, Coleridge, Jeffrey, Campbell, et il est peut-être le seul homme de son époque dont Byron ait vanté sans réserve le caractère. Bien que protestant et attaché à cette religion, il a su rendre justice au catholicisme, et il en a fait plus d'une fois l'éloge, notamment dans l'*Abbé*. Il faut cependant ajouter que, cédant parfois au préjugé protestant, il a dirigé contre les papes quelques attaques injustes qui trahissent l'esprit de secte. Au commencement de l'année 1852, la santé de Walter-Scott commença à s'affaiblir. Il alla en Italie chercher l'influence salutaire d'un climat plus doux. L'accueil qu'il reçut à Naples, à Rome, à Florence, fut pour lui un véritable triomphe. Une attaque d'apoplexie l'obligea de hâter son retour à Londres d'où il partit bientôt pour aller revoir l'Ecosse. Il espérait que l'air du pays et la vue des lieux auxquels se rattachaient pour lui tant d'émotions poétiques et de doux souvenirs, ranimeraient ses forces. Arrivé à Edimbourg le 16 juillet, il se fit transporter dans son château d'Ab-

botsford, d'où il pouvait entendre ses délicieuses ballades qui avaient charmé sa jeunesse. Mais ses forces s'affaiblirent de plus en plus, et après une agonie longue, mais paisible, il expira le 21 septembre 1852, à 61 ans. Veuf depuis plusieurs années, il laissa quatre enfants. Sa fille aînée a épousé M. Lockhart, directeur du *Quarterly-Review*, et auteur d'un grand nombre d'écrits estimés. Walter-Scott était doué d'une organisation forte ; la largeur athlétique de sa poitrine et de ses épaules indiquait une vigueur peu commune ; son front était élevé mais étroit, et sa physionomie exprimait la finesse et la douceur. Un accident qu'il éprouva à l'âge de deux ans l'avait rendu boiteux ; cette infirmité lui était commune avec lord Byron. Les mœurs de l'auteur de *Waverley* étaient patriarcales. Lorsque des étrangers venaient le visiter dans son château d'Abbotsford, il leur faisait un accueil noble et digne, qui marquait moins d'empressement que de bonté. Il paraissait froid au premier abord ; mais bientôt sa conversation s'animait peu à peu, et il mettait une complaisance inépuisable à faire connaître à ses hôtes toutes les richesses de ses collections, livres, armures et antiques de toute espèce ; enfin il fut aussi chéri pour son caractère et ses qualités sociales, qu'admiré pour son génie et ses œuvres. Voici la liste des ouvrages qu'il a publiés : *Goetz de Berlichingen*, 1799 ; les *Ménestrels des rivaux écossais*, 1802 ; *Sir Tristrem*, 1804 ; le *Lai du dernier ménestrel*, 1805 ; *Recueil de ballades et de poésies lyriques*, 1806 ; *Marmion ou la bataille de Flodden-Field*, 1808 ; *Edition des œuvres complètes de Dryden*, 1808 ; *Eclaircissements et notes sur le poème du dernier ménestrel*, 1808 ; la *Dame du Lac*, 1810 ; la *Vision de don Rodrigue*, 1811 ; *Mathilde de Rokeby*, 1812 ; le *Lord des îles*, 1815 ; *Waverley*, 1814 ; *L'Antiquaire*, 1814 ; *Edition des œuvres de Swift*, 1814 ; *Lettres de Paul à ses parents*, 1815 ; le *Champ de bataille de Waterloo*, 1815 ; *Gui Mannering*, 1815 ; les *Puritains d'Ecosse*, 1816 ; le *Nain*, 1816 ; la *Prison d'Edimbourg*, 1818 ; la *Fiancée de Lannermoor*, 1819 ; la *Légende de Montrose*, 1819 ; *Rob-Roy*, 1819 ; *Iwanhoe*, 1820 ; le *Monastère*, 1820 ; l'*Abbé*, 1820 ; le *Château de Kenilworth* ; le *Pirate*, 1822 ; les *Aventures de Nigel*, 1822 ; *Halidon-Hill, esquisse dramatique*, 1822 ; *Quentin Durward*, 1825 ; *Péveril du Pic*, 1825 ; les *Eaux de saint Ronan*, 1824 ; *Redgauntlet*, 1824 ; le *Talisman* ; le *Connétable de Chester*, 1825 ; *Woodstock, ou le Cavalier*, 1826 ; le *Miroir de ma tante Marguerite* ; la *Chambre tapissée*, 1826 ; *Harold-l'indomptable*, 1826 ; les *Noces de Triermain*, 1826 ; *Chants populaires des frontières méridionales de l'Ecosse*, 1826 ; *Essais historiques*, 1826 ; *Vie de John Dryden*, 1826 ; *Biographie des Romanciers*, 1826 ; *Histoire de Napoléon*, 1827, 10 vol. in-8 ; *Mémoires sur la vie de plusieurs personnages*, 1827 ; *Sermons*, 1828 ; *Histoire générale de l'art dramatique*, 1828 ; la *Veuve des montagnards* ; les deux *Bouviers* ; la *Fille du chirurgien*, 1828 ; la *Jolie fille de Perth*, 1828 ; *Histoire de l'Ecosse depuis l'invasion des Romains jusqu'à l'avènement de Jacques VI au trône d'Angleterre* ; *Histoire de l'Ecosse, depuis l'union des couronnes sous Jacques VI jusqu'à la réunion des royaumes sous la reine Anne*, 1829 ;

Histoire de France, 1829; *Charles le Téméraire*, 1829; *la Démonologie*, 1851; *Robert de Paris*, 1852; *le Château périlleux*, 1852; *le Château de Pontefract* a été faussement attribué à Walter-Scott. Il a laissé en outre une volumineuse correspondance. Il existe plusieurs traductions françaises des romans de Walter-Scott; la meilleure et la plus répandue est celle qu'a donnée Defaucompret, Paris, 1850-52, 52 vol. in-8, fig. Cette édition est précédée de mémoires critiques et littéraires sur Walter-Scott, par Améd. Pichot.

WALTHER (Michel), né à Nuremberg en 1595, fut professeur à Helmstadt, et prédicateur de la duchesse, douairière de Brunswick - Lunebourg. Après la mort de cette princesse, le comte d'Oost-Frise l'appela à sa cour, pour remplir la place de surintendant - général et de premier prédicateur. Ce savant, mort en 1662, laissa plusieurs ouvrages : *Harmonia biblica, sive brevis et plana conciliatio locorum veteris et novi Testamenti apparenter sibi contradicentium*, Nuremberg, 1657, 7^e édit., 1654, in-4; *Officina biblica*, 1656, 1668, in-4. Il y traite de l'Écriture sainte en général, et en particulier de chaque livre canonique et apocryphe. *Mosaica postilla; Postilla prophetica*; — *Hiero-Psaltica*; — *Evangelica*; *De immortalitate animæ, et de prætensa Ethnicorum salute quoad infantes et adultos*, 1657, in-4; *Miscellanea theologica; Commentarius in Epistolam ad Hebræos; Exercitationes biblicæ*, 1658, in-4. Les différentes difficultés qui peuvent naître sur les livres saints sont expliquées dans ces ouvrages, où le savoir n'est pas toujours bien ménagé, et où l'auteur, ainsi que dans ses autres écrits, ne s'est pas garanti des préjugés de sa communion.

WALTHER (Augustin-Frédéric), anatomiste, né en 1688 à Wittemberg, fut nommé à la chaire d'anatomie de Leipsig, en 1725, et mourut le 31 octobre 1746. On a de lui : *De lingua humana*, Leipsig, 1724, in-4. Il y donne une description fort ample et très-exacte des grandes salivaires; *De articulis, ligamentis et musculis*, 1728, in-4; *Supplementum*, 1751, in-4; *Description de son jardin botanique*, 1755, in-8, fig., grand nombre de *Dissertationes académiques* intéressantes; mais le style en est obscur et embrouillé. — Il ne faut pas le confondre avec Conrad-Louis WALTHER, de qui on a *Thesaurus medico-chirurgicarum observationum*, Leipsig, 1745, in-8. Haller en fait peu de cas.

WALTHER (Christophe-Théodose), né à Soldin, dans la Nouvelle-Marche en 1699, fut envoyé par les Danois, en qualité de missionnaire, à Tranquebar, vers 1724, et en revint en 1740. On a de lui : *Doctrina temporum Indica*, dans *Historia regni Bactriani* de Bayer, Pétersbourg, 1758, in-8. Il fit imprimer à Tranquebar une *Histoire sacrée* en langue malabare. Sa santé était très-dérangée lorsqu'il quitta ce pays. Il mourut peu de temps après à Bresle, en 1741.

WALTON (Briand), évêque de Chester, né en 1600 à Cleveland, dans le Yorkshire, mort en 1661, s'est rendu célèbre par l'édition de la Bible en plusieurs langues, connue sous le nom de *Polyglotte d'Angleterre*, Londres, 1657 et ann. suiv.,

6 vol. in-fol. Quoique plusieurs savants y aient travaillé avec lui, les Anglais ne laissent pas de lui attribuer cet ouvrage, à la tête duquel on a mis son nom et même son portrait. Outre le grand nombre de versions orientales qui sont dans ce recueil, et qui étaient déjà dans la grande Bible de Le Jay (voy. ce nom), il y a au commencement des dissertations sur toutes ces Bibles; c'est ce qu'on appelle ordinairement les *Prolegomenes* de Walton. Pearson l'a beaucoup aidé dans ce travail. Ils ont été imprimés séparément à Zurich en 1675. On en a donné à Lyon une *Traduction* libre et abrégée, in-8; elle fourmille de fautes. On joint quelquefois à sa *Polyglotte* le *Lexicon heptaglotton* de Castell, 1686, 2 vol. in-fol. Quoique les auteurs de cette *Polyglotte* montrent beaucoup de critique, de jugement, de science et de modération, on leur reproche cependant avec raison d'avoir donné trop d'autorité à certaines versions de l'Écriture, et trop peu à d'autres. « Il n'y a point d'unité dans le travail, parce que trop de mains y ont été employées, » dit Constant de la Molette; qui attribue les fautes de cet ouvrage à la célérité avec laquelle on l'a rédigé et publié.

WAMBA. Voy. BAMBA.

WAMESIUS (Jean), né à Liège, en 1524, enseigna le droit avec réputation à Louvain, où il avait reçu le bonnet de docteur en 1555. Il mourut en 1590, à 66 ans. Don Juan d'Autriche voulut l'attirer dans le conseil d'état; mais ce savant préféra à tout le repos de la vie privée et les douceurs du cabinet. On a de lui : *Recitationes ad tit. de Apellationibus*, et ses *Responsorum sive Conciliorum Juris centuriæ sex*, Anvers, 1665, 5 vol. in-fol.; ouvrage excellent, qui a longtemps été classique en Belgique. On lui doit de plus : *Concilia de jure Pontificio ordine titularum in decretalibus digesta*, Louvain, 1645, 2 tom. in-fol. Juste-Lipse lui a consacré un bel éloge en vers.

* WANDALIN (Jean), évêque de Seelande, né à Wibourg, en Jutland, en 1624, était à quatorze ans très-avancé dans la connaissance des langues hébraïque, chaldéenne, syriaque et arabe. Il continua ses études à l'université de Copenhague, et, en 1648, partit pour visiter les universités d'Allemagne et de Flandre. De retour dans sa patrie, en 1652, il se livra au ministère de la parole, et fut nommé prédicateur en titre. Trois ans après, il fut pourvu d'une chaire de théologie, et en 1658 de l'évêché de Seelande. Il mourut, le 1^{er} mai 1675, à 52 ans. On a de lui : *Dissertatio physica de ventis*, Copenhague, 1745, in-4; *Exercitationes duæ metaphysicæ*; *De necessario et contingente, de divisione entis*, Copenhague, 1776, in-4; *Explicationes quatuor oraculorum veteris et novi Testamenti*, Copenhague, 1648, in-4; *De feria passionis et triduo mortis Domini et Servatoris nostri Jesu Christi, nec non aliis quibusdam ad historiam et chronologiam sacram pertinentibus, diatribæ historico-theologica, novis ac paradoxis opinionibus Wilhelmi Longii, libro de annis Christi, contentis, opposita*, Leipsig, 1651, in-4. L'ouvrage de Langius avait paru à Leyde en 1649, in-4; *In historiam sacram et profanam antediluvianam exercitationes quinque*, Copenhague,

1632 et 1738, in-4; *De etymologia vocis Jobal, quæ anno jubileo momen dedit*, Copenhague, 1632, in-4; *Scriba edoctus ad regnum cælorum, sive Sententiæ Christi, Matth. 13. 23*; *Explicatio*, Copenhague, 1665, in-4; *Jus regii ἀριστοτέλης et solutissimi*, en cinq livres, depuis 1665 jusqu'en 1672, in-4; *Expositio capitis 7 Danielis pro doctoratu*, Copenhague, 1637, in-4; *Memoria gloriosa Frederici III, oratione funebri.... consecrata*, Copenhague, 1670, in-4; *Lectiones sacræ in psalm. 145*, Copenhague, 1675, etc.

* WANDELAINCOURT (Antoine-Hubert), né en 1751, à Rupt-en-Voivre, diocèse de Verdun, embrassa la carrière ecclésiastique, se livra à l'enseignement, fut professeur de littérature et principal du collège à Verdun, et devint, en 1780, précepteur des enfants du duc de Clermont-Tonnerre. Il obtint ensuite une place de sous-directeur de l'école militaire de Paris et fut nommé en 1790 curé de Planrupt, diocèse de Châlons-sur-Marne. Ayant adopté les principes de la révolution, il prêta le serment, fut élu évêque de la Haute-Marne, en 1791, et député à la Convention en 1792. Il ne partagea pas les excès de cette époque. Lors du procès de Louis XVI. et sur la question : *Louis est-il coupable?* il répondit en ces termes. « J'ai cru ne venir à la » Convention que comme législateur, et la douceur » de mes mœurs ne m'aurait pas permis de me » porter comme juge, ni directement, ni indirectement, en matière criminelle. » Il refusa de voter l'appel au peuple, et se déclara pour le *sursis* et le *bannissement*. De la Convention, il passa au conseil des anciens, obtint ensuite une pension et fut nommé curé de Montbard. Il mourut, le 20 décembre 1819, à Belleville, près de Verdun. Outre un assez grand nombre de livres d'éducation, tels que : *Cours de latinité*, etc., 4 vol. in-12; *Plan d'éducation publique*, Paris, 1777, in-12; *Vues sur l'éducation d'un prince*, 1784, in-12. L'auteur y prétendait « donner une méthode facile pour apprendre en peu de temps à un jeune seigneur, sans » peine et sans livres, non - seulement à lire et à » écrire, mais encore le latin et les sciences. » *Cours complet d'éducation*, 7 vol. in-12; des *Abrégés* de grammaire, d'histoire naturelle, d'histoire générale, d'histoire de France, etc.: *Entretiens d'une mère sur les devoirs de l'homme*, 1805, in-12; *L'Ami des mœurs*, 1805, 5 vol. in-12; le *Mentor des demoiselles*, 1808, in-18, etc. On cite encore de lui plusieurs écrits de controverse, de morale, tombés aujourd'hui dans l'oubli. L'*Ami de la religion* dit que Wandelaincourt avait plus de facilité que de talent.

WANDELBERT, diacre et moine de l'abbaye de Prüm, vivait du temps de l'empereur Lothaire. Son *Martyrologe* en vers héroïques, imprimé avec celui d'Usuard, Louvain, 1568, in-8, offre plus de faits que de poésie. Ce Martyrologe a été faussement attribué au vénérable Bède, et se trouve parmi ses *Œuvres*, dans une ancienne édition.

WANGNERECK, jésuite, né à Munich en 1595, professeur en théologie à Dillingen, et chancelier de cette université, mort le 11 novembre 1664, est auteur de divers ouvrages de métaphysique, de controverse et de piété. En ce dernier genre il a

donné une édition des *Confessions de saint Augustin*, Cologne, 1647, qu'il a enrichie de notes qui passent pour un chef-d'œuvre en ce genre. On estime aussi : *Tractatus de traduce et creatione animæ rationalis*; *Vindiciæ politicæ adversus pseudo-politicos*.

WANSLEB (Jean-Michel), né à Sommerda, près d'Erfort en Thuringe, en 1655, de parents luthériens, fut disciple de Job Ludolf, et devint habile dans la langue éthiopienne. Le duc de Saxe-Gotha l'envoya en Egypte et en Ethiopie, pour examiner les dogmes de ces pays-là. Wansleb les ayant trouvés conformes à ceux de l'Eglise romaine, alla à Rome en 1665, renonça à l'hérésie, et se fit dominicain. Son goût pour les voyages l'ayant amené à Paris en 1670, Colbert le renvoya en Egypte pour y faire de nouvelles découvertes. Cette course procura à la bibliothèque du roi 354 manuscrits arabes, tures et persans. Il fut rappelé en 1676, à cause de sa vie scandaleuse. De retour à Paris, il reprit l'habit des dominicains dans le convent de Saint-Jacques de cette ville, d'où ayant été chassé, il se vit réduit à être vicaire de la paroisse de Bouron, près Fontainebleau, où il mourut en 1679. On a de lui : une *Histoire de l'église d'Alexandrie*, Paris, 1667, in-12; deux *Relations de l'état de l'Egypte*, l'une en italien, Paris, 1671, in-12, l'autre en français, Paris 1677, in-12. Tous ces ouvrages contentent également la curiosité du lecteur ordinaire et celle du savant.

WARBURTON (Guillaume), savant prélat anglais, né à Newark, sur le Trent, en 1698, fut fait évêque de Gloucester en 1760, et mourut dans cette ville le 7 juin 1779. On a de lui une édition des *Œuvres* de Shakespeare, avec des corrections et des notes critiques et judicieuses; la *Légation divine de Moïse démontrée*, 4 vol., ouvrage qui lui fit une grande célébrité. Il y a de très-bonnes choses, et d'autres qui ont paru hasardées ou peu clairement exprimées. Voltaire prétendit y trouver de quoi confirmer la plupart des erreurs qu'il débitait sur l'histoire sacrée, et prodigua les éloges les plus flatteurs à l'évêque de Gloucester; mais ce prélat, dans une nouvelle édition, montra qu'il avait été insensible à cet encens, et, en se corrigeant ou s'expliquant en plusieurs endroits, fit voir que le détracteur des livres saints l'avait infidèlement cité et très-souvent calomnié. Il n'en fallait pas davantage pour échauffer la bile du philosophe de Ferney, qui donna alors à Warburton plus d'injures qu'il ne lui avait donné de louanges. *Dissertation sur l'union de la religion, de la morale et de la politique*, trad. en français par Silhouette, 1742, 2 vol. in-12 (voy. SILHOUETTE et MARC-AURÉLE); *Dissertation sur les tremblements de terre et les éruptions de feu*, traduit en franç. par l'abbé Mazéas, 1754, 2 vol. in-12; *Essai sur les hiéroglyphes des Egyptiens*, trad. par de Malpeines, Paris, 1744, 2 vol. in-12. Il existe plusieurs éditions des *Œuvres* de ce prélat; nous signalerons celles de Londres, 1788, 7 vol. in-4, et 1811, 12 vol. in-8, dues aux soins de son ami le docteur Hurd, évêque de Worcester. On a imprimé depuis ses *Lettres au docteur Richard Hurd*, 1808, in-4.

WARD (Seth), habile mathématicien, né à Bun-

tingford, dans le Hertfordshire, en 1617, successivement professeur d'astronomie, évêque d'Excester et de Salisbury, est auteur de quelques *écrits* contre Hobbes, Oxford, 1636, in-8; d'un *Traité des comètes*; d'une *Trigonométrie*, Oxford, 1654, in-fol.; de *Sermons* en anglais, 1670, in-4. Il mourut à Londres en 1689, dans sa 67^e année. Sa méthode d'approximation et quelques autres aperçus furent applaudis des astronomes.

WARÉ (Jacques), protestant, auditeur-général, membre du conseil privé d'Irlande, né en 1594, à Dublin, mort le 4^e décembre 1666, à 72 ans, a laissé un *Traité des écrivains d'Irlande*, en latin, imprimé à Dublin en 1659, in-4, compilation qu'il a tirée en grande partie de la Description de l'Irlande, de Richard Stanyhurst. L'auteur ne distribua pas toujours ses éloges avec discernement. Les *Annales d'Irlande*, sous les règnes d'Henri VIII, d'Édouard VI et de Marie, 1658, in-8, en latin; *l'Histoire des évêques d'Irlande*, 1665, in-fol., etc.; une édition des *Œuvres* de saint Patrice, Londres, 1658, in-8.

* WARGNER (Joseph), graveur allemand, né en 1705, alla de bonne heure en Italie pour se perfectionner dans son art, et s'établit à Venise. Indépendamment de plusieurs gravures, d'après Antoine Balestra, Sébastien Ricci, etc., il a donné une *sainte Famille*, d'après Paul Véronèse; *Rebecca recevant l'anneau d'Éliézer*, d'après le même; la *Mort d'Abel*, et la *Madeleine chez les pharisiens*, d'après Benoît Luti; *saint Jean dans le désert*, d'après Carle Vanloo, etc. Il mourut dans la seconde moitié du xviii^e siècle.

WARHAM (Guillaume), né vers 1460, dans le comté de Hamp, devint docteur en droit à Oxford, puis professeur. Son talent pour les affaires le fit envoyer, par le roi Henri VII, en ambassade vers Philippe, duc de Bourgogne. A son retour, il fut nommé évêque de Londres, ensuite chancelier d'Angleterre, et enfin archevêque de Cantorbéry. Il mourut en 1532, de douleur de voir les progrès que l'hérésie faisait dans sa patrie.

WARIN (Jean), sculpteur et graveur, né à Liège en 1604, entra comme page au service du comte de Rochefort, prince du Saint-Empire. Il fit dès sa jeunesse son amusement du dessin, et s'y rendit très-habile; il s'exerça aussi à la gravure et à la sculpture. Plusieurs machines très-ingénieuses, qu'il inventa pour monnayer les médailles qu'il avait gravées, lui firent une grande réputation. Louis XIII lui donna la charge de garde des monnaies de France. Ce fut en ce temps-là que Warin fit le sceau de l'académie française, où il a représenté le cardinal de Richelieu d'une manière si frappante, que cet ouvrage passe à juste titre pour un chef-d'œuvre. Ce fut encore lui qui grava les poinçons des monnaies, lors de la conversion générale de toutes les espèces légères d'or et d'argent que Louis XIII fit faire dans tout le royaume. Ce travail mérita à Warin une nouvelle charge, celle de graveur-général pour les monnaies. La monnaie fabriquée pendant la minorité de Louis XIV est aussi de cet habile artiste; il a de plus travaillé à quantité de médailles estimées, et à quelques ouvrages de sculpture; parmi

ceux-ci, on admire les bustes de Louis XIV et du cardinal de Richelieu. Cet artiste mourut à Paris en 1672.

WARINOT (Louis), chanoine régulier de l'ordre de Prémontré, de l'étroite observance, et de la province de Lorraine, s'est rendu recommandable par ses recherches sur ce qui concernait l'histoire de son ordre, et notamment sur ce qui avait rapport à saint Norbert, son fondateur. Il a laissé manuscrit un livre intitulé : *Vita sanctissimi patris nostri Norberti ex variis auctoribus et veteribus manuscriptis collecta*.

* WARMOLTZ (Adalbert), né en Saxe en 1807, obtint le premier rang à l'école de Freyberg. Envoyé par le gouvernement prussien en Angleterre, puis en Italie, à Naples, il voulut descendre dans le cratère du Vésuve, où il se brûla si cruellement les pieds qu'il fut obligé de rester un an dans l'inaction. Après sa guérison, il partit pour le Mexique, d'où il revint pour explorer le nord de l'Europe et une partie de l'Asie; il était en Perse lorsqu'il fut rappelé dans son pays. Nommé ingénieur à Aix-la-Chapelle, il obtint de son gouvernement l'autorisation de visiter la France, où il prit de l'emploi. Chargé avec d'autres ingénieurs de diriger l'exploitation des mines qui existent depuis Almont jusqu'à l'Argentière, et, voulant explorer un filon sur l'escarpement d'un rocher fort élevé, il s'engagea dans une espèce de couloir à pic, et parvint à une hauteur de quatre cents pieds; c'est de là qu'il tomba dans un précipice, et mourut le 4 août 1856. Warmoltz avait un immense savoir. Il possédait parfaitement la géologie, la minéralogie et d'autres branches de l'histoire naturelle; il était en outre habile mécanicien et parlait toutes les langues de l'Europe.

* WARNANT (Jean de), en latin *Joannes de Varanta*, 25^e abbé du Mont-Saint-Corneille, ordre de Prémontré, situé originairement près de Liège, et établi dans cette ville, sous le nom de *Beaurepaire de reditu*, florissait au xiv^e siècle. C'était, disent les mémoires du temps, un homme de mérite, non moins recommandable par sa piété que par sa science et son habileté dans le maniement des affaires. Il fut élevé à la dignité abbatiale vers l'an 1587. Une bulle de Boniface IX, de 1589, lui accorda l'usage de l'anneau pontifical. Il assista, par procureur, au concile de Pise, et mourut le 6 mai 1848. On a de lui : *Historia episcoporum Leodiensium usque ad annum 1540*. Il l'avait composée n'étant encore que simple religieux. On voit dans le *Spiritus litterarius Norbertinus* du prélat Georges Lienhart, abbé de Roggembourg, le même ouvrage attribué à un religieux de l'abbaye de Beaurepaire, mort aussi en 1418, et nommé Jean Warnant. C'est évidemment le même personnage que Jean de Warnant, dont le nom aura été corrompu. Le même ouvrage fait mention de Warnant sous le nom de *Waranto* ou de *Varantinus*.

WARNER. Voy. IRNERIUS.

* WARNER (Ferdinand), théologien anglican et prédicateur célèbre, né en 1705, mort en 1768, fut recteur de la paroisse de Saint-Michel *Queen hithe* (quai de la reine), à Londres, et de celle de Barnes,

dans le comté de Surrey. On a de lui une *Histoire ecclésiastique d'Angleterre*, Londres, 1756-57, 2 vol. in-fol.; *Mémoires de la vie de Thomas Morus*, 1758, in-8; un *Traité sur la goutte*, 1768, in-8. — WARNER (Jean), fils du précédent, né en 1756, mort le 22 janvier 1800, fut envoyé à Lisbonne pour y apprendre le commerce. Mais un penchant bien prononcé le portait vers la littérature. Il revint à Londres, d'où il partit pour Cambridge avec le dessein d'y suivre les exercices de l'université. Il y prit le degré de docteur en 1775. Il se livrait en même temps à la prédication, pour laquelle il avait un talent remarquable. Il avait été nommé à différents bénéfices. Lord Cower étant venu en qualité d'ambassadeur à Paris, au commencement de la révolution, Warner le suivit comme chapelain, et fut témoin des déplorables événements qui, dès son commencement, signalèrent cette période. On a de lui : *Metron ariston*, qui, dans le temps, fit une grande sensation dans le monde savant.

* WARQUIER DECOMBLES (Louis-Charles de), né en 1757, à Saint-Affrique, d'une famille noble, servit d'abord comme lieutenant dans les grenadiers royaux de la Picardie, et devint major de la garde nationale parisienne. Ses principes faisant ombrage aux jacobins, il fut arrêté pendant la terreur, renfermé aux Carmes, traduit devant le tribunal révolutionnaire, et condamné à mort le 25 juillet 1794, comme complice de la prétendue conspiration ourdie dans la prison où il était détenu. Il a publié plusieurs ouvrages sur le blason et la science héraldique, et des mémoires sur l'origine de quelques maisons de France. *Généalogie de la maison de Warquier*, 1781, in-4; *Etat de la noblesse*, 1782, 5 vol. in-12; *Armorial général de plusieurs maisons de France et étrangères*, 1782, 5 vol. in-12; *l'Etat de la France, ou les Vrais marquis, comtes, vicomtes et barons*, 1785-85, in-12; *Etat de la France, contenant le clergé, la noblesse et le tiers-état, recueilli de devises héraldiques* en 1785, in-12, réimpr. sous ce titre : *Etat général de France*, 1789 et 91, in-12; *Traité sur les devises héraldiques*, etc., 1784-1785, 2 vol. in-12; *Tableau généalogique, chronologique et géographique de la noblesse*, etc., Paris, 1786-89, 9 vol. in-12, fig.; *Dictionnaire militaire de la France*, etc., 1784-90, in-8; *le Parfait jeu d'armoirie*; *Fragment général des maisons de Philippe de Billy, de Villeneuve et d'Albignac*, 1785 et 1784, in-12; ces généalogies ont été imprimées séparément.

* WARREN (sir John BORLASE), amiral anglais, dont un des ancêtres maternels (les Borlase de Cornouailles) est auteur de plusieurs savants écrits sur l'histoire de cette province, naquit en 1754. Son penchant pour la marine se manifesta de bonne heure; lors de la guerre qui survint entre l'Angleterre et ses colonies américaines, il servit comme lieutenant à bord du *Nompareil* (the Nonsuch), et il parvint bientôt au grade de capitaine. Remplacé ensuite par lord Cochrane, il quitta le service et épousa la fille du général Clavering, dont il eut plusieurs enfants. Il avait obtenu, en 1777, le titre de baronnet. A l'époque de la révolution française, il reçut le commandement d'une escadre qui troubla

le commerce de la France, sur les côtes de laquelle elle croisa, et qui fit des prises importantes. L'ordre du Bain lui fut conféré pour récompense de ses services en 1794. En 1795, il effectua un débarquement dans la baie de Quiberon, ayant son pavillon sur la *Pomone*, et concourut à la prise du fort Penrhé. Il fit ensuite d'inutiles efforts pour protéger la retraite des royalistes. Warren, ayant porté son pavillon sur le *Canada*, alla renforcer la flotte de Brest, sous lord Bridport; détaché avec une forte escadre vers la côte d'Irlande, il réussit, après une chasse de deux jours, à capturer le vaisseau français le *Huche*, commandé par Bompard, ainsi que trois frégates ayant à bord des troupes de débarquement. La chambre des communes vota des remerciements à Warren, qui empêcha sans doute par-là la guerre civile d'éclater en Irlande. Après la conclusion de la paix en 1815, il fut appelé au conseil privé, puis envoyé à Saint-Petersbourg, comme ambassadeur extraordinaire et ministre plénipotentiaire. Il avait siégé dans quatre parlements différents, en 1774, en 1780, en 1796, et 1802, et mourut le 27 février 1822. Il avait publié, sans y mettre son nom, un *Tableau de la force navale de la Grande-Bretagne*, 1791, in-8.

WARTHON ou plutôt WHARTON (Henri), né en 1664 à Worstead, dans le comté de Norfolk, mort en 1694, fut curé de Minster, et employa les loisirs que lui laissait cette charge à la composition de plusieurs ouvrages pleins de recherches. Les principaux sont : *Anglia sacra*, Londres, 1691, 2 vol. in-fol. C'est une histoire des archevêques d'Angleterre jusqu'en l'année 1540. La mort l'empêcha de pousser ce bon ouvrage plus loin. *Historia de episcopis et decanis Londinensibus et assavensibus ad annum 1540*, ibid., 1695, in-4; deux traités anglais : un pour défendre le mariage des prêtres, ibid., 1688, in-4, et l'autre la pluralité des bénéfices, ibid., 1692, in-8. Il plaidait sa propre cause, car il en avait plusieurs. *Vie de Guillaume Laud*, archevêque de Cantorbéry, 1695, in-fol. Malgré les préjugés du schisme anglican, Warthon est souvent équitable et défend la vérité avec courage; il repousse les calomnies contre les religieux et plusieurs hommes illustres devenus odieux par leur zèle pour la foi. Il a excellemment redressé les erreurs de Burnet dans son *Specimen*, où il y a un catalogue remarquable.

* WARTON (Thomas), savant critique et poète anglais, né en 1728, mort le 21 mai 1790, fut, encore jeune, nommé professeur de poésie, et après la mort de Whithead, en 1785, honoré du titre de poète lauréat. Il était membre de plusieurs académies de l'Europe, et de la société des antiquaires de Londres. Ses mœurs furent toujours pures. On a de lui : des *Poésies*, dans le genre descriptif, 1777, in-8; *Observations sur le drame intitulé : The fairy Queen* (la belle-Reine), de Spencer, 1752; 1762, 2 vol. in-8. Il a donné des éditions de l'Anthologie grecque, de Céphale, 1766, 2 vol. in-12; de Théocrite, 1770, 2 vol. in-8. Mais ce qui lui fit un grand honneur, c'est le *Plan de l'Histoire de la poésie anglaise*, esquissé par Pope, étendu par Gray, mais perfectionné par Warton, 1774, 1781, 5 vol. in-4.

On admire tout dans cet ouvrage, la force du style, la saine critique, la justesse et la profondeur des observations.

WARWICK. Voy. EDOUARD et BEAUCHAMP.

WASA. Voy. GUSTAVE.

WASER (Gaspard), antiquaire, né en 1565, à Zurich, et mort en 1625, à 60 ans, fut successivement professeur en langue hébraïque et en théologie, se fit connaître de son temps par quelques ouvrages presque oubliés. Le seul dont on fasse quelque mention, quoique inexact, est intitulé : *De antiquis nummis Hebræorum, Chaldæorum, et Syriorum, quorum sancta biblia et rabbinorum scripta meminerunt*, 1605, in-4.

* WASHINGTON (George), général américain, naquit à Bridge-Creek, dans le comté de Westmoreland en Virginie, en 1752, d'un riche propriétaire de ce pays. Il commença à se faire connaître dans la guerre des Anglais contre les Français dans le Canada. A peine entré dans la carrière des armes, il fut envoyé, à la tête d'une petite armée, aux frontières de la Virginie que les Français ravageaient. Il conduisit sa troupe où se réunissent l'Alléghany et le Monongabela, et donna des preuves d'intelligence et de courage. Mais, ne pouvant tenir contre des forces supérieures, il fut contraint de se retirer. Peu de temps après, le général Braddock, dont il était aide-de-camp, s'étant jeté, malgré l'avis de Washington, dans une embuscade où il fut tué, celui-ci développa une grande habileté, en effectuant une retraite qui lui fit rejoindre le colonel Dunbar, commandant d'un autre corps d'armée. A la paix il obtint le grade de major, et se retira dans sa terre de Mont-Vernon, qu'il cultivait lui-même. Il mena une vie heureuse et paisible jusqu'à ce que la guerre éclatât entre l'Angleterre et ses colonies. Il embrassa le parti de ces dernières, et se mit en correspondance avec Franklin et les autres chefs indépendants. Il commença par réunir autour de lui tous les colons mécontents, et fut nommé au commandement en chef des armées américaines. Nous ne rappellerons pas tous les avantages qu'il remporta contre les Anglais; on sait que, secondé par les Français (voy. LAFAYETTE, v, 79), il fut le fondateur de l'indépendance des Etats-Unis. « Com- » mencer la guerre sans argent, sans munitions, » sans magasins (dit un écrivain); faire adopter à » des comités, qui ne sentaient pas tout l'avantage » d'un système uniforme de défense, des plans » sages et bien conçus; réunir dans ses mains assez » d'autorité sans effaroucher l'esprit indépendant du » congrès : voilà ce qu'entreprit Washington; et la » victoire fut presque toujours fidèle à ses dra- » peaux. » Il est à regretter que dans tous ces éloges, quelque justes qu'ils soient, on ne puisse pas séparer le grand général du chef de révolte. Quand l'indépendance des Américains fut proclamée, Washington, appelé à la présidence du congrès, conserva toute son influence, et une autorité presque égale à celle d'un chef suprême. Il contribua à l'établissement d'une constitution propre à affermir la puissance qu'il avait fondée. Il n'a pas toujours été exempt de reproches dans son administration, et on l'accusa d'y avoir fait quelquefois de fausses dé-

marches. Lors de la révolution française, il montra beaucoup d'énergie, pour empêcher qu'on n'en propagât les maximes dans les Etats-Unis. En 1793, plusieurs attroupements menacèrent d'anéantir ce qu'il avait fait; on fit paraître contre lui mille pamphlets, dont quelques-uns le nommaient despote et tyran; malgré ses ennemis, il sut maintenir la paix. En mars 1797, il se démit de sa place. Avant son départ de Philadelphie, il laissa des fonds pour établir une université dans la ville neuve, élevée sur les rives du Potowmack. S'étant retiré dans sa terre, il y mourut le 14 décembre 1799. Franklin faisait tant de cas de lui, qu'on trouve dans son testament ces paroles : « Je lègue au général Washington le » bâton de pommier sauvage dont je me sers pour » me promener : si ce bâton était un sceptre, il » lui conviendrait tout de même. » Cette dernière expression est remarquable dans la bouche d'un républicain. Le gouvernement français d'alors fit prononcer l'*Eloge* public de Washington par Fontanes.

WASSE. Voy. WOUTERS.

WASSEBOURG (Richard), né à Saint-Mihiel, dans le duché de Bar, devint archidiacre de Verdun, dans le xvi^e siècle, passa la plus grande partie de sa vie à étudier l'histoire de France, et à parcourir le royaume et les pays circonvoisins. Ses études et ses voyages furent mis à profit dans les *Antiquités de la Gaule Belgique*, 1549, in-fol.; Anvers, 1786, in-8. Il y soutient, de même que François de Rosières, que la maison de Lorraine descend directement des princes carlovingiens; mais les titres dont il prétendit étayer son système furent démontrés faux ou altérés.

WASSENAER (Jacques de), amiral hollandais, après s'être distingué dans plusieurs actions sur mer, se voyant sur le point d'être pris par les Anglais, mit lui-même le feu à son vaisseau, en 1665. On voit dans la grande église de La Haye le mausolée que les états-généraux ont fait élever à sa mémoire.

WASSENAER (Nicolas de), né dans le xvi^e siècle, à Heusde, en Hollande, exerça la profession de médecin à Amsterdam, et mourut vers 1632. On a de lui : *Ars medica ampliata*, Amsterdam, 1624, in-4; *Histoire des choses mémorables arrivées entre les Turcs et les princes chrétiens, en Hongrie*, (en flamand), Amsterdam, 1629, in-fol.; *Siège de la ville de Harlem*, poème grec, Leyde, 1605, in-4; *Relation historique des événements qui se sont passés en Europe de 1621 à 1652* (en flamand), Amsterdam, 5 vol. in-4 : c'est une espèce de gazette.

WASSENBERG (Evrard), né en 1610, à Emmerick, dans le duché de Clèves, est auteur d'une histoire élégante et judicieuse, intitulée : *Florus germanicus, sive de bello inter invictissimos imperatores Ferdinandos II et III et eorum hostes, etc., liber singularis*; continuée jusqu'en 1659, Francfort, 1640, in-16, souvent réimprimé. On y voit tout ce que l'Allemagne a souffert des hérétiques, et ce qu'en doivent craindre les états qui leur donnent accès. On a encore de lui : *De rebus gestis Vladislai IV, Poloniae regis*, 1641 ou 1645, in-4; *Embrica seu civitatis Embricæ descriptio libr. III*

comprehensa, Clèves, 1667, in-fol., très-rare.

WAST (saint), en latin *Vedastus*, né vers la fin du v^e siècle, selon l'opinion la plus probable, dans quelque province occidentale de la France, se retira dans le diocèse de Toul et fut élevé au sacerdoce. Clovis, passant par cette ville, après la bataille de Tolbiac, Wast l'instruisit des principes de la religion chrétienne, et l'accompagna jusqu'à Reims, où saint Remi acheva de l'instruire et le baptisa. Saint Wast fut ordonné évêque d'Arras par saint Remi, en 499, et mourut saintement, le 6 février 540, pleuré de ses ouailles, qu'il avait gouvernées avec autant de zèle que de sagesse.

WASTEELS (Pierre), né à Alost, entra dans l'ordre des carmes, fut fait docteur en théologie à Douai, en 1655, plusieurs fois prieur, provincial, etc. Il établit dans sa province l'étroite observance de la province de Tours, et mourut à Alost, en 1658. On a de lui : *Apologeticum pro Joannis Hierosolymitani monachismo in Carmelo, et pro libro ejusdem : De institutione monachorum in lege veteri exortorum*, etc., Bruxelles, 1611, in-4. Des critiques habiles prétendent que l'ouvrage *De institutione*, etc., a été fait par Philippe Ribotus, carme espagnol, mort l'an 1591; *Joannis Nepotii Silvani, Hierosolymorum patriarchæ 44 opera, auctori suo vindicata*, Bruxelles, 1645, 2 vol. in-fol. Le P. Renaud, le P. Labbe, du Pin, Tillemont et Hélyot soutiennent que ces ouvrages sont faussement attribués à ce patriarche.

WASTELAIN (Charles), né à Marimont dans le Hainaut, en 1693, entra chez les jésuites, et se distingua par la culture des belles-lettres, dans lesquelles il exerça, durant vingt ans, les jeunes religieux de la société, par son érudition, les connaissances des langues, surtout du grec et de l'hébreu, et plus encore par sa modestie, sa tranquillité et sa candeur. Il mourut à Lille le 24 décembre 1782, à 88 ans, après avoir publié : *Description de la Gaule Belgique, selon les trois âges de l'histoire, avec des cartes géographiques*, Lille, 1761, in-4. Il en a paru une nouvelle édition, avec des additions et des corrections importantes, Bruxelles, 1788, in-8.

WATELET (Claude-Henri), né en 1718, à Paris, receveur des finances d'Orléans, l'un des quarante de l'académie française, est particulièrement connu par son *Essai sur les jardins*, qui a eu un succès mérité. Il est écrit avec goût et méthode, et présente des vues où l'agréable et l'utile sont ingénieusement réunis. *L'Art de peindre* est une autre production utile, et qui ne peut que faire honneur à la plume de Watelet. Outre ces deux ouvrages, il a composé, pour la première Encyclopédie, des articles relatifs à la peinture, au dessin et à la gravure. Ch. Levesque les a publiés avec des additions, sous le titre de *Dictionnaire des arts*, Paris, 1792, 5 vol. in-8, précédés de l'éloge de Watelet, par Vieq-d'Azur. L'on remarque, à cette occasion, que si tous les coopérateurs de cet ample dictionnaire avaient été aussi instruits, aussi méthodiques, et aussi précis que lui, le public n'aurait pas à se plaindre de leurs innombrables bévues. Watelet mourut à Paris, le 15 janvier 1786.

WATERLAND (Daniel), chanoine de Saint-Paul

à Londres, archidiacre du comté de Middlesex, et chapelain ordinaire du roi d'Angleterre, s'est signalé par ses écrits contre les ennemis de la consubstantialité du Verbe. Il mourut en 1742. On a de lui : une *Défense de l'Ecriture contre le christianisme* de Tyndal; *L'Importance du dogme de la Trinité défendue*; ouvrage savant, profond, et d'une grande théologie; *Dissertation sur les articles fondamentaux de la religion chrétienne*. On a encore de lui plusieurs autres ouvrages théologiques et moraux. Son style est assez vigoureux, et sa logique pressante. Mildert (*voy.* ce nom) a publié le recueil de ses *Œuvres* avec un examen de sa vie et de ses écrits, Londres, 1825, 12 vol. in-8.

WATRELOS ou WATERLO (Lambert), né en 1107 en Artois, chanoine régulier de l'ordre de Saint-Augustin à l'abbaye de Saint-Aubert à Cambrai, est auteur de la *Chronique* de son abbaye. Il mourut vers 1172, où finit sa chronique, qui n'est pas complète. Cet ouvrage est assez mal digéré, mais exact : ce qui fait regretter la perte d'une partie, qui commençait à l'an 1149. Il a aussi donné une nomenclature des évêques de Cambrai, depuis Liébert, jusqu'à l'époque où il écrivait.

* WATRIN (Henriette, Hélène et Agathe), nées à Etain, près de Verdun, étaient filles d'un officier supérieur. Désirant voir leur patrie délivrée des tyrans révolutionnaires, elles accueillirent, dans cette espérance, l'entrée du roi de Prusse à Verdun et lui offrirent des fleurs à son passage. Elles avaient en outre prêté de l'argent à des émigrés, qui n'auraient pu, sans ce secours, échapper aux poursuites de Robespierre. Traduites pour ces deux crimes devant le tribunal révolutionnaire, elles furent condamnées à mort en 1795. L'abbé Delille, dans le poème de la *Pitié*, et M. Victor Hugo, dans ses *Odes* et *Ballades*, ont célébré en vers touchants la mort de ces héroïnes.

* WATRIN (Pierre-Joseph), général, né à Beauvais, en 1772, entra comme simple soldat dans la légion belge, et arriva en peu de temps aux premiers grades. En 1794, il servit comme adjudant-général de l'armée des côtes de l'Océan. Nommé général de brigade, il fut envoyé, en 1795, contre les Vendéens, passa, en 1797, à l'armée de Sambre-et-Meuse. En 1799, employé, en qualité de général de division, à l'armée d'Italie, il se distingua à Castellamare, lors de la descente des Anglais dans cette place, et ensuite à Gènes, où il se trouva renfermé avec le général Masséna. Il commandait, en 1800, une division de l'avant-garde, au passage du mont Saint-Bernard, et entra un des premiers dans la citadelle d'Ivrée, prise d'assaut. Il se fit remarquer aux batailles de Montébelllo et de Marengo, et après cette dernière bataille, reçut un sabre d'honneur. Il fit preuve de zèle et de talent à Saint-Domingue, où il remplaça Rochambeau, dans le commandement du Port-au-Prince, et mourut au Fort-Louis, le 22 novembre 1805.

* WATRINELLE ou WOITRINELLE (dom Placide), bénédictin de la congrégation de Saint-Vannes, fit profession de la règle de Saint-Benoît, à l'abbaye de Beaulieu, en Argonne, le 26 juin 1722. Il avait fait une profonde étude de l'Ecriture sainte; et

dans l'intention de réfuter ceux qui prétendent trouver des contradictions dans les livres saints, il en avait extrait tous les passages qui paraissent avoir entre eux quelque opposition. De ce long et pénible travail, il était résulté plus de quinze cents contradictions prétendues, composées chacune de deux passages au moins, et quelquefois de quatre, cinq ou six. Dom Watrinelle ne s'en était pas tenu à recueillir ces nombreux passages, il entreprit de lire les interprètes les plus accrédités de l'Ecriture sainte, les meilleurs commentateurs, et surtout les auteurs qui, avant lui, avaient écrit sur ces contradictions. Il discuta tous ces textes, qu'il avait traduits en français, les confronta, se fit à lui-même toutes les objections qu'aurait pu faire l'incrédule le plus obstiné, donna à chacune des solutions satisfaisantes, soit d'après les meilleures interprétations, soit d'après les raisons que pouvait suggérer un examen approfondi et impartial des difficultés. Il parvint ainsi à démontrer péremptoirement, pour tout lecteur non préoccupé, que tout, dans les saints livres, est dans un rapport parfait, et qu'on n'y rencontre rien d'où l'on puisse raisonnablement induire que l'esprit de Dieu s'y trouve contraire à lui-même. L'ouvrage de dom Watrinelle a pour titre : *Accord littéral de plusieurs contradictions apparentes qui se trouvent entre les passages de l'Ecriture sainte.*

WATSON (Robert), professeur de rhétorique et de philosophie à Saint-Andrews en Ecosse, né en 1724, mort en 1780, est connu : par l'*Histoire du règne de Philippe II, roi d'Espagne*, trad. en franç., Amsterd., 1778, 4 vol. in-12. Le fanatisme de secte, et les petites vues philosophiques du siècle ont occupé l'auteur tout autrement que la vérité de l'histoire, et c'est sans doute ce qui, dans ces temps d'une subversion générale des idées humaines, a procuré à cet ouvrage une sorte de vogue (voy. PHILIPPE II); *Histoire du règne de Philippe III, roi d'Espagne*, en anglais, Londres, 1785, in-4, trad. en franç., par Bonnet, 1809, 5 vol. in-8. L'éditeur dit avoir mis la dernière main à cet ouvrage, que l'auteur avait laissé inachevé; il a tous les défauts du précédent.

* WATSON (Richard), né en 1757, à Heversham dans le Westmoreland, fut envoyé au collège de la Trinité de Cambridge, où il se distingua par sa bonne conduite. Après avoir pris tous ses degrés, il obtint la direction d'un collège, et eut au nombre de ses élèves le duc de Rutland qui contribua plus tard à son élévation. En 1764, on le chargea de professer la chimie à l'université de Cambridge, où cette science était presque inconnue. Quelques années après, il fut fait professeur de théologie. Il obtint successivement plusieurs cures, et fut élevé en 1782 au siège épiscopal de Landaff en Irlande. Devenu membre du parlement, il soutint le traité commercial avec la France, ainsi que les droits du prince de Galles pour la régence. Lorsque la révolution française éclata, il s'opposa à ce que l'Angleterre intervint dans les affaires de ce royaume, et ce ne fut que longtemps après qu'il approuva la guerre. Sur la fin de ses jours il se livra à l'agriculture, et ses travaux en ce genre lui valurent la médaille d'or

de la société des arts. Il mourut le 5 juillet 1816. On a de lui : une *Apologie du christianisme*, adressée à Gibbon; des *Essais chimiques*; un *Traité de théologie*, à l'usage des étudiants de Cambridge; *Apologie de la Bible*, ou *Réfutation du Siècle de la Raison* de Thomas Payne (voy. ce nom). On a une trad. de cet ouvrage par Servios (voy. ce nom, VII, 552); mais elle est restée inédite; plusieurs brochures politiques parmi lesquelles on distingue son *Adresse au peuple anglais*, dans laquelle il démontre la nécessité de continuer la guerre et de faire de nouveaux sacrifices. Il a laissé manuscrite une *Histoire* de son temps.

* WATT (James), habile ingénieur et mécanicien, né en 1756 à Greenock en Ecosse, fut envoyé à 18 ans à Londres pour y apprendre l'art de fabriquer les instruments de mathématiques; il y fit en un an de grands progrès dans les différentes branches de la mécanique. De retour en Ecosse en 1787, il fut nommé fabricant d'instruments de mathématiques de l'université de Glasgow. Il coopéra aussi aux travaux des ports et canaux de l'Ecosse dont quelques-uns furent exécutés d'après ses plans, notamment le canal Calédonien qui traverse l'Ecosse de l'est à l'ouest. En 1765, il fut chargé de réparer un modèle de la machine à vapeur de Newcommen, pour servir aux expériences dans les collèges de Glasgow. La difficulté qu'il éprouva à fournir de la vapeur à la machine lui suggéra l'idée d'un condenseur séparé, et, par une autre suite d'expériences fort curieuses, il parvint à établir avec exactitude la quantité de calorique consommé dans l'évaporation. Il inventa ensuite une seconde modification à cette machine, et il eut la gloire d'utiliser le premier la machine à vapeur qui est aujourd'hui répandue dans toutes les contrées civilisées. On contesta d'abord à Watt ses inventions; mais la cour du ban du roi, considérant que le perfectionnement de la machine à vapeur valait plus que la découverte, le fit triompher de ses adversaires, et le déclara véritable inventeur. Il fut encore chargé du plan d'un canal de jonction entre le Forth et la Clyde, et peu après de diriger les travaux de celui de Monclauid à Glasgow. Vers 1775, il était établi en Angleterre; il y perfectionna beaucoup les moulins, et montra autant de génie dans ses inventions que de persévérance et de sagacité dans leurs diverses applications. Les améliorations qu'il a fait subir dans ce pays à toutes les machines à vapeur ou à roues, et la grande économie qui résultait de ses procédés, ont donné à la population et aux manufactures une impulsion sans exemple dans les annales du pays. Malgré ses nombreuses occupations, les progrès des connaissances chimiques fixèrent encore son attention, et il y contribua lui-même par la découverte de quelques propriétés remarquables du gaz. C'est lui qui introduisit en Angleterre, en 1786, le nouveau procédé du blanchiment par l'acide muriatique découvert par Berthollet de Paris. La faiblesse de sa santé l'engagea à se retirer des affaires en 1800. Il mourut dans sa terre d'Heathfield, près de Birmingham, le 25 août 1819. Il était membre des sociétés royales de Londres et d'Edimbourg, et cor-

respondant de l'institut de France. On a un grand nombre de *Notices* sur sa vie et ses inventions.

WATTEAU (Antoine), peintre, né à Valenciennes, en 1684, mort au village de Nogent, près Paris, en 1721, a suivi le goût des bambochades; il rendait la nature avec une vérité frappante. Ses caractères de tête ont une grâce merveilleuse; ses expressions sont piquantes, son pinceau coulant, et sa touche légère et spirituelle. Il mettait beaucoup d'agrément dans ses compositions; ses figures sont admirables pour la légèreté et pour la beauté des attitudes; son coloris est tendre, et il a parfaitement touché le paysage. M. Arth. Dineau a publié une *Notice* sur Watteau, 1854, in-8.

WATTS (Guillaume), littérateur et historien anglais, vivait dans le xvin^e siècle. Ses ouvrages de philologie ne lui ont pas fait un nom semblable à celui qu'il s'est acquis par sa belle édition de l'*Histoire* de Matthieu Paris, Londres, 1640, 2 vol. in-fol. Il a ajouté à cet ouvrage une continuation, dont la fidélité est moindre que celle de son auteur, des *Variations* pleines de recherches, et un *Glossaire* important pour fixer la signification des mots barbares employés par Matthieu Paris.

WATTS (Isaac), né en 1674, mort en 1748, docteur en théologie, pasteur ordinaire dans l'église presbytérienne de Berystreet à Londres, est principalement connu par un ouvrage intitulé : *La culture de l'esprit*, traduit en français (par Dan. de Superville), 1762, in-12. Ce livre, qui peut servir à faciliter l'acquisition des connaissances utiles, n'est pas la seule production qui soit sortie de sa plume. On a publié le *Recueil* de ses ouvrages en 6 vol. in-4. On y trouve des traités de morale, de grammaire, de géographie, d'astronomie, de logique et de métaphysique. Il avait du talent pour la poésie, qu'il cultiva dès sa tendre jeunesse. On a de lui une *Imitation* des psaumes de David, des *cantiques* et des *hymnes* dont l'usage a été introduit dans l'office public de plusieurs églises presbytériennes.

WAUVERMANS (Philippe), peintre, né à Harlem en 1620, mort en 1668, excella dans les paysages. Il les ornait ordinairement de chasses, de haltes, de campements d'armées, d'attaques de villages, de petits combats et d'autres sujets dans lesquels il pouvait placer des chevaux, qu'il dessinait dans la dernière perfection. Les tableaux de ce maître, quoiqu'en très-grand nombre, sont remarquables par la beauté du travail, l'élégance, la correction, le ton fin et spirituel des figures, par la fonte, l'accord et la vivacité des couleurs.—Pierre et Jean WAUVERMANS, ses frères, ont peint dans son genre, mais avec moins de succès.

* WAWRZECKI (le comte Thomas), d'une famille distinguée de Pologne, se fit remarquer par ses talents, et fut un des membres de la diète de 1788, chargée de travailler à une meilleure forme de gouvernement. En 1794, il se déclara en faveur de l'insurrection que les Polonais tentèrent pour chasser les Russes qui s'étaient emparés d'une partie de leur pays; quoiqu'il eût passé sa vie jusqu'alors dans les emplois civils, il voulut servir dans les armées nationales, et pénétra en Courlande

avec un corps de troupes qui lui avait été confié. Kosciuszko ayant été fait prisonnier à la bataille de Macie-Jowice, il fut nommé général en chef, et se transporta de la Lithuanie, où il combattit avec succès, dans la capitale de son pays, à la défense de laquelle il travailla avec beaucoup de zèle et d'activité. Le faubourg de Praga ayant été emporté par Souwarow, et la ville ne pouvant plus opposer de résistance, il se retira avec le corps de troupes qui refusa à son exemple de se rendre aux Russes, et dirigea sa marche vers le palatinat de Sandomir, où la division de Giedroye agissait encore contre les Prussiens; mais manquant de vivres et de munitions, ses soldats l'obligèrent de se rendre. Conduit prisonnier à Varsovie, il refusa de prêter serment de fidélité à la Russie, et fut transféré dans les prisons de Saint-Petersbourg, où il resta détenu jusqu'à l'avènement de Paul I^{er}. Il reprit les armes en 1812 pour soutenir la cause des Français. Néanmoins l'empereur Alexandre le nomma sénateur à la fin de 1815, et lui confia peu de temps après le ministère de la justice du royaume de Pologne. Le comte Wawrzecki mourut en Lithuanie le 5 août 1816.

* WEBER (Henri), littérateur anglais, mort à York en 1818, a publié : *la bataille de Floddenfield*, 1809; *Romances en vers* du xiii^e, xiv^e et xv^e siècles, avec une introduction et un glossaire, 1811, 5 vol. in-8; *Contes et romances populaires*, 1812, 4 vol. in-8; *Contes orientaux*, précédés d'une dissertation, 1812; avec Jamieson, *Explications d'antiquités septentrionales* d'après les plus anciens romans teutoniques et scandinaves, Edimbourg, 1814, in-4. Il a aussi donné des éditions des *Œuvres dramatiques* de John Ford, avec une introduction et des notes explicatives, 1811, 2 vol. in-8, et des *Œuvres* de Beaumont, et Fletcher, avec une introduction et des notes, 1812, 14 vol. in-8.

* WEBER (Charles-Marie), habile compositeur, né en 1786, à Eutin, dans le duché de Holstein, manifesta dès son enfance le goût le plus vif pour la musique et la peinture, qu'il étudia sous d'habiles maîtres, et fit paraître à l'âge de douze ans son premier ouvrage, 6 *fugues* à 8 parties (1798). Il se rendit ensuite à Munich pour y prendre des leçons de Valesi et Kalcher, et il composa, sous les yeux de ses maîtres, divers ouvrages. Ce fut vers ce temps que Weber disputa à Sennefelder, de Munich, l'honneur de l'invention de la lithographie, et afin d'exécuter un plan qu'il avait conçu, il alla, avec son père, s'établir à Freyberg en Saxe, où il pouvait plus facilement trouver des matériaux. Mais ennuyé de ce travail mécanique, il abandonna bientôt les crayons et les pierres pour reprendre la lyre. En 1800 il donna son opéra de *Weinsberg*, qui obtint un grand succès sur plusieurs théâtres : il n'avait alors que 14 ans. Après avoir parcouru diverses contrées de l'Allemagne, il se rendit à Vienne où il profita des conseils du célèbre abbé Vogler. Sur la réputation qu'il s'était acquise, il fut appelé à la direction du théâtre de Breslau; mais il s'en dégoûta bientôt et accepta la proposition qui lui fut faite par le prince Eugène de Wurtemberg de venir s'établir à Stuttgart, où

il composa divers morceaux de musique instrumentale, et une *cantate* qui obtint un grand succès. En 1815 il fut nommé directeur de l'opéra de Prague, où il exécuta plusieurs réformes, et au mois de décembre 1816 il accepta l'invitation du roi de Saxe de se rendre à Dresde pour y créer un opéra allemand; enfin il alla à Paris, puis à Londres où il fit représenter son opéra d'*Obéron*, qui a été beaucoup vanté par les papiers anglais. Il paraît que l'air de Londres ne lui était pas favorable : il fut attaqué d'une maladie de langueur, et mourut le 5 juin 1826. Les *opéras* qu'il estimait au-dessus des autres sont le *Freyschutz*, qui est connu en France sous le nom de *Robin des bois*, et qui eut un succès prodigieux; et l'*Euryante*, où l'on trouve plusieurs morceaux du 1^{er} ordre. Weber avait beaucoup d'instruction, et écrivait très-purement sa langue. Il a publié des *poésies* dans différents recueils, et a laissé manuscrit un *Journal*, qu'il appelait la *Vie des artistes*, dont on a publié quelques fragments. — Berger — Anselme WEBER, organiste du roi de Prusse, né en 1766 à Manheim, mort en 1821, fit paraître de 1784 à 1810 plusieurs *Œuvres de musique théâtrale* et des morceaux de piano.

WEDEL (George-Wolfgang), né à Goltzen dans la Lusace, en 1645, mort en 1721, à 76 ans, devint professeur en médecine à Iéna en 1675, puis conseiller et premier médecin des ducs de Saxe. L'académie de Berlin et celle des Curieux de la nature se l'associèrent. On a de lui un très-grand nombre d'ouvrages, qui offrent des recherches utiles. Les principaux sont : *Physiologia medica*, 1701, in-4; *Physiologia reformata*, 1688, in-4; *De sale volatili plantarum*, in-12; *Theoremata medica*, in-12; *Exercitationum medico-philologicarum decades XX*, 1686 à 1720, in-4. C'est un recueil de thèses. *Theoria saporum medica*, in-4; *De morbis infantium*, in-8; *Opiologia*, 1681, in-4; *Pharmacia in artis formam redacta*, 1695, in-4; *De medicamentorum facultatibus cognoscendis et applicandis*, 1696, in-4; *De medicamentorum compositione extemporanea*, 1695, in-4.

WEIDEN ou WIED. Voy. HERMAN.

WEIGEL (Christophe), habile graveur de Nuremberg, a donné une Bible iconographique, intitulée *Historiæ celebriores veteris ac novi Testamenti iconibus representata, et ad excitandas bonas meditationes, selectis epigrammatibus exornata*, Nuremberg, 1712, in-fol.; cette Bible est d'une exécution simple, noble, pittoresque et profondément touchante. L'auteur a eu raison de dire, *ad excitandas bonas meditationes*; elle ne peut avoir que cet effet-là. Il serait à souhaiter que les parents et instituteurs chrétiens en eussent tous un exemplaire, pour l'instruction des enfants, et qu'ils accompagnassent la leçon organique des estampes l'une explication convenable. L'effet cependant était plus prompt et plus sûr, si, au lieu de vers, souvent gênés et pénibles, on avait mis pour épigraphe de chaque estampe le simple texte de l'Écriture. Il y a dans cette Bible plusieurs dessins de Gaspard Luycken, qui sont d'une grande beauté; et quelques-uns de Jean Luycken, dont on a aussi

une Bible iconographique, mais moins estimée que celle de Weigel, parce que les objets y sont plus accumulés et compliqués, et qu'on doit y chercher l'objet principal, que Weigel a su si bien isoler, rapprocher, agrandir et rendre avec un intérêt inimitable, lors même qu'il adopte les dessins de Luycken (voy. LUYCKEN).

WEIMAR (Bernard de), duc de Saxe, le dernier fils de Jean, duc de Saxe-Weimar, descendait de l'ancienne branche électorale, dépossédée par Charles-Quint. Sa haine pour la maison d'Autriche le fit ranger sous les drapeaux de Gustave-Adolphe. Il perdit d'abord la fameuse bataille de Nordlingue; mais ayant été mis à la tête d'une puissante armée en Allemagne par Louis XIII, il y gagna des victoires signalées. Il prit Saverne, chassa les Impériaux de la Bourgogne, et se rendit maître de Jonvelle, dans la Franche-Comté. L'an 1658, il y eut deux batailles près de Rhinsfeld, dans la Forêt-Noire. Dans la première, Weimar fut battu par Jean de Werth; mais dans la seconde il battit son vainqueur, et le fit prisonnier. Il prit ensuite Brisach, secondé par Turenne, s'empara de l'Alsace, et eût remporté de plus grands avantages sans la mort qui le surprit à Neubourg en 1659. Il disposa en souverain de ce qu'il crut lui appartenir, et déclara ses frères indignes de lui succéder dans l'héritage des pays conquis, s'ils ne demeuraient dans l'alliance et au service de la France. Elève de Gustave-Adolphe, il était aussi capable de former de grands projets que de les faire exécuter. Il gagna la bataille de Lutzen, malgré la mort de Gustave, en faisant courir le bruit que le roi était fait prisonnier; ce qui enflamma le courage des Suédois, par l'espérance de le délivrer. (Voy. GUÉBRIANT Jean-Baptiste.)

* WEISHAUP (Adam), fondateur de l'ordre des *Illuminés*, né en 1748, à Ingolstadt, fut placé d'abord au séminaire des jésuites de cette ville, passa ensuite à l'université, où il continua ses études avec un très-grand succès, prit le grade de docteur, et obtint, en 1772, la chaire de droit-canon. Préoccupé, depuis quelques années, d'un projet d'association universelle dont la franc-maçonnerie lui paraissait offrir un modèle parfait, il songea dès lors à réaliser ses vues. Encouragé par la sympathie qu'il trouvait dans ses auditeurs, il créa, en 1776, une société secrète qui prit d'abord le nom d'*Ordre des perfectibilistes*, et ensuite celui d'*Ordre des illuminés*. Voici en quels termes il définit le but de cette société et l'esprit qui devait animer ses membres : « Réunir, en vue d'un intérêt » élevé et par un lien durable, des hommes ins- » truits de toutes les parties du globe, de toutes » les classes et de toutes les religions, malgré la » diversité de leurs opinions et de leurs passions ; » leur faire aimer cet intérêt et ce lien au point » que, réunis ou séparés, ils agissent tous comme » un seul individu; qu'en dépit de leurs différentes » positions sociales, ils se traitent réciproquement » comme égaux, et qu'ils fassent spontanément et » par conviction, ce qu'on n'a pu faire effectuer » par aucune contrainte publique depuis que le » monde et les hommes existent. » Weishaupt mo-

dela en grande partie l'organisation de sa société sur celle des jésuites ses anciens maîtres, mais de sorte que tout ce qui, dans cette dernière, produisait, dit-il, des effets pernicieux, en produirait de salutaires dans l'autre. Les statuts imposaient aux membres une obéissance aveugle envers leurs supérieurs et exigeaient même, dans certains cas, une confession orale. Ils leur prescrivaient aussi d'employer tous leurs efforts pour attirer dans la société des hommes puissants et pour obtenir de l'influence sur les affaires publiques. Cette ambition ne tarda pas à perdre l'institution, et ce fut alors que Weishaupt, pour en sauver les débris, conçut le projet de les réunir à la franc-maçonnerie. Quelques négociations eurent lieu à ce sujet; mais au moment où la fusion allait s'opérer, de vives dissensions éclatèrent parmi les *illuminés*, et en 1784, l'électeur de Bavière supprima toutes les sociétés secrètes dans ses états. Plusieurs *illuminés* furent traduits devant les tribunaux et condamnés à une détention plus ou moins longue. Weishaupt, obligé de quitter son professorat d'Ingolstadt, se retira à Gotha où il reçut du duc régnant le titre de conseiller aulique, et passa le reste de sa vie uniquement occupé de travaux scientifiques. Il mourut le 11 décembre 1822, à 74 ans. On a de lui : *Jus civile privatum et determinatio juris Boici*, Ingolstadt, 1775, 2 vol.; *Doutes sur les idées de temps et d'espace de Kant*, Nuremberg, 1786; *Histoire complète des persécutions faites aux illuminés en Bavière*, ibid., 1786; *Description pittoresque de l'ordre des illuminés, avec leurs statuts*, Leipzig, 1788; *Histoire des progrès de l'humanité*, Nuremberg, 1789, 2 vol. in-8; *De la vérité et de la perfectibilité morale*, Ratisbonne, 1795-1797, 5 vol. in-8; *Sur l'esprit allégorique dans l'antiquité*, ibid., 1794; *Pythagore, ou l'Art secret de gouverner le monde*, Francfort, 1795; *Sur le matérialisme et l'idéalisme*, Nuremberg, 1798; *La lanterne de Diogène*, Ratisbonne, 1804; *Matériaux pour servir à la connaissance du monde et des hommes*, Gotha, 1809 et 1811, 2 vol. in-8, etc.

* WEISS (dom Matthieu), bénédictin allemand d'un mérite distingué, avait fait profession à l'abbaye d'Andech, en Bavière, le 7 novembre 1607. Né avec d'heureuses dispositions pour l'étude, doué de mœurs douces et honnêtes, il illustra l'ordre de Saint-Benoît par ses vertus personnelles et par son profond savoir. Il avait étudié à fond la philosophie, la théologie et l'histoire ecclésiastique. L'université de Salzbourg l'élut pour son recteur, et suivant son épitaphe, il posséda cette dignité pendant 49 ans. Il avait auparavant professé dans cette université avec succès. Il mourut à Salzbourg, le 7 novembre 1658. On a de lui : une *Logique*, 1622; un *Traité des substances célestes* et un de l'*Ame*, 1622; un *Traité du ciel*, un de la *Génération*, et un de la *Nature*, 1624; un de l'*Incarnation*, 1626; des *Commentaires sur quelques livres d'Aristote*, 1627; *Lycaëum benedictinum*, 1650. C'est une histoire des plus fameux professeurs de l'ordre de Saint-Benoît; un *Recueil des questions les plus difficiles de la physique*, 1652; un *Traité de l'eucharistie*, 1657, etc. Chacun de ces ouvrages

forme un vol. in-4. — WEISS (dom Thomas), aussi bénédictin, de l'abbaye de Neresheim, congrégation du Saint-Esprit, au diocèse d'Augsbourg, se rendit célèbre par ses connaissances variées. A une vaste érudition il avait joint la culture des belles-lettres, et les possédait à un haut degré. Il passait pour savant mathématicien et pour bon orateur. En 1626, l'université de Salzbourg le choisit pour professer la rhétorique, et en 1659 elle le nomma à la chaire de mathématiques. Il mourut le 27 août 1681 à Lilienfeld, maison de l'ordre de Cîteaux. Les ouvrages qu'on a de lui sont : la *Description de la dédicace de l'église métropolitaine de Salzbourg*, en latin, 1628; l'*Histoire de Notre-Dame de Cellefort*, 1757; la *Traduction de l'espagnol en latin du cérémonial de la congrégation de Valladolid*, 1640; *Chroniques de l'ordre de Saint-Benoît*, 1652-1653, 2 vol. in-fol., c'est la traduction des *Chroniques* de dom Yopez. (Voy. YEPEZ). — WEISS (dom Uldéric), bénédictin de l'abbaye d'Ursinen, en Souabe, florissait au xvi^e siècle. Il avait fait de la philosophie, et surtout de la métaphysique, l'objet principal de ses études; il est connu par les ouvrages suivants : *De emendatione intellectus humani*, 1747, in-4; *Lettre apologétique au cardinal Quirini*.

* WEISSE (Christian-Félix), littérateur allemand, né en 1726, s'exerça dans presque tous les genres de poésie lyrique et dramatique. Il occupait un emploi de receveur-électoral au cercle de Haute-Saxe, ce qui ne l'empêchait pas de cultiver les lettres. Il mourut à Leipsig le 15 décembre 1804. Il a donné des *opéras-comiques*, des *comédies*, des *tragédies*; et, dans ce dernier genre, ses compatriotes l'ont souvent comparé à Racine. Ses *Odes anacréontiques*, les *Chants des amazones*, sa *traduction de Tyrtée*, lui ont fait beaucoup d'honneur. Il a été longtemps le principal rédacteur d'un journal allemand très-accrédité, qui a pour titre *Bibliothèque des belles-lettres*, et fut l'auteur d'une feuille hebdomadaire intitulée l'*Ami des enfants*, qui obtint un succès mérité; elle a été imprimée plusieurs fois, mais il en existe beaucoup de contrefaçons. Cette feuille a paru depuis 1776 jusqu'en 1782, et l'auteur la remplaça par un ouvrage périodique semblable : *Correspondance de la famille de l'ami des enfants*. Weiss eut un grand nombre d'imitateurs, et en Allemagne, et dans les autres pays de l'Europe. En France, l'*Ami des enfants* de Berquin se compose en grande partie de traductions et imitations de l'ouvrage allemand. On peut dire la même chose des autres écrits dans le même genre publiés par Campe, Jauffret, etc.

* WEISSENBACH (Joseph-Antoine), né à Bremgarten vers le milieu du xvi^e siècle, entra dans la compagnie de Jésus, et professa la théologie au collège de Lucerne. En 1780, il fut nommé chanoine du chapitre de Zurzach, bourg considérable de l'Argovie. Il s'est fait connaître par les ouvrages suivants : *Eloquentia Patrum*, Augsbourg, 9 vol. in-8; *Présages du paganisme*, en allemand, Bâle, 2 vol. in-12; *Caractère du siècle actuel*, aussi en allemand, Bâle, in-8.

WEISSENBORN (Isaïe-Frédéric), théologien luthérien, né à Schmalkald en 1675, fut professeur

en théologie et surintendant à Iéna, où il mourut en 1750. On a de lui : *Museum philosophiæ*, in-4 ; *Paradoxorum logicorum decades*, in-4 ; *Character veræ religionis in doctrina de fide in Christum justificante*, où il s'efforce en vain d'expliquer d'une manière raisonnable ce que les luthériens enseignent de la justification par la foi seule ; des *Sermons* en allemand.

* WEISSENTHURM (madame Jeanne FRANUL de), célèbre à la fois comme actrice et comme auteur, née en 1775, à Coblenz (Prusse), fit, à l'âge de 14 ans, ses débuts sur le théâtre de Munich. Deux ans plus tard, elle donna à Bade, près Vienne, une représentation devant la famille impériale d'Autriche, et l'empereur Joseph II, frappé de son talent, la fit sur-le-champ engager au théâtre de la cour. Elle est restée attachée à cette scène pendant cinquante ans, et, lors de sa retraite, l'empereur Ferdinand I^{er} lui décerna la grande médaille en or pour le mérite civil, distinction qui n'avait encore été accordée à aucune femme. Elle mourut à Vienne le 18 mai 1847, à 74 ans, après avoir obtenu un succès immense sur tous les théâtres d'Allemagne, tant dans la tragédie que dans la comédie. Madame de Weissenhurth est auteur de pièces de théâtre dans tous les genres. Ses *Œuvres dramatiques*, Vienne, 1810, 6 vol. in-8, contiennent 21 pièces, parmi lesquelles plusieurs sont traduites du français. Beaucoup d'entre elles, notamment la *Forêt d'Hermansdorf*, ont aussi réussi sur les scènes étrangères. La *Dernière ressource*, comédie en 4 actes et en prose, a été imitée en français par H. Jouffroy, 1858, in-8.

* WELD (le cardinal Thomas), né à Londres en 1775, d'une famille ancienne et honorable, fut élevé dans la maison de son père par Charles Plowden, jésuite, célèbre dans ce temps-là par son zèle et ses écrits pour la cause catholique. Le jeune Weld céda aux jésuites son château de Stonyhurst pour y établir un collège, se montra généreux pour les prêtres français déportés en Angleterre, et accueillit quelques communautés religieuses exilées du continent. En 1815, ayant perdu sa femme dont il n'avait eu qu'une fille, il songea alors à entrer dans l'état ecclésiastique. Il vint à Paris en 1819, et se retira chez l'abbé Carron, son ami. C'est là qu'il se prépara aux ordres par une vie passée dans le recueillement et la piété. Mgr l'archevêque de Paris l'ordonna prêtre le 15 avril 1821. Weld retourna dans son pays, et, pour se consacrer entièrement aux fonctions de son nouvel état, il abandonna ses biens à son frère puîné, ne se réservant qu'une rente annuelle. Il s'attacha à la chapelle de Chelsea, et y exerça le ministère quelques années, sous la direction d'un estimable ecclésiastique français, l'abbé Voyaux de Franould. Il donnait en même temps des soins à quelques établissements de charité à Londres. En 1826, Macdonnel, évêque de Kinston, dans le Haut-Canada, le demanda pour coadjuteur. Le saint Siège se rendit à ses désirs, et Weld fut sacré évêque d'Amycle le 6 août 1826. Ses amis le détournaient de se rendre à cette mission lointaine. Le prélat, cédant à leurs instances, resta en Angleterre, occupé des intérêts de la colonie, sans cesser de se rendre utile aux catholiques de Londres. Retiré à Hamensmith, il y dirigeait un

convent de religieuses, lorsque la santé chancelante de sa fille ayant engagé les médecins à lui conseiller l'air de l'Italie, le prélat se décida à l'accompagner, dans le désir de visiter en même temps les tombeaux des apôtres. Mais peu après son arrivée à Rome, Pie VIII le déclara cardinal le 15 mars 1850, après avoir fait son éloge dans une allocution publique. Cette nouvelle fut accueillie avec joie par les catholiques anglais. Le cardinal était leur principal protecteur à Rome, qui fut depuis sa résidence habituelle ; il accueillait tous ses compatriotes dans cette ville, et s'intéressait à tout ce qui pouvait favoriser la religion dans son pays. Des conférences eurent lieu dans son palais pour la défense du catholicisme. Il encourageait beaucoup de bonnes œuvres, et on le trouvait toujours prêt pour répandre des largesses dans le sein des malheureux. Atteint d'une douloureuse maladie en 1856, il voulut dès le commencement recevoir les sacrements de l'Eglise, bénit ses petits-enfants, et expira dans de vifs sentiments de religion le 10 avril de cette année. Son gendre, lord Clifford, fit célébrer le 22, avec pompe, un service dans l'église de Sainte-Marie in Aquiro, où Mgr. Wiseman, recteur du collège anglais, prononça un discours touchant qui a été depuis imprimé et traduit de l'anglais en italien par Jacques Mazio. Les élèves de la pieuse maison des orphelins en firent célébrer le 29 un autre, où Alessandrini, curé de la paroisse, prononça l'éloge du défunt.

WELLENS (Jacques-Thomas-Joseph), évêque d'Anvers, docteur en théologie dans l'université de Louvain, né à Anvers en 1726, et mort en 1784, s'est distingué par sa charité, son zèle, ses lumières, son désintéressement, par des vues vraiment patriotiques, constamment dirigées vers le soulagement et le bien-être de ses diocésains. C'est particulièrement par ses soins que s'est opérée dans sa ville épiscopale, une des plus grandes des Pays-Bas, la suppression de la mendicité ; que l'instruction, marchant à côté des secours donnés à l'indigence, a fait revivre parmi les pauvres la science et la pratique de l'Evangile, tandis que l'agissante charité effaçait les traces de l'abandon et de la misère. Les exhortations qu'il a faites aux élèves de Sainte-Pulchérie, à Louvain, étant président de ce collège, sont pleines de cet esprit ecclésiastique qui doit distinguer les ministres du Seigneur ; rien de plus propre à former les jeunes clercs aux vertus de leur état ; une éloquence douce, simple, insinuante, nourrie de l'Ecriture et de la doctrine des Pères, éclaire l'esprit sans le fatiguer, et captive le cœur sans les efforts et l'appareil de l'art oratoire. Elles ont été imprimées sous ce titre : *Exhortationes familiares de vocatione sacrorum ministrorum et variis eorum officiis*, Anvers, 1777 et 1785, in-8.

WELLER (Jérôme), théologien protestant, né à Freyberg, en Misnie, l'an 1499, fut très-attaché à Luther, qui le garda huit ans dans sa maison. Weller devint ensuite professeur de théologie à Freyberg, où il mourut en 1572, à 75 ans. On a de lui : *Commentaria in libros Samuelis et Regum* ; *Consilium de studio theologiæ recte instituendo* ; *Commentaria in Epistolas ad Ephesios*, et d'autres ouvrages imprimés à Leipsig, en 2 vol. in-fol.

WELLER (Jacques), théologien, naquit à Neukirch, dans le Voigtland, en 1602, et mourut en 1664. Après avoir professé pendant quelques années la théologie et les langues orientales à Wittenberg, il fut appelé par l'électeur de Saxe pour être son prédicateur aulique. Ses principaux ouvrages sont : *Spicilegium quæstionum Hebræo-Syrarum*, et une bonne *Grammaire grecque*.

WELSER (Marc), né à Augsbourg en 1538, de parents nobles, mourut en 1614. Il fut élevé à Rome sous le célèbre Muret, qui lui inspira un goût vif pour l'étude des belles-lettres latines et grecques, et pour les antiquités. De retour en sa patrie, il parut avec éclat dans le barreau. Ses succès lui méritèrent les places de préteur et de sénateur d'Augsbourg. Welser se fit un nom, non-seulement par la protection qu'il accorda aux savants, mais encore par les ouvrages dont il enrichit le monde littéraire. On a de lui : *Rerum Augusto-Vindelicarum lib. VIII*, Venise, 1594, in-fol., ouvrage plein de recherches, et écrit avec assez de goût. *Rerum Boiarum libri V*, Augsbourg, 1602, in-4; *Vita sanctarum martyrum Afræ, Hilarie, Dignæ, Eunomie et Eutropiæ, passarum Augustæ-Vindelicarum*; *Vita sancti Udalrici episcopi*; *Engippii Historia*, où l'on trouve la vie de saint Séverin; *Narratio eorum quæ contigerunt Apollonio Tyrio*, etc. On lui attribue encore le *Squittinio della liberta Veneta*, que d'autres donnent à Alphonse de la Cueva, marquis de Bedmar (voy. CUEVA). Tous les ouvrages de ce savant écrivain furent recueillis à Nuremberg en 1682, in-fol. On sait que c'est lui qui a parlé le premier des taches du soleil, observées par le P. Scheiner (voy. SCHEINER), découverte que Galilée contesta sans raison à ce jésuite. Welser était zélé catholique, et non point hérétique, comme l'assure du Pin.

WEMMERS (Jacques), né à Anvers en 1598, se fit carme de l'ancienne observance, passa en Italie, où il se rendit très-habile dans la langue éthiopienne, ce qui fit que la Propagande lui confia l'inspection de la mission d'Ethiopie. En 1643, il fut nommé évêque du Grand-Caire, et vicaire apostolique en Ethiopie. Il se mit aussitôt en route pour passer en Egypte; mais la mort l'enleva à Naples. Nous avons de lui : *Lexicon æthiopicum*, Rome, 1658, in-4, ouvrage qui lui attira les plus grands éloges de la part du P. Kircher, et du savant maronite Abraham Ecchellensis.

WENCESLAS (saint), duc de Bohême, fils de Wratisslas et de Drahomire, fut élevé dans la vertu et les sciences par sainte Ludmille, son aïeule. Il perdit son père dans son bas âge; alors Drahomire, monstre de cruauté, fit éclater sa fureur contre les chrétiens. Ludmille, sensible à ces maux, engagea Wenceslas à prendre en main les rênes du gouvernement, avec promesse de l'assister de ses conseils. Pour prévenir tout sujet de division, on donna à son frère Boleslas un territoire considérable, la Bohême, lequel est encore appelé *Boleslavie* de son nom. Drahomire, furieuse de cet arrangement, fit assassiner la pieuse Ludmille. Wenceslas, sur le trône, ne songea qu'à faire fleurir la justice et la religion dans ses états, et à se sanctifier par la pratique de toutes les vertus; mais il ne put adoucir

la férocité de sa mère et de son frère : celui-ci le perça de sa lance le 28 septembre 936, dans une église où il s'était retiré, après s'être sauvé d'un festin auquel les deux assassins l'avaient attiré. L'empereur Othon 1^{er} leur fit la guerre pour venger la mort de ce bon prince, et les obligea à réparer les maux qu'ils avaient faits à l'Eglise.

WENCESLAS, fils de Charles IV, empereur d'Allemagne, monta sur le trône impérial après la mort de ce prince en 1578. Son père avait réglé, par la bulle d'or, l'âge nécessaire au roi des Romains; il fut le premier à violer ce règlement en faveur de ce fils, qui fut monstre de cruautés et de débauches. Ayant voulu défendre les Juifs contre ses sujets de Bohême, et s'étant signalé par des actes de fureur, les Bohémiens l'enfermèrent dans une étroite prison l'an 1594. Dans un de ses accès de frénésie, il avait fait jeter dans la Moldaw saint Jean Népomucène, parce qu'il n'avait pas voulu lui révéler la confession de la reine son épouse (voy. NÉPOMUCÈNE). On dit qu'il marchait quelquefois dans les rues accompagné d'un bourreau, et qu'il faisait exécuter sur-le-champ ceux qui lui déplaisaient. Ces raisons forcèrent les magistrats de Prague de le détenir dans un cachot, d'où il se sauva 4 mois après. Un pêcheur lui fournit une corde avec laquelle il s'échappa, accompagné d'une servante dont il fit sa maîtresse. Dès qu'il fut en liberté, un parti se forma en sa faveur dans Prague. Les magistrats de cette capitale, le traitant toujours comme un prince insensé et furieux, l'obligèrent de s'enfuir de la ville. C'était une occasion pour Sigismond son frère, roi de Hongrie, de se faire reconnaître roi de Bohême : il ne la manqua point; mais il ne put que se faire déclarer régent. Il fit enfermer son frère dans une tour à Vienne en Autriche. Wenceslas s'échappe encore de sa prison, et, de retour à Prague, il se fait des partisans, condamne au dernier supplice ceux qui l'avaient mis en prison, et anoblit le pêcheur qui lui avait donné le moyen de se sauver. Cependant, pour fournir à sa crapule et à ses débauches, il aliéna le reste des domaines de l'empire en Italie. Les électeurs en prirent occasion de le déposer en 1400, comme *négligent, inutile, dissipateur et indigne*. Démarche remarquable, que nous ne voyons pas avoir été désapprouvée par les jurisconsultes ni par les théologiens du temps, et qui semble prouver que dans certain cas la déposition d'un prince peut être légitime. Il est vrai que Wenceslas n'était qu'empereur électif, ce qui suffit pour expliquer sa déposition. Wenceslas ne contesta pas la légalité de sa déposition; quand on la lui annonça, il écrivit aux villes impériales d'Allemagne qu'il n'exigeait d'elles d'autres preuves de leur fidélité que quelques tonneaux de leur meilleur vin. Il ne renonça toutefois au sceptre impérial qu'en 1410, et mourut roi de Bohême, en 1419, à 38 ans. Il ne laissa point d'enfants, quoiqu'il eût été marié deux fois. Sa première femme avait été Jeanne, fille d'Albert de Bavière, comte de Hollande; sa seconde, Sophie, fille d'Etienne le Frisé, duc de Bavière. Si on en croyait M. Pleffel, dans son *Abrégé de l'Histoire d'Allemagne*, Wenceslas serait presque un prince vertueux, tant le traitement atroce fait à

un prêtre catholique a prévenu ce protestant en faveur de ce tyran ? C'est d'ailleurs la manie du siècle et l'effet de la subversion générale arrivée dans les notions humaines, de réhabiliter la mémoire des monstres, et de déchirer celle des grands hommes.

Voy. ANDRONIC 1^{er}, LOUIS XIV, PHILIPPE II, etc.

WENDELIN (saint), né en Ecosse d'une illustre famille, quitta sa patrie et tous les avantages du siècle pour servir Dieu dans une condition obscure. Il embrassa la profession monastique dans l'abbaye de Tholey, que Dagobert venait de fonder, et dont il mourut abbé. Il fut enterré dans un endroit qui devint depuis célèbre par quantité de miracles qui s'y opérèrent. C'est aujourd'hui une petite ville du duché de Luxembourg.

WENDELIN (Godefroi), né en 1580, à Herck, petite ville du comté de Looz, dans la principauté de Liège, voyagea en Italie et en France, professa la philosophie à Digne, et eut pour disciple le célèbre Gassendi, fut ensuite curé à Herck, et mourut à Tournay, où il était chanoine, en 1660. La philosophie et la jurisprudence partagèrent ses soins. Il fut peut-être le plus habile astronome de son temps. Erius Puteanus en fait le plus grand éloge dans son livre des Olympiades. On a de lui : *Loxia, sive de obliquitate solis diatriba*, Anvers, 1626, in-4; *Eloge de la Toison d'or*, poème, 1628 : *Les mouvements du soleil*, avec des tables instructives; *Nouvelle Théorie des planètes*; *Histoire des éclipses de lune arrivées de son temps*; *De Diluvio libri VII*. Ces quatre derniers ouvrages sont restés manuscrits. Une *Edition des Lois saliques* imprimée à Anvers, 1649, in-fol. Cette édition est enrichie de savantes notes et d'un glossaire très-utile pour l'intelligence de ces lois. Jacques Chifflet en a orné son Recueil politico-historique.

** WENDT (Jean), docteur en médecine, né en 1777, était professeur à l'université de Breslau, où il mourut, le 18 avril 1845, à 68 ans. Chevalier de la légion d'honneur et membre correspondant de l'académie de médecine de Paris, il a publié plus de quarante grands ouvrages de médecine pratique; on distingue entre autres : ses traités *des inflammations latentes, et des maladies des enfants*, qui ont été traduits dans toutes les langues.

WEPFER (Jean-Jacques), né à Schaffouse en 1620, médecin du duc de Wurtemberg, du marquis de Dourlach et de l'électeur palatin, mourut en 1695. On a de lui : *Historia apoplecticorum*, Amsterdam, 1710, in-8; *Cicutæ aquatica historia*, Bâle, 1715, in-4; *Observationes*, Schaffhouse, 1727, in-4, etc. Sa *Vie* est à la tête de ce dernier livre, qui est estimé, ainsi que les précédents.

WERDIN (Jean-Philippe). *Voy.* PAULIN de Saint-Barthélemi.

WEREMBERT, ou WERIMBERT, savant moine, florissait vers la fin du ix^e siècle. Il avait embrassé la règle de Saint-Benoît dans un monastère d'Allemagne, sans qu'on sache précisément dans lequel il prononça ses vœux. Il était né, selon quelques auteurs modernes, à Coire, pays des Grisons; son père se nommait Adalbert, et avait servi sous Charlemagne dans les guerres contre les Huns et les Saxons. On croit que c'est de cet Adalbert, témoin ocu-

laire, qu'un des historiens de Charlemagne a appris les faits d'armes et exploits militaires qui ont eu lieu dans ces guerres. Werembert reçut son éducation dans l'école de Fulde, et y eut pour maître le célèbre Raban-Maur. Peut-être est-ce dans cette abbaye qu'il se consacra à Dieu. Il y eut pour condisciple Otfride de Wessembourg, à qui on attribue la gloire d'avoir le premier travaillé à polir la langue des Germains (le tudesque). Ces deux compagnons d'étude firent de grands progrès sous leur docte maître, et se lièrent d'une amitié étroite. Tous deux furent élevés au sacerdoce. Werembert, au sortir de Fulde, alla habiter l'abbaye de Saint-Gall, où il enseigna les lettres sacrées et profanes. Non-seulement il savait le latin, mais encore le grec. Il s'était aussi appliqué aux beaux-arts, notamment à la poésie et à la musique, que, dans ces temps reculés, on cultivait beaucoup dans les monastères. Ses écrits prouvent qu'en même temps il était très-versé dans la théologie et dans l'histoire. Le moine anonyme de Saint-Gall, l'un des historiens de Charlemagne, avait été son disciple, et s'en faisait gloire. Dans le premier livre de son histoire, il fait l'éloge de Werembert, et loue son savoir et sa piété. Werembert mourut le 25 ou le 24 mai 884. Il avait composé beaucoup d'ouvrages, savoir : un *Traité de musique*; *De arte metrorum libri II*, un *Commentaire sur le livre de Tobie*; un autre sur les *Proverbes de Salomon*; un troisième sur les *lamentations de Jérémie*. Trithème assure avoir vu et lu tous ces ouvrages. Il en attribue d'autres à Werembert sans assurer, comme il le fait des premiers, qu'il les a eu en main; ce sont : un recueil de *Sermons*; des *Lettres sur des sujets de littérature*; des *Epigrammes* et des *Poésies* de toutes mesures; des *Hymnes*, et des *Séquences* ou *Proses* en l'honneur de Jésus-Christ et des saints. D'autres écrivains lui attribuent : un *Commentaire sur la guerre*, une *Histoire de l'abbaye de Saint-Gall*, depuis son origine jusqu'à son temps, etc.

WERENFELS (Samuel), né à Bâle en 1657, fut professeur de différentes sciences dans sa patrie. Sa réputation lui procura la correspondance des plus illustres savants de l'Europe, et attira à Bâle une multitude d'étudiants, à l'instruction desquels il s'appliqua avec zèle. Il mourut à Bâle, en 1740. Ses ouvrages ont été recueillis en 2 vol. in-4. La plus ample édition est celle de Genève et de Lausanne, en 1759. Ils roulent sur la philologie, la philosophie et la théologie. Son livre le plus connu est celui *De Sogomachiis eruditorum*, 1702, in-8. Le recueil de ses ouvrages renferme diverses poésies, qui montrent que l'auteur n'était pas aussi bon poète qu'habile philosophe. On a encore de lui un volume in-8 de *Sermons*. — Son père Pierre WERENFELS, et son aïeul Jean-Jacques WERENFELS, ont donné quelques ouvrages.

WERFF (Adrien van der), peintre, né à Rotterdam, en 1657, mourut dans cette ville, en 1727. Son dessin est assez correct, sa touche ferme et précieuse. Ses figures ont beaucoup de relief, mais ses carnations approchent de l'ivoire, et ne sont pas assez vives. Ses compositions manquent aussi de ce feu préférable au grand fini. Ses principaux

ouvrages sont à Dusseldorf, dans la riche collection de l'électeur palatin. On y admire ses quinze tableaux touchant les mystères de notre religion.

* WERNER (Frédéric-Louis-Zacharie), l'un des plus grands auteurs dramatiques de l'Allemagne, né à Königsberg en 1768, eut une jeunesse fort dissipée. Il fut employé en 1796 par le gouvernement prussien dans l'administration de Varsovie, et s'affilia à une loge de francs-maçons, dont il devint l'orateur. En 1803, il passa dans les bureaux du ministère à Berlin, et se livra à la composition dramatique, où il obtint de grands succès. Werner se rendit ensuite en Suisse, puis à Paris et de là à Rome, où il abjura le protestantisme; enfin, résolu de se consacrer au service des autels, il se rendit à Vienne, et y vécut trois ans dans l'ermitage de Pausillippe, où l'esprit de pénitence et les austérités de la vie ascétique le préparèrent à l'ordination, qui lui fut conférée peu après. Il obtint beaucoup de vogue dans ses prédications, et mourut le 17 janvier 1825. Madame de Staël, qui avait reçu Werner chez elle à Coppet, a porté sur lui un jugement flatteur dans son ouvrage intitulé : *De l'Allemagne*. Ses meilleures tragédies sont : *la Croix à la mer Baltique*, *Martin Luther*, *Attila*, *le Vingt quatre février*. Les deux premières ont été traduites en français et insérées dans le *Théâtre étranger*, publié chez Ladvocat. On a encore de lui des *Poésies sacrées*, ses *Confessions*, plusieurs *Sermons* et quelques brochures, dans lesquelles il réfute ses premières opinions.

* WERRO (Sébastien), docteur en théologie, né à Fribourg, dans le xvi^e siècle, fut curé de cette ville et grand-vicaire du diocèse de Lausanne. Il mourut en 1614. On lui doit les ouvrages suivants : un *Traité de physique*, Bâle, 1579, in-8; *Questiones de Verbo Dei*, en allemand, 1587, in-4; *Chronique de l'Eglise et des monarchies*, Fribourg, 1599, in-4.

WESEL ou VAN HALDREN ou ARNOLDUS VESALLIENSIS (Arnold), né à Wesel vers 1480, se rendit habile dans les langues latine, grecque et hébraïque, et fut chanoine de la métropole de Cologne où il mourut le 30 octobre 1554. Il reste de lui : *Macrobius, auctario locupletatus et annotationibus illustratus*, Cologne, 1527, in-12; *Procopii Orationes de Justiniani Augusti edictis latine reditæ*, Bâle, 1551, in-fol.; et plusieurs ouvrages de controverse.

WESEMBEC (Matthieu), né à Anvers en 1551, fut reçu docteur en droit à Louvain à 19 ans, honneur que personne n'avait eu à cet âge, mais qui lui inspira une vanité funeste. Ayant abjuré la foi catholique, il enseigna la jurisprudence à Iéna et à Wittenberg, où il mourut en 1586 à 35 ans. On a de lui un grand nombre d'ouvrages. On estime son *Commentaire sur les Pandectes*, Amsterdam, en latin, 1665, réimprimé à Cologne, 1675, 2 vol. in-fol., avec des observations de Henri Hahnus, et de Reinhard Bachovius, qui a ôté de ce Commentaire ce qui pouvait déplaire aux catholiques.

* WESLEY (Jean), théologien anglican, et l'un des fondateurs du *methodisme* en Angleterre, naquit à Epworth, au comté de Lincoln, en 1703. Il

fit ses études à l'université d'Oxford, et y fut élu, en 1726, agrégé de Lincoln's, collège où il résida jusqu'en 1755. Des livres de spiritualité, et particulièrement quelques ouvrages de Guillaume Law, firent prendre une tournure singulière à son esprit. Livré à la mysticité, il conçut, avec quelques-uns de ses compagnons, et entre autres avec Whitefield, Hervey, etc., le plan d'une secte nouvelle, à la doctrine de laquelle on donna, par raillerie, le nom de *methodisme*. Ce nom vient de ce que ces sectaires affectaient de faire toutes leurs actions systématiquement, et de ne perdre aucun moment de la journée. On y faisait profession de ne point se séparer de l'église établie, et d'en conserver les règles et la liturgie. C'est ce que fit Wesley, qui jamais ne voulut entendre à une rupture. On y recevait l'ordination selon le rit anglican. Il n'a point laissé de confession de foi écrite; mais les points sur lesquels on insiste le plus chez ses sectateurs, sont le salut pour la foi seule, la conversion instantanée et la certitude de la réconciliation avec Dieu. Le but des chefs était de former des congrégations vouées à une vie plus sainte et à un degré de perfection supérieure à celui auquel on se bornait dans les autres églises chrétiennes. Ils poursuivaient l'exécution de ce projet avec un zèle qui n'était pas toujours exempt d'enthousiasme. Le caractère propre de cette secte naissante était le *proselytisme*. Wesley, dès 1756, s'embarqua pour la Géorgie, dans le dessein d'y aller convertir les Indiens. Charles Wesley, son frère puiné, l'accompagna dans cette mission; mais il ne demeura qu'une année en Géorgie, et revint en Angleterre, où il exerça le ministère près des *methodistes*. Jean n'y retourna qu'en 1758. Il trouva l'église *methodiste* déjà florissante : elle s'était étendue par les soins de Whitefield. Cependant, en 1741, Wesley et lui se brouillèrent; la secte à peine née se divisa, et chacun des deux devint chef d'une branche de *methodisme*. Whitefield professait le calvinisme pur, tandis que Wesley s'était attaché aux principes d'Arminius, et avait adopté ses sentiments sur la liberté humaine. (Voy. WHITEFIELD.) Tous deux cependant travaillaient avec ardeur à la propagation de la secte. Wesley voyageait dans les différentes contrées d'Angleterre, et établissait des congrégations partout où il passait. C'était particulièrement aux dernières classes de la société qu'il s'adressait. Il sut se faire écouter des ouvriers occupés aux mines et dans les forêts. C'était dans les mêmes classes qu'il choisissait les catéchistes. Il ne lui en coûtait pas beaucoup pour les former. Comme il avait pour principe que le succès de la prédication dérive bien moins du talent et de la science du prédicateur, que de l'influence d'une illumination venue d'en-haut et de lumières surnaturelles, il n'était pas besoin d'études. Cette secte s'accrut avec une prodigieuse rapidité : dès 1767, le *methodisme* comptait 25,000 sectateurs; en 1815, il en avait plus de 400,000, tant dans la Grande-Bretagne qu'aux Etats-Unis. Wesley fut témoin des premiers progrès de cet accroissement, n'étant mort que le 2 mars 1791, à 88 ans. Parmi les ouvrages qu'il a laissés, on remarque : 8 vol. de *Ser-*

mons; un *Appel aux hommes raisonnables et religieux*; un *Traité du péché originel*; un *Examen de la sagesse et de la bonté de Dieu dans les ouvrages de la création*, 5 vol.; un *Extrait de l'ouvrage de Dutens sur l'origine des découvertes attribuées aux modernes*; *Médecine primitive*, ou *Recueil de remèdes simples, faciles, et éprouvés dans un très-grand nombre de maladies*. C'est le seul des ouvrages des Wesley qui soit connu en France; il a été trad. en franç. par Bruyset, Lyon, 1772, in-12. Les *Œuvres* de Wesley ont été recueillies en 52 vol. Robert Southey a publié sa *Vie suivie de l'histoire de Metridisen*, Londres, 1820, 2 vol. in-8. Charles manifesta, dès son jeune âge, un goût très-prononcé pour le dessin, sans avoir vu ni tableaux ni gravure.

WESSELUS (Jean), né à Groningue, vers 1419, étudia d'abord à Zwoll, et ensuite à Cologne et à Paris. Dans cette dernière ville, il trouva les disputes de la philosophie très-échauffées entre les réalistes, les formalistes et les nominaux. Comme il fallait opter entre eux, il se déclara pour ces derniers. Il se présenta à Heidelberg pour y enseigner la théologie; mais on le refusa, parce qu'il n'était que laïque, et qu'il ne voulait point s'engager dans la cléricature. Sixte IV, qui l'avait connu lorsqu'il était général des cordeliers, lui fit, dit-on, les offres les plus flatteuses, dès qu'il eut obtenu la tiare. Wesselus alla à Rome, et se borna à demander un exemplaire de la Bible en hébreu et en grec. De retour dans sa patrie, il y mourut en 1489. Ce savant eut des opinions particulières, qui approchaient beaucoup de celles de Luther, dont on le regarde comme le précurseur. La plupart de ses manuscrits furent livrés aux flammes, à l'exception de quelques traités qui parurent à Leipsig en 1522, et à Groningue en 1614, in-4, sous le titre de *Farrago rerum theologicarum*. Ce n'est en effet qu'un ramas fait sans choix et sans résultat. — Il ne faut pas le confondre avec Jean de WESALIA ou WESEL ou WASEL, de Clèves, docteur en théologie à Erfurt, prédicateur à Worms, qui enseigna plusieurs erreurs qui approchent aussi de celles de Luther. L'archevêque de Mayence condamna dix-huit propositions de ses ouvrages, l'an 1479, et obligea l'auteur, dans une assemblée de plusieurs évêques et docteurs, à faire une rétractation solennelle. Le continuateur de Fleury, surtout léger et inexact, les a confondus, sans doute à raison des dates qui les rapprochaient.

* WEST (Benjamin), peintre, né en 1758, à Springfield, dans le comté de Chester, en Pensylvanie. Un de ses parents l'emmena à Philadelphie, d'où il s'embarqua pour l'Europe. Arrivé à Rome en 1760, il fut présenté au cardinal Albani, Mécène des artistes, et se lia bientôt avec Mengs et d'autres peintres renommés. Pendant les trois années de séjour qu'il fit en Italie, West acquit la correction et la pureté de dessin qui le distinguèrent plus tard, et composa plusieurs tableaux remarquables. Arrivé à Londres en 1762, il succéda à Reynolds, dans le poste de président de l'Académie de peinture. En 1802, il vint à Paris, y fut reçu avec distinction et visita les galeries du Louvre où l'on

avait réuni les principaux chefs-d'œuvre de l'Italie. De retour à Londres, il y éprouva des désagréments. Il mourut en 1820, fut enterré dans la cathédrale de St.-Paul à côté de Reynolds et de Wren. Il était associé de l'institut de France, et membre de plusieurs académies ou sociétés, tant nationales qu'étrangères. On distingue parmi ses tableaux : la mort de Socrate, un saint Ignace, le Jugement de Suzanne, un saint Jérôme; les Adieux d'Hector et d'Andromaque; Agrippine débarquant avec les cendres de Germanicus; le départ de Régulus pour Carthage, excellent tableau; Hamilcar faisant jurer à son fils Annibal une haine éternelle aux Romains; la Mort de Wolf (le vainqueur de Tippe-Saïb); Cyrus délivrant la famille du roi d'Arménie; Ségeste et sa fille amenés devant Germanicus; la Mort de Bayard; la Mort d'Epaminondas; Jésus-Christ guérissant les malades. Jésus-Christ présenté au peuple par Pilate : tableau de la plus grande dimension connue. On a de West un recueil de Discours prononcés à l'académie royale de Londres, 1795, in-4, et deux Lettres sur les avantages que la sculpture offre à la peinture. John Gall a publié, en anglais, la Vie et les études de Benjamin West, 2^e édit., 1811, in-8.

* WEST (Samuel), ministre évangélique à Boston, né à Martha's Vineard en 1758, prit ses degrés au collège de Harvard, et fut ordonné ministre de Needham en 1764, où il resta 24 ans. Appelé en 1788 à Boston en qualité de pasteur, il y mourut en 1808. On lui doit un grand nombre de Sermons qui lui attirèrent une sorte de célébrité, et un *Eloge funèbre* de Washington. — Il ne faut pas le confondre avec Samuel West, autre ministre évangélique américain, qui fut membre de la convention réunie pour la constitution du Massachussets et des Etats-Unis, et mourut à Tiverton, dans la province de Rhodelsland, en 1807. Il a laissé divers Sermons, un petit *Traité* sur le baptême des enfants, et un *Essai* sur la liberté et la nécessité, ouvrage où il reproduit plusieurs des arguments du président Edwards.

* WESTERMANN (François-Joseph), général, né en 1764, à Molsheim, en Alsace, passa en Allemagne, s'engagea dans un régiment prussien, et déserta. Il vint à Paris, où il se fit remarquer par ses mœurs dépravées et par son ardeur pour les principes de la révolution. S'étant rendu à Hagenau, il mit en insurrection cette ville et se fit nommer à la place de greffier. Chassé bientôt de cet endroit, il revint à Paris, où il se lia avec Danton. Le 10 août 1792, il força le premier le château des Tuileries, à la tête des bataillons brestois. Dumouriez lui confia, en 1795, une légion dans l'avant-garde de son armée du Nord. Quand ce général quitta la Belgique, Westermann se retira sur Anvers et se battit, seul avec sa légion, contre un corps de 10,000 hommes. A son retour, le comité de salut public le fit arrêter comme ayant des intelligences avec l'ennemi, et pour s'être livré au brigandage; il ne put se justifier que sur le premier point. Cependant il fut envoyé dans la Vendée avec le titre de général de brigade. Quelques succès qu'il obtint d'abord vers Parthenay et Châtillon enflèrent son caractère naturellement présomptueux; mais comme ses talents étaient loin de répondre à sa jactance, il fut

défait dans cette dernière ville le 5 juillet 1795. Destitué par la convention et mandé à la barre, il fut renvoyé devant un tribunal militaire qui l'acquitta. De retour dans la Vendée, il mit le comble à sa fureur : il incendia les villes de Thouars, de Bressuire, de Tiffauges, et les châteaux de Lescure et de la Rochejacquelein. Il écrivait à la convention : « Dans un circuit de trois lieues, nous avons brûlé » les villages, les hameaux, les fermes, les mou- » lins, traînant après nous les enfants, les femmes » et les bestiaux ; l'opiniâtreté de ces brigands nous » a forcés d'être sans pitié. » Après ces cruelles exécutions, on le vit souvent avoir à sa suite des magistrats et des prêtres qu'il forçait à prêcher l'obéissance à la république ; ceux qui s'y refusaient essayaient les plus cruels traitements. Quand la victoire n'était pas assez prompte, il se dépouillait de son habit, prenait la bride de son cheval entre ses dents, et, un pistolet dans chaque main, un large sabre suspendu à son poignet, il se précipitait avec toute sa cavalerie au milieu des bataillons ennemis, où, après avoir déchargé ses armes, il sabrait tous ceux qui s'offraient à son passage avec l'acharnement d'un bourreau : ce qui lui fit donner le surnom de *Boucher de la Vendée*. Il revenait souvent seul d'une mêlée sanglante où tous avaient succombé. Destitué une seconde fois le 4 janvier 1794, il parut encore à la barre, et il fut décrété que *Westermann avait rempli ses devoirs*. C'était au moment de la lutte terrible de Robespierre et de Danton : Westermann était resté attaché au parti de ce dernier, qui succomba devant les efforts de son adversaire ; il fut lui-même arrêté, traduit devant le tribunal révolutionnaire, condamné à mort, et exécuté le 5 avril de la même année : il avait 50 ans.

WETSTEIN (Jean-Rodolphe), né à Bâle en 1647, succéda à son père dans la chaire de professeur en grec, puis dans celle de théologie, et mourut dans sa patrie en 1711. On a de lui plusieurs ouvrages de littérature et une édition du dialogue d'Origène contre les marcionites, qu'il publia en 1675, avec l'exhortation au martyre, qu'il accompagna de notes.

WETSTEIN (Jean-Jacques), de la même famille que le précédent, né à Bâle en 1695, parcourut la Suisse, la France, l'Angleterre et l'Allemagne, recherchant et examinant partout les manuscrits du nouveau Testament, pour en donner une nouvelle édition avec les variantes. Revenu dans sa patrie, il fut fait diacre de l'église de Saint-Léonard, et publia, en 1750, les *Prolegomènes du nouveau Testament* qu'il préparait. Cet essai fut vivement attaqué. On dénonça l'auteur au conseil de Bâle comme un socinien, comme un novateur ; et il fut déposé la même année par l'assemblée ecclésiastique, et contraint de passer en Hollande. Les remontrants lui firent un accueil distingué, et le nommèrent à la chaire de philosophie de Leclerc, à condition néanmoins qu'il se justifierait. Il passa à Bâle, où il obtint la cassation du décret porté contre lui, et retourna à Amsterdam prendre possession de sa chaire, qu'il rempli jusqu'à sa mort arrivée en 1754, à 61 ans. Son édition du nouveau Testament grec, avec les variantes et des remarques critiques,

a paru en 1751 et 1752, 2 vol. in-fol. Il y a inséré deux Epîtres de saint Clément, Romain, qui n'avaient pas encore paru, et dont il prétend démontrer l'authenticité. Elles sont en syriaque, avec la version latine de l'éditeur, et ont été traduites en français par de Prémagny, de l'académie de Rouen, 1765, in-8 ; mais jusqu'ici les savants ne paraissent pas les reconnaître ; car il ne faut pas les confondre avec les deux Epîtres dont nous avons parlé à l'article CLÉMENT.

WETZEL ou WEZEL (Jean-Charles), littérateur, né en 1747 à Sonderhausen, voyagea en France, en Angleterre, en Allemagne, avec un jeune gentilhomme silésien dont il avait entrepris l'éducation ; et après avoir séjourné plusieurs années à Vienne, où il jouit d'une grande faveur auprès de l'empereur Joseph II, il retourna dans sa patrie, tomba dans une profonde mélancolie, et vécut dans la solitude, évitant les regards des hommes et ne sortant presque jamais de jour. La nuit il errait dans les bois et dans les campagnes, puis rentrait pour prendre une tasse de mauvais café, avec des pommes de terre bouillies à l'eau. Sa raison l'abandonna tellement qu'il repoussait les soins de sa mère, en lui disant qu'il ne concevait pas qu'elle eût pu mettre au monde un enfant tel que lui. On l'envoya à Altona, en 1800, pour y recevoir des secours qui lui furent inutiles. Il mourut peu de temps après. Il a publié en allemand un grand nombre d'ouvrages ; les plus remarquables sont : *Vie de Tobie Knaut le Sage*, Leipsig, 1774-75, 4 vol. in-8, production singulière où il s'est proposé de démontrer que dans tous les états les hommes sont égaux : elle eut un grand succès en Allemagne, et a été traduite en hollandais ; *Belphegor, la plus vraisemblable des histoires qui se soient passées sous le soleil*, 1776, 2 vol. in-8. Le but de l'auteur est de prouver que l'homme est presque toujours mû par l'envie et l'ambition. *Contes satiriques*, 1777, 2 vol. in-8 ; *Comédies*, 1778 à 1787, 4 vol. in-8 ; *Robinson Crusôé*, 1779 et 1780, 2 vol. in-8, qui excita entre l'auteur et Campe une discussion très-vive. Il a été traduit en russe en 1781. *Hermann et Ulrique*, Leipsig, 1780, 4 vol. in-8, réimpr. à Thubingue, et trad. en français, Paris, 1792, in-12 ; *Sur la langue, les sciences et le goût des Allemands*, 1781, in-8 ; *Essai sur la connaissance de l'homme*, 1784-85, 2 vol. in-8. Cet ouvrage n'est pas achevé. *Ferme du dieu Wetzel pour châtier la race des hommes*, ou *OEuvres de la folie de Wetzel, dieu-homme*, 1804, 4 vol. in-8.

WHARTON. Voy. VARTON.

WHISTON (Guillaume), né à Norton, dans le comté de Leicester, en 1667, montra dès sa jeunesse beaucoup de goût pour la philosophie et la théologie. Les progrès qu'il y fit ne tardèrent pas à lui acquérir une grande réputation, surtout lorsqu'il eut publié, en 1696, sa *Nouvelle théorie de la terre*, quoique remplie de paradoxes et d'opinions insoutenables. Newton, dont il avait adopté les systèmes, conçut tant d'estime pour lui, qu'il le choisit pour son substitut, et qu'il le recommanda ensuite pour son successeur au professorat des mathématiques à Cambridge. Whiston se démit d'un bénéfice qu'il avait possédé pendant deux ans, et ne s'occupa plus

que des sciences. Il publia en 1701 ses *Lettres astronomiques* qui, trois ans après, furent suivies de ses *Leçons physico-mathématiques*. Mais ses spéculations astronomiques ne servirent pas à lui donner un esprit solide et conséquent ; l'aspect continu du ciel étoilé, livre instructif pour les âmes qui savent y lire, devint pour lui une espèce d'écueil où sa raison parut faire naufrage. Non-seulement il le fit servir à des opinions frivoles en physique, mais, se jetant ensuite dans la théologie, il s'écarta d'une manière encore plus étrange. On ne tarda pas à s'en apercevoir lorsqu'il fit paraître en 1702, un vol. in-4, sur la *chronologie* et sur l'*harmonie des 4 Evangiles*. On lui fit l'honneur, en 1707, de le choisir pour prêcher les sermons de la fondation de Boyle. Il prit pour son sujet l'*accomplissement des prophéties*, et son livre fut imprimé la même année in-8 ; mais n'ayant point dans sa religion des principes fixes de croyance, en voulant instruire les autres il tomba lui-même dans des erreurs capitales. En 1708, il commença à avoir des doutes sur le dogme de la Trinité. Il se mit à étudier les anciens Pères, et crut y découvrir que l'arianisme avait été la doctrine des premiers siècles de l'Eglise ; et comme son imagination s'enflammait fortement, il résolut d'en être le restaurateur ou le martyr ; peut-être que son attachement pour Newton, qui professait la même erreur, eut quelque part à ce zèle mal entendu. Son enthousiasme se répandit bientôt au dehors. Il écrivit aux archevêques de Cantorbéry et de York qu'il croyait devoir s'écarter de l'Eglise anglicane sur le dogme de la Trinité. Il soutint cette démarche par une multitude de livres qu'il ne cessa de publier en faveur de son système. Son entêtement et la fureur qu'il avait de vouloir faire des prosélytes le firent enfin exclure du professorat, chasser de l'université, et poursuivre à Londres devant la cour ecclésiastique du haut et du bas clergé. Ses livres furent condamnés, et l'on voulait le punir d'une manière exemplaire ; mais quelques amis puissants firent en sorte qu'après cinq ans de procédure on laissât tomber cette affaire. Whiston ne discontinua pas de soutenir l'arianisme de vive voix et par écrit. Ce n'était pas la seule opinion hétérodoxe qu'il eût embrassée. Il n'était pas plus orthodoxe sur l'éternité des peines et sur le baptême des petits enfants. Il embrassa aussi l'opinion des millénaires, et s'avisait même de fixer l'époque du retour des Juifs, du rétablissement de leur temple, et du règne de mille ans, au 14 mars 1714. L'événement ayant été contraire à sa prédiction, il marqua l'année 1736 ; et se voyant encore trompé, il fit de nouveaux calculs, et prétendit que la grande révolution devait se faire infailliblement en 1766. Toutes ces rêveries ne l'empêchèrent pas de publier un grand nombre d'ouvrages de philosophie, de critique et de théologie. On peut en voir les titres dans les *Mémoires* qu'il fit lui-même en 1749 de sa vie et de ses écrits : ouvrage qui se ressent de la vieillesse de l'auteur, et de la faiblesse de jugement qu'il eut toute sa vie. Il s'était associé à Ditton pour donner un moyen de connaître les longitudes sur mer ; mais ce moyen les rendit ridicules l'un et l'autre. Ditton, plus sage que lui, profita de ce malheur pour se tourner vers d'autres

objets, où il eut de grands succès. Whiston mourut dans la pauvreté, en 1753. Il s'était joint cinq ans auparavant aux anabaptistes, et s'il avait vécu plus longtemps, il les eût sans doute également quittés pour quelque autre secte. Tel est le sort naturel de l'esprit humain : dès qu'il s'écarte des moyens que Dieu a déterminés pour fixer sa croyance, il ne peut s'arrêter à rien. (Voy. SERVET, LENTULUS, MELANTHON.

* WHITAKER (John), écrivain, né à Manchester, vers 1753, fit ses études à Oxford, où il fut depuis agrégé à un collège, et devint, en 1775, un des prédicateurs de la chapelle de Berkeley, à Londres. Son éloquence le fit remarquer dans ce poste. En 1778, il fut élu à la riche cure de Ruan-Lanyhorne, près Tregony en Cornwal, et il y mourut le 8 octobre 1808. Il avait été lié momentanément avec le docteur Johnson et avec Gibbon ; mais le caractère de ces personnages mit bientôt fin à ces liaisons. On a de Whitaker : *Histoire de la ville de Manchester*, 1771, 2 vol. in-4, 1775, 2 vol. in-8, avec des corrections ; *Véritable histoire des Bretons*, 1772, in-8 ; qui contient une réfutation complète de l'*Introduction à l'histoire de la Grande-Bretagne et de l'Irlande*, par Macpherson ; *Sermons* sur les quatre fins, 1785, in-8 ; *Défense de Marie, reine d'Ecosse*, 1787-1790, in-8 ; ce livre est un recueil de précieux matériaux pour l'histoire. *Origine de l'arianisme*, 1791 ; *Passage d'Annibal à travers les Alpes, constaté*, 1794, 2 vol. in-4 ; cet ouvrage a donné lieu à divers écrits, notamment à un *Examen critique*, qui a été réimprimé à Londres en 1825. *Supplément aux antiquités de Cornwal par Polwhele*, etc. Le même auteur a laissé des poèmes imprimés, et a fourni des articles à quelques journaux de son pays, tels que le *Critique anglais* et la *Revue anti-jacobine*.

WHITAKER. Voy. VITAKER.

WHITBY (Daniel), né à Rushden, dans le Northampton, en 1658, devint docteur en théologie et recteur de Saint-Edmond de Salisbury. Son esprit, plein d'idées singulières, le jeta dans une haine furieuse contre l'Eglise catholique. Il se déclara avec la même chaleur contre les sociniens, mais son zèle contre eux se démentit ; il comprit que l'autorité de l'Eglise une fois rejetée, une secte avait autant de droit que l'autre d'ajuster l'Ecriture à ses dogmes ; et il fut sur la fin de ses jours un des apôtres de l'arianisme. Il le soutint avec obstination jusqu'à sa mort, arrivée en 1726, à 88 ans. On a de lui : un *Traité de la certitude de la religion chrétienne en général, et de la résurrection de J.-C. en particulier*, 1671, in-8 ; *Discours sur la vérité et la certitude de la religion chrétienne*, Londres, 1691, in-4 ; *Paraphrase et commentaire sur le nouveau Testament*, 1710, 2 vol. in-fol. ; ces ouvrages sont en anglais ; *Examen variantium lectionum Joannis Millii in novum Testamentum*, Londres, 1710, in-fol. ; *De sanctarum Scripturarum interpretatione secundum Patrum commentarios*, Londres, 1714, in-8. Il est vraisemblable que l'auteur se proposait de tourner les Pères en ridicule ; car il a ramassé dans ce livre tout ce que leurs ouvrages offrent de plus singulier et de plus faible. Tous les hérétiques trouvant leur condamnation dans la doctrine des

Pères qui forment la grande chaîne de la tradition, il est naturel qu'ils s'efforcent de décrier ces témoins importuns. (Voy. BARBEYRAC et DAILLÉ.) *Sermons où l'on prouve qu'on ne doit rien admettre comme article de foi qui répugne aux principes communs de la raison*, in-8; discours dont les raisonnements ont été copiés par plusieurs incrédules modernes; *Dernières pensées de Whitby*, contenant différentes corrections de divers endroits de ses Commentaires sur le nouveau Testament, avec cinq discours. Cet auteur impie s'y rétracte de tout ce qu'il avait dit de sensé dans ses premiers ouvrages, en faveur du mystère de la sainte Trinité. *De imputatione divina peccati Adami posteris ejus*, 1711, in-8; il y combat le péché originel; un grand nombre de *Traité*s et de *Sermons* contre les dogmes de l'Eglise catholique, où il fait paraître toute la fureur d'un sectaire fanatique.

WHITE (Richard), né à Basingstoke, dans le Hampshire, vers 1540, enseigna le droit avec réputation à Douai pendant plus de trente ans. Il embrassa l'état ecclésiastique après avoir été marié, et fut chanoine de Saint-Pierre à Douai, où il mourut en 1602. L'empereur l'honora du titre de *comte palatin*. Il était versé non-seulement dans le droit, mais aussi dans l'antiquité et dans l'histoire ecclésiastique de son pays. Baronius entretint une correspondance suivie avec lui. On a de lui : *Ælia Lælia Crispis epitaphium explicatum*, Bologne, 1568, in-8. C'est l'explication d'un ancien monument des environs de Bologne. *Historiarum Britannicæ insulæ ad annum 800 lib. IX*, Arras, 1602, in-8. Il y règne peu de critique.

WHITE (Thomas). Voy. ANGLUS.

* WHITEFIELD (George), théologien anglican, et l'un des fondateurs du *methodisme* en Angleterre et dans l'Amérique, naquit en 1714, à Bell-Inn, dans le comté de Gloucester. Il fit ses études dans l'université d'Oxford, entra dans les ordres et embrassa la doctrine du *methodisme*, qu'il fit connaître avec Wesley. Il prêchait dans les campagnes et jusque dans les rues; il affectionnait les prisons, les hospices et les endroits où beaucoup de pauvres se trouvaient réunis. Il les évangélisait et leur portait des consolations. Dans un sermon qu'il prêcha dans l'église de Gloucester, en 1756, il produisit un tel effet qu'on vint dire à l'évêque que quinze personnes, de celles qui l'écoutaient, étaient tombées en démence. Wesley l'ayant engagé à passer en Amérique, il débarqua, en mai 1758, à Savannah, où il fit de nombreux prosélytes. Il était à Oxford en 1759, et, la même année, il fut ordonné prêtre par l'évêque Benson. En novembre, il retourna en Amérique, et établit, près de Savannah, un hospice pour recevoir des orphelins. De retour en Angleterre en 1741, il repartit presque aussitôt pour l'Amérique. Dans six voyages qu'il fit en quelques années à la Nouvelle-Angleterre, ou dans des contrées voisines, il accrût prodigieusement sa secte. Malgré sa vie ambulante, il était chapelain de la comtesse douairière d'Huntingdon, qui professait et protégeait le *methodisme*. Bientôt cette secte se divisa en deux branches. Whitefield, calviniste rigide, demeura chef de ceux qui sui-

vaient ses principes, tandis que Wesley, à la tête de l'autre branche, professait ceux des arminiens. Whitefield, en 1769, entreprit un septième voyage en Amérique. Il mourut à Newbury, près de Boston, le 30 septembre 1769, selon les *Mémoires pour servir à l'état ecclésiastique du XVIII^e siècle*, tome 4, p. 352: d'autres biographes, notamment Watkins, disent en 1770. Il est auteur de *Sermons*, de *Lettres*, de *Traité*s de controverse, recueillis en 6 vol. in-8, et l'on a une *Histoire de sa vie*, 1772, in-8.

* WHITEHEAD (Guillaume), poète, né à Cambridge en 1715, de parents pauvres, obtint une place gratuite au collège de Winchester, et montra d'abord les plus heureuses dispositions. Dans la suite, il sut gagner la bienveillance de plusieurs hommes d'un grand mérite, qui restèrent constamment ses amis, et il publia des *Poésies* qui établirent sa réputation. Deux *tragédies* et une *comédie* qu'il donna au théâtre de Londres en 1750, 1754 et 1762, eurent un grand succès. Un voyage qu'il fit en Italie servit à développer ses talents; et, en son absence, il fut créé chevalier de l'ordre du Bain. D'autres honneurs l'attendaient en Angleterre, où, deux ans après, il fut déclaré *poète lauréat*, et succéda dans ce titre au fameux Colley-Cibber. Il mourut à Londres le 14 avril 1785. Il avait recueilli ses pièces de théâtre et ses *Poésies* en 1774, 2 vol. in-8. Les pièces qu'il a composées depuis ont été réunies en un 5^e vol. par son ami W. Mason en 1788, avec des mémoires sur l'auteur. Un de ses contes, *le Chien*, a été mis en vers français par Hennot, et cette traduction est imprimée avec le texte en regard, dans le 5^e vol. de la *Poétique anglaise*.

* WHITEHURST (Jean), mécanicien, né en 1715, à Congleton, dans le Chester, était fils d'un horloger de cette ville. Après avoir été chargé de la construction de plusieurs horloges pour des édifices publics, il établit à Derby une manufacture d'instruments de physique, dont plusieurs étaient de son invention. En 1775, il fut chargé de la confection des étalons et des trébuchets à l'hôtel des monnaies de Londres, devint membre de la société royale en 1779, et mourut le 18 février 1788. On a de lui : *Recherches sur l'état originaire et la formation de la terre*, 1778, 1786, 1792, in-8; *Essai pour obtenir des mesures égales de longueur, de capacité et de poids, par la mesure du temps*, Londres, 1787, in-8; *Traité des cheminées, des ventilateurs, et des serres chaudes dans les jardins*, ouvrages publiés par le docteur William, Londres, 1794, in-8; quelques *Mémoires* dans les *Transactions philosophiques*.

WHITGIFT (Jean), né à Grimsby dans le comté de Lincoln, en 1550, n'avait osé découvrir sa haine contre la religion catholique pendant le règne de la reine Marie; mais Elizabeth étant montée sur le trône, il se montra protestant fanatique. Il ne garda aucune mesure dans ses leçons ni dans ses thèses. Son enthousiasme lui mérita l'archevêché de Cantorbéry, en 1585. Ce prélat, ennemi ardent des puritains et des catholiques, mourut le 29 février 1605, après avoir poussé le fanatisme jusqu'à l'emportement. On a de lui : une longue *Lettre* à Bèze; plu-

sieurs autres écrits, dans lesquels il traite le pape d'*Antechrist*, et l'Eglise romaine de *prostituée*. Avec ces deux mots on opérait alors de grandes choses sur les fanatiques du parti protestant.

WIBERT (saint), né en Angleterre, vivait au vi^e siècle. Il était passé en Allemagne avec saint Boniface, lorsque Grégoire II envoya ce saint convertir les infidèles du Nord. Wibert fut premier abbé d'Ordorf, et le devint ensuite de Fritzlar. Il mourut en 741, et fut enterré dans le monastère de Fritzlar. En 780, son corps fut porté à Stillefeld; saint Lul, évêque de Mayence, fit la cérémonie de cette translation. Saint Wibert est le principal patron de la ville et du monastère de Colleda, appartenant à l'ordre de Citeaux. Sa fête se célèbre le 15 août, et sa *Vie* a été écrite par saint Loup, abbé de Ferrières, et imprimée avec les remarques du père Sollier.

WIBOLD, célèbre abbé de Stavelo, au xii^e siècle, fit sa profession dans le monastère de Wausors, fut ensuite envoyé pour achever ses études à Stavelo, où les sciences étaient en vigueur, et s'y distingua tellement qu'il fut unanimement élu abbé de ce monastère, l'an 1150, quoiqu'il ne fût âgé que de 35 ans. Il gagna l'estime de l'empereur Lothaire, qui s'arrêta pendant quelque temps à Stavelo. Ce prince, partant de l'Italie, afin de s'opposer aux conquêtes de Roger de Sicile, et de soutenir Innocent II contre l'anti-pape Anaclet, voulut que Wibold l'accompagnât dans cette expédition. Pendant son séjour en Italie, les religieux du Mont-Cassin le choisirent pour leur abbé. Il obtint vers ce temps, pour les monastères de Stavelo et de Malmédi, un diplôme de l'empereur, qui est nommé *Bulle d'or*, parce qu'il est écrit en lettres d'or, et qu'il est muni d'un sceau d'or. Ce diplôme, qui confirme tous les privilèges de ces monastères, se conserve dans les archives de Stavelo. Après le départ de l'empereur, Roger ayant contraint Wibold de renoncer à sa nouvelle dignité, il retourna à Stavelo, et s'appliqua à faire fleurir la discipline monastique et les sciences. Il fit rétablir le château de Logne, construire une ville auprès, qui aujourd'hui est réduite en village, et a laissé sur tout cela un monument, qui est inséré dans la collection de D. Martenne. Elu abbé du monastère de Corbie, en Saxe, il refusa longtemps cette dignité, et il fallut des ordres exprès de l'empereur Conrad pour la lui faire accepter. Son zèle et son activité ayant donné un nouveau lustre à ce monastère, il retourna à Stavelo. Quelque temps après, l'empereur l'envoya, en qualité d'ambassadeur, auprès de l'empereur des Grecs, Manuel Comnène; à son retour, il mourut à Butelie, dans la partie septentrionale de la Macédoine, le 19 août 1158. Son corps fut transporté l'année suivante à Stavelo, où on lui érigea un beau mausolée. Ce prélat jouit constamment de la confiance des empereurs sous lesquels il vécut, comme on le voit par les diplômes qu'ils lui adressèrent, et par les lettres qu'ils lui écrivirent; ils demandaient son avis dans les affaires les plus importantes. Conrad, avant de partir pour l'expédition de la Palestine, lui confia l'éducation de son fils Henri, nouvellement couronné roi des Romains.

Les papes l'honorèrent aussi d'une estime toute particulière. On conserve à Stavelo un volume de *Lettres* de Wibold : elles servent beaucoup à éclaircir l'histoire de ce temps-là, et ont été publiées par D. Martenne.

WICELIUS (George), né à Fulde en 1501, se fit religieux; mais à l'âge de trente ans il quitta la vie monastique pour embrasser les erreurs de Luther. Rentré dans la communion de l'Eglise romaine, il fut pourvu d'une cure, et devint conseiller des empereurs Ferdinand et Maximilien. Il travailla toute sa vie avec zèle, mais en vain, pour réunir les catholiques et les protestants. Wicelius mourut à Mayence en 1575. On a de lui : *Via Regia*, Helmstadt, 1650, in-12, publié par Hermann Conring; *Methodus concordie*, Leipsig, 1557, in-12; un très-grand nombre d'autres livres, la plupart en allemand, qu'on a traduits en latin, et imprimés plusieurs fois. — George WICELIUS, son fils, a donné aussi quelques ouvrages au public, tels que l'*Histoire de saint Boniface*, en vers latins, Cologne, 1535, in-4.

* WICHMANN (Burchard de), historien, né à Riga en 1786, mort en 1825, était depuis 1815 directeur des écoles du gouvernement de Courlande. Il a publié plusieurs ouvrages écrits en allemand. Les principaux sont : *Tableau de la monarchie russe*, Leipsig, 1815, in-8; *Charte sur l'élection de Michel Romanow*, Leipsig, 1820, traduit de l'original russe, publié pour la première fois en 1815. C'est un des documents les plus précieux qu'on ait sur l'histoire de Russie. *Collection de plusieurs écrits inédits, relatifs à l'histoire ancienne de Russie*, Berlin, 1820, in-8; *Musée national de la Russie*, Riga, 1820; *Aperçu chronologique de l'histoire russe, depuis la naissance de Pierre le Grand jusqu'à nos jours*, 1821-25, 2 vol. in-8, ouvrage très-utile quoique incomplet; il est cependant écrit avec partialité pour la patrie de l'auteur.

WICKAM (Guillaume), naquit au village de Wickam, dans le comté de Southampton, en 1524. Edouard III le prit à son service, et l'honora de l'intendance des bâtiments, et de la charge de grand-forestier. Ce fut lui qui dirigea la construction du palais de Windsor. Quelque temps après, il devint premier secrétaire d'état, et s'étant fait ecclésiastique, il fut nommé évêque de Winchester en 1567; on lui donna ensuite la place de grand chancelier, puis celle de président du conseil. Il veilla autant sur la pureté des mœurs que sur l'administration de la justice. Sa sévérité lui fit des ennemis, et son crédit des jaloux. Edouard, prévenu contre lui par le duc de Lancastre, son fils, le disgracia en 1571; mais, instruit de l'injustice commise à son égard, il le rétablit dans ses dignités. Après la mort de ce prince, le duc de Lancastre fit revivre les accusations contre le prélat; mais il se justifia tellement qu'il fut rappelé à la cour en 1589. De nouvelles tracasseries l'obligèrent de se retirer trois ans après. Rendu à son diocèse, et à l'abri des troubles qui agitaient alors l'Angleterre, il travailla à perfectionner les deux collèges qu'il avait fondés, l'un à Oxford, et l'autre à Winchester. Une cathédrale, presque aussi superbe que fut depuis celle de Saint-Paul de Londres, fut élevée à grands frais. Il fonda

des retraites pour les pauvres et pour les orphelins ; enfin il ne s'occupait que du bien de l'humanité, lorsque ses ennemis l'accusèrent de crime d'état en plein parlement, l'an 1597 ; mais il se lava de cette imputation odieuse. Cet illustre prélat, accablé d'années et épuisé par ses immenses travaux, termina en paix, en 1404, une carrière trop longtemps agitée. Il montra un zèle ardent contre Wiclef, qu'il fit chasser de l'université d'Oxford. On a publié dans cette dernière ville, en 1690, in-4, la *Vie* de ce digne évêque.

WICKMANS (Augustin), abbé de Tongerlo, célèbre monastère de l'ordre de Prémontré, dans la Campine brabançonne, né à Anvers, mort à Tongerlo, en 1661, fut en grande réputation de piété et de savoir. Sa carrière littéraire s'ouvrit par un ouvrage hagiographique, intitulé : *Rosa candida, id est, martyrium ven. Petri Calmphautani, canonici Norbertini*, massacré par les prétendus réformés, Anvers, 1625, in-8. Ses autres ouvrages sont : *Apotheca spiritualium pharmacorum contra luen contagiosam, aliosque morbos*, Anvers, 1626, in-4 ; *Diarium ecclesiasticum de sanctis contra pestem tutelariibus*, Anvers, 1626, in-4 ; *Dissertatio historica de origine et progressu Cœnobii Postulani ordinis Præmonstratensis*, Anvers, 1628, in-4 ; *Sabbatismus marianus*, Anvers, 1628, in-8 ; *Brabantia mariana, lib. III*, Anvers, 1652, réimprimé avec figures à Naples, en 1754, in-4. Sanderus appelle cet ouvrage, *Opus omnigena doctrina refertum*, et Fopens, *Liber certe pro historia belgica utilissimus*. On conserve en l'abbaye de Tongerlo son ouvrage manuscrit, intitulé : *Syntagma pastorale de obligatione pastorum*, et un autre également manuscrit sur la *Vie* de sainte Dymphne, patronne de la Campine. Ce fut sous Wichmans, que Willebrord Bosschaerts, chanoine régulier de Tongerlo, publia à Malines, en 1650, son ouvrage *De primis veteris Frisæ apostolis*, rempli d'érudition et de recherches, dont Erycius Puteanus a fait un juste éloge. Depuis ce temps le goût pour les études hagiographiques, qui s'accorde si bien avec l'étude de la saine théologie, et avec la régularité religieuse, ne s'est point affaibli dans ce monastère : et c'est ce qui porta Godefroy Hermans, dernier abbé, à saisir l'occasion que la Providence fit naître en 1789, d'acquérir le fonds et les deux bibliothèques des hagiographes et des historiographes, ci-devant établis à Anvers ; et par ses soins, leurs ouvrages, deux fois interrompus par des coups d'autorité, dans ce prétendu siècle de lumière et d'humanité, ont été repris dans l'abbaye de Tongerlo, à la grande satisfaction des savants de tout état, et de la capitale du monde chrétien. (Voy. BOLLANDUS.)

WICLEF ou de WICLIFFE (Jean), naquit à Wiclif, dans la province d'York, en 1524. Il étudia au collège de la reine à Oxford, et parvint par ses inclinations à la place de *garden* ou principal du collège, qu'on avait ôté à des religieux pour la lui donner, et qu'on lui enleva à son tour pour la rendre à ceux à qui on l'avait prise. Wiclef en appela au pape, qui décida en faveur des religieux. Il se déchaina dès lors contre le siège de Rome, dont il attaqua d'abord le pouvoir temporel et ensuite le

spirituel, et contre le clergé. Quoiqu'il fût curé de Lutterworth, dans le diocèse de Lincoln, il entreprit de faire dépouiller les ecclésiastiques de tous leurs biens. L'archevêque de Cantorbéry le cita à un concile qu'il tint à Londres, en 1577. L'hérésiarque y vint, accompagné du duc de Lancastre, qui avait alors la plus grande part au gouvernement du royaume ; il s'y défendit et fut renvoyé absous. « Car telle est, dit un historien, la marche des » sectaires : d'abord ils paraissent respecter l'auto- » rité spirituelle, et semblent n'attendre que ses » décisions pour régler leurs opinions ou leur con- » duite ; mais dès qu'elle les a condamnés, comme » ils s'y attendent bien, ils ont recours à la puis- » sance temporelle. » Grégoire IX, averti de la protection que Wiclef avait trouvée en Angleterre, écrivit aux évêques de le faire arrêter. On le cita à un concile tenu à Lambeth, il y comparut, et y évita encore d'être condamné. Les évêques, intimidés par les seigneurs et le peuple, se contentèrent de lui imposer silence, comme si un sectaire, épris de la fureur de dogmatiser, pouvait observer une telle loi. Wiclef prêcha et écrivit. Ses livres, quoique grossiers et obscurs, se répandirent, par la seule curiosité qu'inspirait le sujet de la dispute et la hardiesse de l'auteur. C'était dans ce temps-là qu'Urbain VI et Clément VII se disputaient le siège de Rome. Wiclef profita de ce temps de trouble pour répandre ses erreurs. Guillaume de Courtenai, archevêque de Cantorbéry, assembla à Londres, en 1582, un concile, qui condamna 24 propositions de l'hérésiarque, les unes comme absolument hérétiques, les autres comme erronées, et contraires aux décisions de l'Eglise. Voici celles qui furent jugées hérétiques. « La substance du pain et du vin » demeure au sacrement de l'autel après la consé- » cration ; et les accidents n'y demeurent point sans » substance. J.-C. n'est point dans ce sacrement » vraiment et réellement.... Si un évêque ou un » prêtre est en péché mortel, il n'ordonne, ne con- » sacre, ni ne baptise point... La confession exté- » rieure est inutile à un homme suffisamment cou- » trit.... On ne trouve point dans l'Evangile que » Jésus-Christ ait ordonné la messe.... Dieu doit » obéir au diable... Si le pape est un imposteur et » un méchant, et par conséquent membre du diable, » il n'a aucun pouvoir sur les fidèles, si ce n'est » peut-être qu'il l'aît reçu de l'empereur. Après » Urbain VI, on ne doit point reconnaître de pape, » mais vivre comme les Grecs, chacun sous ses » propres lois..... Il est contraire à l'Ecriture sainte » que les ecclésiastiques aient des biens temporels. » Wiclef mourut en 1584, à Lutterworth (Cave met sa mort le dernier jour de l'an 1587), laissant un grand nombre d'écrits, tant en latin qu'en anglais. Le principal ouvrage, parmi ceux du premier genre, est celui qu'il nomma *Triologue* ou *Dialogue*, en 4 livr., 1525, sans nom de ville ni d'imprimeur, et réimprimé en Allemagne, 1755, in-4. Dans cet ouvrage, il fait parler trois personnages : la vérité, le mensonge et la prudence. C'est comme un corps de théologie, qui contient tout le venin de sa doctrine, dont le fond consiste à admettre une nécessité absolue en toutes choses, même dans les actions de Dieu,

Le roi Richard ordonna que les écrits de Wicléf seraient jetés au feu, et Henri V extermina les restes des wicléfistes, que l'on nommait aussi *Lollards*; mais un gentilhomme de Bohême, qui étudiait à Oxford, ayant trouvé moyen de faire entrer les livres de cet hérésiarque dans son pays, ils y engendrèrent une nouvelle secte. Jean Huss adopta une partie de ses erreurs, et s'en servit pour soulever les peuples contre le clergé. De là naquirent encore différentes sectes d'anabaptistes qui désolèrent l'Allemagne, lorsque Luther eut donné le signal de la révolte contre l'Eglise; une secte réveillant toujours le courage de l'autre, et renforçant la ligue générale des erreurs contre la vérité. Le projet favori de Wicléf et de ses enthousiastes était de vouloir établir l'égalité et l'indépendance entre les hommes. Cette prétention excita, en 1379 et en 1380, un soulèvement général de tous les paysans et des gens de la campagne, qui, suivant les lois d'Angleterre, étaient obligés de cultiver les terres de leurs maîtres. Ils prirent les armes au nombre de plus de 10,000 hommes, et commirent une infinité de désordres, en criant partout : *Liberté! Liberté!* Les erreurs de Wicléf furent condamnées au concile de Constance. Sa *Vie* a été publiée à Nuremberg, 1546, Oxford, 1612, in-8.

WICQUEFORT (Abraham de), né à Amsterdam vers 1508, plut par son esprit à l'électeur de Brandebourg, qui l'envoya à la cour de France, où il fut son résident pendant 32 ans. Il y essuya divers désagréments occasionnés par son esprit intrigant et inquiet, fut mis à la Bastille, puis relâché. De retour dans sa patrie, et accusé de trahir l'état, il fut condamné à une prison perpétuelle en 1673. Il soulagea l'ennui de sa solitude en composant l'*Histoire des Provinces-Unies*, dont il n'a paru en 1719 que le 4^{er} vol. in-fol. Ce n'est, pour ainsi dire, qu'une satire contre la maison d'Orange. Il demeura en prison jusqu'en 1679, qu'il trouva moyen de se sauver et de se réfugier à la cour du duc de Zeil, qu'il quitta en 1681 pour retourner en Hollande. On a encore de lui : l'*Ambassadeur et ses fonctions*. Ce traité, la Haye, 1724, 2 vol. in-4, qui dans le temps eut un assez grand succès quoique mal écrit, n'est plus guère consulté; *Traduction française du Voyage de Moscovie et de Perse*, écrit en allemand par Adam Olearius, dont la meilleure édition est celle de Hollande, 1727, 2 vol. in-fol.; *Traduction française de la relation allemande du Voyage de Jean-Albert de Mandeslo, aux Indes orientales*. On a trouvé à la suite de l'ouvrage précédent, dont elle compose le 2^e vol. Celle du Voyage de Perse et des Indes orientales, par Thomas Herbert, Paris, 1665, in-4. Enfin celle de l'ambassade de don Garcias de Silva-Figueroa en Perse, Paris, 1667, in-4.

WIDMANSTADT. Voy. ALBERTI (Jean).

* WIDMER (Samuel), mécanicien et manufacturier, né en 1767, à Othmarsingen, dans le canton d'Argovie, était neveu d'Oberkampf, qui commençait à diriger une petite manufacture d'indienne à Bouy, et qui l'appela auprès de lui : Oberkampf prit soin de son éducation, et après l'avoir initié dans les secrets de son art, l'envoya à Paris étudier

la physique dans le cabinet du professeur Charles, et la chimie dans le laboratoire de Berthollet. Revenu auprès de son oncle, celui-ci lui confia la direction de sa fabrique, et il y fit plusieurs améliorations. On lui doit, entre autres inventions, celle d'une machine pour graver les cylindres en cuivre destinés à l'impression des toiles, et une autre pour la gravure des planches. Il appliqua le système de la vapeur au chauffage de l'eau nécessaire pour la teinture, et peu après découvrit une espèce de couleur, *le vert solide d'une seule application*, que les chimistes anglais cherchaient en vain depuis longtemps, et qui est une des plus précieuses découvertes de la chimie appliquée aux manufactures. Sur la fin de ses jours, il inventa une machine pour le blanchiment des toiles, et c'est à lui que l'on doit l'heureuse importation de la machine à ouvrir le coton. L'excès de travail altéra ses facultés morales, et le porta à se donner la mort en 1821. Louis XVIII lui avait donné une médaille d'or et la décoration de la légion d'honneur. On trouve sur lui une *Notice* assez étendue dans le tom. 6 de l'*Annuaire de Mahul*.

* WIEGLEB (Jean-Christien), l'un des meilleurs chimistes de l'Allemagne, naquit à Langensalza en 1732, d'un avocat qui lui fit faire toutes ses études grammaticales et littéraires; mais entraîné par son goût pour la chimie, il s'y livra spécialement. Wiegleb mourut le 10 janvier 1800. Ses principaux ouvrages sont : *Manuel de chimie générale, appliquée aux arts*, Berlin et Stettin, 1779, 3^e édit., 1796, 2 vol. in-8, ouvrage estimé; *Essais chimiques sur les sels alkalis*, 2^e édit., 1787, in-8; *Histoire des progrès et des découvertes en chimie chez les anciens et pendant le moyen âge*, 1790-91, 2 vol. in-8.

WIEKI (Jacques), jésuite polonais, né en 1540, se distingua par son érudition et par son zèle à combattre, dans ses discours et ses écrits, les différentes sectes qui infestaient ce royaume et la Transylvanie. Il mourut en odeur de sainteté à Cracovie, en 1597, à 57 ans. On a de lui en latin : *De sanctæ missæ sacrificio*; *Depurgatorio*; *De divinitate Christi et Spiritûs sancti*, contre Fauste Socin. Il a donné en polonais des *Ecrits* sur les Evangiles. Une *Version* de la Bible dans la même langue.

* WIELAND (Christophe-Martin), un des hommes qui ont le plus contribué à la gloire littéraire de l'Allemagne, naquit le 5 septembre 1733, à Holzheim, près de Biberach, en Souabe. Il était fils d'un ecclésiastique très-instruit qui, après l'avoir initié aux premières connaissances, le plaça dans l'école de sa ville natale. Dès l'âge de onze ans, Wieland éprouva un penchant irrésistible pour la poésie, et sa première conception fut celle d'un poème épique sur la destruction de Jérusalem, qu'il commença, mais dont il ne reste point de traces. A quatorze ans, il fut envoyé à l'école de Klosterbergen; la philosophie, les mathématiques, la philologie, le dessin, et surtout la théologie, furent les objets de ses études. Mais la lecture de Bayle, de Voltaire, de Wolf, du marquis d'Argens lui firent abandonner cette dernière science, et il composa une dissertation philosophique dans laquelle il essayait de démontrer que le monde avait

pu se former seul des lois intimes du mouvement, sans l'intervention de la divinité dont il admettait toutefois l'existence comme âme du monde. Cette dissertation lui causa plusieurs désagréments de la part de ses maîtres. Il en vint, comme il l'avoue lui-même, à douter de l'existence de Dieu, et il ajoute que *Ce doute lui coûta beaucoup de larmes et lui causa de longues insomnies*. L'amour dont il s'éprit, à 17 ans, pour une de ses cousines, Sophie de Guttermann, lui inspira des sentiments religieux, assez vagues d'ailleurs, qui se soutinrent plusieurs années, et il déclara que sans Dieu il ne pouvait y avoir de vertus. C'est à la suite d'un sermon prononcé par son père, sermon auquel il assistait, qu'il conçut le plan d'un poème intitulé : *La nature des choses, ou le monde le plus parfait*, en six chants, qu'il commença en 1751, et qui lui valut le titre de *Lucrèce allemand*. L'auteur le retoucha lors des éditions qui en furent faites en 1770 et 1797. A cette production en succédèrent plusieurs autres, dans lesquelles on discernait, avec les progrès du goût, les indices d'une philosophie *socratico-horatienne*, qui fut plus tard le caractère le plus saillant de la manière de Wieland. En 1752 parurent ses *Contes*, qui annoncent le passage de l'auteur des régions contemplatives dans le monde physique. Après s'être rendu, en 1750, à l'université de Tubingen, pour étudier la jurisprudence, qu'il abandonna, il se rendit en 1752, à Zurich, chez Bodmer, qui lui donna des avis. Wieland fit paraître vers cette époque les *Lettres de morts à leurs amis encore vivants* (1753); *l'Épreuve d'Abraham*, poème en trois chants; les *Quatorze sympathies* (1754); la *Vision de Mirza*, poème, etc., puis il dirigea l'éducation de jeunes gens de Zurich. Ayant attaqué dans un de ses ouvrages (les *Psaumes* qui furent d'abord intitulés : *Sentiments d'un chrétien*), Uz, un des auteurs en réputation, celui-ci lui lança quelques traits piquants et vigoureux; c'est la seule querelle littéraire que Wieland ait fait naître. Il voulut ensuite se réconcilier avec Uz qui s'y refusa. Dans les *Considérations platoniques sur l'homme* on trouve un mélange de platonisme et de christianisme. Les cinq premiers chants du poème de *Cyrus*, dont la première idée fut prise dans la *Cyropédie* de Xénophon, parurent en 1757, et en 1758 Wieland donna sa première pièce dramatique, *Jeanne Gray*. Le poète alla exercer encore les fonctions d'instituteur à Berne, et enseigna la philosophie à quelques jeunes gens. Il entra en correspondance avec Zimmermann et passait agréablement son temps à Berne, lorsqu'il fut appelé à Biberach, comme membre du conseil. A son arrivée dans cette ville, il eut le chagrin d'apprendre que Sophie de Guttermann était mariée. Il chercha une distraction dans l'étude et fit paraître, de 1762 à 1766, une traduction de Shakespeare, en 8 vol. Le comte de Stadion mit à sa disposition une bibliothèque, et la lecture des sceptiques anglais et français fit renaitre ses doutes, auxquels succéda un déisme assez vague. Le conte de *Nadine*, imité de Prior; les *Contes comiques*, où l'on trouve des traces de mauvais goût; les *Aventures de Sylvio de Rosalca*, ou le *Triomphe de la nature sur l'exaltation*, imitation

de Don Quichotte appliquée à la féerie, parurent encore successivement. Le poème intitulé *Biribinker* causa du scandale en Suisse par des détails trop libres. Son mariage avec une des filles de Hillenbrandt, négociant d'Hambourg (1765), fut heureux. Il donna en 1766 et 1767, *Agathon*, ouvrage où il a voulu montrer jusqu'à quel point un homme, sans autres moyens que ceux qu'il a reçus de la nature, peut acquérir de la sagesse et des vertus, et combien est puissante l'influence des circonstances extérieures sur le caractère des individus. Lessing disait de cet écrit : « C'est pour l'homme qui pense, » le premier et unique roman dans le genre classique, et l'une des premières productions de mon » siècle. » *Musarion*, qui fut publié en 1768, est un petit poème en trois chants, dont la versification est heureuse, et dans lequel l'auteur se moque de la morale des stoïciens et des pythagoriciens. Il fit une grande impression sur Goethe, et mérita d'être nommé la philosophie des Grâces. L'électeur de Mayence pourvut Wieland, en 1769, de la chaire de philosophie à Erfurt, avec 3,000 francs de traitement, sans exiger qu'il en remplit les fonctions, et en 1770, il fit paraître les *Grâces*, poème en six chants en vers et en prose, où l'on remarque l'emploi très-heureux de mètres différents, qui donne au style une légèreté et une grâce toute particulière. Le poème du *Nouvel Amadis*, en dix-huit chants, parut en 1771, ouvrage que l'auteur refondit à l'âge de soixante ans. Il y déploya toute la variété et la flexibilité de son talent, et le partagea en strophes de dix vers et à rimes croisées. Wieland attaqua dans son *Histoire des trois Calendars* la conduite des prêtres. Pour atténuer un peu l'effet de cet écrit, il publia dans le *Mercure Allemand*, qu'il commença à rédiger en 1775, d'abord seul, et qu'il continua avec Bottiger, jusqu'en 1805, les *Entretiens avec le curé de *****, où il mit en scène un ecclésiastique respectable, devant lequel il cherchait à s'excuser des efforts qu'il avait faits pour affaiblir les sentiments religieux. Dès l'année 1772, il dirigeait l'éducation des deux fils de la duchesse douairière de Saxe-Weimar, et sa position à Weimar fut des plus agréables. Goethe, peu content de quelques critiques insérées dans le *Mercure* dont nous avons parlé, fit paraître une satire intitulée : *les Dieux, les Héros et Wieland*, qui produisit une grande sensation. Wieland, qui démêla dès lors le génie de Goethe, annonça lui-même la pièce de son adversaire, en en faisant l'éloge, et des relations amicales s'établirent entre ces deux hommes illustres. Le poème d'*Oberon* parut d'abord dans le *Mercure* en quatorze chants, que l'auteur réduisit à douze en 1780. Le fond en est tiré du *Fabliau* d'Huon de Bordeaux, et il offre de véritables modèles dans le genre burlesque, satirique, descriptif, gracieux et pathétique. C'est la production la mieux versifiée de Wieland, qui traduisit aussi les *Satires* et les *Épîtres* d'Horace, ainsi que les œuvres de Lucien, dans lequel il puisa l'idée de *Pérégrin Prothée*, un de ses écrits les plus remarquables. *L'Agathodamon*, qui sert de pendant à ce dernier ouvrage, renferme l'explication naturelle des prétendues merveilles opérées par Apollonius de Thyanes.

Dans les *Dialogues dans l'Elysée*, 1780, et les *Nouveaux dialogues des Dieux*, 1781, l'auteur emploie l'arme du ridicule et ose attaquer plusieurs points de la doctrine chrétienne; l'on remarque que depuis 1788, Wieland cessa d'avoir pour les dogmes du christianisme le respect qu'il avait professé jusqu'alors. Une édition de ses *Œuvres*, des frais de laquelle Goschen de Leipsig se chargea, fut assez productive pour permettre à Wieland d'acheter, à deux lieues de Weimar, la terre d'Osmantædt, où il résida de 1798 à 1805, et où il composa son *Musée attique*, qui renferme des traductions de quelques grands écrivains grecs avec des commentaires. Il y écrivit aussi son livre intitulé : *Aristippe chez quelques-uns de ses contemporains*. Ayant perdu sa femme en 1801, il vendit sa terre et revint en 1805 à Weimar, où Goethe, Herder et Schiller se trouvèrent réunis. La bataille d'Iéna affecta vivement Wieland. Napoléon lui témoigna toutefois beaucoup de bienveillance, et le décora de l'ordre de la légion-d'honneur. L'empereur Alexandre le nomma chevalier de l'ordre de Sainte-Anne, et l'institut de France l'inscrivit au nombre de ses associés étrangers. A l'âge de 73 ans, il commença à traduire les *Lettres* de Cicéron; le premier volume de sa traduction parut en 1808 et le cinquième en 1812. Mais il n'eut pas le temps d'achever cet excellent travail, et mourut, le 20 janvier 1815. Ses restes furent transportés à Osmantædt. Outre les ouvrages que nous avons cités, il en a laissé beaucoup d'autres dont la nomenclature serait ici trop longue, et parmi lesquels nous ne citerons que : *Euthanasia*, publié en 1803, et qui indisposa contre lui beaucoup de psychologues. L'auteur y soutient que la croyance à l'immortalité de l'âme est non-seulement dépourvue de preuves et inutile à la morale; mais il ajoute qu'elle lui est nuisible, et que l'homme en société ne doit faire le bien que pour le bien même, sans y être poussé par aucune idée de récompense ou de punition. Cette doctrine fait assez voir que les écrits de Wieland, dangereux pour le cœur, ne sont pas moins capables de pervertir l'esprit. Ils ont été traduits dans les diverses langues européennes. Laddoucelte, Laveaux, Coiffier, Frenais, Dorat, etc., en ont donné plusieurs en français. Ils ont été réunis par Goschen, à Leipsig, en 51 vol. in-8, à la tête desquels l'on trouve la *Vie de Wieland* par Gruber.

WIER (Jean), dit *Piscinarius*, né en 1515, à Grave sur la Meuse, dans le Brabant hollandais, fit divers voyages, et visita une partie de l'Afrique et de l'Asie. De retour en Europe, il devint médecin du duc de Clèves, place qu'il exerça pendant 30 ans. Il mourut en 1588, à Teklembourg. Ses *Œuvres* ont été imprimées à Amsterdam, 1660, in-4. On y trouve son traité *De præstigiis et incantationibus*, trad. en franç. par Jacq. Crevin, Paris, 1577, in-8. Il y prétend que ceux qu'on accusait de sortilège, étaient ordinairement des personnes à qui la mélancolie avait troublé le cerveau; il convient cependant que la malice des hommes a quelquefois employé les moyens les plus superstitieux et les plus criminels pour parvenir à ses

fins; il y a plus, ce disciple de Henri Corneille Agrippa a été accusé, comme son maître, de tenir bureau de magie; ce qui prouve que la qualité dominante de son esprit n'était pas d'être bien conséquent, et qu'il rejetait d'un côté ce qu'il semblait approuver et pratiquer de l'autre; travers qui lui était commun avec bien d'autres se disant également esprits forts. (Voy. FAUSTUS, PHILIPPE DE FRANCE, VOISIN, etc.)

* WIFFEN (J.-H.), anglais poète, mort le 5 mai 1856, à la fleur de l'âge, fut longtemps bibliothécaire du duc de Bedford. Parmi ses ouvrages on cite ses *mémoires sur la maison de Russell*; sa *traduction du Tasse*; celle de la *vie de Garcilaso de la Vega*, etc.

WIGGERS (Jean), docteur de Louvain, né à Diest en 1571, professa la philosophie dans le collège du Lys à Louvain. Il fut appelé à Liège pour présider au séminaire de cette ville, et pour y enseigner la théologie. Il se fit tant d'honneur dans ce double emploi, qu'il fut rappelé à Louvain, où il fut d'abord président du collège d'Arras, puis second président du séminaire au collège de Liège, fondé à Louvain. Il fut fait docteur en théologie en 1607, et professeur royal de cette science en 1611. Wiggers fit fleurir la science et la vertu, et finit, par une mort sainte, une vie laborieuse, en 1659, à 68 ans. On a de lui des *Commentaires* latins sur la Somme de saint Thomas, 4 vol. in-fol., écrits d'une manière solide et méthodique, mais d'un style trop négligé. L'auteur ne suit pas servilement saint Thomas; il soutient même quelques sentiments qui sont opposés à ceux de ce saint docteur. Il y a plusieurs questions où en homme prudent il ne décide point, réserve que les théologiens et toutes les espèces de savants devraient plus souvent imiter.

WIGNEROD (Marie-Madeleine-Thérèse de), duchesse d'Aiguillon, morte en 1704, est le dernier rejeton de la famille de Wignerod, qui a produit plusieurs hommes illustres, en particulier François de Wignerod, général des galères de France en 1655. Par sa mort, le duché d'Aiguillon a passé à la famille des ducs de Richelieu.

WILDENS (Jean), peintre, né à Anvers en 1584, mort en 1644, est un des plus fameux paysagistes. Rubens employait souvent son pinceau. Ses paysages sont précieux par les sites agréables, les belles fabriques, les animaux et les figures dont ils sont la plupart ornés. Il a représenté les 12 mois de l'année d'une manière ingénieuse et élégante. Ces sujets ont été gravés par plusieurs artistes.

* WILKES (Jean), né à Londres en 1727, termina ses études à l'université de Leyde, et ne revint en Angleterre qu'après avoir visité une partie de l'Allemagne. Nommé grand shérif du comté de Buckingham (1754), puis à la chambre des communes en 1757 par le Bourg d'Aylesbury, qui le réélut en 1761, il se trouva forcé, par le dérangement de sa fortune, de postuler près du ministère différents emplois qu'il ne put obtenir. Dès lors il se montra l'adversaire du gouvernement et de l'autorité royale et acquit quelque importance par la publication d'*Observations sur les papiers relatifs à la rupture avec l'Espagne*. Bientôt parut dans le *North Briton*,

journal qu'il avait créé en opposition avec le *Briton*; feuille ministérielle, une censure plus que hardie du discours de la couronne. Cet article le fit enfermer à la Tour de Londres, et traduire devant la cour des *Plaids communs*, qui l'acquitta. Pour suivi pour de nouvelles publications, il passa en France, et de là en Italie, et ne revint en Angleterre qu'après la chute du ministère. Réélu plusieurs fois à la chambre des communes, il en fut exclu par des bills d'incapacité. En 1772, nommé l'un des shérifs pour Londres et Middlesex, et deux ans après, élevé à la dignité de lord maire, il en remplit si bien les fonctions, qu'il put enfin être réélu au parlement sans opposition. En 1779, ayant obtenu la place lucrative de chambellan de la ville de Londres, Wilkes ne s'occupa plus de querelles de parti, et cessa de travailler à ses publications. Il mourut le 6 décembre 1777. On a réuni ses *Lettres et Discours*, Londres, 1769, 3 vol. in-12. Il a publié en outre une *Introduction à l'histoire d'Angleterre*, qui est loin de valoir l'ouvrage de Hume.

* WILKIE (David), célèbre peintre anglais, né en 1785 à Culter, dans le comté de Fife, était l'un des quatre fils du ministre de la paroisse. Son père, lui trouvant des dispositions pour le dessin, l'envoya à Edimbourg, dans l'école de John Graham, maître habile et dévoué à ses élèves, sous la direction duquel Wilkie fit de rapides progrès. Arrivé en 1804 à Londres, il y vécut quelque temps inconnu; mais ses *Politiques de village*, exposés en 1806, commencèrent sa réputation. Son *Joueur de violon aveugle*, qu'il exposa l'année suivante, est un de ses chefs-d'œuvre, et fait maintenant partie de la galerie nationale. Agrégé de l'académie royale en 1809, il y fut admis en 1811, sur la présentation de ses *Petits garçons cherchant des rats*. Dès cette époque jusqu'en 1825, il ne laissa passer aucune année sans exposer quelques nouveaux chefs-d'œuvre qui lui étaient commandés par de riches amateurs, et payés chèrement. En 1826, il se rendit à Rome et passa trois ans à visiter l'Italie et l'Espagne, où il composa dans la manière de Velasquez, son peintre favori, quatre tableaux qui furent envoyés en Angleterre, et achetés par Georges IV. Nommé premier peintre du roi en 1834, il fut créé chevalier en 1836, et mourut le 1^{er} juin 1841, sur le vaisseau l'*Oriental*, dans la rade de Gibraltar. Les productions de ce maître, le plus renommé, le plus populaire de la Grande-Bretagne, sont très-nombreuses. Un article inséré dans le *Moniteur* du 22 juillet contient l'indication de ses tableaux les plus remarquables.

WILKINS (Jean), évêque anglican, était né en 1614 à Fawsley, près de Daventry, dans le comté de Northampton. Il fit ses études à Oxford, au collège de la Madeleine, où il avait obtenu une bourse à l'âge de 15 ans. Il y prit le degré de maître-ès-arts en 1634, et ensuite fut reçu docteur. Ayant adhéré aux actes du long parlement, il fut nommé président du collège de Wadham en 1648. Quelque temps après, il obtint une chaire de théologie. Comme il avait épousé la sœur d'Olivier Cromwell, Richard, fils d'Olivier, fit pourvoir Wilkins, devenu son oncle, de la principalité du collège de la Tri-

nitité à Cambridge; mais à la restauration, il en fut dépouillé. Il avait du talent pour la prédication, et était aussi fort habile dans les sciences physiques et mathématiques. La société royale l'admit dans son sein. Peu de temps après, il obtint le doyenné de Rippon. Enfin la protection du duc de Buckingham lui valut l'évêché de Chester, et la qualité de beau-frère de Cromwell ne parut point à Charles II un motif pour exclure un homme de mérite d'une place à laquelle son savoir et ses talents lui donnaient droit. Il mourut le 19 novembre 1672. Wilkins a laissé : un ouvrage intitulé : *Ecclesiastes*, ou *Discours sur la prédication*; un *Discours sur la Providence*, où il fait voir la sagesse de ses voies dans sa conduite la plus sévère; un *Discours sur le don de la prière*. Ces deux discours, traduits en français, ont été imprimés, le premier à Amsterdam en 1690, et le second à Quevilly en 1695. Deux *Livres sur les devoirs et les principes de la religion naturelle*; des *Sermons*; la *Lune habitable*, Londres, 1658, avec un discours où il cherche à prouver la possibilité d'établir un commerce entre nous et la lune; *Essai sur le projet d'un langage philosophique et universel*, avec un *Dictionnaire en conformité*. Leibnitz avait eu la même idée, et depuis, d'autres essais ont été faits dans ce genre. — WILKINS (David), chanoine de Cantorbéry, et archidiacre de Suffolk, né en 1685, mort vers 1745, se fit un nom dans la littérature par son érudition et l'étendue de ses connaissances dans les antiquités sacrées et profanes. On a de lui : les *Conciles de la Grande-Bretagne*, Londres, 1737, 4 vol. in-fol.; *Pentateuchus copticus*, Londres, 1751, in-4; *Lois anglo-saxonnes*, Londres, 1721, in-fol., collections estimées, mais dont le fond appartient à Henri Spelman (voy. ce nom); *Novum testamentum copticum*, Oxford, 1716, in-4; les *Joannis Seldeni opera omnia tam edita quam inedita, ex recensione Davidis Wilkins*, Londres, 1726, 3 vol. in-fol. (voy. SELDEN); *Thom-Tanneri bibliotheca*, etc., Londres, 1742, in-fol.

* WILKINS (Charles), orientaliste, né à Herfort, dans le Sommerset, vers 1750, envoyé en 1770 au Bengale, comme employé civil de la compagnie des Indes, eut le courage d'y commencer et le mérite de continuer l'étude du *sanskrit*, alors complètement ignoré par les Européens. Sa traduction du *Baghead-Gita*, ou *Dialogues de Krishna et d'Ardjoun*, Londres, 1785, commença à fixer sur lui l'attention du monde savant. Cet ouvrage contient un précis de la religion et de la morale des Indous, basée sur l'immortalité et la transmutation des âmes. On y voit la ressemblance du système théologique de Brahma avec celui de Zoroastre, sur le culte du feu et du soleil. Il a été trad. en franç. par Parraud, Paris, 1787, in-8. Après cette publication, Wilkins s'occupa à tailler et à graver de ses propres mains le premier assortiment de types persans et bengalis dont aient fait usage les presses du Bengale, et qui servent encore pour imprimer les lois et règlements traduits en Persan. De retour en Angleterre, il publia sa traduction du *Hitopadesa* (ou *Instructions amicales*) de Wischnou-Sarma, Bath, 1786, gr. in-8. Ce livre qu'on dit sinon le

plus ancien, du moins le plus considérable recueil d'apologies qui existe, fut écrit il y a environ onze cents ans. Traduit en plus de vingt langues, il a été souvent altéré et mutilé; ce n'est que dans la traduction littérale de Wilkins qu'on peut prendre une juste idée de l'original. Ce savant mourut à Londres, le 15 mai 1856, à 86 ans, membre associé de l'académie des inscriptions et belles-lettres de France. On lui doit encore : *Grammaire de la langue sanskrite*, Londres, 1808, in-4; *Racines de la langue sanskrite*, ibid., 1813, in-4. Une nouvelle édition du *Dictionnaire persan-arabe-anglais et anglais-arabe-persan* de Richardson, avec de nombreuses additions et améliorations, Londres, 1806-1812, 2 vol. in-4.

* WILLAUMEZ (J.-B.-Philibert), pair de France et vice-amiral, né en 1761 à Belle-Ile-en-Mer, reçut une éducation analogue à la carrière qu'il devait parcourir avec tant d'éclat; les mathématiques, l'hydrographie, la théorie des constructions navales, l'astronomie dans tout ce qu'elle a d'appliquable à la navigation, tels furent les objets de ses études, et plus d'une fois ses progrès dans ces diverses branches de la science nautique étonnèrent ses maîtres et ses rivaux. Fils d'un chef de garde-côtes, il commença par servir comme mousse sur un des vaisseaux de l'état; mais son intelligence, son zèle et l'utilité de ses services lui firent franchir rapidement les grades subalternes, et six ans s'étaient à peine écoulés qu'il était employé en qualité de premier pilote sur la frégate l'*Amazone*. Après diverses navigations à l'île de France, à la Havane, aux Antilles, etc., il fut remarqué de ses supérieurs, et le roi lui fit remettre, à titre de récompense et d'encouragement, un très-beau cercle de réflexion. Ce don était accompagné d'une lettre du ministre de la marine, pleine d'éloges. Envoyé avec d'Entrecasteaux (voy. ce nom) à la recherche de La Peyrouse, il reçut en mer le brevet de lieutenant et la croix de Saint-Louis; il avait à peine trente ans. Willaumez eut part à toutes les expéditions importantes de la république et de l'empire. En 1805, à Saint-Domingue, il se signala en battant avec la frégate la *Poursuivante* un vaisseau de ligne anglais, l'*Hercule*. A son retour il fut nommé contre-amiral, commanda une escadre de l'armée navale de Brest, et en 1806 et 1807, exécuta des courses hardies contre les Anglais; il réussit, malgré de fâcheux contre-temps, à leur faire éprouver de fortes pertes. Mis en disponibilité à la chute de Bonaparte, il ne reprit du service qu'après 1850, époque où il fut fait vice-amiral. Elevé à la dignité de pair en 1857, il fit valoir, l'année suivante, ses droits à la retraite, et se retira dans une campagne à Suresne près Neuilly, où il mourut, le 16 mai 1845, à 84 ans. On a de lui un excellent *Dictionnaire de marine*, Paris, 1828, 2^e édit., 1851, in-8, qui est devenu classique. Willaumez passait pour le meilleur marin praticien de son temps. M. le président Boyer prononça son éloge à la chambre des pairs, dans la séance du 26 juin 1846.

* WILLEMET (Remi), naturaliste, né à Norroi près Pont-à-Mousson, en 1755, se livra particuliè-

rement à l'étude de l'histoire naturelle, et devint directeur du jardin des plantes et du muséum de Nancy. Il mourut dans cette ville le 21 juin 1807. On a de lui : *Phytographie économique de la Lorraine*, Nancy, 1770, in-8, réimprimée sous le titre de *Phytographie encyclopédique, ou Flore économique*, ib., 1805, Paris, 1808, 2 vol. in-8; *Lichénographie économique, ou Histoire des lichens utiles dans les arts et la médecine*, Lyon, 1787, in-8; *Monographie pour servir à l'histoire naturelle et botanique de la famille des plantes étoilées*, Strasbourg, 1791, in-8; *Matière médicale indigène*, 1795, in-8; *Ornithologie abrégée de la France*, beaucoup d'articles dans les journaux de médecine, de physique, d'histoire naturelle et d'agriculture, et dans les mémoires de l'académie de Dijon.—Son fils (Pierre-Remi), né à Nancy en 1762, se fit recevoir docteur en médecine en 1785, partit pour l'Inde avec les ambassadeurs de Tipoo-Saïb, et mourut à Séringapatam en 1790. On lui doit des *Dissertations latines* sur la physiologie du corps humain, sur les plantes, sur l'usage du froid en médecine, et plusieurs pièces dans les journaux. Millin (voy. ce nom), son ami, a publié avec une préface intéressante *Herbarium mauritanum*, Leipsig, 1796, in-8. Il était l'un des fondateurs de la société linnéenne de Paris.

** WILLEMIN (Nicolas-Xavier), né en 1763 à Nancy, fut emmené fort jeune à Paris, où il apprit à graver. Plus tard, il joignit à la pratique des procédés manuels l'étude approfondie du dessin, et suivit pendant quelques années les leçons de Taillasson et de Lagrénée, membre de l'ancienne académie de peinture. C'est dans cette école qu'il puisa un goût passionné pour les monuments grecs et romains, qu'il appliqua et développa plus tard dans ses ouvrages, et dans une foule de travaux de détail. Il serait difficile de préciser le nombre exact des cahiers d'ornements, gravés tantôt à l'eau-forte, tantôt à l'aqua-tinte et à deux couleurs, à l'imitation des poteries étrusques, qu'il produisit et dont une série assez importante a paru sous le titre de *Meubles et ustensiles des Grecs et des Romains*. Mais ces travaux n'étaient que le prélude d'autres ouvrages; bientôt il fit paraître un *Choix de costumes civiles et militaires, de meubles, etc., des peuples de l'antiquité*, 1798, 2 vol. in-fol., travail dessiné avec une rare fidélité, qui devint, dès son apparition, le manuel des peintres, des sculpteurs et des ornemanistes, le texte en fut rédigé par l'abbé de Tersan. A cette publication en succéda une autre : *Parallèle des plus anciennes peintures et sculptures antiques*, etc., dont il ne put faire paraître que les premières livraisons. Ce fut en 1806 qu'il commença son *Recueil des monuments français inédits pour servir à l'histoire des arts depuis le vi^e siècle, jusqu'au commencement du xviii^e*, et il y consacra la moitié de sa vie sans avoir pu le terminer. Il n'a été entièrement publié qu'en 1859, 2 vol. in-fol., par les soins de M. André Pottier, qui en a fait le texte. Depuis 1850, la santé de Willemin s'affaiblit de jour en jour, et ses facultés intellectuelles semblaient être dérangées, lorsqu'il mourut, le 25 janvier 1855, à 70 ans. Membre de

la société des antiquaires de France, il avait reçu, en 1825, du Jury d'exposition une médaille d'or. Indépendamment des ouvrages spéciaux qui viennent d'être énumérés, on a encore de cet habile artiste un grand nombre de gravures qu'il a exécutées pour diverses publications. C'est ainsi, par exemple, qu'il coopéra aux opérations chalcographiques de la grande *Description de l'Égypte*, et qu'il exécuta d'après les vases grecs et les antiquités de la Malmaison, une collection de planches qui n'a pas été publiée. Il a fourni quelques gravures aux *Antiquités de Vésone* de Wlgrin de Tailleur, et grava tous les sujets insérés dans la description que Engelhart a publiée d'après le manuscrit de la bibliothèque de Strasbourg, intitulé : *Hortus deliciarum*, et attribué à Herrade de Landsperg.

** WILLEMS (Jean-François), né en 1795 à Bouchaute près d'Anvers, devint receveur de l'enregistrement des actes civils de Gand, et passa la plus grande partie de sa vie à étudier la littérature de son pays. Tous ses efforts et toutes ses publications tendirent à faire occuper à la langue flamande le rang qui lui est dû. Atteint encore jeune d'une indisposition grave, il ne put pas entreprendre tous les travaux qu'il avait projetés. Il mourut à Gand, le 25 juin 1846, à 55 ans. Il était membre de l'académie royale des sciences et belles-lettres, de l'institut des Pays-Bas et de plusieurs sociétés savantes. On ne connaît de lui en français que deux ouvrages : *De la langue belgeque ; Lettre à Sylvain van de Weyr*, Bruxelles, 1729, in-12; *De la population de quelques villes de la Belgique au moyen-âge*, in-8. Ses autres publications sont en flamand : *Histoire de la littérature flamande ; Topographie et antiquités de la ville d'Anvers ; Marie de Brabant*, poème ; *Proverbes flamands ; Le roman du Renard*, en vers ; *Chronique en vers de Jean van Heeln*, sur la bataille de Woeringen, publiée par la commission d'histoire, avec des notes et une préface de Willems ; le *Belgisch museum*, recueil périodique ; le *Recueil* non achevé des *Vieilles chansons flamandes*. Un écrit sur l'étymologie des noms des villes et communes de la Flandre orientale, et plusieurs *Poésies* et *Comédies* flamandes, etc.

WILLEMUR (Louis de PENEN, comte de), lieutenant-général, né dans les Hautes-Pyrénées, en 1761, entra dès l'âge de 17 ans au service d'Espagne, dans un régiment wallon alors en garnison à Oran. Après une campagne en Afrique, il obtint son congé, et passa, en 1779, en France, où il servit dans différents corps jusqu'en 1791, qu'il rejoignit les princes à Coblenz. Admis dans l'armée de Condé, avec le grade de lieutenant-colonel de dragons, il fit les campagnes de 1792, 95 et 94, et entra ensuite au service de l'empereur d'Autriche, qui le nomma en 1805 son chambellan. Lors de la paix que ce monarque conclut avec la France en 1809, il demanda et obtint de l'empereur un congé d'un an pour aller en Espagne. Nommé colonel à son arrivée dans l'île de Léon en 1810, il fut adjoint à l'état-major de l'armée qui opérait dans l'Estramadure, sous le général de la Romana. Dans l'affaire de Husaga (18 décembre) il résista, avec 550 chevaux, à une

division ennemie forte de plus de quatre mille hommes. Promu, le 1^{er} février 1811, au grade de brigadier-général de cavalerie des armées espagnoles, il assista le 16 mai à la sanglante bataille d'Albuera. La valeur qu'il déploya dans cette occasion, lui valut le grade de maréchal-de-camp. En 1815, il contribua au gain de la bataille de Vittoria. Ferdinand VII, après son rétablissement sur le trône, le nomma lieutenant-général, et plus tard gentilhomme honoraire de sa chambre. Louis XVIII, en 1820, l'éleva à la dignité de commandeur de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis. En reconnaissance des services qu'il avait rendus à la nation espagnole, les cortès générales lui accordèrent, en 1821, des lettres de naturalisation. Lorsque l'insurrection de l'île de Léon eut amené une révolution en Espagne, il fut dénoncé comme auteur d'une conspiration royaliste, et n'échappa qu'avec peine à la vengeance des constitutionnels. Le duc d'Angoulême, à son arrivée à Madrid, lui confia un commandement. Vers la fin de 1825, il fut nommé gouverneur militaire et politique de Barcelonne, et second commandant de la principauté de Catalogne, poste qu'il conserva jusqu'en janvier 1835. Il passa en Navarre l'année suivante, et reçut la présidence de la junte de cette province. Peu de mois après, Charles V lui envoya de Portugal le brevet de capitaine-général de l'Aragon. Ce prince, à son arrivée dans les provinces basques, lui confia le portefeuille de la guerre, honneur périlleux que le comte de Willemur n'hésita point à accepter. En novembre 1835, il offrit à don Carlos d'aller organiser la Catalogne ; mais ce projet ne put être mis à exécution. Nommé, en 1856, grand-croix de l'ordre royal de Charles III, il reçut de plus le titre et les prérogatives de conseiller d'état. Il quitta le quartier royal vers la fin du mois de juin et se rendit à Estella, pour y attendre le moment d'aller remplir en Aragon une mission importante ; mais les contrariétés qu'il y éprouva lui causèrent un vif chagrin qui altéra sa santé déjà affaiblie par l'âge. Atteint d'une maladie douloureuse, il mourut le 24 août. Le comte de Willemur était chevalier des ordres d'Alcantara, de Saint-Ferdinand, de Saint-Emenegilde, et de Saint-Georges.

* WILLIAMS (David), écrivain anglais, fondateur du *Fonds littéraire*, naquit en 1758, et embrassa, presque malgré lui, la carrière ecclésiastique ; aussi sa conduite ne fut rien moins que conforme à son état. Appelé en France par le ministre Roland, pour venir coopérer à la constitution qui devait faire le bonheur du peuple français, il vécut quelque temps dans la société des girondins ; mais lorsqu'il vit les excès commis au nom de la liberté, il désespéra de la voir établie, et se hâta de regagner son pays, où il mourut le 29 juin 1816. On a de lui : *Sermons sur l'hypocrisie religieuse*, 1774, 2 vol. in-8 ; *Traité sur l'éducation*, 1774, in-12 ; *Le philosophe*, 1775, in-8 ; *Leçons sur les principes et les devoirs universels de la religion et de la morale*, 1779, 2 vol. in-4 ; *Lettres sur la liberté politique*, 1782, in-8 ; *Leçons sur l'éducation*, 3 vol. in-8 ; *Leçons sur les principes politiques*, 1789, in-8 ; *Histoire du comté de Monmouth*, 1796, in-4, avec des pl. Thom.

Morris a donné un *Précis de la vie et des ouvrages de Williams*, 1792, in-8.

* WILLIAMS (miss Helena-Maria), née à Londres en 1759, s'adonna de bonne heure à l'étude des lettres. A 18 ans, elle publia un poème intitulé : *le Pérou*, qui lui valut les suffrages des gens de lettres les plus distingués de ce temps. Son imagination lui montrant la révolution française comme le prélude de grandes améliorations sociales, elle vint s'établir à Paris en 1790. S'étant liée avec Péthion, Vergniaud et plusieurs autres chefs des girondins, elle faillit être enveloppée dans leur proscription. Elle fut même arrêtée et détenue au Luxembourg ; mais elle parvint à s'échapper, et se retira en Suisse, où elle recueillit des observations qui parurent sous le titre de *Voyage en Suisse, avec des considérations sur le gouvernement helvétique*, trad. en franç. par J.-B. Say, 1798, 2 vol. in-8. Après la tourmente révolutionnaire, elle revint à Paris, où elle mourut le 15 décembre 1827. Elle a publié : *Lettres écrites de France sur la première fédération*, 1791-92, 2 vol. in-12 ; *Lettres écrites de France sur l'époque de la terreur*, 1795, 4 vol. in-12 ; *Aperçu de l'état des mœurs et des opinions de la république française et de la fin du XVIII^e siècle*, 1801, in-8 ; *Correspondance politique et confidentielle de Louis XVI, avec des observations*, 1804, 5 vol. in-8. Beuchot, dans son *Journal de la librairie* du 15 juin 1818, dit que cet ouvrage est apocryphe ; *Relation des événements qui se sont passés du premier mars au 20 novembre 1815*, 1816, in-8 ; *Souvenirs de la révolution française*, trad. de l'angl. par Coquerel, son neveu, Paris, 2^e édit., 1828, in-8. On a encore d'elle des *Poésies anglaises*, dont quelques-unes ont été traduites par Esnénard.

WILLIBROD (saint), né en 638 dans le Northumberland, embrassa fort jeune la vie monastique dans l'abbaye de Rippon, signala son zèle dans l'Ecosse et l'Irlande, et passa de là chez les Frisons, dont il fut l'apôtre. Il devint premier évêque d'Utrecht, et opéra de grandes conversions chez les Bataves et les Belges. Après de longs travaux, il se retira dans l'abbaye d'Epternach, dans le duché de Luxembourg, qu'il avait fondé des biens que sainte Irmine, fille de Dagobert, lui avait offerts, et où son corps est conservé avec beaucoup de respect. Alcuin, précepteur de Charlemagne, composa sa *Vie* en prose et en vers, et rapporte plusieurs miracles dont il plut à Dieu d'illustrer son tombeau.

WILLIS (Thomas), médecin, né en 1622 à Great-Bedwin, dans le comté de Wilt, fit ses études à Oxford, où il prit les armes avec plusieurs autres écoliers en faveur du roi. Il se livra ensuite tout entier à l'étude de la médecine. Charles II étant monté sur le trône en 1660, lui procura la place de professeur de philosophie naturelle, fondée par Guillaume Sedley. Il quitta Oxford en 1666, et alla exercer son art dans la capitale, où il donna la santé et excita l'envie. Les tracasseries que ses ennemis lui suscitèrent abrégèrent ses jours. Il mourut à Londres en 1675, à 53 ans. On a de lui : un *Traité anglais*, intitulé : *Moyen sûr et facile pour préserver et guérir de la peste, et de toute autre maladie contagieuse* ; ouvrage posthume, composé en

1666 et imprimé en 1690. Il ne se trouve pas dans la collection de ses *Oeuvres* en latin, Amsterdam, 1682, 2 vol. in-4. On distingue : *Cerebri anatome et nervorum descriptio et usus* ; les médecins en font grand cas ; *Pharmaceutice rationalis* ; *De fermentatione, de febris* ; *De anima brutorum*, etc. Les ouvrages de ce médecin seraient plus estimés s'il n'y montrait pas un goût décidé pour les systèmes, aussi préjudiciables dans la médecine, que pour l'ordinaire inutiles dans les autres sciences (voy. Eloy).

* WILLOT (Amédée), né en 1757, à Saint-Germain-en-Laye, suivit la carrière des armes, devint officier dans la légion de Maillebois, et se distingua dans la campagne de Corse (1769). Ayant adopté les principes de la révolution, il figura parmi les modérés. En 1795, général de brigade à l'armée des Pyrénées-Orientales, il fut suspendu de ses fonctions. Remis en activité, après le 9 thermidor, à l'armée des Pyrénées-Occidentales, sous le général Moncey, il se fit remarquer à l'attaque du camp de Louis XIV et au passage de la Nèze ; le 28 juin 1795, il défit les Espagnols à Mondragon. Il eut les mêmes succès devant Pampelune (le 6 juillet), et dans les sanglantes journées de 14 et 15, qui firent tomber Bilbao et la Biscaye au pouvoir des républicains. Nommé, après la paix avec l'Espagne (1795), général de division, il fut envoyé dans la Vendée, où il commanda sous Hoche, avec lequel il eut quelques différends au sujet de l'arrestation de Charette. Willot avait traité avec ce chef, et il écrivait à Hoche : « Si votre intention, si celle du » gouvernement n'ont point été de traiter avec les » rebelles, je ne vous pardonnerai jamais de m'a- » voir jeté dans une démarche pour me faire man- » quer à ma parole. Jusqu'alors, je n'avais fait que » combattre ; c'est par vos ordres que j'ai accepté » leur soumission ; et c'est vous qui les faites ar- » rêter...! » En 1796, il eut le commandement de la division militaire de Marseille, où il comprima les terroristes, qui l'accusèrent auprès du conseil des cinq-cents. Il avait été nommé en 1797 député du département des Bouches-du-Rhône à cette assemblée. Willot fut conservé dans son poste, et dissipa, en janvier 1798, un attroupement de jacobins qui mettaient le désordre dans la ville. Dans un *Rapport* qu'il adressa au Directoire sur les troubles du Midi, il s'exprimait en ces termes : « Les » royalistes qui assassinent les républicains, les » émigrés débarqués sur nos côtes, ne sont que des » fantômes grossiers, avec lesquels on veut alar- » mer le gouvernement, pour donner une fausse » direction à sa vigilance ; les seuls ennemis qu'il » ait à combattre, est un amas d'anarchistes, de » brigands et de scélérats de toute espèce qui in- » festent ces contrées... » Il se prononça contre le Directoire, et devint un des chefs du parti clichien, et lorsqu'on prépara un coup d'état contre le corps législatif, il le dévoila le 15 thermidor, signala les mouvements des troupes vers la capitale, l'approche de l'armée de Sambre-et-Meuse, commandée par Hoche, etc., etc. Il proposa plusieurs sages mesures, mais ses avis restèrent sans succès. Membre de la commission des inspecteurs, lorsque

le 18 fructidor arriva (voy. HOCHÉ), il fut arrêté avec Pichegru et différents membres du parti cli-chien. Enfermés d'abord dans la tour du Temple, ils furent conduits à Rochefort, puis transportés à Cayenne. Etant parvenu à s'échapper, le 5 juin 1798, avec Pichegru, Barthélemy et quelques autres compagnons d'infortune, Willot se réfugia dans la Guiane hollandaise, et de là en Angleterre. Quand le Directoire eut appris l'évasion de Willot, il inscrivit son nom sur la liste des émigrés. Sous le gouvernement consulaire, il fut du nombre des déportés auxquels on ne permit point la rentrée en France. Depuis cette époque, il chercha à fomentier dans le Midi des mouvements royalistes, et suivit les troupes autrichiennes en Piémont. Après la bataille de Marengo, il s'embarqua à Gènes, avec un corps d'émigrés français et suisses qui étaient à la solde de l'Angleterre. Il se rendit à Londres, où il appuya de tous ses moyens la cause des Bourbons. Mais l'établissement du gouvernement impérial lui ayant fait perdre toute espérance, il passa aux États-Unis, et ne revint en France qu'en 1814. Nommé en 1815 gouverneur de la Corse, il administra avec autant de sagesse que de modération, et se fit généralement aimer des habitants. Il était commandeur des ordres de Saint-Louis, de la légion d'honneur, et chevalier de Saint-Maurice et de Saint-Lazare de Sardaigne. Retiré dans sa maison de Choigny, près de Sarteny, Seine-et-Oise, il mourut, le 17 décembre 1825, à 66 ans, après avoir reçu les secours de la religion. A. Boulet a prononcé sur sa tombe un *Discours* qui a été imprimé, Paris, 1824, in-4.

WILLUGHBY (François), physicien, né en 1653, mort, le 5 juillet 1676, à 57 ans, s'est fait connaître par deux bons ouvrages d'histoire naturelle. Le premier est intitulé : *Ornithologia libri III*, Londres, 1676, 1686; trad. en anglais, 1678, in-fol.; *De Historia piscium libri IV*, Oxford, 1686 et 1745 in-fol. Ces deux Traités, qui sont ornés de figures bien exécutées, ont été publiés par Ray, qui les revit, et qui y corrigea quelques fautes échappées à l'auteur. Les figures avaient été dessinées par l'auteur pendant ses voyages en Europe.

WILMOT. Voy. ROCHESTER.

* WILMSEN (Frédéric-Philippe), le *Berquin* de l'Allemagne, né à Magdebourg en 1770, se livra de bonne heure à l'enseignement. Il rendit pendant 34 ans les plus grands services à l'instruction de la jeunesse, et mourut le 4 mai 1851 à Berlin, où il était premier prédicateur de l'église paroissiale. Il s'acquit une grande réputation par ses ouvrages. Celui qui a obtenu le plus de succès est son *Ami des enfants* qui a eu un très-grand nombre d'éditions.

** WILSON (Florent), en latin *Volusenus*, en français *Volusan*, naquit en 1500, à Elgin dans le comté de Murray. Il fit ses études à Aberdeen, et quand il les eut achevées, on lui donna la tutelle du neveu du cardinal Wolsey, qu'il conduisit à Paris, ensuite à Bâle, où ils suivirent les cours d'Erasme. Après la mort de Wolsey, en 1550, Wilson entra au service de Jean du Bellay. Grâce à la protection de cet illustre prélat, le docteur Ecossais se fit ouvrir les portes de l'Université, et professa la

philosophie d'abord à Paris, puis à Lyon où il se trouvait en 1558, comme on le voit par les vers que lui adressa Gilbert Ducher, p. 50 de ses *Epi-grammata*. Wil-on, pendant son séjour à Lyon, publia plusieurs ouvrages latins en prose et en vers; le plus remarquable est un traité philosophique *De tranquillitate animi*, imprimé à Lyon (et non à Leyde) en 1545, in-8, réimprimé dans le même format à Edimbourg en 1707 et à Londres en 1751 (1). Digne appréciateur du mérite et des talents de Wilson, le cardinal Sadolet lui donna la direction du collège de Carpentras (2). En 1551, Wilson vint à Lyon pour y prononcer la harangue de la Saint-Thomas, à la prière du consulat qui lui fit présent de vingt livres tournois, « sans tirer pour » la suite à conséquence pour ce qu'il ne s'était » trouvé en la ville avocat ni autre homme de let- » tres qui se soit voulu charger de faire ladite orai- » son. » Après un nouveau séjour à Carpentras, Wilson se proposait de retourner en Ecosse, mais arrivé à Vienne en Dauphiné, il tomba malade et y mourut. Son compatriote, George Buchanan qui parcourut la France, vers 1565, lui fit cette épithèque (*Epi-grammata*, 11, 12).

Hic Musis, Volusene, joci, carissime, ripam

Ad Rhodani, terra quam prociui a patria!

Hoc meruit Virtus tua, tellus quæ foret altris

Virtutum, ut cineres conderet illa tuas.

WILSON (Thomas), né en 1665 à Burton, dans le comté de Chester, en Angleterre, sut gagner l'estime de Guillaume, comte de Derby, qui le fit chapelain de sa maison, lui confia l'éducation de son fils, et le récompensa ensuite de ses services par l'évêché de l'île de Man (île que ce comte possédait alors, et qui fut vendue depuis au roi d'Angleterre). Wilson prit possession de son évêché en 1697. Il prodigua aux habitants de cette île tous les secours temporels que sa fortune comportait, et composa plusieurs ouvrages pour leur instruction dans leur langue, ce qui leur manquait absolument. Il mourut généralement regretté le 7 mars 1755. Il exigea qu'on ne mit qu'une inscription fort modeste sur sa tombe, et on y a ajouté depuis : *Que cette île dise le reste*. Cruttwel a donné les *Œuvres complètes* de ce prélat, à Londres, 1781, 2 vol. in-4. Ce sont des *instructions chrétiennes*, des *ouvrages de piété*, des *sermons*, et un *Abrégé de l'histoire de l'île de Man*; l'éditeur a mis en tête un abrégé de la *Vie* de Wilson.

* WILSON (Henri), navigateur anglais, commandant l'*Antelope*, bâtiment de la compagnie des Indes, lorsqu'il reçut à Macao, en juin 1783, l'ordre de repartir pour l'Angleterre. Il mit à la voile le 21 juillet suivant; mais, ayant touché sur des brisants, dans la mer du Sud, son vaisseau fut fracassé. Par son courage, son sang-froid et sa prudence, il parvint à sauver son équipage, et aborda sur une petite île, où le roi du pays (les îles Pelew) lui fournit les moyens de construire un nouveau bâtiment pour retourner dans sa patrie. Il est mort à Colington, en 1810, après avoir servi encore longtemps,

(1). Les vers latins de Wilson ont été reproduits dans les *Deliciae poetar. Scotorum*.

(2). Voy. les lettres de Sadolet, vi, 17, et xvi, 43.

avec autant de zèle que de succès, la compagnie des Indes. La relation du naufrage de l'*Antilope* a été écrite par Kéate, et traduite en français sous le titre de *Relation des îles Pelew, composée sur les journaux et les communications du capitaine H. Wilson et de plusieurs de ses officiers*, Paris, 1780, in-4, ou 2 vol. in-8, avec cartes et planches. — Il y a un autre navigateur anglais du même nom, Jacques WILSON, qui partit de l'Angleterre en 1796 avec le navire le *Duff*, pour porter des missionnaires dans les diverses îles du grand Océan. Il visita successivement Otaïti, quelques îles voisines, l'Archipel des Amis, les Marquises, et découvrit un groupe de quatorze îles qu'il nomma *Duff Groop*. Il revint en Angleterre en 1798, et mourut quelques années après. La *Relation de son voyage* a été écrite par un membre de la société des missions de la Grande-Bretagne, et publiée à Londres en 1799, in-4. Elle a été traduite en allemand. On en trouve un extrait dans le tome 5 de l'*Abrégé des voyages modernes*, par Eyriès.

WILTHEIM (Alexandre), né dans le Luxembourg, en 1604, se fit jésuite, professa la rhétorique avec distinction pendant six ans, et fut recteur du collège de Luxembourg, où il vivait encore en 1674. On a de lui : *Vita venerabilis Yolande priorissæ ad Mariæ-Vallem*, etc., Anvers, 1674, in-8; d'après un manuscrit de Herman de Luxembourg, dominicain du xiii^e siècle; *Catalogue des abbés du monastère de Munster à Luxembourg*, Trèves, 1664, in-fol.; *Diptychon Leodiense ex consulari factum episcopale, et in il-lud commentarius, ubi etiam de Bithuricensi et Compediensi aliisque antiquitatis monumentis*, Liège, 1659, in-fol., fig.; *Notitix ad Diptychon Leodiense*, 1660, in-fol.; *Gubernatores Luxemburgenses*, 1655, in-fol.; *Acta S. Dagoberti cum notis*, Molsheim, 1625, in-4; avec des additions par Julien Floncel, Trèves, 1655. Ces actes, du xiii^e siècle, sont fabuleux et peu dignes de l'attention des savants; *De phiala riliquiarum S. Agathæ, virg. et mart. dissertatio*, Trèves, 1656, in-4, avec fig. Il y est parlé des *Lenticulæ, Ampullæ et Lagunculæ* des Romains. Plusieurs manuscrits, entre autres : *Luciliburgensia romana*, avec fig. (*Voy. MANSFELD* (Pierre-Ernest)). C'est une description du Luxembourg au temps des Romains : l'auteur s'étend beaucoup sur les anciens monuments, médailles, etc. Le P. Bertholet en a beaucoup profité pour son Histoire du Luxembourg. On voit à la tête une carte géographique de cette province et des environs, au temps des Romains, par Whiltheim; cette carte est très-estimée.

WILTZ (Pierre), né à Arlon, en 1671, se fit jésuite en 1690, et exerça pendant trente ans les fonctions pénibles de missionnaire dans le duché de Luxembourg. On vit en lui revivre le zèle qui anima les Xavier et les Régis. Sa mémoire est encore en vénération dans les provinces qu'il a arrosées de ses sueurs. Il mourut le 8 avril 1749, après avoir publié : *Catéchisme à l'usage des soldats*, en allemand; Trèves, 1708; en français, Luxembourg, 1752, in-12; *Aurifodina spiritualis*, 1710, in-12; *Vie de saint François Régis*, en allemand; *Petit*

Catéchisme; Histoire de la chapelle de Notre-Damæ de Luxembourg, et plusieurs livres ascétiques, solides, instructifs et pleins d'onction.

* WIMPFEN-BORNEBOURG (François-Louis, baron de), né à Deux-Ponts en 1752, fit dans un régiment français les campagnes de la guerre de *Sept-ans*, et devint successivement colonel, maréchal-de-camp et lieutenant-général. En 1792, il commanda une division à l'armée du Rhin. Destitué et incarcéré comme noble, il recouvra la liberté après le 9 thermidor, et mourut à Paris en 1800. Il a publié : *Refonte de l'économie de l'armée française, ou Extrait et développement d'un plan militaire*, 1787, in-8; *Loisirs, ou Idées sur l'empire d'Allemagne*, 1798, in-8; *Instruction à tout jeune homme destiné au métier des armes*, 1798, in-8.

* WIMPFEN (Félix de), frère du précédent, général, né en 1745, entra de bonne heure enseigne, dans le régiment français de Deux-Ponts. Il obtint successivement tous les grades jusqu'à celui de colonel, et se retira à la paix dans ses terres de Normandie. En 1789 député de la noblesse de Caen aux états-généraux, il se réunit au tiers-état. En 1792 il défendit Thionville contre les Prussiens commandés par le prince de Hohenlohe. Celui-ci lui ayant fait offrir un million s'il voulait ouvrir les portes de la forteresse : « Je l'accepterai, répondit » Wimpfen, si on veut passer acte de cette donation devant notaire. » Wimpfen refusa le ministère de la guerre, et prit le commandement de l'armée des côtes de Cherbourg. S'étant prononcé pour le parti de la gironde, il se chargea du commandement des troupes que ce parti avait réunies dans le département du Calvados. La mauvaise issue de cette tentative faillit lui devenir funeste : sa tête fut mise à prix par la Convention, et il se vit abandonné de ses troupes. Il parvint toutefois à se soustraire aux recherches de ses ennemis, et, après le 18 brumaire, il fut nommé inspecteur général des haras, emploi qu'il conserva jusqu'à sa mort arrivée en 1814. Il avait publié le *Manuel de Xépholius*, 1788, in-8, tiré seulement à cent exemplaires. On croit qu'il a laissé des *Mémoires* pour l'histoire de la révolution. D'autres personnes du même nom et de la même famille se sont distingués dans les armées en France, en Espagne et en Autriche. L'un d'eux, Alexandre-Stanislas, baron de WIMPFEN, est auteur d'un *Voyage à Saint-Domingue pendant les années 1788-90-97*, 2 vol. in-8, traduit en allemand et en anglais.

WIMPHLING (Jacques), né à Schlestadt en 1450, prêcha à Spire, en 1494, avec réputation. Il se retira ensuite à Heidelberg, où il s'appliqua à étudier les livres saints et à instruire de jeunes clercs. Les augustins, fâchés de ce qu'il avait dit que saint Augustin n'avait jamais été moine ou frère mendiant, le citèrent à Rome. Il se défendit par une apologie, et le pape Jules II assoupit ce différend : il parait même que depuis on lui donna gain de cause; car il existe un décret de la congrégation des rites, du 19 décembre 1657, qui ordonne la suppression et l'enlèvement des tableaux et images où le saint docteur serait représenté avec l'habit des augustins (*voy. SIXTE IV*). Wimpfeling fut fort affligé des

troubles que l'hérésie de Luther causa, et le chagrin qu'il en conçut abrégèrent ses jours. Il mourut à Schlestadt en 1528, à 78 ans. On a de lui : *Catalogus episcoporum argentinensium*, 1551, in-4; des *Poésies latines*, 1492-94, in-4; un *Traité sur l'éducation de la jeunesse*, Strasbourg, 1500, in-4; *Libellus grammaticalis*, 1497, in-4; *Rhetorica*, 1515, in-4; un *Traité sur les hymnes*, in-4; un excellent *Traité De integritate* ou de la Pureté, 1505, in-4, et un grand nombre d'autres ouvrages qui contiennent des réflexions judicieuses, appuyées sur les autorités les plus respectables.

WIMPINA ou WYMPNA (Conrad), né en 1460, à Bucheim, obtint un canonicat dans l'église cathédrale de Brandebourg. L'électeur le nomma à la chaire de premier professeur de théologie en l'université qu'il avait fondée à Francfort-sur-l'Oder, l'an 1506. Wimpina donna beaucoup d'éclat à cette école. Lorsque l'hérésarque Luther eut publié ses erreurs, on le choisit pour les réfuter. Ce savant théologien mourut en 1531. On a de lui : différents traités théologiques, dont les plus connus sont ceux *De sectis, erroribus ac schismatibus*, Francfort, 1528, 3 tomes in-fol., et *De divinatione*, Cologne, 1551, in-fol.; diverses *Harangues*; des *Poésies*; des *Epîtres*.

WINCHELSEA (Anne, comtesse de), dame d'honneur de la duchesse d'York, seconde femme de Jacques II, mourut sans postérité en 1720. Elle eut quelque réputation sur le Parnasse anglais, où elle peut occuper une place au second rang. On estime surtout son *Poème sur la Rate*, qu'on trouve dans le *Recueil* de ses poésies, publié à Londres en 1715.

WINCKELMANN (Jean-Joachim), né à Steindall, dans la vieille Marche de Brandebourg, en 1717, appartenait à une famille pauvre, et dut sa première éducation à la bienfaisance du recteur de sa ville natale. Après avoir fait ses cours académiques à Berlin, il revint dans son lieu natal, où il fut nommé chef des choristes du collège. Il se chargea ensuite de quelques éducations particulières, et se rendit à Hall où il fut nommé professeur et co-recteur à l'université. Pendant sept ans il fut professeur au collège de Sechhausen près de Salswedel, et passa de là en Saxe, où il fut bibliothécaire du comte de Dunau à Nothenitz, près de Dresde. En 1754, il se rendit à Dresde, où il se fit catholique; après y avoir demeuré pendant un an, il partit pour Rome, et devint président de l'académie des antiquités de cette ville, membre de la société royale et des antiquités de Londres, de l'académie de peinture de Saint-Luc à Rome, de l'académie étrusque de Cortone. Il revenait de Vienne, où l'empereur et l'impératrice-reine l'avaient accueilli d'une manière distinguée, lorsqu'il fut assassiné le 8 juin 1768, à Trieste, par un scélérat nommé Archangeli, qui se disait connaisseur, et auquel il avait montré imprudemment diverses médailles d'or et d'argent. Il lui resta encore assez de force pour demander et recevoir les secours spirituels, et pour dicter son testament, par lequel il nomma le cardinal Alexandre Albani son légataire universel. Nous avons de lui : *l'Histoire de l'art chez les anciens*, Dresde, 1764, 2 vol. in-4, trad. en français par Sellius et Robinet, 1766, 2 vol. in-8; puis par Huber, Leipsig, 1782,

et par Jansen, Paris, 1798-1803, 3 vol. in-4; en italien par le P. Fumagalli, Milan, 1779, 2 vol. in-4, et une en anglais. La dernière traduction française, infiniment préférable à la première, a été faite d'après l'édition très-augmentée, Vienne, 1776, sur un manuscrit laissé par l'auteur. Ce manuscrit est teint de son sang : il était occupé à le revoir, lorsque son assassin lui porta le coup mortel. Heyne, Bracci, Falconet, en ont critiqué plusieurs endroits. *Eclaircissements des points difficiles de la mythologie*, en italien, in-fol., avec un grand nombre de fig.; *Allégories pour les artistes*, Dresde, 1766, in-4, ouvrage purement didactique; *Remarques sur l'architecture des anciens*, traduites aussi en français par Jansen, Paris, 1785, in-8; *Recueil de lettres sur les découvertes faites à Herculanum, à Pompéïa, à Stabia, etc.*, traduit par Jansen, Paris, 1784, in-8. L'auteur, qui était d'un tempérament bouillant, a donné souvent dans les extrêmes : porté naturellement à l'enthousiasme, il s'est laissé entraîner à une admiration outrée. Par la trempe de son esprit et la négligence de son éducation, la réserve et la circonspection étaient des qualités qu'il connaissait peu. S'il est hardi dans ses jugements la plume à la main, il l'était bien davantage dans les disputes de vive voix, où ses amis ont tremblé plus d'une fois pour lui. Il était d'ailleurs franc, sincère, d'un commerce sûr, bon ami et honnête homme. On a publié ses *Lettres familières*, Paris, 1782, 2 vol. in-8. On voit à la tête son *Eloge*, par Heyne. On trouve dans l'ouvrage de madame de Staël, sur l'Allemagne, un morceau sur le talent et le mérite de Winckelmann. Goethe a donné *Winckelmann et son siècle*, Tubingue, 1805, in-8, et Ch. Morgenstern a écrit un savant *Discours* sur l'illustre antiquaire, Leipsig, 1804, in-4. (*Voy. RAFFET*).

* WINCKELRIED (Arnold de), surnommé le *Décis* des Suisses, naquit dans le canton d'Underwald. Après la mort de Guillaume Tell (en 1355), les guerres continuaient toujours entre les Suisses et leurs anciens maîtres, les ducs d'Autriche : le duc Léopold étant venu à son tour envahir la Suisse, tous les habitants se mirent sous les armes. Une bataille allait décider du sort de ce pays; elle eut lieu près de Sempach. Les Suisses se trouvaient pressés de toutes parts; Winckelried était un de leurs capitaines. Voyant l'imminent danger qui menaçait les siens, ce brave chevalier se précipite dans les rangs autrichiens, saisit une brassée de leurs lances, suspend leurs coups, et par un trépas héroïque il ouvre ainsi un passage aux siens et le chemin à la victoire du 9 juillet 1386.

* WINCKLER (Théophile-Frédéric), archéologue, né en 1771 à Strasbourg, où il fit ses études, et commença à se livrer à son goût pour les découvertes anciennes. Il était capitaine dans un bataillon de volontaires du Bas-Rhin, lorsqu'il fut fait prisonnier, avec sa troupe, au fort Vauban, et conduit en Hongrie. Pendant sa captivité, il apprit la langue de ce pays ainsi que le grec moderne, et fit d'intéressantes observations sur les contrées qu'il parcourut. Ayant recouvré la liberté, il vint ensuite se fixer à Paris, fut nommé conservateur du cabinet des antiques, médailles et pierres gravées de la

bibliothèque royale, et mourut le 26 février 1807. On a de lui : *Voyage à la Chine par J.-C. Huttner*, trad. de l'alle., avec une carte de la Chine, Paris, 1799, in-8; *Voyage en Suède*, trad. de l'alle. de Lenz; des *Dissertations* sur les Grecs modernes, sur l'invention de la flûte, sur le groupe de Laocoon, et un grand nombre de *Notices biographiques* dans le *Magasin encyclopédique*.

* WINDHAM (William), ministre d'état, né à Londres en 1750, fut envoyé à Oxford pour y faire ses études. A peine sorti du collège, il voyagea sur le continent. De retour dans sa patrie, il se prononça contre la guerre d'Amérique, et devint un whig déterminé. On le vit s'attacher à Fox et suivre ses opinions. Admis au parlement en 1782, il saisit toutes les occasions de censurer la conduite de Pitt, et de le rendre odieux à la nation. Il s'éleva contre les loteries et contre la traite des noirs. La révolution française lui fit changer sa conduite politique, il déserta les bancs de l'opposition avec Burke. En 1792 il repoussa les efforts de Grey pour opérer une réforme parlementaire, et en 1795 il s'éleva contre la proposition de Fox relativement à la guerre. Ayant manifesté les mêmes sentiments lorsque le roi ouvrit la session de 1794, il entra presque aussitôt au ministère, comme membre privé du conseil d'état. Il montra en plusieurs occasions un vif intérêt en faveur des Bourbons, et chercha à donner à la guerre un caractère fixe et positif, en demandant qu'on se prononçât sur cet objet par une déclaration non équivoque. Lorsque l'on discuta le bill relatif à une milice supplémentaire, il demanda si l'on pouvait se croire en sûreté avec une république telle que celle qui existait en France, et il ajouta que son opinion avait toujours été qu'il n'y aurait aucune tranquillité pour l'Europe, tant qu'elle renfermerait une telle puissance dans son sein. Il demanda encore que l'on mit à profit les dispositions d'une partie de la nation française au rétablissement de la royauté qu'il regardait comme la chose la plus avantageuse pour les intérêts de la Grande-Bretagne. Le 27 juin 1800, il parla pour qu'on tolérât en Angleterre les débris de l'église gallicane, reprochant à ses adversaires de plus redouter quatre ou cinq mille prêtres français que les progrès des républicains qui menaçaient de conquérir à l'athéisme le monde entier. En 1801, après s'être élevé de nouveau contre les propositions de paix avec la France, il quitta le ministère avec Pitt et ses autres collègues, pour siéger dans le parlement sur les bancs de la nouvelle opposition. Il ne laissa échapper aucune occasion de donner l'alarme sur les projets ambitieux de Bonaparte, et se montrant le plus violent instigateur d'une ligue européenne contre la France, il eut une grande part à la rupture du traité d'Amiens. Provocateur de la dissolution du ministère Addington, Windham n'en fut pas moins exclu de la nouvelle administration, lorsque Pitt reprit les rênes du gouvernement en 1804; mais à la mort de Pitt en 1806, il reprit le portefeuille de la guerre, qu'il quitta bientôt après. Redevenu membre du parlement, il continua d'y voter avec l'opposition, et mourut le 4 juin 1810. Les Anglais placent Windham au rang de leurs

hommes d'état les plus distingués et de leurs orateurs les plus éloquents. Ses *Discours* (*speeches in parliament*) ont été recueillis en 1812, 5 vol. in-8, précédés d'une *Notice* sur sa vie.

* WINKEL, artiste hollandais, connu par son rare talent pour la mécanique, surtout dans la partie de cette science qui s'applique à la musique, est mort à Amsterdam le 28 septembre 1826. On lui doit le *Componium* ou *Improvisateur musical*, qui a obtenu le suffrage des connaisseurs, surtout à Paris, et plusieurs autres ouvrages de musique-mécanique, qui font honneur à son talent. Sa modestie extrême permit souvent à d'autres de s'approprier ses inventions.

WINOC (saint), *Vinocius*, *Winocus*, sorti d'une famille bretonne passée dans les Gaules pour se soustraire à la fureur des Anglo-Saxons, était vraisemblablement fils du roi Howel III, et frère des rois Salomon et Judoc ou Josse. Désirant se consacrer entièrement aux pratiques de piété, il s'associa trois jeunes gentilshommes, avec lesquels il fit plusieurs pèlerinages, et visita le monastère de Sithiu, connu depuis sous le nom de Saint-Bertin : frappés de la ferveur des religieux, ils y prirent l'habit. Quelque temps après, saint Bertin, abbé de Sithiu, envoya les quatre moines bretons former un établissement sur la terre de Wormhout, que Hérémare, gentilhomme flamand, leur avait donnée. Winox fut mis à la tête de la communauté, fit construire une église, des cellules et un hôpital où il ne cessa de servir les pauvres jusqu'à sa mort, arrivée le 6 novembre 717. Baudoin le Chauve, comte de Flandre, ayant fait fortifier le château de Berg en 920, y fonda, quelque temps après, un monastère de bénédictins, auquel les biens de celui de Wormhout, dévasté par les Danois, furent réunis, et dans lequel les reliques de saint Winox furent transportées, d'où lui est venu, ainsi qu'à la ville, le nom de Berg-Saint-Winox.

WINSEMIUS (Pierre), historien et poète, né à Leuvarde vers 1585, après avoir fait ses études dans son pays, parcourut l'Allemagne, la Suède et la France. De retour dans sa patrie, il fut fait historiographe des états de Frise, et choisi en 1636 pour être professeur d'histoire et d'éloquence à Franeker. Il y mourut le 31 octobre 1644. On a de lui : *Chronique ou Histoire de la Frise, depuis l'an du monde 5655 jusqu'à l'an 1622 de l'ère vulgaire*, en flamand, Franeker, 1622, in-fol. L'auteur la prend de trop haut pour ne pas raconter bien des fables. *Vita illustrissimi Mauritii, principis Auriaci*, Franeker, 1625, in-4; *Rerum sub Philippo II per Frisiam gestarum, ab anno 1555 ad annum 1584, libri VII*, Leuvarde, 1646, in-fol. Malgré tous les éloges que Grotius, Heinsius, Pontanus Scriverius et Nicolas Blanchard ont donnés à cette histoire, elle est mal écrite; l'auteur a cru bien écrire en se servant de mots pompeux et peu usités, et de phrases embrouillées et presque énigmatiques. On s'aperçoit sans peine qu'il dissimule adroitement ce qui pouvait faire honneur aux Espagnols, et ce qu'il y avait de blâmable dans leurs sujets rebelles. Malgré l'impartialité qu'il affecte, il ne laisse pas de maltraiter les catholiques et leur religion. Win-

semius a encore donné plusieurs *Dissertations*, des *Harangues*, des *Eloges* funèbres, et quantité de pièces de poésie. — Ménélas WINSEMIUS son frère, né à Leuwarde vers 1591, professeur en médecine à Franeker, mourut le 13 mai 1659. On a de lui : *Compendium anatomie*, Franeker, 1626, in-4.

WINSLOW (Jacques-Bénigne), médecin danois, et petit neveu du célèbre Stenon, soutint la réputation de son oncle. Il reçut le jour en 1669, à Odensée, dans la Fionie, d'un ministre luthérien. L'envie de se perfectionner le conduisit à Paris, où il étudia sous le célèbre du Verney, maître habile, qui trouva dans ce jeune homme un disciple digne de lui. Winslow avait le malheur d'être protestant, et il dut sa conversion à Bossuet, qui, en lui administrant le sacrement de confirmation, lui donna son nom. Sa réputation se répandant de plus en plus, il devint médecin de la faculté de Paris, professeur d'anatomie au jardin du roi, interprète de la langue teutonique à la bibliothèque royale, et membre de l'académie des sciences. Winslow mourut en 1760, à 71 ans, avec la réputation d'un des plus honnêtes hommes et d'un des plus habiles anatomistes de la France. Ses ouvrages sont : un Cours d'anatomie, sous ce titre : *Exposition anatomique du corps humain*, in-4, et 4 vol. in-12 : livre élémentaire qui est très-recherché, et qui a été traduit en latin, en allemand, en anglais et en italien. La meilleure édition en français est celle de Paris, 1767. Une *Dissertation sur l'incertitude des signes de la mort*, que Bruhier a augmentée au point d'en faire un volume, Paris, 1742, in-12. Il y a beaucoup à rabattre de la crainte que ces auteurs voudraient nous inspirer d'être enterrés vivants. Ces cas sont rares, et il arrive plus souvent que le malade qu'on a jugé mort, meurt en effet parce qu'on l'a abandonné. Du reste, on doit certainement apporter des précautions dans une matière aussi importante ; mais il ne faut point outrer. On peut voir diverses réflexions sur cette matière, dans le *Journ. hist. et litt.*, 1^{er} décembre 1791, p. 491. Une *Lettre sur le Traitement des maladies des os de Petit* ; des *Remarques* sur le Mémoire de N. Ferrein, touchant le mouvement de la mâchoire inférieure, Paris, 1755, in-12 ; plusieurs savants écrits dans les *Mémoires de l'académie des sciences*.

WINTER (George-Simon), écuyer allemand du xvi^e siècle, fit une étude profonde de son art, en donna des leçons à divers seigneurs et princes d'Allemagne, et en publia deux Traités estimés et peu communs en France. Le premier parut à Nuremberg en 1672, in-fol., en latin, en allemand et en français, sous ce titre : *Tractatio nova de re equestris*. Le second, imprimé dans la même ville en 1678, 2 vol. in-fol. en latin, traite de l'art de monter à cheval, il est intitulé : *Eques peritus, et Hippiator expertus*.

WION (Arnold), bénédictin, né à Douai en 1554, prit l'habit dans l'abbaye d'Oudenbourg, près de Bruges. Pendant les guerres civiles de religion, il se retira en Italie, et fut reçu dans l'abbaye de Saint-Benoit de Mantoue, de la congrégation du Mont-Cassin, qu'on appelle aussi dans cette con-

trée, de Sainte-Justine de Padoue. Il mourut au commencement du xvi^e siècle. Il a donné : une *Histoire de son ordre*, en latin, Venise, 1595, 2 vol. in-4. Il y veut prouver que la maison d'Autriche descend de la famille ancienne de laquelle était saint Benoit. On y voit (tom. 1, pag. 507) la fameuse prophétie attribuée à saint Malachie, évêque d'Irlande, rejetée aujourd'hui de tous les savants ; en général, il y règne peu de critique. *Vita sancti Gerardi, martyris et Hungarorum apostoli, notationibus illustrata*, Venise, 1597, in-4 ; ces notes sont estimées ; *Martyrologe des saints de Saint-Benoit*. Dom Nicolas-Hugues Menard en a donné une bonne édition en 1629, in-8.

WISCHER (Corneille), dessinateur et graveur hollandais du xvi^e siècle, a laissé des *sujets* et des *portraits*, d'après des peintres flamands. On ne peut graver avec plus de finesse, de goût, d'esprit et de vérité. Son burin est en même temps savant, pur et gracieux. Les estampes qu'il a inventées lui-même font honneur à son goût et à son génie. — Jean Wischer son frère, ainsi que Lambert et Nicolas Wischer de la même famille, sans avoir des talents éminents, font admirer leur goût et leur mérite dans les estampes qu'ils ont gravées d'après Berghem et Wauvermans.

WISSOWATZI (André), né en 1608 à Philippowie, dans la Lithuanie, mort en 1678, était petit-fils, par sa mère, de Fauste Socin. Il hérita des erreurs de son grand-père, et les répandit en Hollande, en France et en Angleterre. De retour en Pologne, il fut l'un des principaux chefs des sociniens, et soutint les intérêts de cette secte au péril de sa vie. Enfin, contraint de se retirer en Hollande par l'arrêt qui proscrivit en 1658 les unitaires, il y travailla à l'édition de la *Bibliothèque des Frères polonais*, qu'il mit au jour peu de temps après en 9 vol. in-fol. (*Voy. Socin*). On a encore de lui un traité intitulé : *Religio rationalis, seu de Rationis judicio, in controversiis etiam theologicis ac religiosiis adhibendo, Tractatus*, 1685, in-16 ; et plusieurs autres ouvrages pleins de sophismes et d'erreurs capitales, qu'il fit pour ses prosélytes.

* WIT (Jacques), peintre, né à Amsterdam en 1695, eut beaucoup de talent pour le portrait et l'histoire ; mais il excella surtout dans le bas-relief. Ses tableaux en ce genre, qu'on voit dans la salle du conseil à l'hôtel de ville d'Amsterdam, sont d'une illusion parfaite. Il mourut dans sa patrie en 1754.

WITASSE (Charles), né à Chauny, dans le diocèse de Noyon, en 1660, remplissait une chaire de théologie à Paris, lorsque la bulle *Unigenitus* parut. Le refus qu'il fit de recevoir ce décret lui attira une lettre de cachet qui l'exilait à Noyon ; mais, pour n'y pas obéir, il prit la fuite. Après la mort de Louis XIV, il reparut à Paris, continua à s'élever contre la constitution dans les assemblées de Sorbonne, et mourut d'apoplexie en 1716. Ses principaux ouvrages sont : Plusieurs *Lettres sur la Pâque* ; l'*Examen* de l'édition des conciles du père Hardouin. Il fit cet examen à la sollicitation du parlement de Paris. Une partie des traités qu'il avait dictés en Sorbonne ; savoir ceux de la Pénit-

tence, de l'Ordre, de l'Eucharistie, des Attributs de Dieu, de la Trinité et de l'Incarnation. Ces deux derniers sont particulièrement estimés par la manière solide, savante et parfaitement orthodoxe, dont l'auteur réfute les erreurs contraires à ces mystères. Il n'y épargne pas les docteurs catholiques qui se sont laissés aller à des spéculations inutiles, ou qui, par une critique âpre et vétilleuse, ont taxé d'erreur des hommes illustres dont la foi était pure, mais qui parlaient dans un temps où le langage propre à exprimer ces dogmes sublimes n'était pas encore déterminé. (*Voy. BULL, CORDEMOY, PETAU.*) Le traité de la Confirmation, qu'on lui attribue, n'est point de lui, mais d'un père de l'Oratoire. Chacun de ces traités en 2 vol. in-12, excepté celui des Attributs, qui est en 3. Ils ont été imprimés à Venise et à Paris, après que le censeur royal en eut retranché plusieurs chapitres. On a donné à Louvain, en 1776, une nouvelle édition de ces *Traités*, avec des notes; pour en faire une théologie complète, on y a joint plusieurs écrits de différents auteurs. Toutes les citations des saints Pères, des conciles, etc., ont été collationnées sur les bonnes éditions. On voit que l'auteur s'était nourri de l'Ecriture sainte, des saints Pères, des conciles, et qu'il était versé dans l'histoire de l'Eglise. Son style convenait parfaitement au genre didactique, pur sans affectation, simple sans barbarie, net et concis sans sécheresse. Il ne lui manquait qu'un peu plus de délicatesse dans le choix de ses preuves, et surtout un peu plus de docilité et de soumission aux décisions de l'Eglise.

WITERIC. *Voy. VITERIC.*

WITEZ. *Voy. VITEZ.*

WITIKIND (en saxon *Enfant blanc*), prince saxon, né vers la fin du *xvii*^e siècle, animait sans cesse ses compatriotes à se soulever contre Charlemagne, et faisait des incursions continuelles sur les terres de son empire. Vaincu plusieurs fois, il attendait toujours le moment favorable pour enfreindre la paix et renouveler ses ravages. Las de vaincre et voulant épargner le sang de ses peuples, Charlemagne envoya à Witikind un de ses seigneurs, pour l'exhorter à rentrer dans son devoir à des conditions très-avantageuses. Le prince saxon s'y soumit, et alla trouver l'empereur à Attigny, en Champagne. Ce conquérant le reçut avec une douceur digne d'un héros chrétien, le gratifia du duché d'Angrie, et l'engagea à se faire instruire dans la religion chrétienne : Witikind en fit profession l'an 807, et regarda comme heureuses des défaites qui furent l'occasion d'un si grand avantage. On rapporte qu'il fut particulièrement éclairé par un prodige que Dieu fit en sa faveur, en déchirant pour un moment le voile qui couvre le mystère de nos autels. Quoi qu'il en soit de ce fait, qu'on peut croire ou nier sans conséquence, il est certain que Gaillard l'a combattu par des raisons insuffisantes et vaines dans une prétendue *Histoire de Charlemagne*; ouvrage mal digéré, confus et d'un plan bizarre, rempli d'inexactitudes et de petites vues de la philosophie du jour. Il y a même des paralogismes et des raisonnements assez plaisants. (*Voy. le Journ. hist. et litt.*, 15 février

1785, pag. 280.) Witikind fut tué vers 810 par Gérold, duc de Souabe. « Sa postérité, dit Pasquier, » commença de s'établir en France, et fut destinée » pour la fin et la clôture de celle de Charlemagne » (*voy. ce nom*). On l'appelle quelquefois WITIKIND le Grand, pour le distinguer de WITIKIND son fils, qui prit au baptême le nom de Robert, fut père de Robert le Fort, marquis de France, bisaïeul de Hugues Capet, auteur de la troisième race des rois de France.

WITIKIND, WITTIKIND, WITTICKIND, WITUKIND ou WITEKIND, bénédictin de l'abbaye de Corbie, sur le Weser, florissait au *x*^e siècle. Il avait composé plusieurs écrits, dont il ne nous reste que l'*Histoire des Saxons*, en 3 livres, et la *Vie d'Othon I^{er}*, écrite d'une manière véridique et intéressante. L'abbé Schmidt, dans son *Histoire des Allemands*, a fait de vains efforts pour l'assortir aux vues d'une critique dure et injuste. Ces ouvrages ont été publiés par Henri Meibomius le Vieux; avec des notes et des dissertations, dans un recueil d'ouvrages historiques du même siècle, Francfort, 1621, in-fol., et dans *Scriptores rerum Germanicarum*, Helmstadt, 1688, in-fol. Witikind fit fleurir la piété et les lettres dans le monastère de Corbie, et mourut après l'an 975.

WITSIUS (Herman), docteur protestant, né à Enchuysen, dans la Nord-Hollande, en 1656, devint professeur de théologie à Franeker, puis à Utrecht, et enfin à Leyde, où il mourut en 1708. Ses principaux ouvrages sont : *Historia Hierosolymitana; Egyptiaca et Decaphylon, cum diatriba de legione fulminatrice christianorum*. Il fait voir dans cet ouvrage, dont la meilleure édition est celle de 1685, in-4, que les Juifs n'ont point emprunté des Egyptiens leurs lois et leurs cérémonies, comme l'avaient prétendu Spencer et Marsham. Il prouve ensuite la vérité de ce que les historiens rapportent de la légion fulminante (*voy. MARC-AURÈLE*). *Miscellaneorum sacrorum libri II*, Leyde, 1695, in-4; *Maletemata Leydensia*, 1705, in-4; *Exercitationes academicæ*, Utrecht, 1694. Ces trois ouvrages ne renferment que des dissertations sur différents sujets de l'Ecriture sainte. Tous les ouvrages de Witsius ont été imprimés à Bale, 1759, 2 vol. in-4.

WITT (Jean de), fils de Jacob de Witt, bourgeois de Dordrecht, naquit en 1623, d'une famille noble et ancienne. Après s'être perfectionné dans la jurisprudence, les mathématiques et la théologie, la curiosité le porta à voyager dans les cours étrangères. Il s'y fit des amis par les qualités de son cœur et de son esprit. De retour en sa patrie, il s'éleva de grade en grade jusqu'à celui de pensionnaire de Hollande, emploi qu'il exerça dans des temps très-difficiles. La guerre avec les Anglais, qui ne fut pas toujours heureuse pour la république, exerça son habileté. Cependant les malheurs de la patrie faisaient désirer un grand stathouder. Quoique Guillaume III fût encore enfant, on faisait de grands efforts pour l'élever à cette charge. Jean de Witt s'opposait de tout son pouvoir à cette élection, contraire, selon lui, à la liberté de son pays. Cette manière de penser fut la source de ses malheurs. Soupçonné d'être d'intelligence avec l'ennemi, il fut

attaqué par quatre assassins qui manquèrent leur coup, et dont l'un fut puni de mort. La crainte d'un pareil danger lui fit demander sa retraite, et il l'obtint. Le parti du prince d'Orange ayant prévalu en 1672, dans le temps que la France pressait la Hollande, on accusa Corneille de Witt, frère de Jean, d'avoir voulu faire assassiner ce prince, et on le mit en prison à la Haye. Faute de preuves, il ne put être condamné qu'au bannissement; mais comme il sortait de prison pour satisfaire au bannissement, accompagné de l'ex-pensionnaire, une populace effrénée les massacra tous deux. Ainsi périrent deux frères, dont l'un avait gouverné l'état pendant 19 ans avec vertu, et l'autre l'avait servi de son épée. Jean de Witt s'était signalé autant par ses talents que par sa modération. Il n'avait qu'un laquais et une servante. Il allait à pied à la Haye, tandis que dans les négociations de l'Europe son nom était compté avec les noms des plus puissants rois. On a de lui des *Négociations*, Amsterdam, 1725, 5 vol. in-12; des *Mémoires*, Ratisbonne, 1709, in-12. Ces ouvrages renferment des faits intéressants, et méritent d'être lus. Sa Vie a été publiée à Utrecht, 1709, 2 vol. in-12.

WITTE (Gilles de), né en 1648, à Gand, mort en 1721, se distingua par son attachement aux opinions de Jansénius. La plupart de ses écrits ne respirent que l'empchement le plus violent. Tels sont : *Panegyris janseniana*; *Denunciatio sollemnis Bullæ Vineam Domini Sabaoth facta universæ Ecclesiæ*. Il regardait cette bulle comme un ouvrage de ténèbres, digne que l'antechrist y mit le comble en l'adoptant. On a de lui, outre plusieurs autres écrits de ce genre, une *Version* du nouveau Testament en flamand, qui essuya des critiques méritées. Il remplaçait souvent son nom, qui veut dire blanc, par celui de *Candidus* et d'*Albanus*. Le nombre de ses diatribes se monte à 140; un écrivain aussi fanatique que lui a donné : *Idée de la vie et des écrits de Witte*, Rome (Amsterdam), 1756, in-8.

WITTICHIUS (Christophe), né à Brieg, dans la Basse-Silésie, en 1625, fut professeur de mathématiques à Herborn, d'où il fut appelé à Duisbourg, pour y enseigner la théologie. De là il passa à Nimègue, où il occupa une chaire de théologie pendant 16 ans. Enfin il eut le même emploi à Leyde en 1671, et y finit sa carrière en 1687. Ses ouvrages sont : *Theologia pacifica*, Leyde, 1671, in-4; *Anti-Spinosa*; *De Deo et ejus attributis*, Amsterdam, 1690, in-4; *Consensus veritatis*, Leyde, 1682, in-4; ouvrage entrepris pour concilier les principes de Descartes avec la théologie.

WITTMANN (Guillaume), savant ecclésiastique, né en 1767 à Pleystein dans le Palatinat, mort, le 22 juillet 1856, à 69 ans, a laissé, outre de nombreux articles dans les journaux de Wurtzbourg, l'*Athanase* et l'*Ami universel de la Religion et de l'Eglise*; *Observations sur l'abolition des cloîtres*, 1801; *De la force obligatoire de l'Eglise*, 1814; *Sur la liberté de croire et de penser*, 1818; *Examen des idées du docteur Graser pour améliorer les études scholastiques*, 1824; *De l'impunité légale de la dissolution*, 1822; *Traduction des principes catholiques sur les mariages mixtes*, 1851.

* WITTOLA (Marc-Antoine), prévôt mitré de Bianco, en Hongrie, né en 1756, à Kosel, en Silésie, fut ordonné prêtre et nommé curé de Scheffeling, dans l'Autriche supérieure. Il embrassa avec chaleur les opinions théologiques qui s'enseignaient alors, et fit tout ce qui dépendait de lui pour les propager. C'est dans cette intention qu'il traduisit de l'italien et du français en allemand tous les livres où elles étaient favorisées, et notamment les écrits des *appelants*. Il était lié avec les principaux d'entre eux, et se signala par sa haine contre les jésuites. Son zèle l'avait rendu cher à l'abbé de Stock (voy. ce nom), qui le recommanda à l'impératrice Marie-Thérèse comme un homme très-propre à lui succéder. L'impératrice ne défera point à ce vœu; mais elle le nomma à la cure de Prospsdorf. Cette place lui procurant la facilité de livrer à la circulation des livres de son parti, il en profita pour autoriser la réimpression des *Annales des jésuites*, de Gazonnes (voy. ce nom). Cette autorisation le fit destituer, et on empêcha le débit de cet ouvrage, qui n'eut un libre cours que sous le règne de Joseph II. Wittola mourut à Vienne le 25 novembre 1797. On a de lui plusieurs traductions de l'italien et du français en allemand; ce sont celles des *Actes du concile de Pistoie*, et des pièces qui y sont relatives; des *Discours* de Fleury sur l'*Histoire ecclésiastique*; du *Catéchisme* de Bossuet; du *Directeur spirituel* de Treuvé; de l'*Abrégé de l'ancien et du nouveau Testament* de Mésenguy; de l'*Instruction pastorale* de Rastignac, archevêque de Tours; de la *Religion chrétienne méditée* du P. Jard, etc.; trois *Ecrits* en faveur de la tolérance; un ouvrage périodique, sous le titre de *Gazette ecclésiastique*; elle commença à paraître à Vienne en 1784. L'auteur prit pour modèle les *Nouvelles ecclésiastiques*, imprimées en France. C'est le même esprit, ce sont les mêmes principes; le titre changea en 1790; la *Gazette* continua de paraître jusqu'en 1795, sous celui de *Mémoires des choses les plus récentes concernant l'enseignement de la religion et l'histoire de l'Eglise*.

WLADISLAS. Voy. JAGELLON et LADISLAS.

* WLADISLAS VII, roi de Pologne, né en 1595, succéda, en 1652, à son père Sigismond III, après un court interrègne, causé par les prétentions qu'avait élevées Gustave-Adolphe, roi de Suède. Sur sa réputation de valeur, on lui avait offert, dans sa jeunesse, le trône des czars, à la place de Vassili V, qui en tomba en 1610. On lui imposait pour conditions d'embrasser la religion grecque, et de tenir à une certaine distance de Moscou les troupes polonaises qu'il emmènerait avec lui. Son père empêcha l'accomplissement de cette offre brillante. Le jeune Wladislas, qui s'était avancé avec une armée victorieuse jusque sous les murs de Moscou, conclut du moins une paix avantageuse à la Pologne, à laquelle les Russes cédèrent les duchés de Smolensk et de Czernikoff (1619). L'année suivante, il marcha avec des forces peu considérables contre les nombreuses légions des Turcs et des Tartares, qu'il contraignit de faire une paix assez favorable (1621). Après que les cérémonies de son sacre eurent été achevées, en 1655, il fit lever le siège de Smolensk, et força

le czar Michel Féodor à demander la paix qui fut signée en 1654, et qui lui permit d'aller défendre ses états, menacés au nord par la Suède, et au midi par les Turcs et les Tartares. Après avoir épousé, en 1655, Cécile-Renée, archiduchesse d'Autriche, il se maria en secondes noces, en 1644, avec Louise-Marie de Gonzague-Nevers. Il voulut alors se joindre aux Vénitiens contre les Turcs, et se jeter dans les hasards d'une nouvelle guerre, mais il en fut empêché par la diète de 1646. Ce prince mourut en 1648. Il était instruit et très-actif, quoique aimant le plaisir. C'est lui qui établit en Pologne l'usage de la poste. Mais on lui reproche d'avoir mal économisé les revenus de l'état, et de n'avoir pas assez fait pour la liberté religieuse des catholiques, malgré les engagements qu'il avait pris, au commencement de son règne, avec le prince Christophe Radzivil.

WLADIMIR ou WLODOMIR, duc de Russie, embrassa le christianisme en 889; et c'est là proprement l'époque de l'établissement de la foi chrétienne dans ces vastes régions. Il est vrai que dès le siècle précédent elle y avait pénétré par les soins de saint Ignace, patriarche de Constantinople. Mais elle y fit alors peu de progrès. La fille de Boleslas, duc de Pologne, qui épousa le fils de Wladimir, amena avec elle en Russie Reinbern, évêque de Colberg, qui doit être regardé après Dieu comme la première cause de la conversion de ces peuples. Ce saint missionnaire, qui n'avait pas moins de science que de vertu, après s'être concilié la vénération des païens par sa vie mortifiée, ses veilles et ses oraisons continuelles, leur fit brûler leurs temples, et abolit les superstitions auxquelles ils étaient le plus attachés : de sorte que c'est encore à un missionnaire de l'Eglise romaine, que les Russes, comme toutes les nations de l'Europe, doivent les lumières du christianisme. Les mœurs de Wladimir ne répondirent pas toujours à sa croyance. On lui reproche de grandes cruautés, et beaucoup d'emportement dans sa passion pour les femmes; mais il en fit une pénitence exemplaire, et ne cessa dès lors de racheter ses péchés par d'abondantes aumônes, jusqu'à ce qu'il mourût dans une extrême vieillesse. Il fut enterré dans la ville de Kiow; on lui dressa dans l'église de Saint-Clément un tombeau fort élevé, comme un objet proposé à la vénération des peuples. Les Moscovites comptent en effet ce prince entre les saints, et le regardent comme l'apôtre de leur nation.

* WOISARD (Jean-Louis), né à Metz en 1798, mort en 1828, avait été reçu à l'école polytechnique, et fut du nombre des élèves dont la suppression de cet établissement, en 1816, vint interrompre les progrès. Continuant de se livrer à l'étude des sciences, il devint professeur de mathématiques au collège de Metz et répétiteur de sciences appliquées de l'école d'artillerie. Outre des rapports sur divers ouvrages, il a lu à la société académique de Metz des *Recherches* sur quelques propriétés des solutions particulières des équations différentielles du premier ordre, insérées dans les *Mémoires* de cette société, où l'on trouve une *Notice* sur Woisard, par Bergerey.

WOLBERUS, abbé du monastère de Saint-Pantaléon, à Cologne, l'an 1147, mourut en 1197, après avoir composé des *Commentaires* sur le Cantique des cantiques, publiés à Cologne l'an 1650, in-4, par Henri Grave, bénédictin du même monastère.

WOLDIKE (Marc), né l'an 1699 à Sommerstedt, village du diocèse de Schleswick en Danemarck, fut ministre d'une église, puis professeur de théologie en 1751, à Copenhague, où il mourut en 1750. Il s'est fait connaître par plusieurs ouvrages et des *Traductions* latines; des *Traité*s de Moïse Maimonide, touchant les viandes défendues, avec des notes; de plusieurs *chapitres* du Talmud de Jérusalem, et du Talmud de Babylone; *De unctione fidelium*; *Apologia pro cultu Dei publico in novo Testamento*; quelques livres de controverse.

WOLFART (Pierre), né en 1675, devint professeur de physique et d'anatomie en 1705, à Hanau, sa patrie, premier médecin du prince de Hesse-Cassel, membre de l'académie des curieux de la nature, et mourut en 1726, après s'être acquis une grande réputation par ses ouvrages, dont les principaux sont : *Clavis philosophiæ experimentalis*, Hanau, 1701, in-4; *Amœnitates Hassiæ inferioris subterraneæ*, Cassel, 1711, in-4; *Physica curiosa experimentalis*, 1712, in-4, avec fig.; *De Thermis Embsensibus*, 1715, in-4; *Historia naturalis Hassiæ inferioris*, 1719, in-fol., en allemand et en latin; plusieurs ouvrages en allemand, et un grand nombre de Dissertations sur la physique, et quelques-unes sur la médecine.

WOLF (Chrétien). Voy. LUPUS.

WOLFF (Jérôme), d'une ancienne famille du pays des Grisons, fit paraître, dès son enfance, une inclination singulière pour l'étude; mais son père craignant qu'elle n'altérât son tempérament naturellement délicat, l'empêcha de s'y appliquer. Le jeune Wolff s'échappa de la maison paternelle, et s'en alla à Tubingen, où il se mit au service des écoliers. Son indigence ne l'empêcha point de se rendre habile dans les langues grecque et latine. Il les enseigna quelques années, et devint ensuite bibliothécaire et principal du collège d'Augsbourg, où il mourut de la pierre en 1580, à 64 ans. On a de lui : des *Traductions latines* de Démosthènes, d'Isocrate, et de quelques autres auteurs; un *Traité De vero et licito Apologiæ usu*; un autre *De expedita utriusque Linguae discendæ ratione*; *Lectiones memorabiles*, 1600, 2 vol. in-fol.

WOLFF (Christian de), *Wolfius*, né à Breslau en 1679 d'un brasseur, devint homme de lettres. Son père remarquant en lui des dispositions heureuses, les cultiva avec soin, et lui donna d'habiles maîtres. Après avoir achevé ses cours dans l'université d'Iéna, il alla enseigner à Leipsig en 1705, et s'y annonça par une *Dissertation sur la manière d'enseigner la philosophie*. Sa méthode était en partie celle de Descartes, à laquelle il ajouta ses propres idées. Il devint en 1707 professeur de mathématiques à Hall. Une Harangue qu'il prononça en 1721, sur la morale des Chinois, dans laquelle il comparait les principes de Confucius avec ceux des chrétiens, et où il montrait assez qu'il ne comprenait ni les uns ni les autres, excita le zèle des théo-

logiens de Hall. La faculté théologique de cette ville résolut d'examiner tous les ouvrages de ce philosophe. Wolff en porta ses plaintes au conseil académique, et obtint un ordre portant défense à qui que ce fût d'écrire contre lui. Cette défense déraisonnable et tyrannique ne fit qu'échauffer les esprits. On écrivit en cour. Le doyen et plusieurs membres de la faculté philosophique exposèrent combien sa doctrine était fausse et dangereuse. Enfin, après de vives altercations, la cour le condamna, le 15 novembre 1725, à sortir de Hall et des états, dans l'espace de 24 heures, sous les peines les plus rigoureuses. Wolff se rendit à Cassel, où il obtint la chaire de mathématiques et de philosophie dans l'université de Marbourg, avec le titre de conseil aulique du landgrave de Hesse et une pension. Il se remit aussitôt à ses travaux avec une nouvelle ardeur, et c'est dans ce séjour qu'il a publié la plus grande partie de ses ouvrages. Le roi de Prusse étant mort le 31 mai 1740, Charles-Frédéric, son fils, le rappela à Hall, en 1741, avec les titres de conseiller privé, de vice-chancelier et de professeur du droit de la nature et des gens. Il l'éleva ensuite à la dignité de chancelier de l'université. L'électeur de Bavière, pendant le vicariat de l'empire qu'il exerça, le promut à celle de baron de l'empire. Il jouissait paisiblement de tous ces honneurs, lorsque des attaques fréquentes de goutte le conduisirent par degrés à un marasme qui l'emporta, le 9 avril 1754, dans sa 76^e année. Il mourut avec la résignation d'un chrétien ; car, malgré quelques assertions hasardées, il fut toujours attaché à la religion. Il vivait sobrement, mangeait peu, et ne buvait point de vin. Le roi de Suède, qui en faisait beaucoup de cas, le pressant souvent de lui demander des grâces, il répondait toujours : *Je n'ai besoin de rien* ; bien différent de tant d'hommes de lettres indignes de ce nom, qui font bassement, et presque toujours inutilement, la cour aux laquais ou à la maîtresse d'un grand, pour avoir une petite pension, arrachée par l'importunité à une avarice fastueuse. Ses principaux ouvrages sont : un *Cours de mathématiques*, en latin, d'abord en 2 vol. in-4, puis en 3 in-4, Genève, 1752 et 1741. Ce cours de mathématiques est en quelque sorte complet et assez méthodique. Un bénédictin de la congrégation de Saint-Maur (D. Pernety) l'a abrégé en 1747, 5 vol. in-8, et c'est un service qu'on devrait rendre à tous les ouvrages de Wolff, trop longs au moins de la moitié. « Il a noyé, dit » un écrivain illustre, le système de Leibnitz dans » un fatras de volumes, et dans un déluge de paroles, d'arguments, de corollaires et de citations. » Une *Philosophie*, en plusieurs vol. in-4, que l'auteur divise en théorie et en pratique. On trouve dans la première : la logique, qu'il a intitulée : *Philosophia rationalis, sive Logica*, in-4. On en a un abrégé in-8, plusieurs fois imprimé, sous le titre de *Pensées sur les forces de l'entendement humain*, traduit par Deschamps. La *Métaphysique*, dont les parties sont : *Philosophia prima, sive Ontologia*, 1753, in-4 ; *Cosmologia empirica*, in-4 ; *Psychologia rationalis*, in-4 ; *Theologia naturalis*, 2 vol. in-4 ; la *Physique* dont les parties sont : la *physique expé-*

rimentale et la physique dogmatique... Sa *Philosophie pratique* comprend *Philosophia practica universalis*, en 2 vol. in-4 ; *Philosophia moralis, sive ethica*, en 5 vol. in-4. Ces nombreux volumes renferment de bonnes choses ; mais il faut les chercher à travers beaucoup de choses médiocres ou prolixes. *Jus naturæ*, ou *Traité du Droit naturel*, en 8 vol. in-4 ; *Jus Gentium*, in-4. L'auteur a abrégé les deux ouvrages précédents, sous ce titre : *Institutiones Juris naturæ Gentium*, in-8. Nous en avons un autre abrégé en français par Formey, sous ce titre : *Principes du droit de la nature et des gens*, 1758, 5 vol. in-12. *Horæ successivæ Marburgenses*, en 9 parties. Ce sont des dissertations sur diverses matières de philosophie, de droit naturel et de théologie. Un grand nombre d'écrits dans les *Acta eruditorum* de Leipsig ; un *Dictionnaire de mathématiques*, in-8, en allem. ; *Specimen physicae ad theologiam naturalem applicatæ*, in-8 ; une foule d'autres écrits, dont il serait trop long de donner la liste ; car Wolff enfantait les gros vol. comme les auteurs français d'alors produisaient les romans et les almanachs. Le jugement de Wolff et la solidité de son esprit n'égalaien pas à beaucoup près l'étendue de ses connaissances et sa facilité à écrire. Il est aisé de s'en apercevoir dans divers endroits de ses ouvrages, parmi lesquels les gens délicats seront un peu surpris de trouver un *Traité De officio et praxi exonerandi ventrem*. La plupart de ses idées politiques et son plan pour ne faire de l'Europe qu'un seul état, ne présente rien de raisonnable. Il portait si loin le système de la pluralité des mondes, qu'il était disposé à reconnaître des créatures vivantes dans le soleil. Sa conduite se ressentait quelquefois de la trempe de son esprit : comme lorsqu'il veillait des nuits entières, attendant le retour de l'âme d'une de ses cousines, dont il regrettait la mort, et qu'il voulait entretenir. Ces écarts fréquents dans des hommes qui se sont particulièrement consacrés à la géométrie, ont fait croire que cette science, embrassée avec zèle et une assiduité excessive, préjudiciait non-seulement aux qualités brillantes, mais encore aux qualités solides de l'esprit humain, et que l'étude trop opiniâtre des points, des lignes et des nombres affaiblissait en quelque sorte la notion des choses mêmes, de leur essence, de leurs rapports divers, de leurs propriétés physiques et morales. C'est ce qui a fait dire proverbialement que, *lorsque l'esprit d'un géomètre sort d'un angle, c'est presque toujours un angle obtus* ; bon mot que Pascal et Scaliger ont trouvé juste ; il faut convenir cependant qu'il y a des exceptions, mais les exceptions supposent la vérité des observations générales (voy. LEIBNITZ, MAUPERTUIS, TICHO, KEPLER, etc.). On a prétendu trouver dans quelques-unes de ses idées des symptômes de matérialisme, notamment dans ce qu'il dit de la création simultanée des âmes, unies à des corps infiniment petits ; mais, outre qu'en cela même il s'exprime d'une manière très-opposée à cette erreur grossière, il y a telle manière de présenter ce système, qui est aussi celui de Leibnitz, qu'il peut se concilier avec les saines notions (voy. le *Catéchisme philosophique*, n^o 166). Le style de Wolff est barbare en latin ; les expres-

sions sont ou louches ou mal choisies, les phrases mal construites, les mêmes termes souvent répétés.

WOLFF (James), général anglais, après s'être distingué dans plusieurs occasions, commandait les troupes de sa nation à la bataille de Québec en 1759, lorsqu'il fut tué à la fleur de son âge, sur le champ de bataille. Il vécut encore assez pour avoir la satisfaction d'apprendre l'heureux succès de ce combat. Le roi lui fit ériger un magnifique mausolée dans l'abbaye de Westminster. Ce qui n'a pas peu contribué à rendre son nom célèbre, c'est la magnifique estampe qui le représente mourant, environné d'un grand nombre de personnes peintes d'après nature. Cette estampe est gravée par Woollett, d'après le tableau de West, et a été publiée en 1776.

* WOLFF (Frédéric-Auguste), professeur de l'université de Halle, né à Haynrode, dans le Holstein, en 1757, reçut de son père, professeur à Nordhausen, une éducation soignée qu'il perfectionna à l'université de Göttingue (1777). Tout en recevant des leçons, il en donnait lui-même de grec et d'anglais. En 1779, il obtint une place de régent au collège d'Ilfeld, et fut peu de temps après recteur de l'école latine d'Osterode. Nommé en 1785 professeur à l'université de Halle, il y resta pendant 22 ans, s'occupant de ses cours et de ses publications. Contraint de quitter cette ville en 1806, lors de la guerre de Prusse, il se réfugia à Berlin où il reçut le titre de conseiller d'état après la paix de Tilsitt. Il eut, en 1808, une grande part à la fondation d'une nouvelle université à Berlin, où il reprit son rang de professeur, et vit ses leçons fréquentées par un grand nombre de personnages distingués. Le mauvais état de sa santé l'engagea d'entreprendre un voyage dans le midi de la France, et il mourut à Marseille le 8 août 1824. On a de lui : une édition grecque du *Banquet de Platon*, avec des notes allemandes, remarquables par le style et une excellente critique ; une édition de la *Théogonie* d'Hésiode, avec des *Commentaires*, 1785, in-8 ; des éditions des *Œuvres d'Homère*, Halle, 1784-85, 2 vol. in-8, Leipzig, et 1804-1807, 5 vol. in-8 ; une *Histoire de la littérature romaine*, en allemand, avec des notes biographiques et littéraires des auteurs latins, servant de guide pour des cours académiques, 1787, in-8 ; *Demosthenis oratio adversus Leptinem cum scholiis veteribus, et commentatio perpetua*, 1789, in-8 ; une *Histoire d'Hérodien* en grec, texte corrigé, 1792 ; une édition de *Suétone*, avec des notes, 1802, 4 vol. in-8 ; *Museum antiquitatis studiorum*, Berlin, 1808, recueil archéologique, publié de concert avec Bullmann ; *Analectes littéraires* en allemand, Berlin, 1816, 4 vol. in-8, et plusieurs autres éditions de parties séparées de *Muret*, *Lucien*, *Aristophane*, *Platon*, *Cicéron*, etc. Wolff a encore travaillé à plusieurs *Recueils périodiques et littéraires* en allemand. On trouve sur lui une notice assez étendue dans l'*Annuaire nécrologique* de Mahul, année 1826.

WOLFGANG (saint), *Wofgangus*, évêque de Ratisbonne, fut précepteur de l'empereur saint Henri, et fit germer dans le cœur de ce prince les vertus

qui en firent un des plus grands monarques qui aient régné dans le monde. Wolfgang, né en Souabe, embrassa la vie monastique, et s'y signala par une ferveur qui le prépara excellemment aux travaux de l'épiscopat. Il fut le père des pauvres, l'instructeur des ignorants, le bon et zélé pasteur de toutes ses ouailles, et mourut à Popping en Autriche, dans un voyage entrepris par charité, le 31 octobre 994. Son corps fut rapporté à Ratisbonne, et enterré dans l'église de Saint-Emmèran. Le pape Léon IX le mit au nombre des saints, en 1032.

WOLFHART. Voy. LYCOSTHÈNES.

WOLLASTON (Guillaume), prêtre anglican, né à Colton-Clanford, dans le Staffordshire, en 1659, d'une famille ancienne, se vit réduit par la médiocrité de sa fortune à accepter la place de sous-maitre, puis celle de second maître dans l'école publique de Birmingham. Une riche succession le mit, en 1688, dans une situation opulente. Son principal ouvrage est une *Ebauche de la religion naturelle*, qui a été traduite en français, et imprimée à la Haye en 1726, in-4. Le traducteur a tâché de débrouiller le chaos de l'original ; mais il fait souvent dire à l'auteur ce qu'il ne dit point. Wollaston avait jeté au feu presque tous ses autres écrits avant sa mort, arrivée en 1724 dans sa 65^e année. Il eut bien fait de ne pas excepter celui dont nous parlons. Quelques lexicographes l'ont mal à propos confondu avec Woolston.

* WOLLASTON (Francis), astronome et théologien, né en 1751, mourut le 31 octobre 1815, dans sa cure de Chislehurst, au comté de Kent. Il était membre de la société royale de Londres. Il appuya fortement par ses écrits la réclamation d'une réforme dans la liturgie. On a de lui : *Adresse au clergé d'Angleterre et à tous les chrétiens*, 1772, in-8 ; des *Observations astronomiques*, insérées dans les *Transactions philosophiques* de Londres, années 1775, 78 et 84 (voy. la *Bibliographie astronomique* de Lalande). *Fasciculus astronomicus*, contenant des observations sur la région septentrionale circumpolaire, 1800, in-4. *Tableau des cieux* en dix planches, 1811, in-fol. — WOLLASTON (le docteur), physicien, mort à Londres le 22 décembre 1828, était membre de la société royale de cette ville. Il s'est fait connaître par l'invention de plusieurs instruments ingénieux. On remarque surtout le *goniomètre* qui porte son nom, et un autre instrument connu de tous les dessinateurs sous le nom de *Camera lucida* (chambre claire). On a de lui plusieurs *Mémoires* sur différents sujets de physique. La pile qui porte son nom possède une force de propagation plus grande que les autres et produit des effets surprenants. On peut consulter, pour connaître quelques-uns de ses travaux, les *Annales de chimie et de physique*, le *Journal des mines*, etc.

WOLSEY (Thomas), cardinal et ministre anglais, né à Ipswich en 1471, enseigna la grammaire dans l'université d'Oxford. Ses talents lui procurèrent la place d'aumônier du roi Henri VIII, qui le fit entrer dans le conseil, et qui se déchargea sur lui du gouvernement de l'état. Après lui avoir donné successivement plusieurs évêchés, il le fit archevêque d'York et grand chancelier du royaume. Le pape

Léon X l'honora de la pourpre en 1515, et du titre de légat à latere dans tout le royaume. François Ier et Charles-Quint le comblèrent de caresses et de présents. Il espéra même, dit-on, d'obtenir par la protection du dernier le trône pontifical. Le saint Siège vqua deux fois; l'empereur fit agir pour d'autres. Wolsey rompit aussitôt le lien qu'il avait formé entre ce prince et son maître, et il réunit contre lui les forces de l'Angleterre et de la France. On prétend même que pour se venger complètement de ce prince, il inspira à Henri le dessein de répudier Catherine d'Aragon, sa tante; mais il est plus apparent que Wolsey ne fit qu'y donner les mains, et qu'il entra lâchement dans les vues du roi. Il ne tarda pas à s'en repentir. Anne de Boulou, épouse de Henri VIII après Catherine, fut la première à aigrir le roi contre Wolsey, dont elle redoutait peut-être le retour à la conscience et à la justice. Le monarque irrité contisqua tous ses biens, le dépourvut de ses charges, et le relégua dans son archevêché d'York. Il se vit tout-à-coup méprisé des grands et haï du peuple. Fitz-Williams, un de ses protégés, fut le seul qui osa défendre sa cause et faire l'éloge des talents et des grandes qualités du ministre disgracié. Il fit plus, il offrit sa maison de campagne à Wolsey, et le conjura d'y venir du moins passer un jour. Le cardinal, sensible à ce zèle, alla chez Fitz-Williams, qui le reçut avec les marques les plus distinguées du respect et de la reconnaissance. Le roi, instruit de l'accueil que ce particulier n'avait pas craint de faire à Wolsey, le fit venir, et lui demanda d'un air et d'un ton irrité par quel motif il avait eu l'audace de recevoir chez lui le cardinal accusé et déclaré coupable de haute trahison? « Sire, répondit Williams, ce n'est point le criminel d'état que j'ai reçu chez moi, c'est mon protecteur, celui qui m'a donné du pain, et de qui je tiens la fortune dont je jouis; j'aurais été le plus ingrat des hommes si je l'avais abandonné. » Le roi, plein d'admiration, conçut dès cet instant une haute estime pour le généreux Fitz-Williams. Il le fit chevalier sur-le-champ, et peu de temps après il le nomma son conseiller privé. Cependant Wolsey n'ayant que cet ami dans sa disgrâce, se vit accablé d'une foule d'accusations, d'opprobres et de malheurs. Le duc de Northumberland eut ordre de l'arrêter pour crime de lèse-majesté. Ce crime n'était autre chose que le refus de reconnaître Henri pour chef de l'Eglise. On le conduisit à la Tour de Londres pour lui faire son procès; mais il succomba à ses infortunes, et mourut à Leicester en 1551, à 60 ans. Il dit, un peu avant d'expirer, ces paroles remarquables : « Hélas! si j'avais servi le roi du ciel avec la même fidélité que j'ai servi le roi mon maître sur la terre, il ne m'abandonnerait pas ainsi dans ma vieillesse. » Un auteur, vraiment philosophe, en rapportant ces paroles, ajoute celles-ci : « Vénité sublime, quoique tardive, puisses-tu parler avec la même force à ceux qui ont besoin de l'entendre! » On a débité sur ce fameux cardinal bien des faussetés, que l'abbé de Longueue a très-bien réfutées dans ses savantes et judicieuses Remarques sur la vie de ce prélat infortuné; on les trouve dans le tome VII des *Mémoires* de littérature du P. Des-

molets. Wolsey était d'une naissance basse, mais d'un génie élevé. Si des mœurs dépravées commencent sa fortune, il l'augmenta par beaucoup de courage et d'habileté. Il se servit de la confiance des grands pour s'avancer, et de la connaissance qu'il avait de leur politique pour les contenir. Rien n'est plus singulier qu'un des chefs d'accusation qu'on intenta contre Wolsey : c'est qu'ayant ce qu'on appelait alors le mal de Naples, il avait eu l'insolence de prendre son haleine trop près du roi. Il fallait que la haine fût bien acharnée contre lui, pour le charger d'un crime de cette nature. Spelman, dans son *Histoire des sacrilèges*, attribue une partie de ses malheurs à la suppression de 40 petits monastères pour l'érection de deux collèges. « Cinq hommes, » dit-il, qu'il employa à cette œuvre, périrent misérablement. Le premier fut assassiné par le second, lequel fut pendu. Le troisième se noya dans un puits; le quatrième, de riche qu'il était, se vit réduit à la dernière mendicité, et le cinquième (c'était le docteur Allen, promu ensuite à un évêché en Irlande), fut cruellement mutilé. Le châtiment de Wolsey ne fut pas moins remarquable. » On trouve un petit recueil des *Lettres* de ce cardinal dans le tome 5^e de la *Collectio amplissima* des PP. Martenne et Durand. Elles peuvent servir pour l'histoire de ce temps-là. La *Vie du cardinal Wolsey*, écrite par George Cavendish, a été imprimée pour la 2^e fois avec des *Notes* et des *Eclaircissements* de S.-W. Singer, Londres, 1827, in-8. Le docteur Fiddes a publié une autre *Vie de Wolsey*, en 1724, in-fol. Galt a fait paraître aussi la *Vie et l'administration du cardinal Wolsey*, Londres, 1812, in-4; 1817, in-8.

WOLZOGEN (Louis de), né à Amersford en 1652, de parents nobles, originaires d'Autriche, mais infectés des erreurs de Socin, se rendit en France, parcourut la Suisse et l'Allemagne. De retour dans sa patrie, il fut successivement ministre de l'Eglise wallonne à Groningue, à Middelbourg en Zélande, à Utrecht, à Amsterdam, et mourut dans cette dernière ville en 1690, où il occupait la chaire de professeur en histoire profane et sacrée. Ses principaux ouvrages sont : *Orator sacer, sive de ratione concionandi*, Utrecht, 1671, in-8. Il a emprunté beaucoup de choses d'Erasmus et du P. Louis de Crésoles; mais il n'a pas eu la générosité de les citer. *Dissertatio critico-theologica de correctione scribarum in octodecim scripturæ dictionibus adhibita*, Harderwick, 1689, in-4; une *Traduction* française du Dictionnaire hébreu de Leigh. Cet ouvrage parut à Amsterdam, 1750, in-4. Ce n'est qu'une compilation mise en assez mauvais français, où il y a du bon et beaucoup d'inutile. *De scripturarum interprete contra exercitorem paradoxum*, 1668, in-12. C'est de cet auteur le seul ouvrage de quelque importance. Il y attaque *De philosophia scripturæ interprete* de Spinoza. Il fut attaqué à son tour, et par un si grand nombre d'écrivains, qu'on dit qu'il y en a eu en plus de vingt langues. Un de ses adversaires les plus animés fut Jean Labadie. Wolzogen y propose trois interprètes de l'Ecriture sainte : le *Saint-Esprit*, la *raison* et l'*usage de la langue*. Ce dernier interprète n'est que pour les savants, et par con-

séquent insuffisant; le premier, malgré tous les détoners de l'auteur, revient au fanatisme tout pur des protestants, c'est-à-dire à l'inspiration, à l'esprit particulier et au goût intérieur; le second n'est pas plus sûr : on sait que la raison, abandonnée à elle-même, est une girouette. Les catholiques, en reconnaissant une autorité vivante dans l'Eglise, évitent seuls toutes les difficultés sur ce point. On a publié des *Lettres* sur la vie et la mort de Wolzogen, Amsterdam, 1692, in-8, où on lui donne des éloges bien peu mérités. — Il ne faut pas le confondre avec Louis WOLZOGEN, son parent, et socinien comme lui, né en Autriche vers 1594. Il en fut banni comme protestant, se retira en Pologne, se déclara socinien, et mourut près de Breslau vers 1658. Ses ouvrages forment 2 vol. de la *Bibliothèque des Frères polonais* (voy. SOCIN).

WOOD (Antoine de), antiquaire anglais, naquit à Oxford en 1652, et y prit le degré de maître-ès-arts. Il avait fait paraître beaucoup de penchant pour la religion catholique; mais il mourut anglican en 1695, à 65 ans. On a de lui : *Historia et antiquitates universitatis Oxoniensis*, ouvrage plein de recherches profondes, écrit d'abord en anglais, et que l'université fit traduire et imprimer en latin, 1674, et 1675, 2 vol. in-fol.; *Athenæ Oxonienses*, 2 vol. in-fol. Wood y parle de toutes les personnes illustres qui sont sorties de l'université d'Oxford, depuis l'an 1500 jusqu'en 1690. Les bibliographies y ont beaucoup puisé. (Voy. RAWLINSON, Thomas.)

* WOODHOUSE (Jacques), chimiste, né en 1770, dans l'Amérique septentrionale, mort en 1809, fit de brillantes études à l'université de Philadelphie. Il entreprit ensuite divers voyages dans le but d'étendre ses connaissances, et fut nommé, en 1792, professeur à la même université. Outre une thèse inaugurale sur l'Analyse des végétaux astringents, on a de lui le *Manuel du jeune chirurgien*, avec le *Laboratoire portatif*, 1797, in-8, ouvrage estimé; *Réponse aux objections du docteur Priestley, sur la doctrine du phlogistique et la décomposition de l'eau*, insérée dans le 4^e vol. des *Transactions de la société philosophique américaine*. Woodhouse a aussi donné une traduction anglaise de la *Chimie* de Chaptal, avec des notes, 1807, 2 vol. in-8.

WOODWARD (Jean), né en 1665, dans le comté de Derby en Angleterre, après une étude approfondie de la médecine, se rendit à Londres, où il devint, en 1692, professeur dans le collège de Gresham, à la place du docteur Stillingfleet. Reçu membre de la société royale de Londres en 1695, il mourut, le 25 avril 1722, dans le sein de la religion romaine. Ses principaux ouvrages sont : un *Essai sur l'histoire naturelle de la terre*, Londres, 1695, in-8. Cet ouvrage a été traduit en français par Noguès, sous le titre de *Géographie physique*, ou *Essai sur l'histoire naturelle de la terre*, Paris, 1755, in-4; en latin, par Jean-Jacques Scheuchzer, sous le titre de *Specimen geographicæ physicæ, quæ agit de terra*, Zurich, 1704, in-8; autre version en latin, Rotterdam, 1714, in-8; en allemand, Erfurt, 1745. Il y a d'excellentes observations, et en même temps quelques idées singulières et hasardées, mais en tout sens préférables à celles qu'on a essayé

d'établir dans des hypothèses plus modernes. Quoi qu'en dise Buffon, le déluge et ses effets y sont péremptoirement démontrés. Camerarius ayant critiqué cet ouvrage, Woodward lui fit une *Réponse* dont le P. Nicéron a donné une traduction française. *L'Etat de la médecine et des malades*, en anglais, 1718, in-8; en latin, Zurich, 1720 : c'est une satire contre les médecins de son temps; *Traité sur les fossiles et méthode de les classer*, Londres, 1728, in-8; *Catalogue des fossiles d'Angleterre*, 1729, 2 vol. in-8, en anglais. Ces deux ouvrages sont posthumes. Woodward a fondé une chaire de physique à Cambridge et a laissé à cette université son cabinet de fossiles d'Angleterre.

WOOLSTON (Thomas), né en 1669 à Northampton, étudia dans l'université de Cambridge, et passa ensuite au collège de Sidney, où il prit des degrés en théologie, et d'où il se fit exclure par ses impiétés. De Cambridge il se rendit à Londres, où il était connu par six *Discours sur les miracles de Jésus-Christ*, 1727 à 1729, in-8. Sous prétexte de les faire passer pour des allégories, il s'efforce de les détruire dans cet ouvrage aussi futile que pernicieux (voy. SHERLOCK Thom.). Comme il continuait d'écrire contre les vérités fondamentales de la foi, il fut déferé au tribunal séculier. La cour du banc du roi le condamna, en 1729, à payer 25 livres sterling d'amende pour chacun de ses Discours, à subir une année de prison, et à donner caution pour sa bonne conduite pendant le reste de ses jours. Le coupable n'ayant pas eu de quoi satisfaire à cette sentence, demeura en prison. Il mourut à Londres, le 21 janvier 1751. Woolston attaqua la religion autant par corruption de cœur que par égarement d'esprit. On trouve dans le tour de ses pensées et de ses expressions un air de malignité et de vaine joie, qui décèle une inclination criminelle. On a de lui plusieurs ouvrages dans lesquels il abuse des passages des saints Pères, dont il avait mené sa mémoire, sans ordre, ni choix, ni ensemble. Les principaux sont : *Apologie ancienne pour la vérité de la religion chrétienne, renouvelée contre les juifs et les gentils*; réimprimée à Londres, 1750, in-8; *Défense des Discours de Woolston sur les miracles de J.-C., contre les évêques de Saint-David et de Londres, et contre ses autres adversaires*, 1750, in-8. Cette apologie d'une très-mauvaise cause ne fit illusion à personne. Les libertins ont prodigué à cet écrivain les éloges les plus outrés; mais les gens de bien l'ont eu en horreur. Ses impiétés ont été victorieusement réfutées dans les divers ouvrages de l'abbé Bergier et des autres apologistes de la religion chrétienne.

WORMIUS (Olaus), médecin, né à Aarhus en Jutland, l'an 1588, voyagea en Allemagne, en Suisse, en Italie et en Angleterre. De retour à Copenhague il obtint la chaire de langue grecque, ensuite celle de physique, enfin une de médecine en 1629, après Gaspard Bartholin. Il se rendit habile dans cette science, sans néanmoins négliger les matières d'érudition, devint médecin du roi Christiern IV, et mourut recteur de l'académie de Copenhague en 1654. On a de lui plusieurs ouvrages sur l'histoire du Danemarck, et d'autres

écrits. Les principaux sont : *Antiquitates danicæ*, *Litteratura runica*, *Fasti danici*, etc., Copenhague, 1631, in-fol. Les fastes marqués dans cet ouvrage ne regardent point la chronologie, mais seulement la manière de mesurer le temps, pratiquée par les anciens Danois; *Danica litteratura antiquissima, vulgo gothica dicta*, Copenhague, 1631, in-fol. Il y a joint une dissertation sur la poésie ancienne des Danois; *Monumentorum danicorum libri sex*, Rostock, 1645, in-fol.; *Duplex series antiqua regum Danicæ, et linitum inter Daniam et Sueciam descriptio*, Copenhague, 1645, in-fol. C'est l'édition d'un ancien ouvrage où il règne peu de critique; *Lexicon runicum et appendix ad monumenta danica*, Rostock, 1650, in-fol.; *De cornu aureo danico*, 1641, in-fol., en danois, traduit en latin par Pierre Herman, Copenhague, 1644, in-4; plusieurs ouvrages de médecine; *Musæum wormianum*, Leyde, 1653, in-fol. : ouvrage posthume qui contient un catalogue de son riche cabinet d'histoire naturelle. — Son petit fils, Olaus WORMIUS, professeur en éloquence, en histoire et en médecine à Copenhague, mourut en 1708, à 41 ans. On a de lui : *De glossopetris*; *De viribus medicamentorum specificis*, et d'autres ouvrages de physique et de littérature. — Christian WORMIUS, son autre petit-fils, docteur et professeur en théologie, puis évêque de Scelande et de Copenhague, mourut en 1757. On a de lui plusieurs ouvrages, dont les principaux sont : *De corruptis antiquitatum hebraicarum vestigiis, apud Tacitum et Martialem*; *Dissertationes quatuor de veris causis cur delectatos hominis carnibus et promiscuo concubitu christianos calumniati sint ethnici*; *Historia sabellianismi*, in-8, etc. Une érudition profonde rend ces ouvrages recommandables.

* WORSLEY (sir Richard), historien et antiquaire, né dans l'île de Wight en 1731, mort en 1805, était fils d'un riche propriétaire. Il occupa successivement les places de contrôleur de la maison du roi d'Angleterre et de gouverneur de l'île de Wight. Il fut aussi représentant de Newport. Dès sa jeunesse, il avait presque acheté de presque toutes les contrées de l'Europe des marbres, des statues, des antiquités, dont il avait fait une vaste collection. La description en a été publiée sous le titre de *Musæum Worsleianum*, 1794-1805, 2 vol. in-fol. Il est auteur d'une *Histoire de l'île de Wight*, 1781, in-4.

WORTH (Guillaume), auteur anglais, savant dans l'antiquité ecclésiastique et dans les langues, florissait au commencement du xviii^e siècle, et était archidiacre de Worcester. On a plusieurs ouvrages de lui, entre autres une bonne édition des *Œuvres* de saint Justin, et du *Discours contre les gentils* de Tatien, Oxford, 1700, avec des notes et des dissertations.

WORTLEY (Marie MONTAGUE.) Voy. MONTAGUE.

WOTTON (Edouard), médecin d'Oxford, né en 1492, mort à Londres, en 1555, à 65 ans, exerça son art avec distinction. On a de lui un ouvrage intitulé : *De la différence des animaux*. Ce livre, rempli d'érudition, écrit en latin, et imprimé à Paris, 1552, in-fol., acquit à Wotton une grande réputation parmi les savants. L'auteur y ramasse et y concilie avec art les passages des anciens sur

la matière qu'il traite. Possevin, dans sa Bibliothèque, en parle avec éloge. Wotton avait commencé le *Theatrum insectorum*, que Mouffet a donné à Londres, 1654, in-fol., avec fig.

WOTTON (Guillaume), philologue et critique, né à Wrentham, dans le comté de Suffolk en 1666, mort en 1726, à Buxted, est connu par les ouvrages suivants : *Lois civiles et ecclésiastiques du pays de Galles*, en anglais, avec des notes et un glossaire, Londres, 1750, 2 vol. in-fol.; *Histoire romaine, depuis la mort d'Antonin le Pieux, jusqu'à la mort d'Alexandre Sévère*, Londres, 1705, in-8, en anglais. Les antiquaires en font cas, parce que l'auteur y fixe l'époque des événements considérables par l'autorité des médailles; *Mélanges sur les traditions et les usages des scribes et des pharisiens*, en latin, 1718, 2 vol. in-8; *Réflexions upon ancient and modern learning*, Londres, 1694, in-8. C'est un des ouvrages les plus intéressants qui aient été publiés dans la fameuse querelle au sujet de la prééminence des anciens et des modernes (voy. Charles PERRAULT). Wotton tient un juste milieu entre les détracteurs et les fanatiques admirateurs de l'antiquité. La troisième édition (1705, in-8), est augmentée d'une *Réponse aux objections du chevalier Temple*, et des remarques sur le conte du Tonneau, du docteur Swift (voy. SWIFT); *Linguarum veterum septentrionalium thesauri conspectus brevis*, Londres, 1708, in-8, ouvrage rare et recherché (voy. HICKES).

* WOUTERS (Cornélie), connue aussi sous le nom de Wasse, née à Bruxelles en 1759, se maria de bonne heure au baron de Vasse, et parcourut avec lui une partie de l'Europe, non par une vaine curiosité, mais dans le but de perfectionner son éducation, et d'acquérir des connaissances dont son esprit semblait éprouver le besoin. Elle avait un esprit juste et observateur. Retirée en France pendant la révolution, elle se vit réduite à la plus cruelle détresse, et mourut le 5 avril 1802, à 65 ans. On a d'elle : *L'art de corriger et de rendre les hommes constants*, Paris, 1785, in-12, 1789, in-8. Critique ingénieuse de *L'art de rendre les femmes fideles*, qui avait paru récemment et qui était fort en vogue; le *Plutarque anglais*, Paris, 1785, 12 vol. in-8, traduction de l'ouvrage de Th. Mortimer, reproduite en 1800, sous le titre de *Vies des hommes illustres d'Angleterre, d'Ecosse et d'Irlande*, et augmentée de quelques articles; *Œuvres choisies des meilleurs auteurs dramatiques anglais*, pour faire suite au théâtre de Shakespeare, 1784-1787, 11 vol. in-8; *Les imprudences de la jeunesse*, trad. de l'angl., 1788, 4 vol. in-12; *Le Mariage platonique*, imité de l'anglais, etc.

WOUWERMANS. Voy. WAUWERMANS.

WOWER ou de WOWEREN (Jean), protestant, né à Hambourg en 1574, mort à Goltorp en 1612, à 38 ans, se fit un nom dans les sciences, mais en même temps beaucoup d'ennemis par sa colère et ses jactances : il poussa la vanité à son comble, et, pour en laisser une preuve, il légua 60 écus à celui qui ferait son éloge funèbre. Si à ces vices on joint l'ivrognerie, on n'en aura point d'idée fort avantageuse. On a de lui : Un recueil intitulé : *Po-*

lymathia, 1605, in-4; des notes sur Julius Firmicus, Apulée, Sidoine-Apollinaire et Minutius Félix; une édition de Pétrone; des *Lettres*, Hambourg, 1609, in-8, où l'on trouve des jugements littéraires, dictés souvent par son humeur caustique. Scaliger le traite de plagiaire (voy. LINDENDRUCK, Henri).

WOWER ou van WOWEREN (Jean), de la même famille que le précédent), né à Anvers en 1576, fut lié d'une étroite amitié avec Juste-Lipse, qui lui laissa par son testament tous ses manuscrits. Après avoir parcouru l'Europe, il fut fait conseiller de la ville d'Anvers, membre du conseil des finances et du conseil de la guerre. Isabelle, infante d'Espagne, le chargea d'une commission importante auprès de Philippe IV, qui le créa chevalier et lui donna un collier d'or. Il mourut en 1653, et fut beaucoup regretté pour ses qualités civiles et chrétiennes. Malgré le travail qu'exigeaient ses divers emplois, dont il s'acquitta avec exactitude, il sut trouver le loisir de publier : *Eucharisticon*, 1606, in-4; *Vita B. Simonis, sacerdotis Valentini*, 1614, in-8; la première édition de Julius Firmicus : *De erroribus profanarum religionum*, avec des notes, 1605, in-4. Il est encore éditeur : de *Lettres* de Juste-Lipse, etc.; de Sénèque et de Tacite, avec des commentaires et des notes.

WRANGEL (Charles-Gustave), maréchal-général et connétable de Suède, né en 1615, mort en 1676, se signala sur mer et sur terre. Il brûla une partie de la flotte danoise en 1644, défit, près d'Augustbourg, les impériaux et les Bavaïois en 1648, et battit l'armée navale des Hollandais au passage du Sund en 1658. C'était un homme de tête et de main.

WREN (Christophe), architecte, né à East-Knoyle, dans le Wiltshire, en 1652, fit ses études à Oxford, et se distingua tellement dans les mathématiques, qu'il devint professeur en astronomie au collège de Gresham à Londres, en 1657, et au collège de Savilian Oxford, en 1660. Son talent pour l'architecture lui mérita, en 1668, la place d'architecte du roi. Il eut la direction d'un grand nombre d'édifices publics. Le théâtre d'Oxford, le palais de Hampton-court, le collège de Chelsea, l'hôpital de Greenwich, l'église de Saint-Etienne de Londres, et celle de Saint-Paul, sont les ouvrages qui lui ont le plus fait honneur; le dernier surtout, qui est le plus vaste et le plus bel édifice de l'Angleterre : c'est en vain cependant qu'on a voulu le comparer à St.-Pierre de Rome, auquel il est très-inférieur et pour la grandeur et pour l'architecture; mais il faut convenir que, si tout était d'ailleurs égal, la nudité des temples protestants donnerait un grand avantage à celui de Rome, aussi magnifique dans ses décorations intérieures, qu'imposant par l'énormité et la hardiesse de son vase (voy. JULES II). En 1680, il fut élu président de la société royale, et il y a plusieurs pièces de lui dans les *Mémoires* de cette compagnie. Cet habile homme n'a jamais rien fait imprimer; mais plusieurs de ses ouvrages ont été publiés par d'autres, et bien reçus du public éclairé. Il mourut en 1725, à 91 ans, honoré du titre de chevalier, qu'il avait obtenu en 1674,

Les Anglais, voulant récompenser d'une manière distinguée le mérite de cet homme célèbre, lui accordèrent le privilège exclusif, ainsi qu'à sa famille, d'être inhumé dans l'église Saint-Paul. — Son fils Christophe WREN, mort en 1747, à 72 ans, a publié, en 1718, *Numismatum antiquorum Sylloge*, in-4.

* WURMSER (Dagobert - Sigismond, comte de), général autrichien, né en 1724 en Alsace, fit ses premières armes au service de la France. Son père ayant, vers 1750, pris la résolution de s'établir en Autriche, il l'y suivit et fut accueilli par la cour de Vienne. Employé dans la guerre de sept ans contre les Prussiens, il se signala dans diverses affaires importantes, et fut nommé colonel, puis général-major. Appelé au commandement de la Galicie en 1787, il reçut peu de temps après le grade de général d'artillerie. En 1795, il eut ordre de rassembler un corps d'armée dans le Brigsaw, couvrit le siège de Mayence entrepris par les Prussiens, enleva les lignes de Weissembourg, et fit capituler le fort Louis; mais battu à Frischweiler, il fut forcé de se retirer précipitamment, et ne put rallier ses troupes que sur la rive droite du Rhin. Desservi par des ennemis secrets, il crut devoir se rendre à Vienne pour se justifier, et fut bien accueilli par l'empereur, qui lui confia, en 1795, le commandement de l'armée du Haut-Rhin. L'année suivante il fut envoyé en Italie pour réparer les défaites de Beaulieu et secourir Mantoue; mais il échoua contre le génie de Bonaparte et la valeur de ses troupes. Battu à Castiglione, à Montechiaro, à Lonato, repoussé de Vérone, il alla se renfermer avec les débris de son armée dans la place de Mantoue. Après s'y être maintenu jusqu'au 2 février 1797, il obtint de Bonaparte la capitulation la plus honorable. De retour à Vienne, il fut nommé commandant-général en Hongrie, et mourut dans ce poste en 1797, laissant la réputation d'un général expérimenté, ferme dans le commandement, mais presque toujours malheureux.

WURS (Ignace), né à Vienne en 1751, entra chez les jésuites en 1749, enseigna longtemps au collège Thérésien à Vienne, et mourut à 55 ans, à Pirawart, dont il avait accepté la cure, après la suppression de sa société. On a de lui une traduction allemande de *Sermons* de Bossuet, de la Rue et de Cicéri, et plusieurs ouvrages estimés, entre autres des *Sermons* et *Oraisons funèbres*, dans lesquels il a déployé avec succès une éloquence mâle et onctueuse, dont il avait lui-même tracé les règles dans un bon *Traité de l'Eloquence sacrée*.

* WURTISIUS (Christian), connu aussi sous le nom d'*Allasiderus*, naquit à Bâle en 1544, et se livra à l'étude de l'histoire, de la théologie et des mathématiques. Professeur de cette dernière science en 1563, il obtint en 1585 la chaire de théologie, fut élu, l'année suivante, secrétaire d'état, et mourut en 1588, à 44 ans. Il a laissé : *Chronique de Bâle*, en allemand, in-fol.; *Abrégé de l'Histoire de Bâle*; *Scriptores historiae Germaniae*, depuis l'empereur Henri IV jusqu'en 1400, in-fol.; *Quæstiones in Purpachii theorias planetarum*, in-8, etc.

* WURTZ (George - Christophe), médecin, né à

Strasbourg en 1736, après avoir fait ses études et publié quelques écrits, voyagea en Allemagne et en France, pour faire des observations relatives à son art. Ayant déjà acquis de la réputation, il devint membre de l'académie des *Scrutateurs de la nature* à Berlin. Venu à Paris, il fut nommé secrétaire-général du musée et membre correspondant de la Société royale de médecine. De retour dans sa patrie, il essaya d'y faire établir un hôpital de médecine clinique, sur le modèle de celui de Paris. Comme bien d'autres médecins, il se laissa séduire par le charlatanisme de Mesmer (voy. ce nom), et se fit initier aux prétendus secrets de son magnétisme animal. Il exerça à Strasbourg, pendant quelques années, les fonctions de second accoucheur de la ville, vint ensuite se fixer à Paris, et mourut à Versailles, le 9 septembre 1825. Le *Discours* que l'abbé Boissard a prononcé sur sa tombe, a été publié sous le titre de : *Quelques Notes biographiques sur le docteur Wurtz*, Paris, 1825, in-8. Ses ouvrages de médecine, écrits les uns en allemand, les autres en latin ou en français, sont : *Conamen Mappæ generalis medicamentorum simplicium, secundum affinitates virium naturalium, cum tabula aenea*, Argentorati, 1778, in-4 (en allemand); *Voyage d'un médecin étranger de Prague à Carlsbad*, Leipzig, 1779, in-8; *Prospectus d'un nouveau cours théorique et pratique du magnétisme animal*, Strasbourg, 1787, in-8; *Observations sur les maladies qui proviennent d'une déréglé ou d'une dégénérescence du sang ou de la lymphé*, in-8; *Teinture confortative nerveuse*, br. de 14 pag. Cette composition a la propriété, selon l'auteur, de fortifier les nerfs, et de combattre les maladies de langueur et d'affaïssissement; elle est de l'invention de Wurtz; *Mémoire sur une institution pieuse* (une école chrétienne), Paris, 1811, in-8; *Mémoire sur le moyen de réparer les torts faits au commerce de France, par l'insurrection de Saint-Domingue*, Paris, 1820, in-8; *Second mémoire relatif aux anciens colons de Saint-Domingue*, Paris, 1822, in-8. Dans ces deux écrits, l'auteur a envisagé l'esclavage des noirs d'une manière opposée à celle des adversaires de ce même esclavage. Le docteur Wurtz, peu de temps avant sa mort, lut à la Société d'agriculture de Seine-et-Oise, dont il était membre, un excellent *Mémoire pour la conservation des grains*.

* WURTZ (Paul, baron de), général allemand du xvi^e siècle, est celui dont Boileau a dit dans sa quatrième épître :

Ah ! grand roi, quel héros, quel Hector que ce Wurtz !
Sans ce terrible nom, mal ne pour les oreilles,
Que j'allais à tes yeux étaler de merveilles !

Il appartenait à une famille d'obscure extraction et naquit à Husum dans le duché de Sleswig. Engagé de bonne heure dans la milice, il servit d'abord parmi les troupes impériales, puis dans l'armée suédoise et se distingua sous les yeux de Gustave-Adolphe, qui l'éleva aux premiers grades. Ce qui mit le comble à sa gloire, ce fut la défense de Stettin, où il sut se maintenir si habilement contre les forces de l'électeur de Brandebourg, qu'il le contraignit d'en lever le siège. Créé baron, Wurtz aurait sans doute obtenu le titre de feld-maréchal

sans la mort de son protecteur Gustave. Mais se voyant négligé après la perte de cet illustre ami, il se retira à Hambourg, puis reçut du roi de Danemarck, avec le rang de général-feld-maréchal, le gouvernement du Holstein. Il résilia plus tard ces deux charges pour prendre du service dans l'armée des Provinces-Unies, qui mirent à sa disposition toutes leurs forces de terre, en lui conservant son grade; il fut un de ceux qui se déclarèrent avec le plus d'énergie contre les prétentions du jeune Guillaume III, auquel cependant fut confiée ensuite la plus haute autorité militaire avec le titre de capitaine et amiral-général. Louis XIV étant entré en Hollande, Wurtz ne put empêcher ce prince de franchir le Rhin à Tolhuys, et de prendre les villes les plus fortes. D'un autre côté se voyant humilié ou traversé par le Stathouder, il revint en 1674, à Hambourg, d'où il envoya sa démission aux Etats. Le baron de Wurtz mourut deux ans après, le 24 mai 1676.

WYCHERLEY (Guillaume), poète, né vers 1640 à Clive, dans le Shropshire, mort le 1^{er} janvier 1715, passa quelques années en France dans sa première jeunesse. Il y embrassa la religion catholique; mais dès qu'il fut de retour à Londres, il redevint protestant; et dans la suite il quitta derechef l'hérésie pour la catholicité, ou plutôt il n'eut point de religion fixe. Charles II et Jacques II eurent des bontés pour lui; mais ni les libéralités de ces monarques, ni son mariage avec la comtesse de Drogheda, ne purent suffire à ses dépenses et à sa vie libertine, dont ses écrits ne se ressentent que trop. On a de lui quatre pièces de théâtre et quelques poésies, Londres, 1728 et 1751, in-12. Ses vers manquent en général de douceur et d'harmonie; on n'y remarque pas ce tour vif, original et ingénieux, qui caractérise les vrais poètes.

WYELIUS (Alard), licencié en théologie à Cologne, s'appliqua avec succès à l'étude de l'antiquité ecclésiastique. C'est principalement à ses soins que l'on doit la *Bibliothèque des Pères*, Cologne, 1618, 14 vol. in-fol. C'est la collection de Marguerin de la Bigne (voy. ce nom), augmentée de plus de cent auteurs, arrangée selon l'ordre chronologique.

WYMPNA. Voy. WIMPNA.

WYNANTZ (Godwin, comte de), membre du conseil souverain de Brabant, et ensuite conseiller privé de l'empereur Charles VI, né à Bruxelles, en 1661, mort à Vienne en 1752, à 71 ans, a laissé une collection utile et très-estimée, qu'il a accompagnée de notes et d'observations très-judicieuses, sous ce titre : *Supremæ curiæ Brabantiæ Decisiones recentiores*, Bruxelles, 1744, in-fol., et 2 vol. in-8.

* WYTTEBACH (Daniel), savant philologue, né à Berne en 1746, suivit à Marbourg son père, appelé à y remplir une chaire de théologie, passa de là à Goettingue, où il reçut les leçons de Heyne, qui le mit en correspondance avec Ruhnken et Valkenaër (voy. ces noms). Ces savants l'attirèrent à Leyde, en 1770, et lui firent obtenir, l'année suivante, la chaire de littérature et de philosophie, au collège des *remonstrans*, à Amsterdam. Peu de temps après, ayant conçu le projet de donner une nou-

velle édition de Plutarque, il collationna les manuscrits des bibliothèques de la Hollande, et vint, en 1775, à Paris, pour compulser ceux de la bibliothèque du roi. Deux ans après, il obtint la chaire de philosophie à l'illustre Athénée d'Amsterdam. Le savant Stolpius avait légué un prix sur la question de savoir, *Si la raison suffit pour démontrer l'unité de Dieu*. Wytenbach concourut, et son discours fut couronné : il y concluait « que des raisonnements » qui, pris chacun à part, ne seraient pas probables, suffisent dans leur ensemble pour convaincre l'esprit humain qu'il n'y a qu'un Dieu. » Il remporta, en 1782, un autre prix, pour avoir traité cette question : *Depuis Thales et Pythagore, quelle a été l'opinion des anciens philosophes sur la vie et l'état des âmes après la mort?* Wytenbach soutint « que les anciens philosophes ont cru que » les âmes survivent, mais qu'ils ne s'accordaient » ni sur les circonstances, ni sur la durée de cette » vie future. » En 1783 on lui offrit deux chaires, l'une à Amsterdam, dont se démettait Tollius, et l'autre à Leyde, vacante par la mort de Valhenaër, et qui valait par an 5000 florins. Il préféra la première, demeura à Amsterdam pendant les troubles révolutionnaires de 1794 et 1795, et en 1798 remplaça son ami Ruhnken à Leyde dans la chaire de philosophie et d'histoire. Il fut en même temps nommé bibliothécaire, avec un traitement de 5000 florins. Peu de temps après arriva l'explosion d'un navire chargé de poudre qui renversa plusieurs édifices et entre autres la salle où Wytenbach donnait ses cours. Sa maison ayant été très-endommagée, il fut contraint de s'établir à la campagne, d'où il venait à Leyde continuer ses leçons. Il fut nommé membre de l'institut de Hollande à sa création en 1808. Quatre ans après, à la

réorganisation de l'université de Leyde, réduit à l'enseignement de la littérature grecque et latine, il obtint cependant de donner des leçons particulières d'éloquence et d'histoire, et conserva sa place de bibliothécaire. Déjà décoré de l'ordre de la Réunion, il reçut en 1814 le titre d'associé étranger de l'institut de France, et mourut le 17 janvier 1820. Son corps fut inhumé dans le jardin de sa maison de campagne, voisine de celle que Descartes et Boerhaave avaient habitée. L. L. Mahne a publié *Vita Danielis Wittenbachii*, Gand, 1825, in-8, et le *Journal des savants* de 1825, p. 524-525, contient un article sur ce savant, par Daunou. Wytenbach a laissé : une *Lettre à David Ruhnken sur quelques passages des Œuvres de Julien, avec des notes sur Eunape et Aristenete*, Gœttingue, 1770; *De conjunctione philosophiæ cum elegantioribus litteris*, Amsterdam, 1771, in-8; *De vi et efficacia historiæ ad virtutis studium*, 1786; *Bibliothèque critique*, 1777 à 1808, 5 vol. in-8; *Vie de Ruhnken*, 1799, in-8; Leipsig, 1801, in-8; une édition de Plutarque, Oxford, 1795 à 1821, 5 tom. en 8 vol. gr. in-4, ou 12 vol. in-8. Les cinq premiers contiennent ce qui se trouve dans celle de A. Estienne, et de plus, des observations. Au sixième, publié en 1819, commencent les notes de Wytenbach; les autres volumes n'ont point encore paru. *Philomathia*, ou *Recueil de notes sur le Phédon de Platon*, et sur le livre de Bake, concernant Posidonius de Rhodes, Amsterdam, 1818. La mort de l'auteur interrompit ce travail. *Choix des meilleurs morceaux des historiens grecs à l'usage des étudiants*, et accompagné de notes, Amsterdam, 1808; *Opuscula varii argumenti*, Leyde, 1821, 2 vol. in-8. On y trouve plusieurs de ses dissertations déjà indiquées.

X

XACA ou **XACCA**, philosophe indien, vivait quelques années après Confucius. Il est regardé par les Japonais comme leur législateur. Il leur persuada que, pour gagner le ciel, il suffisait de prononcer souvent ces cinq mots : *Nama, Mio, Foren, Qui, Quia*; mais il n'y a pas un seul interprète qui ait pu encore deviner ce galimatias philosophique. Ce peuple, auquel Xaca apprit la métempsychose et la théologie idolâtrique des Chinois, lui a donné un rang parmi les dieux du premier ordre. Il y a même une secte de bonzes, dans laquelle Xaca est regardé comme le premier dieu de l'empire. L'histoire que l'on fait de sa vie, dit que sa mère étant grosse de lui, crut en songe qu'elle mettait au monde un éléphant blanc par le côté gauche. Cette fable est le motif de sa passion extraordinaire qu'ont les rois de Siam, de Tonquin et de la Chine pour les éléphants de ce genre. Les brachmanes disent que ce philosophe a souffert trente mille fois la métempsychose, et que son âme a passé en autant

d'animaux de différentes espèces. Ses disciples recueillirent le corps de sa doctrine et en formèrent le livre sacré appelé *Fohi-Kio*.

XACCA (Erasmus), sicilien, né en 1645, dans la petite ville d'Arca, a donné des ouvrages qui montrent qu'il s'était appliqué à la littérature, à la philosophie et à la médecine : tels sont : *Histoire de l'incendie du mont Etna*, en 1669, en italien, Naples, 1671, in-8. Un poème latin sur les Fièvres; *Brevis expositio in Psalmos et in Canticum canticorum*; une traduction en vers latins hexamètres de la *Jérusalem délivrée* du Tasse. Ces trois ouvrages étaient terminés en 1708; mais il est probable qu'ils sont restés manuscrits. Voy. la *Biblioheca sicula*.

* **XANTHUS**, de Lydie, un des plus anciens historiens de la Grèce, né, suivant quelques auteurs, 505 ans avant J.-C. Frédéric Kreutzer, dans les *Historicorum græcorum antiquissimorum fragmenta*, etc. Heidelberg, 1806, in-8, avait composé un ouvrage

en iv livres intitulé les *Lydiques*, ou *Histoire de Lydie*, depuis les temps héroïques jusqu'à l'époque où il écrivait : on n'en connaît que quelques fragments qui ont été recueillis et commentés par l'abbé Barthélemy, dans son *Anacharsis* : il parle avec éloge de cet historien, et cite aussi un poète qui portait le même nom.

XANTIPPE, fils d'Ariphron, général athénien, rendit d'importants services à la Grèce. De concert avec Léotychides, roi de Sparte, il défit la flotte des Perses à Mycale, ville de la Carie, dans l'Asie mineure, et marcha ensuite en Thessalie contre les Alevades. Il obtint d'autres triomphes, et du temps de Pausanias on voyait dans la citadelle d'Athènes une statue de Xantippe avec celle de Périclès. — C'est lui qui fut cause de la condamnation de Miltiade.

XANTIPPE, général lacédémonien, était un vrai Spartiate, par l'austérité de ses mœurs et par la grandeur de son courage. Il fut envoyé, l'an 233 avant J.-C., par ceux de son pays, au secours des Carthaginois. Les Romains, sous la conduite d'Attilius Régulus, avaient déjà battu Amilcar et les deux Asdrubal. Ce brave capitaine arrêta la prospérité de leurs armes, et les défit en plusieurs rencontres. Malgré la valeur active de Régulus, il remit la république de Carthage sur l'offensive. Les Carthaginois le renvoyèrent, après lui avoir donné de grands témoignages de reconnaissance. Mais par une ingratitude aussi grande que ses services, ils ordonnèrent au commandant du vaisseau sur lequel il s'était embarqué, de le précipiter dans la mer. Cette trahison acheva de décrier les Carthaginois, dont la mauvaise foi avait déjà passé en proverbe.

XANTIPPE, femme de Socrate, était d'un caractère emporté. Ce philosophe, avant de la prendre pour sa compagne, n'ignorait pas, dit-on, sa mauvaise humeur. Xénophon lui demandant pourquoi donc il l'avait épousée : « Parce qu'elle exerce ma » patience, répondit Socrate, et qu'en la souffrant » je puis supporter tout ce qui peut m'arriver de » la part des autres. » Mauvaise réponse et digne de l'inconséquence d'un sage de parade. Le vrai sage attend les événements fâcheux et ne les cherche pas ; il s'affermir contre les malheurs par la raison, et non pas par une sottise, telle que celle d'épouser une méchante femme.

* XACPI (Joseph), né à Perpignan en 1688, embrassa l'état ecclésiastique et obtint un canonicat dans sa ville natale. Etant venu se fixer à Paris, il fut l'un des rédacteurs des *Nouvelles à la main*, qui donnèrent naissance aux *Mémoires de Bachaumont*, et mourut le 7 décembre 1778, à 90 ans. On a de lui : *Mémoires pour le droit de joyeux avènement dans la province de Roussillon, pays réuni à la couronne*; *Dissertation sur l'édifice de l'église de Saint-André de Bordeaux*, 1781, in-8; *Dissertation sur le prétendu épiscopat de Gabriel de Grammont, élu évêque de Bordeaux, par le chapitre en 1529*, 1751, in-4; une *Consultation avec le docteur Billette, en faveur des curés de Cahors, contre le chapitre de l'église cathédrale de cette ville* (voy. RIBALLIER); *Recherches historiques sur la noblesse des ci-*

toyens honorés de Perpignan et de Barcelonne, connus sous le nom de citoyens nobles, 1765, in-12.

XAVIER (saint François). Voy. FRANÇOIS-XAVIER, III, 621.

XAVIER (Jérôme), jésuite espagnol, parent de saint François-Xavier, et héritier de son zèle pour la conversion des Indiens, exerça les fonctions de missionnaire dans le Mogol pendant 25 ans, et mourut à Goa le 17 juin 1617. Il a publié : *Vie de Jésus-Christ*; *Vie de saint Pierre*. Elles sont en langue persane, et ont été traduites en latin par Louis de Dieu. L'ouvrage du P. Xavier aurait été plus estimé, s'il n'avait pas puisé dans des sources apocryphes pour grossir ces histoires. On a encore de ce missionnaire des *Lettres* touchant la mission dans le royaume du Mogol, insérées à la fin de la traduction de l'Histoire de saint Pierre, Leyde, 1639, in-4.

* XÉNOCLÈS, fils de Carcinus, poète tragique grec, vivait du temps de Philippe de Macédoine; on ne connaît plus que les titres de ses ouvrages. C'étaient *OEdipe*, *Lycaon*, les *Bacchantes* et *Athanas* : ces pièces remportèrent le prix de la *Tétralogie* sur Euripide dans la 91^e olympiade.

XÉNOCRATE, l'un des plus célèbres philosophes de l'antiquité, naquit à Chalcédoine vers l'an 406 avant J.-C. Il se mit de bonne heure sous la discipline de Platon, qui lui donna son amitié et son estime. Il l'accompagna en Sicile, et comme Denys le Tyran menaçait un jour Platon, en lui disant que *quelqu'un lui couperait la tête* : — *Personne*, répondit Xénocrate, *ne le fera avant que d'avoir la mienne*. Ce philosophe succéda dans l'académie d'Athènes à Speusippe, successeur de Platon, l'an 359 avant J.-C. Il exigeait de ses disciples qu'ils sussent les mathématiques avant de venir à son école, et renvoyait un jeune homme qui ne les savait point, en disant qu'il *n'avait pas la clef de la philosophie*. Ce qui ne pouvait cependant être vrai qu'à l'égard d'une partie de la physique. On prétend que ses leçons arrêtaient les débauches de Polémon; mais on peut assurer que les froids adages de la philosophie n'ont jamais opéré de conversion foncière et constante dans ce genre, quoiqu'il soit vrai que Polémon afficha depuis une grande austérité de mœurs. Xénocrate mourut vers 314 avant J.-C., à l'âge d'environ 88 ans. Il avait composé, à la prière d'Alexandre, quelques livres qui ont été détruits par le temps. Alde a imprimé sous son nom un *Traité de la mort*, avec Janblique, Venise, 1497. Ce philosophe ne reconnaissait point d'autre divinité que le ciel et les sept planètes. Cicéron (liv. 1, de la Nature des dieux) réfute très-bien cette doctrine absurde et ridicule. Il était grave, et d'un caractère si sérieux et si éloigné de la politesse des Athéniens, que Platon l'exhortait souvent à sacrifier aux Grâces. Phryné, courtisane fameuse, ayant parié de le faire succomber, n'en put jamais venir à bout, quoiqu'elle eût employé tous les moyens imaginables. Comme on se moquait d'elle en voulant l'obliger de payer la gageure, elle répondit : « Qu'elle n'avait point perdu, parce qu'elle » avait parié de faire succomber un homme, et » non pas une statue. » Xénocrate, dit-on, se dé-

dommageait de cette abstinence sur des objets moins bruyants; mais le public ne paya pas moins à son refus le tribut d'admiration que sa vanité en attendait (*voy. ZENON, COLLUS, etc.*). Une *dissertation sur Xénocrate* a été publiée par Denys Van Den Wynerse, Leyde, 1822, in-8.

XÉNOCRATE, médecin, vivait dans le 1^{er} siècle, sous l'empire de Néron. Nous apprenons de Galien qu'il était d'Aphrodisias, en Sicile, et qu'ayant écrit sur les médicaments, il n'avait rempli ses ouvrages que de remèdes la plupart impraticables. Xénocrate avait encore rendu publiques diverses recettes, également pernicieuses et superstitieuses pour faire hair, pour envoyer des songes, etc. Ce n'est pas que ce médecin n'eût mêlé quelques bons remèdes parmi tant de mauvais; il avait trouvé une thériaque, et quelques autres compositions utiles. Il nous reste encore aujourd'hui un petit livre qui porte le nom de Xénocrate, et qui traite de la *nourriture des animaux aquatiques*. Cet ouvrage a été imprimé à Zurich, 1539, in-8, avec les notes de Conrad Gessner.

XÉNOPHANE, philosophe grec, natif de Colophon, disciple d'Archélaüs, était contemporain de Socrate, suivant la plus commune opinion. Il fit plusieurs poèmes sur des matières de philosophie, sur la fondation de Colophon, et sur celle de la colonie d'Elée, ville d'Italie. La liberté avec laquelle il s'exprimait sur la divinité, l'ayant fait bannir de sa patrie, il se retira en Sicile, et demeura à Zancle (aujourd'hui Messine), et à Catane. Il y fonda la secte élatique qui produisit plusieurs hommes fameux. Il ne pouvait pardonner à Homère et à Hésiode d'avoir parlé des dieux, et ne cessait de les tourner en ridicule, ce qui eût été bon, si épurant leurs idées, il les avait ramenés à la notion primitive de l'Être suprême. Quoiqu'il fit tout son possible pour fixer sur lui les yeux et les bienfaits des grands, il fut toujours pauvre et se plaignait lâchement de sa pauvreté. Il dit un jour à Hiéron, roi de Syracuse, qu'il n'avait pas le moyen d'entretenir deux serviteurs, comme s'il en fallait tant à un philosophe; ce prince lui répondit : « Tu devrais donc attaquer moins souvent » Homère, qui, tout mort qu'il est, fait vivre plus » de dix mille hommes. » Les fragments de ses *Vers* furent imprimés l'an 1575 par Henri Etienne.

XÉNOPHON, fils de Gryllus, né à Athènes, fut quelque temps disciple de Socrate, sous lequel il apprit la philosophie et la politique. Il prit le parti des armes, et alla au secours de Cyrus le Jeune dans une expédition contre son frère Artaxerxès. Ce philosophe guerrier s'immortalisa par la part qu'il eut à la fameuse retraite des dix mille. De retour dans sa patrie, il s'attacha à Agésilas, roi de Lacédémone, qui commandait pour lors en Asie. Il combattit à côté de ce prince à la bataille de Coronée, et s'y distingua par son courage. Dès que la guerre fut terminée, il se retira à Corinthe, où il passa le reste de ses jours dans les travaux paisibles de l'esprit. Il y mourut vers l'an 560 avant J.-C. Xénophon avait un fils nommé *Gryllus*, qui, quoique blessé à mort en combattant vaillamment à la bataille de Mantinée, 365 ans avant J.-C., eut

le courage, malgré sa blessure, de porter un coup mortel (1) à Epaminondas, général des Thébains, et mourut peu de temps après. La nouvelle de cette mort ayant été portée à Xénophon tandis qu'il sacrifiait, il ôta la couronne de fleurs qu'il avait sur la tête. Mais lorsqu'on eut ajouté que ce fils était mort en homme de cœur, il remit aussitôt sa couronne sur sa tête, en disant : « Je savais bien » que mon fils était mortel, et sa mort mérite des » marques de joie plutôt que de deuil. » Ses principaux ouvrages sont : la *Cyropédie*. C'est l'histoire du grand Cyrus, renfermée en 8 livres. Quoique cet ouvrage ne soit pas écrit dans l'exacte vérité, il est digne d'un homme qui était à la fois bon écrivain et homme d'état; et les préceptes qu'il mêle à sa narration peuvent être fort utiles. « Xénophon, dit l'auteur de la *Décadence des lettres* » et des *mœurs*, ne fit usage de la philosophie, que » pour inspirer la crainte des dieux, et pour faire » briller davantage l'honneur et la vertu que son » pinceau religieux et pur sait encore embellir de » nouveaux charmes. On voit que c'est là son seul » but. Il n'écrit point l'histoire pour s'ériger en » réformateur; il n'affecte point d'y donner des le- » çons aux rois, ni des préceptes au genre hu- » main; c'est plus par les choses que par le coloris » de son style qu'il attache : en un mot, fidèle et » sévère observateur des devoirs imposés à tout his- » torien, il ne cherche pas à flatter la malignité » des lecteurs ignorants et superficiels, par un » cynisme révoltant; mais à contenter et à nourrir » les bons esprits, qui préfèrent au clinquant du » mensonge le solide éclat de la vérité. » Dacier a donné une traduction française de la *Cyropédie*, 1777, 2 vol. in-12. L'*Histoire de l'expédition de Cyrus le Jeune* contre son frère Artaxerxès, et de cette mémorable retraite des dix mille, dont il eut presque tout l'honneur. Larcher a traduit cet ouvrage, Paris, 1778, 2 vol. in-12. L'*Histoire grecque*, en 7 livres. Elle commence où Thucydide a fini la sienne; elle a aussi été traduite en français par d'Ablancourt. Plusieurs petits traités sur divers objets, recueillis dans l'édition de ses *Œuvres*, Paris, 1625, in-fol.; l'*Éloge d'Agésilas*; l'*Apologie de Socrate*; un dialogue intitulé : *Hiéron ou le Tyran*, entre Hiéron et Simonide; un petit *Traité des revenus ou des produits de l'Attique*; un autre de l'*Art de monter et de dresser les chevaux*; et de la *Manière de les nourrir*; trad. par P. L. Courier sous ce titre : *Du commandement de la cavalerie et de l'équitation*, Paris, 1815, in-8; un petit *Traité de la chasse*. Fabricius, dans sa *Bibliothèque grecque*, Gail dans le tome 7 de son édition de Xénophon, ont donné la liste des édit. et traductions des *Œuvres* de cet historien. On a la *Vie et extrait historique et raisonné des ouvrages de Xénophon*, par de Fortia, 1795, in-8. Scipion l'Africain et Lucullus lisaient sans cesse les écrits de Xénophon; et ce fut dans son Histoire de la *Retraite des dix mille*, que ce dernier apprit le moyen de vaincre Mithridate. Comme César, il fut grand capitaine et grand historien; tous deux se sont exprimés avec

(1) Ce fait n'est pas constant. Trois villes, Mantinée, Lacédémone et Athènes se sont disputé ce triste honneur.

autant d'élégance que de pureté, sans art et sans affectation.

XENOPHON, écrivain d'Ephèse, vivait, selon quelques-uns, au ^{iv}e siècle, en même temps qu'Héliodore, et s'amusa comme lui à écrire des historiettes galantes, ainsi que l'on voit par ses *Ephesiakes*, roman grec qui contient les amours d'Abrocôme et d'Anthia. Ce roman a été imprimé en latin, Londres, 1726, in-4 (*voy. Cocchi*), et comme les obscénités se propagent, Jourdan en a donné une traduction française en 1748, in-12.

XENORIUS, c'est le nom d'un philosophe japonais, fils d'un des rois du pays, fondateur d'une secte qui existe encore. Elle admet pour principe l'immortalité de l'âme, des peines pour les méchants, et des récompenses pour les bons. Il est à regretter sans doute que les lumières du christianisme ne soient pas encore parvenues à éclairer une secte fondée sur de pareils principes.

XERCES, ou plutôt XERXES ^{1er}, 5^e roi de Perse, et second fils de Darius Hystaspes, succéda à ce prince l'an 485 avant J.-C. Il fut préféré à Artabazane, son aîné, né d'Amcasysse, fille d'un seigneur persan, nommé Gobrias, parce que celui-ci avait vu le jour dans le temps que Darius n'était qu'un homme privé, au lieu que Xerxès fut mis au monde par Atossa, petite-fille de Cyrus, lorsque Darius était roi. Son premier soin fut de continuer les préparatifs que son père avait faits contre l'Égypte. Il la réduisit sous sa puissance, et y laissa son frère Achémène pour gouverneur. Encouragé par ce premier succès, il marcha contre les Grecs avec une armée de 800,000 hommes, et une flotte de 1,000 voiles. (Il jeta un pont sur le détroit de l'Hellespont, et fit percer l'isthme du mont Athos.) Mais étant arrivé au détroit des Thermopyles, Léonidas, roi de Sparte, avec 500 Lacédémoniens seulement, lui en disputa longtemps le passage, et s'y fit tuer avec les siens, après avoir fait un horrible carnage d'une multitude de Perses. Les Athéniens gagnèrent ensuite sur Xerxès la fameuse bataille navale de Salamine, et cette perte fut suivie de divers naufrages des Perses. Xerxès, contraint de se retirer dans ses états, laissa dans la Grèce Mardonius son général, avec le reste de l'armée. Dégoûté de la guerre par les fatigues qu'il avait essayées dans ces différentes expéditions, il s'abandonna à l'inertie du luxe et de la mollesse. Artaban, Hyrcanien de naissance et capitaine de ses gardes, conspira contre sa vie, et ayant gagné son grand chambellan, le tua pendant son sommeil, l'an 465 avant J.-C. Xerxès n'avait que l'extérieur et l'appareil de la puissance; il manquait de ces qualités personnelles qui rendent les rois vraiment puissants. Maître du plus vaste empire qui fût alors sur la terre, chef d'armées innombrables, il se regardait comme le souverain de la nature. Il prétendait maîtriser et punir les éléments; mais il vit ses forces et son orgueil se briser contre une poignée d'hommes; suivant la marche ordinaire de la Providence, qui, pour confondre l'orgueil des hommes, détruit les grandes choses par les petites. Quoique égaré par la vanité, le faste et la manie des conquêtes, il avait du sentiment, et son esprit s'ouvrait quelquefois à des réflexions sa-

lulaires. Un jour qu'il regardait d'un lieu élevé l'armée immense qu'il avait à ses ordres, il ne put retenir ses larmes. Comme on lui demanda la cause d'une tristesse produite par un aspect qui aurait dû faire naître la satisfaction et l'espérance, il avoua qu'il s'occupait de la mort, qui dans peu d'années aurait moissonné cette multitude innombrable, de manière à n'en pas laisser un seul individu. Saint Jérôme, en étendant cette réflexion sur le monde entier, sur les événements divers qui l'agitent, le détruisent et le réforment, en fait un tableau vaste et magnifique, plein d'une philosophie sombre et sublime (*Epist. ad Heliod. Epitaph. Nepotiani*). Artaxerxès Longuemain lui succéda.

XERCES II. *Voy. SOGDIEN*.

XIMENES (D. Roderic), Navarrois, archevêque de Tolède, se rendit en 1247 à Lyon, pour défendre, devant le pape Innocent IX, au concile général, les droits et les privilèges de son église, contre l'archevêque de Compostelle, qui prétendait à la primatie sur les églises d'Espagne, parce que son église croit conserver le corps de saint Jacques, apôtre des Espagnes; mais elle fut adjugée à l'archevêque de Tolède. Il mourut sur le Rhône, en s'en retournant. On lui doit une *Histoire d'Espagne*, divisée en neuf livres, que nous avons dans le Recueil des Historiens de ce royaume, avec des remarques du père André Schott. Elle manque d'exactitude et de critique.

XIMENES de CISNEROS (François), né à Torrelaguna, dans la vieille Castille, en 1457, d'un simple commis aux décimes, et selon Fléchier à Villavivar, dans le diocèse de Tolède, d'Alphonse de Cisneros Ximenès, procureur de la juridiction de Torrelaguna, fit ses études à Alcalá et à Salamanque; de là il se rendit à Rome; mais ayant été volé dans son voyage, il n'en remporta qu'une bulle pour le premier bénéfice qui vaudrait. L'archevêque de Tolède le lui refusa; mais Ximenès s'étant mis en possession du bénéfice, le prélat eut recours à la voie de fait, et le fit mettre en prison dans la tour d'Uzeda. Un prêtre, qui y était détenu, et qui sans doute voyait quelque chose d'extraordinaire dans ce jeune homme, lui prédit qu'il serait un jour archevêque de Tolède. Ayant été mis en liberté, il obtint un bénéfice dans le diocèse de Signuena, et le cardinal Gonzalez de Mendoza, qui en était évêque, le fit son grand-vicaire. Ximenès, dégoûté du monde, entra quelque temps après chez les cordeliers de Tolède, et fit ses vœux. Ses talents lui procurant une foule de visites, il se retira dans une solitude nommée *Castanet*, et s'y livra à l'étude des langues orientales et de la théologie. Ses supérieurs l'en tirèrent pour le consacrer à la direction et à la chaire. La reine Isabelle, qui l'avait choisi pour son confesseur, le nomma à l'archevêché de Tolède, en 1495. Ximenès ne l'accepta qu'après un ordre exprès du pape, en 1498. Sa vie ne fut plus, dès ce moment, qu'un tissu de bonnes œuvres. Les portes de son palais furent toujours ouvertes aux indigents; il les écoutait avec bonté, lisait leurs requêtes, et les soulageait avec une charité généreuse. Il visita les églises, les collèges, les hôpitaux et employa ses revenus à les réparer

et à les orner. Il purgea son diocèse des usuriers et des lieux de débauche, cassa les juges qui remplissaient mal leurs charges, et mit en leur place des personnes dont il connaissait l'intégrité et le désintéressement. Il tint un synode à Alcalá, et un autre à Talavera, où il fit des réglemens très-sages pour le clergé régulier et séculier. Ferdinand et Isabelle lui confièrent le soin de réformer les ordres religieux, qui s'éloignaient de l'esprit de leur institut. Les cordeliers eurent recours à toutes sortes de moyens pour perdre le réformateur : leur général vint à Rome, pour changer à l'égard de Ximénès l'esprit de la reine. Malgré ces traverses, Ximénès acheva la réforme. Après la mort d'Isabelle, en 1504, le roi Ferdinand le Catholique lui confia l'administration des affaires d'état. Son premier soin fut de décharger le peuple du subside onéreux nommé *alcavale*. Son zèle ne fut pas indifférent sur le sort des mahométans, qu'il fit instruire dans la religion chrétienne ; il en baptisa près de 5000 dans une place spacieuse, où il fit brûler tous les livres de l'Alcoran. Le pape Jules II l'honora de la pourpre romaine, en 1507, sous le titre de *cardinal d'Espagne*. Pour rassurer l'état contre les invasions des barbares qui l'avaient si longtemps désolé, il voulait étendre la domination d'Espagne chez les Maures : il le fit en effet par la conquête de la ville d'Oran dans le royaume d'Alger, conquête qu'il entreprit en 1509. Comme l'archevêché de Tolède et les emplois qu'il avait à la cour produisaient de grands revenus, il résolut de faire lui-même cette conquête à ses dépens, leva une armée, nomma général Pierre Navarre, un des plus habiles capitaines de l'Europe, et voulut être présent pour surveiller et encourager une entreprise qui devait procurer tant d'avantages à l'Eglise et à l'état. La flotte composée de 80 vaisseaux sortit de Carthagène le 16 mai, et débarqua heureusement sur les côtes d'Afrique. Le jour de l'ouverture du siège étant arrivé, le cardinal monta à cheval, revêtu de ses ornemens pontificaux et accompagné des ecclésiastiques et des religieux qui l'avaient suivi. Il y eut un combat. Ximénès, après avoir harangué ses soldats, alla s'enfermer dans une chapelle, où il demeura prosterné, tant que dura la bataille. Le succès de cette journée fut complet. Les Espagnols, après une attaque des plus violentes, enfoncèrent la cavalerie des infidèles, et en firent un horrible carnage. Après cela ils prirent la ville d'assaut ; conquête importante et glorieuse, qui, dans ce siècle de faiblesse et d'inconséquence, fut abandonnée aux infidèles sans aucune raison apparente, au milieu de la paix (*voy.* ORAN dans le Dict. géographique). A son retour d'Afrique, le roi Ferdinand alla à sa rencontre jusqu'à 4 lieues de Séville, et mit pied à terre pour l'embrasser. Ceux qui ont blâmé Ximénès d'avoir conduit cette expédition, n'ont pas réfléchi qu'il ne prit pas les armes ; qu'il s'y comporta toujours en évêque, n'y portant que le secours de ses lumières et de ses prières : saint Jean Capistran, saint François Xavier conduisirent également d'heureuses expéditions contre les infidèles, et furent l'âme et le conseil de l'armée chrétienne. Le cardinal, à la vigilance duquel rien

n'échappait, prévoyant une stérilité extraordinaire, fit faire des greniers publics à Tolède, à Alcalá et à Torrelaguna, et les fit remplir de blé à ses dépens. Ce bienfait fit une telle impression sur les cœurs, que, pour en conserver la mémoire, on en fit graver l'éloge dans la salle du sénat de Tolède et dans la place publique. Le roi Ferdinand, malgré l'espèce de jalousie qu'il avait contre son ministre, le nomma en mourant régent de la Castille, en 1516 ; et l'archiduc Charles, qui fut depuis l'empereur Charles-Quint, confirma cette nomination. Ximénès pressa la guerre de Navarre ; on prétend qu'il ordonna à Villalva, général espagnol, de faire ce que firent depuis les Français dans le Palatinat, de mettre le feu dans ce royaume, en cas de malheur, et d'en faire un vaste désert ; mais ce rapport est très-suspect, et il est sûr que l'ordre, s'il a été donné, n'a point été exécuté. Les grands d'Espagne, accoutumés à tout oser à raison de leurs richesses, de leurs titres et de leur crédit, traversèrent continuellement ses vues ; mais sa fermeté les tint dans le devoir. Il sut, par des dispositions admirables, rendre l'état tranquille au dedans et redoutable au dehors. En donnant des armes aux bourgeois, les faisant exercer, à des temps réglés, dans l'art militaire, il avait à ses ordres une excellente armée de 50,000 hommes, composée de braves gens, ayant des mœurs, pleins de courage, animés par le vrai patriotisme et les grands motifs qui font des guerriers chrétiens. C'est ainsi que sans faire violence à personne, sans enlever à la charne un seul laboureur, sans donner aucun mécontentement, et tout au contraire à la grande satisfaction du peuple, il créa tout-à-coup une force militaire, supérieure à toutes celles qui existaient alors en Europe. Exemple dont n'ont pas songé à profiter les monarques qui, dans les *xv^e* et *xviii^e* siècles, ont converti la meilleure partie de la population de leurs états en des masses d'armées énormes, qui se consument dans la corruption morale et physique ; qui, n'ayant d'autre aiguillon que la solde des esclaves, deviennent les instruments du caprice et de la violence, ne sont rien à la patrie comme elle n'est rien pour eux, et désolent le pays dont la défense leur est abandonnée. (*Voy.* FRÉDÉRIC II, roi de Prusse, LOUIS XV, MARIE-THÉRÈSE). Les mécontents débutèrent en Flandre, où était Charles-Quint, par se plaindre du régent. Ximénès, pour toute justification, demande au roi des pouvoirs sans bornes, et les obtient. Il ne s'en servit que pour le bien public, pour la paix et la sécurité du royaume. En élevant d'un côté l'édifice d'une grande et sage politique, il détruisait tout aussi utilement de l'autre, en abolissant les opérations d'une libéralité dissipatrice et mal entendue. Il retrancha les pensions et les officiers inutiles, retira tout ce qui avait été usurpé ou aliéné du domaine royal, et fit rendre compte aux financiers. On tira d'eux des sommes immenses, avec lesquelles il acquitta les dettes de l'état, et fit des établissemens utiles. Tandis qu'il travaillait pour la gloire de sa patrie, il fut, dit-on, empoisonné en mangeant un pâté de truites ; mais le fait est plus qu'incertain, et ce qu'on a dit des prétendus auteurs

l'est encore davantage. A 80 ans on peut mourir sans poison. Ximenès mourut à cet âge, en 1517, avec la réputation du plus grand homme et du meilleur citoyen qu'eût produit l'Espagne. Aussi habile que le roi Ferdinand dans l'art de gouverner les hommes, il le surpassa par les qualités du cœur. On vit en sa personne un simple particulier faire plus de bien à sa patrie que tous les rois qui avaient gouverné. Noble, magnifique, grand, généreux, protecteur de l'innocence, de la vertu et du mérite, il ne conçut et n'exécuta que des projets utiles à l'humanité. Pendant 22 ans qu'il fut archevêque de Tolède, il employa près de vingt millions pour les besoins de l'état et du peuple. Personne n'ignore qu'il forma, dans sa ville archiépiscopale, en faveur des filles de condition, un établissement que Louis XIV a imité depuis pour le soulagement de la pauvre noblesse (Saint-Cyr). Ximenès fonda l'université d'Alcala, et fit imprimer dans cette ville la *Bible Polyglotte*, qui a servi de modèle à tant d'autres (voy. JAY et WALTHAM). Elle fut commencée pour l'impression en 1514, et achevée en 1517, en 6 vol. in-fol. et en quatre langues. Elle est fort rare. On y trouve le texte hébreu, tel que les Juifs le lisent; la Version grecque des Septante; la Version latine de saint Jérôme, que nous appelons *Vulgate*; et la Paraphrase chaldaïque d'Onkelos sur les cinq livres de Moïse seulement. On y travailla pendant plus de douze ans, car elle fut commencée dès l'an 1502; Ximenès s'y appliqua lui-même avec beaucoup de soin et en fit la dépense. Il acheta sept exemplaires en hébreu quatre cents écus, et donna tout ce qu'on voulut pour des anciens manuscrits grecs et latins. Il fit encore imprimer le *Missel* et le *Bréviaire* mozarabe, dirigé par Ortiz (voy. ce nom); et, pour conserver la mémoire de ce rit, il fit bâtir une chapelle auprès de l'église métropolitaine de Tolède, y fonda des chanoines et des clercs, qui célébraient journellement l'office en cette langue. Au même temps que Ximenès écrasait l'orgueil des grands, il savait fermer les oreilles à leurs murmures. Il répondit à des personnes qui voulaient qu'on cherchât les auteurs de quelques discours qui avaient été tenus contre lui: « Que lorsqu'on était élevé en dignité, et qu'on » n'avait rien à se reprocher, on devait laisser aux » inférieurs la misérable consolation de venger » leurs chagrins par des paroles. » Quand il avait abattu et forcé ses ennemis à lui demander grâce, il les recevait avec une générosité héroïque, et adoucissait tant qu'il pouvait les désagréments de l'humiliation où ils étaient réduits. « Sa sévérité » dit Fléchier, était accompagnée d'une probité » constante, égale, incorruptible; d'un amour » tendre pour le peuple; et de cette qualité si rare, » et pourtant si nécessaire à tous ceux qui gouvernent, que l'Ecriture appelle la *faim et la soif de la justice* » (voy. la fin de l'article LE GENDRE). Son zèle pour la foi était aussi vif que ferme, constant et éclairé. Ceux qui lui ont fait un crime de s'être opposé à la réforme de l'inquisition, n'ont sans doute pas comparé les rigueurs de ce tribunal avec les massacres qui, durant deux siècles, ont désolé tous les pays où il n'était point établi (voy.

ISABELLE de Castille, LIMBORCH, NICOLAS ETYMERICK, etc.). Gomez de Castro et Antoine Sanderus ont écrit en latin la *Vie* de ce cardinal; Eugène de Roblez, Maré de Lisbonne et Antoine d'Uza en espagnol; Barthélemi Cimarelli et Jérôme Garimberti, en italien. Marsollier et Fléchier l'ont donnée en français; l'une et l'autre sont bien écrites, intéressantes, et prouvent combien la politique inspirée par la religion est supérieure aux artifices et aux petitesse de la politique humaine. La dernière est écrite d'une manière plus conséquente, plus ferme et plus digne du grand homme dont elle présente le tableau.

XIMENES (Pierre), jésuite, né à Tolède, fit ses études à Rome, et y reçut l'ordre de prêtrise. Envoyé par ses supérieurs à Vienne en Autriche, en 1582, il fut chargé d'y enseigner la théologie scolastique et d'y prêcher en italien. Quelques années après, il partit pour Gratz, où l'on venait d'établir une université: il en fut nommé chancelier, et y professa l'Ecriture sainte. Il fut successivement recteur des collèges de Clagenfurth, d'Olmütz, de Prague et de Gratz. Il était habile controversiste, et soutint, dans ces différents endroits, l'intégrité du dogme catholique contre les attaques des hérétiques. A beaucoup de science, il joignait une piété exemplaire. Il mourut à Millestadt dans de grands sentiments de piété, le 29 novembre 1655, à 81 ans, dont il avait passé 59 dans la société. On a de lui: *Oraison funèbre de l'archiduc Charles d'Autriche*, en latin; *Disputatio habita cum Baltazare Fischero, lutherano, in academia Græcensi, anno 1592*; *Compendium seu Breviarium absolutissimum omnium meditationum de præcipuis fidei nostræ mysteriis, vitæ et passionis D. N. Jesu Christi et B. Mariæ, etc., e sex tomis Meditationum P. Ludovici de Ponte, collectum*, Cologne, 1625 et 1729, in-8. Un jésuite en a fait une traduction italienne. — XIMENES, (Pierre), qu'il ne faut point confondre avec le précédent, était professeur en théologie à l'université de Salamanque au x^e siècle. Devenu doyen de l'église de Tolède, il fut nommé évêque de Badajoz. Il vivait sous le règne du roi Ferdinand et de la reine Isabelle, qui lui firent quitter son siège épiscopal de Badajoz pour celui de Coria. Il est auteur de divers ouvrages, parmi lesquels on en cite un qui a pour titre: *Confutatorium errorum contra claves Ecclesiæ*, etc. — XIMENES (Christophe), jésuite du diocèse de Salamanque, et missionnaire zélé, passa aux Philippines, et y demeura 55 ans, constamment occupé de la conversion des peuples de ces îles, dont il était parvenu à posséder parfaitement la langue. Il y mourut en 1629, à 57 ans. On a de lui divers *Traité*s sur les mystères de notre foi, en 7 vol., dans la langue du pays. Il traduisit dans la même langue la Doctrine chrétienne de Robert Bellarmin.

XIMENES (Joseph-Albert), Espagnol, né en 1719, d'une famille noble, se fit carme en 1754, enseigna dans son ordre la théologie, et fut fait docteur en 1760. Il ne se distingua pas moins par ses talents pour la chaire. Il fut ensuite nommé théologien du nonce en Espagne. Ayant rempli différents emplois distingués dans son ordre, il en fut nommé prieur-général en 1798, et mourut dans l'exercice de cette

charge l'an 1774. On lui doit les deux derniers volumes du *Bullaire des Carmes*, in-fol. Dans l'un, il a recueilli les bulles et anciens monuments omis dans les volumes précédents; dans l'autre, il a inséré les brefs, bulles, etc., depuis 1718 jusqu'en 1768.

* XIMENÈS (Léonard), jésuite et célèbre mathématicien, né en 1716 à Trapani, en Sicile, avait à peine fini son noviciat qu'il enseigna les belles-lettres dans les collèges de Florence et de Sienna. Après avoir étudié la théologie à Rome, il fut appelé à Florence par le marquis Riccardi, pour montrer les mathématiques à son fils. Le comte de Richecourt, gouverneur de la Toscane, le fit nommer professeur de géographie au collège de Florence, et géographe de l'empereur. Ximenès obtint en même temps la place de mathématicien du grand-duc. Souvent consulté par différents souverains, et par les savants eux-mêmes, après l'extinction de son ordre, il demeura à Florence, où il jouissait d'une grande réputation, ainsi que dans toute l'Italie. Membre de plusieurs sociétés savantes de l'Europe, il mourut le 3 mai 1786. On a de lui un grand nombre d'ouvrages dont les principaux sont : *Eléments de géométrie*, Venise, 1751, in-8; *Dissertatio de maris aestu*, Florence, 1755, in-4; *Théorie et pratique de la résistance des solides*, Pise, 1782, 2 vol. in-4; *Raccolta di perizie ed opuscoli idraulici*, etc., Florence, 1781-86, 2 vol. in-4; divers *Mémoires et dissertations* dans les journaux scientifiques. L'éloge du P. Ximenès a été écrit en italien par l'abbé L. Brenna et par Pakani (voy. le *Supplém. Bibl. soc. Jesu*, par le P. Caballero, 284-86).

* XIMENÈS (Augustin-Louis, marquis de), littérateur, né à Paris en 1726, d'une ancienne maison aragonaise, suivit d'abord, comme ses ancêtres, la carrière militaire, fut aide-de-camp du maréchal de Saxe, se distingua à Fontenoi, parvint au grade de mestre-de-camp, quitta le service en 1746, et devint un poète médiocre. Outre quelques pièces fugitives insérées dans divers recueils, il composa des tragédies : *Epicharis, don Carlos, et Amalante*, imprimées en 1772, in-8, avec tous les essais poétiques de sa jeunesse. Il se montra partisan de la révolution, et fut, pendant la terreur, mis en réquisition par le comité de salut public, pour être employé à composer des *pièces patriotiques*. Napoléon, qu'il encensa dans de petits vers, lui fit une pension; de pareils hommages lui valurent du roi, en 1816, la croix de Saint-Louis. Il mourut, le 1^{er} juin 1817, doyen des poètes français.

XIPHILIN (Jean), patriarche de Constantinople, mort en 1078, avait succédé dans cette dignité à Lichude en 1066. Il était d'une illustre famille de Trébizonde, et avait mené d'abord la vie érémitique dans une des solitudes du mont Olympe. Outre une *homélie* imprimée (grec et latin) par le P. Gretzer, dans le tom. 2 de son recueil de *Cruce*, on a de Xiphilin : *Decreta duo de sponsalibus*, dans le *Jus græco-roman.* de Leunclavius, tom. 5; *Decretum de nuptiis prohibitis*, ib., tom. 4; trois *Constitutions* sur des matières ecclésiastiques. La bibliothèque du Vatican possède de lui un recueil manuscrit d'*Homé-*

lies pour tous les dimanches de l'année. C'est à son neveu Jean XIPHILIN que l'on doit un *Abrégé de l'Histoire* de Dion Cassius, en grec, Paris, 1592, in-fol., trad. en frang. par le présid. Cousin. Cet abrégé commence au 54^e livre, et au temps de Pompée. Il est assez bien fait; mais le style manque de pureté et d'élégance.

XISITHRUS ou XISUTHRUS, dont Bérosee a fait un roi de Chaldée. Ayant été averti par Saturne d'un déluge qui devait inonder toute la terre, il construisit un grand vaisseau, par le moyen duquel il en fut garanti avec sa famille. Quand il sortit de ce vaisseau, il disparut et fut mis au rang des dieux. C'est l'histoire de Noé, défigurée par les mythologistes, comme presque tous les événements des livres saints.

XISTE, pape. Voy. SIXTE.

XOGUNSAMA 1^{er}, empereur du Japon, usurpa le trône en 1617, sur le jeune prince Fidejory, fils de Taicosama, et assujettit tous les rois particuliers, qui depuis ce temps ne sont plus que les plus soumis courtisans de l'empereur, qui les change et les dégrade comme il juge à propos. La persécution contre les chrétiens devint plus vive encore qu'elle n'avait été; il en périt une infinité dans tous les genres de tourments que la barbarie peut imaginer. Tous les historiens, même protestants, ont rendu justice au courage et à la persévérance de ces illustres martyrs, qui, par la vivacité de leur foi, la sainteté de leurs mœurs et leur héroïque fermeté, retracèrent le spectacle des premiers siècles de l'Eglise, et réfutèrent, par une preuve de fait éclatante, les raisonneurs qui ont essayé de faire du christianisme une affaire de climat, d'éducation ou de préjugés. Ce tyran las, comme Dioclétien, de répandre le sang des chrétiens, abdiqua comme lui, en 1622, et mourut en 1651.

XOGUNSAMA II succéda en 1622 à son père qui, malgré son abdication, conserva presque toute l'autorité jusqu'à sa mort, arrivée en 1651 (d'où vient que quelques auteurs parlent de trois empereurs de ce nom). Celui-ci changea en 1651 son nom en Toxogunsama (*To* au commencement du nom est une marque de prééminence). Il ne respecta ni la vie ni les possessions de ses sujets, ni le droit des gens; il fit trancher la tête à quatre ambassadeurs portugais, et ne traita guère mieux les Hollandais qui voulaient s'emparer du commerce des autres nations. Ils furent confinés dans la petite île de Désima, avec défense, sous peine de la vie, d'entrer dans le royaume. L'église du Japon, que les fureurs de son père et de Taicosama n'avaient pu détruire, fut noyée dans le sang d'une multitude innombrable de martyrs. C'est lui qui a inventé cet effroyable supplice de la fosse, où l'on souffre toutes les douleurs imaginables, et dans lequel néanmoins on ne meurt que d'épuisement. Il mourut sans enfants vers l'an 1650, n'ayant jamais voulu se marier, parce qu'il ne croyait pas qu'il y eût une femme au monde qui fût digne d'être son épouse; mais, en récompense, il s'était abandonné aux débauches les plus monstrueuses et les plus absurdes. Dès la première année de son règne il fut frappé de lèpre, et resta dans cet état hideux

jusqu'à sa mort. Aucun missionnaire ne survécut à son règne, et la cérémonie du *Jesumi*, qui consiste à fouler la croix aux pieds, et qui a lieu tous les ans dans les endroits où l'on soupçonne qu'il y a encore des chrétiens, ne donne pas lieu de croire qu'il y en ait beaucoup aujourd'hui, vu surtout l'impossibilité où sont les hommes zélés d'entrer dans ces pays pour les encourager et les instruire (voy. SIDOTTI). Cependant saint François-Xavier, qui connaissait à fond cette nation, et qui en cela avait peut-être quelque lumière prophétique, assurait qu'il y aurait toujours des chrétiens au Japon. « Cette terre, dit l'abbé Bérault, cultivée avec tant » de soin, si féconde en vertus éminentes, arrosée » de la sueur de tant d'apôtres et du sang de tant » de martyrs, serait-elle frappée d'un anathème » éternel? Le sang des martyrs, qui dans toutes » les autres églises, a été le germe le plus fécond » du christianisme, n'aurait-il servi au Japon qu'à » le ruiner sans ressources? Cette chrétienté si » brillante dès sa naissance, ayant donné à la Jérusalem céleste, en moins de cent ans, plus de » citoyens que la plupart des autres églises durant » une longue suite de siècles; présumerons-nous » que le nombre des élus, compté pour elle comme » pour chacune des autres, fût rempli dès-lors? » A Dieu ne plaise que nous mettions des bornes » à ses miséricordes, ou que nous entreprenions de » sonder les voies de sa justice! O profondeur des » conseils et des jugements du Très-Haut (*O altitudo » divitiarum sapientiæ et scientiæ Dei*), nous écrie- » rons-nous, en voyant que la nation la plus pro- » pre en apparence au royaume de Dieu, est re- » tombée dans les ténèbres, plus difficiles à dissiper » que jamais. » Sans vouloir pénétrer dans les se- » crets de l'Eternel, on peut croire que Dieu, irrité de ce que, malgré ses si grands exemples de cou- » rage et de vertu, et les immenses travaux de tant de saints missionnaires, le gros de la nation pers- » istait dans son idolâtrie, sa cruauté, sa brutale » luxure, et toutes les abominations, a voulu la punir

en retirant les grâces dont elle ne profitait pas, et tourner en châtiment la soustraction de cette même lumière, dont la présence l'irritait. « Si cela n'est » pas arrivé chez les Romains, dit un historien, » c'est que leur empire était un composé de toutes » les nations, comprenant tout le monde connu, » et qu'il était dans les desseins et promesses de » Dieu d'établir et de propager la religion chré- » tienne. » Un philosophe de ce siècle a avancé que puisque les empereurs du Japon ont détruit l'église chrétienne dans leurs îles, les empereurs romains l'auraient détruite dans l'univers s'ils l'avaient efficacement voulu. Il n'était pas nécessaire de chercher un exemple si éloigné pour faire un mauvais raisonnement. L'Eglise a été successivement détruite dans bien des royaumes de l'Europe, d'Asie et d'Afrique, sans que ceux qui croient qu'elle est l'ouvrage de Dieu, et qui se fient aux divines promesses, aient imaginé qu'elle peut être anéantie.

* XYLANDER (Guillaume HOLTZMANN, nom qu'il changea en celui de), né en 1552, à Augsbourg, de parents fort pauvres, dut son éducation à la générosité d'un noble de cette ville. Cependant il fut toujours obligé de travailler pour vivre, ainsi qu'il le dit lui-même dans ce distique :

Te, mala paupertas, pulchrisque gravissima cæptis
Conatu indignor non pepulisse meo.

Il fit ses études à Tubingue et à Bâle, et fut bientôt appelé à occuper une chaire de langue grecque à Heidelberg, vacante par la mort de Mycillus; mais il ne put la conserver longtemps, car étant tombé malade par un excès de travail, il mourut à Heidelberg en 1576, à 44 ans. On a de lui des *Traductions* en latin de Dion Cassius, de Marc-Aurèle, de Plutarque. Il a aussi traduit en allemand le nouveau Testament, Polybe, les 6 premiers livres de l'*Enéide*. Le premier président de Thou dit que les ouvrages de Xylander sont inexacts : Huet, dans son traité *De claris interpr.*, tom. 2, pag. 71, lui rend plus de justice.

Y

YAO, empereur de la Chine, monta, dit-on, sur le trône l'an 2257 avant J.-C., et eut Chun pour son successeur. Les Chinois le regardent comme leur fondateur, et quelques-uns de leurs lettrés conviennent que tout ce qui, dans l'histoire de Chine, précède ce prince, est rempli de fables ou de faits incertains. Mais c'est encore trop dire, car il n'y a de certain dans l'histoire que ce qui nous est transmis par des écrits et des monuments. Or les écrits et les monuments chinois ne remontent tout au plus qu'à l'an 800, ou même qu'à l'an 454 avant J.-C. (Voy. CONFUCIUS, FONG, DE HALDE, MAILLA). Il paraît du reste qu'avant ce prince, la Chine, ou du moins plusieurs de ses contrées n'étaient pas habitables, à raison des eaux qui étaient restées longtemps

dans les vallées, après le déluge. Mong-Tsée, philosophe fameux à la Chine, et qui tient le premier rang après Confucius, dit que *sous Yao, l'empire n'était pas encore formé, que les eaux du déluge, stagnantes de tous côtés, couvraient la surface des terres*, etc. Il décrit ensuite les soins que prit Yao pour faciliter l'écoulement des eaux, puis il ajoute : *Après ces grands ouvrages, toute la Chine put être cultivée et nourrir ses habitants.* Voilà le déluge de Moïse bien clairement énoncé, et la fondation de l'empire chinois postérieure à ce grand événement. Que penser après cela de l'incroyable audace avec laquelle nos philosophes, sans preuves et sans autorités, nous assurent que l'empire chinois, formé longtemps avant le déluge de Moïse, a, depuis l'é-

poque de sa naissance, subsisté toujours sans interruption ?

* YART (Antoine), né à Rouen en 1710, mort en 1791, était curé du Saussay dans le Vexin, et avait exercé quelque temps les fonctions de censeur royal. Il fut un des fondateurs de l'Académie de Rouen (1744). On a de lui : *Idee de la poésie anglaise*, 1749 à 1756, 8 vol. in-12; c'est un recueil de traductions en prose de différents poèmes anglais, précédées de discours littéraires, sur chaque auteur, et accompagnés de notes. Il composa aussi plusieurs opuscules dont on trouvera la liste dans le *Précis des travaux de l'Académie de Rouen*, tom. 5. Quelques bibliographes le croient auteur des *Mémoires ecclésiastiques et politiques, concernant la translation des fêtes aux dimanches en faveur de la population*, Philadelphie (Rouen), 1765, in-12.

YEPEZ (le P. DIEGO de). Voy. DIEGO, III, 257.

* YEPEZ (dom Antoine d'), bénédictin espagnol, florissait à la fin du xiv^e siècle et au commencement du xv^e. Appelé au gouvernement de différents monastères en qualité d'abbé, il y montra une grande expérience des affaires. Dom Mabillon rend témoignage de son érudition. Il dut à son mérite d'être appelé à la dignité de général de sa congrégation, et mourut en 1621. On a de lui : *Des Chroniques de l'ordre de saint Benoît*, qui vont jusqu'au xiv^e siècle, 1609-15, 7 vol. in-fol.; ces chroniques, écrites en espagnol, furent traduites en latin par dom Thomas Weiss, bénédictin allemand, Cologne, 1655 et 1665, 2 vol. in-fol., (Voy. WEISS dom Thomas). Dom Matthieu Olivier, de la congrégation de Valladolid, et dom François Valgrave, bénédictin anglais, en entreprirent aussi une traduction qu'ils n'achevèrent pas, mais qui parut par les soins de dom Martin Rhétois, supérieur de la congrégation de Vannes; dom Gabriel Bucelin en a donné un abrégé. *Relation d'un voyage littéraire*; un *Catalogue de ceux qui ont écrit en faveur de l'immaculée conception*.

* YEREGUI (Joseph de), ecclésiastique, né à Vergara, province de la Guipuscoa, en 1734, fit de bonnes études et vint à Paris apprendre la physique et les mathématiques; mais en même temps il se lia avec les philosophes, et de retour en Espagne il ne cacha pas ses nouvelles opinions. Cependant, pour obéir à sa famille, il entra dans le sacerdoce. Après avoir été instituteur de plusieurs enfants nobles, le gouvernement le chargea de composer un catéchisme qui pût être proposé à toute l'Espagne. Yeregui, pour s'en occuper, se retira à Cadahalso près de Madrid. En 1785, il revint dans la capitale, où il se proposa de procurer à l'église espagnole les libertés dont jouit l'église gallicane: il manifesta ses doctrines avec si peu de circonspection, que le saint Office l'appela devant son tribunal en 1792, et produisit cent et un griefs contre lui. Yeregui avait un puissant protecteur dans le prince de la Paix, et non-seulement il fut renvoyé absous, mais il obtint aussitôt l'emploi de conseiller de ce même tribunal qui venait de l'accuser. Sur ces entrefaites, parut contre l'inquisition la *Lettre* de l'abbé Grégoire. Plusieurs membres de ce tribunal, comme Riesco, Blanco, et Villanueva, caché sous le nom

d'Astengo, y répondirent. Yeregui, pour agir à l'inverse de ses confrères, prit la plume, écrivit une *Apologie* de l'ouvrage de Grégoire, et l'envoya en France pour être publiée. Obligé de quitter la péninsule, il se retira à Bagnères, et y fit imprimer son *Idea ou Essai d'un catéchisme national*, 1805, in-8, qui n'établit sa réputation, ni comme écrivain, ni comme sage ecclésiastique. Il mourut dans cette ville en 1805, à 71 ans.

* YORK (Henri-Benoît-Marie-Clément, cardinal duc d'), né à Rome en 1725, de Jacques Stuart, connu sous le nom de Jacques III, et plus encore sous celui de *Prétendant*, était le dernier rejeton de l'illustre et infortunée famille des Stuart, retirée à Rome, où le pape avait généreusement pourvu à ses besoins. Après la bataille de Culloden, perdue le 27 avril 1746 par son frère aîné, qui s'était porté en Ecosse pour recouvrer le patrimoine de ses ancêtres, et qui ne parvint qu'avec peine à s'embarquer pour la France, il résolut d'exécuter le projet qu'il avait conçu depuis longtemps d'embrasser l'état ecclésiastique. Après qu'il en eut obtenu la permission du roi son père, Benoît XIV lui donna la tonsure cléricale et le créa cardinal en 1747. Il lui conféra ensuite les ordres sacrés, le fit archiprêtre de la basilique de Saint-Pierre, et préfet de la fabrique de cette église. Clément XIII, après la mort de Benoît XIV, le sacra évêque de Corinthe, et lui donna peu après l'évêché de Frascati, où, quoique ses charges lui donnassent le droit de résider à Rome, il passait la plus grande partie de l'année en remplissant, avec l'exactitude la plus exemplaire, tous les devoirs d'un bon pasteur. En 1763, il convoqua un synode dont les actes sont imprimés sous ce titre : *Constitutiones synodales ecclesiae Tusculanae*, etc., Rome, 1764, in-4, où sont traitées avec clarté et méthode toutes les matières qui furent l'objet du synode, savoir : la foi, la discipline et l'administration des sacrements. Un second volume intitulé : *Appendix ad Tusculanam synodum à celsitudine regia eminentissimæ Henrici, Tusculani episcopi*, etc., 1764, in-4, renfermant des lettres pastorales du cardinal, des règlements de discipline, des instructions de piété, des constitutions et des brefs de différents papes (voy. STEFANUCCI, VIII, 29). Le cardinal d'York possédait, outre les revenus de ses dignités dans l'état romain, les riches abbayes d'Ainchi et de Saint-Amand, que le roi de France lui avait conférées, la première en 1751, la seconde en 1755; et une pension considérable de la cour d'Espagne, que la révolution lui enleva; néanmoins il vendit tous ses bijoux de famille pour venir au secours du pape Pie VI, imposé par l'armée française à des contributions énormes. La guerre l'obligea de se retirer à Venise dans l'hiver de 1798, et il y arriva dénué de tout. Le roi d'Angleterre, informé de sa position, lui fit offrir avec toute la délicatesse possible, par son ministre plénipotentiaire, une pension de 4,000 livres sterling, qu'il conserva jusqu'à sa mort. En 1801, il retourna à Rome, et mourut à Frascati le 15 juillet 1807, extrêmement regretté des habitants. Il se trouvait alors doyen du sacré collège, vice-chancelier de l'église romaine, et était devenu évêque d'Ostie et de Velletri. Son

corps fut transporté à Rome, et déposé avec beaucoup de pompe dans le caveau où reposaient les restes de Jacques III, son père. Le prince régent lui fit élever un monument en 1816.

YOUNG (Edouard), poète, naquit en 1681, à Upham, près de Winchester, où son père était recteur. Après avoir étudié en droit, science pour laquelle il avait très-peu de goût, il se tourna du côté de la théologie et de la morale, et réussit beaucoup mieux. Il prit les ordres, fut nommé chapelain du roi, et ensuite curé de Wellwyn, dans le Hertfordshire. Sa vie fut fort occupée et assez triste. Il se maria en 1751 avec la fille du comte de Lichtfield, veuve du colonel Lée. Elle avait deux enfants qui moururent, ainsi que leur mère, vers 1741. Un fils unique consola Young de ces pertes; mais il ne le retira pas de cette profonde tristesse que lui avait causée la mort de sa fille aînée au moment qu'elle allait se marier. Ce sont les accès de cette tristesse qui nous ont valu son beau poème des *Nuits*, traduit en français avec tant de force et d'élégance par le Tourneur, Paris, 1769 et 1788, 2 vol. in-8 et in-12, et dont on a quelques imitations en beaux vers français par Colardeau. Cet ouvrage est le plus original de ceux qui sont sortis de sa plume. On ne saurait trop admirer le sombre, le terrible d'une partie de ses tableaux, la hardiesse de son pinceau, la marche rapide de ses idées, et surtout la force irrésistible de raison avec laquelle il établit la grande et consolante vérité de l'immortalité de l'âme, et tire du fond des tombeaux cette lumière pure et vive qui rend à l'homme consterné l'espérance et la vie. Vainement l'abbé Rémi et Clément ont exercé une froide critique sur cet ouvrage justement admiré. Il faut convenir cependant que le faux bel-esprit, le gigantesque, le trivial, gâtent quelquefois les beautés que ce génie sublime a répandues dans ses *Nuits*. On a mis à la tête de la traduction de le Tourneur un *Avis* portant « qu'Young pousse trop » loin les conséquences de l'immortalité de l'âme; » et que quand l'âme serait mortelle, il y aurait » encore des devoirs à remplir. » Mais le donneur d'*avis* se trompe très-fort. Le dogme de l'immortalité tient intimement à celui de l'existence de Dieu, c'est-à-dire du grand législateur, sans lequel il n'y a ni loi ni devoir. (Voy. EPICURE.) On a de lui d'autres productions poétiques : trois drames, *Busiris*, *la Vengeance*, et les *Frères* (Démétrius et Persée); un traité sur la *composition originale*, des poésies morales, etc., Dublin, 1764, dont le Tourneur nous a donné également la traduction (Paris, 1770, 2 vol. in-8 et in-12) sous le titre d'*Oeuvres diverses du docteur Young*, qui font la suite de ses *Nuits*; des *Satires*, dont Bertin a donné une traduction libre, Paris, 1787, 2 vol. in-12. L'auteur des *Nuits* mourut en 1765, au mois d'avril, dans sa maison presbytérale de Wellwyn, avec la réputation d'un homme de génie, mais dénué de cette fermeté de principes qui fait les âmes fortes et conséquentes. Dans ses poèmes funèbres, il ne paraît occupé que de l'éternité; dans sa vie, on voit un homme qui flâte continuellement les grands par les éloges les moins mesurés. Ses haines, comme ses prédilections, étaient sans motif fixe et sans consistance. On sait avec

quelle lâcheté il encensa Voltaire, et c'est le même homme qu'il régala un jour de l'épigramme la plus sanglante. Fâché de l'entendre rabaisser le talent de Milton, et plaisanter sur le diable, la mort et le péché, mis en action dans le *Paradis perdu*, Young lui adressa sur-le-champ deux vers anglais dont le sens est : *Tu es si spirituel, si maigre et si laid, qu'on trouve réunis en toi le diable, la mort et le péché*. Voltaire, déconcerté de cette vigoureuse apostrophe, n'eut pas la force de balbutier un mot de réplique.

* YOUNG (Arthur), agronome, né en 1741, à Bradfield-Hall, domaine situé dans le Devonshire, que sa famille possédait depuis environ deux siècles, entreprit d'abord de faire valoir cette propriété, qu'il prit à ferme de sa famille; mais des expériences coûteuses le ruinèrent et l'obligèrent de résilier le bail. Il essaya de faire valoir plusieurs autres fermes, où il obtint peu de succès; enfin la mort de sa mère l'ayant mis en possession du domaine de Bradfield-Hall, qui lui donnait une honnête aisance, il exécuta pendant les années 1777, 1778 et 1779, le projet qu'il avait conçu depuis longtemps de voyager, pour examiner l'état de l'agriculture en Angleterre et en Irlande. A son retour, il publia le résultat de ses voyages, et le succès en fut si grand, qu'il mit l'étude de l'économie rurale à la mode. Pour l'encourager de plus en plus, il commença en 1784 les *Annales d'agriculture*, ouvrage périodique qui paraissait chaque mois. L'auteur y discute les différentes méthodes employées dans l'agriculture, éclaire la pratique par la théorie, expose les observations des cultivateurs instruits, et traite tous les objets qui ont un rapport immédiat avec la prospérité publique. En 1787 et 1789, il vint en France, et publia peu de temps après son *Voyage* en cette contrée, où l'on trouve d'utiles et d'importants détails sur l'état de l'agriculture. Young approuva d'abord les principes de la révolution française; mais il écrivit ensuite contre elle. Le plus connu de ses ouvrages en ce genre a pour titre : *L'Exemple de la France est un avertissement pour la Grande-Bretagne*. Il y soutient que, s'il y a une justice privée, il n'y a point de justice publique en politique; il nie le droit et la nécessité d'une réforme parlementaire qu'il avait sollicitée autrefois, et conseille au gouvernement de s'y opposer par une force armée permanente. Il mourut le 20 février 1820, laissant plusieurs ouvrages qui attestent la profondeur de ses connaissances et l'étendue de son érudition. Il a contribué à établir en Angleterre un grand nombre de sociétés qui s'occupent de perfectionner les races des bestiaux. Ses ennemis conviennent même que les progrès que l'agriculture a faits dans ces derniers temps en Angleterre sont l'ouvrage de son enthousiasme et de son zèle. Ses principaux ouvrages sont : *Cours d'agriculture expérimentale, contenant 2,000 expériences*, Londres, 1770, 2 vol. in-4; *le Guide du fermier*, Londres, 1770, 2 vol. in-8; *Lettres d'un fermier au peuple anglais*, 1771, 2 vol. in-8; *Voyage de six mois dans le nord de l'Angleterre*, 1770, 4 vol. in-8; *Voyage de six mois dans l'est de l'Angleterre*, 1771, 4 vol. in-8; *Voyage de six semaines dans le sud et à l'ouest de l'Angleterre, et dans le pays de Galles*, 1772, in-8; *Arithmétique*

politique, ou *Observations sur l'état actuel de la Grande-Bretagne et sur ses principes politiques à l'égard de l'agriculture*, 1774, in-4, trad. en français par de Fréville, la Haye, 1775, 2 vol. in-8, ou sous le titre de *Recueil d'ouvrages sur l'économie politique et rurale*, Paris, 1780; *Voyage en Irlande, ou Tableau de l'agriculture, des manufactures et du commerce de cette île*, 1782, 2 vol. in-8, trad. en franç. par Millon, Paris, 1800, 2 vol. in-8; *Annales d'agriculture*, Londres, 1784-1800, 52 vol. in-8; *Voyage en France pendant les années 1787, 1788 et 1789*, Londres, 1792, gr. in-4, et Dublin, 1795, 2 vol. in-8; trad. en franç. par Soulès, avec des notes par Casaux, 2^e édit., Paris, 1794, 5 vol. in-8; *Voyage en Italie*, 1794, in-4, trad. en franç. par Soulès, Paris, 1796, in-8. Une grande partie des ouvrages d'Arthur Young ont été trad. en franç. par Lamarre, Benoist et Billecoq, sous le titre de *Cultivateur anglais, ou Œuvres choisies d'agriculture et d'économie rurale et politique*, Paris, 1800, 18 vol. in-8, fig. Ce recueil a eu peu de succès, quoique tous les ouvrages qu'il renferme soient fort estimés en Angleterre.

* YPSILANTI (Alexandre), prince grec, entré de bonne heure au service de la Russie, parvint au grade d'officier général. En 1814 quelques-uns des Grecs les plus éclairés ayant formé une société dans le but de régénérer leur pays, Ypsilanti en fut déclaré le chef. Ayant établi le foyer de l'insurrection en Bessarabie, d'où il envoyait des émissaires dans les différents cantons de la Grèce, il commença par le soulèvement de la Moldavie et de la Valachie, en appelant en même temps les provinces grecques à l'indépendance; mais après quelques marches et contre-marches sa troupe fut taillée en pièces, et il se retira presque seul sur le territoire autrichien, où il fut arrêté et renfermé dans la forteresse de Mongatz en Hongrie. Après une détention de deux ans dans cette place, et de quatre ans et demi à Theresienstadt en Bohême, il recouvra sa liberté, et mourut à Vienne le 51 janvier 1828, à 55 ans.

* YPSILANTI (le prince Démétrius), frère du précédent, commandait en 1821 un corps de volontaires grecs, avec lequel il prit part aux premiers événements qui signalèrent cette guerre. Il resta ensuite dans une sorte d'oubli pendant quelques années, et reparut au printemps de 1825, à la tête de plusieurs milliers d'hommes. Dans le mois de juillet suivant, il s'empara de l'importante place de Tripolitza, occupée par 2000 Turcs qu'il fit passer par représailles au fil de l'épée, s'empara de la ville de Livadie le 17 novembre 1827, et de celle de Salone, l'ancienne *Thessalonique*, le 28 novembre de la même année. Les services que rendit à son pays le prince Ypsilanti, lui méritèrent l'honneur de faire partie du gouvernement provisoire de la Grèce. Il était encore dans la force de l'âge, lorsqu'il mourut à Nauplie, le 16 août 1852.

YRIARTE (don Juan de), né dans l'île de Ténériffe en 1702, alla faire ses études à Paris et à Rouen. Après s'être nourri des fruits de la littérature ancienne et moderne, il se retira à Madrid, y fut bibliothécaire du roi, membre de l'académie

royale de la langue espagnole, et interprète de la première secrétairerie d'état, et mourut le 25 août 1771. Ses principaux ouvrages sont : une *Paléographie grecque*, in-4; Des *Œuvres diverses*, en espagnol, Madrid, 1774, 2 vol. in-4. On y trouve des Poésies latines qui ne sont pas la partie principale de ce recueil, ni la plus distinguée. Le *Catalogue des manuscrits grecs de la Bibliothèque royale*, in-fol., tom. 1^{er}; le *catalogue des manuscrits arabes de l'Escurial*, 2 vol. in-fol.

* YRIARTE (don Thomas de), littérateur, neveu du précédent, né vers 1750, dans l'île de Ténériffe, étudia à Madrid et à Salamanque, et se consacra à la poésie et à la musique. Son mérite lui valut le poste de grand archiviste du conseil suprême; il mourut vers 1791. On a de lui : la *Musique*, Madrid, 1779, gr. in-8, fig., poème où il y a d'excellents morceaux, mais où l'auteur a souvent sacrifié la poésie à l'art qu'il décrit, et qu'il connaissait profondément; *Fables littéraires*, 1782, in-4, elles sont au nombre de soixante-sept, et chacune est composée dans un mètre différent. Plusieurs d'entre elles ont été traduites en français et autres langues, cet ouvrage a établi sa réputation. *El Senorito mimado*, ou le *Jeune homme gâté*, comédie qui eut un succès prodigieux; *Dialogues littéraires*; des *Poésies latines*; *L'Orphelin de la Chine*, tragédie trad. du franç. de Voltaire; le *Philosophe marié*, comédie de Destouches, traduite en vers espagnols. Les ouvrages d'Yriarte ont été réunis, Madrid, 1787, 6 vol. in-8.

* YSABEAU (Alexandre-Clément), né vers 1750, entra dans la congrégation de l'Oratoire, et se trouvait préfet du collège de Tours, lorsque la révolution éclata; il en adopta les principes, et devint grand-vicaire de l'évêque constitutionnel de cette ville; ensuite il renonça à la prêtrise, se maria, et fut nommé, en 1792, député à la Convention, où il vota la mort de Louis XVI. Envoyé avec Tallien en mission à Bordeaux, il mit la terreur à l'ordre du jour. Plus tard accusé de modérantisme, il sut conserver son crédit, et devint membre du comité de sûreté générale. Réélu au conseil des anciens, il se prononça en faveur de la majorité du Directoire, et fut nommé, à sa sortie, substitut du commissaire près l'administration des postes à Bruxelles. En 1814, il occupait à Paris, dans la même administration, un modeste emploi; il en fut renvoyé, et mourut pauvre et ignoré en 1825.

YSLA. Voy. ISLA.

YU, monarque de la Chine, qu'on pourrait appeler le père de son peuple, commença à régner vers 2217 avant Jésus-Christ. Juste, affable, généreux, son palais était sans cesse ouvert pour ses sujets. Afin de se rendre plus accessible, et n'être pas trompé par ses courtisans, il fit suspendre à la porte de son appartement un tambourin, une trompette, et trois tablettes de métaux différents. Chacun, selon la nature de son affaire, frappait sur l'un de ces instruments, et l'empereur lui accordait aussitôt audience. Ce moyen, quoique un peu singulier, remplissait le but de Yu. Il fut un des souverains de la Chine qui protégea le

plus l'agriculture, et composa lui-même un excellent *Traité* sur cet art. Il mourut dans une extrême vieillesse.

YVAN (Antoine), né à Rians, petite ville de Provence, en 1576, après avoir fait ses études avec beaucoup de peine, à cause de sa pauvreté, entra dans la congrégation de l'Oratoire, et alla demeurer à Aix. C'est là qu'il connut Marie-Madeleine de la Trinité. Il fonda avec elle, en 1657, l'ordre des religieuses de Notre-Dame de la Miséricorde, dont il fut le premier directeur et le premier confesseur. Cet homme apostolique joignit aux travaux d'un ministre de l'Evangile les austérités d'un anachorète. Il contribua beaucoup à la réformation des mœurs par ses sermons, et surtout par ses exemples. Sa modestie était telle, qu'il ne voulut jamais accepter aucun bénéfice. Ce saint homme mourut à Paris, en 1655. On a de lui : *des Lettres*; un livre de piété, intitulé : *Conduite à la perfection chrétienne*; quelques autres ouvrages, qui donnent une faible idée de ses talents littéraires. Gilles Gondou a donné sa *Vie*. Paris, 1662, in-4 : le P. Léon, carme, en a publié une autre en 1654. Il en a paru une plus nouvelle et mieux écrite, par l'abbé de Montès, Paris, 1787, in-12.

YVES-HÉLORI (saint), né à Ker-Martin, près de Tréguier, en 1233, étudia à Paris en philosophie, en théologie et en droit canon, et alla ensuite faire ses études de droit civil à Orléans. De retour en Bretagne, il se rendit à Rennes pour se mettre sous la discipline d'un pieux et savant religieux, et devint, peu de temps après, officiel du diocèse de cette ville. Il exerça cet emploi avec tant de sagesse et de désintéressement, que l'évêque de Tréguier le rappela, le fit son official, et le chargea de la cure de Tresdrets, puis de celle de Lohannec. Saint Yves s'y montra un pasteur zélé et un bienfaiteur libéral. Il termina sa sainte carrière en 1305, à 50 ans, et fut canonisé par Clément VI, en 1347. Les avocats, les procureurs et autres gens de loi, ont pris saint Yves pour patron : « Mais, dit un » historien, la manière de penser de ce saint était » bien différente de celle de nos jurisconsultes modernes. Son but était d'éclaircir les causes obscures, de faire triompher la raison et l'équité; » les moyens en étaient simples et assortis à l'esprit des temps. Tout cela est tellement changé » en sens contraire, que dès le x^{ve} siècle l'illustre » Mathias Corvin fut obligé de chasser tous les avocats de la Hongrie, pour y conserver les notions » et les droits de la justice. » (Voy. FRANÇOIS I^{er}.)

YVES de PARIS, né dans cette ville en 1395, y fut d'abord avocat. Bientôt dégoûté des vains plaisirs du siècle, il se fit capucin, et se consacra à la conversion des pécheurs et des hérétiques. Après avoir rempli pendant 60 ans cette noble et pénible carrière, il mourut en 1678, à 85 ans. Le P. Yves

avait plus de zèle que de lumières. On a de lui plusieurs ouvrages de piété, dont le style est fort guindé, et quelques autres productions qui firent du bruit dans le temps : *Heureux succès de la piété, le triomphe de la vie religieuse*. Cet ouvrage, dans lequel l'auteur élève le clergé régulier sur les débris du séculier, fut censuré. On lui attribue : *Astrologia novæ Methodus*, sous le nom d'Allæus, Arabe chrétien. Rennes, 1654, in-fol.; *Fatum Universi*, sous le même nom et la même date; enfin une Dissertation sur le livre du *Destin*, 1655, in-fol. Tous ces écrits sont pleins d'idées bizarres et quelquefois extravagantes.

YVETAUX (des). Voy. IVETAUX.

YVON (l'abbé), docteur de Sorbonne, né vers 1720, dans la Normandie, travailla à l'*Encyclopédie*, et fut soupçonné d'avoir eu part aux thèses de l'abbé de Brienne et de l'abbé de Prades. Le bruit que fit cette dernière l'engagea à faire un voyage en Hollande. Il ne revint à Paris qu'en 1762, et il fixa son séjour aux Eudistes. Il parut avoir abjuré ses erreurs; il écrivit quelques ouvrages en faveur de la religion, qui lui valurent une pension de M. de Beaumont, archevêque de Paris. Elle lui fut ensuite supprimée, parce qu'on trouva qu'il ménageait encore les philosophes; mais l'évêque de Coutance, qui le connaissait et le savait dans le besoin, l'appela dans son diocèse, et lui donna un canonicat dans sa cathédrale. Il mourut vers 1790. On a de lui : les articles *Dieu*, *AME* et *ATHÉE* qu'il a fournis à l'*Encyclopédie*, et qui excitèrent contre lui les murmures des théologiens. « Pour peu qu'on » lise ces articles avec réflexion, dit l'abbé Sébaste, il est évident qu'ils tendent à favoriser le » matérialisme, et qu'ils combattent l'existence de » Dieu. L'auteur, par une ruse assez commune aux » philosophes, s'est plu à rassembler les objections » les plus fortes, et à accumuler une infinité de » sophismes contre l'immortalité de l'âme et en » faveur de l'athéisme. Il les expose avec une complaisance marquée; et après les avoir présentés » sous un jour aussi faux que séduisant, il se contenta de les condamner froidement et en très-peu de mots. » La *Liberté de conscience resserrée dans ses bornes légitimes*, 1754, in-8; *Quinze lettres à J.-J. Rousseau, pour servir de réponse à sa lettre contre le mandement de l'archevêque de Paris*. Amsterdam, 1760, in-8; *Accord de la philosophie avec la religion*, 1766, in-12, 1782, in-8, et 1785, 2 vol. in-8. Ces ouvrages sont extrêmement faibles et peu propres à diminuer le nombre des incrédules. On voit que l'auteur veut ménager les philosophes qu'il redoute. En plusieurs endroits il vante leurs connaissances physiques et morales, leurs talents, leurs découvertes, et lorsqu'il les réfute, c'est toujours avec une nonchalance qui dépite et indigna les lecteurs les moins zélés pour la cause dont il a entrepris la défense.

Z

ZABARELLA ou **ZABARELLIS** (François), plus connu sous le nom de *cardinal de Florence*, né en 1539, étudia à Bologne le droit canonique, qu'il professa à Padoue, sa patrie. Cette ville, assiégée par les Vénitiens en 1406, députa Zabarella au roi de France, pour lui demander du secours; mais il ne put en obtenir. De Padoue il passa à Florence. Jean XXII l'appela à sa cour, lui donna l'archevêché de Florence, l'honora de la pourpre, et l'envoya en 1415 vers l'empereur Sigismond, qui demandait la convocation d'un concile. On convint qu'il se tiendrait à Constance. Le cardinal de Florence signala son zèle et ses lumières dans cette assemblée, et mourut le 26 septembre 1417, à 78 ans, un mois et demi avant l'élection de Martin V. L'empereur et tout le concile assistèrent à ses funérailles, et le Pogge prononça son oraison funèbre. On a de Zabarella : des *Commentaires sur les Décrétales et sur les Clémentines*, 6 vol. in-fol.; des *Conseils* en un vol; des *Harangues* et des *Lettres* en un vol. in-fol.; un traité *De horis canonicis*; *De Felicitate libri III*; *Variae legum repetitiones*; *Opuscula de artibus liberalibus*; *De natura rerum diversarum*; *Commentarii in naturalem et moralem philosophiam*; *Historiae sui temporis*; *Acta in conciliis Pisano et Constantiensi*; des notes sur l'ancien et le nouveau Testament; un *Traité du schisme*, 1565, in-fol. Les protestants ont souvent fait imprimer ce *Traité du schisme*, parce que Zabarella y parle avec beaucoup de liberté des papes et de la cour de Rome; et c'est aussi pour cette raison que ce livre a été mis à l'index. Il attribue tous les maux de l'Eglise de son temps à la cessation des conciles, et ce dernier désordre aux papes; deux assertions qu'il n'est point aisé de bien prouver. — Son neveu, Barthélemy ZABARELLA, professa le droit canon à Padoue, fut ensuite archevêque de Florence sous le pape Eugène IV. Il mourut en 1445, à 46 ans, avec une grande réputation de savoir et de piété.

ZABARELLA (Jacques), de la même famille que le précédent, vit le jour à Padoue en 1555, y enseigna la philosophie d'Aristote, et y mourut en 1589, à 56 ans. On a de lui des *Commentaires* sur Aristote, qu'on range dans l'ordre suivant : *Logica*, 1597, in-fol.; *de Anima*, 1606, in-fol.; *Physica*, 1601, in-fol.; *De Rebus naturalibus*, 1594, in-4. Zabarella soutient dans ces *Commentaires*, mais plus particulièrement dans un petit traité *De inventione æterni motoris*, qui fait partie de ses *Œuvres*, Francfort, 1618, in-4, que, par les principes d'Aristote, on ne peut pas donner de preuves de l'immortalité de l'âme (voy. POMPONACE et OREGIUS). Son esprit était capable de débrouiller les plus grandes difficultés, et de comprendre les questions les plus obscures; mais il donnait souvent dans le

faux, et on ne peut excuser sa passion pour l'astrologie et sa manie de tirer les horoscopes.

ZABATHAI-SEVI ou **SABATAI-SEVI**, né à Smyrne, en 1626, du courrier juif de la factorerie anglaise, forma le dessein de se faire passer pour le Messie. Il alla d'abord à Constantinople, d'où il fut chassé par les rabbins; de là il se rendit à Jérusalem, où il reçut un accueil tout contraire. Il se fit des partisans, qui l'envoyèrent dans divers pays pour recueillir les aumônes de leurs frères. En passant par Gaza, il trouva un Juif nommé *Nathan*, homme de quelque considération, qui en imposa au peuple, et fit reconnaître Zabathai vrai Messie et roi des Hébreux. On prétend qu'il fit alors dresser deux trônes, un pour lui et l'autre pour son épouse favorite; qu'il prit le nom de roi des rois, et qu'il promit aux Juifs la conquête de l'empire ottoman. Le grand-visir Achmet - Cuprogli, craignant que cette folie n'eût des suites, le fit arrêter en 1666 et mettre en prison aux Dardanelles. Le grand-seigneur voulut le voir, et après l'avoir interrogé, il lui dit « qu'il allait le faire attacher tout nu à un » poteau pour servir de but à ses plus habiles archers; et que si son corps était impénétrable à leurs flèches, il reconnaîtrait sa qualité de Messie » et embrasserait le judaïsme. » Zabathai n'osant s'exposer à une pareille épreuve, avoua son imposture, et se fit mahométan. Son changement de religion lui procura des honneurs et une pension; mais le sultan ayant appris qu'il ne laissait pas de faire, quoique musulman, des fêtes avec les Juifs, le fit conduire au château de Dulcigno, sur les côtes d'Albanie. C'est dans cette prison qu'il mourut en 1676, à 50 ans. L'auteur du fameux *Dictionnaire philosophique* dit que Zabathai est le dernier faux Messie qui ait paru. Il aurait dû dire que c'est le dernier qui ait fait un certain bruit; car on vit un autre imposteur de ce genre dans le dernier siècle, et on en a vu même dans celui-ci. Cette longue chaîne d'illusions montre l'évidence des prophéties touchant un Messie attendu par les Juifs, en même temps qu'elle prouve qu'il est bien réellement venu. On peut consulter sur ce sujet l'ouvrage de l'abbé Rossi, écrit en italien : *De l'attente vaine des Juifs concernant la venue du Messie*, Parme, 1774 (voy. ANDREI, BARCOCHEBAS).

* **ZABIRA** (George), savant grec, né à Siatista en Macédoine, fut élevé à Thessalonique, d'où il passa en Hongrie en 1764 pour se livrer au commerce. Ses affaires cependant ne lui firent pas négliger l'étude, et il apprit le latin et les langues vivantes de l'Europe. Il établit à Colotseka une école pour les Grecs de sa communion, et en employait les produits à augmenter sa bibliothèque, riche de manuscrits précieux. Il mourut à Szabadzallas, dans la petite Cumanie, le 19 septembre 1804. Il fit

imprimer en 1795 l'ouvrage de Cantemir sur les Cantacuzènes, et a laissé des manuscrits importants, parmi lesquels on remarque un *Thâtre hellénique*, qui contient le catalogue et la biographie des écrivains grecs depuis la prise de Constantinople.

ZABULON, 6^e fils de Jacob et de Lia, naquit dans la Mésopotamie vers l'an 1748 avant J.-C. Jacob donnant, au lit de la mort, sa dernière bénédiction à ses enfants, dit à Zabulon, qu'il habiterait sur le bord de la mer et dans le port des vaisseaux, et qu'il s'étendrait jusqu'à Sidon. La tribu de Zabulon eut en effet son partage dans le pays qui s'étend depuis la mer de Galilée à l'orient, jusqu'à la mer Méditerranée à l'occident.

ZACAGNI (Laurent-Alexandre), critique et littérateur italien, mort à Rome le 17 janvier 1712, à 55 ans, eut un goût décidé pour l'étude ecclésiastique. Il entra de bonne heure dans les ordres, qui, en le débarrassant des soins du siècle, lui laissaient plus de loisir pour vaquer à l'étude. Il regarda les langues comme un moyen pour réussir, les apprit, et ayant fait connaître son érudition par quelques ouvrages, il fut placé en qualité de garde dans la bibliothèque vaticane. Cet emploi le mit à portée de déterrer plusieurs monuments ecclésiastiques, dont il publia le recueil sous ce titre : *Collectanea monumentorum veterum ecclesie græcæ et latinæ*, Rome, 1698, in-4.

* ZACCARIA (François-Antoine), né à Venise en 1714, mort en 1795, entra jeune dans la compagnie de Jésus, que ses talents honorèrent. Il habita successivement Modène, Pistoie et Turin. Dans la première de ces villes, il fut jugé digne de succéder à Muratori, en qualité de bibliothécaire du duc. Lorsque l'institut qu'il avait embrassé fut attaqué, il composa divers écrits où il en prit la défense. Après sa suppression, il continua ses doctes occupations sous l'habit d'ecclésiastique séculier. Pie VI, qui connaissait son mérite, l'appela à Rome, et le nomma professeur au collège de la Sapience. On a de lui, outre un grand nombre de manuscrits, cent-six ouvrages imprimés, parmi lesquels il suffira de citer comme les plus connus et les plus importants : *Storia letter. d'Italia*, Modène, 1751-57, 14 vol. in-8, et deux de supplément aux tom. iv et v. *Osservazioni sopra vari punti d'istoria letter.*, etc., Venise, 1756, 2 vol. in-8; *Difesa della storia letteraria d'Italia*, etc., Modène, 1754, in-8; *Anecdotorum mediæ ævi collectio*, etc., Turin, 1755, in-fol; *Annali letterari d'Italia*, Modène, 1762-64, 5 vol. in-8; *Theologia moralis P. Tamburini*, Venise, 1755, 3 vol. in-fol, avec des notes et une réfutation de Concina et de Dinelli; un projet d'édition des *Œuvres* de saint Isidore de Séville, 5 vol. in-fol; une *Apologie de la théologie de Busembaum*, qui fut condamnée; *Anti-Febronius*, en italien, 1768, 2 vol. in-4, contre le livre de Hontheim (voy. ce nom). *Anti-Febronius vindicatus*, seu de suprema potestate romani pontificis adversus Febronium, ejusque vindicem Theodorum à Palude (1), Césène, 1771, 4 vol. in-8, et Francfort, 1772, 2 vol. in-8. *Difesa di tre sommi pontefici, Benedetto XIII, Benedetto XIV e Clemente XIII, e del concilio romano tenuto nel 1725, diretta*

al P. F. Viatore di Coccaglio, perche si ravvegga, Ravenne (Venise), 1782, sous le nom supposé de Pistafilo romano. Le P. Viatore, savant capucin, mais opposé à la bulle *Unigenitus*, avait, dans un ouvrage où il était question de cette bulle, laissé échapper quelques expressions injurieuses, pour les trois papes et le concile de 1725. Dans son ouvrage, le P. Zaccaria prend leur défense, et rappelle le P. Viatore au respect dont il n'aurait pas dû s'écarter (voy. VIATORE). Zaccaria aida le P. Mansi dans la *Collection des conciles*, donna un *Supplément à l'Histoire ecclésiastique du P. Alexandre*, et coopéra avec Pugnani et Marquetti au *Journal ecclésiastique de Rome*, en opposition aux Nouvelles ecclésiastiques de Vienne, aux Annales ecclésiastiques de Florence, et au Journal littéraire de Milan, dans lesquels se trouvaient favorisées les innovations qu'on faisait alors. Peu d'hommes ont été plus féconds et plus laborieux que Zaccaria; peu ont montré plus d'attachement au saint Siège, et plus de zèle à en défendre les prérogatives. — ZACCARIA, chanoine régulier de l'ordre de Prémontré, profès de l'abbaye de Saint-Martin de Laon, était né à Goldsbrough en Angleterre, et florissait en 1137. Aussi distingué par sa piété que par son savoir, il mérita d'être élevé à l'épiscopat. Il est auteur d'un ouvrage intitulé : *Monotessaron, seu Commentarius in concordiam evangelicam Ammonii Alexandrini, libros quatuor complexus*, Cologne, 1555, in-fol. Il a été inséré dans la Bibliothèque des Pères, xix, 752.

ZACCHIAS (Paul), médecin du pape Innocent X, mort à Rome, sa patrie, en 1659, à 75 ans, cultiva les belles-lettres, la poésie, la musique, la peinture et toutes les sciences. La variété de ses connaissances ne nuisit point à son application à la médecine. On a de lui un livre intitulé : *Quæstiones medico-legales*, dont il y eut plusieurs éditions, Lyon, 1726, Venise, 1757, Nuremberg, 1726, in-fol.; avec des additions insérées entre des crochets, qui rendent la lecture de cet ouvrage difficile. Trop diffus, il offre beaucoup d'érudition, de jugement et de solidité, et il est nécessaire aux théologiens qui s'appliquent à l'étude des cas de conscience. Un Traité en italien, intitulé : *La vie quadragesimale*, Rome, 1675, in-8. Ce livre roule sur les dispenses de l'abstinence du carême. *Trois livres*, en italien, sur les *maladies hypocondriaques*, etc., Venise, 1665, in-4.

* ZACH (François, baron de), né en 1754 à Presbourg, mourut à Paris, le 5 septembre 1852, à 78 ans. Les progrès qu'il fit dans l'astronomie déterminèrent le duc de Saxe-Gotha à ériger en sa faveur l'observatoire de Séeberg, et l'institut de France l'admit en 1805 au nombre de ses membres correspondants. Le baron de Zach a publié des *Mémoires relatifs à l'astronomie* et des *Ephémérides astronomiques et géographiques*, ouvrages remplis d'observations importantes.

ZACHARIE, fils de Jéroboam II, roi d'Israël, succéda à son père l'an 775 avant J.-C., après une anarchie de onze ans, mais son règne ne dura que six mois. S'étant rendu criminel aux yeux du Seigneur, comme ses pères, Sellum, fils de Jabès, conspira contre lui, le tua à la vue du peuple, et prit sa place.

(1) L'ouvrage de ce Theodore de Palude, ou plutôt de l'écrivain caché sous ce nom, est resté inconnu.

ZACHARIE, fils de Joïada, grand-prêtre des Juifs, et de Josabeth, fille de Joram, roi de Juda, succéda à son père dans la souveraine sacrificature. Il fut imitateur du zèle que cet illustre pontife avait pour la gloire de Dieu. Après la mort de ce saint homme, qui par sa piété et sa fermeté avait contenu Joas dans son devoir, ce prince, séduit par les discours flatteurs de ses courtisans, consentit au rétablissement de l'idolâtrie. Zacharie, rempli de l'esprit divin, voulut s'opposer à ce culte sacrilège; mais le peuple, excité par Joas lui-même, l'assomma à coups de pierres dans le parvis du temple : *In atrio domus Domini*, comme il est dit au II^e liv. des Paralip., chap. 25; ce qui a fait croire que c'est de lui qu'il est parlé au 25^e ch. de saint Matthieu : *Usque ad sanguinem Zachariæ, filii Barachiz, quem occidistis inter templum et altare*; mais ce Zacharie était, comme il est dit ici, fils de Barachias, et non de Joïada (voy. l'article suivant). — Il ne faut pas le confondre avec ZACHARIE, prophète de Juda, qui fut le guide d'Osias ou Azarias. Pendant la vie de ce prophète, qui mourut quatre ou cinq ans avant ce prince, Osias ne s'écarta point de ses sages conseils.

ZACHARIE, l'un des douze petits prophètes, fils de Barachias et petit-fils d'Addo, fut envoyé de Dieu en même temps qu'Aggée pour encourager les Juifs à rebâtir le temple, et ce fut la douzième année du règne de Darius, fils d'Hystaspes, l'an 520 avant J.-C. On ignore le temps et le lieu de la naissance de Zacharie, ainsi que celui de sa mort; mais il est assez vraisemblable que c'est lui dont J.-C. parle au chap. 25 de saint Matthieu, non-seulement parce qu'il est fils de Barachias, mais parce qu'il est le dernier des prophètes tués par les Juifs, et que c'est sous ce rapport que le Sauveur paraît avoir voulu le désigner; et il n'importe de dire « qu'il n'a pu être tué entre l'autel et le temple, » parce qu'alors le temple était ruiné; » car il y avait six ans qu'on avait commencé à le rebâtir. Quelques-uns pensent que par ces mots, *inter templum et altare*, J.-C. a voulu spécifier plus particulièrement le lieu de sa mort, pour le distinguer de Zacharie, fils de Joïada, qui avait été tué aussi dans le parvis. La prophétie de Zacharie est divisée en 14 chapitres; et ce qu'il dit touchant le Messie est si clair, qu'il en parle en évangéliste plutôt qu'en prophète : *Exulta satis, filia Sion, júbila, filia Jerusalem : Ecce, Rex tuus veniet tibi, justus et salvator : ipse pauper et ascendens super asinam et super pullum filium asinæ*. Quoique plusieurs de ses prophéties soient relatives à l'état des Juifs et aux circonstances du temps où il écrivait, on y trouve, comme dans les autres prophètes, ces grands traits qui forment en quelque sorte le tableau général et permanent des événements de ce monde. « L'Inépuisable fécondité et richesse de l'Ecriture, dit un philosophe théologue, se fait particulièrement sentir » dans les livres des prophètes. Dans les passages » mêmes qui semblent être exclusivement relatifs » au temps d'alors, on trouve si précisément la disposition des hommes présents, leurs châtiments » ou leurs récompenses, les mouvements et le sort » des empires modernes, le jeu et le déjouement

» de la politique mondaine, qu'on a quelquefois » de la peine à croire que ce sont des choses écrites depuis trois mille ans, et qu'on ne peut s'empêcher de s'en assurer par la vérification du texte; » tant il est vrai que la divine sagesse a répandu » dans ce précieux dépôt de la révélation une lumière universelle et indéfinissable, assortie à tous » les événements, à toutes les situations des peuples et des individus. » (Voy. JÉRÉMIE.)

ZACHARIE, prêtre de la famille d'Abia, était époux de sainte Elizabeth, cousine de la sainte Vierge. Ils n'avaient point eu d'enfants, quoique déjà avancés en âge; mais un jour que Zacharie faisait ses fonctions au temple, un ange lui apparut et lui annonça qu'il aurait un fils. Comme il faisait difficulté de croire à la parole de l'ange, celui-ci lui prédit qu'en punition de son incrédulité, il allait devenir muet, jusqu'à l'entier accomplissement de la promesse qu'il lui faisait de la part de Dieu. L'événement s'étant accompli, au moment même sa langue se délia, et il se servit du prodige qui s'opérait en lui pour chanter le cantique, *Benedictus Dominus Deus Israel*, un des plus beaux de l'Ecriture sainte, tableau touchant des miséricordes divines, de la fidélité de ses promesses, et de la puissante délivrance de ses fidèles serviteurs. Voilà tout ce que l'Evangile nous apprend du père de Jean-Baptiste. Les autres particularités que l'on ajoute sur sa vie et sur sa mort sont tirées de sources peu pures. Quelques interprètes prétendent que c'est de lui que parle le Sauveur au ch. 25 de saint Matthieu (voy. les deux articles précédents); mais comme dans l'Evangile il n'est pas fait mention de la mort du dernier Zacharie, ni du nom de son père, il est impossible de rien décider là-dessus : cependant la plupart des Pères et interprètes grecs penchent vers ce sentiment, parce que le Sauveur semble parler d'un fait récent, ou du moins d'un prophète tué dans les derniers temps; mais on peut satisfaire aussi à cette observation par ce que nous avons dit de Zacharie, l'avant-dernier des douze prophètes, et le dernier peut-être que les Juifs ont massacré.

ZACHARIE (saint), grec de naissance, monta sur la chaire de saint Pierre après Grégoire III, en 741. Il célébra divers conciles pour rétablir la discipline ecclésiastique. Il racheta beaucoup d'esclaves, que des marchands vénitiens voulaient mener en Afrique, pour les vendre aux infidèles, et établit une distribution d'aumônes aux pauvres et aux malades. Son amour pour le clergé et le peuple romain était si vif, qu'il exposa plusieurs fois sa vie dans les troubles qui agitaient alors l'Italie. Il fit un voyage vers Luitprand, roi des Lombards, et un autre vers Rachis, un de ses successeurs; son éloquence et son courage obtinrent de ces princes tout ce qu'il voulut. Ce pontife mourut le 14 mars 652 et fut pleuré comme un père. Sa clémence était telle qu'il combla d'honneurs ceux qui l'avaient le plus persécuté avant son pontificat. Nous avons de lui : des *Epîtres*, quelques *Décrets*, *Traduction* de latin en grec des Dialogues de saint Grégoire, dont la plus belle et la plus ample édition est celle de Canisius, avec des notes utiles. (Voy. CHILDEBERT III, VIRGILE de Saltzbourg.)

ZACHARIE de LISIEUX, capucin, né en 1582, mort en 1661, à 79 ans, est auteur de quelques *traités*, moitié moraux, moitié satiriques, qui prouvent que les écrivains latins lui étaient familiers. Trois entre autres de ses productions sont fort connues : *Sæculi Genius*, imprimé plusieurs fois : *Gyges Gallus*. Dans l'un et l'autre, le P. Zacharie a pris le nom de *Petrus Firmianus*. Le *Gyges Gallus* a été imprimé à Paris en 1638, in-4, avec un autre écrit de lui intitulé : *Somnia Sapientis*. Ils sont estimés pour les vues sages et la bonne latinité de l'auteur. On a encore de lui : *Relation du pays de Jansénie*, Paris, 1660, in-8. Il y a dans ce livre quelques bonnes plaisanteries ; il le publia sous le nom de *Louis Fontaines*.

ZACHEE, prince des publicains, demeurait à Jéricho ; il offrit à J.-C. de donner la moitié de son bien aux pauvres, et de rendre le quadruple à ceux à qui il avait fait tort. C'est à quoi les lois romaines condamnaient les publicains convaincus de concussion. Le Sauveur, qui vit dans cette résolution la sincérité de sa conversion et la droiture de son cœur, le traita avec bonté, et en parla comme d'un homme destiné à participer au bienfait de la rédemption. L'Écriture ne nous apprend rien de plus sur Zachée ; on ne sait s'il était juif ou gentil avant sa conversion.

ZACUTUS dit *Lusitanus*, parce qu'il était de Lisbonne en Portugal, où il naquit en 1575, fut élevé dans la religion chrétienne, étudia en médecine, et fut reçu docteur dans l'université de Sigença. En 1625, le roi Philippe IV ayant ordonné de faire sortir tous les Juifs de Portugal, Zacutus, qui avait cependant fait profession à l'extérieur de la religion catholique, saisi de crainte, se retira à Amsterdam, où il se fit circoncire. Il mourut en 1642, à 67 ans. Nous avons de lui divers ouvrages de médecine, Lyon, 1649, 2 vol. in-fol. Le 1^{er} vol. contient six livres *De medicorum principum historia*. On y trouve du savoir et plusieurs observations curieuses dont les médecins peuvent profiter ; mais il y en a quelques-unes de hasardées. Cette collection n'est pas complète : on y a omis plusieurs de ses ouvrages intéressants, imprimés à Amsterdam en 1641 et 1642. Il était arrière-petit-fils d'Abraham Zacuth, né à Salamanque, qui se distingua en Portugal par son habileté dans la chronologie, dans l'histoire et dans l'astronomie, et qui est auteur du livre *Juchasin*, chronologie judaïque depuis la création jusqu'à l'an 5260, ou 1500 de l'ère vulgaire.

ZAHN (Jean), né à Carlstadt, dans la Franconie, en 1641, mort le 27 juin 1707, prévôt du couvent de Niederzell, ordre de Prémontré, s'est fait un nom par son ouvrage intitulé : *Specula physico-mathematico-historica notabilium ac mirabilium Sciendorum*, etc., Nuremberg, 1696, 5 vol. in-fol. ; *Oculus Teledioptricus*, 1702, in-fol. Quelque versé qu'il fût dans la géométrie et la physique, il rejetait plusieurs opinions dominantes, même le système de Copernic.

* **ZAIONCZEK** (Joseph, prince de), général, né à Kamienieck en 1752, fit ses premières campagnes sous Kosciuszko, battit souvent les Russes, et, quand sa patrie fut entièrement soumise, prit du service en France. Envoyé comme général de brigade à

l'armée d'Italie en 1797, il suivit l'année d'après Bonaparte en Egypte, y fut nommé général de division, et se distingua à la bataille d'Héliopolis. De retour en France, il continua d'être employé activement, et commanda en 1805, au camp de Boulogne, une division avec laquelle il fit la guerre en Allemagne. Il coopéra ensuite à l'organisation de plusieurs légions polonaises, et fut mis à la tête d'une des trois légions qui composèrent l'armée du grand-duché de Varsovie. Lors de la désastreuse campagne de 1812, il fut blessé, subit l'amputation d'une jambe, et resta prisonnier à Wilna. Quand l'empereur Alexandre donna un gouvernement à la Pologne, il nomma Zaiionczek ministre de la justice et de l'intérieur, puis, en 1815, vice-roi avec le titre de prince. Il reçut un gage de l'estime qu'avait pour lui Alexandre, lorsqu'à l'ouverture de la diète de 1818, ce monarque dit, en s'adressant aux députés du royaume : « Un des plus dignes vétérans, » le général Zaiionczek, me représente parmi vous ; » blanchi sous vos drapeaux, associé constamment à vos succès et à vos revers, il n'a cessé de donner des preuves de son dévouement à la patrie ; » l'expérience a complètement justifié mon choix... » Zaiionczek mourut à Varsovie le 28 juillet 1826.

ZALEUCUS, fameux législateur des Locriens, peuple d'Italie, vivait l'an 500 avant J.-C. Il s'est fait un nom par ses lois, dont il ne nous reste presque plus que le préambule. Une de ses lois condamnait à avoir les yeux crevés pour un adultère. Quelque temps après, son fils étant convaincu de ce crime, et le peuple voulant lui faire grâce, Zaleucus s'y opposa. Mais, à la fois bon père et législateur équitable, il se priva d'un de ses yeux pour éviter la moitié de la peine à son fils. Cet exemple de justice fit une si forte impression dans les esprits, qu'on n'entendit plus parler de ce vice pendant le règne de ce législateur. Il crut qu'il était si important de conserver les lois une fois établies, qu'il ordonna que « quiconque voudrait y changer quelque chose, serait obligé, en proposant sa nouvelle loi, » d'avoir la corde au cou, afin d'être étranglé sur-le-champ, au cas qu'elle valût moins que l'autre. » Diodore de Sicile attribue la même chose à Charondas, législateur des Sybarites. Les Turiens, ancien peuple de la Grande-Bretagne, l'ont également établie parmi eux. Et chez les Perses, quand quelqu'un proposait un projet au roi, il se tenait sur un petit lingot d'or qui lui servait de récompense, si son projet était trouvé bon ; sinon, il était fouetté publiquement. Il serait à souhaiter que dans un temps où les esprits oisifs et tracassiers ébranlent la législation de tous les peuples par des réformes et des innovations qui n'annoncent que confusion et désordre, de si vieilles et si sages ordonnances fussent remises dans toute leur vigueur. On sait que les Lacédémoniens étendaient l'horreur de ces changements jusque sur les règles de musique. (Voy. **THEOPANDRE**, **TIMOTHEE**.)

ZALUSKI (André-Chrysostome), né en 1655, en Pologne, parcourut les Pays-Bas, la France et l'Italie ; à son retour, il obtint un canonice à Cracovie, puis l'évêché de Plesko. Zaluski fut envoyé comme ambassadeur en Portugal et en Espagne. Après avoir

été employé dans plusieurs affaires aussi épineuses qu'embarrassantes, il mourut évêque de Warmie et grand-chancelier de Pologne en 1711, à 56 ans. Ce prélat est principalement célèbre par ses *Lettres latines*, 1709-11, 6 vol. in-fol., dans lesquelles on trouve une infinité de faits très-intéressants sur l'histoire de Pologne et même sur celle de l'Europe.

* ZAMAGNA (Bernard), helléniste, né en 1735, à Raguse, entra à l'âge de 16 ans chez les Pères de la compagnie, devint très-savant dans la langue grecque, et professa la rhétorique et la philosophie à Sienne, et la littérature grecque à Milan. Après la suppression de son ordre, il se retira dans sa patrie, d'où il fut député par le sénat auprès du pape Pie VI. Il mourut à Milan le 2 avril 1820, à 85 ans. Il a laissé : *le Navire aérien*; *l'Echo*. Ces deux poèmes sont en vers latins. *Odysea latinis versibus expressa*, Sienne, 1777, in-fol. et in-8; on joint souvent à cette traduction celle de l'*Illiade* de Raymond Cunichio; *Hesiodi opera, græce*, Parme, 1785, gr. in-4; *Theocriti, Moschi et Bionis Idyllia, latinis versibus reddita*, Sienne, 1788, in-8; Parme, 1792, 2 vol. gr. in-8.

* ZAMBECCARI (François), né à Venise, d'une famille de Bologne, dans le x^e siècle, voyagea en Grèce, y demeura 5 ans, et, à son retour, expliqua les auteurs grecs et latins à Capo d'Istria, puis à l'académie de Pérouse. Pendant son séjour en Grèce, il recueillit un grand nombre de médailles, d'inscriptions et de manuscrits. Parmi ces derniers se trouvaient les *Lettres* de Libanius (voy. ce nom); il en traduisit 452, qui furent publiées par Jean Saumerfelt, Cracovie, 1504, in-4. Elles ont été recueillies par J.-Chr. Wolf dans son édition des *Lettres de Libanius*, Amsterdam, 1758, in-fol. Des *Opus-cules* poétiques de Zambeccari, le suivant est le seul qui soit cité par les bibliographes : *De Phyllochrysi et Chrysæ amoribus carmen*, Bologne, 1497; Paris, 1498, in-4. Ces deux éditions sont rares.

ZAMBRI, fils de Salu et chef de la tribu de Siméon, étant entré à la vue de tout le monde dans une tente où était une femme madianite, nommée *Cosbi*, y fut suivi par Phinéas, fils du grand-prêtre Eléazar, qui perça ces deux infâmes d'un seul coup.

ZAMBRI, officier du roi Ela, commandait la moitié de la cavalerie. S'étant révolté contre son maître, il l'assassina pendant qu'il buvait à Thersa, dans la maison du gouverneur, et s'empara du royaume l'an 928 avant J.-C. Dieu, qui l'avait choisi pour être l'instrument de sa vengeance, se servit de son ministère pour exterminer tout ce qui restait de la famille de ce roi. Zambri ne jouit pas longtemps du fruit de sa révolte et de sa trahison. Sept jours après son usurpation, l'armée d'Israël établit pour roi Amri, et vint assiéger Zambri dans la ville de Thersa. Cet usurpateur se voyant sur le point d'être pris, se brûla dans le palais avec toutes ses richesses, et mourut dans ses iniquités.

* ZAMORA (Jean-Marie), en latin *Zamorus*, savant capucin, né en 1579, à Udine, capitale du Frioul, embrassa la règle de Saint-François à 18 ans. Les succès qu'il obtint dans la prédication engagèrent ses supérieurs à l'envoyer avec le titre de *commis-saire-général* en Bohême, pour combattre les hé-

résies qui s'étaient nouvellement introduites dans ces provinces. Après avoir honorablement rempli sa mission, il revint dans sa patrie, se retira dans un couvent et mourut à Vérone le 50 août 1649, à 70 ans. Wadding (voy. ce nom), fait mention, dans sa *Bibliothèque*, du P. Zamora comme un homme avec lequel il était lié intimement, et lui attribue les ouvrages suivants : *De eminentissima Deiparæ et Virginis perfectione libri tres*, Venise, 1729, in-fol.; traité estimé et utile aux prédicateurs; *Commentaria theologica de Deo trino et uno*, Venise, 1626, in-fol. L'auteur y concilie les sentiments de saint Bonaventure, de saint Thomas et de Scot. — ZAMORA (Laurent de), religieux de l'ordre de Cîteaux, de la congrégation du Mont-Sion, était né dans le diocèse de Tolède, vers le milieu du xvi^e siècle. On a de lui : *Commentaire sur le Cantique des cantiques*; des *Sermons* sous le titre de *Monarchia mystica*, 7 vol. in-4.

* ZAMORA (Bernard), religieux de l'ordre du Carmel, né vers 1720, à Zamora, dans le royaume de Léon, fut nommé à une chaire de grec à l'université de Salamanque, et mourut dans cette ville, en novembre 1785. On a de lui une *Grammaire grecque*, Madrid, 1772, in-8; des *Dialogues des morts* sur le modèle de ceux de Lucien; une *traduction* de l'Histoire des séminaires, de l'italien de Jean Giovanni, Salamanque, 1778, in-8.

ZAMOYSKI (Jean-Sarius), grand-chancelier de Pologne, naquit en 1541 à Skokow, dans le Palatinat de Culm, dont son père était castellan. Elevé avec soin, il fut envoyé à Paris et ensuite à Padoue, où il parut avec tant de distinction, qu'il fut nommé recteur de l'université. Ce fut dans cette fonction honorable qu'il composa, en latin, ses livres du *Sénat romain* et du *Sénateur parfait*. De retour en Pologne, il fut élevé aux emplois les plus considérables de l'état, et fut l'un des ambassadeurs envoyés à Paris au duc d'Anjou, en 1575, pour porter à ce prince l'acte de son élection à la couronne de Pologne. Etienne Battori, prince de Transylvanie, étant monté sur le trône de Pologne, lui donna sa nièce en mariage, le fit grand-chancelier du royaume, et peu après général de ses armées; Zamoyski remplit ces emplois en grand capitaine et en habile ministre. Il réprima l'arrogance d'Iwan Basilowitz, czar de Moscovie, délivra la Podolie, la Volhynie et la Livonie du joug de ce redoutable voisin, lui fit une rude guerre, et assiégea, dans le plus fort d'un rude hiver, la ville de Pleskow en Moscovie. Etienne Battori étant mort en 1586, un grand nombre de seigneurs polonais voulurent déferer la couronne à Zamoyski; mais il la refusa, et fit élire Sigismond, prince de Suède, qu'il établit sur le trône de Pologne. Il mourut en 1605, honoré du titre de *défenseur de la patrie*, de *protecteur des sciences*, et plus encore de *la religion*, dont il fut le plus ferme appui, en s'opposant de toutes les manières aux nouvelles sectes qui infestaient sa patrie. Il établit plusieurs collèges, y attira par des pensions les plus savants hommes de l'Europe, et fonda lui-même une université dans la ville qu'il fit bâtir et qui porte son nom.

* ZAMPIERI (le comte Camille), poète, né en

1701 à Imola, d'une noble et illustre famille, fit ses études à Bologne, s'établit dans cette ville, en devint gonfalonier, et y mourut le 11 janvier 1784, membre de la plupart des sociétés savantes d'Italie. Fabroni, dans ses *Vite Italorum*, etc., xii, 555, donne des détails sur la vie et les ouvrages de Zampieri. On a de lui : *Poesie lat. ed ital.*, Plaisance, 1753, in-8; *Tobbia, ovvero della educazione*, etc., Cagliari, 1778, in-4; *Poesie liriche italiane*, 1784, in-4.

ZANCHIUS ou ZANCHUS (Basile), de Bergame, prit l'habit de chanoine régulier. Ses connaissances dans les humanités, la philosophie et la théologie, lui méritèrent la place de garde dans la bibliothèque du Vatican. Après avoir exercé cet emploi avec succès, il mourut à Rome dans de grands sentiments de piété, l'an 1560. On a de lui plusieurs ouvrages. Les principaux sont : des poésies latines, qui, sans être d'un mérite distingué, offrent de bons vers, quelques pensées heureuses, et une latinité assez pure. On les trouve dans *Deliciae poetarum italorum*; un *Dictionnaire poétique*, en latin; des *Questions latines* sur les livres des Rois et des Paralipomènes, Rome, 1555, in-4.

ZANCHIUS (Jérôme), né en 1516 à Alzano, en Italie, entra dans la congrégation des chanoines réguliers de Latran, à l'âge de 15 ans, et s'y distingua. Mais Pierre Martyr, chanoine de la même congrégation, ayant embrassé les erreurs du protestantisme, les communiqua à plusieurs de ses confrères. Zanchius fut du nombre : il se retira à Strasbourg en 1555, et y enseigna l'Ecriture sainte et la philosophie d'Aristote. Les protestants l'accusèrent d'erreur, et l'obligèrent de quitter Strasbourg en 1565. Il exerça le ministère à Chiavenna, chez les Grisons, jusqu'en 1568, qu'il alla à Heidelberg, où il fut docteur et professeur en théologie. Il mourut en cette ville, le 19 novembre 1590. On a de lui un *Commentaire* sur les Epîtres de saint Paul, Nunsstadt, 1595, in-fol.; et un ouvrage contre les anti-trinitaires, qu'il composa à la sollicitation de Frédéric III, électeur palatin. Zanchius est auteur d'un grand nombre d'autres livres qui prouvent beaucoup d'érudition. On les a recueillis à Genève, 1615, 8 tom. in-fol. Il n'y parle de l'Eglise romaine que comme de sa mère, prêt à y rentrer lorsqu'elle aura réformé les abus qu'il croit s'y être glisés.

ZANNICHELLI (Jean-Jérôme), médecin, né à Modène en 1662, voyagea dans une partie de l'Italie, pour s'instruire de son art. Il se fixa à Venise, et l'y exerça avec succès jusqu'à sa mort, arrivée le 11 janvier 1729. Dans ses moments de loisir, il parcourut les environs de cette république, examina avec soin tout ce qui a rapport à l'histoire naturelle, surtout à la botanique, et forma en ce genre une riche collection, dont il publia le catalogue sous ce titre : *Catalogus plantarum terrestrium, marinarum*, etc., Venise, 1711. On a encore de lui : *Promptuarium remediumum chinicorum*, 1701, in-8; *De Myriophyllo pelagico*; *Lithographia duorum montium Veronensium*, vulgo Monte di Borricolo et di Zoppica, 1721; *De Rusco ejusque præparatione*, 1727, in-8; *Opuscula botanica*, Venise,

1750, in-4; *Histoire des plantes qui naissent aux environs de Venise*, 1751, in-fol., en italien, avec figures, qui ne sont pas assez exactes. Cette histoire laisse encore beaucoup à désirer. Ces deux derniers ouvrages ont été publiés par son fils Jean-Jacques, qui a suivi la route que son père lui avait tracée; il a donné une édition augmentée du Catalogue du cabinet d'histoire naturelle de son père, Venise, 1756, in-4.

ZANNONI (Jacques), né à Montecchio, au duché de Reggio, fut un des plus habiles botanistes italiens. Ses talents lui procurèrent l'emploi de directeur du jardin de Bologne. Sa sagacité et ses observations lui firent découvrir que plusieurs plantes, décrites par divers auteurs sous des noms différents, sont les mêmes. Il étudia les anciens et les modernes qui ont écrit sur cet art, les compara ensemble, et les accorda sur plusieurs points. Il mourut en 1682, à 67 ans. Le fruit principal de ses recherches est : *Rariorum stirpium historia*. Bologne, 1742; Rome, 1745, in-fol., fig. C'est Cajetan Monti qui a procuré cette traduction avec beaucoup d'augmentations. L'original avait paru en italien à Bologne en 1675, in-fol.

ZANNONI (Bernardin), jésuite, né à Reggio dans le Modénois, vers 1550, mort à Gènes, le 29 mars 1620, à 70 ans, se dévoua tout entier à la prédication, à l'instruction des fidèles et à la direction des consciences. Il était directeur de la mère Marie-Victoire Strata Fornari, et c'est à son instigation que cette pieuse dame fonda l'institut des Annonciades célestes ou Filles-bleues, approuvé ensuite par Paul V. C'est lui aussi qui rédigea les *regles* de cette congrégation, imprimées à Gènes en 1644; il eut la satisfaction de la voir s'étendre en France, en Lorraine, en Allemagne et en Savoie. On a de lui un grand nombre d'ouvrages ascétiques, dont une partie a paru sous le nom de *Jérôme Semino*. Les principaux sont : *Sanctissima Vita e passione di N. S. Gesù Christo e della sua madre Vergine della Maria*, Gènes, 1610; *Libro della Vita beatissima Maria Vergine e d'altre eroiche sue virtù e titoli*, ibid., 1615; des *Traité de l'eucharistie* et de la communion; *Le Rosaire de la sainte Vierge avec des méditations*; une *Vie de J.-C.* et de la sainte Vierge, en vers; des *Cantiques spirituels*; les *Constitutions des religieuses annonciades*; des *Instructions à l'usage de ces filles pour les faire avancer dans la voie de la perfection*.

ZANNONI (Pierre-Antoine), jésuite, né à Reggio en 1725, mort le 28 juin 1786, était de la famille du précédent, et a composé sur les salines de Cervia un joli poème en vers latins; il a pour titre : *De Salinis Cerviensibus carminum libri tres, quos amplissimo viro Joanni Baptiste Donato episcopo Servienti dic.*, etc., Cène, 1786. Ce poème est accompagné d'une *version* en vers italiens où il ne règne pas moins de goût et d'élégance. On doit cette version au seigneur Adeodato Reffi di Cervia.

ZANNONI ou ZANONI (Antoine), agronome, né à Udine dans le Frioul en 1696, mort le 4 décembre 1770, s'occupa d'agriculture, introduisit dans son pays la culture du mûrier et l'éducation des vers à soie, propagea la culture de la vigne et

Pamélora, ainsi que plusieurs autres parties de l'agriculture. Il était membre de diverses académies, et a laissé : *Lettres sur l'influence de l'agriculture, des arts et du commerce, sur le bonheur des états*, Venise, 1765, 8 vol. in-8; *De la marne et des autres fossiles pour engraisser les terres*, Venise, 1768, in-4; *Histoire de la médecine vétérinaire*, ib., 1770, in-8; *De la formation et de l'usage de la tourbe*, 1767, in-4; *De la culture et de l'usage des patates*, 1767, in-8; *De l'utilité morale, économique et politique des académies d'agriculture, arts et commerce*, 1771, in-8, précédé de l'éloge de l'auteur.

* ZANNONI (Jean-Baptiste), archéologue, né à Florence en 1774, donna quelque temps des leçons publiques d'hébreu, et fut en 1768 attaché au clergé de la paroisse Sainte-Félicité. Il prêchait avec succès à la ville et à la campagne, et ne cessa ce ministère que lorsqu'il eut été nommé conservateur de la galerie de Florence, à l'agrandissement de laquelle il travailla avec zèle. Il était secrétaire de l'académie de la Crusca, lorsqu'il mourut le 12 août 1852. On a de lui : cent trente-deux ouvrages sur l'archéologie, la philologie, la littérature, les arts et diverses matières d'érudition.

* ZANNOTI ou ZANOTTI (Hercule), savant ecclésiastique, né à Paris en 1684, embrassa l'état ecclésiastique, devint chantre de la cathédrale de Bologne, et mourut dans cette ville le 15 septembre 1765. Il est auteur des ouvrages suivants : *Storia di san Brunone*, etc., Bologne, 1741, in-4; *Storia dei santi Procolo Soldato, cavaliere bolognese e protettore della sua patria, et Procolo Siro, vescovo di Terni, ambedue martiri con note*, Bologne, 1742, in-4; *Vita del B. Nicolo Albergati, monaco del sacro ordine Cartusiano, vescovo di Bologna e cardinale*, ibid., 1757. C'est de lui qu'est le 14^e chant du *Bertoldo* en vers toscans, imprimé à Bologne en 1757. Ses autres poésies se trouvent dans les recueils du temps. Il a laissé aussi divers ouvrages manuscrits dont le comte Fantuzzi a donné la liste dans ses *Notizie de gli Scrittori bolognesi*. — Son frère Jean-Pierre ZANOTTI, né à Paris en 1674, mort en 1765, était un peintre distingué; il fut secrétaire de l'académie Clémentine et se livra aussi à la poésie avec succès.

* ZANNOTTI (François-Marie), mathématicien, orateur et poète, frère des précédents, né à Bologne en 1692, fut nommé, en 1718, professeur de philosophie et de mathématiques dans cette ville; il y expliqua les systèmes de Descartes; mais la réputation de Newton le rendit ensuite un des plus zélés sectateurs du philosophe anglais. Bibliothécaire de l'institut de Bologne en 1751, et président en 1766, il mourut le 25 décembre 1777. On a de lui : *Poesie volgari e latine*, Florence, 1754, in-8, nouv. édit., Bologne, 1757, 2 vol. in-8; *Della forza de' corpi che chiamano viva*, libr. iii, 1752, in-4. C'est un de ses meilleurs ouvrages. *Dell' arte poetica, ragionamenti cinque*, 1768, in-8; *Filosofia morale*, 1774, in-8.

* ZANNOTTI (Eustache), neveu du précédent, et fils de Jean-Pierre, né à Bologne en 1709, fut également célèbre comme mathématicien, comme astronome et comme littérateur. A vingt ans il fut

suppléant d'Eustache Manfredi, dans la chaire d'astronomie; après la mort de son oncle, dont il avait été l'élève, il devint président de l'institut de Bologne, où il occupa avec distinction différentes chaires. Son nom se répandit dans toute l'Europe; membre des académies de Londres, de Berlin, de Cassel, etc., il mourut le 15 mai 1782, à 75 ans. Parmi ses nombreux ouvrages, on distingue les suivants : un excellent *Traité de géométrie*; un autre *Traité de perspective*, 1776, in-4; des *Ephémérides célestes*; des *Observations sur les éclipses et comètes*, etc., etc.

ZAPOL ou ZAPOLSKI (Jean), vaivode de Transylvanie, fut élu roi de Hongrie l'an 1526, après la mort funeste du roi Louis II; mais son élection fut troublée par Ferdinand d'Autriche, que d'autres Hongrois proclamèrent roi à Presbourg. Zapol, obligé de se retirer en Pologne, implora le secours de Soliman II, qui entra dans la Hongrie, et mit Zapol en possession de la ville de Bude. Enfin, après une guerre de plusieurs années, mêlée de succès divers, les deux contendans firent entre eux, l'an 1556, un accord qui assura à l'un et à l'autre la possession de ce que les armes leur avaient acquis. Il eut pour principal ministre le fameux Martinusius auquel il confia en mourant, l'an 1540, la tutelle de son fils Jean-Sigismond, né peu de jours avant sa mort. Ce prince avait en partage de grands talents pour la guerre, qu'il n'eut que trop d'occasions d'exercer; mais il n'en possédait pas tant pour le bon gouvernement d'un état. Il s'était distingué par la défaite de Mosa; mais on l'accusa d'être venu trop tard pour joindre avec ses Transylvains le jeune Louis à Mohacz, dans l'espérance que la perte de la bataille et du roi lui ouvrirait le chemin du trône.

ZARA, roi d'Éthiopie, et probablement aussi de l'Égypte, est connu par la guerre qu'il fit à Asa, roi de Juda, 741 ans avant J.-C. Son armée était composée d'un million d'hommes et de trois mille chariots de guerre (on sait que dans ces temps-là toutes les nations marchaient en corps); ce qui n'empêcha point Asa, quoique avec des forces infiniment moindres, de le défaire entièrement, parce que le Seigneur, comme dit l'Écriture, commandait pour lui (II. Paral. 14).

ZARATE (Augustin de), Espagnol, fut envoyé au Pérou, en 1545, en qualité de trésorier-général des Indes. A son retour, il fut employé aux Pays-Bas dans le département de la monnaie. Pendant son séjour aux Indes, il recueillit des mémoires pour l'*Histoire de la découverte et de la conquête du Pérou*, dont la meilleure édition, en espagnol, est celle d'Anvers en 1555, in-8. Cette Histoire a été traduite en français, et imprimée à Amsterdam et à Paris, 1700, 2 vol. in-12. Quoiqu'on ne puisse pas toujours compter sur l'exactitude de cet auteur, son ouvrage est utile et infiniment préférable à celui de l'imbécile Garcilaso, et d'autres romanciers de ce genre.

ZARLINO (Joseph), né en 1519 à Chioggia, dans l'état de Venise, s'est rendu célèbre par l'étude de la musurgie ou de la musique. Au jugement du P. Mersenne et d'Albert Bannus, Zarlino est le plus savant de tous les auteurs qui ont écrit sur cet art; mais ce jugement est exagéré. Ses *Oeuvres* ont été

imprimées, Venise, 1589 et 1602, 4 vol. in-fol. Il mourut le 14 février 1599.

ZAZIUS (Ulric), né à Constance en 1461, fit des progrès si rapides dans le droit, qu'en peu de temps il fut jugé capable d'en donner des leçons en public. Il mourut en 1539 à Fribourg, où il professait; il était âgé de 74 ans. On a de lui : *Epitome in usus Feudales; Intellectus legum singulares*, et d'autres ouvrages recueillis à Francfort, 1590, 6 tom. in-fol. Jean-Antoine Rieggerus, jurisconsulte de Fribourg, a publié un recueil de *Lettres de Zazius avec sa Vie*, Ulm, 1774, 2 vol. in-8. — Jean-Ulric ZAZIUS, son fils, mort en 1565, professa à Bâle la jurisprudence, sur laquelle il a laissé quelques ouvrages.

* ZEA (D. Francesco-Antonio), né en 1770 à Médelin, dans la nouvelle Grenade (Amérique méridionale), fit ses études à Santa-Fé de Bogota. Il occupa dès l'âge de 16 ans une chaire d'histoire naturelle au collège de cette ville; mais ayant osé manifester le vœu qu'il formait de voir sa patrie délivrée de la domination Espagnole, il reçut l'ordre de se rendre à Madrid (1797), et fut enfermé dans un des forts de Cadix, d'où il ne sortit qu'après deux ans. Envoyé en France avec une mission scientifique et un traitement de 6,000 francs, il resta trois ans à Paris. De retour en Espagne, il sollicita vainement la permission de retourner en Amérique; mais il fut nommé directeur en chef du cabinet botanique de Madrid, avec le titre de professeur des sciences naturelles (1804). Il resta dans cette position jusqu'à l'époque de la révolution d'Aranjuez. Elu membre de la junta réunie en 1808 à Bayonne, il fut chargé de la direction d'une partie du ministère de l'intérieur, et obtint ensuite la préfecture de Malaga qu'il conserva jusque vers la fin de 1812. Il se rendit alors en Angleterre, d'où il s'embarqua en 1814 pour l'Amérique. Le général Bolivar le nomma intendant-général de son armée. Après avoir été appelé, en 1817, à la présidence du congrès d'Angostura, il eut ensuite le département des finances dans le gouvernement constitué par cette assemblée, puis, à l'organisation de la république de Colombie, devint vice-président. Envoyé en Europe en 1820 avec des pouvoirs illimités pour y établir des rapports commerciaux et politiques avec le Nouveau-Monde, il fut bien accueilli à Londres par les partisans de l'indépendance. Reçu avec peu de faveur en Espagne, il vint, en 1821, à Paris, où il demanda la reconnaissance de la république de Colombie sur les principes établis dans le rapport fait au congrès des Etats-Unis. Le ministère français, sans répondre à cette note, envoya quelques agents en Amérique pour prendre connaissance de l'état des choses. Pendant ce temps, Zéa contractait avec des banquiers de Londres un emprunt de 2,000,000 liv. sterling au prix de 80 pour 100, et déjà les actions avaient haussé de valeur, lorsque le bruit se répandit qu'il n'avait aucun pouvoir pour contracter cet emprunt. Au milieu des discussions très-vives qui eurent lieu à cette occasion, Zéa mourut aux eaux de Bath, dans le mois de novembre 1822. Le gouvernement de Colombie reconnut plus tard l'emprunt que Zéa n'avait contracté que d'après les pouvoirs que Bolivar lui avait donnés. Zéa possédait très-bien la lit-

térature ancienne et moderne, était versé dans les sciences naturelles, et parlait et écrivait le français avec autant de facilité que l'espagnol. On a de lui plusieurs ouvrages, parmi lesquels on remarque quelques *Mémoires* en espagnol sur le *Kina de la nouvelle Grenade*, et une *Description de la chute du Tequenmada*. Il avait rédigé pendant plusieurs années, le *Mercurio d'Espagne* et le *Mercurio d'Agriculture* du même pays.

* ZECCHI (Lelio), né à Bidiccioli, dans le Brescian, florissait vers 1590. Il devint chanoine et pénitencier de Brescia. On a de lui les ouvrages suivants : *De beneficiis et pensionibus ecclesiasticis*, Vêrone, 1601 et 1602, in-8; *politica, sive de principe*, 1600, in-8; *De republicâ ecclesiasticâ*, 1599, in-4, 1601, in-8; *De indulgentiis et jubileo anni sancti tractatus in quo de origine, præstantiâ, utilitate et ratione illa assequendi agitur, etc.*, Cologne, 1601, in-8. On ne dit point en quelle année Zecchi mourut. Ghilini fait mention de lui dans son *Teatro d'uomini letterati*, II, 175.

ZEGEDIN ou SZEGÉDIN (Etienne kis de), né en 1505 à Szégédin, ville de la basse Hongrie, fut un des premiers disciples de Luther. Il prêcha le luthéranisme dans plusieurs villes de Hongrie, et y essaya les désagréments que son fanatisme méritait. Il fut enfin fait prisonnier par les Turcs, qui le traitèrent avec inhumanité. Ayant recouvré sa liberté en 1565, il alla finir ses jours à Kevin, le 2 mars 1572, à 67 ans. On a de lui : *Speculum Romanorum Pontificum historicum*, 1602, in-8 : ouvrage rempli de fanatisme et de contes absurdes; *Tabulæ Analyticæ in Prophetas, Psalmos et novum Testamentum*, etc., 1592, in-fol.; *Assertio de Trinitate*, 1575, in-8.

ZEGERS (Tacite - Nicolas), récollet, natif de Bruxelles, habile dans la théologie et dans les langues savantes, fut longtemps lecteur de l'Ecriture sainte à Louvain, où il mourut le 25 août 1539. Nous avons de lui : des *Notes* et des *Scholies* sur les endroits les plus difficiles du nouveau Testament, Cologne, 1555, in-12; ouvrage estimé, et qu'on a inséré dans les *Critici sacri* de Pearson, de même que le suivant : *Epanorthotes sive castigationes novi Testamenti*, Cologne, 1555, in-12. Ces corrections sont faites sur d'anciens exemplaires dont il rapporte et discute les diverses leçons. *Concordance du nouveau Testament*, Anvers, 1566, in-8; *Novum J.-C. Testamentum juxta veterem Ecclesiæ editionem*, Louvain, 1559, 2 vol. in 16; édition faite avec beaucoup de soin sur de vieux manuscrits; elle est accompagnée de notes très-courtes, mais judicieuses. Elle s'accorde presque toujours avec celle de Clément VIII : ce qui prouve que Zegers a bien rencontré dans le choix qu'il a fait de diverses leçons.

ZEGERS. Voy. SEGERS.

ZEILLER (Martin), né en 1589, près de Murau dans la Styrie, devint inspecteur des écoles d'Allemagne, et mourut à Ulm en 1661, à 72 ans. Il composa un très-grand nombre d'ouvrages. Les plus estimés sont ceux qu'il a faits sur la géographie moderne d'Allemagne; ils sont tous en latin, et les principales difficultés y sont bien discutées. On les a rassemblées dans la *Topographie* de Mérian, 51 vol. in-fol. On a encore de lui quelques livres d'histoire.

de chronologie, etc., où il a copié Vossius et d'autres auteurs dont il n'a pas corrigé les fautes.

ZELTNER (Gustave-George), ministre luthérien, né en 1672 à Hilpoltstein, petite ville du Haut-Palatinat, fit ses premières études à Nuremberg, et alla les continuer à Iéna où il fut reçu bachelier. Il alla ensuite à Kiel, à Hambourg et dans d'autres villes d'Allemagne, toujours dans le dessein de perfectionner ses études. Rappelé dans sa patrie, il fut chargé de l'inspection des jeunes gens que l'état entretenait à l'université d'Altorf. Dans la suite, on l'adjoignit au collège des ministres de Nuremberg, et en cette qualité il eut à gouverner deux églises. En 1706, le sénat le renvoya à Altorf pour y professer la théologie et les langues orientales. Il exerça pendant vingt-quatre ans cet emploi, auquel il réunissait celui de premier pasteur (*antistes*). Ses forces ne pouvant plus suffire à ce double travail, Zeltner se retira dans un village à peu de distance de Nuremberg; et, pour être encore utile, il ne dédaigna pas de devenir le pasteur de cet humble lieu, après avoir occupé les premiers postes hiérarchiques dans sa communion. Il mourut dans sa petite paroisse le 2 juillet 1758. On a de lui : des *Remarques* sur la traduction allemande que Luther avait faite de la Bible; *Vies des théologiens d'Altorf*, 1722, in-4; la sienne y est comprise; *Historia crypto socinismi*, ou *Histoire du socinianisme caché*, Leipzig, 1729, 2^e tom. in-4. Il paraît que cette secte avait eu autrefois des partisans secrets dans le Palatinat. On trouve dans l'ouvrage toutes les lettres du socinien Martin Ruar (*voy.* ce nom). Sept *Dissertations* sur les femmes des Hébreux qui se sont distinguées dans les sciences, 1708, in-4; *Dissertatio de novis biblicorum versionibus germanicis non temere vulgandis*, Altorf, 1707, in-4; *De corruptelis et medelis theologiæ ac metaphysicæ*, *Dissertatio gemina quarum priori, de consanguinitate theologiæ ac metaphysicæ, posteriori de genuina et spuris theologiam docendi methodis; accessere schediasma de scriptoribus desideriorum; epitaphium item metaphysicæ, et idæa theologiæ fœderalis brevi tabella adumbrata*, Nuremberg, 1707, in-4.

ZELTNER (Jean-Conrad), frère du précédent, était né en 1687 à Nuremberg. A la mort de son père, il n'avait que treize ans : son frère l'envoya en 1706 à l'université d'Altorf, où il soutint avec succès trois thèses, dont l'une concernant les femmes savantes de la nation juive. En 1711, il alla à Wittemberg, puis en Saxe et dans les villes de l'Allemagne les plus renommées, pour la culture des lettres. Il revint à Altorf en 1715; on l'y nomma vicaire de cette ville et pasteur d'Altenhain. Il mourut le 10 avril 1720, à 55 ans. Le plus remarquable de ses ouvrages a pour titre : *Theatrum virorum eruditorum qui speciatim typographiis laudabilem operam præstiterunt*, Nuremberg, 1720, in-4; Frédéric Roth-Scholtz, Silésien, y a joint la *Vie* de l'auteur.

ZENO (Charles), né à Venise vers 1554, entra d'abord dans l'état ecclésiastique, qu'il quitta pour porter les armes. Il signala sa valeur dans diverses expéditions : on récompensa ses services par le gouvernement du Milanais. Propre à la guerre de mer comme à celle de terre, il eut plusieurs fois le com-

mandement de la flotte des Vénitiens et remporta sur les Turcs des avantages considérables. Malgré ses victoires, il fut accusé d'avoir violé les lois de la république, qui défendent à ses sujets de recevoir ni pension, ni gratification d'un prince étranger. On le mit en prison; mais son innocence et les murmures des principaux citoyens lui firent rendre la liberté deux ans après. Zéno continua de servir sa patrie avec le même zèle. Il sacrifia souvent sa fortune pour payer les soldats et les ramener à leur devoir. Il aurait été élevé à la place de doge, si l'on avait pu le remplacer à la tête des armées. Résolu enfin de consacrer le reste de sa vie au repos, il passa ses derniers jours à Venise, dévoué entièrement à l'étude et à l'exercice des vertus chrétiennes, et mourut le 8 mars 1418, à 84 ans. Léonard Giustiniani, orateur de la république, prononça son *Eloge* funèbre, qui a été imprimé à Venise en 1751.

ZENO (Apostolo), né en 1668, descendait d'une illustre maison de Venise, mais d'une branche établie depuis longtemps dans l'île de Candie. Il fonda à Venise l'académie degli *Animosi* en 1686, et le *Giornale de Letterati* en 1710. Il en publia 50 vol., qui vont jusqu'en 1719 exclusivement. Comme il était aussi célèbre par ses poésies dramatiques, il fut appelé à Vienne par l'empereur Charles VI, y reçut d'abord le titre de poète, et ensuite celui d'historiographe de la cour impériale. Zéno passa onze ans dans cette cour, tout occupé de la composition de ses pièces. Ce n'étaient pas toujours des tragédies profanes; il publiait de temps en temps des drames ou dialogues sur des sujets sacrés, connus sous le nom d'*Azioni sacre*, ou d'*Oratorio*. Il retourna à Venise en 1729, et fut remplacé à la cour de l'empereur par Métastase; mais il continua de jouir de ses pensions. Il y passa ses douze dernières années, et y mourut en 1750, léguant ses livres et ses manuscrits à la riche bibliothèque du couvent des dominicains, qui reçut alors le nom de *Zeniana*. On a donné, en 1758, une *Traduction française* des *OEuvres* dramatiques de ce poète, en 2 vol. in-42. Ces deux volumes ne contiennent que huit pièces. Zéno en a fait un bien plus grand nombre, imprimées en italien, Venise, 1744, 10 vol. in-8. On a encore de Zéno plusieurs écrits sur les antiquités; des *Dissertations* sur Vossius, 5 vol. in-8; des *Lettres*, Venise, 1752, 5 vol. in-42; 2^e édit., augmentée et revue par le savant abbé Morelli, 1785, 6 vol. in-8; des *Dissertations* sur les historiens italiens, 1752, 2 vol. in-4; des *Annotations* sur la Bibliothèque d'éloquence italienne de Fontanini, Venise, 1755, 2 vol. in-4. Son mérite particulier, comme poète, est l'invention, la force et le sentiment; mais il manque de douceur, d'élégance et de grâce. Fr. Négri a publié la *Vie* de Zéno, Venise, 1816, in-8.

ZÉNOBIE, reine de Palmyre, femme d'Odénat, se disait issue d'un des Ptolémée et de Cléopâtre. Si elle ne leur dut pas son origine, elle hérita de leur courage. Après la mort de son mari, en 267, elle prit le nom d'*Auguste*, que son mari avait reçu des empereurs, et régna avec autorité et avec gloire, du vivant de Gallien et de Claude II, son successeur. Elle avait eu grande part aux succès brillants

par lesquels Odénat avait humilié l'orgueil de Sapor. Gallien voulut la combattre par son général, Héraclien, qui fut lui-même battu. Sous Claude, elle fit plus : elle profita du repos où il la laissait pour envahir l'Égypte. Tous les historiens de son temps ont célébré ses vertus, surtout sa chasteté et son goût pour les sciences et pour les beaux-arts ; ce qui n'empêcha pas qu'elle n'eût de grands vices, surtout la passion pour le vin, le faste et la cruauté. On assure même qu'elle eut part au meurtre de son mari (voy. HÉRODIEN, fils aîné d'Odenat). Le philosophe Longin fut son maître. L'empereur Aurélien ayant résolu de la réduire, marcha jusqu'à Antioche, où Zénobie s'était rendue avec la plus grande partie de ses forces. Les deux armées se rencontrèrent : on combattit avec fureur de part et d'autre. Aurélien eut d'abord du désavantage, et fut sur le point de perdre la bataille ; mais la cavalerie des Palmyriens s'étant trop avancée, l'infanterie romaine tomba sur l'infanterie palmyrène, l'enfonça et remporta la victoire. Zénobie, après avoir perdu une grande partie de ses troupes dans cette bataille, s'alla renfermer dans la ville de Palmyre. Le vainqueur l'y assiégea, et elle se défendit avec le courage d'un homme et la fureur d'une femme. Aurélien, commençant à se lasser des fatigues du siège, écrivit à Zénobie pour lui proposer des conditions raisonnables. Cette princesse lui répondit avec fierté : « C'est par la valeur et non par » une lettre, qu'on contraint un ennemi à se rendre. » Vous avez été battu par des voleurs ; que ne devez-vous pas craindre de citoyens qui se défendent ? Souvenez-vous que Cléopâtre aimait mieux mourir que d'être vaincue. » Aurélien irrité pressa vivement le siège, et Zénobie, craignant de tomber entre ses mains, sortit secrètement de la ville en 275. Aurélien la fit poursuivre, et on l'atteignit comme elle allait passer l'Euphrate. Les soldats demandèrent sa mort, mais le vainqueur la réserva pour son triomphe qui fut superbe. Il lui donna ensuite une terre magnifique auprès de Rome, où elle passa le reste de ses jours. Quelques auteurs, entre autres saint Athanase, ont cru qu'elle avait embrassé la religion des Juifs (voy. PAUL DE SAMOSATE). Le P. Jouve a publié en 1758, in-12, une *Histoire* intéressante de cette héroïne.

ZÉNODORE, fameux sculpteur grec, florissait dans le 1^{er} siècle de l'ère chrétienne, sous les règnes de Claude et de Néron. Pendant que Vibius était président de l'Aquitaine, Zénodore, se trouvant dans l'Auvergne, imita parfaitement deux vases du sculpteur Calamis ; mais il établit encore mieux sa réputation en exécutant dans cette même province une statue colossale de Mercure, qui, selon Pliny, surpassait en grandeur tous les colosses de l'antiquité. Néron l'ayant fait venir à Rome, il fit la statue de cet empereur, laquelle avait cent-dix pieds de haut. Vespasien en fit ensuite enlever la tête et mettre à sa place celle du soleil ou d'Apollon, environnée de sept rayons : on la voyait dans le quatrième quartier de Rome. Martial dit de ce colosse :

Hic ubi sidereus propius videt astra colossus.

ZÉNON D'ÉLÉE, autrement *Vélie*, en Italie, né vers l'an 504 avant J.-C., fut disciple de Parménide, et même, selon quelques-uns, son fils adoptif. Sa modération philosophique se démentait quelquefois. On rapporte qu'il entra dans une grande colère contre un homme qui lui disait des injures ; et comme il vit qu'on trouvait étrange son indignation, il répondit : « Si j'étais insensible aux injures, je le serais aussi aux louanges ; » regardant comme un vice ce qui, dans des âmes grandes et fortes, n'est que l'effet d'une vertu pure et d'une connaissance profondément sentie des illusions humaines. Il entreprit de se rendre maître du gouvernement, et de se défaire du tyran Nêarque ; cette conspiration fut découverte. Zénon souffrit les tourments les plus rigoureux avec fermeté, ou, si l'on veut, avec une espèce de fureur. Il se coupa la langue avec les dents et la cracha au nez du tyran, de peur d'être forcé, par la violence des tourments, à révéler ses complices. Quelques-uns disent qu'il fut pilé tout vif dans un mortier. Zénon passe pour l'inventeur de la dialectique, mais d'une dialectique destinée à soutenir le pour et le contre, et à tromper par des sophismes captieux. On peut douter qu'il ait soutenu qu'il n'y a rien dans l'univers, comme quelques auteurs le lui reprochent ; quoiqu'il faille convenir, avec Cicéron, qu'il n'y a pas de genre de folie qui n'ait passé par la tête de ces prétendus sages. On appelle, de son nom, *points zénoniques*, les particules de la matière dans leur dernier résultat possible, où Zénon les regardait comme mathématiques et sans étendue, tandis que d'autres regardaient ces points comme physiques et étendus, et que plusieurs physiiciens, rejetant les deux opinions, admettaient la matière indivisible à l'infini.

ZÉNON, fondateur de la secte des stoïciens : nom qui fut donné à cette secte, de celui d'un portique où ce philosophe se plaisait à discourir. Il vit le jour à Citium, dans l'île de Chypre, et fut jeté à Athènes par un naufrage. Après avoir étudié dix ans sous Cratès, et dix autres sous Stilpon, Xénocrate et Polémon, il ouvrit une école qui fut très-fréquentée. Zénon ayant fait une chute, se fit mourir lui-même, vers l'an 264 avant J.-C. Grand nombre de ses disciples ont suivi cet exemple de se donner la mort. Zénon soutenait cependant « qu'avec la vertu on » pouvait être heureux au milieu des tourments » les plus affreux, et malgré les disgrâces de la fortune : » maxime qui contraste étrangement avec le suicide. Ce philosophe avait coutume de dire que « si un sage ne devait pas aimer, comme quelques-uns le soutiennent, il n'y aurait rien de plus misérable que les personnes belles et vertueuses, » puisqu'elles ne seraient aimées que des sots. » C'est ainsi qu'il ménageait un moyen d'apologie aux petites aventures qui ne paraissaient pas bien philosophiques. On sait d'ailleurs que ce héros de la vertu approuvait les dégoûtantes maximes du cynisme. « Les stoïciens, dit le père Sénauld dans son » *Traité des Passions*, après avoir élevé notre nature à un si haut point de grandeur, sont obligés de nous réduire à la condition des bêtes, et » de mettre en je ne sais quelle stupidité le bonheur et le repos de leur sage. Ce sentiment n'est

» pas éloigné de ces esprits orgueilleux, qui, s'étant
 » voulu asseoir sur le trône de Dieu, demandèrent
 » à J.-C. la permission de se retirer dans le ventre
 » des pourceaux, et qui, n'ayant pu régner avec les
 » personnes divines, se contentèrent de vivre avec des
 » bêtes infâmes. Ainsi nos superbes stoïciens, après
 » avoir élevé leur sage jusqu'au ciel, et lui avoir
 » donné des titres que les mauvais anges ne pré-
 » tendirent jamais dans leur rébellion, le ravalent
 » à la condition des bêtes, et, ne le pouvant faire
 » insensible, ils tâchent de le rendre stupide. Ils
 » accusent la raison d'être la cause de nos désor-
 » dres; ils se plaignent des avantages que la nature
 » nous a faits, et voudraient perdre la mémoire et
 » la prudence, pour ne prévoir jamais les maux à
 » venir, et ne songer jamais aux maux passés. Cette
 » folie est la peine de leur vanité: la justice divine
 » a permis que l'esprit, qui avait été leur idole,
 » devint leur tourment, et qu'ils publiassent par-
 » tout que, ne pouvant vivre comme des dieux,
 » ils se résolurent à vivre comme des bêtes: mais,
 » sans imiter leur désespoir, il ne faut qu'imple-
 » rer l'aide du ciel, et, reconnaissant la faiblesse
 » de la raison, chercher une autre lumière pour
 » nous conduire, et emprunter de nouvelles forces
 » pour vaincre nos passions; c'est ce que nous avons
 » appris de la religion chrétienne. » Zénon compa-
 » rait ceux qui parlent bien et qui vivent mal, à la
 » monnaie d'Alexandrie, qui était belle, mais compo-
 » sée de faux métal: comparaison trop justement ap-
 » plicable à tous ces vieux précepteurs de la vertu. Il
 » faisait consister le souverain bien à vivre conformé-
 » ment à la nature, selon l'usage de la droite raison:
 » maxime vague qui n'apprend rien pour la pratique,
 » et que les hommes les plus scélérats n'ont point de
 » peine à ajouter à leur système. C'est ce qui a fait
 » dire à un poète français:

Si vous voulez que je m'explique
 Sur la sagesse de Zénon,
 Et sur les sages du portique,
 Qui furent d'un si grand renom:
 L'insensibilité stoïque
 Est une vertu chimérique
 Et moins une vertu qu'un nom
 Dans la société publique,
 Il faut des vertus de pratique,
 Et non des êtres de raison.

Il ne reconnaissait qu'un Dieu, qui n'était autre
 chose que l'âme du monde, qu'il considérait comme
 son corps, et les deux ensemble comme un animal
 parfait. C'est ce tout, ou le monde, qui était le
 dieu des stoïciens. Il admettait en toutes choses une
 destinée inévitable. Son valet voulant profiter de
 cette dernière opinion, et s'écriant, tandis qu'il le
 battait pour un larcin: *J'étais destiné à dérober.* —
 Oui, répondit Zénon, et à être battu. On trouve en
 lui, comme dans tous les philosophes profanes dont
 nous avons déjà parlé dans ce Dictionnaire, un mé-
 lange bizarre et plus odieux que le vice déclaré,
 c'est celui de la sagesse et de la folie, de la morale
 et de la licence; cette vanité et cette ostentation
 qui rendraient la vertu même méprisable, si elle
 pouvait se trouver sous le simulacre qui l'affiche;
 cette ambition dévorante qui éclatait dans les uns
 par des violences, et que la faiblesse cachait dans

les autres sous les haillons et la crasse; cette aus-
 térité des mœurs dans les leçons et dans le fait des
 infamies qui outrageaient la nature: à quoi l'on
 doit ajouter l'oubli et le mépris du vrai Dieu, que
 ces sages ne pouvaient méconnaître et qu'ils aban-
 donnèrent pour adorer les pierres et les brutes,
 pour professer le scepticisme et l'athéisme. Enfin
 l'on peut dire de tous ces hommes bruyants, de
 ces héros que l'antique philosophie ou politique
 nous donne pour des objets d'admiration, ce que
 le plus beau génie de Rome nous dit des illustres
 scélérats.

Hic petit excidiis urbem miserosque penates,
 Ut gemma bibat et serrano dormiat ostro;
 Condit opes alius defossoque incubat auro.

2. GEORG.

Vendidit hic auro patriam, dominumque potentem
 Imposuit, leges fixit pretio atque refixit.
 Hic thalamum invasit, natæ vetulosque hymenæos,
 Ausi omnes immane nefas, ausoque potui.

7. ÆNEID.

(Voy. COLLIUS, LUCIEN, ROUSSEAU Jean-Jacques,
 PLATON, SOCRATE, SOLON, VESPASIEN, etc.).

ZÉNON, dit l'*Isaurien*, empereur, épousa, en
 458, Ariadne, fille de Léon I^{er}, empereur d'Orient.
 Il en eut un fils, qui ne vécut que dix mois après
 avoir été déclaré Auguste. Le bruit courut que Zé-
 non, désirant régner seul, avait employé le poison
 pour s'en délivrer. Dès qu'il commença d'être
 maître, l'an 474, il se plongea dans toutes sortes
 de voluptés. Sa vie déréglée le rendit si odieux,
 que Véline, sa belle-mère, et Basilisque, frère de
 Véline, travaillèrent à le détrôner. Zénon fut chassé
 en 475 par Basilisque, qui, s'étant emparé du trône,
 en fut renversé lui-même l'année suivante par ce-
 lui qu'il avait supplanté. Cet empereur ainsi ré-
 tabli n'en fut pas plus sage. Il devint le persécu-
 teur des catholiques. Sous prétexte de rétablir l'u-
 nion, il publia un fameux édit sous le nom d'*hé-
 notique*, qui ne contenait rien de contraire à la
 doctrine orthodoxe sur l'incarnation; mais on n'y
 faisait aucune mention du concile de Chalcédoine.
 Il employa toute son autorité pour faire recevoir
 son édit, et maltraita tous ceux qui se montraient
 attachés à ce concile, lequel était la dernière règle
 de la foi catholique. Sa vie dissolue le jeta dans des
 dépenses excessives, qui dépassaient de beaucoup
 les revenus de la couronne. Il fit d'aussi grandes le-
 vées d'argent, que s'il eût eu à soutenir une guerre
 contre toutes les puissances de l'Europe et de l'A-
 sie. Il établit le tribut nommé *chrysargyrum*, qui
 s'étendait sur toutes les personnes de l'empire, de
 tout âge et de toute condition. Il en mit un autre
 sur chaque cheval, sur les mulets, les ânes, les
 bœufs, les chiens et le fumier même. Par un abus
 encore plus criant, il rendit toutes les charges vé-
 nales. Les tribunaux ne furent remplis que par
 des hommes intéressés et injustes, qui cherchaient
 à se dédommager du prix de leurs charges sur les
 opprimés et vendaient la faveur de leurs jugements
 à celui qui la payait le plus cher. Zénon mourut
 en 491, à 65 ans, après en avoir régné dix-sept et
 trois mois. Les auteurs ne s'accordent pas sur le
 genre de sa mort. Les uns disent qu'il mourut
 d'une dissenterie, le récit des autres est plus tra-

gique et moins vraisemblable; ils disent que la nuit du 9 avril 491, après un excès de table, il tomba dans une syncope si violente qu'on le crut mort; qu'Ariadne, sa femme, le fit porter promptement et sans pompe à la sépulture des empereurs, où le tombeau ayant été ouvert après plusieurs jours, on trouva que ce misérable prince était mort dans un accès de rage. Anastase I^{er} lui succéda.

ZENONIDE, femme de l'empereur Basilisque, était, dit-on, d'une beauté éclatante, mais c'était où se réduisait tout son mérite. Elle favorisa l'eutychianisme, et aux erreurs elle joignit les vices. Ses liaisons avec Hermate, neveu de son époux, furent le scandale de Constantinople. Dangereuse dans ses amours, elle était implacable dans ses haines, et elle persécuta les catholiques avec fureur. Comme elle avait été complice des crimes de Basilisque, elle fut enveloppée dans ses malheurs (voy. BASILISQUE).

ZEPHIRIN (saint), pape après Victor I^{er}, le 8 août 202, gouverna saintement l'Eglise, et mourut de même le 20 décembre 218. Les deux *Épîtres* qu'on lui attribue ont été fabriquées longtemps après lui. Ce fut sous son pontificat que commença la 5^e persécution, qui fut si cruelle, qu'on crut que l'antechrist était proche. Tertullien, tombé dans l'hérésie des montanistes, n'a pas craint de dire que ce saint pontife avait approuvé leur doctrine; mais on sait que c'est une ruse des hérétiques de vouloir appuyer leurs erreurs du suffrage de quelque pontife romain. Noël Alexandre a solidement réfuté Tertullien sur ce point, dans son *Histoire ecclésiastique*, *Sæc.* 5, *Dissert.* 1. Saint Calixte I^{er} succéda à Zéphirin.

ZEPPER (Philippe) est auteur d'un ouvrage plein de profondes recherches, intitulé : *Les Lois de Moïse comparées avec les romaines*, Hall, 1650, in-8. Ce savant était contemporain de Guillaume Zepper, qui donna *Legum mosaicarum explicatio*, ouvrage réimprimé en 1604, in-8.

* ZEROLA (Thomas), évêque de Minori (1), ville et siège suffragant d'Amalfi, au royaume de Naples, dans la principauté citérieure, naquit à Bénévent en 1448. C'était un prélat savant et attaché à ses devoirs. Il a publié les ouvrages suivants : *Præcis sacramenti pœnitentiæ*, Venise, Rome, 1597, 1522, in-8; *Sancti jubilæi et indulgentiæ, necnon commentarii super bullam indictionis ejusdem sancti anni tractatus*, Venise, 1600, in-8; *Præcis episcopalis*, 1597, in-4. Voy. Lor. Giustiniani, *Scritt. legali de regno di Napoli*, in, 290.

ZEUXIS, peintre grec, vers l'an 400 avant J.-C., était natif d'Héraclée; mais comme il y avait plusieurs villes de ce nom, on ne sait point au juste de laquelle il était. Quelques savants conjecturent qu'il était d'Héraclée, proche Crotone, en Italie. Zeuxis fut disciple d'Apollodore. Ses succès le mirent dans une telle opulence, « qu'il ne vendait plus ses » tableaux, parce que, disait-il, aucun prix n'était capable de les payer. » Une telle vanité irrita Apollodore, qui attaqua vivement Zeuxis dans une

satire; mais cela ne le corrigea pas. Les anciens ont beaucoup vanté le tableau d'une Hélène que ce peintre fit pour les Agrigentins. Zeuxis ayant représenté des raisins dans une corbeille, les oiseaux venaient becqueter les grappes peintes; ce qui ne prouve cependant pas une merveilleuse ressemblance, comme on l'a vu dans plus d'une occasion. Une autre fois il fit un tableau où un jeune garçon portait un panier aussi rempli de raisin; les oiseaux vinrent encore pour manger ce fruit. Zeuxis ne put s'empêcher d'avouer qu'il fallait que le porteur fût mal représenté, puisqu'il n'écartait point les oiseaux. Ce peintre n'était pas sans compétiteurs : Parrhasius l'appela un jour en défi. Zeuxis produisit son tableau aux raisins, qui avait trompé les oiseaux; mais Parrhasius ayant montré son ouvrage, Zeuxis impatient s'écria : *Tirez donc ce rideau*, et ce rideau était le sujet de son tableau. Zeuxis s'avoua vaincu. Si l'on en croit Festus, ce peintre ayant représenté une vieille avec un air extrêmement ridicule, ce tableau le fit tant rire qu'il en mourut : anecdote qui prouve que ce peintre n'avait pas la tête saine. Carlo Dati a donné sa *Vie*, avec celles de quelques autres peintres grecs, Florence, 1667, in-4.

* ZEVECOT ou ZEVECOTIUS (Jacques), juriconsulte et poète, né à Gand en 1604, suivit d'abord le barreau, et entra ensuite dans la règle de saint Augustin; mais il quitta bientôt le cloître, et même, dit-on, le catholicisme, voyagea en Italie, et, à son retour en Flandre, se maria et obtint une chaire d'histoire et d'éloquence à Harderwick, où il mourut le 17 mars 1646, à 42 ans. Ses *Poésies latines* contiennent trois livres d'*Élégies*, dont plusieurs roulent sur des sujets de piété : elles ont eu différentes éditions : *Maria Græca* et *Rosimunda*, tragédies; des *Sylves*; des *Epigrammes*. On lui attribue encore les ouvrages suivants : *Esther*, tragi-comédie; *Le Siège de Leyde*, tragédie en vers flamands; des *Emblèmes*, dans la même langue; *Observata politica ad C. Suetonii Julium Cæsarem*, Amsterdam, 1650, in-24. C'est un recueil de calomnies contre Philippe IV, roi d'Espagne, et contre la maison d'Autriche; *Observationes maxime politicae in L. Florum*, 1655, in-12, qui est une satire comme l'ouvrage précédent. Voy. Paquot, *hist. littér. des Pays-Bas*.

ZHINGA. Voy. ZINGHA.

* ZIANI (Sébastien), doge de Venise en 1172, succéda à Vital Micheli. C'est pendant son règne que fut conclue, en 1177, la trêve de Venise, entre l'empereur-Frédéric-Barberousse et la ligue lombarde. Cette même année il établit la cérémonie, sublime ou ridicule, du mariage de la mer avec la république (voy. l'*Art de vérifier les dates*, chronologie des doges de Venise). Il mourut en 1179, et eut pour successeur Orio Mastropetro.

* ZIEGELBAUER (Magnoald), bénédictin, né en 1696, dans le marquisat d'Elwangen en Souabe, reçut les ordres sacrés dans le monastère de Zwiefall, où il enseigna la philosophie et la théologie. Il passa delà au couvent de Reichenau dans l'évêché de Constance, y occupa paisiblement la chaire de théologie, puis se rendit à Vienne, au nom de son

(1) On lit dans le *Diet. unic.* (Prudhomme), au lieu d'évêque de Minori, évêque des mineurs; ce qui n'est pas aisé à entendre. L'auteur de l'article paraît avoir ignoré que Minori fut une ville,

ordre, pour en soutenir les intérêts. Appelé comme professeur de morale, au couvent de Gottwich, il quitta cette paisible retraite pour aller en Bohême, où les états de Prague, ayant décidé l'érection d'une académie, désiraient voir un homme aussi habile présider à l'organisation du corps enseignant. Mais la guerre pour la succession impériale ayant suspendu ces opérations, il revint à Vienne, et après avoir rédigé, sous le nom de Bibliothèque bohémienne, le catalogue de tous les écrivains qui traitent des affaires de la Bohême, mourut à Olmutz, le 14 juin 1750. On compte parmi ses ouvrages : *Opus parthenicum de cultu immaculatae conceptionis beatæ Mariæ*, Vienne, 1757, in-fol.; *Historia didactica de sanctæ crucis cultu et veneratione in ordine S. Benedicti*, 1745, in-4; *Historia rei litter. ordinis S. Benedicti*, 1754, 4 vol. in-fol. publ. par son confrère Oliv. Legipont; *Centifolium camaldulense, sive notitia scriptor. camaldulensium*, Venise, 1750, in-fol.

* ZIEGENBALG (Barthélemy), missionnaire luthérien, né à Pulsnitz dans la Haute-Lusace en 1685, après avoir fait de bonnes études, reçut les ordres sacrés à Copenhague, et partit en 1705 pour les Indes-Orientales. Il relâcha quelque temps au cap de Bonne-Espérance, et l'année suivante débarqua à Tranquebar sur la côte de Coromandel. Il trouva de grands obstacles à l'accomplissement de ses desseins; mais il triompha de toutes les difficultés, et vit prospérer son entreprise. Afin de répandre avec plus de succès et plus au loin ses idées, il eut la pensée de composer ou de traduire en langue damoule plusieurs ouvrages. Il repassa en Europe en 1715, reçut du roi de Danemarck l'accueil le plus flatteur, et repartit pour Tranquebar avec le titre d'inspecteur de la mission danoise. A peine arrivé, il organisa une imprimerie portugaise et malabare, et publia divers ouvrages dans ces deux langues. En 1718, il entreprit un voyage dans l'intérieur de l'Inde, et mourut le 25 février 1719. On a de lui : *Novum testamentum damulicum in typis propriis expressum*, Tranquebar, 1714, in-4; 1722, in-8; *Grammatica damulica*, Halle, 1716, in-4; *Explication de la doctrine chrétienne*, en damoul, Tranquebar, 1712, in-8; *Biblia damulica*, 1725, in-4. Parmi ses manuscrits, on distingue une description très-volumineuse de l'idolâtrie dans les Indes, et son *Lexicon malabaricum*. Ziegenbalg fut un des collaborateurs les plus actifs de la traduction du Nouveau Testament en langue damoule, imprimée après sa mort. On peut consulter sur ce missionnaire l'*Histoire de la mission danoise*, par L. Nienkamp, Genève, 1745, 5 vol. in-8; l'*Histoire du christianisme dans les Indes*, par Lacroze, et le *Dictionnaire de Chauffepié*.

ZIEGLER (Jacques), mathématicien et théologien, né vers 1480, à Landaw, dans la Basse-Bavière, mort en 1549, enseigna longtemps à Vienne en Autriche, et se retira ensuite auprès de l'évêque de Passau. On a de lui plusieurs ouvrages : des *Notes* sur quelques passages choisis de l'écriture sainte, Bâle, 1548, in-fol.; *Description de la Terre Sainte*, Strasbourg, 1656, in-fol.; elle est assez exacte; *De instructione solidæ sphaeræ*, in-4, ouvrage estimé;

il a fait sur le second livre de Plin un *Commentaire* qui n'est point à mépriser.

* ZIEGLER (Jean-Erhard ou Reinard), jésuite, né à Oedikoven dans le diocèse de Spire en 1569, professa la philosophie et les mathématiques au collège de Mayence, et mourut le 24 juillet 1636. L'empereur Ferdinand II, et le pape Urbain IV, l'honorèrent de leur estime, et lui en donnèrent des témoignages. On a de lui : une *Edition des Oeuvres de mathématiques* du P. Clavius, Mayence, 1612, 5 vol. in-fol. (voy. CLAVIUS); un livre intitulé *Provisional Vidimus*, en allemand, contre un sermon de Matthieu Hoë, prédicateur de l'électeur de Saxe, prêché dans une réunion de protestants en 1631. Le P. Ziegler y relève différentes erreurs et des calomnies contre l'empereur et les catholiques. Un Traité qui a pour titre, *Récépissé*, en réponse à la réplique de ce prédicateur; deux *Oraisons funèbres*, aussi en allemand, l'une de Jean Suicard, électeur et archevêque de Mayence, l'autre de George-Frédéric, aussi archevêque de cette ville et électeur. Elles furent prononcées aux obsèques de ces illustres personnages. — ZIEGLER (Bernard), théologien luthérien, né dans la Misnie en 1496, mort le 1^{er} janvier 1552, professa la théologie à Leipsig. On a de lui un *Traité de la Messe*, et d'autres ouvrages de théologie et de controverse de peu d'intérêt aujourd'hui. Luther et Mélanchthon l'estimaient et le regardaient comme un des appuis de la réformation.

ZIEGLER (Gaspard), né à Leipsig en 1621, devint professeur en droit à Wittemberg, puis conseiller des appellations et du consistoire, et y mourut en 1690. On a de lui : *De milite episcopo; De diaconis et de diaconissis*, Wittemberg, 1678, in-4; *De clero renitente; De Episcopis*, Nuremberg, 1686, in-4; des *Notes* critiques sur le Traité de Grotius, du droit de la guerre et de la paix, et d'autres ouvrages savants. Cet auteur avait été employé par la cour de Saxe dans des affaires importantes.

ZIETHEN (Jean-Joachim de), né en 1699, à Wustrow, près de Ruppín, de parents pauvres, commença à porter les armes dès l'âge de 15 ans. Sa valeur et ses talents l'élevèrent successivement au grade de général de cavalerie. Il combattit toujours dans l'armée du roi de Prusse, Frédéric II, et eut une grande part à toutes les victoires qui ont illustré le règne de ce prince. Il se distingua surtout à la bataille de Leuthen, donnée le 4 décembre 1757, et contribua beaucoup à cette grande victoire. Il ne fut pas si heureux en 1758; chargé, pendant le siège d'Olmutz, d'escorter 5,000 chariots destinés à approvisionner l'armée des assiégeants, il fut attaqué par Laudon, qui détruisit une partie de ce convoi, et obligea Ziethen à faire sauter en l'air le reste : événement qui contraignit les Prussiens à lever le siège. Il se signala encore à la bataille de Liegnitz en 1759, de même qu'à celle de Torgau en 1760, où il déploya toute la prudence d'un habile capitaine. Il mourut à Berlin en 1786, à 87 ans.

ZIMMERMANN (Matthias), né en 1625, à Eperies, en Hongrie, ministre à Meissin et surintendant, mourut le 29 novembre 1689, après avoir donné plusieurs ouvrages au public : *Amenitates historice*

ecclesiasticæ, avec fig., Meissin, 1684, in-4. Il y a des choses curieuses; une Dissertation sur ces paroles de Tertullien : *Fiunt, non nascuntur christiani*, où ce Père fait remarquer que la foi chrétienne était l'effet de la conviction, et non d'un préjugé de naissance; *Florilegium philologico-historicum*, Meissin, 1687, in-4, avec fig. Cet ouvrage, par ordre alphabétique, traite des arts et sciences, et l'auteur indique à chaque article les ouvrages où chaque matière est traitée au long.

* ZIMMERMANN (Jean-George), philosophe et médecin, né à Brugg, petite ville de Suisse, en 1728, fut reçu docteur en médecine à l'université de Goettingue en 1751. Il voyagea ensuite en Hollande, séjourna quelque temps à Paris, et revint d'abord à Berne, puis dans sa ville natale, d'où ses écrits ne tardèrent pas à porter sa renommée dans toute l'Europe. Nommé successivement médecin de Georges III, roi d'Angleterre, puis de Frédéric II, roi de Prusse, il reçut de Catherine II, de Russie, de riches présents, et entretenit une correspondance suivie avec cette impératrice. Ennemi déclaré de la révolution française, qu'il avait prévue et qu'il regardait comme l'œuvre des illuminés, il l'attaqua dans plusieurs écrits aujourd'hui peu connus, et mourut à Hanovre le 7 octobre 1795. Ses principaux ouvrages sont : *Traité de la solitude*, Zurich, 1756, in-8, souvent réimpr., et trad. en franç. par Mercier, Paris, 1790, in-12, et par A.-J.-L. Jourdan, 1825, in-8; *Sur l'orgueil national*, Zurich, 1758, in-8; trad. en franç., Paris, 1769, in-12; *De l'expérience en médecine*, Zurich, 1765-74; trad. en franç. par Lefebvre de Villebrune, Paris, 1774, 5 vol. in-12; Avignon, 1800, 5 vol. in-12; Montpellier, 1818, in-8; *De la dysenterie*, Zurich, 1767; trad. en franç., 1775, in-12; *Vie de Haller*, Zurich, 1758, in-8; *Correspondance de l'impératrice de Russie avec Zimmermann*, imprimée en 1804. La *Vie* de ce médecin a été écrite par Tissot.

ZINGARELLI (Nicolo), né à Naples en 1752, avait à peine 7 ans quand son père mourut; ses parents le firent entrer au conservatoire de Lorello, où il eut Frénaroli pour maître de composition; Cimarosa, Giordanello étaient ses compagnons d'étude. En sortant de cette école, il se mit sous la direction de l'abbé Spornaza pour arriver à connaître tous les secrets de la théorie musicale. En 1781, il écrivit *Montezuma* pour le théâtre de Naples; cet opéra, remarquable sous le rapport du travail d'harmonie, était peu mélodieux; Haydn le trouva fort à son goût, mais les Napolitains ne l'applaudirent point. Zingarelli abandonna dès lors le style recherché, et la mélodie qu'il fit entendre dans *Alzinda*, composé à Milan quatre ans après, lui valut son premier succès dramatique. Un grand nombre d'opéras suivirent ces premiers essais; les plus généralement applaudis furent : *Pirro*; *Artaserse*; *Romeo é Giulia*; *il conte di Saldagna*; *Inez de Castro*; plus deux *oratorios*; *la Distruzione di Gerusalemme*; *il Triunfo di Davide*. Après une courte apparition en France, où il n'ajouta aucun titre nouveau à sa gloire, Zingarelli fut nommé en 1806 maître de chapelle du Vatican, pour succéder à Guglielmi qui venait de mourir. Depuis cette époque, il cessa de composer

pour le théâtre; mais il écrivit encore une infinité de *messes*, de *vêpres* et de *motets*. Nommé ensuite directeur du conservatoire de Naples, il y mourut au mois de mai 1857, à 85 ans.

ZINGHA ou KINGA, reine d'Angola, était sœur de Gola-Bendi, souverain de ce royaume dans le xviii^e siècle. Après divers accidents et aventures, devenue souveraine, elle résolut d'abolir les coutumes affreuses, et surtout le culte abominable des Giagas, et de retourner au christianisme, qu'elle avait autrefois embrassé par politique. Le vice-roi portugais de Loendo, informé de son changement, lui envoya un capucin nommé le P. Antoine de Gaïette. Ce missionnaire reçut son abjuration, et la détermina à céder au roi de Portugal ses prétentions sur le royaume d'Angola. Zingha publia ensuite des édits pour l'abolition des victimes humaines et des autres superstitions des Giagas, et s'appliqua avec ardeur à étendre le christianisme dans ses états. Mais son grand âge ne lui laissa pas le temps d'achever son ouvrage. Elle mourut dans de grands sentiments de piété le 17 décembre 1664, à 82 ans, laissant sa nation à demi-policee, et inconsolable de sa perte. Castillon a ourdi un ennuyeux roman sur cette reine; le *Dictionnaire* de Moréri contient aussi un long article composé sur des relations fabuleuses.

* ZINI (Pierre-François), ecclésiastique, né vers 1520, à Vérone, après avoir enseigné la philosophie à Padoue, obtint l'archiprêtrise de Lonato, et un canonicat du chapitre de Saint-Etienne de sa ville natale. Il occupait cette dignité lorsque Alde Manuce le jeune lui dédia son livre intitulé : *Eleganze toscane*. Il vivait encore en 1575. On lui doit des traductions de plusieurs ouvrages des Pères grecs, entre autres de saint Grégoire de Nysse, de saint Grégoire de Naziance, du Commentaire de Théodoret sur le Cantique des cantiques, de saint Ephrem, de saint Jean Damascène; *Tabulæ græcarum institutionum*; *Constitutiones editæ a Joanne Matthæo Giberto*, in unum redactæ, Venise, 1565, in-4; *Exempla tria insigni naturæ, legis et gratiæ seu Philonis judæi vita Josephi patriarchæ, ejusdem libri tres vitæ Mosis ex interpretatione Zini*, Venise, 1574, in-8. Le P. le Quien, dominicain, qualifie Zini de *vir utriusque linguæ latinæ et græcæ callentissimus* (voy. la *Verona illustrata* de Maffei, part. 2, page 525).

ZINZENDORF (Nicolas-Louis, comte de), né en 1700, d'une famille originaire d'Autriche, fils de Georges-Louis de Zinzendorf, chambellan du roi de Pologne, électeur de Saxe, mourut en 1760; il s'est rendu fameux dans ce siècle par la fondation de la secte des *Hernuters* ou *Hernhuters*, qui commença à se former à Bartelsdorf, dans la haute Lusace, en 1722. Il bâtit pour eux une maison dans une forêt voisine, et, à la fin de 1752, il y eut assez d'habitations pour faire un village considérable qu'on nomma *Hernuth* ou *Hernhuth* (garde ou gardien du Seigneur). La rapidité avec laquelle cette secte s'est répandue en Bohême, et surtout en Moravie, l'a fait considérer comme un reste des *adamites*. (Voy. PICARD, Jean.) Coyer, Busching, et d'autres observateurs superficiels, surtout Hegner, *Hernhuter* lui-même, ont fait de grands éloges de cette secte; mais ceux qui l'ont étudiée à fond en ont porté un

jugement bien opposé. On a fait voir par l'extrait des *Sermons* mêmes du comte de Zinzendorf, qu'il exigeait de ses disciples plus de respect et de confiance en son jugement qu'à l'autorité de l'Écriture, et voulait qu'ils ne prissent point d'autre guide que lui pour son interprétation, comme seul autorisé à en fixer le sens. Parmi ses dogmes, on trouvait ceux-ci : « Que l'on doit un respect religieux à » Christ, à l'exclusion du Père; que Christ peut » changer la vertu en vice, et le vice en vertu; que » toutes les idées et toutes les actions qui sont gé- » néralement considérées comme sensuelles et im- » pures, changent de nature parmi les frères, et » deviennent des symboles mystiques et spirituels. » En 1775, il a paru un ouvrage anglais intitulé : *Détail historique sur la constitution présente de la société des frères évangéliques*. L'auteur est un hernhuter qui tâche de justifier sa secte, mais il ne réussit pas. *La vérité perce à travers ses artifices*, dit le journaliste anglais qui rend compte de cet ouvrage. Crevenna, si connu par sa riche bibliothèque, dont il a publié le *Catalogue raisonné*, Amsterdam, 1775-1776, 6 vol. in-4, fait mention d'un manuscrit intitulé : *Fides Hernhutorum et Religio ex variis contra eos editis scriptis compendiose descripta*, et ajoute : « Ce manuscrit est très-curieux, et si ce » que l'auteur anonyme rapporte de la croyance et » de la religion des hernhutiers est vrai, il faut con- » venir que c'est la plus détestable secte qui ait » jamais pu exister, et qu'elle est remplie des plus » horribles abominations, qui surpassent même » toute créance (1). » (*Catalogue raisonné*, etc., 1^{er} vol., p. 124.) Le comte de Dohna a succédé au comte de Zinzendorf, dans la primatie de la secte. On a la *Vie* de ce fameux fondateur écrite en allemand par Auguste Spangenberg, imprimée à Barby, 1777, 8 vol. in-8. L'enthousiasme de l'historien égale celui du héros.

ZISKA (Jean), gentilhomme bohémien, fut élevé à la cour de Bohême, du temps de Wenceslas. Ayant pris le parti des armes fort jeune, il se signala en diverses occasions, et perdit un œil dans un combat; ce qui le fit appeler *Ziska*, c'est-à-dire borgne. Les hussites le mirent à leur tête pour venger la mort de Jean Huss. Il rassembla une armée de paysans, et il les exerça si bien, qu'en peu de temps il eut des troupes aussi bien disciplinées qu'animées par le plus fougueux fanatisme. Wenceslas étant mort en 1444, Ziska s'opposa à l'empereur Sigismond, à qui appartenait le royaume de Bohême, fit bâtir une ville dans un lieu avantageux sur la rivière de Lusintz, à 20 lieues de Prague, et la nomma *Thabor*, d'où les hussites furent nommés *Thaborites*. Il assiégea la ville de Rabi, où il perdit son autre œil d'un coup de flèche, et

ne laissa pas néanmoins de faire la guerre. Il se donna un grand combat devant Aussig, sur l'Elbe, que Ziska assiégeait, où 9,000 catholiques demeurèrent sur la place. Cette victoire le rendit maître de la Bohême; il y mit tout à feu et à sang, ruina les monastères, brûla les campagnes et commit des cruautés inouïes. Son armée grossissait tous les jours. Pour éprouver la valeur de ses troupes, il les mena à la petite ville de Rziézan, qui avait une forteresse; il emporta l'une et l'autre, et condamna aux flammes sept prêtres. De là il se rendit à Prachatitz, la somma de se rendre et de chasser tous les catholiques. Les habitants rejetèrent ces conditions avec mépris; Ziska fit donner l'assaut, prit la ville, et la réduisit en cendres. Sigismond, alarmé de ses progrès, lui envoya des ambassadeurs, lui offrit le gouvernement de la Bohême avec les conditions les plus honorables et les plus lucratives, s'il voulait ramener les rebelles à l'obéissance. La peste fit échouer ces négociations : Ziska en fut attaqué, en 1424, et fut enterré à Czaslau : *Monstre détestable, cruel et terrible*, dit Enéas Sylvius, *que le bras de Dieu frappa, celui des hommes ne l'ayant pas pu faire*. « En même temps, ajoute un auteur » moderne, on doit reconnaître dans Ziska, comme » dans Attila et les autres tyrans ravageurs, la co- » lère du ciel, et le fléau de Dieu. L'ignorance et la » superstition avaient altéré le culte, réduit pres- » que tout entier à des pratiques extérieures; les » mœurs des peuples, aussi bien que celles du » clergé, étaient conformes à cet état des choses. » La Bohême, où la religion extérieure brillait de » tout son éclat, était particulièrement atteinte de » ce mal; et Dieu, qui veut être servi en esprit et » en vérité, ne tarda pas de faire éclater sa colère, » et d'annoncer par des avis terribles qu'un demi- » culte lui est plus odieux qu'une infidélité com- » plète. » On raconte que Ziska donna en mourant l'ordre de faire un tambour de sa peau, assurant que le bruit de ce tambour ferait fuir les catholiques; mais ce récit a l'air d'une fable. Théobalde témoigne qu'on lisait encore sur son tombeau, au temps où il écrivait, une épitaphe où ce fanatique sanguinaire est comparé à Appius Claudius et à Camille.

ZIZIM ou ZEM, suivant la prononciation turque, fils de Mahomet II, empereur des Turcs et frère de Bajazet II, est l'un des princes ottomans dont nos historiens ont le plus parlé. Mahomet II craignait que l'amitié de ces deux frères ne les réunît contre lui, ou que la jalousie ne mit de la division entre eux. Il donna à Zizim le gouvernement de la Lycaonie, dans l'Asie mineure; et à Bajazet celui de la Paphlagonie, et les tint toujours si éloignés l'un de l'autre, qu'ils ne s'étaient vus qu'une seule fois, lorsqu'il mourut l'an 1481. Après sa mort, Bajazet qui était l'aîné, devait naturellement lui succéder, et fut en effet déclaré empereur le premier. Mais Zizim prétendit que l'empire lui appartenait, parce qu'il était né depuis que son père avait pris le sceptre, au lieu que Bajazet était venu au monde dans le temps que Mahomet n'était encore qu'un homme privé. Il s'empara de Pruse, ancienne demeure des empereurs ottomans, et se fit un parti

(1) On peut assurer que les hernhutiers modernes ne ressemblent en rien au portrait qu'on nous en donne ici. L'auteur de cette note, qui a vécu quelque temps parmi eux, n'y a vu à la vérité que des gens abandonnés, comme tous les hérétiques, à leur sens privé; mais il se plait à leur rendre ce témoignage, que la foi en Jésus-Christ Dieu et Sauveur, dont il n'est plus question dans tout le nord de l'Allemagne, se retrouve entière chez les hernhutiers, et paraît s'être réfugiée dans leur sein. Ils se sont beaucoup améliorés depuis leur première institution. (*Voy.* dans le tome 10^e, article PICARD, la note qui concerne ces hernhutiers ou frères moraves.)

considérable. Mais ayant été défait par Acomat, général de l'armée de Bajazet, il se retira en Egypte, puis en Cilicie, et de là en Lycie. Ne trouvant aucun asile assuré, il demanda une retraite au grand-maitre de Rhodes, où il fut reçu magnifiquement au mois de juillet 1482 (*roy. ARBUSSON, Pierre*). Il en partit le 1^{er} septembre suivant pour venir en France. Il y fut gardé dans la commanderie de Bourgneuf, sur les confins du Poitou et de la Marche, et y demeura jusqu'en l'an 1489, époque où il fut livré aux députés du pape Innocent VIII, et conduit à Rome. Alexandre VI le livra en 1495 à Charles VIII, et il mourut peu de temps après. On dit que ce pape avait eu soin de le faire empoisonner, de peur que la France n'en tirât quelque avantage; on ajoute qu'Alexandre avait reçu de Bajazet une grande somme d'argent pour faire périr ce prince; mais quoique ce pontife fût capable de forfaits, c'est sans fondement qu'on lui attribue celui-ci; quelques auteurs accusent les Vénitiens de ce crime, mais sans raisons plausibles; et d'ailleurs le prince étant au pouvoir de Charles, le soupçon du poison, s'il avait lieu, devait naturellement tomber sur lui, vu surtout qu'il ne le rejetait sur personne. Zizim avait l'esprit vif, l'âme noble et généreuse, de la passion pour les lettres aussi-bien que pour les armes. « On a prétendu sur de faibles » preuves, dit l'abbé Bérault, qu'il mourut chrétien. Malgré son affection pour les nations chrétiennes, et particulièrement pour les chevaliers de Rhodes, il avait toujours paru fort attaché à la loi de Mahomet. » Il laissa un fils nommé Amurat, qui embrassa le christianisme, et se retira à Rhodes. Après la prise de la place, ce prince infortuné s'était caché, dans l'espérance de se sauver, dans le vaisseau du grand-maitre. Il fut découvert et mené à l'empereur Soliman, qui le fit aussitôt étrangler en présence de toute son armée, avec ses deux enfants mâles. Deux filles qu'il avait eurent conduites au sérail de Constantinople.

ZIZIME fut élu l'an 824 par la noblesse romaine pour succéder au pape Pascal 1^{er}, tandis que le clergé et le peuple nommaient Eugène II; ce qui aurait causé un schisme, si l'empereur Lothaire n'était venu à Rome, où il appuya l'élection d'Eugène, et obligea Zizime à se retirer.

ZOE CARBONOPSINE, 4^e femme de l'empereur Léon VI, avait une vertu mâle, un esprit élevé, un discernement juste, et la connaissance des affaires. Elle accoucha, en 905, de Constantin Porphyrogénète. Ce prince étant devenu empereur, en 912, Zoé, chargée de la tutelle de son fils et de l'administration de l'état, choisit des ministres et des généraux capables de la seconder. Après avoir dissipé la révolte de Constantin Ducas, elle fit la paix avec les Sarrasins, et força les Bulgares par des victoires à rentrer dans leur pays. Elle ne fut pas aussi heureuse contre les cabales des courtisans; elle fut exilée de la cour par son fils, et mourut dans sa retraite. — Il ne faut pas la confondre avec Zoé, seconde femme du même empereur Léon VI, qui fut couronnée impératrice pendant que Théophane, la légitime épouse de Léon, était encore en vie.

Elle était fille du général Stylien, et mourut après 21 mois de mariage, en 895.

ZOE, fille de Constantin VIII, née en 978, fut ambitieuse, débauchée et cruelle. On la donna en mariage à Argyre, qui obtint le trône impérial après la mort de son beau-père, en 1028. Zoé s'étant dégoûtée de son époux, le fit étrangler dans le bain, et mit sur le trône un orfèvre, nommé Michel Paphlagonien, qu'elle avait épousé. Ce prince abandonna le gouvernement de l'empire à son frère Jean; et Zoé adopta Michel, dit *Calafates*, neveu de son mari. Ce fils adoptif eut l'ingratitude de l'exiler (*roy. MICHEL CALAFATES*); mais en 1042, elle fut tirée de sa retraite pour régner avec sa sœur Théodora. Elle partagea ensuite sa couronne avec Constantin Monomaque, son ancien amant, l'homme le plus scélérat et le plus débauché de la cour, et l'épousa en troisièmes noces, à l'âge de 64 ans. Elle mourut 8 ans après en 1050, souillée de crimes et en horreur à tout l'empire.

* ZOÉGA (George), archéologue, né en 1755, à Dahler, ville du comté de Schackenbourg, diocèse de Ripen, en Jutland, acheva ses études à Goettingue. Après avoir visité les principales universités de l'Allemagne, de la Suisse et de l'Italie, il vint se fixer un moment près de son père, pasteur de Mægellondern, près de Tondern. En 1778, il accepta une place de précepteur à Kierteinden, petite ville sur la côte orientale de l'île de Fuhnen. Il la quitta bientôt pour accompagner, en qualité de gouverneur, un jeune gentilhomme, qui devait parcourir l'Allemagne, l'Italie, la France et l'Angleterre. Avant d'entreprendre ce voyage, il fit un séjour d'une année à l'université de Goettingue, où il revit Heyne, qui avait été son maître. Zoéga partit en 1780, et revint après avoir traversé la Hesse, le Palatinat, la Souabe, la Bavière, le Tyrol, la Carinthie, quelques parties de l'Italie, et séjourné à Rome. La mort du père de son compagnon de voyage l'ayant rendu à son indépendance, il retourna auprès de Heyne, dont il devint l'ami, et qui le fortifia dans son amour pour l'archéologie. Le ministre danois Guldberg, après l'avoir chargé de la classification et de la publication du médailler de Copenhague, lui fit entreprendre, aux frais du roi, un voyage numismatique. Zoéga partit en 1782, consacra plusieurs mois à explorer le riche musée de Vienne, et se lia dans cette ville avec Garampi, nonce du pape, sous les auspices duquel il fut introduit, à son arrivée à Rome, en 1785, dans le palais de Borgia, depuis cardinal, et alors secrétaire de la Propagande. Ce fut à Rome que Zoéga épousa une jeune italienne, dont il n'obtint la main qu'en embrassant le catholicisme, circonstance qu'il crut devoir tenir secrète, pour ne pas encourir la défaveur du gouvernement danois et les reproches de son père. En 1784, ayant appris la chute du ministre Guldberg, son protecteur, il se décida à avouer au nouveau ministre son abjuration; loin d'éprouver une disgrâce comme il le craignait, il fut maintenu dans sa position, qui s'améliora même par sa nomination à la place d'interprète de la Propagande pour les langues modernes. Malgré le mauvais état de sa

santé, et les embarras domestiques auxquels il se vit soumis, il publia, en 1787, ses *Numi Egyptii*, ouvrage qui fut bien accueilli, et qui avait nécessité des études laborieuses. Il avait entrepris, longtemps avant cette publication, d'autres travaux importants. Pie VI, qui avait résolu de reprendre, après une longue interruption, l'œuvre de ses prédécesseurs, en faisant relever ceux des obélisques qui gisaient encore sur le sol romain, le chargea d'interpréter les figures et les hiéroglyphes de ces monolithes. S'il ne put débrouiller ce chaos avec un succès qui était réservé à un des savants de notre âge (*voy. CHAMPOLLION*), reconnaissons du moins que l'archéologue danois entra dans une route beaucoup plus sûre que celle qu'avaient suivie ses prédécesseurs, et qu'il constata un fait, généralement méconnu jusqu'à lui : c'est que les hiéroglyphes, loin d'être tombés en désuétude, dès le temps de la conquête de l'Égypte par Cambyse, durèrent autant que la nation égyptienne elle-même, et ne cessèrent d'être en usage qu'après l'entière destruction du paganisme. Au lieu de s'aventurer dans les détails d'une interprétation impossible, Zoëga se borna à rédiger une immense compilation critique sur l'origine, le but et l'histoire des monuments appelés obélisques, et de ceux qui s'en rapprochent par un point quelconque : c'était poser la base de toutes les recherches qu'on devait faire après lui, relativement à l'archéologie égyptienne. L'ouvrage parut en 1800, sous ce titre : *De usu et origine obeliscorum*. Le livre porte néanmoins la date de 1797, par la volonté de l'auteur, qui voulut dédier à la mémoire de Pie VI une publication ordonnée par ce pontife, et que les événements de la guerre avaient fait retarder jusqu'au règne de son successeur. Zoëga s'était consolé par l'étude des maux de l'invasion ; il eut néanmoins un moment d'enthousiasme, en croyant voir ressusciter la vieille république romaine sous les auspices de la domination française. Lors de la création de l'institut national romain, il fut attaché à la section d'histoire et d'antiquités. Dès les premiers temps de la guerre, il avait été chargé des fonctions d'agent consulaire du Danemarck, sans en avoir le titre ; mais en 1800, il voulut revoir son pays natal. Appelé, en 1802, par le roi de Danemarck, pour occuper une chaire de professeur à l'université de Kiel, avec d'assez grands avantages, il éprouva combien il lui en coûterait de quitter Rome. Il demanda délai sur délai, et obtint enfin, en 1804, que les mêmes avantages qui lui avaient été promis à Kiel lui seraient assurés dans cette ville, et qu'il aurait, outre le titre de professeur, celui d'agent de sa majesté danoise, sans en remplir les fonctions. Zoëga se livra avec une nouvelle application à l'étude, et donna son *Catalogus codicum Copticorum musei Borgiani*, et ses *Bassirievi antichi di Roma*. Il eut à soutenir, à l'occasion du premier de ces deux ouvrages, un procès avec les héritiers de Borgia et avec la Propagande, procès qui se prolongea jusqu'après sa mort, et qui fut jugé en faveur de ses enfants. Le second écrit, auquel travaillèrent Piranesi, comme collaborateur, et le graveur Piroli, ne fut point achevé. Le

4^{er} vol., gr. in-4, fut publié par livraisons, et se trouva complet au mois de mai 1808. Mais Zoëga étant mort le 10 février 1809, le second ne fut point complété, et les dernières planches furent livrées sans les explications. On a recueilli, en 1817, ses *Dissertations* détachées, avec divers Fragments archéologiques, mythologiques, historiques ; elles ont été traduites en allemand, et accompagnées d'observations par Welcker, in-8, orné de cinq pl. Ses manuscrits, transportés à Copenhague en 1811, ont été déposés à la grande bibliothèque royale. On en trouve une Notice détaillée à la fin du tome 2^e du recueil allemand, qu'a publié l'écrivain que nous venons de citer, sous le titre de *Vie de Zoëga*, 2 vol. in-8. Zoëga était membre de la plupart des sociétés savantes de l'Italie et du Nord, et de celles de Gœttingue, de Berlin et de Munich.

* ZOËS, en latin *Zoesius* (Gérard), jésuite, né à Amersfort, en 1579, entra chez les jésuites, à Tournay, en 1598, et mourut à Malines, le 21 septembre 1628. Il a publié en flamand : la *Manière de bien faire une confession générale*, et le *Traité de la présence de Dieu*, du P. Fr. Arias ; le *Combat spirituel* du bénédictin dom Jean Castaniza ; la *Voie de la vie éternelle*, d'Antoine Sucquet, Anvers, 1620, in-8 ; *Court récit de la vie de François de Villaréal et de Jean Ximenes*, tiré de la vie du P. Balth. Alvarez ; la *Vie du P. Thomas Sanchez* ; la *Vie de Marguerite Middelton* ; un *Traité du culte envers la sainte Vierge*, d'après P. Ant. Spinellus ; *Pieux exercices d'une âme dévote*, Anvers, 1621, in-8 ; *Méditations sur la vie et la passion de N.-S. J.-C.*, d'après Vinc. Bruno, *ibid.*, 1621, in-12 ; *Relation de la mort de quelques religieux et autres chrétiens dans une émeute excitée contre les Espagnols dans les Indes occidentales*, Malines, 1622 ; *Abrégé de la vie de saint Ignace*, *ibid.*, 1625 ; *Lettres des Indes occidentales*, écrites par les PP. jésuites, partis de Flandre en 1615, Malines, 1622 ; *Histoire de la vie et de la mort de la princesse Marguerite d'Autriche, reine d'Espagne, femme de Philippe III*, par le P. Guzman, Malines, 1625, in-8 ; le *Paradis des voluptés célestes révélées à sainte Gertrude*, du P. de Balinghem, Louvain, 1625 et 1629 ; le *Cœur dévoué à Dieu*, du P. Et. Luzuich ; *Lettres du Japon*, datées de l'année 1624, Malines, 1628, etc.

ZOÏLE, rhéteur, natif d'Amphipolis, ville de Thrace, se rendit fameux par ses critiques des ouvrages d'Isocrate et des vers d'Homère, dont il se faisait appeler le *Fléau*. Il vint de Macédoine à Alexandrie, où il distribua ses censures de l'*Iliade*, vers l'an 270 avant J.-C. Il les présenta à Ptolémée, qui lui répondit à peu près comme Hiéron avait fait au philosophe Xénophanes, que « puisque Homère, qui était mort depuis mille ans, nourrit » sait plusieurs milliers de personnes, Zoïle, qui » se vantait d'avoir plus d'esprit qu'Homère, devait » bien avoir l'industrie de se nourrir lui-même. » La mort de ce satirique est racontée diversement. Les uns disent que Ptolémée le fit mettre en croix, d'autres qu'il fut lapidé, et d'autres qu'il fut brûlé tout vif à Smyrne. Il est certain que sa critique d'Homère ne méritait pas un tel châtiment ; et si quelque chose pouvait prévenir en faveur de Zoïle,

ce serait l'espèce de rage avec laquelle on poursuivait l'auteur d'une simple critique littéraire, essentiellement indifférente et innocente, quand même il aurait eu tous les torts possibles. Le nom de Zoïle est resté aux mauvais critiques, et a été souvent donné aux bons, dans ce siècle ignorant, futile, inconséquent, où les soi-disant gens de lettres s'élèvent avec une fureur inconnue aux vrais talents contre les observations les plus modérées, les plus équitables et les plus nécessaires.

* ZOLA (Joseph), théologien, naquit en 1759 à Concesio, près de Brescia, état de Venise. Dès l'âge de 25 ans, on le nomma professeur de morale au séminaire de Brescia. Il n'aimait point les jésuites, et par suite combattait à outrance ce qu'il appelait l'*ultramontanisme*, ou pour nous servir de son expression, l'*hildebrandisme*, par allusion à Grégoire VII. Il avait pour collègue et ami Pierre Tamburini, qui partageait les mêmes sentiments : tous deux mettaient beaucoup d'ardeur à les propager. Ce dernier ayant publié une dissertation sur la grâce, où le jansénisme se montrait à découvert, le cardinal Molino, évêque de Brescia, qui en eut connaissance, les priva tous deux de leurs chaires. Ils se retirèrent à Rome, où, par la protection du cardinal Marfoschi, Zola eut une chaire de morale au collège de Fuccioli et Tamburini fut placé au séminaire des Irlandais. Zola garda ce poste jusqu'en 1774. A cette époque, on s'occupait, dans les états héréditaires de la maison d'Autriche, de prétendues réformes ecclésiastiques. Zola et Tamburini furent appelés à Pavie pour concourir à mettre cette doctrine en vogue : Zola eut la chaire d'histoire ecclésiastique à l'université. Sur ces entre-faites, l'empereur Joseph II ayant fait transférer de Rome à Pavie le collège germanique hongrois, Zola en fut nommé recteur. Cependant sa plume ne demeurerait pas oisive, et de nombreux ouvrages livrés à la presse servaient, pour la plupart, la cause qu'il avait été appelé à défendre. Mais à la mort de Joseph II, le système changea. L'archevêque de Milan et les évêques de Lombardie, privés de toute inspection sur les écoles de théologie, réclamèrent leurs droits près de Léopold, qui rétablit l'ancien ordre de choses, et sur la plainte des prélats suprema, le 9 avril 1791, le séminaire général de Pavie. Il paraît néanmoins que Zola et Tamburini conservèrent leurs chaires jusqu'en 1794, époque où ils en furent privés sur la demande de Pie VI. Zola se retira dans sa patrie, dont il avait, dit-on, le projet d'écrire l'*histoire*, pour laquelle il avait déjà rassemblé beaucoup de matériaux. La révolution qui éclata en Italie ne lui laissa point le temps d'exécuter son entreprise. Zola se déclara pour les principes nouveaux et fut rappelé à Pavie, où on le chargea de faire des leçons publiques de l'histoire des lois et de la diplomatie. On le nomma en même temps bibliothécaire de l'université. La cour de Vienne étant rentrée en 1799 dans ses états d'Italie, supprima l'université de Pavie, et Zola et ses collègues, qui avaient embrassé chaudement la révolution, furent renvoyés. C'était le temps des vicissitudes. Un autre gouvernement, sous le nom de *république italienne*, s'étant organisé, Zola, en 1802,

fut nommé membre du collège électoral de *dotti*. En 1806, il s'était rendu à Concesio sa patrie, pour y passer ses vacances; il y mourut le 5 novembre. On a de lui : un traité *des lieux théologiques*, et un autre *Traité de la fin dernière*, 1775; une nouvelle édition du *Traité de Bull*, évêque de Saint-David, intitulé : *Defensio fidei nicenæ* (voy. BULL); une édition d'un opuscule de Cadonici intitulé : *Explication de ce passage de saint Augustin : L'Eglise de Jésus-Christ sera en servitude sous les princes séculiers* (voy. CADONICI); *Prolegomènes des commentaires historiques du christianisme*, 1778; *Les Commentaires mêmes*, sous ce titre : *Commentaires latins sur l'histoire ecclésiastique*, 5 vol. in-8. A la suite est un *mantissa* ou supplément, où sont indiqués les sources de l'histoire, le caractère particulier de ceux qui l'ont écrite; et les règles principales d'une saine critique. Un petit *Traité de vitanda in historia calamitatum Ecclesie dissimulatione*, 1774, in-12. L'auteur veut qu'en écrivant l'histoire on ne dissimule point les maux qui ont affligé l'Eglise; la connaissance de ces maux, dit-il, ne tournant pas moins que celle de ses prospérités au profit et à la gloire de la religion. *De l'autorité de saint Augustin dans les matières concernant la prédestination et la grâce*, 1788, sans nom d'auteur. Cette dissertation fut mise à l'*index*, le 5 février 1790. Ses *Leçons théologiques*, au collège de Brescia, aussi mises à l'*index*, par décret du 10 juillet 1797, 2 vol.; *Prælectiones* sur l'ouvrage de saint Augustin, *de catechizandis rudibus*. Ces *prælectiones* ou *prolegomènes* ne sont guère qu'un abrégé du traité d'André Serrao, *de præclaris catechistis*, ouvrage de parti (voy. SERRAO). Une *Histoire du pélagianisme*; une *Histoire critique des erreurs concernant la Trinité*; *De rebus christianis ante Constantinum*, 3 vol. Après la mort de Zola, Tamburini a publié 2 vol. italiens des *Œuvres posthumes* de son ami, qu'il a fait précéder de sa *Vie*. Si on ne peut parler de Zola avantageusement quant à ses opinions, à ses principes, et peut-être à sa conduite à l'égard de l'autorité spirituelle, à laquelle il devait, par état, être soumis, on ne peut du moins s'empêcher de reconnaître en lui un écrivain laborieux et un ecclésiastique qui ne manquait ni de talent ni d'érudition.

ZONARE (Jean), historien grec, exerça des emplois considérables à la cour des empereurs de Constantinople. Lassé des traverses du monde, il se fit moine dans l'ordre de Saint-Basile, et mourut avant le milieu du x^e siècle. On a de lui des *Annales* qui vont jusqu'à la mort de Comnène en 1118. Cette histoire a été continuée par Nicétas Choniote jusqu'en 1205. C'est une compilation indigeste, telle qu'on pouvait l'attendre d'un Grec aussi crédule qu'ignorant. Il est insupportable lorsqu'il ne copie pas Dion; cependant il peut être utile pour l'histoire de son temps. La meilleure édition de son ouvrage est celle du Louvre, 1686 et 1687, 2 vol. in-fol. Le président Cousin en a traduit en français ce qui regarde l'histoire romaine. On a encore de Zonare des *Commentaires* sur les Canons des apôtres et des conciles, Paris, 1618, in-fol., et quelques traités peu estimés.

ZONCA (Victor), habile mathématicien d'Italie,

né vers 1380, se livra particulièrement à la mécanique et à l'architecture, et y réussit. Il avait un talent particulier pour inventer de nouvelles machines. Il publia ses inventions sous ce titre : *Nuovo teatro di machine ed edificii*, Padoue, 1625, in-fol.

ZOPYRE, l'un des courtisans de Darius, fils d'Hystaspes, vers l'an 520 avant J.-C., se rendit fameux par le stratagème dont il se servit pour soumettre la ville de Babylone, assiégée par ce monarque. S'étant coupé le nez et les oreilles, il se présenta en cet état aux Babyloniens, en leur disant que « c'était son prince qui l'avait si cruellement maltraité. » Les Babyloniens, ne doutant point qu'il ne se vengeât, lui confièrent entièrement la défense de Babylone, dont il ouvrit ensuite les portes à Darius après un siège de vingt mois. Ce prince lui donna en récompense le revenu de la province de Babylone, pour en jouir pendant toute sa vie; ce ne fut pas assez des récompenses, il y ajouta des distinctions et des caresses. Il disait souvent qu'il aimerait mieux avoir Zopyre non mutilé que vingt Babylones. Cependant le stratagème qu'il avait imaginé et dont il eut le courage d'être la victime, a quelque chose d'ignoble, de contraire à la bonne foi, et je ne sais quoi de lâche, qui ne semble pas mériter l'admiration qu'on lui a prodiguée.

ZOROASTRE, philosophe de l'antiquité, que les uns font plus ancien qu'Abraham, et que d'autres reculent jusqu'à Darius, qui succéda à Cambyse. Huet prétend qu'il n'est point différent de Moïse; Grégoire de Tours croit qu'il est le même que Cham, et observe que Zoroastre signifie *Etoile vivante*; l'abbé Banier conjecture que c'est Mesraïm; et Justin, dans son abrégé de Trogue-Pompée, le fait roi des Bactriens; enfin d'autres le disent disciple d'Elie ou d'Elisée. Les sectateurs de Zoroastre subsistent encore en Asie, et principalement dans la Perse et dans les Indes. Ils ont pour cet ancien philosophe la plus profonde vénération, et le regardent comme le grand prophète que Dieu leur avait envoyé pour leur communiquer sa loi. Ils lui attribuent même un livre qui renferme sa doctrine. Cet ouvrage, rapporté en France par Anquetil Duperron, a été traduit par le même dans le recueil qu'il a publié sous le nom de *Zend-Avesta*, 1771, 3 vol. in-4. L'original a été déposé à la bibliothèque royale. Si on en croit Meiners, dans un *Mémoire* lu à l'académie de Göttingue le 18 septembre 1779, cet original, rédigé à l'instance d'Anquetil par deux prêtres persans, ne mérite aucune confiance (voy. le *Journ. hist. et litt.*, 1^{er} juillet 1780, p. 571); mais quel qu'il soit, il ne contient rien de favorable à sa prétendue antiquité, et renferme des caractères manifestes d'indien nouveau, de judaïsme et de christianisme. S'il est effectivement de Zoroastre, comme Anquetil le prétend, il y a bien à rabattre de l'idée qu'on veut nous donner de ce philosophe. Voltaire, quoique grand admirateur de ces vieilles marottes, qu'on appelle à l'aide de ce siècle, avoue que c'est un *fatras abominable dont on ne peut lire deux pages sans avoir pitié de la nature humaine*. L'auteur, ajoute-t-il, est un *fou dangereux*. Nostradamus, et le médecin des urines, sont des gens raisonnables en comparaison de cet énergu-

mène. Le nom de *gaure* ou de *guèbre*, que portent les soi-disant disciples de Zoroastre, est odieux en Perse; il signifie en arabe *infidèle*, et on le donne à ceux de cette secte comme un nom de nation. Ils ont à Ispahan un faubourg appelé *Gaurabard*, ou la *ville des gaures*, et ils y sont employés aux plus basses et aux plus viles occupations. Les gaures sont ignorants, pauvres, simples, patients, superstitieux, d'une morale rigide, d'un procédé franc et sincère, et très-zélés pour leurs rites. Ils croient la résurrection des morts, le jugement dernier, et n'adorent qu'un seul Dieu : ce qui pourrait faire croire que ce ne sont que des juifs ou des chrétiens dégénérés, dont la croyance est altérée par le mélange des opinions et les rites des anciens Perses. Quoiqu'ils pratiquent leur culte en présence du feu, en se tournant vers le soleil, ils protestent n'adorer ni l'un ni l'autre. Le feu et le soleil étant les symboles les plus frappants de la divinité, ils lui rendent hommage en se tournant vers eux. On a sous le nom de Zoroastre des *Oracles magiques*; Louis Tiletanus les publia à Paris en 1564, avec les Commentaires de Piéton Gemistus. Ils ont été imprimés plusieurs fois depuis.

ZOROBABEL, fils de Salathiel, de la famille des rois de Juda, gagna l'estime de Cyrus, qui lui remit les vases sacrés du temple. Ce vertueux israélite les renvoya à Jérusalem, et fut le chef des Juifs qui retournèrent en leur pays. Quand ils furent arrivés, Zorobabel commença à jeter les fondements du temple, l'an 555 avant J.-C.; mais les Samaritains firent tant par leurs intrigues auprès des ministres de la cour de Perse, qu'ils vinrent à bout d'interrompre l'ouvrage. Le zèle des Juifs s'étant ralenti, ils furent punis de leur indifférence par plusieurs fléaux dont Dieu les frappa. La 2^e année du règne de Darius, fils d'Hystaspes, il leur envoya les prophètes Aggée et Zacharie, pour leur reprocher le mépris qu'ils faisaient de son culte, et leur négligence à bâtir son temple. Zorobabel et tout le peuple reprirent avec une ardeur admirable ce travail interrompu depuis 14 ans. Zorobabel présidait à l'ouvrage, qui fut achevé l'an 515 avant J.-C. La dédicace s'en fit solennellement la même année.

ZOSIME, chimiste du 11^e siècle, né à Panopolis en Egypte. Parmi les divers manuscrits grecs qu'il a laissés, on cite ceux sur la composition des cieux; sur la vertu des interprétations; sur l'art sacré et divin; sur les instruments et les fourneaux. Zosime jouit d'une grande réputation dans la science qu'il professait.

ZOSIME, pieux solitaire qui porta la sainte eucharistie à Marie Egyptienne (voy. ce nom). On ne connaît de sa vie que ce qui en est rapporté dans celle de cette illustre pénitente.

ZOSIME, comte et avocat du fisc sous l'empereur Théodose le Jeune, vers l'an 410, composa une *Histoire des empereurs*, en 6 livres, depuis Auguste jusqu'au 1^{er} siècle, dont il ne nous reste que les 5 premiers livres et le commencement du 6^e. La plus belle édition est celle d'Oxford, 1679, in-8. Cellarius en a donné une bonne en 1696, en grec et en latin, et le président Cousin l'a traduite en français. Zosime, zélé païen, peint avec des cou-

leurs fort noires l'empereur Constantin. Il ne laisse échapper aucune occasion de se déchaîner contre les chrétiens.

ZOSIME (saint), Grec de naissance, monta sur la chaire de saint Pierre après Innocent I^{er}, le 9 mars 417. Célestius, disciple de Pélage, lui en imposa d'abord; mais dans la suite ce pape ayant été détrompé par les évêques d'Afrique, il confirma le jugement rendu par son prédécesseur contre cet hérétique, et contre Pélage son maître. Il obtint de l'empereur un rescrit pour chasser les pélagiens de Rome. Zosime décida le différend qui était entre les églises d'Arles et de Vienne, touchant le droit de métropole sur les provinces viennoise et narbonnaise, et se déclara en faveur de Patrocle, évêque d'Arles. Il eut quelques contestations avec les évêques d'Afrique au sujet d'Apiarius, dont il avait reçu l'appel, non que ces prélats contestassent le droit d'appel au saint Siège, mais parce qu'ils réclamaient des règlements de leur province faits pour prévenir l'abus que faisaient les clercs et les simples prêtres, en interjetant ces appels trop légèrement et dans des causes très-bien jugées. C'est vainement que des écrivains superficiels ou ennemis du saint Siège ont cité ces règlements contre le droit d'appel en lui-même. « Un pouvoir aussi ancien dans l'Eglise quant à son » essence, dit un théologien célèbre, quoiqu'il n'ait » pas toujours eu la même activité ou la même » étendue dans son exercice, quoique ceux dans les » mains desquels il existait, n'en aient pas toujours » fait le même usage, ne peut être appelé un pouvoir d'usurpation, lorsque les circonstances, les » besoins de l'Eglise et sa discipline exigent que » l'exercice de ce même pouvoir devienne plus fréquent et plus habituel. » (Voy. FLEURY, MORIN, TOMASSIN). Du reste, les règlements que réclamaient les évêques d'Afrique ne regardaient, comme nous venons de dire, que les clercs et les prêtres, car les évêques appelaient librement à Rome, comme le dit formellement saint Augustin, si bien instruit des usages de l'Eglise d'Afrique (Lettre 45). (Voy. APIARIUS, ATHANASE, INNOCENT I). Ce pontife, également savant et zélé, mourut le 26 décembre 418. On a de lui 16 *Epîtres*, écrites avec chaleur et avec force. Elles se trouvent dans le recueil des *Epistole romanorum pontificum*, de dom Couslant, in-fol.

ZRINI ou SERINI (Nicolas, comte de), d'une famille hongroise, féconde en guerriers, s'est rendu célèbre par la belle défense de Sigeth, assiégée par l'armée de Soliman II. Après une longue résistance, se voyant dépourvu de munitions de bouche, il fit une sortie avec sa garnison, qui ne consistait plus qu'en 217 hommes, et combattit courageusement jusqu'à ce qu'il restât sur la place avec les siens, le 7 septembre 1566, trois jours après la mort de Soliman, qui mourut dans son camp sans avoir la satisfaction de voir sa conquête. — Pierre SERINI, un de ses descendants, entra dans une conspiration contre l'empereur Léopold, et fut décapité dans la ville de Neustadt en Autriche, le 30 avril 1671 (voy. NADASTI, François).

ZUCCHARO (Thaddée), peintre, né à Sant-Angelo in Vado, dans le duché d'Urbini, en 1529, mort en 1566. Les ouvrages du célèbre Raphaël

furent de Thaddée un excellent artiste. Le cardinal Farnèse, qui l'occupa longtemps, lui faisait une pension considérable. Ce peintre en usa mal, et la fit servir à des débauches qui avancèrent sa mort. Il avait des idées nobles, et son pinceau était assez moelleux. — Son frère et son élève, Frédéric Zuccharo, né dans le duché d'Urbini en 1545, mort à Ancône en 1609, avait beaucoup de facilité pour inventer; il était bon coloriste, et aurait été parfait dessinateur, s'il eût été moins maniéré. Il a coiffé ses têtes d'une façon singulière; ses figures sont roides; elles ont les yeux pochés; ses draperies sont mal jetées. Il a fait quelques écrits sur la peinture.

* ZUCCHERI (André, jésuite italien, mort à Padoue vers 1740, se distingua comme profond théologien, et a laissé un grand nombre d'ouvrages, fort estimés, parmi lesquels nous citerons les suivants : *Decisiones patavinæ de venerabili eucharistica sacramento*, Padoue, 1709, in-4; *Decisiones patavinæ de sacramento penitentiae*, ibid.; *De obligatione patrum familiæ*, ib. C'est aux conseils du P. Zucheri et à sa direction, qu'est dû le grand ouvrage de la *Storia e ragione d'ogni poesia du Quadrio*, qui a fait tant d'honneur à l'Italie et à la littérature italienne. Le Quadrio avait été jésuite (voy. QUADRIO).

ZUINGLE (Ulric), né à Wildehausen en Suisse, dans le comté de Tockenbourg en 1484, apprit les langues à Berne, et continua ses études à Rome, à Vienne et à Bâle. Après avoir fait son cours de théologie, il fut curé à Glaris en 1506, et ensuite dans un gros bourg nommé, Einsiedeln, autrement Notre-Dame-des-Ermîtes. C'était un lieu de dévotion fameux, où les pèlerins venaient en foule, se confessaient, et semblaient renforcer leurs sentiments de religion. Zuingle crut voir des abus là où un philosophe moderne n'a vu que des objets d'édification et de consolation. Tandis qu'il s'occupait de cet objet, Léon X faisait publier en Allemagne des indulgences par les dominicains, et en Suisse par un cordelier milanais. Zuingle, fâché que ce moine lui eût été préféré, attaqua non-seulement les indulgences, mais l'autorité du pape, le sacrement de pénitence, le mérite de la foi, le péché originel, l'effet des bonnes œuvres, l'invocation des saints, le sacrifice de la messe, les lois ecclésiastiques, les vœux, le célibat des prêtres et l'abstinence des viandes. Zuingle s'éleva contre ces pratiques avec l'impétuosité de son naturel. Bien convaincu que l'Eglise n'adopterait pas ses opinions, il s'adressa aux magistrats de Zurich, dont plusieurs avaient du goût pour les nouvelles erreurs. Il se tint en conséquence une assemblée en 1523. On alla aux voix, la pluralité fut pour l'hérésiarque. Peu de temps après on brisa les images, on renversa les autels, on abolit la messe et toutes les cérémonies de l'Eglise romaine. Zuingle épousa une riche veuve; car le mariage, suivant la remarque d'Erasmus, est le dénouement de toutes ces farces de réformation. Il était fort occupé de la difficulté de concilier le sentiment de Carlostad sur l'eucharistie avec les paroles de J.-C., qui dit expressément : *Ceci est mon corps*. Il eut un songe, dans lequel il croyait disputer avec le secrétaire de

Zurich, qui le pressait vivement sur les paroles de l'institution. Il vit paraître tout-à-coup un fantôme blanc ou noir, qui lui dit ces mots : « Lâche, que » ne réponds-tu ce qui est écrit dans l'Exode : *l'A-gneau est la Pâque*, pour dire qu'il en est le signe ? » Cette réponse du fantôme fut un triomphe, et Zuingle n'eut plus de difficultés sur l'eucharistie. C'est ainsi que les sectaires, après avoir rejeté la doctrine de l'Eglise catholique, se règlent sur des rêves, sur des visions fanatiques, ou même, comme Luther, sur des conférences avec le diable. Pour s'opposer au désordre naissant, les évêques de Bâle, de Constance et de Lausanne sollicitèrent une assemblée de la nation à Bade; Jean Œcolampade s'y trouva pour Zuingle, qui refusa de s'y rendre, et la doctrine de cet hérésiarque y fut condamnée. Malgré cette condamnation, il ne laissa pas de faire des prosélytes. Cependant plusieurs cantons restèrent constamment attachés à l'ancienne religion, ce qui mit les sectaires en fureur. Les cantons de Zurich, où il était curé, depuis 1518, de Shaffhouse, de Berne et de Bâle, défendirent de transporter des vivres dans les cantons catholiques; ils se ligèrent, et firent plusieurs insultes à leurs voisins, pour les obliger à suivre leur parti. On arma de part et d'autre. Zuingle fit tous ses efforts pour éteindre le feu qu'il avait allumé; il n'était pas brave, et il fallait qu'en qualité de premier pasteur de Zurich, il allât à l'armée. Il sentait qu'il ne pouvait s'en dispenser, et il ne doutait pas qu'il n'y périt. Une comète qui parut alors le confirma dans la persuasion qu'il serait tué. Il s'en plaignit d'une manière lamentable, et publia que la comète annonçait sa mort et de grands malheurs sur Zurich. Malgré les plaintes de Zuingle, la guerre fut résolue, et il fut obligé d'accompagner une armée de vingt mille hommes. Les catholiques remportèrent une pleine victoire. La plus grande partie de l'armée des zuingliens périt les armes à la main, et l'autre fut mise en fuite. Zuingle fut du nombre des morts : ce fut le 11 octobre 1531; il avait environ 47 ans. Les catholiques brûlèrent son corps. Indépendamment de ses erreurs, les troubles qu'il causa dans sa patrie ne peuvent que rendre son nom odieux. « Les mains qui déchiraient le catholicisme, dit le comte d'Albon, ébranlaient en même temps l'état, et malgré les traités de paix, le germe des divisions n'est pas étouffé. L'union » des treize cantons n'est plus ce qu'elle a été autrefois; ils ne tiennent plus les uns aux autres » que par les liens de la politique. » Zuingle n'était ni savant, ni grand théologien, ni vrai philosophe, ni bon littérateur : il exposait avec assez d'ordre ses pensées; mais il pensait peu profondément, si on en juge par ses ouvrages recueillis à Zurich, 1581, 1 vol. in-fol. Zuingle adressa, quelque temps avant sa mort, une *Confession de foi* à François I^{er}, dans laquelle il plaçait entre les élus Hercule, Thésée, etc., ce qui prouve le désordre qui régnait dans la tête du prétendu réformateur. De l'hérésie au paganisme, et même à l'athéisme, le passage n'est ni lent ni difficile (voy. SERVET, LENTULUS, etc.). Un auteur connu a fait de Zuingle le portrait suivant. « Jeune étourdi, passé tout à

» coup du métier des armes à l'état ecclésiastique, » où il ne tarda point à s'ennuyer du célibat; il » n'eut point de meilleur motif que cette instabilité libertine, pour lever l'étendard de l'impiété » sacramentaire, et point d'autre droit à l'enseignement, qu'une présomption fondée sur le don » d'éloquence ou de verbiage, dont il avait été » abondamment pourvu par la nature. Ignorant si » bouché, qu'il unissait le luthéranisme avec le » pélagianisme; restaurateur si extravagant de la » pureté de l'Evangile, qu'il plaçait dans le ciel, à » côté de J.-C, Numa, père de l'idolâtrie romaine, » Scipion, disciple d'Epicure, Caton suicide, avec » une foule de pareils adorateurs et imitateurs de » leurs vicieuses divinités. »

ZUINSKI. Voy. DEMETIUS GRISKA.

* ZUMALACARRÉGUY (Thomas), général en chef de l'armée espagnole, né en 1789 à Ormaistéguy, petit village du Guipuscoa, se destina de bonne heure à la carrière des armes, et servit dans la garde royale, où son instruction et sa capacité ne tardèrent pas à le faire remarquer. Elevé au grade de commandant, il renonça volontairement à ces avantages après la mort de Ferdinand VII. Convaincu que don Carlos, frère de ce monarque, avait seul des droits au trône d'Espagne, il alla offrir ses services à ce prince. Lorsque celui-ci eut été obligé de quitter l'Espagne, Zumalacarréguy se rendit dans le Guipuscoa, où il réunit quelques paysans mal armés, avec lesquels il entreprit de lutter contre les forces de la régente Christine. Ne pouvant se mesurer en plaine à égalité de chances, avec des troupes de lignes, il fit une guerre de ruses et de surprises, profitant avec une sagacité admirable des fautes commises par ses adversaires, tombant sur eux à l'improviste, et les écrasant dans des défilés où il apparaissait subitement, après une marche audacieuse, à travers les crêtes les plus escarpées. A force de battre ainsi l'ennemi en détail, de lui enlever des armes, des munitions, des postes fortifiés, il vint à bout d'armer, d'organiser sa troupe et de créer une armée tellement redoutable, que les généraux de la reine furent obligés de lui abandonner tout le pays, à l'exception de Pampelune, de Saint-Sébastien, de Vittoria et de Bilbao. Plus libre de ses mouvements, Zumalacarréguy vint, dans les derniers jours de mai 1835, mettre le siège devant Villa-Franca, dont la garnison se rendit après plusieurs jours de bombardement. Encouragé par ce succès, il résolut d'entreprendre une opération plus importante, et se porta avec le gros de ses forces sur Bilbao. Il assiégeait déjà cette place depuis trois jours lorsque, le 16 juin, il reçut à la jambe droite un coup de feu qui le força de renoncer au commandement, et dont il mourut le 25 à Ormaistéguy. La mort de ce général, dans un moment où il avait pris partout l'offensive et tenait la campagne sans obstacle, fut pour les carlistes un événement malheureux. Découragés par cette perte, ils continuèrent mollement le siège de Bilbao, qu'ils furent bientôt obligés de lever. Zumalacarréguy était doué des plus brillantes qualités : actif, patient, modeste, affable, il était devenu l'idole de ses soldats qui le

désignaient familièrement sous le nom de *l'oncle Thomas*.

ZUMBO (Gaetan-Jules), sculpteur, né à Syracuse en 1656, demeura longtemps à Rome, et passa de là à Florence, où le grand duc de Toscane le reçut avec des marques de distinction. Il y exécuta un ouvrage fameux, appelé la *Corruzione*, admirable pour la vérité, l'intelligence et les connaissances qui s'y font remarquer. Ce sont cinq figures coloriées au naturel. La 1^{re} représente un homme mourant; la 2^e un corps mort; la 3^e un corps qui commence à se corrompre; la 4^e un corps qui est corrompu; la 5^e un cadavre plein de pourriture et mangé des vers : ouvrages aussi propres à diriger les gens de l'art qu'à produire dans l'esprit de l'homme des idées sombres et salutaires. On conserve cet ouvrage dans le célèbre cabinet de Médicis, à Florence. Il fit aussi quelque séjour à Gènes, et y fit admirer ses talents. Il mourut à Paris, 1701.

ZURITA. Voy. **SCRITA**.

* **ZURLA** (le cardinal Placide), né en 1769, à Legagno, dans l'état de Venise, embrassa fort jeune la règle des Camaldules dans le couvent de Saint-Michel-de-Murano, et partagea ses loisirs entre ses devoirs et l'étude des sciences historiques. Ses talents l'ayant fait connaître avantageusement, il devint abbé de sa congrégation, et dans un voyage qu'il fit à Rome en 1821, le pape Pie VII le nomma préfet des études au collège de la Propagande. Ce pontife le décora de la pourpre en 1825, et Léon XII le nomma son vicaire à Rome. Pie VIII lui confia la préfecture de la congrégation des études, et bientôt il joignit à cette place celle de supérieur-général de l'ordre des camaldules. Il avait entrepris un voyage en Sicile pour étudier les restes d'antiquités si communs dans cette île, lorsqu'il mourut à Palerme, le 29 octobre 1854. Indépendamment d'un *Enchiridion théologique* et quelques *Dissertations archéologiques*, entre autres sur le groupe de la Piété et sur les différents sujets religieux exécutés par Canova, on a du cardinal Zurla : *Il mappamondo di Fra-Mauro descritto ed illustrato*, Venise, 1818, in-fol.; *di Marco-Paolo e degli alti Viaggiatri Veneziani più illustri dissertazione*, etc., 1818, 2 vol. in-4, ouvrages curieux et pleins de recherches qui suffisent pour assurer à l'auteur une réputation durable.

ZURLAUBEN (Oswald de), de l'ancienne maison de la Tour-Châtillon en Valais, mort à Zug en 1549, à 72 ans, fut capitaine de 500 Suisses au service des papes Jules II, Léon X, et de Maximilien Sforce; il se signala aux batailles de Novare, de Yvernone, de Bellinzzone, etc. Il passa en cette qualité dans les armées de François I^{er}, roi de France, après la bataille de Marignan. Il fut major-général des troupes du canton de Zug, en 1551, à la bataille de Cappel, où Zuingle fut tué, et contribua beaucoup à fixer la victoire dans cette mémorable journée. — Son fils, Antoine de ZURLAUBEN, capitaine en France, au service de Charles IX, reçut trois blessures à la bataille de Dreux. Il fut de la célèbre retraite de Meaux, et se trouva aux batailles de Saint-Denys, de Jarnac et de Moncontour. Il termina sa carrière à Zug, en 1586, à 84 ans,

après avoir rempli les premières charges de son canton.

ZURLAUBEN (Gonrad de), cousin issu de germain du précédent, mort à Zug en 1629, à 57 ans, fut chevalier de Saint-Michel, chef du canton de Zug, et capitaine au régiment des gardes suisses. Il servit sa patrie et la France comme guerrier et comme négociateur. Il est auteur d'un traité imprimé : *De concordia fidei*, où il démontre que la tranquillité des Suisses dépend de l'établissement de la seule religion catholique dans leurs cantons. Effectivement, depuis l'introduction des nouvelles sectes, cette république a été plusieurs fois dans les plus grandes agitations, et souvent à un doigt de sa perte. L'on y a vu couler, comme dans le reste de l'Europe où l'antique religion a été ébranlée, des fleuves de sang qu'on ne peut se flatter de ne pas voir couler encore à la première occasion où le fanatisme enflammera les esprits. — Son fils, Bêat de ZURLAUBEN, fut comme lui le chef du canton de Zug et capitaine au régiment des gardes suisses sous Louis XIII. Il fut, en 1654, l'un des trois ambassadeurs catholiques envoyés à ce monarque. Le canton de Lucerne reconnut ses services, en accordant, à lui et à sa postérité, le droit perpétuel de bourgeoisie dans sa ville capitale. Les cantons catholiques lui avaient donné les titres de *père de la patrie* et de *colonnc de la religion*. On a de lui le détail de toutes ses négociations depuis 1659 jusqu'en 1659. Il mourut à Zug, en 1665, âgé de 66 ans. — Son fils aîné, Bêat-Jacques de ZURLAUBEN, chef du canton de Zug, et capitaine-général de la province libre de l'Argow, contribua beaucoup, par ses expéditions, à soumettre les paysans révoltés du canton de Lucerne, en 1655. Ce canton et ses confédérés lui durent, en 1656, la victoire de Vilmergen contre les Bernois, sur lesquels il prit lui-même deux drapeaux et trois pièces de canon. Il mourut à Zug en 1690, à 74 ans, avec une réputation bien méritée de valeur et de prudence. — Il ne faut pas le confondre avec son neveu, nommé aussi Bêat-Jacques, qui servit la France avec distinction, reçut sept blessures à la bataille de Hochstet en 1704, et en mourut à Ulm en Souabe, le 21 septembre, à 48 ans.

ZURLAUBEN (François-Dominique ou Placide, de la 7^e branche des barons de la Tour-Châtillon de), illustre bénédictin de la congrégation suisse ou de Saint-Gall, et abbé-prince du monastère de Saint-Martin de Muri en Argovie, naquit à Bremgarten le 15 mars 1646. Il fut envoyé, encore enfant, dans ce monastère, où il prit le goût de la retraite, et y embrassa l'état monastique, en 1665 : alors il changea son nom de *François-Dominique* en celui de *Placide*, sous lequel il fut connu depuis. Il professa successivement la philosophie et la théologie dans son monastère, y fut maître des novices, occupa différents autres emplois dans la communauté, devint secrétaire-général de la congrégation, et enfin fut élu abbé de Muri en 1685. Les services qu'il rendit à sa maison lui valurent, de la part de ses religieux, le titre honorable de second fondateur de leur monastère. Sa congrégation l'élut plusieurs fois son visiteur-général, et il ne s'y faisait presque rien

d'important qu'il n'eût été consulté. Enfin, l'empereur Léopold 1^{er}, par un diplôme du 10 décembre 1701, daté de Vienne, érigea, en sa considération, l'abbaye de Muri en principauté de l'empire romain, et assura aux aînés de la maison de Zurlauben le titre de maréchal héréditaire des abbés-princes de Muri. Ce célèbre abbé, après trente-neuf ans et demi d'un gouvernement sage, mourut au château de Landegg, en Thurgovie, le 14 septembre 1723. On a de lui : *Spiritus duplex humilitatis et obediencie per varias exhortationes presentatus*. Ce sont des discours adressés à ses religieux en chapitre. *Conciones panegyrico-morales*, et quelques autres écrits qui n'ont point vu le jour. — ZURLAUBEN (Gerold), frère du précédent, né à Bremgarten le 2 août 1649, embrassa, comme dom Placide, la règle de Saint-Benoit, et fit profession à l'abbaye de Rheinau en Thurgovie, le 15 novembre 1665. C'est alors qu'il changea son nom de *Conrad* en celui de *Gerold*. Il fut élu abbé de Rheinau le 6 février 1597. Il était secrétaire-général de la congrégation bénédictine suisse ; il en fut le visiteur à la mort de dom Placide. Il mourut à Rheinau le 18 février 1753, et fut inhumé à côté de dom Placide son frère. — ZURLAUBEN (Gerold II, de la 2^e branche des barons de la Tour-Châtillon de), parent des précédents, et abbé de Rheinau, était né à Zugen en 1547. Il était fils de Michel, baron de la Tour-Châtillon-Zurlauben, bailli de Gangolschweil, capitaine dans les troupes suisses du roi de France au service de Charles IX, et tué au siège de la Rochelle en 1628. Gerold avait embrassé l'état monastique dans l'abbaye de Reynau, et en avait été élu abbé en 1598. Son amour pour la discipline régulière lui avait fait entreprendre la réforme de la congrégation suisse, et le succès couronna son entreprise. Il unit sa propre abbaye à cette réforme ; une partie de ses sujets ayant embrassé les opinions de Zuingle, et cherchant à se soustraire à son autorité, ses soins furent distraits de l'administration de son monastère par la nécessité de les soumettre. Il s'adressa aux cantons catholiques, qui lui prêtèrent secours, et l'aiderent à amener les rebelles à leur devoir. Il mourut à Rheinau le 20 février 1607, à 60 ans.

ZURLAUBEN (Béat-Fidèle-Antoine-Jean-Dominique, baron de la Tour-Châtillon de), lieutenant-général des armées françaises, naquit en 1720 à Zug, et fut élevé à Paris. Il entra au service de France, fit les campagnes de Flandre et des bords du Rhin depuis 1742, et se distingua aux batailles de Fontenoy et de Raucoux, ainsi qu'aux sièges de Tournai, d'Oudenarde et de Maëstricht. Sa valeur lui mérita en 1748 le grade de brigadier des armées du roi, et il obtint en 1758 une compagnie dans le régiment de Zurlauben, en survivance de son oncle, colonel du régiment ; en 1762 il se signala à la défense des retranchements de Melsungen sur-la-Fulde. En 1780 il fut mis à la retraite avec le grade de lieutenant-général. Retiré dès lors dans une campagne près de Zug, il se livra à l'étude de l'histoire et des antiquités de sa patrie. Ses travaux l'avaient fait (1749) associer à l'académie des inscriptions de Paris ; il était aussi membre de plusieurs autres sociétés savantes. Il mourut dans sa retraite en 1795, après

avoir publié, outre plusieurs *Mémoires* dont quelques-uns ont été couronnés et se trouvent dans les *Recueils de l'académie des inscriptions*, les ouvrages suivants : *Histoire militaire des Suisses au service de la France, avec les pieces justificatives, dédiées à S. A. R. Mgr. de Dombes, colonel général des Suisses et Grisons*, Paris, 1751-55, 8 vol. in-12 ; *Code militaire des Suisses pour servir de suite à l'histoire militaire des Suisses au service de la France*, ibid., 1758-1764, 4 vol. in-12 ; *Bibliothèque militaire, historique et politique*, ibid., 1760, 5 vol. in-12. *Lettre sur Guillaume Tell, adressée au président Hénault*, ibid., 1767, in-12 ; *Tables généalogiques des maisons d'Autriche et de Lorraine, et leur alliance avec la maison de France*, ibid., 1778, in-8. *Tableaux topographiques, pittoresques, physiques, historiques, moraux, politiques et littéraires de la Suisse*, ibid., 1780-86, 4 vol. gr. in-fol. avec gravures, réimprimé sous le titre de *Tableaux de la Suisse ou Voyage pittoresque fait dans les 13 cantons*, etc., ibid., 1784-88, 12 vol. in-4. Zurlauben a laissé aussi des *manuscripts* importants. Voy. les *Notices biographiques de Meister*, Zurich, 1784, tom. 2, et l'*Histoire de la Suisse*, par Jean de Muller. Avec Zurlauben s'est éteinte la descendance mâle de cette illustre famille.

ZUTPHEN (Gérard), mort en 1568, se distingua particulièrement par son zèle pour le maintien et les progrès d'une association pieuse, connue alors sous le nom de *frères de la vie commune*. Elle avait été fondée par Gérard Groot ou le Grand, docteur de Paris, et chanoine d'Aix-la-Chapelle et d'Utrecht. Cette société était composée d'hommes qui se réunissaient pour suivre les conseils évangéliques, et pratiquer la vie commune, sans toutefois faire des vœux. C'étaient d'abord des écoliers pauvres qui, en faisant leurs études, gagnaient leur vie à transcrire des livres, et mettaient en commun ce qu'ils gagnaient. Par la suite, des gens pieux, qui avaient de la fortune, en firent partie, et cet institut s'éleva promptement propagé. Un dominicain saxon, nommé Matthieu Grabon, l'attaqua ; il prétendit prouver, dans un écrit composé exprès, et qu'il présenta au pape Martin V, que personne ne peut méritoirement accomplir les conseils d'obéissance, de pauvreté et de chasteté, qu'en faisant vœu dans une religion reconnue par l'Eglise. Martin V chargea le cardinal d'Ailly et le chancelier de Paris, Gerson, pendant le concile de Constance, d'examiner cet écrit, qui, sur leur rapport, fut condamné. Grabon se rétracta, et la société des *frères de la vie commune* continua de prospérer (voy. GROOT ou GÉRARD le GRAND). On ne dit pas que Zutphen se soit agrégé dans cette société ; mais il la soutint de ses moyens, et composa pour elle divers écrits. On cite, entre autres, un *Traité mystique*, inséré dans la *Bibliothèque des Pères*, qu'on prétend n'être guère inférieur à l'*Imitation de Jésus-Christ*. Il est divisé en deux livres : dans le premier, il est question des vices de l'âme et de la réformation intérieure ; le second contient des élévations spirituelles.

ZWEINITZ (David de), gentilhomme, né en 1600 à Seifessdorf, ville de Silésie, mort le 27 mars 1667, fit ses études à Heidelberg, et voyagea en-

suite en Angleterre et dans les Pays-Bas. Il appartenait plus tard au duc Rodolphe de Lignitz en qualité de gentilhomme de sa chambre, et fut employé dans diverses affaires par ce prince. En 1627, il assista à la diète de Breslaw, en qualité de son plénipotentiaire ordinaire. Il fut ensuite conseiller de régence, et envoyé à l'empereur Ferdinand II, pour des affaires importantes. Le duc le nomma en 1631 capitaine-général de la principauté de Wolau. Il l'envoya en ambassade près d'Uladislas, roi de Pologne, et ensuite près des électeurs de Brandebourg. Il continua d'occuper diverses charges à la cour du duc, sous ce prince, et sous ses successeurs. Malgré les affaires dont il avait été chargé, il avait trouvé du temps pour composer les ouvrages suivants, qui font honneur à ses sentiments religieux : *Soliloques sur l'examen de la conscience*, en latin; *Bouclier contre la mélancolie*, en allemand; *Cantiques spirituels*, en allemand; *Prières tirées des Psaumes de David*, en allemand; *Cent méditations sur la mort*, en allemand; *Abrégé de la Bible*, aussi en allemand.

* ZWIERLEIN (Conrad-Antoine), médecin, né en 1755, à Bruckenauf en Franconie, fut médecin des eaux minérales de cette ville, et mourut à Fulde, le 26 avril 1823. Il était membre de plusieurs académies. Outre plusieurs écrits relatifs aux différentes eaux thermales, on a de lui : *Moyen efficace et facile de conserver sa santé et de prolonger sa vie*, Fulde, 1812, réimprimé en 1823, in-8; *L'Usage du lait de chèvre*, Stendal, 1816, réimprimé en 1821, in-8. *Le Chêne d'Allemagne, son fruit et méthode pour l'employer utilement dans la médecine, d'après une expérience de quarante-huit années*, Leipsig, 1824, in-8.

ZWINGER (Théodore), médecin, naquit en 1553, à Bâle, d'une sœur de Jean Oporin, fameux imprimeur, et selon quelques-uns, à Bishofs-Zell, dans le Thurgau. Il enseigna dans sa patrie le grec, la morale, la politique et la médecine. Son nom a été longtemps célèbre par une énorme compilation intitulée : *Le théâtre de la vie humaine*, Bâle, 1536, 8 vol. in-fol., commencée par son beau-père Conrad Lycosthènes (voy. ce nom). Il mourut en 1588, à 54 ans. — Théodore ZWINGER, son petit-fils, né en 1597, mort à Bâle en 1631, a donné quelques ouvrages de théologie; et le fils de celui-ci, Jean ZWINGER, professeur et bibliothécaire de Bâle, mort en 1696, a publié : *De monstris eorumque causis ac differentiis*, Bâle, 1660, in-4. — ZWINGER (Théodore), né à Bâle, en 1658, voyagea en France et en Allemagne. Différents souverains lui firent des offres très-avantageuses pour l'attirer auprès d'eux, mais il ne voulut jamais quitter sa patrie, où il mourut en avril 1724. Il a laissé : *Théâtre botanique*, Bâle, 1696, in-fol.; *Specimen physicæ eclecticæ-experimentalis*, ibid., 1707, in-12; *Theatrum praxæ medicæ*, 1710, in-4; *de Methodo mathematica docendi medicinam*, Bâle, 1722, 2 vol. in-8, en latin; *Traité des maladies des enfants*, ibid., 1722, 2 vol. in-8; *Fasciculus dissertationum medicorum*, 1710, in-4; *Dictionnaire latin et allemand*; et *Abrégé de la Médecine d'Et-müller*, etc., etc. — Son frère, Jean-Rodolphe ZWINGER, né à Bâle en 1660, et mort en 1708, a

laissé aussi quelques ouvrages, parmi lesquels un traité allemand, intitulé *L'Espoir d'Israël*.

ZWINGER (J.-Rodolphe), neveu du précédent, né en 1692 à Bâle, mort vers 1777, occupa successivement les chaires de logique, d'anatomie, de botanique, et après la mort de son père, de médecine théorique et pratique. Il est auteur d'un ouvrage intitulé : *Magni Hippocratis aphoristica opuscula*, en grec et en latin, Bâle, 1748, in-8. Il y a joint *Speculum Hippocraticum, de notis et præsignis morborum*.

ZWINGLI. Voy. ZUINGLE.

ZYLIIUS (Otho), jésuite, né à Utrecht en 1588, mourut à Malines le 15 août 1636. On lui attribue des conversions éclatantes, entre autres celle d'un prince de la maison de Deux-Ponts, qu'il ramena à l'Eglise catholique. Ce père était bon poète et très-versé dans les langues grecque et latine. On a de lui : des *Vies* de plusieurs saints qu'il a traduites de divers manuscrits grecs, et qui ont été insérées dans les *Acta sanctorum*. — *Historia miraculorum B. M. Sylvæducensis*, Anvers, 1632, in-4; *Cameracum obsidione liberatum*, poème, Anvers, 1630, in-4, et à la suite des poésies du P. Hoschius, de l'édition de 1636.

ZYPÆUS (Henri), né à Malines en 1577, embrassa la règle de Saint-Benoît, dans le monastère de Saint-Jean, à Ypres. En 1616, il fut fait abbé de Saint-André, près de Bruges, avec le droit de porter la mitre, qu'il obtint le premier en 1623. Zypæus rétablit la discipline dans son monastère, et répara les désordres que les hérétiques y avaient causés. Il y ramena, en 1632, ses religieux, qui s'étaient retirés dans la ville de Bruges pour se soustraire à la fureur des sectaires. Il répara aussi la maison des religieuses de Sainte-Godelève, et y introduisit une réforme salutaire. Sa mort, arrivée en 1639, dans la 85^e année de son âge, fut digne d'un chrétien et d'un religieux. Son principal ouvrage est : *Sanctus Gregorius Magnus, ex familia Benedictina oriundus*, Ypres, 1611, in-8. Dans ce livre, il tâche de prouver contre Baronius que saint Grégoire, pape, avait embrassé la vie monastique. Il y a de l'érudition, mais ses preuves ne sont pas toujours concluantes. L'auteur s'échauffe peut-être un peu trop sur cette question, qui du reste est un point d'histoire dont on peut s'occuper, et qu'on peut travailler à éclaircir comme tant d'autres qui ne sont pas d'une plus grande importance. On a encore de lui la Dissertation sur sainte Scholastique, intitulée : *Examen quæstionis : An magis expediat devotam in mundo quam religiosam in monasterio vitam agere; et an sancta Scholastica fuerit speculum castitatis religiosæ, an vero modernæ devotionis filiarum in sæculo castitatem servantium*. L'opinion de Rosweide sur sainte Scholastique y est combattue.

ZYPÆUS ou VAN DEN ZYPE (François), frère du précédent, naquit à Malines en 1578. Ses succès dans l'étude du droit le firent appeler par Jean le Mire, évêque d'Anvers, qui le fit son secrétaire particulier, ensuite chanoine, official et archidiaque de sa cathédrale. C'était un homme d'esprit, de mœurs douces et très-profond dans la connaissance

du droit civil et canonique. Il mourut en 1650, à 72 ans. Il a composé plusieurs ouvrages latins, entre autres : *Analytica enarratio juris pontificii novi*; *Consultationes canonicæ*; *Notitia juris Belgici*; *De jurisdictione ecclesiastica et civili*; *Judeæ magistratus, senator*. On peut regarder ces ouvrages comme une réfutation des écrits de du Moulin, de Fevret, de Van-Espen, de Fébronius, etc. Ils sont estimés, et on les a recueillis, Anvers, 1675, 2 vol. in-fol.

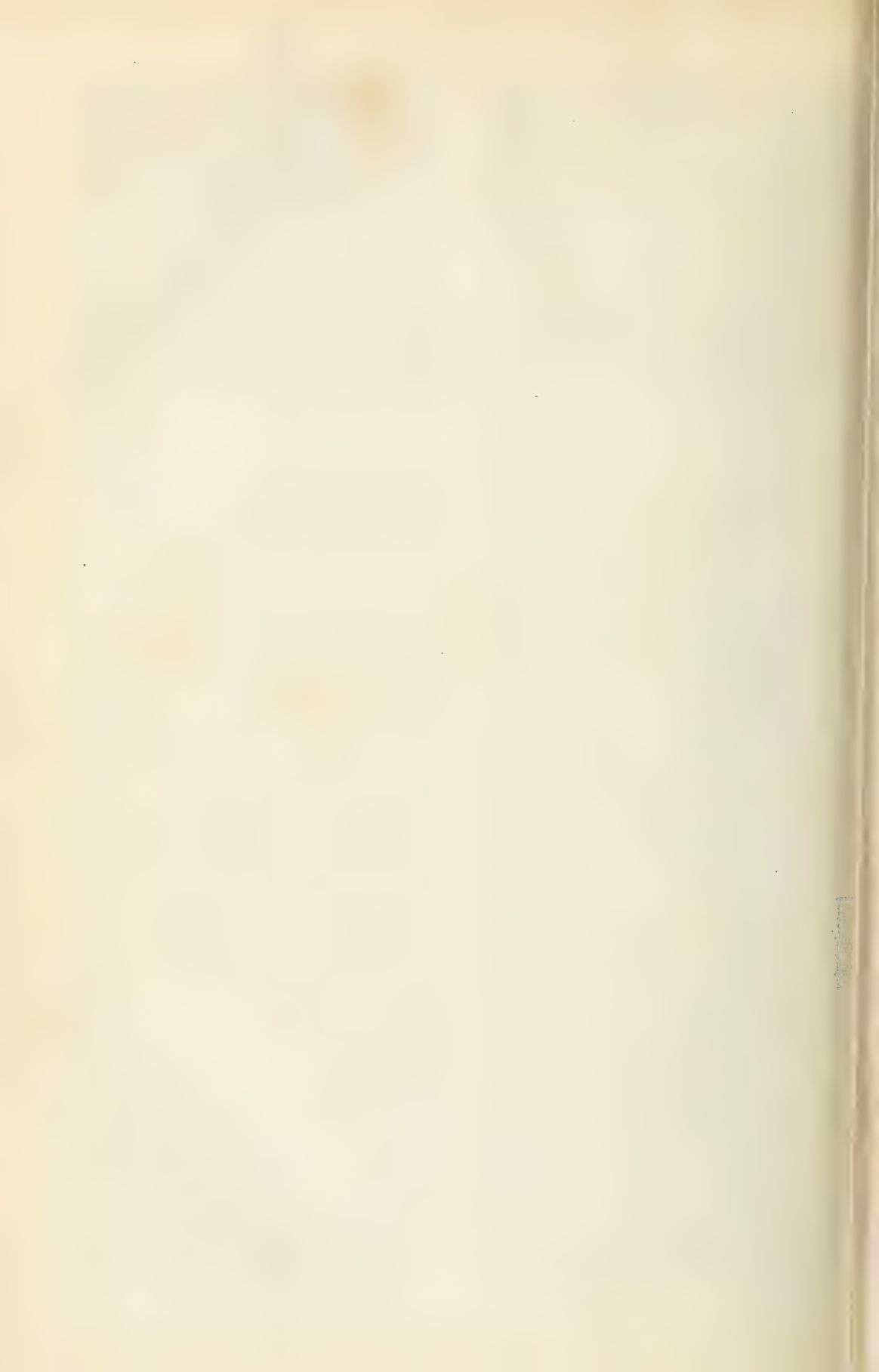
* ZYRLIN ou ZIERLIN (George), né en 1592, à Lichsthal en Suisse, où son père était pasteur, commença ses humanités à Rotembourg; puis fut envoyé, aux frais des magistrats de cette ville, à l'université de Wittemberg, et à Strasbourg, pour y étudier la théologie. Rappelé à Rotembourg,

en 1617, il y devint successivement diacre de la ville, prédicateur, surintendant et président du Consistoire. Des attaques réitérées d'épilepsie le conduisirent au tombeau, en 1661. Jean-Henri Risius, poète lauréat de Hatzfeld, composa son éloge funèbre dont le premier vers est rétrograde (*versus cancrinus*), c'est-à-dire, qu'il présente les mêmes mots, lorsqu'on le lit à rebours :

Signa subit Cirliu (rosor nil rictibus angis!)

Cœlica : doctores sic velut astra micant.

On a de lui une Explication de la prophétie d'Abdias, en allemand; un Poème latin sur la résurrection de J.-C., qui lui valut le titre de poète lauréat, et un autre poème latin sur Antiochus Epiphanes, tiré du livre des Machabées.



BIOGRAPHIE UNIVERSELLE.

SUPPLÉMENT.



BIOGRAPHIE UNIVERSELLE

OU

DICTIONNAIRE HISTORIQUE

DES HOMMES QUI SE SONT FAIT UN NOM

PAR LEUR GÉNIE, LEURS TALENTS, LEURS VERTUS, LEURS ERREURS OU LEURS CRIMES;

PAR F.-X. DE FELLER.

Édition revue et continuée jusqu'en 1848.

SOUS LA DIRECTION

DE M. CH. WEISS,

CONSERVATEUR DE LA BIBLIOTHÈQUE DE BESANÇON, MEMBRE DE PLUSIEURS ACADEMIES,

ET DE M. L'ABBÉ BUSSON,

ANCIEN SECRÉTAIRE DU MINISTÈRE DES AFFAIRES ECCLÉSIASTIQUES
ET VICAIRE-GÉNÉRAL HONORAIRE DE MONTAUBAN.

SUPPLÉMENT.



PARIS,

J. LEROUX, JOUBY ET C^e, LIBRAIRES, | GAUME FRÈRES, LIBRAIRES,

Rue des Grands-Augustins, 9.

Rue Cassette, 4.

OUTHENIN CHALANDRE, rue de Savoie, 5.

LILLE, L. LEFORT, IMPRIMEUR-LIBRAIRE.

BESANÇON, OUTHENIN CHALANDRE FILS.

1850.



PRÉFACE.

En arrivant au terme de leur publication, les éditeurs du *Dictionnaire historique* de Feller ont reconnu qu'un *Supplément* était devenu nécessaire pour donner à l'ouvrage toute l'étendue qu'il comporte, et tout l'intérêt dont il est digne. Quelques articles méritaient d'être complétés; d'autres, qui avaient échappé d'abord à toutes les recherches, ont été signalés par une bienveillante critique; enfin il y avait surtout parmi les savants étrangers des omissions qu'on n'avait pu réparer dans le cours de l'ouvrage, faute de documents suffisants. Les éditeurs n'ont rien négligé pour faire droit à toutes les réclamations et pour en prévenir de nouvelles, s'appliquant avec une attention toute particulière à indiquer au clergé les noms qu'il est le plus intéressé à connaître, et à lui donner une appréciation,

courte mais exacte, des ouvrages dont il a besoin, soit dans ses études, soit dans l'exercice de son ministère.

Ce n'est pas tout, un grand nombre d'hommes illustres sont morts depuis que la publication de ce *Dictionnaire* a été commencée. Leur place était indiquée d'avance dans ce *Supplément*. S'il n'était pas difficile de les connaître, il était souvent très-délicat de les juger. On n'a pas reculé devant cette tâche, en s'autorisant de l'exemple de Feller qui a apprécié les hommes de son siècle, avec tant de modération et de savoir. Celui qui ne prend conseil que de la religion, de la morale, de la justice et du goût, se défend aisément des préventions qu'inspirent les erreurs et les passions humaines, et son jugement devient celui de la postérité.

L'importance de ce *Supplément* est assez indiquée par le nombre et la valeur des noms qu'il renferme. On y trouvera environ mille articles, entre lesquels on distingue : dans l'Eglise, Mgr. AFFRE, l'abbé BALMÈS, FABRIANI, Mgr. FAYET, l'abbé de GENOUDE, Mgr. GIRAUD, le prince ALEXANDRE de HOHENLOHE, l'abbé LABOUDERIE, le cardinal MEZZOFANTI, MORELLI, Mgr. NAUDO, RICCARDI, SCOTTI; dans l'art militaire, BRÉA, BUGEAUD, CORBINEAU, DAMESME, DUVIVIER, MOLITOR, NÉGRIER; dans la politique, CHARLES-ALBERT, CHRISTIAN VIII, roi de Danemarck, IBRAHIM-PACHA, MÉHÉMET-ALI, POLK, président des Etats-Unis, RAVEZ, THIBAudeau, VALADY, VAUBLANC; dans l'étude de la littérature, de l'histoire et des antiquités, ARTAUD de MONTOR, le géographe BALBI, Charles de BERNARD, BREGHOT du LUT, de FÉLETZ, LADOUCETTE, LESUR, LETRONNE, MONTEIL, ORELLI, Gabriel PEIGNOT, QUATREMÈRE de QUINCY, madame RÉCAMIER, REIFFENBERG, ROUX de ROCHELLE, THIÉBAUD de BERNEAUD, le baron de WAL; dans les sciences, BERZÉLIUS, DIEFFENBACH, DONIZETTI, FRANCOEUR, GALLE, GOLDFUSS, KREUTZER, MARJOLIN, RICHOMME, l'ingénieur WANTZEL, enfin CHATEAUBRIAND, qui appartient tout à la fois à la religion et à la guerre, à la diplomatie et aux lettres; dont la vie commencée dans le siècle dernier semble encore résumer la moitié du nôtre, et dont l'influence se perpétuera, par ses ouvrages, jusque dans les générations à venir. Ainsi complétée, cette *Biographie* ajoutera à l'histoire des âges précédents, tout ce que le XIX^e siècle a déjà produit de génie, de science, de crimes et de vertus.

Nous n'avons pas besoin de faire observer combien la nouvelle édition de Feller acquiert de valeur, grâce aux deux savants qui l'ont revue, avec un zèle si consciencieux. Malgré leur modestie, leur nom suffit à leur

éloge. On sait que M. Weiss a mérité, par la sagacité qui préside à ses recherches, et par le goût qui distingue ses appréciations, d'être placé au premier rang des biographes modernes; et nous n'apprenons rien au clergé de France en disant que M. l'abbé Busson est, soit pour la sûreté et l'étendue de ses connaissances en théologie, soit pour la dignité de son caractère, l'un des hommes les plus capables de conserver au *Dictionnaire* de l'abbé de Feller, cet esprit grave, austère, religieux, qui lui a fait une réputation immortelle.

L'exécution typographique devait répondre au reste de l'ouvrage. Les encouragements que nous avons reçus, nous donnent lieu de croire que le public a su apprécier nos soins, et que le succès le plus complet a couronné nos efforts.

Nous terminons en rappelant aux souscripteurs que, si les derniers volumes ont tardé à paraître, ce retard, dont on s'est plaint avec une impatience qui nous honore, a permis d'insérer dans le *Supplément* les noms de plusieurs illustrations contemporaines récemment enlevées à la religion et aux lettres. Ce sera, nous l'espérons, une compensation suffisante pour nous faire bien mériter de l'indulgence de nos lecteurs.

GAUME ET C^{IE}, J. LEROUX, JOUBY ET C^{IE}, L. LEFORT,
OUTHENIN CHALANDRE FILS.

SUPPLÉMENT.

A

ABBÈ (Jean-Louis-Nicolas, baron), né à Trépail, Marne, en 1764, entra au service comme soldat, à l'âge de vingt ans, fut nommé sous-lieutenant en 1793, et prit part à toutes les guerres de la république et de l'empire. S'étant distingué particulièrement au siège de Tarragone, il devint général de division et gouverneur de la Navarre. Il défendit Bayonne en 1814 et Belfort en 1815, fut mis à la retraite sous la restauration, et mourut à Châlons-sur-Marne en 1854. Il était commandeur de la légion-d'honneur et chevalier de St.-Louis.

ABELLI (Antoine), abbé de Livry, né à Paris en 1527, entra dans l'ordre des frères prêcheurs et devint vicaire-général de sa congrégation. La reine Catherine de Médicis, qui l'avait choisi pour directeur, le pourvut d'une abbaye. Il mourut à la fin du xvi^e siècle. On a de lui, entre autres ouvrages, *La manière de bien prier avec la vertu et esficace de l'oraison*, Paris, 1564, in-8. Ce livre lui a assigné un rang distingué parmi les auteurs ascétiques.

ACOSTA (Emmanuel), jésuite, né en 1541 à Lisbonne, professa les humanités et la théologie dans différents collèges, devint missionnaire aux îles Açores et mourut dans sa ville natale en 1604. On a de lui, en portugais : *L'Histoire des missions des jésuites en Orient, jusqu'à l'année 1568*.

ADAM DE FULDE, moine de Franconie, né vers 1450, se distingua dans la composition des chants religieux et composa l'un des premiers des morceaux réguliers à quatre parties. Son ouvrage le plus remarquable est un traité sur la musique dont le manuscrit se trouve dans la bibliothèque de Strasbourg, et que l'abbé Gerbert a inséré dans ses *Scriptores ecclesiast. de mus. sacr.*, III, 529. *L'Enchiridion* des chants religieux et des psaumes, imprimé à Magdebourg en 1675, donne, p. 50, un morceau allemand, attribué à Adam de Fulde.

ADREVALD, écrivain ecclésiastique, né en 818, devint religieux de l'abbaye de Fleury et mourut vers 878. Ses principaux ouvrages sont : un traité de l'*Eucharistie*, dirigé contre le fameux Jean Scot et publié par d'Achéry dans le douzième volume de son spicilege ; un *Recueil des miracles de saint Benoît*, inséré dans le second siècle des *Acta ordinis S. Ben.* Adrevald était très-savant ; mais son style est diffus et plein de fautes contre le bon goût.

AFFLITTO (Jean-Marie), dominicain, vivait dans le xvi^e siècle. Il était très-versé dans les sciences mathématiques et il appliqua ses connaissances à l'art de fortifier les places. Il mourut à Naples en 1675. On a de lui : un traité des *Fortifications*,

2 vol. in-4, et des *Mélanges théologiques et philosophiques*.

AFFLITTO (le P. Eustache d'), biographe napolitain, fit profession dans l'ordre de saint Dominique et s'occupa, pendant toute sa vie, de rassembler des matériaux pour composer l'histoire littéraire de sa patrie. Il mourut vers 1790, laissant son ouvrage à peine commencé. On lui doit : *Memorie degli scrittori del regno di Napoli*, 1782, in-4. Ce volume contient seulement la biographie des auteurs napolitains dont le nom commence par la lettre A. Un second volume fut publié en 1794. Le plan trop vaste sur lequel l'ouvrage est conçu ne permet pas d'espérer qu'il soit jamais achevé.

AFFRE (Mgr. Denis-Auguste), archevêque de Paris, naquit à St.-Rome-de-Tarn, dans l'Aveyron, le 27 septembre 1795. Son père, qui possédait la seigneurie de St.-Rome, avait plaidé avec éclat au parlement de Toulouse ; sa mère était la sœur d'un sulpicien distingué, M. l'abbé Boyer (*voy.* ce nom). Elevé d'abord dans la maison paternelle, par les soins d'un pieux ecclésiastique, il entra ensuite à l'école centrale de Rhodes et de là au collège de St.-Affrique. A l'âge de 14 ans il fut amené à Paris par Mgr. Frayssinous, son compatriote et son parent, et il commença sa philosophie au séminaire de St.-Sulpice. M. Emery lui témoignait une bienveillance toute particulière. Lorsque ce vénérable supérieur vint à mourir, ce fut M. Affre, à peine âgé de seize ans, qui prononça son oraison funèbre devant la communauté. En 1816 on l'envoya au séminaire de Nantes comme professeur de philosophie. Sa santé s'altéra, il quitta sa chaire, revint à Paris et se prépara à la prêtrise. Ordonné le 16 mai 1820, il entra au noviciat de la société de St.-Sulpice et fut appelé à enseigner la théologie. Mais ses forces trahirent encore ses talents ; il sollicita le poste le plus humble et le plus paisible, fut nommé aumônier à l'hospice des enfants trouvés et consacra ses loisirs à la défense de la religion, soit en fondant avec M. Laurentie la *France littéraire*, soit en travaillant, comme collaborateur, aux *Tablettes du clergé*. En 1821, M. Soyer, promu à l'évêché de Luçon, le tira de sa retraite pour l'associer à l'administration de son diocèse. Il quitta Luçon pour Amiens, en 1825, et pendant onze ans qu'il passa dans cette ville en qualité de vicaire-général, il s'occupa très-activement de l'administration ecclésiastique, sous la direction de l'évêque, rétablit les retraites pastorales, les synodes et les conférences, institua, dans l'intérêt de l'instruction primaire, la

société des frères de Saint-Joseph, et celle des dames de la Providence, en faveur des jeunes filles abandonnées. Il composait en même temps son *Traité de l'administration des paroisses*, qui fixa sur lui l'attention du gouvernement. M. Frayssinous eut la pensée de le faire entrer au conseil d'état; M. Feutrier lui offrit la place de secrétaire-général des affaires ecclésiastiques, et M. de Montbel celle de chef de son cabinet. Ces avances ne furent point agréées. Après la révolution de juillet, M. Affre ne négligea rien pour défendre avec autant de zèle que de prudence les intérêts de l'église d'Amiens. En 1854, il résigna ses fonctions de vicaire-général, fut nommé chanoine titulaire et se renferma dans la solitude. Il concourait alors à la rédaction des *Archives universelles de la religion*. Ses affaires l'ayant fait venir à Paris, M. de Quélen (*voy. ce nom*), qui connaissait son mérite, lui offrit des lettres de vicaire-général. Il accepta et prit une grande part à l'administration du diocèse. M. Lepape de Trévern (*voy. ce nom*), évêque de Strasbourg, le demanda pour coadjuteur en 1857; il ne fut nommé à ce poste que le 9 décembre 1859. Quelques jours après, M. de Quélen mourut, et M. Affre fut choisi pour premier vicaire-général capitulaire, pendant la vacance du siège. Ce fut en cette qualité qu'il complimenta Louis-Philippe, le 1^{er} mai 1840. Son discours fit grand bruit; malgré l'esprit évangélique dont il est empreint, on lui reprocha d'avoir voulu flatter la politique du jour, en rappelant que, « si les richesses et l'influence du clergé servirent souvent » à la double gloire de l'Eglise et de l'Etat, elles » contribuèrent aussi fréquemment à paralyser un » ministère qui, pour être exercé avec succès, com- » mande une si grande abnégation. » Le 26 mai suivant, il fut nommé à l'archevêché de Paris. Cette promotion causa quelque étonnement et fut diversement jugée. M. Affre, dès le commencement de son épiscopat, s'occupa sans relâche des besoins de son diocèse. On lui doit un grand nombre d'œuvres de charité, la réorganisation de la faculté de théologie de Paris, l'établissement d'une école de hautes études et d'une communauté de prêtres auxiliaires dans l'ancien couvent des Carmes. Habile à discerner les hommes, il s'entoura de conseillers éclairés, affermit par de nouveaux statuts la discipline ecclésiastique, et s'occupa avec une sollicitude paternelle du sort de ses prêtres. Dans ses discours au roi, il se plaignit de la violation du dimanche et s'unit à ses collègues pour réclamer la liberté d'enseignement. Cette fermeté apostolique lui valut la disgrâce de la cour. Il n'en provoqua pas moins une réunion d'évêques à Saint-Germain et il rédigea avec eux, sur la situation du clergé de France vis-à-vis du gouvernement, un mémoire qui fut envoyé au pape. Quand il fut question de rétablir le chapitre de Saint-Denis, en détachant cette église et ses dépendances de la juridiction de l'ordinaire, M. Affre fit des représentations en cour de Rome, adressa aux chambres un travail sur cette matière et signala au roi les dangers qui pourraient résulter pour l'Eglise de la formation d'un clergé dynastique. Les événements de février le surprirent au milieu de ses préoccupations. Il accepta la Répu-

blique sans regret, et dans toutes les circonstances où sa voix put se faire entendre, il donna au peuple de sages conseils. La démocratie aussi bien que la royauté le trouva toujours ferme et digne. C'est ainsi qu'il fit le sacrifice de sa popularité en refusant de paraître au milieu des pompes indécentes et payennes par lesquelles on célébra à Paris la *Fête de la fraternité*. Aussitôt que l'insurrection du mois de juin 1848 eut éclaté, il conçut le dessein d'apaiser cette lutte sanglante au péril de sa propre vie. Ayant obtenu du gouvernement la permission de porter aux insurgés des paroles de clémence, il entra dans le faubourg Saint-Antoine où l'émeute avait concentré ses forces et s'avança vers la principale barricade, accompagné de deux de ses vicaires-généraux. Un garde national, déguisé en ouvrier, précédait l'archevêque et agitait en l'air une branche d'arbre, en demandant le silence. M. Affre élevait la main et s'écriait : *Mes amis! mes amis!* En ce moment même il fut frappé d'une balle et tomba dans les bras de ceux qui l'accompagnaient. On le transporta, au milieu des témoignages de la douleur publique, d'abord au presbytère de Saint-Antoine, puis aux Quinze-Vingt et enfin dans sa demeure où il expira le 27 juin 1849. L'histoire a recueilli les dernières paroles de cet illustre martyr : « Seigneur, disait-il, épargnez votre peuple; » que mon sang soit le dernier versé! » Ses obsèques eurent lieu le 7 août dans l'église métropolitaine; M. l'abbé Cœur y prononça son oraison funèbre et le gouvernement y a fait élever un monument à sa mémoire. Si M. Affre n'obtint pas d'abord toutes les sympathies de son diocèse, la fermeté de son administration lui concilia peu à peu l'estime du plus grand nombre, et l'héroïsme de sa mort commanda l'admiration de tous. M. Affre a publié : *Nouveau traité des écoles primaires*, Amiens, 1826, in-18; *Traité de l'administration temporelle des paroisses*, Paris, 1827, 5^e édit., 1843, in-8, qui joint à l'avantage d'être le premier qui parut dans ce genre, le mérite d'une grande érudition et d'une parfaite sagesse; *Essai historique et critique sur la suprématie temporelle du pape et de l'Eglise*, Paris, 1829, in-8, ouvrage destiné principalement à combattre les doctrines de M. de Lamennais; *Traité de la propriété des biens ecclésiastiques*, Paris, 1857, in-8. Protestation courageuse contre l'envahissement du terrain de l'archevêché de Paris et contre la violation des droits de l'Eglise; *Lettres pastorales sur les études*, d'une érudition très-variée et d'un style remarquable; *Introduction philosophique à l'étude du christianisme*, Paris, 1845, in-18, qui eut 4 édit. dans la même année. C'est le chef-d'œuvre du savant archevêque; il est connu de toute l'Europe et traduit dans plusieurs langues. Dans cet ouvrage, l'auteur choisissant comme principe de controverse les lois morales que tous les peuples respectent et défendent, montre qu'elles n'ont été conservées qu'au sein du christianisme et qu'elles sont dépendantes de ses dogmes. On arrive ainsi par la loi naturelle à la foi au Rédempteur et à la pratique de ses commandements. *Traité de l'appel comme d'abus*, Paris, 1843, in-8, écrit dans un temps où plusieurs évê-

ques venaient d'être censurés par le conseil d'Etat; il se divise en deux parties qui présentent l'une l'histoire de ces appellations du pouvoir temporel, et l'autre un examen critique tant des règles suivies autrefois dans cette matière que de celles qui sont contenues dans la loi du 18 germinal an x. M. Affre a laissé des ouvrages qui sont encore inédits : *Traité sur les établissements ecclésiastiques et religieux*; *Essai historique sur l'ancien clergé de France*; *Traité de l'indépendance de l'Eglise, de la tolérance civile et religieuse et des rapports de l'Eglise et de l'Etat*. M. l'abbé Cruice, chanoine honoraire de Paris, a publié la vie de M. Affre, Paris, 1849, in-8.

AGILES (Raymond d'), chanoine du Puy, vivait dans le ^x^e siècle. Il accompagna Adhémar, son évêque, dans la première croisade, devint chapelain du comte de Toulouse et fut admis dans l'intimité de ce prince. De retour en France, il mit en ordre les matériaux qu'il avait recueillis en Orient, et composa l'histoire de l'expédition sous ce titre : *Raimondi de Agiles, canonici Podiensis, historia Francorum qui cepunt Jerusalem*, dans le recueil *Gesta Dei per Francos* (voy. BONGARS, II, 98). Raymond d'Agiles a servi de guide à Guillaume de Tyr.

AGOSTINI (le P. Jean Degli), biographe savant, né à Venise en 1701, se distingua, dans sa jeunesse, par un goût décidé pour la poésie; mais les conseils d'un de ses oncles le détournèrent de cette carrière et lui firent embrasser la vie monastique. Il entra dans l'ordre de St.-François, fit son noviciat à Corfon et étudia successivement la philosophie à Naples et la théologie à Padoue. Nommé, en 1750, bibliothécaire du couvent de son ordre à Venise, il acquit en peu de temps des connaissances très-variées, se lia avec les savants de son temps et ne négligea rien soit pour enrichir sa bibliothèque, soit pour en dresser le catalogue avec la plus grande exactitude. Il avait entrepris différents ouvrages, entre autres l'*Histoire littéraire de Venise*, pour laquelle il n'épargna ni soins ni recherches. Le temps ne lui permit pas de terminer cette patriotique entreprise. Il mourut en 1753. On a de lui : *Notizie storico-critiche intorno la vita e le opere degli scrittori veneziani*, Venise, 1752 et 1754, 2 vol. in-4. On a blâmé la négligence de son style, mais on s'accorde à louer l'exactitude de ses recherches.

ALBÉRON, 1^{er} évêque et prince de Liège, en 1125, se rendit recommandable par la pureté de ses mœurs et fit bénir son règne par la suppression du droit de main-morte qu'il abolit dans ses terres. Cet acte, de haute sagesse, consacra sa mémoire parmi les Liégeois. Il mourut en 1128.

ALBERTRANDY (Jean-Chrétien), prélat et historien, né à Varsovie en 1731, entra à l'âge de 16 ans dans la compagnie de Jésus. Après avoir enseigné pendant douze ans dans les principales maisons de l'ordre, il se fit connaître avantageusement à la cour de Stanislas-Auguste, et fut envoyé en Italie par ce prince pour recueillir dans les bibliothèques publiques des documents sur l'histoire de son pays. D'Italie il passa en Suède et travailla dans le même but aux archives de Stockholm et d'Upsal, où, n'ayant pu obtenir la permission de prendre des

copies, il passait la journée à lire attentivement et la nuit à mettre sur le papier ce qu'il avait retenu. A son retour en Pologne, il fut nommé bibliothécaire du roi, évêque de Zénopolis et membre de l'ordre de Saint-Stanislas. Ayant fondé à Varsovie une académie connue sous le nom de *Société des amis des sciences*, il en devint le président et mourut en 1808. Nous citerons parmi ses ouvrages : les *Annales de la république romaine depuis la fondation de Rome jusqu'au temps des Césars d'après Macquer* (en Polonais), Varsovie, 1768, 2 vol. in-8; *Annales du royaume de Pologne* (en Polonais), Varsovie, 1768, in-8; plusieurs *Dissertations* latines, fort remarquables par l'étendue des recherches et par l'élégance de la diction.

ALCALA (Fray Pedro de), religieux hiéronymite, vivait à la fin du ^{xv}^e siècle. Envoyé à Grenade pour y convertir les Maures après la prise de cette ville, en 1491, il étudia la langue arabe, s'y rendit très-habile et mourut quelques années après. On a de lui : *Arte para saber la lingua araviga ve oocabulista aravigo en lettra castellana*, Grenade, 1503, in-4. Ce volume est de la plus grande rareté.

ALDEGONDE (Sainte), née en 650 dans le Hainault, appartenait, selon quelques écrivains, à la race illustre des rois de Thuringe. Après avoir quitté ses parents pour embrasser la vie religieuse, elle revint auprès d'eux sur leurs instances, les soigna jusqu'à leur mort et se rendit ensuite à l'Abbaye d'Hautemont où elle prit le voile des mains de saint Amand, évêque de Maestricht. Elle fonda ensuite, dans un lieu sauvage baigné par la Sambre, un monastère de filles qui donna naissance au célèbre chapitre des chanoinesses de Mauberge. Sa mort arriva, selon les bollandistes, en 680, et selon d'autres en 689. On célèbre sa fête le 30 janvier. Le culte rendu dans le Hainault à cette sainte est de la plus haute antiquité. Son histoire a été écrite par le jésuite Binet, Paris, 1625, in-12.

ALÉA (Léonard), né à Paris, dans une famille de finances, et mort vers 1812, a publié : *Antidote de l'athéisme, ou Examen critique du dictionnaire des athées*, Paris, 1801, in-8, ouvrage refondu et augmenté sous ce titre : *la Religion triomphant des attentats de l'impie*, Paris, 1802, 2 vol. in-8. C'est la collection la plus utile que nous connaissions des sentiments des amis de la religion et des aveux de ses adversaires. Le cardinal Gerdil en faisait grand cas, et Portalis, qui l'admirait, proposa à l'auteur d'entrer au conseil-d'état. Cette offre ne fut pas agréée. *Réflexions contre* (sic) *le divorce*, Paris, 1802, in-8.

ALÉNIO (le P. Jules), missionnaire, né à Brescia en 1582, embrassa à 18 ans la règle de saint Ignace, et fut envoyé par ses supérieurs à la mission de Chine. Débarqué en 1610 à Macao, il y professa d'abord les mathématiques, et ayant trouvé une occasion favorable pour entrer dans l'empire chinois, il prêcha l'Evangile avec succès dans la province de Xan-si et de Fo-kien. Il mourut en 1649. Ses ouvrages, tous écrits en chinois, sont peu connus en Europe. Nous citerons une *Vie de Jésus-Christ*, ornée de planches en bois; le *Dialogue de saint Bernard entre l'âme et le corps*, trad. en vers chi-

nois; un grand traité de cosmographie (*Theatrum orbis*) dont on conservait un exemplaire dans la bibliothèque des jésuites à Rome.

ALEXANDRE, dit *Celesinus*, était abbé du monastère de Saint-Sauveur de Ceglie, dans le ^{xii}^e siècle. On lui doit l'*Histoire de la vie et du règne de Roger, roi de Sicile*, publiée par Dominique de Portonari en 1578.

ALGRIN ou HALGRIN (Jean), cardinal, archevêque de Besançon, né vers la fin du ^{xii}^e siècle, prit le grade de docteur dans l'université de Paris, y professa la théologie, et fut nommé prier du monastère de Saint-Pierre d'Abbeville, où il fit fleurir les bonnes études. Sa réputation le fit élire d'abord doyen d'Amiens, puis archevêque de Besançon en 1225. Appelé à Rome par le pape Honorius, il reçut de Grégoire IX, son successeur, le titre de cardinal et d'évêque de Sabine. Son éloquence le rendait propre aux missions difficiles. Il prêcha, en 1228, à la cour de Jayme, roi d'Aragon, une croisade contre les Sarrasins, et obtint ensuite de l'empereur Frédéric II qu'il restituât les biens qu'il avait enlevés à l'Eglise. Il mourut en 1257. On a de lui des *Sermons* sur les évangiles et épîtres de l'année, conservés à la bibliothèque royale, et un *Commentaire sur le Cantique des cantiques*, imprimé par Badius, Paris, 1521, in-fol.

ALINARD ou HALYNARD, archevêque de Lyon, vivait dans le ^{xii}^e siècle. Il avait pris d'abord l'habit de bénédictin à Saint-Bénigne de Dijon, et, devenu abbé de ce monastère, il s'était fait connaître et estimer des rois Robert et Henri I^{er}, ainsi que des empereurs d'Allemagne, Conrad et Henri III. Elu archevêque de Lyon, il partit pour Rome avec l'empereur Henri, et se fit aimer des Romains dont il parlait la langue comme s'il fût né parmi eux. A la mort de Clément II, il fut obligé de se cacher pour n'être point élevé sur la chaire de saint Pierre. Léon IX ayant été choisi pour pape, le retint auprès de lui et l'employa avec succès dans diverses négociations. Il mourut à Rome en 1052, et fut enterré avec de grands honneurs dans l'église de Saint-Paul.

AMATA (Giuseppe), plus connu dans les missions du pays des Birmans sous le nom de *Padre don José*, né à Naples, fut envoyé par la propagande chez les Birmans où il arriva en 1784. Ses vertus, sa bienfaisance, ses connaissances en botanique et en médecine le rendirent également utile et cher aux peuples qu'il évangélisait. Il avait recueilli des notes précieuses sur l'histoire naturelle du pays; mais elles lui furent dérobées par un soldat après la défaite de l'armée des Birmans dans la dernière guerre avec les Anglais. Il mourut en 1852.

AMATO (Michel d'), savant théologien, né à Naples en 1682, se fit recevoir docteur en droit et en théologie, et fut admis dans la congrégation des missions apostoliques. Il mourut dans sa ville natale en 1729. On a de lui des dissertations curieuses pour le sujet, et pleines d'intérêt pour l'érudition. Nous citerons entre autres : *De opobalsami specie ad sacrum chrisma conficiendum requisita*, Naples, 1722, in-8; *De piscium atque avium esús consuetudine apud quosdam Christi fideles in ante-paschali*

jejunio, ibid., 1725, in-12; *De ritu quo in primitiva Ecclesia fideles sanctam eucharistiam percipere manibus excipiebant*, 1728, in-4.

ANDRE (Chrétien-Charles), littérateur allemand, né en 1763 à Hildburghausen, devint secrétaire du prince de Waldek, dirigea plusieurs maisons d'éducation protestante et fournit des articles intéressants à plusieurs journaux d'Allemagne. Il mourut à Stuttgart en 1831. On a de lui : *Bibliothèque amusante*, Darbourg, 1787 à 1789, 2 vol. in-8; *Promenades et voyages des jeunes filles élevées à Schnepfenthal*, Leipsig, 1788, in-8; *Introduction à l'étude de la minéralogie*, Vienne, 1804, in-8, avec figures; *Aperçu de la formation des montagnes et des carrières de la Moravie*, Brum, 1804, in-4.

ANGLADA (Marie-Joseph), médecin, né en 1775, entra dans la carrière de l'enseignement et devint successivement professeur à la faculté de médecine et doyen de la faculté des sciences de Perpignan. Il mourut dans cette ville en 1855. On a de lui : *Mémoires pour servir à l'Histoire générale des eaux minérales sulfureuses et des eaux thermales; Traité des eaux minérales et des établissements thermaux du département des Pyrénées-Orientales*.

ANSALDI (le P. Casto-Innocente), antiquaire, né à Plaisance en 1710, prit l'habit de Saint-Dominique, et étudia successivement à Milan, à Alexandrie et à Bologne, où il soutint des thèses publiques avec un succès brillant. Il acheva à Rome son cours de théologie, revint à Naples et y occupa une chaire dans l'université. A la suite de quelques démêlés qu'il eut avec ses supérieurs, il quitta son ordre et erra de ville en ville pendant quatre ans. Le cardinal Quirini le fit rentrer en grâce, et Benoît XIV le couvrit de sa protection. Enfin, après avoir enseigné à Brescia, à Ferrare et à Milan, il se fixa à Turin comme professeur de philosophie, remplit cette chaire avec la plus rare distinction, et mourut en 1779. Ses ouvrages sont très-nombreux. On cite parmi les plus remarquables : *De forensi Judæorum buccina commentarius*, Brescia, 1745, in-4; *De Romana tutelarium deorum in oppugnationibus urbium evocatione liber*, Brescia, 1745, in-8; *De authenticis S. Scripturæ apud sanctos Patres lectionibus*, Vérone, 1747, in-4.

ANTHEUNIS (Jacques), nommé aussi Jacques de Middelbourg, du nom de sa ville natale, vivait sur la fin du ^{xv}^e siècle. Il était docteur en droit canon, chanoine et chantre de la collégiale de Sainte-Gudule à Bruxelles. Il est auteur de l'ouvrage intitulé : *Elegans libellus ac nunc primum impressus de præcellentia potestatis imperatoris, in quo plurima lecta, vehementer tum utilia, tum amœna, ex variis authoribus, de ortu, gradibus et discrimine dignitatum civilium et ecclesiasticarum*, Anvers, 1502, in-8.

ANTINORI (Louis-Antoine), antiquaire, né vers 1720 à Aquila dans l'Abruzzi, embrassa l'état ecclésiastique et devint archevêque de Lanciano. Passionné dès sa jeunesse pour les recherches archéologiques, il se fit connaître et rechercher par Benoît XIV, qui lui offrit la direction d'une nouvelle bibliothèque qui devait être établie à Bologne; mais il refusa cette charge honorable, retourna dans les Abruzzes dont il se proposait d'écrire l'histoire, et

mourut à Aquila en 1780, avant d'avoir pu mettre en ordre les pièces qu'il avait recueillies. Son ouvrage, complété et continué par son frère Gennaro Antinori, fut annoncé en 15 vol. in-4, sous le titre de : *Raccolta di memorie istoriche delle tre provincie degli Abruzzi*. Les 4 premiers ont paru à Naples, de 1781 à 1784.

ARCIMBOLDO (Jean-Angelo), archevêque de Milan, né dans cette ville en 1485, fut attaché, dans sa jeunesse, au duc Maximilien Sforce et ensuite au cardinal de Sion, qui le conduisit à Rome. Accueilli par Léon X, il fut nommé légat en Allemagne, devint ensuite évêque de Novarre et fut transféré, en 1550, sur le siège de Milan où il mourut en 1555. On lui doit le catalogue des hérétiques dont la doctrine et les ouvrages avaient été condamnés. Il a pour titre : *Catalogo ove Arcimboldo archives di Milano, condanna e diffama per heretici la maggior parte de' figliuoli di Dio, etc., con una riposta*, 1554, in-8.

ARIOSTI (Attilio), dominicain, né à Bologne vers 1660, s'adonna à l'étude de la musique. Nommé maître de chapelle de l'électrice de Brandebourg, il se fit rechercher pour ses opéras à Berlin et à Londres. De retour à Bologne, il y mourut dans un état voisin de la misère. On lui doit, entre autres compositions musicales, *Dafné*, en 1 acte, 1696; *la Festa d'Imeneo*, Berlin, 1700; le 1^{er} acte de *Mutius Scevola*, Londres, 1721; *Coriolano*, ib., 1725.

ARNOUX (Jean), jésuite distingué, né à Riom vers le milieu du xvi^e siècle, entra à l'âge de 17 ans dans la compagnie de Jésus, prêcha à la cour avec succès et devint le confesseur de Louis XIII. Disgracié en 1627, il se retira à Toulouse, d'où il fut rappelé pour préparer à la mort le duc de Montmorency (voy. ce nom). Sa tête s'affaiblit vers la fin de ses jours. Il mourut à Lyon en 1656. On a de lui : *Oraison funèbre sur le déplorable trespas de Henri IV, dite à Tournon, en la grande église de St-Julien*, le 29 juillet 1610, imprimée dans cette ville, même année, in-4; *Confession de foi de MM. les ministres, convaincue de nullité par leurs propres bibles*, 1617, in-8. Arnoux était habile controversiste et grand prédicateur, et cependant il n'a laissé en cette double qualité que des ouvrages qui semblent au-dessous de sa réputation.

ARTAUD DE MONTOR (le chevalier Alexis-François), diplomate et historien, né à Paris en 1772, avait à peine achevé ses études qu'il fut obligé d'émigrer avec sa famille. Il fit sous les drapeaux de Condé l'expédition de Champagne, et reçut des princes plusieurs missions près du saint Siège. De retour en France en 1798, il embrassa la carrière diplomatique, fut nommé secrétaire de légation à Rome, et suivit dans cette ville les négociations du concordat sous la direction de Cacault, ministre plénipotentiaire de la république française. Lorsque le cardinal Fesch succéda à Cacault, le chevalier Artaud fut remplacé par Chateaubriand. Il quitta l'Italie, mais son absence dura peu. Réinstallé dans ses fonctions au commencement de l'empire, il se trouvait à Rome au moment où Napoléon faisait les démarches nécessaires pour déterminer le pape

à venir le sacrer à Paris. En 1805, il fut envoyé à Florence comme chargé d'affaires; on le rappela deux ans après, et on le nomma censeur impérial. Après avoir exercé le même emploi dans les premiers jours de la restauration, il fut attaché à l'ambassade de Vienne, et une troisième fois à celle de Rome en qualité de premier secrétaire. Rendu à la vie privée en 1830, il fut admis, le 17 décembre de la même année, à l'académie des inscriptions et belles-lettres en qualité de membre libre. Le reste de ses jours fut consacré à l'étude des lettres, et il mourut à Paris, le 12 novembre 1849. Il était membre de la société royale de Göttingue et chevalier de l'ordre de Charles IV d'Espagne. On a de lui : *Histoire de l'assassinat de Gustave III, roi de Suède*, Paris, 1797, in-8; *Considérations sur l'état de la peinture en Italie dans les quatre siècles qui ont précédé celui de Raphaël*, Paris, 1808, in-8; *Voyage dans les catacombes de Rome*, Paris, 1810, in-8; *La divine comédie de Dante, traduite de l'italien*, Paris, 1811-1815, 5 vol. in-8. Cette traduction, la meilleure que nous possédions, est précédée de la vie du poète, enrichie de notes curieuses et de faits historiques. *Machiavel, son génie et ses erreurs*, Paris, 1833, 2 vol. in-8, ouvrage rédigé sur les lieux mêmes qu'habita Machiavel. Artaud a loué et admiré dans son sujet ce qui était honnête et noble; il a blâmé et repoussé ce qui était inique et vicieux. D'après M. Quérard, cette vie complète de Machiavel, qui contient incidemment l'histoire de presque toute l'Europe de 1478 à 1527, qui renferme des notes explicatives de mille faits restés obscurs, et qui présente une foule de documents inédits, est si peu conforme à tout ce qu'on a publié jusqu'ici, que sans la gravité du style et la matérialité des faits, on prendrait pour un roman la série des événements de cette existence aventureuse. *L'Italie*, Paris, 1834, in-8; *Histoire du pape Pie VII*, Paris, 1856, 2 vol. in-8. C'est le principal titre de gloire du chevalier Artaud. Son mérite consiste dans le talent avec lequel il a su réunir l'exactitude la plus rigoureuse et l'intérêt le plus dramatique. Ses récits sont mêlés de pièces officielles, tout-à-fait inconnues jusque-là, qui varient sa narration sans la faire languir, et qui lui donnent un caractère grave et élevé, sans la rendre moins attrayante. Cette histoire, qui a été traduite dans plusieurs langues, a pris rang, en France comme en Italie, parmi les ouvrages qui peuvent le plus contribuer à faire connaître et bénir la religion dans la mémoire d'un de ses plus grands pontifes. *Arioste*, Paris, 1838, in-8; *Histoire de la vie et des travaux politiques du comte d'Hauterive, comprenant une grande partie des actes de la diplomatie française depuis 1784 jusqu'en 1850*, Paris, 1859, in-8; *Histoire du Dante*, Paris, 1841, in-8; *Histoire du pape Léon XII*, Paris, 1845, 2 vol. in-8; *Histoire du pape Pie VIII*, ibid., 1845, in-8. Ces deux ouvrages sont comme l'histoire de Pie VII, aussi consciencieux que bien écrits, mais ils ont eu moins de succès, soit parce que le sujet offrait moins d'intérêt, soit parce que les talents de l'auteur avaient donné au public le droit d'être exi-

geant; *Considérations sur le règne des quinze premiers papes qui ont porté le nom de Grégoire*, ibid., 1844, in-8; *Notice sur le temple et l'hospice du Mont-Carmel*, ibid., 1844, in-8; *Considérations sur Jérusalem et sur le tombeau de J.-C., suivies d'informations sur les frères Mineurs et l'ordre des chevaliers du Saint-Sépulchre*, ibid., 1846, trad. en italien par le P. Antonio de Rignano, ibid., 1847, in-8; *Histoire des souverains pontifes Romains*, ibid., 1847, 8 vol. in-8. Cet ouvrage n'est point terminé.

ASIOLI (Boniface), musicien, né à Corrégio en 1769, reçut dès l'âge de cinq ans des leçons de musique et composa à treize ans divers morceaux d'église. En 1787, il se rendit à Turin et y donna des cantates qui assurèrent sa réputation. Après avoir obtenu les mêmes succès à Vienne et à Milan, il vint à Paris et fit pour le mariage de Napoléon avec Marie-Louise plusieurs morceaux remarquables. Il se retira dans sa patrie en 1815 et y mourut en 1852. On a de lui les ouvrages suivants qui sont tous en italien : *Principes élémentaires de musique*, ouvrage traduit sous le titre de *Grammaire musicale*, Lyon, 1819, in-8; *L'Elève au clavecin*, Milan, in-8; *Premiers éléments du chant*; *Éléments de contre-basse*; *Traité d'harmonie et d'accompagnement*; *Dialogue sur le traité d'harmonie*.

AUBERT DE VITRY, né vers 1765, appartenait par son éducation et par ses principes à la société du XVIII^e siècle. Il embrassa, en 1790, les opinions des girondins, et n'échappa à la mort que par l'exil. Étant entré dans l'administration dès le commencement du consulat, il devint successivement chef de bureau au ministère de l'intérieur, sous-préfet et secrétaire du conseil d'état en Westphalie. Rendu à la vie privée sous la restauration, il concourut à la rédaction de *l'Encyclopédie moderne*, du *Dictionnaire de la conversation* et de la *Revue encyclopédique*. Plusieurs journaux, notamment le *Moniteur*, le *Constitutionnel* et le *Courrier français*, reçurent de lui une foule d'articles remarquables par leur correction. N'ayant d'autre ressource que sa plume, il tomba, à la fin de ses jours, dans un état voisin de l'indigence et se retira, avec une modique pension du ministère de l'instruction publique, à l'hospice de Sainte-Perrine de Chaillot, où il mourut en 1849. Il a publié : *Campagnes des Français en Saxe*, en 1815, trad. de l'allemand; *Contes nouveaux*, trad. de l'anglais; plusieurs brochures dans lesquelles il a gardé l'anonyme et notamment *Recherches sur les vraies causes de la misère et de la félicité publique, ou de la population et des subsistances, par un ancien administrateur*, Paris, 1815, in-8.

AUBERTIN (Antoine), né à Nancy au commencement du XVIII^e siècle, entra dans l'ordre de Prémontré, devint prieur de l'abbaye d'Elival, et mourut en 1678. Il a laissé : *Vie de sainte Richarde, fille d'un roi d'Ecosse*, Nancy, 1655, in-12; *Vie de saint Astier, solitaire dans le Périgord, dédiée aux seigneurs de la très-illustre maison de saint Astier*, Nancy, 1656, in-12.

AUDÉ (Pierre-Antoine), né à Lanslebourg, en Savoie, en 1775, après avoir suivi le roi de Sardaigne comme élève ingénieur, entra dans l'armée d'Italie et prit part soit aux batailles qui précédé-

rent la reddition de Vérone, soit aux travaux d'ouverture de la route du Mont-Genèvre et de la place d'Alexandrie. Attaché au service de Grenoble en 1815, il déploya l'activité la plus grande pour mettre cette ville en état de défense, y devint chef du génie en 1829 et reçut, comme récompense, le grade de lieutenant-colonel avec la croix d'officier de la légion-d'honneur. Nommé conservateur de la galerie des plans-reliefs des places de guerre, il mourut à l'hôtel des Invalides en 1848.

AUDIFFRET (Jacques-Jean-Baptiste), né à Avignon en 1775, se fit un nom dans l'histoire et dans la biographie. Ses talents lui obtinrent d'être attaché à la bibliothèque du roi, section des manuscrits, et d'être nommé membre de la société asiatique et de plusieurs académies. Il mourut à Paris en 1847. Outre les articles qu'il a donnés au *Dictionnaire de la conversation* et la part qu'il a prise à la *Biographie universelle* où il rédigeait particulièrement les notices sur les principaux personnages de l'Orient, on a de lui : *Notice sur Le Sage*, Paris, 1822, in-8; *Généalogie de la maison de France*; *Analyse du mémoire de M. le comte Fortia d'Urban*, Paris, 1825, in-8. Il a fourni à la *Continuation de l'art de vérifier les dates*, l'*histoire des Maures d'Espagne*, composée d'après les meilleurs manuscrits, et l'*histoire des règnes de Charles III et de Charles IV*.

AUNILLON (Pierre-Charles Fabiot), né en 1681, prononça en 1715 l'oraison funèbre de Louis XIV dans la cathédrale d'Evreux, devint chanoine et vicaire-général de ce diocèse, et n'en travailla pas moins pour le théâtre. Il mourut en 1760, laissant une comédie intitulée *les amants déguisés*, Paris, 1758, in-8, et deux romans oubliés aujourd'hui, *Azor ou le prince enchanté*, Londres, (Paris), 1750, 2 vol. in-12; *La force de l'éducation*, 1750, in-12.

AURELIEN, moine de Réomé au diocèse de Langres, vivait au milieu du IX^e siècle. On lui doit un traité de musique divisé en vingt chapitres et dédié à Bernard, abbé de son monastère. Cet ouvrage, dont les bénédictins Martenne et Durand avaient déjà publié les deux épîtres dédicatoires et l'épilogue (*Vet. Script. et mon. hist.*, Paris, 1724, tom. 1, p. 125-125), a été inséré par l'abbé Gerbert dans le 1^{er} vol. de ses *Script. eccles. de Musica*.

AURIFERI (le P. Bernardino), botaniste, né en 1759, en Sicile, ne reçut d'abord aucune éducation; mais s'étant échappé de la maison paternelle, il alla demander asile au couvent des cordeliers de Palerme et y prit l'habit en 1766. Ce fut alors que sa passion pour la botanique se développa et le fit connaître des savants. Il ouvrit un cours public, avec la permission de ses supérieurs, et fut nommé conservateur du jardin royal de Palerme. Il mourut dans cette ville en 1796, après avoir fait quatre fois le tour de la Sicile pour y recueillir des plantes. Il a publié sous le titre de *Hortus Pankormitanus* le catalogue et la description du jardin de cette ville, Palerme, 1789, in-4.

AVANZINI (l'abbé Joseph), mathématicien, né à Gaiolo dans les états de Venise en 1755, étudia les sciences sous le célèbre Coccoli, et devint professeur

de mathématiques transcendantes à l'université de Padoue. Il mourut en 1827, membre de l'académie de Brescia et de l'institut de Bologne. On a de lui, en italien, *Des réflexions sur la direction des fleuves*, Brescia, 1782. Il s'était occupé de la carte topographique et géologique du lac de Garde, dont on attend encore la publication.

AVELLINO (Fr.-M.), secrétaire de l'académie Pontaniana de Naples, né en 1788, mort en février 1850, était aussi distingué par ses connaissances archéologiques que par ses talents d'écrivain. Outre une édition de l'*Italia veteris numismata*, 1808, in-4, tom. 1, 2, nous citerons parmi ses nombreux ouvrages les deux suivants : *Opuscoli diversi*, Napoli, 1856, 5 vol. in-8 ; *Descrizione di una casa Pompeina, con capitelli figurati all'ingresso*, etc., ibid., 1857, in-4, fig.

AVESANI (Joachim), né à Vérone en 1741, étudia chez les jésuites, dont il embrassa la règle, et devint professeur de rhétorique. Après avoir rempli cette chaire avec succès, il se chargea, à la fin de sa vie, de la direction du séminaire, et mourut en 1818. On a de lui, entre autres ouvrages : *Poesie italiane e latine*, Vérone, 1807, in-12 ; *le Metamorfosi, canti VI*, ibid., 1812, in-12. Enfin on lui doit une édition de l'*Orlando furioso*, Vérone, 1820, 4 vol. in-12, dont il a retranché tous les passages licencieux en les remplaçant par d'autres, dans lesquels il a si bien imité la manière de l'Arioste, qu'il est souvent impossible de les reconnaître.

AVRIL (le P. Philippe), jésuite français, né dans le xviii^e siècle, professait en 1684 la philosophie et les mathématiques à Paris, au collège de Louis-le-Grand. Envoyé en Chine par la Tartarie pour tenter, comme éclaircur, une route inconnue jusque-là, il s'embarqua à Marseille, s'arrêta à Rome et à Livourne, gagna Alep, et fonda une mission en Ar-

ménie. Après avoir traversé la Perse et la Tartarie, il fut obligé de revenir sur ses pas et de s'adresser au gouvernement russe, avec la permission duquel il espérait passer en Chine; mais on l'envoya en Pologne, où le prince Jablonowsky lui facilita les moyens de passer à Constantinople. De là, sa santé l'ayant obligé de rentrer en France, il débarqua à Toulon en 1690, et mourut peu de temps après. On a de lui : *Voyage en divers états d'Europe et d'Asie*, Paris, 1692, in-4, avec cartes et figures, ouvrage fort intéressant, soit pour la géographie, soit pour l'histoire.

AYOTTE (Pierre), curé de Senaide, dans le diocèse de Saint-Dié, né en 1767, à Fontaine-les-Luxeuil, d'une famille ancienne et laborieuse, fit ses études au collège de Besançon, et entra ensuite au séminaire de cette ville, où il se fit remarquer par son travail et par sa piété. Reçu dans les ordres en 1790, il se retira en Suisse chez un menuisier qui lui avait offert une généreuse hospitalité, et dont il se fit par reconnaissance le premier apprenti. Rentré en France dès que l'ordre et la paix y furent rétablis, il fut nommé à la cure de Senaide, près de Langres. Là, il créa une école gratuite dont il fut longtemps le seul instituteur, et qui devint plus tard une école secondaire ecclésiastique. Les travaux auxquels il se livra pour la soutenir ayant altéré sa santé, il mourut le 22 septembre 1841, avec le titre de chanoine honoraire de Saint-Dié. L'abbé A. Guinet a publié une *Notice historique sur Ayotte*, Paris, 1845, in-8.

AZOPARDI (François), maître de chapelle à Malte vers le milieu du xviii^e siècle, a composé beaucoup de musique d'église. On lui doit un traité de composition intitulé : *Il musico pratico*, publié en 1760, et trad. en franç. par Framery, Paris, 1786, 2 vol. in-8, l'un de texte et l'autre d'exemples.

B

BACIO (Henri), jésuite, né à Nancy en 1609, fit profession dans la compagnie de Jésus, enseigna la rhétorique au collège de Dijon et fut ensuite chargé de prêcher sur divers points du royaume. Il mourut préfet des classes à l'université de Pont-à-Mousson en 1681. On a de lui : *Illustrissimi ducis Bellegardii laudatio*, 1647, in-4 ; *Elogium Henrici Borbonii II*, 1647, in-12.

BACON-TACON (Pierre-Jean-Jacques), archéologue, né en 1758, à Oyonnax dans le Bugey, voyagea dès sa première jeunesse pour satisfaire son goût pour les médailles et pour les antiques. Après avoir visité l'Égypte et la Grèce, il s'établit à Saint-Petersbourg et y fit pendant quelques années le métier d'instituteur. De retour en France, il embrassa d'abord avec chaleur les principes de la révolution, puis se tourna du côté des royalistes et n'en obtint pas moins une place dans la police du directoire. Condamné à Nantua comme escroc,

il revint à Paris en 1815 à la suite de Bonaparte, publia plusieurs pamphlets en sa faveur et mourut en 1817. La plupart de ses ouvrages sont tombés dans l'oubli. Nous citerons seulement : *Manuel du jeune officier*, Paris, 1782, in-8 ; *Nouvelle histoire numismatique des différents peuples anciens et modernes et de tous les papiers-monnaies de l'Europe*, 1792, in-8 ; *Recherches sur les origines celtiques et principalement sur celles du Bugey, considérées comme le berceau du Delta celtique*, Paris, 1798, 2 vol. in-8.

BAEZA (Diego de), théologien et prédicateur, né en Galice en 1582, embrassa la règle de saint Ignace, et après avoir professé dans divers collèges, quitta l'enseignement pour la prédication. Ses contemporains l'élevèrent au premier rang ; mais ce qui nous reste de lui ne justifie pas la renommée qu'il avait acquise. Il mourut à Valladolid, en 1637. Outre ses recueils de sermons, in-4, on a de lui :

Commentarii morales in historiam evangelicam, Paris et Lyon, in-fol., en onze tomes dont on trouve les titres dans la *Biblioth. soc. Jesu*, 169.

BAIARDI ou BAIARDO (Octave-Antoine), antiquaire, né à Parme vers 1690, embrassa l'état ecclésiastique et vint se fixer à Rome, où il obtint la dignité de notaire du saint Siège. Appelé à Naples par le roi Charles III pour observer et publier les découvertes faites à Herculaneum, il se livra à des travaux préliminaires qui absorbèrent un temps précieux et décidèrent le roi à lui adjoindre d'autres savants. Baiardi, mécontent de se voir ravir une partie de la gloire qu'il se promettait d'acquérir, quitta Naples et mourut après 1760, dans un âge très-avancé. Le seul ouvrage imprimé que l'on connaisse de lui est le *Prodròmo della antichità d'Ercolano*, Naples, 1752-56, 5 vol. in-4. Il a pris part aux premiers volumes du magnifique ouvrage intitulé : *Le antichità di Ercolano esposte, con qualche spiegazione*, Naples, 1757-1792, 9 vol. in-fol.

BAILLY-BRIET (Jean-Baptiste), avocat, né en 1729, à Besançon, se fit connaître dans cette ville par son habileté et par sa bienfaisance. Inscrit sur la liste des suspects en 1795, il fut conduit au château de Dijon, puis relâché quelques mois après. Il se retira du monde et mourut en 1808. On lui doit : *Le comté de Montbeliard agrandi et enrichi au préjudice de la Franche-Comté*, par l'échange conclu le 21 mai 1786 entre le roi de France et le duc de Wurtemberg, Besançon, 1789, in-8.

BALBI (Adrien), géographe, né en 1782 à Venise, fit ses études au collège des nobles, et devint en 1797 professeur de mathématiques et de géographie à San-Vito del Tagliamento, dans le Frioul. Il enseigna ensuite à Venise et à Fermo, vint en France en 1821, y éprouva de grandes privations, et en sortit en 1852 pour se rendre en Autriche. Accueilli avec honneur par l'empereur, il fut nommé conseiller de sa majesté pour la géographie et la statistique. Rentré dans sa patrie, il y mourut le 15 mars 1848, membre de plusieurs sociétés savantes. Indépendamment d'un *Abrégé du précis de la géographie de Malte-Brun*, Paris, 1831, 2 vol. in-8 et atlas, souvent réimprimé, on a de lui : *Prospetto politico-geografico dello stato del Globo*, Venise, 1808, in-4; *Compendio di Geografia universale*, ib., 1817, in-8; *Elementi di Geografia*, ibid., 1818, in-12; c'est l'abrégé du *Compendio*; *Variétés politico-statistiques sur la monarchie Portugaise*, Paris, 1822, in-8, avec 7 tabl.; *Essai statistique sur les royaumes de Portugal et d'Algarve*, ib., 1822, 2 vol. in-8, avec 2 tabl.; *Atlas ethnographique du globe, etc.*, ib., 1826, in-fol., auquel se joint une introduction in-8. Cet ouvrage est complet; il offre la première classification générale de tous les peuples connus anciens et modernes d'après leurs langues, en suivant une méthode scientifique et raisonnée; *Abrégé de géographie*, Paris, 1852, 5^e édit., 1842, in-8, qui a eu beaucoup de succès; *Essai statistique sur les bibliothèques de Vienne*, 1853, in-8; *Scritti geografici, statistici e varii, etc.*, Turin, 1841-42, 5 vol. in-18. C'est la collection presque complète des articles publiés, depuis 1828,

par Balbi, dans divers journaux de France, d'Allemagne et d'Italie; *Elément de géographie générale*, Paris, 1845, in-12.

BALDELLI (le comte Jean-Baptiste), littérateur, né à Cortone en 1766, fit ses études à Florence et prit du service dans les armées françaises. Il émigra en 1791, voyagea dans le nord de l'Europe pendant les guerres d'Italie et revint en 1804 en Toscane, où il fut nommé président de l'académie de la Crusca. Après avoir négocié à Dresde, en 1817, le mariage du fils de Ferdinand III avec la princesse Marie, il jouit de la plus haute considération à la cour du grand duc et mourut gouverneur de Sienne en 1851. On a de lui entre autres ouvrages : *Del Petrarca e delle sue opere libri quattro*, Florence, 1797, in-4; *Vita di Giov. Boccaccio*, ibid., 1806, in-8. On lui doit, en outre, une édition très-remarquable des œuvres de Machiavel.

BALMES (Jacques-Lucien), publiciste, né à Vich, en Catalogne, le 28 août 1810, étudia d'abord au séminaire de cette ville et entra ensuite, en qualité de boursier, à l'université de Cervera, où il acquit une grande réputation. Après avoir pris le grade de licencié en théologie, il reçut la prêtrise en 1835, alla occuper à Vich une chaire de mathématiques et consacra ses loisirs à l'étude de la politique, de l'histoire et surtout de la philosophie. Au commencement de 1839, un journal de Madrid mit au concours un mémoire sur le célibat ecclésiastique; Balmès brigua le prix, et obtint, pour récompense, que son travail fût imprimé. Désirant observer de plus près les événements politiques, il vint demeurer à Barcelonne et publia de 1840 à 1845 plusieurs brochures qui attirèrent sur lui l'attention de ses compatriotes et le firent admettre à l'académie de cette ville. Il visita ensuite l'Angleterre et la France, passa six mois à Paris en 1842, et rentra dans sa patrie où il se mit à la tête d'un journal qui avait pour titre : *El Pensamiento de la Nacion*. Son but était de préparer par ses écrits une alliance sincère et durable entre la liberté et le pouvoir, et de concilier les partis en faisant épouser à Isabelle le fils de D. Carlos. Après le mariage de la reine, cette publication cessa de paraître, quoiqu'elle comptât de nombreux lecteurs et qu'elle rapportât à son fondateur un revenu considérable. Sa santé délabrée demandait du repos et des distractions. Il fit un nouveau voyage à Paris, et quitta cette ville d'abord pour Madrid, ensuite pour Barcelonne. Sa maladie empira; on lui conseilla d'aller respirer l'air des montagnes natales, il revint à Vich et y mourut le 9 juillet 1849, laissant la réputation d'un prêtre éminent en talents et en vertus. Outre ses brochures politiques, on lui doit : *Observations politiques et économiques sur les biens du clergé*, Vich, 1840, in-fol., en espagnol; *Le protestantisme comparé au catholicisme*, Paris, 1844, 5 vol. in-8; c'est l'ouvrage principal de Balmès et l'un des écrits les plus remarquables qui aient paru dans notre époque. L'auteur l'avait composé dans le but de prouver, contre M. Guizot et d'autres publicistes, qu'à l'époque où la réforme protestante fut accomplie, l'esprit humain n'était pas plus qu'à une autre époque en droit de s'émanciper. Il se propose d'éta-

blir que dans l'antiquité et pendant le cours du moyen-âge, il a fallu toute la force des institutions catholiques pour briser la résistance des passions, et qu'un système vague, incohérent, fondé sur le libre examen, tel que le protestantisme, aurait succombé dans cette entreprise. Passant ensuite à l'examen de la civilisation depuis le xvi^e siècle, il veut montrer que partout où elle s'est perfectionnée, c'est au catholicisme qu'on doit ce bienfait, et qu'au contraire, toutes les fois qu'elle s'est ralentie, c'est le protestantisme qu'il faut en accuser. Telle est la pensée qui domine dans ce livre. Les premiers chapitres sont consacrés à déterminer ce qu'il convient d'entendre par *principe catholique* et *principe protestant*. Le reste offre un parallèle historique entre les résultats que les deux cultes ont produits pour l'individu, pour la famille et pour la société; *El criterio, ou logique à l'usage des gens du monde*, Barcelonne, 1848, in-8; *Lettres à un sceptique*, Barcelonne, 1846, in-8; *Ecrits politiques*, Madrid, 1848, in-4; *Philosophie fondamentale*, Barcelonne, 1846, 4 vol. in-8; *Cours élémentaire de philosophie*, Madrid, 1847; Barcelonne, 1849, 4 part., in-8. Tous ses ouvrages sont en espagnol. *Pie IX*, en français et en espagnol, Madrid et Paris, 1848, in-8. Balmès était membre de l'académie royale de Madrid, où D. J.-J. de Mora, son successeur, prononça son éloge le 10 décembre 1848. Le docteur Manuel Martinez, professeur au séminaire de Saragosse, composa son oraison funèbre. Enfin, M. de Blanche-Raffin a publié, *Jacques Balmès, sa vie et ses ouvrages*, Paris, 1849, in-8.

BALSAMO (l'abbé Paul), écrivain agronomique, né à Termini, en Sicile, en 1763, fit ses études au séminaire de Palerme, obtint au concours la chaire d'agriculture de l'université de cette ville et fut envoyé par son gouvernement en Lombardie, en France et en Angleterre, où il recueillit d'utiles renseignements sur l'art qu'il enseignait. Nommé bibliothécaire du roi, il présenta divers plans de réforme, dans les matières d'agriculture et d'économie politique. Ses services lui valurent une riche abbaye, mais il en jouit peu de temps, étant mort à Palerme en 1818. Nous citerons parmi ses ouvrages : *Il costante vile prezzo di generi non denota e non cagiona ricchezza e prosperità nello stato*; — *Sopra la birra, il sidro e l'idromele*; — *La sentenza del villano*; — *Il villano filosofo*.

BAR (François de), né en 1538 à Seizencourt près de Saint-Quentin, embrassa l'état monastique dans l'abbaye d'Anchin, et devint, en 1574, grand-prieur de cette maison, où il mourut en 1606. Ses ouvrages n'ont pas été publiés. On les conservait manuscrits à la bibliothèque d'Anchin d'où ils ont été transportés, à l'époque de la révolution, dans la bibliothèque publique de Douai qui les possède aujourd'hui. Nous citerons seulement : *Epistolæ*, petit in-4; *Cosmographia*, in-12; *Opera varia*, in-4; *Chronicon ab origine mundi ad annum 1573*, in-fol.; *Compendium annalium ecclesiasticarum Cæsaris Baronii*, in-fol.; *Historia episcopatus Atrabantis et cœnobiorum Artesiæ*, in-fol.; *De ordinibus monasticis*, in-fol.

BARAT (Nicolas), orientaliste, né à Bourges

dans le xv^e siècle, étudia à Sens et à Paris, et se contenta, malgré sa science profonde, d'un chétif emploi de sous-maître au collège Mazarin. Adonné à l'étude des langues orientales, il devint l'élève de Richard Simon et le collaborateur du P. Thomassin. Il mourut en 1706. Son éloge fut prononcé par Tallemant à l'académie des inscriptions et belles-lettres, où il était entré, comme élève, sur la recommandation de Despréaux. On lui doit : *Nouvelle bibliothèque choisie, où l'on fait connaître les bons livres en divers genres de littérature et l'usage qu'on en doit faire*, Amsterdam, 1714, 2 vol. in-12. Il eut beaucoup de part à la *bibliothèque choisie* de Richard Simon et au *Glossarium universale Hebraicum* du P. Thomassin.

BARBARIGO (Jean-François), cardinal, né à Venise en 1638, entra dès sa jeunesse dans la carrière diplomatique et fut envoyé deux fois comme ambassadeur à la cour de Louis XIV. Ayant ensuite embrassé l'état ecclésiastique, il fut fait d'abord primicier de l'église Saint-Marc, puis évêque de Vérone, d'où il passa, en 1714, sur le siège de Brescia et en 1723 sur celui de Padoue. Clément XI le créa cardinal; sa mort arriva en 1750. Ce fut à son invitation que fut entreprise l'histoire ecclésiastique de Vérone. Il fit réimprimer à ses frais les œuvres de saint Zénon, Padoue, 1710, in-4. On lui doit aussi la première édition des œuvres de saint Gaudence.

BARBIERI (Jean-Marie), savant philologue, né à Modène en 1519, se chargea de l'éducation de quelques jeunes seigneurs et accompagna le comte Louis de la Mirandole à la cour de France, où il demeura huit ans. De retour à Modène, il fut choisi pour secrétaire par les magistrats de cette ville, mit en ordre les archives et rédigea sur les pièces qu'il avait choisies une *Chronique* du Modénois qu'il a laissée manuscrite. Il mourut en 1574. On lui doit : *La Guerra d'Attila, Flagello di Dio, tratta dall' archivio di principi d'Este*, Ferrare, 1568, in-4. C'est l'extrait d'un ouvrage supposé traduit du latin de Thomas d'Aquille, mais écrit en vieux français par Nicolas di Giovanni de Casola et dans lequel Barbieri affecta de donner à son style toutes les formes qui pourraient faire croire que l'ouvrage était plus ancien qu'il ne l'est réellement. Il a laissé un grand nombre de manuscrits sur lesquels on peut consulter la notice exacte et détaillée que lui a consacrée Tiraboschi, dans sa *Bibliot. Modenese*, 1, 158-169.

BARDON DE BRUN (Bernard), ecclésiastique, né dans le xvi^e siècle à Limoges, donna pendant sa longue vie l'exemple de toutes les vertus chrétiennes, et mourut en 1625. Il est auteur de *Saint-Jacques*, tragédie en 5 actes et en vers, Limoges, 1596, in-8, pièce devenue très-rare et dont on trouve une analyse dans la *Bibliothèque du théâtre français*, 1, 509-11.

BARDOZZI (Jean de), historien hongrois, né vers 1758, d'une famille de magnats, fit ses études à l'université de Vienne et revint dans sa patrie, où, après avoir occupé la place de conservateur de la bibliothèque royale, il mourut en 1819. Ses ouvrages sur l'histoire de Hongrie sont fort estimés

de ses compatriotes. Outre la continuation des *Analecta* de Ch. Wagner, on cite : *Animadversiones, historico-critico-diplomaticæ in opus de insurrectione nobilium, auctore Joseph Keresturio*, Vienne, 1790; *Observationes in Georg. Berzevicii libellum de commercio et industriâ Hungariæ*, Leutschaw, 1797, in-8; *Moldaviensis indagatio*, Presbourg, 1805, in-4.

BARILLON (Henri de), ecclésiastique, né en 1659, d'une illustre famille d'Auvergne, fut d'abord destiné à l'ordre de Malte et entra ensuite dans le sacerdoce. Ses liaisons avec St.-Vincent de Paul, le cardinal Le Camus et l'abbé de Rancé le firent connaître à la cour. Déjà prieur de Boulogne, il fut demandé en 1671 pour évêque de Luçon par Henri Colbert qui venait de se démettre de ce siège. On l'obligea d'accepter, malgré ses répugnances; il se rendit dans son diocèse et ne le quitta plus, employant son temps en visites pastorales, son patrimoine en établissements utiles, et son talent en conférences ecclésiastiques. Il mourut à Paris en 1699. L'abbé Dubos, archidiacre de Luçon, publia la *Vie* de ce prélat, Rouen, 1700, in-12; son *Oraison funèbre*, composée par Dupin, archidiacre et théologal, fut imprimée à Paris, 1704, in-4. Il a laissé : *Statuts synodaux de Luçon*, 1681, in-4; *Ordonnances synodales*, Paris, 1685, in-8; *Prônes et ordonnances*, Fontenay, 1695, in-4.

BARRAL (André-Horace-François, vicomte de), né à Grenoble en 1745, embrassa l'état militaire et fit ses premières armes dans la guerre de sept-ans. Nommé major dans les dragons de Noailles, il figura en 1782 dans l'armée qui s'assemblait à Cadix, devint maréchal de camp en 1791 et passa en Italie pour ne point servir dans la Vendée contre ses compatriotes. Après le 18 brumaire il fut rétabli dans son grade de général et nommé préfet du Cher. Mis à la retraite en 1812, il quitta en 1815 sa campagne de Voiron, pour défendre contre les Autrichiens le passage important des Echelles; mais il fut obligé de céder au nombre et se replia sur Grenoble. Il mourut en 1826. On a de lui : *Mémoire sur les usines employées à la fabrication du fer dans le département du Cher*, Paris, 1805, in-8; *Lettre à Eloi Johannau en réponse à un Mémoire de Monge sur les signaux chez les Gaulois*, Mém. de l'acad. celtique, tom. II.

BARTHELEMY (Régis-François), historien, né à Grenoble en 1759, embrassa l'état ecclésiastique, obtint un canonicat à la cathédrale et consacra dès lors tous ses loisirs à l'étude de l'histoire et de la littérature. Admis, lors de sa formation, dans la société littéraire de Grenoble, il y lut des dissertations intéressantes. Privé de son bénéfice en 1791, il se retira à Saint-Martin-de-Clelle (dans le Trièves), revint à Grenoble après la terreur, et y mourut en 1812. Par son testament, il légua son *Histoire de Grenoble et des Dauphins*, à son neveu qui possède le manuscrit en 2 vol. in-fol. Cet ouvrage est écrit d'un style simple et facile, mais l'esprit du XVIII^e siècle s'y laisse apercevoir. On connaît encore de Barthélemy : *Oraison funèbre de Louis XV*, Grenoble, in-8; *Eloge historique de Marguerite de Bourgogne*, imprimé dans les mémoires de la

société littéraire de Grenoble, tom. 1^{er}, 1787, in-8.

BARTHELEMY (l'abbé Louis), grammairien, né à Grenoble vers 1750, quitta de bonne heure sa patrie et habita Genève ou le pays de Vaud, autant qu'on peut le conjecturer d'après ses ouvrages. Il était à Paris en 1785, et il y vivait dans la société des gens de lettres. Il se déclara partisan des principes de la révolution, essaya de justifier le divorce et n'en fut pas moins obligé de se cacher pour échapper aux persécutions. Il vivait encore en 1812; mais on ignore la date de son décès. Ses ouvrages principaux sont : *Grammaire des dames*, ou nouveau Traité d'orthographe française, 6^e édit., Lyon, 1806, in-8; *La cantatrice grammairienne*, ou l'art d'apprendre l'orthographe française, sans le secours d'aucun maître, par le moyen de chansons, Genève et Lyon, 1787, in-8; le *Destin de la France*, Paris, 1790, in-8 et in-12; *Vie privée de Mably*, Paris, 1791, in-8.

BARTHOLDI (Charles), le doyen des savants de l'Alsace, né en 1762 à Urweiler, après avoir fait ses études, dirigea une pharmacie à Colmar, et fut nommé en 1786 professeur de physique, de chimie et d'histoire naturelle à l'école centrale. En 1808, il se rendit à Munster, où il fut chargé pendant douze ans de l'emploi de chimiste-coloriste dans une maison de commerce; mais en 1820, choisi pour administrer cette ville, il remplit ses nouvelles fonctions avec autant de zèle que d'intelligence. Dès 1852, il cessa de prendre part aux affaires publiques, et vécut en savant et surtout en naturaliste. Il faisait de la géologie son étude favorite, sans négliger pourtant les autres sciences physiques. Il mourut à Munster, le 26 juillet 1849, à 87 ans, laissant une collection minéralogique et une bibliothèque composée d'ouvrages sur l'histoire naturelle, aussi complètes que peuvent être celles d'un particulier.

BARUFFALDI (Jérôme), bibliographe, né en 1740, à Ferrare, y fit ses études sous les jésuites, embrassa leur règle et enseigna la rhétorique à Parme, puis à Brescia. A la suppression de la société, il revint dans sa patrie, où il fut nommé bibliothécaire, secrétaire perpétuel de l'académie et inspecteur des études. Il mourut en 1817. Ses principaux ouvrages sont : *Saggio della typografia ferrarese*, Ferrare, 1777, in-8. C'est le catalogue des ouvrages imprimés dans cette ville de 1471 à 1500; *Commentario storico della bibliotheca ferrarese*, ibid., 1782, in-8; *Notizie delle accademie letterarie Ferraresi*, ibid., 1787, in-8.

BARUTEL (le P. Thomas-Bernard), prédicateur, né à Toulouse en 1720, embrassa la règle de Saint-Dominique et se fit connaître par son talent pour la chaire. Ayant refusé de prêter le serment constitutionnel, il fut enfermé dans la Chartreuse de Saix avec plusieurs religieux de son ordre et y mourut en 1792. On a de lui : *Sermons, panégyriques et discours*, Toulouse, 1788, 5 vol. in-12.

BARZENA (le P. Alphonse), surnommé l'apôtre du Pérou, naquit en 1828 à Cordone, et entra en 1865 dans la compagnie de Jésus. Ayant obtenu la permission de se consacrer au service des missions étrangères, il passa au Pérou et évangélisa les

provinces du Tucuman et du Paraguay. Frappé de paralysie dans une de ses courses apostoliques, il fut transporté à Cusco, où il mourut en 1598. Outre des Catéchismes et quelques opuscules ascétiques, on lui doit : *Lexica et præcepta grammatica, item liber confessionis et precum, in quinque Indorum linguis, quarum usus per American Australem, nempe per Puguinica, Tenocotica, Catamareana, Guaranica, Natixana sive Moguazana*, Lima, 1590, in-fol.; livre très-rare et qu'on regarde comme le premier qui ait été imprimé au Pérou.

BARZONI (Victor), né à Lunato, dans les états de Venise, en 1764, fit ses études à Brescia, et attaqua, dès le commencement, la révolution française. Non moins hostile à l'expédition d'Italie, il conçut pour la France une haine profonde et l'exhala dans un phanphet intitulé les *Romains en Grèce*, et publié sous le nom de *Flaminius*. Bonaparte en fut vivement blessé; l'ouvrage fut saisi, et son auteur obligé de s'enfuir à Venise. Après que les Français eurent été expulsés de la Péninsule, Barzoni se rendit à Milan et continua ses publications. Mais la bataille de Marengo ayant changé encore une fois la fortune de sa patrie, il se sauva à Vienne, et de là dans l'île de Malte, sous la protection de l'Angleterre. Dans les dernières années de sa vie, il se retira à Naples, où il mourut en 1829. Outre ses *Romains en Grèce*, 1797, in-8, on lui doit, entre autres ouvrages, la *République Française*, Venise, 1799, in-8; *Motif de la rupture du traité d'Amiens*, Malte, 1804, 5^e édit. Milan, 1815, in-12; *Descrizioni*, n° xiv, presso Baret, à Milano, Milan, 1815, in-12.

BASINIO DE BASANII, l'un des plus grands poètes du xvi^e siècle, né à Parme vers 1425, se rendit habile, dès sa première jeunesse, dans la littérature, dans la philosophie et dans les mathématiques. Nommé en 1448 professeur d'éloquence latine à l'académie de Ferrare, il fut disgracié plus tard par Lionel d'Este, son ancien protecteur, et passa à la cour de Rimini où Sigismond Mélatyte le combla de bienfaits. Il mourut à l'âge de 52 ans. On a de Basinio dix-huit ouvrages dont on trouvera les titres dans les *Scritt. Parmigiani* du P. Affò. Son poème le plus remarquable, *Hesperidos libri XIII*, contient l'histoire des guerres de Sigismond contre Alphonse d'Aragon. L'auteur le regardait comme son chef-d'œuvre; on en trouve l'analyse dans le *Conservateur*, ann. 1757, III, 499-558.

BASSÉE (le P. Bonaventure de la), capucin, né en Artois vers la fin du xvi^e siècle, embrassa la vie religieuse dans l'ordre de Saint-François, et fut pourvu de la chaire de philosophie au collège de Douai. Il remplit plus tard dans son ordre les fonctions de gardien et de provincial, et mourut en 1650, à Soignies, dans le Hainaut. Le P. Bonaventure est auteur du *Parochianus obediens, seu de duplici debito parochianorum audiendi verbi et missæ parochialis*, Douai, 1655, in-12. Cet ouvrage fut traduit en français, ibid., 1654, in-12. On trouve un bon article sur le P. de la Bassée dans les mémoires littéraires de Paquot, 1765-70, 5 vol. in-fol.

BASZKO (Gostilas), chanoine de Posen, qui vivait vers la fin du xiii^e siècle, a laissé des *Annales*

de la grande Pologne, qui commencent à l'année 1227. Sa chronique a été imprimée dans la collection de Sommersberg.

BAUDOT (Pierre-Louis), archéologue, né à Dijon en 1760, succéda à son père dans la charge de substitut du procureur-général au parlement de cette ville. Désirant perfectionner ses connaissances, il vint à Paris et s'y fit inscrire sur le tableau des avocats; mais la révolution le fit rentrer en Bourgogne et il se retira dans son domaine de Pagny où il mourut en 1816. Il était membre correspondant de l'académie de Dijon. Outre de nombreux mémoires insérés dans le *Magasin encyclopédique*, Baudot n'a publié que des ouvrages d'un intérêt purement local. Nous citerons, entre autres : *Recherches sur les monnaies et médailles anciennes trouvées dans le département de la Côte-d'Or*, Dijon, 1809, in-8; *Lettre à Girault pour servir de supplément à ses essais historiques et biographiques sur Dijon*, ibid., 1815, in-12.

BAUDRAND (Marie-Etienne-François-Henri, comte), né à Besançon en 1774, fut d'abord destiné au barreau; mais compris dans les réquisitions de 1795, il partit comme soldat dans le 2^e bataillon du Doubs, et entra ensuite à l'école du génie militaire, avec le grade de sous-lieutenant. Après avoir pris part aux batailles de Marengo et d'Austerlitz, il se distingua particulièrement au siège de Gaète, gagna à Corfou le grade de colonel, et ayant été fait prisonnier par les Anglais, fut détenu en Sicile et à Malte jusqu'en 1814. Secrétaire de la commission de défense pendant les cent jours, chef d'état-major du génie à la bataille de Waterloo, il dirigea ensuite les fortifications de Cambrai, et fut envoyé d'abord en Espagne, puis en Amérique comme inspecteur du génie. A son retour, il fut attaché comme aide-de-camp au duc de Chartres et reçut, après 1850, la croix de grand officier de la légion-d'honneur et le grade de lieutenant-général. Nommé pair de France en 1852, il devint en 1846 gouverneur du comte de Paris, protégea le jeune prince durant le pillage des Tuileries, et reentra ensuite dans la vie privée, où il mourut en 1848. M. Charles Dupin a prononcé son éloge sur sa tombe.

BAUHUIS (le P. Bernard), jésuite, né à Anvers en 1575, professa d'abord les humanités à Bruges, et s'étant ensuite adonné à la prédication, évangélisa avec succès les principales villes des Pays-Bas. Il mourut à Anvers en 1629. Outre un recueil de *Cantiques flamands*, on a de lui : *Epigrammatum libri IX*, Anvers, 1615-1620, in-12.

BAUSSONNET (Jean-Baptiste), né à Reims en 1700, fit profession à l'abbaye de Saint-Remi et professa les humanités au collège de Pontlevoy. Il travailla avec D. Charles Taillandier à l'histoire générale de Champagne et de Brie, et en fit imprimer le plan à Reims en 1758. Toute sa vie se passa à recueillir des matériaux; il mourut vers 1775, sans avoir pu mettre au jour le fruit de ses longues recherches.

BAYER de BAPPART (Conrad), évêque de Metz, qui florissait dans le xv^e siècle, fit ses études dans cette ville, y reçut les ordres, et y devint succes-

sivement chanoine, primicier et évêque. L'objet de ses premiers soins fut de ménager un accommodement entre les Messins et le duc de Lorraine, depuis longtemps divisés. Il administra les deux duchés pendant la guerre de René d'Anjou en Italie; mais les tailles qu'il imposa à la Lorraine le rendirent odieux à ce pays. On le surprit, on l'emmena prisonnier, et il ne put sortir de sa captivité qu'aux plus rudes conditions. Les Messins indignés le reçurent en triomphe et s'unirent à lui pour tirer vengeance du duc de Lorraine. Vers la fin de sa vie, il s'occupa de son diocèse avec plus de zèle, tourna ses vues vers les arts, embellit et fortifia ses domaines et appela auprès de lui plusieurs artistes renommés. Il mourut à Metz en 1459, avec la réputation d'une capacité peu commune et d'un beau caractère.

BAZINGHEN (François-André Avot de), savant nummographe, né en 1711 dans le Boulonnais, se fit recevoir avocat au parlement et fut pourvu de la charge de conseiller commissaire à la cour des monnaies. S'étant démis de sa charge, il se retira à Boulogne, contribua à créer dans cette ville une société d'agriculture et mourut en 1791. On a de lui : *Traité des monnaies et de la juridiction de la cour des monnaies en forme de Dictionnaire*, Paris, 1764, 2 vol. in-4; *Tables des monnaies courantes dans les quatre parties du monde*, ibid., 1776, in-16; *Recherches historiques concernant la ville de Boulogne-sur-mer*, ibid., 1822, in-8; *Les Aventures du comte de Vineville et d'Ardelise, sa fille*, ibid., 1822, in-8.

BEAUGEARD, conventionnel, né à Vitré vers 1760, embrassa avec chaleur les principes de la révolution et contribua beaucoup à organiser des clubs dans la Bretagne. Elu député par le département d'Ille-et-Vilaine, il y vota la mort de Louis XVI sans appel et sans sursis. Elu, en 1798, membre du conseil des cinq-cents, il cessa d'en faire partie au 18 brumaire, reparut en 1815 sur la scène politique comme député de son département, se retira dans les Pays-Bas en 1816, et ne rentra en France qu'après la révolution de juillet. Il mourut à Vitré en 1832. On lui attribue : *Résumé général des principaux écrits sur la prochaine convocation des états-généraux*, 1788, in-8; *Les frontières de la France, considérées sous un point de vue politique et militaire*, Rennes, 1795, in-8.

BEAUPUIS (Charles - Walon de), pieux ecclésiastique, né à Beauvais en 1621, vint à Paris étudier la philosophie sous le docteur Ant. Arnauld, et dirigea les petites écoles que Port-Royal avait établies à Paris. De retour à Beauvais, il se retira dans le sein de sa famille et y mourut en 1709. Outre quelques *Opuscules ascétiques*, encore inédits, on a de lui : *Maximes chrétiennes*, tirées des lettres de l'abbé de Saint-Cyran, Paris, 1678, in-12; *Nouveaux essais de morale*, ibid., 1699, in-12.

BEAUSSET-ROQUEFORT (Pierre-François-Gabriel-Raymond-Ferdinand de), né à Béziers en 1757, fut vicaire-général d'abord de l'archevêque d'Aix et ensuite de l'évêque d'Orléans. Ayant refusé de prêter le serment constitutionnel, il passa en Angleterre et de là en Italie, d'où il revint

après le concordat. Il fut nommé évêque de Vannes en 1808 et archevêque d'Aix en 1817. Ses vertus le rendirent cher à ses diocésains qui le pleurèrent comme un père, lorsqu'il mourut dans sa ville métropolitaine, le 29 janvier 1829.

BEAUVOLIER (Pierre-Louis Valot de), né en 1770, près de Loudun, fut d'abord placé en qualité de page dans la maison de Louis XVI. Dénoncé comme royaliste, à l'époque de la révolution, il alla rejoindre l'armée vendéenne, se battit bravement dans toutes les rencontres et ne se soumit à Bonaparte qu'en 1801. Ayant obtenu, en 1811, une place dans l'administration de l'armée, il fit la campagne de Russie, reçut à la seconde restauration le grade de maréchal-de-camp, prit le titre de comte, et mourut vers 1826. On a de lui : *Essai sur la Vendée*, 1816, in-4; *Mémoires sur la campagne de Russie*, publiés en 1823 par Alp. de Beauchamp.

BECCUCI (Dominique-Marie), littérateur, né à Florence vers 1750, fut nommé professeur de littérature grecque au séminaire, obtint la dignité de prévôt du chapitre de Saint-Félix et partagea le reste de sa vie entre ses devoirs et la culture des lettres. Il a laissé, entre autres ouvrages : *Ars metrica, seu de Græcorum prosodiâ tractatus, cum additionibus, observationibus et regulis nunc primum latino carmine expositis ad usum studiosæ in græca poesi juventutis*, Colle, 1782, in-4.

BECKER (Guillaume-Gottlieb), archéologue, né en Saxe en 1755, étudia dans l'université de Leipzig, et se livra de bonne heure à l'étude de l'antiquité. Ses voyages et ses recherches le rendirent célèbre. A son retour en Allemagne, il fut nommé successivement professeur de morale et d'histoire à l'académie des chevaliers de Dresde, conservateur de la galerie des monuments antiques, et conseiller à la cour électorale de Saxe. Il mourut à Dresde en 1813. Ses ouvrages les plus remarquables sont : l'*Almanach du plaisir social*, qu'il fonda en 1794 et qui fut continué après sa mort jusqu'en 1815; *Augusteum, ou description des monuments antiques qui se trouvent à Dresde*, Dresde et Leipzig, 1805-1812, 3 vol. in-fol. C'est un des plus beaux monuments de la science archéologique. « On y remarque, dit Villosion, des explications neuves, ingénieuses, savantes, bien écrites, et qui jettent beaucoup de lumière sur l'histoire de l'art, sur la mythologie, sur l'antiquité égyptienne et grecque. »

BEGAULT (Gilles), chanoine et archidiacre de Nîmes, né en 1660, se forma aux exercices de la chaire par les leçons et par les exemples de Fléchier, prêcha avec succès à Paris et à Montpellier, et prononça le 25 août 1695, devant le roi et la reine d'Angleterre, à Saint-Germain, le panégyrique de saint Louis. Regu à l'académie de Nîmes en 1688, il en fut un des membres les plus actifs et les plus dévoués. Il mourut en 1725. On a de lui : *Panégyriques et sermons*, Paris, 1711-1725, 4 vol. in-12.

BELA (le chevalier de), était en 1748 colonel du régiment de Royal-Cantabre. On ignore les détails de sa vie, le genre, la date et le lieu de sa mort. Son titre au souvenir de la postérité est une *Histoire des Basques* qui contient tout ce que nous

possédons de plus complet sur l'histoire de la Basse-Navarre, de la Soule et de Labour. Cet ouvrage est encore inédit. On en trouve l'analyse et l'éloge dans la biographie de Michaud, tom. LVII, 470-72.

BELAIR (A.-P. Julienne de), général français, né à Paris vers 1740, étudia d'abord les mathématiques et s'y rendit fort habile. Il embrassa ensuite l'état militaire, prit du service en Hollande, passa en Prusse et revint à Paris en 1788. Nommé quatre ans après ingénieur en chef de cette ville, il s'occupa à la mettre en état de défense, puis fut employé, en qualité de général, dans l'armée du Nord, d'abord sous les ordres de Dumouriez, et ensuite sous ceux de Jourdan. Mis à la retraite l'année suivante, il s'occupa de questions économiques, perdit sa fortune et mourut en 1819. Nous citerons parmi ses ouvrages : *Défense d'un système de guerre nationale*, Amsterdam, 1779, in-8; *Défense de Paris et de tout l'empire*, Paris, 1792, in-8; *Eléments de fortification*, ibid., 1792, in-8.

BELIGATTI (Cassius), capucin, né à Macerata, dans les états du saint Siège, en 1708, fut envoyé comme missionnaire au Tibet et dans le royaume du Grand-Mongol, où il séjourna dix-huit ans. De retour à Rome, il s'occupa à composer des ouvrages utiles à ceux qui se vouent à la conversion des infidèles, et mérita, par ses travaux et par ses vertus, les bonnes grâces de Pie VI. Il mourut à Rome en 1791. On lui doit : un *Alphabet Tibétain*, Rome, 1775, in-8; et deux grammaires, l'une de la langue indoustani, l'autre de l'idiome samscrit, en caractères malabares, traduits du portugais.

BELLI (Charles), littérateur, né à Venise en 1742, entra dans l'institut de Saint-Ignace, et enseigna la rhétorique avec succès. A la suppression de sa compagnie, il revint dans sa ville natale, y trouva une place de précepteur dans une famille patricienne et mourut en 1816. Il a traduit en vers *sciolti* le premier chant de la *Messiede* de Klopstock, Venise, 1774, in-8, et les quatre *parties du jour*, poème de Zacharie, ibid., 1778. Parmi ses autres ouvrages, on cite : *Il ventaglito*, Venise, 1782, poème en douze chants, dont les critiques italiens ont loué le style pour sa grâce et sa facilité.

BELTRAMELLI (Joseph), littérateur, né à Bergame en 1734, fut envoyé à Bologne dès sa jeunesse, y cultiva les lettres et les sciences sous la direction des jésuites, et se fit initier à la connaissance des règles et de la pratique des beaux arts. Après avoir recueilli des tableaux, des livres et des médailles, il revint à Bergame et mit sa collection au service de ses compatriotes. D'utiles voyages en France et en Angleterre l'occupèrent ensuite pendant cinq ou six ans. A son retour, il sollicita, pour vivre, la chaire d'éloquence au lycée de sa ville natale, la remplit avec succès et mourut en 1816. Ses principaux ouvrages sont : *Lettere sulle belle arti*, Bergame, 1797; *Elogio del caval. Tiraboschi*, ibid., 1809, in-8.

BENING (François), jésuite, prédicateur du XVIII^e siècle, né à Avignon, devint recteur du collège de cette ville. Il est connu par l'ouvrage suivant : *Bouclier d'honneur où sont représentés les beaux faits du très-généreux et puissant seigneur feu messire Louis de Bertons, seigneur de Crillon*, Avignon, 1616, in-8,

et Lyon, 1616, in-4; production bizarre où le sérieux est mêlé au burlesque, selon le mauvais goût du temps.

BENOIT (Vincent-Vernier), publiciste, né à Dole en 1769, termina ses études à Paris au séminaire de Saint-Lazare. Destiné d'abord à l'état ecclésiastique, il s'en dégoûta après avoir lu les philosophes du jour et entra dans les bureaux de la secrétairerie d'état où il mérita la confiance de Maret. Après la bataille de Waterloo, ayant reçu la direction des bureaux du gouvernement provisoire, il ne quitta pas les Tuileries sans avoir anéanti toutes les pièces qui pouvaient compromettre quelques personnes. Il se retira à Genève; mais la police l'y suivit, le ramena en France et l'interna à Orléans. Quand il put revenir à Paris, il travailla à la publication de la *Bibliothèque historique* et y inséra contre le clergé plusieurs articles très-violents. Il mourut en 1832. On a de lui : *De la liberté des cultes et des concordats*, Paris, 1818, in-8; *De la liberté religieuse*, ibid., 1819, 1825, in-8; trad. en espagnol par Marchena, Montpellier, 1820, in-8. Ces ouvrages, d'un mauvais style et d'un esprit plus mauvais encore, sont heureusement tombés dans l'oubli.

BÉRARDI (Angelo), musicien, né à Sant-Agata, vers le milieu du XVII^e siècle, embrassa l'état ecclésiastique, devint chanoine de Viterbe et consacra ses loisirs à la culture de la musique. On a de lui : *Ragionamenti musicali*, Bologne, 1681; *Documenti armonici*, ibid., 1687; *Miscellane musicali*, ibid., 1689; *Arcani musicali*, ibid., 1690; *Il Perchè musicale, ovvero Stafetta armonica*, ibid., 1695.

BERGEAT (Nicolas), chanoine de Reims, né dans cette ville en 1752, se distingua par ses connaissances en physique et dans les beaux-arts, par des poésies spirituelles et par des épigrammes qui ne le cèdent point en causticité à celles de J.-B. Rousseau. Nommé, après la révolution, conservateur du musée de Reims, il mourut en 1815. Son caractère satirique lui attira plus d'une fois des désagréments. On doit lui reprocher aussi d'avoir traduit dans les poètes anciens ce qu'ils ont fait de plus libre. Ses *Poésies anacréontiques* ont été imprimées; ses *Fables, épîtres et épigrammes* sont conservées à la bibliothèque de Reims.

BERGER (Jean-Eric), né en Danemarck vers 1775, enseigna successivement à l'université de Kiel l'astronomie et la philosophie, et mourut en 1853. Ses principaux ouvrages sont : *Philosoph. Dar. Sttelung des Weltalls* (Exposé philosophique de l'univers), Altona, 1808, tom. 1^{er}; *Allgemeine grund-setze der Wissenschaft der natur und des Menschen* (Principes généraux de la science de la nature et de l'homme), Altona, 1817-27.

BERGIER (Claude-François), avocat au parlement de Paris, né à Darnay en Lorraine vers 1720, fut d'abord secrétaire de Dujard, fermier-général; puis encouragé par l'exemple du savant abbé Bergier (voy. ce nom), son frère, il cultiva les lettres et publia plusieurs ouvrages. Il mourut à Darnay, en 1784. Nous citerons sa *Dissertation sur les mœurs, les usages, le langage, la religion et la philosophie des Hindous*, Londres (Paris), 1769, in-12, ouvrage abrégé plutôt que traduit de l'Histoire de

l'Hindoustan, par Dow (voy. ce nom, in, 276), dont Bergier a fait une traduction complète restée inédite.

BERINGER (Jean-Barthélemy-Adam), médecin, vivait au commencement du xvi^e siècle. Il devint professeur à l'université de Wirtzbourg, et s'étant passionné pour les curiosités naturelles, en fit une collection, où dominait un goût prononcé pour les choses bizarres. On a de lui plusieurs dissertations sur des sujets scientifiques, un manuel de chimie en latin (Wirtzbourg, 1756, in-4), et une description en langue allemande des eaux minérales de Kissingen, *ibid.*, 1758, in-8.

BERKELIUS ou BERKEL (Abraham), philologue, né à Leyde vers 1650, débuta d'abord dans la médecine, puis quitta l'étude de cet art pour celle des lettres. Il devint professeur et recteur de l'académie de Delft, s'occupa avec succès de recherches philologiques et mourut en 1688. On lui doit, entre autres ouvrages, une édition du *Manuel d'Epictète*, Leyde, 1670, in-8; une édition des *Métamorphoses d'Antonius Liberalis*, *ibid.*, 1674, in-12. Son principal titre à l'estime des savants est une édition d'*Etienne de Bysance*, géographe ancien, dont il s'efforça de rétablir l'ouvrage d'après le plan primitif de son auteur. Il a pour titre : *Genuina Stephani Bysantini de uribus et populis fragmenta, cum Hannonis periplo*, gr. lat., Leyde, 1674, in-8.

BERLENDIS (Angelo), jésuite, né à Vicence en 1755, après avoir enseigné les humanités dans différents collèges, fut envoyé par ses supérieurs en Sardaigne où il contribua à ranimer le goût des bonnes études. Il mourut à Cagliari en 1795. On a de lui : *Delle poesie*, Turin, 1784, 3 vol. in-12. Médiocre dans le genre dramatique, ce poète mérite dans le genre lyrique la haute réputation dont il jouit. Ses ouvrages ont eu plusieurs éditions. — BERLENDIS (François), frère du précédent, mourut curé de Vicence en 1805. Ses contemporains ont vanté les succès qu'il obtint dans la chaire. Il a laissé des *Poésies Bernesques*, Vicence, 1789, in-8.

BERNARD DE PAVIE, célèbre canoniste, né dans cette ville au milieu du x^e siècle, y devint d'abord prévôt du chapitre, puis évêque, après avoir gouverné quelque temps le siège de Faenza. Dévoué tout entier à l'administration de son diocèse, il y fit fleurir les bonnes études par son exemple et ses conseils, et mourut à Pavie en 1215. Il est principalement connu par sa collection des *Décrétales*, imprimée en 1567 à Herda (Lérida), par les soins du savant Ant. Augustin. Il les divisa en cinq livres, à l'instar des institutes de Justinien, et ajouta sur la matière une glose intitulée : *Summa super capitula extravaganantium*.

BERNARD DE VARENNES (dom), historien, né vers le milieu du xvi^e siècle, embrassa la vie religieuse chez les théatins et devint supérieur de leur communauté à Paris. S'étant démis de sa charge, il fut choisi pour confesseur par le maréchal de Catinat, vécut dans l'intimité de ce célèbre capitaine et mourut en 1750. Ses principaux ouvrages sont : *Vie de S. Gaétan*, Paris, 1698, in-12; *Traité de la reconnaissance chrétienne*, in-12; *His-*

toire de Constantin-le-Grand, Paris, 1728, in-4. Cet ouvrage, fruit d'un travail consciencieux, n'est pas aussi connu qu'il mériterait de l'être.

BERNARD D'HERY (Pierre), littérateur, né près d'Auxerre en 1756, vint à Paris après avoir fait d'excellentes études, et acquit une charge dans la maison du comte d'Artois. Nommé par le département de l'Yonne à l'assemblée législative, il se distingua par la modération de ses opinions. On le dénonça et on le poursuivit comme royaliste sous le régime de la terreur. Il fut nommé, en 1800, membre du conseil de la préfecture de l'Yonne, perdit sa place en 1850 et mourut en 1855. Nous citerons, parmi ses ouvrages : *Préludes poétiques*, Paris, 1786, in-18; *Essai sur la vie et les ouvrages de l'abbé Prevost*; *l'Histoire naturelle de Buffon, réduite à ce qu'elle contient de plus instructif et de plus intéressant*, Paris, 1791-1801, 11 vol. in-8. Le discours préliminaire de l'éditeur est un morceau de littérature très-remarquable.

BERNARD-DUGRAIL (Pierre-Charles-Marie), littérateur, né à Besançon en 1804, fit ses études au collège de cette ville, et débuta, dès sa première jeunesse, dans la carrière des lettres. Son talent se révéla d'abord à l'académie de Besançon. En 1829, cette compagnie avait mis au concours pour sujet de poésie : *Le dévouement de Desèze*, et pour sujet d'éloquence la question : *De l'influence que doit exercer sur notre littérature le gouvernement constitutionnel*. Charles Bernard brigua les deux prix, obtint le second et partagea le premier avec M. Pauthier de Censey. En 1850, il envoya à l'académie des *Jeux floraux* une ode intitulée : une *Fête Romaine*, dans laquelle le rapporteur signala à côté des beautés les plus lyriques, de certains passages que les convenances ne permettaient pas d'imprimer. Ce fut le seul motif qui empêcha sa pièce d'être couronnée. Après la révolution de juillet, il prit une part active à la rédaction de la *Gazette de Franche-Comté*; continuait aussi à s'occuper de poésie, et il adressait aux princes exilés l'hommage de ses plus belles odes. Mais ayant quitté Besançon pour s'établir à Paris, il renonça aux vers pour la prose, et devint un des romanciers français les plus distingués. La revue des deux mondes obtint de lui quelques articles qui furent très-goûtés. Il mourut, le 6 mars 1850, après avoir demandé les secours de la religion. Il était, depuis 1840, membre correspondant de l'académie de Besançon. On a de lui : *Plus deuil que joie*, Paris, 1852, in-8. C'est un recueil de poésies qui ne contient que trente deux pièces et qui est fort recherché des amateurs. On y remarque la *Fête Romaine*, le *Dévouement de Desèze*, et surtout la *Messe de l'incrédule*, où l'auteur a parfaitement décrit les émotions diverses d'un homme qui, après avoir abjuré la foi, la regrette encore en la railant, et souhaite aux autres d'être plus sages et plus heureux que lui; le *Nœul gordien*, *ibid.*, 1858, 2 vol. in-8; *Gerfaut*, *ibid.*, 1858, 2 vol. in-8; *Le paravent*, *ibid.*, 1859, 2 vol. in-18; *Les ailes d'Icar*, *ibid.*, 1840, 2 vol. in-8; *La peau du lion et la chasse aux amants*, *ibid.*, 1841, 2 vol. in-8; *l'Ecueil*, *ibid.*, 1842, 2 vol. in-8; *Un homme sérieux*, 1844, 2 vol. in-8; *Un beau-père*, *ibid.*, 1845, 5 vol. in-8; *Le*

gentilhomme campagnard, ibid., 1846, 6 vol. in-8 ; le *Veau-d'or*, ibid., 1847, 4 vol. in-8. Presque tous ces romans ont des qualités littéraires devenues fort rares de nos jours. La donnée en est naturelle, le plan bien tracé, et le style d'une excellente facture. Ils se recommandent d'ailleurs par des observations pleines de finesse, par des détails charmants, par une connaissance très-approfondie de l'homme et de la société. On doit ajouter que l'on n'y trouve rien d'hostile aux mystères de la religion, les mœurs y sont peu respectées, surtout dans *Gerfaut*, où l'adultère est excusé et embelli. La mort de l'auteur répare le déplorable usage qu'il a fait de ses talents ; mais la plupart de ses ouvrages, quoique moins mauvais que beaucoup d'autres, blessent trop la morale pour pouvoir être lus sans danger.

BERNIER (le P. François), dominicain, né vers 1580, à Pont-sur-Yonne, embrassa la vie religieuse à Sens, fut reçu docteur en Sorbonne et devint à Nevers prieur de la maison de son ordre. On lui doit : *De hominum primâ ratione vivendi*, Sens, 1610, in-12, ouvrage dans lequel il prouve que la sobriété était la principale cause de la longévité des premiers hommes.

BERTA (l'abbé François), bibliographe, né en 1709, à Turin, acheva ses études à l'université de cette ville et y devint, après avoir embrassé l'état ecclésiastique, l'un des conservateurs de la bibliothèque royale. Cet établissement lui dut un accroissement notable et une riche collection de médailles. Il mourut en 1787. Il a en part à la rédaction du *Catalogue des manuscrits* de la bibliothèque de Turin, 1749, 2 vol. in-fol., et à la publication du *Cartulaire de l'abbaye d'Oulx*, 1755, in-4.

BERTAUD (Léonard), historien, né Autun au commencement du xviii^e siècle, entra chez les minimes, embrassa leur règle et consacra ses loisirs à l'histoire du duché de Bourgogne. Il mourut à Châlons en 1662. On lui doit : *La très-ancienne et très-auguste ville d'Autun, couronnée de joie, d'honneur et de félicité par la promotion de monseigneur Louis Doni d'Attichi, dans son siège épiscopal*, Châlons, 1655, in-4 ; *l'Illustre Orbandale ou l'histoire ancienne ou moderne de la ville et cité de Châlons-sur-Saône*, Châlons, 1662, 2 vol. in-4, fig.

BERTHELOT (Claude-François), ingénieur mécanicien, né en 1718 à Château-Châlons, en Franche-Comté, vint de bonne heure à Paris, où il travailla quelque temps dans divers ateliers de charpenterie et de serrurerie, en s'occupant de mécanique dans ses loisirs. Il fit ensuite divers essais, se rendit en Angleterre pour examiner l'état de l'industrie, et obtint, à son retour, une chaire de mathématiques à l'école militaire. On lui doit plusieurs machines nouvelles, notamment, un affût qu'on employa dans les batteries pour la défense des côtes, et un moulin à blé qui pourrait être mis en mouvement par deux hommes. A l'époque de la révolution, il perdit sa place et tomba dans une profonde misère. Le lycée des arts lui décerna, en 1797, une couronne et une médaille en le recommandant au ministre ; mais celui-ci, après trois ans d'attente, se contenta de lui envoyer cin-

quante francs. Berthelot mourut à Noailles en 1800. On a de lui : *Mécanique appliquée aux arts, aux manufactures, à l'agriculture et à la guerre*, Paris, 1782, 2 vol. in-4.

BERTHOLD, célèbre prédicateur du xiii^e siècle, était de l'ordre des Frères mineurs et de la maison de Ratisbonne. Il commença à prêcher en 1230, évangélisa l'Autriche, la Moravie, la Thuringe et la Bohême, et obtint, d'après les chroniques du temps, autant d'influence sur son siècle que saint Bernard en avait eu dans le sien. Il prononçait ses discours dans les champs et dans les forêts ; on assure que l'on vit jusqu'à cent mille fidèles rassemblés pour l'entendre et qu'il signala ses missions par des conversions miraculeuses. Il mourut en 1272, et fut enterré à Ratisbonne. Ses sermons publiés à Berlin en 1824, avec des détails sur sa vie, étaient déjà connus à Paris où ils furent édités en partie sous ce titre : *Fratrîs Bertholdi Teutonîs horologium devotionis, circâ vitam Christi*, Paris, Jean Gourmont, sans date.

BERTI (Pierre), littérateur, né à Venise en 1741, entra chez les jésuites et professa la rhétorique à Parme et ensuite à Reggio. Après la dissolution de la compagnie, il revint dans sa ville natale et se chargea de l'éducation de quelques jeunes patriciens. Il mourut à Padoue en 1815. On lui doit une bonne édition de l'*Esopo Volgarizzato per uno da Siena*, Padoue, 1811, in-8. Outre l'*Oraison funèbre*, en latin, du *Doge Louis Mocenigo*, Venise, 1779, on cite encore de Berti un petit poème publié après sa mort par un de ses élèves, *La Pesca di Commacchio, stanzas*, Padoue, 1814, in-8.

BERTRAND (Philippe), géologue et ingénieur, né près de Sens vers 1750, entra dans le génie civil et fut employé successivement dans l'Auvergne, les Alpes et les Pyrénées. Nommé en 1769 ingénieur en chef de la province de Franche-Comté, il fut chargé de la direction des travaux du canal de Dole à Saint-Jean de Lône ; mais il fut appelé à Paris comme inspecteur général des ponts et chaussées avant d'avoir pu achever cette entreprise. Il s'occupa dans ses loisirs d'un projet de jonction du Rhône au Rhin, par la Saône et le Doubs, et présenta un mémoire à l'assemblée nationale sur ce sujet dont l'idée appartenait d'ailleurs à Lachiche, officier du génie. Bertrand mourut à Paris en 1811. Il était membre de l'académie de Besançon et correspondant de la société d'agriculture du département du Doubs. Outre ses *Mémoires* sur les projets dont nous venons de parler, et de nombreux articles insérés dans le *Journal des Mines*, vii-ix, on a de lui : *Système de navigation fluviale*, Paris, 1795, in-4 ; *Nouveau système sur les granits, les schistes, les mollasses et autres pierres vitreuses*, ibid., 1794, in-8 ; *Nouveaux principes de géologie*, ibid., 1798, 2^e édit., 1804, in-8, ouvrage dans lequel on s'applique particulièrement à combattre la théorie géologique de la Mettrie, alors la plus accréditée.

BERTRAND (l'abbé), astronome, né à Autun vers 1755, se fit recevoir à Paris bachelier en théologie, et après avoir exercé diverses fonctions ecclésiastiques, obtint la chaire de physique du collège

de Dijon. S'étant mis en relations avec Lalande, il fut compris, sur sa demande, dans la liste des voyageurs qui devaient accompagner d'Entrecasteaux dans son voyage à la recherche de la Peyrouse. Arrivé au cap de Bonne-Espérance, le mauvais état de sa santé l'obligea à donner sa démission; cependant il voulut encore gravir la montagne de la Table pour en mesurer la hauteur et faire des observations météorologiques. Pendant qu'il s'occupait de ses calculs, sa maladie empira et il mourut au cap en 1792. Outre des *Rapports* et des *Mémoires* insérés dans les recueils de l'académie de Dijon, il a publié : *Table astronomique à l'usage de l'observatoire de Dijon*, 1786, in-8.

BERZÉLIUS (J.-Jacob), chimiste suédois, né en 1779 au village de Vafressunda, commença ses études à Upsal, et les termina en 1804 en recevant le titre de docteur en médecine. L'année suivante, s'étant rendu à Stockholm, il y remplaça en 1806 Andrew Spaurneau comme professeur de chimie, et acquit bientôt une immense réputation. Nommé en 1810 assesseur du collège médical, il devint en même temps membre du conseil royal sanitaire. Il visita en 1812 l'Angleterre, et en 1818 la France et l'Allemagne. Il était mieux apprécié dans ces deux pays qu'en Angleterre, la plupart de ses rapports et de ses ouvrages y ayant été publiés. En 1851, il quitta la chaire, et conserva seulement le titre de professeur honoraire. Depuis cette époque, il ne cessa de recevoir des honneurs et des récompenses. Les sociétés scientifiques d'Europe et d'Amérique se disputèrent la gloire d'inscrire son nom parmi ceux de leurs membres, et il était associé à 88 de ces corps, lorsqu'il mourut à Stockholm, le 9 août 1848. Son nom est intimement lié à l'histoire de la chimie durant les quarante dernières années, mais il est impossible, dans une aussi courte notice, de donner une idée de l'influence que ses découvertes et ses généralisations ont exercée sur la science. Indépendamment d'un grand nombre de *Mémoires* dans les *Annales de chimie*, ou dans les *Journaux étrangers*, on a de lui : *Essai sur la théorie des proportions chimiques, et sur l'influence chimique de l'électricité*; trad. en franç., Paris, 1819, in-8; *Nouveau système de minéralogie*; trad. en franç., ib., 1819, in-8; *De l'emploi du chalumeau dans les analyses chimiques*, trad. par F. Fresnel, ibid., 1821, in-8, avec 4 pl.; *Chimie du fer*, trad. par Hervé, Strasbourg, 1826, in-8; *Traité de chimie*, trad. par Jourdan et Esslinger, Paris, 1829-35, 8 vol. in-8.

BESCHI (Constantin-Joseph), jésuite italien, se rendit à Goa en 1700, et de là dans le royaume de Madoura où il prit part à l'administration du pays sous le règne de Tchenda-Sahib. Initié dans la science et les préjugés des Hindous, il travailla avec succès à la conversion de ce peuple et s'en fit chérir pour sa piété, sa bienveillance et son savoir. Il fut obligé de quitter le pays, en 1740, après la défaite de Tchenda-Sahib, se sauva dans les possessions hollandaises, et y mourut en 1742. Entre autres ouvrages qu'il a laissés nous citerons : *Grammatica latino-tamulica*, Tranquebar, 1758, in-8; une grammaire du haut dialecte du Tamoul,

composée en latin par Beschi et qui parut en anglais sous ce titre : *A grammar of the high dialect, etc.*, Madras, 1822, in-4.

BESNIER (Pierre), jésuite, né à Tours en 1648, passa la plus grande partie de sa vie dans les pays étrangers et mourut à Constantinople en 1705. On a de lui : *La réunion des langues ou l'art de les apprendre toutes par une seule*, Paris, 1674, in-4; *Discours sur la science des étymologies*, Paris, 1694, in-12. Besnier a travaillé, avec les PP. Bouhours et Letellier, à la traduction du *Nouveau testament* suivant la Vulgate, Paris, 1697 et 1705, 2 vol. in-12.

BÉVY (Dom Charles-Joseph), bénédictin, né à Saint-Hilaire, près d'Orléans, en 1758, quitta la France à l'époque de la révolution et se retira en Angleterre, où il fut chargé en 1797 de mettre en ordre les papiers d'état. Rentré en France en 1802, il fut poursuivi et mis en prison pour ses opinions royalistes, puis relâché et exilé. Enfin il obtint quatre mois après de rentrer à Paris, y vécut dans la retraite et dans l'étude et y mourut en 1850. Il était membre de la société royale de Londres, de l'académie de Bruxelles et de plusieurs autres sociétés savantes de l'Europe. Nous citerons parmi ses ouvrages : *Histoire des inaugurations des rois, des empereurs et des autres souverains de l'univers*, avec gravures, Paris, 1776, in-8; *Histoire de la noblesse héréditaire et successive des Gaulois, des Français et des autres peuples de l'Europe*, Londres, 1791, in-4; l'auteur en avait envoyé 400 exemplaires en France et le gouvernement les fit brûler en 1797.

BEZARD (François-Simon), né en 1760, fut envoyé par le département de l'Oise à la convention. Il vota la mort de Louis XVI sans appel et sans sursis, proposa ou appuya toutes les mesures de rigueur décrétées contre le clergé, et devint ensuite commissaire en Vendée. Membre du conseil des cinq-cents, il y remplit à plusieurs reprises la charge de secrétaire, entra au tribunat en 1799, et en sortit en 1802 pour exercer près le tribunal civil de Fontainebleau les fonctions de procureur impérial. Nommé, en 1811, conseiller à la cour d'appel d'Amiens, il perdit cet emploi en 1814, fut banni comme régicide en 1816, rentra en France après la révolution de juillet et mourut à Amiens en 1849 avec le titre de conseiller honoraire.

BIANCHI (le P. Isidore), historien et archéologue, né à Crémone en 1755, embrassa, jeune encore, la règle des camaldules. Ayant été relégué par ses supérieurs au monastère de l'Avellana, il chercha une distraction dans l'étude, et se fit connaître par ses ouvrages à l'archevêque de Mont-Réal en Sicile, qui l'appela à enseigner la philosophie dans sa ville épiscopale. Le prince Raffadale, envoyé en Danemarck, par la cour de Naples, l'emmena comme secrétaire. De là il revint avec lui en France et en Espagne et reprit la route de l'Italie où le comte Firmian le retint pour faire un cours de philosophie à Milan. Il avait demandé d'être secrétaire, il ne put l'obtenir; mais le couvent de Crémone ayant été supprimé en 1773, il s'applaudit d'avoir recouvré sa liberté, se livra avec plus d'ardeur encore à ses recherches historiques,

et mourut en 1807. On lui doit, entre autres ouvrages, *Meditazioni su vari punti di felicità pubblica e privata*, Palerme, 1774, in-12; *Discours sur le commerce de la Sicile*, ibid., 1774, in-12; *Lettre sur l'état des sciences et des lettres en Danemarck*, Crémone, 1779, in-8; *Delle vicende della cultura de' Cremonesi*; c'est l'histoire civile et littéraire du Crémonais; cet ouvrage est encore inédit.

BIANCHI (Pietro), architecte, né en 1787 à Lugano, dans le Tessin en Suisse, après avoir visité l'Italie se fixa en Sicile, où il mourut le 28 décembre 1849. Il fut l'ami de Canova et de Piazzzi. Parmi ses nombreuses constructions, on remarque l'église de Saint-François de Paule à Naples, vœu du roi Ferdinand I^{er}, qui a le caractère le plus noble et le plus religieux.

BIANCONI (Jean-Baptiste), philologue, né à Bologne en 1698, fit ses études à Padoue et devint curé d'une des paroisses de sa ville natale. En 1741, il résigna ce bénéfice pour professer le grec et l'hébreu à l'académie, et joignit plus tard à ces fonctions celles de conservateur des antiques de l'institut. Il mourut en 1781. Il avait découvert à Milan, dans la bibliothèque Ambrosienne, un manuscrit d'une ancienne chronique ecclésiastique, qu'il publia, avec une version latine, sous ce titre : *Anonymi scriptores historiae sacrae ab orbe condito ad Valentinianum et Valentem, imp.*, Bologne, 1779, in-fol. On a encore de lui : *De antiquis litteris Hebraeorum et Graecorum*, Bologne, 1748 et 1765, in-4.

BIBRON (Gabriel), né en 1805 à Paris, fut d'abord professeur d'histoire naturelle à l'une des écoles primaires supérieures, puis aide-naturaliste au muséum d'histoire naturelle. Voué particulièrement au progrès de l'erpétologie qu'il connaissait mieux que personne, il travailla, avec Duméril, pendant près de 15 ans à cette importante branche de la science; mais victime de son zèle, ce savant et consciencieux zoologiste n'a pu terminer son ouvrage qui devait avoir 45 vol. et servir de suite à Buffon. Il mourut le 27 mars 1848 à Saint-Alban (Loire). En outre de sa coopération à l'*Histoire physique, politique et naturelle de l'île de Cuba*, par Ramon de Sagra, on a de lui : *Erpétologie générale, ou histoire naturelle des reptiles*, Paris, 1854-1844, in-8, fig. tom. 1-6.

BIENAYMÉ (Pierre-François) d'abord chanoine de Montbard, sa ville natale, devint ensuite chanoine d'Evreux et prieur commendataire du prieuré de Dolus en Touraine. Son goût pour l'histoire naturelle lui fit contracter des liaisons étroites avec Buffon et Daubenton. S'étant retiré à Paris pendant les troubles de la révolution, il y connut Bonaparte qui lui offrit, en 1802, l'évêché de Metz. Il accepta et mourut dans cette ville en 1806. On a de lui : *Mémoire sur les abeilles : nouvelle méthode de construire les ruches en paille, la façon de gouverner les abeilles*, Metz et Paris, 1804, in-8.

BIET (Antoine), né vers 1620 dans le diocèse de Senlis, embrassa l'état ecclésiastique et fut pourvu de la cure de Sainte-Geneviève à Senlis qu'il quitta pour prendre part aux travaux de la mission de Cayenne. Cette île, abandonnée depuis

la mort de Bretigny, venait d'être cédée à une compagnie qui se proposait de la cultiver. L'entreprise fut éprouvée par des tribulations sans nombre au milieu desquelles le pieux missionnaire ne cessa de prodiguer aux colons les soins les plus touchants. Obligé de quitter ce pays, faute de secours et de ressources, il revint en France en 1654. On ignore l'époque de sa mort. Les notes qu'il rapportait, furent publiées sous le titre de : *Voyage de la France équinoxiale, ou l'île de Cayenne, entrepris par les Français en 1652*, Paris, 1664, in-4. Cet ouvrage offre une lecture attachante; mais l'auteur n'avait pas fait à Cayenne un séjour assez long pour parler de cette île avec exactitude. Plusieurs de ses assertions ont été réfutées.

BIGEOT (Claude-Etienne), publiciste, remplissait, avant 1646, la charge de lieutenant-général au bailliage de Pontarlier. La cour d'Espagne l'employa ensuite dans diverses missions, puis il se retira dans les Pays-Bas et y mourut en 1675. Il est l'auteur de plusieurs ouvrages anonymes qui étaient destinés à combattre les projets de conquête que Louis XIV avait sur la Franche-Comté. Le plus connu est *Le Bourguignon intéressé*, Cologne, 1668, in-12.

BIGONNET (Jean-Adrien), né en 1755, était président de l'administration municipale de Mâcon en 1798. Nommé par son département membre du conseil des 500, il se montra constamment dans cette assemblée favorable au parti le plus extrême, et, le 18 brumaire, s'opposa de toutes ses forces au projet de Bonaparte qui demeura interdit un instant devant la tenue et la parole de Bigonnet. Après le triomphe du premier consul, il se retira dans son département, vécut ignoré sous l'empire, devint maire de Mâcon pendant les cent-jours, et fit partie à cette époque de la nouvelle chambre des représentants de la nation. Il rentra dans la vie privée sous la seconde Restauration, et mourut en 1852. On a de lui : *Coup d'Etat du 18 brumaire*, Paris, 1819, in-8; *Napoléon Bonaparte considéré sous le rapport de son influence sur la révolution*, Paris, 1821, in-8.

BILISTEIN (Charles-Léonard ANDREU, baron de), né en Lorraine en 1724, fit à Nancy un séjour de dix années et l'utilisa au profit du commerce et de l'industrie en publiant des observations utiles sur ces matières. Etant allé en Russie, il y épousa la fille d'un prince Moldave et y devint conseiller de commerce. Sa femme, après avoir tenté vainement de le faire changer de religion, le fit périr victime de son attachement aux croyances catholiques. On lui doit : *Essai sur la ville de Nancy, capitale du duché de Lorraine*, Amsterdam, 1762, in-8; *Essai sur les duchés de Lorraine et de Bar*, ibid., 1762, in-8; *Essai sur la navigation lorraine*, ibid., 1764, in-8; *Institutions militaires de la France, ou le Végèce Français*, ibid., 1762, 2 vol. in-8.

BILLARD (Charles-Michel), médecin, né en 1800 à Pelouaille près d'Angers, termina ses études dans cette ville et y obtint une place dans le service de l'hôpital. Après avoir complété à Paris son éducation scientifique, il voyagea en Angleterre et en Ecosse et vint enfin se fixer à Angers, où il

mourut prématurément en 1832. On lui doit plusieurs ouvrages parmi lesquels nous devons citer : *Traité des maladies des enfants nouveau-nés*, Paris, 1828, in-8 ; *Dissertation médico-légale sur la viabilité*, Paris, 1828, in-4. Il traduisit de l'anglais les *Principes de chimie* de Thompson, Paris, 1825, 2 vol. in-8., et les *Leçons sur les maladies des yeux* de Lawrence, Paris, 1850, in-8.

BILLEMAS (François), né vers 1750 à Belley, acheta à Lyon la charge de greffier civil et criminel qu'il exerçait encore à l'époque de la révolution. Ayant vu à Paris les principaux chefs des Jacobins, il embrassa leur cause avec chaleur, et de retour à Lyon, s'empessa d'y organiser un club. Devenu juge de paix en 1791, il poursuivit tous les prêtres insermentés, les calomnia, les dénonça et périt lui-même à son tour sur l'échafaud, comme un agent des girondins, en 1795. Il a laissé quelques pamphlets sur les événements révolutionnaires.

BINET (François-Isidore), né à Niort en 1620, entra dans l'ordre des capucins et devint célèbre dans la Touraine et dans le Poitou, comme prédicateur. Il mourut à Poitiers vers la fin du xvi^e siècle, laissant : *Le missionnaire controversiste, ou Cours entier de controverse*, Poitiers, 1686. — BINET (Isidore), neveu du précédent, entra dans le même ordre et se rendit à Rome comme prédicateur du chapitre général. Il avait écrit son voyage en Italie : mais il brûla le manuscrit avant sa mort qui arriva à Poitiers en 1674.

BISSE (Thomas), prédicateur célèbre de la communion anglicane, prit ses degrés à Oxford et devint successivement prébendier de la cathédrale, recteur de Cradley et de Weston, et chapelain ordinaire du roi. Il mourut en 1751. Plusieurs de ses sermons ont été imprimés, notamment la *Défense de l'épiscopat*, 1711, et l'*Usage chrétien du monde*, 1717.

BISSEL ou BISSELIUS (le P. Jean), jésuite, né en 1601, à Babenhansen, en Souabe, embrassa la règle de Saint-Ignace, se voua à la prédication et remplit pendant trente ans les principales chaires de l'Allemagne. Sur la fin de sa vie il rentra dans l'enseignement et mourut avec la réputation d'un poète agréable et d'un prosateur élégant. Indépendamment de quelques livres ascétiques, ses principaux ouvrages sont : *Icaria*, Ingolstadt, 1656, in-16 ; *Vernalia seu de laudibus veris*, ibid., 1658, in-16 ; *Dedicæ æstatis*, ibid., 1644, in-16 ; *Illustrium ab orbe condito ruinarum decades IV*, Amberg et Dillingen, 1636-1664, 9 part. in-8 ; *Medulla historica*, Amberg, 1675, 5 vol. in-8.

BIVERO (Pierre de), jésuite, né en 1572 à Madrid, enseigna d'abord dans divers collèges de son institut, et fut envoyé ensuite à Bruxelles pour y remplir les fonctions de prédicateur auprès des infants Albert et Isabelle. Nommé recteur du collège de Madrid, après la mort de ces princes, il mourut dans cette ville en 1636. On a de lui plusieurs sermons en espagnol et des ouvrages ascétiques en latin, entre lesquels nous citerons : *Emblemata in psalmum Miserere*, in-8 ; *Sacrum sanctuarium crucis*, Anvers, 1654, in-4 ; *Sacrum oratorium piarum imaginum immaculate Marice*, ibid., 1654, in-4.

BIZZARI (Pierre), historien, né vers 1550 à Sassoferato, donna à Venise des leçons de littérature, passa ensuite en Angleterre, où ses talents furent mal appréciés, revint en Italie et se rendit enfin dans les Pays-Bas, où il fixa sa demeure. On croit qu'il y embrassa la réforme, car l'électeur de Saxe se déclara son protecteur et lui donna un traitement. Il vivait encore en 1585 ; mais on n'a pu découvrir ni le lieu, ni le genre, ni la date de sa mort. Nous citerons parmi ses ouvrages : *Varia opuscula*, Venise, 1565, in-8 ; *Delle guerre fatte in Ungheria dall'imperatore de' Cristiani contro quello de' Turchi*, Lyon, 1569, in-8 ; traduite en latin par l'auteur, Bâle, 1575, in-8 ; *Historia rerum persicarum*, Anvers, 1585, in-fol. Cette histoire, qui commence à Cyrus, finit en 1581.

BLANPAIN (Jean), religieux prémontré, né au Vignot près de Commercy, en 1704, fit profession dans l'abbaye de Pont-à-Mousson, devint prieur d'Estival, puis, n'ayant pu obtenir la coadjutorerie de ce monastère, se retira à Nancy où il s'occupait d'études sérieuses dans l'intérêt de son ordre, et de petits pamphlets destinés à venger son amour-propre. Il fut ensuite curé et official à Estival, et y mourut vers 1765. Il a fourni pour la *Bibliothèque de Lorraine* de D. Calmet des mémoires sur la vie et les écrits des religieux de Prémontré, et la *Vie du B. Louis comte d'Arnstein* pour la bibliothèque des Prémontrés du P. Pagi. Il avait travaillé au recueil intitulé : *Sacre antiquitatis monumenta*, 2 vol. in-fol., publié par le savant Hugo ; mais après s'être brouillé avec son collaborateur, il l'attaqua dans une critique qui parut sous le titre de : *Jugement des écrits de M. Hugo, évêque de Ptolémaïde*, etc., Nancy, 1756, in-8.

BLANQUET (Jean-Dominique), né à Nice en 1759, embrassa les principes de la révolution avec ardeur, et fut envoyé à la Convention par le département des Alpes-Maritimes. Il figura dans l'assemblée parmi les girondins, fut emprisonné avec eux et sortit de prison après le 9 thermidor. Membre du conseil des cinq cents, il fut nommé sous-préfet de Paget-Théniers dans le comté de Nice, y exerça ses fonctions jusqu'en 1814, devint sous-préfet de Marmande en 1815, et, ayant été destitué l'année suivante, se retira à Paris, où il mourut en 1852. Pendant sa captivité sous le règne de la terreur, il composa une brochure intitulée : *Mon agonie de dix mois ou histoire des traitements essayés par les déportés détenus*, etc., Paris, 1794, in-8.

BLEDA (le P. Jaime), historien espagnol, né vers 1550, dans le royaume de Valence, contribua beaucoup par ses instances à l'expulsion prononcée contre les Maures en 1609. Il vivait encore en 1622 ; on ignore l'époque de son décès. Outre quelques écrits ascétiques, on a de lui : *Defensio fidei in causa neophytorum sive Moriscorum regni Valentini*, Valence, 1610, in-4 ; *Tractatus de justa Moriscorum ab Hispania expulsionione*, ibid., 1610, in-4 ; *Coronica de los Moros de Espana*, Valence, 1618, in-fol. Cet ouvrage, selon Lenglet-Dufresnoy, est très-utile pour l'histoire d'Espagne.

BLIN (Pierre), ancien membre de l'assemblée constituante, né à Rennes en 1758, était médecin à Nantes quand la révolution éclata. S'étant montré

d'abord zélé patriote constitutionnel, il appuya dans l'assemblée des états-généraux toutes les mesures de réforme; mais ses opinions se modifièrent, il se prononça contre l'établissement de la république, et sous le régime de la terreur ne dut son salut qu'à la fuite. Partisan de la restauration, il fut nommé, en 1815, conseiller de préfecture de la Loire-Inférieure, et conserva cette place jusqu'en 1850. Vers la fin de sa vie, il renonça à la médecine et se retira à la campagne. Sa mort arriva en 1854. On lui doit : *Opinion sur les réclamations adressées à l'assemblée nationale par les députés extraordinaires du commerce et des manufactures de France relativement aux colonies*, Paris, 1790, in-4.

BLIN (Joseph), législateur, frère du précédent, né à Rennes en 1765, s'enrôla à l'âge de seize ans et servit dans les Antilles. S'étant montré l'un des premiers défenseurs de la révolution, il fit contre les Prussiens la campagne de 1792, et de retour dans ses foyers fut nommé directeur de la poste par les assemblées populaires. Député au conseil des cinq cents en 1798, il combattit le directoire et s'opposa au 18 brumaire. Rentré à cette époque dans la vie privée, il n'en sortit qu'en 1815, reçut pendant les cent jours la croix de la légion-d'honneur, la perdit sous la seconde restauration et la recouvra en 1850. Il mourut à Rennes en 1854.

BLISTERSWICK de Moncley (Antoine-François de), d'une maison originaire de Gueldres, né vers 1660, fut élu chanoine de Besançon en 1687, et devint vicaire-général du diocèse sous l'administration de François-Joseph de Grammont. Nommé à l'évêché d'Autun en 1721, il fut transféré de ce siège sur celui de Besançon en 1752, qu'il cumula avec les abbayes de Cherlieu et de Fontenoi, de l'ordre de Cîteaux. Il mourut en 1754, après avoir institué pour héritière la maison du refuge de Besançon.

BLITTERSWYCK (Guillaume de), originaire de Gueldres, fut d'abord échevin de cette ville, puis conseiller du conseil supérieur de Gueldres et vice-chancelier de la même province. Il siégea plus tard au grand conseil de Malines et mourut dans cette ville en 1680. On a de lui : *Dissertatio de rebus publicis et fluremunda vigens, ardens, renascens*, Bruxelles, 1666, in-fol. — BLITTERSWYCK (Jean de), de la même famille, sacristain chez les chartreux en 1605, administra, soit comme prieur soit comme visiteur, les biens de son ordre, et mena jusqu'à sa mort une vie austère et pauvre. On ignore la date de son décès. Il a composé ou traduit plusieurs ouvrages ascétiques, entre lesquels nous citerons : *Soupirs spirituels vers Dieu*, Bruges, 1629, in-12; *Trésor de prières à la Vierge avant et après la confession*; *raison à l'usage des personnes qui visitent les saintes images de la Vierge exposées à Bruxelles à la vénération publique*, Bruxelles, 1625, in-16.

BOARETTI (l'abbé François), littérateur, né près de Padoue en 1748, devint professeur d'éloquence sacrée au gymnase ecclésiastique de Venise, et mourut dans cette ville en 1799, par suite des retards que lui inspira la suppression de cette école. Il a publié de nombreux ouvrages, qui décelent un véritable talent, quoiqu'ils soient écrits avec précipitation. Nous citerons les *Trachiniennes* de

Sophocle, *l'Electre*, *l'Hécube*, *l'Iphigénie en Tauride* et *la Médée* d'Euripide, trad. in versi scolti, publiés séparément, in-8; sa version des *Psaumes de David*, Venise, 1788, 2 vol. in-8; *l'Ecclesiaste* de Salomon, traduit en prose, ibid., 1792, in-8.

BOCHAT (Charles-Guillaume-Louis de), né à Lausanne en 1695, fit d'abord sa théologie à Bâle, puis quitta la carrière ecclésiastique pour l'étude du droit, obtint une chaire de jurisprudence et la quitta en 1740, pour exercer les fonctions de lieutenant baillival du canton de Lausanne. Il consacra ses loisirs à l'histoire de son pays et mourut, sans avoir pu terminer ses recherches, en 1755. On lui doit, entre autres ouvrages : *Mémoire pour servir à l'histoire des différends entre le pape et le canton de Lucerne*, Lausanne, 1727, in-8; *Mémoires critiques sur divers points d'histoire de la Suisse*, Lausanne, 1747-49, 5 vol. in-4.

BOISJOLIN (Jacques-François-Marie VIELLE de), homme de lettres, né à Alençon en 1760, s'adonna jeune encore à l'étude de la poésie, et devint un des élèves les plus distingués de l'abbé Delille. Ses premiers essais, vantés dans les journaux, applaudis dans les cercles et cités avec éloges par La Harpe, lui donnèrent une certaine célébrité dans la société parisienne. Lorsque la révolution éclata, il en adopta les principes sans en approuver les excès. Nommé, en 1792, chef de division au ministère des affaires intérieures, il perdit cette place, comme suspect, en 1795, mais il fut appelé deux ans après à l'école centrale du panthéon, en qualité de professeur d'histoire universelle. Devenu membre du tribunal, il en sortit en 1802 par la voie du sort, et refusa la place de conseiller de l'université, que lui offrait Fontanes, son ami intime. S'étant retiré en Normandie, il fut nommé, en 1805, sous-préfet de Louviers, et occupa ce poste jusqu'en 1852. Il mourut à Anteuil en 1844. On a de lui : *L'amitié et l'amour, ermites*, comédie pastorale, en 5 actes et en vers, qui n'a jamais été représentée, Paris, 1778, in-8; *La Forêt de Windsor*, traduit de Pope, Paris, 1798, in-8; ouvrage remarqué pour sa pureté et son élégance. Il est l'auteur d'un poème intitulé *Les Paysages*, auquel il n'a jamais mis la dernière main : La Harpe en vantait beaucoup certains morceaux, comme *les fleurs*, *la pêche*, *le lever du soleil*. On en trouve quelques fragments dans la correspondance littéraire de Grimm.

BOISJOLIN (Claude-Augustin VIELLE de), né à Paris en 1788, se livra à l'étude des sciences, entra dans l'arme du génie et assista au siège de Saragosse. Ayant quitté la carrière militaire, il entra, sous la restauration, dans la maison du roi, fut signalé et réformé comme mal pensant. Devenu directeur de la *Biographie portative des contemporains*, il se consacra tout entier au supplément de cet ouvrage, salua avec enthousiasme la révolution de 1850, mais passa promptement dans l'opposition et mourut en 1852. On a de lui, outre des *Notices biographiques* écrites dans l'esprit libéral qui régnait sur la fin de la restauration : *Sur l'éducation des femmes*, Paris, 1818, in-4; la *Préface du Dictionnaire de médecine d'Aubon*, et quelques autres articles littéraires.

BOISVILLE (Jean-François-Martin de), évêque de Dijon, naquit à Rouen en 1733. Après avoir pris des grades en Sorbonne, il devint chanoine dans l'église métropolitaine de sa ville natale, refusa le serment, se condamna à l'exil et fut nommé, après le concordat, vicaire-général du nouvel archevêque de Rouen. Contraint, en 1822, d'accepter l'évêché de Dijon, il mourut dans cette ville en 1829, après avoir montré beaucoup de zèle et de fermeté dans l'administration de son diocèse. Ce prélat est auteur d'une traduction en vers de l'*Imitation de J.-C.*, Paris, 1818, in-8.

BOLOT (Claude-Antoine), né vers 1740 à Gy, en Franche-Comté, fit ses études à l'université de Besançon, devint avocat, et après avoir passé sa jeunesse dans les divertissements du monde, s'établit à Vesoul en 1770. Elu procureur de la commune à l'époque de la révolution, il fut envoyé en 1792 à la convention nationale, vota la mort de Louis XVI, sans appel au peuple, mais avec sursis, entra ensuite au conseil des anciens et fut nommé juge au tribunal de Vesoul. A la réorganisation de la justice, il fut écarté ou oublié et se retira à La Chapelle-Saint-Quillain, où il mourut en 1812.

BONCERF (Claude-Joseph), littérateur, né à Chasot, dans les montagnes du Doubs, en 1724, embrassa l'état ecclésiastique et vint se fixer à Paris. La Roche-Aymon, archevêque de Narbonne, l'emmena dans son diocèse et le nomma chanoine et archidiaire de sa métropole. A la révolution, il se retira à Etampes, chez un de ses neveux, et y mourut en 1811. On connaît de lui quelques ouvrages, entre autres : *Le Citoyen zélé*, Londres (Paris), 1757, in-8 ; *Le vrai philosophe*, Paris, 1762, in-12 ; *La poétique ou Épître à un poète sur la poésie*, ibid., 1767, in-8.

BONI (le P. Mauro), né à Gênes en 1746, entra d'abord chez les jésuites, fut nommé, à la suppression de l'ordre, professeur de littérature au séminaire de Crémone, devint ensuite précepteur à Venise, et reprit en 1814 l'habit de saint Ignace. Il mourut en 1817 à Reggio, où il occupait les doubles fonctions de bibliothécaire et de maître des novices. Boni fut l'un des collaborateurs de l'édition italienne du Dictionnaire des hommes illustres de D. Chandon. Il traduisit plusieurs ouvrages.

BONO (l'abbé Jean-Baptiste-Augustin), né en 1758 à Verzuolo, près de Saluces, fit sa philosophie dans cette ville et devint répétiteur de droit à l'académie royale des nobles. Ayant pris part aux affaires politiques d'Italie, il fut nommé en 1798, par le général Joubert, l'un des quinze membres du gouvernement provisoire qui demanda la réunion du Piémont à la France. Il mourut en 1799, après avoir publié : *De potestate Ecclesiæ tum principis, seu de jurisdictione*, et plusieurs autres thèses sur des questions moitié politiques, moitié religieuses ; l'esprit novateur qui y règne fut signalé dans une brochure, par le vicaire du saint-office.

BONSI (le comte François), né à Rimini en 1720, cultiva dans sa jeunesse la médecine et l'histoire naturelle, et finit par s'attacher plus particulièrement à l'étude du cheval. Il fit un cours sur cette matière dans le palais du prince de Francavilla à

Naples. Il vivait en 1792, mais nous ignorons la date de sa mort. On distingue parmi ses principaux écrits : *Istituzione di marecalcia, conducenti.... ad esercitare con so di fondamenti la medicina de' cavalli*. Naples, 1780, in-8. C'est un très-bon ouvrage de maréchallerie.

BORELLI (Jean-Marie), né en Provence en 1723, entra dans la compagnie de Jésus et obtint à Avignon, après la suppression de l'institut, un canonical qu'il perdit par la réunion du comtat à la France. Appelé au lycée de Marseille comme professeur de belles-lettres, il mourut dans cette ville en 1808. On a de lui, entre autres ouvrages, un poème latin sur l'architecture, qui a fondé sa réputation : *Architectura, carmen*, Lyon, 1746, in-8. La diction en est élégante et facile, mais on y reconnaît un trop grand nombre de réminiscences des poètes classiques ; l'architecture du moyen-âge y est dépréciée au profit de l'architecture ancienne.

BORELLI (Jean-Alexis), né, en 1758, à Salernes, en Provence, fit de bonnes études dans sa patrie et se rendit en Prusse où il fut accueilli par Frédéric II. Devenu professeur et membre de l'académie de Berlin, il mourut dans cette ville vers 1810. Nous citerons, parmi ses écrits : *Système de la législation ou Moyen que la bonne politique peut employer pour former à l'état des sujets utiles*, Berlin, 1768, in-12 ; *Monument national pour l'encouragement des talents et des vertus patriotiques, ou Galerie prussienne de sculpture, de peinture et de gravure, consacrée à la gloire des hommes illustres*, 1788, in-4 ; *Introduction à l'étude des beaux-arts*, 1789, in-8. Tous ces ouvrages sont empreints de l'esprit qui régnait dans le xviii^e siècle. Borelli possédait des renseignements sur la vie de Frédéric II et il a édité quelques-unes de ses œuvres posthumes.

BORGO (le P. Charles), né à Vicence en 1751, enseigna la théologie à Modène, jusqu'à la suppression de la compagnie de Jésus à laquelle il appartenait, reentra ensuite dans la vie privée, s'adonna à la culture des sciences et des lettres et mourut en 1794. Son principal ouvrage est intitulé : *Analisi ed esame ragionato della difesa e della fortificazione delle piazze*, Venise, 1777, in-4. On lui doit, en outre, un panégyrique de saint Ignace, fort estimé en Italie : *Orazione in lode di sant' Ignazio de Loyola*, 5^e édit. Turin, 1787, in-8.

BOSC (L.-C.-P.), historien, né dans le Rouergue vers 1740, embrassa l'état ecclésiastique et devint professeur au collège de Rodez. Ses loisirs étaient consacrés à l'histoire de son pays, mais la révolution interrompit ses travaux, et l'auteur, détenu en prison jusqu'au 9 thermidor, les reprit et les publia dès que les circonstances le lui permirent. On ignore la date de son décès. On a de lui : *Mémoires pour servir à l'histoire du Rouergue*, 1797, 5 vol. in-8.

BOSCHIUS (Pierre-Van-Den Bossche), né à Bruxelles en 1686, fut admis chez les jésuites à dix-neuf ans et acheva sa philosophie à Anvers, où il professa ensuite les humanités. L'étude affaiblit sa santé, mais il n'en continua pas moins ses savantes recherches et mourut en 1756. Ce fut l'un des continuateurs du recueil des *Acta sanctorum*

qui lui doit nombre de dissertations insérées dans les quatre derniers volumes de juillet et dans les trois premiers d'août. Son principal ouvrage est intitulé : *Tractatus historico-chronologicus de patriarchis antiochenis tam graecis quam latinis, imò et jacobitis usque ad sedem à Syriacis eversum*, Anvers, 1725, in-4. On le trouve au iv^e vol. du mois de juillet des *Acta sanctorum*.

BOSSU (Jacques le), théologien, né en 1546, à Paris, se fit recevoir docteur en sorbonne et devint un des plus fameux sectateurs de la ligue. Obligé de quitter la France, après l'avènement de Henri IV, il se rendit à Rome, y obtint des bénéfices et y mourut en 1626. On a de lui quelques pamphlets composés pendant la ligue contre l'autorité royale, et des discours en l'honneur de son parti, entre autres : *Sermon funèbre pour l'anniversaire des princes Henri et Louis de Lorraine*, Nantes, 1590, in-8.

BOUCHESEICHE (Jean-Baptiste), né en 1760, à Chaumont, entra d'abord dans la congrégation des pères de la doctrine chrétienne et professa dans un des établissements de l'institut, à Saint-Omer. N'étant pas engagé dans les ordres sacrés, il quitta la vie religieuse en 1784, se maria et vint à Paris où il enseigna jusqu'en 1795. Nommé, en 1798, commissaire du directoire puis de l'administration municipale de Paris, il entra sous le consulat à la préfecture de police, fut mis à la retraite en 1815 et mourut à Chaillot en 1825. On a de lui divers ouvrages d'éducation, entre autres : *Catéchisme de la déclaration des droits de l'homme et du citoyen*, 1795, in-8.

BOUGET (Jean), orientaliste, né à Saumur en 1692, fut emmené à Rome, dès son enfance, par le comte Albani qui le fit instruire et le pourvut de la chaire d'hébreu au collège de la propagande, dès qu'il eut reçu les ordres sacrés. Benoît XIV, qui l'estimait, le nomma son camérier secret et l'honora de sa confiance. Il mourut à Rome en 1775, avec la réputation d'un savant aimable et spirituel. On a de lui : *Grammaticæ hebraicæ rudimenta*, Rome, 1717, in-8 ; *Lexicon hebraicum et caldaico-biblicum*, ibid., 1757, 5 vol. in-fol.

BOUIN (le P. Jean-Théodose), astronome, né à Paris en 1715, entra dans l'ordre des chanoines réguliers de la congrégation de France, y connut le célèbre Pingré et partagea avec lui son ardeur pour l'astronomie. Elu prieur de Saint-Lô et membre correspondant de l'académie des sciences, il s'occupa jusqu'à la fin de sa vie d'observations et de calculs, et mourut vers 1795. On trouve dans les six premiers volumes du recueil des *Savants étrangers*, le résultat de ses recherches sur la marche des planètes, sur les comètes de 1757 et de 1759, le passage de Vénus sur le soleil, etc. La liste de ses mémoires a été donnée dans la *France littéraire* de M. Quérard.

BOULE (Jean-Charles), prédicateur du roi, né à Cannes vers 1720, professa d'abord la rhétorique à Villefranche, entra ensuite chez les cordeliers et se fit recevoir docteur en sorbonne. Après avoir prononcé en 1759 le panégyrique de saint Louis en présence de l'académie française, il prêcha le

carême à Versailles en 1765, obtint d'être relevé de ses vœux et s'établit à Paris. On ignore la date de son décès. Aucun de ses sermons n'a été imprimé. On a de lui : *Histoire abrégée de la vie, des vertus et du culte de saint Bonaventure*, Lyon, 1747, in-8.

BOULLIETTE, grammairien, né vers 1720, en Bourgogne, devint chanoine d'Auxerre et mourut à la fin du xviii^e siècle. Il s'était occupé des moyens de fixer la prononciation et il publia, avec les encouragements de l'académie française, ses savantes recherches sous le titre de *Traité des sons de la langue française et des caractères qui les représentent*, 2^e édit., Paris, 1788, in-8.

BOUVENOT (Pierre), né à Arbois en 1746, exerçait en 1789 la profession d'avocat à Besançon. Député du Doubs à l'assemblée législative, il réprouva par ses votes les excès de la révolution et n'en fut pas moins nommé, à l'expiration de son mandat, membre et président du directoire du département du Doubs. Ayant protesté, en cette qualité, contre les décrets de la convention, il fut destitué, mis en réclusion et acquitté. Après le 18 brumaire, il accepta les fonctions de président au tribunal de première instance d'Arbois, perdit sa place à la restauration et fut nommé, en 1820, président à Lons-le-Saulnier. Son âge et ses infirmités l'ayant obligé de demander sa retraite, il mourut à Vadans près d'Arbois, en 1855.—BOUVENOT (Louis-Pierre), frère du précédent, né à Arbois en 1756, embrassa d'abord la profession des armes et quitta ensuite l'épée pour la soutane. Nommé vicaire de saint Jean-Baptiste de Besançon, il se distinguait comme prédicateur lorsque la révolution arriva. Il prêta le serment constitutionnel, devint vicaire-général de Seguin, métropolitain de l'Est, se démit de sa charge et chercha à se faire oublier pendant le régime de la terreur. Accusé de complot royaliste, il fut arrêté à Besançon, s'évada et se sauva à Paris où Corvisart, son ancien ami, lui enseigna la médecine. A la mort de Corvisart, il se retira à Sens et y mourut en 1850. Plus occupé de la pratique que de la théorie de son art, il n'a laissé, outre sa thèse, que quelques articles dans le *Dictionnaire des sciences médicales*.

BOUVENS (l'abbé de), né à Bourg en Bresse vers 1750, embrassa l'état ecclésiastique et devint vicaire-général de l'archevêque de Tours, M. de Conzié, son compatriote. Il suivit ce prélat dans l'émigration et prononça en présence des princes émigrés l'oraison funèbre du duc d'Enghien, de l'abbé de Firmont, et de Marie-Joséphine-Louise de Savoie, femme de Louis XVIII. Nommé un des aumôniers du roi en 1814, il demanda sa retraite au bout de quelques années, quitta Paris en 1850 et mourut quelques temps après. Ses discours ont été réunis sous le titre d'*Oraisons funèbres*, Paris, 1824, in-8.

BOUVIER (André-Marie-Joseph), médecin, né à Dole en 1746, fit ses études à l'université de Besançon et y prit le bonnet de docteur. S'étant établi à Versailles, il ne tarda pas à s'y faire connaître avantageusement, traversa la révolution sans péril et fut nommé, au retour des Bourbons, médecin consultant de la maison de Saint-Denis. Les der-

nières années de sa vie furent vouées tout entières à l'étude de l'agriculture. Il mourut à Vaugirard en 1827, léguant à la ville de Dole, ses manuscrits, sa bibliothèque et ses tableaux. Il a laissé une foule d'opuscules sur la médecine, l'agriculture et l'économie domestique.

BRAN (Frédéric-Alexandre), né en 1767 à Rybnitz dans le Mecklembourg, visita dans sa jeunesse une partie de l'Europe et s'établit, en 1800, dans les Pays-Bas, où il prit part à la rédaction de la *Minerve* que Archenholz publiait à Hambourg. Les autorités françaises de cette ville lui témoignèrent d'abord une grande bienveillance ; mais ayant appris qu'il était hostile à Bonaparte, elles le persécutèrent et l'obligèrent de quitter le pays. Après avoir séjourné quelque temps à Leipzig et à Prague, il s'établit à Iéna, en 1816, comme libraire, continua ses publications sous le titre d'*archives ethnographiques* et mourut en 1851. L'université d'Iéna lui avait décerné en 1817 le titre de docteur en philosophie.

BRANCATO (Francesco), jésuite sicilien, fut envoyé en Chine en 1657 et y prêcha l'Evangile pendant 52 ans avec autant de succès que de zèle. Il mourut à Canton en 1671. Il a publié entre autres ouvrages chinois : un *Traité sur l'Eucharistie*, avec divers exemples, une *Explication* des dix commandements, et un *Catéchisme* qui est encore aujourd'hui un des principaux livres élémentaires des chrétiens chinois. Il parut pour la première fois en 1661, sous le titre de *Thien chin hoc kho*.

BRANDOLESE (Pierre), bibliographe, né en 1751, à la Canda, dans la Polésie, vint à Venise dans sa première jeunesse et entra, en qualité de commis, chez un riche libraire. Ayant acquis en peu de temps des connaissances très-étendues dans la bibliographie et dans l'histoire littéraire, il établit à Padoue un magasin de librairie, gagna l'estime générale par ses talents et par sa probité et fut adjoint au chevalier Luzara comme inspecteur des beaux-arts du Padouan. Il mourut à Venise en 1809. On a de lui quelques traductions et quelques opuscules parmi lesquels nous citerons : *Pittura, sculture, architettura ed altre cose notabili di Padova monumento descritte*, Padoue, 1795, in-8. On regarde cet ouvrage comme un des meilleurs *Guides* de toute l'Italie, et Lanzi s'en est beaucoup servi pour son histoire de la peinture.

BRANDOLINI (Aurelio), surnommé *Il Lippo*, né à Florence dans le x^e siècle, était encore enfant lorsqu'il eut le malheur de perdre la vue et une partie de sa fortune. Sa mémoire suppléa ses yeux : il fit dans les lettres de rapides progrès et enseigna à Florence et à Rome, où l'on remarqua surtout la facilité avec laquelle il improvisait, en vers latins, sur les sujets les plus difficiles. Mathias Corvin, roi de Hongrie, l'attira dans ses états, l'accueillit de la manière la plus flatteuse et lui donna une chaire d'éloquence dans l'université de Bude. Après la mort de Corvin dont il prononça l'oraison funèbre en 1490, il revint à Florence, embrassa la vie religieuse dans l'ordre de Saint-Augustin et se consacra à la prédication. Il mourut à Parme en 1497. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages dont

voici les principaux : *Paradoxorum christianorum libri duo*, Rome, 1551, in-4 ; *De ratione scribendi libri tres*, Bâle, sans date, in-8 ; *De vita humana conditione et toleranda corporis aegritudine dialogus ad Math. Corvinum*, Vienne, 1544, in-8 ; *Oratio de virtutibus D. N. Jesu-Christi, nobis in ejus passione ostensis, Romæ ad Alexandrum VI, P. Max. in parescece habita*, sans date, in-4. La latinité de Brandolini est d'une pureté et d'une précision qui la firent goûter beaucoup par les savants de son temps.

BRASSEUR (Philippe), né à Mons vers 1597, fit ses humanités dans cette ville et étudia ensuite la philosophie et la théologie à Douai. Après y avoir été ordonné prêtre, il retourna à Mons, partagea son temps entre la prédication et la culture des lettres, et mourut vers 1650. Il a laissé quelques opuscules, en vers latins, dans lesquels il célèbre les antiquités religieuses du Hainaut, particulièrement les légendes et les miracles.

BRAULT (Charles), archevêque d'Albi, né à Poitiers en 1752, avait à peine terminé ses études qu'il fut chargé d'enseigner la philosophie au séminaire de la Rochelle. Nommé chanoine de Sainte-Radegonde de Poitiers, il devint ensuite dans ce diocèse archidiacre, théologal et vicaire-général. Obligé de quitter la France à l'époque de la révolution, il rentra après la terreur et fut pourvu, en 1802, de l'évêché de Bayeux. Cette église lui dut, en peu de temps, des séminaires, des missions et des établissements de charité. Transféré en 1825 sur le siège archiepiscopal d'Albi, il sut, comme à Bayeux, se concilier tous les esprits, fut créé pair de France en 1827 et mourut en 1855. Il a laissé des *Mandements* et des *Lettres pastorales* écrits avec une onction qui formait le trait principal de son éloquence.

BRAZIER (Claude-Joseph), né en 1759, à la Grande-Rivière, bailliage de Saint-Claude, fit ses études à l'école vétérinaire de Lyon et, après y avoir lui-même enseigné, fut nommé garde-haras à Baume-les-Dames. Il se retira à Besançon à l'époque de la révolution, et y mourut en 1808. Membre correspondant de l'Académie royale de médecine depuis 1780, il entretenait une correspondance active avec l'abbé Rozier, célèbre agronome dont il avait fait la connaissance pendant son séjour à Lyon. On a de lui différents opuscules sur son art et des articles publiés dans le *Dictionnaire d'Agriculture*.

BRÉA (Jean-Baptiste-Fidèle), né en 1790, à Menton, dans la principauté de Monaco, entra à l'école militaire en 1806 et fit les campagnes de Naples dans le 22^e léger d'où il sortit en 1812 avec le grade de chef d'escadron d'état-major. Blessé de deux coups de feu et fait prisonnier à la bataille de Leipzig, il se distingua aux Quatre-Bras en 1815 et en 1816 à la prise de la redoute suédoise de Holfausen. Dans la même année, se trouvant à Toulouse en qualité d'aide-de-camp du général Patrice, son beau-frère, il contribua à la répression d'une émeute causée dans la ville par la rareté des subsistances. Lieutenant-colonel en 1851, colonel d'état-major en 1856, maréchal-de-camp en 1865,

il commandait le département de la Loire-Inférieure lorsque la révolution de février éclata; mais on lui retira son commandement par suite de la mesure qui supprimait les maréchaux-de-camp dans tous les chefs-lieux de division militaire, et il vint à Paris solliciter du service. Pendant les journées de juin 1848, le général Damesme ayant été blessé mortellement vers la place du Panthéon, Bréa reçut l'ordre de le remplacer et de combattre les insurgés à la barrière de Fontainebleau. Le souvenir du succès qu'il avait obtenu à Toulouse, lui fit croire peut-être qu'il parviendrait à calmer l'émeute. Sa confiance et sa loyauté furent cause de sa perte. Il s'engagea dans les barricades en qualité de parlementaire, et dès qu'il fut hors d'état d'être secouru, on le retint prisonnier dans un corps-de-garde, où il fut fusillé et assommé, avec le capitaine de Mangin, son aide-de-camp, le 25 juin 1848. La ville de Nantes lui fit de magnifiques obsèques, et éleva un monument à sa mémoire.

BREHOT DU LUT (Claude), magistrat et littérateur, naquit à Montluel en 1784, de Joseph-Antoine Breghot et de Suzanne Péricaud. Il fit avec succès ses études à Lyon, et publia, à l'âge de seize ans, dans les journaux et dans divers recueils périodiques, des imitations de Martial et de l'*Anthologie grecque*. En 1806, il entra au barreau et fut inscrit sur le tableau des avocats; mais avant de se livrer à la plaidoirie, il se rendit à Paris pour étudier les grands modèles. Clavier, Boissonade et Dugas-Montbel, avec lesquels il se lia, achevèrent de l'initier dans tout ce que la langue grecque avait de plus difficile. A son retour à Lyon, il fit ses débuts au barreau, et fut un des fondateurs de la société littéraire de cette ville. En 1812, il publia le *Ciceroniana* en société avec M. A. Péricaud aîné, auquel il était attaché encore plus par une conformité de goûts et d'études que par les doubles liens de parenté qui les unissaient. En 1815, il épousa M^{lle} Falsan, et la même année, il entra dans la magistrature. D'abord substitut du procureur du roi, il devint plus tard président du tribunal civil, puis enfin conseiller à la cour d'appel. En 1821, il fut appelé à faire partie de l'académie de Lyon, et la présida en 1825. L'année précédente il avait perdu sa femme, et quoique bien jeune encore, il crut que sa qualité de père lui défendait de former de nouveaux nœuds. Tout son temps, tous ses soins se partagèrent entre ses enfants, ses devoirs de magistrat et ses goûts littéraires. Martial était particulièrement l'objet de ses études; il a revu la traduction qui fait partie de la collection de M. Nisard, et on lui doit les notes des six premiers livres. En 1839, il publia, avec M. Péricaud, un *Catalogue des Lyonnais dignes de mémoire*, destiné aux membres de la société littéraire, qui se proposaient de faire une *Biographie lyonnaise*. La plume de Breghot n'était jamais oisive; on eût dit qu'il avait pris pour devise : *Nulla dies sine pagina*. L'*anthologie grecque* et le poète de Bilbils n'étaient pas les seuls objets de sa prédilection; dans les dernières années de sa vie il s'occupait activement d'un commentaire sur les *Poésies* d'André Chénier, et sur les *Essais* de Montaigne. La révolution de février l'a-

vait vivement affecté, et sa santé en avait été altérée, sans toutefois que son état dût donner la moindre inquiétude à sa famille et à ses amis. Lui seul ne s'y était pas trompé, il vit s'approcher la mort sans la désirer ni la craindre, et le 30 novembre 1849, il s'éteignit doucement entre les bras de ses enfants, auxquels il a laissé pour héritage un nom illustré par la science et la vertu. Indépendamment de nombreux articles dans la *Biographie universelle*, dans la *Biographie des contemporains* et dans la *France littéraire* de Quérard, et d'éditions enrichies de notes et de glossaires, des *Œuvres* de Louise Labé, des *Poésies* de Pernet de Guillet, de la traduction de l'*Apologétique* de Minucius-Félix, par M. Péricaud, des *Œuvres* de du Cerceau (Lyon, 1828, 2 vol. in-8), et d'*Apollinaris Sidonius*, trad. par M. Grégoire et Collombet (Lyon, 1856, 5 vol. in-8), on a de lui : *Archives historiques et statistiques du Rhône*, Lyon, 1821-51, 14 vol. in-8 (avec MM. Péricaud, J.-B. Dumas, et autres); *Lettres lyonnaises, ou correspondance sur divers points d'histoire et de littérature*, ib., 1826, in-8; *Mélanges biographiques et littéraires pour servir à l'histoire de Lyon*, ib., 1828-51, 2 vol. in-8; *Notice topographique sur la ville de Lyon*, ib., 1850, 5^e édit., 1858, in-8; *Dictionnaire des rues, places, passages, quais, etc., de Lyon, avec l'origine de leurs noms*, 1858, in-8. L'éloge de Breghot du Lut a été prononcé le 6 février 1850 à la société littéraire de Lyon, par l'un des membres M. d'Aigueperse; et l'on trouve dans l'*Histoire de l'académie de Lyon*, par M. Dumas, II, 78-85, une notice à peu près complète de ses importants travaux littéraires.

BRES (Jean-Pierre), né à Issoire, vers 1760, fit ses études à Limoges et s'adonna d'abord à la physique. Renonçant ensuite aux sciences exactes, il ne s'occupa plus que de littérature, publia plusieurs romans ou opuscules, et mourut à Paris en 1817. — **BRES** (Jean-Pierre), neveu du précédent, né à Limoges en 1785, quitta l'étude de la médecine qu'il avait embrassée dans sa jeunesse, pour s'adonner aux lettres et aux arts, et mourut à Paris en 1852, après avoir été attaché à l'administration départementale de la Seine. On lui doit, entre autres ouvrages : *Musée des paysagistes*, Paris, 1826, in-8; *Tableau historique de la Grèce*, ibid., 1826, 2 vol. in-48, fig.

BRESSON (Jean-Baptiste-Marie-François), conventionnel, né à Darney dans les Vosges, en 1760, fit ses études à Paris et exerça ensuite dans sa ville natale la profession d'avocat. Nommé, en 1790, l'un des administrateurs du district, il fut envoyé en 1792, par les mêmes électeurs, à la convention nationale où il se prononça, avec autant de courage que de raison, contre le supplice de Louis XVI. Devenu par-là odieux aux montagnards, il n'échappa à la mort que par la fuite et se cacha à Contrézeville. Après le 9 thermidor, il rentra à la convention, et passa ensuite au conseil des cinq-cents. Chef de division de la comptabilité au ministère des affaires étrangères, il donna en 1815 asile au comte Lavallette qui s'était échappé de sa prison après avoir été condamné à mort. Mis à la retraite quelque temps après, il se retira près de

Meudon dans une maison de campagne, et mourut en 1852. On a de lui : *Réflexions sur les bases d'une Constitution*, Paris, 1795, in-8.

BRIDGE (Bewick), né à Linton, vers 1766, étudia dans l'université de Cambridge, et devint professeur de mathématiques au collège de la compagnie des Indes orientales à Hertford. Il obtint en 1816 le vicariat de Cherry-Hinton, et mourut dans cette ville en 1855. On a de lui : *Leçons de mathématiques*, 1810-1811, 2 vol. in-8; *Introduction à l'étude des principes mathématiques et de la philosophie naturelle*, 1815, 2 vol. in-8.

BROCCHI (Jean-Baptiste), géologue, né à Basano en 1772, fut envoyé à Padoue par son père pour étudier la jurisprudence; mais ses goûts l'entraînant vers les sciences naturelles, il employa en voyages l'argent qui devait servir à payer ses grades, se fit connaître des savants et obtint en 1802 la chaire d'histoire naturelle fondée à Brescia. Il quitta cette ville pour s'établir à Milan qui lui offrait plus de ressources, et, après avoir exploré toute l'Italie méridionale, se voyant seul, sans fortune, sans soutien, il se laissa séduire par l'idée de se rendre utile en Egypte. Très-bien accueilli par le vice-roi, il rechercha pendant quatre ans les mines du pays, en commença l'exploitation et mourut en 1826, à Charthum, sans avoir retiré autre chose de son dévouement et de ses connaissances que la réputation d'un homme savant et courageux. La liste complète de ses ouvrages, qui sont au nombre de cinquante, se trouve dans la *Biographie universelle, supplément*, LIX, 279-81.

BROCC (dom Théodore TALON de), né à Châlons-sur-Marne, vers 1680, fit profession à l'abbaye de Saint-Arnould de Metz, et mourut dans cette ville en 1762. Il a laissé sur les monuments antiques de la province, un manuscrit auquel il avait travaillé pendant quinze ans et dont voici le titre : *Recueil historique de ce qui est arrivé de plus remarquable dans la ville de Metz, depuis le temps de Jules-César, jusqu'à présent*.

BROSSARD (David) était religieux bénédictin à l'abbaye de Saint-Vincent, près du Mans, vers le milieu du xvi^e siècle. On lui doit un ouvrage très-remarquable sur la culture des arbres fruitiers, qui parut pour la première fois en 1552, sous ce titre : *La manière de semer et de faire pépinière d'arbres saurageons entre toutes sortes d'arbres*. Il a été reproduit en 1560, in-8, par le libraire Langelier, qui le réunit à trois autres sous ce titre : *Quatre traités utiles et délectables de l'agriculture*, et en 1607, par le libraire Robert Fouet, sous le titre de *Maison champêtre*, etc.

BRUGMANS (Sebalb-Justin), né à Franeker en Frise en 1765, fit ses études à l'université de Groningue et composa, jeune encore, des mémoires sur la botanique et sur la médecine, qui furent couronnés par les académies de Dijon, de Bordeaux et de Berlin. Nommé en 1786 professeur de botanique à Leyde, il occupa en même temps, dans cette université, les chaires d'histoire naturelle et de chimie. Depuis la révolution de 1795, réunissant à ses travaux scientifiques des fonctions administratives, il organisa le service de santé des

armées hollandaises, obtint la faveur de Louis Bonaparte, de Napoléon et de Guillaume de Nassau, et après avoir déployé pendant la bataille de Waterloo une grande activité, mourut à Leyde en 1819. On trouve son éloge dans les *Annales générales des sciences physiques*, que Bory de Saint-Vincent rédigeait alors à Bruxelles.

BRUGUIÈRE du Gard (J.-T.), né vers 1765 à Sommières près de Nîmes, embrassa l'état ecclésiastique et devint secrétaire de Loménie de Brienne, archevêque de Toulouse. Il se maria pour échapper à la terreur, prit part à la rédaction du *Journal des arts*, et devint directeur de l'académie de législation qui parvint sous son administration à un degré de prospérité dont elle n'avait pas encore joui. Après la restauration, il vécut dans la retraite et mourut dans l'oubli en 1854. On a de lui quelques opuscules politiques ou littéraires très-médiocres, entre autres un poème épique en douze chants et en vers intitulé : *Napoléon en Prusse*, Paris, 1809, in-8.

BRUGUIÈRE (Antoine-André), littérateur, né à Marseille en 1775, fut destiné au commerce par son père et envoyé à la Guadeloupe où les affaires de sa famille nécessitaient un agent dévoué. Après avoir voyagé dans les Antilles et dans la Guyanne française qu'il visita en naturaliste et en poète, il quitta l'Amérique, rentra en France et s'attacha à la fortune du général Dessole qui le fit connaître à Paris. Lors de la création du royaume de Westphalie, il y fut nommé secrétaire du cabinet et maître des requêtes au conseil d'état. Les événements de 1815 le rendirent à sa patrie et à la liberté, mais il ne recouvra sa place qu'à l'avènement de son ancien protecteur au ministère des affaires étrangères. Nommé alors secrétaire de l'ambassade de France à Londres, il ne put aller prendre possession de son poste à cause de sa mauvaise santé, et mourut à Paris en 1825. On a de lui des *Drames*, des *Romans*, des *Contes*, et quelques poésies. La *Revue encyclopédique*, novembre 1825, et le *Journal asiatique*, tom. III, pag. 252, ont publié sur lui des notices historiques.

BRULÉY DE LA BRUNIÈRE (Claude-Jean-Joseph), évêque de Mende, né à Sezanne en 1760, d'une famille ancienne dans la magistrature, fit ses études au collège de Troyes et entra à dix-huit ans au séminaire de Saint-Sulpice. Après avoir pris le grade de docteur en théologie, il fut choisi pour vicaire-général par M. de Béthisy, évêque d'Uzès. Protégé par l'estime publique et par sa prudence, il put d'abord garder son poste, quoiqu'il eût refusé de prêter serment à la constitution civile du clergé; mais sur les dénonciations des constitutionnels, il fut arrêté en 1792, mis en prison et condamné par le tribunal de Nîmes à une détention perpétuelle. Le tribunal de la Drôme cassa cet arrêt, et l'abbé de la Brunière, obligé de s'exiler, se retira en Italie et s'établit à Rome. Il y rendit d'importants services aux évêques émigrés, et s'employa spécialement à obtenir d'eux qu'ils renoncassent à leurs sièges pour favoriser la mise à exécution du concordat. Rentré en France en 1802, il fut nommé vicaire-général d'Evreux, où il eut une

grande part dans l'administration de ce diocèse. Le roi le désigna pour l'évêché de Pamiers en 1817; mais l'érection de ce siège ayant souffert des difficultés, il fut appelé à celui de Mende en 1821. Son zèle, sa bienveillance et sa charité lui méritèrent l'affection de ses diocésains. Il mourut le 16 décembre 1848. On a de lui : *Mandements, circulaires et ordonnances*, précédés d'une *Notice* sur sa vie par M. Commandré, son premier vicaire-général, Toulouse, 1849, in-8.

BRUSATI (le P. Jules-César), littérateur, né vers 1695 à Belinzago dans le Novarèse, voyagea dans sa jeunesse et se rendit familières les langues et les littératures des principales contrées de l'Europe. De retour en Italie, il entra dans la compagnie de Jésus, enseigna la logique à Pavie et mourut en 1745, par suite du travail excessif auquel il s'était livré. Il a traduit les mémoires du marquis de Saint-Philippe sous ce titre : *De federatorum contra Philippum V, Hispaniarum regem, bello Commentaria*, Gênes, 1725. Il a laissé différents *Traité élémentaires*; des *Observations météorologiques*; un recueil de *Lettres familières*. Enfin on lui doit les préfaces et dissertations publiées à la tête des huit volumes des *Monumenti della famiglia del Verme*.

BRUSTHEM (Jean de), né à Saint-Trond, entra dans l'ordre de Saint-François et écrivit sous le règne du prince évêque de Liège, Georges d'Autriche, à qui il dédia son ouvrage, une histoire encore inédite des évêques de Liège et des ducs de Brabant, depuis saint Materne jusqu'à 1505 : *Res gestæ episcoporum leodiensium et ducum Brabantie a temporibus S. Materni ad annum 1505*.

BUCHET (Jacques-Bonaventure), maréchal-de-camp, né à Gy (Haute-Saône), en 1749, entra, en qualité d'aspirant, à l'école d'artillerie de Toul. Capitaine d'artillerie en 1778, colonel en 1791, il fit partie des armées du Nord et de la Moselle, devint prisonnier de guerre en Prusse, et commanda, à son retour, les écoles d'artillerie de Châlons et de Besançon. Créé maréchal-de-camp en 1804, il exerça sous les ordres du prince Eugène Beauharnais, les fonctions de chef d'état-major général dans l'armée d'Italie. S'étant retiré à Gy en 1809, il fut nommé maire en 1812, et préserva cette ville du pillage pendant le passage des alliés. Le conseil général de la Haute-Saône, auquel il appartenait depuis sa création, le choisit pour président en 1818. Annobli par Charles X, en 1825, il mourut en 1851. Il était chevalier de St.-Louis, et officier de la légion d'honneur.

BUCHETTI (Louis-Marie), littérateur, né à Milan en 1747, entra de bonne heure dans la compagnie de Jésus, et après la suppression de cette société, s'étant chargé de l'éducation de quelques jeunes patriciens, voyagea avec eux en Allemagne, en Italie, en Angleterre et en France. Il était à Paris en 1795. L'indignation qu'il témoigna à la vue de nos malheurs publics, le rendit suspect et il fut obligé de se sauver à Venise, où il mourut en 1804. On a de lui : *Idilli di Mosco, Bione e Teocrito*, Milan, 1784, in-8; *Le supplici, tragedia di Euripide*, Venise, 1799, in-8; *De vitâ et scriptis Julii Caesaris Cor-*

dara ex soc. Jesu Commentarius, ibid., 1804, in-8; *Lettera al citad. Bolyeni, sul parere da lui pubblicato intorno al giuramento a tutti i pubblici funzionarii*, ibid., 1804, in-8.

BUÉE (Adrien-Quentin), né à Paris en 1748, embrassa l'état ecclésiastique et fut d'abord organiste de St.-Martin de Tours, puis secrétaire du chapitre de Notre-Dame dans sa ville natale. Après la journée du 10 août, il se réfugia en Angleterre où il resta jusqu'à la première restauration. Rentré en France en 1814, il s'occupa de mathématiques et de musique, fut nommé chanoine honoraire de Paris, et mourut en 1826. On a de lui un grand nombre d'opuscules sur la politique, la littérature et les sciences exactes.

BUGANZA (le P. Gaëtan), jésuite, né à Mantoue en 1752, professa la rhétorique dans divers collèges, et, après la suppression de l'institut, revint dans sa patrie, où il mourut en 1812. On a de lui : *De modo conscribendi inscriptiones*, Mantoue, 1779, in-8; *La poesia in aiuto alla prosa*, ibid., 1781, in-8; *Carmina*, Florence, 1786, in-8; *L'eloquenza ridotta alla pratica*, Mantoue, 1812, in-8. Tous ces ouvrages montrent que le P. Buganza était tout à la fois un érudit ingénieux, un poète plein de facilité et un rhéteur agréable.

BUGEAUD (Thomas-Robert), maréchal de France, duc d'Isly, naquit à Limoges, le 15 octobre 1784, de Jean-Baptiste-Ambroise Bugeaud, chevalier, seigneur de la Piconnerie, et de Françoise de Sulton de Clonard, d'une famille illustre d'Irlande. Il put, grâce à son jeune âge, échapper aux persécutions de la terreur, sans suivre dans l'exil ses deux frères aînés; mais ses études classiques demeurèrent incomplètes. Dès les premiers jours de l'empire, il embrassa la carrière des armes. Etant entré, en 1804, comme volontaire dans la garde impériale, il fit partie de la grande armée l'année suivante, gagna à Austerlitz ses galons de caporal et un an après, l'épaulette de sous-lieutenant au 64^e de ligne. Après avoir fait les campagnes de Prusse et de Pologne, et reçu une grave blessure à Pultusk, il partit pour l'Espagne, où il servit jusqu'en 1814, d'abord comme lieutenant-adjutant-major, puis comme capitaine. Il se distingua surtout à Lérída, à Tarragone et à Burgos, et mérita souvent par son courage et par son intelligence d'être mis à l'ordre de l'armée. L'étude de l'état militaire remplissait tous ses loisirs. Dans l'hiver de 1815 à 1814, lorsqu'il commandait les avant-postes de l'armée sur le Loiréat, il sut, au moyen d'une combinaison stratégique dont la conception lui appartenait, défendre sa position menacée, enlever plusieurs détachements et repousser avec une poignée d'hommes le choc de l'ennemi. Ce brillant exploit lui valut le grade de colonel et le commandement du 14^e de ligne, à la tête duquel il se trouvait à Narbonne, pendant les événements de 1814. Bonaparte, à son retour de l'île d'Elbe, lui offrit le titre de général de brigade; mais Bugeaud le refusa, sous prétexte qu'il ne l'avait pas encore mérité. Envoyé à l'armée des Alpes, sous les ordres du maréchal Suchet, qui lui remit le commandement de l'avant-garde, il se signalait dans l'Isère, par de beaux faits d'armes

contre les troupes piémontaises et autrichiennes, lorsqu'il apprit le désastre de Waterloo et la marche de l'ennemi. A cette nouvelle, il fit prêter à ses soldats serment de fidélité, et quoiqu'il n'eût que 1700 hommes, il livra bataille aux Autrichiens qui étaient au nombre de 10,000, et les défit complètement. Ne voulant pas servir la restauration, il se retira à Excideuil, dans la Dordogne. Depuis 1815 jusqu'en 1851, il cultiva les champs, apprit l'agriculture et l'enseigna autour de ses domaines. Après la révolution de juillet, il fut promu au grade de maréchal-de-camp et envoyé à la chambre par le deuxième arrondissement de Périgueux. Député ministériel, il essaya beaucoup de critiques dans toutes les discussions auxquelles il prit part; mais on ne put s'empêcher de reconnaître que sa parole, souvent rude et incorrecte, était pleine de sens, de franchise et de hardiesse. Ayant reçu un commandement dans les journées de juin 1832, il écrasa les insurgés dans la rue Transnonain et devint de plus en plus odieux aux partisans de l'insurrection. On doit lui reprocher avec plus de raison d'avoir consenti à garder, dans la citadelle de Blaie, madame la duchesse de Berry, vendue à Louis-Philippe par la trahison de Deutz. Débarqué en Afrique en 1856, il vainquit plusieurs fois Abd-el-Kader et ses arabes, sur les bords de la Tafna, sur la route d'Oran, aux environs de Tlemcen, et gagna, par ce succès, le grade de lieutenant-général. M. Molé le renvoya en Algérie, l'année suivante, pour conclure avec Abd-el-Kader le traité de la Tafna, qui souleva en France, surtout dans les rangs de l'opposition, des réclamations si vives. Nommé en 1840 gouverneur-général de la colonie, il s'y distingua par de brillantes expéditions, en même temps que par une grande intelligence des intérêts agricoles et industriels du pays. Après avoir été élevé, en 1845, à la dignité de maréchal, il rentra en France pour se présenter de nouveau aux suffrages de ses électeurs, obtint la continuation de son mandat et repartit pour l'Algérie où il remporta, en 1848, sur les troupes de l'empereur de Maroc, bien supérieures en nombre, la célèbre bataille d'Isly. Créé duc à la suite de ce fait d'armes, il céda le commandement du pays au duc d'Aumale, et vint exposer devant la chambre des députés la situation de notre colonie. Ses vues parurent très-justes et ses paroles obtinrent l'approbation générale. Lorsque la révolution de février éclata, il fut placé un moment à la tête des troupes et de la garde nationale de Paris. Si ses conseils eussent prévalu, la royauté de juillet aurait peut-être été sauvée; mais Louis-Philippe lui retira son

commandement, et le plan d'attaque qu'il avait organisée contre l'inséme ne fut pas mis à l'exécution. Le gouvernement provisoire le laissa à l'écart et les électeurs de la Dordogne ne l'envoyèrent pas à l'assemblée constituante. Elu membre de la législative par le département de la Charente-Inférieure, il fut nommé par le président de la République général en chef de l'armée des Alpes. A peine était-il arrivé à ce poste, qu'on le manda à Paris à la fin de mai 1849, pour prendre son avis sur la marche du gouvernement; il s'y rendit, fut saisi du choléra, mourut le 10 juin, à l'âge de 64 ans, et fut enterré aux Invalides. Ses qualités privées étaient au niveau de son courage et de son génie militaire. Il avait le cœur aussi droit que l'esprit, et sa mort fut celle d'un bon chrétien. On lui doit quelques opuscules, parmi lesquels nous mentionnerons : *Réflexions sur quelques questions fondamentales de notre établissement en Afrique; Aperçu sur quelques détails de la guerre, avec des planches explicatives*, Paris, 1846, in-52; *Les Socialistes et le travail en commun; Les Soirées du village*, qui ont été publiées par l'*Unités* et reproduites par la plupart des journaux. Il a donné aussi quelques articles à la *Revue des deux mondes*. Le style du maréchal Bugeaud est clair, simple et quelquefois pittoresques. Ses écrits sont, comme ses discours, remarquables par le bon sens qui les a dictés, et par le ton de franchise et de conviction qui y règne.

BUHON (le P. Louis), né à Quingey vers 1640, prit l'habit de saint Dominique au couvent de Besançon, se distingua par ses talents oratoires et fut pourvu en 1772 de l'office d'inquisiteur-général du diocèse. Cette institution fut supprimée deux ans après par la réunion de la province à la France; mais le roi permit que le P. Buhon continuât de jouir du prieuré de Rosey, qui était attaché à l'office d'inquisiteur. Il le posséda jusqu'en 1720 et mourut quelque temps après.

BURCHARD, abbé de Balerne, dans le comté de Bourgogne, florissait au xiii^e siècle. Disciple de saint Bernard à Clairvaux, il apporta dans la Haute-Bourgogne les règles de ce grand saint, fonda l'abbaye de Billon et devint le premier abbé de celle de Balerne. Il fit fleurir dans son monastère les vertus religieuses et les bonnes études, forma une bibliothèque précieuse, et mourut à l'abbaye de Bellevaux en 1162. On connaît de lui deux opuscules : une *lettre* à Nicolas, moine de Clairvaux, dans la *Biblioth. Maxima Patrum*, xxi, 325; et un *Appendice* à la vie de saint Bernard, publiée par Mabillon dans l'édition qu'il a donnée des œuvres de ce saint docteur, II, 1090.

C

CABALLERO (Raymond-Diosdada), bibliographe, né à Majorque en 1740, entra chez les jésuites, et, après la suppression de la compagnie, se retira à

Berne où il partagea son temps entre les devoirs de son état et la culture des lettres. Il eut le plaisir de voir son institut rétabli en 1814, et mou-

rut vers 1820. On a de lui entre autres ouvrages : *De primâ typographiæ Hispanicæ ætate specimen*, Rome, 1795, in-4 ; *Commentariola critica : primum de disciplina arcani ; secundum de lingua evangelica*, Rome, 1798, in-8 ; *Bibliotheca scriptorum societatis Jesu supplementa duo*, ibid., 1814-1816, 2 part. in-4.

CAFFARELLI (Charles - Ambroise), né en 1758 au Falga-Villefranche, Haute-Garonne, était chanoine de Toul à l'époque de la révolution. Empri-sonné pendant la terreur, il ne recouvra la liberté qu'après le 9 thermidor. Bonaparte, qui protégeait sa famille, le nomma successivement préfet de l'Ardèche, du Calvados et de l'Aube ; mais il le destitua en 1814 pour avoir mal secondé les vues de son gouvernement. Sous la restauration, Caffarelli reprit l'habit et les pratiques de son premier état, devint membre et secrétaire du conseil-général de la Haute-Garonne, et mourut en 1826. Il joignait au goût des lettres celui de l'agriculture, et publia une bonne traduction abrégée des géoponiques grecs, sous ce titre : *Abrégé des géoponiques grecs, sous ce titre : Abrégé des géoponiques grecs, extrait d'un ouvrage grec, fait sur l'édition donnée par Jean-Nicolas Niclas, à Leipsig en 1781, par un amateur*, Paris, 1812, in-8.

CAFFARELLI (Marie-François-Auguste), frère du précédent, né au Falga, Haute-Garonne, en 1766, servit d'abord dans les troupes Sardes et les quitta à l'époque de la révolution pour s'engager comme simple dragon dans le 15^e régiment de cette arme. Il gagna successivement tous ses grades sur les champs de bataille, et s'étant attaché à la fortune du 1^{er} consul, devint en 1800 chef d'état-major de sa garde, et en 1802 général de brigade. Après avoir été chargé de porter au pape l'invitation officielle de se rendre à Paris pour le sacre de l'empereur, il fut promu en 1805 au grade de général de division et nommé gouverneur des Tuileries. Il eut une grande part au succès de la bataille d'Austerlitz, devint ensuite ministre de la guerre et de la marine du royaume d'Italie, et commandant en chef de l'armée du nord de l'Espagne. De retour en France en 1815, il reçut le dépôt et la garde de la famille impériale et accompagna Marie-Louise dans les voyages qu'elle fit à cette époque, soit à Mayence, soit à Cherbourg. Après l'abdication de Fontainebleau, il reconduisit la princesse à Vienne avec son fils, reçut sous la première restauration le commandement de la 15^e division militaire, servit Bonaparte pendant les cent-jours, et fut d'abord porté, à la rentrée des Bourbons, sur la liste des proscrits. On l'en effaça ensuite et il rentra dans la vie privée jusqu'en 1850. Nommé membre de la chambre des pairs après la révolution de juillet, il mourut à Lescelle (Aisne) en 1849. Il était comte de l'empire, grand croix de la légion d'honneur, commandeur de la couronne de fer, et membre du conseil-général du département de l'Aisne.

CAGNOLO (Jérôme), jurisconsulte italien, né à Verceil en 1492, reçut le bonnet de docteur dans l'université de Turin, y occupa ensuite la chaire de droit romain et passa de là à l'université de Padoue. Il mourut dans cette ville en 1551, laissant la réputation d'un jurisconsulte aussi savant que dis-

cret. On a de lui, entre autres ouvrages : *De vita et regimine boni principis ; Exercitationes in constitutiones et leges primi, secundi, quinti et duodecimi Pandectarum auctor., etc.*, Venise, 1549 ; *Commentaria in titulum digesti de regulis juris*, ibid., 1546 ; *Oratio habita Patavii in initio studiorum*. Tous les ouvrages de ce célèbre professeur ont été réunis, Lyon, 1579, 5 vol. in-fol.

CALANDRELLI (l'abbé Joseph), astronome, né à Zagarola en 1749, fut élevé à Rome et entra comme professeur au séminaire de Magliano dans la Sabine. Après la suppression des jésuites, il retourna dans la capitale de la chrétienté, y obtint une chaire de mathématiques et y devint directeur de l'observatoire. Pie VII augmenta ses appointements, et Léon XII, qui ne l'estimait pas moins, le nomma chanoine de Saint-Jean-de-Latran. Il mourut à Rome en 1827, membre de l'académie des sciences de Turin, de l'institut de Bologne, de Naples et de Modène. Il a publié différentes dissertations, entre autres : *Opuscoli astronomici*, Rome, 1812, in-fol., une formule analytique ; *Della Pasqua*, ibid., 1822, in-8.

CALÉCA (Manuel), moine grec, de l'ordre des Dominicains, vivait vers le milieu du xiv^e siècle. Il adopta sur la procession du Saint-Esprit les opinions de l'Eglise latine, abjura les erreurs de sa secte et ne négligea rien pour déterminer les Grecs à consommer leur réunion. On a de lui : *Quatre livres contre les erreurs des Grecs touchant la procession du Saint-Esprit*, traduits par Ambroise le Camaldule, sur l'ordre du pape Martin V, et publiés par le P. Stevart, Ingolstadt, 1616, in-4.

CALES (Jean-Marie), conventionnel, était médecin à Toulouse à l'époque de la révolution. D'abord colonel de la garde nationale de Saint-Béat, ensuite député à la législative et à la convention, il vota la mort de Louis XVI. Après le 9 thermidor, on l'envoya dans le département de la Côte-d'Or en qualité de commissaire. Il passa au conseil des cinq-cents, en sortit par la voie du sort et rentra à Toulouse où il fut élu, pendant les cent-jours, membre de la chambre des représentants. Exilé sous la seconde restauration, il se retira à Liège et y mourut en 1854.

CALNET (Esprit-Claude-François), médecin, né en 1728 à Avignon, prit ses degrés à Montpellier et à Paris et rentra dans sa patrie où il exerça sa profession en consacrant ses loisirs à l'histoire naturelle et à l'archéologie. Jeté dans une prison en 1792, il en sortit parce qu'on jugea ses soins nécessaires pour arrêter le cours d'une maladie contagieuse qui s'était déclarée dans les hôpitaux militaires. Il mourut en 1810. On a de lui, indépendamment de ses *Thèses : Dissertation sur un monument singulier des urticulaires de Cavaillon*, Avignon, 1766, in-8 ; *Deux lettres à M. de la Tourette, sur la jambe du cheval de bronze trouvée dans la Saône en 1766*, insérées dans les *Archives du Rhône*, iv, 486-490 ; *Mémoires sur deux inscriptions grecques dans le genre érotique ; Magasin encyclopédique*, 1802, i, 154.

CAMINER (Dominique), historien, né à Venise en 1751, fonda dans cette ville un journal intitulé : *L'Europa letteraria* dont il a donné 58 vol. de 1768 à 1774. A cette époque il en changea le plan, le fit

paraître sous le titre de *Giornale enciclopédico* et en abandonna la direction à sa fille. Il mourut à Sant-Angiolo en 1796. On a lui : *Storia della guerra, tra la Prussia e la Porta ottomana; Storia della guerra per la successione degli stati di Baviera; Vita di Federico II; Storia del regno di Corsica*.

CAMPBARI (Jacques), théologien, né à Gênes vers 1440, embrassa la vie religieuse dans l'ordre de Saint-Dominique, et obtint à l'université d'Oxford le grade de licencié en théologie. De retour dans sa patrie, il publia : *De immortalitate animæ opusculum in modum dialogi*, Rome, 1472, in-fol.

CAMPOLONGO (Emmanuel), poète et archéologue, naquit à Naples en 1752. Après avoir fait de brillantes études en littérature, il revint à Rome, y contracta d'illustres amitiés, et, de retour dans sa patrie, accepta, pour réparer les brèches qu'il avait faites à sa fortune, la chaire d'humanités du collège de Naples. Il mourut dans cette ville en 1801. On connaît de lui, entre autres ouvrages : *La Polifemeide, sonetti*, Naples, 1759, in-8 ; *La Mergellina, opera pescatoria*, ibid., 1761, in-8 ; *La Gallide*, ibid., 1766, in-8 ; *Il Peccatore convinto ; Quarcesimala*, ibid., 1778, 5 vol. in-12.

CANTERZANI (Sébastien), mathématicien, né à Bologne en 1754, fit ses études chez les jésuites et obtint, en 1760, à l'université la chaire de mathématiques. Sa réputation lui valut des relations utiles avec les principaux savants de l'Europe, et le titre honorable de correspondant de presque toutes les sociétés scientifiques. A l'époque de l'occupation de Bologne par les armées françaises, ayant refusé de prêter serment aux nouvelles autorités, il perdit sa chaire ; mais on la lui rendit quatre ans après, en le désignant l'un des premiers parmi les membres de l'institut italien qui devaient recevoir une dotation. Secrétaire de l'institut de Bologne depuis 1766, il en devint président en 1817, et mourut en 1819. Il venait d'être décoré des ordres de France, d'Autriche et des Deux-Siciles. Nous citerons de lui : *Prima geometrica elementa*, 1776, 1804, in-8 ; *Arithmetica rudimenta*, 1777, in-8 ; *Istruzione intorno al calcolo de frazioni decimali*, Bologne, 1805, in-8 : ouvrage composé par ordre du gouvernement et imprimé à ses frais ; *Discorso sopra l'eliminazione d' una incognita da due equazioni*, ibid., 1817, in-4.

CARNOT (Joseph-François-Claude), juriconsulte, né à Nolai en 1752, passa en 1801, de la présidence du tribunal criminel de Dijon à la cour de cassation, adhéra en 1814 à la déchéance de Bonaparte, et mourut en 1853. Il était de l'académie des sciences morales et politiques. On a de lui : *De l'instruction criminelle considérée dans ses rapports généraux et particuliers avec les lois nouvelles et la jurisprudence de la cour de cassation*, Paris, 1812-1817, 5 vol. in-4 ; *Examen des lois relatives à la répression des abus de la liberté de la presse*, Paris, 1820, in-8 ; *Commentaire sur le code pénal*, etc., ibid., 1825-24, 2 vol. in-4. Ce commentaire, justement estimé, est le complément nécessaire de son ouvrage sur l'instruction criminelle.

CARRE (Jean-Baptiste-Louis), né à Varennes en 1749, fit ses études à Reims et à Paris, et entra

d'abord dans la gendarmerie avec le grade d'enseigne. Dégouté d'une carrière qui ne lui offrait pas de chances d'avancement, il se fit avocat et devint successivement lieutenant particulier au bailliage de Varennes, maître des eaux et forêts du Clermontois, commandant de la garde nationale et enfin juge de paix. Il mourut à Varennes en 1833. On a de lui : *Panoplie ou réunion de tout ce qui a trait à la guerre depuis l'origine de la nation française jusqu'à nos jours*, Châlons-sur-Marne, 1793, in-4 avec atlas. Cet ouvrage, fruit de nombreuses recherches, contient un *Discours* sur les armes des Français, un vocabulaire des termes et description détaillée des armes antiques et modernes. On y trouve un grand nombre d'anecdotes intéressantes tirées des romans de la chevalerie, des chroniques et des mémoires contemporains.

CARRÉ (Pierre), né à Reims en 1749, fit ses études dans l'université de cette ville, et après avoir reçu la prêtrise, professa la rhétorique à Charleville. Il prêta le serment civique, le retracta ensuite et mourut à Reims en 1823. On lui doit : la *Constitution et la religion parfaitement d'accord, par un curé de campagne*, Charleville, 1790, in-8 ; *Response des catholiques à la lettre prétendue pastorale du citoyen Nicolas Diot*, in-4.

CARTIGNY (Jean). Voy. CARTENI (Pierre de), II, 420.

CASBOIS (Dom Nicolas), mathématicien, né dans les Ardennes, fut successivement prieur de l'abbaye de Beaulieu en Argonne, prieur de l'abbaye de Saint-Symphorien de Metz, et président de la congrégation de Saint-Vanne en 1789. Il concourut à former l'académie royale de Metz, et fit partie de la société académique de Châlons-sur-Marne. Il mourut en émigration ; mais on ignore la date de son décès. Il est l'auteur de plusieurs dissertations dont les principales sont : *Mémoire sur un hygromètre*, dans le *Dictionnaire encyclopédique*, tom. xvii, p. 942 ; *Mémoire sur les principes physiques des affinités chimiques*, dans le *Journal encyclop.*, 1763 ; *Mémoire sur un nouvel aéromètre ou peseliqueur à godet*, ibid., 1777 ; *Opuscula elementaria e probatissimis scriptoribus latinis excerpta*, Metz, 1779, 2 vol. in-8 ; *Cours de mathématiques à l'usage du collège de Metz*, 1774, 2 vol. in-8. Ce traité est le plus important de ses ouvrages.

CASCALES (François), historien espagnol, né dans le xvi^e siècle à Murcie, prit le grade de licencié, ouvrit une école de littérature et mourut vers 1640. On lui doit entre autres ouvrages : *Discurso historico de la ciudad de Cartagena*, Valence, 1598, in-8 ; *Tablas poeticas*, Murcie, 1617, nouv., édit., Madrid, 1779, 2 vol. in-8 ; *Discursos historicos de la muy noble y muy leal ciudad de Murcia y su reyno*, Murcia, 1624, in-fol. Cette histoire, dont on loue l'exactitude, a été reimprimée, ibid., 1773, in-fol., fig.

CASSIANI (Julien), poète, né à Modène en 1712, acheva ses études sous les jésuites et perfectionna dans la retraite ses dispositions naturelles. Pourvu de la chaire de poésie au collège des nobles, il y joignit en 1775 celle d'éloquence à l'université, et mourut en 1778. Ses vers, malgré leur beauté, seraient oubliés aujourd'hui à cause de sa modestie,

si le marquis de Lucchesini, un de ses élèves, n'avait pris soin de les réunir et de les publier sous ce titre : *Saggio di rime*, Lucques, 1770, in-4. L'élégance du style et la pureté du goût forment le principal mérite de ce poète.

CASTILLO ou CASTILLEJO (le P. Antoine de), missionnaire, né à Malaga vers la fin du xvr^e siècle, embrassa la vie religieuse dans l'ordre des franciscains. Ses supérieurs ayant reconnu en lui un grand talent pour la chaire, l'envoyèrent en Terre-Sainte où il parcourut tous les lieux célèbres par les événements qui s'y sont accomplis. Son seul désir était de terminer ses jours dans le couvent du Saint-Sépulture; mais les intérêts de son ordre l'obligèrent de se rendre à Rome en 1659. Il retourna encore à Jérusalem, puis revint à Madrid, où il mourut en 1669, avec le titre de confesseur et de prédicateur du roi et des infants. On a de lui : *El devoto peregrino, viage de Tierra Santa*, Madrid, 1654, in-4, fig. et cartes. Cet ouvrage, divisé en cinq livres, traite des établissements religieux de la Terre-Sainte et des environs, et offre la description de tous les lieux qui intéressent la foi catholique. Il est écrit agréablement, et offre une foule d'anecdotes et de détails sur les usages des Turcs.

CAUCHY (Louis-François), né à Rouen, en 1760, avait remporté, à 17 ans, le prix d'honneur au concours général de l'ancienne université. Bientôt après, par d'heureux débuts comme avocat au parlement de sa ville natale, il s'était ouvert l'accès des fonctions publiques. De 1785 à 1789, il exerça successivement celles de secrétaire-général de l'intendance de Normandie, puis de secrétaire-général de la lieutenance de police à Paris. Sa campagne d'Arcueil lui servit de retraite pendant la terreur. Il en sortit sous le directoire pour rentrer dans l'administration comme chef de division des sciences et des arts au ministère de l'intérieur, et fut élu secrétaire-général du Sénat. En 1814, la chambre des Pairs lui continua les mêmes fonctions, en lui remettant la garde des archives et la rédaction du procès-verbal des séances. Mis à la retraite en 1850, il se retira à Arcueil, où il mourut le 25 décembre 1848, avec la résignation d'un chrétien, fortifié des sacrements de l'église. Les grands événements accomplis sous le consulat et sous l'empire, lui avaient fourni le sujet de plusieurs pièces de poésies latines dans lesquelles la verve de l'expression le dispute souvent à la vigueur de la pensée, et dont la facture savante révèle une connaissance approfondie de l'art rythmique, puisée aux meilleures sources de l'antiquité. On a remarqué surtout l'*Ode sur le rétablissement du culte catholique*, le *Dithyrambe sur la bataille d'Austerlitz*, et la pièce intitulée : *Violation des tombes royales de Saint-Denis*. Il a en outre laissé des ouvrages manuscrits, qui, on l'espère, ne seront pas perdus pour la science.

CAVACCI (Jacques), historien, né en 1567 à Padoue, embrassa la règle de St.-Benoît dans la congrégation du Mont-Cassin et passa la plus grande partie de sa vie dans le couvent de Sainte-Justine de Padoue. Il fut enlevé à Venise par une mort prématurée en 1612. On a de lui : *Historie Canonici D. Justine patavine libri VI, quibus casi-*

nensis congregationis origo et plurima ad urbem Pataviam ac finitimas attinentia interseruntur, Padoue, 1656, in-4; *Illustrium Anachoretarum elogia*, Venise, 1625, in-4, fig.

CAVALCA (le P. Dominique), écrivain ascétique, contemporain du célèbre Dante, naquit en Toscane, embrassa la vie religieuse chez les Dominicains et se distingua par son talent pour la prédication. Il mourut vers 1542. On connaît de lui, entre autres ouvrages, *El tractato dicto, pongie lingua*, Rome, 1472, in-fol.; *Specchio di Croce*, etc., Milan, 1480, in-4, Rome, 1758, in-8; *Frutti della lingua*, Florence, 1495, in-fol., Rome, 1754, in-8; *Disciplina degli spiritali*, ibid., 1487, in-4; *Esposizione del simbolo degli apostoli*, Venise, 1489, in-4, Rome, 1765, in-8.

CÉA (Didier de), franciscain, commissaire-général de son ordre à la cour de Rome, mourut au monastère d'Ara-Cæli en 1640. On a de lui : *Archeologia sacra principum apostolorum Petri et Pauli*, Rome, 1656, in-4; *Thesaurus terre sanctæ, quem Seraphica Minorum religio de observantia inter infideles, per trecentos et amplius annos, religiose custodit et fideliter administrat*, Rome, 1659, in-4. On voit, dans ce livre curieux, quel a été pendant plus de trois siècles l'état des Franciscains dans la Palestine, où ils étaient chargés de la garde du Saint-Sépulchre.

CELESTINO (le P.), historien, né vers 1550 à Bergame, embrassa la règle de Saint-François et cultiva les lettres sans négliger les devoirs de son état. On a de lui : *Istoria quadripartita di Bergamo e suo territorio*, Bergame, 1617, Brescia, 1618, 3 tom. in-4. Il a composé en outre une *Vie de saint Patrice* et quelques autres ouvrages moins importants dont on trouvera les titres dans la *Biblioth. scriptor. ordinis capucinatorum*, 65.

CELLIERES (Laurent de), né en 1650 à Saint-Didier en Velay, entra dans la société de Jésus et professa à Lyon la rhétorique, la philosophie et les mathématiques. On a de lui : *Ars metrica, id est, ars condendorum eleganter versuum*, Lyon, 1675, in-12; *Musæ avinionenses*, Avignon, 1665, in-fol.; une *Interprétation latine, avec des notes exactes sur les odes d'Anacréon et sur les fables d'Esope*; un *Commentaire du premier livre de Lucain*. Ces deux derniers opuscules ne sont connus que par la mention qu'en a faite le P. de Colonia dans son *Histoire littéraire de Lyon*, II, p. 722.

CÉRISIER (Antoine-Marie), né en 1749 à Châtillon-les-Dombes, fit ses études à Paris, et fut d'abord attaché comme secrétaire à l'ambassade de France à la Haye. A son retour, il revint habiter son pays natal, fut nommé en 1789 député suppléant aux états généraux, et devint un des fondateurs de la *Gazette universelle*. Poursuivi et emprisonné par les agents de la terreur, il ne sortit du cachot qu'après le 9 thermidor, et mourut à Châtillon en 1828. On a de lui, entre autres ouvrages : *Tableau de l'histoire générale des provinces-unies*, Utrecht, 1777-84, 10 vol. in-8. Cette histoire, qui va jusqu'à l'année 1751, est la meilleure que nous possédions sur cette matière. Elle a été traduite en hollandais par B. Wildt, Utrecht, 1787, 10 vol. in-8.

CESARI (le P. Antonio), philologue, né vers 1730 à Vérone, embrassa dans sa ville natale, la règle de saint Philippe de Néri, et cultiva les lettres jusque dans un âge très-avancé. Il mourut à Ravenne en 1828. Il était membre de la plupart des sociétés littéraires d'Italie. Outre la part qu'il prit à une bonne édition du *Vocabolario della Crusca*, Vérone, 1806, 6 vol. in-8, on lui doit des traductions des *Odes* d'Horace, des *Comédies* de Térence, Vérone, 1816, 2 vol. in 8, et des *Lettres* de Cicéron, Milan, 1826 et années suiv.

CÉSARIS (l'abbé Angelo), né vers 1750, devint directeur de l'observatoire de Milan et de l'institut impérial et royal des sciences, lettres et beaux-arts. Il mourut à Milan en 1852. On a de lui dans plusieurs recueils, notamment dans les *Ephémérides astronomiques de Milan*, qu'il rédigea depuis 1775, d'importants mémoires sur la *Conjonction inférieure de Vénus avec le soleil*, le 20 mars 1782, sur la *réfraction de la lune*, etc.

CETTI (François), naturaliste, né à Come en 1726, embrassa la règle de saint Ignace, et fut envoyé par sa compagnie en Sardaigne, où il remplit avec succès la chaire de philosophie au collège de Sassari. Ce fut lui qui étudia et qui fit connaître le premier l'histoire naturelle de Sardaigne. On lui doit : *Quadrupedi di Sardegna*, Sassari, 1774, in-8; *Gli ucelli di Sardegna*, ibid., 1776, in-8, avec 6 pl.; *Anfibi e pesci di Sardegna*, ibid., 1777, in-8, avec 5 pl.; *Appendice alla storia dei quadrupedi di Sardegna*, ibid., 1777, in-8.

CHABANEL (Jean), né à Toulouse vers 1560, embrassa l'état ecclésiastique, fut reçu docteur en théologie et devint curé de la Daurade dans sa ville natale. Sa mort arriva vers 1615. On a de lui : *De l'antiquité des églises paroissiales et de l'institution des recteurs et vicaires perpétuels*, Toulouse, 1608, in-8; *Les sources de l'élégance française, ou du droit et naïf usage des principales parties du parler français*; *De l'antiquité de Notre-Dame de la Daurade à Toulouse, et autres antiquités de cette ville, illustrées de diverses observations et singularités remarquables*, ibid., 1621, in-8; *De l'état et police de la même église*, ibid., 1623, in-8; *Opuscula varia de rebus ecclesiasticis et moralibus*, Bordeaux, 1620, in-8.

CHALLAN (Antoine-Didier-Jean-Baptiste), né à Meulan en 1754, étudia d'abord les mathématiques et le dessin. Nommé commandant de la garde nationale, puis maire de Meulan et enfin procureur général syndic du département de Seine-et-Oise, il mérita dans ces différents postes l'inimitié des factieux, et fut enfermé comme suspect en 1795. Rendu à la liberté après le 9 thermidor, il entra au conseil des cinq-cents, et y fit rendre la loi qui règle l'échéance des lettres de change. Délégué dans les provinces de l'Ouest, il contribua à les pacifier, devint ensuite membre du tribunal et prit une part active à toutes les mesures réparatrices proposées par le gouvernement. Elu membre du corps législatif en 1807, il rédigea l'acte du 5 avril 1814, par lequel le corps législatif prononça la déchéance de Bonaparte, et demeura dès lors fidèle à la cause des Bourbons. Les dernières années de sa vie se passèrent à Meulan; il y mourut en 1851. On a de

lui quelques opuscules sur la politique et un grand nombre de *Rapports* et de *Mémoires* imprimés dans les recueils de la société d'agriculture de Paris et de celle du département de Seine-et-Oise.

CHALMEL (Jean-Louis), historien, né à Tours en 1756, acheva ses études à Paris et se fit recevoir avocat. Elu en 1792 secrétaire-général de son département, il mérita par sa conduite l'honneur d'être destitué sous le règne de la terreur. Chef du bureau de l'instruction après la chute de Robespierre, il entra au conseil des cinq-cents, protesta contre les événements du 18 brumaire et se retira à Tours d'où il ne sortit qu'en 1816 pour entrer dans l'administration des droits réunis. Nommé sous-préfet de Loches pendant les cent-jours, il fut envoyé par son département à la chambre des représentants, puis rentra dans la vie privée et mourut à Tours en 1829. Il était correspondant de l'académie celtique, et membre de plusieurs autres sociétés littéraires. On lui doit : *Tablettes chronologiques de l'histoire civile et ecclésiastique de Touraine*, Paris, 1818, in-12; *Histoire de Touraine depuis la conquête des Gaules par les Romains jusqu'à l'année 1790*, ibid., 1828, 4 vol. in-8. Cet ouvrage, d'un style correct, mais un peu froid, n'a pas obtenu un grand succès. Il a coûté à son auteur de nombreuses recherches; On lui a reproché de n'avoir pas traité avec assez de soin la partie ecclésiastique.

CHARLES-ALBERT, roi de Sardaigne, naquit le 2 octobre 1798, de Charles-Emmanuel de Savoie-Carignan et de Marie-Christine, fille de Charles, duc de Saxe et de Courlande. Il succéda, en 1800, à son père dans le gouvernement des possessions piémontaises et françaises de sa maison, sous la tutelle de sa mère qui épousa en secondes noces le prince de Montléart. Conduit à Dresde dès son enfance, il y reçut une éducation distinguée et épousa, en 1817, l'archiduchesse d'Autriche Marie-Thérèse, fille de Ferdinand, grand-duc de Toscane. De retour dans ses domaines, il y vécut dans la retraite jusqu'en 1821 où les nobles et les officiers, auteurs de l'insurrection qui éclata à cette époque, eurent le dessein de le placer à la tête du gouvernement. Victor-Emmanuel ayant abdiqué, son successeur Charles-Félix (*voy.* ce nom), qui n'avait pas d'enfants, nomma pour régent Charles-Albert, en attendant son arrivée. Le prince de Carignan déclara alors qu'il adoptait la constitution des Cortès d'Espagne, jura de l'observer et institua une junte provisoire. Sur ces entrefaites, une armée autrichienne s'étant mise en marche contre le Piémont, les actes du nouveau gouvernement furent déclarés nuls par Charles-Félix. Ainsi disgracié, Charles-Albert résigna la régence, et se retira à Florence. En 1825, il servit comme volontaire dans l'armée du duc d'Angoulême en Espagne, rentra l'année suivante à Turin et fut nommé en 1829 vice-roi de Sardaigne. Après la mort de Charles-Félix qui arriva le 27 avril 1831, il monta sur le trône en vertu de son droit de succession qui avait été reconnu par le congrès de Vienne. Ses anciennes relations avec le parti libéral faisaient concevoir, dès le commencement de son règne, de grandes espérances aux patriotes de la

Suisse et de l'Italie. Il les trompa d'abord en réglant sa politique sur celle de l'Autriche, et réprima sévèrement un coup de main tenté dans la nuit du 2 au 5 février 1834, par une troupe de réfugiés italiens, polonais et allemands sous les ordres du général Ramorino. Parmi les conjurés impliqués dans ces événements, les uns se dispersèrent, d'autres furent pris, jetés dans des cachots et fusillés. Le gouvernement ordonna en même temps la fermeture de l'université de Turin. La protection que Charles-Albert devait au commerce génois, lui fit prendre plusieurs fois une attitude hostile vis-à-vis des états barbaresques. En 1836, il arma contre le Maroc; et en 1844 un nouveau différend avec le Bey de Tunis détermina l'envoi d'une escadre pour appuyer ses réclamations auprès de la régence. Le contre-coup de la révolution du 24 février se fit promptement sentir en Sardaigne. Dès le 8 mars 1848, Charles-Albert changea son ministère et annonça le 16 une loi électorale, une loi municipale et d'autres réformes constitutionnelles. A peine eut-il fait ces premières concessions qu'il se sentit entraîné par les circonstances loin de ses prévisions et de ses désirs. Les partisans de l'émancipation exaltèrent les améliorations qu'il avait introduites dans ses états, et lui persuadèrent aisément que les habitants de la haute Italie attendaient de lui leur délivrance. Le 25 mars, il adressa une proclamation aux peuples de la Lombardie pour les exhorter à secouer le joug de l'Autriche et à venir prêter leur concours à ses armes. En même temps il entra en campagne avec une armée nombreuse, et après de brillants avantages remportés sur les Autrichiens, il entra à Milan où l'union de la Lombardie au Piémont, sous la dynastie de Savoie, fut proclamée le 51 mai. La fortune des combats changea bientôt. En quelques mois, Charles-Albert perdit toutes ses conquêtes et fut réduit à entrer en pourparler avec le général Radetzki. Milan rentra le 2 août sous la domination autrichienne; le roi abandonna la Lombardie et la Vénétie et rentra à Turin où il fut accusé de trahison par les démagogues les plus exaltés. L'armistice conclu d'abord pour cinquante jours et tacitement prolongé ensuite, dura plus de sept mois. Ce long retard acheva de préparer la ruine de Charles-Albert. Pendant ce temps-là, le maréchal Radetzki déployait à Milan une grande fermeté, comprimait par des exécutions militaires les tentatives de soulèvement qui se produisaient sur divers points de la Lombardie et serrait étroitement le blocus de Venise. A mesure que la domination autrichienne s'affermissait par ces mesures, l'influence de Charles-Albert diminuait tout à la fois et en Italie et en Sardaigne. Plusieurs combinaisons ministérielles, rapidement formées, plus rapidement dissoutes, avaient graduellement amené au timon les affaires des légistes et des journalistes démocrates qui servaient dans la royauté une sorte de transition politique et non point un principe de gouvernement. Sur ces entrefaites, la chute de Pie IX, et celle du grand-duc de Toscane firent voir clairement à Charles-Albert, à quel but tenait la révolution italienne. Voulant tenter l'effort

d'un dernier prestige sur les amis raisonnables et modérés de la liberté, il congédia ses ministres et plaça l'abbé Gioberti à la tête du conseil; mais ce changement déplut également aux royalistes et aux radicaux. Le besoin d'argent décida le gouvernement à prélever des impôts extraordinaires sur les propriétés ecclésiastiques; quelques évêques furent inquiétés et les collèges des jésuites fermés. Ces mesures, ces faiblesses ne purent satisfaire les partisans de la démagogie. Charles-Albert, s'abandonnant encore une fois à leurs conseils, dénonça l'armistice à Radetzki et se prépara à une nouvelle campagne. Elle se termina en quelques jours à Novarre par la défaite des Piémontais. Le combat commencé le 25 mars fut d'abord favorable à Charles-Albert; mais il perdit bientôt ses positions, vit ses régiments forcés de céder le terrain, et les Autrichiens presque aux portes de Novarre. Le roi s'exposait au feu là où le danger était le plus grand et entendait sans pâlir les balles siffler autour de sa tête. Enfin voyant la situation désespérée de l'armée, il demanda une suspension d'hostilités, réunit son état-major et abdiqua en faveur de son fils, après avoir remercié toutes les personnes présentes des services qu'elles avaient rendus à l'état et à sa personne. Il partit aussitôt, accompagné seulement de deux domestiques, traversa rapidement la France et l'Espagne, et ne s'arrêta qu'en Portugal dans la petite ville d'Oporto où il fixa sa résidence, sous le nom de comte de Barge. Il avait emporté dans cette retraite le germe de la maladie qui le minait depuis le désastre de Novarre, et à laquelle il succomba le 28 juillet 1849, après avoir reçu les secours de la religion. Charles-Albert avait un esprit élevé, un caractère noble et une générosité de sentiments qui firent l'admiration de ses ennemis eux-mêmes. On peut le louer d'avoir établi et consolidé dans ses états les formes du gouvernement constitutionnel; mais son tort fut d'avoir contribué à allumer dans l'Italie une guerre d'indépendance qui paraît encore injuste à plusieurs et que chacun s'accorde à reconnaître comme inopportune. En se mettant à la tête des révolutionnaires il céda au mouvement plutôt qu'il ne le dirigea, et parut moins entraîné par ses convictions ou par des vues d'ambition personnelle, que dominé par l'influence des radicaux. Son règne fut favorable aux lettres et aux sciences. Il les encouragea par ses exemples et par ses bienfaits, et publia à ses frais un ouvrage fort important pour l'histoire du Piémont. Il est intitulé : *Monumenta historiae Patriae*, Augustæ Taurinorum, 1858 et seq., in-fol., dont il a déjà paru 4 vol. L'éloge funèbre de Charles-Albert a été prononcé le 5 octobre 1849 dans la cathédrale de Saint-Laurent à Gènes, par M. Mamiani qui tenait cette mission de la municipalité.

CHARLES-FELIX I^{er} (Joseph-Marie), roi de Sardaigne, né le 6 avril 1765 à Turin, quatrième fils de Victor-Amédée III, reçut en naissant le titre de duc de Gênes. D'un caractère simple et modeste, il se croyait placé trop loin du trône pour prendre beaucoup de part aux affaires. Après avoir subi pendant plus de deux ans la dure captivité où furent tenus tous les siens, il les suivit en Sardaigne et

fut fait vice-roi de cette île en 1799. Il épousa, en 1807, Marie-Christine de Naples, et rentra dans le Piémont, en 1814, quand son frère Victor-Emmanuel eut reconquis son trône. En 1821, ce prince abdiqua à la suite d'une révolte, et Charles-Félix qui se trouvait alors à Modène fut appelé à lui succéder. Il n'accepta cette charge qu'après s'être assuré que son frère s'en était démis sans contrainte et qu'il persistait dans sa résolution. Il prit des mesures énergiques contre les fauteurs des troubles révolutionnaires, reprit sur les insurgés la place d'Alexandrie avec le secours des troupes autrichiennes et vint prendre possession de son royaume. Son règne fut aussi heureux que paisible. Clément envers les rebelles, il rétablit l'ordre dans toutes les parties de l'administration, fit préparer par une commission de juriconsultes des codes civils et criminels, et publia, en 1822, un code militaire fondé sur les véritables principes de la justice et de la discipline. On lui doit aussi d'utiles réglemens sur les monnaies et sur les matières commerciales. Il mourut à Turin, le 27 avril 1851, après une longue et douloureuse maladie. Il avait composé lui-même son épitaphe et choisi sa sépulture dans l'église des bénédictins d'Hautecombe, en Savoie, où il allait chaque année faire une retraite de quinze jours. En lui s'éteignit la branche aînée de la maison de Savoie. Ses états furent transmis au prince de Carignan qui lui succéda sous le nom de Charles-Albert, dont l'article précède.

CHARLET (Jean-Baptiste), né à Langres vers la fin du XVIII^e siècle, devint chanoine de Grancey, puis curé d'Ahuy près de Dijon. Il avait consacré ses loisirs et son talent à l'histoire du pays, sous la direction de D. Mabillon qui l'estimait, et avec lequel il fut longtemps en correspondance. Malheureusement presque tous ses ouvrages sont perdus. Il ne reste que son *Abrégé des vies des évêques de Langres*, dédié à l'évêque Clermont-Tonnerre vers 1712. On la conserve dans la bibliothèque de cette ville.

CHARLOTTE-JOACHINE de Bourbon, reine de Portugal, née à Madrid le 23 août 1775, du roi d'Espagne Charles IV et de Marie-Louise de Parme, montra dès sa plus tendre jeunesse une capacité au-dessus de son âge et acquit une instruction au-dessus de son sexe. Fiancée au prince Jean de Portugal, elle l'épousa en 1790, eut neuf enfants, et ne put toutefois vivre avec lui dans une parfaite union. Son mari étant devenu régent de Portugal sous le nom de Jean VI, elle fut accusée d'avoir voulu se faire déférer l'administration du royaume qui languissait à cause de l'incapacité du prince. Lorsque les Français eurent envahi la Péninsule en 1807, elle s'embarqua pour le Brésil, s'y établit et devint, après la mort de Marie sa belle-mère, reine du Portugal et impératrice du Brésil. De retour à Lisbonne avec son époux en 1821, elle fut déclarée déchuë de ses droits et détenue au château de Ramalhão pour avoir cherché à brouiller le roi avec les partisans de la nouvelle constitution que les Cortès venaient d'obtenir. Loin d'être accablée de ce coup, ses menées n'en devinrent que plus ténébreuses et plus coupables.

Elle mit dans ses intérêts le comte d'Amarante et fit éclater, en 1825, une insurrection à Villaréal, sous prétexte de délivrer le pays et le roi du joug des Cortès et du fléau des révolutions. Pendant l'insurrection d'Espagne, elle ne négligea rien pour mettre la France dans ses intérêts, espérant qu'elle pourrait, par la médiation de cette puissance, réunir sous son sceptre l'Espagne et le Portugal. Pendant ce temps-là elle se servait de D. Miguel, l'un de ses fils, pour renverser les Cortès. Elle réussit, se fit réintégrer dans ses droits civils et politiques, et aspira dès-lors à détrôner son mari pour régner à sa place en qualité de régente. Le pouvoir lui échappa cependant à la mort de Jean VI. Elle se vit préférer sa troisième fille, l'infante Isabelle-Marie qui fit proclamer, en 1826, reine de Portugal sa nièce Dona Maria da Gloria. Les royalistes, ralliés au nom de Charlotte-Joachine, s'insurgèrent sur plusieurs points en faveur de D. Miguel. Le parti constitutionnel se décida alors à offrir la régence à ce prince, pour concilier tous les intérêts. Il l'accepta, et sa mère devint plus puissante que jamais. Elle le décida facilement à renverser la constitution et à prendre pour lui-même le titre de roi. Contente de son ouvrage, elle se retira ensuite au château de Quelus où elle mourut le 7 janvier 1850, munie des sacrements de l'Eglise. Cette princesse, qui a agité le Portugal pendant trente ans, a été diversement jugée par les partis. Les écrivains royalistes l'ont vantée sans restriction; les libéraux au contraire lui ont reproché amèrement d'avoir travaillé à ruiner le gouvernement de son mari. On doit convenir qu'elle était douée d'un caractère ferme et viril, et qu'elle a lutté avec persévérance contre l'influence des Anglais. Sa plus grande faute fut d'avoir voulu subordonner le Portugal à l'Espagne. C'était trahir le peuple sur lequel elle régnait au profit de celui chez qui elle avait reçu le jour.

CHAS, né à Nîmes vers 1750, fut admis chez les jésuites à la fin de ses études; mais il ne prononça pas de vœux et quitta la compagnie pour se rendre à Paris. Changeant d'opinion toutes les fois que le gouvernement changeait, il flatta successivement Bonaparte et les Bourbons, dans des brochures imprimées pour l'événement du jour et mourut en 1850, complètement oublié. On a de lui trente-un *Opuscules ou Compilations*, dont on peut voir les titres dans la *Biographie universelle*, T. IX, supplément.

CHASTEL (Pierre-Louis-Aimé), général français, né en 1774 à Vergi, dans le Chablais, s'enrôla dans la légion des Allobroges, et après avoir pris part aux campagnes de 1796 et 1797, fit partie, l'année suivante, de l'expédition d'Egypte, où il combattit vaillamment sous les ordres de Dessaix. Chef d'escadron à la bataille d'Austerlitz, général de brigade après l'affaire de Burgos, il mérita dans la campagne d'Autriche, en 1809, le grade de général de division, prit part à l'expédition de Russie et fit sa soumission au roi pendant la première restauration. Ayant servi dans la grande armée pendant les cent-jours, il fut mis à la retraite après le second retour du roi, et mourut à Genève en

1826. Il a laissé des mémoires manuscrits qui ne peuvent manquer d'être intéressants pour l'histoire des guerres de la république et de l'empire.

CHATEAUBRIAND (René-François-Auguste, vicomte de), naquit à Saint-Malo le 4 septembre 1768, de René-Auguste, comte de Châteaubriand-Combours et d'Apolline-Jeanne-Suzanne, comtesse de Bédée. Sa famille paternelle, une des plus anciennes de la Bretagne, remontait par les barons de Châteaubriand jusqu'à Thierri, petit-fils d'Alain III, comte souverain de la péninsule armoricaine. Il était presque mort quand il vint au monde, et sa nourrice le voua à Notre-Dame de Nazareth. Son enfance fut d'abord un peu livrée à elle-même. Cependant on lui fit commencer ses études au collège de Dol; il les continua à Rennes où il eut Moreau pour émule, et les acheva à Dinan, avec Broussais. Fier et sensible aux réprimandes, il se distinguait par une intelligence très-précoce et par une mémoire extraordinaire. Son père, qui le destinait à la marine, l'envoya à Brest pour passer un examen de capacité; mais après y avoir attendu en vain son brevet d'aspirant, il revint à Combours et manifesta l'intention d'entrer dans l'état ecclésiastique. Quelques lectures téméraires le firent renoncer à ce projet, il passa de la ferveur à l'incrédulité, et s'abandonna à tous les rêves d'une imagination exaltée par la solitude et par les passions. Fatigué de la vie, il était même obligé de lutter contre la tentation du suicide, lorsque le crédit du comte de Combours, son frère aîné, lui fit obtenir une sous-lieutenance au régiment de Navarre. Après la mort de son père, arrivée en 1786, il quitta la garnison de Cambrai pour recueillir en Bretagne sa part de succession, et vint s'établir à Paris avec sa famille. Son frère qui avait épousé Mademoiselle de Rosambo, petite-fille de Malesherbes, le présenta dans le monde et lui procura ses entrées à la cour, ce qui lui valut le rang de capitaine de cavalerie. On voulait l'agrégier à l'ordre de Malte; ce fut dans cette intention qu'il reçut la tonsure des mains de Mgr. Cortois de Pressigny, alors évêque de St.-Malo, depuis archevêque de Besançon. Mais le jeune Châteaubriand commençait à tourner ses vues vers la carrière des lettres. Il fréquentait Ginguené, Lebrun, Chamfort, Delisle de Salles et s'estimait heureux d'avoir pu, par leur entremise, faire insérer dans l'*Almanach des muses*, une *Idylle* intitulée *l'Amour de la campagne*, qu'il avait composée dans les bois de Combours. En 1789, il assista aux états de Bretagne et mit l'épée à la main pour repousser le peuple qui assiégeait la salle où se tenait l'assemblée. De retour à Paris, après l'ouverture des états-généraux, il fut témoin des premières scènes de la révolution et quitta le service en 1790, par suite d'une révolte qui éclata dans le régiment de Navarre. Effrayé des excès populaires et tourmenté du désir de voyager, il s'embarqua au mois de janvier 1791 pour l'Amérique septentrionale. Il espérait, grâce aux conseils et à l'appui de Malesherbes, découvrir par terre le passage au nord-ouest, en retrouvant la mer polaire déjà entrevue par Héarn en 1772. Il toucha aux Açores et à Terre-Neuve, et faillit périr dans la traversée. Washington l'accueillit à Philadelphie avec une noble et cordiale simplicité. Il

visita New-Yorck, Boston et les principales villes des Etats-Unis, où il s'étonnait de trouver les mœurs des sociétés modernes au lieu des mœurs antiques qu'il avait rêvées. Bientôt il s'enfonça de forêt en forêt et de peuplade en peuplade, étudiant, au profit de la poésie, une nature vierge et des nations encore jeunes, exposant deux fois sa vie pour contempler de plus près la cataracte du Niagara, et écrivant déjà les premières pages d'*Atala* et de *René*. Sur ces entrefaites, il apprit par un journal anglais la fuite de Varennes, l'arrestation de Louis XVI et les progrès de l'émigration. Son retour fut décidé aussitôt. Il débarqua au Havre en 1792, retrouva sa mère à Saint-Malo, s'y maria et, après une courte apparition à Paris, partit avec son frère pour rejoindre, sous les drapeaux de Condé, les serviteurs de la monarchie. Arrivé à Coblenz, il entra en qualité de garde noble dans la 7^e compagnie bretonne. Dans ses heures de loisir, il corrigeait son *Voyage en Amérique* et son *Atala*. Ce manuscrit qu'il portait dans son sac lui sauva la vie en amortissant une balle qui vint le frapper. Blessé à la cuisse au siège de Thionville, il fut atteint en même temps de la petite vérole et laissé pour mort dans un fossé. Des gens du prince de Ligne le mirent dans un fourgon, et le déposèrent au pied des remparts de Namur. Il traversa cette ville, en se traînant sur ses genoux et sur ses mains. Quelques femmes du peuple prirent pitié de lui et l'aiderent à marcher. Enfin il arriva à Bruxelles, où son frère le reconnut, et le confia aux mains d'un médecin. De là, il gagna Ostende, et ayant obtenu une place dans la barque d'un pêcheur qui faisait voile vers Jersey, il fut accueilli dans cette île par la famille de sa mère. A peine guéri, il partit pour Londres et y vécut d'abord dans le plus grand dénuement. Trop fier pour demander des secours au gouvernement anglais, il ne voulut rien devoir qu'à son travail. C'est pourquoi il passait le jour à traduire des livres anglais ou latins, et la nuit à composer son *Essai sur les révolutions*, dont le succès pouvait seul le tirer de la misère. Un travail si opiniâtre mit de nouveau sa vie en danger. Pour comble de disgrâce, les traductions manquèrent et le malheureux émigré connut pendant quelques jours les douleurs de la faim. On demanda alors sa collaboration pour l'histoire du comté de Suffolk à laquelle travaillaient plusieurs savants sous la direction du pasteur de Beccles. Il alla s'établir dans cette ville et se chargea de déchiffrer quelques manuscrits français du xiv^e siècle, dont la connaissance était nécessaire aux auteurs de l'entreprise. De retour à Londres, il acheva et fit paraître en 1797, son *Essai sur les révolutions*. Cet ouvrage fit du bruit, lui valut beaucoup d'éloges et de sympathie dans la noblesse émigrée, et le mit en rapport avec Montlosier, Delille et Fontanes. Les malheurs domestiques ne cessaient de l'éprouver. Il avait appris la mort de son frère et de sa belle-sœur, guillotiné avec Malesherbes. Sa femme et sa sœur avaient été jetées dans les prisons de Rennes, et sa mère dans celles de Paris. Cette pieuse femme, après avoir subi une longue détention, mourut en 1798, en demandant à Dieu la conversion de son fils. Le jeune incrédule fut touché

de cette prière. Il fit de sérieuses réflexions, résolut dès lors de consacrer sa plume à la défense de la foi, et traça le plan du *Génie du christianisme*. Aussitôt que Bonaparte eut été nommé premier consul, il rentra en France sous un nom supposé, s'associa avec Fontanes pour la rédaction du *Mercur*, et publia *Atala* en 1804. Ce roman, attaqué par les uns, reçu avec enthousiasme par le plus grand nombre, eut un immense succès et valut à son auteur d'illustres amitiés. Madame Bacciochi et Lucien Bonaparte se déclarèrent ses protecteurs; Joubert, de Bonald, La Harpe, Chénedollé, Mesdames Récamier et de Beaumont se lièrent avec lui. Il avait voulu, en débutant par *Atala*, attirer sur lui l'attention publique et préparer les esprits à accueillir le *Génie du christianisme* qui parut en 1802. Les disciples de Voltaire crièrent à la superstition; dans leurs brochures et dans leurs journaux, ils traitèrent l'auteur et le livre avec un superbe mépris; mais tous ceux qui restaient attachés à la religion, et qui comprenaient la poésie, applaudirent aux intentions et au talent de l'écrivain. Bonaparte, qui s'occupait alors du concordat, témoigna le désir de voir un homme qui secondait si bien ses vues, et, dans l'espoir de l'attacher à sa fortune, le nomma premier secrétaire du cardinal Fesch, ambassadeur à Rome. Lorsque le nouveau diplomate fut présenté à Pie VII, ce vénérable pontife lisait le *Génie du christianisme*. Le cardinal apprécia peu son secrétaire, le desservit et l'obligea de le quitter. Revenu à Paris, après avoir visité l'Italie, Châteaubriand reçut le titre de ministre plénipotentiaire dans le Valais. C'était la veille du jour où le duc d'Enghein, enlevé, au mépris du droit des gens, sur un territoire étranger, tomba fusillé dans les fossés de Vincennes. Le même soir, alors que chacun se taisait par l'effet de l'étonnement ou de la crainte, Châteaubriand envoya sa démission; cette protestation, d'autant plus méritoire qu'elle était seule, irrita le premier consul; il se contenta néanmoins et n'inquiéta pas d'abord le courageux écrivain en qui il commençait à voir un ennemi. Rapproché de Madame de Staël par une communauté d'opinions et de disgrâce, Châteaubriand alla la visiter en 1805, dans son exil, à Coppet. L'année suivante, il mit à exécution son projet de pèlerinage aux saints lieux. Il revit l'Italie, s'embarqua pour la Grèce, retrouva les ruines de Sparte, étudia ce qui restait des monuments d'Athènes, toucha à Smyrne, passa à Chypre, visita le Carmel et entra enfin à Jérusalem. Après avoir chaussé l'éperon d'or de Godefroy de Bouillon, reçu l'accolade de sa large épée et le brevet de chevalier du Saint-Sépulchre, il fit voile pour l'Égypte, passa en Afrique, parcourut les champs où fut Carthage, s'embarqua pour l'Espagne et écrivit, au milieu de l'Alhambra, le *dernier des Abencérages*. Re entré en France le 5 mai 1807, il inséra dans le *Mercur*, dont il était devenu co-propriétaire, un article qui acheva d'irriter le gouvernement contre lui. L'empereur parlait de le faire sabrer sur les marches des Tuileries; mais après avoir donné l'ordre de l'arrêter, il se contenta de lui retirer le privilège du *Mercur*. Châteaubriand prit le parti de se retirer dans son petit domaine de la

vallée aux Loups, près d'Aulnay, où il écrivit l'*Itinéraire*, *Moïse* et les *Martyrs*. Bonaparte, qui cherchait à le ramener à lui, le fit nommer à l'académie française en 1812, comme successeur de Chénier, et voulut lui donner la surintendance générale des bibliothèques de l'empire, avec les appointements attachés aux ambassades de première classe. Mais le discours du récipiendaire, protestation éloquent contre les doctrines et les actes de la révolution et contre les tendances despotiques du gouvernement, blessa si vivement l'empereur, que la réception fut indéfiniment ajournée. Dès que les alliés eurent envahi la France, Châteaubriand se déclara hautement en faveur des descendants de nos rois. Son opinion fut exprimée dans une brochure qui parut en 1814 sous le titre de *Bonaparte et les Bourbons*, et dont Louis XVIII disait qu'elle lui avait valu une armée. Cependant l'auteur n'eut pas à se louer de la première restauration. Peu agréable au roi, il se crut négligé et songeait même à se retirer en Suisse, lorsqu'on lui offrit l'ambassade de Suède. Ayant appris au milieu de ses préparatifs de départ le retour de Bonaparte, il conseilla au roi d'attendre son compétiteur à Paris. Cet avis ne prévalut point, et Châteaubriand suivit Louis XVIII à Gand où il fit partie du conseil, en qualité de ministre de l'intérieur, et où il rédigea, sur l'état de la France, un *rapport* qui fut considéré comme un manifeste politique. Il conserva son titre sous la seconde restauration, mais refusa d'accepter un portefeuille en compagnie de Fouché et de Talleyrand. Membre de la chambre des pairs dès 1815, il y prononça des discours fort remarquables sur l'immovibilité et sur la loi des élections en 1816, contre l'esclavage en 1817. Non moins dévoué aux Bourbons qu'attaché aux libertés garanties par la charte, il essayait de concilier les droits du trône avec ceux de la nation, et s'indignait de voir, soit dans les conseils du roi, soit dans les différents services administratifs, des hommes qui avaient trop marqué au milieu des troubles révolutionnaires. Ce sentiment lui dicta sa brochure intitulée la *Monarchie selon la Charte*. M. de Cazes, président du conseil, la fit saisir; l'auteur protesta devant notaire. Rayé de la liste des ministres d'Etat sous le duc de Richelieu et privé de sa pension, il fut obligé, pour vivre, de vendre sa bibliothèque. Il fonda alors le *Conservateur* en opposition à la *Minerve* qui défendait les actes du ministère, et fit avec la collaboration des Montmorency, des Lévis et des de Villèle, la guerre la plus opiniâtre au ministre favori. Le cabinet de Cazes chancelait sous les coups que le *Conservateur* lui portait chaque jour; l'assassinat du duc de Berry détermina sa chute. Châteaubriand, sur les instances du comte d'Artois, rédigea les *Mémoires sur la vie et sur la mort de monseigneur le duc de Berry*: un exemplaire de cet ouvrage fut enfermé dans le tombeau du prince. Lorsque M. de Villèle entra au ministère, Châteaubriand accepta l'ambassade de Berlin. Là, il sut se concilier l'affection de la famille royale, la confiance des ministres prussiens, et l'amitié de la duchesse de Cumberland qui l'admit dans son intimité. Il revint à Paris en 1821 pour assister au

baptême de M. le duc de Bordeaux, et Richelieu lui rendit son titre de ministre d'Etat. En 1822, il succéda à M. de Cazes dans l'ambassade de Londres, et passa les Alpes bientôt après pour représenter la France au congrès de Vérone. Après avoir plaidé éloquentement dans cette assemblée la cause des Grecs et les intérêts de la France au sujet de la guerre d'Espagne, il vint remplacer de Montmorency aux affaires étrangères. C'est pendant son ministère que, malgré le congrès, malgré M. de Villèle, il fit décider l'intervention en faveur de Ferdinand VII. En étouffant la révolution espagnole, il avait moins en vue un intérêt dynastique que la gloire et la prospérité de la France. L'établissement de deux ou trois monarchies bourbonniennes en Amérique, faisant, au profit de la France, le contrepoids de l'influence de l'Angleterre et des Etats-Unis; le cabinet des Tuileries devenu puissant au point de pouvoir exiger une modification dans les traités de Vienne; nos anciennes frontières recouvrées du côté du Rhin et étendues jusque dans les Pays-Bas, tels étaient les avantages que Châteaubriand se promettait de la guerre d'Espagne. Mais huit mois s'étaient à peine écoulés depuis la reddition de Cadix, qu'il fut obligé de sortir du cabinet, après avoir lutté inutilement contre l'antipathie de Louis XVIII, et contre la jalousie de Corbière et de M. de Villèle. Il refusait de soutenir la conversion des rentes, et ne voulait du renouvellement septennal qu'avec le changement d'âge. Destitué en 1824 avec des formes brutales, il entra dans les rangs de l'opposition libérale dont il ne tarda pas à devenir le chef. Sa plume, dans le Journal des Débats, ne laissa pas un moment de trêve au ministère : réduction des rentes, droit d'aînesse, censure, loi du sacrilège, dissolution de la garde nationale; il attaqua toutes les mesures du cabinet avec une vigueur et une constance qui amenèrent la chute de M. de Villèle. Sur ces entrefaites, Louis XVIII mourut, et Châteaubriand séparant soigneusement la cause de la dynastie de celle des ministres qui, selon lui, la servaient mal, donna dans une brochure intitulée : *Le roi est mort : Vive le roi !* un nouveau gage de son dévouement à la royauté des Bourbons. Il assista au sacre de Charles X, et reçut dans cette circonstance le collier des ordres. Le ministère Martignac le fit sortir en 1828 de l'opposition; mais on ne put le déterminer à accepter un portefeuille, il se contenta de l'ambassade de Rome. Ce fut pendant sa mission que Léon XII vint à mourir et que Pie VIII fut élu. A l'avènement du prince de Polignac aux affaires étrangères, fidèle à sa ligne politique, il envoya sa démission, recommença la lutte qu'il avait déjà dirigée deux fois et ne fut que trop tôt vengé. Il était à Dieppe lorsqu'il apprit les fatales ordonnances; il accourut à Paris, mais il était trop tard. Charles X reprenait le chemin de l'exil, et ceux mêmes qui venaient de le proscrire, portèrent en triomphe son loyal ami. Châteaubriand ne remonta à la tribune de la chambre des pairs que pour soutenir, dans un discours éloquent, les intérêts et les droits de M. le duc de Bordeaux. « Vous proclamez la souveraineté de la force, disait-il en terminant, gardez-la soigneusement, car si un jour

» elle vous échappe, vous serez mal venus à vous
 » plaindre. Telle est la nature humaine. Les esprits
 » les plus éclairés et les plus justes ne s'élèvent pas
 » toujours au-dessus d'un succès. Ils étaient les pre-
 » miers à invoquer le droit contre la violence, ils
 » appuyaient ce droit de toute la supériorité de leurs
 » talents, et au moment où la vérité de ce qu'ils di-
 » saient est démontrée par l'abus le plus abominable
 » de la force, les vainqueurs s'emparent de l'arme
 » qu'ils ont brisée. Dangereux tronçons qui blesse-
 » ront leur main sans les servir! Inutile Cassandre,
 » j'ai assez fatigué le trône et ma patrie de mes
 » avertissements dédaignés. Il ne me reste plus qu'à
 » m'asseoir sur les débris d'un naufrage que j'ai tant
 » de fois prédit. Je reconnais au malheur toutes les
 » sortes de puissance, excepté celle de me délier de
 » mes serments de fidélité. Je dois aussi rendre ma
 » vie uniforme. Après tout ce que j'ai fait, dit et
 » écrit pour les Bourbons, je serais le dernier des
 » misérables si je les reniais au moment où, pour la
 » troisième et dernière fois, ils s'acheminent vers
 » l'exil.... Si j'avais la conviction intime qu'un en-
 » fant doit être laissé dans les rangs obscurs et heu-
 » reux de la vie pour assurer le repos de trente-trois
 » millions d'hommes, j'aurais regardé comme un
 » crime toute parole en contradiction avec le besoin
 » des temps; je n'ai pas cette conviction. Si j'avais
 » le droit de disposer d'une couronne, je la mettrais
 » volontiers aux pieds de Mgr. le duc d'Orléans. Mais
 » je ne vois de vacant qu'un tombeau à St.-Denis, et
 » non pas un trône. » Ses nobles efforts furent inu-
 » tiles. Il refusa de prêter serment à la dynastie de
 » juillet, renonça à la dignité de pair, à ses hon-
 » neurs et à ses pensions et rentra pauvre dans la
 » vie privée. Après avoir donné asile dans sa mai-
 » son aux missionnaires de France, dont les jours
 » étaient menacés par la populace, il partit pour la
 » Suisse, revint quelques mois après et descendit en-
 » core une fois dans l'arène politique. Il publia en
 » 1831 une brochure intitulée de la *Nouvelle res-
 » tauracion*. En 1852 parut un *Mémoire sur la cap-
 » tivité de madame la duchesse de Berry*, qu'il avait
 » visitée dans sa prison, suivi, en 1855, d'une troi-
 » sième brochure qui a pour titre : les *Conclusions*.
 » Le ministère public fit saisir ce dernier pamphlet,
 » et la cour royale de la Seine prononça la mise en
 » accusation de l'auteur. Châteaubriand, assis sur les
 » bancs de la justice criminelle, fut acquitté par le
 » jury. Il visita encore l'Italie et le midi de la France,
 » s'arrêta à Nîmes où il s'entretint avec M. Reboul,
 » le poète Boulanger, à Toulouse qui lui décerna des
 » lettres de maître ès-jeux floraux, et porta à Prague
 » ses hommages à la famille exilée. De retour à Pa-
 » ris, il vécut étranger aux affaires, ne quittant sa
 » retraite que pour se rendre à l'Abbaye aux-bois,
 » auprès de Madame Récamier (*voy. ce nom*), qui
 » réunissait dans sa maison l'élite de la vieille so-
 » ciété française. L'étude de la littérature anglaise,
 » la *Vie de l'abbé de Rancé* et les soins qu'il donna à
 » ses *Mémoires d'outre-tombe*, l'occupèrent jusqu'à la
 » fin de sa vie. La révolution de février ne le surprit
 » pas, car il l'avait annoncée dès 1850. Touchant à
 » ses derniers moments, lorsque l'insurrection de juin
 » éclata, il parla encore avec admiration de la mort

héroïque de l'archevêque de Paris, reçut avec une grande piété les secours de la religion et mourut le 4 juillet 1848. Son corps, déposé d'abord dans l'église des missions étrangères, fut conduit à Saint-Malo, où la ville, selon ses desirs, lui avait préparé un tombeau sous un rocher qui s'avance dans la mer. M. Ampère, au nom de l'académie française, fit un discours sur sa tombe, et M. le duc de Noailles, que cette compagnie lui donna pour successeur, prononça son éloge dans la séance publique du 6 décembre 1849. Châteaubriand avait une tenue fière et parlait peu. Il aimait les louanges et les prodiguait aux autres, non sans se moquer souvent de lui-même et d'autrui. Républicain par goût, il était monarchiste par raison, et bourbonnien par honneur. Ses convictions politiques ne changèrent jamais; ses convictions religieuses une fois arrêtées, il les défendit par ses écrits et les honora par ses actions. Il disait de lui-même « qu'il était le plus » incrédule des hommes, et le plus entêté des » catholiques. » Son désintéressement égalait son génie, et sa bienfaisance fut constamment secondée par celle de sa femme. C'est à eux que l'on doit l'hospice de Marie-Thérèse, fondé à Paris en faveur des prêtres infirmes. Châteaubriand a publié : *Essai historique, politique et moral sur les révolutions anciennes et modernes considérées dans leur rapport avec la révolution française*, Londres, 1797, in-8, tome 1^{er}. Dans cet ouvrage, l'auteur expose la suite des annales des peuples et s'efforce de retrouver chez les anciens les personnages et les événements de la révolution française. Cette donnée est fautive et ne peut aboutir qu'à des paradoxes. Aussi y reconnaît-on l'œuvre d'un jeune homme qui a plus d'imagination et de génie que de réflexion et d'expérience. Tous les sujets y sont abordés, tous les styles mêlés : les barbarismes, les anglicismes abondent dans la première partie. En complétant cet *Essai* en 1814, Châteaubriand fit observer que ses opinions politiques n'avaient pas changé. En effet, comprenant déjà la liberté comme il la défendit plus tard, il posait dans son livre les bases de la monarchie constitutionnelle, et établissait les principes qui l'ont depuis constamment dirigé dans sa vie publique. La religion au contraire est souvent méconnue et insultée dans l'*Essai*. L'auteur n'a pas voulu supprimer les passages où son incrédulité se révèle, mais il y ajouta des notes dans lesquelles il se condamne lui-même avec la plus rigoureuse sévérité. *Atala ou les amours de deux sauvages dans le désert*, Paris, 1801, in-18. Ce petit roman a été traduit dans toutes les langues. Tout y est nouveau, mœurs, pays, langage. Les descriptions les plus riches, mêlées aux passions les plus vives, le rendent singulièrement attrayant. La critique y a blâmé avec raison l'épisode de Chaëtas à la cour de Louis XIV, certaines situations forcées, certaines expressions ambitieuses ou vides de sens; mais la religion s'est alarmée avec plus de raison encore de quelques peintures trop voluptueuses pour être mises sans danger sous les yeux de la jeunesse. *Le Génie du christianisme*, ou les beautés de la religion chrétienne, Paris, 1802, 3 vol. in-8. C'est de tous ses

ouvrages celui qui eut l'influence la plus heureuse sur notre siècle. Voltaire et son école avaient représenté notre religion comme absurde dans ses dogmes, ridicule dans ses cérémonies, incompatible avec le progrès des lumières. Châteaubriand, pour lui ramener les hommages de la France, la montra vénérable par son antiquité, divine dans sa morale, riche et touchante dans ses pompes. S'adressant surtout à l'imagination et au cœur, il compare dans de belles études littéraires le merveilleux payen au merveilleux chrétien, et montre que nos croyances, loin de gêner l'inspiration, l'élèvent et l'agrandissent en imposant un frein aux passions et en les mettant aux prises avec la conscience. Il oppose nos poètes, nos philosophes, nos historiens, nos orateurs, nos artistes, à ce que l'antiquité nous offre de plus grand dans la poésie, la philosophie, l'histoire, l'éloquence et les arts : la victoire reste au christianisme. Ses chapitres sur la poétique et sur les missions sont ce qu'il y a de plus achevé. A l'apparition du livre, la critique releva, dans la partie qui traite du dogme, des idées fausses, des données incomplètes et des expressions inexactes. Ces taches ont disparu dans les éditions suivantes. *René*, épisode du génie du christianisme, Paris, 1807, in-12, dans lequel il démontre l'utilité des couvents, en peignant le malheur d'un homme qui se soustrait aux charges de la société pour se livrer à d'inutiles rêveries dans une solitude où il ne vit pas avec Dieu. Le but de l'auteur est excellent, mais la vie de son héros a quelque chose de grandiose qui est peut-être plus capable de séduire l'inexpérience que de l'éclairer. *Les Martyrs ou le Triomphe de la religion chrétienne*, Paris, 1810, 5 vol. in-8. Le sujet et les personnages de ce poème sont tirés de l'antiquité profane et sacrée. L'auteur a voulu prouver ce qu'il avait avancé dans le *Génie du christianisme*, que la religion, mieux encore que la fable, pouvait inspirer le poète. Il peint la civilisation payenne expirante, et le christianisme sortant des catacombes, les mœurs des premiers chrétiens et celles des barbares dans les forêts de la Germanie. Sa pureté et l'harmonie de son langage ne le cèdent point à la vérité de ses tableaux. On admire la coupe savante, nombreuse et variée de ses phrases, ses comparaisons brillantes, ses expressions pittoresques, ses images sublimes. On remarque surtout le récit d'Eudor, le combat des Gaulois et des Francs, l'hymne de Cymodocé et l'épisode de Velléda. Malgré leur mérite éminent, les *Martyrs* furent attaqués avec acharnement dans les *Débats* par le spirituel Hoffman; Mgr. Clausel de Montals, depuis évêque de Chartres, crut devoir se ranger du côté des critiques, au nom de la religion. Châteaubriand pensa s'être trompé. Fontanes, qui lui adressa à ce sujet des strophes charmantes, lui prédit que son épopée aurait le sort d'Athalie et qu'elle compterait un jour parmi les plus beaux ouvrages de la littérature française. *Itinéraire de Paris à Jérusalem et de Jérusalem à Paris, en allant par la Grèce et revenant par l'Egypte, la Barbarie et l'Espagne*, Paris, 1811, 5 vol. in-8. Cet ouvrage, un des plus goûtés de l'illustre écrivain, n'est autre chose

que le recueil des notes qui lui restèrent de son pèlerinage aux saints lieux , après la publication des *Martyrs*. On y remarque la beauté et la fidélité des descriptions , la grandeur et la poésie des souvenirs , le charme des rapprochements , l'heureux choix des détails anecdotiques , une saine érudition et une connaissance parfaite de l'antiquité. Le style , plein de variété et de souplesse , est toujours proportionné à la nature des sujets. *De Buonaparte , des Bourbons , de la nécessité de se rallier à nos princes légitimes pour le bonheur de la France et de l'Europe*, Paris, 1814, in-8; *Réflexions politiques sur quelques écrits du jour et sur les intérêts de tous les Français*, ibid., 1814, in-8; *Souvenirs d'Italie , d'Angleterre et d'Amérique , suivis de morceaux inédits de morale et de littérature*, Londres, 1815, 2 part. in-8; *Le vingt-et-un janvier*, Paris, 1815, in-8; *Mélanges de politique*, 1816, 2 part. in-8. On y trouve le *Rapport sur l'état de la France , fait au roi en son conseil*, et imprimé d'abord dans le *Moniteur de Gand* en 1815; *De la monarchie selon la Charte*, Paris, 1816, in-8. Cet ouvrage se divise en deux parties. Dans la première , le publiciste , après avoir rompu définitivement avec le passé , pose nettement les principes du gouvernement représentatif : la liberté de la pensée et de la presse ; la royauté irresponsable , laissant aux mains des ministres la direction du gouvernement ; enfin l'initiative des lois appartenant aux chambres. Dans la seconde partie , effrayé des concessions que l'on avait faites aux intérêts créés par la révolution , il veut que l'on procède par voie d'exclusion absolue contre les hommes de la république ; il demande pour le clergé une dotation foncière , la tenue des registres de l'état civil et le monopole de l'instruction à tous les degrés. Ce livre peut être considéré comme le programme politique que l'auteur s'était tracé , et auquel il est demeuré fidèle pendant toute sa vie. *Proposition faite à la chambre des pairs , dans la séance du 25 novembre , etc.*, relative aux élections précédentes , ibid., 1816, in-8; *Opinion sur le projet de loi relatif aux journaux*, ibid., 1817, in-8; *Opinion sur le projet de loi relatif aux finances*, ibid., 1817, in-8; *Opinion sur le projet de loi relatif à la liberté de la presse*, discours prononcé dans la chambre des pairs dans la séance du 19 janvier 1818, ibid., 1818, in-8; *Opinion sur le projet de loi relatif au recrutement de l'armée*, ibid., 1818, in-8; *Du système politique suivi par le ministère*, ibid., 1818, in-8; *Opinion sur le projet de loi relatif à la suspension de la liberté individuelle*, ibid., 1820, in-8; *Mémoires , lettres et pièces authentiques , concernant la vie et la mort du duc de Berry*, ibid., 1820, in-8; *De l'Espagne*, Montpellier, 1820, in-8; *Discours prononcé à la chambre des députés le 25 février 1825 sur la loi relative à l'emprunt de 100 millions*, ibid., 1825, in-8; *Discours prononcé à la chambre des pairs dans la séance du 50 avril 1825*, ibid., 1825, in-8; *Du renouvellement intégral*, ibid., 1825, in-8; *De la censure que l'on vient de rétablir en vertu de l'article 4 de la loi du 17 mars 1822*, ibid., 1824, in-8; *De l'abolition de la censure*, ibid., 1824, in-8; *Le Roi est mort : Vive le Roi*, ibid., 1824, in-8; *Lettres à un pair de France*, ibid., 1824, in-8; *Aux électeurs , opinion de M. le vicomte de Châteaubriand sur les*

élections, ibid., 1824, in-8; *Maison de France , ou recueil de pièces relatives à la légitimité et à la famille royale*, ibid., 1825, 2 vol. in-8; *Discurso (parte de) sobre a lei contra o sacrilegio , camara dos pares , sessao de fevereiro de 1825*, ibid., 1825, in-8; *Note sur la Grèce*, ibid., 1825, in-8; *Discours servant d'introduction à l'histoire de France , lu dans la séance tenue par l'académie française pour la réception de M. le duc Mathieu de Montmorency*, le 9 février 1826, ibid., 1826, in-4; *Les Natchez*, ibid., 1826, 2 vol. in-8, ouvrage moitié poème , moitié roman , reminiscence un peu affaiblie du voyage de l'auteur en Amérique; *Etudes historiques*, ibid., 1826, 2 vol. in-8. Dans ce livre il signale d'abord trois vérités comme le fondement de tout ordre social : la vérité religieuse qui ne se rencontre que dans la foi chrétienne; la vérité philosophique , c'est-à-dire l'indépendance de l'esprit humain tendant à découvrir et à perfectionner la science intellectuelle , la science naturelle et la science morale; la vérité politique , qui n'est pas autre chose que l'ordre uni à la liberté. C'est de la séparation , du choc ou de l'alliance de ces trois principes qu'il fait naître tous les faits de l'histoire. Puis partageant le monde en trois peuples divers , les payens , les chrétiens et les barbares , il les montre coexistant confusément pendant les premiers siècles de notre ère , se mêlant ensuite dans le commencement du moyen-âge et formant enfin la société qui couvre aujourd'hui une partie du globe. Il se proposait d'arriver ainsi , par une succession de discours , jusqu'aux premiers Valois , et là de donner , sous forme d'histoire , les annales détaillées de nos pères. Le livre est resté incomplet. On peut juger de ce qu'il aurait été par les beaux fragments que nous en avons. Cependant l'élévation des pensées n'est pas toujours égale à la grandeur des événements , et le style entaché de néologisme descend parfois jusqu'à l'expression triviale. Les *Aventures du dernier des Abencérages*, ibid., 1826, in-8; ce petit roman que l'on a imprimé depuis avec *Atala* et *René* , n'a pas moins de charmes que les deux autres , et il n'offre pas les mêmes dangers ; *Moïse*, tragédie , poésie et littérature , ibid., 1826, in-8; *Dernier avis aux électeurs*, ibid., 1827, in-8; *Marche et effet de la censure*, ibid., 1827, in-8; *Opinion sur le projet de loi relatif à la police de la presse*, ibid., 1827, in-4; *De la nouvelle restauration*, ibid., 1851, in-8; *Mémoire sur la captivité de madame la duchesse de Berry*, ibid., 1852, in-8; *Conclusion*, ibid., 1855, in-8; *Essai sur la littérature anglaise , et considérations sur le génie des hommes , des temps et des révolutions*, ibid., 1856, 2 vol. in-8; le *Paradis perdu* de Milton , trad. nouv., ibid., 1856, 2 vol. in-8; plus remarquable par sa fidélité que par son élégance; *Le congrès de Vérone*, ibid., 1858, 2 vol. in-8; la *Vie de l'abbé de Rancé*, ibid., 1844, in-8. C'est moins la vie du restaurateur de la Trappe que le tableau , beaucoup trop nu , des mœurs de la cour au xviii^e siècle. On y admire encore la verve , la vigueur et le coloris de l'immortel écrivain qui semblait presque ne pas vieillir ; mais les peintures dont l'ouvrage est semé et certaines réflexions que

On peut interpréter dans un mauvais sens, excitèrent des critiques assez vives dans une partie de la presse religieuse. *Mémoires d'outre-tombe*, ouvrage posthume qui doit former dix volumes et dont huit ont déjà paru, *ibid.*, 1848-1850. L'auteur y trace à grands traits le tableau de sa vie entière, assemblage de rêverie et d'action, de traverses et de combats, d'honneurs et de disgrâces. Il groupe autour de lui les plus grands événements de l'histoire contemporaine, les explique, les éclaire et rectifie souvent l'appréciation qu'on en a faite. Il règne dans ce livre une grande variété de sujets et de tons. Les peintures les plus riantes et les plus magnifiques de la nature s'y rencontrent à côté des satires les plus vives de la société, les plus hautes considérations de philosophie et de morale à côté des récits les plus naïfs. On y reconnaît toute la vanité des choses humaines, et la tristesse qu'elles inspirent devient plus dramatique encore, à cause de l'éloquence passionnée qui les raconte. Souvent aussi Chateaubriand, avec un style et une manière qu'on ne lui connaissait pas, ressuscite la fine plaisanterie, la prose nette, vive et si éminemment française de Voltaire. La lecture de ces *Mémoires* offre quelque danger dans le premier volume. Le tableau que l'auteur y fait des passions et des rêves de son adolescence, peut porter le trouble dans les jeunes imaginations et compromettre quelquefois la pureté de la pensée et du cœur. Les critiques reprochent à l'auteur d'affecter parfois une fausse simplicité, d'abuser du néologisme et de mettre à parler de lui-même, soit qu'il se vante soit qu'il s'accuse, une sorte de puérile vanité. On a remarqué aussi qu'il changeait plus d'une fois de manière d'écrire. Cela est vrai, et la lecture de ses mémoires en offre la preuve. Tous ses chapitres portent dans leur style aussi bien que dans leur date la marque du temps où ils ont été composés. Ceux qu'il a faits en 1811 sont bien supérieurs aux autres. Le reste date de 1822 et de 1857. A partir de cette dernière époque, ses coups de pinceau deviennent plus heurtés. Il y a de la recherche, des surcharges, des contradictions. On démêle dans la même page les diverses impressions auxquelles l'auteur a cédé successivement en composant et en revoyant son ouvrage. Après avoir fait la part de l'éloge et celle de la critique, on doit convenir que Chateaubriand n'en demeure pas moins le premier littérateur de son siècle. C'est de lui que viennent, comme de leur source, les beautés et les défauts que l'on retrouve dans tous les écrivains qui l'ont suivi. On lui doit d'utiles réformes, d'heureuses innovations et des exemples souvent dangereux. En bannissant de la littérature française les fictions du paganisme, il a attaché son nom à une réforme que la raison réclamait depuis longtemps. En faisant apprécier les beautés poétiques du christianisme, il a agrandi le domaine de l'intelligence et procuré au cœur une source pure et féconde d'émotions nouvelles. Mais ces peintures, qui manquent quelquefois de goût, de mesure et de vérité, ont contribué à donner à la littérature moderne quelque chose de guindé, d'exagéré et de faux. Les *Œuvres complètes de Chateaubriand* ont été

imprimées plusieurs fois. La meilleure édition est celle de Paris, 1850-51, 20 vol. in-8.

CHAUDON (le P. Esprit-Joseph), né en 1758 à Valençolles, professa les humanités dans divers collèges de l'Oratoire, rentra ensuite dans le monde et se livra tout entier à la culture des lettres. Il mourut avant 1800. On lui doit : *Les imposteurs démasqués et les usurpateurs punis*, Paris, 1776, in-12; *Dictionnaire-interprète-manuel des noms latins de la géographie ancienne et moderne*, *ibid.*, 1778, in-8; *Les flèches d'Apollon ou nouveau Recueil d'épigrammes*, Londres (Paris), 1787, 2 vol. in-18.

CHESSE (Robert), gardien des cordeliers au temps de la ligue, se déclara contre Henri IV et anima contre lui les habitants de Vendôme par ses prédications forcénées. Cette ville fut prise par Biron, et Chessé, saisi dans la chaire même de Saint-Martin, fut pendu à un des ormeaux qui étaient plantés devant l'église de la paroisse.

CHIERICATO (Jean-Marie), théologien, né à Padoue en 1655, embrassa l'état ecclésiastique et devint successivement secrétaire et vicaire-général de son évêque. S'étant démis de ses fonctions, il partagea le reste de sa vie entre la prière et l'étude, et mourut à Padoue en 1717. Ses principaux ouvrages sont : *Decisiones sacramentales*, Venise, 1757, 5 vol. in-fol.; *Discordie forenses*, *ibid.*, 1787, 5 vol. in-fol.; *Erotomata ecclesiastica*; *Via lactea sive institutiones juris canonici*.

CHIFFLET (Etienne-Jean-François-Xavier), né à Besançon en 1717, d'une famille illustre dans la magistrature et dans les lettres (*voy.* ce nom, II, 599-601), fut pourvu en 1740 d'un office de conseiller au parlement, et devint l'un des premiers membres de l'académie qui fut créée en 1752 dans sa ville natale. Sa conduite ferme et modérée dans les débats qui s'élevèrent entre la cour et la magistrature lui valut, sous le chancelier Maupeou, en 1771, la place de premier président du parlement de Besançon. Il dut quitter ce poste en 1775, quand les anciens magistrats furent rappelés; mais l'estime dont il jouissait était telle, qu'il fut nommé aussitôt premier président du parlement de Metz. Il mourut en 1782 dans sa terre d'Esbarres, près de Saint-Jean-de-Lône. On a de lui dans les recueils de l'académie de Besançon, les ouvrages suivants qui sont encore inédits : *Dissertation sur l'origine du nom de Franche-comté*; *Examen d'une dissertation de M. Droz, sur le douaire des femmes nobles en Franche-Comté*; *Note sur un aqueduc romain*; *Observations sur les lois des Bourguignons*.

CHILLEAU (Jean-Baptiste du), né en 1755, en Poitou, embrassa l'état ecclésiastique et devint vicaire-général de Metz. Nommé aumônier de la reine Marie Leczinska, il continua les mêmes fonctions auprès de Marie-Antoinette, obtint plusieurs abbayes, et fut sacré en 1781 évêque de Châlons-sur-Saône. Après avoir combattu la constitution civile du clergé, il fut obligé de sortir du royaume et se retira en Allemagne. Il souscrivit aux *réclamations* du 4 avril 1805 contre le concordat, ne rentra en France qu'avec Louis XVIII, et, sur la demande de ce prince, donna enfin la démission de son siège. Nommé en 1817 à l'archevêché de

Tours, il en prit possession deux ans plus tard, fut créé pair de France en 1822, et mourut en 1824, doyen de l'épiscopat français.

CHLUMCZANSKY (Wenzel-Léopold), né en 1759 à Prachin, en Bohême, fit ses études à Prague, reçut les ordres en 1772 et devint dans cette ville chancelier du chapitre métropolitain, puis évêque suffragant. Nommé en 1802 au siège de Leitmeritz, il donna l'exemple de toutes les vertus chrétiennes, répandit beaucoup d'aumônes et régénéra l'enseignement ecclésiastique. Transféré à l'archevêché de Prague en 1814, il continua d'offrir le spectacle des mêmes vertus, entretenant par ses bienfaits les frères de la Pitié, les Ursulines et les Elisabethines, soutenant les étudiants pauvres, fondant à Rakonitz et à Reichenberg des écoles pour le commerce et les arts et métiers. Il mourut en 1850, laissant par testament un fonds de seize mille florins pour les pauvres, et dix mille pour le séminaire de Prague, avec sa bibliothèque, qui était nombreuse.

CHOFFIN (David-Etienne), philologue, né à Héricourt, dans la Franche-Comté, en 1705, fit ses études à Stuttgart, obtint la place de professeur de langues modernes à l'université de Halle, et contribua par ses écrits à répandre dans la Saxe l'usage du français. Il s'était attaché à la suite des Frères moraves et il publia quelques brochures à leur usage. Il mourut au mois de janvier 1775. On a de lui, entre autres ouvrages : *Abrégé de la vie de divers hommes illustres et des grands capitaines*, Halle, 1748, 2 vol. in-8 ; *Amusements philologiques*, ibid., 1749, 5 vol. in-8 ; *Grammaire élémentaire*, ibid., 1755, in-8 ; *Dictionnaire français-allemand et allemand-français*, 1759, 2 vol. in-8, réimprimé en 1780 sous le titre de *Nouveau dictionnaire des voyages*.

CHOPARD (Pierre-Marie-Joseph), missionnaire, né en 1816 à la Grand Combe de Morteau, dans les montagnes du Doubs, commença ses études au séminaire d'Ornans, les acheva dans celui de Consolation et reçut à Besançon les ordres sacrés. Nommé aumônier du collège de Pontarlier, il s'y fit chérir par sa douceur et estimer par sa science. Ayant obtenu en 1840 la permission de se consacrer au service des missions étrangères, il partit pour Paris, d'où il fut dirigé sur les établissements de Pondichéry. Il y apprit la langue des Indiens, et dès qu'on le jugea suffisamment préparé, ses supérieurs lui assignèrent pour partage les îles Nicobar. Après avoir évangélisé cette contrée sauvage avec le zèle d'un apôtre, il mourut de la fièvre à Mergery en 1845. On a publié : *Vie de M. l'abbé Chopard, missionnaire apostolique, apôtre des îles Nicobar, par un prêtre du diocèse de Besançon* (M. l'abbé Jacquenet, professeur de théologie au séminaire), Besançon, 1846, in-12. Cet ouvrage, auquel on a reproché quelques longueurs, renferme un grand nombre de lettres de l'abbé Chopard, qui intéressent le lecteur par les détails curieux dont elles sont remplies, et par le ton simple et naturel qui y règne.

CHRISTIAN VIII, roi de Danemarck, né le 18 septembre 1786, épousa d'abord Charlotte de Mecklembourg-Schwerin avec laquelle il divorça, puis

Caroline-Amélie, fille du duc Frédéric-Chrétien de Sleswig-Sonderbourg. Gouverneur de Norvège en 1815, il fit jurer à ses sujets qu'ils défendraient leur indépendance jusqu'à la mort, plutôt que d'accepter les conditions de la paix de Kiel qui garantissait à la Suède la possession de la Norvège. Les états du royaume se réunirent à Eidswald, et la majorité des représentants y signa une loi fondamentale qui assurait la liberté du pays et déferait la couronne à Christian. Cette résolution amena une guerre dans laquelle la Russie, l'Autriche, la Prusse, l'Angleterre, prirent le parti de la Suède. Le prétendant vit Frédéric VI, roi de Danemarck, dont il était l'héritier présomptif, se tourner contre lui. Après avoir essayé un moment de soutenir une lutte inégale, il renonça à la couronne de Norvège et se retira en Danemarck. Dans les années suivantes, il parcourut l'Europe avec sa famille et visita dans l'été de 1824 l'île de Bornholm dans la mer Baltique. A son retour, il prit quelque part aux affaires, devint gouverneur général de la Fionie et en même temps colonel d'un régiment d'infanterie. En 1852, on le fit membre du conseil d'état et président de l'académie des beaux-arts. Il monta sur le trône le 5 novembre 1853, et signala son règne par le zèle éclairé avec lequel il encouragea les lettres et les sciences. Très-versé dans l'étude des antiquités, il possédait de superbes collections d'objets d'arts qui font encore l'admiration des voyageurs. Il mourut à Copenhague le 19 janvier 1848, à 62 ans.

CLARKE (Adam), ministre méthodiste, né en 1760 près de Londonderry, en Irlande, répandit les doctrines de sa secte dans plusieurs provinces et vint ensuite à Londres, où il entra dans la société des antiquaires, après s'être distingué par des travaux littéraires et bibliographiques. Nommé en 1807 un des sous-commissaires des archives publiques, il rédigea plusieurs rapports sur l'utilité et les moyens de donner une continuation des *Pædera*, de Rymer, et travailla lui-même à cet important ouvrage, en continuant à propager l'esprit de sa communion. Il mourut en 1852. Le livre sur lequel repose sa réputation est le commentaire intitulé *les saintes Ecritures*, avec les leçons marginales, un recueil de textes parallèles, de longs sommaires à chaque chapitre, un commentaire et des notes critiques, 1810-1826, 8 vol. in-4. On lui doit encore quelques autres ouvrages de controverse et d'histoire.

CLÉMENT (Hugues-Joseph), prêtre, né en 1757 à l'Isle-sur-le-Doubs, embrassa l'état ecclésiastique et fut pourvu de la cure de Flangebouche, en remplacement du savant Bergier. Nommé à l'époque de la révolution membre de l'administration centrale du Doubs, il prêta serment à la constitution civile du clergé, se retracta dès l'année suivante, et, protégé par l'opinion, continua à exercer le ministère dans sa paroisse en dépit des autorités constitutionnelles. Après le 10 août 1792, il fut obligé de se retirer en Suisse, mais il ne cessa de correspondre avec ses paroissiens qui sollicitèrent son retour en 1802. Ses supérieurs le nommèrent à la cure de Pierrefontaine, il s'en démit bientôt et

se retira à Besançon, où il mourut en 1828, avec la réputation d'un prêtre très-versé dans l'étude de la théologie et du droit canon. On a de lui : *Correspondance avec M. Sequin, évêque constitutionnel du département du Doubs*, Paris, 1791, 2 part., in-8.

CLEMENTINI (César), historien, né à Rimini vers la fin du xvi^e siècle, consacra sa vie à l'étude de l'histoire de son pays, et mourut en 1624, après avoir rempli plusieurs charges publiques. Son ouvrage est intitulé : *Raconto istorico della fondazione di Rimini, dell' origine et vite de' Malatesti, libri XV*, Rimini, 1617-27, 2 vol. in-4.

CLÉRY (Jean-Pierre-Louis HANET, surnommé), né à Jardy en 1762, était valet de chambre de Madame, fille de Louis XVI. Il rendit de grands services à la cause des Bourbons pendant l'émigration, fut nommé, en 1814, inspecteur des forêts en Corse et chevalier de la légion d'honneur, et mourut à Paris en 1854. Il était le frère de Cléry (*voy. ce nom*, n. 665), valet de chambre de Louis XVI, et il a publié, comme lui, des *Mémoires*, Paris, 1825, 2 vol. in-8.

CLIFFORD (Arthur), né en 1778, étudia le droit, et après plusieurs années passées sur le continent revint en Angleterre, où il partagea sa vie entre les loisirs du grand seigneur et les travaux de l'homme de lettres. Il mourut à Winchester, le 16 janvier 1850. De tous les ouvrages qu'il a publiés, le plus important est le *porte-feuille et correspondance officielle* de sir Ralph Sadler (*State Papers and letters official, etc.*), Londres, 1809, 4 vol. in-4. Sir Ralph Sadler avait été ministre d'état sous Elisabeth, et toute sa correspondance roule sur les affaires qui se passèrent alors entre l'Angleterre et l'Ecosse.

CLUTTERBUCK (Robert), historien anglais, né à Watford en 1772, entra d'abord dans la carrière des lois, la quitta ensuite pour étudier la chimie et la peinture, et finit par s'attacher à l'histoire. Après avoir beaucoup voyagé et beaucoup recueilli, il mourut prématurément en 1851. On lui doit l'*Histoire du comté de Hertford*, 1817-1827, 5 vol. in-fol., enrichie de gravures faites sur les dessins originaux qu'il avait exécutés lui-même.

COCCIUS (Jodocus ou Josse), jésuite, né à Trèves en 1581, professa la philosophie au collège de Molsheim, et après avoir rempli à la cour de Vienne plusieurs missions secrètes que l'archiduc Léopold lui avait confiées, mourut à Rouffach en 1622. Il a laissé des dissertations théologiques qui sont sans intérêt aujourd'hui, et des ouvrages historiques sur l'Alsace, dont le plus important est intitulé : *Dagobertus rex, argentinensis episcopatus fundator prævius, notis illustratus*, Molsheim, 1625, in-4.

COCHARD (Nicolas-François), littérateur, né en 1765 à Villeurbanne, acquit en 1785 la charge de procureur du roi au bailliage de Vienne. Nommé sous le directoire président de l'administration municipale et ensuite juge de paix du canton de Sainte-Colombe, il fut mis en 1798 à la tête du département du Rhône, entra après le 18 brumaire dans le conseil de la préfecture, et prit une part active aux travaux de l'académie et de la société de l'agriculture de Lyon, qui, dès leur origine, se

étaient associés. Il mourut à Sainte-Colombe en 1854. On a de lui, entre autres ouvrages : *Description historique de la ville de Lyon*, 1817, in-12; *Séjour d'Henri IV à Lyon*, 1817, in-18; *Voyage à Oullins et au Perron*, 1826, in-8. M. Dumas, son ami, secrétaire perpétuel de l'académie de Lyon, a composé son éloge, in-8.

CODRET (le P. Annibal), grammairien, né en 1525 à Sallanche, quitta l'étude de la médecine pour entrer dans la compagnie de Jésus, professa dans plusieurs collèges, et après avoir accompagné le fameux P. Lainez au colloque de Poissy, fut nommé provincial d'Aquitaine. Il assista en 1581 à la quatrième congrégation générale de l'ordre, et mourut à Avignon en 1599. On a de lui : *Grammaticæ latinæ institutiones, seu brevia quædam grammaticæ rudimenta*, Turin, 1570, in-8.

COHEN (Anne-Jean-Philippe-Louis), né en 1781 à Amersfoort, était destiné au commerce; mais son goût l'entraîna vers la littérature. Il se lia bientôt avec les hommes les plus distingués de la Hollande, et devint membre de la société des arts et belles-lettres. En 1809, il se rendit à Paris, et obtint, deux ans après, la place de censeur pour les langues étrangères. Vers la fin de 1815, il fit paraître un recueil de *Poésies*, qui furent accueillies favorablement. Nommé, en 1824, conservateur de la bibliothèque de Sainte-Geneviève, il ne cessa de consacrer à l'étude tous les loisirs que lui laissaient ses fonctions, et mourut à Paris, le 16 août 1848, à 67 ans. Savant et laborieux, il a publié des ouvrages aussi remarquables par la solidité des principes que par la pureté du style. Outre des traductions du *Théâtre hollandais*; de la *Symbolique populaire* de Buchmann; de la *Patrologie* de Mœhler; du *Tableau des institutions et des mœurs de l'Eglise au moyen-âge*, de Fréd. Hurter; et de l'*Histoire des institutions d'éducation ecclésiastique*, d'Aug. Theiner, on a de lui : *Voyage à Erménonville*, poème, Paris, 1815, in-18; *Jacqueline de Bavière*, dauphine de France, 1824, 4 vol. in-12; *Herminie de Cibray, ou l'Ermite de la forêt*, 1825, 4 vol. in-12; *Précis historique sur Pie VII*, 1825, in-8; *Histoire de Pierre Terrail, dit le ch. Bayard*, 1825, 2^e édit., 1826, in-12; *Collection des meilleures dissertations relatives à l'histoire de France*, 1826 et ann. suiv., 18 vol. in-8 (avec Salgues et Leber); *Réflexions historiques et philosophiques sur les révolutions dans les bases fondamentales de la constitution des états*, Paris, 1846, in-8. Pendant les dernières années de sa vie, il s'occupait d'une *Histoire des Pays-Bas*, qu'il n'a point terminée.

COIFFIER DE MORET (Simon), littérateur, né dans le Bourbonnais en 1764, obtint à seize ans un brevet d'officier dans un régiment de dragon, sortit de France à l'époque de la révolution et n'y retourna qu'après l'établissement du consulat. Élu député de l'Allier en 1815, il fut nommé quelque temps après recteur de l'académie d'Amiens, et mourut dans cette ville en 1826. Son principal ouvrage est l'*Histoire du Bourbonnais et des Bourbons qui l'ont possédé*, Paris, 1814-16, 2 vol. in-8.

COMPAGNONI (l'abbé Pierre), né à Saint-Laurent, près de Lugo, en 1802, reçut dans cette ville

sa première éducation, prit les ordres sacrés et fut nommé professeur de rhétorique et de géographie au lycée. Il mourut prématurément en 1855, des suites du travail auquel il s'était livré. Il avait publié avec son collègue et ami, Jean Nuvoli : *I sette salmi penitenziali di Davide ed il salmo CIII, parafrasati e di utilissimo note corredati da due chierici* Lughesi, Lugo, 1821, in-8. On lui doit des *Poésies* et quelques *Opuscules* d'éloquence et de controverse.

COMPAIN (Mathieu), jésuite, né à Lyon vers le commencement du xvii^e siècle, y mourut en 1678. Il avait fait construire une fort belle bibliothèque dans la maison dite de Saint-Joseph, que les jésuites possédaient à Lyon, et il constituait, pour l'accroître, une rente annuelle et perpétuelle qui, d'après ses intentions, ne devait jamais être employée à un autre usage.

COMPAN (l'abbé), né à Arles vers 1750, étudia à Paris la théologie et la jurisprudence, se fit recevoir avocat au parlement et fut admis dans la congrégation des prêtres habitués de la paroisse Saint-André-des-Arcs. Il publia : *l'Esprit de la religion chrétienne opposé aux mœurs des chrétiens de nos jours*, Paris, 1765, in-12; *Le temple de la piété suivi d'œuvres diverses*, ibid., 1765, in-12; *Nouvelle méthode de géographie, précédée d'un traité de la sphère*, ibid., 1770, 2 vol. in-12. Cette méthode prétendue nouvelle était tirée en partie des géographies de Lenglet-Dufresnoy et de Nicolle de Lacroix.

CONRY (Florent), ayant fait profession dans l'étroite observance de Saint-François, se distingua dans ses études en Espagne, et après avoir brillé à l'université de Louvain, fut nommé archevêque de Toam en Irlande en 1608. Il quitta son siège après la bataille de Kinsale, et mourut à Madrid en 1629. On a de lui, entre autres ouvrages : *De Augustini sensu circa B. Mariæ conceptionem*, Anvers, 1659; *Tractatus de statu parvulorum sine baptismo decedentium juxta sensum B. Augustini*, Louvain, 1624; *Le miroir de la vie chrétienne*, Louvain, 1626, in-8. C'est un catéchisme en irlandais.

CONTUCCI (le P. Archange Cintuccio), philosophe et antiquaire, né en 1688 à Montepulciano, embrassa la règle de Saint-Ignace, et après avoir rempli trente ans la chaire de rhétorique au collège romain, fut ensuite nommé conservateur du musée fondé par Kircher. Il mourut en 1768. On lui doit une *Vie de l'impératrice Pulchérie*, en italien, Rome, 1754; mais son ouvrage le plus important est le *Musæi Kircheriani area notis illustrata*, Rome, 1765-65, 2 tom. in-fol., fig.

CONZIÉ (Louis-François-Marc-Hilaire de), né à Poncin en Bugey en 1752, entra de bonne heure dans l'état ecclésiastique, sous la direction de l'abbé Léger, curé de Saint-André-des-Arcs, à Paris. Après avoir été vicaire-général de Senlis, il fut nommé à l'évêché de Saint-Omer en 1766, et transféré sur le siège d'Arras en 1769. Ses vertus et ses talents lui méritèrent une grande considération dans sa province. Il obtint la confiance du comte d'Artois, le suivit en émigration et refusa d'adhérer au concordat. Il mourut à Londres en 1805. — CONZIÉ (François de), archevêque de Tours,

frère cadet du précédent, né en 1756, fut d'abord vicaire-général de son frère à Saint-Omer, devint, en 1769, son successeur dans le gouvernement de cette église et la quitta pour l'archevêché de Tours, en 1774. Député de son clergé aux états-généraux, il y vota constamment avec la droite. Il émigra en 1790, se retira en Hollande et mourut à Amsterdam en 1795.

COPINEAU (l'abbé) vivait dans la seconde moitié du xviii^e siècle. Il joignit l'étude des langues à celle de la physique et publia sous le voile de l'anonyme : *Essai synthétique sur l'origine et la formation des langues*, Paris, 1774, in-8; un *Mémoire sur l'hygromètre*, inséré dans le journal de physique de l'abbé Rosier, 1, 584.

COQUELIN ou COCQUELIN (Nicolas), docteur en Sorbonne, chancelier de l'église de Paris, ancien curé de Saint-Merry et censeur royal, mourut en 1695. On a de lui : *Interprétation des psaumes de David et des cantiques qui se disent tous les jours de la semaine dans l'office de l'Eglise, avec le latin à côté et un abrégé des vérités et des mystères de la religion chrétienne*, Paris, 1686, in-12; *Manuel d'Epictète avec des réflexions tirées de la morale de l'Evangile*, ibid., 1688, in-12; *Traité de ce qui est dû aux puissances et de la manière de s'acquitter de ce devoir*, ibid., 1690, in-12.

CORBINEAU (Jean-Baptiste, comte), né en 1776 à Marchiennes (Nord), était, au commencement de la révolution, sous-lieutenant dans le Berry-cavalerie. Nommé chef d'escadron à la suite de la bataille d'Eylau, il se distingua en 1808 à Burgos, et l'année suivante à Wagram, où il fut blessé. Devenu général de brigade en 1811, il fit la campagne de Russie. Ce fut lui qui trouva à la Bérésina un passage pour Bonaparte; cet important service le fit choisir pour aide-de-camp de l'empereur. En 1815, il commandait la cavalerie sous Vandamme, lorsque ce général fut surpris à Kulm dans les gorges de la Bohême, par Kleist; mais attaquant ce dernier avec vigueur, il parvint à délivrer le corps d'armée. Elevé au grade de général de division, il se fit remarquer en 1814 en plusieurs rencontres, notamment à Montmirail, où il sauva encore une fois la vie à Napoléon, et à l'affaire de Reims, dont il s'empara après en avoir chassé l'ennemi. Nommé par le roi chevalier de Saint-Louis et grand officier de la légion-d'honneur en 1815, après le 20 mars, il reprit son service d'aide-de-camp auprès de Bonaparte, et fut envoyé à Lyon pour arrêter la marche du duc d'Angoulême, qui voulait passer l'Isère. Il fit ce prince prisonnier au Pont-Saint-Esprit; mais il le remit bientôt en liberté. Il se rendit ensuite dans la Vendée, puis à Waterloo. Depuis cette époque il vécut dans la retraite, et ne reprit du service qu'en 1850. Chargé du commandement de la 16^e division militaire à Lille, il exerça ces fonctions jusqu'en 1844. En 1855, il avait été nommé pair de France, et, en 1858, grand-croix de la légion-d'honneur. Il mourut à Paris, en 1848, à 72 ans.

CORDES (le P. Eutyche de), savant bénédictin, né vers 1520 à Anvers, embrassa la vie religieuse dans l'abbaye de Sainte-Justine, devint abbé de

Saint-Fortunat près de Bassano, et député de son ordre au concile de Trente. Il s'y fit admirer par l'étendue de ses connaissances et fut l'un des commissaires chargés de dresser le catalogue des livres contenant des doctrines erronées. Il mourut dans l'abbaye de Sainte-Justine en 1582. On y conserve ses ouvrages encore inédits, entre autres un *Dictionnaire de la Bible*; des *Commentaires sur le Symbole des apôtres et sur les Epîtres de saint Paul*, et des *traités de controverse*.

COUCY (Jean-Charles, comte de), archevêque de Reims, né en 1745 à Escordal dans le Rhetélois, obtint, en 1775, un canonicat à Reims, en 1776 le brevet d'aumônier de la reine, et l'année suivante l'abbaye d'Igny. Nommé évêque de la Rochelle en 1789, il refusa le serment constitutionnel, s'expatria et ne voulut point d'abord adhérer au concordat. De retour en France en 1814, il donna sa démission du siège de la Rochelle et fut élevé sur celui de Reims en 1817. Il en prit possession en 1821 et mourut en 1824. En lui s'éteignit le nom de Coucy, un des plus célèbres de notre histoire.

COURCELLES (Jean-Baptiste-Pierre-Julien de), né à Orléans en 1759, était notaire dans cette ville avant la révolution. Venu à Paris, il acheta en 1820 le cabinet de titres nobiliaires, formé par M. de Saint-Allais, ainsi que le fonds de ses éditions de *l'Art de vérifier les dates*. Il continua cet ouvrage et le céda ensuite au marquis de Fortia qui l'a terminé. Il mourut à Saint-Brieux en 1854. On a de lui : *Dictionnaire universel de la noblesse de France*, Paris, 1820, 5 vol. in-8; *Histoire généalogique et héraldique des pairs de France, des grands dignitaires de la couronne, des principales familles nobles du royaume et des maisons princières de l'Europe*, Paris, 1821-1850, 12 vol. in-4; *Armorial général de la chambre des pairs*, 1822, in-4, ouvrage gravé.

COURCIER (Pierre), né à Troyes en 1604, jésuite en 1624, fut successivement professeur de théologie et de mathématiques, recteur de plusieurs collèges, provincial de Champagne, et mourut à Auxerre en 1692. On a de lui : *Astronomia practica*, Nancy, 1655, in-8; *Supplementum sphærometriæ*, Pont-à-Mousson, 1675, in-4; *Negotium seculorum Maria, sive rerum ad matrem Dei spectantium, chronologica epitome ab anno mundi primo ad annum Christi 1660*, Dijon, 1662, in-fol.

CRISTINI (Bernardin), moine franciscain, naquit en Corse dans le xviii^e siècle. Après avoir reçu les ordres et fait profession, il se livra à l'étude de la chirurgie, et alla s'établir à Venise, où il pratiqua et enseigna son art avec le plus grand succès. Il mourut dans cette ville, dans un âge très-avancé. On a de lui : *Arcana Riverii cum institutionibus, consultationibus et observationibus Fr. Bernardini Cristini*, etc., Venise, 1676; *Practica medicinalis in omni specie morborum*, ibid., 1678.

CRIVELLI (Leodrisio), historien, né à Milan vers 1420, fut banni de sa ville natale on ne sait pour quel motif, vint à Rome et y obtint la protection du cardinal Aeneas Sylvius, qui fut élu pape

sous le nom de Pie II. Nommé secrétaire des brefs, il mourut après son bienfaiteur, dont il défendit courageusement la mémoire contre ceux qui l'attaquaient. On a de lui, outre une traduction latine de l'*Epître* de saint Chrysostome à l'évêque Cyrillien : *Trois panégyriques* de François Sforza, duc de Milan, 1450 et 1458; *De vita et rebus gestis Franc. Sfortiae, vice-comitis, ducis Mediolan.*, dans les *Scriptor. rerum italicar.* xix, 625; *De expeditione Pii papæ secundi, in Turcos libri duo*, dans le même recueil, xxiii, 21.

CROCE (le P. Irénée della), historien, né à Trieste vers le milieu du xviii^e siècle, embrassa la vie religieuse dans l'ordre des Carmes, s'occupa à recueillir pendant toute sa vie les matériaux de l'histoire de sa ville natale, les mit en ordre et les publia sous ce titre : *Istoria antica e moderna, sacra e profana della città di Trieste, celebre colonia di cittadini romani*, Venise, 1698, in-fol.

CROME (Henri-Frédéric-Théophile), homme d'état, né en 1755 à Sengwarden, d'une famille pauvre, étudia la théologie protestante dans l'université de Halle, et professa d'abord la géographie et la statistique dans une maison d'éducation de Dessau. Appelé en 1787 à Giessen, il s'occupa non sans succès des élections de l'empire, après s'être fait admettre dans les légations qui traitaient cette affaire à Francfort. L'empereur François II, à l'élévation duquel il avait concouru, lui donna un bénéfice pour récompense. Lors des invasions françaises, il rendit de grands services à l'Allemagne en s'interposant comme interprète et comme diplomate entre les parties belligérantes. La cour de Darmstadt lui donna, en 1804, le titre de conseiller d'état. Accusé plus tard d'être favorable à Napoléon, il quitta sa chaire et fut obligé de se sauver en Suisse. Ses cours recommencèrent en 1814, la faveur publique l'indemnisait de l'ennui passager qu'il avait éprouvé, et après avoir reçu beaucoup de décorations d'honneur et de titres scientifiques, il donna sa démission et se retira dans sa maison de Rodelheim, près de Francfort-sur-le-Mein, où il mourut en 1855. On peut voir dans la *Biographie universelle*, tom. lxi, 561, *Supplément*, la liste complète de ses ouvrages. Le plus remarquable de tous est intitulé : *Produits de l'Europe*, Dessau, 1782, in-8, avec une carte, trad. en anglais et en français.

CUGNET de MONTARLOT (Claude-François), né en Franche-Comté en 1778, près du village d'où il tira son nom, fit les campagnes de la révolution et vint vers 1815 à Paris où il se distingua dans les complots qui s'ourdissaient alors contre la restauration. Après plusieurs condamnations politiques, il se rendit en Espagne, y tomba entre les mains des royalistes, et convaincu d'avoir excité des troubles contre le gouvernement, fut fusillé à Almeria en 1824. Il avait publié plusieurs brochures, et on lui attribuait une part dans la rédaction de *l'Homme gris, almanach français, orné d'une victoire par jour*, Paris, 1820, in-8.

D

DABELOW (Christophe-Chrétien, baron de), jurisconsulte allemand, né en 1767 dans le duché de Mecklembourg-Schwerin, termina ses études à Iéna et enseigna le droit à l'université de Halle. Ses cours ayant été suspendus par Bonaparte, il profita des loisirs que lui faisait le conquérant pour voyager en Allemagne, en France et en Italie. A son retour, il refusa, en haine de la domination française, d'être réintégré par le roi Jérôme, entra au service du duc d'Anhalt-Kœthen, et alla s'établir en 1819, à Derpt, en Livonie, où l'éclat de son enseignement lui mérita des applaudissements flatteurs et une position brillante. Il mourut dans cette ville en 1850. On a de ce laborieux et savant professeur un grand nombre de livres sur toutes les parties de la jurisprudence. Nous citerons : *Meletematum juris feudalís collectio prima*, Halle, 1791 ; *Bases de la jurisprudence générale du mariage chez les chrétiens d'Allemagne*, ibid., 1792 ; *Introduction à la jurisprudence allemande positive*, ibid., 1795 ; *Encyclopédie et méthodologie de la jurisprudence allemande*, ibid., 1795 ; *Système de la jurisprudence civile actuelle*, ibid., 1795 et 1794 ; *Manuel du droit public et du droit des gens en Allemagne*, ibid., 1795 ; *Histoire des sources du droit positif de l'Allemagne*, ibid., 1797, 2 vol. ; *De la prescription*, ibid., 1805 et 1807, 2 vol. ; *Manuel du droit pénal allemand*, ibid., 1807 ; *Commentaire détaillé, théorique et pratique sur le code Napoléon*, Leipsig, 1810, 2 vol. ; *Répertoire complet du droit français*, ibid., 1811, 2 parties ; *Pensées sur l'obstacle opposé par la paix de Paris du 30 mai 1814 à la fusion des états allemands, avec un appendice sur les plans de Napoléon relativement à l'Allemagne, si la guerre contre la Russie eut été heureuse*, Gœtting., 1814 ; *Canovas de lectures sur les pandectes*, Derpt, 1819 ; *Jus antiquum Romanorum*, ibid., 1821. On trouve aussi divers articles de lui dans les journaux de jurisprudence qui se publient en Allemagne.

DAGUERRE (Jean), né en 1705, à Larressore au pied des Pyrénées, étudia la théologie à Bordeaux, et après avoir reçu les ordres sacrés, fut nommé vicaire du bourg d'Anglet près de Bayonne. Ce diocèse, dépourvu de prêtres, était alors dans une profonde ignorance. Daguerre, frappé de ce mal, résolut d'y remédier en travaillant à établir un séminaire. Il le fonda à Larressore en 1755, et l'administra pendant cinquante-deux ans avec une prudence et un zèle qui lui attirèrent l'estime et la reconnaissance du pays. En même temps il institua à Hasparren un couvent de filles, de l'observance de Saint-François de Sales. Il mourut, en odeur de sainteté, en 1785. On a de lui : *Un abrégé des principes de morale et des règles de conduite qu'un prêtre doit suivre pour bien administrer les Sacre-*

ments, Poitiers, 1755, in-12. Cet ouvrage excellent mérita, dès son apparition, les éloges de l'évêque de Dax. Il a été augmenté en 1819 et en 1825, par M. Lambert, vicaire-général de Poitiers, et plusieurs évêques l'ont adopté dans leurs séminaires.

DAHL (Jean-Conrad), savant allemand, né à Mayence en 1762, entra dans l'état ecclésiastique. Prêtre en 1786, il fut successivement chapelain d'Oberursel, curé de Saint-Jean à Mayence et administrateur de Saint-Victor dans la même ville. Il devint ensuite aumônier du chapitre de la Bergstrasse, membre de la commission d'instruction du grand-duché de Hesse, conseiller des affaires ecclésiastiques et curé de la paroisse catholique à Darmstadt. Rappelé à Mayence en qualité de chanoine, il y mourut en 1855, membre des principales académies d'Allemagne. On a de lui, outre de nombreux articles publiés dans l'*Encyclopédie* d'Ersch et Gruber, dans les *Archives du Rhin*, et dans d'autres revues allemandes, beaucoup d'ouvrages parmi lesquels nous citerons : *Description historique, géographique et statistique du district et de la ville de Gernsheim*, Darmstadt, 1807 ; *Le cours du Neckar dans la Bergstrasse et la principauté de Starkenburg, à l'époque des Romains et des anciens Allemands*, ibid., 1807 ; *Histoire et topographie de l'ancienne seigneurie de Kligenberg et de Procelden-sur-le-Mein*, ibid., 1811 ; *Description historique, topographique et statistique de la principauté de Lorsch*, ibid., 1812 ; *V. P. Schoeffer de Gernsheim, un des inventeurs de l'imprimerie, esquisse historique*, ibid., 1815 ; *Statistique et topographie des pays de la rive gauche du Rhin unis au grand duché de Hesse* ; *Histoire et description de la ville d'Aschaffenburg*, Darmstadt, 1818 ; *Panorama du cours du Rhin de Bingen à Coblenz*, Heidelberg, 1820 ; *La vie et les écrits de l'archevêque de Mayence, Rabanus Maurus*, Fulde, 1828 ; *Tableau synoptique-statistique de la Hesse Grand-Ducale*, Darmstadt, 1829.

DALBERG (Emmerick-Joseph-Frank-Keinrich-Félix-Dismas Kamerer de Worms, baron et duc de), né à Mayence le 30 mai 1775, d'une famille très-ancienne, mais déjà appauvrie (voy. ce nom, III, 129), après avoir joui dans son enfance d'un canonicat du chapitre noble de sa ville natale, résilia cette prébende en 1787 et acheva ses études dans l'université de Gœttingue. Il se rendit ensuite à Ratisbonne où siégeait la diète germanique, et fut attaché aux bureaux du baron de Hügel, ministre de l'empereur. Rappelé dans sa famille à plusieurs reprises, il ne rentra définitivement qu'en 1799 dans la pratique des affaires publiques, se fit connaître par des publications intéressantes sur les événements du jour et obtint du grand-duc de Bade

le poste de ministre plénipotentiaire à Paris. Il assista en cette qualité au couronnement de l'empereur, et sans quitter son titre, revint à Carlsruhe en 1808 pour y administrer les finances par intérim. De retour à Paris, l'année suivante, il s'attacha à Bonaparte, entra au conseil d'état et régla, en qualité de commissaire, plusieurs affaires épineuses concernant les relations internationales. A l'avènement de la première restauration, l'amitié qu'il avait pour Vitrolles (*roy. ce nom*), lui fit prendre une part active dans les arrangements conclus, soit avec Louis XVIII, soit avec les puissances. Nommé ministre d'état, le 15 mai 1814, il prit séance au conseil privé et contribua à faire insérer dans la Charte quelques-unes des garanties constitutionnelles qui étaient le plus propres à réconcilier les partis. Lorsque le congrès se réunit à Vienne, il fut l'un des quatre plénipotentiaires chargés d'y assister au nom de la France. Il se trouvait à Munich lorsque la seconde invasion fut décidée, et on l'envoya, dix jours après la bataille de Waterloo, au quartier général des trois souverains, avec des pouvoirs extraordinaires. Compris, le 17 août 1815, dans la liste des nouveaux pairs de France, il fut pourvu, l'année suivante, de l'ambassade de Turin et fut créé grand-croix de la légion-d'honneur. On le destitua en 1820, et il cessa dès-lors de prendre part à l'administration. Sa place à la chambre des pairs était dans le parti constitutionnel modéré. Il vota contre les restrictions imposées à la liberté de la presse et contre la loi sur le droit d'aînesse. On le comptait, en 1824, parmi les membres les plus zélés du comité grec. A l'époque du sacre de Charles X, auquel il fut invité, on le nomma chevalier des ordres du roi. Au moment de la révolution de juillet, il se trouvait en Italie et ne fut de retour qu'un peu avant le procès des ministres. Il refusa l'ambassade de Rome qui lui était offerte avec instances pour le nouveau gouvernement, et s'étant retiré dans ses terres sur les bords du Rhin, il s'y occupa d'améliorations agricoles et industrielles. Il mourut le 27 avril 1855 dans son château de Herrnsheim et fut inhumé dans une chapelle de sa famille. Sa bienfaisance l'avait rendu cher à toute la contrée, où sa mémoire est encore bénie aujourd'hui par tous ceux qui l'ont connu. Outre une brochure, en langue allemande, en faveur du droit d'asile à accorder aux émigrés et qui porte pour titre : *Remarques sur les émigrés et leurs droits à l'occasion de leur bannissement de nos provinces*, Dalberg a fourni à la collection des mémoires sur la révolution une brochure intitulée : *Documents historiques sur la mort du duc d'Enghien*. C'est une justification de la conduite qu'il tint dans cette affaire, en qualité de ministre plénipotentiaire du grand-duc de Bade. Plusieurs autres ouvrages de Dalberg sont restés manuscrits. Tels sont : *Considérations sur le projet d'une alliance entre l'Autriche et la Suisse* ; *Mémoires sur le Palatinat*.

DAMBRAY (Charles-Henri), chancelier de France, né à Rouen en 1760, d'une famille parlementaire, se fixa en 1779 à Paris, où la protection de son parent, le garde des sceaux Miroménil, lui procura la charge d'avocat-général à la cour des

aides. Il passa au parlement en 1788, s'y fit remarquer par la méthode, la clarté et l'exactitude qu'il déployait en donnant ses conclusions, et montra toujours une impartialité si grande, que l'on disait de lui : « Dans toutes les causes où il a parlé, » il n'y a plus rien à dire dans quelque sens que » ce soit. » Après la destruction du parlement, il rejoignit en Italie le chancelier Barentin dont il avait épousé la fille, et revint s'établir ensuite aux environs de Rouen. Nommé, après le 9 thermidor, au conseil des cinq-cents, il refusa d'y siéger, parce qu'il fallait jurer haine à la royauté. Les offres de Bonaparte, renouvelées plusieurs fois, ne furent pas mieux agréées. Il n'accepta que la décoration de la légion-d'honneur, et le titre de membre du conseil-général de son département. Quand Louis XVIII fit sa rentrée en France, il remit à Dambray les sceaux du royaume et le chargea d'arrêter avec les commissions du sénat et du corps législatif les bases de la charte constitutionnelle. Le nouveau chancelier venait de donner l'institution royale à la cour de cassation et à la cour des comptes quand arriva le débarquement de Cannes. Il donna au roi les plus énergiques conseils, ne quitta Paris qu'après les autres ministres et rejoignit Louis XVIII à Gand, où il fut bien accueilli, sans prendre toutefois aucune part aux affaires. Nommé en 1816 ministre de la justice par intérim, on le vit également en butte aux calomnies des ennemis de la royauté et aux censures des royalistes exaltés. Cependant l'impartialité avec laquelle il présidait la chambre des pairs lui valut l'affection et les égards de tous ses collègues. Il mourut dans sa terre de Montigny, le 15 décembre 1827. Il était officier de la légion-d'honneur, commandant de l'ordre du Saint-Esprit, chancelier garde-des-sceaux de l'ordre de Saint-Louis et du mérite militaire, et associé libre de l'académie des inscriptions et belles-lettres.

DAMESME (Edouard-Adolphe-Déodat-Marie), né à Fontainebleau en 1807, fut élevé à l'école de la Flèche, entra à Saint-Cyr en 1824 et en sortit, trois ans après, en qualité de sous-lieutenant. Après avoir assisté en 1832 au siège d'Anvers, il demanda à passer en Afrique, et y fit partie des principales expéditions qui illustrèrent nos armées dans cette colonie. Blessé d'un coup de feu dans une rencontre avec les Arabes, il fut obligé de revenir en France pour y compléter sa guérison et reçut le titre de lieutenant-colonel dans le 11^e léger. On le détacha à Saint-Omer en 1846 pour lui confier le commandement de l'école du tir. Colonel en 1847 et maréchal-de-camp l'année suivante, il fut chargé, après la révolution de février, d'organiser la garde mobile. Le zèle, l'intelligence et le tact qu'il montra dans cette difficile mission le rendirent cher à ses jeunes soldats, si étrangers encore aux habitudes de la discipline militaire. Pendant les journées de juin 1848, il dirigea pendant deux jours la défense du quartier Saint-Jacques, et fut frappé, le 24, d'un coup de feu qui lui brisa la cuisse gauche. Transporté d'abord au Luxembourg, puis à l'hôpital du Val-de-Grâce, il se soumit avec courage aux opérations cruelles que l'ont exigéait de lui, mais elles ne purent le sauver, et il mourut

le 26 juillet après avoir reçu, avec une résignation édifiante, les secours de la religion.

DARLUC (Michel), médecin et naturaliste, né en 1707 à Grimaud dans le diocèse de Fréjus, fut d'abord attaché, en qualité de secrétaire, à la personne d'un prince allemand avec qui il visita les différentes parties de l'Europe. Il s'établit ensuite à Barcelonne, puis à Aix et enfin à Paris où il compléta ses études. Monclar, procureur général au parlement de Provence, qui avait entendu parler de son mérite, lui fit accorder, pour le fixer à Aix, la chaire de botanique de l'université de cette ville. Il la remplit avec beaucoup de zèle sans rien diminuer des soins qu'il prodiguait à ses malades. Il devint aveugle vers la fin de sa vie et mourut en 1785. Outre un poème sur l'*Inoculation* dont il était un partisan zélé, on a de lui : *Traité des eaux minérales de Gréoulx en Provence*, Aix, 1777, in-8; *Histoire naturelle de la Provence contenant ce qu'il y a de plus remarquable dans les règnes végétal, minéral, animal et dans la partie géonique*, Avignon et Marseille, 1782-86, 3 vol. in-8. Cet ouvrage fait le plus grand honneur au talent et au patriotisme de son auteur.

DAUDE (le P. Adrien), historien, né dans la Franconie au commencement du xvi^e siècle, embrassa la règle de Saint-Ignace, se fit recevoir docteur en théologie et fut pourvu de la chaire d'histoire à l'académie de Wurtzbourg. Mécontent des différents ouvrages qu'il avait consultés pour ses cours, il s'occupa de composer une histoire qui tiendrait lieu de toutes les autres. Une fin prématurée l'empêcha d'achever son entreprise. Il mourut en 1755. Son histoire universelle est intitulée : *Historia universalis et pragmatica romani imperii et regnorum, provinciarum, una cum insignioribus monumentis hierarchiæ ecclesiasticæ ex probatis scriptoribus congesta, observationibus criticis aucta*, Wurtzbourg, 1748-58, 11 tom. en 4 vol. in-4. Il avait divisé son travail en quatre parties, dont la première s'arrêterait au règne d'Auguste, la seconde à Charlemagne, la troisième à Rodolphe de Hapsbourg et la quatrième enfin à l'avènement de la maison de Lorraine au trône impérial. La moitié de l'ouvrage est demeurée inachevée. Le P. Grebner l'a abrégé et continué sous le titre de : *Compendium historiarum universalis romani imperii et ecclesiæ christianæ*, 1757-64, 3 vol. in-8.

DAUXION-LAVASSE (Jean-François), né à Saint-Araille, près d'Auch, vers 1770, se rendit fort jeune dans les colonies où ses parents avaient des propriétés, et n'échappa qu'avec beaucoup de peine au massacre de Saint-Domingue. De retour à Paris, il fut envoyé en 1814 comme commissaire du roi auprès des nègres. Il échoua dans ses négociations, prit du service pendant les cent-jours, et ayant perdu son emploi sous la seconde restauration, fut dénoncé et condamné comme bigame. Il obtint la commutation de la peine des travaux forcés en celle du bannissement et se retira en Bavière, où il mourut en 1826. On a de lui : *Voyages aux îles de la Trinidad, de Tabago, de la Marguerite et dans diverses parties de l'Amérique méridionale*, Paris, 1813, 2 vol. in-8; *Les princes rivaux, ou mémoires de mis-*

triss Marie - Anne Clarke, favorite du duc d'York, écrits par elle-même, ibid., 1815, in-8. Cet ouvrage est traduit de l'anglais. Dauxion a composé quelques articles pour les premiers volumes de la *Bio-graphie universelle*.

DEBOURGES (Jean), conventionnel, né dans la Marche vers 1760, fut envoyé à la convention par le département de la Creuse, où il exerçait la profession d'avocat. Il se prononça, dans le procès de Louis XVI, contre la compétence de l'assemblée et s'abstint de voter, lors de l'appel nominal sur la peine à infliger. Tous ses efforts tendirent à adoucir les mesures rigoureuses proposées contre les émigrés, ou les décrets lancés contre les suspects. Réelu par son département au conseil des anciens, il y fut chargé de divers rapports, y exerça les fonctions de secrétaire, et cessa de faire partie de la législature en 1799. Il fut nommé l'année suivante président du tribunal de Chambon, remplit ces fonctions jusqu'en 1815 et mourut en 1854 dans un âge avancé, avec la réputation d'un homme modéré, honnête et courageux.

DECREMPS (Henri), né à Beduer dans le Quercy, en 1746, commença sa théologie à Cahors; mais ne se sentant aucun goût pour l'état ecclésiastique, il vint à Paris, où il s'occupa de sciences occultes. Ses expériences et des livres firent du bruit à l'époque de la révolution. Tombé ensuite dans l'obscurité la plus complète, il mourut vers 1826. On a de lui un certain nombre d'ouvrages de physique amusante, oubliés aujourd'hui. Celui qui avait établi sa réputation a pour titre : *La Magie blanche dévoilée*, Paris, 1785, in-8.

DEFERMON (le comte Joseph), né à Rennes en 1756, devint procureur au parlement de Bretagne, et fut envoyé aux états-généraux en qualité de député du tiers-état. Nommé président de l'assemblée en 1791, il montra de la dignité et de la modération, déploya les mêmes sentiments à la convention nationale et, dans le procès de Louis XVI, vota pour le bannissement, le sursis et l'appel au peuple. Ses principes l'obligèrent bientôt de prendre la fuite pour se soustraire à la terreur; il rentra à la convention après le 9 thermidor, fit partie du conseil des cinq-cents et favorisa de tout son pouvoir la révolution du 18 brumaire. Nommé conseiller d'état en 1799, il devint ministre en 1807 et fut créé plus tard comte de l'empire et grand officier de la légion d'honneur. Elu sénateur en 1811, pour les services qu'il avait rendus aux finances impériales, il rentra dans la vie privée en 1814, reparut pendant les cent-jours dans le conseil de Bonaparte et fut banni par l'ordonnance du 17 janvier 1816. Après avoir vécu quelque temps à Bruxelles, il rentra en France en 1822 et mourut en 1851, n'ayant pris, depuis son retour, aucune part aux affaires publiques.

DEFRANCE (le comte Jean-Marie-Antoine), né à Vassy en 1771, fit ses études à l'école militaire de Rebas, et, dans un voyage à Saint-Domingue, s'enrôla dans les dragons du Cap, lors de l'insurrection des noirs. De retour en France en 1792, il fut nommé sous-lieutenant de cavalerie, servit avec éclat dans les armées du Nord, des Ardennes, de

Sambre-et-Meuse, de l'intérieur et de l'Helvétie, et ayant été nommé colonel du 11^e de chasseurs, se distingua à la tête de ce régiment en Suisse, en Italie et en Allemagne. Elevé en 1804 au grade de général de brigade, il prit une part honorable à la bataille de Wagram et se signala en 1814 au combat de Montmirail. Louis XVIII le nomma comte et inspecteur-général de cavalerie; mais ayant servi Bonaparte pendant les cent-jours, il fut compris dans le licenciement de l'armée de la Loire, puis réintégré dans ses fonctions en 1816. En 1819 le roi lui confia le commandement de la 1^{re} division militaire; il le perdit en 1822, en conservant toutefois auprès de Louis XVIII sa place d'écuyer cavalcadour. Il mourut à Epinay en 1853, grand-croix de la légion-d'honneur et commandeur de Saint-Louis.

DEGRANGES (Michel), plus connu sous le nom de P. Archange, né à Lyon en 1736, y devint gardien des capucins du petit Foreys et s'y fit un nom comme théologien et comme prédicateur. Obligé de prendre la fuite à l'époque de la révolution, il revint à Lyon après le 9 thermidor et y exerça les fonctions du saint ministère dans un oratoire particulier. En 1819, il reprit l'habit de capucin et se rendit au couvent de Chambéry. Son projet était de fonder dans le Dauphiné une maison destinée à former des missionnaires pour le Levant. Des obstacles nombreux s'opposèrent à ce dessein. Sa vue s'affaiblit; il rentra à Lyon comme pensionnaire dans l'hospice de la charité et y mourut en 1822. On a de lui : *Discours adressé aux juifs et utile aux chrétiens dans leur foi*, Lyon, 1788, in-8; *Aperçu nouveau d'un plan d'éducation catholique*, ibid., 1814, in-8; *Réflexions intéressantes sur l'ouvrage qui a pour titre Génie du christianisme*, 1813, in-8; *Précis abrégé des vérités qui distinguent le catholique de toutes les sectes chrétiennes et avouées par l'Eglise de France*, ibid., 1817, in-8; *Explication de la lettre encyclique de Benoît XIV sur les usures, suivie de quelques réflexions*, ibid., 1822, in-8; *Dissertations philosophiques, historiques et théologiques sur la religion catholique*, ibid., 1856, 2 vol. in-8.

DEGRAVE (Charles-Joseph), né à Ursel en Flandre en 1756, étudia à Louvain la philosophie et le droit, et devint d'abord avocat puis magistrat au conseil de Flandre. La réunion de la Belgique à la France l'éloigna pendant quelque temps des fonctions publiques; mais il fut élu en 1797 au conseil des anciens, vint à Paris, et de retour au sein de sa famille ne voulut accepter d'autre place que celle de membre du conseil-général de l'Escout. Il mourut près de Gand en 1805. Il n'est connu dans les lettres que par un ouvrage posthume intitulé : *La république des Champs-Élysées ou le monde ancien*, Gand, 1806, 5 vol. in-8. L'auteur place en Flandre le berceau du monde, et cherche à justifier son opinion. A part cette bizarrerie, le livre est rempli de recherches et de faits curieux.

DELACROIX (Jacques - Vincent), né à Paris en 1745, fut élevé à Troyes chez les Oratoriens et embrassa d'abord la carrière du barreau. Il plaida avec succès dans plusieurs affaires devant le parlement

de Paris, composa des mémoires fort goûtés, et accepta en 1790 une chaire de droit public dans le lycée que l'on venait de créer. Dévoué à la cause royaliste, il protesta contre la mise en jugement de l'infortuné Louis XVI et se déclara, soit dans le *Spectateur français*, soit dans la *Gazette universelle*, franchement hostile à la terreur. On l'emprisonna et il ne dut sa vie qu'à la longueur de sa captivité. Délivré après le 9 thermidor, il continua de faire la guerre aux abus et s'adonna principalement à la littérature. Il mourut en 1852. Ses ouvrages sont en très-grand nombre. Nous citerons seulement : *Tableau des constitutions de l'Europe*, Paris, 1790-1795, 6 vol. in-8; traduit en anglais et en allemand; *Dangers des souvenirs*, ibid., 1804, 2 vol. in-8; *Réflexions morales sur les délits publics et privés*, ibid., 1807, in-8; *L'instituteur français*, ibid., 1809, in-8; *Tableau moral et politique de l'histoire de France depuis Clovis jusqu'au siècle de Louis XIV*, Paris, 1815, 5 vol. in-8.

DELAMARRE (Louis-Gervais), agronome, né en 1766 à Mello dans le Beauvoisis, entra à 12 ans chez un procureur et vint à Paris où il fut reçu en 1785, maître-clerc de Bourgeois, l'un des procureurs les plus accrédités du Châtelet. Son patron lui céda sa charge en 1791, mais les événements l'empêchèrent de l'exercer avec tout le succès que sa probité et son talent lui auraient mérité. Après le 9 thermidor, il redoubla de zèle pour arracher à la confiscation les biens de ceux qui lui avaient donné leur confiance. Sa santé s'étant affaiblie, il quitta ses fonctions, acheta en 1802 la belle terre d'Harcourt dans l'arrondissement de Bernay et s'occupa de l'agriculture. Il mourut à Paris en 1827. On a de lui : *Traité de la culture des pins à grande dimension*, Paris, 1826, in-8; *Historique de la création d'une richesse millionnaire par la culture des pins*, 1826; *Supplément*, 1827, in-8. Il y a bien, dit M. le baron Silvestre, un peu d'exagération dans les résultats donnés par Delamarre; mais qui ne serait tenté de les pardonner à son zèle pour le bien public? M. Silvestre a prononcé son éloge en 1828, devant la société d'agriculture de Paris.

DELANO (Amasa), né à Duxbury, dans les Etats-Unis, le 21 février 1765, s'arma en 1777 pour la défense de son pays et s'occupa activement de constructions navales. Ses entreprises ne purent le conduire à la fortune. Il mourut pauvre en 1817. Il a publié ses voyages sous le titre de : *A narrative of voyages*, etc... Boston, 1817, in-8. Ce livre est rare et estimé. C'est un véritable *Vade mecum*, pour les marins des Etats-Unis. Le style en est un peu trivial, mais on y trouve en compensation une foule de détails sur les pays que l'auteur a visités, des vues éclairées sur la marine, des préceptes de conduite, et une grande variété de matière.

DELAUNAY (Louis), minéralogiste, né dans les Pays-Bas vers 1740, se fit recevoir avocat à la cour de Bruxelles, et employa ses loisirs à la culture des sciences. Admis en 1776 à l'académie de cette ville, il fut nommé en 1784 greffier du conseil des domaines et finances des Pays-Bas. Il vivait encore en 1805; on ignore la date de sa mort. L'ancien recueil de l'académie de Bruxelles contient de ce sa-

vant minéralogiste les ouvrages suivants : *Sur l'origine des fossiles accidentels des provinces belgiques*, Bruxelles, 1779, in-4 ; *Sur l'orichalque des anciens*, etc... Parmi ses autres ouvrages, nous citerons : *Essai sur l'histoire naturelle des roches*, Pétersbourg, 1786, in-4 ; *Minéralogie des anciens*, ou exposé des substances du règne minéral connues dans l'antiquité, Bruxelles, 1805, 2 vol. in-8. Dans ce livre, Delaunay a rassemblé toutes les observations et recherches de Théophraste, de Pline et des autres auteurs grecs ou latins qui ont parlé des pierres et des métaux. Il a été traduit en allemand et publié par Oëchy, Prague, 1797.

DELBROCK (Jean-Frédéric-Théophile), savant allemand, né à Magdebourg en 1768, prit à l'université de Halle le double grade de docteur en philosophie et en théologie, et fut nommé recteur du gymnase de cette ville. Le roi de Prusse lui confia en 1800 la première éducation de ses deux fils aînés, et quand elle fut terminée, Delbruck se mit à voyager. A son retour en Prusse, il reçut le titre de conseiller aulique, et mourut à Zeiz en 1856. On a de lui : *Esquisse des Ethiques à Nicomaque*, Halle, 1790 ; Plusieurs articles dans l'*almanach de l'instruction* de Rotger ; d'autres dans les *Archives patriotiques du duché de Magdebourg*.

DELESTANG (Louis - Charles - Nicolas), né à Mortagne en 1736, fut administrateur du district de cette ville, puis du département de l'Orne et enfin sous-préfet de sa ville natale. Mis à la retraite en 1815, il mourut vers 1850. On a de lui : *Chorographie de l'arrondissement de Mortagne*, Mortagne, 1805, in-8 ; *Notice statistique de la sous-préfecture de Mortagne*, ibid., 1810, in-8. Il a laissé plusieurs ouvrages inédits dont le plus important est une *Histoire civile et littéraire du Perche*.

DELESTRE (François), né vers 1766 à Neufchâtel en Normandie, était en 1791 principal du collège de sa ville natale. Il refusa de prêter le serment constitutionnel, se retira en Angleterre et revint en France après le 9 thermidor. Mais la persécution s'étant rallumée en 1797, il fut conduit à Cayenne et y mourut de la fièvre. Il avait rédigé des notes assez étendues sur son séjour en Angleterre ; son neveu, M. Delestre-Boulage, libraire à Paris, les a publiées sous le titre de : *Six années de la révolution française, ou précis des principaux événements correspondants à la durée de ma déportation, de 1792 à 1797 inclusivement*, Paris, 1819, in-8.

DELMAS (le P.), né en 1753 dans un village du Rouergue, entra dans la congrégation des pères de la doctrine chrétienne, et professa la rhétorique au collège de l'Esquille à Toulouse. Nommé curé de Saint-Orem à Montauban en 1772, ils s'appliqua à faire régner la paix entre les catholiques et les protestants, et mourut en 1790. On a de lui : *Ars artium, seu de pastoralis officio*, Montauban, 1786, in-8, poème en quatre chants dans lequel l'auteur a reproduit avec un talent de versification très-remarquable les principales maximes du *Pastoral* de saint Grégoire. On doit encore au P. Delmas une *Traduction en vers de l'imitation de Jésus-Christ*, Montauban, 1791, in-12.

DEMANDRE (Claude-François), mécanicien, né à Amance près de Vesoul en 1728, embrassa l'état ecclésiastique, et après avoir été aumônier des pages du roi Stanislas, fut pourvu de la cure de Donnelay. Dans les loisirs que lui laissait le saint ministère, il s'appliquait particulièrement à la mécanique. Sa principale invention fut celle d'un *moteur* au moyen duquel il espérait faire faire à l'homme un meilleur usage de ses forces. L'auteur tenta, pour mettre sa découverte en lumière, tous les moyens imaginables ; il dépensa 200,000 francs, fit plusieurs voyages en France et en Italie et, malgré les secours qu'on lui promettait, n'obtint jamais que de très-faibles dédormagements et un intérêt de pure curiosité. Il mourut de chagrin en 1805. Il avait composé un *traité de mécanique*, qui, sur la demande de Bureau de Puzy, devait être imprimé aux frais de la nation. On ignore ce que le manuscrit est devenu.

DENATTES (François), né à Ligny en Barrois en 1696, fit ses cours de philosophie chez les jésuites de Dijon, et perfectionna ses études dans la communauté de Sainte-Barbe. Exilé en 1750 pour avoir participé à l'appel des quatre évêques, il vint à Auxerre, où il reçut la prêtrise des mains de Caylus, évêque de cette ville. Il fut nommé à la cure de Saint-Pierre au château, et après la mort de Caylus prit part au soulèvement du clergé appelant contre son successeur. Il mourut en 1765. On a de lui : *l'Idée de la conversion du pécheur*, traduite d'Opstraet, 1752, 2 vol. in-12.

DENYS (Guillaume), né à Dieppe au commencement du xvi^e siècle, embrassa l'état ecclésiastique et occupa longtemps la chaire d'hydrographie qui était fondée dans sa ville natale. Il reçut les félicitations du duc de Vendôme et de Colbert, fit adopter sa chaire par l'état, et forma des élèves pour enseigner les sciences nautiques dans les principaux ports du royaume. Il mourut vers 1686, laissant : *l'Art de naviguer, perfectionné par la connaissance de la variation de l'aimant*, ou *Traité de la variation de l'aiguille aimantée*, Dieppe, 1666, in-4 ; *l'Art de naviguer, dans ses plus hautes perfections*, ou *Traité des latitudes*, Dieppe, 1675, in-4.

DEPONTHON (Charles - François), général de division, né à Eclaron (Haute-Marne), en 1777, entra à l'école de Metz, et après avoir été attaché comme lieutenant du génie à la défense de cette ville, fit la campagne d'Egypte, et gagna sur le champ de bataille le grade de capitaine. De retour en France, il servit sur le Rhin, fut nommé chef de bataillon et attaché à l'empereur en qualité d'officier d'ordonnance. En 1808 ayant été envoyé en mission près de l'empereur Alexandre, il rédigea un projet de défense des côtes de la Baltique dont le czar fut si satisfait, qu'il le décora de la croix de Saint-Wladimir. Colonel en 1810, il suivit la grande armée en Russie et devint en 1814 général de brigade. Il dirigea pendant les cent-jours les travaux pour lesquels on fortifia Paris contre les alliés, remplit de 1816 à 1826 les fonctions d'inspecteur permanent de la direction du génie et fut élevé, en 1858, au grade de lieutenant-général. Nommé pair de France en 1847, il fut mis à la retraite par

le gouvernement provisoire et mourut en 1849.

DERIC (Gilles), né au commencement du xviii^e siècle dans les environs de Saint-Malo, embrassa l'état ecclésiastique, devint docteur en théologie, puis prieur de Notre-Dame de Fougères, et enfin chanoine et vicaire-général de Dol, sous M. de Hercé. Fidèle aux règles de la foi, il refusa le serment constitutionnel et passa en Angleterre, où il mourut en 1796. On a de lui : *Histoire ecclésiastique de Bretagne, dédiée aux seigneurs évêques de cette province*, 1777-1788, 6 vol. in-12. Cet ouvrage, fort recherché aujourd'hui, est écrit avec beaucoup de soin. Malheureusement il n'est point achevé, et ne contient que les dix premiers siècles. Le seul reproche qu'on ait fait à l'auteur, c'est d'avoir ignoré la langue bretonne et poussé trop loin la manie d'expliquer par le celtique les étymologies de tous les noms de lieux ou de personnes.

DELT (Gilbert), traducteur français, était de Bourges et vivait au milieu du xvi^e siècle. On croit qu'il embrassa la vie religieuse; mais on n'a pu découvrir l'ordre auquel il appartenait. On cite de lui : *Le Soulas du cours naturel de l'homme, contenant sept dialogues, qui est un traité touchant la foi chrétienne à l'encontre des juifs*, trad. de l'italien, Lyon, 1558, in-16; *Traité de l'humilité*, ibid., même année, in-16; *La somme et fin de toute la sainte Ecriture, du nouveau Testament, avec une Epître de saint Jean Chrysostôme : De la manière de prier Dieu*, ibid., 1558, in-16.

DESCHARRIERES (Jean-Joseph CLAUDE, connu sous le nom de), né à Fougères en 1744, embrassa l'état ecclésiastique et obtint d'abord la place d'aumônier d'un régiment d'artillerie. En 1785, il fut pourvu de la cure de Saint-Loup, et ne tarda pas à se mettre en correspondance avec les bénédictins de Luxeuil et de Faverney. Ayant refusé le serment, il alla chercher un asile en Suisse, revint à Belfort après la terreur, et y occupa une chaire à l'école secondaire. Après la restauration, il devint aumônier du collège royal de Strasbourg, quitta ce poste pour les modestes fonctions de vicaire de la paroisse Saint-Jean, et mourut en 1851. On a de lui : *Essai sur l'histoire militaire du bourg de Saint-Loup*, Vesoul, 1790, in-8; *Essai sur l'histoire littéraire de Belfort et de son voisinage*, Belfort, 1808, in-12; *Histoire de la vie de Franc.-Julien Pierron, chanoine curé de Belfort, mort en odeur de sainteté*, Strasbourg, 1826, in-12; *Observations sur les anciennes fortifications de Strasbourg et sur les écoles d'artillerie en France*, ibid., 1818, in-8.

DESCOURVIERES (Jean-Joseph), missionnaire, né vers 1740 à Goux-les-Usies, bailliage de Pontarlier, embrassa l'état ecclésiastique et fut nommé vicaire à Belfort. Désirant se vouer à l'œuvre des missions étrangères, il vint à Paris, se prépara par la prière et par l'étude à la carrière dans laquelle il devait entrer, et fut envoyé sur les côtes de l'Afrique, où il s'établit dans le royaume de Kakongo. Nommé préfet de cette mission en 1770, il perdit ses compagnons sous l'influence du climat, et se vit obligé de revenir cinq ans après. Envoyé ensuite dans la Chine avec le titre de procureur-général des missions françaises, il s'établit à Macao où il

resta jusqu'en 1786. La persécution l'en chassa et il revint en France une seconde fois; mais bientôt ayant été expulsé de sa patrie en 1795, comme il l'avait été de la Chine quelques années auparavant, il se retira à Rome où il continua d'y travailler de tout son pouvoir à encourager les missions. Il mourut en 1804. Indépendamment d'une *Grammaire* et d'un *Dictionnaire kakongais*, qui doivent être conservés au collège de la Propagande, il a fourni par ses *Mémoires* les documents dont l'abbé Proyard s'est servi pour rédiger l'*Histoire des royaumes de Loango, Kakongo*, etc., et par sa correspondance les *Matériaux de l'histoire de la persécution de Chine*, 1785-86, insérée dans le *Recueil des nouvelles lettres édifiantes*, Paris, 1818, 8 vol. in-12.

DESCROCHETS (D. Pierre), bénédictin de la congrégation de Saint-Vannes, né à Verdun au commencement du xvi^e siècle, parvint aux premières charges de son ordre, et mourut à Metz le 14 juin 1672. Il avait composé l'*Histoire* encore inédite des monastères de Metz et fourni pour la *Gallia christiana* beaucoup de mémoires qui sont imprimés au tom. iv de cet ouvrage.—DESCROCHETS (D. Charles), né dans la même ville, fit profession et mourut dans la congrégation de Cluny, après avoir appartenu à celle de Saint-Vannes. On a de lui : *Ethica, seu philosophia moralis, christiana, religiosa*, Paris, 1646, in-12. On lui attribue le livre intitulé : *Instance contre la manière d'expliquer la présence réelle du R. P. Desgabets*. Il a laissé en manuscrits : *Quadruplex demonstratio christianismi credendi*.

DESGUERROIS (Marie-Nicolas), né à Arcis-sur-Aube, vers 1580, fit ses études à Paris et vint ensuite à Troyes, où il fut pourvu de quelques bénéfices. Tous ses loisirs furent consacrés à l'histoire du pays. En 1660, on le nomma chanoine de la cathédrale. Il remplit, malgré son grand âge, les devoirs de sa charge avec une scrupuleuse exactitude, et mourut en 1776. On a de lui : *La sainteté chrétienne, contenant les vies, morts et miracles de plusieurs saints de France, avec l'histoire ecclésiastique du diocèse de Troyes*, 1657, in-4; *Les vérités de Saint-Aventin*, 1644, in-12; *Sancti Lupus et Memorius cum Attila rege*, 1645, in-8; *Ephemeris sanctorum insignis ecclesie Trecentis*, Troyes, 1648, in-12. Desguerrois fait preuve dans tous ces ouvrages d'un grand fond d'érudition; mais on y désirerait un peu plus de critique.

DESJARDINS (Philippe-Jean-Louis), docteur en Sorbonne et vicaire-général de Paris, né en 1755 à Messas près Meung, fut envoyé de bonne heure à Paris où il étudia la théologie et où il prit ses grades. D'abord vicaire-général de Bayeux, puis doyen de la collégiale de Meung, il fut forcé d'émigrer en 1792, passa en Angleterre, et y obtint une mission du gouvernement pour le Canada où il se fit aimer par les heureuses qualités qui le distinguaient. De retour en France en 1802, il fut nommé curé des missions étrangères dans le faubourg Saint-Germain. Devenu suspect à Bonaparte, à cause des relations qu'il avait avec l'Angleterre, on l'arrêta et on l'interna au séminaire de Verceil en Piémont. La restauration le rendit à sa paroisse en 1814. Nommé en 1819 vicaire-général de Paris, il fut

en outre membre du conseil des prisons, supérieur de plusieurs communautés religieuses, et archidiacre de Sainte-Geneviève. Il refusa en 1817 l'évêché de Blois et celui de Châlons en 1825. Chassé de son appartement, après le pillage de l'archevêché de Paris en 1851, il se réfugia dans la maison des sœurs de Saint-Michel, et y mourut le 21 octobre 1855, laissant une grande réputation de science, de zèle et de modestie. L'archevêque de Paris, qui devait beaucoup à ses bons conseils, annonça cette perte à son diocèse par une lettre pastorale et fit graver sur sa tombe une épitaphe latine. M. l'abbé Olivier prononça son *Oraison funèbre*, Paris, 1854, in-8.

DESPUIG Y DANETO (D. Antonio), cardinal, né en 1745 à Palma dans l'île de Majorque, remplit d'abord à Rome la place d'auditeur de Rote pour le royaume d'Aragon. Nommé en 1791 évêque d'Orihuela, et en 1795 archevêque de Tolède, il vint ensuite à Madrid où il fut mêlé, non sans ennuis, aux intrigues de la cour. Exilé à Rome pour avoir voulu faire de l'opposition au prince de la Paix, il y resta jusqu'à l'enlèvement de Pie VI, qu'il suivit à Sienne. Après le départ du pontife pour la France, il entra en Espagne, se démit de son archevêché et reçut en dédommagement de riches bénéfices avec le titre de patriarche d'Antioche, *in partibus*. Nommé ministre d'Espagne près du saint Siège, il assista, en cette qualité, au conclave tenu à Venise en 1800, pour l'élection de Pie VII, fut créé en 1805 cardinal-prêtre, pro-préfet de la congrégation des évêques et protecteur de l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem, dont il était grand-croix. En 1810, il accompagna le pape à Paris et il y resta jusqu'en 1812. Sa santé l'ayant obligé d'aller prendre les bains à Lucques, il mourut dans cette ville, le 50 mai 1815.

DEVÉRITÉ (Louis-Alexandre), conventionnel, né à Abbeville en 1746, se fit recevoir avocat au parlement et se distingua dans sa province par son talent, son zèle pour les sages réformes et la popularité dont il y jouit au commencement de la révolution. Député à la convention en 1792, il se prononça dans le procès de Louis XVI pour le hannissement, le sursis et l'appel au peuple. La terreur l'obligea de se cacher. Il reparut après le 9 thermidor, entra au conseil des anciens et fut nommé, après le 28 brumaire, juge au tribunal d'Abbeville. Il mourut dans cette ville en 1818. On lui doit un grand nombre d'ouvrages parmi lesquels nous citerons : *Histoire du comté de Ponthieu et de la ville d'Abbeville, sa capitale*, 1767, 2 vol. in-12. C'est la meilleure de ses productions ; *Essai sur l'histoire générale de la Picardie, ses mœurs, ses usages, le commerce et l'esprit de ses habitants*, 1770, 2 vol. in-12, livre mal écrit, très-superficiel, et qui fut vivement attaqué par les érudits du pays.

DEVISME (Jacques-François-Laurent), né à Laon en 1749, fut envoyé aux états-généraux par ses compatriotes chez qui il exerçait avec distinction la profession d'avocat. Il vota avec la majorité, entra au corps législatif en 1800, présida cette assemblée et fut nommé en 1806 procureur-général près la cour d'assises de l'Aisne. Membre de la chambre des

représentants en 1815, il fut mis à la retraite sous la seconde restauration, et mourut à Laon en 1850, après avoir doté sa ville natale d'une bibliothèque considérable formée des dons de ses concitoyens ou des débris des bibliothèques des monastères. On a de lui : une traduction des *Odes d'Horace*, Paris, 1811, 2 vol. in-8, remarquable par l'élégance du style et par l'exactitude de l'expression ; *Histoire de la ville de Laon*, 1822, 2 vol. in-8, suivi du *Manuel historique*, Laon, 1826, in-8, qui en est en quelque sorte le complément.

DIEFFENBACH (Jean-Frédéric), chirurgien, né en 1795 à Königsberg (Prusse), avait commencé en 1812 des études théologiques ; mais l'année suivante il s'engagea dans un corps Mecklenbourgeois de chasseurs à cheval, avec lequel il fit les campagnes de 1815 et 1814. En 1815, il reprit ses études théologiques, et ne tarda pas à les abandonner pour se vouer à la médecine et surtout à la chirurgie. Après avoir fréquenté les écoles de Vienne et de Paris, il fut reçu docteur à Wurtzbourg en 1822, et soutint à cette occasion de la manière la plus remarquable une thèse intitulée : *Non nulla de regeneratione et transplantatione*, où abondent les observations les plus ingénieuses. Il s'établit ensuite à Berlin, où son rare talent comme opérateur fut bientôt apprécié. Nommé en 1850 chirurgien en chef de l'hôpital de la Charité de cette ville, il fut appelé en 1840 à la direction de la clinique chirurgicale, et mourut en 1848. Indépendamment de son habileté comme chirurgien, Dieffenbach a prouvé qu'il possédait le vrai génie de son art, soit en inventant des instruments, soit en perfectionnant une foule d'autres depuis longtemps connus, ou bien en introduisant l'usage de nouveaux procédés opératoires. C'est ainsi qu'on lui doit une méthode nouvelle pour former artificiellement des nez, des lèvres, des paupières, des joues, etc., pour guérir le strabisme et le bégayement. Parmi ses nombreux ouvrages, auxquels des occupations multiples l'empêchèrent trop souvent de donner une forme littéraire satisfaisante, nous citerons ses *Expériences chirurgicales*, Berlin, 1829-54, 4 vol. in-8, et sa continuation de l'ouvrage de Scheel sur la *transfusion du sang et l'injection des médicaments dans les veines*.

DIERICX (Charles-Louis-Maximilien, chevalier), conseiller pensionnaire de la ville de Gand et membre de l'institut des Pays-Bas, né à Gand en 1756, mourut à Froidmont, près de Tournai, le 1^{er} avril 1825. On lui doit : *Topographie de l'ancienne ville de Gand*, Gand, 1808, in-8 ; *Mémoires sur la ville de Gand*, *ibid.*, 1814, 1815, 2 tom. en 5 vol. in-8, ouvrage curieux et substantiel, rempli de pièces originales, suivi d'un *Appendice*, *ibid.*, 1816, in-8 ; *Mémoire sur les lois, les coutumes et les privilèges des Gantois jusqu'à la révolution de l'an 1540*, *ibid.*, 1817-1818, 2 vol. in-8. Ces ouvrages sont indispensables aux personnes qui veulent étudier sérieusement la Flandre.

DIETZ (Henri-Frédéric de), né à Bernbourg en 1751, étudia les langues orientales et obtint de la Prusse la place de chargé d'affaires à Constantinople. Nommé en 1786 ambassadeur extraordinaire près la Porte ottomane, il fut mis à la retraite en 1790 et

habita alternativement Berlin et Postdam, avec le titre de conseiller de légation. Il mourut le 8 avril 1817. On a de lui : *De la tolérance et de la liberté de la presse*, Dessau, 1781 ; *Spinosa jugé d'après sa vie et ses doctrines*, ibid., 1785 ; *De la langue et du style allemand*, ibid., 1785 ; *Considérations sur la guerre entre les Russes et les Ottomans de 1768 à 1774* ; *Note sur l'objet, le style, l'origine et le sort du livre royal*, Berlin, 1811 ; *Curiosités de l'Asie*, ibid., 1815 et 1815, 2 vol.

DIEUDONNE (Christophe), né dans les Vosges en 1757, fut nommé par son département membre de l'assemblée législative. Il siégea au conseil des cinquante jusqu'au 18 brumaire, devint ensuite membre du tribunat et en 1801 préfet du département du Nord, où il se fit estimer pour la sagesse de son administration. Il mourut à Lille en 1805. On a de lui : *Statistique du département du Nord*, Donai, 1804, 3 vol. in-8, continuée jusqu'en 1815 par M. Bottin qui avait été son collaborateur.

DILLON (l'abbé Roger-Henri de), né à Bordeaux en 1762, était avant la révolution grand-vicaire de Dijon. S'étant prononcé contre le schisme constitutionnel, il fut forcé d'émigrer, rentra en France en 1804, devint en 1814 un des conservateurs de la bibliothèque Mazarine, et mourut à Paris en 1829. On a de lui plusieurs ouvrages et brochures, entre autres : *Guide des études historiques, ou chronologie appliquée à l'histoire*, Dijon, 1812, in-8 ; *Lettre à M. Dumolard sur la liberté de la presse*, Paris, 1814, in-8 ; du *Concordat de 1817*, ibid., 1817, in-8, avec les *Réponses à M. l'abbé de Clausel*, ibid., 1818, in-8 ; *Histoire universelle contenant le synchronisme des histoires de tous les peuples contemporains, tant anciens que modernes, et la succession chronologique des empires, divisée en grandes périodes, en époques principales et secondaires*, Paris, 1814-1822, 10 vol. in-8. — L'abbé Arthur de DILLON, mort vers 1810, était frère du précédent. Il a publié : *Projet d'un atelier de charité*, 1802, in-8 ; *Utilité, possibilité, facilité de construire des trottoirs dans les rues de Paris*, 1802, 1805, in-8.

DIODATI (Dominique), archéologue, né à Naples en 1756, s'occupa de l'étude des médailles, de la diplomatique, des inscriptions et de l'histoire, et mourut vers 1801, membre de l'académie de la Crusca. Nous citerons parmi ses ouvrages : *De Christo græce loquente exercitatio, qua ostenditur græcam linguam cum Judæis tum ipsi Christo et apostolis nativam ac vernaculam fuisse*, Naples, 1767, in-8. Cette opinion paradoxale, appuyée de toutes les raisons spéculatives que peut fournir une immense érudition, fit le plus grand plaisir à l'impératrice Catherine II qui fit remettre à Diodati un magnifique exemplaire du *Code de la Russie* avec une médaille d'or du plus grand module. *Illustrazioni delle monete nominate nelle nostre costituzioni*, Naples, 1788, in-4 ; *La vie de Martorelli* ; un *traité sur le prêt à intérêt*, qui sert aujourd'hui de règle en Italie à tous les hommes éclairés.

DOCHIER (Jean-Baptiste), né à Romans en 1742, acheva ses cours à Paris, s'y fit recevoir avocat et rentra dans sa ville natale, où il se fit remarquer soit comme historien, soit comme avocat. Député à

la législative, il fut nommé, après la session, juge au tribunal de cassation ; mais il cessa d'en faire partie en 1795, revint à Romans et y exerça les fonctions de maire avec autant de zèle que d'intelligence. Il mourut le 18 décembre 1828. On a de lui : *Recherches historiques sur la taille en Dauphiné*, Romans, 1785, in-8 ; *Mémoires sur les corvées en Dauphiné*, 1787, in-8 ; *Eloge de Bayard*, 1789, in-8 ; *Mémoires sur la ville de Romans*, 1812, in-8 ; *Dissertation sur l'origine et la population de Romans*, Valence, 1813, in-8 ; *Essai historique sur le monastère et l'ancien chapitre de Saint-Bernard*, ibid., 1817, in-8 ; *Recherches sur l'impôt foncier en Dauphiné*, ibid., 1817, in-8 ; *Un cri d'humanité en faveur des Grecs*, ibid., 1824, in-8.

DOLCI (le P. Sébastien), littérateur, né à Raguse en 1699, embrassa à quatorze ans la règle de Saint-François, et se distingua par son talent pour la chaire aussi bien que par son érudition. Il mourut vers 1770. On a de lui : *Maximus Hieronymus vite sue scriptor, sive de moribus, doctrina et rebus gestis D. Hieronymi*, Ancône, 1750, in-4 ; *De illyricæ lingue velustate et amplitudine*, etc., Venise, 1754 ; *Ragusini archiepiscopatus antiquitas, eorumque antistitum chronologia*, Ancône, 1761 ; *Fasti literario-ragusini usque ad annum 1766*, Venise, 1767.

DOMENICHI (Domenico de), né à Venise en 1416, prit l'habit ecclésiastique, se fit recevoir docteur en théologie, et après avoir enseigné cette science à Rome, fut fait évêque de Torcello, puis de Brescia. Il accompagna Pie II au concile de Mantoue, et fut envoyé avec le titre de nonce en Allemagne, où il gagna les bonnes grâces de l'empereur Frédéric III qui demanda pour lui à Sixte IV le chapeau de cardinal. La pape n'accorda pas cette grâce à son nonce, mais il le choisit pour gouverneur général de Rome. Les Romains, dont il mérita l'affection, inscrivirent son nom sur le tableau des citoyens. Il mourut en 1478. Nous citerons parmi ses ouvrages qui sont pour la plupart demeurés inédits : *Tractatus de reformationibus romanæ curiæ per advisamenta, sive considerationes, cum allegationibus ad S. S. D. Pium papam II*, Brescia, 1495, in-4 ; *De sanguine Christi tractatus*, Venise, 1537, in-8 ; *Tractatus de dignitate episcopali*, Rome, 1757. C'est la première édition de cet ouvrage savant, mais diffus.

DONDI DALL' OROLOGIO (le marquis Charles-Antoine), né vers 1750, fit ses études à Modène et s'appliqua particulièrement à l'histoire naturelle. Il visita le royaume de Naples dans l'intérêt de cette science, et mourut en 1801. On connaît de lui : *Prodromo dell' istoria naturale de' monti Euganei*, Padoue, 1780, in-8 ; *Saggi di osservazioni fisiche fatte alle terme de monti Euganei*, ibid., 1782, in-8 ; *Saggio di litologia Euganea*, etc., dans les mémoires de l'académie de Padoue, 1789, n. 164-84.

DONDI DALL' OROLOGIO (François-Scipion), frère puîné du précédent, né en 1756, fit ses études à Modène au collège des nobles, et embrassa l'état ecclésiastique. Devenu chanoine de la cathédrale, il se distingua dans ce poste par son goût pour les sciences et pour l'érudition. On souhaitait l'avoir pour évêque ; les vœux de ses compatriotes

ne furent accomplis qu'en 1807; mais il justifia pleinement la haute idée qu'on avait conçue de son caractère. Il encouragea les bonnes études au séminaire de Padoue, augmenta la bibliothèque de cette maison, et enrichit d'instruments précieux les cabinets de physique et de chimie. Quoique Bonaparte l'eût comblé de marques d'estime, il n'hésita pas, lors de l'invasion des états ecclésiastiques, à prendre énergiquement la défense des droits de l'Eglise, dans une lettre adressée à tous les prêtres de son diocèse. S'étant rendu, en 1811, au concile de Paris, il prononça dans l'église de Notre-Dame l'éloge funèbre de l'évêque de Feltre. Sa charité pour les pauvres éclata en 1817, et il n'y eut pas, grâce à lui, un seul malheureux de son diocèse qui ne fût secouru. Il mourut à Padoue en 1829. On a de lui, entre autres ouvrages : *Discorso sopra i doveri delle claustrali*, Padoue, 1780, in-12; *Memoria sopra Jacopo e Giovanni Dondi*, dans le tom. 2 des Actes de l'académie des sciences de Padoue; *due lettere sopra la fabbrica delle cattedrale di Padova*, 1774, in-12; *Dissertazioni sopra l'istoria ecclesiastica di Padova*, 1802-1817, in-4. L'abbé Fortunato Federici lui a consacré un article dans la *Biografia universale*.

DONIZETTI (Gaelano), compositeur, né en 1797 à Bergame, après avoir étudié à Bologne sous d'habiles maîtres, se fit connaître par divers morceaux de musique. Engagé malgré lui au service militaire, il obtint bientôt son congé. Libre désormais, il donna successivement, à Venise, *Enrico, conte di Borgogna*, *la Follia*, *le Nozze in ville*, *il Falegname di Livonia*; à Rome, *Zoraida di Granata*; à Naples, *la Zingara*; *la Lettera anonima*. En 1822, il fit représenter au théâtre de la Scala, à Milan, *Chiarac Serafina*. Il s'élevait ainsi peu à peu au style sérieux d'*Anna Bolena*, d'*Elisabeth à Kenilworth*, et de l'*Esule di Roma*. Il n'a pas moins bien réussi dans le genre bouffe. Les opéras de l'*Elisire d'Amore*, *il Nuovo Pourceaugnac*, *i Pazzi per progetto*, *don Pasquale*, étincellent de verve, de traits spirituels et fins, et sont pleins de mélodies élégantes et gracieuses. *Lucia* est celui de ses ouvrages où l'auteur a mis peut-être le plus de sensibilité et de pathétique. Donizetti a écrit aussi pour le grand-opéra à Paris, *les Martyrs*, *la Favorite*, *don Sébastien*. La musique religieuse lui doit également un *Miserere*. Dans plusieurs de ses opéras, il s'est élevé à des beautés de premier ordre. Malheureusement, il a abusé trop souvent de sa prodigieuse facilité. Professeur de contre-point au conservatoire de Naples, il reçut, en 1842, de l'empereur d'Autriche le titre de compositeur de la chambre et de maître de la chapelle impériale, et mourut à Bergame, le 8 avril 1848, à 51 ans.

DORIVAL (Claude-François), jurisconsulte, né à Besançon en 1656, fit ses études à l'université de Dole, devint avocat au parlement, et après avoir renoncé à cette charge, fut nommé conseiller à l'Hôtel-de-Ville de Besançon. Il mourut en 1735. Ses talents l'avaient fait surnommer la *plume d'or*. On lui doit : *Usages et coutumes de Besançon*, avec un *Commentaire*, Besançon, 1721, in-4. Cet ouvrage a longtemps fait règle pour les tribunaux.

DOUBDAN (Jean), voyageur français, était prêtre et chanoine de Saint-Denis. Il s'embarqua pour la Terre-Sainte en 1651, et consacra deux ans à ce pieux pèlerinage. Il mourut vers 1670. On a de lui : *Le voyage de la Terre-Sainte*, Paris, 1661, in-4. Cet ouvrage est également dépourvu de critique et d'intérêt.

DOVER (Georges-Jacques-Welbore-Agar Ellis, baron et lord), né en 1797, fit ses études à Oxford et siégea de bonne heure à la chambre des communes. Il s'y distingua dans toutes les questions qui touchaient aux beaux-arts, à l'industrie, à l'instruction, aux établissements de charité. Il mourut en 1855, avec la réputation d'un homme aimable, instruit, et amateur zélé de tout ce qui est utile et beau. Son principal ouvrage est l'*Histoire véritable du prisonnier d'état nommé communément le masque de fer*, faite sur des documents tirés des archives françaises. D'après ce livre, le prisonnier n'est autre que le comte Hercule-Antoine-Girardo Mattioli, ancien ministre d'état du duc de Mantoue. On a encore de lord Dover : *Recherches historiques sur le caractère d'Edouard Hyde, comte de Clarendon, lord chancelier d'Angleterre*, 1828; *Vie de Frédéric-le-Grand*, 2 vol. in-8; *Catalogue raisonné des principaux tableaux en Flandre et en Hollande*, imprimé, mais non publié; *Vies des souverains les plus célèbres de l'Europe moderne*; *la Correspondance d'Ellis et les lettres d'Hor. Walpole à sir Hor. Mann*.

DOYEN (Guillaume), historien, né à Chartres vers 1740, embrassa la profession d'avocat qu'il exerça concurremment avec celle d'arpenteur. Zélé pour l'illustration de sa ville, il fit de longues recherches dans les archives et en tira des documents inconnus. On a de lui : *Géométrie des arpenteurs*, Paris, 1767, in-8, ouvrage utile, mais surpassé par celui de Dupain-Montesson; *Recherches et observations sur les loix féodales, sur les conditions des habitants des villes et des campagnes, leurs possessions et leurs droits*, ibid., 1780, in-8. Ce travail, qui a plus d'un rapport avec celui du savant Perreiot, lui est bien inférieur pour la science et pour la critique; *Histoire de la ville de Chartres, du pays Chartrain et de la Beauce*, ibid., 1786, 2 vol. in-8, que l'on peut mettre au nombre des bonnes histoires de provinces.

DREW (Samuel), historien, né en 1765, aux environs de Saint-Austell, apprit d'abord divers métiers; mais le désir d'étudier suppléa au défaut de son éducation et en fit peu à peu un homme de lettres. Devenu en 1819 rédacteur en chef de l'*Impérial magazine*, il vint se fixer à Londres et mourut en 1855, après avoir tenu un rang dans la littérature anglaise. On lui doit : *Remarques sur la première partie du siècle des lumières de Thomas Payne*, 1799; *Observations sur les anecdotes du méthodisme de Polivhele*, 1800; *Essai sur l'immortalité de l'âme*, 1802; *Essai sur l'identité et sur la résurrection générale du corps humain*, 1809, in-8; *Traité de l'existence et des attributs de Dieu*, 1820, 2 vol. in-8; *Vie du docteur Coke*, 1816, in-8; *Histoire du comté de Cornouailles*, 1820-1824, 2 vol. in-4.

DREYSSIG (Guillaume-Frédéric), né en 1771, fut médecin de la garnison de Konigstein en Saxe, puis professeur à l'université de Charkow en Russie, où il mourut en 1819. On a de lui, en allemand : *Manuel de pathologie des maladies chroniques*, Leipzig, 1797-99, 2 vol. in-8 ; *Manuel du diagnostic médical*, Erfurt, 1801-1805, 2 vol. in-8 ; *Dictionnaire manuel de clinique ou de médecine pratique*, 1806-1824, 4 vol. in-8.

DROZ (l'abbé Antoine-Désiré), né en 1770 à Provenchère (Doubs), embrassa de bonne heure l'état ecclésiastique. Lorsque la révolution éclata, fidèle aux traditions de l'Eglise, il émigra et passa les mauvais jours en Allemagne et en Hongrie. Accueilli avec bienveillance par le haut clergé du pays, il devint secrétaire de l'évêque de Temesvar, homme de science et de talent, qui avait su l'apprécier. Versé dans les langues latine et allemande, dans la théologie et dans le droit canon, il soutint sa thèse de théologie en 1798, au lycée épiscopal d'Agria. Cette thèse intitulée : *Positiones ex universâ theologia*, passa pour un modèle de bonne latinité. Pendant son séjour en Hongrie il fut utile à ses compatriotes devenus prisonniers de guerre. Rentré en France, il fut nommé, en 1806, aumônier de l'hospice Saint-Jacques à Besançon, fut attaché deux ans après à la maison des orphelins de Dole, et ne tarda pas à obtenir la chaire de rhétorique au lycée de cette ville. Ses cours furent brillants et bien suivis. Le retour des Bourbons combla son cœur de joie, car il ne séparait pas la légitimité de la religion. Sous le ministère du duc de Cazes il fut destitué ; mais les délibérations du conseil municipal, qui déplorèrent cette disgrâce inattendue, sont une preuve de la considération dont il jouissait. Appelé, en 1827, à la cure de Moissy, il quitta cette paroisse à la suite de quelques démêlés qu'il eut avec l'évêque de Saint-Claude. Droz vint alors se fixer à Dole, où il vécut dans la pauvreté, et mourut le 31 janvier 1830, à 80 ans. Indépendamment de brochures politiques oubliées aujourd'hui, et d'écrits en latin et en français, pour sa défense contre son évêque, il a laissé manuscrits : un *Cours de rhétorique* ; des *Analyses d'auteurs anciens* ; des *Etudes littéraires sur les sermonnaires* ; des *notes sur la théologie*, le *droit canon*, les *conciles* et les *Pères de l'Eglise*.

DRUMMOND (sir Guillaume), débuta dans le monde politique par son apparition à la chambre des communes en 1795. Sa fidélité à la cause du ministère le fit nommer, en 1799, envoyé extraordinaire près la cour de Naples. Il devint ensuite ambassadeur à Constantinople, et mourut à Rome en 1825. Il était membre des sociétés royales de Londres et d'Edimbourg. On a de lui : *Revue du gouvernement de Sparte et d'Athènes*, 1794, in-8 ; *Satires de Perse*, trad., 1798, in-8 ; *Questions académiques*, 1805, in-4 ; *Herculanensia*, ou *Dissertations historiques et philologiques*, contenant un manuscrit trouvé dans les ruines d'Herculanum, 1810, in-4 ; *Essai sur une inscription punique trouvée dans l'île de Malte*, 1811, gr. in-4 ; *Odin*, poème, 1818, in-4 ; *Origines ou remarques sur l'origine de divers empires, états et villes*, 2 vol. in-8 ; *OEdipus Judaicus*, où il essaie de prouver que certaines histoires de l'ancien Testament ne doivent

être prises qu'allégoriquement, et que plusieurs de ces allégories sont astronomiques.

DUBOIS (l'abbé Jean-Antoine), né en 1765 à Saint-Remèze (Ardeche), fut envoyé encore jeune dans le Maissour (Mysore) comme missionnaire. Ses qualités, sa grande charité surtout, lui gagnèrent l'affection des populations qu'il évangélisait dans leur propre langue (le Tamoul) ; aussi, son départ pour l'Europe en 1825 fut-il pour elles un véritable deuil. De retour à Paris, il fut nommé l'un des directeurs du séminaire des missions étrangères, où il mourut le 17 février 1848, à 83 ans. Sa conversation était fort instructive, et l'on aimait à lui entendre raconter ses aventures lointaines avec sa spirituelle naïveté, où se déployaient la franchise et la bonté de son caractère. L'abbé Dubois était membre de plusieurs sociétés savantes. On a de lui : *Lettres sur l'état du christianisme dans l'Inde, etc.*, Londres, 1825, in-8 ; *Exposé de quelques-uns des principaux articles de la théogonie des Brahmes, etc.*, Paris, 1825, in-8 ; *Mœurs, institutions et cérémonies des peuples de l'Inde*, ibid., 1825, 2 vol. in-8. Ce curieux ouvrage, son principal titre littéraire, fut en Angleterre l'objet d'une polémique religieuse assez vive, à cause des idées qu'il y émet sur les grandes difficultés qu'offre la conversion des Indiens au christianisme. *Le Pantchatantra*, ou *les cinq ruses*, par Bidpay, trad. en frang. d'après une version Tamoule, ibid., 1826, in-8, et une *Notice sur l'Asvamedha*, ou le sacrifice du cheval.

DUBUISSON (Claude-Charles-François), né en 1750 à Vauvillers (Haute-Saône), avait à peine achevé ses études, lorsqu'il entra dans les gendarmes de Lunéville. Le métier des armes n'était pas de son goût ; il le quitta bientôt, et vint étudier le droit à Besançon, où il fut reçu avocat en 1775. Après avoir plaidé pendant quelque temps à Jussey et à Vauvillers, il devint membre de l'administration centrale de son département, et de l'assemblée constituante. De retour à Vauvillers, il y acheta une étude de notaire, vécut entièrement retiré des affaires publiques, et mourut en 1829 après avoir reçu les secours de la religion.

DUCHAND, général de division, né à Grenoble en 1780, entra à l'école Polytechnique et conquit rapidement sur les champs de bataille de la république et de l'empire les grades inférieurs de l'armée. Lieutenant-colonel en 1815, il se distingua à Bautzen et à Leipzig et entra dans la vie privée sous la restauration. Lors de la conspiration de Grenoble, il devint l'objet de la surveillance de la police, et ses amis se plainquirent de la défiance que l'autorité témoignait envers lui. Nommé en 1850 au commandement de l'école d'artillerie de Metz, et placé six ans plus tard à l'école de Vincennes, il fut élevé en 1840 au grade de général de division. Mis à la retraite en 1848, il mourut à Paris au commencement de l'année suivante.

DUFRAISSE (Jean), né en 1628 à Clermont, chanoine de la cathédrale, mort en 1715, a laissé : *L'Origine des églises de France*, prouvée par la succession de leurs évêques, avec la vie de saint Austremonne, premier évêque et primat des Aquitaines, Paris, 1688, in-8.

DULAURENS (Louis), né en 1389 à Montpellier,

fut ministre de l'église réformée de cette ville. Après avoir abjuré le calvinisme et reçu le sacerdoce, il se rendit à Paris, où il se fit une réputation par son talent pour la chaire. Le cardinal de Richelieu l'employa à son grand projet de la réunion des protestants ; mais après la mort de ce ministre, il entra en 1649 dans la congrégation de l'oratoire, et se fixa dans la maison de Saint-Honoré, où il mourut le 1^{er} juillet 1671. On a de lui : *Réponse au livre de Pierre du Moulin, intitulé : Opposition de la parole de Dieu à la doctrine de l'église romaine*, Paris, 1625, in-8 ; *Dispute touchant le schisme et la séparation que Luther et Calvin ont faite de l'église romaine*, ibid., 1655, in-fol. Cet ouvrage était le fruit des conférences qui se tenaient aux Grands-Augustins de Paris, entre les plus habiles théologiens. *Le triomphe de l'église romaine contre ceux de la religion prétendue réformée*, etc., ibid., 1667, in-12 ; *Trente journées de retraite en mémoire et à l'honneur de trente années de la vie cachée de Notre-Seigneur Jésus-Christ, touchant les diverses misères de l'homme*, ibid., 1649, in-4 ; *Quatre sermons pour le Vendredi-Saint*, etc., ibid., 1651, in-8 ; *Huit sermons sur l'Eucharistie*, etc., ibid., 1662, in-8. Les sermons du P. Dulaurens et ses livres de dévotion offrent plus de cette imagination qui parle à l'esprit, que de l'unction qui va au cœur.

DUMAS (le P. Henri-Bonaventure), né en 1698 à Lyon, fit ses études au collège des jésuites, et entra chez les cordeliers en 1714. Ces religieux ayant construit sur le quai du Rhône une salle pour y placer une bibliothèque, il en fut nommé directeur en 1755, et, grâce à son zèle, cette collection s'accrut d'un assez grand nombre de livres précieux. Il mourut en 1775 ou 1774, ayant composé avec le P. Boule, également cordelier, une *Histoire abrégée de la vie, des vertus et du culte de saint Bonaventure*, etc., Lyon, 1747, in-8, fig. Cet ouvrage ne manque pas d'exactitude ; il est fort rare.

DUMAS (Philippe), né à Issoudun en 1758, s'étant fait agréer à la faculté des arts, fut chargé d'enseigner les humanités à la Flèche, à Metz, puis à Toulouse, où il mourut en 1782. Outre des éditions des *Rudiments de la langue latine*, mis dans un nouvel ordre, Paris, 1762 ; de la *Grammaire grecque* de Clénard, 1763, et du *Manuel des grammairiens* de Nic. Mercier, 1763, in-12, on a de lui : les *Colloques choisis* d'Erasmus, trad. en franç., avec le texte en regard, Paris, 1762, in-12 ; l'*Economique* de Xénophon, et le *projet de finances* du même, trad. en franç., avec des notes, ibid., 1768, in-12. Les *Psaumes de David*, trad. en vers latins, Toulouse, 1780, in-12.

DUMERSAN (Théophile MARION), numismate et auteur dramatique, né en 1780 au Château de Castelnau, en Berry, montra dès son enfance un goût prononcé pour le théâtre et pour la poésie. Cependant la révolution ayant ruiné sa famille, il fut forcé de se livrer à d'autres études. En 1795, Millin, qui venait d'être nommé conservateur du cabinet des médailles, l'appela auprès de lui et l'appliqua à l'archéologie et à la numismatique. Dumersan justifia dans ce genre les espérances de

son maître, mais il ne renonça pas pour cela à l'art dramatique vers lequel il se sentait entraîné par un penchant irrésistible. En 1798, il fit jouer sa première pièce intitulée : *Arlequin perruquier ou les têtes à la Titus*, obtint beaucoup de succès, et ne cessa dès-lors de composer chaque année des drames, des vaudevilles ou des comédies, le plus souvent inspirés par l'esprit du temps ou par les événements politiques du jour. Lors de la spoliation de nos musées par les alliés, il fut assez habile pour conserver à la collection du cabinet un grand nombre d'objets du plus haut intérêt. Nommé chevalier de la légion d'honneur en 1853, il garda jusqu'à la fin de sa vie, soit parmi les artistes soit parmi les savants, la réputation d'un homme aimable, également distingué pour ses connaissances et pour son esprit. Il mourut à Paris, le 15 avril 1849. On lui doit plus de deux cent quatre-vingt pièces de théâtre, dont cent sont de lui seul, et dont le reste a été fait avec la collaboration de MM. Desaugiers, Scribe, Dupaty, etc. Il a donné des articles remarquables sur la numismatique, sur l'archéologie et sur l'histoire dans les principales revues de Paris. Ses ouvrages d'érudition se font remarquer par une clarté et une élégance de style qui ne sont pas toujours le partage des savants. Ce qui caractérise son *Théâtre*, c'est le talent d'observer les mœurs et les habitudes des différentes classes du peuple, et de les peindre de la manière la plus vraie et la plus plaisante. On doit lui reprocher comme à presque tous les auteurs dramatiques de n'avoir pas toujours assez respecté la décence.

DUMONTET DE LA TERRADE (François-Marie-Augustin), né en 1748 à Scey-sur-Saône, en terminant ses cours à l'université de Besançon, se fit, suivant l'usage, inscrire au tableau des avocats, et peu de temps après, acquit un office municipal à Vesoul. Maire de cette ville en 1785, il fit divers règlements de police locale qui sont restés en vigueur. A l'époque de la révolution, il se retira dans son village, et, s'étant mis à la tête de l'exploitation de ses domaines, contribua, par son exemple et par ses conseils, à faire abandonner les anciennes méthodes de culture pour leur en substituer de plus rationnelles. En 1797, nommé au conseil des cinq-cents, il n'y siégea pas, son élection ayant été annulée par suite du 18 fructidor. Sous le consulat, il fut fait maire de sa commune, et en 1811, à la réorganisation de l'ordre judiciaire, il devint conseiller à la cour impériale de Besançon. Elevé, en 1815, à la dignité de premier président, il reçut peu de temps après la croix d'honneur, et le titre de baron. Il mourut le 15 novembre 1821, membre des sociétés d'agriculture de la Haute-Saône et du Doubs, et de l'Académie de Besançon. Indépendamment de *Discours* et *Mémoires* sur les différentes branches de l'économie rurale, on a de lui : *Analyse de titres et quelques recherches sur la ville de Vesoul*, Besançon, 1807, in-8 ; *Elements d'agriculture*, Vesoul, 1810, in-8 ; *Abrégé de l'instruction de Tessier sur les bêtes à laine*, ibid., 1812, in-8. Dumontet a laissé manuscrits : des *Recherches sur la ville de Vesoul*, et l'*Histoire* de l'ancienne province de Franche-Comté ; un *Essai sur les person-*

nages illustres, qui se sont montrés les protecteurs de l'agriculture, etc.

DUNOD de CHARNAGE (Edouard), était de la même famille que le célèbre jurisconsulte de ce nom (voy. Dunod, III, 316). Né à Besançon en 1785, après avoir terminé ses études de droit, il entra dans la gendarmerie d'honneur, et fit la campagne de Prusse. Ayant quitté le service pour embrasser la carrière administrative, il devint auditeur au conseil d'état, et fut fait, en 1811, intendant de la Haute-Carinthie. Dans ce poste important, il sut se concilier, par sa douceur et sa franchise, l'estime des habitants. Rentré en France, il fut attaché à l'état-major-général avec le titre d'aide-de-camp civil. Au retour de Napoléon de l'Ile-d'Elbe, il fut nommé préfet de la Lozère. Après la perte de la bataille de Waterloo, il se rendit à Paris, renonçant à rentrer dans l'administration, et pour se consacrer à la culture des lettres. Il y mourut, le 4^{er} avril 1826, à 45 ans. Il a publié sous le voile de l'anonyme : *Situation de la France avec les souverains de l'Europe*, Paris, 1818, in-8; *De la monarchie en France*, ibid., 1822, in-8; *Revue politique de l'Europe*, ibid., 1825, in-8.

DUPONCET (le P.), né vers 1660 en Lorraine, embrassa la règle de Saint-Ignace. Après avoir régenté les basses classes, il professa à l'université de Pont-à-Mousson. Le 25 avril 1700, il prononça, dans l'église primatiale de Nancy, l'*Oraison funèbre* de Charles V. Cette pièce imprimée in-8 commença sa réputation. Ses supérieurs le destinèrent dès-lors à la chaire évangélique. On ne connaît pas l'époque de la mort du P. Duponcet. On a de lui : l'*Histoire de Scanderbeg*, Paris, 1705, in-8, et celle de *Gonzalve de Cordoue*, surnommé le Grand, ibid., 1714, 2 vol. in-12. Ces deux ouvrages, bien accueillis du public, n'ont pas cessé d'être appréciés par les hommes de goût.

DUSSERRE-FIGON (Joseph-Bernard), né en 1728 à Avignon, entra chez les jésuites, et après la suppression de la société, fut attaché à l'Eglise Saint-Roch, à Paris. A la révolution il émigra, et passa en Toscane, où il mourut le 22 mai 1800. Il s'était fait une réputation par son talent pour la chaire. Les *Panégryques* et autres *Discours* qu'il a publiés, avec des notes, se distinguent par un style pur et élégant : *Panégryque de madame de Chantal*, Paris, 1780, in-8; — *de sainte Thérèse*, ibid., 1785, in-8; *Discours pour la fête séculaire de la maison de Saint-Cyr*, 1786, in-8; *Oraison funèbre de Louise-Marie de France*, 1788, in-8; *Discours pour la fête de la Ro-*

sière, prononcé dans l'Eglise de Surène, Paris, 1789, in-8.

DUVERDIER (Pierre Peineau), oratorien, né en 1721 à Tonneins, fut supérieur du collège de Vendôme de 1768 à 1774, et plus tard assistant du général de sa congrégation. Ses connaissances étendues lui valurent d'être nommé en 1782 évêque de Mariana, en Corse, où il mourut en 1789. Duverrier eut une grande part à l'ouvrage publié par Jacques Gaudin (voy. ce nom, IV, 55), et qui a pour titre : *Inconvénients du célibat des prêtres, prouvés par des recherches historiques*, Genève (Lyon), 1781, in-12.

DUVIVIER (Francia-Fleurus), général de division, naquit à Rouen, le 7 juillet 1794. Après de bonnes études, il fut admis, en 1812, à l'école polytechnique, où il se distingua dans la défense de Paris contre les alliés. D'abord lieutenant du génie, puis capitaine dans cette arme, il prit part, en cette qualité, à l'expédition d'Afrique et accepta, après la prise d'Alger, de commander un bataillon de Zouaves. Cette tâche difficile fit connaître les talents de Duvivier. Il se distingua également à Bone, où il commandait un régiment de Spahis, et à Alger, où il remplit les fonctions d'Aga des Arabes. Nommé colonel après la première expédition de Constantine, il prit part au second siège de cette ville, occupa le camp de Blidah pendant les années 1858 et 1859, et devint général de brigade. Il se fit surtout remarquer dans la guerre proclamée sainte par Abd-el-Kader, où, entre autres exploits, il défendit, pendant six mois, contre des forces bien supérieures aux siennes, la ville de Médéah dont il était gouverneur. En 1841, le général Duvivier rentra en France et consacra ses loisirs à l'étude, exempt d'ambition, ennemi de l'intrigue et mécontent de la cour dont il se tint constamment éloigné. Après la révolution de février, il offrit le secours de son épée au gouvernement provisoire qui l'éleva au grade de général de division. Il forma la garde mobile, et la population parisienne l'élut représentant à l'assemblée nationale. Frappé d'une balle au commencement de l'insurrection de juin, il mourut des suites de cette blessure le 8 juillet 1849. On a du général Duvivier : *Observations sur la guerre de la succession d'Espagne; essai sur la défense des états* (1826); *Solution de la question d'Afrique; l'état des ports en Algérie; recherches géographiques sur l'Algérie*. Il a laissé des mémoires, dont les journaux ont publié quelques fragments.

E

EBEL (Jean-Godefroi), né en 1768 à Zullichau en Prusse, étudia la médecine et l'histoire naturelle avec beaucoup d'ardeur. Reçu docteur en 1789, pour continuer ses études et se perfectionner dans

son art, il se mit à voyager. Il vint en Suisse, la parcourut dans tous les sens, plus particulièrement les contrées alpestres, et observa avec soin les mœurs et les usages des montagnards. Après avoir exercé

de 1795 à 1796, la médecine à Francfort-sur-le-Mein, il se rendit à Zurich, d'où il passa en France, séjourna à Paris jusqu'en 1801, et se lia avec les hommes les plus remarquables de cette époque. En 1805, inscrit sur le registre des bourgeois du canton de Zurich, en 1820, le grand conseil lui accorda les droits de bourgeoisie. Il mourut le 7 octobre 1850. On lui doit : *Manuel du voyageur en Suisse*, Zurich, 1805 et 1818, 3 vol. in-8, fig. Ce livre, traduit dans plusieurs langues vivantes, copié, imité, contrefait dans toute l'Europe où il se trouve généralement répandu, a mérité son succès par l'intérêt qu'il inspire, par la peinture animée et vraie de la nature et des habitants de la Suisse, et par une description physique et statistique des cantons, aussi complète qu'intéressante. *Tableau des montagnards de la Suisse* (en allem.), Leipsig, 1802, 2 part. in-8. Ce tableau moral et politique, présenté avec art et fidélité, est borné aux cantons d'Appenzel et de Glaris. *Idées sur l'organisation du globe terrestre et sur les changements violents qu'a subis sa surface*, Vienne, 1811, in-8; *Voyage pittoresque dans le canton des Grisons en Suisse, vers le lac majeur et le lac de Côme, à travers les cols de Splügen et de Saint-Bernard*, Zurich, 1827, in-fol. obl., fig. On peut consulter sur la vie et les ouvrages d'Ebél, la *Notice* publiée par la bibliothèque de la ville de Zurich, 1855, in-4, et le *nouveau Nécrologue des Allemands*, 8^e année, 1852, in-8.

ECQUEVILLY (Armand-François marquis d'), né en Champagne en 1747, embrassa la profession des armes et fut fait maréchal de camp en 1788. Il émigra en 1791, se distingua dans l'armée de Condé par sa fidélité et par sa valeur et, après la dislocation de ce corps, se retira chez un de ses parents dans la Hongrie. De retour en France en 1814, il fut créé lieutenant-général et pair de France, présida en 1816 plusieurs commissions militaires et porta plusieurs fois la parole à la chambre, soit pour défendre le gouvernement, soit pour venger l'armée de Condé des attaques dont elle était l'objet de la part de la presse libérale. Créé marquis en 1820, il obtint l'année suivante la Grand-Croix de Saint-Louis, et mourut le 19 septembre 1856. Il a publié : *Campagnes du corps sous les ordres de son A. S. monseigneur le prince de Condé*, Paris, 1818, 5 vol. in-8, fig. C'est un journal qu'il avait rédigé secrètement et qu'il ne destinait point à l'impression. Les libéraux eux-mêmes reconnurent qu'il était écrit avec plus d'impartialité que ne pouvait le faire espérer la position de l'auteur.

EICHHORN (Jean-Godefroi), orientaliste, né en 1752 à Doerrenzimmen dans la principauté de Hohenlohe-Oehringen, professa en 1775 à léna, et fut pendant quelques années recteur de l'école d'Ohrdeuf. Entré, en 1778, à l'université de Gœttingue, pour y enseigner la philosophie, il y obtint, en 1811, la chaire de théologie, et mourut le 25 juin 1827. On a de lui : *De antiquis historiæ Arabum monumentis*, Gotha, 1775, in-8; *De rei nummarie apud Arabos initiis*, ibid., 1776, in-4; *Histoire du commerce des Indes-Orientales, avant Mahomet*, ibid., 1775, in-2; *Introduction à l'Ancien-Testament*, 3^e édit. 5 vol. in-8. Dans cet ouvrage l'auteur a

porté plus loin que personne les conséquences de ce système d'interprétation privée qui multiplie les plus dangereux paradoxes, et qui tend à ébranler les fondements sur lesquels repose l'origine de la révélation chrétienne. Dépasant les idées les plus généralement reçues dans sa secte, il a montré par son exemple que le principe posé par Luther et développé par ses disciples, conduisait du protestantisme au déisme, et qu'en dehors de l'autorité de l'Eglise, il ne restait plus ni texte, ni fait qui fût inaccessible à la critique. On peut le considérer comme un des savants qui ont le plus contribué à accréditer le rationalisme en Allemagne. *Commentarius in Apocalypsim Joannis*, Gœttingue, 1791, 2 vol. in-8. Eichhorn voit dans ce livre divin un drame, un poème. *La révolution Française, coup d'œil historique*, 1797, 2 vol. in-8; *Histoire générale de la civilisation et de la littérature*, Gœttingue, 1796-99, 2 vol. in-8; *Antiqua historia, ex ipsius veterum scriptorum græcorum et latinorum narrationibus contexta*, Lipsiæ, 1811, 6 vol. in-8; *Histoire de la littérature*, Gœttingue, 1805-10, 6 vol. in-8; *Histoire universelle*, ibid., 1818-20, 5 vol. in-8; les *Prophètes hébreux*, ibid., 1816-20, 3 vol. in-8.

ELSNER (Christophe-Frédéric), né en 1749 à Königsberg, mort le 19 avril 1820, était professeur de médecine en 1785, et devint plus tard conseiller du roi de Prusse. On lui doit : *Dissertatio de magnesia Edinburgensi*, 1775, in-4; *Mémoires sur la doctrine des fièvres*, 1782-89, in-8; *Bibliothèque médico-légale*, 1784-89, 2 vol. in-8; *Sur les rapports entre le médecin, le malade et ses parents*, 1794, in-8; *Opuscula academica*, 1800, in-8; *Oratio de novæ Pestis americanæ ortu*, 1804, in-8.

ENARD (Jean-Baptiste), religieux bénédictin, né en 1749 à Stenay, se livra dès sa jeunesse à l'étude des sciences physiques et mathématiques, et les enseigna pendant vingt-quatre ans au collège de Metz. En 1792, ayant refusé de prêter le serment prescrit par la constitution, il émigra. De retour à Stenay, en 1802, il fut attaché comme vicaire à la paroisse de cette ville; mais quelques contrariétés avec le curé, le forcèrent à se retirer. Nommé censeur des études au lycée de Nancy, par Fontanes, il fut obligé de renoncer à cette place, après l'avoir remplie peu de temps. Il était aumônier de la chambre des députés, lorsqu'il mourut à Paris, en 1829. On a de lui : *L'Abbé Grégoire jugé par lui-même*, Paris, 1814, in-8; *Le grand travail de l'abbé de Pradt, sur les quatre concordats, corrigé et amendé*, ibid., 1819, in-8.

ENCKEVOIRT (Guillaume Van), originaire de Maestricht, né dans le Brabant vers le milieu du xvi^e siècle, fut d'abord chanoine d'Anvers, puis doyen de Saint-Jean-Baptiste à Bois-le-Duc, et enfin prévôt de Saint-Sauveur à Utrecht. Le cardinal Florisz, étant devenu pape sous le nom d'Adrien VI, l'appela auprès de lui et lui donna d'abord l'évêché de Tortose et ensuite la pourpre romaine, avec le titre de cardinal-prêtre des SS. Jean et Paul. Il mourut à Rome en 1554. L'université de Louvain le regarde et l'honore comme un de ses bienfaiteurs. On lui attribue un discours prononcé devant

ce corps savant sous le titre de : *Oratio ad facultatem S. Theologiae Lovaniensis*.

EPINAC (Pierre d'), archevêque de Lyon, né en 1540 au château d'Epinac en Forez, fut admis, à l'âge de dix ans, au nombre des chanoines-comtes de Lyon, qui l'élevèrent pour doyen en 1566 et qui l'élevèrent en 1574 sur le siège primatial. Il présida le clergé aux premiers états de Blois, et le discours qu'il y prononça passa pour un chef-d'œuvre de logique et de style. Admis d'abord dans les conseils d'Henri III, il fut bientôt renvoyé par suite de la jalousie qu'il inspirait à d'Epemon et s'attacha au parti des Guises. Le duc de Mayenne lui donna le titre de garde des sceaux. Député par la ligue aux conférences de Surène, relatives à la conversion de Henri IV, il fut nommé ensuite gouverneur de Lyon et tenta de s'opposer à la réduction de cette ville sous l'obéissance du roi. Il parait cependant qu'il fit sa paix avec lui, et qu'Henri le traita avec bienveillance. Il mourut en 1599. On a de lui : *Des statuts synodaux*, publiés en 1577 ; une *Echortation* à son peuple avec le formulaire des prières qui se font tous les jours de la semaine ; un *Bréviaire* à l'usage de son diocèse.

ERASO (Don Benito), général espagnol, né en 1789 à Bareznim en Navarre, fit la guerre de l'indépendance depuis 1809 jusqu'en 1814, et ne reparut sur la scène politique qu'en 1821, où il fut élu par les Cortès du royaume membre de la junte de Navarre. En 1850, il combattit et repoussa Mina dans la tentative qu'il fit sur la Navarre, rentra ensuite dans la retraite et n'en sortit qu'à la mort de Ferdinand VII. Aussitôt qu'il apprit cet événement, il proclama Charles V roi d'Espagne, et commença à soulever la province en faveur de ce prétendant. Arrêté sur le territoire français, il fut conduit devant le préfet des Basses-Pyrénées qui le fit diriger sur Angoulême ; mais arrivé à Bordeaux, il trompa la vigilance de ses gardes, se déguisa et parvint à rentrer en Navarre, où il fut investi par Don Carlos du commandement général de ce pays. Il conduisit avec habileté plusieurs expéditions ; mais ayant été forcé de se retirer, par suite de ses fatigues et de ses blessures, après la bataille de Mendigorria, il fit partie des conseils de guerre et fut encore extrêmement utile à la cause du prétendant. Sa mort arriva en 1855.

ERCOLANI (Joseph-Marie), né vers 1690 à Sinigaglia, ayant embrassé l'état ecclésiastique, parvint rapidement aux honneurs de la prélature, et consacra sa vie à la culture des lettres. Il mourut à Rome vers 1760. Il était membre de l'académie des Arcadiens. On a de lui : *Maria, rime*, Padoue, 1725-28, 2 vol. in-8, fig. ; *La Sulamitide, boschereccia sacra*, Rome, 1751, in-8. Ce poème est regardé comme un chef-d'œuvre. *I tre ordini della architettura dorico, ionico e corintio, presi dalle fabbriche più celebri dell' antica Roma e posti in uso con nuovo ecellissimo metodo*, Rome, 1744, in-fol., fig. Ouvrage rare et estimé ; *Le quattro parti del mondo geograficamente descritte*, ibid., 1756, in-8, avec une carte. *Voy. sur ce prélat les Annali letterar. d'Italia*, III, 1^{er} part. 37.

ERTHAL (François-Louis baron d'), né en 1750

à Lohr, près de Mayence, s'acquît une grande réputation en remplissant diverses missions que lui confia l'empereur Joseph II. Elevé à la dignité de prince-évêque de Wurtzbourg et de Bamberg, il mourut dans la première de ces villes, le 14 février 1795. On lui doit (en allemand) : *Sur l'esprit du temps et sur les devoirs des Chrétiens*, Wurtzbourg, 1795, in-8. Cet ouvrage était destiné à réfuter les doctrines révolutionnaires. *Sermons adressés au peuple de la campagne*, Bamberg, 1797, in-8.

ESCHASSERIAUX (Joseph), conventionnel, né en 1757 à Saintes, adopta avec trop d'enthousiasme les principes de la révolution. Nommé administrateur de la Charente-Inférieure, et député à l'assemblée législative, il fut ensuite envoyé à la convention, où il vota la mort du roi, sans appel ni sursis. Ennemi des émigrés, il appuya toutes les mesures dirigées contre eux. On le vit s'opposer à la rentrée des prêtres, à la liberté du culte, et défendre les clubs contre le parti modéré. Il fit partie du conseil des cinq-cents, et s'y montra le défenseur des mêmes doctrines. Toutefois ce républicain farouche ne fut pas opposé au 18 brumaire, comme tant d'autres, il sut faire fléchir ses sentiments politiques devant ses affections et ses convenances privées. Devenu membre du tribunat en 1799, il en sortit trois ans après, et obtint la croix de la légion-d'honneur. Envoyé, comme chargé d'affaires, dans le Valais en 1804, plus tard il reçut la même destination pour Lucques, et conserva assez longtemps cette place. En 1814, il quitta la scène politique, et demeura sans fonctions pendant les cent-jours, il n'eut point à signer l'acte additionnel et ne fut pas compris dans les dispositions de la loi de 1816 contre les régicides. Dès ce moment il vécut dans la retraite, et mourut vers 1829. On a de lui : *Tableau politique de l'Europe au commencement du XIX^e siècle, et moyens d'assurer la paix générale*, Paris, 1802, in-8 ; *L'Homme d'état*, Paris, 1805, in-8 ; *Lettres sur le Valais et les mœurs de ses habitants, avec les tableaux les plus pittoresques de ce pays*, ibid., 1806, in-8. Cet opuscule un peu superficiel est écrit avec intérêt et sensibilité.

ESCHINARDI (le P. François), né en 1625 à Rome, embrassa jeune la règle de Saint-Ignace, et après avoir professé la philosophie et la rhétorique, fut chargé d'enseigner les mathématiques à Florence, à Pérouse, puis au collège Romain. Il mourut vers 1699. Il était membre de l'académie physico-mathématique, fondée en 1677, à Rome, et y lut un grand nombre de *Mémoires* sur des questions curieuses. On doit à ce savant jésuite : *Appendix ad exodum de tympano*, Rome, 1648, et 1650, in-4. C'est un traité de l'horloge hydraulique ; *Microcosmus physico-mathematicus*, Pérouse, 1658, in-fol. ; *Simulacrum ex chisis montibus*, Rome, 1661, in-fol. C'est un court abrégé de philosophie ; *Dialogus opticus*, ibid., 1666, in-4. Ce volume fut suivi de *Deux centuries* de problèmes d'optique, ib., 1666-68, in-4 ; *Architettura civile ridotta a metodo facile e breve*, Terni, 1675, in-fol. ; *Architettura militari ridotta, etc*, Rome, 1684, in-fol. ; *Lettera nella quale contengono alcuni discorsi fisico-matematici*, Rome, 1681, in-4 ; *Cursus physico-mathematicus*,

1689, in-4; *Lettera familiare sopra monte testaccio e via ostiense*, 1697, in-4.

ESCLAVONIE (Georges d'), écrivain ascétique, né vers le milieu du x^e siècle, acheva ses études à l'université de Paris, et y reçut le grade de maître-ès-arts. Elu théologien du chapitre de Tours, il fut créé pénitencier par l'archevêque, et chargé de la surveillance des maisons religieuses du diocèse. On a de lui : *Le Château de Virginité*, Paris, 1505, in-4, ouvrage curieux et fort rare.

ESCOIQUITZ (Don Juan), homme d'état, né en 1762 dans la province de Navarre, devint chanoine de Saragosse, et précepteur du prince des Asturies, depuis Ferdinand VII. S'étant attaché à ce prince, il le servit avec une fidélité à toute épreuve, et crut lui être utile en le décidant à faire le voyage de Bayonne qui fut si funeste à l'Espagne. Ayant enfin ouvert les yeux sur les projets de Bonaparte, il dissuada son royal élève de faire l'acte d'abdication qu'on lui demandait et ne cessa de défendre ses intérêts, sinon avec intelligence, du moins avec zèle. Rentré en Espagne en 1814, il continua auprès du roi les fonctions de conseiller d'état, et fut nommé patriarche des Indes, sans toutefois pouvoir obtenir des bulles d'institution. Disgracié ensuite, on l'abandonna, comme l'auteur de tous les maux de l'Espagne, aux clameurs de l'opinion publique. Il fut relégué à Ronda en Andalousie, et y mourut le 19 novembre 1820. On a de lui : *Mexico conquise*, poème épique, Madrid, 1802, in-8; *Exposé des motifs* qui ont engagé, en 1808, S. M. Ferdinand VII à se rendre à Bayonne, traduit en français par D. J.-M. de Carnétero, Toulouse, 1814, in-8; *Réfutation d'un mémoire contre l'inquisition*, Madrid, 1814, in-8. Il a traduit en vers espagnols les *nuits* de Young, 1797, 2 vol. in-8, et *Le Paradis perdu* de Milton, Bourges, 1812, 5 vol. in-8.

ESQUIEU (l'abbé), né vers la fin du x^{vii}^e siècle, et mort à Paris vers 1740, devint un des plus fervents disciples du diacre Pâris, et tomba dans tous les excès des convulsionnaires. Outre une *Critique de la tragédie de Pyrrhus*, en forme de lettre adressée à Crébillon, Paris, 1726, in-8, on a de lui une traduction de l'*Apoloquintose*, ou de l'Apothéose de l'empereur Claude, par Sénèque, insérée dans la *Continuation des Mémoires de littérature*, du P. Desmolets, et dans les *Œuvres* de Sénèque, traduits par La Grange.

ESS (Charles Van), né en 1770 à Wartburg, dans l'évêché de Paderborn, entra à 18 ans à l'abbaye des bénédictins de Hugsburg. Nommé recteur, sa réputation attira bientôt sur lui l'attention du ministre des affaires ecclésiastiques à Berlin, qui lui fit offrir, en 1801, une chaire à l'université de Francfort-sur-l'Oder, qu'il ne put accepter, ses confrères lui ayant accordé la dignité de prieur. En 1804, à la suppression de son abbaye, il rentra dans la vie séculière, comme simple curé de la paroisse catholique d'Hugsburg, et mourut dans cette ville, le 22 octobre 1824. Van Ess a su se distinguer comme controversiste et traducteur. On

a de lui : une *Traduction du nouveau Testament*, Brunswick, 1807; *Premier jet d'un abrégé de l'histoire de la religion*, Dresde, 1817. Dans cet ouvrage l'auteur s'est montré très-sévère, soit contre Luther, soit contre les amis du réformateur; *Exposition de la doctrine religieuse de l'Eglise universelle de Jésus-Christ*, Halberstadt, 1822; *Exposé des principes du christianisme catholique, par demandes et par réponses* (sans date, mais aussi de 1822). Cette espèce de catéchisme fut accueilli avec froideur par les catholiques mêmes. Il a laissé manuscrite une traduction complète de l'ancien Testament.

EUSTASE (Saint), abbé de Luxeuil, né vers 560, entra dans le monastère qui florissait alors sous la discipline de saint Colomban. Elu pour lui succéder, il mérita par ses lumières et sa piété le respect des seigneurs Austrasiens, et plus tard la confiance de Clotaire II. Il entreprit de ramener à la foi le pays des Varasques qui vivait encore dans les ténèbres de l'idolâtrie, et poussa jusqu'en Bavière ses pacifiques conquêtes. Il assista en 624 au concile de Mâcon, où il fit condamner Agreste, un de ses disciples, qui s'était permis d'attaquer la mémoire de saint Colomban. Sa mort arriva le 29 mars 625, jour où l'église honore sa mémoire d'un culte particulier. La vie de saint Eustase, écrite par Jonas, moine de Luxeuil, a été publiée dans les *Bollandistes* au 29 mars, et par D. Mabillon dans les *Acta Sanct. ordinis S. Benedicti*, tom. 41.

EVANS (John), littérateur anglais, mort à Bristol en 1852, a laissé : *Voyage dans le nord du pays de Galles*, en 1798, et à d'autres époques, 1800, in-8; *Lettres écrites durant un voyage dans le sud du pays de Galles*, 1804, in-8; *La Guerre n'est pas en contradiction avec le christianisme*, 1804, in-8; *Considérations sur la doctrine de la nécessité philosophique, relativement à sa tendance*, 1807, in-8; *Le Peseur, suite d'Essais*, 1812, in-12; *Ce qui reste de feu William Reed, de Thornbury*, comprenant ses excursions en Irlande, sa correspondance, ses poésies, avec des *Mémoires sur sa Vie*, 1816, in-8; *Précis historique sur Bristol*.

EWERS (Joseph-Philippe-Gustave), né en 1781 dans l'évêché de Corvey, devint en 1810 professeur de géographie, de statistique et d'histoire de Russie. En 1826, après avoir été revêtu de diverses fonctions honorifiques dans le corps enseignant, il obtint la chaire de législation, de droit des gens et de politique, et mourut le 8 novembre 1850. Il était membre de plusieurs sociétés savantes, et correspondant de l'académie des sciences de Saint-Petersbourg. Ses principaux ouvrages sont : une traduction en allemand du *Manuel de l'histoire de dogmes dans l'Eglise primitive*, par Münster, Gœttingue, 1804, 1806, 2 vol. in-8; *De l'état des paysans en Livonie et en Esthonie*, Derpt, 1806; *Exposition abrégée de l'état des paysans en Esthonie*, Saint-Petersbourg, 1806; *De l'origine de l'empire russe*, Riga et Leipsig, 1808; *Etudes critiques préparatoires pour une histoire de Russie*, livr. 1 et 2, Derpt, 1814.

F

FABRE (Jean), né à Tarascon, au ^{xiv}^e siècle, entra dans l'ordre des Carmes, et se livra avec succès à la prédication. Envoyé à Rome, pour les affaires de son ordre, il fut apprécié du pape Martin V, qui lui donna l'archevêché de Cagliari, en Sardaigne. Après avoir gouverné avec sagesse pendant dix-sept ans son diocèse, il fut nommé patriarche de Césarée, et mourut vers 1442. Outre quelques *Sermons*, on a de ce vertueux prélat : *Homiliæ sacræ*, 2 vol. in-8. Ce sont des discours dans le goût du temps.

FABRIANI (Séverin), né à Spilamberto, dans le duché de Modène, le 7 janvier 1792, perdit de bonne heure son père, médecin expérimenté, puis sa mère, et fut élevé par un oncle paternel. Le curé de sa paroisse lui enseigna les belles-lettres. En 1806, se sentant appelé à l'état ecclésiastique, il fut admis au séminaire de Modène, pour y faire ses cours de philosophie et de théologie. L'émulation pour la piété autant que pour la science distinguait cette maison ; et le jeune Fabriani, pénétré de la sainteté et de l'importance de sa vocation, correspondit avec une volonté énergique au zèle de ses maîtres. Promu au sacerdoce au mois de décembre 1814, il continua de demeurer au séminaire, comme préfet d'une des classes des jeunes élèves, et on lui confia l'enseignement de la physique. Le temps qu'il y passa fut sans doute le plus heureux de sa vie, souvent troublée par sa mauvaise santé. En 1821 atteint subitement d'une totale extinction de voix, il fut régnit durant plusieurs années à ne pouvoir proférer une syllabe, et sa santé se déranger de telle sorte, qu'il ne put dès-lors consacrer à l'étude que de très-courts intervalles, et tout au plus une heure de suite. Ce fut pendant les premières années de cette pénible infirmité, que l'abbé Baraldi (*voy.* ce nom, t. 420), ayant commencé à Modène la publication des *Mémoires de religion, de littérature et de morale*, Fabriani, empêché par son état de souffrance habituelle de s'employer au saint ministère, voulut du moins aider son ami dans les travaux de ce recueil, et mettre à profit pour la gloire de Dieu les connaissances variées dont son esprit était orné. Il donna donc une série d'articles, *sur les services rendus aux sciences par les divers ordres du clergé* ; articles plusieurs fois réimprimés en corps d'ouvrage, et qu'on souhaiterait voir traduits en notre langue. C'était la première partie d'un travail qu'il méditait : la deuxième fut un mémoire *sur l'immortel service rendu par les ecclésiastiques à la littérature, en la conservant dans le moyen-âge*. Il se proposait d'y joindre une troisième partie, *sur les avantages procurés à la littérature et aux beaux arts* ; mais il ne put qu'en rassembler les matériaux ; sa débile

santé l'empêcha de mener à fin ce labeur. Cependant il ne restait point oisif. Il s'unit, en 1824, à l'abbé Baraldi, pour instruire quelques sourdes-muettes, élevées par de pieuses filles ; et bientôt il se consacra tout entier à cette œuvre. Le duc de Modène seconda son zèle, en érigeant cette école en institut public, qu'il dota des fonds nécessaires à son établissement. Fabriani conçut alors l'idée, qu'il réalisa peu de temps après, d'établir une congrégation de filles dévouées, qui aurait pour but principal l'éducation des sourdes-muettes, à laquelle elles se consacraient par un vœu spécial. Cet institut fut approuvé, en 1845, par le pape Grégoire XVI, sous le nom de *Filles de la Providence*. Pour seconder ces filles, il s'appliqua à des études grammaticales, afin de rendre facile aux élèves l'intelligence de la langue parlée, et publia le résultat de ses travaux dans une série de *Lettres logiques sur la grammaire italienne*, dont la ^{xv}^e, datée du mois d'octobre 1847, a paru dans le tome vi, 5^e série, des *Mémoires de Religion*, p. 203. En 1848, il donna dans le même recueil (tom. vii, pag. 411), la *Statistique des sourds-muets dans l'état de Modène* ; travail qu'un professeur de l'institution des sourds-muets de Paris estime si important, qu'il le juge « digne d'être traduit en français », çais, et communiqué dans son entier à tous ceux » qui s'intéressent aux progrès de la science. » Tout en continuant ses études, Fabriani s'occupait à consolider pour l'avenir la dotation des *Filles de la Providence*, lorsqu'un incendie qui éclata près de sa demeure, donna à sa frêle machine une secousse si violente, qu'il succomba à une attaque d'apoplexie nerveuse, le 27 août 1849. Voici la liste de ses écrits, dans laquelle nous omettons ceux que nous venons de mentionner, et quelques autres moins importants. *Sur l'ouvrage de Ballerini, touchant la primauté du pape*, 1822 ; *Défense de l'opinion de Tiraloschi sur l'état de la littérature italienne au temps des Lombards*, 1826 ; *Sur le bienfait qu'a procuré aux hommes la religion chrétienne, par l'instruction des sourds-muets*, 1826 ; *La religion chrétienne démontrée par la nature de ses mystères*, 1828-57, in-8. Laissant de côté les questions de curieuse spéculation et d'une importance accessoire, il s'attache aux questions pratiques, et qui regardent la substance de la religion. Il n'en a publié que quatre livraisons ; 1^o *sur l'existence de Dieu* ; 2^o *sur l'être parfait en lui-même, et sur sa providence à l'égard de ses créatures* ; 3^o *sur la vie future* ; 4^o *sur la religion*. *Vie de Mgr. J. Baraldi, présentée comme un modèle aux jeunes ecclésiastiques*, 1854, in-8 ; *Vie de Joseph Rinaldi*, 1855, in-16. Cette vie d'un séminariste, mort saintement à 25 ans, offre de beaux exemples de régularité, d'ardeur

pour l'étude, et surtout de résignation et de patience dans les plus cruelles souffrances. On l'a traduite en français, Paris, 1841, in-18; *Vie de deux jeunes sourdes-muettes*, Rose Zanasi, 1857, et *Célestine Baraldi*, 1859, in-8, toutes deux pleines d'intérêt; *Vie de la comtesse Marie Isolani-Boschetti*, 1848, in-8.

FABRO-BREMUNDANO (François FAIVRE ou FEBVRE DE BREMONDANS, plus connu sous le nom de), né à Besançon vers 1620, fut envoyé fort jeune à Madrid, et, ses études terminées, attaché comme secrétaire au comte de Fuentes, qu'il accompagna dans les Pays-Bas. Il remplit ensuite divers emplois. S'étant retiré en Italie vers 1650, il ne entra en Espagne que pour être placé près de don Juan d'Autriche, qu'il suivit en Catalogne. Après la mort de ce prince, il revint à Madrid occuper un emploi de confiance dans les bureaux du ministère. Fabro vivait encore en 1695, mais on ignore la date de sa mort. Il était membre de l'académie des *Faticosi* de Milan, où il lut un grand nombre de morceaux de sa composition qui furent bien accueillis. Indépendamment des éditions de l'*Ars poetica* du P. Alex. Donato; de la *Recreazione del savio*, du P. Bartoli, on a de lui : *L'Eroe trionfante, istoria delle gloriose azioni di Mocenigo II, procuratore di San-Marco e capitano generale del mare*, Venise, 1651, in-4; *Delle lettere scritte in varie lingue ed in diversi argomenti, libr. III*, Milan, 1661, in-8; *Historia de los hechos de Don Juan d'Austria en el principado de Cataluna*, Saragosse, 1675, 4 tom. in-fol.; *Viage del rey Don Carlos II, al regno de Aragon el ano de 1677*, Madrid, 1680, in-4; *Flora historico de la guerra de Ungria*, Madrid, 1684, 1695, 5 vol. in-4. C'est une traduction de l'italien; elle est très-rare.

FABROT (le chevalier de), né en Provence vers 1740, servait comme officier dans un régiment d'infanterie, lorsque la révolution arriva. Il émigra en 1791, et se trouva à la désastreuse affaire de Quiberon. Rentré en France en 1814, il obtint la croix de Saint-Louis avec le grade de colonel, défendit la restauration par ses écrits, et mourut à Paris vers 1850. C'était un latiniste fort distingué, et il a publié, soit en France, soit à l'étranger, divers morceaux de poésie latine, très-goûtés des connaisseurs. On connaît de lui : *Réfutation des rapports au roi du ministre Fouché*; *Genethliacum carmen in ortum principis regii, Burdigale ducis*, Paris, 1820, in-8; *Au roi en son conseil d'état*, 1822, in-8; *Le zodiaque du royaume, épître à S. M. Louis XVIII*, Paris, 1822; *Les voies du bonheur*, poème français et latin, Paris, 1824, in-12.

FALK (Jean-Daniel), écrivain et philanthrope, né à Dantzig en 1770, avait déjà seize ans lorsqu'il obtint de son père la permission d'étudier. Après avoir suivi les cours de l'université de Halle, il vint s'établir à Weimar, où la connaissance qu'il possédait de la langue française lui fournit l'occasion de rendre au pays de véritables services, lorsque les Français y rentrèrent en 1806. Le Grand-Duc le récompensa par le titre de conseiller de légation. Il fonda une école pour les orphelins, et mourut en 1826. Ses premiers essais, comme écrivain, eurent

lieu dans la satire. Il publia plus tard les *Océanides*, Amsterdam, 1812, in-8; *Un théâtre classique des Anglais et des Français*, ibid., 1812, in-8. Les *Œuvres choisies de Falk* ont été publiées en 1818, Leipzig, 3 vol. in-8.

FAMIN (Pierre-Noël), né à Paris en 1740, se fit Génovéfain, et obtint à ce titre la cure de Sanois près de Fontainebleau, où il resta jusqu'en 1780. Par la protection de madame de Genlis, il devint lecteur du duc de Chartres, s'établit au Palais-Royal et y forma un superbe cabinet de physique. Il traversa la révolution sans être inquiété, et mourut en 1850. On a de lui entre autres ouvrages peu connus : *Cours abrégé de physique expérimentale à la portée de tout le monde*, 1795, in-8; *Carmen pacis, le chant de la paix, ode latine et française*, 1801, in-8; *Mes opuscules et amusements littéraires*, 1820, in-8.

FANUCCI (Jean-Baptiste), historien, né à Pise en 1756, se fit remarquer au barreau de sa ville natale par une rare sagacité. Ses loisirs, d'abord consacrés à la poésie, appartinrent bientôt à l'histoire dans laquelle il réussit beaucoup mieux. Il se déclara pour les Français lors de leur invasion en Italie, se retira à Gènes en 1814, entra à Pise vers la fin de sa vie, et y mourut en 1854. Ses écrits sont : *Orazione accademica sull' istoria militare Pisana*, Pise, 1788, in-4; *Storia Dei tre celebri popoli marittimi dell' Italia, Veneziani, Genovesi e Pisani, e delle loro navigazioni e commerci nei bassi secoli*, Pise, 1817-1822, 4 vol. in-8. Cet ouvrage qui renferme l'histoire des trois peuples maritimes les plus renommés de l'Italie, depuis le vi^e siècle jusqu'à la chute ou à la décadence de leurs républiques, est plein de renseignements rares et curieux, de remarques profondes, de détails pleins d'intérêt. Il laisse à désirer quelque chose sous le rapport du style, dépourvu d'harmonie, sec, tronqué à dessein, chargé de locutions bizarres, incorrectes et prétentieuses.

FARIN (Nicolas), né à Rouen dans le xvi^e siècle, embrassa l'état ecclésiastique et partagea sa vie entre l'accomplissement de ses devoirs et la recherche des antiquités de sa ville natale. Il mourut en 1675. On a de lui : *Histoire de la ville de Rouen*, 1668, 5 vol. in-12, écrite d'un style simple et clair, pleine de détails curieux; *La Normandie chrétienne* ou *l'Histoire chrétienne, première partie, contenant l'histoire des évêques qui sont au nombre des saints*, Rouen, 1669, in-4.

FARINATOR (Mathias), religieux carme, était de Vienne en Autriche et vivait à la fin du xv^e siècle. L'ouvrage qui a sauvé son nom de l'oubli est un vaste recueil de lieux communs, de morale, trouvé dans une bibliothèque d'Allemagne, qu'il divisa en chapitres et qu'il publia sous ce titre : *Liber moralitatum elegantissimus, magnarum rerum naturalium, lumen animæ dictus*, Augsbourg, 1477, in-fol.

FARINI (Jean), mathématicien, né à Ruffi près de Ravenne en 1778, fut attaché comme ingénieur à l'arsenal de Venise et passa ensuite à l'université de Padoue où il fut chargé de l'enseignement des mathématiques transcendantes. L'étude altéra sa santé, et il mourut prématurément en 1822. L'ou-

vrage qui le fit connaître des savants fut un mémoire dans lequel il démontre que le *Bélier hydraulique* de Béthencourt ne pouvait remplir les promesses de l'inventeur. Ce mémoire fut imprimé dans le recueil de la société d'encouragement de Milan, tom. III. Celui de l'académie des sciences de Padoue renferme un mémoire du même auteur sur la *Théorie* du tour à plusieurs cylindres ayant un seul axe.

FAURE (Pierre-Joseph-Denis-Guillaume), conventionnel, né au Havre en 1726, fut d'abord officier de marine, puis avocat au parlement de Normandie. Nommé juge au Havre en 1794, son département l'envoya l'année suivante à la convention nationale où, après avoir protesté contre la mise en jugement de Louis XVI, il vota pour la détention, le sursis et l'appel au peuple. Proscrit par la Montagne, il rentra à la Convention après la chute de Robespierre, et retourna au Havre où il continua d'exercer les fonctions du juge. Il fut anobli en 1814, et mourut en 1818. On a de lui : *Parallèle de la France et de l'Angleterre*, relativement à leur marine, Paris, 1779, in-8; *Consultation sur une question importante, relative à l'article premier du rapport du comité ecclésiastique*, 1790, in-8. Barbier lui attribue dans son dictionnaire des anonymes, *Réflexions d'un citoyen sur la marine*, 1759, in-12.

FAYET (Mgr. Jean-Jacques), évêque d'Orléans, né à Mende, le 26 juillet 1787, quitta cette ville, à l'âge de dix ans, pour entrer à Lyon chez un instituteur habile où il obtint, dans le cours de ses études, les plus brillants succès. Sa famille le destinait au barreau; quant à lui, il préférait l'état ecclésiastique. Cependant il fréquenta l'école de droit à Paris, obtint le diplôme de licencié et débuta même comme stagiaire. Sa vocation sacerdotale devenant chaque jour plus évidente, il entra à Saint-Sulpice et y compta bientôt parmi les élèves les plus distingués. Ordonné prêtre en 1811, il fut successivement vicaire à Quézac, professeur de théologie à Mende, et principal du collège de cette ville. En 1815, le vœu de ses concitoyens l'appela à la tête du département de la Lozère, en qualité de président du comité royal. Sa conduite lui mérita l'estime publique, la décoration de la légion d'honneur et une lettre flatteuse du duc d'Angoulême. M. de Rauzan (voy. ce nom), qui venait de fonder l'œuvre des missions de France, cherchait, pour la soutenir, des collaborateurs éloquents. Il jeta les yeux sur M. Fayet, et l'ayant agrégé à sa congrégation naissante, il l'employa dans les stations les plus difficiles, notamment à Bordeaux, à Clermont et à Grenoble. M. Fayet excita partout au plus haut degré l'attention publique. Sa santé l'obligea de revenir à Paris où, sans cesser d'avoir de bonnes relations avec les missionnaires de France, il brilla dans le monde et prit une part active à la rédaction du *Conservateur*. Après avoir prêché, en 1820, le panégyrique de Saint-Louis devant l'académie française, il accepta de M. de Bernis la charge de professeur de morale au séminaire de Rouen et le titre de vicaire-général. Bientôt M. de Frayssinous le rappela auprès de lui

et le nomma inspecteur-général de l'université. En 1827, l'opposition le choisit pour candidat à la députation de la Lozère; mais après deux tours de scrutin, il se désista en faveur de M. Brun de Villeret. Les ordonnances de 1828 trouvèrent en lui un habile défenseur. Cependant l'université lui sut peu de gré des services qu'il avait rendus à M. Feutrier, car elle le destitua, en 1850, des fonctions d'inspecteur-général. Deux ans après, M. Fayet fut invité par M. de Croi, archevêque de Rouen, à venir administrer, sous ses ordres, un diocèse dans lequel il avait laissé de beaux souvenirs et de nombreux amis. Il accepta cette charge, et la cumula plus tard avec les titres de professeur et de doyen dans la faculté de théologie de Rouen. On lui attribue tous les mandements qui parurent alors sous le nom de M. de Croi; ils font le plus grand honneur au talent de celui qui les a composés. L'administration du diocèse de Rouen ne fit pas moins d'honneur à M. Fayet. Il s'occupa, sous la direction de l'archevêque, de l'organisation des fabriques, de l'établissement d'un asile pour les prêtres infirmes et surtout des études élémentaires et théologiques dans les séminaires. En 1840, ayant décidé M. de Croi à assister au baptême du comte de Paris, il accompagna le prélat à la cérémonie et reçut de Louis-Philippe l'accueil le plus flatteur. L'influence qu'il avait exercée dans cette circonstance déplut à la famille de l'archevêque; M. Fayet songea dès lors à s'éloigner de Rouen. Il résigna ses fonctions de vicaire-général, en 1842, pour remplacer, comme curé de Saint-Roch, M. l'abbé Olivier nommé à l'évêché d'Evreux. Appelé lui-même, l'année suivante, au siège d'Orléans, il s'appliqua, avec une sollicitude toute pastorale, soit à l'œuvre des séminaires, soit au soulagement des nombreuses victimes de l'inondation de la Loire. Dans les trois mandements qu'il publia *Sur l'état présent de l'Eglise*, on remarqua la plus haute philosophie unie aux charmes de l'éloquence et animée de toute la vivacité de la foi. Lorsqu'il s'éleva, au sujet des jésuites et de la liberté d'enseignement, de graves difficultés entre la cour de Rome et le gouvernement français, M. Fayet passa pour avoir été chargé par Louis-Philippe de remplir auprès du pape une mission peu favorable aux intérêts de l'Eglise. Ces bruits encore accrédités aujourd'hui n'ont aucun fondement. L'évêque d'Orléans ne s'était proposé, en partant pour l'Italie, que d'accomplir un pèlerinage de dévotion à N.-D. de Lorette, en vue de recouvrer la santé. Il obtint cette grâce, et dès qu'il fut de retour il se renferma dans l'administration de son diocèse. On lui doit le petit séminaire de La Chapelle qu'il éleva à ses frais sur les bords de la Loire et où il se retirait souvent pour y vivre en communauté. En 1848, le département de la Lozère l'envoya à l'assemblée constituante, où il porta plusieurs fois la parole, soit dans les séances, soit dans les bureaux. Vif, spirituel, incisif, il intéressait dans les sujets les plus arides et excitait le rire dans les plus graves. Malheureusement la tournure de son esprit et la mobilité de son caractère n'étaient pas propres à lui concilier le respect qui est dû à un évêque, ni à lui faire acquérir l'as-

pendant que donne le talent au service de la vérité. Dans la question de l'impôt du sel, il fit, en faveur de la réduction, un discours qui fut fort applaudi par la gauche, et, par une contradiction singulière, il vota ensuite contre cette mesure. Il s'était attaché au général Cavaignac, dont il recommanda la candidature à la présidence par une lettre écrite au nom de tous les ecclésiastiques qui étaient membres de la constituante. Plusieurs d'entre eux la contredirent et la désavouèrent. Les assiduités de M. Fayet auprès du général Cavaignac, ses votes, ses bons mots, le firent remarquer dans l'assemblée et dans la presse. Il succomba, au mois de janvier 1849, à une attaque de choléra. Le clergé de France n'eut pas, dans ces derniers temps, d'orateur plus distingué ni d'écrivain plus accompli que M. Fayet. Sa foi et ses mœurs sont à l'abri de tout reproche, mais la verve intarissable de sa conversation le compromit quelquefois, en paralysant l'influence de ses vertus. Outre ses mandements et les articles qu'il a fournis au *Conservateur*, on a de lui : *Examen du rapport du conseil d'état sur une lettre pastorale de M. de Clermont-Tonnerre*; *examen de la loi sur le sacrilège*; *lettres à D. Guéranger, abbé de Solesmes, sur les institutions liturgiques*, in-8. Ce livre est le seul ouvrage de longue haleine qui soit sorti de la plume de M. Fayet. C'est une défense aussi spirituelle que savante des liturgies gallicanes.

FEDERICI (le P. Dominique-Marie), écrivain savant, mais paradoxal, né à Vérone en 1759, embrassa la vie religieuse dans l'ordre de Saint-Dominique, et occupa pendant plusieurs années les chaires de théologie d'Udine, de Padoue et de Trévise. Ayant obtenu de ses supérieurs la permission de se fixer dans cette dernière ville, il y mourut en 1808. On a de lui : *Storia di cavalieri Gaudenti*, Venise, 1787, 2 vol. in-4; c'est l'histoire des *Frères joyeux* ou *chevaliers de la glorieuse Vierge Marie*, espèce d'ordre qui s'établit en Italie au xiii^e siècle, mais qui dégénéra bientôt de sa première ferveur; *Memorie trevigiane sulle opere di disegno*, ibid., 1805, 2 vol. in-4, où l'on trouve des recherches curieuses sur l'origine et les progrès des arts dans le Trévise, mêlées à quelques idées singulières; *Memorie trevigiane sulla tipografia del secolo XV*, ibid., 1805, in-4, dans lequel il cherche à prouver que la petite ville de Feltre est le véritable berceau de l'imprimerie; *Esame critico apologetico della letteratura trevigiana del secolo XVIII*, etc., ibid., 1807, in-8.

FEDERICI (Jean-Baptiste-Camille-Frédéric Viasolo), né à Garesio en 1751, montra dès sa jeunesse une grande passion pour le théâtre, et composa beaucoup de pièces dramatiques qu'il jouait lui-même. Il mourut à Padoue en 1802. Les amateurs de la scène lui ont reproché l'in vraisemblance de ses caractères; mais on reconnaît qu'il a été peu surpassé dans l'art de concevoir ses plans et de les distribuer avec une sage économie. Voulant toujours instruire, même lorsque ses drames n'avaient pas une fin morale, il y suppléait par des maximes et par des préceptes dont on critique l'emploi trop fréquent. Sa facilité nuisait d'ailleurs à la

perfection de ses pièces; et son style, plus châtié peut-être que celui de Goldoni, n'est pas à l'abri de tout reproche. Le nombre de ses comédies s'élève à cinquante-six. Plusieurs ont été traduites en français et en espagnol. Celle qui est intitulée la *Bugia vive poco* a été transportée sur la scène française par MM. Roger et Creuzé de Lesser, sous le titre de la *Revanche*.

FÉLETZ (l'abbé Charles-Marie DORIMOND de), littérateur, naquit le 5 janvier 1767, aux environs de Brives-la-Gaillarde. Son père, qui le destinait au sacerdoce, l'envoya au collège de Sainte-Barbe, où il devint, après y avoir fait de bonnes études, maître des conférences en philosophie et en théologie. Il reçut les ordres sacrés et fut agrégé au chapitre noble de Lyon, dont les membres portaient le titre de comte. A l'époque de la révolution, il refusa d'adhérer à la constitution civile du clergé, se cacha, fut découvert et condamné à être déporté. Après onze mois d'une cruelle captivité passés sur les bâtiments qui étaient en rade à Rochefort, il fut relâché, repris ensuite à Orléans et parvint enfin à échapper aux gendarmes lorsqu'ils dressaient déjà le procès-verbal de son arrestation. Étant venu à Paris après le 18 brumaire, il ne voulut pas reprendre les fonctions du ministère ecclésiastique pour lesquelles il se sentait peu de goût, et ne pouvant se rouvrir la carrière de l'enseignement, il songea à se créer des ressources. Le *Journal des Débats*, alors *Journal de l'Empire*, lui offrit une place dans sa rédaction à côté de Geoffroy, de Dussaulx et d'Hoffmann. Il accepta et fut chargé de la critique littéraire. Ses articles signés A. furent extrêmement goûtés du public. Moins mordant que Geoffroy, il se distinguait par une instruction profonde, par la pureté de son style et par un excellent ton de plaisanterie. Comme ses censures étaient toujours accompagnées d'une rare urbanité, ses adversaires eux-mêmes ne purent s'empêcher de rendre justice à son mérite. En 1809, il devint collaborateur du *Mercure* sans cesser de travailler au *Journal de l'Empire*, et fut nommé par Bonaparte conservateur de la bibliothèque mazarine. Fontanes, qui l'estimait particulièrement, le fit entrer en 1812 dans la commission des livres classiques. Il accueillit la restauration avec les sentiments que pouvait inspirer une fidélité éprouvée, et combattit les conseils hautains que Carnot voulait donner au nouveau gouvernement. Devenu ministre de l'intérieur pendant les cent-jours, Carnot le destitua pour se venger de ses critiques; mais Louis XVIII lui rendit sa place dès le commencement de la seconde restauration. A la chute du ministère de Cazes, il fut appelé aux fonctions d'inspecteur des études dans l'académie de Paris. Enfin en 1827 il remplaça Villars à l'académie française. Outre son discours de réception, il porta plusieurs fois la parole au nom de cette illustre compagnie. En 1828, il apporta le tribut de l'éloge académique aux obsèques de François de Neufchâteau et du baron Fourier, et répondit, en qualité de directeur, à M. Lebrun, l'auteur de *Marie Stuart*. En 1850, il harangua Charles X et le roi de Naples. Les événements de juillet le contris-

tèrent, parce qu'il était sincèrement attaché à la dynastie des Bourbons. Il continua ses fonctions à la bibliothèque mazarine, les honorant par sa renommée littéraire, s'attirant naturellement le respect par son caractère droit et pur, et se faisant aimer par les qualités de son cœur et par la politesse exquise de ses manières. Parvenu à une extrême vieillesse, il perdit la vue et supporta cette infirmité avec beaucoup de courage et de gaieté. Ses derniers moments furent adoucis par les secours de la religion. Il les reçut avec une grande piété, et mourut le 11 février 1850. M. de Saint-Marc Girardin, au nom de l'académie française et M. Sylvestre de Sacy, au nom des employés de la bibliothèque mazarine, ont prononcé des discours sur sa tombe. Quoique l'abbé de Féletz ne portât plus le costume ecclésiastique, il n'en demeura pas moins attaché aux enseignements de la foi et aux devoirs essentiels du sacerdoce. Son influence dans le *Journal des Débats* donna à cette feuille le caractère religieux qui la distingua longtemps. On a de lui : une *Notice* sur Fénelon et des *Réflexions* placées en tête de Télémaque, Paris, 1810; dans ce morceau, un des meilleurs qui soient sortis de sa plume il est si bien inspiré par son sujet, qu'en le lisant on croirait presque lire Fénelon lui-même; *Mélanges de philosophie, d'Histoire et de littérature*, Paris, 1828-1850, 6 vol. in-8. C'est le recueil des principaux articles qu'il a publiés dans les *Débats*. On y remarque la solidité et la finesse des jugements littéraires. On y admire les ressources d'un esprit délicat, incisif, plein de grâce, rappelant par la sûreté exquise de son goût ce qu'il y avait de plus grave dans le xviii^e siècle, et par l'atticisme de ses plaisanteries ce qu'il y avait de plus caustique et de plus élégant dans le xviii^e. L'auteur est de l'école de Laharpe. On lui a reproché d'être exclusif dans sa critique. Les excès de la littérature moderne ont malheureusement un peu justifié ses rigueurs. Son recueil doit être consulté par tous ceux qui désirent connaître à fond l'histoire littéraire de l'empire et de la restauration; *Jugements historiques et littéraires sur quelques écrivains et quelques écrits du temps*, Paris, 1840, in-8. C'est la suite du recueil précédent; mais il n'offre pas à beaucoup près le même intérêt. L'abbé de Féletz a fourni un grand nombre d'articles à la *Biographie universelle*.

FELTZ (Guillaume-Antoine-François, baron de), né à Luxembourg en 1744, entra de bonne heure dans la carrière administrative et devint conseiller à la chambre des comptes. A l'époque des troubles des Pays-Bas, il se retira en Hollande, puis à Vienne où sa fidélité lui valut de la part de la maison d'Autriche un accueil bienveillant. Après avoir été employé aux affaires étrangères et au conseil aulique, il fut envoyé en Hollande en qualité de ministre plénipotentiaire et y résida jusqu'à la réunion de ce pays à la France. En 1814, il rentra dans sa patrie et fut nommé conseiller d'état, commandant de l'ordre du Lion-Belgique, membre de la première chambre des Etats-Généraux et l'un des curateurs de l'université de Louvain. L'académie de Bruxelles à laquelle il appartenait depuis 1790 ayant été rétablie en 1816, il fut désigné pour

la présider et composa à ce sujet un discours qui fut inséré dans le tome 11 des *Nouveaux mémoires*, journal des séances, pag. 4-6. Son grand âge ne lui permit pas de prendre une part plus active aux travaux de la campagne. Il mourut en 1840.

FENOLLAR (Bernard), chanoine de Valence, se signala dans le xv^e siècle par son goût pour la littérature. Le chapitre ayant mis au concours en 1474 une pièce de vers sur le mystère de la conception, il fut nommé secrétaire et publia les pièces qui s'étaient disputé le prix, sous le titre de : *Certamen poetice in lohor de la Concecio*, Valence, 1474, in-4; c'est le premier livre imprimé en Espagne qui ait une date certaine. On a encore de lui : *Istoria de la passio de nostro segor Jesu Christ*, Valence, 1495, in-4; *Lo processo de los olives e disputa dels Jovens y dels viegos*, ibid., 1497, in-4.

FERLUS (François), né en 1748 à Castelnaudary, entra dans la congrégation de Saint-Maur, et, après avoir prêté le serment constitutionnel, rouvrit à l'abbaye de Sorèze une école qui acquit dans le midi de la France une grande réputation. Nommé correspondant de l'institut pour la classe des sciences morales, il mourut à Sorèze en 1812. On lui doit : *Projet d'éducation nationale*, présenté le 10 juin 1791, à l'assemblée constituante; *Casseno et Zamé*, ou *l'affranchissement des Nègres*, drame en trois actes et en prose, Revel, in-8.

FEROUX (Christophe-Léon), né à Frévent en 1750, se voua à l'état ecclésiastique et entra dans l'ordre des Bernardins, où il devint supérieur de plusieurs maisons considérables. Occupé surtout d'économie rurale, ses connaissances et ses services le sauvèrent pendant la terreur. Il mourut à Paris en 1805. Ses amis n'ont pas contribué à mettre sa mémoire en vénération en disant de lui « qu'il » n'avait de moins que l'habit, et qu'il était en » réalité un philanthrope éclairé, prudent et judicieux. » (Biographie littéraire, 1835). L'ouvrage auquel il dut sa réputation est intitulé : *Vues d'un solitaire patriote*, Paris, 1784, 2 vol. in-12. Il demandait qu'on diminuât graduellement l'inégalité des fortunes en augmentant le nombre des petites propriétés et en divisant les grandes. Du reste, il défend l'utilité politique des ordres religieux, alors fort contestée, et il combat ses adversaires par des faits et des raisonnements très-concluants.

FERRERO (Guido), né en 1537, à Bielle en Piémont, fit ses études à Bologne, et, après avoir regu le bonnet de docteur, succéda sur le siège épiscopal de Vercell au cardinal Pierre-François Borromée, son oncle. Nommé nonce de Venise en 1563, créé cardinal par Pie IV, et préposé par Grégoire XIII à la légation de la Romagne, il mourut à Rome en 1583. On a de lui : *Sommario di decreti conciliari e diocesani spettanti al culto divino*, 1572; *Synodus in qua multa pro cleri et populi reformatione decreta sunt*, 1567 et 1572; *Decretum Gratiani emendatum*, Rome, 1582, publié par l'ordre du pape Grégoire XIII.

FERRI de Saint-Constant (le comte Jean-Louis), littérateur, né en 1755, à Fano dans les états romains, vint en France, s'y maria et, après avoir passé en Angleterre les mauvais jours de la révolution, re-

vint dans sa patrie adoptive, où il fut nommé en 1807 proviseur du lycée d'Angers. Il avait reçu en 1811 la mission de se rendre à Rome pour y organiser l'instruction publique selon les intentions du gouvernement français; mais les événements de 1814 mirent fin à ses fonctions. Il se retira à Fano, et y mourut en 1850. On a de lui : le *Génie de Buffon*, Paris, 1778, in-8; *Les portraits, caractères et mœurs du xviii^e siècle*, ibid., 1780, in-12; *De l'éloquence et des orateurs anciens et modernes*, Paris, 1789, in-8; *Londres et les Anglais*, Paris, 1804, 4 vol. in-8, ouvrage intéressant et écrit avec une grande impartialité; *Les rudiments de la traduction, ou l'art de traduire le latin en français*, Paris, 1808, 2^e édit. 1811, 2 vol. in-12; *Lo spettatore italiano*, Milan, 1824, 4 vol. in-8, revue de publications nouvelles qui contient des articles aussi piquants que variés, d'un critique sage et judicieux.

FERRIER (Paul de), né à Castres en 1659, entra dans l'état ecclésiastique, et fut nommé prieur de Saint-Vivant-sous-Vergy. Il était en correspondance avec plusieurs hommes de lettres, notamment avec Pellisson dont il obtint les papiers, et dont il voulait publier les œuvres complètes. Cette entreprise qu'il commença seulement fut confiée ensuite à La Rivière, et terminée par les soins des abbés Souhay et du Terrail. Lié avec le président Bouhier, il composa pour lui un ouvrage intitulé : *Eclaircissement aux articles proposés par le président Bouhier, et où l'on a joint plusieurs faits particuliers qu'on a cru pouvoir servir à celui qui veut écrire la vie de M. Pellisson*. L'abbé de Ferrier mourut dans son prieuré en 1725.

FERRO (Barthélemi), né vers le milieu du xvii^e siècle à Comacchio, embrassa la vie religieuse dans la congrégation des théatins. On a de lui : *La storia delle missioni de' cherici regolari teatini*, Rome, 1704, 2 vol. in-fol., qui n'est pas sans mérite, et où l'on trouve de précieux renseignements sur la congrégation des théatins.

FERRON (Dom Anselme), bénédictin, né à Ainvelle, bailliage de Vesoul, en 1751, embrassa la vie monastique et enseigna la rhétorique dans les noviciats de Luxeuil et de Faverney. Il remporta trois fois le prix d'histoire à l'académie de Besançon et assista comme secrétaire au dernier chapitre général de son ordre, tenu en 1789. Après la suppression des ordres religieux, il se retira à Buffigneycourtles-Confians, et mourut en 1816, maire de cette commune. Ses *Mémoires* sont conservés dans les archives de l'académie de Besançon. Ils ont pour titre : *Quelle est l'origine de l'autorité concurrente des évêques et des comtes dans les cités des Gaules*, 1776; *Chronologie des premiers évêques de Besançon*, 1779, ouvrage imprimé dans les *Documents inédits publiés par l'académie de cette ville*, Besançon, 1859, tom. II; *Eloge historique du parlement de Franche-Comté*, 1784.

FERROUX (Etienne-Joseph), conventionnel, né en 1751 à Besançon, obtint, fort jeune encore, un emploi dans les finances. Envoyé en 1792 à la convention par le département du Jura, il y vota, sous l'influence de la peur, la mort de Louis XVI, avec les sursis et l'appel au peuple pour obéir à ses remords.

Decrété d'accusation après la journée du 31 mai, il fut emprisonné au Luxembourg, où il resta détenu jusqu'au 9 thermidor. De retour dans le Jura, il tâcha d'y réparer les maux occasionnés par la terreur. Il montra à Lyon, où il fut envoyé en qualité de commissaire, la même sagesse, fut élu membre du conseil des anciens et y vota constamment avec le parti modéré. Ses liaisons avec les députés royalistes motivèrent au 18 fructidor son inscription sur la liste des condamnés à la déportation; mais ses amis parvinrent à l'en faire rayer à force d'instances. Après le 18 brumaire, nommé directeur des contributions à Lons-le-Saulnier, puis à Besançon, il fut mis à la retraite en 1813, et obligé de s'expatrier, comme régitide, en 1816. Il passa le temps de son exil à Nyon, rentra à Salins en 1850, et y mourut en 1854. Il avait publié en 1829 : *Testament politique de M. Ferroux ex-conventionnel*, br. in-8.

FETH-ALY-SCHAH, roi de Perse, né vers 1762, était originaire de la tribu turque des Kadjars. A la suite des divisions intestines qui éclatèrent en Perse, il s'empara de ce royaume en 1799, et le gouverna pendant trente-cinq ans. Son règne fut surtout remarquable par l'importance politique qu'il donna à ses états vis-à-vis des nations européennes. Jusque-là, cet empire ne s'était trouvé en rapport qu'avec des peuples orientaux, mais dès lors il fut mis en contact, pour des intérêts de commerce ou de territoire, avec la Russie et l'Angleterre. Feth-Aly-Schah, habile et ferme dans son administration, se fit respecter de ces deux nations et éleva la Perse au rang d'une véritable puissance. Les voyageurs qui l'ont approché, le représentent comme un homme affable, généreux, mais sévère à l'excès et implacable dans sa colère, aimant les sciences, la littérature, et surtout les plaisirs. La bibliothèque royale possède un manuscrit rapporté de Perse par M. Jouannin, et qui renferme des *Odes* et des chansons composées par le royal poète. Il mourut à Ispahan sur la fin de 1834.

FINETTI (le P. Boniface), né vers 1720, embrassa la règle de Saint-Dominique, et consacra tous ses loisirs à l'étude des langues. On a de lui : *Trattato della lingua ebraica e dei sui affini*, Venise, 1756, in-8. C'est l'essai d'un ouvrage dans lequel le P. Finetti se proposait de montrer les caractères distinctifs de chaque langue, en indiquant leur origine et leur filiation. *Voy. LOMBARDI, Storia della letter. ital. nel secolo XVIII*, III, 153.

FINOTTO (Christophe), religieux somasque, né à Venise vers 1570, embrassa jeune encore la vie monastique et cultiva dans le cloître son goût pour la littérature. Il prononça l'oraison funèbre de plusieurs doges de la république, et devint professeur de belles-lettres. Ses vers ont été recueillis sous ce titre : *Parnassi violæ; odorum, disticorum et anagrammatum, libri tres*, Venise, 1617, in-8. Un choix de ses discours (*orationes*) a été publié à Venise, 1617, in-8. On distingue dans le nombre celui qui est intitulé : *De laudibus Aristotelis*.

FIORE (le P. Jean), historien, né en 1622 à Cropani dans la Calabre, embrassa la règle de Saint-François dans l'ordre des capucins, et mourut

dans sa ville natale, en 1683, laissant la réputation d'un prédicateur distingué. De tous ses ouvrages, un seul a été imprimé par les soins de quelques-uns de ses confrères sous ce titre : *Della Calabria illustrata, opera varia istorica*, Naples, 1691 et 1745, 2 vol. in-fol., un 3^e vol. est resté manuscrit. Ce grand ouvrage est moins un choix qu'un amas confus de matériaux parmi lesquels les historiens de la Calabre trouveront des documents importants qu'ils chercheraient vainement ailleurs.

FLEUREAU (Dom Basile), né vers 1620 à Etampes, embrassa la vie religieuse dans l'ordre des Barnabites de la congrégation de Saint-Paul, et s'occupa avec autant de zèle que de talent de l'histoire de sa ville natale. Il mourut en 1680, avant d'avoir pu publier son ouvrage. Un de ses confrères, D. Remi de Montmerlier, le fit imprimer sous ce titre : *Les antiquités de la ville et du duché d'Etampes*, Paris, 1685, in-4. Ce volume, divisé en trois parties, offre dans les deux premières l'histoire civile et ecclésiastique d'Etampes, et dans la troisième l'histoire de l'abbaye de Morigny. Il est fort rare aujourd'hui, et il mérite d'être consulté par tous ceux qui font une étude spéciale de l'histoire de France.

FLURL (Mathias de), savant bavaïrois, mort aux eaux de Kissingen, le 27 juillet 1825, a laissé : *Description des montagnes de la Bavière*, Munich, 1792, gr. in-8, fig., ouvrage important, et resté longtemps classique; *De l'influence que les sciences exercent sur la civilisation d'un peuple*, ibid., 1798, in-8; *Linéaments premiers de l'histoire naturelle*, ib., 1805-20, in-8, tom. 1-4; *De la formation des montagnes de la Bavière*, ibid., 1806, gr. in-8.

FONTANELLA (François), né à Venise en 1768, embrassa l'état ecclésiastique et devint professeur de grammaire à Venise, où il se fit remarquer en même temps parmi les orateurs les plus distingués. Nommé à la chaire d'éloquence du lycée d'Urbino, lors de la réunion de Venise au royaume d'Italie, il témoigna une telle admiration pour le génie et les conquêtes de Bonaparte, qu'en 1814 il fut obligé de se sauver pour éviter la mort. Il devint correcteur d'imprimerie à Venise, et mourut en 1827. Nous citerons parmi ses ouvrages : *L'ortografia del nome Johannes*, Venise, 1790, in-8; *Prosodia che serve d'appendice alle regole generali della sintassi latina*, ibid., 1812, in-8; *Lo stampare non è per tutti*, 1814, in-8, comédie burlesque dans laquelle il attaquait plusieurs célébrités contemporaines; *Addenda ad græcam grammaticen*, Venise, 1819, in-8; *La paleortopia della lettera greca* π, ibid., 1819, in-8; *Limen grammaticum, sive prima græcæ linguæ rudimenta*, Venise, 1819, in-8.

FORMALEONI (Vincent), historien, né à Venise vers 1740, embrassa d'abord le commerce de la librairie, et dans les loisirs que lui laissait sa profession, acquit par ses travaux la réputation d'un savant. On lui doit : *Descrizione topografica e storica del dogado di Venezia*, 1777, in-8, avec une carte; *Storia curiosa delle aventure di Caterino Zeno*, Venise, 1785, in-8; *Saggio sulla nautica antica de' Veneziani*, ibid., 1785, in-8; *Storia filosofica e politica della navigazione*, ibid., 1788, 2 vol. in-8. De quatre volumes qui devaient composer cet ouvrage, les deux

premiers seulement ont été imprimés. L'un contient l'histoire de la mer noire depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'avènement de Soliman II à l'empire, et le second l'hydrographie ancienne du Pont-Euxin. Ces deux volumes ont été traduits en français par le chevalier d'Hénin de Cuvillers, alors chargé d'affaires de France à Venise, Venise, 1789, 2 vol. in-8.

FORTIN (le P. François), né à Tours vers la fin du xvi^e siècle, embrassa la vie religieuse dans l'ordre de Grandmont, et s'occupa particulièrement d'ornithologie. Il mourut en 1661. On lui doit : *Les ruses innocentes, dans lesquelles on voit comment on prend les oiseaux passagers et les non passagers, et plusieurs sortes de bêtes à quatre pieds, avec les plus beaux secrets de la pêche*, etc., Paris, 1660, in-4, avec fig. Cet ouvrage, fort recherché des curieux, a été réimprimé plusieurs fois. Il est divisé en cinq livres. Le premier enseigne à faire les filets; les deux suivants traitent de l'art de prendre les oiseaux, le quatrième de la chasse du lièvre, du lapin, du renard, etc., et enfin le cinquième de la pêche.

FOURCAUD (le P. Jean-Baptiste), ornithologiste, né en 1719 à Fontaine-Française, embrassa la vie religieuse chez les minimes et fut envoyé par ses supérieurs à Macon, où il composa un cabinet ornithologique fort renommé. L'académie de Lyon en fit l'acquisition en 1761, et admit l'auteur dans son sein. Appelé à Parme par l'infant Don Philippe, il forma pour ce prince une collection nouvelle, non moins remarquable que la première. Pie VI voulut le voir, et lui donna des marques de sa haute estime. Il mourut en 1775 à Florence, où il avait été retenu par le Grand-Duc. Il était membre de l'académie de Dijon, de l'institut de Bologne et associé des Arcadiens de Rome. X. Girault a publié dans le *journal de la Côte-d'Or* du 20 décembre 1818 une notice sur ce naturaliste.

FOURNIER DE LA CONTAMINE (Marie-Nicolas), évêque de Montpellier, né à Gex le 27 décembre 1760, fit à Saint-Sulpice son cours de théologie, et sortit en 1785 le premier de sa licence. Appelé à Auch en qualité de vicaire-général, il quitta ce poste pour entrer dans la congrégation de Saint-Sulpice, et professa en 1789 la théologie morale au séminaire d'Orléans. Ayant refusé de prêter le serment constitutionnel, il quitta sa chaire, et se retira chez un riche propriétaire de cette ville qui le mit, par une généreuse hospitalité, à l'abri de toutes les persécutions. Il vint à Paris au commencement du consulat et se mit à prêcher. Son éloquence attira la foule à Saint-Roch; mais certains morceaux dans lesquels il déplorait les crimes de la révolution déplurent à la police de Bonaparte. On arrêta le prédicateur et on le mit à Bicêtre, en le traitant comme un fou. Ses amis obtinrent au bout de six semaines un adoucissement à sa captivité. Il fut transféré dans la citadelle de Turin, puis appelé à Lyon, où il lui fut permis de prêcher, grâce à l'entremise du cardinal Fesch. L'ancien archevêque d'Auch, la Tour-du-Pin, devenu évêque de Troyes, réclama et, en 1805, obtint l'abbé Fournier à titre de vicaire-général. L'année suivante on le retrouve à Paris, où ses prédications lui firent le même

honneur que la première fois, avec moins de périls. Les sentiments de Bonaparte avaient changé. Non-seulement il n'inquiéta plus l'orateur, mais il le nomma en 1806 à l'évêché de Montpellier et augmenta de sa chapelle. Son service auprès de l'empereur l'appela de temps en temps à Paris. Il siégea au concile de 1811, et fut un des secrétaires de cette assemblée. Nommé en 1817 à l'archevêché de Narbonne qu'il était question de rétablir, il n'obtint pas la confirmation de son titre, parce que le concordat de 1817 ne reçut pas son exécution. Appelé à Paris en 1825, comme membre d'une commission d'évêques créée pour le rétablissement de la Sorbonne, il signa l'année suivante la déclaration qui condamnait les doctrines dangereuses répandues dans les ouvrages de Lamennais. De retour dans son diocèse, il s'appliqua à le gouverner avec autant de sagesse que de zèle, s'y fit aimer par ses libéralités et y fonda plusieurs établissements utiles. Bon, simple, affectueux, sa conversation était enjouée, son commerce sûr, sa candeur parfaite. Il mourut le 29 décembre 1854. Ses *Conférences* et ses *Mandements*, dans lesquels il développe les grandes preuves du christianisme, ont été réunis et publiés in-8. L'abbé Dupéry publia une notice sur ce prélat, et l'abbé Genouilhac prononça son oraison funèbre dans la cathédrale de Montpellier, le 19 janvier 1855.

FOURNIER de PESLAY (François), médecin, né à Bordeaux en 1771, entra dans l'armée comme aide-major. En 1806, il vint s'établir à Paris, d'où il ne tarda pas à être envoyé à Valençay, comme médecin de Ferdinand VII, qui plus tard lui fit une pension. Elu, en 1814, secrétaire du conseil de santé des armées, il partit pour Saint-Domingue en 1825, avec une mission politique, revint en 1828 fort mécontent des nègres et du gouvernement, et mourut à Pau vers 1855. On a de lui, entre autres ouvrages : *Essai historique et pratique sur l'inoculation de la vaccine*, Bruxelles, 1802, in-8; *Du Tétanos traumatique*, ibid., 1805, in-8; *Le vieux troubadour ou les amours*, poème en cinq chants de Hugues de Xentralès, traduit dans la langue romane, Paris, 1812, in-12; *Notice biographique sur François de Peslay, cultivateur à Saint-Domingue*, Paris, 1822, in-8. Ce mémoire, où Fournier retraçait les travaux de son père, fut couronné en 1825 par la société royale d'agriculture.

FRANCOEUR (Louis-Benjamin), né en 1775 à Paris, fit ses études au collège d'Harcourt, d'où il sortit pour étudier les mathématiques, qu'il aimait passionnément. Admis à l'école centrale nouvellement créée, il devint chef de sa brigade et répétiteur. Ces succès dus à son talent le firent remarquer, et il fut nommé ingénieur géographe, employé au trésor public, officier d'artillerie, puis enfin instituteur de Jérôme Bonaparte. En 1805, il professa les mathématiques élémentaires au collège Charlemagne. En 1805, il devint examinateur à l'école polytechnique, et en 1809, il entra comme professeur à la faculté des sciences. Ayant perdu ses diverses places en 1815, il profita de l'inaction à laquelle on le réduisait, pour se livrer à la propagation des sciences parmi les classes pauvres, et

publia plusieurs traités élémentaires. En 1824, il fut décoré de la croix de la légion-d'honneur. Presque toutes les académies de l'Europe l'admirent dans leur sein, et l'institut lui ouvrit ses portes. Il mourut à Paris, le 17 décembre 1849, à 76 ans. On a de lui : *Traité de mécanique*, Paris, 1800, 5^e édit., 1825, in-8, avec 9 pl.; *Flore Parisienne*, ibid., 1801, in-18; *Cours complet de mathématiques pures*, ibid., 1809, 4^e éd., 1857, 2 vol. in-8; *Eléments de statique*, ibid., 1810, in-8, avec 3 pl.; *Uranographie, ou Traité élémentaire d'astronomie*, ib., 1812, 5^e édit., 1857, in-8, fig. L'auteur y fait remonter l'antiquité du monde à trois ou quatre mille ans avant notre ère, système en contradiction avec la Genèse et le fait du déluge universel; *Le dessin linéaire, d'après la méthode de l'enseignement mutuel*, ibid., 1819, in-8; avec 6 pl.; *Astronomie pratique : usage et composition de la connaissance du temps*, ibid., 1840, in-8. (la 1^{re} édit., sous le titre de *Problèmes d'astronomie pratique*, est de 1850); *Géodésie, ou Traité de la figure de la terre et de ses parties, comprenant la topographie, l'arpentage et le nivellement*, ibid., 1840, in-8, fig. Ce savant mathématicien a coopéré à la *Revue encyclopédique*, au *Dictionnaire technologique des arts et métiers*, et à l'*Encyclopédie moderne*.

FRANÇOIS I^{er} (plus exactement François-Janvier-Joseph), roi des Deux-Siciles, né à Naples en 1777, de Ferdinand IV, roi de Naples, et de l'archiduchesse Caroline d'Autriche, sa femme. Devenu, par la mort de son frère aîné, héritier présomptif de la couronne, il épousa en 1797 l'archiduchesse Marie-Clémentine, fille de l'empereur Léopold II, qui lui donna, l'année suivante, Caroline, depuis duchesse de Berry. Veuf en 1801, il se remaria à l'infante Isabelle, fille de Charles IV. Il portait, du vivant de son père, le titre de duc de Calabre, et représentait, par ses tendances, le parti constitutionnel. Nommé gouverneur de Sicile, il se rendit d'abord cher à cette province par des réformes libérales; mais obligé de reculer quand on voulut l'entraîner trop loin, il se joignit à son père et aux Autrichiens pour remettre les Siciliens rebelles sous le joug de l'obéissance. Parvenu au trône en 1825, il assura la cour de Vienne de sa persévérance à suivre la même ligne que son père, et fit preuve d'un zèle au moins égal à celui de Ferdinand pour le maintien de la prérogative royale et de l'ordre établi. Il obtint en 1827 que les troupes autrichiennes évacuassent la Sicile, et institua deux juntes d'état, l'une à Naples, l'autre à Palerme, pour rendre la justice contre les ennemis de l'autorité. Ces mesures provoquèrent un soulèvement en Sicile en 1828. Il fut réprimé avec autant de promptitude que de succès. Le roi essaya ensuite de remettre de l'ordre dans ses finances, et fit bombarder Tripoli, en réponse à la demande d'une redevance que le Bey de ce petit état réclamait du gouvernement napolitain. On attendait de François des réformes plus grandes encore; mais les événements de 1850 furent pour lui un avertissement dont il eut profité sans doute, si la mort n'eût prévenu ses desseins. Il venait de faire un voyage en France, où il avait été reçu avec une magnificence extraordinaire. De toutes les fêtes qu'on lui avait données, la plus belle était sans

contredit celle du duc d'Orléans, et de toutes les paroles qu'on y avait prononcées, la plus juste était celle-ci : « C'est bien véritablement une fête » napolitaine, nous dansons sur un volcan. » François, de retour dans son royaume, mourut à Naples, le 8 novembre 1850.

FRESNE (François EBAUDY de), économiste, né à Langres en 1745, fit ses études à Paris et s'occupa dès sa jeunesse des moyens de favoriser l'agriculture et l'industrie. La révolution française dissipa un peu les utopies généreuses qu'il avait conçues. Heureux d'avoir échappé aux proscriptions de la terreur, il devint l'admirateur et le disciple de Saint-Martin, consacra les dernières années de sa vie à la poésie et à la culture des fleurs, et mourut à Vesoul en 1815. On a de lui, entre autres ouvrages : *Traité d'agriculture considérée tant en elle-même que sous les rapports d'économie politique*, Paris, 1788, 5 vol. in-8; *Plan de restauration et de libération, fondé sur les principes de la législation et de l'économie politique, proposé aux états-généraux*, 1789, in-8; *Nouveau plan de culture, de finances et d'économie*, 1791, in-8. Ebaudy de Fresne demandait la création de banques territoriales, la suppression de la loterie et l'établissement des caisses d'épargne. Les impôts devaient être augmentés, mais répartis d'une manière plus égale. Ces idées, dont plusieurs ont reçu leur application, sont mêlées à des systèmes dont la singularité a fait oublier depuis longtemps ce qu'il y avait de raisonnable dans l'auteur et d'utile dans ses livres.

FRIZZI (Antoine), né à Ferrare en 1756, reçut le laurier doctoral dans la faculté de droit de cette ville, et après avoir rempli avec beaucoup de zèle, jusqu'en 1796, la place de secrétaire en chef de l'administration municipale, se retira des affaires à l'époque de l'invasion française, et mourut en 1800. On a de lui entre autres ouvrages : *La Sala-meide*, poème badin en quatre chants, Venise, 1775, in-8. C'est l'éloge des salmis qui sont en grande réputation à Ferrare et l'art de les préparer. Ce poème est, au jugement des Italiens, un des chefs-d'œuvre de leur littérature en ce genre;

Memorie per la storia di Ferrara, 1791-1809, 5 vol. in-4, dont le dernier a été publié par le fils de l'auteur. Cette histoire, la meilleure et la plus complète que nous ayons de Ferrare et des princes d'Est, finit en 1796.

FROISSARD-BROISSIA (Jean-Ignace de), né vers 1620 à Dole, embrassa l'état ecclésiastique et devint abbé commendataire de Cherlieu. Membre du chapitre de Besançon, il fut député à Rome par ses confrères pour y défendre leurs privilèges, et mérita l'estime d'Innocent XI, qui le nomma son camérier. De retour à Besançon, il fut revêtu de la dignité de grand-chantre et mourut en 1694. Il est le fondateur de la maison des orphelins, établie à Dole, en 1689.—Charles FROISSARD DE BROISSIA, neveu du précédent, embrassa la règle de Saint-Ignace et se consacra aux missions de la Chine. Il mourut près de Pékin en 1704. On trouve des détails intéressants sur ses travaux dans le *Recueil des lettres édifiantes*, xviii, 56.

FUESSLI (Hans-Henri), historien et littérateur, né à Zurich en 1745, devint membre du grand-conseil de cette ville et sénateur de la république helvétique en 1802. Lié avec tous les hommes distingués de son pays, il participa à la rédaction des journaux qui s'y publièrent. On lui doit d'avoir dirigé vers l'histoire nationale l'attention de Jean de Müller. Il mourut à Zurich en 1852. Nous citerons parmi ses ouvrages : *Lettres à ma patrie*, 1762; *Lettres sur Rome*; *Lettres d'une dame de Zurich*, 1770. Il est l'éditeur de beaucoup d'ouvrages, notamment de l'*Anthologie générale des Allemands*, Zurich, 1782, 6 vol. in-8.

FURNALETTO (Bonaventure), musicien, né à Venise en 1758, fut appelé à diriger la chapelle de Saint-Marc, où il acquit une grande réputation. Appelé à Vienne par Léopold, empereur d'Autriche, il obtint les mêmes succès, et mourut à Venise en 1817. On distingue parmi ses oratorios : *La chute des murs de Jéricho*, *L'épouse des cantiques* et un *Dies iræ*. Il sortit de son école une foule de chanteurs, d'organistes et de compositeurs, pour lesquels il publiait un *Traité de musique*.

G

GAA (Jean-Frédéric de), né à Gœppingen en 1761, prit le grade de maître en philosophie et enseigna au séminaire de Tubingue. Il devint ensuite bibliothécaire de l'université de cette ville, et mourut en 1852. La plupart de ses nombreux écrits roulent sur la critique et l'exégèse de l'ancien Testament; les autres ont pour objet l'histoire ecclésiastique et le dogme. Nous citerons : *Premiers linéaments d'une histoire de la dogmatique*, 1787; *Observationes ad historiam judaicam*, 1787; *Apologie du pape Grégoire VII*, Tubingue, 1792; *Sur les partis que les chrétiens avaient à combattre au troi-*

sième siècle de l'ère chrétienne, ibid., 1801; *Versio quorundam carminum arabicorum*, ibid., 1810; *Programma de Judæo immortalis*, ibid., 1815; *Manuel de l'art d'apprécier philosophiquement les ouvrages apocryphes de l'Ancien Testament*, ibid., 1818 et 1819. Tous ces ouvrages sont en allemand, excepté ceux dont nous avons conservé l'intitulé en latin. Gaab fut, de 1795 à 1808, l'éditeur des *Annonces savantes de Tubingue*.

GABALEONE (Charles-Antoine-Jean-Pierre-Louis), né à Turin en 1755, fit ses études dans cette ville, et servit d'abord dans les troupes de l'électeur de Saxe

qui l'envoya auprès du directoire en qualité de ministre plénipotentiaire. S'étant attaché au gouvernement de Napoléon, il fut nommé en 1812 député du corps législatif pour le département du Pô. Il adhéra, en 1814, à la déchéance et retourna dans sa patrie, où il servit la cause royale, en qualité de gouverneur-général du duché de Savoie. Les circonstances difficiles dans lesquelles il se trouva placé en 1821, firent ressortir les hautes qualités qui le distinguaient, le dévouement qu'il avait pour la couronne et l'affection qu'il avait su inspirer à ses administrés. Remplacé dans ses fonctions en 1830 pour raison de santé, il se rendit en Piémont et de là à Rome, où il mourut en 1831.

GACHI (frère Jean), cordelier au couvent de Cluses, dans le Faucigny, vivait au commencement du xvi^e siècle. On lui doit un livre aussi rare que singulier, intitulé : *Dialogo nouveau, contenant l'expérience des erreurs de Martin Luther, les doléances de Hiérarchie ecclésiastique et les triomphes de Vérité invincible*, 1524, in-4, Goth. Les interlocuteurs sont *Zèle divin*, *Hiérarchie ecclésiastique* et *Zèle invincible*. Ces trois personnages s'expriment en des vers qui ne sont ni meilleurs ni plus mauvais que ceux de l'époque, et la prose dans laquelle l'auteur fait le commentaire de ce dialogue est tout hérissée de grec et de latin, selon le goût du temps.

GAETE (Etienne de), *Stephanus Cajetanus*, célèbre canoniste, ainsi nommé du lieu de sa naissance, vivait dans le xiii^e siècle. Il embrassa la règle de saint Dominique, reçut le laurier doctoral, et fut chargé d'enseigner le droit dans les principales maisons de son ordre. Ses talents le firent connaître de l'archevêque de Naples, qui le prit pour vicaire-général. Etienne vivait encore en 1470; mais on ignore la date de son décès. On a de lui : *Sacramentale neapolitanum perutile*, Naples, 1475, in-fol. Cet ouvrage, qui le fit mettre au rang des premiers canonistes de son siècle, n'est plus recherché maintenant que comme une rareté bibliographique.

GALANTI (Louis-Marie), né en 1765 à Santa-Croce del Sannio, au royaume de Naples, d'une famille distinguée, était frère de Joseph-Marie GALANTI (voy. ce nom, iv, 15). Il fit à Rome ses études de philosophie, de mathématiques et de théologie, et embrassa l'état ecclésiastique. Appelé à enseigner dans l'école polytechnique que Murat fonda à Naples, il y donna des leçons d'histoire, d'éloquence et de géographie avec une méthode et une clarté toutes particulières. Il mourut dans sa maison de campagne de Capadichino, près de Naples, en 1856. Nous citerons parmi ses ouvrages : *Istituzioni di geografia fisica e politica*, Naples, 1806, 2 vol. in-8; *La geografia elementare ad uso della gioventù*, dont la quatorzième édition a paru en 1857; *La geografia politica*, Naples, 1819, 5 vol. in-8; c'est la meilleure de ses productions. Le quatrième volume était sous presse, quand la révolution de 1820 détourna l'auteur de ses études et l'empêcha d'en continuer la publication.

GALEAZZI (François), né à Turin vers 1760, s'établit dans les états romains et s'occupa beaucoup

de l'art de la musique. Il mourut à Rome en 1819. On lui doit : *Eléments théorico-pratiques de musique*, suivis d'un *Essai* sur la manière de jouer du violon, Rome, 1791 et 1796, 2 vol. in-8; *Leçons sur la sphère armillaire pour servir d'introduction à l'étude de la géographie*, avec un abrégé par ordre alphabétique des termes les plus usités dans cette science, Macerata, 1807, in-8.

GALLAND (André), théologien, né à Venise en 1709, embrassa l'état ecclésiastique et entra dans la congrégation des oratoriens, où il se distingua par une ardeur infatigable pour l'étude. Toute sa vie se passa dans les travaux immenses qu'il n'eut pas le bonheur de terminer. Il mourut à Venise en 1779. On a de lui : *Bibliotheca græco-latina veterum Patrum, antiquorum scriptorum ecclesiasticorum*, Venise, 1765-81, 14 vol. in-fol.; *De vetustis canonum collectionibus*, Venise, 1778, in-4. Galland a dirigé, du moins en partie, l'édition des œuvres de Bossuet imprimées à Venise. Il en avait préparé une des ouvrages de Baronius dans laquelle les annales ne devaient pas entrer, parce qu'elles sont suffisamment connues.

GALLE (André), né à Saint-Etienne en 1761, fut d'abord simple ouvrier dans une fabrique de boutons, puis travailla chez un orfèvre de Lyon. C'est là qu'il sentit s'éveiller en lui le génie du médailliste. Il se forma sans maître, et ses commencements furent très-remarquables. Dans les premières années de la révolution, il se rendit à Paris, où sa médaille de la *Conquête de la Haute-Egypte*, restée l'une de ses plus belles productions, le fit remarquer. Il exécuta ensuite celle du *Retour d'Egypte*, l'*arrivée de Bonaparte à Fréjus*, la *bataille de Friedland*, le *Couronnement de Napoléon*, etc. En 1810, il remporta le premier prix du concours que l'académie des beaux-arts avait ouvert aux meilleurs ouvrages de gravure. Nommé membre de l'institut en 1819, son activité ne se reposa pas un seul jour, et chaque événement glorieux de notre histoire trouva en lui un interprète adroit et inspiré. Il exposa en 1824 au salon, un intéressant cadre de médailles, où figuraient l'*Entrée du roi à Paris*, la *duchesse d'Angoulême quittant la France*, et enfin les effigies de Descartes et de Malesherbes. En 1839, il exécuta la médaille de la *Conquête d'Alger*, et plus récemment la *Translation des cendres de Napoléon*. Ses œuvres sont des modèles de précision, de netteté et de science. Galle mourut à Paris, le 21 décembre 1844, à 85 ans. Son existence, à part les courtes épreuves qui avaient exercé sa jeunesse, fut aussi douce et aussi paisible qu'elle fut active et laborieuse. M. Raoul-Rochette a lu à l'institut, dans la séance du 14 octobre 1848, une intéressante *Notice historique sur la vie et les ouvrages* de cet honnête artiste.

GALLI (Jean-Antoine), né à Bologne en 1708, obtint une chaire de chirurgie dans sa ville natale, et se distingua surtout par le soin qu'il prit pour instruire les sages-femmes qui, dans l'exercice de leur profession difficile, n'avaient été guidées jusqu'alors que par une routine meurtrière. Dans ce but, il fit exécuter en terre cuite toutes les parties qui concourent à l'accouchement, avec les instru-

ments qui servent à en assurer le succès. Ce musée fut acheté en 1758 par le pape Benoît XIV, et donné à la ville de Bologne. Galli mourut en 1784, laissant encore incomplet un *Cours d'accouchements* auquel il travaillait depuis vingt ans.

GALLONDE (Philippe-Charles), né à La Fère en 1710, entra chez les chanoines réguliers de Sainte-Geneviève et y mourut en 1787, avec la réputation d'un calligraphe très-distingué. Les ouvrages qu'il a laissés sont des chefs-d'œuvre d'écriture. On cite l'*Imitation de Jésus-Christ*, à l'usage de Louise-Elisabeth d'Orléans, reine d'Espagne; un livre de *Chant* à l'usage du chapitre de Sainte-Geneviève; *Mânes et laudes de Noël*, selon le bréviaire romain, écrites en 1741, in-12.

GALMICHE (Nicolas), né à Vesoul en 1761, fit ses études à l'université de Besançon et devint avocat au parlement. De retour dans sa ville natale, il y mérita la réputation d'un habile jurisconsulte, fut nommé professeur de législation à l'école centrale de Vesoul, et en 1814, vice-président du tribunal de ce chef-lieu. Elu en 1822 par ses concitoyens membre de la chambre des députés, il signala son zèle dans les bureaux et dans les commissions dont il fut plusieurs fois rapporteur. Ayant renoncé pour cause de santé au mandat législatif, il revint à Vesoul et y mourut en 1855. Il a laissé un *Cours complet de droit* qui est encore inédit.

GAMBA (Jacques-François), voyageur français, né à Dunkerque en 1765, fit ses études à Juilly et suivit la carrière du commerce. Après les traités de 1815, il voulut visiter la Russie et toutes les contrées soumises au czar, pour observer par lui-même quels avantages la France pourrait tirer, en établissant avec ces pays lointains des relations directes. Nommé consul de France à Tiflis, il revint à Paris en 1824, puis retourna à son poste et y mourut en 1855. On a de lui : *Voyage dans la Russie méridionale, et particulièrement dans les provinces situées au delà du Caucase, fait depuis 1820 jusqu'en 1824*, Paris, 2 vol. in-8, avec cartes et un atlas; *Coup d'œil sur les colonies de la Russie méridionale, par un voyageur français qui les a visitées en 1818*, inséré dans les *Nouvelles annales des voyageurs*, tom. II.

GANDOLFI (le P. Barthélemy), physicien, né à Torria en 1755, fut reçu en 1772 au collège des prêtres des écoles pieuses à Ancône. Après avoir enseigné dans plusieurs collèges, il fut appelé à Rome, où il donna une grande impulsion aux études de la physique et de la chimie, en faisant connaître les découvertes de Bergman, de Lavoisier et de Rumford. Il mourut à Rome en 1824, membre de presque toutes les sociétés savantes de l'Italie. On lui doit : *Memoria sulla cagione del terremoto*, Rome, 1787, in-8; *Lettera al signor principe Doria sulla falsa Ardesia*, ibid., 1789, in-8; *Trattato sopra gl' olivi*, ibid., 1795, in-8; *Memoria sulla maniera di costruire cammini*, Rome, 1807, in-8; *Sulle acque termali del bagno di Canino*, ibid., 1810, in-8.

GARNIER (Athanase), littérateur, né en 1767 à Véron près de Sens, vint jeune à Paris où il fut employé dans l'administration des domaines. Après avoir rempli sa carrière tant en France qu'en Hol-

lande, il fut admis à la retraite en 1825, se fixa à Paris et y prit part à la rédaction de plusieurs journaux de l'opposition. Il mourut en 1857. Ses principaux écrits sont : *L'appréciateur du mobilier, ou moyen de faire l'estimation et la vérification du mobilier le plus étendu*, Paris, 1821, in-8; *Vingt ans de folie*, ibid., 1825, 5 vol. in-12; *Mémoire sur la cour de Louis Bonaparte et sur la Hollande*, ibid., 1828, in-8.

GAST (Jean), théologien, né à Brisach dans la Souabe, vers le commencement du XVI^e siècle, embrassa la réforme et fut nommé pasteur de l'Eglise allemande de Bâle. Il y mourut en 1553. Ses principaux ouvrages sont : *Parabolarum sive similitudinum ac dissimilitudinum liber*, Bâle, 1550, in-fol.; *Ex D. Augustini, Hippon. episc., operibus in utrumque Testamentum commentaria*, ibid., 1542, in-fol.; *Epigrammatum libri duo ex christianis poetis collecti*, ibid., 1545, in-8.

GASTINE (Civique de), né en 1794, se fit connaître par plusieurs écrits pour l'abolition de l'esclavage et pour l'indépendance d'Haïti. Il obtint un emploi dans cette île, mais sa santé l'obligea de la quitter. Il mourut au Port-au-Prince en 1822. Son meilleur ouvrage a pour titre : *Histoire de la république d'Haïti, ou Saint-Dominique, l'esclave et le colon*, Paris, 1819, in-8.

GATTOLA (D. Erasme), bénédictin, né à Gaète en 1662, fut chargé des archives du Mont-Cassin qu'il remit dans un meilleur ordre. Il était en correspondance avec les érudits les plus distingués de son temps, tel que Ruinart, Mabillon, Montfaucon. Il mourut en 1734, comme il venait de mettre la dernière main à un ouvrage intitulé : *Historia abbatie Casinensis per sæculorum seriem distributa*, Venise, 1755-54, 4 tom. in-fol. C'est l'histoire de l'ancienne ville de Casino et de l'abbaye qui l'a remplacée.

GAUCHET (Claude), aumônier du roi sous les règnes de Charles IX, de Henri III et de Henri IV, est l'auteur d'un poème intitulé : *Plaisir des champs, divisé en quatre livres selon les quatre saisons de l'année*, Paris, 1585, in-4; ouvrage médiocre, où l'on regrette de trouver des passages licencieux qui ne témoignent guère de la moralité de leur auteur. Il était l'ami de Ronsard et de Desportes, et se livrait avec eux aux plaisirs de la chasse et de la table.

GAUDIN (Dom Alexis), chartreux, mort vers 1707, publia sous le voile de l'anonyme : *La distinction et la nature du bien et du mal, traité où l'on combat l'erreur des Manichéens, les sentiments de Montaigne et de Charron et ceux de M. Bayle, etc.*, Paris, 1704, in-12; *Un traité sur l'éternité du bonheur et du malheur après la mort, et la nécessité de la religion*, dans le tome 1^{er} du *Recueil de pièces fugitives*, publié par l'abbé Archimbauld.

GAULMIER (Antoine-Eugène), né dans le Berri en 1795, après avoir obtenu plusieurs succès aux jeux-floraux, remporta, en 1821, le prix de poésie promis par l'académie française à l'auteur des meilleurs vers sur le dévouement de Malesherbes. Il devint professeur de rhétorique au collège de Bourges; mais sa santé s'usa rapidement, et la mort

l'enleva en 1829. On a publié ses *Œuvres posthumes*, Paris, 1850, 3 vol. in-18.

GAUTHIER de BRECY (Charles-Edme), né à Paris en 1755, fut destiné dans sa jeunesse à la carrière des finances. Après le siège de Toulon, où il favorisa les Anglais, croyant en cela servir la cause royale, il se retira en Italie, puis en Angleterre, où il vécut dans les privations de l'exil. Revenu en France après la paix d'Amiens, il devint sous la restauration lecteur du roi et chevalier de plusieurs ordres français et étrangers. Les événements de juillet le privèrent de sa place. Dès lors il vécut dans la retraite, et mourut à Paris en 1856. On lui doit : *Révolution royaliste de Toulon* 1795, pour le rétablissement de la monarchie, Paris, 1816, in-8; *Le vingt-quatre août* 1793, ibid., 1816, in-8; *Mémoires véridiques et ingénus de la vie privée, morale et politique d'un homme de bien, écrit par lui-même dans la quatre-vingt-unième année de son âge*, ibid., 1850, in-8.

GEILHOVEN ou GHEYLOVEN (Arnould), théologien, né à Rotterdam, vivait à la fin du xv^e siècle. Devenu docteur en droit canon, il embrassa la règle des chanoines de Saint-Augustin. On lui doit un traité de morale intitulé : *Speculum conscientie quod Gnotosolitos dicitur*, Bruxelles, 1476, in-fol., fort rare et fort recherché des curieux. L'auteur a dédié son livre aux secrétaires, scribes et clercs de la ville de Bruxelles. Il est divisé en deux livres : le premier traite des péchés capitaux, des commandements de Dieu, etc.; le second des censures ecclésiastiques.

GELL (Sire William), archéologue anglais, né en 1777 à Hopton, prit à Cambridge le grade de docteur et fut chargé par le gouvernement d'une mission aux îles Ioniennes. Le désir d'étudier les ruines de Pompéïa lui fit abandonner l'Angleterre pour l'Italie, où la reine Caroline l'attacha à sa personne en qualité de chambellan. Il mourut à Naples en 1836. Il était membre de plusieurs académies, notamment de la société royale et de celle des antiquaires de Londres, de la société des arts et de celle des Dilettanti. On lui doit : *La topographie de Troie*, Londres, 1804, in-fol., avec pl.; *La géographie et les antiquités d'Ithaque*, ibid., 1807, in-4, fig.; *Itinéraire de la Grèce, avec un commentaire sur Pausanias et Strabon, etc.*, Londres, 1810, in-4, fig.; *Itinéraire de la Morée*, ibid., 1816, in-8, fig. et cartes; *Pompéïana, ou Observation sur la topographie, les édifices ou objets d'art de Pompéïa*, ibid., 1817 et 1818, in-8, ouvrage très-recherché et très-cher à cause des gravures dont l'auteur l'a enrichi; trad. en français sous le titre de *vue des ruines de Pompéïa*, Paris, 1828, in-4, fig.; *Topographie de Rome et de ses environs*, ibid., 1854, 2 vol. in-8. C'est la meilleure de ses productions qui d'ailleurs se recommandent toutes par l'exactitude et l'importance des faits et des travaux géographiques qu'elles renferment.

GEMELLI (Ludovic), capucin, né à Olivadi en Calabre en 1757, entra à quinze ans dans l'ordre de Saint-François et s'y fit remarquer par l'enthousiasme avec lequel il embrassa les doctrines de Condillac en abandonnant celle d'Aristote. Après

avoir enseigné dans plusieurs couvents, il fut nommé provincial de son ordre pour le royaume de Naples. Il mourut dans cette ville en 1855. Il est l'auteur des ouvrages suivants tous écrits en Italien : *Eléments de géographie pour les jeunes gens*, Naples, 1785, in-8; *Eléments d'histoire philosophique*, ibid., 1795, in-8; *Panégryrique de Judas Thadée*, ibid., 1795, in-8; *Essai sur la philosophie morale*, ibid., 1801, in-8, le 2^e vol. de cet ouvrage est resté inédit.

GENNARI (Joseph), littérateur, né à Padoue en 1721, embrassa l'état ecclésiastique, et, après avoir obtenu un modeste bénéfice, consacra ses loisirs aux lettres et aux sciences. Nommé secrétaire perpétuel de l'académie des Ricovrati, il songea à rédiger l'histoire de Padoue pour laquelle il n'avait cessé de recueillir des matériaux, et mourut en 1800 avant d'avoir pu la publier. On lui doit, outre des *Lettres* et des *Dissertations* et quelques *Traductions*, *Dell' antico corso de' fiumi in Padova*, 1776, in-4; *Annali della città di Padova*, Bassano, 1804, in-4, ouvrage posthume publié par Floriano Caldani, qui l'a enrichi de la vie de l'auteur et d'une notice détaillée de ses différents écrits, imprimés ou inédits.

GENOUDE (Antoine-Eugène de), né à Montélimart, en Dauphiné, le 13 février 1792, se fit remarquer dès son enfance par une ardente passion pour l'étude. Il commença son cours de droit; mais, après avoir pris une première inscription, il renonça à la carrière du barreau pour suivre celle des lettres, et se rendit à Paris à peine âgé de dix-sept ans. Fontanes l'accueillit avec bienveillance et le pourvut d'une chaire de sixième. Il quitta cette modeste position pour entrer au séminaire de Saint-Sulpice; le mauvais état de sa santé l'obligea ensuite d'en sortir. Ayant choisi le parti des armes en 1815, il alla rejoindre, en qualité de capitaine, le duc d'Angoulême dans les provinces méridionales, et devint aide-de-camp du prince de Polignac. En 1818, il fit une seconde tentative pour embrasser l'état ecclésiastique; mais forcé d'y renoncer encore pour des raisons de santé, il se maria et consacra son temps soit à la politique, soit à l'étude des livres saints. Après avoir écrit dans le *Conservateur*, il créa, en 1820, le *Défenseur* avec la collaboration de M. de Lamennais. Il s'en sépara ensuite pour s'attacher à M. de Villèle, et reçut le titre de maître des requêtes. Sa Version de la bible à laquelle il avait préludé dès 1814, en traduisant Isaïe, parut en 1822 aux frais de l'état et lui fit une grande réputation. Il obtint une pension et des lettres de noblesse. Ce fut dans la même année qu'il prit la direction de la *Gazette de France*, où il eut pour principaux collaborateurs, Colnet, de Courchamp, MM. de Lourdoueix et Alfred Nettement. Ce journal, qui est l'œuvre capitale de l'abbé de Genoude, défendit constamment le principe de la légitimité, en matière d'autorité politique; mais il ne fut pas toujours d'accord avec les autres feuilles périodiques de la même couleur, sur les points secondaires de la question. La *Gazette de France* a été souvent poursuivie; quatre fois son directeur a subi l'emprisonnement, sous le gouvernement de juillet. Devenu veuf en 1854, il reçut, dès l'année sui-

vante, les ordres sacrés. Après avoir fait un voyage à Rome pour obtenir l'autorisation de rétablir les Oratoriens en France, il renonça à ce projet et continua ses luttes politiques. En même temps il s'exerçait à la prédication et paraissait, non sans honneur, dans les chaires des principales églises de Paris. A la suite des condamnations politiques qu'il encourut, l'autorité diocésaine lui donna à choisir entre le ministère de la parole sainte et la responsabilité d'un journal. Il préféra le second parti; mais ses doctrines parurent dangereuses, et firent interdire la *Gazette de France* dans plusieurs contrées, notamment dans les états romains. Les amis de M. Guizot lui offrirent l'épiscopat en 1838, dans l'espérance de le rattacher à la politique de Louis-Philippe. Il refusa cette offre avec une noble indépendance. Elu député de la Haute-Garonne en 1846, il prit plusieurs fois la parole sans pouvoir se faire écouter. Pratiquant jusque dans ses dernières conséquences le système d'opposition qu'il avait embrassé, il conseilla le refus de l'impôt et en donna l'exemple pendant plusieurs années, parce que, disait-il, il n'avait pas été consenti par le peuple et que la chambre qui le décrétait n'était que l'expression d'un petit nombre de citoyens. Dans la séance du 24 février 1848, il parla avec aussi peu de succès que de coutume. Ceux qui venaient de proclamer la république ne pouvaient accorder une grande attention à l'orateur qui demandait à porter devant le peuple la question de la légitimité. Il était partisan du suffrage universel, et le demandait depuis longtemps. Il mourut à Marseille le 21 avril 1849. Il était chevalier de la légion d'honneur, commandeur de l'ordre de Charles III et d'Isabelle la Catholique. Tout en rendant justice aux bonnes intentions de l'abbé de Genoude, la plupart des légitimistes n'approuvèrent pas sans réserve ses opinions politiques, et en écrivant à ses fils une lettre de condoléance, M. le duc de Bordeaux sépara avec soin le dévouement inébranlable que leur père avait professé pour sa cause, des moyens par lesquels il voulait la défendre. Sa vie privée était fort édifiante. Il célébrait régulièrement la messe, et ne quittait jamais l'habit ecclésiastique. Sa charité était sans bornes. Il pourvut aux frais d'éducation d'un grand nombre de jeunes gens, vendit plusieurs fois son équipage pour en distribuer le prix en aumônes et se fit chérir pour sa bienfaisance dans sa magnifique terre de Plessis aux Tournelles qu'il avait achetée avec le fruit de ses veilles et la dot de sa femme. On lui doit, entre autres ouvrages : *Réflexions sur quelques questions politiques*, Paris, 1814, in-8; *Voyage dans la Vendée et dans le midi de la France, suivi d'un voyage pittoresque en Suisse*, ib., 1820, in-8; *Considérations sur les Grecs et les Turcs, suivies de mélanges religieux, politiques et littéraires*, ibid., 1821, in-8; *Des Grecs et des Turcs*, ib., 1824, in-8; *La Sainte-Bible traduite d'après les textes sacrés, avec la vulgate*, ib., 1821-24, 25 vol. in-8, y compris la table, 1^{re} édit. ib., 1839-40, 3 vol. in-4. Louis XVIII trouvait cette traduction admirable; M. de Lamartine, qui lui donne les plus grands éloges, en a fait le sujet d'une de ses plus belles *Méditations*. Mais des juges

plus compétents y ont signalé, dit-on, des passages qui prêteraient à la critique. La diction brillante de cette version n'a point fait oublier aux hommes de goût et aux savants la noble simplicité de celle de Sacy; *La vie de Jésus-Christ, et des apôtres*, ib., 1856, 2 vol. in-8; *La Raison du christianisme, ou preuves de la vérité de la religion*, 2^e édit., Paris, 1856, 5 vol. in-4, 5^e édit., 1841, 2 vol. in-8; *Les Pères de l'Eglise*, trad. franç., ibid., 1857-45, 7 vol. in-8; *Leçons et modèles de littérature sacrée*, ib., 1857, in-8; *Biographie catholique, ou l'histoire de l'ancien et du nouveau testament*, ibid., 1859, 2 vol. in-8 avec 100 figures; *Exposition du dogme catholique*, ib., 1840, in-8; *Nouv. exposition*, ibid., 1842, in-12; *L'imitation de Jésus-Christ*, ibid., 1840, in-8, nouv., édit., 1845, in-12; *Sermons et conférences*, ib., 1841, in-8; *La divinité de Jésus-Christ annoncée par les prophètes, etc.*, ibid., 1842, 2 vol. in-12; *Lettre sur l'Angleterre*, ibid., 1842, in-8; *Histoire de France*, 1^{re} série, ibid., 1844-47, 16 vol. in-8, 2^e série, *Révolution française*, ibid., 1846-48, 7 vol. in-8. M. de Genoude a donné une édition des *Oeuvres* de Malebranche; il a traduit *Le précepteur chrétien, ou œuvres choisies de saint Clément d'Alexandrie*, ib., 1846, in-12, et il a publié la *Défense de l'église gallicane*, par Bossuet, ibid., 1845, in-12; les *Discours sur les rapports entre la science et la religion révélée*, de Nic. Wiseman, évêque de Melipotamos, etc., 1^{re} éd., ibid., 1845, in-12. L'abbé de Genoude était savant et laborieux. Il défendit constamment et avec énergie la religion et tout ce qui lui parut le vrai en morale et en politique. Son style est noble, simple, et presque toujours élégant.

GEORGES (le P. François), en latin *Georgius*, théologien, né à Venise en 1460, enseigna la théologie dans plusieurs convents de l'ordre des Cordeliers auquel il appartenait, prêcha avec succès, remplit les principales charges de sa province et mourut à Azolo en 1540. On cite de lui : *De harmonia mundi totius cantica tria*, Venise, 1525, in-fol., dans lequel il s'était proposé, par une bizarre témérité, de concilier le texte des livres saints avec les principes du platonisme et les rêveries des rabbins. Cet ouvrage fut mis à l'*Index* et corrigé; mais les savants recherchent encore avec curiosité la première édition, la seule qui n'ait point subi d'altération.

GEORGI (Eberhard-Frédéric de), savant Wurtembergeois, né en 1757, étudia à l'université de Tubingue et y reçut à vingt ans le bonnet de docteur. Il visita la France, fit quelque séjour à Montbéliard, où il avait des parents, et s'y familiarisa avec l'étude de la langue française. De retour dans sa patrie, il enseigna le droit au collège de Stuttgart et devint en 1817 président du haut collège de justice. Il mourut en 1850. On lui doit : *Réponse à cette question : les lois sévères sont-elles tolérables?* Stuttgart, 1797; *l'Anti-Léviathan ou du rapport de la morale avec le droit extérieur et la politique*, Göttingue, 1807; *Réflexions sur la doctrine de l'application rétroactive des lois récentes*, 1815; *sur la révision du droit civil*, Stuttgart et Tubingue, 1821; *les biens d'Eglise sont-ils propriété de l'église protestante de Wurtemberg ou propriété de l'état*,

1821; *Esquisse d'une organisation d'administration hypothécaire pour le royaume de Wurtemberg*, 1825; est-il à propos de rétablir une administration à part des biens ecclésiastiques du vieux Wurtemberg, et sur quelles bases la rétablir? 1850.

GERAUD (Edmond), littérateur bordelais, né vers 1780, se fit remarquer par son antipathie pour les principes révolutionnaires. Sous la restauration, il donna à la *Quotidienne* des articles fort remarquables. Il mourut en 1831. On a de lui : *Poésies diverses*, Paris, 1818 et 1822, in-8; *Le voyage de Marie Stuart*, élogie, 1825, in-52. Il est encore l'auteur du texte de deux recueils de gravure publiés par le peintre Galard, l'un sous le titre d'*Album bordelais*, 1825, l'autre sous le titre de *Recueil de divers costumes des environs de Bordeaux*, 1818.

GERMANOS, archevêque de Patras, fut l'un des principaux auteurs de la révolution qui éclata en Grèce en 1821. Né vers 1780 dans le Péloponèse, il entra dans l'état ecclésiastique, et y porta une haine profonde pour la tyrannie musulmane. Ayant excité l'insurrection parmi ses compatriotes, il eut le plaisir de la voir triompher, et lorsque le gouvernement grec s'établit pour la première fois, il fut nommé ministre des cultes. Il mourut en 1826.

GERSTNER (François-Joseph de), savant Autrichien, né en 1756 à Kommotau, en Bohême, s'adonna aux mathématiques et devint ingénieur civil. Nommé professeur à l'université de Prague, il fut chargé d'organiser dans cette ville une école technologique, à l'instar de l'école polytechnique qui fait la gloire de la France. Devenu directeur du nouvel institut, il mourut en 1852 avec la double réputation d'un mathématicien distingué et d'un homme de bien. On a de lui, outre divers articles publiés dans les principales revues de l'Allemagne : *Introduction à l'art de bâtir*, Prague, 1789; *Théorie des ondes*, ibid., 1801; *Traité des roues hydrauliques*, ibid., 1809; *De la spirale des machines à pulsion*, ibid., 1818; *Manuel de mécanique*, ibid., 1851 et 52, etc.

GERUZEZ (Jean-Baptiste-François), né à Reims en 1764, embrassa l'état ecclésiastique et entra chez les chanoines réguliers de Saint-Denis. Chassé de son couvent par la révolution, il fut obligé de quitter l'habit de son ordre et devint d'abord commis au ministère de l'instruction publique, professeur de grammaire à l'école centrale de Beauvais et enfin professeur de seconde au collège de Reims. Admis à la retraite en 1822, il mourut en 1850. Son principal ouvrage a pour titre : *Description historique et statistique de la ville de Reims*, Châlons, 1817, 2 vol. in-8. Il valut à son auteur une médaille d'or de la part de la société académique de Châlons-sur-Marne, dont il était un des membres correspondants. La critique y a relevé beaucoup d'inexactitudes; mais le style en est facile, clair et correct.

GHERLI (le P. Odoardo), mathématicien, né à Guastalla en 1750, embrassa la règle des dominicains, et après avoir enseigné la théologie à Modène, obtint de s'appliquer aux mathématiques dans lesquelles il eut les plus brillants succès. Appelé, en 1778, à professer cette science au collège royal de Parme, il fut enlevé par une mort prématurée en

1780. Il a laissé : *Gli elementi teorico-pratici delle matematici pure*, Modène, 1770-1777, 7 vol. in-4; c'était le traité le plus complet qu'on eût vu jusqu'alors, et c'est encore l'un des plus estimés qui existent en Italie.

GIAMPAOLO (Paul-Nicolas), agriculteur, né en 1751 à Ripalimosani, dans le royaume de Naples, prit le grade de docteur en théologie et fut nommé en 1779 chanoine, puis vicaire-général à Sessa. De retour à Naples en 1807, il fut appelé au conseil-d'état par le roi Joseph Bonaparte. Il mourut en 1852, après avoir été décoré de l'ordre des Deux-Siciles. Il était membre de l'académie des sciences, de la société des géorgophiles de Florence et de l'académie de Livourne. On a de lui, entre autres ouvrages; *Memoria sulla riproduzione degli alberi*, 1806; *Lezioni e catechismo d'agricoltura per le scuole secondarie del regno*, Naples, 1808, 5 vol. in-8; *Sugli difetti di agricoltura della più parte delle provincie del regno*, ibid., 1829; *Elogio di Saverio Poli*, ibid., 1825, in-8. La plus intéressante de ses productions est peut-être *Dialoghi sulla religione*, 1815-1822, 4 vol. in-8, où il démontre que la religion est naturelle à l'homme, et qu'elle est un des premiers besoins de son âme.

GIL (le P. V.), né en 1745 à Aracena, en Andalousie, entra dans l'ordre de Saint-François et y acquit une grande réputation de prédicateur. Lorsque les armées françaises envahirent l'Espagne, il se mit à prêcher la révolte contre l'usurpation de Bonaparte. Déjà plus que sexagénaire, on le voyait parcourir les campagnes en criant aux armes et en répandant des proclamations écrites d'un style plein de vigueur et de feu. Sa popularité le rendit suspect aux autres chefs de l'insurrection qui réussirent à l'éloigner momentanément en le nommant ambassadeur d'Espagne à la cour de Sicile. A son retour, il rentra dans son couvent et n'en sortit pas même lorsque Ferdinand VII remonta sur le trône. Il mourut peu de temps après cette restauration, à laquelle il avait concouru, et qui parut avoir tout-à-fait oublié ses services.

GLOBERT (le chevalier Jean-Antoine), chimiste, né en 1761 à Maugardino dans le Piémont, se consacra dès sa jeunesse à des travaux chimiques avec tant d'ardeur qu'il dépassa bientôt tous ses contemporains. Membre de l'académie de Turin en 1789, il fut nommé professeur à l'université de cette ville, se mêla en 1798 aux affaires politiques et y renonça quelques années après pour dévoter à la science le reste de sa vie. Le principal service qu'il rendit à son pays fut d'améliorer en Piémont l'art de la teinture pour y mettre les manufactures en état de rivaliser avec celles de Lyon. Il mourut en 1854, dans sa terre de Mille-Fleurs, près de Turin. Il appartenait à presque toutes les sociétés savantes de l'Europe. Nous citerons, parmi ses ouvrages : *Recherches sur l'action que le fluide galvanique exerce sur différents fluides aëriiformes*, Turin, 1805, in-8; *Notice sur la magnésie de Castelamonte*, insérée dans le journal des Mines, tom. xx; *Traité sur le pastel et sur l'extraction de l'indigo*, Paris, 1815, in-8; *Del soverscio di segale e nuovo sistema di cultura fertilizzante senza dispendio di concio*, Turin et Milan,

1819, in-8; *Lettere dilucidative e commenti con la riposta del conte Carlo Verri, fascicoli*, Turin, 1819, in-8.

GIOVENAZZI (le P. Vito-Maria), archéologue, né en 1727 à Casteloneta dans la Pouille, embrassa la règle de Saint-Ignace, et enseigna la théologie et la littérature dans plusieurs collèges. Après la suppression de sa compagnie, il se rendit à Rome où il fut pourvu aussitôt d'une des principales chaires de l'université. Il mourut dans cette ville en 1815. On a de lui : *Titi-Livii historiarum libri XCI fragmentum anecdoton, descriptum et recognitum*, Rome, 1775, in-4. Ce fragment est relatif à la guerre de Sertorius; Giovenazzi l'avait découvert dans la bibliothèque du Vatican. Paul-Jacques Brun, philologue allemand, y a ajouté des notes et on lui a fait partager l'honneur de la découverte; *Dissertatione sulla città di Aveja ne' Vestini*, ibid., 1775, in-4; *Poematum libellus*, Naples, 1786, in-8. Parmi les manuscrits qu'il a laissés, on cite des commentaires sur Phèdre, sur Catulle et sur tous les poètes chrétiens dont il préparait une édition.

GIOVENE (Joseph-Marie), né à Molfetta dans la Pouille en 1755, se proposait d'entrer chez les jésuites lorsque cette société savante fut supprimée. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, il fut nommé chanoine à Molfetta, puis grand-vicaire. L'étude des sciences naturelles ne cessa pas de l'occuper malgré ses fonctions. En 1806, il fut chargé, par Pie VII, de l'administration de l'église d'Otrante en qualité de vicaire-apostolique, décoré de l'ordre du mérite des Deux-Siciles et nommé surintendant des études dans les provinces de Lecco et Basilicata. Les commotions politiques de 1820 l'obligèrent de se rendre à Naples comme député au parlement; mais à la dissolution de l'assemblée, il retourna dans sa patrie pour n'en plus sortir et y mourut, en 1857. On a de lui, entre autres ouvrages : *Lettera al signor abbate Fortis, intorno alla nitrosita naturale della Puglia*; *Memoria sulla rognia degl' olivi*, Naples, 1789, in-8; *Lettera al chiaro consigliere Mattei*, ibid., 1790, in-8; *Istruzione sulla cultura del cotone a colore di Camoscio*, Milan, 1792, in-8; *La Mia Villeggiatura*, Parme, 1804, in-12; *Notizie geologiche sulle due Puglie*, Modène, 1824; *Examen de l'ouvrage de Mastrofini sur l'usure*; *Kalendaria vetera, manuscripta, aliaque monumenta ecclesiarum Apuliae et Japygiae*, Naples, 1824, in-4.

GIOVIO (le comte Jean-Baptiste), littérateur, né à Côme en 1748, fut élevé chez les jésuites et, son éducation terminée, voyagea avec le célèbre Volta dans les montagnes des Alpes. Député à Milan en 1796 pour complimenter Bonaparte, il fut accusé ensuite d'avoir trahi la cause des Français; on l'emprisonna, mais la liberté lui fut rendue quelque temps après. Il mourut à Côme en 1814. Il avait publié une foule de petits ouvrages intéressants sur ses voyages et quelques essais de littérature et de poésie. Nous citerons : *Pensieri vari*, Côme, 1777; *Elogio di Monsignor Paolo Giovio lo storico*, Modène, 1778; *Lettera sul commercio comasco*, Lugano, 1787, in-8; *Alcuni opuscoli patri*, Côme, 1804, in-4.

GIRARD (le P. Grégoire), né en 1759 à Fribourg,

entra dans l'ordre des cordeliers. Nommé professeur au collège de Saint-Michel, il devint chanoine de Saint-Nicolas et recteur d'Avry. Plus tard, il enseigna la philosophie à Lucerne, et mourut dans sa ville natale, le 6 mars 1850. Les radicaux, qui avaient obtenu de lui, dans les dernières années de sa vie, quelques paroles peu favorables à l'autorité épiscopale, exaltèrent sa science et son caractère outre mesure. Mais, après les excès par lesquels ils signalèrent leur pouvoir, le P. Girard les désavoua, et ils s'efforcèrent de faire croire que son moral s'était affaibli, de peur qu'on n'attribuât au repentir ce changement d'opinion et de langage. En 1841, l'académie française avait décerné au P. Girard un prix pour ses travaux en matière d'éducation et d'enseignement. Outre une édition de l'*Histoire des Helvétiens* de Alt, et une *Description de Fribourg*, in-12, avec un plan de la ville in-4, on a de lui : *Nobiliaire militaire Suisse, contenant la généalogie, l'Histoire et la chronologie des familles nobles de la Suisse, avec des preuves*, Bâle, 1776-87, 2 vol. in-8; *Histoire abrégée des officiers Suisses qui se sont distingués aux services étrangers dans les grades supérieurs, etc.*, Fribourg, 1781-85, 5 vol. in-8; *Le chemin du bonheur tracé aux jeunes gens*, Hambourg, 1791, in-8; *Emploi des tableaux de lecture et d'orthographe dans les écoles d'enseignement mutuel*, Fribourg, 1818, in-8; *Mémoire sur l'enseignement religieux de l'école française de Fribourg*, ibid., 1818, in-8; *De la nécessité de cultiver l'intelligence des enfants pour en faire des chrétiens*, Toulouse, 1822, in-12.

GIRAUD (Mgr. Pierre), cardinal-archevêque de Cambrai, naquit à Clermont-Ferrand le 11 août 1791. Après avoir fait de très-bonnes études dans sa ville natale, il entra dans l'état ecclésiastique et se recommanda pendant ses années de cléricature par l'élévation de ses talents autant que par l'éclat de ses vertus. Etudiant tout à la fois l'antiquité profane et l'antiquité sacrée, il fut distingué de bonne heure par son évêque qui lui accorda une grande confiance. Après avoir parcouru tous les degrés de la hiérarchie ecclésiastique, il devint curé de la cathédrale de Clermont, et il ouvrit, en cette qualité, par un discours fort remarquable, le jubilé de 1826. En même temps, il avait le titre de vicaire-général et prenait une part active aux affaires du diocèse. Montlosier, qui se rendait alors si tristement célèbre par des pamphlets contre les jésuites, trouva en lui un contradicteur aussi spirituel que savant. En 1829, il fut appelé à prêcher le carême à la cour et il obtint un succès complet. M. Frayssinous, qui l'estimait particulièrement, le désigna au ministère comme un des hommes les plus capables de porter le fardeau de l'épiscopat. Nommé à l'évêché de Rhodéz par une ordonnance du 9 janvier 1850, il ne fut sacré que le 50 novembre à cause des événements politiques qui retardèrent sa prise de possession. Les circonstances difficiles au milieu desquelles il se trouvait firent remarquer sa prudence. Il était plein de talent pour l'administration de son diocèse et il en réglait les moindres détails avec beaucoup de zèle. On lui doit plusieurs établissements utiles et

de sages ordonnances pour la direction des paroisses. On distingue parmi les principaux objets de sa sollicitude pastorale, les cimetières, les bibliothèques paroissiales, les presbytères, les catéchismes, sur lesquels il attira, par ses beaux *Mandements*, l'attention du clergé et dont il assura la fondation ou l'entretien par des règlements d'une haute sagesse. Lorsque l'archevêché de Paris devint vacant par le décès de Mgr. de Quélen, plusieurs personnages éminents pensèrent à lui donner l'évêque de Rhodéz pour successeur, des négociations furent entamées à ce sujet, mais elles ne purent aboutir, à cause de la répugnance qu'avait témoignée le prélat pour accepter cette charge. Après la mort de M. Belmas, évêque de Cambrai, ce siège fut érigé en archevêché et M. Giraud fut appelé à le remplir en 1842. Ce diocèse, dont la population est composée d'industriels et d'ouvriers, était loin d'offrir, comme celui de Rhodéz, des exemples de foi et de pratiques religieuses. Le nouvel archevêque s'appliqua à y faire comprendre, par ses instructions pastorales, la loi du travail, l'observation du dimanche et la sainteté des alliances chrétiennes. Son éloquence et sa douceur le firent comparer plusieurs fois à Fénelon, dont il occupait le siège et dont il retraçait les vertus. Sa bienfaisance lui inspira quelquefois des démarches qui témoignent d'une sainte hardiesse et d'une charité toute évangélique. En 1846, ayant épuisé toutes ses ressources, il se présenta dans une fête où son arrivée inattendue déconcerta un instant les danseurs. Mais après avoir rassuré l'assemblée, il invita une dame à faire la quête avec lui, en disant : « Oh le plaisir moissonne, la charité peut glaner. » Il s'associa à ses collègues pour réclamer la liberté d'enseignement. Cette protestation n'empêcha pas le gouvernement français de demander pour lui la pourpre romaine. Le pape le créa, en 1847, cardinal-prêtre du titre de Notre-Dame de la paix. Quand il fut question de rétablir le chapitre de Saint-Denis, on offrit à M. Giraud le titre de primicier. Il refusa et témoigna le désir de consacrer le reste de sa vie au bien de son diocèse. Atteint depuis longtemps d'une cruelle maladie, il y succomba le 17 avril 1850, après avoir reçu avec une grande piété les sacrements de l'Eglise. Il ne laissa pas même de quoi se faire enterrer. On a de lui : *Instruction sur le jubilé*, prononcée dans l'église cathédrale de Clermont le lundi 26 juin 1826, Clermont-Ferrand, 1826, in-8; *Traité du destin*, traduit du latin avec des notes, 1816, in-12, dans lequel l'auteur eut le mérite de ne s'inspirer que de lui-même, puisque c'était la première fois que ce traité de Cicéron était traduit en français; *Mandements et instructions pastorales*, Lille, 1842 et 1846, 5 vol. in-8. C'est le recueil de ses meilleures écrits et des principaux actes de sa vie. Il est fort recherché et fort goûté; il y a peu de livres qui se lisent avec plus de charmes. On y trouve une grande connaissance de l'Ecriture sainte et des applications heureuses du texte sacré. Le ton qui y règne est toujours élevé sans cesser d'être à la portée des plus simples. L'onction qui y coule rend cet ouvrage très-propre à faire aimer et bénir la

religion. On a remarqué surtout avec quel art l'auteur excellait à traiter les sujets qui semblent le moins prêter à l'éloquence. Ses mandements sur *les Cloches*, sur *les Cabarets*, sur *les Cimetières*, ont eu un succès populaire. La convenance du ton, l'élégance des détails, des vues ingénieuses, des rapprochements inattendus, l'art de fertiliser les sujets les plus arides et de relever par des considérations de l'ordre le plus élevé les intérêts les plus matériels, telles sont les qualités qui dominent dans ces *Mandements*.

GIUSTINIANI (Nicolas-Antoine), né à Venise en 1712, prit en 1750 l'habit de Saint-Benoît à Padoue, et après avoir enseigné la théologie avec succès, fut nommé à l'évêché de Torcello. Transféré cinq ans après sur le siège de Vérone, il donna tous ses soins à son diocèse sans cesser de s'appliquer à l'étude. Clément XIV lui donna l'évêché de Padoue en 1772. Il y mourut en 1796, après avoir fait bénir son nom par la charité compatissante qui le distinguait. Il avait donné une traduction italienne des *Opuscules* du B. Laurent Justiniani, l'un de ses ancêtres; préparé une édition nouvelle des *Œuvres de saint Athanase*, Padoue, 1777, 4 vol. in-fol., et publié l'histoire chronologique des évêques de Padoue : *Serie cronologica de vescovi*, etc., ib., 1786, in-4.— GIUSTINIANI (Ange), de la même famille, était provveditore à Trévise lorsque Bonaparte s'avança contre Venise en 1797. Il déploya un grand caractère, osa résister au conquérant et sut mériter son estime en refusant ses offres brillantes. Obligé de quitter Trévise, il ne survécut pas longtemps à la ruine de sa patrie.

GNEDITSCH (Nicolas), né à Pultawa en 1784, étudia à l'université de Moskou, fut nommé en 1817 conservateur de la bibliothèque impériale de Saint-Petersbourg et s'occupa de littérature et de poésie. Il mourut dans cette ville en 1855, conseiller d'état et membre de l'académie impériale. Outre une traduction en prose du *roi Léar* de Shakspeare et une traduction en vers du *Tancrède* de Voltaire, on lui doit *La naissance d'Homère*, poème en deux chants, qui lui fit une grande réputation. Son principal titre de gloire est sa traduction de *l'Iliade* en vers russes, dans laquelle il a rendu le texte homérique presque vers pour vers et même mot pour mot en conservant à peu près partout la force, la grâce et l'harmonie de l'original. Enfin il a composé aussi quelques *idylles* qui présentent un tableau pittoresque et fidèle de la vie champêtre dans les climats du Nord.

GOERTZ (le comte Jean-Eustache de), homme d'état prussien, né en 1757 en Franconie, étudia au collège de Brunswick et à l'université de Leyde. Etant entré dans l'administration publique, il se fit connaître à la cour de Weimar où il éleva les deux fils de la duchesse douairière. Il passa ensuite au service du roi de Prusse qui le nomma en 1779 son ministre plénipotentiaire à la cour de Saint-Petersbourg. Il occupa le même poste en Hollande et auprès de la diète de Ratisbonne. Ce fut dans cette ville qu'il fixa sa demeure; il y mourut en 1821. On le représente comme un homme d'une imagination trop ardente, mais négociateur expérimenté,

irréprochable dans ses mœurs, noble dans son caractère et scrupuleusement attaché à ses devoirs. Nous citerons parmi ses écrits : *Lettres d'un gouverneur de princes, sur l'éducation*, Heilbronn, 1771, in-8 (en allemand); *Mémoires et actes authentiques relatifs aux négociations qui ont précédé le partage de la Pologne, tirés du porte-feuille d'un ancien ministre du XVIII^e siècle*, Weimar, 1810, in-8; *Mémoire historique de la négociation*, en 1778, pour la succession de la Bavière, Francfort et Paris, 1812, in-8. En 1827 et 1828 parurent à Stuttgart des *Mémoires historiques et politiques*, tirés de ses papiers d'état. Ils ne contiennent guère que ce que l'on connaissait déjà par ses autres ouvrages.

GOFFAUX (François-Joseph), né en 1735 dans les environs d'Angers, fit ses études au collège de Louis-le-Grand et, après avoir adopté avec modération les principes de la révolution française, fut nommé d'abord administrateur du département de Maine-et-Loire, puis membre de l'assemblée législative. Les excès qui signalèrent la fin de la session le dégoûtèrent de la vie politique. Il passa en Angleterre et ne revint en France qu'après le rétablissement de l'ordre. Nommé professeur au collège de Louis-le-Grand, il obtint sa retraite en 1815 et mourut en 1856. On lui doit, entre autres ouvrages, *Tableau chronométrique des époques principales de l'histoire depuis la prise de Troie jusqu'à nos jours*, Paris, 1805, in-fol.; *Robinson Crusoeus*, 1807, in-8, d'une latinité simple et élégante; *Narrationes servato temporum ordine dispositæ*, Paris, 1804, in-8; *Conseils pour faire une version*, 1811, in-8; *Devoirs d'humanités*, ibid., 1826, in-8. Goffaux avait pris une part considérable à la traduction de l'*Histoire universelle* anglaise.

GOLDFUSS (George-Auguste), né en 1782, termina de bonne heure ses études. Nommé professeur de géologie et de minéralogie à l'université de Bonn, il se fit remarquer pour son savoir, et mérita d'être admis dans les principales académies d'Allemagne. Il mourut au mois d'octobre 1848, à 66 ans, avec la réputation d'un minéralogiste distingué. On a de lui plusieurs ouvrages parmi lesquels nous citerons : *Naturhistorischer atlas*, Dusseldorf, 1824 et ann. suiv., 25 livr. in-fol., fig.; *Petrefacta musei universitatis Bonnensis, necnon Hæninghusiani Crefeldensis, iconibus et descriptionibus illustrata*, Dusseldorf, 1826-44, 5 vol. in-fol., avec le texte en latin et en allemand.

GOMICOURRT (Augustin-Pierre DAMIENS de), littérateur, né à Amiens en 1725, s'appliqua dès sa jeunesse à l'étude des langues et de l'histoire. Admis à l'académie de sa ville natale, il s'y fit remarquer par des lectures intéressantes. On n'a pu découvrir la date de sa mort; mais il paraît qu'il ne vivait plus en 1789. Tous ses ouvrages sont anonymes ou pseudonymes. Nous citerons : *Mélanges historiques et critiques*, Amsterdam et Paris, 1768, 2 vol. in-12; *L'Observateur français à Londres ou lettres sur l'état présent de l'Angleterre*, 1769-72, 52 vol. in-12; *Essai sur la poésie lyri-comique*, 1771, in-8; *Traité analytique, etymologique et raisonné de l'accent et de la prononciation de la langue anglaise*, 1778, in-8.

GONOD (B.), né en 1795 à Artemare (Ain), après avoir fait ses études au collège de Belley et s'y être voué à l'enseignement, fut envoyé, en 1815, à Clermont, où il professa successivement toutes les classes jusques et y compris la rhétorique. Appelé en même temps aux fonctions de bibliothécaire de la ville, il rétablit l'ordre qui manquait dans le dépôt confié à ses soins, en dressa le *Catalogue*, et sut mettre à profit les trésors littéraires qu'il sauvait de l'oubli. Il mourut, le 16 février 1849, à 56 ans, avec la réputation d'un savant bibliographe, et d'un homme de bien. On a de lui : un *Traité de la quantité grecque, etc.* Clermont-Ferrand, 1816, in-8; *Trois Odes au roi sur le discours prononcé par S. M. à l'ouverture de la session de 1816*, ibid., 1817, in-8. Il a en outre publié les *Mémoires de Fléchier sur les grands jours tenus à Clermont en 1665-1666*, ibid., 1844, in-8, et des *Lettres inédites de l'abbé de Rancé*, ib., 1846, in-8, qui ont obtenu un très-grand succès.

GOSSELLIN (Pascal-François-Joseph), né à Lille en 1731, voyagea de bonne heure dans l'intérêt du commerce et de la géographie. Ses travaux le firent admettre à l'académie des inscriptions et belles-lettres en 1791, deux ans après que cette société l'eut couronné pour un mémoire fort remarquable qui était intitulé : *Géographie des Grecs analysée*. Nommé en 1799 conservateur du cabinet des antiques, il travailla sous l'empire à la traduction de Strabon et fut nommé, sous la restauration, l'un des quatre assistants du *Journal des savants*, c'est-à-dire un de ceux qui, en l'absence du garde des sceaux, président les conférences des auteurs de ce journal. Il mourut en 1850, laissant la réputation d'un géographe fort distingué et d'un homme très-recommandable par sa loyauté, sa prudence et sa franchise. Nous mentionnerons parmi ses ouvrages : *Recherches sur la géographie systématique et positive des anciens*, 1798, in-4; *Recherches sur les connaissances des anciens dans le Golfe persique*, mémoire lu à l'institut en 1801; *Mémoire sur l'évaluation et l'emploi des mesures itinéraires*, lu à l'institut en 1804; *Recherches sur les connaissances géographiques des anciens le long des côtes occidentales et septentrionales de l'Europe*, 1811, etc.

GOVONA (la sœur Rose), née à Mondovi en 1716, conçut le projet d'établir un refuge pour y recueillir les filles de treize à vingt ans, et les soustraire aux dangers de la société. Elle vint à Turin en 1755, y obtint un modeste logement et le transforma en maison de travail et d'éducation. C'est aujourd'hui un célèbre et utile hospice connu sous le nom *Delle Rosine*. La fondatrice mourut à Turin en 1775.

GOYERS (Jacques), né à Malines en 1719, embrassa l'état ecclésiastique et devint curé dans son diocèse. Nommé censeur des livres en 1795, il fut obligé de quitter sa patrie pendant l'invasion française, se retira à Bruxelles en 1798, et y mourut en 1809. Il a publié : *Instructio practica confessarii circa errores confitentium*, Bruxelles, 1780, in-8; *Questio theologico-practica*, Malines, 1781, in-12; *Discussio, quo ordine in missa, coram SS. sacramento exposito, dicenda sit oratio pro pece*, Bruxelles, 1784, in-4; *Continuatio historiæ duatús Geldrie*, ibid., 1806, in-4. On trouve à la bibliothèque royale

(de Belgique), Fonds Van Hullem, la *Correspondance* et les notes de Goyers, relatives à la *Bibliothèque belge*, ainsi que d'autres manuscrits parmi lesquels nous citerons : *Additamenta ad Cornelii Van Gestel historiam sacram et profanam archiepiscopatus Mechliniensis*; *Document concernant l'histoire ecclésiastique des Pays Bas*; *Clari Mechliniensis*.

GRAETER (Frédéric-David), savant Prussien, né en 1768, consacra sa vie à enseigner, et mourut à Schorndorf en Wurtemberg, le 2 décembre 1850. On a de lui : *Fleurs du Nord*, Leipzig, 1789; *Bragour*, magasin littéraire des temps passés, tant en Allemagne que dans le Nord, ibid., 1791-1812, 8 vol.; *Poésies lyriques*, Heidelberg, 1809; *Almanach des Bardes pour l'Allemagne*, Nouveau-Strelitz, 1812; *Idunna et Hermode*, gazette d'antiquités. Breslau, 1812-16; une traduction en allemand de l'*Histoire des Danois* de Suhm; beaucoup d'articles dans l'*Encyclopédie* d'Ersch et Gruber, etc.

GRAMMONT (Antoine-Pierre I^{er} de), archevêque de Besançon, d'une illustre maison du comté de Bourgogne qui subsiste encore aujourd'hui, naquit en 1615 et étudia d'abord dans l'abbaye de Luxeuil. Sa santé l'ayant empêché d'embrasser la vie religieuse, il entra dans l'état ecclésiastique et devint membre du chapitre métropolitain de Besançon. Nommé par le pape Alexandre VII haut-doyen de cette compagnie, il ne crut pas devoir accepter une dignité dont la collation avait toujours appartenu aux chanoines; ceux-ci, par reconnaissance, l'éluèrent archevêque; mais la cour de Rome, qui leur disputait ce droit, refusa de confirmer leur choix et voulut en prendre l'initiative en offrant au nouveau prélat des bulles de nomination. M. de Grammont les ayant acceptées sous toute réserve, se fit sacrer dans une chapelle souterraine de l'abbaye de Saint-Vincent et fut mis en possession de son siège. En 1664, pendant la première invasion des armées françaises, il s'enferma dans la ville de Besançon dont il était le prince aussi bien que le pasteur. Sa résistance fut longue et opiniâtre. Il ne voulut pas que les ecclésiastiques fussent exempts du service militaire et on le vit souvent visiter lui-même les citoyens sur les remparts, en les exhortant à se sacrifier pour leur patrie. La conquête de 1674 trouva en lui moins d'opposition, sans doute par ce qu'il voyait que le sort de la province était irrévocablement fixé. Il reçut Louis XIV à la porte de la métropole et lui dit : « Nous allons rendre » grâces à Dieu de ce que si sa providence nous à » destinés à vivre sous la domination de votre ma- » jesté, elle nous a donnés au plus grand des rois. » Les guerres étant terminées, M. de Grammont s'occupa de ranimer le goût de la piété et des études dans son diocèse. On l'a surnommé le Borromée de la Franche-Comté. On lui doit en effet la restauration de la discipline ecclésiastique. Il fonda le séminaire de Besançon, la maison des missionnaires de Beaupré, destinés à seconder les curés dans l'administration spirituelle de leur paroisse, et contribua pour une forte somme à la reconstruction de l'hôpital Saint-Jacques. Les nouveaux statuts qu'il établit contribuèrent à épurer les mœurs du clergé, un peu affaiblies par cinquante ans de guerre

et de désastres. Les conférences qu'il institua pour les ecclésiastiques firent reflourir la théologie et le droit canon. Il était simple, de mœurs douces, pieux, charitable, et inspirait par son extérieur un profond respect. Il mourut le 1^{er} mai 1698, laissant une mémoire à jamais vénérée dans son diocèse. On a publié par ses ordres, dans le cours de son épiscopat : *Breviarium bisuntinum*, Besançon, 1675, 4 vol. in-12; *Missale bisuntinum de novo recognitum*, ibid., 1694, in-fol.; *Graduale bisuntinum*, ibid., 1682, in-fol.; *Passiones quatuor in majori hebdomada cantari solitæ*, ibid., 1685, in-fol.; *Antiphonarium bisuntinum*, ib., 1681, in-fol.; *Manuale seu sacerdotale diocesis bisuntinæ*, etc., ib., 1674, 2 vol. in-4; *Cérémonial du diocèse de Besançon*, ibid., 1682, in-12; *Catéchisme du diocèse* qui a servi de modèle à tous les ouvrages du même genre et qui passe encore pour un petit chef-d'œuvre.

GRAMMONT (François-Joseph de), neveu du précédent et son coadjuteur sous le titre d'évêque de Philadelphie, lui succéda sur le siège de Besançon. Il reconstruisit le palais archiepiscopal tel qu'on le voit aujourd'hui, donna de nouvelles éditions du *Bréviaire* et du *Rituel*, publia un recueil de *Statuts synodaux* et mourut en 1715, après avoir essuyé beaucoup d'ennuis à cause des efforts que faisaient les jansénistes pour introduire dans le diocèse leurs livres et leur doctrine.

GRAMMONT (Antoine-Pierre II de), neveu du précédent, né en 1685, fit ses études à Paris. Il embrassa d'abord la parti des armes. Blessé gravement devant Spire, dans la campagne de 1702, il fut fait prisonnier, puis rejoignit l'armée après son échange et continua de donner des preuves de sa valeur. Après la paix de Ryswick, il revint dans sa province et quitta la carrière des armes pour entrer dans l'Eglise. Nommé chanoine de la métropole de Besançon et prieur de Morteau, il fut élevé en 1755 à la dignité d'archevêque. A l'exemple de ses oncles, il administra, avec zèle et avec sagesse, le diocèse dans lequel ils avaient laissé de si beaux souvenirs. Il portagea les lettres, fonda plusieurs établissements utiles et mourut en 1754, directeur de l'académie de Besançon où son éloge fut prononcé par Courbouzon, secrétaire perpétuel de la compagnie.

GRASER (Jean-Baptiste), savant ecclésiastique, né en 1718 à Roveredo dans le Tyrol, enseigna dans la ville natale la rhétorique, la philosophie et la théologie. La réputation qu'il acquit bientôt lui mérita d'être appelé à Inspruck, pour y être conservateur de la bibliothèque dite *Teresiana*, et professeur de morale. Il remplit encore dans cette ville les chaires d'histoire universelle et de patrilogie, c'est-à-dire de la doctrine des saints Pères, et y fut grand-recteur de l'université. Sa santé s'étant affaiblie, il revint dans sa patrie, et y mourut en 1786. Il était membre de l'académie des *Agiali* de Roveredo. On a de lui : *De philosophiæ moralis ad jurisprudentiam, necessitate*; *De historici studii amœnitate*; *De præbyterio et in eo sedendi jure*, dédié au cardinal Garampi. Les ouvrages de Graser sont estimés, et lui avaient mérité la bienveillance de l'impératrice Marie-Thérèse et du pape Pie VI.

GREBENKA (Eugène), littérateur russe, né en

1815, mort à Saint-Petersbourg, le 13 décembre 1849, à 34 ans, est connu avantagement par ses spirituels *Tableaux de mœurs de la Petite-Russie*.

GREGORY (Charles-Emmanuel de), né en 1715 à Crescentino, fut reçu, à l'âge de 16 ans, dans l'ordre des frères mineurs de Saint-François. Après avoir étudié à Turin, il devint lecteur de théologie à Fano, puis fut nommé vicaire-général de tous les couvents du Piémont, et en 1781 consultant du Saint-Office et directeur de la bibliothèque de son couvent à Turin, où il mourut le 14 janvier 1789. On a de lui : *l'Antichità di Crescentino*, Turin, 1770, in-8; *La vie du très-glorieux apôtre saint Thomas*, ibid., 1781, in-4; et il a laissé manuscrits des *Mémoires historiques sur l'ancien couvent de Saint-François à Crescentino*, et des *Mémoires pour servir à l'histoire de l'origine de la maison de Savoie*.

GRENET (l'abbé), né vers 1750, embrassa l'état ecclésiastique, suivit la carrière de l'enseignement, et fut nommé professeur de géographie à Paris au collège de Lisieux. Il remplit avec zèle ces fonctions, et mourut dans les premières années de la révolution, au moment où il venait d'entreprendre son grand traité de géographie. On a de ce savant modeste : un *Atlas pour servir à l'intelligence des auteurs classiques*, 1781, in-4, qui le fit connaître d'une manière très-avantageuse, et fut réimprimé plusieurs fois; *Abrégé de géographie ancienne et moderne*, Paris, 1782, in-12; *Traité de la sphère*, ib., 1784, in-12; *Géographie ancienne et moderne, historique, physique, civile et politique des quatre parties du monde*, ibid., 1789, in-12. Cet ouvrage devait avoir six ou sept volumes; il n'en a paru que deux, écrits d'une manière intéressante, et renfermant un tableau fidèle et complet de la France en 1789.

GRESSET (Félix), né en 1795 à Pontarlier, fut, à dix-huit ans, nommé régent au collège de Vesoul. Admis, en 1816, à l'école normale, il en sortit professeur de rhétorique au collège d'Auch, d'où il passa à celui de Toulouse, et devint plus tard inspecteur de l'académie de Grenoble. Destitué en 1850, il se retira chez un de ses amis à Saint-Germain-en-Laye, et mourut de chagrin, en 1851, à 56 ans. Il était membre de l'académie de Toulouse, pour laquelle il rédigea plusieurs *Dissertations* philologiques fort remarquables. On a de lui : *Essai sur la langue grecque, ou précis de sa formation, de sa grammaire et de sa Prosodie*, etc., Paris, 1825, in-8. Il a laissé manuscrit un *Dictionnaire polyglotte*, incomplet, des chapitres d'un ouvrage sur la *Formation des langues*, des *Recherches étymologiques*, etc.

GRIFFI (Léonard), né en 1457 à Milan, embrassa l'état ecclésiastique, et fut honoré de divers emplois dans sa patrie. Sur sa réputation Sixte IV le fit venir à Rome, le nomma en 1478 son secrétaire, et lui donna l'évêché de Gubio, d'où il fut transféré, en 1482, sur le siège de Bénévent. Ce prélat, l'un des meilleurs poètes de son temps, mourut à Rome en 1485. Ses *Poésies*, restées inédites, sont conservées à Milan dans la bibliothèque Ambrosienne; mais Muratori a inséré dans ses *Scriptor. rerum italicarum*, tom. xxv, un *Poème* en vers hexamètres intitulé : *Conflictus Aquilani quo Braccius Perusinus*

profligatus est libellus, qui, pour l'élégance et l'harmonie, égale les compositions les plus estimées du x^e siècle.

GRILLO-CATTANEO (Nicolas), né en 1759 à Gênes, d'une famille patricienne, était doué d'une imagination très-vive, et d'une grande pénétration. Quelques poésies qu'il publia dans sa jeunesse lui ouvrirent les portes de plusieurs sociétés littéraires, et il fut, en 1786, un des fondateurs de la *Società patria*, dont le but était d'encourager l'agriculture et les arts. Nommé l'un des procureurs de la banque nationale de Saint-Georges, il remplit cette place avec bonheur. En 1806, Lebrun, envoyé du gouvernement français, le fit recteur de l'académie impériale; mais cette faveur ne fut pas de longue durée. Attaché aux anciennes institutions, Grillo désapprouva le régime nouveau, et s'opposa à quelques projets sur les études. Il fut d'abord privé de sa place de recteur, et plus tard reçut ordre de se rendre à Paris. Ce ne fut qu'en 1811 qu'il put revenir à Gênes. Inquiété de nouveau, il se retira dans une maison de campagne en Savoie. En 1814, chargé par le gouvernement provisoire du ministère de l'instruction publique, il eut, après la réunion de Gênes au royaume Sarde, la direction des études, et garda cette place jusqu'en 1821. Admis à la retraite, il se fixa dans ses terres, et y mourut le 22 juillet 1854. On a de lui : une traduction en vers italiens des *Poésies de Pope*, Finale, 1779, in-8; *Poésies diverses*, dans la collection de poèmes choisis des auteurs génois, Gênes, 1789, in-8; *Psaumes de David*, ibid., 1805, 2 vol. in-4, réimprimés sous le titre de *Paraphrase poétique des psaumes de David*, ibid., 1825, 5 vol. in-8; *Paraphrase poétique des cantiques des prophètes*, ibid., 1825, in-8; *Proverbes de Salomon*, paraphrase en vers blancs avec des notes, ibid., 1827, in-8; *Lamentation de Jérémie*, paraphrase poétique en vers lyriques avec des notes, ibid., 1828, in-8.

GRIMALDI (Joseph-Marie), né en 1754 à Moncallieri en Piémont, après avoir fait ses études au collège royal des nobles à Turin, embrassa l'état ecclésiastique. Reçu docteur en théologie, il se rendit à Verceil en 1779, fut nommé chanoine de la cathédrale, puis sacré évêque de Pignerol en 1797. Lors de la réunion du Piémont à la France, il donna sa démission; mais en 1805 il fut pourvu du siège d'Ivrée, et assista au concile assemblé à Paris en 1811, où il soutint avec un rare talent les droits du souverain Pontife. En 1817, il devint archevêque de Verceil, et occupa ce siège jusqu'à sa mort, arrivée le 1^{er} janvier 1850. Grimaldi fit beaucoup de bien dans son diocèse; il établit à ses frais un couvent de religieuses, et légua, par son testament, vingt mille francs aux pauvres.

GRISEL (l'abbé Joseph), né en 1705 à Cherbourg, après avoir terminé ses études philosophiques et théologiques, entra en 1758 à la métropole de Paris, comme vicaire perpétuel de Saint-Germain-l'Auxerrois, y passa 49 ans, n'ayant jamais possédé que ce seul bénéfice, et mourut le 21 janvier 1787. L'abbé Grisel s'est fait connaître par son zèle et son dévouement au saint Ministère, et surtout comme supérieur de la maison de Sainte-Aure, où il réta-

blit en 1751 l'adoration perpétuelle du sacré Cœur de Jésus. On doit à ce pieux ecclésiastique : *Le chemin de l'amour divin, description de son palais et beautés qui y sont renfermées*, Paris, 1746, in-12; *Lettres d'une religieuse du calvaire*, ibid., 1755, in-12; *L'année religieuse, ou occupation intérieure pendant les divins offices*, ibid., 1766, 8 vol. in-18. Ouvrage qui mérite peut-être plus d'estime qu'on ne lui en accorde communément; *Adoration perpétuelle du sacré Cœur de Jésus*, ibid., 1784, in-12; *Constitution des religieuses de Sainte-Aure, suivant la règle de Saint-Augustin*, ibid., 1786, in-18.

GRIZIO (Annibal), prêtre romain, né en 1550 à Iesi, dans la Marche d'Ancone, mort le 5 avril 1612, fut en grande faveur près du pape Paul V, et remplit diverses fonctions honorables. Il avait du talent pour la poésie; mais la plupart de ses compositions sont restées inédites. On ne connaît de lui que quelques *Rime* à la louange de Sixte V dans la *Raccolta* d'Ant. Costantini, Mantoue, 1611, in-4.

GROSEZ (Jean-Etienne), jésuite, né à Arbois au commencement du XVII^e siècle, après avoir enseigné dans différents collèges, se consacra aux missions, et mourut à Lyon vers 1695. On a de lui : *Le Journal des saints, ou méditations pour tous les jours de l'année, avec un abrégé de la vie de chaque saint*, Lyon, 1675, 3 vol. in-12, nouvelle édition augmentée de méditations sur tous les évangiles des dimanches de l'année, ibid., 1681, 1696, 1709, 1725, 1765, Liège, 1689, 1700, Paris, 1697, 3 vol. in-12, Nancy, 1740, 2 vol. in-12, Toulouse, 1746, 5 vol. in-12, Lyon, 1822, 1828, 2 vol. in-12; *Vie de la mère Anne de Xaintonge, fondatrice de la compagnie de Sainte-Ursule, au comté de Bourgogne*, Lyon, 1681, 1691 et 1697, in-8; *Vie de la mère Marie-Madeleine de la Trinité, fondatrice de l'ordre de N.-D. de la miséricorde*, ibid., 1690 et 1696, in-8. Ces ouvrages sont écrits avec simplicité et onction; ils ont joui longtemps d'un succès mérité.

GUALFREDDUCI (Bandino), jésuite, né en 1565 à Pistoie, professa quelque temps la rhétorique, fut ensuite secrétaire des lettres latines, et mourut à Rome, le 5 mars 1627. On a de lui : *Hieromenia seu sacri menses*, Rome, 1622, 1625, in-12. C'est un recueil de vers à la louange de chaque saint dont l'église célèbre particulièrement la fête dans le cours de l'année. *Variorum carminum libr. VI*, ibid., 1622, in-12; *Sigeris, tragédie*, ibid., 1627, in-12; *Oratio de Passione Domini*, ibid., 1641, in-12, sermon prononcé en 1606 en présence du pape Paul V.

GUDME (Andréas-Christophe), né en 1771 à Ærøskjøbing, petite île d'Oëroe, près la côte du Schleswig, était destiné par sa famille à l'état ecclésiastique; mais après avoir fait ses études théologiques à Copenhague, où il fut deux ans prédicateur, il changea de carrière, et obtint l'emploi d'inspecteur des terres dans les duchés de Schleswig et de Holstein. En 1829, il visita l'Allemagne, l'Autriche et la Suisse, et de retour à Kiel, il s'occupa de plusieurs ouvrages importants, et mourut aux bains de Wisbaden, en juin 1855. On a de lui : *Description statistique, géographique et topographique des deux duchés de Schleswig et Holstein*, etc.,

Kiel, 1855, in-8, 1^{re} part., avec 26 tableaux; *Population des duchés de Schleswig et de Holstein dans les temps anciens et modernes*, Altona, 1819, in-4; *Manuel hydrostatique et hydraulique, ou science et art de se servir des machines et constructions y relatives*, Berlin, 1826, 1828, 1829, avec 64 gravures ou plans.

GUILLON (Marie-Nicolas-Sylvestre). (Nous avons déjà donné sur ce savant prélat un article dans le tom. IV, p. 267; mais comme il n'est pas complet, nous y ajouterons ce qui suit). Le curé de la paroisse sur laquelle habitait l'évêque constitutionnel Grégoire, s'étant présenté chez lui, lors de sa dernière maladie, n'en avait pu tirer aucun désaveu des erreurs qu'il avait soutenues opiniâtrément, au sujet de la constitution civile du clergé. Le gouvernement craignit que les amis de Grégoire n'excitassent des troubles à son enterrement, si, comme cela était probable, la sépulture ecclésiastique lui était refusée, à cause de sa résistance schismatique à l'Eglise. Il engagea donc l'abbé Guillon à visiter le malade et à lui donner les derniers sacrements. S'étant contenté d'une profession de foi conçue en termes généraux, l'abbé Guillon passa outre et administra le moribond. Repris par Mgr. de Quélen, il eut le tort de vouloir se justifier et par la publication d'une brochure, *Exposé de ma conduite*, etc. 45 pages in-8, et par des articles apologétiques insérés dans les journaux. Il y eut alors une réclamation universelle du clergé du diocèse de Beauvais; l'affaire retentit à Rome, et le saint Siège lui refusa ses bulles pour l'évêché de Beauvais. Averti par la rumeur publique, l'abbé Guillon reconnut son erreur, et désavoua tous ses actes irréguliers en présence des membres du conseil archiepiscopal. Mgr. de Quélen publia cette rétractation, et l'envoya à tous les curés du diocèse de Paris. Quelque temps après, sur les instances de Louis-Philippe, l'abbé Guillon fut institué évêque de Maroc *in partibus*. Mais le pape déclare expressément dans sa bulle, qu'il ne lui accorde cette grâce qu'en considération de son repentir, et de la satisfaction qu'il a faite au saint Siège et à l'archevêque de Paris pour sa conduite dans l'affaire de Grégoire. L'abbé Guillon avait passé la plus grande partie de sa vie dans des travaux d'érudition; il n'était familier qu'avec les livres; il ne connaissait ni les affaires ni les hommes, et il se livrait avec trop d'abandon peut-être à ceux qui cherchaient à s'insinuer dans sa confiance. La *Collection des brefs et instructions de N. S. P. le pape Pie VI, relatifs à la révolution française*, n'a été entièrement donnée au public qu'en 1800. Cet ouvrage s'imprimait en 1799, lorsqu'arriva la journée du 18 fructidor. Les circonstances empêchèrent de le mettre au jour. On en délivra seulement quelques exemplaires aux souscripteurs plus pressés, sous le titre de *Recueil des décisions du Saint-Siège apostolique*. Mais le *Discours préliminaire* et l'*Appendice* n'y furent joints et ne parurent qu'en 1800, avec un *Supplément* dont la dernière pièce est un *Bref aux évêques de France réfugiés en Angleterre*, daté de la Chartreuse de Florence, le 10 novembre 1798. L'abbé Guillon avait fait un autre ouvrage; *Témoignages de l'E-*

glise romaine, ou *Opinions de MMrs. les cardinaux*, etc. Ce recueil n'a jamais été publié. Il contenait la traduction des *Votes* des cardinaux consultés par le pape Pie VI, sur la *Constitution civile du clergé*. Les originaux de ces *Votes*, enlevés de Rome, lors de l'invasion des palais pontificaux, furent prêtés à l'abbé Guillon, qui, voyant une suite naturelle de la *Collection des Brefs*, se mit à les traduire. On en avait commencé l'impression en 1801, lorsque Mgr. Spina, depuis cardinal, alors un des négociateurs du concordat, en eut connaissance. Il crut que la publication de ces *Votes* était inutile, qu'elle pourrait même avoir des inconvénients, et il en fit suspendre l'impression. Les 96 pages déjà imprimées furent détruites. La traduction entière resta entre les mains de l'auteur, et le manuscrit est porté dans le catalogue de sa bibliothèque. Outre les ouvrages cités dans cet article, on a de l'abbé Guillon : *Entretiens sur le suicide*, Paris, 1805, in-18, réimprimés en 1856, in-8. La réputation de la *Bibliothèque choisie des Pères* ne s'est pas soutenue. On a reproché à l'auteur de manquer de naturel dans ses traductions, et de traduire du même style Tertullien, saint Augustin, saint Chrysostome, etc. L'abbé Guillon a laissé beaucoup de manuscrits. Les principaux sont, une nouvelle édition de la *Bibliothèque choisie des Pères de l'Eglise*, entièrement refaite et augmentée de 6 volumes; *Traité du sacerdoce par saint Jean-Chrysostome*, pouvant former 2 vol. in-8; *Cours d'éloquence sacrée*, 8 ou 10 vol.; *Essai sur l'Apologue*; *Histoire universelle de l'Apologue*, etc., 5 ou 4 vol. Il y a quelques inexactitudes dans la Notice sur l'évêque de Maroc, publiée dans l'*Ami de la Religion*, tom. 159, pag. 109, 121 et 145.

GUINCHARD (François-Marie), né en 1754 à Arpajon, fit ses classes au collège de Sainte-Barbe, et fut ordonné prêtre à Saint-Sulpice. Vicaire à Saint-Jean-en-Grève pendant quelques années, il devint ensuite curé d'Arpajon. Ayant refusé le serment exigé par la constitution civile du clergé, il fut obligé d'abandonner sa paroisse, et se retira à Paris. Mais bientôt il fut forcé de passer en Angleterre, où il se livra à l'enseignement. De retour à

Paris, il établit un pensionnat, d'où sont sortis des sujets distingués, et mourut le 6 juin 1856. Il avait été le bienfaiteur de la maison royale des Quinze-Vingts, dont il était chapelain honoraire. On a de ce pieux ecclésiastique : *Supplément au catéchisme de l'empire français*, Paris, 1807, in-8; *Extraits poétiques et morceaux choisis dans les meilleurs poètes anglais*, ibid., 1807, in-18. Ce recueil est excellent; *Selecti e sacris scripturis versiculi, ad usum studiosæ juventutis*, ibid., 2 part. in-12. Ces divers opuscules n'étaient destinés qu'à l'éducation de ses élèves.

GUMILLA (le P. Joseph), né vers 1690, embrassa la règle de Saint-Ignace. Destiné aux missions de l'Amérique, il s'embarqua pour la Nouvelle-Grenade. Nommé supérieur des missions de l'Orénoque, il remonta les bords de ce fleuve, et visita tous les établissements tant indiens qu'espagnols situés dans cette province. Il était recteur du collège de Carthagène, lorsqu'il repassa en Espagne en 1758. Ce fut à Madrid qu'il rédigea l'ouvrage intitulé : *El Orenoco ilustrado y defendido : historia natural, civil y geographica de las naciones situadas en las riveras de esto gran Rio*. Le succès qu'obtint ce livre engagea l'auteur à le revoir avec soin, et il en donna une 2^e édit., Madrid, 1745, 2 vol. in-4, fig.; Eidous en a publié une traduction française, Paris, 1758, 5 vol. in-12, mais ayant subi de nombreux retranchements, elle ne peut pas tenir lieu de l'original. On ne connaît pas l'époque de la mort du P. Gumilla.

GYROWETZ (Adalbert), né en 1765 à Brunn en Moravie, fut l'un des plus féconds et des plus populaires compositeurs de musique de l'Allemagne. Nommé, en 1796, maître de chapelle de la cour d'Autriche, il remplit avec distinction cette place jusqu'en 1858, et mourut à Vienne au mois d'août 1849, à 84 ans, jouissant depuis sa retraite d'une forte pension. Cet habile artiste s'est essayé dans tous les genres de la musique vocale et instrumentale, et ses nombreuses compositions ont obtenu dans tous les pays des succès. Il a laissé manuscrit des *Mémoires* contenant une *Histoire* détaillée de l'art musical durant sa longue carrière.

H

HACHETTE DES PORTES (Henri), né en 1712, dans le diocèse de Reims, devint chanoine de cette ville où il obtint la confiance des évêques qui s'y succédèrent. Devenu archidiacre et vicaire-général, il se signala par le respect avec lequel il accueillit la bulle *Unigenitus* et par les efforts qu'il fit pour obtenir qu'on se soumit à ce décret. Nommé évêque de Sidon, *in partibus*, il fut élevé ensuite sur le siège de Glandèves et travailla à répandre la dévotion au sacré Cœur de Marie, soit dans son diocèse, soit dans les établissements des Carmélites

où il exerçait la charge de visiteur. Arraché de son siège en 1791, il se retira à Bologne et y mourut en 1795. On a de lui, entre autres ouvrages : *Dévotion au Cœur de Marie*, 1825, in-12, nouv. édit. considérablement augmentée.

HÆDUS (Pierre CAPRETTO, plus connu sous le nom de), vivait dans le Frioul à la fin du x^v siècle. Il partagea sa vie entre les modestes fonctions du sacerdoce et la culture des lettres, et composa un ouvrage intitulé : *De amoris generibus, sive anterticorum libri tres*, Trévise, 1492, in-4. Dans le

premier livre, il traite des peines et des dangers qui suivent l'amour; dans le second il indique les moyens qu'il croit les plus propres à se garantir de cette passion, et dans le troisième il établit, suivant la doctrine du christianisme, la supériorité de l'amour de Dieu sur toutes les affections périssables.

HÆFNER (Jean-Reinard), historien allemand, né en 1764 à Drusen, remplit les fonctions de précepteur, et mourut le 15 mai 1850. On a de lui une *Histoire de la seigneurie de Schmalkalden*, 1808-1826, 4 vol. in-8, ouvrage important.

HELLSTROEM (Charles-Pierre), géographe, né en Finlande en 1774, prit ses degrés à l'université d'Abo. Après avoir été attaché au collège royal des Mines, il passa quelques années après au bureau du cadastre en qualité de premier ingénieur, et devint enfin chef du bureau des archives des cartes de la marine. Il mourut en 1856, membre de l'académie royale de Stockholm et chevalier de l'ordre de Wasa. Il a publié, outre un grand nombre de *Mémoires* et de *Cartes* : *Notice sur la détermination géographique de la position des lieux dans la Westrobothnie*, Stockholm, 1804, in-4; *Discours sur les progrès de la géographie suédoise dans les cinquante dernières années*, ibid., 1815, in-4; *Notice sur la position géographique des lieux en Suède*, ibid., 1815, in-8; *Considérations sur le projet de détourner les eaux surabondantes du lac Hjelmars*, ibid., 1812, in-4. Berzélius a donné une notice sur ce savant laborieux dans les *Mémoires de l'académie royale des sciences de Stockholm*, pour l'année 1856.

HALLENBERG (Jonas), né en 1748, étudia à l'université d'Upsal et fut nommé d'abord vice-chancelier des archives du royaume. Auditeur à la cour royale de Suède en 1781, aide-conservateur à la bibliothèque en 1785, historiographe du royaume l'année suivante, il fut chargé de composer l'histoire du règne de Gustave II. En 1812, on le décora de l'étoile polaire, et Bernadotte, à l'occasion de son couronnement, en 1818, lui accorda des lettres de noblesse. Peu après, ayant résigné ses différentes charges, il se retira à la campagne et y mourut en 1854. Il était membre des deux académies de Stockholm, correspondant de l'académie impériale de Saint-Petersbourg, et de la société archéologique de Copenhague. On lui doit, soit en latin, soit en suédois, plus de vingt-cinq ouvrages sur l'histoire ou la numismatique. Le plus remarquable est l'*Histoire du royaume de Suède sous le règne de Gustave-Adolphe-le-Grand*, Stockholm, 1790-1796, 5 vol. in-8. La scrupuleuse exactitude des détails et l'impartialité des jugements rendent ce livre très-recommandable; mais il pêche par le style qui est lourd, prétentieux et souvent obscur.

HAMAKER (Henri-Arent), orientaliste, né à Amsterdam en 1789, fut d'abord destiné à la profession de marchand. Il entra ensuite dans une étude de notaire, et la quitta pour cultiver la langue arabe. Nommé professeur à l'athénée de Franeker, il s'y fit connaître soit par ses cours soit par ses ouvrages. On l'appela à Leyde en 1818, pour enseigner dans l'université. Il s'y fixa, et y mourut en 1853, membre de l'institut royal des Pays-Bas,

correspondant des académies de Göttingue et de Berlin et des sociétés asiatiques de Paris, de Londres et de Calcutta. On peut voir dans la *Biographie universelle*, la liste de ses principaux ouvrages, tom. LXVI, *Supplément*.

HAMPER (William), né en 1776 à Birmingham, mort, le 3 mai 1831, était membre de la société des antiquaires de Newcastle, pour laquelle il composa plusieurs *Mémoires* sur les inscriptions runiques et l'architecture gothique. Ses deux principaux ouvrages sont : *Observations sur les colonnes de Hoastones*, 1820, in-4; *Vie, Journal, et correspondance de sir William Dugdale*, 1827, in-4.

HARDOUIN (Henri), né à Grandpré vers 1721, vint à Reims où il reçut la prêtrise et la direction du chœur de la métropole avec le titre de chanoine. Il composa plus de cinquante messes à quatre et cinq parties vocales avec accompagnement d'orchestre, et un grand nombre de motets, corrigea et embellit le chant grégorien, mit en musique plusieurs offices des fêtes patronales et écrivit une méthode de plain-chant. La révolution interrompit ses fonctions, mais il les reprit en 1802 et se retira quelque temps après à Grandpré, où il mourut en 1808. On lui doit la *Messe* du sacre de Louis XVI, et des *Messes de morts* d'un rare mérite. On cite parmi ses morceaux un *Dies iræ* et un *De profundis*, qui sont au-dessus de tout éloge.

HARPSFIELD (Nicolas), historien et controversiste, fut élevé à Oxford et promu en 1544, à la place de principal de l'école de droit. Deux ans après on le nomma professeur de grec dans l'université. Sous la reine Marie il se fit recevoir archidiacre de Cantorbéry. Au commencement du règne d'Elizabeth, on le choisit conjointement avec d'autres théologiens catholiques pour entrer en conférence contre ceux de la nouvelle église. Il refusa d'embrasser le schisme, fut privé de ses bénéfices et enfermé dans la tour de Londres, où il mourut en 1585. On lui doit : *Dialogi sex contra summi pontificatus, monasticæ vitæ, sanctorum, sacrarum imaginum oppugnatores et pseudo-martyres*, Anvers, 1566, in-4; *Historia anglicana ecclesiastica à primis gentis susceptæ fidei incunabulis ad nostra fere tempora deducta*, publiée par le P. Richard Gibbon, Douai, 1622, in-fol.; *Historia hæresis Wiclefianæ*; *Chronicon à diluvio Noë ad annum 1555*, en vers latins; *Impugnatio contra bullam Honorii papæ primi ad Cantabrigenses*; *Traité sur le mariage, composé à l'occasion du prétendu divorce entre le roi Henri VIII et la reine Catherine*, en 3 livres.

HARPSFIELD (Jean), frère du précédent, fut successivement chapelain de l'évêque Bonner, archidiacre de Saint-Paul de Londres et doyen de Norwich. Enfermé comme son frère pour la cause de la foi, il sortit de sa prison au bout d'un an et mourut en 1588. Ses ouvrages sont : *Concio ad clerum in ecclesia S.-Pauli*, 16 octobre 1555; *Homélies* pour être lues dans les églises du diocèse de Londres, imprimées à la fin du catéchisme de Bonner en 1554; *Des disputes*, des *Discussions* et des *Lettres* imprimées dans le recueil des actes et des monuments de Jean Fox.

HAUGHTON (sir graves CHAMNEY), né en 1788,

passa une partie de sa vie dans l'Inde, et mourut à Saint-Cloud, le 28 août 1849, à 61 ans. Il était associé étranger de l'académie des inscriptions et belles-lettres, et membre de plusieurs autres sociétés savantes. On lui doit une édition des *Lois de Manou*, en sanscrit, avec une traduction revue sur celle de sir William Jones. Il a également publié : *Rudiments of bengali grammar*, London, 1821, in-4; *Bengali selections, with translations and a vocabulary*, ibid., 1822, in-4; *A Glossary bengali and english*, ibid., 1825, in-4; *A Dictionary bengali and sanscrit, explained in english, and adapted for students of either language*, ibid., 1855, gr. in-4; mais son esprit éminemment philosophique était loin de se borner aux travaux spéciaux de lexicographie; il avait sur les langues et sur le langage en général des aperçus plein de sagacité qu'il comptait exposer en détail dans un ouvrage, dont la composition l'occupait sans cesse. Comme introduction, il a donné en 1857 un prodromus intitulé : *Inquiry on the nature of language*.

HAUTPOUL (Mgr. d'), évêque de Cahors, né en 1764, au château de la Salette dans le Tarn, entra fort jeune dans l'état ecclésiastique. Obligé de s'ex-patrier durant les orages de la première révolution, il se retira à Coblenz en 1792. Il rentra en France en 1817, et fut fait aumônier de la duchesse d'Angoulême. Elevé à l'évêché de Cahors en 1828, ses infirmités le forcèrent à donner sa démission en 1842. Il fut nommé chanoine de Saint-Denis et se retira à Toulouse où sa charité lui mérita l'affection des pauvres, et où il mourut en 1849, dans sa 86^e année.

HAWES (Thomas), né à Truro dans le comté de Cornouailles, entra dans l'église anglicane et acquit un renom populaire par quelques sermons éloquentes. Nommé chapelain à l'hôpital Lock à Londres, il concourut à la fondation des missions protestantes et obtint le riche rectorat d'Aldwinkle au comté de Northampton. Il mourut en 1820. On a de lui : *Le chrétien qui expose l'Evangile*, 2 vol. in-fol.; *Réfutation biblique des arguments en faveur de la polygamie*, Londres, 1781, in-8; *Essai sur l'évidence, les doctrines et l'influence du christianisme*, 1791, in-12; *Instructions pour les missionnaires*, 1795, in-8; et *Mémoire sur une mission en Afrique*, 1795, in-8; *Histoire de l'église chrétienne depuis la naissance du Sauveur*, Londres, 1800, 5 vol. in-8.

HAYNE (Frédéric-Gottlob), botaniste, né en 1765, exerça la profession de pharmacien, et après s'être fait remarquer par des expériences de botanique et de technologie, obtint une chaire à l'université de Berlin. Il la remplit avec éclat, recueillant, décrivant et classant tout à la fois avec une rare aptitude. Il mourut en 1852. On lui doit : *Livre pittoresque du botaniste à l'usage de la jeunesse*, Leipzig, 1798-1819, 5 vol. Il en a publié un extrait en français, sous le titre de *Choix de plantes d'Europe*, Leipzig, 1802, 4 livraisons; *Termini botanici iconibus illustrati*, Berlin, 1799-1817, 2 vol. en 15 livraisons; *Description et représentation fidèle des plantes en usage dans l'art médical*, ibid., 1802 à 1851, 11 vol. in-4, 600 pl., ouvrage vraiment

monumental qui atteste la science de l'auteur comme phytographe, son talent comme dessinateur, sa surveillance comme chef d'une entreprise où il avait tant d'artistes à conduire; *De coloribus corporum naturalium commentatio physiographica*, Berlin, 1814; *Flore dendrologique*, ibid., 1822; divers Mémoires dans les *Annales de chimie* de Crell, dans les *Annales de botanique* d'Usseri, dans le *Journal de botanique* de Schrader.

HAYNER (Chrétien), né en 1775, après avoir étudié la médecine dans les universités d'Allemagne, vint à Paris, où il suivit les leçons de Pinel. Nommé, en 1806, médecin de l'hospice de Waldheim en Saxe, il remplit cette fonction avec zèle et intelligence, et mourut, le 10 mai 1857. Indépendamment de nombreux articles dans le *Journal de médecine mentale*, publié par F. Nasse, on a de lui en allemand : *Appel aux gouvernements, aux magistrats et aux directeurs des maisons d'aliénés, pour obtenir l'abolition de divers abus qui se commettent dans le traitement des fous*, Leipzig, 1818, in-8; *De la translation des aliénés de la maison de Waldheim dans le château de Colditz*, Dresde, 1829, in-8.

HECART (Gabriel-Antoine-Joseph), né à Valenciennes en 1755, débuta dans la littérature par des mémoires d'économie politique, par des lettres ou des vers adressés aux journaux du temps. Greffier de sa commune, il y devint secrétaire de la mairie; changeant ainsi de titre sans changer de fonctions, et garda cet emploi jusqu'à la révolution de 1850. Il mourut en 1858, membre correspondant de l'académie celtique, de la société royale des antiquaires de France et des sociétés de Lille, Douai, Arras et Cambrai. Nous citerons parmi ses innombrables productions : *Recherches sur le théâtre de Valenciennes*, 1816, in-8; *Coup d'œil sur les usages particuliers à la ville de Valenciennes*, 1825, in-8; *Notice sur les traductions françaises, d'Epictète*, ibid., 1826, in-16; *Serventois et soltes chansons, couronnées à Valenciennes*, tirées des manus. de la bibliothèque du roi, 2^e édition, ibid., 1853, in-8; *Dictionnaire rouchi-français*, dont la 5^e édition, publiée à Valenciennes en 1854, prouve l'intérêt et le succès. C'est le seul ouvrage complet sur le patois du Hainaut.

HECKEWELDER (Jean), missionnaire, né en Angleterre en 1745, passa en Amérique, et s'efforça d'y répandre la doctrine des frères moraves. Après avoir vécu quarante ans parmi les indigènes, il vint se reposer de ses fatigues à Bethléem, qui est le principal établissement de sa secte, à dix-neuf lieues au nord de Philadelphie. Il mourut en 1826. On a de lui : *Histoire, mœurs et coutumes des nations indiennes qui habitaient autrefois la Pensylvanie et les états voisins*. Cet ouvrage, écrit avec simplicité et avec candeur, réunit toutes les traditions de ces peuples et leur histoire tant avant que depuis l'arrivée des Européens dans ce vaste continent. Il a donné la narration d'anecdotes nombreuses aussi intéressantes qu'instructives. Le chevalier du Ponceau traduisit ce livre en français et l'enrichit de notes explicatives, Paris, 1822, in-8.

HENRY (Jean), écrivain ascétique, mort en 1485, était chantre de l'Eglise Notre-Dame de Paris, et pré-

sident en la chambre des enquêtes du Palais. On lui attribue : *Le pèlerinage de Notre-Dame et de Joseph de Nazareth en Bethléem ; la nativité de Notre-Seigneur ; la venue des pasteurs et des roys, etc.*, Paris (1506), pet. in-8, goth. ; *C'est le livre du jardin de contemplation*, auquel l'âme dévote contemple le mystère de la passion de Jésus-Christ représenté en l'arbre de la croix, plantée au milieu d'iceluy Jardin, Paris, sans date, pet. in-8, goth. ; *Le livre de la réformation utile à toutes religieuses*, Paris, in-8 ; *Le livre d'instruction pour novices et professes*, ibid., in-8.

HENRY (Gabriel), né en 1753 à Nancy, fut d'abord vicaire de la paroisse Saint-Benoît à Paris, puis curé de Laneuveville. En 1791, forcé de quitter la France, il se retira en Allemagne. Il était, en 1806, à Iéna, lors de la fameuse bataille de ce nom. Mandé au quartier-général, il y fut si bien accueilli, qu'un bruit très-fâcheux se répandit ; c'est qu'il avait servi les Français en leur indiquant des passages sûrs. Deux ans après, à la suite des conférences d'Erfurt, Napoléon le nomma chanoine de cette ville, et chevalier de la légion-d'honneur. En 1815, les Prussiens, convaincus du service qu'il avait rendu à leurs adversaires, le firent enlever et transférer à Siébelbézy en Silésie, en l'accablant d'outrages qu'il supporta avec courage. Les événements de 1814 lui rendirent la liberté. Obligé de quitter Iéna, il obtint au lycée d'Aschaffembourg une chaire de professeur de langue française, et, en 1831, une pension du roi de Bavière. Il mourut en 1855, à 82 ans. On a de lui : *Correspondance de deux ecclésiastiques catholiques, sur la question : Est-il temps d'abroger la loi du célibat des prêtres?* Paris, 1807, in-12 ; *Histoire de la langue française*, ibid., 1812, 2 vol. in-8. (Avec l'abbé Mozin, voy. ce nom, vi, 159), *Petite bibliothèque française et allemande*, Stuttgart et Tubinge, 1828, 12 vol. in-12. — Il ne faut pas le confondre avec l'abbé HENRY, mort proviseur au lycée de Nancy, qui a publié des leçons sur la grammaire française, Nancy, 1807, in-12 ; *Et un abrégé de géographie*, ib., 1808, in-12.

HENRY (Pierre-François), littérateur, né en 1759 à Nancy, se fit recevoir avocat, remplit, au commencement de la révolution, quelques fonctions administratives, et mourut à Paris, le 12 août 1853. Outre un grand nombre de traductions d'ouvrages anglais, et d'articles fournis à la *Biographie universelle*, on lui doit : *Histoire du directoire exécutif de la république française*, depuis son installation de l'an iv jusqu'au 18 brumaire an viii, Paris, 1801, 2 vol. in-8. C'est une censure fort amère et fort juste de la politique du gouvernement directorial, et en général de l'esprit révolutionnaire que l'auteur a combattu dans tous ses ouvrages ; *Histoire de Napoléon Bonaparte, depuis sa naissance jusqu'à sa mort, offrant un tableau complet de ses opérations militaires, politiques et civiles, de son élévation et de sa chute, etc.*, Paris, 1826, 4 vol. in-8, écrite avec beaucoup d'impartialité et de vérité. Henry a aussi concouru au recueil de *Géographie universelle*, publié par Mentelle et Malte-Brun, dont il a fait environ trois volumes comprenant

l'Italie, la Hollande, la Perse, l'Inde et l'Amérique.

HERBART (Jean-Frédéric), né à Oldenbourg en 1776, fit ses études au gymnase de sa ville natale et se rendit dans sa dix-huitième année à l'université d'Iéna. Son père le destinait à la jurisprudence, mais les relations qu'il eut avec Fichte lui firent préférer bientôt les études philosophiques à la science du droit. Après avoir exercé les fonctions de précepteur dans une maison de Berne, il revint en Allemagne, s'établit ensuite à Göttingue et se fixa enfin à Königsberg, comme professeur de philosophie et de pédagogie. Cependant le désir d'appartenir à une université qui participât plus que celle de Königsberg au mouvement intellectuel, le décida à accepter, en 1855, une chaire à Göttingue. Les dernières années de sa vie furent troublées par les événements politiques du Hanovre. Il mourut en 1841. Outre un nombre considérable de discours et de dissertations, nous citerons parmi ses ouvrages les plus étendus : *Manuel pour l'introduction à la philosophie*, Königsberg, 1815, in-8 ; *Manuel de psychologie*, ibid., 1816, in-8 ; *La psychologie établie comme science sur l'expérience, la métaphysique et les mathématiques*, ibid., 1824-25, 2 vol. in-8 ; *Métaphysique générale avec les principes de l'étude philosophique de la nature*, ibid., 1828-29, 2 vol. in-8 ; *Encyclopédie de la philosophie au point de vue pratique*, Halle, 1831, in-8. Herbart ne croit pas que l'on puisse acquérir spéculativement une idée rigoureuse de Dieu et des choses divines, parce que, selon lui, l'expérience générale de l'humanité manque de données certaines pour atteindre une connaissance d'un ordre si élevé ; mais il insiste sur l'étude de la nature, pour faire prévaloir de nouveau l'idée de ses fins, comme œuvre d'une intelligence ordonnatrice. Telle est sa pensée sur les questions religieuses. Quoiqu'il n'ait pas abordé la révélation, on le compte, à cause de ses principes, parmi les rationalistes de l'Allemagne, et plusieurs critiques l'ont accusé d'athéisme. Le vague de ses idées, l'obscurité de ses expressions ont expliqué sinon justifié ce reproche.

HERBST (Jean-Georges), né en 1787 à Rottweil, entra dans la maison des bénédictins de Schwarzwald, qu'il fut forcé de quitter, en 1806, lors de la suppression de l'établissement. Il était au séminaire de Meersburg, en 1811, et l'année suivante ayant reçu les ordres, il obtint la cure de Wiere près de Fribourg. Peu de temps après, il passa au séminaire d'Elwangen comme répétiteur, et fut chargé de faire à l'université de cette ville des lectures sur l'arabe et l'hébreu. En 1814, il obtint la chaire des langues orientales, et après la translation de l'université à Tubingue, devint en 1852 bibliothécaire en chef. Il mourut quatre ans après, le 31 juillet 1856. Parmi ses nombreuses productions, nous citerons : *De Pentateuchi quatuor librorum posteriorum auctore et editore commentatio*, Garmund, 1817 ; *Les conciles d'Elvire, d'Ancyre, de Néocésarée, d'Arles*, ibid., 1821 ; *Le concile universel de Nicée*, ibid., 1822 ; *Le concile de Laodicée, en Phrygie et de Gangre*, ibid., 1825 ; *Le concile de Sardique*, ib., 1825 ; *Histoire de l'Eglise catholique d'Utrecht*, ibid., 1826 ; *Les conciles de Valence et de*

Turin, *ibid.*, 1827; *Les conciles d'Afrique*, *ib.*, 1828; *Des chroniques, ou livres trois et quatre des Rois, de leur rapport avec les livres de Samuel, du degré de confiance qu'ils méritent et de l'époque à laquelle ils ont été rédigés*, *ibid.*, 1851.

HERMAN DE SAINTE-BARBE (Guillaume HERIS, plus connu sous le nom de P.), né en 1637 à Liège, ayant embrassé la règle du Carmel, partagea son temps entre ses devoirs et l'étude. Il mourut dans sa ville natale vers 1707. On a de lui : *Carmelus triumphans, seu sacra panegyres sanctorum carmelitarum ordine alphabetico compositæ*, Louvain, 1688, in-8; *Recueil de dizains en l'honneur de saint Joseph, patron de la ville de Liège*, 1691, in-4; *Méditations sur l'oraison dominicale*, tirées des Œuvres de sainte Thérèse, Liège, 1705, in-8.

HERMANN (Jean-Godefroy-Jacques), né en 1772 à Leipzig, montra de bonne heure les plus heureuses dispositions. Après avoir étudié le droit à Jéna, il revint dans sa patrie, où il fut nommé, en 1796, professeur d'éloquence et de poésie. Il remplit avec le plus grand zèle ces fonctions, et ne tarda pas à être regardé comme l'un des savants les plus distingués de l'Allemagne. En 1819, il contribua puissamment à créer la société grecque, qui, comme on le sait, est devenue une pépinière d'excellents hellénistes. Membre de la plupart des sociétés savantes de l'Europe, en 1855, l'institut de France l'admit au nombre de ses associés étrangers. Il mourut, le 30 décembre 1848, à 76 ans. On a de lui : *De metris poetarum græcorum et romanorum libr. III*, Lipsiæ, 1796, in-8; *De emendanda ratione græcæ grammaticæ pars prima, accedunt Herodiani aliorumque libelli nunc primum editi*, *ibid.*, 1801, in-8; *Elementa doctrinæ metricæ*, *ibid.*, 1816; Glasgow, 1817, in-8; *Opuscula*, Lipsiæ, 1827-59, 7 vol. in-8. Cette collection réunit nombre de morceaux sur la métrique, les poètes tragiques grecs, etc., qui, pour la plupart, avaient paru ou séparément ou dans des recueils académiques.

HERMBST. EDT (Sigismond-Frédéric), chimiste, né en 1760 à Erfurth, après avoir terminé ses études, fit des cours particuliers de physique, de chimie et de technologie. Nommé, en 1791, membre de l'académie des sciences de Berlin, professeur de physique, de chimie, pharmacien de la cour et conseiller du commerce et des manufactures, il ne s'occupa dès lors que du perfectionnement des arts par les nombreuses applications de la chimie, qui, depuis un demi-siècle, ont tant contribué aux progrès de l'industrie, et mourut le 25 octobre 1855. On a de lui : *Expériences et observations sur la chimie et la physique*, 1786-89, 2 vol. in-8; *Bibliothèque des ouvrages modernes sur la physique, la chimie, la métallurgie, et la pharmacie*, Berlin, 1787-1802, in-8; *Plan systématique de chimie expérimentale*, *ibid.*, 1791-1805; Bâle, 1812-15, 5 vol. in-8; *Discours sur le but de la chimie*, Berlin, 1792, in-8; *Eléments de pharmacie expérimentale*, *ibid.*, 1792-95, 2 vol. in-8; *Principes de l'art de la teinture*, *ibid.*, 1802, 2 vol. in-8; *Magasin pour les teinturiers, les peintres sur étoffes et les blanchisseurs*, etc., *ibid.*, 1802-1810, 5^e édit., 1824, 7 vol. in-8; *Archives de chimie agricole*, etc., *ibid.*, 1805-

15, 6 vol. in-8; *Principes chimico-technologiques de toutes les parties de l'art du tanneur*, *ibid.*, 1805-07, 2 vol. in-8; *Eléments de chimie expérimentale*, *ibid.*, 1808, in-8; *Bulletin des nouvelles scientifiques*, continué sous le titre de *Museum des nouvelles*, *ib.*, 1809-18, 20 vol. in-8, avec planches; *Guide utile pour le bourgeois et l'habitant de la campagne*, *ibid.*, 1815-22, 6 vol. in-8, avec planches; *Eléments de chimie théorique et pratique à l'usage des militaires et surtout des officiers du génie et de l'artillerie*, *ib.*, 1822, 5 vol. in-8, avec planches.

HERMIDA (Benito y Porras-Bermudez-Maldonado), né à Saint-Jacques en Galice en 1756, entra dans le barreau et fut investi en 1768 des fonctions de juge criminel de la chancellerie de Grenade. Nommé en 1786 président de l'académie de Séville, il y laissa comme dans son premier poste les souvenirs les plus honorables et fut appelé à la chambre du roi en 1799 en qualité de conseiller. Il venait d'obtenir sa retraite, quand les événements de 1808 mirent sa fidélité à l'épreuve. Malgré son âge avancé, il fut un des espagnols qui contribuèrent le plus efficacement à la défense de leur pays, soit par ses conseils, soit par ses actions. Après avoir voulu demeurer à Saragosse pendant le siège de cette ville, il fut nommé par la justice centrale ministre de grâce et de justice, dirigea en partie les affaires de la régence jusqu'à la restauration du trône. Il mourut en 1814, ne laissant à sa famille, après une carrière si longue et si laborieuse, que sa réputation de savoir et de vertus. Il ne reste que trois de ses ouvrages : *Réflexions militaires d'un bourgeois*, Séville, 1809, in-12; *Exposé abrégé des Cortès, gouvernement ou constitution du royaume de Navarre*, publié en l'honneur des Cortès générales et extraordinaires réunies à Cadix, avec diverses réflexions, Cadix, 1811, in-8; *Le paradis perdu de Milton*, trad. de l'anglais, Madrid, 1814, 2 vol. in-12. Les journaux anglais ont fait l'éloge de cette traduction pour sa grande exactitude.

HERRADE, abbesse du monastère de Hohenbourg, ou de Sainte-Odille en Alsace, au xii^e siècle, pratiqua dans le cloître la réforme de Saint-Augustin et fonda à côté un hospice desservi par douze chanoines réguliers du même ordre. Aimant les lettres et les arts, elle ne négligea rien pour entretenir le goût parmi ses religieuses. C'est dans ce but qu'elle composa son *Hortus deliciarum*, qu'elle exécuta elle-même avec un grand soin sur parchemin.

HESE (Jean de), était prêtre du diocèse d'Utrecht au xiv^e siècle. Il voyagea en Orient et publia le récit de ses pérégrinations dans un volume intitulé : *Itinerarium Joannis de Hese*, etc., in-4, sans date ni lieu d'impression, dont la rareté fait tous le mérite.

HESELBACH (François-Gaspard), né en 1739 à Hemmelbourg, fit ses études médicales à l'université de Wurzburg, et fut nommé, en 1807, chirurgien en chef et professeur d'opérations de l'hôpital de cette ville. Il mourut le 24 juillet 1816. On a de lui : *Introduction à l'anatomie du corps humain*, Rudolstadt, 1805-10, 2 vol. in-4, fig.; *Traité anatomico-chirurgical sur l'origine des hernies*, Wur-

bourg, 1806, in-4; *Nouvelles recherches anatomico-pathologiques sur l'origine et les progrès des hernies*, ibid., 1814, in-4 avec 17 pl.; *Description et peinture d'un instrument pour découvrir et arrêter sûrement les hémorrhagies dans l'opération de la hernie*, ibid., 1815, in-4, avec 4 pl. Ces ouvrages, tous écrits en allemand, sont estimés.

HEYSE (Jean-Chrétien-Auguste), né en 1764 à Nordhausen, enseigna pendant sa vie entière, et mourut le 27 juillet 1829. On a de lui : *Essai critique sur l'éducation et l'instruction*, etc., 1810, in-8; *Idées sur les langues en général, et sur la langue allemande en particulier*, 1811, in-8; *Dictionnaire abrégé des expressions étrangères importées et naturalisées en Allemagne*, 4^e édit., 1825, in-8; *Grammaire allemande*, 6^e édit., 1826, in-8; *Abrégé de versification allemande*, Hanovre, 1820, gr. in-8; *Manuel théorique et pratique de tous les genres de poésie*, Magdebourg, 1821, gr. in-8; *l'Entomologie et l'Elmintologie du manuel d'histoire naturelle à l'usage des gens de la campagne*, Hanovre, 1817, gr. in-8; *Remarques sur l'écrit de Schlegel*, intitulé : *Du haut mérite et de l'influence de l'éducation sur le sort de la femme*, Quedlinbourg, 1826, in-8.

HIRET (Jean), historien, né à Chazé dans l'Anjou vers le milieu du xvi^e siècle, embrassa l'état ecclésiastique. Il était déjà sur le retour de l'âge quand il publia les *Antiquités de l'Anjou*, Angers, 1605, in-12, qui sont à proprement parler les annales abrégées de cette province depuis le déluge, car l'auteur remonte jusque-là. Historien crédule mais naïf, on peut le consulter avec fruit pour tout ce qui regarde le xvi^e siècle.

HIRNHAYM (Jérôme), abbé du Mont-Sion, de l'ordre de Prémontré, était né à Troppau en Silésie en 1655. Il est renommé pour son éminent savoir autant que pour ses vertus religieuses. Il était docteur en théologie et en droit civil et canonique. La médecine et les belles-lettres ne lui étaient pas étrangères. Il mourut en 1679. On a de lui : un *Commentaire* sur le discours de saint Norbert à ses frères; *Recta vitæ via ou Méditations tirées de l'Écriture sainte*, et distribuées pour tous les jours de l'année, dont la première édition fut mise à l'index pour quelques endroits d'une spiritualité trop raffinée; *De typho generis humani*, qui contient plusieurs propositions qui semblent tendre au scepticisme. Il fut défendu.

HRZEL (Henri), né en 1766 à Weiningen près de Zurich, après avoir terminé sa théologie et reçu les ordres, passa plusieurs années en Italie. De retour dans sa patrie, il enseigna la logique et les mathématiques, et fut pourvu de la chaire d'histoire ecclésiastique et de théologie. En 1809, il obtint un canonicat, et une place de conseiller au conseil académique. Il mourut le 7 février 1855. On a de lui : *Les lettres d'Eugénie*, Zurich, 1809, 5^e édit., 1820, 5 vol. in-8; *Vues de l'Italie d'après diverses relations de voyages, étrangères et toutes récentes*, Leipzig, 1825-24, 2 vol. in-8.

HOFF (Charles-Ernest-Adolphe de), savant et homme d'état, né à Gotha en 1771, acheva ses études dans les universités d'Iéna et de Göttingue, et de retour dans sa ville natale y devint secrétaire de

légation à la chancellerie secrète. Après avoir fait partie de plusieurs commissions chargées des plus graves affaires, il fut nommé conseiller de chancellerie et plus tard co-directeur des collections de sciences et d'arts. Ses connaissances profondes en minéralogie et en géologie le rendaient éminemment propre à cette place qu'il occupa jusqu'à sa mort arrivée en 1857. Nous citerons parmi ses ouvrages : *Description du Thuringerwald sous tous ses rapports*, Gotha, 1807-1812, 2 vol. en 4 parties; *Histoire des changements que la tradition ou les écrivains nous attestent être survenus à la surface de la terre*, 1822-1854, 5 vol.; *Magasin pour la minéralogie, la géognosie et la géographie minérale*, Leipzig, 1800; *l'Empire germanique avant la révolution française et la paix de Lunéville*, Gotha, 1801 et 1805, 2 vol. : compilation parfaitement rédigée, qui est certainement l'une des plus substantielles et des plus commodes qu'on puisse avoir sur une époque si remarquable; *Description statistique et topographique des pays Saxons*, Weimar, 1820. On regrette qu'aucun de ces ouvrages n'ait été traduit en français.

HOHENLOHE (le prince Alexandre de), illustre thaumaturge du xix^e siècle, naquit en 1796 et embrassa l'état ecclésiastique. Dès sa jeunesse il posséda un canonicat à Bamberg au milieu des possessions de sa famille qui était l'une des plus anciennes de l'Allemagne. Nommé évêque de Groswarden, il mourut dans les environs de Vienne au mois de novembre 1849, à 53 ans. Sa piété, ses vertus et surtout les prodiges qu'il opéra, le rendirent très-célèbre dans ces derniers temps. Puissant en œuvres aussi bien que distingué par sa science, il intercédait pour les malades qui lui étaient recommandés et il obtenait ainsi des guérisons inattendues qui dépassaient évidemment les forces de la nature et les ressources de l'art. Un grand nombre de ces prodiges ont été constatés par des procès-verbaux authentiques, ou racontés dans des ouvrages destinés à entretenir la ferveur parmi les fidèles. La réputation de ce pieux thaumaturge s'est répandue dans les deux mondes. On lui écrivait des pays les plus lointains pour solliciter son intercession auprès de Dieu. A la réception de la lettre, il fixait le jour où il prierait pour le malade et l'invitait à s'unir à lui. Il n'était pas rare qu'une amélioration sensible ou même un rétablissement complet eût lieu au jour et à l'heure indiqués par le prince. Nous citerons parmi ses ouvrages : *le Fidèle au pied de la croix, ou Méditations en forme de prières sur les principaux sujets de piété*; ouvrage traduit en latin, Paris, 1824, in-12; *Méditations, prières et exercices pour tous les jours de l'année*, trad. de l'allemand par M. Lowengard, Paris, 1827, 2 vol. in-18; *Méditations sur les quatre fins dernières et litanies des principales vertus*, avec un abrégé de la vie du Pr. Alex. de Hohenlohe et une notice sur ses principaux miracles, par l'abbé R..., supérieur des missions de Nancy, Paris, 1827, in-18; *Le missionnaire des familles chrétiennes, méditations extraites des heures catholiques*, Paris, 1827, in-18; *Sacerdos catholicus in oratione positus*, etc., Vesuntione, 1827, in-52.

HORBORCH (Guillaume de), canoniste, né vers le milieu du ^{xiv}^e siècle, se rendit à Rome et y fut attaché longtemps comme avocat au tribunal de la Rote dont il a recueilli les décisions. Cette compilation a été publiée sous le titre de *Decisiones novæ Rotæ Romanæ*, Rome, vers 1470, in-fol.

HOTTINGER (Jean-Jacques), professeur et chanoine à Zurich, né dans cette ville en 1750, y mourut en 1819. On lui doit de bonnes traductions notamment de la *Divination* et du *de Officiis* de Cicéron, des *Caractères* de Théophraste et des *dits mémorables* de Socrate. Ses autres ouvrages sont : *Bibliothèque de littérature, de philosophie et de théologie moderne*, Zurich, 1784-1786, 3 vol. in-8; *l'Essai d'un parallèle entre les poètes allemands et ceux de la Grèce et de Rome*, Manheim, 1789; *Opuscula oratoria*, Zurich, 1816.

HOURELLE (Pierre-François), médecin, né en 1758 à Reims, où il mourut le 15 mai 1832, a publié : *Dissertation sur l'empyème et les différentes espèces d'épanchements qui peuvent se faire dans la capacité de l'estomac*, Strasbourg, 1808, in-4; *Remarques topographiques, médicales et politiques sur la ville de Reims et son territoire*, Reims, 1810, in-4.

HOYER (le P. Michel), poète latin, né en 1595 à Hesdin, petite ville de l'Artois, embrassa l'état ecclésiastique et suivit la carrière de l'enseignement avec un grand succès. Il mourut en 1650, après avoir pris l'habit des ermites de Saint-Augustin au couvent d'Ypres. On a de lui : *Flammulæ amoris S. P. Augustini versibus et iconibus exornatæ*, Anvers, 1629, in-12. C'est un choix des maximes de l'évêque d'Hippone, paraphrasées en vers latins; *Theatrum castitatis, sive Susanna et Gamma, tragædia*, Tournai, 1651, in-12; *Sancta Theodora, tragædia*, Anvers, 1641, in-12; *Historiæ tragicæ sacræ et profanæ decades duæ*, Cologne, 1647, in-12.

HROSVITA, quatrième abbesse de Gandersheim, couvent de l'ordre de Saint-Benoît dans la Basse-Saxe, qu'il ne faut pas confondre avec la célèbre Rosvita, auteur de *Drames chrétiens*, qui annoncent un talent de style fort rare à cette époque, et une connaissance du monde plus grande qu'on ne

devrait l'attendre d'une simple religieuse (voy. ROSVITA, VII, 351). L'abbesse de Gandersheim vivait à la fin du ^{ix}^e siècle; on ignore le nom de sa famille, mais sa naissance était illustre, car ce monastère n'avait jusqu'alors compté que des princesses pour ses supérieures. Plusieurs chroniqueurs disent qu'elle appartenait à la famille ducale de Saxe. Elle excellait en plusieurs sciences, particulièrement dans la logique et la rhétorique, comme le prouvent ses livres et ses manuscrits. Elle a composé en effet, un *Traité de logique*, très-célèbre dans le temps, mais qui ne nous est point parvenu. Hrosvita ne gouverna que pendant trois années le monastère de Gandersheim. Elle mourut en grand renom de sainteté l'an 906 ou 926. On lui attribue : *La vie en prose de saint Willibald et de saint Wunibald*, imprimée dans Canisius, (*Lect. antiq.* tom. iv), dans Mabillon (*Sæcul. iii, Sanct. sancti Bened.* tom. ii, p. 176), et dans Surius (*Act. Sanct.*).

HUSCHKE (Emmanuel-Théophile), né en 1761, était depuis 1811 professeur et bibliothécaire à l'université de Rostock, lorsqu'il mourut à Greussen en Thuringe en 1828. On lui doit plusieurs morceaux pleins d'érudition, entre autres : *Commentatio de inscriptione vasculi Locris in Italia reperti*, Rostock, 1815, in-fol.; *Albii Tibulli carmina*, Leipsig, 1819, 2 vol. in-8; *Epistolæ virorum doctorum ineditæ*; *Commentatio de Cannio Cimbro Lysidici filio*, Rostock, 1824, in-4.

HUSKISSON (Guillaume), homme d'état, né en 1770 dans le comté de Worcester, devint en 1792 secrétaire particulier de lord Gower, ambassadeur d'Angleterre en France. A son retour, il fut remarqué de Canning et de Pitt, entra au parlement et à dater de 1807 parut fréquemment à la tribune, où il se fit une réputation d'orateur et d'économiste. Après avoir été tantôt ministre, tantôt fonctionnaire en rapports intimes avec le cabinet, il se jeta dans l'opposition à la fin de sa carrière parlementaire et n'appuya en 1829, parmi les mesures gouvernementales, que le bill d'émancipation catholique : il croyait devoir cette manifestation à la mémoire de Canning. Il mourut en 1850, broyé par une voiture à vapeur sur le chemin de fer de Liverpool à Manchester.

I

IBRAHIM-PACHA naquit en 1789, à la Cavole, dans la Roumélie, ancienne Macédoine. Son père, Méhémet-Ali (voy. ce nom), faisait alors le trafic des tabacs. Lorsque Méhémet, après avoir trahi tour-à-tour les Turcs et les Mameluks, eut obtenu, en promettant à la Porte de lui payer quatre mille bourses, l'investiture du pachalik d'Egypte, Ibrahim, âgé de dix-sept ans, dut partir pour Constantinople où son père l'envoyait en otage, comme garant de sa promesse, 12 octobre 1806. Les Wa-

habites, sorte de protestants dans l'Islamisme, désolaient depuis quelques années l'Arabie et, maîtres des villes saintes qu'ils opprimaient, en défendaient l'entrée aux caravanes de pèlerins. Le divan, pour affaiblir le pacha d'Egypte, l'avait chargé de soumettre les rebelles et de délivrer la Mecque et Médine. Deux expéditions conduites, l'une par Tousoun, frère cadet d'Ibrahim, l'autre, par Méhémet lui-même, n'avaient pas réussi. Ibrahim, revenu de Constantinople, fut envoyé dans l'Hedjaz. Le

5 septembre 1816, il partit du Caire, âgé de 26 ans. Il se rendit d'abord à Médine, pour faire ses dévotions au tombeau du prophète. Là, il jura de ne remettre le sabre dans le fourreau, qu'après l'entière extermination du wahabisme et fit vœu de sacrifier, après la victoire, trois mille moutons sur le mont Arafât. Il débuta par un échec sous les murs d'El-Rass, ville frontière du Nedged, province où Wahab avait donné naissance à sa secte. Il s'empara ensuite de Boureydeh, El-Masnah, Châkra, Dorâma, au cœur même du pays, et s'avança, en battant toujours l'ennemi, jusqu'à Dérayeh où s'était enfermé le chef wahabite, Abdallah. Il forma le siège de cette capitale sous la direction de M. Waissière, officier français. Deux mois s'étaient écoulés; le feu prit à la tente qui contenait toutes les munitions de l'armée et la fit sauter. Ibrahim se trouva donc, à cinq cent lieues de l'Egypte, au milieu des déserts de l'Arabie en présence d'un ennemi bien supérieur en nombre, sans autres munitions que quelques gargousses et les cartouches conservées par les soldats dans leur giberne. La position était on ne peut plus critique. Le jeune prince, loin de se décourager, ordonna un assaut général, déclarant aux troupes qu'il fallait ou mourir ou prendre Dérayeh. Abdallah, battu sur tous les points, fut obligé de se rendre. Ibrahim l'envoya à Méhémet; celui-ci fit partir le wahabite pour Constantinople où il eut la tête tranchée. Après la prise de Dérayeh, toute résistance cessa dans le Nedged. La guerre ne fut plus qu'un long massacre. Ibrahim, décoré par la Porte du titre de Pacha des villes saintes, le premier pachalik de l'empire, fit une entrée triomphale au Caire, 11 décembre 1819. Méhémet organisait alors son armée à l'Européenne, et Ibrahim, tout vainqueur de l'Hedjaz qu'il était, vint, malgré ses répugnances, prendre place à la queue du bataillon, à son rang de taille, pour apprendre la charge en douze temps. Lorsqu'il fallut faire accueillir aux Turcs l'admission des Fellahs ou Arabes au grade même le plus subalterne dans l'armée, le vice-roi rencontra de fortes résistances: Ibrahim en triompha par une plaisanterie. Nous avons besoin de caporaux, dit-il un jour: le grade de caporal à celui qui courra le mieux, Turc ou Arabe. Les Turcs se prêtèrent à cette proposition originale: mais les Arabes avaient plus d'agilité et aujourd'hui le Fellah peut aspirer même au rang de capitaine. Méhémet dut aider le sultan contre la Grèce révoltée. Au mois d'août 1825, Ibrahim envahit la Morée à la tête des troupes régulières du vice-roi. Il pacifia Candie, promena ses armes triomphantes dans tout le Péloponnèse et ne se retira qu'après Navarin et devant l'expédition française. Méhémet convoitait ardemment la Syrie, sans la possession de laquelle l'Egypte ne saurait former un état fort et indépendant. Le sultan, qui redoutait l'ambition de son redoutable vassal, n'avait jamais voulu la lui céder. Le vice-roi résolut de la conquérir. Ibrahim entra en Syrie à la tête de quarante mille hommes, 1831. Il s'empara de Saint-Jean d'Acre et déclara qu'il irait aussi loin qu'il pourrait se faire comprendre, en parlant l'arabe. Le 17 juillet 1832, il remporta

la victoire de Hom, quelques jours après, celle de Beylau, et enfin le 21 décembre même année, celle de Konieh qui lui ouvrait les portes de Constantinople. L'hésitation de Méhémet lui fit perdre l'occasion de remplacer par la sienne la dynastie d'Othman. Ibrahim dut s'arrêter à Vatahieh; la diplomatie intervint et un traité conclu entre Mahmoud et Méhémet, donna à celui-ci la possession de la Syrie jusqu'à Adana. Le sultan, que cette cession humiliait, rompit le traité et recommença la lutte. Ibrahim rentra en Syrie et remporta, le 24 juin 1839, l'éclatante victoire de Nézib. Tout semblait alors favoriser les vues ambitieuses de l'Egyptien. Mahmoud mourut et sa flotte se donna à Méhémet-Ali. Mais tout à-coup, sous prétexte de conserver l'intégrité de l'empire Ottoman, la Russie, l'Autriche, l'Angleterre, la Prusse intervinrent. Les flottes anglaises et autrichiennes bombardèrent Beyrouth. Ibrahim et son père, trop faiblement appuyés par la France, durent céder devant les forces combinées des quatre grandes puissances et le traité du 15 juillet 1840, en ruinant les projets du vice-roi, ne laissa à Méhémet-Ali que le Pachalich héréditaire de l'Egypte. Ibrahim, après ce fatal traité, visita la France, l'Angleterre, où on lui fit une brillante réception. Il mourut avant son père en 1848.

ICHON (Pierre-Louis), conventionnel, né en Gascogne, vers le milieu du XVIII^e siècle, était supérieur de la maison de l'oratoire de Condom en 1789. Il embrassa avec chaleur les principes de la révolution et fut nommé par le département de l'Oise d'abord à l'assemblée législative, puis à la convention nationale. Comme tous les transfuges du sacerdoce, il se distingua par la violence de sa haine contre l'Eglise et la monarchie. Après avoir voté la mort de Louis XVI, sans appel ni sursis, il fut envoyé en mission en Gascogne pour faire exécuter avec toute la rigueur les lois portées contre les ecclésiastiques insermentés. Dartigoeyle l'accompagnait (*voy. ce nom, III, 152*). Les deux représentants soulevèrent contre eux la population de Bordeaux et ne durent leur salut qu'à l'intervention des magistrats. Revenu à la convention, Ichon garda le silence et sortit ensuite de la vie politique, pour remplir à Sens les fonctions d'inspecteur de la loterie. En 1815, ayant été obligé de quitter la France, comme régicide, il y rentra après la révolution de 1830, et mourut à Thouars en 1839.

IMBERT (Nicolas). *Voy. JOUBERT*, surnommé ANGOULEVENT.

IRICO (l'abbé Jean-André), né en 1704 à Trino près de Verceil, après avoir terminé ses études théologiques, fut ordonné prêtre. Il étudia ensuite le droit civil et canonique à l'université de Turin, et en 1725, reçut le grade de docteur. Un canonicat étant devenu vacant dans l'Eglise collégiale du bourg de Livorno, près de Crescentino, il y fut promu. Dans cette solitude, il s'adonna à des études consciencieuses, et s'appliqua à méditer les ouvrages des Pères de l'Eglise. Plus tard, il s'établit à Milan, où il devint membre de l'académie palatine fondée par le comte d'Archinto. En 1748, ce dernier le fit

directeur de sa bibliothèque et de l'établissement typographique qu'il avait dans son palais. La même année, Irico fut reçu docteur au collège de la bibliothèque Ambrosienne, et nommé l'un des préfets de ce riche dépôt de manuscrits. Revêtu, en 1764, de la dignité de prévôt et de curé du chapitre collégial en l'Eglise paroissiale de Trino, il se livra dès lors exclusivement aux fonctions de son ministère, et mourut le 2 mars 1782. On a de lui : *Dialoghi sopra la descrizione di Milano del Latuada*, Milan, 1758, in-8; *Rerum patriæ libr. III ab anno urbis æternæ 154, ad annum Christi 1672, ubi Montisferrati principum, episcoporum, aliorumque virorum gesta ex monumentis plurimis nunc primum editis recensentur*; *accedit dissertatio de sancto Oglerio, Locediensis monasterii abbate, cum figuris et indicibus*, Milan, 1745, in-fol. Cette histoire fort remarquable a été rédigée sur de nombreux documents. *De Sancto Evasio, Astantium primo episcopo et martyre, Casalensis urbis patrono, dissertatio historico-critica*, Milan, 1748, in-4; *Codex Evangeliorum S. Eusebii magni episcopi et martyris manu exaratus, ex autographo basilicæ Vercellensis ad unguem exhibitus, nunc primum in lucem proditus*, ibid., 1748, 2 vol. in-4 (Voy. sur cet ouvrage EUSEBE de Vercil, III, 447); *Dissertazione sul fine primario del matrimonio a confutazione del conte Rubini*, 1751, in-8; *Oratio habita in laudem Dominici Leonardi*, Milan, 1751, in-8; *Controreplica al signor conte Rubini sul fine primario del matrimonio*, ibid., 1753, in-8; *Vita dei SS. martiri Vitale ed Agricola*, ib., 1759, in-8; *Memorie degli atti e translazione di S. Cajo, papa e martire venerato nella chiesa di Palazzuolo presso a Trino, con notizie del frate Bonaventura Relli, francescano reformato, che portò alla sua patria quel sacro tesoro*, Casal, 1768, in-8. L'abbé Irico a en outre laissé de nombreux manuscrits; la plupart se rapportent aux antiquités ecclésiastiques, et plusieurs mériteraient d'être publiés.

ISIDORE, archevêque de Thessalonique, était très-versé dans les lettres grecques et latines. Il vint à Rome vers 1455 et concourut avec Bessarion à la réunion de l'Eglise grecque qui fut prononcée au

concile de Ferrare en 1458. Il reçut en récompense le chapeau de cardinal et le titre de légat apostolique pour parcourir la Russie et publier partout le décret d'union. Mais le grand duc Wassili, poussé par son clergé, condamna ce décret et retint le légat prisonnier. A peine échappé de sa captivité, il se rendit à Constantinople auprès de Constantin paléologue et y demeura jusqu'à la prise de cette capitale. On présume qu'il put échapper au massacre et qu'il regagna Rome où il mourut.

ISNARD (Maximin), né à Grasse vers 1755, faisait dans cette ville le commerce de parfumerie, lorsque la révolution éclata. Député à la législative et à la convention, il y déclama contre les prêtres et les émigrants avec une incroyable féroce. En 1791, après une tirade dans laquelle il maltraitait les réfractaires, il s'oublia jusqu'à dire : « La loi, » voilà mon Dieu, je n'en connais point d'autre : » profession d'athéisme qui souleva dans l'assemblée et dans la presse les plus violents murmures. Dans le procès de Louis XVI, il vota pour la mort sans appel ni sursis. Etant revenu à des sentiments plus humains, il quitta la convention en 1794, devint l'année suivante membre du conseil des cinq-cents et obtint en 1797 une place dans les tribunaux du Var. Ce fut alors qu'on le vit rentrer dans le sein de cette religion qu'il avait si violemment outragée. Sa conduite ne cessa dès lors d'édifier ses concitoyens et il mourut vers 1850, dans les sentiments d'un repentir et d'une piété tout-à-fait exemplaires.

ISOLANIS (Isidore de), théologien, né dans le x^e siècle à Milan, embrassa la règle de Saint-Dominique et fut nommé lecteur à Bologne, où il expliqua le livre des sentences de P. Lombard. Il combattit l'un des premiers les doctrines de Luther et mourut au milieu du xiv^e siècle. Nous citerons parmi ses ouvrages les plus recherchés : *De regum principumque institutis*, Milan, sans date, in-fol.; *Explicatio immortalitatis humani animi, secundum philosophos*, ibid., 1509, in-4; *Disputationes catholice*, ibid., 1517, in-fol.; *De imperio militantis animæ libri quatuor*, ibid., 1717, in-fol.

J

JABALOT (le P. François-Ferdinand), prédicateur, né à Parme en 1780, fut admis comme novice à l'âge de dix-huit ans dans l'ordre de Saint-Dominique. Après avoir fait son cours de théologie à Rome, il se voua à la prédication et obtint de grands succès dans ce genre. Dans les chapitres de son ordre, il fut revêtu des premières dignités, nommé maître-général et consultant de la congrégation de l'index, et enfin examinateur des évêques. Il mourut à Rome en 1854. On a de lui : *Degli Ebrei nel loro rapporto colle nazioni cristiane*, Rome, 1825, in-12;

Orazione funebre in morte del conte Antonio Cerati, detta in Parma nel 1816, in-4.

JACOB-KOLB (Gérard), littérateur, né à Reims en 1775, commença ses études dans sa ville natale et les acheva en Allemagne. Après de longs voyages, il s'appliqua successivement à l'histoire naturelle, à la numismatique et à la géologie. Sa mort arriva en 1850. On a de lui : *Recherches historiques sur les antiquités d'Augst, ancienne colonie romaine située près de Bâle en Suisse*, Reims, 1825, in-8; *Description historique de la ville de Reims*, ib., 1825, in-8;

Traité élémentaire de la numismatique ancienne, grecque et romaine, Paris, 1825, 2 vol. in-8; *Notice sur la rareté des médailles antiques*, ib., 1828, in-8; *Recherches historiques sur les croisades et les Templiers*, ibid., 1828, in-8; *Voyage philosophique dans l'Amérique méridionale*, ibid., 1829, in-12; *Le frondeur ou observations sur les mœurs de Paris et de la province au commencement du XIX^e siècle*, ib., 1829, in-12. Jacob était un des collaborateurs de la *Bio-graphie universelle*.

JACQUEMART (l'abbé Nicolas-Thierry), né à Sedan vers 1750, après avoir été novice chez les chartreux, puis chez les bénédictins, occupa successivement plusieurs cures, où il s'occupa beaucoup moins de son ministère que de plaisirs indignes de lui et peu propres à le faire estimer. Il mourut en 1805 à Villers-Cernay. Il a publié : *Vogage en vers à l'abbaye de Laval Dieu*, Liège, 1756, ib., ouvrage burlesque où l'on trouve des vers fort gracieux.

JACQUEMIN (Jacques-Alexis), évêque de Saint-Dié, né à Nancy en 1750, entra de bonne heure dans la carrière ecclésiastique. Il était professeur de théologie à l'université de Nancy, quand la révolution éclata. Ayant refusé de prêter serment à la constitution civile du clergé, il se retira en Allemagne, où M. de la Fare, évêque de Nancy, le prit pour vicaire-général. Au retour de l'émigration il professa la philosophie au lycée de sa ville natale, reçut en 1825 la croix de la légion-d'honneur et fut nommé à l'évêché de Saint-Dié. Ses infirmités l'ayant obligé de se démettre de son siège, il reçut les titres de chanoine évêque de Saint-Denis, et mourut en 1852. Outre un traité de *Incarnation Verbi divini*, on a de lui : *Abrégé des mémoires de l'abbé Barruel pour servir à l'histoire du Jacobinisme*, Hambourg (Nancy), 1801, 2 vol. in-12. Jacquemin fut l'un des collaborateurs du Journal intitulé : *Le catholique de Nancy*.

JACQUINOT de PAMELUNE (Claude-François-Joseph-Catherine), né à Dijon en 1771, exerça de 1790 à 1811 la profession d'avocat dans sa ville natale. Nommé avocat-général à Dijon en 1811, puis procureur-général à la Haye, il fut rappelé en France par les désastres de 1815. Au second retour des Bourbons, il présida le collège électoral de l'Yonne et fut porté à la députation. La confiance de ses concitoyens lui continua le mandat, presque sans interruption, jusqu'à sa mort. Il fut revêtu en 1826 des fonctions de procureur-général, près la cour royale de Paris et près la cour des pairs, perdit cette place en 1850 et mourut en 1855, avec une grande réputation de modération et de fermeté, soit comme homme politique soit comme magistrat.

JANET (Jean-Jacques), humaniste distingué, né en 1790 à Savigny, dans le département de Saône-et-Loire, entra dans l'instruction publique et enseigna successivement à Saint-Amour, à Luxeuil et à Saint-Claude. En 1828, il fut appelé à la chaire de rhétorique du collège de Dôle, comme un des professeurs de l'université, les plus capables de succéder aux jésuites. Nommé en 1854 principal du collège de Baume-les-Dames, il s'y fit estimer pour la douceur et la facilité de son commerce, aussi

bien que pour le goût et le bon esprit qui présidaient à ses leçons. Il mourut en 1840. On lui doit, outre quelques opuscules, *Rudiment de la langue latine*, Dole, 1852, in-12, ouvrage remarquable, supérieur à celui de Lhomond pour le plan, mais moins simple dans les détails. Il a été mis par l'université au rang des livres classiques et il a eu trois éditions.

JANIN (le P. Joseph), religieux des Grands-Augustins de Lyon, naquit dans cette ville vers 1715. Il devint bibliothécaire de son couvent et vicaire provincial de son ordre. Lors de la suppression des cloîtres, il refusa d'adhérer au schisme et de quitter sa ville natale, où son ministère pouvait encore être utile aux fidèles. Dénoncé dans l'exercice de ses courageuses fonctions, il fut emprisonné, condamné et mis à mort en 1794. On lui doit un abrégé des *Annales de la Chine*, sur la version française du Fong-Ping-Tchin, qui formait 12 vol. in-4. Ch. de Montazet, à qui l'auteur en avait fait hommage, le déposa dans la bibliothèque de la ville, où il est resté inédit.

JARRIC (Pierre du), jésuite, né en 1565 à Toulouse, enseigna pendant quinze ans la théologie morale au collège de Bordeaux, et mourut à Saintes en 1616. On a de lui : *L'Histoire des choses mémorables advenues tant es Indes orientales que autres pays de la découverte des Portugais*, etc., Bordeaux, 1608-1610-1614, 5 vol. in-4. Cet ouvrage, d'un mérite incontestable pour son exactitude, a été traduit en latin par le P. Math. Martinez, Cologne, 1615, 5 vol. in-8.

JARS (François de ROCHECHOUART, plus connu sous le nom du chevalier de), joignit à beaucoup d'esprit et d'amabilité, une fermeté d'âme peu commune. Né dans les premières années du XVII^e siècle, il fut admis dans l'intimité de la reine Anne d'Autriche, qui avait en lui une confiance particulière. Devenu pour ce motif suspect au cardinal de Richelieu, il fut, après la fameuse journée connue sous le nom des *Dupes*, exilé en Angleterre. Rappelé en 1651, il recommença bientôt à prendre part aux intrigues de la cour; mais, l'année suivante, il fut enfermé à la Bastille, puis transféré à Troyes, où son procès fut instruit par Laffemas, surnommé le *Bourreau du cardinal*. Interrogé 80 fois, condamné à mort, conduit à l'échafaud, il refusa constamment de rien révéler qui pût compromettre la reine mère ou ses amis. Au moment où il plaçait sa tête sur le fatal billot, on vint lui annoncer sa grâce, et il obtint même quelque temps après sa liberté; mais il reçut l'ordre de partir pour l'Italie, d'où il ne revint qu'après la mort de Richelieu. Dans la suite on lui donna la commanderie de Lagny-le-Sec et l'abbaye de Saint-Satur. Il avait joué un rôle dans les premiers troubles de la fronde, et contribué à les apaiser. Il mourut vers 1670.

JERPHANION (Gabriel-Joseph baron de), né au Puy en 1758, était syndic du Velay avant la révolution, et siégea à ce titre aux états de Languedoc. Arrêté pendant la terreur, il resta dix-huit mois en prison. Il remplit sous l'empire plusieurs préfectures, fut créé baron par Louis XVIII, et mourut

dans la retraite en 1832. On a de lui : *Mémoire sur la surcharge qu'éprouve le département de la Haute-Loire dans la répartition générale des contributions directes*, le Puy, 1797, in-8; *Statistique du département de la Lozère*, Mende, 1801, in-8.

JOLY-CLERC (Nicolas), naturaliste, né à Lyon, se consacra fort jeune encore à l'état ecclésiastique et entra dans la congrégation de Saint-Maur. A l'époque de la révolution, il quitta sans regret la vie religieuse, se cacha sous la terreur et obtint plus tard la chaire d'histoire naturelle à l'école centrale de l'Oise. Rendu à l'état laïque en 1802, par un bref du saint Siège, il mourut en 1817 à Sainte-Périne de Chaillot. On a de lui : *Cours complet et suivi de botanique*, 1793, in-8; *Principes de la philosophie du botaniste*, etc., 1798, in-8; *Phytologie universelle ou Histoire naturelle et méthodique des plantes, de leurs propriétés, de leurs vertus et de leur culture*, 1799, 5 vol. in-8; *Cours de minéralogie rapporté au tableau méthodique des minéraux donnés par Daubenton*, 1802, in-8; *Dictionnaire raisonné et abrégé d'histoire naturelle par d'anciens professeurs*, Paris, 1806, 2 vol. in-8.

JONAS, religieux de l'ordre de Saint-Benoît, né vers 599 à Suse dans la Ligurie, embrassa la vie monastique en 618 dans l'abbaye de Bobio fondée par saint Colomban. Saint Attale, qui gouvernait alors ce monastère, le choisit pour secrétaire et lui fit faire différents voyages. On conjecture qu'il devint abbé d'Elnone. Il vivait encore en 665; mais on ignore la date de sa mort. On a de lui : les *Vies* de saint Colomban; de ses disciples saint Attale et saint Bertulfe, abbés de Bobio; d'Eustase, abbé de Luxeuil et de sainte Fare, abbesse d'Evoriac. Elles se trouvent dans les *Act. Sanct.* de D. Mabillon, II, 3-449. Elles sont assez exactes, mais le style en est défiguré par des expressions emphatiques qui le rendent souvent obscur.

JOUBERT (Nicolas), que par erreur on a appelé Imbert, et connu sous le nom d'Angoulevant, avait sous Henri IV le titre de *Prince des sots* ou *Prince de la sottie*, c'est-à-dire des fous. Il ne paraît pas qu'il fût attaché particulièrement à la cour, quoique cependant il fût pensionné. On n'a aucun renseignement sur la patrie et la mort de ce grotesque personnage.

JOUFFROY (François-Gaspard de), évêque du Mans, né en 1725 au château de Gonsans près Besançon, acheva ses études théologiques d'une manière brillante, entra dans les ordres et fut pourvu d'un canonicat au chapitre noble de Saint-Claude. Nommé en 1774 à l'évêché de Gap, il fut transféré en 1778 à celui du Mans où il fit beaucoup de bien en travaillant à répandre dans le clergé le goût de la piété et des bonnes études. Député aux états-généraux de 1789, il protesta contre les décrets de l'assemblée constituante et se retira en 1792 à Paderborn en Westphalie où il fut reçu avec tous les égards dus à ses vertus et à son rang. Il mourut en 1797. M. Renouard lui a consacré une notice à la fin du 2^e vol. de ses *Essais historiques sur le Maine*.

JOUFFROY D'ABBANS (Claude-François-Dorothee, marquis de), de la même famille que le précédent,

né en Franche-Comté vers 1751, étudia les sciences exactes tout en se destinant à l'état militaire. Possédant à un haut degré le génie de la mécanique, il inventa les bateaux à vapeur et s'occupa, pendant l'émigration, de faire valoir sa découverte dont il avait déjà fait l'expérience sur la Saône en 1783. Après beaucoup d'ennuis et de découragements, il obtint en 1816 un brevet, de l'argent et des protecteurs; mais les tâtonnements qui sont inévitables au commencement d'une pareille entreprise, absorbèrent en peu d'années les fonds des actionnaires, et les spéculateurs, venus plus tard, réalisèrent à leur profit les bénéfices. Jouffroy retomba dans l'oubli, n'ayant pour vivre qu'une médiocre pension. Il mourut aux invalides en 1832. L'académie des sciences, sur un rapport rédigé par M. Cauchy, a constaté, le 1^{er} novembre 1840, la découverte que Jouffroy avait faite et l'ingratitude dont on avait payé ses services.

JOURDAIN, d'origine allemande, fut le deuxième général de l'ordre des frères prêcheurs. Né en Palestine vers l'an 1200, il fut baptisé dans les eaux du Jourdain, reçut le nom de ce fleuve, et revint en Allemagne d'où il se rendit à Paris pour y achever ses études. Ayant pris l'habit monastique en 1220, il fut choisi l'année suivante pour succéder à saint Dominique. Il travailla quinze ans à étendre et à gouverner son ordre et alla mourir en vue de Saint-Jean-d'Acre, lorsqu'il se rendait en Palestine pour y visiter le tombeau du Sauveur. On lui doit une histoire des dominicains intitulée : *De initiis ordinis prædicatorum*.

JUENIN (Pierre), né à Bourg-en-Bresse en 1668, embrassa l'état ecclésiastique et fut pourvu en 1691 d'un canonicat à la collégiale de Saint-Philibert de Tournus. Il profita de sa position pour faire une étude approfondie des chartes de cette abbaye que Pierre de Saint-Julien et Chifflet n'avaient examinées que superficiellement. Successivement chantre et doyen du chapitre, il mourut en 1747. On lui doit : *Nouvelle histoire de l'Abbaye royale et collégiale de Saint-Philibert et de la ville de Tournus*, Dijon, 1750 et 1753, 2 vol. in-4, dans laquelle le savant auteur a donné à son sujet une étendue justifiée par ses laborieuses recherches. On y a relevé quelques négligences de style et des détails un peu minutieux. Le second volume comprend les titres, les actes et les autorités qui servent de pièces justificatives au corps de l'histoire.

JULLIEN de PARIS (Marc-Antoine), né en 1775 dans la ville dont il a pris le nom, obtint de grands succès dans le cours de ses études, et après avoir voyagé en Angleterre, revint dans sa patrie où il accepta la commission de capitaine-adjoint dans l'état-major d'une légion italienne. Bonaparte, qui apprécia ses talents, lui confia des travaux particuliers, notamment la rédaction du *Courrier de l'armée d'Italie*, bulletin politique semi-officiel destiné à présenter tour à tour à l'armée la situation intérieure de la France, et à la France, les sentiments et les vœux de l'armée. Attaché ensuite comme membre du corps d'inspection aux revues de la 2^e division militaire, il devint suspect à la police de l'empereur et fut dépouillé de ses papiers où toutefois l'on

ne trouva rien qui fût de nature à le compromettre. Disgracié sous la première restauration comme Bonapartiste, tenu dans l'éloignement, comme royaliste, pendant les cents-jours, il fonda, au retour des Bourbons, le journal l'*Indépendant* qui est devenu le *Constitutionnel*. En 1817, Fouché l'obligea de quitter Paris. Il y revint en 1819 et s'y occupa surtout de la *Revue encyclopédique*, dont il fut le fondateur avec la collaboration de Lanjuinais. Il fit plusieurs voyages en Ecosse, en Angleterre, en Hollande, pour étendre les relations scientifiques et littéraires de sa *Revue*, et mourut à Paris en 1848. On lui doit, outre beaucoup d'*Articles de Journaux*, de la *Méthode d'éducation de Pestalozzi*, suivie et pratiquée dans l'institut d'Iverdun en Suisse, Milan, 1812, 2 vol. in-8; *Introduction au cours de physiologie du cerveau ou Discours prononcé par M. le docteur Gall*, et précis analytique de la marche suivie par ce docteur dans ses recherches, Paris, 1808, in-8; *Essai général d'éducation physique, morale et intellectuelle*, suivi d'un plan d'éducation pratique pour l'enfance, l'adolescence et la jeunesse, Paris, 1808, in-4; *Esquisse d'un plan de lectures historiques, rapporté spécialement à l'influence des femmes considérée dans les différentes nations*, Paris, 1821, in-8; *La France en 1825 ou mes regrets et mes espérances, discours en vers*, Paris, 1825, in-8.

JUMEL (Jean-Charles), né vers 1750 à Paris, embrassa l'état ecclésiastique, et s'adonna à la prédication. Pourvu d'un canonicat au chapitre de Saint-Marcel, il devint ensuite chanoine du Mans, puis curé de Houilles près de Versailles, et mourut en 1824, dans les environs d'Avallon. On lui doit : *Eloge de Suger*, Paris, 1779, in-8; *Eloge de Marie-Thérèse, impératrice, reine de Hongrie, etc.*, ibid., 1781, nouv. édit., 1816, in-18; *Petit catéchisme prêché en 1782*, in-8; *Eloge de Charlemagne*, 1810, in-8;

Introduction à l'éloquence, ou élément de rhétorique, Paris, 1812, in-12; *Galerie des enfants, ou les motifs d'une noble émulation*, ibid., 1813; 4^e édit., 1825, in-12, fig.; *Galerie des jeunes personnes, ou les qualités du cœur et de l'esprit*, ibid., 1815; 5^e édit., 1826, in-12, fig.; *Ornements du cœur humain, ou variétés morales et historiques*, ib., 1815, in-18, fig.

JUNTERBUCK (Jacques), écrivain ascétique, né en Pologne en 1585, entra dans la congrégation de Citeaux et fut fait abbé de Parade dans le diocèse de Posen. Ayant résigné cette dignité pour embrasser la règle des chartreux, il alla professer la théologie à Erfurt et mourut en 1465. Le nombre des ouvrages qu'il a laissés est très-considérable. Nous citerons, entre autres : *Sermones dominicales, notabiles et formales*, Ulm, 1474, in-fol.; *De valore et utilitate missarum pro defunctis*, 1474, in-fol.; *Tractatus de apparitionibus animarum post exitum earum à corporibus, de earumdem receptaculis*, Burgdorf, 1475, in-fol.; *De arte curandi vitia*, Leipsig, sans date, in-4.

JUSSY (Jacques-Philippe), chirurgien, né à Besançon vers 1716, fit ses études classiques avec succès, et après avoir étudié la médecine à Paris, revint exercer sa profession dans sa ville natale, où il ne tarda pas à avoir une clientèle nombreuse. En 1760, il avait le titre de lieutenant du premier chirurgien du roi à Besançon; plus tard il fut nommé professeur au collège de chirurgie de cette ville. Il remplit cette place jusqu'à sa suppression, et mourut en 1798. Outre quelques opuscules, on connaît de lui deux dissertations importantes publiées dans le journal de médecine, l'une sur l'*Ouverture d'une artère guérie sans ligature*, (nov. 1774, tom. XLII.); l'autre, *Sur les plaies pénétrantes du bas-ventre*, (août 1777, t. XLVIII).

K

KALKBRENNER (Frédéric), fils de Christian (voy. KALKBRENNER, v. 2-3), né à Berlin en 1788, mort à Enghien près de Paris, le 10 juin 1849, a composé plus de deux cents ouvrages pour le piano, qui sont estimés des amateurs. Il a en outre terminé la musique de l'opéra d'*OEnone*, que son père avait laissée imparfaite.

KAMPTZ (Charles-Albert-Christophe-Henri), né en 1768 à Schwerin en Mecklembourg, fut nommé, à l'âge de vingt-trois ans, assesseur à la cour suprême de l'empire d'Allemagne, à Wetzlar, dont il devint juge en 1804. Le roi de Prusse lui accorda, en 1810, la clef de chambellan et le titre de conseiller intime de légation, et le nomma membre du sénat d'appel de la chambre de justice. Appelé en 1812 au département de la haute police, comme conseiller rapporteur, il devint cinq ans après directeur au ministère de la police et conseiller d'état.

En 1824, il entra au ministère de l'intérieur, comme directeur des affaires ecclésiastiques et de l'instruction publique. Plus tard il accepta une place de directeur au ministère de la justice, et mourut à Berlin, le 7 novembre 1849, à 81 ans. Malgré les hautes charges judiciaires et administratives qu'il a remplies, ce savant publiciste a encore trouvé le temps de publier de grands et importants ouvrages, au nombre desquels figurent au premier rang les suivants : *Sur les lois féodales des Lombards*, 2 vol.; *Le Droit politique et international*, 3 vol.; *Recherches sur le droit d'intervention politique*, 1 vol.; *Annales de l'administration politique intérieure de la Prusse*, 10 vol.; *Annales de la législation prussienne*, 42 vol.

KARNKOWSKI (Stanislas), prélat polonais, né vers 1520, était évêque de Cujavie depuis 1565, quand, la postérité mâle des Jagellons s'étant éteinte, la couronne devint élective. Il prit part à

toutes les assemblées à la suite desquelles le trône fut offert à Henri de Valois, et ce fut lui qui harangua ce prince lors de son entrée en Pologne. Après l'abdication de ce monarque, le rôle du prélat devint plus important encore. Il contribua à l'élection d'Etienne Battori et fut placé, sous son règne, à la tête du clergé polonais avec le titre d'évêque-primat de Cracovie. Il présida en cette qualité les états du royaume, s'occupa de la fusion des églises grecque et latine, éleva deux séminaires et bâtit à Kalisz un collège pour les jésuites. Il mourut en 1605. Nous citerons, parmi ses ouvrages : *Historia interregni post discessum à Polonia Henrici Andegavensis*; *De modo et ordine electionis novi regis apud Varsoviā habitæ, anno 1575*, Cologne, 1589, in-fol.; *Epistolæ familiares illustrium virorum*, Cracovie, 1578, in-4; *Sermones ad parochos*, Paris, 1574, in-8.

KEMPH (Nicolas), né à Strasbourg en 1597, fut reçu maître ès arts à Vienne, entra dans l'ordre des chartreux, et après avoir exercé les fonctions de prieur, mourut en 1497. Nous citerons parmi ses écrits : *Regulæ grammaticales*; *Disputata super libris posteriorum Aristotelis*; *Tractatus de modo perveniendi ad perfectam Dei et proximi dilectionem*. (Voir la biblioth. ascét. du P. Bernard Pez, imprimée à Ratisbonne en 1724, in-8.)

KENNEDY (Hélène), bénédictin, né en 1721 à Muthel en Ecosse, passa de bonne heure en Allemagne, et fit ses vœux comme profès dans l'ordre de Saint-Benoît au couvent de Ratisbonne. Membre de la société économique de Burghausen en 1739, puis secrétaire de l'académie des sciences de Munich et correspondant de celle de Bologne, il fut nommé par l'électeur de Bavière, son souverain, conseiller au département des affaires religieuses et membre du comité de censure. Il mourut en 1804. Ses écrits sont disséminés dans les recueils scientifiques. En voici les principaux : *Exposé sommaire des recherches de physique soumises à l'académie des sciences de Munich*, Munich, 1765, in-8; *Traité sur les marais* (dans les *Transactions* de l'académie électorale des sciences de Munich, tom. 1^{er}, 2^e partie, 1765, p. 127-160); *Recherches sur le fer* (même recueil); *De la parenté du renard et du chien*, ib., tom. vi, pag. 217-242; *Remarques sur le chant des oiseaux*, ibid., tom. vii, p. 170-206.

KERCKOVE (Jean-Baptiste Van), né à Oost-Ecloo en Belgique en 1790, étudia d'abord au collège de Gand, puis au séminaire de cette ville. Dans ce temps là il fut exilé pour n'avoir pas voulu reconnaître l'administrateur ecclésiastique que Napoléon envoya dans le diocèse pendant l'absence de M. de Broglie. Rendu à ses études en 1814, il fut élevé au sacerdoce, nommé vicaire à Sinay, puis curé de Rupelmonde. Après la révolution Belge de 1850, il fut élu au congrès national où il siégea dans les rangs de l'opposition. Il mourut à Stekene en 1852.

KERESSTURY (Aloys-Joseph de), savant hongrois, né en 1765, fut successivement professeur d'histoire universelle et d'histoire politique à l'académie de Grand-Varadin, puis à Pesth où il passa seize ans. L'empereur François 1^{er}, pour lui

témoigner son estime particulière, lui conféra des lettres de noblesse et la décoration du mérite civil. Il mourut en 1825. Son ouvrage le plus considérable est le *Compendium historiæ universalis*, Pesth, 1817-19, 5 vol. Mais les plus remarquables sont : *Dissertatio de Hungarorum origine atque primis incunabulis*, Pesth, 1819, in-8; *Dissertationes historico-criticæ occasione tentaminum publicorum vulgatæ, quæ Belæ regis notarii ætas atque de origine, sedibus asiaticis ac migratione aliisque gestis Magyarorum traditiones adversus novatorum calumnias et figmenta vindicantur*, Pesth, 1814, in-8.

KETT (Henri), homme de lettres, né à Norwich en 1761, passa des écoles de cette ville au collège de la Trinité dans l'université d'Oxford, où il prit le grade de maître ès arts et devint membre du corps enseignant. Il se maria richement, accumula sur sa tête plusieurs bénéfices et mourut en 1825. Ses principaux ouvrages sont : *L'Histoire interprète des prophéties, ou Coup d'œil sur les prophéties de la Bible et leur accomplissement*, Oxford, 1798-99, 5 vol. in-12; *Eléments généraux des connaissances, ou Introduction aux livres utiles dans les principales branches de la littérature et des arts*, 1802, 2 vol. in-8; *La logique rendue aisée, ou Vue succinte de la manière de raisonner d'Aristote*, 1809, in-12; *Poésies de jeunesse*, 1795; une traduction *Du Génie du christianisme* de Chateaubriand, sous le titre de *Beautés du christianisme avec préface et notes*, 1812, 5 vol. in-8; *Beautés de la poésie anglaise* de Wadlew, 1810, 2 vol. in-12, avec une notice sur l'auteur.

KHELL (le P. Joseph), numismate, né en 1714 à Lintz, dans la Haute-Autriche, embrassa la règle de Saint-Ignace, et enseigna dans les collèges de la société, l'hébreu, la philosophie, l'histoire et la critique des textes sacrés. Chargé de la conservation du cabinet de médailles de l'académie thérésienne, il mourut à Vienne le 4 novembre 1772, laissant la réputation d'un homme aussi instruit que laborieux. On a de lui : *Auctoritas utriusque libri Machabeorum canonico-historica adjuta, et Frælichiani annales asserti*, Vienne, 1749, in-4; *Physica ex recentiorum observationibus*, ibid., 1752-55, 2 vol. in-4; *Ecloga observationum in novi Testamenti libris*, ibid., 1756, in-8. Cet ouvrage est très-estimé; *De epocha historiæ Ruth*, ibid., in-12; *Epistolæ duæ de totidem numis æreis numophylacii Haveriani*, ibid., 1761, in-4; *De numismate Augusti aureo formæ maximæ ex rudieribus Herculani eruto libellus*, in-4. La traduction latine du *Tesoro britannico* de Haym, Vienne, 1762-63, 2 vol. in-4, enrichie de notes qui la rendent bien supérieure à l'original. *Numismata imperatorum romanorum*, ibid., 1767, in-4, bon supplément d'après les médailles du cabinet thérésien, à l'ouvrage de Vaillant (*voy. ce nom*, viii, 240).

KIDDERMYSTER (Richard), bénédictin, né dans le Worcestershire, fit son cours académique à Oxford, y prit ses degrés et entra à l'abbaye de Winchcombe où il fut élevé à la dignité d'abbé. Appelé à Rome en 1501, pour les affaires de son ordre, il s'occupa surtout de tout ce qui pouvait tendre à la perfection monastique. Son talent pour

la prédication lui avait donné une grande renommée à la cour de Henri VIII. Il mourut en 1551. On a de lui : *Tractatus contra doctrinam Lutheri*, 1521 ; *Historia foundationis monasterii de Winchcombe*; *Catalogus, vel historia abbatum monasterii de Winchcombe*; *Renovatio privilegiorum, chartarum et aliorum monumentorum monasterii de Winchcombe*.

KIEFFER (Jean-Daniel), né à Strasbourg en 1767, s'étant distingué par la connaissance qu'il avait acquise des langues orientales, fut nommé en 1796, secrétaire interprète de l'ambassade de France près la Porte-Ottomane. Ruffin qui le connut en Orient lui donna des leçons, et le choisit en 1805 pour suppléant de la chaire qu'il occupait lui-même au collège de France. Devenu titulaire en 1818, il fut nommé l'année suivante premier secrétaire interprète au ministère des affaires étrangères, et chargé de la direction de l'école des élèves interprètes qui était amenée au collège de Louis-le-Grand. Elu en 1851 vice-président de la société asiatique, il mourut en 1855. Il appartenait à la religion réformée et il était l'un des membres les plus actifs de la société biblique pour laquelle il a donné la première traduction de la Bible en langue turque.

KORNREUTHER (Jean), prieur d'un couvent de l'ordre de Saint-Augustin, a laissé manuscrit un livre fort curieux intitulé : *Magia, id est Ordo arrium et scientiarum abstrusarum*. Il florissait dans les premières années du xvi^e siècle.

KREUTZER (Conradin), compositeur, né en 1782 à Dresde, après avoir reçu, pendant quelques années, des leçons du célèbre Weber (voy. ce nom), fut appelé en qualité de maître de chapelle à Stuttgart. Au bout d'un an il donna sa démission, et entreprit un voyage en Allemagne. De retour dans sa patrie, il accepta la place de directeur de la musique du prince de Furstemberg, à Donaueschingen dans le duché de Bade. Pendant son séjour dans cette dernière ville et à Stuttgart, il composa des opéras qui obtinrent un succès éclatant. En 1825, il se rendit à Vienne, où sa renommée l'avait précédé. Il fit exécuter, au théâtre de la cour, quelques-uns de ses opéras, qui lui valurent le brevet de maître de chapelle de l'empereur. Kreutzer mourut à Riga, le 14 décembre 1849, à 67 ans. Ses partitions se distinguent par des mélodies tour-à-tour suaves, naïves et piquantes, et par une habile instrumentation; elles ont encore le mérite, si rare dans la musique allemande, que le chant y domine l'accompagnement. En outre de ses Opéras on a de ce compositeur un assez grand nombre de *Concertos*, *Sonates*, *Variations* et *Solos* pour le piano, qui sont appréciés.

KREYSIG (Frédéric-Louis), né en 1770 à Eilenbourg, en Saxe, fut nommé en 1796 professeur suppléant de pathologie et de chirurgie à l'université de Wittenberg. En 1801, il obtint la chaire

d'anatomie et de botanique, et se livra avec succès à la médecine pratique. Deux ans plus tard, attaché, en qualité de premier médecin, à Frédéric-Auguste, roi de Saxe, ce ne fut qu'après la mort de ce prince, en 1829, qu'il cessa presque entièrement d'exercer la médecine pour s'occuper plus exclusivement de travaux scientifiques. Il fit un voyage en Angleterre et en Irlande pour compléter ses études; mais à son retour il mourut le 4 juin 1859. On a de lui plusieurs ouvrages écrits en latin et en allemand parmi lesquels nous citerons : *Nouvelle exposition des principes physiologiques et pathologiques*, Leipsig, 1798-1800, 2 vol. in-8; *Traité de la fièvre scarlatine, etc.*, ibid., 1802, in-8; *Traité des maladies du cœur*, Berlin, 1814-17, 5 vol. in-8; traduit en italien par Bellarini, Pavie, 1820, 5 vol. in-12; *Système de médecine pratique*, Leipsig, 1818-19, in-8. L'auteur s'occupait de continuer cet ouvrage lorsqu'il mourut; *De l'usage des eaux minérales naturelles et artificielles de Karlsbad, Ems, Marienbad, Eger, Pyrmont et Spa*, ibid., 1825; 2^e édit., 1828, in-8, trad. en français, ibid., 1829, in-8; *Essai d'une instruction sur le choléra*, Dresde, 1851, in-8.

KUEHN (Charles-Gottlob), né en 1754 à Spergau, en Saxe, fit ses études littéraires à Leipsig. Reçu docteur en philosophie en 1779, il prit en 1785 le grade de docteur en médecine, et soutint une thèse intitulée : *De forcipibus obstetricis recens inventis*, Leipsig, 1785, in-8. Professeur agrégé en 1785, il devint en 1802 professeur ordinaire, et enseigna la physiologie et la pathologie. Il mourut à Leipsig, le 19 juin 1840, à 86 ans. On lui doit : *Æliani varia historia, græcè, cum commentar. Perizonii, etc.*, Leipsig, 1780, 2 vol. in-8; *De philosophis ante Hippocratem medicinæ cultoribus*, ibid., 1781, in-8; *Histoire de l'électricité médicale et physique* (en allem.), ibid., 1785-97, 5 vol. in-8; *Bibliothèque médico-chirurgicale italienne* (en allem.), ibid., 1795-97, 4 vol. in-8; *Répertoire des nouvelles expériences des savants anglais en physique, en médecine et en chirurgie* (en allem.), 1805, 6 vol. in-8; *Collection des lois médicales de la Saxe*, (allem.), 1809, in-8; cet ouvrage a été continué par Rosenmüller en 1820; *Medicorum græcorum opera quæ exstant, græcè et latinè, editionem curavit*, 1821-55, 26 vol. in-8. Kuehn a cherché à réunir dans cette vaste collection les écrits de tous les médecins grecs; mais malheureusement il n'a pu terminer sa vaste entreprise. *Opuscula academica, medica et philologica, collecta, aucta et emendata*, Leipsig, 1827-28, 2 vol. in-8. Ces deux volumes contiennent 85 dissertations ou programmes académiques que l'auteur avait publiés précédemment. Le plus grand nombre de ses petits écrits roule sur des sujets d'érudition ou sur l'histoire de la médecine ancienne. Ce savant médecin a encore publié en 1852 une nouvelle édition du *Lexicon-Medicum* de Blancardi.

L

LABET (Jean-François), né en 1720 aux Grangettes, sur les bords du lac de Saint-Point, fit sa théologie au séminaire de Besançon, et y reçut les ordres sacrés. D'abord vicaire à Bannans, il ne tarda pas à être appelé au séminaire, en qualité de directeur. Cette charge, toute de confiance, supposait dans le jeune prêtre une capacité et une piété non communes. Sa mission était belle; il s'agissait de former le clergé d'un grand diocèse, de conserver le dépôt des traditions sacerdotales, de la science évangélique. Il s'en acquitta, pendant près de cinquante ans, avec un grand zèle et un rare talent. Professeur de théologie, il acquit une certaine célébrité, au point que des théologiens romains lui écrivirent plus d'une fois pour avoir son avis sur des matières controversées. Il fit fleurir la piété dans l'établissement, y conserva l'esprit ecclésiastique, inculqua à plusieurs générations de prêtres ce goût de simplicité et de régularité, ce respect pour les supérieurs, cet amour de l'étude, qui ont élevé si haut la gloire du clergé Franc-Comtois. Quand la révolution éclata, Labet fut forcé de quitter le séminaire et vint dans sa famille, où il resta peu de temps. N'étant point sujet à la déportation, à cause de son grand âge, il revint à Besançon, où il mourut pauvre et presque délaissé, en 1804, à 84 ans.

LA BISSACHÈRE (Pierre-Jacques LEMONNIER de), missionnaire, né à Bourgneil en Touraine vers 1764, entra dans l'état ecclésiastique et se voua aux missions étrangères. Arrivé à Macao en 1790, il se rendit immédiatement au Tong-King où, après de rudes travaux, il souffrit d'abord la persécution et fut ensuite élevé au rang de mandarin. Ayant quitté la mission en 1807, il s'embarqua pour l'Angleterre et y vécut jusqu'en 1817. De retour en France, il entra au séminaire des missions étrangères, où il mourut en 1850. On lui doit : *Exposé statistique du Tunkin, de la Cochinchine, du Camboge, etc.*, (par M. de Montyon), sur la relation de la Bissachère, Londres, 1811, 2 vol. in-8. La rédaction de cet ouvrage avait été confiée par l'auteur à M. de Montyon, son compatriote, qui vivait alors en Angleterre. On regrette, pour la réputation de ce philanthrope, qu'il ait conservé le prix intégral du livre et surtout qu'en mettant en ordre les matériaux qu'on lui avait confiés, il y ait inséré des réflexions philosophiques opposées à la véritable doctrine de l'Evangile et aux sentiments du missionnaire dont la croyance fut toujours pure.

LABOUDERIE (Jean), littérateur et prédicateur, né en 1776 à Chalinargues, diocèse de Saint-Flour, étudia les langues anciennes au collège de France et s'engagea dans les ordres sacrés après la restauration du culte catholique. Devenu vicaire de

Notre-Dame de Paris, il refusa pendant les cent-jours de prêter serment à Bonaparte. Destitué après la seconde restauration, il n'en continua pas moins de prêcher avec succès dans les principales églises de Paris, et s'occupa de travaux littéraires. Il mourut en 1849, chanoine honoraire d'Angers et de Saint-Flour, vicaire-général d'Avignon, chevalier de l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem et membre de plusieurs sociétés savantes. Nous citerons, parmi ses ouvrages : *Fragment d'un discours prononcé à Notre-Dame le jour de l'Assomption*, 1815; *Discours pour le baptême d'un juif converti*, 1815; *Discours prononcé dans la chapelle du collège royal des Ecoles, le 11 mai 1817, pour l'abjuration d'un luthérien*; *Oraison funèbre de M. de la Roue, archiprêtre de Notre-Dame*, 15 octobre 1815; *Précis historique du méthodisme, suivi d'un discours pour l'abjuration d'un jeune homme de cette secte*, 1818, in-8; *Notice historique sur l'abbé de Diennes, missionnaire apostolique au Tong-King*, 1825, in-8; *Panegyrique de Saint-Louis*, prononcé devant l'académie française, 1824, in-8; *Règle générale de la foi catholique*, séparée de toutes les opinions de la théologie scolastique et des autres sentiments particuliers et abus, par Fr. Veron, nouv. édit., 1825, in-8; *Sermon de F. Olivier Maillard, prêché à Burgos en 1500, et autres pièces du même auteur avec une notice par Jean Labouderie président de la société des bibliophiles*, 1826, in-8. L'abbé Labouderie a coopéré à la rédaction de plusieurs publications importantes, telles que la *Biographie universelle*, qui lui doit plus de cinq cents articles et la troisième partie de l'*Art de vérifier les dates*, dans laquelle on remarque surtout l'histoire des papes Clément XIV et Pie VI. Il s'y prononce en faveur des doctrines gallicanes et approuve la suppression des jésuites. La *Gazette des cultes* l'a eu pour principal rédacteur depuis le mois de juillet 1829, jusqu'au mois de mars 1850, et le *Journal des paroisses* n'a guère de numéros où l'on ne trouve au moins une dissertation de l'abbé Labouderie sur les *Cérémonies religieuses*.

LACHEZE (René de), né à Reims dans le xve siècle, mort le 13 juin 1657, était échevin du ban de Saint-Remi. On a de lui des poésies morales qui ne sont pas sans mérite : *Pompes funèbres et cérémonies observées aux obseques et funérailles de Loys de Lorraine, cardinal de Guise, etc.*, Reims, 1621, in-8; *OEuvres, contenant les Larmes de Sion, ou Paraphrase sur les Lamentations de Jérémie*; les *Tableaux raccourcis de la vie humaine*; les *Leçons du sage Théotime, etc.*, ibid., 1650, in-18; *Le Roi triomphant, ou la statue équestre de Louis XIII posée sur le fronton de l'Hôtel-de-Ville de Reims, etc.*, ibid., 1657, in-4; *L'Olympe rémois, etc.*, ib., 1657, in-4; *Reims Gaulois*.

LACHICHE (Clande-Quentin), né à Dole en 1719, entra d'abord chez les jésuites, puis quitta le cloître pour embrasser l'état militaire. Il assista en 1744 au siège de Fribourg et fut attaché ensuite comme officier du génie à la direction de Besançon. Il passa de là à celle de Strasbourg et compléta les études du projet de canal qu'il avait imaginé pour joindre le Rhône au Rhin. Après avoir fait partie de l'expédition de la Corse, il fut présenté au ministre de la guerre qui l'envoya à Marseille avec le titre de brigadier des mines. Mis à la retraite en 1783, il mourut à Paris en 1802, laissant à peine de quoi payer ses modestes obsèques. Il avait eu la douleur de voir l'ingénieur Bertrand (*voy. ce nom au supplément*) lui ravir une partie de sa gloire, en reproduisant le projet du canal de Dole à Saint-Jean-de-Losne. Lorsque le corps des ponts et chaussées obtint la direction de ces grands travaux dont Lachiche avait donné l'idée, il avait réclamé et demandé inutilement que l'exécution du canal fût confiée au génie militaire. Parmi les opuscules qu'il a publiés sur les canaux de navigation, les principaux sont : *Prospectus d'un canal de vingt-cinq lieues de longueur*, qui en liant la jonction du Rhône et de la Saône à la Loire, puis celle du Rhin au Danube, et autres fleuves intermédiaires, ferait communiquer par les frontières de l'Alsace et de la Franche-Comté toutes les mers qui environnent l'Europe, Paris, 1790, in-4; *Observations sur le mémoire imprimé que M. Bertrand a remis à l'assemblée nationale*, Dole, 1790, in-4; *Mémoire sur la navigation des rivières et des fleuves en général*, et en particulier sur celle du Doubs et de l'Ill, relativement à la jonction du Rhône au Rhin, Dole, 1791, in-4; *Notes sur le rapport de M. Regnaud d'Épercy, concernant la jonction du Rhône au Rhin*, Paris, 1791, in-4.

LACOURT (Jean), historiographe, né à Reims à la fin du xviii^e siècle, entra dans l'état ecclésiastique et devint chanoine de sa ville natale, puis recteur de l'université. Attaché aux doctrines jansénistes, il devint suspect à l'Ordinaire, M. de Mailly, et quelques épigrammes qu'on lui attribua le firent enfermer à la Bastille, d'où il ne sortit que pour être exilé à Rouen comme appelant de bulle. Il obtint de revenir à Paris en 1726, et y mourut en 1750, laissant à l'Hôtel-Dieu de Reims tout son mobilier qui consistait spécialement en un cabinet de livres choisis parmi lesquels se trouvaient la plus grande partie de ses manuscrits. Il avait composé une *Histoire de Reims*, 5 vol. in-8, qui fut enlevée après sa mort. On suppose, non sans raison, qu'Anquetil en eut connaissance pour composer la sienne.

LACROIX (Pierre-Firmin), prêtre de la doctrine chrétienne, enseigna la philosophie à l'université de Toulouse, et mourut en 1786. On a de lui : *Traité de morale, ou Devoirs de l'homme envers Dieu, envers la société et envers lui-même*, Carcassonne, 1767, in-12; 2^e édit., Paris, 1773, 2 vol. in-12; *Connaissance analytique de l'homme, de la matière et de Dieu*, Paris, 1772, in-12.

LADORE (Jacques), né en Touraine vers 1600, se fit recevoir docteur en théologie, et entra dans l'ordre des Minimes, dont il fut le procureur-géné-

ral. Ces fonctions l'ayant appelé à Rome, il était encore dans cette ville en 1664. De retour en France, il se noya en passant l'Yonne à Joigny; on ignore à quelle époque. On a de lui : *Le vol de l'Âme sur les autels*, Paris, 1656, in-8; *Le Bonheur de la fréquente communion*, ibid., 1658, in-8; *Digestum sapientiæ minimitanæ, sive de jure Minimorum*, Rome, 1660, in-4; *Horatii Christiani tripartitus in B. Francisci Salesii canonisationis inauguratione, fidei scilicet, spei et charitatis triumphus*, ibid., 1662, in-4. Ce recueil d'odes et d'hymnes comparées à celles d'Horace, et ayant pour but d'exalter les vertus de François de Sales, dont on préparait la canonisation, est fort curieux, et les vers ne sont pas sans mérite pour le temps.

LADOUCETTE (Jean-Charles-François, baron de), né à Nancy en 1772, commençait à étudier le droit dans cette ville lorsque la révolution éclata. Il fit partie de la garde nationale, et s'y distingua par l'influence de sa parole et par la sagesse de ses opinions. On l'accusa de modérantisme et il fut obligé de se retirer en Suisse, pour échapper à la terreur. Il vint ensuite à Paris, où il vécut dans l'intimité des hommes de lettres, en cultivant lui-même la littérature. Après le 18 brumaire, il fut présenté au 1^{er} consul pour remplir une place au conseil général du département de la Seine, mais Bonaparte préféra l'envoyer dans les Hautes-Alpes, en qualité de préfet. Ladoucette y signala son administration par les plus utiles services. Il fit ouvrir une route par le mont Genève, pour rendre les communications plus faciles entre la France et le Piémont, multiplia les écoles, fonda un musée, une société académique et un *Journal de l'agriculture et des arts*. Appelé, en 1809, à la préfecture de la Roër, il ne la quitta qu'en 1814, reentra dans la retraite sous la première restauration, et accepta, pendant les cent-jours, la préfecture de la Moselle. La seconde restauration le rendit encore une fois à la vie privée et à l'étude des lettres. Député de la Moselle depuis 1834 jusqu'en 1848, il prit place au centre gauche et s'occupa moins de discussions politiques que de questions administratives. La révolution de février le frappa douloureusement; il languit encore quelques jours et mourut le 19 mars 1848. M. Ladoucette était officier de la légion-d'honneur, secrétaire perpétuel de la société philotechnique, membre de la société centrale d'agriculture et associé de l'académie royale de Belgique. M. le baron de Stassart a publié une notice sur sa vie et ses ouvrages. On a de lui : *Philoclès*, imité de l'Agathon de Wieland, 3^e édit., Paris, 1820, 2 vol. in-8; *Voyage entre Meuse et Rhin*, ibid., 1818, in-8; *Histoire, antiquités, usages et dialectes des Hautes-Alpes*, ibid., 1820, in-8, ouvrage dans lequel l'érudition et la statistique revêtent les formes les plus attrayantes; *Le troubadour*, ibid., 1824, in-12, fig., tableau des mœurs de la Provence au xii^e siècle; *Nouvelles, Contes, Apologues et Mélanges*, Paris, 1822, 5 vol. in-12, dont plusieurs parties furent réimprimées en 1827 et en 1842. On remarque surtout les apologues qui ne manquent ni de grâce, ni de naturel.

LAFOLIE (Charles-Jean), né à Paris en 1780,

fut employé dès l'âge de quinze ans au département de la Seine dans la partie de l'instruction publique. Appelé à Milan en 1803 par Méjan pour y être chef de ses bureaux, il fut envoyé ensuite à Trévise comme secrétaire général de la préfecture, puis à Ravenne en qualité de sous-préfet. De retour en France en 1814, il y fut nommé aussitôt conservateur des monuments de Paris. Il mourut dans cette ville en 1824. On a de lui : une édition revue du *Janua linguæ latinæ reserata*, de J. Amos Comenius, 1802, in-12; *Grammaire italienne de Port-Royal*, 3^e édit., Paris, 1805, in-8; *l'Angleterre jugée par elle-même, ou Aperçus moraux et politiques sur la Grande-Bretagne*, Paris, 1808, in-12; *Mémoires historiques relatifs à la fonte et à l'élevation de la statue équestre de Henri IV sur le terre-plein du Pont-Neuf*, Paris, 1819, in-8; *Notice des monuments publics, palais, édifices, etc.*, ibid., 1820, in-12; *Histoire de l'administration du royaume d'Italie, pendant la domination française*, trad. de l'italien de Fr. Corradini, Paris, 1825, in-8.

LAFONT (Pierre de), né à Avignon vers 1650, fut prieur de Valabrègne et official de l'évêché d'Uzès, où il mourut au commencement du XVIII^e siècle. Il avait fondé dans cette ville un séminaire, dont il fut le premier supérieur. On a de lui : un recueil d'*Entretiens ecclésiastiques*, Paris, 5 vol. in-12, et un recueil de *Prônes*, 4 vol. in-12. Ces deux publications ont joui dès leur apparition d'une vogue méritée.

LAINE (P.-Louis), né à Paris en 1790, succéda à Vilon de Saint-Allais dans la place de généalogiste des rois Louis XVIII et Charles X. Il s'occupait toute sa vie de recherches historiques, et mourut dans sa ville natale, le 26 août 1849, à 59 ans. On a de lui : *Dictionnaire véridique des origines des maisons nobles ou anoblies du royaume de France, contenant aussi les vrais ducs, marquis, comtes, vicomtes et barons*, Paris, 1818-50, in-8, tom. 1, 2; *Archives généalogiques et historiques de la noblesse de France, ou Recueil de preuves, mémoires et notices généalogiques*, ibid., 1828-47, in-8, tom. 1-10. Ces deux ouvrages n'ont point été terminés. Lainé a en outre été le rédacteur principal de l'*Histoire généalogique des pairs de France, et du Dictionnaire des généraux français*.

LAMARE (Guillaume de), né en 1664 à Paris, où il mourut en 1747, fut curé de Saint-Benoît et ensuite chanoine de Notre-Dame. On a de lui : *Épîtres et Évangiles des dimanches et fêtes de l'année, avec de courtes réflexions*, Paris, 1714, in-8, ouvrage fort estimé, qui a eu plus de cinquante édit.; la dernière est de 1824; *Explication du psaume 118, Beati immaculati, etc.*, tirée de saint Augustin, ibid., 1729, in-12; *Épîtres et Évangiles, avec de courtes réflexions, des explications sur tous les mystères, etc.*, ibid., 1752, 5 vol. in-12.

LAMBERT (Jacques), né en 1605 à Macon, fut admis à 17 ans dans la société de Jésus, où il professa la rhétorique et la philosophie. Il se consacra ensuite au ministère de la chaire, et obtint des succès. Nommé plus tard recteur du collège de Carpentras, puis de celui de Vienne, il mourut dans cette dernière ville, le 31 décembre 1670. On

a de lui : *La Philosophie des gens de cour*, imprimée d'abord in-4; et avec des additions, Lyon, 1656, 4 vol. in-8; *La Science morale des Saints*, ib., 1662, 4 vol. in-8; *La Science d'une âme consacrée en l'honneur de la Sainte Vierge*, ibid., 1669, in-4; *La Science de la raison chrétienne, ou Logique chrétienne*, ibid., 1669, in-8; *De la maternité divine et de ses prérogatives*, Vienne, 1670, in-12. Tous ces ouvrages, presque entièrement oubliés, sont cependant écrits avec autant d'onction que de simplicité. — JACQUES LAMBERT, autre jésuite, né à Paris en 1614, mort le 24 mai 1670, est auteur du *Trésor de la communion générale*, et du *Bon Pasteur*, imprimés en 1665, in-12.

LAMBERT (Pierre-Thomas), ecclésiastique, né à Lons-le-Saulnier en 1731, fit ses études au séminaire de Nantua et entra dans la congrégation des missionnaires de Saint-Joseph à Lyon, d'où il passa bientôt dans celle du Mont-Valérien. S'étant fait connaître avantageusement de plusieurs évêques, il fut indiqué pour confesseur au duc de Penthièvre, après la mort duquel il demeura comme aumônier dans la maison de la duchesse d'Orléans. Il émigra d'abord à Fribourg, puis à Constance où il rencontra l'abbé Jacques, son ancien professeur de théologie, qui lui donna des leçons d'allemand. Ayant obtenu en 1797 la permission de revenir à Paris, il quitta encore la France après la journée du 18 fructidor, et se rendit auprès de la princesse de Conti dont il devint l'aumônier. Il mourut en 1802. On publia après sa mort ses *Mémoires historiques, littéraires et religieux*, Paris, 1822, in-8. Il avait entrepris, d'après les conseils et les vues de l'abbé de Beauvais, la rédaction d'un ouvrage intitulé : *Orator sacer*, qui était destiné à former les jeunes orateurs de la chaire. La publication en avait été commencée en 1787; mais les événements l'ayant interrompue, elle n'a jamais été continuée.

LAMBERT (Louis-Amable-Victor), né à Cherbourg en 1766, fit de très-bonnes études dans cette ville et vint ensuite à Paris, où il fut le précepteur des fils de M. de Juigné, frère de l'archevêque. Ayant émigré dès le commencement de la révolution, il entra chez les Pères de la Foi en Allemagne, et obtint beaucoup de succès dans différentes chaires. De retour en France vers 1802, il s'attacha au diocèse de Poitiers, où il fut successivement missionnaire, chanoine et enfin vicaire-général en 1820. Il prêcha devant Louis XVIII qui lui donna le titre de prédicateur ordinaire du roi. Il mourut en 1851. On a de lui : *Oraison funèbre de Louis XVIII prononcée dans l'Eglise cathédrale de Poitiers, le 24 septembre 1824*, Poitiers, 1824, in-8; *Oraison funèbre de Ch.-François d'Aviau du Bois de Sanzay, archevêque de Bordeaux*, Poitiers, 1827, in-8; *Oraison funèbre de M.M. de Larochejacquelein, généraux en chef de l'armée vendéenne*, ibid., 1828, in-8; *La Providence*, discours prononcé dans l'Eglise métropolitaine de Saint-Etienne, Toulouse, 1828, in-8; *Puissance de la Croix*, prononcé à Migné le jour anniversaire de l'apparition de la croix, Poitiers, 1828, in-8.

LAMBERTI (le P. Archange), né dans le XVIII^e siècle à Aversa, près de Naples, entra dans la congrégation

gation des Théatins, fut envoyé, comme missionnaire, dans la Mingrélie (*Russie d'Asie*), et y évangélisa avec beaucoup de succès. On ne connaît point l'époque de sa mort. On a de lui : *Relazione della Colchide, oggi detta Mengrellia*, Naples, 1654, in-4. Cet ouvrage curieux et rare a été traduit en français dans le *Recueil de voyages*, par Melchisédech Thévenot, t. 1, 51-52 (*voy. THÉVENOT*, VIII, 124).

LAMPREDI (Urbain), né à Naples en 1761, étudia d'abord les belles-lettres, la poésie et les mathématiques et entra dans les ordres sacrés. Ayant embrassé la cause des Français en 1799, il fut obligé de se retirer avec eux et se rendit en France où il obtint une place au collège de Sorèze. A son retour en Italie, il fut nommé professeur de mathématiques des pages du vice-roi Eugène Beauharnais. L'inconstance de son caractère lui fit quitter cette place pour accepter celle de chapelain et de précepteur chez Ricciardi, ministre de la justice. Il mourut à Naples en 1856. On a de lui : *Osservazioni sopra il giudizio pronunciato in Firenze intorno ad alcune opere italiane*, Milan, 1811, in-12; plusieurs lettres *Critiques*, fort piquantes, sur les ouvrages de Monti, historiographe du royaume d'Italie, et particulièrement sur son poème en l'honneur de Bonaparte et sur sa traduction de l'Illiade.

LANCASTER (Joseph), né en 1771, s'efforça de répandre la méthode de l'enseignement mutuel à laquelle il donna son nom. Ayant obtenu, en 1805, la protection de la famille royale, il parcourut l'Angleterre en donnant des leçons; mais il n'y trouva ni la fortune ni le bonheur, et mourut à Manchester dans l'indigence et dans l'oubli. On ignore l'époque de son décès. On lui doit, entre autres ouvrages : *Amélioration dans l'éducation*, 1805, in-8; *Notice sur les progrès du plan de Joseph Lancaster pour l'éducation des enfants*, 1810, in-8; *Substance d'une leçon prononcée à la taverne des francs-maçons*, 1812, in-8. La méthode Lancastrienne a été, en France comme en Angleterre, l'objet des plus vifs débats. Les libéraux la protégèrent et la répandirent, tandis qu'ils accusaient le clergé de la dénigrer. Ces querelles, qui remplirent une partie de la restauration, sont à peu près oubliées aujourd'hui. On convient que si ce mode d'instruction semble, au premier abord, le plus facile, le plus rapide et le moins dispendieux, il est loin d'être aussi solide que l'ancienne méthode. Les résultats merveilleux qu'on s'était promis d'obtenir, n'ont pas rempli l'attente du public, et dans les écoles mêmes où Lancaster a eu le plus de vogue, sa manière a été tempérée depuis par toutes sortes d'autres procédés. Il faut reconnaître aussi qu'on y a trouvé bien plutôt un prétexte qu'un motif véritable pour attaquer le clergé. On s'efforçait de le représenter comme partisan de l'ignorance, parce qu'il ne partageait pas l'engouement général et qu'il s'en remettait sagement à l'expérience de l'avenir. Cette conduite est suffisamment justifiée aujourd'hui.

LANDI (Costanzo), littérateur et numismate, né en 1521 à Plaisance, d'une famille patricienne, acheva ses études à Bologne et étudia le droit à Ferrare sous Alciat. Ayant été député vers le pape Paul III par les habitants de sa ville natale, il sentit

le goût de l'antiquité s'éveiller en lui à la vue des monuments de Rome. Le désir d'accroître ses connaissances lui fit entreprendre plusieurs fois le même voyage et fréquenter, jusque dans l'âge mûr, les cours des principales académies. Il mourut prématurément en 1564. Nous citerons parmi ses ouvrages : *Lusum puerilium libellus*, Ferrare, 1545, in-8; *Carmina*, Pavie, 1550, in-4; *In epithalamium Catulli annotationes*, ibid., 1550, in-8; *Methodus de bona valetudine tuenda*, Lyon, 1557, in-12; *In veterum numismatum romanorum miscellan. explanationes*, ibid., 1559 ou 1560, in-4.

LANDI (le comte Jules), littérateur, né à Plaisance dans les premières années du xvi^e siècle, acheva ses études à Rome, et après avoir fait une campagne contre les Turcs parcourut une partie de l'Europe afin de satisfaire sa curiosité. De retour à Plaisance, il fut honoré successivement de divers emplois et chargé de commissions importantes dans lesquelles il donna des preuves d'habileté. Le reste de sa vie est assez obscur. On sait qu'en 1556 il était dans les prisons de Rome, mais on ignore le motif ainsi que la durée de sa détention. Il vivait encore en 1578. L'époque de sa mort n'est pas connue. Ses principaux ouvrages sont : *Formagiata di ser Stentato al serenissimo re della virtute*, Plaisance, 1542, in-8; *La Vita di Esopo tradotta*, Venise, 1545, in-8; *La Vita di Cleopatra, reina d'Egitto; con una orazione in lode dell' ignoranza*, Venise, 1551, in-8; *Le azioni morali nelle quali si discorse intorno al duello*, etc., Venise, 1564-1575, 2 vol. in-8; *La descrizione dell' isola della Madera*, Plaisance, 1574, in-12.

LANGOUÉZNOU (Dom Jean), bénédictin, et abbé du monastère de Landévennec, vivait dans le xiv^e siècle. Témoin des miracles arrivés au Folgoat, après la mort du bienheureux Salaun en 1530, il écrivit en bon latin : *l'Histoire miraculeuse contenant le mystère de Notre-Dame du Folgoet ou Foulgoat, au fond de la Basse-Bretagne, advenu environ l'an 1550, et solennisé au premier jour de novembre fetes de Tous-Saints, ou à la my oust, en mémoire de saint Salaun, extraite du trésor de l'église du pais mesme où il est révéré*.

LANGUEDOC (Michel), né en 1670 à Rennes, entra dans la société de Jésus, s'y fit remarquer pour son savoir et pour ses vertus, et mourut le 28 mai 1752. On a de lui : *des Notes sur les sept premiers tomes du Nouveau-Testament du P. Lalle-mant* (*voy. ce nom*, v, 400), édition de 1715 à 1716; *Dissertation sur les trirèmes ou vaisseaux de guerre des anciens*, Paris, 1721, in-4.

LANSSELIUS (Pierre), né en 1580 à Gravelines, s'agrégea à la compagnie de Jésus. S'étant adonné à l'étude des langues anciennes, il voyagea en Allemagne pour y visiter les principales bibliothèques. Bientôt il se fit une réputation méritée, qui lui valut d'être appelé par le roi Philippe IV, pour professer l'hébreu à Madrid, où il mourut, le 16 août 1652, à 52 ans. On a de lui : *S. Dionysii Areopagitæ opera*. Il a retouché la version de Péron, ajouté au texte d'anciennes scolies grecques traduites par lui, et enfin *Disputatio apologetica de vita scriptisque Dionysii*, Paris, 1615, in-fol., et

dans le tom. 1^{er} de la *Bibliotheca Patrum*. Un supplément aux scolies de Jean Mariana et d'Emmanuel Sa, sur la Bible Sixtine, édition d'Anvers, 1624, 2 vol. in-fol.; *Brevis omnium qua notarum, qua calumniarum, quæ ab Isaaco Casaubono, in exercitationibus suis adversus ill. card. Baronium, Justino martyri inuruntur disunctio*, à la suite de *Justini martyris opera*, Paris, 1636, in-fol.

LANUZA (Vincent BLASCO de), né vers 1570 à Sallent, en Aragon, ayant embrassé l'état ecclésiastique, fut nommé théologal des chapitres de Jaën, puis de Saragosse, et mourut vers 1650. On a de lui : *Historias ecclesiasticas y seculares de Aragon*, Saragosse, 1622, 2 vol. in-fol. C'est la continuation des *Annales* de Surita (voy. ce nom, viii, 55). Elle est très-estimée. *Peristephanon, seu de coronis sanctorum Aragonensium, vita, morte, miraculis Petri Arbuesii, canonici Cæsaraugustani et primi inquisitoris, libr. V*, Saragosse, 1625, in-8 (en vers).

LARIVIERE (Pierre-François-Toussaint), né à Seéz en 1762, était vicaire-général dans sa ville natale, lorsque la révolution éclata. Il en adopta les principes, se livra à l'enseignement et fut l'un des professeurs de l'école centrale du Calvados. Appelé en 1818 à la chaire de philosophie de Clermont, il suppléa plus tard le savant Laramiguière, et il s'acquit par la publication du précis de son cours l'estime de Royer-Collard qui le nomma professeur au collège d'Orléans. Nommé en 1827 inspecteur de l'académie de Strasbourg, il mourut à Montargis en 1829. Il avait été pendant quinze ans secrétaire perpétuel de l'académie de Caen. On a de lui : *Grammaire élémentaire latine - française; Nouvelle logique classique*.

LARRAMENDI (le P. Manuel de), né vers 1690 dans le Guipuscoa, embrassa la règle de Saint-Ignace, et enseigna les langues anciennes et la rhétorique. Dans la suite, il professa la théologie au collège de Salamanque, et fut choisi par la reine Marie-Anne de Neubourg, veuve de Charles II, pour son confesseur. Retiré dans sa province natale, il y mourut vers 1750. Il s'était occupé presque toute sa vie de la langue basque, dont il a fait connaître les règles fondamentales et les ressources. On a de lui : *La antiedad y universalidad del Bascuence en España, Salamanque, 1728, in-8; El imposible vencido. Arte dela lengua bascongada*, ibid., 1729, in-8. Cette grammaire est fort remarquable; *Discurso historico sobre la antiqua famosa Cantabria*, Madrid, 1756, in-8; *Diccionario trilingue del castellano, bascuence y latin*. Saint-Sébastien, 1745, 2 vol. in-fol.

LASALLE (Antoine de), métaphysicien, né à Paris en 1754, fut destiné d'abord à l'état ecclésiastique et porta l'habit violet; mais lorsqu'il eut terminé sa philosophie, ayant montré beaucoup de répugnance pour le sacerdoce, il alla à Saint-Malo étudier l'hydrographie et fit un voyage dans l'Inde. De retour à Paris, il s'occupa de philosophie et se mit en rapport avec les libres penseurs de l'époque. Il émigra en 1790, se retira à Rome, et contraint de quitter cette ville revint en France au fort de la terreur. Quelques amis lui donnèrent

asile. Il vécut sous la restauration dans la plus profonde misère, et quoiqu'il eût reçu de Louis XVIII une pension de 600 francs en 1821, il fut obligé de chercher un asile à l'Hôtel-Dieu de Paris, où il mourut en 1829. Outre quelques opuscules et des articles imprimés dans les revues du temps, on lui doit : *La balance naturelle*, Londres (Paris), 1788, 2 vol. in-8, qui paraît avoir fourni à M. Azais sa loi des compensations; *La mécanique morale*, Genève (Auxerre), 1789, 2 vol. in-8; *Examen critique de la constitution de 1791*; *J.-J. Rousseau à l'assemblée nationale; Dialogues des vivants; Défense contre les légistes, publicistes et autres juristes*; traduction des *Oeuvres de Bacon*, Dijon, 1799-1802, 15 vol. in-8, d'abord entreprise et abandonnée, puis reprise et enfin achevée au milieu des plus grandes difficultés. C'est à ce titre seul que Lasalle est encore connu aujourd'hui, quoiqu'il soit le commentateur de Bacon autant que son traducteur.

LASALLE (Henri), né à Versailles vers 1765, fit de bonnes études à Paris, et se destina d'abord à l'état ecclésiastique. Les événements changèrent la direction de ses idées. Il entra dans la carrière du barreau, se fit avocat et embrassa avec zèle la cause de la révolution. Nommé après le 18 brumaire commissaire-général de police à Brest, il se mit en opposition avec les autorités locales, fut rappelé et demeura sans fonctions. N'ayant d'autres ressources que sa plume, il concourut alors à la rédaction de plusieurs feuilles périodiques, entre autres du *Journal des Débats*, où ses articles étaient signés S. Employé pendant les cent-jours par la police impériale, il rentra dans la vie privée sous la seconde restauration, et mourut en 1835. On a de lui, entre autres ouvrages : *Sur l'arrêté des consuls du 24 thermidor, relatif aux lois des prévenus d'émigration*, Paris, 1801, in-8, ouvrage dans lequel l'auteur provoquait généreusement la restitution des biens que l'Etat avait encore à sa disposition; *Sur le commerce de l'Inde*, 1802, in-4; *Des finances de l'Angleterre*, Paris, 1805, in-8; *Sur le concordat de 1817*, ibid., 1818, in-8; *Du prix du pain à Paris; moyen d'en arrêter le renchérissement*, ibid., 1829, in-4.

LASSERÉ (Louis), né vers 1485 à Tours, se fit prêtre, fut pourvu d'un canonicat au chapitre de Saint-Martin, et employa ses loisirs à la culture des lettres. Appelé, en 1540, à Paris, il échangea son canonicat contre un de Notre-Dame, obtint le provisorat du collège de Navarre, et mourut le 6 septembre 1546. On lui doit : *Explication de l'oraison dominicale, de la salutation angélique et du symbole des apôtres*, Paris, 1532, in-12; *Traité du sacrement de l'autel; Les cérémonies de la messe*, à l'usage des religieuses de Fontevrault; un recueil d'*Epîtres latines*; *La vie de saint Hierosme*, trad. du latin, Paris, 1529, 2^e édit., 1550, in-4, avec les *Vies de madame de Sainte Paule et de monseigneur Saint Loys*.

LASTEYRIE-DUSAILLANT (le comte Charles-Philibert de), né à Brives-la-Gaillarde en 1739, fit ses études à Limoges et vint les perfectionner à Paris. Après avoir visité une partie de l'Europe, il

fut contraint de revenir en France par suite des événements de la guerre de Russie. Il ramena de Bavière des ouvriers lithographes et forma en 1815, dans sa patrie, le premier et le plus bel établissement que nous ayons dans ce genre. Fécond en projets utiles, il avait formé un cabinet et une bibliothèque renfermant tous les objets et les ouvrages élémentaires sur l'économie rurale. Il offrit plusieurs fois ce cabinet au gouvernement sous la seule condition qu'il deviendrait un établissement public ; ces offres généreuses ne furent pas agréées. Son libéralisme lui fit embrasser avec enthousiasme la cause de la Grèce. Il fut l'un des fondateurs du comité grec qui, par son action sur l'opinion publique, contribua puissamment à l'heureuse issue d'une insurrection si légitime. Ayant pris rang dans l'opposition vers la fin du règne de Louis-Philippe, il s'associa aux travaux des électeurs de la Seine et présida en 1847 le banquet du Château-Rouge. Après la proclamation de la république, il vécut dans la retraite et mourut en 1849, à 90 ans. Nous citerons parmi ses ouvrages : *Traité sur les bêtes à laine d'Espagne*, Paris, 1790, in-8 ; *Du cotonnier et de sa culture*, ibid., 1808, in-8 ; *Du pastel, de l'indigotier et des autres végétaux dont on peut extraire une couleur bleue*, ibid., 1811, in-8 ; *Constitution de la monarchie espagnole*, ibid., 1815, in-8 ; *Nouveau système d'éducation pour les écoles primaires*, ibid., 1815, in-8 ; *Méthode naturelle de l'enseignement des langues, instruction pour les maîtres et les élèves*, Paris, 1826, in-48. Le comte de Lasteyrie a travaillé au *Dictionnaire d'agriculture*.

LATREILLE (Bernard de), religieux de l'ordre des frères prêcheurs, né à Nîmes vers 1240, professa la théologie aux collèges de Montpellier et d'Avignon, puis à Paris, et se fit une grande réputation par son savoir et par ses écrits. Il avait composé sur diverses parties de l'Écriture sainte des commentaires qui furent conservés à Avignon, dans un couvent de son ordre jusqu'à la révolution. Latreille encourut la disgrâce du pape Nicolas IV, en défendant un peu trop vivement le général des Dominicains contre ce pontife. Il mourut à Avignon en 1292.

LAUBESPIN (le comte Emmanuel de), né à Orgelet en 1780, d'une des familles les plus illustres de Franche-Comté, vint de bonne heure à Paris, où il participa en 1804 à la rédaction du *Moniteur* par des articles de littérature. Il devint membre du conseil-général des manufactures, se distingua par son amour pour les lettres et forma, dans la retraite studieuse où il vivait, une riche collection de pièces historiques. Il mourut en 1848. On a de lui une traduction des *Antiquités romaines d'Adam*, 1818, 2 vol. in-12 ; une autre de la *Vie de Poggio Bracciolini*, par Wil. Shepherd, 1819, in-8, ouvrages traduits l'un et l'autre de l'angl. et qui ne portent pas le nom du traducteur. Mais ses deux principaux titres de gloire sont : *Mémorial portatif de chronologie, d'histoire industrielle, d'économie politique, de biographie*, Paris, 1812 ; nouv. édit., 1850-51, 2 vol. in-12, avec atlas de six tableaux ; *Revue de l'histoire universelle moderne, ou Tableau sommaire et chronologique des principaux événements arrivés*

depuis les premiers siècles de l'ère chrétienne jusqu'à nos jours, etc., Paris, 1825, 2 vol. in-12. L'auteur a été aidé dans ces deux ouvrages par M. Batelle qui a eu part aussi à sa traduction des *Antiquités romaines*.

LAUBRY (Maurice), né en 1745 à Reims, fut reçu docteur en théologie en 1770. D'abord vicaire de Saint-Martin de sa ville natale, il obtint en 1782 un canonicat, fut l'année suivante vice-gérant de l'officialité diocésaine, et en 1786 promoteur métropolitain et diocésain. Il mourut le 22 mars 1803. On a de lui : *Traité des unions de bénéfices*, Paris, 1778, in-12 ; *Traité des érections de bénéfices*, ibid., 1782, in-12. Il a en outre laissé en manuscrit une version latine des *Psaumes de David*, avec des sommaires et de courtes notes ; ainsi qu'un traité volumineux intitulé : *Accord de la religion avec la politique*, qui offre de l'intérêt et mériterait d'être imprimé en partie.

LAURELIUS (Olaus), évêque luthérien de Vesteras en Suède, était né en 1585 dans la province de Vestro-Gothie, où son père était paysan. Aidé par le gouvernement, il fit de bonnes études dans son pays et visita ensuite les universités d'Allemagne. Après avoir professé la philosophie à Upsal, il parvint en 1647 à l'évêché de Vesteras, où il mourut en 1670. On a de lui un grand nombre d'ouvrages en latin et en suédois, dont les plus remarquables sont : *Compendium theologicum*, Stockholm, 1640 ; *Systema theologicum in thesi et antithesi adornatum*, Upsal, 1641 ; *Articulorum fidei Synopsis Biblica in usum scholasticæ juventutis*, Lindköping, 1666, en latin et en suédois ; *Le miroir de la vraie religion ; des traités en faveur du luthéranisme ; des Sermons et des Oraisons funèbres* en suédois.

LAVAL (Ant.-J. de), jésuite, né à Lyon vers 1686, fut professeur de mathématiques et d'hydrographie de la marine à Toulon, et travailla longtemps à dresser les cartes marines des côtes de Provence. Il mourut en 1758. Outre une *Description* élégante et un très-bon plan des salines de la Saintonge, dans les *Mémoires* de l'académie de La Rochelle, dont il était membre, on a de lui : *Voyage de la Louisiane en 1720, dans lequel on traite de plusieurs matières de physique, astronomie, géographie et marine*, 1728, in-4.

LAVALETTE (le P. Antoine de), de la compagnie de Jésus, né le 21 octobre 1707, fit son noviciat à Tournon et commença ensuite son cours de régence. Après avoir enseigné la rhétorique à Rhodéz et la théologie au collège de Louis-le-Grand, il fut ordonné prêtre en 1740 et envoyé l'année suivante dans la Martinique. Nommé supérieur de toutes les missions de l'Amérique méridionale, il commit la faute d'acheter, à l'insu du P. Laurent Ricci, général de la compagnie, des terres considérables, où il fit travailler deux mille esclaves. Une épidémie meurtrière interrompit les travaux, et emporta une partie des noirs. Cependant le terme de remboursement d'un million emprunté à Lyon et à Marseille allait arriver : le P. Lavalette contracta un second emprunt, plus onéreux encore que le premier, et entreprit un commerce considérable qui le mettait en relation

avec la plupart des états européens. Sur ces entreprises, la guerre éclata entre la France et l'Angleterre, un grand nombre de bâtiments français furent pris par les corsaires de la Grande-Bretagne, et le P. Lavalette perdit ainsi la plupart de ses navires. Ce malheur le conduisit à une ruine immédiate et complète. Le général envoya une commission pour examiner ses affaires, et prononcer sur les faits qui lui étaient imputés. Condamné et interdit par ce tribunal en 1762, il reconnut sa faute en déclarant que, s'il avait entrepris ce commerce, il n'avait été ni autorisé, ni conseillé en cela par la compagnie. Il se retira ensuite en Angleterre, où le général lui fit signifier son expulsion. Après avoir quitté la vie religieuse, il déposa encore l'habit ecclésiastique et vécut dans l'aisance. Cette déplorable affaire, envenimée par les ennemis des jésuites, ne contribua pas peu à déterminer leur ruine. Malgré la condamnation prononcée contre le coupable, on accusa l'ordre tout entier de l'indignité d'un de ses membres. On ne sait pas la date de la mort du P. Lavalette, ni l'lieu où il termina une existence désormais toute remplie des douleurs, des dégoûts que répandent sur la vie les erreurs et les mécomptes de l'orgueil, les parjures, le repentir mal achevé, et l'oubli du respect dû à un ordre dans lequel on s'est volontairement engagé.

LAVARDE (Jacques-Philippe de), né en 1695 à Paris, mort le 24 novembre 1760, fut chanoine de Saint-Jacques-l'Hôpital. Il avait du talent pour les lettres, et a publié dans les feuilles périodiques de son temps de petites pièces de vers latins, et des éloges en style lapidaire. On lui doit une édition des *Œuvres* du P. Gaichies (voy. ce nom, iv, 10); une *Lettre critique et historique au P. Bougerel, sur la vie de Gassendi*, Paris, 1757, in-12, et une *Réponse sage et judicieuse à une Lettre de l'abbé Dinouart* (voy. ce nom, iii, 241), au sujet des hymnes de Santeul, adoptées dans quelques nouveaux bréviaires, 1748, in-8.

LAVIGNY (Pierre), né vers 1490 à Langres, entra dans l'ordre des Dominicains, et se fit connaître avantageusement comme prédicateur et comme poète. On ne connaît point l'époque de sa mort. Ses principaux ouvrages sont : *P. Ovidii Metamorphoseos libri moralisati cum pulcherrimis fabularum præcipuarum figuris*, per P. Lavinium, Lyon, 1510; *Officium B. Rochi nocturnum diuturnumque*, 1510, in-16; *J. Marii Belgæ elucidationes Gallicanæ Trojanæque*, Paris, 1521. C'est la traduction des rêveries de Lemaire de Belges.

LAZERI (le P. Pierre), de la société de Jésus, né en 1710 à Sienna, fut envoyé par ses supérieurs à Rome, où il professa l'histoire ecclésiastique, et devint bibliothécaire du collège romain. A la suppression de son ordre, il fut conservé dans tous ses emplois; mais il s'en démit volontairement pour accepter la place de théologien et de conservateur de la bibliothèque du cardinal Zelada. Il mourut à Rome, au mois de mars 1789, à 70 ans. On lui doit la *Notice* publiée en tête des *Œuvres complètes de Perpiniano*. Il a été l'éditeur de la collection intitulée : *Miscellanea ex mss. libris bibliothecæ collegii*

romani soc. Jesus, Rome, 1754-57, 2 vol. gr. in-8. On a de lui : *Theses selectæ ex historia ecclesiastica : de persecutionibus in Ecclesiam excitatis ævo apostolico*, Rome, 1749, in-4; *De factis sæculi V*, ibid., 1751; *De arte critica et generalibus ejus regulis ad historiam ecclesiasticam relatis*, ib., 1754; *De conciliis romanis prioribus quatuor Ecclesiæ sæculis*, ibid., 1755; *De vera et falsa traditione historica*, ibid., 1755; *De hæresi Marcionitarum*, ibid., 1775; *De falsa veterum christianorum rituum a ritibus ethnicorum origine*, ibid., 1777. Le P. Lazari a laissé manuscrits de nombreux matériaux sur l'histoire ecclésiastique, dont on annonçait en 1790 la publication.

LAZZARINI (Dominique), né en 1668, d'une famille noble, dans la marche d'Ancone, perdit son père dès son bas âge, et dut à sa mère une éducation si distinguée qu'à dix-neuf ans il obtint le bonnet de docteur en théologie et en jurisprudence. S'étant consacré à l'enseignement, il fut nommé professeur de droit civil à l'université de Macerata et y obtint, en 1691, la chaire de droit canonique. Appelé en 1711 à l'université de Padoue, il y occupa avec un succès plus grand encore la chaire de littérature grecque et latine, et mourut dans cette ville en 1754. On lui doit, outre d'excellents morceaux de critiques, *La Sanese* (la Siennoise) comédie en prose et en vers, Venise, 1754; *Rime*, 1756, in-8; *l'Elettra di Sofocle*, Bologne, 1757, in-8; *Osservazioni sopra la Merope del Maffei*, Rome, 1745, in-4; *Tre lettere nelle quali si prova che Verona apparteni ai Cenomani*, Brescia, 1745, in-4; *Note ed osservazioni al Lucrezio Caro di Alessandro Marchetti*, Londres (Venise), 1764, 2 vol. in-4.

LEBAILLY (Antoine-François), fabuliste, né à Caen en 1756, y fit ses études et son droit, puis y exerça la profession d'avocat qu'il quitta bientôt pour venir à Paris, où il fit son début dans la littérature. Après avoir occupé un emploi dans l'administration des droits réunis, il le perdit en 1814. Il entra alors dans les affaires de la liquidation de la maison d'Orléans, et y resta soit comme titulaire soit comme pensionnaire jusqu'à sa mort qui arriva en 1852. Il était membre de la société académique des sciences de Paris, et des académies de Caen et de Vaucluse. On lui doit, entre autres ouvrages littéraires : *Fables nouvelles, suivies de poésies fugitives*, Paris, 1784, in-12; réimprimées en 1814 et augmentées en 1814 dans la troisième édition qu'il en donna. Ces fables se distinguent par le goût, l'esprit, l'imagination, la justesse des moralités, la variété de tons et surtout par la bonhomie et la simplicité, qualités fort rares qui assurent à Lebaillly un rang honorable parmi les auteurs qui ont le plus approché de Lafontaine.

LEBLANC (Guillaume), né vers 1520 à Alby, fut nommé vicaire-général par l'archevêque de Toulouse, qui se reposa sur lui de l'administration de son vaste diocèse. En 1565, conseiller-clerc au parlement et chancelier de l'université, il fut pourvu, en 1571, de l'évêché de Toulon. Vice-légat d'Avignon, en 1575, il assista aux états de Blois de l'année suivante, et mourut en 1588. Ce prélat cultivait les lettres, et protégeait les savants. Il a tra-

duit en latin l'*Histoire de Xiphilin*, publié des vers latins dans les *Musæ pontificæ*, et composé : *Recherches et discours sur les points principaux de la religion qui sont aujourd'hui en controverse entre les chrétiens*, Paris, 1579, in-8 ; *Discours des sacrements de l'Eglise en général*, ibid., 1585, in-8.

LEBLANC (Guillaume), neveu du précédent, né à Alby en 1561, fut envoyé à Rome, où son talent pour la poésie ne tarda pas à lui frayer le chemin des honneurs. Le pape Sixte V le créa son camérier secret. Nommé en 1588 à l'évêché de Vence, il obtint en 1591 une bulle du pape Clément VIII qui réunissait à ce siège celui de Grasse. Cette réunion, quoique ratifiée par Henri IV, fut attaquée devant le parlement d'Aix qui en prononça la nullité. Leblanc mourut de regret en 1601. On a de lui : des poésies latines recueillies sous le titre de : *Guill. Blanci Poemata*, Paris, 1588, in-8 ; *Discours sur le déloyal assassinat entrepris sur la personne de Guillaume Leblanc et inopinément découvert le 27 septembre 1576*, in-8 ; *Discours à ses diocésains touchant l'affliction qu'ils endurent des loup en leurs personnes et des vermisseaux en leurs figuiers*, Lyon, 1598, in-8.

LEBRASSEUR (Pierre), né vers 1680 à Evreux, embrassa l'état ecclésiastique et vint à Paris, où il fut chargé de surveiller l'éducation du fils de d'Aguesseau. Aumônier du conseil, en 1722, il remplit en même temps les fonctions de bibliothécaire du chancelier. On ne connaît point l'époque de sa mort. Son *Histoire civile et ecclésiastique du comté d'Evreux*, Paris, 1722, in 4, suivie d'une *Dissertation sur la charge de connétable de Normandie*, est pleine de recherches intéressantes, et accompagnée de preuves et de documents authentiques tirés des archives du diocèse.

LEBRETON (Jean-Pierre), né en Bretagne en 1752, était bénédictin. Député du clergé de Vannes à l'assemblée constituante, il passa les mauvais jours de la révolution à Paris sans être inquiété, et fut ensuite nommé bibliothécaire de la cour de cassation. Il mourut le 21 avril 1829. Il était membre de la société royale des antiquaires de France. Il a publié le *Catalogue des livres composant la bibliothèque de la cour de cassation, deuxième partie* (Jurisprudence), Paris, 1819, in-8.

LEBRIS (Charles), Théologien bas-breton, né dans la dernière moitié du xvi^e siècle, et mort dans un âge avancé, fut recteur de la paroisse de Cléder, près Morlaix. On n'a du reste aucun détail sur sa vie. Ses productions les plus connues sont : *Réflexions utiles sur les fins dernières de l'homme*, trad. du franç. du P. Crasset, sous ce titre : *Réflexionou profitabl var an finvezon diveza*, Saint-Pol de Léon, 1722, 2^e édit., Quimper, 1771, in-12 ; *Instruction var an excellane, au fraez an indulgeançon bras hac an deveryon ar Vrenniez ur Rosera*, Castel (Saint-Pol de Léon, 1722, 2 part. in-8 ; *L'Horloge de la Passion de notre Sauveur, avec des prières dévotes pendant la messe pour les jours de la communion* ; — *La Vie de sainte Barbe et celle de saint Conogan, évêque de Quimper*, en bas-breton, ib., 1725, in-4 ; *Les Stations de notre Sauveur pendant la Passion*, trad. du P. Adrien Pavilliers, ibid., 1725, 2^e édit.,

1784, in-16 ; *Le Bouquet spirituel de la mission et de la retraite, ou Abrégé des Heures bretonnes et des cantiques sur ce qui est requis et nécessaire à un Breton pour son salut*, Brest, 1726, in-8 ; *Colloque du Calvaire et des Stations de N. S. J.-C. dans le cours de sa passion*, Quimper, 1757, 2^e édit., 1784, in-8 ; *Introduction d'ar vuez devot*, trad. de l'*Introduction à la vie dévote de Saint François-de-Sales*, Saint-Pol de Léon, 1755 ; 8^e édit., 1780, in-12 ; *Heuryon brezonek ha latin* (*Heures bretonnes et latines*), Quimper, 1760 ; 9^e édit., Saint-Brieuc, 1808, in-12. Les ouvrages de Lebris, écrits avec onction, dans une langue qui prête aux images les plus vives, font encore, de nos jours, le charme des veillées bas-bretonnes.

LECHARRON (le baron André-Louis-Lambert), d'une famille noble du Gâtinais, né dans cette province en 1759, fut élevé à l'école militaire et entra en 1776, dans le régiment de Limousin en qualité de sous-lieutenant. Devenu capitaine, il obtint en 1792 une compagnie dans la garde constitutionnelle de Louis XVI et resta à Paris après la suppression de ce corps. Ayant partagé, dans la journée du 10 août, les dangers des défenseurs de la monarchie, il trouva ensuite les moyens de rejoindre l'armée des princes en campagne. Il fit partie de l'expédition de Quiberon, fut arrêté et comparut devant la sanglante commission établie par Tallien. Sa présence d'esprit lui sauva la vie. Il s'évada ensuite de la prison de Vannes, et ne revint en France que sous le gouvernement impérial. La restauration lui donna la croix de Saint-Louis et le grade de colonel. Il mourut à Montfort-l'Amaury, en 1857. On a de lui une relation curieuse sous ce titre : *Expédition de Quiberon, suivie de l'évasion des prisons de Vannes, avec une carte de la presqu'île*, Paris, 1826, in-8.

LECLERCQ (Chrétien), missionnaire récollet, né en Artois vers 1650, fut désigné en 1655 pour la mission du Canada. Il prit terre sur la côte de la baie de Gaspé, apprit la langue des Indiens et les instruisit. Après avoir obtenu de fonder à Montréal une maison de récollets, il revint en France et y mourut gardien du couvent de Sens. On a de lui : *Nouvelle relation de la Gaspésie, qui contient les mœurs et la religion des sauvages gaspésien, portecroix, adorateurs du soleil, et d'autres peuples de l'Amérique septentrionale, dite le Canada*, Paris, 1691, in-12 ; *Etablissement de la foi dans la Nouvelle-France, contenant l'histoire des colonies françaises et des découvertes qui s'y sont faites jusqu'à présent, avec une relation exacte des expéditions et voyages entrepris pour la découverte du fleuve Mississippi, jusqu'au golfe du Mexique, par ordre du roi, sous la conduite du sieur de la Salle, et de ses diverses aventures jusqu'à sa mort*, Paris, 1691, 2 vol. in-12.

LECOMTE (Nicolas), Célestin, né en 1620 à Paris, où il mourut le 10 février 1689, charma les loisirs que lui laissait la retraite, par une étude approfondie de la langue italienne. On a de lui : *Voyages de Pietro della Valle dans la Turquie, l'Égypte, etc.*, trad. de l'ital., Paris, 1662, 4 vol. in-4, et 1745, 8 vol. in-12 ; *Histoire nouvelle et curieuse des royaumes de Tonquin et de Lao*, trad.

de l'ital. du P. de Marini, Paris, 1666, in-4. Ces traductions sont fort estimées. Le P. Lecomte a en outre eu part à l'*Histoire des Juifs*, de l'abbé Coulon, dont il suivit l'impression du 3^e volume.

LECONAT (Jérôme-Joachim), né en 1607 à Eclaron, en Champagne, fit profession dans l'abbaye des Bénédictins de Saint-Remi de Reims, occupa des emplois supérieurs dans son ordre, et mourut à Bourgueil, le 14 novembre 1690, à 83 ans. On a de lui : *Méditations pour la retraite de dix jours, pour les supérieurs*, Rennes, 1655, in-4; Paris, 1658, in-8; *L'Image du supérieur accompli dans la personne de saint Benoît*, Tours, 1656, in-4; *Méditations pour la retraite de dix jours, pour les religieux*, Rennes, 1662, in-4; réimprimées sous le titre d'*Exercices spirituels, propres aux religieux*, Paris, 1664, et 1704, in-8; *Conférences ou exhortations monastiques, pour tous les dimanches et fêtes de l'année*, ibid., 1671, in-4. Ces divers ouvrages de piété furent estimés dans les cloîtres.

LECONTE (Gabriel), né en 1617 à Alençon, recteur de l'université de Reims, entra en 1656 chez les Carmes déchaussés de Paris, et prit le nom de frère Gabriel de la Croix. Prieur de la maison de Rouen, il en fonda une nouvelle à la Garde-Châtel, dans le diocèse d'Avranches, et mourut le 9 mars 1697, provincial définitif de son ordre. Nous citerons de lui : Une traduc. franç. de la *Tabula Evangelica* du P. Maurice de la Croix; *Histoire générale des Carmes déchaussés de la congrégation d'Espagne*, trad. de l'espagnol du P. François de Sainte-Marie, Paris, 1655, 1660, 2 vol. in-fol.; *Maximes pernicieuses qui contredisent la perfection de l'état religieux*, trad. du P. Alphonse de Jésus; *Exposition du Cantique des Cantiques, avec son application à l'ordre de la vierge Marie du Mont-Carmel*, trad. de l'espagnol.

LEDRU (André-Pierre), né à Chantenay dans le Maine en 1761, était vicaire au commencement de la révolution. Ayant prêté serment à la constitution civile du clergé, il fut nommé en 1791 curé de la paroisse du Pré, au Mans. En 1795, il se retira au sein de sa famille, puis vint à Paris où il obtint du directoire d'être associé, comme botaniste, à l'expédition du capitaine Baudin aux Canaries et aux Antilles. De retour en France en 1798, il fut nommé professeur de législation à l'école centrale de la Sarthe. Il perdit sa chaire en 1816 et vécut dans la retraite jusqu'à sa mort qui arriva vers 1850. Il était membre de la société royale des arts du Mans, de celle des antiquaires de France, du Musée de Tours et de la société littéraire de Nantes. Nous citerons parmi ses ouvrages : *Essai sur l'établissement d'une bibliothèque publique dans la ville du Mans*, 1791, in-8; *Discours contre le célibat ecclésiastique*, 1795, in-8; *Histoire de la prise du Mans par les calvinistes en 1562*, an x, in-8; *Observations sur l'histoire du Maine, et catalogue des meilleurs ouvrages, imprimés ou manuscrits, à consulter pour écrire l'histoire de cette province, dans les annuaires de la Sarthe*, ans xi et xii, in-8; *Voyage aux îles de Ténériffe, la Trinité, Saint-Thomas, etc.*, Paris, 1810, 2 vol. in-8; *Recherches sur les statues mérovingiennes et sur*

quelques autres monuments de l'Eglise cathédrale du Mans, ibid., 1815, in-8; *Notices historiques sur la vie et les ouvrages de quelques hommes célèbres de la province du Maine*, au Mans, 1817 et 1819, in-8; *Analyse des travaux de la société royale des arts du Mans, depuis l'époque de sa fondation en 1798 jusqu'à la fin de 1819*, 1^{re} partie : Sciences physiques et mathématiques, au Mans, 1820, in-8. Ledru fut un des collaborateurs de la *Biographie universelle*.

LEFEVRE ou LEFEBVRE (FABER) (le P. François-Antoine), né vers 1670 à Clairvaux (Jura), ayant embrassé la règle de Saint-Ignace, fut appelé pour professer les humanités, au collège de Louis-le-Grand, à Paris, où il mourut en 1757. On a de lui : *Commirius in Parnassum receptus*, Paris, 1705, in-12; *Aurum, carmen*, 1705, in-12; *Terræ motus, carmen*, 1704, in-12. Ces trois poèmes, qui ne sont pas sans mérite, ont été réimprimés par l'abbé d'Olivet, dans les *Poemata didascalica*, tom. 1.

LEFEVRE (Antoine-Martial), bachelier en théologie, prêtre du diocèse de Paris, vivait dans le milieu du xvi^e siècle. On lui doit des recherches archéologiques qui sont encore utiles. *Calendrier historique de l'Université de Paris*, 1753, in-24. *Description des curiosités des églises de Paris et des environs*, 1759, in-12.

LEFIOT (Jean-Alban), conventionnel, exerçait la profession d'avocat, lorsqu'il fut nommé en 1790 procureur syndic du district de Saint-Pierre-le-Moutier, dans le Nivernais. Député de la Nièvre à la convention nationale, il y vota la mort de Louis XVI sans appel ni sursis. Accusé d'avoir commis plusieurs actes de cruauté et de tyrannie dans les départements où il avait été en mission, il fut décrété d'accusation en 1795, fut emprisonné et se retira à Nevers après avoir fait agréer sa justification. Nommé en 1798 membre du tribunal de cassation, il fut obligé de quitter la France par suite de la loi qui atteignait tous les régicides. Il se réfugia en Suisse; mais il fut bientôt rappelé par une des exceptions que le ministère de ce temps-là fit prononcer à Louis XVIII. Il vint habiter Paris et y mourut en 1859.

LEGGE (l'abbé de), de l'ancienne maison de ce nom en Angleterre, qui compte, entre autres, parmi ses membres le chancelier Legge, l'ami et le collègue de Pitt sous George II, naquit dans les environs de Vitry en 1758. La critique de *Bélisaire*, imprimée chez de Hausy, en 1768, lui valut les éloges de la Sorbonne, une pension du roi et la haine des encyclopédistes. La force de la dialectique, le sel d'une plaisanterie vive et soutenue distinguent cette œuvre dans laquelle il met aux prises, pour les distinguer les unes par les autres, les erreurs de Boulanger, de Freret, de Voltaire, de Rousseau, de Marmontel et de tous les philosophes et sous-philosophes du temps, comme il les appelait. Il s'était occupé d'un ouvrage important sur la religion. La forme en était neuve et intéressante. Chaque objection renfermée dans une octave de vers, se trouvait réfutée dans une autre octave. La révolution vint interrompre ses travaux. Réfugié avec ses livres et ses manuscrits dans les

profondeurs de la forêt du Pertre sur les limites de la Bretagne et du Maine, il parvint à se soustraire à la mort ; mais sa bibliothèque et ses manuscrits ne résistèrent pas à l'air humide des cavernes, où ils avaient été enfouis. L'abbé de Legge mourut à Vitry, en 1818.

LEGONIDEC (Jean-François-Marie-Maurice-Agathe), antiquaire, né en 1775, au Conquet dans le Finistère, émigra au commencement de la révolution, puis rentra en France en 1794 et prit une part active aux guerres civiles du Morbihan et des Côtes-du-Nord. Ayant profité de l'amnistie qui suivit le 18 brumaire, il obtint en 1804 un emploi dans l'administration des forêts et en devint le directeur à Hambourg en 1812. Mis à la retraite en 1854, il vint à Paris et y vécut dans la gêne jusqu'à sa mort qui arriva en 1858. Il fut l'un des premiers membres de l'académie celtique. On a de lui : *Grammaire celto-bretonne, contenant les principes de l'orthographe, de la prononciation, de la construction des phrases selon le génie de la langue celto-bretonne*, Paris, 1807, in-8. Cet ouvrage, bien supérieur à tous ceux qui ont été publiés sur cette matière, ne laisse rien à désirer, comme rudiment. La syntaxe en est bien établie ; l'alphabet rend tous les sens des mots, laisse voir leur formation et se prête logiquement aux mutations des lettres ; *Dictionnaire celto-breton ou breton-français*, Angoulême, 1821, in-8, triage complet des précédents vocabulaires et glossaires, exécuté avec la critique la plus prudente et la plus sûre ; *Une traduction en langue bretonne du catéchisme historique de Fleury*, 1826, in-8 ; plusieurs dissertations insérées dans les *Mémoires de l'Académie celtique*, etc.

LEGOUEURNEUR (Guillaume), né à Saint-Malo, fut doyen de la cathédrale de cette ville, et en devint évêque en 1650. Il assista en 1614 aux états de Bretagne en qualité de député du clergé, et mourut à Saint-Malo en 1650, laissant la réputation d'un prélat aussi savant que vertueux. On lui doit : *Statuts synodaux pour le diocèse de Saint-Malo*, Saint-Malo, 1612 et 1619, in-8.

LEGRAND (le P. Albert), né à Brest au xvi^e siècle, entra dans l'ordre de Saint-Dominique et y acquit une grande réputation, soit comme écrivain, soit comme prédicateur. Il habita les monastères de Nantes et de Morlaix. Ce fut dans ce dernier couvent qu'il reçut, en 1626, l'ordre de travailler à la vie des saints de Bretagne. Après dix ans de recherches et de soins, il publia : *La vie, gestes, mort et miracles des Saints de la Bretagne armorique ; ensemble un ample catalogue chronologique et historique des évêques des neuf évêchés d'icelle, accompagné d'un bref-récit des plus remarquables événements arrivés de leur temps*, ouvrage immense et regardé encore aujourd'hui comme précieux et utile. On en aime la lecture, il conserve l'originalité, l'imagination et surtout la piété des Bretons. Il retrace les usages de la plus haute antiquité. Les récits fabuleux dont il est mêlé n'ont pu en affaiblir l'intérêt.

LEGRAS du VILLARD (Pierre), né en 1700, mort en 1785, était chanoine de Saint-André de Grenoble et supérieur de la maison de Parménie. On a de lui : *Sanctoral, ou Légende des Saints du diocèse de Gre-*

noble, 1750, in-8, 2^e édit. 1740, in-12. *Discours sur la vie et la mort du cardinal Le Camus, évêque et prince de Grenoble*, Lausanne (Grenoble), 1748, in-12 ; *Lettre sur la procession des fous et autres extravagances en diverses églises*, 1757, in-12 ; *Dissertation sur l'origine des noms de famille*, 1758, in-12 ; *Les agréments de la solitude*, 1758, in-12.

LELARGE (Alain), né à Saint-Malo en 1659, devint chanoine régulier de la congrégation de Sainte-Geneviève et professa avec éclat la théologie à Paris. Il fut ensuite successivement prieur de Châge, à Meaux, où il connut le grand Bossuet, de Saint-Jacques de Monfort, en Bretagne, de Beaulieu-lès-le-Mans, de Blois et de Sainte-Geneviève, à Paris. Après avoir été revêtu de la dignité d'abbé à Notre-Dame-du-Val-des-Ecoliers de Liège, il mourut en 1703, par suite des fatigues de son emploi. On lui doit : *De Canoniorum ordine disquisitiones*, Paris, 1697, in-4, ou recherches sur les différences qui existaient entre l'institution des chanoines réguliers et celle des moines. Le P. Lelarge avait travaillé à une histoire ecclésiastique du diocèse de Saint-Malo. Ses cahiers furent recueillis et mis en ordre par le P. Deshayes, procureur-général de la congrégation de Sainte-Geneviève, sous le titre de : *Histoire des évêques de Saint-Malo, par Pierre Deshayes, chanoine régulier de la congrégation de France, sur les mémoires recueillis d'Alain Lelarge, de la même congrégation*.

LELEVEL (Henri), né en 1665 à Alençon, entra en 1677, dans la congrégation de l'oratoire, d'où il sortit au bout de quelques années pour être gouverneur du duc de Saint-Simon. Disciple de Malebranche, il publia plusieurs ouvrages pour défendre et propager la doctrine de son maître. Nous citerons, entre autres : *La vraie et la fausse métaphysique*, Rotterdam, 1694, in-12 ; *Le discernement de la vraie et de la fausse morale*, où l'on fait voir ce qu'il y a d'erronné dans les offices de Cicéron, Paris, 1695, in-12 ; *Conférences sur l'ordre naturel et sur l'histoire*, ibid., 1698, in-12 ; *Entretiens sur l'histoire de l'univers jusqu'à Charlemagne*, 1690, in-12 ; *Les sources de la vraie et de la fausse dévotion où l'on découvre le fond de la nouvelle spiritualité et son opposition à Saint-François de Sales*, ouvrage manuscrit.

LEMOINE (Louis), général français, né à Saumur en 1764, reçut dans sa ville natale une éducation fort incomplète et s'engagea en 1785 dans le régiment de Brie. Sous-officier à l'époque de la révolution, il prit part comme chef d'état-major à la campagne de 1792, et assista en cette qualité aux batailles de Jemmappes et de Nerwinde. Envoyé aux armées de l'Ouest, commandées par Hoche, il reçut l'ordre d'agir contre les émigrés qui venaient de débarquer à Quiberon, les mitraillea et consumma leur ruine en jugeant avec rigueur ceux qui tombèrent entre ses mains. Le directoire lui envoya, en récompense, une lettre de félicitation et le titre de général de division. Il concourut au succès de la journée du 18 fructidor, combattit en Italie et rentra dans la retraite après le 18 brumaire. Cependant en 1812 on lui confia le commandement de la place de Wesel, et en 1815 celui d'une division qui

tint la campagne dans les environs de Magdebourg. En 1814, il défendit Mézières, au nom du roi, contre les troupes saxonnes, pendant deux mois, au milieu d'attaques continuelles et très-vives. De retour à Paris, il y fit régler sa pension et y mourut en 1842.

LENHOSSEK (Michel de), médecin hongrois, né à Presbourg en 1773, étudia les sciences médicales à Vienne, puis à Pesth, où il fut promu au doctorat en 1799. Nommé médecin ordinaire du comté de Gran, il donna des preuves d'un grand talent et d'un dévouement sans bornes qui le firent appeler en 1809 à la chaire de physiologie et d'anatomie de Pesth. Il enseigna ensuite à Vienne avec non moins d'éclat et de succès, puis rappelé en Hongrie, il vint se fixer à Bude, où il mourut en 1840. Il avait reçu des lettres de noblesse avec les titres de conseiller de régence, de référendaire de santé et de premier médecin de Hongrie. Nous citerons parmi ses ouvrages qui sont tous remarquables par la clarté, par l'impartialité et par l'esprit d'ordre et de méthode qui y règne : *Recherches sur les passions et affections de l'âme considérées comme causes des maladies et moyens de les guérir* (en allemand), Pesth, 1804, in-8; *Introductio in methodologiam physiologiæ corporis humani*, Pesth, 1808, in-8; *Exposition de l'entendement humain dans ses rapports avec la vie intellectuelle et corporelle* (en allemand), Vienne, 1824-1825, 2 vol. in-8, ouvrage écrit autant pour les hommes instruits de toutes les professions que pour les médecins, et qui se distingue par un esprit très-religieux.

LENOBLETZ ou NOBLETZ (Michel), missionnaire, né en 1577 au château de Kerodern, dans l'évêché de Léon, fit ses études chez les jésuites à Agen et les acheva à Paris, où il reçut la prêtrise. Désirant abolir en Bretagne les dernières superstitions qui s'y étaient conservées au milieu des pratiques du christianisme, il entra chez les Dominicains de Morlaix, prit l'habit de l'ordre et parcourut en prêchant presque tout le littoral de l'Armorique. Les conversions éclatantes qu'il y opéra, ne le mirent pas à l'abri des persécutions. Obligé, par suite des dénonciations injustes dont il fut accablé, de rentrer dans l'évêché de Léon, il souscrivit à cet ordre sans murmurer. Ses fatigues et ses austérités l'avaient beaucoup vieilli. Frappé d'une paralysie, il demeura pendant sept mois privé de l'usage de ses membres et mourut en 1632. Il avait écrit le journal de ses missions dont on lit quelques fragments dans sa vie publiée sous ce titre : *La vie de Michel Lenobletz, prêtre et missionnaire en Bretagne, par le sieur de Saint-André (Antoine de Verjus, jésuite)*, Paris, 1666 et 1668, in-8. M. Miorcec de Kerdanet, avocat, a fait imprimer un fragment des *OEuvres théologiques de Lenobletz*, sous le titre de : *De l'union de la volonté humaine avec la volonté divine*, Brest, 1841, in-8.

LENOIR (Augustin-Nicolas), né en 1776 à Paris, partit comme volontaire en 1793, et fit toutes les campagnes de la république et de l'empire, sans obtenir d'autre grade que celui de colonel. Rentré en France en 1814, il fut nommé maréchal-de-camp, et en 1815 eut le commandement de Dun-

kerque, dans lequel il se fit remarquer pour sa fidélité au roi. Mis à la retraite en 1816, il fut ensuite chargé de la direction du bureau de l'infanterie au ministère de la guerre, et reçut, en 1821, le titre de vicomte. Appelé, en 1850, à rétablir l'ordre dans l'école militaire de Saint-Cyr, troublée par suite des événements du dehors, il passa, l'année suivante, au commandement de l'hôtel des Invalides d'Avignon, et mourut à Bourges, le 7 janvier 1850. Il avait mérité plusieurs décorations. Dans les loisirs que lui fit la paix, il devint homme de lettres. Il écrivit en Italien des *fragments d'histoire de France*, et traduisit en vers français une partie des *Odes* d'Horace, le poète de tous les guerriers lettrés, Paris, 1822, in-12.

LEPELLETIER (Dom Louis), né en 1665 au Mans, fit profession chez les Bénédictins de Saint-Maur, et consacra toute sa vie à l'étude des antiquités philologiques. Il mourut en 1755, à l'abbaye de Landévenec, en Bretagne. On a de lui : *Dictionnaire de la langue bretonne, etc.*, Paris, 1752, in-fol., fruit de recherches aussi consciencieuses que savantes. Lepelletier a travaillé à la nouvelle édition du *Glossaire* de Ducange, et a composé des notes sur l'édition de saint Jérôme de dom Jean Martianay.

LE PENNEC (le P. Cyrille), né dans le diocèse de Léon, fit profession, en 1611, au couvent des Carmes de Saint-Pol. Nommé prieur d'Hennebon en 1618, il gouverna cette maison avec beaucoup de sagesse. Rentré vers 1650, au couvent de Léon, il y mourut le 1^{er} mai 1649. On a de lui : *Le dévot pèlerinage du Folgoet, etc.*, Morlaix, 1654, in-18; *De la Salutation Angélique, etc.*, ibid., 1654, in-18; *Calendrier des Fêtes de la Vierge, etc.*, ibid., 1647, in-32. Il a en outre laissé manuscrits : *Viridarium Carmeli, etc.*; *Le sacré fleuron du Mont-Carmel*; *Le sacré bocage de Notre-Dame de Berven*; *Gymnasium Carmelitarum, etc.*

LEPILEUR (Henri-Augustin), né à Paris en 1765, était capitaine de frégate et chevalier de Saint-Louis avant la révolution. Plus tard il se fit recevoir docteur en droit, philosophie et belles-lettres, devint membre correspondant de l'académie des sciences, et mourut à Charenton en 1828. On a de lui : *Traductions interlinéaires du hollandais en français*, Paris, 1805, in-8; *Elément de la langue hollandaise*, Leyde et Paris, 1807, in-8; *Mélanges d'histoire, de littérature, de géographie et de morale*, Leyde et Paris, 1808-1809, 5 vol. in-8; *Tableaux synoptiques des mots similaires qui se trouvent dans les langues persane, sanskrite, grecque, latine, etc.*, ibid., 1802, in-8.

LEPREVOST D'IRAY (le vicomte Chrétien-Siméon), membre de l'institut, né à Iray, département de l'Orne, en 1768, fut dépossédé par la révolution de l'héritage de ses pères. Il chercha alors un refuge et des ressources dans les lettres qu'il avait jusque-là cultivées par goût. D'abord professeur aux écoles centrales de Paris, il devint ensuite censeur au lycée impérial et inspecteur-général des études. Destitué en 1816, il fut attaché plus tard à la cour de Charles X en qualité de gentilhomme ordinaire. Elu membre de l'académie des

inscriptions et belles-lettres en 1819, il ne cessa de prendre part aux travaux de l'institut et fit aussi quelques lectures à l'académie française. Il mourut dans sa famille le 16 septembre 1849. On lui doit : *Tableau comparatif de l'Histoire ancienne, à l'usage des écoles publiques*, 1802, 2 gr. feuilles ; *Histoire de l'Egypte sous le gouvernement des Romains, considérée principalement dans les différentes branches et les changements successifs de son administration, depuis la conquête de ce pays par Auguste, jusqu'à la prise d'Alexandrie par les Arabes*, ouvrage qui a remporté le prix décerné par la troisième classe de l'institut dans la séance publique du 5 juillet 1807, 1816, in-8, tom. 1^{er} ; *La Vendée, poème en six chants*, 1824, in-8 ; *Vision d'Ezéchiel*, 1825, in-8 ; *Chant sacré appliqué aux malheurs des Grecs, ou paraphrase du Psaume xliii*, 1826, in-8 ; *Paraphrase du livre de Job*, 1826, in-8 ; *Ode sur la mort du duc d'Enghien*, 1827, in-8 ; *La guerre sacrée, ou hommage à l'héroïsme des Grecs*, 1827, in-8. On a encore de Leprévost d'Iray *Manlius Torquatus*, tragédie représentée au théâtre de l'Odéon, et des chansons imprimées dans quelques recueils.

LEPROUST (le P. Pierre), né à Poitiers en 1624, entra à dix-sept ans dans l'ordre des Ermites de Saint-Augustin. Après avoir prononcé ses vœux en 1642, il prêcha avec un zèle apostolique en Berry, en Bretagne et à Paris. Ses vertus et sa capacité le firent nommer en 1659 prieur du couvent de Lumballe. Ce fut dans cette ville qu'il établit en 1662 la société des hospitalières de Saint-Thomas de Villeneuve, qui s'étendit bientôt dans plusieurs villes de Bretagne, et à laquelle il donna des constitutions pleines de sagesse. Il mourut en 1697. La vie de ce religieux est conservée manuscrite chez les Dames de Saint-Thomas de Villeneuve de Paris.

LEQUINIO (Joseph-Marie), conventionnel, né à Sarzeau, près de Vannes, vers 1740, était un très-minime avocat de Bretagne lorsque la révolution commença. Il en adopta les principes et réussit à se faire nommer maire de Rennes, puis juge au tribunal de Vannes et enfin député à l'assemblée législative et à la convention. Il vota la mort de Louis XVI sans appel ni sursis, et se rendit fameux par la barbarie avec laquelle il fit exécuter en Bretagne et en Vendée les ordres du comité de salut public. Décrété d'accusation en 1795, il fut compris dans l'amnistie qui fut publiée sur la proposition de Camus. Après le 18 brumaire, il obtint une place d'inspecteur forestier et mourut dans les dernières années de l'empire, laissant une mémoire justement abhorrée. Les *Opuscules* qu'il a publiés sont tombés dans l'oubli ; mais on consulte encore son *Voyage pittoresque et physico-économique dans le Jura*, 1801, 2 vol. in-8.

LERAY (Théodore-Constant), né à Brest en 1795, se destina de bonne heure à la marine et fit, dans ce dessein, ses études au collège de Rennes, d'où il sortit en 1812 avec le grade d'aspirant de 2^e classe. Nommé lieutenant de vaisseau en 1825, il fut choisi, en 1825, pour chef d'état-major par l'amiral Rigny et fit partie de l'expédition de la Grèce. Après avoir rempli plusieurs missions diplomatiques importantes dans les mers du Levant de

1829 à 1851, il fut nommé au commandement de plusieurs frégates et partit en 1858 pour le Mexique, d'où il rapporta en France le traité conclu avec cette puissance, après la prise de Saint-Jean-d'Ulloa. Elevé en 1841 au grade de contre-amiral, il fut enlevé à son pays en 1849, laissant la réputation d'un marin distingué. Il avait été membre du conseil-général de la Loire-Inférieure, et appartenu, de 1856 à 1846, à la chambre des députés en qualité de représentant du collège électoral de Paimbœuf.

LESLIE (John), physicien, né en 1766 à Coates, partit vers la fin du siècle dernier pour les Etats-Unis en qualité de gouverneur d'un des enfants de la famille de Randolph. A son retour, il voyagea en Europe, et se mit en relation avec les savants de France et d'Angleterre. En 1819, il remplaça Playfair dans la chaire de physique à Edimbourg, et mourut en 1852. Outre une bonne traduction de l'*Histoire naturelle des oiseaux*, par Buffon, qu'il publia en 1795, 9 vol. in-8, on lui doit un *Thermomètre différentiel*, dont on trouve la description dans le journal philosophique de Nicholson pour l'année 1800 ; *Essai sur la nature et la propagation de la chaleur*, 1804, ouvrage qui a mérité la médaille de Rumford ; *Discours sur les sciences physiques et mathématiques dans le xviii^e siècle*, annexé à la septième édition de l'*Encyclopædia Britannica*. C'est la dernière et la plus intéressante des productions de Leslie.

LESUR (Charles-Louis), né en 1770 à Guise, vint à Paris au commencement de la révolution, et se fit connaître par plusieurs ouvrages dramatiques pour le Théâtre-Français. Appelé aux frontières par la réquisition, il obtint de rester dans la capitale, et fut employé en qualité de chef dans un des comités de gouvernement. Sous le Directoire, attaché au ministère des relations extérieures, il devint ensuite un des inspecteurs de la loterie de Paris, place qu'il conserva jusqu'en 1825. Peu de temps après il se retira à Guise, où il ne s'occupa guère que des intérêts de cette ville, dont il fut longtemps le maire, et où il mourut le 10 octobre 1849, à 79 ans. On a de lui : *Apothéose de Beaurepaire, pièce nouvelle en un acte et en vers*, Paris, 1792, in-8 ; *La Veuve du Républicain, ou le Calomniateur, comédie en 5 actes et en vers*, ibid., 1794, in-8 ; *Les Francs, poème héroïque en X chants*, ibid., 1797, in-8 ; *Réponse au manifeste du roi de Prusse*, ibid., 1806, in-8 ; *Que veut l'Autriche ?* ibid., 1809, in-8 ; *Mémoire sur la conduite de la France et de l'Angleterre à l'égard des neutres*, ibid., 1810, in-8 ; *Tableau historique de la politique de la cour de Rome, depuis l'origine de sa puissance temporelle*, ibid., 1810, in-8 ; *De la Politique et des progrès de la puissance russe*, ibid., 1811, in-8 ; *Histoire des Cosaques, etc.*, ibid., 1814, 2 vol. in-8 ; *La France et les Français en 1817, etc.*, ibid., 1818, in-8 ; *Annuaire historique universel, etc.*, ibid., 1818-47, 50 vol. in-8. Conçu et rédigé à l'instar de l'*Annual register* des Anglais, ce recueil est généralement reconnu pour le plus complet des faits politiques, littéraires, scientifiques, etc., qui se sont passés depuis trente ans. Cet ouvrage, auquel

Lesur ne travaillait plus dans les dernières années de sa vie, continue de porter son nom et de fournir de précieux matériaux aux écrivains qui se proposent d'écrire l'histoire.

LETBERT, abbé des chanoines réguliers de Saint-Ruf, vivait dans le cours du ^x^e siècle. Il signa sous ce titre, en 1099, un accord entre l'évêque de Nîmes et l'abbé de la Chaise-Dieu. En 1110, il était encore à la tête de son monastère. On ignore l'époque de sa mort. Le principal ouvrage qui nous reste de lui est intitulé : *Flores Psalorum*, qui se recommande beaucoup plus pour le fond que pour la forme, et sur lequel on peut consulter l'*Histoire littéraire de France*, tom. ix.

LETRONNE (Jean-Antoine), né à Paris le 25 janvier 1787, se livra d'abord aux mathématiques, apprit ensuite la peinture à l'école de David, et s'étant appliqué enfin à l'étude de la géographie et de la langue grecque, résolut de consacrer sa vie à ce genre de travaux. Ses premiers ouvrages, qui révélaient en lui un rare mérite, lui ouvrirent les portes de l'Institut, où il fut admis en 1816, dans la section des inscriptions et belles-lettres. Nommé en 1819 inspecteur-général de l'université et des écoles militaires, il devint successivement professeur au collège de France en 1854, conservateur et administrateur de la bibliothèque nationale en 1855, garde général des archives du royaume en 1840 et directeur de l'école de Nantes en 1847. Partout il signala son passage par des améliorations importantes. Il savait rendre la science attrayante pour tous, et il possédait à un haut degré la rectitude du jugement et la sévérité de la méthode jointes à une profonde érudition. Il mourut, le 14 décembre 1848, décoré de plusieurs ordres français et étrangers, commandeur de la légion d'honneur et membre de presque toutes les sociétés savantes de l'Europe. On a de lui : *Essai critique sur la topographie de Syracuse*, au commencement du ^v^e siècle, Paris, 1815, in-8; *Recherches géographiques et critiques sur le livre de la mesure de la terre*, de Dicuil, suivi du texte restitué, ibid., 1814, in-8; *Système métrique des Egyptiens*, couronné par l'académie des inscriptions et belles-lettres; *Considérations générales sur l'évaluation des monnaies grecques et romaines, et sur la valeur de l'or et de l'argent avant la découverte de l'Amérique*, ibid., 1817, in-4; *Edition de Rollin avec notes et éclaircissements*, ibid., 1821, et ann. suiv., 50 vol. in-8 et atlas in-4; *Mémoire sur le tombeau d'Osymandias de Thebes*, décrit par Diodore de Sicile, ibid., 1822, in-4; *Recherches pour servir à l'histoire d'Egypte, pendant la domination des Grecs et des Romains*, ibid., 1825, in-8; *Observations critiques et archéologiques sur les Zodiaques*, ibid., 1824, in-8, ouvrage plein d'une saine critique dans lequel l'auteur établit que les zodiaques d'Egypte ne remontent pas à une haute antiquité; que les Chaldéens, puis les Grecs d'Alexandrie ont imaginé la division dodécaïdre du zodiaque; que cette découverte passa de là dans l'intérieur de l'Egypte et presque en même temps dans toute l'Asie orientale; *Examen du texte de Clément d'Alexandrie, relatif aux divers modes d'écriture chez les Egyptiens*,

1827, in-8; *Matériaux pour l'histoire du christianisme*, Paris, 1855, in-4, où l'auteur fait voir que les traces de la religion égyptienne se sont conservées longtemps encore après le décret de l'empereur Théodose qui défendit l'exercice de ce culte; *Dissertation sur la statue vocale de Memnon considérée dans ses rapports avec l'Egypte et la Grèce; Etude historique, faisant suite aux recherches pour servir à l'histoire de l'Egypte pendant la domination des Grecs et des Romains*, ibid., 1855, in-4, véritable modèle du genre dans lequel l'auteur explique avec clarté ce curieux phénomène que l'antiquité payenne attribuait à des causes surnaturelles. Il montre qu'il est dû à la naïve superstition des voyageurs anciens et à l'habileté des prêtres de l'Egypte. L'interprétation des inscriptions tracées sur la statue et sur le socle est très-remarquable d'érudition; *Récompense promise à qui découvrira ou ramènera deux esclaves échappés d'Alexandrie; Annonce contenue dans un papyrus grec, traduit et expliqué*, ibid., 1855, in-4; *Essai sur les idées cosmologiques qui se rattachent au nom d'Atlas, considérées dans leurs rapports avec les représentations antiques de ce personnage fabuleux*, dans les *Annali del istituto di corrispondanza archeolog.* Tom. II, pag. 461 et 1740, 1850; *Fragments des poèmes de Scymnus de Chio et du faux Dicéarque, qui forment un supplément à l'édition de Gail des petits géographes grecs*, 1855; *Lettres à M. James Millingen sur une statue votive d'Apollon, en bronze, exposée au musée royal du Louvre et sur d'autres figures du même genre*, Paris, 1855, in-8; *Lettre sur la peinture historique murale dans la décoration des temples et autres édices publics ou particuliers chez les Grecs et chez les Romains*, ibid., 1840; *Sur l'origine du zodiaque grec et sur plusieurs points de l'astronomie et de la chronologie des Chaldéens, à l'occasion d'un mémoire de M. L. Ideler*, ibid., 1840, in-4; *Inscription grecque de Rosette, texte et traduction littérale, accompagné d'un commentaire critique, historique et archéologique*, ibid., 1840, gr. in-8; *Rapport sur la découverte faite à la Sainte-Chapelle, d'un couver placé au centre de l'abside de la chapelle haute*, ibid., 1845, in-8, dans lequel l'auteur conclut que le cœur n'est pas celui de Saint-Louis comme quelques critiques l'avaient avancé; *Recueil des inscriptions grecques et latines de l'Egypte*, Paris, 1842-48, 2 vol. in-4 et atlas, in-fol. Cet important ouvrage doit avoir un 3^e vol. dont l'auteur a laissé les matériaux prêts à être livrés à l'impression; *Explication d'une inscription grecque trouvée dans l'intérieur d'une statue antique de bronze, avec des observations sur quelques points de l'art chez les anciens*, ibid., 1844; *Cours élémentaire de géographie ancienne et moderne, rédigé sur un nouveau plan*, ibid., 1844, in-12, 2^e édit., ouvrage devenu classique et adopté dans toutes les écoles; *Table d'Abydos, spécimen d'une reproduction typographique des hiéroglyphes égyptiens*, ibid., 1845, in-4; *Observations philologiques et archéologiques sur l'étude des noms propres grecs*, ibid., 1846, in-4; *Diplômes et chartes de l'époque mérovingienne sur papyrus et vélin, conservés aux archives du royaume*. Cinq livraisons ont paru du vivant de l'auteur.

LEUDUGER (Jean), missionnaire, né en 1649 dans le diocèse de Saint-Brieuc, entra dans les Prémontrés et fut ordonné prêtre à Tréguier. Les missions qu'il prêcha avec succès dans la Bretagne attirèrent sur lui l'attention de son évêque. Nommé théologal de l'église de Saint-Brieuc en 1690, il ne profita des loisirs que lui laissait son bénéfice que pour se livrer avec plus de facilité à la prédication. Il institua des conférences ecclésiastiques dans lesquelles il exposait avec clarté la doctrine et la discipline de l'Eglise, et établit la congrégation des *filles du Saint-Esprit*. Il mourut en 1722. Sa mémoire est révérée dans le pays à l'égal de celle d'un saint. On lui doit : *Bouquet de la mission, composé en faveur des peuples de la campagne*, Rennes, 1710, in-8. Leuduger fut aussi le rédacteur du catéchisme de Saint-Brieuc, qui a été en usage dans le diocèse jusqu'en 1820. M. l'abbé Tresvaux lui a consacré une notice remarquable dans sa réédition des *Vies des saints de Bretagne* de D. Lobineau, Paris, 1857-1858, 5 vol. in-8.

LEURECHON (le P. Jean), né vers 1591, dans le duché de Bar, ayant embrassé la règle de saint-Ignace, enseigna la philosophie et les mathématiques, devint recteur du collège de Bar, et fut nommé confesseur du duc de Lorraine Charles III. Il mourut à Pont-à-Mousson, le 17 janvier 1670. On a de lui : des *Thèses, des Observations sur la comète de 1618*, un petit traité sur la *Gnomonique*, ou l'art de tracer les cadrans solaires, etc.; mais ces ouvrages sont oubliés. Le seul que l'on recherche encore est : *La Récréation mathématique, ou Entretien facétieux sur plusieurs plaisants problèmes, en fait d'arithmétique, de géométrie*, etc., Pont-à-Mousson, 1624, in-8, fig., réimprimé plusieurs fois.

LÉVEILLE (Jean-Baptiste-François), médecin, né à Ouzouer, commune d'Azy, dans la Nièvre, en 1769, fut un des élèves les plus distingués de Desault. Chirurgien de première classe à l'armée d'Italie, il quitta le service militaire en 1801, s'établit à Paris et mourut en 1829, après avoir partagé son temps entre la pratique de la médecine et les travaux du cabinet. Il était médecin des prisons et de l'Hôtel-Dieu, membre de l'académie royale de médecine et chevalier de la légion-d'honneur. On lui doit, outre un grand nombre de mémoires : *Traité élémentaire d'anatomie et de physiologie*, Paris, 1810, 2 vol. in-8; *Nouvelle doctrine chirurgicale, ou Traité complet de pathologie*, Paris, 1811-12, 4 vol. in-8; *Hippocrate interprété par lui-même, ou Commentaire sur les aphorismes vrais ou supposés d'Hippocrate*, Paris, 1818, in-8.

LEVIS (l'abbé Jacques-Eugène de), né en 1757 à Crescentino, fut envoyé au séminaire de Verceil, puis ordonné prêtre. De retour dans sa famille, il obtint la place de directeur de l'hôpital. Dès lors, il se livra avec ardeur aux études historiques, et mourut à Turin en 1810. On a de lui : *Lettre didactique*, in-8; *De sanctæ Priscille senioris cæmeterii urbani commento, etc.*, Turin, 1779, in-4; *Collection des anciennes inscriptions trouvées dans les états du roi de Sardaigne*, ibid., 1781, 2 part. in-4; *Ancedota sacra, sive Collectio omnis generis Opusculorum veterum sanctorum Patrum, etc.*, ibid., 1789, in-4;

Sancti Willelmi Divionensis abbatis, et Fructuariorum pedemontanæ fundatoris opera, etc., ibid., 1797, in-4; *Antiqua Cisalpinæ Reipublicæ historica monumenta*, ibid., 1801, in-4; *Veri fasti del glorioso santo Emidio, primo vescovo d'Ascoli e martire, protettore nei terremoti, etc.*, ibid., 1809, in-8.

LEVIS (le P. Jean-Augustin de), né en 1740 à Crescentino, était frère du précédent. Reçu novice chez les Augustins, de la congrégation lombarde, à Casal de Montferrat, il ne tarda pas à être promu au sacerdoce, et nommé professeur, puis définitif général. Lors de la suppression des ordres religieux en Piémont, en 1802, il était prieur du couvent de Casal. Il mourut en 1805, membre des académies de Turin et de Mantoue. On a de lui : *Expositio Eucharistici cantici Te Deum quem publice defendendum proposuit in ædibus Sanctæ-Crucis Casalis die 15 martii 1771*, Verceil, in-4; *Orazione funebre in lode del re Carlo-Emanuele III*, Asti, 1775; *Lettere diverse sopra la Nebbia, del 1785, che nell'estate danneggia l'Italia*, ouvrage intéressant, inséré dans les *Actes de l'académie des sciences de Turin*, tom. x; *Riforma degli studj dedicata al conte Graneri ministro dell'interno*, 1795; *La Pirenta di Murisengo*. En 1795, on découvrit dans ce village des eaux thermales, que le P. de Levis a rendues utiles. *Difesa del re Vittorio e del cardinale Costa d'Arigiano per la interpresa guerra contro la Francia in seguito della pastorale, pubblicata 12 giugno 1792*.

LICQUET (François-Théodore), né en 1787 à Caudebec (Seine-Inférieure), remplit quelque temps les fonctions de secrétaire-adjoint de la mairie de Rouen, puis en 1825, fut nommé bibliothécaire de la ville. Dès lors il s'occupait, avec une rare intelligence, de l'important établissement confié à ses soins, et mourut le 1^{er} novembre 1852, à 45 ans. Il était membre des académies de Rouen, de la Société des Antiquaires de Normandie, et de celle d'Ecosse. Indépendamment de plusieurs tragédies (*Thémistocle*; *Philippe II*; *Ruthius*; *Brutus à Philippe* et les *Chevaliers de Rhodes*), qui ne sont pas sans mérite, on a de lui : *Recherches sur l'histoire religieuse, morale et littéraire de Rouen, depuis les premiers temps jusqu'à Rollon*, Rouen, 1826, in-8; Rouen : *Précis de son histoire, de son commerce, etc.*, ibid., 1826, in-8; 2^e édit., 1831, in-12 et in-4; *Catalogue de la bibliothèque de Rouen (belles-lettres)*, 1850, in-8; *Histoire de Normandie, jusqu'à la conquête de l'Angleterre en 1066*, ib., 1853, 2 vol. in-8. Cet ouvrage fort remarquable devait avoir une continuation. Enfin Licquet a traduit de l'italien de Ch. Botta (*voy. ce nom*, II, 155), l'*Histoire de l'Italie de 1789 à 1814*, Paris, 1824, 5 vol. in-8, et de l'anglais de Dibdin (*voy. ce nom*, III, 250), le *Voyage bibliographique, archéologique et pittoresque en France*, ibid., 1825, 4 vol. in-8, fig.

LIDONNE (Nicolas-Joseph), né en 1757 à Périgueux, était professeur de mathématiques avant la révolution, dont il adopta les principes avec beaucoup trop de chaleur. Nommé, sous la terreur, chef de division au ministère de la justice, il s'y montra plus humain qu'on n'aurait pu l'espérer. Admis, en 1825, à l'Athénée des Arts, il reprit avec

une nouvelle ardeur ses études scientifiques, et mourut à Paris en février 1850. On a de lui : *Tables de tous les diviseurs des nombres, calculés depuis un jusqu'à cent mille, suivies d'une dissertation sur une question de stéréométrie, extraite de quelques auteurs du siècle dernier*, Paris, 1808, in-8; *Tableau analytique propre à diriger les jeunes gens qui étudient les mathématiques*, ibid., 1828, in-8.

LIÈRE (Auguste PRUXELLE de), né à Grenoble en 1740, acquit des connaissances dans l'économie politique et industrielle. Devenu maire de sa ville natale à l'époque de la révolution, il arrêta l'effervescence populaire après le pillage d'un magasin public, et présenta courageusement sa tête aux meneurs de l'émeute. Élu membre de la convention, il vota dans cette assemblée pour l'exil de Louis XVI. Rentré dans la vie privée, il se livra à des spéculations commerciales jusqu'à la chute de l'empire. Les derniers jours de sa vie furent entièrement consacrés à la religion. Il mourut à Paris en 1828. On a de lui : une traduction française des *Psaumes*, dans le sens spirituel, appliqués principalement à Jésus-Christ, d'après saint Augustin et l'hébreu, avec de savantes notes, 1821, in-12; *Considérations sur les quatre évangiles*, 1822, in-8; *Prophéties d'Isaïe*, traduites en français avec des notes, 1825, in-8; *Pensées et considérations morales et religieuses*, 2^e édit., 1824 et 1826; *Les quatorze épîtres de saint Paul et les sept épîtres catholiques*, trad. en français avec des notes, 1825, in-8.

LINGLOIS (Pierre-François), né vers 1580 à Beaumont, exerça avec distinction la profession d'avocat, et mourut à Bruxelles en 1629. On a de lui : *Quinquaginta decisiones imperatoris Justiniani quæ à II libro codicis usque ad IX diffusæ sunt*, Anvers, 1622, in-fol., ouvrage qui lui avait coûté vingt ans de travail.

LINGLOIS (l'abbé), né vers 1740 à Elbeuf, professa la philosophie au collège du Plessis, où il était principal en 1791; mais après la révolution, il ne rentra point dans l'enseignement, et mourut à Paris en mai 1814. On a de lui : *Leçons élémentaires de mathématiques, pour servir d'introduction à l'étude de la physique*, 1779, in-8 avec 18 planch. Cet ouvrage renferme, d'une manière élémentaire, mais claire et précise, l'arithmétique, les éléments de géométrie, les principes du calcul différentiel et du calcul intégral, les sections coniques et l'application des mathématiques à la physique.

LINOIS (Charles-Alexandre-Léon de), marin, né à Brest en 1761, s'embarqua à quinze ans, et devint lieutenant de port en 1789. Nommé lieutenant de vaisseau en 1791, il prit part à toutes les expéditions par lesquelles la marine française se signala contre l'Angleterre jusqu'à la paix d'Amiens. Après avoir reçu un sabre d'honneur en récompense de sa belle conduite dans le combat d'Algésiras, il fut envoyé dans les colonies et y dirigea successivement trois croisières à la suite desquelles il fut pris, malgré son courage, et emmené prisonnier en Angleterre. Il ne rentra en France qu'en 1814, fut nommé gouverneur de la Guadeloupe et admis à la retraite en 1816. Il reçut en 1825 le titre de vice-

amiral honoraire, et en 1831 le cordon de grand-officier de la légion d'honneur. Il mourut en 1849.

LIRELLI (Salvador), né en 1751 à Agona, dans le Milanais-Savoyard, après avoir terminé sa théologie au séminaire de Novare, fut promu aux ordres sacrés. Un goût prononcé pour l'étude de la géographie et de l'astronomie le fit bientôt remarquer. En 1791, il fut nommé directeur de l'observatoire de Turin, qu'il sut diriger avec une rare intelligence. Pour prix de son zèle, il reçut le titre de géographe du roi. Chargé de dresser la carte topographique de la Sardaigne, il passa quatre années dans cette île. A son retour, il obtint le bénéfice ecclésiastique de Saint-Sauveur, et mourut le 11 février 1811. On a de lui : *Analyse géographique des 29^e et 30^e feuilles d'un nouvel atlas de l'Europe*, etc., Turin, 1789; in-4; *Carta degli stati del Piemonte*, etc., 1791; *Carta astronomica di due emisferi, col polo al centro*, 1790; *Due carte geografiche delle valli della Stura et di Aosta*, dans le tom. ix. des mémoires de l'Académie de Turin; *Dizionario geografico*, 2 vol. in-8.

LOLLINO (Louis), né en 1557 dans l'île de Candie, vint fort jeune à Venise, et, après avoir terminé ses études à Padoue, fut ordonné prêtre. En 1595, il accompagna à Rome le cardinal Augustin Valiero, et fut nommé, par Clément VIII, à l'évêché de Bellune. Lollino administra son diocèse avec sagesse, et mourut en 1625. On a de lui : *Vita Andreae Mauroceni*, imprimée à la tête de l'*Histoire de Venise*, de Morosini (voy. ce nom. vi, 121); *Prefatio iambico carmini Noctua inscripto destinata*, Venise, 1625, in-4; *Episcopatum curarum characteres*, Bellune, 1629, in-4; *Epistolæ miscellaneæ*, ibid., 1642, in-4; *Carminum libr. IV*, Venise, 1655, in-8.

LOMBARD (Théodore), né en 1699 à Annonay, entra dans la compagnie de Jésus, et enseigna la rhétorique à Toulouse. Il cultivait avec succès la poésie, et remporta un grand nombre de prix académiques. Il mourut vers 1770. On lui doit : un poème sur la peste de Marseille, 1722; *Les combats de saint Augustin*, autre poème bien versifié; *Leçons aux enfants des souverains*, pastorale très-gracieuse; *Vie du P. Vanière*, 1759, in-8; *Réflexions sur l'impiété prise du côté littéraire*, 1749, in-8; *Réponse à un libelle intitulé : Idée générale des vices principaux de l'institut des Jésuites*, Avignon, 1761, in-12.

LOMBARD (Vincent), né vers 1765 à Langres, adopta les principes de la révolution, et devint président de la société populaire de Villeneuve-sur-Yonne. Il adhéra par une lettre adressée à la Convention, à la condamnation de la reine Marie-Antoinette. S'étant fixé à Paris, il fut nommé juge au tribunal de cassation, et en 1798, envoyé extraordinaire de France près de la république Batave. Rappelé l'année suivante, le 18 brumaire l'écarta pour toujours des fonctions publiques. Il mourut à Paris en 1850. On a de lui : *Ecole des enfants, ou Choix d'historiettes instructives et amusantes*, etc., Paris, 1793, 5 vol. in-18; *Le dix-huit brumaire, ou Tableau des événements qui ont amené cette journée*, 1799, in-8; *Les souvenirs, ou Recueil de*

faits particuliers et d'anecdotes secrètes, pour servir à l'histoire de la révolution, 1818, in-8; Mémoires anecdotiques, pour servir à l'histoire de la révolution, Paris, 1825, 2 vol. in-8; Décameron français, nouvelles historiques et contes moraux, 1828, 2 vol. in-8; Mémoires de l'exécuteur des hautes œuvres, pour servir à l'histoire de Paris, pendant le règne de la terreur, ibid., 1850, in-8.

LOMENI (Ignace), né en 1779 à Milan, fut reçu docteur en médecine à l'université de Padoue. Nommé en 1801 médecin de l'hôpital de sa ville natale, il s'occupa en même temps d'agriculture et des sciences qui s'y rattachent. Il mourut à Magenta, le 10 novembre 1858, membre de l'institut des sciences et lettres du royaume Lombard-Vénitien, et d'autres sociétés savantes. Outre sa coopération aux *Annales de l'agriculture italienne*, on a de lui : *Traité de la fabrication du vin*, Milan, 1829; *L'Ecole du Magnonier*, ibid., 1852; *Mélanges d'agriculture et d'économie rurale et industrielle*, etc., ibid., 1854-55; *Notions historiques et instructives sur le mûrier des îles Philippines*, ibid., 1857. Son dernier travail fut la traduction italienne de l'*Histoire naturelle, agricole et économique du maïs*, par Bonafous.

LOSANA (l'abbé Matthieu), né en 1758 en Piémont, fit ses premières études à Pignerol, et après avoir reçu les ordres sacrés, prit à Turin le bonnet de docteur en théologie. Devenu curé de Lombriasco, il s'occupa dans ce bénéfice de travaux agricoles et se fit recevoir à la société royale d'agriculture de Turin, où il lut plusieurs mémoires très-utiles. Partisan de la domination française, il fut inquiété et emprisonné pour ses opinions; mais la bataille de Marengo lui rendit la liberté et il obtint la chaire de dogme à l'université de Turin. Cette chaire ayant été supprimée en 1805, il se retira dans sa paroisse avec le titre de professeur honoraire, et y mourut en 1855, après y avoir établi des écoles communales. Nous citerons parmi ses ouvrages : un grand nombre de *Mémoires* sur l'agriculture qui se trouvent parmi les *Actes de la société* de Turin; *Delle malattie del grano in erba non curate o bene conosciute*, 1811, in-8; *Breviario del fedele*, 1816, in-12, à l'usage de ses paroissiens. Il traduisit aussi en italien les cantiques latins de l'Eglise, avec le même mètre prosodique, ce qui lui valut de Léon XII une médaille en or avec le portrait du pontife.

LOUBENS-VERDALE (Hugues de), né vers 1540, entra fort jeune dans l'ordre de Malte, et se fit remarquer au siège de l'île de Zoane, en sauvant l'étendard de la religion. Il se trouvait à Rome, lorsque mourut le grand-maître de Lacassière. Il fut choisi pour le remplacer, et en 1587, Sixte-Quint le décora de la pourpre romaine. Après avoir fait fortifier l'île de Gozo, et punir les chevaliers qui abusaient de leurs droits, il bâtit le couvent des Capucins et le château du Mont-Bosquet (depuis le Mont-Verdale), et mourut à Rome, en 1595. Il avait fait écrire l'*Histoire* de son ordre, par Bosio (voy. ce nom, II, 128).

LOUYER-VILLERMAY (Jean-Baptiste), né en 1776 à Rennes, où il fut employé comme chirurgien à l'hôpital militaire, eut l'occasion de soigner

plusieurs combattants des armées royales pris à Quiberon et dans la Vendée, et favorisa leur évasion. Arrêté pour ce fait, il ne tarda pas à être remis en liberté, et reprit ses fonctions d'officier de santé. En 1797 il vint à Paris, fut reçu docteur en 1802, et continua d'exercer avec succès l'art de guérir. Membre de l'académie royale de médecine, il fut décoré en 1850, et mourut en décembre 1857. Indépendamment de nombreux articles dans le *Dictionnaire des sciences médicales*, et dans la continuation de l'*Encyclopédie méthodique*, on a de lui : *Recherches historiques et médicales sur l'hypocondrie, etc.*, Paris, 1802, in-8; *Traité des maladies nerveuses ou vapeurs, etc.*, ibid., 1846; 2^e éd., 1852, 2 vol. in-8, ouvrage qui a obtenu quelques succès.

LOZERAN du FESCH, jésuite, né vers 1685, enseigna avec succès les mathématiques à l'université de Perpignan, et mourut en 1755. Il était membre de l'académie de Bordeaux. Outre un *Discours sur la propagation du feu*, inséré dans le tom. IV. des *Prix décernés* par l'Académie des sciences de Paris, on a de lui : *Dissertation sur la cause et la nature du tonnerre et des éclairs, avec l'exposition de divers phénomènes qui en dépendent*, etc., Bordeaux, 1726, in-8; Paris, 1727, in-12; *Dissertation sur la nature de l'air*, Bordeaux, 1755, in-12; *Dissertation sur la mollesse, la dureté et la fluidité des corps*, ibid., 1755, in-12.

LUBERSAC (Jean-Baptiste-Joseph de), évêque de Chartres, né à Limoges en 1740, fut choisi, après sa promotion au sacerdoce, par M. de Jumièges, son parent, archevêque d'Arles, pour un des grands vicaires de la métropole. Nommé à l'évêché de Tréguier en 1775, il fut transféré à Chartres en 1780 et gouverna ce diocèse avec tant de piété, de zèle et d'édification, qu'il se concilia bientôt le respect et la confiance de tout le monde. Député aux états-généraux, il adhéra à l'invitation qui était faite au clergé de se réunir au tiers-état. Sa popularité diminua lorsqu'il fit observer le 4 août « qu'il y avait un écueil à éviter dans la déclaration » des droits, celui d'éveiller l'égoïsme et l'orgueil; » que le terme de *devoirs* était corrélatif de celui de » droits et qu'il convenait de placer à la tête de cet » ouvrage quelques idées religieuses noblement ex- » primées, pour témoigner que, si la religion ne » doit pas dominer la politique, elle ne saurait pour- » tant y rester étrangère. » Sa conscience repoussant la constitution civile du clergé, il quitta la France, se rendit en Angleterre et de là en Belgique et en Allemagne. Ayant donné sa démission en 1801, il fut nommé membre-évêque du chapitre de Saint-Denis, en devint le doyen d'âge, et mourut en 1822.

LUCAS (Jean), jésuite, né vers 1650 à Paris, enseigna la rhétorique et la théologie au collège de Louis-le-Grand, et cultiva en même temps avec succès la poésie latine. On ne connaît point l'époque de sa mort. Il a laissé : *Actio oratoris, seu de gestu et voce libr. II*, Paris, 1675, in-12. Ce poème estimé est réimprimé dans les *Poemata didascalica; Oratio de monumentis publicis latine inscribendis*, Paris, 1677, in-12. Le P. Lucas a en outre donné une édition des *Poésies latines* du P. VASSEUR (voy. ce nom, VIII, 282).

LUGO (le P. Bernard de), né dans la Galice vers 1590, embrassa la règle de Saint-Dominique, et fut envoyé dans l'Amérique espagnole pour y évangéliser. Il s'instruisit de la langue des indigènes, et en publia les règles sous ce titre : *Grammatica en la lingua general del nuovo regno de Grenada, llamerda mosca*, Madrid, 1629, in-8. Il s'était retiré dans les dernières années de sa vie à Santa-Fé, au Nouveau-Mexique ; mais on ne connaît point l'époque de sa mort.

LYCOMÈDE (Joseph-Marie ARRIGHI, connu sous le nom de), né en 1768 à Speluncato, en Corse, après avoir achevé sa première éducation, partit pour Rome, où il suivit les cours de l'université. De re-

tour dans sa patrie, en 1795, il entra dans la magistrature, et se fit remarquer pour son zèle et pour son intelligence. En 1808, il fut appelé à Naples comme directeur-général de la police. Il s'acquitta de cette tâche avec une rare sagacité ; mais les événements de 1814 le ramenèrent en Corse, où il mourut le 15 juillet 1854. On a de lui : un *Essai sur la religion*, Rome, 1795, in-8, qui lui valut les éloges les plus mérités ; *Voyage en Corse*, Paris, 1805, 2 vol. in-8 ; *Saggio storico sulle rivoluzioni civili e politiche del regno di Napoli*, Naples, 1812, 3 vol. in-8, écrit avec élégance et précision ; *Dello spirito pubblico dei Corsi verso il re e la nazione francese*, Bastia, 1815, in-8.

M

MABILLE (Pierre-Louis), né à Paris en 1752, se rendit en Italie dès son enfance et se fixa avec sa famille à Cologne, près de Vérone. Après avoir fait son droit à Padoue, il alla travailler à Venise dans le cabinet d'un avocat et se distingua surtout dans les salons littéraires qu'il commençait à fréquenter. Après le traité de Campo-Formio, il fut secrétaire-général de l'administration départementale de l'Adige et appelé en 1805 à la chaire d'éloquence latine de l'université de Padoue. Destitué après les événements de 1814, on ne tarda pas à lui rendre sa place, et il fut chargé en 1816 de prononcer l'oraison funèbre de l'impératrice d'Autriche Marie-Louise d'Este. Il enseigna jusqu'en 1825, accepta alors une retraite honorable et mourut en 1856, laissant la réputation d'un homme de beaucoup d'esprit et d'une vaste érudition. On a de lui, entre autres ouvrages : *Istruzione ai coltivatori della canapa nazionale*, Padoue, 1785, in-8 ; *Teorica dell'arte dei giardini*, Bassano, 1801, in-8 ; *Lettere stelliniane*, Milan, 1811, in-8, livre excellent dans lequel Mabile a résumé les leçons de philosophie de l'abbé Stellini, dont il avait suivi le cours à Padoue ; *Dell'utilità delle amene lettere nella solitudine*, Padoue, 1816, in-8 ; *Memorielle ai miei figli*, Noventa, 1827, in-8.

MABLINI (l'abbé Louis), né en 1770 à Savigliano en Piémont, étudia à Turin, embrassa l'état ecclésiastique, et fut reçu en 1792 docteur en théologie. Pendant le cours de la domination française, le siège épiscopal d'Alexandrie ayant été transféré à Casal, l'évêque Villaret le choisit pour secrétaire et l'emmena à Paris, où il fut nommé professeur de grec à l'école normale. Exclu en 1814, rappelé plus tard, puis enveloppé dans une nouvelle disgrâce par la dissolution de l'école, il reprit sa chaire en 1850, et mourut subitement en 1854, laissant la réputation du professeur le plus savant, le plus dévoué et surtout le plus affectueux pour la jeunesse. On lui doit d'avoir fait refleurir en France l'étude de la langue grecque et d'avoir formé nos

meilleurs hellénistes. Il n'a laissé que des manuscrits.

MACKENZIE (sir Alexander), voyageur anglais, né vers le milieu du xvm^e siècle, passa jeune encore au Canada et entra, en qualité de commis, dans une maison de commerce qui avait le siège de ses affaires à Montréal. S'étant engagé, en 1784, dans une société de négociant formée sous le nom de *Compagnie du Nord-Ouest*, il se persuada qu'un voyage dans les régions boréales de l'Amérique, non encore visitées, ne pouvait être qu'avantageux à l'association. Il l'entreprit hardiment après beaucoup d'obstacles et d'ennuis, et parvint à un lieu situé sur un des côtés du canal de la cascade de Vancouver, sous 52° 21' de latitude et 128° 21' de longitude. Il délaya du vermillon avec de la graisse fondue et inscrivit sur un rocher ces mots : *Alexander Muckenzie est venu du Canada ici par terre*, le 22 juillet 1795. Il revit l'Angleterre en 1801, fut créé chevalier et jouit de la considération que lui méritaient ses travaux. Il mourut dans un âge avancé. On a de lui, en anglais : *Voyages de Montréal, sur le fleuve Saint-Laurent, à travers le continent de l'Amérique septentrionale, aux Océans Glacé et Pacifique, faits dans les années 1789 et 1795, précédés d'un Traité sur l'origine, les progrès et l'état actuel du commerce des pelleteries de cette contrée, avec des notes originales et un supplément de M. de Bougainville, membre du sénat de France*, Londres, 1801, in-4. Cet ouvrage a été traduit dans presque toutes les langues.

MACLEOD (Jean), chirurgien et voyageur, né en 1782 à Bunhill, comté de Dumbarton, fit son éducation à Pesth et s'embarqua comme aide-chirurgien en 1801. Après la paix d'Amiens il prit du service sur un vaisseau marchand, fit plusieurs voyages sur l'Océan, visita des îles lointaines et peu connues, et obtint à son retour, pour récompense de ses travaux, la place de chirurgien royal. Il mourut en 1820. On a de lui en anglais : *Voyage en Afrique, contenant des particularités nou-*

velles sur les mœurs et les usages des habitants du Dahomey, Londres, 1820, in-12, fig.; *Voyage de l'Alceste, vaisseau du roi, le long de la côte de Corée, à l'île de Liéou-Kiéou, avec la relation de son naufrage*, Londres, 1818, in-8, fig. Ces deux ouvrages ont été traduits en français.

MACMICHAEL (Guillaume), voyageur, né en 1784 à Bridgenorth, fit ses études à Oxford, et ayant obtenu une des bourses fondées par Radcliffe pour faire des voyages, parcourut en 1812 la Méditerranée et l'Archipel. Il quitta sa patrie une seconde fois en 1816 pour visiter le Nord de l'Europe. De retour en 1818, il exerça à Londres la profession de médecin. Son talent lui valut de devenir membre de la société royale. Il renonça en 1837 à la vie active, et mourut en 1859. On a de lui en anglais : *Nouvelles considérations sur la contagion de la fièvre scarlatine, éclaircies par des remarques sur d'autres maladies contagieuses*, ibid., 1802, in-8; *La canne à pomme d'or*, ibid., 1808, in-8; *Voyage de Moscou à Constantinople, fait dans les années 1817-1818*, Londres, 1819, in-4, fig.; *Le choléra spasmodique de l'Inde est-il une maladie contagieuse? Question discutée dans une lettre adressée à sir Henri Halford*, Londres, 1821, in-8.

MAGNIEZ (l'abbé Louis-François), lexicographe, mort en 1749, est l'auteur du *Novitius, seu Dictionarium magnum latino-gallicum*, Paris, 1721, 2 vol. in-4. Ce dictionnaire, fort estimé de son temps, et qui conserve encore aujourd'hui quelque réputation, contient non-seulement les différentes acceptions des mots latins, d'après les auteurs classiques, mais encore celles qu'ils ont dans la traduction vulgate de la Bible, dans le Bréviaire et dans les écrits ecclésiastiques. Les détails où l'auteur est entré sur la description et la vertu des plantes prouvent qu'il était très-versé dans la botanique.

MAHYEUC ou MAYEUC (le P. Yves), né en 1462, dans la paroisse de Plouvorn, près Morlaix, fut envoyé de bonne heure par ses parents au collège de Saint-Pol de Léon. Ayant reçu en 1485 l'habit de Saint-Dominique, il se rendit à Nantes, où il étudia la théologie. Confesseur de la duchesse Anne, il obtint bientôt la confiance du roi Charles VIII, son époux, et fut présenté par eux au chapitre de Rennes pour remplir le siège de cette ville qui était vacant. Elu et sacré malgré son refus, il se distingua par sa piété autant que par sa science, reforma son clergé tout entier et posa, le 15 septembre 1541, la première pierre de la cathédrale de Rennes, à la construction de laquelle il contribua libéralement. Il mourut le 20 du même mois, vénéré dans son diocèse à l'égal d'un saint. On peut consulter sur ce personnage l'histoire des hommes illustres de l'ordre de Saint-Dominique, par le P. Touron, Paris, 1743-1749, 6 vol. in-4, et l'ouvrage intitulé : *La vie et actions mémorables des trois plus signalés religieux en sainteté et en vertu de l'ordre des frères-prêcheurs de la province de Bretagne*, du P. Mahyeuc, d'Alain de la Roche et du P. Quintin, Paris, 1644, in-12.

MAGNET (Etienne-Christophe), conventionnel, né en Auvergne en 1758, fut reçu au parlement de Paris en 1782. Député du Puy-de-Dôme à l'as-

semblée législative, il figura parmi les plus fougueux démocrates, et ayant été réélu à la convention, il y vota la mort de Louis XVI, sans appel ni sursis. Envoyé en mission dans les départements des Bouches-du-Rhône et de Vaucluse, il se signala par la ruine de la malheureuse ville de Bédouin, dont les habitants furent égorgés et les maisons dévorées par un incendie. Accusé et traduit devant la convention, il fut compris dans l'amnistie de 1796, devint sous le gouvernement impérial maire d'Ambert, et membre de la chambre des représentants en 1815. Obligé de s'expatrier l'année suivante par suite de la loi contre les régicides, il rentra en France en 1830, reparut au barreau et continua d'y figurer jusqu'à sa mort qui arriva en 1854.

MAILHE (Jean-Baptiste), conventionnel, né en 1754, était avocat à Toulouse à l'époque de la révolution. Député à l'assemblée législative, il y appuya les mesures les plus violentes. Devenu membre de la convention, il acquit une triste célébrité dans le procès de Louis XVI, en se prononçant au nom du comité de législation dont il était le rapporteur, sur la compétence de l'assemblée. La marche qu'il indiqua fut celle même que l'on suivit dans les débats de l'affaire. Il vota pour la mort, mais avec le sursis et l'appel au peuple, ce qui fait croire que malgré son désir de sauver le roi, il se laissa dominer par la peur et oublia son devoir pour son intérêt. Membre du conseil des cinq-cents, il se prononça en faveur des mesures les plus modérées, fut enveloppé dans la proscription du 18 fructidor, puis rappelé par les consuls, qui le nommèrent en 1800, secrétaire-général de la préfecture des Hautes-Pyrénées. Nommé en 1806 avocat à la cour de cassation et au conseil d'état, il fut forcé de sortir de France en 1816, comme régicide, et se réfugia à Liège où il exerça la profession d'avocat. De retour en France en 1830, il mourut à Paris en 1854.

MALASPINA DI SANNAZARO (le marquis Louis), né à Pavie en 1754, montra dès son enfance une mémoire prodigieuse et une intelligence d'élite. Pour compléter ses connaissances, il voyagea en France, en Angleterre et en Allemagne, et fut chargé à son retour de l'administration des établissements de charité dans sa ville natale. Député de sa patrie au congrès de Vienne, il fut ensuite choisi pour la représenter auprès de la congrégation centrale, où il déploya pendant plusieurs années une rare intelligence des affaires publiques. Il avait formé une magnifique collection de gravures de tout siècle et de toute école dont il publia le catalogue. Passionné pour l'architecture, il traça lui-même le plan d'un lycée des beaux arts et le fit exécuter à ses frais. On lui doit aussi un projet de restauration du dôme de Pavie. Il mourut dans cette ville en 1854. Nous citerons parmi ses ouvrages : *Osservazioni sugli spedali*, Pavie, 1793, in-8; *Memorie storiche della fabbrica della cattedrale di Pavia*, Milan, 1816, in-fol.; *Guida di Pavia*, Pavie, 1819, in-8; *Inscriptioni lapidarie*, Milan, 1830, 2 vol. in-fol.; *Lettera intorno alla cattedrale di Pavia*, ibid., 1852, in-8; *Elenco di Idoli egizi*, ibid., in-8.

MALIDE (Joseph-François de), évêque de Montpellier, né à Paris en 1750, se destina de bonne heure à l'état ecclésiastique. A la mort du pape Benoît XIV, il se rendit en Italie et assista comme conclaviste au conclave où Clément XIII fut élu. Vicaire-général de Laon, il prit part en cette qualité à l'assemblée tenue par le clergé de France en 1765, et y fut chargé des fonctions de promoteur. Nommé évêque d'Avanches l'année suivante, il passa en 1774 sur le siège de Montpellier, où il se fit estimer pour l'abondance de ses aumônes et la douceur de son administration. Après avoir essayé inutilement de défendre les intérêts de la religion et de l'Etat dans l'assemblée nationale, il émigra en 1791 et se retira en Angleterre. A l'époque du concordat, il refusa sa démission, sans contrarier toutefois le prélat qu'on lui donna pour successeur. Cette détermination le fixa sur la terre d'exil, où il mourut en 1812.

MALLET (Antoine), dominicain, né en 1595 à Rennes, devint prieur de Saint-Jacques, et mourut à Blois en 1665. On a de lui : *Histoire des saints papes, cardinaux, patriarches, archevêques, évêques, docteurs de toutes les facultés de l'université de Paris, et autres hommes illustres qui furent supérieurs ou religieux du couvent de Saint-Jacques, de l'ordre des frères-prêcheurs*, Paris, 1654, in-8; *Discours sur le Rosaire perpétuel*, ibid., 1664, in-24.

MALMY (Pierre-François-de-Paule), fondateur de la Trappe d'Aiguebelle, connu en religion sous le nom de P. Etienne, naquit à Reims en 1744. Après avoir fait de bonnes études, il fut ordonné prêtre et obtint un petit bénéfice. Chassé de son poste par la révolution, il se réfugia en Belgique et prit l'habit de novice dans le couvent de la Trappe du Sacré-Cœur établi en Brabant. Après une vie très-agitée mêlée de plusieurs voyages en Westphalie, en Suisse et en Pologne, il rentra en France en 1816, et prit la direction du monastère d'Aiguebelle dont il fut d'abord prieur, puis abbé depuis 1854. Cette maison lui doit l'état florissant dans lequel elle se trouve aujourd'hui. Il se démit de sa charge à l'âge de quatre-vingt-treize ans, et mourut en 1840, après avoir donné jusqu'à la fin l'exemple du travail, de l'humilité et de l'obéissance.

MANGLARD (Daniel-Victor), évêque de Saint-Dié, né à Paris en 1792, fit ses études avec distinction au petit séminaire de Saint-Merry et au séminaire de Saint-Sulpice. Ordonné prêtre en 1817, il exerça successivement le saint ministère à l'école de Saint-Cyr, comme prieur chapelain, et au collège de Louis-le-Grand, comme premier aumônier. M. de Quelen l'appela, en 1851, à la cure de Saint-Leu et, en 1856, à celle de Saint-Eustache. Partout il mérita l'estime et la confiance de ses administrés. Nommé à l'évêché de Saint-Dié en 1844, il y mourut en 1849, universellement regretté par les fidèles et le clergé. Simple dans ses goûts, affectueux dans ses rapports avec ses diocésains, son administration épiscopale lui gagna l'affection de tous les cœurs.

MANNAY (Charles), né en 1745 à Champeix, commença au séminaire de Saint-Sulpice ses études ecclésiastiques qu'il termina à la Sorbonne. Ayant

pris son grade de docteur en théologie, il fut fait chanoine de Reims, quitta la France à l'époque de la révolution et passa d'abord en Angleterre, ensuite en Ecosse. Nommé évêque de Trèves en 1802, il fut transféré en 1807 sur le siège de Constance, mais ce décret ne reçut aucune exécution. Membre, en 1809, du conseil ecclésiastique formé à Paris, lors de l'arrestation du souverain pontife, il se lia avec Duvoisin et passa pour obtempérer trop facilement aux volontés de l'empereur qui l'avait nommé baron, conseiller d'état et officier de la légion-d'honneur. Les événements de 1814 l'obligèrent de se démettre de son siège. Il fut élevé, en 1820, sur celui de Rennes et s'y concilia promptement l'affection de ses diocésains par sa charité, sa douceur et sa prudence. Cette ville fonda l'établissement d'une mission et d'un petit séminaire. Il y mourut en 1824.

MARAFIOTI (le P. Jérôme), cordelier calabrais, né dans le xvi^e siècle, à Polistena, mort vers 1650, partagea sa vie entre les devoirs de son état et l'étude des sciences et de l'histoire. On a de lui : *Le chroniche e antichità di Calabria conformi all'ordine de' testi greco e latino, raccolte da' più famosi scrittori*, Padoue, 1601, in-4. Cette histoire renferme une foule de traits évidemment fabuleux. *De arte reminiscentiæ per loca et imagines ac per notas et figuras in manibus positas*, Venise, 1605, in-8. C'est un traité de mécanique fort curieux.

MARC (le P.), né en 1755, en Carniole, entra fort jeune chez les moines Augustins de Laybach, passa la plus grande partie de sa vie au couvent de Saint-Antoine de Padoue, et mourut près de Vienne le 5 février 1801. Il s'était constamment occupé d'étudier les langues slaves du Midi, et il a laissé plusieurs ouvrages fort bien faits, parmi lesquels on citera : *Grammaire de la langue carniolienne*, Laybach, 1768, in-8; *Parvum dictionarium trilingue* (en carniolien, en allemand et en latin), ibid., 1782, in-4; *Glossarium slavicum*, Vienne, 1792, in-4; *Adjumentum poesos carniolicæ*, ibid., 1798, in-8; c'est une espèce de manuel de versification. Le P. Marc a en outre composé une *Chronique de Carniole*, et une *Histoire des savants carnioliens*, ou *Bibliotheca carniolica*, qui se trouvent manuscrites au collège Theresianum de Vienne.

MARCHINI (Jean-François), né en 1715 à Verceil, embrassa l'état ecclésiastique, et étudia la théologie à Turin. Reçu docteur en 1755, il fut nommé, en 1745, professeur de théologie dans sa ville natale, où il remplit en même temps les fonctions de préfet des études. Plus tard, le roi Victor-Amédée lui fit confier l'importante chaire d'Ecriture-Sainte et de langues orientales à l'université de Turin, où il ne cessa de professer, et mourut le 9 septembre 1774. On a de lui : *Essais de poésie hébraïque*, Turin, 1755, in-8; *Prælectio ad studia sacra scripturæ habita in regio athenæo*, ibid., 1756, in-4; *Tractatus de divinitate et canonicitate sacrarum librorum sive in communi, sive in particulari de diversis scripturarum editionibus ac versionibus*, avec un appendice des *Institutiones lingue hebraicæ*, ibid., 1762, in-4; *De chronologia*

sacra et de nonnullis apparenter sibi contradicentibus ac frequentioribus in ea occurrentibus idiotismis, ibid., 1765, in-4; *Tractatus in loca difficiliora Novi Testamenti*, ibid., 1767, in-8; *Dissertationes in loca difficiliora sacre scripturæ*, manuscript que l'auteur a laissé tout prêt pour l'impression.

MARCONNAY (Louis-Olivier de), né en 1755 à Berlin, où il mourut le 28 juin 1800, entra dans la carrière diplomatique, et remplit plusieurs fonctions importantes. On a de lui sous le voile de l'anonyme : cinq *Lettres d'un ami de Leyde à un ami d'Amsterdam*, sur divers événements ou questions politiques, Berlin, 1757-60, 5 vol. in-8; *Lettre d'un voyageur actuellement à Dantzic à un ami de Stralsund*, sur la guerre qui vient de s'allumer dans l'Empire, etc., ibid., 1756, in-8; *Lettre sur le Diogène décent et la cause bizarre de M. de Prémontval*, ibid., 1756, in-8; *Remerciement de Candide à M. de Voltaire*, Amsterdam, 1760, in-8. De Marconnay a été un des rédacteurs de la *Bibliothèque Germanique* de Formey, et de la *Gazette Littéraire* de Francheville.

MARÉCHAL (Dom Bernard), né en 1705 à Réthel, prononça ses vœux à l'abbaye de Saint-Airy de Verdun, et s'appliqua dès-lors à l'étude de l'Écriture sainte et des saints Pères. Nommé, en 1755, prieur de l'abbaye de Beaulieu-en-Argonne, il se concilia l'estime de ses confrères, et mourut à Saint-Vincent-de-Metz, le 19 juillet 1770. On a de lui : *Concordance des saints Pères de l'Eglise, grecs et latins*, où l'on se propose de montrer leurs sentiments sur le dogme, la morale et la discipline; de faciliter l'intelligence de leurs écrits par des remarques fréquentes, et d'éclaircir les difficultés qui peuvent s'y montrer, Paris, 1757, 2^e édit., 1748, 2 vol. in-4; et trad. en latin sous ce titre : *Concordantia SS. PP. Ecclesiæ græcæ atque latinæ, fidei, morum et disciplinæ difficultates in ipsorum scriptis accurate dilucidans*, Aug., 1769, 2 vol. in-fol. Ces deux volumes renferment les Pères des trois premiers siècles.

MARJOLIN (Jean-Nicolas), né à Ray-sur-Saône, en Franche-Comté, en 1780, passa sa jeunesse à Commercy et y reçut une éducation brillante. Ayant embrassé la médecine, il se distingua à l'école de Paris au concours de 1801 et y remporta les premiers prix. Il obtint, en 1818, la place de chirurgien en second de l'Hôtel-Dieu, qu'il ne tarda pas à quitter pour celle de l'hospice Beaujon. Lorsque l'Académie royale de médecine fut créée, il en devint un des premiers membres. Vers la fin de sa vie il négligea la chirurgie pour l'horticulture, et mourut en 1850. Il appartenait à l'ordre de la légion d'honneur et à un grand nombre de sociétés savantes. On a de lui : *Propositions de chirurgie et de médecine*, 1808, in-4; *Traité de l'opération de la hernie inguinale étranglée*, 1812, in-4; *Manuel d'anatomie*, 1814, 2 vol. in-8. Il prenait, en outre, une part active à la rédaction du *Journal des sciences médicales* et coopérait à celle du *Nouveau journal de médecine*.

MARQUER (Louis), né en 1655 à Vannes, entra dans la société de Jésus, professa les mathématiques à Nantes, et la philosophie à Eu, à Orléans

et à Rouen. Plus tard, il fut chargé de la chaire de philosophie scolastique dans divers collèges, et mourut à La Flèche le 8 avril 1725. Indépendamment de sa collaboration aux *Mémoires de Trévoux*, on lui doit l'arrangement et la publication des *Nouveaux mémoires des missions de la Compagnie de Jésus dans le Levant*, Paris, 1717 et ann. suiv., 7 vol. in-12.

MARQUEZ (Jean), né en 1564 à Madrid, entra chez les religieux Augustins, professa la théologie à l'université de Salamanque, parvint aux premières dignités de son ordre, et mourut le 17 février 1621. Aussi savant que laborieux, il a publié : *Les deux situations de la Jérusalem spirituelle*, sur les Psaumes CXXV et CXXXVI. Medina del Campo, 1605, in-4; *Le Gouverneur chrétien*, tiré des Vies de Moïse et de Josué, princes du peuple de Dieu, Salamanque, 1612 et 1619, in-fol. Cet ouvrage, le meilleur de l'auteur, a été traduit en français et en italien. *Origine de l'ordre de Saint-Augustin*, ibid., 1618, in-fol.

MARQUIS (Alexandre-Louis), né en 1777 à Dreux, étudia dès sa jeunesse les sciences naturelles, et obtint le doctorat en médecine. Nommé, en 1811, pour professer la botanique au Jardin des plantes de Rouen, il ne cessa d'enseigner avec succès, et mourut le 17 septembre 1828. Il était membre de l'Académie de cette ville. En outre de nombreux articles dans le *Dictionnaire des sciences médicales*, et dans divers recueils périodiques, on citera de lui : *Essai sur l'histoire naturelle et médicale des gentianes*, Paris, 1810, in-4; *Recherches historiques sur le chêne*, Rouen, 1812, in-8; *Esquisse du règne végétal*, ou *Tableau caractéristique des familles des plantes*, etc., Paris, 1820, in-8; *Fragments de philosophie botanique*, etc., Rouen, 1821, in-8. Cet ouvrage est un des plus remarquables qui aient été faits sur cette matière. *Du caractère distinctif de la poésie*, ibid., 1827, in-8; *Considérations sur l'art d'écrire*, ibid., 1827, in-8.

MARSDEN (Guillaume), orientaliste, né en 1755 à Verval, en Irlande, après avoir achevé ses études, obtint un emploi dans les Indes-Orientales, et fut envoyé comme résident à Bencoulen près de Sumatra. En 1781, il revint en Angleterre, et fut nommé vers 1795 second secrétaire de l'amirauté; mais en 1807, il se retira des affaires, pour se livrer entièrement à l'étude, et mourut à Edgegrove, dans le comté de Hartford, le 6 octobre 1857, à 82 ans. On a de lui, en anglais : *Histoire de Sumatra*, etc., Londres, 1785; 5^e édit., 1812, in-4, cartes; traduite en français par J. Parraud, Paris, 1787, 2 vol. in-8, cartes; *Grammaire de la langue malaïe*, Londres, 1812, in-4; *Dictionnaire de la langue malaïe*, ibid., 1812, 2 vol. in-4; traduit en hollandais et en français, par C.-P.-J. Elout, Harlem, 1825, 2 vol. in-4. Ces deux ouvrages sont fort remarquables, ils font connaître la nature et l'essence du Malaï, et expliquent comment ses différents dialectes se sont formés. *Voyage de Marco-Polo*, trad. en angl., et accompagné d'un commentaire (voy. PAUL (Marc), VI, 405); *Nismata orientalia illustrata*, Londres, 1825-26, 5 vol. in-4. C'est l'explication des médailles orien-

tales, anciennes et modernes, de sa collection. *Mémoires d'une famille malaïe, écrits par elle-même*, et trad. de l'original, *ibid.*, 1850, in-8. Les aventures racontées dans ce volume présentent une peinture exacte des mœurs et du caractère des Malais. *Catalogue de dictionnaires, vocabulaires, grammaires et alphabets*, *ibid.*, 1797, in-4; *Bibliotheca marsdeniana philologica. Catalogue de livres et de manuscrits recueillis, afin d'établir une comparaison générale des langues, et de contribuer à l'étude de la littérature orientale*, *ibid.*, 1827, in-4. Ces deux livres ne furent pas mis dans le commerce. Marsden a en outre publié de nombreux et intéressants articles dans les *Transactions* de la société royale, et dans les *Transactions* de la société Asiatique de Londres.

MARTIN (le P. François), né en 1640 à Caen, fit profession dans le couvent des Cordeliers de cette ville, en fut nommé gardien, et y forma une bibliothèque bien choisie. Passionné pour les livres, il s'occupait toute sa vie de recherches bibliographiques, et mourut en 1721. Voici la liste de ses travaux : Une pièce de vers latins sur la mort de Huet, évêque d'Avranches; *Ode latine adressée à M. de Montholon*, Caen, 1699, in-4; *Reflexiones ad nuperrimam declarationem doctoris Hennebel*, Louvain, 1701, in-4; *Virorum aliquot Cadomensium doctrina illustrium syllabus carmine recensitus*, Caen, 1717, in-8; *Notes* manuscrites pour une 3^e édit. des *Origines de Caen*, par Huet (voy. ce nom, iv, 461-62); *Traité des bibliothèques anciennes et modernes*, resté manuscrit; *Athenæ Normannorum veteres ac recentes, seu syllabus auctorum qui oriendi e Normannia*, mss. gr. in-fol.

MARTIN (le P. Grégoire), né en 1712 à Cuisery, dans la Bresse Châlonaise, entra chez les Minimes et devint lecteur de théologie, puis principal et professeur du collège de la Côte Saint-André en Dauphiné, où il mourut vers 1780. Il était membre des académies de Villefranche et d'Auxerre. Indépendamment d'un assez grand nombre d'articles dans le *Journal ecclésiastique*, de l'abbé Dinouart (voy. ce nom, iii, 241), et dans le *Journal d'Éducation*, de Leroux, il a publié : *Observations sur les particules*; *Panegyrique de S. Benoît*, 1758, in-12; *Traité sur l'âme des bêtes*, trad. du latin de Dagoumer, 1758, in-12; *Proscription des verges des écoles, etc.*, 1759, in-12; *Lettres instructives et curieuses sur l'éducation de la jeunesse*, 1760, in-12. Le P. Martin a laissé plusieurs manuscrits restés inédits.

MARTINENGO (Dom Tite-Prosper), né dans le xvi^e siècle à Brescia, fut savant philologue, et bon poète grec et latin. Ayant embrassé la règle de Saint-Benoît dans la congrégation du Mont-Cassin, il se livra à l'étude des langues, et y devint très-habile. Prieur d'un monastère près de Bologne, il ne tarda pas à être appelé à Rome, pour y réviser les *Œuvres* de saint Jérôme, dont on préparait une édition, qui parut en 1565. Depuis, il s'occupait de revoir le texte des *Œuvres* de saint Jean-Chrysostome et de Théophylacte, et il eut part à l'édition grecque de la *Bible sixtine*. Retiré, après tant de travaux, à Brescia, il y mourut le 6 octobre

1595. On a de lui : *Le Bellezze dell' huomo, conoscitor di se stesso*. Ce sont des discours philosophiques. *Un panegyrique, grec et latin, du pape Sixte V*, Rome, 1587, in-4. Un recueil de vers (*Poemata diversa*), Rome, 1582; 2^e édit. 1589, 5 part. in-4. Les deux premières parties contiennent les vers latins, et la troisième les vers grecs, tous sur des sujets pieux.

MARTORELLI (Jacques), né en 1699 à Naples, est connu avantagusement comme grammairien et archéologue. Initié de bonne heure à la connaissance des langues anciennes, il fut choisi pour en donner des leçons au séminaire archépiscopal. Ayant obtenu, en 1747, la chaire de grec à l'université, il sut attirer à ses leçons un grand nombre d'élèves. Il venait d'être pourvu de la chaire d'antiquités grecques, lorsqu'il mourut le 20 novembre 1777. Outre une traduction italienne de la *Méthode grecque* de Port-Royal (voy. Cl. LANCELOT, v, 122), et un recueil d'*Opusculs* sur les divers dialectes grecs, accompagnés d'une version littérale, on a de lui : *De regia theca calumaria*, Naples, 1736, 2 vol. in-4, fig. C'est la description d'un vase antique conservé au Musée royal. *Dell' antiche colonie venute in Napoli*, *ibid.*, 1764-75, 2 vol. in-4. Cet ouvrage savant n'a point été terminé.

MARZARI PENCATI (le comte Joseph), géologue, né en 1777 à Vicence, s'occupait toute sa vie de botanique et de minéralogie. Il fit plusieurs voyages dans différentes contrées de l'Europe pour augmenter ses connaissances, fut nommé, en 1812, inspecteur du conseil des mines de Milan, et mourut dans sa patrie le 50 juin 1856. Les principaux ouvrages qu'il a publiés sont : *Elenco delle piante spontanee fino ad ora osservate nel territorio di Vicenza*, Milan, 1802, in-8; *Corsa pel bacino del Rodano et per la Liguria d'occidente, e oritografia del monte Coiron*, Vicence, 1806, in-8; *Descrizione del tachigonometro, nuovo strumento geodetico*, Milan, 1811, in-4; *Cenni geologici e litologici sulle provincie venete e sul Tirolo*, Vicence, 1819, in-8; *Lettera geologica e frammenti geologici*, *ibid.*, 1825-24, in-8; *Quadro delle formazioni del barone di Humboldt in diversa maniera disposto e comentato, et Idea di una doppia dimostrazione geognostica*, *ibid.*, 1825, in-fol. Les travaux les plus importants de Marzari, tels que sa description géologique de presque tout le Tyrol méridional; les observations sur les montagnes de Recoaro, les monts Euganéens, le Vicentin, le Bergamasque, etc., sont encore inédits.

MASSARD (Raphael-Urbain), fils de Jean Massard (voy. ce nom, v, 547), naquit à Paris en 1775. Destiné à la gravure, qu'il aimait de passion, il étudia le dessin à l'école de David. Après avoir orné de charmantes estampes plusieurs éditions de nos poètes, il ne tarda pas à s'élever au grand genre de la gravure, en reproduisant au burin la *Sainte Cécile* de Raphaël; le *Saint Paul prêchant* d'Eustache Le Sueur; les *Sabines* de David; les *Funérailles d'Atala* et *Hippocrate refusant les présents d'Artaxerces*, d'après Girodet. Toutes ces planches eurent un succès complet. Ayant dédié son Hippocrate à la faculté de médecine, il reçut de ce corps savant une médaille d'or. Dans la suite, il fut nommé

chevalier de la légion-d'honneur, à l'occasion de son beau portrait en pied de *Louis XVIII*, d'après le tableau original de Gérard. Mais éprouvant alors et prématurément le besoin de repos, il se retira dans sa maison de campagne de Viry-Châtillon, où il mourut le 27 septembre 1819.

MAZZUCONI (Mgr. Leonardo), né vers 1770, mort à Rome, le 4 janvier 1850, camérier d'honneur de S. S. Pie IX, a publié l'*Histoire de la Scala santa* (l'escalier de la maison de Pilate) apporté de Jérusalem à Saint-Jean-de-Latran, dont il était gardien.

MÉHÉMET-ALI, vice-roi d'Égypte, naquit à Cavale, dans la Roumélie, ancienne Macédoine, en 1769. Ce grand homme, conquérant et réformateur, à qui était destinée la souveraineté de l'Égypte et qui faillit monter sur le trône des Sultans, eut les commencements les plus humbles. Son père, officier dans la police turque, était pauvre et chargé de seize enfants que sa mort laissa bientôt orphelins. Le jeune Méhémet fut encore privé de son oncle que le Divan fit décapiter. Heureusement le gouverneur de Cavale était un vieil ami de la famille; il le recueillit et le fit élever. M. Lion, négociant de Marseille, établi alors au Caire, témoigna aussi à l'orphelin une affection dont le Pacha d'Égypte s'est montré reconnaissant. Un trait d'astuce et d'audace caractéristique, fit dès-lors connaître Méhémet. Les habitants d'un village près de Cavale refusaient de payer l'impôt, et le gouverneur qui ne pouvait les y contraindre par la force des armes, était très-embarrassé. Méhémet lui demande six soldats, lui promettant de soumettre les rebelles. Arrivé dans le village, il entre dans la mosquée avec sa petite escorte et, tout en faisant sa prière, envoie chercher les quatre principaux habitants sous prétexte d'une affaire importante. Ceux-ci se rendent à la mosquée; alors il les fait garrotter et les emmène à Cavale, malgré les efforts de la population qu'il contient, en menaçant de poignarder les prisonniers, si on essayait de les lui arracher. Le gouverneur, pour le récompenser, lui fit épouser une de ses parentes: c'est de cette femme qu'il eut l'illustre Ibrahim-Pacha. Jusqu'au jour où Bonaparte envahit l'Égypte, Méhémet resta paisiblement en Roumélie, occupé au commerce du tabac. Mais lorsque la Porte eut résolu de secourir les Mameluks contre les conquérants Européens, la position de Méhémet changea et ses grandes destinées commencèrent. Le gouverneur de Cavale envoya 500 hommes à l'armée de Zia-Jousouk que la flotte turque devait débarquer près d'Aboukir. Il mit à la tête de ce contingent son fils Aly-Aya, et lui adjoignit comme second Méhémet-Ali. Le général Friant, chargé d'empêcher le débarquement, reçut si chaudement l'armée ottomane, qu'Aly-Aya, dégoûté du métier des armes, s'enfuit vers son père, laissant à Méhémet le commandement des hommes de Cavale. Celui-ci, devenu colonel, se distingua dans plusieurs combats et s'empara du fort d'Aboukir. Les Français ayant évacué l'Égypte en 1801, Méhémet, à la tête de ces trois cents soldats de Cavale, conçut l'ambitieuse pensée de disputer la souveraineté de ce beau pays aux Mameluks qui l'exploitaient depuis si longtemps à titre de seigneurs féodaux, aux

pachas turcs que la Porte expédiait à Alexandrie et au Caire, enfin aux Anglais qui désiraient occuper les ports de l'Égypte, ouverts sur la route des Indes. La conduite de Méhémet fut on ne peut plus habile. Faible et obscur au milieu de ses puissants compétiteurs, il déploya avec une supériorité marquée toute l'astuce de la diplomatie orientale. Kohnsrew, depuis grand-visir, était alors pacha du Kaire. Méhémet parvint à s'insinuer dans ses bonnes grâces, se fait donner le commandement de 4000 Albanais, troupe indisciplinée, mais indomptable sur le champ de bataille, et travaille à se les attacher par les preuves qu'il donne de ses grandes qualités et d'un dévouement apparent à leurs intérêts. Bientôt Osman Bardissy, chef des Mameluks et Kourschyd-Pacha, général des troupes ottomanes, en viennent aux mains. Méhémet-Ali qui servait sous Kourschyd, avec ses Albanais, s'abstient de prendre part au combat: Kourschyd, vaincu, attribue sa défaite à Méhémet et le dénonce au Divan et à Kohnsrew. Méhémet, sommé par le pacha de comparaître devant lui, lève le masque, se joint aux Mameluks, attaque Kohnsrew, le fait prisonnier et le jette hors de l'Égypte. Il n'avait plus qu'à écarter les Anglais et les Mameluks. L'Égypte jusqu'en 1806 fut le théâtre d'affreux désordres. Elle était en proie à la plus complète anarchie. Les villes et les villages, occupées successivement par toutes les bandes qui se chassaient l'une l'autre, étaient mis à sac périodiquement. Ibrahim-Bey et Osman Bardissy, chefs du gouvernement, avaient à repousser l'Elfy, autre émir Mameluk qui arrivait de Londres fort de l'appui des Anglais. La guerre éclate; l'Elfy est vaincu. Pendant que les chefs Mameluks s'entre-détruisent, Méhémet affectant les dehors d'une piété fervente, se concilie la faveur du peuple et des Ulémas. Tout-à-coup il fait soulever ses Albanais et force les deux émirs régnants Bardissy et Ibrahim, à prendre la fuite. Il laisse les dehors de l'autorité à un pacha turc et lui prête son appui pour achever de réduire les Mameluks; puis, quand il croit que le moment est venu, il s'empare du pouvoir suprême. La Porte qu'il avait gagnée en lui offrant 4000 bourses (6,000,000 fr.), le confirma dans son pachalick. Méhémet-Ali eut d'abord à lutter contre les Anglais. L'amiral Lewis s'était en 1807 emparé d'Alexandrie par la trahison d'Amyr-Aga. Faiblement soutenu par les Mameluks, et plusieurs fois battu par le nouveau pacha, l'amiral fut obligé d'abandonner sa conquête si précaire, quatre mois après son débarquement. L'année suivante, Méhémet-Ali, pour obéir au Divan qui ne le voulait pas trop puissant, fut forcé de porter la guerre dans les déserts de l'Arabie contre la secte fanatique des Wahabites qui avaient pris la Mecque et Médine. Cette guerre ne fut achevée qu'en 1818 par les efforts d'Ibrahim-Pacha, dont elle révéla les grandes qualités militaires. Pendant les préparatifs de cette expédition qui durèrent deux ans, les chefs Mameluks attirés au Caire par d'adroites séductions, furent massacrés dans la citadelle; les gouverneurs des provinces firent égorger dans toute l'Égypte ce qui restait de cette belle et turbulente milice. Les Albanais, décimés dans la rude campagne d'Arabie,

ne pouvaient plus entraver les projets du vice-roi. Méhémet, pendant un pèlerinage à la Mecque, envoya ordre au gouverneur du Caire de s'emparer de toutes les propriétés foncières. Les possesseurs reçurent comme dédommagement une pension viagère. La destruction des Mameluks et l'affaiblissement des Albanais laissaient l'Égypte sans armée. Méhémet sut s'en créer une; il sut aussi se procurer une flotte. Il admit au service militaire les Fellahs ou paysans égyptiens qu'on en avait tenus éloignés jusque-là et introduisit dans ses troupes l'organisation des armées occidentales. Les Albanais et les Turcs indignés de manœuvrer à côté de misérables Fellahs voulurent se révolter. Une insurrection qui éclata dans la Haute-Egypte et le soulèvement de la Grèce fournirent à Méhémet un prétexte pour éloigner les Albanais. Le bâton lui fit justice de la répugnance des Fellahs qu'il admit du reste à remplir le grade de sous-officiers. Le capitaine Sève, célèbre sous le nom de Solymân-Pacha, créé major-général de l'armée égyptienne, contribua puissamment par son courage et par ses connaissances, au succès de l'œuvre entreprise par Méhémet. Ibrahim-Pacha, déjà illustre, fut forcé, comme les autres, de marcher au pas et de faire l'exercice. Le vice-roi eut ainsi une excellente armée; sa flotte, détruite à Navarin, avait été promptement reconstruite et mise en état de tenir la mer. Le vice-roi, après s'être emparé de la propriété foncière, substitua la culture en grand aux cultures partielles. Il fit construire des canaux pour transporter au loin le limon fécondant du Nil et fit venir plus de quinze cents jardiniers, dont les travaux dirigés par d'excellentes méthodes changèrent l'aspect de l'Égypte. Non content d'être le seul propriétaire dans son empire, Méhémet s'attribua aussi le monopole de l'industrie. Il créa une foule de manufactures pour mettre en œuvre ses produits. C'était du socialisme appliqué; ce qu'il y a d'incontestable, c'est que ce développement de l'agriculture et de l'industrie au profit d'un seul, n'a pas enrichi la population de l'Égypte. Méhémet voulut aussi organiser l'instruction. Il établit des écoles de toute espèce et envoya les enfants des plus illustres familles étudier à Paris. Il fit ce qu'il put, mais à sa manière, en un mot, pour faire fructifier les germes de civilisation que Bonaparte avait déposés en Égypte, durant le cours de son expédition. Méhémet était trop puissant pour ne pas essayer de lutter contre son suzerain, le sultan Mahmoud. Sous prétexte que le Pacha d'Acre avait refusé de lui rendre 6000 Fellahs émigrés, il jeta, en 1831, trente mille hommes en Syrie sous le commandement d'Ibrahim-Pacha. Il convoitait depuis longtemps la possession de cette province qui était pour lui la clef de Constantinople. Le sultan donna l'ordre aux deux pachas de suspendre les hostilités. Ibrahim n'en continua pas moins le siège de Saint-Jean d'Acre. Mahmoud furieux excommunia le vice-roi et chargea Hussein qu'il nomma pacha d'Égypte, de punir Méhémet. Ibrahim défait complètement Hussein dans le défilé de Beylan, 1832, et ne s'arrêta qu'à Adanah, pour attendre l'issue de négociations entamées. Reschid-Méhémet lui fut opposé avec une

armée de 60 mille hommes, la dernière qu'eut le sultan. Alors le général égyptien franchit le Taurus, et par la victoire de Konieh, 1832, anéantit les troupes de Reschid. Il n'avait plus qu'à marcher contre Constantinople : mais la Russie qui redoutait de voir Méhémet à la tête de l'Islamisme, intervint et termina le différend, en faisant adjuuger au vice-roi les 4 pachalis de la Syrie. Mahmoud recommença les hostilités en 1839 : Ibrahim remporta sur Kaliz-Pacha la victoire de Nézib et il ne fut arrêté que par la voix de la France. Alors l'Autriche et l'Angleterre prirent parti pour le sultan; leurs flottes dévastèrent les villes du littoral de la Syrie; le port d'Alexandrie fut bloqué et Ibrahim fit une retraite désastreuse. Le traité de 1840 mit fin à cette guerre. Le vice-roi n'obtint que l'hérédité de l'Égypte pour lui et sa famille. Méhémet ne prenait plus part au gouvernement depuis plus d'une année, par suite du dérangement de sa santé, lorsqu'il mourut à Alexandrie le 2 août 1849, à 80 ans.

MELLING (Antoine-Ignace), peintre, né en 1763 à Carlsruhe, partit à peine âgé de dix-neuf ans pour l'Italie, qu'il parcourut en artiste; puis son goût voyageur l'entraîna en Égypte, à Smyrne, et enfin à Constantinople, où il fut nommé, en 1793, architecte de la sultane Hadidgé, sœur de Sélim III. Cinq ans après il vint en France, et reçut le titre de peintre paysagiste de l'impératrice Joséphine. Quelques tableaux qu'il exposa au Louvre lui obtinrent une médaille d'or. En 1814, attaché au cabinet du roi, il reçut la croix de la légion d'honneur, et mourut à Paris, le 5 juillet 1851. On a de lui : *Voyage pittoresque de Constantinople et des rives du Bosphore*, Paris, 1807-24, in-fol. Le texte est de M. Lacretelle; *Voyage pittoresque dans les Pyrénées françaises et les départements adjacents*, ibid., 1825-30, in-fol. oblong. Melling a composé deux tableaux représentant, l'un l'Entrée de Louis XVIII dans Paris, l'autre la Distribution des drapeaux de la garde nationale.

MELLO (Guillaume de), prêtre et chanoine de l'Eglise collégiale de Notre-Dame, à Nantes, où il naquit dans le xvi^e siècle, n'est connu que par ses ouvrages. Ce sont : *Les élévations de l'âme à Dieu par les degrés des créatures, tirées du latin de Belarmin, et réduites en forme de paraphrase*, Nantes, 1666, in-4; *Le devoir des pasteurs, extrait des sentiments des Pères de l'Eglise, traduit du latin de D. Barthélemy des Martyrs*, Paris, 1672, in-12; *Les divines opérations de Jésus dans le cœur d'une âme fidèle*, ibid., 1675, in-12; *Le prédicateur évangélique*, ibid., 1785, 7 vol. in-12. On lui attribue encore : *La vie des Saints pour tous les jours de l'année, et idée de la vie chrétienne*.

MENNEVAL (Claude-François, baron), né à Paris en 1777, fut d'abord secrétaire de Joseph Bonaparte pendant les négociations de Lunéville et d'Amiens. Devenu secrétaire du portefeuille sous le consulat, il conserva cette qualité sous l'empire et servit d'intermédiaire pour transmettre les bienfaits de l'empereur aux hommes de lettres qui se recommandaient à la cour. Nommé maître des requêtes au conseil-d'Etat, il reçut le titre de baron

et on le plaça ensuite auprès de l'impératrice quand elle fut nommée régente. Il la suivit à Vienne, y demeura jusqu'à la fin de mai 1815, revint en France et y mourut en 1850.

MEREZ (Guillaume-Ignace de), né en 1655 à Nîmes, au sortir du séminaire de Saint-Sulpice, fut pourvu d'un canonicat. Envoyé dans les Cévennes pour y convertir les protestants, il y obtint d'importants succès. Devenu vicaire-général du diocèse d'Alais, en 1694, on lui offrit plus tard le siège épiscopal; mais il le refusa et opta pour l'abbaye de Sauve. Il mourut à Nîmes, le 5 janvier 1721, membre de l'académie de cette ville. Il a composé : *Entretiens d'Arquée et Nétore sur les divers sujets qui regardent la religion*, Lyon, 1706, 2 vol. in-12; il fit aussi imprimer *Trois lettres spirituelles*, l'une sur la *Vérité de la religion*; l'autre sur les *moens de concilier les devoirs religieux avec ceux de la société civile*; la troisième, sur les *pratiques de dévotion pendant l'office*, etc. Il a laissé inédit un traité sur la vérité de la religion chrétienne, intitulé : *Entretien de Théodule et Cormophile*. De Merez a cultivé la poésie avec succès.

MERMET (Louis-François-Emmanuel), né en 1765 dans la paroisse des Bouchoux, près Saint-Claude, après avoir terminé ses études, obtint une chaire de philosophie, qu'il remplit d'une manière brillante. Peu de temps après, ayant pris les ordres, il fut pourvu d'une cure. Quoiqu'il eût prêté le serment à la constitution civile du clergé, il fut jeté en 1795 dans les prisons de Bourg, d'où il ne put sortir qu'en se mariant. Cette union n'eut aucune suite, et il fut rétabli, par ses supérieurs, dans ses fonctions sacerdotales. Bientôt il rentra dans l'enseignement, et après avoir professé les belles-lettres aux écoles centrales de l'Ain et de l'Allier, il fut nommé censeur des études à Moulins. Il se démit de cette place, en 1809, et revint dans sa famille. En 1814, nommé chanoine honoraire à Versailles, il ne tarda pas à se retirer dans les montagnes du Jura, et mourut à Saint-Claude, le 27 août 1825, à 62 ans. On a de lui : *Leçons de belles-lettres*, Paris, 1802, 4 vol. in-12. C'est un ouvrage utile destiné à servir de supplément aux *Principes de littérature* de l'abbé Batteux (voy. ce nom, I, 474); *Nouvelles observations sur Boileau*, ibid., 1809, in-12; *Eloge de Louis XVI*, ibid., 1825, in-8. Il a laissé en outre plusieurs ouvrages manuscrits, entre autres un *Examen critique des OEuvres de madame de Staël-Holstein*.

MÉTRAL (Antoine-Marie-Thérèse), né en 1778 à la Motte, près de Chambéry, fit son droit à Grenoble, et plaida avec distinction. En 1814, ayant renoncé au barreau, pour se livrer à la littérature, il se fixa à Paris, où il mourut le 31 août 1859. Outre une active coopération à divers journaux ou recueils, tels que le *Moniteur*, le *Magasin encyclopédique*; le *Bulletin universel des sciences* de Férussac, et la *Revue encyclopédique*, on lui doit : *Cantates de Métastase*, trad. de l'ital., Grenoble, 1807, in-12; *Conjectures sur les livres qui passeront à la postérité*, Paris, 1818, in-8; *Histoire de l'insurrection des esclaves dans le nord de Saint-Domingue*, ibid., 1818, in-8; *Plan d'un dictionnaire*

des idées; ibid., 1818, in-8; *Conjuration contre Attila dans l'ambassade des Romains, en 449*, ibid., 1821, in-8; *Histoire de l'expédition des Français à Saint-Domingue, sous le consulat, etc.*, ibid., 1825, in-8.

MEZZOFANTI (le cardinal Joseph), naquit à Bologne le 19 septembre 1774. Il était d'une condition fort obscure, et ne pouvant subvenir aux frais de son éducation, il s'instruisit dès son enfance sans maîtres et presque sans livres. Un étranger auquel il servait de cicerone dans la ville, fut frappé de l'érudition précoce qu'il annonçait. Il prit soin de lui et lui fournit les moyens de compléter ses études. Après avoir obtenu ses degrés dans l'université de Bologne, il y devint professeur et commença à attirer sur lui l'attention publique. Sa haute piété l'avait fait remarquer de ses compatriotes qui, selon l'habitude des Italiens, exprimèrent par un jeu de mots l'opinion qu'ils avaient de son caractère. Ils disaient de lui en travestissant son nom : *Mezzo angelo*, une moitié d'ange, au lieu de *Mezzofante* qui signifie : une moitié de serviteur. Le jeune érudit embrassa bientôt l'état ecclésiastique et devint plus cher encore aux habitants de Bologne en se faisant autant estimer par ses vertus qu'il se rendait recommandable par sa science. Pendant les invasions des armées françaises, Bologne fut, à cause de son hôpital, le dépôt de presque tous les militaires qui tombaient malades. L'abbé Mezzofanti se dévoua à les servir avec un zèle admirable. Pendant qu'on louait sa charité, il s'en croyait lui-même suffisamment récompensé en profitant de cette occasion pour apprendre les principaux idiomes de l'Europe. La facilité extraordinaire dont il était doué lui permit de comprendre bientôt, chacun dans sa langue maternelle, les soldats anglais, français, allemands, espagnols, portugais, et de s'entretenir avec eux comme s'il eût été leur compatriote. A la fin des guerres, il possédait trente-deux langues y compris les dialectes. Ces vastes connaissances lui firent donner le nom de *Pentecôte vivante*. Au commencement du pontificat de Grégoire XVI, les Bolonais s'étant révoltés contre l'autorité de ce pontife, les rebelles furent réduits, emprisonnés et condamnés, pour la plupart, à l'exil ou à la mort. Bologne envoya une députation au pape pour obtenir la grâce des coupables. Ce fut l'abbé Mezzofanti qui porta la parole et qui gagna la cause de sa ville natale. Sa réputation l'avait précédé à Rome. Il y fut accueilli par le cardinal Maï qui le retint auprès de lui. On le nomma d'abord sous-bibliothécaire du Vatican, puis bibliothécaire, et après avoir rempli diverses prélatures d'un ordre inférieur, il fut déclaré cardinal dans le consistoire du 12 février 1858, et chargé de la haute direction du collège de la Propagande. Ce titre le mit en rapport avec les missions les plus lointaines. Il se perfectionna dans la connaissance des langues orientales et ne cessa d'exciter jusqu'à la fin de sa vie l'admiration des voyageurs qui avaient eu le bonheur de le voir et de l'entendre. Il mourut à Naples le 14 mai 1849. Un homme célèbre dont le témoignage n'est pas suspect, Lord Byron, parle de lui, à la fin de ses mé-

moires, dans les termes suivants : « Je ne me rap-
 » pelle pas un seul des littérateurs étrangers que
 » j'eusse souhaité revoir, excepté peut-être Mezzo-
 » fanti, qui est un monstre de linguistique, le
 » Briarée des parties du discours, un polyglotte am-
 » bulant, qui aurait dû vivre au temps de la tour
 » de Babel, comme interprète universel ; véritable
 » merveille et sans prétentions encore ! Je l'ai tâté
 » sur toutes les langues desquelles je savais seu-
 » lement un juron ou imprécation contre postillons,
 » sauvages, tartares, bateliers, matelots, pilotes,
 » gondoliers, muletiers, conducteurs de chameaux,
 » voituriers, maîtres de poste, chevaux de poste,
 » relais de poste, toute chose de poste ; eh bien ! il
 » m'a confondu dans mon propre idiomie. »

MILLET (Simon-Germain), né en 1575 à Venizy, en Champagne, embrassa la règle de Saint-Benoît, puis entra dans la congrégation de Saint-Maur en 1652, et mourut à l'abbaye de Saint-Denys, le 28 janvier 1647. On lui doit : *Les dialogues de saint Grégoire, traduits du latin et illustrés d'observations*, etc., Paris, 1624 et 1644, in-8 ; *Le Trésor sacré, ou Inventaire des saintes reliques et autres précieux joyaux de l'église et du trésor de l'abbaye de Saint-Denys en France*, etc., ibid., 1658 ; 4^e édit., 1646, in-12 ; *Vindicata Ecclesia gallicana de suo Areopagita Dionysio gloria*, ibid., 1658, in-8.

MOLINA (Alphonse de), né en 1496 à Escalona, dans la Castille nouvelle, ayant embrassé la règle de Saint-François dans l'ordre des Frères-Mineurs, fut envoyé, en 1526, dans les missions de l'Amérique. Après y avoir évangélisé pendant cinquante ans, il mourut à Mexico en 1584. Outre ses *Sermons*, une *Vie de saint François*, et divers *Opuscules ascétiques*, on a de lui : *Catecismo mayor y menor*, Mexico, 1546 ; *Confessionario mayor y minor*, ibid., 1565 ; *Arte de la lengua mexicana y castellana*, ibid., 1571, in-8. C'est la première grammaire mexicaine, elle est fort rare ; *Vocabulario en lengua castellana y mexicana*, ibid., 1571, in-fol.

MOLINA (Jean-Ignace), né en 1740 à Talca, au Chili, entra dans la compagnie de Jésus, et devint bibliothécaire de son ordre à Sant-Yago. Après la suppression des Jésuites, il passa en Europe, et se fixa à Bologne, où il mourut le 12 septembre 1829. On a de lui : *Saggio sulla storia naturale del Chili*, Bologne, 1782, in-8, carte ; trad. en allemand et en français, par Gruvel, Paris, 1788, in-8 ; *Saggio della storia del Chili*, Bologne, 1787, in-8 ; 2^e édit., ibid., 1810, in-4. Cet ouvrage, justement estimé, traite des indigènes du Chili, raconte l'invasion de ce pays par les Espagnols, les guerres de ceux-ci contre les Araucaniens qui ont jusqu'à nos jours conservé leur indépendance, et expose l'état de ces contrées jusqu'en 1787. Le tableau des mœurs et des usages des Araucaniens est du plus vif intérêt.

MOLITOR (Gabriel-Jean-Joseph), maréchal de France, né en 1770 à Huningue, parti comme volontaire au commencement de la révolution, fut nommé à l'élection en 1791 capitaine. Deux ans après adjudant-général à l'armée du Rhin et de la Moselle, il fit ses premières campagnes, et reçut ses premières blessures. Il commandait, sous le

général Hoche, une brigade à la bataille de Kaiserslautern, où il s'empara de la position d'Erleberg, à la droite de l'armée prussienne. Il servit, avec Massena, à l'armée d'Helvétie en 1799, et se distingua par la prise et l'occupation de Glaris. Il était à l'armée du Rhin avec Moreau et Lecourbe ; c'est lui qui commandait le passage du fleuve, le 1^{er} mai 1800. Il mérita dans cette campagne le grade de général de division, qu'il honora sous l'empire par les plus brillants services. En 1825, il fit la campagne d'Espagne, comme commandant en chef du 2^e corps de l'armée des Pyrénées, et se distingua dans cette guerre par des qualités capables de triompher des plus grandes difficultés. C'est au retour de cette campagne, qu'il fut promu en même temps au maréchalat et à la pairie. En 1842, nommé gouverneur des invalides, il obtint en 1849 la charge de grand chancelier de l'ordre de la légion d'honneur, et mourut à Paris, le 28 juillet de la même année, à 79 ans.

MOLLET (Joseph), né en 1758 à Aix, en Provence, fut professeur de physique au collège de l'Oratoire de cette ville, où il mourut le 50 janvier 1829. Il avait aussi enseigné quelque temps à l'école centrale de Lyon. On lui doit : *Etude du Ciel, ou Connaissance des phénomènes astronomiques*, Paris, 1805, in-8 ; *Mécanique physique, etc.*, Avignon, 1818, in-8 ; *Cours élémentaire de physique expérimentale*, Lyon, 1822, in-8 ; *Gnomonique graphique, ou Méthode simple et facile pour tracer les cadrans solaires sur toute sorte de plans, etc.*, Paris, 1827, in-8.

MONGEZ (Antoine), archéologue, né en 1747 à Lyon, entra dans la congrégation de Sainte-Geneviève à Paris, et obtint la garde du cabinet d'antiques possédé par les religieux de son ordre. En 1785, il fut nommé membre de l'académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Lorsque la révolution éclata, il s'en montra un des plus dévoués partisans, et renouça alors à ses fonctions ecclésiastiques. En 1799, il entra au Tribunat, mais il n'y resta que peu de temps. En 1804, il remplaça Dabarrat dans l'administration des monnaies, et conserva cette place jusqu'en 1827. Destitué à cette époque, il ne fut réintégré dans ses fonctions qu'après la révolution de 1850, et mourut à Paris le 50 juillet 1855. Parmi ses ouvrages nous citerons : *Histoire de la reine Marguerite de Valois, 1^{re} femme de Henri IV*, Paris, 1777, in-8 ; *Mémoires sur différents sujets de littérature*, ibid., 1780, in-8 ; *Dictionnaire d'antiquités, mythologie, diplomatique, des chartes, et chronologie*, ibid., 1786-94, 5 vol. in-4. Les planches avec leurs explications n'ont été publiées qu'en 1824, Paris, 5 vol. in-4. Ce dictionnaire fait partie de l'encyclopédie méthodique ; *Considérations générales sur les monnaies*, ibid., 1796, in-8 ; *Iconographie romaine*, ibid., 1812-29, 5 vol. in-4, avec un atlas et des planches. Le 1^{er} vol. est de Visconti (voy. ce nom), dont Mongez fut le continuateur.

MONNOT-ARBILLEUR (Marie-Victor-Bruno), magistrat, né à Besançon en 1780, d'une famille ancienne et honorable, acheva à l'école centrale ses études qui avaient été interrompues par la ré-

volution. Après avoir étudié le droit et exercé pendant quelques années la profession d'avocat, il fut nommé en 1810 juge suppléant à la cour de justice criminelle, et en 1811, substitut du procureur général près la cour impériale de Besançon. Avocat-général en 1816, il devint conseiller l'année suivante et président de chambre en 1821. D'un jugement droit, d'un commerce aimable, d'une obligeance sans bornes, son caractère et ses lumières lui méritèrent la confiance de l'administration qui le nomma membre de la commission des hospices, et celle de ses compatriotes qui le firent entrer au conseil municipal de Besançon et au conseil-général du Doubs. Habile à découvrir le mérite naissant, il encouragea, soit de sa bourse soit de ses conseils, plusieurs jeunes gens dont les succès lui firent beaucoup d'honneur. La société d'agriculture, qui le comptait parmi ses fondateurs, l'éleva en 1857 aux fonctions de président. Il mourut en 1849, laissant une grande réputation de probité et de délicatesse. Il était chevalier de la légion d'honneur depuis 1834, et membre de l'académie des sciences, belles-lettres et arts de sa ville natale où il prononça en 1827, *l'Eloge du conseiller Genod*, et en 1831, un discours sur la *Fondation de l'hôpital de Besançon*. Ceux deux ouvrages se trouvent dans les *Recueils* de cette académie.

MONTAGIOLI (dom Cassiodore), bénédictin de la congrégation du Mont-Cassin, né en 1698 à Modène, fit profession en 1717, dans le monastère de Saint-Benoît de Polirone, enseigna la philosophie et remplit quelques places honorables de sa congrégation. En 1756, il alla habiter la maison de son ordre à Modène, et mourut en 1789. Il a publié beaucoup d'ouvrages de spiritualité, où règne une piété éclairée et solide. Les principaux sont : *Esercizi di celesti affetti tratti dal libro de' Salmi*, etc., Rome, 1742; *Maniera facile di meditare con frutto in ciascun giorno dell' anno le massime christiane*, Bologne, 1759, 2 vol. in-12; *Il divino sermone del signifi di Dio nel monte, tirato del Vangelo di San Matteo*, etc., Rome, 1779. Montagioli s'est surpassé dans cette œuvre, où tout est tiré de l'Ecriture et de la tradition des Pères.

MONTANI (Jean-Joseph), né vers 1685, à Pesaro, entra dans la société de Jésus à Rome, et l'honora par ses vertus et son profond savoir. Chargé d'enseigner la morale au collège romain, il remplit cet emploi avec succès pendant plusieurs années, et mourut en 1760. Il a publié, avec de nombreuses corrections, l'ouvrage du P. Pellizari intitulé : *Trattatus de monialibus*, etc., Rome, 1755, in-4, et redressé ce qu'avaient de trop relâché certaines maximes éparses dans ce livre.

MONTBEL (Guillaume-Isidore baron de), né à Toulouse en 1786, d'une famille ancienne et considérée, fit ses études dans sa ville natale et n'entra dans la vie politique qu'au commencement de la seconde restauration. Ayant pris les armes en 1815 contre les volontaires royaux, il se fit tellement remarquer qu'il fut mis sous la surveillance de la haute police impériale. Successeur de M. de Villèle dans les fonctions de maire de Toulouse, il donna quelque éclat à son administration par son dévouement aux in-

térêts de cette importante cité, et par le crédit dont il jouissait auprès du ministère. Nommé président du collège électoral de la Haute-Garonne, il fut élu député en 1827, et se distingua à la chambre en prêtant à la monarchie le double appui d'une conviction sincère et d'un talent remarquable. Le ministère de M. de Villèle trouva en lui un apologiste qui n'hésitait pas à sacrifier la popularité à l'amitié. Rendu à ses fonctions municipales en 1829, il fut appelé, le 8 août, à faire partie, en qualité de ministre de l'instruction publique, du cabinet que présida le prince de Polignac. Le 18 novembre, il quitta ce portefeuille pour accepter celui de l'intérieur. Quand MM. de Chabrol et Courvoisier sortirent du cabinet, un nouveau remaniement devint nécessaire, et Montbel s'y prêta encore avec le même dévouement en acceptant le portefeuille des finances, malgré ses répugnances et ses prévisions. On n'ignorait pas qu'il lui en coûtait beaucoup de rester aux affaires, puisque les caricatures du temps le représentaient comme gardé à vue par des gendarmes pour l'empêcher de s'évader du ministère. Réélu le 24 juin par le collège de Toulouse, il signa les fatales ordonnances du 25 juillet, non, comme il le dit plus tard, par condescendance pour la volonté du roi, mais avec conviction et connaissance de cause. A ses yeux, le droit de la couronne n'était pas moins évident que la nécessité. Après la révolution, il expédia, le 1^{er} août, l'ordonnance par laquelle Charles X nommait le duc d'Orléans lieutenant-général du royaume, prit congé du roi et, plus heureux que quatre de ses collègues, gagna rapidement la frontière d'où il se retira en Autriche. Condamné par contumace, le 11 avril 1851, il fixa sa résidence à Vienne et mourut en 1850.

MONTEIL (Armand-Alexis), historien, né à Rhodéz en 1769, s'occupa de bonne heure d'études historiques. Employé à l'âge de vingt-trois ans dans l'administration d'un district révolutionnaire, il devint ensuite professeur d'histoire aux écoles militaires de Fontainebleau, de Saint-Germain et de Saint-Cyr, bibliothécaire, paléographe, et mourut à Céli (Seine-et-Marne), le 2 mars 1850. La noble fierté de son caractère, son indépendance et son désintéressement l'ont rendu recommandable auprès de tous ceux qui l'ont connu. On lui doit : *Description du département de l'Aveyron*, Rhodéz, an x (1802), 2 vol. in-8, fig.; *Histoire des Français des divers états*, Paris, 1828-44, 10 vol. in-8. Ce livre fut récompensé par l'Institut qui décerna à l'auteur le prix Monthyon et le 2^e prix Gobert. Il eut plusieurs éditions, des traductions en langues étrangères et des contrefaçons. Monteil a donné encore sous le titre de : *Traité des matériaux manuscrits*, Paris, 1852, 2 vol. in-8, un livre qui est à la fois une petite histoire des divers états, une nouvelle diplomatique et une exposition de son système. C'est un catalogue bien différent des autres ouvrages de ce genre, il est amusant, varié, méthodique et bien écrit.

MONTEIQUET (Raoul de), théologien ascétique, né vers 1450, dans le diocèse de Bayeux, au village dont il porte le nom, partagea sa vie entre la prière et l'étude, et mourut vers 1510. On a de lui plusieurs ouvrages aussi curieux que rares, parmi lesquels

nous citerons : *Tractatus de vera, reali atque mirabili existentia totius Christi in SS. altaris sacramento*, completus anno 1481, Paris, in-fol., trad. en français, sous ce titre : *Le livre, ou Traité du Saint Sacrement de l'autel et de ses effets et valeur*, ibid., 1505, pet. in-4, goth.; *Exposition de l'Oraison Dominicale* : PATER NOSTER, ibid, 1485, in-4, goth.; *Exposition de l'Ave Maria*, in-4, goth.; *Le Guidon et gouvernement des gens mariés*, Paris, sans date, in-4, goth.

MONTI (Pietro da), célèbre canoniste, né vers 1407 à Venise, après avoir terminé ses études classiques, se rendit à Paris pour y faire son cours de philosophie, et obtint le grade de maître-ès-arts. Il alla ensuite à Padoue, où il fut reçu en 1455, docteur en droit. Son dessein était de se livrer à l'enseignement; mais Eugène IV, l'ayant nommé notaire apostolique, et l'un de ses légats au concile de Bâle, il y renouça. Envoyé en Angleterre, pour y recevoir les impôts établis au profit du saint Siège, il remplit cette charge avec une rare intelligence pendant cinq ans. De retour à Rome, en 1459, il fut chargé des affaires les plus délicates. Elu, en 1442, évêque de Brescia, et la même année légat en France, il mourut à Rome, le 12 janvier 1457, à peine âgé de 50 ans. On a de lui : *Repertorium utriusque juris*, Bologne, 1475, 5 part., in-fol. Cet ouvrage a été réimprimé plusieurs fois. *De potestate romani Pontificis et generalis concilii*, Rome, 1496, gr. in-4. Pour des détails plus grands sur Pietro da Monti, on peut consulter les *Scrittori Veneziani* du P. Degli Agostini, t. 1, 546.

MORANGE (Bedien), théologien, né à Paris dans le xvi^e siècle, était docteur de Sorbonne, et fut nommé chanoine de Lyon en 1660, puis devint chantre de cette église, en 1682. Il mourut en 1705. On a de lui : *Primitus Lugdunensis Apologeticon, sive ad querelam ecclesiæ Senonensis prior responsio*, Lyon, 1658, in-8; c'est une apologie de l'église de Lyon contre celle de Sens; *Summa universæ theologiæ catechista*, ibid., 1670, 5 tom. en 4 vol. in-8.

MOREAU (Joseph), né à Morlaix vers 1770, étudia le droit à Rennes avec son frère qui fut la gloire de sa famille (voy. ce nom, vi, 107). Membre du tribunal, il rentra dans la vie privée après les événements qui coûtèrent la vie au général. Sous la restauration, il devint administrateur des postes et Préfet de divers départemens. Révoqué de ses fonctions en 1850, il retourna à Morlaix où il cultiva les lettres dans la solitude. Il mourut en 1849.

MORELLI (Vincent-Marie), né en 1741, à Lecce, ville de la Pouille, dans le royaume de Naples, de parents aussi illustres par leur naissance que par leur piété, montra dès son enfance que le Seigneur l'avait prévenu de ses bénédictions. A l'âge de dix ans, son éducation fut confiée aux PP. Théatins, dont il embrassa depuis l'institut; et ses progrès dans la vertu et dans les sciences ne firent que croître avec les années. Parvenu à sa vingt-deuxième année, ses supérieurs l'envoyèrent professer l'astronomie et les mathématiques à Vérone, où il obtint un grand succès, et forma des élèves distingués. Il devint successivement professeur de philosophie et de théologie, sciences dans lesquelles il fit paraître la profondeur

de ses connaissances. La lecture assidue des livres saints et des Pères de l'Eglise le forma aussi au ministère de la chaire, et il ravit bientôt ses auditeurs par son éloquence qui joignait à une grande étendue de doctrine, la lucidité et la clarté. Nommé archevêque d'Otrante, dans des temps difficiles, il n'interrompit pas ses prédications, et chaque jour de fête, il annonçait à son peuple la divine parole. Tous les samedis, il faisait dans son séminaire des instructions d'un genre plus relevé, auxquelles se rendaient nombre de personnes éclairées, et même des officiers et des généraux français, qui étaient en garnison dans cette ville. Un jour qu'il expliquait avec une grande profondeur de doctrine quelque passage de l'Ecriture, un de ces officiers l'interrompit en s'écriant : « De tels hommes devraient ou ne jamais » naître, ou ne jamais mourir. » Il possédait à un haut degré toutes les vertus chrétiennes et ecclésiastiques. Il se dépouillait des choses les plus nécessaires pour secourir les pauvres; il vendit même son carrosse pour avoir plus à donner, et il faisait à pied ou à cheval la visite de son diocèse. Sa charité sans bornes le portait à faire chaque dimanche, à l'exemple de saint François de Sales, le catéchisme aux enfants; sa charité pour le prochain prenait sa source dans celle dont il brûlait pour son Dieu. Il lui était tellement uni dans la prière, qu'il semblait avoir perdu l'usage de ses sens. Zélé pour le culte divin, il s'abaissait jusqu'à exercer quelquefois dans l'église des fonctions réputées infimes. Il s'attacha surtout à former dans son séminaire des prêtres instruits et exemplaires, en mettant à leur tête des maîtres pieux et capables, qu'il suppléait lui-même, lorsqu'ils étaient empêchés. Dieu le favorisa plus d'une fois de lumières surnaturelles, pour éloigner du sanctuaire des sujets sans vocation, ou pour différer l'ordination de ceux qui n'avaient point encore les dispositions requises. Assidu à faire chaque année la visite de son diocèse, il y joignait un cours d'exercices spirituels, dans lesquels il était tour-à-tour catéchiste et prédicateur. Sa fermeté éclata surtout pendant l'occupation française; et souvent tracassé par des officiers sans urbanité, qui allèrent jusqu'à changer en écurie son palais épiscopal, la sérénité de son âme n'en fut pas troublée. Dans ce même temps, il repoussa courageusement les innovations tentées par le ministère napolitain. Ni la chair, ni le sang, ni la crainte des hommes ne pouvaient ébranler sa constance; il n'écoutait que sa conscience. Aussi le pape Pie VII, en apprenant la mort du généreux prélat, lui donna hautement cet éloge : « J'ai perdu le défenseur de la foi dans » le royaume de Naples. » Dans ses dernières années le pieux prélat fut éprouvé par la perte de la vue, et par de cruelles douleurs d'entrailles, auxquelles se joignit la dissenterie qui l'emporta le 22 août 1812, dans la soixante-onzième année de son âge, et la vingtième de son épiscopat. Le Seigneur qui l'avait orné, durant sa vie, de dons surnaturels, se plut à glorifier sa mémoire, et plusieurs grâces signalées ont été obtenues par son intercession. Les Théatins firent, en 1854, des démarches pour introduire la cause de sa béatification, et elles ont réussi. Les *Mémoires de religion*, etc., publiés à Modène, lui

ont consacré une notice assez étendue, tom. xvi, pag. 481, 1829.

MORET (le P. Joseph), historien espagnol, né en 1615 à Pampelune, entra chez les Jésuites, enseigna quelque temps la philosophie et la théologie, et devint recteur du collège de Palencia. Les Etats de Navarre l'ayant nommé historiographe de ce royaume, il revint dans sa ville natale, y consacra le reste de sa vie à l'étude de l'histoire, et mourut vers 1705. On a de lui : *Histoire du siège de Fontarabie, par les Français, en 1658*, Lyon, 1656, in-24; *Investigaciones historicas de las antiquedades del reyno de Navarra*, Pampelune, 1663, in-fol., ouvrage rempli de recherches curieuses, mais dans lequel l'auteur s'est trop attaché à relever les privilèges et l'antiquité de ses compatriotes; *Annales del reyno de Navarra*, ibid., 1684-1709, et Viana, 1715, 5 vol. in-fol. Cette histoire, peu connue en France, est la meilleure qui existe de la Navarre. Les deux derniers volumes sont dus au P. de Aleson.

MORILLON (Dom Jules-Gatien de), né en 1651 à Tours, entra dans la congrégation de Saint-Maur, et remplit pendant vingt-cinq ans la charge de procureur-syndic de son ordre au Parlement de Bretagne. Il mourut dans l'abbaye de Saint-Mélaine de Rennes, le 14 janvier 1694. Il avait cultivé la poésie avec quelques succès. On a de lui : *Joseph, ou l'Esclave fidèle*, poème, Turin (Tours), 1679, in-12; *Paraphrase du livre de Job*, Paris, 1668,

in-8; *Paraphrase du livre de l'Ecclésiaste*, ibid., 1670, in-8; *Paraphrase du livre de Tobie*, Orléans, 1674, in-8; *Recueil de poésies (sacrées et badines)*, Turin (Tours), 1696, in-8.

MUNIER (Jean), historien, est auteur des *Recherches et mémoires servant à l'histoire de l'ancienne cité d'Autun*, Dijon, 1660, in-4. Cet ouvrage, plein d'érudition, a été revu par Cl. Thiroux.

MUSELLI (le marquis Jacques), né en 1697 à Venise, où il mourut en 1768, consacra sa vie et sa fortune à former un des plus beaux cabinets d'antiquités qu'on ait vus en Italie. On lui doit : *Numismata antiqua collecta et edita*, Vérone, 1750, 5 vol. in-fol., avec 315 pl.; *Antiquitatis reliquiae collectae, tabulis incisae et explicationibus illustratae*, ibid., 1756, 2 vol. in-fol., avec 185 pl.

MUSSET (Louis-Alexandre-Marie de), marquis de Cogners, né en 1755, dans le Vendômois, fit partie de l'assemblée provinciale du Maine, en 1787. Appelé, en 1801, au conseil-général de la Sarthe, il fut élu en 1809, membre du Corps législatif. N'ayant pas été réélu en 1814, il se retira dans sa terre de Cogners, où il mourut vers 1858. Outre plusieurs mémoires, dans les recueils de la société des antiquaires, dont il était membre, il a publié un certain nombre d'ouvrages parmi lesquels nous citerons : *Mémoire sur la confrérie de Saint-Georges, en Franche-Comté*, 1775, in-8; *De la Religion et du Clergé catholique en France*, 1797, in-8.

N

NALDI (Antoine), né à Faenza, mort à Rome en 1645, se fit remarquer, dans l'ordre des Théatins, par sa piété et son savoir. On a de lui : *Questiones practicae in foro interiori usu frequentes*, Bologne, 1610; *Resolutiones practicae casuum conscientiae, in quibus praecipue de justitia contractus, libelli vulgo nuncupati, et de cambiis agitur*, Brescia, 1621; *Adnotationes practicae ad varia juris pontificii loca*, Rome, 1652; *Summa theologiae moralis, seu resolutiones practicae notabiliores casuum fere omnium conscientiae*, Brescia, 1625; Bologne, 1625. Voyez sur Naldi, l'ouvrage du P. Mittarelli, intitulé : *De litteratura faentina*, pag. 124.

NAUDENOT (l'abbé), né vers 1750, en Franche-Comté, entra chez les Jésuites, et enseigna la philosophie dans différents collèges. A la suppression de la société, il se fit agréger à l'ordre de Malte, se retira au village de Cintrey, près de Vesoul, où il se livra à l'étude des mathématiques, et mourut le 17 janvier 1781. Il était associé à l'académie de Besançon. On trouve dans les recueils de cette compagnie un mémoire de Naudenot, intitulé : *Principe direct de la géométrie des différences, où l'on fait voir comment on peut traiter les nouveaux calculs sans admettre les infiniment-petits de Leibnitz, et sans recourir à la dernière raison de Newton, etc.* Ce tra-

vail annonçait chez son auteur une étude approfondie des mathématiques.

NAUDO (Paul), archevêque d'Avignon, né en 1794, aux Angles dans le Roussillon, appartenait à une famille noble originaire d'Espagne. Il étudia d'abord au collège de Carcassonne, puis au séminaire de cette ville, où il fut ordonné prêtre en 1818 et nommé aussitôt professeur de théologie. L'évêque de Perpignan, dont il était le diocésain, le rappela pour lui faire exercer la même fonction dans son diocèse. Il fut ensuite successivement chanoine titulaire et vicaire-général de Perpignan, et nommé en 1854 à l'évêché de Nevers. Doux, charitable, conciliant, M. Naudo intervint plusieurs fois avec succès dans les luttes politiques qui affligèrent son diocèse. Placé sur le siège d'Avignon en 1842, il soutint avec énergie les sœurs de Saint-Joseph, qui desservaient l'hospice, contre les accusations de l'administration de cet établissement soutenue de toutes les autorités civiles supérieures. Il plaida leur cause, leur ouvrit un asile dans sa demeure, et publia sur cette affaire une lettre pastorale, digne et courageuse. M. Naudo s'associa, avec la même énergie, aux réclamations de l'épiscopat en faveur de la liberté d'enseignement. Il mourut frappé d'une apoplexie foudroyante, le jour de

pâques 25 avril 1848, en célébrant pontificalement les saints Mystères.

NENNICHEN (Mathias), né en 1590 à Allenstein, dans la Prusse, embrassa la règle de Saint-Ignace, évangélisa avec succès en Autriche et en Bohême, et mourut à Brunn, en Moravie, le 4 décembre 1656. On a de lui : *Manuale theologicæ dogmaticæ*, etc. C'est une défense des traditions de l'Eglise contre les attaques des novateurs; elle a été imprimée plusieurs fois. *Gratulatio de inauguratione Ferdinandi II, in regem Romanorum*, Widmanstadt, 1619. C'est une composition en prose, en vers et en emblèmes. *Tractatus de communione sub utraque specie*, Glogau, 1626.

NESTOR DENIS (le P.), savant lexicographe, était de Novare. Ayant embrassé la règle des frères mineurs ou cordeliers, il partagea sa vie entre l'étude et les exercices de piété. Son Dictionnaire (*Onomasticon*), Milan, 1485, in-fol., a eu cinq éditions; mais il a été remplacé par celui de Calepin (voy. ce nom, n. 555). On attribue encore au P. Nestor un abrégé de physique (*Compendium physicum*), Paris, 1486, in-8.

NIGER (Pierre SCHWARTZ, en latin), célèbre théologien du xv^e siècle, ayant embrassé la règle de Saint-Dominique, enseigna la théologie à Wurtzbourg, et mourut à Bade, vers 1481, jouissant de la réputation d'un savant. Plusieurs de ses ouvrages sont perdus, les deux seuls qui restent de lui sont : *Tractatus ad Judæorum perfidiam extirpandam confectus*, Essling, 1475, in-fol.; *Clypeus thomistarum adversus omnes doctoris angelici obtrectatores*, Venise, 1482, in-fol.

NIGRONI (Jules), jésuite, né en 1555 à Gênes, après avoir professé avec distinction dans les divers collèges de la société, fut nommé supérieur de la maison de Milan, où il mourut le 17 janvier 1625. Parmi ses nombreux ouvrages, nous citerons : *Orationes* XXV, ibid., 1608, in-4; *Sur la manière de bien gouverner l'Etat*, Milan, 1610, in-4; *Regulæ communes Societatis Jesu, commentariis asceticis illustratæ*, ibid., 1615; Cologne, 1617, in-4; *Dissertatio subcesiva de Caligæ veterum*, Dillingen, 1621, in-8. On trouve dans cette dissertation des détails curieux sur la chaussure que les anciens appelaient *Caliga*, et d'où l'empereur Caius prit son surnom de *Caligula*. *Tractatus ascetici*, Cologne, 1624, in-4.

NOBILIBUS (Robert NOBILI, ou de), né en 1577 à Montepulciano, dans la Toscane, fit profession chez les Jésuites. Après avoir fait des études convenables, tant à Naples qu'à Rome, ses supérieurs le désignèrent pour la mission des Indes-Orientales. A son arrivée dans cette contrée, il fut envoyé dans le royaume de Maduré, où il s'appliqua d'abord à connaître les langues le plus en usage chez les habitants. Ses progrès furent rapides, et il écrivit et parla le tamoul, le badaga et le malabare, avec une rare élégance. Ensuite il évangélisa, et fut assez heureux pour obtenir de nombreuses conversions. Plusieurs brahmanes embrassèrent le christianisme, et il espérait obtenir de plus importants résultats,

lorsque succombant à la fatigue de ses longs travaux, il fut obligé de se retirer à Meliapour, ville de la côte de Coromandel, où il mourut le 16 janvier 1636, regretté et vénéré de tous. Un juste hommage a été rendu à cet intelligent missionnaire dans les *Lettres édifiantes*, tom. x, 72, édit. de 1781. On a de lui divers ouvrages d'instruction chrétienne, composés dans les langues du pays où il avait prêché l'Evangile : *Catechismus ad Gentilium conversionem in partes V divisus*; *Scientia animæ, liber in quo, præter catholicæ fidei veritates ad animam pertinentes, omnes Orientis errores, circa fatum et transmigrationem animarum, confutantur*; *Liber de signis veræ legis utilissimus*; *Dialogus de vita æterna*; *Compendium catechismi*; *Regulæ perfectionis*; *Conciones variæ*; Southwell, dans la *Bibliotheca Societatis Jesu*, a consacré au P. Robert de Nobilibus un article très-curieux. On pense que ce missionnaire est encore l'auteur de l'*Ezour-védam*.

NORTHCOTE (James), peintre, né en 1746 à Plymouth, se rendit de bonne heure à Londres pour y suivre les leçons du célèbre peintre Josué Reynolds (voy. ce nom, vu, 218). Après cinq années d'études, il quitta son maître, et se fit bientôt remarquer comme peintre habile, et comme auteur. Il mourut à Londres, le 15 janvier 1857. Il a publié divers morceaux dans le journal l'*Artiste*, tels que l'*Originalité dans la peinture*; *Lettre d'un génie désappointé*; *Sur l'imitation du théâtre en peignant*; *Histoire de la beauté légère*, allégorie, etc., et les *Mémoires de sir Jos. Reynolds*, renfermant des anecdotes sur plusieurs personnages distingués, etc., auxquels il ajouta des *Variétés sur l'art de la peinture*, 1815, in-4, avec un supplément en 1815, même format.

NYERUP (Erasme), historien danois, né en 1759, dans l'île de Fionie, après avoir terminé ses études, vint à Copenhague, où il fut nommé successivement maître ès-arts, professeur d'histoire littéraire, bibliothécaire-adjoint de l'université, et inspecteur des archives. Il mourut dans cette ville, le 28 juin 1829, ayant bien mérité de sa patrie par ses nombreux ouvrages, qui tous eurent en vue l'utilité de ses contemporains; nous citerons les principaux : *Symbolæ ad litteraturam teutonicam*, Copenhague, 1787, in-4; *Nouveaux recueils de mémoires pour servir à l'histoire de Danemark*, ibid., 1792, 4 vol. in-4; *Recueil de portraits des Danois qui se sont distingués, avec des notices biographiques*, ibid., 1797, 5 vol. in-4; *Essai sur l'histoire de la poésie danoise*, ibid., 1800-08, 4 vol. in-8; *Histoire de la culture intellectuelle en Danemark et en Norvège, notamment pour ce qui concerne la bourgeoisie et les paysans*, ibid., 1805, 4 vol. in-8; *Choix de chansons danoises du moyen âge*, ibid., 1811-14, 5 vol. in-4; *Dictionnaire de la mythologie scandinave*, ibid., 1816, in-8; *Dictionnaire littéraire du Danemark, de la Norvège et de l'Islande*, ibid., 1819, 2 vol. in-4. C'est une nomenclature très-détaillée et fort bien faite des auteurs de ces pays et de leurs ouvrages.



OEHLenschlÄGER (Adam), célèbre et fécond poète dramatique, né en 1779, à la résidence royale de Frédériksholm, près de Copenhague, dont son père était intendant général, fut le fondateur de l'école romantique en Danemark. Il a fait revivre dans ses ouvrages les mœurs, les faits et gestes des temps héroïques du Nord, et a par là répandu le goût des recherches sur l'histoire scandinave qui, avant lui, était entièrement négligée. Chargé, depuis 1827, de la chaire d'esthétique à l'université royale de Copenhague, il était conseiller intime des conférences, grand-croix de l'ordre du Danebrog, chevalier de l'ordre de Saint-Olaüs, de l'Etoile-Polaire, etc., lorsqu'il mourut le 21 janvier 1850. Il a donné au théâtre danois environ trente tragédies, dont les principales sont : *Hakon Jarl*, *Palnatoke*, *Staerkodder*, *Axel et Valborg*, les *Frères de lait*, *Hagbart et Signe*, *Hugo de Rheinsberg et le Corrège*. Il a publié de plus un poème dramatique intitulé *Aladin*, en 2 vol. in-8; un poème épique ayant pour titre *Rholf Krake*, et un autre poème épique, les *Dieux du Nord*, dans lequel, tout en restant scrupuleusement fidèle aux traditions des Eddas, il a retracé les actions des dieux d'une manière qui fait ressortir le caractère et les mœurs de chacun d'eux, en sorte qu'on peut suivre sans peine le fil des idées qui forment la base de ces antiques allégories. Æhlenschläger est aussi auteur d'un très-grand nombre de pièces fugitives qui, aussi bien que ses autres ouvrages, ont obtenu un immense succès.

OGINSKI (Michel-Cléophas), né dans les environs de Varsovie en 1765, fut d'abord nonce représentant à la diète, puis membre de la chambre des finances. Après avoir été chargé d'une mission diplomatique en Hollande et en Angleterre, il rentra dans sa patrie qu'il trouva livrée à l'anarchie et persécutée par les Russes. Il ne négligea rien pour la sauver d'une ruine complète, mais ses efforts échouèrent, et il ne put échapper qu'avec peine aux poursuites du vainqueur. Retiré à Constantinople en 1796, il tenta vainement d'entraîner la Porte dans une guerre contre la Russie; tout se borna de la part du Divan à des témoignages de bienveillance. Après le traité de Campo-Formio, regardant la cause polonaise comme indéfiniment ajournée, il se rendit à Hambourg, puis à Berlin, et fit enfin sa paix avec l'empereur Alexandre, qui le nomma en 1810 sénateur et conseiller privé. Des motifs de santé l'obligèrent de se retirer à Florence. Il y mourut en 1835. Outre des productions musicales fort estimées, on a de lui : *Mémoires sur la Pologne et les Polonais*, publiés depuis 1788 jusqu'à la fin de 1815, Paris et Genève, 1826-27, 4 vol. in-8; *Observations sur la Pologne et les Polonais pour servir*

d'introduction aux mémoires de Michel Oginski, Paris, 1827, in-8.

OLBERS (Henri-Guillaume-Mathias), astronome, né en 1758 à Arbergen près de Brême, étudia d'abord la médecine à Göttingue et y commença ses observations astronomiques. Après avoir pris son grade de docteur, il s'appliqua à l'étude des astres et se fit une réputation européenne. En 1829, l'académie des sciences l'inscrivit au nombre de ses associés étrangers. Il était déjà membre ou correspondant de presque toutes les sociétés savantes de l'Europe, chevalier de l'ordre de Danebrog et de celui de l'Aigle-Rouge de Prusse. Ses concitoyens ne restèrent point en arrière. Ils savent apprécier le médecin dévoué et l'illustre savant qui faisait tant d'honneur à leur cité. Le sénat fit placer son buste dans la bibliothèque de la ville, et ordonna une fête publique à l'occasion de cette cérémonie. Olbers mourut à Brême le 2 mars 1840. Pour connaître l'importance de ses travaux, il faut consulter la *Correspondance mensuelle* de M. le baron de Zach, le *Journal d'astronomie* de MM. de Lindenau et Bohnenberger, la *connaissance des temps*, les *Ephémérides de Berlin*, les *Nouvelles astronomiques* de M. Schumacher. De tous ses travaux, celui qui lui fit le plus d'honneur, fut la découverte de deux planètes de la famille des astéroïdes, *Juno* et *Vesta*. La dernière dont il poursuivit la recherche depuis 1804 jusqu'en 1807, mit le comble à sa réputation, parce qu'elle n'était due ni au hasard, ni à l'adresse, mais au génie soutenu et fécondé par le travail.

OLLIERES (François-Diendoné-Marie d'), jésuite, missionnaire en Chine, né en 1722 à Longuyon, dans le duché de Bar, d'une famille honorable, fit ses études au collège de Luxembourg et entra dans la compagnie de Jésus. En 1758, il obtint de ses supérieurs la permission de passer en Chine, s'établit à Pékin et passa le jour à évangéliser, la nuit à étudier. Malheureusement ses forces physiques ne répondaient pas à l'ardeur de son zèle. Consumé par l'excès du travail, il mourut en 1780, après avoir été frappé d'apoplexie. Les éditeurs des *Lettres édifiantes* ont recueilli la relation intéressante qu'il a donnée de son voyage, et l'ont insérée en grande partie dans le tom. xiv de la collection publiée à Lyon en 1819. On trouve dans le même ouvrage, tom. xiii, p. 506-511, une lettre du P. d'Ollières, datée de Pékin le 8 octobre 1769, où il rend compte des difficultés qu'il eut à surmonter pour apprendre à parler la langue chinoise.

OLMO (Joseph-Vincent del), né en 1611 à Valence, en Espagne, cultiva les sciences, et devint un très-bon mathématicien. Il fut quelque temps

secrétaire du tribunal de l'inquisition, remplit plusieurs autres emploi, et mourut le 11 août 1696. On lui doit : *Lithologia, o explicacion de las piedras y otras antigüedades halladas en las zanjas que se abrieron para los fundamentos de la capilla de Nuestra Señora de la Desemparados*, Valence, 1655, in-4, ouvrage plein de recherches fort curieuses, *Nueva descripcion del orbe de la tierra*, ibid., 1681, in-fol.

OONSELL (Guillaume Van), né en 1571 à Anvers, se rendit en Espagne pour y faire sa philosophie, et embrassa, en 1595, la règle de Saint-Dominique. De retour dans sa patrie, il prit à Louvain le degré de licencié, et reçut le bonnet de docteur. Appelé à gouverner les couvents de Gand et de Bruges, il se fit remarquer pour sa piété et son talent de prédicateur, et mourut, le 3 septembre 1650. Parmi ses ouvrages nous citerons les suivants : *Consolatorium animæ migrantis, sive brevis ac succincta methodus visitandi ac consolandi ægrotos*, etc., Gand, 1617, in-16; *Syntaxis instructissima ad expeditam divini verbi tractationem*, etc., Anvers, 1622, in-12, plusieurs fois réimprimé; *Libellus precum ex intimis ad Deum soliloquiis sacræ scripturæ* (en flamand), Gand, 1623, in-8; *Hieroglyphica sacra*, etc., Anvers, 1627, in-12; *Tuba Dei*, etc., Gand, 1629, in-8; *Concionum moralium breve ac succinctum compendium*, Douai, 1650, in-8.

ORELLI (Jean-Gaspard), philologue et historien, né en 1787 à Zurich, après avoir terminé ses études, accepta la place de pasteur réformé à Bergame, qu'il échangea, en 1814, contre une chaire à Coire. En 1819, il fut appelé à Zurich, en qualité de professeur d'éloquence et d'herméneutique; mais, étant devenu suspect d'hétérodoxie, il renonça à sa place, après avoir publié un écrit intitulé *Rationalisme et supranaturalisme* (1822), en forme d'apologie. Dès lors il se consacra tout entier à la philologie, et mourut dans sa ville natale, le 8 janvier 1849, à 62 ans. Sans nous arrêter aux écrits qu'il publia dans sa jeunesse, à son *Histoire de la poésie italienne* (Zurich, 1810), à son *Vittorin de Feltre* (1812), à son *Exposition historique de la réformation en Suisse et chez les Grisons* (Coire, 1819), etc., nous mentionnerons plus spécialement son édition de la harangue d'Isocrate sur l'échange (Zurich, 1814), et surtout celle des *Œuvres* de Cicéron (1826-58, 8 tom. en 12 vol. in-8), avec une histoire critique des manuscrits de cet auteur : cet ouvrage lui a valu une place marquée parmi les premiers humanistes de notre époque. On lui doit, en outre, une édition des *Fables* de Phèdre (1852); *Opuscula græcorum veterum sententiosa et moralia*, gr. et lat., Lipsiæ, 1819-21, 2 vol. in-8. Collection sur laquelle Schoell a donné des détails dans l'introduction de son *Histoire de la littérature grecque*, tom. 1, et une *Collectio inscriptionum latinarum selectarum*, etc., Turici, 1828, 2 vol. in-8, très-estimée, et préférable à tout ce qui avait paru précédemment.

OSANN (Emile), né en 1787 à Weimar, reçut le grade de docteur en médecine à Iéna, et se rendit à Berlin pour exercer son art. En 1810, il devint

assistant d'Hufeland (voy. ce nom, iv, 462), dans l'institut polyclinique de cette ville, et fut plus tard directeur de cet utile établissement. Nommé en 1814 professeur à l'académie militaire, il n'obtint une chaire à la faculté qu'en 1826, et mourut le 11 janvier 1842. Il était membre de plusieurs sociétés savantes, et avait été l'un des principaux collaborateurs du *Journal* et de la *Bibliothèque de médecine pratique*. Il a publié en allemand d'importants ouvrages; les principaux sont : *Idées d'une histoire de la physiologie*, etc., Berlin, 1813, in-8; *Histoire des principales eaux minérales de l'Europe*, ibid., 1829-52; nouv. édition, 1859, 2 vol. in-8; *Diététique pour les gens de campagne*, ibid., 1851, in-8; *Chronique des sources minérales les plus importantes du royaume de Prusse*, ibid., 1854, in-8.

OSTOLOPOFF (Nicolas), littérateur russe, né en 1785, mort à Astracan, le 18 mars 1833, avait été conseiller d'état. Il s'est fait connaître par plusieurs publications fort remarquables, dont nous citerons seulement celle qui a fondé sa réputation : *Dictionnaire raisonné de la poésie ancienne et moderne*, Saint-Petersbourg, 1821, 5 vol. in-8; l'exactitude des préceptes, le choix judicieux des exemples ont placé ce dictionnaire au rang des classiques de la Russie.

OSTROWSKI (Théodore), né en 1750 dans le Palatinat de Lublin, entra dans la congrégation des Piaristes, et enseigna dans leur collège des nobles, le droit qu'il avait étudié à fond. Il mourut en 1802 à Léopold, dans la Gallicie, jouissant de la réputation d'un homme fort instruit. On a de lui : *Nouvel inventaire des lois, des traités et des constitutions de la Pologne*, de 1764-80, Varsovie, 1782, in-fol.; *Droit civil de la nation polonaise*, ibid., 1784, 2 vol. in-8. C'est un ouvrage important, dans lequel l'auteur met en parallèle le droit romain et le droit polonais; mais il n'est pas toujours d'accord avec les autres publicistes de son pays. *Les droits et l'histoire de l'église en Pologne*, ibid., 1795, 5 vol. in-8; Ostrowski a traduit en Polonais, avec des notes, le fameux livre de Guill. Blackstone sur le droit criminel de l'Angleterre, (voy. BLACKSTONE, II, 26).

OTTONELLI (Jules), né en 1550 dans les environs de Fano, fut attaché au duc de Modène, Alphonse II, et chargé de négociations importantes. De retour dans sa patrie, il y mourut le 3 août 1620. On cite de lui : *Discorso sopra l'abuso del dire sua Santità, sua Maestà, sua Altezza, senza nominare il Papa, l'Imperadore, il Principe; con la difesa della Gerusalemme liberata dalle opposizioni degli accademici della Crusca*, Ferrare, 1586, in-8; *Annotazioni di Alessandro Tassoni sopra il Vocabolario degli accademici della Crusca*, Venise, 1698, in-fol. Ces annotations, publiées par Apost. Zeno, comme étant d'Alexandre Tassoni, sont incontestablement de Jules Ottonelli, ainsi que l'a reconnu Muratori, dans la vie de Tassoni.

OTTONELLI (Jean-Dominique), neveu du précédent, né en 1584 à Fano, entra dans la compagnie de Jésus, à Rome, en 1602. Après avoir enseigné, suivant l'usage de l'institut, il fut recteur des collèges de Recanati et de Fermo, et mourut à

Florence, le 14 mars 1670. Ce pieux jésuite a composé d'utiles ouvrages, parmi lesquels nous citerons : *Della cristiana moderazione del teatro*, Florence, 1646-52, 4 vol. in-4 ; *Floriferium de multiplici conversationum genere ex sancta Scriptura SS. PP. etc., collectum*, ib., 1652 ; *Trattato della pittura e scultura, uso ed abuso loro*, ibid., 1652. On trouve dans la *Biblioteca Modenese* de Tiraboschi, tom. III, 563, une *Notice* sur la vie du P. Ottonelli, et la nomenclature de ses ouvrages.

OZANAM (J.-A.-F.), médecin, né en 1772 dans un village de la principauté de Dombes, fit ses études au collège de Bourg-en-Bresse. Il se trouvait à Lyon en 1795, à l'époque du siège que cette ville soutint contre l'oppression conventionnelle, et il prit les armes dans les rangs des assiégés. Après s'être livré à des opérations commerciales, il se

rendit en Italie vers 1809, s'établit à Milan et y pratiqua la médecine avec un grand succès. Devenu docteur de l'université de Pavie, il rentra en France en 1814. Ayant fixé sa résidence à Lyon, il fut nommé en 1825 médecin de l'Hôtel-Dieu et conserva cet emploi jusqu'à sa mort qui arriva en 1856. On lui doit : *Conseils aux bonnes mères sur la grossesse, les couches, l'allaitement et l'époque critique, et les maladies des enfants*, Lyon, 1817, in-8 ; *Histoire médicale, générale et particulière des maladies épidémiques, contagieuses et épizootiques qui ont régné en Europe depuis les temps les plus reculés et notamment depuis le XIV^e siècle jusqu'à nos jours*, ibid., 1817-25, 5 vol. in-8 ; *Réflexions sur la doctrine de Saint-Simon*, ib., 1831, in-8 ; *Conseils sur les moyens de se garantir du choléra et sur les premiers soins à donner à ceux qui en sont atteints*, ibid., 1832, in-8.

P

PACCARD (Jean-Edme), littérateur, né à Paris en 1777, fréquenta d'abord les écoles de la paroisse Saint-Roch, et entra d'abord comme sacristain chez les Feuillants. Forcé par la suppression des communautés religieuses de chercher un autre emploi, il prit du goût pour le spectacle et débuta sur les théâtres du boulevard. On le vit ensuite directeur d'une troupe dramatique, vaudevilliste, compositeur de romans, libraire et enfin employé au ministère des finances. Mis à la retraite en 1841, il mourut en 1844. La liste de ses ouvrages consiste en pièces de théâtre et en romans médiocres, qu'il vendait à des libraires pour les besoins de sa nombreuse famille. Nous citerons seulement : *les Scènes de la vie malheureuse à Paris, vallée de larmes*, 1855, in-8. C'est une esquisse de mœurs qui a quelque rapport avec le *Tableau de Paris*, par Mercier. L'auteur y donne des aperçus assez vrais et naïfs de ce qui se passe dans les diverses classes de la société.

PACCIUS ou PACTIUS (Thomas) était prieur de la collégiale de Loches, dans la dernière moitié du XII^e siècle, ce qui fait qu'on l'a souvent appelé *Thomas Loches*. On ignore la date de sa naissance et celle de sa mort ; mais on sait qu'il vivait en 1180, car il fit construire, cette année, l'église de sa collégiale qui tombait en ruines. On lui doit : *Gesta comitum Andegavensium ab anno 845 ad annum 1169*. Cette chronique était conservée dans l'abbaye de Saint-Victor.

PAOLI (Paul-Antoine), antiquaire, neveu du P. Sébastien Paoli (voy. ce nom, VII, 559), né à Lucques vers 1720, fit ses cours d'humanités et de philosophie d'une manière brillante et entra dans la congrégation des clercs réguliers de la mère de Dieu. Le désir d'accroître ses connaissances le conduisit à Naples, où il s'arrêta plusieurs années pour examiner les précieux monuments tirés des

fouilles d'Herculanum et de Pompéi. Appelé à Rome par le pape Pie VI, il y fut nommé président de l'académie ecclésiastique qui était chargée de l'éducation de la jeune noblesse. On ignore la date de sa mort. On a de lui : *Antiquitatum Puteolis, Cumis, Baiis existentium reliquiae*, 1768, in-fol., atlas. Ce volume se compose de 68 pl., très-bien exécutées, gravées en grande partie par J. Volpato, représentant divers monuments de Pouzzoles, de Cumis et de Baïa, encore inédits, avec leurs explications en latin et en italien ; *Della religione de gentili per riguardo ad alcuni animali e specialmente a topi*, Naples, 1771, in-4, dissertation très-curieuse sur le culte des rats et des souris ; *Dissertaz. dell' origine ed istituto del sacro militar ordine di S. Gio-Battista Gerosolimitano, di poi di Rodi, oggi di Malta*, Rome, 1781, in-4 ; *Pestis quod Possidoniam etiam dixere rudera ; cum dissertationibus lat. et ital.*, ibid., 1784, in-fol., atlas. Cet ouvrage, le plus complet et le meilleur que l'on ait sur les antiquités de Pestum, se compose de 64 pl. dont 41 représentent les monuments et les 23 autres des médailles. Le comte Galoza, grand-maître de l'artillerie napolitaine, participa d'abord à ce beau travail ; mais sa mort laissa au P. Paoli le soin de le terminer.

PAOLI-CHAGNY (le comte de), né en Bourgogne vers 1750, d'une famille noble, émigra au commencement de la révolution. Il se rendit d'abord en Angleterre, puis en Allemagne, et s'établit à Hambourg, où il composa contre Bonaparte de nombreux pamphlets qui lui valurent du ministère de Pitt une pension de 6,000 fr. Il attaqua cependant les Bourbons lorsqu'ils furent rétablis sur le trône, et fut obligé, pour ce motif, de cesser son journal. Il mourut à Hambourg en 1850. Nous citerons parmi ses ouvrages : *Histoire de la politique des puissances depuis le commencement de la révolution*

jusqu'au congrès de Vienne, Hambourg et Paris; 1817, 4 vol. in-8; *Le faux ami de cour*, comédie en trois actes et en vers, Paris, 1818, in-8; *La Napoléonade, ou la Providence et les hommes*, poème héroïque en vingt-quatre chants contenant l'histoire exacte et impartiale de la vie militaire et politique de Napoléon, en vers libres, ibid., 1823, in-8. Le journal que le comte de Paoli rédigea longtemps à Hambourg était intitulé : *Annales politiques du XIX^e siècle*.

PAPÉTY (Dominique), peintre, né à Marseille en 1815, s'appliqua à la peinture dès sa jeunesse. Son remarquable tableau de *Moïse frappant le rocher* lui valut en 1855 le grand prix de Rome. Il voyagea en Grèce et en Asie en 1846, fit sur les lieux mêmes une savante restauration du fronton mutilé du Parthénon, et secondé par la bienveillance éclairée de M. Piscatory et de M. l'amiral Turpin, il explora le premier les couvents du mont Athos. Il était parvenu ainsi à réunir les éléments d'une histoire complète de la peinture byzantine du troisième au onzième siècle. Son voyage, raconté dans la *Revue des deux mondes*, n'était qu'un extrait de ses nombreux travaux qui devaient intéresser tout à la fois l'archéologie et la peinture. Mais le temps ne lui permit pas de les achever. De retour à Paris, il avait obtenu de fouiller les combles du Louvre, et déjà il y avait découvert de précieux morceaux de peinture antique dont on ne soupçonnait pas l'existence, quand il fut enlevé prématurément en 1849.

PAQUOT (Etienne-Charles), ecclésiastique, né à Reims en 1752, fit des études dans l'université de cette ville et y reçut en 1760 le bonnet de docteur en théologie. Nommé curé de Saint-Jean, il se faisait aimer dans cette paroisse pour l'abondance de ses aumônes, quand la révolution éclata. Il refusa de prêter serment à la constitution civile du clergé, fut arraché violemment de sa demeure le 4 septembre 1792, traîné sur la place et tué d'un coup de sabre. Ses restes mortels, recueillis par quelques personnes pieuses, furent inhumés en 1817 et déposés dans un hospice de Reims.

PARAT (Philibert), médecin, né à Lyon en 1765, fut admis, après avoir fait ses études classiques, comme chirurgien interne dans les hôpitaux de sa ville natale. Regu docteur à Montpellier en 1790, il vint à Lyon pour se livrer à l'exercice de sa profession. Pendant le siège mémorable que soutint cette cité, il se distingua par son zèle et par son courage, fut nommé chef d'une des ambulances destinées à secourir les blessés, et eut le bonheur de s'échapper, quand les assiégeants entrèrent dans la ville. Après avoir fait partie de l'armée des Alpes, il entra à Lyon, où il obtint une clientèle nombreuse, devint médecin de l'Hôtel-Dieu et de l'école vétérinaire, puis membre de l'académie royale des sciences, belles-lettres et arts. Il fut aussi l'un des fondateurs de la société de médecine, et mourut en 1858. Nous citerons parmi les écrits qu'il a laissés : *Animadversiones quædam circa generales episcoporum effectus et usum*, Montpellier, 1790, in-4; *Mémoire sur les moyens de perfectionner les études de l'art de guérir*, Lyon, 1791, in-8; *Eloge histo-*

rique de Marc-Antoine Petit, ibid., 1812, in-4; *Eloge historique du professeur Charles-Louis Dumas*, 1821, in-4; *Quelques réflexions sur l'obligation où se trouvent les académies de publier leurs travaux*, Lyon, 1824, in-8. *L'Eloge historique de Philibert Parat* a été prononcé à l'académie de Lyon dans la séance publique du 5 septembre 1859.

PATERN (Saint). Trois saints de ce nom ont occupé le siège de Vannes. Le premier, né vers le milieu du IV^e siècle, se consacra d'abord à la vie solitaire, puis fut appelé à gouverner l'église de Vannes par Conan-Mériadec, roi de l'Armorique; mais les persécuteurs que lui suscita son élévation le décidèrent à quitter le fardeau de l'épiscopat; il se retira dans son ermitage où il mourut accablé de vieillesse et d'infirmilités vers l'an 448. — PATERN II, digne successeur du précédent, fut ordonné évêque dans sa propre église par saint Perpétue, archevêque de Tours. Il mourut vers la fin du V^e siècle. — PATERN III fut d'abord religieux dans le pays de Galles et y fonda deux monastères. Sollicité par les habitants de Vannes, il revint en Bretagne sous le règne d'Alain I^{er} et ne tarda pas à être nommé évêque. C'était un des meilleurs poètes de son temps. Saint Fortunat, évêque de Poitiers, en lui envoyant ses poésies, le pria d'en corriger les fautes. Baronius le met au nombre des prélats les plus savants du VI^e siècle.

PEIGNOT (Etienne-Gabriel), célèbre bibliophile, né à Arc-en-Barrois le 15 mai 1767, était fils d'un avocat qui occupait la charge de lieutenant au bailliage ducal de cette ville. Destiné au barreau, après avoir fait d'excellentes études, il fut reçu avocat au parlement de Besançon en 1790 et vint se fixer à Vesoul. Ce fut là qu'on lui confia, en qualité de commissaire du département, un précieux amas de livres et des manuscrits provenant des monastères du pays et particulièrement de ceux de Luxeuil et de Faverney. Il en forma pour la ville une magnifique bibliothèque, en dressa le catalogue et y établit l'ordre admirable qui y règne encore aujourd'hui. En 1805, nommé directeur de l'école secondaire de Vesoul, il cumula ces fonctions avec celles de bibliothécaire, et échangea en 1810 son titre de directeur contre celui de principal du collège. En 1815, il fut appelé à Dijon en qualité d'inspecteur de l'imprimerie et de la librairie, et devint ensuite proviseur du collège de cette ville et inspecteur de l'académie. Il fut mis à la retraite en 1838, avec le titre d'inspecteur honoraire. Malgré son grand âge, il ne cessa d'entretenir un commerce suivi avec les savants les plus distingués de France, d'Allemagne et d'Italie qui lui rendaient visite, ou qui lui écrivaient dans les termes les plus honorables. Affable et simple dans ses manières, c'était pour lui un besoin de se rendre utile; sa cordialité lui fit autant d'amis qu'il avait eu d'élèves. Sincèrement attaché à la religion, il ne cessa d'en pratiquer les devoirs pendant toute sa vie, et reçut les derniers sacrements avec les sentiments de la plus vive reconnaissance. Il mourut à Dijon le 14 août 1849, laissant la réputation d'un savant aussi spirituel que laborieux, et d'un homme de bien aussi estimé que digne de l'être. Il avait été

nommé membre de la société des antiquaires de Paris en 1805, de l'académie de Besançon en 1806, et de la société de statistique universelle de Paris en 1834. Il appartenait aussi à l'académie de Dijon qui l'éleva en 1851 aux honneurs de la présidence annuelle. Nous citerons parmi ses ouvrages : *Manuel bibliographique*, 1800, in-8; *Dictionnaire raisonné de bibliologie*; cette publication fut celle qui mit l'auteur en relation avec les principaux savants de la France et de l'étranger, 1802, 5 vol. in-8; *Essai de curiosités bibliographiques*, 1804, 2 vol. in-8; *Dictionnaire critique, littéraire et bibliographique des principaux livres condamnés au feu, supprimés et censurés*, 1806, 2 vol. in-8, ouvrage aussi rare qu'il est curieux, et qui est encore fort recherché des amateurs; *Amusements philologiques*, 1808, augmenté et réimprimé en 1842, in-8; *Répertoire des bibliographies spéciales, curieuses et instructives*, 1810, in-8; *Répertoire bibliographique universel*, 1812, in-8; *Essai sur l'histoire du parchemin et du vélin*, 1812, in-8; *De la maison royale de France*, 1813, in-8; *Traité du choix des livres*, 1817, 2^e édit., 1825, in-8; *Précis historique et analytique des pragmatiques, concordats, etc., depuis saint Louis jusqu'à Louis XVIII*, 1817, in-8; *Variétés, notices et raretés bibliographiques, etc.*, 1822, in-8; *Recherches historiques et littéraires sur les danses des morts et sur les cartes à jouer*, 1826, in-8; *Choix des testaments anciens et modernes*, 1829, 2 vol. in-8; *Recherches historiques sur la personne de Jésus-Christ, sur celle de Marie, etc.*, 1829, in-8; *De l'ancienne bibliothèque des ducs de Bourgogne de la 2^e race*, 1850, in-8; *Prædicatoriana, ou Révélation singulières et amusantes sur les prédicateurs*, 1841, in-8; *Le livre des singularités*, 1844, in-8. Peignot a été l'un des principaux collaborateurs de la *biographie universelle*.

PELLINI (Pompée), historien, né à Pérouse vers le milieu du xvi^e siècle, partagea sa vie entre la culture des lettres et l'étude des monuments historiques. Entre autres ouvrages, on lui doit l'histoire de Pérouse (*Historia di Perugia*), qui n'a été publiée que longtemps après la mort de l'auteur, Venise, 1664, 5 vol. in-4. Les deux premiers contiennent les annales de cette ville depuis sa fondation jusqu'à la fin du xv^e siècle. Le troisième, qui renferme la partie généalogique, a été supprimé par les familles dont Pellini blessait les prétentions, avec un zèle si actif et si heureux que ce volume est devenu presque introuvable.

PENHOET (Armand-Louis-Bon MAUDET, comte de), né en 1764 au château de ce nom, dans la Loire-inférieure, entra au service en qualité de garde de la marine. Il comptait déjà douze campagnes quand la marche des affaires politiques le détermina à s'éloigner de son pays. Après avoir servi la cause des princes, il rentra en France sous le gouvernement consulaire, dont il ne voulut accepter d'autres fonctions que celles de membre du conseil-général du département du Morbihan. Réintégré dans la marine en 1814, il fut presque aussitôt admis à faire valoir ses droits à la retraite; mais sous la seconde restauration, il fut nommé colonel de gendarmerie, commanda par intérim plusieurs départe-

tements, et enfin rentra dans le cadre de non activité en 1829, avec le grade et la pension de maréchal-de-camp. Il mourut à Rennes en 1859, chevalier de Saint-Louis et de la légion-d'honneur, membre de l'académie celtique, de la société des antiquaires de Londres, de la société des sciences et arts de Rennes, etc. Il était aussi fortement attaché au culte catholique qu'à la royauté des Bourbons, et ses convictions à ce sujet étaient pleines et complètes. Nous citerons parmi ses nombreux ouvrages : *Essai sur des monuments armoricains qui se voient sur la côte méridionale* du département du Morbihan, proche Quiberon*, Nantes, 1805, in-4; *Antiquités Egyptiennes dans le département du Morbihan, ou Recherches historiques sur la ci-devant Bretagne*, Vannes, 1812, pet. in-fol.; *Recherches historiques sur la Bretagne, dans les monuments anciens et modernes (en forme de lettres)*, Nantes et Paris, 1814, in-4. De huit livraisons qui devaient composer l'ouvrage, il n'a paru que la première; *Lettres sur l'histoire ancienne de Lyon*, Besançon et Paris, 1818, in-4; *Esquisses sur la Bretagne, ou Collection de vues, de châteaux historiques, Abbayes et monuments anciens, dessinés sur les lieux, avec notices formant texte pour chaque vue*, Rennes, 1850, gr. in-4.

PEREZ (le P. André), théologien espagnol, né vers 1570 dans le royaume de Léon, embrassa la règle de Saint-Dominique, et se fit remarquer par son talent pour la chaire. Il parvint à la dignité de supérieur de son couvent à Madrid, et mourut vers 1650. Outre deux volumes in-4 de *Sermons*, et une *Vie de saint Raymond de Pénafort*, on lui attribue le roman de la *Picara Justina*, Bruxelles, 1608, in-8. C'est le récit des ruses et des friponneries d'une émule de Guzman d'Alfarache, et en même temps un tableau naïf des mœurs de la populace espagnole, au commencement du xvi^e siècle. Ce roman a été trad. en français par l'abbé de Boisrobert sous ce titre : *La Narquoise Justine, lecture pleine de récréatives aventures, etc.*, Paris, 1655, in-8.

PETAGNA (Vincent), né en 1754 à Naples, fit de très-bonnes études chez les Jésuites, et se livra aussitôt après à son goût naturel pour la médecine, la botanique et l'entomologie. Il fit plusieurs voyages en Allemagne, en Italie et en Sicile, pour y étudier la nature; ce fut ainsi qu'il parvint à former des collections précieuses de plantes et d'insectes. De retour dans sa patrie, il y fut nommé professeur de botanique à l'université, et mourut le 6 octobre 1810. Il était membre de diverses académies, notamment de la Société royale de Londres et de celle de Florence. On a de lui : *Institutiones botanicae*, Naples, 1785, 5 vol. in-8; *Specimen insectorum Calabriae Ulterioris*, ibid., 1786, in-4, fig.; *Institutiones entomologicae*, ibid., 1790, 2 vol. in-8, fig. C'est une description des insectes de toute l'Europe; *Delle facoltà delle piante*, ibid., 1797, 3 vol. in-8. Traité fort utile, où sont indiquées toutes les qualités des plantes pour l'usage médical et domestique.

PEZZOLI (Louis), né en 1771 à Venise, où il mourut le 28 mars 1854, est connu comme un bon littérateur et un poète distingué. Ses œuvres ont été réunies et publiées sous le titre de *Prose e poesie*

édite et inédite, Venise, 1836, 2 vol. in-8. Peu de temps avant sa mort, il avait fait imprimer : *Considerazioni sulla memoria del Giov. Finazzi intorno alla eloquenza delle prediche quaresimali di Paolo Segneri*, Venise, 1855, in-8. Ce livre, destiné à défendre les doctrines du P. Paul Segneri contre les attaques injustes de Finazzi, eut un plein succès.

PIAT (Nicolas), littérateur, né en 1690 à Chalonrupt, près de Joinville, fit ses études au collège de Sainte-Barbe, à Paris, prit le grade de maître ès-arts et fut nommé professeur de rhétorique au collège du Plessis. Suppléant de Rollin en 1756, il se montra digne de remplacer un si grand maître dans la chaire d'éloquence latine du collège royal, se retira en 1754 et mourut en 1756 après avoir présenté Lebeau pour son successeur. A la connaissance approfondie des langues grecque et latine, il joignait un goût pur, de l'esprit et de l'imagination. On trouve quelques-unes de ses pièces dans les *Selecta carmina quorundam Universitatis professorum*. Il avait formé le projet de continuer l'*Histoire de l'université de Paris*, par César du Boulay; il ne l'a pas exécutée.

PIC (François - Antoine), conseiller à la cour royale de Lyon, membre de l'académie de cette ville, né à Saint-Laurent-les-Macon, en 1791, mourut à Lyon en 1857. On a de lui : *Code des imprimeurs, libraires, écrivains et artistes*, Paris, 1826, 2 vol. in-8; *Dissertation sur la propriété littéraire et la librairie chez les anciens*, Lyon, 1828, in-8; *Sur l'emplacement ou fut livrée la bataille entre Sévère et Albin*, ibid., 1853, in-8.

PIEL (Louis-Alexandre), architecte et religieux dominicain, né à Lizieux en 1808, commença ses études au collège de sa ville natale; mais ayant été obligé de les interrompre par suite des malheurs de sa famille, il entra dans le commerce et devint commis de magasin. Dégouté de ce métier, il finit par se vouer à l'architecture et se mit en 1852 au nombre des élèves de M. Debret. L'art gothique attira particulièrement son attention. Après avoir fait bâtir plusieurs églises, il se lia avec le P. Larcordaire et partit pour Rome, où il reçut l'habit de dominicain en 1841. Les austérités auxquelles il se condamna abrégèrent sa vie; il mourut le 19 décembre de la même année. Un de ses amis, M. Teyssier, lui a consacré une notice bibliographique à la suite de laquelle on trouve réunis sous le titre de *L. A. Piel reliquæ* : 1° *Fragment d'un royaume architectural en Allemagne*; 2° *Salon de 1857*; 3° *Revue des nouvelles églises de Paris*; la *Madeleine*; 4° *Déclamation contre l'art païen*; 5° *Lettre à M. Trebutien*, conservateur-adjoint de la bibliothèque de Caen. Ces fragments publiés déjà dans plusieurs revues avaient mérité à Piel d'être signalé comme un des amis les plus intelligents de l'art catholique.

PIERRE LE CHANTRE (Petrus Cantor), ainsi appelé à cause des fonctions qu'il exerça, était élève de l'église de Reims dans le xii^e siècle. Après avoir enseigné à Paris, il devint chanoine régulier de Saint-Victor et grand-chantre de la cathédrale. Elu évêque de Tournay en 1189, il ne put pas obtenir la confirmation de son titre, à cause des

nullités qui s'étaient glissées dans l'élection. On croit qu'il prit l'habit religieux à l'abbaye de Longpont, au diocèse de Cîteaux, et qu'il y mourut vers 1197. Il avait laissé un grand nombre d'ouvrages dont la plupart restèrent manuscrits. Nous citerons seulement sa *Somme de Sigillatione vitiorum et commendatione virtutum*, appelée aussi *Verbum abbreviatum*, Mons, 1659, in-4. Quoique habile théologien, Pierre le Chantre était tombé dans une grave erreur. Il croyait que la consécration des deux espèces eucharistiques était indivisible et que le pain n'est changé au corps de Jésus-Christ qu'après la consécration du vin. D'après Fleury, ce fut pour prémunir les fidèles contre cette erreur, que l'on introduisit l'usage d'élever et d'adorer la sainte hostie avant la consécration du calice.

PIERRE DE CELLES (Petrus Cellensis), né à Troyes, fit ses études dans cette ville, embrassa la règle de Saint-Benoit et fut élu en 1150 abbé de Celles. En 1182 il succéda dans l'évêché de Chartres à Jean de Salisbury avec lequel il était en relation, ainsi qu'avec plusieurs personnages célèbres de cette époque, entre autres le pape Alexandre III et saint Bernard. Il mourut en 1187. Ses *œuvres* qui consistent en *Sermons* sur les fêtes de l'année, en *Traité de morale* et en un grand nombre de *Lettres*, ont été recueillies et publiées avec une préface de D. Mabillon, par D. Janvier, de la congrégation de Saint-Maur, Paris, 1671, in-4.

PIETRA-SANTA, en latin *a Petra Sancta* (Sylvestre), né à Rome en 1590, entra en 1608 dans la compagnie de Jésus. Après avoir exercé dans plusieurs collèges les fonctions de professeur, il fut choisi pour aumônier par Pierre-Louis Carafa qui l'emmena avec lui à Cologne, où il allait remplir la charge de nonce apostolique. De retour en Italie, il devint recteur du collège de Lorette et se fixa à Rome, où il mourut en 1647. Outre quelques écrits de controverse, on a de lui : *Sacræ bibliorum metaphoræ, et ex iis documenta morum centuria I*, Cologne, 1651, in-4; *De symbolis heroicis, libri IX*, Anvers, 1654, in-4, fig.; *Tesseræ gentilitiæ, ex legibus fecialium descriptæ*, Rome, 1658, in-fol. Ces deux derniers ouvrages qui traitent de l'art héraldique sont fort curieux. On regarde Pietra-Santa comme l'inventeur de l'ingénieuse méthode de désigner dans la gravure, par des points et par des lignes, les couleurs de l'écusson.

PINCHON (Guillaume), né à Saint-Alban, près Lamballe, vers 1175, reçut la prêtrise à Saint-Brieuc et devint chanoine de Saint-Gratien de Tours. Elevé en 1220 sur le siège de Saint-Brieuc, il y défendit avec zèle la cause de son église, restaura sa cathédrale, et mourut en odeur de sainteté en 1254. Il fut canonisé en 1247, sous le vocable de saint Guillaume par le pape Innocent IV. On a publié sa vie sous ce titre : *Vie et miracles de saint Brieux* (sic) *et de saint Guillaume (ensemble la translation des reliques du dit saint Brieux et la canonisation du dit saint Guillaume par le pape Innocent IV)*, avec des remarques et des observations par L.-G. de la Devison, chanoine de Saint-Brieuc, Saint-Brieuc, 1627, in-8.

PLANC DU TIMEUR (François - Hyacinthe de),

né en 1662 d'une ancienne et noble famille de Bretagne, reçut les ordres à Paris et revint ensuite à Quimper, où il fut élevé sur le siège de cette ville en 1707. C'est lui qui fit construire la belle église du séminaire de cette ville. Il mourut en 1759; la discipline et la liturgie de son église lui doivent : *Statuts et réglemens synodaux de Quimper*, Quimper, 1710, in-12; *Proprium sanctorum diocesis Leonensis*, Saint-Pol-de-Léon, 1756, in-12. C'est aussi par les soins et sous la direction de ce vénérable prélat que fut publié le *Recueil des actes de Nosseigneurs les cardinaux, archevêques de France, pour l'acceptation de la constitution avec le mandement de Monseigneur l'évêque de Quimper*, Quimper, 1714, in-12.

PLANCHE (Louis-Antoine), pharmacien, né à Paris vers la fin du xvi^e siècle, se livra dès sa jeunesse à l'étude de la chimie. En 1809, il fut l'un des fondateurs du *Journal de pharmacie* et il y inséra un grand nombre d'articles. Chargé dans plusieurs occasions de constater la falsification des vins, il s'occupa beaucoup de cette partie de la chimie, et obtint, en 1811, un brevet d'invention pour un procédé propre à en opérer le mutage et le soufrage. Il mourut à Paris en 1840. Outre plusieurs mémoires remarquables, on lui doit une traduction de la *Pharmacopée* italienne de Brugnatelli, 1811, 2 vol. in-8; et du *Manuel de chimie* de l'anglais Th. Brande, 1820, 2 vol. in-8.

POGGI (le chevalier Joseph de), archéologue et littérateur, né en 1761 à Piozzano, près de Plaisance, d'une famille noble, étudia à Rome, y prit ses degrés en théologie et y reçut les ordres sacrés. L'indépendance de ses opinions le rendit bientôt suspect. Il adopta avec ardeur les principes de la révolution française, ne négligea rien pour les répandre en Italie, et obtint du pape Pie VI l'annulation de ses vœux sacerdotaux. Ses sympathies pour Bonaparte lui valurent en 1811 d'être nommé membre du corps législatif, et en 1815 d'être appelé auprès de l'impératrice Marie-Louise pour liquider avec le gouvernement français les créances et les dettes des duchés de Parme, Plaisance et Gualtalla. Chargé d'affaires de la princesse auprès du cabinet des Tuileries, il vint habiter la vallée de Montmorency, et y mourut en 1842. Il faisait une profession ouverte de matérialisme et il avait donné ordre qu'on l'enterrât dans son jardin. On a de lui un grand nombre d'ouvrages parmi lesquels nous citerons seulement : *De Ecclesia tractatus*, 1788, in-8, où il développe les principes des libertés gallicanes, en s'appuyant des autorités de Febronio, de Pereira, de Giannone, etc.; une traduction en vers italiens de la guerre des dieux, de Parny, Paris, 1850, in-8; *Della natura delle cose*, ibid., 1845, in-8, poème en cinq chants qui rappellerait celui de Lucrèce, si le mérite littéraire de cet ouvrage en égalait l'impiété.

POGGIALI (Christophe), biographe italien, né à Plaisance en 1721, d'une famille honorable, embrassa l'état ecclésiastique, et professa les belles-lettres au séminaire épiscopal. Nommé en 1754 prévôt du chapitre de Saint-Agathe et conservateur de la bibliothèque ducal, il s'appliqua particu-

lièrement à l'histoire de son pays, conserva jusque dans un âge avancé le goût de la littérature et le pouvoir de s'y livrer, et mourut en 1811. Le plus remarquable de ses ouvrages est intitulé : *Memorie Storiche di Piacenza*, 1757-1766, 12 vol. in-4, écrit d'un style agréable et rempli d'une bonne critique; cependant on y a signalé quelques inexactitudes.

POIRET (Jean-Louis-Marie), naturaliste et voyageur, né à Saint-Quentin en 1755, embrassa d'abord l'état ecclésiastique; mais entraîné par son goût pour la botanique, il se mit à voyager, parcourut la France, les Alpes et une partie de l'Italie. De là il passa en Afrique, rencontra à Rome le savant Desfontaines, et visita avec lui les plaines situées au-delà d'Hippone, vers la rivière de Seybouse. De retour en France, il profita de la révolution pour se marier, quoiqu'il fût dans les ordres. Nommé en 1795 professeur d'histoire naturelle à l'école centrale de l'Aisne, il perdit cette place à la création de l'université, revint à Paris, et y mourut en 1854. Nous citerons parmi ses ouvrages : *Voyage en Barbarie, ou Lettres écrites de l'ancienne Numidie, pendant les années 1785 et 1786, sur la religion, les coutumes, les mœurs des Maures et des Arabes, avec un essai sur l'histoire naturelle du pays*, 1789, 2 vol. in-8, traduit en allemand et en anglais. C'est un des meilleurs ouvrages qui existent sur l'Afrique; *Coquilles fluviatiles et terrestres observées dans le département de l'Aisne et aux environs de Paris*, 1801, in-12; *Leçons de Flore; cours de botanique, explication des principaux systèmes, introduction à l'étude des plantes, suivies d'une iconographie végétale*, en 68 planches coloriées, offrant plus de mille objets, Paris, 1819-21, 5 vol. in-8; *Histoire philosophique, littéraire, économique des plantes usuelles de l'Europe*, ibid., 1825-29, 7 vol. in-8. Poiret fut un des auteurs du *Dictionnaire des sciences naturelles*, du *Journal de physique* et de la réimpression du *Cours d'agriculture* de Rozier.

POIRSON (Jean-Baptiste), né à Vrécourt, en Lorraine, en 1760, étudia les mathématiques, la géographie et suivit la carrière d'ingénieur. Il mourut à Valence en 1851. On lui doit les *Cartes* qui accompagnent les ouvrages de Mentelle et Barbié du Bocage, ainsi que celles qui sont annexées aux *Voyages de M. de Humboldt*. Il a publié en outre : *Carte nouvelle, politique, physique, hydrographique, et itinéraire de la partie la plus intéressante de l'Europe dans son état actuel*, Paris, 1809, in-plano; *Nouvel atlas portatif de toutes les parties du monde connu, particulièrement à l'usage des navigateurs, avec un dictionnaire des termes de marine*; — *Atlas des 85 départements de la France, ou Petits médaillons enluminés*, etc.; — *Atlas de géographie universelle pour le précis de Malte-Brun*, 1812 et années suivantes.

POLK (James), ancien président des Etats-Unis, né en 1795, fut d'abord un simple ouvrier sellier. Son intelligence distinguée, le fit bientôt remarquer de ses compatriotes. Après avoir rempli plusieurs fonctions auxquelles il fut appelé par les suffrages populaires, on le nomma en 1845 président de l'Union. Son administration s'ouvrit par un traité qui amena les Turcs aux Etats-Unis. Il termina par

un accommodement les difficultés relatives à l'Orégon, et entreprit contre le Mexique une guerre qui fut couronnée d'un succès complet. Partisan décidé de la politique de non intervention, il s'appliqua particulièrement à chercher des débouchés pour les produits de l'Amérique, et à faciliter, ou à étendre les relations du nouveau continent avec toutes les puissances du monde. En quatre ans, il fit des traités de commerce avec sept gouvernements d'Europe et huit gouvernements d'Amérique. Ses fonctions cessèrent le 5 mars 1849. Il quitta Washington pour se retirer à Nashville dans le Tennessee; mais les sollicitudes du pouvoir avaient abrégé ses jours; il mourut le 15 juin de la même année. L'Union tout entière, sans distinction de parti, prit le deuil à cette nouvelle. Chacun s'accorda à louer dans Polk autant de netteté d'esprit que de solidité de jugement et d'énergie de caractère.

PORTE de SAINT-MARTIN (Antoine de la), né en Bretagne vers 1590, fit profession, en 1611, chez les Carmes de l'étroite observance de Rennes, et enseigna successivement la philosophie et la théologie aux novices de son ordre. Nommé en 1625, prieur du couvent de Poitiers, puis de celui de Loudun, et enfin de celui d'Angers en 1626, il vint à Paris en 1651, où il prêcha dans les premières églises, et mourut, le 20 septembre 1650. On lui doit : *La présence de J.-C. dans les hôpitaux et prisons*, Paris, 1640, in-12; *Conversation avec J.-C., dans le Très-Saint-Sacrement de l'autel*, ibid., 1644, in-12; *Le Trésor des richesses dans le sein des pauvres*, ibid., 1644, in-12; *Les Conduites de la grâce*, ibid., 1645-48, in-4; *La Vie de madame la conseillère de Ferrant-Beaufort*, ibid., 1650, in-8.

POULPIQUET de BRESKANVEL (Jean-Marie-Dominique de), né en 1759 au château de Lesmel dans le Finistère, fit au séminaire de Paris de fortes études ecclésiastiques et fut reçu docteur en Sorbonne. Ayant émigré en Angleterre en 1790, il se trouva en 1795 au nombre des prêtres qui prêtèrent leur ministère aux troupes faisant partie de l'expédition de Quiberon. Après la défaite des émigrés, il ne dut son salut qu'au bonheur qu'il eut de se sauver à la nage. Revenu en France sous le consulat, il fut d'abord curé de sa commune natale, puis vicaire-général et enfin évêque de Quimper depuis 1824. Il mourut en 1840, avec la réputation d'un prélat d'une foi vive et d'une grande expérience. Son successeur, Mgr. Graveran, a rendu hommage à sa mémoire en publiant son *Oraison funèbre*, 1840, in-8.

POZZO (Ferdinand, comte dal), né à Montcalvo, en Piémont, en 1768, fit ses études à Turin et entra ensuite dans la magistrature. S'étant prononcé en faveur des Français, il fut envoyé, en 1801, au corps législatif où il se fit remarquer par sa profonde connaissance du droit romain. Nommé en 1809 premier président de la cour impériale de Gènes, il perdit cette place en 1814, revint à Turin et y acquit en peu de temps une nombreuse clientèle. Après la révolution de 1821, le prince de Carignan, nommé régent du royaume, l'appela aux fonctions de ministre de l'intérieur. Il les accepta à contre-cœur,

prévoyant bien le peu de durée du gouvernement. Quand la réaction éclata, il quitta le Piémont, voyagea en Italie et en Angleterre, et vint se fixer à Paris après la révolution de juillet. Cependant il rentra à Turin en 1857 et y mourut le 29 décembre 1845. Nous citerons parmi ses ouvrages : *Opuscoli d'un avvocato milanese, originario piemontese*, dans lequel, en gardant l'anonymat, il traitait avec une grande puissance de logique les parties les plus graves de la législation et signalait les vices et les lacunes des lois établies en Piémont; *Observations sur le régime hypothécaire établi dans le royaume de Sardaigne par l'édit promulgué le 16 juillet 1822*, Paris, 1825, in-8; *Catholicism in Austria*, etc., exposé du droit ecclésiastique autrichien d'où il fit ressortir les droits et les devoirs du gouvernement anglais envers les catholiques d'Irlande; *Della felicità che gl' Italiani possono e debbono dal governo austriaco procacciarsi*, Paris, 1853, in-8. Son but est de prouver aux Italiens que loin de chercher à secouer le joug de l'Autriche, ils doivent se réunir sous l'étendard protecteur de cette puissance, et attendre d'elle seule l'avenir et l'unité de l'Italie. Cette thèse, que l'avenir a justifiée aux yeux de beaucoup de gens, attira à son auteur des désagréments de la part de ses compatriotes.

PRICE (Guillaume), orientaliste anglais, né en 1780, entra fort jeune au service de la Compagnie des Indes, et fut attaché, en 1810, à l'ambassade de sir Gore Ouseley, en Perse. Pendant son long séjour en Asie, il étudia les langues orientales, et réunit de nombreux matériaux qui le mirent à même de composer plusieurs ouvrages importants. De retour dans sa patrie, il s'en occupa, et mourut dans sa maison de campagne de Meng-Man's-Hill, près de Worcester, le 5 juin 1850. Il était membre de la Société royale de Londres, de celle de Calcutta, etc. Il a publié : *Dialogues et grammaire de la langue Persane*, Worcester, 1822, in-4; *Grammaire des trois principales langues de l'Orient, l'Hindoustani, le Persan et l'Arabe*, etc., Londres, 1825, in-4; *Voyage de l'ambassade anglaise en Perse*, 1825, 2 vol. in-4, fig.; *Eléments de la langue sanskrite, ou Guide facile des langues de l'Inde*, Londres, 1827, in-4; *Nouvelle grammaire de la langue hindoustani*, etc., ibid., 1828, in-4.

PRICE (David), écuyer et major au service de la Compagnie anglaise dans les Indes-Orientales, mort vers 1855, s'adonna à l'étude de l'histoire et des langues de l'Orient, et a laissé des ouvrages estimés : *Tableau chronologique, ou Mémoires sur les principaux événements de l'Histoire mahométane*, etc., Londres, 1811-21, 5 tom. en 4 part., in-4; *Essai sur l'histoire d'Arabie avant Mahomet*, etc., ibid., 1824, in-4; *Mémoires de Djihanghir, empereur de l'Indoustan*, ibid., 1828, in-4.

PRIE (Réné de), né en Touraine en 1451, d'Antoine, seigneur de Busançais, et de Marguerite d'Amboise, entra dans l'état ecclésiastique, posséda plusieurs abbayes et devint évêque de Lectoure, de Bayeux et de Limoges. En 1507, il fut créé cardinal du titre de Sainte-Sabine, assista au concile de Pise et fut pour cela déposé de sa dignité et excommunié par Jules II. A la mort de ce pape, il re-

couvra le chapeau, et mourut en 1819 près d'Issoudun, en Berri.

PRINSEP (James), savant anglais, né en 1800, fut envoyé dès l'âge de vingt ans dans le Bengale et obtint un emploi à l'hôtel des monnaies de Benarès. Appelé à Calcutta, il y remplaça, en 1851, comme maître de la monnaie, M. Wilson qui venait de retourner en Europe et lui succéda comme secrétaire de la société asiatique de Calcutta. Forcé par une maladie grave d'interrompre ses travaux, il tomba en 1859 dans un état de langueur qui lui fit souhaiter de revenir dans sa patrie; mais il fut frappé de paralysie dans le vaisseau, et mourut en 1840. Il a publié les *Illustrations de Benarès*; une revue intitulée : *Journal de la société asiatique du Bengale*; *Les tables du journal de la société asiatique de Calcutta*, contenant les monnaies, poids et mesures de l'Inde britannique, avec la chronologie et les généalogies de toutes les dynasties de l'Inde ancienne et moderne, 1854-1856, 2 vol. in-8.

PUGNET (Jean-François-Xavier), médecin, né à Lyon en 1765, prit du service et fut attaché aux ambulances de l'armée d'Égypte. De retour en France, il obtint en 1804 la direction de l'hôpital de Dunkerque, et conserva cet emploi jusqu'en 1821. Il fut alors admis à une retraite rendue nécessaire par de longs services, et par les exigences d'une constitution délicate. Il mourut vers 1850. Il a laissé : *Mémoires sur les fièvres pestilentielles et insidieuses du Levant, avec un aperçu physique et médical du Sayd*, Lyon et Paris, 1802, in-8; *Topographie de Sainte-Lucie*, Paris, 1804, in-8. Ces deux ouvrages portent à un haut degré l'empreinte d'un esprit observateur. Ils tiendront toujours une place distinguée parmi ceux des médecins qui ont le mieux observé et décrit les maladies du Levant et des Antilles.

PUTHOD DE MAISON-ROUGE (François-Marie), né à Mâcon en 1757, entra d'abord dans la gendarmerie du roi; mais après quelques années de service, il se retira pour se livrer exclusivement à l'étude. Son nom se recommande surtout par les efforts qu'il fit en 1789, pour démontrer la nécessité de conserver et de décrire les monuments des arts que la suppression des monastères et d'un grand nombre d'églises pouvait exposer à des chances de destruction. La pétition qu'il présenta à ce sujet à l'assemblée nationale détermina le choix d'une commission dont il fit partie avec Bréquigny, Dacier, Barthélemy, les peintres David et Doyen, les sculpteurs Boizot et Pajou. Pendant trois années, ces commissaires rendirent les plus grands services. Retiré dans sa ville natale après les orages de la révolution, il fit partie du conseil municipal, et fut nommé sous la restauration héraut d'armes honoraire. Il mourut en 1820.

Nous citerons parmi ses ouvrages : *Mémoire sur l'examen et la conservation des monuments destinés à un usage public*, Paris, 1791, in-8; *Géographie de nos villages ou Dictionnaire mâconnais*, Mâcon et Paris, 1800, in-12.

PUYMAURIN (Jean-Pierre-Casimir de MARCASSUS, baron de), né à Toulouse en 1757, reçut son éducation au collège de cette ville. Ayant vécu dans la retraite pendant la révolution, il ne parut sur la scène politique qu'après l'établissement du gouvernement consulaire, devint membre du conseil général de la Haute-Garonne et du corps législatif. Appelé à la chambre des députés sous la seconde restauration, il y brilla par l'élévation des sentiments et par la justesse de l'esprit. Royaliste de cœur, son affabilité lui avait même concilié l'amitié de plusieurs membres de l'opposition. En 1850, il se retira dans sa ville natale, et y mourut le 14 février 1841. Il était commandeur de l'ordre de la légion d'honneur, et membre de plusieurs sociétés savantes. On a de lui, entr'autres ouvrages : *Mémoires sur différents sujets relatifs aux sciences et aux arts*, 1811, in-8; *Opinion sur le budget des dépenses du ministère de la marine*, Paris, 1819, in-8; *Notice historique sur la piraterie, extraite de plusieurs auteurs*, ibid., 1819, 1825, in-8. On trouve dans la collection de l'académie de Toulouse plusieurs mémoires dus à la plume de Puymaurin.

PYCKE (Léonard), né en 1781 à Meulebeke, en Flandre, fit ses études de droit à Paris et à Bruxelles, et s'établit à Courtrai comme avocat. Il fut aussi mêlé aux affaires publiques, et après la création du royaume des Pays-Bas, il devint membre des états-généraux. Nommé maire de Courtrai en 1817, il fut en butte aux tracasseries de la police, dénoncé et traduit devant la cour de Bruges, et acquitté sur tous les chefs d'accusation. Après la révolution de 1850, il renonça à la carrière politique, et vécut dans la retraite jusqu'à sa mort qui arriva en 1842. Il était depuis 1829 membre de l'académie de Bruxelles qui avait couronné deux de ses ouvrages, l'un sur *l'état de la législation et des tribunaux, ou Cours de justice dans les Pays-Bas autrichiens, avant l'invasion des armées françaises, et sur les changements que la révolution française et la réunion de ces provinces à la France, pendant près de vingt ans, ont opérés dans la législation et l'administration de la police civile et criminelle*, 1822; l'autre, en réponse à cette question : *En quel temps les corporations connues sous le nom de métiers sont-elles établies dans les provinces des Pays-Bas? Quels étaient les droits, privilèges et attributions de ces corporations? Par quels moyens pouvait-on y être reçu et en devenir membre effectif?* 1827.

Q

QUARESIMA (Valens), prêtre sicilien dans le xvi^e siècle, se fit remarquer par ses connaissances littéraires autant que par son érudition dans les sciences sacrées et profanes. On a de lui : *Convivium quadragesimale*, Naples, 1572, in-8; *Discorsi de' significati delle vesti, atti, gesti ed altre cerimonie della messa*, ibid., 1572, in-8.

QUATREMÈRE DE QUINCY (Antoine - Chrysostôme), naquit à Paris en 1754, d'une famille très-ancienne et très-honorable qui avait donné à la capitale plusieurs échevins. Il avait déjà une certaine réputation dans les lettres et dans les arts lorsque la révolution éclata. Il en adopta les principes avec modération et prononça en 1790 à l'assemblée des représentants de la commune dont il était membre, un discours sur la liberté des théâtres, dans lequel il s'élevait contre les rigueurs de la censure. Nommé par les électeurs de Paris membre de l'assemblée législative, il y fit partie de la minorité royaliste, et combattit presque toutes les propositions qui avaient pour objet d'abaisser la couronne ou d'exciter des défiances dans le pays. Sous le régime conventionnel, il subit une détention de treize mois, s'échappa ensuite, et fut condamné à mort par contumace. Il reparut en 1796, fut élu l'année suivante au conseil des cinq cents et se prononça dans les débats contre le gouvernement directorial. Porté sur la liste de déportation au 19 fructidor, il fut rappelé en 1799 par le gouvernement consulaire, et nommé membre du conseil-général de la Seine, qui le choisit pour secrétaire. Censeur royal en 1814, intendant des arts et monuments publics en 1815, membre du conseil d'instruction publique dans la même année, il fut présenté en 1818 par l'académie des inscriptions et belles-lettres pour remplir au ministère de l'intérieur la chaire d'archéologie vacante par la mort de Millin. Il n'accepta cette place que dans l'intention de la faire occuper par M. Raoul-Rochette, son suppléant, en faveur duquel il donna bientôt sa démission. Le département de la Seine l'envoya en 1820 à la chambre des députés; mais après avoir rempli son mandat, il manifesta le désir de ne plus prendre part aux affaires publiques. Ce fut dans les mêmes vues qu'il donna en 1826 sa démission de membre du conseil municipal de Paris; le gouvernement ne voulut pas l'accepter. Depuis 1816, il exerçait les fonctions de secrétaire perpétuel à l'académie des beaux-arts; en 1859, sa santé l'obligea de s'en démettre; il mourut en 1849, doyen d'âge et d'élection de tout l'institut de France. Il appartenait tout à la fois à la section des beaux-arts et à celle des inscriptions et belles-lettres. Les travaux auxquels il a attaché son nom l'ont placé au premier rang des savants

modernes. On a de lui, entre autres ouvrages : *Considérations sur les arts du dessin en France*, Paris, 1791, in-8; *De l'architecture égyptienne*, ibid., 1804, in-4; *Le Jupiter Olympien, ou l'art de la sculpture antique considéré sous un nouveau point de vue*, etc., ibid., 1815, gr. in-fol., ouvrage curieux et d'une exécution magnifique; *Lettres à Canova, sur les marbres d'Elgin*, Rome et Paris, 1818, in-8; *Recueil de dissertations sur différents sujets d'antiquité*, Paris, 1819, gr. in-4, fig.; *Essai sur la nature, le but et les moyens de l'imitation dans les beaux-arts*, ibid., 1825, in-8; *Monuments et ouvrages d'art antiques, restitués d'après les descriptions des écrivains grecs et latins*, etc., ibid., 1829, 2 vol. gr. in-4, avec 15 pl.; *Histoire de la vie et des ouvrages des plus célèbres architectes*, du xv^e au xviii^e siècle, etc., ibid., 1850, 2 vol. gr. in-8, avec 47 pl.; *Dictionnaire historique d'architecture contenant, dans son plan, les notions historiques, descriptives, etc., de cet art*, ibid., 1855, 2 vol. in-4; *Histoire de la vie et des ouvrages de Raphaël*, ibid., 1855, in-8; *Canova et ses ouvrages, ou Mémoires historiques sur la vie et les travaux de ce célèbre artiste*, ibid., 1854, gr. in-8; *Recueil de notices historiques, lues dans les séances publiques de l'académie roy. des beaux-arts*, ibid., 1854-57, 2 vol. gr. in-8; *Histoire de la vie et des ouvrages de Michel-Ange Bonarroti*, ibid., 1855, gr. in-8; *Essai sur l'idéal dans ses applications pratiques aux œuvres de l'imitation propre des arts du dessin*, ibid., 1857, in-8.

QUINCARNON (le Sr de), commissaire de l'artillerie, vivait dans le xviii^e siècle. Il est connu par deux opuscules fort curieux sur des églises de Lyon. Le premier a pour titre : *les Antiquités et la fondation de la métropole des Gaules*, etc., Lyon, 1675, in-12; et le second : *la Fondation et les antiquités de la basilique collégiale et curiale de Saint-Paul*, (Lyon, 1682), in-12.

QUINOT (Hugues - Philippe), né à Dole en Franche-Comté en 1666, étudia chez les jésuites et entra d'abord dans l'état militaire. Après avoir servi Louis XIV pendant les guerres de Flandre, il se dégoûta du monde, revint dans sa ville natale et commença ses études ecclésiastiques. De chapelain il devint doyen rural du décanat de Dole, et directeur de plusieurs couvents et hôpitaux; il mourut en 1745, avec la réputation d'un saint. Une excellente notice sur le bienheureux Quinot de Dole a été lue dans une séance publique de l'académie de Besançon, le 24 août 1844, par M. Léon Dausillet.

QUINTIN (Pierre), né en 1559 à Ploujan dans le diocèse de Tréguier, embrassa d'abord la profession des armes et devint lieutenant d'une com-

pagnie de gendarmes. Ayant renoncé au monde, il reprit le cours de ses études chez les jésuites d'Agen et essaya pendant quelques mois la vie du noviciat; mais sa santé épuisée par la pénitence l'obligea de quitter la compagnie. Après avoir enseigné les lettres dans plusieurs villes de Basse-Bretagne, il reçut la prêtrise et prit l'habit de dominicain au couvent de Morlaix. Ce second noviciat ne lui réussit pas mieux que le premier. Il résolut alors de se faire missionnaire et évangélisa les pays avec l'abbé Le Nobletz. L'union par-

faite qui régna entre ces deux missionnaires, jointe à l'estime qu'ils avaient l'un pour l'autre, eut dans ces contrées les plus heureux résultats. On leur attribue plusieurs miracles. Après avoir réformé le monastère de Morlaix, le P. Quintin mourut à Vitré en 1629, à 70 ans. On trouve sa *Vie* abrégée dans les *Vies des saints de Bretagne*, du P. Albert Legrand, dans celles de dom Guy Lobineau, dans l'*Année dominicaine* du P. Sonèges, et dans les *Vies des saints de Bretagne* de M. l'abbé Tresvaux.

R

RACHETTI ou **RACCHETTI** (Vincent), médecin, né à Créma en 1777, d'une famille aisée, étudia la philosophie et les mathématiques à Lodi, puis le droit à l'université de Pavie. Reçu docteur en 1798, il abandonna cette carrière pour s'appliquer à la médecine et prit ses degrés à Padoue. Nommé en 1807 premier médecin de l'hôpital de Créma, il fut appelé à Pavie trois ans plus tard pour y occuper la chaire de pathologie, de médecine légale et de police médicale. L'excès de travail abrégua ses jours; il mourut en 1849. On a de lui : *Teorica della prosperità fisica delle nazioni, nei rapporti d'economica publica, ossia esposizione dei principi politici che servono di base a tutta l'opera*, Milan, 1802, in-8, tom. 1^{re}. Cet ouvrage n'a pas été continué; *Trattato della milizia dei Greci antichi colla versione del libro di Tattica d'Arriano*, ibid., 2 vol. in-8; *Della struttura, delle funzioni e delle malattie della midolla spinale*, ibid., 1816, in-8. M. G. del Chiappa lui a consacré une notice dans la *Biographie des Italiens illustres*, publiée à Venise par M. le professeur Tripaldo.

RADDI (Joseph), botaniste, né à Florence en 1770, montra dès son enfance une passion extraordinaire pour l'histoire naturelle. Il parcourut plus de la moitié de la Toscane, et forma un herbier très-complet de cette contrée. Chargé d'une mission scientifique dans le Brésil, il en rapporta une riche collection de plantes et d'animaux. Le grand-duc de Toscane ayant formé une commission pour suivre en Egypte les savants français qui allaient y étudier les inscriptions hiéroglyphiques, Raddi en fit partie en qualité de naturaliste. Après plusieurs mois de travaux et de courses pénibles, il s'était embarqué à Alexandrie pour revenir en Europe; mais la mort le surprit à Rhodes en 1829. Nous citerons parmi ses ouvrages : *Sulle specie nuove di funghi ritrovate ne' contorni di Firenze e non registrate nella 15 edizione del sistema di Linneo*, Florence, 1807; *L'ungermanografia etrusca*, ibid., 1818; *Le Crittogame Brasiliane*, ibid., 1822; *Plantarum Brasiliensium nova genera et species novæ vel minus cognitæ*, ibid., 1825, 1^{re} partie. Cet ouvrage, le plus important de Raddi, est encore inachevé.

RAFFAELLI (Joseph), jurisconsulte, né en 1750 en Calabre, embrassa la carrière du barreau et se fixa à Naples. Compromis dans les événements politiques, il fut condamné à l'exil en 1799, alla se fixer à Milan, et y fut nommé en 1801 professeur de droit public, puis en 1805 membre des commissions législatives du royaume. Rappelé à Naples en 1808, il entra au conseil d'état et fut chargé de traduire en italien le code français. Au retour des Bourbons, il passa au conseil des grâces; mais il renonça en 1819 à tous ses emplois et se retira dans sa maison de campagne, où il mourut en 1826. On lui doit : *Nomotesia penale*, Naples, 1820-1825, 5 vol. in-8, qui, comme le titre l'indique, enseigne la science de faire de bonnes lois sur les délits et les peines. A défaut d'idées nouvelles, il porta dans son livre beaucoup d'ordre, de clarté, sut éviter et rectifia même les principales erreurs de ses devanciers.

RAGUSA (Joseph), né en 1560 à Giuliano, en Sicile, entra fort jeune chez les jésuites, et enseigna la philosophie à Paris et la théologie à Padoue, à Messine, à Palerme, où il mourut le 25 septembre 1624. Il avait été recteur dans divers collèges, et gouverné les études pendant plusieurs années. Il a laissé : *Commentaria ac Disquisitiones in tertiam divi Thomæ partem*, Lyon, 1619-20, 2 vol. Dans le 1^{er} il traite du mystère de l'incarnation; dans le second, de N.-S.-J.-C., *per se*, c'est-à-dire, *de ejus unitate et officio*.—*De justificatione et penitentia*, 2 vol.—*De baptismo et eucharistia commentarium in primam secundæ*.—*De natura et gratia*, etc.

RAIMOND dit de **CLUNY**, moine de cet ordre, né à Toulouse dans les premières années du xii^e siècle, se consacra à l'Eglise, jeune encore, en revêtant l'habit monastique. Il s'appliqua particulièrement à la poésie latine et tourna son génie, comme nous l'apprend Pierre de Vaulx-Cernay, page 25 du liv. iv de sa *Chronique*, vers les grandeurs de Dieu, les perfections de la Vierge et les mérites des Saints. Sa réputation lui valut de grand éloges de la part des poètes et des historiens de son temps. Pierre le Vénérable, abbé de Cluny, lui adressa une épître

en vers pour le remercier d'une pièce pareille qu'il en avait reçue. Il mourut vers 1150. Ses ouvrages sont perdus; mais sa réputation leur a survécu dans l'histoire littéraire.

RAINSSANT (Dom Jean-Firmin), né en 1596 à Suippe, en Champagne, embrassa la règle de Saint-Benoît, à Verdun, et se fit remarquer pour sa piété et pour son savoir. Il fut appelé aux premiers emplois de l'ordre. Prieur de Saint-Germain-des-Prés, à Paris, en 1645, il devint définitiveur au chapitre de 1648. Nommé plus tard visiteur de Bretagne, il s'acquitta de cette fonction avec zèle, et mourut au couvent de Lehon, près Dinan, le 8 novembre 1651. Il a laissé : *Lettre pour l'éclaircissement du différend mû entre les RR. pères Bénédictins de la congrégation de Saint-Vanne et de Saint-Hidulphe*, 1650, in-8; *Les merveilles de Notre-Dame de Bethléem en l'abbaye de Ferrières en Gâtinois*, Paris, 1655, in-24; *Méditations pour tous les jours de l'année, tirées des évangiles qui se lisent à la messe, et pour les principales fêtes des Saints, avec leurs octaves*, ibid., 1655, in-12; 1699, in-4.

RAMONDINI (Vincent), naturaliste, né à Messine en 1738, étudia la médecine à Naples et se fit recevoir docteur. Envoyé, en 1789, en Hongrie pour étudier les procédés employés dans l'exploitation des minéraux, il ne fut de retour à Naples qu'en 1796, visita la Calabre dans le même dessein et obtint ensuite une chaire à l'université napolitaine, avec le titre de directeur du musée d'archéologie. Il mourut en 1811. On a de lui : *Lettera sulla nitriera naturale del Pulo di Molfetta, nella terra di Bari in Puglia*, Naples, 1788, in-8; *Memoria sulla preparazione della canapa* (dans les actes de l'institut royal d'encouragement, Naples, 1811). Il a de plus laissé en manuscrit un *Traité élémentaire de minéralogie*.

RAMPEGOLO (Antonio), religieux Augustin, né à Gênes, fut choisi en 1412, au concile de Constance, pour disputer contre les partisans de Jean Hus. Il rempli cette mission de manière à augmenter sa réputation déjà fort étendue. On croit qu'il était au concile de Bâle en 1455; mais on ignore en quel temps il mourut. Il est auteur d'un livre intitulé : *Liber manualis ac introductorius in biblie historias figurasque veteris ac novi Testamenti peroptimus aurea biblia vocitatus*, Ulmæ, 1475, in-fol., réimprimé plusieurs fois dans le x^e siècle, et en 1628 avec d'importantes corrections. Dans cet ouvrage, l'auteur a cherché à faciliter aux prédicateurs leur travail, en réunissant un grand nombre de textes de l'Écriture sainte et en indiquant le sens moral.

RASMUSSEN (Janus-Lassen), orientaliste, né en Danemarck vers 1790, étudia l'arabe dans plusieurs universités d'Allemagne, et voulant se perfectionner vint à Paris suivre les cours de Silvestre de Sacy. De retour à Copenhague vers 1814, il fut nommé professeur de langues orientales à l'université de cette ville, et il y mourut en 1829, membre de l'académie royale. On a de lui : *Essai historique et géographique sur le commerce et les relations des Arabes et des Persans avec la Russie et la Scandinavie durant le moyen-âge*, ouvrage publié en Danois dans le tom. II, du *Journal Athène*,

1814, et trad. en français dans le *Journal Asiatique* de Paris en 1824 et 1825; *Historia præcipuum Arabum regnorum, rerumque ab eis gestarum ante islamismum*, Copenhague, 1817, in-4; *Histoire de la compagnie africaine du commerce* (de Copenhague), 1818, in-8; *Additamenta ad historiam Arabum, etc.*, Copenhague, 1821, in-4.

RATTI (Nicolas), archéologue, né à Rome en 1759, se destinait d'abord à l'état ecclésiastique, mais ayant renoncé ensuite à ce projet, il entra dans les nunciatures et fut nommé en 1787 secrétaire du collège des avocats consistoriaux. Léon XII ayant établi la nouvelle chancellerie de l'université romaine, le nomma directeur de son propre mouvement. Ce savant mourut à Rome en 1835. Il avait publié, entre autres ouvrages : *Della famiglia Sforza*, Rome, 1794-1795, 2 vol. in-8; *Istoria di Genzano con note e documenti*, ibid., 1797, la première dont la ville de Genzano ait été l'objet; *Notizia della chiesa interna del romano archigimnasio*, ibid., 1855. Il avait fourni en outre plusieurs dissertations aux actes de l'Académie d'archéologie.

RAYEZ (Simon), législateur, né à Rive-de-Gier, en 1770, exerçait en 1791 la profession d'avocat à Lyon, et montra autant de courage que de talent dans la défense des prêtres insermentés. Il se distingua, en 1795, pendant le siège de cette ville, et n'échappa aux vengeances des conventionnels qu'en se retirant à Bordeaux, où il occupa bientôt un rang éminent parmi les avocats. N'ayant voulu accepter aucune fonction sous le gouvernement impérial, il fit hautement profession de royalisme des la première restauration, fit partie de la chambre et y vota avec la minorité ministérielle. Nommé en 1817 conseiller d'état en service extraordinaire et sous-secrétaire au département de la justice, il devint en 1818 vice-président de la chambre et fut porté à la présidence l'année suivante. Ses fonctions qu'il garda jusqu'en 1828, révélèrent les qualités qui le distinguaient : beaucoup d'esprit et de tact, une grande facilité à suivre et à résumer les discussions, et une rare habileté dans le commerce des hommes. Du reste il était hostile au parti libéral, et il ne cessa de le combattre, soit par ses discours, soit par son influence. Royer-Colard le remplaça en 1828, et Ravez passa alors du côté de l'opposition jusqu'à la chute du cabinet Martignac. Nommé président de la cour royale de Bordeaux en 1824, il donna sa démission en 1830, et vécut dans la retraite jusqu'en 1849. Les électeurs de la Gironde l'envoyèrent alors à l'assemblée législative, où il ne fit que paraître. Il mourut à Bordeaux le 2 septembre 1849. Cet événement fut pour la ville l'objet d'un deuil public.

RAYMOND (Georges-Marie), littérateur, né à Chambéry en 1769, devint secrétaire-général du département du Mont-Blanc à l'époque où la Savoie fut incorporée à la république française. En 1805, il devint directeur de l'école secondaire de sa ville natale, et depuis 1815 jusqu'à sa mort il y professa la géographie et les mathématiques, avec le titre de préfet honoraire, sous l'administration des jésuites. Il mourut en 1859, membre de plusieurs académies et chevalier de l'ordre royal du mérite

civil. Il était secrétaire-perpétuel de la société académique de Savoie depuis sa fondation. Nous citerons parmi ses ouvrages : *Manuel métrologique du département du Mont-Blanc*, Chambéry, 1805; *Lettre à M. de Châteaubriand sur deux chapitres du génie du christianisme*, Genève, 1806; *Eléments de géographie moderne*, Annecy, 1821, 2 vol. in-8; *Eloge historique du comte Joseph de Maistre*, inséré dans le tom. xxvii des *Mémoires de l'Académie de Turin*; *Eloge de Blaise Pascal*, couronné en 1816 par l'Académie des jeux-floraux.

RÉCAMIER (madame Jeanne-Françoise-Julie-Adélaïde BERNARD), née à Lyon en 1780, se maria le 24 avril 1795 et vint habiter Clichy-la-Garenne, où son mari avait une propriété magnifique. Ce fut bientôt le lieu de réunion des beaux esprits et des hommes les plus distingués de l'époque, entre lesquels on remarquait Lucien Bonaparte, Moreau, Châteaubriand, et Mathieu de Montmorency. Quand madame de Staël fut exilée à Coppet, elle alla visiter cette femme célèbre, en bravant les rigueurs de la police impériale qui lui interdit pour cela de rentrer à Paris. Elle habita Lyon pendant quelque temps, y connut Balanche et se décida à partir pour l'Italie, où elle satisfait à Rome et à Naples son goût exquis pour les beaux-arts. Rentrée en France avec les Bourbons, elle ne tarda pas à se retirer à l'Abbaye-aux-Bois. Là, recherchée du monde qu'elle avait fui, elle entretint d'illustres amitiés qui lui permirent d'être utile plus d'une fois aux victimes des factions et des partis, car son crédit ne fut jamais employé qu'à protéger le malheur, et sa fortune à soulager la misère. Pasquier, de Bonald, Doudeauville, se rencontrèrent dans ses salons avec MM. Victor Hugo, Mérimée, de Barante et de Vigny. Sa conversation avait autant d'intérêt que sa figure avait de charmes. Elle excellait également à causer et à écrire sur tous les sujets. La littérature, la poésie, l'histoire, la politique n'avaient pas de secrets pour elle. La plupart des célébrités étrangères se mirent en correspondance avec elle ou vinrent la visiter dans sa retraite. Dans les derniers jours de sa vie, le cercle de sa société se resserra; mais Châteaubriand ne cessa d'en être l'ornement. Elle survécut à peine à ce grand homme et mourut à l'Abbaye-aux-Bois, le 12 mai 1849, après avoir reçu avec une grande piété les secours de la religion.

RECOING (Jean-Baptiste-Antoine), né en 1770 près de Joigny, fut d'abord oratorien; mais atteint par la réquisition, il devint soldat en 1795. Admis à l'Ecole polytechnique, en 1795, il obtint à sa sortie le titre d'ingénieur des ponts-et-chaussées, et mourut en 1851. On a de lui : *Dissertation sur les puits artésiens*; *Méthode pour apprendre à lire*; *Syllabaire dactylologique*, 1825, in-4; *Nouvel essai de sténographie*, 1826, in-8; *Le Sourd-muet entendant par les yeux*, 1829, in-4.

REGOURD (Alexandre), jésuite, né en 1585 à Castelnaudari, enseigna la philosophie et la théologie dans plusieurs collèges, et se livra, non sans succès, à la prédication. Après avoir été recteur à Cahors, il mourut à Toulouse, le 26 mars 1655. On lui doit des *Démonstrations catholiques, ou l'Art*

de ramener les hérétiques à la foi orthodoxe, Paris, 1655, in-8, et un Recueil d'*Oeuvres théologiques* sur des matières de controverse, 5 vol.

REIFFENBERG (le baron Frédéric-Auguste-Ferdinand-Thomas de), polygraphe, né à Mons le 14 novembre 1795, d'une ancienne famille originaire de Franconie, fut l'un des premiers élèves de l'école normale de Paris. Etant rentré dans sa patrie, il devint officier d'état-major, puis professeur de philosophie à l'université de Louvain et d'histoire à celle de Liège. Il mourut à Paris le 19 avril 1850, correspondant de l'institut de France, secrétaire de la commission d'histoire de la Belgique et membre des principales académies de l'Europe. Il est l'auteur d'un grand nombre d'ouvrages en prose et en vers, de dissertations et de critiques, répandus dans divers recueils scientifiques et périodiques du temps. Il a fourni de nombreuses corrections à la *Biographie universelle* et pris une part active au *Dictionnaire de la Conversation et de la lecture*. Nous citerons seulement parmi ses productions les plus importantes : *Fastes belgiques, ou Galerie lithographiée des principaux actes d'héroïsme civil et militaire, et des faits mémorables qui appartiennent à la nation Belge, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours*, Bruxelles, 1825, in-fol.; *Poésies diverses, suivies d'épîtres et de discours en vers*, Paris, 1825, 2 vol. in-8; *Histoire de l'ordre de la Toison d'Or, depuis son institution jusqu'à la cessation des chapitres généraux, tirée des archives de cet ordre, et des écrivains qui en ont traité*, Bruxelles, 1850, in-4; *De la peinture sur verre aux Pays-Bas, suivie d'un mémoire sur les tentatives faites au sein de l'Académie (de Bruxelles), pour la publication des monuments inédits de l'histoire belge*, ibid., 1852, in-4.

RICCARDI (Antoine), né d'une famille honnête, à Ardesio, diocèse de Bergame en Italie, le 30 juillet 1778, fut élevé, dès ses premières années, dans la pratique de la religion et de la vertu. Le curé de sa paroisse lui trouvant de l'esprit, confia son éducation à un ecclésiastique du pays. Entré au séminaire diocésain, par la protection de l'archiprêtre de la cathédrale, il était sur le point de terminer son cours de philosophie, lorsque éclata la révolution de 1797. Le séminaire fut fermé, et Riccardi se retira à Vérone, avec un de ses compatriotes, pour y étudier la théologie. Le calme étant revenu, le séminaire se rouvrit, et le jeune homme rentra dans sa patrie pour y achever ses études théologiques. L'estime de ses supérieurs lui fut toujours acquise et ils lui en donnèrent des marques, en l'élevant aux premiers emplois de la maison. N'ayant point encore l'âge requis pour le sacerdoce, on le chargea de professer la rhétorique, à Bergame d'abord, puis à Merate dans la province de Milan, où il fut ordonné prêtre. Dans ces entrefaites sa mère devint infirme, et il se hâta d'aller lui donner ses soins : cela ne l'empêchait point d'enseigner la grammaire à quelques jeunes gens, ni de remplir les fonctions du saint ministère. En 1808, il ouvrit à Clasone une maison d'éducation, qui jeta un grand éclat, tant qu'il en fut recteur. Le sage gouvernement qu'il y établit, fit porter les yeux sur lui, pour le

mettre à la tête d'un nouveau gymnase épiscopal qu'on allait ouvrir; mais la cure de son pays natal étant devenue vacante, il fut arraché à la jeunesse qu'il dirigeait, pour aller prendre la conduite de ses compatriotes, qui l'accueillirent avec des démonstrations d'estime et d'amour. Là il se dévoua tout entier au ministère sacré, instruisant ses paroissiens par des prédications assidues, donnant des retraites auxquelles on se rendait en foule. Dans les années de disette, 1815 et suivantes, il dépouilla sa maison, vendit ses meubles, se réduisit à un peu de pain, qu'il partageait avec l'indigent, et qu'il arrosait de ses larmes. Après avoir frappé à toutes les portes, pour obtenir de quoi nourrir ses ouailles, et la pénurie croissant toujours, il proposa aux députés de la commune, d'aliéner une partie des biens communaux, pour subvenir aux nécessités publiques. Mais des meneurs demandèrent et obtinrent la vente de tous ces biens : ce qui excita une clameur universelle contre Riccardi, à qui l'on attribuait cette spoliation. En 1824, l'évêque de Brescia, Gabrio Nava, prélat zélé et vigilant, le plaça à la tête de la paroisse d'Iseo. Riccardi y déploya son ardeur accoutumée; il restaura l'Eglise de fond en comble, procura des missions, établit des congrégations de jeunes gens et de jeunes filles. Toutefois, au milieu des fatigues de son ministère, il n'oubliait pas ses études de prédilection; et ce fut là qu'il publia, en 1825, son livre, *Des devoirs et de l'esprit des ecclésiastiques*, qui fut suivi de beaucoup d'autres. Mais en 1851, le nouvel évêque de Bergame, ne voulant pas que son diocèse demeurât privé d'un si excellent prêtre, le rappela pour lui confier la cure de Colognola près Bergame, et le nomma un des examinateurs synodaux du diocèse. Notre zélé pasteur n'interrompit point ses travaux littéraires; mais en les continuant, il était constamment assidu à l'administration des sacrements, à la prédication, à la visite des pauvres et des malades. Jamais il ne rebuta aucun de ceux qui venaient lui demander conseil, et il les renvoyait consolés et fortifiés. Cependant son évêque voyant ses années s'accumuler et sa santé se délabrer, lui permit de quitter le ministère pastoral, pour consacrer le reste de ses jours à ses études ecclésiastiques. Son repos ne fut pas infructueux, et il publia alors beaucoup d'écrits importants, auxquels les *Journaux* et *Revue*s catholiques d'Italie accordèrent des éloges mérités. Il puisait ses lumières dans de longues et saintes méditations, dans de pieuses et solides lectures. Il purifiait son âme par de fréquents examens, augmentait sa piété par des visites au saint Sacrement, devant lequel il demeurait immobile des heures entières, les yeux souvent baignés de larmes. C'est ainsi qu'il se préparait au dernier passage. Une lente hydropisie consuma peu à peu ses forces, et l'emporta subitement le 5 décembre 1844. Un éloge funèbre prononcé à ses obsèques solennelles retraça ses mérites et ses vertus. Voici la liste de ses écrits, selon l'ordre dans lequel ils furent publiés : *Des devoirs et de l'esprit des ecclésiastiques*, 1825; *Des moyens d'encourager l'éducation religieuse*, 1851; *La pratique des bonnes études*, 1855; *Des*

missions, publié en 1827, mais refait sous ce titre : *De la prédication la plus efficace*, 1855; *Introduction aux études ecclésiastiques*, 1855; *L'ami de la Religion* l'appelle un ouvrage plein d'érudition et de sages conseils; *Manuel de littérature ancienne et moderne*, 2^e édit.; *Relation de l'extatique de Caldaro en Tyrol*, 1856; *Comptes faits sur le progrès au XIX^e siècle*, 1856. Il y dévoile les illusions des progressistes, qui, se voyant démasqués, jetèrent les hauts cris; *Les fleaux de Dieu*; *La providence divine*; *Discours à la jeunesse sur l'étude de la philosophie*. Ces trois opuscules parurent en 1858; *La Genèse et la Géologie*, 1859; écrit auquel le cardinal patriarche de Venise donna de grands éloges; *La fin du monde*, 1859. Cet opuscule excita une grande rumeur, plus à cause du titre que du contenu; *Histoire des sanctuaires les plus célèbres de la très-sainte Vierge Marie*, 1840, 4 vol. L'ouvrage fut brusquement interrompu au milieu du tome III; mais le tome IV, qui le complète, parut en 1844. L'auteur, dans un assez long *Discours préliminaire*, établit l'antiquité et l'universalité du culte de Marie; et à l'occasion des miracles qui l'autorisent, il donne les notions les plus exactes que fournit la théologie sur les apparitions et les prodiges, en cette matière, rapportés par les auteurs ecclésiastiques. Il décrit cinq sanctuaires d'Orient, soixante-quinze d'Italie, onze de l'empire d'Autriche, cinq de Pologne, six d'Allemagne, un de Suisse (Ennseldeln), cinq de Belgique, un d'Angleterre, dix-huit de France, trois d'Espagne, un d'Afrique. Il avait préparé une nouvelle édition, dans laquelle il devait ajouter plusieurs sanctuaires, entre autres un de Madrid, et deux d'Amérique. Les *Notices* en ont été insérées dans les *Mémoires de Religion*, de Modène, tom. V et VI de la troisième série. *Critique polémique sur l'histoire de la sainte maison de Lorette*, en réponse aux discussions critiques du comte Léopardi, insérées dans le *Catholique de Lugano*, Rome, 1841, dans les *Annales des sciences relig.* tom. XII, pag. 545; *Allons à la foi par la raison. Les prodiges de la sainte Eucharistie*, vers 1842; écrit ou éclatent la piété de l'auteur, autant que son érudition et sa doctrine; *Les Gémissements de l'Eglise d'Espagne*, ou *Conversations intéressantes sur les affaires ecclésiastiques de notre temps*, Imola, 1845, et Modène, 1844. Cet écrit qu'on annonçait comme traduit de l'Espagnol, eut une grande vogue, et fut lu avec avidité. Riccardi a publié quelques autres opuscules, et donné des articles aux *Mémoires de Modène*, aux *Annales des sciences religieuses*, au *Catholique de Lugano*, etc. Tous ses ouvrages sont en italien, et ont été plus d'une fois réimprimés.

RICEPUTI (Philippe), jésuite, né dans la dernière moitié du XVIII^e siècle, et mort à Rome vers 1755, s'est rendu célèbre par ses travaux sur les antiquités et l'histoire de l'Illyrie. Il a laissé près de 500 volumes manuscrits sur ce pays, et il a publié le plan de son histoire ecclésiastique dans l'ouvrage suivant : *Prospectus Illyrici sacri*, Padoue, 1720, in-fol.

RICHOME (Joseph-Théodore), graveur, né en 1785, étudia sous d'habiles maîtres et remporta le

grand prix au concours de 1806. Envoyé à Rome, il consacra son temps à exécuter des dessins qui devinrent plus tard les belles gravures auxquelles il dut sa gloire. Rentré à Paris en 1812, il publia, un an après, la *Vierge de Lorette*; en 1814, *Adam et Eve*; puis les *Cinq Saints*, et enfin la *Grande Sainte Famille*. Ces quatre sujets appartiennent à Raphael. *Neptune et Amphitrite*, d'après Jules Romain, vint ensuite; et en 1820, la fresque de Raphael : le *Triomphe de Galatée* mit le comble à sa réputation. Reçu à l'institut en 1826, l'année suivante l'académie de Berlin lui ouvrit ses portes, et, peu après, la renommée de son talent reçut une consécration nouvelle dans le titre de membre de l'académie de Saint-Petersbourg. Richomme mourut à Paris le 22 septembre 1849. Nous citerons encore parmi ses productions : *Thétis portant les armes d'Achille*; *Daphnis et Chloé*, d'après Gérard; l'*Andromaque* de Guérin, *Henri IV et ses enfants*, d'après Ingres, etc. Tous ces ouvrages ont obtenu, à juste titre, le suffrage unanime des connaisseurs; ce qui les distingue, c'est la finesse et la suavité des touches.

RIOJA (François de), né vers 1595 à Séville, après avoir étudié la théologie, entra dans l'état ecclésiastique et devint chanoine. Nommé historiographe de Castille, bibliothécaire, historiographe et avocat consultant du roi, et membre du conseil suprême du saint-office, il fut en outre député par le clergé de sa ville natale auprès du roi, à Madrid, où il mourut le 8 août 1659. Outre un recueil de *Poésies* estimées, on a de lui : l'*Aristarque*, ou *Censure de la proclamation catholique des Catalans*; *Le Tarquin espagnol*, ou *l'Antre de Meliso*. C'est une piquante satire des mœurs de l'époque. *Ildefonse*, ou *traité de la conception de Notre-Dame*; *Lettre sur l'inscription de la Croix*; *Réponse aux observations publiées sous le nom du duc d'Alcala contre cette lettre*; *Avis aux prédicateurs*. Tous ces ouvrages sont en espagnol.

ROBERT, religieux bénédictin, fut nommé en 1095 abbé de Saint-Remi de Reims, sa ville natale. Il assista au concile de Clermont, passa en Palestine et se trouva au siège de Jérusalem. A son retour, il fut obligé de quitter la crosse, et mourut simple religieux à Sénuc en 1121. On a de lui : *Lettre à Lambert*, évêque d'Arras, qui se trouve dans les *Miscellanea* de Baluze, tom. v, p. 315; *Historia Hierosolimitana libris octo explicata*, imprimé à Cologne en 1470, et réimprimé, sous le titre de *De christianorum principum in Syriam profectio*, Bâle, 1553, in-fol. Robert était très-versé dans la connaissance des saintes Ecritures, et les écrivains ecclésiastiques lui donnent de grands éloges pour l'élégance de son style.

ROCHE (le P. ALAIN de LA), religieux dominicain, né en 1428, montra de bonne heure de grandes dispositions oratoires. Envoyé par ses supérieurs à Spire, en Allemagne, pour y prêcher, il sut captiver l'attention du peuple à l'aide des histoires merveilleuses dont il entremêlait ses sermons. De retour en France, il se fit entendre à Paris en 1460, et enseigna pendant plusieurs années la théologie à Douai. Il se rendit ensuite à ZwoU, en Hollande, où l'on avait fondé un couvent de son ordre; il parcourut

successivement la Saxe, la Basse-Allemagne, la Picardie, etc., établissant partout la confrérie du Rosaire, instituée par saint Dominique, et mourut à ZwoU en 1475, à 47 ans. Les divers ouvrages de ce religieux, tous publiés après sa mort, sont : *Compendium psalterii beatissimæ Trinitatis*, Cologne, 1479, in-4; *De immensa et ineffabili dignitate psalterii virginis Mariæ*, Stockholm, 1498, in-4; *De Psalterio virginis Mariæ in Suecia*, Anvers, 1498, in-4.

ROGNIAT (Jean-Baptiste), né à Saint-Priest en 1771, fit ses études chez les oratoriens de Tournon et entra en 1811 dans l'administration. D'abord sous-préfet à Bonneville et à Vienne, puis préfet du Puy-de-Dôme en 1815, de la Vendée en 1819, et de l'Ain en 1820, il fut mis à la retraite en 1832, emportant les regrets de tous ses administrés. Les derniers jours de sa vie furent sanctifiés par la religion. Il mourut en 1843. On a de lui : *Inductions philosophiques d'après les faits*, Paris, 1856, in-8; *Essai d'une philosophie sans système*, ibid., 1841, 2 vol. in-8; une traduction en vers du 6^e livre de l'*Enéide* et un grand nombre d'*Opuscules* inédits sur divers sujets de religion et d'économie politique.

ROMEY (Jean-François-Joseph-Chalcédoine), né à Palerme en 1759, de parents français, fut successivement attaché au consulat de France à Palma, secrétaire de la légation à Gènes, puis maire de Nice, où il a laissé d'honorables souvenirs. Président du tribunal ordinaire des douanes du département des Alpes-Maritimes, en 1809, il fut nommé, en 1814, président de la cour royale de l'île Bourbon; mais le 20 mars l'empêcha de s'y rendre. Rentré dans la vie privée à la seconde restauration, il habita d'abord Antibes, et mourut à Nice, le 12 août 1855. On a de lui : *Relation de la révolution de Gènes*, Gènes, 1797; *Plan d'études pour la composition d'une histoire de l'avènement, du gouvernement et de la chute de la maison de Bourbon en Espagne*, Nice, 1811; *Voyage dans le département des Alpes-Maritimes*, précédé d'un *Essai d'archéologie subalpine*, Nice, 1815; *Homère et Virgile, géographes*, Marseille, 1852, in-8.

ROQUETTE (Gabriel de), évêque d'Autun, né à Toulouse en 1626, entra d'abord dans la maison de Condé, et devint tristement célèbre à la cour de Louis XIV par les intrigues et les scandales de sa vie. Les *Mémoires* du temps s'accordent à le représenter comme un homme d'un caractère bas et hypocrite, qui servit de modèle à Molière pour composer son *Tartuffe*. Il avait une réputation de prédicateur; mais on se divertissait à ses dépens sur la manière dont il composait ses discours. On connaît cette épigramme attribuée à Boileau :

On dit que l'abbé Roquette
Prêche les sermons d'autrui;
Moi qui sais qu'il les achète,
Je soutiens qu'ils sont à lui.

Il résida peu dans son diocèse et mourut en 1707. Les ouvrages qui ont paru sous le nom de ce prélat sont : *Oraison funèbre d'Anne-Marie Martinozzi, princesse de Conty*, Paris, 1692, in-4; *Ordonnances de l'évêque d'Autun, pour le rétablissement de la discipline ecclésiastique*, Autun, 1669 et 1678, in-8;

Réponse pour Gabriel de Roquette, évêque d'Autun, au facium des chanoines de Verclay, 1668, in-4.

ROQUETTE (Henri-Emmanuel de), neveu du précédent, ne lui ressembla pas, et joignit, à une doctrine saine et à des mœurs sans reproche, un caractère vrai et une conduite simple. Né vers 1660, il était docteur de Sorbonne et abbé de Saint-Gildas-de-Ruis. Membre des Etats de Bourgogne, il y déploya des talents oratoires qui le firent choisir plusieurs fois pour haranguer le roi. En 1705, il fut secrétaire de l'assemblée du clergé. Son mérite attira sur lui l'attention de l'académie française, qui l'élut, en 1721, pour succéder à Renaudot; mais il ne jouit pas longtemps de cet honneur littéraire, et mourut à Paris le 4 mars 1725. Outre son *Discours de réception*, on a de lui : *Oraison funèbre de Jacques II, roi de la Grande-Bretagne*, Paris, 1702, in-4; *Procès-verbal de l'assemblée du clergé de France, tenue à Paris*, l'an 1705, Paris, 1706, in-fol.

ROSSI (Jean-Bernard de), orientaliste, né à Castel-Nuovo, en Piémont, en 1742, étudia à l'université de Turin et embrassa l'état ecclésiastique. Reçu docteur en 1766, il fut appelé à remplir à Parme la chaire de langues orientales qu'il occupa jusqu'en 1821. Admis alors à la retraite, il reçut les insignes de chevalier de l'ordre de Constantin, et mourut à Parme en 1851. Nous citerons parmi ses ouvrages ? *Annales hebræo typographici sec. XV*, Parme, 1795, 2 vol. in-4; *Bibliotheca judaica antichristiana qua editi et inediti Judæorum adversus christianam religionem libri recensentur*, ibid., 1800, in-8; *Dictionnaire historique des auteurs juifs et de leurs époques*, ibid., 1802, 2 vol. in-8.

ROSSO (Joseph del), architecte, né à Rome en 1760, fut initié de bonne heure aux secrets de son art. Conduit par son père à Florence, il y exécuta dès l'âge de 24 ans différents travaux pour le grand-duc de Toscane. Nommé architecte de la ville à l'époque de l'invasion française, il restaura le vieux palais, les aqueducs, le théâtre, les deux tours de Sainte-Marie-Nouvelle, construisit plusieurs fontaines, un dépôt de mendicité et un lycée. Nommé professeur d'architecture à l'académie des beaux-arts, il mourut en 1851, léguant une partie de sa bibliothèque à celui qui, dans cinq ans, publierait la meilleure histoire de l'architecture Florentine. On peut voir dans la *Biographie universelle*, tom. LXXIX, p. 484, la liste complète des ouvrages de Rosso.

ROTALIER (Charles-Edouard-Joseph de), né en 1804, à Villerpoiz, Haute-Saône, d'une famille qui avait produit plusieurs officiers distingués (voy. ce nom), fit ses études au collège de Besançon, entra à l'école polytechnique en 1825, en sortit le 14^e et choisit la carrière des armes. Lieutenant d'artillerie en 1829, il partit pour l'Afrique après la conquête d'Alger, donna sa démission en 1852 et revint en Franche-Comté où il s'appliqua tout à la fois, avec un égal succès, à l'étude des lettres, de l'agriculture et de l'économie politique. Son esprit distingué, son caractère loyal, ses manières affables, lui firent des amis dans tous les partis. Sincèrement attaché à la religion, il en pratiquait les devoirs sans ostentation comme sans respect

humain. Il mourut à Besançon le 21 juillet 1849. Il était membre de l'académie de cette ville et président de la société d'agriculture du Doubs. On a de lui : *la Captive de Barberousse*, roman publié sous le nom de Charles de Bermont, Paris, 1859, in-8; *La fille du Dey*, encore inédit; *Histoire d'Alger*, Paris, 1841, 2 vol. in-8, qui, malgré quelques longueurs, est encore, pour l'exactitude des faits et pour la convenance du style, le meilleur ouvrage que nous possédions sur cette matière; *De la France, de ses rapports avec l'Europe et du rôle qu'elle est appelée à jouer dans le monde*, Paris, 1846, in-8; ouvrage dans lequel l'auteur apprécie d'une manière remarquable les ressources des principales puissances de l'Europe, et les conditions auxquelles la France peut contracter une alliance avec elles. Les mémoires de l'académie de Besançon renferment plusieurs morceaux de critique et d'histoire dus à la plume de Charles de Rotalier. M. l'abbé Besson a prononcé son éloge devant cette compagnie dans la séance du 28 janvier 1850.

ROUX DE ROCHELLE (Jean-Baptiste-Gaspard), diplomate et littérateur, né à Lons-le-Saunier en 1768, fit ses études dans cette ville et se destina d'abord à l'état ecclésiastique. Sa vocation lui paraissant peu solide, il songea à la carrière des armes. Nommé sous-lieutenant en 1784, il quitta le service en 1792, fut jeté en prison et ne dut son salut qu'à la fuite. Privé de ressources, obligé de chercher en Suisse des moyens d'existence, il s'appliqua aux arts et donna des leçons de dessin. De retour dans sa patrie en 1795, il obtint une modique place à l'administration du Jura; une année après il la perdit, mais il fut nommé presque aussitôt bibliothécaire du département. S'étant fait admettre en 1796 comme employé au ministère des relations extérieures, il parcourut rapidement les degrés de la hiérarchie et devint secrétaire des commandements du prince de Talleyrand. Directeur de l'une des divisions les plus importantes du ministère jusqu'en 1825, il fut nommé à cette époque ministre plénipotentiaire à Hambourg, et en 1819 il passa avec le même titre aux Etats-Unis. Mis à la retraite en 1851, il mourut à Paris en 1849. Il était membre de la société de géographie, de la société philotechnique, des académies de Besançon, de Turin et de Valence, et de l'institut colombien en Amérique. Nous citerons parmi ses nombreux ouvrages : une *Notice sur La Tour d'Auvergne*, 1800; le poème des *Trois âges*, 1846, qui eut une nouvelle édition en 1858, in-8. C'est une peinture brillante des jeux olympiques, des combats des gladiateurs, et de ceux de la chevalerie, formant ainsi un parallèle de la civilisation grecque, de la civilisation romaine et des mœurs françaises au moyen-âge; *la Bysanciade*, poème, 1822, in-8; *l'Histoire et la description des Etats-Unis*, qu'il fit paraître en 1857 dans la collection de l'univers pittoresque; *Fernand Cortes*, poème épique, 1858, in-8, que l'on regarde comme son plus bel ouvrage poétique; *Histoire du régiment de Champagne*, 1859, in-8, écrite par l'auteur en mémoire de ses anciens compagnons d'armes et des premières années de sa jeunesse. On y trouve

des renseignements curieux sur l'ancienne organisation militaire en France et sur la formation des premiers régiments; l'*Histoire des villes anséatiques*, 1844, in-8, terminées par un dictionnaire géographique des villes et des comptoirs anséatiques qui existaient vers la fin du xve siècle; *Histoire de l'Italie*, 1847, 2 vol. in-8. L'auteur commence à la chute de l'empire romain et continue son sujet jusqu'en 1815. Malgré son âge avancé, on reconnaît encore dans cet ouvrage, le dernier qui soit sorti de sa plume, un style aisé, pittoresque, semé de traits philosophiques et animé des sentiments qui font l'homme de bien. M. Cortambert a composé une notice biographique sur M. Roux de Rochelle, Paris, 1849, in-8.

ROVIER, en latin *Roverius* (Pierre), jésuite, né en 1575 à Avignon, enseigna dans sa ville natale la philosophie, la théologie et l'écriture sainte. Nommé préfet des études à Paris, il remplit avec zèle cette fonction pendant vingt-cinq ans, et mourut le 8 juillet 1649. On a de lui : *Henrico IV, Francie et Navarra regi, in instauratione Godranii soc. Jesu collegii panegyricus, dictus Divione, etc.*, Paris, 1604, in-4, Anvers, 1610, in-8; *Reomaus, seu Historia monasterii S.-Joannis Reomaensis in tractu Lingonensi*, Paris, 1657, in-4; *De vita et rebus gestis Francisci de La Rochefoucauld S. R. E. cardinalis*, libr. III, Paris, 1645, in-8; *De vita patris Petri Cotonii e soc. Jes.*, libr. III, Lyon, 1660, in-8. C'est un ouvrage méthodique et d'une fort bonne latinité.

RUDOLPHI (Charles-Armand), né en 1771 à Stockholm, obtint, en 1794, le doctorat en médecine, et fut nommé, deux ans après, professeur adjoint à la faculté de Greifswald. Il se livra en même temps à l'étude de la botanique, de l'anatomie, de l'histoire naturelle et de l'art vétérinaire. Bientôt il entreprit un voyage scientifique en Allemagne, en Hollande, en France, et publia, en 1804, une relation pleine d'intérêt sur ce qu'il y avait observé de plus remarquable. De retour à Greifswald, il obtint, en 1808, la chaire de médecine, et en 1810, celle d'anatomie et de physiologie à l'université de Berlin, où il acquit beaucoup d'influence, rendit de grands services à la science, et mourut le 20 novembre 1852. Il était membre de l'académie des sciences de cette ville, et les académies de Pétersbourg, de Stockholm et de Naples l'avaient associé à leur travaux. Les ouvrages de Rudolphi roulent sur les sciences naturelles, sur l'anatomie générale, pathologique et comparée, sur la physiologie; il a aussi publié des *Poésies*, (Greifswald, 1798, in-8.) Voici l'indication des principaux; ils sont pour la plupart écrits en allemand : *Annales suédoises de médecine et d'histoire naturelle*, Berlin, 1799-1800, in-8; *Archives du Nord pour l'histoire naturelle, la médecine et la chirurgie*, 1799-1801, 4 vol. in-8; *Remarques sur l'histoire naturelle, la médecine et l'art vétérinaire*, etc., 1804-05, 2 vol. in-8; *Entozoorum sive vermium intestinalium historia naturalis*, Amsterdam, 1800, 3 vol. in-8; *Mémoires sur l'anthropologie et l'histoire naturelle*, Berlin, 1812, in-8; *Anatomie des plantes*, 1817, in-8, fig.

Principes de physiologie, ibid., 1821-28, 5 vol. in-8. Il est à regretter que cet ouvrage, dans lequel l'auteur se montre ardent adversaire de Gall (voy. ce nom, iv, 22), n'ait pas été achevé. *Index numismatum in virorum de rebus medicis aut physicis meritorum memoriam percussorum*, ibid., 1825, in-8; *Index numismatum, etc.*, ibid., 1825, in-8; *Recentioris ævi numismata virorum de rebus medicis, etc.*, ibid., 1829, in-8.

RUFFELET (Christophe-Michel), né en 1725 à Saint-Brieuc, fut ordonné prêtre en 1749, et devint chanoine de la collégiale de Saint-Guillaume, puis de la cathédrale. Ayant perdu son canonicat à la révolution, il ne le recouvra qu'après le concordat, et mourut dans sa ville natale, le 21 août 1806. L'abbé Ruffelet avait fait une étude spéciale de l'histoire et des antiquités de son pays, et il a publié sur Saint-Brieuc, un opuscule intitulé : *Annales Briochines, ou Abrégé chronologique de l'histoire ecclésiastique, civile et littéraire du diocèse, etc.*, Saint-Brieuc, 1771, in-24, qui peut être consulté avec fruit. On lui doit encore un *Propre de Saint-Brieuc*, et des *Réflexions critiques* sur le Précis de l'histoire de Carhaix, par La Tour d'Auvergne, insérées dans le *Dictionnaire histor. et géograph.* d'Ogé (voy. ce nom, vi, 275), tom. 1^{er}.

RUMOHR (Charles-Frédéric-Louis-Félix de), historien, antiquaire et poète allemand, issu d'une famille ancienne, naquit près de Dresde en 1785. Après avoir fait ses études à l'université de Göttingue, il visita l'Italie, la Suisse et l'Allemagne, forma des collections d'art et d'antiquités, et mourut à Dresde en 1844. Nous citerons parmi ses ouvrages : *Explications de quelques assertions artistiques qui se trouvent dans la dissertation de M. Jacobs sur la richesse des Grecs en objets d'art plastique*, 1811; *Sur le groupe antique de Castor et Pollux, ou de l'idéalité dans les objets d'art*, 1812; *Recueil pour l'art et pour l'histoire*, Hambourg, 1816, 2 vol. in-8; *Recherches italiennes*, Berlin, 1826-1831, 5 vol. in-8; *Trois voyages en Italie*, Leipsig, 1852; *Recueil de nouvelles*, Munich, 1852-55, 2 vol. in-8; *Kynalopekomachie, ou Combat des chiens et des renards*, poème en vers burlesques. Son dernier travail fut une introduction pour la traduction de l'ouvrage du professeur Meyer à Bruxelles, intitulé : *Lutte des principes démocratiques et aristocratiques au commencement du xve siècle*.

RUSAND (Matthieu-Placide), imprimeur, né à Lyon en 1767, étudia au collège de Bourg-en-Bresse, et au séminaire de Lyon, où il eut pour condisciples Camille Jordan, Ravez et Gérando. A l'époque du siège de sa ville natale, il se distingua par son courage et par son habileté, émigra ensuite et rentra en France après la terreur. Sa mère faisait un commerce de librairie; il se décida à le suivre et le continua bientôt sur une grande échelle. Dès que le culte fut rétabli, il ne négligea rien pour assurer le triomphe de la religion en réimprimant à bas prix les meilleurs livres de morale, de piété et de lithurgie. Il prit une grande part à l'établissement des frères de la doctrine chrétienne, des dames trappistes et à beaucoup d'autres fondations de charité qu'il aidait de sa bourse

et qu'il encourageait de toute l'activité de son zèle. Tous les gens pieux favorisèrent ses spéculations. Le pape Pie VII, lorsqu'il se rendit à Paris en 1805, lui donna hautement des témoignages d'estime, le nomma son banquier spécial à Lyon, et le décora de l'ordre de l'épéron d'or. Sincèrement attaché aux Bourbons, il vit leur retour avec une grande joie. On lui offrit en récompense de son zèle des lettres de noblesse et la croix d'honneur. Il les refusa et se contenta pour toute faveur du titre d'imprimeur du roi, dans l'intérêt de sa famille. Retiré du commerce depuis 1850, il mourut à Lyon en 1859, laissant la réputation d'un des hommes les plus vertueux de son siècle.

RUYR (Jean), antiquaire, né en 1560, à Charmes-sur-Moselle, fut successivement secrétaire, chanoine et chantre du chapitre de Saint-Dié. Il mou-

rut vers 1645. On a de lui : *Les triomphes de Pétrarque, mis en vers français par forme de dialogue, avec autres meslanges de diverses inventions*, Troyes, 1588, in-8; *La vie et histoire de Saint-Dié, évêque de Nevers*, traduite du latin, ibid., 1594, in-8; *Première partie (seconde et troisième) de la recherche des saintes antiquités de la Vosge, province de Lorraine*, 1625, 3 part. in-4, fig. Cet ouvrage manque de critique; les légendes y abondent; mais on y trouve des renseignements très-curieux sur l'origine et les progrès des institutions religieuses qui contribuèrent à civiliser cette contrée sauvage. Dom Calmet fait observer que cet auteur était diligent et de bonne foi, et qu'il avait en main bon nombre de manuscrits et de pièces qui ont été perdues depuis ce temps-là pendant le malheur des guerres (*Histoire de Lorraine*, 1, pag. xcviij).

S

SAINT-AUBIN (Jean de), jésuite, né dans le Bourbonnais en 1587, entra dans la société en 1606, enseigna la rhétorique au collège de la Trinité à Lyon, prêcha pendant huit ans et fut recteur du noviciat dans la même ville, où il mourut en 1660. On a de lui : *Histoire de la ville de Lyon ancienne et moderne*, Lyon, 1666, in-fol.; *Histoire ecclésiastique de la ville de Lyon, ancienne et moderne*, ibid., 1666, in-fol. Ces ouvrages sont plutôt un éloge qu'un récit historique; cependant ils jouissent encore de quelque estime, soit à cause des figures dont ils sont ornés, soit parce qu'ils contiennent un grand nombre de faits qu'on chercherait vainement ailleurs; *Paraphrase de l'Ecclesiaste de Salomon en vers français*, Lyon, 1658, in-12. Ce poème est devenu fort rare aujourd'hui.

SAINT-HILAIRE (Jean-Henri), né à Grasse en 1772, servit de 1795 à 1800. Aussitôt qu'il put quitter les armées, il vint à Paris et se livra à l'étude de la botanique. Il mourut pauvre en 1845. On a de lui : *Exposition des familles naturelles et de la germination des plantes*, 1805, 2 vol. in-4; *Les plantes de la France*, Paris, 1805, 10 vol. in-8; *Flore et Pomone françaises; Flore parisienne*, ibid., 1855, in-4, resté à la 7^e livraison. Il appartenait depuis 1851 à la société royale et centrale d'agriculture, où M. Méra a lu une *Notice* sur lui dans la séance du 19 février 1845.

SAINT-MARTIN (le P. Jean-Baptiste PASINATO, plus connu sous le nom de), physicien et agronome, né en 1758 à Saint-Martin de Lupari, dans la province de Trévise, entra chez les capucins de Bassano, où il prononça ses vœux. Envoyé par ses supérieurs, en qualité d'aumônier, à l'hospice de Vicence, il se mit en relation avec les médecins de l'établissement et se livra avec ardeur aux sciences naturelles. Il obtint des prix dans plusieurs sociétés savantes d'Italie, demeura, après la dispersion de son ordre,

fidèle à la règle de Saint-François, et mourut en 1800, dans l'exercice des modestes fonctions de maître d'école. Nous citerons parmi ses ouvrages : *OEuvres*, Venise, 1791, 5 vol. in-8, composées des articles qu'il avait fournis auparavant au *Journal encyclopédique; Méthode pour substituer le miel au sucre*, confirmée par de nouvelles expériences, août, 1792; *Lettre sur l'usage de sonner les cloches pendant les orages*, 1794; *De la construction d'un thermomètre*, dans le tom. vi des *Actes de la Société italienne; De l'origine du carbone qui entre dans les plantes*, ibid., tom. viii; *Essai sur un nouvel eudiomètre*, ibid., xiiii; *La théorie de l'éventail*, ibid., xxiv; *Des causes qui rendent l'huile rance et des moyens de les neutraliser*, article trad. de la *Bibliothèque physico-économique* de Paris, avec des notes, ibid.

SALA Y BERART (Gaspar), prédicateur et écrivain espagnol, né à Saragosse dans le xvi^e siècle, entra chez les augustins de cette ville et devint en 1655 docteur en théologie à l'université de Barcelonne. S'étant déclaré le partisan des Français lorsqu'ils entrèrent en Catalogne en 1642, il fut choisi par Louis XIII pour son prédicateur et son historiographe, sur la recommandation du comte d'Harcourt. Il obtint l'année suivante l'abbaye de San-Cugat del Valles, où il mourut en 1770. Nous citerons parmi ses ouvrages : *Govern polítich de la ciutat de Barcelona pera sustentar los pobres y evitar vagamundos*, Barcelonne, 1656; *Noticia universal de Catalunya en amor*, ibid., 1659; *Proclamacion catholica*, ibid., 1640, in-fol., publié pour justifier la conduite des Espagnols qui s'étaient prononcés comme l'auteur en faveur de la domination française.

SALAGNY (Geoffroy de), jurisconsulte, né en 1516, reçut le doctorat à l'université d'Orléans et se retira ensuite à Macon, où il fut nommé chanoine, puis doyen de l'église de Saint-Vincent. Plus

tard il fut vicaire-général de l'archevêque d'Arles, entreprit différents voyages et parut à la cour d'Avignon, où il fut employé par le pape Urbain V. Nommé évêque de Châlons-sur-Saône avant 1572, il mourut en 1574. Il avait composé un commentaire sur l'*Infortiat*, dont le manuscrit, déposé à la bibliothèque de l'université d'Avignon, fut publié par Jacques Novarini, professeur en droit, sous ce titre : *Goffredi Salignaci celeberrimi nec non perspicacissimi legum professoris, etc.; Commentarii in Infortiatum*, Lyon, 1552, 9 vol. in-fol.

SALGUES (Jacques-Barthélemy), littérateur et journaliste, né à Sens vers 1760, entra dans l'état ecclésiastique et enseigna d'abord la rhétorique au collège de cette ville. Après avoir rempli quelques fonctions municipales dans les commencements de la révolution, il devint suspect de royalisme, fut décrété d'accusation au 18 fructidor, et condamné par contumace à la déportation. Au bout de dix-huit mois, il obtint un verdict d'acquiescement, se rendit à Paris et s'y consacra tout entier à la carrière des lettres. Durant tout l'empire, il travailla à différents journaux et à des recueils littéraires. En 1814, il se montra partisan zélé des Bourbons et, en qualité de rédacteur du *Journal de Paris*, lança contre Bonaparte des articles violents à la première nouvelle du débarquement de Cannes; mais dès que l'heureux conquérant fut rentré aux Tuileries, le *Journal de Paris* changea de ton, et la louange remplaça l'injure. Sous la seconde restauration, Salgues se mêla, par plusieurs brochures, à la question des jésuites, et se montra l'ardent adversaire de la compagnie. Il mourut en 1850. Nous citerons parmi ses ouvrages : *Mémoires pour servir à l'histoire de France sous le gouvernement de Napoléon Bonaparte et pendant l'absence de la maison de Bourbon, contenant des anecdotes particulières sur les principaux personnages de ce temps*, Paris, 1814-1828, 9 vol. in-8. Ce livre laisse beaucoup à désirer; mais comme il était le premier ouvrage complet qu'on publiât sur la révolution et sur l'empire, il trouva un grand nombre de lecteurs; *Mélanges inédits de littérature, de Laharpe*, ibid., 1810, in-8, composés d'articles extraits du *Mercure*; *Deuxième partie de la correspondance de Grimm et de Diderot de 1770 à 1782*, 1812; *Des erreurs et des préjugés répandus dans le XVIII^e et le XIX^e siècle*. Paris, 1828, 2 vol. in-8; *Collection des meilleures dissertations; Notices et traités particuliers relatifs à l'histoire de France* (en société avec MM. Cohen et Leber), Paris, 1826-1858, 20 vol. in-8.

SALMON (l'abbé), né vers 1720, mort en 1782, est connu par des *Poésies sacrées, avec les Distiques moraux de Caton, traduits en vers français*, Paris, 1751, in-12, réimprimés l'année suivante sous le titre de *Préceptes de la vie civile, etc.* On lui doit en outre une édition des *Œuvres d'Horace, traduites en vers français avec des extraits des auteurs qui ont travaillé sur cette matière, et des notes pour l'éclaircissement du texte*, Paris, 1752, 5 vol. in-12.

SALUCES (Dieudonnée de), comtesse de Revel, née à Turin en 1774, d'une famille illustre où le savoir et le goût sont en quelque sorte héréditaires, cultiva les lettres dès sa jeunesse et se plaça bientôt

parmi les meilleurs poètes contemporains de l'Italie. Elle épousa en 1799 le comte Maximilien de Revel, et devenue veuve au bout de trois ans, elle reentra dans sa famille pour ne plus la quitter, partageant son temps entre ses études littéraires et des voyages d'agrément, soit à Florence, soit à Rome. Elle mourut dans sa ville natale en 1840, membre de l'académie de Fossan, de celle des Arcades à Rome, et de l'académie des sciences de Turin. Nous citerons parmi ses ouvrages : *Poésies di Diodata Saluzzo, surnommée par l'académie des Arcades Glauilla Eurotea*, Turin, 1796, in-8; *Ippazia ou des philosophies*, poème en vingt chants, ibid., 1817, 2 vol. in-8, dans lequel l'auteur s'est efforcé de faire ressortir la grandeur des dogmes du christianisme, la noblesse et la pureté de sa morale, en l'opposant aux doctrines des principales écoles philosophiques. La scène se passe à Alexandrie et l'héroïne principale est Ippazia, jeune vierge chrétienne qui donne son nom au poème, et qui aimant un païen éprouve en elle cette lutte intérieure entre les passions et le devoir, lutte dont on prévoit bien qu'elle doit sortir triomphante; *Nouvelles*, Milan, 1850, in-8; *Poésies posthumes*, Turin, 1845, in-8, précédées d'un éloge historique, et suivies d'un recueil de lettres écrites à l'auteur par les hommes les plus distingués du monde littéraire.

SAURI ou SAURY (l'abbé), né aux environs de Rhodéz en 1741, fut professeur de philosophie à l'université de Montpellier et correspondant de l'académie des sciences de cette ville. Il mourut au Bengale en 1785. On a de lui un grand nombre d'ouvrages scientifiques dont le premier et le plus remarquable est intitulé : *Institutions mathématiques*, servant d'introduction à un cours de philosophie, à l'usage des universités de France, dans lequel on a renfermé l'arithmétique, l'algèbre, les fractions ordinaires, etc., Paris, 1770, 6^e édit., 1854, in-8. On a réuni plusieurs de ses ouvrages sous le titre de *Cours complet de philosophie*, en français, à l'usage des jeunes gens du monde, contenant la logique, la métaphysique, la morale et la physique, ibid., 1797, 8 vol. in-12.

SAUVAGE (le P.), jésuite de Lorraine, est regardé comme le véritable auteur de l'ouvrage anonyme intitulé : *La Réalité du projet de Bourg-Fontaine, démontrée par l'exécution*, Paris, 1755, 2 vol. in-12. Ce livre, qui se rattache aux querelles du jansénisme, fut lacéré et brûlé par arrêt du parlement de Paris du 21 avril 1758. A l'époque où la compagnie fut proscrite, le P. Sauvage, de concert avec le P. Grou et d'autres membres de la société, fit paraître une réponse au livre intitulé : *Extraits des assertions dangereuses et pernicieuses, etc.*, 1765-65, 4 vol. in-4.

SCHADOW (Jean-Godefroy), statuaire, né en 1764 à Berlin, reçut à Rome son éducation artistique. De retour dans sa patrie, il fut nommé professeur de l'académie des beaux-arts, et en 1822, directeur. Ce fut dans ce poste élevé qu'il rendit d'immenses services, et contribua puissamment à former les sculpteurs allemands contemporains les plus distingués. Schadow mourut à Berlin, le 28 janvier

1850, à 86 ans. On lui doit entre autres ouvrages : le *Monument funèbre* du comte de Vander-Mark, dans l'église de Sainte-Dorotheë; les *Statues équestres* de Frédéric-le-Grand, à Stettin; du général Ziethen; du feld-maréchal Blucher, à Rostock; du général Taubentzien et du duc Léopold de Dessau, à Berlin; un groupe colossal en marbre représentant la reine Louise de Prusse et sa sœur, la duchesse de Cumberland, à Londres, etc.

SCHIOPPALALBA (Jean-Baptiste), né à Venise en 1721, fut d'abord attaché en qualité d'aumônier à l'école de Sainte-Marie de la charité, et fut ensuite l'un des deux présidents des grands séminaires fondés par le sénat à Venise. On le regardait comme un des hellénistes les plus distingués de son siècle. Il mourut à Venise en 1797, laissant, entre autres ouvrages, une dissertation qui a pour titre : *In perantiquam sacram tabulam graecam, insigni sodalitis Sanctae Mariae Charitatis Venetiarum, à cardinale Bessarione dono datam*, Venise, 1777, in-4. Elle est divisée en dix chapitres; le premier contient des éclaircissements sur l'origine de ces monuments chez les premiers chrétiens qui s'en servaient pour y enfermer des reliques.

SCHNEIDER (Joseph-Xavier), né à Lucerne en 1750, devint curé de Scheipfer et employa ses loisirs à l'étude de l'histoire et de la statistique de sa patrie. D'un caractère aimable et complaisant, il fut en relations amicales et scientifiques avec la plupart des hommes lettrés de la Suisse. Il mourut en 1784. On lui doit : *Histoire du pays de l'Entlebuch* (Lucerne, 2 vol. in-8, en allemand), où l'on trouve des documents inédits et des détails topographiques pleins d'intérêt. Le *musée Helvétique* et le *Magasin d'histoire naturelle de la Suisse*, contiennent aussi plusieurs de ses mémoires.

SCOTTI (Ange-Antoine), né à Procéda, dans le royaume de Naples, le 18 février 1786, fut élevé à l'ombre du sanctuaire, au service duquel il se consacra de bonne heure. Formé par d'excellents maîtres, il fit des progrès rapides dans les langues grecque et latine, qu'il étudia à fond, et y joignit la connaissance de la langue sainte. Il avait reçu de la nature un esprit pénétrant, une prodigieuse mémoire et une facilité de pénétration, qui lui permirent d'aborder dès son jeune âge l'étude des questions les plus abstraites des sciences et des lettres. Il parcourut avec une vive ardeur les vastes champs de la philosophie, de la théologie, de la science biblique, de la paléographie, du calcul, du droit canon, de l'histoire sacrée et profane, de la poésie, et y joignit même quelque teinture de l'art médical. Les connaissances variées qui ornaient son esprit, le firent juger capable d'interpréter les manuscrits d'Herculanum, de commenter les chartes des archives royales et d'enseigner la diplomatie aux jeunes gens qui cultivaient cette science. Quand les troubles politiques du royaume eurent cessé, il travailla à remettre de l'ordre dans l'instruction publique, et devint préfet de la bibliothèque royale. Bientôt il fut choisi pour précepteur des princes, et le roi actuel Ferdinand II a été son élève. Etant à la cour, il avait reçu le titre d'archevêque de Thessalonique; mais ennemi de l'adulation et des manéges

de la prudence humaine, il se borna à ses fonctions, et ne se servit de la confiance du prince que pour le bien de la religion, pour le soulagement des malheureux et la défense de la vérité. Toutefois, ces occupations ne forment que la partie de sa vie la moins intéressante. Répondant aux vues de la providence qui l'avait favorisé de dons si variés, il ne se borna point aux travaux scientifiques et littéraires, mais il entreprit, dans nos temps fâcheux, un apostolat difficile, en travaillant à cultiver l'esprit et à former le cœur des jeunes étudiants. Le séminaire, où il avait reçu sa première instruction littéraire, trois congrégations de piété, deux collèges de la capitale, deux congrégations de prêtres missionnaires, un oratoire, où les gens du peuple venaient le soir apprendre les éléments de la doctrine chrétienne, les hôpitaux, les prisons et les plus vils réduits, furent le vaste champ où cet homme vraiment apostolique exerça son zèle. Il étendait sa sollicitude et son inépuisable charité à toute espèce de besoins; mais ses soins particuliers s'adressaient surtout aux jeunes gens qu'il s'efforça de retirer du vice et de faire entrer dans les sentiers de la vertu. Ses belles qualités lui avaient acquis la considération universelle. Les rois de Naples l'honorèrent de leur attachement et de leur estime. Les pontifes romains, Grégoire XVI en particulier, l'invitèrent à se fixer à Rome, pour employer ses talents au service du saint Siège. Mais Dieu avait réglé qu'il finirait sa vie dans le lieu où il avait tant travaillé pour sa gloire. Victime de son ardente charité, il fut atteint, en visitant les prisons, d'une fièvre typhoïde, qui l'emporta le 6 mai 1845, après qu'il eut reçu avec une piété exemplaire les sacrements de l'Eglise. Outre beaucoup de *Mémoires* qu'il a insérés dans des collections littéraires et dans des journaux, il a publié les ouvrages suivants : *Illustration d'un vase italo-grec*, Naples, 1814; *Réponse à une critique de cet écrit*, 1815; *Dissertation sur un demi-buste faussement attribué à Annibal le Carthaginois*, 1815; *Extraits des Amphiloques de Photius*, traduits en latin avec de courtes notes, 1817; *Eloge historique du P. Jean Andres*, 1817; *Oraison funèbre d'Emmanuel Parisi, ministre de l'intérieur*, Aversa, 1818; *Eloge funèbre de Thomas Caravita, prince de Lirignano*, Naples, 1820; *Catéchisme médical, ou développement des doctrines qui concilient la religion avec la médecine*, 1821; *Eloge historique du chevalier Dominique Cotregno*, 1825; *Théorèmes de politique chrétienne*, 1850, 2 vol.; *Eloge funèbre de François I^{er}, roi des deux Siciles*. Les tom. iv et vi des *Livres retrouvés à Herculanum*, 1852, etc.; *Homélie aux jeunes étudiants*, 1855, 2 vol.; *Eloge funèbre de Marie-Clémentine de Savoie, reine des deux Siciles*, 1856; *Vie de D. Mariano Arcieri*, 1858; *Méditations à l'usage du clergé, pour tous les jours de l'année, tirées des évangiles des dimanches*, 1842, 4 vol. in-12. On voit dans ce livre combien l'auteur s'était nourri de l'Ecriture sainte. Ces ouvrages sont en italien.

SCROFANI (Xavier), historien et économiste, né en 1736 à Modica en Sicile, prit les ordres sacrés, mais n'exerça jamais aucune fonction du saint ministère et cessa même dans la suite de porter l'habit

ecclésiastique. Etant venu à Paris, il se lia avec Raynal et Rozier dont il avait étudié les ouvrages. A son retour, il fut appelé à Venise, où il fut d'abord nommé professeur d'agriculture, puis surintendant général de l'agriculture et du commerce avec le Levant, fonctions qui l'obligèrent de faire un long voyage pour recueillir sur les lieux mêmes les renseignements nécessaires à ses travaux. En 1809, il rentra dans le royaume de Naples; mais tant que Murat resta sur le trône, il n'obtint aucun emploi. Nommé en 1814, par le roi Ferdinand, directeur de la statistique et du recensement, il fut mis à la retraite en 1822, et mourut en 1855. On a de lui, entre autres ouvrages : *Tous ont tort*, Florence, 1791, in-8. C'est une histoire et un appréciation des événements survenus en France de 1789 à 1790. Les faits y sont racontés avec une scrupuleuse vérité et jugés avec la sagacité d'un homme qui voit les choses d'en haut et qui ne se passionne pour aucun parti; *Essai sur le commerce en général des nations de l'Europe, avec un aperçu sur le commerce de la Sicile, en particulier*, Venise, 1792, in-8, trad. en français, Paris, 1802, in-8; *Voyage en Grèce*, Londres, 1799-1800, 5 vol. in-8; *Mémoires sur les beaux-arts*, 1800, 2 vol. in-8; *La guerre des esclaves en Sicile du temps des Romains, suivie de la guerre des trois mois*, Paris, 1806, trad. en français par Naudet, 1807, in-8, ouvrage dans lequel l'auteur a rassemblé, classé, analysé et éclairci par la confrontation tous les passages qu'il a pu trouver sur ce sujet jusqu'alors trop peu étudié. Avec ces matériaux, il est parvenu à former une histoire pleine de clarté et d'intérêt.

SERRE, comte de SAINT-ROMAN (Alexis-Jacques de), né en 1770, d'une ancienne famille originaire des Cévennes, se destinait d'abord à la magistrature, puis à la diplomatie; mais la révolution ayant éclaté, il émigra et fit sous les drapeaux de Condé la campagne de 1792. De retour en France, il ne sollicita aucun emploi ni sous le consulat, ni sous l'empire. Malgré son éloignement pour Bonaparte, il défendit Paris contre les étrangers en 1814 et fut fait pair de France en 1815, sous la seconde restauration. Après s'être distingué à la chambre par son attachement à la royauté, en votant toutes les mesures qui lui semblaient nécessaires pour assurer le maintien du trône, il cessa de siéger dès 1850, refusa de prêter serment au gouvernement de juillet, et rentré dans la vie privée, s'occupa de politique et de droit social jusqu'à sa mort qui arriva en 1845. Il laissa la réputation d'un homme de cœur et de capacité. On a de lui, entre autres ouvrages : *Réfutation de Montesquieu sur la balance des pouvoirs et aperçus divers sur plusieurs questions de droit public*, 1817, in-8; *Poésies dramatiques d'un émigré*, Paris, 1825, in-8; *Lettres de MM. de Saint-Roman et de Cormenin sur la souveraineté du peuple*, ibid., 1852, in-8; *Lettres sur la patrie, la légitimité et la souveraineté du peuple*, ibid., 1855, in-8.

SERVANT (Nicolas), prêtre, né à Fismes en Champagne, fut curé de Nanteuil-la-Fosse depuis 1773 jusqu'en 1791. A cette époque, il prêta serment à la constitution civile du clergé, devint vi-

caire-général de l'évêque constitutionnel de la Marne, et mandataire de ce prélat au concile national de 1797. Homme d'esprit, mais d'un caractère opiniâtre et ergoteur, il mourut dans le schisme constitutionnel en 1805. On a de lui quelques *Brochures* en faveur des prêtres assermentés.

SERVOIS (l'abbé Jean-Pierre), né à Cosne-sur-Loire, dans le Nivernais, en 1764, commença ses études à Bourges et vint les terminer au collège Mazarin. Ayant reçu la prêtrise en 1788, il prêta serment à la constitution civile du clergé et assista en 1797 et 1801 aux conciles nationaux tenus à Paris par les constitutionnels. Belmas, promu à l'évêché de Cambrai, le nomma chanoine de sa cathédrale, puis vicaire-général du diocèse. Il mourut en 1851, après avoir manifesté des sentiments d'obéissance envers l'Eglise. Il était membre de la société des antiquaires de France, et de celle de géographie de Paris; il avait été l'un des fondateurs de la société d'émulation de Cambrai. On a de lui : *Observations sur le Soleil d'or offert par Fénelon à l'église métropolitaine de Cambrai*, 1817, in-8; *Notice sur la vie et les ouvrages du docteur Samuel Johnson*, Cambrai, 1825, in-8; *Dissertation sur le lieu où s'est opérée la transfiguration de Notre-Seigneur*, ibid., 1850, in-8. Suivant l'auteur, c'est sur le Liban et non sur le Thabor. Servois a traduit de l'anglais un grand nombre d'opuscules de Samuel Johnson.

SEVEROLI (Antoine-Gabriel), cardinal, né à Faenza dans les Etats-Romains en 1757, suivit d'abord la carrière administrative, puis la carrière politique. A l'époque des négociations pour le mariage de Bonaparte et de Marie-Louise, il résidait à Vienne comme nonce de sa sainteté. Devenu cardinal depuis 1816, il résida habituellement dans son évêché de Viterbe, où il se fit chérir des pauvres à cause de l'abondance de ses aumônes. A la mort de Pie VII, quand les cardinaux s'assemblèrent en conclave, un parti considérable se prononça dès les premiers jours pour Severoli; mais l'Autriche, usant d'un droit que lui reconnaissait la cour de Rome, prononça l'exclusion contre lui. Le cardinal della Genga fut élu et prit le nom de Léon XII. Severoli dirigea une partie des affaires sous le nom de ce pontife; mais sa santé s'altéra bientôt, et il mourut le 8 septembre 1824.

SEVIN (Pierre), moine de l'ordre des Augustins, est l'auteur de la *Légende des onze mille vierges avec plusieurs autres saints et saintes*, Paris, sans date, 28 feuillets. Cette légende est une des plus célèbres du moyen-âge. Elle se trouve dans les anciens agiographes, et elle est l'objet de plusieurs écrits imprimés dès les débuts de la typographie. Quant à son authenticité, elle ne saurait plus guère trouver de défenseurs. On attribue l'erreur des chroniques à la manière fautive dont on avait lu une inscription placée à Cologne : VRSVLA. ET. XI. M. M. V. V. Au lieu de *undecim martyres virgines*, sens réel des six dernières lettres, on lisait : *undecim millia Virgines*.

SIBLOT (Claude-François-Bruno), médecin, membre de la convention nationale, né à Lure en 1752, est mort dans cette ville le 21 octobre 1801. C'était un praticien habile, un homme de mœurs

douces et d'une bonté si parfaite, que son nom est resté en vénération dans le pays. La plus grande partie de son temps était consacrée aux malades pauvres; il les visitait avec une bienveillance particulière, les encourageait par de consolantes paroles, et les aidait le plus souvent de sa propre bourse. Député à la convention, il vota la mort de Louis XVI, sans sursis ni appel au peuple, et resta malheureusement fidèle jusqu'à sa dernière heure à ses principes politiques.

SIMON DE LA VIERGE (le P.), né vers 1658, en Touraine, entra dans l'ordre des Carmes, où il se fit une réputation comme prédicateur, et mourut à Paris, dans le couvent du Saint-Sacrement, le 26 décembre 1728. Il a publié : *Actions chrétiennes, ou Discours de panégyriques et de morale sur différents sujets*, Paris, 1695, in-12; *Actions chrétiennes, ou Discours de morale pour le temps de l'Avent*, Paris, 1703, Lyon, 1718, 2 vol. in-12; — *Pour tous les jours de Carême*, Lyon, 1719, 6 vol. in-12. Tous les sermons du P. Simon, remarquables par la piété et la doctrine, autant que par la clarté et la pureté du style, ont été réunis sous le titre d'*Actions chrétiennes, ou Discours*, etc., Liège, 1753, 15 vol. in-12.

SIMON (l'abbé), né vers 1712, dans le Vendômois, obtint un canonicat à la collégiale de Saint-Georges à Vendôme, et mourut dans cette ville le 7 mars 1781. Il avait laissé manuscrit une *Histoire de Vendôme et de ses environs*, qui vient d'être imprimée, Paris, 1854-55, 5 vol. in-8. Elle contient des pièces intéressantes, et de curieux détails qui doivent la faire rechercher de tous ceux qui s'occupent de l'histoire de ce pays.

SMARAGDE, quatrième abbé de Saint-Mihiel ou Saint-Michel, au diocèse de Verdun, succéda vers 803 à Ermingaud dans le gouvernement de cette abbaye. Il prit une part active à la renaissance des lettres qui marqua le règne de Charlemagne. Ce prince l'appela au concile tenu en 809 à Aix-la-Chapelle. Il figura encore en 817 dans une assemblée réunie au même lieu pour discuter les principaux points de la règle de Saint-Benoît. Le crédit qu'il avait auprès de Louis-le-Débonnaire fut très-profitable aux religieux de Saint-Mihiel. Il obtint pour eux des privilèges, franchises et immunités sans nombre avec le beau prieuré de Salone. Le dernier acte de sa vie fut de rebâtir son monastère dans une situation plus riant. Il mourut vers 825. On a de lui : *Commentarius (seu postilla) in Evangelia et epistolas in divinis officiis per anni circulum legenda*, ex S. S. Patribus collectus, Strasbourg, 1556, in-fol. C'est un recueil abrégé de ce que les Pères ont dit de meilleur sur le texte que Smaragde entreprend d'expliquer; *Diadema monachorum ex sententiis contentum*, Paris, 1552, in-8; le plus célèbre et le plus charmant de ses écrits; *Commentarius in regulam sancti Benedicti*, imprimé dans l'édition de la règle de saint Benoît, Cologne, 1575, avec les commentaires du cardinal Jean de Turrecremata et d'autres auteurs.

SOMAGLIA (Jules-Marie della), cardinal, né à Plaisance le 9 juillet 1744, étudia chez les jésuites, et entra ensuite à la cour romaine où il remplit quelques emplois subalternes. Distingué par Pie VI,

il fut nommé d'abord préfet du cérémonial, puis rédacteur des brefs et enfin cardinal le 1^{er} juin 1795. Emprisonné sous la domination des Français, il s'échappa et put se rendre à Venise, où il assista au conclave ouvert dans cette ville le 1^{er} décembre 1799. Le pape Pie VII, qui fut élu dans cette assemblée, donna à Somaglia la charge de cardinal-vicaire. Ayant accompagné son maître à Fontainebleau, il s'y fit remarquer par une opposition ferme et modérée aux vues ambitieuses de Bonaparte, et passa pour être le chef des *cardinaux noirs*, c'est-à-dire de ceux à qui il était interdit de porter en public les insignes de leur dignité. Envoyé en exil à Mézières, il rejoignit Pie VII en 1814, contribua courageusement au rétablissement de la compagnie de Jésus et devint, en 1820, évêque d'Ostie et de Velletri et doyen du sacré collège. Après avoir contribué à l'élection de Léon XII, il prit une grande part, sous son règne, à l'administration en qualité de secrétaire d'Etat, et entretenait avec les ambassadeurs de toutes les puissances des relations pleines de dignité et de bonne politique. Il mourut le 2 avril 1850, ayant également bien mérité de la religion et de la cour romaine, de l'érudition et de la littérature italienne.

SORET (Nicolas), prêtre et poète, né près de Reims dans le xvi^e siècle, était vers 1610 maître de grammaire des enfants de chœur de la cathédrale de Paris. Il est connu par plusieurs pièces fort rares. *La Céciliade, ou le Martyre sanglant de sainte Cécile, patronne des musiciens*, Paris, 1606, in-8, tragédie en 5 actes et en vers; *Eglogues royales sur l'heureuse naissance de l'Achille français d'Orléans*, (le 2^e fils de Henri IV, et de Marie de Médicis), Paris, 1607, in-12. Outre les églogues au nombre de cinq, ce volume contient d'autres morceaux, tant latins que français, de Soret et de ses amis. *L'Élection divine de saint Nicolas à l'archevêché de Myre, avec un sommaire de sa vie en poème dramatique sententieux et moral*, Reims, 1624, in-8. On a encore de Soret des *Stances* et le *Reminiscaris des Rochelois*, Reims, 1628; un *Poème champêtre* sur la naissance du Dauphin, etc.

SPALDING (Charles-Auguste-Guillaume), né en 1760, en Poméranie, fut nommé référendaire, puis conseiller de justice à Berlin. Ayant obtenu sa retraite, il se livra dès lors exclusivement à des travaux littéraires, qui lui ont fait une grande réputation, et mourut le 5 septembre 1850. On lui doit : *Précis historique sur Pierre-le-Grand, roi de Castille*, Berlin, 1797; *Histoire des rois chrétiens de Jérusalem*, 1805, 2 vol. in-8; *Guerre du Canada*, 1821; *Conquête de Naples par Conradin*, etc.

STASSART (Henri-Ignace-Philippe de), né en 1640 à Gand, entra dans la société de Jésus, et enseigna la rhétorique dans un collège de son ordre. Ayant obtenu, pour cause de santé, de revenir, vers 1685, dans sa patrie, il y mourut le 21 juillet 1691. Il avait composé plusieurs ouvrages de dévotion; celui qui a pour titre : *Réflexions sur le saint Sacrifice de la Messe*, est le seul qu'on ait imprimé. La dernière édition est de Bruxelles, 1777, in-12, avec une *Notice* intéressante sur l'auteur, par l'abbé Grizar.

STELLINI (Jacques), né en 1699 à Civaldal del Friuli, entra dans l'ordre des Somasques, enseigna la rhétorique au collège des nobles à Venise, et fut appelé en 1759 à la chaire de morale de l'université de Padoue, où il mourut en 1770. Il a publié

plusieurs ouvrages, presque oubliés aujourd'hui, quoiqu'ils ne méritent pas de l'être. Ils ont été recueillis par les soins de ses confrères les PP. Barbarigo et Evangelii sous le titre de : *Opera omnia*, 1778-79, 4 vol. in-4.

T

TAILLEFER (Henri-Fr.-Ath. Wilgrin, comte de), né dans le Périgord en 1761, montra dès sa jeunesse un goût décidé pour l'étude des antiquités. Il forma une collection d'objets précieux, en fit don à la ville de Périgueux qui en forma un musée dont il fut le premier conservateur. Il mourut en 1855. On a de lui : *l'Architecture soumise aux principes de la nature et des arts*, 1804, in-4, fig.; livre dans lequel il recherche les moyens qui peuvent rapprocher les trois architectures d'une unité théorique et pratique; *Antiquités de Vésone*, Périgueux, 1821-26, 2 vol. in-4, fig., ouvrage précédé d'une dissertation sur les Gaulois et qui contient la description de la cité de Vésone et de son territoire.

TAMBRONI (Joseph), littérateur, né à Bologne en 1775, fit ses études à l'université, et en 1794 obtint au concours la place d'inspecteur aux archives. Sitôt que la guerre éclata en 1799 entre la France et l'Autriche, il fut nommé sous-secrétaire du Directoire à Milan, et après la bataille de Marengo fut attaché à la légation italienne à Paris. Consul à Livourne en 1809, il rentra dans la vie privée en 1814, et mourut à Rome en 1824. Il était membre de l'académie de Saint-Luc, de la société archéologique, de la Tibérine de Rome, et de l'académie impériale et royale des beaux-arts de Vienne. Il appartenait aussi à l'ordre de la couronne de fer et, depuis 1804, à l'institut de France en qualité d'associé étranger. Nous citerons parmi ses ouvrages : *Compendio delle storie di Polonia*, Milan, 1807, 2 vol. in-8; un grand nombre de *Pièces de vers*; plusieurs *Lettres* sur des sujets d'archéologie et d'histoire; enfin *Di Cennino Cennini, trattato di pittura, messo in luce la prima volta, con prefazione ed annotazioni*, Rome, 1822, in-8. Ce traité est resté inédit parmi les manuscrits de la bibliothèque du Vatican. Les chapitres les plus remarquables sont ceux où l'auteur parle de l'art de peindre à l'huile, d'enluminer et de dorer les manuscrits. Il paraît que les italiens employaient les couleurs à l'huile avant 1410, époque à laquelle on prétend que Jean de Bruges en fit pour la première fois la découverte.

TCHAMTCHIAN (Michel), historien arménien, né à Constantinople en 1758, fut destiné dans sa jeunesse à la profession de joaillier. Il entra à vingt-trois ans dans l'état ecclésiastique, fut admis dans la congrégation des religieux Mickitaristes de Venise et chargé d'enseigner l'arménien aux élèves de la compagnie. Ayant eu des démêlés avec les religieux de son ordre, il revint à Constantinople,

où il mourut en 1825. On a de lui, entre autres ouvrages, une *Grammaire arménienne*, Venise, 1779, in-4; *Histoire d'Arménie*, ibid., 1784-1786, 5 vol. in-4; écrite en arménien littéral, d'un style simple et correct, mais dépourvue de critique dans plusieurs parties.

TÉDENAT, mathématicien, membre correspondant de l'Institut, habitait Saint-Geniez, dans l'Aveyron. Il mourut en 1852, dans un âge assez avancé. On lui doit plusieurs ouvrages sur les sciences mathématiques et physiques.

TEISSIER (Guillaume-Ferdinand), magistrat, né à Versailles en 1779, fut successivement conseiller de préfecture de la Moselle en 1813, sous-préfet de Thionville en 1819, et préfet de l'Aube après 1850. Il mourut à Carcassonne, en 1854, membre ou correspondant de plusieurs sociétés savantes. On a de lui : *Histoire de Thionville*, Metz, 1828, in-8; *Essai sur l'imprimerie Messine*, 1828, in-8. Il avait fourni des mémoires à la société des antiquaires de France.

TERSAN (Charles-Philippe-Campion de), antiquaire, né à Marseille en 1756, embrassa l'état ecclésiastique et commença dès sa jeunesse à recueillir des objets d'art. La collection qu'il forma était composée d'antiquités appartenant aux divers peuples de l'Europe et de l'Asie. Il se servait de ces objets pour éclaircir des passages d'auteurs anciens ou de voyageurs modernes. Il mourut en 1819, sans avoir publié autre chose que le *Catalogue des médailles* de d'Ennery, avec la collaboration Gosselin et de Romé Dellié. Grivaud de Vincelle a mis une courte notice sur Tersan à la tête du *Catalogue des objets d'antiquités et de curiosité* qui formaient le cabinet de ce savant et qui ont été vendus l'année même de sa mort.

TESSANECK (le P. Jean), mathématicien, né vers 1720 dans la Bohême, embrassa la règle de Saint-Ignace et après avoir professé les humanités et la philosophie dans différents collèges, se livra, avec la permission de ses supérieurs, à son goût pour les mathématiques. Nommé professeur à l'université de Prague, après la suppression de sa compagnie, il enseigna d'une manière brillante et mourut après 1780. On a de lui : *Expositio sectionis secundæ et tertiæ libri primi principiorum mathematicorum philosophiæ naturalis à Newtono inventorum*, Vieux-Prague, 1766, in-8; *Newtonis philosophiæ naturalis principia mathematica, commentationibus illustrata*, lib. 1. 1768, in-8; *Per-*

tractatio quorundam modorum questiones geometricas persolvendi, ibid., 1770, in-8; *Pertractatio elementorum calculi integralis*, ibid., 1771, in-8. On lui doit en outre plusieurs dissertations insérées soit dans les mémoires d'une société de savants établie à Prague et publiés par Ign. Born (voy. ce nom, v, 190), soit dans le recueil de Jos. Stepling qui a pour titre : *Commercium litterarium*.

TETZEL ou TEZEL (Jean), dominicain, né vers 1470 à Pirna, dans la Misnie, acheva ses études à Leipsig, et ayant embrassé la vie monastique ne tarda pas à se faire connaître par son talent pour la prédication. Ayant obtenu le titre d'inquisiteur de la foi et la commission de publier les indulgences que le pape Léon X avait accordées pour se procurer les fonds nécessaires à l'achèvement de la basilique de Saint-Pierre, il parcourut la Saxe et les provinces voisines en exagérant, dit Fleury, le pouvoir des indulgences dont il faisait un scandaleux trafic (*Hist. ecclès. liv. 125*). Les moines augustins, jaloux de la préférence que les dominicains avaient obtenue sur eux, attaquèrent Tetzel et ses prédications. Tel fut le commencement du protestantisme. Luther, qui professait alors la théologie à Wittenberg, reçut de Jean Staupitz, son supérieur, l'autorisation de combattre dans des thèses publiques le commerce des indulgences; mais il ne s'en tint pas là : après en avoir flétri l'abus, il en condamna l'usage et il en nia le principe. C'est que Tetzel lui fit voir dans un ouvrage intitulé : *Propositiones centum et sex Lutherani adversæ, quibus catholicum de indulgentiis dogma propugnabat*. Malheureusement la vie de Tetzel était peu conforme à la sainteté de son état, et les calomnies de ses ennemis accrurent encore le scandale de ses mœurs. Miltitz, légat apostolique en Allemagne, le manda près de lui et lui reprocha si vivement sa conduite, que celui-ci en mourut de chagrin à Leipsig, dans les premiers jours de l'année 1519.

THEVENOT (Magloire), instituteur, né en 1764 à Dampierre près d'Arcis-sur-Aube, tint d'abord un pensionnat à Brinon, puis le transféra à Troyes où il fut nommé régent de quatrième au collège, lors de la réorganisation de l'université. Il mourut dans cette ville en 1821. On a de lui : *Cours de septième*, Troyes, in-12; *Eléments des langues française et latine*, ibid., 1785, in-12, ouvrage estimable; *Principes de grammaire française*, ibid., 1801, in-12; *Questions sur les principes généraux de la langue française*, ibid., 15^e édit. en 1810, in-8; *Anthologia practica latina*, Paris, 1814, 2 vol. in-8. Il est l'éditeur de la traduction anonyme en vers latins du *Vert Vert* de Gresset, avec le texte en regard, suivie de la *Traduction* en vers français du *Psaume 8*, paraphrasé en vers latins par Théod. de Bèze, in-8.

THIBAUDEAU (Antoine-Claire), conventionnel, né à Poitiers en 1763, fut d'abord avocat dans sa ville natale, puis procureur-syndic de la commune. Nommé en 1792 député à la convention nationale, il y vota la mort de Louis XVI sans appel ni sursis. Après le 9 thermidor, il devint un des chefs du parti qui tenait un juste milieu entre la

gauche et la droite, et se distingua dans l'assemblée soit comme président soit comme rapporteur. Le 15 février 1795, il fit décréter la révision des lois révolutionnaires, comme seul moyen de ramener la paix. Il appuya les mesures favorables aux émigrés et déjoua les projets de Tallien et de Fréron qui s'efforçaient de maintenir la terreur. Passé au conseil des cinq-cents, il continua à se distinguer ordinairement par la modération de sa conduite, fut porté sur la liste de proscription du 18 fructidor et trouva des protecteurs assez puissants pour s'en faire effacer. Devenu conseiller d'état après le 18 brumaire, il fut nommé préfet de la Gironde en 1805 et comte de l'empire en 1808. La première restauration le priva de tous ses emplois; mais il reçut pendant les cent-jours le titre de pair de France et le rang de conseiller-d'état. Proscrit en 1816 en vertu de la loi qui atteignait les régicides, il parcourut la Suisse et l'Allemagne, se fixa à Prague et rentra en France après 1850. Sa mort arriva vers 1840. On a de lui : *Mémoires sur la Convention et le Directoire*, 1824, 2 vol. in-8; *sur le Consulat et l'Empire*, 1855, 10 vol. in-8; ouvrages intéressants, pleins de documents utiles, mais écrits d'un style ampoulé.

THIEBAUD DE BERNEAUD (Arsenne), né à Sedan en 1777, d'une famille ancienne, épousa les principes de la révolution et s'engagea en 1792 pour défendre la France contre les étrangers. Mis, par suite de ses blessures, hors de service, il rentra dans sa famille avec le grade de capitaine de husards et fut chargé par le directoire de plusieurs missions administratives. Il entreprit ensuite un voyage scientifique en Asie, dans l'intérêt de l'histoire naturelle et des antiquités de tout genre. Décoré de la légion-d'honneur en 1807, il refusa la croix pour demeurer fidèle à la sévérité de ses principes républicains. Cependant il accepta des fonctions au ministère de l'intérieur et devint conservateur adjoint de la bibliothèque mazarine. Il mourut en 1830, membre de la société d'encouragement pour l'industrie nationale, secrétaire perpétuel de la société linnéenne de Paris, correspondant de plusieurs académies nationales et étrangères. On a de lui, entre autres ouvrages; *Traité du père de famille*, Paris, 1799, in-12; *Voyage à l'île d'Elbe et autres îles de la mer tyrrhénienne*, ibid., 1808, in-8; *Traité du genêt et de l'orme*, ibid., 1810 et 1811, 2 vol. in-8; *Préjugés particuliers à l'agriculture*, ibid., 1812, in-8; *Traité de l'éducation des animaux domestiques*, ibid., 1820 et 1825, 2 vol. in-12. Il a coopéré activement au *Cours pratique d'agriculture*; à la *Bibliothèque des propriétaires ruraux*; aux *Annales de voyages* et à la *Biographie universelle*. Les dernières années de sa vie ont été employées à revoir une *Traduction française des œuvres de Théophraste*, avec des notes et mémoires explicatifs, précédée du texte grec, de la vie de l'auteur et de l'analyse raisonnée des ouvrages du célèbre philosophe. Cet ouvrage, annoncé dès 1815, n'a pas encore paru.

THOMAN (Maurice), né à Leutkirch en Souabe en 1722, entra chez les jésuites. Par suite de la suppression de cette compagnie, ayant été trans-

porté de Goa à Lisbonne, il fut jeté, ainsi que ses confrères, dans les cachots de la citadelle de Saint-Julien, sur les bords du Tage, où il n'eut, pendant seize ans, de communication qu'avec ses geoliers. En 1777, l'ambassadeur d'Autriche réclama enfin les jésuites allemands, et Thoman put retourner dans sa patrie. Il se retira à Botzen dans le Tyrol, où il mourut en 1790, après avoir publié : *Vie et voyage de Maurice Thoman, ex-jésuite et missionnaire en Asie et en Afrique, écrits par lui-même*, Augsbourg, 1788, in-8, ouvrage doublement intéressant pour la géographie des contrées que l'auteur a parcourues, et par le récit des maux qu'il a soufferts lui-même.

TISSIER (le P. Bertrand), bernardin, introduisit, en 1664, la réforme dans l'abbaye de Bonnefontaine, près de Reims, dont il était prieur, et mourut vers 1670. Il a publié le recueil intitulé : *Bibliotheca Patrum cisterciensium*, etc., Bonnefontaine, 1660-69, 8 tom. en 4 vol. in-fol., très-rare.

TOLOMAS (Charles-Pierre-Xavier), né en 1705 à Avignon, entra dans la société de Jésus, et enseigna les belles-lettres au collège de la Trinité à Lyon, où il mourut en 1765. Il était membre de l'académie de cette ville. On a de lui : *Dissertation sur l'hygiène*, 1755, in-12; *Dissertation sur le café*, 1757, in-12. Il en conseille l'usage aux personnes studieuses. *Discours sur la philosophie d'Epictète*, 1760, in-8, et un assez grand nombre de mémoires et de dissertations manuscrites, entre lesquels nous citerons : *De l'architecture des Egyptiens*; *De l'art de fortifier la mémoire*, etc.

TCLOSANI (Antoine), né en 1555 à Toulouse, prit, en 1596, l'habit des chanoines réguliers, dont il devint le réformateur, dans l'abbaye chef d'ordre en Dauphiné. Il joignait une profonde érudition à une grande piété, et fut un des plus habiles prédicateurs de son temps. Il mourut en odeur de sainteté, le 12 juillet 1615. Il a composé : *Démonstration que ce que l'Eglise enseigne de la présence réelle n'est que la parole de Dieu*, etc., Lyon, 1608, in-8; *L'adresse du salut éternel, et antidote de la corruption qui règne dans ce siècle*, etc., Lyon, 1612, in-8; *Prétextes de la religion prétendue réformée*, etc., ibid., 1614, in-12. Ces trois ouvrages sont écrits contre les calvinistes, dont ils relèvent avec succès les erreurs. Jean de Loyac a publié la *Vie* de Tolosani, Paris, 1645, in-8.

TRENTA (Philippe), né en 1751 à Ascoli, embrassa l'état ecclésiastique, obtint la place d'auditeur à Lucques, à Macerata, et fut nommé évêque de Foligno, où il mourut en mars 1795. On a de lui un recueil de six tragédies (*Giulio Sabino*; *Teone*; *Oreste*; *Annibale*; *Vidacilio*; *Gionata*), Foligno,

1757; Lucques, 1766, in-4. *L'Ange*, tragédie, qui remporta le deuxième prix au concours dramatique de Parme, a été imprimée à part, 1774, in-4. *Limon, sive urbanarum questionum libr. tres*, Rome, 1782, in-4. C'est un recueil de *Dissertations* sur différents sujets d'antiquités.

TRIPPIER (Jean), avocat, né en 1765 à Autun, vint achever ses études à Paris, au collège de Montaigu, où, dès la première année, il obtint au concours général le grand prix de sa classe. Sans fortune et sans patron, il ne dut sa réputation qu'à lui-même. Il débuta au barreau en 1790, devant des tribunaux de district, dans des causes d'un intérêt privé qui peuvent fournir au jurisconsulte l'occasion de faire preuve de savoir, mais qui ne prêtent point à l'éloquence. Ce fut là qu'il contracta l'habitude de n'employer dans ses plaidoiries que les ressources de la dialectique. Esprit froid, juste et logique, très-laborieux, doué d'un excellent jugement, il se plaça par ses qualités au rang des premiers avocats de Paris. Quoiqu'il ne fût nullement orateur, il ne crut pas devoir refuser son ministère à des accusés politiques. Ce fut lui qui défendit Lavalette sous la seconde restauration, et plus tard Gévaudan dans l'affaire de la souscription nationale. Membre de la chambre des députés en 1822, il ne s'y fit point remarquer. Le soin de sa santé l'ayant forcé de renoncer à la plaidoirie, il accepta la place de conseiller à la cour royale de Paris. Nommé en 1851 conseiller à la cour de cassation, deux ans plus tard il fut élevé à la pairie, et mourut en 1840.

TUET (Jean-Charles-François), né en 1742 à Ham, professa au collège de Sens de 1764 à 1782. Deux ans auparavant, il avait été nommé chanoine de la cathédrale de cette ville. La révolution le priva de ce bénéfice, et il mourut misérable le 26 décembre 1797. On a de lui : *Eléments de poésie latine*, Sens, 1778-87, in-12, réimprimés plusieurs fois; *Le Guide des humanistes*, etc., ibid., 1780, in-12; *Matinées senonaises, ou proverbes français*, ibid., 1789, in-8; *Projet sur l'usage que l'on peut faire des livres nationaux*, Paris, 1790, in-8, et plusieurs ouvrages manuscrits qui ne sont pas sans intérêt.

TUET (Esprit-Claude), frère du précédent, né vers 1745, fut prêtre du diocèse de Noyon, puis premier vicaire de Saint-Médard, à Paris, où il mourut vers 1787. On a de lui : *Moyens d'arriver à la perfection chrétienne*, 1778, in-12; *Moyens convenables aux personnes chrétiennes pour passer facilement le temps de l'avent*, 1780, in-12; *Manuel propre à MM. les curés, vicaires et ecclésiastiques chargés de la partie des mariages*, 1785; 2^e édition augmentée des *Empêchements dirimants*, 1786, in-8.

V

VALADON (le P. Zacharie), religieux capucin, né vers 1680 à Auxonne, embrassa la règle de Saint-

François, et se consacra avec un grand zèle au service des malades pendant la peste de Marseille.

Quand ce fléau eut cessé ses ravages, il partit pour l'Orient, parcourut la Syrie et la Palestine en annonçant l'Evangile, et revint en France, épuisé de fatigues. Il se retira à Dijon dans un couvent de son ordre et y mourut en 1746. Il avait composé sur ses voyages en Orient une *Relation* qui est restée manuscrite et dont on conserve une copie à Dijon.

VALADY (Jacques-Godefroy IZARN de), né à Villefranche, dans le Rouergue, était en 1789 officier dans les gardes françaises. Il se montra favorable à toutes les réformes, sans prévoir les terribles conséquences de la révolution, et favorisa l'insurrection de ses soldats. Dès qu'il vit le trône en danger, il changea de langage, et, député de l'Aveyron à la convention nationale, il n'attendit pas le jugement de Louis XVI pour manifester son opinion en faveur de ce malheureux prince. Lorsqu'il s'agit de prononcer sur la peine à lui appliquer, il demanda que le roi fût conduit au château de Saurmur avec la reine et ses enfants jusqu'à ce que l'empereur et le roi d'Espagne eussent reconnu la république française; que Madame Elisabeth fût libre de se retirer partout où elle le voudrait, et enfin que les fils du duc d'Orléans (dont l'ainé, Louis-Philippe (1), venait d'être nommé lieutenant-général), fussent bannis à perpétuité. Il avait voté pour l'appel au peuple, il vota pour le sursis. Le 15 avril, dénoncé par les sections de Paris, avec les principaux membres de la Gironde, au 31 mai il fut mis hors la loi. Il parvint à s'évader, mais après avoir erré quelque temps dans le Calvados, il cherchait à regagner son département, lorsque ayant été reconnu par son collègue Roux-Fazillac (voy. ce nom, vii, 550), il fut livré au tribunal criminel de Périgueux, et condamné à mort le 15 frimaire an II (5 décembre 1793).

VALIERO (Augustin), cardinal et littérateur, né à Venise en 1551, s'appliqua avec un soin particulier à la langue latine et aux études ecclésiastiques. Nommé à l'évêché de Vérone, il devint en 1585 membre du sacré collège et fut appelé à Rome pour y présider diverses congrégations. L'interdit lancé par Paul V, contre les Vénitiens, l'affecta au point qu'il en mourut de chagrin en 1606. On a de lui, entre autres ouvrages : *De cautione adhibenda in edendis libris*, Padoue, 1719, in-4; *Rhetorica ecclesiastica*, traduit en français par l'abbé Dinouart, 1750, in-12. Il eut sept éditions du vivant de l'auteur.

VASBOURG ou VASSEBOURG (Richard), archidiacre de l'église de Verdun, né à Saint-Mihiel, fit ses études au collège de la Marche à Paris, où il fut successivement boursier, régent, procureur et principal. Il fit imprimer à Verdun en 1549, *les antiquités de la Gaule-Belgique depuis Jules-César jusqu'à son temps*, ouvrage écrit avec bonne foi, mais où la crédulité de l'auteur se révèle à chaque page.

VASSALI-EANDI (Antoine-Marie), neveu du célèbre prédicateur Eandi (voy. ce nom, iii, 341), né en 1761 à Turin, embrassa la carrière ecclésiastique, et enseigna la philosophie et la physique à Tortone et à Turin. Nommé, en 1805, secrétaire

perpétuel de l'académie des sciences du Piémont, il devint peu de temps après directeur du muséum d'histoire naturelle et de l'observatoire de Turin. Mis à la retraite en 1814 avec le titre de professeur honoraire, il mourut dans sa ville natale, le 5 juillet 1825. Il était correspondant de l'institut de France. Ses principaux ouvrages sont : *Conjectures sur l'art d'établir des Paratonnerres chez les anciens Romains*, 1791, in-8; *Physicæ elementa et Geometriæ*, Turin, 1795, 5 vol. in-8. C'est à tort que l'on a attribué ces éléments à son oncle; *Lettres sur le galvanisme*, 1799, in-8; *La Meteorologia Torinese, ossia risultamenti delle osservazioni fatte del 1757 al 1817*, Turin, 1819, in-4.

VAUBLANC (J.-B.-Bernard VIENNOT, chevalier de), frère cadet du ministre (voy. VAUBLANC, viii, 277), né vers 1760 à Saint-Domingue, où son père remplissait un emploi supérieur, fit ses études à Paris à l'école militaire, débuta à 16 ans par une campagne sur mer, et se signala devant Savannah. Il fit ensuite la guerre des Etats-Unis dans l'armée commandée par Lafayette, et reçut, en récompense de ses services, des concessions de terre. Revenu en France au commencement de la révolution, il fut employé à l'état-major de l'armée du Rhin en qualité d'adjudant-général, et mérita l'estime de Custine (voy. ce nom, iii, 112). Lorsque ce malheureux général fut traîné à l'échafaud révolutionnaire, Vaublanc, justement suspect de désapprouver la marche des événements, crut devoir se retirer en Suisse. Après le 9 thermidor, il rentra en France, et vint à Besançon, où il passa quelque temps uniquement occupé de la culture des lettres. Sous le directoire, il fut rétabli dans son grade; le premier consul le nomma général de brigade. En 1808, il fut employé à l'armée d'Espagne en qualité d'inspecteur général aux revues, suivit Junot en Portugal, et pendant l'occupation de la Péninsule rendit d'importants services. Il fit ensuite la désastreuse campagne de Russie, et mourut dans la retraite à Gunbinan, près de Wilna, le 19 décembre 1812. Vaublanc préparait un grand ouvrage sur l'administration militaire; mais les précieux matériaux qu'il avait recueillis ont été perdus en Russie.

VAULCHIER (Matthieu), traducteur, né dans le xvi^e siècle à Arlay près de Lons-le-Saulnier, d'une famille ancienne qui subsiste encore dans le pays, mérita la bienveillance de Charles-Quint et reçut de ce prince la charge d'un de ses rois d'armes avec le surnom de *Franche-Comté*. Il se signala dans les guerres contre les protestants d'Allemagne, et ne quitta Charles-Quint qu'après son abdication. On ignore l'époque de sa mort. Il a traduit le *Commentaire* de don Louis d'Avila, *de la guerre d'Allemagne*, Anvers, 1550, in-8.

VENEGAS (Michel), jésuite, fut missionnaire au Mexique et en Californie. Il recueillit de précieux documents sur l'histoire de cette dernière contrée. Après sa mort, un religieux de sa compagnie les mit en ordre et les publia sous le titre de : *Noticia de la California y de su conquista*, Madrid, 1757, 5 vol. in-4, trad. en français par Eidous, Paris, 1767, 5 vol. in-12.

(1) « Je lui reconnais des services, je lui crois des vertus, je les honore, mais je les crains. »

VERAU (Augustin), dominicain, né à l'île de Ténériffe, était un des humanistes les plus célèbres de son temps. Il devint lecteur de philosophie au couvent des bénédictins d'Orotara, et se distingua particulièrement par le zèle qu'il mit à améliorer les méthodes d'enseignement. Il mourut vers la fin du XVIII^e siècle. On a de lui : une grammaire latine (*El arte pequeno de gramatica latina*), une prosodie latine (*Arte metrica o poetica latina*) ; Le *Cicérone* espagnol et latin ; l'*Alectoromachie*, poème héroï-comique en vers latins, dans lequel le P. Vreau rappelle le style d'Ovide par sa facilité et par son esprit.

VERGY (Antoine de), archevêque de Besançon, né en 1488, d'une des familles les plus illustres du comté de Bourgogne, fut postulé pour archevêque dès l'âge de quatorze ans par le chapitre métropolitain et reçut l'onction épiscopale en 1517. Dès qu'il eut pris possession de son siège, il s'occupa de défendre les privilèges de son église soit contre les entreprises du parlement de Dole, soit contre celles des bourgeois de Besançon. De concert avec Pierre de la Baume qu'il s'était choisi pour coadjuteur en 1529, il réussit à arrêter les progrès de l'hérésie dans son diocèse. Il mourut en 1541, avec la réputation d'un prélat plein de zèle et de charité. Son épitaphe que l'on voyait dans l'église Saint-Etienne le qualifie : *Remedium pauperum*.

VIANI (Georges), numismate, né en 1762, cultiva d'abord les belles-lettres et la poésie, et abandonna ensuite la littérature pour s'appliquer à la numismatique du moyen-âge. Cette partie, beaucoup plus intéressante que l'ancienne, offre de grandes difficultés quand il s'agit de déterminer la valeur des monnaies. Viani était parfaitement instruit de tout cela et il fut souvent consulté par les ministres des finances des divers gouvernements, par les négociants et les directeurs des monnaies. L'académie de Lucques ayant formé le projet de recueillir des mémoires pour une histoire universelle de l'état Lucquois, il fut chargé de ce qui regardait la numismatique. La mort interrompit ses travaux le 2 décembre 1816. On a de lui : *Saggio poetico*, Londres, 1784, in-4 ; *Glicera*, Berlin (Lucques), 1785, in-8 ; *Memorie della famiglia Cibo e delle Monete di Massa di Lunigiana*, Pise, 1808, in-4 ; *Memorie d'una Moneta inedita della Republica di Pisa*, Pise, 1809, fig. ; *Lettera intorno alle Monete, ed alla Zecca di Pistoja*, Pise, 1813, in-8 ; *Ritratto d'un Opera Numismatica di S. E. il Sign. Conte Gian-Francesco Galeani Napione*, Florence, 1815, in-8.

VIGIER (Gérard), carme déchaussé, mort en 1658, se nommait dans le cloître Dominique de Jésus. Il est auteur de la *Monarchie sainte et historique de France*, trad. du latin en français par le P. Modeste de Saint-Amable, du même ordre, Paris, 1670, 2 vol. in-8. Cet ouvrage contient les vies des saints de la 1^{re} race de nos rois, au nombre de quatre-vingts. Le P. Vigier est encore auteur de l'*Histoire parénétique des trois saints protecteurs de la Haute-Auvergne, avec quelques remarques sur l'histoire ecclésiastique de cette Province*, Paris, 1636, in-8.

VILLIERS (Pierre), né en 1759, ayant embrassé la carrière militaire, était parvenu au grade de capitaine de dragons, lorsqu'il quitta le service pour se livrer à l'étude des lettres. Pendant la révolution, il se fit remarquer par la publication des *Rapsodies du jour*, journal en vaudevilles, dans lequel la satire des révolutionnaires était tempérée par une inépuisable gaieté. Condamné à la déportation au 18 fructidor, il trouva le moyen de se soustraire à cette proscription ; mais ce ne fut qu'après le 18 brumaire qu'il put reparaître en public. Depuis cette époque, entièrement occupé de travaux littéraires, il ne se mêla plus d'affaires politiques, et mourut à Paris, le 21 juillet 1849. Outre plusieurs pièces de théâtre, entre autres : le *Médecin turc* ; l'*Enfant et le Grenadier* ; le *Bouffe et le Tailleur*, etc. On a de lui : *Manuel du voyageur aux environs de Paris*, 1802-06, 2 vol. in-18 ; *Souvenirs d'un déporté*, etc., Paris, 1802, in-8 ; *Les braves anciens et modernes*, etc., 1806, in-12 ; *Itinéraire descriptif de Paris à Beaucaire*, 1816, in-8 ; *La France militaire, ou Abrégé de l'histoire de la monarchie française*, 1824, 2 vol. in-12.

VIRDOU (le P.), religieux carme, né à Saumur, mort à Paris en 1674, publia sous le nom de *Litanies de sainte Scolastique*, divers écrits contre les jansénistes. On cite, parmi ses autres ouvrages : *De scientiis acquirendis tam divinis quam humanis*, Paris, 1644 ; *Vie du P. Philippe Thibault*, auteur de la réforme des carmes de l'observance de Rennes, ibid., 1675.

VISDOMINI (François), prédicateur, né à Ferrare en 1514, entra dans l'ordre des cordeliers, y fut chargé de l'enseignement des novices et mourut à Bologne en 1555. On a de lui : plusieurs volumes d'*Homélies et de Sermons*, en latin et en italien, oubliés depuis longtemps.

VISETTI (Jacques), né à Padoue en 1756, mérita par ses talents précoces la protection du cardinal Rezzonico, depuis pape sous le nom de Clément XIII, qui l'admit parmi les élèves boursiers de son séminaire. Après avoir enseigné la philosophie et l'histoire ecclésiastique, il fut nommé à la cure de Sainte-Lucie en 1778. Il vivait encore en 1812, vénéré et chéri de tous ses paroissiens. Il publia en 1775 le premier volume d'un poème épico-héroïque, intitulé le *Triomphe de l'Eglise*, qui eut beaucoup de vogue en Italie, mais qui est resté tout-à-fait inconnu en France.

VITRY (le P. Edouard de), philologue et numismate, né vers 1670, embrassa la règle de Saint-Ignace et professa à Caen les mathématiques et la théologie. Appelé à Rome en 1724, il profita de son séjour dans cette ville pour perfectionner ses connaissances, et on lui aurait dû sans doute des ouvrages importants sur les antiquités romaines, s'il eut assez vécu pour accomplir ses projets. Il mourut en 1750. On connaît de lui un grand nombre de *Dissertations critiques*, insérées dans les *Mémoires de Trévoux*, de 1716 à 1722. Elles sont remarquables par la profondeur des recherches et par la sagacité du jugement ; le P. de Vitry nous apprend qu'il les composait en latin et qu'en les traduisant pour les envoyer au journal, il

s'attachait à ne présenter que la substance de son premier travail.

VOEL (le P. Jean), né en 1544 à Vaux-le-Moncelot, bailliage de Gray, entra chez les jésuites et professa les humanités dans différents collèges, notamment à Lyon et à Dole, où il remplit la place de recteur. Envoyé à Tournon en 1591, il y enseigna le grec et la rhétorique et y mourut en 1610 avec la réputation d'un religieux aussi distingué pour sa piété que pour sa science. On a

de lui : *De ratione conscribendi epistolas utilissimæ præceptiones*, Dole, 1586, in-12; *Artificium generale texendæ seu componendæ orationis*, Dole, 1589, in-8; *Explanations artificiosæ aliquot epistolarum familiarum Ciceronis*, Tournon, 1606, in-8; *De horologiis sciothericis*, ibid., 1608, in-4; *Index in breviarium romanum ad conciones formandas aptissimus*, ibid., 1609, in-16; *De oratore libri IV ex Cicerone potissimum collecti*, Lyon, 1610, in-8.

W

WÆEL DE VRONESTEIN (Guillaume), jésuite, né en 1582 à Utrecht, professa les quatre vœux de la société à Rome, et remplit longtemps, dans cette ville, les fonctions de prédicateur. De retour dans sa patrie, il fut promu à plusieurs dignités de son ordre. Recteur à Utrecht, puis à Louvain, et enfin à Bruxelles, il fut deux fois nommé provincial, et assista, en cette qualité, à deux assemblées générales de l'ordre à Rome. Sa capacité pour les affaires et sa piété égalaient son éloquence et ses talents pour la prédication. La Belgique dut à ce religieux d'importantes réformes et des institutions utiles. Il mourut à Bruxelles, le 31 août 1659. On lui doit : *Corona sacratissimorum Christi vulnrum XXXV considerationibus illustrata*, Anvers, 1649, in-8; *Abrégé de l'histoire de la croix* (en flamand), Anvers, 1649, in-8; *Lettre aux jeunes dames qui travaillent à instruire chrétiennement dans les églises*, Bruxelles, 1656, in-8.

WAGA (Théodore), né en 1759, dans la province de Mazovie, entra chez les Piaristes, et occupa avec distinction la chaire de littérature, d'histoire et de droit dans les collèges des Ecoles-Pies. Il mourut à Varsovie en 1801. Son principal ouvrage est une *Histoire abrégée des princes et rois de Pologne*, etc., Varsovie, 1770, in-8, qui a eu un très-grand nombre d'éditions, et mérite le succès qu'elle a obtenu. On a aussi de Waga des poésies polonaises et latines, fort répandues. Mais il paraissait faire peu de cas de sa réputation littéraire. Plein de l'esprit dans lequel son ordre a été institué, il ne pensait qu'à élever chrétiennement la jeunesse, à former son cœur à l'étude des lettres, à l'amour de la patrie et de la religion.

WAL (Guillaume-Eugène-Joseph, baron de), naquit le 29 janvier 1756, au château d'Anthisnes, village de la province de Liège. Son père descendait d'une ancienne maison de Lorraine; il appartenait par sa mère à l'illustre famille des comtes d'Aspremont-Lynden. Il acheva au collège de Louis-le-Grand à Paris, ses études qu'il avait commencées chez les jésuites de Pont-à-Mousson. Au sortir du collège, il entra comme sous-lieutenant dans Royal-Allemand, cavalerie. Il fit la guerre de sept ans; aide-de-camp du maréchal prince de Soubise, il se

distingua par son intelligente bravoure à la bataille de Johannisberg, 1762. Saisissant un drapeau, il rallia un corps de cavalerie qui se débandait, et contribua ainsi au succès de la journée. Il donna sa démission, malgré Soubise, à la paix de Hubertsbourg. De retour dans sa patrie, il se livra à l'étude du droit public et devint un des membres influents de la noblesse des états de Liège. On le chargea de plusieurs missions à Vienne, dont il s'acquitta heureusement. L'an 1775, cédant son droit d'aînesse à son frère Alexandre, il entra dans l'ordre teutonique; après son noviciat, il se rendit à Vienne, auprès de son oncle, le lieutenant Feld-Maréchal d'Aspremont-Lynden et se mit en rapport avec les hommes les plus éminents. Il fit plusieurs voyages à Paris, et, grâce à son notaire, le célèbre bibliophile Boulard, y connut les littérateurs et les savants les plus distingués. En 1793, il obtint la commanderie de Ramersdorf. Chassé de là par l'armée française, il reçut comme dédommagement de l'archiduc Maximilien, grand-maitre de l'ordre teutonique, la commanderie de Münnerstadt, dans le bailliage de Franconie et le conserva jusqu'en 1806. Il mourut en 1818, âgé de 82 ans, dans la petite ville d'Andennes sur les bords de la Meuse. Le commandeur de Wal a publié : *les Annales de l'ordre teutonique*, 8 vol., in-12, imprimés à Paris chez la veuve Valade, les trois premiers en 1784, le 4^e en 1786, le 5^e et le 6^e en 1788, le 7^e et le 8^e en 1790. Cet ouvrage, qui valut à l'auteur un bref flatteur de Pie VII, est écrit d'un style inégal et d'après un plan vulgaire. — Cette histoire est dédiée à l'archiduc Maximilien. Deux volumes de supplément, in-8, sous ce titre : *Recherches sur l'ancienne constitution de l'ordre teutonique et sur ses usages comparés avec ceux des templiers; suivis de quelques éclaircissements sur l'histoire de l'ordre et de réflexions sur l'abolition de celui du temple*, Jean-George Thomm, imprimeur à Mergentheim, 1807. Pie VII écrivit un bref à l'auteur pour le féliciter de ce nouvel ouvrage. Il y a de l'érudition dans ce travail et l'on y trouve des documents curieux et inédits.

WANTZEL (Pierre-Laurent), ingénieur des Ponts-et-Chaussées, naquit à Paris, le 5 juin 1814.

Il appartenait par son père à une famille de banquiers de Francfort-sur-le-Mein. Placé d'abord chez l'instituteur d'Ecouen, il montra une aptitude si merveilleuse pour les mathématiques, qu'à peine âgé de neuf ans, il tirait d'embarras son régent, lorsque celui-ci avait à faire quelque arpentage difficile. Entré à l'école des arts et métiers de Châlons en 1826, il la quitta en 1828, pour se livrer plus exclusivement aux mathématiques, dans la pension de M. Hévy, dont plus tard il épousa la fille. Cet honorable instituteur lui enseigna lui-même le grec et le latin, pendant que M. Blanchet lui faisait faire de rapides progrès dans les sciences. Elève du collège Charlemagne, il y obtint les succès les plus éclatants. En 1829, M. Raynaud le pria, lui écolier encore, de revoir les épreuves de son traité d'arithmétique, et Wantzel y inséra la démonstration d'un lemme inconnu jusqu'alors. A 18 ans, il se fit recevoir le 1^{er} à l'école polytechnique, et le 1^{er} à l'école normale. Il sortit en 1834 dans les Ponts-et-Chaussées. En 1837, il demanda un congé indéfini, préférant à la plus brillante position l'enseignement des mathématiques. Il fut nommé en 1838 répétiteur d'analyse à l'école polytechnique, et de mécanique appliquée à l'école des Ponts-et-Chaussées. En 1844, il fut chargé des examens d'admissions. Son enseignement se recommandait par la netteté, la fermeté, la lucidité, l'agrément. Il se faisait chérir et vénérer de tous ses élèves. Il se livrait au travail avec un tel acharnement que sa forte constitution ne put y résister. Il mourut le 21 mai 1848, avec la patience d'un sage et la sérénité d'un vrai chrétien, car sa foi qui avait souffert quelques éclipses, s'était ranimée depuis son mariage. Il a publié des articles remarquables dans le 25 et 27^e cahier du journal de l'école polytechnique; — dans les tomes 2 et 4 du journal de mathématiques pures; — dans les années 1842-4-7-8 il adressa à l'académie des comptes rendus et des mémoires dignes d'attention. Le bulletin de la société philomatique dont il était membre, 1843, 45, 47 et les nouvelles Annales de mathématiques, tome II, III, IV, s'enrichirent aussi de ses travaux. On remarque que Wantzel improvise et n'élabore pas, et que ses productions, quelque distinguées qu'elles soient, ne répondent pas entièrement à ce que l'on était en droit d'attendre de lui. Wantzel avait aussi étudié avec ardeur les philosophes allemands, écossais et les éclectiques français du XIX^e siècle. Il n'était pas étranger aux lettres contemporaines.

WEITENAUER (Ignace), né en 1703 à Ingolstadt, entra dans la société de Jésus, et s'appliqua sans relâche à l'étude des langues anciennes et modernes. Il enseigna à Vienne, pendant vingt ans, et lors de la suppression de son ordre, se retira à Deux-Ponts, où il mourut le 1^{er} février 1783. Ses principaux ouvrages sont : *Corona mariana linguis XII exornata; cum dissertationibus de lingua sinica*, Cologne, 1751, in-8; *Miscellanea litterarum humaniorum ex orationibus, elegiis, lyricis, symbolis criticis*, Augsbourg, 1752-55, 2 vol. in-8; *Hexaglotton sive modus addiscendi intra brevissimum tempus linguas gallicam, italicam, hispanicam,*

græcam, hebraicam et chaldaicam, Francfort, 1756-76, 2 vol. in-4; *Carmina selecta*, Augsbourg, 1757, in-8; *Hierolexicon linguarum orientalium*, ibid., 1759, in-4. Ce lexique hébreu, chaldaïque et syriaque, est précédé des principes de grammaire pour les trois langues. *Subsidia eloquentiæ sacræ, etc.*, ibid., 1764-69, 19 vol. in-12. C'est une compilation dans le genre de la *Bibliothèque des prédicateurs* du P. Houdry (voy. ce nom, IV, 453); *Compendium scientiarum et omnigenæ eruditionis*, ibid., 1767, 2 vol. in-8; *Lexicon in quo explicantur vocabula et phrases lingue gr. et hebr.*, ibid., 1780, in-8. On lui doit en outre une édition de la *Bible vulgate*, accompagnée d'un commentaire en forme de paraphrase, Augsbourg et Fribourg, 1769-73, 6 vol. in-8; et une traduction allemande de l'*Ancien et du Nouveau Testament*, avec des notes, ib., 1781-83, 14 vol. in-8.

WENRICH (Jean-Georges), orientaliste, né en 1787 à Schaszbourg, dans la Transylvanie, vint en 1809 à Vienne, perfectionner ses études. Après avoir professé quelque temps les langues sémitiques à Hermanstadt, il revint, en 1821, à Vienne remplir la chaire de littérature biblique à la faculté de théologie. Sans parler de ses travaux qui s'adressent exclusivement aux Orientalistes, il publia deux ouvrages d'un intérêt plus général, l'un sur les traductions des auteurs grecs en syriaque, en arabe, en persan, et en arménien, couronné par l'académie de Göttingue; l'autre sur la poésie des Hébreux comparée à la poésie arabe, ouvrage couronné en 1854 par l'académie des inscriptions et belles-lettres de Paris. Wenrich mourut à Vienne, le 18 mai 1847.

WIKES ou WICCRUS (Thomas), était, vers 1290, chanoine régulier de Saint-Augustin, dans le monastère d'Exéter. S'étant adonné de bonne heure à l'étude des lettres, il acquit une grande réputation de science et d'érudition. Il a laissé, entre autres écrits, une chronique de son monastère, publiée par Th. Gale (voy. ce nom, IV, 13) dans les *Historiæ britannicæ scriptores, etc.* Elle s'étend jusqu'à l'an 1304, et contient de curieux détails sur les trois premières croisades.

WISNIEWSKI (Antoine), né en 1718 à Lenszyce, fit profession chez les Piaristes. Choisi par ses supérieurs pour accompagner quelques jeunes seigneurs dans leurs voyages, il parcourut l'Italie, la France, l'Angleterre et la Hollande, et prit dans ces pays des leçons de physique et de mathématiques sous les professeurs les plus célèbres. De retour en Pologne, il fut chargé des chaires de philosophie et de mathématiques au collège des Nobles à Varsovie, et mourut dans cette ville en 1774. On cite de lui : *Histoire de Pologne et de son droit public*, Varsovie, 1759, in-8; *Considérations sur les causes de la grandeur des Romains et de leur décadence*, par Montesquieu, trad. en polonais, ibid., 1762, in-8; *Grammatica gallica brevis et facilis ad usum scholarum Piarum*, ibid., 1773, in-8.

WOLTERUS (Henri), chanoine de Saint-Auschaire, à Brème, vivait vers 1450. On a de lui dans le tom. 2 des *Scriptores rerum germanicarum* de H. Meibomius (voy. ce nom, V, 592), une *Chronique*

de Brême, qui finit en 1465. Elle contient des faits importants de l'histoire générale, tant ecclésiastique que politique du temps, principalement touchant la croisade de 1111.

WYDRA (Stanislas), né en 1741 à Koënisgraetz, entra chez les jésuites, et enseigna les mathématiques à l'université de Prague, où il mourut le 5 décembre 1804. Outre quelques *Oraisons funèbres*, on a de lui : *Elementa calculi differentialis et integralis*, etc., Prague, 1775, in-8; *Annotationes in regulas arithmeticonum*, etc., ibid., 1775, in-8; *Supplementum tractatus de sectionibus conicis*, ib., 1775, in-8; *Historia matheseos in Bohemiâ et Moraviâ cultæ*, ibid., 1778, in-8; *Tentamina ex mathesi purâ et applicatâ*, Prague, 1775-1804, in-8.

WYRWICZ (Charles), jésuite, né en 1716, en Pologne, devint recteur du collège des Nobles à Varsovie, où il mourut en 1795, abbé commendataire de Hadow. Il a publié de savants ouvrages sur la géographie et l'histoire des peuples de Nord. Nous citerons : *Histoire des révolutions russes*, par Lacombe, trad. en polonais avec des observations; *Chronologie des monarques russes*, de 879 à 1762, Varsovie, 1766; *Abrégé raisonné de l'histoire universelle sacrée et profane*, ibid., 1766-71, 2 vol. in-8; *Géographie des états actuellement existants, avec la description de leur gouvernement, de leurs lois*, etc., ibid., 1768, 2^e édit., 1775, in-8. Cet ouvrage classique se recommande par son exactitude, aussi bien que par la clarté et l'élégance du style.

Y

YDELEZ (Etienne), religieux de l'institut des frères de la charité, naquit vers 1540, à Port-Lesné, près de Quingey. Dévoué au service des pauvres malades, il remplit les fonctions de chapelain ordinaire des pestiférés à Besançon, et en 1581 celles de serviteur des affligés à l'hôpital Saint-Laurent de Lyon. On ne connaît pas l'époque de sa mort. Il a publié : *Des secrets souverains et vrais remèdes contre la peste, livres deux*, Lyon, 1581, in-8. Cet opuscule très-rare renferme des recettes vulgaires contre les épidémies. Ces remèdes, quoique simples, n'en peuvent pas moins être fort utiles.

YEBRA (Melchior de), mort vers 1595, était religieux de l'ordre des frères mineurs de Castille. On lui doit un ouvrage de morale religieuse fort estimé, qui n'a paru qu'après sa mort, il est intitulé : *Refugium infirmorum; en el qual se contienen muchos avisos espirituales para socorro de los afligidos enfermos, y para ajudar a bien morir a los que estan a lo ultimo de su vida*, Madrid, 1596, in-8.

YON (Saint), en latin *Jonius* ou *Æonius*, suivant le bréviaire de Paris, fut un des disciples de saint Denis qui l'éleva au sacerdoce. On croit que le centre de ses prédications était la ville de Châtres, aujourd'hui Arpajon, sur la rivière d'Orge. Condamné à mort pour la foi, il fut décapité l'an 200, le jour des nones du mois d'août. C'est au 5 août

que sa fête est célébrée et que les hagiographes ont placé l'histoire de sa vie.

YVES (Saint), évêque de Chartres, né dans le Beauvoisis de parents nobles, forma en 1078 à Beauvais un monastère de chanoines réguliers, où il enseigna les sciences humaines et sacrées. Il gouverna cette maison avec tant de succès pendant quatorze ans, que l'on venait de tous côtés lui demander des conseils et des disciples pour fonder de nouveaux chapitres ou pour réformer les anciens. Elevé sur le siège de Chartres en 1091, il subit beaucoup de persécutions de la part de la cour de France, et n'en mit pas moins de zèle à faire fleurir dans son diocèse la science et la vertu. Il mourut en 1115. Le pape Pie V permit aux chanoines réguliers de l'Eglise de Latran de célébrer le 20 mai la fête de saint Yves. Les avocats l'ont choisi pour patron à cause de la réputation qu'il a laissée pour ses connaissances dans le droit canon. Sa *Vie* écrite par le P. Fronteau, génovéfain, parut à la tête de ses *Œuvres*, Paris, 1647. On remarque dans la collection des œuvres de saint Yves : le *Decret* ou *recueil des règles ecclésiastiques*; la *Pannonie* qui est une collection de canons et de décret divisée en huit parties; les *Lettres*; Vingt-quatre *Sermons* sur les principaux mystères de la foi; le *Micrologue* ou *observations sur les rites et offices ecclésiastiques*.

Z

ZACHARYASZEWICZ (Grégoire), né vers 1720, mort à Varsovie en 1812, était évêque métropolitain de Gnesne. On a de lui, en polonais, un *Re-*

cueil des anciens moralistes, Lowicz, à l'imprimerie du primat, 1784-87, 5 vol. in-8.

ZALLINGER (Jean-Baptiste de Thurn), jésuite, né

à Botzen, dans le Tyrol en 1751, s'appliqua particulièrement à l'étude des sciences naturelles. Après avoir rempli la chaire de physique au collège de Deux-Ponts, et celle de philosophie au lycée d'Innsbruck, il se retira dans sa patrie, où il mourut en 1785. On a de lui : *Conspectus assertionum ex universa philosophia tam theoretica quam practica*, Trente, 1766, in-4; *De ortu frugum ex mechanismo plantarum*, Deux-Ponts, 1769, in-4; *De viribus corporum*, Innsbruck, 1769, in-4; *De incremento frugum*, ibid., 1771, in-4; *De morbis plantarum cognoscendis et curandis dissertatio ex phenomenis deducta*, ibid., 1775, in-4; *Sur les moyens les plus prompts et les plus efficaces d'améliorer dans le Tyrol l'état de l'agriculture* (en allem.), Innsbruck, 1769, in-8.

ZALLINGER (Jacques-Antoine), de la même famille et du même institut que le précédent, né à Botzen en 1755, professa le droit-canon et la physique à l'université de Dillingen, et fut ensuite recteur du lycée Saint-Sauveur à Augsbourg, où il mourut vers 1802. Nous citerons parmi ses ouvrages : *De lege gravitatis universalis; cum breviusculâ theoriâ de sectione conî, potissimum elliptica*, Munich, 1769, in-4; *Institutiones Juris naturalis et ecclesiastici publici*, Augsbourg, 1784, in-8; *Institutionum Juris ecclesiastici publici et privati liber subsidiarius et isagogicus*, ibid., 1791, in-8.

ZAMBONI (Balthasar), littérateur, né vers 1750 à Brescia, reçut le laurier doctoral après avoir terminé ses cours à l'académie de sa ville natale. Il embrassa l'état ecclésiastique, partagea son temps entre ses devoirs et l'étude, et mourut en 1797. On lui doit : *La libreria di Leop. Martinengo*, Brescia, 1778, in-8, ou l'histoire de la fameuse bibliothèque formée dans le xvi^e siècle à Brescia par les savants de Martinengo; *Memorie intorno alle pubbliche fabbriche più insigni della città di Brescia*, ibid., 1779, in-fol., ouvrage plein d'érudition et de recherches curieuses.

ZAMPI (Joseph - Marie), missionnaire, était du nombre des religieux théatins qui furent désignés en 1652 par Urbain VIII pour ramener les Mingréliens à l'unité de l'Eglise. On a de lui : *Relation de la Colchide et de la Mingrélie*, insérée dans le tom. vii du *Recueil des voyages au Nord*. On y trouve des détails intéressants sur les mœurs de ce pays, et elle a fourni des renseignements aux autres qui ont écrit récemment sur ces contrées.

ZAMPI (le P. Félix-Marie), prédicateur, né vers la fin du xvi^e siècle, à Ascoli dans les marches l'Ancône, embrassa la règle du carmel et ne tarda pas à se distinguer dans la chaire évangélique. Il mourut en 1774, après avoir été revêtu des principaux emplois de son ordre. Ses sermons sont restés manuscrits; mais on a de lui : *Il vizio sgrigliato da cui l'antidoto a preservarsi è la solitudine della villa*, Venise, 1754, in-8; *Parafrasi delli treni di Geremia, tradotti in versi volgari con l'annotazione cavate da sagri spositori e santi Padri*, ibid., 1756, in-8.

ZANETTI (Bernardin), historien, né en 1690 à Casellinfranco dans le Trévisan, reçut le laurier doctoral dans la faculté de théologie. Pourvu de la

cure de Postuoma près de Trévise, il consacra ses loisirs à l'étude de l'histoire et de la chronologie, et mourut en 1762. On lui doit une histoire des Lombards intitulée : *Del regno de' Longobardi in Italia memorie storico-critico-cronologiche*, Venise, 1755, 2 vol. in-4.

ZAPATA (Antoine), cardinal, né à Madrid vers 1550, fit ses études aux académies d'Alcala et de Salamanque, et fut nommé d'abord chanoine de Tolède. Pourvu d'abord de l'évêché de Cadix, il fut transféré ensuite sur le siège de Pampelune et devint archevêque de Burgos, puis cardinal en 1603 et vice-roi de Naples en 1620. De retour à Madrid en 1626, il fut revêtu de la dignité de grand inquisiteur. S'étant démis de toutes ses fonctions en 1652, il se retira dans son diocèse et mourut en 1655. Il fit publier une nouvelle édition de l'*Index librorum prohibitorum*, Séville, 1651, in-fol.; et on lui attribue un opuscule sur les bénéfices intitulé : *De obligatione conscientiae*. Il se montra le protecteur zélé des savants. Plusieurs ouvrages furent composés à sa demande et imprimés à ses frais.

ZAPATA (Antoine ou Lupian), historien, né à Segorbe, dans le royaume de Valence, dans le cours du xvi^e siècle, embrassa l'état ecclésiastique et s'enferma dans une abbaye de bénédictins où il resta plusieurs années, occupé à dépouiller les archives de la bibliothèque et à transcrire toutes les pièces qu'il jugeait important de publier. Ses talents lui méritèrent le titre d'historiographe du roi d'Espagne. On a de lui : *Epitome de la vida y muerte de la Reyna dona Berenguela, primogenita del rey don Alonzo de Castilla, aclamado el noble*, Madrid, 1665, in-8.

ZAPATA (François), prédicateur, florissait dans le xvi^e siècle. Il avait pris d'abord l'habit de Saint-Ignace; mais l'indépendance de son caractère s'accommodant mal avec la règle, il ne tarda pas à rentrer dans le monde. On l'entendit dans les cours de Vienne, de Rome et de Florence. Le grand-duc de Toscane, Ferdinand II, le retint auprès de lui en lui donnant un canonicat dans l'église de Saint-Laurent. Il mourut en 1672. Ses *Sermons* furent publiés à Venise en 1694, in-4.

ZARAGOZA (Joseph de), mathématicien et astronome, né à Alcala en 1627, embrassa la règle de Saint-Ignace, et après avoir professé la théologie à Majorque, à Barcelonne et à Valence, obtint la chaire de mathématiques du collège de Madrid, qu'il occupa avec une grande distinction. Il mourut en 1678. Ses principaux ouvrages sont : *Arithmetica universalis et algebra vulgaris*, Valence, 1669, in-4; *Geometrica practica Euclidis problemata continens*, Madrid, 1672, in-4; *Euclides nova methodo illustratus*, Valence, 1675, in-4; *Geometria magna de minimis*, Tolède, 1674, 3 vol. in-4.

ZECCADORO (François), prélat italien, né en 1660 à Gubio, dans les états de l'Eglise, fit ses cours de philosophie et de théologie à Rome avec distinction, et fut pourvu de plusieurs bénéfices. Nommé camérier d'honneur du pape Innocent XII, on le regardait comme destiné aux plus hautes dignités, quand il mourut assassiné en 1705. On a de lui : *Problemata arithmetica*, Rome, 1677,

in-4; *Pro eligendo pontifice oratio*, c'est le discours d'ouverture du conclave dans lequel fut élu le pape Clément XI; *Oratio in funere Caroli II, Hispaniar. regis, habita in sacello pontificio*, ibid., 1701, in-4.

ZELADA (Francois-Xavier), cardinal, né vers 1717 d'une famille d'origine espagnole, se voua de bonne heure à l'état ecclésiastique et se distingua à Rome par le goût qu'il avait pour les arts et pour les lettres. Nommé bibliothécaire du Vatican, il eut beaucoup de part à l'élection de Pie VI qui le revêtit de la dignité de secrétaire d'état. Il se démit de ses charges en 1796, et trop âgé pour accompagner son maître dans l'exil, il se retira aux environs de Rome, où il vécut oublié. Cependant il put encore assister au conclave tenu à Venise en 1799 pour l'élection de Pie VII, et rentra à Rome à la suite de ce pontife. Il mourut en 1801. On a de lui : *De nummis aliquot æreis uncialibus epistola*, Rome, 1778, in-4, fig. Cet opuscule est très-rare.

ZENOB (Clag), évêque arménien, était syrien d'origine et devint au commencement du iv^e siècle secrétaire de Saint-Grégoire, premier patriarche de ce pays, auquel il succéda. On a de lui : *Histoire de la province de Daron*, réimprimée à Constantinople en 1719, in-12; un grand nombre d'*Homélie*s dont plusieurs se trouvent dans les manuscrits arméniens de la bibliothèque royale de Paris.

ZICHEN (le P. Eustache de), controversiste, né en 1482 dans la ville dont il porte le nom, embrassa la règle de Saint-Dominique à Louvain, et après avoir professé la théologie dans les écoles de son ordre, fut élu définiteur de la province de Flandre. Il attaqua le luthéranisme l'un des premiers, et mourut à Louvain en 1558. On a de lui : *Errorum Mart. Lutheri brevis confutatio, eorum potissimum quos Lovaniensis ac Coloniensis damnavit facultas*, Anvers, 1525, in-4; *Sacramentorum brevis elucidatio*, ibid., 1525, in-4; *Apologia pro pietate in Erasmi Roterodami enchiridii canonem quintum*, ibid., 1551, in-12.

ZIPPE (Augustin), abbé des Bénédictins de Braunau, né en 1746 en Bohême, fut nommé en 1785 supérieur du séminaire général de Prague, et en 1785 directeur des études théologiques dans les états d'Autriche, puis doyen à Kamnitz, chanoine de Prague, enfin président et directeur de la faculté théologique de Vienne. Il mourut à la fin du xviii^e siècle. On a de lui, outre des *Discours* de circonstance : *Instruction de la jeunesse dans la morale et dans la foi*, Prague, 1778, in-8; *Sur l'éducation morale des jeunes ecclésiastiques placés dans*

le séminaire de Prague (en allem.), ibid., 1784, in-8.

ZONDADARI (Marc-Antoine), grand-maître de l'ordre de Malte, était par sa mère petit-neveu du pape Alexandre VIII. Né à Sienne en 1688, il étudia au collège des Nobles de Parme, et de là passa à Naples, où il fit ses premières armes dans l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem. Après avoir rempli les principales dignités de la compagnie, il fut envoyé en qualité d'ambassadeur auprès du pape Clément XI et obtint le magistère en 1720. Il resserra les liens de la discipline qui depuis longtemps s'étaient relâchés, répara les fortifications et s'appliqua à faire fleurir le commerce. Son gouvernement fut béni par tous ses administrés qui faisaient des vœux pour qu'il restât longtemps encore à la tête des affaires, quand il mourut en 1722. On a de lui : *Courte instruction sur l'ordre militaire des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem*, Rome, 1719, in-12, en italien.

ZUCCELLI (Antoine), de Gradisca, s'embarqua en 1697 pour les missions du royaume de Congo et ne rentra dans son couvent qu'en 1704. Il a publié ses voyages sous le titre de : *Relazioni del viaggio e missione di Congo*, Venise, 1712, in-4. Cet ouvrage est divisé en vingt-trois relations distinctes. C'est une des plus curieuses et des plus riches en documents que nous connaissions. Elle n'avait jamais été traduite ni analysée en français; mais M. Walckenaer vient de la donner dans le xiv^e volume de l'*Histoire générale des voyages*.

ZUCCONI (le P. Joseph), poète et bibliographe, né à Venise en 1721, entra dans l'ordre des mineurs conventuels et y fut chargé des fonctions de censeur, place qu'il remplit avec beaucoup de fermeté, refusant courageusement son approbation aux ouvrages qui lui paraissaient indignes de l'estime publique. On lui confia le soin de rédiger le catalogue de la célèbre bibliothèque *del Santo* à Padoue; mais une mort prématurée l'enleva au milieu de ses travaux en 1754. Il a laissé manuscrits : des *Rime piacevoli*, deux *Capitoli*, l'un à la louange de la paresse, l'autre en l'honneur de la folie; l'*Arrosto*, dithyrambe, et des *Rime varie*. On lui doit la publication dans les *Memorie letterarie del Valvasense* de deux discours latins d'André Zuliani, découverts dans la bibliothèque *del Santo*.

ZUZZERI (Bernard), jésuite, né à Raguse en 1685, évangélisa d'abord la Croatie. Rappelé à Rome par ses supérieurs, il y remplit pendant quelques temps les fonctions d'adjoint au maître des novices, puis se retira au collège romain, où il mourut en 1762. On a de lui : une *Histoire des missions de la Croatie*, en latin, restée inédite.

BIOGRAPHIE UNIVERSELLE

OU

DICTIONNAIRE HISTORIQUE

BIOGRAPHIE UNIVERSELLE
OU
DICTIONNAIRE HISTORIQUE

DES HOMMES QUI SE SONT FAIT UN NOM

PAR LEUR GÉNIE, LEURS TALENTS, LEURS VERTUS, LEURS ERREURS OU LEURS CRIMES:

PAR F.-X. DE FELLER,

édition revue et continuée jusqu'en 1850, sous la direction
DE M. CH. WEISS, ET DE M. L'ABBÉ BUSSON.

TOME IX

SUPPLÉMENT DEPUIS 1850 JUSQU'EN 1856.

PAR M. J. LE GLAY,

AVEC FAC-SIMILE D'UNE LETTRE AUTOGRAPHE DE FELLER.



PARIS

J. LEROUX ET JOUBY, LIBRAIRES,
Rue des Grands-Augustins, 9.

GAUME FRÈRES, LIBRAIRES,
Rue Cassette, 4.

BESANÇON. OUTHENIN - CHALANDRE FILS.

LILLE. L. LEFORT, IMPRIMEUR-LIBRAIRE.

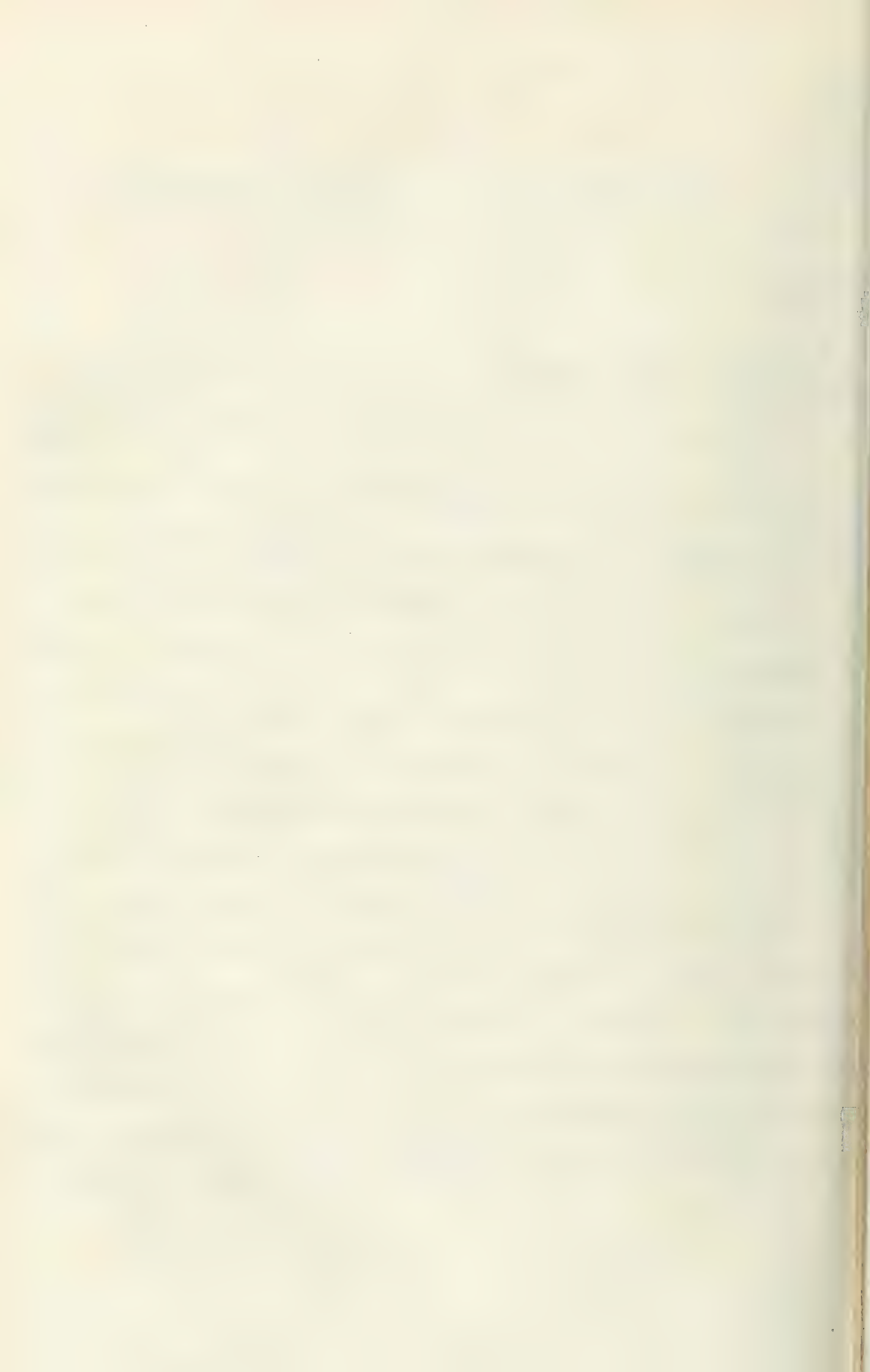
1856.



Lettre autographe du P.F.X. de Feller SS ,
quelques jours avant sa mort, à la Princesse Sophie d'Hohenlohe d'Elwingen .

très bonne
mai 1802

Très chère Princesse, comment vous vut-il? n'ayant rien de mieux à
faire, je vous dois un petit sermon, mais du fond du cœur, touts qu'il
les font entre nous. vous savez, que vous et moi et tous nos bons et
vrais amis, réunis dans notre philosophie, n'ont jamais rien tant aimé
que la volonté de Dieu, parcequ'elle n'est autre chose que lui même?
C'est le Soliges Dominum Deum tuum extote cor do tuo &c. or il
pourrait arriver qu'au lieu du voyage que je me proposais de faire
au printemps à Gweringue et puis plus avant, je reussisse ordre de
bien ~~être~~ aimé d'en faire un autre. Dans quel cas sans doute
la très chère et très sage princesse accepterait le change comme
il l'accepte moi-même, et c'est pour m'assurer de cette
disposition, que j'en fais moi-même le mesage. Et par là
aussi vous voyez qu'il n'y a rien encore de décidé, et que
c'est précisément un acte d'adhésion à la grande,
aimable et adorable volonté. Justine y sera d'accord
avec nous, et le vénérable P. Deauregard, auquel je me
recommande, sanctionnera tout cela. En attendant je suis
celui que vous avez constamment connu pour votre véritable
ami, et qui l'était bien en effet, qui n'oubliera pas ce qu'il
vous doit, et sera toujours le fidèle serviteur, P.F.X. de Feller



SUPPLÉMENT

A

ABBATINI (Antoine-Marie), musicien célèbre, né en Italie vers 1593, fut tour à tour directeur de la chapelle de Saint-Jean-de-Latran, de celle de Saint-Laurent-in-Damaso et de Notre-Dame-de-Lorette, puis enfin de Sainte-Marie-Majeure, à Rome. C'est à ce dernier poste qu'il mourut en 1677. Cet illustre compositeur fut lié d'amitié et de goût avec Athanase Kircher, et concourut efficacement au grand et célèbre ouvrage intitulé : *Musurgia universalis, sive Ars magna consoni et dissoni*.

ABBATUCCI (Jacques-Pierre), né dans l'île de Corse en 1726, embrassa l'état militaire à l'époque où la Corse essayait de secouer le joug des Génois. Après avoir été le concurrent du fameux Paoli, il devint sous-lieutenant. On sait qu'en 1768 la république de Gênes mit fin à cette lutte en cédant la Corse au roi de France. Abbatucci ne se soumit point sur-le-champ ; mais bientôt il se vit contraint de mettre bas les armes. Nommé lieutenant-colonel par Louis XV, il fut ensuite impliqué dans un procès politique, et condamné à une peine grave ; sur appel il fut renvoyé devant le parlement de Provence et acquitté. Louis XVI lui rendit son grade avec la croix de Saint-Louis, et plus tard l'éleva au rang de maréchal-de-camp. En 1793, quand Paoli livra la Corse aux Anglais, Abbatucci défendit vaillamment, mais en vain, la cause française. Lorsqu'il fut revenu sur le continent, on lui conféra le grade de général de division, et on l'envoya à l'armée de Rhin-et-Moselle. En 1796, quand les Anglais furent expulsés de la Corse, il y retourna, et y mourut en 1812.

ABEILLE, architecte du xviii^e siècle, est connu pour avoir dirigé habilement les travaux du port de Cette ; mais ce qui l'a rendu surtout célèbre, c'est l'invention du système de voûtes plates à l'*intrados* comme à l'*extrados* ; système que le père carme Sébastien Truchet, grand géomètre et fort bon religieux, trouva moyen de perfectionner encore. Nous regrettons de n'avoir aucune notion de plus à offrir ici touchant la vie d'Abeille.

ABERCROMBY (sir John Robert), né en 1774, était gouverneur de Bombay en 1793 ; il le fut ensuite de Madras (côte de Coromandel). Plus tard il entra au parlement anglais avec le grade de lieutenant-général. Cet homme remarquable est mort à Marseille, le 14 février 1817, à peine âgé de 43 ans. — Il est un colonel anglais du même nom, qui figure parmi les prisonniers détenus en France en vertu d'un arrêté consulaire, après la rupture du traité d'Amiens. Ce fut lui précisément, soit par cas fortuit, soit par combinaison de vengeance, qui

commanda l'escorte anglaise chargée de conduire Napoléon à Sainte-Hélène.

ABERDEEN (George - Gordon, comte d'), lord Haddo-Methlic-Tarvis et Kellie, vicomte de Formarine, était l'un des seize pairs d'Ecosse. Jeune encore, il se signala, dès l'an 1804, par la fondation d'une espèce de société savante dont on ne pouvait devenir membre qu'après avoir fait un voyage en Grèce. C'est ce qu'on nomma *Société des voyageurs athéniens*. Le 5 octobre 1815, il signa à Tœplitz les préliminaires du traité par lequel l'Angleterre faisait alliance avec l'Autriche contre la France. Nommé ensuite ambassadeur extraordinaire à la cour de Vienne, il ne parait pas y avoir exercé une influence fort remarquable.

ABINGTON (Thomas), fils d'un trésorier de l'épargne de la reine Elisabeth et filleul de cette princesse, naquit le 25 août 1560, à Thorpe, comté de Surrey. Au moment où il semblait entrer dans la voie de la fortune, il fut compromis en un procès intenté à son frère, qui avait voulu délivrer la reine Marie d'Ecosse. Thomas Abington fut retenu captif à la tour de Londres, pendant six années qu'il sut mettre à profit pour l'étude. Libéré enfin, il se retira au comté de Lancastre, où il fit un mariage brillant. Deux jésuites, impliqués dans la conspiration des poudres, trouvèrent un asile chez lui ; de sorte qu'on lui fit un nouveau procès criminel et qu'il fut condamné à mort. Le roi Jacques I commua cette peine en un exil dans la terre d'Hennip, comté de Lancastre. C'est là qu'Abington mourut le 8 octobre 1647. Il a publié une traduction anglaise de l'historien Gildas, in-8°, Londres, 1638. Il est aussi auteur d'une *Histoire d'Edouard IV*, qui fut mise au jour après sa mort, par son fils Guillaume. On conserve de lui des manuscrits pleins d'intérêt sur les antiquités de la province de Worcester, avec une histoire de l'église cathédrale dudit Worcester. — Son fils Guillaume a publié quelques poésies et des *Observations sur l'histoire*.

ABOUCARA (Théodore) est connu tout à la fois comme sectateur de Photius, et comme auteur de divers traités orthodoxes contre les juifs, les musulmans, les nestoriens et les eutychiens. Son attachement au schisme de Photius le fit condamner par le huitième concile général. Il vécut au milieu du ix^e siècle, et fut métropolitain de l'Acarie.

ABRIL (Pierre - Simon) est compté au nombre des meilleurs grammairiens du xvi^e siècle. Né à Alcaras, non loin de Tolède, vers l'an 1530, il se fit une belle réputation par un professorat de 24 ans à l'université de Saragosse. Ce fut lui qui con-

tribuna surtout à répandre dans cette contrée l'étude des langues anciennes. Il a traduit en espagnol divers ouvrages classiques, tels que : *le 1^{er} Discours de Cicéron contre Verrès*, in-4^o, Saragosse, 1574; *les Fables d'Esopé*, in-8^o, ibid., 1575, réimprimées en 1647; *les Comédies de Térence*, in-8^o ibid. 1577, réimprimées à Valence en 1762, 2 vol. in-8^o; *les Lettres familières de Cicéron*, in-4^o, Valence, 1578, Madrid 1589, Barcelone, 1613, Valence 1734, 4 vol. in-8^o. Les œuvres dont il est proprement auteur sont : *Latini idiomatis docendi ac discendi Methodus*, in-8^o, Saragosse et Lyon, 1561; *De lingua latina vel de arte grammatica libri quatuor*, in-8^o, Tudela, 1575; une *Grammaire grecque*, Saragosse, 1586, Madrid 1587; un *Traité de logique*, in-4^o, Alcalá, 1577.

ABSEL (Guillaume Van), ou *Abselius*, d'une famille noble de Breda, entra vers 1451 chez les Chartreux de La Chapelle près d'Enghien. Il était prieur de la chartreuse de Bruges lorsqu'il mourut, le 4 août 1471. Religieux édifiant et éclairé, il composa divers ouvrages qui n'ont point été publiés, savoir : *Opus super Genesim*, *Psalterium et Canticum canticorum*. Ce manuscrit, exécuté vers 1441, se conservait chez les Célestins à Paris. *Opusculum de vera pace*, adressé à un chartreux de Bruges, nommé Hugues de Verecondis. *Tractatus super oratione dominica*, opuscule en vers dédié au prieur de La Chapelle. *Vita S. Egidii*, en vers latins. *Epistolarum libri complures*. Un de ces livres épistolaires est adressé à l'abbesse de Sainte-Brigitte de Tenremonde, Marie Van Off, nièce de l'auteur. Le père Lelong, *Biblioth. hist.*, 595, a parlé de Van Absel.

ACCARISIO (Jacques), docteur en théologie, vivait en 1627. Il a publié un volume d'*Oraisons*; un autre de *Lettres*; *l'Histoire de la propagation de la Foi*. On lui doit en outre une traduction latine de *l'Histoire des troubles des Pays-Bas*, ouvrage composé par le cardinal Bentivoglio.

ACERBI (Joseph), né à Castel-Goffredo dans la Lombardie, abandonna son pays lors de l'invasion des Français. Il prit le goût des voyages, s'associa avec le colonel suédois Skioldebrand, connu pour ses talents dans la peinture du paysage, et entreprit de parvenir jusqu'au Cap-Nord. Il y réussit en 1799, après de grands obstacles. En 1802 il publia à Londres une relation de son voyage sous ce titre : *Voyage au Cap-Nord, par la Suède, la Finlande et la Laponie*, 2 vol. in-4^o, avec une carte et 17 gravures.

ADAMI (Annibal), né en 1626, à Fermo-Picentin, Marche d'Ancone, entra dans la compagnie de Jésus en 1641, professa la rhétorique au collège des Jésuites de Rome, puis se voua à la prédication. Il est mort dans cette ville en 1706. On a de lui les ouvrages suivants : *Sol in stella*, *carmen de adoratione Magorum*, in-folio, Rome, 1630. *Cœli desideria*, poème en l'honneur d'un prince d'Espagne, in-folio, Rome, 1638. *Corona aurea crucifixi Lucensi imposita*, in-folio, Lucques, 1638. *Seminarii romani Pallas purpurata*, in-folio, Rome, 1639. *Oratio in funere illustrissimi presulis Julii de Odis*, in-folio, Perouse, 1665. *Honorati tumuli ac funebris pompæ descriptio in exequiis Francisci Vinetomensis ducis Belfortii*, in-folio, Rome, 1669. *Episcopus*, *opus tripartitum, ethico-politicosacrum* : *Alexander Sperellus Euphinius antistes italico sermone scripsit*, Annibal Adami idiomate latino donabat 1671, in-folio *Quatro Francheschi in uno* 1632. C'est un éloge de S. François de Borgia.

Vita e morte gloriosa del serenissimo re e martyre invittissimo San Canuto, in-4^o, 1682. Il a aussi traduit en italien les sermons portugais du jésuite Antoine Vieyra, et la vie d'Anne-François de Beauveau, jésuite français. Pour plus de détails, voyez Sotwel, le P. Oudin dans Moréri, Mazzucchelli, et aussi *Bibliothèque des écrivains de la Compagnie de Jésus*, par Augustin et Aloys de Backer.

ADAMI (Antoine-Philippe), littérateur florentin, né, selon M. Weiss, vers 1720, suivit d'abord la carrière militaire; ce qui ne l'empêcha pas de se livrer aux études philosophiques, historiques et littéraires. Honoré de la bienveillance du grand-duc de Toscane, il entreprit en 1753 la publication des historiens de Florence, dont il ne mit au jour que la chronique de Paolino-Pieri *delle cose d'Italia*. Il avait déjà donné : 1^o une traduction de tous les morceaux lyriques empruntés à l'Écriture sainte et insérés dans le bréviaire romain. Ce recueil a pour titre : *I Cantici biblici ed altri Salmi della sacra Scrittura, con i Treni di Geremia, esposti in versi toscani da un academico apatista*, in-4^o, Florence, 1748. *Dimostrazione dell' esistenza di Dio*, in-8^o, Livourne, 1755. Les autres ouvrages consistent en poésies, qui toutes ont reçu un bon accueil pour le caractère gracieux et spirituel qu'on y a remarqué. Adami mourut vers la fin de l'an 1761.

ADLER (Jacques-Georges-Chrétien), né en 1756, à Arnis, duché de Sleswig, figure au nombre des orientalistes fameux de l'époque actuelle. Vers 1781, il était à Rome, et profitait, comme beaucoup d'autres savants, des trésors scientifiques que le cardinal Borgia prodiguait à tous les hommes d'étude, quelles que fussent leur patrie et leur religion. Revenu dans son pays, il fut choisi en 1785 pour professer la langue syriaque à l'université de Copenhague. Il remplit en outre, dans la même ville et dans le duché de Sleswig, diverses fonctions pastorales du culte prétendu réformé. Il a composé beaucoup d'ouvrages, dont quelques-uns furent publiés par son frère Jean-Christophe-Georges, auteur lui-même de livres sur des matières judiciaires. Voici l'indication succincte de quelques-uns des ouvrages d'Adler : *Recueil de formules d'actes et de contrats en hébreu rabbinique et en allemand*, in-8^o, Hambourg, 1773; *Judeorum codicis sacri rite scribendi leges ad rite æstimandos codices manuscriptos antiquos*, etc., in-4^o, ibid., 1779; *Museum cuficum Borgianum Velitris*, 2 vol. in-4^o, Rome, 1782-1792; *Abulfedæ Annales Muslimæ*, arabe et latin, 5 vol. in-4^o, ibid., 1789-1795. Pour ce dernier ouvrage, Adler n'est que l'éditeur : la version est du célèbre Reiske.

ADVENIER-FONTENILLE (Hippolyte-Antoine), d'abord élève de l'école des ponts-et-chaussées, puis capitaine du génie, ensuite aide-de-camp du général Marescot, et enfin référendaire à la cour des comptes. Cet homme multiple était né à Paris le 13 février 1775; il y est mort le 18 avril 1827. Il a fait des vaudevilles et des opéras comiques, qui paraissaient toujours sous le nom de Fontenille.

AERTS (Philippe), né à Gand, entra dans l'ordre des Frères prêcheurs. Il demeura douze ans en Angleterre chez l'ambassadeur de l'archiduc Albert auprès de Jacques I. Il connaissait parfaitement la langue anglaise, et prêcha souvent à Londres en qualité de missionnaire. De retour en Flandre, Aerts fut prieur à Ypres et sous-prieur à Gand. Il mourut au village de Moerbeek (Belgique). On a

de lui : *Trésor spirituel du tiers-ordre de Saint-Dominique, tant pour ceux qui vivent en commun que pour ceux qui veulent mener une vie pénitente dans leur particulier, etc.; le tout rassemblé et traduit d'ouvrages en diverses langues....*, en flamand, in-12, Gand, 1610; Item, in-12, 1635; item, in-16, 1665.

AFFRINGUES (Bruno d'), d'une famille d'Artois, qui subsiste encore honorablement, naquit à Saint-Omer vers le milieu du xvi^e siècle. Reçu docteur *in utroque jure*, il fut d'abord official du vice-légat d'Avignon; puis, dégoûté du monde, il se retira et prit l'habit de Saint-Bruno à la Grande Chartreuse. Il était prieur de son ordre à Avignon, lorsqu'en l'an 1600 la mort du général des Chartreux rendit ce poste vacant. Le pere d'Affringues fut élu à l'unanimité pour lui succéder. Il régla l'ordre avec sagesse pendant trente ans, et mourut le 6 mars 1642. Bruno d'Affringues jouissait de l'estime des papes Grégoire XV et Urbain VIII. Le roi Henri IV lui portait beaucoup d'intérêt.

AGIER (Charles-Gui-François), parent du président Agier (Voyez Feller, 1, 71), vit le jour à Niort le 24 août 1755. D'abord lieutenant-général de la sénéchaussée de Poitou et procureur du roi à Saint-Maixent, il fut en 1789, député du tiers-état aux états-généraux, où il ne prit guère la parole que dans les questions qui intéressaient ses mandataires du Poitou. Il vota la suppression des ordres monastiques, fit remplacer le nom de paroisses par celui de communes, et combattit la proposition de Robespierre pour la mise du roi en jugement. Sous le règne de la Terreur, il fut arrêté. En 1800, les consuls le nommèrent commissaire près le tribunal civil de Niort; et au retour des Bourbons, Agier devint procureur du roi près la cour royale de la même ville, où il est mort en 1828.

AGILMAR, ou Aimar, était depuis peu de temps évêque de Clermont, lorsqu'au ix^e siècle, les Normands ravagèrent l'Auvergne, et forcèrent le prélat de se réfugier dans le comté d'Annois, entre le Doubs et la Saône, emportant avec lui les reliques de saint Illies, un de ses prédécesseurs, et de saint Vivent, moine de Poitiers. En 876, il assista au concile de Pontigny; et l'année suivante, se trouvant à Pavie, il fut l'un des évêques qui y prêtèrent serment à Charles le Chauve. En 878, le pape Jean VIII le députa vers le roi Louis le Bègue, à qui il remit une lettre de créance fort honorable pour le député. (Voyez *Gallia christiana*, t. II, p. 252, et *Acta Sanctorum*, janv. I, 813.) Agilmar figura au concile de Mehun-sur-Loire en 891. C'est la dernière fois qu'il est fait mention de lui.

AGOSTIN (Michel), né vers 1560, à Bannolas, près de Gironne (Espagne), fut, jeune encore, chevalier de Malte. En récompense de services signalés dans plusieurs croisades sur les côtes de Barbarie, il obtint le prieuré de Saint-Jean de Perpignan. Là, il s'appliqua à l'agriculture, et parvint, au bout de quelque temps, à rendre fertile un canton jusqu'alors inculte. Michel ne garda pas pour lui seul le fruit de son expérience et de ses nombreux essais en culture : il publia un ouvrage sous le titre : *Libro de los secretos de agricultura, casa de campo y pastoral*, in-4^o, avec fig., Perpignan, 1626. Ce livre eut plusieurs éditions. Nous ignorons la date de la mort de cet homme utile, qui fut pour l'Espagne ce qu'Olivier de Serres avait été pour la France.

AGUET (Jean) devint abbé général de Prémontré en 1449. Il entreprit la réforme des couvents de

son ordre, où de grands abus s'étaient introduits pendant les troubles qui désolèrent la France sous les règnes de Charles VI et de Charles VII. Sa persévérance le fit triompher de tous les obstacles, et il obtint des résultats très-satisfaisants. Aguet est mort en 1459.

AIMAR. Voyez AGILMAR.

ALARID (Antoine), né à Valenciennes, en la seconde moitié du xvi^e siècle, entra dans l'ordre des Dominicains en 1600. La réputation qu'il acquit par ses sermons lui valut le titre de prédicateur général de son ordre. Il a publié les ouvrages suivants : *Les Allumettes d'amour du jardin délicieux de la confrérie du saint Rosaire....* in-12, 587 pages, Valenciennes, 1617; *la Vie et les Miracles du B. Louys Bertrand, de l'ordre des Frères prêcheurs.... traduits de l'espagnol....* in-12, Tournay. Il est mort le 1^{er} septembre 1628.

ALBA (Jean de), né dans la première moitié du xvi^e siècle, fut reçu chartreux à la maison du Val-Christ, royaume de Valence (Espagne), fit une étude approfondie de l'Ecriture sainte, de l'hébreu et des langues orientales. Après sa mort, arrivée en 1591, les Chartreux mirent au jour un de ses ouvrages, sous ce titre : *Sacrarum semioseon animadversionum et electorum ex utriusque Testamenti lectione Commentarius et Centuria*, in-4^o, Valence, 1610.

ALBANI (Annibal), neveu du pape Clément XI et frère puiné du cardinal Jean-François Albani d'Urbain (voyez ce nom, Feller, I, 92), devint cardinal lui-même, et donna d'abord une édition fort belle du *Menologium romanum*, 3 vol. grand in-folio, Urbain, 1727, puis un *Pontificale romanum*, 3 vol. in-8^o, Bruxelles, 1735. On lui doit en outre l'édition renommée des Œuvres de son oncle Clément XI, 2 vol. in-folio. Rome et Francfort, 1729. Il est auteur des épitres dédicatoires de ce recueil au collège des cardinaux et au roi de Portugal Jean V. C'est aussi lui qui a rédigé la préface mise en tête des harangues. On ne fait connaître ni la date de sa naissance ni celle de sa mort.

ALBERS (Jean-Abraham), médecin célèbre, naquit à Brême le 20 mars 1772. fut reçu docteur à Iéna, puis visita toutes les grandes écoles allemandes et anglaises pour revenir dans sa patrie en 1797. Livré tout entier à la pratique médicale, il amassa promptement les matériaux des utiles ouvrages qu'il a publiés, et dont voici les titres : *Dissertatio de ascide*, in-4^o, Iéna, 1795; *Un Mot aux mères de famille sur le croup* (en allemand), in-8^o, Brême, 1804. *Mémoire sur la maladie appelée claudication des enfants*, in-4^o, Brême, 1817. *Lettres sur les pulsations qui se font sentir dans le bas-ventre* (en allemand), in-4^o, Brême, 1803. *De tracheide infantum, vulgo croup vocata, commentatio*, Leipsick, 1818. Ce traité partagea avec celui de Jurine le grand prix proposé, au sujet du croup, par le gouvernement français en 1801. *Icones ad illustrandam anatomen comparatam*, in-folio, Leipsick, 1818. — Un autre Albers (Henri-Philippe-François), né en 1768, à Hamelin, près de Munden, était médecin du roi de Hanovre lorsqu'il mourut, en 1830. Entre les bons articles dont il a enrichi les journaux scientifiques de son époque, il faut citer *Recherches sur les eaux minérales de Rehbourg*.

ALBERTI (Jean-Baptiste), né à Savone (Italie), entra jeune encore chez les clercs réguliers appelés *Somasques*, et y acquit une grande réputation

comme orateur, philosophe et théologien. Il mourut vers l'an 1660. On a de lui : *De vita et rebus gestis sancti Majoli, abbatis cluniacensis, historice et dogmatice descriptis*, in-8°, Gênes, 1638. *De apparitione Virginis misericordie savonensis, et de imaginibus ejusdem, portentis miraculisque illustribus in Italia*; Gênes, 1642. *Apes lili*; Tortone, 1646. On lui doit encore un traité en langue toscane, sur l'origine des académies publiques et particulières, Gênes, 1639, et un recueil de poésies sacrées et morales, écrit dans la même langue, Gênes, 1641.

ALBRAND (Etienne-Raymond) naquit à Saint-Crépin (Hautes-Alpes) le 5 avril 1805, et fut ordonné prêtre à Gap le 15 juin 1829. En 1855, il partit pour les missions étrangères, évangélisa d'abord Sincapour, puis le royaume de Siam. Cet intrépide apôtre avait une santé robuste. Une aptitude particulière lui rendit familière en peu de temps les différents dialectes du pays où il se trouvait. Promu à l'épiscopat en 1849, Albrand écrivit à son frère, curé d'une paroisse du diocèse de Gap : « Autrefois, petit berger des Alpes, je gardais le troupeau de mon père; aujourd'hui, le Seigneur vient de m'établir pasteur pour garder en son nom les agneaux du Kouei-Tcheou. » Il était évêque de Syros in partibus infidelium et vicaire apostolique. Il est mort le 28 avril 1883, par suite des rudes labeurs essayés dans ses courses pastorales à travers son immense diocèse.

ALDEGUIER (Jean-Baptiste-Augustin d') naquit à Toulouse le 16 février 1769, pour y mourir le 8 octobre 1845. D'abord lieutenant au régiment dit de Turenne, il émigra à l'époque de la révolution, revint bientôt après à Toulouse, où il fut arrêté et incarcéré comme noble. Redevenu libre, il commença à se livrer à l'étude, et composa quelques fantaisies littéraires. Sa modique fortune ne lui permettant pas de rester sans emploi, il se rendit à Paris, où on lui confia la place d'inspecteur de la librairie; mais la franchise un peu âpre de son caractère et sa tendance à favoriser les opinions ultraphilosophiques ne tardèrent point à lui faire perdre ce moyen de subsistance. Il dut se borner à des fonctions plus modestes dans le département du Puy-de-Dôme. La restauration, qui se défilait aussi du philosophisme de d'Aldeguier, lui fut également peu favorable; pourtant M. de Villèle, alors maire de Toulouse, lui confia la direction des archives de la ville. Pendant ce temps-là, il prenait part à la rédaction d'un petit journal satyrique, intitulé *Revue méridionale*, où il inséra des articles caustiques qui finirent par lui attirer un procès en diffamation. Il y eut acquittement; mais l'archiviste perdit son emploi. D'Aldeguier alors vint à Paris, publia un pamphlet périodique sous le titre *Le Flâneur*, œuvre qui n'augmenta pas sa fortune. L'écrivain déçu se tourna encore une fois vers sa ville natale, dont il composa l'histoire. Ce livre, imprimé de 1827 à 1833, est rempli d'assertions et d'opinions hasardées, quelquefois même d'une hardiesse antisociale, antireligieuse. L'auteur, malgré ses travaux, serait mort dans la misère si, par une sorte de commiseration, on ne lui avait confié la place de conservateur d'une des bibliothèques de la ville.

ALDINI (Jean), professeur de physique à l'université de Bologne, était né dans cette ville vers 1760. Il est auteur de l'ouvrage suivant : *Essai théorique et expérimental sur le galvanisme*, avec

une série d'expériences faites en présence des commissaires de l'Institut national de France, et en divers amphithéâtres de Londres, 2 volumes avec planches, Paris, 1804. En 1811, il obtint la décoration de la Couronne de fer et une place de conseiller d'état du royaume d'Italie. Il a encore publié : *Observations sur le flux de la mer considéré comme moteur des moulins*, Milan. Cet ouvrage, écrit en italien, fut composé à la demande d'Eugène de Beauharnais, vice-roi d'Italie, qui désirait l'invention d'une machine pour mouder les grains à Venise par le moteur du flux et du reflux de la mer dans les lagunes. Aldini vivait encore en 1816.

ALIGRE (Etienne-Jean-François, marquis d'), issu d'une très-illustre famille parlementaire, naquit en 1770. Après avoir été, sous l'empire, chambellan honoraire de Caroline, reine de Naples, il fut l'un des commissaires chargés en 1814 de recevoir Louis XVIII à son entrée à Paris. Pair de France en 1815, il refusa, dans le procès de Ney, de prononcer aucune peine contre le célèbre accusé. Le marquis d'Aligre est mort en 1847, après avoir institué à Chartres l'asile d'Aligre, et à Bonneval (Eure et Loir) l'hôpital d'Aligre. On lui doit d'autres bonnes œuvres encore, telles que l'hôpital de Bourbon-Lancy.

ALLAIN DE LA COÛRTIÈRE, né vers 1750, est auteur d'une *Histoire de l'homme*, Paris, an vi (1798), et d'un *Poème sur la nature*, de plus de 400 pages in-8°. Ce dernier ouvrage offre un mélange bizarre de mythologie et de christianisme.

ALLARD (Henri-Marie), né le 18 décembre 1771, au village de Saint-Jean-Liversay (aujourd'hui Charente-Inférieure), était destiné par sa famille à l'état ecclésiastique; mais les événements donnèrent une autre direction à ses idées. Il se rangea parmi les Vendéens, et joignit à Châtillon-sur-Sèvre l'armée commandée par Henri de Larochejacquelin, qui bientôt après en fit son aide-de-camp et son ami. Allard donna des preuves de bravoure dans tous les combats livrés par ce chef intrépide. A la bataille du Mans, il sut atténuer beaucoup les désastres des troupes vendéennes, en résistant avec héroïsme aux efforts du général Westermann. Quand Larochejacquelin fut tué près de Chollet, le 4 mars 1794, Allard offrit ses services au général Charette, qui s'empressa aussi de les accueillir et de lui confier le commandement d'une division. Il était chargé de recevoir M. le comte d'Artois, lorsque ce prince, voulant combattre à la tête des Vendéens, se présenta à l'Île-Dieu. On sait comment l'Angleterre fit échouer ce projet de débarquement. Peu de temps après, Henri Allard, tombé dans une embuscade, fut fait prisonnier et traduit devant un conseil de guerre qui l'acquitta. Mais un nouveau motif d'accusation le fit paraître devant un autre conseil, où, grâce au rapporteur Corbeau de Saint-Albin, il ne fut condamné qu'à la détention. Il s'évada et finit par être mis légalement en liberté. L'empereur Napoléon, qui avait ouï parler de ce chef valeureux, lui offrit du service; Allard remercia l'empereur et vécut retiré jusqu'en 1814. Décoré alors de la croix de Saint-Louis par Louis XVIII, il prit de nouveau les armes après le 20 mars 1815, et, chargé du commandement de la division des Aubiers, il eut la part la plus active aux sanglants combats de cette expédition. Nommé ensuite colonel d'infanterie sans appointements, il finit par accepter un emploi civil qu'il perdit après juillet 1830. Allard est mort le 6 mai 1845. Voyez sur

ce personnage une notice étendue, insérée par M. Raoul de Jonquières dans le *Nécrologe universel du XIX^e siècle*, II, 526.

ALLARD (Jean-François), aventurier célèbre, fit d'abord les guerres de l'Empire. A l'époque de la Restauration, il quitta la France, alla en Perse, puis au Caboul, et enfin à Lahore, où Runjet-Sing, roi des Sykes, l'accueillit et lui donna un commandement dans ses troupes. Allard s'empessa d'exercer les soldats selon le système militaire français, et acquit bientôt une grande influence. De vastes pays furent conquis au profit de Runjet-Sing; et Allard sut établir l'unité au milieu des peuplades sykes. Comblé d'honneurs et de richesses, il vint en France en 1835. Le gouvernement de Louis-Philippe lui confia d'importantes missions auprès du roi de Lahore. De retour dans l'Inde, il reprit son rang éminent à la tête des troupes; mais il ne devait pas jouir longtemps de ses triomphes, et mourut le 23 janvier 1839. V. *Notice historique sur le général Allard et sur le royaume de Lahore*, par Cuvillier Fleury, in-18. Paris, 1836.

ALLETZ (Edouard) naquit à Paris en 1798. Cet écrivain moraliste très-distingué commença sa carrière littéraire par des poésies. En 1822, l'Académie française couronna son chant: *Dévouement des médecins français à Barcelone*. Alletz professa la littérature française à la Société des bonnes-lettres. Dans son cours, comme dans ses ouvrages, il s'efforça toujours de montrer l'union de la vraie philosophie avec la religion. Il suivit pendant quelques années la carrière administrative, et fut successivement consul à Gènes et à Barcelone. On lui doit les ouvrages suivants: *Walpode*, poème en trois chants, 1825; *Essai sur l'homme*, 1826; *Esquisse de la souffrance morale*, 1828; *la Nouvelle Messiade*, poème en 16 chants, 1830; *Maladies du siècle*, 1835; *De la démocratie nouvelle*, 1837. Ce dernier ouvrage lui valut un prix de l'Académie française. Sa mort arriva en 1850.

ALLON (Charles-Nicolas), philologue et antiquaire, naquit à Paris, le 18 novembre 1787. Après de bonnes études à l'Ecole polytechnique, il fut attaché au corps des mines, et passa deux années à Moutiers en Savoie, où il se livra aux recherches géologiques et métallurgiques les plus sérieuses. Ensuite il remplit les fonctions d'ingénieur ordinaire dans les départements de la Vienne, de la Haute-Vienne, de la Sarthe et de Maine-et-Loire. En 1829, M. de Martignac, avec qui il était lié d'amitié, l'appela à Paris; là il fut nommé ingénieur en chef, et chargé de l'inspection des travaux souterrains d'une portion du département de la Seine. La santé d'Allon, compromise sans doute par ses nombreux labeurs, s'altéra beaucoup vers 1840. Une cécité presque complète vint ajouter encore aux maux qui l'accablaient. Il mourut en 1845. On lui doit: 1^o *Description des antiquités de la Haute-Vienne*, 1822, honorée d'une médaille d'or par l'Académie des Inscriptions; 2^o *Essai sur l'universalité de la langue française*, 1828, auquel l'Académie française accorda une mention honorable. 3^o *Notice biographique d'A. Lenoir*, insérée dans le tome XVI des *Mémoires de la Société des antiquaires de France*. 4^o *Fragments d'un long traité sur les armes et armures du moyen-âge*, qui obtint à deux reprises une mention honorable de l'Académie des inscriptions. Allon en outre était collaborateur des *Annales des mines*, de la *Revue encyclopédique*, du *Bulletin scientifique de Ferrussac*, de l'*Encyclo-*

pédie des gens du monde, et de l'*Annuaire de la Société de l'histoire de France*. On trouve dans les *Mémoires de la Société des antiquaires*, dont Allon était membre, nouvelle série, VII, une *Notice* sur sa vie et ses ouvrages, par M. Braulteu.

ALLOUETTE (François de l'), né à Vertus en Champagne, fut bailli du comté de cette même ville, président de Sedan et maître des requêtes. Ses études eurent pour sujet nos origines historiques et linguistiques. Il est mort à Sedan en 1608. Ses ouvrages bien avérés sont: *Traité des nobles et des vertus dont ils sont formés, etc.*, avec *histoire et description généalogique de l'illustre et ancienne maison de Coucy*, in-4^o, Paris, 1577; *Généalogie de la très-illustre maison de Lamarek*, de laquelle est issu le comte de Maulevrier, in folio, Paris, 1584; *Des Maréchaux de France et principale charge d'iceux*, in-4^o, Sedan, 1594; *Des affaires d'estat, de finance, du prince, de la noblesse*, in-8^o, Paris, 1597; in-4^o, Metz, même année. Parmi les œuvres inédites de L'Allouette, on cite: *De l'origine des Français, et ancienne extraction d'iceux; des purs Gaulois seulement et non d'ailleurs*. C'est par erreur que la *Biographie universelle* le dit né en 1603.

ALVIMARE (Louis de Rouen, baron d'), né en 1777, d'une très ancienne maison de Normandie, émigra avec sa famille et servit sous la bannière du prince de Condé. Revenu en France quand on commença à y jouir de la liberté véritable, il se livra avec ardeur à l'étude des sciences physiques et mathématiques. C'est à lui que l'artillerie doit la lunette à prisme dont elle use encore maintenant. Sous la Restauration, il devint lieutenant-colonel instructeur des cheuau-légers, fut décoré de l'ordre de Saint-Louis et de celui de la Légion d'honneur. Ses fatigues militaires et les blessures qu'il conservait l'obligèrent de prendre sa retraite de bonne heure. Dès lors, livré tout entier à la philosophie religieuse et aux œuvres de charité, il publia un livre ayant pour titre: *Recueil de réfutations des principales objections contre les vérités de la religion chrétienne*, ouvrage qui eut trois éditions, dont la dernière est de 1845. Il mit encore au jour un *Essai sur l'authenticité des versions canoniques de l'Evangile*, in-8^o, 1844. Le baron d'Alvimare est mort à Paris le 27 mai 1845.

ALYON (P. Philippe), né dans l'Auvergne en 1758, fut d'abord attaché à l'éducation des enfants de la maison d'Orléans. Livré ensuite à l'étude de la chimie et de l'histoire naturelle, il est le premier qui ait signalé la manière efficace d'employer l'oxigène dans le traitement des affections syphilitiques. Il a publié: 1^o *Cours élémentaire de chimie*, 1787. 2^o édit, in VIII (1800); 2^o *Cours élémentaire de botanique*, 1788, par livraisons in-folio. Il a en outre traduit de l'anglais divers ouvrages de médecine et de chimie. Enfin on lui doit *Essai sur les propriétés médicales de l'oxigène*, in V, 1797. Alyon fut directeur de la pharmacie du Val-de-Grace et ensuite de celle de la garde impériale.

AMBROISE, dit Authert, abbé de Saint-Vincent-sur-le-Volturne, près de Bénévent, fut l'un des meilleurs écrivains ecclésiastiques du VIII^e siècle. Son élection à ce siège abbatial ayant donné lieu à quelques réclamations, il partit pour Rome, et mourut avant d'y arriver, le 19 juillet 778. Il est auteur d'un bon nombre d'ouvrages qui ont été publiés par divers éditeurs célèbres. On conserve dans la bibliothèque de Cambrai un manuscrit

comprenant plusieurs ouvrages d'Ambroise, assurément insérés dans ce volume vers l'époque où vivait l'auteur, puisque les caractères sont une minuscule carlovingienne, avec titre en lettres onciales. Voyez *Catalogue des manuscrits de la bibliothèque de Cambrai*, page 50, n° 199.

AMELII (Pierre), archevêque et cardinal d'Embrun, docteur *in utroque*, et auditeur de rote, fut admis en 1378, à jouir, à Cambrai, de la prébende laissée vacante par la promotion de Jean T'Serclaes à l'épiscopat. Il demeura chanoine jusqu'à sa mort, arrivée en 1589. Ce cardinal a écrit divers traités sur la question de savoir s'il y avait lieu d'assembler un concile à l'occasion du schisme de cette époque. On conservait un de ces écrits à la Grande-Chartreuse. Voyez, pour les autres, les n°s 812, 814 et 822 des mss. de la bibliothèque impériale, fonds Colbert. On trouve aussi dans l'*Histoire de l'université de Paris*, t. iv, p. 479, une lettre de P. Amelii à Jean de Calore, chancelier de l'église de Paris.

AMMAN (M.), écrivain hindoustan du commencement du xix^e siècle. On lui doit une traduction hindoustane du roman persan des *Quatre Derviches*, et aussi la version d'un autre ouvrage persan intitulé : *Akhlaq-i-Monhsini*, ou les *Bons usages*. Cet auteur résidait à Calcutta.

ANCINA (Juvénal) vit le jour en 1565, à Fossano, commença ses études médicales à Montpellier, pour les achever à l'université de Mondovì. A l'aide d'une facilité prodigieuse dont il était doué, il eut des succès dans toutes les branches de la science. Après avoir professé la médecine à Turin, il se sentit tout à coup appelé au sacerdoce, qui lui fut conféré à la suite de brillantes études en théologie. Le duc de Savoie, Charles-Emmanuel I, le fit bientôt nommer évêque de Saluces. Il occupait ce siège depuis deux ans lorsqu'il mourut le 31 août 1604. On a de lui plusieurs productions poétiques et ascétiques, que nous énumérons rapidement : *De Academia Subalpina libri duo*, in-8°, Montréal, 1565; *Naumachia christianorum principum*, poème; *Ode quatuor Seren. Sabaudie principibus et Carolo-Emmanueli eorum patri ode tres*, in-8° Montréal, 1565; *Tempio armonico*, in-4°, Rome, 1599; *Decades divinarum contemplationum*.

ANDREOZZI (Gaëtan), compositeur dramatique célèbre, naquit vers le milieu du xviii^e siècle à Naples, et mourut vers le commencement du xix^e. Voici les titres de ses principaux opéras : *Virginia*, Rome, 1786; *Catone in Utica*, Cremona, 1787; *Arbace*, Florence, 1787; *Olimpiade*, ibid., 1787; *l'Agesilas*, Venise, 1791; *Il Finto Circo*, Paris, 1791; *Dilona abbandonata*, et *Angelica e Medoro*, Madrid; *Virgine del Sol*, Paris, 1809. Mais son meilleur opéra est sans contredit *Giovanna d'Arco*.

ANDRIES (Josse), né à Courtrai le 15 avril 1588, prit l'habit de jésuite en 1606. Après son noviciat, il professa les humanités à Bruxelles. Il se consacra ensuite au ministère de la chaire, qu'il exerça pendant quarante ans avec un zèle extraordinaire et un talent remarquable. Il mourut à Bruges le 21 novembre 1658. Andries avait l'habitude de faire imprimer des feuilles volantes qu'il distribuait à ses nombreux auditeurs. Le P. Andries est auteur de beaucoup de livres de piété, dont la plupart ont été traduits en plusieurs langues. Voyez Paquot xii, 286.

ANEL (Dominique) vint au monde vers 1679 à

Toulouse, et fort jeune encore se livra avec beaucoup de succès à l'étude de la chirurgie. Le *Mercur* de janvier 1700 renferme de lui une observation pleine d'intérêt sur le ramollissement des os. Après avoir occupé pendant un an une place de chirurgien à bord d'un vaisseau, il revint à Paris, et étudia durant trois années sous la direction de Maréchal et d'Antoine Petit. Nommé ensuite chirurgien-major d'infanterie, il fut connu du comte de Groenfeld, l'un des généraux de l'empereur, qui lui fit accepter l'emploi de chirurgien-major d'un régiment de cuirassiers. Anel dès lors fut mandé tour à tour à Vienne, à Rome, à Bologne, à Florence, pour des opérations graves, et toujours il réussit. A Gènes, il guérit un jeune abbé d'une fistule lacrymale, en introduisant une soie de sanglier dans les conduits lacrymaux et en y faisant de petites injections. Cédant au désir qu'on lui exprimait de toutes parts, il publia sa méthode et indiqua les améliorations qu'elle comportait. L'envie et l'ignorance ne manquèrent point de l'attaquer; mais il sut les réduire au silence. On ignore la date et le lieu de la mort de ce praticien si heureux. On lui doit : *L'Art de sucer les plaies sans se servir de la bouche d'un homme*, in-12, Amsterdam, 1707. Cet ouvrage a eu plusieurs éditions. *Nouvelle Méthode de guérir les fistules lacrymales*, avec un recueil de différentes pièces pour et contre, in-4°, Turin, 1715. *Dissertation sur la nouvelle découverte de l'hydropisie du conduit lacrymal*, in-12, Paris, 1716. *Recueil de méthodes pour la guérison des plus dangereuses maladies*, in-12, Trévoux, 1717. Il est encore auteur de différents mémoires intéressants sur des points de médecine et de chirurgie, mémoires qui furent communiqués à l'Académie des sciences.

ANGIVILLER (le comte Charles-Claude d') mérite d'être ici mentionné comme ayant figuré dignement auprès de plusieurs hommes célèbres sous le règne de Louis XVI, qui avait aussi pour lui une bienveillance toute spéciale. Il fut directeur général des bâtiments du roi, maréchal-de-camp, commandeur de l'ordre de Saint-Lazare, etc. Lié avec Turgot, Vergennes et Calonne, le comte d'Angiviller était en outre toujours entouré d'artistes et de gens de lettres. Ducis parle souvent de lui dans sa correspondance imprimée. Il était directeur des jardins du roi quand la révolution éclata. Accusé d'avoir fait des dépenses excessives et présenté des comptes exagérés, il eut à combattre ces attaques et finit par émigrer. L'impératrice de Russie, Catherine II, lui fit une pension. D'Angiviller est mort en 1810, dans un monastère d'Allemagne. Il avait épousé E.-J. de Laborde, veuve de Binet de Marchais, femme très-remarquable, au sujet de laquelle M. Villenave a inséré un curieux article dans le *Supplément à la Biographie universelle*.

ANGLEBERME (Jean Pyrrhus d'), fils d'un médecin bohémien naturalisé français, naquit à Orléans vers 1470. Il étudia les belles-lettres sous Erasme, puis se livra à la jurisprudence, et devint professeur en droit à l'université d'Orléans. Plus tard, il fut conseiller au sénat de Milan. Excellent jurisconsulte, il était, paraît-il, fort mauvais médecin. Ayant voulu se traiter lui-même pour une blessure reçue dans l'explosion d'un magasin à poudre, il prit un médicament intérieur qui lui enflamma les intestins et lui donna la mort en 1521, lorsqu'il n'était âgé encore que de 50 ans. Voici les titres des ouvrages dont il est l'auteur : *Institutio boni magistratus*, in-4°, Orléans, 1500; *Vie de*

saint Euverte, et Eloge de Saint Aignan, tous les deux évêques d'Orléans; *Panegyrique de la ville d'Orléans*; *Militia regum francorum pro re christiana, sive Opusculum de rebus fortiter à Francis gestis profide christiana*, Paris, 1518; *Fragments des déclamations d'Apulée*, sous le titre d'*Apulei Floridorum libri quatuor*, in-4°, Paris, 1518. *Tres posteriores libri codicis Justiniani, et de romanis magistratibus libri tres*, in-4° 1518; *Commentarius Aurelianus in consuetudines*; *Dissertation sur la loi salique*, 1615; plusieurs traités sur des questions de droit; différentes exhortations à ses élèves pour maintenir en eux l'amour de l'étude. Etienne Pasquier, Charles Dumoulin, Alciat, qui furent les auditeurs d'Anglerme à l'université d'Orléans, se plaisaient à faire l'éloge de leur habile professeur.

ANGLURE (Saladin ou Oger d') fut l'un des gentilshommes qui accompagnèrent le roi Philippe-Auguste dans ses expéditions d'outre-mer. Fait prisonnier en 1204 par les troupes du soudan d'Égypte Saladin, il fut signalé à ce prince comme ayant montré une bravoure héroïque. Saladin charmé lui rendit la liberté, en lui faisant promettre de lui payer une grosse rançon. Revenu en France, d'Anglure chercha vainement à recueillir la somme exigée pour sa rançon; et, en digne chevalier, il repassa la mer et retourna près du soudan pour reprendre sa prison. Cette grandeur d'âme toucha tellement Saladin qu'il dit à d'Anglure: «Soyez libre sans rançon; seulement, j'exige qu'à l'avenir vous et vos descendants portiez le nom de Saladin, en mémoire de la grace qu'il vous fait.»

ANGOULÊME (Marie-Thérèse-Charlotte, duchesse d'), née à Versailles le 19 décembre 1778, fut le premier enfant de Louis XVI et de Marie-Antoinette, déjà mariés depuis plus de huit ans. Élevée sous les regards maternels de la reine et confiée aux soins de gouvernantes très-habiles et très-respectables, elle eut en outre le bonheur d'être formée et dirigée par sa tante, M^{me} Elisabeth, vertueuse princesse si jamais il en fut. Madame Royale, c'est le titre que porta tout d'abord la fille du roi, répondit merveilleusement aux soins dont elle fut l'objet. Son esprit plein de justesse et son caractère sérieux, dès la plus tendre enfance, semblaient la prédisposer aux grandes épreuves de la Providence lui réservait. A peine avait-elle 14 ans, lorsqu'elle fut emprisonnée au Temple avec le roi et la reine. Les plus indignes traitements l'accablèrent sans l'abattre. Après l'avoir rendue témoin de la mort tragique de son père, de sa mère, de son jeune frère, de sa tante, on daigna enfin l'échanger, en 1795, contre les commissaires de la Convention, livrés aux Autrichiens par Dumouriez. Elle alla rejoindre Louis XVIII, son oncle, et épousa en 1799, son cousin-germain, Louis Antoine de Bourbon, duc d'Angoulême. Ces augustes époux ne quittèrent point le roi durant son long exil. Lors du retour de la maison royale en 1814, la duchesse d'Angoulême fut accueillie partout avec les plus éclatants témoignages d'un tendre et respectueux enthousiasme. Aux Cent-jours, elle se retira sur Bordeaux, où elle manifesta une énergie qui excita l'admiration de Napoléon lui-même. Les événements de 1830 la poussèrent de nouveau dans l'exil. Elle se fixa enfin à Frohsdorf en Styrie, avec le jeune duc de Bordeaux, dont elle dirigea elle-même l'éducation, tout en pratiquant une foule de bonnes œuvres. C'est à Frohsdorf qu'elle mourut en 1851. Louis XVIII, dont elle fut tou-

jours la compagne fidèle et dévouée, la surnommait l'*Antigone moderne*. Elle fut aussi le modèle des épouses. En un mot, il serait difficile de citer en notre siècle une femme plus pieuse, plus résignée dans le malheur. Comme Louis XVI, elle déclara dans son testament qu'elle pardonnait de bon cœur à ses ennemis. Nous trouvons dans la *Bibliographie biographique universelle*, par E.-M. Oettinger, l'indication suivante de quelques ouvrages écrits sur cette héroïque et vertueuse princesse: *Madame la duchesse d'Angoulême*, ou *la Nouvelle Antigone*, *Mémoire historique sur ce qui est arrivé à cette illustre princesse depuis sa naissance jusqu'à son retour en France*, par Louis de Saint-Hugues, in-8°, Paris, 1815; *Notice pour servir à la vie de S. A. R. Madame la duchesse d'Angoulême*, par Pierre Malbec, in-8°, Montpellier, 1816; *Hommage à la mémoire vénérée de M.-T.-C. de France, auguste fille du vertueux roimartyr (Louis XVI)*, par Tisserou, in-8°, Paris, 1831; *Notice biographique sur M.-T.-C. de France, duchesse d'Angoulême*, par A. Cohen, in-12, Paris, 1831; *Eloge funèbre de M.-T.-C. de France, duchesse d'Angoulême, suivi de son testament*, par Adrien Peladau, in-8°, Nîmes, 1832; *M.-T. de France, fille de Louis XVI. Relation du voyage de Varennes et récit de la captivité à la tour du Temple*, écrite par elle-même, précédée d'une Notice par Amédée de Pastoret, in-12, Paris, 1832; *Die Herzogin V. Angoulême; ein lebensbild*, in-8°, Laibach, 1832; *Madame la Dauphine à Macon, Souvenirs des 26 et 27 juillet 1850*, par le comte de Puymaigre, in-8°, Metz, 1832.

ANSBERG, prêtre et chroniqueur allemand du XII^e siècle, se trouvait à la suite de Frédéric Barberousse durant l'expédition de ce prince en Orient. Le récit qu'il a laissé de cette croisade forme une chronique précieuse, ignorée et perdue jusqu'en 1824. Un Allemand, nommé Knesyl, qui la possédait, étant mort, le manuscrit passa tour à tour dans les mains vénales de certains juifs et dans les mains ignorantes d'un chirurgien de Postelberg. Acquis enfin par le savant Dubrowski et conféré avec une copie trouvée au monastère de Rayhrad, il fut publié à Prague en 1827. M. Michaud a donné un extrait de la Chronique d'Ansborg, dans le tome III de la *Bibliothèque des croisades*.

ANSIAUX (Emmanuel-Antoine-Joseph), né à Liège en 1761, suivit la carrière du barreau et acquit des connaissances très-étendues en jurisprudence. Il s'appliqua principalement à savoir dans tous ses détails le droit coutumier de sa ville natale. En 1785, la Société d'émulation de Liège ayant mis au concours l'éloge historique d'Erard de La Marck, l'un de ses évêques les plus célèbres, Ansiaux obtint l'accessit. L'année suivante, il remporta le prix à la même société pour son éloge de l'évêque Wazon. Ces deux biographies ont été imprimées dans les *Mémoires pour servir à l'histoire de Liège*, ou *Collection des discours historiques qui ont concouru à la Société d'émulation*, in-8°, Liège, 1785. Il a publié en outre quelques opuscules d'intérêt local et d'archéologie. Ansiaux se retira en Allemagne lors de la révolution liégeoise. Là il obtint le titre d'historiographe de l'ordre noble de Saint-Hubert et l'emploi de conseiller de la princesse de Wurtemberg. Il est mort à Munster le 27 février 1800.

ANSIDEI (Balthazar), né à Pérouse en 1536, fut un savant et renommé philologue. Après avoir

suivi très profitablement à Pérouse même les leçons d'Horace Cardonetti, il se rendit à Rome pour profiter des cours de Muret qui y professait alors avec grand succès. Ansidei se concilia la bienveillance de ce maître, dont il fut l'un des plus habiles disciples. Il occupa ensuite la chaire de belles-lettres à Pérouse, puis celle de Pise, d'où il vint à Rome, appelé par le cardinal Aquaviva, et fut nommé successivement conservateur de la bibliothèque du Vatican et des archives du château Saint-Ange. Il est mort à Rome en 1614. On lui doit un certain nombre d'inscriptions gravées sur des monuments romains et dont on admire la belle latinité. Il a laissé des poésies latines et des lettres qui sont encore inédites.

APOSTOLI (François). Vénitien, né vers 1750, fut d'abord employé à la secrétairerie d'état de Venise; mais son imagination le porta bientôt à délaisser ce poste paisible pour courir le monde. Il visita d'abord l'Allemagne, où il reçut de nombreux témoignages d'affection. Puis, s'étant lié avec un autre écrivain voyageur, Le Roy de Hozembrune, ils écrivirent ensemble, pour subsister, quelques *Nouvelles* dans le genre sentimental alors à la mode. Apostoli trouva ainsi moyen de retourner à Venise et de rentrer dans les bureaux si légèrement abandonnés par lui. On lui confia quelques travaux importants de législation; mais son inconstance le fit encore quitter sa patrie; et sans égard pour sa femme qui en mourut de chagrin, il vint s'établir à Vienne. Quand la révolution de France éclata, il s'en fit le prosélyte ardent, et rentra à Venise pour y prêcher les nouveaux principes. On le déporta à Corfou. Il y vécut des productions de sa plume jusqu'à l'époque où le gouvernement vénitien succomba. Apostoli eut alors l'adresse de se faire nommer consul de la république cispaline à Ancône. Il n'arriva point à ce poste, ayant été arrêté par les Autrichiens et conduit aux Bouches-du-Gattaro. Plus tard, rendu à la liberté, il fut l'envoyé de la petite république de Saint-Marin auprès du premier consul Bonaparte. Il paraît que sa taille exiguë et sa tournure un peu grotesque prêtèrent à rire aux Parisiens. Dans son dépit, il se mit à écrire sans mesure sur la France et sur le chef qu'elle avait alors. Le papier où il exprimait aussi librement sa pensée fut mis sous les yeux du ministre de la police, qui invita l'auteur à quitter sans délai Paris et la France. Apostoli ne fit plus alors que végéter, et il mourut de faim en février 1816. Voici la nomenclature de ses ouvrages, peu connus en France : *Lettres et Contes sentimentaux de Georges Wanderson*, Augsburg, 1777; *Storia di Andrea; Saggezza della follia; Saggio per servire alla storia de' v. aggi filosofi e de' principi viaggiatori*, Venise, 1782; *Lettre sirmiensi; Rappresentazione del secolo xviii*, 5 vol. Milan; *Storia delli Galli Franci e Francesi*. Cet ouvrage, d'un faible mérite, n'a eu qu'un volume. *E tutto un momento; La Merenda alla zucca*. Ces deux dernières productions sont des pièces dramatiques.

APPERT (Charles-Nicolas), connu par la découverte d'un procédé pour la conservation des substances alimentaires, était confiseur et distillateur à Paris. Dès 1796, il commença ses recherches, et trouva enfin que, pour conserver pendant plusieurs années les matières alimentaires dans toute leur fraîcheur, leur saveur et leur parfum, il faut les faire bouillir jusqu'au point de la cuisson et les enfermer, bien privées d'air, dans des boîtes de fer blanc

hermétiquement scellées. En 1804, il fonda un établissement de *conserves*, qui fut bientôt connu dans toute l'Europe et qui lui valut une rapide et grande fortune. Il obtint en outre les suffrages des savants les plus compétents, et différents prix et médailles de la Société d'encouragement. Le procédé-Appert fut surtout d'un grand secours pour les expéditions maritimes. L'auteur l'a expliqué dans un livre ayant pour titre : *L'Art de conserver les substances animales et végétales*. Appert est mort en 1840 à Massy (Seine-et-Oise).

ARAGO (Dominique-François), né à Estagel, près de Perpignan, le 28 février 1786, était élève de l'Ecole polytechnique depuis un an au plus, lorsqu'il fut choisi pour remplir les fonctions de secrétaire du Bureau des longitudes. Aussitôt après, on l'adjoignit aux commissaires qui poursuivaient en Espagne l'opération géodésique par laquelle MM. Delambre et Méchain avaient mesuré l'arc du méridien entre Barcelone et Dunkerque. Après cette mission, qui ne fut pas sans dangers pour M. Arago, il fut nommé membre de l'Institut en remplacement de Lalande, bien qu'il ne fût âgé que de 23 ans. Alors aussi on le nomma professeur à l'Ecole polytechnique. L'année 1830 fit de lui un homme tout politique. Député des Pyrénées-Orientales, il siégea à l'extrême gauche. Le gouvernement révolutionnaire de 1848 se l'appropriait et en fit son ministre de la guerre et de la marine. Dès ce moment, cet homme illustre commença à fléchir et à faire entrevoir sa fin prochaine. Il est mort en 1855. Ses œuvres, qu'on regrette de ne pas voir réunies en un seul corps, sont nombreuses et importantes. Nommons ici les principales : *Mémoires sur les affinités des corps par la lumière, et particulièrement sur les forces réfrigérantes des gaz*, faits en commun avec M. Biot, in-4°, Paris, 1816; *Mémoires sur une modification remarquable qu'éprouvent les rayons lumineux dans leur passage à travers certains corps diaphanes, et sur quelques autres phénomènes d'optique* (*Mémoires de l'Académie des sciences*, t. xxii, année 1811); *Recueil d'observations géodésiques, astronomiques, exécutées par ordre du Bureau des longitudes*, en Espagne, en France, en Angleterre et en Ecosse, pour déterminer la variation de la pesanteur et des degrés terrestres sur le prolongement du méridien de Paris (avec M. Biot), in-4°, Paris, 1821. Ajoutons que l'*Annuaire du Bureau des longitudes* renferme un grand nombre de notices pleines d'intérêt et fort instructives dont Arago est l'auteur. Entre autres nécrologies insérées dans l'edit *Annuaire*, on lui doit celles du docteur Young, de Fourier, de James Watt, de Gambey, de Carnot, d'Ampère, de Condorcet. Par une mesure toute exceptionnelle comme le génie de l'homme qui en fut l'objet, Arago fut dispensé, en vertu d'un décret, de prêter à l'empereur Napoléon III le serment imposé à tous les fonctionnaires publics. Voyez pour plus de détails : *Biographie de D.-F. Arago, membre du gouvernement provisoire, ministre de la marine et des colonies*, par Charles Robin, in-8°, Paris, 1848. Le supplément à la *Bibliographie biographique* de Ottinger signale encore les ouvrages suivants sur la vie de ce savant de premier ordre : *M. Arago, par un homme de rien* (Louis de Loménie), in-12, Paris, 1841; *Biographie de F. Arago*, par B. Lunel, in-8°, Paris; 1855; *F. Arago*, in-8°, Paris, 1853, par Barral. Enfin Arago a laissé des mémoires qu'il a intitulés *Histoire de ma jeunesse*. Ce livre est enrichi d'une

préface par Alex. de Humboldt, et suivi d'une notice complétant l'histoire de la vie d'Arago, Bruxelles et Leipzig, 1854.

ARALDI (Michel) se distingua tout à la fois comme mathématicien et comme physiologiste. Né le 10 février 1740, à Modène, il obtint dans toutes ses études des succès admirables. A l'âge de 20 ans, il fut nommé professeur de physiologie à l'université de sa ville natale; et il ne tarda pas à être chargé aussi de l'enseignement de l'anatomie et de la pathologie. Lors de la création de l'Institut d'Italie, il en fut l'un des premiers membres, puis bientôt secrétaire perpétuel. Plus sage que beaucoup d'illustres savants de l'époque, il se montra toujours défenseur des principes d'ordre social. Les divers mémoires dont il a enrichi le recueil de l'Institut national d'Italie, et ceux qu'il a insérés dans les actes de la Société scientifique de Modène, sont fort estimés. Il a publié séparément deux ouvrages dont l'un a pour titre : *De l'usage des anastomoses dans les vaisseaux des machines animales et particulièrement dans le système de la circulation du sang*, in-8°, Modène, 1816. L'autre est un *Essai d'errata*, où il examine et compare les opinions des principaux physiologistes modernes. Le premier de ces deux livres a été traduit en français par Araldi lui-même, qui est mort à Milan le 5 novembre 1815.

ARAUJO (Duarte d'), né en Espagne au xvi^e siècle, se fit religieux. Il devint général de l'ordre du Christ, poste qu'il occupa dix ans. Il habita Rome pendant quinze ans, avec une mission de Philippe II, roi d'Espagne, près la cour pontificale. Il est auteur d'une *Vie de saint Irénée*, Coimbre, 1579. Araujo est mort en 1599.

ARDEE (Jacques d'), né au pays de Liège, vers la fin du xvi^e siècle, se fit religieux en 1613, au couvent des Croisiers à Huy. Tout en enseignant la théologie avec succès, il se livra surtout à la poésie latine et s'acquit par là une belle réputation. Son premier poème est intitulé : *Encomia de vanitate*; item *Rosarium marianæ sanctitatis...*; sive *Pædolectina et ænigmata puerilibus*, in-4°, Liège, 1632. Il a aussi mis en vers latins une histoire des évêques de Liège, in-4°, Liège, 1654. Ce livre est dédié à l'évêque Ferdinand de Bavière.

ARDIZZONI (Nicolò) prit naissance à Taggia, pays de Gènes, en 1766. Après avoir exercé la profession d'avocat dans sa patrie, il fut élu au corps législatif et fit partie du conseil des soixante. En 1803, il était professeur de droit public. Dix ou onze ans plus tard, quand il fut question de réformer la constitution politique de la république génoise, Ardizzoni reçut la mission d'opérer cette réforme avec l'avocat Pavazzo. On le chargea aussi, vers la même époque, du travail de réorganisation de la faculté de droit. Il s'y réserva la chaire de droit commercial, où il fallait toujours professer en latin. Il est mort en 1852, laissant un fils avocat et consultant près le conseil académique de l'université de Gènes.

ARGENTRE (Louis-Charles Duplessis d'), neveu sans doute de l'évêque de Tulle du même nom, naquit en 1724, fut député en 1789 aux états-généraux, étant déjà évêque de Limoges, et y prit place parmi les adversaires de la révolution. En 1792, il se réfugia à Munster, et de là continua d'administrer son diocèse par correspondance. Lors du concordat de 1801, il protesta d'abord avec bon nombre d'autres évêques français; mais bientôt

la crainte d'un schisme déterminait sa soumission. Il retira les pouvoirs aux vicaires-généraux qu'il avait laissés à Limoges, et exhorta tous les fidèles à s'unir d'intention et de fait au nouveau prélat, avec qui il fut toujours lui-même en bonnes relations. M. d'Argentré est mort en avril 1808, à Munster.

ARGOUBET (Jean-Jacques d'), né à Dax (Guienne) le 31 juillet 1764, obtint en 1778 une place de cadet dans le régiment de Rouergue. Il fit la campagne de Gibraltar contre les Anglais, passa ensuite en Amérique, où son régiment fut appelé pour aider les insurgés à secouer enfin le joug britannique. L'occupation de New-York et de Gloucester par les Français et les Américains assura l'indépendance des Etats-Unis. Notre jeune officier prit une part glorieuse à ces affaires. Passant par tous les grades, nous le trouvons chef de bataillon en 1792 à l'armée de Belgique sous les ordres de Dumouriez. Là il fut honoré de plusieurs missions périlleuses, entre autres de la défense de la Croix-au-Bois en Champagne. Il eut aussi le bonheur de comprimer l'esprit de révolte qui se manifestait dans son régiment. Il assista aux batailles de Valmy et de Jemmapes qui décidèrent la retraite des Prussiens. Mais en 1795 survint une nouvelle agression des Autrichiens : Argoubet, renfermé dans la place du Quenoy avec le régiment de Rouergue, fut fait prisonnier par la reddition de cette ville. Echangé après vingt-sept mois de captivité, il reprit le commandement de son régiment, fit les campagnes d'Allemagne et d'Italie, où il montra une valeur à toute épreuve; mais il encourut la disgrâce de Bonaparte pour n'avoir pas assisté au banquet de Campo-Formio, donné en l'honneur du héros de la campagne. Argoubet épousa en 1804 la fille de Roger-Ducos, l'un des consuls de la république. En 1815, il se rallia aux Bourbons, et harangua M. le duc d'Angoulême à son passage dans la ville de Dax. Retiré au château d'Arsaque, arrondissement de Saint-Périer, il s'y occupa d'agriculture jusqu'à sa mort, arrivée le 21 février 1844.

ARGUELLES (Augustin), célèbre orateur espagnol, naquit en 1773, à Ribadesella, province des Asturies. Ses parents, qui jouissaient de beaucoup de considération dans leur pays, lui firent étudier le droit. Il obtint une place importante à l'administration de Madrid. Cet homme supérieur, à la parole éloquente, eut du succès dans les différentes révolutions que subit sa patrie. En 1810, il adhéra à la junte insurrectionnelle, et y exerça une si grande influence qu'on le chargea de rédiger le projet de constitution. En 1814, il fut condamné à dix ans de galères, à cause de ses opinions politiques. Relégué d'abord au preside de Ceuta, on le transporta plus tard dans l'île déserte de Cabrera. La révolution de 1820 le fit revenir à Madrid; et il fut ministre de l'intérieur. Nouvelle chute en 1823. Arguelles se réfugia alors en Angleterre, pour ne rentrer en Espagne qu'en 1833, où ses talents et sa renommée le mirent bientôt en évidence. Membre de la chambre des représentants, il fut nommé tuteur de la reine Isabelle, poste qu'il conserva jusqu'à la majorité de cette princesse. Arguelles est mort en 1844, le 25 mars. Voyez *Biographia del excellentissimo S. D. A. Arguelles, acompañada de los discursos mas notables pronunciados por el mismo*, in-4°, 1844, Madrid; *Vida de D. A. Arguelles*, in-8°, ibid., 1850.

ARLINCOURT (le vicomte Victor d'). Ce roman-

cier célèbre est né en septembre 1789, au château de Mérançais, près de Versailles. Sa famille, ancienne et illustre entre les maisons de Picardie, s'est signalée encore dans la personne du vicomte Charles, son père, qui n'épargna aucun sacrifice pour le salut de la famille royale et qui paya de sa tête un tel dévouement. Napoléon, qui faisait cas des noms monarchiques, nomma le vicomte d'Arincourt, écuyer de Madame mère, ensuite auditeur au conseil d'Etat, puis intendant militaire en Espagne. Dans ce dernier poste, il s'efforça si bien de conjurer les maux de la guerre et d'être équitable envers le peuple espagnol opprimé, qu'un jour, tandis qu'il était à Tarragone, une députation des principaux citoyens de la province lui apporta une médaille d'or portant cette inscription : *La Catalogne reconnaissante à l'intendant Victor d'Arincourt*. En 1814, Louis XVIII accueillit et distingua cet homme, dont le père avait péri victime de son zèle chevaleresque pour la cause royale. Le vicomte d'Arincourt demeura fidèle aux Bourbons durant les Cent-jours, et s'éloigna de la capitale; ce qui n'empêcha point plus tard le ministre Fouché de le rayer de la liste des maîtres de requêtes en service ordinaire. Dès lors, M. d'Arincourt, qui avait recouvré la fortune de sa famille par le fait de la Restauration, rentra indigné dans la vie privée, et alla vivre en sa belle terre de Saint-Paër, au pays de Normandie. Livré uniquement aux travaux littéraires, il mit d'abord au jour le poème de la *Caroléide*, qui fit beaucoup de sensation; son roman du *Solitaire*, qui parut ensuite, eut un succès prodigieux; après quoi il fit paraître le *Renégat*, *Ipsiboë*, *l'Etrangère*, et *Imalie ou l'Amour et la Mort*, autres romans qui furent tout à la fois immensément loués et fortement censurés. Quand Charles X monta sur le trône, d'Arincourt ne se crut plus obligé de tenir rigueur à la royauté, il revint à Versailles, où le monarque lui fit beaucoup d'accueil; il donna à M^{me} la duchesse de Berry une fête très-brillante en son château de Saint-Paër; ce fut alors que la princesse, à qui un de ses gentilshommes disait : « Madame, nous sommes ici chez les fées. — Non pas chez les fées, répliqua-t-elle, mais chez un génie. » Après la révolution de juillet, le vicomte d'Arincourt publia encore trois ouvrages pleins d'intérêt : *les Rebelles sous Charles V*, *les Ecorcheurs*, et *le Chasseur-Roi*; et après celle de 1848, un opuscule en faveur du gouvernement monarchique, intitulé *Dieu le veut!!!* Cet homme, très-digne de mémoire, nonobstant son mode de style un peu bizarre et ses conceptions outrées, est mort au commencement de l'année 1856.

ARMA (Jean-François), né en Piémont, à Chivasso, au commencement du xvi^e siècle, devint médecin du duc de Savoie, Emmanuel-Philibert. On ignore la date de sa mort. Il a laissé les ouvrages ci-après : *De pleuritide*, in-8°, Turin, 1548-1549; *Paraphrasis in Librum de venenis Petri de Abano*, in-8°, Biella, 1550; *De vesicæ et renum dignotione et medicatione*, in-8°, Biella, 1550; *Examentrium specierum hydropum*, in-8°, Turin, 1566; *Quod medicina est scientia et non ars*, in-8°, Turin, 1567 et 1573; *Commentarius de morbo sacro*, in-8°, Turin, 1568 et 1589; *Che il pane fatto col decotto di riso non sia sano*, Turin, 1569; *De tribus capitis affectibus*, in-8°, Turin, 1575; *Del significato della stella crinita*, Turin, 1578.

ARMANDI (le général), ancien précepteur de l'empereur Napoléon III, naquit en 1770. Il est mort le 3 août 1835 à Aix-les-Bains. En dernier lieu, il était bibliothécaire de Saint-Cloud. Voici les titres de quelques productions de sa main : *Ma part aux événements importants de l'Italie centrale en 1851*, in-8°, Paris, 1831; *Histoire militaire des éléphants*, in-8°, Paris, 1842.

ARNAUD (Antoine), né en 1767, à Avignon, fut un antiquaire distingué. D'abord conservateur du musée de Lyon, il devint directeur de l'école des beaux-arts de cette ville, et fut élu membre de l'académie des inscriptions et belles-lettres. Il fit de nombreuses et intéressantes recherches sur les *Mosaïques*. Il a publié en outre une *Notice des antiquités et des tableaux du musée de Lyon*. Arnaud est mort en 1838.

ARNAY ou Arnex (Simon-Auguste d'), né vers 1750, à Milden en Suisse, revint dans son pays après avoir été quelque temps instituteur en Hollande. Attaché avec le titre de traducteur à la chancellerie de Berne, il occupa ce poste jusqu'en 1798, époque où les Français s'emparèrent de la cité helvétique. Il trouva alors un refuge en Allemagne et devint précepteur du prince héréditaire de Bade. Il est probable qu'il est mort à Carlsruhe vers 1824. Simon d'Arnay a traduit de l'allemand en français bon nombre d'ouvrages : *Essai sur la manière de ménager et de composer toutes les couleurs*, par Pfennschmidt, in-8°, Lausanne, 1784. *Caractère de Frédéric le Grand*, par Busching, in-8°, Berne, 1788. *Histoire de la guerre de sept ans*, par Archenholz, in-8°, ibid., 1789. *Recueil de voyages pour l'instruction et l'amusement des enfants*, par Campe, 8 vol. in-12, ibid., 1788-1792. *Nouveau Robinson*, par le même, in-8°, ibid., 1794. *Fragments d'un roman politique sur le gouvernement aristocratique*, par de Haller, in-8°, ibid., 1791. *Histoire de la guerre de trente ans*, par Schiller, 2 vol. in-8°, 1794. *Avis aux voyageurs en Suisse*, in-8°, ibid., 1796. Pendant son séjour en Hollande, il publia : *Lettres d'un observateur impartial sur les troubles actuels de la Hollande*, in-8°, 1787. Il a été aussi pendant quelque temps le principal rédacteur de la *Gazette de Berne*.

ARNOLDI (Adrien), né vers 1464, fit profession chez les Carmes de Bruges en 1483, et y recut vers 1500 l'emploi de lecteur en philosophie. Il prit à Louvain en 1500, et à Paris en 1515, le bonnet de docteur en théologie. Le 28 septembre 1517, il fut nommé évêque *in partibus* de Roses ou Rosses, et suffragant de Guillaume de Croy, évêque de Cambrai, avec une pension sur la manse épiscopale. Il mourut à Bruxelles en 1536. Arnoldi a laissé les ouvrages suivants, qui ne se retrouvent plus : *In Magistrum sententiarum libri quatuor*. In *Biblia sacra*. *Conciones per annum*.

ARRIGHI (Antoine), né en Corse, à la fin du xvi^e siècle, d'une famille alliée à celle des Bonaparte, embrassa l'état ecclésiastique. Il obtint en 1727, une chaire de droit canonique à l'université de Padoue, et peu après la chaire de droit romain. Il eut un grand succès dans cet enseignement; et pour récompense il fut inscrit au nombre des citoyens de Venise. Ses principaux ouvrages sont : *Acroases iv de jure pontificum universo*, in-4°, Padoue, 1728; *Historia juris pontificii*, in-4°, ibid., 1751; *De vita et rebus gestis Fr. Mauroceni, principis Venetorum*, in-4°, ibid., 1749. Arrighi est mort vers 1753.

ARRIGHI, duc de Padoue, né à Corte (Corse), le 8 mars 1778, entra au service militaire à l'âge de seize ans. Il était à vingt-quatre ans colonel du 1^{er} régiment de dragons, puis le 19 mai 1806 colonel de la garde impériale, commandant de la Légion d'honneur après la bataille d'Austerlitz; et enfin il fut créé duc de Padoue. Il se distingua beaucoup le 6 juillet 1809 à la bataille de Wagram. Marié le 3 février 1812, avec la fille du comte Henri de Montesquiou, alors chambellan impérial, il continua l'année suivante de se signaler dans la campagne périlleuse qui ramena nos armées à l'intérieur. En avril 1814, il fit sa soumission au gouvernement royal et fut nommé chevalier de Saint-Louis. Napoléon, revenu de l'île d'Elbe, envoya le duc de Padoue en Corse, avec les fonctions de commissaire extraordinaire. Après les Cent-jours, Arrighi voulut rendre la Corse indépendante. Cette espèce de trahison ne lui permit plus de rentrer en France pendant la Restauration. En 1848 et 1849, il fit partie des chambres constituantes et législatives. Nommé sénateur et gouverneur des Invalides depuis le rétablissement de l'Empire, il s'est éteint doucement le 25 mars 1855, dans les bras de son fils, le marquis de Padoue, ancien préfet de Seine-et-Oise, et de sa fille, madame Thayer.

ARTEAGA (le P. Hortensio-Félix Paravicino y), né d'une famille noble à Madrid en 1580, se fit recevoir dans l'ordre des Trinitaires, et obtint bientôt le grade de docteur en théologie. Le roi d'Espagne, Philippe III, complimenté par Arteaga en 1616, à Salamanque, et charmé de la belle diction du trinitaire, le nomma son prédicateur, poste que celui-ci occupa pendant vingt ans. Il parvint d'ailleurs aux premières dignités de l'ordre, dont il était vicaire-général quand il mourut le 22 décembre 1655. C'était tout à la fois un excellent religieux et un homme de manières très-polies. Il a laissé des poésies ayant pour titre : *Obras de D. Felice de Arteaga*, in-4^o, Lisbonne, 1643, Madrid, 1650. On a aussi publié le recueil de ses sermons. Enfin, il est auteur d'un traité inédit de philosophie, qui repose à la bibliothèque Saint-Philippe de Madrid.

ARTIS (Jean d'), renommé surtout comme canoniste, naquit à Cahors en 1572. Durant son cours de philosophie à Rhodéz, il se lia avec D. Tarris, qui fut depuis général de la congrégation de Saint-Maur. Cette amitié décida sans doute la vocation et la carrière savamment laborieuse de Jean d'Artis. Ce fut à Toulouse, où un procès de D. Tarris les avait amenés l'un et l'autre, que d'Artis se fit recevoir docteur *in utroque jure*. Ce fut aussi en cette ville qu'il prouva surtout sa haute capacité comme jurisconsulte. En 1618, il obtint au concours une chaire de droit canonique à la faculté de Paris. En 1622 il devint professeur au collège royal sans délaisser sa chaire de la faculté. Dépourvu de fortune, il parvint à s'en faire une de plus de cent mille livres. Sa mort arriva le 21 avril 1651. Il légua à la faculté de droit de Paris, 20,000 livres destinées à améliorer le sort des professeurs, et il fit un autre legs à la congrégation de Saint-Maur. Les œuvres de d'Artis, dont le P. Nicéron donne la nomenclature dans ses *Mémoires*, xxx, 11-14, ont été publiées par Doujat, son successeur au collège royal, in-folio, Paris, 1656. On a remarqué que quatre des ouvrages mentionnés par Nicéron ne se trouvent pas dans le recueil de Doujat. Il en est un qui a pour titre : *J. Artisii admiranda pedis*,

in-8^o, Paris, 1629. *L'Année littéraire*, viii, 44-67, contient une notice curieuse sur cette facétie, par Mercier de Saint-Léger.

ARTOPAEUS (Jean-Christophe Becker ou), philologue qui mériterait d'être plus connu, naquit à Strasbourg en 1626. Il fut, pendant une longue partie de sa vie, professeur de lettres latines au gymnase de la même ville; et lorsqu'il descendit de sa chaire, ce fut pour occuper un siège de chanoine au chapitre de Saint-Thomas, ainsi que la chaire d'histoire à l'académie. Il a publié un grand nombre de dissertations ou de thèses propres à répandre du jour sur divers points de l'histoire ancienne, ou sacrée ou profane. On trouvera l'indication de la plupart de ces savants opuscules dans le catalogue des livres du célèbre bibliophile Zacharie Uffenbach. Artopaeus est mort doyen de l'académie de Strasbourg, le 21 juin 1702.

ASPECT (d') n'est connu que par une *Histoire de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis*, 3 vol. in-8^o. L'auteur prend le titre d'historiographe officiel de l'ordre de Saint-Louis, titre supprimé en janvier 1779. On trouve dans son livre des détails intéressants qu'il a puisés au dépôt de la guerre. Cet ouvrage ne comprend que la période du règne de Louis XIV. Les deux premiers volumes concernent l'armée de terre, le troisième la marine.

ASSAS (Jean-François d'), fils du célèbre chevalier du même nom, avait neuf mois lors de la mort héroïque de son père. Il fut de bonne heure attaché au service du roi en qualité de page. Quand mourut Louis XV, d'Assas quitta Versailles, et fut nommé garde-aspirant de la marine en 1777; l'année suivante, il fut fait enseigne de vaisseau, et lieutenant en 1786, enfin major de vaisseau. D'Assas assista à plusieurs combats célèbres; et Louis XVI le fit chevalier de Saint-Louis en 1786. Il suivit les princes en exil avec toute sa famille, après le 21 janvier. En 1815, il fut fait capitaine de vaisseau, et en 1823, contre-amiral. Sa mort arriva au Vigan, lieu de sa naissance, le 17 juin 1850; il avait alors 90 ans.

ASSER (Charles), juif, jurisconsulte distingué, naquit à Amsterdam, le 15 février 1780, et y fit ses études littéraires sous la direction de Wittenbach. Le 5 juillet 1799, l'université de Leyde le proclamait docteur *in utroque jure*. Il fut l'un des premiers avocats Israélites qui exercèrent à Amsterdam. En novembre 1808, il devint chef de la deuxième division du ministère des cultes, puis chef à la cour des comptes. Ces fonctions étaient étrangères à ses études et à ses goûts. Il y renonça donc pour reprendre sa profession d'avocat à la cour supérieure de justice. Nommé juge de paix d'Amsterdam lors de la réunion de la Hollande à l'empire français, il contribua puissamment à réorganiser, à rehausser cette magistrature modeste. En 1811, il publia une traduction hollandaise du *Traité des attributions des juges de paix*, par J.-J. Barbedette-Chermelais, 2 vol. in-8^o. A partir de 1815 jusqu'à sa mort, arrivée le 3 août 1856, il occupa un poste supérieur auprès du ministère de la justice; ce qui l'obligeait d'habiter tour à tour Bruxelles et La Haye. Outre l'ouvrage dont nous avons parlé, Charles Asser a encore mis au jour, en hollandais : *Analyse de quelques principes remarquables du droit pénal en rapport avec le projet du code des peines corporelles*, 1827; *Traité sur la responsabilité des ministres, d'après les droits d'état des Pays-Bas*, 1828. Il avait préparé une *Revue*

contemporaine du code civil français et de celui des Pays-Bas; mais la mort l'ayant prévenu, ce fut son fils Louis Asser qui la fit imprimer.

ASSER (Louis), fils du précédent et jurisconsulte non moins célèbre, naquit à Amsterdam le 13 mai 1802. Reçu avocat le 5 mai 1821, et docteur en droit à l'université de Leyde le 21 avril 1832, il fut en 1838 nommé juge au tribunal d'arrondissement de La Haye, fonctions qu'il remplit jusqu'à sa mort. Le district électoral de la même ville fit choix de lui en septembre 1850 pour le représenter aux états-provinciaux. Louis Asser est mort à La Haye le 29 décembre de la même année 1850. Il est auteur des ouvrages dont voici les titres : *Les Qualités transitoires du droit*, 1839; *Sur la transmission des immeubles*, 1840; *Sur la future organisation de la justice dans les Pays-Bas* 1849.

ASTROS (Paul-Thérèse-David d'), né à Tourves, diocèse de Fréjus, le 15 octobre 1772, fut sacré évêque de Bayonne le 7 juillet 1820. Les Espagnols fidèles à leur roi, pendant l'administration des cortès, trouvèrent dans ce diocèse d'abondants secours, grâce à la charité du digne prélat. Le 6 juillet 1830, il a été promu à l'archevêché de Toulouse, en remplacement du cardinal de Clermont-Tonnerre; lui-même fut décoré de la pourpre romaine, avec le titre de cardinal - prêtre, le 30 septembre 1830. Ce vénéré pontife est mort le 29 septembre 1851, après avoir gouverné 22 ans le diocèse de Toulouse, et emportant les regrets les plus vifs et les plus mérités. Il a, du reste, été dignement loué par son successeur, Mgr Mioland, qui a prononcé dans l'église métropolitaine de Toulouse une éloquente oraison funèbre du cardinal d'Astros. Aucun ouvrage n'a été publié par lui, si ce n'est des Mandements toujours fort remarquables, entre autres celui qu'il promulgua durant son épiscopat de Bayonne, à l'ouverture d'un jubilé. Cette instruction pastorale a pour sujet les inconvénients de la liberté illimitée de la presse et les moyens d'y remédier.

AUBER, dont les prénoms nous sont inconnus, aussi bien que la date de sa naissance, est un Rouennais célèbre. Dès 1795, il fut professeur de belles-lettres à l'école centrale de la Seine-Inférieure. Plus dévoué encore à l'étude des sciences qu'à celle de la littérature, où il excellait pourtant, il résigna sa chaire, afin de se livrer tout entier à ses goûts favoris. Il était secrétaire de la société d'émulation de Rouen lorsqu'il mourut en 1805. Il a publié les ouvrages suivants : *Mémoire sur le gisement des côtes du département de la Seine-Inférieure, sur l'état actuel de ses ports tant sur la Manche que sur la Seine, sur les moyens de les perfectionner, et sur les canaux qu'il serait utile d'y établir pour faciliter la navigation intérieure*, in-4°, Rouen, 1795; *Rapport sur les moyens d'améliorer les laines*, in-4°, 1795; *Mémoire sur la nécessité de conserver, de multiplier, de réunir dans les départements les chefs-d'œuvre de l'art et en particulier ceux de la commune de Rouen*, in-4°, Rouen, 1797. Cet écrit sauva du vandalisme révolutionnaire des objets d'art bien précieux. Il a été publié une Notice historique sur M. Aubert, in-8°, Rouen, 1804.

AUBERT (François-Hubert), né à Nancy vers 1720, exerça d'abord la profession d'avocat dans sa ville natale, puis fut attaché au service du roi Stanislas, qu'il a connu ainsi mieux que personne et dont il a pu parler très-pertinemment. Des deux ouvrages qu'il a publiés, l'un a pour titre : *Le*

Politique vertueuse, in-8°, Nancy, 1762, avec épître dédicatoire au comte de Berchini, depuis maréchal de France; le second est une *Vie de Stanislas Leckzin-ki, roi de Pologne, duc de Lorraine et de Bar*, in-12, Paris, 1769. Ce dernier livre fut accueilli avec beaucoup de faveur, et il jouit encore d'une grande estime. On reproche à l'abbé Proyard, auteur d'une autre Vie de Stanislas, d'avoir profité de celle-ci sans la mentionner. Cela étonne chez Proyard, qui passe généralement pour un écrivain consciencieux. Aubert, après la mort de son royal protecteur, s'établit à Paris, où il est mort sans que nous sachions à quelle époque. Cette œuvre d'Aubert a été traduite en allemand par Christian Friedrich Juenger, in-8°, Leipzig, 1770; et en hollandais, par J. de Jonghe, 2 vol. in-12, Utrecht, 1770. L'article que les éditeurs du Feller de 1852 ont consacré à notre auteur fait confusion, soit en lui attribuant une Vie de la reine Marie Leckzinska qui est d'Abblet de Maubuy, soit en plaçant sa naissance vers 1740 et sa mort en 1801.

AUBIN (Jean-Charles-Joseph), né à Saint-Omer le 21 février 1747, entra chez les Bénédictins de la congrégation de Saint-Maur, fut sous-prieur à Rouen, où il occupa pendant près de vingt ans l'emploi de bibliothécaire de la compagnie. Lors de la révolution, il se livra à l'enseignement, devint professeur à l'école militaire, puis reentra dans sa ville natale dont les magistrats lui confièrent bientôt la direction de la bibliothèque publique. Il rédigea le catalogue des manuscrits, qui y sont nombreux et importants. Par malheur, cet inventaire n'a point été imprimé. L'abbé Aubin se démit de cette place le 31 janvier 1827, et fut nommé bibliothécaire honoraire. Il est mort le 5 septembre 1829, laissant une « mémoire chérie et vénérée, » suivant l'expression de H. Piers, qui lui a consacré une notice dans sa *Biographie de la ville de Saint-Omer*, in-8°, Saint-Omer, 1835.

ACBRION (Jean), chroniqueur de la fin du xv^e siècle, dont le témoignage a de la valeur en ce qui touche les événements de son époque dans le duché de Lorraine, parce qu'il y fut souvent mêlé. Il a écrit un journal contenant les faits notables survenus à Metz et dans le pays messin depuis 1477 jusqu'en 1501. Ce journal, bon à consulter, n'a jamais été imprimé. Jean Aubrion est mort le 10 octobre 1501, à Metz.

AUDIGIER, chanoine de la cathédrale de Clermont-Ferrand, sa ville natale, est connu comme auteur d'un ouvrage inédit intitulé : *Histoire civile, littéraire et religieuse de la province d'Auvergne*, in-4°, 9 volumes, que l'on conserve à la bibliothèque impériale à Paris. C'est une œuvre pleine d'intérêt, que différents écrivains ont consultée avec fruit, mais qui ne pourrait être rendue publique qu'avec des corrections de style et un complément jusqu'à nos jours.

AUDIN-ROUVIERE (Joseph-Marie), médecin hygiéniste assez renommé, naquit à Carpentras en 1764. Reçu licencié en médecine à la faculté de Montpellier, il crut devoir se rendre à Paris pour y prendre le grade de docteur; mais tandis que ses inscriptions s'écoulaient, la révolution vint détruire les facultés et ajourner ainsi les justes prétentions d'Audin. Il concourut pour le prix proposé à l'auteur de la meilleure topographie médicale de Paris, et obtint, non pas la couronne, qui ne fut pas adjugée, mais une gratification de 1,200 francs. Des lors il se mit à écrire sur l'hygiène; et plus

tard étant revenu de l'armée d'Italie, il ouvrit un cours sur sa science de prédilection. En 1800, il fit comme médecin la campagne surnommée de Marengo. Là il eut le talent de se préparer une belle fortune en devenant propriétaire du remède de Franck, appelé *grains de vie* et ensuite *grains de santé*. Lors de son retour à Paris, en 1807, il voulut encore professer l'hygiène; et usant de sa fortune avec une sorte de splendeur, il donna des diners qui lui valurent la réputation de premier gastronome de France et de l'amphitryon le plus aimable. Un tel homme ne devait point échapper au choléra. Aussi y succomba-t-il l'un des premiers, le 23 avril 1832. Audin-Rouvière a publié : 1° *Essai sur la topographie physique et médicale de Paris*, in-8°, 1794. 2° *Mémoire sur la nécessité de l'inoculation à Paris, et sur l'utilité d'un hospice destiné à cette opération*, in-8°, Paris, 1795. 3° *La Médecine sans le médecin, ou Manuel de santé*, in-8°, Paris. Ce livre a eu un grand nombre d'éditions et a rapporté à l'auteur beaucoup d'argent. Il préconise, comme de raison, ses prétendus grains de santé. 4° *Plus de sangsues*, in-8°, 1826-1827. Cette brochure a donné lieu à deux procès en police correctionnelle. 5° *Chronique médicale de Paris*, in-8°, 2° édition 1827. 6° *Hygiène abrégée*, in-8°, 2° édition, 1827. 7° *L'Oracle de la santé, ou l'Art de bien se porter*, in-8°, 1829.

AUDIN (J.-M.-V.), historien, né à Lyon en 1795, était libraire à Paris. Il a publié : 1° *Louis XVIII, la Patrie, l'Honneur*, Lyon, 1815. 2° *Tableau historique des événements qui se sont passés à Lyon depuis le retour de Bonaparte jusqu'au rétablissement de Louis XVIII*, Lyon, 1815. Mais ce qui lui assure une renommée durable et solide, ce sont les ouvrages suivants : *Histoire de la Saint-Barthélemy*, 1826. *Histoire de la vie, des écrits et des doctrines de Martin Luther*, in-8°, 2 vol. 1839. *Histoire de la vie, des ouvrages et des doctrines de Calvin*, in-8°, 2 vol., 1841. Le protestantisme est jugé dans ces deux derniers livres avec une sévérité impartiale qui le réduit à sa juste valeur. Audin est mort le 21 février 1851, lorsqu'il projetait d'autres publications du même genre que ces dernières. On lui doit encore une *Histoire de Léon X*, 2 vol. in-8°, Paris, 1844. Il a été imprimé une Notice biographique sur cet écrivain, Paris, in-8°, 1851, par Claudius Hébrard.

AUDUBON (John-James), ornithologiste américain, né de parents bretons à la Nouvelle-Orléans en 1780, manifesta dès son plus jeune âge un goût passionné pour l'étude de l'histoire naturelle. Il n'avait que quinze ans lorsqu'on l'amena à Paris, où le peintre David lui enseigna le dessin; ce qui lui fut d'un grand secours pour reproduire en particulier les oiseaux observés durant ses cotures de chasseur dans les contrées américaines. Il publia, durant son séjour en Angleterre, le résultat de ses travaux sous le titre : *The birds of America*, in-fol. atl. Londres 1826 et suiv. Cuvier a ainsi caractérisé cet ouvrage : « C'est le plus magnifique monument que l'art ait jamais élevé à la nature. » Audubon le compléta ensuite par sa *Biographie ornithologique*, 5 vol. in-8°, Edimbourg, 1831. Ce naturaliste célèbre mourut en 1851, dans sa splendide résidence de Pensylvanie, sur le Schuylkill, après avoir mis la dernière main à la description des quadrupèdes d'Amérique, qu'il avait entreprise de concert avec le docteur Bachman.

AUENBRÜGGER ou Avenbrugger, ou même Awen-

brugger (Léopold), célèbre en médecine comme inventeur du procédé de la percussion dans l'examen des maladies de poitrine, naquit à Gratz en Styrie, le 19 novembre 1722. Après s'être fait recevoir docteur à Vienne, il obtint une place de médecin ordinaire dans un des hôpitaux de cette capitale. Le moyen d'exploration dont nous venons de parler était connu en Allemagne depuis près de quarante ans, lorsqu'enfin Corvisart le signala en France à l'attention des praticiens. Nous n'avons point à traiter ici du plus ou moins d'efficacité de la percussion; disons seulement que Laennec a suppléé à l'insuffisance fréquente du moyen d'Auenbrugger, par l'invention du stéthoscope ou pectoriloque. On doit au médecin viennois : *Inventum novum ex percussione thoracis humani, ut signo abstrusos interni pectoris morbos delegenti*, in-8°, Vienne, 1761; traduit en français par Rozière de La Chasagne, in-12, Paris, 1770, par Corvisart, in-8°, Paris, 1808. *Experimentum nascens ex remedio specifico sub signo specifico in mania virorum*, in-8°, Vienne, 1776. *De la manie tranquille ou du penchant au suicide, considéré comme une véritable maladie* (en allemand), in-8°, Dessau, 1783. Il paraît qu'Auenbrugger se livrait, dans ses loisirs, à la littérature dramatique. On a de lui un drame ayant pour titre : *le Ramoneur*.

AUFFRAY (Jean), auteur de divers ouvrages d'économie publique, vit le jour à Paris en 1753. Il n'avait que vingt ans lorsqu'il fit paraître dans le *Mercur* d'avril 1753, une espèce de mémoire contre la liberté de la presse, sous le titre : *Réflexions sur l'imprimerie et la littérature*. Il y soutient que l'imprimerie, telle qu'elle est organisée et administrée, fait beaucoup plus de mal que de bien; et il propose des moyens pour remédier à ce mal. L'imprimeur Lottin aîné défendit sa profession dans le même journal. De là une lutte prolongée. Auffray ensuite se lia avec quelques chefs du parti économiste, et publia les ouvrages qui suivent : *Le Luxe considéré relativement à la population et à l'économie*, in-8°, Lyon, 1762. *Idées patriotiques sur la nécessité de rendre la liberté au commerce*, in-8°. Lyon, 1762. *Discours sur les avantages que le patriotisme retire des sciences économiques*, in-8°, Paris, 1767. *Considérations sur les manufactures dans les villes maritimes et commerçantes*, in-8°, Paris, 1768. *Essai sur les moyens de faire du Collège un établissement national et patriotique*, in-12, ibid., 1772. *Louis XII, surnommé le Père du peuple*, in-8°, Paris, 1775. *Vues d'un politique du xvi^e siècle sur la législation de son temps*, in-8°, Paris et Amsterdam, 1775. Auffray, comme on le voit, fut, sinon un écrivain de haut mérite, du moins un zélé citoyen dont les idées pourraient encore aujourd'hui être consultées avec avantage. Il mourut vers 1788, avant d'avoir mis la dernière main à l'*Histoire des reines de France de la maison d'Autriche*, ouvrage dont il voulait sans doute faire hommage à la reine Marie-Antoinette.

AUGER (Jean-Baptiste-Amand) naquit le 26 octobre 1784, à Saint-Valéry-en-Caux. D'abord chef d'institution à Paris, il quitta l'enseignement en 1812, afin de se livrer à l'étude de la théologie et d'entrer dans la carrière ecclésiastique. Elevé au sacerdoce deux ans après, il exerça durant quelque temps les fonctions de vicaire de la paroisse Saint-François, au Havre. En 1821, il revint fonder à Paris une institution nouvelle qui ne tarda point à fleurir sous sa direction pieuse et habile. Vers 1825,

nous le voyons proviseur du collège royal de Versailles, puis curé de Saint-Antoine à Compiègne. Il résigna cette cure en 1841, pour se rendre à Rome, et compiler les trésors que renferment les archives et les bibliothèques de la ville sainte. Il fonda à Paris en 1846 la société de Saint-Grégoire-de-Tours, qui a pour mission d'élaborer les fastes historiques de l'Eglise de France. Il a publié quelques ouvrages fort estimables, ayant pour titres : *Echelles ecclésiastiques; Liturgie catholique; Etudes sur la philosophie de Descartes et sur la manière d'écrire l'histoire*. L'abbé Auger est mort le 3 décembre 1854.

AVENBRUGGER. Voyez AENBRUGGER.

AVILA (Balthasar d'), né à Lille, d'une famille d'origine espagnole, fit de bonnes études et embrassa l'état ecclésiastique. Il eut d'abord un canonicat à Saint-Pierre de Lille; mais sept ans après, il le résigna pour prendre l'habit de l'ordre des Minimes au couvent d'Anderlecht, près de Bruxelles, où il se distingua dans le ministère de la chaire. Elu en 1626 provincial des Pays-Bas, on le confirma dans cette charge plusieurs années de suite. Etant allé à Rome, il fut apprécié par le pape Innocent X, qui l'éleva à la dignité de général des Minimes en 1649, poste qu'il remplit jusqu'en 1655. Puis le P. d'Avila fut vicaire-général pour toute l'Italie pendant dix ans. Devenu vieux, il se démit de toutes ses fonctions et dignités, et vint mourir pieusement à Lille en 1668. On a de lui : *Manipulus Minorum ex regulari summorum pontificum, SS. congregationum et ex ipsius ordinis agro collectum*, in-8°, Insulis, 1667.

AVRIL (Jean-Jacques), l'un des graveurs français les plus féconds, né en 1744, mort au mois de décembre 1852 à Paris. Le recueil de ses œuvres se compose de deux volumes in-folio, où l'on trouve 540 planches, entre lesquelles il faut distinguer 1° *la Famille de Darius et la Mort de Méléagre*, d'après le peintre Lebrun; 2° dix sujets tirés de l'histoire grecque et de l'histoire romaine, d'après Le Barbier l'aîné; 3° plusieurs gravures d'après Raphaël, l'Albane, Le Sueur, J. Vernet, Rubens, Vander-Meulen, Berghem, Vander Werf et autres peintres illustres. Nous devons ce peu de renseignements à M. de Grégory, qui a consacré à Jean-Jacques Avril un bref article, dans le *Supplément à la Biographie universelle*.

AYALA (Balthasar d'), né à Anvers, vers 1548, de Diego d'Ayala et d'Agnès de Renialme, étudia le droit à Louvain, et prit ses grades dans cette université. Plus tard, il devint auditeur général des troupes du roi d'Espagne aux Pays-Bas. Ses bons services lui valurent ensuite une place de con-

seiller au parlement de Malines. Il n'avait que trente-six ans lorsqu'il mourut à Alost le 17 août 1584. Le portrait de Balthasar d'Ayala se voit dans la *Bibliotheca Belgica*, de Foppens. On a de lui : *De jure, officiis bellicis, ac militari disciplina, libri tres*, in-8°, Duaci, 1582; in-8°, Antw. 1597; 5^e édition, Lovanii, 1648. *De pace*. Ce traité, dont Foppens ne parle point, est resté inédit. Juste Lipse, qui l'a connu, en fait l'éloge avec restriction dans une lettre au frère de l'auteur. Voy. Paquet, III, 109.

AYALA (Gabriel d'), né à Anvers, au commencement du XVI^e siècle, d'un chevalier espagnol allié à la famille brabançonne de Witte, fit de bonnes études médicales, et obtint en 1556, à Louvain, les honneurs du doctorat. Il alla ensuite s'établir à Bruxelles, et devint médecin pensionnaire de la ville. L'exercice de sa profession sérieuse ne l'empêcha point de se livrer à la poésie, comme le prouvent les publications suivantes : *Popularia Epigrammata medica*, in-12, sans date. *Carmen pro vera medicina. De lue pestilenti, additis ab autore in hoc ipsum scholiis. Elegiarum liber unus*, in-4°, Anvers, 1566.

AYZER (Jacob), né à Nuremberg vers la fin du XVI^e siècle, fut un des plus féconds auteurs dramatiques de l'Allemagne. Avant d'écrire il était notaire et procureur. Un recueil composé de ses pièces principales fut publié après sa mort, sous le titre : *Opus theatricum*, in-folio, Nuremberg, 1618. La plupart des tragédies de cet auteur sont composées sans plan bien arrêté. Ce ne sont que de longs dialogues sans unité d'action. On lui reproche aussi avec raison, dans plusieurs de ses comédies, une gaieté qui va jusqu'à la licence. On voit que le mauvais goût de la scène anglaise avait envahi la scène allemande. Du reste, il faut convenir que son style est souvent énergique et correct pour l'époque. Schiller fait un grand éloge de cet écrivain.

AZEVEDO (Contento y Bernal ou Bernall), écrivain généalogiste assez recherché, né à Malines le 22 avril 1717, fut reçu chanoine de Notre-Dame *Trans-Dylam* le 2 mai 1758. Il est mort dans sa ville natale vers 1780. Tous ses livres sont consacrés aux généalogies flamandes et brabançonnaises. Il n'a même pas négligé la sienne, et a eu soin de nous apprendre qu'il est fils de Jean-Baptiste de Azevedo, qui servit glorieusement sous le drapeau hollandais, et de Jeanne-Marie Cortem. Ses ouvrages, au nombre de treize ou quatorze, sont détaillés dans le *Supplément de la Biographie universelle* de Michaud, LVI, p. 622.

B

BAADER (Fr.-Xavier de), né à Munich le 27 mars 1763, reçu docteur en médecine à Ingolstadt, se livra, à dater de 1786, aux études minéralogiques et chimiques qui devaient porter sa réputation si haut et si loin. Ses principaux ouvrages, écrits en allemand, sont : un *Traité du calorique*, in-4°,

Vienne, 1786; une *Dissertation sur le prétendu système de liberté dans l'économie politique*, in-4°, Munich, 1802; un *Examen des fondements du droit naturel*, contre le système de Fichte, in-4°, Munich, même année. Baader est mort le 25 mai 1841.

BAADER (Joseph de), frère du précédent, se si-

gnala comme lui par des travaux fort importants sur les sciences d'application. Entre les ouvrages qu'il a publiés, nous citerons : *Description d'un nouveau soufflet*, Goëttingue, 1793, in-4°, avec 5 pl.; *Théorie complète des pompes*, in-4°, Bayreuth, 1797; *Discours lu à l'académie de Munich*, sur les progrès immenses que la technologie a faits dans ce siècle en Angleterre, et combien cette sorte de littérature est arriérée sur le continent, in-4°, Munich, 1793; *Inventions pour l'architecture hydraulique appliquée aux mines et salines*, in-4°, Munich, 1800; *Description complète de diverses machines nouvellement inventées ou perfectionnées et surtout de la pompe à feu*, in-8°, ib., 1800; *Description et théorie du soufflet anglais à cylindre avec de nouveaux perfectionnements*, in-4°, ib., 1805; *Projet d'une nouvelle machine hydraulique pour remplacer l'ancienne machine de Marly, suivi de l'Aperçu d'un autre moyen de fournir des eaux à la ville et aux jardins de Versailles, sans employer la force motrice de la rivière*, in-4°, Paris, 1806; *Sur l'avantage de substituer des chemins de fer d'une construction améliorée à plusieurs canaux navigables projetés en France*, in-8°, Paris, 1829.

BAAR ou BAR (le baron Jean-Louis de), né dans le pays d'Osnabruck en 1701, commença sa carrière littéraire par des morceaux de poésie française sous le titre de : *Epîtres diverses sur des sujets différents*, 2 vol. in-12; 2^e édit., Londres, 1740; 5^e édit., Amsterdam, 1751, 3 vol. in-8°; 4^e édit., Francfort et Leipsick, 1765, 5 vol. in-12. Une traduction allemande de cet ouvrage a été publiée à Berlin en 1756. On lui doit en outre : *Consolations dans l'infortune*, poème en sept chants, in-8°, Hambourg et Leipsick, 1758; *Babioles littéraires*, in-8°, Hambourg, 1760; *L'Anti-Hegesius, dialogue en vers sur le suicide*, in-8°, Hambourg, 1762.

BABELONIE ou BABELONIUS (Augustin), ecclésiastique français et philosophe distingué, florissait dans le xvi^e siècle. Il traduisit et annota les Œuvres de Suétone qui figurent dans les classiques de la collection dite du Dauphin, sous ce titre : *C. Suetonii Tranquilli opera omnia quae extant, cum interpretatione et notis Augustini Babelonii. ad usum Delphini*. Parisiis, in-4°, Pralard, 1684. Ce volume est rare et estimé.

BABIÉ DE BERCENAY (François), né le 29 mars 1761, à Lavarut (aujourd'hui département du Tarn), était petit-neveu de l'abbé Radonvilliers. On lui doit les ouvrages suivants : *Projet d'éducation militaire nationale, dédié à M^{me} de La Fayette*, in-8°, 1790; *L'Antique Rome*, in-4°, Paris, 1798, ornée de figures; *Mémoire sur les consulats*, in-8°, Paris, imp. nat., 1798, publié par ordre de Truguet, ministre de la marine; le *Muséum de la jeunesse*, Paris, 24 cahiers avec gravures; *Vie de Louis XVI*, 2 vol. in-8°, Paris, 1800; *Vie de Marie-Antoinette, reine de France et de Navarre*, 3 vol. in-12, Paris, Bonaparte à la reconnaissance de la France, Paris, 1802; *Galerie militaire, ou Notice historique sur les généraux en chef, généraux de division et vice-amiraux, contre-amiraux, etc., qui ont commandé les armées françaises depuis le commencement de la révolution jusqu'en l'an 1805*, 7 vol. in-12 avec 16 portraits, Paris, 1805; *Correspondance politique et confidentielle inédite de Louis XVI avec ses frères et autres personnes célèbres, pendant les dernières années de son règne et jusqu'à sa mort, avec des notes de M^{lle} Williams*, 2 vol. in-8°, Paris, 1805;

les Archives de l'honneur, ou Notice historique sur les généraux, officiers et soldats qui ont fait la guerre de la révolution, 4 vol. in-8°, Paris, 1806. Cet ouvrage devait former 8 volumes, de 1801 à 1800. *Voyage chez les peuples sauvages, ou l'Homme de la nature*, 5 vol. in-8°, Paris, 1801; *les Titres de 1815*. Babié fournit beaucoup d'articles à la plupart des journaux littéraires; son *Dictionnaire des non-girouettes*, in-8°, Paris, 1816, fut saisi par la police. *Voyage en Russie pendant les années 1812, 1813, 1814 et 1815. d'après les mémoires d'un officier français*, in-8°, Paris, 1816; *Louis XVI peint par lui-même, ou Correspondance et autres écrits de ce monarque, précédés d'une Notice sur la vie de ce prince, avec des notes historiques*, in-8°, Paris, 1817. Mort vers 1850.

BABINGTON (William), professeur de médecine et de chimie à l'hôpital Guy de Londres, mérite ici une place comme coopérateur des Bournon, des Davy, des Farenheit, des Nicholson, qui imprimèrent dans ces derniers temps un mouvement si renommé aux sciences d'observation. Il est d'ailleurs auteur de quelques ouvrages utiles : 1^o *Arrangement systématique des minéraux* (en anglais), in-4°, Londres, 1795; *Nouveau système de minéralogie* (en anglais), in-4°, Londres, 1799. Il inséra en outre plusieurs mémoires dans le journal de Nicholson et dans les *Transactions philosophiques*.

BABION (Jefroï ou Godefroi), vivait au xii^e siècle, ou, selon quelques critiques, au xiii^e. Il figure parmi les scholastiques célèbres d'Angers. *L'Histoire littéraire de France*, ix, 520, 521, lui attribue les ouvrages suivants : 1^o un *Traité sur la puissance royale*, qu'il ne faut pas confondre avec un autre ouvrage sur la même matière composé par Hugues de Ste-Marie; 2^o un *Recueil de sermons*, manuscrit à la bibliothèque impériale, fonds de Baluze. L'auteur du même article pense qu'on peut mettre encore au nombre des écrits de Babion un commentaire sur saint Matthieu portant ce titre : *Gaufridi Babuini super Matthæum*. Ne pourrait-on pas lui attribuer aussi le traité intitulé : *Echortationes seu Ammonitiones*, manuscrit à la bibliothèque de Douai, n^o 498, provenant d'Anchin?

BABU (Jean), curé de Soudan près Saint-Maixent (Poitou), se signala par son zèle aussi ardent que charitable pour la conversion des calvinistes. Afin de se mettre à la portée des campagnards au milieu desquels il passait sa vie, Jean Babu s'avisait de composer des espèces de catéchismes en vers mi-français, mi-poitevins, sans préjudice d'autres traités en pur français destinés à une classe de lecteurs plus relevés. Il était du reste docteur en théologie. Aucun de ses ouvrages n'avait été publié lors de sa mort, qui arriva à la fin de l'année 1700. Ils furent mis au jour en 1701 à Niort, sous le titre suivant : *Eglogues poitevines sur différentes matières de controverse pour l'utilité du vulgaire du Poitou*, in-12 de 100 pages, avec dédicace au maréchal d'Estrées.

BACCART (Jean), reçu chanoine théologal de la métropole de Cambrai le 28 avril 1614, était un licencié en théologie très-lettré. L'édition de la *Somme* de saint Thomas, donnée à Douai, en 1623, par la Faculté de théologie, est enrichie de variantes que Jean Baccart avait extraites des exemplaires manuscrits reposant à la bibliothèque de l'église de Cambrai. Il mourut le 27 mars 1626. Voyez sur J. Baccart *Acta sanctorum ad diem 14*

juilii, p. 685; *Acta sanctorum Belgii*, iv, 33, et *Recherches sur l'Eglise métropolitaine de Cambrai*, p. 218.

BACHOT (Jean), né à Sens, se fit connaître par quelques poésies latines, tandis qu'il fut maître d'études au collège des Grassins à Paris, puis curé de Mormant. Son début a pour titre *Strena januariorum*, 1615. Le recueil de ses Œuvres parut en un in-4°, 1641; il est intitulé : *Noctes Mormantinae, sive Joannis Bachotii Senonici Opuscula*. Ce livre, devenu rare, porte, sur certains exemplaires, les dates de 1631 et 1652. On cite encore du même auteur un petit poème latin sur l'incendie de Sézanne en 1652, in 4°, Paris, 1653.

BACIOCCHI (Félix), plus connu sous le nom de prince de Lucques et de Piombino, naquit le 18 mai 1702, en Corse, d'une famille noble. Il épousa en 1797 la princesse Elisa Bonaparte, bien qu'il ne fût encore que capitaine d'infanterie. Dès lors il monta de grade en grade jusqu'à celui de généra de division, et fut bientôt sénateur, grand-cordon de la Légion d'honneur et prince impérial. Les événements de 1814 et 1815 le firent déchoir de sa principauté; mais comme il possédait une fortune immense, il vécut encore avec beaucoup d'éclat dans les contrées d'Allemagne et d'Italie. Le prince Bachiocchi mourut à Bologne le 27 avril 1841.

BACIOCCHI (Marie-Anne-Elisa Bonaparte), sœur de Napoléon, née à Ajaccio le 5 janvier 1777, fut élevée à la maison royale de St-Cyr, où elle était encore lors de la suppression de cet établissement en 1792. La Corse étant vers la même époque tombée au pouvoir des Anglais, Elisa vint résider à Marseille avec sa mère et ses sœurs. C'est là qu'en mai 1797, elle épousa M. Baciocchi, ancien officier au régiment royal-corse. Un an après, sa famille vint habiter Paris, et M^{me} Baciocchi, qui aimait les lettres et les arts, ne tarda point à réunir autour d'elle l'élite des esprits les plus distingués de l'époque. En mars 1805, Napoléon lui concéda la principauté de Piombino, puis celle de Lucques, où la nouvelle princesse se rendit avec son époux pour y être couronnés le 10 juillet 1806. Divers monuments de haute utilité furent élevés sous leur gouvernement. Il paraît même que la princesse de Piombino avait des goûts un peu trop fastueux, qui ne laissaient pas que d'obérer les finances de l'Etat. En 1808 elle fut proclamée grande-duchesse ayant le gouvernement de toute la Toscane. Quand Napoléon succomba en 1814 sous la coalition, Elisa mena une vie errante de Bologne à Naples, à Trieste, à Vienne, à Brunn en Moravie, pour revenir enfin à Bologne, où elle est morte dans les premiers jours d'août 1820.

BADARO (Jean), né en 1795, à Languellia, dans le pays de Gênes, fit ses études au lycée impérial que le gouvernement français avait fondé en cette ville après sa réunion à la France. Il suivit la carrière médicale et eut pour maître le savant Moretti. La botanique avait surtout pour lui beaucoup d'attrait. Il parcourut les Alpes, les Apennins, la Sardaigne, alla même jusqu'au Brésil, et forma des collections précieuses. Voici ses principaux ouvrages : *Observations sur les parties les plus remarquables des fleurs pour leur classification botanique*; *Observations sur différentes plantes de la Ligurie occidentale et de la Sardaigne*. Sur ces deux ouvrages, voir le *Journal physico-chimique de Paris*. Il a aussi inséré dans la *Flore italique* de Moretti plusieurs mémoires intéressants. Badaro, à

qui ses premiers travaux promettaient une juste célébrité, mourut prématurément en 1851.

BADIER (Jean-Etienne), né à Dole en mai 1630, fit profession à St-Mélaines de Rennes le 12 août 1668. Il enseigna la philosophie et la théologie à l'abbaye de St-Denis durant plusieurs années; après quoi, il fut prieur en 1690 de Lehon-sur-Rance, près Dinan. Lorsqu'il mourut à Corbie, le 6 juillet 1719, il venait d'être nommé prieur de ce monastère. Le seul ouvrage qu'il ait publié a pour titre : *De la sainteté de l'état monastique : où l'on fait l'histoire de l'abbaye de Marmoutier et de celle de l'église royale de St-Martin de Tours : pour servir de réponse à la Vie de saint Martin composée par M. Gervaise, prévôt de l'église collégiale de Saint-Martin*, in-4°, Tours. On a trouvé que dans ce livre, d'ailleurs faiblement écrit, dom Badier juge trop sévèrement le P. Gervaise son adversaire.

BAERT (Charles-Alexandre-Balthazar-François) naquit à St-Omer, le 19 décembre 1751, d'une famille noble originaire du Franc de Bruges. Après de bonnes études chez les Jésuites, il se mit à voyager, et parcourut toutes les contrées de l'Allemagne, puis visita la Pologne, la Russie, la Suède et le Danemark. Sorti de France en 1780, il n'y rentra qu'en mai 1789. Il eut la bonne chance de connaître, durant ses voyages, divers personnages éminents, tels que Bernis, Saussure, Laval et Gessner. Il vit de près le roi Christian VII à Copenhague, et Charles-Edouard à Florence. Lors de sa réapparition en France, les états-généraux venaient de s'ouvrir. Baert adopta avec beaucoup de modération les principes nouveaux. En octobre 1791, la ville de St-Omer l'envoya à l'Assemblée législative, où il se montra favorable aux idées religieuses que l'on y attaquait déjà avec véhémence. Après la funeste journée du 10 août, il revint à St-Omer accablé de tristesse; et bientôt inquiet pour sa propre existence, il alla se cacher chez un ami dans les gorges du Jura. Ce fut durant cette retraite de plusieurs années qu'il se livra à l'étude et prépara les ouvrages dont voici les titres : *Mémoires historiques et géographiques sur les pays situés entre la mer Noire et la mer Caspienne*, in-8°, Paris, an 5 (1797), sans nom d'auteur; *Tableau de la Grande-Bretagne, de l'Irlande et des possessions anglaises dans les quatre parties du monde*, 4 vol. in-8°, Paris, 1802. Il avait rédigé en 1792, sous le titre *l'Indicateur*, un journal en opposition avec les idées exagérées du moment. On lui attribue encore le *Consommateur*, publié en 1802. Baert épousa en 1804 M^{lle} de Montboissier, petite-fille de Mallesherbes. Il salua avec enthousiasme le retour des Bourbons. Elu en 1815 membre de la chambre des députés pour le département du Loiret, où il résidait alors, il y montra plusieurs fois du talent et des sentiments généreux. Le mauvais état de sa santé le força en 1816 de se retirer dans sa terre de Château-Renaud. Baert est mort à Paris le 25 mars 1825. Voir *Biographie de St-Omer*, par H. Piers, in-8°, St-Omer, 1855, p. 179.

BAGARD (César), que ses confrères les artistes se plaisaient à nommer le *grand César*, statuaire lorrain, né le 27 mars 1639 à Nancy, débuta par deux figures allégoriques, *la Force* et *la Vertu*, jugées dignes d'orner l'arc de triomphe dressé pour le mariage de Louis XIV en 1659. Il composa ensuite : 1° le buste de Louis XIV destiné à la porte royale de Nancy, construite en 1673 par ordre de ce prince; 2° le tombeau de Jean Rousselot placé dans

l'église St-Epvre de Nancy, où est représenté Jésus-Christ avec les disciples d'Emmaüs; 5^e deux Génies ailés surmontant le mausolée de Georges de Bassompierre, aux Minimes de Nancy; 4^e les statues colossales de sainte Thérèse et de saint Jean de la Croix, aux Carmes de Nancy; 5^e une Vierge en marbre soutenue par des anges, dans la même église; 6^e un Christ, sous l'arcade du chœur de l'église St-Sébastien en la même ville: chefs-d'œuvre, au dire de tous. Nous pourrions énumérer encore bon nombre d'autres œuvres du grand César; on en trouvera la nomenclature dans les biographies spéciales de cet illustre artiste, qui ne quitta presque jamais sa ville natale, où il mourut en 1709, laissant un fils digne de lui, Toussaint Bagard, lequel ne survécut que trois ans à son père.

BAGAMONTI. Deux Dalmates de ce nom méritent d'être connus, savoir: GIULIO, qui fut tout à la fois médecin, poète et musicien compositeur, est né à Spalato, d'une famille patricienne, originaire d'Italie; il est auteur des ouvrages suivants: *Proseguimento della floridia di S. Dogmo*, Venezia, 1770; *Flordia della peste in Dalmazia nel 1783 et 1784*, Venezia, 1786; *Lettere sopra alcune particolarità dell'isola di Lesina*, Venezia, 1790; *Prospetto di studi economici*; *A. M. Stratico pel suo ingresso nella chiesa Vescovale di Lesina*; *la Traslazione di Dogmo, dramma per musica*; *Memorie della città di Spalato, sull'asciugamento delle paludi d'Inoschi*. — GIROLAMO, frère de Giulio, président du tribunal de Spalato, puis de celui de Raguse, et enfin député de la Dalmatie vers l'empereur Napoléon I, qui le décora de la Légion d'honneur, fut un grand jurisconsulte, et publia: *Prospetto ragionato di alcune notizie storiche conducenti a ben intendere la giurisprudenza romana*, Padova, 1808; Discours prononcé le 19 janvier 1812, à l'installation des tribunaux de première instance à Raguse; *Dissertazione sopra il problema proposto per il concorso dell'anno 1810 dall'academia di scienze, lettere ed arti di Padova*, 1813; *Sopra veri mezzi di promuovere l'agricoltura in Dalmazia*.

BAGIEU (Jacques). Nous ignorons quand et où ce célèbre chirurgien est né; nous savons seulement par ses ouvrages qu'il est du XVIII^e siècle et français. On lui doit de la reconnaissance pour ses études approfondies sur les amputations, études qui ont restreint les cas où il est nécessaire de recourir à cette fâcheuse extrémité. Il a aussi écrit des remarques intéressantes sur les corps étrangers introduits dans les organes humains. Voici la nomenclature, sans doute incomplète, de ses ouvrages: *Lettre au sujet de quelques remarques insérées dans l'édition de Dionis par Lafaye*, in-12, Paris, 1750. Deux lettres: l'une sur plusieurs chapitres du Traité de la gangrène, de Quensay; l'autre sur le Traité des plaies d'armes à feu, de Despons: in-12, Paris, 1750. Nouvelle Lettre sur plusieurs chapitres du Traité de la gangrène, in-12, Paris, 1751. Examen de plusieurs parties de la chirurgie, d'après les faits qui peuvent y avoir rapport. 2 vol. in-12, Paris, 1756 - 1757. On voit, par ces titres d'ouvrages, que Bagieu s'est livré surtout à la critique, médicale.

BAILLY (Nicolas, baron des Ardennes), naquit à Launois en 1749. Il suivit la carrière de barreau. Lors de la révolution, il devint accusateur public; et ce fut lui qu'on chargea des poursuites quand Babeuf et ses complices furent mis en accusation. Il

fit ensuite partie du tribunal, depuis cour de cassation, place qu'il a conservée jusqu'à sa mort, arrivée en 1855.

BAKER (Augustin). Voyez ce nom dans Feller, t. 1, 401. Il paraît que ce personnage est le véritable auteur de l'important ouvrage intitulé: *Apostolatus Benedictinorum in Anglia*, in-fol., Douai, Kellam, 1626, bien que ce livre soit attribué à Clément Reyner, dont le nom figure même en toutes lettres au frontispice. Voyez *Dodd's Church history of England*, iv, 97. Cette production, mise en latin par le P. Jones (Léandre de St-Martin), offre la réfutation de celui de Barnes, ayant pour titre: *Examen tropheorum congregationis prætense anglicane.....* in-8^e, Reims, 1622. (Voyez *Mémoire sur les archives religieuses du Cambrésis*, in-8^e, Lille, 1852, article des Bénédictines anglaises.)

BAL (Jean), moine franciscain anglais du XIV^e siècle, partisan des doctrines erronées de Wiclef, se mit à les prêcher. On se saisit de lui et on l'enferma; mais des rebelles forcèrent le lieu où il était détenu, et le rendirent tout à la fois à la liberté et à sa funeste manie de haranguer le peuple. Son texte le plus ordinaire se réduisait au vieux proverbe anglais: *Quand Adam béchait et qu'Eve filait, ou étaient les gentlemen?* Les choses allèrent si loin que le franciscain Jean Bal se trouva à la tête de cent mille paysans insurgés, qui firent irruption dans Londres et y commirent de nombreux excès. Pour dissiper cette multitude indisciplinée, le maire Walworth n'eut qu'à réunir un millier de bourgeois, qui marchèrent résolument contre cette cohue, la dissipèrent, et donnèrent la mort à Jean Bal qui la commandait.

BALARD (Marie-Françoise-Jacquette-Alby), née à Castres en 1776, se fit un nom illustre par ses poésies. Elle publia d'abord *L'Amour maternel*, in-18, Paris, 1810, sans nom d'auteur. M^{me} Balard avait traité, pour son malheur, le même sujet que Millevoye, et, il faut le dire, avec moins de talent que son compétiteur. Toutefois son œuvre fut accueillie favorablement. L'année suivante elle remporta deux prix (chose rare!) aux Jeux Floraux, l'un pour une hymne à la Vierge, l'autre pour une élégie. Un tel succès ne pouvait manquer de l'encourager. Aussi tous les ans elle envoyait quelque poème au concours de la même académie, qui ne les couronna pas toujours, mais qui leur décerna du moins à toutes des distinctions, et qui finit en 1819 par admettre l'auteur au nombre de ses membres. En 1820, elle lut aux mêmes Jeux Floraux un *Eloge de M^{me} Verdier*, qui fut peu goûté. M^{me} Balard est morte à Castres le 8 avril 1822. Parmi les poésies inédites qu'elle laissa, on cite une cantate intitulée *Velléda*, sujet emprunté aux *Martyrs* de Chateaubriand.

BALTUS (Jacques), né le 31 janvier 1670, à Metz, est le frère puiné du jésuite Baltus, bibliothécaire de Reims. Notaire et conseiller-échevin dans sa ville natale, il tint un journal des faits les plus notables concernant Metz et la Lorraine. Dom Tabouillot le publia en 1789, sous le titre: *Annales de Metz depuis l'an 1724*, in-4^e. Ce journal s'arrête à la fin de l'année 1755. Baltus a donné en outre le *Journal de ce qui s'est fait à Metz au passage de la reine, avec un Recueil de plusieurs pièces sur le même sujet*, in-4^e, Metz, 1725. Il est mort à Metz en 1760.

BALZAC (Honoré de), homme de lettres et romancier fécond, ne réussit pas dès l'abord à se

concilier la fortune et la renommée qu'il poursuivait en publiant force romans sous des noms supposés. A dater de 1850, il changea de plan, et entreprit une vaste composition dans laquelle il prétendait offrir le tableau de la vie sociale sous toutes ses faces. Il en résulta une foule de productions décorées de titres divers : *la Vie privée, la Vie politique, la Vie de campagne, la Vie militaire, la Vie de province, la Vie de Paris, la Femme de trente ans, le Père Goriot, Eugénie Grandet, le Lis dans la vallée, le Médecin de campagne, la Peau de chagrin, la Recherche de l'absolu* ; tout cela sous le titre collectif de *la Comédie humaine*. Il a produit encore la *Physiologie du mariage*, et quelques pièces de théâtre, entre autres *Mercadet le faiseur*. Balzac, né à Chinon en 1790, est mort dans les premiers jours d'août 1850. Cet écrivain a de l'originalité ; mais il manque de correction et quelquefois de clarté, quelquefois aussi de décence, surtout dans la *Physiologie du mariage*. Voici l'indication de quelques-unes des biographies rédigées sur cet écrivain : 1^o *Concento di O. Balzac e delle sue opere*, par Ignace Cantu, in-8°, Milan, 1838 ; 2^o *Notice sur M. H. de Balzac*, par un homme de rien, in-16°, Paris, 1846 ; 3^o *M. de Balzac*, par Gustave Le Brisoys Desnoiresterres, in-16°, Paris, 1850 ; 4^o *Notice biographique sur M. de Balzac*, par Georges Sand, in-8°, Paris, 1853, avec portrait.

BANDINI (Salluste), économiste antérieur à Quesnay qui passe pour avoir créé en quelque sorte la science économique. naquit de parents nobles, à Sienne en Toscane, le 10 avril 1677. C'est à lui que la ville et le pays de Sienne doivent l'assainissement de leur territoire, jusque-là très-insalubre en raison des émanations marécageuses qui en imprégnaient l'atmosphère. La dissertation que Bandini écrivit sur la *Maremma* siennoise fut mise sous les yeux de l'empereur François 1^{er} et du grand-duc Léopold son fils, alors souverains de la Toscane. Ces princes, frappés des considérations profondes renfermées dans cet écrit, mirent tous leurs soins à l'assainissement de la contrée. Le mémoire de Bandini, déposé aux archives, ne fut connu et imprimé qu'en 1775, lorsque déjà Quesnay avait publié et répandu ses doctrines d'économie. Bandini était mort depuis quinze ans, c'est-à-dire en 1760.

BANG (Frédéric-Louis), médecin et littérateur danois, né le 4 janvier 1747, en l'île de Seland, commença par voyager, afin de visiter les grands établissements hospitaliers de l'Europe et d'entendre les leçons des professeurs les plus renommés. Revenu à Copenhague en 1775, il fut créé premier médecin de l'hôpital Frédéric, où il enseigna la clinique avec beaucoup de succès. Plus tard il devint professeur en l'université de la même ville, et s'y concilia l'estime générale par son zèle et le mérite de ses savantes leçons. En 1807, sa demeure fut incendiée avec sa bibliothèque et ses manuscrits, durant l'odieuse bombardement de Copenhague par les Anglais. C'était un homme pieux et contemplatif. Il est mort à Copenhague le 26 décembre 1820. On connaît de lui : 1^o *Selecta Diarii nosocomii Fridericiani Hafniensis*, 2 vol. in-8°, Copenhague, 1789. Ce journal des faits cliniques observés par Bang de 1782 à 1787 a été traduit en allemand par Jugler. 2^o *Praxis medica systematica exposita*, in-8°, Copenhague, 1789, traduit en allemand par Heinze. 3^o *Pharmacopœa in usum nosocomii Fridericiani*, in-8°, Copenhague, 1788. Vers la fin de sa vie, il

s'occupa de poésies latines, et mit en vers plusieurs fragments de la Bible.

BAOUR-LORMIAN (Louis-Pierre-Marie-François), né vers 1772, à Toulouse, où son père était imprimeur, se sentit entraîné de bonne heure vers la poésie, et traduit en vers la *Jérusalem délivrée* du Tasse. Delille, à qui cette œuvre fut montrée, engageait l'auteur à la publier ; mais celui-ci eut le bon esprit de reconnaître la faiblesse de sa traduction, et se garda bien de la mettre au jour. A peine arrivé à Paris, le poète toulousain eut à soutenir contre le célèbre Lebrun une guerre d'épigrammes, entre lesquelles on a retenu celle-ci :

Ci-gît le Tasse de Toulouse,
Qui mourut in-quarto, puis remourut in-douze ;
Et qui, ressuscité par un effort nouveau,
Vient de mourir in-octavo.

Baour eut aussi avec le journaliste Despase une discussion qui ajouta à la célébrité que déjà lui donnait sa lutte avec Lebrun. Sa renommée réelle ne commença que lors de l'apparition de son *Ossian imité en vers*, qui fixa l'attention et lui valut la bienveillance du premier consul Bonaparte. La tragédie d'*Omasis*, jouée au Théâtre-Français, fut hautement applaudie, et elle le méritait par les beautés du style, sinon par l'intérêt dramatique du fonds. Baour fut moins heureux quand il donna sa tragédie de *Mahomet II*, bientôt retirée du théâtre. Après avoir tenté plusieurs fois vainement d'être admis à l'Institut, il y entra enfin en 1815 à la place du chevalier de Boufflers. Voici la liste un peu longue des œuvres de M. Baour-Lormian : *Jérusalem délivrée, en vers français*, 1793, 2 vol. in-8° ; seconde édition, 1797, 2 vol. in-4°. *Mon premier mot*, 1797, in-8° ; *Mon second mot*, 1797, in-8° ; *Mon dernier mot*, 1798, in-8°. Ces trois pièces, réunies sous le titre de, *les Trois Mots*, 1799, in-8°, font aussi partie des *Satyriques du xviii^e siècle*. *Ossian*, poésies galloises en vers français, 1800, in-18 ; seconde édition, 1804, in-18 ; troisième édition, 1809, in-18. *Le Rétablissement du culte*, poème, 1802, in-8°¹. *Recueil de poésies diverses*, 1805, in-8°. *Omasis*, ou *Joseph en Egypte*, tragédie, 1807, in-8°. *Mahomet II*, tragédie, 1811, in-8°. *Les Veillées poétiques et morales*, 1811, in-18 ; seconde édition, 1812, in-18, 1815, in-18. *L'Atlantide*, ou *le Géant de la montagne bleue*, poème en quatre chants, suivi de *Rustan ou les Vœux*, et de trente-huit sujets en prose, 1812, in-18. *Jérusalem délivrée*, opéra, 1815, in-8°. *L'Aminte*, pastorale du Tasse, imitée en vers français, 1815, in-18. *L'Oriflamme* (avec Etienne), opéra en un acte, 1814 (février). Il inséra en outre une foule de pièces de vers dans différents recueils. On lui attribue la plupart des *Satyres toulousaines*, critique acérée des écrivains méridionaux. Baour-Lormian est mort le 18 décembre 1854.

BAR. Voyez BAAR.

BARAN (l'abbé Jean), naquit à Mirande (Gers), en août 1797. Après de brillantes humanités, il entra au grand séminaire d'Auch, et s'y fit remarquer par les belles qualités de son esprit et surtout par

¹ A propos du décret de la Convention sur l'existence de l'Etre suprême, on lit dans ce poème les deux vers suivants d'une énergie remarquable :

L'impie insolemment décrète l'Eternel.

L'Eternel lui répond par un coup de tonnerre.

Pour bien comprendre le mérite de ce deuxième vers, il faut savoir qu'au moment de la discussion du décret, un violent orage ébranlait les voûtes de la salle législative.

une admirable piété. Trop jeune pour recevoir la prêtrise, il devint professeur, à la fin de sa théologie, d'abord au petit, puis au grand séminaire. Mais un secret penchant l'attirait vers les missions; et bientôt le vénérable abbé Langlois eut reconnu dans le nouvel adepte des talents qu'il se hâta de mettre à profit en se l'associant pour gouverner le séminaire des Missions étrangères. Trente ans s'écoulèrent pour lui au milieu des occupations d'une administration pleine de tact et de délicatesse. Nommé supérieur-général de la congrégation à la mort de M. Langlois, il continua ses cours de droit canon et d'écriture sainte, qu'il professait avant son élection, et sut trouver du temps encore pour l'étude de l'hébreu et la direction de l'œuvre des Petits Savoyards. Ce saint prêtre est mort au commencement de l'année 1855, laissant un souvenir bien précieux de ses vertus à tous ceux qui ont eu le bonheur de le connaître. L'abbé Barran est auteur d'un ouvrage important intitulé : *Exposition raisonnée des dogmes et de la morale du christianisme*, 3 vol. in-8°, Paris, 1845. Une nouvelle édition, publiée en 1845, porte pour titre : *Explication raisonnée des dogmes et de la raison du christianisme*.

BARAS (Marc-Antoine) naquit à Toulouse en 1764. D'abord avocat au parlement du Languedoc, il délaissa bientôt cette carrière pour l'économie politique, dont il fit une étude toute spéciale. Les encouragements de Bailly, de Condorcet et de Rabaut-St-Etienne contribuèrent à le maintenir dans cette voie. En 1789 et 1790, il se montra partisan modéré des idées nouvelles. Tandis qu'une armée espagnole était sur le point de franchir les Pyrénées, Baras fut délégué par le conseil-général de son département pour demander des mesures propres à garantir la frontière. Les tristes faits dont il fut témoin à Paris le 31 mai, lui firent horreur; et il ne cacha point son indignation lorsqu'il rentra à Toulouse. De là, accusation de modérantisme, de fédéralisme, et condamnation à périr sur l'échafaud, où il porta sa tête le 15 avril 1794. Baras avait publié les ouvrages suivants : *Arithmétique politique; Mémoire sur la fête célébrée à Toulouse le 27 mai*, anniversaire de la victoire remportée en 1591 sur les protestants; *Eloge du docteur Price*, in-4°, Toulouse, 1791; *Tableau de l'instruction publique en Europe*, 2 vol. in-8°, Toulouse. Ce dernier livre est si rare que nul bibliographe ne peut indiquer la date de sa mise au jour.

BARBEDETTE - CHERMELAIS (Joseph - Jean), né en la paroisse de Louvigné-du-Désert (Basse-Bretagne, aujourd'hui Ille-et-Vilaine), le 11 octobre 1784, mort au village de Panty le 28 janvier 1826, commença par être un bon avocat à Paris; après quoi il devint sous-chef à l'administration de la guerre, fonctions qu'il laissa bientôt pour retourner à la jurisprudence. En 1816, on lui donna la place de président du tribunal civil de Fougères. Sa santé s'altéra de bonne heure par suite de son application immodérée au travail. Il put toutefois, durant sa courte carrière, publier quelques productions utiles. Son premier ouvrage est un *Traité des attributions des juges-de-paix*, in-8°, Paris, 1810. Il fut en outre le principal rédacteur du *Répertoire de la nouvelle législation*, etc., mis au jour par Favard de Langlade qui parle de Barbedette avec éloge dans la préface de ce recueil.

BARBERI (François) naquit à Rome vers 1750. Il fit une étude particulière des lois romaines; et le

pape Pie VI lui confia la charge de procureur fiscal, fonctions importantes qui consistaient à poursuivre, instruire et à peu près juger tous les crimes commis dans les Etats romains. Le fameux Cagliostro fut poursuivi en 1787 par ses soins : une condamnation à mort s'en suivit; mais elle fut commuée en prison perpétuelle. En 1799, Barberi fut arrêté, lors de l'invasion des Etats de l'Eglise. On voulait par de mauvais traitements le forcer à prêter serment au pouvoir nouveau. Il resta inébranlable. Il mourut à Rome.

BARBIER, nommé en 1772 régent de sixième au collège d'Anchin en l'université de Douai, est auteur de plusieurs ouvrages élémentaires, et entre autres : 1° *Selectæ Fabellæ et Historiunculæ in gratiam puerorum*, in-12, Douai, 1781; 2° *Principes de la langue latine distribués selon leur ordre naturel*, in-12, Douai, 1782; 3° *Principes de la langue française distribués selon leur ordre naturel*, in-12, Lille, 1786. La troisième partie présente une nouvelle pagination. Barbier était aussi depuis 1776 avocat au parlement de Flandre. Voilà tout ce que nous savons sur cet écrivain, dont les livres, plusieurs fois réimprimés, ont joui à Douai de beaucoup de vogue à la fin du siècle dernier et au commencement de celui-ci.

BARBIEUX (Antonin), qui est né vers 1606 à Lille, entra chez les Frères prêcheurs de cette ville en 1624, et mourut le 6 janvier, jour de saint Dominique, 1678. Il publia sous le voile de l'anonyme les ouvrages suivants : *Antidote du très-saint Rosaire contre la peste*, in-12, Lille, chez Pierre Derache, 1646; *la Règle de l'ordre des frères et sœurs de la pénitence du glorieux saint Dominique, dit vulgairement le Tiers-Ordre*, Lille, 1656. On remarque dans ce livre un alphabet des vertus, tiré des Œuvres du B. Albert Legrand, et un calendrier de l'ordre, où les saints et bienheureux sont placés à chaque jour de l'année. *De la Dévotion au très-saint Cœur du Fils de Dieu et de sa très-sainte Mère*, Lille, 1661.

BARBOTAN (Claire-Joseph-Carris, comte de), figura tout d'abord parmi les amis de la monarchie, lorsqu'il fut député de la noblesse de Dax à l'Assemblée constituante. Rentré après la session dans sa terre de Bonnas près d'Auch, il ne tarda point à être signalé comme chef des royalistes de la province et comme correspondant avec des émigrés. On l'arrêta et on le traduisit devant le tribunal criminel du Gers, qui, ne trouvant pas les preuves de l'accusation suffisantes, prononça la réclusion de Barbotan, comme suspect, jusqu'à la paix. La Convention annula ce jugement sur la dénonciation d'Artigoyte, et renvoya le malheureux devant le tribunal révolutionnaire, qui le condamna à mort. Barbotan, âgé de 75 ans, périt le 11 avril 1794.

BARÈRE (Bertrand), né à Tarbes le 10 septembre 1755, était avocat au barreau de Toulouse quand on fit les élections pour les états généraux. Nommé député du Bigorre, il siégea dans les diverses assemblées qui décidèrent de notre sort depuis 1789 jusqu'en 1793. Il vota la mort de Louis XVI, bien que flottant sans cesse entre les divers partis qui se disputaient alors le pouvoir et la France. En mars 1793, il fut arrêté avec Billaud-Varennes, Collot-d'Herbois et Vadier. Plus tard il parvint à s'évader, et ne reparut qu'après l'amnistie qui suivit le 18 brumaire. D'abord attaché à la politique de Napoléon, il s'en sépara bientôt pour lui

être hostile. L'année 1815 le vit à la chambre des représentants lors des Cent-jours, pour être ensuite banni comme régicide. Après 1830 il fit partie du conseil général des Pyrénées, et mourut dans un état voisin de la pauvreté, le 15 janvier 1841. Au début de la révolution, le duc d'Orléans Louis-Philippe l'avait choisi pour tuteur de sa fille Paméla; aussi reçut-il jusqu'à sa mort une pension annuelle de mille francs de la part de ce prince. Tandis qu'il était caché après son évasion de prison, il publia une brochure intitulée : *De la Liberté des noirs*. Carnot et David d'Angers firent paraître en 1842 les *Mémoires de Barère*, 4 vol. in-8°, qui n'eurent qu'un succès médiocre.

BARET (Jean), conseiller au présidial de Tours, puis lieutenant-général près le siège royal de Loches, était né dans la première de ces deux villes en 1511. On a de lui : *le Style de Touraine*, in-24, Tours, 1588; *Coutumes du duché et bailliage de Touraine*, in-4°, ibid. 1791.

BARET (René), né aussi à Tours, était petit-fils du précédent. Il a écrit un ouvrage ayant pour titre : *De la parfaite connaissance des chevaux et de toutes leurs maladies*, in-8°, Paris, 1661.

BARET DE LA GALANTERIE (Jacques), avocat, puis référendaire à la chancellerie de France, était né à Tours en 1579. Les lettres avaient pour lui plus d'attrait que la jurisprudence. Il fit paraître un livre qui piqua vivement dans son temps la curiosité publique, et qui a pour titre : *le Chant du coq françois au Roy, où sont rapportées les prophéties d'un hermite allemand*, in-12, Paris, 1621. Dans ce livre, Baret conseille à Louis XIII de faire la guerre aux Turcs pour les convertir au christianisme, et donne une série de prophéties annonçant le triomphe de l'Eglise sur l'hérésie de Calvin.

BAROTTI (Laurent), fils de Jean-André, savant littérateur, naquit à Ferrare le 20 décembre 1724. Il entra en 1740 dans la Compagnie de Jésus et fut chargé d'enseigner les belles-lettres. Bientôt il comprit que son genre d'aptitude le portait vers la prédication. Il quitta donc le professorat, et se montra avec beaucoup de succès dans les premières chaires d'Italie. Après la suppression de l'ordre, en 1775, il rentra à Ferrare, où son père avait laissé de précieux documents sur l'histoire littéraire du Ferrarais. Barotti y trouva matière à une suite de notices touchant les illustrations du pays. La poésie l'occupa aussi beaucoup. Avant sa mort, survenue en 1801, il avait pu mettre au jour les ouvrages ci-après : *Serie dei vescovi ed arcivescovi di Ferrara*, in-4°, Ferrare, 1781; *Lezioni sacre*, 2 vol. in-fol. Parme, 1785 - 1786; c'est un recueil de sermons. *La Fisica*, in-8°, Bologne, 1755, in-4°, Ferrare, 1754, poème didactique qui a eu quatre éditions; *Il Caffè*, in-8°, Parme, 1781, autre poème. L'abbé Barotti fut en outre éditeur des *Memorie istoriche dell' litterati ferraresi*, in fol., Ferrare, 1777, ouvrage dont l'auteur réel est Jean-André, père de notre abbé.

BAROU DU SOLEIL (Pierre-Antoine) portait ce surnom (du Soleil) à cause d'un fief dont sa famille était propriétaire au village de Beynost près Montluel. Né à Lyon en 1741, il devint à l'âge de vingt-cinq ans avocat-général, et à vingt-huit, procureur du roi en la sénéchaussée de Lyon. Les devoirs de la magistrature purent se concilier chez lui avec la culture des lettres et des arts. L'académie de Lyon, dont il était membre, eut souvent occasion d'applaudir des traductions de Sterne, de

Hugh-Blair, de Gay et autres poètes anglais que Baron lui communiqua. Son caractère noble et indépendant lui attira quelques disgrâces qui ne l'ébranlèrent point. Les excès révolutionnaires qui troublèrent la ville de Lyon 1792, le forcèrent de se retirer à Annonay, où il avait quelques parents. Des affaires l'ayant rappelé à Lyon tandis que les troupes conventionnelles en faisaient le siège, on lui défera spontanément le poste dangereux de président de section. Il l'accepta et en remplit tous les devoirs. Quand la ville fut prise, Dubois-Crancé le fit traduire devant la commission militaire, qui le condamna à mort le 15 décembre 1795. Voyez dans les *Etudes littéraires* de Boissy d'Anglas, III, 377, une bonne notice sur Barou du Soleil.

BARRAL (Vincent), né à Nice, fit profession le 12 mars 1577, en l'abbaye de Lérins sur la côte de Provence, maison dont il devint abbé titulaire. Il est auteur de : *Chronologia sanctorum et aliorum virorum illustrium ac abbatum sacræ insulæ Lérinensis, etc.*, in-4°, Lyon, 1615. C'est une compilation utile en matière d'histoire monastique : car l'île de Lérins a produit ou reçu dès le 1^{er} siècle un grand nombre de personnages illustres dans nos fastes religieux. Vincent Barral est mort, nous ne savons à quelle date, au monastère de Saint-Benoît à Palerme.

BARROIS (Joseph), né en 1785, d'une famille d'honorables négociants de Lille, fut sous la Restauration député du département du Nord à la chambre septennale. Afin de satisfaire son goût très-prononcé pour l'étude des antiquités, il entreprit un voyage en Grèce. A son retour il remplit un moment les fonctions d'adjoint au maire de la ville de Lille. Barrois alla ensuite vivre à Paris pour y surveiller l'impression des belles publications dont il voulait doter le monde érudit. On lui doit : *Prototypographie, ou Librairie du fils du roi Jean*, in-4°, Paris, 1850, 6 planches. C'est le discours préliminaire de l'ouvrage suivant : *Bibliothèque prototypographique, ou Librairie du fils du roi Jean. Le Livre du très-chevalereux comte d'Artois*, in-4°, gothique, Paris, 1857, vingt-huit planches. *Histoire générale de l'Europe durant les années 1527, 1528, 1529, composée par Robert Macquereau, de Valenciennes*, in-4°, Paris, 1841. *La Chevalerie : Ogièr de Danemarche*, par Rambert de Paris, poème du 11^e siècle, in-4°, Paris, 1842. *Eléments carlovingiens linguistiques et littéraires*, in-4°, Paris, 1846. *Dactylogie et langage primitif restitués d'après les manuscrits*, in-4°, Paris, 1850. Barrois est mort à Paris en juillet 1855.

BARTHELEMY (Antoine-Joseph), né à Bruxelles en 1764, fut tout d'abord protégé par le baron de Stassart, qui pourvut aux frais de ses études. Admis ensuite à plaider devant le Conseil de Brabant, il ne tarda point à acquérir la renommée d'un jurisconsulte à la fois très-probe et très-éclairé. Lors de la révolution belge en 1790, Barthélemy fut vonckiste modéré. En 1794, après la conquête de la Belgique par l'armée française, il fit partie du Conseil provisoire de Bruxelles, où il se signala par un dévouement absolu à sa patrie. Hausmann le conventionnel, irrité de ce que le Conseil refusait l'exécution d'un arrêté qui levait d'énormes impôts sur la ville de Bruxelles, s'écria : « Sais-tu, Barthélemy, qu'il y va de ta tête? — Il en jaillira du sang, et non de l'or, » répondit l'autre avec calme. Ce peu de mots imposa silence à Hausmann, qui ne donna pas suite à son arrêté. Toutefois le Conseil

fut dissous, et Barthélemy ne rentra dans l'administration qu'en 1806. On lui doit divers travaux d'utilité publique. Membre de la seconde chambre des états — généraux en 1822, il parla et vota contre la liberté illimitée du commerce des grains, et se prononça pour les vues du gouvernement dans la question de l'enseignement et du collège philosophique. Au congrès national, il défendit le principe monarchique, mais vota pour l'exclusion des Nassau. Après avoir tenu pendant quelques mois le portefeuille de la justice, il entra en 1851 à la Chambre des représentants, dont il eut la vice-présidence. Barthélemy est mort le 10 novembre 1852, au château de Franc-Waret, chez le marquis de Croix, son ami. Il a publié : *Dissertation sur l'ancien et le nouveau système hypothécaire*, in-8°, Bruxelles, 1806; *Exposé succinct de l'état des Pays-Bas, depuis le x^e siècle jusqu'au traité de paix signé à Paris le 30 mai 1814*, in-8°, Bruxelles, 1814; *Des gouvernements passés et du gouvernement à créer*, complément de l'ouvrage précédent, in-8°, Bruxelles, 1815. Le baron de Stassart lui a consacré dans le *Supplément de la Biographie universelle* un article qui nous a fourni les éléments de celui-ci.

BASSÉE (Adam de La), chanoine de Saint-Pierre de Lille, si peu connu que l'on sait à peine en quel siècle il a vécu. Ce fut sans doute au x^e. On doit croire qu'il est né dans la petite ville dont il porte le nom. Il existe de lui un livre singulier ayant pour titre : *Ludus Adæ de Basseyæ, canonici Insulensis, super Anti-Claudiano magistri Alani de Insula rhythmicè compositus*. Cet ouvrage reposait manuscrit à la bibliothèque de l'abbaye de St-Martin à Tournai. L'exemplaire qui en existait à Saint-Pierre de Lille se trouve aujourd'hui à la bibliothèque communale de cette ville. Voyez le *Catalogue des manuscrits de Lille*, p. 57, où l'on donne des détails curieux, tant sur l'ouvrage lui-même que sur l'époque présumée où il a été composé.

BASSE-MOUTURIE (Louis-Charlemagne Lévêque de La), entra aux gardes-du-corps en 1814; dans les Cent-jours, il suivit à Gand le roi Louis XVIII, devint en 1816 officier de la gendarmerie, d'où il sortit par démission volontaire en 1830. A partir de cette époque, il reprit ses études littéraires, pour lesquelles il avait toujours eu un penchant marqué. Des écrits politiques insérés par lui dans un journal du département du Nord le firent condamner en 1852 à six mois de prison, qu'il subit à Douai. Il voulait donner une édition nouvelle, avec annotations et corrections, de l'*Histoire des ducs de Bourgogne* de M. de Barante; il en avait même publié le prospectus; mais ce projet n'eut pas de suite. Le seul livre important que La Basse-Mouturie ait conduit à bonne fin a pour titre : *Itinéraire du Luxembourg germanique, ou Voyage historique et pittoresque dans le Grand-Duché*, in-8°, Luxembourg, 1844. Cet ouvrage, de 500 pages, est rempli de faits curieux et peu connus sur une contrée qui peut-être jusqu'alors n'avait point été assez explorée. Il est dédié au roi de Hollande, grand-duc de Luxembourg, qui en sut beaucoup de gré à l'auteur et le décora de son ordre de la Couronne de chêne. La Basse-Mouturie était déjà chevalier de la Légion d'honneur. Cet homme d'énergie conviction et de caractère parfaitement résolu est mort le 21 juillet 1848, d'une atteinte de choléra, à Trélon (Nord). Cette fin prématurée fut causée sans doute

par les chagrins dont il avait été récemment accablé. L'un de ses fils fut tué dans les tristes journées de juin 1848, en combattant pour l'ordre; l'autre périt d'une chute de cheval peu de temps après.

BASSENGE (Jean-Nicolas), né à Liège en 1758, prit le goût de la poésie française tandis qu'il faisait encore ses études chez les Oratoriens. Il débuta par une épître à l'abbé Raynal, intitulée *la Nymphé de Spa*, où il y avait plus de philosophisme encore que de poésie. Quand son protecteur, Velbruck, évêque de Liège, mourut, Bassenge vint demeurer à Paris, où il se lia avec plusieurs écrivains illustres. Toutefois il retourna ensuite à Liège et y publia diverses brochures patriotiques en faveur du peuple liégeois contre le nouveau prince-évêque Hoensbroeck. Depuis lors ses études se tournèrent vers l'histoire de sa patrie. Sa vie fut assez agitée; et après avoir été partisan des idées politiques de la révolution française, il finit par en être désenchanté. Député du tiers-ordre à Liège en 1789, il eut peu de succès dans cette assemblée; mais au conseil des Cinq-Cents, où il entra en 1798, il manifesta des principes modérés qui le firent remarquer honorablement. Il était néanmoins resté trop républicain pour réussir également au Corps législatif après le 18 brumaire. Il se retira donc dans sa ville natale, dont il devint le bibliothécaire. Bassenge est mort le 16 juillet 1811. C'était, au dire du baron de Stassart son biographe, un homme très-bienfaisant, très-généreux. Ses poésies, réunies avec celles de ses amis Henkart et Regnier, forment un recueil ayant pour titre : *Loisirs de trois amis*, 2 vol. in-8°, Liège, 1822. Ses fragments historiques sont intitulés *Lettres à l'abbé de P.* (de Paix), 5 vol. in-8°, 1787-1789.

BASSET DE LA MARELLE (Louis), né à Lyon, suivit la carrière de la jurisprudence. En 1762 il fut nommé premier procureur-général au parlement de Dombes, et en 1774 président au Grand-Conseil. A la révolution, sa position et son caractère honorable le désignaient tout naturellement comme suspect. Il fut arrêté en 1795 avec sa femme et son fils qui n'était âgé que de dix-sept ans. Traduits tous trois devant le tribunal révolutionnaire, ils furent condamnés à mort le 17 juillet 1794. Basset avait publié un ouvrage intitulé : *la Différence du patriotisme national chez les Français et chez les Anglais*, in-8°, Lyon, 1762, réimprimé en 1766. En composant ce discours tout à l'avantage du caractère français, l'auteur ne se doutait pas qu'on dût le faire mourir au nom de ce patriotisme devenu à l'intérieur de la France presque le monopole des bourreaux.

BASTIAT (Frédéric), économiste célèbre, naquit à Bayonne en 1801; il suivit d'abord la carrière du commerce, qu'il abandonna bientôt pour s'adonner tout entier aux études d'économie sociale. En 1844 il inséra dans le *Journal des économistes* des articles remarquables où il préconisait le système du libre échange. Il fonda même un journal consacré à la défense et à la propagation de ce système. Il a publié les ouvrages suivants : *Cobden et la Ligue*, 1845; *Sophismes économiques*, 1846; *Harmonies économiques*, 1850 et 1851. Ce dernier ouvrage est resté inachevé. L'auteur y soutient la thèse que toutes les lois économiques tendent vers un but commun, le perfectionnement progressif de la vie humaine, à la condition que la liberté et la propriété de tous et de chacun seront respectées.

BATHYANI (le comte Ignace de), d'une ancienne et illustre famille de la Hongrie, naquit le 30 janvier 1741. Après de bonnes études aux universités de Prague et de Vienne, il entra dans l'état ecclésiastique. Elu évêque de Weissembourg en 1781, il sut concilier les soins qu'il devait à l'administration diocésaine avec le goût et la protection éclairée des sciences. Il forma à grands frais une bibliothèque très-savante, où il accueillait tous les hommes studieux, qui trouvaient un autre et précieux moyen d'instruction dans l'observatoire élevé par ce prélat en la ville de Carlsbourg. Bathyani est mort à Weissembourg le 17 novembre 1798. Son testament lègue sa bibliothèque dont on vient de parler, avec une somme de 40,000 florins, à l'observatoire de Carlsbourg. Entre autres ouvrages du comte de Bathyani, nous citerons : *Responsa ad dubia anonymi adversus privilegium S. Stephani, S. Martini de monte Pannonie archiabbatiæ concessum anno 1001, proposita*, in-8°, 1779; *Leges ecclesiasticæ regni Hungariæ et provinciarum adjacentium collectæ et illustratæ*, in-fol., Weissembourg, 1785. Notre évêque a de plus traduit en latin l'ouvrage de Matthieu Beuvelet intitulé : *Conduite pour les principaux exercices qui se font dans les séminaires*, in-8°, Vienne, 1784.

BATINES (le vicomte Paul Colomb de), né en 1812, fut d'abord rédacteur du *Moniteur de la librairie*, recueil périodique dont on a regretté la cessation. Vers 1842 il se retira à Florence, où il dirigeait le *Corriere dell'Arno*. Il allait publier un grand ouvrage intitulé *Dizionario manuale di bibliografia*, lorsque la mort le surprit le 14 janvier 1855.

BAUCHET. Voyez **BOSCHET**.

BAUDIMONT (François), né à Dixmude (Belgique), poète du commencement du xvi^e siècle, est auteur d'élégies imprimées dans l'ouvrage intitulé : *Jacobi Sluperii Herzelensis Flandri poemata*, in-16, Anvers, 1575. (Voyez Paquot, ix, 582.)

BAUDIN (Charles), amiral, fils du conventionnel Baudin des Ardennes, naquit à Sedan en 1784. Entré à 15 ans comme novice dans la marine militaire, il eut le bras droit emporté dans un combat livré aux Anglais en 1808, sur la mer des Indes. Malgré cette perte d'un membre, il continua de servir, et mérita en 1812 le grade de capitaine de frégate, à la suite d'une lutte contre un brick anglais de force supérieure. En 1814, il fut capitaine de vaisseau, et quitta le service en 1815 pour fonder au Havre une maison de commerce maritime. La révolution de 1850 ayant renversé cet établissement, Baudin reprit du service, se signala de nouveau, et fut nommé contre-amiral. Lorsqu'en 1858, il fallut venger les attentats commis au Mexique contre le commerce français, il fit sauter le fort de Saint-Jean-d'Ulloa, jugé imprenable. Cette action d'éclat termina la guerre. Baudin venait d'être nommé amiral, lorsqu'il mourut en 1854. Il était protestant et président du conseil central des églises de son culte.

BAULDUN (Pasquier), né en 1488, prit l'habit religieux à Phalempin, entre Lille et Douai, en 1557; il fut élu prieur de cette maison, dignité qu'il conserva jusqu'à sa mort, arrivée au mois d'avril 1558. C'était un religieux très-instruit, possédant le latin, le grec, l'hébreu, et initié aux mathématiques comme à la science des antiquités. On n'a rien imprimé de lui; mais il a écrit divers ouvrages, et entre autres, 1^o une lettre latine

touchant le traité *De gemmis* de François de La Rue, médecin de Lille : cette lettre traite spécialement des pierres précieuses de la Judée; 2^o *De ponderibus et mensuris*; 3^o *De kalendarii reformatione*; 4^o des sermons. Voyez, pour plus de détails, *Catalogue des manuscrits de Lille*, ix, 61-64.

BAVARIUS (Gilles), né à Lille en 1550, entra de bonne heure dans la société des Jésuites. Il se signala encore enfant par son goût pour la poésie et par l'étude passionnée des Œuvres de Virgile, étude à laquelle il se livra surtout lorsqu'il devint professeur au collège de Gand. Dès lors il s'attacha à appliquer les vers du célèbre poète aux choses de la religion, et parvint à en former une œuvre remarquable publiée en 1622 sous ce titre : *Musa catholica Maronis, seu Catechismus maroniano carmine expressus*, in-12, Anvers. On lui doit aussi *Passio Dominica* en centons virgiliens. Bavarius est mort à Gand en 1627, le 26 mars.

BAVAY (Laurent de), né en 1796, devint propriétaire des pépinières royales de Vilvorde, et fut nommé directeur de l'école d'horticulture de Belgique. Il s'était fait, par ses travaux théoriques et pratiques sur l'arboriculture et spécialement sur la pomologie, un nom justement estimé dans la science. On lui doit le *Manuel de la taille des arbres fruitiers*, qui a été publié en Belgique, et réimprimé en France dans la célèbre collection des *Manuels-Roret*. Les *Annales de la pomologie*, mises au jour par la Commission royale dont il était membre, le comptaient au nombre de leurs rédacteurs les plus laborieux et les plus estimés. Il fut président de la Société agricole des cantons de Vilvorde et de Saint-Josse-ten-Noode et membre de la Commission provinciale du Brabant. Il obtint en 1850 la décoration de la Croix de fer; de plus il était chevalier des ordres de Léopold (Belgique) et de la Légion d'honneur (France). Cet homme respectable tout à la fois par son caractère et par sa science est mort le 24 novembre 1855.

BAVINCOURT (Gaspar de), né à Bapaume en 1528, d'abord chevalier de St-Jean-de-Jérusalem, se fit ensuite recevoir religieux à Anchin, ordre de Saint-Benoît. En 1569 on le nomma abbé d'Audenbourg près de Bruges. Il fut ensuite député de son ordre vers Philippe II, roi d'Espagne. Bavin-court est mort le 12 février 1576. Il a publié un *Voyage à Jérusalem et au Mont Sinaï*; un petit poème français intitulé *De la connaissance de soi-même*. Il est en outre auteur d'un traité d'arithmétique et de quelques autres opuscules restés inédits.

BAZIN DE RAUCOU (Anaïs), fils d'un avoué de Paris, naquit en 1797. On le trouve d'abord garde-du-corps en 1814, puis avocat, puis enfin exclusivement homme de lettres. L'Académie française couronna en 1854 son *Eloge de Malesherbes*, et décerna en 1840 le deuxième prix-Gobert à son *Histoire de France sous Louis XIII*, ouvrage très-remarquable, que Bazin compléta par l'*Histoire de France sous le ministère du cardinal Mazarin*, 1842. Cet écrivain distingué est mort en 1850, laissant des *Etudes d'histoire et de biographie*, entre lesquelles on remarque *Recherches sur la vie de Molière*, publiées à part chez Techener en 1851. Voyez, dans le *Constitutionnel* du 9 septembre 1851, un fort bon article sur Bazin, par M. Sainte-Beuve.

BEAUCHAMPS (Raphaël de), né à Douai en 1571, fils de Laurent et de Marguerite Le Massy, fut élevé par les soins de son oncle Arnould Le Massy, docteur et professeur de théologie, doyen

de Saint-Amé. Admis comme religieux à l'abbaye de Marchiennes dès 1586, il fit ensuite ses études de philosophie à Douai, sa théologie à Paris. Son abbé, Pierre Manare, le laissa voyager et visiter tour à tour les universités de Bourges et de Cahors. Ce fut durant ces excursions qu'il s'associa à la Congrégation réformée et que, suivant l'usage établi, il quitta son prénom Arnould pour celui de Raphael. Comme il n'était pas de force à subir toutes les exigences de ce nouvel institut, il obtint la permission de voyager encore pour prêcher et pour entendre les confessions. Accablé enfin sous le poids de l'âge et des fatigues, Beauchamps revint à Marchiennes, puis à Douai, où il mourut après avoir publié l'ouvrage suivant, qui a pour auteur André Silvius, prieur de la même abbaye : *Historiæ Franco-Merovingiæ Synopsis*, in-4°, Douai, 1634. On lui doit aussi une dissertation sur l'antiquité de Marchiennes.

BEAULAINCOURT (Antoine de) ne tiendrait point une place dans ce Dictionnaire biographique s'il n'eût été qu'un simple roi d'armes de la Toison d'or ; mais à ces fonctions, d'ailleurs fort considérées, il joignit le titre d'écrivain historique assez notable. Né à la fin du x^ve ou au commencement du xvi^e siècle, A. de Beaulaincourt, chevalier, seigneur de Bellenville, Vendeville et Lanson, appartenait à une famille très-ancienne d'Artois. Son goût et ses inclinations chevaleresques le portèrent à s'occuper de la science héraldique ; et il s'y distingua de façon à attirer l'attention de l'empereur Charles-Quint, qui, le 29 mai 1550, le nomma son conseiller et premier roi d'armes au titre de *Toison d'or*. A la suite de cette nomination, il fut chargé de diverses missions diplomatiques et entra autres du soin de reporter à Henri II le collier de l'ordre de St-Michel que lui renvoyait l'empereur. Déjà alors Beaulaincourt s'était fait connaître par la rédaction du programme des obsèques d'un sire de Bergues, chevalier de la Toison. M. de Linas, auteur d'une bonne *Notice* sur ce personnage, énumère ses travaux, qui consistent tous en opuscules inédits touchant des pompes funèbres et autres cérémonies publiques. Antoine de Beaulaincourt, qui en 1550 avait épousé Claire de Saint-Aubin, dame de Lanson, mourut vers le mois de mai 1561.

BEAULIEU (Charles Gilotton de), dont nous ne connaissons ni le lieu de naissance ni l'âge, fut un publiciste assez renommé vers la fin du xvi^e siècle. Il appartenait à l'école de Quesnay, de Mirabeau le père, et de Dupont de Nemours. On a de lui : *Démonstration des vices de l'impôt territorial en nature* ; *Mémoire sur les moyens de perfectionner les moulins et la mouture des grains*, 1786 ; *Mémoire sur la suppression de certains impôts*, 1787 ; *De l'aristocratie française*, in-8°, 1787 ; *Mémoire sur les droits féodaux*, 1789 ; *Procès de la noblesse et du clergé*, in-8°, 1789 ; *Principes du gouvernement*, in-8°, 1789 ; *De la nécessité de vendre les biens du clergé et ceux des ordres de chevalerie*, 1789 ; *De la liberté de la presse*, in-8°, 1789 ; *Réflexions sur la nécessité d'établir l'enseignement de la science de l'économie politique* ; *De la nécessité de rendre nos colonies françaises indépendantes et de supprimer notre art de navigation*, in-12. La seule lecture de ces titres d'ouvrage dit assez dans quel esprit Beaulieu écrivait et quel était l'engouement réformateur qui alors dominait partout.

BEAUTEMPS-BEAUPRÉ (Charles-François), né à Neuville-le-Pont (Aisne) en 1766, mort en 1854,

fut un de nos plus célèbres hydrographes. Elève de Buache et de Fleurieu, il fut attaché comme ingénieur géographe à l'expédition du contre-amiral d'Entrecasteaux pour la recherche de La Pérouse en 1791. Ce fut durant ce voyage qu'il imagina une méthode nouvelle d'hydrographie. Retenu prisonnier au cap de Bonne-Espérance, il ne revint en France qu'en 1796. En 1798, on le nomma sous-conservateur des cartes et plans de la marine, et dessinateur-géographe de l'Institut. Dès 1799, il procéda à la reconnaissance hydrographique du littoral français et des provinces conquises. *Le Pilote français*, atlas grand in-folio, 1844, contient les nouvelles cartes des côtes de France, énorme travail dû à Beauteemps-Beaupré, devenu alors hydrographe en chef. Il était de l'Institut depuis 1810. (Voyez, sur ce créateur de l'hydrographie, une fort bonne Notice de M. Fr. Chassériau, dans le *Moniteur* du 19 juillet et du 2 août 1854.)

BEAUVALLLET (P. Nicolas), statuaire, naquit au Havre en 1749. Les travaux de sculpture qu'il exécuta vers 1784, au château de Compiègne, lui donnèrent tout d'abord une belle réputation, et le firent recevoir en 1789 à l'Académie royale de peinture. Partisan chaleureux de la révolution, il fit en 1795 un buste de Marat effrayant de ressemblance, et dont tout le monde voulut alors se munir comme d'un certificat de patriotisme et comme sauvegarde. Il exécuta d'autres œuvres analogues qui le firent accueillir avec enthousiasme dans les sociétés populaires. Au 6 thermidor, lors de la chute de Robespierre, il se montra dévoué à ce sanguinaire coryphée de la Terreur et courut de grands dangers. Dès ce moment, il laissa la politique pour revenir aux arts, qu'il eût bien fait pour sa gloire de ne jamais négliger. Beauvallet est auteur d'un ouvrage qui n'a point été achevé et dont on ne connaît que trois livraisons : *Fragments d'architecture, sculpture, peinture, dans le style antique, composés ou recueillis, et gravés au trait*, in-fol., Paris. 1805-1804. Il est mort le 17 avril 1828, à la Sorbonne, où le gouvernement lui avait accordé un logement.

BEC-CRESPIN (Jean du) est né vers 1540. Fort jeune encore il fit un voyage en Orient, parcourant l'Egypte et la Palestine, d'où il rapporta quelques manuscrits et des médailles. A son retour, la France était en proie aux guerres civiles ; Jean du Bec-Crespin y prit une part active, reçut de nombreuses blessures, et obtint du roi en 1577 la permission de quitter le service pour entrer dans l'état ecclésiastique. Il fut bientôt pourvu de l'abbaye de Mortemer, et put revenir aux travaux studieux de sa jeunesse. En 1599 on le nomma évêque de St-Malo et conseiller de la couronne. Il mourut, après avoir régi sagement son diocèse, le 20 janvier 1610. Son corps fut inhumé, suivant ses ordres, à Mortemer. Bien que son épitaphe dise qu'il avait composé autant de livres que reçu de coups d'arquebuses, on ne connaît de lui que : 1° *Neuf Sermons sur l'excellence de l'Oraison dominicale*, in-8°, 1586 ; 2° *Discours de l'antagonie du chien et du lièvre, ruses et propriétés d'eux, l'un à bien assaillir, l'autre à se bien défendre*, in-8°, 1595. Ce mince volume, qui ne porte de nom ni d'imprimeur ni de lieu, est très-rare. 3° *Histoire du grand Tamerlan, tirée des monuments des Arabes*, in-8°, Lyon ou Bruxelles, 1602.

BECKER (Jean-Christophe). Voyez ARTHOPÆUS.

BEERBLOCK (Jean), né à Bruges le 10 novembre 1759, de parents peu fortunés, fut placé dès l'âge de neuf ans chez un peintre en bâtiments pour apprendre ce métier. Dans ses heures de repos, sur quelques bouts de planches ou de toile, et avec les couleurs de son maître, il peignait en cachette des têtes et de petites figures. Un jour qu'il travaillait chez le vicomte de Vooght, amateur distingué de peinture, celui-ci remarqua la grande facilité du jeune homme à tracer toute espèce d'ornements et d'objets de fantaisie; et, voyant de plus en plus en lui une intelligence au dessus de son âge, il le conseilla de l'envoyer à l'académie. Cette faveur fut accordée à l'apprenti; et peu de temps après il remporta le premier prix de composition. Ses peintures à fresque sont estimées. En 1778 il exécuta une vue de l'intérieur d'une salle de malades de l'hôpital St-Jean à Bruges. Ce tableau est remarquable sous le point de vue de la perspective et de la couleur. Beerblock mourut subitement le 10 octobre 1806.

BEGNY (Jean-Marie-Bernard), né en 1771, à Lierval (Aisne), était chirurgien de la maison du roi Louis XVI. Il émigra, et fut successivement employé au service de l'empereur d'Allemagne et du roi d'Angleterre, et se fixa enfin à St-Petersbourg. Il y publia le *Nouveau Guide des mères*, 1809, et un *Traité complet d'accouchement et de maladies des femmes et des enfants*. Ce médecin distingué est mort en 1815.

BEKKER (Georges-Joseph), véritable érudit allemand, sur lequel le baron de Reiffenberg a écrit une Notice courte et spirituelle (*Annuaire de l'académie de Bruxelles*, 1858). Bekker est né le 22 décembre 1792, à Walldurn, grand-duché de Bade, d'une famille de cultivateurs qui eurent l'excusable ambition de faire étudier leur fils. Georges fut donc mis sur les bancs de l'université d'Heidelberg, où bientôt il passa du banc à la chaire. Le baron de Geer, chargé en 1817 par le roi des Pays-Bas de recruter de bons professeurs en Allemagne, ramena celui-ci, à qui l'université de Louvain conféra l'enseignement de la littérature ancienne. Nonobstant les préventions que faisait naître sa qualité d'étranger, il ne tarda point à être apprécié comme philologue d'un haut mérite. « Par goût, et peut-être aussi par reconnaissance, dit Reiffenberg, il fit prévaloir dans ses leçons l'école philologique des Ruhnkenius, des Hemsterhuis et des Wittenbach, école savante, amoureuse de la pureté et de la correction, mais sacrifiant peut-être trop à la forme. » Lors du renouvellement de l'instruction publique chez les Belges, Bekker fut envoyé à Liège en qualité de recteur; et il y demeura jusqu'à sa mort, arrivée le 27 avril 1857. Les ouvrages qu'il a publiés sont tous écrits en latin, sauf une traduction allemande des *Sophistes* et des *Epîtres* de Philostrate, destinée à la collection des prosateurs grecs, publiée par Tafel, Osiander et Schwal. Ces ouvrages sont des dissertations de philologie grecque, des traductions d'Homère et d'Isocrate, et une grammaire de la langue hébraïque. On peut lui faire honneur aussi de huit ou dix thèses inaugurales soutenues par ses disciples les plus distingués, thèses que l'on recherche encore aujourd'hui comme des monuments de savoir.

BELCASTEL (Mgr de Saunhac) fut vicaire-général de Rodéz et de Cahors avant d'être appelé à l'épiscopat. Ce fut à la suite du concordat de 1817 qu'eut lieu sa promotion à l'évêché de Perpignan.

Mais ce siège n'ayant été définitivement érigé qu'en 1822, Belcastel ne fut préconisé qu'en 1823, et sacré le 18 janvier 1824. A la révolution de 1850, il se vit contraint de quitter momentanément son diocèse, et n'y revint que pour donner à tous l'exemple de la modération. Il est mort dans son palais, le 9 décembre 1855, après un long épiscopat. Le prélat se signala surtout par l'amour de la paix et de la charité évangélique.

BELL (Charles), célèbre anatomiste, né à Edimbourg en 1781, professa successivement la physiologie et l'anatomie aux universités de Londres et d'Edimbourg. En 1807 il publia un *Système de chirurgie opératoire*, qui produisit beaucoup de sensation dans le monde médical. Bell fit aussi des études approfondies sur le système nerveux. Le premier, il découvrit que les racines antérieures de la moelle épinière servent au mouvement, et les racines postérieures à la sensibilité. Il a développé cette découverte dans son ouvrage intitulé : *Exposition of the natural system of the nerves*. Cet ouvrage a été traduit en français par J. Genest, 1825. Bell est mort en 1842.

BELLÈRE. Ce nom rappelle une famille qui a fourni bon nombre d'imprimeurs distingués aux principales villes de Brabant et de Flandre. Jean Bellère, établi à Anvers sous l'enseigne du *Faucon*, était, dit-on, après Plantin, le premier imprimeur de son temps; ce qui ne l'empêchait pas de posséder les langues anciennes et d'écrire en latin comme un professeur de Louvain. Son fils, Balthazar Bellère, vint demeurer à Douai sous les auspices de l'Université. Comme son père, il était bon humaniste et savant rédacteur, témoin plusieurs dédicaces et préfaces latines signées de lui et sorties de ses presses. M. Duthilleul, auteur de la *Galerie douaisienne*, pense qu'il y a eu à Douai deux imprimeurs du nom de Balthazar Bellère, et place en 1684 la mort du dernier. On cite de l'autre un précieux catalogue intitulé : *Thesaurus bibliothecarius sive Cornu copiae Belleriana cum duobus supplementis*, in-8°, Douai, 1605-1605.

BERAUD (Jean-Jacques), natif d'Allons près de Castellane, vint au monde le 5 février 1755. La congrégation de l'Oratoire, où il entra, lui confia successivement les fonctions de préfet et de professeur au collège de Marseille. L'académie de cette ville, après lui avoir décerné trois prix, l'admit en 1787 au nombre de ses membres. A la révolution, il resta à Marseille, fit partie du bureau central des sections, et fut mis hors la loi après la journée du 31 mai. Il chercha asile en Espagne, et remplit à Carthagène les fonctions d'ingénieur-hydraulique. Il y est mort le 1^{er} février 1814. Le P. Béraud est auteur des ouvrages ci-dessous : *Mémoire sur la culture du mûrier*; — *sur l'éducation des abeilles*; — *sur une machine propre à pêcher le corail*. Ces trois ouvrages furent couronnés par l'Académie de Marseille. *Mémoire sur la manière de resserrer le lit des torrents et des rivières*, in-8°, Aix, 1791. L'administration des Bouches-du-Rhône fit publier cette œuvre, qui est d'une grande utilité dans les travaux hydrauliques.

BERENGER (Jean-François), né à Douai le 16 juillet 1725, succéda à son père dans la direction de la fonderie de canons de cette ville, charge qui fut comme héréditaire dans sa famille. Il était parvenu à trouver des moyens de simplifier et perfectionner les travaux de la fonte; et les pièces d'artillerie sorties de ses ateliers avaient une supériorité incontestable.

table sur toutes celles des autres fonderies. Bérenger était doué d'une activité très grande : on évalue à douze mille le nombre des bouches à feu dont il surveilla l'exécution. Il a publié : *Remarques et observations sur le livre intitulé : Artillerie nouvelle pour les articles relatifs à la fonte des canons et mortiers*, in-8°, Douai, 1775. Bérenger est mort en 1802.

BÉRANGER, fils d'un ministre protestant, né à Mens, petite ville du Dauphiné, reçut ou plutôt se donna une éducation forte. Pourvu jeune encore du grade de docteur en médecine, il allait en exercer la profession, quand advint la révolution de 1789. Appelé alors par ses concitoyens à l'administration départementale de l'Isère, la Terreur l'arracha à cette position, et il dut se réfugier à l'Hôtel-Dieu de Paris, où, grâce à ses connaissances médicales, il put, en remplissant les plus modestes fonctions, rester inconnu jusqu'au 9 thermidor. Elu député de l'Isère, Bérenger siégea aux Cinq-Cents et s'y fit remarquer comme économiste et financier. Napoléon, qui faisait de lui un grand cas, l'appela au conseil d'État, où sa droiture et son désintéressement furent généralement admirés. En 1814 il ne prit aucune part aux événements ; et ce ne fut que plusieurs mois après qu'il accepta la charge de directeur-général des contributions indirectes. Il ne conserva par la suite que sa charge de conseiller d'État. Bérenger est mort âgé de quatre-vingt-trois ans, le 4 avril 1850. Il était grand-officier de la Légion d'honneur et président du comité des finances.

BERGAIGNE (Joseph de), né à Anvers, entra chez les Frères mineurs de l'étroite observance de Saint-François. Il devint commissaire général de cet ordre, puis évêque de Bois-le-Duc, en 1637. Il succéda à Vanderburch sur le siège de Cambrai, en 1657 ; mais il ne vit pas sa ville épiscopale, et mourut le 24 octobre 1647, à Munster, où il se trouvait en qualité de plénipotentiaire de Philippe IV, roi d'Espagne. Wadding, dans son livre *De scriptoribus ordinis FF. Min.*, lui attribue les ouvrages suivants : *Apologia adversus litteras Gerlaci Molitoris, prædicatii hæretici* ; *Apologia ad imperatorem Ferdinandum III* ; *Instructio ad virgines nobiles recenter a calvinismo conversas*.

BERGERON (Pierre), né à Paris le 5 novembre 1787, se trouva transféré en Belgique par suite des événements politiques. Il fut successivement professeur à Audenarde, à Bruges, au collège de Charleroi, à l'athénée de Namur et à l'université libre de Bruxelles. C'est dans cette dernière ville qu'il est mort le 16 janvier 1855. Bergeron s'est fait particulièrement connaître par des poésies, dont voici à peu près la nomenclature : *Odes d'Anacréon*, traduites en vers français, in-12, Paris, 1810 ; *L'Heure du supplice, ou les Remords du crime*, scène tragique, en vers, in-8°, Bruges, 1819 ; *Comédies de Terence*, traduites pour la première fois en vers français, avec le texte en regard, 3 v. in-8°, Gand, 1821 ; *Sur la révolution belge*, poème, in-8°, Bruxelles, 1850 ; *Recueil de poésies*, in 8°, Bruxelles, 1852 ; *les Deux Cousins, ou les Suites de l'éducation*, comédie en trois actes, in-8°, Bruxelles, 1859 ; *Fables et autres poésies*, in-8°, Namur, 1845. Il est encore auteur de plusieurs poèmes latins sur les princes de la maison d'Orange. Ses ouvrages en prose sont : *Mémoires sur les améliorations à introduire dans l'instruction publique, avec un nouveau système d'enseignement*, in-8°, Char-

leroi, 1831 ; *Précis des antiquités romaines, à l'usage des universités et des collèges*, in-8°, Bruxelles, 1855 ; *Histoire analytique et critique de la littérature romaine, depuis la fondation de Rome jusqu'au v^e siècle de l'ère vulgaire*, 2 vol. in-8° de plus de 1050 pages, Bruxelles, 1840.

BERNARD (Philippe) naquit à Arlon le 28 avril 1797. Il fit ses humanités au petit séminaire de Metz, et les acheva au collège de Sedan, où l'abbé Caillon, professeur renommé, lui inspira le goût des études historiques et philologiques. Revenu en Belgique à l'époque de 1814, il fut d'abord maître d'études au collège de Mons, puis boursier à l'université de Louvain, où bientôt on le nomma adjoint au secrétaire-inspecteur. En 1824, un bon travail sur les archontes de la république d'Athènes lui valut la médaille d'or au concours universitaire. Plus tard il fut reçu docteur en philosophie et lettres. Après la révolution de 1850, Bernard occupa au collège communal de Louvain la chaire d'histoire et de géographie. Puis il se livra à la composition de divers ouvrages classiques, qui attirèrent sur lui l'attention du gouvernement, et lui procurèrent la mission honorable d'examiner et d'analyser les manuscrits grecs de la bibliothèque de Bourgogne, mission dont il s'acquitta avec beaucoup de succès. L'académie royale de Belgique se l'associa en 1842 comme membre correspondant. Trois ans plus tard, la chambre des représentants lui conféra la place de conservateur de sa bibliothèque. Il devint ensuite inspecteur de l'enseignement moyen, et secrétaire du jury d'examen dans le ressort de la cour d'appel de Liège. Bernard est mort à St-Gilles-lez-Bruxelles le 6 décembre 1855. Voyez *Annuaire de l'académie de Belgique* pour 1854.

BERNARD (Charles Ducrail de La Villette de), d'une famille noble de la Franche-Comté, naquit en 1804 à Besançon. Ses parents le destinaient à la magistrature lorsque les événements de 1850 vinrent troubler ces résolutions. Dès lors Charles de Bernard se voua aux lettres et devint un écrivain distingué. Il publia : *Plus deuil que joie*, volume de poésies, 1852 ; diverses nouvelles, entre autres, *la Femme de quarante ans*, espèce de parallèle avec *la Femme de trente ans* de Balzac ; *l'Anneau d'argent* ; *le Persécuteur* ; *l'Arbre de science* ; *le Pied d'argile*. Ses principaux romans sont *Gerfaut*, 1858 ; *les Ailes d'Icare*, 1840 ; *la Peau de lion* et *la Chasse aux amants*, 1841 ; *le Beau-Père*, 1845 ; *le Gentilhomme campagnard*, 1846 ; *le Veau d'or*, 1847. Charles de Bernard est mort en 1850. On a donné en 1854 ses Œuvres complètes précédées d'une Notice par M. A. de Pontmartin. Il est à regretter que les productions de cet écrivain ne soient pas toujours morales.

BERNAUD (Thiébaud de), conservateur adjoint à la bibliothèque mazarine, y rendit de grands services pendant plus de quarante ans. Il y rédigea des catalogues fort bien coordonnés, qui forment plusieurs in-folio. Tout jeune encore, en 1792, Bernaud avait pris les armes pour la défense de la patrie, et il ne les quitta qu'après avoir reçu plusieurs blessures graves et s'être distingué par des actions d'éclat. Il refusa en 1807 la croix de la Légion d'honneur par fidélité à ses principes. Comme savant, il a publié un grand nombre d'écrits relatifs, pour la plupart, à la botanique et à l'économie agricole. Nous avons aussi de lui une traduction de Théophraste, et des recherches sur les institutions et la littérature de l'ancienne Scandinavie. Il est

mort le 6 janvier 1850, âgé de soixante-treize ans.

BERNETTI (Thomas), cardinal, est natif de Fermo, dans l'ancienne Marche d'Ancone, où il vit le jour le 29 décembre 1779. La famille dont il est issu est l'une des premières du pays. Confié aux soins de son oncle, le cardinal César Brancadoro, ancien nonce à Bruxelles, il fit de bonnes études à Rome, et se perfectionna dans la jurisprudence civile et canonique sous le célèbre avocat consistorial Bartolucci. Après quoi, on l'attacha comme secrétaire au tribunal de la Rote. Lorsque Pie VII fut enlevé de Rome et amené en France, Bernetti ne quitta point son oncle Brancadoro, qui accompagnait le pape captif. Il partagea en outre avec lui l'exil à Reims, qui dura plusieurs années. Là il servait d'intermédiaire officieux à tous ceux qui avaient besoin de recourir au Saint-Père. Plus tard, quand les événements de 1815 eurent changé la situation des choses, Bernetti, de concert avec son ami le belge Paul Van der Vrecken, accepta la mission dangereuse d'aller à Dresde réclamer pour le Pape l'appui des souverains réunis. Après l'avoir remplie avec tout le succès possible, il revint en France. Le Pape, rentré à Rome le 24 mai 1814, fut suivi de son fidèle Bernetti; mais bientôt le souverain-pontife se vit de nouveau forcé par Murat de reprendre le chemin de l'exil. Bernetti alors fut député à Tolentino, vers le maréchal Bianchi, vainqueur de Murat, pour traiter des moyens de rétablir l'ordre dans les Etats romains. Il s'acquitta de cette charge; revenu à Rome, on le nomma assesseur du comité de la guerre, et bientôt après gouverneur de cette capitale. Lorsqu'en 1821, l'Italie fut de nouveau en proie à l'agitation révolutionnaire, Rome échappa au danger, grâce à l'énergique sagesse de Bernetti, qui, en 1825, après la mort du Pape, assura encore la bonne tenue du conclave pour l'élection d'un pontife nouveau. Léon XII plaça aussi toute sa confiance dans cet habile serviteur, et l'envoya bientôt comme ambassadeur extraordinaire à Saint-Petersbourg pour représenter le Saint-Siège au couronnement de Nicolas I^{er}, qui eut lieu le 5 septembre 1826. Après quoi, Bernetti dut se rendre tour à tour à Vienne et à Paris pour traiter d'affaires religieuses fort délicates. Ce fut à Paris qu'il reçut le chapeau de cardinal, auquel il ne prétendait point. De retour à Rome, on le créa légat de Ravenne, mission difficile à cause des troubles causés dans cette légation par les sociétés secrètes. Il n'y alla point, ayant été choisi en juin 1828 pour occuper le poste de secrétaire d'Etat. A l'avènement de Pie VIII, Bernetti fut désigné légat de Bologne, où il fit beaucoup de bien et se concilia tous les esprits. Grégoire XVI, élu en février 1851, rappela bientôt le légat de Bologne, à cause du mouvement insurrectionnel qui ébranlait l'Italie. Bernetti fut nommé encore secrétaire d'Etat, et Rome fut sauvée. Les troupes autrichiennes, appelées sur la terre pontificale, y donnaient lieu à des dépenses excessives. Bernetti, pour s'en débarrasser, forma une milice purement romaine. Mais l'Autriche, que cette mesure contrariait, exigea du Pape la retraite de son secrétaire d'Etat. Grégoire XVI, obligé de céder, chargea Bernetti du travail important de la délimitation des Etats romains d'avec le royaume de Naples. Le succès de cette négociation valut à notre cardinal le poste de vice-chancelier de l'Eglise romaine, poste où il ne fut pas moins heureux que partout ailleurs et qu'il conserva lors de l'avènement de Pie IX. Du reste il eut jusqu'à sa mort à

lutter contre les passions révolutionnaires et les ressentiments de l'Autriche. Sa santé, déjà compromise pendant son ambassade en Russie, déperissait de plus en plus sous les fatigues et les peines morales. Enfin, après s'y être préparé de la façon la plus édifiante, Thomas Bernetti est mort le 21 mars 1852, âgé de soixante-treize ans deux mois et vingt-quatre jours. Il ne laissa point de fortune : toujours il avait versé dans le sein des pauvres les trésors acquis par ses travaux. Voir, pour plus de détails, une Notice biographique signée E, insérée d'abord dans la *Revue catholique*, IV^e série, 1, 1, numéros de juillet et d'août, puis publiée à Louvain au profit des pauvres en 1852.

BERTRAND (le docteur Alexandre), né à Rennes en 1776, fut d'abord élève de l'Ecole polytechnique, qu'il abandonna pour étudier la médecine. Après s'être livré à l'examen philosophique des phénomènes du magnétisme et du somnambulisme, il publia les ouvrages suivants : *Traité du somnambulisme*, in-8°, 1825; *Lettres sur les révolutions du globe*, in-18, 1824, plusieurs fois réimprimées; *Lettres sur la physique*, 2 vol. in-8°, 1825; *Du magnétisme en France*, 1826; *De l'extase*, 1829. Le docteur Bertrand nomme de ce nom *extase* l'état particulier auquel il rapporte les faits plus ou moins surprenants du somnambulisme et du magnétisme. Il est mort en 1851.

BEUCHOT (Adrien-Quentin), bibliographe, fonda en 1811 le journal intitulé *Bibliographie de la France*, recueil précieux pour l'histoire de l'imprimerie et de la librairie. Cet homme laborieux, qui était bibliothécaire de la Chambre des députés depuis 1854, est mort en 1851, à Paris, où il était né en 1775. Il fut l'un des principaux collaborateurs de la *Biographie universelle*. Il a annoté les œuvres complètes de Voltaire, à une époque où l'incrédulité se servait de la reproduction des œuvres de ce philosophe comme moyen d'attaque contre la religion.

BEUDANT (François-Sulpice), né à Paris en 1787, fut reçu à l'Ecole normale dès son origine. Ensuite on le chargea de l'enseignement des sciences dans les lycées d'Avignon et de Marseille. En 1814 il fut nommé sous-directeur du riche cabinet de minéralogie que Louis XVIII possédait en Angleterre et qu'il fit apporter en France. En 1818, il alla explorer la Hongrie au point de vue minéralogique; puis, en 1822, il devint professeur de minéralogie de la faculté des sciences, en remplacement du célèbre Haüy. Membre de l'Institut en 1824, inspecteur général de l'Université en 1840, membre du conseil de l'instruction publique en 1844, ce savant fit des recherches approfondies et des découvertes précieuses sur les compositions chimiques des minéraux. Il établit une classification et une nomenclature nouvelles des minéraux. Entre autres ouvrages sur la matière, on lui doit, 1^o *Essai d'un cours élémentaire et général des sciences physiques*, divisé en *Traité de physique* (1821), et *Traité de minéralogie*, 1824; 2^o *Voyage minéralogique et géologique en Hongrie*, 4 vol. in-8°, avec atlas, 1822; 3^o *Cours élémentaire d'histoire naturelle*, 1845. Beudant est mort en 1850.

BÉVENOT (Humbert), né à Maroilles en 1753, fut reçu religieux de Saint-André-du-Câteau. Quand la communauté se vit obligée de quitter le Câteau, dom Bévenot suivit son abbé, qui d'abord se réfugia dans une ferme voisine de Bavai. Après quoi, ils allèrent à l'abbaye de Belian près

de Mons. Ils passèrent un an à l'abbaye de St-Denis en Broqueroie, puis trouvèrent un asile en Allemagne. Enfin ils habitérent jusqu'à l'époque du Concordat l'abbaye de Weerden en Westphalie, où se trouvaient déjà trois bollandistes, les PP. Ghesquière, Dubus et de By. En 1807, il devint doyen-curé de Maubeuge, et mourut au même poste en 1847. Dès avant la révolution, D. Bévenot avait coopéré aux *Acta SS. Belgii* pour la vie de sainte Maxellende, in, 566, 565, et pour celle de saint Sarre, v, 190, 191. C'est à lui qu'on doit la découverte en 1787 d'un précieux supplément au *Chronicon Cameracense* de Balderic, inséré dans l'édition de ce livre donnée en 1854 par le docteur Le Glay, p. 555 à 592. Notre zélé bénédictin a en outre conservé une chronique inédite, dont il est fait mention plusieurs fois dans les notes de la nouvelle édition dudit Balderic.

BEVEREN (Charles Van), né à Malines vers 1809, fut l'un des peintres éminents de l'époque. Fixé dès sa jeunesse en Hollande, il s'y livra surtout à la peinture religieuse, dans laquelle il a excellé. Ses principales œuvres sont : *la Religieuse priant* ; *la Novice jouant de la harpe* ; *le Trappiste*. Mais le plus admirable de ses tableaux, c'est le dernier, intitulé : *le Lit de mort de saint Antoine*, qu'il fit à Malines dans sa famille, et qui se trouve maintenant en l'église catholique de Moïse et d'Aaron à Amsterdam. Van Beveren est mort à Amsterdam le 17 septembre 1850.

BIGLIA (André), né à Milan durant la seconde moitié du xiv^e siècle, entra dans l'ordre des Ermites de St-Augustin. En 1425 il prononça à l'assemblée du chapitre général de son ordre, tenu à Bologne, un discours latin qui fit une grande sensation par son éloquence. Biglia possédait parfaitement l'hébreu, le grec et le latin. Parmi ses ouvrages, deux seulement ont été imprimés : 1^o *De ordinis Eremitarum Sancti Augustini propagatione*, in-4^o, Parme, 1601 ; *Historia rerum Mediolanensium*, de 1402 à 1451. Il est mort à Sienne en 1455.

BILLECOQ (Jean-François), né à Moreuil en Picardie en 1655, prit l'habit de dominicain dans le couvent d'Amiens. En 1691, il devint provincial de St-Louis. Billecoq joignait à une grande piété un savoir incontestable. Voici ses principaux ouvrages : *Instructions familières sur les pratiques de la vraie dévotion*, in-12, Abbeville, 1675, 2^e édit., Paris, 1689 ; *L'adoration perpétuelle du St-Sacrement*, in-12, Amiens, 1686 ; *L'usage du St-Sacrement tiré de l'Ecriture, des Conciles et des Pères*, in-12, Amiens, 1690 ; *les Voies de Dieu*, in-12, Amiens, 1695. Cet estimable écrivain est mort à Abbeville le 19 octobre 1711.

BIOT (Jean-Baptiste) naquit à Paris en 1774. Après un court service dans l'artillerie, il acheva ses hautes études à l'Ecole polytechnique, et finit, en l'an 1800, par être nommé professeur de physique au Collège de France. Deux ans plus tard, ses savants écrits le firent élire à la première classe de l'Institut, aujourd'hui Académie des sciences. En 1806 il fut, avec Arago, envoyé en Espagne pour y prolonger la méridienne de France. Le 30 août 1814, il reçut des mains du roi la croix de la Légion d'honneur. Enumérons rapidement les ouvrages de ce savant illustre, qui est mort en 1847 : *Analyse du traité de mécanique céleste* de P. S. Laplace, in-8^o, 1801. *Traité analytique des courbes et des surfaces du second degré*, in-8^o, 1802, réimprimé en 1805 sous ce titre : *Essai de géométrie*

analytique appliquée aux courbes et aux surfaces du second ordre. Essai sur l'histoire des sciences pendant la révolution française, in-8^o, 1805. *Relation d'un voyage fait dans le département de l'Orne pour constater la réalité d'un météore observé à Laigle*, in-4^o, 1805 : cette relation fut une preuve nouvelle et péremptoire de l'existence réelle des aérolithes (vulgairement pierres tombées du ciel). *Traité élémentaire d'astronomie physique*, 2 vol. in-8^o, 1805 : cet ouvrage a été réimprimé en 1811, 3 vol. in-8^o, avec un Supplément de M. de Rossel sur l'astronomie nautique. *Tables barométriques portatives*, in-8^o, 1811. *Recherches sur les réfractions ordinaires qui ont lieu près de l'horizon*, in-4^o, 1810. *Recherches expérimentales et mathématiques sur les mouvements des molécules de la lumière autour de leur centre de gravité*, in-4^o, 1814. *Eloge de Montaigne*, in-8^o, 1812 : l'Académie française décerna à ce discours une mention honorable. *Traité de physique expérimentale et mathématique*, 4 vol. in-8^o, 1816 : dans cet ouvrage important, l'auteur développe d'une manière lucide et éloquentes tous les progrès de cette science presque infinie. En 1816, Biot fut attaché au *Journal des savants* pour la partie des sciences mathématiques ; il coopéra aux tomes xi et xii du *Cours complet d'agriculture théorique et pratique*, et au *Journal de l'Ecole polytechnique*. Biot est mort en 1847.

BIS (Hippolyte), né à Douai le 29 août 1789, mort le 5 mars 1855, perdit son père et sa mère étant encore jeune. Il fit ses premières études à Douai, et manifesta bientôt sa vocation poétique. En collaboration avec un jeune homme de son âge, nommé Hay, il composa deux tragédies : l'une intitulée *Lothaire*, in-8^o, Paris, 1817 ; l'autre, *Curtilus*, est restée inédite. En 1822, Bis fit représenter sur le second Théâtre-Français (l'Odéon), *Attila*, tragédie en cinq actes. Cette pièce eut du succès, non seulement au théâtre, mais aussi à la lecture, puisqu'on en fit deux éditions en six semaines. *Blanche d'Aquitaine*, ou *le Dernier des Carolingiens*, fut jouée au Théâtre-Français en octobre 1827. Cette tragédie a été accueillie avec autant de faveur qu'*Attila*. L'auteur, encouragé par ce double succès, vit, le 3 août 1829, représenter à l'Académie royale de musique son opéra intitulé *Guillaume Tell*. La musique de Rossini contribua sans doute beaucoup à la réussite de cette œuvre, dont les paroles sont entièrement de Bis, bien que le nom de M. de Torey ait été placé sur l'affiche à côté du sien. Le 29 octobre 1845, une nouvelle tragédie de notre auteur fut donnée au Théâtre de la rue Richelieu ; mais celle-ci n'eut qu'une représentation. H. Bis, à qui l'on doit quelques autres productions poétiques de moindre valeur, est mort le 5 mars 1855. M. Duthillœul lui a consacré une notice dans les *Archives du nord de la France*, 3^e série, iv, p. 74-79.

BIZOT (Michel-Brice), né à Bitche (Moselle), le 5 octobre 1793, était fils de Jean-Baptiste-Brice, général de brigade du génie. Admis à l'âge de seize ans à l'Ecole polytechnique, il en sortit en 1815. Il prit part à la défense de Metz en 1814. Pendant les Cent-jours, il concourut à celle de Besançon sous les ordres du maréchal Jourdan. En 1825, Bizot partit pour l'armée d'Espagne, se distingua dans toutes les affaires qui eurent lieu pendant cette campagne, et mérita d'être cité deux fois dans les rapports du maréchal Lauriston. Sa brillante conduite au siège de Pampelune

lui valut la décoration de la Légion d'honneur. Employé successivement à Strasbourg, à Belfort et à Paris, il devint chef du génie de la province d'Oran en 1839. Bizot servit dans plusieurs expéditions commandées par le maréchal Vallée et les généraux Bugeaud et Lamoricière. Après ces différentes campagnes glorieuses pour lui, il fut nommé en 1849 directeur des fortifications à Constantine, avec le grade de lieutenant-colonel. En décembre de la même année, devenu colonel, il assista à plusieurs expéditions sous le général St-Arnaud. Il fut nommé général de brigade le 10 mai 1852, et continua ses fonctions en Algérie jusqu'au 25 octobre, époque où il fut placé à la tête de l'Ecole polytechnique. Chargé de commander le génie à l'armée d'Orient, le général Bizot fut atteint d'une balle, le 12 avril 1855, en parcourant les tranchées devant Sébastopol. Il est mort trois jours après.

BLAINVILLE (Marie Henri Ducrotay de), célèbre naturaliste, naquit à Arques (Seine-Inférieure) le 12 septembre 1777. Il était âgé de vingt-huit ans, et n'avait su prendre encore aucune décision pour sa carrière, lorsqu'en 1803 il entendit au collège de France une leçon de Cuvier, qui lui révéla sa vocation. Dès lors il se livra à l'étude des sciences naturelles avec une telle ardeur et un tel succès que trois ans après il faisait des cours d'anatomie humaine, et qu'en 1810 il fut reçu docteur en médecine. En 1812 il obtint au concours la chaire qu'avait occupée Cuvier, et y professa pendant l'espace de trente-huit ans. Apprécié par Cuvier dès le début de ses études, il vécut assez longtemps dans l'intimité de ce maître illustre, qui vers 1816 cessa, sans qu'on sache bien pourquoi, ses relations avec M. de Blainville; ce qui n'empêcha pas celui-ci de poursuivre sa carrière et de produire une série de travaux qui ont singulièrement enrichi la science. La mort le surprit au milieu de ses labeurs le 1^{er} mai 1850. On lui doit, 1^o *Manuel de malacologie et de conchyliologie*, 2 vol. in-8°, Strasbourg et Paris, 1823-1827; *Leçons de physiologie générale et comparée, recueillies par M. Hollard*, 1829-1850. Blainville n'eut pas le temps d'achever un grand ouvrage intitulé *Ostéographie comparée*. Il en était aux mammifères lorsqu'il fut enlevé au monde savant. On doit à M. l'abbé Mau-pied une bonne rédaction du cours de cet illustre naturaliste sur les *Principes fondamentaux de zoologie*. Blainville, dans l'exposition de ses doctrines scientifiques, se montre toujours profondément religieux.

BLANQUI (Jérôme-Adolphe), fils du convennel de ce nom, naquit à Nice en 1798. Disciple du célèbre économiste Say, il obtint, sur la recommandation de ce maître, la chaire d'histoire et d'économie à l'Ecole du commerce. Ses cours à l'Athénée, sur la civilisation industrielle en Europe, eurent beaucoup de vogue. Devenu en 1830 directeur de l'Ecole du commerce, il remplaça Say en 1835 dans la chaire d'économie politique au Conservatoire des arts et métiers. En 1838, l'Académie des sciences morales et politiques l'admit au nombre de ses membres, et en 1846 le département de la Gironde le députa à la Chambre. Blanqui, après avoir beaucoup voyagé, est mort en 1854. Il a publié, entre autres ouvrages : *Résumé de l'histoire du commerce et de l'industrie*, 1826; *Précis élémentaire d'économie politique*, 1826; *Histoire de l'économie politique en Europe*, 1858; *les Classes ouvrières en France*, 1848; *Rapport sur l'Expo-*

sition de Londres, 1851. Uni de doctrines avec J.-B. Say touchant la liberté du commerce, il professait des idées moins absolues touchant d'autres points d'économie publique.

BLENDA. C'est à cette Suédoise, nommée par les poètes et les historiens l'Héroïne du Nord, que les six districts smålandais, de Wärend, Konga, Albo, Kindeväld, L'uppridruge et Nouvidinge, doivent certaines prérogatives pour les femmes, lesquelles consistaient dans le droit de porter des ceintures comme les guerriers, d'être exemptes d'impôts, de pouvoir hériter comme les hommes, et d'être précédées le jour de leurs noces d'un tambour battant l'appel. Ces privilèges avaient été concédés à Blenda, en mémoire du massacre des troupes danoises que cette héroïne fit consumer pour venger la Suède des horreurs commises par les ordres du chef danois Taxe. Charles XI et Gustave III firent renouveler ces immunités en 1691 et en 1772.

BLENDECO (Charles de), né à Arras en 1546, fut prieur de l'abbaye de Marchiennes pendant cinq ou six ans; puis prieur de Vergny jusqu'à sa mort, qui arriva en 1618. Il est auteur de : *Cinq Histoires admirables de quatre personnes possédées du diable en la ville de Soissons, délivrées miraculeusement par la vertu du St-Sacrement; recueillies des actes du notaire royal et du greffier, avec un Traité de l'opération et énergie des diables et démons tant aériens que souterrains*, in-8°, Paris, Nicolas Buon, 1615. Blendecca en outre traduit du latin l'ouvrage de Raymond Sebonde, intitulé *De natura hominis Dialogi, sive Viola animæ*, in-16, Arras, 1600.

BLONDEL (Antoine de), dont la famille est connue dès le XI^e siècle, naquit à Tournai, selon Paquet, vers 1550, et à Cuincy près Douai, selon M. Duthilleul, auteur de la *Galerie douaisienne*. Son père était Jacques de Blondel, seigneur de Cuincy et autres lieux, et sa mère Marie Leblanc, dame du Bien, etc. Après de premières et brillantes études, le jeune Blondel voyagea en Italie, et fut assez heureux pour y connaître et cultiver le célèbre jurisconsulte Denis Arduin. Blondel se signala à Milan et dans tous le pays par son habileté gymnastique et ses talents musicaux. Revenu en Flandre, il se fixa à son castel de Cuincy, dont il fit une espèce de villa littéraire, en y établissant une société à laquelle on donna le nom de *Banc poétique* du baron de Cuincy. Il composa des poésies dont le recueil a paru sous ce titre : *Opuscules d'Antoine de Blondel, escuyer, seigneur des Cuincis*, in-12, Douai, Jacques Boscard, 1576. Ce livre, dont on ne connaît jusqu'à présent qu'un seul exemplaire, est en la possession de M. C. A. Ver-vier, à Gand. Voyez *Messenger des sciences historiques*, 1852, p. 317 et suivantes. Plusieurs fois proclamé *Prince des Clercs parisiens*, autre association littéraire de Douai, Blondel mourut à Cuincy le 18 juin 1605. Voyez *Galerie douaisienne*, in-8°, Douai, 1844, p. 31.

BOBOLA (André), jésuite, né en 1592 dans le palatinat de Sandomir, fit ses vœux de novice en 1615, enseigna les lettres successivement à Brauns-berg, Prusse-Royale, et à Poltawa en Ukraine. Ordonné prêtre en 1622, il s'appliqua à la prédication, et devint un modèle de l'homme apostolique. Son dévouement fut sans bornes pendant la peste qui affligea Wilna à trois reprises, 1625, 1630 et 1635. Son zèle et les conversions nombreuses

qu'il faisait parmi les schismatiques lui attirèrent la haine des bandes de Cosaques de Zielenieski et de Popeka. En 1637 ces forcenés le massacrèrent après des tortures inouïes. Voyez *Histoire du R. P. André Bobola, prêtre de la Compagnie de Jésus*, par l'abbé Ambroise Jérôme, in-12, Paris, 1854.

BOGAERTS (Félix), né à Bruxelles le 2 juillet 1803, est mort à Anvers le 16 mars 1831. La Religion peut à juste titre le signaler comme un de ses littérateurs les plus renommés. On doit à cet homme de bien, trop tôt enlevé aux lettres, beaucoup de productions morales. Elles ont été réunies en un volume sous le titre d'*Œuvres complètes*, in-8° à deux colonnes, Anvers, 1850. On y remarque : *Lord Strafford*, roman historique; *Dympe de Islande*, légende chrétienne; *El Maestro del campo*, roman historique; *Mère et martyr*, drame chrétien; *les Morts sortent quelquefois du tombeau*; *Quelques Réflexions sur le Juif-Errant de M. Eugène Sue*; *Poésies*, épigrammes, pensées et maximes; *Histoire civile et religieuse de la Colombie*; *Histoire du culte des saints en Belgique, envisagé comme élément social*.

BOISSY D'ANGLAS, ancien pair de France, et fils aîné du célèbre président qui sauva son pays du retour des crises de la Terreur dans la journée du 1^{er} prairial, se distingua par ses vertus publiques et privées. Il fut préfet sous l'empire; et le département de la Charente a conservé de lui un honorable souvenir. Membre de la chambre des pairs depuis 1826, époque de la mort de son père, il déploya dans toutes les discussions auxquelles il prit part une complète indépendance et une instruction remarquable; son caractère et ses connaissances le firent généralement estimer. Boissy d'Anglas est mort âgé de soixante-dix ans, le 18 octobre 1850.

BOITARD (Ed.) naquit à Paris en 1804. Il devint en 1835 professeur-suppléant à la Faculté de droit de Paris. Les cours qu'il fit sur la *Procédure civile et la législation criminelle*, et le talent qu'il y déploya, le placèrent parmi les professeurs les plus distingués de cette école. En 1837 et 1839, M. de Linage recueillit et publia les *Leçons de Boitard*, qui était mort en 1855.

BON, né en 1810, à Besançon, d'une famille distinguée, perdit ses parents de bonne heure. Il reçut une éducation très-complète à Paris par les soins d'un de ses oncles. Il entra à vingt-quatre ans dans la Compagnie de Jésus, alors bannie et persécutée. Ordonné prêtre, il fut chargé d'un cours d'Écriture sainte, puis supérieur à Aix, et recteur à Vals (près Le Puy), où il avait reçu la prêtrise. C'est dans cette maison surtout qu'il déploya de rares talents administratifs et une affabilité qui lui gagnait tous les cœurs. Sa communauté devint un modèle, et chacun se plaisait à faire l'éloge du vertueux recteur. De Vals, où il résida cinq ans, le P. Bon fut appelé à la direction de la province de Lyon : il y consacra les trois dernières années de sa vie. Il est mort à Oran, à la fin de l'année 1852, en tournée de visites provinciales, dans la quarante-sixième année de son âge.

BONAFOUS (Mathieu), agronome, issu d'une famille piémontaise originaire de France, naquit à Lyon en 1793. Passionné pour l'étude des sciences naturelles, il s'occupa spécialement des cultures du Midi, telles que la vigne, le riz, le maïs, le ver à soie. Son zèle agronomique le porta à fonder divers prix et différentes institutions utiles. La colonie de Mettray, les instituts agricoles de Grignon et de

Roville le comptent au nombre de leurs fondateurs. L'Institut l'avait admis parmi ses correspondants. Entre les ouvrages qu'il a publiés, soit en français, soit en italien, nous citerons : *De l'éducation des vers à soie*, 1821; *L'Art de cultiver le mûrier*, 1822; *Traité du maïs*, 1853; *Histoire naturelle du maïs*, 1856; *Ampélographie subalpine*. On lui doit encore la traduction des *Principes d'économie politique appliqués à l'agriculture*, de Beccaria, et la traduction en vers français du poème de Vida sur les *Vers à soie*. Bonafous mourut en 1852.

BORCH (Michel-Jean, comte de), qui serait encore parfaitement inconnu, si M. Weiss ne lui avait consacré un bon article dans le *Supplément à la Biographie universelle*. Du reste, ce savant biographe lui-même ne peut décider si le comte de Borch est polonais ou piémontais. Après de bonnes études en Allemagne, il visita la plupart des capitales de l'Europe. Ce fut d'abord dans les provinces méridionales de la France, en Suisse et en Italie, qu'il exerça son esprit observateur et cultiva l'histoire naturelle. La Sicile et Malte lui offrirent ensuite un nouveau champ d'études. Il n'avait que son valet de chambre pour tout compagnon dans ses courses fatigantes et quelquefois périlleuses. A Naples, le gouverneur le consulta sur l'industrie du fil de Zabbara ou d'aloes que le voyageur avait examiné en Sicile. A Rome il fit imprimer sa *Lithologie sicilienne*, in-4°, 1778. Deux ans plus tard il était à Turin. Que devint-il depuis lors jusqu'en 1798, époque où il se trouvait en Suède? C'est ce qu'on n'a pu découvrir; ce que l'on ne sait pas non plus, c'est la date de sa mort. Le comte de Borch était un naturaliste distingué. On trouvera dans l'article précité de M. Weiss la nomenclature de ses nombreux ouvrages.

BORDONI (Placide), natif de Venise, où il vit le jour en 1736, fit de bonnes études chez les PP. Somasques; après quoi il entra dans l'enseignement, occupa pendant plusieurs années une chaire de rhétorique, et devint ensuite professeur de philosophie au lycée de Venise. La date de sa mort ne nous est pas connue; mais il vivait et professait encore en 1807. C'est à lui qu'on doit les cinq derniers volumes des *Annales d'Italie* par Muratori, édition de Venise en 48 vol. in-8°, 1790 - 1820. On fait beaucoup de cas aussi de sa traduction italienne des *Discours choisis de Cicéron*. Il a traduit encore les *Horaces* de Corneille et l'*Iphigénie* de Racine. Enfin il est auteur d'une tragédie intitulée *Ormesinda*.

BOSCHER, président du tribunal civil de Guingamp (Côtes-du-Nord), membre de la Société des antiquaires de Normandie, est mort le 15 janvier 1853. Il a publié *Essai historique et statistique sur Thury-Harcourt*, in-8° de 82 pages, Caen, 1831.

BOSCHERON. Voyez DESPORTES.

BOSCHET (le P. Antoine), que d'Artigny nomme mal à propos Bauchet, *Mémoires de critique*, II, 210. On ne sait ni le lieu ni la date de sa naissance; mais on connaît beaucoup ses ouvrages de polémique, et notamment ses *Réfutations de Baillet*. Il était de la Compagnie de Jésus, et mourut au collège de la Flèche en 1705. Il a publié : *Réflexions sur les Jugements des savants*, in-12, 1691, sous la rubrique de La Haye, mais en réalité à Paris ou à Rouen; *Réflexions d'un académicien sur la vie de Descartes*, in-12, 1692; *le Parfait Missionnaire, ou Vie de Julien Maunoir*, in-12, Paris, 1697.

BOSSEMIUS (Mathias), né en 1527 à Amsterdam, fut dirigé dans ses premières études par Cornelius Crocus, qui lui fit faire des progrès étonnants. Après avoir suivi à Louvain ses cours de philosophie et de théologie, il prit l'habit ecclésiastique. L'université de Douai était à peine établie que Bossemius y fut reçu docteur et créé professeur de théologie. En 1576 le chapitre de St-Amé le nomma son prévôt pour succéder à Matthieu Galenus. Il devenait ainsi chancelier de l'université. On connaît de lui l'ouvrage intitulé : *De clericorum cum foraminis cohabitatione, licitane ea sit an non, Tractatus ethicus in quinque distinctus sermones*, in-12, Duaci, J. Bogard, 1586. Bossemius, mort le 4 février 1599, légua tous ses biens au séminaire de Notre-Dame.

BOTTIN (Sébastien), de l'ordre des Capucins avant la révolution, fut ensuite secrétaire général de la préfecture du Bas-Rhin et de celle du Nord. Ce fut dans ce dernier poste qu'il se fit connaître comme statisticien. Les onze *Annuaire*s du Nord qu'il a publiés successivement sont encore cités aujourd'hui comme des modèles du genre. Retiré à Paris depuis 1815, il devint secrétaire-général de la Société des antiquaires de France, et rédacteur de l'*Almanach du commerce*, connu aujourd'hui sous le titre d'*Almanach-Bottin*. Il est mort en 1834. Entre les ouvrages nombreux qu'il a laissés, nous citerons : 1° *Annuaire du département du Nord de 1802 à 1815*, 11 vol.; 2° *Sur quelques monuments celtiques découverts dans le département du Nord*. Lille, 1815; 3° *Notice historique sur les eaux et boues thermales de St-Amand*, insérée dans les *Mémoires de la Société des antiquaires de France*, 1, 552, 1817; 4° *Rapports sur les travaux de la Société royale des antiquaires de France*, 1819, 1820, 1825, 1826; 5° *Mémoire sur des tombeaux antiques découverts en 1809, 1812 et 1815 à Vezelize (Meuse)*; 6° *Eloge historique de Barbié du Bocage*.

BOUCHER DE CRÈVECŒUR (Jules-Armand-Guillaume) est né à Paray-le-Monial le 26 juillet 1757. Après d'excellentes études au collège de Vailly et à l'université de Reims, il se trouva, par ses relations de famille, au milieu d'un cercle commandable au double point de vue de la littérature et de la bonne compagnie. Son mariage avec M^{lle} de Perthes ne fit que donner une nouvelle splendeur à la société où il vivait. Livré par goût, et pour ainsi dire par passion, à l'étude de l'histoire naturelle, Boucher de Crèvecœur, qui est mort le 24 novembre 1844, a publié un grand nombre d'ouvrages et mémoires que nous allons signaler brièvement : *Flore d'Abbeville*, 51 vol. in-12, 1795; *Examen des substances végétales propres à la fabrication du papier*, 1795; *Dissertation sur les matières glauques*, 1796; *Notice sur Ch. F. Dumaisnil de Belleval*, 1797; *Observations sur le plantain maritime*, 1797; *Sur le cucubaltus maritimus*, 1797; *Nouvelle espèce de riccia*, 1798; *De la formation des perles*, 1798; *Plan d'une géographie maritime*, 1798; *Voyage dans le Pas-de-Calais*, 1798; *Tableau des plantes céréales graminées*, 1798; *Observations sur un squelette d'auroch*, 1798; *Sur un cuir végétal produit par l'auricularia philacteris*, 1798; *Observations sur les terrains inclinés*, 1798; *Dissertation sur les anguilles*, 1799; *Recherches sur l'orme*, 1799; *Tableau des plantes comestibles*, 1799; *Discours sur la botanique*, 1799; *Reflexions sur la douleur*, 1799; *Observations mé-*

téorologiques, 1799; *Essai sur l'agriculture des terrains de sable*, 1799; *Sur la culture et l'emploi du charbon à foudre*, 1801; *Description d'un cétacée (balena gibbar)*, 1802; *Usage de la tétragone comme plante alimentaire*, 1819. On doit à ce mémoire la vulgarisation de la tétragone comme aliment. *Recherches sur l'ancien port de Quentovic*; *Notice sur l'abbaye de St-Josse*, 1830. Boucher de Crèvecœur, qui était associé de l'Institut et l'un des fondateurs de la Société d'émulation d'Abbeville, a en outre traduit divers mémoires de Spallanzani. On lui attribue encore une traduction du poème de Casti : *les Animaux parlants*.

BOUCHIER (Roland), natif de Vicogne près de Saint-Amand en Hainaut, se fit carme au couvent de Valenciennes, dont il devint le supérieur en 1515. Il est auteur d'une *Vie de saint Simon Stock*, qui a été traduite en latin par le P. Philippe de la Visitation, sous-prieur du même couvent. Roland Bouchier était renommé comme poète latin. Voyez le livre de Jacques Lessabé, intitulé *Hannonie urbium et nominatum locorum...* *Anacephalæosis*, lequel livre est dédié à Bouchier par l'auteur lui-même, son ami.

BOUELLES. Voyez **BOVELLES**.

BOUILLÉ (Louis-Joseph-Amour de), né à la Martinique en 1769, était fils du marquis de Bouillé, célèbre par sa fidélité à Louis XVI. Après avoir servi comme émigré dans l'armée de Condé, il rentra en France et s'enrôla dans les troupes de l'Etat. Ses beaux faits au siège de Gaète, aux journées de Ciudad-Real et d'Almonacid le firent monter rapidement en grade. Il venait d'être nommé général de brigade et proclamé comte de l'empire, lorsqu'en 1812 il fut frappé de cécité et obligé de quitter le service. On lui doit les ouvrages suivants : *Vie politique, militaire et privée du prince Henri de Prusse*, 1809; *Mémoire sur l'évasion de Louis XVI*, 1825; *Pensées et Reflexions*, 1826 et 1831; *Commentaires sur le Prince de Machiavel et sur l'Anti-Machiavel* de Frédéric II, 1827. Le comte de Bouillé est mort à Paris en 1850. Il a laissé un fils, Henri de Bouillé, pair de France, qui a mis au jour, 1° *Histoire des ducs de Guise*, 4 vol. in-8°, 1849 et suiv.; 2° *Essai sur la vie du marquis de Bouillé*, 1855, année où est mort Henri de Bouillé lui-même.

BOULANGER (Isaïe-François) naquit à Boëme (Deux-Sèvres), en 1804, d'une famille aisée, mais plus riche encore en vertus. A l'âge de dix-huit ans, il entra au séminaire de Poitiers, où ses vertus et ses talents le firent universellement aimer et admirer. Quoique admis assez tard en cette maison, il y fit de tels progrès qu'il fut ordonné prêtre à vingt-cinq ans. A peine eut-il passé deux ans dans le saint ministère, qu'il fut créé aumônier des Filles de la Croix à La Puge (Vienne); puis il entra aux Missions étrangères du St-Esprit en 1849, et fut envoyé à Mgr d'Akar, sur la côte occidentale d'Afrique. Nommé grand-vicaire de son évêque, aussitôt qu'il put déployer ses talents et sa piété, l'abbé Boulanger devint préfet apostolique au décès du prélat, en 1852. La mort le ravit bientôt à sa chère mission; il était jeune encore, mais il avait acquis les mérites d'un long âge. Il est mort le 21 avril 1854, à l'hôpital de la marine, à Toulon.

BOULOGNE (Adrien de), né à Tournai vers 1590, entra chez les Jésuites en 1609, devint recteur du collège de Béthune, et mourut à Tournai le 10 octobre 1655. Il est auteur de *Epigrammatum*

libri tres, in-24, Tournai, 1642. Paquot, qui donne un court article sur A. de Boulogne, fait peu de cas de son livre d'épigrammes, qui, en effet, en renferme beaucoup dénuées de sel et même d'énergie littéraire. Ce volume est dédié au comte Philippe de Mansfelt, conseiller de guerre et général des armées de l'empereur.

BOURNONS (Rombaud), né à Malines, fut d'abord officier du génie dans l'armée de l'empereur d'Allemagne, puis professeur de mathématiques au collège Thérésin de Bruxelles. Elu membre de l'ancienne académie des Pays-Bas le 14 octobre 1776, il paya plusieurs fois son tribut à cette compagnie savante par des mémoires dont les titres suivent : *Sur le calcul des probabilités* (séance du 6 décembre 1785); *Mémoire contenant un problème qui prouve l'abus de commencer l'étude des mathématiques par l'algèbre* (6 février 1785); autre pour prouver que la méthode des limites n'est ni plus évidente ni plus rigoureuse que celle du calcul des infinis, traitée selon Leibnitz (8 avril 1785). Le seul ouvrage imprimé que l'on connaisse de lui est intitulé : *Eléments de mathématiques à l'usage des collèges des Pays-Bas*, in-8°, Bruxelles, 1785. Ce savant et illustre mathématicien est mort le 22 mars 1788.

BOUVARD (Alexis), astronome très-distingué de l'Observatoire de Paris, naquit en Savoie, dans un chalet du Mont-Joli, d'une famille honnête qui avait quelques possessions en ces vallées dominées par le Mont-Blanc. Peu disposé à suivre, selon les vœux de sa famille, la carrière du commerce, il vint à Paris en 1785, s'y livra à l'étude des sciences exactes avec tant de zèle et de succès qu'on le trouva digne d'être admis à l'Observatoire lorsque Cassini le quitta en 1795. Deux ans plus tard, quand fut créé le bureau des longitudes, Bouvard y fut attaché comme astronome-adjoint. On lui dut, la même année, la découverte d'une comète nouvelle, dont il calcula les éléments. En 1797 Laplace le chargea de calculer des observations de la lune faites en 1750 et 1795 par Bradley et Maskelive. D'autres travaux de même nature lui furent confiés par l'illustre savant que nous venons de nommer. Bouvard partagea avec Bürg en 1800 le prix d'astronomie proposé par l'Institut, dont il fut élu membre en 1805. Ses *Tables de Jupiter et de Saturne*, dont la première édition porte la date de 1808, reparurent en 1821 avec additions des tables d'Uranus. Occupé aussi de météorologie, il publia, dans les *Mémoires de l'Académie des sciences*, vii, un excellent résumé des observations de ce genre faites par son frère à l'Observatoire. Bouvard ne se contentait pas de cultiver la science par lui-même, il était en outre le protecteur efficace des jeunes gens qui s'y adonnaient. MM. Gambart et Quetelet lui ont rendu à cet égard un éclatant témoignage de gratitude. Il est mort à Paris le 7 juin 1845. Un discours remarquable a été prononcé sur sa tombe par M. Arago. On lit dans la *Bibliothèque universelle de Genève*, août 1845, une notice biographique que M. Quetelet a reproduite, avec de nouveaux et précieux détails, dans l'*Annuaire de l'Académie royale de Bruxelles*, année 1844.

BOUVIER (Jean-Baptiste), né au hameau de la Crote, commune de Saint-Charles-la-Forêt (Mayenne), le 17 janvier 1783, embrassa l'état ecclésiastique. Après avoir été professeur de philosophie à Château-Gonthier, et de théologie au séminaire du Mans, il fut nommé vicaire général, puis évê-

que de ce diocèse, le 22 novembre 1853. Il fut, durant les vingt années de son épiscopat, le digne successeur de saint Julien, patron et l'un des plus anciens apôtres de la contrée. Il était tellement attaché au troupeau qui lui avait été confié, qu'il refusa les sièges archiepiscopaux de Tours et d'Aix pour demeurer évêque du Mans. En 1842, on éleva à la dignité de comte romain et d'évêque assistant au trône pontifical. Mgr Bouvier est mort le 29 décembre 1854, au palais Quirinal, à Rome, où il s'était rendu, quoique malade, pour la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception. Il fut assisté dans ses derniers moments par le cardinal de Bonald et par plusieurs évêques français, et visité, faveur bien rare, par Sa Sainteté le pape Pie IX. Ses funérailles eurent lieu le 2 janvier 1855, avec une pompe toute exceptionnelle et telle qu'on n'en peut voir que dans la capitale du monde chrétien. Ce vertueux prélat a donné à la ville du Mans une vaste maison pour les Frères des Ecoles chrétiennes. On lui doit : *Institutiones theologicæ ad usum seminariorum*, 15 vol. in-12, Le Mans, 1819-1852. Cet ouvrage, divisé en différents traités séparés, a eu partiellement plusieurs éditions. Il en a été donné une nouvelle, complète sous ce titre : *Institutiones theologicæ ad usum seminariorum, editio tractatibus, tum editis, tum manuscriptis prima vice absoluta. Accedit rerum index generalis alphabeticus*, 1854. Puis en 1844 - 45, 6 vol. in-12, Paris. Cet infatigable prélat est encore auteur de plusieurs autres ouvrages devenus classiques dans les séminaires, et principalement des *Institutiones philosophicæ*, qui ont eu plusieurs éditions.

BOVELLES ou BOUELLES (Charles de), seigneur de Viéville et de Sancourt, né audit Sancourt en Picardie vers 1478, se livra d'une façon toute spéciale à l'étude des sciences exactes. Très-jeune encore il voyagea en Allemagne, où l'abbé Trithème lui ayant montré son traité *De stenographia*, manuscrit, Bovelles prit Trithème pour un magicien et son livre pour une sorcellerie. Plus tard il fut désabusé et plaisanta lui-même de son erreur. De retour en France, après avoir visité l'Italie et l'Espagne, il embrassa l'état ecclésiastique, devint chanoine de St-Quentin et de Noyon, où il professa la théologie. Il a beaucoup écrit, comme le prouvent les ouvrages suivants : *Liber de intellectu*; *De sensu*; *De nihilo*; *Ars oppositorum*; *De generatione*; *De sapiente*; *De duodecim numeris*; *Epistolæ complures super mathematicum opus quadripartitum*; *De numeris perfectis*; *De mathematicis rosis*; *De geometricis corporibus*; *De geometricis supplementis*, in-fol., Paris, Henri Estienne, 1510; *Commentarius in primordiale Evangelium Joannis*; *Vita Remundi eremite*; *Philosophicæ et historicæ aliquot epistolæ*, in-4°, Paris, 1511, deuxième édit. 1514; *Proverbiorum vulgarium libri tres*, in-8°, Paris, 1551; *Liber de differentia vulgarium linguarum et gallici sermonis varietate*, in-4°, Paris, 1553; *Dialogi tres de anime immortalitate*; *De resurrectione*; *De mundi excidio et illius instauratione*, in-8°, Lille, 1552. Bovelles vivait encore en 1529. V. Colliette, *Mém. sur le Vermandois*. III. 137.

BOYER, né à Toulouse le 14 décembre 1751, d'une famille respectable dans la magistrature, était avocat au barreau de Paris en 1781, et secrétaire de l'amirauté de France en 1786. En l'an viii de la république, on le nomma membre de la cour de cassation, dont plus tard, en 1829, il de-

vint président. Il fut décoré de plusieurs ordres, en particulier de ceux de St-Michel et de la Légion d'honneur, dont il devint grand-officier. En 1830 il fut appelé à la pairie. Son grand âge et ses infirmités le portèrent à se démettre de ses fonctions; et le 16 décembre 1843, cet homme vénérable fut nommé président - honoraire de la cour de cassation. Il est mort le 14 février 1852, regretté de toute la magistrature et de ses nombreux amis. M. Boyer se distinguait par de rares vertus sociales et des connaissances profondes. Sa mémoire tenait du prodige, et son répertoire littéraire était fort étendu. Jusqu'à sa quatre-vingt-dix-neuvième année, il conserva ses facultés intellectuelles dans un degré si éminent qu'on se fut imaginé qu'il retrouvait les belles années de son adolescence.

BOYER (Jean-Pierre) mérite de tenir une place parmi les hommes de couleur plus ou moins célèbres. Né à Port-au-Prince en 1780, il fut élevé en France, et se signala par ses efforts pour rétablir à St-Domingue l'autorité de la France. Mais plus tard, quand le général Leclerc se vit déconsidéré pour avoir sévi si maladroitement contre les noirs, Boyer se rangea du parti de ces derniers, et concourut à l'expulsion des blancs. Son habileté, lorsqu'il s'agit de combattre Dessalines et Christophe qui voulaient s'emparer de l'autorité absolue, la beauté de son caractère dans ses rapports publics et privés, le rendirent très-populaire. En 1818, il fut proclamé président avec enthousiasme; et plus tard il obtint de la France qu'elle reconnût l'indépendance d'Haïti. Son gouvernement rendit au peuple haïtien une bonne part de son ancienne prospérité. Il paraît que le code promulgué par lui en 1826 contenait des mesures rigoureuses qui mécontentèrent beaucoup et contribuèrent, en 1845, à faire renverser Boyer comme coupable de tyrannie. Il trouva un refuge en France, et mourut à Paris en 1850.

BRACONNOT (Henri), né à Commercy (Meuse) le 29 mai 1781, fut un chimiste célèbre. Professeur d'histoire naturelle et directeur du Jardin des Plantes de Nancy, il légua à cette ville sa fortune et sa bibliothèque. Le *Journal de physique*, les *Annales de chimie et de physique*, le *Bulletin de pharmacie*, le *Journal de chimie médicale*, et les *Mémoires de la Société d'émulation des Vosges*, signalaient une foule de découvertes utiles de cet homme aussi laborieux que modeste. Il était correspondant de l'Institut de France, honneur qu'il n'avait pas sollicité et qu'il ne devait qu'à son seul mérite. La *Biographie des hommes du jour* a donné, tome v, première partie, p. 261 et suivantes, une notice des principaux mémoires de ce chimiste. Braconnot est mort le 15 janvier 1855.

BRAEM (Antoine), né à Lille en 1627, entra dans la Compagnie de Jésus à dix-huit ans, et y fut professeur d'humanités pendant onze ans. Son éminente vertu lui fit confier la direction des congrégations de la sainte Vierge. On ne connaît de lui que l'ouvrage suivant : *Thesaurus variarum exercitationum spiritualium in gratiam sodalium beatae virginis Mariae*, in-42, Tournai, 1635. Il est mort à Valenciennes en 1656.

BRANCADORO (César) descend de l'une des familles les plus distinguées des Etats romains. Né le 28 ou le 30 août 1733, il commença par se faire remarquer dans ses études, obtint jeune encore le titre de docteur en droit, et ne tarda point à prendre rang dans la plupart des académies d'Italie. Le

souverain pontife Pie VI l'admit dans son intimité et lui confia diverses fonctions importantes. Ainsi il fut camérier d'honneur, bibliothécaire de Sa Sainteté, archiviste du Vatican, prêtre assistant au trône pontifical, abbé commendataire de Sainte-Marie-Antonine, archevêque de Nisibe, puis enfin en 1789, supérieur des Missions de Hollande. Ce dernier poste le fit venir dans les Pays-Bas, où il ne s'agissait plus de combattre Luther et Calvin, mais bien Jansenius, Febronius et Eybel. Grâce à Brancadoro, les bonnes doctrines prévalurent encore; et le supérieur des missions de Hollande fut salué de toutes parts comme le restaurateur du catholicisme dans ces contrées. A la mort de Pie VI, il fut chargé de prononcer à Venise l'oraison funèbre de ce pontife auguste. Son discours a été traduit dans toutes les langues de l'Europe. A l'avènement de Pie VII, on lui confia l'évêché d'Otrante, et bientôt après il recut le chapeau de cardinal. Enfin il devint archevêque de Parme, et le fut jusqu'à sa mort, arrivée le 12 septembre 1837. Ses nombreuses et importantes fonctions ne lui permirent guère de composer des livres. Toutefois disons que, dès l'année 1787, il écrivit un éloquent panégyrique du cardinal Casali. L'année suivante il publia à Foligno une traduction italienne du *Traité des deux puissances* par l'abbé Pey. En 1789, après avoir accompagné Pie VI dans son voyage à Subiaco, il donna un récit de cette excursion qui avait pour objet la consécration d'une nouvelle église. Il y joignit des méditations poétiques dont on fait beaucoup de cas. Enfin on lui doit une version italienne des *Méditations sépulcrales* d'Hervéy. On a publié en 1852 à Louvain, au profit des pauvres, une bonne notice biographique sur les cardinaux Thomas Bernetti et César Brancadoro.

BRESOU (Etienne-Séraphin-Joseph), né en 1758, exerça à Lille la profession d'avocat. Il a publié : *Anecdotes de jurisprudence; Un peu de tout*, ou *Mélange de pièces fugitives en prose et en vers*, in-8°, La Haye. Il est mort en 1795.

BRIEZ (dom Albert de) naquit le 14 février 1798. Il fit ses études à Metz avec distinction, et entra comme garde-du-corps dans la compagnie de Wagram en 1814. Nommé lieutenant au 7^e régiment de dragons en 1815, il était en garnison à Alençon lorsque Mgr de Forbin-Janson y vint donner une mission qui produisit ses fruits sur le comte de Briez. Il entra à la Trappe en 1825, et il est mort à l'abbaye d'Ubexi, après avoir passé par celles du Gard et de Sept-Fonts. Plusieurs fois on voulut le nommer abbé, mais son humilité s'y opposa constamment; et ce fut avec peine qu'il accepta la charge de prieur à Ubexi, où il est mort le 5 avril 1834.

BRIGNOLE (le cardinal de) appartenait à une famille très-distinguée de Gènes, où l'un de ses ancêtres fonda un hospice. Marchant sur les traces de ses pères, le cardinal de Brignole consacra sa fortune et son dévouement aux pauvres petites filles de l'hôpital de Sainte-Marie des Anges, dont les religieuses venaient de la maison fondée à Gènes par son aïeul. Il fut appelé par Pie IX à l'évêché de Sabine. Pasteur selon le cœur de Dieu, il prodigua à son troupeau ses fatigues et ses aumônes. Devenu membre d'une douzaine de congrégations, et préfet de celle de l'Index, il déploya une énergie sans égale pour le maintien de la foi. C'est au milieu de ces saintes occupations, augmentées par les travaux de la présidence de la Consulte d'état pour les

finances, que la mort est venue le frapper presque subitement à l'âge de cinquante-six ans. Il était né à Gênes le 8 mai 1797, et il avait été créé cardinal le 20 janvier 1854, par Grégoire XVI.

BROCKAUS (Frédéric-Antoine), né en 1772 à Dortmund en Westphalie, habita successivement les villes de Dortmund, Amsterdam, Alsenbourg et Leipsick, où il exerça avec une grande supériorité la profession de libraire-éditeur. L'Allemagne lui doit la publication d'ouvrages très-importants, et entre autres, du célèbre *Conversations Lexicon*, qui porte son nom; *l'Histoire des Hohenstaufen*, de Raumer; le *Lexique bibliographique*, d'Ebert, et la *Bibliographie allemande*. Brockaus mourut en 1825 avant l'achèvement de ce dernier ouvrage.

BROIDE (Philippe de), de Douai selon Foppens, d'Aire en Artois suivant Valère André, obtint, en 1595, à l'université de Douai, le grade de docteur *in utroque jure*, et bientôt après y devint professeur primaire de droit civil. Il épousa la fille du célèbre juriconsulte François Pollet, connu par une bonne histoire du barreau romain, que Philippe de Broide enrichit de notes et commentaires. Entre les œuvres de celui-ci, nous citerons le *Philosophe ou Admiration*; *l'Orateur ou Rhétorique chrétienne*; le *Prince ou Imitation de Dieu*; le *Vassal ou le Fief*, in-8°, Douai, 1627. Ce livre singulier, où l'auteur se qualifie conseiller de la ville de Douai, est dédié à Vanderburch, archevêque de Cambrai, par les enfants de l'auteur; ce qui prouve qu'il était mort à cette même date de 1627. Après l'épître dédicatoire, vient une élogie sur les œuvres de Philippe de Broide, signée *Corde ou Ancre*. L'auteur adresse lui-même douze vers au détracteur envieux, qu'il apostrophe ainsi :

Je te conseille de te taire,
Si tu m'en crois, ô envieux,
Ou venge-toy à le mieux faire;
Ainsi serons contents tous deux.

Du reste les vers abondent dans tout le volume.

BRON ou **BRONTIUS** (Nicolas), né à Douai le 3 février 1515, était déjà, à l'âge de quinze ans, fort habile dans les trois langues savantes. Sa famille, ruinée par les guerres, avait recouvré une partie de ses biens, grâce à la protection du duc de Croy, qui sans doute favorisa les études du jeune Nicolas. Celui-ci a publié, 1° *Libellus compendiarum tum virtutis adipiscendæ, tum litterarum parandarum rationem perdocens...* *Adjecta sunt carmina facilem studendi juri modum tradentia*, in-12, Anvers, 1541; 2° *Liber de utilitate et harmonia artium...*, in-12, Anvers, 1541; 3° *Poema ad invictissimum Cæsarem Carolum: in Turcas bellum esse suscipiendum*; 4° *Poemata tria ad Hannones*, in-12, Anvers, 1541. Paquet et M. Duthillœul, qui ont consacré chacun un article à cet écrivain, ne donnent point la date de sa mort.

BRUAT (l'amiral Armand-Joseph) naquit à Colmar le 26 mai 1796. Elève à l'école de Brest en 1811, aspirant de première classe en 1813, enseigne de vaisseau en 1819, lieutenant de vaisseau en 1827, capitaine de frégate en 1831, il fut capitaine de vaisseau en 1838, contre-amiral en 1846, vice-amiral en 1852, amiral en 1855. Dès son entrée au service de la marine, ses supérieurs le signalèrent comme très-instruit, d'un zèle infatigable, brave et généreux. Le premier bâtiment qu'on lui confia fut le brick *le Silène*, qui prenait part en 1829 au blocus des côtes d'Alger. Le navire fit

naufrage et le lieutenant Bruat fut prisonnier de guerre. Il ne recouvra la liberté qu'à la prise d'Alger. Rentré en France, il comparut devant un conseil de guerre, comme c'est la règle en pareille circonstance. Il fut acquitté honorablement à l'unanimité. Il commanda ensuite successivement les vaisseaux *Iéna* et *Triton*, devint en 1843 gouverneur des îles Marquises et des établissements français de l'Océanie. En 1848, le gouvernement du général Cavaignac lui confia la préfecture maritime de Toulon; mais au mois de septembre de la même année, il fut envoyé à la Martinique en qualité de gouverneur, et eut le commandement de la station navale des Antilles. Il entra au conseil de l'amirauté en 1852; le 28 juin 1853, il commanda l'escadre de l'Océan. En 1854 l'amiral Hamelin l'eut pour diriger en second les forces maritimes françaises dans la mer Noire. Il se distingua dans ce poste par sa vigilance, son intrépidité et sa science nautique. Les Russes avaient coulé plusieurs navires à l'entrée de la rade de Sébastopol pour en empêcher l'approche; Bruat veut reconnaître les lieux: monté sur une chaloupe, il se glisse, pendant la nuit, à travers les vaisseaux coulés, pénètre jusqu'à la chaîne qui ferme le port, et la touche de sa main. L'éveil est donné, et des décharges d'artillerie sont dirigées sur la frêle embarcation, qui gagne le large sans accident, à travers mille dangers. Quelque temps après ce coup hardi, Bruat fut investi du commandement en chef au retour en France de l'amiral Hamelin. Il prit une part très-active au premier bombardement de Sébastopol le 17 octobre 1854, dirigea les expéditions de la mer d'Azof et de Kinburn. Guerrier aussi religieux qu'intrépide, il reçut les sacrements le jour même de l'attaque et de la prise de Kinburn, et il avait inspiré à tout le corps expéditionnaire les sentiments de foi et de confiance qui le distinguaient. Après la victoire, on le chargea de ramener en France la flotte qu'il commandait. A son passage à Constantinople, il fut traité avec la plus haute distinction par le sultan, qui s'entretint longtemps avec lui; mais à peine se fut-il remis en mer, que la maladie dont il était depuis longtemps atteint, prit un caractère alarmant; et il expira sur son vaisseau, en héros chrétien, le 19 novembre 1855.

BRUNEL (Marc-Isambert), cet ingénieur célèbre, si connu par son tunnel sous la Tamise, naquit en 1769, à Bacqueville, dans le Vexin (auj. Eure). A l'époque de la révolution, il émigra en Amérique. Là il acquit bientôt une grande réputation par des constructions importantes, telles que le théâtre de New-York et le canal d'Albany, qui unit le lac Champlain à la rivière d'Hudson. Attiré en Angleterre, où son talent inventif pour les machines était connu, il vint s'y fixer en 1799, et dota ce pays de plusieurs procédés nouveaux qui eurent un grand succès. Sa machine à fabriquer des poulies pour la marine, établie à l'arsenal de Portsmouth, procura la première année une économie de 50,000 livres sterl. Ses scieries mécaniques causent l'admiration de ceux qui les visitent. Ce qui mit le sceau à sa réputation, ce fut le chemin souterrain qu'il réussit à exécuter sous la Tamise. Ce travail, qui dura dix-huit ans, montra la constance et les ressources infinies de son esprit. Brunel, que la France peut être fière d'avoir vu naître, mourut en 1849. Il était membre correspondant de l'Institut depuis 1853.

BRUNNOW (le baron Ernest-Georges de), fils d'un officier supérieur de la garde royale saxonne, naquit à Dresde le 6 avril 1796. Après avoir étudié avec distinction la philosophie et la jurisprudence à l'université de Leipsig, il entra dans l'administration comme assesseur. Cette carrière lui offrait de belles chances d'avenir; et il aurait pu, aussi bien que son frère puîné, ambassadeur de Russie à Londres, occuper bientôt un poste brillant. Il aimait mieux céder aux charmes de la vie littéraire, et il délaissa son administration. Epris tout d'abord de la doctrine d'Hanemann, il se fit l'ardent propagateur du système homœopathique, et traduisit en français l'*Organon*, expression de l'école nouvelle, avec un précis historique de l'homœopathie. Du reste, cette publication contribua moins à sa célébrité que ses productions purement littéraires et poétiques, qu'il publia en 1852 et qui eurent une nouvelle édition en 1844. Depuis, il mit au jour quelques romans poético-historiques; savoir: *Psyché, le Troubadour, Ulric de Hutten, le Colonel de Carpezan*, et *Théodore Koerner*. Il est encore auteur d'un drame intitulé *François Sickingen*. Sa passion du travail hâta sans doute sa fin en lui occasionnant une maladie de cœur. Il mourut à Dresde le 5 mai 1845.

BRUNQUELL (Jean), jurisconsulte célèbre, professeur en droit et conseiller d'état saxon à Iéna et à Gœttingue, naquit en 1695. Il est auteur d'une *Histoire du droit*, d'un *Tableau de jurisprudence universelle*, et d'un traité intitulé: *De utilitate ex antiquitatibus sacris in jurisprudentiæ studio capiendâ*. Brunquell est mort en 1755.

BRUSSEL (Nicolas). Son livre, *Nouvel Examen sur l'usage général des fiefs en France pendant les XI^e, XII^e, XIII^e et XIV^e siècles*, 2 vol. in-4°, Paris, 1727-1730, est un ouvrage capital sur le droit féodal. Brussel était auditeur à la chambre des comptes de Paris pendant la première moitié du XVIII^e siècle.

BUCH (Léopold de), géologue célèbre, né en 1774, à Stolpen en Prusse, fut un des élèves distingués de Werner, le grand minéralogiste. De bonne heure il voyagea, toujours occupé de recherches géologiques. Les volcans éteints de l'Auvergne, les Alpes, les montagnes germaniques, le Vésuve, visités par lui et savamment explorés, lui révélèrent les produits les plus précieux, et donnèrent lieu à d'importantes découvertes. Le roi de Prusse rendit justice à son mérite en lui donnant à sa cour le titre de chambellan. A. de Humboldt le nommait le plus grand géologue de notre époque. D'abord partisan de la doctrine dite neptunienne, de Werner, il se rallia plus tard au système vulcanien et à la théorie des soulèvements que M. Elie de Beaumont a depuis si bien développée. On connaît de Léopold de Buch, qui était associé étranger de l'Institut: *Description géognostique de la Silésie*, 1797; *Observations géognostiques en Allemagne et en Italie*, 1802-1809; *Voyage en Norwège et en Laponie*, 1810; *Description des Canaries*, 1825. Il a en outre inséré un grand nombre de Mémoires dans le Recueil de l'Académie des sciences de Berlin. On estime surtout sa *Carte géognostique*, 1852. Léopold de Buch est mort en 1855.

BUISSERET (François), né à Mons en 1549, fut promu en 1601 à l'évêché de Namur, et en 1614 à l'archevêché de Cambrai, qu'il ne gouverna qu'un an, étant mort subitement à Valenciennes le 2

mai 1615. Buisseret a fondé à Namur une école dominicale et un séminaire qu'il dota de ses propres biens; il y concourut aussi à l'établissement du collège des Jésuites et de l'abbaye des Bénédictins réformés. Il y bâtit le palais épiscopal et érigea à ses frais le séminaire de Nivelles. Il passait en son temps pour un prédicateur distingué. On connaît de lui les ouvrages suivants: *Discours admirable et véritable des choses advenues en la ville de Mons en Hainaut, à l'endroit d'une religieuse possédée et depuis délivrée*, etc., Douai, 1586; *Oraison funèbre sur le trépas et inhumation de tres-illustre et excellent seigneur messire Emmanuel de Lallaing, marquis de Renty...., amiral et capitaine-général de la mer, gouverneur, capitaine-général et grand-bailly de Haynault....* Mons, 1591; *Decreta synodi diocessane Namurensis anno Domini 1604*, Louvain, 1605. On y lit un article portant la peine de l'excommunication contre un abus qui s'était glissé dans le diocèse. Les nouvelles mariées, en sortant de la messe le lendemain de leurs noces, étaient enlevées par des hommes masqués, qui ne les rendaient ensuite à leurs maris que moyennant une rançon. Nicolas de Guyse, chanoine de Cambrai, a écrit en latin la vie de l'archevêque Buisseret. Cambrai, 1616, 1 vol. in-4°.

BURDETT (sir Francis), issu de Hugh Burdett, un des compagnons de Guillaume le Conquérant, naquit en 1770. Il entra en 1796 à la chambre des communes d'Angleterre, fut ami de Fox, et contribua à la réforme parlementaire de son pays. Son opposition énergique lui valut plusieurs condamnations politiques, qui augmentèrent sa popularité. Il mourut en 1844.

BURGO (André de) remplit un rôle important dans les négociations diplomatiques entre la France et l'Autriche au commencement du XVI^e siècle. Il apparut pour la première fois comme député de l'empereur auprès de Marguerite sa fille, lorsqu'en 1507 celle-ci prit le gouvernement des Pays-Bas. Peu de temps auparavant, il était en Espagne, ambassadeur et conseiller de Maximilien. En mai 1508, il se trouvait à la suite du roi Louis XII, et assistait à la bataille d'Agnadel. Durant les années suivantes, il résida comme diplomate à la cour de France, et ne retourna qu'en 1511 auprès du chef de l'empire, pour revenir bientôt, du reste, à Blois où Louis XII tenait sa cour. Marié en 1518 à une parente de l'évêque de Brixen, il fut, quelques mois plus tard, dépêché vers le roi de Hongrie dans l'intérêt de l'élection de Charles d'Autriche. En 1521, à l'époque de la prise de Belgrade et de l'horrible invasion des Turcs en Hongrie, Burgo prévint par sa sagesse des collisions désastreuses entre les Allemands et les Hongrois. Grâce à son activité interventive, le couronnement de Marie d'Autriche, reine de Hongrie, put s'effectuer sans tumulte. Nous ne connaissons ni l'époque de la naissance d'André de Burgo ni celle de sa mort. (Voyez *Négociations diplomatiques entre la France et l'Autriche durant les trente premières années du XIII^e siècle*, publiées par M. Le Glay, in-4°, imprimerie royale, 1845.)

BURNÔUF (Eugène), fils du philologue Jean-Louis, naquit à Paris le 8 avril 1801. Son goût le porta de bonne heure vers l'étude des langues orientales, nonobstant les efforts qu'on avait faits pour le diriger dans une autre carrière. Nommé maître de conférences à l'Ecole normale, où il professa l'enseignement de la grammaire générale et

comparée, il fut en 1832 élu membre de l'Institut; puis il devint professeur de sanscrit au collège de France. Il venait d'être appelé aux fonctions d'inspecteur des études supérieures et de secrétaire perpétuel de l'Académie des inscriptions, lorsqu'il mourut le 14 mai 1852. Eugène Burnouf tient un des premiers rangs parmi les philologues du siècle. Citons ses principaux ouvrages : 1° *Essai sur le pâli ou langue sacrée de la presqu'île au-delà du Gange*, Paris, 1826, in-8°; 2° *Vendidad sadé de Zoroastre*, lithographié sur un manuscrit zend de la bibliothèque du roi, Paris, 1829-1845, in-fol.; 3° *Commentaires sur le Yaçna*, livre religieux des Parthes, in-4°, Paris, 1855; *Etudes sur la langue et les textes zends*, tome 1, Paris, 1840-1850, in-8°; *Mémoire sur deux inscriptions cunéiformes trouvées près de Hamradan*, Paris, 1756, in-4°; 6° *le Bhagavata-Pourana*, texte sanscrit et traduction, Paris, tome 1, 5, 1840-1847, in-fol.; 7° *Introduction à l'histoire du bouddhisme indien*, tome 1, Paris, 1844, in-4°; 8° *le Lotus de la bonne loi*, traduction du sanscrit, avec commentaires et divers mémoires concernant le bouddhisme. Pour le premier de ces ouvrages, Burnouf eut M. Lassen en collaboration.

BUSSCHER (Guillaume de), imprimeur renommé, naquit à Bruges le 6 octobre 1774. Fils d'un homme qui tenait lui-même un rang distingué dans la typographie belge, il fut élevé de façon à être tout à la fois un bibliophile fort éclairé et un habile imprimeur. En 1815, Busscher transféra son imprimerie à Gand, non sans s'occuper aussi

du commerce des livres et gravures venus de l'étranger. Il s'adonna surtout à la réimpression d'ouvrages d'éducation publique, sans en faire peut-être un choix assez sévère. Après avoir subi diverses condamnations de presse pour la tendance politique de son *Journal de la Flandre orientale et occidentale*, Busscher finit par se retirer en 1837, et mourut à Gand le 31 mars 1852.

BUTTURA (Antoine), né à Vérone (Italie) en 1771, fut un littérateur estimé. S'étant fait naturaliser Français, il occupa différents postes administratifs. On a de lui un recueil de poésies lyriques, une traduction italienne de l'*Art poétique* de Boileau, et des collections annotées de classiques italiens sous les titres : *Bibliothèque poétique*, *Bibliothèque en prose*; un *Dictionnaire italien-français et français-italien*, 2 vol. in-8°, 1852. Buttura est mort en 1855.

BYSTROM, né en Suède en 1793, montra dès sa jeunesse une aptitude particulière pour la sculpture. Il se perfectionna dans cet art à Rome, où il passa presque toute sa vie. Le roi Bernadotte le favorisa beaucoup, et lui donna un terrain sur lequel l'artiste construisit une sorte de villa transformée aujourd'hui en musée des œuvres de cet homme célèbre. Il excellait dans les statues de femmes. Parmi ses ouvrages on remarque un groupe dans des proportions colossales; il représente le Sauveur entouré de la Foi, de l'Espérance et de la Charité. Ce monument orne le maître-autel de la cathédrale de Linköping.

C

CADOLINI (Ignace-Jean), né à Crémone en Lombardie, le 4 novembre 1794, entra de bonne heure dans la carrière ecclésiastique. Ses vertus et son intelligence supérieure l'appelèrent, jeune encore, à la dignité épiscopale. Institué d'abord et sacré évêque de Cervia, petite ville de la Romagne, il fut transféré le 30 septembre 1851 à l'évêché de Foligno, dans l'Ombrie, puis, le 17 décembre 1852, à l'archevêché de Spolète, capitale de l'Ombrie, où il succéda au comte Mastai-Ferretti, aujourd'hui S. S. Pie IX, nommé à l'évêché d'Imola. Obligé de donner sa démission pour cause de santé, en février 1858, Cadolini fut appelé à Rome, où Grégoire XVI, appréciant tout son mérite, lui donna une des places les plus importantes dans les congrégations romaines; il fut nommé secrétaire de la Propagande, avec le titre d'archevêque *in partibus*. Grégoire XVI, dans le consistoire du 27 janvier 1845, le créa cardinal-prêtre et l'institua archevêque de Ferrare. Il montra la plus grande prudence durant les circonstances délicates et difficiles où le placèrent et la prise de Ferrare par les troupes autrichiennes en 1847, et la prétendue république romaine. Le cardinal resta toujours à son poste, forçant ses ennemis même, ou plutôt les ennemis de l'Eglise, à admirer son courage et sa douce patience. Il fut un des premiers à combattre les doctrines dangereuses de l'abbé Gioberti. Le cardinal Cadolini est mort le 11 avril, 1850.

CAHUAC (Bertrand), d'abord professeur de rhétorique au collège d'Anchin, à Douai, puis professeur royal de droit civil et canonique de 1770 à 1791, est auteur de cinq harangues latines prononcées à Douai et à Paris dans des solennités scolastiques. Ces pièces ne manquent pas d'un certain mérite; elles ont été réimprimées à Lille en 1775 et en 1778. Cahuac est mort le 11 avril 1811.

CALLOET (Gabriel Querbrat), agronome, né à Lannion en Bretagne, dans le xviii^e siècle, fut nommé en 1642 avocat-général à la chambre des comptes de Nantes. Peu d'années, après il abdiqua cette charge pour devenir conseiller d'état. On ne sait pas l'époque précise de sa mort. Calloet, qui trouvait moyen, malgré l'exigence de ses fonctions, de s'occuper d'économie rurale, a publié les ouvrages ou opuscules dont voici les titres : *Advis : on peut en France élever des chevaux aussi grands et aussi beaux qu'en Allemagne et royaumes voisins*, in-4°, Paris, 1666, avec 2 planches; *Moyen pour augmenter les revenus du royaume de plusieurs millions....*, in-4°, 1666, avec 5 planches; *Pour tirer des brebis et des chevaux plus de profit qu'on en tire*, in-4°, avec une planche; *Beaux chevaux qu'on peut avoir en France comme en Espagne et en Angleterre*, in-4°. Ces productions, bien que peut-être en désaccord aujourd'hui avec les progrès de l'agronomie, sont pourtant encore recherchées.

CALLOIGNE (Jean-Robert), célèbre sculpteur, naquit à Bruges, le 31 janvier 1773. Son père, maître charpentier, l'avait placé jeune encore chez un potier, comme apprenti. Bientôt le talent de l'apprenti se révéla en trouvant des formes plus élégantes; mais en butte à l'envie de ses compagnons, il ne retourna plus chez son patron. Son père alors l'envoya à l'Académie de Bruges pour y apprendre les éléments des beaux-arts. En 1802, le jeune élève obtint un premier prix. La même année, il triompha au concours ouvert par l'Académie de Gand qui avait proposé pour sujet le buste de Jean Van Eyck, inventeur de la peinture à l'huile. Il alla ensuite à Paris et mérita en 1805 le second prix du grand concours de sculpture. Deux ans après, il remporta le grand prix qui lui assurait la pension de l'Académie de France à Rome. Là il mit le sceau à sa réputation par plusieurs ouvrages importants. De retour dans sa ville natale, Calloigne y exécuta une magnifique statue en marbre de Jean Van Eyck; il produisit en outre une statue colossale du comte d'Egmont, qu'on admira en 1820 à l'exposition de Gand; il excellait aussi dans les bas-reliefs. Calloigne est mort à Anvers, le 26 août 1850.

CAMBIER (Eudes ou Odon), né à Grammont en Flandre, vers 1615, prit l'habit de Saint-Benoît au monastère d'Afflighem. Enlevé par une mort prématurée le 18 avril 1631, il n'a rien fait imprimer; mais il a laissé une *Histoire de la chasse de N.-D. de Wavre*, avec des notes et une description du prieuré que l'abbaye d'Afflighem possédait en ce lieu de Wavre. Cet opuscule fut imprimé in-12 à Louvain en 1637. Le P. Cambier a aussi continué et annoté docement une ancienne *Chronique d'Afflighem*, insérée par D. Luc d'Achery, tome x, page 585 de son *Spicilège*, sauf le supplément et les notes qui se conservaient dans la bibliothèque d'Afflighem comme très dignes aussi de voir le jour.

CAMPSON (Pierre), né à Arras ou aux environs de cette ville, vers l'an 1315, fit de bonnes études et devint habile dans la littérature grecque et hébraïque, aussi bien que dans les lettres latines. Son premier emploi fut de professer les humanités à Binche dans le Hainaut. Nommé ensuite chanoine de la collégiale de cette même ville, il assista comme député de son chapitre au concile provincial de Cambrai qui se tint en 1565. Lors de sa mort, qui arriva au plus tôt en 1568, il était doyen de la même collégiale. On connaît de lui : *Dialogus de Isaacci immolatione, ad puerilem captum accommodatus*, in-12, Anvers, 1543; *Tragædia Magdalena*, in-12, ibid., 1544; *Tragædia Esther*, in-12, ibid., 1564. En fait d'œuvres inédites de Campson, nous citerons : 1° des poésies latines, qui se trouvent dans le n° 253 des manuscrits de la bibliothèque de Lille (voyez Catalogue de ces manuscrits, p. 120); 2° un recueil de 24 lettres latines, dans la bibliothèque d'un amateur de Lille. En tête de toutes ses œuvres, Campson se nomme *Philicinus*. Paquet, t. x, p. 243, conjecture que ce nom est dérivé de *Feuchy*, petit village à 6 kilomètres d'Arras, lequel serait le lieu natal du personnage.

CANAVELLI (Pietro), natif de Curzola, dans l'île de ce nom, sur le golfe de Venise, prit un tel goût pour la langue illyrienne, qu'afin de l'étudier plus efficacement, il se fixa à Raguse, y obtint des lettres de bourgeoisie, s'y maria, et y mourut en

1690. Les œuvres suivantes, dont il est l'auteur, sont restées inédites, à l'exception d'un poème sur le tremblement de terre de Raguse, qui parut en 1845, dans la *Danica*, journal d'Agram; un autre, sur l'amour converti en haine (*Ljubav obratjena u omrazu*); une ode de 126 quatrains sur la délivrance de Vienne par les Polonais, qui lui valut une lettre autographe du roi Sobieski; un poème épique sur la vie de saint Jean-Orsini Ursinja; un drame sur la passion de N.-S. Jésus-Christ; seize petits poèmes, dont Ferdinando Pellegrini a traduit deux en italien; il traduisit en illyrien le *Pastor Fido* de Guarini (*Viran Pastir*), et une ode de Fulvio Testi.

CANTIMPRÉ (Thomas de). Voyez *Feller*: Thomas DE CANTIMPRÉ.

CAPELLE (Guillaume-Antoine-François, baron), ministre des travaux publics sous le roi Charles X, est né le 5 septembre 1778, à Salles-Curan, près Milhaud (Aveyron). Il n'avait que seize ans lorsqu'en 1790 son district le députa à la Fédération. L'année suivante il entra au service et fut élu lieutenant de grenadiers du 2^e bataillon des Pyrénées-Orientales. En 1794, on le destitua comme atteint et convaincu d'être neveu d'émigré; il fut même arrêté et ne sortit de prison que grâce au 9 thermidor. Libre alors, il se livra à son goût pour les lettres et la poésie, carrière où il se serait fait sans doute un nom, si des fonctions publiques ne l'en eussent détourné. A la fin de l'an ix, le ministre de l'intérieur, Chaptal, le nomma secrétaire général des Alpes Maritimes, puis de la Stura; en 1807, il fut préfet de la Méditerranée à Livourne; en 1810, il passa à la préfecture, plus importante encore, du Léman, et fut créé baron de l'empire. Il était à Genève quand cette ville dut se rendre aux troupes autrichiennes. Napoléon, irrité, s'en prit au préfet, le destitua, et le fit traduire devant une commission d'enquête qui le renvoya acquitté. Dès le 10 juin 1814, Louis XVIII fit rentrer Capelle dans l'administration et lui confia la préfecture de l'Ain. Le comte d'Artois, passant à Bourg quatre mois après, le décora de la croix d'officier de la Légion d'honneur. Aux Cent-jours, il tâcha vainement d'empêcher la défection de la garnison de Bourg, qui se souleva tout entière le 12 et le 13 mars. Le baron Capelle fut donc obligé de s'éloigner; il crut devoir rejoindre à Lons-le-Saulnier le maréchal Ney, qui jusqu'alors marchait en tête d'une armée pour repousser Napoléon. Le maréchal l'assura tout d'abord de sa fidélité aux Bourbons; mais au bout de quelques heures, il proclamait l'empereur et invitait le préfet de l'Ain à suivre son exemple. Celui-ci resta inébranlable, et partit pour Gand, où le roi et les princes se rendaient aussi. Admis au conseil, il fut chargé d'un travail sur l'organisation des commissaires extraordinaires institués pour se tenir près des corps d'armée qui allaient entrer en France, et veiller à ce que les populations ne fussent aucunement froissées. Lui-même fut placé en cette qualité auprès de l'armée du duc de Wellington. Au second retour des Bourbons, Capelle devint conseiller d'état en service extraordinaire et préfet du Doubs. Sous l'administration du comte Siméon, il fut secrétaire général de l'intérieur, fonctions qu'il remplit pendant neuf ans et auxquelles il renonça sous le ministère Martignac pour devenir préfet de Seine-et-Oise. Charles X, qui l'avait toujours aimé, lui confia, le 19 mai 1850, le département des travaux publics.

Frappé, comme ses collègues, par la révolution de juillet, il conserva pourtant sa liberté; et, après être resté quelque temps caché chez des amis, il rejoignit la famille royale à Edimbourg. Le baron Capelle est mort à Montpellier le 25 octobre 1845.

CAPEL-LOFFT, célèbre au double titre de savant et de poète, vit le jour à Londres le 4 novembre 1751. Il exerça tout d'abord la profession d'avocat et se montra chaud partisan de l'indépendance américaine. Vers 1780, la mort d'un oncle le rendit possesseur d'une certaine fortune qui lui permit de se retirer dans son manoir de Troston (comté de Suffolk), où il partageait son temps entre ses devoirs de juge de paix et ses études littéraires; ce qui ne l'empêcha point de figurer en diverses assemblées anti-ministérielles et d'y faire des motions de haute importance; il en fit tant qu'à la fin on raya son nom de la liste des juges de paix. Cappel-Lofft ne fut alors que plus à son aise dans ses allures de frondeur. En 1816, il vint sur le continent pour l'éducation de ses filles. Après avoir visité tour à tour la Belgique, la France, la Suisse, le nord de l'Italie, il mourut le 26 mai 1824, à Mont-Calier. On a loué en lui un caractère généreux qui le portait à aider de ses conseils et de sa bourse les littérateurs dans le besoin. Nous ne citerons que ses principaux ouvrages: *la Davidéide*; *Eudisie*, poème sur l'univers, 1780; *Laure*, ou *Anthologie de sonnets sur le modèle de Pétrarque*, en anglais, italien, espagnol, portugais, français et allemand; *Principia cum juris universalis tum præcipue anglicani*; *la Loi de l'évidence* par Gilbert, 2 vol. in-8°, 1792; *Aphorismes tirés de Shakespeare*, 1812. Il est en outre auteur d'une quantité d'écrits politiques.

CAPET (J.) était licencié en théologie et chanoine de Saint-Pierre de Lille. Après avoir professé la philosophie avec beaucoup de succès au collège du Faucon, à Louvain, il revint à Lille, sa patrie, où il mourut le 12 mai 1599. Les ouvrages qu'il a fait imprimer sont: 1° *Tractatus de indulgentiis*, in-8°, Lille, 1595; 2° *De hæresi et modo coercendi hæreticos*, in-8°, Anvers, 1594; 3° *De vera Christi ecclesia, libri tres*, in-8°, Douai, 1584.

CAPOGROSSI (Joseph), né le 4 juin 1774, se trouva de bonne heure très versé dans les sciences, les langues et la jurisprudence; de sorte qu'il fut bientôt nommé conseiller secret de la Rote romaine, puis, par suite d'un concours public, élu professeur de rhétorique et de philosophie à l'Université de Rome. En 1808, il obtint la croix de chevalier de l'ordre de Saint-Paul, celle de la Milice dorée, et le titre d'avocat royal. D'autres honneurs et dignités vinrent le chercher encore. Secrétaire des lettres latines, il fut chargé par ordre du souverain-pontife de la rédaction des brefs et des lettres apostoliques. Beaucoup d'académies se l'associèrent. Muni dès sa jeunesse du diplôme de celle des Arcades, il appartint aussi aux académies Esquiline, Tiberine, Latine, à celle de la Religion catholique, de Saint-Luc, de l'Immaculée-Conception. Il écrivit beaucoup, composa grand nombre d'inscriptions; mais sa modestie fut telle qu'il n'apposa son nom à aucune de ses publications. Il a laissé beaucoup d'œuvres inédites que son digne fils, le professeur Balthazar Capogrossi, fera sans doute paraître un jour. Cet homme illustre est mort le 1^{er} octobre 1855.

CAPPER (Jacques), longtemps employé au service de la Compagnie des Indes, pour laquelle il fit plusieurs importants voyages, soit comme colonel,

soit en qualité de contrôleur-général de l'armée; il finit par revenir en Angleterre, sa patrie, où il vécut retiré, et mourut le 6 septembre 1825, âgé de 82 ans. Les ouvrages qu'il a publiés, bien que parfois assez défectueux, contiennent des documents curieux et des considérations pleines d'intérêt. Citons-en les titres: *Observations sur le trajet d'Angleterre aux Indes par l'Egypte, et aussi par Vienne et Constantinople à Alep et de là à Bagdad*, et directement à travers le grand désert à Basra, avec des remarques sur les pays voisins et une notice des différentes stations, in-4° avec cartes et planches, Londres, 1782; *Observations sur les vents et les moussons*, in-8°, Londres, 1801; *Observations sur la culture des terres en friche*, in-8°, Londres, 1805; *Traité de météorologie et Mélanges applicables à la navigation, au jardinage et à l'agriculture*, in-8°, Londres, 1805.

CAPURON (Joseph) naquit à Laroque - Saint-Sernin (aujourd'hui département du Gers), le 10 mai 1767. Un vicaire du voisinage avait commencé son éducation et l'avait mis en état de faire à Auch d'excellentes humanités; celles-ci terminées, le jeune et pieux Capuron hésitait entre l'état ecclésiastique et la carrière de l'enseignement. En attendant que l'âge lui permit d'entrer dans une abbaye de Bénédictins, il alla à Toulouse se livrer à de nouvelles études sous les Oratoriens; bientôt après il enseigna la philosophie et les mathématiques au collège de cette ville. La révolution, en supprimant cette institution, le força de se retirer dans le département des Landes, où il fut chargé d'une éducation particulière. Vers 1796, il alla à Bordeaux, et pour occuper ses loisirs il suivit les cours de l'Ecole d'instruction médicale. Ce ne fut qu'en 1797 qu'il vint à Paris, où il professa les mathématiques, et plus tard, dans un cours particulier, l'art des accouchements. Si les travaux littéraires et scientifiques de Capuron n'ont pour ainsi dire point franchi les murs des écoles, on ne peut du moins leur refuser le mérite d'une grande utilité pratique. Il a publié: *Nova medicina Elementa*, in-8°, 1804, 1812; *Manuel des Dames de charité*, in-8°, 1816; *Cours théorique et pratique des accouchements*, in-8°, 1816; *Traité des maladies des femmes*, in-8°, 1812; *Traité des maladies des enfants*, in-8°, 1812; *Lexique ou Nouveau Dictionnaire des termes de médecine, de chirurgie, et des sciences accessoires*, in-8°, 1810. Capuron professait pour la science une passion qui ne s'éteignit qu'avec sa vie. A un âge très avancé et où la plupart des hommes goûtent dans un repos quelquefois forcé les douceurs d'une position laborieusement acquise, chacun a pu le voir, tantôt assis sur les bancs de l'école, recueillant avec une remarquable avidité les leçons des maîtres, tantôt suivant avec la même attention les cours cliniques des Dupuytren et des Bouillaud. Capuron mourut à Paris le 25 avril 1850, à l'âge de 85 ans, laissant une grande fortune et un testament qui restera comme un monument impérissable de sa charité chrétienne.

CAQUERAY (Frédéric-Joseph de), d'une ancienne famille normande, naquit le 14 décembre 1771. A quatorze ans, il entra au régiment Royal-Cavalerie, où son père était lieutenant-colonel. La vie militaire, ordinairement si dissipée, n'empêcha pas le jeune Caqueray de poursuivre sérieusement ses études. Inébranlable dans sa foi monarchique, il refusa de prêter serment à l'autorité révolutionnaire, et rejoignit avec beaucoup

d'autres gentilshommes, à Worms en Allemagne, le prince de Condé, chef de l'armée royaliste. Par la suite, il entra comme sous-lieutenant dans un régiment à cocarde blanche, sous les ordres du duc de Castrie, pour le service de l'Angleterre. Ce corps, envoyé en Portugal, n'avait pas alors à lutter contre les forces françaises. En 1805, le chevalier de Caqueray rentra en France et se fixa auprès de Beaupréau (Maine-et-Loire). L'autorité impériale le nomma maire de La Jumellière en 1810. Au retour des Bourbons, il reçut la croix de Saint-Louis ; et quand les Cent-jours vinrent troubler de nouveau les contrées de l'ouest, Caqueray se mit à la tête d'un corps royaliste. Du reste, le sentiment français dominait toujours en lui : ainsi, un soldat l'ayant manqué à bout portant et se trouvant à sa merci, Caqueray lui sauva la vie et lui donna tout l'argent de sa bourse avec la liberté. Après la triste journée de Waterloo, il fut du nombre des royalistes qui offrirent de rejoindre l'armée de la Loire pour défendre l'intégrité du royaume. En 1828, les électeurs de Beaupréau l'envoyèrent à la chambre des députés, où il prononça de nombreux discours, toujours marqués d'un cachet de sagesse, de modération et d'indépendance. Dans sa vieillesse, il eut à subir une poursuite devant les assises de Blois : deux jeunes gens, recherchés en 1852 comme rebelles vendéens, vinrent se cacher dans sa maison, et il ne les livra point ; acquitté pour ce fait par le jury, il reprit sa vie pieuse et charitable. Le chevalier de Caqueray, mort à La Jumellière le 12 février 1845, s'était livré durant ses loisirs à des travaux littéraires qui ne furent point stériles. Ce fut à l'époque de son séjour en Portugal, vers 1797, qu'il traduisit *la Mort d'Abel*, poème de Gessner. Il a aussi laissé des traductions en vers français du poème de *Rodrigue*, de *la Chute de Jérusalem*, de la tragédie de *Jeanne Shore*, etc.

CARACCIOLI (le marquis Dominique), homme éminemment spirituel, de qui l'on cite une foule de mots heureux, descendait de l'illustre famille de ce nom. Né en 1715, à Naples, il fut très jeune encore, porté à divers emplois diplomatiques. Ses plaisanteries déjà connues contre les Anglais ne l'empêchèrent pas d'être envoyé en 1765 comme ambassadeur à Londres, où il demeura sept ans. Nommé en 1770 à l'ambassade de Paris, il s'y trouva plus à l'aise et comme dans son propre pays. Les gens de lettres les plus célèbres ne cessaient de l'entourer aux soirées de M^{mes} Du Defant et Geoffrin, où il allait toujours. En 1780, on le nomma vice-roi de Sicile, et il dut quitter Paris pour demeurer à Palerme. Six ans après, Caraccioli était ministre des affaires étrangères, et en 1789, il mourait. Le marquis Caraccioli professait les idées philosophiques du XVIII^e siècle, qu'il avait recueillies chez les encyclopédistes durant son séjour à Paris. Toutefois, lors de sa viceroyauté, il eut la sagesse, sinon d'abdiquer ses principes, du moins de les mettre de côté dans les discussions entre le Saint-Siège et le roi de Naples, discussions où il se montra favorable à l'Eglise et rempli dignement le rôle de médiateur. Il serait trop long de citer ici les mots plus ou moins ingénieux de ce diplomate, qui, dans ses boutades anti-britanniques, disait que le soleil de l'Angleterre ne vaut pas la lune de Naples ; qu'à Londres on ne voit d'autres fruits mûrs que des hommes cuits, et que chez les Anglais l'acier seul est poli.

CARACCIOLI (le prince François) descendait, comme le marquis Dominique, de la famille de ce nom. Né aussi à Naples, en 1748, il fut, dès sa première jeunesse, placé dans la marine. La guerre de l'indépendance américaine, où les Napolitains furent sérieusement employés, lui fournit occasion de se distinguer. On le vit encore faire preuve de valeur et de dévouement quand le roi des Deux-Siciles s'allia avec les Anglais pour combattre la révolution française. Sa bravoure et ses qualités personnelles excitèrent même, dit-on, la jalousie de l'amiral Nelson, jalousie qui peut-être causa plus tard la mort du prince Caraccioli. L'expédition dont il fut chargé contre Procida et Ischia ne fut pas heureuse, mais elle contribua encore à accroître l'estime dont jouissait le prince. Naples était alors constituée en république. Quand le cardinal Ruffo vint rétablir le pouvoir royal, Caraccioli prit la fuite, et fut arrêté, puis conduit devant l'amiral Nelson ; celui-ci, au mépris de la capitulation traduisit le prince devant un conseil de guerre qui le condamna à mort. Nelson le fit pendre au grand mât de la *Minerva* et voulut que son cadavre fût jeté à la mer. Vainement le condamné supplia l'amiral de lui infliger un supplice moins infamant ; Nelson persista ; et le cadavre, après être resté jusqu'à la nuit suspendu à une antenne de la frégate, fut lancé dans les flots pour reparaître à la surface de l'eau quelques jours après. Il fut même poussé contre le vaisseau, et aperçu par le roi qui se trouvait là et qui s'écria : « Caraccioli, que me veux-tu ? — Une sépulture chrétienne, » répondit l'aumônier du vaisseau. « Eh bien, soit ! » dit le roi. Le supplicié fut donc recueilli et inhumé non loin du rivage, dans la petite chapelle de Santa-Maria.

CARAMAN (Matteo), né à Spalato (Dalmatie), fut d'abord missionnaire en Russie ; puis la Propagande lui confia la révision du missel glagolitique. Nommé évêque d'Ossero en 1740, et archevêque de Zara en 1746, Caraman est mort en 1771. Il a publié : *Dissertazioni su i vampiri e sulle streghe*, 1747 ; *Informazione per rapporto a' Serviani di rito greco esistenti nella Dalmazia*, 1750 ; *Identità della lingua letterale slava e necessità di conservarla ne' libri sacri* : ce fut la dédicace de ce livre au pape Benoît XIV qui valut à l'auteur l'évêché d'Ossero ; *Relatio status archidiececesis Jadertinae*, 1754.

CARÈME (Marie-Antoine). Voici un nom et un personnage qui font quelque peu contraste avec les hommes et les noms que nous avons coutume d'enregistrer. Carème eut son genre de célébrité, et il doit ici trouver sa place. Son père, pauvre journalier de la rue du Bac, à Paris, avait quinze enfants, parmi lesquels Marie-Antoine, né le 8 juin 1784, tenait, paraît-il, un des moindres rangs, puisqu'il fut un jour abandonné dans la rue avec cet adieu paternel : « Va, petit, va ; tâche de faire fortune dans le monde ; tu as de l'esprit, on dit que cela peut mener loin. » Et Marie-Antoine ne revit plus ni père ni mère, ni frères ni sœurs. Le soir, un gargonier le recueillit ; et c'est là, c'est à la *Fricassée de lapin*, que débuta le futur héros de la cuisine. De la gargote au restaurant, du restaurant à la pâtisserie, Carème ne fit pour ainsi dire qu'un saut. En ce temps-là, la table subsistait, comme le gouvernement, de grandes vicissitudes. Ce furent tour à tour des orgies et tripots révolutionnaires, des régals directoriaux, des festins

et des banquets quasi-monarchiques. Or notre géant culinaire suffisait à tout, ou plutôt dominait tout : il eut le talent de satisfaire jusqu'à la sensualité ultra-délicate de M. de Talleyrand. De grand homme à grand homme il n'y a qu'un pas ; aussi le nôtre fut-il bientôt en relations avec les illustres de l'époque ; il eut l'honneur de faire manger à peu près autant de têtes couronnées qu'on en comptait dans toute l'Europe ; et les têtes couronnées savaient bien quand leur repas avait été préparé sous l'inspiration de ce roi de la cuisine. Pourtant, hâtons-nous de le dire, ce ne fut pas sans contrainte qu'il rédigea et dirigea l'immense dîner dont la plaine des Vertus fut en 1814 la salle à manger ; son patriotique dévouement à la table de l'empereur Napoléon s'indignait à la pensée de servir l'appétit des princes alliés. L'un d'eux, le prince-régent d'Angleterre, fut assez puissant pour faire venir à Brighton l'artiste sans pareil, qui y demeura deux ans ; mais le ciel gris des îles Britanniques ne pouvait convenir longtemps à cette lumière des arts culinaires. Carême revint à Paris, d'où il s'éloigna encore bientôt, mandé tour à tour par le czar de Russie, par l'empereur d'Autriche, etc., etc. M. Rothschild eut la gloire d'être préféré ensuite à ces monarques. Le héros de la cuisine mourut le 12 janvier 1855. Il a laissé plusieurs ouvrages : *le Pâtissier royal parisien*, 2 vol. in-8° ; *le Pâtissier pittoresque*, grand in-8° ; *le Maître-d'hôtel français*, 2 vol. in-8° ; *le Cuisinier parisien*, 2 vol. in-8° ; *l'Art de la cuisine française au XIX^e siècle*, 3 vol. in-8°. L'auteur dessina lui-même les planches qui ornent ces différents ouvrages.

CARETTE (Antoine-Michel), né en 1772, fut un très remarquable officier du génie. Il a publié les deux ouvrages suivants : *Géométrie du compas*, traduite de l'italien de Laurent Mascheroni, Paris, 1798 ; 2^e édit. in-8°, Paris, 1828, avec 14 planches ; *Notice biographique sur Laurent Mascheroni, géomètre italien*, décédé à Paris en 1800, in-8° de 16 p., Paris, 1828. Carette est mort en janvier 1835.

CARISSIMI (Jacques), né à Padoue en 1582, doit être regardé comme l'un des créateurs de la musique moderne. Nul autre peut-être n'a porté aussi loin la vérité de l'expression dans le chant. On connaît de lui deux *oratorio* qui ont joui d'une grande célébrité : *Jephthé*, et *la Plainte des damnés*. Il est, en outre, auteur d'un *Traité de l'art du chant*, qui a paru traduit en allemand, mais dont l'original italien est resté inédit. On ne sait pas au juste l'époque de sa mort, mais on est certain qu'il vivait encore en 1672. Les nombreuses compositions qui lui sont dues, et qui restent inédites, se conservent en Italie, en Angleterre, surtout à Paris, dans la bibliothèque de la rue Richelieu et dans celle du Conservatoire.

CARLIER (Gilles), né à Cambrai, fit ses études au collège de Navarre à Paris, fut créé docteur en théologie et prêcha avec succès dans cette capitale. Il paraît que, dès l'an 1411, il était possesseur d'un canonicat en l'église de Cambrai, dont il fut nommé doyen le 12 octobre 1456 ; il assista au concile de Bâle et travailla avec zèle pour faire rentrer les hussites dans le giron de l'Eglise. Député par ce concile vers les Bohémiens, il s'acquitta de cette mission avec honneur, et revint à Bâle, où il soutint pendant quatre jours une discussion animée contre Galerius, thaborite, sur l'article de la punition publique des péchés. Sa mort eut lieu le 23 novembre 1472. On a imprimé à Bruxelles, en

1478, deux volumes in-folio des consultations de Gilles Carlier ; le premier a pour titre *Sportula fragmentorum*, et le second *Sportula fragmentorum*. On trouve dans les *Miscellanea* de Baluze, t. III, p. 501, un écrit de Gilles Carlier, intitulé : *Narratio de morte Juliani Cæsaris, cardinalis*. Il avait aussi laissé un ouvrage ayant pour titre *Scutum veritatis*, qui se trouvait manuscrit à Louvain, dans un monastère.

CAROLL (John), ancien jésuite, fut créé premier archevêque de Baltimore dans les Etats-Unis ; ce qui le constituait métropolitain de tous les diocèses de l'Union. Il fonda sur le fleuve Potamac, presqu'aux portes de Washington, le collège de Georgetown, qui bientôt après fut érigé en chef-lieu d'université. Né en 1755, l'illustre prélat américain mourut le 2 décembre 1815.

CARRARA (Francesco), né en 1812 à Spalato, commença par être professeur au séminaire de cette ville, puis il occupa une chaire à celui de Venise. Membre d'un grand nombre de sociétés académiques, il reçut plusieurs missions qui attestent son savoir et la confiance qu'on plaçait en lui. L'autorité le chargea de diriger les fouilles et excavations qui eurent lieu à Salona de 1846 à 1848. Enfin on lui donna la charge de rédiger une anthologie historique de la littérature italienne. Voici la nomenclature des ouvrages du docteur Carrara : *Teodora Ducaina Paleologhina*, Vienne, 1840 ; *Il Curato di Lamartine, traduzione*, Venezia, 1842 ; *Epoche storiche di Spalato : Archivio capitulare in Spalato*, 1844 ; *Uomini illustri di Spalato*, Spalato, 1846 ; *Chiesa di Spalato un tempo Salonitana*, Trieste, 1844 ; *la Dalmazia descritta*, Zara, 1845 ; il n'a paru de cette publication que les douze premières livraisons ; *Topografia e scavi di Salona*, Trieste, 1850 ; *Canti del popolo dalmato*, Zara, 1849 ; *Della vita e degli scritti di G. Cattalinich*, Zara, 1849. On voit par cette nomenclature combien le talent de Carrara était varié.

CARRIÈRE (Denis-Désiré) naquit à Nancy le 12 février 1815. Envoyé de bonne heure au petit séminaire de Pont-à-Mousson, il y fut le modèle de ses condisciples, et passa ensuite à celui de Nancy. Mais Dieu l'appela ailleurs. Carrière se sentait un goût décidé pour la poésie : ses essais furent couronnés de succès et le firent recevoir membre de l'Académie de Stanislas ; et plus tard celle de Metz s'honora en l'admettant dans son sein. Sa carrière, toute littéraire et religieuse, se partageait entre les œuvres de charité et l'étude : il donna de beaux articles au *Courrier lorrain*, à *l'Espérance de Nancy*, à *l'Univers*, et à d'autres journaux religieux. Peu favorisé des dons de la fortune, il professa assez longtemps dans un pensionnat ecclésiastique. Frappée de tant de vertus et de mérite, une jeune personne de Mirecourt, riche et de très-bonne maison, s'unit à lui en 1844 et lui procura ainsi le moyen de se livrer avec plus de facilité aux œuvres de la charité chrétienne. Carrière est mort, après de longues souffrances acceptées avec une foi et une piété admirables, en juin 1853.

CARRIÈRE (Pierre-Louis de) mérite d'être distingué, moins comme auteur du roman *Philarete* ou *l'Ami de la vertu*, composé par lui dans sa jeunesse avec son condisciple et ami Lally-Tolendal, que comme secrétaire des Etats de la province de Languedoc. Né en 1751, à Saint-Quentin près d'Uzès, il succéda à son père dans cette charge de secrétaire, à l'époque précise où les Etats de Languedoc

résolurent de faire imprimer toujours le procès-verbal annuel de leurs assemblées. De Carrière donna beaucoup de soins à cette publication qui lui fait honneur. Elle se compose de 15 volumes grand in-folio, Montpellier, 1777-1789. Il coopéra au *Compte-rendu des impositions et des dépenses générales de la province du Languedoc*, in-4°, Paris, 1789, réimprimé même année à Montpellier. A dater de 1807, il fit partie du Conseil-général du Gard qu'il présida en 1811. Il est mort à Saint-Quintin, le 15 janvier 1815. — Il eut un fils qui fut préfet de l'Ardèche et résigna ses fonctions en 1830.

CARRINGTON (Noël-Thomas), né à Plymouth en 1777, était fils d'un employé à l'arsenal maritime, qui, passionné pour les travaux de construction, fit entrer de force le jeune homme dans un atelier. Or Noël était complètement antipathique à ces labeurs de mécanicien; il l'était si bien qu'un jour, ne pouvant plus y tenir, il s'enfuit, et, après avoir épuisé son peu de ressources pécuniaires, il prit du service dans la marine royale. L'Angleterre faisait alors à la France une guerre très-vive; le jeune marin se trouva au combat du 14 février 1797, en face du cap Finistère. Cette action lui inspira une pièce de vers que le capitaine jugea favorablement et en récompense de laquelle il lui donna son congé avec des paroles encourageantes. Carrington ouvrit dans sa ville natale une école qui prospéra bien vite et ne fit que prendre de l'accroissement jusqu'en 1825, époque où un concurrent vint lui faire une fâcheuse opposition. Sa famille était nombreuse; et, malgré le succès de son établissement, il dut se retirer. Durant cette période d'enseignement, Carrington n'avait pas répudié son talent poétique; il s'y était au contraire livré autant que ses devoirs d'état et de famille le lui avaient permis. Doué d'un caractère aimable et d'une sensibilité exquise, il donna à ses vers la teinte la plus douce et la plus gracieuse. Il a publié trois poèmes; savoir : *les Bords du Tamare*, 1820; *Dartmoor*, 1826; *Mon Village natif*, 1850. Il n'était retiré que depuis deux mois chez son fils aîné, à Bath, lorsqu'il y mourut le 2 septembre 1830.

CART (Jean-François-Marie), évêque de Nismes, naquit à Mouthe (Doubs), le 30 août 1799, d'une famille honorable qui lui légua les plus belles vertus. Il perdit son père étant fort jeune encore, et sa mère le plaça d'abord au collège de Pontarlier, puis à Noseroy où il termina ses humanités; ensuite il vint faire sa philosophie à Ornans, sous la direction de M. Doney, aujourd'hui évêque de Montauban. Le séminaire de Besançon le compta parmi ses plus brillants et ses meilleurs sujets. Ordonné prêtre, il fut en premier lieu vicaire à Pontarlier, puis professeur au grand séminaire de Besançon, et curé de Saint-Pierre de la même ville. Le cardinal de Rohan en fit son grand-vicaire en 1829, et l'abbé Cart administra ce vaste diocèse pendant les jours mauvais de 1830. En 1837, appelé à l'évêché de Nismes, il n'accepta que par obéissance. Son administration épiscopale dura près de dix-huit ans : les regrets universels de son clergé et de ses diocésains ont fait assez son éloge.

CARTWRIGHT (Georges), renommé comme infatigable et aventureux voyageur, naquit en 1759, à Mersham (comté de Nottingham). Agé de quinze ans, il se rendit aux Indes et en revint avec le grade d'enseigne d'infanterie. Après avoir servi en Allemagne durant la guerre de sept ans, il se retira

pour se livrer à la chasse, sa passion alors dominante. Ayant ouï-dire que les ours et les rennes abondaient à Terre-Neuve, Cartwright s'embarqua pour cette colonie, d'où il ne revint qu'après de beaux exploits de chasse, et où il retourna plus tard en qualité de capitaine au 57^e régiment. Des lors, il ne cessa de voyager. En décembre 1772, on le revit à Londres, suivi de six Esquimaux qu'il voulut ensuite reconduire dans leur patrie; mais par malheur, cinq de ces sauvages moururent en route de la petite-vérole. Quand il apparut au Labrador avec la femme qui survivait, les naturels donnèrent tout à la fois à Cartwright des témoignages d'affliction touchant la mort de leurs compatriotes, et de reconnaissance pour les soins qu'il en avait pris. Il est mort en 1819. G. Cartwright avait publié : *Journal of transactions and events during a residence of nearly sixteen years on the coast of Labrador*, etc. (Journal de faits et d'événements pendant un séjour de près de seize ans sur la côte de Labrador, etc.), 5 vol. in-4°, 1792, avec carte.

CASSAN (Louis-Pierre-Jean-Aphrodise, baron), a tenu un rang distingué dans nos armées; et à ce titre nous devons le signaler ici. Issu d'une très-bonne famille de Languedoc, il naquit le 21 avril 1771, à Lesignan, où son aïeul s'était établi un demi-siècle auparavant. Cassan n'avait guère que vingt ans lorsqu'il entra au service dans le 2^e bataillon de l'Aude; il fit les guerres des premières années de la révolution, et se distingua aux armées des Alpes et des Pyrénées en plusieurs circonstances. Plus tard, il prit aussi une part glorieuse à l'expédition d'Italie, et mérita sur le champ de bataille de Bassano le grade de chef de bataillon, qui lui fut conféré de la main du général en chef Bonaparte. On pourrait citer de lui plus d'un trait de bravoure durant l'époque de nos marches victorieuses en Hollande, sur le Rhin et ailleurs. Créé baron de l'empire le 15 août 1810, il fut, l'année suivante, élevé au grade de général de brigade. Gouverneur de Pampelune en 1815, il fut fait prisonnier par les Anglais au mois de décembre, après une belle défense. La Restauration lui valut sa liberté, et Louis XVIII le nomma inspecteur d'infanterie, après l'avoir créé chevalier de Saint-Louis et commandeur de la Légion d'honneur. L'empereur Napoléon, à son retour de l'île d'Elbe, lui confia le commandement du département de Vaucluse; il fut mis en retraite lors de la seconde rentrée des Bourbons. Après 1830, Cassan devint gouverneur d'Alger, poste qu'il occupa très-peu de temps; il est mort à Lesignan, son lieu natal, le 20 janvier 1852.

CASSAN DE MAZET (Marc-Antoine-Auguste) naquit à Villeneuve-d'Agen, le 2 juillet 1777. Elevé par son oncle maternel, Bernard Viremondoy, il fut avocat comme l'était celui-ci; mais il se vit bientôt contraint par les événements révolutionnaires de prendre une autre direction. On le vit successivement remplir diverses fonctions gratuites et de pur dévouement. Retiré dans sa propriété de Mazet, il était toujours disposé à prêter ses services gratuits, soit pour le bien public, soit pour des intérêts privés. Vers 1843, on le nomma maire de Villeneuve-sur-Lot. Cassan de Mazet est mort le 5 décembre 1855, après avoir administré sagement cette commune pendant dix années; il était lettré. On lui doit : *Observations sur le projet de réduction des tours d'exposition pour les enfants trouvés*; *Observations sur le projet de loi d'organisation judiciaire*, 1857; *Histoire de la ville de Villeneuve*;

Essais statistiques et historiques sur le département de Lot-et-Garonne, et en particulier sur l'arrondissement de Villeneuve : Annales de Villeneuve et de son arrondissement : ce dernier livre obtint une mention très honorable en 1845 à l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

CASSEL (François-Pierre), natif de Cologne, où il fit ses premières études, pour les achever à l'université de Göttingue. Reçu docteur en médecine à Paris, il retourna dans sa ville natale, au gymnase de laquelle il enseigna les sciences naturelles jusqu'au moment où une chaire lui fut offerte en l'université de Gand, nouvellement fondée; il y professa avec succès pendant trois ans, et mourut d'hydropisie en 1821. Ses ouvrages, rédigés soit en allemand, soit en latin, sont ou des traités d'histoire naturelle, ou des discours d'inauguration remarquablement écrits. Cassel était membre de l'Académie de Bruxelles, de celle des *Curieux de la nature*, et de la Société physico-chimique de Göttingue.

CASTAGNOS (don François-Xavier de), né dans la Biscaye en 1758, fut l'un des hommes de guerre les plus célèbres de l'Espagne en ces derniers temps. Formé par son beau-frère le général O'Reilly, il accompagna en Prusse ce chef illustre, sous lequel tant d'autres guerriers espagnols ont fait un heureux apprentissage. Castagnos servit en 1795 dans l'armée de Navarre, qui luttait contre les troupes françaises. Maréchal-de-camp à la paix de 1796, il fut promu deux ans après à une lieutenance-générale; et il serait allé plus loin, s'il ne s'était fait exiler de Madrid pour s'être opposé aux vues trop pacifiques, selon lui, qui dominaient alors. On trouva bon de le rappeler et de lui confier un grand commandement, lorsque le général Dupont voulut s'avancer dans l'Andalousie: il battit le général français à Baylen, le 19 juillet 1806; mais bientôt Lamies lui fit essuyer un grand échec à Tudela. Don Castagnos, uni ensuite aux généraux anglais Beresford et Wellington, contribua beaucoup au triomphe de Vittoria, le 21 juin 1815. De tels succès n'empêchèrent point la régence de le destituer. Réintégré plus tard par Ferdinand VII, qui le nomma capitaine-général de la Catalogne et président du conseil de Castille, il fut éloigné de nouveau en 1855, comme voulant intervenir trop activement dans les dispositions relatives au droit de succession. En 1845, il devint pourtant tuteur de la jeune reine Isabelle, qui, par un décret de 1847, perpétua dans sa famille le titre de grand d'Espagne et de duc de Baylen. Castagnos est mort à Madrid en 1852.

CASTILLON (Antoine), né à Caen en 1599, n'avait que 15 ans lorsqu'il entra au noviciat de la compagnie de Jésus. Recteur de plusieurs collèges, il se fit une belle et honorable réputation comme prédicateur. Les ouvrages suivants, dont il est l'auteur, ne furent publiés qu'après sa mort, arrivée à Paris en 1671: *Les Dessens de Jésus-Christ dans l'institution du saint Sacrement de l'autel*, in-8°, Paris, 1669, 1672; *Oraison funèbre prononcée aux funérailles du cardinal de La Roche-Foucauld*, in-4°, Paris; *Sermons pour tous les dimanches et fêtes de l'Anno, prêchés devant Louis Majestés*, 2 vol. in-8°, Paris, 1672; *Panegyrique des saints*, in-8°, Paris, 1676.

CASTILLION (Jean-Baptiste-Louis), protonotaire apostolique, fut nommé prévôt de Sainte-Pharaïde de Gand, par lettres du 18 décembre 1715;

mais il ne prit possession de cette charge que le 3 janvier 1714. Elevé au siège épiscopal de Bruges en 1742, il est mort le 24 juin 1755, après avoir gouverné son diocèse avec beaucoup de sagesse et de prudence. Il a publié un bon ouvrage ayant pour titre: *Sacra Belgii Chronologia*, in-8°, Gand, 1719. Ce livre se compose de deux parties. Dans la première, on trouve une nomenclature alphabétique et pourtant assez détaillée de tous les établissements religieux de la contrée: églises cathédrales, collégiales, abbatiales, etc. La seconde partie présente la série chronologique de tous les archevêques et évêques du pays, y compris ceux de Cologne, de Liège et de Reims. Les séries ne s'arrêtent qu'à l'année 1719, époque de la publication du livre, qui est enrichi de quelques figures, de sceaux et d'un frontispice allégorique.

CASTRACANE (le cardinal de), évêque suburbicain de Palestrina et grand-pénitencier, naquit à Urbino, le 21 septembre 1779, de la famille illustre des Antelminelli. Il entra jeune encore dans la carrière ecclésiastique, et y occupa avec éclat différentes positions; il était secrétaire de la Propagande, quand Grégoire XVI l'appela au Sacré Collège, le 15 avril 1855; en 1844, il fut nommé de la Sacrée Congrégation des indulgences, et promu la même année à l'épiscopat. Toute sa carrière fut consacrée exclusivement aux affaires religieuses, et il n'occupa aucun poste dans l'administration gouvernementale. Cependant, en 1848, Pie IX, de son exil de Gaète, le nomma président de la commission chargée de gouverner ses Etats; malheureusement, cette commission ne put s'établir, vu la difficulté des circonstances. Le cardinal Castracane fut un des trois princes de l'Eglise qui ne quittèrent point Rome pendant les plus mauvais jours de la révolution de 1848: il chercha un asile au Collège des Irlandais. Le 15 juillet 1851, il entonna le *Te Deum* dans la basilique de Saint-Pierre, pour le rétablissement de l'autorité du Souverain-Pontife à Rome. Doué des qualités les plus heureuses, et animé d'une tendre piété, le cardinal Castracane sut se concilier l'estime universelle. Il mourut le 22 février 1852, après une assez longue maladie, laissant Rome entière dans le deuil; éloge magnifique et bien dû à cet éminent et pieux cardinal.

CATINEAU-LAROCHE (Pierre-Marie-Sébastien), naquit le 25 mars 1772 à Saint-Brieuc. Sur la fin de 1791, il se trouvait à Saint-Domingue, au moment où cette colonie était en proie à la fureur des partis; il essaya de prêcher la réconciliation dans un journal intitulé *L'Ami de la paix et de l'union*; mais les colons, blessés de quelques-unes de ses observations, le firent arrêter et mettre en jugement: il n'aurait point échappé à la mort sans les énergiques réclamations du roi Louis XVI. Au Cap-Français, il fut témoin aussi des massacres qui s'y commettaient, et n'échappa lui-même que par la fuite à cette horrible boucherie. Après avoir passé un peu de temps aux Etats-Unis, puis en Angleterre, il revint en France, et, livré désormais aux études littéraires, il publia en 1797, à Paris, un *Vocabulaire portatif de la langue française*, in-16, lequel eut plusieurs éditions sous ce titre: *Nouveau Dictionnaire de poche de la langue française, avec la prononciation, composé dans le système orthographique de Voltaire*, in-8°, 1802. Catineau-Laroché, qui fut imprimeur de 1799 à 1804, s'est signalé des lors par des travaux fort judicieux concernant

la librairie, comme le prouvent les deux ouvrages suivants : *Réflexions sur la librairie*, in-8°, 1807; *Observations et projet de décret sur la librairie*, in-4°, 1808 : ce dernier a été composé de concert avec M. Brunet. Catoire occupa sous l'Empire diverses fonctions importantes; la Restauration l'employa aussi honorablement et avec succès : il était commissaire-général au ministère du commerce pour les renseignements à prendre sur l'état des manufactures, etc., lorsqu'il mourut à Paris, le 22 mai 1828.

CATTALINICH (Jean), né à Castel-Nuovo, près de Trau, en 1779, se livra d'abord à l'étude de la théologie, puis à celle du droit. Juge de paix à Sign en 1806, il joignit à ses fonctions le poste de commandant de la force territoriale. Trois ans après, il prit du service dans l'armée française, et obtint le grade de major en 1815. Rentré dans son pays à la paix, il fut chargé à deux reprises, en 1815 et en 1818, de commander le cordon sanitaire établi contre l'épidémie pestilentielle. Une maladie grave le força de se retirer à Spalato, et c'est là qu'il écrivit l'Histoire de la Dalmatie *Storia della Dalmazia*, 5 vol., Zara, 1854. L'auteur en a fait un abrégé illyrien, et en a publié la suite sous ce titre : *Memorie degli avvenimenti successi in Dalmazia dopo la caduta della repubblica Veneta*, Spalato, 1841. Cattalinich mourut en 1847.

CAUBLLOT (Hubert), connu comme directeur du séminaire de Langres et comme auteur de bons ouvrages sur la liturgie, naquit à Poinson-lez-Nogent le 5 novembre 1719, et mourut à Langres le 1^{er} avril 1781. On lui doit : 1^o *Méthode de plain-chant*, in-12, 1777 : bon livre, bien déduit, clair et profond; 2^o *Cérémonial à l'usage du diocèse de Langres*, in-12, œuvre également très digne d'estime.

CAUCHY (François-Philippe), de la famille du mathématicien célèbre Augustin-Louis, et de Louis-François, secrétaire-archiviste de la chambre des pairs, connu par des poésies latines en l'honneur de Napoléon I^{er}, naquit à Abbeville le 18 janvier 1793. Elevé en Belgique par les soins d'un oncle professeur au lycée de Bruxelles, il y fit de brillantes études, entra à l'Ecole polytechnique, et après les événements de 1814 retourna en Belgique, sa patrie adoptive, où il devint bientôt ingénieur du Waterstaat, à Namur. Le 27 septembre 1817, le gouvernement lui confia la chaire de minéralogie et de métallurgie récemment créée en cette ville. L'année suivante, on le détacha vers Charleroi pour le service des mines. Lorsqu'il fut ingénieur de première classe, puis ingénieur en chef (1825-1834), il compléta l'organisation du service dans les provinces de Namur et de Luxembourg. Ses lumières furent réclamées et mises à profit en septembre 1827 pour la révision de la loi sur les mines, de même qu'en 1832, dans l'organisation du conseil des mines. Toutes ces distinctions et ces marques de confiance, loin de l'enorgueillir, étaient acceptées comme lui imposant de nouveaux devoirs. C'était un homme d'un beau et honorable caractère. L'Académie royale de Bruxelles, qui en 1824 avait couronné son *Mémoire sur la constitution géologique de la province de Namur*, se l'associa en juin 1825. Nul n'y remplit mieux que lui les devoirs d'académicien; aussi ne manqua-t-on pas de l'employer souvent et de tirer parti de tant de bonne volonté unie à tant de capacité. Cauchy est mort à Namur, le 6 juin 1842. Ses principaux ouvrages sont divers mémoires insérés dans le Recueil académique de

Bruxelles, et surtout celui qui a pour titre : *Principes généraux de chimie inorganique*, grand in-8°, Bruxelles, 1858.

CAVALLIER (Gabriel), né le 16 janvier 1736, à Villeneuve-lez-Béziers (aujourd'hui département de l'Hérault), fit son droit à Toulouse et devint avocat au parlement de cette ville. Il ne tarda pas à retourner dans son pays natal et se fixa à Béziers. Là, sa réputation de savoir et de probité lui fit obtenir l'une des premières charges auprès du siège présidial. En 1790, Cavallier fut élu l'un des juges du district de Béziers; il exerça ces fonctions délicates durant des temps difficiles, et s'en acquitta tout à la fois avec tant de modération et tant de fermeté, que l'arrondissement échappa au régime de la terreur. Ses concitoyens lui donnèrent dans plusieurs circonstances des marques de leur reconnaissance, en faisant choix de lui, d'abord pour présider l'administration centrale de son canton, puis pour être en tête de la juridiction criminelle de l'Hérault. Il fut dans le pays l'un des premiers qui, en 1804, reçurent la décoration de la Légion d'honneur. Quand les corps de justice subirent une organisation nouvelle, Cavallier devint président de chambre à la Cour impériale de Montpellier. Il y est mort président honoraire, le 8 janvier 1844.

CAZOTTE (Jacques-Scévole), était fils du célèbre et infortuné Cazotte, mort sur l'échafaud révolutionnaire en s'écriant : « Je meurs comme j'ai vécu, fidèle à Dieu et à mon roi ! » Le fils fut digne du père. Dès le 23 juin 1791, lors du funeste voyage de Varennes, il sut défendre Louis XVI et Marie-Antoinette contre les agressions d'une foule égarée et furieuse. Emigré ensuite, il ne cessa d'agir et de combattre pour la cause royale. Il rentra en France vers 1805, et, sous l'Empire, il vécut d'un emploi modeste dans les droits-réunis. A la Restauration, il fut nommé chef de bataillon et chevalier de Saint-Louis. Quand il eut atteint l'âge de la retraite, on lui conféra le grade de lieutenant-colonel et la place de bibliothécaire de Versailles. Ce dernier poste convenait fort à ses goûts et à son érudition. On connaît de lui un ouvrage intitulé : *Témoignage d'un royaliste*, in-8°, Paris, 1859. J.-S. Cazotte est mort pieusement le 20 juin 1853, après une carrière de près d'un siècle dignement remplie.

CHALMERS (le docteur Thomas), né en 1770, commença par être pasteur à Glasgow, puis devint professeur de philosophie à l'université de Saint-André. C'était un prédicateur renommé dans l'église presbytérienne; il a laissé : des sermons qui, de son vivant même, ont été traduits en français par E. Diodati, 1825; divers traités théologiques, entre autres : *Preuves et autorité de la religion chrétienne*, trad. par Vince t., 1819, 1856; *la Révélation en harmonie avec l'astronomie moderne*, traduction de J.-M. de C..., 1827; *Institut de théologie*; ce dernier ouvrage est posthume. — Après la mort du docteur Chalmers, arrivée en 1847, son fils a publié la collection de ses œuvres formant 54 volumes in-8°. La vie de ce théologien écossais, qui était correspondant de l'Institut de France, a été écrite et mise au jour par le docteur Hanna en 1851.

CHANAËLLES (Charles-François-Guillaume, marquis de), naquit en 1767, à Aubenas, Vivarais, aujourd'hui département de l'Ardeche. Sa famille, l'une des plus anciennes et des plus illustres de la France méridionale, a fourni de siècle en siècle des hommes distingués. Celui-ci entra fort jeune dans le corps de la marine royale. En 1789, il comman-

daît, comme lieutenant de vaisseau, le brick *le Chasseur*, qui stationnait devant Constantinople, tandis que le comte de Choiseul-Gouffier se trouvait dans cette capitale comme ambassadeur de France. Ce diplomate prit en amitié le jeune marin et lui confia des missions délicates. Quand Chanaleilles dut se mettre en route pour la France, la révolution venait d'y éclater; et il ne pouvait y rentrer qu'au péril de ses jours. Sa mère, condamnée par le tribunal révolutionnaire d'Orange, avait porté sa tête sur l'échafaud. Il se rendit d'abord en Allemagne, à l'armée des princes, puis alla se fixer à Malte près de son frère, chevalier de l'Ordre. L'île, assiégée et prise par Napoléon Bonaparte qui se rendait en Égypte, dut fournir au vainqueur des otages, entre lesquels figura Chanaleilles. Distingué bientôt à cause de ses goût studieux et de ses connaissances acquises, il fut adjoint à la Commission scientifique d'Égypte, prit une part active à ses travaux et produisit divers mémoires insérés dans le grand ouvrage de l'Institut égyptien. Plus tard le premier consul lui donna le commandement civil de La Martinique. Ce fut après un séjour assez bref dans cette colonie qu'il épousa M^{lle} de Carrère, cousine de l'impératrice Joséphine. Sous la Restauration, Chanaleilles fut élevé au grade de capitaine de vaisseau. En 1837, Louis-Philippe le nomma pair de France. Cet homme, dont la carrière a été si bien remplie, et qui justifia toujours la devise de sa maison, *fortiter et alacriter*, est mort le 21 août 1845. M. le duc de Crillon a prononcé devant la chambre des pairs, en séance du 9 février 1846, l'éloge funèbre du marquis de Chanaleilles, son parent et son ami.

CHAPOT (François), né en 1811, au Vigan (département du Gard), appartenait à une famille frès-religieuse qui lui fit donner une éducation toute chrétienne. Ses études, commencées au collège du Vigan, furent achevées au grand séminaire de Nîmes. Ne se croyant pas appelé à l'état ecclésiastique, il tourna ses vues vers la jurisprudence, et reçut, à la Faculté de Toulouse, le diplôme de licencié en droit. Il ne voulut point débiter dans le barreau, sans avoir entendu à Paris quelques-uns des jurisconsultes les plus célèbres. Rentré au Vigan, Chapot ne tarda point à y prendre le premier rang parmi les avocats. De grandes émotions mirent son courage et sa foi à l'épreuve : la jeune femme qu'il avait épousée en 1835 lui fut ravie en 1848. Son biographe, M. Poujoulat, nous le montre au lit de la mourante, surmontant sa propre douleur avec héroïsme pour aider, consoler, encourager celle qui allait paraître devant Dieu. Le jour même où cette perte l'accablait, il apprit que les électeurs du Gard, au nombre de plus de cinquante mille, le députaient à l'Assemblée constituante. On sait quels grands services rendit cette assemblée dans les moments périlleux de 1848. Chapot ne fut pas sans action sur ce mouvement généreux de la Constituante Pie IX, outragé et poursuivi par les démagogues romains, venait de quitter sa capitale. Soudain éclata le vœu d'offrir en France un asile au Père des fidèles; et ce fut Chapot qui rédigea spontanément le projet de décret qui devait exprimer ce témoignage solennel de vénération et de sympathie. Le Saint-Père ayant accepté l'hospitalité du roi de Naples, le décret n'eut plus d'objet; mais Chapot et ses amis n'en voulurent pas moins l'adresser à l'auguste exilé de Gaète, qui remercia le représentant du Gard par un bref fort

touchant, en date du 25 mars 1849. Aux élections qui eurent lieu encore cette année-là, Chapot fut réélu par un scrutin plus nombreux que le premier, et quand l'assemblée constitua son bureau, elle le choisit pour un de ses secrétaires. Rendu à la vie privée à partir de 1851, il honora sa retraite par une sage et constante modération; il se mit d'ailleurs à voyager pour sa santé. Il était à Venise dans les premiers jours de février 1856, recevant, comme Français et comme ami de M. le comte de Chambord, la plus cordiale hospitalité. Le 7 février, Chapot se trouva indisposé pendant le dîner, et ne pouvant rester à la soirée, il se retira. Le lendemain, il était mort après avoir reçu les secours de la religion de M. l'abbé Trebuquet, aumônier du prince.

CHASTELER (François-Gabriel-Joseph, marquis du), de l'une des premières familles du Hainaut, naquit à Mons le 20 mars 1744. A dix-huit ans, il fut nommé chambellan de l'empereur; à vingt-un ans, c'est-à-dire en 1765, il était lieutenant de la garde royale des hallesbardiers, puis de la garde noble en 1775, gouverneur et prévôt de Binche en 1769, et conseiller d'état d'épée en 1770. Son premier ouvrage, intitulé *Généalogie de la maison Du Chasteler, avec les preuves*, in-folio, Bruxelles, 1768, lui attira des désagréments de la part de la maison Du Chasteler, qui n'entendait point reconnaître celle-ci pour lui être identique. La cour de Vienne reprocha également à notre marquis sa prétention d'être issu de la maison de Lorraine. Le second mariage qu'il contracta avec une dame hollandaise protestante ne lui donna point le bonheur domestique et excita en outre l'éloignement de plusieurs hauts personnages. Du Chasteler est mort à Liège le 11 octobre 1785. Les ouvrages qu'il écrivit encore, après avoir publié sa *Généalogie*, sont : *Mémoire sur les principales expéditions ou émigrations des Belges dans les pays lointains*, in-4°, Bruxelles, 1779, couronné l'année précédente par l'Académie de Bruxelles, qui s'associa l'auteur; *Reflexions sommaires sur le plan à former pour une histoire générale des Pays-Bas Autrichiens*, 1779; *Sur l'étude la langue grecque; Eloge de l'abbé Suger*, 1781; *Dissertation touchant l'époque où Casimer fut évêque de Tournay*, 1781; *Guisleberti, Baldwini quinti, Harmonia comitis, cancellarii, chronica Harmonia nunc primum edita*, in-4°, Bruxelles, 1784. Il est en outre auteur de différentes dissertations insérées aussi dans les Mémoires académiques de Bruxelles. Voyez *Archives historiques et littéraires du nord de la France*, IV, article de M. Delmotte, et de plus les notices du baron de Reiffenberg, *Annales de Bruxelles*, 1835 et 1837; *Biographie universelle*, de MM. Michaud, t. LX.

CHASTELLUX (le comte César de) naquit en 1780. Presque tous les membres de sa famille, attachés à la maison royale de France, périrent sur l'échafaud révolutionnaire et lui-même fut élevé dans l'exil. Il prit du service en Sicile, et il était adjudant général en 1809, lorsque la France lui fut rouverte. Rien ne put le déterminer alors à rentrer dans la carrière militaire. Le comte de Chastellux épousa, en 1812, la marquise de Vogué, issue de l'antique famille des Damas. En 1820, il accepta la députation de l'Yonne, devint maréchal de camp en 1821 et fut élevé à la dignité de pair de France en 1824. La révolution de juillet le rendit à la vie privée. Il est mort en 1854.

CHAUNETON (Pierre-François), né à Chouzé-sur Loire, près de Chinon, le 20 septembre 1775,

se voua de bonne heure à la carrière médicale que son père avait suivie comme chirurgien. De bonnes études faites à Paris lui valurent le poste de chirurgien des hôpitaux militaires, à l'époque où la loi l'appelait sous les drapeaux. Mais l'exercice de cette profession était au-dessus des forces morales du jeune Chaumeton ; il se tourna vers la pharmacie, et se fit admettre en cette qualité à l'hôpital d'instruction du Val-de-Grace. Son goût du resta l'entraîna vers les recherches historiques et philologiques. Un voyage en Italie lui fournit l'occasion de recueillir des notes sans nombre sur les langues, les monuments, l'histoire littéraire. D'autres excursions dans les contrées germaniques achevèrent de le familiariser avec ce qu'il y a de plus ardu dans ces labeurs de linguistique et d'histoire, sans qu'il négligeât les études de médecine et d'histoire naturelle. Des peines domestiques, exaltées encore par une trop vive sensibilité, altérèrent de bonne heure sa santé et le forcèrent à prendre sa retraite. Atteint de phthisie pulmonaire, il languit durant trois ans et mourut le 10 août 1819. Il a coopéré efficacement à la rédaction du *Magasin encyclopédique*, de la *Bibliothèque médicale*, des *Annales de la médecine de Kopp*. Il fut le directeur principal du *Dictionnaire des sciences médicales*, au début de cette grande entreprise. C'est à lui qu'on doit la rédaction du texte de la *Flore médicale* jusqu'à la lettre G. Outre ces nombreux labeurs dispersés dans les recueils périodiques, Chaumeton a publié à part : *Essai médical sur les sympathies*, in-8°, Paris, 1803 ; *Essai d'entomologie médicale*, in-8°, Strasbourg, 1805 ; c'est sa thèse pour le doctorat. M. Auguis a inséré une longue et curieuse *Notice* sur ce médecin philologue dans les *Mémoires de la Société des antiquaires de France*, t. III, 124-188.

CHERVIN (Nicolas), médecin célèbre par son courage, s'appliqua toute la vie à prouver la *non-contagion de la fièvre jaune*. Né en 1785, à Saint-Laurent-Point (aujourd'hui arrondissement de Villefranche), en 1814, il était à Mayence, où sévissait le typhus ; depuis, il alla en différentes contrées où régnait alors la fièvre jaune : à la Nouvelle-Orléans, aux Antilles, à la Havane, à Cayenne, à Cadix. Partout cet homme intrépide s'exposait à la contagion du fléau et revêtait même la chemise des victimes. Les mémoires qu'il publia à son retour en France sur cette thèse de non-contagion eurent un grand succès. L'Institut lui décerna un prix de dix mille francs ; il obtint aussi un siège à l'Académie de médecine (1832) ; il parvint enfin à faire réformer les lazarets de France. Cette réforme, qui simplifia et annula les quarantaines, est, pour les voyageurs, d'un avantage très-grand. Chervin est mort en 1845.

CHEVALIER (André-Joseph) fut un de ces prêtres qui, pouvant se signaler par des écrits savants et sages, ont mieux aimé agir et édifier par l'exemple, par l'observance de leurs devoirs d'état. Nul autre n'a mieux marché dans cette voie que l'homme vénérable dont nous parlons ici. D'abord docteur et professeur primaire de la faculté de théologie en l'université de Douai, puis official d'Arras pour le ressort du parlement de Flandre, président du séminaire Moulart, doyen de la collégiale de Saint-Amé en la même ville, l'abbé Chevalier refusa, en 1791, le serment révolutionnaire et fut déporté. Lors du concordat, M. Belmas, évêque de Cambrai, s'empressa de l'associer à son ministère en lui confiant le double poste de vicaire-général et d'official du dio-

cèse. L'esprit plein de l'Ecriture sainte, nourri de la lecture assidue des Pères, il en reproduisait, dans son enseignement et dans ses prédications, toutes les suaves et saintes doctrines. Aussi lui a-t-on appliqué ces paroles du 1^{er} livre des Rois : « Je susciterai un prêtre fidèle qui agira selon mon cœur, selon mon esprit, et marchera sans cesse en présence de mon Christ. » L'abbé Chevalier, qui a laissé une mémoire vénérée à Douai, à Cambrai, dans tout le pays enfin, est mort le 5 décembre 1819.

CHEVREUSE (Charles-Honoré d'Albert, duc de) naquit le 7 octobre 1646. Jeune encore, il contracta avec le duc de Beauvilliers des relations d'amitié qui plus tard devinrent très-étroites, parce que les deux amis épousèrent deux filles du grand Colbert. Quand M. de Beauvilliers fut nommé gouverneur du duc de Bourgogne, il s'adjoignit Chevreuse, qui, sans être muni d'aucun titre officiel auprès du prince, ne laissa pas de concourir à cette illustre éducation dont Fénelon était le directeur principal. M. de Chevreuse se lia donc aussi avec l'archevêque de Cambrai, auquel il resta tendrement attaché, surtout lorsque ce dernier fut en disgrâce. Il mourut à Paris, le 5 novembre 1712. Dix jours après ce décès, Dangeau parlait de lui en ces termes : « Il est mort comme un saint, et avait toujours vécu dans une dévotion parfaite. Il étoit adoré dans sa famille, qu'il laissa en une grande affliction. » On trouve dans la correspondance de Fénelon un grand nombre de lettres adressées au duc de Chevreuse. (Voyez *Œuvres compl. de Fénelon*, édit. 1849-52, x, 180.)

CHOPART (François), très-digne ami du célèbre chirurgien Desault, lui-même habile praticien et auteur de divers bons mémoires ou traités. Né vers 1750, à Paris, Chopart fréquenta de bonne heure l'école de chirurgie, et y contracta avec Desault cette amitié qui dura jusqu'à la mort. Desault, transporté sans fortune loin des siens, trouva chez son ami les secours les plus touchants durant une maladie grave dont il fut attaqué. Chopart, reçu docteur en chirurgie, suppléa souvent l'autre dans ses cours comme dans ses visites, et il fut son utile coopérateur pour le *Traité des maladies chirurgicales*, publié en 1789. Il fut lui-même bientôt nommé professeur de chirurgie, puis chirurgien en chef de la Charité. Après la mort de son ami, il reçut l'ordre de donner des soins au Dauphin emprisonné au Temple, mission sainte qu'il n'eut pas le temps de remplir, ayant cessé lui-même de vivre en juin 1795. Il était membre de l'Académie de chirurgie, dans les *Mémoires* de laquelle il a inséré, t. v, *Deux observations*. Il a en outre publié : *De lesionibus capitis per ictus repercurssos*, in-4°, Paris, 1770 ; *De uteri prolapsu*, in-4°, ibid., 1771 ; *Traité des maladies des voies urinaires*, 2 vol. in-8°, ibid., 1791. On a donné une nouvelle édition de ce dernier ouvrage en 1812, revue et augmentée par M. Pascal, 4 vol. in-8°.

CHOSSAT, supérieur au grand séminaire d'Evreux, naquit à Marboz, près Bourg. Il appartenait à la congrégation des Lazaristes, et fut vicaire apostolique dans les régence barbaresques de l'Afrique. Son zèle s'y exerça pendant cinq années. Appuyé par le gouvernement de Louis XVIII et à l'aide des consuls français, il obtint que tous nos compatriotes captifs dans les bagnes de Tripoli, de Tunis et d'Alger fussent rendus à la liberté. Epuisé de fatigues, il se rendait, en juillet 1853, aux eaux d'Aix, lorsqu'il mourut subitement au grand séminaire de Chon le 8 dudit mois.

CHRISTIE (Thomas), né à Montrose en Ecosse, au mois d'octobre 1761, fut d'abord placé dans une maison de banque; mais la carrière des finances n'étant point de son goût, il se rendit à Londres pour étudier la médecine, sans préjudice des belles-lettres qui étaient aussi l'une de ses passions. Doué d'une vaste intelligence, il s'appliqua à tout et se lia avec les hommes les plus distingués en tout genre. Les voyages fournirent un aliment de plus à son avidité de connaître. En France, il eut des rapports avec les grands novateurs de l'époque, et ne rentra en Angleterre que pour essayer d'appliquer leurs doctrines de prétendue régénération. Plus tard, Th. Christie fit voile pour Surinam; mais là sa santé s'altéra et il y mourut en octobre 1796. Son ouvrage le plus remarquable a pour titre : *Mélanges de philosophie, de médecine et de morale*, in-8°, 1789.

CIOBARNICH (Joseph) naquit à Macarsca, dans la Dalmatie, en 1789. D'abord professeur à Asolo, puis professeur de littérature grecque au gymnase de Spalato jusqu'en 1821, et au séminaire de Zara jusqu'en 1824, il fut nommé directeur du musée de Spalato en 1852, et chanoine de la cathédrale de cette ville en 1834. Il était prévôt de la cathédrale de sa ville natale, lorsqu'il y mourut en 1852. Ce prêtre lettré écrivit différents mémoires académiques, beaucoup de sermons italiens et latins, composa avec succès des poésies grecques, latines et italiennes; mais il ne publia que la *Vie de Blasovitch et de Missich*.

CLAES (Guillaume-Marcel), né à Gheel en Brabant, le 8 octobre 1658, fut reçu en 1699 docteur en théologie à l'université de Louvain, où il occupa ensuite la chaire de morale. Au lieu de dicter ses leçons, comme cela se pratiquait presque toujours dans les hautes classes, il prit le parti de les faire imprimer sous le titre : *Ethica seu moralis*, in-12, Louvain, 1702. « Ce traité, dit le baron de Reiffenberg, est écrit en latin avec une certaine élégance et avec pureté. » On y voit que l'auteur parle mieux et plus philosophiquement qu'on ne le faisait alors dans la plupart des écoles; il y démontre que la connaissance de Dieu et de soi-même est le principe, la fin et la règle de nos mœurs. Guillaume Claes est mort en 1710.

CLAY (Henri), l'un des hommes d'état les plus renommés qui aient paru durant ces derniers temps en Amérique. Né d'une famille obscure de la Virginie en 1777, il se fit recevoir avocat à l'âge de vingt ans et se distingua bientôt dans cette profession. En 1805, il fut membre de la Chambre des représentants du Kentucky, et trois ans après du Sénat de Washington; après quoi il fut élu à la Chambre des représentants des Etats-Unis, corps qu'il présida ensuite. Lorsqu'il fut question en 1814 de négocier la paix avec l'Angleterre, il fit partie de la commission qui à cet effet vint siéger à Gand. En 1825, le président Adams lui confia la secrétairerie d'état aux affaires étrangères. Il fut en 1828 le concurrent du général Jackson pour la présidence. Elu encore, en 1846, député du Kentucky au Sénat, il y demeura jusqu'en 1851, et ne cessa d'y exercer une grande et légitime influence. Henri Clay, chef du parti wigh, jouissait de l'estime générale. Sa mort, survenue en 1852, excita des regrets universels.

CLÉMENT, née HEMERY (N.), née en 1779, devint veuve de fort bonne heure du chevalier Clément, ancien porte-drapeau au régiment allemand

de Bouillon et ensuite quartier-maitre-trésorier du 20^e régiment de ligne. Dépourvue de fortune, mais douée d'instruction et d'esprit, elle se livra d'abord à l'enseignement, puis, et avec plus de goût, à la culture des lettres. Après avoir habité Arras et Paris, elle se fixa à Cambrai, auprès d'une amie dévouée qui lui fut secourable jusqu'à la fin. M^{me} Clément-Hémery travailla beaucoup pour les journaux du pays; mais aussi elle mit au jour divers ouvrages qu'il est bon de citer ici : 1^o *Abrégé de géographie*, contenant la description des cinq parties du globe terrestre, d'après les changements survenus depuis 1815 et 1816, in-8°, Valenciennes, 1817; 2^o *Notice sur les communautés de femmes établies à Cambrai avant la révolution*, in-8°, Cambrai, 1826; 3^o *Promenades dans l'arrondissement d'Avesnes*, 2 vol. in-12, Cambrai et Valenciennes, 1829; 4^o *Histoire des fêtes civiles et religieuses, des usages anciens et modernes du département du Nord*, in-8°, 1854; 2^e édit., 2 vol. in-8°, Avesnes, 1845; 5^o *Défi. Six Jours*, poème en miniature, en sept chants, composé en une nuit, in-12, Le Câteau, 1834. Elle est encore auteur d'un opuscule : *Souvenirs de 1794*. M^{me} Clément-Hémery, qui avait beaucoup d'ardeur pour le travail, vit ses efforts encouragés par Madame la duchesse d'Angoulême. La Société d'émulation de Cambrai lui décerna une médaille d'or en 1825. Elle est morte en cette même ville, le 1^{er} mai 1855.

CLÉRIAU (Louis-Mathurin), peintre d'histoire, naquit à Pont-Audemer (Eure) le 9 novembre 1768. Il suivit d'abord la carrière de la marine; mais son goût prononcé pour la peinture l'en détourna bientôt, et il vint se fixer à Aix. Ses progrès furent rapides; ses tableaux d'histoire fixèrent l'attention du comte de Forbin, depuis directeur des beaux-arts, qui voulait l'attirer à Paris, ainsi que Granet; mais Clérian aimait mieux poursuivre ses travaux dans sa ville adoptive, où l'amour des arts semble inné. Il y devint tout naturellement directeur de l'Ecole centrale de dessin. Il savait qu'à la peinture se rattachent d'autres connaissances sérieuses; aussi eut-il soin de s'initier dans la géométrie, la perspective, l'anatomie; il a même écrit sur cette dernière science un *Traité* qui le fit placer, en 1808, au nombre des fondateurs de l'Académie des sciences de la ville d'Aix. Comme artiste, il a exécuté divers tableaux d'église de grande dimension, et entre autres un *Saint Luc peignant la Vierge*, qui mérita la médaille d'or en 1822, à l'exposition de peinture. Il est mort subitement le 14 décembre 1851.

CLUGNY (Ferri de), né à Autun, fit des études profondes de jurisprudence à Padoue, à Ferrare, puis à Bologne, où il obtint le titre de docteur *in utroque*. Possesseur de divers canonicats, soit dans sa ville natale, soit à Cambrai, il les conserva jusqu'à sa nomination à l'évêché de Tournai, en 1474. Attaché au parti français, il eut à subir divers désagréments de la part des Bourguignons; ce qui l'obligea à se retirer à Rome, où il reçut le chapeau de cardinal et où il mourut le 7 octobre 1485. Il est auteur de deux harangues adressées au chapitre de Châlons-sur-Saône, au nom du duc de Bourgogne et de son fils, le comte de Charolais, touchant le choix d'un évêque. On trouvait aussi dans la bibliothèque de Philibert de La Marre un mss. intitulé : *Relation de ce qui s'est passé en Flandres, par Ferri de Clugny*. Enfin on lui attribue les *Statuts synodaux* insérés dans le *Summa statutorum synoda-*

lium... episcop. Tornacensium, par J. Le Groux, in-8°, Lille, 1726.

COCKBURN (le chevalier sir Georges), né à Londres en 1771, fils puîné du baronnet James Cockburn et d'Anne Ayscough, entra dans la marine le 12 mars 1781, comme capitaine en second; mais il ne prit la mer qu'en 1786. Des lors il croisa dans la station de l'intérieur sur le *Termagant*. En janvier 1788, il fit voile sur l'*Ariel* pour les Indes-Orientales, où on l'employa utilement à la surveillance. De retour en 1791, il servit ensuite dans la Manche et la Méditerranée comme aspirant et second. Georges Cockburn passa ses examens le 5 juin de cette même année. Il monta ensuite rapidement de grade en grade jusqu'au commandement de la corvette la *Diligente*. L'habileté qu'il déploya au blocus de Gènes lui valut le grade de capitaine à l'activité, de l'*Inconstant*. Plus tard, il seconda vigoureusement les troupes autrichiennes dans le Piémont, où il mérita les éloges empressés de Nelson, qui l'admira de nouveau en 1796, dans une expédition périlleuse. En un mot, Cockburn ne cessa de se distinguer en toutes les occasions où il fut employé, et notamment durant les guerres contre l'empire français. Le 12 août 1812, il fut élevé au grade de contre-amiral; et ce poste éminent ne servit qu'à faire briller davantage le marin déjà célèbre. Nommé amiral le 10 janvier 1837, il fut en outre créé gouverneur-commandeur de l'ordre du Bain, avec le privilège de placer sur ses armoiries des emblèmes indicateurs de ses services. Cockburn est décédé à Londres le 20 août 1855.

CODRINGTON (sir Edouard), né en 1770, s'est rendu célèbre au mois d'octobre 1827, dans le grand combat de Navarin où fut anéantie la flotte ottomane: il y commandait les forces anglaises unies à celles de l'amiral russe Van del Heyden et de l'amiral français comte de Rigny. Ce grand succès fut néanmoins pour le parti tory un motif de blâme: Codrington, rappelé alors comme ayant dépassé ses instructions, ne reçut une mission nouvelle qu'à l'avènement du roi Guillaume IV. Il est mort en 1851.

COETLOSQUET (le comte Charles de), fils aîné d'une ancienne famille de Bretagne, entra en 1814 au service de Louis XVIII. A 21 ans, il fut nommé sous-préfet de Lunéville. En 1830 il rentra dans le sein de sa famille, et sa vie privée fut un modèle de toutes les vertus chrétiennes. En 1849, les suffrages de 32,730 électeurs le portèrent à l'assemblée législative, et l'acte du 2 décembre le rendit de nouveau à ses foyers, où, libre de tous soins politiques, il se livra avec ardeur à l'étude des saintes écritures, pour lesquelles il eut toujours une aptitude spéciale. Il partit ensuite pour la Terre-Sainte; et c'est à Jérusalem que la mort a enlevé ce fervent chrétien, qui rapportait à la religion toute l'activité de sa nature, toutes les émotions de son âme.

COLLIETTE (Louis-Paul), doyen-rural et chapelain de l'église royale de Saint-Quentin, curé de Gricourt, est un des écrivains qui ont le plus fait pour l'histoire de cette partie du nord de la France qu'on nomme le Vermandois. Son premier ouvrage est une *Histoire de la vie, du martyre et des miracles de saint Quentin*, in-12, Saint-Quentin, 1767. Peu de temps après la publication de ce livre, on en fit une critique intitulée: *Lettre d'un maître des petites écoles à M. Colliette, sur sa nouvelle Histoire de saint Quentin*, in-12, Paris. Quatre ans plus tard, Colliette mit au jour une œuvre beaucoup

plus importante: *Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique, civile et militaire de la province du Vermandois*, 3 vol. in-4°, Cambrai, 1771-1772. Ces mémoires, dédiés au prince de Chalais, gouverneur de Picardie, sont très-curieux et très-riches en documents historiques puisés aux sources diplomatiques. Tous ceux qui depuis traitèrent quelque partie de l'histoire du Vermandois, en ont amplement profité sans toujours nommer l'estimable curé de Gricourt, leur guide principal¹; les pièces justificatives y sont abondantes et sûres: on y remarque entre autres un pouillé complet des bénéfices du diocèse de Noyon. Nous ne connaissons, du reste, ni la date de la naissance de Colliette, ni celle de sa mort.

COLOMBE (Michel), statuaire célèbre, naquit à Tours en 1431, et vint prendre les premières notions de son art à Dijon, dans les ateliers-écoles de Claux Sluter et de Pierre-Antoine Le Moiturier. Plus tard, l'élève reconnaissant qualifie ce dernier *maître Anthoinet, souverain tailleur d'ymaiges*. En 1500, on le trouve dessinant des costumes et faisant le *mouste du harnois de Turonus* pour les mystères et spectacles qu'on voulait offrir à Louis XII lors de son entrée à Tours; ce fut lui aussi qui fit le patron des médailles alors présentées au roi. Le tombeau de François II, duc de Bretagne, qu'on admire encore à Nantes, fut exécuté par Colombe en 1506. L'année suivante, hors d'état, à cause de son âge, de se rendre en Normandie pour sculpter la fontaine du château de Gaillon, il reçut du cardinal d'Amboise le marbre nécessaire, et exécuta ce magnifique ouvrage en son propre atelier. On trouve dans les archives départementales de la Seine-Inférieure et dans celles du Nord de curieux documents sur ce grand artiste dont on peut placer la mort vers 1514. Voyez, pour plus de détails, *les Ducs de Bourgogne, études sur les arts*, par M. le comte de La Borde, qui a résumé ce qu'on sait sur Michel Colombe, 2^e partie, t. 1, p. 549. Voyez aussi *Analectes historiques*, par A. Le Glay, 9, 15; *Nouveaux Analectes*, par le même, 29, 55, 42.

CONGREVE (William), célèbre officier supérieur d'artillerie, qui a donné son nom à des fusées incendiaires dont l'invention est due aux Chinois, naquit en 1772, dans le comté de Middlesex. Entré fort jeune au service et doué de l'esprit d'invention, il étudia avec autant de succès que de zèle les divers emplois de la poudre dans les machines de guerre. En 1808, il proposa de substituer à l'obus et à la bombe une sorte de petits projectiles fulminants qui ont conservé le nom de fusées à la Congreve. Après des épreuves répétées, le gouvernement anglais adopta ce moyen de destruction, qui produisit des effets si terribles sur les champs de bataille de Leipsick et de Waterloo, aussi bien que lors du bombardement d'Alger en 1816. Sir William Congreve ne fit point fortune avec ses découvertes: il se ruina dans une entreprise de mines, et finit par se retirer en France pour mourir à Toulouse en 1828.

COOPER (Fenimore), né à Burlington dans le New-Jersey en 1789, servit d'abord pendant dix ans comme marin aux Etats-Unis et voyagea longtemps parmi les solitudes de cette terre nouvelle. Lorsqu'en 1810 il rentra dans la vie civile et se maria, son imagination, remplie encore des souvenirs de

¹ Louis Hordret, de Fléchin, a été plus équitable. Voyez son *Histoire abrégée de la ville de Saint-Quentin*, p. 607.

la vie errante, s'éveilla de nouveau par la lecture des romans de Walter-Scott. Tout d'abord, il se mit à imiter ce grand romancier; mais bientôt rendu à son originalité naturelle, il ne consulta plus que ses propres émotions et ses immenses souvenirs. C'est ainsi qu'il donna le jour à des livres qui semblent la révélation d'une nature inconnue jusqu'alors. Tels sont : *L'Espion*, *les Pionniers*, *Lionel Lincoln*, *le Dernier des Mohicans*, *la Prairie*, *le Corsaire rouge*, *le Braco*. Les trois derniers de ces romans ont été publiés en Europe, lorsque Cooper y vint vers l'an 1826. On lui doit en outre une *Histoire de la marine aux Etats-Unis*, un *Voyage en Suisse*, etc. Ce fécond auteur est mort à Cooperstown en septembre 1831. Ses productions ont été traduites dans la plupart des langues européennes.

COQUEBERT DE MONTBRET (le baron Charles-Etienne), né à Paris le 5 juillet 1753, entra dans la carrière diplomatique à 18 ans. Un grand nombre de langues vivantes lui étaient familières. Il fut d'abord nommé commissaire de marine à Hambourg, puis consul-général près des villes anscatiques; il fut ensuite envoyé à Londres comme commissaire-général des relations commerciales, et après la rupture du traité d'Amiens on le chargea des fonctions de ministre plénipotentiaire pour l'octroi du Rhin : il remplit toutes ces missions, alors fort difficiles, avec une véritable supériorité d'intelligence et une grande loyauté de caractère. Dans les différents postes qu'il occupa, il fit ample collection de documents statistiques, fruit de trente années de recherches et d'études profondes. Rentré dans sa patrie, le ministre de l'intérieur le nomma directeur de la statistique générale, avec le titre de maître des requêtes au Conseil d'Etat, section du contentieux. Il a enrichi la collection des mémoires de la Société des antiquaires de France de plusieurs productions intéressantes, entre autres : *Notice sur une lettre de Marie-Stuart*; *Lettre sur l'étymologie du mot cauchemar*; *Conjectures sur la religion des anciens habitants de la Grande-Bretagne, son origine et ses rapports avec le culte des Gaulois*; *Extrait de l'inventaire du mobilier du cardinal Mazarin, dressé en vertu d'un arrêt du parlement de 1669*; *Histoire des privilèges des habitants du village des Alluets, situé à 7 lieues de Paris*. Coquebert est mort le 9 avril 1851. Voyez la Notice que M. Leber lui a consacrée dans les *Mémoires de la Société des antiquaires de France*, x, xxxi.

CORBIÈRE (Jacques-Joseph-Guillaume-François-Pierre, comte de), né à Rennes en 1767, parut pour la première fois sur la scène politique, lorsque étant avocat, il fut élu en 1813 député, par le département d'Ille-et-Vilaine. Dès ce moment, on le considéra comme l'un des hommes éminents de l'assemblée. Réélu après la dissolution de la Chambre, prononcée par l'ordonnance du 5 septembre 1816, il continua de tenir une place très-distinguée au côté droit, où il ne cessa de se montrer partisan modéré et sage des idées monarchiques. En décembre 1821, il devint ministre de l'intérieur. Une ordonnance du 7 août 1822 lui conféra le titre de comte, en même temps qu'à M. de Villele, son collègue aux finances et son ami. Le roi Charles X voulait, lors de son sacre, décorer le comte de Corbière du Cordon bleu; mais celui-ci refusa discrètement cette faveur, « qui, disait-il, n'était point destinée aux personnes d'origine purement plébéienne. » Il l'accepta enfin à sa sortie du ministère; il fut élevé à la pairie le 4 janvier 1828. La

révolution de 1830 le fit rentrer dans la vie privée, où le suivirent la considération et le respect de tous les partis. Le comte de Corbière est mort, comme il avait vécu, en parfait chrétien, le 12 janvier 1853.

CORNELISSEN (Gilles-Norbert), né à Anvers le 12 juillet 1769, n'avait point encore achevé ses études quand la révolution fit entendre ses premiers appels. Exalté comme beaucoup d'autres par les maximes nouvelles qui retentissaient, il quitta les bancs et s'enrôla dans l'armée brabançonne. Cet enthousiasme eut bientôt un terme : vers la fin de 1790, Cornelissen, désabusé de la gloire militaire et du patriotisme républicain, se fit teneur de livres dans une maison de commerce, profession qui ne lui convenait pas mieux que l'autre. En avril 1792, il se prit de belle passion pour le voyage d'Italie; et se trouvant à Rome lorsque Basseville y fut assassiné le 14 janvier 1793, il courut lui-même des dangers, gagna le nord de la péninsule et entra en Belgique, après avoir été chassé de Gènes. La Belgique venait d'être réunie à la France : dans l'organisation de l'administration nouvelle, Cornelissen fut appelé à divers emplois. Plus tard, il devint secrétaire-général du département de la Dyle. Quand Lambrechts fut appelé en France au ministère de la justice, il fit de Cornelissen son secrétaire particulier. Les goûts littéraires du secrétaire trouvèrent un aliment dans la société que recevait le ministre, grand ami des lettres lui-même. En 1799, le ministre belge dut se retirer; et son secrétaire, revenu à Gand, fut attaché en la même qualité auprès du commissaire du pouvoir exécutif du département de l'Escaut. Son caractère enjoué, souvent caustique, le faisait tout à la fois craindre et rechercher; ce qui ne l'empêcha point de contribuer beaucoup à faire revivre en Belgique le goût des arts. En 1802, il transforma les expositions périodiques de tableaux en une institution permanente, en une société académique encore florissante aujourd'hui. Il serait difficile d'énumérer ici les productions variées de Cornelissen, qui trouvait en toute occasion un motif d'écriture ou de discourir. On trouvera à cet égard des détails pleins d'intérêt dans la Notice rédigée par M. Quetelet et insérée en l'Annuaire de l'Académie royale de Belgique, année 1831, p. 77-119. Cornelissen est mort muni des secours religieux, le 31 juillet 1849. L'une des rues nouvelles de Gand porte son nom.

COTTEREAU naquit à Paris en 1823 : fils du docteur Cottereau, il fit ses études au collège Rollin; il étudia ensuite la chimie sous M. Pelouze et se perfectionna dans ses laboratoires. Cottereau mourut à Paris le 10 avril 1855, plein de jeunesse et d'avenir. On pourra juger de ce qu'on devait espérer de lui, lorsqu'on lira l'énumération des travaux auxquels il s'est livré. Citons parmi ses ouvrages : 1° un grand travail sur les aluns, 2° un article sur les réactifs de l'iode, 3° *Notice historique sur la poudre colon*, 4° *Toxicologie du phosphore*, 5° *Des altérations et des falsifications du vin et des moyens physiques de les reconnaître*, etc.

COUCY (Robert de), ou de Guines, était par sa mère petit-neveu de Jean de Bailleul, roi d'Ecosse. Il devint chanoine et chantre de l'église de Cambrai vers 1524. Il fut élevé à la dignité de prévôt en 1534. Robert de Coucy était ami des lettres, qu'il paraît avoir lui-même cultivées. On conservait à la bibliothèque de la métropole de Cambrai, divers manuscrits qu'il avait fait conditionner à ses frais, entre autres un beau missel sur vélin.

COUET (Bernard), abbé de Fontmorigny dans le Nivernais, naquit en 1669. Il fit de bonnes études en théologie; et dès l'an 1705, M. Colbert, archevêque de Rouen, le choisit pour l'un de ses grands vicaires. Soupçonné d'être l'auteur ou le coopérateur du *Cas de conscience*, il fut obligé de produire et de mettre sous les yeux de son archevêque une *Déclaration* de ses sentiments que l'on trouva insuffisante et qui fut suivie de deux autres dont les prélats ne furent pas non plus complètement satisfaits. Enfin une *Quatrième Déclaration* leva tous les doutes. Voyez sur cette affaire *Histoire de Bossuet* par M. de Bausset. Plus tard, on l'invita à écrire contre le *Témoignage de la vérité* par le janséniste Laborde. Il le promit, dit-on, et n'en fit rien. On lui attribue certaine *Lettre* et autres opuscules peu favorables aux Jésuites. Le cardinal de Noailles, dont il partageait les doctrines, le nomma en 1718 chanoine de Notre-Dame de Paris. A la fin pourtant, l'abbé Couet ouvrit les yeux sur les erreurs du parti auquel jusque-là il paraissait dévoué. M. de Vintimille, successeur du cardinal, lui conféra en 1755 l'abbaye de Fontmorigny. Une belle et honorable carrière semblait lui être promise quand la mort lui fut donnée de la manière la plus odieuse. Un scélérat, sans qu'on ait jamais connu le motif qui lui inspira ce crime, donna à l'abbé Couet un coup de poignard le 50 avril 1756, au moment où il venait de célébrer la messe. Il expira dans la nuit suivante. L'assassin, garçon chapelier, nommé Nicolas Lefebvre, dit Legrand-Hardi, fut condamné par le parlement à être rompu vif. L'abbé Couet était fort lié avec l'illustre chancelier d'Agnesseau.

COUPIN (Pierre-Alexandre), né à Sévres en 1780, sut attacher son nom et sa mémoire à la renommée du célèbre peintre Girodet. Chef de bureau à l'administration des domaines, il ne fut pas tellement absorbé par ses travaux administratifs qu'il n'ait pu se livrer avec succès à l'étude et à la culture des arts. Après avoir voyagé en Italie, il retrouva à Paris l'un de ses frères parmi les élèves privilégiés de Girodet; et bientôt il se concilia aussi l'amitié de ce grand homme. Ce fut dans ces entretiens que Coupin acheva son éducation artistique et littéraire. Le recueil intitulé *Revue encyclopédique* renferme près de cent cinquante articles signés de lui et presque tous consacrés à l'examen des travaux du statuaire, du peintre, du graveur. Il coopéra aussi à d'autres grands ouvrages d'une manière efficace, comme le prouvent les notices qu'il a insérées dans le Dictionnaire de la conversation. Mais le principal objet de son culte et de ses labeurs fut Girodet, ainsi que nous l'avons dit. Il mit la dernière main à quelques œuvres inachevées de ce grand maître, sur la vie et les travaux duquel il a fait une bonne notice mise en tête d'une édition donnée par lui des *Œuvres posthumes de Girodet Trioson, peintre d'histoire, suivies de sa correspondance*. Coupin est décédé à Paris le 15 décembre 1841.

COURSON (Louis de), supérieur-général de Saint-Sulpice, naquit en 1799 à Nantes, d'une famille ancienne, fort populaire dans la Bretagne. Placé d'abord au petit séminaire de Nantes, il y révéla bientôt une foi vive et une piété tendre. Après la rhétorique, il vint continuer ses études à Paris. Nonobstant les répugnances de son père, qui voyait en lui le seul héritier de sa race, il voulut embrasser l'état ecclésiastique. M. de Guérines, évêque de Nantes, l'associa à l'administration de son diocèse comme vicaire général; ce qui ne l'empêcha point

de s'affilier à la compagnie de Saint-Sulpice, dont il conservait toujours un cher et précieux souvenir. Sa vie s'écoulait dans la pratique des vertus et dans l'accomplissement des devoirs sans nombre qui lui étaient imposés. Lorsque épuisé de fatigue il tomba malade en 1844, au point que ses jours furent en danger. Le supérieur de Saint-Sulpice exigea alors qu'il voyageât pour se rétablir. A cet effet, il parcourut la France, visita Lyon, Avignon, Aix, Marseille, puis Rome, où il fut accueilli par le pape Grégoire XVI et par divers cardinaux avec une grande bienveillance. Après quelques mois de séjour ou plutôt de pèlerinage en Italie, Coursou revint en France; puis, sur l'avis des médecins, il fit un voyage en Allemagne. A son retour on lui confia la direction du séminaire d'Issy, où sa santé se rétablit enfin parfaitement. L'abbé Garnier, supérieur-général de Saint-Sulpice, étant mort, la Compagnie n'hésita pas à le remplacer par Louis de Coursou, qui d'abord recula épouvanté devant un si grave emploi, mais qui ensuite s'y dévoua avec une pleine ardeur et un succès complet. Il administrait ainsi la Compagnie depuis cinq ans, lorsqu'en janvier 1850 sa santé s'altéra de nouveau. Il voulut néanmoins faire, comme de coutume, la visite des séminaires de province dirigés par les prêtres de Saint-Sulpice. En mars, son état fut tellement désespéré qu'on dut lui administrer les derniers sacrements. Il faut lire les détails de cette mort édifiante (avril 1850) dans l'article que M. Aurélien de Coursou a consacré à son parent : *Ami de la Religion*, t. cxlvii, p. 514, 520, 584.

CRAAN (Guillaume-Benjamin), naquit à Batavia (île de Java), où son père, d'origine hollandaise, remplissait des fonctions élevées. Il était docteur en droit à l'université de Leyde, et il fut nommé ingénieur de première classe du département de la Roër, puis inspecteur-vérificateur du cadastre du département de la Lippe. Les arts graphiques de la Belgique lui doivent plusieurs travaux, entre autres le plan de la bataille de Waterloo. Craan mourut le 16 juin 1848.

CRAHAY (Jacques-Guillaume), professeur de physique et d'astronomie à l'université de Louvain, naquit à Maestricht le 3 avril 1789. De l'étude d'un notaire où on l'avait placé, son goût le porta vers l'étude des sciences, auxquelles il s'appliqua avec ardeur sous la direction du professeur Minkellers, à qui est due la découverte du gaz de la houille. En février 1817, le disciple remplaça son maître dans la chaire de physique et d'histoire naturelle à l'Athénée royal de Maestricht. Crahay, durant les loisirs que lui laissait l'enseignement, se plaisait à faire des excursions scientifiques, d'où il revenait toujours avec provisions abondantes et utiles. Il fut l'un des promoteurs de la création de l'université catholique de Louvain, où il prit tout naturellement sa place. Il était en outre membre de l'Académie royale des sciences et belles-lettres de Belgique. Une maladie longue et douloureuse interrompit trop tôt la carrière de cet homme distingué et l'empêcha de mettre la dernière main à quelques uns de ses ouvrages. Il est mort le 21 octobre 1855. M. l'abbé de Ram, recteur de l'université, a prononcé sur la tombe l'éloge de ce savant professeur qui était en même temps un excellent catholique. On a de J.-G. Crahay : vingt mémoires environ sur des observations météorologiques, autant de rapports et notices sur différentes questions de physique, imprimés dans les Mémoires et Bulletins de l'Académie.

mie royale de Belgique, et dans plusieurs journaux scientifiques, entre autres dans la *Revue des revues*. Il a en outre laissé de nombreux matériaux manuscrits.

CRESCENTINI (Girolamo), soprano célèbre, surnommé l'Orphée italien, naquit près d'Urbino en 1769, et débuta à Rome en 1788. Les villes de Padoue, Venise, Milan, Vienne et Lisbonne l'accueillirent successivement avec le plus grand enthousiasme. Napoléon, l'ayant entendu à Vienne, dans *Roméo et Juliette*, en fut si charmé qu'il lui fit offrir des avantages considérables pour l'attirer en France, et le nomma chevalier de la Couronne de fer. Crescen-

tini resta à Paris jusqu'en 1812, puis se retira à Milan comme professeur de chant. Ce célèbre chanteur était aussi un compositeur distingué. On lui doit un recueil de vocalises très-estimé et une *Prière de Roméo* qui excita l'admiration générale. Il est mort à Naples en 1846.

CURMER (Alphonse-Alexandre), né à Paris le 28 juillet 1805, décédé en cette ville le 28 août 1855, était connu de tous les typographes et libraires-éditeurs. On lui doit d'heureuses découvertes et des perfectionnements dans la stéréotypie, ainsi qu'un nouveau système de musique stéréotypée.

D

DAGONEL (Pierre), écrivain ascétique, naquit en 1583, à Lifou-le-Grand, village de Lorraine. Des son enfance, un goût bien décidé le porta à la vie religieuse et contemplative. Il choisit l'ordre de Saint-Ignace et entra au noviciat en 1605. Après avoir subi avec distinction les différentes épreuves, il enseigna pendant quatre ans la philosophie; puis ce saint prêtre se consacra au salut des âmes pendant le reste de sa vie, qu'il termina pieusement à Pont-à-Mousson en 1630. On lui doit les ouvrages suivants: *le Chemin du ciel, nommément pour les nobles et les personnes de qualité, tiré des écrits et de la vie de saint François de Sales*, Nancy, 1627; *Traité des Indulgences*, in-8°, Nancy, 1626; *les Dévotes Pensées touchant la connaissance et l'amour de Dieu et de Jésus-Christ, recueillis des ouvrages de saint François de Sales*, in-16, Paris, 1631; *Dosithee, ou la Vocation religieuse*, in-12, Paris, 1635; *Scala sanctorum*, in-12, Paris, 1658; *le Miroir des riches touchant le bon usage des richesses pour mériter le ciel*, in-8°, Paris, 1641; *Officium christianum in usu sacrae communionis*, in-12, 1645, 1647.

DAGUERRE (Louis-Jacques-Mandé), dont le nom est désormais immortel pour avoir découvert la photographie, et trouvé moyen de fixer, avec l'instrument appelé à cause de lui daguerréotype, les images fugitives produites par la lumière, naquit à Cormeilles-en-Parisis, le 15 novembre 1787. De concert avec l'habile peintre Bouton, il créa le diorama, dont on connaît les magiques illusions. Daguerre, dignement récompensé par le gouvernement, alla vivre dans une sorte de retraite au village de Bry-sur-Marne, près de Paris, et y mourut le 17 juillet 1851. On visita, au cimetière de Bry, le tombeau que lui fit élever la Société libre des beaux-arts de Paris. A New-York, les photographes lui ont consacré aussi un riche monument.

DANDELIN (Pierre-Germinal), né au Bourget, près Paris, le 12 avril 1794, était tout jeune encore lorsque ses parents allèrent s'établir en Belgique. Il fit ses études au lycée de Gand; et au mois d'août 1813 il obtenait le premier prix de mathématiques spéciales. Reçu à l'Ecole polytechnique, il fut bientôt appelé sous les drapeaux pour défendre la France envahie. Blessé d'un coup de lance au combat livré sous Paris le 30 mars 1814, il retourna en Belgique après la bataille de Waterloo. Là, il s'occupa

d'abord de poésie, et composa même des ouvrages pour le théâtre. Sa famille réussit à le détourner de cette voie périlleuse; Dandelin revint aux sciences, et certes il eut raison. Le gouvernement belge lui confia plusieurs missions en Allemagne et en Angleterre, pour comparer les établissements scientifiques et l'exploitation des mines de ces pays avec les institutions analogues de Belgique. En 1830, Dandelin rentra dans la carrière militaire et fut nommé commandant de la légion d'artillerie de la garde urbaine de Bruxelles. Bientôt après, devenu major du génie, il dut se rendre d'abord à Ypres, puis à Gand. Plus tard il redevint homme d'études et professeur de physique à l'Athénée de Namur, sans cesser de servir dans l'armée. En juin 1841, on l'appela au commandement du génie dans les places de Bruxelles, Louvain et Villevorde. Cette nouvelle situation était d'accord avec tous ses vœux; aussi se trouva-t-il à plaindre lorsque, peu de mois après, on l'envoya à Liège comme directeur des fortifications. Au mois de décembre suivant, M. Nothomb, ministre de l'intérieur, lui fit décerner la croix de Léopold, à titre de membre de l'Académie royale. Nommé colonel du génie le 1^{er} août 1843, il revint à Bruxelles. Bientôt après, l'Académie lui décerna le titre de directeur, honneur qu'il méritait bien, lui qui y siégeait depuis vingt-quatre ans. Dandelin est mort le 13 février 1847. Il a publié un grand nombre de savants mémoires, dont on trouvera la nomenclature dans l'*Annuaire de l'Académie royale de Belgique*, 1848, page 159.

DARCET (Jean-Pierre-Joseph), digne fils du chimiste Jean Darcet, digne petit-fils du célèbre Rouelle, naquit à Paris le 31 août 1777. Sa première éducation se fit au château de Sainte-Palaye, avec celle des enfants du propriétaire, M. Clément; puis il suivit les cours de chimie faits par son père au collège de France. En 1801, la place d'essayeur des monnaies lui fut adjugée en concours public; et dès lors le jeune Darcet se signala, soit en remplissant des missions scientifiques de la part de l'Institut, soit en publiant des mémoires de chimie d'une grande valeur. Un décret impérial, daté d'Amsterdam, 15 octobre 1811, le nomma membre honoraire du Comité consultatif pour la fonte des monuments de bronze. En 1815, Guyton de Morveau l'adjoignit à ses derniers travaux sur le diamant. Durant la même année, il découvrit l'art

d'extraire en grand la gélatine des os au moyen d'un acide. Il est le créateur des premières fabriques de potasse, de soude artificielle et d'alun; il apporta d'utiles perfectionnements à diverses autres branches d'industrie. Membre de l'Académie des sciences et commissaire-général des monnaies, Darcet est mort le 2 août 1844. Le plus grand nombre de ses mémoires ont été rassemblés par les soins de M. Grouvel, son neveu.

DAVID (Adrien), qui vivait dans la première moitié du xvi^e siècle, était tout à la fois religieux prémontré de Vicoigne et licencié en théologie de l'université de Douai. M. Arthur Dinaux (*Archives historiques et littéraires du Nord*, nouvelle série 1. 58 et 60.) cite de lui les deux ouvrages suivants : 1^o *Thrësor sacré de plusieurs belles et précieuses reliques conservées et honorées en l'abbaye de Vicoigne, de l'ordre de Prémontré, avec une chronique abrégée de la même maison*, Valenciennes, Van Vervliet, MDCXXXIV, in-8^o, 188 pages, dédié à l'abbé Mathias Bar; 2^e édit., MDCXXXV, in-8^o, 166 pages; 2^o *Triomphe et entrée glorieuse des sacrés reliques de l'abbaye de Vicoigne, faite en la ville de Valenciennes le 3 de septembre 1654*, Valenciennes, Van Vervliet, MDCXXXV, in-8^o, 222 pages. Foppens, qui n'a connu que le premier de ces deux traités, qualifie Adrien David *licentiatus in abbazia duccena*. Au lieu d'*abbazia*, c'est sans doute *academia* qu'il a voulu dire.

DAVID (Pierre-Jean), célèbre statuaire, naquit à Angers en 1792 et fut élève de Rolland. Dès 1811, il obtint le premier grand prix de Rome. Indiquons ses principales œuvres : la statue colossale du roi René, à Aix; les bustes de François I^{er}, d'Ambroise Paré, de Louis XVI, de Camille Jourdan et de Visconti; le monument et la statue de Bonchamp, le mausolée du général Foy au Père-Lachaise; la statue du grand Condé à Versailles; les statues de Racine, de Talma; les bustes de Béchard, de Casimir Delavigne, de Jérémie Bentham, de Fénelon, de Montesquieu, de Rouget de l'Isle; le groupe de la Vierge et de Saint-Jean de la cathédrale d'Angers; le monument de Fénelon à Cambrai; les monuments des maréchaux Lefebvre et Suchet, de Burek; la façade méridionale de l'Arc du Cours à Marseille; les bustes de Lacépède, de Casimir Périer, de Kératry, Grégoire, Rossini, Moncey, Siéyes, Barrère, lady Morgan; le fronton du Panthéon; le Philopemen du jardin des Tuileries devant le pavillon Marsan; une collection de médaillons de la plupart des célébrités de la première moitié du xix^e siècle. David est mort au commencement de janvier 1856; il était depuis trente ans membre de l'Académie des beaux-arts.

DEBROSSE (Robert), originaire du diocèse de Reims, naquit le 26 mars 1768. Il était étudiant en théologie au moment où la révolution ferma les séminaires et ouvrit les prisons. Notre jeune lévite fut incarcéré; mais il trouva moyen de s'échapper, et parvint en Allemagne, où il reçut l'ordre de la prêtrise. Revenu en France quand cela fut possible, il entra en 1801 dans la Société de la Foi, qui ne faisait que de naître. On le chargea bientôt d'enseigner les humanités en un pensionnat que venait d'ériger à Lyon le P. Pierre Roger. Cette école, qui portait ombrage à la police, fut supprimée au bout de six mois, de sorte que les deux pères durent se rendre à Belley, où ils étaient appelés par la population et où ils réorganisèrent le collège, qui devint, comme on sait, l'un des plus florissants de la France. Le P. Debrosse, qui en fut le supérieur, unissait à une

parfaite mansuétude de caractère toute la fermeté, toute la sévérité même qu'exige un tel emploi. Lorsqu'en 1808, une mesure de l'autorité supérieure dispersa les Pères de la Foi, le P. Debrosse partit pour Metz, où on lui confia les fonctions d'aumônier de l'hôpital Saint-Nicolas. A cette époque, les livres irréligieux et anti-sociaux circulaient partout, même dans les derniers rangs du peuple; le P. Debrosse remédia pour sa part à ce fléau, en créant, à l'aide du charitable Potot, officier en retraite, une bibliothèque pour le prêt gratuit des bons livres. Cette œuvre salutaire ne fut point bornée à la cité messine; elle se propagea au loin, au midi comme au nord de la France. A la Restauration, la Compagnie de Jésus se réorganisa en France sous son nom primitif; et le P. Debrosse fut employé efficacement à la direction de plusieurs petits séminaires. On se souvient de la haine aveugle qu'un certain parti manifestait alors contre les hommes religieux et contre toute espèce de congrégation. Notre doux et fervent missionnaire faillit périr un jour de la main de ceux qui prêchaient sans cesse tolérance et liberté des cultes. Il était supérieur de la résidence de Laval lorsqu'il mit au jour son premier ouvrage : c'est une suite de méditations et de lectures adaptées aux besoins de l'état ecclésiastique. On fait grand cas de ce livre, qui fut plus tard suivi d'un autre ayant pour titre : *le Mois angélique*. Le P. Debrosse mourut à Laval le 18 février 1849.

DEBUSSCHER. Voyez BUSSCHER.

DEBUSSI (Pierre-Louis-Edouard) naquit en 1789, à Rouvrel en Picardie. Bien qu'élevé dans une école centrale, genre d'établissement où la religion n'était point enseignée avec grand soin, il conserva la foi et la piété dont il avait puisé le germe au sein de sa famille. Il fit son cours de philosophie à Saint-Sulpice, et dès lors, sa vie fut consacrée tout entière aux œuvres chrétiennes. Il entra dans la Compagnie de Jésus et fut chargé de professer les humanités au collège de Montdidier. Cette maison ayant été supprimée en décembre 1812 par l'autorité impériale, Debussi, avec plusieurs de ses collègues, se retira au séminaire d'Amiens; puis il reçut des vicaires-généraux du diocèse la direction de la maîtrise des enfants de chœur de la cathédrale. Vers la fin d'octobre 1814, on le nomma professeur d'humanités à Saint-Acheul, et il fut promu au sacerdoce en février 1815. M. d'Ambray, alors chancelier de France, qui connaissait le mérite du P. Debussi, le pria de venir présider à l'éducation de ses enfants; mais le pieux jésuite résista délicatement à cette proposition séduisante, et demeura attaché au service spécial de l'institut de Saint-Ignace. Non content de se livrer à la prédication et aux autres devoirs du saint ministère, il sut trouver encore du temps pour composer quelques œuvres édifiantes. Ainsi, il mit au jour le *Nouveau Mois de Marie*, petit livre écrit avec onction, intérêt et simplicité, qui ne parut qu'après la mort de l'auteur et fut accueilli avec une faveur toute particulière. Il avait préparé encore l'*Unique Sauveur de la France*, auquel la mort l'empêcha de mettre la dernière main. Enfin il laissa aussi un *Plan de lectures classiques*, qui fut publié en 1827. On y trouve, a-t-on dit, quelque chose du ton simple et paternel qui distingue les écrits de Fénelon et de Rollin. La santé du P. Debussi s'altéra de bonne heure; dès le mois de mai 1821 il sentit les approches de la mort et s'y prépara dignement. Cette mort eut lieu le 9 février 1822.

DEHAUT (Louis-Joseph), né à Chièvres, province de Hainaut, le 30 décembre 1803, joignait à une intelligence précoce une ardeur passionnée pour le travail. Il acheva en trois ans ses humanités; ses condisciples de même année refusaient de concourir avec lui; on le faisait passer dans un cours supérieur, et là encore il remportait les premiers prix. En 1850, il se montra partisan de l'émancipation belge. Il fut attaché à la rédaction du *Courrier belge*, feuille très-répandue, et y publia des articles remarquables sur le droit public et sur l'enseignement. En 1855, on le nomma secrétaire du sénat académique. Dans ces nouvelles fonctions, il rédigea la *Statistique complète de l'Université belge depuis 1817*, et le *Catalogue systématique et raisonné des archives universitaires*. Ces travaux, vraiment excessifs, hâtèrent sa mort, arrivée le 1^{er} juillet 1841. Parmi un grand nombre d'écrits qu'il a composés pendant sa trop courte existence, citons : *Mémoire sur la vie et la doctrine d'Ammonius Saccas, chef d'une des plus célèbres écoles philosophiques d'Alexandrie*, in-4^o. 1830, couronné par l'Académie de Bruxelles; *Essai historique sur la doctrine de Platon*, 1837.

DELCROIX (Fidèle-Marie-Joseph), né à Carenci près d'Arras, le 19 octobre 1790, était âgé de seize ans lorsqu'il fut appelé à Metz pour travailler avec son frère aîné, alors fondé de pouvoir du receveur-général de la Moselle. C'est là que, tout en se familiarisant avec les travaux de finances et de comptabilité, il prit le goût des lettres et de la poésie. Revenu à Cambrai en 1817, il avait déjà produit des opuscules marqués au coin d'une imagination saine et fleurie. Son père remplissait en cette ville les fonctions de receveur municipal; et quand il vint à mourir, en 1821, Delcroix, qui déjà jouissait d'une juste considération, fut désigné pour le remplacer. Il sut toujours faire marcher de front les devoirs de sa place et les labeurs littéraires qui remplissaient ses heures de loisir. Tour à tour membre, secrétaire annuel et secrétaire-perpétuel de la Société d'émulation de Cambrai, il rendit à cette compagnie savante les services les plus signalés jusqu'en 1829, époque où une sorte de dégoût sembla s'emparer de lui. Sa santé dès lors aussi parut s'altérer; mais ce fut seulement vers 1842 que la médecine reconnut chez lui une affection organique qui devait lui être funeste et qui l'emporta le 6 août 1845. Delcroix, qui était membre d'un bon nombre d'académies, a publié : 1^o *Herminie, poème imité du Tasse, suivi de poésies diverses*, in-18; 2^o *Discours de Cicéron pour le poète Archias*, traduction, in-18; 3^o *Poésies*, in-12, Paris, 1829; 4^o *Fleurs d'outre-Rhin*, in-18, Cambrai, 1845; 5^o *Lettre sur l'abbaye du mont Saint-Eloi*; 6^o *Notice sur un bas-relief sculpté par les frères Marsy et représentant la prise de Cambrai en 1677*; 7^o *Lettre sur le souterrain du ferme à Cambrai*; 8^o *Lettre sur Bermerain, commune du canton de Solesmes*; 9^o *Lettre sur le château d'Esne*; 10^o *Lettre sur la cathédrale actuelle de Cambrai*; 11^o *Notice sur le château de Selles, à Cambrai*. Tous ces opuscules sont insérés dans les *Mémoires de la Société d'émulation*. Une notice assez ample a été publiée sous ce titre : *Fidèle Delcroix, sa vie et ses ouvrages*, par A. Le Glay, in-12 de 100 pages, Cambrai, février 1844. C'est un hommage de l'amitié.

DELECOURT (Victor-H.-J.), né à Mons en 1806, mort à Bruxelles le 16 novembre 1855, fut un linguiste habile et judicieux. Delecourt fit de l'idiotisme

flamand son étude de prédilection. Il a publié sur la matière un grand nombre d'articles que l'on retrouve surtout dans les recueils périodiques suivants : *de Broederhand*, *de Noordstar*, *het Taelverbond* et *de Eendragt*. Dans ses livres et articles, il s'est tellement identifié avec sa langue d'adoption, qu'au lieu de s'y nommer *Delecourt*, il a soin de signer toujours *Van den Hove*, traduction fidèle de ce nom. Son principal ouvrage a pour titre : *De la langue flamande, son passé et son avenir*, in-8^o, Bruxelles et Leipzig, 1844. « Cet ouvrage, dit M. J. de Saint-Genois (*Messager des sciences historiques* de 1855, page 505), est un des plus solides et des mieux raisonnés qui aient paru chez les Belges en faveur de la renaissance de la langue flamande. »

DELESSERT (Etienne), né à Lyon en 1755, d'une famille protestante jadis réfugiée en Suisse, vint se fixer à Paris en 1777. Là il établit et dirigea une succursale de la maison de banque fondée à Lyon par son père. Il contribua aussi à donner une grande extension à la fabrication des tissus de gaze, et il eut une part, en 1782, à l'établissement de la caisse d'escompte, d'où est née la banque de France. On lui doit la première compagnie d'assurance contre l'incendie. Détenu en 1792, il ne recouvra la liberté qu'après le 9 thermidor. Il se remit aux opérations économique-industrielles, introduisit en France les moutons mérinos d'Espagne, et inventa diverses machines qui ont contribué aux progrès de l'agriculture. Il est mort à Paris en 1816.

DELMOTTE (Henri-Florent), archiviste de l'Etat à Mons et bibliothécaire de la ville, est mort trop jeune pour avoir produit ce que ses études et ses débuts faisaient espérer. Voici l'index de ses ouvrages ou mieux de ses opuscules : *Mes Pensées*, ou *Petites Idées d'un cerveau étroit*, Mons, 1819. *Recherches historiques sur Gilles, seigneur de Chin, et le dragon*, in-8^o, 1825; *Cantique spirituel en forme de complainte*, 1826; *le Réveil*, 1850; *le Candidat à la royauté*, vaudeville, 1831; *Notice sur le général Lahure; Scènes populaires montoises*; *Notice sur Philibert Delmotte*, 1854; *les Tournois de Chaurenci*, 1855; *Biographie de Roland Delattre*; diverses notices insérées dans les *Archives du Nord*, notamment celles de Gilles de Boussu, historien de Mons; *la Comtesse d'Albany*, le *Marquis du Chasteler* et *Philippe Brasseur*. Delmotte, né à Mons le 20 juin 1798, y est mort le 7 mars 1856. La Société des bibliophiles belges a publié en 1856 une bonne notice sur Delmotte, par M. Frédéric Hennebert, avec notes, portrait et fac simile d'écriture. On lit aussi dans le supplément de la *Biographie universelle* un article du baron de Reiffenberg, qui a en outre formé des notes pour la rédaction de la notice précitée.

DELOY (Jean-Baptiste-Aimé), né à Plancher-Bas, près de Lure (Haute-Saône), en 1798, fit de bonnes études à Besançon, puis, après avoir suivi les cours de droit de Toulouse et de Strasbourg, obtint le grade de docteur en cette faculté. La vie dissipée qu'il mena à Paris le mit bientôt dans la triste nécessité de fuir vers des contrées lointaines. Arrivé au Brésil, il eut le talent de se faire remarquer de l'héritier du trône, qui le chargea de la rédaction d'un journal. Lorsqu'en octobre 1822, cet héritier devint empereur sous le nom de Don Pédro, Deloy publia dans son journal un projet de constitution qui, peu de temps après, fut loi de l'empire. Mais les Français portèrent bientôt ombrage aux natu-

rels du pays, et notre publiciste se vit contraint de reprendre le chemin de sa patrie. Dès lors, il ne cessa de promener dans une partie de l'Europe son existence inquiète et mal-aisée. En 1826, il était à Lyon, où il fondait une *académie provinciale* qui ne subsista pas longtemps. En 1830, on le voit à Besançon, publiant des poésies dans lesquelles l'auteur imite avec un certain succès le rythme *lamarinien*. Séduit lui-même par ce prestige, Aimé Deloy laissa mettre le nom *Alphonse de Lamartine* au bas d'une ode adressée par lui à M. de Chateaubriand, retiré alors près de Genève. Cette substitution de nom ne laissa pas que de faire du bruit; et l'on fut amené à dire que le pauvre Deloy avait pris l'habitude de ne vivre que d'emprunt; ce qui était, hélas! trop vrai au point de vue pécuniaire. Cet écrivain, qui d'ailleurs ne manquait pas de mérite, est mort en très-bon chrétien à Saint-Etienne, le 25 mai 1854.

DELPORTE (François) est digne de tenir place parmi ceux qui ont imprimé une heureuse impulsion à l'agriculture. Né en 1746 à Boulogne-sur-Mer, il suggéra aux cultivateurs de son pays la pensée de supprimer les jachères en multipliant les prairies artificielles et en donnant un soin spécial à l'élevage des bestiaux et à la culture des végétaux fertilisants. Il démontra aussi les avantages de la rotation des récoltes ou, si l'on veut, de l'assolement. Enfin Delporte enseigna encore des procédés nouveaux pour la dessiccation des plantes fourragères et la germination des grains. Ajoutons que ce fut lui qui le premier cultiva la pomme de terre en grand dans le nord de la France. Honoré en 1785 d'une médaille d'or par la Société d'agriculture de Paris, dont il fut ensuite membre correspondant, Delporte fonda une Société agricole à Boulogne, où il est mort le 6 février 1819. Il a publié un bon *Memoire sur l'éducation des troupeaux*, in-8° 1791; et de plus, avec Henri, une *Description topographique du district de Boulogne-sur-Mer, de son agriculture et des moyens de l'améliorer*, in-8° 1798. M. Lissès, président de la Société d'agriculture de Boulogne, est auteur d'une notice biographique sur François Delporte. Voyez aussi *Précis de l'histoire de Boulogne-sur-Mer*, par M. le docteur Bertrand, II, 399.

DELSART (Guillaume-Auguste) s'est fait un nom comme sténographe et aussi comme auteur de quelques écrits dignes de mémoire. Né à Valenciennes le 26 novembre 1780, il s'exerça de bonne heure à cet art nouveau qui avec la plume suit la parole humaine dans sa rapidité. Ce qui avait été pour son enfance une distraction et un amusement lui valut plus tard une position lucrative, un emploi distingué. Sténographe en chef du *Moniteur*, sténographe du roi sous Charles X et sous Louis-Philippe, il conserva ces fonctions importantes jusqu'à la révolution de 1848. Delsart est mort à Paris le 28 avril 1855. On lui doit : *Relation détaillée du sacre de Charles X*, in-12, Paris, 1825; *Voyage du roi au camp de Saint-Omer*, Paris 1827. Delsart était mieux que personne en position de faire ces récits, puisqu'il avait suivi le roi tant à Reims qu'à Saint-Omer. Il a publié aussi diverses notices dans le recueil périodique que dirige M. Arthur Dinaux, sous le titre *Archives historiques et littéraires*,... Il est auteur de l'article *Sténographie* dans l'*Encyclopédie du XIX^e siècle*, et de l'*Introduction au Traité de la sténographie* que devait publier l'*Artiste*, revue de Paris.

DEMANNE (Louis-Charles-Joseph) doit tenir son rang parmi les hommes des ingués qui, à toutes les époques, ont occupé des emplois supérieurs dans le vaste dépôt littéraire connu sous le nom de *Bibliothèque de la rue Richelieu*. Né à Paris le 11 septembre 1773, il commença par occuper un poste subalterne dans les bureaux de la Compagnie des Indes. En mars 1791, il fut employé au cabinet des médailles sous la direction de l'illustre Barthélemy; mais il n'y demeura pas longtemps; il sut qu'on l'avait dénoncé comme royaliste et s'éloigna de Paris. Arrivé en Vendée, où s'organisait une armée royale, il y servit quelque temps comme volontaire. Quand la terreur cessa, il revint à Paris et obtint une petite place à la bibliothèque nationale, où son mérite le fit bientôt distinguer et lui procura un prompt avancement. La mort de Capperonnier le fit nommer en novembre 1820 à la place de conservateur et administrateur du département des imprimés. Il opéra dans le dépôt des améliorations importantes. Plus de trois cent mille volumes furent rangés méthodiquement par ses soins et devinrent enfin accessibles au public. Ce savant, aussi modeste que laborieux, publia dans plusieurs recueils différentes notices sur la géographie. On lui doit encore un *Nouveau Recueil d'ouvrages anonymes et pseudonymes*, œuvre posthume imprimée en 1854. Il projetait la publication des *Oeuvres de Danville* avec notes et commentaires. Il n'a paru que deux volumes de ce grand travail, in 4°, imprimerie royale, 1854. Demanne est mort à Paris le 23 juillet 1852.

DEMONSTIERS DE MERINVILLE (René), évêque de Chambéry, naquit en 1742 dans le Limousin. Après avoir été chanoine, grand-archidiacre et vicaire-général de Chartres, il fut promu à l'évêché de Dijon en 1786. Lors du serment schismatique demandé au clergé, il se retira en pays étranger; et revenu de bonne heure dans sa patrie, il s'efforça d'adhérer au concordat sur l'invitation du pape, qui le nomma évêque de Chambéry et le chargea d'administrer le diocèse de Lyon en attendant le cardinal Fesch pourvu de cet archevêché. Les opposants ne manquèrent pas de lui susciter des difficultés de plus d'un genre. Grâce à l'influence salutaire de démonstiers, le culte catholique, longtemps interdit à Genève, y fut rétabli. La vieillesse et les infirmités le forcèrent en 1815 de donner sa démission. L'année suivante le gouvernement lui conféra un canoniceat de Saint-Denis. Ce prélat vénérable, qui, sous la Restauration, fut gratifié d'un logement au château de Versailles, est mort en novembre 1829.

DENMAN (Thomas), dont les ancêtres paternels avaient exercé la médecine avec honneur pendant plusieurs générations, est né à Bakewell, comté de Derbyshire, en 1779. Le barreau, sa première carrière, lui valut de grands succès et le prépara aux emplois très-élevés qu'il devait occuper ensuite. Entré au parlement en 1818, il sut bientôt se placer au rang des plus illustres orateurs de cette assemblée, entre Brougham et Lambton. Il est vrai que ce fut peut-être autant sous l'influence de l'esprit de parti que grâce à son génie personnel. Le fameux procès de la reine d'Angleterre fournit à lord Denman une occasion solennelle de déployer toute son éloquente énergie. La cité de Londres le nomma son *common-sergeant* en 1822. La reine, placée enfin sur le trône, l'admit dans son conseil et lui décerna successivement de hautes distinctions. Devenu *attorney-général* en 1828, il fut, sous le roi Guillaume IV, pair du royaume, créé chevalier en 1850,

et, en 1854, grand-juge de la cour du banc du roi. Les infirmités de la vieillesse l'obligèrent en 1850 de prendre sa retraite. Revenu ainsi à la vie privée, il acheva paisiblement une carrière d'abord très agitée et mourut le 22 septembre 1854 à Stock-Albany, dans le Northamptonshire. On a caractérisé ainsi les résultats principaux de l'administration de cet homme éminent : consolidation des libertés, raffermissement des institutions du pays, réforme de nombreux abus, abolition de la traite des nègres, perfectionnement de l'éducation populaire et diffusion des connaissances utiles, tolérance des opinions dans les limites de la loi. Ces résultats, du reste, sont contestés plus ou moins par les hommes du parti opposé.

DENONVILLE (Jacques-René de Brisay, marquis de), né en 1657, fut nommé en 1684 gouverneur du Canada. Il y déploya, contre les oppressions des Anglais et des Iroquois, une valeur et une habileté soutenues. La colonie lui donna des témoignages de ses vifs regrets, lorsque Louis XIV le rappela en 1687 pour être sous-gouverneur du duc de Bourgogne. Denonville avait une grande amitié pour Fénelon. Les démarches qu'il fit afin de réconcilier l'évêque de Chartres avec l'auteur du *Télémaque* en sont une preuve. Lorsque Philippe V alla prendre possession du trône d'Espagne, il fit partie de sa suite. Le marquis de Denonville est mort en septembre 1710.

DENT (Maximilien Le), né en 1619 à Bergues-Saint-Winoc, entra à l'âge de dix-huit ans dans la compagnie de Jésus, où il ne tarda point à se faire un beau nom comme théologien. Il professa pendant plusieurs années à Louvain et y fut préfet des études dans le collège de sa compagnie. Son mérite le fit connaître du comte de Monterey, gouverneur des Pays-Bas, qui le choisit pour confesseur. Le P. Le Dent, qui mourut à Bruxelles le 30 mars 1688, a publié les ouvrages suivants : *De attritione ex metu gehennæ ejusque cum sacramento penitentia sufficientia*, in-4°, Malines, 1667 ; *Responsio ad epistolam familiarem exim. P. Christiani Lupi pro sufficientia attritionis cum sacramento*, in-4°, Malines, 1668 ; *Responsio ad ænium theologicum P. Francisci Farvacques*, in-4°, Malines, 1669. Le P. Honoré Fabri a reproduit dans son *Apologeticæ doctrinæ moralis Societatis Jesu*, in-folio, Lyon, 1670, ces trois traités du P. Le Dent, où il combat l'opinion de Chrétien Lupus (de Wulf) et de François Farvacques, touchant la nécessité de l'amour de Dieu pour être réconcilié dans le sacrement de pénitence.

DEPPING (Georges-Bernard), bien que né à Munster en 1784, doit être considéré comme français, puisqu'il est venu en France dès 1805, il s'y fit naturaliser et ne cessa d'y demeurer. Son premier ouvrage fut une traduction du livre anglais intitulé : *la Vaccine combattue dans le pays où elle a pris naissance*, in-8°, 1807. Il publia ensuite bon nombre de petits traités destinés à l'éducation des jeunes gens, sans préjudice d'articles fournis à la *Biographie universelle*, aux *Annales des voyages*, au *Magasin encyclopédique*, etc. En 1820 l'Académie des Inscriptions couronna son *Histoire des expéditions maritimes des Normands au x^e siècle*. Il mit ensuite au jour une *Histoire de la Normandie depuis Guillaume-le-Conquérant jusqu'à la réunion de cette province à la France* ; une *Histoire des Juifs au moyen-âge* ; enfin une *Histoire du commerce entre le Levant et l'Europe*, que l'Académie couronna encore en 1828. La collection des *Documents inédits de l'histoire de France*, contient deux autres labours de Depping, savoir : *Règlement sur les arts et métiers*

de Paris au xiii^e siècle, ou *Livre des métiers d'Etienne Boileau*, in-4°, Paris 1857 ; *Correspondance administrative sous Louis XIV*, in-4°, Paris. Cette dernière publication, inachevée lorsque Depping mourut en 1835, a été continuée par M. Guillaume, son fils. L'*Annuaire de la Société des antiquaires de France*, 1854, offre une notice sur Depping par M. Alfred Maury.

DESPARS (Jacques) fut médecin de Charles VII, roi de France, et de Philippe le Bon, duc de Bourgogne. On ne connaît pas l'époque de sa mort. Il est auteur des ouvrages suivants : 1^o *Glossa interlinearis in practicam Alexandri*, in-4°, Lyon, 1504 ; 2^o *Explanatio in Avicennam una cum textu Avicennæ a se castigato et expolito*, 4 vol. in-folio, Lyon, 1498. On trouve encore quelques dissertations médicales de Jacques Despars dans certaines compilations oubliées. Ce médecin était ecclésiastique ; car on voit qu'il fut pourvu successivement de deux canonicats dans le chapitre de Cambrai.

DESPORTES (Charles-Edouard Boscheron), né à Paris en 1753, était maître des requêtes à la Cour des aides lorsque la révolution éclata : il se rangea soudain parmi les défenseurs de la royauté, tout en accueillant les améliorations raisonnables que réclamait la marche de l'esprit humain. Aussi fut-il incarcéré à plusieurs reprises pour crime de fidélité. En 1811, il était conseiller à la cour impériale d'Orléans. Elevé en 1814 à une présidence de chambre, il se démit au 20 mars 1815. L'ordonnance du 5 septembre 1816 l'atteignit comme beaucoup d'autres royalistes, et le priva d'une pension de 5,000 francs que lui faisait le roi, depuis sa rentrée, à titre d'homme de lettres. Plus tard, une partie de cette rémunération fut rétablie. Sa mauvaise santé l'obligea en 1823 de solliciter sa retraite, qui lui fut accordée avec le brevet de président honoraire. Desportes est mort à Orléans le 20 janvier 1832. On lui doit : *Mémoire sur les changements projetés dans l'ordre judiciaire*, in-8°, Paris, 1817 ; *Eloge de M. de Varicourt, évêque d'Orléans*, in-8°, Paris, 1823. C'est lui qui a fourni à la *Biographie universelle* les Notices de tous les papes, et d'autres articles importants. Il a été publié à Orléans une Notice nécrologique sur Boscheron Desportes.

DESTOUCHES (Louis-Camus, chevalier), naquit en 1668, et suivit de bonne heure la carrière des armes. Ce fut lui qui commanda en chef l'artillerie durant les campagnes de Flandre de 1710, 1711 et 1712. Dans cette dernière année, au siège de Douai, il reçut une blessure grave qui le força au repos pour le reste de la campagne. Il est notoire que le célèbre d'Alembert fut le fruit des liaisons de Destouches avec M^{me} de Tencin. Fénelon, tout en blâmant la légèreté de conduite du chevalier, lui portait beaucoup d'amitié. « Soyez, lui disait-il, aussi bon pour vous-même que vous l'êtes pour vos amis. » Destouches est mort le 11 mai 1726.

DEVILLE (Pierre-François-Albéric), fils d'un commerçant d'Angers, naquit le 15 avril 1775. Son père, qui voulait le soustraire au service militaire de la république, l'envoya à l'hôpital de Sens, que dirigeait alors un habile praticien nommé Soules. Celui-ci s'attacha à Deville, lui donna sa fille en mariage et lui procura un emploi à l'hôpital. En 1798, Deville fut nommé au concours professeur d'histoire naturelle à l'Ecole centrale d'Auxerre. En 1810, il reprit ses études

médicales, et parvint à se faire un nom parmi les accoucheurs de Paris. Il est mort du choléra, le 25 avril 1852. La nomenclature de ses principaux ouvrages prouve qu'il a cultivé tout à la fois les sciences et les lettres; toutefois c'est surtout dans la littérature légère qu'il s'est signalé: *Rapport des travaux de l'Ecole centrale de l'Yonne*, in-8°, 1799; *Discours pour la fête de l'agriculture*, in-8°, Auxerre, 1801; *Bièvrana*, ou *Esprit du marquis de Bièvre*, in-18, Paris, 1800; *Dissertations sur des os fossiles trouvés à Pontigny (Yonne)*, in-8°, Auxerre, 1801; *Mémoire sur un aloès qui a fleuri dans le département de l'Yonne*, in-8°, ibid., 1801; *Mémoire sur la manufacture de cristaux du Mont-Cenis (Côte-d'Or)*, in-8°, ibid., 1802; *Mémoire sur les insectes qui dévorent la vigne*, in-8°, Auxerre, 1802; *Voyage aux grottes d'Arci, suivis de poésies fugitives*, in-18, Paris, 1805; *Révolutionnaire*, ou *Anecdotes, épigrammes et saillies relatives à la révolution*, in-18, Paris, 1805, sous le pseudonyme de *Philana*. Il est en outre auteur de poésies légères et de plusieurs vaudevilles. Deville a été l'un des collaborateurs de la *Biographie universelle*.

DEVIRIEU (Aimé), né vers 1782 à Lyon, fut, au sortir de l'enfance, destiné à la carrière commerciale. Envoyé dès l'âge de seize ans à Amsterdam en qualité de commis-voyageur, il y fut atteint de la variole; et cette maladie lui donna une telle laideur qu'il n'osa plus revenir en France et s'embarqua pour Constantinople. Là ses connaissances linguistiques lui procurèrent une place dans la légation française, poste qu'il occupa durant sept ans, et qui lui permit d'apprendre le grec moderne et l'arabe, outre l'allemand et le latin qu'il savait déjà. Il résolut enfin de revenir en France; mais le vaisseau qui le ramenait ayant été pris par des pirates anglais, Devirieu fut jeté sur la côte de Naples, où des Lyonnais le secoururent. Rentré dans sa famille, qui n'avait plus de ses nouvelles depuis son départ d'Amsterdam, il fonda à Lyon une maison de commerce et de commission pour la Hollande. Ce genre de labeur ne l'empêcha point de s'occuper de littérature et de poésie. En 1825 il renonça au commerce et se retira à la campagne. En 1829, la plus belle partie de sa fortune lui fut enlevée par une banqueroute. Alger venait d'être conquis par la France. Devirieu, qui n'avait point oublié la langue arabe, se rendit dans cette nouvelle colonie, où il mourut en novembre 1834. Il avait, dès 1814, publié un opuscule intitulé: *Du nouvel ordre des choses*, in-8°, Lyon. Il est aussi auteur de plusieurs chansons de circonstance, dont l'une est devenue populaire sous ce titre: *le Chant français*. Durant sa retraite à la campagne, il composa un ouvrage qui devait avoir quatre volumes, dont le premier a paru sous ce titre: *Ebauche d'un cours préliminaire d'histoire naturelle*, in-8° Lyon, 1829. Les tomes II et III n'ont pas été achevés; mais le quatrième fut mis au jour la même année.

DEVOS (Laurent), maître des enfants de chœur de la cathédrale de Cambrai et musicien célèbre pour son temps, vivait au XVI^e siècle. La Croix du Maine lui attribue plusieurs *chansons* et *motets* qui ont été imprimés. Il mourut en 1580, victime du baron d'Inchy, qui, ayant usurpé le pouvoir souverain de l'évêque de Cambrai, et croyant voir de l'opposition dans Laurent Devos, le fit pendre et étrangler sans autre forme de procès.

D'HERBIGNY (P.-F.-X. Bourguignon). La ville de Laon le vit naître en 1772, le 4 décembre.

Il appartenait à une famille honorable dont quelques membres s'étaient déjà distingués. Introduit dans le monde par le marquis de Condorcet, qui avait reconnu de bonne heure son mérite, il fut nommé secrétaire du Comité d'instruction publique dès l'origine de cette institution; il eut le bon esprit de se tenir en garde contre l'exagération des idées révolutionnaires que professaient ses amis les plus puissants. A la mort du roi Louis XVI, il s'enfuit de Paris et vint chercher un refuge à Haubourdin, près de Lille. Là, il se livrait à des études fort sérieuses, lorsque MM. de Choiseul, de Vibray et de Montmorency, qu'un naufrage avait jetés sur les côtes de France, furent arrêtés comme émigrés, contre le droit des gens, et amenés dans les prisons de Lille. D'Herbigny se constitua leur défenseur, et poursuivit sans relâche l'œuvre de leur délivrance, qui eut lieu enfin à l'avènement du premier consul Bonaparte. Ces trois hommes illustres demeurèrent toujours les amis de M. D'Herbigny, qui ne quitta point Haubourdin tant que Napoléon fut sur le trône. Ce fut dans cette retraite qu'il composa ses trois tragédies: *Hercule et Polyxène*, *Absalon*, *les Parthes*. Il fut promu en mars 1816, au rectorat de l'académie de Grenoble, et en mars 1817, à celui de l'académie de Rouen. Le 1^{er} août 1820, sous le ministère du duc de Richelieu, dont il partageait les vues politiques, il fut nommé censeur à Lille et bientôt après secrétaire-général de la préfecture du Nord. Quand M. de Villèle devint président du conseil, D'Herbigny se trouva dans l'opposition et se mit à écrire sur la politique. Sa *Revue de l'Europe* en 1825, imprimée sans nom d'auteur, fit beaucoup de bruit et fut attribuée à plusieurs hommes éminents de l'opinion libérale. Ses *Nouvelles Lettres provinciales*, pamphlet virulent, provoquèrent des poursuites. D'Herbigny ne voulait rien moins que protestantiser la France et changer la dynastie. Réfugié en Belgique, il fut accueilli par le roi Guillaume, dont il devint en quelque sorte l'ami. Il publia, durant son séjour en ce pays, des écrits où il annonçait la révolution de 1850. Quand elle fut accomplie, il refusa, comme la plupart de ceux qui l'avaient amenée, de s'y associer. Il mourut à Loos près de Lille, le 15 mars 1846. Nous n'avons point énuméré complètement les publications de cet écrivain; on en trouvera la nomenclature et l'analyse dans une notice spéciale qui a pour auteur M. E. Saint-Maurice Cabany.

DIDIER (Jean-Paul) naquit en 1758 à Upie dans le Dauphiné. Avocat au parlement de Grenoble, il signa l'un des premiers la supplique au roi pour le rappel des magistrats exilés. Dans ce factum on demandait la convocation des états-généraux et que le tiers-état fût représenté en nombre égal aux deux autres ordres réunis. Enfin il se montra zélé partisan des innovations révolutionnaires. Bientôt pourtant les excès et les désordres du nouveau régime le désillusionnèrent comme tant d'autres. Menacé dans sa liberté et dans son existence parce qu'il ne suivait plus le torrent fatal, il s'expatria et ne reentra en France qu'après la chute de Robespierre. Didier se rallia avec enthousiasme à Bonaparte après la révolution du 18 brumaire 1799. A l'époque du Concordat, en 1802, il publia sous ce titre, *Retour à la religion*, une brochure qui fit sensation et qui était évidemment l'expression de la pensée du gouvernement. D'un esprit turbulent et inquiet, Didier se jeta dans différentes spéculations industrielles qui

ne réussirent pas. A l'époque de la Restauration, il espéra être récompensé de son zèle contre-révolutionnaire. N'ayant pas obtenu ce qu'il voulait, il devint ennemi acharné des Bourbons. En 1816, à la tête de cinq à six cents paysans, il vint attaquer la garnison de Grenoble aux cris de Vive l'Empereur ; il comptait organiser dans cette ville, où il avait de nombreux complices, un soulèvement général. Ayant échoué, Didier se sauva en Piémont, où il fut arrêté et livré aux autorités françaises. Traduit devant la cour prévôtale de Grenoble, il fut condamné à mort et exécuté avec vingt-un des conjurés.

DIEPENBROCK (Melchior, baron de), né le 9 janvier 1798 à Bocholt près Munster, était issu de l'une des plus anciennes familles de Westphalie. De tout temps cette maison avait fourni des hommes distingués à l'Eglise, à l'armée et aux emplois politiques. Lui-même ayant suivi d'abord la carrière militaire, il était dans l'armée un bon et brillant officier de cavalerie. Une vocation irrésistible le porta ensuite à se consacrer au service des autels ; il fit des études théologiques à Munich. Ordonné prêtre, ses vertus et ses capacités le mirent en évidence, et il fut promu à l'évêché de Breslau en 1845. Le pape Pie IX, voulant dignement honorer les mérites qui le distinguaient, revêtit Diepenbrock de la pourpre romaine en 1850. Cet homme éminent par son savoir est mort en 1852.

DIEULIN, né en 1795, fut d'abord curé de Bourdonnay, décanat de Vic, diocèse de Metz. Mgr de Forbin-Janson, qui se connaissait en hommes, fit passer le modeste curé de Bourdonnay au poste de vicaire-général. Bientôt l'exil du premier pasteur imposa au vicaire-général tout le poids de l'administration diocésaine ; et l'on peut dire que M. Dieulin surmonta avec sagesse et habileté toutes les difficultés de l'époque. Il mourut le 15 mars 1847, après avoir publié quelques excellents livres et opuscules sous les titres suivants : *Guide des curés dans l'administration temporelle des paroisses* ; *le Bon Curé au XIX^e siècle* ; *Question de la liberté d'enseignement*.

DIEZICKSENS (Eugène-Zettermann), né en 1826, mort à Anvers le 10 octobre 1855, s'est fait connaître par plusieurs drames et romans, dont le plus ancien est *Rowna*. Il a reçu des couronnes académiques, à Gand, pour un roman intitulé *Monsieur de Lichterwerde* ; à Deynze, pour *Simon Cockermoes* ; à Bruxelles, pour un *Traité de l'influence du français sur le développement intellectuel des populations flamandes* ; à Anvers, pour un *Aperçu historique de l'art en Belgique*. Plusieurs ouvrages de ce jeune écrivain ont été traduits en français et en anglais.

DINGÉ (Antoine), écrivain fécond qui n'a point jouti de sa renommée, dont un autre a su tirer honneur et profit, naquit à Orléans le 2 mai 1759. M. Villenave, devenu possesseur des manuscrits immenses de Dingé, y a trouvé une multitude de faits curieux et inconnus touchant l'histoire littéraire du siècle dernier. Sylvain Maréchal, Garnier, Désormeaux et d'autres encore, n'ont pas craint de se parer de ses dépouilles et d'usurper la gloire qui appartenait à cet écrivain aussi simple et aussi modeste qu'infatigable. Antoine Dingé est mort du choléra, à Paris, le 25 avril 1832.

DINNE (Emmanuel-Joseph), fils d'un huissier du conseil provincial de Namur, naquit le 2 octobre 1765. Au moment d'achever ses études en

médecine, il se trouva tout à coup animé d'idées belliqueuses qui changèrent sa destinée. On était en 1789 ; les Belges s'insurgeaient contre l'empereur Joseph. Dinne préféra un brevet de lieutenant au diplôme de docteur. On le vit tour à tour à Lille, à Paris, agissant et parlant dans le sens de la rébellion et de la philosophie moderne. Envoyé dans la Vendée, il sut pourtant concilier ses devoirs avec les droits de l'humanité. Ayant soustrait à la mort un jeune officier vendéen prisonnier, Dinne perdit ainsi ses titres à l'avancement. Il était, avec son bataillon, enfermé en la ville d'Angers, lorsqu'il fut tué le 25 mars 1796. Son éloge fut prononcé solennellement à la fête civique du 10 prairial an iv (29 mai 1796). « Il était, dit son panégyriste, aussi bon écrivain que brave soldat. » Il a publié un *Mémoire historique sur Vander Mersch*, 5 vol. in-8°, Lille, 1791. On conserve dans sa famille les quatre premiers actes d'une tragédie intitulée : *Richilde, veuve de Bauduin, comte de Flandre*. Il en avait composé une autre ayant pour titre *Saul*, qui, dit-on, fut représentée au Théâtre-Français. Voyez la biographie d'Emmanuel Dinne, *Œuvres diverses* du baron de Stassart, p. 423.

DISSAUX (Bruno - Benjamin - Léopold - Joseph) naquit à Ourthon (Pas-de-Calais) le 6 mars 1792. Promu à la prêtrise en 1816, il fut d'abord attaché au clergé de la cathédrale d'Arras comme vicaire. En 1826, l'académie d'Arras se l'associa en qualité de membre résidant. En 1828 il fut nommé curé de St-Nicolas à Boulogne, où il se concilia la confiance de tous ses paroissiens. Ce fut surtout pendant son séjour à Boulogne que l'abbé Dissaux s'appliqua à l'étude de la science dite exégèse biblique. Rappelé à Arras en 1858 pour occuper un canonicat, il reçut les titres honorifiques de vicaire-général, d'archidiacre et de supérieur des communautés religieuses. Il continua à consacrer ses loisirs à l'étude persévérante de la langue hébraïque, et eut le courage de traduire mot à mot de l'hébreu en français tout l'*Ancien Testament*. Cet ouvrage est resté manuscrit. L'abbé Dissaux est mort subitement en janvier 1854.

DODE DE LA BRUNERIE (Guillaume), fils d'un notaire de Geoire, dans le Dauphiné, naquit en 1775. Il commença par se distinguer comme officier du génie dans les campagnes d'Egypte, d'Allemagne et d'Espagne : ce fut lui qui dirigea en 1809 le siège de Saragosse, et en 1810 celui de Badajoz. Lors de nos désastres en Russie, il sut se maintenir dans Glogau jusqu'à la paix. En 1825, il commanda en chef le génie pour l'expédition d'Espagne ; son influence et ses avis contribuèrent beaucoup au succès de cette guerre : aussi fut-il, à son retour, créé pair de France avec le titre de vicomte. Président du conseil des fortifications à partir de 1840, il dirigea en cette qualité l'œuvre immense des fortifications de Paris, qu'il acheva en cinq années. Le bâton de maréchal lui fut donné en 1847, à titre de juste récompense. Dode de La Brunerie, qui déjà avait rédigé les travaux de siège dans l'*Expédition d'Egypte*, publia depuis un *Précis des opérations devant Cadix*. Il est mort en 1851. Pour bien connaître le maréchal Dode, il faut lire l'excellente Notice que le général Moreau lui a consacrée en 1852.

DOEPKE (Jean-Chrétien-Charles), né le 11 mars 1805 à Saint-Georges en Allemagne, s'annonça de bonne heure comme orientaliste ; mais une mort prématurée vint l'arrêter le 19 juin 1830, tandis

qu'il se trouvait à Paris. Les ouvrages suivants prouvent qu'il devait aller beaucoup plus loin : *Commentaire philologique et critique sur le Cantique de Salomon*, Leipsig, 1829; *Glossarium chrestomathicæ syriacæ J. D. Machaelis accomodatun, annotationibusque historicis, criticis, philologicis auctum*, Gœttingue, 1829; *Herméneutique des écrits sacrés*, Leipzig, 1852.

DONARELLI (Charles), issu d'une famille qui a produit plusieurs médecins célèbres, naquit à Rome le 21 novembre 1797. Dès le 21 septembre 1816, âgé au plus de 19 ans, il obtenait un grade élevé dans l'université de la *Sapience*, et en juillet 1818, on lui décernait une médaille d'or pour des travaux relatifs aux accouchements. Le diplôme médical d'honneur lui fut adjugé en 1820. D'année en année, on le comblait de nouvelles distinctions, non-seulement à Rome, mais encore à Naples et en d'autres villes de la péninsule. Associé à diverses académies, il devint directeur du jardin botanique de Rome, et professeur de botanique médicale de cet établissement. A son vaste savoir, le docteur Donarelli joignait un caractère noble et bienfaisant; aussi les savants les plus illustres recherchaient son amitié et son entretien toujours plein de charme. Chrétien sincère et fervent, il est mort le 28 décembre 1851, entre les bras de son fils unique, le docteur Attilio Donarelli, qui a publié, dans les *Memoires de l'Académie des nouveaux Lyncées*, deux dissertations posthumes de son père.

DONNISSAN (le marquis de), général vendéen, se montra tout d'abord parmi les insurgés, lors du soulèvement qui eut lieu au mois d'avril 1795. Après avoir été en prison à Bressuire avec son gendre Lescure et sa fille M^{me} de La Rochejaquelein, il retourna en Vendée, où les chefs le saluèrent par des cris de joie. Plus d'une fois il se signala dans cette armée de l'Ouest insurgé, qui lui avait décerné le grade de premier maréchal-de-camp. Ce fut lui qui, pour empêcher les prisonniers républicains de servir encore soudain contre lui, leur fit tondre la tête à tous. En juillet 1793, il fut nommé gouverneur de la Vendée et des pays adjacents. Plusieurs fois ensuite, il battit les troupes républicaines; mais enfin, surpris après le combat de Savenay, Donnis-san chercha en vain à se frayer un passage sur la Loire: il fut atteint par un corps républicain, et conduit à Angers, où il mourut sur l'échafaud.

DONOUGHMORE (Richard - Hely - Hutchinson, comte de), fils aîné de John-Hely secrétaire d'Etat pour l'Irlande, naquit à Dublin le 29 janvier 1756. Il fit ses études de droit à Oxford, et prit le grade de docteur à Dublin, au collège de la Trinité, dont son père était prévôt. Député par la ville de Cork à la chambre des communes du parlement irlandais, il y soutint avec talent et succès la cause catholique. Il fut ensuite directeur des douanes en Irlande. La mort de sa mère en 1788 lui procura le titre de baron de Donoughmore. Son père avait été constamment le défenseur des droits catholiques: lorsqu'il mourut en 1795, le fils fut invité par la population irlandaise à le remplacer comme défenseur de la même cause, à laquelle il se voua sans réserve. Ce ne fut point sa faute si les vellétés du gouvernement en faveur de ce parti si longtemps opprimé n'eurent pas de suite. Ses votes au parlement furent toujours dictés par le sentiment le plus généreux. Aussi, après sa mort, qui advint le 25 août 1825, l'Association catholique décida,

le 10 novembre suivant, de rendre à sa mémoire un hommage solennel en lui confirmant le titre de patron des catholiques.

DOSSIN (Pierre-Etienne), naturaliste distingué, né à Liège le 7 février 1777, est mort en la même ville le 26 décembre 1852. Lors de la création des écoles centrales liégeoises, Dossin, qui y fut admis, était déjà assez initié aux études botaniques pour être capable de diriger les herborisations du professeur suédois A. Rozin. Plus tard, il vint à Paris, et suivit les cours d'Antoine-Laurent de Jussieu, qui le prit en amitié et le gratifia un jour de l'exemplaire du *Systema naturæ* de Linnée, dont J. J. Rousseau s'était servi pour ses herborisations de l'île St-Pierre. Rentré dans sa ville natale, notre jeune naturaliste contribua singulièrement à vulgariser la culture et l'usage de la pomme de terre, pour laquelle le peuple avait témoigné jusque-là beaucoup de répugnance. Il fut en cela l'heureux coopérateur de la famille Froidart. Lorsque De Candolle entreprit d'écrire la *Flore française*, le préfet de l'Ourthe recut, comme tous ses collègues, l'ordre de fournir des documents locaux à l'illustre botaniste. Ce fut P. Dossin qui, sur la demande de l'autorité, rédigea en 1806 un *Catalogue des plantes spontanées du pays de Liège*. L'ouvrage, dédié par l'auteur à son ami l'abbé Ramoux, à qui l'on doit l'industrie des chapeaux de paille, n'a pas été imprimé; mais il a joui dans le temps d'une bonne et véritable publicité, grâce à la réputation de l'auteur. De Candolle en a tiré bon parti, de même que M. Du Mortier pour sa *Florula belgica*. Les deux seuls auteurs du modeste Dossin qui aient été mis au jour par la voie de l'impression, se trouvent dans le *Journal d'agriculture pratique du royaume de Belgique* et dans la *Belgique horticole*: l'un traite des cas d'empoisonnement des chevaux et du bétail par la petite douve; l'autre a pour sujet la *Substitution du vaccinium vitis idææ à l'arbutus uva ursi et les moyens de la reconnaître*. Il a joui du reste, avant de mourir, de l'honneur bien doux pour un naturaliste de voir son nom appliqué à une plante. Un des amis de Dossin lui dédia, sous le nom de *Dossinia marmorata*, une charmante orchidée de l'île de Java.

DOZENNE (Pierre) naquit à Alençon en 1662. Entré jeune encore dans la Compagnie de Jésus, ses vertus et son intelligence remarquable lui firent confier la charge de provincial et d'assistant de France. Voici l'indication de ses principaux ouvrages : *la Divinité de Jésus-Christ par ses œuvres*, in-12, Paris, 1688; *la Morale de Jésus Christ*, in-4°, Paris, 1686; *Vérités nécessaires pour inspirer la haine du vice et l'amour de la vertu*, in-12, Paris, 1703, 1730; *le Monde condamné par lui-même*, in-12. Le P. Dozenne est mort le 19 janvier 1728.

DROLLING (Michel-Martin), peintre d'histoire et de portraits justement renommé, était fils de Martin Drolling également peintre célèbre. Né à Paris en 1786, il obtint en 1810 le prix de Rome, pour son tableau *la Colère d'Achille*. L'illustre Girodet, dans un rapport à l'Institut, séance du 5 octobre 1816, signala le talent déjà élevé et original dont notre artiste faisait preuve par son œuvre *la Mort d'Abel*. A partir de cette époque, Drolling ne cessa point de produire et de se faire remarquer. *Orphée perdant Eurydice*, *le Bon Samaritain*, *la Séparation d'Hercule et de Polyxène*, *Saint Surin reçu par saint Amand évêque de Bordeaux*, *la Force et la Prudence*, *la Foi descendant sur terre*, *la Communion*

de la reine Marie Antoinette, Louis XII proclamé père du peuple, Jésus au milieu des docteurs de la loi, le cardinal de Richelieu mourant. L'Armistice signé à Marengo, qui ornent aujourd'hui les musées, les églises, les galeries des palais, etc., sont là pour justifier le choix que fit l'Académie des beaux-arts en nommant Michel Drolling successeur de Guérin dans la section de peinture. Il achevait, pour l'église Saint-Sulpice de Paris une décoration monumentale, quand la mort l'enleva le 9 janvier 1851.

DROZ (François-Xavier-Joseph), qui appartenait à une famille parlementaire, naquit à Besançon le 30 octobre 1775. Il commença par servir dans l'armée pendant trois années au début de la révolution. Il suivit comme engagé volontaire le bataillon du Doubs, dont il devint capitaine. A son retour, il fut nommé professeur à l'Ecole centrale du Doubs et chargé de la chaire d'éloquence. Lorsqu'en 1802 cette école fut supprimée, Droz vint se fixer à Paris, où il occupa longtemps un emploi dans l'administration des droits-réunis. Il fut élu membre de l'Académie française en 1824, et de l'Académie des sciences morales en 1855. Entre ses nombreux ouvrages, il suffit de citer : *Lina, ou les Enfants du ministre Albert*, 5 vol. in-12, 1805, roman où l'auteur veut démontrer qu'on peut trouver des vertus dans tous les partis; *Essai sur l'art d'être heureux*, in-18, 1806, plusieurs fois réédité; *Eloge de Montaigne*, in-8°, 1812; *Etudes sur le beau dans les arts*, in-8°, 1815; *Economie politique*, 1829 et 1846; *Histoire du règne de Louis XVI*, 3 vol. in-8°, 1845. Peu de temps avant sa mort, qui arriva le 9 novembre 1850, Droz, éclairé des lumières de la foi, avait fait paraître deux écrits : l'un intitulé *Pensées sur le christianisme, preuves de sa vérité*; l'autre, *Aveux d'un philosophe chrétien*. A propos de son *Essai sur l'art d'être heureux*, on a dit de l'auteur qu'il méritait de jouir du bonheur dont il traçait la voie.

DRUILHET (Julien) naquit à Orléans le 8 janvier 1768. Déjà diacre et sous-principal du collège de sa ville natale, quand l'autorité révolutionnaire imposa au clergé le serment constitutionnel, il n'hésita point à le refuser et à chercher un asile contre la persécution. Il fut ordonné prêtre à cette époque périlleuse, par Mgr de Maille, évêque de Saint-Papoul, dans la maison d'un boucher de Paris. Quand le concordat eut rendu la paix à l'Eglise, Druilhet passa quelques années à Lyon, où il dirigea l'éducation d'un jeune homme appartenant à une famille distinguée. Là il connut les PP. de la Foi, et finit par se rendre avec son élève dans leur collège de Montdidier. Ce fut durant son séjour dans cette maison qu'il eut le bonheur de procurer des secours aux cardinaux persécutés et à Pie VII lui-même prisonnier à Saône. Il fut en outre l'un des agents que le souverain pontife chargea de répandre le bref dirigé contre le cardinal Maury, usurpateur de l'Eglise de Paris. On le rechercha à Montdidier; mais il sut être introuvable, à l'aide du nom de Bollet qu'il substitua au sien. Obligé de rester longtemps caché, il consacra les loisirs forcés de sa retraite à faire un extrait des plus beaux passages des sermons du P. Lejeune, dont il eut soin de corriger le style. Ce travail, imprimé plus tard en 4 volumes sous le titre *Pensées du P. Lejeune*, re-ut du public un accueil très-favorable. Druilhet recouvra enfin la liberté à l'époque de la Restauration. Ce fut alors qu'il sollicita et obtint son admission dans la Compagnie de Jésus. En 1820, après l'attentat du

12 février, l'Association paternelle des chevaliers de St-Louis chargea le P. Druilhet de prononcer l'éloge funèbre de la royale victime. Son discours, qui a été imprimé, fut trouvé fort touchant. En septembre 1821, le P. Lorient lui remit la direction de la maison de St-Acheul, qui continua de prospérer sous ce chef habile, comme du temps de son prédécesseur. Du reste, au mois de février 1824, le P. Druilhet dut quitter St-Acheul pour remplir d'autres fonctions dans la résidence de Paris. Conduit à Rome l'année suivante par le père provincial, il y fit la profession des quatre vœux entre les mains du général de la Compagnie. Le provincialat de France lui fut confié en janvier 1830. Trois ans plus tard il fut désigné, avec le P. Deplace, pour concourir à l'éducation de M. le duc de Bordeaux, mission délicate que le P. Druilhet aurait refusée, s'il se fût agi d'un prince encore placé près du trône, mais qu'il accepta pour un élève dans l'exil. Il demeura donc à Prague jusqu'au mois de novembre 1834. De là il revint à Lyon, et gouverna pendant six ans la résidence que la Compagnie y possédait. Puis il alla à Toulouse en la même qualité, et y mourut le 30 août 1843.

DRUON () naquit à Busigny en 1744. Après de bonnes études il entra dans la célèbre congrégation des Bénédictins de Saint-Maur. Il fut élu prieur de l'abbaye de Saint-Germain-des-Près à Paris, travailla activement avec dom Brial et dom Clément au grand *Recueil des Historiens des Gaules et de la France* dont l'Institut continue la publication. Il coopéra surtout à la rédaction du xiv^e volume. Lors de la dispersion des ordres monastiques en 1791, le laborieux disciple de saint Benoît trouva des consolations dans l'étude. En 1798 sa réputation d'homme de savoir et de probité le fit nommer bibliothécaire du corps législatif. Dans ces fonctions il sut se concilier par son affabilité obligeante les sympathies universelles. Ce prêtre éclairé reçut de Napoléon la croix de la Légion d'honneur. Don Druon est mort à Paris le 4 octobre 1855.

DUBET (A.), né à Châteauroux vers 1750, fut un naturaliste de quelque mérite. Néanmoins on ne connaît de lui qu'un seul ouvrage : *Muriographie ou Instruction nouvelle sur le ver-à-soie et sur le mûrier*, in-8°, Grenoble, 1770. Ce livre, qui contient de curieux détails et de bons préceptes sur la culture du mûrier, a donné lieu à des *Reflexions critiques* par Ruffet, intendant des manufactures du Languedoc, in-8°, Paris 1773.

DUBOIS (Etienne-François), né le 19 mai 1765 à Orléans, fut ordonné prêtre en 1787. Professeur au collège de sa ville natale à l'époque de la constitution civile du clergé, il refusa le serment qu'elle prescrivait et partit pour l'exil durant lequel il habita constamment la Suisse. Lors du concordat, Mgr Bernier, évêque d'Orléans, le nomma aumônier de l'hôpital-général de cette ville, puis, en 1805, lui confia la direction du séminaire épiscopal, dans l'organisation duquel il eut pour coopérateur le vénérable P. Mérault, oratorien. En 1820, il fut nommé curé de la paroisse Saint-Paul, la plus importante d'Orléans, qu'il dirigea pendant quinze ans avec tout le zèle, toute la charité, toute la prudence qui caractérisent le bon pasteur. Il devint ensuite vicaire-général, puis doyen du chapitre. Là encore il fit preuve de tant de vertus, de tant de capacités, qu'on le citera longtemps comme un modèle de la vie ecclésiastique. L'abbé Etienne Dubois a rendu son âme à Dieu le 11 décembre 1849.

DUBOIS S.-SEVERIN (Jean-Marie), né à Saint-Brieuc le 6 février 1799, fut jugé digne, n'étant que diacre encore, d'être choisi par son évêque pour l'un des professeurs du petit séminaire établi dans l'ancien collège de Plouguernevel. Ordonné prêtre à vingt-trois ans, il fut d'abord vicaire à Lannion, puis professeur d'Écriture sainte au grand séminaire de Saint-Brieuc. Son zèle pour l'apostolat évangélique le fit entrer bientôt dans la Société des Missions de France fondée par l'abbé Rauzan. M. l'évêque de Saint-Brieuc, qui voyait avec regret s'éloigner un sujet si recommandable, le rappela. Tour à tour curé de deux paroisses importantes, il fut bientôt placé à la tête du grand séminaire épiscopal. Par malheur sa santé ne put suffire à ses travaux et à son zèle; il mourut le 19 août 1852. Il a publié quelques opuscules : *la Science de la prière; Essai sur la vie spirituelle; un Traité sur l'aumône*, et une *Dissertation théologique sur cette question : Doit-on donner l'absolution aux enfants qui ne communient pas encore?* M. l'abbé Tresvaux a donné dans *l'Ami de la religion*, une notice sur Jean-Marie Dubois-Saint-Séverin.

DUBUC (Alexis), controversiste renommé, naquit à Sens vers 1640. Après avoir fait profession le 28 avril 1669 chez les Théatins de Paris, il se dévoua à la polémique religieuse contre le protestantisme. Les conférences qu'il tint durant plusieurs années, attiraient tous les dimanches une foule de dissidents qui toujours l'écoutaient avec intérêt et qui souvent ensuite abjuraient entre ses mains. En 1698, il assista au chapitre général de son ordre qui s'assembla à Rome, où le pape Innocent XII lui donna des témoignages d'estime et le nomma professeur de théologie à la Propagande. Le P. Dubuc, mort au couvent de Saint-André della Valle en 1709, a laissé : *Discours pour la Fête-Dieu*, Paris 1674; *Élévations sur les O de l'Avent*, in-18, 1681; traduction française du *Combat spirituel* du P. Scupoli, Paris 1695; édition italienne du même ouvrage, dédiée au cardinal de Bouillon, 1698. Alexis Dubuc se montra toujours favorable à Fénelon dans l'affaire du livre des *Maximes*.

DUBUC (Guillaume), savant auteur de nombreux travaux et mémoires pharmaceutiques, naquit le 29 janvier 1764, à Sierville, près Pavilly, en Normandie. Remarqué durant sa première éducation par l'archevêque de Rouen, cardinal de La Rochefoucault, il puisa dans cette protection d'heureux encouragements pour l'avenir. Son goût le porta de bonne heure vers l'étude de l'histoire naturelle, qu'il put cultiver à l'aise dans le laboratoire de pharmacie où sa famille le plaça. Bientôt il vint à Paris; et, sous les auspices de l'illustre Baume, sous ceux même de Lavoisier, il put s'initier sans réserve aux découvertes de la chimie moderne. Dès l'an 1798, il publia un *Mémoire sur les moyens d'obtenir à moindres frais les liqueurs spiritueuses, notamment le genièvre*. À la fin de ce mémoire, il indique un moyen simple pour constater la présence du miel dans les sirops. Vers la même époque, il mit au jour *Un Mot sur les inondations et sur leurs effets*. En 1809, quand le prix excessif du sucre faisait tant désirer un moyen d'obtenir cette denrée à l'aide de nos produits indigènes, Dubuc composa et fit paraître un *Mémoire sur l'extraction et les usages du sucre liquide des pommes et des poires, avec l'analyse comparée de cette substance et de la mélasse du commerce*. Ce travail fut suivi d'un supplément dans lequel l'auteur signale un procédé pour déco-

lorer le sucre, procédé qui consiste à neutraliser l'acide malique par le lait bouilli et le clarifier avec l'albumine. En 1817 parut *Mémoire sur quelques propriétés comparées de diverses espèces de charbons provenant du règne végétal, mais spécialement sur leurs qualités hygrométriques*. Puis vint un *Mémoire sur la culture ou fabrication indigène du salpêtre au moyen des végétaux, sans addition de matières animales; un travail chimico-géorgique sur la composition et les différentes propriétés des terres arables*. En résumé, Dubuc publia cent-quinze mémoires, tous en vue d'utilité pratique. On a dit de lui qu'il avait la monomanie du bien public. Cet homme laborieux est mort le 18 octobre 1857. M. le docteur Avenel a publié une *Notice sur la vie et les travaux de Guillaume Dubuc*, in-8°, 1858.

DUCARLA - BONIFAS (Marcellin), connu surtout comme écrivain astronomique, naquit à Vabres dans le Castrais en 1758. Dès son enfance, il manifesta du goût pour l'étude des astres. Retiré à la campagne après la rupture d'un mariage malheureux, il composa un opuscule intitulé : *Des grands mouvements de la matière*, in-12, Castres 1773. Puis il alla à Genève, où, accueilli et encouragé par Saussure, il publia, sous le titre de *Cosmogonie*, neuf mémoires formant 5 vol. in-8°, 1779-1780. Lalande, qui d'abord avait censuré cet ouvrage, se rétracta ensuite et donna son amitié à Ducarla. Celui-ci vint à Paris, et, sous les auspices du même Lalande, de Condorcet et de Diderot, il inséra de nombreux mémoires dans les recueils scientifiques du temps. Il est encore auteur du *Sens complet*, in-8°, Paris. Rentré en son pays, après avoir été deux ans précepteur des enfants de la princesse de Listenois, il mourut à Villeneuve-du-Tarn le 16 avril 1816. On trouva dans ses manuscrits un roman ayant pour titre *Mademoiselle de Romans*.

DUCAURROY DE LA CROIX (A. M.), né à Eu en 1788, vint étudier le droit à Paris, où jeune encore il obtint la chaire de droit romain à la Faculté, poste qu'il occupa jusqu'à sa mort. Dans cette chaire, il eut le grand mérite de débarrasser l'enseignement du droit romain de l'esprit de système; et, par la lucidité de ses leçons, il rendit plus facile la connaissance de cette base de la législation française. Aussi son cours fut-il toujours suivi par un grand nombre d'auditeurs, malgré sa sévérité bien connue. Il a publié les *Institutes de Justinien, traduites sur le texte de Cujas*, 1815; les *Institutes nouvellement expliquées*, 5 vol. in-8°, 1822-1827. Il fut l'un des fondateurs des journaux de droit la *Thémis* et *Revue de la législation*. Ducaurroy est mort à Paris en 1850.

DUCHESNE (Pierre-François), personnage politique de l'époque républicaine en France, naquit à Romans le 10 novembre 1743. Avocat à Grenoble quand la révolution éclata, il s'en montra le chaud partisan. En l'an v (1796), les électeurs de la Drôme le députèrent au conseil des Cinq-Cents. Là il vota toujours avec le parti le plus avancé; néanmoins il repoussa le projet d'interdire aux nobles les emplois publics. Bien qu'opposant au 18 brumaire, il fut l'un des appelés à faire partie du tribunal. Il était président de ce corps lorsqu'après la victoire de Marengo, il prononça l'éloge du général Desaix. Seul avec Carnot, il vota pour le consul à vie. Après quoi il donna sa démission. Rentré dans le barreau, il était bâtonnier de l'ordre quand la mort le surprit à Grenoble le 31 mars 1814. Duchesne est auteur de

Voyage de piété au Mont-Calvaire de Romans en Dauphiné (anonyme), in-18, 1762.

DUCHESNE (Jean), membre de l'Institut, conservateur des estampes à la bibliothèque impériale, était né à Versailles le 28 décembre 1779. Il avait dans ses traditions de famille d'honorables exemples à suivre. Son bisaïeul avait été, sous Louis XIV, prévôt des bâtiments du roi. Son aïeul, Antoine, avait occupé le même emploi et s'était livré à la peinture avec succès. Son père cultiva les sciences naturelles et publia des livres estimés sur divers points de la botanique et de l'horticulture. La révolution, qui supprima cet emploi quasi héréditaire de prévôt des bâtiments royaux, obligea Jean Duchesne de tourner ses vues vers une autre carrière. En 1798 il fut admis comme dernier employé au cabinet des estampes de la ci-devant bibliothèque du roi, où il devait tenir ensuite un rang si distingué pendant un demi-siècle. C'est à lui que ce cabinet des estampes, créé sous Colbert, et singulièrement amélioré par Hugues Joly et Jacques son fils, doit les immenses développements qu'il a pris ensuite et qui en font la plus belle collection connue. Duchesne passa successivement par tous les degrés hiérarchiques de cette belle section de la bibliothèque. « Il n'était pas possible, » a dit M. Desnoyers dans le rapport d'où nous extrayons ceci, « que Duchesne passât sa vie au milieu des œuvres les plus précieuses de la gravure, sans concevoir la pensée d'en rechercher les origines et d'en retracer les vicissitudes. » Aussi publia-t-il successivement trois ouvrages qui font autorité dans l'histoire de la gravure, savoir : *Essai sur les nielles, gravures des orfèvres florentins du x^e siècle*, in-8°, Paris 1826 ; *Histoire de l'origine des cartes à jouer*, qui a paru dans l'*Annuaire de la Société de l'histoire de France* de 1837, et, sous les auspices de la Société des bibliophiles français, en un magnifique in-folio intitulé : *Jour de cartes tarots et de cartes numérales du xiv^e au xviii^e, représentés en cent planches, d'après les originaux, avec un précis historique et explicatif*, Paris 1844 ; *Catalogue raisonné des estampes du Maître de 1466*, appellation usitée pour désigner un graveur allemand anonyme, fort connu des amateurs. On doit en outre à Jean Duchesne : *Musée de peinture et de sculpture ou Recueil des principaux tableaux, statues et bas-reliefs des collections publiques et particulières d'Europe, dessiné et gravé à l'eau-forte par Réveil, avec des notices descriptives, critiques et historiques*, 14 vol. in-8°, Paris 1828-1835 ; *Chefs-d'œuvre de l'école française sous l'empire de Napoléon*, in-folio, Paris Enfin cet homme infatigable a coopéré aussi à la rédaction de diverses collections artistiques très-renommées. Il fut notamment l'un des éditeurs et des collaborateurs les plus actifs de l'*Isographie des hommes célèbres*, 2 vol. in-4°, Paris 1828-1850. Ajoutons qu'il a laissé en portefeuille différentes œuvres inédites que peut-être on publiera un jour. Affilié depuis 1807 à une société dite la *Templerie moderne*, il protesta, avec toute l'énergie de son caractère, lorsque cette compagnie s'avisait de vouloir créer une religion nouvelle. Il proclama hautement qu'il professait la religion catholique, apostolique et romaine, dans laquelle il voulait vivre et mourir. Ce fut en effet avec tous les secours et les consolations maternelles de l'Eglise qu'il rendit l'âme le 4 mars 1855.

DUCHESNE (Joseph), un des plus habiles et des plus savants peintres en miniature, naquit à Gisors

en 1770. Après avoir reçu de son père les premières notions de peinture, il vint à Paris, où il acquit très-rapidement une grande réputation. Il fit les portraits de la plupart des têtes couronnées de l'Europe. Peintre en titre de la cour de France, il représenta sur l'ivoire, avec une perfection de détails et une énergie de modelé peu communes, tous les membres de la famille des Bourbons. La duchesse de Berry, amie des arts, l'avait en grande estime. En 1851 il remporta à l'exposition des beaux-arts la grande médaille d'honneur ; et en 1840 il était chargé par le gouvernement de continuer au Louvre la collection des émaux de Petitot. Il ne fut pas au-dessous de sa tâche. La révolution de 1848 l'arrêta dans cette grande entreprise. Duchesne est mort le 25 mars 1856.

DUCLERCQ (Jacques), fils d'un conseiller de Philippe-le-Bon, et neveu d'un abbé de Saint-Vaast d'Arras, naquit en 1420 et établit plus tard sa demeure dans la capitale de l'Artois. Il est connu surtout comme auteur d'une chronique fort curieuse, 4 vol. in-8°, Bruxelles, 1825 ; reproduite en 1855-1856 dans la collection historique de Buchon. Ces mémoires, écrits d'un façon incorrecte et négligée, doivent être lus avec précaution ; non pas que l'auteur écrive jamais avec l'intention de tromper, mais bien parce qu'il est lui-même crédulement naïf et parfois ignorant. Reiffenberg caractérise ainsi sa manière : « Quand il parle de ce qui s'est passé dans des contrées éloignées, il tombe en des fautes grossières ; mais ce qui regarde la France et son pays lui est bien connu. Seul il a peint sans dissimulation les désordres que tolérait la facilité de Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne, et les horribles excès commis par l'avidité de ses courtisans. Si les caractères du duc de Bourgogne et de son fils, celui de Louis XI, ne sont pas tracés expressément, Duclercq fournit des couleurs précieuses pour cette peinture. Enfin, en le lisant avec attention, on peut recueillir une foule de détails de mœurs que rejette l'historien proprement dit, quoiqu'ils donnent de l'individualité et ce qu'on appelle de la couleur aux choses et aux personnes. » Les biographes ne donnent pas l'époque de la mort de Jacques Duclercq, qui se qualifiait écuyer, seigneur de Beauvoir-en-Ternois.

DUCLOS (J.-Antoine suivant Delandine, Jean-Baptiste suivant Perneti), naquit à Lyon en 1695. Reçu dans la Compagnie de Jésus en 1712, il fut professeur de mathématiques tour à tour à Avignon, à Macon et à Lyon ; du reste, l'astronomie était sa science de prédilection. Il présenta divers mémoires scientifiques à l'Académie de sa ville natale, dont il était membre depuis 1756. Le P. Duclos est mort en 1745, étant recteur du collège d'Aix. On a de lui : *Eléments de mathématiques, contenant les éléments de géométrie, d'arithmétique, d'algèbre et d'analyse*, in-8°, Lyon, 1757 ; *Observations d'astronomie faites dans l'observatoire des PP. de la Compagnie de Jésus, à Lyon*, imprimées dans les Mémoires de Trévoux, octobre 1756. Le catalogue des manuscrits de la bibliothèque de Lyon mentionne beaucoup d'œuvres inédites de Duclos qui se conservent dans ce riche dépôt. Il en est plusieurs, paraît-il, qui seraient très-dignes de l'impression.

DUCORNET (Louis-César-Joseph) naquit à Lille le 11 janvier 1806. Bien que né sans bras, il révéla de bonne heure sa vocation pour la peinture. C'est à l'aide de ses pieds qu'il s'exerça tout

d'abord à écrire et même à graver. Ses parents, qui remarquèrent en lui cette aptitude, songèrent à lui donner l'état de graveur ; mais son goût spécial le portait vers le dessin enrichi de couleurs. On conçoit combien il eut d'obstacles à surmonter pour exécuter avec le pied ce que tant d'autres font si difficilement avec la main. Les principales œuvres de Ducornet sont : *les Adieux d'Andromaque*, dont il fit hommage au musée de Lille ; un tableau commandé par le ministère : *Saint Louis rendant la justice sous un chêne*, aujourd'hui aussi au musée de Lille ; *les Esclaves*, acheté par le musée d'Arras ; un *Christ apparaissant à la Madeleine*, dont les personnages sont de grandeur naturelle. Cette toile, où les connaisseurs admirent un dessin correct, un coloris parfaitement rendu, figure aujourd'hui dans le grand salon carré du Louvre. Il est auteur aussi de plusieurs portraits remarquables ; il a en outre dessiné des vignettes d'une finesse et d'une légèreté de touche qui étonnent, lorsqu'on songe comment et par quels instruments elles furent exécutées. Ducornet, mort à Paris le 6 avril 1856, a fourni à M. Brunel le sujet d'une curieuse et touchante Notice.

DUCOS (Nicolas), frère du fameux Roger Ducos, naquit à Dax (Landes), le 7 mars 1756. Entré au service militaire dès l'âge de dix-huit ans, il était lieutenant à l'époque de la révolution. Il se distingua beaucoup en Italie et en Suisse sous les ordres de Masséna, dont il était aide-de-camp ; aussi passa-t-il rapidement des grades de capitaine et de chef de bataillon à celui de chef de brigade. Il fit, dit-on, le voyage d'Angleterre pour négocier, vers 1799, le retour de Napoléon en Europe. Le 27 avril 1802 il fut fait général de brigade, puis baron et commandant de la Légion d'honneur. Il continua de paraître avec beaucoup d'éclat durant les campagnes suivantes. En 1815, il était gouverneur de la citadelle d'Anvers, et il refusa, dit-on, la somme d'un million que lui offraient les alliés pour céder cette forteresse. En 1815, il défendit pendant un mois, avec une poignée d'hommes, la place de Longwy assiégée par les Prussiens. Louis XVIII lui donna la croix de Saint-Louis. Nicolas Ducos est mort le 15 octobre 1823, au village de Saint-Omer, près de sa ville natale.

DUCQ (Joseph-François), peintre flamand assez renommé, naquit le 10 septembre 1762, à Ledeghem, entre Courtrai et Menin. Son goût inné pour la peinture le fit remarquer de bonne heure, et on trouva moyen de le placer à Bruges sous les auspices de Paul de Cock. Joseph Ducq ne tarda point à remporter tous les premiers prix de l'Académie brugeoise. A Paris, il obtint en 1789, à l'Académie royale, le premier prix de dessin d'après nature, en 1796 celui de la figure peinte, et en 1800 celui de la tête d'expression. La même année, l'Institut lui décerna le second grand prix de peinture et lui assigna un logement au palais des Beaux-Arts. Venu à Rome en 1807, il n'y fut pas moins heureux. Eugène Beauharnais, vice-roi d'Italie, lui fit fournir un atelier ; et par reconnaissance pour ce prince, Ducq lui consacra plusieurs de ses tableaux. En 1815, il devint professeur de l'Académie des beaux-arts de Bruges, puis peintre du roi des Pays-Bas, chevalier du Lion-Belgique, membre correspondant de l'Institut de Hollande, etc. Au mois d'avril 1829, tandis qu'il retouchait son meilleur tableau, il fut atteint d'apoplexie et mourut le 9 du même mois. Quelques-unes de ses œuvres historiques ornaient

le palais du prince Eugène à Munich. Le palais de Saint-Cloud possède la *Nuit et l'Aurore*, dont il existe des gravures dans les *Annales du Musée de Paris*, ix et x. Enfin on a pu voir et admirer en 1820, au salon de Gand, son *Antonello de Messine visitant l'atelier de Jean Van Eyck*, et le *Mariage d'Angélique et Médor*. Voyez sur ce peintre, *Messager des sciences et des arts de la Belgique*, et *Annales du Salon de Gand*, 1825.

DUDLEY (Jean-Guillaume-Ward), issu de la maison vicomtière de ce nom, naquit le 9 août 1781. Après une éducation sérieuse faite loin des douceurs de la famille, il entra au parlement britannique et s'y distingua bientôt par ses brillantes facultés. Réélu ensuite à plusieurs reprises, il devint membre de la chambre des lords en 1825, par suite de la mort de son père. En 1827, il était ministre des affaires étrangères ; mais dès lors sa santé commença à s'altérer. Des symptômes d'affection cérébrale se manifestèrent, et lord Dudley dut se retirer. Réduit à l'état d'enfance, cet homme, jadis d'une nature si distinguée, d'un esprit si fin et si vaste, mourut le 6 mars 1855. Le seul ouvrage qu'il ait publié est une *Notice sur la vie et le caractère de J. Horne Toke*, dans le *Quarterly-Review*.

DUFAY (Fortuné), naquit à St-Domingue, sans qu'on sache à quelle famille il appartient ni même en quelle année il a vu le jour. Un riche colon, qui avait pris soin de le faire instruire, l'amena en France lorsqu'il n'avait encore que douze ans. Dufay, naturellement passionné pour les arts, se livra à la peinture sous les auspices du célèbre David, dont il devint aussi l'ardent disciple au point de vue politique. Après avoir voyagé en Italie, il s'engagea comme simple soldat dans notre armée, et fit sa première campagne en Belgique. Là il fut prisonnier, puis traîné en Hongrie, où, grâce à son talent, il put ne pas mourir de faim. Rendu à la liberté après la paix, il se remit à ses pinceaux et et à ses exagérations politiques. Il paraît que son mérite comme peintre fit oublier son enthousiasme démocratique ; il fut, sous Napoléon, nommé professeur de dessin à l'Ecole de cavalerie de Saint-Germain. Il est vrai qu'il avait acquis des droits à une telle faveur par deux tableaux fort remarquables en deux genres opposés : *Ugolin dans sa prison* et *Saint Vincent de Paul*. Plus tard il se décida, mais sans avoir longtemps hésité, à peindre *le général Bonaparte restituant les effets d'une caravane pillée par ses soldats*. Cette œuvre ne fut achevée qu'après la chute de l'empereur ; aussi Dufay la fit passer en pays étranger. Son dernier tableau, qui a pour sujet *Gustave-Vasa haranguant les Dalécarliens*, fut trouvé inférieur à celui de Hersent concernant le même fait. Dufay était déjà alors atteint de l'anévrisme qui lui donna la mort le 18 mai 1821.

DUFOUR (François-Bertrand, baron), natif de Souillac-en-Quercy, où il vint au monde le 25 janvier 1765, entra au service comme volontaire en juillet 1792, et fut presque immédiatement nommé lieutenant au 2^e bataillon du Lot. L'année suivante, il était adjudant-major-capitaine, et en mars 1794, chef de ce même bataillon du Lot. Dès lors il prit part à plusieurs affaires importantes, et s'y montra aussi habile stratège que combattant valeureux. Le général Ambert, qui avait apprécié Dufour dans la journée de Kayerslautern, sollicita pour lui le grade de général de brigade, que refusa le modeste

chef de bataillon, pour ne point se séparer de ses compagnons d'armes. Le 19 juin 1795, il devint chef de la 108^e demi-brigade d'infanterie de ligne (plus tard 22^e régiment). En 1801, le 24 novembre, il enleva la tête de pont d'Aschaffembourg, en culbutant l'ennemi dans toutes les positions. A la suite de ce brillant fait d'armes, le général Augereau lui confia le commandement de l'avant-garde de l'armée batave. En 1803, il se rendit à Flessingue, d'où il s'embarqua avec une partie de son régiment, et put arriver dans le port d'Ostende, malgré les efforts des Anglais. Le 25 novembre 1805, on le nomma commandant de Presbourg, en Bohême, où il ne resta guère, ayant été rappelé presque aussitôt au service actif. La bataille d'Austerlitz, livrée le 2 décembre suivant, lui valut le grade de général de brigade. Depuis, on le vit successivement à Brannau, dont il contribua à réparer les fortifications détruites; au siège de Dantzick, où il tailla en pièces un corps de sapeurs ennemis qui s'étaient avancés pour anéantir un ouvrage d'attaque; dans l'île de Rugen, dont il prit possession après en avoir chassé les Suédois. Envoyé à l'armée d'Espagne en décembre 1807, il se distingua de nouveau à la bataille de Baylen; mais compris dans la capitulation signée par le général Dupont, il fut, comme prisonnier de guerre, conduit d'abord en l'île Minorque, puis en Angleterre. Déjà baron de l'empire depuis 1808, il fut créé par Louis XVIII, en 1814, commandeur de la Légion d'honneur, et chevalier de Saint-Louis en janvier 1815. Dans les Cent-jours, il fut employé au 5^e corps d'armée que commandait le général Vandamme, et se trouva ainsi à la bataille de Fleurus et à la prise de Vavre. Par ordonnance du 22 juillet 1818, le général Dufour fut mis au rang des maréchaux-de-camp disponibles. En 1850 et 1851, il siégea à la chambre des députés comme représentant du Lot. Retiré dans la commune de Souillac dont il était maire, le baron Dufour y est mort aimé et regretté le 15 octobre 1852.

DUHAMEL (Omer - Bertin - Joseph) naquit à Lille le 17 juin 1775, et fit au collège de cette ville de bonnes études qui développèrent son intelligence naturelle. En 1792, il s'enrôla comme volontaire, ne tarda point à devenir officier, capitaine et même chef de bataillon du génie. Toutefois, il quitta le service militaire afin de suivre sa vocation scientifique, de sorte qu'en 1800, il fut reçu maître en pharmacie à l'Ecole de médecine de Paris. Rentré alors dans sa ville natale, il devint membre de la Société académique des sciences de Lille, qui, en 1825, lui conféra la présidence. Duhamel a laissé des productions littéraires et scientifiques; parmi les premières, nous citerons une bonne imitation des fables de Lessing, et une comédie intitulée *Clotilde ou la Vieille Fille*. Ses œuvres purement scientifiques sont : *De l'empiètement des dunes sur les terres et des moyens de les fixer*; *Moyen de chauffer les appartements sans danger*; *Désinfection des eaux d'un puits opérée à leur source, et proposition d'un nouveau mode de fontaine dépurante*; *Légères modifications de procédés pharmaceutiques*. Duhamel est mort le 11 décembre 1853.

DUMAY (Victor), fils de Jacques, avocat renommé à Dijon, naquit en cette même ville le 4 août 1798. La carrière du barreau, où son père s'était fait une si belle réputation, lui fut ouverte tout naturellement, et il ne manqua point de s'y distinguer. Nommé adjoint à la mairie de Dijon en

janvier 1855, il devint maire de cette ville cinq ans plus tard, et rendit d'éminents services à ses administrés jusqu'en février 1848, époque où il se retira. Dumay n'était point seulement un bon juriconsulte et un habile administrateur; c'était aussi un véritable érudit, un antiquaire distingué. Durant ses fonctions municipales, il dota la ville de Dijon de plusieurs établissements qui prouvent tout à la fois son zèle d'administrateur et ses connaissances archéologiques. L'Académie dijonnaise ne manqua point de se l'associer et même de lui décerner le fauteuil de la présidence. Les Mémoires de cette illustre compagnie sont remplis de *Notices* et de *Dissertations* auxquelles est attaché le nom de Victor Dumay, qui est mort le 29 juillet 1849. Nous renvoyons, pour plus de détails, à une biographie publiée par M. A. Berville, dans le *Nécrologe universel du XIX^e siècle*.

DUNOD (Pierre - Joseph), de la Compagnie de Jésus, né à Moirans près de Saint-Claude, en 1637, mort à Besançon en 1725, fut tout à la fois un excellent religieux et un érudit de grand mérite, comme l'attestent les deux ouvrages suivants : *la Découverte de la ville d'Antre en Franche-Comté, avec des questions curieuses pour éclaircir l'histoire civile et ecclésiastique de cette province*, in-12, Paris, 1697 : il en a paru une édition très-augmentée, in-8°, 1709, sous la rubrique d'Amsterdam, mais en réalité de Besançon; *Tabula geographica provincie Sequanorum, sub imperio romano, a Julio Cesare ad M. Aurel. Antonium, que sub Constantino dicta fuit Maxima Sequanorum*, in-folio, 1715 : cette carte a eu aussi une nouvelle édition améliorée en 1716. La découverte signalée dans la première de ces deux productions a donné lieu à une controverse animée : le P. carme, André de Saint-Nicolas, et Marquard Wild, en ont vivement contesté la réalité. Le P. Dunod a encore mis au jour : *Lettre à M. l'abbé de B., sur les découvertes qu'on a faites sur le Rhin, d'Amagétobrie et Augusta Rauracorum, anciennes villes gauloises, . . .*, in-12, Porrentruy, 1796; *Vie de saint Simon de Crèspy, fondateur du prieuré de Mouthe en Franche-Comté*, in-12, Besançon, 1728.

DUPATY (Emmanuel), né à Bordeaux le 30 juillet 1775, était l'un des fils du président Dupaty, illustre magistrat au parlement de Guienne. D'abord entré au service en 1792, il passa rapidement par une école de marine : il venait d'être embarqué comme aspirant en 1795, lorsqu'il signala son courage et son intelligence à bord du *Patriote*, dans la bataille navale où s'abîma le *Vengeur*. Blessé dans l'action, puis dangereusement malade, il dut prendre du repos. Depuis, il reprit du service comme ingénieur-hydrographe, et remplit une mission difficile sur les côtes de France et d'Espagne. Sa famille, ruinée par le désastre de Saint-Domingue, fut cause qu'il revint à Paris. Là, Dupaty revint à la culture des lettres, pour lesquelles il était véritablement né; il y trouva tout à la fois pour les siens d'utiles secours, et pour lui-même une indépendance qui lui était chère. Ce fut durant l'époque de l'empire que Dupaty composa ses ouvrages dramatiques. Depuis 1815, la politique du moment lui inspira des vers éphémères comme elle. Notre poète fut élu de l'Académie française en 1856, pour remplacer M. Lainé. Il est mort en juillet 1851. Parmi ses pièces de théâtre, généralement remarquables par l'esprit et la gaieté, on doit citer celle qui a pour titre : *les Valets dans l'antichambre*, donnée au théâtre

Feydeau en 1802 : cette comédie fit grand bruit dans Paris, et la représentation en fut défendue par la police. On crut que le ressentiment de quelques valets devenus grands seigneurs, dont il avait paru se moquer, fut la cause de la prohibition de cette pièce.

DUPONT (J.), né à Cambrai, chanoine régulier de l'abbaye de Saint-Aubert, gradué en théologie, a laissé un ouvrage qui tiendra longtemps encore sa place parmi les histoires locales : *Histoire ecclésiastique et civile de la ville de Cambrai et du Cambrésis*. 5 vol. in-12, Cambrai, 1759-1767. Ce livre, d'ailleurs plus véridique que l'histoire de la même ville par Jean Carpentier, a été l'objet d'une lettre des magistrats de Cambrai, en date du 19 avril 1765, insérée dans la *Bibliothèque historique* du P. Lelong. (Voyez *Bibliographie cambrésienne*, de M. Arthur Dinaux, *Mémoires de la Société d'émulation*, année 1822.)

DUPONT (Denis), issu d'une famille noble, naquit à Blois vers la fin du x^e siècle, et suivit avec grande distinction la carrière du barreau. Il fut chargé de réunir en un corps de législation les usages du Blaisois ; il rédigea aussi des commentaires sur les coutumes de cette province. Dupont mourut trop tôt pour mettre au jour ce travail remarquable : son fils Pierre en fit paraître les neuf premiers chapitres en 1556, mais la mort le surprit lui-même avant qu'il eût mis fin à la publication de l'ouvrage de son père. Le chancelier Séguier fit imprimer ce commentaire complet en 1677, 2 vol. in-folio. Merlin et Touillet en ont invoqué plusieurs fois l'autorité pour des plaidoyers ou des discussions de questions de droit. On trouve dans le second volume des œuvres de Dupont une dissertation apologétique du mariage et une critique violente contre le célibat.

DUPONT (DE L'EURE) (Jacques-Charles), né à Neubourg en Normandie (aujourd'hui Eure), en 1767, mort en 1855, fut d'abord avocat au parlement de Rouen, puis juge à Louviers, puis accusateur public près le tribunal criminel de l'Eure, ensuite membre du conseil des Cinq-Cents, conseiller à la cour impériale de Rouen, puis enfin président de cette même cour. Membre de la Chambre des députés sous la Restauration, il siégea toujours à l'extrême gauche et fut l'un des chefs de l'opposition dite libérale. Après 1830, il fut ministre de la justice ; mais il laissa bientôt son portefeuille pour rentrer dans l'opposition. En 1848, bien que retiré des affaires publiques, il fut président du gouvernement provisoire, président de nom plutôt que de fait, car, affaibli par l'âge, il dut rester inactif. Dupont (de l'Eure) était, malgré son exaltation libérale, reconnu comme intègre.

DUPRÉ (Sulpice), chanoine de la cathédrale de Saint-Omer, mort le 10 novembre 1620 selon un catalogue manuscrit des dignitaires de la cathédrale précitée, ou en 1609 suivant Guillaume Gazet, fut nommé, par l'évêque Gérard d'Hamericourt, premier confesseur et père spirituel des religieux du couvent de Sainte-Marguerite, qu'il dirigea durant longues années. Il a composé pour cette maison religieuse un livre intitulé : *Exhortations à toutes personnes de religion sur les paroles de Jésus-Christ* : « Si tu veux être parfait, va, et vend tout ce que tu as, et donne-le aux pauvres. » (Math. 19.) Douai, 1534. Il avait traduit auparavant l'ouvrage de Hugues de Saint-Victor, ayant pour titre : *Exposition sur la règle de St-Augustin*, Douai, 1585.

DURANTEAU (Romain), fils d'un jurisculte célèbre, et destiné lui-même à une grande renommée dans une autre carrière, naquit le 10 novembre 1765, à Listrac en Médoc. Embarqué tout d'abord comme simple pilotin à 18 ans, il se trouva, heureusement pour lui, mêlé aux opérations de la guerre d'Amérique. Il devint matelot-timonnier en 1787, et le 5 décembre 1791 il fut reçu enseigne par l'illustre Monge, qui peu de temps après était ministre de la marine et des colonies. Duranteau prit part ensuite à diverses expéditions et batailles navales qui l'élevèrent au grade de lieutenant de vaisseau. Capitaine de frégate en mai 1798, il fit la belle campagne maritime durant laquelle Brueys ravitailla l'armée d'Italie et rentra triomphalement à Brest. On le voit ensuite à Saint-Domingue, adjudant du contre-amiral Dumanoir, puis organisant la flottille d'Ostende qu'il réunit à celle de Boulogne. Il est nommé capitaine de vaisseau le 24 septembre 1805. Les guerres maritimes de l'Empire nous montrent Duranteau toujours heureux autant que brave. La Restauration ne le négligea pas non plus, et, le 5 juin 1825, lui conféra le grade de contre-amiral. Duranteau prit sa retraite le 25 avril 1852, et mourut à Toulon en juin 1850.

DURUTTE (François), issu d'une famille commerçante, naquit à Douai, le 14 juillet 1767, et y reçut une bonne éducation. Incorporé en 1792 dans le 5^e bataillon du Nord, il fut nommé lieutenant après la bataille de Jemmapes, où il s'était fait remarquer. De ce grade, il passa assez rapidement à ceux de capitaine, de major-général, de chef d'état-major, grâce à l'intelligence et à la bravoure qu'il montra à l'assaut du fort Klundert, au siège de Willamstadt, à la journée d'Hondscoote et à la prise d'Ypres. Général de brigade à l'issue de la bataille de Berghem, il fut enfin créé général de division par Bonaparte lui-même. Le maréchal Davoust, qui déjà l'avait desservi auprès du chef suprême de l'armée, lui fit donner en 1805 le commandement de l'île d'Elbe, sorte d'exil qui dura trois ans. Durutte se vengea des disgrâces dont il était l'objet, en se distinguant de nouveau à Wagram, où il reçut le titre de baron. Lors de la réunion de la Hollande à la France, il fut gouverneur d'Amsterdam ; puis on le chargea d'organiser dans cette contrée conquise la 52 division. Là, ainsi que dans le Mecklembourg et dans la Poméranie, il ne cessa de concilier l'accomplissement de ses devoirs avec les égards dus à un peuple vaincu. En un mot, Durutte continua de servir glorieusement durant toute l'époque de l'empire. Chargé de la défense de Metz lorsque cette place fut bloquée à la fin de 1815, il eut le talent de la maintenir dans un tel état de résistance que les alliés ne purent s'en rendre maîtres. Quelqu'un ayant dit à Napoléon que Metz s'était rendu, l'empereur demanda vivement qui commandait dans cette ville : « Durutte, » lui répondit-on. « Je n'ai jamais fait de bien à cet homme-là ; Metz est toujours à nous. » Le 29 mai, Louis XVIII confirma Durutte dans le commandement de la 3^e division, puis le créa chevalier de Saint-Louis et grand-officier de la Légion d'honneur. A Waterloo, il reçut une large blessure au visage et eut le poignet droit abattu. Il passa les douze années de sa retraite en Flandre, dans sa famille. Durutte est mort le 18 août 1827.

DUVAL (Jacques-René), membre de l'Académie de médecine, de l'ancien collège, et de l'Académie

royale de chirurgie, naquit à Argentan (Orne) en 1758. Ce médecin, qui a toujours exercé la profession de dentiste, était un homme très-érudit. Il fut le beau-père du docteur Marjolin. Il a publié un grand nombre de travaux estimés, parmi lesquels on cite : 1° *Recherches sur l'art du dentiste chez les anciens*, 1791; 2° *Des accidents de l'extraction des dents*, 1802; 3° *le Dentiste de la jeunesse*, 1805; 4° *Observations sur les affections douloureuses de la face*, 1814; 5° *Mémoire sur les fistules dentaires*, 1814; 6° *De l'arrangement des secondes dents*, 1820; 7° *Observations sur la sensibilité des substances dures des dents*, 1833; 8° *Notice historico-médicale sur les Normands*, 1855; 9° *Remarques sur la contexture de l'ivoire*; etc. Duval mourut à Paris, le 16 mai 1854, ayant conservé jusqu'à sa dernière heure une remarquable activité de corps et d'esprit.

E

EBELMEN (Jacques-Joseph), né à Baume-les-Dames (Doubs), en 1814, devint professeur à l'Ecole polytechnique et à l'Ecole des mines, après avoir été élève distingué de ces deux établissements. En 1845, on le nomma administrateur de la manufacture de porcelaine de Sèvres. Deux ans après, il livra à la publicité une méthode nouvelle et très-simple pour obtenir des combinaisons cristallisées par la voie sèche; et il sut appliquer heureusement cette méthode à la reproduction des espèces minérales. On lui doit aussi des pierreries artificielles tout à fait semblables à celles que fournit la nature. Voir le *Recueil des travaux scientifiques d'Ebelmen*, avec une notice sur ce savant, par M. Chevreuil, 2 vol. in-8°, 1855.

EBLE (Jean-Baptiste), qui a figuré dans notre armée française parmi les meilleurs généraux d'artillerie, est né en 1738, à Saint-Jean de Rebach (Lorraine). Son père, officier au régiment d'Auxonne, le fit inscrire à neuf ans comme canonnier sur le contrôle de ce corps. Lieutenant en 1785, il suivit à Naples l'officier supérieur Pommereul, chargé d'y former l'artillerie à l'instar de celle de France. Déjà Eblé était capitaine napolitain quand éclata la révolution française, dont il adopta avec ardeur tous les principes. Envoyé à l'armée du Nord comme capitaine d'artillerie à cheval, il servit avec distinction sous Dumouriez, Pichegru et Jourdan, de façon qu'à la fin de 1793, il commandait l'artillerie de cette armée avec le grade de général de brigade. Son habileté contribua à améliorer beaucoup ce genre de service. En 1795, il fit sous Moreau la campagne du Palatinat. Deux ans après, il défendit vaillamment le fort de Kehl contre l'archiduc Charles. Ensuite il commanda en Italie l'artillerie qui concourut à envahir ce même royaume de Naples dont jadis il avait servi les intérêts. Revenu en Allemagne, il se signala de nouveau; et, lors de la paix de Lunéville, il ramena dans nos arsenaux une admirable artillerie conquise, et dans notre trésor public des valeurs considérables. Après la bataille d'Iéna, il fut gouverneur de Magdebourg;

DUVIVIER (Joseph-Maximilien), né à Mons (Belgique), le 12 décembre 1774, s'enrôla jeune encore en qualité de volontaire, lorsque la Belgique voulut secouer le joug de l'Autriche. Il s'enrôla ensuite comme simple soldat en 1795, dans le régiment des hussards de Jemmapes, au service de la France. Duvivier fit les campagnes d'Egypte avec distinction, fut blessé deux fois; et, à son retour en France, le premier consul lui adressa une lettre de félicitations. Devenu chef de bataillon en 1802, il assista aux principales batailles des campagnes d'Autriche, de Prusse et de Pologne. Il fut mis à la retraite en 1807, par suite de nouvelles blessures. Retiré à Mons, il reprit du service actif après la révolution belge de 1850, et fut nommé commandant de sa ville natale. Admis de nouveau à la retraite en 1841, avec le grade de lieutenant-général, il est mort le 5 novembre 1851.

puis Jérôme, roi de Westphalie, le fit son ministre de la guerre et colonel général de ses gardes du corps. Bientôt après, il laissa cette position, toute brillante qu'elle était, pour servir sous Masséna en Portugal. La part qu'il prit en 1812 à l'expédition de Russie ne fut pas moins brillante et moins dévouée. On peut dire que sa haute intelligence sauva Napoléon lors de la retraite de la Bérésina. Enfin Eblé, épuisé de fatigues et succombant aux rigueurs du froid, mourut à Königsberg, au moment où Napoléon lui confiait, avec le titre d'inspecteur général, le commandement suprême de l'artillerie française.

ECCLESTON, archevêque de Baltimore, naquit en 1801, dans le Maryland, de parents protestants. Dès son enfance il montra d'heureuses dispositions pour les études graves. Placé au collège catholique de Sainte-Marie du Maryland, il ne tarda pas à reconnaître combien le protestantisme satisfait peu le cœur et l'esprit. Il s'instruisit des principes catholiques, et se convertit à une Eglise dont il devait être l'un des appuis les plus fermes. Ordonné prêtre en 1825, on lui confia immédiatement une chaire dans ce même collège de Ste-Marie de Maryland, et en 1850 il fut élu président de cette institution. Le pape, en 1854, l'éleva à l'archevêché de Baltimore qu'il administra avec sagesse et un zèle remarquable. Ce pieux et vénérable prélat est mort le 22 du mois d'avril 1851.

ECKER (Jean-Alexandre), médecin bohémien, né en 1766 à Trinitz, débuta comme chirurgien militaire au service de l'Autriche; puis il occupa, dans l'université de Fribourg en Brisgau, la chaire de médecine légale, de chirurgie et des accouchements. Il s'y fit en outre une bonne réputation comme praticien. Le grand duc de Bade le nomma en 1807 son conseiller privé. Ecker est mort le 5 août 1829. Il a mis au jour : 1° *Mémoire sur les causes qui rendent dangereuses les plaies légères par instrument tranchant ou contondant*, in-4°, Leipsick 1794; 2° *Description et usage d'une nouvelle carte du monde*, in-8°, Vienne 1794. Ces deux ouvrages

sont en allemand. Ecker a traduit dans la même langue et annoté la *Nosographie* de Pinel, 2 vol. in-8°, Tubingue 1799.

ECKERMAN, conseiller aulique de Weimar, naquit en 1792 d'une famille de magistrats. Il est auteur d'un ouvrage célèbre en Allemagne : *les Entretiens avec Goëthe pendant les dernières années de sa vie* (Gesprache mit Goëthe), 1825-1852. Eckermann est mort à Weimar en décembre 1854, âgé de 62 ans.

ECKSTEIN (François d'), médecin hongrois, naquit vers 1769. D'abord professeur de chirurgie et d'obstétrique à Pesth, il fut ensuite chirurgien en chef des hôpitaux de l'insurrection noble qui éclata en Hongrie durant les années 1809 et 1810. Plus tard, c'est-à-dire en 1823, on le trouve directeur de l'institut pratique de chirurgie, où il occupe une chaire. François d'Eckstein est mort le 7 décembre 1834. Les ouvrages publiés par lui sont : *Casus chirurgici tres*, Pesth, 1805 ; *Relatio de nosocomiis pro nobili insurgente militia*, Bade 1810 ; *Akologie* en allemand, seize tableaux, Bâle 1822, et Leipsick 1823, sous le titre : *Exposition descriptive des instruments le plus en usage dans la chirurgie ancienne et moderne*. Ce praticien a en outre inséré plusieurs articles dans le *Dictionnaire encyclopédique des sciences médicales* de Berlin.

EDMONSTONE est encore un de ces hommes dont la vocation a triomphé de tous les obstacles. Né d'une famille d'artisans, en 1793, à Kelso (Ecosse), il sut, au milieu de ses occupations toutes matérielles, se passionner tellement pour l'étude du dessin et de la peinture, qu'enfin il se trouva de force à lutter heureusement contre ceux qui avaient reçu les leçons d'habiles maîtres. Il osa donc exposer à Edimbourg des productions qui lui valurent, entre autres patronages, celui de l'illustre baron Hume. Ainsi encouragé, il put se rendre à Londres en 1819 et travailler dans l'atelier d'Harbowe où il se perfectionna beaucoup. Edmonstone sentit bientôt la nécessité de se soustraire aux éloges dont on l'entourait, pour aller en Italie chercher des moyens d'avancer encore. Rome, Naples, Venise, Florence lui fournirent, comme on le pense bien, de grands modèles et d'heureuses inspirations. Revenu en Angleterre vers la fin de 1852, il y fut mis au rang des peintres les plus recommandables ; et il se serait plus élevé encore si une mort prématurée ne l'eût enlevé aux arts et à sa famille le 21 septembre 1834 à Kelso, son lieu natal. « Ce qui distingue la manière d'Edmonstone, » dit M. Parisot (*Biogr. univ. suppl.*), « outre une grande finesse de coloris, et la facilité à idéaliser, c'est ce quelque chose de suave, c'est cette espèce de calme harmonieux qui rappelle le Corrège. » Durant son séjour à Rome, il avait composé et exposé le *Brisement des chaînes de saint Pierre*, beau tableau que l'on admire encore à Londres, dans la Galerie britannique. La *Muse blanche* et les portraits des trois enfants de sir Cast sont aussi des œuvres d'un haut mérite.

EICHHORN (Frédéric-Charles), né à Léna en 1781, fut tour à tour professeur de droit dans les universités de Francfort, de Berlin, de Göttingue, puis chef d'escadron durant la campagne de 1815. Quand la paix fut conclue, Eichhorn revint à ses études premières et mérita, vers les dernières années de sa vie, de faire partie du conseil d'Etat prussien. Sérieusement livré aux méditations historiques touchant les lois et coutumes de la Germanie, il publia un ouvrage ayant pour titre : *Histoire du*

droit public et des législations de l'Allemagne, 4 vol. in-8°, 1808-1818. Ce livre estimé compte déjà plusieurs éditions. Frédéric Eichhorn est mort en 1834.

ELISÉE (Marie-Vincent Talachon, dit en religion le Père), né en 1755 à Lagny, étudia l'art de guérir chez les Frères de la Charité, où il prit ensuite l'habit de l'ordre, et devint professeur de chirurgie dans les hôpitaux de cet institut. Emigré en 1792, il se rendit à l'armée des princes, qui lui conférèrent le titre de chirurgien en chef. Ses services le firent distinguer de plus en plus. A Berlin, il opéra des cures très remarquables, ainsi qu'à St-Petersbourg et à Vienne. Toujours des lors, il resta attaché à Louis XVIII qui en fit son chirurgien de prédilection. Le décora de l'ordre de Saint-Michel et le ramena en 1814 à Paris. Par un privilège exceptionnel, le P. Elisée eut son logement aux Tuileries. Ayant accompagné le roi en Belgique durant les Cent-jours, il revint avec ce prince qui l'envoya sans délai auprès de la multitude des militaires blessés qui se trouvaient alors à l'hôpital du Val-de-Grâce. Il est mort dans le château même des Tuileries le 29 septembre 1817 ; mais l'étiquette voulant qu'aucune cérémonie funèbre n'ait lieu dans les résidences royales, son corps fut immédiatement transporté au dehors. Le P. Elisée a fait imprimer en Angleterre un recueil intitulé : *les Panégyristes de saint Louis*, 1815. Il a publié à Paris son *Discours prononcé à la première séance de la Commission nommée par le roi à l'effet de lui rendre compte de l'état de l'enseignement dans les écoles de médecine et de chirurgie*, in-4°, 1815.

ELLIS (Georges) naquit en Angleterre vers 1745. Il fut tout à la fois un érudit et un écrivain spirituel et élégant. Il commença sa carrière littéraire par des satires politiques contre le ministère anglais. On était au début de la révolution française ; et les premiers écrits d'Ellis firent grande sensation. Il abandonna bientôt cette voie dangereuse et devint l'ami des hommes qu'il avait d'abord le plus attaqués. En 1797 il était secrétaire de lord Malmesbury dans sa mission à Lille. L'illustre homme d'état William Pitt se l'attacha ; et notre écrivain ci devant démocrate devint rédacteur du journal *l'Antijacobin*. La politique ne l'absorba pas tellement qu'il ne pût s'occuper de travaux plus solides et plus profitables pour sa réputation. Dès 1790 il avait publié : *Specimens of the early english poets*. Il donna depuis plus d'extension au cadre de ce livre, et en 1801 parut une seconde édition précédée d'une esquisse historique sur l'origine et les progrès de la poésie anglaise, 5 vol. in-8°, Londres. Ellis publia ensuite des *Specimens of early english metrical romances*, avec une introduction historique sur l'origine et les progrès des romanciers en France et en Angleterre, 5 vol. in-8°, Londres 1811. Cet ouvrage, enrichi de bons commentaires, est à peu près conçu sur le plan adopté par Legrand d'Aussy pour son édition des *Fabliaux français*. Ses romans sont divisés en six classes : 1° *Romans relatifs au roi Arthur* ; 2° *Anglo-Saxons* ; 3° *Anglo-Normands* ; 4° *Relatifs à Charlemagne* ; 5° *d'Origine orientale* ; 6° *Romans divers*. Walter-Scott, dans l'introduction du 3^e chant de *Marmion*, fait un éloge éclatant du mérite littéraire d'Ellis, qui est mort le 10 avril 1815.

ELSCHOET (Carl), sculpteur distingué, naquit à Dunkerque. Entre autres travaux qui ont mérité l'approbation des gens de goût, on doit à cet

artiste la statue de la *Reine Bathilde*, placée dans les jardins du Luxembourg; le fronton dit *la Navigation*, sur la façade du vieux Louvre; le *Groupe de l'Asie*, sur le pavillon de Lesdiguières; la *Veuve du soldat franc*, groupe en marbre qui a été fort remarqué à l'une des dernières expositions de Paris; la statue en marbre d'*Etoa*, composition inspirée par les vers de M. Alfred de Vigny, et qui a figuré avec honneur au palais de l'Industrie; les *Syrènes* des fontaines de la place de la Concorde, etc. Elschoët est mort à Paris en février 1835.

ELSNER (Christophe-Jean-Henri), fils et petit-fils de médecins, fut lui-même un médecin distingué. Il naquit le 14 janvier 1777, à Bartenstein, grande ville de Prusse, où son père exerçait. Ses études se firent tour à tour dans sa ville natale, à Berlin et à Königsberg. C'est en cette dernière qu'il reçut le diplôme de docteur; après quoi il voulut compléter son éducation médicale en visitant les hôpitaux de Vienne et de Paris. En 1813, il fut nommé professeur ordinaire et directeur de l'institut de clinique à l'université de Berlin, honneur qu'il n'avait point sollicité. Il finit même par se démettre des fonctions de professeur qui au fait ne convenaient point à son genre de talent; il était moins propre à l'enseignement qu'à la pratique. Elsner, mort le 27 avril 1834, a publié: *De incerti in arte medica fonte*, thèse d'inauguration; *Sur le cholera*, Königsberg 1831.

EMERIC (Louis-Damien), littérateur polygraphe, né à Eyguières (Provence), vers l'an 1765, trouva moyen de venir cultiver à Paris la société de quelques hommes distingués et de donner ainsi l'essor à ses heureuses dispositions. Il eut notamment à se louer du marquis de Fortia d'Urban, son compatriote. D'abord son bagage poétique se borna à une petite collection d'épigrammes et autres productions plus ou moins légères, insérées dans l'*Almanach des Muses* et dans quelques journaux. Plus tard il publia un livre intitulé: *De la politesse*, in-8°, Paris 1819; il le reproduisit ensuite sans y faire d'autre changement que le titre ainsi conçu: *Nouveau Guide de la politesse*, in-8°, Paris 1829. Il paraît que l'œuvre n'eut pas plus de vogue sous ce nouveau frontispice que sous le premier. Emeric fut chargé depuis de classer et mettre en ordre la bibliothèque d'Alfort. Revenu un jour de là à Paris à pied, il contracta une inflammation dont il est mort en septembre 1825. On lui a consacré un article nécrologique dans le *Mercur* du XIX^e siècle et dans la *Revue encyclopédique*.

EMMERÉZ (Claude), né à Saint-Quentin, acheva ses études à Paris, occupa en 1612 la place de principal du collège de son lieu de naissance, revint prendre à Paris le bonnet de docteur de Sorbonne et continua de diriger le collège de Saint-Quentin jusqu'en 1632. Il fut aussi pourvu d'un canonicat au chapitre de cette ville. Le cardinal de Richelieu, qui connaissait le mérite d'Emmeréz et voulait l'employer, obtint pour lui, en 1636, une dispense de résider auprès de son chapitre. Ce fut alors qu'il se fixa à la Sorbonne et travailla à l'histoire de l'Université ou plutôt de la faculté de théologie. Voici les titres des ouvrages dont il est l'auteur: *Cerastes in semita*. Ce titre, emprunté à la Genèse, XLIX, 17, désigne un livre destiné à prémunir la jeunesse contre les erreurs du calvinisme qui s'introduisait à Saint-Quentin. *De Scholis publicis*, dialogues où l'auteur a réuni ce qu'il lui semblait utile d'enseigner

aux jeunes gens en matière d'histoire et de morale. *Augusta Viromundorum vindicata et illustrata*, in-4°, 1643. Claude Emmeréz est mort en 1650.

ENNETIÈRES (Jean d'), né à Tournai vers 1583, était issu d'une famille anoblie en 1525 par Charles-Quint. Il est connu moins par les actes de sa vie que par les ouvrages qu'il a publiés et dont voici la nomenclature: 1° *Les Amours de Théagènes et de Philoxène*, in-12, Tournay 1616. Cette espèce de poème, suivi d'autres productions poétiques, est dédié à Florence de Catris qui fut depuis la femme de l'auteur. L'ouvrage est approuvé par Jean Boniface, pasteur de la Madeleine et doyen de chrétienté à Lille. 2° *Le Chevalier sans reproche*, Jacques de Lalaing, in-12, Tournai 1635; 3° *les Quatre Baisers que l'âme dévote peut donner à son Dieu*, petit in-12, Tournay 1641; 4° *Sainte Aldegonde*, comédie, in-12, Tournay 1645. Jean d'Ennetières est en outre traducteur des vers de Cornelius Musias, qui se trouvent dans le *Paradis de la solitude* par F. Michel, in-16, Tournay 1627. Il a aussi traduit du latin en français la *Consolation de la philosophie* de Boèce, in-8°, Tournay 1629.

ERARD (Sébastien), qui s'est fait une célébrité comme facteur d'instruments de musique, est né à Strasbourg le 5 avril 1752. Il n'avait, dit-on, que huit ans lorsqu'il se mit à étudier le dessin linéaire, la perspective, l'architecture et même à suivre un cours de géométrie pratique. De là son aptitude aux labeurs qui occupèrent toute sa vie. Venu à Paris en 1768, il excita bientôt la jalousie du facteur de clavecins chez qui il était placé. Son premier ouvrage, véritable merveille, fut un clavecin mécanique dont la description se lit dans l'*Almanach musical* de 1776. Le piano qu'il façonna pour l'hôtel de Villeroy charma tous les amateurs et artistes de la capitale. A l'aide de son frère J.-B. Erard, il construisit encore d'autres instruments qui lui attirèrent les persécutions d'un luthier envieux. Il eut l'honneur de faire un piano à deux claviers pour la reine Marie-Antoinette. Il continuait de s'illustrer par ses travaux, lorsqu'en 1789, il se rendit en Angleterre, d'où il ne revint qu'en 1796, après avoir laissé à Londres de beaux monuments de son talent. Sa harpe à double mouvement eut un grand succès dans cette capitale. Elle n'en eut pas moins à Paris, puisqu'en 1815, elle fut à l'Institut le sujet d'un rapport très favorable que l'on peut lire dans le *Magasin encyclopédique*, v, 403. Erard, longtemps malade, succomba à une affection pierreuse de la vessie, le 5 août 1851, en sa maison de campagne de la Muette, à Passy.

ESGRIGNY (Louis de Jounne d') naquit vers 1750 au château de Marvejols-lez-Gardons. Après ses études en Sorbonne, on lui conféra le prieuré de l'Aiguillon, dans le Bas-Poitou. En 1779, il fut vicaire-général de l'évêque de Rodez, M. de Cicé, qui, devenu archevêque de Bordeaux, le conserva en la même qualité. Plus tard, M. de Lafare, évêque de Nancy, et le cardinal de Bernis lui procurèrent d'autres moyens d'avancement; mais la révolution l'arrêta bientôt dans cette carrière qui promettait d'être brillante. L'abbé d'Egrigny, dévoué à la cause monarchique, s'offrit, en 1791, pour l'un des otages de la famille royale. Il échappa aux massacres de septembre, en fuyant à l'étranger, où il composa plusieurs brochures en faveur du parti proscrit et persécuté. Revenu dans la Vendée en 1794, il coopéra à l'expédition de Quiberon; et s'il ne succomba point dans le désastre de cette journée, c'est

parce qu'il fut mandé sur un autre point, au dernier moment, par ordre de M. le comte d'Artois. Il continua de prendre part à toutes les tentatives que firent dans ces parages les croisières royales; et enfin il tomba entre les mains d'une troupe républicaine, d'où il sut se dégager au bout de vingt-quatre heures. Ces vicissitudes et échecs ne décourageaient point notre abbé militaire, qui continua ses courses aventureuses et chevaleresques le long du Maine et de la Loire. Trois commissaires du roi Louis XVIII, ses amis de collège, ayant été arrêtés, et lui-même étant l'objet de poursuites judiciaires, il osa pourtant se rendre à Paris, muni du pouvoir d'agent royal. Remplacé au bout d'un an dans ces hautes et délicates fonctions, il se rendit en Angleterre, puis en Ecosse, puis enfin trouva moyen de se fixer à Boulogne-sur-Mer, où il géra, avec le baron d'Ordre, les affaires de la cause royale. Là encore il publia divers écrits monarchiques. En 1802, il reparut dans sa famille à Marvejols, assez à temps pour recevoir les dernières bénédictions de son père. Il y demeura jusqu'au 20 août 1815, jour où des brigands firent sur lui une décharge de coups de fusils, dont il mourut au bout de vingt-quatre heures.

ESSCHEN (Pierre-Josse Van), professeur de médecine en l'université de Louvain, naquit à Bruxelles le 5 mai 1805. Après avoir fait de bonnes humanités à l'athénée royal de Bruxelles, il étudia la médecine à Gand, et y soutint sa thèse pour le doctorat le 25 octobre 1828. Cette dissertation inaugurale avait pour titre : *Specimen psychologico-medicum de animi pathematum in corpus humanum agendi modo*, in-4°. Il fut ensuite, durant deux ans, répétiteur de médecine auprès de cette même faculté de Gand, qui lui conféra encore les grades de docteur en chirurgie et en accouchements, *summâ cum laude*. En 1831, il fut nommé professeur-bibliothécaire à l'Ecole de médecine de Bruxelles et membre de la commission des récompenses nationales pour l'examen des blessés de septembre. En 1854, il devint professeur ordinaire à l'université libre de Bruxelles; et au mois de septembre 1856, l'université catholique de Louvain l'admit à la chaire de pathologie-interne et de médecine légale. Cet homme distingué vécut trop peu; une phthisie pulmonaire lui donna la mort le 18 janvier 1858. Homme religieux non moins que savant, il mérita que le vénérable abbé de Ram, recteur de l'université catholique, prononçât son éloge sur le bord même de sa tombe. Van Esschen, qui fut encore loué par d'autres voix, appartenait à un bon nombre de sociétés scientifiques. Il a laissé quelques œuvres fort estimables, entre autres : *Lettre à M. Lesbroussart, administrateur général de l'instruction publique, sur l'état actuel de l'enseignement médical en Belgique et sur les moyens de l'améliorer*, in-8°, Bruxelles, 1851; *du Choléra-morbus asiatique*, mémoire couronné et publié par la Société des sciences médicales et naturelles de Bruxelles, in-8°, Bruxelles, 1855. Il fut aussi l'un des fondateurs et co-opérateurs de l'*Observateur médical belge*, ainsi que des *Annales de médecine belge et étrangère*.

ESTE (Charles), voyageur anglais, qui doit toute sa réputation à un ouvrage intitulé : *Voyage en l'année 1795 par la Flandre, le Brabant, l'Allemagne, la Suisse*, en anglais, in-8°, Londres 1795. Ce voyage, entrepris par l'auteur, avec l'intention de placer son fils dans quelque université du continent, ne pouvait alors s'accomplir par la France, qui était

en guerre avec les Iles Britanniques. Charles Este, sans s'arrêter aux détails géographiques, insiste davantage sur les notions de statistique et d'histoire qui se rattachent aux villes et aux contrées par où il passe. Il y a de l'intérêt dans ses récits, dans ses anecdotes, dans les indications biographiques et littéraires dont ce livre est rempli. L'ouvrage se termine par un supplément curieux, offrant une série de lettres entre Linnée et lord Baltimore, avec un extrait du voyage de Spallanzani au Vésuve. Este est mort en 1829.

ESTEVE (le P. Eugène-Martin-François), fils du comte Estève, trésorier-général de la couronne sous le premier empire, naquit le 26 mars 1807, jour du Jeudi-Saint, dans le château même des Tuileries. Après des études classiques durant lesquelles le jeune Estève se signala toujours par son exactitude laborieuse, ses succès et sa piété, il entra au séminaire d'Issy en octobre 1828. Elevé au sacerdoce le 2 avril 1851, il fut d'abord attaché à la paroisse de la Madeleine, dont le curé, M. Matthieu, depuis archevêque de Besançon, le prit en amitié et lui resta toujours tendrement attaché. Cette vie paisible ne suffisant point au zèle apostolique de l'abbé Estève, il entra dans la compagnie de Jésus en 1855. On l'envoya tour à tour en Suisse, à Milan, en Savoie; et enfin il obtint d'être désigné, avec deux de ses confrères, pour la mission de la Chine et même celle du Japon. On sait combien est pénible cet apostolat asiatique, qui impose une suite continuelle de voyages, de luttes contre tous les genres de difficultés. C'est au milieu de ces immenses travaux et de ces fatigues presque surhumaines, que le P. Estève, après avoir assisté une mourante atteinte du typhus, contracta lui-même cette maladie, et, martyr de la charité, expira le 1^{er} juillet 1848, en odeur de véritable sainteté.

ETALLEVILLE (Guyot, comte d'), gentilhomme normand, né en 1752, commença par servir dans la cavalerie. Emigré ensuite, il supporta dignement les soucis et les revers de l'exil. L'instruction qu'il avait acquise dans sa jeunesse lui fut alors d'un grand secours, et il se trouva heureux d'exercer, pendant six ans à Nuremberg, l'état modeste de professeur de langues. Lorsqu'à son retour en France il retrouva une portion honnête de sa fortune, il se livra doucement à la culture des lettres et produisit les ouvrages suivants : *La Diligence*, ou *les Amours de trente-six heures*, poème badin en quatre chants, suivi du *Changement de garnison*, poème en trois chants, in-16, Paris 1815; *les Eaux de Barèges*, ou *le Remède à l'ennui*, historiette rimée, in-16, Paris 1815; *la Vie de l'officier*, poème en trois chants, in-16, 1821; *Quelques choses et beaucoup de riens*, ou *Mes Pensées*, ouvrage en prose, in-16, 1822; *Mon Procès*, épître à mon gendre, in-8°, 1827. Le comte d'Etalleville est mort à Brémieu (Eure), le 20 mars 1828.

ETIGNY (Antoine Megret d'), administrateur distingué, fils d'un receveur général des finances, naquit à Paris en 1720. Il débuta par une place de conseiller au parlement, puis fut maître des requêtes moyennant dispense d'âge. En 1751, c'est-à-dire lorsqu'il n'avait encore que trente-un ans, on lui confia l'intendance d'Auch et de Pau, la plus considérable du royaume et l'une de celles qui exigeaient le plus de capacité. D'Etigny s'attacha tout d'abord à rétablir ou à perfectionner les voies de communication, fort rares et fort détériorées dans ces provinces. Les transactions commerciales s'y trouvaient

aussi très arriérées et très imparfaites. L'intendant y remédia, non-seulement en rendant les relations plus faciles, mais aussi en appelant les secours de l'Etat sur les divers corps et communautés. L'agriculture lui doit des encouragements précieux. C'est surtout dans la ville d'Auch qu'il a laissé des monuments de sa sagesse administrative. Il fut le premier propagateur des mérinos en France. Le parlement de Pau ayant, en 1763, fait un acte trop manifeste d'opposition aux vœux de la cour, on chargea d'Etigny d'aviser aux moyens de lui faire entendre raison; et on lui dit que, s'il ne réussissait point par la douceur, il pourrait employer les voies rigoureuses. Ce dernier mode n'était point du goût de l'intendant; il refusa d'en faire usage, et ses tentatives auprès du parlement furent sans succès. Cela lui valut un exil dans ses terres, où il dut vivre retiré pendant quinze mois. Lorsqu'enfin la cour comprit la nécessité de rendre un tel homme à la liberté et au pays dont il était l'idole, il fut accueilli par les populations avec un empressement difficile à décrire. Mais le chagrin avait altéré sérieusement sa santé. D'Etigny mourut d'une inflammation au foie en août 1767. M. Ladoucette a inséré dans les Mémoires de la Société d'agriculture de Paris pour 1818, une Notice sur d'Etigny, dont le souvenir est resté en vénération par tous les pays qu'il a administrés.

ETTON (saint) ou Hetton, originaire d'Irlande ou d'Ecosse, vécut au vi^e siècle. Il fit d'abord un pèlerinage à Rome, au tombeau des Apôtres, puis s'achemina vers le nord du pays des Francs pour y évangéliser ces contrées. Il s'arrêta dans les lieux connus aujourd'hui sous les noms de Dompierre, Fissiaux, Hautmont et Liessies, aux environs de la ville d'Avesnes. Là il eut le bonheur de rencontrer d'autres personnages, saints comme lui, qui le secondèrent dans ses travaux apostoliques. Etton mourut vers 670. Son corps, inhumé d'abord en l'église de Fissiaux, près Dompierre sur l'Helpe-majeure, y demeura jusqu'au xvi^e siècle. On le transporta, à cette époque de troubles, à Mons, au refuge de Liessies, pour le soustraire aux profanations des huguenots; et le vénérable Louis de Blois fit rapporter ces saintes reliques à son monastère de Liessies, lorsque le pays fut calmé. Ce n'est pas seulement à Liessies que saint Etton est honoré en souvenir de ses miracles; on célèbre aussi sa fête à Dompierre, où un monument subsiste encore représentant le saint en habits pontificaux.

EXCELMANS (Isidore, comte), maréchal de France, né à Bar-le-Duc en 1775, s'enrôla en 1791

à l'âge de seize ans. Aide-de-camp de Murat en 1801, colonel en 1805, il fut fait général de brigade après la bataille d'Eylau en 1807. En 1808, il fut pris par les guérillas espagnols, conduit en Angleterre comme prisonnier de guerre. Il parvint, en 1811, à s'évader des pontons dans une barque de pêcheurs, sur laquelle il gagna les rivages de France. Il fit la campagne de Russie, se distingua à la bataille de la Moskowa et fut nommé général de division. Pendant les Cent-Jours, il commandait un corps de cavalerie de réserve, sous les ordres de Grouchy; et, à son grand regret, il ne put prendre part à la bataille de Waterloo; mais quelques jours après il détruisit à Velizy, entre Versailles et Paris, une division prussienne. A la restauration des Bourbons, il fut exilé et ne reentra en France qu'en 1825. Il contribua de toutes ses forces à la révolution de 1830; Louis-Philippe le nomma pair de France. En 1831, il fut promu au maréchalat. Il est mort des suites d'une chute de cheval en juillet 1832.

EYCKEN (Jean-Baptiste Van), né à Bruxelles le 16 septembre 1809, cessa, à la mort de son père, d'exercer la profession de boulanger pour suivre son penchant qui le portait vers l'étude des arts. Lauréat du grand prix de dessin d'après nature à l'école royale de Bruxelles en 1833, il revint à cette académie en 1839, avec le titre de professeur de peinture, en remplacement de Paelinck. Le ministre de l'intérieur et la ville de Bruxelles lui ayant assuré une pension de neuf cents francs, il alla à Paris continuer ses études; mais bientôt il trouva dans son travail des moyens suffisants d'existence; et, avec une générosité peu commune aujourd'hui, il pria le ministre et la ville de disposer de ce subside en faveur de jeunes artistes moins heureux. Au mois de février 1838, il partit pour l'Italie avec deux de ses condisciples. Arrivé à Rome, il y reçut les conseils d'Ingres, et eut pour maîtres principaux Fra Beati (Angelico et Raphael). Les succès qu'il obtint dans cette capitale du monde chrétien et du monde des beaux-arts lui valut sa nomination à l'Académie de Bruxelles. J.-B. Van Eycken est mort le 4 juin 1852. Ses principaux tableaux sont: un *Christ au tombeau*, un *Bon Samaritain*, achetés par la ville de Bruxelles, — *la Clémence divine*, — *Saint Louis de Gonzague instruisant les pauvres*, — *le Rachat des captifs chrétiens*, — *Saint Boniface*, — *la Passion de Notre-Seigneur*, en quatorze tableaux, — *la Femme du prisonnier*, — *le Dernier Chant de sainte Cécile*, — *l'Abondance*, — *la Mort de la reine des Belges*.

F

FABRE (François-Antoine) naquit à Marseille en 1797. Fils d'un des médecins les plus distingués de cette ville, il suivit la carrière de son père, et vint à Paris terminer des études qu'il avait commencées sous sa direction. Reçu docteur en médecine en 1824, il publia quelque temps après un travail sur la méningite tuberculeuse. Ce coup d'essai fut couronné par l'Académie des sciences. Fabre, qui fut l'un des vétérans de la presse scien-

tifique et le promoteur d'une véritable révolution dans le journalisme médical, avait fondé, en 1828, la *Gazette des hôpitaux*, qu'il n'a jamais cessé de diriger jusqu'à sa mort. Bien qu'il ait publié un grand nombre d'ouvrages qui sont entre les mains de la plupart des praticiens, la *Gazette* était son œuvre de prédilection, celle qui répondait le mieux à son caractère et à la mission qu'il s'était imposée. Ses autres travaux sont: le *Dictionnaire des diction-*

naires de médecine, la Bibliothèque du médecin-praticien, ouvrages éminemment utiles et où il a consigné les découvertes les plus récentes de la science médicale. Nous avons aussi de lui un *Traité du choléra*, résumé exact, précis et substantiel de tout ce que l'on sait sur cette importante matière; et enfin un poème, *la Némésis médicale*, où, sous une forme mordante et incisive, l'auteur poursuit à outrance les travers et les abus de la médecine. Fabre mourut subitement à Paris le 24 juin 1854, à l'âge de cinquante-sept ans; il fut frappé au milieu de la rue, un journal à la main, d'une hémorrhagie cérébrale foudroyante.

FABRE (Jacques-Alexandre) célèbre général du génie, naquit le 18 mars 1782, à Tourettes, près de Fayence en Provence (aujourd'hui Var). Privé très-jeune encore de son père et manquant de fortune, il eut le bonheur de trouver un patron dans l'ingénieur en chef du département, son parent, M. Fabre, auprès de qui il fit des études suffisantes pour se faire admettre à l'Ecole polytechnique tout récemment créée. Il s'y distingua bientôt; et devenu élève des ponts-et-chaussées, il débuta en faisant tracer de Nice à Mantoue la route génoise de la Corniche. Attaché ensuite aux travaux des environs de Paris, il ne tarda point à être nommé ingénieur-ordinaire dans la Nièvre, où on le chargea du canal de la *Callancelle*, œuvre importante s'il en fut. Au mois d'avril 1810, il fut désigné par Napoléon pour une mission extraordinaire en Russie. Là il resta, moyennant congé, au service de l'empereur Alexandre, comme lieutenant colonel, et devint sous-directeur d'une école des voies de communication qui s'organisait sous les ordres du général de Bettencourt. Ce fut lui qui fit sonder la Néwa, et jugea exécutable le projet de l'empereur, qui souhaitait établir un pont sur ce fleuve, vis-à-vis la statue de Pierre le Grand. Ce beau travail valut à Fabre la croix de Sainte-Anne (2^e classe). Lorsqu'en 1812, la guerre éclata entre la France et la Russie, Fabre et ses collègues français furent envoyés à Jaroslaw, près Moscou. Mais, par un malentendu et à l'insu d'Alexandre, ils furent transportés en Sibérie, sur les confins de la Chine, où ils demeurèrent jusqu'à la restauration des Bourbons en mars 1815. Fabre fut très-bien accueilli par l'empereur, qui s'efforça de lui faire oublier, ainsi qu'à ses compagnons, les douleurs de l'exil. Tous les quatre furent élevés au grade de colonel du génie. Fabre alors dressa le projet du port de Tangarock, et fut chargé bientôt après de la construction des ponts sur la chaussée de Saint-Petersbourg à Moscou; puis Alexandre lui confia la direction des travaux nécessités par l'établissement de colonies militaires dans ses états. Durant le cours de ses labeurs, il inventa un nouveau système de charpente dont l'empereur fut tellement satisfait qu'il ordonna de l'appliquer à toutes les salles des colonies; il donna même au colonel la croix de Saint-Wladimir avec le grade de général-major; puis il le décora du cordon de Sainte-Anne (1^{re} classe) en lui offrant de sa main une tabatière enrichie de diamants et ornée du chiffre impérial. Nicolas, successeur d'Alexandre, ne cessa point d'employer et de distinguer le général Fabre, qui, de son côté, poursuivit ses constructions avec grand succès. Le pont en bois, d'une seule arche, sur la Medwed, de dimensions prodigieuses, lui valut la croix de Saint-Wladimir (1^{re} classe) avec une nouvelle boîte diamantée.

Et pendant ce temps-là, Fabre figurait toujours en France sur les cadres du corps royal des ponts-et-chaussées; il y figurait si bien que Charles X lui conféra le grade d'ingénieur en chef, en lui décernant la croix de la Légion d'honneur, qui ne tarda pas à être convertie en croix d'officier du même ordre. Les longs travaux du général, sous ce rude climat du nord, finirent par altérer sa santé; il pria donc l'empereur Nicolas de lui donner son congé. Fabre rentra en France avec une pension de 8,000 roubles, et revint en son lieu natal, où il est mort le 4 août 1844.

FALCK (Antoine Reinhard), né à Utrecht le 19 mars 1776, fit ses études à Amsterdam, et profita dignement des leçons du célèbre professeur Cras. En 1799, il publia une dissertation *De matrimonio*. L'auteur y montre une intelligence d'élite et des vues larges. En 1802, Falck fut nommé secrétaire de légation à Madrid pour la république batave. Son chef, reconnaissant bientôt la supériorité du jeune secrétaire, lui abandonna la direction des affaires. Revenu dans sa patrie en 1805, il fut, pendant le règne de Louis-Napoléon, secrétaire du département des affaires étrangères et des colonies. Lors de l'abdication de ce prince, Falck rentra volontairement dans la vie privée et reprit le cours de ses études favorites. Son patriotisme cependant ne put voir sans un profond chagrin la réunion de la Hollande à l'empire français. Il devint même tellement suspect au pouvoir qu'il dut quitter sa patrie et se mit à voyager dans le nord de l'Europe. En 1815, il donna l'un des premiers le signal de l'insurrection pour l'affranchissement de la Hollande. Au retour du prince d'Orange dans les Pays-Bas, il fut nommé secrétaire d'Etat. En 1819, il assista à Vienne, en qualité d'envoyé extraordinaire, aux négociations concernant l'incorporation du grand-duché de Luxembourg dans la Confédération germanique. En 1820, Falck devint ministre du commerce et des colonies, de l'instruction publique, des sciences et des arts. C'est à lui que la Belgique doit la réorganisation de l'Académie des sciences et belles-lettres de Bruxelles, et des trois universités de Gand, Liège et Louvain. Après la révolution belge de 1830 et la conclusion du traité de paix définitive entre la Belgique et la Hollande, Falck fut le représentant du roi des Pays-Bas à Bruxelles, et contribua à la réconciliation des deux peuples. Il est mort le 16 mars 1843.

FALCONE (Aniello), peintre napolitain, naquit en 1600. Elève de Joseph Ribera, dit *l'Espagnole*, il profita grandement des leçons d'un tel maître et ne tarda point à se faire une belle réputation. Les batailles étaient son genre favori. Colbert le fit venir en France, l'accueillit comme il convenait et lui paya avec magnificence les œuvres que l'artiste voulut lui dédier avant de quitter le royaume. Partout les grands personnages et les véritables amateurs de la peinture attachèrent un grand prix à ses ouvrages; aussi Falcone se créa-t-il une fortune brillante, et eut-il nombre d'élèves qui eux-mêmes se rendirent célèbres. Il est mort en 1665.

FALKENSTEIN (Charles-Constantin), né dans le grand-duché de Bade en 1801, fut chargé de la direction de la bibliothèque royale de Dresde de 1829 jusqu'à sa mort arrivée en 1855. On a de lui : *Description de la bibliothèque publique de Dresde*, 1859, et une *Histoire de l'imprimerie*, 1840.

FALLOT. Voyez BEAUMONT (de). *Feller*, t. 1.

FALLOUX DU COUDRAY (Guillaume-Frédéric, comte de), naquit à Angers en 1775. Cette date dit assez qu'à l'époque révolutionnaire il fut, très-jeune encore, forcé de s'expatrier avec sa famille. Après avoir servi avec distinction dans le régiment d'Archambaud-Périgord et avoir pris part à l'affaire de Quiberon, il rentra en France en 1805, muni d'un brevet de capitaine. Durant l'Empire, il fut toujours maire de la commune rurale qu'il habitait (Bourg-d'Irre, Maine-et-Loire). Lors de la Restauration, Guillaume de Falloux fut décoré de la croix de Saint-Louis. Studieusement livré aux méditations d'économie agricole, il introduisit dans son pays les moulins à battre sous grange, la race des taureaux Durham, et fonda des fours à chaux destinés à fournir un précieux amendement aux laboureurs du voisinage. Une ordonnance royale du 2 mai 1850 l'autorisa à créer, en faveur de son fils aîné, un majorat au titre de comte. M. de Falloux fut heureux père. L'un de ses fils, Frédéric-Alfred-Pierre, élu en 1846 membre de la chambre des députés, devint plus tard l'un de nos meilleurs ministres de l'instruction publique. L'autre, spécialement attaché à la personne du souverain pontife Pie IX, recut le titre éminent de prélat romain. Guillaume de Falloux est mort en fervent chrétien, à Angers, le 16 février 1850. M^{me} de Falloux, née de Fitte de Soucy, digne épouse de cet homme de bien, ne lui survécut pas longtemps; le 6 décembre 1850 elle expira en son château de Bourg-d'Irre, dans les bras de son fils Alfred.

FAULCON (Marie-Félix), dont le père, libraire-imprimeur du roi et du clergé à Poitiers, était l'un des soixante-quinze bourgeois de la maison commune de cette ville, naquit audit Poitiers le 14 août 1758. D'abord conseiller au présidial, puis député de la sénéchaussée de Poitou aux États-Généraux, il siégea dans cette assemblée jusqu'à ce qu'elle fut intitulée législative. En mars 1799, il devint membre du corps législatif, qu'il présida en 1803, à l'époque où fut discuté le code civil et où fut créée la banque de France. Alors aussi on le nomma correspondant de l'Institut, classe d'histoire et de littérature ancienne. Il appartient à la Légion d'honneur dès la création de cet ordre. En 1809, il rentra au Corps législatif, dont il fut élu vice-président en 1815. Au retour des Bourbons, avril 1814, ce fut lui qui complimenta, au nom de la chambre, M. le comte d'Artois, frère du roi Louis XVIII, et qui adressa à ce dernier l'acte solennel où les députés le nommèrent *Louis le Désiré*. Président provisoire de la chambre élective, il concourut à la rédaction de la charte constitutionnelle et reçut, le 26 août 1814, le ruban d'officier de la Légion d'honneur. Il cessa dès lors d'appartenir à la vie politique, et mourut le 51 janvier 1845, âgé de plus de quatre-vingt-quatre ans. M. Faulcon a publié : *Extraits de mon journal*, in-8°, 1791; *Fruit de la solitude et du malheur*, in-8°, 1796; *Précis historique de l'établissement du divorce*, in-8°, Paris, 1800; *Mélanges législatifs, historiques et politiques pendant la durée de l'an III*, 3 vol. in-8°, 1801; *Voyages et opuscules*, in-8°, 1805. On dit qu'il avait composé un poème intitulé *le Robespierisme*. Ce livre n'a pas été imprimé. Il a inséré quelques poésies dans l'*Almanach des Muses*. Il a de plus laissé de nombreux manuscrits sur la bibliographie du xix^e siècle.

FEDERICI, nom d'une famille florentine dont l'illustration remonte au xi^e siècle, mais qui perdit

dans les âges suivants une grande partie de sa splendeur. Au xv^e siècle pourtant, et dans la suite, cette maison a produit quelques hommes dont le souvenir mérite d'être conservé. — 1^o Federici (Etienne), jurisconsulte de quelque célébrité, né à Brescia, vint compléter ses études à Paris où il obtint, de la part de ses maîtres, divers témoignages d'estime. Son principal ouvrage, ayant pour titre : *Opus de interpretatione juris*, in-folio, Brescia, 1496, a eu plusieurs éditions; ce qui est une preuve de succès. — 2^o Federici (Louis), né aussi à Brescia, vers 1540, figura honorablement dans le collège des avocats de cette ville, comme l'avaient fait quelques uns de ses ancêtres. Amateur éclairé de poésie, il a laissé en latin et en italien des productions faciles et agréables, comme on peut s'en convaincre en ouvrant le *Recueil de l'académie des Occulti* dont il fut l'un des fondateurs et où il portait le nom de *Il Sepolto*. En 1606, il prononça devant le doyen Léonard Donato une harangue, imprimée à Venise, in-4^o. Le cardinal Quirini, dans le *Specimen Litterature Brixianæ*, a inséré un éloge de ce personnage qui mourut vers 1607, laissant divers manuscrits et un ouvrage qu'il n'eut pas le temps d'achever : *Della vera filosofia e delle legi*. — 3^o Federici (Marc-Antoine), aussi de Brescia, auteur du livre intitulé *Etates Patavinæ*, in-4^o, Padoue 1595. — 4^o Federici (Geronimo), jurisconsulte criminaliste, a mis au jour quelques consultations et résolutions importantes : voir les *Responsa criminalia* de Pr. Farinacci, in-f^o, Venise, 1616. — 5^o Federici (dom Placide) né à Gênes en 1759, se fit moine dans la congrégation du Mont-Cassin, et s'adonna à la recherche des antiquités ecclésiastiques. Ce véritable érudit était vicaire-général de l'abbaye de Volterra, lorsqu'il mourut prématurément en 1785. Il avait préparé une œuvre fort savante touchant l'histoire du monastère de Pomposa, dont il publia seulement le premier volume sous ce titre : *Rerum Pomposianarum historia, monumentis illustrata*, in-4^o, Rome 1781, dédié au pape Pie VI.

FEDERMANN (Nicolas), l'un de ces voyageurs dont le courage aventureux et l'esprit observateur vinrent en aide aux conquérants du Nouveau-Monde, naquit, on ne sait en quelle année, à Ulm dans la Souabe. L'expérience que, jeune encore, il avait acquise étant au service militaire, le fit connaître des Welser, ces riches marchands d'Augsbourg à qui Charles-Quint avait cédé la province américaine de Venezuela pour les payer de leurs avances. Ces négociants devaient achever la conquête du pays à leurs frais; et pour cela ils eurent à équiper des vaisseaux, à emmener des troupes et à construire des forteresses. Federmann, nommé par eux capitaine, s'embarqua avec sa compagnie et ses mineurs le 20 octobre 1529. Poussé sur l'une des Canaries, il fut attaqué et fait prisonnier par des Arabes. Sa captivité ayant cessé, il prit enfin terre à Saint-Domingue, et ensuite arriva à Coro, dont il fut bientôt le gouverneur. Poursuivant ensuite sa marche vers le sud-ouest, il eut tour à tour des succès et des échecs. Il fut même blessé dans une action contre les Indiens, qui à leur tour furent bien maltraités. Rentré à Coro le 17 mars 1531, il y demeura malade jusqu'au mois de septembre; ensuite il fit voile pour l'Europe et débarqua à Séville le 16 janvier 1552. Après avoir salué l'empereur à Medina del Campo et lui avoir rendu compte de ses courses, il revint en Allemagne où il écrivit en

allemand la relation de son voyage sous ce titre : *Belle et agréable narration du premier voyage de Nicolas Federmann le jeune, d'Ulm, aux Indes de la mer Océane écrite brièvement et divertissante à lire*, in-8°, Haguenau 1837. Ce livre fort rare a été traduit en français par M. Henri Ternaux, Paris 1837. On ignore l'époque de la mort de Federmann, aussi bien que la date de sa naissance.

FÉLIX (Louis). Voir BEAUJOUR (le baron de), dans *Feller*.

FELLENBERG (Emmanuel) naquit à Berne en 1771. Le premier établissement dû à cet agronome célèbre fut fondé en 1799, sous le nom d'Institut agricole, à Hofwyl, domaine sauvage et inculte près de Berne. Bientôt après il y annexa un Institut des pauvres, école industrielle qui fut suivie de l'Institut des jeunes nobles et enfin de l'Institut normal, destiné à former des professeurs. Fellenberg aurait sans doute fait prospérer grandement ces créations de son génie bienfaisant, si la mort ne l'avait frappé en 1844. Il a publié en allemand un ouvrage que Pictet traduisit en français sous ce titre : *Vues relatives à l'agriculture de la Suisse*, etc., Genève 1808. La pensée première de Fellenberg, en créant des établissements agricoles, était de faire servir la culture comme moyen d'éducation pour les pauvres et de couvrir, par le produit du travail des élèves, les frais d'éducation. Son œuvre bienfaisante, arrêtée par sa mort, a été depuis continuée par Wehrli, qui mourut lui-même en 1855.

FERRAND (Jacques), l'un de nos bons généraux français de la fin du siècle dernier, naquit à Ormoy, Franche-Comté (auj. Haute-Saône), le 14 novembre 1746. Incorporé à vingt ans dans le régiment Royal-Infanterie, il parvint promptement, quoique fils d'un pauvre vigneron, au grade d'officier de recrutement. Il devint colonel en 1791, lorsque beaucoup d'anciens officiers quittèrent le service. Le siège de Lille, en 1792, lui fournit une belle occasion de se signaler encore, de sorte qu'il fut bientôt nommé général de brigade, puis de division, et qu'on le chargea un moment de commander en chef l'armée des Ardennes. Se reconnaissant lui-même au dessous d'une telle besogne, il s'en démit et revint à l'armée du Nord, où il concourut à la reprise des Pays-Bas. Commandant à Bruxelles, il sut y maintenir l'ordre et s'y concilier l'estime publique. L'année suivante, Pichegru lui confia le commandement de Besançon, où la sagesse et la modération de ses principes le firent accueillir avec joie. Là, inscrit mal à propos sur une liste de conjurés qui voulaient rétablir les Bourbons, Ferrand fut destitué par arrêté du Directoire, et mis en prison avec ses prétendus complices. L'instruction judiciaire ayant démontré leur innocence à tous, on les mit en liberté; mais le général ne fut point réintégré dans ses fonctions. Il fallut qu'une lettre fulminante, écrite par lui au Directoire, tombât dans les mains de Carnot qui, juste appréciateur de Ferrand, le rétablit dans son grade. Le général, élu en 1797 au Conseil des Cinq-Cents, y vota toujours avec Pichegru, dont il était l'ami et l'admirateur. Au 18 fructidor, son élection fut annulée. Il se retira alors dans une petite habitation qu'il avait achetée à Amans, non loin de son lieu natal. C'est là qu'il mourut le 30 septembre 1804, laissant à sa veuve la jouissance du peu de biens qu'il possédait, et donnant à la commune la propriété de ce peu, pour fonder une école de jeunes filles.

FERRARELLI (Nicolas), archevêque de Miza, chanoine de Sainte-Marie-Majeure, examinateur des évêques et du clergé romain, etc., etc., naquit à Rome le 10 septembre 1758. Il puisa de bonne heure dans les exemples pieux et édifiants de sa famille cette vocation pour le sacerdoce que rien ne put vaincre. Livré à l'étude de la jurisprudence, il devint bientôt avocat au tribunal de la Rote et professeur surnuméraire à l'archi-gymnase de Rome, où il avait, comme étudiant, obtenu les lauriers d'honneur. Il y fut ensuite professeur ordinaire, avec la réputation d'un des canonistes les plus habiles de l'époque. Les dignités énoncées en tête de cet article lui furent conférées, autant à raison de ses hautes vertus et de son noble caractère que de sa capacité éminente. Toujours profondément attaché au Saint-Siège durant les vicissitudes que l'Eglise eut à souffrir à la fin du siècle dernier et plus tard encore, il se vit souvent réduit lui-même à une sorte de détresse qui altéra sa santé. L'archevêque de Miza est mort à Rome le 29 janvier 1845.

FERRARI (Luigi), évêque de Modène, né le 1^{er} novembre 1792, prit l'habit clercal en 1803 et fut élevé à la prêtrise en 1817. C'est alors qu'il se rendit à Rome pour approfondir la science théologique. Trois ans après, son évêque le rappela et lui confia la chaire de morale, que Luigi Ferrari conserva pendant vingt-sept ans. Chanoine de la cathédrale, député de la Congrégation ecclésiastique, censeur de la librairie, directeur du collège des nobles, il sut remplir avec conscience et habileté toutes les obligations attachées à ces fonctions diverses. A la mort de l'évêque de Modène, en 1848, il fut élu vicaire-capitulaire, puis préconisé évêque de Modène le 5 juillet de ladite année. Durant son épiscopat, qui ne fut que de trois ans, Ferrari changea en quelque sorte toute la face du diocèse par les institutions nouvelles qu'il lui donna, par les améliorations de tous genres qu'il introduisit dans le service sacerdotal. Enfin il mourut comme un saint évêque le 19 avril 1851.

FERRIÈRE-LÈVÊQUE (le comte Louis-Marie de La), personnage très-digne de mémoire, tant par ses vertus domestiques et privées que par son mérite éminent comme pair de France et officier-supérieur, naquit à Redon (Bretagne), le 9 avril 1776. Il entra au service en 1792, avec le grade de sous-lieutenant dans le 99^e régiment d'infanterie. Après avoir fait deux campagnes dans ce corps, il suivit aux armées de l'Ouest le général Monnet, dont il était aide-de-camp; puis il commanda les guides du général en chef Bernadotte. Cette troupe ayant été supprimée, La Ferrière demeura sans emploi jusqu'en 1802, époque où il rejoignit, porteur d'un brevet de chef d'escadron, le 2^e régiment de hussards, alors dans le Hanovre. Nommé major en 1805, il commandait le 5^e de hussards à la bataille d'Iéna, où il fut blessé. Bientôt il devint colonel du même régiment, avec lequel il passa en Espagne, se signala à l'affaire de Tudela, de même que dans la retraite de Portugal, où une blessure grave l'obligea de quitter momentanément l'armée active. Déjà alors Napoléon l'avait décoré du titre de baron, et lui avait conféré le grade de commandant de la Légion d'honneur avec une dotation en Westphalie; depuis, il le créa général de brigade et ensuite comte de l'empire. Enfin La Ferrière fut commandant des grenadiers à cheval de la garde, à la tête desquels il fit glorieusement, en 1815, la

campagne de Saxe. En 1814 il eut, à l'affaire de Craône, une jambe emportée d'un coup de canon. Louis XVIII, par ordonnance du 1^{er} juin 1814, le nomma inspecteur-général de cavalerie, puis chevalier de St-Louis, et enfin grand-officier de la Légion d'honneur. Le commandement de Saurmur lui fut confié en janvier 1815. Lors des Cent-Jours, il devint pair de France. A la rentrée de Louis XVIII, il perdit ce dernier titre, mais il obtint plus tard celui de commandeur de l'ordre de Saint-Louis. Après l'avènement de Louis-Philippe, il redevint pair de France. Le comte de La Ferrière-Lévêque est mort dans sa terre de Valéry, non loin de Sens, le 22 novembre 1854. Il avait épousé M^{lle} de Foulon, petite-fille de M. de Foulon, l'une des premières victimes des fureurs révolutionnaires, laquelle ne lui a point donné d'enfants. L'éloge funèbre du comte de La Ferrière a été prononcé par l'abbé Béraud, qui, douze ans auparavant, avait, sur les mêmes lieux, dignement et éloquemment parlé des princes de Condé, lors de la réinhumation de leurs corps dans l'ancien caveau de cette auguste maison.

FESCA (Frédéric-Ernest), musicien compositeur, né le 17 février 1789 à Magdebourg, révéla, dès l'âge de quatre ans, des dispositions qui étonnèrent. A neuf ans, il recevait avec profit les leçons de violon du professeur Lohse. A onze, il exécutait fort bien un concerto de violon. En 1804, il était à Leipsick sous la direction du célèbre Auguste-Eberhard Muller, et se livrait surtout à la composition religieuse. En 1807, il s'établit à Cassel, où il obtint une place de violon solo. Quand le royaume de Westphalie fut dissous, Fesca quitta Cassel, qui en était la capitale, et se rendit à Vienne, puis à Carlsruhe, où on le nomma intendant du théâtre de la cour et maître des concerts. Sujet à des accès d'hémorragie, il finit par y succomber le 24 mai 1826. La collection complète de ses quatuors et quintetti a été publiée à Paris.

FEUERBACH (Paul de), jurisconsulte allemand, renommé pour le droit criminel, était fils d'un avocat de Francfort-sur-le-Mein, où il naquit en 1775. Ses *Recherches sur le crime de haute trahison et sur la révision des principes du droit criminel*, lui firent une réputation telle qu'il dut ouvrir en 1799, à Iéna, des cours sur ces hautes matières. En 1801, l'université de cette ville se l'associa comme professeur ordinaire. Plus tard, il se fixa en Bavière, où il devint président de la cour d'appel d'Anspach. Il mourut en 1855, après avoir publié d'autres ouvrages qui font autorité en fait de jurisprudence. Ce sont : 1^o *Manuel du droit criminel*. Giessen, 1801 : livre classique qui en 1847 était déjà à sa quatorzième édition ; 2^o *Nouveau Code pénal*, 1815, qui, dès son apparition, fut adopté par le gouvernement bavarois et d'autres états encore. Feuerbach, l'un des chefs de l'école *rigoriste*, laissa, entre autres fils, un disciple d'Egel, c'est-à-dire un ennemi de la propriété et des idées religieuses.

FILLASTRE (Guillaume), né vers l'an 1400 en Bourgogne, fut d'abord religieux à St-Pierre de Châlons, puis abbé de St-Thierry de Reims, ensuite docteur en droit canon à l'université de Louvain au mois de janvier 1456, ensuite abbé de St-Bertin, évêque de Verdun en 1449, et enfin de Tournai en 1461. Philippe le Bon, duc de Bourgogne, l'appela dans son conseil et le créa chancelier de l'ordre de la Toison d'or. Guillaume Fillastre, dont la carrière

fut très-bien remplie, surtout au point de vue politique, est mort à Gand le 25 août 1475. Son principal ouvrage a pour titre : *la Toison d'or, auquel sous les vertus de magnanimité et justice, sont contenus les hauts, vertueux et magnanimes faits tant des très-chrétiens maisons de France, Bourgogne et Flandre que d'autres rois et princes...* in-f^o, Paris 1517 et Troyes 1530.

FLAJOLET (Louis-Constantin). Ce prêtre distingué mérita d'occuper une place dans ce Supplément à la *Biographie* du P. de Feller, dont il fut lui-même pendant quelque temps le collaborateur. Né à Béthune en Artois le 9 octobre 1764, Louis Flajolet fit de bonnes études chez les Récollets de cette ville, puis ses cours de philosophie et de théologie au séminaire Moulart. M. de Conzié, évêque d'Arras, après lui avoir conféré le diaconat, l'envoya, comme maître de quartier, au collège de Valenciennes, où le jeune lévite commença à déployer les belles qualités qui devaient le distinguer. Ordonné prêtre en juin 1790, il fut bientôt après rappelé à Douai, et nommé préfet c'est-à-dire sous-président du séminaire provincial des évêques, dit le *Séminaire brûlé*. Lorsque l'Assemblée constituante imposa au clergé ce funeste serment de 1791, on ne soumit pas d'abord à cet acte les présidents et préfets des séminaires, qui n'étaient point considérés comme fonctionnaires publics. On se contenta de supprimer leurs places et de les priver de tout traitement. L'abbé Flajolet, retiré dans son pays natal, se mit à desservir l'église de Verquigneul, annexe de Verquin. On ne l'inquiéta pas jusqu'à l'approche du carême de 1792, époque où son refus de lire au prône le mandement de Porion, évêque intrus d'Arras, le fit dénoncer et l'obligea de partir. Parvenu à Maestricht, il y fut reçu par le célèbre abbé de Feller, qui fit de lui son commensal et son secrétaire. L'abbé Flajolet lui communiqua, pour la nouvelle édition de son *Dictionnaire biographique*, des notes précieuses, recueillies soit dans les bibliothèques universitaires de Douai, soit ailleurs. L'armée française, toujours victorieuse et envahissante, se montrant bientôt devant Maestricht, Flajolet se remit en route et gagna la Westphalie, où il travailla utilement tout à la fois pour sa propre instruction et pour l'éducation de la jeunesse. A cette même époque, c'est-à-dire le 6 juillet 1794, le père du prêtre exilé mourait à Arras, sous le couteau de la guillotine, en vertu des actes de Joseph Lebon, qui faisait expier à ce père le tort d'avoir dit qu'on devrait moins gêner la conscience des prêtres. Le fils proscrit n'attendit point la publication du concordat pour revenir vers ses foyers. On le revit à Béthune, dès l'année 1800, accomplir une mission dans tous les villages voisins, assister les mourants et célébrer les saints mystères dans des lieux cachés, échappant toujours aux poursuites dont il était l'objet. Lors du concordat, il fut d'abord curé-desservant de Latre-Saint-Quentin, diocèse d'Arras, près d'Avesnes-le-Comte. Au bout de quatre ans, M. de La Tour d'Auvergne, évêque d'Arras, le nomma professeur de philosophie de son grand séminaire. Ce fut durant ce professorat qu'il eut la consolation de donner les derniers secours à l'illustre abbé Proyart, captif et mourant, le 22 mars 1808. Le cours de philosophie du séminaire ayant été supprimé et réuni à celui du collège d'Arras, l'abbé Flajolet fut nommé le 10 février 1812, curé de Calonne-sur-Lys. Bien qu'attristé par la suppression de cette

chaire dans laquelle il espérait finir ses jours, l'ex-professeur s'empressa d'obéir et remplit ses nouvelles fonctions avec un zèle éclairé dont le pays se souvint encore. Il y poursuivait sa carrière de dévouement lorsque le 9 juillet 1819, il reçut l'offre du poste d'aumônier au collège royal de Douai ; il refusa, mais en novembre 1823, il dut accepter le principalat du collège de Tourcoing, où il fit beaucoup de bien jusqu'en juillet 1831, date de la brusque destitution qui vint l'atteindre. Il se retira à Mouscron (Belgique), où tous les élèves de Tourcoing moins un le suivirent. Il dirigeait sagement cet établissement improvisé, lorsque le 18 août 1838, il tomba évanoui à l'autel et éprouva ensuite des accès d'hémorragie qui le firent succomber le 13 septembre suivant. Cette vie ecclésiastique, si pleine de travaux et de mérite, a été fort bien décrite dans la *Biographie des prêtres du diocèse de Cambrai morts depuis 1800*, par M. l'abbé Capelle, in-8°, Cambrai 1847.

FLATTERS, né à Crevett, petite ville du comté de Meurs, depuis département de la Roër, le 18 novembre 1784, reçut les premières leçons de son père, fabricant de meubles et architecte, qui voulait faire de son fils un expert dans cette double industrie. Envoyé à Paris et placé chez un ébéniste, le jeune Flatters se montra peu habile dans l'art de modeler le bois et ne réussit pas mieux ensuite dans celui de limer le fer. Il finit donc par renoncer à l'un comme à l'autre, pour se mettre sous la direction du célèbre statuaire Houdon. Celui-ci reconnut bientôt les heureuses dispositions de son disciple et l'admit gratuitement à son cours. Dénoué de tout moyen d'existence, Flatters serait mort de faim en cultivant les arts, sans la pension de soixante-quinze centimes par jour que lui fit son ami Henrard, élève de l'Académie de musique, très-peu fortuné lui-même. Deux médailles obtenues à l'Académie des beaux-arts vinrent ensuite l'encourager efficacement. En 1815, il remporta le deuxième grand prix de sculpture. Tout allait bien jusque là ; mais à cette époque, on avait plus besoin de soldats que de statuaires. Flatters fit donc la campagne de France, d'abord comme sous-lieutenant, puis comme lieutenant adjudant-major. Rendu à la vie d'artiste en 1814 par le retour des Bourbons, il reprit encore l'uniforme aux Cent-Jours et ne revint à Paris qu'après Waterloo. Sa politique ombrageuse ne se trouvant plus à l'aise en France, même après la révolution de juillet qu'il avait provoquée et assistée, il s'expatria, et se fixa à Londres, où, chose remarquable, il rechercha avidement son admission auprès du comte de Chambord, dont il fit un très-beau buste. Il avait toujours craint de n'être pas reçu, parce qu'il était *décoré de juillet*. « Dites bien à M. Flatters », répondit le prince, que le duc de Bordeaux était trop jeune en 1830 pour avoir encore aujourd'hui souvenir de ce qui s'est fait alors. » Le statuaire revint pourtant à Paris, où il est mort le 17 août 1845. Son ciseau s'exerça sur bien des sujets divers. Outre les bustes de Louis XVIII et de Grétry, de Talma et du général Foy, il fit encore ceux de Haydn, de Delille, de Goethe, de lord Byron et de Manuel. On cite aussi de lui un admirable bas-relief de la *Fausse Gloire*, qui est en Allemagne, et une très-belle statue du *Sommeil*, qui orne un jardin public de Londres. Enfin les musées et galeries de l'empereur de Russie, du roi de Prusse, du grand-duc de Bade, offrent de nombreux chefs-d'œuvre de sa main.

FLUGEL (J.-Godefroi), lexicographe renommé, né à Barby (Allemagne), professa la langue et la littérature anglaise à l'université de Leipsick. Il est connu surtout par son *Dictionnaire anglais-allemand et allemand-anglais*, 2 vol., Leipsick 1858. Il eut pour collaborateur M. Sporschil. On a de lui aussi les *Sympathies littéraires ou l'Industrie en fait de livres, supplément pour servir à l'histoire de la lexicographie*, Leipsick, 1845. Flugel est mort en 1853.

FONTAINE (Pierre-François-Léonard), architecte, membre de l'Institut, né en 1762, étudia son art sous les auspices de Peyre, architecte du roi. Après avoir obtenu, en 1785, un second prix, il se rendit à Rome à ses propres frais. L'année suivante, son condisciple et ami Percier vint le rejoindre et travailler avec lui. Revenus à Paris, les deux jeunes artistes vécurent encore à frais communs et travaillèrent toujours d'accord. Leurs premiers essais se firent sur des ameublements, qui ne tardèrent point à les mettre en réputation. Lors du Consulat, Percier, nommé architecte de la Malmaison, fit agréer son ami pour être là aussi son coopérateur. On se trouva très-satisfait de leurs travaux. Bientôt après, les deux amis devinrent architectes du Louvre et des Tuileries, par suite d'un mouvement d'humeur qui amena la destitution de l'architecte Lecomte. Ces deux résidences princières avaient grand besoin d'être restaurées. Le talent de Fontaine et de Percier y apporta les plus heureuses modifications. Ils firent ensuite, toujours en commun, des publications artistiques, auxquelles la vogue n'a pas manqué. Si la réputation de Percier prévalut ensuite sur celle de Fontaine, il ne faut point s'en prendre à des causes mal-séantes pour l'un ou pour l'autre. Fontaine, du reste, traversa dignement et utilement les époques de l'empire, de la restauration, du gouvernement de 1830, de la république de 48, pour mourir illustre et honoré, le 10 octobre 1853. L'habile architecte était en outre homme fort lettré. Il a laissé des Mémoires qui peut-être seront un jour rendus publics. Il est aussi auteur d'une traduction inédite du poème de Casti les *Animaux parlants*. Son haut mérite, son caractère honorable et franc ont été éloquemment loués sur sa tombe par MM. Le Bas, Leclerc et Gautier, auxquels est venu se joindre M. Donaldson, architecte anglais, correspondant de l'Institut.

FORBES (Edward), professeur d'histoire naturelle à l'université d'Edimbourg, membre de la Société royale de Londres, né vers 1813, est mort en décembre 1854. Ce jeune savant est auteur de quatre-vingt-neuf Mémoires sur les branches diverses de l'histoire naturelle. Parmi ces nombreux ouvrages, on distingue surtout l'*Histoire naturelle des mollusques britanniques*, pour laquelle M. Huxley fut son collaborateur, et un *Voyage en Lycie avec le capitaine Sprate*. On lui doit en outre une *Carte géologique et paléontologique de la Grande-Bretagne*, et une *Mappemonde*, qui offre la répartition de la vie marine, marquée surtout par les poissons, les mollusques et les radiées.

FOUGERES DE VILLANDRY (Christophe-Antoine), inspecteur-général des ponts et chaussées, né dans le Berry en 1738, d'une famille de magistrats, fut destiné de bonne heure au génie civil ; mais la guerre d'Amérique lui fit quitter les banes de l'école pour les périls de cette expédition maritime. Il en revint, et reprit la carrière des ponts

et chaussées, qui en réalité devait être la sienne. Au début de la révolution, il fut nommé ingénieur pour le département du Cher, d'où il passa à Aix et à Marseille. Dans ce dernier poste, il fit exécuter, de 1797 à 1805, de larges et importants travaux. Quand le prince Lebrun alla prendre possession de la Ligurie conquise, Fougères eut la mission d'organiser le service dans cette province, et bientôt après dans les dix-huit départements transalpins. Dès lors jusqu'à la chute de l'Empire en 1814, cet homme éminent et habile prit la part la plus active à tous les travaux exécutés en ces mêmes contrées. Après quoi, il eut l'inspection de Toulouse et du canal du Languedoc, puis enfin la 8^e inspection, qu'il conserva jusqu'à sa retraite, en 1851. Fougères de Villandry, mort à Aix le 19 octobre 1859, a laissé deux fils très-dignes de lui : l'un, recteur de l'académie d'Aix; l'autre, directeur de l'enregistrement et des domaines à Moulins.

FOUGEROUX DE CAMPIGNEULLES (N.), né à Montreuil-sur-Mer, appartenait à l'une de ces familles très-notables d'Artois, qui de temps immémorial fournissaient à la magistrature et au service militaire leur contingent de sujets distingués. Après avoir fait d'excellentes humanités, il se livra avec succès à l'étude du droit, non sans sacrifier quelquefois aux muses latines, de façon à mériter les éloges publics de l'illustre professeur M. Tissot. En 1818, il fut substitué du procureur du roi près le tribunal de Montreuil, sa ville natale. En mars 1821, on le nomma substitué du procureur-général près la cour de Douai. De ce poste honorable, mais amovible, il fut appelé en 1826 à celui de conseiller à la même cour. Ces fonctions judiciaires n'étaient point incompatibles avec la culture des lettres. M. de Campigneulles, dès son début dans la carrière, s'était vu accueilli par les compagnies savantes les plus remarquables du pays, et leur avait présenté des productions de mérite. Son principal ouvrage a pour titre : *Histoire des duels anciens et modernes*, in-8°, 2 vol., Douai, 1834. Une mort tristement prématurée l'enleva le 24 mai 1856.

FOULON (Louis), secrétaire de l'archevêque de Cambrai Vanderburch, reçu chanoine de cette métropole le 8 juin 1626, mort le 2 octobre 1657, est auteur d'une vie de son bienfaiteur, sous ce titre : *Epitome vitæ et virtutum illustrissimi et reverendissimi Domini Fr. Vanderburch, archiepiscopi et ducis Cameracensis*, in-4°, Insulis, 1647. Il a paru une traduction de cet ouvrage, 1711, 1712.

FOUQUAY (Henri-Albert). Né à Douai en 1770, de très-honnêtes parents qui, malgré leur pauvreté, surent lui procurer une belle éducation, il fit d'abord au collège d'Anchin d'excellentes études, à la suite desquelles on lui confia, dans la même maison, le poste de maître des conférences de philosophie. Pour conserver, sinon cette place, du moins des fonctions analogues, il eût fallu prêter le serment illicite prescrit par la constitution de 1792; Fouquay refusa et se mit à donner des leçons en ville. Ce refus, l'émigration de son frère aîné l'abbé Fouquay, et l'aspect aristocratique de la plupart des familles où il était reçu comme précepteur, c'était plus qu'il n'en fallait pour le rendre suspect. Aussi le fut-il bientôt; et, à ce titre, on l'envoya dans les prisons de Doullens, en compagnie de beaucoup d'autres qui n'en sortirent que pour monter à l'échafaud. Fouquay en

sortit par évasion au bout d'un an. En 1797, il osa se constituer, pour ainsi dire, le restaurateur de l'enseignement dans la ville de Douai, veuve de son université. Il ouvrit donc un pensionnat où il eut la hardiesse de parler religion et de nous initier à ce latin qu'on nommait alors la *langue du fanatisme*, rendant ainsi Virgile complice du bréviaire. C'était d'ailleurs sans préjudice des sciences exactes dont il était aussi un habile professeur. Quand l'illustre Fourcroy vint inspecter cette école, il déclara hautement que Fouquay avait bien mérité de la patrie et des pères de famille. Cette institution fut ainsi, jusqu'à la création des lycées, la maison-mère des bonnes études dans le nord de la France. Du reste, Fouquay n'était pas seulement un instituteur, un maître; c'était encore et surtout un père, qui, pour se faire aimer de ses disciples, avait trouvé un secret infailible : celui de les aimer lui-même. Cet homme de bien, modestement récompensé en 1825 par le diplôme d'officier d'académie, cessa, en 1826, de se livrer à l'enseignement, et mourut chrétiennement, comme il avait vécu, en juin 1858. Plusieurs notices ont été consacrées à sa mémoire : une entre autres dans l'*Annuaire statistique du Nord* (1859), une autre dans les *Mémoires* de la Société académique de Douai. Celle-ci, plus détaillée et complète, a pour auteur M. Preux, avocat-général à la cour de Douai. M. Duthillœul lui a donné aussi quelques bonnes pages dans sa *Galerie Douaisienne*.

FOUQUIER CHOLET, d'abord juge-suppléant au tribunal de Saint-Quentin, en l'an xii (1802-1805), devint sous la Restauration procureur du roi près le même tribunal. Nous connaissons de lui les ouvrages suivants : *St-Quentin ancien et moderne, ou Notice historique sur la ville de St-Quentin*, in-8°, St-Quentin, 1822; *Des mœurs, des opinions, des habitudes et des usages dans la ville de St-Quentin depuis le vi^e siècle jusqu'à nos jours*, in-8°, St-Quentin, 1825; *Précis historique des occupations militaires de la ville de St-Quentin en 1814 et 1815*, in-8°, St-Quentin, 1824. Ce dernier ouvrage est dédié par l'auteur à ses enfants. Quand est-il né? quand est-il mort? C'est ce que nous ne saurions dire.

FOUQUIER (Pierre-Eloi), célèbre médecin et professeur à la faculté de médecine de Paris, naquit le 16 juillet 1776, d'une famille d'honnêtes cultivateurs, à Maissemy près Saint-Quentin. Il fit ses études classiques dans cette dernière ville, et elles durent être bonnes, car plus tard, en 1823 ou 1824, il publia, conjointement avec M. Ratier, une édition latine et une traduction de Celse. La vie médicale de Fouquier commença avec ce siècle; d'abord chirurgien sous-aide en l'hôpital de Meaux, il étudia à l'Ecole de santé, acquit le droit d'exercer la médecine le 2 fructidor an x (1804), et reçut le diplôme de docteur le 29 thermidor an xi (1802). En quelques années la réputation et la science de Fouquier grandirent assez pour qu'en 1817 il fût nommé médecin de l'hôpital de la Charité. Suivant les traces de Corvisart, il se livra tout entier à l'enseignement clinique. Traducteur de Brown, Fouquier a publié aussi plusieurs mémoires relatifs à l'action de divers médicaments. Nommé à la chaire de pathologie médicale en 1821, il fit un cours estimé et suivi; professeur de clinique en 1820, il fut utile aux élèves. Médecin consultant du roi Charles X, ensuite premier

médecin du roi Louis-Philippe en 1840, il fut entouré de la confiance du monarque et de la reine avant et après leurs malheurs. Fouquier mourut à Paris en 1836.

FOURDINIER (Amable - Jacques - Célestin). Né le 31 août 1788, à Hubersert (Boulonnais), aujourd'hui Pas-de-Calais, canton d'Étaples, Amable Fourdinier fit au séminaire d'Arras des études théologiques, et mérita que son nom restât gravé sur la table de marbre où l'on inscrit chaque année les sujets les plus éminents. Il mérita encore qu'en 1815 on le rappelât dans ce même séminaire, afin d'y occuper une chaire de théologie. Après deux ans de professorat, Fourdinier fut mandé à Paris pour coopérer à la réorganisation du séminaire du St-Esprit, destiné à former et à fournir des sujets aux colonies françaises et aux missions étrangères. Le jeune théologien d'Arras concourut, avec son parent et ami M. Bertout, à relever et à soutenir cet établissement précieux, qui continuait d'envoyer au loin des ouvriers évangéliques, notwithstanding les échecs désastreux qu'on lui fit subir en 1850 et 1852. Depuis la fin de cette année 1852 jusqu'au 3 janvier 1845, époque de sa mort, ce prêtre sage et savant, modeste et expérimenté, remplit avec autant de succès que de zèle les fonctions de supérieur du séminaire dont il avait été l'heureux et prudent restaurateur.

FOURMANTEL (Agathon), né à Lille, en 1772, d'une famille qui tenait un rang assez élevé dans le commerce flamand, manifesta de bonne heure des goûts littéraires peu compatibles avec le négoce. Du reste, son éducation fut désordonnée, et il devint rapidement frondeur, incrédule et partant malheureux. Enrôlé à l'époque de la révolution parmi les volontaires du Nord, il eut occasion de visiter l'Italie; et quand il revint dans sa ville natale avec une jeune romaine qu'il avait épousée, sa famille ne voulut pas le recevoir. Fourmantel est mort dans cette même ville, à l'hôpital St-Sauveur, le 4 mars 1806. Il est auteur de quelques poésies satyriques plus remarquables par la hardiesse dévergondée de la pensée que sous le rapport du mérite littéraire. On cite de lui : *les Dégâts du métier de soldat*; *l'Épître à Dieu*; *l'Épître au diable*; *l'Épître à Molière*; *le Cirque*.

FOURNIER (Aimé - Raimond), frère de deux généraux fort distingués, est né à Sarlat en Périgord (aujourd'hui Dordogne), le 15 juillet 1780. Entré au service le 3 décembre 1797, il eut immédiatement le grade de sous-lieutenant dans les guides de l'armée d'Allemagne. Plus tard il passa au 12^e régiment de hussards, où il devint lieutenant, adjudant-major, puis capitaine. Admis à la retraite en 1810 pour cause de blessure, il se retira à Montluçon avec l'emploi de receveur particulier des finances. C'est là et dans ce poste qu'il déploya toutes les belles qualités de son âme. Ami infatigable de l'ordre, chrétien charitable et fervent, on le retrouvait toujours au premier rang, soit parmi les défenseurs de l'ordre en sa qualité de commandant de la garde nationale, soit au milieu des sociétés de secours pour l'indigence et les classes ouvrières. Aussi, bien que Fournier n'ait publié aucun livre et n'ait fait aucune action de grand éclat, sa mémoire sera pieusement conservée, surtout dans cette ville de Montluçon, où il est mort, pleuré de tous, le 31 décembre 1852. Trois mois et demi auparavant, il avait reçu des mains du prince Louis-Napoléon, la croix d'officier de la Légion d'hon-

neur. A la même époque, la garde nationale de Montluçon, reconnaissante de ses longs services, lui avait offert une épée honorifique.

FRAGONARD (Alexandre-Evariste), peintre et statuaire, né à Grasse en 1785, reçut les premières leçons de peinture de son père, qui fut lui-même élève de Boucher. Il se perfectionna à l'école de David. Il joignait à une grande facilité le talent de rendre ses compositions très-piquantes. On cite parmi ses ouvrages : *François 1^{er} armé chevalier*; *François 1^{er} recevant le Primatice*, peinture qui orne l'un des plafonds du Louvre; *les Bourgeois de Calais*; *Jeanne d'Arc montant sur le bûcher*; *le Tasse lisant la Jérusalem*. Il a produit, en fait de sculpture, la statue colossale de *Pichegru* et l'ancien fronton de la Chambre des députés. Fragonard est mort à Paris en 1850.

FRANCHEVILLE (Gabriel - Vincent - Toussaint, comte de), digne descendant d'une très-ancienne famille bretonne qui donna plusieurs présidents au parlement de cette province, naquit à Guérande le 14 octobre 1788. Son père ayant été tué les armes à la main dans l'insurrection de l'Ouest, Gabriel de Francheville suivit la même voie; et prenant part à la levée de boucliers de 1793, il rejoignit l'armée royale que commandait le général de Châtillon. Il fut ensuite l'un des négociateurs de la pacification de ces contrées, et se mit à la pratique des bonnes œuvres. Aux Cent-Jours, il contribua pour sa part à organiser en Bretagne les troupes destinées à soutenir la cause royale. La Bretagne lui dut de n'être pas occupée par les armées de la coalition. Depuis, il fut officier supérieur de la garde royale, colonel du 5^e léger, député de Morbihan. Rentré enfin dans la vie privée, il introduisit l'industrie de la soie dans le pays qu'il habitait, et y créa de vastes plantations de mûriers. On lui doit plusieurs brochures sur cette branche de l'art agricole et sur l'état des produits qu'on en retire. Cet homme éminemment utile fut enlevé par une mort prématurée, à Vannes, le 20 avril 1849.

FRANÇO (Jean), né vers le milieu du xvi^e siècle, à Eersel, village de Brabant dans la Campine, médecin de la ville de Bruxelles, obtint dans la métropole de Cambrai, la prébende affectée à un médecin. Franco mourut à Cambrai le 16 août 1610. Voici le titre d'un ouvrage qu'il fit paraître : *Ephéméride météorologique, ou Grande Prognostication, et Journal des surprenantes révolutions de l'univers, mais particulièrement des inclinations favorables des astres par rapport aux Pays-Bas, pour l'an de N. S. 1594*. En flamand, in-4^o, Anvers, 1594.

FRANÇOIS (Pierre - Alexandre) naquit à Tours le 3 mai 1791, et fit de brillantes études au collège impérial de Nantes. Placé ensuite par ses parents dans les bureaux de la préfecture d'Indre-et-Loire, le jeune François quitta bientôt la carrière administrative, afin de suivre le vif penchant qui le portait vers la vie militaire. Il entra à l'Ecole spéciale en août 1809, et en sortit un an après avec le grade de sous-lieutenant. Il se rendit immédiatement à l'armée d'Espagne. Il se distingua dans les campagnes de 1810, 1811, 1812, 1813; il y devint capitaine. En 1814 il fit partie du corps d'armée réuni à Lyon, et en 1815 il se trouvait au désastre de Waterloo. Durant l'expédition d'Espagne, en 1825, il fut deux fois mis à l'ordre du jour de l'armée, pour s'être distingué à l'affaire de Caldas et au siège de Taragona. Il ne revint en France qu'en 1827, et fut en-

ployé l'année suivante dans la campagne de Morée. Nommé chef de bataillon, il eut le commandement supérieur des troupes laissées à Coron. En 1854 il était au siège d'Anvers, en 1835 à celui d'Ancone. Il obtint le grade de colonel en 1840, et fut attaché au 11^e léger, où il sut, quoique d'une grande sévérité pour la discipline, se faire aimer du soldat. Nommé maréchal-de-camp en 1847, il eut le commandement du département des Landes. Aux néfastes journées de juin 1848, il combattit vaillamment dans les rues de Paris pour l'ordre social, et contribua beaucoup à vaincre l'anarchie: il y fut blessé. Le général François conserva le commandement d'une brigade dans l'armée de Paris, où il est mort le 20 avril 1851.

FRANKLIN (sir John), marin anglais déjà célèbre avant sa disparition étrange et funeste, conçut en 1844 le projet de découvrir le passage du nord-ouest au pôle arctique, et se mit en mer afin d'y parvenir. On ne reçut de lui et de son expédition aucune nouvelle. En 1854, John Rae, naviguant aux environs de la baie d'Hudson, y trouva des débris de vaisseau qu'il reconnut pour être ceux de l'équipage du capitaine Franklin. Il constata même que cet infortuné avait dû expirer de faim et de froid au milieu des glaces polaires vers l'an 1800.

FROYE (Jacques), né en 1528, à Ramousies près d'Avesnes, ou à Raismes près de Valenciennes, entra d'abord comme religieux dans l'abbaye de Saint-Lambert de Liessies. Contemporain du célèbre Louis de Blois, il en devint le disciple et l'ami. Il s'acquit une grande renommée comme prédicateur; et il passait pour très-versé dans les langues classiques. Après la mort du B. Louis de Blois, il écrivit sa vie, qu'il publia en tête des œuvres latines de ce saint personnage, Cologne, in-f^o 1571. Il traduisit aussi en français un des ouvrages de son illustre

maître, sous le titre mystique de *Cabinet de l'âme fidele, où sont contenus le Miroir spirituel, la Baguette, la Couronne et le Coffret spirituels*, Louvain, in-8^o, 1563, réimprimé en 1596, in-16, avec le nom du traducteur. Elu abbé d'Hasnon en 1569, il contribua beaucoup à établir à Valenciennes un collège de Jésuites, qui dura près de deux siècles. Après avoir gouverné pendant dix-sept ans son abbaye avec sagesse, Jacques Froye est mort le 7 janvier 1586.

FRULLANI (Juliano), savant géomètre italien, né à Livourne en 1793, mort prématurément le 5 mars 1854, fut d'abord répétiteur de mathématiques transcendentes à l'école normale de Pise, alors succursale de celle de Paris. On lui confia ce poste sur la demande du célèbre Gerbe, directeur de la dite école. Quand elle fut supprimée, Ferdinand III appela Frullani à la chaire qu'occupait Paoli; puis on lui donna les fonctions de directeur du cadastre, dans lesquelles il rendit des services éminents. Cet homme était d'une nature tellement délicate et sensible qu'ayant perdu son père, il en conçut un chagrin qui ébranla sa faible constitution; il succomba à un accès d'hémoptysie. Frullani était correspondant de l'Académie royale de Bruxelles, qui reçut de lui divers mémoires intitulés: *Supra l'uso di alcune serie nella determinazione degli integrali definiti*. — *Lettera sopra alcune formose integrali*. — *Sopra gli integrali definiti*. — *Sopra la riduzione di alcune trascendenti*.

FURSTENSHAL (Raphael - Jonathan), né en 1781, était l'un des plus savants de son époque en fait de langue hébraïque et du Talmud. Il composait des poésies dans ces deux langues; et sa mémoire était telle qu'on disait de lui qu'il savait par cœur le *Dictionnaire de la conversation*. Il est mort misérable, à Breslau, en mars 1835.

G

GAILLARD DE SAINT-GERMAIN (Marie-Louis-Stanislas), est né au château de Mailly, commune de Saint-Germain-la-Poterie près de Beauvais, le 23 février 1816. Il appartenait à une famille ancienne, originaire de Saint-Malo. Deux sortes de penchants se partagèrent sa vie: les études musicales et les recherches d'antiquités. A ce double titre il voulut visiter l'Italie, où il puisa en effet des connaissances précieuses et d'utiles documents durant cinq mois de l'année 1841 qu'il passa dans cette patrie des merveilles de l'art. Ce fut le *Cours d'antiquités monumentales* de M. de Caumont qui décida sa vocation archéologique, comme il en a décidé tant d'autres. Membre d'un grand nombre de sociétés académiques, Gaillard de Saint-Germain a laissé à presque toutes ces compagnies, des témoignages de son utile coopération. Il en est même plusieurs à la fondation desquelles il a contribué puissamment, avec le savant M. de Caumont. Par malheur, sa santé n'était point à la hauteur de son zèle. Il fut, jeune encore, arrêté dans sa carrière; il mourut en bon et vrai chrétien le 15 décembre 1852. Ses ouvrages, naturellement divisés en deux

catégories, peuvent se réduire, en ce qui touche la musique, à ses *Lettres sur l'archéologie musicale et le chant catholique*, plus quelques compositions estimées comme musique d'église. Là et ailleurs encore il proteste contre l'abus des chants et accords profanes dans l'harmonie religieuse. En fait d'archéologie, il a publié davantage, comme on peut s'en assurer par la lecture du *Bulletin monumental* de M. de Caumont et d'autres recueils périodiques.

GAISFORD (Thomas), philosophe et helléniste célèbre, naquit en 1780. Professeur de littérature grecque à l'université d'Oxford, il a utilement servi l'éducation classique en publiant beaucoup d'éditions très soignées d'auteurs anciens. On lui doit: *Poetae minores Graeci*, Oxford, 1814-1821; *Lectiones Platonicae*, 1820; *Hérodote*, deux éditions, 1825 et 1840; *Suidas*, 1834; *Etymologicum magnum*, et *Théodoret*, 1854. Ces belles publications valurent à Gaisford son admission dans diverses sociétés savantes et le titre de correspondant de l'Institut de France. Gaisford est mort en 1855.

GALLAIS (Jean-Baptiste-Lucien), directeur au séminaire de Saint-Sulpice à Paris, naquit à Rouen vers 1802, fit des études brillantes au lycée de sa ville natale, et, poussé invinciblement vers le sacerdoce, malgré les obstacles qui lui furent suscités, se livra à la théologie, d'abord au séminaire de la *Solitude*, puis à celui de Bourges. Bientôt après il fut rappelé à Paris pour enseigner le dogme en la maison de Saint-Sulpice, qui eut rarement un professeur plus habile, plus dévoué. Il fut l'un des théologiens du concile de Paris, où il dut souvent prendre la parole, et où l'on admira toujours son savoir, son exacte et sévère précision en fait de doctrines. Aussi, bien que Gallais n'ait point laissé d'ouvrages remarquables, sa mémoire n'en est pas moins chère au clergé français, qui respectera longtemps en lui un maître non moins édifiant qu'éclairé. Cet homme, qui ajoute un beau nom de plus à tous ceux dont se glorifie Saint-Sulpice, est mort en février 1854.

GALLUPPI (Pasquale), habile professeur de philosophie à l'université de Naples, était de Trepéa dans la Calabre, où il naquit en 1770. Ses ouvrages classiques, qui lui valurent le titre de correspondant de l'Institut de France, contribuèrent beaucoup à populariser la science philosophique. Ils se distinguent par une critique éclairée et sage des doctrines enseignées en pays étrangers. On lui doit : *Elementi di filosofia*, Messine 1821 ; *Lettere filosofiche*, 1827. Ces lettres, dans lesquelles l'auteur fait l'histoire de la science et en raconte les vicissitudes capitales depuis notre Descartes jusqu'à l'apparition de Kant, ont été traduites en français par M. Peisse, 1844. Galuppi est mort à Naples en 1846.

GAMBEY (Henri), né à Troyes en 1789, se forma aux sciences mécaniques en l'école de Châlons. Peu de mécaniciens ont porté aussi loin que lui l'habileté à construire des instruments de précision. On lui doit d'heureux perfectionnements au *theodoliste*, à l'*héliostat*, à la *boussole*. Il est aussi l'inventeur du *cathétomètre*, et le constructeur d'un *équatorial* et d'un *cercle mural méridien* que les connaisseurs admirent encore à l'Observatoire. Les méthodes dont il usait n'ont jamais été révélées par lui ; et elles seraient restées inconnues, si M. Armand Séguier ne les avait retrouvées et signalées. Gambey, qui était membre du Bureau des longitudes et de l'Académie des sciences (section de mécanique), est mort en 1847.

GANAY (N. de), issu d'une famille illustrée par un chancelier de France, entra fort jeune au service militaire. Les événements de la première révolution le tinrent éloigné de sa patrie pendant quelques années ; il y revint aussitôt que cela lui fut possible. La considération générale dont il était environné le porta plus d'une fois aux assemblées législatives pour son département de Saône-et-Loire. La modération et l'indépendance furent toujours la base de son caractère ; jamais rien de personnel ne décida ses votes. Sans l'avoir sollicité, il fut rappelé au service et reçut le commandement d'une brigade dans la garde royale. Durant ses dernières années, il ne conserva d'autres fonctions que celles de conseiller-général du département ; et dès lors il ne quitta guère son manoir de campagne, répandant autour de lui des bienfaits sans nombre. Il est mort pieusement au milieu des soins de sa famille et surtout de sa vertueuse épouse, M^{lle} de Virieu, qu'il avait épousée fort jeune. Cette mort précieuse devant le Seigneur arriva le 18 février 1850.

GANNAL (Jean-Nicolas), né à Sarre-Louis en 1791, fut employé dans la pharmacie militaire dès 1808 ; il devint ensuite préparateur du cours de chimie du célèbre Thénard. Dans cet emploi, il appliqua de nouveaux procédés, surtout pour la fabrication du borax indigène, de la colle forte, des sucs acidules sucrés ; mais ce qui l'a surtout fait connaître, ce sont ses découvertes dans l'art des embaumements. Après de nombreux essais, il adopta définitivement en 1855, pour la conservation des cadavres, la méthode d'injection dans le corps, par la carotide, d'une solution de sulfate d'alumine. Il obtint des succès incontestables. Gannal a laissé plusieurs mémoires sur des points spéciaux de chimie, et une *Histoire des embaumements*, in-8°, 1837. Il est mort en 1852.

GAREMBERT (le bienheureux), né entre les années 1075 et 1085, était fils de Beldralanus et de Raganildis, qui habitaient une terre nommée Wulpen, au territoire de Furnes. Venu à Cambrai pour apprendre la langue française, il y demeura quatre ans ; puis il alla se placer sous les ordres d'Oylard, maire ou mayeur de Saint-Quentin. Ce seigneur, à qui Garembert fit connaître son dessein de vivre dans la solitude, lui céda une portion de la forêt de Boëni. Dans cet ermitage, où un seul disciple lui tenait compagnie, le solitaire érigea une église dédiée à la sainte Vierge et placée sous le patronage de l'abbaye de Saint-Aubert de Cambrai. Telle fut l'origine du Mont-Saint-Martin, dont Garembert fut le premier abbé. Cet homme vénérable est honoré dans l'Eglise, et surtout dans ce monastère du Mont-Saint-Martin dont nous venons de parler. Il mourut en 1140. Sa vie, écrite par Charles-Louis Devillers, fut imprimée in-12, à Cambrai, 1765. On y a inséré, sous le titre d'*Acta*, une vie latine écrite vers l'époque même où vivait Garembert. Il s'y trouve aussi deux hymnes en l'honneur du bienheureux. Voyez en outre Colliette, *Mémoires pour l'histoire du Vermandois*, II, 70.

GARY (le baron Alexandre-Gaspard de), né d'une ancienne famille de magistrature à Toulouse, le 25 juin 1765, débuta dans le monde politique par son admission au tribunal, immédiatement après le 18 brumaire. En le remarqua surtout lorsque, dans cette assemblée, il prit part aux débats qui eurent lieu à propos des projets de lois sur le tribunal de cassation, sur le rachat des rentes foncières, et à l'occasion du code civil. Plus tard, Napoléon lui confia la préfecture du Tarn, puis celle de la Gironde, et peu de temps après l'honora du titre de baron de l'Empire. En 1815, il fut nommé par M. le duc d'Angoulême, procureur-général à la cour royale de Toulouse. Ce fut lui qui soutint l'accusation dans la trop célèbre affaire de Fualdès. Président du collège électoral de la Haute-Garonne à la même époque, il s'y concilia l'estime générale ; aussi Louis XVIII s'en souvint-il plus tard en le créant officier de la Légion d'honneur, lors de la naissance du duc de Bordeaux. En 1825, il devint conseiller à la cour de cassation, où il siégea jusqu'en mars 1830, époque à laquelle il eut sa retraite avec le titre de conseiller honoraire. Le baron de Gary termina son honorable carrière le 20 février 1855, dans sa terre de Rubelles, près Melun. Il était l'un des quarante mainteneurs des Jeux Floraux à Toulouse.

GAUDIN (Martial-Michel-Charles), né en 1756, à Saint-Denis, montra fort jeune une grande aptitude pour l'administration financière. Necker le

nomma chef de bureau de la direction générale des contributions. En 1794, il recula devant les mesures désastreuses décrétées par la Convention. Après le 18 brumaire, il devint ministre des finances, et il conserva ce portefeuille jusqu'à la chute de l'Empire. Il rétablit le crédit, créa le système des contributions directes qui existe encore aujourd'hui (1856), et fit exécuter le cadastre. Napoléon le créa, en récompense de ses éminents services, grand-aigle de la Légion d'honneur et duc de Gaète. Sous la Restauration, Louis XVIII le nomma régent de la banque de France. Gaudin publia des *Mémoires et souvenirs*, 5 vol. in-8°, Paris, 1826-1834. Il est mort en 1844. C'était un homme tout à la fois habile et probe.

GAUSS (Charles-Frédéric), astronome et mathématicien, naquit à Brunswick en 1777. Il professa d'abord, en 1807, l'astronomie à l'université de Göttingue. Voici les titres de ses principaux ouvrages : *Disquisitiones arithmeticae*, 1801 ; *Theoria motus corporum coelestium*, 1809 ; *Theoria combinationis observationum erroribus minimis obnoxia*, 1825. Il est de plus auteur, en collaboration avec Weber, d'un *Atlas du magnétisme terrestre*. Gauss trouva de nouveaux moyens pour calculer les révolutions des planètes. On lui doit aussi l'invention d'un instrument d'optique appelé *héliotrope*. Par la réflexion de la lumière solaire, cette ingénieuse lunette rend visibles les stations les plus éloignées. L'Institut de France se l'était associé comme correspondant. Ses travaux sur la théorie de la géodésie sont aussi très-estimés. Cet homme laborieux est mort en 1855.

GAY (Sophie, née Lavalette), prit naissance à Paris en 1776. Mariée très-jeune à un agent de change, elle divorça en 1789, et épousa M. Gay, qui fut plus tard receveur-général de la Roër. Sa première production fut un roman intitulé *Laure d'Estell*, 1802. Ce livre médiocre parut sans nom d'auteur. En 1815, M^{me} Gay donna *Léonie de Monbreuse*, que l'on regarde comme son chef-d'œuvre. *Anatole*, qui parut en 1815, offrait aussi beaucoup d'intérêt. *Les Malheurs d'un amant heureux*, 1818, présentent un tableau de mœurs où l'on retrouve la société du consulat et de l'empire. Les autres ouvrages de M^{me} Gay sont la *Physiologie du ridicule* ; la *Duchesse de Châteauroux* ; la *Comtesse d'Egmont* ; le *Comte de Guiche*, etc. ; de plus, quelques pièces dramatiques, telles que le *Marquis de Pomenars* ; le *Chevalier de Canolle*. Enfin Sophie Gay, qui est morte en 1852, a aussi laissé des mémoires, dont un fragment ayant pour titre *Souvenirs d'une vieille femme*, fut publié en 1854. Les productions de sa plume offrent un parfum d'élégance et de bonne compagnie qu'on rencontre rarement aujourd'hui dans ces sortes de livres. On sait qu'elle est la mère de la célèbre M^{me} Emile de Girardin. Voyez ce nom.

GAY-LUSSAC (Nicolas-François), l'un des illustres chimistes et physiciens de notre époque, est né en 1778, à Saint-Léonard (Limousin). Il était à l'Ecole polytechnique, lorsque Berthollet le remarqua, le prit en affection et le dirigea dans ses studieux travaux. Gay-Lussac publia en 1802 un savant mémoire sur la loi de la dilatation des gaz. Deux ans plus tard, il exécuta des ascensions aérostatiques qui eurent beaucoup d'éclat. En 1805 et 1806, il accompagna M. de Humboldt dans ses voyages d'observations magnétiques ; ensuite il seconda puissamment M. Thénard dans ses recherches sur

le *potassium*, le *sodium* et le *bore*, découverts par Davy. Bref il ne cessa de coopérer de la manière la plus heureuse aux merveilleux progrès que fit la chimie dans ces derniers temps. Gay-Lussac est mort le 11 mai 1830. Il était de l'Institut depuis 1804. La Faculté des sciences, l'Ecole polytechnique et le Muséum l'ont eu pour professeur. Elu à la Chambre des députés en 1831, il devint pair de France en 1839. Il a laissé de nombreux et précieux mémoires que l'on trouve dans les recueils de l'Institut, de la Société philomatique, dans les *Annales de physique et de chimie*. Il est aussi auteur d'un *Cours de physique*, publié en 1827 par M. Gosselin, et d'un *Cours de chimie*, mis au jour par M. Gaultier de Claubry en 1828. Il eut avec Dalton, Davy et Berzelius, ses contemporains, des démêlés assez vifs sur la priorité de quelques découvertes. Il est néanmoins certain qu'il porta dans les procédés et dans les instruments des sciences physiques et chimiques une exactitude et une précision inconnues jusqu'à lui. Voyez, pour plus de détails, *Discours prononcé aux funérailles de M. Gay-Lussac*, par Arago, in-4°, Paris. Il a été aussi écrit une Notice sur ce savant, in-8°, Châlons, 1831.

GELLEE (l'abbé), curé de la cathédrale de Beauvais, naquit à Sarcus (Oise) en 1798. Par suite de la réorganisation du diocèse de Beauvais, il fit ses études théologiques à Amiens, et fut ordonné prêtre à Paris en 1822. D'abord vicaire de la cathédrale, il en devint plus tard curé. Ce vénérable prêtre a laissé à Beauvais des souvenirs impérissables. Quand il mourut en 1854, tout le pays fut contristé ; et l'évêque lui-même, du haut de la chaire, voulut adresser ses adieux à ce véritable apôtre, dont les pauvres ont surtout compris le cœur et les admirables instincts de charité. Toute la ville de Beauvais voulut assister à son convoi.

GERARD (Maurice-Etienne, comte), né à Damvillers (Meuse) le 4 avril 1773, entra au service en 1791, se trouva à la bataille de Fleurus, et fit ensuite les campagnes d'Italie sous Bernadotte, qui le créa son aide-de-camp et lui donna son amitié. Il se signala aux journées d'Austerlitz, de Halle, de Wagram, où il eut une belle part dans le triomphe. Au combat de Valentino, il remplaça le général Gudin, qui venait d'y être tué. Il fit preuve aussi de grande valeur à la bataille de la Moskova, ensuite de laquelle il fut nommé général de division. Kovno, Lutzen et Bautzen le virent faire encore des prodiges de bravoure et d'habileté à la tête de la division qu'il commandait. Durant la campagne de France, il lutta plus énergiquement que jamais pour défendre le sol de la patrie. Le 16 juin 1815, à Wavres, non loin de Waterloo, il eut la poitrine traversée d'une balle. Après avoir vécu retiré à Bruxelles un peu de temps, il reentra en France vers 1817, fut élu député en 1822 et 1827. Il siégea toujours sur les bancs de l'extrême gauche. La révolution de 1830 lui valut le ministère de la guerre et le bâton de maréchal de France. Placé, l'année suivante, à la tête de l'armée du Nord, il obligea les Hollandais à évacuer la Belgique, assiégea et prit la citadelle d'Anvers après vingt-quatre jours de tranchée. En 1835, Gérard fut grand-chancelier de la Légion d'honneur, et en 1838, commandant supérieur de la garde nationale de la Seine. Les dernières années de sa vie s'écoulèrent dans la retraite. Il mourut en 1852. Il avait épousé, en juin 1816, M^{lle} de Valence, fille du comte de Valence et petite-fille de M^{me} de Genlis.

GERAUD (Pierre-Hercule-Joseph-François), né le 12 février 1812, au Caylar (Hérault), à quatre lieues de Lodève, fit de bonnes études au collège royal de Rhodéz et au petit séminaire de Montferand. A partir de 1830, il se mit à écrire pour un journal dévoué aux doctrines nouvellement triomphantes; ce qui ne l'empêchait pas de travailler dans une étude d'avoué. Il vint à Paris en 1834, et, après quelques essais chez un avoué de la capitale, il finit par devenir secrétaire de M. Durcau de La Malle. Dès lors il se livra tout à fait à l'érudition sous les auspices du savant académicien, et suivit les cours de l'Ecole des chartes, dont il fut bientôt nommé élève pensionnaire. Il contribua avec M. Fauriel au recueil des documents sur les Albigeois, et fut ensuite associé au comité des cartulaires. Il est mort le 9 mai 1844. Ses ouvrages peuvent se résumer ainsi : *Paris sous Philippe le Bel*, honoré par l'Académie des inscriptions d'une médaille d'or, au concours des antiquités nationales de 1837; *Essai sur les livres dans l'antiquité, et particulièrement chez les Romains*, 1839; *Chronique de Guillaume de Nangis*, in 8°, 1843. Sa dernière composition est un Mémoire manuscrit sur la reine Ingeburge, auquel l'Académie des inscriptions a décerné une récompense posthume au concours de 1844. Géraud est en outre auteur de beaucoup d'articles publiés dans la *Bibliothèque de l'Ecole des chartes*, dans l'*Univers religieux* et dans le *Bulletin de la Société de l'histoire de France*. Enfin il a coopéré pour une bonne part à la publication du *Cartulaire de Saint-Pere de Chartres*, du *Cartulaire de Saint-Bertin* et de celui de *Notre-Dame de Paris*.

GERDY (P.-N.), professeur à la Faculté de médecine de Paris, naquit à Loches (Aube), le 1^{er} mai 1797. De même que plusieurs de nos sommités médicales contemporaines, Gerdy fut le fils de ses œuvres; il s'était formé à la rude école de la nécessité et des privations. Travailleur infatigable, il arriva en peu de temps à des positions très-importantes qu'il ne dut qu'à son propre mérite. Ainsi il conquist successivement les places d'aide d'anatomie (1817), d'élève naturaliste au muséum (1820), de procureur à la faculté de médecine (1821), d'agrégé aux chaires d'anatomie et de physiologie (1824), de chirurgien des hôpitaux (1825), et enfin de professeur de pathologie externe à la faculté de médecine en 1835, c'est-à-dire à l'âge de trente-sept ans. Dans le même temps, il avait successivement publié ses *Recherches sur l'organisation du cœur*, 1818, et de la *langue*, 1821, sur la *circulation*, 1819, un *Traité des bandages*, devenu promptement classique, 1826, une *Anatomie des formes*, 1829, destiné aux peintres, et enfin les deux premières parties de sa *Physiologie laissée malheureusement inachevée*. On doit encore à Gerdy, arrivé à l'apogée de son ambition, c'est-à-dire au professorat, plusieurs autres travaux fort remarquables, entre autres ses belles *Recherches sur la structure et l'anatomie pathologique du tissu osseux*, qui ont jeté une si vive lumière sur les maladies de ce système, ses *Observations sur diverses espèces de fractures et de luxations, sur la cure radicale des hernies inguinales par l'invagination*, etc., etc. Quelques années avant sa mort, il avait commencé la publication d'un traité de chirurgie qui devait embrasser toute la science, sous forme de monographies successives; mais cette grande entreprise n'a pu être achevée. Dans les discussions académiques, où il s'est d'ailleurs produit avec beaucoup d'éclat,

il se montra toujours l'ami passionné et quelquefois sévère de la vérité. Il avait pour principe que l'honnête homme ne doit point seulement se borner à pratiquer la justice et l'équité, mais qu'il doit y contraindre les autres. Gerdy mourut à Paris le 18 mars 1836, dans un état d'épuisement extrême et souriant aux amis qui entouraient son lit de mort.

GILBERT ou GIBERT - DÉMOLIÈRES, d'une famille ancienne originaire de Provence, fut d'abord inspecteur du domaine, comme l'avait été son père, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Appelé au conseil des Cinq-Cents en l'an iv (179), il y traita les questions de finances avec une si judicieuse sévérité, que le Directoire s'en effraya et trouva bon de le comprendre parmi les pros crits du 18 fructidor. Arrêté et embarqué au port de Royan, dans la rivière de Bordeaux, il arriva à Cayenne le 9 juin 1798. Là il se mit à diriger une exploitation agricole qu'il tenait à loyer; mais, comme tant d'autres, il fut victime de ce climat homicide, qui avait déjà fait périr Bourdon de l'Oise, Lafond-Ladébat, La Villeurinois, le général Murinais, Rovère, etc. Toutefois Gilbert-Démolières ne fut pas tellement terrassé par les maux de l'exil, qu'il n'ait pu écrire le *Journal* de son triste voyage et de son séjour plus triste encore à la Guiane. Cette œuvre, qu'il adresse à sa mère, se trouvait en la possession de M^{me} de Glatigny, propre sœur de Gilbert, morte à Cambrai vers 1850. C'est de là que le manuscrit parvint aux mains de M. Fidèle Delcroix, qui en a publié de très-notables fragments dans les *Mémoires de la Société d'émulation de Cambrai* pour l'année 1855. Ce journal se fait lire avec intérêt; il offre de curieux et utiles renseignements sur la colonie où il a été rédigé.

GIOBERTI (Vincenzo), ministre des affaires étrangères de Sardaigne, reçut le jour à Turin le 3 avril 1801. Le 9 janvier 1825, il obtint le grade de lauréat en théologie. Promu aux ordres sacrés en 1825, il se fit agréger la même année au collège théologique. Le roi Charles-Albert le choisit pour son chapelain. Après quoi, emprisonné et exilé, il se réfugia à Paris en 1834, puis à Bruxelles, où il enseigna dans un institut privé les sciences philosophiques et morales. La bienveillance amicale de M. Quetelet, secrétaire perpétuel de l'Académie, lui fut d'un grand secours. A partir de 1838, il composa les ouvrages qui seront énumérés ci-après. En 1846, il habitait de nouveau Paris, d'où il s'éloigna pour faire imprimer en Suisse un de ses livres, et il revint dans cette capitale en 1847. Il y était encore en avril 1848, lorsque le roi de Sardaigne l'appela à Turin pour le nommer sénateur du royaume, tandis que deux collèges électoraux le députaient au parlement national. Le 16 décembre de la même année 1848, il fut choisi comme président du conseil et ministre des affaires étrangères. Il ne jouit que peu de mois de cette dignité et se remit à écrire. C'était un homme d'une intelligence élevée et d'un savoir étendu, mais qui s'est égaré souvent au point de vue de l'orthodoxie religieuse et catholique. Il est mort néanmoins dans les meilleurs sentiments de foi et de piété à Paris, durant la nuit du 23 au 26 octobre 1852. Il a laissé les ouvrages suivants : *Théorie du surnaturel*, 1838; *Introduction à la philosophie*, avec une lettre contre les doctrines religieuses et politiques de Lamennais, 1841; *Primauté morale et civile de l'Italie*, 1845; *Traité du bon*,

1845; *Prolégomènes à la Primauté*, 1845; *Jésuitisme moderne*, 1847; *Apologie du jésuitisme moderne*, 1848. En 1851, il publia les deux volumes du *Rinnovamento*. Ses ouvrages ont été mis à l'index à Rome. Dans son dernier livre, il énumère les fautes récemment commises par les amis de la liberté italienne, et leur donne des conseils pour l'avenir.

GIRARD (Philippe de), connu surtout comme inventeur d'une machine à filer le lin, naquit en 1775, à Lourmarin (Vaucluse). Déjà des créations utiles et ingénieuses lui avaient fait une certaine réputation, lorsqu'en 1810, Napoléon proposa un million pour récompense à l'inventeur de la meilleure machine à filer le lin. Girard répondit heureusement à cet appel, et fonda, rue Meslay à Paris, la filature modèle, digne du prix proposé. Mais la chute de l'empire ne permit point que ce prix lui fût décerné. Girard, découragé et obéré, s'en alla à l'étranger, et finit par être nommé, en 1826, ingénieur en chef des mines de Pologne. Revenu en France sans s'être beaucoup enrichi, une société venait de lui assurer une pension de 6,000 francs, et le gouvernement songeait à le récompenser enfin, lorsqu'il mourut en 1845. Une loi rendue en 1855 assure à ses héritiers une pension viagère.

GIRARDIN (M^{me} Emile de), connue beaucoup aussi sous le nom de Delphine Gay, naquit en 1805 à Aix-la-Chapelle. Voici chronologiquement la liste de ses ouvrages, qui eurent pour la plupart une grande vogue. 1828, *la Pèlerine*, complainte faite pour la reine Hortense; — 1832, *le Lorgnon*, roman; — 1852, *Contes d'une vieille fille à ses neveux*; — 1855, *Napoléine*, poème; — 1855, *M. le marquis de Fontanges*; — 1856, *la Course de M. de Bolzac*; — 1840, *l'Ecole des journalistes*, comédie en cinq actes et en vers; — 1842, *Poésies complètes*; — 1845, *Lettres parisiennes*, réunion de cinquante-sept courriers de Paris, insérées dans le journal *la Presse*, de 1856 à 1859, sous le pseudonyme Charles de Launay; *Judith*, tragédie en trois actes et en vers; — 1846, *Hélène de Châteaudun*, roman dans *la croix de Berny*; — 1847, *Cléopâtre*, tragédie en cinq actes et en vers; — 1850, *Marguerite*, roman; — 1855, *Lady Tartufe*, comédie en cinq actes et en prose; — 1854, *la Joie qui fait peur*, comédie en un acte; — 1854, *le Chapeau de l'horloger*, vaudeville. Quelques-unes de ses poésies fugitives ont été réunies en un volume. M^{me} de Girardin est morte en 1854.

GLEICH (Joseph-Aloys), écrivain fécond, trop fécond peut-être, né en 1772 à Vienne en Autriche, était employé dans l'administration des finances de son pays. Il paraît que ces fonctions lui laissaient du temps de reste, puisqu'il sut composer près de deux cents pièces de théâtre et autant de romans. Ses sujets de prédilection étaient les aventures de chevalerie. Dans cette multitude de productions, on recherche et on lit encore aujourd'hui *le Chevalier noir*, *Harald ou la Guerre des couronnes*, *Bodo et ses frères*. Quant à ses compositions dramatiques, on a recueilli et publié les meilleures, sous le titre de *Théâtre comique*, Brunn, 1821. Gleich est mort en 1841.

GODARD (Etienne) naquit à Paris en 1748. Après de bonnes études théologiques au collège de Navarre, il y prit les degrés, et fut proclamé docteur le 29 mai 1774. Bientôt l'archevêque de Bourges lui confia successivement la charge de promoteur

diocésain et celle de vicaire-général, puis le fit nommer chanoine de sa métropole et grand archidiacre. A l'époque révolutionnaire, l'abbé Godard fut arrêté à Paris; et sans doute, comme tant d'autres, il aurait payé de sa tête l'incivisme dont on l'accusait, si un bon jeune homme ne lui avait ouvert les portes de sa prison, au moment où les massacres venaient de commencer. Lorsqu'il fut question de constituer l'empire, l'abbé Godard s'unifia à d'autres royalistes qui avaient formé le projet de faire échouer la politique du premier consul. Ces menées furent découvertes. Godard, poursuivi, dut se cacher longtemps. Après le concordat, le nouvel évêque d'Autun le demanda pour l'un de ses grands-vicaires; mais le ministre, sans refuser positivement, le fit attendre; et le malheureux abbé, réduit à la misère, contracta une maladie qui devait le conduire à la mort. Il succomba en effet le 1^{er} avril 1805. Godard est auteur des ouvrages suivants: *Lettre de M*** à M**** sur la conduite du clergé dans l'Assemblée nationale, ou Histoire fidèle et raisonnée des décrets de l'assemblée, relativement aux biens ecclésiastiques et à la religion*, in-8°, Paris, 1791; *Examen critique et raisonné de la révolution du 17 floréal an iv, relative aux prêtres dits réfractaires*, in-8°; *Rapport général des contestations relatives à la promesse de fidélité à la constitution*, in-8°, Paris, Leclerc, 1800. Dès l'année 1785, il avait enrichi de ses annotations un ouvrage de don Louis de Gonzague de Castiglione: *l'Homme de lettres, bon citoyen. Discours philosophique et politique*, traduit de l'italien par Parraud, in-12.

GODARD-DESMAREST (N.), né en 1767, fut longtemps sous-directeur de l'administration des subsistances militaires. On lui doit deux ouvrages utiles: 1° *Essai sur la comptabilité commerciale et agricole*; 2° *Mémoire et propositions sur la comptabilité générale des finances du royaume*. Aucune existence peut-être ne fut mieux remplie que celle de Godard-Desmarest, qui mourut le 21 juin 1850, membre du conseil-général de la Meurthe et du conseil d'administration de l'Ecole d'agriculture de Grignon.

GODEFROI, né à Cambrai vers le milieu du XI^e siècle, fit de bonnes études qui lui inspirèrent le goût de la vie religieuse. Comme beaucoup de Flamands et de Français à cette époque, il passa en Angleterre lorsqu'il n'était guère âgé que de vingt ans, et fut reçu moine en la cathédrale de Winchester, qui alors, ainsi que la plupart des églises épiscopales d'Angleterre, était desservie par des bénédictins. En 1082, le prieur de cette maison ayant été nommé abbé d'Ely, Godefroi fut investi de la dignité laissée vacante. Il occupa cette charge pendant vingt-cinq ans, et contribua beaucoup à rétablir la discipline un peu déchuée à Winchester et à remettre l'office divin en meilleure pratique. Il veilla aussi à faire revivre dans ce monastère-cathédrale la bonne hospitalité tant recommandée par la règle de saint Benoît. Il mourut en 1107. On lui doit les ouvrages ou opuscules suivants: 1° *Epitaphium Serlonis abbatis Glocestriensis*; 2° *Epigrammata satyrica*; 3° *Carmina historica*; 4° *Nummi descriptio*, espèce de plaidoyer pour et contre la richesse; 5° *Prologus Godefridi in Epithalamio Mariae Virginis*; 6° *Epitaphium Petri Abbatardi*; 7° *De primatum Angliæ laudibus*. Ce sont des éloges poétiques des archevêques de Cantorbéry. 8° *Epistolæ*; 9° *De moribus et vita instituenda*; 10° *De diversis hominum*

moribus; 11° *Carmina moralia, libri IV*; 12° *Liber proverborum*. Pour plus de détails, voyez *Mémoires de Paquet*, xii, 418, et surtout *Histoire littéraire de France*, ix, 352.

GODINOT (Nicolas) naquit à Reims le 3 février 1761, commença ses études à l'université de cette ville, et alla faire ses cours de philosophie et de théologie à Paris, dans le séminaire de la communauté de Laon. Reçu docteur en théologie à la célèbre école de Sorbonne, la chaire d'Écriture sainte lui était dévolue; mais la révolution survint; et, comme tant d'autres, il fut obligé de s'expatrier. Retiré d'abord en Belgique, il dut passer en Allemagne aux approches de l'armée française. Il se fixa, avec quelques-uns de ses parents et plusieurs Français persécutés par la tourmente révolutionnaire, dans un vieux château abandonné. Là, il eut beaucoup à souffrir de la pauvreté. Néanmoins, sa piété et son courage soutenaient la petite colonie, lorsque les envahissements militaires la forcèrent de se retirer à Dortmund (Prusse). Godinot y eut connaissance de la formation de la Société de la Foi, et s'enrôla dans ce nouvel institut à Billengen en Bavière. Après être allé à Rome, et y avoir séjourné deux ans, il fut chargé de l'enseignement de la philosophie au collège de Sion, dans le Valais. Il y remplit aussi avec grand succès l'office de prédicateur, et gagna à la foi catholique un grand nombre de conversions. Lorsque Napoléon eut soumis le Valais, on crut prudent de soustraire le P. Godinot à la chance d'être envoyé sous escorte dans sa patrie, et on le dirigea sur Fribourg, où il ne tarda point à se faire entendre comme prédicateur et à conquérir encore beaucoup d'âmes à Dieu. Revenu ensuite dans le Valais, il fut admis à la profession solennelle des quatre vœux, et ensuite nommé supérieur de Sion. Quand le père-général Louis Fortis eut réuni dans une seule vice-province, en 1821, les missions de Suisse, de Hollande, de Belgique et de Germanie, le P. Godinot en fut nommé vice-provincial. Il y avait trois ans que, tout entier aux devoirs de cette charge, il parcourait les missions de sa vice-province et en visitait chaque résidence, lorsqu'il fut appelé, le 20 février 1824, à remplacer le P. Richardot dans le provincialat de France. Deux fois, durant l'exercice de sa charge nouvelle, il fit le voyage de Rome : en 1824, pour rendre compte de ses labours au père-général, puis, en 1829, pour assister à la vingt-unième congrégation où fut élu général le P. Jean Roothan. Entre ces deux voyages, c'est-à-dire en 1825, les doctrines de Lamennais ayant pris un caractère singulier, le P. Godinot, fidèle organe de la Compagnie, soutint, à l'encontre du célèbre auteur de *l'Essai sur l'indifférence*, une discussion animée et où les torts ne furent pas de son côté. Mais l'âge et les travaux commençaient à affaiblir la santé du pieux et zélé apôtre; une hydropisie, d'abord bénigne et presque insensible, le conduisit au tombeau le 26 mai 1842.

GODOY (don Manuel), connu sous le nom de Prince de la Paix, naquit à Badajoz en 1767, d'une famille pauvre mais noble; il vint très-jeune chercher fortune à Madrid, et entra dans les gardes-corps de Charles IV, roi d'Espagne. Ses agréments personnels et ses talents en musique lui valurent l'attention de la reine; le roi le prit aussi en gré, de sorte que bientôt cet homme, créé duc d'Alcudia, fut promu aux fonctions de premier ministre. Le traité de paix conclu à Bâle en 1795

lui valut le double titre de grand-d'Espagne et de prince de la Paix. L'année suivante, il négocia avec la république française une alliance qui entraîna l'Espagne dans une lutte malheureuse contre l'Angleterre. Écarté des affaires en 1798, il n'en fut pas moins nommé capitaine-général, titre qui équivalait à celui de maréchal de France. En 1800, il reentra au pouvoir; en 1801, il tenta d'envahir le Portugal, puis signa le traité de Badajoz, dont un article secret lui assurait une grosse indemnité. Plus tard, pressé par la France, il fit déclarer la guerre à l'Angleterre et fut dans cette occasion proclamé généralissime des armées de terre et de mer. Le grand échec de Trafalgar vint alors interrompre cette série de prospérités. Godoy aurait voulu, en 1806, s'associer à la coalition du Nord et secouer le joug de Napoléon; mais les victoires d'Iéna et d'Austerlitz changèrent ses dispositions; et l'Espagne fut de nouveau soumise à la France. Ce fut alors que le mécontentement éclata au point que le propre fils du roi (depuis Ferdinand VII) se mit à la tête des insurgés. Godoy, dans son omnipotence, fit arrêter et emprisonner le prince. Il allait le traduire en jugement, quand Napoléon intervint, en se réservant le droit de juger le différend entre le père et le fils. Le prince de la Paix, afin de soustraire le roi et la reine au souverain pouvoir de l'empereur, voulut les faire partir pour le Mexique; mais la révolte d'Aranjuez (18 mars 1808) fit échouer ce projet. Godoy lui-même dut se cacher pour échapper à la fureur du peuple. Le prince Ferdinand, devenu roi pour un instant, s'empara de lui, puis le relâcha sur les instances de la France, et le fit conduire à Bayonne, où Godoy décida Charles IV à abdiquer. Des lors, il suivit la famille royale en France et en Italie; puis, après la mort du roi et celle de la reine, il vécut obscurément à Paris jusqu'en 1851, époque de sa mort. La prodigieuse élévation de cet homme fut longtemps un scandale : il faut dire pourtant qu'il compensait un peu l'immoralité de sa fortune par quelques bonnes qualités qui ne furent pas sans effet sur la marche des affaires dans le pays dont les destinées lui étaient ainsi abandonnées.

GOERRES (J.-Joseph), écrivain allemand dont la carrière fut fort diverse et fort agitée, naquit à Coblenz en 1776, pour mourir à Munich en 1848. Au début, il se fit partisan des doctrines démocratiques du jour et de la philosophie prétendue naturelle de Schelling; ce qui ne l'empêchait point de professer un mysticisme alors aussi en vogue. L'exaltation de ses idées le fit, en 1819, expulser des Etats prussiens. Il paraît qu'à dater de cette époque, son esprit et son cœur se tournèrent loyalement vers le catholicisme. Le roi de Bavière lui fit accueil, et lui confia en l'université de Munich une chaire d'histoire et de littérature. Cela eut lieu en 1827. Goerres, ainsi revenu de ses anciennes erreurs, finit par être le chef de l'école catholique allemande. La première de ses publications eut pour titre : *Livres populaires de l'Allemagne*, 1807. Il y réhabilite agréablement les légendes du moyen-âge. Plus tard, il fit paraître le *Mercur rhénan*, où il énonça tout à la fois ses principes démagogiques et son antipathie pour les Français. On lui doit encore une *Histoire mystique de l'Asie* et le *Livre héroïque de l'Iran*, d'après le *Schah-Nameh* de Ferdoucy, Berlin, 1820. Guido Goerres a suivi les traces de son père dans cette dernière phase de sa vie.

GOETHALS-VERCRUYSE (Jacques - Joseph-Ignace-Hyacinthe), né à Courtrai le 12 août 1759, fit ses humanités dans le collège renommé des Jésuites de sa ville natale, puis son cours de philosophie à l'université de Louvain. Après avoir suivi pendant dix-huit mois les leçons de théologie, il reconnut que sa vocation ne le portait pas au sacerdoce, et il s'adonna au commerce; mais en dirigeant son industrie, Goethals cultiva l'histoire locale, et il se livra à l'étude des antiquités du pays avec un succès remarquable; et il faut dire à sa louange que jamais, dans ses travaux, il n'eut pour but la renommée que tant d'autres poursuivent. Sa première publication, écrite en flamand, a pour titre : *Annotations chronologiques touchant les événements arrivés à Courtrai et aux environs*, in-12, Courtrai. Il en donna, en 1814 et 1815, une nouvelle édition très augmentée, 2 vol. in-8°, Courtrai. On lui doit en outre : 1° *Chronicon Egidii Li Muisis, abbatiss S. Martini Tornacensis*, grand in-8°, Bruges, 1817; 2° *Notice sur l'anatomiste Jean Palpin*, insérée, ainsi que les suivants, dans le *Messenger des sciences et des arts*, de Gand, par M. A. Voisin, qui reconnaît que l'ouvrage est dû en partie aux notes de Goethals; 3° *Mémoires (flamands) inédits de Jean de Dadizeelle, grand-bailli de Gand*; 4° *Lettres inédites de Guillaume, prince d'Orange*; 5° *Lettres inédites du comte d'Egmont, d'Elisabeth, reine d'Angleterre*, etc.; 6° *Notice biographique sur J.-F. Ducq, peintre d'histoire et de genre*; 7° *Notice sur le damassé de Flandre et sur une serviette représentant le siège de Valenciennes*; et autres opuscules. Goethals, homme de bien et très religieux, est mort le 6 septembre 1838. Il était membre de l'Institut royal des Pays-Bas, et de plusieurs autres académies.

GOGOL (Nicolas), né en 1808 dans la Petite-Russie, ouvrit sa carrière littéraire par un recueil de *Nouvelles*. Il publia ensuite une comédie intitulée *le Contrôleur ou l'Inspecteur*. Dans cette pièce, les abus de l'administration russe sont stigmatisés avec énergie. Un roman, ayant pour titre *Ames mortes*, augmenta encore sa popularité, mais lui suscita quelques persécutions. Il y peint en effet la société russe sous des couleurs peu favorables. Gogol quitta pour un moment son pays et alla passer quelques années à Rome. On a inséré dans la *Bibliothèque des chemins de fer*, une traduction de ses *Nouvelles choisies* et de son roman de *Tarass Boulba*, espèce d'Iliade cosaque. Rentré dans sa patrie, il fut atteint d'une noire hypocondrie et mourut en 1852.

GOLBERY (Aimé de) naquit à Colmar en 1786. Entré dès sa jeunesse dans la magistrature judiciaire, il fut d'abord procureur impérial en sa ville natale, puis conseiller à la cour royale de Strasbourg, puis enfin premier président de la cour de Besançon. Le collège électoral de Colmar l'envoya en 1834 à la chambre des députés, où il siégea parmi les opposants modérés. Golbery fut un érudit recommandable. On lui doit : 1° *Lettres sur la Suisse*, 1827-1832, faisant suite à celles de Raoul-Rochette sur la même matière; 2° *Antiquités de l'Alsace*, 1828; 3° *Suisse et Tyrol*, 1859. Ce dernier travail a été inséré dans le recueil intitulé *L'Univers pittoresque*. Golbery, qui était correspondant de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, a publié aussi des traductions de Suétone, de l'*Histoire romaine*, de Niebuhr, et de l'*Histoire de l'antiquité*, par Schlosser. Il est mort en 1834.

GOURGAUD (Gaspard), né à Versailles en 1783, était fils d'un musicien de la chapelle de Louis XVI et neveu du célèbre comédien Dugazon. Il entra au service militaire dans l'artillerie en 1801, et montra une grande valeur à la bataille d'Austerlitz, ainsi que sur les autres champs de bataille. En 1811, l'empereur Napoléon le nomma un de ses officiers d'ordonnance. Il fit en cette qualité la campagne de Russie, entra le premier dans le Kremlin, où il arracha au péril de sa vie la mèche qui devait mettre le feu aux poudres et faire sauter le château. Dans la campagne de France, il montra un courage à toute épreuve, et sauva la vie de Napoléon après le combat de Brienne. A Waterloo, il fut un de ceux qui combattirent les derniers. Gourgaud suivit Napoléon à Sainte-Hélène. En 1818, il publia la *Campagne de 1815*. Rayé du contrôle de l'armée, il ne reentra au service que sous Louis-Philippe, qui le promut au grade de général de division et en fit son aide-de-camp. Il a rédigé avec Montholon des *Mémoires* pour servir à l'histoire de la France sous Napoléon. Gourgaud est mort en 1852.

GRAUN (Charles Henri), célèbre musicien que Frédéric II, roi de Prusse, honora de son amitié après en avoir fait son maître de chapelle, naquit en 1701, à Wahrenbruck, petite ville du cercle électoral de Saxe. Ce fut à l'école de Sainte-Croix, à Dresde, que sa belle voix se fit d'abord remarquer; c'est là aussi qu'on lui enseigna et la musique vocale et le clavecin. Les cantates de Keiser lui devinrent tellement familières qu'il les savait toutes par cœur. Lorsqu'en 1720 il quitta l'école de Sainte-Croix, il se mit à composer pour l'église. Placé en qualité de ténor auprès du duc de Brunswick, il ne tarda pas à mériter et à obtenir la place de vice-maître de chapelle. Le prince royal de Prusse, qui avait ouï parler de son mérite, le demanda au duc pour sa chapelle de Rheinsberg, où Graun se rendit en 1755. Quand le prince royal monta sur le trône en 1740, il le prit tellement en affection qu'il éleva son traitement jusqu'à 2,000 écus (8,000 francs). Frédéric se trouvait à Dresde lorsqu'il apprit la mort de Graun, advenue le 8 août 1759; il ne put s'empêcher de lui donner des larmes. Les principales œuvres de musique sacrée que l'on connaisse de Graun sont : un *Te Deum*, imprimé à Leipsick en 1757, et surtout son *Oratorio* de la mort de Jésus, production sublime dont le texte a été composé par Ramler; enfin on lui doit encore la musique funèbre écrite lors du décès du duc Auguste - Guillaume. Graun est aussi auteur de plusieurs opéras, entre lesquels on distingue : *Polydore*, *Rodolinda*, *Demofonte*, *Britannico*, *Méropé*. On trouvera plus de détails sur ce grand artiste dans le livre de M. Maxime de Montrond, intitulé *les Musiciens les plus célèbres*, in-8°, Lille 1853.

GRAVE (Pierre de), né en 1772 à Boesinghe, près d'Ypres, mort à Gand le 16 juillet 1832, appartenait à une bonne et ancienne famille de Flandre. Il fit au collège d'Ypres de brillantes études que vint interrompre la révolution brabançonne. D'abord chef de bureau à l'administration provinciale de Gand, puis chef du secrétariat-général, il devint l'homme nécessaire, indispensable dans ce service, parce que, seul entre tous peut-être, il parlait et écrivait le français avec autant de facilité que de correction. De Grave savait très-bien, outre le flamand sa langue maternelle, le latin et même le grec. Aussi cet esprit cultivé se lassa-t-il

bientôt du labeur des bureaux. Le notariat, auquel il voulut se livrer, ne le charma point davantage ; il aimait mieux cultiver l'amitié de quelques littérateurs et savants, tels que Van Hultsem, Coppens, Cornelissen, Willems, Reiffenberg, Stassart, etc. Toutefois il ne cessa point de remplir des fonctions publiques, notamment depuis l'érection du royaume des Pays-Bas. Il est auteur de divers ouvrages et mémoires d'économie rurale, entre autres, d'un traité flamand sur l'éducation des abeilles, livre encore très-estimé aujourd'hui. On sait qu'il eut une grande part aux belles publications agronomiques du comte de Lichtervelde et de M. Van Aelbroeck. Il fut l'un des principaux rédacteurs du *Messenger des sciences et des arts de Gand*, durant les premières années de ce recueil, qui continue, sous le nom de *Messenger des sciences historiques*, de jouir dans le monde savant et littéraire d'une belle réputation et d'une influence légitime.

GRAVERAN (Joseph-Marie), né à Crozon (Finistère) le 16 mars 1795, fut ordonné prêtre en 1819. Il était curé de Brest en 1826 ; depuis on l'éleva à l'évêché de Quimper. En 1848, il fut élu membre de l'Assemblée nationale. Il est mort le 4^{er} février 1855. Mgr Graveran, qui a été un exemple des vertus épiscopales, a coopéré à la rédaction et à la révision des *Vies des Saints de la Bretagne armorique*, par le F. Albert le Grand (de Kerigouel), édition publiée par M. D.-L. Miorec de Kerdanet, in-4^e, Brest, 1858.

GRIMALDI (le comte Nicolas), prit naissance vers 1769, à Treja, dans les Etats pontificaux, d'une famille dont l'ancienneté et l'illustration sont assez connues. Après cinq ans de bonnes études au collège Frascati, il compléta son éducation à l'académie ecclésiastique romaine. En 1805, Nicolas Grimaldi fit partie de la prélature de Rome. Honoré de missions importantes par les souverains pontifes Pie VII, Léon XII, Pie VIII et Grégoire XVI, il s'en acquitta constamment avec intelligence et succès. Le tribunal de grace et celui de justice, où il remplit les fonctions de référendaire, lui fournirent des occasions fréquentes de faire preuve d'une sagacité rare, d'un grand amour de la justice et d'une parfaite aménité de caractère. Durant la captivité de Pie VII, Grimaldi vécut solitaire à Treja. Quand le pontife fut réintégré, l'exilé volontaire reprit ses fonctions, et contribua au rétablissement de plusieurs institutions, entre autres, de l'hospice apostolique de Saint-Michel. En 1852, tandis que le choléra sévissait dans toute l'Europe et menaçait l'Italie, Grimaldi organisa un système des mesures hygiéniques les plus propres à conjurer le fléau, et publia sur ce sujet des instructions qu'il fit répandre parmi tout le peuple. Grégoire XVI récompensa cette vie dévouée par le chapeau de cardinal et par la dignité de premier légat de la Romagne. Grimaldi, nonobstant les travaux multipliés auxquels il était livré par devoir dans la carrière apostolique, trouvait encore des instants de loisir pour des labeurs intellectuels, et pour encourager par divers moyens les jeunes artistes, les amis de l'antiquité et de la bonne littérature. Il est mort le 12 janvier 1843, laissant des legs précieux à Treja, sa ville natale.

GRIVEL (Fidèle de), né le 17 septembre 1769, appartenait à une noble famille franc-comtoise. Il entra, en 1794, chez les Pères du Sacré-Cœur à Leutershofen, et fit partie de cette société jusqu'en 1805, époque où il fut reçu chez les Jésuites de

Russie. Aussitôt après, il alla évangéliser les colonies allemandes le long du Volga. On le rappela ensuite à Saint-Petersbourg, où il enseigna la rhétorique dans le collège de la Compagnie. En 1815, il revint en France, ainsi que tous les Jésuites bannis des deux capitales de l'empire russe. Le P. de Grivel, créé visiteur en Angleterre, en ramena le P. Simpson, nommé provincial peu de temps après. Député, en 1820, à la congrégation générale qui élut le P. Louis Fortis, il y fit preuve de talent et de zèle. Ensuite il professa la théologie en France et en Angleterre, d'où il fut détaché ensuite pour le Maryland. Enfin, durant les dix ou douze dernières années de sa vie, il occupa très-dignement l'emploi de directeur des novices. Cette carrière pleine de mérites prit fin à Georgetown (Etats-Unis), le 26 juin 1842.

GRUBER (Jean-Godefroy), l'un de ces savants presque universels que l'Allemagne semble avoir le privilège de produire mieux que les autres contrées, naquit à Naumbourg en 1774. Tour à tour professeur dans les universités d'Iéna, de Dresde, à Wittemberg et à Halle, il publia d'abord des livres intitulés : *Destination de l'homme ; Dictionnaires d'esthétique, de mythologie, de synonymes*. On lui doit en outre une édition soignée des *Oeuvres de Wieland*, où l'on trouve une vie de l'auteur, d'après les documents laissés à la disposition de Gruber par Wieland lui-même. Mais l'ouvrage capital auquel il a attaché son nom, c'est l'*Encyclopédie universelle des sciences et des arts*, fondée par lui en 1818 avec le concours du célèbre Jean-Samuel Ersch. Ce dernier étant mort en 1828, Gruber poursuivit tout seul ce recueil immense, qui compte aujourd'hui plus de quatre-vingt-dix volumes in-4^e.

GUÉRARD (Benjamin-Edme-Charles) naquit à Monthard (Côte-d'Or) le 15 mars 1797, fit ses études au lycée de Dijon, et eut pour condisciples le maréchal Vaillant, Jouffroy et le P. Lacordaire. D'abord maître d'études et professeur de mathématiques au collège de Noyers, il vint à Paris en 1818, obtint en 1821 une place de surnuméraire au département des manuscrits à la Bibliothèque royale, où il fit avec beaucoup d'ardeur et de soin le triage d'une masse de vieux parchemins entassés depuis longtemps dans les combles de la bibliothèque et pesant plus de quarante milliers. Il contracta dans ce travail un anthrax périlleux. Ce grave accident ne l'empêcha pas de persévérer. Il suivit les cours de l'Ecole des chartes, qui venait d'être créée. Il obtint en 1824 une première mention honorable à l'Académie française pour son *Discours sur la vie et les ouvrages du président Jacques-Auguste de Thou*. Des 1826, il coopéra à l'édition des *Annales du Hainaut*, par Jacques de Guise. On sait que la publication de cette volumineuse chronique se fit aux frais et sous les auspices du marquis de Foria d'Urban. Guérard donna aussi son concours à l'édition de l'*Art de vérifier les dates*, in-8^e, Paris 1819-1842. En 1852 parut son *Essai sur les divisions territoriales de la Gaule sous les rois de France*. Cet ouvrage, couronné par l'Académie des inscriptions et belles-lettres, fut publié aux frais du gouvernement, sur le rapport de M. Daunou, et assura, l'année suivante, l'élection de l'auteur à l'Institut comme successeur de M. Abel Remusat. Appelé à faire partie du comité établi près le ministre de l'instruction publique pour l'impression des *Documents inédits relatifs à l'histoire de France*, il fut chargé de préparer la publication d'une série de

Cartulaires. En 1840, il avait déjà pu faire paraître trois volumes de cette collection, contenant le *Cartulaire de l'abbaye de Saint-Bertin* et celui de *Saint-Père de Chartres*. Les prologèmes qui accompagnent ce dernier cartulaire jettent une vive lumière sur des points obscurs de notre histoire nationale. Dix ans plus tard, en 1850, parut le *Cartulaire de Notre-Dame de Paris*, 4 vol. in-4°. Ce grand travail mit le comble à la réputation de Guérard. Le *Cartulaire de Saint-Victor de Marseille*, dont il commença l'impression, n'a pu être achevé par lui. Outre ces laborieuses publications, il fut encore chargé, en 1848, de la direction de l'Ecole des chartes, où il avait été longtemps professeur. Guérard est mort le 10 mars 1854. On peut dire que ce savant a été victime de sa passion pour les sciences historiques. M. Natalis de Wailly, fort compétent pour juger un tel homme, lui a consacré une Notice très-détaillée, insérée par extrait dans la *Bibliothèque de l'Ecole des chartes*, seizième année, 1855-1856.

GUILLAUME (Jean-François-Marie), né à Besançon en 1766, fut avocat, puis procureur du roi auprès de la maréchaussée de Franche-Comté. A la révolution, il s'engagea parmi les volontaires de la Côte-d'Or, pour faire acte de patriotisme et délivrer son père jeté dans les prisons de Dijon. La carrière des armes ne pouvait convenir longtemps à cet homme d'étude. Devenu en 1818 juge au tribunal de première instance de Besançon, il publia successivement une *Notice sur les lettres inédites de Voltaire à l'abbé d'Olivet*; des *Etudes sur La Fontaine*; des *Observations sur la littérature*; une *Notice sur l'histoire de René*, etc.; un *Essai sur la bonhomie et l'indulgence*: un conte intitulé *L'abbaye-au-Bois*; des *Ancedotes franco-comtoises*. Ce littérateur, qui était en outre un bibliophile distingué, est mort dans sa ville natale le 28 mars 1848.

GUILLAUME 1^{er}, roi des Pays-Bas, fils de Guillaume, stathouder de Hollande, né à la Haye en 1772, porta d'abord le titre de prince héréditaire des Provinces-Unies de Hollande. Il essaya en vain de disputer ce pays aux Français lors de l'invasion de 1795, se réfugia tour à tour en Angleterre et en Prusse, et perdit en Allemagne ses possessions patrimoniales par suite de son refus d'entrer dans la confédération du Rhin. En 1813, la bataille de Leipzig lui permit de reparaitre en Hollande et d'y prendre le titre de prince souverain. En 1813, il fut proclamé roi des Pays-Bas, c'est-à-dire de la Belgique et de la Hollande. Il eut le tort de menacer le culte catholique dans la première de ces deux contrées et de vouloir y faire prévaloir la langue flamande au lieu du français. Un système de persécution contre l'éducation catholique fut organisé; et le plan qui tendait à faire prévaloir le protestantisme en Belgique fut suivi avec opiniâtreté. Les évêques belges, et surtout Mgr Maurice de Broglie, évêque de Gand, adressèrent au roi Guillaume des *représentations* motivées sur l'établissement du collège philosophique et des universités de l'Etat. La conduite courageuse de l'évêque de Gand lui valut l'exil et la déportation ainsi qu'à plusieurs autres prêtres fidèles. Le peuple belge, blessé dans sa foi et dans son sentiment national, supportait impatiemment la domination hollandaise; et en 1850, les divers partis se réunirent pour renverser le trône de Guillaume: le 24 août de cette année, ce prince se vit forcé de quitter la Belgique et de se réfugier en Hollande. Quelques années après, il excita aussi du mécontentement chez les Hollandais par son ma-

riage avec la comtesse d'Oultremont, belge et catholique, et par un budget qui parut trop onéreux. Ces résistances finirent par le dégoûter du trône, et il abdiqua en faveur de son fils le prince d'Orange, depuis Guillaume II. Retiré à Berlin, Guillaume 1^{er} y mourut subitement en 1845.

GUILMOT (Pierre-Joseph) naquit à Douai en 1754, d'une famille honnête mais pauvre. Lorsqu'il eut fait ses études, la noble maison d'Aubers le demanda à ses parents pour en faire comme un émule, un mentor, un compagnon utile à MM. d'Aubers fils. Cette situation toute de confiance décida du sort de Guilmot, qui prit là le goût des livres et l'amour des antiquités locales. Deux premiers présidents du parlement de Flandre, Calonne et Pollinchove, qui tenaient à la famille d'Aubers, restèrent toujours ses protecteurs et ses amis. La révolution lui fit prendre deux petits emplois qui lui procurèrent une sorte d'aisance. Un tonnelier, envieux de sa place de directeur des lits militaires, le dénonça comme aristocrate ou suspect, et le fit déporter dans le Pas-de-Calais. Lorsqu'il fut rayé de cette liste de proscription, Guilmot se trouvait chargé d'un dépôt de 80,000 francs en or que lui avait confié un émigré avant de partir pour l'exil. Ce n'était pas, dans ce temps de terreur, un médiocre embarras pour le dépositaire. Il sut conserver la somme intacte, et la rendit à l'émigré rentré en France. Placé à la tête de la bibliothèque de Douai, il établit un bel ordre dans cet amas de livres venus de toutes parts. Erudit et modeste, il a beaucoup travaillé, mais peu publié. On lui doit: 1^o une dissertation sur le *Ficus Helna*, insérée dans le Magasin encyclopédique. L'auteur démontre que ce nom doit s'appliquer au village d'Evin en Artois. 2^o *Mémoire sur les anciennes habitations rurales du département du Nord*, etc., in-8°, Douai, sans date; réimprimés dans les Archives du Nord, II, 101-152, 141-148. 3^o *Mémoire historique sur le wède ou Pastel employé autrefois dans les teintureries de Douai*, inséré dans les *Mémoires de la Société d'agriculture de Douai* pour l'année 1812. 4^o *Dissertation sur la fondation de Valenciennes*. Guilmot a en outre fourni à l'autorité un bon nombre de rapports et mémoires. Enfin il est auteur des *Petites Histoires de la Flandre et de l'Artois* que renferme le journal le *Mémorial de la Scarpe*. Il est mort le 22 juin 1854, laissant une mémoire respectée.

GULDIN (Paul), né à Saint-Gall, en 1577, de parents protestants, exerça d'abord l'orfèvrerie en diverses villes d'Allemagne. Etant à Freising, il fit part de ses doutes religieux au prieur des Bénédictins de cette ville, se convertit au catholicisme et prononça son abjuration en 1597. Bientôt après, il entra dans l'ordre des Jésuites, et prit le nom de Paul au lieu de celui d'Habaenc qu'il portait. Les progrès qu'il fit dès lors dans l'étude des mathématiques furent tels qu'en 1609 on l'envoya à Rome pour y professer cette science. Après avoir tour à tour habité Gratz et Vienne, il revint mourir à Gratz le 5 novembre 1845. Son principal ouvrage est intitulé: *Dissertatio physico-mathematica de motu terræ ex mutatione centri gravitatis ipsius provenienti*, Vienne, 1622. C'est là qu'il pose le théorème que toute figure formée par la rotation d'une ligne ou d'une surface autour d'un axe immobile est le produit de la quantité génératrice par le chemin de son centre de gravité. Ce théorème a retenu le nom de Guldin. (Voyez *Histoire des mathématiques*, par Montucla.)

H

HALL (Richard), anglais, docteur en théologie, fut du nombre des prêtres qui, au xvi^e siècle, abandonnèrent la Grande-Bretagne pour cause de religion et vinrent se fixer dans les Pays-Bas. Il était tout à la fois professeur d'Écriture sainte à Douai, chanoine de Saint-Géry à Cambrai, et official de Saint-Omer, où il mourut le 26 février 1604. Il a publié : *De Schismate, sive de ecclesiasticæ unitatis divisione*, in-12, Louvain 1575, ouvrage de Jean Young, que R. Hall mit au jour en y ajoutant une épître dédicatoire à Arnould Gantois, abbé de Marchiennes. *Contra coalitionem multarum, imo aduersarum religionum...*, in-12, Douai 1581. A la suite de ce traité et dans le même volume, on en trouve un autre ayant pour titre : *Tractatus sive libellus exhortatorius ad pacem... cum rege catholico; De proprietate et vestiario monachorum*, in-12, Douai 1585; *Defensio regis et episcopalis auctoritatis contra rebelles*, in-12, Douai 1598; *De quinque partita conscientia*, in-4^e, Douai 1590; *la Vie et la Mort de Jean Fisher, évêque de Rochester*, en anglais, in-12, Londres 1653; *Orationes varæ, Gemina diversa*, mss.

HALLER (Louis de), digne petit-fils de l'illustre auteur des *Elementa physiologia* et d'autres ouvrages savants, naquit à Berne le 1^{er} août 1768. Son père Théophile-Emmanuel, magistrat et médecin renommé, initia de bonne heure le jeune Louis aux affaires et à la science. A l'époque où il fut capable de payer son tribut, l'Europe était en proie aux agitations politiques. Louis de Haller se réfugia dans le journalisme, et, rédacteur des *Annales Helvétiques*, il combattit les doctrines subversives, ce qui lui fit bientôt des ennemis puissants dans le parti révolutionnaire. Obligé de fuir, il trouva un asile et de l'emploi en Autriche. Revenu à Berne en 1806, il y occupa une chaire de droit public et prononça un discours d'ouverture dans lequel il proclamait la nécessité de réformer le droit d'après les maximes chrétiennes. Ce discours et ces doctrines retentirent au loin et suscitèrent à l'orateur de nouveaux et terribles adversaires. Sans se déconcerter, il poursuivit son œuvre et publia le plus important de ses livres : *Restauration de la science politique*. Pour remplir avec plus de liberté une mission qu'il semblait tenir du ciel, Louis de Haller se démit de son professorat en 1817. Il en était au quatrième volume de la *Restauration de la science politique*, lorsque éclairé par ses profondes études et son ardent amour de la vérité, il se convertit au catholicisme entre les mains de l'évêque de Lausanne. Ce grand acte, qui avait eu lieu sans bruit, fut bientôt connu; et les passions humaines ne tardèrent point à se soulever de nouveau contre l'honorable écrivain, qui, regardant la tempête en face, publia une lettre où il mettait au grand jour cette conversion jusque là presque tacite. Cet écrit, qui est daté de Paris, 15 avril 1821, et qu'on ne peut lire sans attendrissement, respire les sentiments les plus nobles, la piété la plus éclairée et la candeur la plus parfaite. Son âme s'y peint tout entière. Cette parole, qu'il entendit dans un sermon, « Aujourd'hui que vous

entendez sa voix, n'endurcissez pas cœurs, » avait mis fin à ses hésitations et à ses perplexités, et avait déterminé d'une manière irrévocable son retour à la foi catholique. Ses ennemis, au lieu d'être touchés de la générosité de sa conduite, en profitèrent pour le faire rayer de la liste du grand-conseil de Berne. Il vint alors à Paris continuer ses travaux et ses luttes, et M. de Villèle l'attacha à son ministère des affaires étrangères. Prédestiné, pour ainsi dire, à une vie errante et agitée, il dut s'éloigner en 1850 et retourner dans sa patrie, où un modeste asile près de Soleure reçut l'illustre vieillard, qui continua de défendre la cause de la religion et de la justice jusqu'à sa mort, arrivée le 17 mai 1854.

HANETON (Philippe), chevalier, seigneur de Linth, naquit vers le milieu du xvi^e siècle. Il devint premier secrétaire et audancier de l'archiduc Philippe-le-Beau, puis de son fils Charles d'Autriche. Il avait été, dès l'année 1501, employé dans les négociations avec la France, lorsque l'archiduc demandait pour son fils la main de Claude, fille de Louis XII. En 1518, il reparut de nouveau comme agent diplomatique et accompagna à Paris le prévôt d'Utrecht chargé des intérêts de Marguerite d'Autriche à la cour de France. En février 1518-1519, il suivit M. de Chievres, député à la conférence de Montpellier. L'année suivante, il obtint la charge de trésorier de l'ordre de la Toison d'or. Il avait rempli en outre de 1502 à 1515 les fonctions de garde des chartes de Flandre. Philippe Haneton est mort au mois de mars ou avril 1521, et non en 1528, comme le dit son épitaphe faite sans doute longtemps après sa mort. Il a laissé un ouvrage intitulé : *Recueil en forme d'histoire, contenant les titres, actes et traitiez faicts entre le roy Louis XII et le roy de Castille, depuis l'an 1478 jusques en l'année 1507*, mss., in-f^o à la bibl. impériale, côté 1515.

HARLEY (Robert), comte d'Oxford, né à Londres en 1661, fut tout à la fois un homme d'état célèbre et un bibliophile fameux. Éloigné des hauts emplois et sans autre poste que celui de membre de la Chambre des communes, il fut admis en 1704 dans le conseil privé de la reine Anne, qui le nomma en outre secrétaire d'état. Dès lors, Robert Harley marcha à grands pas dans la carrière des dignités politiques, devint chancelier de l'échiquier, grand-trésorier d'Angleterre et recut le titre de comte d'Oxford. Chef du parti tory, il fut, vers 1714, poursuivi par le parti opposé, qui obtint sa détention dans la tour de Londres, où il demeura deux ans. Au sortir de cette prison, il vécut retiré, et employa toute son activité d'esprit à former une des plus riches bibliothèques de la Grande-Bretagne, et notamment une collection admirable de manuscrits, qui se conserve toujours au Musée britannique, sous le nom de *Collection harléienne*. Les livres imprimés furent vendus en bloc 15,000 liv. st. au libraire Osborne. Or la dernière partie seule de cette bibliothèque avait coûté au comte d'Oxford 18,000 liv. sterl. de frais de reliure. Harley est mort le 21 mai 1724.

HEMPTINNE (Auguste-Donat de), naquit le 15 août 1781, à Janche près de Jodoigne en Brabant. Sa vocation le portait vers les sciences pharmaceutiques qu'il cultiva avec distinction et qui lui procurèrent une bonne position sociale. Lauréat de l'Académie des sciences de Bruxelles en 1818, il fut admis dans cette compagnie le 7 mai 1845, et la présida en 1851. Hemptinne fut l'un des premiers membres titulaires de l'Académie belge de médecine. A peine âgé de 26 ans, il faisait déjà partie du jury médical. Il a beaucoup écrit ; mais ses travaux sont éparés dans les divers recueils académiques du pays. Il est mort le 5 janvier 1854.

HERCELIN (Joseph-Marie), abbé de la Grande-Trappe, vicaire-général des Trappistes de la primitive observance de Cîteaux, naquit le 28 août 1787, à Saint-Congard près Malérot (Morbihan). De fortes études développèrent chez lui une intelligence ardente et vaste. Il s'appliqua surtout à la science de la religion. Honoré du sacerdoce, il fut d'abord chapelain d'une communauté d'Ursulines. Après s'être distingué dans le clergé séculier comme professeur de théologie à Vannes, il entra à la Trappe à l'âge de trente ans (1817) ; il en supporta généreusement les austérités pendant trente-huit ans et malgré ses infirmités graves et précoces. Après avoir été successivement aumônier de religieuses trappistines, père maître des novices, sous-prieur et céliér, il fut choisi par ses frères pour gouverner la Trappe après la mort du R. P. dom Augustin de Lestranges, qui avait sauvé les Trappistes pendant la grande révolution et racheté en 1815 leur ancienne abbaye de la Trappe du Perche. Ce fut dom Joseph-Marie qui la releva de ses ruines, en dépit des sinistres commotions qui ébranlaient le sol français en 1850. Le 21 septembre 1854, par ordre du pape Grégoire XVI, il reçut à Rome la bénédiction abbatiale des mains du cardinal Whouet, protecteur de la congrégation. Il obtint du Saint-Siège la réunion des monastères de la Trappe en congrégation et en fut le supérieur-général. Ses efforts constants tendirent à faire rentrer les Trappistes dans la pratique pure et simple de la règle de Saint-Benoît et des constitutions de Cîteaux, à l'exclusion de toutes autres réformes, et il dut à la réhabilitation de cette sainte règle et du travail des mains qui en est la conséquence, les nombreuses fondations qui se firent pendant son administration, en France, en Angleterre, en Irlande, en Afrique et en Amérique. Par le même principe d'utilité sociale, il s'occupa à établir auprès de quelques monastères de Trappistes des colonies agricoles pour les jeunes détenus, qui en sortent bons chrétiens et honnêtes travailleurs. Dom Joseph-Marie, qui avait négocié avec le gouvernement français la fondation de la Trappe de Staouéli en Afrique, pour faire aimer le travail aux colons de l'Algérie, s'occupait encore en 1848 d'envoyer, sur la demande du gouvernement, des Trappistes aux Antilles pour faire entrer, par l'exemple de leurs travaux agricoles, les Noirs affranchis dans la voie de la civilisation ; la révolution de 1848 détruisit ce projet. Ce fut vers la même époque que Louis-Philippe, dans sa vieillesse, voulut revoir la solitude de la Trappe, qu'enfant, avant 1789, il avait souvent visitée avec son grand-père le vertueux duc de Penthièvre. En 1850, dom Joseph-Marie assistait au concile de Rouen. Il fut vicaire-général du diocèse de Seez sous deux évêques consécutifs. Enfin le 15 juillet 1855, le vénérable

et vertueux abbé, succombant à ses infirmités, allait recevoir au ciel le prix de ses travaux. Il avait gouverné la Trappe vingt-sept ans.

HENRET, médecin de Bicêtre, auteur du *Traitément moral de la folie*, et de *l'Anatomie comparée du système nerveux*, nous a laissés en outre d'autres ouvrages de médecine, où se révèlent toujours l'esprit d'observation le plus sûr, les vues les plus philosophiques et un rare talent d'écrivain. La mort l'a enlevé le 6 janvier 1851, après de longues et cruelles souffrances. Il a succombé avec le regret de laisser inachevé son important ouvrage sur le système nerveux, auquel il avait consacré plus de quinze années de sa vie.

HERHAN (Louis-Etienne), célèbre imprimeur et fondeur en caractères, naquit à Paris en 1768 ; il fut employé, dans les premières années de la république, à la fabrication des assignats et surtout au polytypage, tel que Camus l'a décrit dans les *Mémoires de l'Institut*. En 1797, il obtint un brevet pour l'invention de caractères mobiles en creux, servant à composer cette matrice paginaire qui estampe un format solide en relief, propre au service de la presse typographique. Associé avec Pierre et Firmin Didot, il mit en œuvre son procédé, d'après lequel des types usuels, mais fondus en composition plus forte, livrent un texte en relief, qui, sous le balancier, offre assez de résistance pour servir de poinçon à la matrice paginaire. C'est en opérant ainsi qu'Herhan donna ses belles éditions des classiques. Il abandonna ensuite cette manière d'imprimer trop dispendieuse, et perfectionna les procédés de stéréotypie. Comme la plupart des inventeurs, il n'amassa pas de fortune ; il obtint seulement plusieurs médailles d'or dans les expositions publiques. Herhan est mort en 1853.

HERICOURT (Bénigne-Urbain de Troussel d'), naquit en 1797 à Questembert (Morbihan). A quatorze ans ses études étaient terminées. On le destina à l'état militaire ; mais, se sentant appelé à une autre mission, il entra à Saint-Sulpice à l'âge de 26 ans. Une fois prêtre, il fut successivement grand-vicaire d'Evreux, de Besançon, et évêque d'Autun le 15 avril 1829. Ce fut l'un des derniers évêques nommés par Charles X. Pendant vingt-deux ans, M. d'Héricourt gouverna le diocèse d'Autun avec une rare sagesse et une énergie infatigable. « La vie d'un évêque doit être courte, » disait-il à ceux qui le pressaient de prendre du repos. Grâce à sa direction sage, le diocèse d'Autun, l'un des plus abandonnés avant sa promotion, devint animé d'un esprit modèle, et son clergé l'un des plus exemplaires. Bénigne d'Héricourt est mort le 8 juillet 1851, au milieu même de ses visites pastorales.

HERVAS (Laurent), né à Horeajo (Manche espagnole) en 1755, entra de bonne heure dans l'ordre des Jésuites, et fut envoyé aux missions de l'Amérique, où il se livra avec succès à l'étude des idiomes du pays. Quand la compagnie de Jésus fut bannie des états espagnols, le P. Hervas vint s'établir en Italie, à Césène, et poursuivit ses studieux travaux. Bientôt Pie VII le nomma préfet de la bibliothèque Quirinale. De 1778 à 1787, il publia le résultat de ses immenses recherches sous le titre *Idea dell'universo*, 21 vol. in-4°. L'auteur, qui traduisit ensuite son œuvre d'italien en espagnol, y traite tour à tour de l'homme, de son histoire sociale, des langues, du globe terrestre et des corps célestes. Ce qu'on y admire surtout, ce sont les labours de linguistique, entre autres un *Catalogue des langues connues, avec*

des notices sur leurs difficultés; un *Vocabulaire polyglotte* en cent-cinquante langues, avec l'*Oraison dominicale* en trois cent-sept langues ou dialectes. Le P. Hervas est mort en 1809.

HERWYN DE NEVÈLE (Pierre-Antoine), fils d'un bourgmestre d'Hondschoote, naquit en cette petite ville le 18 septembre 1755. Ses humanités se firent chez les Oratoriens de Furnes, puis sa philosophie et son droit en l'université de Douai. Revenu dans son lieu natal, il s'occupa sérieusement d'agriculture, et s'attacha à dessécher enfin ces moères belgiques, toujours inondées, toujours rebelles au labourage, malgré les concessions et les encouragements de l'administration française comme du gouvernement autrichien. A l'aide du baron Herwyn son frère, il fit construire des moulins, établir des digues, percer des canaux, et enfin vit ses soins couronnés d'un plein succès en 1787. Député en 1789 aux états-généraux par la châtellenie de Bailleul, il fut, durant toute la session, membre du comité d'agriculture et du commerce. Rentré à Hondschoote, il continua de rendre d'importants services, lorsque la Flandre maritime devint le théâtre d'une lutte ardente entre l'armée française et les troupes coalisées. Venant d'être nommé commissaire des guerres, il fut arrêté par ordre du comité révolutionnaire le 9 octobre 1793. Il resta incarcéré avec sa femme, qui voulut partager sa prison pendant sept mois, à l'expiration desquels ils comparurent tous deux devant une commission militaire qui les acquitta. Herwyn reprit même ses fonctions et servit dans la campagne de Hollande sous Pichegru et Moreau. Plus tard il fut commissaire-ordonnateur à Bruges, puis commissaire du directoire près le département de la Lys. Toujours, dans ces emplois, il se montra fort modéré et favorable aux prêtres qu'on ne cessait de persécuter. En 1799, il fut député au conseil des Anciens, et après le 18 fructidor on le fit sénateur. Durant ce temps là les ravages de la guerre et la négligence de l'autorité locale avaient de nouveau plongé les moères sous l'eau. Herwyn et son frère consacrèrent une fois de plus leurs soins et une partie de leur fortune au dessèchement, qui s'opéra très-bien dans l'espace de deux ans. En 1814 Herwyn entra à la chambre des pairs et fut fait comte héréditaire. Le comte Herwyn de Nevèle est mort le 16 mars 1824.

HETTON. Voyez ETTON.

HOPE (Thomas), écossais, né en 1774, fut tout à la fois un riche amateur de peinture et un écrivain estimé. On lui doit entre autres ouvrages: *Ameublements et Décors* (recueil de dessins), 1805; *Costumes des anciens*, 1809; *Costumes des modernes*, 1812; *Anastase, ou Mémoires d'un Grec moderne*, roman historique, 1819; traduit en français par Defauconpret. Hope est mort en 1850, après avoir visité l'Europe, l'Asie et l'Afrique.

HOPPERS, *Hopperus* (Joachim), d'une noble et ancienne famille hollandaise, naquit à Sneek en Frise, le 11 novembre 1523. Ses premières études se firent à Louvain, puis il étudia le droit à Orléans et à Paris. Rappelé ensuite à Louvain, il y occupa avec honneur et succès une chaire de droit civil et canonique. Vers la fin de 1554, il passa de l'enseignement à l'administration comme membre du grand-conseil de Malines. En 1561, il fut mandé pour faire partie du conseil secret de Bruxelles, où siégeaient Viglius d'Aytha et le cardinal de Granvelle. Ce fut lui qui s'occupa surtout de la fondation de l'université de Douai. Après quoi il

alla à Madrid remplacer Charles Tisenach, qui gérait les affaires des Pays-Bas près la cour d'Espagne. Il remplit ces fonctions pendant neuf ans, c'est-à-dire jusqu'à sa mort, qui arriva le 23 décembre 1576. Hoppers ne fut pas seulement un professeur habile et un administrateur distingué, il fut aussi un remarquable écrivain. Ses principaux ouvrages sont: *De juris arte libri tres*, in-folio, Louvain, 1553; *Ad Justinianum de obligationibus peritiorum libri quinque*, in-folio, ibid., 1553; *Dispositio in libros quatuor Institutionum*, in-8°, Cologne, 1557; *Isagoge in veram jurisprudentiam*, in-8°, ibid., 1580; *Seduardus sire de verâ jurisprudentiâ*, sorte de conférences à bord d'un vaisseau, où figurent les quatre fils de l'auteur, dont l'un, nommé Sjoerd, *Seduardus*, mourut avant la publication du livre, qui est un monument des regrets paternels; une paraphrase latine en prose des Psaumes de David, accompagnée d'un petit traité *De usu psalmorum*, in-8°, Anvers 1590; *Recueil et mémorial des troubles des Pays-Bas*, inséré dans les *Analecta Belgica*, de Papendrecht, t. II, 2^e part., 17-118. En tête de ce mémoire on a placé le portrait d'Hoppers. On trouve en outre çà et là quelques-uns de ses opuscules inédits; ainsi nous avons sous les yeux, *De rebus Belgicis componendis sententiâ*, chambre des comptes de Lille, reg. 1, 49, pièce 10.

HORDRET (Louis), sieur de Fléchin, avocat au parlement de Paris et honoraire au conseil du roi, est auteur du livre intitulé: *Histoire des droits anciens et des prérogatives et franchises de la ville de Saint-Quentin*, in-8°, Paris et St-Quentin 1781. Cet ouvrage, dédié au mayor et aux échevins de Saint-Quentin, se compose de dix-sept chapitres très-bien remplis et fort instructifs. Le dernier chapitre est consacré à deux chanoines de l'église royale de la même ville, auteurs de poésies que Louis Hordret reproduit.

HORNECK (Ottokar de), l'un des plus illustres *minnessingers* allemands, naquit vers 1250, au château de Horneck en Styrie. Guerrier, historien et poète, on le retrouve sans cesse dans les chroniques germaniques du xiii^e siècle. On connaît de lui deux ouvrages qui font grande autorité en Allemagne pour l'histoire, et notamment pour celle de son siècle: 1^o *Histoire des empires du monde jusqu'à la mort de Frédéric II*, manuscrite à la bibliothèque de Vienne; 2^o *Chronique contemporaine*, c'est-à-dire de 1266 à 1509. Cette chronique est une sorte de poème qui renferme environ 85,000 vers. Pertz l'a insérée dans les *Scriptores rerum austriacarum*, 1745. Horneck est mort vers 1310.

HUAU (Louis-François) était de Châtellerault, où il naquit le 29 mai 1808. Ses premières études spéciales eurent pour objet la médecine et la chirurgie. Sa position, en qualité d'aide auprès de l'illustre Dupuytren, lui suggéra l'idée de travailler au perfectionnement des instruments de chirurgie. Parmi ceux qu'il inventa ou améliora, se trouvait une machine pour la lithotritie ou broiement de la pierre dans la vessie. Cet instrument lui valut, à l'âge de vingt-deux ans, un premier prix Montyon. Quelques années plus tard, il suivit, comme officier de santé, l'armée de dom Pédro, où il ne demeura que peu de temps, pressé qu'il était de revenir à Paris. Il y fonda, en 1829, un atelier pour la fabrication des instruments chirurgicaux, atelier qu'il transféra à Brest en 1852. Son principal titre à la gloire consiste dans l'invention d'un ridage pour fixer les manœuvres dormantes des bâtiments de

guerre. Dès lors, toute l'attention de cet habile ingénieur fut dirigée vers la fabrication des machines et instruments de marine; et ce fut à ce titre qu'il obtint les récompenses et les distinctions les plus flatteuses. Mais bientôt la jalousie vint l'abreuver de dégoûts et influer tristement sur sa santé. Il n'avait que quarante-quatre ans, lorsqu'il expira le 17 janvier 1832, dans le Finistère, à son usine de Keinou, près de Lambézellec.

HUGUES (Jacques), licencié en théologie, fut reçu chanoine théologal de Saint-Pierre de Lille le 6 novembre 1642. Plus tard il devint curé de Sainte-Catherine en la même ville. On ne connaît pas la date de sa mort. Il était censeur des livres. Hugues a mis au jour les ouvrages suivants, dont Foppens n'a nommé que trois : *Artificium transitorium*... , Lille, in-12. 2° *Specimen optimi generis explanandi scripturas, novem psalmsorum expositione editum*, in-12, Lille 1646. 3° *Psalmi cum canticis diurnarum horarum brevium romani*, in-8°, Douai 1647. 4° *Regium ac divinum drama, sive Ecloga a Spiritu Sancto sapientissimo regi dictata*... Douai, in-8°, 1649. Cette œuvre a été traduite sous le titre : *la Royale et Divine Pastorale dictée par le Saint-Esprit au plus sage des mortels*, et par lui intitulée *le Cantique des cantiques*, in-8°, Lille 1651. 5° *Conjectures salutaires sur les signes précurseurs de la fin du monde*, in-8°, Anvers 1652. 6° *Vera Historia romana, seu Origo Latii vel Italiae ac Romanae urbis, e tenebris longæ vetustatis in lucem producta*, in-4°, Rome 1653. Ce livre encourut la censure prohibitive de la congrégation de l'Index : sentence prononcée le 3 août 1656.

HUOT (Jean-Jacques-Nicolas), né à Paris en 1790, s'est fait un nom honorable dans la géologie et la minéralogie. Ce fut en 1824 que parut son coup d'essai. La découverte d'un bloc de gres qui semblait offrir quelque analogie avec un corps humain et que l'on montrait dans Paris sous le nom d'*homme fossile*, lui suggéra l'idée d'une notice géologique où il réduisit à sa juste valeur ce prétendu phénomène. M. Geoffroy-Saint-Hilaire, dans un rapport à l'Académie des sciences sur le même sujet, proclama le nom de Huot comme celui d'un excellent observateur, et adopta les conclusions de sa notice. Ainsi encouragé, le jeune géologue inséra dans les *Annales des sciences naturelles* divers mémoires qui acheverent de lui donner une bonne réputation scientifique. Les *actes* de la Société linnéenne de Normandie contiennent, ainsi que ceux de la Société des sciences de Versailles, divers labeurs de Huot qui ont de l'intérêt. En 1857, il partit pour la Russie méridionale et la Crimée, comme attaché à l'expédition scientifique qui explora ces contrées sous les auspices du comte de Demidoff. C'est à lui qu'est due la partie géologique du rapport sur ce voyage. Il a rendu aussi de précieux services à la géographie, soit comme continuateur et éditeur du *Précis de la Géographie universelle de Malte-Brum*, soit comme auteur de quelques traités élémentaires. Ces travaux opiniâtres honorent d'autant plus M. Huot, qu'il eut à lutter toujours contre des revers de fortune. Il était bibliothécaire de la ville de Versailles lorsqu'il mourut, après de longues souffrances, le 18 mai 1845.

HUTCHINSON. Voyez DOUGHERMORE (comte de).

I

IDELER (Louis), chronologiste prussien, professeur d'astronomie à Berlin, associé étranger de l'Institut de France, naquit en 1766 près de Perleberg, (Brandebourg). Il a fait paraître : *Essai sur les observations astronomiques des anciens*, 1806; *Manuel de chronologie*, 1825; *Chronologie chinoise*, 1837; *Manuels de littérature française et de littérature anglaise*, qui ont eu diverses éditions. Ideler est mort en 1846, survivant à un fils, Jules Ideler, mort en 1842, et auteur lui-même de recherches savantes sur les hiéroglyphes, le copte, la métrologie, etc.

ISABEY (Jean-Baptiste), peintre miniaturiste bien renommé, vint au monde à Nancy en 1764. D'abord élève de David, il se livra à l'étude de la

peinture historique; puis, son goût l'ayant porté vers la miniature, il y excella bientôt et finit par y obtenir le premier rang. Il ne se distingua pas moins dans la peinture sur émail, sur porcelaine, et dans l'aquarelle. Aussi lui décerna-t-on successivement les titres et fonctions de peintre de l'Empereur, de la manufacture de Sèvres, de Louis XVIII, de Charles X. Il fut en outre ordonnateur des fêtes de la cour et conservateur adjoint des musées royaux. Cet artiste supérieur est mort en 1853. Ajoutons qu'il est auteur du tableau très connu sous le nom de *la Barque d'Isabey*, où il a placé les portraits en miniature de tous les membres de sa propre famille. Son fils, M. Eugène Isabey, a de la célébrité comme peintre de marine.

J

JACOBINI (le commandeur Camille), ministre des travaux publics, de l'agriculture et du commerce à Rome, se distingua toujours par un zèle extrême et un rare désintéressement. Riche et d'une illustre famille, il ne craignit pas de compromettre ses propres intérêts pour la chose publique. Son

administration a été féconde en œuvres d'utilité générale et en travaux industriels et artistiques. Il seconda merveilleusement les grands travaux entrepris sous le pontificat de Pie IX. S. S. lui a toujours témoigné une grande estime et une tendre sympathie. Jacobini est mort à Rome le 17 mars 1834.

JAHOUVEY (la mère), supérieure des dames de Saint-Joseph de Cluny, naquit en Bourgogne, d'une famille de cultivateurs. A l'âge de seize ans, elle forma, au sein même de la maison paternelle, le noyau de son institut. Ses trois sœurs furent ses premières filles en religion. Pie VI, passant à Châlons, la bénit et annonça que Dieu avait de grands desseins sur elle. Depuis cinquante ans que cette bénédiction a été donnée à la vénérable mère Jahouvey, son institut compte plus de 1200 religieuses, et les maisons de son ordre se sont répandues sur toute la surface du globe. Cette sainte femme a rendu son nom immortel par un dévouement héroïque, des fatigues incroyables, par des voyages multipliés et lointains, entrepris pour porter la civilisation et le nom de Jésus-Christ dans les cinq parties du monde. Elle est morte en 1854.

JANSSENS (l'abbé Hérard-Jean), né à Maeseyk (province de Limbourg), en 1785, fut professeur au collège philosophique de Louvain. Il est connu surtout pour avoir publié les deux ouvrages suivants : 1^o *Hermeneutica sacra*, 2 vol. in-8°, Lyon 1818 ; 2^o *Histoire des Pays-Bas*, 5 vol. in-8°, Liège 1840. L'Hermeneutique sacrée a été traduite en français par M. Picot, ancien rédacteur de *l'Ami de la religion*. L'Histoire des Pays-Bas est écrite au point de vue orangiste. L'abbé Janssens est mort en mai 1855.

JAUCOURT (François, marquis de), issu, par les femmes, de Duplessis-Mornay, et neveu du chevalier de Jaucourt l'un des fondateurs de l'*Encyclopédie*, naquit à Paris en 1757, entra au service dès sa première jeunesse et fut colonel à 25 ans. Ses sympathies pour les idées nouvelles le firent être, en 1791, président du directoire de Seine-et-Marne. Nommé député à l'Assemblée législative, il s'y déclara partisan de la monarchie constitutionnelle et combattit les lois contre les émigrés. En 1792 il fut incarcéré ; et, sans l'intervention active de M^{me} de Staël, il eût sans doute été compris dans les massacres de septembre. Jaucourt alla chercher un refuge en Angleterre et en Suisse, puis revint à Paris après le 9 thermidor. Membre et ensuite président du tribunal, il parla en faveur du concordat, devint sénateur en 1803, et en 1804 premier chambellan du roi Joseph qu'il suivit à Naples. En 1814 il fit partie du gouvernement provisoire ; et, lors de l'avènement de Louis XVIII, il fut élevé à la pairie. Après le 20 mars 1815, il suivit le roi à Gand, fut ministre de la marine après les Cent-Jours, et finit par renoncer à tout emploi politique pour ne plus s'occuper que des intérêts de la religion protestante à laquelle il appartenait. Le marquis de Jaucourt est mort en 1852.

JAY (Antoine), né à Guitre (Gironde) le 20 octobre 1770, fit ses premières études au collège de Niort, où Fouché, premier duc d'Ortrante, fut son professeur, et les acheva à Toulouse. Au début de la révolution, il fut l'un des administrateurs du district de Libourne. Plus tard il alla aux Etats-Unis d'Amérique et y demeura jusqu'en 1802. A son retour, Fouché, devenu ministre de la justice, lui confia l'éducation de ses enfants. En 1806, il obtint le prix de l'Académie française pour son *Tableau de la littérature au XVIII^e siècle*. La même distinction lui fut accordée en 1808 pour *l'Eloge de Corneille*, et en 1812 pour celui de Montaigne. Sous la Restauration, Antoine Jay fut l'un des principaux écrivains du parti dit libéral et opposant, et fonda, avec quelques amis, des journaux et recueils périodiques que

l'on considérait comme les oracles de ce parti. Condamné à la prison avec M. de Jouy, à cause de ses écrits anti monarchiques et anti religieux, il trouva là un nouvel élément d'attaque, et publia *les Ermites en prison*, puis *les Ermites en liberté*. Dès l'année 1817, Jay s'était mis sur les rangs pour être reçu à l'Académie française, où il n'entra qu'en 1852. On a réuni ses *Oeuvres littéraires* : 4 vol. in-8° 1851. Il est mort en 1854.

JESSAINT (Claude-Laurent Bourgeois, vicomte de), issu d'une ancienne famille de la Champagne, comptait parmi ses aïeux maternels, des hommes de guerre du temps des croisades. Né à Jessaint, près de Bar-sur-Aube, le 26 avril 1764, il fit de bonnes et solides études à l'Ecole militaire de Brienne, où il eut pour condisciple et pour ami le personnage prodigieux qui devait plus tard régler les destinées de la France et d'une grande portion de l'Europe. La famille de Jessaint possédait auprès de Brienne une ferme où le futur empereur et le jeune Claude-Laurent passèrent ensemble plusieurs vacances. Peu de temps après sa sortie de l'Ecole militaire, Jessaint épousa M^{lle} Ganeau, de l'une des plus honorables familles de Bar. Mais la révolution éclata. La ville de Bar fut bientôt un théâtre d'effroi et de désolation. De Jessaint, devenu membre du conseil de la commune, sut, par son caractère et sa sagesse, maîtriser le premier magistrat, robespierriste, et sauva de la mort plusieurs malheureux accusés de regretter le passé. Lorsque le 9 thermidor eut un peu apaisé l'orage, le jeune officier municipal, nommé président de l'administration, rétablit l'ordre et répara les maux causés par son prédécesseur. Le 12 mars 1800, un arrêté du premier consul le fit préfet de la Marne, où il se distingua par une bonne administration. L'économie rurale du pays lui dut surtout d'importantes améliorations. Il n'est point de préfet qui ait administré aussi longtemps que lui (près de quarante ans) le même département. Ses services lui avaient valu tous les grades dans la Légion d'honneur. Le roi Charles X le créa vicomte à la date du 31 mai 1825, et l'ordonnance qui l'admit à la retraite comme préfet l'éleva à la dignité de pair de France. Le vicomte de Jessaint est mort en son château de Beaulieu, le 9 janvier 1855, laissant un digne fils dont parlera l'article suivant.

JESSAINT (Adrien-Sébastien Bourgeois, baron de), fils du précédent, naquit le 18 décembre 1788, à Bar-sur-Aube. Auditeur au conseil d'état par décret du 24 janvier 1810, sous-préfet à Troyes en janvier 1810, à Genève en mai 1812, maître des requêtes en service ordinaire, par ordonnance royale du 5 juillet 1814, puis attaché au comité de l'intérieur, il était sous-préfet de Saint-Denis à la fin de 1827. Il administra cet arrondissement pendant neuf années, et devint préfet de la Lozère au mois de juillet 1852. La préfecture plus importante du Gard lui fut confiée le 21 septembre 1854. Il y avait là bien des difficultés d'administration : M. de Jessaint sut tellement les surmonter qu'il demeura à ce poste pendant neuf ans encore ; il y mérita d'être élevé au grade de commandeur de la Légion d'honneur, et, le 10 février 1842, à la dignité de conseiller d'état en service extraordinaire. Après quoi il fut préfet d'Eure-et-Loir et ensuite de la Haute-Marne jusqu'à la révolution de février 1848, époque de sa retraite. Cette vie si bien remplie a pris fin le 25 mars 1850.

JOUENNE (de). Voyez **ESGRIGNY** (Louis d').

K

KELLISON (Mathieu) appartient autant à la France, où il a passé une grande partie de sa vie et exercé une salutaire influence, qu'à l'Angleterre, où il est né en 1360, dans le comté de Northampton. Son éducation se fit surtout à Douai. Il l'acheva à Reims, et même à Rome, où il occupa pendant sept ans une chaire de théologie. Plus tard il revint à Douai présider le collège anglais que le docteur Worthington administrait assez mal. Il eut le courage, pour amortir les dettes de cet établissement, de se rendre en Angleterre et d'y faire une collecte chez les catholiques. A ce premier embarras en succéda un autre non moins grave; une maladie contagieuse obligea Kellison de chercher pour ses élèves un refuge au château de Lallaing, chez la comtesse de Berlaymont. Enfin il eut aussi à lutter, au sujet de ses doctrines que certains ennemis secrets voulaient rendre suspectes. Bref, il triompha de tous. Il eut même la consolation de convertir bien des protestants anglais par la publication de son livre intitulé *le Baïllon de l'évangile réformé*, livre auquel le docteur Montague, depuis évêque de Chichester, opposa en vain le *Baïllonneur baïllonné*. Mathieu Kellison termina sa laborieuse carrière à Douai, en 1641. Outre l'ouvrage ci-dessus indiqué, il a publié: *Plan de la nouvelle religion*, in-8°, Douai, 1605; réimprimé en 1605 avec des additions, sous ce titre: *A survey of the new religion, detecting many gross absurdities which it implieth*, in-4°, Douai 1605; *Réplique à la réponse de Suteiff à l'examen de la nouvelle religion*, in-8°, Reims 1608; *Le Droit de la juridiction du prince et du prélat*, in-8°, 1617-1621; *Traité de la hiérarchie de l'Eglise contre l'anarchie de Calvin*, in-8°, 1629; *Instructions courtes et nécessaires aux catholiques d'Angleterre touchant leurs pasteurs*, 1651; *Commentarius in tertiam partem summe S. Thomæ*, 2 vol. in-folio, Douai 1655.

KERGARIOU (Joseph - François - René - Marie - Pierre, comte de), rejeton de l'une de ces familles bretonnes dont l'existence se rattache aux plus antiques manoirs de la contrée, naquit à Lannion le 25 février 1779. Traversé dans ses divers projets de carrière, il n'en suivit aucune qui fût spéciale, et se livra tout entier aux études d'économie politique. Dès le mois d'avril 1805, l'Académie celtique se l'associa comme membre correspondant; et trois ans plus tard, le collège électoral des Côtes-du-Nord le députait vers l'empereur, qui bientôt le mit au nombre de ses chambellans. Un décret du 24 juillet 1811 le nomma sous-préfet du Havre; un autre du 26 décembre, même année, lui confia la préfecture d'Indre-et-Loire. Ses actes administratifs furent toujours, malgré la difficulté des temps, marqués au coin d'une grande sagesse et d'une habile modération. A la Restauration, Louis XVIII lui laissa sa préfecture. Un peu plus tard on le transféra à la préfecture du Bas-Rhin. Le 5 novembre 1827, Kergariou fut élevé à la dignité de pair de France. Il ne presta point serment à la monarchie nouvelle de juillet 1830, et dut par conséquent rentrer dès lors dans la vie privée. Kergariou ne fut plus qu'un homme d'étude et de médi-

tations. Il est mort le 15 juin 1849, en sa terre de Grandville (Côtes-du-Nord), honoré tout à la fois comme un fervent chrétien, un habile administrateur, un philosophe et un savant plein de zèle et d'expérience.

KERGORLAY (Louis-Florian-Paul, comte de), né en Bretagne vers 1770, servit d'abord dans un régiment d'infanterie, puis se retira et vécut dans ses terres jusqu'en mai 1815. Alors il publia une protestation contre l'article 69 des constitutions de l'Empire. Cet écrit, qui avait pour titre *Des lois existantes et du décret du 9 mai 1815*, lui attira des poursuites. Elu ensuite à la chambre des députés par le département de l'Oise, il siégea au côté droit. Après la dissolution de la chambre de 1815, dont il avait été l'un des secrétaires, il fut de nouveau porté à celle de 1816. Nommé pair de France, il se distingua constamment par la fermeté de ses principes et par la droiture de son caractère. Il prit part, avec les hommes les plus éminents de l'époque, à la rédaction du journal *le Conservateur*. A la révolution de 1830, il refusa de prêter le serment et fit connaître les motifs de son abstention avec une indépendance chevaleresque. En 1832 et en 1835, continuant cette polémique de la fidélité au serment, il publia plusieurs lettres au président du conseil des ministres, et le 13 février 1854, il comparut devant la cour d'assises de la Seine, où il se défendit lui-même avec une noble fermeté. Sa *Défense* et son *Discours* furent publiés à Marseille. Le comte de Kergorlay se retira ensuite des affaires publiques, et vécut jusqu'à une extrême vieillesse, entouré de l'estime et de la considération de tous les partis, qui voyaient en lui une de ces grandes figures, rares dans notre siècle, restant debout et immuable au milieu de toutes les ruines des caractères et des renommées politiques. Renversé dans une des rues de Paris par une voiture, le vénérable vieillard succomba, en mai 1856, aux suites de cette chute, donnant jusqu'au dernier moment les plus beaux exemples de foi, de charité et d'élevation de sentiments.

KEZESZTEN. Voyez KOLLAR.

KLÉPIKOFF (Alexis-Alexjewitz), fils d'un bon graveur de Saint-Petersbourg, naquit en 1802. Dès l'âge de douze ans, il montra pour l'art que cultivait son père un goût prononcé qui le fit admettre, malgré son jeune âge, comme élève à l'Académie impériale des beaux-arts. Durant les onze années qu'il y passa, Klépikoff concourut trois fois, et trois fois il obtint la médaille du triomphe. De l'Académie il passa à l'hôtel impérial des monnaies, où il déploya tout l'éclat de son talent. Chargé spécialement de la gravure sur pierres fines, il débuta par la reproduction des médailles sorties du cabinet du comte Tolstoï. Rien n'égale le fini et la grâce de son dessin dans cette œuvre difficile. Il exécuta avec la même perfection les douze médailles frappées en mémoire de la guerre des Russes contre les Perses. Des lors la renommée de Klépikoff fut européenne; les plus grands seigneurs et même les têtes couronnées briguaient la faveur d'occuper l'il-

lustre graveur et de posséder quelqu'œuvre de lui. Il serait trop long de détailler ici tout ce qu'il fit, non-seulement pour reproduire le souvenir des faits contemporains, mais aussi pour fixer divers traits soit de l'histoire sainte, soit même de la mythologie. Klépikoff, miné par la fatigue, fut contraind d'interrompre divers labeurs commencés, et mourut le 15 janvier 1832.

KOEMPF (Jean), médecin dont les doctrines, analogues avec celles du professeur Broussais, ont eu quelque retentissement, naquit à Deux-Ponts, le 14 mai 1755. A la fin de ses études médicales, il soutint, en 1753, à Bâle, une thèse dans laquelle sont développées des idées dont nous venons de parler, et qui ont pour objet les obstructions abdominales. Koempf, après sa réception, demeura durant sept ans auprès du prince de Hesse-Hombourg. En 1770, le prince d'Orange-Nassau le prit pour son médecin. Huit ans après, il fut conseiller-supérieur et premier médecin du prince de Hesse-Hanau. Peu de temps avant sa mort, qui arriva le 29 octobre 1787, il était retourné à Hombourg, où on lui avait conféré le titre de conseiller intime. Jean Koempf a publié les écrits dont les titres suivent : *Dissertation de infractu vasorum ventriculi*, in-4^o, Bâle 1753; *Considérations sur les tempéraments*, in-8^o, Schaffhouse et Francfort 1760; *Pierre Squenz, ou le monde veut être trompé*, in-8^o, Francfort-sur-le-Mein 1778; *Enchiridium medicum*, in-8^o, Francfort et Leipzig 1770. Ce dernier ouvrage eut de la vogue, et a été plusieurs fois réimprimé. *Traité destiné aux médecins et aux malades, sur une nouvelle manière de guérir radicalement les affections les plus graves qui ont leur siège dans le bas-ventre, surtout l'hyppocondrie*, in-8^o, Dessau 1784; il a eu de nombreuses éditions. *Variae Observationes medicæ: Traité de l'hydrophobie, avec l'indication des moyens les plus efficaces à employer contre cette terrible maladie*, in-8^o, 1781.

KOEUFER (Chrétien-Théophile), fils du pasteur de Zodel, près Gœrlitz, dans la Haute-Lusace, naquit le 24 avril 1757. Il fit de bonnes études au gymnase de Gœrlitz, où il se distingua par son aptitude pour la littérature ancienne. Après quoi, il se livra aux études théologiques, et fut nommé, en 1786, recteur de Reichenbach, dont il devint pasteur en titre en 1809. Tout en remplissant ses fonctions, il s'occupa beaucoup de recherches historiques, notamment sur la contrée qu'il habitait. Il est mort le 8 août 1850, après avoir publié divers ouvrages; savoir : *Histoire de Mengelsdorf, succursale de Reichenbach, Gœrlitz 1800; Esquisse de l'histoire de la Haute-Lusace*, 4 vol., ibid 1802-1806. Il en fit pour les écoles un abrégé, ibid 1808; *Documents sur les empereurs romains et sur les rois, de Charlemagne jusqu'à Maximilien 1^{er}*, 5 vol. in-folio, inédits.

KOLLAR DE KEZESZTEN (Adrien-François de) né en 1723, à Tarchoura, ville de Hongrie, fit ses études à Tyrnau, puis entra dans la Compagnie de

Jésus, d'où il sortit en 1748. Quand Van Swieten mourut en 1772, Kollar lui succéda comme directeur de la bibliothèque impériale de Vienne, à laquelle il était déjà attaché. L'impératrice Marie-Thérèse, informée du mérite de ce chevalier-bibliothécaire, lui confia d'importantes négociations à propos des provinces polonaises qui venaient d'être réunies à l'empire. Kollar remplit cette mission avec succès, et Marie-Thérèse lui en témoigna sa gratitude en lui octroyant le domaine de Kezeszten en Hongrie. Les soins éclairés qu'il donna à la bibliothèque impériale ne l'empêchèrent point ou plutôt lui donnèrent la faculté de se livrer à de profondes études et de publier des ouvrages importants dont voici à peu près la nomenclature : *Menninski institutio lingue turcicæ, editio altera...* 4 vol. in-4^o, Vienne 1756; *Analecta Vindobonensia*, 2 vol. in-folio, Vienne 1761-1769; *Ursini Velii de bello Pann. lib. x*, in-4^o, Vienne 1762; *Nic. Ol. Attila. seu de Originibus gentis hungaricæ*, in-8^o, Vienne 1765; *Commentarium de bibliotheca cæsarea*, 2 vol. in-folio, Vienne 1786. C'est une nouvelle édition d'un ouvrage de Lambecius, dont Kollar avait déjà inséré de notables portions dans ses *Analecta*. On en donna un supplément in-folio en 1790 *Historie jur-sque publici Hungariæ amantitates*, 2 vol. in-8^o, Presbourg 1785. Kollar est mort cette même année, le 10 juillet.

KOLLER (François, baron de), né d'une famille plébéienne le 27 novembre 1767, à Munchengraetz en Bohême, fit ses hautes études au gymnase de Prague et entra dans la carrière militaire à l'âge de dix-huit ans. Six ans plus tard, il fut nommé portedrapeau, et suivit son régiment dans les Pays-Bas, où la cour de Vienne voulait réprimer une nouvelle révolution. En 1792, il faisait partie d'un corps détaché sur la Champagne avec les troupes prussiennes. Au 1^{er} mars 1793, le prince de Cobourg l'envoya en courrier annoncer les succès obtenus à l'empereur, qui récompensa le courrier par le grade de lieutenant. Koller, revenu à l'armée active, continua de s'y distinguer et obtint de l'avancement jusqu'à devenir général-major. Lors même que la paix fut conclue partout, cet homme distingué fut chargé des missions les plus importantes. Une révolution ayant éclaté à Naples en 1821, Koller y fut envoyé comme intendant-général de l'armée. C'est là qu'il est mort le 25 janvier 1826. Ce n'était pas seulement un grand capitaine; c'était encore un savant ami des lettres et des arts.

KRUSENSTERN (Adam de), né en 1770, dans l'Esthonie, fut un navigateur renommé. Durant son voyage autour du monde (1805-1806), il fit des découvertes importantes, au premier rang desquelles il faut placer les îles Orloffes. La relation allemande qu'il a publiée de cette découverte a été traduite en français par Eyriès, 1821. Il a surtout avancé la science hydrographique. Outre l'ouvrage dont nous venons de parler, on lui doit un très-bel *Atlas de l'océan Pacifique*, 1824 et années suivantes. Krusenstern est mort en 1831.

L

LABARRAQUE (Antoine-Germain), né en 1777 à Oléron, dans le Béarn (auj. Basses-Pyrénées), fut tout d'abord employé de pharmacie militaire. Ce poste lui permit d'aller continuer ses études à Montpellier sous Chaptal, et de revenir les achever à Paris sous Vauquelin. Il était pharmacien civil à Paris depuis quinze ans, lorsqu'en 1820, la Société d'encouragement pour l'industrie nationale proposa un prix à l'auteur du meilleur moyen d'assainir l'art du boyaudier. Ce fut Labarraque qui l'obtint, en signalant, comme désinfecteur par excellence, l'emploi des chlorures de calcium et de sodium. Non content de publier gratuitement sa découverte, il voulut encore l'appliquer à toutes sortes de désinfections. Aussi l'Académie des sciences lui décerna-t-elle un prix Montyon en 1825. Il reçut en outre la décoration de la Légion d'honneur. L'Académie de médecine, la Société de pharmacie, le Conseil de salubrité se firent un devoir de l'admettre dans leur sein. Ses procédés sont décrits dans *l'Art du boyaudier*, 1822, et dans *l'Emploi des chlorures*, 1825. Labarraque est mort en 1850.

LABITTE (Charles), né à Château-Thierry le 2 décembre 1816, fit ses études à Abbeville, où son père remplissait les fonctions de procureur du roi. Voué ensuite à l'instruction publique, il professa l'histoire aux collèges de Charlemagne et de Henri IV à Paris; puis il alla à Rennes occuper la chaire de littérature étrangère. Son caractère et son mérite littéraire lui valurent la bienveillante amitié de MM. Cousin, Pongerville et Villemain. En 1841 il soutint à Paris les examens du doctorat ès-lettres, à l'aide d'une thèse intitulée : *De la démocratie chez les prédicateurs de la ligue*. Cette publication suscita une polémique dans laquelle l'adversaire de M. Labitte défendit assez hardiment la cause des ligueurs. Celui-ci eut encore à subir d'autres débats qui peut-être excéderent ses forces physiques et hâterent sa fin. Il a, du reste, inséré de nombreux et importants articles dans le *Mémorial d'Abbeville*, la *France littéraire*, le *Dictionnaire de la conversation*, la *Revue des deux mondes*, le *Journal de l'instruction publique*, la *Revue de Paris*, l'*Encyclopédie du XIX^e siècle*, la *Revue du Midi*, l'*Auxiliaire breton* et l'*Encyclopédie catholique*. C'était un critique aux allures fines et ingénieuses. Il s'appliqua, dans ses leçons au Collège de France, où il professa comme suppléant de M. Tissot, à résoudre le problème qu'offre le spectacle de la double civilisation grecque et romaine. Labitte est mort le 19 septembre 1843.

LACRETELLE (Charles), frère puîné de P. L. Lacretelle, naquit à Metz en 1766. Attiré à Paris par son frère qui déjà s'y était fait un nom, il fut en premier lieu attaché au *Journal des Débats*, où son rôle consista à rendre compte des travaux de l'Assemblée nationale. Au 15 vendémiaire an iv, il fut signalé et proscrit comme l'un des chefs du mouvement contre la Convention. Au 18 fructidor an vi on l'arrêta, et il demeura en prison jusqu'au 18 brumaire an viii. En 1806 il devint membre du bureau de la presse, attaché au ministère de la police, et en 1810 il fut censeur, fonctions qu'il

conserva jusqu'en 1816. C'est à partir de 1801 qu'il commença à publier ses ouvrages historiques, où l'on reconnaît sans peine l'homme de bien et l'écrivain distingué. Professeur d'histoire en 1809 à la faculté des lettres de Paris, il conserva cette chaire jusqu'en 1855. Peu de cours publics furent plus suivis que le sien. Il était depuis 1815 de l'Académie française, où il remplaça Esménard. Il a produit : *Précis historique de la révolution française*, 6 vol. in-8°, 1801-1806, faisant suite au *Précis de l'Assemblée constituante* par Rabaut Saint-Etienne; *Histoire de France pendant le XVIII^e siècle*, 6 vol. in-8°, 1808, excellent ouvrage souvent réimprimé; *Histoire des guerres de religion*, 1814-1816; *Histoire de la Révolution française*, 8 vol. in-8°, 1821-1826; *Histoire de France depuis la Restauration*, 4 vol. in-8°, 1829-1835; *Histoire du Consulat et de l'Empire*, 1843-1846. C.-H. Lacretelle était aussi collaborateur de la *Biographie universelle*; ses articles de *Henri IV* et de *François I^{er}* ont été surtout fort remarquables. Mais il a laissé dans plusieurs de ses ouvrages des taches qu'il eût dû faire disparaître. Il est mort en 1855.

LAFUITE (François-Joseph), né à Lille le 17 février 1773, mort en cette même ville le 4 octobre 1844, chef de bataillon du génie en retraite, et bibliothécaire de Lille, est auteur des ouvrages suivants : 1^o *Eléments d'arithmétique*, livre propre à servir d'introduction aux traités d'algèbre et de géométrie, in-8°, Paris an xi. 2^o *Epoques de l'Histoire universelle*, in-12, Lille 1817. 3^o *Histoire de Fénelon*, in-12, 3^e édition, Lille 1836. 4^o *Histoire de Bossuet*, 2^e édition, Lille 1836. 5^o *De l'Eglise catholique apostolique romaine*, in-18, Lille 1850. 6^o *Variétés instructives et morales*, in-18, Lille 1851. 7^o *La Foi, l'Espérance et la Charité*, in-12, Lille 1834. 8^o *Catalogue de la bibliothèque de la ville de Lille (sciences et arts)*, in-8°, Lille 1859. *Idem* (belles-lettres), in-8°, Lille 1841. M. Lafuite avait commencé la partie de l'histoire, lorsqu'il fut surpris par la mort. 9^o *Histoire de Marie-Antoinette*, suite d'un *Précis de l'Histoire de Madame Elisabeth*, in-12, Lille 1842. Lafuite, religieux, modeste, homme de science, a empreint ses ouvrages du meilleur esprit.

LAGEDAMON (Jean), né à Paris le 8 août 1689, licencié en théologie, de la congrégation des Sulpiciens, fut choisi pour professeur au séminaire de Cambrai, fonctions qu'il conserva jusqu'à sa mort, survenue le 2 mars 1755. Il est auteur d'un traité de théologie ayant pour titre : *Tractatus de sacramento et contractu matrimonii*, in-12, Douai 1745. Cet ouvrage a été adopté pour l'usage du séminaire archiepiscopal de Cambrai. On doit encore à Jean Lagedamon un recueil de *Cantiques spirituels*, 3 vol. in-12, 1750. Voyez *France littéraire* de 1757, p. 541.

LALLEMAND (Claude-François), chirurgien célèbre et écrivain estimé, naquit à Metz en 1790. Il quitta en 1811 la chirurgie militaire pour la chaire de clinique chirurgicale à la faculté de Montpellier, où il tint fort dignement sa place, à côté de Delpech et autres. Il devint ensuite chirurgien en chef de

l'hôpital de cette même ville. En 1845, l'Académie des sciences se l'associa. Ce praticien renommé a consigné dans divers ouvrages les résultats de son talent d'observation. Ainsi on lui doit de savantes *Lettres sur l'encéphale* et un recueil précieux de ses *Leçons de clinique sur les maladies génito-urinaires*. Lallemand, affaibli, non par l'âge, mais par des travaux excessifs, quitta Paris pour essayer de rétablir sa santé dans les régions méridionales. La mort le surprit à Marseille vers la fin de juillet 1854. Possesseur d'une belle fortune, il légua à l'Académie des sciences une somme de 50,000 francs pour fonder un concours sur l'anatomie du cerveau.

LAMBEL (le comte Alexandre-Jean de) naquit à Bar-le-Duc le 20 août 1771, d'une famille noble. Il fut d'abord jeté par les événements dans la carrière militaire et y acquit différents grades à la suite des mémorables actions et batailles dans lesquels il se distingua. Il fut fait colonel en 1805. Créé baron de l'empire, il commanda le génie dans l'armée d'Illyrie. En 1825, il fut nommé commandeur de la Légion d'honneur, et maréchal-de-camp en 1826. Il est mort entouré de tous les secours de la religion, à laquelle il eut le bonheur de revenir sincèrement quelques années avant sa mort.

LAMBILLOTTE (le P. Louis), qu'on a surnommé le roi des cantiques, est né à Charleroy (Belgique) le 12 mars 1797. Il a produit un tel nombre de compositions musicales religieuses, que le chiffre en est à peine croyable. Outre des ouvertures, des romances religieuses, des chœurs sur divers sujets, deux tragédies lyriques, on lui doit encore six oratorios, quatre messes solennelles, trente-cinq saluts et plus de deux cent cinquante cantiques. Une production importante de sa plume ayant pour titre : *Quelques Mots sur la question du chant liturgique*, s'achevait d'imprimer le jour même de la mort du P. Lambillotte, qui expira le 28 février 1854, à Xuygierard, au collège de l'Immaculée-Conception. Ce savant compositeur-jésuite a laissé une œuvre posthume intitulée : *Esthétique, théorie et pratique du chant grégorien restauré d'après la doctrine des anciens et les sources primitives*, in-8°. Ce livre remarquable a été mis au jour par les soins du P. J. Dufour, aussi de la Compagnie de Jésus.

LAMBRUSCHINI (le cardinal Louis), secrétaire des brefs de Sa Sainteté, ancien secrétaire d'Etat, évêque de Porto, sous-doyen du sacré-collège, grand-prieur de l'ordre de Malte, préfet de la congrégation des Rites, naquit à Gènes le 16 mai 1776. Il entra fort jeune dans l'ordre des Barnabites dont il devint l'ornement. Du cloître il monta sur le trône archiepiscopal de Gènes, d'où il passa à la nonciature de France. En 1830, il revint à Rome, où le pape Grégoire XVI lui confia la direction des affaires de l'Etat. Il sut, à travers des jours mauvais, conserver à l'Eglise d'Italie le plus de calme possible. Le cardinal Lambruschini est mort à Rome, âgé de soixante-dix-huit ans, après avoir rendu de grands services à l'Etat et à l'Eglise.

LAMENNAIS (Félicité ROBERT DE). Le nom supplétif de Lamennais vient d'un fief appartenant à la famille Robert. Robert de Lamennais naquit à Saint-Malo le 19 juin 1782. On a remarqué que Chateaubriand a vu le jour dans la même ville et dans la même rue. Félicité Robert manifesta dès l'enfance des penchants religieux et en même temps un

caractère sourdement opiniâtre qui fit le malheur de sa vie. D'abord rebelle aux leçons, il devint tout à coup rudement studieux et habile. Il avait un frère aîné d'une toute autre nature, travaillant avec sagesse et tâchant de diriger son jeune frère toujours si âpre. Celui-ci, bravant l'exemple fraternel, mais docile aux insinuations d'un oncle presque athée, finit par perdre la foi à l'âge où il devait faire sa première communion. Lancé dans le monde, mais malingre et chétif, il n'y réussit point. Diverses circonstances achevèrent de lui faire prendre en haine cette société pour laquelle il n'était point fait. Son frère, déjà près d'entrer dans le sacerdoce, entreprit de le consoler en le ramenant à Dieu. Félicité avait alors vingt-deux ans ; il sentit la grace renaitre dans son cœur et fit sa première communion. Revenu en même temps à l'Eglise et aux études, il fut professeur de mathématiques au collège de Saint-Malo, et se disposa à recevoir les ordres, comme son frère, avec qui il alla vivre dans une modeste villa, nommée la Chesnaie, non loin de Dinan. A la fin de 1808, ils publièrent : *Réflexions sur l'état de l'Eglise en France*. La police de l'empire en opéra la saisie. Cet acte souleva l'indignation de Félicité, qui, si on l'eût laissé faire, serait allé en demander raison à l'empereur lui-même. Ce fut en 1812, tandis que les deux frères écrivaient *De l'Institution des évêques*, et traduisaient le *Guide spirituel de Louis de Blois*, que Félicité entra dans les ordres supérieurs. L'année 1814 arriva, et il salua avec enthousiasme le retour des Bourbons. Bientôt après, les Cent-Jours le forcèrent de se retirer à Londres, où il trouva un asile chez l'abbé Carron. Après le second retour des Bourbons, Lamennais, avec son hôte, revint à Paris, et entra à Saint-Sulpice, d'où il ne tarda point à sortir pour s'établir aux Feuillantines. Là furent composés les premiers chapitres de ce livre fameux ayant pour titre *Essai sur l'indifférence en matière de religion*. Puis il alla recevoir la prêtrise des mains de Mgr l'évêque de Rennes. De retour à Paris, il poursuivit et acheva le tome premier du grand ouvrage qui vient d'être indiqué, ouvrage dans lequel le catholicisme est proclamé et défendu avec une force d'arguments et une énergie d'éloquence dont on connaissait peu d'exemples depuis bien des siècles. Aussi nul autre livre de notre époque, sans même excepter le *Génie du christianisme*, n'obtint un plus haut succès. Recherché aussitôt par les hommes illustres qui servaient la cause de la religion et de la monarchie, les Chateaubriand, les Bonald, les Frayssinous, le nouvel écrivain prit place au premier rang des fondateurs du journal éminent qui se nomma le *Conservateur*. Ces grands succès ne purent lui suffire. Dès lors, soit qu'il ne se crût pas récompensé selon son mérite, soit que son esprit naturellement altier eût la prétention de faire école et de marcher dans des voies nouvelles, il déposa dans les trois derniers tomes de l'*Essai sur l'indifférence* des doctrines qui suscitèrent de nombreuses réclamations. A cette occasion, Lamennais se rendit à Rome, où il fut reçu avec bonté par Léon XII, mais où il n'obtint pas l'approbation qu'il espérait. Rentré en France, il se retira à la Chesnaie, où il vécut dans la retraite. Il s'y occupa d'une nouvelle traduction de l'*Imitation de Jésus-Christ*, dont une partie des excellentes réflexions est attribuée à M. l'abbé Gerbet, aujourd'hui évêque de Perpignan. Cette traduction de l'*Imitation* était arrivée, en 1852, à sa

22^e édition. Mais en même temps, Lamennais publia un nouvel ouvrage, intitulé : *la Religion considérée dans ses rapports avec l'ordre social et politique*, qui reçut le blâme apostolique des évêques de France. Pendant quelque temps on le crut repentant et revenu à de meilleurs sentiments. Il fit paraître une *Journée du chrétien*, et de petits livres de piété pleins de douceur et d'onction, intitulés *Dangers du monde dans le premier âge*, *Guide du premier âge*. Puis, écoutant de nouveau la voix de l'orgueil, il mit au jour en 1829 un volume intitulé : *Des Progrès de la révolution et de la guerre contre l'Eglise*. Cet ouvrage mérita le blâme de Mgr de Quélen, archevêque de Paris, auquel Lamennais adressa deux *Lettres* où régnaient un ton acerbe et une hauteur de langage qui dénotaient ses dispositions secrètes. Cependant la révolution de 1830 éclata ; et Lamennais, qui avait réuni autour de lui des hommes éminents, comme MM. de Montalembert, Gerbet, Lacordaire, de Salinis, Combalot, Rohrbacher, fit paraître le journal *l'Avenir*. Cette publication, dans la crise où se trouvait la société tout entière, fut accueillie avec faveur et avec espérance par un assez grand nombre de catholiques, mais ne tarda pas à proclamer des doctrines suspectes et dangereuses. L'attention du corps épiscopal fut éveillée plus que jamais. Lamennais, qui cachait sa révolte contre les évêques sous l'apparence d'une soumission sans bornes au souverain pontife, se rendit à Rome, dans l'espoir d'y trouver l'approbation de sa conduite et de ses écrits : il y fut reçu avec une grande réserve, et il se retira sans avoir pu rien obtenir. Le 13 août 1832, une lettre encyclique condamna *l'Avenir*. Ses amis, ses disciples, le conjurèrent de se rétracter ; la lutte fut vive, il y eut une apparente soumission, et il se retira de nouveau à la Chesnaie. En 1834, le masque fut définitivement jeté, et il publia les *Paroles d'un croyant*, écrit plein de fiel et de révolte, paré de tous les prestiges de l'éloquence et de toute la magie du style : une seconde encyclique, en date du 23 juin 1835, condamna cette œuvre d'iniquité. Dès lors, Lamennais vécut en rébellion ouverte contre le Saint-Siège, et accumula ses attentats contre la religion et contre la société par de nombreuses publications inspirées par le génie du mal. Dès lors aussi l'influence de Lamennais, comme homme de génie, décrut d'une manière sensible : il se mit complètement au service des passions révolutionnaires, et, ne connaissant plus de frein, il devint un des plus ardents démolisseurs de l'ordre social. Malgré l'ascendant qu'il exerçait sur tout ce qui l'entourait, il n'entraîna aucun de ses anciens admirateurs et amis dans sa chute : tous s'étaient soumis avec une humilité parfaite, et s'étaient séparés de lui, non sans chercher à fléchir cette âme irritable et bronzée par l'orgueil. — Le reste de la carrière de cet homme fameux, qui fit un si déplorable abus des dons du génie, n'est plus qu'une série d'incidents douloureux : après les *Paroles d'un croyant*, vinrent les *Affaires de Rome* (1837), le *Libre du peuple* (1838), et plusieurs pamphlets inspirés par la haine de l'autorité divine et humaine. La révolution de 1848 parut ranimer ses espérances ; il fut nommé par les électeurs de Paris, député à l'Assemblée constituante ; mais il n'y produisit aucune impression. Après de vains efforts frappés de stérilité, il rentra dans une grande obscurité, vivant isolé, sombre et taciturne. Dieu lui envoya une maladie longue

et lui laissa le temps du repentir. Il mourut le 28 février 1834, dans son obstination Dieu seul sait ce qui s'est passé dans son âme à l'heure où elle a quitté la terre. Sa dépouille mortelle ne fut pas présentée à l'église ; triste et lamentable fin d'un homme qui aurait pu être une des gloires de la religion et de la France. — Outre les ouvrages que nous avons signalés, Lamennais a publié en 1819 une nouvelle édition des *Réflexions sur l'état de l'Eglise*, suivies de *Mélanges religieux et philosophiques* et de *Pensées* ; en 1826, un autre volume intitulé *Nouveaux Mélanges*, aussi fort remarquables pour la forme et pour le fond ; en 1835, *Troisièmes Mélanges*, composés en grande partie d'articles de *l'Avenir* et empreints de son esprit d'opposition contre l'autorité. — De 1841 à 1846, il annonça un grand ouvrage sous le titre de *Esquisse d'une philosophie*, dont les quatre premiers volumes furent mis en vente par Pagnerre : l'ouvrage fit un peu de bruit, puis ne trouva guère de lecteurs, et ne fut même pas continué. *Amschaspands* (génies du bien) et *Darvands* (génies du mal), 1 vol. in-8°, 1843, présentant un tableau de la société actuelle sous le voile de la cosmogonie persane, eut le même sort. En 1846, il eut le malheur de toucher aux livres saints et de publier une traduction nouvelle des *Evangiles*, qui n'eut pas plus de retentissement. Enfin, il avait entrepris un grand travail sur le Dante, qui resta inachevé et qui ne fut pas mis au jour. — Depuis l'année 1818, Lamennais écrivit dans un grand nombre de journaux : d'abord, comme nous l'avons dit, concourant, avec les écrivains les plus distingués du siècle, à la défense des saines doctrines ; passant du *Conservateur au Mémorial catholique*, à la *Quotidienne* et au *Drapeau blanc*. Ce fut un article véhément inséré dans ce dernier journal qui lui occasionna en 1823 un procès à la suite duquel il prononça ces paroles devenues célèbres : « On verra ce que c'est qu'un prêtre. » Malheureusement, le prêtre catholique, infidèle à cette promesse, ne sut montrer au monde que ce qu'est un apostat. Après 1830 et à la chute de *l'Avenir*, il écrivit dans la *Revue catholique*, dans la *Revue des Deux-Mondes*, dans la *Revue du progrès politique, social et littéraire* de Louis Blanc, puis dans le *Monde*, la *Réforme*, le *Peuple constituant*, la *Révolution démocratique et sociale*, où s'éteignirent les dernières lueurs de son génie. — De 1820 à 1824, Lamennais avait édité une collection d'excellents ouvrages sous le titre de *Bibliothèque des dames chrétiennes*, 20 vol. in-52. Ce recueil a conservé toute l'estime qu'il méritait à cause du choix des livres qui le composent et du soin avec lequel ils ont été mis au jour. Mais ce qu'il y eut de fâcheux pour le célèbre écrivain, c'est qu'il entra, dès cette époque, dans des spéculations de librairie qui aboutirent pour lui à des pertes considérables et qui ne laissèrent pas de disposer son âme inquiète et irascible au mécontentement et à l'aigreur. Dans le commencement de sa carrière, M. de Lamennais eut pour adversaires l'abbé Tabaraud, l'abbé Paganel, Alp. Rabbe et quelques ministres protestants, puis M. A. Madrolle, l'abbé Thorel, l'abbé Clausel de Coussergues, l'abbé Receveur ; il fut aussi combattu par le cardinal Maur Capellari, depuis Grégoire XVI, dans son ouvrage intitulé *Triomphe du Saint-Siège et de l'Eglise*, 2 vol. in-8° ; par J.-B. Riambourg, auteur du *Rationalisme et de la Tradi-*

tion; par l'abbé Boyer, directeur de Saint-Sulpice (*Antidote contre les ophorismes de M. de Lamennais*; par l'abbé M. N. S. Guillon (*Histoire de la nouvelle hérésie du XIX^e siècle*, 3 vol. in-8°); par l'abbé Bultain, depuis vicaire-général de Paris. En 1856, l'abbé Combalot, à la suite de la publication du pamphlet *Les Affaires de Rome*, lui adressa deux *Lettres* remarquables; on lit dans la première: « Le temps, qui calme et assoupit d'ordinaire les émotions les plus vives et les douleurs les plus désespérées, n'a pu encore affaiblir dans mon âme la profonde indignation qu'a fait naître en moi le livre où, au déclin de votre carrière, vous avez eu l'inimaginable courage de consigner votre apostasie et la haine immense que vous inspire l'Eglise... Les phases de votre génie formeront un jour l'un des chapitres les plus curieux et les plus lamentables des variations de l'esprit humain; car peu d'hommes, en politique, en philosophie, en théologie même, ont varié autant que vous, jusqu'au jour fatal où s'est consommé la ruine de votre foi. » M. l'abbé Gerbet publia aussi en 1858 un ouvrage intitulé *Réflexions sur la chute de M. de Lamennais*. — Peu d'écrivains suscitèrent un aussi grand nombre d'écrits, en sens inverse, dans des vues différentes, et partant tour à tour, pour la défense et pour l'attaque, de camps opposés. Ses ouvrages les plus incendiaires ont été traduits, par les soins des révolutionnaires, dans presque toutes les langues; ses œuvres complètes, depuis l'*Essai sur l'indifférence* jusqu'aux *Affaires de Rome*, ont été publiées en douze volumes in-8°, Paris 1856-1877.

LANDELIN (saint), fondateur de plusieurs monastères en Hainaut, naquit de parents nobles, à Vaulx en Artois, près de Bapaume. Il eut le bonheur d'être formé à la vertu et à la science par saint Aubert, évêque de Cambrai; mais lorsqu'il ne fut plus sous la direction du saint prélat, il oublia les leçons qu'il en avait reçues; et il se serait perdu sans doute si la mort subite d'un de ses compagnons ne l'avait frappé d'une terreur salutaire. Pénétéré de repentir, il courut, fondant en larmes, se prosterner devant son protecteur primitif Aubert le plaça dans un monastère, où il fit pénitence avec tant de fruit que bientôt le saint évêque put l'élever au sacerdoce. Le pénitent se retira à Labhes sur la Sambre, au pays de Liège, où son exemple attira un tel nombre de pénitents solitaires, qu'il put, vers l'an 634, y fonder une abbaye dont il donna la direction à Yrsmar, son disciple. Quant à lui, il créa une autre maison monastique à Alne, tout près de là. Plus tard il en fonda une autre à Crespin, non loin de Condé et de Valenciennes. C'est là qu'il mourut sur la cendre en 686. Sa vie, qui a été donnée par Henschenius et Papebroch dans le recueil des Bollandistes, est reproduite dans les *Acta SS. Belgii*. Voyez aussi *Vies des Saints des diocèses de Cambrai et d'Arras*, par l'abbé Desombres; et *Vies des Saints*, Lille 1835-1836.

LANG (Matthieu), d'abord secrétaire de Maximilien, roi des Romains, assista en 1501 aux débats qui eurent lieu à Inspruck entre les députés français et autrichiens, pour l'investiture du duché de Milan. Peu de temps après, il fut nommé prévôt de la cathédrale d'Ausbourg, et en 1503, élevé au siège épiscopal de Gurck en Carinthie. Trois ans plus tard, lors des négociations ouvertes à Cambrai pour la fameuse ligue de ce nom, Matthieu Lang y fut député par l'empereur avec Mercurino di Gattinara, pour aider de leurs conseils l'archiduchesse

Marguerite. Durant les deux années suivantes, il résida comme ambassadeur auprès du roi Louis XII. Chargé en 1511 d'aller à Rome et d'entendre les propositions du pape Jules II, qui exprimait le désir d'un rapprochement avec l'empereur. Quelque temps après, l'évêque de Gurck reçut le chapeau de cardinal. Il venait d'être nommé archevêque de Saltzbourg, lorsqu'il mourut en cette ville le 30 mars 1510, âgé de soixante-douze ans. Ciaconius le qualifie *vir singularis prudentie et doctrinæ, magnificus, beneficus et maxime hospitalis*. Il cite, en outre, plusieurs pièces de vers composés à sa louange par les poètes de l'époque. Richard Bartholin lui dédia son poème intitulé *Austrias*.

LANGENBECK (Conrad-Johann-Martin), célèbre médecin allemand, naquit à Horneburg (Hanovre), suivit les cours de l'université d'Iéna et obtint le diplôme de docteur en médecine en 1798. Il étudia ensuite particulièrement l'*Ophthalmiatrie* sous la direction d'un célèbre oculiste. En 1804, il fut nommé professeur d'anatomie dans sa ville natale, où il jouissait d'une belle réputation comme opérateur et praticien. Langenbeck obtint, en 1814, le titre de chirurgien-général de l'armée de Hanovre. Cet homme infatigable trouva moyen, malgré ses occupations incessantes, de doter les sciences médicales d'ouvrages nombreux et importants, dont nous signalons ici les principaux: *Manuel anatomique*, rédigé en forme de tables, in-8°, Goettingue 1806; *Bibliothèque de chirurgie et d'ophtalmologie*, ibidem, 1806-1813; *Traité des chirurgicaux sur une méthode simple et sûre de la lithotomie*, 1802; *Examen de la kératogéxis*, nouvelle méthode de récliner ou de morceler la cataracte à travers la cornée, grand in-8°, Goettingue 1828; *Nosologie et thérapie des maladies chirurgicales*... ouvrage estimé, 9 vol. avec gravures, grand in-8°, 1822-1844; *Des blessures*, 1850; *Des tumeurs*, 4 parties, 1834, 1839, 1844, 1850. La liste complète des ouvrages de Langenbeck, mort le 23 janvier 1851, se trouve dans la Notice que lui a consacrée M. E. Saint Maurice Cabany.

LANGLOIS (Eustache-Hyacinthe), né à Pont-de-l'Arche (Haute-Normandie, aujourd'hui Eure), le 5 août 1777, était fils d'un officier de la maîtrise des eaux et forêts, qui le destinait à la carrière administrative; mais alors la révolution jetait le trouble dans toutes les carrières. Le jeune Langlois fut désigné par sa commune pour entrer à l'Ecole militaire dite l'Ecole de Mars. Le service guerrier n'était point de son goût, et il se livrait de préférence au dessin. On le laissa donc faire. Admis d'abord chez Lemonnier, habile peintre d'histoire, il passa de là à l'Ecole de David. Tandis que son talent prenait ainsi l'essor, il se trouva compromis avec sa famille et incarcéré. Il fallut l'intervention de Dupont (de l'Eure), ami de son père, pour le rendre à la liberté, mais non aux arts, puisque la conscription le força alors de rejoindre les drapeaux, où il serait resté sans la haute protection de l'impératrice Joséphine qui lui fit obtenir son congé. Désormais libre, il s'adonna complètement à l'étude et aux arts. Tour à tour habitant de Pont-de-l'Arche et de Rouen, il rechercha tout d'abord la trace des vieux monuments du pays, moins dévastés par le temps que par les révolutions. Cette étude lui fournit le sujet d'un ouvrage intitulé: *Recueil de quelques vues de sites et monuments de la France et de la Normandie, etc.*, in-4°, Rouen 1817. Malgré son talent et ses travaux, Langlois vivait dans un

état voisin de la misère, lorsqu'en 1827 il fut désigné par le préfet de la Seine-Inférieure pour accompagner la duchesse de Berry dans sa visite des monuments du pays. La princesse, qui apprécia sur le champ le mérite de cet homme distingué, lui fit obtenir, en 1828, la place vacante alors de professeur de l'école de peinture de Rouen. Epuisé par les labeurs, Eustache Langlois sentait ses forces et surtout sa vue dépérir. Enfin il succomba le 29 septembre 1857, laissant, entre autres enfants, M^{me} Bourlet de la Valée, digne héritière de ses talents. Les œuvres assez nombreuses d'archéologie dues à la plume de Langlois sont relatées dans les *Mémoires de la Société des antiquaires de France*, nouvelle série, tome IV, à la suite de la Notice biographique que lui a consacré M. Gilbert.

LANGLOIS (N.), supérieur du séminaire des Missions étrangères, naquit à Rennes en 1761. C'est au séminaire même dont il est mort supérieur qu'il fut ordonné prêtre en 1791. Il dut quitter la France, par suite de la fermeture de toutes les maisons religieuses, avec cinq autres jeunes missionnaires. L'abbé Langlois alla au Tong-King, qu'il évangélisa jusqu'au moment où Napoléon, ayant rendu légale la congrégation des Missions étrangères, le missionnaire fut appelé en Europe pour représenter la mission du Tong-King. Il séjourna à Rome au moment même des cruelles humiliations du saint pontife Pie VI. En 1815, l'œuvre des Missions prit une existence civile par une ordonnance royale du 2 mars, et l'abbé Langlois eut une part considérable au bien que fit cette œuvre éminente. Nommé supérieur général, il déploya de rares talents administratifs et une sagesse admirable. L'abbé Langlois s'est endormi dans le Seigneur le 15 juillet 1851.

LAON (Gui de), évêque de Cambrai au treizième siècle, après avoir été chancelier de l'université de Paris, passait en son temps pour un homme d'un profond savoir. Il est auteur d'un traité intitulé *De Officiis divinis sive ecclesiasticis*, que Gazet attribue faussement à Godefroi de Fontaines. Jean Garet fait l'éloge de cet ouvrage dans son livre *De veritate Corporis Christi in Eucharistia*. Anvers 1561. Gui de Laon a encore composé un dialogue sur la création du monde et des sermons sur la Passion. Cet évêque s'étant mis en route pour Anvers, où il voulait extirper un reste d'hérésie, mourut au monastère d'Afflighem, dans le Brabant, au mois de septembre 1218.

LAPIE (Pierre) naquit à Mézières en 1777, entra en 1794 dans le corps des ingénieurs-géographes, et fit diverses campagnes où il signala son habileté. En 1814, Louis XVIII le nomma directeur de son cabinet topographique. Quatre ans plus tard, il fut chargé de coopérer à la nouvelle carte de France; et l'on peut dire qu'il prit la part principale à ce monument précieux de la topographie française. Ses principaux ouvrages sont : *Atlas classique*, 1812; *Atlas universel de géographie ancienne et moderne*, 1858. Il a en outre dressé un grand nombre de cartes spéciales dont on fait la plus grande estime. Pierre Lapie est mort en 1851.

LARIBOISIÈRE (Elisa Roy, comtesse de), fille aînée du comte Roy, pair de France, ministre des finances sous Louis XVIII et sous Charles X, doit figurer ici comme insigne bienfaitrice de l'humanité. Née à Paris, le 22 janvier 1794, elle apparut dans le monde avec le double prestige de la beauté et de la fortune. Le comte de Lariboisière, qu'elle

épousa en 1814, était alors capitaine d'artillerie et chambellan de l'empereur Napoléon. La Bretagne, où elle passait tous ses étés, ne perdra point le souvenir de sa charité inépuisable. Les maires et les curés des environs suffisaient à peine pour la renseigner sur les besoins des malheureux et pour distribuer ensuite ses aumônes. La comtesse de Lariboisière, après de longues et douloureuses maladies, est morte le 27 décembre 1851. Une clause de son testament lègue à la ville de Paris plusieurs millions.

LAS CASES (Emmanuel), fils de l'homme célèbre qui partagea la captivité de Napoléon à Sainte-Hélène, naquit en 1800, à Vieux-Castel (Finistère). Jeune encore, il suivit son père à Sainte-Hélène, et servit de secrétaire à l'illustre captif. En 1840, lorsque le prince de Joinville alla chercher les dépouilles mortelles de l'empereur pour les ramener en France, Las Cases fit partie de l'expédition et publia un volume sous le titre : *Journal écrit à bord de la Belle-Poule*. Nommé sénateur en 1852, Emm. Las Cases est mort en 1854.

LA TOUR D'Auvergne LAURAGUAIS (Hugues-Robert-Jean Charles de), d'une ancienne et illustre famille, est né le 14 août 1768, au château d'Auzeville, entre Toulouse et Villefranche. Ses études firent éclater en lui une aptitude toute particulière pour la littérature latine, dont le goût lui demeura toujours à tel point que, durant sa prélature, il ne cessa de correspondre lui-même en latin avec les souverains pontifes et ses collègues en épiscopat. Sa vocation ecclésiastique triompha des obstacles nés de la tourmente révolutionnaire. Soutenu d'ailleurs par son père, qui protesta énergiquement contre la constitution civile du clergé arrachée à la faiblesse du roi Louis XVI, le jeune abbé reçut secrètement les ordres sacrés en 1792. Il ne partit pas alors, comme tant d'autres, pour l'exil, et resta caché près d'Amiens, où il finit par être découvert et arrêté. Il devait être, avec tous ses codétenus, envoyé à Arras, et livré à Joseph Lebon; mais le représentant du peuple Dumont, jadis protégé par la famille La Tour d'Auvergne, usa d'un subterfuge, et le jeune prêtre fut mis en liberté lors de la chute de Robespierre. Hors d'état de subsister, il dut s'attacher à M. d'Archambald, commissaire-ordonnateur des guerres, qui le fit nommer inspecteur-général des vivres et fourrages pour le nord de la France. Il remplit avec grande intégrité ces fonctions imprévues et délicates. Lorsqu'enfin le culte religieux fut, sinon rétabli, du moins toléré, l'abbé de La Tour se montra l'un des premiers revêtu de l'habit canonique; et, après la publication du concordat, toute son ambition était de desservir, près d'Amiens, la succursale de Vergies, résidence de M^{me} d'Aumale, sa tante. Tandis qu'il demandait cette humble cure, on le nommait évêque d'Arras à son grand déplaisir. Il accepta pourtant, sur les instances de M. Emery; et quand celui-ci le présenta à Bonaparte : « Vous êtes bien jeune, Monsieur l'évêque, » lui dit le premier consul. « Avec une année de moins que moi, répondit La Tour d'Auvergne, le premier consul gouverne toute l'Europe.... j'espère, avec l'aide de Dieu, pouvoir gouverner aussi mon diocèse. » Lors de sa première entrée dans la cathédrale d'Arras, il vit un bonnet rouge sur l'une des statues du chœur : « Je me retire à l'instant, dit l'évêque au préfet qui était là, si l'on ne fait disparaître cet emblème de sang qui

profane le sanctuaire. » Certes, il y avait beaucoup à réparer et à améliorer dans cette ville et dans ce diocèse, où la tyrannie démagogique avait causé plus de ravages que partout ailleurs. Le prélat suffit à tout. Aussi les divers souverains qui occupèrent le trône de France durant son épiscopat ne cessèrent-ils de lui donner des marques d'estime et d'affection. Nommé archevêque d'Avignon en 1850, et archevêque de Lyon en 1859, il refusa pour demeurer auprès du troupeau qu'il avait en quelque sorte réformé, recréé. Le pape Grégoire XVI l'éleva, le 25 décembre 1859, à la dignité de cardinal du titre de Sainte-Agnès *extra-murâ*. A peine avait-il reçu les insignes de cette dignité, qu'on lui offrit le siège archiepiscopal de Paris, vacant par la mort de M. de Quélen. Nouveau refus : « Saint Vaast, répondit-il, a gouverné le diocèse d'Arras pendant quarante ans; je voudrais suivre son exemple. » Il en fut de même lorsqu'en 1842 on voulut le faire nommer archevêque de Cambrai. Il continua donc à Arras sa carrière de dévouement pastoral; et son vœu d'imiter saint Vaast par la durée de sa prélature fut accompli et au-delà, puisqu'il est mort le 20 juillet 1851, après avoir siégé durant un demi-siècle.

LAVILLE (de Miremont), né à Versailles, le 17 avril 1785, fut tout à la fois homme de lettres et homme politique. A seize ans, il avait composé et publié une *héroïde*; mais ses parents, qui n'avaient pas confiance dans le bonheur réservé aux poètes, se hâtèrent de le diriger vers une autre voie. A cet effet, ils le présentèrent à Talleyrand, alors en grand crédit. Celui-ci, appréciant le jeune homme, le nomma tout de suite élève (aspirant) de première classe au ministère des affaires étrangères. Il y avait encore loin de là aux postes importants qu'ambitionnait le jeune diplomate; et toutefois il parvint à être secrétaire de la présidence du conseil des ministres, maître des requêtes au conseil d'Etat en service extraordinaire et inspecteur-général des prisons. Tandis que ces honneurs et emplois se succédaient pour lui, Laville de Miremont ne laissait pas de cultiver les lettres et la poésie. Ses œuvres principales sont : *Artaxerce*, *Scipion*, *Emilien*, *la Démence de Charles VI*, tragédies; *le Folliculaire*; *Une Journée d'élection*, arrêtée par la censure; et quelques autres comédies. Laville est mort en septembre 1845.

LA VILLETTE (de). Voyez BERNARD (Charles Duerail de).

LAVY (Philippe), fils du premier graveur du roi de Sardaigne, fut par son père initié à une carrière où il devait lui-même se faire un nom illustre. Il naquit à Turin en 1775, et se montra digne, dès sa première jeunesse, d'occuper à l'hôtel des monnaies de sa ville natale un emploi qu'il conserva sous l'empire français. Nommé en 1816, directeur de ce même hôtel des monnaies, il obtint en outre l'entreprise de la fabrication de toutes les valeurs métalliques de l'Etat. Le roi l'appela ensuite au conseil des mines. Philippe Lavy, admis à la retraite vers 1829, se livra dès lors sans obstacle à ses goûts archéologiques, et entretenit plus que jamais des relations avec les savants et les artistes les plus renommés. Il forma à grands frais non-seulement un immense médaillier, mais encore une riche collection de tableaux et une vaste bibliothèque. Le fils unique qu'il avait retenu de son mariage avec la fille du comte J. Migliozeiti de Boursset, étant mort en bas-âge, Lavy disposa de sa

collection de médailles et de monnaie en faveur de l'académie de Turin, et il accompagna ce don de douze bustes en marbre d'empereurs romains. La description de ce médaillier a été publiée par les soins mêmes du donateur, sous le titre : *Museo numismatico Lavy*. 2 vol. in-4°, Turin, imprimerie royale, 1839. Le chevalier Philippe Lavy est mort à Turin le 28 août 1851.

LEBEAU (Isidore), né en 1767, mort le 24 avril 1851, fut d'abord avocat près du bailliage d'Avesnes. Les fureurs de la révolution le forcèrent d'émigrer; et durant son exil il sut pourvoir honorablement à son existence en se livrant à l'enseignement. Plus tard on lui confia la direction du collège d'Avesnes avec la chaire de rhétorique. Au bout de quelques années, il quitta l'instruction publique pour le barreau, et en 1818 il fut nommé procureur du roi près le tribunal d'Avesnes, puis élevé à la présidence du même siège. On doit à Isidore Lebeau quelques bons ouvrages sur l'histoire et les antiquités du pays. Entre autres, un précis sur l'histoire d'Avesnes, une bonne notice sur la ville de Bavai et divers mémoires curieux touchant les antiquités de l'arrondissement d'Avesnes.

LEBLANC (Aimé) naquit à Lorient le 5 novembre 1815 dans l'atelier d'un artisan. Il fit ses études à Sainte-Anne avec beaucoup de distinction, et entra ensuite au séminaire. Trop jeune pour recevoir la prêtrise à la fin de son cours de théologie, il devint professeur de rhétorique à Sainte-Anne. La santé seule manquait à ce brillant sujet, dont les leçons respiraient un goût exquis et dénotaient une riche imagination. L'abbé Leblanc fut élu à l'assemblée constituante de 1848 par 60,000 suffrages. Constant dans ses principes, il sut s'attirer l'affection et l'estime de tous. La faiblesse de son organe lui interdisait la tribune; mais les bureaux, les commissions appréciaient la solidité de son esprit. L'abbé Leblanc mourut en février 1851.

LEBLANC (Pierre-Charles-Marie), est né à Caen le 16 octobre 1774. Emigré à l'époque de la révolution, il servit dans l'armée des princes et sut se conserver pur au milieu de la licence des camps. La vie militaire étant d'ailleurs peu conforme à ses goûts, il quitta l'armée et alla demeurer à Louvain, où bientôt il entra dans la Société des PP. du Sacré-Cœur, avec lesquels il se retira en Allemagne, lorsque, vers l'an 1794, l'invasion française força cette compagnie de s'éloigner. Il fut ordonné prêtre le 18 mai 1799, par le cardinal di Calabria, nonce apostolique à la cour de Vienne. Au mois de septembre 1801, on trouve le P. Leblanc prêchant et confessant dans le diocèse de Bayeux. L'année suivante, il donna une mission auprès de Caen, à Tonfreville, où était le château habité par sa mère. En 1802, tandis qu'il remplaçait comme supérieur de la maison de Paris, le P. Varin absent, on le somma de justifier de l'existence légale de la Société; mais Portalis, ministre des cultes, intervint, et l'incident n'eut pas de suite. Deux ans après, il fut nommé supérieur de la maison et pensionnat d'Amiens, qu'il administra avec un plein succès. Quand on voulut établir un lycée à Amiens, le pensionnat chercha une autre résidence et se fixa à Montdidier. En novembre 1807, un décret de suppression vint frapper les PP. de la Foi. Le P. Leblanc dut retourner dans le diocèse de Bayeux, où il fut nommé chanoine honoraire et aumônier de la maison de détention. La captivité de Fie VII à Savone lui fournit une

grande occasion de prouver son dévouement au Saint-Siège; mais ses démarches furent connues, et en janvier 1811, un mandat d'arrêt fut décerné contre lui. Il sut s'y soustraire, et retira à Andenne entre Namur et Huy, il se mit à traduire de pieux ouvrages italiens, entre autres, les *Opusculs* de Muzzarelli; il rédigea en outre de petits traités sur *l'Aumône*, sur la *Vocation*. En 1814 le P. Leblanc contribua beaucoup au rétablissement de la Compagnie de Jésus dans la Belgique. Les Cent-Jours étant venus de nouveau agiter le pays, Leblanc et ses confrères s'éloignèrent des environs de Courtrai où ils avaient leur demeure. On se dirigea vers la Hollande; et le P. Fonteyne, supérieur, étant mort à Distelgerhe, le P. Leblanc fut nommé pour le remplacer. Expulsés bientôt de cette résidence par ordre du roi Guillaume, les Pères trouvèrent un asile chez Mgr de Broglie, évêque de Gand, qui lui-même dut fuir bientôt, emmenant le digne supérieur devenu son ami. Celui-ci, à la fin de septembre 1818, était transféré en Suisse avec sept novices. La vie du P. Leblanc s'acheva partie dans cette contrée hospitalière et partie en Belgique, où il mourut saintement le 12 janvier 1831.

LECLERCQ (Théodore), qui vit le jour à Paris en 1777, s'est fait une renommée par les proverbes dramatiques dont il est l'auteur, savoir: *Manie des proverbes*; le *Mariage manqué*; *Tous les Comédiens ne sont pas au théâtre*; *l'Humoriste*; le *Château de cartes*; le *Jour et le Lendemain*; le *Retour du baron*. Le premier recueil de ces esquisses de mœurs parut en 1823, 2 vol. in-8°. Six autres volumes suivirent jusqu'en 1835. Théodore Leclercq est mort en 1831.

LEDENT. Voyez DENT.

LEDRU (Hilaire), peintre de genre, né en 1769, d'un pauvre charpentier du village d'Oppy, entre Arras et Douai, montra de bonne heure des dispositions singulières pour l'art du dessin. Le seigneur du lieu, M. Delahaye de Gricourt, remarqua les promesses de talent du petit villageois, se chargea de son éducation et le plaça à l'école de dessin de Douai. Hilaire y fit des progrès rapides, et alla ensuite à Paris achever de sérieuses études sur la peinture. Il eut des succès: et des hommes haut placés l'encouragèrent; mais une imprévoyance assez ordinaire aux artistes lui fit négliger le soin d'amasser un peu de fortune pour les jours malheureux. Il mourut pauvre, à Paris le 2 mai 1840. Voici la lettre des principaux ouvrages de ce peintre: *les Pénibles Adieux* (adieux de Lesurques à sa famille), dessin exécuté en 1798, gravé par Denoyers; *la Mort de la Marmotte*, dessin fait en 1799; *Une Querculane*, 1802; *Indigence et Honneur*, exposé au Louvre en 1804; *la Jeune Merc*, exposé en 1806 au Louvre; *l'Artisan aveugle*, 1824; *l'Accordée de village*, 1825; le *Vieux Porteur d'eau*. Ces derniers tableaux ont valu à l'auteur deux médailles. Généralement les œuvres d'Hilaire se font remarquer par la pureté du dessin, mais la couleur en est souvent heurtée. M. Samuel-Henry Berthoud a publié sur Ledru, en 1845, une touchante notice biographique.

LEDUC (l'abbé), professeur de philosophie au petit séminaire de Tours, chanoine, docteur en théologie, fit de brillantes études et se livra surtout avec passion à l'étude des langues. Outre le grec et le latin, il entendait et parlait l'anglais, l'allemand, l'italien et l'espagnol. Il fut envoyé au collège

romain par son archevêque, et réalisa toutes les espérances que l'on avait conçues de lui. Il fut appelé bien jeune encore à enseigner l'Écriture sainte et l'hébreu. Afin de s'en acquitter avec plus de perfection, il entreprit en 1848 un voyage en Palestine; et bientôt les langues orientales lui devinrent faciles à entendre. Malheureusement ce sujet précieux fut enlevé presque subitement à l'étude et aux lettres au milieu de ses lointains voyages. Il est mort à Mossoul, entouré des secours de la religion, à l'âge de 32 ans, le 1^{er} septembre 1852.

LEEUN, *Leoninus* (Elbert), né à Bommel en Gueldre, en 1519, commença par étudier les humanités à Utrecht, après quoi il suivit le cours de haute littérature professé à Emmerick par Mathias Bredendach; enfin il se fit recevoir docteur en droit à Louvain. En 1560, l'Université lui confia la chaire de jurisprudence. Il sut se rendre agréable au cardinal de Granvelle, qui réglait alors les affaires des Pays-Bas. En 1581, on le nomma chancelier de Gueldre, et en 1584, il fit partie de la légation belge à Paris. Leoninus est mort à Arnhem, au mois de décembre 1598. Des divers ouvrages qu'il a composés, deux seulement furent publiés durant sa vie, savoir: *Oratio de bello, religione et pace per Belgum*, Anvers 1579; *Centuria consiliorum*, in-f°, Anvers 1584. Les autres furent mis au jour par ses héritiers; ce sont: *Commentarius de usu fructu*, 1600; *Praelectiones ad librum ix codicis*, Cologne 1604; *Praelectiones de jure emphiteutico*, in-8°, Francfort 1606; *Emendationum libri viii*, in-4°, Arnhem 1610.

LEMAIRE (Jean-François), né en 1797, à Gand, fut d'abord professeur à l'athénée de cette ville, puis à l'université de Liège. Homme fort lettré et fort érudit, c'est pourtant dans l'enseignement des mathématiques qu'il a rendu les meilleurs services. Son principal ouvrage sur cette matière a pour titre: *De Meekunst op de kunsten en ambachten toegepast*, in-8°, Gand, 1828. Les *Annales academicae Gandavensis*, 1818-1819, Gand 1850, contiennent aussi de lui un mémoire intitulé: *Commentatio in questionem... quod requiritur expositio commodorum methodi naturalis plantarum*. Enfin il fut, avant 1850, un des coopérateurs du *Messenger des sciences et des arts*. Lemaire, homme honorable en tout point, est mort le 31 octobre 1852, à Grammont. Sa santé affaiblie l'avait forcé, depuis plusieurs années, de prendre sa retraite.

LENNEP (David-Jacques van) naquit à Amsterdam en 1774 et suivit avec grande distinction la carrière de l'enseignement. Professeur à l'athénée d'Amsterdam, il passait pour le meilleur latiniste de la Hollande. On lui doit des éditions très estimées des *Héroïdes d'Ovide*, Amsterdam 1807; de *l'Anthologia græca*, 3 vol., Utrecht 1793-1822. En 1823, il donna une traduction d'Hésiode. Lennep est mort en 1849.

LENS (Eustache de), d'abord chanoine prémontré de Vicogne, devint abbé des deux monastères de Val-Chrétien et de Val-Sery au diocèse de Soissons. On conservait à Vicogne divers ouvrages inédits qui lui étaient attribués, savoir: 1° *Cosmographia Moysis*, en 3 livres; 2° *Seminarium Verbi Dei*, espèce de dictionnaire de la Bible; 3° *In hymnos ab ordine præmonstratensi receptos*; 4° *In regulam S. Augustini, ad Gervasium præmonstratensem primatem*; 5° *De metris*; 6° *De tropis et schematibus*; 7° *De significationibus nominum et qualitatibus rerum*, d'après saint Grégoire; 8° *De mysteriis*

Sanctæ Scripturæ; 9° *Tractatus de SS. Trinitate*. Ce fut tandis qu'Eustache de Lens travaillait à ce dernier traité qu'il mourut, vers 1226.

LEPIPRE. Voyez PIPRE (Le).

LEROUGE (André-Joseph-Etienne), né à Commercy le 25 avril 1766, occupa un emploi au ministère des finances. Il s'était affilié de bonne heure à la société des francs-maçons, dans laquelle il occupa des dignités supérieures. Il se fit même l'historien et l'apôtre de cet ordre mystérieux, comme on peut s'en convaincre en ouvrant le recueil périodique publié en 1819 par M. Ragon, et intitulé *Hermès ou Archives maçonniques*. L'Académie celtique et la Société des antiquaires de France le comptèrent aussi au nombre de leurs membres. Les *Mémoires* de ces deux compagnies renferment plusieurs ouvrages de Lerouge, qui a fourni encore de nombreux articles au *Dictionnaire historique*, d'après Chaudon et Delandine, réédité par Prudhomme, 1810-1812. Enfin il a fourni beaucoup de notes et d'extraits pour la *France littéraire* de M. Quérard et pour la *Biographie de la Moselle* par M. Bégin. Lerouge, qui est mort à Paris le 26 avril 1805, a laissé en portefeuille diverses notices historiques et philologiques.

LESAGE - TEN - BROCK, publiciste catholique distingué de la Hollande, était rédacteur de *Nederlandsche catholyke stemmen* (Voix catholiques de la Néerlande), du *Godsdient vriend* (Ami de la religion), et auteur de plusieurs autres ouvrages religieux. Quoique devenu aveugle à l'âge de vingt-six ans, il n'en fut pas moins, pendant plus de trente ans, le défenseur le plus zélé de la religion catholique alors persécutée en Hollande. Il mourut à la Haye en 1847, à l'âge de 70 ans.

LESBROUSSART (Jean-Baptiste), né à Uilly-Saint-Georges en Picardie, le 24 juin 1747, fut appelé en 1778 à occuper la chaire de poésie au collège de Gand. L'ancienne académie impériale et royale de Bruxelles récompensa les ouvrages déjà publiés par lui, en l'admettant au nombre de ses associés en 1790. Quand cette compagnie savante, détruite par les troubles révolutionnaires, se réorganisa en 1816, Lesbroussart fut compris dans la liste de ses nouveaux membres. Il avait publié les ouvrages ci-indiqués : *Education littéraire, ou Réflexions sur le plan d'études adopté par l'empereur pour les Pays-Bas autrichiens*, in-12, 1785; *Eloge du prince Charles de Lorraine*, Bruxelles 1781; *Annales de Flandre*, par P. Oudegherst, avec un discours préliminaire, notes, chartes, diplômes, etc., 1789; *Eloge de Jean de Carondelet*, in-8°, 1789. Lesbroussart est mort en 1818 avec la réputation d'un savant profond et d'un parfait homme de bien.

LESBROUSSART (Philippe), littérateur belge très-renommé de ces derniers temps, comme l'était son père, dont l'article précède, naquit à Gand le 25 mars 1781. Successivement professeur de rhétorique à l'athénée de Bruxelles, d'histoire au musée de cette ville, de littérature française à l'université de Liège, il prit une part active à la révolution de 1830 et contribua beaucoup à fonder la liberté de l'enseignement en Belgique. Il cultiva avec succès la poésie. Son poème intitulé *les Belges* est à lui seul un titre littéraire suffisant pour empêcher son nom de périr, du moins dans sa patrie. Il est mort à Bruxelles en mars 1855. M. Quetelet, secrétaire perpétuel de l'Académie royale de Belgique, lui a consacré un article biographique détaillé dans l'Annuaire de ladite Académie 1855.

LESURRE (Jacques-Pierre-Joseph), né à Calais, le 1^{er} octobre 1765, fit de bonnes études sous les auspices de son estimable famille, et pressentant que Dieu l'appelait au saint ministère, il refusa un parti fort avantageux selon le monde, pour entrer, à l'âge de dix-huit ans, dans la communauté des Robertins, dépendante du séminaire de St-Sulpice. Là, ses études se perfectionnèrent au point de le rendre habile helléniste et hébraïsant distingué. Il joignait à ses connaissances profondes le talent du dessinateur et du musicien. Lesurre fut ordonné prêtre en mai 1788, et, malgré les liens qui l'attachaient aux Sulpiciens, il dut revenir dans son diocèse, où il ne tarda pas à subir les outrages et les persécutions réservées à ceux qui refusaient le serment schismatique à la constitution civile du clergé. Réfugié en Angleterre, il accepta, avec l'agrément de M. de Conzié, son évêque, la mission d'accompagner comme gouverneur le fils d'un lord protestant qui voulait visiter l'Allemagne, où ils passèrent les années 1795, 1796, 1797. S'étant embarqués pour revenir dans la Grande-Bretagne, ils furent assaillis par une tempête qui mit l'équipage en grand péril. M. Lesurre adressa aux passagers des paroles touchantes, les exhorta à la pénitence et leur donna l'absolution. Puis il adressa un vœu particulier à la sainte Vierge. La tempête cessa. De retour dans sa patrie, le jeune seigneur fut marié. Il voulait retenir son gouverneur chéri et lui confier la direction de sa maison; mais l'abbé Lesurre aimait mieux revoir sa patrie; et malgré les dangers qui l'y attendaient, il s'en rapprocha par la Belgique, et finit par y rentrer à une époque où les prêtres déportés et émigrés étaient encore soumis à de rigoureuses mesures. Lorsqu'enfin le concordat entre Pie VII et Napoléon eut remis la religion en France dans son état normal, M. Lesurre accepta le poste de vicaire-général de l'évêque de Rennes, M. de Maillié-Latour-Landry. Il y avait beaucoup à faire dans ce diocèse; l'abbé Lesurre ne fut pas au-dessous de la besogne. La mort de M. de Maillié le détermina à quitter Rennes en 1805. Deux ans plus tard, il remplissait à Gand les mêmes fonctions qu'à Rennes. On crut devoir attribuer à son influence l'espèce d'opposition que faisait l'évêque de Gand, M. de Broglie, au gouvernement impérial; ce fut assez pour attirer la défaveur de l'autorité sur le vicaire-général, qui fut relégué en Provence. La Restauration lui permit, comme à son évêque, de revenir en Belgique, où ils eurent à supporter de nouvelles persécutions de la part du roi de Hollande. Condamné à sortir du royaume par arrêté du 16 mai 1818, il revint habiter Paris, et y vécut retiré jusqu'en 1824. Alors le cardinal de Croÿ, nommé archevêque de Rouen, se l'associa comme vicaire-général. Dans ce nouveau poste, Lesurre s'occupait, entre autres bonnes œuvres, de l'éducation chrétienne des enfants de la campagne, et s'attacha à faire prospérer la société connue sous le nom de *Filles du Cœur de Jésus pour le service des pauvres*. Vers les derniers temps de sa vie, il dut encore se retirer à Paris, où il mourut le 7 juillet 1844. Il a publié, mais toujours sous le voile de l'anonyme, les ouvrages suivants : 1° *Jugement de l'Eglise catholique contre les nouveaux schismatiques de France*, in-8°, Paris, 1821. 2° *De la juridiction de l'Eglise sur le contrat de mariage, considéré comme matière de sacrement*, in-8°, Paris, 1824. Ce livre a eu une seconde édition, Lyon et Paris, 1856. 3° *La Pratique de l'oraison mentale*, in-24. La troisième édi-

tion, Paris et Lyon, est de 1855. 4^e *Du Vœu de Louis XIII*, et de nos devoirs envers la très-sainte Vierge, in-8°, Paris, 1822. 5^e *Manuel des âmes intérieures*, suite d'opuscules inédits du P. Grou, jésuite, in-18 en trois parties, Paris, 1835, 1838, 1840. 6^e *Révélations de sainte Brigitte*, traduites en français et abrégées, in 18, 1854.

LEVÉE (Jér.-Balthazar), né au Havre en 1769, publia, dans le *Théâtre des Latins*, 1820 et années suivantes, des traductions de *Plaute* et de *Sénèque le Tragique*. Auparavant il avait donné une traduction de *Cicéron*. On a accordé quelque mérite à ces différents ouvrages. Professeur de rhétorique au collège du Havre, il a composé une *Biographie des hommes célèbres du Havre*. Il fit aussi quelques poésies de circonstance. Levée est mort à Paris vers 1835.

LEVERT (), mort âgé de quatre-vingt-dix-huit ans, en avril 1851, au village de Senepont, près Paris, était fils d'un officier sans fortune du régiment d'Auvergne. Elevé aux frais de ce régiment, il assista dans son enfance à la bataille de Clostercamp, livrée et gagnée en 1760 par le maréchal de Castries, grâce à l'héroïsme du chevalier d'Assas. Le jeune Levert n'avait rien de mieux à faire que de suivre la carrière des armes comme son père; il servit donc sous la république. Etant à l'armée des Pyrénées-Orientales, en 1794, il reçut une blessure grave à la suite du général Dugommier. Le rapport lu à la Convention sur cette victoire et sur la mort du général mentionne honorablement le nom de Levert. Lors du rétablissement de la religion, un de ses oncles, nommé vicaire-général de Quimper, le manda près de lui. Levert, animé d'un grand esprit de foi, commença alors ses études théologiques et entra dans les ordres sacrés. Nommé ensuite aumônier de la marine, il partit pour l'Inde, à bord de l'escadre de Linois. A son retour, il eut la décoration des mains de Napoléon, avec une pension honorable. Devenu, peu de temps après, aumônier des prisons, il déploya dans ce poste une charité, un dévouement sans bornes. Enfin, les infirmités le forcèrent de prendre sa retraite, et il mourut emportant les bénédictions de tous.

LEVIS (Athanase-Gustave-Charles-Marie de), marquis de Lérans, duc de Mirepoix, maréchal héréditaire de la Foi, naquit à Aix-la-Chapelle, le 27 mars 1792. Il perdit son père sur l'échafaud en 1794, et passa en Angleterre avec sa mère les jours de la terreur. En 1798, il reentra en France suivi de sa famille, et il épousa, le 6 mai 1817, Charlotte-Adélaïde de Montmorency-Laval. De 1824 à 1850, le duc de Mirepoix fit partie du conseil municipal de la Seine. Promu à la pairie en 1827, il devint, en 1850, membre du conseil de famille du duc de Bordeaux. Au moment de recevoir les derniers sacrements, il fit entendre ces mots, qui résument ses sentiments : « Dieu vient plus près de moi, afin que j'aie plus vite à lui. » Le duc de Mirepoix est mort le 7 juin 1851.

LEWIS (Owen), prêtre anglais que la persécution força de chercher un asile dans les Pays-Bas. Il était docteur ès-lois, lorsqu'en 1572, il fut nommé chanoine et archidiacre de Hainaut en l'église de Cambrai. Il professait le droit à Douai. En 1574, il était à Rome, chargé d'une mission par l'archevêque Louis de Berlaymont. En 1588, Lewis fut promu à l'évêché de Castano en Calabre. Il remplit aussi les fonctions de vicaire-général auprès de saint

Charles Borromée, dont il reçut les derniers soupirs. On ne connaît aucun ouvrage de lui; mais on ne peut douter qu'il ne fût un savant distingué, d'après l'éloge que font de son érudition plusieurs de ses contemporains. Voyez Th. Stapleton, *Promptuarium catholicum*, et A. Raisse, *Hierogazophilacium*, p. 165.

LEZARDIERE (Marie-Pauline de), fille du baron de Lézardière, ami de Necker et de Malesherbes, est née en 1754, au château de la Vercy, en Vendée. Elle avait produit, avant la révolution de 1792, un ouvrage considérable touchant la législation politique de la monarchie française; mais ce livre, qui était sous presse lors des événements les plus graves, fut anéanti à peu près dans son entier. M^{lle} de Lézardière émigra; et lorsqu'elle fut rentrée en France, vers 1801, elle n'eut pas le loisir de reprendre cette publication, et mourut en 1835. Ce fut son parent, le vicomte de Lézardière, qui fit paraître l'œuvre intitulée : *Théorie des lois politiques de la monarchie française*, 4 vol. in-8°, 1844. On s'étonne qu'une femme ait pu écrire un livre aussi profond et aussi solide.

LIGNE (Julien de), né à Cambrai, fut admis au nombre des petits-vicaires de la métropole de cette ville, en 1555; il obtint une chapelle en 1561, fut maître de chant et des enfants de chœur en 1571, et promu à l'une des grandes-vicairies en 1575, puis devint enfin chanoine prébendé en 1584. On a de lui : 1^o *La Grand'Guide des pécheurs* (de L. de Grenade), traduit en français par Paul du Mont, nouvellement corrigé et mis en lumière par M. Julien de Ligne, prestre, in-12, Douai, 1579 et 1594. 2^o *L'Oratoire des religieux*, pour et en faveur de toutes personnes de religion et adonnez à la vertu, tome II, Douai, 1585. Paul du Mont est auteur du tome I. 3^o *Tabula monastica*, in-4°, Douai, 1584. 4^o *Tabula ad preparationem et dignam Missæ celebrationem*. Il est de plus auteur d'un grand nombre de manuscrits, dont la plupart reposent à la bibliothèque de Cambrai. Cet écrivain laborieux est mort le 21 mars 1615.

LINCK. Le célèbre botaniste et docteur Henri-Frédéric Linck naquit le 2 février 1769 à Helde-sheim (Hanovre). On lui doit la découverte de plus de cent nouveaux genres de plantes, qu'il décrivit dans ses *Observations*, durant un voyage en France, en Espagne et en Portugal, Kiel, 5 vol. in-8°. Entre ses autres ouvrages, nous citerons sa *Flore portugaise*, le *Monde primitif* et l'*Antiquité*, expliqués par l'*histoire naturelle*, 2 vol. in-8°, Berlin 1821. Ce savant fut membre de l'Académie royale des sciences, doyen des professeurs de l'Université de Dublin, et directeur du jardin botanique de la même ville, où il est mort dans les derniers jours de décembre 1850, âgé de 81 ans.

LINDE (Samuel-Théophile), lexicographe célèbre, naquit à Thorn sur la Vistule, le 28 avril 1771. Son éducation se fit péniblement, à cause de la pauvreté de sa famille, d'abord dans les écoles de sa ville natale, puis à l'Université de Leipzig, où il finit par obtenir la chaire de langue polonaise, avec le diplôme de docteur en philosophie. Agé seulement alors de vingt-un ans, il publia bientôt la traduction allemande du livre de M. Koseka, intitulé : *Voyage d'un Polonais en Turquie*. Des protecteurs puissants le confirmèrent dans la voie de ses hautes études; et à partir de l'an 1795, il mit la main à son *Dictionnaire complet de la langue polonaise*, qui ne fut achevé qu'en

1814. C'est là son principal ouvrage, qui ne l'empêcha point pourtant d'en écrire plusieurs autres très-dignes d'estime. Ce dictionnaire lui valut les plus honorables distinctions. Il est le premier savant étranger que l'Académie impériale de Saint-Petersbourg ait admis dans son sein. Une grande médaille d'or, ornée de son portrait, lui fut donnée au nom de la Pologne reconnaissante, avec une inscription ainsi conçue : « Offert par les compatriotes de Linde en 1815, pour le *Dictionnaire de la langue polonoise*. » Samuel Linde, digne concitoyen de Copernic, est mort à Varsovie, au mois d'août 1847.

LINGARD (le docteur John), l'un des plus célèbres écrivains anglais dévoués de nos jours à la cause catholique, prit naissance à Hornby, près Lancaster, en 1769. Après avoir fait ses études chez les Jésuites à Douai, il exerça longtemps le saint ministère à Newcastle-upon-Tyne (Northumberland). Ses dernières années se passèrent à Rome dans la retraite. Après quelques publications de controverse, où il combat avec force et habileté les dissidents, il publia en 1809 son premier ouvrage historique sous le titre : *Antiquités de l'Eglise anglosaxonne*, dont la traduction par A. Cumberworth parut en 1826. De plus, il a attaché son nom à une grande *Histoire d'Angleterre*, 1819-1852. Cette œuvre capitale a été traduite en français d'abord par MM. de Roujoux et A. Pichot, puis par M. L. de Wailly, avec une continuation jusqu'à nos jours par M. Th. Lavallée. Le docteur Lingard est mort en 1851, dans le lieu même qui l'avait vu naître.

LITTA-BIUMI (le comte Pompée), né à Milan, le 24 septembre 1781, fit ses études en sa ville natale et à Côme. Entré dans les bureaux du ministère de l'intérieur, il obtint bientôt, par son aptitude aux affaires, le poste de secrétaire-adjoint à la Consulte d'Etat. En 1804, atteint par la conscription, il servit, en qualité d'artilleur, dans le corps italien qui faisait partie de l'armée française. A Austerlitz il fut nommé lieutenant au corps des vélites, fit la campagne de 1809, reçut la croix de la Légion d'honneur et devint capitaine. Retiré du service en 1814, il fit des voyages scientifiques, et se lia avec des littérateurs distingués : à Rome avec Cancellieri et le P. Brandimarte, à Naples avec les PP. Andres et Ventimiglia. Après avoir réuni de nombreux matériaux historiques, il publia un grand ouvrage sous ce titre : *Familles célèbres de l'Italie*, 7 forts vol. grand in-folio, Milan 1819 et années suivantes. En 1848, le comte Pompée Litta fut nommé par ses concitoyens membre du gouvernement provisoire et eut le portefeuille de la guerre; il fit de grands efforts pour soutenir la lutte contre l'Autriche. Après la reddition de Milan, il redevint homme d'étude et se remit à ses travaux généalogiques. Il est mort à Milan le 17 août 1852.

LOMBARD (Pierre), qu'il ne faut pas confondre avec un autre Pierre Lombard, surnommé *le Maître des sentences*. Celui-ci était d'origine irlandaise. Reçu docteur en théologie à Louvain, au mois d'août 1514, il fut pourvu d'un canonicat en l'église de Cambrai, le 20 mai 1598, en vertu du privilège de la faculté des arts de Louvain. Le 4 décembre 1600, il obtint la prévôté de la métropole dudit Cambrai. L'année suivante, ayant été nommé archevêque d'Armagh et primat d'Irlande, il n'accepta ce poste éminent que par déférence pour le Saint Siège. On lui doit *De regno Hiberniæ, sanctorum insule, commentarius*, in-4°, Louvain 1632. Pierre Lombard mourut à Rome en 1621.

LONGUEVILLE (Edme-Paul-Marcellin), helléniste, né en juin 1785, à Paris, où il est mort le 5 janvier 1855. On a de lui : *Havranques tirées des historiens grecs*, texte grec avec la traduction française en regard, in-12, Paris 1825. Des éditions de cet ouvrage, considérablement augmenté, ont été données en 1855 et 1847.

LOUIS-PHILIPPE D'ORLÉANS, roi des Français, naquit à Paris le 10 octobre 1775. Il eut pour gouvernante la comtesse de Genlis et reçut tout d'abord le titre de duc de Chartres. Il adopta, comme son père, les idées de la révolution, et se signala, dès le début de la guerre, aux affaires de Quiévrain, de Valmy et de Jemmapes. Ce fut lui, dit-on, qui dans cette dernière bataille, décida la victoire, en enlevant les redoutes autrichiennes et en ralliant les troupes débandées. Plus tard, après la mort de Louis XVI, Dumouriez aurait voulu rétablir la monarchie et placer le duc de Chartres sur le trône. Ce projet ayant échoué, Dumouriez et le jeune prince cherchèrent un refuge dans l'armée autrichienne. Peu après, Louis-Philippe et son frère durent se retirer en Suisse, où ils vécurent pauvres. Le duc de Chartres, devenu duc d'Orléans par la mort de son père, trouva même bon d'accepter une place de professeur au collège de Reichenau. Puis il voyagea dans le nord de l'Europe, visita l'Amérique et vint se fixer en Angleterre, d'où il ne s'éloigna que pour accompagner dans le midi son frère malade. En 1809, étant à Palerme, il obtint du roi Ferdinand IV la main de la princesse Marie-Amélie. En 1815, il s'était rendu à Cadix, où quelques membres de la régence essayèrent en vain de le faire admettre comme chef de l'insurrection espagnole contre la France. Il vivait en Sicile, quand les événements de 1814 le rappelèrent en France. Il retourna bientôt en Angleterre, d'où il ne revint qu'en 1817, pour être plus ou moins ostensiblement à la tête du parti libéral. Nommé lieutenant-général par Charles X, dans les journées de juillet 1830, il ne tarda pas à être proclamé roi des Français sous le nom de Louis-Philippe 1^{er}. Les souverains de l'Europe ne se montrèrent guère disposés à reconnaître cette royauté tout insurrectionnelle; toutefois l'Angleterre la première lui étant favorable, Louis-Philippe, grâce à sa politique de *juste milieu*, parvint à se faire reconnaître au moins tacitement et à se maintenir sur le trône. Il se fit seconder par des ministres habiles, entre lesquels il faut nommer Dupont (de l'Eure), le duc de Broglie, Casimir Perrier, Thiers et Guizot. Son règne pourtant fut troublé par plus d'une catastrophe et par des scandales de cupidité qui devinrent, sinon la cause, du moins le prétexte d'un immense soulèvement de l'opinion publique. L'opposition, qui demandait à grands cris la réforme électorale, organisa, en janvier 1848, des banquets de propagande; et ce fut à l'occasion d'un de ces festins politiques que le 22 février une grande émeute éclata dans Paris et obligea Louis-Philippe de descendre du trône pour se rendre en Angleterre avec sa famille. Il s'occupait de rédiger des mémoires pour la justification de son règne lorsqu'il mourut à Claremont le 26 août 1830. Il a laissé huit enfants de son mariage avec la princesse Marie-Amélie.

LOUISE-MARIE-THERÈSE-CHARLOTTE-ISABELLE D'ORLÉANS, première reine des Belges, naquit à Palerme le 5 avril 1812. Elevée sous les yeux de sa mère, la reine Marie-Amélie, épouse de Louis-Philippe 1^{er}, roi des Français, Louise-

Marie se montra, dès son jeune âge, douée des plus heureuses inclinations ; elle sut de bonne heure gagner l'estime et la confiance de tous par ses rares qualités. Le 9 août 1832, elle épousa Léopold I^{er}, roi des Belges, et sa vie entière fut consacrée au bonheur de ce peuple, dont l'Europe venait de proclamer l'indépendance. Les regrets universels ont prouvé la tendre affection qu'avait inspirée cette princesse, décédée le 11 octobre 1832.

LUCKE (Godefroi-Chrétien-Frédéric), né le 23 août 1792, fut professeur ordinaire de théologie protestante à l'université de Göttingue. Il est connu surtout par son commentaire des écrits de l'évangéliste saint Jean, 4 vol. 1820-52. Il parut une

3^e édition de cet ouvrage en l'année 1843 et années suivantes.

LUCQUES ET DE PIOMBINO (prince de). Voyez BACIOCCHI

LYNCH (John) vivait au xvi^e siècle, au commencement de la colonisation de la Caroline. Des désordres très graves menaçant l'avenir de la colonie, ses concitoyens l'investirent d'un pouvoir discrétionnaire de juger sommairement et de réprimer toutes les tentatives de perturbation. Cette résolution est connue sous le nom de *Lynch-law* (loi de Lynch). Dans des circonstances semblables, plusieurs états de l'Amérique du Nord ont adopté cette mesure vigoureuse. En Californie, on en a fait, depuis 1848, de sévères applications.

M

MACAREL (M. A.), né vers 1790, fut d'abord secrétaire du ministre de la marine et du directeur général des postes. En 1828, il suppléa M. de Gerando comme professeur de droit administratif à la faculté de Paris, puis il devint professeur titulaire. En 1830, il entra au conseil d'état en qualité de maître des requêtes, et ne tarda pas à devenir conseiller en titre ; puis M. de Montalivet, ministre de l'intérieur, lui confia la direction de l'administration départementale et communale. En 1849, l'Assemblée nationale dont il était membre, le porta, dans le conseil d'état, à la présidence de la section administrative. Macarel, que l'on peut considérer comme l'un des fondateurs de l'enseignement administratif en France, publia dès 1818 des *Eléments de jurisprudence administrative*, qu'il compléta en 1828 par un *Traité des tribunaux administratifs*. On a aussi fait paraître le *Cours d'administration générale*, professé par lui à l'école de droit. Il est mort en 1851.

MACKAU (Armand, baron de), issu d'une famille qui a fourni plusieurs diplomates, est né à Paris en 1778. Il n'avait que seize ans lorsqu'il entra dans la marine. Dès l'an 1811, n'étant qu'enseigne provisoire, il s'empara d'un brick anglais beaucoup plus fort que le brick *L'Abeille* sur lequel il était. L'empereur lui conféra, en récompense, le grade de lieutenant de vaisseau, et l'année suivante il le nomma capitaine de frégate pour avoir capturé plusieurs corsaires. Diverses missions délicates lui furent confiées ensuite, notamment sous la Restauration. Ce fut lui qui porta en 1825 au Port-au-Prince l'acte qui proclamait l'indépendance de la colonie. A son retour, il obtint le grade de contre-amiral et le commandement de la station des Antilles. Une insulte ayant été faite au consul français dans la Nouvelle-Grenade, il en obtint réparation sans coup férir. Les différends survenus entre la France et la république de la Plata furent aussi conciliés par lui en 1840. Vice-amiral ensuite et pair de France, il eut en 1845 le portefeuille de la marine qu'il conserva quatre ans. En 1847, il fut nommé amiral de France. Durant toute sa carrière, il se montra très-attaché à la religion et digne des hauts emplois auxquels il fut appelé. Il est mort en 1855, avec la réputation d'homme aussi loyal que distingué, aussi bienveillant qu'éclairé et consciencieux.

MACQUART (Pierre-Justin-Marie), issu d'une famille noble, qui compte parmi ses ancêtres maternels un frère de Jeanne d'Arc, naquit le 7 avril 1778 à Hazebrouck. Son père, amateur d'histoire naturelle, lui inspira de bonne heure le goût de cette science ; de sorte qu'à l'âge de 19 ans, il avait déjà fait sur le psylle du mélange des observations dignes d'être publiées depuis dans les *Mémoires de la Société des sciences de Lille*. En 1798, appelé sous les drapeaux, il entra dans le 5^e bataillon de sapeurs, d'où il fut bientôt détaché pour remplir les fonctions de dessinateur et de secrétaire auprès du général Mareschot, commandant l'armée du génie sur les bords du Rhin. Après dix-huit mois de services militaires entremêlés d'excursions en Allemagne et en Suisse, Macquart rentra dans la vie civile et reprit avec une nouvelle ardeur ses études d'histoire naturelle. Bientôt après, fixé à Lille, il devint, en juillet 1803, membre de la Société académique de cette ville, qui venait de se fonder. Des voyages en Bretagne, en Touraine, en Hollande, furent pour lui l'occasion de remarques scientifiques pleines d'intérêt. Il contribua l'un des premiers à la fondation du musée de Lille, dont il administra toujours ensuite la portion relative à l'histoire naturelle. Il habitait durant l'été un canton du Pas-de-Calais, où il put s'occuper à l'aise d'entomologie. Personne mieux que lui n'a approfondi l'étude des insectes, et l'on peut dire qu'il en a en quelque sorte créé l'histoire. Ses travaux scientifiques lui valurent de nombreuses distinctions. Il était associé de l'Institut (académie des sciences), de l'Académie royale de Turin et de presque toutes les sociétés savantes des contrées du Nord. Citoyen non moins recommandable que savant illustre, il paya longtemps sa dette au pays, par des fonctions gratuites, soit au conseil d'arrondissement de Béthune, soit au conseil général du Pas-de-Calais, soit enfin comme maire de Lestrem, sa résidence d'été. Il était en outre sincèrement et profondément religieux. Sa mort, advenue le 24 novembre 1835, couronna dignement sa vie laborieuse et chrétienne. Parmi les ouvrages laissés par M. Macquart, il faut citer surtout : *Histoire naturelle des diptères*, 2 vol. in-8^o, faisant partie des *Suites à Buffon* ; *Diptères du nord de la France*, in-8^o, 1854 - 1855 ; *Facultés intérieures des ani-*

maux invertébrés, in-8°, Lille 1850; *les Arbres et Arbrisseaux d'Europe et leurs insectes*, in-8°, Lille 1852.

MADALULFE, célèbre au moyen-âge comme peintre de plafonds et de fresques, habitait Cambrai où il était né. En 855, il décora, avec une magnificence et un fini remarquables l'intérieur d'un bâtiment que saint Ansegise, abbé de Fontenelle en Normandie, faisait construire pour y placer la bibliothèque de son monastère. Notre Madalulfe ne pourrait-il pas être considéré comme la souche de l'école flamande, qui ainsi remonterait jusqu'au siècle de Charlemagne? La vie de saint Ansegise, d'où nous extrayons ceci, dit en outre que, pour la toiture de cette bibliothèque, on employa des clous et des ardoises: *Domum, qua librorum copia conservaretur, ante refectorium collocavit, cujus tegulas clavis ferreis configi fecit*. Rolland. 14 mai. Il y a là aussi peut-être une donnée nouvelle à recueillir pour l'histoire des arts et de l'architecture.

MAGENDIE (François) naquit à Bordeaux le 15 octobre 1785. Ses études en médecine furent brillantes et rapides. Ce fut surtout dans la physiologie qu'il se signala de bonne heure. En 1820, il entra à l'Académie des sciences, section de médecine et de chirurgie, en remplacement de Corvisart, qui lui-même occupait depuis 1814 le fauteuil où Des Essarts s'asséyait en 1795. On le nomma en 1826 médecin-adjoint à la Salpêtrière, en 1831 professeur au collège de France, puis en 1840 médecin à l'hôtel-Dieu de Paris. A partir de 1846, Magendie revint tout spécialement à ses observations de physiologie expérimentale objet de ses plus anciennes prédilections, puisque, dès 1821, il avait fondé un *Journal de physiologie*. Ses expériences sur les animaux vivants ont donné lieu à d'importantes découvertes que nous ne saurions énumérer ici. Contentons-nous d'indiquer ses principaux ouvrages: *Précis élémentaire de physiologie*, 1816, qui a eu plusieurs éditions; *Leçons sur les phénomènes physiques de la vie*, 1836-1842; *Leçons sur les fonctions et les maladies du système nerveux*, 1859; *Recherches sur le liquide céphalo-rachidien*, 1842, et de plus divers mémoires sur l'usage du voile du palais et de l'épiglotte, sur le cerveau, sur l'œsophage, et enfin des articles dans divers journaux scientifiques. Magendie, qui était d'un caractère bienveillant et facile, d'un commerce doux qui le faisait aimer, est mort en 1855.

MAI (Angelo), que l'on s'accorde à considérer comme le premier philologue du siècle et comme l'une des gloires du sacré collège, naquit le 7 mars 1782, à Schilpario, province et diocèse de Bergame. Entré en 1799 dans la compagnie de Jésus, il ne tarda point à s'y distinguer tout à la fois par sa piété et par son ardeur studieuse. Tandis qu'il enseignait les humanités à Naples, il composa des poésies qui furent très remarquées, et qui ne l'empêchèrent point de se livrer dès lors à ses profondes recherches sur les classiques grecs, latins et italiens. L'archevêque d'Orvieto l'ayant mandé en cette ville, Angelo Mai trouva moyen de faire marcher de front ses études théologiques avec les investigations de paléographie hébraïque et grecque, sous la direction de deux savants religieux espagnols, Menchaco et Monero. Il venait d'être élevé au sacerdoce quand il dut, suivant un usage qui fait loi, revenir dans son pays natal, ou du moins à Milan, où sa renommée déjà brillante lui procura le poste de directeur de la bibliothèque ambrosienne. Là, tout favorisait

sa passion des recherches et son aptitude aux découvertes. Ce fut en remuant, en scrutant les parchemins immenses que renferme ce sanctuaire de l'étude, qu'il parvint à saisir le secret des palimpsestes, c'est-à-dire de ces pages recouvertes d'une écriture sous laquelle s'en cachait une autre quelquefois plus précieuse, plus riche de trésors inconnus. Il serait trop long de raconter ici tout ce que l'illustre bibliothécaire trouva en fait d'ouvrages antiques dont la trace semblait perdue. En 1819, le pape Pie VII donna à Angelo Mai la place de premier bibliothécaire de la Vaticane, où il trouva bientôt de nouveaux produits du génie antique. Plus tard, devenu chanoine de la basilique du Vatican et membre du collège de la prélature romaine, il n'en poursuivit pas moins ses doctes et admirables travaux. Elevé au cardinalat le 12 février 1858, il sembla puiser dans cette dignité une ardeur nouvelle pour ses savants labeurs. Il est juste de dire qu'on ne négligea jamais de lui tenir compte de tant de services. Ainsi on le créa tour à tour secrétaire de la congrégation de la Propagande, préfet des congrégations de l'Index et du concile de Trente, et enfin bibliothécaire de la sainte Eglise romaine. Toutes les académies de l'Europe s'empressèrent de se l'associer. L'Angleterre lui adressa une grande et belle médaille d'or, offrant d'un côté la figure du roi, de l'autre cet exergue: *Angelo Maio palincentorum inventori atque restauratori*. La santé du cardinal Mai ne pouvait manquer de fléchir et de s'altérer sous le poids de tant de fatigues. En 1854, il fut obligé de se retirer à Albano pour y prendre du repos et respirer un air plus sain que celui des bibliothèques et des archives. Au lieu d'y recouvrer la santé, il y fut atteint d'une inflammation d'entrailles dont il mourut au bout de trente-cinq heures, dans la nuit du 8 au 9 septembre. A dater de 1815, Angelo Mai n'a cessé de faire paraître des ouvrages inédits, soit en totalité soit en partie: Fragments d'Homère, discours d'Isocrate, écrits de Cornelius Fronton; lettres d'Antonin le Pieux, de Marc-Aurèle, de Lucius Verus et d'Appien; fragments d'Aurelius Symmaque; les Antiquités romaines de Denys d'Halicarnasse; de longs passages nouveaux de Plaute, d'Isée, du philosophe Thémisté, de Porphyre, du juif Philon; deux livres d'Eusèbe Pamphile; trois livres de Julius Valerius; les sixième et quatorzième livres sibyllins; une version gothique des épîtres de saint Paul et autres livres de l'Ecriture sainte; le discours du diacre Constantin sur les martyrs, et un grand nombre de documents précieux concernant les premiers siècles de l'Eglise. Durant les dernières années de sa vie, il donna la nouvelle bibliothèque des Pères en six gros volumes, mais il ne put conduire cette œuvre que jusqu'à la moitié environ de son étendue. Ses dépouilles mortelles reposent dans l'église de Sainte-Anastasie dont il était titulaire. Par une clause de son testament, il légua une somme considérable aux pauvres de Schilpario, son lieu natal, qui désormais le saluera et le bénira comme un bienfaiteur immortel.

MAILATH (le comte Jean-Népomucène-Joseph), né le 5 octobre 1786, s'est rendu surtout célèbre par des œuvres historiques et linguistiques dont nous ne citons ici que les plus remarquables: *Geschichte der Magyaren* (Histoire des Magyars), 5 vol. in-8°, Wien 1828 - 1851. *Geschichte des vösterreichischen Staates*, 5 vol. (Fait partie de la collection historique de *Heeren et Ukert*). Hambourg, dern. vol.

1838. *Geschichte der Stadt, Wien 1832. Grammaire Magyare* (en allemand), Pesth 1830; 2^e édit. 1838. Ce comte hongrois était en outre collaborateur des *Archives de M. Horsmayr*. Il a, dit-on, trouvé la mort en se précipitant, le 3 janvier 1835, dans le lac de Starnberg en Bavière.

MAIRE (Jean-Antoine), né dans un village de Franche-Comté le 12 novembre 1766, se sentit de bonne heure porté vers la carrière ecclésiastique. Il avait reçu, au grand séminaire de Besançon, tous les ordres sacrés, sauf celui de la prêtrise, quand les malheurs du temps le forcèrent de s'expatrier. Il fut promu au sacerdoce à Fribourg en Suisse, et dès lors Jean Maire donna tous ses soins à procurer les secours religieux aux malheureux français qui erraient sur cette frontière. C'est dans un bois situé aux limites de la Suisse, qu'il administra les sacrements de pénitence et d'eucharistie pendant deux années. Il osa même rentrer en France pour y donner des retraites et des missions; mais bientôt on l'arrêta et on le mit dans les prisons d'Ornans; de là on le conduisit à Besançon, où il fut condamné à la peine de mort. Mais les femmes de la ville, au nombre de 1200, l'arrachèrent des mains des gendarmes, de sorte qu'il ne tarda pas à recommencer ses missions tant à Besançon même que dans les villages voisins. Il finit par être arrêté de nouveau et conduit encore dans les cachots de Besançon. Cette fois, pour éviter un nouvel assaut de la part du peuple, les gendarmes qui le conduisaient étaient entourés d'un fort détachement de troupes avec deux pièces d'artillerie. Cette seconde captivité dura dix-sept mois, toujours dans l'attente de l'échafaud. Le calme étant rétabli enfin, Maire fut libéré; et dans sa sollicitude d'éducation chrétienne, il ouvrit le pensionnat qui fut le berceau de la *Sainte-Famille*. Il était livré aux soins qu'exigeait cette maison et à d'autres œuvres pies, quand Dieu l'appela à lui le 19 septembre 1801.

MALLET (Alexandre - Désiré) reçut le jour à Amiens le 22 septembre 1799. Ses pauvres et honnêtes parents trouvèrent moyen de le faire étudier et de préparer ainsi son admission dans la compagnie de Jésus, où il commença son noviciat à Montrouge le 14 septembre 1819. L'année suivante, ses supérieurs l'envoyèrent à leur maison de Rome pour y suivre les cours de théologie. Durant les cinq ans de séjour qu'il fit en la capitale du monde chrétien, Mallet édifia ses supérieurs et ses compagnons par sa piété et sa douceur, non moins que par son heureuse application à l'étude. De retour en France, il fut chargé d'enseigner la philosophie et même la théologie. En 1829 il fit partie de la mission de Portugal et devint recteur du collège de Coimbre. Le choléra ayant fait irruption, le saint-père saisit cette occasion de dévouement charitable; d'un autre côté, la lutte sanglante des troupes de don Miguel contre celles de don Pedro achevaient de désoler le royaume et de donner de l'exercice au zèle apostolique de la compagnie. Le P. Mallet courut alors bien des dangers qui ne purent faire faiblir son courage et sa constance. Revenu à Saint-Acheul en septembre 1834, il y demeura jusqu'au mois d'août 1836, époque où il fut nommé *socius* du provincial et consultant de la province de Paris. On lui confia aussi l'office important et délicat de maître des novices à Laval et à Vannes. La température de cette dernière ville lui devint funeste. Il y fut atteint d'une hémorragie de poitrine; et en 1846 on le renvoya à Saint-Acheul,

où il sembla d'abord reprendre un peu de force, mais où réellement il dépensa le peu qui lui en restait. Il sut pourtant, au milieu de ses travaux de rectorat, coopérer à la fondation du collège de la Providence. L'année 1853, il continua de se livrer avec ardeur aux devoirs de son office. Vainement on l'envoya à Vichy; il y fit du bien aux autres, mais n'y éprouva point d'amendement pour sa santé. Enfin, le 19 janvier 1856, il expira au milieu des siens, qu'il édifiait encore à sa dernière heure par ses pieux entretiens et sa touchante résignation.

MALLET (Charles-François) naquit à Paris, le 7 juillet 1766, de Noël-Nicolas, docteur-régent de la faculté de médecine. Entré, en 1784, à l'Ecole des ponts et chaussées, il fut élevé, en 1791, au grade d'ingénieur et envoyé dans l'arrondissement de Senlis. Là, il fut connu de Joseph Bonaparte, qui, devenu roi de Naples, l'emmena en Italie et en fit un des trois membres du conseil-général des ponts et chaussées. Il resta deux ans dans cette contrée. A son retour, il rédigea un bon mémoire sur *les eaux de Rome*, qui fut publié par le *Journal du génie civil*, tome iv. Lorsqu'en 1808 il devint ingénieur en chef, on l'envoya d'abord dans le département de la Doria, puis dans celui du Pô. C'est à lui qu'on doit la construction de pont élevé à Turin sur ce fleuve. Ajoutons que, durant son séjour en Piémont, il opéra avec un plein succès le redressement du même fleuve vers Moncalier, posa sur la Doria un pont en granit, édifia un hospice sur le col de Sestrières, concourut avec M. d'Aubusson à un nivellement barométrique, dont on fit à l'Institut un rapport très-favorable. Ces travaux lui méritèrent, de la part du roi de Sardaigne, l'envoi spontané du cordon de St-Maurice et St-Lazare. En 1814, il vint à Rouen comme ingénieur en chef, et, entre autres services rendus à ce chef-lieu de la Seine-Inférieure, il faut compter le grand pont de pierre qu'on y admire aujourd'hui sous le nom de pont de Corneille. L'Académie de Rouen ne manqua point de s'associer Charles Mallet, qui, de son côté, s'efforça d'enrichir d'importantes communications les mémoires de cette société savante. Quand le gouvernement voulut appliquer les eaux de l'Oureq à la salubrité de Paris, il eut soin de mettre à profit les vastes connaissances de Mallet dans l'art hydraulique. Celui-ci, bien que parfaitement renseigné sur tout ce qui se pratique en Italie pour les divers genres d'irrigations, voulut encore, par plusieurs voyages en Angleterre, compléter son instruction à cet égard. Ce fut après tant d'études qu'il publia le grand et précieux ouvrage intitulé : *Notice historique sur le projet d'une distribution générale d'eau à domicile dans Paris, ou Exposé des détails y relatifs recueillis dans différentes villes du Royaume-Uni, notamment à Londres*, in-4^o, Paris, 1830, avec planches. Nommé inspecteur divisionnaire en cette même année, il se retira dix ans plus tard avec le titre d'inspecteur-général divisionnaire, et mourut à Paris le 19 octobre 1835.

MANGOURIT DU CHAMP-DAGUET (Michel-Ange-Bernard de), né à Rennes le 21 août 1752, prit le parti des armes au sortir du collège. Déjà lieutenant en 1773, il avait une belle perspective d'avancement; mais son père le fit entrer dans la magistrature, et, dès l'an 1776, il occupait le poste de lieutenant-criminel au présidial de Rennes. Là, il éprouva tant de déboires qu'il dut se retirer. Quand la révolution éclata, il se fit le partisan et

le prôneur des nouvelles doctrines. En 1792, il fut envoyé aux Etats-Unis en qualité de consul français. Destitué dans les premiers mois de 1794, il revint à Paris, où il se justifia, devant le comité de salut public, des accusations portées contre lui. Vers 1798, le Directoire députa Mangourit en qualité de résident près la république du Valais. Il parvint à étouffer les divisions qui régnaient dans ce petit état, qui lui décerna solennellement cent jetons d'or portant cette inscription : « A Mangourit » le Valais libre et reconnaissant. » Immédiatement après cette mission, il fut nommé secrétaire de légation à Naples, où l'on refusa de le reconnaître. Il devint alors commissaire des relations extérieures à Ancône, avec la charge secrète d'appeler les Grecs à l'insurrection. Cette combinaison échoua ; et Mangourit se trouvait dans Ancône, quand cette place fut assiégée, vers la fin de 1799. Il fut l'un des négociateurs de la capitulation. Cet événement militaire lui a fourni le sujet d'un ouvrage intitulé : *Défense d'Ancône et des départements romains*, 2 vol. in-8°, 1802. Mécontent sous tous les gouvernements qui se succédèrent, le Consulat, l'Empire et la Restauration, Mangourit vécut à l'écart et mourut à Paris le 17 février 1829. Son corps, d'après une clause de son testament qui peint l'aberration de son esprit, fut porté au cimetière de Vaugirard sans être présenté à l'église. Le parti républicain et quelques hommes antireligieux lui firent alors une sorte d'ovation. Il a publié un grand nombre d'ouvrages dont la plupart ont subi la réprobation publique, et dont quelques-uns ont même été brûlés par arrêt du parlement de Bretagne. Il faut ranger dans une meilleure catégorie les dissertations et mémoires fournis par lui à l'Académie celtique et à la Société des antiquaires de France.

MARCEAU (Auguste), neveu du brave général de ce nom et fils d'un sous-préfet de Châteaudun, naquit en cette ville le 1^{er} mai 1806. Admis à l'Ecole polytechnique, il en sortit le neuvième dans une promotion d'élite qui eut pour chefs le commandant d'artillerie Guyot, le général Lamoricière et l'ancien ministre Bineau. Il choisit la carrière maritime ; et en novembre 1826, il fut embarqué sur la frégate la *Bayonnaise*, qui, en janvier 1827, fit voile pour une expédition autour du monde. Quand ce bâtiment dut revenir en France, Marceau, qui voulait poursuivre ses courses lointaines, obtint son transbordement sur la gabare la *Zélé*, faisant partie de l'expédition de Madagascar. Il se distingua dans cette courte et malheureuse campagne. La *Terpsychore* le ramena en France au commencement de 1831. Au mois d'août même année, il partit comme enseigne de vaisseau sur le *Robuste*, et fit une campagne sur la côte-nord d'Afrique. En juillet 1832, il montait le bateau à vapeur le *Sphinx*, qui rapporta l'obélisque de Luxor. Il commandait le steamer l'*Africain* en 1833, dans cette campagne du Sénégal, qui fut si meurtrière pour les officiers français. Les voyages réitérés qu'il fit dans l'intérieur de l'Afrique lui donnèrent le germe de la maladie à laquelle il succomba. Néanmoins il put revenir en France l'année suivante et donner encore des preuves du courage le plus ardent, le plus éclairé. Diverses expéditions nouvelles eurent lieu sous son commandement, depuis octobre 1838 jusqu'en 1843, époque où son zèle chrétien n'ayant point trouvé de sympathie dans le gouvernement à propos d'un projet tout à la fois pieux et patriotique, il crut devoir donner sa démission. Le minis-

tre, effrayé du dommage que cette retraite devait causer à la marine française, refusa la démission, et fit donner, par ordonnance royale, l'autorisation demandée. Marceau alors parcourut, sur le navire l'*Arche d'alliance*, tous les établissements catholiques du globe. A son retour, août 1849, il trouva son brevet de capitaine de frégate et un bref du pape, qui lui décernait, sous la date du 4 mai 1846, la croix de l'ordre de St-Grégoire-le-Grand. Cet illustre et vertueux marin est mort saintement à Tours, au mois de février 1851.

MARCHANT (Nicolas-Damas, baron), médecin et antiquaire, né à Pierrepoint (Lorraine), le 11 décembre 1767, commença par servir dans la médecine militaire. Il fut ensuite maire de la ville de Metz, puis conseiller de préfecture de la Moselle. Ses services lui valurent le titre de baron et la croix d'officier de la Légion d'honneur. Il est mort à Metz, le 1^{er} juillet 1853. Ce fut surtout un numismate des plus distingués. On connaît de lui, entre autres nombreux ouvrages, *Mélanges de numismatique et d'histoire, ou Correspondance sur les médailles et monnaies des empereurs d'Orient, des princes croisés d'Asie, des barons français établis dans la Grèce, des premiers califes de Damas, etc.*, in-8°, Metz 1818, avec planches et vignettes. Il publia encore divers mémoires, rapports et discours sur des points d'économie publique et d'administration. Une Notice sur le baron Marchant a été publiée par M. Charles Dosquet, après avoir été lue en séance de l'Académie de Metz le 1^{er} juin 1834.

MARELLE (Louis de La). Voyez BASSET.

MARIA II, reine de Portugal, fille de don Pedro, alors prince royal, puis empereur du Brésil et roi de Portugal, naquit à Rio-Janeiro, en 1819. Son père ayant abdiqué, en 1826, cette dernière couronne pour demeurer souverain du Brésil, la jeune princesse, connue à cette époque sous le nom de dona Maria da Gloria, fut proclamée reine sous la tutelle de son oncle, don Miguel, à qui on l'avait fiancée, tout enfant qu'elle était. Mais ce prince, ayant voulu faire valoir ses prétentions sur la monarchie portugaise, don Pedro revint en Europe pour soutenir sa fille, et finit par expulser don Miguel en 1834. Dona Maria, déclarée majeure par les cortès, ne régna point encore paisiblement, et se vit obligée de souscrire à certaines modifications fort démocratiques de la constitution du royaume. Le duc Auguste de Leuchtenberg, qu'elle avait épousé en 1833, étant mort cette année-là, elle fut mariée, en 1836, au prince Ferdinand de Saxe-Cobourg-Gotha, de qui elle eut sept enfants. Cette reine est morte en 1833.

MARMONT (Auguste-Frédéric-Louis Viesse de), connu depuis sous le nom de duc de Raguse, naquit en 1774, à Châtillon-sur-Seine. Entré au service en 1789, il fut, dès 1796, jugé digne d'être envoyé en Italie avec le grade de chef de bataillon, et d'être placé comme aide-de-camp auprès du général Bonaparte. Il donna des preuves de valeur et d'habileté à Lodi, à Castiglione, à Saint-Georges, en Egypte, à Malte. Il rentra en France avec Napoléon, et prit part à la journée du 18 brumaire. Les campagnes subséquentes d'Italie et d'Allemagne lui fournirent de nouvelles et grandes occasions de se signaler. Plus tard, c'est à-dire en 1814, il remplaça Masséna au-delà des Pyrénées ; mais là sa réputation fut un peu compromise. Il se réhabilita ensuite dans la Silésie. Quand nos armées furent contraintes de se replier dans l'intérieur de

la France, il conclut avec les alliés une convention autorisée par le sénat, mais que Napoléon qualifia de trahison. Le maréchal duc de Raguse, nommé par Louis XVIII capitaine d'une compagnie de gardes-du-corps, accompagna ce prince à Gand, à l'époque des Cent-Jours, et reparut avec lui à Cambrai le 26 juin. Il siégea ensuite à la chambre des pairs, et devint l'un des quatre majors-généraux de la garde royale. Après la révolution de 1830, qu'il combattit vainement dans Paris, il s'expatria, voyagea longtemps, et mourut à Vienne en Autriche, en 1852. Les opérations industrielles auxquelles il s'était livré, à partir de 1822, jetèrent du trouble dans sa fortune. Le duc de Raguse a publié, en 1846, un livre intitulé : *De l'esprit des institutions militaires*. Ses voyages avaient fourni, neuf ans plus tôt, la matière d'une relation pleine d'intérêt, 6 vol in-8°, 1837. Ses restes furent rapportés à Châtillon-sur-Seine, sa ville natale, où de grands honneurs lui ont été rendus par toute la population.

MAROLLES (Louis-Roger de), né le 18 janvier 1808, à Batavia, de parents français, fit ses premières armes dans l'expédition d'Espagne, en 1823. Nommé capitaine aux chasseurs à pied, lors de la formation de ce corps, il servit en Afrique, et en Italie, où il se distingua au siège de Rome. Le 1^{er} mai 1854, il fut élevé au grade de colonel du 2^e régiment de voltigeurs de la garde impériale, et montra une intrépidité soutenue dans les combats de nuit livrés sous les murs de Sébastopol, les 22, 23 et 24 mai 1855. Il était depuis un mois seulement général de brigade, quand il fut tué dans l'assaut du 8 septembre 1855, qui détermina la chute de ce boulevard de la Russie sur la mer Noire.

MARPREZ (l'abbé Edme-Timothée) naquit à la Fère, en 1772, et fit ses études à Soissons, chez les Oratoriens. De bonne heure il se sentit appelé à la carrière ecclésiastique, et la révolution le trouva au grand séminaire. Obligé de prendre du service, il se distingua dans plusieurs actions mémorables, et fut fait prisonnier à Mantoue. Il refusa constamment tous les grades qui lui furent offerts; et de toutes les faveurs auxquelles son mérite lui donnait droit, il n'accepta que la permission de revenir à Soissons, où il reprit, en 1801, ses études théologiques. Il fut promu au sacerdoce en 1805. Il occupa, dans le diocèse, plusieurs postes importants, entre autres la cure de Château-Thierry. Louis-Philippe le nomma chevalier de la Légion d'honneur sur la sollicitation du maréchal Soult, dont M. Marprez avait été l'un des meilleurs officiers. Ce digne ecclésiastique est mort doyen du chapitre de Soissons, après avoir été cinquante ans le modèle des prêtres du diocèse.

MARQUET DE MONTBRETON. Voyez NORVINS (de).

MARRAST (Armand), né à Bayonne, en 1801, fut d'abord régent d'humanités dans un collège communal, puis professeur de rhétorique à Pont-le-Roy. Il vint à Paris dans les dernières années de la Restauration, et se fit connaître par son talent de pamphlétaire. Attaché à la rédaction des journaux *la Tribune* et *le National*, il excellait dans la polémique malicieuse et plaisante. Quand éclata la révolution de 1848, Armand Marrast fit partie du gouvernement provisoire, d'abord comme secrétaire, puis en qualité de maire de Paris. Elu député à la constituante par quatre départements, il finit par être président de cette as-

semblée. Plus tard il cessa d'être réélu. Dès ce moment, il vécut fort retiré, et mourut le 11 mars 1852.

MARRYAT (Francis) naquit à Londres, en 1792, d'un riche négociant des Indes occidentales. Entré fort jeune dans la marine militaire, il se distingua en plusieurs combats sur mer, et obtint le grade de capitaine. Ce ne fut que plus tard, en 1829, qu'il s'adonna entièrement à son goût pour la littérature. Depuis cette époque, il composa une trentaine de romans, qui ont pour objet presque tous la description des scènes et mœurs maritimes. L'auteur obtint un grand succès, dû surtout au naturel et à la vivacité des dialogues de ses personnages. Parmi ses œuvres, on distingue : *Peter simple*; *Jacob fidèle*; *le Midshipman aisé*; *l'Officier de marine*; *le Vieux Commodore*, *le Vaisseau-Fantôme*; *le Pauvre Jack*; *Percival Keene*. Le *Journal d'un voyage en Amérique*, qu'il publia en 1859, causa aux Etats-Unis une vive irritation, par les observations peu favorables sur les mœurs et les institutions de ce pays, dont l'auteur a rempli son livre. MM. Defauconpret, Albert de Montémont et Razay ont donné des traductions des œuvres de Marryat, qui est mort en 1848.

MARSH, né en 1789, en Angleterre, est devenu célèbre par la découverte d'un procédé à l'aide duquel on peut facilement et sûrement reconnaître la présence de l'arsenic : il suffit, pour cela, de diriger les gaz provenant d'une substance soupçonnée sur une assiette de porcelaine; l'arsenic s'y dépose sous forme de taches noires. Marsh est mort en 1846.

MARTENS (Guillaume-Frédéric de), natif de Hambourg, en 1756, fut un diplomate renommé. D'abord professeur de droit public à Goettingue, il devint ensuite conseiller du royaume de Westphalie, puis secrétaire du congrès de Vienne en 1814, et enfin ministre du Hanovre près la diète germanique en 1816. Martens, mort en 1821, a publié plusieurs ouvrages qu'on doit retrouver dans la bibliothèque de tout diplomate, savoir : *Précis du droit des gens en Europe*, Goettingue 1789, et Paris 1851; *Cours diplomatique*, 1801; *Recueil des principaux traités de paix des puissances de l'Europe depuis 1761*. Ce livre, qui forme un complément essentiel au grand recueil de Dumont et Rousset, a été lui-même suivi d'un supplément qui forme en tout 28 vol. in-8°. Le baron Ch. de Martens, neveu de l'auteur, y a contribué pour une bonne part. C'est ce neveu qui a publié le *Manuel diplomatique*, Leipsick 1825-1852; nouvelle édition améliorée par Hoffmanns, 3 vol in-8°, Paris 1857.

MARTIN (Nicolas-Ferdinand-Marie-Louis-Joseph) naquit à Douai, le 30 juillet 1790, de l'une de ces familles bourgeoises médiocrement favorisées du côté de la fortune, mais où se transmettaient les bonnes et honnêtes traditions, les principes religieux et moraux, les habitudes sobres et laborieuses. A vingt-un ans, après ses études de droit, Martin débuta d'une manière brillante au barreau de Douai. Dès lors il prit rang parmi les premiers avocats de cette cour. Député du Nord en 1850, il fut toujours, à partir de cette époque, désigné dans les débats parlementaires sous le nom de Martin du Nord. Le 6 août 1855, il fut nommé avocat-général près la cour de cassation. En avril 1854, on lui confia les fonctions de procureur-général près la cour royale de Paris. Il voyageait en Suisse, lorsqu'au mois de septembre 1856, il fut

rappelé pour faire partie du cabinet nouveau et occuper le ministère des travaux publics, de l'agriculture et du commerce; puis, en 1840, le portefeuille de la justice et des cultes. La mort de cet homme éminent eut lieu le 12 mars 1847, au château de Lormois. La religion, objet constant de son respect et de sa confiance, lui apporta ses secours, ses consolations ineffables à l'heure suprême.

MARTY (l'abbé) naquit à Nancelles, dans le Rouergue, le 26 octobre 1790. Il débuta dans le saint ministère par un vicariat à Rodez; il fit ensuite partie d'une société de missionnaires, qui, s'étant à peu près fondue, le laissa seul à l'œuvre. Il s'y dévoua complètement, et ses travaux apostoliques furent innombrables. Il parcourut, en les évangélisant, toutes les contrées de l'Orient, après avoir donné de nombreuses missions en France. Ce saint missionnaire a fait entendre sa voix dans presque tous les lieux honorés par les mystères de la religion en Judée; puis il est revenu en France, et n'a cessé de se livrer à ses admirables penchants vers les missions qu'en rendant sa belle âme à Dieu, le 16 novembre 1835.

MASCLET (), mort en 1835, à Nice, dans un âge avancé, est auteur d'une traduction française des fables de Kriloff, surnommé le Lafontaine russe. Lors de la révolution de 1789, qui fit partir tant de Français pour l'exil, il se dirigea vers la Russie, où il obtint un emploi dans les ponts et chaussées. Devenu veuf, il épousa une grande dame de la cour, qui, pour porter son nom, fit taire tous les préjugés qui semblaient les séparer. Masclet vécut de longues années à Moscou, et vint, lorsque le calme se rétablit, se fixer à Nice, dans une charmante villa qu'il avait créée lui-même et embellie de tout ce que les arts offrent d'inspiration à l'esprit. Là il se livrait encore aux charmes de la poésie. Philosophe chrétien, le ciel se montrait à lui comme le port de l'éternité. Il avait trop bien vécu pour craindre la mort.

MASOER ou MASUYER (Pierre), docteur en *utroque*, chanoine et archidiacre d'Anvers en l'église de Cambrai, puis élevé à l'évêché d'Arras en 1373, fut un prêtre très-érudit pour l'époque où il vivait. Ferri de Locres, dans son catalogue des écrivains de l'Artois, inséré à la fin du *Chronicon Belgicum*, le signale comme auteur de divers traités de jurisprudence. Pierre Masoer est mort en 1391. Il avait été précepteur du pape Grégoire XI.

MASSIEU (Jean). On sait que l'abbé Sicard, illustre instituteur des sourds-muets, eut un élève chéri que les éclairs de son génie et la beauté de son âme ont rendu presque célèbre; mais on sait moins ce qu'est devenu ce sourd-muet si applaudi d'abord et si prôné. Disons le ici brièvement. Jean Massieu est né en 1772, aux environs de Bordeaux, d'une famille à peu près indigente, dont tous les enfants, au nombre de six, étaient sourds-muets. A peine sorti de la première enfance, il fut pris en affection par le comte de Puymaurin, qui le fit venir à Bordeaux et pria l'abbé Sicard de lui donner quelque éducation. Jusque-là, suivant l'expression de Massieu lui-même, « il faisait nuit dans ses pensées. » Dès lors le jour y vint peu à peu. Bientôt le disciple étonna le maître; et le bon abbé, que son propre savoir n'enorgueillit jamais, se montrait très-fier du savoir de Massieu. Les mots heureux et profonds jaillissaient comme d'une source de cette âme neuve, pure et forte. Durant son séjour à l'Ecole de Paris, on lui reprocha d'envoyer à sa famille

une trop forte part de ses économies: « Donner à ses parents, c'est rendre, » répliqua-t-il. Ses réponses, ou ingénieuses ou sublimes, se sont toujours trouvées justes et vraies. Qu'est-ce que l'éternité? « Un jour sans hier ni lendemain. » L'ouïe? « Une vue auriculaire. » L'espérance? « La fleur du bonheur. » Une dialectique subtile a voulu discuter la fameuse définition de la reconnaissance; mais tous les cœurs l'ont sanctionnée. Attiré à Lille par les vœux de l'amitié, il y a fondé une Ecole de sourds-muets qui, confiée, après lui, aux Frères de St-Gabriel et aux Sœurs de la Sagesse, prospère de plus en plus. Massieu est mort en juillet 1846.

MAUNIER (Benoît), chanoine de l'église de Marseille, a publié une nouvelle édition de l'*Histoire de sainte Marie-Madeleine* par le R. P. Gavoty, dominicain, avec des additions et des corrections, et suivie d'un aperçu historique de la Sainte-Baume par l'éditeur, in-12, Marseille 1832. Cet ouvrage a été plusieurs fois réimprimé. L'abbé Maunier est mort subitement le 31 décembre 1834, dans l'église Saint-Martin à Marseille, où il récitait l'office divin.

MAYER (J.-Simon), compositeur de musique, né en 1765 dans la Bavière, fut d'abord élève de de Carlo Lenzi à Bergame, puis de Bertonni à Venise. Fixé ensuite à Bergame, il dirigea jusqu'à sa mort l'institut musical de cette ville. Ce fut là qu'entre autres élèves illustres, il forma Donizetti. Peu de maîtres ont plus produit que Mayer. On cite de lui, outre un grand nombre d'œuvres religieuses, soixante-dix-sept opéras ou cantates. Entre ces opéras qui sont restés au théâtre, *Médée* tient l'un des premiers rangs. Mayer, qu'on a surnommé le *précurseur de Rossini*, est considéré comme le point de transition entre l'ancienne école et la nouvelle. Il est mort en 1845 à Bergame.

MAZAS (Alexandre), capitaine d'état-major, chevalier de la Légion d'honneur, ancien bibliothécaire de l'arsenal, auteur de plusieurs ouvrages intéressant la gloire militaire de la France, est mort le 3 février 1836. Il a publié les *Vies des grands capitaines français du moyen-âge*, 7 vol. in-8°, Paris 1828 - 1829.

MAZET (de). Voyez CASSANO.

MECHIN (Alexandre), naquit à Paris le 18 mars 1772. D'abord adjoint au commissaire ordonnateur de la Rochelle, il ne tarda point à devenir commissaire supérieur près l'armée du Nord. Il arriva le 8 mai 1795 au quartier-général de Valenciennes, au moment où l'on rapportait dans la place le corps du général Dampierre, tué quelques heures auparavant d'un coup de canon à l'entrée du bois de Vicogne. Méchin était animé de trop bonnes intentions pour ne pas être suspect dans ces temps sombres et sinistres. Il courait de grands dangers lorsque Benézech, commissaire des poudres et salpêtres, le sauva en lui confiant un emploi supérieur dans son administration. Après la mort de Robespierre, son parti voulait lever encore la tête et perpétuer son système sanguinaire. Ce fut Méchin qui, porteur d'une adresse énergique signée par 40,000 citoyens, monta à la tribune et parla au nom de cette immense députation. Fréron, qui avait été missionnaire de terreur dans le Midi, était parvenu à s'y faire envoyer de nouveau; mais on lui donna deux collègues: Méchin, et un autre dont le caractère modéré était de nature à calmer les craintes que pouvait inspirer ce conventionnel ardent. Rappelé par Benézech, ministre de l'inté-

rieur, Méchin lui prêta une coopération active, et remplit ensuite des fonctions importantes au ministère de la guerre. Plus tard il devint contrôleur général des recettes et dépenses de l'armée de Naples. Après le 18 brumaire, il fut tour à tour préfet des Landes, de l'Aisne et du Calvados, puis d'Ille-et-Vilaine pendant les Cent-Jours. Durant plusieurs années de la Restauration il siégea à la chambre des députés dans les rangs de l'opposition dite libérale. Il devint préfet du Nord en 1850. On connaît de lui : 1° *Mémoires sur le Midi*; 2° *Précis de mon voyage et de ma mission en Italie*; 3° *Satires de Juvénal, traduites en vers*. Méchin est mort à Paris le 20 septembre 1849.

MEGRET. Voyez EUGÈNE (Antoine Megret d').

MELBOURNE (W. Lamb, vicomte), fils de sir Peniston Lamb, pair d'Irlande récemment créé, naquit en 1778. Voté dès son jeune âge au parti des whigs, il fut, sous ce patronage, élu membre de la chambre des communes. Canning le nomma bientôt après secrétaire d'état pour l'Irlande, où il se rendit très populaire. En 1828, la mort de son père le fit entrer à la chambre des lords. Devenu ministre de l'intérieur en 1850, il soutint si bien la réforme parlementaire qu'elle finit par être adoptée. Il fut aussi assez heureux pour rétablir l'ordre que la nouvelle révolution française avait fort ébranlé. La retraite de lord Grey en 1854 lui valut d'être premier lord de la trésorerie. Cette période de l'administration du vicomte Melbourne fut traversée par quelques circonstances fâcheuses. Il y eut rupture de l'alliance française au sujet des affaires d'Orient, et guerre contre diverses populations asiatiques. On assure que le caractère trop léger de lord Melbourne n'était pas à la hauteur de ces graves événements. Il mourut en 1848.

MÉRAT (François-Victor), né à Paris en 1780, étudia la médecine. On lui doit plusieurs ouvrages estimés, où sa science est mise à la portée de tous. Ses œuvres principales sont : *Flore des environs de Paris*, 1812; *Éléments de botanique d'après le Cours de Desfontaines*, 1822, souvent réimprimés; *Dictionnaire universel de matière médicale*, avec de Lens, 7 vol. in-8°, 1829-1846. Mérat fut membre de l'académie de médecine de Paris et chef de clinique interne. Il est mort en 1851.

MERINVILLE (Réné de). Voyez DEMONSTIERS.

MERLE (Jean-Toussaint) naquit à Montpellier le 8 juin 1785. Après ses études à l'école centrale de l'Hérault, il vint à Paris sous l'égide de son oncle M. Albisson, l'un des rédacteurs de nos codes. Merle ne tarda point à suivre la carrière administrative comme employé au ministère de l'intérieur. En 1808, il alla en Espagne, à la suite de l'un des corps de notre armée. Dès lors aussi il se livra aux travaux de la littérature pour ne plus les délaisser. Ce fut surtout comme auteur dramatique et comme rédacteur de feuilletons dans les journaux monarchiques, que Merle se fit une réputation. « Merle n'était point un politique, mais ses principes furent éminemment royalistes à dater de 1815, et il y resta fidèle jusqu'à son dernier jour. Lors de l'expédition d'Alger, le prince de Polignac, qui l'aimait et estimait beaucoup, le donna pour secrétaire au maréchal de Bourmont. En cette qualité Merle a écrit, dans les premiers instants de cette noble conquête, un volume très-intéressant. Le premier il a commencé à nous faire connaître les mœurs et les usages des peuples que nous venions

de vaincre. A son retour à Paris, où il rapporta, pour dépouilles opimes, l'une des clefs de la *Kasbah*, on le vit reprendre ses occupations habituelles, auxquelles il joignit une part de rédaction dans le journal *la Mode*. » Merle est mort en février 1852. Il composa plusieurs de ses pièces en collaboration avec Ourry, Rougemont, Dumarsan et Brazier. Merle a été attaché à la rédaction des journaux *la Mercure*, *la Gazette de France* et *la Quotidienne*. On doit encore à ce spirituel écrivain un abrégé des *Mémoires de Bachaumont* et une *Histoire illustrée du château de Chambord*. Il a été le rédacteur et l'éditeur d'un *Chapitre de l'histoire de Charles V*, le prétendant d'Espagne; d'un mémoire explicatif de la conduite tenue par le prince de Polignac en 1850.

MIEL (F.-M.) l'aîné, né à Paris vers 1775, chef de division des contributions de la préfecture du département de la Seine, a publié : *Essai sur le salon de 1817*, ou examen critique sur les principaux ouvrages dont l'exposition se compose, accompagné de gravures au trait, in-8°, Paris 1817; *Examen sur le cloître des Chartreux*, avec une notice sur Lesueur et une vie de saint Bruno; *Histoire du surer de Charles X*, dans ses rapports avec les beaux arts et les libertés publiques de la France; *Ode à la ville de Cambrai*, sur l'inauguration du monument élevé à Fénelon, suivie de deux autres pièces de vers, in-8°, Cambrai 1827. On doit encore à Miel quelques autres écrits sur les beaux-arts, et plusieurs biographies d'artistes célèbres.

MINA (Xavier), né dans la Navarre en 1789, était neveu du fameux Francisco Mina (Voyez ce nom dans *Feller*). Il fut l'un des agents de son oncle comme chef de *guérillas* dans la lutte contre les Français. En 1809, il fut pris et amené à Vincennes, où il resta détenu jusqu'en 1814. Rentré dans sa patrie, il se déclara et combattit pour la constitution des cortès. Quand cette cause fut sans ressources, Xavier Mina passa au Mexique, où les insurgés le reconnurent comme un de leurs chefs. Il tomba, en 1817, entre les mains du vice-roi, qui le fit fusiller.

MIREMONT (de). Voyez LAVILLE.

MITSCHERLICH (Charles-Guillaume) naquit en 1760, à Weissenée (Prusse), suivit la carrière de l'enseignement et occupa, pendant près de soixante-dix ans, une chaire à l'université de Göttingue. Il a mis au jour un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels nous citerons : *Lectiones in Catulum et Propertium*, 1786; *Scriptores erotici greci*, 1792. Il a aussi donné une édition des *Odes d'Horace*, avec des notes savantes, 1800. Comme complément à cette édition, il a publié, en 1827, les *Racemationes Venusinae*. Ce philologue est mort en 1854.

MOESER (Charles-Frédéric) naquit à Berlin le 24 janvier 1774, et déjà à huit ans, il se faisait entendre en public sur le violon avec un grand succès. Il est auteur de plus de cinq cents compositions pour les instruments à cordes, parmi lesquelles il y a de nombreux concertos pour le violon. Il a fondé à Berlin la célèbre Société des concerts qui a pour objet de préserver de l'oubli, en les exécutant en public, les grands chefs-d'œuvre de musique ancienne de tous les pays. Moser fut maître de la chapelle de Frédéric-Guillaume IV, et décoré de l'Aigle rouge. Il est mort le 28 janvier 1851, âgé de soixante-dix-sept ans.

MOLÉ (Louis-Mathieu) descendait d'une famille champenoise, dont les titres d'illustration remontaient au moins à l'année 1429, époque où Guillaume Molé, premier échevin de Troyes, recevait aux portes de cette ville le roi Charles VII, qui allait se faire sacrer à Reims. Au ^{xviii}^e siècle, un Mathieu Molé fut tout à la fois haï et admiré du terrible cardinal de Retz. Enfin, le 20 avril 1794, Edouard-Mathieu Molé de Champlâtreux périssait sur l'échafaud, atteint et convaincu d'avoir écrit une lettre à Louis XVI. C'était le père de celui dont nous allons parler. Né à Paris, le 24 janvier 1781, Louis-Mathieu, encore enfant, fit d'étonnantes efforts pour arracher son père à ses juges-bourreaux. Le triste orphelin vécut alors solitaire dans une chambrette ornée de quelques livres, entre lesquels se trouva un Bossuet, qui était sa lecture favorite; de là une foi et une admiration pour l'évêque de Meaux qui ne s'éteignirent jamais. Il se maria à dix sept ans, en 1798, avec M^{lle} Lalive de La Briche. Sa haine de l'anarchie le rendit partisan presque enthousiaste du régime consulaire, précurseur de l'Empire. Ce fut sous l'influence de ces sentiments qu'il écrivit et publia, à l'âge de vingt-cinq ans au plus, des *Essais de morale et de politique* qui ont fait sensation, et que Fontanes, alors président du Corps législatif, loua sans restriction dans le *Journal de l'Empire*. L'auteur des *Essais* fut présenté à Napoléon, qui aimait les traditions de l'ancienne monarchie et qui goûta fort le descendant des Molé. Aussi Mathieu fut-il sur le champ auditeur au conseil d'Etat, et bientôt après maître des requêtes. Une affaire de nature exceptionnelle se présenta. Les Israélites avaient la prétention de ne point subir la loi de la conscription; ils prétendaient ne pas servir personnellement et se faire toujours remplacer par des Chrétiens. Le gouvernement convoqua une assemblée de leurs délégués, et choisit pour ses commissaires auprès de cette réunion juive trois jeunes maîtres des requêtes, savoir, Pasquier, Portalis et Molé. Ce fut celui-ci qui, deux fois, porta la parole au nom de l'empereur, et fit un rapport qui eut du retentissement. Le 10 novembre 1807, Molé fut nommé préfet de la Côte-d'Or, qu'il administra habilement jusqu'à ce que, par décret du 26 février 1809, l'empereur l'eut fait conseiller d'Etat. Sa capacité était à la hauteur de cet emploi. Bientôt même un autre décret, daté de Schœnbrunn, 13 octobre 1809, lui confia le poste difficile de directeur-général des ponts et chaussées. Déjà comte de l'empire, on le déclara, en 1811, grand-juge ministre de la justice *par interim*, titre provisoire qui devint définitif quand le duc de Massa prit sa retraite en 1815. Comme les autres ministres, il accompagna Marie-Louise et la régence, lorsqu'à la fin de mars 1814 ils quittèrent Rambouillet pour se retirer à Blois. Il n'y avait plus rien à faire pour le salut de l'Empire. L'ancien ministre de Napoléon recut bon accueil de Monsieur, frère du roi, à qui il dut expliquer sa conduite politique antérieure. Du reste, il ne remplit aucune fonction sous la première Restauration. Il refusa aussi tout portefeuille au retour de l'île d'Elbe, et il ne voulut point signer la déclaration du conseil d'Etat qui excluait à toujours les Bourbons du trône de France. Il refusa même la pairie qui lui fut offerte, se réservant de servir Louis XVIII, en qui il reconnaissait un système de gouvernement tout approprié à ses propres idées. Il accepta en effet, après les Cent-Jours, et la pairie et la di-

rection générale des ponts et chaussées. Le 12 novembre 1817, le roi lui confia le ministère de la marine, en remplacement du maréchal Gouvion-Saint-Cyr, qui passait au ministère de la guerre. Il se trouva ainsi associé au duc de Richelieu, dont la haute et sage influence contribua à délivrer le pays de l'occupation des armées étrangères. On a accusé M. Molé d'avoir délaissé la cause de la branche aînée pour préparer l'avènement des d'Orléans. M. Poujoulat, auteur d'une très-bonne Notice sur Molé, explique la conduite que tint cet homme d'Etat de 1821 à 1850. Toujours est-il que, sous la branche cadette, il fut en grande faveur et occupa de hauts emplois. Il était malheureusement de cette école qui, soit par système, soit par laisser-aller, a contribué à faire disparaître ou à diminuer la foi politique. Bien qu'étranger en quelque sorte aux travaux qui constituent essentiellement le littérateur et l'écrivain, Mathieu Molé avait certaine qualité pour entrer à l'Académie française. Le 30 décembre 1840, il y remplaçait M. de Quélen, archevêque de Paris, et prononçait un discours admirable de mesure et de convenance, de sentiment et de délicatesse. Son dévouement à la monarchie de juillet 1830 ne l'aveugla point sur les périls dont elle était toujours menacée. La tourmente de 1848 l'affligea sans l'étonner. Il ne repoussa point le titre de représentant de la Gironde qui lui fut dévolu. Il vint à l'Assemblée, y fit preuve de zèle et d'expérience. Depuis lors il a vécu retiré à Paris ou à Champlâtreux, entouré de quelques amis dévoués et de sa famille. Le 23 novembre 1853, il est mort presque tout à coup, pas assez subitement néanmoins pour être privé des secours spirituels que sa foi réclamait.

MOLLIN (François-Nicaise), né à Rouen en 1738, fut d'abord attaché aux fermes-générales. Là son aptitude extraordinaire pour les finances le fit remarquer. Napoléon le nomma ministre du trésor en 1806. Il conserva cette charge jusqu'en 1814. C'est à lui qu'on doit en grande partie le rétablissement de l'ordre dans l'administration et l'organisation de notre système financier. Louis XVIII le créa pair de France en 1819. Il est mort en 1850.

MONIN (Gilles du) prit naissance au bourg de Beauraing, dans le duché de Luxembourg, en 1565. Il était licencié en théologie, lorsque, vers l'an 1592, il obtint un canonicat de la cathédrale de Namur. Il y avait onze ans qu'il jouissait de cette prébende quand il y renonça pour entrer dans la Compagnie de Jésus. Tour à tour recteur des collèges de Namur et de Liège, il finit par être préfet spirituel de Lille, où il mourut le 17 septembre 1624. Le P. du Monin a coopéré à la rédaction de l'*tractarium ad natales SS. Belgii*, d'Arnoul de Raisse. C'est lui qui a fourni les saints du comté de Namur. On lui doit en outre : 1° *Sacrarium Leodiense*, 1618 en placard; 2° *Sacrarium perantiqui comitatus Namurensis; in quo antistites, sancti, sanctaque ipsius provincie, canonicorum collegia, uti et sacra utriusque canonice, aliæque arte in sanctos, et veræ præcæque in Deum religionis majorum nostrorum monumenta compendiose recensentur*, in-12, Lyon 1619.

MONNET, évêque de Pella, vicaire apostolique de Madagascar, mérite de tenir une place dans l'histoire religieuse. Après avoir, durant sept années, travaillé avec un zèle infatigable à la conversion des nègres de l'île de la Réunion, il alla porter l'Evangile chez les populations idolâtres de Madagascar, où il ne put rester qu'un an, parce

qu'il fut rappelé en France. La congrégation du Saint-Esprit le choisit alors pour supérieur, et le Saint-Siège le nomma à l'évêché de Pella. Il retourna donc à Madagascar en juin 1849; et son zèle apostolique lui fit bientôt contracter une maladie à laquelle il succomba le 4^r décembre, même année, à Mayotte.

MONTANAVI (le comte Charles), issu d'une ancienne famille véronaise, naquit le 14 septembre 1810. Passionné de bonne heure pour les beaux-arts, il se mit en 1838 à visiter les principales villes d'Italie, où il recueillit une foule de documents précieux, et contribua à l'exécution de plusieurs édifices et monuments très-remarquables, en même temps qu'il laissait en divers lieux des traces de sa munificence charitable. Ce mérite ne put le soustraire à une mort malheureuse. A la suite d'un procès politique fort grave intenté en 1851 à son seul frère survivant, il fut lui-même arrêté en 1852, et condamné à la prison, comme détendeur d'un livre intitulé *les Cinq Journées de Milan*. Il venait d'être mis en liberté, lorsque, sur quelques indices de conspiration contre le pouvoir autrichien, il fut de nouveau arrêté le 8 juillet même année, mis aux fers, puis condamné à mort en février 1855.

MONTBRET (de). Voyez COQUEBERT.

MONTIGNY (Nicolas de), élu abbé de Château-l'Abbaye, vers 1508, après avoir été chanoine prémontré de Vicogne, a composé une continuation des annales de cette dernière abbaye, commencées vers 1205 par un prieur de la même maison. Ces annales sont insérées dans la *collectio amplissima* de Martène, vi, 281. Montigny est aussi auteur des ouvrages suivants, qui paraissent n'avoir jamais été imprimés : 1^o *Historia martyrii et translationis s. m. virginis*; 2^o *De miraculis S. Blasii*, lib. 1; 3^o *Memoriale reliquiarum ecclesie Viconiensis*.

MOORE (Thomas), l'un des poètes modernes les plus distingués de l'Irlande et même de la Grande-Bretagne, naquit à Dublin le 28 mai 1780. Il avait vingt ans à peine lorsqu'il publia sa traduction en vers des odes d'Anacréon, avec une ode grecque de sa composition. En 1805, on lui confia un emploi public aux Bermudes dans l'Amérique septentrionale. Son imagination ne pouvait manquer de s'éveiller et de s'exercer à la vue des bois immenses et des lacs du Nouveau-Monde. Aussi a-t-il décrit en beaux vers ces sites merveilleux. A son retour en Angleterre, il se lia d'amitié avec lord Byron, qui lui confia ses mémoires pour être publiés après sa mort. Moore, qui craignait que cette publication ne blessât la famille Byron ou ne froissât trop l'opinion publique, consulta cette même famille, qui demanda et obtint la destruction entière de l'ouvrage. De violentes réclamations s'élevèrent à ce sujet dans le public, et obligèrent Thomas Moore d'écrire la vie de son célèbre ami pour le justifier des calomnies dont on l'accablait. En 1808, il fit paraître un

recueil de poésies intitulé : *Tom litt's poems*. Vers 1812, il donna *Two penny post bag*, virulente satire qui eut, dit-on, une vingtaine d'éditions. Puis vinrent ses *Mémoires irlandaises*, où il chante et soupire toutes les tristesses de l'Irlande. En 1817, parut *Lallah Rookh*, poème dans lequel les mœurs, les habitudes, les hommes de l'Orient sont peints avec tant de fidélité que l'ambassadeur persan à Londres affirmait que c'était la traduction d'un livre hindou. *Les Amours des anges* produisirent dans le public le même sentiment d'admiration. On aimait à rapprocher ce poème enchanteur de celui que Byron publiait à la même époque sous le titre *Ciel et Terre*. Moore a été qualifié le plus habile coloriste de tous les écrivains de la Grande-Bretagne. Du reste, il s'est distingué aussi comme prosateur. La *Vie de Sheridan* et celle de *Fitz-Gerald* sont des tableaux d'histoire pleins de grace et d'élégance, aussi bien que ses *Mémoires du capitaine Rock*. Mais de toutes ses œuvres en prose, la plus belle et la plus riche est sans contredit son *Histoire d'Irlande*. Thomas Moore est mort en 1832.

MUYSSART (Charles de), né à Lille le 23 décembre 1785, était fils de Jean-Baptiste, comte de Muysart, maire, sous la Restauration, de la ville de Lille, où il a laissé d'honorables souvenirs. Nommé élève commissaire au port de Brest, par arrêté de l'empereur du 21 décembre 1808, il s'embarqua sur le longre *le Grandville*. Sous-commissaire de marine le 5 février 1812, et employé successivement aux ports de Lorient, de Dunkerque et du Havre, il était à Anvers lors de l'énergique défense de cette place par le général Carnot, en 1814. Il rendit ensuite de grands services comme commissaire ordonnateur à la Martinique, à Cayenne et à la Guadeloupe, et fut nommé chevalier de la Légion d'honneur et de Saint-Louis. De Muysart, retiré du service, en 1840, vivait fort modestement; sa piété était exemplaire. Il était peu connu du monde, mais il l'était beaucoup des pauvres et des établissements charitables auxquels il faisait constamment du bien. A sa mort, arrivée le 20 avril 1856, il leur légua une somme de 250,000 francs. Voici un trait de sa charité tout évangélique : Pour subvenir à l'acquisition d'une maison et aux frais d'installation des Petites-Sœurs des Pauvres, il leur envoya, sous le voile de l'anonyme, une somme de trente mille francs. Quelques jours après, les membres d'une commission qui faisait des démarches pour subvenir à ces mêmes dépenses, se présentent chez lui. Charles de Muysart, qui craint que son empressement à souscrire fasse penser qu'il peut être un des généreux bienfaiteurs dont on a déjà parlé, semble, par quelques questions, avoir besoin de s'édifier sur le mérite de l'œuvre; puis il s'inscrit sur la liste pour la somme modique qui lui est demandée. Toute la crainte de ce charitable marin était d'être connu et loué des hommes.

N

NARP (Félix-Louis, comte de), issu d'une famille très-ancienne du Béarn, naquit à Paris le 19 avril 1786. Après de bonnes études au Prytanée de Saint-Cyr et à l'école militaire de Fontainebleau, il fut sous-lieutenant au 101^e d'infanterie qui se trouvait alors (1805) en Italie. De Narp reçut sa première blessure à Caldiero. Lieutenant en 1807, il eut part à toutes les expéditions contre les insurgés calabrois et y fut deux fois blessé. Il se distingua ensuite au siège de Gaète et à la prise de Caprée, où commandait Hudson-Lowe, depuis geôlier de Napoléon à Sainte-Hélène. De Narp venait d'être reçu capitaine lorsque son régiment fut envoyé en Espagne. Blessé encore le 22 juillet 1812 à la bataille de Salamanque, il y fut fait prisonnier et conduit dans les cachots de Lisbonne. Bientôt après, on le transféra en Angleterre, et il demeura prisonnier jusqu'aux événements de 1814. Louis XVIII, en lui décernant la croix de la Légion d'honneur, lui offrit un poste dans sa maison militaire; mais le comte de Narp aimait mieux rejoindre à Toulon son ancien régiment. En février 1816, il devint chef de bataillon au 3^e régiment d'infanterie de la garde royale. Alors aussi on le créa chevalier de Saint-Louis. En 1821, il passa avec son grade au 1^{er} régiment d'infanterie légère. Successivement lieutenant-colonel du 64^e et colonel du 54^e, il était à la tête de ce dernier régiment, qui tenait garnison à Grenoble, lorsque la révolution de juillet 1830 vint l'y surprendre. Bien que placé au milieu d'une population enthousiasmée de ce changement dynastique, de Narp refusa de prendre la cocarde tricolore et fut par conséquent mis en non-activité. Néanmoins, trois ans plus tard, il reprit du service, et entra avec autorisation dans l'armée belge, où le roi Léopold le créa général de brigade, puis inspecteur-général d'infanterie et gouverneur militaire de Brabant. Lors de la paix entre la Belgique et la Hollande, le comte de Narp fut rappelé en France, et eut le commandement de la Dordogne. C'est à Périgueux que le 30 juillet 1844 il fut subitement enlevé au pays et à sa famille.

NASSAU (Henri de), fils de Jean et d'Elisabeth de Hesse, naquit le 12 janvier 1485. Lors de la mort de son père, il prit le titre de comte et devint possesseur de tous les domaines paternels situés en deçà du Rhin, tandis que Guillaume, son frère puîné, obtenait les terres sises au-delà du fleuve. En 1510, il fut mis à la tête des seigneurs que Marguerite d'Autriche envoyait à l'empereur son père, pour l'accompagner dans son entrevue avec le roi Louis XII. Le comte de Nassau fut à la fois homme de guerre expérimenté et habile diplomate. Sous ce dernier rapport, il concourut puissamment à l'élection de Charles d'Autriche à l'Empire. Il aimait les lettres et protégeait les savants; toutefois ce n'était guère par des faveurs pécuniaires, si l'on s'en rapporte aux paroles d'Erasme. Eobanus Hessus ayant dédié un poème au comte, Erasme écrivait à l'auteur : « Il favorise les belles-lettres, et par amour pour elles il m'a favorisé moi-même, mais

nos princes, qui savent nous combler d'éloges, ne savent pas nous compter d'argent. » (*Lettre latine du 30 mai 1519*.) Nassau, qui avait épousé : 1^o une princesse de Savoie, 2^o Claude de Chalons, fille du prince d'Orange, 3^o Mencia Mendoza de Geneta, mourut à Breda le 14 septembre 1538. Voyez *Négociations diplomatiques entre la France et l'Autriche (1500-1550)*, in-4^o, imp. roy. 1845.

NATURELLI ou **NATUREL** (Philibert), issu de la famille des seigneurs de la Plaine en Bourgogne, naquit vers le milieu du xv^e siècle. Docteur en droit, prévôt de l'église d'Utrecht, il fut en 1484 nommé membre du conseil privé des Pays-Bas. En février 1501, il se trouvait à Inspruck, auprès du roi des Romains, en qualité d'ambassadeur de l'archiduc. En juillet 1504, il fut chargé, avec le chancelier du Tyrol, de négocier auprès de Louis XII l'aplanissement des difficultés au sujet du royaume de Naples et du duché de Milan. Alors aussi l'ordre de la Toison d'or le choisit pour chancelier. Enfin il devint abbé commendataire d'Ainay près de Lyon, par suite du décès de Théodore du Terrail, oncle de Bayard. Ambassadeur du roi de Castille à Rome en 1506, il écrivit de là à ce prince une longue et curieuse lettre qu'on peut lire dans les *Négociations diplomatiques entre France et Autriche*.... in-4^o, imp. roy. 1845, t. 1, 111. Ce même recueil contient encore diverses missives de cet agent durant sa légation en France. En 1526, il désira, pour cause de caducité, se démettre de la chancellerie de la chancellerie de la Toison d'or; mais Charles-Quint voulut qu'il conservât son poste. Ph. Naturelli est mort le 22 juillet 1529, à Malines, d'où son corps fut rapporté et inhumé à l'abbaye de Villers près Namur.

NEULLY (le comte de). Voyez **LOUIS-PHILIPPE**.

NICOLAI (Grégoire), maître ès arts et conseiller du duc de Bourgogne, fut reçu chanoine de l'église de Cambrai en 1439 et mourut en 1469. Il avait étudié en droit à l'université de Bologne depuis 1419 jusqu'en 1426. Ce fut pendant ce temps qu'il transcrivit les leçons de droit de Barthélemy de Saxo Ferrato, en 8 vol. in-f^o, pap. de soie (*in carta bombicina*); il légua cet ouvrage, ainsi que beaucoup d'autres, à la bibliothèque de Cambrai. Il est auteur de *Scriptum Gregorij Nicolai, officialis Cameracensis super amortisationibus tangentibus certam ecclesiam*, qui se trouve dans *Sportula fragmentorum* de Gilles Carlier, Bruxelles 1478, in-f^o.

NICOLAS 1^{er}, empereur de Russie, était le troisième fils de Paul 1^{er}. Né en 1796, il reçut, grâce aux soins éclairés de sa mère Marie Fedorowna, une éducation tout à la fois variée et solide. L'empereur Alexandre, son frère aîné, étant mort en 1825, et le grand-duc Constantin ayant renoncé à la couronne pour demeurer seulement vice-roi de Pologne, Nicolas monta sur le trône. Il y était à peine assis qu'une révolte militaire lui fournit l'occasion de déployer toute la fermeté de son caractère. Il sut aussi faire fléchir la Turquie, en 1826, pour le traité d'Akermann. Le shah de Perse

avait essayé de profiter de ce changement de règne afin d'envahir une portion du territoire russe ; Nicolas sut le repousser avec avantage. Il aurait bien voulu réduire aussi les Circassiens, qui lui résistèrent habilement. En 1827, il s'allia avec la France et l'Angleterre pour combattre la Turquie dans l'intérêt des Grecs. Ces luttes lui assurèrent des provinces nouvelles. Opposé à la révolution de 1830 et à la nouvelle dynastie qu'elle plaçait sur le trône de France, Nicolas eut ensuite à combattre en Pologne une révolution née pour ainsi dire de la nôtre, et finit, non sans peine, par la réduire au silence. Après avoir été longtemps hostile à la Turquie, il lui vint en aide lorsque le sultan Mahmoud se vit sérieusement menacé par le pacha d'Egypte. En 1840, il fit alliance avec l'Autriche et l'Angleterre contre les nouvelles tentatives du pacha. La Pologne s'étant de rechef insurgée en 1846, il sut encore vaincre cette rébellion et supprimer la république de Cracovie, dont le territoire fut cédé à l'Autriche. Durant les quelques années suivantes, il poursuivit avec beaucoup d'habileté le plan de la politique russe relativement à Constantinople. L'empereur Nicolas est mort le 2 mars 1855, d'une paralysie des poumons, au moment où ses troupes soutenaient en Crimée une lutte acharnée contre les Français, les Anglais et les Turcs, qui s'étaient coalisés pour empêcher l'envahissement de l'empire ottoman et pour détruire la prépondérance russe dans la mer Noire. La princesse Charlotte de Prusse, qu'il avait épousée en 1817, lui a donné sept enfants, dont l'aîné règne aujourd'hui sous le nom d'Alexandre II.

NICOLLET (J. N.), né à Sluse ou Cluse, petite ville de Savoie, capitale du Faucigny, qui vit naître également le savant Bouvard. La première œuvre de Nicollet fut une *Lettre à M. d'Outrequin sur les assurances qui ont pour base les probabilités de la durée de la vie humaine*, in-8°. Paris 1818. Cet opuscule eut une grande vogue qui mit l'auteur en réputation, et contribua à lui donner une part dans la rédaction de l'*Encyclopédie moderne*, pour laquelle le rédigea divers articles et entre autres le mot *Assurances*. Dès lors aussi parurent ses premiers travaux astronomiques. On lui doit des observations nombreuses de la tache lunaire *Manilius*, qui, réunies à celles que Bouvard avait faites en 1806, ont fourni matière au *Mémoire sur la libration de la lune*, publié par la *Connaissance des temps*, 1822-1823. Le 21 janvier 1821 au soir, il découvrit une comète dans la constellation de Pégase. Le 22 avril 1830 au matin, il en aperçut une autre entre la constellation du dauphin et celle du petit cheval ; mais cette comète avait été vue dès le 21 à Marseille par M. Ganibart. En 1822, Nicollet était entré comme adjoint au Bureau des longitudes, où on le désigna pour concourir aux opérations qui avaient lieu au midi de la France et en Savoie, concernant la mesure de l'arc du parallèle moyen entre la tour de Cordouan et la ville de Fiumè. Le résultat de ses travaux est inséré dans la *Connaissance des temps* pour 1829. Il publia, en 1828, un *Mémoire sur un nouveau calcul des latitudes du mont Jouy et de Barcelone*, pour servir de complément au grand ouvrage *Base du système métrique*. On lui attribue la prétendue *Lettre d'Herschel sur les habitants de la lune*, lettre qui fit plus de bruit que les découvertes scientifiques les plus importantes. Du reste, Nicollet, qui avait cru, à l'aide des combinaisons mathématiques, maîtriser la fortune dans les spécula-

tions, finit en 1831 par échouer complètement et perdre le fruit de ses économies antérieures. Obligé alors de chercher un refuge aux Etats-Unis d'Amérique, il s'y livra à de grands travaux géodésiques que la mort vint interrompre, en le frappant à Washington le 11 septembre 1845.

NIEMCEWICZ (J.-U.), né dans la Lithuanie en 1757, fut député en 1788 à la diète polonaise. En 1794, il servit et combattit sous Kosciusko, dont il partagea le désastre à Maciejowice. Fait prisonnier alors, il ne retrouva la liberté que pour se rendre en Amérique. Il en revint lors de l'érection du grand-duché de Varsovie, et occupa le poste de secrétaire du sénat. Quand la Pologne s'insurgea en 1831, Niemcewicz, qui était allé solliciter des secours en Angleterre, ne put rentrer en Pologne, dont les Russes étaient tout à fait maîtres. Réfugié en France, il est mort à Paris en 1841 après avoir publié divers ouvrages, entre autres des pièces de théâtre intitulées : *le Retour du Nonce*, *Casimir le Grand*, *Ladistas à Varna*, *Jean Kochanowski*, *L'Egoïste*, *le Pays de Sobieski* ; *Hedwige*, opéra. Précédemment il avait, dans le but de ranimer l'esprit national, recueilli des *Chants historiques*. Il a composé aussi des romans, des fables, des contes allégoriques et satiriques. Il a aussi traité avec sagacité quelques points d'histoire : *le Règne de Sigismond III*, *Mémoires sur l'ancienne Pologne*. Plusieurs de nos célèbres poètes ont traduit et mis en vers un bon nombre de légendes et chants de Niemcewicz, qui ont été réunis en un recueil intitulé *Vieille Pologne*, et publié par M. Ch. Forster en l'année 1835 et suivantes.

NIEPCE (Joseph-Nicéphore) doit être signalé parmi les inventeurs et propagateurs de la photographie. Né à Châlons-sur-Saône en 1763, il s'enrôla vers 1792 avec le grade de sous-lieutenant ; mais, obligé de quitter le service dès l'année suivante pour cause de santé, il occupa des emplois administratifs jusqu'en 1801. A dater de cette époque, il se livra aux études et aux recherches de chimie, de mécanique. Après des travaux soigneusement suivis, il parvint à reproduire des images au moyen de la lumière ; puis il forma des copies de gravures sur l'étain, le verre poli, le cuivre, et enfin le plaqué d'argent. On le considère généralement comme auteur de la découverte si bien perfectionnée ensuite par Daguerre, avec qui il s'était associé en 1829. Niepce est mort en 1855.

NIEUPORT (Charles-François, Le Prud'homme d'Hailly, vicomte de) naquit à Paris, le 13 janvier 1746, d'une ancienne famille flamande. Admis dès le berceau dans l'ordre de Malte, il fit au collège de Louis-le-Grand de bonnes études. Au sortir du collège, il entra au service de l'Autriche et fut nommé lieutenant dans le corps du génie. A l'âge de quarante ans, il fut chargé des intérêts de son ordre près la cour des Pays-Bas, échangea une commanderie qu'il avait obtenue dans la Brie contre celle de Vaillampont, près de Nivelles, et vint se fixer à Bruxelles. Dès lors il s'adonna entièrement à l'étude des sciences mathématiques et de raisonnement. L'Académie royale des sciences et belles-lettres, qui venait d'être instituée par Marie-Thérèse, s'empressa de l'admettre au nombre de ses membres. Voici quelques titres des ouvrages insérés par de Nieuport dans le recueil de l'ancienne Académie de Bruxelles : *Essai analytique sur la mécanique des voûtes* ; *Mémoire sur les courbes* ; *Sur la manière de trouver le facteur des équations diffé-*

rentielles; *Mémoire sur la propriété prétendue des coâtes en chaînettes*, etc. Les nouveaux Mémoires de l'Académie contiennent encore un grand nombre de savantes dissertations de notre auteur dont l'énumération serait trop longue. Lors de l'érection du royaume des Pays-Bas, en 1815, il fut appelé à la seconde chambre des états généraux et devint chambellan du roi Guillaume. Son dernier ouvrage est intitulé : *Un peu de tout, ou Amusements d'un sexagénaire depuis 1807 jusqu'en 1816*. Ce sont des entretiens sur la théorie des probabilités, des observations sur la littérature, la philosophie et les langues. On y trouve aussi des poésies grecques et latines de l'auteur. De Nicuport est mort en 1827.

NIGRI (Philippe) surnommé de Campo, docteur in utroque jure de Malines, de Bruxelles, de Gand, archidiacre de Brabant en l'église de Cambrai, chancelier de la Toison d'or, fut élevé à l'évêché d'Anvers en 1561. Il résigna toutes ses dignités antérieures avant de prendre possession de ce siège. Mais il mourut en janvier 1562. Il avait composé, la première année de son séjour à Cambrai, un traité *De exemptione canonica*, que Charles de l'Espinoy, son neveu, mit au jour en y ajoutant des notes. La première édition de cet ouvrage a été imprimée à Gand en 1578, et la seconde, in-folio, à Anvers en 1595. Philippe Nigri avait pour devise : *Candida de nigris*.

NORVINS (Jacques Marquet de Monthreton de), né à Paris en 1769, ne suivit point la carrière de la magistrature, comme ses parents l'auraient voulu. La révolution le fit émigrer en 1792. Après avoir servi peu de temps dans les troupes autrichiennes, il reentra en France, où il ne tarda point à être arrêté comme émigré, et incarcéré à la Force. Là, s'étant lié d'amitié avec Lacretelle jeune, ils travaillèrent ensemble à quelques productions litté-

raires, entre lesquelles on cite une tragédie et les *Veillées d'un solitaire*. Rendu ensuite à la liberté, Norvins fut secrétaire, d'abord du préfet de la Seine, puis du général Leclerc à Saint-Domingue. Après quoi, il fut attaché à l'administration du royaume de Westphalie, puis enfin, commissaire-général de police à Rome. A dater de 1814, il s'occupa exclusivement de labeurs littéraires. On a de lui : *Les Ruines et les Monuments*, poème dithyrambique, in-8°, 1806; *Sur la guerre actuelle et ses résultats*, in-8°, 1815; *De l'immortalité de l'âme*, poème, 1822; *Histoire de Napoléon*, 1827, plusieurs fois réimprimée. Norvins, qui est mort en 1854, fut aussi, avec Arnault, Jay et Jouy, l'un des auteurs de la *Biographie des contemporains*.

NOUAL DE LA HOUSSAYE (Alexandre), d'une de ces familles bretonnes qui depuis des siècles tiennent dans la province un rang distingué, naquit à Rennes en 1778. La bonne éducation qu'il avait reçue dans la maison paternelle ne fit que se fortifier à Paris, où il acheva ses études. De bonne heure il produisit quelques essais littéraires qui promettaient beaucoup et sur lesquels il appela spontanément les regards sévères de la critique. Noual avait composé une *Histoire de la Moldavie* qui, revue par un ami, M. Paganel, fut remise sur le métier et ne put être achevée, parce que la mort vint saisir l'auteur au mois de juin 1811, tandis qu'il refaisait son œuvre. Du reste, la Société des antiquaires de France, dont il était membre, conserve dans ses archives plusieurs productions de Noual qui peut-être seraient dignes de la publicité. On y remarque, entre autres, un sage *Eloge de Duclos* et un mémoire sur un monument celtique connu sous le nom de la *Roche aux fées*. On peut lire une courte Notice sur Noual de la Houssaye, par M. Paganel, *Mémoires de la Société des antiquaires de France*.

O

OERSTED (J.-Christian), né en 1774, à Rudkirebing, dans l'île de Langeland (Danemark), étudia la médecine à Copenhague, où il prit un tel goût pour les sciences naturelles, que, dès l'an 1802, il était sur la voie d'une grande découverte, celle de l'identité du magnétisme et de l'électricité, qu'à force d'études persévérantes il mit hors de doute en 1820. C'est donc à lui qu'est due cette nouvelle branche de la physique appelée l'électro-magnétisme, dont la théorie a été si bien démontrée par l'illustre Ampère, et qui a fourni plus tard à Wheatstone la télégraphie électrique. Oersted croyait aussi à l'identité de l'électricité et de la lumière, et affirmait que la lumière n'est autre que l'électricité en mouvement, doctrine qui, du reste, n'a point été sanctionnée par une démonstration suffisante. Déjà membre de l'Académie des sciences de Copenhague, il fut aussi élu associé par l'Institut de France et la Société royale de Londres, qui lui décernèrent les prix destinés aux plus grandes découvertes. Décoré de l'ordre royal de Dannebrog, par le roi de Danemark, qui le nomma en outre conseiller d'état et lui conféra la noblesse, Oersted vint en France, et visita les principales capitales de l'Europe en 1821 et 1822. En 1824, il créa une Société scien-

tifique pour tout le Danemark, et en 1829, il fit ériger à Copenhague une Ecole polytechnique, dont il fut nommé directeur. Mort en 1831, il est auteur, entre autres écrits, de : *Mécanisme de la propagation des forces électriques et magnétiques*, 1806; *Considérations sur l'histoire de la chimie*, 1807. On trouve dans ce livre le germe du système dynamique. *Recherches sur l'identité des forces chimiques et électriques*. Berlin 1812, traduites en français par Marcel de Serres, Paris 1815. *Expériences sur l'effet du conflit électrique sur l'aiguille aimantée*, 1820. Ce mémoire a été traduit, dès 1820, par Gay-Lussac et Arago. *L'Esprit de la nature*, publié en 1851, et qui est le fruit des travaux des dernières années de cet homme si zélé pour la science, développe un système de philosophie générale des sciences physiques.

OGIER (Simon), l'un de ces poètes latins dont les provinces du nord de la France abondèrent à l'époque de la renaissance, est né à Saint Omer, le 5 mai 1549. Au mois de juillet 1574, il se rendit en Italie, où il demeura dix ans. Là il fut accueilli et encouragé par divers cardinaux, notamment par Nicolas Caetan et Augustin Valerio. Avant de revenir à Saint-Omer, il visita le Brabant et la

Flandre, où il apprit l'allemand, les mathématiques, et obtint le diplôme de docteur *in utroque jure*. Ce fut seulement lorsqu'il se retrouva à Saint-Omer qu'il s'appliqua de nouveau à la poésie latine. Ses publications en ce genre sont nombreuses. Presque toutes furent imprimées à Douai et à Arras, attendu qu'à cette époque Saint-Omer n'avait point encore de presse typographique. Citons quelques-unes de ses œuvres : *Trene et Ares*, petit in-8°, Douai, 1588; *Silvæ et alia poemata*, in-8°, Douai, même année; *Lutetia*, in-12, ibid., 1590, dédié au baron Blondel de Quincy, zélé protecteur des lettres; *Cantilenarum piarum ac pudicarum Enneades duæ*, in-12, ibid., 1592; *Tibullus*, in-12, ibid., 1597. C'est une espèce de discussion sur la question de savoir si ce sont les Grecs ou les Latins qui excellent dans l'élegie. *Artesia, encomia*, etc., in-8°, ibid., même année; *Cameracum et Alpes*, in-8°, ibid., même année; *Vervinum*, in-8°, ibid., 1598, poème sur la paix de Vervins, 2 mai 1598; *Albertus et Isabella*, in-12, ibid., 1600; *Characteria*, in-8°, ibid., même année; *Dorica castra*, in-8°, ibid., 1601. C'est un hommage à Virgile et à Cicéron. *Symbola*, in-8°, ibid., même année; *Melion*, petit in-4°, ibid., 1588; ce recueil de poésie religieuse est dédié à Philippe, roi d'Espagne. Simon Ogier, qui se livra aussi à des recherches historiques dans l'Artois, le Cambrésis et le Hainaut, est mort vers les premières années du xvi^e siècle.

OKEN (Laurent), naquit en 1779, à Ortenberg, (Souabe). S'étant voué de bonne heure à l'étude des sciences naturelles, il acquit de profondes connaissances dans cette branche importante des connaissances humaines. Il enseigna d'abord à l'Université de Göttingue l'histoire naturelle proprement dite, c'est-à-dire la zoologie, l'anatomie et la physiologie comparées. Puis il professa le même cours à Iéna, à Munich, et, à dater de 1833, jusqu'à sa mort, arrivée en 1851, à Zurich. Il a exposé dans son *Manuel de la philosophie naturelle*, 1808 et 1851, et dans son *Histoire naturelle générale*, 1853-1855, un système qui embrasse les trois règnes. Il applique à l'histoire naturelle la philosophie hardie de Schelling. Les théories d'Okén ont été analysées et appréciées par M. Cuvier, dans son *Cours d'histoire naturelle*, et par M. de Blainville, dans son *Histoire des sciences de l'organisation*.

OLIVIER (Nicolas-Théodore), naquit à Paris, le 28 avril 1798. Les pieuses sollicitudes de sa famille le préparèrent de bonne heure à sa vocation sainte. Clerc de Saint-Merri, il eut le bonheur d'être béni tout particulièrement par le pape Pie VII, qui visita cette église comme toutes les autres de Paris après les cérémonies du sacre de Napoléon. L'abbé Bucher, curé de cette paroisse, fut dès lors le principal directeur du jeune lévite. Son éducation cléricale se poursuivit au petit séminaire de Saint-Merri, où bientôt on lui confia l'enseignement du catéchisme aux enfants, tout enfant qu'il était encore lui-même. Dès ce jeune âge aussi, Olivier se sentit pénétré d'admiration pour Bossuet, qu'il lisait et relisait sans cesse. Ses cours de théologie et de philosophie eurent lieu aux séminaires de Saint-Sulpice et d'Issy. Devenu prêtre, il fit d'abord une mission dans la Beauce; puis il fut vicaire à Saint-Denis, où il opéra beaucoup de bien. En juin 1825, l'évêque d'Orléans l'invita de la façon la plus gracieuse à venir occuper un siège de chanoine et de grand-vicaire en son chapitre cathédral. Olivier préféra demeurer au poste obs-

cur de Saint-Denis. L'abbé de Lamennais était alors dans tout l'éclat de sa gloire dangereuse : le vicaire de Saint-Denis ne s'y laissa pas prendre, et combattit, de vive voix comme par écrit, les doctrines du grand agitateur religieux. En 1825, on le nomma premier vicaire de Saint-Etienne à Paris, où ses prédications attiraient toujours un immense auditoire. Un tel succès ne pouvait manquer de faire du bruit au loin; aussi bon nombre d'évêques voulurent-ils attirer Olivier dans leur diocèse. Curé de Chaillot au commencement de 1827, il eut occasion d'y déployer un zèle très-éclairé, dont cette paroisse avait alors grand besoin. Mgr de Quélen le créa pasteur de Saint-Etienne-du-Mont le 11 janvier 1828, et là encore il fonda les plus belles œuvres de piété charitable. Lors de la révolution de 1830, sa prudence sauva l'église Saint-Etienne du pillage et de la dévastation. L'abbé Olivier, nommé curé de Saint-Roch en 1835, y trouva un champ plus vaste encore pour l'exercice de sa ferveur pastorale. Parmi les sermons qu'il prononça, on distingua surtout son discours en faveur des orphelins du choléra, qui produisit de merveilleux effets. Depuis longtemps la voix publique le désignait pour un siège épiscopal. Une ordonnance royale du 18 avril 1841, lui conféra l'évêché d'Evreux. Ce fut lui qu'appela Mgr de Quélen quand ce prélat vit la mort s'approcher de lui. L'évêque d'Evreux répondit fort dignement à cette marque de confiance. Durant tout son épiscopat, il eut bien des obstacles et des préventions à vaincre, tant de la part d'une portion du clergé que d'un certain côté des fidèles; mais son zèle toujours prudent parvint à les surmonter. Fidèle à tous ses précédents, il a pratiqué encore dans ce diocèse des travaux apostoliques fort dignes d'éloges, et fondé de belles institutions. Nicolas-Théodore Olivier est mort le 21 octobre 1854. On doit à M. Adolphe de Bouclon, prêtre du diocèse d'Evreux, une complète monographie de ce prélat, ayant pour titre : *Histoire de Mgr Olivier, évêque d'Evreux*, in-12, dont la seconde édition a paru en 1855.

ONSLow (Georges), fils d'un gentilhomme anglais et d'une Française, naquit en 1784, à Clermont-Ferrand. Passionné de bonne heure pour la musique allemande, il prit les leçons de Beethoven. Compositeur habile et laborieux, il a mis au jour un nombre considérable de *quatuor*, *de quintetti*, etc., pour piano et instruments à cordes. On lui doit en outre deux opéras-comiques et trois symphonies qui sont restées au théâtre. M. Halevy a publié une Notice sur la vie et les travaux d'Onslow, qui était de l'Institut et qui est mort en 1855.

ORFILA (Mathieu-Joseph-Bonaventure) naquit le 24 avril 1787 à Mahon (île Minorque). Destiné d'abord par son père à la marine, il s'embarqua à l'âge de 13 ans sur un navire faisant voile pour l'Égypte. Mais de retour de ce voyage, il abandonna la carrière maritime pour laquelle il ne sentait aucun goût, et se décida pour la médecine. Livré avec ardeur à l'étude des mathématiques et des sciences physiques, en 1804 il remporta à l'université de Valence le premier prix de chimie et de physique. En 1806 il va à Barcelone, où il obtient le même succès; et en 1807 la junte de cette ville l'envoie à Madrid, puis à Paris, avec une pension de 6,000 réaux (1,500 fr.), à la condition de revenir professer la chimie à Barcelone, après deux ans passés dans chacune de ces capitales. Orfila ne resta que deux mois à Madrid; et le 9 juillet 1807 il arrivait

à Paris, qu'il devait plus tard remplir de son nom. Il s'y fit recevoir docteur en médecine le 27 octobre 1811 et soutint devant la faculté une thèse très-remarquable. Professeur particulier de chimie en 1812, Orfila publia son *Traité de toxicologie générale*, ouvrage que l'on peut considérer comme le prélude des progrès immenses que devait faire la médecine légale, devenue désormais une science positive. En 1816, nommé médecin par quartier du roi Louis XVIII, Orfila se fit, quelques années plus tard, naturaliser Français; et le 1^{er} mars 1819, sous l'influence du docteur Dubois et de sa propre réputation scientifique, il était nommé professeur de médecine légale à la faculté de Paris. Compris en 1820 dans les listes de nomination à l'académie de médecine, il en devint un des membres les plus éminents. De 1825 à 1830, Orfila, poursuivant sa vie de labeur et d'études, publie successivement plusieurs éditions de sa *Chimie médicale*, de sa *Médecine légale*, le *Traité des exhumations juridiques*, et de nombreux mémoires sur divers points de ces mêmes sciences. En 1830, une ere nouvelle s'ouvre pour lui : promu au décanat après Antoine Dubois, il conserva cette charge pendant dix-sept ans; il ne fallut rien moins, pour la lui enlever, que l'injustice de quelques hommes portés au pouvoir par les hasards d'une révolution. En 1832, membre du conseil général des hôpitaux; il obtint, en 1834, des lettres de grande naturalisation et fut nommé membre du conseil royal de l'instruction publique. C'est Orfila qui a fondé pour les élèves une clinique d'accouchements, créé au Luxembourg un magnifique jardin botanique, les pavillons de dissection de l'école pratique, qui a fait construire et décorer le musée Dupuytren, qui enfin en 1847 fit élever, comme par enchantement en quelques mois, le beau musée d'anatomie humaine et comparée de l'école, connu sous le nom de musée Orfila. Il fonda l'association de prévoyance des médecins de Paris; le succès de cette institution, imitée dans plusieurs grandes villes, est connu de tout le monde. Avant de terminer sa carrière,

Orfila se dépouilla d'une grande partie de sa fortune : il légua à différents établissements une somme de 120,000 francs, produit de ses épargnes. Il est mort à Paris, après une courte maladie, le 12 mars 1853.

ORIOLE (le cardinal) naquit à Odagna-Cavallo, dans les Etats de l'Eglise, le 10 décembre 1778. Il entra fort jeune dans l'ordre des Conventuels, dont il devint plus tard le supérieur-général. Lorsque les corps religieux, persécutés dans le centre même du catholicisme, durent chercher un refuge à l'étranger, le P. Orioli vint en France avec le général de son ordre. Quand la langue française lui fut devenue familière, il obtint une petite cure en Champagne, et y déploya de rares talents pour l'administration d'une paroisse. Il se livra aussi à l'étude de notre littérature qu'il connut fort bien. Il ne put complètement éviter les tracasseries administratives de l'époque; et il revint à Rome aussitôt que la liberté religieuse y eut été rétablie. Son mérite supérieur et ses vertus l'élevèrent successivement à toutes les charges de son ordre; et ce fut avec une grande peine qu'il accepta l'évêché d'Orvieto, qui lui donnait place au sacré-collège, où le pape l'appela à siéger en 1838. Nommé préfet de la congrégation des évêques et des réguliers, il sut porter ce lourd fardeau avec une rare intelligence et une grande énergie. En 1848, le souverain pontife le nomma secrétaire d'état; et il suivit Pie IX à Gaëte, où il prit une large part à toutes les affaires. Il est mort dans sa soixante-quatorzième année, plein de vertus et de mérites, après avoir dignement servi l'Eglise.

OTTOCAR. Voyez HORNECK (de).

OUWAROFF (le comte Sergius d'), né en 1773, fut successivement curateur de l'université de Saint-Petersbourg et ministre de l'instruction publique et des cultes. Philologue renommé, il a écrit, toujours en français, plusieurs ouvrages qui ont rendu sa réputation européenne. Il est mort en 1833, au moment où, assis à son bureau, il prenait des notes sur un manuscrit grec.

P

PADOUE (duc de). Voyez ARRIGHI.

PAHLEN (Pierre, comte de), issu d'une famille noble de Livonie, naquit vers 1744, et suivit la carrière des armes, où il montra beaucoup d'intelligence unie à l'activité la plus vaste. Aussi fut-il successivement promu à de hauts grades. Paul 1^{er} lui confia le gouvernement militaire de Saint-Petersbourg. Pahlen profita de cette position élevée pour se mettre à la tête d'une conspiration contre son bienfaiteur. Le czar, ayant refusé d'abdiquer, fut étranglé dans son palais le 25 mars 1801, et le jeune Alexandre, fils de Paul, fut proclamé empereur. Le nouveau souverain ne fit peut-être pas tout ce qu'il put pour venger le meurtre de son père; mais au moins Pahlen fut disgracié, et mourut retiré des affaires de son pays en 1826.

PAILLET (Alphonse), avocat célèbre né à Soissons, le 17 novembre 1796, fut envoyé à Paris, au lycée Charlemagne, pour y faire ses études. Reçu avocat, il revint à Soissons. Trouvant ce théâtre

trop étroit pour sa noble ambition de parvenir, il vint courageusement s'établir à Paris. La fameuse affaire de Papavoine le fit connaître par la manière brillante dont il plaida le cas de monomanie. Peu à peu il s'acquit une clientèle importante. En 1839, il fut élu bâtonnier. Il ne fut inférieur à aucune des grandes causes qui lui furent confiées. En 1846 et 1849, député, il sut faire marcher de front les travaux de la tribune et ceux du palais. Il fut frappé de mort en plaidant, le 16 novembre 1853. Paillet a légué à l'ordre des avocats de Paris une somme de 10 000 fr. pour secours aux avocats stagiaires.

PAIXHANS (Henri-Joseph) naquit à Metz en 1785, entra à l'Ecole polytechnique, et en sortit pour servir dans l'artillerie. Il est l'inventeur de canons-obusiers qui peuvent s'appliquer au double service de l'artillerie de marine et de siège. On leur a donné le nom de *canons à la Paixhans*. Il est aussi auteur de plusieurs perfectionnements importants dans cette arme, à l'étude de laquelle il a consacré toute

sa vie. Il a publié : *Considérations sur l'artillerie*, Paris, 1815; *Nouvelle force maritime*, ibid., 1821; *Force et faiblesse de la France*, 1850. Le général Paixhans est mort en 1834.

PALMELLA (don P. de Souza-Holstein, duc de), célèbre diplomate portugais, naquit à Turin en 1786, fut nommé par le roi Jean VI plénipotentiaire au congrès de Vienne en 1814. Le même prince fit de lui son ministre des affaires étrangères, et lui donna le soin, après les troubles de 1820, de préparer une charte portugaise. Il fut proscrit durant la régence de don Miguel; mais en 1828, la junte d'Oporto le nomma régent lui-même. Il contribua ensuite beaucoup, aidé par l'Angleterre, à l'établissement du trône de dona Maria. Quand don Pedro mourut, en 1854, Palmella forma pour la jeune reine un nouveau cabinet dont il fut le président. Obligé ensuite de quitter le pouvoir, il y reentra en 1846 et devint ministre des finances. Cet homme d'état est mort en 1850. On raconte de lui qu'un jour Napoléon lui ayant dit avec brusquerie : « Eh bien, vous autres Portugais, voulez-vous être Espagnols? — Non! » répondit-il avec fermeté. Le lendemain l'empereur disait à l'un de ses officiers-généraux : « Le comte de Palmella m'a dit hier un superbe non. »

PARANT (Louis-Bertin), l'un de nos peintres sur ivoire et porcelaine les plus distingués, était en même temps très-versé dans la littérature et la chimie. Sa modestie égalait son mérite, ainsi que la fermeté et l'énergie de son caractère. Il vécut plus de 84 ans, et cette longue carrière fut toute dévouée aux arts. Napoléon, Louis XVIII et ses successeurs surent apprécier le mérite de Parant, dont les peintures sur porcelaine sont et seront toujours admirées de tous les connaisseurs. Cet artiste éminent est mort à Paris le 2 janvier 1852.

PARDESSUS (Jean-Marie), né à Blois le 11 août 1772, suivit la carrière du barreau, dans laquelle son père s'était distingué. On était en 1795. A l'exemple de son père, détenu alors dans les prisons de la Terreur, il voua son salut à la défense des opprimés. Dès l'an 1809, il obtint au concours la chaire de droit commercial en la faculté de Paris. Sa réputation était établie sur deux publications : le *Traité des servitudes*, 2 vol. in-8°, 1806, et le *Traité du contrat et des lettres de change*, 2 vol. in-8°, 1809. Nommé en 1821, conseiller à la cour de cassation, il se démit lors de la révolution de 1830. L'Académie des inscriptions et belles-lettres se l'était associé en 1828. Il fut de plus maire de Blois, puis député au Corps législatif et à presque toutes les assemblées législatives de 1806 à 1850. Pardessus, qui tiendra longtemps un rang distingué parmi les juriconsultes et les historiens, honora le barreau par les plus belles qualités et les plus éminentes vertus. Attaché de cœur à la religion, à laquelle il resta fidèle dans toutes les phases de sa vie, il fit servir, en plusieurs occasions, son talent et sa plume à la défense de la vérité. Il est mort en 1856. Outre les ouvrages mentionnés ci-dessus, on lui doit encore : *Eléments de jurisprudence commerciale*, in-8°, 1811; *Cours de droit commercial*, 6 vol. in-8°, 1814, traité complet et fort estimé; *Collection des lois maritimes antérieures au xvm^e siècle*, 6 vol. in-4°, 1828-1843; *Mémoire sur l'origine du droit coutumier en France*, in-4°, 1839; *Loi salique*, recueil des divers textes de cette loi avec notes et commentaires, in-4°, 1843; *Us et coutumes de la mer dans l'antiquité et au moyen-*

âge, 2 vol. in-4°, Paris 1847; *Essai historique sur l'organisation judiciaire et administrative depuis Hugues-Capet jusqu'à Louis XII*, formant la préface du tome xxi du *Recueil des ordonnances des rois de France*. Deux notices historiques ont été écrites sur Pardessus : l'une par M. Demante, *Biblioth. de l'école des chartes*, 1854; l'autre par M. Naudet, séance publique de l'Académie des inscriptions, 10 août 1855.

PASCAL-LACROIX (Jean), né à Arles en Provence le 4 août 1771, suivit la carrière militaire. Il prit part à toutes les guerres de la république et de l'empire; ce qui lui donna occasion de parcourir l'Italie et de se familiariser avec la langue et la littérature du Tasse et de l'Arioste. Ami et compagnon de P. L. Courier, il avait quelque chose de l'originalité de ce célèbre pamphlétaire. Les bons souvenirs qu'il avait conservés de la garnison de Cambrai l'y rappellèrent plus tard et l'y fixèrent. Durant les dix dernières années de sa vie, il habita la ferme des Angles près de Crèvecœur, se livrant à l'agriculture, et ne manquant jamais, tout lieutenant-colonel qu'il était, de prendre le titre de *soldat labourneur* au bas de ses lettres. C'était un bibliophile distingué, qui a laissé plusieurs productions, presque toutes insérées dans les *Mémoires de la Société d'émulation de Cambrai*, ou dans les *Archives historiques et littéraires du nord de la France*. Pascal-Lacroix est mort à la ferme des Angles le 7 septembre 1856.

PASKEWITCH (Ivan-Fedorovitch), célèbre général russe, naquit à Pultawa le 8 mai 1782. Entré de bonne heure au corps des pages, il en sortit lieutenant dans la garde impériale russe. En même temps l'empereur Paul I^{er}, qui l'avait distingué parmi les pages, l'appela près de lui comme aide-de-camp. Chargé de plusieurs missions importantes, quoique encore très-jeune, il s'en acquitta suivant les intentions d'un maître dont la rigidité est connue. En 1805, Paskewitch fit partie de l'armée amenée par l'empereur Alexandre au secours de l'empereur d'Autriche. De 1806 à 1812, servant à l'armée de Turquie, il se distingua aux affaires de Tourba et de Giourja. Envoyé à Constantinople en 1808, avec une mission diplomatique, il y faillit perdre la vie. Les Turcs voulaient le massacrer, le regardant comme un espion; il n'eut que le temps de se jeter dans une barque à quatre rames et traversa sur ce frêle bâtiment plus de cent lieues du littoral de la mer Noire. En 1809 il fut blessé au siège de Brailoff, en montant l'un des premiers à l'assaut. Nommé colonel en 1810, il participa avec distinction à toute cette campagne contre la Turquie, qui fut si heureuse pour la Russie. En 1812, lors de l'invasion de Napoléon en Russie, il commandait une division d'infanterie dans l'armée du prince Bagration, et inquiéta beaucoup la retraite de l'armée française. En 1814, ce fut sa division qui refoula jusqu'aux barrières de Paris les héroïques débris de l'armée française commandés par Marmont. En 1820, il fut nommé chef d'une division de la garde impériale et aide-de-camp général de l'empereur Alexandre. En 1826, il fit la campagne de Georgie. Il montra encore beaucoup d'habileté dans la guerre contre la Turquie, et y acquit par ses succès une haute réputation militaire. C'est à lui que la Russie est redevable de la réduction de la malheureuse Pologne, qui en 1831 avait tenté de reconquérir son indépendance. Paskewitch fut fait prince de Varsovie avec le titre d'altessse. Il est mort en février 1856.

PASTORET (Adélaïde-Anne-Louise Piscatory, marquise de) naquit à Marseille en 1763. Sa première et peut-être sa meilleure institutrice fut M^{me} de Bouillé, son aïeule, qui vécut quatre-vingt-dix-neuf ans, et dont les souvenirs se reportaient sans cesse vers le siècle de Louis XIV, de qui elle parlait avec une sorte d'enthousiasme. La jeune Adélaïde trouva aussi dans le précepteur de ses frères, M. Fauveau, un guide sage pour la prémunir contre les idées voltairiennes qui alors faisaient invasion partout. Orpheline de bonne heure, elle reçut l'hospitalité chez son oncle, M. de l'Etang, qui habitait Paris. Son mariage avec M. de Pastoret, alors maître des requêtes, devait précisément se célébrer le 14 juillet 1789, en l'église Saint-Germain-l'Auxerrois; mais la prévision de tristes événements qui ne s'accomplirent que trop, obligea les fiancés et leurs familles à demander leur bénédiction nuptiale pour six heures du matin et dans une sorte d'incognito. On sait tout ce qui advint à partir de cette funeste époque. Les dangers ne cessèrent d'entourer M. de Pastoret, parce qu'il ne cessa point de remplir son devoir. Menacé de mort pour avoir exprimé le vœu de défendre Louis XVI devant la Convention, il dut enfin quitter Paris et la France, laissant sa femme, devenue mère, aux soins paternels de M. de l'Etang. Ceux-ci furent arrêtés eux-mêmes comme atteints du crime d'être parents d'émigré. La jeune femme, déjà forte de vertus, sembla se fortifier encore durant cette captivité, qui se passa dans leur propre domicile, moyennant salaire que M. de l'Etang eut le bon esprit de payer en monnaie sonnante, plus prisée que les assignats, même par les puritains de la révolution. Ils durent sans doute à cet expédient d'échapper à la guillotine. Rendue enfin à la liberté, elle vit, en 1795, revenir M. de Pastoret, qui ne tarda point à être député au conseil des Cinq-Cents. Elle-même trouva bientôt un aliment à sa naturelle et profonde générosité dans la Société de charité maternelle, qui, fondée en 1788 par Marie-Antoinette, renaissait en même temps que le retour aux pensées religieuses. Elle en fut sur le champ nommée secrétaire, c'est-à-dire coopératrice de la présidente, son amie, M^{me} de Fougères. Là, de concert avec d'autres amies illustres, elle se livra, sans réserve, aux actes d'une bienfaisance tout à la fois ardente et éclairée. Et tandis qu'elle versait ses dons et ses consolations dans le sein du pauvre, de nouveaux périls menaçaient M. de Pastoret et la menaçaient elle-même. Le 18 fructidor venait de troubler encore la France. Muni d'un passeport qu'avait obtenu l'habile courage de son épouse, M. de Pastoret échappa à la déportation en se réfugiant à l'étranger. La crise passée, il revint et prit place au conseil général des hôpitaux. Pendant ce temps-là sa femme poursuivait ses œuvres de charité. Elle visitait le pauvre dans ses plus tristes réduits; tous les jours elle découvrait et soulageait une nouvelle misère. Un enfant laissé seul sur un grabat, blessé tout à coup et poussant des cris amers, suggéra à l'énergique visiteuse une céleste pensée, et la *salle d'asile* fut créée. En 1810, quand Napoléon, adoptant l'œuvre fondée par Marie-Antoinette, voulut que l'impératrice Marie-Louise présidât la Société de charité maternelle, M^{me} de Pastoret en fut nommée vice-présidente. Elle le fut encore plus tard, quand Madame la Dauphine en accepta avec empressement la direction suprême. En 1830, M^{me} de Pastoret rentra, comme son mari, dans la vie privée, c'est-à-

dire qu'elle se démit des fonctions de la vice-présidence dont nous venons de parler; mais son zèle charitable n'en souffrit aucune atteinte. Elle continua de diriger l'œuvre des hôpitaux, et, malgré les progrès de l'âge, elle ne cessa point cette pratique vive, délicate, ingénieuse de la charité, qui avait fait le charme de sa jeunesse et l'honneur de sa maturité. Il semblait que la charité, cette beauté de l'âme, rayonnât dans son air, dans sa démarche, et perpétuât ainsi la beauté de son visage. N'omettons pas de dire aussi qu'avec ce cœur si dévoué, elle avait un esprit richement cultivé. M^{me} de Pastoret aimait les lettres, les arts; elle en parlait avec connaissance de cause. Delille, qu'elle savait par cœur, était son poète de prédilection. M. de Pastoret lui fut enlevé à la fin de l'an 1859; nonobstant son affliction profonde, elle ne cessa pas ses relations avec ses pieuses coopératrices en charité. Au mois de septembre 1845, cette belle vie s'éteignit.

PAULUS (H. Eberhard Gottlob) naquit à Léonberg, près de Stuttgart, en 1761, de parents protestants. Il étudia d'abord les langues orientales, et il fut à même de les enseigner à l'université d'Iéna de 1789 à 1794. Nommé ensuite professeur de théologie en la même université, il quitta cette chaire en 1805, pour aller à Wurtzbourg exercer le même enseignement. Dans l'année 1811, il fut appelé à Heidelberg, pour faire le cours d'exégèse et d'histoire ecclésiastique, qu'il continua jusqu'à sa mort, arrivée en 1831. Voici les titres des principaux ouvrages de Paulus, qui était en Allemagne le chef de l'école rationaliste : *Commentaires philosophiques, critiques et historiques sur le Nouveau Testament; la Clef des Psaumes; Vie de Jésus; Manuel exégétique*. De 1819 à 1829, il a pris la plus grande part à la rédaction d'un journal appelé *Sophronizon*, journal que le protestantisme, effrayé de la marche toujours croissante du catholicisme en Allemagne, a fondé dans le but d'en arrêter les progrès.

PEEL (Robert), né en 1788, à Chamber-Hall, près Bary, comté de Lancastre, était fils de l'un des plus grands manufacturiers de l'Angleterre, du baronnet Peel qui s'était acquis dans l'industrie du coton une fortune prodigieuse. Après de brillantes études à l'université d'Oxford, Robert entra au parlement à vingt-un ans, et ne tarda point à être nommé sous-secrétaire d'état de l'intérieur, puis secrétaire d'état pour l'Irlande. En 1819, il proposa au parlement, pour la reprise des paiements en espèces, un bill qui fut agréé et reçu immédiatement dans l'histoire financière du pays sous le nom de *Loi de M. Peel*. Toujours chef du parti tory, il savait concilier les doctrines conservatrices de ce parti avec les modifications que réclame souvent le mouvement des affaires. Ministre de l'intérieur en 1821, il introduisit de nombreuses réformes dans la législation criminelle. Au mois d'avril 1827, il quitta le ministère; mais ce fut pour y rentrer l'année suivante. Alors s'agitait, sous l'influence d'O'Connell, la question capitale de l'émancipation des catholiques. Peel la combattit d'abord; mais en 1829, il reconnut que la tyrannie des lois en vigueur contre les catholiques ne pouvait plus se soutenir ni se défendre; et cette émancipation fut signalée comme nécessaire dans le discours de la couronne. Les opposants jetèrent les hauts cris. Robert Peel fut obligé de se démettre, pour rentrer bientôt après et faire triompher cette émancipation si légitime et pourtant toujours repoussée jusqu'a-

lors. Robert et le ministère dont il était chef se déclinèrent après la révolution française de 1830. Cet homme célèbre, rentré au ministère en 1841, introduisit dans l'économie nationale une série de réformes capitales et glorieuses pour lui, mais qui opérèrent dans le parti tory une scission profonde. Les dissidents de ce parti attaquèrent Peel avec une telle ardeur qu'il dut abandonner de nouveau la direction des affaires le 5 juin 1846. Son influence toutefois resta immense. Il avait inauguré, pour le commerce et l'industrie, une politique nouvelle qui changeait la face du pays. Robert Peel aurait sans doute fait plus encore pour l'Angleterre, si un accident n'était venu le frapper de mort tout à coup. Tombé de cheval sur le pavé de Londres, le 29 juin 1850, il expira le 2 juillet.

PELLICO (Silvio), l'un de ces hommes, de ces écrivains dont le nom et la mémoire sont voués à une vénération durable, naquit en 1789, à Saluces, dans le Piémont. D'abord professeur de littérature française à Milan, il ne tarda point à se lier avec quelques partisans chaleureux de l'émancipation italienne, chefs de sociétés secrètes. Bientôt aussi il fut arrêté avec eux, en 1820, et fut condamné à mort en 1822, comme fauteur de complots contre la sûreté de l'Etat. Cette peine ayant été commuée en quinze ans de *carcere duro*, Pellico fut détenu au Spielberg durant neuf années, à l'expiration desquelles on le reconduisit en Piémont. C'est alors qu'il écrivit ce livre célèbre, *le Mio Prigioni*, 1835, où il raconte avec un charme indicible et la simplicité la plus suave les souffrances de sa captivité. Son retour à la religion y est aussi décrit en termes fort touchants. Rendu ainsi à sa famille, il ne vécut plus que pour l'étude, la prière et la méditation. Il est mort, après de longues souffrances, mais au milieu de toutes les consolations de la religion, le 51 janvier 1854. Ses œuvres littéraires, sans compter *Mes Prisons*, se composent de plusieurs tragédies, — *Francesca da Rimini* a le plus contribué à sa réputation; — de douze *Cantiche*, sorte de petits poèmes historiques empruntés aux annales de l'Italie; d'un recueil de poésies diverses, publié sous le titre de *Poésies inédites*. Pellico se dévoile tout entier dans ces admirables pages, où se trouvent réunis le génie et la foi, les plus brillantes qualités de l'esprit et les sentiments les plus délicats du cœur. L'amour de Dieu et des hommes fut le caractère dominant de cette âme d'élite. Ses malheurs, loin de l'aigrir, ne firent que perfectionner les heureux dons qu'il avait reçus du ciel. *Aimons Dieu, aimons-nous...*, telle était sa devise; il la mettait constamment en pratique, et elle se trouve exprimée dans toute sa correspondance, qu'on recueille et qu'on a l'espoir de voir publier un jour. Pellico a laissé, en outre, un beau traité de morale intitulé *Des devoirs de l'homme*, lequel eut un succès européen, aussi bien que *Mes Prisons*; il en a été publié en français plusieurs traductions, en tête desquelles il faut placer celle de M. de Latour, qui a fait une étude de prédilection des écrits et de la vie du poète de Saluces. On a imprimé sur Silvio Pellico plusieurs notices, entre autres : *Silvio Pellico, sa vie et sa mort*, in-12, Lille 1853.

PERONNET (Denys), docteur en théologie, chanoine théologal, et pénitencier de l'église cathédrale d'Auxerre, vivait à la fin du xvi^e siècle. Il est auteur de *Sermons et exhortations catholiques pour les fêtes de Jésus-Christ et des saints*, Paris 1584, 1598, 2 vol. in-12, Anvers 1594, Lyon 1598.

Ces sermons sont dédiés par l'auteur au célèbre Jacques Amyot, évêque d'Auxerre et grand-aumônier de France. On s'étonne qu'il ne soit fait aucune mention de Denys Peronnet ni dans le *Dictionnaire historique* de Feller, ni dans la *Biographie universelle* de Michaud. La *Bibliothèque sacrée* des PP. Richard et Giraud lui a consacré un article, où nous lisons qu'il est encore auteur de divers autres recueils de sermons, et qu'il fit imprimer en 1609 l'ouvrage d'Arnold de Bonneval, *De opere sex dierum*, Auxerre 1609. Il est mort en cette même année 1609, et fut inhumé dans la cathédrale d'Auxerre, auprès de son illustre ami Jacques Amyot.

PERRIEN DE CRENAN (Arthur-Charles-Louis-Silvestre, comte de), issu d'une ancienne et honorable famille de la Bretagne, naquit le 6 octobre 1792, à Cologne, où sa famille s'était réfugiée pendant la tourmente révolutionnaire. Revenu dans son pays, lorsque Napoléon rouvrit les portes de la France à tant de malheureux exilés, il y reçut une éducation solide et suivit la carrière des armes. En 1814, il fit partie du corps des cheval-légers jusqu'à son licenciement en 1816. Il servit alors en qualité d'officier dans le régiment de chasseurs à cheval du Morbihan. Un goût irrésistible pour les voyages lui étant survenu, il donna sa démission, et se mit à parcourir toute l'Europe, étudiant surtout les modes de culture des différents pays. Retiré en son domaine de Lannonan, il expérimenta sur une grande échelle, grâce à sa brillante fortune, les procédés nouveaux appliqués à l'agriculture dont il activa ainsi les progrès dans le Morbihan. En 1848, élu à l'Assemblée constituante, il s'y montra le défenseur zélé des mesures d'ordre, religieux et social. Le comte Arthur de Perrien est mort le 15 mars 1852.

PERSEIGNE (Thomas de). V. VAUCELLES

PESCHARD (Jacques), dit en religion le P. TIMOTHÉE, naquit en 1664 à la Flèche. Reçu jeune encore dans un convent de capucins, il y enseigna la théologie avec distinction et succès. En 1703, le général de son ordre l'appela de Vannes, où Timothée était gardien, pour lui faire remplir à Rome les fonctions de secrétaire français du procureur-général. On le présenta au pape Clément XI, qui aussitôt lui témoigna de l'estime et de la confiance. Ce fut, dit-on, le P. Timothée qui, le premier, dénonça au Saint-Siège les *Réflexions morales* du P. Quesnel, et qui en poursuivit la condamnation. Revenu en France en 1713, il fut, deux ans plus tard, institué coadjuteur de l'évêque de Babylone, avec le titre d'évêque de Béryste *in partibus infidelium*, qualité qui n'exigeait point son départ pour l'Orient. En 1722, il devint suffragant ou plutôt coadjuteur de l'archevêque de Bourges, le cardinal Léon Potier de Gesvres. Il quitta Bourges, et se démit de son ministère épiscopal vers l'an 1750, pour vivre retiré chez les Capucins de Tours. J. Peschard est mort à Nantes au mois de mars 1744. Il a laissé des mémoires que l'abbé Bertrand de la Tour a publiés sous ce titre : *Mémoires du P. Timothée, de la Flèche, capucin, évêque de Béryste*, in-12, Avignon 1774. Ce livre contient une quantité de faits et de détails curieux touchant l'histoire de l'époque.

PEYRONNET (Pierre-Denis, comte de), né d'une famille parlementaire de Bordeaux, en octobre 1778, n'avait pas encore seize ans lorsqu'il vit périr son père sur l'échafaud de la Terreur. Lui-

même fut alors exilé de Bordeaux comme royaliste et faisant partie d'une société secrète pour la délivrance des prisonniers. Ses débuts au barreau eurent du succès, même auprès des Lainé, des Ravez, des Martignac. En 1814, il était colonel d'une légion de la garde nationale. Le duc d'Angoulême fit de Peyronnet un membre de son conseil, quand ce prince alla dans le Midi passer en revue les armées des maréchaux Soult et Suchet. En 1816, on le nomma président du tribunal de Bordeaux, et en 1818, procureur-général à Bourges. Élu député du Cher en 1820, il remplit alors auprès de la cour des pairs les fonctions de procureur-général. Louis XVIII, par ordonnance du 14 décembre 1821, lui conféra la garde des sceaux et le ministère de la justice; et lorsque Peyronnet remit ce portefeuille en 1828, il fut élevé à la pairie et créé ministre d'état. Dans les dernières années de la Restauration, il fut en butte aux violentes attaques de l'opposition. En mai 1850, Charles X l'appela au ministère de l'intérieur; aussi fut-il, après les journées de juillet, condamné comme ses collègues à la prison perpétuelle par la cour des pairs. Après sept années de détention au château de Ham, il fut amnistié, et se retira en sa terre de Montferland, où il acheva divers ouvrages conçus et préparés durant sa captivité. Ce sont : *Pensées d'un prisonnier*, 2 vol. in-8°, dont la 5^e édition fut publiée à Paris en 1834; *Histoire de France*, 4 vol. in-8°, Paris; une traduction de Job, et un volume de *Poésies*. Créé comte dès l'an 1822, et ensuite comblé de distinctions par Charles X, cet homme distingué énonça dans ses livres des idées saines et sages, dont après tout il trouvait l'inspiration dans son caractère. Il est mort le 2 janvier 1834, à Montferland, avec une douceur et une simplicité toute chrétienne.

PFELLEL (Chrétien-Frédéric). Ce publiciste remarquable du xvi^e siècle naquit à Colmar le 3 octobre 1726. Après avoir fait de bonnes études à l'université de Strasbourg, il devint le collaborateur du célèbre Schapflin dans la composition de l'ouvrage *Alsatia illustrata*, Colmar 1751-1761. Il occupa successivement plusieurs emplois diplomatiques à Paris, à Dresde, à Varsovie, à Ratisbonne et à Munich. Pendant son séjour dans la capitale de la Bavière, il devint l'un des fondateurs de l'Académie des sciences de ce royaume, et concourut activement, comme directeur de la classe d'histoire, à la rédaction du recueil important des *Monumenta Boica*. Attaché en 1767 au département des affaires étrangères, ses connaissances étendues en administration furent surtout appréciées du comte de Vergennes, son chef. Il émigra en 1792 et fut dépourvu de ses biens. Napoléon, en 1801, le fit rayer de la liste des émigrés, le rappela en France et le chargea de plusieurs missions diplomatiques dont il s'acquitta avec distinction. Son titre littéraire le plus remarquable est un *Abrégé chronologique de l'histoire et du droit public de l'Allemagne*. Cet ouvrage eut quatre éditions, dont la dernière parut à Paris en 1776. M. Daunou le proclame, dans son Cours d'études historiques, *le chef-d'œuvre du genre*. Pfeffel mourut à Paris le 19 mars 1807.

PIÉTIN (François), chanoine régulier de Phalempin, mort en 1556, est auteur d'une chronique de son abbaye, intitulée : *Chronicon omnium abbatum una cum conditoribus hujus canonici usque ad annum 1565, reverendo in Christo*

patri et domino D. Andreae Mundet, Fanopino abbati meritissimo, frater Franciscus Pietin, ejus canonici clericus regularis, felicitatem sempiternam exoptat. Après la mort de Piétin, la chronique fut continuée par Denis de Saintes, puis par Florent de Bray, et enfin par des anonymes qui l'ont conduite jusqu'à la révolution française. Il a en outre composé : *Description de la descente des chastelains de Lille, aussi avant que je estime se pooir trouver*. Van der Haer s'est servi de cet ouvrage pour son *Histoire des chastelains de Lille*. Le manuscrit original avec les continuations repose dans une bibliothèque particulière de Lille. Il existe à la bibliothèque d'Arras une copie de la chronique; mais elle s'arrête avec le travail de Piétin et n'offre pas les continuations.

PIPRE (Antoine Le), né à Armentières (Nord) le 14 mars 1575, se qualifiait seigneur de la Grande-Motte. Les archiducs lui confièrent la lieutenance de la gouvernance de Lille sous le comte d'Annapes, alors gouverneur de la ville et de la province. Il parcourut de bonne heure les diverses contrées de l'Europe et prit du service dans les troupes de l'empereur Rodolphe II contre les Turcs. Revenu enfin à Lille quand l'âge et les maladies ne lui permirent plus cette vie aventureuse, il y mourut en 1657. On a de lui l'ouvrage intitulé : *les Intentions morales, civiles, militaires et politiques*, in-4°, Anvers 1621-1625.

PISCATORY (Adélaïde - Anne - Louise). Voyez PASTORET (marquise de).

PLOUVAIN (Pierre-Antoine-Samuel), né à Douai le 7 septembre 1754, fut nommé en 1771 conseiller à la gouvernance du souverain bailliage de Douai et Orchies. En 1792, lors de la suppression des baillies, il devint receveur de l'administration des hospices. En 1800, lorsqu'on réorganisa les tribunaux, il fut juge au tribunal criminel du département du Nord, et en 1811 conseiller à la cour impériale, poste qu'il occupa jusqu'à sa mort, arrivée le 1^{er} décembre 1852. On doit à cet homme laborieux les ouvrages suivants : *Arrêts du parlement de Flandre*, 12 vol. in-4°. Il a laissé en outre une grande quantité de matériaux précieux sur l'histoire de la Flandre et en particulier sur celle de Douai.

POLCZOBUT (Martin-Odlaniski), d'une ancienne famille noble de Lithuanie, né le 20 octobre 1728, entra chez les Jésuites en 1745, et y resta jusqu'à l'abolition de leur société en 1773. Les rares dispositions qu'on lui trouva pour les hautes sciences déterminèrent ses supérieurs à les lui faire cultiver sous les plus habiles maîtres. Il se perfectionna dans les langues savantes en Bohême; de là il se rendit à Marseille, auprès du célèbre P. Pézenas, professeur royal d'hydrographie, de physique, de langue grecque, et directeur de l'Observatoire de cette ville. Trois ans après, époque de l'expulsion des Jésuites de France, le P. Polczobut se retira à Avignon, avec le P. Pézenas, qui put s'y réfugier parce que c'était sa patrie. Pour étendre de plus en plus les connaissances qu'il avait acquises à l'école d'un si grand maître, le P. Polczobut voyagea successivement en France, en Allemagne et en Italie, et eut occasion de connaître et de cultiver les PP. Hell, Ricatti, Boscovich, et tous les mathématiciens les plus renommés de son temps, entre autres l'astronome Lalande. Il professa avec le plus grand succès dans l'université de Vilna, fut profes-

seur d'astronomie et astronome en titre du roi de Pologne Stanislas-Auguste. Il enrichit l'observatoire de Vilna d'un grand nombre d'excellents instruments, et par ses soins et ses travaux le rendit un des plus célèbres de l'Europe. En 1769, il alla à Revel observer le passage de Vénus sur le disque du soleil. Précédemment, il avait calculé avec la plus rigoureuse exactitude, et d'après la nouvelle théorie, une éclipse de lune, et avait déterminé avec précision les phases et le moment des phases de la lune, non-seulement pour le méridien de Vilna, mais aussi pour ceux de Varsovie, de Cracovie et de Dantziak. Plus tard il publia des observations faites à l'observatoire royal de Vilna en 1775. « Ces observations sont en très-grand nombre, dit Lalande; on y trouve la nouvelle constellation du taureau royal de Poniatowski, adoptée depuis par l'Académie des sciences. » Cette constellation fut formée par le P. Polczobut, en l'honneur de Stanislas-Auguste, son Mécène. Après l'abolition des Jésuites, il retint auprès de lui le plus grand nombre qu'il put de ses confrères, et se consacra avec eux à soutenir, à propager et étendre la culture des sciences dans sa patrie. L'université de Vilna se glorifie de l'avoir eu pour recteur pendant seize ans; et l'on peut dire qu'il a été l'âme des travaux de ce corps illustre et l'agent principal de sa gloire. On a de lui : 1^o plusieurs dissertations astronomiques imprimées; 2^o les *Recherches sur l'antiquité du zodiaque de Denderah*, dédié au pape Pie VII. Il y démontre que ce zodiaque ne devance que de cinq cent quarante ans l'ère chrétienne, et ôte par une courte dissertation aux incrédules l'espoir qu'ils avaient conçu de renverser la chronologie de Moïse par l'âge qu'ils donnaient indûment au zodiaque; 3^o un grand nombre de savantes observations encore inédites qui se conservent dans le dépôt de l'Université. Après avoir continué ses utiles travaux jusqu'à l'âge le plus avancé, il a désiré terminer sa carrière comme il l'avait commencée, sous les auspices et dans le sein de la Compagnie de Jésus, conservée en Russie par l'impératrice Catherine II, et également protégée par Paul I^{er} et Alexandre I^{er}. Dans cette vue, après s'être soustrait aux regrets de ses collaborateurs, et après avoir déposé, comme gage de sa reconnaissance, en la chapelle du noviciat des Jésuites de Dunabourg, les marques honorables de ses longs et utiles travaux, il renouvela ses vœux de religion. Après environ onze mois de séjour dans cet asile de recueillement, il termina paisiblement et pieusement une vie très-active et vraiment chrétienne, le 8 février 1810, à l'âge de quatre-vingt-deux ans.

POLMAN (Jean), né à Jurbise, diocèse de Malines, reçu chanoine théologal de Cambrai le 26 avril 1627, mort le 8 avril 1657 (et non en 1639, comme le dit Foppens), a publié les ouvrages suivants : *le Chancre ou couvre-sein féminin, ensemble le Voile ou couvre-chef féminin*, petit in-8°, Douai 1655. Ce livre, dont le titre est tout au moins singulier, est dédié à M^{me} Louise de Lorraine, princesse de Ligne, etc. *La Doctrine chrétienne*, in-12, Cambrai 1646; c'est le catéchisme de Cambrai sous un autre titre. *Breviarium theologicum incipientibus utilissimum*, in-12, Cambrai 1633; plusieurs fois réimprimé. Jean Polman avait fondé à Cambrai le petit-hébergement de Saint-Nicolas.

PONTEVES (Louis-Jean-Baptiste-Edmond de) est un des généraux français tués le 8 septembre 1855, à la prise de Sébastopol. Né à Marseille, le 24 juin

1805, il sortit de l'Ecole de Saint-Cyr en 1824. Il servit dans l'expédition d'Espagne, devint lieutenant de la garde royale; puis employé longtemps en Algérie, il s'y distingua toujours. En 1849, il passa à l'armée d'Italie, montra un grand courage lors de la prise de Rome, et fut nommé la même année colonel du 75^e de ligne. Promu général de brigade en 1854, il partit, au mois de juin 1855, pour l'armée d'Orient, commandant la 2^e brigade de la garde impériale. M. Paris, intendant-militaire de la division de la garde, prononça sur sa tombe un discours où nous remarquons surtout les paroles suivantes : « Brave soldat, chrétien fervent, gentilhomme par le cœur comme il l'était par le sang : à ce portrait, vous avez reconnu le général de Ponteves. »

PORPORA (Nicolo), surnommé par les Italiens le *Patriarche de l'harmonie*, vint au monde à Naples en 1685. Elève distingué et chéri de Scarlatti, il voulut voyager, et donna en 1717, à Vienne, son opéra d'*Ariane*, qui eut un grand succès et le fit connaître au loin. Appelé à Dresde en 1729, il obtint tout à la fois la direction de la chapelle et celle du théâtre. Au bout de deux ans, il retourna dans sa patrie et y fonda une école de musique vocale d'où sont sortis d'illustres élèves. A trente-six ans, Porpora avait déjà, sinon mis au jour, du moins composé cinquante opéras. Toutefois, c'est de sa musique sacrée qu'il tient ses plus beaux titres à la gloire. Longtemps premier maître du Conservatoire des incurables à Venise, il y composa ses plus belles messes et ses motets les plus admirables. Vers la fin de sa longue carrière, ce grand maître voulut se retirer à Naples, sa ville natale, où il mourut pauvre, dit-on, et plus qu'octogénaire, en 1767.

POUILLAUDE (Joseph), né à Cambrai, le 27 octobre 1675, fut ordonné prêtre par Fénelon en 1698, professa la philosophie pendant quatre ans au collège du roi à Douai, obtint le grade de licencié en théologie le 4 avril 1704. Fénelon, qui lui portait de l'estime, le fit nommer par le roi abbé de Saint-Aubert en 1709, quoiqu'il ne fût pas du nombre de ceux sur qui les religieux avaient réuni leurs suffrages. Pouillaude est mort le 17 juin 1752. Il a laissé divers ouvrages inédits touchant l'abbaye de Saint-Aubert, et spécialement : *Histoire de l'église et abbaye de Saint-Aubert en Cambrai*, 2 vol. in-folio, 1724, reposant à la bibliothèque de Cambrai. Vincent Nicolle a dédié à cet abbé son livre intitulé : *Synopsis variarum resolutionum*, etc., Douai, 1725.

POUILLY (André-François-Vulfran de) naquit à Abbeville le 5^o novembre 1777. Pendant la révolution, il devint soldat; mais la vie des camps ne put éteindre le goût prononcé qu'il avait pour l'enseignement. Après avoir tenté à Paris de tirer profit de ses talents littéraires, de Pouilly se mit en relations avec Noël, inspecteur-général des études, et lui fut utile dans ses nombreuses publications classiques. Professeur au collège d'Abbeville, puis chef d'institution dans la même ville, il s'occupa beaucoup de prosodie latine et de l'étude des anciens. Parmi un grand nombre d'œuvres restées manuscrites, il publia des fragments de *Poésies hébraïques*; *Épître à M. de Pongerville*; *Coup-d'œil sur l'idiome picard*; *Recherches sur la colonie Massilienne*. Il mourut en 1852.

POUVILLON (Antoine), né en 1560, à Béthune, ville d'Artois, trouva dès son enfance un protecteur dans Fursy des Prez, seigneur de Baralle, qui pour-

vut à son éducation et contribua à le faire admettre en l'abbaye de Saint-Aubert de Cambrai. Pouvillon fit même, fort jeune encore, le voyage d'Espagne; après quoi il rejoignit ses confrères les religieux de Saint-Aubert retirés à Valenciennes et préparant l'élection d'un abbé. On le chargea en cette circonstance de missions graves qu'il sut remplir dignement. Il fut même envoyé à Rome pour défendre les intérêts de l'abbaye auprès du Saint-Siège. Plus tard il fut lui-même promu à la dignité abbatiale. Il gouverna sagement son monastère et mourut le 6 avril 1606. Pouvillon qui, dans son voyage à Rome, s'était familiarisé avec la langue italienne, traduisit et mit au jour un livre d'hygiène du docteur Balthazar Pisanelli. Cette traduction a pour titre : *Traicté de la nature des viandes et du boire avec leurs vertus, vices, remèdes et histoires naturelles : utile et délectable à tout bon esprit*, in-16, Arras 1596. On a de lui, manuscrits : 1° *Series pontificum christianissime urbis Cameracensis compendiose descripta*; 2° *Liber beneficiorum ecclesie S. Auberti*; 5° *Esclaircissement compendieux touchant la calomnie des envieux du prélat moderne de Saint-Aubert en Cambray*.

PRADIER (James), sculpteur célèbre, né à Genève en 1792, de parents français réfugiés, montra de bonne heure une forte vocation pour l'art de la statuaire. Il vint très-jeune en France, et entra dans l'atelier de Lemot. En 1815, il remporta le grand-prix (*Philoctète dans l'île de Lemnos*), alla se perfectionner à Rome, où il exécuta quelques ouvrages remarquables. Revenu à Paris, il y acquit bientôt une grande réputation par la grâce de ses productions. Cet artiste, d'un goût pur et d'une fécondité extraordinaire, fut élu membre de l'Institut en 1827. Il fit beaucoup de statues pour divers monuments de Paris. La mythologie grecque l'inspira souvent dans ses productions; aussi a-t-on dit ingénieusement de lui qu'il était « le dernier païen. » Pradier est mort en 1832. M. Raoul Rochette a lu à l'Académie des beaux-arts une Notice sur Pradier. On cite parmi ses œuvres les plus estimées, un groupe de *Bacchantes et de Centaures*, à Rouen; un *Fils de Niobé*, *Phidias*, *Prométhée*, aux

Tuileries; *Saint Pierre*, à Saint-Sulpice; *Saint André et Saint Augustin*, à Saint-Roch; *le Duc de Berry mourant*; les *Villes de Lille et de Strasbourg*, sur la place de la Concorde; les deux *Muses* de la fontaine Molière, à Paris; l'*Industrie*, à la Bourse; les grandes *Renommées* de l'Arc de triomphe; les *Victoires* colossales du tombeau de Napoléon.

PRAVAZ, membre correspondant de l'Académie de médecine de Paris et titulaire de l'Académie des sciences de Lyon, naquit en 1791. Directeur d'un établissement orthopédique qu'il avait fondé à Lyon, il fut le premier qui préconisa l'application du peroxide de fer dans le traitement des anévrismes. Il mourut à Lyon le 24 juin 1855, âgé de soixante-deux ans.

PRISCHES (Jean de), docteur et professeur en théologie, fut abbé de Vicogne, ordre de Prémontré, depuis 1508 jusqu'en 1511 et 1512, époque de sa mort. Il s'était concilié la bienveillance du comte de Hainaut, Guillaume de Bavière. On sait que Jeanne de Valois, épouse de ce prince, se retira, après la mort de son mari, à l'abbaye de Fontenelles, près Valenciennes. Jean de Prisches se fit un devoir d'y visiter souvent l'auguste veuve et de la fortifier de ses pieux conseils. Des divers ouvrages dont il est l'auteur, on ne connaît que celui qui a pour titre : *Alphabetum vitæ religiosæ*. On a quelquefois confondu Jean de Prisches avec Jean de Tongres, l'un de ses prédécesseurs, qui abdiqua la prélature de Vicogne pour entrer, vers 1505, dans l'ordre des Frères-mineurs.

PRUDHOMME (Le). Voyez NIEUPORT (de).

PUVIS (Marc-Antoine) naquit en 1776, à Cuiseaux (Saône-et-Loire), d'une ancienne famille parlementaire. Il entra en 1797 à l'Ecole polytechnique et servit quelques années avec distinction. Mais en 1807 il se consacra entièrement à l'agriculture. Il avait pris pour devise : *Idoneus patriæ, utilis agris*. Ce fut un agronome très-distingué, auquel nous devons entre autres ouvrages : un *Traité des amendements en agriculture*, un *Essai du Code rural*, des *Lettres sur l'éducation des vers à soie*, etc. La mort l'a ravi aux sciences et à la patrie le 30 juillet 1851.



QUADEN (Mathias), naquit en un village du Palatinat, nommé Kilkenbach. Etabli plus tard à Cologne, il y fut tout à la fois sculpteur, graveur, et écrivain de renom. On connaît beaucoup plus les produits de sa plume que ceux de son ciseau. Mort vers l'an 1610, il a laissé des ouvrages de géographie et d'histoire dont les uns sont écrits en latin et les autres en allemand. Parmi les premiers, nous citerons : *Compendium universi, complectens geographicarum descriptionum ex optimis veteribus, aut ævi hujus scriptoribus.... libros quinque*, in-12, Cologne 1600; *Fasciculus geographicus, complectens præcipuarum totius orbis regionum tabulas.... una cum earundem enarrationibus....* in-f°, Cologne 1608. Ses productions en allemand sont : *Manuel géographique*, où les principales contrées de l'univers sont représentées par 82 cartes gravées en taille douce, et accompagnées des descriptions et explications nécessaires, in-f°,

Cologne 1600; *Manuel des choses les plus mémorables du monde*, divisé en deux parties, dont la première traite des hommes et des femmes célèbres, et la deuxième des ouvrages les plus admirables de l'antiquité, in-12, Cologne 1601; *Excellence de la nation allemande ou Description de l'état ancien et moderne de l'Allemagne*, etc., in-4°, Cologne 1609.

QUABLES (Francis), fils d'un surintendant maritime, naquit en 1592 à Steward, au comté d'Essex. D'abord échanson d'Elisabeth, électrice palatine et reine de Bohême, il fut ensuite attaché comme secrétaire à Jacques Usher, archevêque d'Armagh. La révolte de 1641 l'obligea de fuir en Angleterre, où son repos fut ensuite bientôt troublé. Lorsqu'il mourut, en septembre 1644, Francis Quarles occupait le poste de chroniqueur de la cité de Londres. Durant cette vie assez agitée, il composa de nombreuses poésies qui eurent longtemps beaucoup de popularité et qui mériteraient peut être d'en

avoir encore. Le sentiment religieux qui y domine a fait dire qu'au lieu des eaux du Permesse il avait bu celles du Jourdain. Citons quelques uns de ses poèmes : *Festins pour les vers de terre*, c'est l'histoire de Jonas en vers, in-4°, 1620; *Pentalogia* ou *Quintessence de la méditation*; *Hadassa* ou l'*Histoire d'Esther*, Londres 1621; *Job militant*, avec des méditations religieuses et morales, in-4°, 1624; *Argalus et Parthemia*, poème, in-4°, 1651; *Histoire de Sampson*, in-4°, 1651; *Emblèmes*, petit in-8°, Londres 1655; *Enchiridion de méditations religieuses et morales*, ouvrage en prose, 1654; *les Oracles du berger*, également en prose; *Rétractation de Salomon*, réimprimée en 1759.

QUATREMÈRE DE ROISSY (Jean-Nicolas), fils du célèbre marchand de draps qui mérita d'être anobli par Louis XVI, naquit à Paris le 5 juillet 1754. Reçu conseiller au Châtelet en 1782, il y siégeait en 1790, comme rapporteur dans les tristes affaires de Besenval et de Favras, où, malgré lui, il céda un peu aux clameurs populaires qui voulaient du sang et des victimes. Ce sacrifice aux passions révolutionnaires fut pour lui un sujet de remords durant toute sa vie. Lors de la Terreur, il n'en fut pas moins expulsé de Paris comme noble. Il y rentra après le 9 thermidor, et depuis cette époque il ne s'occupa plus guère que de littérature. Quatremère de Roissy est mort à Paris en 1854. On a de lui un certain nombre de romans aujourd'hui peu connus; mais ce qu'on lit davantage, ce sont ses *Recherches sur la vie et les écrits d'Homère*, traduction de l'anglais de Th. Blackwell, in-8°, Paris 1799.

QUERBRAT. Voyez CALLOET.

QUESNAY de Saint-Germain (Robert-François), petit-fils du chef de la secte des économistes, naquit à Valenciennes le 25 janvier 1751. Il fit jeune encore plusieurs voyages, et fut placé ensuite, comme chef de bureau, au ministère de Turgot. En 1776, il devint conseiller à la cour des aides de Paris. A la révolution de 1791, il fut élu juge au tribunal du district de Saumur, et fut député à l'assemblée législative par le département de Maine-et-Loire. Ses publications se bornent à un *Discours pour servir*

à l'éloge de *Court de Gebelin*, prononcé en séance publique du musée de Paris le 9 juin 1784, in-4°, Paris, même année; et à un écrit anonyme intitulé *Projet d'instructions et pouvoirs généraux et spéciaux à donner par les communes des pays d'élection à leurs députés aux Etats-Généraux*, in-8°, Philadelphie 1789. Quesnay, qui possédait une terre nommée Bussanges, auprès de Saumur, y est mort le 8 avril 1805.

QUINOT (Joseph-Jean-Baptiste), proche parent sans doute de Hugues-Philippe Quinot (voyez ce nom dans Feller), n'est connu qu'à dater de l'époque du 51 mars 1696, où il fut reçu docteur de Sorbonne. Fénelon, qui avait su l'apprécier, le plaça en qualité de précepteur chez le duc de Beauvilliers, et en juillet 1697, lui confia le soin de certaines démarches, dans l'affaire du livre des *Maximes*. L'abbé Quinot s'aboucha donc avec l'évêque de Chartres (Paul Godet Des Marais); et à la suite de cet entretien, l'archevêque de Cambrai recut des propositions d'accommodement ayant pour but d'éviter l'appel à Rome. Du reste, Quinot demeura chez le duc de Beauvilliers jusqu'à la fin de 1705, époque où le duc perdit ses deux fils. Le cardinal de Noailles, qui désirait fort de renouer ses anciennes liaisons avec Fénelon, entremit l'abbé Quinot pour négocier cette réconciliation. Vers le même temps, notre abbé obtint une chaire de théologie en Sorbonne et devint même syndic de la faculté. Désigné pour concourir à l'examen de la *Théologie* de Habert, il fut rayé de la liste des censeurs, parce qu'au mois d'août 1712, il avait approuvé l'écrit de Gaillande, intitulé: *Eclaircissements sur quelques ouvrages de théologie*. Il était depuis 1708 bibliothécaire du collège Mazarin, place jugée incompatible avec celle de professeur; aussi finit-il par se démettre de sa chaire après la mort de Louis XIV. On a dit de lui qu'il soufflait le froid et le chaud; en effet, on l'entendit tour à tour parler pour et contre la constitution *Unigenitus*. On ne sait pas au juste la date de sa mort; mais comme le catalogue de la bibliothèque Mazarine porte qu'il a été bibliothécaire jusqu'au 14 août 1722, on peut croire que sa vie a cessé vers cette époque.

R

RAGLAN (J. Fitzroy Somerset, lord), né en 1788, servit d'abord dans l'armée anglaise en Espagne, et se fit remarquer de Wellington, qui le nomma son aide-de-camp et son secrétaire. Plus tard, en France, il prit part, comme lieutenant-colonel, à la bataille de Toulouse. Il eut un bras emporté à la journée de Waterloo. Élu à la chambre des communes en 1818, il fut, durant la paix, secrétaire de la direction de l'artillerie, major-général, puis enfin directeur-général de l'artillerie. En 1854, on lui confia le commandement en chef des forces britanniques dans l'Orient. Là, Raglan dressa, avec le maréchal Saint-Arnaud, le plan de l'expédition de Crimée. Il concourut glorieusement à la bataille de l'Alma, au siège de Sébastopol et à la journée d'Inkermann, à la suite de laquelle la reine d'Angleterre lui conféra la dignité de feld-maréchal. Lord Raglan, qui avait été élevé à la pairie en 1852 avec le titre de

baron, ne jouit pas longtemps de ces honneurs si bien mérités. Il est mort, de maladie, en 1855, sur le théâtre même de la guerre.

RAGUSE (duc de). Voyez MARMONT.

RAOUL - ROCHETTE (Désiré), né à Saint-Amans (Cher), en 1790, fut d'abord professeur au lycée de Louis-le-Grand, puis suppléant de M. Guizot à la chaire d'histoire moderne, faculté des lettres de Paris, puis (1816) membre de l'Institut (académie des inscriptions et belles-lettres), qui avait couronné, quatre ans auparavant, son *Histoire critique de l'établissement des colonies grecques*. Il est mort le 9 juillet 1854. Cet homme illustre a publié un grand nombre d'ouvrages importants parmi lesquels nous nous bornons à citer, outre l'ouvrage dont il vient d'être parlé et qui forme 4 vol. in-8°: *Trois Discours prononcés pour l'ouverture du cours d'histoire moderne* (1814-1816) sur *Charlemagne*, sur *les croisades*

et sur les heureux effets de la puissance temporelle des papes; Monuments inédits d'antiquité figurée; Peintures antiques inédites, 1856; Lettres sur la Suisse, réimprimées plusieurs fois; Cours d'archéologie 1828-1855; Notices sur plusieurs membres de l'Académie des beaux-arts. On lui doit une nouvelle édition du *Théâtre des Grecs*, de Brumoy, et une traduction de *l'Italie avant la domination romaine*, par Micali. Il a, de plus, fourni divers articles à la *Biographie universelle*. Il était, depuis 1818, conservateur du cabinet de médailles, des pierres gravées et des antiques à la Bibliothèque de la rue Richelieu. Raoul-Rochette n'était pas seulement un savant du premier ordre; c'était encore un homme d'un très-beau caractère et d'une grande noblesse d'âme.

RAUCOU (de). Voyez BAZIN.

RÉCAMIER (Joseph), né en 1774, fut longtemps considéré comme l'un des médecins praticiens les plus célèbres de France. Médecin en chef de l'Hôtel-Dieu de Paris, professeur de clinique à la Faculté et au Collège de France, il était signalé sans cesse pour ses cures heureuses et pour ses brillants succès dans les cas les plus graves. C'était un homme fort honorable et sincèrement religieux. Ses devoirs de professeur et les soins qu'il donnait à sa nombreuse clientèle, ne lui permirent pas d'écrire beaucoup. On lui doit pourtant deux ouvrages : l'un sur le *traitement du cancer*, 1829, l'autre sur le *cholera-morbus*, 1852. Le professeur Récamier est mort en 1852.

REGNAULT (J.-B.), né à Paris en 1754, s'engagea d'abord comme mousse. Au retour de ses courses maritimes, il fut remarqué par un peintre qui l'emmena à Rome, où l'ex-mousse remporta, à l'âge de vingt ans, le grand prix pour un tableau intitulé *Alexandre et Diogène*. L'Académie de peinture, pour laquelle il avait composé *Andromède et Persée*, ainsi que *l'Education d'Achille*, se l'associa en 1783. Entre les beaux et grands ouvrages qu'il exécuta, on admire surtout le *Déluge*, qui mérite d'être comparé à celui de Poussin. Sous l'Empire, il mit au jour plusieurs tableaux ayant un caractère politique. Tel fut le *Triomphe de la Paix*, œuvre aussi très-digne de haute estime. Enfin on doit encore au baron Regnault : *Mars désarmé par Vénus*, *Socrate et Alcibiade chez Aspasia*, *la Mort d'Adonis*, etc. Ce peintre célèbre, qui compta Géricault et Hersent parmi ses élèves, est mort en 1829. Sa manière est gracieuse et douce; mais on lui reproche de manquer quelquefois de vigueur et d'énergie.

REGNAULT-WARIN (Jean-Baptiste-Joseph-Philadelph), écrivain très-multiple, né à Bar-le-Duc le 25 décembre 1775. A peine sorti de l'enfance et avant d'avoir achevé ses études, il se mit à composer pour le théâtre et pour la politique. Il trouva des lecteurs, et séduisit par cette apparence de renommée, il quitta ses montagnes pour aller briller à Paris. On lui donna place parmi les rédacteurs de la *Bouche de fer*, et, comme ses collègues, il eut une certaine part à la triste journée du 1^{er} août 1792; après quoi il devint secrétaire du commandant de la police de Verdun, puis employé à l'état-major de l'armée des Ardennes, sous l'ajutant-général Sionville. Il eut le talent de s'éclipser pendant la Terreur, et se remit à écrire. Son *Cimetière de la Madeleine*, roman royaliste où sont décrits les malheurs de Louis XVI et de la famille royale, eut un grand succès et valut à l'auteur les haines du parti révolutionnaire. Ce livre fut saisi par la po-

lice; et l'auteur, incarcéré, ne dut sa liberté qu'à M^{me} Bonaparte, épouse du premier consul, qui avait lu le roman et en avait été attendrie. Regnault alors écrivit des livres beaucoup moins significatifs, et ne reprit une couleur politique qu'à la Restauration, en faveur de laquelle il publia quelques brochures qui ne firent pas sensation; ce qui décida Regnault à se rejeter dans le parti contraire. Vers les dernières années de sa vie, il concourut à la rédaction du journal *le Temps*, et acheva sa carrière dans un réduit malheureux, pour mourir en novembre 1844 à l'hôpital de la Pitié. La série de ses ouvrages est longue; voici les principaux : *Éléments de politique*, 1790; *la Constitution française mise à la portée de tout le monde*, 2 vol. in-8°, Paris 1791; *Eloge de Mirabeau*; *Vie de J. Pétion, maire de Paris*; *Cours d'études encyclopédiques*; *la Caverne de Strozzi*; *Roméo et Juliette*, roman historique; *le Cimetière de la Madeleine*, 4 vol. in-12, Paris 1800; cet ouvrage, qui a eu plusieurs éditions, fut traduit en plusieurs langues; *la Jeunesse de Figaro*; *le Tonneau de Diogène*, 2 vol. in-12; *les Prisonniers du Temple*, suite du *Cimetière de la Madeleine*, 3 vol. in-12; *le Paquebot de Calais à Douvres*, roman politique et moral, in-12, 1802; la police n'en permit la publication qu'avec de nombreux cartons; *Spinalba*, roman, 4 vol. in-12, 1803; *l'Homme au masque de fer*, 4 vol. in-12, 1804; *Loisirs littéraires*, 1804; M^{me} de Maintenon, 4 vol. in-12; *Henri II, duc de Montmorency, maréchal de France*, roman historique, in-8°, 1815; *l'Esprit de Staël*, 2 vol. in-8°; *Biographie héroïque*, in-12, 1818; *Mémoires et Correspondance de l'impératrice Joséphine*, 2 vol. in-8°; ce livre a été désavoué par le prince Eugène Beauharnais; *les Carbonari*, ou *le Livre de sang*, 2 vol. in-12; *Mémoires pour servir à la vie de Lafayette*, 2 vol. in-8°, 1824; *Chronique indiscret* du xix^e siècle, in-8°, 1825.

REISET (Antoine, vicomte de), naquit à Colmar en 1775, s'enrôla comme simple soldat en 1795 et servit d'abord sous Kléber. Il dut tous ses grades à des actions d'éclat. En 1800, à l'affaire de Schwandstadt, il fit lui-même prisonnier le général ennemi; en 1804, à Iéna, il enlevait de sa main le prince Auguste de Prusse; en 1812, en Espagne, il soutint, à la tête du régiment dont il était colonel, l'effort de toute l'avant-garde de Wellington. Dresde, Mayence, furent aussi les témoins de ses hauts faits d'armes. Elevé au grade de lieutenant-général, il commanda, de 1822 à 1828, le corps d'occupation de l'armée française en Catalogne, et par sa prudente énergie sut maintenir la tranquillité dans ce pays toujours agité. Son nom est inscrit avec gloire sur l'arc de triomphe de l'étoile. Louis XVIII donna le titre de vicomte à Reiset, qui avait déjà reçu de Napoléon celui de baron. Il est mort en 1836.

RENOUARD (Antoine-Augustin), né à Paris en 1765, fut d'abord grand amateur de livres, tout en exerçant comme son père la profession de fabricant d'étoffes de gaze. Le goût de livres l'emporta bientôt et fit de lui un imprimeur-libraire. Dès l'an 1792, Renouard publia une suite d'éditions de bons ouvrages français et latins, qui ne tardèrent point à être considérés comme des modèles de correction élégante. Ces éditions, souvent enrichies de gravures dues aux meilleurs maîtres, portent pour symbole une ancre surmontée d'un coq. Au mérite d'éditeur, il voulut joindre le titre d'auteur, et mit au jour des œuvres bibliographiques fort estimées, savoir : *Catalogue de la bibliothèque d'un amateur*, 1819;

Annales de l'imprimerie des Alde, in-8°, 1825; *Annales de l'imprimerie des Estienne*, 1857 et 1845. Devenu, après 1850, maire de l'un des arrondissements de Paris, Renouard est mort en 1855.

RIBERA (le bienheureux Jean de) naquit à Séville en mars 1532. Lorsqu'il eut terminé ses humanités, il alla continuer ses études à l'Université de Salamanque. Il embrassa l'état ecclésiastique et reçut l'ordre de la prêtrise en 1557. Bientôt après, Philippe II, roi d'Espagne, le nomma à l'évêché de Badajoz. Le pape Paul IV, en raison des éminentes vertus et du profond savoir du jeune prélat, confirma cette promotion, quoique Ribera n'eût pas atteint l'âge canonique pour l'épiscopat. Il gouverna son diocèse avec tant de succès, que le souverain pontife l'éleva à la dignité de patriarche d'Antioche et le transféra à l'archevêché de Valence en 1569. Ce poste éminent était très-difficile à remplir. Les Maures subjugués conservaient, en vertu des traités, leurs biens, leurs mœurs et leur religion. Ils étaient nombreux à Valence; et le mélange des deux religions était cause de beaucoup de désordres parmi les catholiques. Le zélé archevêque donna tous ses soins à y porter remède et obtint des résultats consolants pour son âme dévorée de l'amour de Dieu et du prochain. Habile dans la science des livres sacrés, il fit un commentaire sur les épîtres de saint Pierre. Cet homme apostolique est mort le 6 janvier 1611. La ville de Valence lui fit de magnifiques funérailles. Plusieurs miracles rendirent son tombeau célèbre. Cette manifestation de la puissance divine par l'intercession du pieux personnage fut reconnue juridiquement; et le pape Pie VI mit le saint archevêque de Valence au rang des bienheureux. Cette béatification fut prononcée le 50 août 1796.

RICHARDOT (Didier) vint au monde à Langres le 29 janvier 1769. Porté dès son plus jeune âge vers l'état ecclésiastique, il fit ses études théologiques au séminaire Saint-Nicolas à Paris; et après avoir suivi les cours de Sorbonne, il fut reçu docteur *in utroque jure*. Quand vint la révolution, il n'était pas encore sous-diacre; il aurait pu, cédant aux conseils de ses amis et même aux instances de son père, se créer une position dans le monde. Il aimait mieux obéir à la voix qui l'appelait vers l'état fort périlleux alors du sacerdoce. Il quitta donc la France pour se rendre à Turin. Là, il trouva le P. de Diesbach, de colonel calviniste devenu jésuite fervent et habile prédicateur. Richardot, à l'exemple de cet ami illustre, résolut d'entrer dans la Compagnie de Jésus. Il partit pour la Russie; et le 24 août 1792, il était au noviciat de Polotzk. Après six années d'études et d'épreuves, il fut promu à la prêtrise. Durant les vingt années suivantes, il fut, dans l'université même de Polotzk, au collège de Mohilow et d'Orcha, régent, préfet des études et supérieur. Possédant la langue polonaise aussi bien que le français, il prêcha pendant treize ans, dans cette contrée, avec un succès incontestable. Le P. Richardot s'était d'ailleurs familiarisé, non seulement avec les langues anciennes et plusieurs idiomes modernes, mais aussi avec les sciences historiques et leurs problèmes les plus ardues. Quand nos armées, en 1812, envahirent la Russie, ce fut le P. Richardot qu'on chargea d'entrer en relation avec les troupes russes et françaises qui stationnaient autour de Polotzk. Messager de la charité, il sut se faire écouter de part et d'autre avec confiance. Le maréchal Gouvion Saint-Cyr, entre autres, lui témoigna

beaucoup d'estime, et fut heureux de lui en donner des preuves, ainsi qu'à ses confrères des mêmes parages. Mais la Compagnie de Jésus, longtemps accueillie et favorisée dans l'empire russe, cessa de l'être sous le règne d'Alexandre I^{er}, dont les conseillers, bien plus hostiles que lui, frappèrent les Jésuites d'un arrêt de proscription. Le P. Richardot revint alors en France, fut successivement missionnaire en Picardie, supérieur d'un collège à Dole et d'une maison de mission à Laval. De 1828 à 1830, nouvelles épreuves pour cet apôtre si dévoué. Après un séjour de sept mois en Suisse, il repartit, en mars 1851, pour la Gallicie polonaise, où l'infatigable vieillard poursuivit pendant dix-sept ans ses labeurs évangéliques. L'année 1848 le ramena en France, et il fut envoyé à Metz, où il passa les six derniers mois de sa vie, qui se termina le 13 mai 1849. Cette existence, si remplie par les labeurs du saint ministère, semble n'avoir point réservé au P. Richardot de loisirs pour écrire; et pourtant il a laissé quelques œuvres d'un mérite réel, entre autres, une *Histoire de l'empire d'Assyrie*, où, l'un des premiers, il a su réfuter comme fautive la longue suite des rois de Ninive qui donnait à cet empire une antiquité tout-à-fait chimérique.

RIGOLLOT (Marcel-Jérôme), fils d'un médecin renommé de la ville d'Amiens, naquit à Doullens le 30 septembre 1786. Dès l'âge de 17 ans, il suivait à Paris les cours de l'école de médecine; et bientôt il fut en état de servir comme chirurgien sous-aide dans les hôpitaux militaires. Il avait vingt ans à peine, lorsqu'il fut placé en la même qualité dans la 52^e demi-brigade d'infanterie de ligne. Pourvu du diplôme de docteur en 1809, il quitta le service militaire pour revenir exercer sa profession à Amiens. Mais bientôt, il dut rentrer dans l'armée comme médecin de première classe. Il ne revint en ses foyers qu'au moment où le corps d'armée dont il faisait partie se replia sur Paris. Rigollot avait, pendant son absence, été nommé médecin du dépôt de mendicité de la Somme. En 1820, on lui confia les fonctions de médecin de l'Hôtel-Dieu. C'est là que, depuis cette époque jusqu'à sa mort, il enseigna la matière médicale et la thérapeutique, comme professeur de l'école secondaire de médecine. Le docteur Rigollot n'était pas seulement médecin distingué; il s'était livré encore avec succès aux études d'archéologie et de numismatique. Les ouvrages qu'il a laissés sont tous ou presque tous relatifs à ces deux branches de la science historique. Citons : 1^o *Monnaies inconnues des évêques des innocents, des fous et de quelques autres associations singulières*, in-8°, Paris 1837; 2^o *Essai historique sur l'art du dessin en Picardie, depuis l'époque romaine jusqu'au xvi^e siècle*, publié dans les *Mémoires de la Soc. des ant. de Picardie*, 1840. On lui doit encore les opuscules suivants : *Deux Mémoires sur l'ancienne ville des Gaules qui a porté le nom de Samarobrica*, in-8°, Amiens 1827-1828; *Notice sur une feuille de dyptique d'ivoire représentant le baptême de Clovis*, in-8°, Amiens 1852; *Discours sur les académies et un Essai sur une mannaie d'or frappée sous les Mérovingiens et portant le nom de l'église de Saint-Martin-aux-jumaux d'Amiens*. Ce discours et cet essai se trouvent dans le tome I des *Mém. de l'Acad. d'Amiens*. Le docteur Rigollot, qui a fourni à M. G. Rembault le sujet d'une notice biographique intéressante, est mort le 31 décembre 1854. (Voyez le *Bulletin de la Soc. des ant. de Picardie*, année 1854, n^{os} 3 et 4.)

RIO (Nicolo de), issu d'une noble et ancienne famille, naquit à Padoue le 15 août 1758. Sagement dirigé par son père et confié aux soins de deux précepteurs habiles, dont l'un appartenait à la compagnie de Jésus, il fit des progrès rapides. Quand il dut faire un choix parmi les applications scientifiques, sa prédilection le porta vers la minéralogie, qu'il cultiva toute sa vie sans négliger les sections variées de la science générale. Sa première production fut, à ce qu'il paraît, un mémoire sur la formation de quelques collines glaiseuses du Frioul, 1791, lu en séance de l'Académie de Padoue, mais non publié. Peu de temps après, il inséra dans un recueil périodique des observations sur la vallée de Valdayne, que Fortis traduisit en français et publia dans le tome premier de ses mémoires d'histoire naturelle. En 1798 il fit paraître son *Introduction à la chimie*, ouvrage qui produisit alors une véritable sensation dans le monde studieux, mais qui perdit bientôt son influence, grâce aux merveilleux travaux des Lavoisier, des Fourcroy, etc. Vint ensuite l'*Essai sur la dénomination et la classification des odeurs*, qui fut accueilli aussi avec beaucoup de faveur. Il serait long d'énumérer ici la série des écrits du comte de Rio, qui sont au nombre de plus de cinquante. Contentons-nous d'en citer encore quelques uns : *De l'origine des pierres roulées*, 1808; *Notice sur son cabinet minéralogique*, 1812; *Observations minéralogiques sur la mine d'Agordo et autres lieux au territoire de Bellune*, 1817; *Sur la perle euganienne*, 1825; *Sur la poterie économique fabriquée à Ponte-di-Brenta*, 1851; *Orictologie euganienne*, 1856, etc., etc. Nicolo de Rio, homme lettré autant que savant, a écrit aussi quelques livres historico-littéraires, comme : *Necrologie de l'abbé Girolamo Romano*, 1842, et *Journal de la littérature italienne*, en collaboration avec son frère Girolamo, 64 vol. in-8°. Il est mort président de l'Académie de Padoue, le 13 février 1845.

ROBIN (Louis-François) naquit à Braquemont (Normandie,auj. Seine-Inférieure), le 16 octobre 1789. Vicaire, puis curé de N.-D. du Havre, il dirigea cette paroisse avec une haute sagesse jusqu'en 1856. Le 25 mai de cette année, il fut nommé évêque de Bayeux. Durant les dix-neuf années de son épiscopat, M. Robin ne cessa point de montrer le caractère le plus conciliant uni à la vie la plus sainte. Ce diocèse important se ressentira longtemps encore de sa bonne administration. Vénéré de son vivant, regretté après sa mort, qui eut lieu le 29 décembre 1855, il a fait un testament dans lequel il assigne des legs considérables aux principaux établissements de charité et de religion du diocèse. L'oraison funèbre de ce saint évêque a été prononcée, lors de ses obsèques, par un orateur éloquent, M. l'abbé Hugot, chanoine de Bayeux.

RODE (Pierre), né à Bordeaux en 1775, montra de bonne heure des dispositions extraordinaires pour la musique. Présenté, à peine âgé de treize ans, à Viotti, le célèbre violoniste, il le charma tellement que ce grand maître voulut le former lui-même. Aussi Rode devint-il bientôt un artiste de haut mérite. Dès la fondation du Conservatoire, il y fut employé et y créa l'enseignement du violon. Alors aussi il fut premier violon de la musique des consuls. Cet homme habile, qui se distingua non moins par son caractère bienfaisant que par son talent musical, a composé des morceaux de musique d'une grande valeur, et a publié, avec Baillot, une méthode de violon pour le Conservatoire. Il est mort en 1850.

ROGERS (Samuel), fils d'un riche banquier de la cité de Londres, naquit en 1762. Il s'appliqua à la culture des lettres et surtout de la poésie. On le place à côté d'Olivier Goldsmith pour le naturel de la pensée et le charme simple de l'expression. Mort en 1855, Samuel Rogers est auteur des *Plaisirs de la mémoire*, 1792, gracieux poème réimprimé plus de vingt fois, dont il existe une traduction en vers français par M. Albert de Montémont. On lui doit encore la *Vie humaine*, 1820; *l'Italie*, 1822; plus, des poésies diverses, des odes, des épitres.

ROHRBACHER (l'abbé René-François) naquit à Langatte, au diocèse de Nancy, dans le département de la Meurthe, le 27 septembre 1789. Il se destina de bonne heure à l'état ecclésiastique. Après avoir achevé ses humanités comme il put, presque sans maîtres, il entra au grand séminaire de Nancy, où il fut ordonné prêtre le 21 septembre 1812. Il fut quelque temps vicaire à Wibersviller, et ensuite à Lunéville, poste plus important, qu'il quitta au bout de huit ans pour faire partie d'un corps de missionnaires diocésains. Là, pendant l'intervalle des missions, il se tenait au courant de tous les bons ouvrages qu'on publiait en France et en Allemagne. Il lisait le *Catholicisme* de Mayence; *l'Histoire de la Religion de Jésus-Christ*, par Stolberg; et la *Restauration de la science politique*, par Haller. Il écrivit à ce dernier au sujet de son livre, lui demandant s'il en avait bien saisi le sens; l'auteur lui répondit : « Je voulais tracer d'une manière philosophique la nature et l'organisation d'un empire spirituel. Le magnifique exemple s'est trouvé sous mes yeux, et la réalité a surpassé de beaucoup le modèle idéal de mon imagination. » Sur ces entrefaites, M. de Lamennais était traduit en police correctionnelle, parce qu'il soutenait les doctrines et les prérogatives du Saint-Siège. M. Rohrbacher le voyait tout seul ou à peu près; il se joignit à lui, et commença dès lors à réaliser son plan d'histoire ecclésiastique dont l'ouvrage de Haller lui avait donné la première idée. Il se proposait de « présenter courageusement la cause de Dieu et de l'Eglise dans tout son ensemble, en appréciant les faits et les doctrines particulières d'après la doctrine du Saint-Siège, règle une, connue et toujours la même. » Il travailla dans ce sens soit à Paris, soit en Bretagne, où il accompagna M. de Lamennais et où il demeura jusqu'en 1855. Lorsque ce génie puissant mais orgueilleux affligea l'Eglise par le scandale d'une chute dont il ne s'est pas relevé, l'abbé Rohrbacher se sépara de lui et resta invariablement fidèle à la cause qu'ils avaient d'abord suivie ensemble. Professeur pendant un grand nombre d'années au grand séminaire de Nancy, c'est dans cette ville qu'il fit imprimer la première fois son *Histoire de l'Eglise catholique*. Pour la seconde édition, comprenant que le séjour de la capitale lui offrirait des ressources qu'on ne saurait trouver en province, il alla frapper à la porte du séminaire du Saint-Esprit, où le vénérable M. Libermann lui offrit l'hospitalité. Il y est resté huit ans, donnant à tous l'exemple des vertus sacerdotales et d'un zèle vraiment apostolique. Si parfois il était rude d'aspect, on était surpris de le trouver doux de cœur et plein d'humilité. Il méditait encore de grands travaux philosophiques et historiques, lorsque la mort vint le frapper, sans le surprendre, le 17 janvier 1856, dans les sentiments de la piété la plus profonde. Voici la liste des ouvrages de M. l'abbé Rohrbacher dans l'ordre où il l'a lui-même dressée : 1° *Caté-*

chisme du sens commun. « Ce livre a pour but d'éclaircir les questions fondamentales entre la raison et la foi, la philosophie et la théologie, afin que les catholiques puissent s'entendre à cet égard et marcher désormais unis. 2° *Lettre d'un membre du jeune clergé à Mgr l'évêque de Chartres.* 3° *La Religion méditée*, 2^e édition, Paris 1852, 2 vol. in-18. Ces méditations sont écrites avec beaucoup de simplicité et dénotent un grand esprit de foi. 4° *Des rapports naturels entre les deux puissances*, Besançon, 1858, 2 vol. in-8°. Dans cet ouvrage, M. Rohrbacher expose, discute et rétablit sous leur véritable jour une foule de faits altérés et mal interprétés par les écrivains protestants et gallicans; il y réhabilite la mémoire de certains papes dont on avait méconnu jusqu'ici le zèle, le courage et la sainteté. 5° *De la grace et de la nature*, Besançon, 1858, broch. in-8°. Cet opuscule résume avec clarté et exactitude la doctrine catholique sur la grace et la nature; il fut écrit à effet de redresser certaines idées peu exactes que M. de Lamennais se faisait sur cette grave matière. 6° *Motifs qui ont ramené à l'Eglise catholique un grand nombre de protestants et autres religieux*, troisième édition. 7° *Tableau des principales conversions*, etc., troisième édition. 8° *Histoire universelle de l'Eglise catholique*, 29 vol. in-8°, première édition, Nancy, 1842-1849; deuxième édition, Paris, 1849-1855. Cet ouvrage, qui a provoqué une polémique assez vive, a certains défauts, mais « il s'en faut, dit un bon critique, que le livre manque de mérite même littéraire. Le plan, admirablement conçu, est exécuté avec une grande netteté; toutes les parties en sont bien liées. A travers des négligences et des apâtres de style qui ne nuisent jamais à la vigueur du récit, on trouve fréquemment des pages de la plus haute éloquence, tout à fait dignes de cette vaste conception, qui a pour but de nous montrer Dieu gouvernant le genre humain, depuis l'origine jusqu'à la fin des temps, par le moyen de son Eglise divinement inspirée. » 9° *Vie des Saints pour tous les jours de l'année*, à l'usage du clergé et du peuple fidèle, 6 vol. in-8°, 1852. L'ouvrage, plein d'une simplicité naïve, est propre à nourrir la piété; mais il est écrit d'un style dur et quelquefois incorrect: on voit que l'auteur était déjà vieux et fatigué lorsqu'il l'a composé. 10° En manuscrit: *Justification des doctrines de M. l'abbé de Lamennais contre une censure imprimée à Toulouse.*

ROMAGNESI (Antoine-Joseph-Michel), issu d'une famille originaire d'Italie, fut un compositeur et un éditeur distingué de musique. Né à Paris en 1781, il occupa d'abord quelques emplois dans l'administration; mais il les abandonna en 1816 pour se livrer tout entier à la musique. Il s'est surtout attaché au genre de la romance, où il excellait et auquel son nom est resté attaché. Il en a publié un grand nombre qui eurent beaucoup de vogue. Romagnesi est mort en 1850.

ROOTHAN (), général de la Compagnie de Jésus, naquit à Amsterdam le 23 novembre 1783. Ce fut en Russie qu'il entra dans l'ordre de Saint-Ignace, qui y était alors établi, sous la protection du souverain pontife Pie VII. Il professa la rhétorique en 1812. Sommé de quitter la Compagnie qui venait aussi d'être supprimée dans l'empire russe, il fut déporté, avec cinq ou six de ses compagnons, jusqu'aux frontières de la Galicie autrichienne. Plus tard, il accompagna le P. Pro-

vincial à Paris et à Saint-Acheul. En 1825, il fut nommé recteur du collège de Turin; en 1829, il devint vicaire provincial d'Italie et enfin général le 9 juillet 1829. Le P. Rootan a créé la Compagnie huit nouvelles provinces. Modèle de toutes les vertus, cet homme éminent par la science et par l'esprit administratif s'est éteint dans le Seigneur le 8 mai 1853.

ROQUEPLAN (Camille), peintre de genre, né à Mallemort près d'Arles en 1802, manifesta, dès sa première jeunesse, une vocation artistique que son père, amateur éclairé, reconnut et seconda bientôt. Le jeune Camille eut pour maîtres deux peintres célèbres, Abel de Pujol et Gros. Ce ne fut pourtant qu'en 1827 qu'il commença à se faire remarquer. Ses œuvres brillent surtout par la couleur et le sentiment. Revenu des Pyrénées, où il avait fait un voyage pour sa santé, il adopta une façon nouvelle, un coloris moins vif mais plus rapproché de la nature. C'est alors qu'il traita de préférence les sujets empruntés à la vie montagnarde. On cite de lui un *Soleil couchant* exposé en 1822; la *Marée de l'équinoxe*; l'*Antiquaire*; *Quentin Durward*; *Van Dyck à Londres*. C. Roqueplan est mort en 1855.

ROQUES (Joseph), auteur de la *Phytographie médicale* et de l'*Histoire des champignons comestibles vénéneux*; est mort à Montpellier en 1850, dans un âge assez avancé. Roques avait été le médecin de l'impératrice Marie-Louise.

ROSMINI-SERBATI (Antoine de), né à Roveredo (Tirol) le 11 avril 1797, fut l'un des plus célèbres écrivains de l'Italie. Savant ecclésiastique, il devint le conseiller intime du pape Pie IX, puis ministre de l'instruction publique et des cultes dans le ministère dont Rossi était président. Voici l'indication de ses principaux ouvrages: *Oposcoli filosofici*, 2 vol. in-8°; *Nuovo saggio sull'origine delle idee*, 3 vol. in-8°; c'est une réfutation des doctrines de Condillac; *Logica*, *Psicologia*, *Coscienza morale*, la *Filosofia del Diritto*, la *Risposta al Nuovo Eusebio Cristiano*, la *Costituzione secondo il Diritto sociale*, etc., etc. Rosmini a laissé en outre de nombreux ouvrages manuscrits, entre autres une *Teosofia*. Il est mort en 1853.

ROULERS (Adrien), né à Lille, professa la poésie à Douai, au collège de Marchiennes, puis revint à Lille en qualité de curé de Saint-Sauveur. Une peste ayant éclaté en 1597, il y succomba en donnant des soins à ses ouailles. Adrien Roulers est auteur d'une tragédie latine intitulée *Marie Stuart*, représentée en 1593 aux fêtes de saint Remi par les étudiants du collège de Marchiennes, et imprimée à Douai, même année, in-4°. Cette pièce est dédiée à Antoine Plondel, seigneur de Cuincy, zélé protecteur des lettres. Voir Paquot, *Mémoires*, xvii, 154. On a comparé l'auteur à Sénèque dans le distyque suivant:

*A veteri Seneca nomen hic distinguitur mox;
Ficta velus narrat carmine, facta nomen.*

ROUSSIN (Albin-Reine), fils d'un avocat au parlement de Bourgogne, naquit à Dijon en 1781. A douze ans, il s'engagea comme mousse, et se mit à même, par son courage et sa tenacité à l'étude de la science maritime, d'arriver aux grades supérieurs. Embarqué comme enseigne sur la *Sémillante*, il prit part à plusieurs combats dans les mers des Indes, de 1805 à 1808, et s'y fit remarquer. En 1810, il se distingua glorieusement au célèbre combat du Grand-Port (île de France). Ce haut fait d'armes lui valut le grade de capitaine de frégate

et la décoration. De 1812 à 1814, il harcela habilement la marine anglaise et lui fit d'importantes captures. A la paix, il explora les côtes de l'Afrique et du Brésil, exécuta d'excellentes cartes de ces parages, et fut nommé en 1821 membre de l'Académie des sciences et du Bureau des longitudes. Contre-amiral en 1822, il eut le commandement de l'escadre française dans les mers du Sud, et obtint en 1828, du gouvernement brésilien, une réparation complète des dommages causés par lui à notre commerce. En 1851, il força l'embouchure du Tage pour demander au Portugal réparation d'insultes faites à des résidents français : satisfaction fut donnée dans les vingt-quatre heures. Elevé, après cet acte d'énergie, au grade de vice-amiral, et nommé pair de France, il alla à Constantinople en qualité d'ambassadeur, poste qu'il occupa de 1852 à 1859. Il fut ministre de la marine en 1840; mais le mauvais état de sa santé le força d'abandonner le ministère en 1845. Elevé à la dignité d'amiral, il vécut retiré des affaires, et mourut en 1854. Voir une *Notice biographique sur l'amiral Roussin*, par M. Breton, ancien administrateur de la marine.

ROUX (Philibert-Joseph), chirurgien en chef de l'hôtel-Dieu de Paris, membre de l'Institut, officier de la Légion d'honneur, naquit à Auxerre en 1780. Son père le destina de bonne heure à la médecine qu'il pratiquait lui-même avec succès; mais un ordre de réquisition pour l'armée de Sambre-et-Meuse vint tout à coup le surprendre au milieu de ses études et jeter sur son avenir médical les inquiétudes les plus grandes. Ce fut en effet le sac au dos et comme soldat qu'il quitta sa ville natale, à peine âgé de seize ans. Il resta peu de temps à l'armée; il obtint, comme faveur, d'être attaché en qualité de chirurgien-auxiliaire à l'un des hôpitaux établis sur les bords du Rhin. Bientôt après, il fut envoyé à Aix-la-Chapelle, où il fit un assez long séjour. C'est en 1797 qu'il vint à Paris, où il ne tarda pas à faire la connaissance du célèbre Bichat, dont il devint par la suite le plus fidèle ami et qui l'associa à ses travaux. En 1801, il remportait un premier prix aux Ecoles de santé, et en 1802, il disputait au concours une place de médecin d'hôpital à Dupuytren, à cet ému qu'il devait rencontrer si souvent dans l'avenir sur son passage. Chirurgien d'un hôpital en 1806, à vingt-six ans, il entra au même titre à l'hôpital de la Charité en 1810, à côté de Boyer, dont il devint le gendre. En 1812, on le voit de nouveau aux prises avec Dupuytren; dans cette lutte il suivit de si près son redoutable adversaire, qu'une autre chaire devenue vacante un peu plus tard lui fut décernée par la Faculté tout entière. Les nécessités des concours, les exigences de la pratique en ville et du service des hôpitaux lui laissaient l'esprit assez libre encore pour subvenir à de nombreuses publications. A vingt ans, il aidait Bichat dans la rédaction de l'*Anatomie descriptive*; le cinquième volume de cet ouvrage est tout entier de sa plume. Un peu plus tard il conçut le plan d'un autre traité du même genre; le premier volume seul fut imprimé, mais ne fut pas livré au public. En 1809, Roux publia un volume de *Mélanges de chirurgie et de physiologie*. Sa *Médecine opératoire* n'a pas été terminée. Tout en laissant ses ouvrages didactiques inachevés, Roux a puissamment travaillé à l'avancement de la chirurgie, soit par des créations réelles, soit par des modifications importantes. On lui doit aussi : *Mémoire*

sur la réunion immédiate des plaies après l'amputation, 1814; jusqu'alors, on croyait que les plaies devaient supprimer long-temps avant leur guérison; le mémoire de Roux fit cesser cette erreur. *Parallèle de la chirurgie anglaise avec la chirurgie française*, 1816; deux *Mémoires sur la suture du voile du palais*, 1825, 1850. Roux enseigna là une opération délicate qui remédia à l'infirmité fâcheuse de la division du voile du palais. La science lui est redevable de ces opérations ingénieuses qui ont pour but de remédier aux difformités de la face, et plusieurs autres procédés opératoires, qui depuis longtemps sont du domaine public. C'est le bistouri à la main surtout que ce chirurgien n'avait point d'égal; on peut dire de lui qu'il fut l'opérateur le plus adroit et le moins malheureux de son temps. Outre les qualités qui font le grand chirurgien, Roux possédait celles du cœur : il était bon, serviable, franc, expansif et affectueux. Il mourut à Paris, le 24 mars 1854, âgé de soixante-quatorze ans. Le docteur Malgaigne a fait de lui un bon *Eloge*, lu devant la Faculté de médecine, en sa séance de rentrée de 1855.

ROY (Allard Le), naquit en 1588, fut reçu en 1616 dans la Compagnie de Jésus, et enseigna les humanités pendant environ douze ans. Les trente dernières années de sa vie furent consacrées aux exercices de la chaire et du confessionnal. Il mourut à Liège le 14 décembre 1655, après avoir publié les œuvres qui suivent : *Iter certum cœli et modus efficax ad salutem*, in-16, Tournai 1622; *Compendium vitæ B. Francisci de Borgia*, in-12; Liège 1624; la *Penitence différée*, in-12, Liège 1641; le *Père de famille et ses obligations*, in-4°, Liège 1642; *Notre-Dame de Grace*, ou *Notre-Dame de bon aller et de bon retour*, in-12, Liège 1651; la *Vertu enseignée par les oiseaux*, in-12, Liège 1655; la *Sainteté de vie tirée de la considération des fleurs*, in-12, Liège 1653; *Instruction pour passer dévotement les dimanches et fêtes*, in-12, Liège 1655. Il a en outre traduit du latin en français les deux ouvrages suivants du P. Jean Roberti, jésuite : 1° la *Vie de saint Lambert, martyr, évêque de Tongres, patron de la cité et pays de Liège*, in-12, Liège 1654; 2° *Liège catholique*, in-16, Liège 1654.

ROY (Elisa). Voyez LARIBOISIERE.

ROY (François Le), né en 1592, entra dans la Compagnie de Jésus le 10 octobre 1611. Successivement professeur d'humanités, de philosophie et de théologie en l'Université de Douai, il prêcha en outre avec réputation et succès dans plusieurs villes de la Flandre-Wallonne. Enfin sa bonne renommée fut cause que le général de l'ordre le fit venir à Rome et l'institua son théologien. Il lui confia aussi la censure des livres composés par les Pères de l'assistance d'Allemagne. Après avoir rempli ces fonctions pendant plus de vingt ans, le P. Le Roy mourut au collège romain en 1679 ou 1680. On a de lui : *Templum sapientiæ, seu Dissertatio mystagogica: in qua de templo sapientiæ.... partim disseritur*, in-f°, Lille 1664; *Occupatio animæ Jesu-Christo crucifixo devotæ, complectens varia exercitia, ad recolendam.... Domini Nostri passionem*, in-4°, Prague 1666; *Porticus Salomonis, sapientiæ templo, sublimioris academici.... ad instar, adjectus*, in-f°, Liège 1668; *Exercitationes theologiciæ adversus hæreses avi præsentis....* in-8°, Liège 1680.

ROZAVEN (Jean-Louis de Leissègues de), d'une famille bretonne distinguée, naquit à Quimper le 9 mars 1772. Dirigé par son oncle le P. de Leissègues, ancien jésuite, il le suivit dans son exil en 1792. Après un séjour assez bref à Londres, ils se rendirent dans le duché de Clèves; puis le jeune Rozaven alla au séminaire qui venait de se former à Bruxelles pour les jeunes ecclésiastiques français. Là il fut ordonné sous-diacre; mais bientôt forcé de fuir encore par l'approche des armées françaises, il rejoignit son oncle, et reçut le diaconat, ainsi que la prêtrise, à Buzen, ancienne maison des Jésuites, non loin de Paderborn. Peu de temps après, il fut admis dans la Société des PP. du Sacré-Cœur. Vers la fin de 1799, il accompagna en Angleterre l'abbé de Broglie, envoyé pour établir à Kensington un pensionnat de jeunes catholiques anglais. En 1804, il passa en Russie, et fut admis dans l'Institut de Saint-Ignace le 28 mars de la même année. Tout en se livrant avec zèle et succès aux travaux du saint ministère, il remplissait les fonctions de préfet des études au collège de Saint-Petersbourg, où il enseignait la philosophie. Mais un élève des Jésuites, le jeune prince Galitzin, ayant embrassé la religion catholique, son oncle, qui était ministre des affaires étrangères, en fut si irrité qu'il trama

toutes sortes d'intrigues contre la Compagnie de Jésus et finit par obtenir son expulsion de l'empire russe. L'ukase de bannissement, daté du 15 décembre 1815, ne donnait que vingt-quatre heures aux Jésuites pour quitter leur maison. Jusqu'en 1820, les PP. purent demeurer dans la Russie Blanche, d'où ils furent aussi expulsés au mois de février de ladite année. Le P. de Rozaven assista au mois d'octobre suivant à l'assemblée convoquée pour l'élection d'un nouveau général. Dès lors, malgré ses labeurs continuels, il commença à écrire pour la défense des vrais principes. Ainsi en 1820, il fit paraître, sous le voile de l'anonyme : *Quelques Réflexions sur les Réclamations de l'abbé Baston contre l'ouvrage de M. de Maistre*.

RUBINI (J.-B.), fils d'un professeur de musique, naquit en 1795, à Romano, dans le Bergamasque (Italie). Il commença à se faire entendre comme chanteur sur les théâtres de Bergame, de Pavie, de Brescia, de Florence. Ces débuts n'annoncèrent pas la célébrité que ce ténor devait acquérir un jour. C'est à Paris, en 1825, où il se fit entendre pour la première fois, qu'il obtint un grand succès. Il interprétait surtout d'une manière admirable les opéras de Bellini. Sa vogue en Angleterre et en Italie ne fut pas moindre qu'en France. Rubini est mort en 1834.

S

SABATIER (Pierre de), né le 14 novembre 1654, à Vauréas dans le comtat Venaissin, reçut la prêtrise en 1685 et quelques mois après le bonnet doctoral. La compagnie de Saint-Sulpice, en laquelle il fut admis vers la fin de la même année, l'envoya bientôt à Limoges, où il remplit tout à la fois les fonctions de vicaire-général et de directeur du séminaire. Demandé par Fénelon pour le seconder à Cambrai dans la réorganisation de son séminaire, Sabatier ne crut pas devoir quitter le diocèse de Limoges, auquel des liens très-étroits l'attachaient. Il dut pourtant céder enfin aux instances de l'évêque d'Autun et exercer dans ce diocèse les mêmes fonctions qu'à Limoges. Le 15 août 1706, Louis XIV le nomma à l'évêché d'Amiens, qu'il dirigea avec autant de zèle que de sagesse pendant 27 ans, c'est-à-dire jusqu'à sa mort, arrivée le 20 janvier 1755. Le *Gallia christiana* fait remarquer que ce prélat ne sortit de son diocèse que deux ou trois fois et toujours par nécessité : *Totus orbis suis, totum se eis consecravat*.

SAINT-ARNAUD (Leroy de), né à Paris le 20 août 1796, servit d'abord comme garde-du-corps de Louis XVIII dans la compagnie de Grammont. Tour à tour sous-lieutenant aux légions de la Corse et des Bouches-du-Rhône, aux 49^e et 64^e régiments de ligne, il s'éleva ensuite à des grades supérieurs et se signala à plusieurs reprises dans les expéditions d'Afrique. Le maréchal Bugeaud, l'ayant remarqué, le fit son officier d'ordonnance. Au mois d'octobre 1844, il fut nommé colonel du 32^e de ligne et battit les insurgés arabes dans diverses rencontres. Le président de la république de 1848 lui confia le ministère de la guerre. Ce fut lui qui contribua surtout au succès de la journée du 2 décembre. En 1852, Saint-Arnaud fut successivement nommé maréchal de France, séné-

teur, grand-écuyer et décoré de la grande-croix de la Légion d'honneur. En 1854, il laissa le portefeuille du ministère pour prendre le commandement en chef de l'armée d'Orient. Il débarqua en Crimée le 14 septembre; le 20 il livra et gagna la bataille de l'Alma : son plan était de s'emparer de Sébastopol. Il mourut le 29 du même mois. Le maréchal de Saint-Arnaud a laissé un *Recueil de lettres* qui fut publié en 1855. Cette correspondance intime adressée, en grande partie, aux frères de l'auteur, présente beaucoup d'intérêt au point de vue moral et surtout au point de vue historique. On aime à voir cet homme d'une trempe si énergique se montrer animé des meilleurs sentiments religieux et de famille.

SAINTE-ALDEGONDE (Gilles de), issu de l'illustre famille de ce nom, naquit vers la fin du xvi^e siècle. Il n'avait pas encore vingt ans lorsqu'il entra dans la Compagnie de Jésus. On a de lui la traduction en français de l'ouvrage suivant : *Vitæ earum virginum quæ in sæculari statu sanctitate claruerunt*, in-12, Tournai 1640. Nous ne savons pas quand il est mort.

SAINTE-AULAIRE (Louis-Beupoil, comte de), d'une famille périgourdine, naquit en 1778 près de Dole (Bretagne). Bien que sa famille eût émigré à l'époque de la révolution, il demeura en France et y fut élevé. Admis en 1794 à l'Ecole des ponts et chaussées, il y obtint, au bout de deux ans, au concours, la place d'élève géographe. Ses qualités d'homme du monde le firent connaître non moins que ses talents acquis. En 1811, Napoléon le nomma chambellan, et en 1812, préfet de la Meuse. Louis XVIII lui confia en 1814 la préfecture de la Haute-Garonne. Dès 1815, il fit partie de la chambre des députés et suivit la même ligne politique que

M. Decazes, son gendre. Après la révolution de 1850, il s'attacha au gouvernement de juillet, fut successivement ambassadeur à Rome, à Vienne, à Londres, et devint pair de France. On a de lui une *Histoire de la Fronde*, 5 vol. in-8°, Paris 1827. Ce livre lui ouvrit les portes de l'Académie française. Il a de plus laissé des *Mémoires* qui sont encore inédits. Sainte-Aulaire est mort en 1854.

SAINT-GERMAIN (de). Voyez GAILLARD.

SAINT-POL (Jules de), général français tué à la prise de Sébastopol le 8 septembre 1855, était né à Reims le 14 décembre 1810. Il fit la campagne de Belgique en 1851, et resta, avec l'autorisation du gouvernement français, attaché au 1^{er} régiment de ligne belge. En 1857, il eut le commandement d'une compagnie du 5^e régiment de chasseurs à pied. Dans ces différents postes, il contribua beaucoup à faire admettre par l'armée belge la précision des manœuvres militaires françaises. Il reprit son service en France en 1859. Capitaine de zouaves en 1842, il se distingua dans plusieurs expéditions d'Afrique, et en 1851, il fut envoyé en Italie comme chef de bataillon au 7^e de chasseurs à pied. Nommé lieutenant-colonel, il fit, en 1852, la campagne de Kabylie. Il commandait en Crimée le 5^e de zouaves, et le 17 mars 1855, il était promu au grade de général de brigade. Cet officier supérieur se fit remarquer par sa bravoure, le 7 juin, à l'attaque du Mamelon-Vert.

SAINT-PRIEST (Alexis, comte de), né à Saint-Petersbourg, en 1805, était fils d'Armand de Saint-Priest, qui, ayant été élevé en Russie, y épousa une princesse Galitzin. Le jeune Alexis, après avoir fait ses études au collège français d'Odessa, dont son père était gouverneur, revint en France avec sa famille vers 1815. A l'avènement de Charles X, il devint gentilhomme de la chambre de ce prince; mais ce fut seulement sous le règne de Louis-Philippe qu'il occupa un poste politique. On le chargea, depuis 1852 jusqu'en 1842, de missions diplomatiques au Brésil, à Lisbonne, à Copenhague. A son retour, il fut nommé pair de France; et dès lors il ne s'occupa plus guère que de littérature. Il entra à l'Académie française en 1847. Le comte de Saint-Priest est mort à Moscou en 1851. On lui doit : *Histoire de la royauté*, 1842; *Histoire de la suppression des Jésuites*, 1844; ce dernier ouvrage a été écrit sous l'impression des préjugés parlementaires; *Histoire de la conquête de Naples par Charles d'Anjou*, 4 vol. in-8°, 1847. C'est cet ouvrage qui le fit admettre à l'Académie. Les articles qu'il publia dans diverses revues ont été réunis sous le titre d'*Etudes diplomatiques et littéraires*. Enfin Saint-Priest avait sur le métier, quand il est mort, une *Histoire du siècle de Voltaire*, qui n'a pu être achevée. M. Berryer a fait son éloge en février 1855, devant l'Académie française. Il existe une Notice sur le comte de Saint-Priest, par M. de Barante.

SAINT-REMI (Jean-Baptiste de La Landelle, dit l'abbé de), né d'une noble famille de Bretagne, se trouvait en Hollande vers 1701, lorsque le libraire Moetjens, qui voulait réimprimer le *Télémaque* plus soigneusement qu'on ne l'avait fait, le pria de diriger cette édition. Saint-Remi en forma un volume in-12, en y comprenant les *Aventures d'Aristomochos*. Le livre parut avec le nom et les titres de l'illustre auteur, et précédé d'une préface de l'éditeur, qui, dans son enthousiasme pour Fénelon, oublie peut-être les égards dus à Bossuet, en lui prêtant, dit le cardinal de Bausset, « des motifs d'intérêt et des

sentiments de jalousie auxquels ce prélat était assurément fort étranger. » On lui doit en outre des *Mémoires pour servir à l'Histoire de France sous la première race de nos rois*, 2 vol in-12, La Haye 1701 et 1716, et le *Mercurio français*, ou *Histoire courante de Louis XV*, in-8°, 1718.

SAMBUCY (Gaston de), vicaire-général de Reims et chanoine-honoraire de Saint-Denis, naquit en 1764 à Milhau (Aveyron). Il venait à peine d'être ordonné prêtre, quand la révolution éclata. Obligé de se soustraire aux recherches des persécuteurs, il trouva une ressource dans son talent d'ouvrier tourneur. Sous ce modeste habit, il visitait les prisons, consolait et accompagnait jusqu'au pied de l'échafaud les victimes de la terreur. On le dénonça enfin; il fut arrêté et détenu jusqu'au 9 thermidor. A l'époque du concordat, il fut nommé curé des Carmes à Paris. Plus tard, le cardinal Fesch lui conféra le titre de maître des cérémonies de la chapelle impériale; et ce fut en cette qualité qu'il dirigea les sacres de Milan et de Paris. Sous la Restauration, l'abbé de Sambucy fut aumônier du comte d'Artois, et ensuite de Charles X. En 1830, il se retira à Milhau, refusa tout emploi, et ne vécut plus que pour Dieu et les pauvres. La mort lui vint à l'âge de quatre-vingt-six ans, le 18 mai 1850. On lui doit une édition de la *Vie de Jésus-Christ*, illustrée de 75 gravures, d'après les meilleurs tableaux de diverses écoles, et quelques opuscules.

SANDERSON (Jean), prêtre du diocèse de Lancaster en Angleterre, se réfugia d'abord à Rome, pour éviter les persécutions d'une reine intolérante et irréligieuse, puis vint en France, où il obtint le grade de docteur en théologie et un canonicat dans le chapitre de Cambrai. Il mourut en cette ville le 18 août 1602. Son principal ouvrage est intitulé : *Institutionum dialecticarum libri IV*, in-8°, Anvers, 1579. Les restes de Sanderson ont été retrouvés, en octobre 1822, sous l'emplacement de la nef de l'église métropolitaine de Cambrai.

SANE (N., le baron), renommé comme habile constructeur de navires, naquit à Brest en 1754. Lié d'amitié avec le savant Borda, si connu par ses travaux relatifs à l'art nautique, il se livra, sous la direction de ce maître, au perfectionnement des bâtiments de mer, et il le fit avec un tel succès qu'on l'appela le *Vauban de la marine*. D'abord ingénieur pendant longtemps, il devint ensuite directeur du port de Brest, et enfin inspecteur-général du génie maritime. Parmi les vaisseaux dont on lui doit la construction, il faut citer surtout la *Ville-de-Paris*, et l'*Océan*, considéré comme le meilleur voilier de l'Europe. Le baron Sané, qui est mort en 1832, avait été élu membre de l'Institut, sur la proposition de Napoléon lui-même.

SAN-MARTIN (don Juan), né en 1780, à la Plata (Amérique méridionale), suivit la carrière militaire. Il se distingua d'abord en Espagne contre l'invasion française, et parvint au grade de colonel. Lors de la dissolution des cortès par Ferdinand VII, il quitta l'Espagne pour aller concourir à l'affranchissement de l'Amérique du Sud. Elu général des insurgés, il franchit les Cordillères, pénétra dans le Chili, gagna en 1818 les batailles de Chacabuco et de Maypo, et assura par là l'indépendance de ce pays. Il prépara les succès de Bolivar par la prise de Lima en 1821; et afin d'éviter une rivalité compromettante pour la liberté de son pays, il lui résigna le commandement. San-Martin vint se fixer en France, où il est mort en 1851.

SARRAZIN (Jean) naquit à Arras en 1559. Après avoir été religieux et abbé de Saint-Vaast d'Arras, il fut élu archevêque de Cambrai le 6 mars 1596. Il ne gouverna cette église que deux ans, et mourut à Bruxelles le 5 mars 1598. C'était un prélat très-lettré, qui passait pour bon théologien et excellent prédicateur. Il correspondait avec le célèbre Juste Lipse. (Voyez *Epist.* 25, *centur.* 1 *ad Belgas.*) Dom François de Bar, prieur d'Anchin, nous apprend, dans son *Historia monastica Belgii*, que Jean Sarrazin s'occupa efficacement de rétablir la paix entre la France et l'Espagne. Tous les gens de lettres des Pays-Bas recherchaient son amitié. Le catalogue imprimé des livres de Mutte, chanoine de Cambrai, indique l'ouvrage suivant sous le n° 1661 : le *Fout de l'académie des pécheurs*, par Jean Sarrazin, in-8°, Arras 1597. On lui attribue encore : 1° des *Sermons et Harangues latines*; 2° *Institut des Hermites du diocèse de Cambrai associés en congrégation, etc.*, in-12, Mons 1714. La vie de cet archevêque a été publiée à Arras, deux ans avant sa mort, sous le titre de *Vita D. J. Saraceni, abbatis Vedustini, et nuper electi in archiepiscopum Cameracensem*, in-4°, Arras 1596.

SAULT (Nicolas du) naquit à Saintes (Saintonge, aujourd'hui Charente-Inférieure). Sa vocation le portant vers l'état ecclésiastique, il choisit l'ordre des Jésuites et entra au noviciat en 1617. Il fut successivement professeur de rhétorique, de philosophie et de théologie. On lui confia ensuite le rectorat des collèges de Saintes et de Limoges. On a de cet écrivain ascétique les ouvrages suivants : *Adresse pour chercher Dieu par les voyes naturelles et surnaturelles*, où l'âme est insensiblement disposée aux plus hautes fonctions de la vie spirituelle; *Traité de la confiance en Dieu*; la *Vie de M^{lle} de Neuwillars*, miroir de perfection pour les femmes mariées, in-8°, Paris 1649; *Voye du salut*, courte, aisée et assurée par l'amour divin, in-8°, Paris 1655. Ces différents traités, et d'autres encore, ont été réunis et publiés sous le titre : *Oeuvres spirituelles du P. Nicolas du Sault*, 2 vol. in-4°, Paris. Cet auteur, qui ne manque pas d'un certain mérite, est mort à Bordeaux en 1655.

SAUNHAC (de). Voyez BELCASTEL.

SAXE-TESCHEN (Albert de), fils d'Auguste III, électeur de Saxe, naquit à Dresde en 1758. Nommé gouverneur des Pays-Bas autrichiens, il ne put mettre une digue à l'insurrection brabançonne de 1789. Il ne fut pas plus heureux lorsqu'en 1795 il vint assiéger Lille. Après la conquête de la Belgique par les Français, Saxe-Teschen se retira à Vienne, où il cultiva, paraît-il, les arts avec un certain succès. On lui attribue les dessins de la construction du château de Laeken, près de Bruxelles, résidence d'été du roi des Belges. En 1766, il avait épousé l'archiduchesse Christine, fille de l'empereur François 1^{er}, qui à cette occasion lui avait conféré la principauté de Teschen. Il est mort en 1822.

SCARLATTI (Alexandre), né à Trepani en 1659, fut un des compositeurs les plus remarquables de l'Italie. Il n'avait que vingt-un ans lorsqu'il fit jouer son premier opéra, *l'Onesta nell' amore*. Le nombre de ses ouvrages est très-considérable; cent dix à cent vingt opéras forment son répertoire dans ce genre, où il introduisit plusieurs innovations heureuses, telles que l'accompagnement du récitatif par l'orchestre qui exécute des ritournelles, les reprises ou *da capo*. Il s'occupa aussi avec talent et avec

fécondité de la musique sacrée. On évalue à plus de deux cents les messes dont il fit la musique. Plusieurs ouvrages didactiques sur l'art musical contiennent son beau madrigal *Cor mio*, et sa cantate si mélodieuse *Andate o miei sospiri*. Scarlatti est mort en 1725.

SCHELLING (Frédéric-Guillaume-Joseph de), l'un des plus célèbres philosophes allemands de notre époque, naquit en 1775, à Léonberg, au duché de Wurtemberg. Ses études philosophiques se firent à Tubingue avec un grand succès. Il les acheva à Leipsick et à Iéna. Dans cette dernière université, il entendit l'illustre professeur Ticht, dont les doctrines lui plurent d'abord tellement que, dès 1794 et 1796, il publia des écrits dans l'intérêt ou du moins dans l'esprit de ce philosophe kantiste. Bientôt pourtant Schelling cessa de suivre son maître, qui, suivant l'expression de M^{me} de Staël, à force d'exalter l'âme, la sépare de la nature, et on pourrait ajouter, la sépare de Dieu. Du reste, on a reproché, et avec raison, à Schelling lui-même, de s'approcher trop des philosophes panthéistes, c'est-à-dire de ceux qui accordent à la nature les attributs de la divinité. Ses œuvres principales sont : *Idées sur la philosophie de la nature*, 1797; *De l'âme du monde*, 1798; *Esquisse du système de la philosophie de la nature*, 1799; *Système de l'idéalisme transcendantal*, 1800 : il y en a une traduction française par M. Grainblot, 1842; *Bruno, dialogue sur le principe divin et le principe naturel des choses*, 1801 : traduction française en 1845; *Leçons sur la méthode des études académiques*, 1805 : il en existe une traduction dans le *Recueil des écrits périodiques de Schelling*, publié par M. Benard en 1847; *Philosophie et Religion*, 1804; *Des arts plastiques dans leurs rapports avec la nature*, 1807; *Recherches sur l'essence de la liberté humaine*, 1809; *Dissertation sur les divinités de Samothrace*, 1815 : ce livre contient l'opinion de Schelling sur la manière dont on doit entendre la mythologie. Le seul ouvrage qu'il ait publié ensuite jusqu'à sa mort consiste en une préface pour une traduction allemande des *Fragments* de M. Cousin. Schelling est mort en 1854.

SCHMID (Christophe de), si connu sous le nom du chanoine Schmid, naquit à Dinkelsbühl, le 15 août 1768, fut ordonné prêtre en 1791 et reçu chanoine d'Augsbourg en 1827. Tout le monde a lu les récits pleins de charme de ce naïf conteur, qui prêche d'une manière si douce l'amour de la vertu, l'horreur du vice. *Les Oeufs de Pâques*, la *Nuit de Noël*, et surtout *Comment Henri d'Eichenfels parvint à la connaissance de Dieu*, commencerent à juste titre sa réputation. Le chanoine Schmid est mort à Augsbourg, le 3 septembre 1854. Ses productions ont été traduites dans presque toutes les langues de l'Europe. Le succès des ouvrages de ce moraliste fit naître des imitations qu'on avait soin de publier sous son nom si populaire. Il fut obligé de les désavouer, en ne reconnaissant comme authentiques que les traductions par l'abbé Macker, 22 vol. in-18, Strasbourg 1852, et par le docteur Didier, Paris, Michaud et Ad. Leclère, 1841. On a encore du chanoine Schmid une œuvre pleine de charmes, intitulée *Mes souvenirs*.

SEBASTIANI (le comte Horace), né à la Porta, près de Bastia, en 1775, embrassa, fort jeune encore, la profession de armes, et obtint, par sa bravoure, un avancement rapide. Napoléon le nomma chef de bataillon au combat d'Arcole, et Marceau le fit

colonel sur le champ de bataille de Vérone. Au 18 brumaire, il décida le succès, à la tête de son régiment de dragons. Après la victoire de Marengo, il régla, de concert avec Marmont, les conditions de l'armistice de Trévise. A la suite de la paix d'Amiens, il fut envoyé à Constantinople, où il réussit à négocier la paix, et s'acquitta, avec le même bonheur, d'une mission auprès des puissances barbaresques. Nommé, à son retour, général de brigade, il prit part à la campagne d'Autriche, se distingua surtout à Austerlitz, où il reçut une blessure qui le fit nommer général de division. En 1806, Sébastiani, ambassadeur à Constantinople, y accomplit glorieusement encore les négociations dont il était chargé, et décida le sultan à déclarer la guerre à la Russie. La Porte, charmée de son habileté, le pria même de diriger la défense de Constantinople contre les Anglais, et il força les assiégeants à repasser les Dardanelles. La chute de Selim fit revenir en France Sébastiani, que l'empereur envoya sans délai en Espagne; mais, peu d'accord avec le roi Joseph, il demanda son rappel. Il fut alors dirigé sur la Russie, et se signala à Smolensk, à la Moskowa, à la prise de Moscou, à Leipsick, où il fut blessé. Durant la campagne de France, il commanda toute la cavalerie de la garde, et résista à celle des alliés. Aux Cent-Jours, il faisait partie de la chambre des représentants; et après la journée de Waterloo, il eut, en qualité de commissaire, à traiter de la paix avec les alliés. Il fut député de la Corse en 1819, et de Vervins en 1825. Toujours il siégea à l'extrême gauche. En 1850, il contribua pour beaucoup à mettre les d'Orléans sur le trône. Louis-Philippe lui confia, au mois de septembre suivant, le portefeuille des affaires étrangères, qu'il garda près de trois ans. Il reçut, le 21 octobre 1840, le bâton de maréchal. Sébastiani, qui avait épousé en premières noces M^{lle} de Coigny, et en secondes M^{lle} de Grammont, a terminé sa carrière en 1851. Les dernières années de sa vie ont été remplies d'amertume par suite de la mort tragique de sa fille, M^{me} la duchesse de Praslin.

SECCHI (Jean-Pierre), né en 1798, entra à dix-huit ans dans la Compagnie de Jésus, où il fit sa profession solennelle en 1855. C'était un érudit fort distingué, membre de l'Académie archéologique romaine; il était associé aussi à l'Institut de France, à l'Académie de Berlin, et à bien d'autres compagnies savantes. Il est connu surtout pour ses travaux en philologie archaïque. Entre un grand nombre d'ouvrages qu'il a publiés, bornons-nous à citer : *la Battaglia de Nomi e de Verbi*, in-12, Rome 1855; ce poème héroï-comique, lu par l'auteur devant l'Académie tibérine, a eu plusieurs éditions; *Inscrizioni greche trovate in Arado*, in-4°, Rome 1838; ce recueil d'inscriptions grecques trouvées dans l'île d'Aradus, nommée aujourd'hui Ruade, entre la Syrie et la Phénicie, est suivi d'un mémoire sur la découverte de trois temples païens auprès de Bérite; *Esame della recente edizione del Nuovo Testamento greco, pubblicata in Lipsia, dal dottore M. A. Scholz*; cette revue critique du Nouveau-Testament grec, publié à Leipsick par un professeur de l'université de Bonn, est insérée dans les tomes vi, vii et ix, des *Annales des sciences religieuses*; *Monumenti inediti d'un antico sepolcro di famiglia greca scoperto in Roma*, gr. in-f° avec planches, Rome 1843. Les *Annales des sciences religieuses* renferment d'autres dissertations et mémoires d'un haut intérêt, dans lesquels Secchi fait

toujours preuve d'un savoir aussi judicieux que profond. La nomenclature plus complète des ouvrages de cet érudit romain, qui est mort le 10 mai 1836, se trouve dans le recueil périodique intitulé : *Collection de précis historiques*, par le P. Ed. Terwecoren.

SECILE ou SICILE (Jean) mérite de trouver ici place en raison des services rendus par lui à la science des armoiries. On ne connaît guère d'écrivain plus ancien qui ait traité méthodiquement de cette matière. Héraut d'armes d'Alphonse V, roi d'Aragon, qui régna de 1416 à 1458, il montra une telle connaissance de l'art héraldique qu'il fut proclamé maréchal d'armes de Hainaut. On a de lui deux ouvrages devenus fort rares aujourd'hui. Ce sont : 1° le *Blason de toutes armes et escutz, tres-nécessaire, utile et prouffitable à tous nobles et seigneurs pour icelles blazonner en sept sortes de manières*, Paris 1495, in-8°, Lyon 1505; le *Blazon des couleurs ou armes, livrées et devises, tres-utile et subtil pour sçavoir et cognoistre d'une chacune couleur la vertu et propriété*, in-8°, sans lieu ni date. Il est une autre œuvre de Secile qui semble être restée inédite; elle a pour titre : *Traité des armoiries ou du comportement des armes, par Secile, héraut d'armes, avec le traité de Jean Hérard sur l'office d'armes et autres matières d'armoiries*. Il faut lire les curieux détails que donne sur ce livre M. Paulin Paris, *Manuscrits français de la bibliothèque du roi*, in, 281 et suiv.

SÉDILLOT (Joseph), issu d'une famille de médecins, naquit à Vire en 1745. Voué, comme ses ancêtres, à la carrière médicale, il s'y distingua de bonne heure, et obtint au concours la place de chef de service à l'hospice de la Salpêtrière, où bientôt après il fut chargé de faire le cours d'anatomie et de physiologie. On raconte qu'un jour avant été prié par Vicq-d'Azir, avec qui il était lié, de le suppléer pour une leçon à la Faculté, Sédillot improvisa cette leçon de manière à émerveiller l'auditoire. Le collège et l'Académie royale de chirurgie de Paris s'empressèrent de l'inscrire au nombre de leurs membres. Il se signala surtout dans l'art des accouchements. Sédillot est mort le 15 février 1825. Il n'a publié aucun livre proprement dit; mais le *Journal général de médecine*, rédigé par son frère, contient, t. 1, des observations fort intéressantes dont il est l'auteur.

SÉDILLOT (Jean), frère du précédent, et médecin comme lui, vit le jour le 15 janvier 1757, à Vaux de Cernay, près de Rambouillet. D'abord élève des hospices de la Salpêtrière et de la Pitié, il entra ensuite à l'hôtel des Invalides, dont Sabatier était le chirurgien en chef. Après s'être fait recevoir docteur en médecine à Reims en août 1784, Sédillot devint médecin de la maison de Condé. Son premier ouvrage fut publié en 1791 sous ce titre : *Réflexions sur l'état présent de la chirurgie dans la capitale et sur ses rapports militaires, suivies d'un plan pour le traitement des maladies de la milice nationale*, in-8°. Quatre ans plus tard il donna : *Réflexions historiques et physiologiques sur le supplice de la guillotine*, in-8°, 1795. Quelques physiologistes avaient exprimé l'opinion que le sentiment de la douleur survit dans ce supplice à la décapitation. Sédillot combat cette doctrine; mais il proteste contre l'invention de la guillotine, instrument qui rend le supplice trop facile et qui, par conséquent, a multiplié sans mesure le nombre des victimes. La révolution de 1795 avait fait table rase de toutes les

sociétés savantes et académiques; Sédillot parvint à réparer ce mal en ce qui touche l'art de guérir. Il institua la société de médecine du département de la Seine. Les fonctions de secrétaire général qu'il y remplit lui permirent de créer un journal de médecine et de le rédiger pendant 25 ans. Il est en outre auteur de bons et nombreux articles dans le *Dictionnaire des sciences médicales*. Enfin il mit au jour, de concert avec M. Charles Pelletier fils, les *Mémoires et Observations de chimie de Bertrand Pelletier*, in-8°, Paris 1798. Le professeur Sédillot est mort le 5 août 1840.

SELVE (Jean de), originaire du Bas-Limousin, était fils de Fabien, capitaine des gendarmes du comte de la Marck, gouverneur d'Auvergne. D'abord conseiller au parlement de Paris, il y siégeait lorsqu'on fit le procès de Pierre de Rohan, maréchal de Gié. Premier président du parlement de Rouen en 1507, il passa ensuite à ceux de Bordeaux et de Paris en la même qualité. Quand François 1^{er} eut conquis le duché de Milan, Jean de Selve fut mis à la tête du parlement établi dans la capitale. Il tint un rang distingué parmi les ambassadeurs dépêchés à Madrid en 1526 pour traiter de la délivrance du roi. Ce fut même lui qui porta toujours la parole dans cette grave occurrence. Il est mort à Paris, au mois de décembre 1529, avec la réputation d'un magistrat incorruptible autant qu'éclairé et d'un négociateur fort habile. On lui doit la première édition des *Mémoires de Philippe de Comines*, in-f°, Paris 1525.

SEON-ROCHAS (Jean-Baptiste), né le 3 octobre 1794, à Corps, département de l'Isère, étudia l'art vétérinaire à l'école de Lyon, puis à celle d'Alfort. Il fut vétérinaire en second dans le 17^e dragons et le 4^e cuirassiers. Lors du licenciement de l'armée de la Loire, il devint maréchal-des-logis au 18^e chasseurs; mais son goût le ramena bientôt à la médecine vétérinaire, et ce fut dans ce service qu'il fit avec son régiment la campagne d'Espagne. Les fatigues de la guerre et les exigences de son poste ne le détournèrent jamais de ses études, qui le préparèrent à la publication des ouvrages qui vont être indiqués. En 1827, il fut nommé vétérinaire en premier aux lanciers de la garde royale. Ce corps ayant été licencié en 1830, Seon-Rochas fut attaché à divers dépôts de remonte et enfin au 2^e régiment d'artillerie. Vétérinaire principal en 1845, il fut envoyé à Saint-Maixent pour y diriger l'un des plus importants dépôts de remonte. Il est mort le 31 juillet 1855, après avoir mis au jour deux bons ouvrages : *Histoire d'un cheval de troupe*, critique ingénieuse de la mauvaise hygiène appliquée alors au cheval de guerre; *Hygiène vétérinaire militaire*.

SEPTFONTAINES (de). Voyez ÉMERY.

SÉRAPHIN de Paris (le P.), capucin du couvent de Meudon au xviii^e siècle, était renommé pour la simplicité touchante et l'unction évangélique de ses prédications. Louis XIV aimait à l'entendre. Fénelon raconte quelque part que le P. Séraphin prêchant un soir à Versailles, lui Fénelon, vint à s'endormir. Le prédicateur s'interrompit et dit à haute voix : « Réveillez cet abbé qui dort et qui n'est peut-être au sermon que pour faire sa cour au roi. » Louis XIV, toute l'assemblée et Fénelon lui-même, ne purent que rire de la brusque apostrophe du bon capucin, qui du reste témoigna toujours ensuite beaucoup d'estime et de respect pour l'archevêque de Cambrai. Il lui montra même tant d'intérêt dans l'affaire du livre des *Maximes* qu'il en résulta pour lui un in-

terdit de la part de l'archevêque de Paris. On peut voir la lettre qu'il écrivit à ce sujet le 15 mars 1700, dans les *Œuvres complètes de Fénelon*, gr. in-8°, Paris et Lille 1852.

SICILE. Voyez SECILE.

SILVESTRE (Augustin-François de), né le 7 décembre 1762, fut avant la révolution, lecteur et bibliothécaire du comte de Provence, depuis Louis XVIII. Ses goûts le portèrent bientôt vers l'étude exclusive des sciences. En 1788, il fonda la Société philomathique. Pendant quatorze ans, il fut secrétaire-général de cette société, qui conquit bientôt par l'importance de ses travaux, un rang distingué parmi les corps savants de l'Europe. C'est surtout vers l'application des sciences à l'agriculture que Sylvestre porta ses vues. Nommé secrétaire-général de la Société royale d'agriculture, il a, pendant trente ans, répandu en Europe toutes les observations, toutes les pratiques relatives aux sciences agricoles. Parmi les principaux ouvrages de cet homme distingué, on cite surtout ses *Notices*, qui ont tant contribué à faire connaître les découvertes des Parmentier, des Thuin, des Petit-Thouars. De Sylvestre est mort à Paris le 4 août 1851.

SOMERSET. Voyez RAGLAN (lord).

SOULT (Nicolas-Jean-de-Dieu), duc de Dalmatie, né à Saint-Amans-la-Bastide en 1769, s'enrôla simple soldat à l'âge de seize ans, fut nommé capitaine par Custine en 1795, après avoir passé par tous les grades inférieurs; se distingua encore en 1794 par diverses actions d'éclat qui le firent arriver en moins d'un an au poste de général de brigade. Il contribua à la conquête de la Belgique, assura le succès de plusieurs grandes batailles, entre autres de celles d'Altenkirchen, de Friedberg et de Liettengen, fut fait général de division en 1799, fit des prodiges sous Masséna dans la campagne de Suisse, vint en Italie avec ce général en chef et continua de s'y couvrir de gloire. Grièvement blessé à la jambe et fait prisonnier sous les murs de Gènes, il fut délivré après la victoire de Marengo. Plus tard, c'est-à-dire en 1805, on le trouve au camp de Saint-Omer, exerçant les troupes et les préparant à de nouveaux triomphes. En 1804 il est créé maréchal d'empire, et en 1805 placé à la tête du 4^e corps d'armée. Ce fut lui qui décida le gain de la bataille d'Austerlitz, où il commandait le centre. L'empereur lui confia alors le gouvernement de Vienne. Dans la campagne de Prusse, il prit une glorieuse part aux journées d'Iéna, d'Eylau et de Königsberg, où il fut décoré du titre de duc de Dalmatie. De 1808 à 1812, il demeura en Espagne, où il tint tête à Wellington. Il serait long de raconter tous ses exploits dans la Péninsule. Sa retraite sur la France en 1812, après les désastres de Russie, est comptée au nombre des opérations stratégiques les plus brillantes. En 1815 il coopéra puissamment à la victoire de Bautzen. Sa réapparition sur les frontières d'Espagne fut non moins savante, mais malheureuse. On cite avec admiration le grand combat livré par lui à Wellington le 10 avril 1814 sous Toulouse, où avec 22,000 hommes il lutta glorieusement contre 80,000 Anglais et Portugais. Il se soumit aux Bourbons remontés sur le trône, et devint même ministre de la guerre le 5 décembre 1814. Mais lors des Cent-jours, il accepta le grade de major-général de l'armée, de sorte qu'il fut exilé au second retour de Louis XVIII pour ne rentrer qu'en 1819. Charles X le nomma pair de France en 1827. Après la

révolution de 1830, il se dévoua au nouveau gouvernement et ne tarda pas à devenir ministre de la guerre et président du conseil. Il prépara et fit exécuter en 1832 l'expédition d'Anvers. En 1838, il représenta la France au couronnement de la reine d'Angleterre. Après avoir tenu de nouveau à deux reprises le portefeuille de la guerre avec la présidence du conseil, il fut obligé en 1847 de se démettre pour motif de santé. Louis-Philippe lui décerna alors le titre tout exceptionnel de maréchal-général. Retiré dans la terre de Soultberg près Saint-Amans, il y est mort en 1852.

SOUQUET DE TATOUE, né à Craménil en Normandie, le 15 décembre 1766, fut élevé à l'ancien collège de la Fleche, dirigé alors par les Pères de la Doctrine chrétienne, et où il eut pour condisciple le célèbre Colnet, dont il demeura l'ami. Ses études terminées avec un grand succès, il entra dans l'Institut de ses anciens maîtres, et se distingua dans l'enseignement jusqu'à la suppression des congrégations religieuses. Il entreprit alors plusieurs éducations particulières dans des familles distinguées. Il affronta les dangers et les persécutions de la révolution avec une sérénité égale à la pureté de son âme. Vers 1810, il fut nommé prêtre administrateur à l'Assomption; en 1820, porté à la cure de Saint-Louis d'Antin, et transféré à Saint-Thomas d'Aquin le 7 février 1830. Il s'occupa avec prédilection de poésie latine; et l'étude fut toujours son innocente distraction au milieu des travaux du saint ministère, auquel il se livra avec un zèle exemplaire jusqu'à sa mort, arrivée en 1830.

SPILLER (Georges de Hauenschild), auteur prussien, connu sous le pseudonyme de Max Waldau, est mort le 20 janvier 1835, à Ratibor. Il était né en 1832. Ses principaux ouvrages sont : *Nach der naher*, tableaux vivants du temps, Hambourg, 1850, 3 vol. — *Aus der Junkerwelt* (la vie de hobereau), 2 vol. — *Cordelia*, roman du pays des Grisons. — *Rahab*, etc. Il était l'un des principaux rédacteurs de la revue publiée à Leipzig sous le titre de *Blätter für literarische Unterhaltung*.

SPONTINI (Gaspard), compositeur dramatique, naquit en 1778, dans un bourg des Etats Romains nommé Majolati. Tandis qu'il étudiait encore la musique au Conservatoire de la Pietà, il fit un petit opéra qui eut du succès. Cela décida Spontini à se rendre à Rome, puis à Venise et à Florence. En 1803, il fit jouer à Paris, au Théâtre-Italien, non sans quelque succès, un opéra intitulé *la Finta Filosofia*. Sa partition de *la Vestale*, d'abord censurée et réprouvée, parut en 1807 pour être vivement applaudie et obtenir plus de cent représentations consécutives; cette œuvre fut désignée comme méritant un des prix décennaux : *Fernand Cortès*, représenté en 1809, n'en eut guère moins que *la Vestale*. Spontini, nommé directeur du Théâtre Italien en 1810, ne conserva cette place que deux ans. Il quitta la France en 1819, pour prendre la direction de l'opéra de Berlin, où fut représentée *Agnès de Hohenstauffen*, l'un de ses meilleurs ouvrages. Revenu à Paris en 1842, Spontini alla mourir, en 1851, dans son lieu natal, qu'il dota de divers établissements utiles et charitables. Il était membre de l'Institut de France dès 1858.

STACK (Edouard), né vers le milieu du XVIII^e siècle dans les montagnes de l'Irlande, appartenait à une famille noble, catholique et pauvre; ce qui se voit souvent dans les Iles Britanniques. Tres-

jeune encore, il vint chercher un refuge en France avec les derniers Stuarts. Il entra comme sous-lieutenant dans un régiment irlandais à la solde du roi; et, grâce au crédit de la famille Dillon qui le protégeait, il obtint un avancement assez rapide et finit par devenir aide-de-camp de Louis XV. Stack se distingua à la guerre d'Amérique, sous le marquis de Bouillé, et il eut part à la prise de Saint-Eustache, de Tabago et de Saint-Christophe. Lors de la révolution, il émigra, ainsi que tout son régiment, et prit du service dans l'armée des princes frères de Louis XVI. Lors du licenciement, il retourna en Angleterre, afin de suivre encore la carrière des armes. Revenu en France après la paix d'Amiens, il y fut arrêté comme anglais et resta prisonnier à Verdun jusqu'en 1814. Louis XVIII alors le confirma dans son grade de maréchal-de-camp. Stack, admis ensuite à la retraite, vécut paisible à Calais, où il mourut en décembre 1833.

STACKELBERG (le baron O. M. de), archéologue-voyageur, né vers 1760, d'une noble famille allemande, se mit à voyager dès sa jeunesse en Grèce et en Italie, où il puisa le sujet de divers savants mémoires. Etant à Rome en 1826, il y fit imprimer son bel ouvrage ayant pour titre : *Vues pittoresques de la Grèce*. On en fit presque immédiatement une traduction française, qui parut en deux volumes in-folio, avec cartes et gravures, Paris, 1827-1838. Cette production donna lieu à des débats fort animés, par suite des articles de critique amère que M. Raoul-Rochette inséra dans le journal *l'Universel*. Ce même journal dut accueillir ensuite une réponse sans nom d'auteur, mais qui est évidemment de Stackelberg lui-même. Ce savant est mort en 1856.

STAMFORD-RAFFLES (sir Thomas) fut longtemps lieutenant-gouverneur de l'île de Java, au nom du gouvernement anglais. En 1817, le roi Georges récompensa ses services par des lettres de noblesse. On doit à Th. Stamford, qui fut aussi un savant distingué, plusieurs relations de voyage dont il se fit l'éditeur. Son ouvrage principal a pour titre : *Description géographique, historique et commerciale de Java et des autres îles de l'archipel indonésien*. Il en existe une traduction en français, par M. Marchal, in-4^e, Bruxelles 1824.

STANHOPE (Esther-Lucy), l'une des femmes les plus singulières de notre époque. Petite-fille de lord Chatam et nièce de l'illustre Pitt, elle naquit le 12 mars 1776. D'abord dénuée de toute fortune, elle hérita ensuite des biens considérables à la mort d'un de ses oncles. Libre alors de se livrer à son penchant pour la vie aventureuse, elle se mit à parcourir l'Europe, et se fit accueillir partout avec une curiosité empressée, à cause de son esprit original et de sa beauté. Elle se rendit ensuite en Orient, passa plusieurs années à Constantinople, puis en Syrie, où le vaisseau qui la portait avec ses trésors fit naufrage. Lady Stanhope put se sauver et revenir à Londres, où elle réunit les débris de sa fortune, et fit voile de nouveau vers les contrées qui avaient failli la voir périr. Après bien des allées et des venues, elle se fixa au milieu des déserts du Liban. Dans le *Voyage en Orient* de M. de Lamartine, il est parlé de cette solitaire bizarre, de ses actes dans lesquels on ne sait si l'on doit admirer le génie ou plaindre la démence. C'était une sorte de sybille, qui prédit à M. de Lamartine ses destinées. Lady Stanhope est morte en 1840.

STASSART (Goswin-Joseph-Augustin, baron de) vit le jour à Malines le 2 septembre 1780. Sa famille, sans tenir un rang élevé dans l'aristocratie belge, s'était pourtant honorée par des services rendus à la maison d'Autriche. Le jeune Goswin, après de bonnes études à Namur, se trouva comme étourdi par le bruit révolutionnaire, avant que son éducation supérieure fût achevée. Il put seulement en 1802 venir à Paris, où il remporta les prix d'éloquence, de législation criminelle et de plaidoirie. Lors de l'institution du conseil d'Etat, il fut, par décret du 5 août 1804, nommé l'un des huit auditeurs. Bientôt après, on l'envoya dans le Tyrol en qualité d'intendant militaire, et en 1807 à Varsovie, où il eut pour chef le comte Daru, intendant-général, avec qui ses goûts littéraires le mirent tout de suite en bonnes relations. Le baron de Stassart siégea aux conférences d'Erfurth, à titre de commissaire impérial. Ensuite sous-préfet d'Orange, il y éleva un monument au dernier évêque de cette ville, M. Dutillier, fonda un collège et une bibliothèque, pendant les quinze mois qu'il occupa ce poste. En 1811, il fut nommé préfet des Bouches-de-la-Meuse, dans la Hollande nouvellement conquise. Là encore il fit beaucoup de bien, protégea les lettres et les arts, comprima trois émeutes fort graves. Au déclin de l'empire, il demeura fidèle à Napoléon, sans se montrer hostile à la dynastie bourbonnienne. Ce fut la Belgique qui désormais usa et profita de ses services. Elu membre des états provinciaux, il fit une loyale opposition au roi des Pays-Bas, Guillaume, qui, comme on sait, cessa de régner sur la Belgique en 1830. Gouverneur de la province de Namur pendant quatre ans, il remplit ensuite les mêmes fonctions dans la province de Brabant; et il opéra de salutaires améliorations. Ces nombreuses fonctions administratives ne furent jamais pour lui un obstacle à la culture des lettres. Dès l'année 1799, il avait publié ses *Bagatelles littéraires*, qu'il reproduisit en 1802 sous le titre de *Bagatelles sentimentales*, opuscule qui eut plus tard les honneurs d'une traduction italienne par Bianchi. En 1801, il traduisit en français le livret d'Eckartshausen, intitulé *Dieu est l'amour le plus pur*. En tête des *Œuvres diverses du baron de Stassart*, grand in-8° à deux colonnes, Bruxelles 1851, nous trouvons une *Notice biographique sur l'auteur*; puis viennent : 1° *Fables*; 2° *Pensées, maximes*; 5° *Poésies diverses*; 4° *Lettres en prose et en vers*; 5° *Elégies, contes et chansons*; 6° *Discours*; 7° *Idylles et contes en prose*; 8° *Méditations religieuses d'Eckartshausen*; 9° *Rapports, discours et notes pour l'Académie royale de Belgique*; 10° *Notices biographiques*; 11° *Discours aux assemblées législatives*; 12° *Discours en diverses circonstances*; 15° *Critique littéraire*; 14° *Miscellanées*; 15° *Causeries littéraires*. Le baron de Stassart est mort le 10 octobre 1854. Entre les notices biographiques dont il est le sujet, citons celles qu'ont publiées M. A. d'Héricourt, dans les *Mémoires de l'Académie d'Arras*, 1855; M. Quetelet, dans l'*Annuaire de l'Académie royale de Belgique*, 1855, et M. Dupont-Delporte, en tête des *Œuvres complètes du baron de Stassart*, grand in-8°, Paris, Firmin Didot, 1855.

STEFANO (di Chiara), professeur de droit canonique à l'université de Palerme, publia en 1815 un mémoire où il cherche à démontrer la nécessité de convoquer une assemblée des évêques de la Sicile. Ce livre fut condamné par la commission de l'Index

dont le pape approuva la décision. Stefano se soumit à cette sentence, et mourut quelques années plus tard, dans les vrais sentiments de la foi catholique.

STENGEL (Georges) naquit à Augsbourg en 1585. Entré à seize ans dans la Compagnie de Jésus, il se fit recevoir docteur en théologie, et professa pendant vingt ans les humanités et la philosophie dans différents collèges de son ordre. Il devint ensuite recteur du collège de Billingen, poste qu'il occupa jusqu'à sa mort, arrivée le 10 avril 1651. La liste de ses ouvrages est insérée dans la *Bibliotheca Soc. Jesu*, de Southwell.

STIÉVENARD (Simon-Pierre), né à Valenciennes, manifesta de bonne heure des dispositions qui attirèrent sur lui la bienveillance de Fénelon; et fut placé au grand séminaire de Saint-Sulpice. Reçu licencié en théologie de la faculté de Paris, Stiévenard revint à Cambrai, où l'illustre archevêque le combla de nouveaux bienfaits. lui procura le 20 avril 1709 un canonicat de sa métropole, et voulut payer tous les frais de provision en cour de Rome des lettres d'attache et de leur enregistrement au parlement de Flandre. Aussi Stiévenard se dévoua-t-il irrévocablement à son généreux protecteur; il fut son collaborateur fidèle, soit pour l'administration du diocèse, soit pour la rédaction des nombreux ouvrages de Fénelon contre le jansénisme. La mémoire de l'illustre prélat lui resta toujours tellement chère, qu'avant trouvé dans le *Thomisme triomphant*, du P. Billuart, un passage de ce prélat cité à faux, il publia un écrit intitulé: *Apologie pour Myr Fr. de Saliquet de La Motte Fénelon, archevêque duc de Cambrai, contre le théologien de l'ordre de Saint-Dominique, auteur du libelle intitulé : le Thomisme triomphant, etc.*, in-4°, Douai 1726. Billuart convint de la falsification, mais prétendit avoir été mal servi par les mémoires qu'on lui avait remis, et persista à attaquer Fénelon. Notre chanoine répliqua par une *Seconde Apologie, etc.* Stiévenard a aussi publié : 1° *Concertationes jansenianorum contra ecclesiam et scholam theologorum, etc.*, in-8°, Cologne 1730; 2° *le Jansénisme et les jansénistes, commentaire des maximes publiées par M. Guy de Sèze, évêque d'Arras, etc.* Il est encore auteur d'une dissertation savante sur la chronologie des évêques de Cambrai, et d'une autre sur le temps de l'épiscopat de saint Géry, toutes deux manuscrites à la bibliothèque de Cambrai. Stiévenard mourut le 19 août 1755.

STRATICO (Gian-Domenico), né à Zara en 1735, fut camérier du pape, évêque de Citta-Nuova et ensuite de Lésina, où il est mort en 1799. Outre les nombreux et importants articles insérés par lui dans les journaux ecclésiastiques de Florence et autres encore, on lui doit : une Oraison funèbre de Laurent Ricci, général des Jésuites; un Mémoire en faveur de l'ordre de Saint-Ignace; *Orazione per la resa di Mandora*; *I Pensieri di un Solitario*; *la Morte d'Isabele*, traduction libre de l'original de Gessner; *l'Esame theologico a pro degli Armeni*, Venise 1786; *Orazione per li ritorno di Pio VI da Vienna*; *Opuscoli economici agrarii*, Venise 1790; *Collezione di opuscoli saggi e pastorali*, ibid. 1790; *Catechismo del galantuomo*, Zara. Plus un recueil des actes du synode de Citta-Nuova, Padoue 1781; des discours et des poésies formant un volume intitulé : *Opere edite e inedite di G. D. Stratico*, Venise 1845.—Domenico avait un frère nommé SIMONE, né en 1734,

qui fut professeur de médecine à Padoue jusqu'en 1801, puis des sciences nautiques à Pavie. En 1809, il devint sénateur du royaume d'Italie. Simone, qui mourut à Milan en 1829, a écrit de nombreux ouvrages, dont nous citerons seulement : *Raccolta di proposizioni didottrica e d'idraulica*, Padoue 1773 ; *Vocabulario di marina, in italiano, inglese e francese* ; *Theoria completa della costruzione del maneggio de' bastimenti, traduzione del francese comote* ; *M. Vitruvii Pollionis Architectura, cum exercitationibus J. Poleni et commentariis variorum*, Udine 1825.

STOEHLIN - STOKSBURG (Jacques de), né en 1710, à Mimmigen dans la Souabe, fut tout à la fois un savant distingué et un homme d'état. Quand ses études furent achevées, il se rendit à St-Petersbourg, où on lui conféra une chaire à l'Académie des sciences. On le trouve ensuite auprès du grand-duc Pierre, en qualité de bibliothécaire et de professeur. Enfin il fut nommé conseiller d'état et assesseur au département des médailles en la chancellerie des monnaies. Il était en outre secrétaire de l'Académie des sciences, lorsqu'il mourut le 17 juillet 1785. Son érudition était fort variée et fort étendue, comme le prouvent les divers ouvrages qu'il a publiés, et entre lesquels nous citerons : *Description de la principauté de Moldavie, des pays et peuples situés entre la mer Noire et la mer Caspienne* ; *Description de la Circassie et de la Cabardie* ; *le Nouvel Archipel du Nord* ; *Histoire de la danse et de la musique en Russie* ; *Anecdotes originales de Pierre le Grand*, en allemand, traduit en français par Perault et L. J. Richon, in-8°, Strasbourg 1787. Stœhlin, souvent employé par la cour de Russie pour l'organisation des grandes fêtes, les a décrites dans un ouvrage accompagné de gravures.

SUE (Nicolas), statuaire, naquit à Lorient en 1802. Sa mère, bretonne d'éminente nature, le dirigea dès sa première enfance vers l'art où il devait exceller. Ses laborieuses études en l'école de dessin de Lorient furent souvent honorées de distinctions. Venu à Nantes en 1825, il s'y maria ; et, à l'aide des économies de sa femme, il alla poursuivre ses études à Paris. Là il eut pour guide le sculpteur Lemaire, auteur du fronton de la Madeleine. De retour à Nantes en 1828, il y exécuta d'abord des *têtes d'enfants*, une *vierge*, un *pêcheur breton jouant avec un crabe*, qui le firent distinguer bientôt et lui valurent des commandes du gouvernement. Dès lors Sue mit au jour les bustes et médaillons de beaucoup de célébrités contemporaines. On lui doit en outre divers ouvrages pleins de grace et de sensibilité, comme la *Petite Mendicante*, l'*Enfant prodigue rentrant en lui-même*,

l'*Aveugle-breton*, la *Mélancolie* et l'*Innocence*. Sue est mort à Nantes le 17 mars 1835.

SUKIAS-SOMAL, issu d'une famille de catholiques arméniens, naquit à Constantinople le 6 février 1776. Dès sa jeunesse, il montra un vif désir de suivre la vie monastique. En 1796, il entra au couvent de Saint-Lazare situé dans les lagunes de Venise. Quelques années après, il alla à Constantinople en qualité de missionnaire apostolique et y resta sept ans. De retour dans son monastère, il fut nommé maître des novices, et s'acquitta de ces fonctions pour le plus grand avantage de la maison. Chargé par son ordre d'une mission aux Indes orientales, il la remplit fort heureusement. Il s'agissait de recueillir la riche succession d'un Arménien mort à Madras, offerte à la congrégation pour fonder un collège en faveur des enfants de familles pauvres d'Arménie. Après la mort de Mgr Etienne Acoutius Kover, abbé général de l'ordre et archevêque de Sinnia *in partibus*, il le remplaça par suite d'une élection unanime et fut sacré lui-même archevêque de Sinnia en 1826. Cet homme de bien, cet habile administrateur, mort le 10 février 1846, est auteur de différents ouvrages, parmi lesquels on distingue un *Dictionnaire arménien-anglais et anglais-arménien*, 2 vol. ; un *Dictionnaire turc-anglais*, 1 vol., et plusieurs manuscrits relatifs à la littérature arménienne.

SWEBACH DE FONTAINE (Jacques-François-Joseph), peintre, naquit à Metz le 19 mars 1769. Son père, homme dépourvu d'études, s'était distingué dans plusieurs genres ; aussi ne manqua-t-il pas de donner à son fils une direction heureuse. Le jeune homme, envoyé à Paris pour y faire ses premières études artistiques, obtint, dès l'âge de quinze ans, un premier prix à l'exposition de la place Dauphine. A vingt-deux ans, il remportait un second prix de peinture. En 1801, on lui décernait la grande médaille du Salon ; et à dater de cette époque, Swebach fut mis au rang des premiers peintres du temps. En 1814, l'empereur de Russie, qui voulait se l'attacher, lui confia la direction de sa manufacture de porcelaine, créée à l'instar de la fabrique de Sèvres. Swebach alla donc à St-Petersbourg ; mais il ne put supporter la rigueur de ce climat, et revint en France avec le titre de chevalier de Ste-Anne. Il est mort le 10 décembre 1825. Ses tableaux les plus estimés sont la *Bataille de Rivoli*, le *Passage du Danube*, la *Calèche*, la *Malle-Poste*. On lui doit en outre un grand nombre d'études et de dessins gravés par lui et recueillis en quatre volumes. Il connut si bien la magie de la perspective, que les sujets où il existe beaucoup de personnages sont cités comme des modèles dans l'art de grouper et de donner le mouvement à la foule.

T

TABARD (François), né à Lyon le 10 mars 1746, entra de bonne heure dans la carrière de l'enseignement, et fut bientôt un professeur distingué au collège de Notre-Dame, dirigé par les Oratoriens depuis la suppression des Jésuites. Reçu membre de l'Académie de Lyon en 1788, il se si-

gnala dans cette compagnie par de nombreux mémoires et rapports sur divers sujets. Aussi l'Académie le nomma-t-elle l'un des conservateurs de sa bibliothèque et de son cabinet de médailles. Lors de la destruction des maisons religieuses, Tabard fut chargé de recueillir et de mettre en ordre les col-

lections de livres qui en provenaient ; et peu de temps après, on le nomma conservateur de la bibliothèque, en remplacement de l'abbé Rouhier, immolé sur l'échafaud. Au bout de sept ans, il fut remplacé dans ses fonctions par Delandine, et conserva une place de professeur à l'école centrale, puis au lycée. En 1814, il devint professeur d'histoire à la faculté des lettres, et conserva cette chaire jusqu'à sa mort, advenue le 3 mars 1821. On trouve des détails plus complets sur ce savant bibliophile et archéologue dans l'histoire de l'académie de Lyon par J. B. Dumas.

TAILLANDIER (A. L.) occupait l'un des premiers rangs au barreau de Paris en 1789. Ayant montré de l'opposition aux mesures désorganisatrices de la révolution, il fut incarcéré comme suspect pendant la terreur. Lorsque les tribunaux réguliers furent rétablis, il reprit ses fonctions d'avocat. En 1815, il fut nommé président du tribunal civil de Sens, poste qu'il occupa dignement jusqu'à sa mort, arrivée en 1852. Ce magistrat publia les ouvrages suivants : *Lettre à mon fils sur les causes, la marche et les effets de la révolution*, in-8°, Paris 1820 : ce livre eut plusieurs éditions ; *Réflexions sur la charte*, in-8°, Paris 1821 ; *Banque foncière et territoriale*. L'auteur développe dans cette dernière production un système de banques hypothécaires qu'on a mis à profit depuis.

TAILLEFER (Antoine) naquit à Brives-la-Gaillarde en 1733. Il fut successivement trésorier de la guerre, subdélégué de l'intendance de Bretagne, et enfin maire de la commune de Villieu-le-Tilleul dans le département des Ardennes. Taillefer est auteur de l'ouvrage ayant pour titre : *Tableau historique de l'esprit et du caractère des littérateurs français depuis la renaissance des lettres jusqu'en 1785*, ou *Recueil de traits, d'anecdotes, de bons mots, etc.*, 4 vol in-8°, Paris 1785.

TAILLEFER (Louis-Gabriel) naquit à Paris en 1767, fit de très-bonnes études au collège de Montaigu, et entra à dix-sept ans dans l'ordre des chanoines-réguliers de Sainte-Geneviève. Lors de la révolution, il refusa le serment à la constitution civile du clergé, et se réfugia dans la Vendée, où il rendit des services à la cause royale, tout en faisant l'éducation de quelques jeunes gens. Revenu à Paris après la pacification de l'Ouest, il continua de se vouer à l'instruction, en exerçant pendant plusieurs années les fonctions de professeur de belles-lettres. Il fut un des coopérateurs de Landou pour sa *Galerie des hommes célèbres*, et écrivit aussi dans le *Moniteur*. Il devint ensuite censeur-adjoint au collège de Charlemagne, puis proviseur successivement aux lycées de Versailles et de Louis le Grand. Taillefer, qui est mort vers 1850, a publié les ouvrages suivants : *Adèle et Cécile*, petit roman sur les avantages d'une bonne éducation, in-12, 1811 ; *De l'économie de la vie humaine*, traduction d'un ouvrage anglais de Dudley sur la morale, in-12, Falaise ; *Quelques améliorations à introduire dans l'instruction publique*, in-8°, Paris 1824 ; *Traité élémentaire de rhétorique*, ou *Règles d'éloquence à l'usage des classes*, in-12, Paris 1825 ; *le Christianisme*, ou *Preuves et caractères de la religion chrétienne*, in 8°, 1828.

TALACHON. Voyez ELYSEE (le P.).

TALARU (N. marquis de), parent ou allié des plus nobles familles de France, naquit en 1773. Il eut le bonheur, malgré son rang et grâce à son ca-

ractère généreux, de ne point être inquiété lors des jours funestes de la terreur. Il voyagea, très-jeune encore, dans la péninsule espagnole, se préparant ainsi aux graves missions qu'il devait y remplir plus tard. Les deux mariages qu'il contracta, en 1802 et en 1854, avec la tante et la nièce, Meslles Delphine et Ernestine de Sozan, lui procurèrent, outre le bonheur intérieur, les avantages d'une grande fortune. Nommé pair de France en juin 1823, il fut dès lors promu par Louis XVIII à l'ambassade d'Espagne, poste délicat et difficile, à cause de la situation où se trouvait ce royaume, dont le chef était retenu prisonnier à Cadix. La fameuse ordonnance d'Andujar, par laquelle le généralissime, duc d'Angoulême, soumettait les autorités espagnoles à l'action des chefs français, avait suscité une grande émotion. L'intervention du marquis de Talaru contribua sans doute à aplanir les difficultés. Le roi ayant été délivré après la bataille de Trocadero et la capitulation de Cadix, Talaru se rendit, pour le recevoir, à Port-Ste-Marie, à la tête du corps diplomatique. Son influence rétablit l'ordre, de concert avec l'action conciliante du dauphin, généralissime français. L'ambassadeur eut en outre toujours soin de ménager les intérêts de la France dans toutes ces négociations. Fatigué toutefois des obstacles sans nombre qu'on lui suscitait de part et d'autre, cet habile diplomate crut devoir se retirer en 1824, époque où il fut nommé chevalier commandeur des ordres du roi, puis ministre d'état et membre du conseil privé. Il se remit à voyager, visita les contrées du nord, revint par la Turquie, l'Autriche, l'Italie, et finit par aller aux Etats-Unis d'Amérique. Il avait alors soixante-dix-huit ans. Talaru est mort à Paris, le 24 mai 1850, après avoir légué, tant à divers personnages illustres qu'à une foule d'établissements pieux et charitables, la totalité de son immense fortune. Peu de noms plus glorieux et plus vénérables sont inscrits dans les annales de la charité.

TALHOUET (Auguste - Frédéric - Bon - Amour, marquis de), issu d'une ancienne famille de Bretagne, naquit à Rennes le 8 avril 1788. Dès l'âge de quinze ans, il s'engagea dans un régiment d'infanterie légère. Devenu sous-officier, il entra à l'école militaire de Fontainebleau, et en sortit sous-lieutenant. Il fut nommé lieutenant en 1807, au 15^e régiment de chasseurs à cheval. Napoléon, qui aimait à avoir auprès de lui des hommes portant des noms de l'ancienne noblesse, le choisit, en 1809, pour un de ses officiers d'ordonnance, et lui conféra le grade de chef d'escadron. Le jeune officier se signala au bombardement de Vienne et surtout dans la malheureuse campagne de Russie. Au combat de la Moskowa, il fut grièvement blessé en chargeant avec énergie l'ennemi à la tête de son escadron. L'empereur le nomma colonel du 6^e de chasseurs sur le champ de bataille. Peu de temps après, il fut de nouveau blessé et laissé pour mort. Heureusement un soldat de son régiment le reconnaissant déjà à moitié couvert de neige, et le porta à l'ambulance. Il servit fidèlement Napoléon jusqu'à sa chute. A la Restauration, il devint colonel des chasseurs de Berry. En 1815, Talhouet obtint le grade de maréchal-de-camp. Créé pair de France en 1819, il montra beaucoup d'aptitude aux affaires dans les commissions. Il est mort à son magnifique domaine de Lude, en 1842.

TALON (Antoine-Omer), descendant d'une famille illustre dans la magistrature française—voyez

TALON (Omer et Denis), t. viii — naquit vers 1740. A l'époque de la révolution de 1789, il était lieutenant civil ou avocat-général au châtelet; et en cette qualité il poursuivait aveuglément les procédures contre les fauteurs de l'attentat des 5 et 6 octobre; mais déjà l'autorité royale était défailante, et le magistrat ne fut pas soutenu. Il donna sa démission lorsqu'il vit qu'il ne lui était plus possible dans ses fonctions de défendre le gouvernement et la société attaqués. Il fut même dénoncé par Camille Desmoulins et Dussaulchoy, et dut comparaître comme accusé devant un tribunal où il avait rempli si dignement le poste alors dangereux d'accusateur. Il était tellement innocent des faits qu'on lui reprochait que l'accusation tomba d'elle-même. Peu après, Talon était appelé à l'assemblée nationale comme député suppléant de Chartres; il ne crut pas devoir siéger. Incarcéré à l'occasion du voyage de Varennes, puis relâché après l'acceptation de la constitution par Louis XVI, il contribua beaucoup, de concert avec le comte de Lamark, à faire entrer Mirabeau dans les intérêts de la monarchie. Il fut compromis de nouveau dans l'affaire de la fameuse armoire de fer et décrété d'accusation après le 10 août. Après s'être tenu caché pendant quelques mois, il réussit à passer en Amérique, d'où il ne revint qu'après la chute des terroristes. Sous l'Empire, il fut impliqué de nouveau dans une conspiration royaliste et transporté aux îles de Ste-Marguerite. Rendu enfin à la liberté, après quelques années de détention, Talon est mort à Grez, près de Tournan (Seine-et-Marne), le 18 août 1811.

TANCHON (X.), au sortir de ses études médicales, fut appelé au service de l'armée; c'était en 1815; il fut décoré à la bataille de Lutzen par Napoléon lui-même. Sa perspicacité était prompte, et son mode de traitement très-souvent heureux. Jeune encore, il s'occupa d'hygiène, fit des expériences intéressantes et créa une sorte de *moyen de digérer*. Les maladies des voies urinaires lui fournirent le sujet d'un livre plein d'observations judicieuses, qui pourtant n'eut guère de succès. Puis il étudia, il observa les maladies du sein, le cancer, etc.; leur appliqua un traitement qui fut très-accueilli, mais ne publia rien sur ce sujet. Le seul ouvrage bien connu de Tanchon, c'est son *Hygiène des dames*, qui a eu deux éditions, et dans lequel il résume les expériences faites pendant dix ans au dispensaire de Sainte-Geneviève, où il traitait avec une incontestable supériorité les diverses maladies qui affectent les femmes. Le docteur Tanchon est mort le 18 octobre 1850; il faisait partie de l'académie de médecine, et il était vice-président d'une autre société médicale.

TARAIRE (J.-Jacques), né en 1770, entra comme volontaire dans les bataillons nationaux en 1791. Vers 1798, il partit pour l'Égypte avec le titre de chef de bataillon, montra beaucoup de valeur à la journée de Ramanieh, et fut élevé au grade de chef de brigade. Rentré plus tard en France, il prit une part glorieuse à différentes batailles et notamment à celle d'Austerlitz. Il servit le roi de Hollande, Louis, en qualité de colonel-général de sa garde. En 1809, il aida beaucoup à expulser les Anglais de l'île de Walcheren. Lors de la réunion de la Hollande à la France, en 1810, il fut nommé général de division. A la restauration des Bourbons, Taraire se soumit au gouvernement et fut nommé chevalier de Saint-Louis. En 1820, il fut élu député par le département

de la Charente et prit plusieurs fois la parole à la chambre. On a de lui : *De la force des gouvernements, ou Des rapports que la loi d'élection doit avoir avec leur nature et leur constitution*. Il mourut en 1850.

TAVEAU (Philippe-Thomas-Jacquemin), prêtre savant et pieux, fut abbé d'Héberville (Normandie) jusqu'en 1790. Il se livra ensuite à l'enseignement, et dirigea, avec un de ses confrères, le collège du Havre. Le clergé de cette ville le députa à l'assemblée générale qui eut lieu alors à Caudebec; mais proscrit bientôt, comme tous les ecclésiastiques fidèles, il chercha un refuge en Angleterre, où plusieurs éducations particulières lui furent confiées. L'abbé Taveau est mort à Chichester, dans le comté de Sussex, le 19 avril 1798. On lui doit les ouvrages suivants : *L'Abrévié, ou Lettres à une pieuse citoyenne*, in-8°, 1794-1796; *Compendium des règles et délicatesses de la langue française*, in-8°, 1797; *Règles générales sur la prononciation française*, in-8° 1798.

TAYLOR (Zacharie), né en 1786, entra de bonne heure dans la carrière des armes, et gagna peu à peu ses grades dans la guerre contre les Indiens, au milieu des marais de la Floride et des solitudes de l'Ouest. En 1816, il fut chargé, durant la guerre des Etats-Unis contre le Mexique, de commander, comme général de division, un corps placé en observation sur la frontière du Texas et du Mexique. Il parvint à détruire deux armées mexicaines, à occuper Matamoras, ainsi que Monterey, dont la garnison était plus nombreuse que les troupes assiégeantes. D'autres exploits, accomplis en 1846 et 1847, excitèrent dans la république des Etats-Unis un tel enthousiasme que Taylor fut élu président en 1848. Homme résolu et énergique, il était surnommé par le peuple *Rough and Ready* (brusque et toujours prêt). Il fut aussi heureux dans son administration qu'il l'avait été comme chef militaire; mais cette carrière brillante fut interrompue par la mort en 1850.

TESTE (Jean-Baptiste) naquit à Bagnols, le 29 octobre 1780, d'un père qui figura parmi les partisans les plus exaltés de la révolution dans le midi. A peine âgé de 15 ans, il passa du collège des Joséphistes dans les clubs où son père présidait et l'exerçait à l'éloquence du temps. Il fut en mai 1795 l'un des députés de la société populaire de sa petite ville au congrès des 74 clubs réunis à Valence pour assurer le triomphe du parti de la Montagne. Plus tard le jeune Teste remplit à Bagnols les fonctions de secrétaire municipal qui le mirent à même d'être utile à quelques honnêtes gens persécutés. Venu à Paris vers la fin de 1799 pour achever ses études de droit, il y obtint de tels succès que bientôt il fut nommé non-seulement avocat, mais encore professeur adjoint à l'académie de législation où il venait d'être élève. A la mort de son père, il retourna dans le midi et se fixa à Nîmes. Durant les Cent Jours il fut député à Paris vers Napoléon, à l'effet d'obtenir des secours pour empêcher les départements méridionaux de se soumettre au duc d'Angoulême. Napoléon donna des instructions et de pleins-pouvoirs à Teste, qui parvint à arrêter le duc d'Angoulême et à le faire embarquer pour l'Espagne. Teste fut récompensé par le poste de commissaire de police de Lyon, où il déploya une grande habileté. Élu dans le Gard membre de la chambre des représentants, il n'y siégea point; et au second retour des Bour-

bons, il fut, comme on le pense bien, exilé. Il se réfugia dans les Pays-Bas, où le roi Guillaume lui témoigna de l'intérêt. Après l'ordonnance du 5 septembre 1816, il revint en France momentanément, puis retourna à Liège suivant le désir des nombreux clients qu'il y avait. La révolution de 1830 fit cesser son exil. On le vit tout à la fois député du Gard, avocat du domaine et du trésor. Il fut bientôt après appelé au ministère des travaux publics, élevé à la pairie et à la présidence de la cour de cassation. Il était au comble des honneurs lorsqu'une accusation des plus graves vint l'atteindre. Il fut poursuivi comme concussionnaire, condamné à la dégradation, à trois ans d'emprisonnement et à des peines pécuniaires immenses. Après l'expiration de sa peine, il habita Chaillot, où il est mort le 26 avril 1832.

THIERRY (Augustin), né le 20 mai 1795, fut d'abord élève de l'Ecole normale, où il fit des études fortes et brillantes. Entré à l'Académie des inscriptions et belles lettres en 1850, il avait dès lors conquis une des plus belles renommées comme historien et comme écrivain. Frappé de bonne heure par les souffrances et les infirmités, il sut toujours les surmonter et poursuivre des labeurs qui, nonobstant certain nombre d'idées paradoxales et hardies, sont des monuments que le temps respectera. Entre tous ses ouvrages si remarquables, nommons : *Histoire de la conquête de l'Angleterre par les Normands*, 3^e édit., 4 vol. in-8°, Paris 1850; *Lettres sur l'histoire de France*, dont la cinquième édition parut in-8°, Paris 1856; *Récits des temps mérovingiens*, qui eurent leur septième édition, 2 vol. in-12, Paris 1846; *Recueil des monuments inédits de l'histoire du Tiers-Etat*, 2 vol. in-8°, Paris 1850-1853, faisant partie des *Documents inédits sur l'histoire de France*, publiés sous les auspices du ministère de l'instruction publique; *Essai sur l'histoire de la formation et des progrès du Tiers-Etat*, in-8° avec portrait, Paris 1853. Augustin Thierry est mort le 22 mai 1856, sans qu'un surcroît bien notable d'accidents vint annoncer la fin si prochaine de cet homme vraiment célèbre. La religion entoura de consolations son lit de mort. M. Hamon, curé de Saint-Sulpice, est monté tout exprès en chaire pour le proclamer. Depuis quelque temps déjà, l'illustre écrivain avait fait à ce pasteur la première confidence de son retour à la foi, et dès ce moment il était resté son ami. Un jour un homme qui se croyait habile en histoire se permit de dire en présence de M. Thierry, que la papauté était une institution humaine qui remontait au IV^e siècle : « Vous vous trompez, reprit aussitôt le véritable historien; la papauté remonte jusqu'à saint Pierre, et par saint Pierre à Jésus-Christ le divin fondateur de l'Eglise. » Thierry disait aussi au curé de Saint-Sulpice, en parlant de ses ouvrages : « J'y ai mêlé des erreurs; on m'a fait peine en imputant à hostilité malveillante pour la religion ce qui n'était que l'effet de mon ignorance; je veux employer ce qui me reste de vie à les corriger. » « Parti de l'incrédulité, ainsi qu'il l'a dit lui-même, — c'est le P. Gratry, son confident et son ami, qui le rapporte en une lettre adressée à l'archevêque de Paris, et rendue publique, — l'étude sincère des hommes et de l'histoire lui avait depuis fort longtemps appris que l'incrédulité n'explique pas le monde, et que la force vive qui mène le genre humain, c'est la religion. La religion — l'histoire le lui montrait encore — ne

pouvait être que le christianisme; mais son esprit, s'élevant par degrés de l'erreur à la vérité, crut voir d'abord dans le protestantisme la pure doctrine de l'Evangile. C'est alors qu'il chercha la lumière à Genève. « En ce temps-là, » ce sont les propres expressions d'Augustin Thierry, « je ne me doutais pas de l'histoire de l'Eglise. Lorsque j'y eus jeté les yeux, je vis clairement que le protestantisme et l'histoire sont entièrement incompatibles. Le système protestant a été forcé de construire à son usage une histoire fictive. Je m'étonne qu'on se maintienne encore sur un pareil terrain. Comment ne voit-on pas que le catholicisme se retrouve tout entier dans les quatre premiers siècles? » Un autre jour, il disait à l'un des Pères de l'Oratoire, M. Perraud : « On soutient parfois, et c'est un préjugé que j'ai longtemps partagé, que la doctrine de l'Eglise s'est formée de pièces et de morceaux. Comme cela est faux! quelle admirable unité! comme l'examen des textes renverse cette erreur! » C'est ainsi que cette intelligence droite et forte déchirait peu à peu la ceinture de ténébres que son siècle lui avait faite. » Augustin Thierry a légué sa riche bibliothèque aux prêtres de l'Oratoire de Paris.

THOMIRE (Pierre-Philippe), né à Paris en 1751, fut élève des célèbres ciseleurs en bronze Pajon et Houdon. Lui-même contribua beaucoup sous l'empire à relever l'art de la ciselure, autant que le mauvais goût de l'époque le permettait. On cite, parmi ses ouvrages, exécutés la plupart avec la collaboration du riche orfèvre Odier, les ornements des herceaux du fils de Napoléon et du duc de Bordeaux donnés par la ville de Paris aux mères de ces deux princes. Thomire est mort en 1845.

THURMANN (Jules) naquit le 8 novembre 1804 à Neuf-Brisach. Ses études, qui se firent à Porentruy et à Strasbourg, le rendirent capable d'entrer à l'école royale des mines de Paris. En 1828, il se fit naturaliser suisse et fut admis dans le génie fédéral; mais sa santé était trop faible pour supporter les fatigues de cette carrière. Il la quitta afin de se vouer à l'enseignement. En 1852, il était professeur de mathématiques et de sciences naturelles au collège de Porentruy; en 1857, il dirigeait l'école normale du Jura. Après une dizaine d'années passées dans l'instruction publique, Thurmann s'en retira pour ne plus s'occuper que de travaux scientifiques. Il a succombé le 25 juillet 1855, à une atteinte de choléra sporadique. Cet homme célèbre s'est fait connaître surtout comme géologue et botaniste. Entre les nombreux ouvrages qui lui sont dus, citons : *Sur les soulevements jurassiques*, 1852-1856; *Essai de phytostatique, ou Etude de la dispersion des plantes vasculaires, envisagée quant à l'influence des roches sous-jacentes*. Le département du Jura lui gardera longtemps un bon souvenir pour les services scientifiques qu'il a rendus à cette contrée.

TIECK (Louis), qui, après avoir été en Allemagne l'un des chefs du romantisme, s'est rangé ensuite dans l'école opposée, naquit à Berlin en 1773. Il débuta en 1798 par *Voyages de Sternbold*, œuvre dans laquelle il préconise à outrance les inspirations du moyen-âge. Après quoi, il met sur la scène dramatique plusieurs vieilles traditions populaires, telles que *La Barbe-Bleue*, *les Quatre Fils Aymon*, *le Chat-Botté*, *le Prince Zerbino*. Son chef-d'œuvre en ce genre est *Genève de Brabant*. Tieck voyagea ensuite dans les diverses contrées germaniques, en Italie, en Angleterre, et finit par

se fixer à Dresde, où il coopéra à la rédaction d'un journal. Ce fut alors qu'il changea de système littéraire, comme on peut le reconnaître dans ses ouvrages ultérieurs : *la Récolte des Céréales*, *la Mort de Camoëns*, *le Sabbat des sorcières*, etc. En 1842, le roi de Prusse le fit revenir à Berlin et le nomma conseiller de cour. Passionné alors pour les classiques grecs, il traduisit et fit représenter sur le théâtre de Potsdam plusieurs tragédies de Sophocle. Cet écrivain célèbre, dont on a traduit en français plusieurs productions, est mort en 1855.

TIMOTHEE (le P.). Voyez PESCHARD.

TISSOT (Pierre-François), né à Versailles en 1768, fut dès l'an 1798 élu député au Corps législatif, et, après le 18 fructidor, attaché comme secrétaire-rédacteur au ministère de la police générale. La révolution du 18 brumaire lui ôta cet emploi et lui fit tourner ses vues vers les travaux littéraires. Il paraît cependant qu'il occupa encore une place notable à l'administration des droits-réunis sous Français de Nantes. Tout en participant à la rédaction de certains journaux, il publia une traduction en vers des *Bucoliques de Virgile*. Cette production lui valut l'estime affectueuse de Delille, qui, en 1806, se le fit donner pour suppléant dans la chaire de poésie latine au collège de France. Tissot devint même professeur titulaire après la mort de Delille, c'est à dire en 1814. Il prononça un touchant éloge funèbre sur la tombe de son illustre ami. Outre l'ouvrage cité plus haut : *Eglogues de Virgile, traduites en vers français, accompagnées de la traduction en vers français de plusieurs morceaux de Théocrite, Moschus et Bion, et de l'épisode de Nisus et Euryale*, in-8°, 1800; *Etudes sur Virgile*, 4 vol. in-8°, Paris 1825-1850. Il a aussi donné : une traduction, avec le texte latin, du poème de Jean Second, in-12, 1806; et enfin, empreinte d'hostilité aux principes religieux et monarchiques, l'*Histoire de la révolution française*, 6 vol. in-8°, Paris 1853-1856. Tissot, qui était de l'Académie française, est mort en 1854.

TIZZONE (Bartolomeo), noble piémontais, né à Verceil, était fils du comte palatin de Dezzana, qui jouissait d'une grande faveur à la cour de Maximilien I^{er}. Comme son père, Bartolomeo fut homme d'Etat et homme lettré. Chargé, en décembre 1503, de se rendre en Angleterre pour solliciter le concours de Henri VII contre la France et Venise, il s'acquitta de cette négociation sous les auspices de Marguerite d'Autriche, à qui il rendit compte de sa mission dans des lettres curieuses que renferme

le recueil intitulé : *Négociations diplomatiques entre la France et l'Autriche*, in-4°, Paris 1845. En février 1518-1519, il fut question de l'employer dans les ambassades qui devaient assurer l'élection de Charles d'Autriche à l'empire; mais il paraît que ses services ne furent pas agréés, ou plutôt que l'état de détresse où l'avait réduit sa fidélité à la maison d'Autriche ne lui permit pas de faire l'avance des frais de voyage. Le président de Grégori, dans *Istoria della vercellese letteratura ed arti*, II, 209, a parlé avec quelques détails de divers personnages lettrés de cette famille Tizzone.

TÖILLIEZ (Nicolas-Désiré), né à Mons le 10 janvier 1820, et devenu aspirant ingénieur, eut plusieurs fois occasion de montrer du dévouement et de se conduire avec le plus heureux courage dans des circonstances où la vie des travailleurs était en danger. Sa vie d'ingénieur le mit souvent sur la trace de débris archéologiques et lui inspira le goût des études de ce genre. Il a publié dans les *Bulletins de l'Académie royale*, dans le *Messenger des sciences historiques*, dans la *Belgique communale*, dans les *Bulletins de la Société historique de Tournai* : *Notices sur les pierres taillées, monuments de l'industrie primitive*; 1^{re}, 2^e et 3^e. *Notices sur les antiquités découvertes dans le Hainaut*; *Aperçu historique du mineur et sur les mesures protectrices dont il a été l'objet*; *Des antiquités celtiques, germaniques et romaines trouvées dans le Hainaut*; *Des pierres sphéroïdales taillées anciennement*, etc.; *Notice sur le Castiau d'Épiale à Quaregnon*. Désiré Toilliez a été enlevé à ses utiles travaux le 24 mars 1852.

TRENTECAMP (Jacques), né à Audenarde, d'une honnête famille, le 8 décembre 1717, entra dans la Compagnie de Jésus le 27 septembre 1735, fut élevé au sacerdoce le 21 septembre 1748, fit profession des quatre vœux le 2 février 1755, et mourut à Gand le 27 février 1785. Associé à l'œuvre des Bollandistes, il y aurait coopéré bien plus, si ses supérieurs ne l'avaient chargé d'abord d'une chaire de philosophie à Anvers, puis de l'enseignement de la théologie et de l'écriture sainte à Louvain, toutes fonctions qu'il remplit avec un grand succès. C'était un homme simple et droit, tout spirituel, en un mot doué des plus solides vertus, selon le témoignage de Ghesquière, qui fut son disciple pendant plusieurs années. Parmi les travaux hagiographiques du P. Trentecamp, nous citerons son *Commentaire sur saint Amé*, qui est inséré dans *Acta SS. Belgii*, IV, 575-598.

TROUSSET (de). V. HERICOURT.

U

UFFENBACH (Pierre), célèbre médecin allemand, mort à Francfort-sur-le-Mein, sa patrie, en octobre 1656, est auteur des ouvrages suivants : *Dissertatio de generatione et interitu*, in-4°, Strasbourg 1591; *Dissertatio de venenis ac moribificis medicinis in genere*, in-4°, Bâle 1597; *Thesaurus chirurgicus*, in-4°, Francfort 1610; *Dispensatorium galenochymicum*, in-4°, Francfort 1651. Il publia

en outre plusieurs ouvrages de médecine, de chirurgie, d'art vétérinaire et de botanique, entre autres : *Practica medicinalis*, de Leonelle Vettori; les œuvres de Sassonia, médecin de Padoue; l'*Hortus sanitatis* de Cuba. Il traduisit de l'italien en allemand l'*Herbier* de Castor Durante, in-f°, Francfort 1609, et en latin la chirurgie de Gabriel Ferrata.

UNGARELLI (M. Luigi) est natif de Bologne dans les Etats pontificaux, où il vit le jour le 15 février 1779. En 1806, ayant déjà reçu l'ordre de la prêtrise, il fut admis chez les Barnabites, à qui il devait son éducation. Adonné spécialement aux études philologiques, il professa tour à tour et avec grande distinction, à Macerata, à Livourne et dans sa ville natale. Lorsqu'en 1809 les ordres religieux furent supprimés dans les Etats de l'Eglise, par suite de leur réunion à l'Empire français, le P. Ungarelli, accablé de douleur à cette nouvelle, fut saisi d'une affection nerveuse qui altéra sa santé pour toujours. L'ancien ordre des choses ayant été rétabli en 1814, Ungarelli se rendit à Rome dans une maison de son ordre, où le P. Fontana, général des Barnabites, le nomma maître des novices et lui confia une chaire de théologie. Tout en professant cette science, il donnait encore des leçons de littérature orientale. C'était non-seulement un archéologue et un orientaliste distingué, mais aussi un prédicateur éloquent. Tant de labeurs ne pouvaient qu'altérer de plus en plus une santé compromise depuis longtemps. Le P. Ungarelli, frappé d'apoplexie le 31 janvier 1844, demeura paralysé jusqu'à sa mort, qui advint le 21 août 1845. Coopérateur de l'*Album* et des *Annales des sciences religieuses*, il y a inséré une série d'articles critiques ou analytiques, pleins de savoir et d'intérêt, parmi lesquels le P. Perone a puisé d'utiles matériaux pour son *Histoire de la Vulgate*. On lui doit aussi un recueil des œuvres des écrivains barnabites qui ont fleuri de 1553 à 1655. Il est aussi auteur d'un livre intitulé *Interprétation des obélisques de Rome*, dédié au souverain pontife par le cardinal Tosti, qui s'exprime ainsi dans sa dédicace : « Les obélisques romains ornés d'hiéroglyphes, muets durant tant de siècles, viennent enfin de recouvrer la parole. » Il était devenu tellement familier avec l'ancien langage symbolique des Egyptiens, qu'il érigea, dans la villa Torlonia, deux obélisques sur le front desquels il sut retracer, en signes hiéroglyphiques, l'éloge historique de la maison illustre de Torlonia.

UTENHOVE (Jacques - Maurice - Charles, baron van) naquit à Utrecht le 26 juillet 1773. Ce fut d'abord pour l'étude des langues anciennes qu'il manifesta une aptitude singulière ; mais entré à quinze ans dans l'université de sa ville natale, il se sentit bientôt un goût spécial pour les sciences exactes et notamment pour l'astronomie. Les leçons du professeur Hennert secondèrent puissamment ces dispositions heureuses. On peut faire remonter à l'année 1795 les premières observations d'Utenhove, qui, à cette date, entretenait l'astronome prussien d'une occultation de Jupiter par la lune, remarquée le 23 septembre, et d'une occultation d'étoiles par le même astre, vue le 50 dudit mois. Beaucoup d'autres observations analogues faites par lui sont consignées dans les recueils scientifiques du temps, entre autres dans les annuaires de Berlin pour 1800, 1801, 1802. La plupart des sociétés savantes des Pays-Bas se l'associèrent avec empressement. Il fut l'un des premiers membres qui entrèrent dans l'Institut des Pays-Bas après sa réorganisation en 1816. En 1818 la province d'Utrecht le députa à la seconde chambre des Etats-Généraux ; et le roi, reconnaissant son mérite, le nomma en 1823 chevalier de l'ordre du Lion belge. Van Utenhove se trouvait accidentellement à Lienden en Gueldre ; lorsqu'il y mourut le 1^{er} septembre 1856. Cet homme très-distingué réunissait de précieuses qualités à ses connaissances profondes. L'*Annuaire de l'Académie royale des sciences et belles-lettres de Bruxelles*, 1858, contient une bonne notice sur Utenhove, auteur de plusieurs publications importantes que nous énumérons rapidement : 1^o dans le journal hollandais, *Kunst-en Letterbode* (Messager des sciences et des lettres), *Remarques sur l'opinion de Bode relative au déplacement des pôles*, 1800 ; *Observations et calcul de l'orbite de la comète de 1811* ; *Réfutation de l'hypothèse de Flaugerques sur l'identité des comètes de 1811 et 1501* ; 2^o dans le *Recueil de l'Institut royal des Pays-Bas*, un *Mémoire sur la division du cercle en parties égales*, 1815, — *sur l'invariabilité des forces centrifuges*, — *sur la différence des miroirs sphériques et paraboliques dans les télescopes*.

V

VALENCIENNES (Pierre-Henri) naquit à Toulouse en 1750, et montra de bonne heure des dispositions particulières pour la peinture. Ses parents l'envoyèrent à Paris, où il entra à l'école de Doyen. Sous ce maître habile, il acquit le style historique qui se fait remarquer dans ses tableaux. Son goût le portant vers les études de paysage, il alla étudier en Italie la belle nature et les chefs-d'œuvre du Poussin et de Claude Lorrain ; il s'y perfectionna dans son art ; et lorsqu'il revint en France, sa réputation le fit admettre parmi les membres de l'Académie de peinture. Son école a eu une grande influence ; et nous lui devons la plupart des paysagistes estimés de notre époque. Le célèbre Prevost, peintre fameux des panoramas, avait suivi ses leçons. Valenciennes a publié un *Traité de perspective et de l'art du paysage*, in-4^o. Cet ouvrage, remarquable à plus d'un titre,

eut deux éditions, l'une en 1800 et l'autre en 1824. On cite encore parmi ses productions les plus estimées : *Philoctète dans l'île de Lemnos*, *OEdipe trouvé sur le Cythéron*, *OEdipe devant le temple des Euménides*. On voit dans les galeries du Louvre son grand paysage historique, représentant *Cicéron, questeur en Sicile, découvrant le tombeau d'Archimède*. Valenciennes est mort à Paris le 16 février 1819.

VALHUBERT (Roger), né à Avranches en 1764, entra dans la carrière militaire, où il acquit ses grades par son mérite et son courage à toute épreuve. Il contribua puissamment au gain de la bataille de Montebello et de celle de Marengo, où il avait un commandement en qualité de général. Il fut blessé mortellement à Austerlitz et mourut cinq jours après cette mémorable affaire. Par un décret de Napoléon, la place à l'entrée sud du

pont d'Austerlitz à Paris porte le nom de Valhubert.

VANDEBURCH (Henri-François), né à Gand le 26 juillet 1567, fut chanoine de la cathédrale d'Arras, doyen et vicaire-général du diocèse de Malines en 1591, évêque de Gand en 1612, et archevêque de Cambrai en 1613. Son entrée solennelle eut lieu le 17 octobre 1616. Sa piété douce et affectueuse, son intégrité à toute épreuve, et surtout sa charité ardente, l'ont rendu à jamais vénérable. Parmi les monuments qui font bénir sa mémoire à Cambrai, on admirera toujours la maison d'orphelines de Sainte-Agnès. Vanderburch est mort à Mons le 25 mai 1614. On lui doit : *Decreta et statuta synodi dioecese Cambracensis, anno 1613*, Gand 1716; *Ordinata in synodo dioecese Cambracensi, anno 1617*, Cambrai 1617; *Manuale parochiarum ad usum ecclesie Cambracensis*, in-4°, Cambrai 1622; *Brevi Elucidatio totius missae interrogationibus et responsionibus distincta*, in-42, Mons 1659, Cambrai 1778. Les actes du concile provincial que Vanderburch tint à Cambrai en mai 1631 ont reçu les éloges du pape Urbain VIII dans son bref apostolique du 17 avril 1652, et ont été imprimés dans le recueil intitulé : *Statuta synodalia Ecclesie Cambracensis*, in-4°, Cambrai 1781. Le *Synodicon Belgicum*, in-4°, Malines 1858, t. 1, 267, contient une lettre de Vanderburch à Léonard Lessius. On lit dans les Mémoires de la Société d'émulation de Cambrai pour 1825, un *Eloge historique de Vanderburch*, couronné par cette compagnie et dont H. R. Duthillaoul est l'auteur.

VAUCELLES (Thomas de), écrivain ascétique du x^e siècle, que les auteurs de l'*Histoire littéraire de la France*, xv, 528, considèrent comme étant un seul et même personnage avec Thomas de Perseigne. Ce religieux, qui paraît avoir vécu tour à tour dans l'abbaye de Vaucelles en Cambrésis et dans le monastère de Perseigne en Normandie, est auteur d'un *Commentaire sur le Cantique des cantiques*, ouvrage dont il existe plusieurs manuscrits à la bibliothèque impériale, et qui fut imprimé pour la première fois à Paris, in-f°, 1521. Il en parut une édition nouvelle à Lyon en 1571. Enfin, bien que ce commentaire soit fort defectueux, on le réimprima en 1635, en l'attribuant à un franciscain célèbre, Jean Duns Scot, surnommé le *Docteur subtil*. La fraude, commise par le cordelier Paul Reatino, qui sans doute voulait ainsi rehausser son ordre, fut dénoncée à Rome par Jean Magloire, procureur général de Cîteaux; et il intervint une sentence du maître du sacré palais, qui défendit de publier le livre sous tout autre nom que celui de Thomas de Vaucelles. La sentence est du 15 mars 1635. On fut donc obligé de changer le frontispice de cette publication. On attribue encore au même auteur un traité *De præparatione cordis*, un autre sur le *Livre des sentences*, et enfin des *Sermans*.

VERHOEVEN (Marien) est né à Uden (Brabant septentrional) le 10 décembre 1810. Porté de bonne heure, par vocation, vers l'état ecclésiastique, il dut se rendre au séminaire épiscopal de Mayence, à cause de l'espèce d'interdit dont le roi Guillaume venait de frapper les établissements d'instruction religieuse dans les Pays-Bas. Verhoeven, qui s'était attaché de cœur au célèbre théologien M. Klee, s'empessa de le suivre quand celui-ci fut appelé à une chaire de l'université de Bonn. Là il continua de faire de grands progrès dans ses études et entra en relations avec plusieurs personnages renommés.

Élevé au sacerdoce à Cologne en 1831, il se rendit bientôt à Rome, afin de s'y livrer plus efficacement à l'étude du droit canon. L'université de la Sapience lui conféra le grade de docteur en droit, à la date du 22 août 1834. Le 10 mars 1835, un bref pontifical lui octroya le titre de protonotaire apostolique. On voulait aussi l'adjoindre à l'une des nonciatures d'Allemagne en qualité d'auditeur. Son séjour à Mayence et à Cologne, ses connaissances en fait de littérature germanique le rendaient fort apte à occuper ce poste. Il le refusa néanmoins pour revenir en Hollande au mois d'avril 1835. Or la liberté de l'enseignement religieux était bien loin d'y être encore rétablie. En Belgique au contraire, l'université catholique de Louvain venait d'être fondée. Dès le mois d'octobre 1835, Verhoeven y fut nommé professeur extraordinaire de droit canon, sur la présentation du savant cardinal Capaccini, légat apostolique en Belgique. Il devint professeur ordinaire en 1842. Dès son entrée en fonctions jusqu'à sa mort, il ne cessa de remplir dignement sa mission, non-seulement par l'enseignement oral, mais aussi par de bons et judicieux écrits. Ce fut un prêtre aussi édifiant que dévoué. Atteint de graves infirmités au retour d'un nouveau voyage d'Italie en 1848, il dut, à son grand déplaisir, prendre du repos et se rendre à la Haye au sein de sa famille, où il expira le 18 janvier 1850. Verhoeven est auteur de plusieurs écrits, dont le premier fut publié à l'époque de sa nomination comme professeur ordinaire en 1842. Dans cet opuscule latin, il examine plusieurs questions canoniques touchant la célébration de la messe paroissiale. Il compléta plus tard ce traité par un autre travail qui parut à Hasselt, in-8°, 1849. En 1846, il donna, toujours en latin, son livre sur les droits et les devoirs du clergé séculier et régulier, in-8°, Louvain 1846. Ce livre, généralement approuvé quant au fond, a suscité, dans les détails, quelques remarques critiques. M. de Bavay, procureur-général, ayant prononcé, en octobre 1846, l'*Eloge des travaux et de la vie de Van Espen*, Verhoeven signala dans la *Revue catholique* les erreurs échappées à l'honorable magistrat.

VERMEERSCH (Ivon), peintre flamand transplanté en Allemagne, naquit à Maldegem en 1811. Élève de Poelman, il mania le pinceau dès l'âge le plus tendre; et entraîné par son imagination vers les sites riants et pittoresques des bords du Rhin, il s'en alla chercher asile et inspiration en Allemagne, en Bavière, et finit par se fixer et se marier à Munich. Ses productions lui firent bientôt une renommée brillante; et le roi Louis, auguste ami des arts, le prit en grande estime. Vermeersch, devant qui semblait s'ouvrir une longue et glorieuse carrière, est mort subitement en mai 1852, peu d'heures après avoir vu expirer sa femme, Amalia de Dahl. Le roi de Bavière voulut être représenté aux obsèques de l'artiste, et ordonna de mouler sa figure avant l'inhumation, pour faire exécuter plus tard son buste en marbre.

VIART (Catherine-Julie-Irène de), née au château de la Motte, près Usseau (Vienne), le 5 juin 1772, fut supérieure-générale des Dames de l'Adoration perpétuelle. Quand l'abbé Cordruin et Mme Aymer de La Chevallerie fondèrent l'ordre connu à Poitiers sous le nom de la Grand'Maison et à Paris sous celui de Piepus, elle s'associa à cette œuvre pieuse, qu'elle dirigea et fit prospérer après

leur mort. Ce fut en visitant les maisons de cet ordre dans le diocèse de Poitiers, que Catherine de Viart fut surprise par la mort, au mois de juin 1830.

VICO (François de), né à Macerata dans les Etats romains, le 19 mai 1805, appartenait à une famille fort distinguée de la province. Protégé et béni dès son enfance par le vénérable évêque de Macerata, Mgr Strambi, il reçut l'éducation la plus propre à former un excellent prêtre et un savant religieux. Rien ne put l'empêcher d'entrer dans la Compagnie de Jésus, tout en se livrant aux plus fortes études de mathématiques et d'astronomie. Il fut bientôt adjoint au directeur de l'observatoire du collège romain, le P. Dumouchel, jésuite français, jadis élève de l'Ecole polytechnique. Vico succéda plus tard à ce savant astronome; et sous sa direction, l'observatoire du collège romain devint plus célèbre que jamais. C'est là que Vico fit tant de belles découvertes, depuis celle de la comète de Biela à son retour au périhélie, le 28 novembre 1852, jusqu'au 9 juillet 1845, jour où il signala la comète d'Encke, aussi à son retour au périhélie. Lorsque les troubles qui agitaient Rome forcèrent les ordres religieux à s'en éloigner, le P. Vico traversa la France pour se rendre dans les Etats-Unis; M. Arago, alors ministre, l'invita à rester à Paris. Les astronomes anglais voulaient aussi le retenir. A Georges-Town et dans tous les lieux des Etats-Unis qu'il parcourut, on lui fit l'accueil le plus empressé et les offres les plus séduisantes. Désireux de faire partager à ses infortunés confrères les douceurs d'une telle hospitalité, il repassa l'Océan; et arrivé en Angleterre, il y préparait le départ d'une sorte de colonie, lorsque, atteint du typhus, il succomba le 15 octobre 1848. *L'Ami de la Religion* du 25 janvier 1849 contient un article plein d'intérêt sur ce célèbre religieux, qui ne fut pas seulement un habile astronome, mais aussi un théologien profond, un musicien distingué et un moine exemplaire.

VILLANDRY (de). Voyez FOUGERES.

VILLELE (Joseph, comte de), né à Toulouse en 1775, entra fort jeune dans la marine militaire. Au retour d'une campagne à Saint-Domingue, il fut embarqué pour l'Inde avec Saint-Félix, depuis vice-amiral, aux soins de qui on l'avait confié; mais cet officier supérieur ayant déplu aux révolutionnaires de l'île de France, sa tête fut mise à prix, et peine de mort fut prononcée contre quiconque lui donnerait asile. Or le jeune Villele demeura, à ses risques et périls, fidèle à son chef malheureux; et, bien qu'arrêté lui-même, il s'exposa à la mort sans vouloir jamais révéler la retraite de Saint-Félix, qui finit par se livrer. Revenu, en 1807, à Toulouse, il y fut nommé membre du conseil-général. En 1815, il était maire de cette ville; et bientôt après, député de la Haute-Garonne à la chambre dite *introuvable*; il siégea au côté droit et fut constamment le zélé défenseur des doctrines monarchiques. Eloigné des affaires durant le ministère Decazes, il reçut en 1821 le portefeuille des finances, pour être bientôt après appelé à la présidence du conseil avec le titre de comte. Sous son ministère, on prit, en politique et en finances, les mesures les plus importantes. Alors fut résolue la guerre d'Espagne, et fut votée l'indemnité aux émigrés. Alors aussi la France reconnut l'indépendance d'Haïti, moyennant indemnité de cent cinquante millions. C'est sur ce ministre, d'un mérite

éminent et du caractère le plus honorable, mais peut-être, soit pour la forme, soit pour le fond, au-dessous des grandes difficultés de sa tâche, que se dirigèrent, à cette époque, tous les efforts malveillants de l'opposition, laquelle parvint à rendre son administration impopulaire. Le ministère dont il était le chef se retira donc en 1828, pour faire place à celui de M. de Martignac, qui lui-même ne tint pas longtemps contre les agressions. Villele, élevé à la pairie, se tint désormais à l'écart; et, retiré dans sa terre de Manneville, canton de Caraman (Haute-Garonne), il y est mort en 1854. Il a été publié une Notice nécrologique sur M. de Villele, par M. Lespinasse de Saune, 1855.

VILLENEUVE-BARGEMONT (le vicomte Alban de), né à Bargemont en Provence, fut successivement auditeur au conseil d'Etat, préfet à Lérida en Catalogne, à Namur, de Tarn-et-Garonne, de la Loire-Inférieure, et du Nord. Les bons souvenirs qu'il avait laissés dans ce dernier département lui valurent les suffrages de deux collèges électoraux. Il a représenté l'arrondissement rural de Lille à la chambre des députés, depuis 1840 jusqu'en 1848. Le vicomte de Villeneuve est auteur de deux ouvrages excellents, savoir: *Histoire de l'économie politique, ou Etudes historiques, philosophiques et religieuses sur l'économie politique des peuples anciens et modernes*, 2 vol. in-8°, Paris, 1841; *le Livre des affligés, ou Douleurs et consolations*, 2 vol. in-12, Paris, 1841. Alban de Villeneuve, décédé le 9 juin 1850, était officier de la Légion d'honneur, commandeur de l'ordre de Léopold d'Autriche, chevalier de St Jean de Jérusalem.

VILLERS (N. MARTIN DE), né à Neufchâtel (Normandie), fut maire de cette ville pendant plusieurs années et la quitta en 1838 pour habiter Rouen, où il ne tarda pas aussi à se concilier l'estime universelle. Membre de la chambre des députés avant la révolution de 1848, il fut élu en 1849 à l'assemblée législative et au conseil général de la Seine-Inférieure. Nonobstant ces emplois publics, Martin de Villers, qui joignait à une grande aisance un goût prononcé pour les études archéologiques, notamment dans leurs rapports avec la musique, avait fondé à Rouen en 1854 une Société philharmonique dont il fut le président. On lui doit divers ouvrages dont la plupart ont été insérés dans le *Précis analytique de l'Académie des sciences de Rouen*; ce sont: *Considérations sur la musique et le drame lyrique*, 1854; *Notice sur les associations intellectuelles*, 1857-1858; *Notice sur la Société philharmonique de Rouen*, 1841-1842; *Dissertation sur l'enseignement de la musique par la méthode Galin-Paris-Chevin*, 1849-1850; *Sur les encouragements à décerner aux artistes nés en Normandie*, 1854-1855. Martin de Villers est mort en 1855.

VISCONTI (Louis), bien que né à Rome en 1791, est mis au rang de nos célèbres architectes français. Fils du savant antiquaire Ennio-Quirino, il étudia son art sous Percier, et en 1817, remporta le second prix à l'école des beaux-arts. Successivement conducteur des travaux de l'entrepôt des vins à Paris, inspecteur des bâtiments au ministère des finances, architecte voyer, architecte de la bibliothèque impériale, il finit par occuper le poste éminent d'architecte de l'empereur Napoléon III. On lui doit de précieux monuments tels que la fontaine Gaillon, les fontaines Molière, Louvois et Saint-Sulpice. Il est aussi auteur des mausolées consacrés aux maréchaux Lauriston, Saint-Cyr, Suchet et Soult. Enfin

il couronna la série de ses grandes œuvres par le tombeau de l'empereur Napoléon I^{er}. Il n'eut pas le temps, surpris par la mort en 1834, de voir achever les constructions nouvelles du Louvre, entreprise immense qui suffirait pour l'immortaliser. Visconti était membre titulaire de l'Académie des beaux-arts.

VUOERDEN (Michel-Ange, baron de), né en 1629 à Chièvres, petite ville du Hainaut, fit ses premières études à Mons, puis sa philosophie à l'université de Douai, où il remporta le premier prix du grand concours. Choisi par la duchesse d'Havré pour accompagner en Espagne le marquis de Renty, son fils, il prit du service dans l'armée espagnole, lorsque ce jeune seigneur, dégoûté du monde, embrassa la vie religieuse et se fit moine à Valencienues. Depuis, Vuerden s'attacha au comte de Fuensaldagne et le suivit dans ses diverses missions diplomatiques. Lorsque Fuensaldagne mourut à Cambrai en 1662, Vuerden suivit à Paris son successeur, le marquis de la Fuente. L'autorité espa-

gnole, le berçant toujours d'espérances vaines, il se retira enfin à Tournai comme grand-bailli des états de cette ville. Turenne, maître de Tournai, suspecta Vuerden, l'envoya en exil, et ne le rappela qu'à la prière de la reine. Les places alors et les faveurs ne lui manquèrent plus, de sorte qu'il se trouva en relation avec les principaux personnages de la cour de Louis XIV. Le baron de Vuerden est mort le 5 août 1699. Sa vie a été écrite par Marie-Louise de Vuerden de Campagne, sa fille. Le seul ouvrage qu'il ait fait imprimer a pour titre : *Journal historique contenant les événements les plus mémorables de l'histoire sacrée et profane et les faits principaux qui peuvent servir de mémoires pour l'histoire de Louis le Grand*, 2 vol. in-8°, 1684. Ses mémoires et journaux manuscrits, formant au moins 10 volumes in-folio, et, possédés jadis par l'abbé de Carondelet-Noyelles, reposent aujourd'hui à la bibliothèque de Cambrai. Ces recueils, un peu diffus, ne laissent pas que d'offrir des notions curieuses sur l'histoire du dix-septième siècle.

W

WAHA (Guillaume de), d'une famille noble, naquit en 1615, à Melreux dans le duché de Luxembourg. A l'âge de vingt ans, il entra dans la Compagnie de Jésus et y fit ses vœux. Après avoir régenté les classes d'humanités durant six ans, il vint à Douai, où il professa la philosophie pendant un nombre pareil d'années. Il fut ensuite tour à tour supérieur du séminaire Notre-Dame à Mons, recteur du collège de la même ville, puis de ceux de Luxembourg et de Cambrai. Il mourut à Liège le 11 novembre 1690. Il est auteur des ouvrages ci-après : 1^o *Histoire de la vie et de la mort de M. Jean d'Allanant, baron de Buzy, gouverneur de Montmédy*, in-12, Liège 1668 ; 2^o *Labores Herculis christiani Godefredi Bullionii*, in-12, 1675. Paquot, en donnant le titre de ce livre, déclare qu'il ne le connaît point, et se demande s'il a quelque rapport avec la *Gierusalemme liberata*. Nous pouvons suppléer au silence de Paquot sur la nature de cette production. L'auteur, dans sa préface adressée *ad proceres christianos Herculis christiani sectatores*, déclare qu'il a voulu suivre, non les traces du fabuleux Hélicore, mais bien celles de Plutarque, qui, outre les œuvres simplement historiques qu'il a composées, a en outre tracé d'autres opuscules où, sans manquer à la vérité de l'histoire, il l'a embellie par l'expression animée des sentiments et un certain artifice peu usité de langage. 3^o *Explanatio vitæ S. Guillelmi Magni conscripta olim per B. Albertum ejus discipulum*, in-16, Liège 1695. Cette Vie n'a été publiée, comme on le voit, qu'après la mort de l'auteur. L'éditeur F. d'I, jésuite, l'a dédiée au provincial-général des Guillemins.

WALCKENAER (Charles-Athanase), né à Paris le 23 décembre 1771, entra à l'Ecole polytechnique lors de sa fondation ; mais son goût le portait vers les sciences naturelles. La géographie et l'ethnographie l'occupèrent d'abord. On lui doit d'excellents travaux sur l'histoire des insectes. De 1805 à 1809, il publia une traduction de la *Géo-*

graphie de Pinkerton, ainsi que les œuvres manuscrites et intéressantes d'un moine irlandais du 1^{er} siècle, nommé *Dieuit*. En 1811, l'Institut lui décerna un prix pour un Mémoire sur les *Gaulles*, et en 1815 l'admit dans son sein. La Restauration le combla d'honneurs et de titres : il fut successivement préfet de la Nièvre et de l'Aisne. Rentré dans la vie privée après 1830, il se livra tout entier à ses études littéraires et scientifiques. En 1840, il fut nommé secrétaire perpétuel de l'Académie des inscriptions et belles lettres. Il était membre de rédaction de l'*Encyclopédie du 19^e siècle*. Voici la nomenclature des principaux ouvrages de cet homme tout à la fois célèbre comme géographe, littérateur et naturaliste : *Histoire de la vie et des ouvrages de La Fontaine*, in-8°, Paris, 5^e édit., 1824 ; *Histoire de la Vie et des Poésies d'Horace*, 1840 ; *Traduction des Voyages de don Félix d'Azara dans l'Amérique méridionale ; Monde maritime, ou Tableau géographique et historique de l'archipel d'Orient, de la Polynésie et de l'Australie ; Recherches sur la géographie ancienne et sur celle du moyen-âge ; Mémoire sur les progrès des connaissances géographiques à l'est et au sud de l'Asie, et sur l'origine des Malais ; Histoire générale des voyages* (il n'en a été publié que 21 volumes) ; *Géographie ancienne, historique et comparée des Gaulles*, 1859 ; beaucoup de cartes sur la géographie ancienne et du moyen-âge ; *Lettre sur les contes des fées ; Faune parisienne ; Tableau des arachnides ; Mémoire sur les insectes qui nuisent à la vigne ; Mémoires sur M^{me} de Sévigné*, 5 vol. in-8°, 1842 et suiv. Walckenaer est mort le 17 avril 1832, alors qu'il était occupé de la rédaction du cinquième volume de ce dernier ouvrage. Il a été l'objet de bonnes notices par MM. de Cortembert et de Sainte-Beuve.

WARD. Voir DUDLEY.

WARTEL (Louis), né en 1721, se fit recevoir, après avoir fait de bonnes études, à l'abbaye des chanoines réguliers de Cysoing, où bientôt il fut nommé prévôt d'Hertsberghe, non loin de Bruges.

Wartel, qui était fort lettré, produisit entre autres ouvrages : 1^o le *Camp de Cysoing*, et la *cantate* insérée dans la *Description de la pyramide élevée à la gloire du roi dans l'abbaye de Cysoing*, in-4^e, Lille 1731 ; 2^e édit., Lille 1732. 2^o *Observations sur l'histoire de Lille*, Avignon (ou plutôt Lille) 1763. Cette brochure offre une réfutation solide de l'*Histoire de Lille* par Montlinot, livre qui faisait alors beaucoup de bruit, pour ne pas dire beaucoup de scandale. La censure du P. Wartel produisit un tel effet, que Montlinot, qui était chanoine de Saint-Pierre de Lille, renonça à publier le second volume de son œuvre, résigna son bénéfice et alla vivre ailleurs.

WATCANT (Nicolas-Philippe), chanoine de Tournai, dont aucun biographe n'a parlé jusqu'ici, du moins à notre connaissance, était un homme très-lettré, qui entretenait des relations suivies avec divers érudits célèbres de l'époque. Il a sans doute fourni à plusieurs d'entre eux des matériaux pour leurs publications. Jean Godefroy lui dut un certain nombre de lettres originales qui furent insérées dans l'ouvrage ayant pour titre : *Lettres du roy Louis XII et du cardinal d'Amboise*, etc. 4 vol. in-12, Bruxelles 1712. Le même Godefroy, qui préparait une édition de la chronique de J. Molinet, reçut de Watcant jusqu'à six manuscrits différents de cette chronique. Ce dernier avait lui-même commencé la mise au jour des lettres d'Estienne de Tournai, écrivain de la fin du xiv^e siècle, ainsi que d'un autre ouvrage : *Præcepta Hilperici, Francorum regis..... adnotationes adjecit N. P. Watcant*,... in-folio, Tournai 1712 ; mais il y a tout lieu de croire que l'impression de ces deux ouvrages, dont les titres ont été tirés, n'a pas été achevée. Watcant est mort à Tournai le 5 août 1751. On a publié une notice sur ce personnage, in-8^e, Tournai 1839.

WATERKEYN (Henri-Barthélemi), né à Anvers le 25 mai 1809, fit d'excellentes études en l'athénée de sa ville natale. Dans chacune des six classes d'humanités il remporta les premiers prix, et fut proclamé en 1827, *primus perpetuus*. Peu de temps après avoir reçu la prêtrise, il fut nommé professeur de physique au petit séminaire de Malines. Les succès de son enseignement attirèrent sur lui l'attention du corps épiscopal belge, lorsqu'il fut question de compléter pour Louvain la faculté des sciences de l'Université catholique. La chaire de minéralogie et de géologie lui fut confiée en 1858. Afin de donner à son cours tout l'intérêt qu'il comportait, Waterkeyn fit en Belgique, en France et en Allemagne des excursions scientifiques, d'où il rapporta de belles collections de minéraux et de fossiles. Toujours aussi il s'attacha à démontrer l'accord de la véritable science avec la foi. En 1848, il fut appelé aux fonctions de vice-recteur de l'Université. Il est mort le 16 août 1854 à Louvain, objet des regrets universels. Waterkeyn a publié, durant sa carrière trop courte, des ouvrages fort estimables, entre lesquels nous citerons : *Objet et avantages de l'astronomie*, p. in-12, sans date ni lieu d'impression et même sans nom d'auteur ; *De la géologie et de ses rapports avec les vérités révélées*, in-8^e, Louvain 1841. Ce mémoire, lu à la Société littéraire de l'Université catholique, a été traduit en hollandais ; *la Science et la Foi sur l'œuvre de la création*, in-8^e, Liège 1845. Il en a été publié une traduction allemande en 1846 ; *De la résurrection de la chair dans ses rapports avec les*

sciences naturelles, brochure in-8^e, Tillemont 1833. Waterkeyn est en outre l'auteur de la plupart des articles sur les sciences naturelles qui ont paru de son temps dans la *Revue catholique*.

WELLINGTON (Arthur Wellesley, duc de) naquit à Duncan-Castle en Irlande le 1^{er} mai 1769. Placé, après ses premières études, à l'école militaire d'Angers, il retourna dans sa patrie en 1787 pour entrer au service, et ne tarda point à devenir successivement lieutenant, capitaine, major, de sorte qu'il était colonel en 1794. Il commença à se faire remarquer dans la campagne de Hollande sous le duc d'York. Il venait d'être envoyé dans l'Inde avec son régiment, lorsque son frère aîné, lord Mornington, fut investi du gouvernement général des colonies anglaises dans cette contrée. Ce fut pour Arthur Wellesley une source de moyens de distinction. La guerre contre Tippe-Saëb venait d'éclater. Wellington, à la tête des Mahrates alliés, avait faibli d'abord ; mais bientôt il obtint des succès réparateurs. La prise de Seringapatam dont il fut proclamé gouverneur, la défaite des Mahrates orientaux révoltés, la victoire d'Argaum, qui lui valut un monument triomphal avec le titre de chevalier du Bain, signalent glorieusement son séjour chez les Indiens. De retour en Angleterre, il fut élu à la chambre des communes, puis chargé de la secrétairerie d'état pour l'Irlande. La guerre des Anglais contre le Danemarck ne fit qu'accroître sa renommée et lui procura le grade de lieutenant-général. En 1808, lorsque l'Espagne essaya de secouer le joug de Napoléon, Wellington commanda l'expédition anglaise envoyée au secours de la Péninsule. Il battit Junot à Vimiera dans le Portugal et le força de se replier sur Lisbonne. La capitulation de cette ville eut le résultat singulier de causer tout à la fois la disgrâce de Junot, qui l'avait signée pour la France, et celle du général anglais, qui l'avait stipulée au nom de son gouvernement. Wellington remplaça ce dernier, et continua de marcher de victoires en victoires durant cette expédition de Portugal et d'Espagne, qui se termina par le triomphe de Vittoria, le 21 juin 1815, et obligea nos armées de repasser les Pyrénées. Wellington, nommé feld-maréchal, poursuivit les troupes françaises que commandait Soult et remporta encore un grand succès à Toulouse. Revenu à Londres après la conquête finale de Paris, il eut les honneurs d'une réception triomphale et fut ensuite envoyé à Vienne pour représenter la Grande-Bretagne au congrès européen qui s'y assemblait. Lors de la reprise des hostilités à l'époque des Cent-Jours, il fut généralissime des armées alliées et termina sa carrière militaire par la journée de Waterloo. Après cette bataille décisive, il vint séjourner à Cambrai comme chef suprême de l'armée d'occupation. Les dignités et les honneurs ne cessèrent de l'entourer jusqu'à l'époque de sa mort, qui eut lieu à Londres en 1852. Les détails de la vie de cet homme de guerre sont contenus dans l'ouvrage : *A. L. Wellington, the soldiers daughter, wife and widow*, 3 vol. in-8^e, Londres 1846 ; *The military achievements of field-marschal the duke of Wellington, by a Peninsular and Waterloo officer*, 2 vol. in-8^e, Londres 1834.

WOERQUIGNEUL (Florence de) naquit au château d'Epinoüy le 24 janvier 1560. Jusqu'à l'âge de sept ans elle fut élevée dans la maison paternelle. Elle la quitta pour entrer chez les chanoinesses de Moustier sur la Sambre près de Namur. L'abbesse

de Moustier, qui était parente de Florence, éleva cette enfant avec un soin d'autant plus particulier que son beau naturel donnait pour l'avenir l'assurance des plus solides vertus. A l'âge de vingt ans, elle fut forcée, par le malheur des temps, de se réfugier chez son père, qui menait à Douai une vie fort retirée et régulière. Ce genre de vie parut un peu sombre à Florence; elle en murmurait souvent; et son père, désolé des dispositions de sa fille, disait souvent que de tous ses enfants, c'était elle qui lui causait de plus grands soucis et de plus vives inquiétudes. Cependant Dieu eut pitié de ce bon père et changea bientôt le cœur de sa fille. Un tremblement de terre, survenu à Douai en 1380, ne contribua point peu à affermir Florence dans la résolution qu'elle avait prise depuis quelque temps de se donner entièrement à Dieu; et, après bien des difficultés dont elle triompha, elle entra à l'abbaye de Flines vers la fin de septembre 1385. Elle y demeura dix-huit ans dans la pratique de toutes les vertus religieuses; bientôt l'Esprit de Dieu la poussant à une perfection toujours plus grande, elle conçut le désir de vivre selon toute la pureté de la règle primitive. Aidée par les conseils du P. Thomas Coniers, jésuite, elle obtint enfin ce qu'elle souhaitait si vivement, et le 19 novembre 1604 elle prenait possession, avec plusieurs religieuses de Flines qui avaient le même attrait, du monastère construit à Douai sur l'emplacement dit de la *Motte*. Florence fut choisie pour première abbesse; et après une vie consacrée tout entière à faire marcher ses filles dans le chemin de la plus haute perfection, elle mourut le 29 août 1658, âgée de soixante-dix-neuf ans. Ses *Mémoires* sur sa vie, restés jusqu'alors manuscrits, furent insérés dans le *Voyage littéraire* de dom Martine et de dom Durand, in-4°, Paris 1717. Quelques années après, sa *Vie*, composée par un auteur anonyme, fut imprimée à Douai, in-8°, 1755. En 1816, il a été publié: *Histoire de Florence de Wierquignoul*, etc., par l'abbé Parenty, chanoine d'Arras, in-12.

WICAR (Jean-Baptiste Joseph), issu de parents pauvres, né à Lille en 1762, suivit d'abord les cours de dessin des écoles académiques de sa ville natale. Il y montra une telle aptitude qu'il fut envoyé à Paris avec une pension municipale pour y continuer l'étude du dessin et de la peinture. Il entra dans l'atelier de l'illustre David, qui reconnut bientôt les heureuses dispositions de son élève et l'emmena à Rome en 1785. Plus tard, quand nous fûmes maîtres de la péninsule, Wicar fit partie de la commission chargée par le Directoire de recueillir en Italie les chefs-d'œuvre propres à enrichir nos musées nationaux. Fixé ensuite à Rome et protégé par le grand-duc de Toscane, il forma, pour la galerie de Florence et le palais Pitti, la magnifique collection qu'on y admire maintenant. Il sut même composer pour son propre compte une sorte de musée précieux dont il disposa par testament en faveur de la ville de Lille, où le legs se conserve aujourd'hui sous le nom de *Musée Wicar*. Cet artiste, auteur de quelques bons tableaux, et entre autres d'une toile renommée, *le Fils de la veuve de Naïm*, est mort à Rome en 1854.

WILLOUGHBY (Hughes), célèbre navigateur anglais du xvi^e siècle, naquit à Riseley (comté de Derby). En 1555, il eut le commandement d'une expédition entreprise pour la découverte d'un passage au Cathay par le nord-est. Il est probable que

les brumes si fréquentes dans ces climats l'auront empêché de voir la terre avant d'arriver à l'embouchure de l'Arzina, fleuve de la Laponie orientale. Le journal de la flotte, trouvé plus tard sur le vaisseau amiral et publié par Hakluyt dans le premier volume de son recueil de voyages, fait croire qu'il y est mort de froid et de faim avec tout son équipage.

WINDISCHMANN (Charles-Joseph) naquit le 9 octobre 1807, à Aschaffenburg, d'un père distingué par ses écrits de médecine et de philosophie religieuse. Ce fut à l'université de Bonn, où son père occupait une chaire, que le jeune homme fit ses hautes études et commença à suivre les cours de la faculté de médecine. Lors de sa promotion au grade de docteur, il publia une savante dissertation inaugurale sur la *structure intime de l'oreille chez les reptiles*. Cette thèse valut au nouveau docteur les félicitations et les suffrages de l'illustre Cuvier. Après ces épreuves académiques, Windischmann en avait une dernière à subir, celle de l'examen d'état. Ce fut à Berlin, vers la fin de l'an 1831, que la commission centrale l'admit, avec le grade le plus élevé pour l'exercice de la médecine, de la chirurgie et de l'art des accouchements. Nommé ensuite premier médecin assistant à l'hôpital de l'université de Bonn, il fut bientôt contraint de délaisser cet emploi trop fatigant pour sa santé déjà affaiblie. On le dédommagea en lui conférant le droit d'enseigner la physiologie, l'anatomie pathologique et comparée. Le professeur ne cessa point de tenir son auditoire nombreux sous le charme instructif de sa parole toujours inspirée par les convictions religieuses. Malheureusement, l'automne de 1855, il dut quitter les bords du Rhin pour aller chercher en Provence un climat plus salubre. Sa santé s'y améliora en effet. Il revint à Paris, et au mois d'octobre 1856, le corps épiscopal de la Belgique lui donna, en l'université catholique de Louvain, la chaire d'anatomie, qu'il occupa très dignement pendant deux années. Après quoi, malade encore, il retourna aux bains provençaux d'Hyères, où il mourut le 7 mars 1859. Outre la dissertation citée plus haut, Windischmann a publié de savants mémoires dans divers recueils périodiques, et entre autres dans la *Grande Encyclopédie médico-chirurgicale de Berlin*, où on lira toujours avec fruit ses articles sur les vaisseaux lymphatiques, sur l'absorption, et sur la théorie de l'évolution. M. de Ram, recteur de l'université catholique, l'a loué en termes éloquents dans un discours prononcé le 22 mars 1859.

WISMES (N. Blocquel, baron de), né en 1778, d'une famille distinguée de l'Artois, perdit de bonne heure son père, officier au régiment de Berry. Sa mère sut diriger par l'éducation un naturel porté vers tout ce qui est beau et élevé. Nourissant une sorte de passion pour la gloire militaire, il se livra néanmoins aux études administratives qui devaient par la suite le rendre utile au pays dans les emplois qu'il occupa sous la Restauration. D'abord préfet du département du Tarn en 1814, il passa à la préfecture de Maine-et-Loire en 1815. Là il eut à surmonter des difficultés particulières. Les troupes prussiennes occupaient cette contrée; il fallait s'opposer à leurs injustes réquisitions, sans exciter contre ces étrangers une population déjà disposée à la résistance armée. M. de Wismes demeura ferme dans un refus fondé sur les instructions précises du roi; et le maréchal Blücher, irrité de voir repousser ses

principales prétentions, l'envoya prisonnier à la citadelle de Juliers. Le gouvernement français réclama et obtint la mise immédiate en liberté de son représentant. En 1817, la prudente fermeté du baron de Wismes rétablit la tranquillité publique troublée par le pillage des grains et par le mouvement insurrectionnel du général Berton. Il passa en 1825 à Limoges, et quatorze mois plus tard à la préfecture de l'Aube. Il était préfet de la Côte-d'Or quand la révolution de 1870 éclata. Il rentra alors dignement dans la vie privée, où il sut encore servir ses concitoyens par sa haute intelligence et par l'exemple de ses vertus. Le baron de Wismes est mort en juillet 1851.

WOLTMANN (Charles-Louis), né à Oldenbourg en 1770, fut professeur d'histoire d'abord à Göttingue, puis à Iéna, puis conseiller du prince de Hesse-Hombourg et son résident à Berlin. Le premier ouvrage qu'il publia fut une *Histoire de France*, Berlin 1797. En 1799, il donna son *Histoire d'Angleterre*. L'année suivante parut l'*Histoire de la Réforme*. Il s'abstint ensuite de rien mettre au jour jusqu'en 1808, année qui vit naître l'*Histoire de la paix de Westphalie*; celle de la *Bohême* fut imprimée en 1815. Il avait en 1811 donné une traduction de Tacite. Woltmann est mort à Prague en 1817. Son histoire de la paix de Westphalie a été traduite en français par Mailher de Chastat.

WORDSWORTH (W.), poète anglais, appartenant à cette catégorie qu'on est convenu d'appeler les *lakistes*, naquit à Cockermouth dans le Cumberland. Il commença par nourrir son génie poétique dans ses voyages en France, en Suisse et en Italie. Ses ballades lyriques, qui parurent en 1798, comprennent surtout des descriptions de lacs, d'où est venu le

nom donné à l'école dont il est l'un des coryphées. Ses poésies diverses furent publiées en 1807, et divers autres petits poèmes en 1814. On a donné à Londres en 1822 une édition de ses œuvres, 4 vol. in-8°. Cette édition est loin de contenir ce qu'a fait Wordsworth, homme de mœurs douces et simples, qui vivait modestement à la campagne de son petit revenu et du produit d'un emploi de percepteur des droits du timbre; ce qui ne l'empêchait pas d'être lié avec diverses célébrités de son temps, telles que Southey et Coleridge. Il est mort en 1850.

WRONSKY (Hoëné), savant polonais, né en 1777, servit d'abord dans les armées russes; et quand il eut obtenu le grade de lieutenant-colonel d'artillerie, il vint en France et se fixa à Paris. Là, tout occupé des méditations mathématiques et philosophiques, il publia de nombreux écrits qui le firent quelquefois accuser de charlatanisme ou du moins d'un mysticisme outré. En 1818, quelqu'un à qui il avait promis la révélation de l'*absolu* lui intenta un procès qui ne laissa point que de faire du bruit. Voici l'indication des principaux ouvrages mis au jour par Hoëné Wronsky, qui est mort en 1835: *Introduction à la philosophie des mathématiques*, 1811; *Philosophie de l'infini*, 1814; *Philosophie de la technique algorithmique*: cet ouvrage se divise en deux sections, 1815-1817; *le Sphinx*, espèce de journal consacré aux sciences et aux découvertes, 1818-1819; *le Messianisme*, 1851-1859. Dans sa préface, l'auteur dit que cette production est destinée à provoquer et accomplir l'union finale de la philosophie et de la religion constituant la philosophie absolue. En 1859 il avait proposé l'emploi des rails mobiles pour les chemins de fer. Ce projet ne supportait pas l'examen.

X

XÉRÈS (François), historien espagnol du xvi^e siècle, suivit Pizarre, quand celui-ci, futur conquérant du Pérou, s'embarqua pour les Indes espagnoles. Xérès ne tarda point à mériter la confiance de l'intrepide voyageur et à devenir son secrétaire. Ce fut lui qui rédigea la relation de cette expédition lointaine et mémorable. L'ouvrage, adressé à l'empereur Charles-Quint, parut à Salamanque sous ce titre: *Conquista del Piru: verdadera relacion de la conquista del Piru y provincia del Cuzco llamada la Nueva-Castilla*, etc.: in-f°, 1547. On fait cas de ce livre, qui, nonobstant l'affection un peu partielle de l'auteur pour Pizarre, n'en est pas moins essentiel à consulter pour l'histoire de la grande conquête. On l'a traduit en italien, et on le trouve parfois à la suite de l'ouvrage d'Oviedo intitulé: *Histoire générale et naturelle des Indes occidentales*. Quant à la traduction italienne, elle est insérée dans le troisième volume du grand recueil de Ramusio ayant pour titre: *Navigations et Voyages*, in-f°, Venise

1566. M. Weiss, à qui l'on doit l'article Xérès dans la *Biogr. univ.*, ne donne ni la date de la naissance de cet écrivain ni celle de sa mort.

XIMENES (Pierre), issu d'une famille portugaise, naquit à Middelbourg en 1514, fit ses études à l'université de Salamanque. L'évêque de cette ville, qui était son parent, l'aïda beaucoup de sa bourse et de ses conseils. Ximènes voyagea ensuite en Italie et en France pour y puiser de nouveaux éléments d'instruction dont il était avide. Après un séjour de quelque temps à Paris, il alla à Louvain et à Liège, où il recommença à étudier avec ardeur les langues anciennes et la théologie. Là aussi il combattit les fausses doctrines qui commençaient à envahir l'Europe. Obligé de se retirer à Cologne à cause des troubles des Pays-Bas, il y fit imprimer un traité intitulé: *Demonstratio catholica veritatis*. Ce livre dénote une grande habileté dans les matières théologiques, et il est bien rédigé. Ximènes est mort en 1595.

Y

YON (N...), né à Paris vers 1720, se fit recevoir parmi les avocats au parlement ; mais, comme beaucoup d'autres, il en eut le titre sans en remplir les fonctions. Toute sa vie fut consacrée aux lettres. Il débuta en 1732 par une comédie en trois actes et en vers avant pour titre *la Métempsychose*. D'abord mal accueillie, puis modifiée, cette pièce est restée, malgré cela, un peu de temps au théâtre. Le second essai d'Yon fut plus malheureux encore que le premier : c'était une comédie en un acte et en vers libres, intitulée : *l'Amour et la Folie*, 1754. L'auteur, voyant que le public ne goûtait point sa pièce au théâtre, essaya de la lui faire admettre par la voie de l'impression. Sa troisième comédie : *les Deux Sœurs ou la Mère jalouse*, jouée en 1755, ne fut jamais imprimée. Les autres ouvrages d'Yon sont : *Épître contre les déistes*; *Lettre au sujet de la statue de Louis XV*, in-4°, Paris 1745 ; *les Femmes de mérite*, histoire française, in-8°. On lui doit encore une relation en forme de lettre sur les dépenses suggérées par un goût outré pour les curiosités passagères, ou par une passion désordonnée

pour différents genres de collections, in-12, Paris 1757. Cet opuscule présente des traits singuliers de mœurs et des anecdotes assez curieuses.

YVARD (Jean-Augustin-Victor), né à Boulogne-sur-Mer vers 1764, fut un agronome célèbre. Il enseigna l'économie rurale à l'école d'Alfort, fit des voyages en Angleterre, en Hollande et en Italie, pour y étudier et comparer les méthodes d'agriculture. Il en exécuta en grand et avec succès la pratique dans une vaste propriété qu'il avait à Saint-Port près de Melun. Il est auteur des ouvrages suivants : *Coup-d'œil sur le sol, le climat et l'agriculture de la France comparée avec les contrées voisines*, 1801 ; *Traité des assolements*. Il est de plus auteur de nombreux mémoires sur des objets d'utilité pratique. Yvard est mort en 1851. Il était membre de l'Institut, où il a remplacé l'illustre Parmentier. Enfin, il a contribué pour une bonne part à la nouvelle édition du *Théâtre d'agriculture d'Olivier de Serres*, au *Nouveau Dictionnaire d'histoire naturelle*, et au *Nouveau Cours complet d'agriculture*.

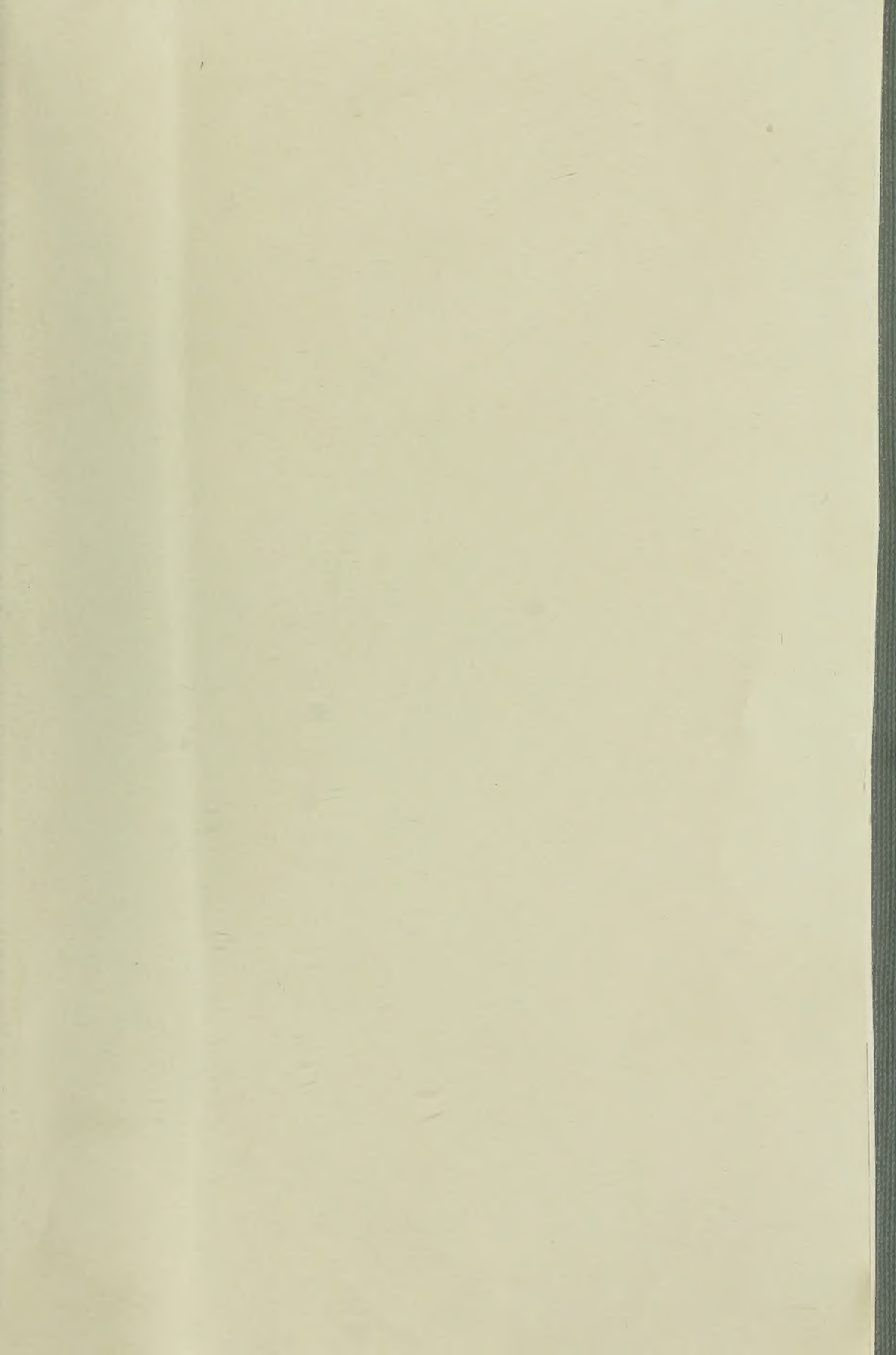
Z

ZIMMERMANN naquit à Paris en 1785. Entré de bonne heure au Conservatoire, il remportait à quatorze ans un premier prix de piano. En 1816, il commençait comme professeur cette longue et belle carrière qui a formé des élèves tels que Ambroise Thomas, Henri Potier, etc. En 1821, il fut nommé professeur de fugue ; en 1848, inspecteur des classes de piano et membre à vie du conseil des études. On a de lui une messe solennelle, un *Requiem* héroïque, une Encyclopédie musicale très-estimée, un *Traité d'harmonie*, un *Traité de fugue*, etc. Cet artiste, aussi distingué par ses vertus sociales que par ses talents en musique, est mort à Paris le 27 octobre 1852.

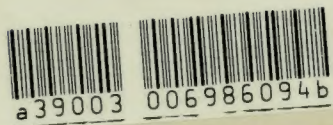
ZMAJEVICH (Vincenzo) naquit, en 1670, à Perasto (Dalmatie), fit de si bonnes études à Rome, qu'il y obtint la chaire de philosophie et de théologie au collège de la Propagande. En 1701, il fut nommé archevêque d'Antivari et visiteur apostolique en Albanie, en Macédoine et en Bulgarie. Il parcourut ces provinces en véritable apôtre, et convoqua, en 1705, à Marchigne, un concile national dont il publia les actes en latin et en albanais. Transféré au siège archiepiscopal de Zara en 1715, il fonda le séminaire illyrien, nommé d'après lui Zmajevich ; il accueillit les Albanais réfugiés et leur donna un asile au bourg Erizzo. Ce prélat, qui joignait à de grandes vertus un esprit très-cultivé, est mort en 1745. Citons ses principaux ouvrages : *Corona poetica*, 1694 ; *Dialogo tra serviano e cattolico* ; *Voto spedito al concilio di Francia sulla bolla Unigenitus* ; *Specchio della verita* ; *Lettera politico-morale* ; *Lettera diretta a Mattia suo fratello, ammiraglio in Pietro Burgo*. Il écrivait avec tant d'élégance ses mémoires théologiques, ses lettres pastorales et ses différents traités sur toutes sortes de matières, que ses contemporains lui donnèrent le surnom de *Penna d'oro*.

ZSCHOKKE (J. H. Daniel), né à Magdebourg en 1770, se fixa en Suisse, où il obtint le droit de bourgeoisie en 1797. Le gouvernement de ce pays le chargea de différentes missions administratives et politiques dont il s'acquitta heureusement. Littérateur très-fécond, Zschokke a travaillé dans des genres très-variés. Voici les titres de ses ouvrages les plus importants : *Abellino, chef de brigands*, drame paru en 1795 ; *Histoire des Grisons*, 1795 ; *Histoire de la destruction des républiques de Schwitz, d'Uri et d'Unterwald*, 1802 ; *Histoire du peuple bavarois*, 1815 - 1818 : c'est sans contredit l'œuvre la plus capitale de cet auteur ; *Histoire de la nation suisse*, 1822 ; *Histoire contemporaine*, 1817-1823. Quelques-uns de ses romans ont eu beaucoup de vogue et lui ont fait une certaine réputation. On l'a surnommé le Walter-Scott de la Suisse. Il a été publié, de 1825 à 1855, un recueil de ses productions qui formait déjà alors plus de 40 volumes. Loeve-Weimars a traduit en français les trois publications suivantes de cet écrivain : *Contes suisses*, 4 vol. in-18, 1828 ; *les Soirées d'Aarau*, 4 vol. in-12, 1829 ; *les Matinées suisses*, 12 vol. in-12, 1850-1852. *Jonathan Frock*, *Nouvelles Soirées d'Aarau*, l'*Histoire de la nation suisse*, ont également été traduits par des écrivains français. Zschokke est mort en 1848.

ZURBARAN (François), célèbre peintre, naquit dans l'Estramadure en 1598. Il excella tellement dans la reproduction de plusieurs tableaux du Caravage et en composa d'autres qui rappelaient tellement la manière de cet illustre maître, qu'on le surnomma le *Caravage espagnol*. Séville possède bon nombre des chefs-d'œuvre de Zurbaran. On y remarque surtout le tableau du maître-autel de la cathédrale et un *Saint Thomas d'Aquin*. Le Caravage espagnol est mort en 1662.



CE



a39003

006986094b

